LE
MONDE ILLUSTRÉ

LE

MONDE ILLUSTRÉ

PAR

MM. Amédée Achard, Ch. d'Argé, Philibert Audebrand, Babinet (de l'Institut), Georges Bell, Hector Berlioz (de l'Institut),
Hippolyte Castille, Paul Dhormoys, J. Doucet, Alexandre Dumas, Erckmann-Chatrian, Paul Féval, Fulgence Girard, Émile de Girardin,
Édouard Gourdon, Arsène Houssaye, Achille Jubinal, Léon Gozlan, Mary Lafon, Albert de Lasalle,
Jules Lecomte, Hippolyte Lucas, Méry, Ch. Monselet, Petit-Jean, Ravergie, Roger de Beauvoir,
X. Saintine, Souvestre, Supersac, Louis Ulbach,
Mmes Constance Aubert, Louise Colet, George Sand, Roger de Beauvoir, etc.

TOME IV

ORNÉ DE 353 GRAVURES D'ACTUALITÉS

JANVIER, FÉVRIER, MARS, AVRIL, MAI, JUIN

1859

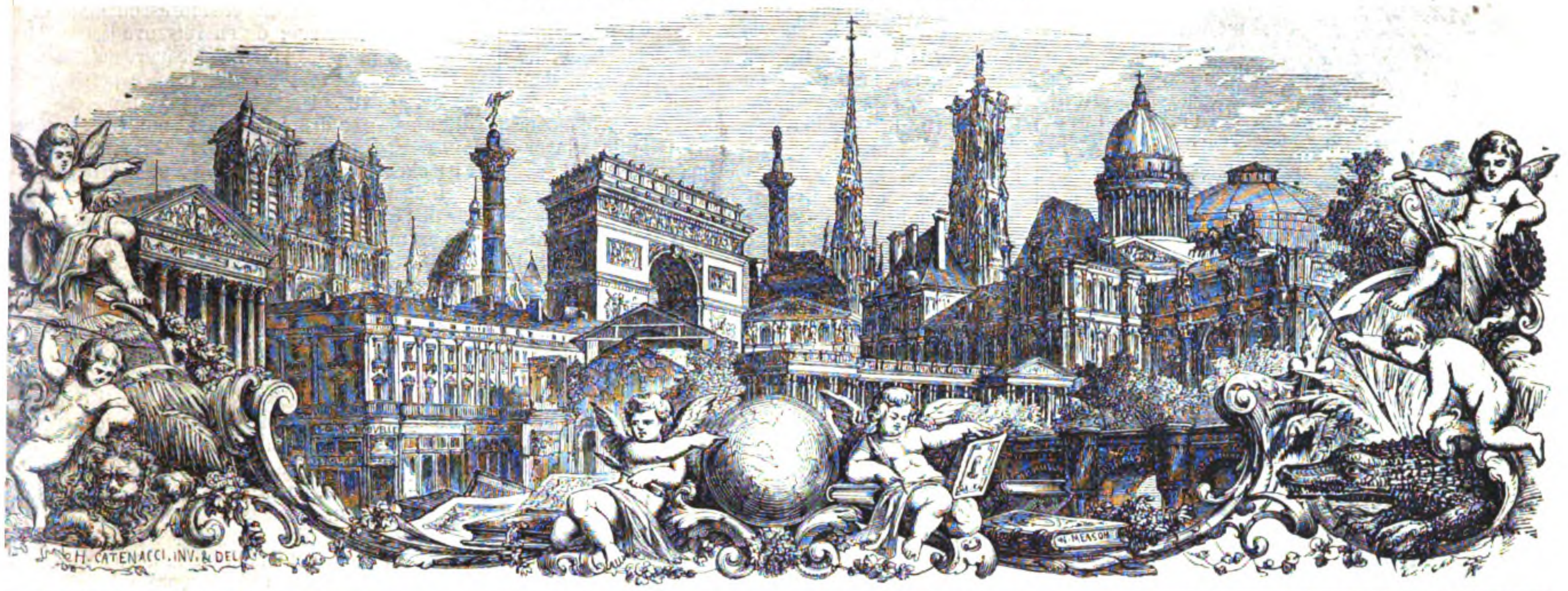
PARIS

LIBRAIRIE NOUVELLE

BOULEVARD DES ITALIENS, 15.

LE MONDE ILLUSTRÉ

JOURNAL HEBDOMADAIRE.



ABONNEMENTS
RIS ET DÉPART. : Un an, 18 fr. — Six mois, 9 fr. — Trois mois, 5 fr.
(Pour l'Étranger le port en sus
x du numéro, à Paris : 30 c. — Dans les départements : 35 c.

3me Année. — N° 90.
1er Janvier 1859.

BUREAUX
A la Librairie Nouvelle, 15, boulevard des Italiens.

Monsieur Janus.

I. Dupuis, si ingénieux
ıs ses rapprochements
udo-historiques, eût
uvé assurément un
te fécond pour sa verve
taisiste dans le sujet
offre avec tant d'hu-
ur la gravure de notre
ntispice pour 1859.

)ue parle-t-on du roi
ıus?... Janus un roi!...
ons donc, Janus était
t bonnement le type
phétique du portier!..
l'est-ce pas lui qui tire
cordon de l'année?
istoire et la théogonie
enne, sur ce point,
ıt qu'une voix. Alors...
lier!...

ais ce n'est pas tout,
tiquité, qui était avant
symbolique, lui a
né un emblème; or,
l est cet emblème?
ce une main de jus-
, un glaive, un scep-
... Non, une clef!...
ier donc, portier!

pourtant, ce n'est
là ce qu'offre de plus
luant à notre argu-
tation ce mythe mani-
... Janus est avant
la personnification
l'antithèse, l'homme
contrastes, l'homme
ux visages, et c'est
urtout notre thèse
nphante; n'est-il pas,
lors, dans sa traduc-
la plus pittoresque
a plus saisissante, la
siologie du portier de
Saint-Sylvestre... du
te et un décembre au
nier janvier.

udiez-le donc, pen-
l'évolution de ces
et de ces calendes,
ses rapports avec ses
taires; comme le sou-
qui avait bourgeonné
ressivement sur ses
es dans la dernière
ızaine de décembre,

LES 2. FACES DE Mr. JANUS

s'est complaisamment épanoui pour quelques locataires, s'est replié brusquement dans ses lippeuses sépales pour les autres.

Aux premiers ses intonations les plus caressantes, ses inflexions de taille les plus obséquieuses; sa voix est de velours, ses paroles de miel, sa taille de caoutchouc; son chat, gagné par la fièvre imitatrice, n'a que des rons-rons et fait gros dos.

Aux autres, au contraire, les grands airs de mépris furieux, les sourires superbes, les regards de colère et de dédain; on ne sait pas tout ce qu'il loge... loge est bien le mot, d'éclairs et de foudres sous le sourcil olympien de ce Jupiter du cordon... Son roquet, entraîné par la contagion de cette passion fougueuse, s'épuise, l'œil ardent et le poil hérissé, en grognements et en aboiements féroces...

Voilà la règle générale, mais qui présente heureusement des exceptions nombreuses.

Quel est donc ce mystère? ne s'écrie pas M. Scribe. Le fécond vaudevilliste a trop profondément étudié cette question ténébreuse... qu'éclaire suffisamment, du reste, cette large pièce de monnaie, autre emblème, qui s'élève si radieuse dans le ciel du premier janvier... les étrennes!

Voila ce qui explique ces deux faces que l'antiquité prophétique a données à Janus. Portier! vous dis-je, portier! trois fois portier!

FULGENCE GIRARD.

COURRIER DE PARIS.

Le jour de l'an ! Le premier janvier ! Voilà une belle occasion pour refaire toujours le même article plein d'érudition au sujet des étrennes, et rempli de malédictions au sujet d'un despotique usage qui s'est perpétué à travers les ruines de tant de coutumes et de traditions détruites ! Ce pauvre Saint-Edme, mort d'une façon déplorable et sinistre, avouait qu'il avait fait, défait et refait cet article vingt et une fois, et que c'était pour lui une petite rente annuelle, certain qu'il était de placer toujours cet article phénix. Attendez-vous donc à le lire ou le relire, sur vingt points à la fois, aujourd'hui, demain, signé par vingt noms se copiant les uns les autres ! On vous y dira que l'empereur Claude... Mais n'allons pas tomber en plein dans cet inévitable et toujours renaissant article, sous prétexte de constater que nous ne l'écrivons pas, et passons aux petits faits qui naissent autour de nous de l'observation moderne.

Les événements de 1848 avaient foncièrement modifié l'usage des étrennes. Aux dons élégants, choisis, précieux, que les hommes reconnaissants envoyaient aux personnes qui avaient pu ou su leur être agréables ou utiles, succédèrent brusquement les expédients économiques. On cessa de s'adresser au bijoutier, au dépôt des futilités en vogue, pour aller chez le confiseur avec une économie de 75 pour cent. Tel qui offrait jadis une bague, un bracelet ou un petit meuble d'art, envoya un sac de marrons glacés ou une boîte de pralines. Les marchands de chocolat profitèrent tout particulièrement de la situation, vu le bon marché de leur denrée, et se manifestèrent en annonces et réclames désordonnées. Aimez-vous le chocolat ? Je suis du grand parti national qui l'exècre aussitôt après en avoir croqué l'équivalent d'un centimètre cube. Le mal est fait aujourd'hui, et, lancés par la révolution de février, les chocolatiers ont pris, dans l'industrie parisienne, une place déplorable ! Connaissez-vous rien d'absurde comme les monuments ou objets divers dont ils croient orner leurs étalages ? Là, c'est l'arc de triomphe de l'Etoile, — ou les chevaux de Marly, — ou des potiches forme chinoise. Voilà un panier d'osier galvano-plasté, ou... plastiqué (horreur !), rempli de fleurs... en chocolat ; est-ce assez ridicule ? Chez cet autre, le chocolat déshonore les formes divines de la Vénus de Milo, ou ridiculise les traits bonasses de Béranger. J'ai vu hier un jeu d'échecs en chocolat ; Marie-Antoinette en chocolat ; un bracelet en chocolat ; une main élégante et fine qui avait eu la faiblesse de se laisser mouler dans cette pâte noirâtre et grossière ! Et c'est, soyez-en sûr, seulement depuis mil huit cent quarante-huit, que le chocolat a pris ces développements furieux. Les industriels qui le perpètrent sont aujourd'hui partout, dans les plus beaux endroits de la ville, avec leurs machines à haute et basse pression. Leurs roues, leurs cylindres, leurs engrenages font un bruit qui ameute les flâneurs stupides devant les glaces dépolies contre lesquelles la vapeur broie un cacao de plus en plus envahissant. Cette lourde, indigeste, somnifère et abêtissante denrée fait, d'années en années, de redoutables progrès, et, en outre, beaucoup de taches. Elle prend toutes les formes et tous les goûts pour s'introduire subrepticement dans toutes les familles, survivant avec fureur à ces années 1848 et 1849, qui la rendirent un moment nécessaire, plus qu'économique. Cette année surtout, il y a, de la part du chocolat, des roueries incroyables pour se maintenir ailleurs que dans les cuisines. Il a pris des aspects politiques, religieux, artistiques, tout ! Sa pâte intrigante s'est coulée dans tous les moules, et si vous ne connaissez pas M. Ferdinand de Lesseps lui-même, le voilà à cet étalage. A côté de lui, c'est une boîte, toujours en chocolat, qui ferme à clef ! Puis ce sont les lions de Barye, ces terribles modèles, originairement coulés dans le plus terrible métal, le bronze. Peut-on, sans jeu de mots, voir rien de plus bête ?

La preuve que cette denrée collante et fadasse sait bien qu'elle est écœurante et qu'elle empâte avec une prompte satiété, c'est qu'elle fait toutes sortes d'efforts pour se déguiser en autre chose. Elle se parfume à la vanille, au citron, au salep de Perse, ou à la menthe... une autre horreur ! Le chocolat fait même semblant d'être au café, ou bien il se met en collaboration atroce avec le lait d'ânesse pour les poitrines faibles. Ajoutez tous les papiers, les clinquants, les faveurs, les cartonnages, les déguisements, enfin, dont il s'affuble, espérant n'être pas reconnu. Récapitulons : il se fait hanneton, buste ou praline, voilà pour la forme : premier déguisement. Il s'assimile, s'incorpore toutes les saveurs, tous les goûts qu'il peut ; second déguisement. Il s'enveloppe de tous les papiers, paillons ou brimborions qu'il trouve, autre déguisement ! N'est ce pas là autant d'aveux de son impuissance, de son manque de charme intrinsèque ? S'il valait quelque chose autrement que délayé dans du lait, de loin en loin, à la table matinale, le chocolat aurait-il ce recours désespéré à tant de déguisements ?

Au reste, voici, pour en finir à ce propos, un argument confit dans une anecdote d'hier même. Le prince d'I...., un boyard que vous rencontrez tous les jours de trois à cinq heures sur le boulevard des Italiens, choisissant les trois invités que le hasard lui enverra pour dîner avec lui dans un des restaurants de ces parages dorés, — le prince d'I..., ayant pris goût, en voyant la dernière féerie des Variétés, pour un des plus roses maillots qui s'y pavanait sans dire grand'chose, n'étant sans doute là que pour se montrer, le prince crut devoir manifester son admiration à l'artiste (flattons-la!) par un envoi motivé par la date actuelle. C'était une boîte en bois de rose, dont la clef se trouvait renfermée dans une lettre à double enveloppe. La dame, ou demoiselle, ouvre la lettre, ne la lit point, saisit la clef et se hâte d'ouvrir la boîte. Qu'y trouve-t-elle ? des papillotes en... chocolat ! Déçue, mystifiée, furieuse, elle ouvre la fenêtre et lance toute cette sotte chocolaterie dans la cour, où le tout s'arrête sur une marquise en zinc qui sert à laver les voitures à l'abri de notre fameux climat tempéré.

Puis, après avoir lancé à l'adresse de l'absent une petite bordée d'un style plus Funambules que Comédie française, elle tombe dans un grand fauteuil et s'y installe dans une exécrable humeur.

Le soir, le prince en *off* se présente ; elle le reçoit comme un chien dans un jeu de quilles en chocolat (il y en a, voir rue Vivienne). Le Russe surpris, déçu, demande des explications et apprend le cas que la dame indignée a fait de son présent.

« — Savez-vous, mademoiselle, — lui dit-il, d'un air tranquille, — combien il y avait de ces affreuses papillotes ? — Vous moquez-vous ? — reprit la tigresse, — et croyez-vous que j'ai pris la peine de compter vos insolents morceaux de chocolat ?

» — Vous eussiez pourtant fort bien fait de les compter...

» — Parce que...

» — Parce qu'il y en avait trente...

» — Eh bien ? vous en aviez pour trente sous !

» — Vous en eussiez trouvé pour trente mille francs ! » — répliqua, toujours très-simplement, le Russe.

La dame comprit, devina... et s'évanouit un peu, pas trop. Le Russe la ranima en lui faisant flairer... son portefeuille. La sonnette sur-le-champ tirée, la camériste courut en bas, et le cocher, armé d'une échelle, réunit toutes les papillotes disséminées sur la marquise, une seule manquait ; on la retrouva à terre, où le chien du portier la flairait et la dédaignait, en qualité de chocolat. Si c'eût été de simple sucre, la bouchée coûtait mille francs ! Que ceci apprenne aux opulents qui font ces surprises aux dames qui les attendent, à ne pas se servir de chocolat comme intermédiaire ! La déception peut renouveler notre anecdote, sans son heureux dénoûment. Si cette leçon vaut quelque chose, je préfère même un fromage à tout le chocolat de la nouvelle année, fût-il coulé dans les formes profanées de la baigneuse de Falconnet, dont abusent tous les zincs, les plâtres, et les stéarines, — ou dans celles du délicieux buste de la Dubarry, dont l'original, de Pajou, est au musée du Louvre.

Il est de mode, chez certaines femmes de mauvais goût, d'étaler sur le piano à queue, sur une table à jeu, les cadeaux reçus dans ces journées d'or. Ce sont des provocations pour les retardataires ou les avares. La vérité est de dire que ces exhibitions, que savent défendre les maris de bonne compagnie, n'ont guère lieu que chez les femmes qu'on comble de cartonnages et de quelques boîtes. Les boîtes sont décidément, pour les maîtresses de maison, le fléau de circonstance. On les en accable, et elles n'en savent que faire. Ces sottes boîtes ne sont utiles à rien, car on ne sait ni qu'y mettre, ni où les mettre. Elles rayent tous les meubles et encombrent toutes les étagères. Ordinairement on s'en débarrasse, en les repassant à qui l'on peut. Mais ceci ne fait que déplacer l'envahissement des boîtes. La plupart vont parer les commodes des femmes de chambres ou des portiers. Quand on déménage, on en retrouve tant dans tous les coins, qu'on les laisse au locataire qui suit, lequel se fâche, et lit sa police d'assurance pour voir si le cas est prévu, et si par hasard on ne peut pas se faire assurer contre les boîtes, moyennant *un huit pour cent*, comme on le fait pour les risques locatifs, ou le feu chez le voisin. Je propose à un homme désœuvré une industrie : le rachat de toutes les boîtes dont le jour de l'an, les jours de fête encombrent les maisons, et leur emballage à destination du Congo ou des îles Philippines. Il est certain que cette déportation chez les nègres serait d'un succès aussi avantageux que l'expédition des vieilles robes de gaze, de tulle, d'organdi et de tous ces chiffons que les femmes repoussent à la fin de l'hiver, et dont les moricaudes se parent pour danser la bamboula. Le 7 décembre dernier, un brig du Havre en est parti chargé jusqu'aux écoutilles, espérant échanger le tout contre de la cochenille, de la vanille et je ne sais plus quoi. Qu'on prépare une pacotille de boîtes, et le navire sera bientôt plein. Beaucoup même seront remplies de chocolat, couleur des nègres.

On nous communique le document suivant, qui nous semble un peu plus encore qu'original :

Du 12 *décembre* 1858.

PROGRAMME

Jadis pour le conseil d'arrondissement, et aujourd'hui pour le conseil général. Programme de :

M. SAINT-LANNE-PESSALIER.

Ancien magistrat judiciaire à la Guadeloupe, actuellement avocat à Mirande, résidant à Préchac-Plaisance (Gers).

A MM. les Electeurs du canton de Plaisance.

« La vie de l'homme dans le monde terrestre est de si peu de durée, que tout mortel qui veut payer son tribut à son Créateur et à la société, doit chercher à remplir sa tâche le plus promptement possible.

» Pour mon compte, malgré certaines contradictions, j'ai travaillé pour remplir la mienne, parce que je sais que l'homme est né pour le travail. J'ai eu le temps et la facilité de le faire. *Je suis séculaire moins un quart*, et grâce à la mise en pratique de *mon hygiène MACROBIOTATIQUE, hygiène pour le maintien de la santé et la longévité humaine*, objet d'un brevet d'invention, par moi obtenu, pour quinze ans, en 1853, je me trouve sans infirmité aucune et sans autre changement de position corporelle que l'affaiblissement fonctionnel de quelques organes et la destruction plus ou moins sensible de certains crans du mécanisme dont je suis constitué.

» Messieurs les électeurs, lors des dernières élections, qui se renouvellent aujourd'hui, pour la nomination d'un conseiller d'arrondissement, dans le canton de Plaisance (Gers), je fis imprimer un programme pour exprimer le désir que j'avais de figurer parmi les candidats qui se présentaient pour les fonctions indiquées.

» Ce que je disais pour les élections passées, je déclare que je le maintiens encore. »

Ce curieux préambule est suivi de considérations et rappels politiques bizarrement entremêlés de réclamations et espérances personnelles, — après quoi l'auteur conclut en s'écriant :

« Donc, messieurs les électeurs, vous me reconnaissez ; à présent : Votez pour moi, ce *sera parfait*, et contre moi ce sera mieux !

» SAINT-LANNE-PESSALIER. »

Le dom Pedro Ier que M. Louis Rochet a été chargé d'exécuter pour le grand monument qui doit être élevé à Rio-Janeiro, a été visité, ces jours derniers, par une société de Brésiliens de distinction et d'amateurs parisiens réunis par S. Exc. M. le chevalier Marquès Lisboa, envoyé extraordinaire et ministre plénipotentiaire du Brésil à Paris. Cette œuvre a été trouvée fort belle, et justifiant hautement et pleinement le choix que l'heureux diplomate a fait chez nous, au nom de son gouvernement. Cette statue offre l'empereur au moment où, arrêtant son cheval, il présente au peuple l'acte solennel de l'indépendance. La statue dominera tout l'ensemble d'un grand monument de bronze au pied duquel des groupes attributifs sont divisés. La dépense totale approchera d'un million, fourni par une souscription patriotique. Le jeune empereur don Pedro II a voulu que le monument qui célèbre le grand acte qui est la gloire de son illustre père, fût inauguré le jour anniversaire de la naissance du héros, c'est-à-dire le 12 octobre 1860. On va donc s'occuper activement de la fonte de cette œuvre gran-

dise et véritablement digne de la main qui a modelé *Guillaume le Conquérant* et le *Bonaparte à Brienne*. Paris ne possède pas de statue équestre et monumentale qui, avec ses sous-figures et ses accessoires, offre un monument de cette importance. Il doit s'élever sur la place de la Constitution, à Rio.

~~ Nous avons reçu, il y a environ un mois, une lettre curieuse, et par malheur impossible à reproduire sans être tronquée, presque refaite. Le sujet qu'elle traitait se rattachait à un *absent*, et nous n'y pouvions rien faire; nous n'avions même rien à dire. L'insertion qu'on demandait devenait sans objet, cette absence bien constatée.

Toutefois, il nous reste un embarras; c'est l'usage qu'il faut faire d'un paquet reçu le lendemain de cette lettre, parce qu'on s'imaginait que l'impression de la lettre ferait réclamer ce paquet.

Comme nous y étions autorisé, nous l'avons ouvert, et nous y avons trouvé :

1° Une sorte de mantille à capuchon en soie noire, ouatée, ce qu'on appelle communément une sortie de bal;

2° Un brodequin de satin marron;

3° Un gant gris-lilas;

Ces objets étalés sur une table, nous avons cherché si quelque chose, quelque adresse n'était pas unie à des modèles probablement destinés à diriger des emplettes.

A moins que ce ne soient des souvenirs liés à quelque aventure...

Une vive curiosité s'est emparée de nous. A qui ont appartenu ces objets de toilette? Par quelle combinaison étrange sont-ils venus entre nos mains?

Lui... est aujourd'hui à ***. Mais *Elle* est à Varsovie, je suppose. Sa lettre trahit tout son esprit, toute son originalité. Mais comment est-elle?

Une femme vieille — ou laide — oserait-elle agir comme celle-ci vient de le faire?

Ce qui est charmant et pardonnable d'une jeune et jolie femme, serait absurde chez celle qui, même étant encore l'une, ne serait pas l'autre...

Et puis il y a dans tout cela un parfum du cœur, un élan passionné qui ravit et fait rêver...

Cette femme est donc jolie? Oui, elle n'oserait pas ne l'être pas!

Mais la preuve?

Voilà sa mantille étalée sur la table. Examinons, cherchons des indices. . . . .

. . . .

Ah! j'ai trouvé!

Elle est blonde, — blanche — et grande. — Ceci est désormais prouvé. — Elle a le buste développé, — le col fin et dégagé, — la taille très-svelte.....

Elle porte des pendeloques en diamants. — Son pied, un peu long peut-être, est fort menu. — Elle a le cou-de-pied très haut, comme une femme de race. Sa main est effilée. son poignet mince; de la race toujours! Ses ongles sont longs et taillés en parfaite amande. Elle porte trois bagues, dont une chevalière au petit doigt, avec un chaton blasonné...

Comment ai-je su tout cela? Ecoutez-le.

Blonde? — Un cheveu trouvé dans le capuchon de la mantille, et, délicatement tenu entre les deux index et les deux pouces devant la fenêtre, m'a démontré que l'inconnue était coiffée, comme Cérès, de la teinte des gerbes au reflet d'or.

Pour *blanche*... — cela va de soi. La blancheur est sœur de la blonderie. Elle a sur les épaules la neige de ses climats. Elle doit aussi, dans la logique des analogies, avoir les yeux bleus, avec lesquels elle voit tout en rose... Car elle a cru qu'*il* était encore à Paris, et...

Grande? — En examinant la mantille, en mesurant la distance du col à la ceinture, il ne faut pas être sorcier, ni table tournante, pour en juger.

Le buste développé? — Les proportions de la mantille le prouvent encore. En voulant faire mordre les agrafes qui recouvrent les nœuds de satin du corsage, une personne de contours mesquins ne trouverait pas une harmonieuse pression...

Le col fin et dégagé? — Les rubans fripés, en indiquant le point où se faisaient les nœuds, ne laissent aucun doute sur cette élégance.

La taille très-svelte? — Le froncé de la ceinture le dénote très-formellement, — de même que l'éloignement de la taille et du col trahissent la stature.

Des pendeloques en diamants? Aux côtés du capuchon le satin est tout éraillé à la hauteur des oreilles.

Le pied un peu long? Menu? Haut de cou? — Le brodequin le crie par toutes ses proportions. Au contenant, il est aisé de juger le contenu.

La main effilée, le poignet mince? — Même observation au sujet du gant que pour le brodequin. D'ailleurs, à défaut de l'un, on avait l'infaillible analogie de l'autre.

Les ongles longs? — Chaque bout de doigt conserve la trace de leur forme élégante, de même que les bagues, formant bourrelet, ont fatigué le chevreau et y ont dessiné leur forme.

Mais voilà tout ce que la plus attentive observation nous a permis de deviner, et, pour le reste, nous tombons dans les ténèbres....

En attendant un complément qui ne viendra probablement jamais à notre connaissance, que faire du paquet que *son* départ l'empêche de réclamer?

R. S. V. P.

~~ On remarque en ce moment dans la société parisienne un fait assez bizarre, et que nous exposerons dans toute sa simplicité, sans ambages ni périphrases, ce qui est la façon la plus convenable d'en parler.

Un nombre considérable de femmes mariées depuis une accumulation d'années qu'elles dissimulent ou arrangent, — en insinuant ingénieusement qu'on les a épousées à quinze ans,—sont en train, après de longs entr'actes de maternité, de préparer de nouveaux défenseurs à la patrie. On cite par douzaines, par centaines, des épouses, — dont le dernier enfant a, depuis longtemps déjà, abdiqué le sabre de fer-blanc ou la poupée à tête de cire, — qui se disposent à augmenter leur famille, qu'on pouvait croire bornée là. Plusieurs sont quadragénaires, et toutes gênées d'avouer le fait... On nous charge de demander à M. Babinet si la comète ne serait pas pour quelque chose dans cette affaire.

~~ Un ouvrage excellent qu'il nous semble juste et utile de recommander à nos lecteurs, soit à cause du premier jour de l'an, soit à propos de tous les jours possibles, c'est l'*Histoire des peintres* de toutes les écoles, publiée par la grande maison Ve Jules Renouard. Les gravures qui offrent à la fois et les traits de chaque artiste, et la reproduction de ses œuvres capitales, sont des plus belles que puisse produire l'art de fouiller le bois dur, cet art dont le *Monde illustré* offre fréquemment de si brillants modèles. Quant au texte, il est dû à une célébrité spéciale, M. Charles Blanc, ancien directeur des beaux-arts, et l'élévation de la critique, les aperçus nouveaux et les saines doctrines s'y unissent au côté pittoresque des récits, tout remplis de faits et d'anecdotes sur les maîtres et leurs œuvres.

Ce grand ouvrage, qui fut commencé en 1850, a été poursuivi sans interruption, et continuera ainsi jusqu'à sa fin, par deux ou trois livraisons chaque mois. Le nombre de celles déjà publiées s'élève à 250, qui forment cinq beaux volumes aussi curieux à regarder qu'intéressants à lire.

~~ Les grands journaux ont presque chaque jour un article qui a pour titre : *Nécrologie*. C'est très-bien. On y voit les noms des gens importants qui sont morts çà et là, en France, parfois même en Europe : un nom, un titre, une date, et c'est fait!

C'est ainsi qu'hier, on lisait partout qu'à Lohoys, en Lithuanie, vient de mourir, à l'âge de soixante-cinq ans, le comte Ernest de Morzwicz, ancien conseiller d'ambassade. Soit!... mais, après?

Après? Eh bien, voici.

Ce comte Ernest, un des plus aimables originaux des temps actuels, avait habité la France jusqu'à la révolution de 1848. Il s'était morganatiquement marié en 1840, avec une danseuse dont le nom avait dès lors disparu de l'affiche, et qu'il aima parce qu'elle était fort belle... et fort bête — ceci n'est pas une plaisanterie. Le comte de Morzwicz se plaignait sans cesse des gens d'esprit avec lesquels il vivait, de gens qui — disait-il, — ne pouvaient pas se borner à dire tout simplement : Bonjour! comment vous portez-vous?—ou bien : J'ai mon rhumatisme, donc il pleuvra demain!

Le comte exagérait beaucoup! Il ne manque pas à Paris de gens qui ont les plus simples idées en prose, qui parlent tout bonnement comme vous et moi, et qui fuient comme des pestes Madelon, Cathos et le marquis de Mascarille. Mais enfin il voyait ainsi et s'en affligeait fort, adorant la simplicité, et, comme vous voyez, plus que la simplicité, puisqu'il avait épousé cette fille, qu'on avait surnommée à l'Opéra l'*Oie majestueuse*.

L'Opéra a gardé la tradition, il possède toujours une oie majestueuse. Nous ajouterons qu'elle n'est même pas toujours majestueuse.

En 1845, le comte fit un voyage en Italie avec son oie. A Milan ils logèrent à l'*Albergo del marino*, où ils firent rencontre d'une chanteuse du *Carcano*, que notre Lithuanien eut à la fois la joie et la douleur de trouver encore plus bête que sa femme. La joie... parce que l'espèce le ravissait; la douleur... parce que la polygamie est un cas pendable. Entre la ballerine et la cantatrice notre homme rêvait des jours délicieux, car les entendre s'envoyant toutes deux la réplique, lui parut la chose la plus amusante du monde... selon son goût ou plutôt son travers. L'oie seconde était fort jolie, blanche comme l'oiseau de Noël, et sans un sou. Il voulut se l'attacher sous prétexte que cette sous-oie apprendrait son ramage à l'oie première. Celle-ci, bête comme... elle était, ne flaira rien, et laissa faire! Le comte assurait à la belle un beau traitement annuel, avec pension au bout de quelques années; tels font les Czars des cantatrices qui vont braver leurs climats et frimas. Le comte quitta Milan avec sa basse-cour, et avant parcouru l'Italie, où les incidents du voyage déterminèrent chez les deux bipèdes des assauts de bêtise exhilarants, il revint à Paris, où il s'installa dans un hôtel de la rue de Courcelles. La cantatrice enseignait toujours le chant à la ballerine, qui, pourtant, n'avait pas plus de voix qu'un radis.

Nous ne saurions, ou peut-être ne voudrions-nous pas dire ce qui arriva, vers certaines heures pleines de ténèbres, dans l'hôtel Morzwicz, en 1847. C'était un des incidents de la vie la plus privée; le fait qui suivit fut livré à tous les commentaires. L'oie en chef quitta la rue de Courcelles, et alla demeurer rue Saint-Florentin, avec 20,000 francs de pension annuelle. Un an après, le comte Ernst et sa suite disparaissaient, effrayés par les événements de 1848. On sut que le Lithuanien s'était installé à Lohoys, prenant, afin qu'elles ne fussent pas perdues, les leçons de chant que la séparation rendait désormais impossibles pour la vraie comtesse. Mais il paraît que par là, il finit, vers 1852, par rencontrer, dans une excursion au district prussien de Gumbinnen, une troisième oie plus obtuse encore que les deux premières, et que cette sub-sous-oie régna bientôt en chef sur l'esprit du comte, de plus en plus difficile à contenter. La Milanaise fut expédiée franche de port rue Saint-Florentin, avec sa pension de retraite, et ces deux buses se consolaient entre elles, lorsque la nouvelle du trépas du comte a retenti l'autre soir dans les journaux étrangers, étrangers surtout aux particularités de cette existence originale. Un legs imprévu est arrivé à Paris par l'intermédiaire de Me Baudier, notaire, et son collègue de Smolensk : cent mille francs au profit d'une veuve qui habite rue de la Pépinière, dans les nonante. On suppose que c'est un hommage du dilettantisme spécial du comte Morzwicz, en faveur d'une des personnes qui, pendant son séjour à Paris, réalisèrent le mieux un idéal toujours poursuivi!

~~ O Bouilly! O Sédaine! O Florian! L'autre jour une châtelaine, prête à rentrer à Paris, passe en revue les gens qu'elle laisse au château. Son garde avance et demande à la marquise la permission de se marier en janvier prochain.

« — Avec plaisir, mon garçon... Clara est une bonne fille... vous serez très-heureux ensemble!

» — C'est que... faites excuse... madame la marquise... ce n'est pas Clara que...

» — Comment? mais voilà un an que vous la courtisez!

» — Il épouse la fille Clopet, — dit tout bas quelqu'un. — Elle est bien laide! mais elle a hérité...

» — Ah çà, Gérard, vous aviez promis à Clara de l'épouser! c'est abominable!

» — Oui... c'est vrai, madame la marquise... je lui avais promis... mais... c'est des propos d'amour! »

Et voilà où l'on en est au village. Que l'Opéra-Comique se tire de là!

~~ Une très-jolie femme qui a passé l'hiver dernier à Paris, avait fait placer de charmants petits verrous à toutes les portes de son appartement garni de la rue Caumartin.

Partie pour une autre capitale où réside un corps diplomatique très-influent, elle y passe l'hiver. Mais le mois dernier elle a envoyé quelqu'un, qui fait ses affaires à Paris, enlever tous les verrous de l'hiver dernier. Dans la lettre qui donne cet ordre, elle a naïvement écrit ces mots :

« Envoyez-les moi de suite, j'en ai besoin... »

~~ Un de nos abonnés nous demande d'un pays voisin quelles sont les initiales de la femme tragiquement frappée on ne sait où. Réponse. C. V.

~~ Mardi, dans un salon, on remarquait beaucoup la beauté d'une étrangère assez éventée, mais de peu d'esprit.

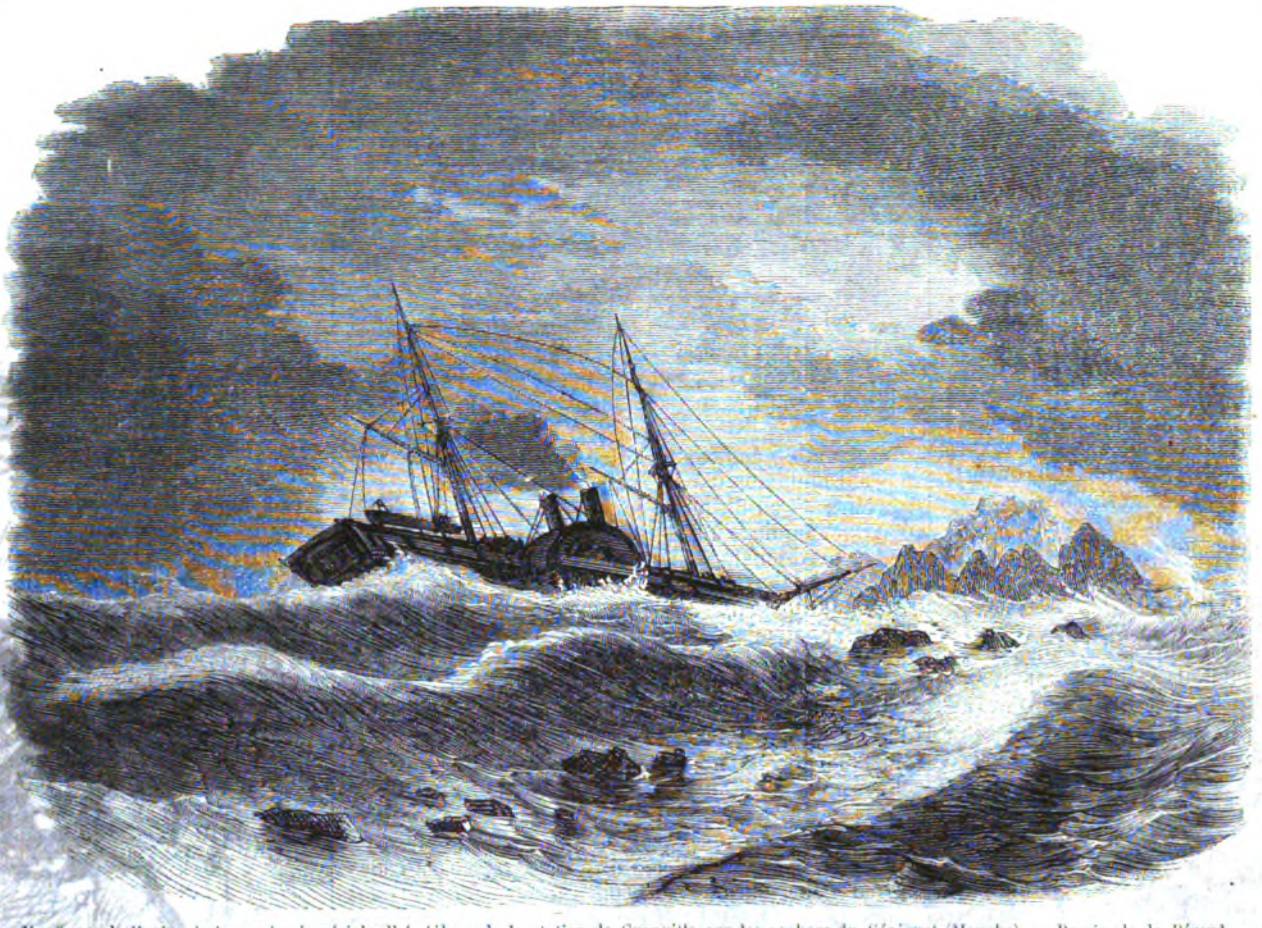
« — Elle attire tout le monde! » — dit un homme.

« — Et ne retient personne! » — répondit une femme.

JULES LECOMTE.

Naufrage de l'aviso l'Antilope.

Il est une spécialité de notre marine militaire dont on ignorerait jusqu'à l'existence si des catastrophes ne venaient par intervalle attrister les fatigues et les dangers de ses laborieuses croisières. C'est ainsi que la perte du steamer l'*Antilope* sur les rochers qui hérissent les approches de la pointe de Blainville ont tout dernièrement appris à un grand nombre de lecteurs l'existence dans le port de Granville de la station attachée à cette partie de notre plage pour la protection des huîtrières qui font la richesse de ses eaux littorales, et en même temps pour donner assistance à tout navire en péril dans ces parages semés d'écueils.



Naufrage de l'aviso de la marine impériale, l'*Antilope* de la station de Granville, sur les rochers du Séniquet (Manche). — Dessin de de Bérard.

Le mois de décembre a été remarquable par l'épaisseur et la persistance des brouillards qui ont régné sur les flots de la Manche. Ces brumes enveloppaient depuis plusieurs jours la partie de nos côtes qui s'étend de Saint-Brieuc à Cherbourg, lorsque le bruit parvint à Granville qu'un brick, parti du port de Saint-Malo en destination du Havre, s'était perdu sur la côte de Carteret. Le commandant de la station, dont le guidon flottait sur l'*Ariel*, prit aussitôt la mer pour aller donner l'ordre à l'*Antilope*, alors de croisière dans les eaux des îles de Chaussy, de se porter au secours du navire en détresse.

Quelle que fut l'épaisseur de la brume, l'*Antilope* chauffa aussitôt et se porta avec toute la célérité que commandait la prudence sur le théâtre signalé du sinistre...

Il était deux heures et demie de l'après-midi lors de la séparation des deux steamers. Telle était en cet instant l'intensité de la brume, vers quatre heures, que l'on apercevait à peine les objets les plus apparents à trente mille de distance; l'*Antilope*, confiant dans l'expérience de son pilote côtier et dans la route qu'accusaient ses compas, filait en ce moment avec une vitesse de neuf nœuds à l'heure, lorsqu'une brusque secousse vint lui apprendre que, soit par la force des courants ou l'inaction de ses boussoles, elle avait dévié de sa route. Elle venait, en effet, de toucher sur les rocs si redoutés du Seniquet. La voie d'eau qui se déclara aussitôt résista à tous les efforts que l'on fit pour l'aveugler.

Le commandant sentit que, s'il n'avait pas l'espoir de sauver le bâtiment qui lui était confié, il avait le devoir d'assurer, avant tout, le salut de l'équipage. Toutes les mesures furent prises avec autant d'ordre que de célérité pour arriver au résultat. — Le récif sur lequel s'était jeté l'aviso, situé à cinquante kilomètres de Grandville, n'était distant que de six milles environ de la pointe de Blainville. Le bruit du canon d'alarme eut bientôt attiré les bateaux pêcheurs des lieux les plus voisins autour du steamer naufragé.

Aucune complication ne menaça, dès lors, d'aggraver la catastrophe. Les mesures de sauvetage furent conduites avec tant de sang-froid et d'activité, que tout l'équipage de l'*Antilope*, fort de cinquante-quatre

Ventes de charité organisées par les dames du Havre.

Chasse aux canards. (Dessin de Riou, gravure de Linton.)

hommes, était à terre avant une heure après minuit.

La famille du contre-amiral Jehenne, qui habite une des localités voisines, la commune de Coutainville, leur prodigua tous les secours de l'hospitalité la plus sympathique.

Tous les papiers, ainsi que les effets de l'équipage, furent également débarqués. L'enlèvement de l'artillerie et de la machine est venu compléter depuis les épaves que l'on a pu arracher aux flots.

Le zèle et le dévouement du commandant, de l'état-major et de l'équipage, secondés depuis par les efforts énergiques de l'*Ariel*, n'ont pu parvenir à renflouer la coque du bâtiment, que les dernières nouvelles annoncent comme entièrement perdue.

MAXIME VAUVERT.

Etudes cynégétiques.

LES GIBOYEURS.

Le nom de *Giboyeur*, qui a disparu des dictionnaires modernes et auquel son accentuation caractéristique et pittoresque eût dû éviter cette désuétude, s'applique exclusivement à ceux qui mettent leur fusil en exploitation et qui font métier du gibier de passage qu'ils tirent.

Chose digne de remarque, ce n'est pas l'œil seulement qui subit les illusions de l'optique à l'égard de la distance, mais l'esprit s'y laisse tout aussi facilement aller; ainsi, tandis que le lecteur s'impressionne vivement aux descriptions colorées de Cooper ou de Ferry sur la subtilité des sens de l'Indien coureur des bois, à peine songe-t-on à remarquer les merveilleux instincts des pauvres chasseurs de nuit de nos contrées. On s'extasiera volontiers devant l'habileté de l'Apache ou du Huron à démêler la trace d'un ennemi, tandis qu'on n'aura pas un instant d'attention pour le flair prodigieux du vieux giboyeur qui, venant se poster par une nuit obscure, saura deviner et choisir, sur une immense étendue d'eau et de roseaux, le point unique où se fera *la tombe* [1].

La basse Seine, sur une partie de son parcours, est encaissée dans de hautes et abruptes falaises sur les flancs desquelles on distingue de place en place de légères lignes blanches à peine accusées. Ce sont les *avalures*, sentiers étroits, sinueux, conduisant du sommet sur la grève, accessibles en plein jour pour ceux-là seulement qui, les pratiquant depuis longtemps, sont à l'épreuve du vertige. Ce n'est pas sans émotion que l'on sonde du regard, par un brillant soleil et en approchant avec précaution, les fondrières et les précipices béants ouverts de tous les côtés le long de ces dangereux chemins. Cependant, par les froides et nébuleuses soirées d'hiver, alors que l'œil ne peut plus qu'imparfaitement diriger les pas, ces ombres humaines se montrent au haut des avalures. Ce sont les chasseurs de nuit. Armés d'un fusil d'un poids considérable, chaussés de lourdes bottes, ils s'engagent résolûment au milieu de ces périlleuses tranchées, glissant le long des rampes escarpées auxquelles ils semblent littéralement suspendus. Routiers des falaises, chaque anfractuosité du roc, chaque racine, chaque pierre saillante leur est connue, et là où le pied de tout autre ne saurait trouver un seul point d'appui, ils ont su se composer un escalier dont les degrés ne sont guère franchissables que pour eux.

Ils ont atteint la grève, et quelques instants après chacun d'eux a trouvé sa place. Les uns, pauvres hères auxquels le modique salaire d'une longue journée de travail ne suffit pas pour procurer le nécessaire à une famille nombreuse, viennent demander à leur fusil un supplément indispensable. Ils n'ont pas eu le moyen de faire construire un gabion qui les abriterait tant bien que mal des rigueurs de l'hiver, et cependant, au détour d'une roche détachée de la falaise et qui est venue rouler providentiellement jusqu'au bord de l'eau, ils ont tout à coup disparu. Une cavité que le temps a creusée dans cette roche, tel est leur abri, abri bien rude sans doute; mais qu'importe, les gabionneurs ne sont pas douillets, et quand ils ont rabattu sur leurs épaules le *surois* goudronné et mis entre leurs dents le tuyau noirci de leur pipe, ils bravent sans sourciller le froid, le vent et la neige, et ils attendent stoïquement qu'un volier de vingeons ou de morillons passe à portée de leur arme redoutable. Plus loin, c'est un tonneau enfoncé dans le sable qui sert à cacher quelque misérable journalier ou, à l'occasion, un pauvre douanier de falaise, fournisseurs ordinaires des chasseurs de la ville, qui trouvent plus prudent de se faire honneur, moyennant une modique somme, d'un canard frappé par un de ces braves gens, que de s'en rapporter à leur adresse pour le tuer et à leur tempérament pour l'attendre.

Puis, il y a encore la hutte ou gabion, occupée par les moins nécessiteux. A vrai dire, le thermomètre descend à dix ou douze degrés au-dessous de zéro, alors qu'une bise glaciale court en sifflant sur la grève; tout n'est pas rose dans cette étroite cabane aux planches disjointes où les zéphyrs apportent sur leurs ailes les pleurésies et les rhumatismes articulaires aigus les plus incurables; mais le bien-être n'est pour le giboyeur qu'une question d'appréciation relative, et l'occupant peut, par comparaison, s'estimer fort heureux, en songeant à son voisin du tonneau, qui sait à son tour que la roche voisine contient un confrère privé des avantages d'un peu de paille.

Maintenant, la nuit est venue, tout est silencieux, la grève semble déserte, et cependant il n'est pas une anfractuosité, pas un éboulement, pas un point favorable qui ne cache un chasseur.

Quelques éclairs dans la nuit, suivis de formidables détonations se succédant à des intervalles plus ou moins rapprochés, ne tardent pas d'ailleurs à indiquer leur présence.

Mais la mer, tout à l'heure dans son plein, commence à baisser, les bancs se découvrent et le gibier s'y retire. La nuit est terminée pour ceux qui ne couchent pas sur le marais. Les gabionneurs quittent alors la place chargés du produit de leur chasse, puis ils remontent d'un pas assuré, au milieu de l'obscurité la plus profonde, les sentiers qui les ont amenés sur la grève [1].

L. ROCQUENCOURT.

[1] La tombe, mot en usage chez les giboyeurs normands, est la partie toujours variable d'un marais ou le côté d'un cours d'eau sur lequel le gibier s'abattra de préférence pendant la nuit. La connaissance de ce point est une question d'orientation et surtout d'observations très-assidues.

[1] Le peu d'étendue de cette étude ne nous permet pas de parler ici du gabionneur amateur, dont la hutte, véritable appartement, est parfaitement chauffée, fournie d'un lit confortable, et dans laquelle on boit du punch et du champagne. Nous devons nous renfermer dans le type du giboyeur de profession.

Un Mousse.

On l'appelait *Misère* ou *Grain-de-Sel*. La veille du départ de la *Pénélope*, il était arrivé à Lorient avec un petit paquet au bout d'un bâton et avait demandé à parler au capitaine de la frégate.

— Mon commandant, lui dit-il, je voudrais naviguer.

Il était si petit, malgré ses douze ans, que l'officier essaya de le dissuader ; il lui représenta que la campagne serait longue, dangereuse peut-être ; mais rien ne put ébranler l'enfant. — Je n'ai plus ni père ni mère, répondit il, j'ai été élevé et nourri jusqu'à présent par un pauvre pêcheur de Pornic qui n'a pas trop de pain pour les siens; je veux gagner ma vie et devenir un bon matelot.

Ce petit bonhomme paraissait si résolu et si intrépide, que le commandant se décida à le prendre.

Huit jours après, c'était le plus leste, le plus hardi des soixante mousses de la frégate. Il jurait par tribord et bâbord comme un homme, buvait un quart de vin sans sourciller et faisait l'admiration de tout l'équipage par son courage et son sang-froid à toute épreuve.

— Ce gamin là, disaient les vieux matelots en le voyant grimper comme un écureuil jusqu'aux barres de cacatois, fera un fin gabier tout de même.

Un jour qu'il était en train de placer un pavillon au haut du grand mât, un brusque coup de roulis lui fit perdre l'équilibre et le jeta à la mer. Il ne se troubla pas pour si peu et il eut soin, pendant le temps que dura sa chute, et tout en traversant l'espace, de crier à tue-tête : *Un homme à la mer.*

Le temps était beau, on ne filait que six nœuds ; Grain-de Sel, d'ailleurs, nageait comme une ablette ; on l'eut bientôt repêché, et il remonta lui-même sur le pont par l'échelle de bâbord.

— B..... de moucheron, lui dit le chef de timonerie, dans son rude langage, n'as-tu pas de honte de faire arrêter une frégate de soixante canons pour un insecte de ton espèce?

— Pardon, maître, reprit le mousse, mais ce n'est pas moi qui ai demandé d'arrêter.

— N'as-tu pas crié : Un homme à la mer?

— Parbleu ! je savais bien que si je disais seulement un mousse à la mer, personne ne se dérangerait pour si peu !

Quelque temps après, c'était à Haïti : la frégate était à l'ancre pour quelques jours.

Un soir, en revenant de terre par une grosse mer, la baleinière du commandant chavira en accostant. Grain-de-Sel, qui était à son poste, en haut de l'échelle de tribord, avec un fanal, empoigna le premier bout de filin qu'il trouva sous sa main et se jeta à l'eau pour le porter à son commandant qui lui dut peut-être la vie.

Le lendemain matin, le mousse était occupé à l'avant à caracoler sur Black, un gros chien que l'équipage avait ramené de Terre-Neuve, lorsqu'un timonnier vint le prévenir qu'il était demandé chez le commandant.

Quand Grain-de-Sel entra, le capitaine était en train de déjeuner. Il fit verser un petit verre et approcher une chaise. Grain-de-Sel, en garçon qui sait ce qu'on doit à ses supérieurs, avala le verre d'un trait, mais il resta debout.

— Mon ami, lui dit le commandant, tu as fait preuve, hier soir, de dévouement et de courage, je te dois une récompense. Dis moi ce qui peut te faire plaisir.

Grain-de-Sel resta longtemps à tortiller son bonnet de laine entre ses mains.

— Eh bien, parle donc, lui dit l'officier.

— Dame, mon commandant, si vous êtes content de moi, et si c'est un effet de votre bonté, je voudrais bien à l'avenir *recevoir sur le dos*.

Cette haute distinction que sollicitait l'enfant, après avoir risqué sa vie, consistait à être élevé au rang de novice pour les punitions qu'il pouvait avoir à subir. Les novices, en effet, plus âgés que les mousses, recevaient sur le dos les coups de corde que les mousses recevaient... plus bas.

Je m'étais attaché à ce courageux petit garçon, et quand je quittai la *Pénélope*, je lui recommandai de venir me trouver à son retour en France s'il se dégoûtait de la marine et voulait prendre un autre état.

— Merci, monsieur, me répondit-il, vous me faites honneur, et j'aurai bien du plaisir tout de même à vous revoir; mais je ne crois pas que je change d'état. Rien ne semblera jamais plus beau que d'être matelot à bord d'un navire de guerre.

Six ans s'étaient passés depuis lors, et je dois avouer que j'avais un peu oublié mon ancien ami Grain-de-Sel, lorsque l'été dernier je l'aperçus sur la jetée de Port-Louis, dans un groupe de marins. Je ne le reconnus pas tout d'abord, non qu'il eut beaucoup grandi ou changé, mais il avait une redingote noire, un pantalon gris, des souliers vernis et un vrai chapeau de soie à la place du petit chapeau rond de toile cirée qu'il portait si crânement sur le derrière de la tête. Quant à lui, il n'hésita pas, et dès qu'il m'aperçut, il courut vers moi.

— Comment, c'est toi, mon pauvre Grain-de-Sel, m'écriai je, en lui rendant sa vigoureuse poignée de main. Et rien que ça de tenue, ajoutai-je, en le regardant avec une admiration qui ne parut pas trop lui déplaire. Sais-tu que tu es mis comme un négociant (être mis comme un négociant est pour le matelot le *nec plus ultra* de la toilette).

— Peuh ! fit l'ancien mousse, jetant un regard satisfait sur son fourniment, faut bien s'astiquer un peu.

— Tu as donc abandonné la marine, demandai-je.

— Oh! non, répondit-il, mais (et il rougit un peu) je suis passé aux marchands de morue (aux navires de commerce) et je commande actuellement cette petite goëlette que vous voyez là.

— Comment! tu as quitté le service?

— Que voulez-vous, monsieur, quand je suis rentré en France avec la frégate, au bout de nos trois ans de campagne, j'ai trouvé veuve la bonne femme qui m'avait élevé. Son mari et son fils avaient péri dans un coup de vent de sud-ouest; elle n'avait d'autres ressources pour vivre que d'aller recueillir du varech sur la côte comme les pauvresses. Alors, je me suis fait recevoir au cabotage, et j'ai navigué au commerce; il y a moins d'honneur que dans la marine militaire, mais il y a plus de profit. — Je n'ai pas à me plaindre; j'ai commencé par être second ; je suis aujourd'hui capitaine ; j'ai une part dans la propriété de mon petit bâtiment, je gagne de l'argent et la vieille ne manque de rien; mais quand je suis sur ce *sabot-là*, ajouta le jeune homme en montrant la goëlette et en hochant la tête, je ne puis m'empêcher bien souvent de regretter ma pauvre frégate qui filait douze nœuds au plus près et qui était un *si joli morceau de bois*.

PAUL DHORMOYS.

NOEL PÈRE ET FILS.

LÉGENDE DU MIDI.

Sur la route plantée d'oliviers qui va de Marseille à Avignon, dans l'une de ces vallées où les étés sont si ardents et les hivers parfois si rudes, où le soleil est souffleté par le vent du nord, se montrait en 1800 le vieux et vénérable château de Roquemouche, que, du du reste, on y voit encore, mais restauré aujourd'hui, trop restauré pour son grand âge au-dessus de la coquetterie et de la poudre de riz du badigeon. Des milliers de pins lui faisaient une barbe verte et une chevelure ondoyante, superbe à voir des hauteurs environnantes, et cette vaste mêlée d'arbres allait cerner, en

descendant à droite et à gauche de la vallée, dite aussi de Roquemouche, une modeste petite ferme, tout au bas de la pente. C'était autrefois une dépendance du château. On l'appelait pareillement la ferme de Roquemouche. Qui dira d'où vient ce nom de Roquemouche un peu bizarre mais assez légendaire? Les uns veulent que ce soit de *roque* ou *roche moussue*; d'autres de *Roque mousque*, par antiphrase, c'est-à-dire un endroit où les mouches ne vont pas; d'autres... mais peu nous importe! Il nous suffit de savoir qu'en 1800, année marquée par un froid très-vif dans le Midi et d'abondantes moissons de neige, le château de Roquemouche annonçait par ses plus larges croisées ogivales, éclairées avec solennité, qu'il célébrait la veille de Noël. La fumée sortait par les longs tuyaux des cheminées et montait en belles colonnes torses au-dessus des bois, indices certains que la cuisine et la salle à manger ne voulaient pas rester étrangères à la tradition de bombance particulière à la grande fête chrétienne, bien que les fêtes eussent reçu un rude choc dans la poitrine depuis huit ou dix ans. Aussi bien est-ce pour cela peut-être qu'on célébrait celle-ci avec un élan nouveau et rajeuni à Roquemouche. D'ailleurs le décret rendu contre les émigrés a été aboli depuis quelques mois; on peut se risquer à rentrer chez soi... quand on a encore un chez soi. C'est sans doute un seigneur ou un ex-seigneur émigré celui dont le château nous donne ces hauts témoignages d'allégresse derrière ce rideau scintillant de neige tombant avec un bruit fin, menu, cristalin, sur les rochers et sur la mousse.

Il y a fête aussi, ne l'oublions pas, à la ferme de Roquemouche, là-bas, là-bas, tout au fond de la vallée; mais petite fête; la fumée qui s'échappe des toits de chaume est maigre et n'a presque pas assez de souffle pour monter dans l'air; la lumière aperçue à travers les carreaux de l'unique croisée est pâle et clignotte par intervalles comme si elle allait tousser et s'éteindre. Là-haut le Noël gras, ici le Noël maigre; là-haut le Noël avec les poissons riches, les fruits conservés sur la paille embaumée; les liqueurs chaudes et qui ravivent; ici la morue âcre, les pommes douteuses, le vin épais et lourd. Mais de ces deux Noëls le plus brillant pouvait bien ne pas être le plus expansif et le plus joyeux.

Si au château de Roquemouche, quoiqu'il y ait un enfant, la charmante superstition du soulier est inconnue, oubliée ou perdue, elle existe encore dans son éternelle jeunesse à la ferme que nous venons d'indiquer et dans ces groupes de hameaux disséminés sur les flancs de toutes ces collines. Dans cette chaumière et au fond de chacune de ces chaumières qui vous envoient par bouffées le parfum résineux et aromatisé des branches de pins et des racines de lavande qu'elles brûlent ce grand soir de la veillée de Noël, on prépare la chaussure cabalistique. Que ne rêve pas l'enfant pauvre en la déposant auprès de l'âtre! Il y trouvera demain des noisettes, des raisins secs, des amandes; peut-être une paire de chaussettes! C'est si bon l'hiver, aux petits pieds qui ont des engelures, les chaussettes de laine! Mais Noël n'est pas toujours aussi généreux. Il y a Noël et Noël.

Il y avait une enfant, une petite fille nommée Chantereine à la ferme de Roquemouche; avec elle il n'y avait que sa mère et un valet du nom de Tony, ancien serviteur de la famille. Comme vous vous l'imaginez, leur Noël avait pu être joyeux, mais il n'avait pas dû être très-bruyant. Hélas! il n'avait pas même été joyeux. Le père était absent; et quelle joie possible sans le père? Mais il avait été sincère, plein d'émotion, plein de souvenirs, plein de recueillement, plein d'espoir. Au moment du coucher, Chantereine, qui avait alors cinq ans, fut conduite par sa mère à la pièce principale de la chaumière, et l'enfant posa par terre, sous le manteau enfumé de la cheminée, le soulier confié à la sollicitude du petit Noël.—Mais, maman, dit-elle en s'éloignant, il fait bien froid ce soir; viendra-t-il? — Il viendra; nous sommes bien revenues, nous autres... mais dormez, petite fille, et croyez. Croire, c'est le bonheur de tous les âges.

L'enfant aurait voulu dormir, mais la préoccupation la tenait éveillée; elle allait cependant céder au sommeil, lorsqu'un bruit, comme celui que fait en tombant sur la terre une pluie de grêlons, la fit bondir et appeler sa mère. Elle aussi avait entendu: elle appela à son tour Tony, le valet de ferme. Tous les trois écoutèrent. Le fracas continuait comme si les pierres de la colline où s'adossait la ferme eussent roulé et percé le toit. C'était à s'imaginer toutes sortes de choses; surtout une nuit de Noël; nuit divine sans doute, mais merveilleuse par plus d'un côté; c'est la nuit où une étoile marcha dans le ciel, où trois rois, qui ne se connaissaient pas, se rencontrèrent, avec des étonnements bibliques, sur la route prédestinée de Bethléem; ces trois rois étaient mages; l'un était noir et passait pour sorcier. Enfin, on était peu rassuré à la ferme de Roquemouche. Pour comble de terreur, on avait entendu marcher le soulier de Noël, le gros soulier ferré de Tony! Un soulier qui marche! Oui, on crut l'entendre frapper en cadence les carreaux, comme ferait une personne en train d'arpenter une salle sonore. Il y avait sans doute beaucoup d'illusions dans toutes ces déductions successives, produites par la poésie de la peur; mais ce qui ne fut pas une illusion, ce fut le redoublement du bruit qui s'était fait entendre d'abord, et qui semblait maintenant s'être concentré dans la pièce même où était le soulier. On tendit de plus en plus l'oreille. Toujours même ressemblance avec une chute de pierres ou de grêlons; cependant, en prêtant une attention minutieuse, plus calme, quoiqu'elle ne le fût pas encore beaucoup, à cette avalanche qui venait évidemment des toits, on distinguait par moments comme un tintement clair, aigu, résultant, en apparence, du choc d'un métal contre une pierre.

— Si c'étaient des malfaiteurs? dit Chantereine en se serrant bien fort contre sa mère.

— Quel mal, mon enfant, y a-t-il à commettre chez nous? nous n'avons rien.

Chantereine reprit:

— Pourtant Noël n'est pas turbulent comme ça; ce ne peut être lui qui cause cette rumeur.

Tony s'était levé, avait allumé sa lanterne d'écurie, dégainé une vieille serpette, et se dirigeait vers la pièce agitée et tourmentée par ces rumeurs inouïes, inexplicables.

Comme elle n'était pas femme à ne pas prendre sa part dans tous les périls, la maman de la petite Chantereine se leva aussi; elle précéda même Tony. Ce fut elle qui ouvrit la salle occupée par le tintamarre insolite et qui y entra la première. Tony l'éclairait par derrière; Chantereine tenait les jupes de sa mère de ses doigts crispés. A peine entrés, ils furent pour ainsi dire assaillis, mitraillés par des espèces de corps ronds et froids dont il leur fut impossible d'abord de se rendre compte. Ces objets, dont on ne savait pas encore le véritable nom, descendaient quatre à quatre par la cheminée, tombaient, frappaient sur la pierre de l'âtre, de là rebondissaient contre le mur, roulaient, sautaient encore, et en passant devant le jet de lumière de la lanterne de Tony lançaient de petites lueurs fauves comme des éclairs. Il importait de s'assurer de la nature de ces projectiles mystérieux: Tony et sa maîtresse se baissèrent et en prirent quelques-uns; les ayant ensuite approchés de la lanterne, ils reconnurent l'une et l'autre que c'étaient des pièces d'or. Le parquet en était couvert; il continuait à en recevoir par ondée: il pleuvait littéralement de l'or dans le soulier de Noël, ou pour parler plus exactement, autour du magique soulier de Noël. D'où venait ce prodige? Que signifiait ce miracle. Il fallut s'y résigner. Il tomba encore longtemps des pièces d'or. Enfin, quand le matin toutes ces pièces furent ramassées et recueillies dans un vase, on reconnut qu'il y en avait près de neuf cents, quelque chose comme vingt mille francs? — Quel Noël était-ce donc que ce Noël-là? un Noël agent de change, un Noël ancien fermier général?

Quoi qu'il en soit, la mère, la petite fille et le valet de ferme restèrent longtemps les yeux et l'esprit fixés sur ce tas d'or dont ils ne savaient que penser ni que faire? A qui demander son origine honnête ou diabolique? A qui le rendre? Pourquoi le rendre?

LÉON GOZLAN.

(La fin au prochain numéro.)

Progrès de l'horticulture

PENDANT LES CINQUANTE DERNIÈRES ANNÉES.

L'automne, cette année, est un véritable printemps, et, grâce à la température exceptionnelle, nos jardins étalent plus merveilleusement que jamais leurs mirages de fleurs et de fruits.

Il est impossible d'imaginer comme, d'une année à l'autre, il y a, en horticulture, progrès et amélioration. En cinquante ans, il s'est opéré une révolution complète dans la culture des plantes d'ornement. Le parterre et la floraison d'automne ont été transformés en entier; et que de richesses ont été conquises!

Qu'y avait-il dans nos parterres en 1807, il y a cinquante ans, pendant l'automne? Quelques Œillets-d'Inde, des Balsamines, des Reines-Marguerite, toutes fleurs que le premier rayon du soleil, succédant à une gelée blanche, réduisait à l'état de tabac à cigares. Ces trois ou quatre fleurs, avec l'humble Réséda, et quelques Rosiers de Bengale, avaient seules le privilége de décorer le parterre pendant les derniers beaux jours. Nous n'avons rien rejeté de ce qui avait un mérite réel; nous avons conservé les vieux chèvrefeuilles d'autrefois, les Œillets-d'Inde, tels qu'on les a connus il y a un demi-siècle; et les Reines-Marguerites, la fleur précieuse de cette époque, les unes naines en petits bouquets excessivement doubles, les autres en pyramides d'une régularité irréprochable, telles que les perfectionna le célèbre Malingre.

Nous avons aussi les Balsamines qui faisaient fureur alors; mais comme elles sont changées! Leurs taches arrondies, de couleur sur fond blanc, ou blanches sur fond de couleur, et l'ampleur de leurs corolles larges comme une pièce d'argent de cinq francs, établissent leur parenté avec le Camélia, dont elles se sont adjoint le nom (*Balsamine-Camélia*).

Là ne s'arrêtent pas les innovations horticoles qui datent de la paix d'Amiens, et qui y trouvèrent leur origine. En effet, sans la paix maritime nous n'aurions pas été dotés de l'*Agérat bleu* du Mexique ni du *Dahlia* du même pays, ni des *Fuchsia* de la Nouvelle-Grenade, ni des *Pentstemon* de la Californie, ni des *Mimulus* de la Caroline du Sud, ni des *Lobélias bleus* de Surinam, toutes plantes si vulgaires maintenant qu'on peut les acquérir pour quelques centimes au marché des fleurs. Tous ces types sont actuellement associés à un entourage de fleurs de la même famille ou dépassés par des variétés nouvelles venues, qui n'ôtent rien au mérite des anciennes. Quelques-unes ont été débaptisées, de ce nombre est la Reine-Marguerite. Un membre de l'Institut lui a imposé, je crois, le nom de *Callistèphes*. Vous comprenez que personne ne s'avise de demander des Callistèphes aux marchandes de fleurs.

La floriculture d'automne est maintenant très-riche; On remarque surtout les Glaïeuls de Gand et d'Aremberg, les rosiers Sutherland, encore chargés de belles roses blanches à cœur couleur de chair; les jolies roses multiflores d'Amérique, présent fait à l'Europe par Noisette, et dont on a tiré un si charmant parti, et les garnitures de *petunias*, qui fleurissent amplement jusqu'aux gelées.

Quand tout cela, y compris le *Dahlia*, le roi de l'automne, aura été emporté par les froids, nous aurons encore un grand mois de la floraison des Chrysanthèmes de l'Inde, devenus aujourd'hui plantes de collection. Il y en a de toutes les nuances, comme les *Dahlias*: les uns tout à fait nains, sous le nom de chrysanthèmes pompons; les autres à tiges annuelles demi-ligneuses, véritables sous-arbrisseaux qui bravent très-bien les premières gelées, et dont les fleurs résistent en plein air jusque assez avant en décembre.

Un très-joli effet a été obtenu sur les lilas de Perse: on leur a donné une tête régulière et des rameaux florifères plus uniformément distribués qu'ils ne les émettent spontanément. On a obtenu cela par un procédé tout simple, dû à M. Hardy, qui s'est avisé, comptant à bon droit sur la vigueur de la séve des lilas, de tailler les arbres *en vert* aussitôt après la floraison et de supprimer à la seconde séve tous les rameaux superflus; le résultat a été un plein succès.

Les fruits ont aussi leur part aux progrès horticoles, et depuis un demi-siècle, il s'est opéré dans cette partie de vrais miracles. On peut en voir les brillants et succulents produits chez tous les fruitiers de Paris; on s'y assurera qu'à côté de nos vieilles gourmandises, les crassanes, les Saint-Germain et les bon-chrétien resplendissent d'excellentes conquêtes, plus modernes, les Joséphines de Maline, Clairgeau et une foule d'autres non pareilles, variétés dues aux semis heureux des horticulteurs belges et français.

Rendons aussi justice au choufleur Lenormand et à quelques choux coniques parfaits, ainsi qu'au délicieux chou à jets ou *spruyt*, qu'on obtient actuellement à Paris et à aussi bon marché qu'à Bruxelles.

Notons que déjà on a remarqué l'influence que la facilité des transports a effectuée sur les arrivages dans les grands centres, dans le Nord et à Paris, des fruits du Midi qui sont bien plus beaux, bien plus savoureux et parfumés que tout ce que l'artifice horticole produit dans les contrées arides et brumeuses du Nord. La culture des arbres fruitiers est dès à présent en voie de progrès immense sur tout le littoral français de la Méditerranée et tout le long des Pyrénées. Le miel estimé de ces contrées, celui de Narbonne notamment, devient l'objet d'une exploitation bien plus sérieusement organisée. Nous gagnerons tous à ce nouvel échange entre le Nord et le Midi.

MAURICE RUISDAL.

Vente au profit de la Société de secours de Saint-Vincent de Paul

PAR LES DAMES DE CHARITÉ DU HAVRE.

Avec l'hiver, un nouvel hôte vient s'asseoir sous le toit du pauvre, c'est le froid; et comme l'a dit un de nos jeunes poëtes, l'heure des plus sombres misères sonne alors pour lui. Ce n'est pas seulement une nouvelle source de souffrance qui s'ouvre pour l'indigent; tout vient aggraver sa misère: ses besoins augmentent et le temps du travail diminue, tandis que mille causes en rendent les conditions plus dures. Aussi, à cette époque, voit-on, sur tous les points de notre France si compatissante, la charité redoubler d'efforts pour venir en aide à tant de détresses. Les quêtes, les ventes publiques, les appels sous toutes formes à la générosité des cœurs secourables, se multiplient pour concourir à l'accomplissement de cette mission d'humanité.

Notre troisième gravure donne l'aspect qu'offrait la salle de concert placée sous le vocable de Sainte Cécile, au Havre, lors de la vente publique qu'y ont fait, au profit de la société de Saint-Vincent de Paul, les dames de cette ville, qui avaient bien voulu se faire les pieuses patronesses de cette œuvre de charité. C'était, du reste, l'œuvre de la ville entière, car le bazar, qu'étaient venu enrichir d'augustes présents, n'était formé que d'offrandes déposées par toutes les classes de la population havraise, si connue par son dévouement et sa générosité.

LÉO DE BERNARD.

LE PREMIER JOUR DE L'AN.

Paris est, depuis quinze jours, un vaste théâtre : quelles que soient les apparences élégantes ou négligées, collet monté ou familières, gracieuses ou grotesques, c'est toujours et partout la même comédie qui se joue, la comédie des étrennes !

Nimium ne crede colori...

Tout est fardé, peint, grimé, sophistiqué... les caractères comme les figures, les paroles comme les actions. Tout regard est caressant, tout bouche souriante... Il n'y a plus que des vents coulis qui soupirent tièdes et mélodieux, là où murmuraient des brises froides et revêches.

Avec l'ingénuité des jeunes années, on pourrait se croire aux beaux jours de l'âge d'or... Paris est un véritable Eden...

Un Eden... mais, à coup sûr, pas un Eden sans le serpent ; il se cache sans nul doute... mais il y est partout sous toutes ces belles paroles, sous tous ces sourires, sous toutes ces fleurs.

Anguis latet in herbâ.

Voilà à peu près ce que me disait, il y a quelques jours, d'un ton moitié jovial et moitié sérieux, un de nos écrivains que j'avais cru jusqu'alors beaucoup plus poëte que moraliste. Je souris et lui répondis :

— Soit ! mais cet Eden-là ne se trouve-t-il pas un peu partout ?

— Hum !... pas précisément...

— Bah !... Connaîtrais-tu un heureux pays qui n'en ait pas son petit bosquet ou sa petite plate-bande ?

— Justement !

Et prévoyant mes protestations :

— Ne te récrie pas, ajouta-t-il... L'année dernière, je me fusse associé à tes récriminations, que tu serais le premier à combattre, en cet instant, si tu eusses partagé mon aventure...

— Une aventure ?

— Ni plus ni moins... et pourvu que cela te plaise... je puis te la raconter en quelques mots...

— J'accepte et t'écoute.

— Voici donc :

C'était l'année dernière, à cette époque. Nous étions en flagrante fin de décembre, à l'antéveille de la Saint-Sylvestre. Or je n'ai pas besoin de te dire qu'en ces jours je ne suis pas seulement un misanthrope atrabilaire... je suis un vrai lycanthrope, comme eût dit ce cher Pétrus Borel de 1832... Tout me devient suspect, jusqu'aux sourires des personnes les plus aimantes... (Je me permis de murmurer : les plus aimées...) quand je reçois une lettre qui m'appelle immédiatement à la Cerisaie...

— Ta ferme de Normandie ?...

— Et pas d'ajournement possible... il s'agissait d'un petit acquêt de la convenance la plus urgente et qu'un jour de retard pouvait faire manquer... J'arrête mon départ pour le lendemain, sauf à tomber, en plein jour de l'an, dans la cohue de neveux, de cousins, de filleuls, que sais-je ? et la plus redoutable donc !... celle des fermiers et des domestiques.... J'eus une nuit horrible... Ce ne fut que le long rêve... que dis-je, le rêve ?... le cauchemar d'une nuit de fièvre.

Je n'aperçus d'abord qu'une nuée de mains de toutes formes et, ce qui t'étonnera, de toutes expressions : les unes petites, gracieuses ou tremblantes, mais tendues et suppliantes ; les autres avides, décharnées, armées de griffes ou d'ongles crochus, des pattes de bêtes féroces ou des serres d'oiseaux de proie, toutes s'allongeant vers moi, toutes dirigées contre mon portefeuille et ma bourse, dont les billets de banque et les pièces effarées prenaient la fuite à tire-d'ailes dans toutes les directions du ciel.

Le rêve se caractérisa bientôt ; il se précisa davantage ; le nuage s'affaiblit et je vis apparaître tous les corps que m'avaient fait pressentir ces mains rapaces... c'était vers moi, cette fois, que se ruait, l'air hypocrite et goguenard, cette cohue avide... C'était d'abord l'espiègle essaim des enfants formant en quelque sorte, avec sa mélopée glapissante et sa pétulante pantomime, la première strophe de cette grande complainte de la mendicité du jour : puis venait la cohorte de toute la domesticité, depuis le chef, avec son bonnet blanc et le couteau fourré dans le cordon de son tablier relevé en triangle, jusqu'au palfrenier, avec sa toque écossaise et son gilet d'écurie, ayant la vieille portière chevauchant sur son balai, pour fermer la marche ; enfin s'avançait la légion des commissionnaires et des fournisseurs, le Mercure de l'administration, les talonnières ailées aux pieds, volant à leur tête, les tambours de la garde nationale battant à leur suite... Le formidable roulement de ces derniers m'éveilla en sursaut.

Le saisissement de ce rêve ne s'était pas encore effacé lorsque j'arrivai à la Cerisaie où je passai, du reste, une excellente nuit. Je m'éveillai le lendemain, frais et dispos, dans une de ces vieilles chambres où tout semble avoir le calme du souvenir, tout y exhalant les impressions du passé dont il vous offre la survivante image. Un rayon matinal, — le premier janvier fut l'an dernier, si tu t'en rappelles, d'une sérénité toute printanière, — baignait de sa lumière douce les vieilles tentures en tapisserie et semblait en aviver et en égayer les figures et le paysage... Je me levai et fis ma toilette dans les dispositions les plus heureuses.

J'allais descendre quand on vint m'apprendre que j'étais attendu... — Hélas ! hélas ! me dis-je, voici mon supplice qui commence.

Je trouvai toute une foule réunie dans la salle où flambait clair et joyeux dans la large cheminée, non un feu, mais un brasier de bois d'orme et de hêtre... la ferme et tout le village étaient là... avec leurs cadeaux de bienvenue... du laitage, des œufs frais, des piles de ces petites galettes au beurre et à la crème qui remplissaient, ainsi que le jambon et l'andouille encore chauds, la salle de leurs apéritifs aromes, etc.

Le fermier prit la parole :

— Nous sommes venus, notre maître, vous souhaiter une bonne venue et une bonne année, et comme nous ne voulons pas que vous chômiez chez nous, nous vous avons apporté quelque peu de nos victuailles. Dame ! ce n'est pas délicat, mais c'est ce que nous avons de mieux...

Une embrassade générale suivit ce discours, car ces braves gens m'ont vu naître et je me trouve presque en famille avec eux. On s'assit en cercle autour du feu... où ma vieille Fanchon, que j'ai laissée là à tenir la maison qui ne me voit que trop rarement, fit aussitôt circuler les verres où pétillait un cidre tout rutilant.

La conversation était engagée avec l'entrain le plus cordial, lorsque elle fut interrompue par la première volée de la cloche paroissiale sonnant la grand'messe. Tout le monde se leva ; je sentis que c'était le moment de m'exécuter.

— Voilà de jeunes filles, dis-je de mon ton le plus courtois, en prenant quelques pièces d'or dans mon porte-monnaie, qui me permettront bien d'étrenner leur année en leur donnant quelque chose pour acheter des rubans.

Un jeune groupe, dont je m'étais approché, devint rouge comme une touffe de pivoines.

— Ah ! notre maître ! Ah ! monsieur Henri ! firent tous les parents à la fois... vous ne nous ferez pas cette injure... On dirait que vous avez refusé ce que nous vous offrons de si bon cœur, que nous en avons emporté le prix...

Il me fut impossible de leur faire rien accepter sans courir le risque de les blesser...

— Il n'y a donc que moi ici qui puisse recevoir des cadeaux... Eh bien, je les accepte ! poulets, chapons, canards ! j'accepte tout ! mais à une condition, c'est que, au moins, vous allez venir les manger avec moi...

Ce fut la seule faveur que je pus obtenir, et encore n'en fus-je qu'au vin qui arrosa le banquet... Tu vois qu'il existe bien encore quelque coin d'un Eden sans serpent sur la terre.

Mon ami, pensai-je en moi-même, n'aurait-il pas confondu le rêve avec la réalité ?

F. G.

Le Jour de l'An. (Dessin de Morin, gravure de Linton.)

puis venait la cohorte de toute la domesticité, depuis le chef, avec son bonnet blanc et le couteau fourré dans le cordon de son tablier relevé en triangle, jusqu'au palfrenier, avec sa toque écossaise et son gilet d'écurie, ayant la vieille portière chevauchant sur son balai, pour fermer la marche; enfin s'avançait la légion des commissionnaires et des fournisseurs, le Mercure de l'administration, les talonnières ailées aux pieds, volant à leur tête, les tambours de la garde nationale battant à leur suite... Le formidable roulement de ces derniers m'éveilla en sursaut.

Le saisissement de ce rêve ne s'était pas encore effacé lorsque j'arrivai à la Cerisaie où je passai, du reste, une excellente nuit. Je m'éveillai le lendemain, frais et dispos, dans une de ces vieilles chambres où tout semble avoir le calme du souvenir, tout y exhalant les impressions du passé dont il vous offre la survivante image. Un rayon matinal, — le premier janvier fut l'an dernier, si tu t'en rappelles, d'une sérénité toute printanière, — baignait de sa lumière douce les vieilles tentures en tapisserie et semblait en aviver et en égayer les figures et le paysage... Je me levai et fis ma toilette dans les dispositions les plus heureuses.

J'allais descendre quand on vint m'apprendre que j'étais attendu... — Hélas! hélas! me dis-je, voici mon supplice qui commence.

Je trouvai toute une foule réunie dans la salle où flambait clair et joyeux dans la large cheminée, non un feu, mais un brasier de bois d'orme et de hêtre... la ferme et tout le village étaient là... avec leurs cadeaux de bienvenue... du laitage, des œufs frais, des piles de ces petites galettes au beurre et à la crème qui remplissaient, ainsi que le jambon et l'andouille encore chauds, la salle de leurs apéritifs aromes, etc.

Le fermier prit la parole :

— Nous sommes venus, notre maître, vous souhaiter une bonne venue et une bonne année, et comme nous ne voulons pas que vous chômiez chez nous, nous vous avons apporté quelque peu de nos victuailles.

(gravure de Linton.)

MÉMOIRES D'UN MUSICIEN [1].

(*Suite.*)

XVII

Préjugé contre les opéras écrits sur un texte italien. Son influence sur l'impression que je reçois de certaines œuvres de Mozart.

J'ai dit qu'à l'époque de mon premier concours à l'Institut, j'étais exclusivement adonné à l'étude de la grande musique dramatique ; c'est de la tragédie lyrique que j'aurais dû dire, et ce fut la raison du *calme* avec lequel j'admirais Mozart. Gluck et Spontini avaient seuls le pouvoir de me passionner. Or, voici la cause de ma tiédeur pour l'auteur de *Don Juan*. Ses deux opéras le plus souvent représentés à Paris étaient *Don Juan* et *Figaro*, mais ils y étaient chantés en langue italienne, par des Italiens et au Théâtre-Italien, et cela suffisait pour que je ne pusse me défendre d'un certain éloignement pour eux. Ces chefs-d'œuvre avaient à mes yeux le tort de paraître appartenir à l'école ultramontaine. En outre, et ceci est plus raisonnable, j'avais été choqué d'un passage du rôle de dona Anna, dans lequel Mozart a eu le malheur d'écrire une déplorable vocalise, qui fait tache dans sa lumineuse partition. Je veux parler de l'allegro de l'air de soprano (numéro 22) au second acte, air d'une tristesse profonde, où toute la poésie de l'amour se montre éplorée et en deuil, et où l'on trouve néanmoins, vers la fin du morceau, des notes ridicules et d'une inconvenance tellement choquante qu'on a peine à croire qu'elles aient pu échapper à la plume d'un pareil homme. Dona Anna semble là essuyer ses larmes et se livrer tout d'un coup à d'indécentes bouffonneries. Les paroles de ce passage sont : *Forse un giorno il cielo ancora sentirà a-a-a-* (ici un trait incroyable et du plus mauvais style) *pietà di me*. Il faut avouer que c'est une singulière façon, pour la noble fille outragée, d'exprimer *l'espoir que le ciel un jour aura encore pitié d'elle !*... Il m'était difficile de pardonner à Mozart une telle énormité. Aujourd'hui je sens que je donnerais une partie de mon sang pour effacer cette honteuse page, et quelques autres du même genre, dont on est bien forcé de reconnaître l'existence dans ses œuvres. Je ne pouvais donc que me méfier de ses doctrines dramatiques, et cela suffisait pour faire descendre à un degré voisin de zéro le thermomètre de l'enthousiasme [2].

Les magnificences religieuses de la *Flûte enchantée* m'avaient, il est vrai, rempli d'admiration, mais ce fut dans le pasticio des *Mystères d'Isis* que je les contemplai pour la première fois, et je ne pus que plus tard, à la bibliothèque du Conservatoire, connaître la partition originale et la comparer au misérable pot-pourri français qu'on exécutait à l'Opéra. L'œuvre dramatique de ce grand compositeur m'avait, on le voit, été mal présentée dans son ensemble, et c'est plusieurs années après seulement, que, grâces à des circonstances moins défavorables, je pus en goûter le charme et la suave perfection.

XVIII

Apparition de Shakespeare. — Léthargie morale. — Mon premier concert. — Opposition comique de Chérubini. — Sa défaite. — Premier serpent à sonnettes.

Je touche ici au plus grand drame de ma vie. Je n'en raconterai point les douloureuses péripéties. Je me bornerai à dire ceci : Un théâtre anglais vint donner à Paris des représentations des drames de Shakespeare alors complétement inconnus au public français. J'assistai à la première représentation d'*Hamlet* à l'Odéon.

. . . .
. . . .
. . . .

Shakespeare en tombant ainsi sur moi à l'improviste me foudroya. Son éclair, en m'ouvrant le ciel de l'art avec un fracas sublime, m'en illumina les plus lointaines profondeurs. Je reconnus la vraie grandeur, la vraie beauté, la vraie vérité dramatiques. Je mesurai en même temps l'immense ridicule des idées répandues en France sur Shakespeare par Voltaire,

> « . . . . Ce singe de génie
> « Chez l'homme en mission par le diable envoyé [3], »

et la pitoyable mesquinerie de notre vieille poétique de pédagogues et de frères ignorantins. Je vis..... je compris.... je sentis que j'étais vivant et qu'il fallait me lever et marcher.

[1] La traduction et la reproduction sont réservées.

[2] Je trouve même l'épithète de *honteuse* insuffisante pour flétrir ce passage. Mozart a commis là contre la passion, contre le sentiment, contre le bon goût et le bon sens, un des crimes les plus odieux et les plus insensés que l'on puisse citer dans l'histoire de l'art.

[3] Victor Hugo, *Chants du crépuscule*.

Mais la secousse avait été trop forte, et je fus longtemps à m'en remettre. A un chagrin intense, profond, insurmontable, vint se joindre un état nerveux, pour ainsi dire maladif, dont un grand écrivain physiologiste pourrait seul donner une idée approximative. Je perdis avec le sommeil la vivacité d'esprit de la veille, et le goût de mes études favorites, et la possibilité de travailler. J'errais sans but dans les rues de Paris et dans les plaines des environs. A force de fatiguer mon corps, je me souviens d'avoir obtenu, pendant cette longue période de souffrances, seulement quatre sommeils profonds semblables à la mort : une nuit sur des gerbes, dans un champ, près de Villejuif ; un jour dans une prairie aux environs de Sceaux ; une autre fois dans la neige, sur le bord de la Seine gelée, près de Neuilly ; et, enfin, sur une table du café du Cardinal, au coin du boulevard des Italiens et de la rue Richelieu, où je dormis cinq heures, au grand effroi des garçons qui n'osaient m'approcher dans la crainte de me trouver mort.

Ce fut en rentrant chez moi, à la suite d'une de ces excursions où j'avais l'air d'être à la recherche de mon âme, que, trouvant ouvert sur ma table le volume des *Mélodies irlandaises*, de Th. Moore, mes yeux tombèrent sur celle qui commence par ces mots : « Quand celui qui t'adore » (*when he who adores thee*). Je pris la plume et, tout d'un trait, au milieu des sanglots qui soulevaient ma poitrine, j'écrivis la musique de ce déchirant adieu, qu'on trouve sous le titre d'*Elégie*, à la fin de mon recueil intitulé : *Irlande*.

Je crois que j'ai rarement pu atteindre à une aussi poignante vérité d'accents mélodiques plongés dans un tel orage de sinistres harmonies. Ce morceau est immensément difficile à chanter et à accompagner ; il faut, pour le rendre dans son vrai sens, c'est-à-dire, pour faire renaître, plus ou moins affaibli, le désespoir sombre, fier et tendre, que Moore dut ressentir en écrivant ses vers et que j'éprouvais en les inondant de ma musique, il faut deux habiles artistes [1], un chanteur surtout, doué d'une voix sympathique et d'une excessive sensibilité. L'entendre médiocrement interprété serait pour moi une douleur inexprimable. Pour ne pas m'y exposer, depuis vingt ans qu'il existe, je n'ai proposé à personne de me le chanter. Une seule fois Alizard, l'ayant aperçu chez moi, l'essaya sans accompagnement, en le transposant (en *si*) pour sa voix de basse, et me bouleversa tellement, qu'au milieu je l'interrompis en le priant de cesser. Il le comprenait, je vis qu'il le chanterait tout à fait bien ; cela me donna l'idée d'instrumenter pour l'orchestre l'accompagnement de piano. Puis, réfléchissant que de semblables compositions ne sont pas faites pour le gros public des concerts et que ce serait une profanation de les exposer à son indifférence, je suspendis mon travail et brûlai ce que j'avais déjà mis en partition.

Le bonheur veut que cette traduction en prose française soit si fidèle que j'aie pu adapter plus tard sous ma musique les vers anglais de Moore. Si jamais cette élégie est connue en Angleterre et en Allemagne, elle y trouvera peut-être quelques rares sympathies ; les cœurs déchirés s'y reconnaîtront. Un tel morceau est incompréhensible pour la plupart des Français, et absurde et insensé pour des Italiens.

En sortant de la représentation d'*Hamlet*, épouvanté de ce que j'y avais ressenti, je m'étais promis formellement de ne pas m'exposer de nouveau à la flamme shakespearienne. Le lendemain, on afficha *Romeo and Juliet*..... J'avais mes entrées à l'orchestre de l'Odéon ; eh bien, dans la crainte que de nouveaux ordres donnés au concierge du théâtre ne vinssent m'empêcher de m'y introduire comme à l'ordinaire, aussitôt après avoir vu l'annonce du redoutable drame, je courus au bureau de location acheter une stalle pour m'assurer ainsi doublement de mon entrée. Il n'en fallait pas tant pour m'achever.

Après la mélancolie, les navrantes douleurs, l'amour éploré, les ironies cruelles, les noires méditations, les brisements de cœur, la folie, les larmes, les deuils, les catastrophes, les sinistres hasards d'Hamlet, après les sombres nuages, les vents glacés du Danemarck, m'exposer à l'ardent soleil, aux nuits embaumées de l'Italie, assister au spectacle de cet amour prompt comme la pensée, brûlant comme la lave, impérieux, irrésistible, immense, et pur et beau comme le sourire des anges, à ces scènes furieuses de vengeance, à ces étreintes éperdues, à ces luttes désespérées de l'amour et de la mort, c'était trop. Aussi, dès le troisième acte, tombant brisé à genoux sur un siége placé devant moi, respirant à peine, et souffrant comme si une main de fer m'eût étreint le cœur, je me dis avec une entière conviction : Ah ! je suis perdu. Il faut ajouter que je ne savais pas alors un seul mot d'anglais, que je n'entrevoyais Shakespeare qu'au travers des brouillards de la traduction de Letourneur et que je n'apercevais point, en conséquence, la trame poétique qui enveloppe comme un réseau d'or ses merveilleuses créations. J'ai le malheur qu'il en soit encore à peu près de même aujourd'hui. Il est bien plus difficile à un Français de sonder les profondeurs du style de Shakespeare qu'à un Anglais de sentir les finesses et l'originalité de celui de la Fontaine ou de Molière. Nos deux poëtes sont de riches continents, Shakespeare est un monde. Mais le jeu des acteurs, la succession des scènes, la pantomime et l'accent des voix, signifiaient pour moi davantage et m'imprégnaient des idées et des passions shakespeariennes mille fois plus que les mots de ma pâle et infidèle traduction.

[1] Pischeck s'accompagnant lui-même réaliserait l'idéal de l'exécution de cette élégie.

HECTOR BERLIOZ.

PARIS INCONNU.

LES TAPIS VERTS.

IX. — Anecdotes. — Les Parisiens d'Athènes. (*Suite.*)

Un proverbe fort ancien dit : *Græca fides, nulla fides.* C'est sans doute de ce proverbe qu'on est parti pour doter le mot *grec* d'une synonymie flétrissante. Il est à remarquer, toutefois, que cette acception est de date récente ; elle ne paraît pas remonter plus haut que l'époque des dernières luttes entre la Turquie et la Grèce, et vraisemblablement les Turcs ne sont pas étrangers à ce mauvais tour joué à tout un peuple. Quoi qu'il en soit, justifiée ou non par les instincts particuliers de quelques individus, la signification nouvelle est universellement connue et usitée. Le dictionnaire l'a enregistrée, et il est bien entendu aujourd'hui que c'est faire une mortelle injure à un homme que de lui dire qu'il est un grec. En réalité, les enfants de la Grèce moderne ne sont pas plus mauvais joueurs que ceux de tout autre pays, et pour cent Grecs de nom c'est à peine si l'on en trouve un d'origine. Cette proportion éloquente fait justice des insinuations des méchants et dit dans quelle mesure on doit accepter l'extension malséante du mot. Certains industriels qui ont fait beaucoup parler d'eux dans les tapis verts et qui ont perfectionné l'art de s'approprier le bien d'autrui par des moyens déloyaux, étaient nés tout simplement à Pézenas ou à Lectoure, et ne connaissaient de la Grèce que ce qu'ils en avaient appris au collége, c'est-à-dire ses grandes et glorieuses choses. Il n'y a pas là de motifs suffisants pour qu'on leur donne un état civil athénien, d'autant plus qu'ils ne le demandent pas et qu'ils ont été les premiers à protester quand on leur a dit pour la première fois qu'ils étaient des grecs.

Soyons sincères et disons que si la race des joueurs trop habiles est impérissable, si elle a su traverser tous les régimes, y compris celui des proscriptions et de l'échafaud, pour arriver intacte jusqu'à nous, il ne faut s'en prendre qu'aux défaillances de la nature humaine, qui, à Paris comme à Londres et ailleurs, ne sont que trop fréquentes en matière de jeu. Le grec est le produit obligé de toute réunion de joueurs, et il y aura des grecs aussi longtemps que l'on jouera. Je dis produit parce qu'il est bien certain que si le grec ne vient pas du dehors, là où l'on joue, attiré par les trémoussements de l'or, il y naîtra spontanément, un jour ou l'autre, dans les rangs même des habitués. C'est le vers de Mme Deshoulières que je répète ici en vulgaire prose. On peut dire que le Grec est le chiendent de ce champ toujours moissonné qu'on appelle un tapis vert. Supposez une réunion de vingt joueurs foncièrement honnêtes, Gascons, Normands ou Auvergnats, faites-les jouer ensemble pendant dix ans, et je vous réponds qu'au bout de ce temps (peut-être bien avant !) il y aura au moins un grec parmi eux. La loyauté de l'homme est très sérieusement mise en péril aussitôt que ses mains prennent des cartes. Cela est si vrai, qu'il nous est arrivé à tous de voir des gens d'une probité incontestable soutenir au jeu, par amour-propre et pour ne pas se désavouer, le contraire de la vérité. Sur cette pente, qui peut dire où l'on s'arrêtera ?

La juste sévérité de la société actuelle à l'égard des joueurs déloyaux et la surveillance exercée dans les cercles rendent le séjour de Paris difficile aux chevaliers d'industrie qui, à d'autres époques, pouvaient assez librement y développer leurs talents dangereux. Les grecs en gants paille et en chemise de fine batiste deviennent de plus en plus rares dans cette bonne ville, si hospitalière pourtant ! Tous ceux qui existent de par le monde y arrivent encore, il est vrai, attirés par cette vieille réputation d'inépuisable hospitalité et d'unique facilité de rapports sociaux ; mais ils ne s'y arrêtent pas aussi longtemps qu'autrefois, ils n'en font plus leur quartier général ; Paris n'est plus pour eux qu'une étape. C'est qu'à peine débarqués, ils sentent que l'air

...ur est pas bon. Tout au plus pourront-ils dépouiller, ...n en loin, quelque étranger dans un cabinet de ...arant ; et encore l'œil grand ouvert de la police ...l ce métier-là très-dangereux. Décidément le sol ...ngrat, et Paris ne vit plus que sur son ancienne ...tat on. Ils s'éloignent donc et vont porter leur in...ie dans les villes d'eaux qui, s'étant beaucoup ...pliées depuis quelques années, leur forment un ...aire charmant sur la carte d'Europe et principa...nt en Allemagne. Il n'est pas un de ces messieurs ...ait fait au moins une demi-douzaine de fois le ...ge des bords du Rhin, moins dans l'intérêt de sa ... que pour emplir sa bourse.

...s praticiens obscurs qui nous restent sont les ...s de la seconde catégorie, qui n'ont pas la préten... d'exploiter les grands cercles, et qui se rabattent ...les maisons de jeu clandestines et les tripots. Ceux...ment la plus misérable vie, touchant à tout ce que ...rant parisien charrie de honteux, et de faute en ... de crime en crime, ils arrivent devant la police ...ectionnelle ou la cour d'assises qui, en considéra... de leurs états de services, leur donne ordinaire...t une prison pour retraite. Quelquefois un caprice ...a chance aveugle, un coup de bourse hardi leur ...t une vertu en leur donnant une fortune. Cela ...t vu une ou deux fois depuis quelques années. ...s, malgré la conversion de ces rares élus du sort, ...e peut représenter le fait comme le triomphe de ...rale. On s'accorde à dire que les bons numéros ...ent pu sortir au profit de gens plus honnêtes. Mais ...rutons pas les desseins de Dieu!

...viens de parler de coups du sort; il y en a de vrai... extraordinaires, aussi bien sur le tapis vert ...tour du parquet de la Bourse. Beaucoup de gens ...hent encore le moyen de faire sauter les banques ...andes et finalement de les ruiner; il y en a même ...prétendent l'avoir trouvé et qui démontrent leur ...rie dans des brochures ou des volumes. Le plus ...de leur découverte c'est qu'elle leur coûte l'im...sion d'un ouvrage que personne ne veut acheter ... que le bon sens public fait justice de tous ces pro...s inexorablement démentis par les résultats. Les ...ateurs de systèmes qui pratiquent leurs inventions ...généralement ceux qui procurent les plus gros ...bées aux établissements de jeu étrangers, de même ...chez nous ce sont aussi les joueurs à systèmes qui ...les plus grosses pertes. Qui dit système, dit entê...nt, et il n'y a rien de plus funeste au jeu que l'en...ent : il donne aussitôt une supériorité marquée ...autres joueurs sur vous. Il n'y a qu'un seul bon ...me, c'est celui qui consiste à jouer rarement et ...Un meilleur serait de ne pas jouer du tout.

...alheureusement la fièvre du jeu est contagieuse, et ...ins coups extraordinaires vous montent au cer...comme l'absinthe. Quand on raconte devant vous ...ne personne de votre connaissance vient de gagner ...n instant cent mille francs à la Bourse, parce que ...rente a monté ou baissé de cinquante centimes, vous ...s aussitôt, mentalement, un retour sur vous-même ...ous demandez s'il n'y aurait pas en vous l'étoffe d'un ...sier. C'est bien autre chose et vous êtes bien autre...temu quand le fait se passe sous vos yeux; quand, ...exemple, vous voyez un monsieur se mettre à une ...e d'écarté, prendre les cartes, jouer cinq cents ...s, faire paroli, passer six fois, et se lever après le ...me coup en gagnant trente-un mille cinq cents ...s. Cet or si lestement gagné vous éblouit; il re...ente si peu de travail, il paraît si près de la main ...vous éprouvez comme un vertige. C'est à ce mo...t que les esprits perfides et invisibles chuchotent ...s oreilles des mots qui vous bouleversent et vous ...ent le sang : « Vouloir c'est avoir ! Fais-en donc ...nt ! Il faut oser ! La fortune est aux audacieux !... » ...hance est une si belle chose, vue du côté du gain ! ...t être tout à fait fort pour résister à ces excita...s secrètes et mauvaises, et ne pas perdre, dans ces ...s d'assauts livrés à notre raison, le sentiment du ...ir et la juste notion des choses. Pour dix specta...s qui s'enivreront du bonheur extraordinaire du ...ant et s'absorberont dans la contemplation en...se de tout l'or qu'il ramasse, il ne s'en trouvera ...-être pas un seul qui, jetant les yeux de l'autre ...de la table, saura lire sur le visage contracté des ...lants la moralité du coup. C'est là cependant qu'elle ...crite.

ÉDOUARD GOURDON.

Revue scientifique.

DES RESSOURCES DE LA CRITIQUE SCIENTIFIQUE.

...ous sommes à une époque de l'année où les gens ...onnables — et nous avons la prétention d'être du ...mbre — mettent ordre à leurs affaires d'intérieur, ...sent leur budget à venir et calculent les ressources sur lesquelles ils peuvent compter. D'après les résultats fournis par ce bilan des certitudes, des espérances et des probabilités, ils règlent leur existence, la font modeste ou dorée, et marchent ainsi d'un pas sûr à travers les difficultés et les désillusions de la vie.

Nul ne peut se soustraire, sans danger, à ces lois sévères de l'économie domestique, et le journaliste, moins que tout autre, ne saurait s'en affranchir, car ses articles sont comme des lettres de change qui doivent toujours ignorer le protêt. Qu'il nous soit donc toujours permis, en prévision des échéances bi-mensuelles que nous avons souscrites, de supputer les voies et moyens par lesquelles nous pourrons leur faire face, et, par ainsi, éviter le désagrément d'une sommation par huissier.

Cet examen, d'ailleurs, ne sera pas sans intérêt, et nos lecteurs, ce nous semble, y trouveront un avantage au moins égal à celui que nous-mêmes en retirerons.

A la place qui nous est faite dans ce journal, nous ne battons monnaie ni avec nos idées, ni avec nos travaux; nous recherchons les idées et les travaux d'autrui, et notre œuvre consiste à les passer au creuset de l'analyse, à les dégager de toute formule obscure, et à leur donner une forme qui les rende accessibles aux intelligences les plus étrangères à la science. — Ce travail n'est pas toujours chose facile... mais, enfin, on fait ce qu'on peut.

Il nous faut donc, pour accomplir la première partie de notre tâche, nous mettre à la recherche des idées et des travaux nouveaux qui se produisent, et c'est ici que s'ouvre le chapitre des ressources qui nous doivent permettre de satisfaire à nos échéances bi-mensuelles, nous voulons dire à nos articles.

Les origines de ces ressources sont de trois sortes : 1° Les académies et sociétés savantes; 2° les publications périodiques; 3° les livres.

Parlons d'abord des académies.

En première ligne, par son ancienneté et les noms glorieux qui la composent, se place l'Académie des sciences, une des cinq classes de l'Institut.

Il serait injuste de contester les services que cette compagnie savante a rendus, alors qu'elle était tout à la fois le seul jury qui connût des questions scientifiques et le seul lien entre les hommes voués à l'étude des sciences. Mais il serait également trop primitif de lui conserver aujourd'hui toute l'importance de ce double rôle, car si elle est restée le grand tribunal auquel recourt, non sans appel cependant, l'opinion publique, elle a cessé d'être le lien entre les savants.

Les occupations de l'Académie des sciences se réduisent à entendre, nous ne disons pas écouter, les communications verbales ou écrites qui frappent à sa porte, et à faire *quelquefois* un rapport sur celles qui n'émanent ni de ses membres ni de ses correspondants. Quant aux discussions, elles sont si rares, si rares, que, véritablement, il ne vaut pas la peine d'en parler.

Cette organisation peut avoir sa raison d'être, voire même du charme, nous n'en disconvenons pas, mais elle nous semble incompatible avec le mouvement scientifique qui emporte notre génération. La lenteur et la rigidité des formes académiques, la froideur circonspecte avec laquelle sont accueillis communications et rapports, tout tend à éloigner de l'Académie des sciences les travailleurs ardents et les pousse à chercher ailleurs une plus prompte sanction de leurs labeurs. Aussi, à part les communications des membres de la compagnie, qui ne sont pas susceptibles de rapports, et quelques lectures sérieuses dont les auteurs ont besoin, à un titre quelconque, d'une approbation officielle, nous ne voyons guère, abordant les tribunes académiques, que deux classes de personnes : les illuminés et les habiles; les illuminés qui font de la science pure, de la science sans application, en un mot de la science pour de la science; et les habiles qui recherchent le bruit de quelque façon et de quelque lieu qu'il arrive. Les académies sont pour les premiers des tabernacles fermés aux profanes, et pour les seconds des tréteaux autour desquels s'attroupent les curieux.

Ni les uns ni les autres n'appartiennent à notre juridiction.

Ce qui nous reste donc à glaner dans les académies et sociétés savantes se réduit à peu de chose, et nous courrions grand risque de ne pas toujours faire honneur à notre signature, si nous n'avions d'autres sources de revenu.

Une mine féconde et qui, pour les chercheurs d'idées nouvelles, vaut son pesant d'or, est le Cercle de la presse scientifique. Ce n'est point une académie au petit pied, bien que tous les lundis le Cercle ouvre ses salons au public et permette aux travailleurs de toutes sortes d'exposer leurs théories, leurs découvertes et leurs inventions. Là, tout se fait simplement et promptement; point de longues, point de vaines formules, point de commissions, point de rapports; les communications sont jugées sur l'heure; l'auteur entend les objections qui lui sont faites et a le droit d'y répondre; nul n'est condamné sans s'être défendu, et, huit jours après, les travaux qui ont eu l'honneur de la séance sont publiés ou analysés dans un bulletin admirablement rédigé par le docteur Malley.

Les illuminés qui encombrent les académies restent étrangers aux réunions publiques du Cercle; ils se fourvoieraient et n'auraient aucune chance de réussite au milieu d'hommes essentiellement pratiques. Mais ce qui est à craindre, ce sont les habiles alléchés, plus qu'ailleurs, par la présence de tous les journalistes de Paris. Heureusement leur tactique est percée à jour avant même qu'elle soit mise à exécution, et notre ami Figuier, de la *Presse*, qui préside ces séances publiques, sait, avec un tact exquis, séparer le bon grain d'avec l'ivraie.

Nos ressources se sont déjà, comme on le voit, considérablement accrues; mais elles seraient, sinon insuffisantes, du moins incomplètes, si nous n'avions encore les publications périodiques et les ouvrages de librairie.

Par les journaux, les revues et les livres, la province et l'étranger reçoivent le mouvement qui s'imprime à Paris, et par les journaux, les revues et les livres, Paris perçoit à son tour les moindres vibrations qui s'exécutent aux parties les plus extrêmes du monde scientifique. C'est un échange fraternel et non interrompu d'idées, de travaux et d'efforts, car en dehors de Paris, ce grand moteur de la pensée humaine à notre époque, on pense aussi et quelquefois même d'une manière admirable.

Les recueils périodiques, parmi lesquels toutes les branches de la science comptent des représentants sérieux et dévoués, constituent donc pour la critique scientifique une source inépuisable de richesse. Les illuminés, il est vrai, y ont bien quelque accès et s'en donnent parfois à cœur joie; les habiles savent aussi en forcer les portes et y battre la grosse caisse; mais le dommage n'est pas grand et il suffit, pour s'en préserver, de passer une ou deux feuilles.

Le livre, à son tour, n'est pas complétement privé d'embûches, et l'on y trouve quelques fois aussi des théories mystiques; ce sont là des vétilles dont il est facile de faire justice, et la librairie n'en reste pas moins un ardent foyer d'idées où la critique peut toujours et sûrement allumer son flambeau.

Nous nous arrêtons; cette rapide revue de nos moyens d'action, tout en nous rassurant sur l'avenir de notre collaboration promise à ce journal, nous donne l'espoir qu'assuré de nos efforts et de notre bon vouloir, le public nous montrera, sinon de la sympathie, du moins quelque indulgence, et que, grâce à cette douce mutualité, tout ira pour le mieux dans le meilleur *Monde illustré* possible.

FÉLIX ROUBAUD.

Nous invitons nos lecteurs dont les abonnements expirent les 1er et 15 janvier, à nous faire parvenir leur demande de renouvellement sans délai; ils sont priés d'y joindre l'une des bandes de leurs derniers numéros.

Ils recevront, sans frais, l'*Almanach du Monde illustré*, en nous en adressant la demande par lettres affranchies renfermant trois timbres-poste de 20 centimes.

Le 3e volume du *Monde illustré* (2e semestre de 1858) est en vente. Prix : broché, 9 fr.; élégamment relié avec dorures et gaufrages, 14 fr.

Kiakhta.

C'est vers l'Asie que semble s'être reportée toute la puissance expansive de la Russie. Pendant que son commerce se crée, par le développement du commerce sur le Volga et la mer Caspienne, de nouveaux débouchés vers le centre du grand monde oriental, ses relations mercantiles avec l'empire chinois ne cessent de prendre les plus larges développements.

La petite ville de Kiakhta, dont nous donnons la vue d'après un croquis de M. Jan Dombroski dessiné au mois d'août dernier, devient chaque jour un des plus riches entrepôts et l'un des centres les plus actifs de ce commerce. Kiakhta, dont le nom offre, comme la population, un mélange de russe et de chinois, fut fondée en 1726, par Catherine la Grande, sur la frontière de ces deux pays. Le traité de commerce qui venait alors d'être conclu entre la Russie et la Chine avait été cause de sa fondation; il devint celui de sa richesse. Sa population ne tarda pas à s'élever à trois mille habitants, et resta presque stationnaire; ce n'est

Kiakhta, petite ville de la Sibérie sur les frontières de la Chine, où vient d'être établie la dernière station russe du service entre Saint-Pétersbourg et Pekin. (Dessin de de Bar.)

que depuis un an qu'elle a repris son mouvement ascensionnel et qu'elle s'est élevée de quatre mille deux cents âmes à six mille habitants, non compris sa garnison ni les nombreux étrangers.

Le nouveau service qui vient d'être établi entre Saint-Pétersbourg et Pékin, et dont elle est la dernière station russe, lui donne une importance devant laquelle s'effacera rapidement celle d'Irkoutsk, le chef-lieu de son gouvernement.

MAC'VERNOLL.

Scènes japonaises.

LA CHASSE A L'ARC.

La chasse est un des plaisirs les plus recherchés par les princes nombreux dont les apanages feudataires relèvent de la couronne impériale du Japon. Dans nul pays pourtant il n'est plus limité et plus restreint. La destruction des bêtes fauves dans les principales îles qui composent cet empire l'a presque réduit à la chasse des oiseaux. Mais quelles difficultés ne présente pas cette chasse dans une contrée où les armes à feu sont encore si rudimentaires.

Cette chasse se fait généralement à l'arc; mais telle est l'extrême habileté que beaucoup de princes japonais ont acquis dans cet exercice, qu'il en est qui abattent jusqu'à trente et quarante pièces dans une seule chasse, surtout dans les contrées marécageuses de l'île d'Yeso, où plusieurs d'entre eux possèdent de très-vastes domaines.

F. G.

Le soleil et la mine de diamants.

Les poëtes ont épuisé les rimes en faveur des violettes modestes qui fuient le bruit et l'éclat et se voilent de gazons pour se dérober aux découvertes. Ces fleurs sont l'emblème éternel du *mérite qui se cache* et qu'on cherche avec beaucoup de peines et de soins, et souvent sans le trouver. Il y a, sans doute, un peu d'exagération dans ces poétiques allégories, surtout à Paris, où les marchandes de violettes font obstacle à la circulation, dans les rues et sur les boulevards. Si le mérite se cachait aussi mal que la violette, les hommes de génie, trop facilement découverts, feraient queue à la porte du libraire et empêcheraient le public d'entrer pour les acheter. Nos poëtes eussent été mieux inspirés en choisissant le diamant comme emblème du mérite; mais ils sont excusables, car ils sont plus familiers avec les violettes de Meudon qu'avec les diamants du Misapour. On est inspiré par les choses qu'on a sous la main.

Depuis la découverte des diamants, on connaît seulement cinq individualités de premier mérite; voyez la peine qu'il a fallu prendre pour trouver ces cinq merveilles! A-t-on moissonné des gerbes de violettes, après Pline le naturaliste! Voici les noms de ces illustrations incomparables : les diamants du radjah de Bornéo, d'Aureng-Zeb, de l'empereur de Russie, de l'empereur d'Autriche, et la pierrerie par excellence, notre fameux *Régent*. On a découvert en même temps, et avec beaucoup de travail, cinq poëtes créateurs : Moïse, Homère, Sophocle, Euripide, Shakespeare. Le soleil a sué sang et eau, dans son laboratoire, pour nous donner ces dix diamants, et il ne nous en donnera plus, parce que les astronomes viennent de lui prouver qu'il n'existe pas; chose malheureusement vraie, mais toutes les vérités ne sont pas bonnes à dire, surtout à la face du soleil, qui inventera un onzième fléau pour se venger. Hélas! ce sont des amas de nuages phosphorescents qui éclairent le ténébreux soleil et qui nous éclairent par occasion. On devrait briser le télescope d'Herschel, il nous a révélé ce secret désolant.

Il y a une cour d'appel astronomique à l'observatoire du cap de Bonne-Espérance; les héliosistes ont voulu faire casser à ce tribunal la décision des anhéliosistes. L'affaire a été renvoyée à un mois, à cause de la saison des pluies; et quand ce pauvre soleil indien a reparu sur la cime de la montagne de Cap-Town, le plus puissant des télescopes s'est braqué sur l'astre, a fait feu et l'a tué en plein azur indigo. Pas de soleil! ont crié les juges. Cette chose ronde que nous voyons est un masque imposteur; M. Levertrier a raison : il y a des planètes, il n'y a pas de soleil.

La nouvelle a remonté le golfe Arabique, et traversant l'ancien domaine des Chaldéens, elle est arrivée chez les Perses, adorateurs du soleil depuis Belus. Consternation générale chez les fidèles Parsis. Ils ne veulent pas adorer des nuages phosphorescents; ce serait une hérésie honteuse. Un concile s'est assemblé à Syra, sur les bords du golfe Persique, et on a cassé l'arrêt du cap de Bonne-Espérance et de l'impie télescope d'Herschel.

On s'est entretenu de la décision héliophile de Syra, tout le long du golfe Persique; on est toujours très-causeur aux veillées de ces beaux pays. Les marins qui passent le détroit d'Ormus ont porté cette nouvelle nouvelle dans la province du Bélouchistan et à l'embouchure de l'Indus. Hyderabad s'est émue; c'est la ville des diamants, l'ancienne Golconde, la pourvoyeuse des orfévres de l'univers. O soleil! se sont écriés les industriels d'Hyderabad, qu'allons-nous devenir si tu n'existes pas? Quelle autre puissance créatrice changera le charbon en diamants dans les montagnes de Joudpour?

Les industriels d'Hyderabad n'estiment le soleil que dans son talent de chimiste; il y a beaucoup d'Anglais indiens dans le commerce des diamants.

Or, ces Anglais ont porté plainte devant les autorités de Cap-Town et demandé la destitution d'Herschel, la suppression des nuages phosphorescents et le rétablissement du soleil et de la théorie *adamadoxe* dans l'état

SCÈNES JAPONAISES : Chasse aux oiseaux. (Dessin de Gaildrau.)

Recherches des pierres précieuses dans les montagnes de Golconde (Indes orientales). — Dessin de Pastelot, gravure de Linton.

primitif. Les Grecs ont donné au diamant le nom d'*Adamas, indomptable*. Rien ne le raye, il raye tout: qualité qu'il tient évidemment du soleil.

Il faut dire aussi, pour être juste envers les Anglais, que les savants astronomes ne respectent rien, et que, depuis Josué, ils tourmentent un peu trop ce bon soleil. Que de fables débitées sur son compte : Thalès de Milet le faisait traîner par quatre chevaux blancs. Denys l'Aréopagite accusait le soleil d'être brouillé avec la lune; Galilée le clouait au centre du monde; Fontenelle l'*encroûtait* pour l'éteindre; enfin Herschel II, renchérissant sur tous les autres confrères, le supprime tout net, comme un zéro.

M. Thomas Priston, industriel en diamants à Hyderabad, s'est écrié : — Si mes ouvriers de la montagne de Joudpour connaissaient la nouvelle découverte, ils se mettraient en grève et ne travailleraient plus! Intelligente prévision.

Pareille chose est arrivée dans les domaines de Cirey, chez la marquise du Châtelet, l'Uranie de Voltaire. Les jardiniers, les laboureurs, les fermiers donnèrent leur démission, en écoutant la lecture d'une poésie héliophobe de Fontenelle, dont Versailles et Paris s'effrayèrent justement. On n'a jamais rien écrit de plus terrible et de plus sacrilége contre le soleil. L'auteur des *Mondes*, l'astronome Fontenelle, débute ainsi :

> Ce n'est pourtant pas que je doute
> Qu'un beau jour qui sera bien noir,
> Le pauvre soleil ne s'encroûte,
> En nous disant : Messieurs, bonsoir!
> Cherchez dans la céleste voûte
> Un autre qui vous fasse voir,
> Car moi-même je n'y vois goutte;
> Encore un coup, messieurs, bonsoir.
> Alors, de l'éternel dortoir
> Chacun enfilera la route
> Sans tester et sans laisser d'hoir.

A quoi bon ensemencer les terres, planter des arbres, faire des coupes dans les bois, disaient les vassaux d'Uranie et les disciples du pastoral Fontenelle, si le bon Dieu, un de ces quatre matins, doit mettre son éteignoir sur le soleil?

Les systèmes, les théories et les découvertes scientifiques ne devraient jamais porter préjudice aux industries particulières. Ainsi, l'autre jour, un vrai savant, un savant qui sait, un homme de grand esprit, M. Babinet, a soutenu, avec toute l'autorité de son nom, que les comètes n'avaient aucune influence sur les vignobles. Dieu a souri peut-être en lisant cette affirmation; mais en admettant que M. Babinet ait affirmé juste, pourquoi émettre ainsi une chose si préjudiciable aux intérêts des propriétaires vinicoles de la Bourgogne et de la Gironde? Cette croyance populaire, qui remonte à la comète de 1811, ne portait tort à personne et favorisait le plus beau et le plus utile de tous les commerces, le commerce des vins. Si M. Babinet avait une vigne sur la Côte-d'Or ou dans la banlieue de Bordeaux, il aurait usé de son influence astronomique pour soutenir que la splendide comète de Donati changeait le médoc en laffitte et le mâcon en chambertin; et tout le monde aurait cru la chose en buvant, et M Babinet gagnait un tiers de plus sur le tonneau vendu.

Si la Bourgogne et la Gascogne demandaient au savant et très-spirituel astronome des dommages et intérêts, ils gagneraient leur cause devant les juges de Dijon et de Bordeaux.

L'affaire du soleil est plus grave; elle intéresse non seulement les orfévres de l'Inde et du Brésil, mais tout l'univers. La science ne devrait pas éteindre le lustre du théâtre du monde et le remplacer par des vapeurs. On avait foi dans le lustre, on n'accorde aucune confiance à des vapeurs. Nous avons maintenant un éclairage d'occasion; un rien peut le dissiper en flocons dans l'espace, et nous voilà tous changés en glaçons! Allez bâtir des palais, des maisons, des villes, hypothéqués sur les brouillards phosphorescents. C'était bon au temps du soleil, ce corps solide qui rassurait l'avenir; mais aujourd'hui, après la fatale découverte, il y a folie à tailler un pavé. On ne guérit pas les frayeurs de l'imagination.

M. Thomas Priston a fort bien compris le péril, en ce qui concerne son intérêt particulier. Avec le percement de l'isthme de Suez et la correspondance électrique, il n'y a plus de distance entre l'Observatoire de Paris et les mines de Golconde. Voici donc la catastrophe qui menace le chantier de Joudpour. Vous allez voir.

Quel rude chantier! Une insurrection de montagnes à pic, une collection d'abîmes volcaniques, un chaos de roches dénudées par six mille ans de coups de soleil. Pas un brin d'herbe, une ombre d'arbuste, un vestige de gazon; pas même la fougère et la graminée, ces révélations végétales et primitives écloses avant toute vie sur le futur domaine d'Adam. Une cataracte, vomie d'un immense réservoir de granit, tombe comme une larme du déluge et chante éternellement, comme la voix monotone de ce lugubre désert. Après le coucher du soleil, un rugissement aigu répond à cette voix et donne la terreur au Télinga de Delhi, cheminant à travers les montagnes; c'est le roi des tigres, le monstre fauve zébré de noir, qui a souffert de la soif torride, pendant tout le jour, au fond de sa caverne, et qui, flairant aux étoiles la fraîcheur de la cataracte, vient se désaltérer à son réservoir.

C'est le chantier des diamants; c'est là qu'on découvre ces joyaux splendides qui font l'orgueil, la joie, la parure des femmes et rendent leur beauté plus belle, dans le magique tourbillon du bal. Cette montagne est un écrin de pierreries; mais il faut en fouiller les profondeurs, aux heures ardentes du jour, quand le soleil indien verse une cataracte de feu sur ces roches nues, les embrase comme des tisons et donne à l'atmosphère cette réverbération d'incendie qui bouillonne au fond du cratère des volcans. L'heure et le lieu sont peu propices à ce travail de damnés; mais le commerce a des exigences inexorables. Calcutta, Londres, Paris, Vienne, Berlin, Pétersbourg, ces capitales du luxe, demandent sans cesse des rivières de diamants pour la toilette des mariées, la splendeur des fêtes, la consolation des veuves et la fatuité des Narcisses; il faut donc sans cesse sonder ces couches terreuses, qui dérobent la précieuse substance minérale à l'œil du maître et de l'esclave libre; il faut arroser de sueurs chaudes ce bazar de la nature indienne, la joaillière du soleil; cette égoïste industrielle, qui, ne voulant travailler que pour son plaisir, se fait garder par le tigre, le lion, le serpent, le choléra, la famine, et malgré tant de précautions, se voit envahir par l'homme, animal qui se moque de tout s'il s'agit de dépouiller une montagne de son or ou de ses diamants.

Le travailleur indien est toujours fidèle au culte du soleil, ce fils aîné du dieu bleu, Indra. Après tant de labeurs, il est joyeux lorsqu'il découvre un diamant au milieu de son enveloppe terreuse; il regarde ce bijou comme une radieuse émanation du soleil, et autrefois il le vénérait à genoux. Hélas! la science impassible, qui dépoétise toute chose, est arrivée jusqu'à l'ignorance indienne par le *Bombay-Review*. Cette merveille à mille facettes, cette fille née de l'hymen de la montagne et du soleil, cette perle des perles, savez-vous ce que c'est? a dit la science. C'est du carbone pur; et si vous mettez du diamant en fusion, vous serez étonné de la quantité d'acide carbonique qui se dégagera de cet atome! L'ouvrier indien a fini par être convaincu, et le découragement a brisé ses mains. Il ne lui manquait plus maintenant qu'une instruction nouvelle; il saura, par un des prochains courriers de l'*India-Mail*, que le soleil n'existe pas et qu'un énorme amas de nuages phosphorescents voile la face du dieu bleu. Quelle terrible chute d'illusion!

Heureusement, les chimistes d'Allemagne, enfouis dans leurs officines, brûlent depuis quinze ans des mines de charbon, avec l'espoir de créer des diamants artificiels de soixante grammes, qui briseront les vitres s'ils n'ont pas la force de les rayer. Attendons.

MÉRY.

COURRIER DU PALAIS.

Elle ne se nomme pas Cœlina : elle n'a pas même de nom, elle ne sait où elle est née, de qui elle est née, et bien plus que l'héroïne de Ducray-Duminil elle a droit à s'appeler l'enfant du mystère. Ah! quand le hasard s'y met, comme il distance en combinaisons imprévues, en situations impossibles, toutes les inventions des dramaturges et des romanciers!

Un jour — le 7 mai 1844 — une jolie petite fille aux joues roses, au regard doux et intelligent — est apportée au pensionnat tenu à Fontainebleau par les sœurs de Cluny. La femme qui la remettait aux bonnes sœurs se nommait J. R... Elle disait venir de Malesherbes, commune du département du Loiret. Elle racontait que l'enfant, qui avait cinq ans et se nommait Marie Lambert, était le fruit de la faute de son frère, et elle promettait de faire payer annuellement au couvent le prix de la pension.

Le récit de la femme J. R... était de pure invention; elle ne venait pas de Malesherbes, l'enfant n'était pas sa nièce : quant au nom de Marie Lambert et à l'âge de cinq ans qu'elle lui avait assignés, aucun acte n'en démontrait l'authenticité — et on va voir tout à l'heure les conséquences de cette situation.

La pension fut exactement payée jusqu'en 1850. A cette époque la femme J. R... annonça qu'elle se mariait. Elle déclarait abandonner aux soins du couvent celle qu'on appelait Marie Lambert : puis rétractant son premier récit, elle écrivait que l'enfant lui avait été confiée par un honorable ecclésiastique, l'abbé B..., chanoine titulaire de la cathédrale de Paris, qui l'avait envoyée la prendre, aux environs de Fontainebleau, des mains

> D'une femme inconnue
> Qui ne dit pas son nom et qu'on n'a point revue.

Ce qu'il y avait de vrai là-dedans, c'était l'existence de l'abbé B... et l'intérêt sérieux qu'il portait à l'orpheline. Il était mort en 1846, laissant plusieurs testaments par lesquels il disposait de sa fortune qui dépassait cent mille francs. Dans un de ces actes, il avait gratifié Marie Lambert d'une somme de 25,000 fr., et de 22,000 fr. dans un autre.

La pauvre petite ignorait ses richesses : et il faut croire que les bonnes sœurs n'étaient pas mieux instruites; car ce fut par pure charité et à titre d'orpheline qu'elles continuèrent à la garder, — et en 1851, à l'époque de sa première communion, elle ne dut qu'au dévouement de ses jeunes compagnes, qui ouvrirent entre elles une petite souscription à son profit, de pouvoir s'approcher en voiles blancs de la sainte table.

Cinq ans après, elle subissait avec succès l'épreuve des examens nécessaires pour obtenir le titre d'institutrice.

Elle réclame son diplôme.— Qui êtes-vous? Comment vous nommez-vous? Quel est votre âge? Où est votre acte de naissance? lui demande l'académie de Seine-et-Marne. — Et comme elle ne peut pas répondre, le diplôme lui est refusé.

Son esprit, son éducation, ses grâces personnelles l'ont fait rechercher en mariage : son cœur et sa main sont engagés — Où est votre acte de naissance, lui demande l'officier de l'état civil? — Elle ne peut le produire : on refuse de passer outre aux publications.

Elle a connu les libéralités que lui a faites en mourant l'abbé B... — Elle les réclame. — Et les héritiers de répondre : D'où sortez vous? Quel est votre nom? Êtes-vous majeure ou mineure? Où est votre acte de naissance? Vous n'en avez pas? Passez votre chemin, ma chère!

Elle s'adresse enfin à la justice : elle la supplie de lui créer un acte de naissance, ce *Sésame* de tous les actes de la vie civile. En son tribunal de Fontainebleau, en sa cour de Paris, la justice se déclare impuissante : — Anonyme vous êtes née, dit-elle à la pauvre fille, anonyme il vous faut mourir!

Voilà un des résultats, heureusement exceptionnels, où peut parfois conduire l'étroite interprétation de la loi!

Par bonheur la cour de cassation était là : cette condition de paria faite à une femme dans notre société lui a paru à la fois absurde et impossible, et elle a confié à la cour de Rouen le soin de réformer les erreurs de la cour de Paris. Aujourd'hui Marie Lambert a reconquis l'existence civile : elle possède un acte de naissance inscrit à la date du 7 mai 1839 sur les registres de la mairie de Fontainebleau.

Qui sait si cette clémente et humaine jurisprudence inaugurée au profit de Marie Lambert ne servira pas, dans quelques années d'ici, à protéger un autre enfant, jeté volontairement par son père dans les limbes de la vie sociale.

C'est encore une histoire bien triste et bien mystérieuse que celle à laquelle je fais ici allusion.

Le 14 août 1852, un homme attendait avec impatience à la gare du boulevard Montparnasse l'arrivée du train de Chartres. Enfin le convoi se fit entendre, les portes de communication s'ouvrirent, et parmi les voyageurs parut une femme tenant dans ses bras un petit enfant. Elle reconnut l'homme qui l'attendait : tous deux sortirent ensemble et se dirigèrent vers le boulevard Montparnasse. Ils causaient avec une grande vivacité.

— Laisse-le moi, par grâce, disait la femme, je le cacherai si bien que personne ne saura que notre fils est vivant.

— C'est impossible, répondait l'homme, nous sommes épiés par mes parents; si jamais ils venaient à connaître l'existence de cet enfant, notre mariage serait impossible: il y va de notre avenir, de son avenir à lui-même.

— Mon petit Auguste aux Enfants-Trouvés, c'est horrible.

— Ne sera-t-il pas là en sûreté aussi bien qu'en nourrice? D'ailleurs, j'ai vu le directeur et il m'a promis que tous les mois nous en aurions des nouvelles.

En prononçant ces mots, l'homme avait fait un signe d'intelligence à une mendiante qui les suivait à distance depuis quelques minutes : il prit l'enfant des bras de la mère et le remit à l'étrangère qui s'éloigna rapidement. La mère s'élança pour le reprendre; mais elle se sentit retenir par les deux bras, et elle s'évanouit en poussant un cri — le cri de Mme Dorval dans *Marie-Jeanne*.

Les événements qui avaient précédé cette scène, vous les devinez en partie.

Un jeune commis de fabrique, — il se nommait Lebailleur, — avait séduit une jeune ouvrière de quinze ans, Apolline Petit. Tous deux étaient fils d'ouvriers :

leur condition, leur origine étaient les mêmes, et Apolline dut ajouter foi à la promesse que Leballeur lui fit alors de l'épouser.

Deux ans après, de ces relations naissait un fils. Apolline s'était hâtée de venir cacher à Paris les suites de sa faute : ce fut dans cette ville, sur les registres du 2me arrondissement, que l'enfant fut inscrit sans indication du nom de son père.

A force d'obsessions, Leballeur avait arraché de la mère la promesse que l'enfant, aussitôt après sa naissance, serait envoyé à l'hospice des Enfants-Trouvés ; mais cette promesse, Apolline n'eut pas le courage de la tenir, et tout en laissant croire à Leballeur qu'elle avait exécuté sa volonté, elle mit son fils en nourrice à Nogent-le-Rotrou. Plus tard, dans un moment d'épanchement, elle fit à celui qu'elle aimait l'aveu de sa désobéissance ; elle avait compté sur sa pitié, elle s'était cruellement trompée. Leballeur exigea qu'elle retournât rechercher l'enfant. Elle y alla, en effet. J'ai dit la scène qui suivit son retour.

De loin en loin, elle recevait des nouvelles de son fils. D'abord il se portait bien, puis les renseignements transmis par Leballeur furent moins satisfaisants. On annonça une maladie, on annonça la mort, et vous jugez du désespoir de cette pauvre mère qui avait ainsi laissé mourir, dans un hospice, son fils bien-aimé !

Elle le crut fermement; elle le crut jusqu'au moment où un autre événement, en la frappant d'un coup terrible, vint éclairer à ses yeux d'un jour nouveau la conduite de Leballeur.

Leballeur se mariait. Il s'était élevé en fortune et en condition. Le petit commis était devenu chef d'un important établissement de rouennerie. Une riche dot devait l'aider à consolider sa situation et à agrandir le cercle de ses opérations commerciales. Le passé le gênait : il l'avait supprimé dans cet enfant, témoignage vivant de sa jeunesse dissipée, le seul lien qui l'unît désormais à celle qu'il avait séduite et qu'il méditait d'abandonner et de trahir.

Voilà ce que comprit Apolline, et alors elle demanda hautement les preuves de la mort de son fils. Ces preuves ne vinrent pas. Elle s'adressa à l'hospice des Enfants-Trouvés, et elle apprit que jamais son enfant n'y avait été déposé; enfin, elle se jeta aux pieds de la justice.

Le nouveau marié fut interrogé sur ses anciennes relations avec Apolline Petit. Et, d'abord, il se contenta de répondre : « Je ne connais pas cette femme. »

Mais les témoignages contraires abondaient : on l'avait vu avec elle, chez elle, à Paris, à Rouen, dans divers domiciles, à diverses époques. Il finit par convenir qu'il connaissait Apolline, qu'il avait su la naissance d'un enfant, mais qu'il ignorait ce que cet enfant était devenu.

C'est sur ce terrain que la lutte s'est engagée devant la cour d'assises de la Seine-Inférieure.

Vainement Leballeur a-t-il essayé de nier qu'il fût à Paris le 14 août. Tous les efforts qu'il a tentés pour établir un alibi en ce sens n'ont fait que tourner à sa confusion. Déclaré coupable, sans circonstances atténuantes, du crime de suppression d'enfant, il a été condamné à cinq années de réclusion.

Et, maintenant, voici que commence pour cette malheureuse Apolline une torture nouvelle, un drame nouveau, celui qu'avait deviné Mme de Girardin. Chaque jour elle va attendre son fils, comme faisait cette mère si touchante de *la Joie fait peur*. Comme elle, puisse-t-elle bientôt le revoir et ne pas mourir de joie en le revoyant!

PETIT-JEAN.

Seconde soirée de Rossini.

(UN OPÉRA DE M. WEKERLIN.)

On ne saurait s'étonner que nous prenions plaisir à faire pénétrer les lecteurs du *Monde illustré* dans les salons de Rossini. Rien de ce qui se rattache à la plus grande réputation musicale de notre époque ne peut paraître indifférent, surtout lorsque les renseignements sont exacts, et les nôtres le sont. A défaut d'autre mérite ils ont du moins celui-là, et c'est un qui n'en est pas commun à l'égard de Rossini, sur lequel on s'est plu à raconter tant d'histoires fabuleuses, qui ont presque fait passer sa vie à l'état de légende.

La seconde soirée qu'il a donnée depuis son retour de la campagne n'a pas eu le bonheur d'être favorisée des nouveaux chefs-d'œuvre du célèbre maestro ; il a exercé une généreuse hospitalité envers un jeune compositeur de mérite, M. Wekerlin. Une brillante réunion, qui comptait un grand nombre d'illustrations de la finance, de la littérature et des arts, avait été conviée à la représentation d'un petit opéra de salon, dont voici le programme qui était coquettement imprimé sur papier satiné :

LA LAITIÈRE DE TRIANON.

Opéra de salon,

Représenté pour la première fois le 18 décembre 1858,

CHEZ LE MAESTRO ROSSINI.

Paroles de M. Galoppe d'Onquaire, musique de M. J. B. Wekerlin.

PERSONNAGES :

La comtesse de Lucienne..............	Mlle MIRA.
Le marquis de Brunoy.................	M. BIEVAL.

Pour décor, on voyait affichés au-dessus d'un tableau d'un grand maître ces simples mots :

PARC DE TRIANON.

Voilà pour l'illusion scénique.

Le petit opéra à deux personnages de M. Galoppe d'Onquaire ne demande pas une analyse très-compliquée. Marie-Antoinette a nommé la charmante comtesse de Lucienne surintendante de la laiterie de Trianon, et la comtesse s'est hâtée de prendre le costume de l'emploi. Un sien cousin, qui ne la connaît pas, quoiqu'il y ait eu entre eux des projets de mariage, arrive au petit Trianon. C'est le marquis de Brunoy, colonel du régiment du Royal-Berry. Il aperçoit cette jolie laitière, et il en devient, sur l'heure, éperdument amoureux, tout en lui demandant son chemin pour se rendre au grand Trianon où il est attendu par le ministre de guerre. Ma foi, le ministre de la guerre attendra. On ne rencontre pas tous les jours de ces bonnes fortunes. La laitière se montre cruelle, et notre marquis, pour mieux la séduire, se déguise en jardinier et prend le râteau traditionnel. Mais voyez les métamorphoses ! il se retrouve en face d'une grande dame, car la comtesse a repris la toilette de son rang. Nouvelles amours. On finit par s'entendre et par se reconnaître, et le mariage, un solide mariage, termine cette galante idylle à la Watteau...

La musique que M. Wekerlin a brodée sur cet agréable canevas est savante et distinguée, et Mlle Mira et M. Bieval l'ont fait valoir encore avec beaucoup d'agrément et de vérité. Mlle Mira, comédienne de race et dont la voix est facile et légère, s'est montrée fort piquante. Le maestro donnait le signal des applaudissements et le donnait très-fréquemment sans rencontrer la moindre opposition.

Les auteurs avaient ménagé à la fin de leur petit opéra un hommage à Rossini, sur les motifs de *la Prière de Moïse*. Au moment du rappel, la comtesse de Lucienne chante à son partenaire ce couplet.

> Ignorez-vous, cher marquis, où nous sommes?
> Savez-vous bien qui nous écoute ici ?
> Devant les dieux doit-on nommer les hommes ?
> Près du soleil tout rayon s'obscurcit.
> Lorsque la gloire est là qui vous contemple,
> Inclinez-vous dans votre humilité.
> On doit se taire en entrant dans un temple
> Ou n'en nommer que la divinité !

Les applaudissements ont alors éclaté de toutes parts, et ce n'était plus Rossini qui en donnait le signal, comme l'a fort bien dit un chroniqueur spirituel, M. Paul d'Ivoy, qui se trouvait là et battait des mains avec enthousiasme.

Parmi les les personnes de distinction que nous avons remarquées, nous citerons M. le baron James de Rothschild, M. le docteur Civiale, MM. Legouvé, de l'Académie française, Carafa, Wappers, Fiorentino, Vivier, Baroilhet, Rosenhain, Ch. Doussault, Mmes Taglioni, Mainvielle-Fodor, Louise Colet, Castel-Vecchio, Gacciochi, la baronne de Talleyrand, Mme la comtesse de Trégain. Il y avait un grand nombre de jeunes et jolies femmes en toilettes ravissantes, et le salon de Rossini ressemblait véritablement à un parterre émaillé de fleurs. La maîtresse de la maison, dont l'esprit et l'amabilité ont tant de ressources, s'était mise plus que jamais en frais pour satisfaire ses invités.

Ainsi donc tous les contes qu'on a fait de Rossini paresseux, de Rossini misanthrope, de Rossini avare, tombent d'eux-mêmes, et le maestro est venu en France, le seul pays où l'on apprécie bien les grandes renommées, jouir magnifiquement, au milieu d'une société d'élite, de toute la plénitude de sa gloire. Il n'a plus qu'un chagrin, c'est que son salon, quoique fort grand, est trop petit pour recevoir tous ceux qui solliciteront l'honneur d'y être admis. Il est certain que les Tuileries ne suffiraient pas à ce nombre toujours croissant de ses admirateurs.

N'oublions pas de mentionner, car cet oubli ne serait pas pardonnable, les véritables transports qui ont accueilli, l'autre soir, chez le maestro, Mme Pfeiffer et son fils. Le *Concertstück* de Weber, joué par eux d'une façon magistrale, a obtenu le succès le plus éclatant. Quelle force et quelle grâce d'expression ! quelle sûreté de jeu ! quelle entente parfaite ! Weber applaudissait par les mains de Rossini !

HIPPOLYTE LUCAS.

La dernière semaine de décembre n'ayant présenté aucun fait théâtral important, notre collaborateur, M. Charles Monselet, a cru devoir en ajourner le compte rendu à notre prochain Numéro.

CHRONIQUE MUSICALE.

FOLIES-NOUVELLES : *Les Filles du lac*, opérette fantastique de M. Lambert, musique de M. Adolphe Nibelle. — Nouvelle musique de Litolf.

Il est commode d'appeler Muse ce que je ne sais quoi de fugitif et d'impalpable, ce capricieux fantôme de l'inspiration qui vient à ses heures — quand il vient! — chuchoter de douces paroles et fredonner à l'oreille des artistes des mélodies inconnues.

Donc, la Muse que l'on croyait sourde et muette depuis longtemps, et qui, par le fait, n'était que boudeuse, s'ennuya un jour dans son oisiveté condamnable. Elle sortit de sa retraite; alors M. Gounod de lui lancer des œillades passionnées, M. Clapisson de la saluer jusqu'à terre pour tâcher de faire sa connaissance. Mais c'est à peine si la déesse daigna répondre par un léger sourire, que des jaloux auraient pris pour une moue parfaitement caractérisée.

La Muse, dit-on, alla rendre visite à M. Adolphe Nibelle (façon allégorique de parler). Elle était d'humeur folâtre, et de sa bouche entr'ouverte par le sourire, sortaient haletantes, pressées, des mélodies fraîches écloses, comme s'échappe de sa cage une volée d'oiseaux rares le jour où on oublie d'en fermer la porte.

Par bonheur, M. Nibelle avait tendu ses trébuchets pour capturer tout ce monde volatile qui bourdonnait autour de lui. C'était un bon gros cahier de papier à musique dont les portées, en guise de lacets, retinrent tour à tour au passage une chanson à boire parfaitement rhythmée, une ronde de willis d'un mouvement vertigineux, une romance de femme au tour naïf et caressant, une ballade de l'effet le plus pittoresque, plusieurs airs bouffes et quelques morceaux d'ensemble..... que sais-je encore?

Toutes ces trouvailles disposées en mosaïque forment la partition des *Filles du lac*. Et c'est justement dans cet art de disposer convenablement, de placer dans son véritable jour, en un mot de *mettre en scène* la phrase musicale que M. Nibelle excelle. Déjà nous avions remarqué chez l'auteur du *Loup-Garou* cette tendance à dramatiser l'idée, à donner à la mélodie toute son expression en fécondant ses principes vitaux sous la puissante incubation de l'harmonie et de la science instrumentale. Eh bien! l'opéra des *Filles du lac* est venu confirmer notre premier jugement.

Ces qualités que nous prisons fort, parce qu'elles répondent justement à nos convictions les plus arrêtées, accusent chez M. Nibelle un penchant à se rapprocher de la manière des Allemands. Comme eux il se plaît dans le monde imaginaire des apparitions, de tous ces fantômes ailés qu'a enfantés l'esprit tudesque et ses sublimes divagations. Et croyez bien que, pour qui sait comprendre le langage des sons, il y a autant de willis dans la ronde frénétique des *Filles du lac*, qu'il a plu à l'administration d'en exhiber devant la rampe du théâtre.

Du reste, il faut bien le dire, l'art musical, qui emprunte son charme à l'obscurité même de son langage, au sentiment vague dans lequel il jette l'esprit, est peut-être de tous les arts celui qui est le plus propre à s'identifier avec le monde surnaturel, monde auquel les poëtes visionnaires qui l'ont rêvé ne sauront jamais attribuer une forme arrêtée.

Il fallait que M. Nibelle eût une foi sincère en sa partition pour en risquer l'exécution aux Folies Nouvelles. Les artistes de ces parages dramatiques n'ont pas, malgré leur zèle, la tradition de la grande musique, et l'eussent-ils jamais eue, que les plates choses qu'ils sont souvent obligés de chanter la leur feraient assurément perdre. Pour vous figurer dans quel embarras les a jetés une musique plus corsée que la leur, imaginez le commis d'une petite maison de commerce élevé tout d'un coup au grade de garçon de caisse et chargé de porter sur son épaule les lingots de la banque de France.

La musique de M. Nibelle aura encore à lutter contre l'insuffisance du livret, dont les scènes diffuses se suivent sans trop de logique et marchent pesamment à travers les broussailles d'un dialogue auquel manquent trop souvent la verve et le mordant.

— On s'est plaint, non sans quelque raison, de la croissante invasion du piano, de son installation inévitable partout où il y a un mètre carré de disponible entre deux fenêtres ou deux portes. Je ne connais rien, en effet, de plus envahisseur que le piano, si ce n'est la musique écrite pour cet instrument. Il n'est pas de

tapoteur, si infime qu'il soit, qui ne produise, bon an mal an, quelques ballots de cette marchandise. Mais il importe de séparer le bon grain de l'ivraie, et le bon grain c'est la collection des nouvelles œuvres de Litolf, dont la réputation a grandi en raison du talent. Litolf se rappelle l'accueil qui lui a été fait ce printemps dernier au concert qu'il a donné dans la salle du Conservatoire (faveur toute spéciale !) et il a rendu à Paris politesse pour politesse en lui envoyant, comme carte de visite du jour de l'an, *le Gondolier*, *les Regrets du foyer*, *le Ruisseau* (joué par Mme Pleyel), *l'Attente* (celle dans laquelle nous sommes à l'endroit d'un nouveau concert), et *le Bonheur de se revoir* (qui serait le nôtre au cas où le concert aurait lieu).

ALBERT DE LASALLE.

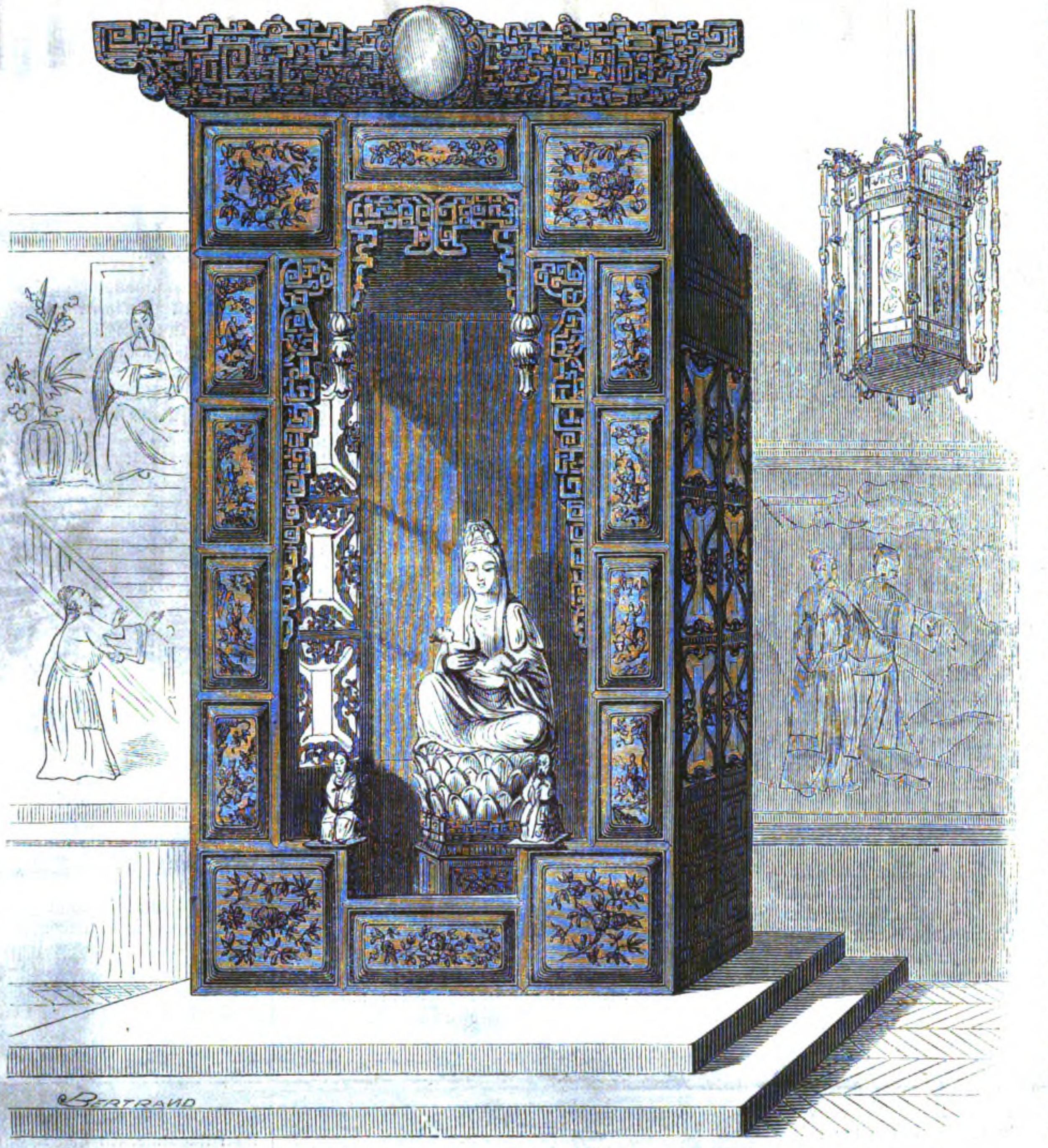
Chapelle chinoise.

La chapelle chinoise reproduite par notre dernière gravure est un des objets de haute curiosité qui composent l'envoi ethnographique adressé par M. l'amiral Rigault de Genouilly à M. le ministre de la marine, et donné par ce dernier au musée naval du Louvre.

C'est un travail exécuté par les plus habiles ouvriers orientaux, sur la commande de quelque négociant européen, ou à l'imitation de quelque chef-d'œuvre de nos arts, transporté en Chine par nos missionnaires. Cette chapelle est formée d'une haute niche en ébène, très-délicatement sculptée et ornée d'une jeune femme allaitant un enfant, qui ne peut avoir été, dans l'œuvre originale, que la sainte Vierge tenant l'enfant Jésus.

Ce point ne saurait être douteux pour tous ceux qui savent combien les ouvriers chinois transformaient, ou plutôt défiguraient en voulant les copier, les dessins et les œuvres d'art dont les négociants hollandais leur demandaient si fréquemment la reproduction par la sculpture, la peinture ou la céramique.

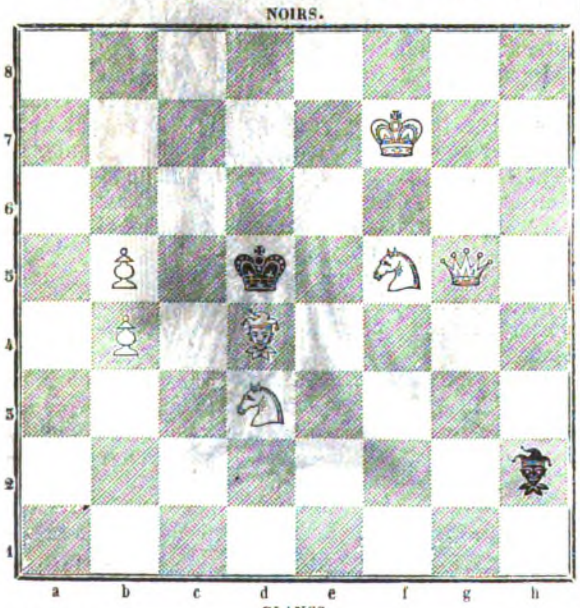
F. G.



Chapelle chinoise, envoyée par M. le vice-amiral Rigault de Genouilly au musée naval du Louvre.

Problème N° 8, de la composition de M. Lequesne.

NOIRS.



BLANCS.

Les blancs jouent et font mat en trois coups.

Le système français, anglais et américain, qui consiste à indiquer la marche des pièces et des pions sur l'échiquier, par les lettres indicatives de la situation des cases relativement à celles occupées par les pièces au début de la partie, ayant paru trop compliqué à plusieurs de nos abonnés, nous lui préférerons désormais, dans l'application, le système allemand qui consiste, ainsi que l'expose un de nos derniers numéros (pag. 384), à désigner les cases de l'échiquier dans le sens vertical par chiffres : 1, 2, 3, 4, 5, 6, 7 et 8, tandis que les cases, dans le sens transversal, sont désignées par les lettres : a, b, c, d, e, f, g, h, en sorte que chaque case se trouve très-manifestement spécifiée par la lettre et le chiffre des deux colonnes dont elle forme le point de jonction. C'est absolument le système de la table de Pythagore, où le produit se trouve à la réunion de la colonne partant du chiffre multiplicande et de celle portant le chiffre multiplicateur.

Solution du problème n° 7.

BLANCS.	NOIRS.
1 T a 5 — a 3.	1 T g 6 — g 3 (meilleur).
2 T a 3 — c 3.	2 N'importe quoi.
3 C e 2 — c 3 ou f 4 mat.	

HARRWITZ.

PETITE CORRESPONDANCE.

Merci à M. L. R... qui a bien voulu nous adresser, sous le voile de l'anonyme, un excellent croquis du naufrage de l'aviso de l'Etat *l'Antilope*.

— Plusieurs de nos correspondants ont parfaitement reconnu que c'est un pion noir qui doit figurer dans le diagramme de notre problème n° 6, en place du fou noir. Nous confirmons leur remarque.

BIBLIOGRAPHIE.

Le Diable boiteux en province, par GALOPPE D'ONQUAIRE. — Librairie Nouvelle, 15, boulevard des Italiens, à Paris. — 1 vol. in-12.

Voici un livre qui promet beaucoup : le *Diable boiteux*, c'est-à-dire l'esprit si pénétrant, la raison si lucide, le bon sens si ingénieux de Lesage à une époque où Balzac, Georges Sand, de Bernard ont donné un caractère si élevé et si littéraire au roman de mœurs ; et le champ de l'observation transporté en province, au moment où la province se transforme par cette révolution des communications, qui place Carpentras et Quimper-Corentin dans la banlieue de Paris. Quelle verve d'imagination, et pourtant quelle justesse d'aperçus ne fallait-il pas pour saisir et mettre en relief tous ces préjugés départementaux, toutes ces grandes passions des petits intérêts, tous ces petits ridicules des grandes ambitions de clocher, toutes les mesquines énormités de ce monde lilliputien qui s'efface, et qui bientôt ne sera plus que de l'histoire. Nous avouerons que ce n'a pas été sans une certaine défiance que nous avons ouvert ce livre. Cette défiance, il est vrai, n'a pas été de longue durée ; nous avions à peine lu l'avant-propos, qu'elle était évanouie. Dès le second chapitre nous étions plus que rassuré, nous étions charmé. M. Galoppe d'Onquaire n'est pas seulement un vif esprit, scrutant avec autant de fermeté les mystères du cœur que les nuages imaginaires où se forment tous les petits orages de cette société qui s'en va, c'est un véritable écrivain d'un style élégant et correct empruntant ses ornements aux austérités de la science et aux grâces de la poésie avec une facilité égale et un égal succès, mais il est avant tout un romancier charmant.

A. V.

RÉBUS.

EXPLICATION DU DERNIER RÉBUS

La fête la plus courue des alentours de Paris est, sans contredit, celle de Saint-Cloud.

LA fête LA — plus — cou — rue — DAYS à l'entour de PARY — ais — 100 contre 10 — aile de saint — clou.

Paris. — Imp. de la LIBRAIRIE NOUVELLE, A. Bourdilliat, 15, rue Breda.

LE MONDE ILLUSTRÉ

JOURNAL HEBDOMADAIRE.

ABONNEMENTS

Paris et départ. : Un an, 18 fr. — Six mois, 9 fr. — Trois mois, 5 fr.

(Pour l'Étranger le port en sus)

Prix du numéro, à Paris : 30 c. — Dans les départements : 35 c.

3me Année. — N° 94.

8 Janvier 1859.

BUREAUX

A la Librairie Nouvelle, 15, boulevard des Italiens.

SOMMAIRE

Théâtre de l'Opéra-Comique : *Les Trois Nicolas*, opéra-comique. — Promenade de Longchamps (1er acte). — Dessin de Morin, gravure de Linton.

COURRIER DE PARIS.

On rentre. Les salons commencent à se reformer. On procède aux réceptions intimes *avec housses*. On n'en n'est encore qu'aux lampes; les bougies s'allumeront vers la fin du mois. Beaucoup de femmes sont revenues seules, les maris chassent encore.

A propos de chasse, si je pouvais vous dire le dernier bon mot de M. Auber, au sujet des lapins! Et quand je dis le dernier, je suis fort téméraire, car depuis celui-là, qui date de la première représentation de la fameuse *revue* des Variétés, l'illustre maëstro en a sans doute laissé échapper un par jour... un par heure! Quel livre amusant, élégant, moqueur, vif et fin que celui qui devrait s'intituler: *Auberiana!* Ce que cet homme, qui s'est illustré par son génie, a semé dans sa longue et prestigieuse vie de traits, de saillies, d'épigrammes, de mots frappés au coin le plus charmant et le plus exquis de l'esprit français, eût suffi à fonder la réputation de dix écrivains et d'autant de diplomates de l'école des princes de Ligne et de Talleyrand! Et tout cela, tout cet esprit, ce qui le rend plus merveilleux, c'est qu'il n'a jamais blessé personne, qu'il n'a causé aucun dépit, aucune rancune, aucune larme, et que le chef incontestable et incontesté de l'école lyrique française ne s'est jamais fait un ennemi, tout en ayant autant d'esprit que Voltaire, l'esprit de ce roi — sacré par le pontife Houssaye, — ayant surtout brillé par son choc contre les gens et les choses. C'est qu'en effet l'esprit est presque toujours un acier dont la trempe exige, pour éclater en vifs éclairs, le choc du silex. Chez l'illustre compositeur, au contraire, l'esprit n'est point un briquet, — c'est un diamant: il brille sans rien choquer, — et de lui-même.

Ainsi, je ne puis vous dire le mot de M. Auber sur les lapins que les chasseurs certifient être tous malades cette année... Mais demandez-le moi si nous nous rencontrons par hasard, et, paraphrasant Mazarin, vous comprendrez que ce qui ne peut s'écrire, on peut le dire!

Lord Cowley reste à Chantilly, où il mène la vie des grands châtelains anglais, jusqu'à ce que l'hôtel de l'ambassade soit restauré avec les 500,000 fr. que le *Foreing-Office* a consacrés à cet objet. On chasse, on boit du thé, on reçoit ses invités, on s'amuse en s'efforçant de n'en rien faire paraître, ainsi que le veut le *cant* et la diplomatie. On n'a jamais vu à Paris qu'un seul ambassadeur d'Angleterre s'amusant et ne s'en cachant pas, ne s'en cachant même pas assez: c'était lord Normanby, l'auteur du risible livre que vous savez.

Que sera l'hiver social? Réduit aux seules forces parisiennes, on pourrait craindre qu'il fût de peu d'éclat. Il y a, dans le grand monde, des deuils nombreux. Beaucoup de familles n'ont quitté leurs châteaux que pour s'en aller en Italie. Nous citerons, parmi les salons impérieusement fermés, celui de la comtesse Jules de Castellane qui vient de perdre son père: M. le comte de Villoutreys. Le prince de Beauveau est parti pour Rome avec le comte de Ludre. Le grand monde est aussi menacé de perdre une de ses beautés les plus aristocratiques, cette brillante princesse Ghika, qui a épousé, comme on sait, un diplomate distingué, qui est aussi un excellent écrivain. En effet, le bruit court dans le monde que M. Eug. de Poujade va être nommé gouverneur d'une de nos grandes Antilles, la Martinique, en remplacement du général de division comte de Fitte de Soucy. On sait que notre ancien chargé d'affaires en Moldo-Valachie est créole de l'Ile-Bourbon. Ce titre de créole, qui entraîne bien des expériences nées, s'ajoute évidemment à tous ceux qui portent le gouvernement à confier ce poste important, à la veille des réformes dont nos colonies vont être le théâtre, au diplomate dont la *Revue des Deux-Mondes* a souvent développé les excellentes idées administratives. — On parle enfin d'une autre nomination qui ferait trois veuves ou trois délaissées à la fois: la politique, — l'académie, — et...

» — Et qui donc?

» — Ma foi, vous êtes trop curieuse!»

Un des premiers bals de la saison a été donné par M. le baron James de Rothschild dans ses salons d'apparat du rez-de-chaussée, qui sont une sorte de splendide musée. Il y avait beaucoup de faubourg Saint-Germain, d'officiel et d'officiers. Dans un petit salon à part, Brasseur chantait ses plus nouvelles chansonnettes. — La duchesse d'I... a eu un succès de beauté qui a désespéré les plus jeunes femmes.

L'Eden, *Journal de Monaco!* paraissant tous les dimanches, avec cette épigraphe: *Beaux-arts — Progrès.*

Tel est la feuille nouvelle poussée sur l'un des orangers toujours en fleurs de cette petite principauté dont on parle plus aujourd'hui que de maint grand Etat. Le numéro qui nous tombe sous les yeux est le 30me de la première année, et il débute par un *premier-Monaco* qui dit nettement son fait au Piémont, à propos de diverses choses dont nous n'avons pas à nous occuper dans ces lignes purement pittoresques. Une belle vignette occupe le tiers de la première page de l'*Eden*, dont le format est loin d'être en proportion avec le charmant pays dont il défend les intérêts de toutes sortes, car ce format est plus grand que le nôtre. La vignette représente l'anse, le port de Monaco, une sorte de lac ouvert en plein midi, bordé de charmantes villas, comme le lac de Côme, et tout encadré dans de vertes montagnes, convertes de lauriers, d'orangers et de citronniers, qui garantissent le pays des vents et autans du nord. A gauche, sur une colline boisée, on voit s'élever, — semblable d'aspect au Stolzenfels et au Rheinstein, ces burgs ou châteaux du roi et du prince Frédéric de Prusse, sur le Rhin, — on voit, disons-nous, s'élever la résidence de S. A. S. le prince Charles III (ex-duc de Valentinois), lequel, — dit ce même journal, — « n'a pas, comme on l'avait prétendu, quitté la principauté dont les intérêts l'occupent vivement.» A droite de la vignette, au centre d'un plateau dont le flot méditerranéen baigne le bord, s'étale une somptueuse villa, sur les pelouses de laquelle on distingue des dames en crinolines. Ailleurs, la citadelle, le château. Une belle cascade tombe des monts dans le bassin du port, que sillonnent divers navires peu soucieux des tempêtes. Enfin, le bulletin météorologique qui figure dans l'*Eden*, dont le nom doit nous paraître complétement justifié par ce qui vient d'être sommairement décrit, indique, pour le mois de décembre expirant, 10 degrés centigrades comme le point le plus bas où soit descendue la température: *Eden! Eden!*

Ce journal est assurément le plus grand représentant qui soit du plus petit pays de l'Europe, car si mainte principauté d'Allemagne offre un territoire plus étroit encore que celui de Monaco, qui compte cent trente kilomètres carrés, aucune de ces principautés n'a d'organe pour la discussion de ses intérêts. L'Amérique seule est plus avancée dans cette voie, car on y compte des localités de cinq à six cents âmes qui ont leur journal rédigé, imprimé et porté à domicile par un seul homme. On paye son abonnement en poules, beurre, œufs, maïs et ginn. Le gérant tient boutique et revend tout cela! Quant à la république de Saint-Marin, elle n'a pas de journal, j'allais même dire qu'elle n'a pas de république!

La principauté de Monaco fût-elle plus limitée encore, entre la France et la Sardaigne, qu'elle n'en aurait pas moins la grande importance de son port que protégent des caps avancés, et de sa position stratégique, qui en font un des postes d'observation les plus sérieux de la Méditerranée. Aussi rien de plus concevable que les prétentions qui s'en disputent l'avenir, par la brutalité ou la séduction. Mais Monaco n'est ni à prendre ni à vendre, et on l'aurait entendu prochainement de la bouche même de la princesse qui règne sur la grande société parisienne plus encore que sur son petit Etat, si le bal qu'on avait annoncé pour le 15 janvier prochain n'avait été reculé de quelques semaines. On sait que la princesse de Monaco, l'une des plus brillantes et à la fois des plus sérieuses personnes qui figurent dans l'almanach des cours, est de la grande famille belge des Mérode.

Voici une particularité qui doit être relevée: pendant l'année 1858 qui vient d'expirer, il s'est fait, dans le deuxième arrondissement, le plus riche et le plus mondain de Paris, deux cent soixante-quatorze mariages *de moins* que pendant l'année 1857, laquelle offrait déjà un déficit sur la précédente, dans cette colonne de la statistique. On ne doit pas hésiter à attribuer cette défaillance de maris, portant tout particulièrement sur les classes aisées, aux progrès que font constamment les dépenses des ménages, à l'ostentation, au luxe qui dévore les ressources des médiocres et des impuissants. En présence des prétentions des jeunes femmes, de l'émulation de vanité qui les emporte, en examinant les charges qui incombent à toute communauté, les hommes s'effrayent et restent célibataires...

L'autre jour un monsieur achète un paletot d'hiver à je ne sais quelle *Belle Jardinière, Prince Eugène* ou *Prophète*, un paletot commun, destiné à le garantir du froid le soir au sortir du bal, du théâtre.

» — Voyez! — dit-il à un de ses amis, — comme c'est bon marché: 38 francs! prix fixe!

Et ce disant, il met le paletot par-dessus son habit pour le montrer; mais au moment de croiser le vêtement sur la poitrine, il ne peut y réussir. L'ami rit:

» — Eh bien! — reprend l'acheteur économe, — je vous assure que pour quarante sous de plus je le boutonnais!»

Rue des Récollets, à la porte d'une blanchisseuse de fin, sous un certain portrait au pastel, on lisait, ces jours-ci, la pancarte dont la teneur suit:

— 20 FRANCS. —

« Vous qui pensez déjà à ce que vous devez donner à vos dames pour étrennes au nouvel an, — et vous, mesdames, *réciproquement à vos maris*, ne vous tourmentez donc pas tant l'esprit à chercher l'objet sur lequel fixer votre choix pour le leur offrir! Faites tout bonnement faire votre portrait comme celui-ci, pour 20 francs vous en serez quitte, et, certes, *vous ne pouvez rien donner de mieux*, car un portrait a le double avantage de, *toût en ornant les parois de l'appartement* de la personne à laquelle vous en faites hommage, de vous *rappeler* sans cesse à son souvenir!

» Que la modicité du prix ne vous fasse pas craindre le reproche de parcimonie, car la valeur d'un portrait n'est pas directement dans la somme qu'on a versée pour le faire faire, mais bien dans le prix *qui* attache la personne qui le *reçois*. Ainsi, venez donc sans hésiter trouver l'artiste qui vous offre, pour la modique somme de 20 francs, votre portrait, bien ressemblant, tout encadré *et prêt à accrocher!*

» S'adresser au nº 11, entrer sous la voûte, tourner de suite à droite, *allez* jusqu'à ce qu'on trouve une *allée*, et monter au 1er. »

Rue Popincourt on lit cette enseigne:

« HOUPILLARD, *raccomode la chaussure* HUMAINE. »

Nous ne voulons pas nommer l'individu, porteur d'un beau nom, qui a chez lui une sorte d'atelier où de pauvres diables de jeunes gens français, et surtout hollandais, payés à la journée comme des peintres en bâtiments, copient des tableaux anciens que le monsieur fait vendre à l'étranger comme s'ils étaient originaux. Un de nos amis a récemment failli être trompé ainsi pour un Greuze.

Prenez garde (*bis*)
La dame blanche vous regarde...

Voici un autographe de circonstance. Il est du poëte tragique et fugitif qui succéda à Voltaire à l'Académie, le traducteur anodin des chefs-d'œuvre de Shakespeare, l'auteur en propre d'*Abufar*, un homme de bien, qui vécut pauvre et indépendant. Cette lettre, toute naïve de pensées et tendre d'expressions, est en accord complet avec ce qu'on sait des sentiments de l'auteur d'*Œdipe chez Admète*.

« Ma chère nièce,

» Recevés, je vous prie, des vers que vous m'avez inspirés. Ils ne sont, pour ainsi dire, qu'une table des matières, mais j'ai fait le livre. Acceptés deux oranges pour vos étrennes. Elle ne viennent pas du jardin des Hespérides; les pommes d'or ne croissent point parmi nous. Mais il n'y a pas d'impôt sur l'amitié, ni de chaîne pour l'âme. C'est avec un attachement tendre et plein de respect que je vous souhaite de bonnes années, que je vous salüe et que je vous embrasse, ma très-chère nièce, de tout mon cœur,

» JEAN-FRANÇOIS DUCIS.

» Voulés-vous bien donner de ma part ma petite bonbonière à mon petit bijou de femme, afin qu'elle pense à son vieux mari?

» A Versailles, le 1er jour de l'an 1807. »

On nous assure que Lola Montès, qui fait ce que les Italiens appellent *furore* à Dublin, par des lectures sur « *l'Amérique et les Américains*, » a écrit à Paris pour savoir s'il lui serait possible d'organiser cet hiver des séances dans le même genre. Elle demande la salle Herz deux fois par semaine, et prie un journaliste de ses amis d'ouvrir une souscription. L'ami n'en fait rien.

Le souverain d'un pays, qui n'est pas à l'extrême Nord, a fait demander à M. Emile de Girardin un exemplaire des douze volumes qu'il publie sous le titre de: *Questions de mon temps*, avec invitation d'écrire quelque chose sur la première page. Nous regrettons de ne pouvoir transcrire l'hommage si flatteusement provoqué. M. de Girardin seul sait pourquoi.

Voici un fait qui appartient à cet ordre étrange, mystique, insaisissable, où la raison se perd, sinon la foi: mers morales qui attendent encore leur Christophe Colomb, mais au delà desquelles on sent plus qu'on ne sait qu'il y a de surprenants rivages...

Un de nos amis se trouvait il y a deux ans à Venise,

saisi par la fièvre, et soigné par des mercenaires dans une albergo de la *riva degli Schiavoni*. Il avait des nuits horribles. Son mal était une encéphalite très-intense, où l'inflammation de celles des méninges qu'on appelle l'*arachnoïde*, membrane ordinairement passive dans les fonctions de la pensée, irrite vivement le cerveau et cause le délire.

Chaque nuit notre malade était donc en proie à ces espèces de cauchemars, à ces hallucinations bizarres qui apportent, dans une réalité apparente, toutes sortes de tableaux impossibles, dont le moral affaibli s'impressionne et s'affecte à l'égal de faits essentiellement reliés à la vie réelle.

Parmi ces extravagantes créations de la fièvre, il voyait revenir sans cesse près de son lit une grande femme anguleuse et sèche, sorte de squelette hideux ayant comme en guise de peau d'affreux haillons, et dont la main osseuse cherchait continuellement à l'entraîner par des efforts pleins d'affreux cliquetis...

Et de l'autre côté du lit apparaissait presque toujours, vers la fin de la lutte, et plus vaguement estompée dans une sorte de brouillard des idées, une jeune fille blonde, pâle, souriante, qui s'opposait aux violences de l'horrible vieille, et n'en triomphait qu'après une lutte dont la couche du malade était le théâtre pénible. Parfois il se sentait entraîné par le squelette féminin hors du lit, hors de la chambre chaude, et transporté à travers mille frissons dans un endroit répulsif, sur une grève inconnue, où d'affreux rochers bornaient une sorte de caverne glacée dont les anfractuosités, les roches bizarres, affectaient les formes de toutes sortes de hideux reptiles... La voix du patient s'efforçait vainement d'appeler à son aide la jeune fille pâle, la secourable fée... Ce n'était qu'après le plus affreux cauchemar qu'il la voyait survenir et l'arracher à ces épouvantes! Alors il se sentait réintégrer dans son lit, en face d'une fenêtre qui planait sur la lagune au point où s'ouvre la *Giudecca*, et dont l'île de *San-Giorgio Maggiore*, avec son cloître en briques rouges et son léger campanile, forment la pittoresque perspective. Mais l'atroce vieille, vaincue dans ce duel de possession acharnée, continuait pour ainsi dire à flotter vaguement dans l'espace, comme pour surveiller sa proie et fondre de nouveau sur elle, si l'ange secourable venait à s'éloigner.

Ce délire, qui revenait chaque nuit sous la même forme et les mêmes figures, ne se variant que par les incidents, par des particularités plus ou moins horribles ou pénibles, était devenu la terreur du malade, et durant le jour, alors que la lumière et le réveil de toute chose chassait les extravagances nées de l'irritation de l'encéphale, le patient exprimait au médecin son effroi de ces retours nocturnes des cauchemars brûlants. Dans l'espoir d'y trouver une diversion en portant, pendant le jour, les idées du malade sur des points pleins de contraste, le Vénitien installa pour une nuit dans la chambre un aide chargé d'inscrire tout ce qui échapperait au Français pendant le délire nocturne.

Un nom, un nom de femme, celui qu'il attribuait sans doute à la figure secourable de l'incessante lutte qui l'accablait, revenait sans cesse à la bouche du patient.

Ce nom était assez singulier :

Clélia Marzowier...

L'aide du médecin eut à l'enregistrer une foule de fois sur son espèce de procès-verbal des extravagances cérébrales de notre ami.

Une autre exclamation s'y joignait souvent :

La misère... oh! la misère!

La misère était sans doute l'idée que représentait au patient cette affreuse figure de vieille déguenillée qui cherchait sans cesse à l'entraîner dans ce lieu désert, glacé, rempli d'épouvante, perdu au loin sur une grève inconnue, avec les tempêtes de la mer pour tout horizon.

Après le treizième jour, le malade sortit enfin de ces pénibles accès, et entra dans la période décroissante, voisine de la convalescence. Quinze jours après, on pouvait le considérer comme guéri, et il put fixer la date prochaine de son départ pour Paris. Il se mit en route à la fin de septembre, ne conservant du mal qu'une grande faiblesse corporelle et une extrême lassitude de l'esprit. Un retour constant, involontaire, presque fatigant, lui rapportait toujours ce nom bizarre, moitié poétique, et pour ainsi dire moitié sauvage :

Clélia Marzowier...

Et cette *obstination*, disons-nous, comme on dit en musique, dura plusieurs semaines d'abord, avec une obsession de tous les instants, puis plusieurs mois, avec des intermittences qui ne s'étendaient pas au delà de quelques heures. Enfin, au bout d'un an, cet étrange souvenir avait à peu près cessé, et pour n'en pas réveiller l'importunité absurde, — quelque doux que fût le souvenir de l'évocation fiévreuse incarnée dans la pâle et blonde jeune fille, — Ray... n'y pensait plus que lorsque, par hasard, ses yeux tombaient sur les notes tracées par l'aide du docteur vénète, notes qu'il avait tenu à emporter comme une curiosité et un bizarre souvenir de son encéphalite.

Ray... n'est pas riche. Son père, un ancien militaire retiré en province, a négligé de lui donner une éducation assez spéciale pour le faire réussir dans une des professions qui prennent efficacement part aujourd'hui au grand combat social. Il comptait sur l'héritage d'une tante opulente qui devait permettre à son neveu de se consacrer, sans inquiétude d'avenir, à ses goûts d'art. Ray... est un peintre amateur d'une force suffisante pour ne pas trouver à vendre un tableau.

La tante en question était morte et avait, en effet, légué sa fortune à notre ami. Mais un procès imprévu avait éclaté de la part de gens qu'on pouvait croire satisfaits d'un simple legs. C'était pendant les vacances judiciaires qui formaient entr'acte au procès, que Ray... était allé visiter Venise et y était tombé malade de la façon que vous venez de voir. Revenu, fin de septembre, deux mois après, il avait perdu son procès devant la dernière juridiction, — pour ses étrennes!

Le 1er janvier 1858, en ouvrant les yeux à la lumière d'un jour blafard, Ray... se dit :

« — Ruiné dans le passé... c'était impossible, et pour cause! Mais ruiné dans le présent, c'est fait! Me voilà à vingt-huit ans, sans patrimoine et sans état. Que faire?

Et s'étant profondément fourré dans son lit bien chaud, il passa en revue sa vie des dernières années... Venise défila dans ce panorama de ses souvenirs, et sa maladie, et l'affreuse vieille...

La misère! — s'écria-t-il.

Et il essaya de se rendormir, bien qu'il fût neuf heures, et que sa servante et son portier fussent déjà impatients de palper quelque petite monnaie à défaut de grosse.

Mais il fallait bien se réveiller enfin, et sur la vie et sur la réalité. Ray... alla trouver plusieurs amis et n'en obtint que quelques cigares et des promesses, de ces dernières beaucoup. Il se mit à peindre... Mais en quoi cela pouvait-il conjurer son avenir « — Peindre! s'écria-t-il, — c'est comme si je chantais! »

Il croqua les débris de son mince patrimoine paternel, et se découragea. La nuit, il se recueillait parfois, non pas avec sa fièvre vénitienne, mais avec celle d'une légitime inquiétude. Et alors l'affreuse figure de la vieille lui revenait à la pensée... et il murmurait, cherchant vainement le sommeil!

La misère! la misère!

Il y a un mois, il passait mélancoliquement vers sept heures du soir rue de Luxembourg, se rendant dans un petit restaurant des parages de la Madeleine pour y dîner solitairement et économiquement. Un monsieur d'une soixantaine d'années, décoré, l'air parfaitement distingué et honorable, passe à côté de lui, le dépasse, et, ayant gagné quelques pas, se retourne et le regarde. Puis, feignant d'examiner quelque objet à un étalage, il s'arrête, puis revient et recommence une seconde fois le même manége, comme s'il cherchait à reconnaître notre ami Ray...

Celui-ci, étonné de cette seconde inquisition, regarde le vieillard, lequel se décide enfin à l'aborder :

« — Monsieur, — dit-il, — rien n'est assurément plus ridicule que ma démarche.... plus indiscret que ma demande... Aussi, ai-je besoin de toute votre indulgence pour espérer que vous voudrez bien y répondre...

« — Expliquez-vous...

« — Monsieur... *avez-vous diné?*

« — Par exemple!

« — Ah! je savais bien que pareille question vous choquerait!... et pourtant, monsieur, si vous saviez, n'ayant pas encore diné, quel immense service vous pourriez nous rendre!

« — Moi, monsieur?... mais...

« — Je suis le baron de Ser... colonel en retraite, ancien député...

« — Monsieur, je ne dis pas le contraire... mais...

« — Permettez-moi d'achever, monsieur, et si vous ne voulez pas absolument céder à mon invitation, je suis au moins certain que vous me comprendrez. Ma sœur, Mme de Mazouwier, qui demeure dans cette rue...

« — *Mazouwier... Mazouwier*, dites-vous? — interrompit le jeune homme en pâlissant.

« — Oui... reprit le vieillard tout à son idée, à son espoir. — Ma sœur avait invité à dîner quinze personnes... au moment de se mettre à table, deux lui font défaut, tout juste *in extremis!* Ma sœur est née aux Antilles... c'est une créole superstitieuse... l'idée d'être *treize* à table la mit dans un désespoir... Aussitôt on a lancé tous les domestiques dans toutes les directions pour recruter un, deux, trois convives... mais les uns étaient absents, les autres étaient à table; d'autres encore se sont formalisés qu'on les requît pour... pour ne pas être treize! Bref nous sommes là, au n° 37 de cette rue, et comme les dîners de ma sœur sont excellents, personne ne veut s'en aller, pour ne laisser que douze convives. Comme elle ne se gêne guère avec moi, elle a voulu me congédier, m'envoyer dîner au café Anglais... Franchement je ne m'en soucie guère! Il y a pour ce soir un certain quartier de daim... puis certain clos-vougeot dont elle est avare... Bref, monsieur, j'ai dit à ma sœur...

« — Madame Mazouwier?

« — Oui, que j'avais dans le quartier un de mes amis que j'espérais trouver à temps, et que j'allais le lui amener... mort ou vif... Or, monsieur, je n'ai pas cet ami.. et j'avais compté sur le hasard d'une rencontre... j'ai arpenté le boulevard, personne!... je rentrais désespéré, car cette fois ma sœur n'allait pas manquer de me renvoyer impitoyablement comme treizième... lorsque je vous ai aperçu... Laissez-moi vous le dire franchement, monsieur, votre air honnête et distingué m'a prévenu pour vous, mes bons pressentiments n'ont fait que se confirmer depuis que j'ai l'honneur de vous parler... et... et... enfin, monsieur, dites-moi, avez-vous diné?

Ray... trouvait assurément la rencontre et la provocation aussi originale que séduisante, et en tout état de cause, en présence du vieillard qui la lui adressait, il eût été fort tenté de l'accepter. Mais une circonstance qu'on a déjà devinée lui donna le plus irritant désir de voir cette sœur qui mettait une si despotique appréhension à ne pas être treize à table.

« — Votre sœur... quel âge a-t-elle, monsieur? demanda-t-il.

« — Oh! cinquante-deux ans!

« — Vous l'appelez.

» — Je vous ai dit... Mme de Mazouwier.

» — Mais son... prénom...? Pardonnez à mon tour toutes ces questions?

» — Comment donc, monsieur? mais il est tout naturel de s'informer chez qui l'on dîne.. car je commence à l'espérer, vous allez dîner avec nous! Ma sœur s'appelle Septimia... Aux colonies on numérote parfois ainsi les enfants dans les nombreuses familles.

» — Ah! ce n'est donc qu'un hasard! — exclama notre ami.

» — Plaît il?

» — Je vous suis, monsieur, vous n'irez pas dîner, par ma faute, au café Anglais!

» — Merci donc, et merci mille fois, monsieur! A qui ai-je l'honneur de parler?

» — Albert Ray...

» — Très-bien, marchons! Pourtant, vous me permettrez de mettre le comble à mon indiscrétion en vous demandant quelques détails particuliers sur votre position... Vous savez que je dois vous présenter à ma sœur comme un ami...

» — C'est juste, monsieur. »

Et tout en marchant, Ray... dit au vieillard tout ce qui pouvait suffire qu'il apprit pour régulariser sa présentation. Nous devons ajouter que lorsqu'on arriva chez la sœur, la franchise de l'ancien colonel et sa cordialité originale avaient fait la conquête absolue de notre ami Ray...

» — Si le dîner est bon par là-dessus, si les convives sont aimables, ma foi, j'aurai à remercier le hasard d'une rencontre aussi extravagante! »

Ray... fut présenté comme l'ami en question. Mme Mazouwier n'en demanda pas bien long; tous les convives étaient impatients; on passa sur-le-champ dans la salle à manger. C'était un intérieur, non pas aristocratique, mais élégant et confortable. Sur les treize convives, la dame et son frère non compris, se trouvaient quatre dames et sept hommes, toutes personnes appartenant évidemment au meilleur monde. On plaça l'*ami* du colonel auprès de celui-ci. Une chaise restait vide en face de lui.

» — Eh bien! où est donc Clélia? — dit Mme Mazouwier.

» — *Clélia!* — exclama involontairement le quatorzième...

» — Qu'avez-vous? — dit le colonel, l'exclamation s'étant perdue dans le bruit que font des convives en s'installant.

» — Rien... c'est que... j'ai connu...

» — Potage aux ailerons, ou à la reine? — demanda le valet qui promenait la double assiette.

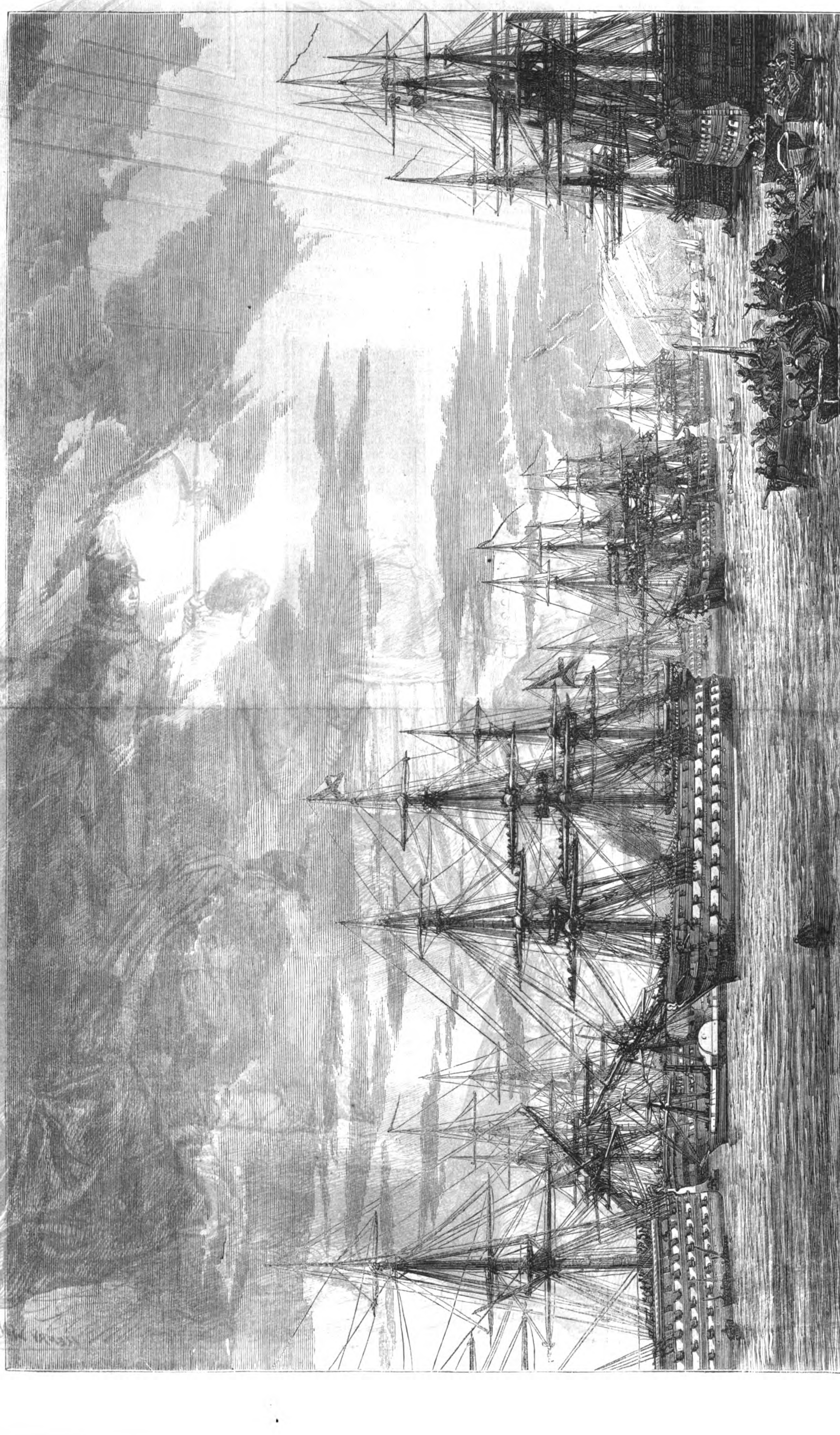
En ce moment, une belle jeune fille, blonde et pâle, entra.

» — Allons donc, *Clélia!* — dit la mère.

» — C'est elle! — murmura Ray... » épouvanté!

(*La suite*, faute d'espace, *au prochain numéro.*)

JULES LECOMTE.



Arrivée de S. A. I. le grand-duc Constantin et de sa division navale sur la rade de Toulon. (Dessin de Durand-Brager, gravure de Linton.)

Visite de S. S. Pie IX à l'église des Saints-Apôtres, le jour de la fête de l'immaculée Conception. (Dessin de Janet, gravure de Linton.)

Arrivée du grand-duc Constantin à Toulon.

Ce fut le 17 décembre, à dix heures du matin, que la division russe, formée du *Rewitzan*, du *Rurick*, du *Baïan* et du *Polkan*, et commandée par le grand-duc Constantin, vint jeter l'ancre sur la rade de Toulon au milieu de l'escadre française, qui lui rendit les honneurs décernés aux grands amiraux. Le prince, après avoir reçu à son bord les félicitations de M. le vice-amiral Jacquinot, préfet maritime, et de son état-major, descendit à terre, salué par l'artillerie des vaisseaux et par les vivats des équipages debout sur les vergues. S. A. I. le grand-duc, qui a déjà visité Paris l'an dernier, venait de recevoir de nouveau cette hospitalité sympathique de la France, dont il avait conservé un attrayant souvenir. Ce n'a été que le 24 que le prince amiral est revenu prendre le commandement de sa division, avec laquelle il se dirigea la nuit suivante vers Villefranche.

Le dessin de l'arrivée sur la rade de Toulon de la division russe, inaugure la collaboration de M. Henri Durand-Brager au *Monde illustré*, qui compte déjà parmi ses artistes plusieurs des noms les plus justement célèbres dans cette grande spécialité de l'art moderne, la marine; c'est une conquête à laquelle applaudiront tous nos lecteurs.

Ce qui fait surtout l'originalité de M. Henri Durand-Brager, c'est qu'il est le peintre de ses inspirations, de son caractère, de ses goûts. Il est peintre de marine, parce que tous les élans de sa nature l'ont porté simultanément vers la peinture et vers la mer. On dit que c'est la contemplation des flots qui détermine les vocations navales. M. Henri Durand-Brager est né à Paris; il est un Parisien et un artiste parisien pur sang, et, pourtant, son regard n'avait pas franchi l'étroit horizon que festonnent les coteaux boisés de Meudon, de Saint-Cloud, de Saint-Germain et de Montmartre, qu'il aimait déjà la mer d'un amour si exclusif, qu'il dominait, s'il ne l'absorbait, cet autre amour de ses plus jeunes années : l'amour de l'art. En vain voulait-il donner une autre direction à ses idées, d'autres sujets à ses pinceaux, un bout de rivière et un canot venaient irrésistiblement se placer dans un coin de ses paysages; ses herbes s'échevelaient comme des algues et des varechs; ses oiseaux prenaient l'envergure de mouettes ou de cormorans; il commençait un torse de jeune fille et adieu la crinoline; le torse de la jeune fille devenait invinciblement la croupe de la sirène qui lui murmurait toujours à l'oreille et au cœur la mélodie des flots sereins.

Aussi arriva-t-il un beau jour que, prenant sous son bras sa boîte de couleurs, sa palette et ses pinceaux, il brûla la politesse à l'atelier d'Isabey, et voilà que malgré un autre amour d'enfance, il court au rendez-vous que lui avait murmuré tant de fois cette amante de ses rêves : la mer, dont il peut enfin contempler le premier sourire.

La *Belle-Poule* était à l'ancre, prête à appareiller pour aller redemander au ciel torride et aux rocs sauvages de Saint-Hélène le grand cercueil qu'ils gardaient sous leur climat inhospitalier. Parcourir les solitudes grondantes de l'Atlantique et assister pour premier début de sa carrière de marin à une solennité historique! Quelle séduction! Vouloir c'est pouvoir, surtout quand on veut comme veut un artiste; il veut et le voilà parti.

Cette première campagne a laissé dans la gravure un magnifique album, et sur la poitrine de M. Henri Durand-Brager la décoration de la Légion d'honneur. Le jeune peintre n'avait pas pris son essor pour rallier aussitôt la terre; il ne fit que se poser sur Sainte-Hélène, et reprit son vol vers le Mexique dont il a station, avivée alors par le blocus de Buenos-Ayres, a enrichi son portefeuille des épisodes les plus saisissants et des études les plus curieuses.

Les expositions publiques prouvèrent, lors de son retour en France, quels progrès il avait accomplis dans ses voyages... Nous n'avons pas ici à apprécier ses œuvres; nous avons seulement voulu faire connaître ce qui caractérise surtout le talent de cet artiste que l'on a vu courir sur les côtes de Crimée, s'associer à toutes les entreprises de nos escadres dans les mers d'Orient, et trouver dans le siége seul de Sébastopol les sujets de toute une galerie de tableaux.

C'est là en effet ce qui constitue, comme nous l'avons dit, la frappante originalité de M. Henri Durand-Brager. La mer n'est pas pour lui cette banale étendue d'eau dont tant de peintres tracent les lignes, plus encore de routine que de souvenir; c'est l'idéal de ses rêves d'enfant et la nature aimée de sa vie d'artiste voyageur; c'est le milieu dans lequel il a constamment vécu par la pensée ou par l'impression, dont il a étudié tous les accidents, tous les phénomènes, tous les détails, toutes les nuances, avec l'ardeur et la complaisance de la passion. Aussi le navire, quel qu'il soit, n'est-il pas seulement pour lui une de ces gigantesques merveilles de l'industrie et de la statique, le triomphe du genie humain; c'est un être animé dont il connaît les habitudes et la vie, dont il comprend le caractère et devine les passions.

N'est-ce pas là véritablement la pensée qui frappe à la vue de ses vaisseaux, et nous n'en voulons d'autres exemples que le beau dessin reproduit par notre seconde gravure, où il a représenté le débarquement du prince Constantin à Toulon.

MAXIME VAUVERT.

Le Pape à l'église des Saints-Apôtres.

Nous extrayons de notre correspondance, datée de Rome, le passage suivant :

«..... Depuis que la voix du souverain pontife a proclamé, du haut de la chaire de Saint-Pierre, le dogme de la Conception immaculée de la sainte Vierge, Rome célèbre avec une dévotion et un empressement tout particuliers l'anniversaire de ce grand jour.

»Hier, veille de cette fête, une foule immense encombrait dans l'après-midi la grande place qui s'étend entre le palais Colonna, résidence de l'ambassadeur de France, celui du prince Odescalchi et l'église des Saints-Apôtres. Unie au souverain pontife par les liens d'une respectueuse sympathie, et désireuse, chaque fois que l'occasion s'en présente, de contempler la personne du vicaire de Jésus-Christ, elle attendait le cortége pontifical qui devait ce jour-là s'arrêter devant le couvent des Cordeliers. Bientôt les cloches de l'antique église, sonnant à toute volée, annoncèrent l'arrivée de Pie IX, qui venait y assister à la clôture de la neuvaine célébrée, en l'honneur de l'Immaculée-Conception, par l'ordre de Saint-François, zélé défenseur de ce mystère depuis les temps les plus reculés. La vaste basilique constantinienne était splendidement illuminée, et sur le grand autel entouré, selon l'usage italien, d'une riche et magnifique draperie, on voyait, dans un réseau éblouissant de lumières, la statue de la Vierge, couronnée de douze étoiles et supportée par le symbolique croissant. Le saint-père fut reçu à la porte du couvent par le général des cordeliers, et fit son entrée dans l'église par la porte de la sacristie, que surmonte le fameux mausolée de Clément XIV, chef d'œuvre de Canova. Il était suivi de sa cour, et s'avançait entre une double ligne de gardes nobles et de suisses portant le pittoresque costume que dessina Michel-Ange. Arrivée au pied de l'autel, Sa Sainteté, s'agenouillant sur un riche prie-Dieu, entendit d'abord la neuvaine et entonna ensuite, avec cette voix sonore et pure que tout Rome connaît, le *Te Deum*, répété bientôt en chœur par les assistants. Après l'hymne ambroisien, les chantres de la chapelle Sixtine chantèrent le *Tantum ergo*, et la bénédiction du saint sacrement fut donnée par le Pape lui même.

»Le soir, la ville éternelle, illuminée tout entière, présentait un magique spectacle à quiconque la contemplait des hauteurs du Pincio ou de Monte-Cavallo, et les mille feux dont elle brillait avaient pour miroir les eaux grossies du Tibre, qui commence à déborder depuis quelques jours.

»Ce matin, le saint père a tenu *cappella pontificia* à la chapelle Sixtine, c'est-à-dire qu'il y a assisté avec sa cour à une messe chantée par un cardinal. L'illumination d'hier se répétera encore aujourd'hui.

» LÉONCE ANNIBALDI. »

NOEL PÈRE ET FILS.

LÉGENDE DU MIDI.

(*Suite et fin.*)

Il n'est pas besoin de dire que le soin le plus pressant des habitants de la ferme de Roquemouche fut, le lendemain, de visiter la cheminée de la base au sommet, de rechercher autour de la chaumière quelque indice qui donnât l'explication du phénomène de la pluie d'or. Ils ne découvrirent aucune trace laissée par le passage du sortilége, car véritablement c'était du sortilége que cet événement. L'inutilité de ces perquisitions causa une grande contrariété à la maîtresse de la modeste ferme de Roquemouche. Cette masse d'or l'inquiétait beaucoup. D'où pouvait-elle provenir dans une contrée misérable, si misérable, qu'il n'y avait pas deux riches sur cent pauvres, et encore quels riches !

Quand elles ont dit : *C'est un argent tombé des nues*, certaines personnes peu scrupuleuses pensent avoir mis leur conscience en repos, et elles disposent ensuite sans trouble intérieur d'une fortune dont la source leur est inconnue. Elles se font comme un doux édredon avec des plumes d'oiseaux qui n'étaient pas à elles. Il y a des probités plus délicates. Pour celles-là, le hasard est un mot vide de sens. Nous placerons au nombre de ces susceptibilités d'élite la probité de Mme de Neyrolles, la fermière de la petite propriété de Roquemouche, mère de la jeune Chantereine. Cette fortune tombée de la cheminée lui fit peur. Vingt mille francs !

Chantereine était trop jeune pour combattre les scrupules de sa mère; mais Tony, le valet de ferme, passa par-dessus la barrière de tous les respects, pour dire à Mme de Neyrolles :

— Madame, pourquoi scellez-vous ainsi ces belles pièces d'or dans un vase, et cachez-vous ce vase au fond d'une armoire comme si c'était le diable qui les eût envoyées chez nous ?

A quoi Mme de Neyrolles répondit :

— Je n'admets pas tout à fait, mon ami, qu'elles viennent du diable, mais ignorant qui me les envoie, je ne me crois pas le droit d'en disposer.

— Voyons, pourquoi ne serait-ce pas Noël qui les a fait descendre par la cheminée, puisque c'est la nuit de Noël que cette giboulée d'or...

Mme de Neyrolles ayant souri, le bon valet de ferme se récria : Vous ne croyez donc pas à Noël, madame ?

— Si Chantereine, mon pauvre Tony, m'eût fait une semblable question, elle m'eût beaucoup embarrassée; de ta part, elle me permet de sourire de la candeur que tu as conservée de l'enfance.

— Mais enfin, madame, qui donc, dans ce pays où il n'y a : là que des gens un peu à l'aise, mais avares à tondre un œuf; là que de pauvres paysannes à la charge de la commune; qui donc, je vous le demande, aurait eu les moyens de vider un sac d'or par le tuyau d'une cheminée? Ceci prouve une fois de plus que Noël seul...

Mme de Neyrolles, interrompant de nouveau son crédule valet, lui dit :

— Tu veux absolument que ce soit Noël... je ne te contredirai plus sur ce point. Seulement, attendons l'arrivée de M. de Neyrolles pour déterminer l'emploi que nous ferons de cet argent. Jusque-là il dormira dans cette armoire.

Un signe d'assentiment indiqua chez Tony qu'il approuvait ce dernier parti, bien plus rassurant à son point de vue que celui auquel avait semblé s'arrêter Mme de Neyrolles, et qui consistait à mettre le maire et le percepteur dans la confidence de l'événement. Les autorités de cette époque encore mal assise n'inspiraient pas une confiance excessive à Tony. D'ailleurs son opinion était celle de ses maîtres. Ses maîtres revenaient à peine de l'émigration. A peine, disons-nous, puisque le marquis de Neyrolles n'avait pas encore quitté Dublin où il avait émigré en 92 et où, pour vivre, il enseignait la langue française. Certaines formalités ne lui avaient pas permis de rentrer en France avec sa femme et sa fille. Mais ces obstacles venaient de disparaître. On l'attendait d heure en heure à la ferme de Roquemouche.

Maintenant il est temps de tirer de l'obscurité le lecteur de cette légende, qui s'est sans doute déjà demandé comment une paysanne, une simple fermière, s'appelait Mme de Neyrolles, ou bien comment un M. de Neyrolles, cultivateur ou fermier avant la révolution, avait émigré, s'appelait M. de Neyrolles, était marquis et habitait aujourd'hui une chaumière perdue au fond d'une vallée.

Les révolutions expliquent tout et autres choses.

En 89, sous Louis XVI, M. de Neyrolles occupait de par le droit de ses aïeux le château de Roquemouche dont nous avons jeté l'esquisse au début de ce récit légendaire; et son fermier Marc Noël, notez bien ceci, habitait la ferme où se place la fantastique scène des louis d'or. La révolution survient : fils d'un ancien intendant de la province, royaliste autant qu'on peut l'être et qu'on doit l'être quand on tient tout de la royauté, titres, dignités, richesses, M. de Neyrolles est forcé d'émigrer avec sa jeune femme, et cela trois mois seulement après son mariage. Que fait alors Marc Noël? Marc Noël, révolutionnaire ardent, patriote à tous crins, chef du club de Roquemouche, s'adjuge le château de ses anciens maîtres, et du haut de sa générosité il offre à la commune, qui l'accepte, la ferme et quelques pâturages des alentours, escroquerie pastorale assez généralement pratiquée à cette époque, surtout dans le Midi, pays d'imagination.

Mais la grande révolution a épuisé son énergie; le volcan ne vomit plus que des cendres; ces cendres mêmes s'éclaircissent; un jour pur va briller.

L'honnête Marc Noël, homme prudent, qui avait tenu à jouir de la possession du vieux château de Roquemouche avec une sécurité à l'abri de toutes les éventualités, avait eu la finesse de se faire ratifier son propre don par la commune, moitié à titre de reconnaissance nationale pour de prétendus services rendus à la patrie, moitié comme acquéreur à prix d'argent.

— Mais quel argent! Huit ou dix mille francs quand le château en valait hardiment deux cent mille. Quoi qu'il en soit, il était devenu, par cette combinaison, le légitime possesseur de Roquemouche, ou du moins possesseur légalement inexpugnable.

Ceci parut d'autant plus vrai, que lorsque Mme de Neyrolles, par une attraction sympathique, alla, au retour de l'émigration, se fixer dans la vallée, elle ne se crut pas le droit d'élever de réclamations contre la spoliation de Marc Noël. Elle racheta même de la commune la petite ferme bâtie en regard du château, et qui avait appartenu aussi bien que le château à la famille de son mari.

Rien ne troublait donc Marc Noël dans sa possession; rien, si n'est lui-même. Sombre, reclus, sauvage, il ne communiquait guère qu'avec son jeune fils Alexandre, enfant qu'il n'avait voulu envoyer ni au collége d'Avignon ni à celui d'Aix. Il sera riche, et cela suffit, disait-il souvent à son frère Joseph Noël, qu'il avait chargé d'être le précepteur du petit. Ce frère de Marc Noël avait été destiné à l'Eglise; la révolution avait brisé sa carrière; il occupait son temps à enseigner un peu de latin et de grec à son neveu, qu'il aimait bien. Si, de son côté, Marc Noël aimait beaucoup moins l'enfant, c'est qu'il devenait souvent redoutable par des questions comme celles-ci: «— Papa, est-ce que ce château nous a toujours appartenu? — Pourquoi s'appelle-t-il Roquemouche et pas Noël comme nous? — Vous êtes donc noble, que vous avez un château?»

Par ces quelques mots, qui disent sa situation morale, on voit que Marc Noël, en passant de la ferme au château, n'avait pas marché sur le bonheur. Ah! il s'en faut de beaucoup! On ne supposerait jamais de quelle espèce de châtiment était frappé ce malheureux. Depuis dix ou douze ans qu'il occupait le château de Roquemouche, il lui avait été impossible de s'y rendre trois fois de suite, lorsqu'il lui arrivait d'en sortir, sans aller à la ferme au lieu de retourner au château. Par exemple, s'il était allé au bourg voisin; si la visite faite, il se remettait en route dans le but de rentrer chez lui; bientôt préoccupé, distrait, perdant la direction qu'il aurait dû suivre, quand il levait le bras pour sonner à la grille du château, c'est le loquet de la ferme qui venait se placer sous sa main. Cette perpétuelle erreur, cette agaçante ironie le rongeait d'amertume et d'ennui. Le paysan revenait sans cesse sur l'eau. Il était pour lui-même cette clef de Barbe-Bleue où le sang reparaissait toujours.

Un jour qu'il avait été surpris par cette hallucination, Tony, qui l'avait aperçu, s'écria: «— Ah! pour le coup, ce n'est pas lui qui nous a régalés de tant de pièces de vingt-quatre francs la nuit de Noël. Le diable n'a pas de ces bons mouvements-là.»

Nous avons dit que Marc Noël n'aimait pas son fils; son antipathie pour lui s'accrut encore. Voici à quelle occasion. Dans ces rares promenades misanthropiques hors du château, il entendit une fois son fils causer sous une charmille avec la petite Chantereine. La fille de Mme de Neyrolles disait à Alexandre: «—Toi, vois tu, tu n'es que le fils d'un paysan de mon père, et moi je suis la fille du maître de ce beau château que tu habites. Mais oui, c'était à nous, ces beaux arbres, ces grands bassins, ces belles statues.» Marc Noël ne voulut pas en entendre davantage; le soir même il défendait à son fils de franchir jamais les limites du parc.

Mais M. de Neyrolles est enfin revenu. Rien de plus pressé pour sa famille que de lui raconter le miracle des pièces d'or et de lui en montrer les preuves convaincantes. Quel était son avis là-dessus? Son avis fut d'attendre l'année suivante pour savoir ce qui arriverait encore. On attendit. Noël revint. Il revient toujours. Mais minuit sonne, une heure, deux heures, trois heures, rien ne parait. On va au lit. Vers quatre heures, quand le sommeil abaissait toutes les paupières, un bruit éclate: chacun écoute: c'est la pluie d'or qui tombe et qui tombe non pas comme la précédente année, mais avec quatre fois plus de rapidité. Surprise, bouleversement, stupéfaction. Le matin on compte quatre-vingt mille francs, lesquels joints aux vingt mille francs déjà recueillis, représentaient, chiffre rond, cent mille francs. Cent mille francs!

Cette fois l'avis du marquis de Neyrolles fut qu'il fallait tout simplement guetter celui qui se livrait à cette incroyable folie. C'était un an à attendre.

Pendant cette année, Marc Noël vit un jour son fils entrer dans son cabinet, et s'asseoir près de lui avec beaucoup d'émotion. Il l'interrogea, et Alexandre lui révéla ce qui s'était passé à la ferme pendant la veillée de Noël. «Je ne m'arrête pas à de pareils contes bleus, s'écria Marc Noël, mais vous venez de me prouver que vous avez encore, malgré ma défense, parlé à la fille de M. de Neyrolles. J'aviserai. J'ai un moyen, dit-il encore, pour que ces rencontres ne se renouvellent plus.» En lui-même Marc Noël se dit bien autre chose.

Quelques semaines après cette scène de famille, Marc Noël faisait partir son frère et le jeune Alexandre Noël pour la Guyane avec une pacotille. Bien vifs furent les regrets de l'enfant du château et ceux de la charmante Chantereine qui touchait alors à sa huitième année. Désormais ce ne serait plus pour elle qu'on songerait au Noël naïf et doré des années antérieures. Ce serait tout au plus pour le nouvel enfant, pour le fils qui était né à M. de Neyrolles depuis son retour de l'émigration.

Ainsi qu'il se l'était promis, lui et les siens se postèrent l'année suivante à l'extérieur de la chaumière, à des endroits cachés, et Noel venu, ils épièrent le retour du sorcier. Inutile embuscade. Ils ne virent rien. Au petit jour, tout transis, tout désappointés, tout déçus, ils rentrèrent dans la ferme. Le croirait on? C'est à ce moment que l'esclandre attardé se produisit. Vite! on court, on se précipite à la pièce traditionnelle; et qu'est-ce que l'on voit? On voit rouler avec des éboulements de plâtre et des ouragans de suie par la cheminée le squelette grotesque et hideux d'une tête d'âne. Voilà ce qu'avait valu une indiscrète curiosité.

Pendant six ans entiers on n'entendit plus aucun bruit particulier dans la ferme à pareille époque. La cheminée resta muette. Six Noëls ne laissèrent aucune trace. Mais la septième année, quand on n'espérait plus, on fut brusquement secoué par le fracas d'une chute étourdissante. Pour cette fois personne n'osa bouger. On resta même deux jours pleins sans oser pénétrer dans la chambre ensorcelée. Le quatrième on se risqua. Le plancher était tout jaune d'une croûte éblouissante de pièces d'or. C'était comme une écaille. On compta cent mille francs. Ajoutez-les aux cent mille francs déjà venus par le même chemin, total deux cent mille francs.

Chantereine avait alors quinze ans, et elle était fraîche et gentille comme un bouquet des champs cueilli entre la rosée et le lever du soleil. Le second enfant de M. de Neyrolles flottait entre sept et huit ans, ce qui forçait de supposer avec raison qu'il n'y aurait plus à l'avenir de Noël possible à la ferme de Roquemouche.

Si le travail y avait amené l'aisance, la fortune n'avait rien fait d'un autre côté pour le château. Toujours triste, toujours éteint. Il ne se révélait que lorsque le vent soufflait bien fort; alors des tuiles s'envolaient et la girouette grinçait son chant mélancolique aux corbeaux. Vaguement on savait que Marc Noël était souffrant, malade, très-malade; puis on sut qu'il était plus malade encore; enfin on apprit qu'il était mort. Cette mort provoqua bien des réflexions. Il y en avait une qui revenait sans cesse à l'esprit de M. de Neyrolles depuis que les deux cent mille francs s'étaient abattus en pluie et grêle d'or chez lui. Ce chiffre, disait-il, représente juste la valeur du château que ce malheureux m'a volé. Mme de Neyrolles sourit à ce rapprochement quand il le lui soumit afin qu'elle donnât son opinion. «S'il avait voulu nous rendre le prix du château, dit-elle, il serait venu droit à nous et n'aurait pas employé ce moyen des *Mille et une Nuits*.» M. de Neyrolles ne convenait pas qu'il aurait dû en être tout à fait ainsi.

On touchait à la fin de décembre. Noël arrive encore au milieu des populations si pieuses du Midi. Voilà la grande veillée; les claires lampes de cuivre; les prières joyeuses; la nappe blanche couverte de friandises. La ferme de Roquemouche n'est pas la dernière à célébrer la splendide nuit. Mais personne, il n'est pas besoin de le dire, n'y pense plus au soulier miraculeux. Le fils avait douze ans, Chantereine dix-sept. Noël s'adresse à de plus jeunes.

Après avoir mangé, après avoir bu, après avoir chanté les rois mages, l'étoile, la crèche, la famille, sur le point d'aller continuer en rêve le voyage en Orient, entend sonner minuit. A l'instant, même commotion bruyante dans la ferme; on frappe ici, on frappe là, on appelle, on frappe encore; le père, la mère, les enfants et Tony se regardent. D'un mouvement général, on se rend à la salle de la cheminée. Silence complet: la cheminée est noire et tranquille comme le reste de la pièce. La magie n'est plus là. Où est-elle? D'où vient-elle? C'est du dehors. On a frappé à la porte, tout simplement à la porte. On l'ouvre, non sans quelque appréhension. Et que voit-on? Un homme: — «Qui êtes-vous? lui demande M. de Neyrolles. — Noël fils, répondit-il. — Noël fils! — Oui, et je viens vous demander la main de votre fille.»

C'était bien le fils de Marc Noël. Son père lui avait sans doute écrit qu'avant de mourir il avait rendu aux Neyrolles la valeur du château de Roquemouche. Mais, lui, allant au delà, accourait du fond de la Guyane leur rendre réellement le château. En épousant Chantereine, il y replaçait véritablement et comme aux anciens jours les aïeux et la famille de sa jeune femme. Et cela eut lieu. Noël fils effaça les torts de Noël père.

C'est ainsi que Roquemouche fit retour aux Neyrolles, qui le possèdent encore. Telle est la légende du vieux château de Roquemouche.

LÉON GOZLAN.

Nous invitons nos souscripteurs dont les abonnements expirent les 1er et 15 janvier, à nous faire parvenir leur demande de renouvellement sans délai; ils sont priés d'y joindre l'une des bandes de leurs derniers numéros.

Nous rappelons à nos abonnés que les communications ou les réclamations qui ne nous seraient pas adressées franches de port seront considérées comme non avenues, toute lettre non affranchie étant strictement refusée dans nos bureaux.

Ils recevront, sans frais, l'*Almanach du Monde illustré*, en nous en adressant la demande par lettres affranchies renfermant trois timbres-poste de 20 centimes.

Le 3e volume du *Monde illustré* (2e semestre de 1858) est en vente. Prix: broché, 9 fr.; élégamment relié avec dorures et gaufrages, 14 fr.

Réceptions du 1er janvier 1859 dans la salle du Trône.

Les réceptions officielles du 1er janvier ont eu lieu, cette année, au palais des Tuileries, avec leur pompe et leur cérémonial habituels.

Les somptueux équipages qui, dès dix heures du matin, arrivaient dans la cour d'honneur des Tuileries, avaient attiré une foule nombreuse et sympathique dans les environs du palais.

Vers onze heures et demie, ces équipages, dont beaucoup à riches livrées, arrivaient de tous les quartiers, en nombre inaccoutumé, et, grâce à une intelligente et active direction, déployaient dans la cour leurs longues haies avec un ordre parfait.

Leurs Majestés impériales s'étaient rendues, vers midi, dans la chapelle des Tuileries pour y entendre la messe, après avoir reçu les hommages de Leurs Altesses, les princes de la famille impériale et des autres princes et princesses ayant rang à la cour, ainsi que ceux des grands officiers de la couronne, des hauts dignitaires des maisons impériales, des cardinaux, des ministres, des maréchaux, des amiraux, du grand chancelier de la Légion d'honneur et du gouverneur des Invalides.

Après la cérémonie religieuse, l'impératrice est rentrée dans ses appartements; à une heure, S. M. l'empereur a reçu, dans la salle du Trône, les félicitations du corps diplomatique, dont le nonce apostolique lui a adressé l'expression respectueuse; il est ensuite monté sur le trône et y a reçu, entouré des personnages distingués dont il avait déjà agréé les vœux, les hommages des grands corps de l'Etat et des principales autorités religieuses, civiles et militaires du département de la Seine et de la ville de Versailles.

Ces présentations, dont l'ordre avait été scrupuleusement arrêté d'après les lois et les traditions du cérémonial de la cour, ont été successivement faites par le grand maître des cérémonies: les présidents et les membres du sénat, du corps législatif, du conseil d'Etat, le clergé de Paris et de Versailles, les représentants des cultes réformés et israélite, la magistrature, l'Institut, le corps enseignant, les membres des corps constitués, les fontionnaires supérieurs des diverses administrations, enfin les officiers de la garde nationale et des armées de terre et de mer.

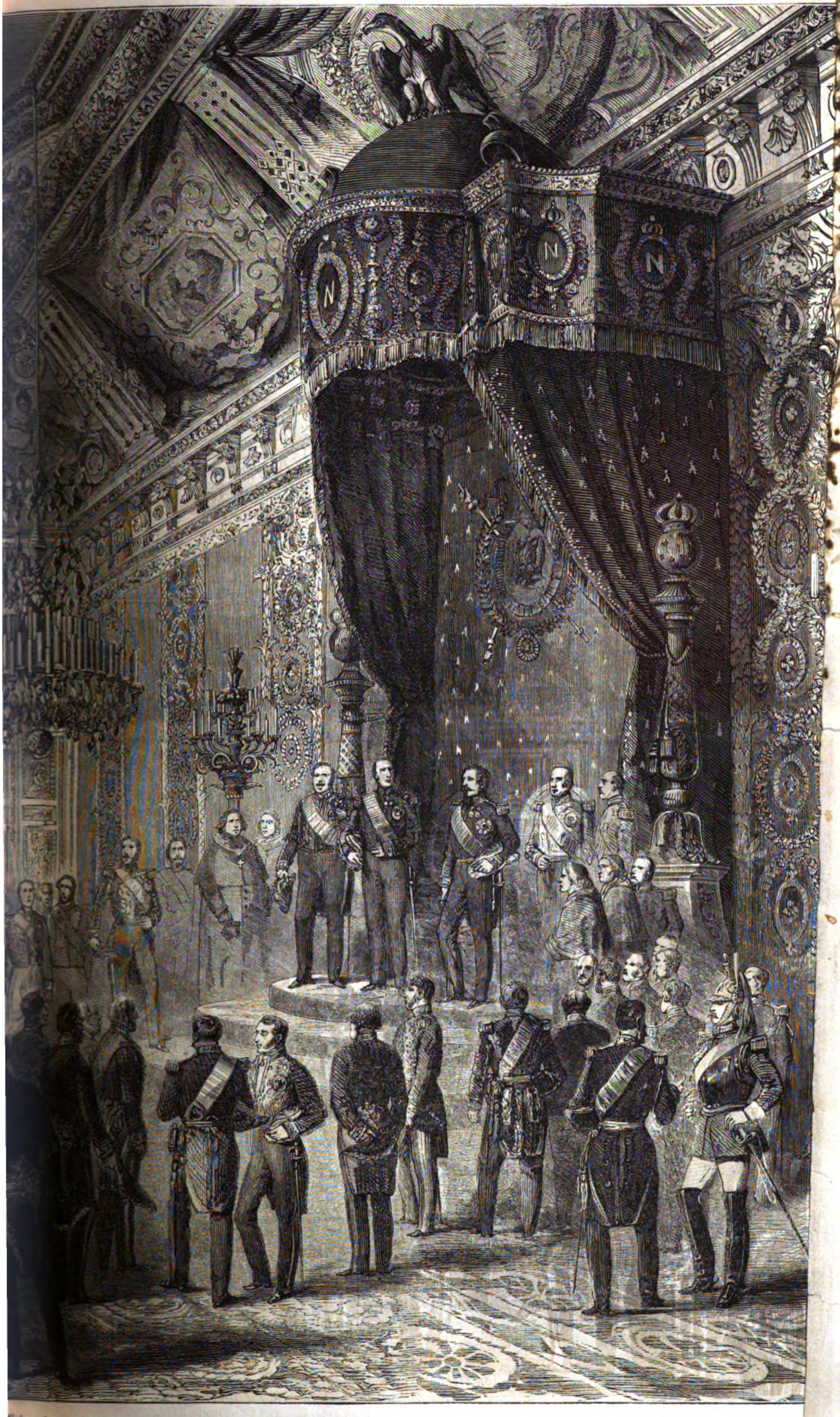
Jamais peut-être ces réceptions n'avaient été aussi nombreuses. Le temps magnifique, qui inaugurait dans la sérénité la nouvelle année, avait contribué lui-même à l'éclat de cette solennité, où s'étaient portés, avec un empressement qui a été remarqué avec une vive satisfaction, presque tous ceux qui pouvaient obtenir l'honneur de s'y associer.

L'éclat des uniformes, celui des décorations et la richesse des costumes s'harmoniaient admirablement avec les magnificences de cette belle et vaste salle des Maréchaux, aujourd'hui l'une des plus splendides du monde.

Le nombre des personnes qui ont figuré dans ces présentations a dépassé trois mille.

LÉO DE BERNARD.

Réceptions impériales du 1er janvier 1859 dans la salle du Trône, dessin de Thorigny et Janet, gravure de Linton.



Trône, dessin de Thorigny et Janet, gravure de Linton.

ue,
an.
de
de
ux,
'an-
. . . fai-
. . . ans,
. . . can-
Après
Romeo, huit
ner au thune
sent terrraie
grandes nins
poser mmte,
Plusiei que
brutisseroi la
sans en c par
enfin, j'
toire, u
mes œuv elle
ses: la caux
tants. mps
Dès quêtres
je copiaiume,
les partice de
ceaux qu son
Mon pime:
verley et aime
chœur de cin-
et ma ca
table partiliè-
relâche,
ajouté quds de
antérieur comi-
mes chorit par
nir le conitait.
tie des mi une
Nouveaute be-
La salleardi-
ris, le prielle-ci
celle du Cante.
tous les ra mais
dant des itua-
cault, et cqui a
M. de lst pas
mande qu d'un
au contrabien!
en fureur mmé
«— Vcnes et
— Oui, mmé
— Il fa ésiré.
arts, pour ccep-
— Je l' majo-
— M. d seule-
— Oui, ès au
— Mais
qu'on vous opé-
— Voustaient
pour me versé
n'en dispo
jours, elle com-
— Mais
Tout le mat: ici
de recetteici un
— Je neds de
but que dent de
— Il n' mon-
D'ailleurs, d'ex-
avez donc cheter
— Oui, ii sera
— A... se sou-
dre dans cent de
— DeuxM. N..
cantate de périls
— Cettelans sa
elle ne petalors à
— Vousme qui
bien aise d cœur,
niste n'a pidame,
qu'elle soits vous
— C'estement;
'Académiels uni-
— C'est tus de-
il est proba
partition inamollir
tera pas. Se fille,
que j'ai prte qui,
j'ai corrigé veiller.
— Je va loigner
retire son aquitter
— Vous e toute
Rochefouca
d'ailleurs,

[1] La traduc

MÉMOIRES D'UN MUSICIEN [1].

(*Suite.*)

. . . .

Après ces deux représentations d'*Hamlet* et de *Romeo*, je n'eus pas de peine à m'abstenir de retourner au théâtre anglais; de nouvelles épreuves m'eussent terrassé; je les craignais comme on craint les grandes douleurs physiques; l'idée seule de m'y exposer me faisait frémir.

Plusieurs mois s'étaient passés dans l'espèce d'abrutissement dont j'ai seulement indiqué la nature sans en dévoiler toutes les causes, quand, me relevant enfin, j'osai entreprendre de donner, au Conservatoire, un grand concert composé exclusivement de mes œuvres. Pour y parvenir, il me fallait trois choses: la copie de ma musique, la salle et les exécutants.

Dès que mon parti fut pris, je me mis au travail et je copiai, en employant seize heures sur vingt-quatre, les parties séparées d'orchestre et de chœurs des morceaux que j'avais choisis.

Mon programme contenait les ouvertures de *Waverley* et des *Francs-Juges*, un air et un trio avec chœur des *Francs-Juges*, la *Scène héroïque grecque* et ma cantate *la Mort d'Orphée*, déclarée inexécutable par le jury de l'Institut. Tout en copiant sans relâche, j'avais, par un redoublement d'économie, ajouté quelques centaines de francs à des épargnes antérieures, au moyen desquelles je comptais payer mes choristes. Quant à l'orchestre, j'étais sûr d'obtenir le concours gratuit de celui de l'Odéon, d'une partie des musiciens de l'Opéra et de ceux du théâtre des Nouveautés.

La salle était donc, et il en est toujours ainsi à Paris, le principal obstacle. Pour avoir à ma disposition celle du Conservatoire, la seule vraiment bonne sous tous les rapports, il fallait l'autorisation du surintendant des beaux-arts, M. Sosthènes de la Rochefoucault, et de plus l'assentiment de Cherubini.

M. de la Rochefoucault accorda sans difficulté la demande que je lui avais adressée à ce sujet; Cherubini, au contraire, au simple énoncé de mon projet, entra en fureur.

« — Vous voulez donner un concert? me dit-il.

— Oui, monsieur.

— Il faut la permission du surintendant des beaux-arts, pour cela.

— Je l'ai obtenue.

— M. de la Rochefoucault y consent?

— Oui, monsieur.

— Mais je n'y consens pas, moi; et je m'oppose à ce qu'on vous prête la salle.

— Vous n'avez pourtant, monsieur, aucun motif pour me la faire refuser, puisque le Conservatoire n'en dispose pas en ce moment et que, pendant quinze jours, elle va être entièrement libre.

— Mais je ne veux pas que vous donniez ce concert. Tout le monde est à la campagne et vous ne ferez pas de recette.

— Je ne compte pas y gagner; ce concert n'a pour but que de me faire connaître.

— Il n'y a pas de nécessité qu'on vous connaisse! D'ailleurs, pour les frais, il faut de l'argent! Vous en avez donc?...

— Oui, monsieur.

— A... a... ah!... Et que voulez-vous faire entendre dans ce concert?

— Deux ouvertures, des fragments d'un opéra, ma cantate de *la Mort d'Orphée*...

— Cette cantate du concours? Elle est mauvaise; elle ne peut s'exécuter.

— Vous l'avez jugée telle, monsieur; mais je suis bien aise de la juger à mon tour... Si un mauvais pianiste n'a pu l'accompagner, cela ne me prouve point qu'elle soit inexécutable pour un bon orchestre.

— C'est une insulte, alors, que vous voulez faire à l'Académie?...

— C'est une simple expérience, monsieur. Si, comme il est probable, l'Académie a eu raison de déclarer ma partition inexécutable, il est clair que l'on ne l'exécutera pas. Si, au contraire, elle s'est trompée, on dira que j'ai profité de ses avis, et que depuis le concours j'ai corrigé l'ouvrage.

— Je vais écrire au surintendant pour qu'il vous retire son autorisation.

— Vous êtes bien bon, monsieur; mais M. de la Rochefoucault ne manquera pas à sa parole. Je vais, d'ailleurs, lui écrire aussi de mon côté, en lui renvoyant la reproduction exacte de la conversation que j'ai l'honneur d'avoir en ce moment avec vous. Il pourra ainsi apprécier vos raisons et les miennes. »

Je l'envoyai en effet, telle qu'on vient de la lire. J'ai su, plusieurs années après, par un des secrétaires du bureau des beaux-arts, que ma lettre dialoguée avait fort diverti le surintendant.

Aussi me répondit-il immédiatement, comme tout homme de bon sens devait le faire, et, en me donnant de nouveau son autorisation, ajouta-t-il ces mots dont je lui saurai toujours un gré infini: « Je vous engage à montrer cette lettre à M. Cherubini, qui a reçu à votre égard les *ordres* nécessaires. » Sans perdre une minute après la réception de la pièce officielle, je cours au Conservatoire, et la présentant au directeur: « Monsieur, veuillez lire ceci. » Cherubini prend le papier, le lit attentivement, le relit, de pâle qu'il était devient verdâtre, et me le rend sans dire un seul mot.

Ce fut le premier serpent à sonnettes qui lui arriva de ma main, pour répondre à la couleuvre qu'il m'avait fait avaler en me chassant de la bibliothèque, lors de notre première entrevue.

XIX

Le chef d'orchestre qui ne sait pas conduire. — Les choristes qui ne chantent pas.

Les artistes sur lesquels je comptais pour l'orchestre m'ayant formellement promis leur concours, les choristes étant engagés, la copie terminée et la salle arrachée à M. le directeur du Conservatoire, il ne me manquait donc plus que des chanteurs solistes et un chef d'orchestre. Bloc, qui était à la tête de celui de l'Odéon, voulut bien accepter la direction du concert dont je n'osais pas me charger moi-même; Duprez, à peine connu et récemment sorti des classes de Choron, consentit à chanter un air des *Francs-Juges*, et Alexis Dupont, quoique indisposé, reprit sous son patronage la *Mort d'Orphée* qu'il avait essayé déjà de faire entendre au jury de l'Institut. Je fus obligé, pour le soprano et la basse du trio des *Francs-Juges*, de me contenter de deux coryphées de l'Opéra qui n'avaient ni voix ni talent.

La répétition générale fut ce que sont toutes les études ainsi faites *par complaisance*; il manqua beaucoup de musiciens au commencement de la séance et un plus grand nombre disparurent avant la fin. On répéta pourtant à peu près bien les deux ouvertures, l'air et la cantate. L'introduction des *Francs-Juges* excita dans l'orchestre de chaleureux applaudissements, et un effet plus grand encore résulta du final de la cantate. Dans ce morceau, non exigé, mais indiqué par les paroles, j'avais, après la bacchanale, fait reproduire le thème de l'hymne d'Orphée à l'Amour par les instruments à vent, et le reste de l'orchestre l'accompagnait d'un bruissement vague, comme celui des *eaux de l'Hèbre roulant la tête pâle* du poëte, pendant qu'une mourante voix élevait à longs intervalles ce cri douloureux *répété par les rives du fleuve*: Eurydice! Eurydice! ô malheureuse Eurydice!!...

Je m'étais souvenu de ces beaux vers des Géorgiques:

> Tum quoque, marmoreâ caput a cervice revulsum
> Gurgite, etc.....

Ce tableau musical, plein d'une tristesse étrange, mais dont l'intention poétique échappait néanmoins nécessairement aux trois quarts et demi des auditeurs, peu lettrés en général, fit naître le frisson dans tout l'orchestre et souleva une tempête de bravos. J'ai regret maintenant d'avoir détruit la partition de cette cantate, les dernières pages auraient dû m'engager à la conserver. A l'exception de la bacchanale [1], que l'orchestre rendit avec une fureur admirable, le reste n'alla pas aussi bien. A. Dupont était enroué et ne pouvait qu'à grand'peine se servir des notes hautes de sa voix; il le fut même tellement que, dans la soirée, il me prévint de ne pas compter sur lui pour le lendemain. Je fus ainsi, à mon violent dépit, privé de la satisfaction de mettre sur le programme du concert: *La mort d'Orphée, scène lyrique déclarée inexécutable par l'académie des beaux-arts de l'Institut, et exécutée le *** mai* 1828. Cherubini ne manqua pas, sans doute, de dire que l'orchestre n'avait pas pu s'en tirer, n'admettant point pour vraie la raison qui m'avait fait la retirer du programme.

Je remarquai, à l'occasion de cette malheureuse cantate, combien les chefs d'orchestre qui ne conduisent pas ordinairement le grand opéra sont inhabiles à se prêter aux allures capricieuses du récitatif. Bloc était dans ce cas; on ne jouait à l'Odéon que des opéras mêlés de dialogue. Or, quand vint, après le premier air d'Orphée, un récitatif entremêlé de dessins d'orchestre concertants, il ne put jamais venir à bout d'assurer certaines entrées instrumentales. Ce qui fit dire à un amateur en perruque présent à la répétition: « Ah! parlez-moi des anciennes cantates italiennes! c'est de la musique qui n'embarrasse pas les chefs d'orchestre; elle va toute seule. — Oui, répliquai-je, comme les vieux ânes qui trouvent tout seuls le chemin de leur moulin! »

C'est ainsi que je commençais à me faire des amis.

Quoi qu'il en soit, la cantate ayant été remplacée par le *Resurrexit* de la messe que les choristes et l'orchestre connaissaient, le concert eut lieu. Les deux ouvertures et le *Resurrexit* furent généralement approuvés et applaudis; l'air que Duprez, avec sa voix alors faible et douce, fit bien valoir, eut le même bonheur: — c'était une invocation au sommeil. Mais le trio avec chœur, pitoyablement chanté, le fut en outre sans chœur; les choristes, ayant manqué leur entrée, se turent prudemment jusqu'à la fin. La scène grecque, dont le style exigeait de grandes masses vocales, laissa le public assez froid. Elle n'a jamais été exécutée depuis lors et j'ai fini par la détruire.

En somme pourtant, ce concert me fut d'une utilité réelle: d'abord en me faisant connaître des artistes et du public; ce qui, malgré l'avis de Chérubini, commençait à devenir nécessaire; puis en me mettant aux prises avec les nombreuses difficultés que présente la carrière du compositeur, quand il veut organiser lui-même l'exécution de ses œuvres. Je vis par cette épreuve combien il me restait à faire pour les surmonter entièrement. Inutile d'ajouter que la recette fut à peine suffisante pour payer l'éclairage, les affiches, le *droit des pauvres*, et mes impayables choristes qui avaient su *se taire* si bien.

HECTOR BERLIOZ.

[1] La traduction et la reproduction sont interdites.

[1] C'est précisément dans ce morceau que le pianiste de l'Institut était demeuré accroché.

Le monde religieux.

II

Fugit irreparabile tempus. Toujours l'homme a suivi d'un œil mélancolique la fuite des années qui s'en vont emportant avec elles, comme un décor usé et terni, ses félicités les plus vives, ses douleurs les plus poignantes, et quelquefois même ses souvenirs les plus caressés. On se plaint sans cesse de la lenteur des heures, de ce vide que creuse de plus en plus notre activité inquiète, et cependant on voudrait ressaisir dans l'ivresse même de l'espérance réalisée un passé sans couleur et les lourds ennuis disparus avec nos illusions. C'est que le temps emporte toujours et apporte si peu! Être inexpliqué, génie voilé de mystères et qui en dévoile tant, on l'attend, quoiqu'il soit toujours là. On le maudit, on le pleure, on lui demande tout, mais on dédaigne ce qu'il donne et on poursuit ce qu'il refuse!

Laissons cette vaine ombre, ce simulacre trompeur de l'éternelle durée! Est ce que la jeunesse se mesure au cadran? Est-ce que l'amour vrai, quelle que soit sa source, ne doit pas absorber cette sensation mécanique éveillée par les oscillations du balancier? Il faut vivre de ce qui fait la vie du cœur et de la pensée, sans se préoccuper du nombre des années et du cercle des saisons. L'homme n'est pas un écureuil condamné à tourner sans but dans la cage du zodiaque. — 1858 a fui; ce n'était qu'un chiffre. — Vivez, mes amis, sans vous tourmenter des échéances du 31 décembre. Il n'en est qu'une de sérieuse: — Bonne immortalité à tous.

Cette date évanouie n'aura brillé par aucun grand événement religieux.

Insignifiante et pâle, l'année a décru à l'horizon du temps, comme meurt toute personne honnête, sans laisser un gros héritage, avec les honneurs d'un modeste convoi! Nous avons vécu; chacun a consommé sa quote-part d'oxygène et d'idées courantes, dans un milieu paisible et par un temps sec. Voilà tout. Pourquoi se plaindre? Nous avons eu le pain quotidien à un prix raisonnable et une comète pour nos menus plaisirs.

La Providence ne s'est pas engagée à se manifester ici-bas par des coups de théâtre renouvelés chaque matin. Il y a de la monotonie et surtout de la lassitude dans une consommation trop fréquente d'émotions fortes.

D'ailleurs l'Eglise (puisqu'il ne s'agit ici que d'événements religieux), à l'exemple de son divin Fondateur, refuse des signes à ceux qui lui en demandent pour se convaincre. Elle tient le temps dans son immortalité, et c'est pourquoi nous ne la voyons jamais haletante et pressée de franchir les obstacles et de désarmer les haines.

Aux époques de calme comme celle-ci, en attendant que le vent se déchaîne, elle orne et rebâtit ses temples, restaure la tradition de l'art chrétien, modifie sagement ou raffermit sa discipline, et travaille surtout au rétablissement de l'unité liturgique.

Mgr l'évêque d'Angers, à l'exemple de tous ses confrères de la Bretagne et de plusieurs autres provinces, vient de rétablir dans son diocèse la liturgie romaine. Peu à peu, grâce à l'impulsion du saint-siége et au bon vouloir des évêques, on entendra partout les mêmes prières et les mêmes chants, il n'y aura qu'un cérémonial, et les hymnes graves et pieuses des messes romaines remplaceront les odes de Santeuil qui resteront toujours comme un mouvement remarquable de l'unité française. Depuis longtemps déjà en dehors du bréviaire et du rituel, ce progrès se réalisait en détail. Au bonnet carré (pourquoi carré?) cette hideuse coiffure de borne-fontaine, on a partout substitué l'élégante barette des docteurs en théologie. Puisqu'on ne pouvait se singulariser qu'en enlaidissant et qu'en tout ce qui touche au culte extérieur, architecture, ornements, poésie sacrée, toute innovation n'a été qu'une déchéance à partir du moyen âge, on ne peut mieux faire que de revenir au moyen âge, à ses mitres basses, à ses ornements flottants, à ses calices en coupe, à son orfévrerie si riche et si feuillue ! Cette grande époque, si confuse en autres choses, a marqué d'une netteté ineffaçable le symbolisme chrétien. S'en éloigner, c'est courir à une barbarie moitié savante, moitié païenne !

Quoique stérile en faits éclatants, en surprises tragiques, l'année dont nous faisons l'oraison funèbre a cependant marqué, pour l'Avent, le début d'une ère religieuse nouvelle. L'empereur de la Chine, tout fils de la lune qu'il est, s'est dérangé de son éternel milieu comme un simple roi barbare et des plus constitutionnels, pour venir abjurer entre les mains des plénipotentiaires français et anglais son infaillibilité religieuse. Désormais, et aprè plusieurs siècles d'une persécution implacable et cauteleuse, nos missionnaires pourront évangéliser sans crainte de la cangue, des sectateurs de Boudha, et inquiéter dans leurs pagodes les dieux ventrus à plusieurs paires de mains Dieu a jugé que l'œuvre de ses envoyés n'a plus besoin de la consécration du sang. — Tu-Duc aussi, dont nous avons déjà parlé, se verra forcé de proclamer, sans trop savoir ce que c'est, le principe tout moderne et tout européen de la liberté de conscience. Le roi du Cambodge, qui penche au christianisme, devait, dit-on, faire une diversion salutaire à nos efforts : mais deux missionnaires français ont écrit que loin d'avoir une armée puissante, ce monarque en est réduit, par insuffisance de sa liste civile, à leur donner un plat de riz cuit à l'eau, en échange de souliers et de bas de laine.

Pendant la station de l'Avent, et, sans préjudice du talent et de l'autorité des prédicateurs appelés à occuper la chaire de Notre-Dame, ceux qui, conduits par le charme irrésistible de leurs souvenirs, sont allés chaque dimanche reprendre sous ces voûtes séculaires leur place accoutumée, se demandaient toujours : Pourquoi n'entendons-nous plus le père Lacordaire? Qu'est devenue cette grâce passionnée, cette foi ennoblie de toutes les hardiesses de l'esprit et de la parole? Où est cet enthousiasme qui, impatient des liens de la logique et rompant tout à coup le fil des déductions les plus sévères, éclatait sur la tête des auditeurs en gerbes lumineuses? — Le grand orateur a-t-il fini son œuvre? Non. — Il la continue sur un théâtre moins bruyant, mais tout aussi favorable à l'activité de son esprit et à l'ardeur de sa charité. Il instruit les enfants de ceux qu'il évangélisa pendant vingt ans. Vous le verrez tantôt à Sorèze, tantôt dans le magnifique collége d'Oullins, près de Lyon, tantôt à Bourges, dirigeant, consultant les humbles frères du tiers ordre enseignant qu'il a fondé, présidant des distributions de prix. Aussi étonnant, aussi fécond, aussi ingénieux dans les simples allocutions qu'il prononce sous le plafond enfumé d'une salle d'étude qu'il l'était lorsque, drapé dans le manteau noir de saint Dominique, il appelait au grand combat des idées la philosophie déjà découragée du dix-neuvième siècle.

Cette année a été marquée par un grave événement dans l'Église gréco-russe. Par suite de l'adoption du calendrier grégorien, elle a célébré, la même nuit que l'Église catholique, la naissance de l'Enfant-Dieu. C'est la première fois, depuis près de trois siècles, que ces deux grandes voix se sont unies dans l'hosannah de Bethléem.

Nous avons à signaler un autre événement pour ce culte, c'est la fondation d'une église de son rite sur le sol de l'Italie. On lira avec un intérêt sympathique l'extrait suivant de la lettre adressée par M. le général comte de Stackelberg, ministre de Russie près les cours de Sardaigne et de Parme, à M. le chevalier de Massena, maire de Nice, à l'occasion de la pose de la première pierre de ce monument religieux.

« Pour fêter cet heureux événement d'une manière digne et chrétienne, la communauté gréco-russe de Nice me charge de vous remettre la somme ci-jointe de cinq cents francs qui sera distribuée aux pauvres des paroisses catholiques de cette ville. »

Nous ne pouvons qu'applaudir à des sentiments religieux d'un caractère si élevé.

Autres faits :

Le clergé de Saint-Etienne-du-Mont a-t-il bien fait de troubler le sommeil de M. le maire de Nanterre et de ternir l'auréole philanthropique de M. Monthyon? Nous répondrions, si, avant d'entreprendre une chronique religieuse, nous n'avions eu soin de nous rogner bec et ongles de critique.

Trois jeunes filles ont reçu dans cette vénérable église des prix remportés au concours de vertu. N'est-ce pas trop tôt toucher sa récompense ici-bas! N'y a-t-il pas des vertus qui portent avec elle leur couronne? Passons.

Car il s'agit d'une pauvre femme qui n'entend disputer à personne la palme d'aucune vertu théologale. Elle est vieille, boiteuse, pauvre et ignorante, porteuse de pain de son métier, gagnant un franc par jour à courir de porte en porte, sous la pluie, sous la neige, par l'ardent soleil, dans un village de la banlieue. Nous l'avons vue, par un temps affreux, s'envelopper d'un vieux rideau déteint, avec ses boucles. Elle n'a pas d'autre manteau. Il lui arrive fréquemment, et sans qu'elle s'en vante, d'engager ses journées d'un mois pour n'avoir point à interrompre la distribution du pain chez quelque famille indigente chargée d'enfants et incapable de solder au terme voulu sa consommation mensuelle. Pendant ce temps, et en attendant un remboursement qui souvent n'arrive jamais, elle ne mange que le pain plus que rassis qu'on lui donne à son magasin en sus de son maigre appointement. Ce qui ne l'empêche pas de recommencer pour d'autres! — Je suis si bête ! dit-elle en faisant rire sa face charbonnée, je me laisse toujours gagner ! puis elle rougit d'avoir si peu d'esprit.

Elle ne comprendrait pas un prix de vertu. — En attendant, les riches du pays et son patron surtout sont pleins d'admiration pour elle!

Ce simple trait clôt, pour nous, l'histoire religieuse de 1858. Bon augure pour 1859 ! — *Amen.*

J. DOUCET.

COURRIER DU PALAIS.

Ils auront beau faire, tous les princes du roman et du théâtre, ils auront beau courir sus à la courtisane, paraphraser sur tous les tons et sur tous les modes leur nouveau cri d'*écrasons l'infâme*, toutes leurs inventions, qu'elles s'appellent les *Filles de marbre*, *Dalila* ou *Madame Marneffe*, n'auront jamais le cachet de vérité profonde, l'énergique moralité que porte en soi un drame judiciaire. Elles ont la vie dure, ces femmes-là, elles ont pénétré la société, qu'elles rongent jusqu'à la moelle; elles sont insolentes et elles se rient de toute morale qui n'a pas le Code pénal pour sanction. Sorties, pour la plupart, de la boue du ruisseau, il leur faut des voitures, des domestiques, des palais. Elles aiment à déchirer les dentelles, à salir le velours et la soie. Je ne sais plus quelle fille du siècle dernier s'amusait à s'essuyer les pieds sur le grand cordon d'un grand seigneur qui avait la lâcheté de la laisser faire. Une de celles dont l'équipage vous éclabousse tous les jours disait récemment qu'il ne lui restait qu'un plaisir à éprouver, c'était de plonger son bras dans un bain de rubis et de perles. Toutes ces insolences ne relèvent que du mépris qui s'attache à ces femmes et à leurs complaisants. Tant pis pour ceux qui jettent leur patrimoine, l'indépendance du présent, le pain de l'avenir, dans le *crible* de Phryné. Mais quand Phryné s'adresse à l'enfance, quand elle se permet de faire la pêche aux mineurs et de jeter l'hameçon dans des eaux prohibées, alors la justice intervient. Elle arrache Phryné à son boudoir, à son luxe, à ses élégances, et la fait rudement asseoir sur les bancs peu rembourrés de la police correctionnelle. Phryné affecte d'abord la hauteur et les grands airs; mais dans l'endroit où elle est, les impertinences n'ont pas cours, le magistrat le lui rappelle durement, et la voilà qui éclate en sanglots, qui fond en larmes : larmes non pas de repentir, mais de rage et d'impuissance.

Voilà ce que nous avons vu cette semaine. Ici, devant la 6e chambre, Phryné s'appelle Louise Favereau; mais elle s'intitule Estelle Bangya d'Illolva. La justice, qui est curieuse, lui demande où elle a cueilli ces beaux noms. Et la belle Estelle de répondre fièrement que ce sont ceux de son mari. La justice insiste et veut savoir à quelle époque, dans quel pays s'est fait le mariage et où se trouve M. Bangya d'Illolva. Questions indiscrètes; car tout ce que peut dire Mme d'Illolva, c'est qu'elle s'est mariée en Angleterre et que M. Bangya d'Illolva l'a quittée pour aller guerroyer en Turquie, où il a le grade de lieutenant-colonel. Quant à l'année de leur mariage, elle ne se la rappelle pas au juste. Tout cela déjà est médiocrement clair et sent à vingt lieues son monde interlope.

Le lieutenant-colonel, à ce qu'affirme la prévenue, lui faisait une pension de six mille francs par an. Six mille francs! à peine de quoi payer la poudre de riz! Or, Mme Bangya avait maison de ville, maison de campagne à Montmorency, une voiture, deux chevaux, quatre domestiques. Qui va nourrir tout cela? Mme Bangya se met en campagne, et dans un bal de bienfaisance, elle *rencontre* un jeune homme de dix-neuf ans, Arthur N..., dont le père passe pour avoir une soixantaine de mille livres de rente.

J'oubliais de vous dire que Mme Bangya a vingt-huit ans sonnés et de l'expérience. Elle mania son jeune homme comme un gant. Il l'avait prise pour une vraie grande dame; il aurait voulu parfumer les chemins où elle passait. « Je me suis, lui écrivait-il, ni comte, ni marquis, ni duc, ni prince, et je devrais savoir que tout homme doit se tenir à sa place... Accordez-moi la permission de vous rendre mes devoirs une fois par semaine... »

Bon jeune homme!

La grande dame daigna se laisser aimer. Puis, elle joua à son tour la comédie de l'amour. On a lu aux débats une lettre où elle disait à Arthur : « Le temps est à nous, le bon Dieu n'abandonnera pas deux êtres qui s'aiment autant que nous. » — Et, de la même plume, elle écrivait à une autre personne une lettre truffée de gaillardises à faire rougir un corps-de-garde. — A son tour, celui à qui elle était adressée, répondait à la dame : « Tu es une petite canaille; mais, malgré ça, je t'aime comme un idiot et, loin de toi, je m'embête à cinquante mille francs par tête. »

Quel était le gentilhomme qui traitait aussi familièrement l'ange d'Arthur?

Il s'appelle Mar... ; il tripote dans les bas-fonds de la Bourse ! — Ce Mar... avait à la fois quatre domiciles, sans compter celui de la prévenue; on peut par là se faire une idée du genre d'affaires qu'il traitait. Ce qu'il y a de déplorable, c'est que Mar... a une femme charmante et un enfant qu'il laissait dans le besoin pour vivre avec la fille Favereau. Il l'avoue hardiment à l'audience, et ajoute qu'il donnait à celle-ci énormément d'argent; mais, en disant cela, il se vante.

L'argent n'était pas dans la bourse de Mar..., mais dans celle du jeune Arthur ou plutôt dans une situation qu'il s'agissait d'escompter. Un jeune homme qui a soixante mille livres de rentes en perspective n'est pas en peine de trouver des usuriers. Estelle a envie d'un cachemire, de quelques robes, d'un bracelet. Eh bien! il se trouve à point un marchand de châles nommé Langlois, qui vend le cachemire pour 2,700 francs et des soieries pour 3,300 francs; puis un bijoutier nommé Bury, qui livre pour 4,560 francs le bracelet désiré. Les deux marchands reçoivent en payement des acceptations en blanc qu'on remplira au jour de la majorité : ce n'est pas autrement difficile.

Notez que le bracelet a été estimé 2,700 francs seulement et que l'ange l'a mis quelque temps après au mont-de-piété pour 1,500 francs.

Langlois non plus n'avait pas fait une mauvaise opération. Les acceptations qu'il avait fait signer portaient le chiffre de 8,000 francs, alors qu'il n'en avait versé que 6,000.

Comme ces deux gaillards là entendaient le commerce !

Cependant les fantaisies d'Estelle se succédaient : ici une livrée pour son cocher, ici une amazone, ici un cheval de selle. Mais les tailleurs et les marchands de chevaux se montrent récalcitrants : ils demandent de l'argent comptant. Qu'à cela ne tienne, on battra monnaie et Mar... tiendra le balancier. Il est homme d'expédients, Mar... Il propose au jeune Arthur d'acheter une forte partie de vin de Champagne — qui lui sera livrée à crédit — et qu'il revendra ensuite. L'idée sourit à Arthur qui accepte.

Le malheur — ou le bonheur voulut que le vent de tous ces tripotages arrivât jusqu'aux oreilles de M. N... Il vit à quelle glu son fils se trouvait pris, quels périls il courait non dans sa fortune seulement, mais dans sa moralité et dans son honneur. Une pensée vint alors à ce malheureux père, ce fut d'implorer la femme qui exerçait ce terrible pouvoir, de s'adresser à son cœur, de solliciter sa pitié : « Joignez-vous à nous, madame, lui écrivait-il, sauvez-le du déshonneur, nous vous devrons de la reconnaissance, ayez un bon mouvement; songez au désespoir d'une famille, c'est notre fils unique... je me jette à vos pieds, s'il le faut je vous demande grâce. »

Ah! bien, oui ! autant eût valu essayer d'amollir un marbre. M. N... fit plus : il alla chez cette fille, lui, le père de famille. Démarche imprudente qui, loin d'amortir les exigences, ne fit que les réveiller. A ce père qui la priait de se joindre à lui pour éloigner son fils, elle répondit que si on le forçait à la quitter il se tuerait. Sous peine de mort, il fallait que toute cette famille passât sous ses fourches caudines.

C'était le chantage au suicide.

M. N... répondit qu'il aimerait mieux voir son fils tué que déshonoré. Il prit alors le parti de le faire voyager. Il l'emmena en Suisse, en Allemagne, en Italie. Ce fut là surtout, pendant le cours du voyage, qu'il put constater toute l'étendue et tous les progrès du mal. Ces belles choses de la nature et de l'art, ces spectacles nouveaux et variés qui sont une distraction, quand ils ne sont pas un enchantement, glissaient sans le pénétrer sur ce jeune cœur abreuvé de tristesse et de dégoût. Lorsqu'Arthur quittait son père un instant, c'était pour aller retirer les lettres que son Estelle lui adressait d'étape en étape. Il y avait de l'amour dans ces lettres; — mais il y avait aussi des modèles de lettres de change accompagnés de feuilles de timbre, — et ce fut ainsi que le jeune homme termina dans les châlets de l'Oberland la négociation de vin de Champagne commencée à Paris.

Le jour même de son retour, Paul était couché aux pieds d'Estelle.

La famille désespérée s'adressa alors à la justice. Un compte sérieux fut demandé à la femme Bangya de ses relations avec le mineur Arthur. « — Arthur, répondit-elle. Ah! oui, un petit jeune homme dont j'ai eu pitié et à qui j'ai permis de m'offrir quelques parfumeries. »

On a fait l'addition des parfumeries. Elle se solde par 12,000 fr. d'argent et 24,000 fr. d'acceptations.

Démétrius Poliorcètes envoyait bien à Lamia, — une vieille joueuse de flûte de ses amies, — deux cent cinquante talents pour son savon!

Oui, mais Démétrius n'était pas mineur, et il faisait faire par les Athéniens les frais de ses libéralités; — ce dont ceux-ci se vengeaient en disant qu'il fallait que Lamia fût diantrement sale pour avoir besoin de tant de savon.

A l'audience, la fille Favreau essaie d'abord d'imposer à la justice par ses grands airs et son front superbe. Elle s'est composé une toilette d'une suprême élégance; mais ces dentelles ont déjà l'odeur de la prison, à ces bottines de satin il y a de la poussière de Saint-Lazare. Votre charme est rompu, madame, vous le sentez vous-même; je le vois à vos lèvres qui pâlissent, à vos dents qui se serrent, aux larmes qui roulent dans vos yeux...

Elle est condamnée à huit mois de prison et 1,000 fr. d'amende.

La même peine est prononcée contre Mar... Quant aux deux marchands, Langlois et Bury, le tribunal a pensé que, pour le premier, trois mois, et pour le second quinze jours de prison, seraient une leçon suffisante.

Montaubry dans *les Trois Nicolas*. (Page 31.)

Ce procès d'un si haut enseignement, — comme l'a dit avec toute son autorité M. le président Berthelin, — a été le dernier de l'année 1858. J'aperçois, sur le seuil de 1859, quelques jolis procillons : Celui du café *Riche* ou *Iche*, celui de la jambe de bois, celui du marron d'Inde, celui de l'*Herculanum* de l'Opéra, celui de M. Scribe et de son peintre, qui me demandent l'hospitalité. Ils sont les bienvenus; mais qu'ils me permettent de ne les présenter à nos lecteurs que samedi prochain.

PETIT-JEAN.

Danse arabe dans un harem à Alger.

La scène d'intérieur que reproduit notre gravure tend à s'effacer chaque jour. C'est encore l'intérieur d'un harem, tel qu'il existait dans Alger *la guerrière* avant la conquête; le harem du riche musulman, avec son nombreux essaim de femmes et d'esclaves enveloppées dans leurs feredjès ou dans leurs burnous, blondes jeunes filles venues des plages caucasiennes, filles cuivrées des deïras nomades, ou noires enfants des plaines brûlées de la Nigritie, usant les longues heures de leur existence oisive à contempler des bijoux ou de riches étoffes, à écouter les contes traditionnels, mâcher du bétel, respirer des parfums ou fumer, à travers l'eau de jasmin ou de rose, le tabac doré de leur narghilé, et parfois à contempler les poses et les pas gracieux des almées dansant au bruit des tambourins. C'est une de ces danses que reproduit notre gravure.

Ces harems deviennent déjà moins nombreux chaque jour, chaque jour adoucit la sévérité de leur règle, affaiblit la rigueur de leur isolement, modifie et transforme leurs usages.

Quelque fermée que soit la vie privée des musulmans, quel que soit le fanatisme qui veille à son seuil, il est un hôte nouveau, un hôte invisible, qui sans cesse le franchit; cet hôte est la civilisation. Empêchez donc la lumière de pénétrer dans les ténèbres; civilisation et lumière pénètrent donc chaque jour plus complétement dans l'ombre de cette vie mystérieuse, dont le daguerréotype nous révèle aujourd'hui un des plaisirs naguères encore si voilés.

MAC'VERNOLL.

L'Inde.

Il est des mots qui ont une irrésistible magie, l'Orient est un de ces mots-là.

Quelles idées riantes et splendides n'allume-t-il pas dans l'esprit? Ce n'est pas seulement le berceau de la lumière, c'est celui de tout ce qui s'est levé de grand et de resplendissant sur le monde; c'est de son ciel que nous viennent tous les rayons qui éclairent l'âme, l'esprit ou les yeux : les religions, la civilisation, le soleil!

Cet Orient prestigieux qui a vu s'écrouler tant d'empires, s'évanouir tant de sociétés, où la solitude étend ses déserts de sable là où s'agitèrent tant de peuples conquérants et dominèrent tant de cités puissantes, cet Orient se résumait encore naguère et se résume, même aujourd'hui, dans un mot : l'Inde. C'est ce mot et ses prestiges qu'a traduit dans notre gravure le crayon poétique de M. Pastelot.

L'Inde est bien encore pour nous ce qu'il nous la révèle, les pays des grandes dominations et des grands phénomènes, le pays des splendeurs et des mystères,

MOEURS ALGÉRIENNES. — Danse arabe dans un harem, d'après une photographie de M. Moullin. (Dessin de Gaildrau, gravure de Jahyer.)

INDE
H. LINTON

des monstruosités et des merveilles. C'est bien l'Inde des Vedas, des Upavedas et des Puranas qu'il nous montre dans les pompes de son culte, dont tant de pagodes colossales sont restés les mystérieux monuments. Ce sont bien ces cours asiatiques dont l'éclat est encore le type le plus élevé des magnificences souveraines, les grandes dominations des *Ramayana* et des *Mahabarata*, ces épopées gigantesques dont les chants comptent jusqu'à cent mille vers.

Voyez cette ville qui s'estompe dans les brumes de l'éloignement, c'est Delhi avec sa couronne de tours et de coupoles; l'auguste Indra Prast'ha avec ses gigantesques palais ; c est l'Inde monumentale.

Mais il ne nous montre pas seulement l'Inde historique, il nous montre encore l'Inde actuelle, et disons-le, son présent à tous égards digne de son passé; sa nature est restée au niveau de son histoire. Ses populations de castes avec ses brahmines et ses étrangleurs, ses fakirs charmeurs et ses bayadères, sont bien les filles et les héritiers de ses races antiques. C'est toujours cette féconde contrée dont les fastueuses cités sont entourées de jungles, de manguiers, de cocotiers et de sandals, parcourues par le tigre royal, la panthère noire et le monstrueux gavial; ce pays des rubis, des améthystes, des saphirs, ou, selon le vers un peu émancipé de Casimir Delavigne :

> ..... L'Océan amoureux
> Sur l'ambre et le corail roule ses flots heureux ;

ton pays, Ceylan, qui fait germer la perle dans les valves de tes mytiles! ton pays, ô Bundelkund, dont les diamants sont les plus lumineux du monde!

FULGENCE GIRARD.

THÉATRES

GYMNASE-DRAMATIQUE : *Cendrillon*, comédie en cinq actes, par M. Théodore Barrière. — GAITÉ : *Cartouche*, drame en cinq actes, par MM. d'Ennery et Ferdinand Dugué. — VARIÉTÉS : *As-tu vu la Comète, mon gars?* revue de l'année, par MM. Théodore Cogniard et Clairville. — PALAIS-ROYAL : *En avant, les Chinois!* revue de l'année, par MM. Labiche et Delacour. — FOLIES-DRAMATIQUES, DÉLASSEMENTS-COMIQUES, BEAUMARCHAIS, LUXEMBOURG : *Tout Paris y passera. Allez vous asseoir, Madame la Comète*, etc., etc., revues de l'année.

A défaut d'un collaborateur vivant, M. Théodore Barrière a pris un collaborateur mort. Il s'est adjoint le bon Perrault, qui, du moins, ne touchera pas de droits d'auteur. En choisissant le plus simple et le plus usé des sujets, l'auteur colère des *Parisiens* et des *Faux-Bonshommes* a voulu donner une preuve de la souplesse de son talent; il a heureusement agi. Il a rencontré, non pas ce succès qui ébranle les vitres du boulevard et passionne la foule, mais la réussite sympathique, élevée, littéraire même. *Cendrillon*, qui n'aura pas peut-être autant de représentions que ses devancières, restera comme la pièce la plus complète et la mieux agencée du répertoire de son auteur.

Voyons l'analyse. Une Mme Fontenay a deux filles : Blanche et Marie. Blanche est la préférée; à elle, comme dans le fabliau, sont réservées les caresses et les magnifiques robes; on lui choisit pour fiancé un beau jeune homme, un officier, un vicomte. Mais le hasard veut que ce vicomte, né intelligent et sensible, s'aperçoive immédiatement de l'inégalité qui préside à la répartition des tendresses maternelles de Mme Fontenay. Il se choque de cette injustice et se sent peu à peu attiré par l'isolement et la résignation de Marie. Sur ces entrefaites, la fortune de Mme Fontenay reçoit une rude atteinte par la fuite d'un banquier : la dot de Blanche s'en trouve réduite aux trois quarts; pour la compléter maintenant, il faudrait que Marie se décidât à épouser un rustre, un sien cousin, qui l'a plusieurs fois demandée en mariage. Mme Fontenay, aveuglée par sa préférence, n'hésite pas à proposer à Marie cet horrible marché; la pauvre enfant refuse, tout en larmes; elle préfère sacrifier sa vie au bonheur de sa sœur; elle ne se vendra pas, elle mourra; déjà ses préparatifs sont faits: elle a jeté un mantelet noir sur ses épaules et elle se dispose à sortir, malgré la nuit et l'heure avancée, lorsque le vicomte paraît. Le vicomte de Spare a pénétré le dessein de Marie, il saura l'empêcher; ce n'est plus Blanche qu'il aime, ce n'est plus l'enfant gâtée et joyeuse, c'est la Cendrillon inaperçue du château. Cette scène est décisive, et Mme Fontenay y assiste, cachée derrière un rideau. La lumière se fait à ses yeux épouvantés.

L'acte qui suit, le cinquième, est tout à l'honneur de Marie; c'est elle qui, dans une succession de scènes délicatement filées, ramène le vicomte vers sa sœur et recouvre la tendresse de sa mère. Quant à elle-même, elle dispose de sa main en faveur d'un jeune intendant, un Cendrillon mâle.

On a été généralement surpris, à la première représentation, de la sobriété de cette pièce, sobriété qui dégénère quelquefois en froideur et en lenteur. Trois actes suffisaient peut-être au développement d'une situation déjà affaiblie par la notoriété de son point de départ et traitée surtout sans la moindre intention de paradoxe. Mais on a été unanime à reconnaître le soin et le charme des détails. Cette harmonie, cette conscience sans cesse visible, étaient indispensables pour atténuer la vétusté de certains moyens dramatiques, tels que la fête de Mme Fontenay et la chute de cheval. Un caractère, celui du cousin Antoine, a été particulièrement l'objet des attentions de M. Théodore Barrière; la grossièreté et la vanité bourrue de ce propriétaire bourguignon, atteint soudainement par l'amour, ont été très-fidèlement et très âprement rendues; ce n'est plus le convenu du théâtre; c'est l'étudié, le fouillé du roman. Nous n'en pouvons pas dire autant de la mère, qui est l'indécision même. Les deux jeunes filles font un groupe gracieux.

A l'époque des prix-Faucher, *Cendrillon* n'aurait pas manqué de remporter la palme de la moralité; rien ne fait tache dans cette comédie, aucun méchant n'y attriste le regard. Le style est convenable; c'est tout ce que comportait le sujet. Pourtant M. Théodore Barrière devra surveiller sa poésie, qui est empruntée à des sources devenues banales; ce sont toujours *les grands chênes* et *les pauvres petites bruyères*. Nous ne nions pas que l'amour pour les fleurs des champs ne soit dans le sentiment humain, mais il a été profané sur les lèvres des héroïnes de théâtre, comme l'amour pour les croix d'or. Ces nuances, que nous ne dédaignons pas d'indiquer, constituent le goût littéraire.

Cendrillon est bien jouée, par Mlle Victoria d'abord, chargée du principal personnage, et ensuite par Mlle Delaporte, la sœur préférée. Ne souhaitons pas que ces deux charmantes jeunes filles deviennent trop tôt des comédiennes. — M. Geoffroy, que nous trouvons parfois monotone, a donné une excellente physionomie à Antoine Fontenay: costume, attitude, gestes, tout est vrai en lui. M. Dupuis est un peu commun, en vicomte de Spare.

Il y a des héros de mélodrame avec lesquels on n'en a jamais fini. De ce nombre est Cartouche. Nous ne dissimulons pas notre goût pour les pièces dites *à voleurs*, et le public nous paraît être aussi enfant que nous, car il fait beaucoup d'accueil en ce moment au nouvel ouvrage de MM. Dennery et Ferdinand Dugué. Le *Cartouche* de la Gaîté ressemble à tous les *Cartouche* connus, au *Cartouche* de Legrand d'abord, puis au *Cartouche* de MM. Armand Overnay et Théodore Nézel, représenté vers 1828 à l'Ambigu-Comique, un des premiers triomphes de M. Frédérick Lemaître. Il n'évite pas non plus la ressemblance avec les *Mandrin* et les *Poulailler* qui ont infesté les scènes du boulevard. Cela nous a surpris : nous nous attendions à une quasi-réhabilitation de Cartouche, ou tout au moins nous espérions le voir mêler à quelque grand secret d'État; notre attente a été déçue. En gens habiles, MM. Dennery et Dugué se sont gardés de faire un Cartouche de fantaisie; ils étaient trop certains d'obtenir un succès avec celui qui avait déjà servi et qui servira éternellement. L'invention exclue comme inutile et même comme dangereuse, ils se sont rabattus sur les décorations. A ce point de vue, leur pièce est fort intéressante.

Pour ceux de nos lecteurs, cependant, qui désireraient connaître la base de l'intrigue et les principales situations, nous leur apprendrons que ce drame n'est qu'une longue lutte, aux chances diverses, entre Cartouche et le comte d'Orbesson. Ce comte d'Orbesson avait nié d'une façon méprisante le *talent* de Cartouche; de là, la haine du bandit et ses efforts d'imagination. Il vide l'hôtel du comte et le fait inviter à un bal où se trouvent tous ses meubles déménagés. C'est l'acte le plus ingénieux; les autres se passent successivement dans la rue, au village et même sur les toits, — de véritables toits, au ras de la scène. Rien de curieux comme de voir Cartouche enjambant les tuiles, tournant les cheminées, escaladant les mansardes. A un autre moment, il grimpe à une corde et disparaît dans les frises. Ces exercices qui, en dépit de la probité profondément outragée, ne laissent pas de jeter une teinte sympathique sur Cartouche, sont interrompus par l'intervention finale et décisive de la police. Les auteurs l'installent dans sa prison, l'y aident à se repentir et ne l'abandonnent qu'au pied de la roue. Ainsi finit ce duel en partie liée d'un honnête gentilhomme, aujourd'hui sans nom, contre un filou qui tient une place énorme dans l'histoire de France et, surtout, dans l'histoire littéraire, — car, outre les pièces de théâtre qu'il a inspirées, on ne se rendra jamais compte de la vogue prodigieuse du poëme de Grandval : *Cartouche ou le Vice puni*, qui a été réimprimé à l'infini, pendant le dix-huitième siècle. L'édition illustrée de ce poëme est assez recherchée des bibliophiles.

Cartouche est donc un amusant spectacle; le directeur de la Gaîté a emprunté M. Dumaine à Gœthe pour en faire le héros de cette épopée de carrefour. M. Dumaine s'est prêté volontiers à cette transformation; il a été un Cartouche idéal après avoir été un Faust prosaïque; en résumé, il a été fort applaudi. M. Charles Pérey, qui reparaissait après être resté éloigné de la rampe pendant deux années environ, a eu de bons moments. Les autres rôles sont bien tenus, c'est tout ce qu'on en peut dire.

Place aux revues! — Les entendez-vous, comme elles agitent leurs tambours de basque et leurs marottes? L'atmosphère en est étourdie. Ce ne sont que fées, lutins, gnomes, canotiers, pierrots, étrangleurs, toute une population hybride et frappée de vertige, un carnaval dramatique! Si je consulte la distribution d'*As-tu vu la Comète, mon gars?* aux Variétés, je lis que M. Heuzey remplira les rôles d'un marsouin, de Cocodès et de Louis XI. N'y a-t-il pas de quoi être troublé par cette triple incarnation? On ne se rassure tout à fait qu'en riant, et heureusement on rit, dès les premières scènes, à la revue de MM. Théodore Cogniard et Clairville. Ils ont une verve incontestable dans la parade, une habileté et une bonne humeur contre lesquelles il est difficile de tenir longtemps. Ce sont des maîtres en fait de bruit, de couleur, de trappes, de jupes, de lanternes, de mannequins, d'imitations et même de couplets.

As-tu vu la comète, mon gars? n'a ni commencement ni fin; c'est une peinture sans cadre, une mêlée, d'où le classique compère et le non moins classique *exhibeur* ont été spirituellement exclus. Il n'est guère possible d'analyser ces choses-là; tout au plus si on peut en donner une idée. Le premier acte (il y en a trois) débute par un dialogue entre Voltaire et Mme de Pompadour, qui gagnerait à être abrégé; vient ensuite la translation d'un arbre du bois de Vincennes, qui porte sur son écorce cette inscription : « Léon aime Julie, » ornée de deux cœurs transpercés par la même flèche. Léon et Julie suivent cet arbre avec de vifs mouvements d'inquiétude, car il est question de le planter sous les fenêtres même du mari. Le décor change et se fait sous marin : voici des harengs, des phoques, des poissons de la Tamise, qui causent comme des personnes naturelles; l'ombre de Grassot arrive, tenant un pot à colle, dans la position du pot de myrte du *Chapeau de paille d'Italie*; cette ombre applique une affiche du célèbre punch sur un banc d'huîtres et sort en gesticulant. Un coup de sifflet — du machiniste, bien entendu, — et nous assistons à l'ouverture de la Chine, relevée d'une fête aux lanternes, très-jolie d'aspect et de mouvement. Voilà pour le premier acte.

Le second introduit le public dans le village des melons; il introduit aussi Mlle Boisgontier dans un fauteuil d'orchestre, à côté des spectateurs, ce qui est un hors d'œuvre d'un goût contestable. Mais cette impression est vite effacée par le tapage d'un champ de foire qui replace à temps la revue sur la scène. Là, on voit Mlle Alphonsine, sous le nom de Rareyta, dompter un faux cheval, et M. Christian soulever sur ses épaules un monstrueux canon... en caoutchouc. Ce tableau est très-divertissant et varié. Il faut citer encore la scène chez un barbier dilettante, qui habille ses garçons en toréadors et qui rase ses clients au son des castagnettes. Un hymne général à Bacchus et au vin de la comète de 1858 termine ce second acte avec non moins de brio que le premier.

Le troisième est tout entier consacré, comme c'est l'usage, à la parodie des pièces et des acteurs en vogue. Ce n'est pas la partie la moins goûtée de la revue des Variétés; M. Alexandre Michel en Faust, et M. Thierry en Méphistophélès, forcent la salle à se tordre sous le rire. Les chœurs d'*Œdipe* ont une mélancolie indicible. Le tout est couronné par les fureurs chorégraphiques de la Petra Camara, la véritable et seule Petra Camara, de retour à Paris, en compagnie de trois forcenés qui jouent du tambour de basque avec les pieds. C'est plus qu'il n'en faut pour assurer à *As-tu vu la comète, mon gars?* un de ces ces succès qui ne s'arrêtent plus, une fois lancés.

En avant les Chinois! c'est le titre de la revue du Palais-Royal, une revue lilliputienne, comme la bonbonnière pour laquelle elle a été faite. Mlle Schneider la soutient de son mieux, par le chant, par la danse, et même, le dirons-nous, par la savate. C'est égal, MM. Labiche et Delacour n'ont pas donné là tout ce qu'on attendait d'eux.

Parlerons nous des autres revues? Celle des Délassements-Comiques vaut le voyage, elle est intitulée : *Allez vous asseoir!* et l'on va s'y asseoir, si bien que le théâtre en devient trop petit tous les soirs. Le *Monde illustré* y joue son rôle, sous les traits d'une fort agréable personne.

Tout Paris y passera! disent de leur côté les Folies-

Dramatiques ; nous le leur souhaitons de tout notre cœur, et nous ferons un jour ou l'autre comme tout Paris. Nous pousserons même jusqu'au théâtre Beaumarchais, où l'esprit de M. Roger de Beauvoir gazouille comme un bel et infatigable oiseau bleu, dans *Madame la Comète*, autre revue, autre succès.

CHARLES MONSELET.

CHRONIQUE MUSICALE.

THÉATRE-LYRIQUE : Reprise de *Robin des bois*, opéra fantastique de Weber. — Le portrait et la biographie du ténor Montaubry. — Notre gravure représente la première scène des *Trois Nicolas*.

Il y a tantôt trente-huit ans que Robin, « le chasseur noir, » parcourt le monde lyrique, la carabine sur l'épaule et escorté de sa meute diabolique, enragée. Toute cette gent chasseresse hurle de formidables notes et fait redire de singulières dissonnances aux échos champêtres. L'écho, ce petit dieu babillard dont la science moderne a défloré le prestige en en faisant un phénomène d'acoustique, l'écho, qui n'avait eu pour maîtres à chanter que Thyrsis, Chloë et autres pastoureaux de l'ancien opéra-comique, a dû, j'imagine, s'effaroucher un peu des sauvages incantations de Robin et de son cor endiablé.

Mais ainsi l'a voulu un grand magicien qui avait nom Weber. Sa volonté fut faite, et son *Freyschütz*, grandiose et miraculeuse partition, ouvrit, on ne peut le nier, une route nouvelle à l'art.

Cette route, glorieuse pour quelques-uns, n'a pas laissé que d'être funeste pour le plus grand nombre des audacieux qui ont voulu s'y engager sans en connaître les ornières. Je ne connais guère que l'auteur de *Robert le Diable* qui ait su y faire bonne figure.

Freyschütz, que Weber écrivit à Dresde, fut représenté pour la première fois le 19 juin 1821 sur le théâtre de Berlin. A partir de ce jour, le nom de Weber fut écrit à côté de celui des maîtres les plus vénérés de l'art, et sa partition, dans laquelle les partisans de Spontini avaient voulu voir une insurrection contre l'auteur de la *Vestale* et d'*Olympie*, commença bientôt ce glorieux tour du monde, qu'elle a fait cent fois et qu'elle ne cesse d'accomplir.

Une de ses premières stations fut le théâtre de l'Odéon, où elle fut représentée sous le titre de *Robin des Bois* (un caprice de M. Castil-Blaze). Après trois cent vingt-sept représentations victorieuses, l'œuvre de Weber passa à l'Opéra-Comique et de là au théâtre allemand qui avait pris possession de la salle Favart.

Le 7 juin 1841, M. Emilien Pacini donna, sur le théâtre du Grand-Opéra, une traduction de *Freyschütz*. M. Berlioz avait été chargé de traduire, dans la langue du pays, c'est-à-dire en récitatifs, toutes les parties de la pièce où la musique faisait place au dialogue parlé.

En dernier lieu, le Théâtre-Lyrique s'est approprié *Robin des Bois*, et on se rappelle encore que c'est le rôle d'Annette de cette partition qui a valu à Mme Lauters ses premiers succès parisiens. Mme Meillet, qui la remplaçait dimanche dernier, ne nous l'a point fait oublier ; ce ne sont plus ces accents naïfs de la passion virginale, ce n'est plus cette timidité charmante, en lutte avec un violent amour, qui font de la figure d'Annette un véritable poëme de candeur et de grâce juvénile.

En un mot, Mme Meillet chante le rôle, mais ne rend pas le personnage.

M. Leter s'est déguisé en Richard, mais Richard, ce génie du mal, ce terrible messager d'enfer, ne nous est point apparu malgré les constants efforts de M. Leter. Cet artiste n'a point, en effet, une voix d'un timbre convenable pour chanter un pareil rôle ; sa manière de dire a même quelque chose de pacifique peu en harmonie avec le caractère fougueux de Richard.

Mais Weber est toujours là avec son orchestre déchaîné ; Weber est là, et partout où rayonne ce nom magique, nous nous sentons pris de respect et d'éblouissement.

— Vous plait-il, après avoir été applaudir le ténor Montaubry, de jeter un rapide coup d'œil sur sa vie d'artiste, féconde en agitations, en surprises, en déceptions, et finalement couronnée par un succès tapageur.

Félix Montaubry (frère du chef d'orchestre du Vaudeville) est né à Niort, le 15 novembre 1828. Son père lui inculqua de bonne heure les principes de la musique, et « à six ans, a dit un de ses biographes, il faisait déjà sa partie de flageolet dans les bals et les concerts, dont son père avait la direction. » Plus tard, il apprit le violon, puis il le quitta pour étudier le violoncelle.

Là n'était point encore sa destinée. Il bouda le violon et le violoncelle et entra dans la classe de chant de M. Panseron. Là, il fit de rapides progrès et remporta un premier prix qui lui valut d'être engagé de suite par le directeur de l'Opéra-Comique. C'était en 1846 ; les succès de Roger tinrent longtemps en échec le timide débutant, qui, désespéré de se faire jour à Paris, partit bientôt pour la Nouvelle-Orléans. C'est là que, pour la première fois, il assista à l'orage flatteur des bravos et qu'il entendit deux mille voix le rappeler pour le proclamer grand entre tous les ténors.

En 1848, nous retrouvons Montaubry à Lille ; en 1849, à Bruxelles ; quelques années après à la Haye ; puis à Strabourg ; puis à Bordeaux ; puis à Marseille ; et en dernier lieu à Bruxelles, où M. Roqueplan est allé le chercher en lui offrant de signer un engagement de 200,000 fr. pour cinq ans.

Nous donnons aujourd'hui le portrait de M. Montaubry dans le costume des gardes du corps de la reine Marie Antoinette. C'est celui qu'il porte au premier acte des *Trois Nicolas*. Nous donnons aussi le panorama animé que présente le même premier acte de cette même pièce, au moment du lever du rideau. La scène se passe à Lonchamps, en 1787, date surabondamment écrite d'ailleurs par l'exhibition risible des modes de l'époque qui semblent dessinées par le génie de la caricature dans un accès de folie grotesque.

ALBERT DE LASALLE.

MODES.

La saison des fêtes et des réunions du soir ne commence guère à Paris qu'à la mi janvier. Le jour de l'an rassemble ceux que la vie de château avait dispersés ; on se revoit pour cet heureux anniversaire qu'on célèbre par un échange de souvenirs, de cartes, de bonbons et de compliments. Bientôt, on songe à se mettre en joie par des bals, des spectacles de société, des concerts, ou simplement à se distraire par la reprise des soirs hebdomadaires que la causerie remplit.

Comme les années précédentes, la grande réception aux Tuileries a eu lieu le 2 janvier ; les femmes étaient en tenue de cour, c'est-à-dire en manteaux ou longues *traînes* ; les hommes étaient en costume. Ces toilettes, qui paraîtraient trop riches et seraient embarrassantes dans nos maisons exiguës, font à merveille et s'étalent splendidement dans les magnifiques enfilades de salons et de galeries d'un palais. Les femmes des ambassadeurs, des ministres et des hauts fonctionnaires avaient fait assaut de luxe et d'élégance pour se montrer à cette réception de nouvelle année. Nous donnons aujourd'hui à nos abonnés le dessin des deux toilettes de cour les plus remarquées.

La première (celle de droite, dont la traîne est vue dans toute sa longueur) était en taffetas blanc ; la jupe avait trois volants en blonde blanche à légers dessins d'or, sur la tête desquels scintillaient trois rangs de perles d'or ; le corsage décolleté et les manches courtes étaient décorés des mêmes ornements ; la traîne qui se déroulait sur cette robe lui prêtait un aspect à la fois grandiose et gracieux ; cette traîne, comme la robe en taffetas blanc, était toute bouillonnée de tulle blanc ; des ondulations de perles d'or circulaient dans les bouillons ; la garniture se composait d'une blonde pareille à celle des volants de la robe, formant de larges festons dont chaque creux était marqué par de grands nœuds en velours vert et torsades d'or ; ces festons se couronnaient de deux rangs de perles d'or. La coiffure, dite coiffure *grecque*, était en *roses vertes* (une nouveauté) et fruits d'or ; elle descendait avec grâce sur la nuque ; une parure en superbes émeraudes complétait cette toilette.

L'autre toilette, portée par une femme blonde très-belle, était aussi d'une extrême richesse et d'un goût parfait. Sur une robe en gros des Indes blanc retombaient trois tuniques en tulle diaphane parsemées de bouquets de fleurs bleu de Chine et or ; les manches courtes et la draperie du corsage étaient ornées des mêmes fleurs ; la traîne était en velours épinglé bleu de Chine avec un semis d'abeilles d'argent ; le bord de la traîne était décoré d'un large bouillon et d'une ruche en tulle blanc, où se jouaient deux rangs de bouquets en plumes bleues s'alternant. La coiffure en velours et fleurs, nommée *toque de cour*, était accompagnée de deux barbes magnifiques en point d'Angleterre, flottant sur les épaules. Toute la parure était en grosses turquoises. Ces deux toilettes, qui ont fait sensation aux Tuileries, sortaient de la maison Fauvet, qui a su réunir la brillante clientèle de toutes les femmes du grand monde. La même maison vient de faire des envois considérables à la cour de Madrid, et à Rome, pour la princesse Vogoridès, qui passe l'hiver dans la ville éternelle. Les deux coiffures que nous avons décrites et les ornements en fleurs avaient été composés par Mlle Pitrat, la célèbre fleuriste tant de fois couronnée aux grandes expositions de l'industrie. Rien de délicieux comme les guirlandes pour jeunes filles, sorties récemment des mains de Mlle Pitrat, elles sont d'une fraîcheur et d'une grâce qui s'assimilent au charme de la jeunesse. Mlle Pitrat a l'entente exquise de ce qui convient à telle ou telle beauté, et suivant le caractère et l'expression des têtes elle dispose ses coiffures. On a aussi beaucoup remarqué à la cour de ravissants bouquets de main faits par l'habile fleuriste. Ici la nature est si merveilleusement imitée qu'on peut dire que l'art l'égale. Ces lilas blancs si flexibles, ces roses à demi épanouies et frissonnant sur leur tige, ces violettes odorantes, ces aigrettes de bruyère, toutes ces fleurs se pressant en groupes ne viennent-elles pas d'être cueillies dans quelque serre ? On le dirait, car elles répandent un parfum exquis. Pour les grandes réunions, ces bouquets composés ont l'avantage d'être inaltérables, tandis que les bouquets naturels se flétrissent et s'effeuillent avant la fin de la soirée.

Parmi les bijoux artistiques, une des parures les plus admirées dans cette réception du 2 janvier était en nattes et fleurs de cheveux à montures d'émail noir et blanc. Cette parure, portée par une jeune femme en deuil, était un véritable chef-d'œuvre ; elle avait été faite par Lemonnier, fournisseur de l'impératrice et de la reine d'Espagne. A l'occasion du jour de l'an, on peut voir réunis chez Lemonnier les plus ravissants modèles de bijoux en cheveux. Ce sont des bracelets, des chaînes, des broches et des sévignés d'une extrême délicatesse, des médaillons d'un goût parfait et où des chiffres aimés s'enlacent. Rien de merveilleux comme ces tissus bruns, blonds, que l'or enchâsse et que l'émail, les perles fines et les pierreries rehaussent. Pour bien comprendre que ces objets sont du domaine de l'art, il faut les voir et en admirer la variété et la perfection.

Tandis que les femmes descendaient le grand escalier des Tuileries, après la réception du 2 janvier, on voyait flotter sur leur taille svelte, formant les larges et beaux plis des draperies grecques, de riches burnous, pourpres ou blancs rayés d'or. Ces burnous, rapportés d'Alger et de Tunis par M. Petit, s'étalent en grand nombre dans son bazar turc. Breveté par la princesse Mathilde et fournisseur de son frère, le prince Napoléon, M. Petit est parvenu à réunir tous les objets splendides de parure et d'ameublement que l'Orient somptueux nous envoie. On voit chaque jour une file d'équipages conduisant au quai Valmy des femmes élégantes, arbitres de la mode, qui vont faire un choix parmi ces merveilles du *Bazar turc* ; c'est un cadeau plein de distinction à offrir à une sœur, à une fille ou à une amie, qu'une de ces belles vestes de harem, en drap brodé de lacés d'or, ou en velours rehaussé de splendides broderies ; ou bien encore une écharpe ou un châle de Damas ; ou bien un coussin en étoffe d'or de Constantinople, sur lequel des maximes du Coran se détachent en relief.

Sur ce beau coussin, il faut poser des pieds qui se jouent dans ces magnifiques babouches brodées d'or et de perles, rapportées de Smyrne par M. Petit. Pour une femme souffrante et frileuse, rien d'attrayant comme un de ces magnifiques couvre-pieds persans, en satin blanc, couvert de fleurs, de figures et d'animaux, brodé en soie de toutes nuances. On peut, pour les jours froids, se draper et s'envelopper dans son fauteuil avec un de ces couvre-pieds venus de Téhéran. On remarque cette année, dans la taille des femmes élégantes, plus de souplesse et de grâce que les années précédentes ; cela vient de la diminution des cerceaux, qui envahissent moins les hanches ; mais cela vient surtout de l'heureuse et savante flexibilité des corsets plastiques de Mme Bonvallet. Les femmes, qui ont toujours le don de la divination pour ce qui leur sied, ont bien vite compris la valeur et la perfection de ces corsets, et toutes celles qui font *loi* en matière de mode se sont adressées à Mme Bonvallet. Les corsets, légères et onduleuses cuirasses, nécessaires dans les pays froids, doivent soutenir et préserver la taille, sans la gêner dans ses mouvements. C'est là le mérite des corsets plastiques, et ce qui a fait leur rapide et universel succès.

C'est aussi ce qui distingue les habits d'Humann de tous les autres habits. Le célèbre tailleur avait créé des merveilles pour cette réception du 2 janvier ; les costumes faits par lui se devinaient entre tous les autres. Personne ne sait comme Humann faire ressortir les proportions du corps ; entre ses mains une taille élégante prend plus de grâce encore, et une taille mal venue se redresse et se dissimule. Comme un statuaire combine les plis des draperies de ses statues diverses, Humann dispose et fait ses habits suivant la stature du destinataire. La maison d'Humann est la brillante et aristocratique antithèse des vulgaires maisons de confection, où les vêtements ne sont jamais à la taille de l'acheteur, mais où l'acheteur est contraint d'accepter l'a peu près des vêtements. Humann excelle dans les habits de cour et de ville, et pour ces derniers

Premières modes de 1859.

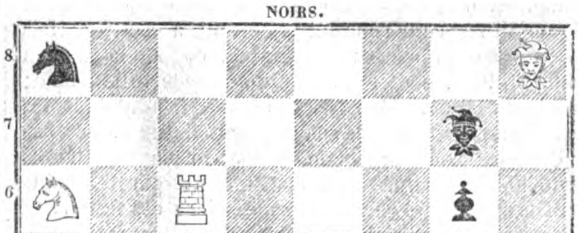
les prix sont tellement modérés qu'il n'est pas un homme du grand monde qui puisse hésiter à se faire habiller par ce tailleur vraiment artiste.

Nous avons vu, au commencement de novembre, un jeune et charmant diplomate fort affligé en prévision des visites du premier de l'an : — « Faire des visites intimes à quelques amis sérieux et bienveillants, c'est possible, encore nous disait-il avec désolation ; mais ôter mon chapeau, me montrer aux indifférents et aux railleurs avec cette atroce perruque qui me donne l'air d'un vieux commis ! impossible ! je vais me cacher à la campagne, chasser les renards et les sangliers, et si mes cheveux ne repoussent pas, m'ensevelir à la Trappe. Commencez d'abord, lui répondis-je, par vous débarrasser de cette perruque assez coquette, ma foi ! mais qui gêne la germination de vos cheveux, comme si vous posiez une plaque de fer sur un sillon ensemencé, puis suivez mon conseil, laissez dire les railleurs et les incrédules et demandez dès aujourd'hui à M. Rochon aîné deux flacons de sa vitaline Steck, ce soir même avec un des pinceaux qui vous servent à faire de si jolies aquarelles, humectez chaque pore de votre crâne dénudé ; recommencez l'opération chaque jour et engagez-vous à me donner, pour le premier de l'an, autant de marrons glacés que vous aurez de petites boucles naissantes sur la tête. D'ici là, absorbez-vous dans quelque étude sérieuse et ne faites pas de visites puisque ce que vous appelez votre infirmité vous afflige tant. » — Au jour de l'an, j'ai vu reparaître mon jeune diplomate, un domestique le suivait m'apportant tout un fardeau de friandises. — « Vive M. Rochon aîné et sa vitaline Steck, me dit l'heureux visiteur en ôtant son chapeau. Voyez je n'ai plus de perruque ! — Et vous avez des cheveux, répliquai je, aussi fins, aussi soyeux que lorsque je vous vis enfant pour la première fois chez votre mère.

YOLANDE.

Problème N° 9, de la composition de M. Lamouroux.

NOIRS.



BLANCS.

Les blancs jouent et font mat en quatre coups.

Solution du problème n° 8.

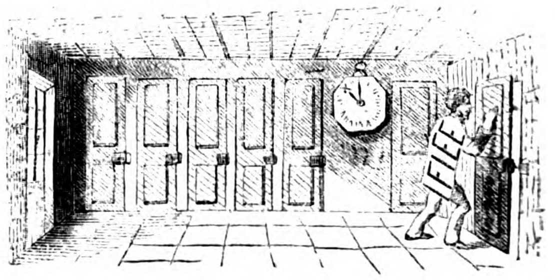
BLANCS.	NOIRS.
1 C d 3 — e 5.	1 F h 2 — e 5.
2 C f 5 — d 6.	2 R prend d 4 ou d 6.
3 D g 5 — d 2 ou d 8 mat.	

HARRWITZ.

Voici l'explication promise du premier rébus contenu dans l'almanach du *Monde illustré* pour 1859 :

C'est pour Hélène qu'on fit le siége de Troie.

RÉBUS.



EXPLICATION DU DERNIER RÉBUS

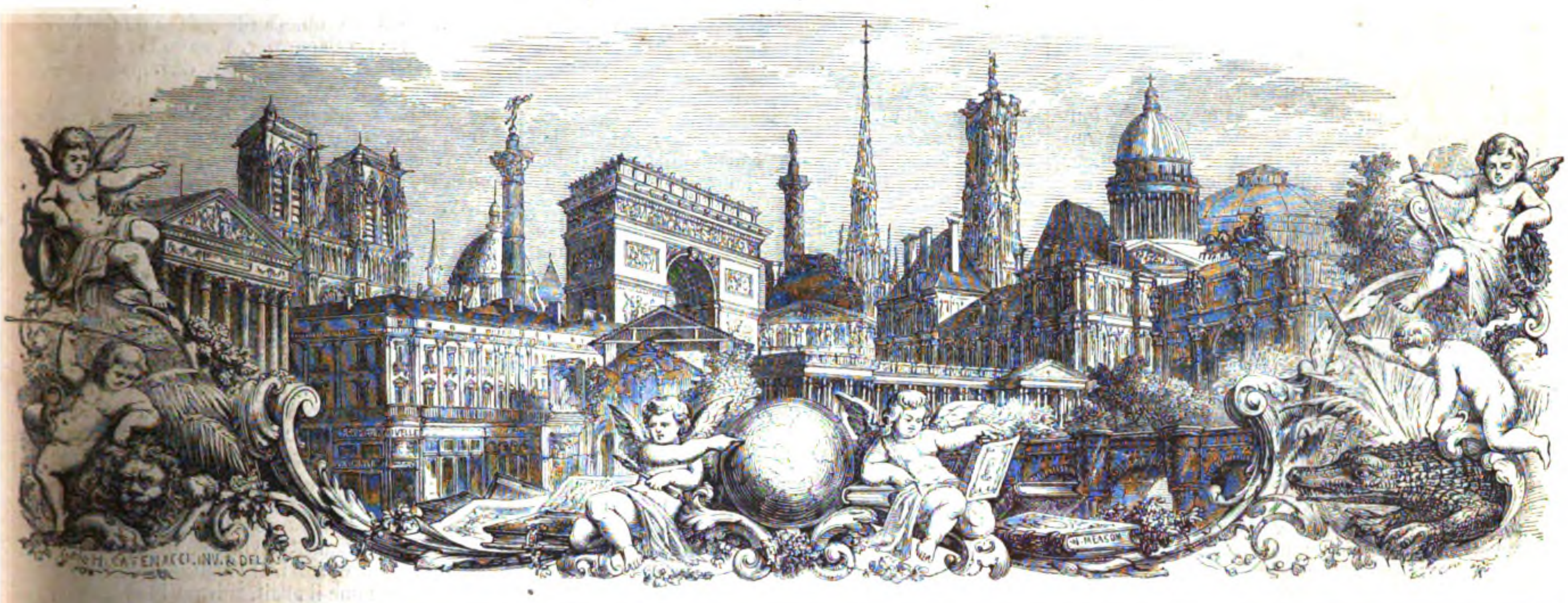
Pour s'offrir à son pays, l'on verra toujours un Français en avant.

Pourceau frit rat — son — P hie — long verrat — toue — jours — 1 franc 16 en avant.

Paris. — Imp. de la Librairie Nouvelle, A. Bourdilliat, 15, rue Breda.

LE MONDE ILLUSTRÉ

JOURNAL HEBDOMADAIRE.



ABONNEMENTS

PARIS ET DÉPART. : Un an, 18 fr. — Six mois, 9 fr. — Trois mois, 5 fr.
(Pour l'Étranger le port en sus
Prix du numéro, à Paris : 30 c. — Dans les départements : 35 c.

3me Année. — Nº 92.

15 Janvier 1859.

BUREAUX

A la LIBRAIRIE NOUVELLE, 15, boulevard des Italiens.

Vente de charité, au profit des Polonais indigents, organisée à l'hôtel Lambert par la princesse Czartoriska.

COURRIER DE PARIS.

Notre dernier *Courrier* finissait par ces lignes :

« En ce moment, une belle jeune fille, blonde et pâle, entra.

» — Allons donc, *Clélia !* — dit la mère.

» — C'est elle ! — murmura Ray... épouvanté. »

Continuons ce récit brusquement interrompu faute d'espace :

La fille de Mme de Marzowier était une de ces beautés singulières créées pour rendre fous les uns, ou laisser tout à fait indifférents les autres ; une beauté, si l'on peut dire, spéciale, et dont l'effet ne pouvait avoir d'action, — mais alors une action absolue, dévastatrice, presque fatale, — que sur certaines âmes contemplatives ou sensitives. Elle eut grandement risqué d'être appelée *poupée* par ceux qui raffolent, par exemple, de Mme Cabel, plastiquement parlant. Grande, d'une élégance timide, c'est-à-dire plus naturelle qu'acquise, le buste charmant à contempler (ceci soit dit pour les âmes contemplatives...), elle avait un de ces visages de cire transparente dont Ary Scheffer a chéri le type un peu maladif, et adorable dans le sens plutôt religieux que païen. Particularité plus rare peut-être qu'harmonieuse, plus étrange qu'attractive, ses grands yeux éclataient profondément noirs sous des sourcils délicatement blonds. La tête, petite de structure et telle que l'aimèrent trop les Grecs, était enflée des masses énormes d'une chevelure pâle comme une gerbe séchée. Depuis plusieurs années, on n'avait vu de cheveux pareils, pour l'ampleur et la longueur, que ceux de la belle comtesse Kolowrat, la jeune et brillante femme du lieutenant général chambellan de l'empereur d'Autriche, surnommé le héros de Novare. Le fait est que cette étonnante chevelure, qui attire souvent, au Théâtre-Italien, sur la comtesse Kolowrat une attention que sa beauté retient, est si ample... que le coiffeur, qui n'en sait que faire, est obligé d'en disposer la moitié en nattes qui retombent derrière la tête, et que le fameux Félix, le vrai, celui du faubourg Saint-Honoré, s'écria, la première fois qu'il vit cette chevelure phénoménale :

« — C'est absurde, madame la comtesse ! avoir une masse de cheveux pareils, c'est comme si vous aviez trois rangées de dents !

» — Comme les requins ! » — répondit la belle jeune femme.

Nous voici loin de la blonde *Clélia*...

Elle s'assit à la place restée vide en face de notre ami, le fiévreux de Venise, prononçant un faible « pardon, ma mère, » qui répondait à l'interjection de Mme Marzowier ; puis ses yeux tombèrent sur le *quatorzième*, lequel était comme paralysé, et ne sut ni ne put saluer. Un tiers, qui eût tout observé, n'eût pas manqué de saisir, dans le mouvement des sourcils de la pâle jeune fille, une rapide surprise de ce manque de courtoisie ; mais ce fut un éclair. Les yeux noirs de cette étrange blonde passèrent sur plusieurs autres convives pour s'aller fixer à droite sur quelqu'un que Ray... n'eût pu voir sans allonger le cou hors de l'alignement des convives. Il n'y essaya point, étant encore dans l'espèce d'abrutissement d'une vive surprise et d'une commotion profonde. Pourtant, comme ses regards ne quittaient point le visage si singulièrement, on pourrait presque dire si fantastiquement apparu, il vit la jeune fille sourire d'un air tout joyeux à la personne évidemment cherchée par le premier coup d'œil parti de lui. Ce sourire lui fit mal...

« — Eh bien... le potage aux ailerons à l'allemande ne vous plaît donc pas ? — dit le colonel à son invité. »

Potage aux ailerons ! Cette vulgarité rappela Ray... à la situation. Il essaya de se faire une contenance, mais pendant que, machinalement, il goûtait cette espèce de purée de volailles, il se disait :

« — Est-ce un rêve ?... C'est elle !... c'est bien elle... l'ange de mes nuits de la *riva degli Schiavoni*... non-seulement le nom, mais le visage, ce doux visage un peu étrange que je n'avais pu oublier ! »

Ray..., un peu remis de ce premier choc, se demanda s'il n'était pas repris d'un nouvel accès de son encéphalite ; s'il était bien réellement mêlé à la vie positive, entouré de gens palpables, et si la bizarrerie de cette introduction chez des inconnus n'offrait pas quelque fantasque combinaison d'un nouveau délire...

On servit pour relevé de potage, et selon la mode qui déplace désormais ce plat et l'enlève au rôti, une poularde extrêmement truffée. Ray... goûta aux truffes. Elles n'étaient pas fantastiques. La poularde lui parut aussi une incontestable réalité en chair et en os. Il appuya la pointe d'un couteau sur sa main ; il sentit la douleur et le sang prêt à jaillir :

« — Je ne rêve pas ! — se dit-il, — ce qui m'entoure est la vie et non le songe... si toutefois la réalité n'est pas le songe, et le mensonge cette vie même ! Donc *Clélia* existe... la voilà ! et, il y a deux ans, je l'ai vue pour la première fois dans les hallucinations de la fièvre... Elle me protégeait contre cette affreuse apparition... ce squelette hideux qui voulait m'entraîner dans l'antre orageux de la misère... C'est un fait incontestable pour moi : la fièvre, le délire m'ont montré, sous ses traits ineffaçables et son nom trop longtemps importun, une femme que je devais rencontrer deux ans plus tard, au milieu des circonstances les plus bizarres... une invitation faite, sur un trottoir, par un inconnu... Abîme ! abîme ! »

Et Ray... refusait tous les plats dont on venait lui déclarer les noms à l'oreille gauche, dans un défilé bien prosaïque pour l'ordre d'impressions qui le dominaient.

« — Ah çà, mon voisin, vous ne remplissez guère votre rôle de quatorzième ! — dit le colonel. — Si ma sœur s'en aperçoit, elle va réclamer, car elle dira qu'avec le convive que je lui ai amené, nous ne sommes guère que treize ! »

» — Monsieur ! — dit Ray... sans répondre à cette provocation, — est-ce que Mme Marzowier était à Venise, il y a deux ans ?

» — Il y a deux ans, ma sœur était à la Martinique, d'où elle ramenait sa fille, qui est là, en face de vous... et qui regarde souvent à notre droite... je vous dirai pourquoi !

« *Clélia* » comprit qu'on parlait d'elle ; mais, au grand dépit de Ray..., le fait ne lui fit point porter les yeux en face d'elle, si bien que depuis son premier regard commencé curieux et terminé dédaigneux, elle avait évidemment affecté de ne s'occuper en rien de l'inconnu, qui devait pourtant passer pour un ami de son oncle le colonel. Celui-ci fêta le quartier de daim, le clos-Vougeot, et parut enchanté de ne s'être point vu réduit à aller dîner au Café anglais, pour que sa sœur, au lieu de quatorze convives, n'en eût que douze. Le dîner finit sans que Ray... avalât une bouchée et obtînt un regard de son vis-à-vis. Arrivé au salon, et comme il tourmentait de la petite cuillère de vermeil le sucre de la tasse de brûlant café, le colonel attira son invité dans une embrasure de fenêtre et lui dit :

« — Ah çà, monsieur Ray... décidément vous êtes un drôle de convive, et heureusement que personne autre que moi ne s'en est aperçu ! Que diable avez-vous donc ? vous m'interrogez d'un air hagard sur ma sœur... sur sa fille... les connaissez-vous donc ? »

Ray... avait un extrême besoin de verser au dehors toute l'agitation de son âme. Il brûlait d'ailleurs du désir d'essayer de porter, par quelque révélation, la lumière dans le chaos qui le bouleversait, et il n'hésita point à raconter au colonel tous les motifs de son trouble et de ses surprises : La maladie de Venise, l'apparition, la parfaite concordance du rêve passé et de la réalité présente ; « *Clélia* » vue deux ans avant d'être rencontrée, — « *Clélia* » assistant et protégeant un pauvre malade sous son véritable nom, sous son véritable visage, dans un *albergo* vénitien, tandis que sa mère la ramenait des Antilles... Il ne fallait être ni bien impressionnable, ni bien porté au mysticisme pour être frappé, et presque terrassé d'une aussi surprenante coïncidence !

Ray... s'esquiva. Une sorte d'instinct défiant, révélateur, jaloux, l'avait empêché de s'assurer vers qui la pâle et blonde jeune fille portait si souvent les yeux en souriant, pendant le dîner. Son récit fait au colonel, il avait cru devoir s'enfuir ; il avait besoin du grand air, de la solitude ; il se jeta dans un fiacre et se fit porter au bois de Boulogne, errant dans les allées assombries jusqu'à minuit. Il rentra sans avoir reconquis le calme espéré, et ardemment épris de cette « *Clélia*. » Huit jours se passèrent dans une agitation sans trêve.

Un matin (il avait la veille mis chez Mme de Marzowier et chez le colonel baron de Ser... ces cartes qu'on appelle si ridiculement des cartes de *digestion*) ce dernier entra chez lui.

« — Eh bien, j'ai fait de belle besogne ! — dit le colonel. — Imaginez-vous que ma sœur Septimia la créole avait observé l'étrange attitude et le manque total d'appétit du quatorzième convive fourni par moi, j'ai eu la malheureuse idée de raconter à ces dames votre fantastique histoire de fièvre et d'apparition, et que... et que... ma nièce m'a supplié de vous amener ce soir prendre le thé rue de Luxembourg ! Or, quelqu'un qui n'a pas entendu l'affaire avec la même curiosité que ces dames, c'est le fiancé de « *Clélia*... »

« — Son... fiancé !... — murmura Ray... pâlissant et presque chancelant.

« — Je dis son fiancé... moralement s'entend ! Ma nièce a permis à sa mère d'accorder sa main à M. de L***, capitaine au corps impérial d'état-major, attaché au dépôt des cartes et plans de la guerre. On attend la permission du maréchal ministre pour s'occuper de la publication des bans... C'est un mariage fait... moralement, toujours ! ils s'adorent. C'est égal ! le capitaine est furieux de mon histoire. Mais vous n'avez sûrement pas peur des capitaines ! On vous verra donc ce soir, et vous raconterez vous-même à ces dames votre délire et tout ce qui s'en suit de vénitien. A ce soir donc, mon cher quatorzième ! »

Ray..., le soir venu, s'abstint de se rendre à l'invitation de Mme de Marzowier. Il passa la soirée à errer sur le quai de Billy et dans les Champs-Elysées. Le surlendemain, il reçut ce mot :

« *Monsieur, une personne de mes amies me charge de vous prier de tracer le récit que vous refusez de faire verbalement. L'adresser à* **Mme O. O.** *place Lourois, n° 87.* »

Ray... se dit : Ce serait une imprudence ?... résistons !

Durant les jours qui suivirent, Ray... crut remarquer qu'il était suivi, observé par un homme vêtu en ouvrier. On sait, ou l'on doit savoir, qu'il y a à Paris une entreprise particulière qui se charge de rendre compte des faits et gestes d'une personne désignée. Le siége de cet établissement d'inquisitions et perquisitions est, nous assure-t-on, dans le haut de la rue du Bac. C'est évidemment la jalousie qui a trouvé que la création d'une entreprise de cette espèce était un besoin qui se faisait vivement sentir ! Il paraît que pour dix francs par jour (voitures en sus) on peut savoir là, chaque soir, où sont allés toute la journée monsieur ou madame. Ray... ne connaissait pas ces étranges ressources d'une capitale excessivement civilisée ; mais il soupçonna pourtant qu'il était suivi. Il l'était, en effet !

Un jour, comme il allait, suivant l'habitude qu'il en avait prise, se promener aux Tuileries et contempler la nouvelle disposition des statues qui, poliment, regardent toutes le château, il vit deux femmes emmitouflées de velours noir, avec un voile de laine rabattu sur le visage, qui semblaient vouloir le bloquer dans un angle. Il prit une fallacieuse allée oblique et s'esquiva derrière un tas d'enfants, de bonnes et de militaires.

Le soir, comme il était au Gymnase, le colonel... (j'allais écrire l'aborde... mais j'esquive à temps un déplorable calembour !) le colonel l'accoste au foyer et lui dit :

« — Ah çà, mon cher quatorzième, les sauvages du lac Ontario et de Chi-po-Kalé sont des raffinés de cour en comparaison de vous ! Voyons, montez donc dans mon avant scène, que nous causions un peu ! »

Ray... n'avait aucun motif d'éviter le colonel. Il le suivit. Entré dans l'avant-scène, il y trouva Mme de Marzowier et « *Clélia*. »

« — Le voilà ! — dit le perfide colonel, — vous le tenez, je vous le laisse ! »

Et il sortit. Était-ce un hasard que cette rencontre ? Ray... pensa sur-le-champ à l'homme qui l'espionnait...

Mme de Marzowier exprima à son hôte le plaisir qu'elle avait à le revoir. Comme l'acte commençait, elle recula au fond de la loge, et « *Clélia* » l'imita, tout en restant silencieuse. Dans la demi-obscurité de cette loge rouge, le pâle et expansif visage de la jeune fille, contemplé avec ardeur et imprudence par Ray... lui rappela avec une effrayante vérité l'apparition de ses délires nocturnes de Venise.

« — Vous regardez ma fille, monsieur Ray... Est-il vrai, comme nous le raconte le colonel, que vous croyez l'avoir déjà rencontrée... et cela... dans une pays. . où nous ne sommes jamais allées ? »

Ray... comprit qu'il fallait parler. Il le fit ; mais ce fut avec une froideur si calculée, qu'il crut bien ôter toute signification à cet étrange et émouvant récit, et le réduire à l'exposé d'une singularité mentale. La mère s'exclamait à chaque détail... La fille restait opiniâtrément silencieuse. Comme Ray... finissait, la porte de la loge s'ouvrit, et le capitaine d'état-major, le fiancé de « *Clélia*, » entra.

« — Ah ! je vous trouve enfin ! — dit-il avant d'avoir reconnu l'hôte du dîner et de la loge. — Je suis allé pour porter à « *Clélia* » le modèle du collier qu'elle voulait voir, et l'on m'a dit que vous étiez au spectacle, sans qu'on sût où ! Je viens de fouiller cinq théâtres ; j'allais passer à un sixième, lorsque j'ai reconnu dans cet angle le chapeau vert de votre mère... Ah çà, qu'avez-vous donc ? Est-ce que je vous gêne ?

» — Monsieur Ray... ! — dit Mme de Marzowier en montrant notre ami. »

L'officier salua d'un air peu aimable. Ray... prit prétexte de l'interruption pour saluer et sortir.

Le lendemain, deux officiers se présentent chez lui :

« — Nous sommes chargés par notre ami, M. de L***, de vous prier, monsieur, de nous désigner deux

de vos amis avec lesquels nous puissions régler les conditions de la plus prochaine rencontre. »

Ray..., fort étonné, comprit sur-le-champ qu'il n'y avait pas à tenter une explication. Il donna donc rendez-vous aux témoins du futur de « *Clélia* » pour l'heure la plus prochaine, puis il sortit sur-le-champ pour prévenir ses amis. Le duel fut fixé au lendemain matin ; l'arme fut l'épée ; le lieu, la serre du baron de B..., en plein Paris.

Ray... nous avait choisi pour être un de ses seconds. Nous passions la soirée ensemble, causant de cette étrange provocation, et de la conduite à tenir le lendemain dans la crise, lorsque l'on annonça un des témoins du capitaine.

« — Monsieur, — dit l'officier, — notre ami M. de L*** a reçu, il y a une heure, le billet que voici de Mlle de Marzowier. Veuillez le lire.

Ray... de plus en plus surpris des phases bizarres de cette affaire, prit le billet, le lut, et nous le présenta, en disant :

« — Monsieur est mon témoin. »

Nous lûmes :

« Monsieur Edmond, j'adjure votre honneur de gentilhomme et de soldat de me rendre mes promesses ; je m'étais trompée sur l'état de mon cœur.

» CLÉLIA. »

« — Eh bien, monsieur ? — dit Ray...

« — Eh bien, vous comprenez qu'il n'y a plus de duel ! M. de L*** demandait satisfaction à un homme qu'il considérait comme s'étant déloyalement introduit dans une famille à l'aide d'une sorte de fantasmagorie... Mais dès que le cœur de sa fiancée ne lui appartient plus, il retire des mains du maréchal la demande qu'il avait adressée pour être autorisé à se marier. Admettez, monsieur, que je n'aie pas eu l'honneur de me présenter hier chez vous ! »

Et ce disant, l'officier se retira sans même reprendre l'étrange billet de Mlle de Marzowier.

Nous étions presque anéantis de surprise. Ray... y ajoutait une indicible émotion. Son cœur avait besoin d'éclater en transports. Je compris tout :

« — Elle vous aime ! » — lui dis-je.

Il fallut se promener avec lui une partie de la nuit, entendre ses élans, ses joies, ses espérances.

« — Dieu me l'avait montrée, — dit-il, — comme un ange qui me sauvait de la mort... Que la science explique ou non ces hallucinations, ces secondes vues, qu'importe ! je devais la rencontrer un jour... C'était comme une prédiction... »

Et tandis qu'il s'exaltait et s'attendrissait tour à tour, nous pensions à cette hideuse figure de la Misère à laquelle l'ange du délire arrachait dans son rêve, le pauvre malade...

Et nous savions que Ray... avait entamé ses plus extrêmes ressources !

Le lendemain de bon matin, le colonel entra chez lui.

« Eh bien ? — s'écria-t-il, — j'espère que maintenant il ne faudra plus agir de ruse pour vous saisir ! Je vais droit au fait : A quand la noce ?

» — Que voulez-vous dire ? — s'écria Ray...

» — Je veux dire que vous avez tourné, ou plutôt retourné la tête de ma nièce... qu'elle a persuadé à sa mère que le destin vous avait destinés l'un à l'autre... que ma sœur, en sa qualité de créole, est superstitieuse et romanesque, et que... que... Bref, ces dames vous attendent ce soir, et l'on vous prie d'apporter l'espèce de journal sur lequel le médecin de Venise a fait recueillir les phrases échappées à votre délire ! Je vous préviens de ce qui se passe... pour le reste, c'est votre affaire ! Mais je vous préviens aussi que vous seriez bien maladroit si, dans un mois, nous n'étions pas de nouveau réunis à une table où au lieu d'être le quatorzième, vous serez le premier ! »

.... Il faut finir, et vous dire que si vous prenez le *Constitutionnel* d'avant-hier, vous y lirez, au tableau de publication des bans, l'annonce du tout prochain mariage de notre ami Ray... avec son apparition nocturne de Venise.

Nous avions failli être témoin d'un duel ; — nous serons témoin d'un mariage !

Quant à la pâle et blonde « *Clélia*, » elle sera de tous les bals de l hiver au faubourg Saint-Honoré et à la Chaussée-d'Antin. Mme de Marzowier lui abandonne en dot ses deux habitations du *Lamentin* et du *Morne-d'Orange*, à la Martinique, avec les quatre cents têtes de nègres qui ne savent pas le moindre mot des œuvres de M. Isambert !

~~~ Un personnage dont le nom tient une place distingué dans l'*Almanach de Gotha* et qui appartient aux premiers rangs de la diplomatie étrangère, est depuis deux ans fort épris d'une artiste française qu'il a rencontrée dans une capitale. Il lui a écrit cent lettres pleines des plus vives protestations.

L'artiste apprend que le personnage va se marier, pour obéir à ces arrangements de familles princières qui consultent plutôt leurs hautes convenances que les sentiments. Elle croit devoir rendre au personnage toutes ses lettres numérotées ; elle en fait un paquet soigneusement cacheté, et les lui envoie, avec un mot qui explique sa délicate pensée. Les cent huit lettres étaient signées seulement de l'initiale, ou du nom de baptême du prince.

Celui-ci reçoit ces feuilles pleines des expressions de sa tendresse, des offres généreuses, des protestations infinies inspirées par la passion. Il les prend une à une, — les signe tout au long de son grand nom, de ses titres, — et les renvoie purement et simplement à la femme charmante qui les avait reçues une première fois presque anonymes...

Dans un certain ordre d'appréciation, n'est-ce pas exquis ?

~~~ Sa Majesté l'impératrice fait collection d'autographes de famille. Tout ce qui émane des Bonaparte, tout ce qui se rattache à leur histoire, à leur existence publique ou privée, est recueilli avec empressement par l'auguste main, et déjà cette précieuse collection forme vingt-deux volumes magnifiquement reliés.

~~~ Mme de ***, dont le mariage avec un sportman déterminé n'a pas très-bien réussi, s'écriait l'autre soir dans un petit cercle :

« — Je suis mariée sous le régime... pénal !

~~~ Il faut que l'esprit français, ou plutôt ce qui s'y substitue trop souvent, s'amuse de tout et à propos de tout. Comme on offrait l'autre jour des actions de l'isthme de Suez à un spéculateur, il s'écria :

« — Je vous prie de me *Lesseps* tranquille !... Avec vos actions, vous me faites *Suez !*

Voilà où en est le peuple qu'on dit (ou qui se dit) le plus spirituel de l'univers !

~~~ Plusieurs journaux ont publié au mois d'octobre dernier une lettre datée de Rio-Janeiro et signée : Anna de la Grange. Cette lettre, qui racontait les impressions de voyage de la célèbre cantatrice, et son arrivée dans la belle capitale du Brésil, a eu beaucoup de succès, et nul n'a douté de son authenticité. C'était un tort ! La lettre avait été arrangée par un journaliste sur l'audition de quelques notes adressées confidentiellement, et avec un grand sentiment d'estime et de reconnaissance pour les Brésiliens, par le mari de l'illustre virtuose, à un Russe de ses amis. Il convient donc de décharger complétement Mme Anna de la Grange des responsabilités de cette curieuse lettre, car les sentiments de gratitude que lui inspire l'accueil qui lui est fait au Brésil l'empêchaient, nonseulement de l'écrire, mais même de la penser !

Une plume légère s'est amusée à arranger quelques *ondit* et voilà tout. M. le comte de Stankovich, mari de l'éminente cantatrice, n'a lui-même que la plus faible part dans ce qui a servi de base à l'amplification rhétoricienne, car il partage de droit et de fait tous les sentiments de sa femme, au sujet du beau pays qui leur fait la plus cordiale et la plus flatteuse hospitalité.

~~~ Un de nos abonnés de Lyon, qui a remarqué que nous recueillons parfois des annonces ou réclames singulières, nous adresse les deux suivantes, qui s'étalent depuis quelque temps à la 4e page des journaux de cette grande ville :

ON OFFRE de communiquer gratuitement UN LARGE MOYEN D'EXISTENCE à quiconque pourrait disposer de 500 francs, sans toutefois se dessaisir de cette somme.

Cette offre n'a pour objet que cinq personnes de l'un ou de l'autre sexe.

Adresser franc de port à M. M., poste restante, à Lyon.

LES PERSONNES qui ont des DETTES qu'ils ne peuvent payer peuvent écrire aux initiales H. D., poste restante à Lyon, qui les mettra à même de se liquider de suite. (Affranchir).

~~~ Aujourd'hui samedi a lieu, à Livry, un grand déjeuner de chasse, offert par le rédacteur en chef du *Journal des Chasseurs*, à ses amis de la presse parisienne, pour l'inauguration des chasses à courre de l'équipage de Bade. La lettre d'invitation est une curiosité d'album, par ses illustrations cynégétiques.

~~~ Il y a cinq ans, un pacha quelconque, (je laisse son nom plongé dans l'encre, bien qu'il se soit par deux ou trois fois accroché au bec de la plume, et que j'aie failli l'étendre et le mettre à sécher ici !), un pacha quelconque, dirai-je, — pour ne pas désobliger son ami V...., — vint à Paris passer un mois. Un mois, c'est bien peu, pour un Turc qui ne connaît notre pays, notre civilisation que par les récits qu'en font les voyageurs du Nord, — à l'encontre de ceux qu'on faisait jadis des merveilleux voyages en Orient, ce pays des légendes tout emperlées et diamantées.

C'est lui, ce classique pacha, lequel ne dédaigna pourtant aucun de nos vins exorcisés par la loi du prophète, qui recevant, il y a six ans, dans son palais du Bosphore, les adieux d'un ambassadeur rappelé, voulut lui faire cadeau de deux belles esclaves géorgiennes pour les amener en France, en disant :

« — J'ai remarqué que vous n'aviez qu'une femme, et qu'elle vieillit beaucoup ! Je vous prie d'emmener ces deux-là... pour vous souvenir de nous ! »

La femme de l'ambassadeur prit fort mal le cadeau, ou plutôt empêcha tout à fait son mari de le prendre ! Le pacha resta formalisé de ce qu'il appela une injure de la part de l'infidèle. Un *infidèle*, l'ambassadeur ! au contraire ! Revenons au séjour à Paris de ce divertissant pacha, voisin de celui qui a si longtemps figuré sur l'affiche des Variétés, avec un *ours*.

Un jour qu'il se promenait rue Richelieu, il voit sur une vaste enseigne :

« ASSURANCES SUR LA VIE. »

Rentré à l'hôtel des Princes où il logeait, il ordonne qu'on aille lui chercher l'assureur. Un commis arrive, dresse une police, la lit au Turc qui n'y comprend pas grand'chose, mais qui signe et paye. Trois jours après, il reprend la route de Marseille et s'embarque pour Constantinople.

Les années s'écoulent ; elles apportent et emportent les événements anglo-franco-turco-russes que vous savez. Retiré des affaires publiques, notre pacha n'a plus d'autre souci que de bien vivre de ses immenses richesses. Son palais est cité dans Stamboul comme le lieu le plus raffiné, le plus voluptueux. Les fêtes s'y succèdent, et l'on se demande comment ce vieillard peut résister à un tel abus de plaisirs.

Mais une nuit, tout retentit de cris désordonnés dans le palais. Les esclaves courent çà et là éperdus. Le maître est malade... le maître se meurt !

Il faut dire que, depuis deux jours déjà, il se sentait saisi par les prodromes d'un mal douloureux, périlleux. Comme son médecin ordinaire (nous allions dire son astrologue !) voulait le soigner, le pacha s'y était refusé en disant :

« — Ce n'est pas la peine... ça ne peut pas aller plus loin... ça va passer... ne nous en occupons pas ! »

Et cela, en turc, bien entendu. Le médecin qui voyait son maître saisi d'une sorte de typhus, ne comprenait rien à cette insouciance, à cette assurance, et s'efforçait de lui faire accepter des remèdes. Le second soir, le mal empirait, et le pacha de dire encore :

« — Ça ne peut pas être dangereux, vous dis-je !... Laissons passer... ce soir tout devra être fini ! »

Et le soir, le pacha était mourant.

Le médecin appela la famille. On se réunit autour de la couche, et on entreprit de persuader au moribond qu'il était grand temps de se laisser soigner...

« — Mais n'est-ce pas inutile ?

« — Inutile ? pourquoi ? — dit son beau-fils.

« — Mais... à Paris... ne me suis-je pas fait assurer ?

« — Comment assurer ?

« — Eh oui !.. cherchez là... sous ce coussin... vous trouverez... »

On cherche, et l'on trouve une feuille de papier imprimée en encre rouge, une police, en tête de laquelle on lisait, comme sur l'enseigne de la rue Richelieu :

« ASSURANCES SUR LA VIE. »

« — *Alli ! Allah !* mon père est mort ! — s'écria la fille du pacha, à laquelle on fit comprendre l'étrange erreur dans laquelle ce vieux Turc classique était tombé.

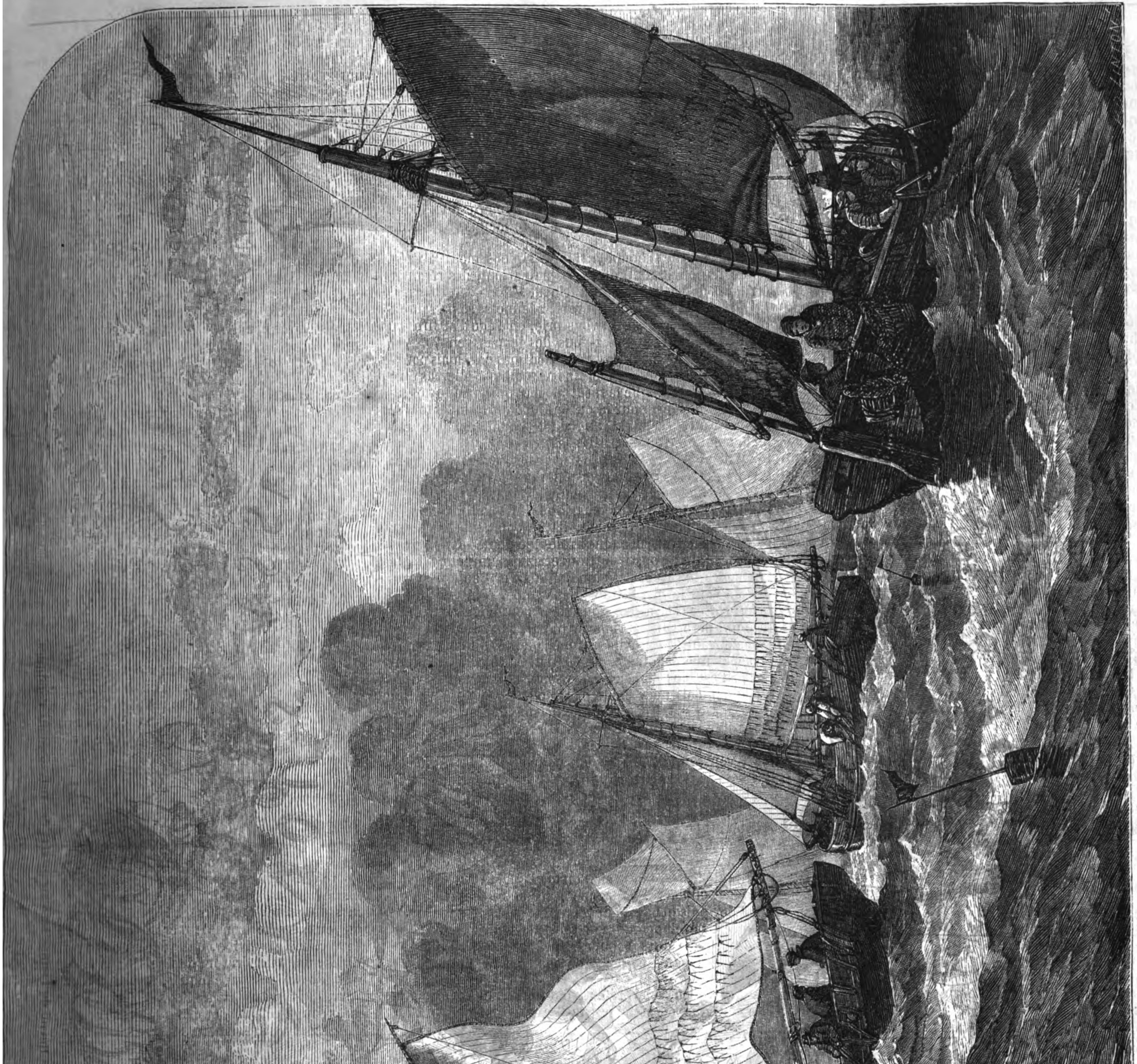
On entreprit sur-le-champ de l'éclairer, afin qu'il consentît à se laisser soigner, s'il en était temps encore ! Quand il apprit la vérité, l'affreuse vérité, le pacha entra dans une épouvantable colère, fit venir son secrétaire, et lui ordonna d'aller trouver sur-le-champ Mehmed-Djémil-Bey, ambassadeur de Turquie à Paris, qui se trouvait à la veille de son retour en France.

« — Tu lui diras — s'écria le moribond, — qu'aussitôt son arrivée dans la capitale de nos infidèles, il envoie une demi-douzaine de *cavas* saisir à son domicile ce damné, cet escroc, cet imposteur, pour lui donner la bastonnade sous les fenêtres mêmes de sa maison ; après quoi, s'il n'est pas mort, on lui fera rendre l'argent qu'il m'a volé, et que je payais exactement tous les ans, pour cette *assurance* maudite, que je croyais une invention de ces infidèles qu'on prétend si perfectionnés en tout ! »

A l'heure où partait le courrier qui nous transmet cette nouvelle, le pacha n'était pas encore mort — mais il n'en valait guère mieux. On nous écrit que s'il ne meurt pas de son typhus, il mourra de sa colère !

JULES LECOMTE.

Revue de l'année 1858 au théâtre des Délassements-Comiques.



Pêche aux huîtres dans la baie de Whitstable (Angleterre).

Vente de charité à l'hôtel Lambert.

La vente de charité, au profit des Polonais indigents, organisée par la princesse de Czartoriska dans son somptueux hôtel de l'île Saint Louis, appelle chaque année l'attention et l'intérêt publics vers cette magnifique résidence qui doit son nom à l'une des célébrités de notre magistrature, le président Lambert de Thorigny.

Cette vente a vu, cette année comme les précédentes, l'élite de la société parisienne venir apporter l'obole de sa commisération sympathique à la noble infortune qu'elle était appelée à secourir. On en a profité pour visiter les fastueux appartements où le fermier général Dupin, et après lui le marquis du Châtelet-Laumont, reçurent les plus illustres personnages et les plus célèbres esprit du dix-huitième siècle. C'est là qu'au milieu des chefs d'œuvre des arts, l'esprit français a tenu ses plus brillantes assises ; les belles-lettres et la philosophie y ont présidé tour à tour.

L'hôtel Lambert eut pour architecte le célèbre Louis Levau ; sa cour, entourée de bâtiments d'ordre dorique, est une des constructions les plus remarquables. Un large perron placé en face de la porte forme l'accès d'un grand palier, d'où deux escaliers conduisent aux appartements; là s'offre, dans un enfoncement cintré, une grisaille de Lesueur, représentant un fleuve et une naïade. Nous rappellerons qu'au nombre des tableaux qui décoraient cette belle demeure, figurait le chef-d'œuvre du Bassan, cet *Enlèvement des Sabines* qui avait orné antérieurement le palais du maréchal d'Ancre, les *Travaux d'Hercule*, peint avec une merveilleuse puissance par le Brun sur le plafond de la galerie qui avait conservé le nom de cet artiste, cinq tableaux de l'histoire d'Enée par Romanelli, des paysages d'Herman et de Patel, enfin, ce qui faisait surtout sa célébrité artistique, les salles de l'*Amour* et des *Muses* et le *Cabinet des bains*, œuvres de Lesueur.

Les édifices ont leurs jours néfastes. Une partie de ces richesses ont été dispersées par le souffle des événements. La famille de la Haye commença cette spoliation en offrant à Louis XVI les principales toiles de la galerie le Brun pour le musée du Louvre. L'hôtel, vendu depuis, avait été converti en fabrique de lits militaires avant de devenir la propriété de l'héritier des Jagellons, qui n'a rien négligé pour lui rendre, autant qu'il était possible, l'éclat de sa splendeur première.

MAXIME VAUVERT.

La santé.

Un vieux vaudevilliste qui avait de mauvaises habitudes et beaucoup d'esprit, disait : De la Madeleine à la Bastille, on compte trois cigares et cinq petits verres. Il n'y a plus de vaudevillistes capables de mesurer ainsi les distances. Tout s'en va. Je connais encore quelques amis éclairés de l'alcool, mais ils sont tristes comme le pâle mélange d'absinthe et d'eau qui paralyse leur cervelle.

Il faut regretter même les vaudevillistes.

Nos oncles avaient le Caveau, les coquins! Combien il est doux d'entendre un ancien député raconter les solides triomphes du Cadran-Bleu ou les modestes et sérieuses merveilles du rocher de Cancale. Les sauces avaient en plus, ô citoyens! tout ce qu'on a donné aux dorures. Savez vous ce que le radieux éclairage a fait perdre aux ragoûts?

Paris s'en va vieillissant. Il est comme ces anciennes jolies femmes qui dépensent des sommes folles à se faire une beauté. Du temps de nos oncles, il y avait vingt ou trente *petits coins* dans Paris où l'on vivait sincèrement. Point de marbre, point de fresques, point de bronzes: rien de tout cela ne se mange. De la cuisine!

Une cuisine si honnête, si pure, si pieusement soignée, que nos oncles ont, quand ils en parlent, des réminiscences de gastronomiques fringales!

Ils s'amusaient, les heureux! Jeunesse se passait encore de leur temps. Je vous prie, en l'âge d'affaires où nous vivons, connaissez-vous des jeunes gens?

Et les jeunes femmes... n'en médisons pas, mais pourtant cette crinoline souveraine ne semble-t-elle pas être pour l'amour ce que la théâtrale magnificence de nos salons publics est pour la cuisine? Tout se gonfle, tout se dore. Notre siècle est un ballon bouffi, enjolivé fraîchement de trop de paillettes.

Vous me direz: Nos jeunes gens savent encore se ruiner. C'est la honte! Gaspiller une fortune sans mettre de côté même un souvenir.

Ils s'ennuient pour leur argent. Ils en conviennent. Ils se ruinent, ils se tuent, ils se damnent à bâiller. Les usuriers ne sont plus drôles; je doute qu'ils soient encore juifs; vous n'en trouveriez pas un pour faire la fameuse livraison des cinq mille francs en cercueils.

Je vous le dis, la mort dans l'âme, l'ère des gaietés françaises est passée. Nous rions peu, nous rions mal, ce qui pis est, nous rions à contre-cœur. Selon la Rochefoucauld, la gravité est une qualité du corps pour cacher une défaillance de l'esprit. A ce compte, notre esprit est bien malade. Nous sommes nés malins, c'est acquis, mais nous mourrons idiots.

Dans ces extrémités, que faire? Penser le moins possible, car penser c'est absorber l'esprit ambiant; lugubre nourriture!

Avoir grandissime appétit pour oublier les décadences de l'art de manger. L'appétit est une arme défensive qui déconcerte les perfidies des faux chefs. Carême et l'appétit s'entre-nuisent. Quand carême meurt, vive l'appétit!

Se tenir le corps en joie, fortifier le corps, choyer le corps, en désespoir de l'esprit.

La délicatesse des sens comme la délicatesse du goût est état de fièvre. Supprimons ces deux causes d'énervation, puisqu'elles nous tuent désormais sans jouissances. Développons les muscles pour fuir la sensation; faisons-nous durs comme des Spartiates, *entraînons-nous*, — jusqu'à ce point de manger le brouet noir avec plaisir.

Aussi bien, sous prétexte d'un prix, nous avions pris la coutume de négliger nos corps lamentablement. Nous n'avions plus figure humaine. Les formes des bas-reliefs antiques semblaient appartenir à des races perdues. Nos bras atrophiés, nos jambes dénudées rappelaient les membres d'Arachné, punie par Minerve; nos ventres, par contre, prenaient, dès la sortie du collége, un profil obscène; nous étions laids plus que des magots.

Etions nous spirituels? Nous étions les plus spirituels de l'univers,—à notre dire. Soyons beaux, soyons forts. Si l'esprit se plaint, opposons-lui le tort des absents. Refaisons la matière, ce splendide pis-aller. Et qui sait, quand nous aurons achevé les réparations du corps, qui sait si l'esprit capricieux n'y voudra point revenir habiter?

Il est évident pour moi que le calembour malsain et toute cette gaieté infirme qui défraye notre littérature théâtrale, sont nés des difformités de notre corps. L'impur jargon de nos demi-mondes ne peut se tolérer que dans une société bossue. Tenez-vous droit, morbleu! élargissez vos épaules, et tous les argots effrayés rentreront sous terre. L'argot! la plaie! la lèpre! l'argot des ateliers, le plus niguads de tous, l'argot des écoles, l'argot des presque-salons, l'argot des bureaux, l'argot des coulisses!

Finesses de convention, cousues toujours du même fil! jeux de mots stéréotypés! grammaire de ces effrontés perroquets qui n'ont de courage que pour radoter des sottises.

Français, mes frères, que chacun de vous lève à bout de bras un simple poids de cent trente livres (quatre-vingt-cinq livres pour les dames) et vous serez délivrés de cette maladie qui consiste à chanter toujours le même refrain fastidieux et révoltant. S'il vous faut absolument des bons mots, vous vous éveillerez un matin, capables d'en faire. Vous condamnerez, dans votre fierté de ressuscités, les malheureux qui répètent les bons mots monnayés à ramer sur les galères d'Asnières!

Pour arriver à ces grands résultats, j'ai quitté le métier où j'expie, par le roman à perpétuité, les crimes de ma jeunesse, et je gravis d'un pied hardi les sommets de la philosophie. Je sous entends mon invocation à la muse et je chante les exercices du corps qui ont échappé aux haines de notre paresse civilisée.

PAUL FÉVAL.

Eruption d'un volcan à l'Ile de la Réunion

(BOURBON).

Il y a, dans l'Océan indien, une île heureuse entre toutes les îles; le premier qui l'habita fut peut-être le père d'Adam. Une campagne merveilleuse, des vallons arcadiens, des sources d'eau à la glace, des velours de gazon, des perspectives qui donnent la joie aux yeux, des horizons de mer incomparables, un ciel d'une clémence divine, une végétation de parasols sublimes, une température de flanelle; la vie partout, et point de fièvres endémiques, point d'insectes venimeux, de reptiles cachés sous l'herbe, de pestes cachées sous les fleurs, de bêtes fauves cachées dans les

---

FEUILLETON

LE PREMIER VOYAGE.[1]

Oh! le premier voyage!... comme il fait battre le cœur et quel plaisir on s'y promet, pour en revenir quelquefois éclopé, ainsi que le pigeon de la fable. N'importe! si peu loin qu'on aille, on s'attend à des découvertes merveilleuses, à des aventures infinies. On se croit volontiers l'émule de Christophe Colomb ou de Vasco de Gama, ne fût-ce qu'en allant visiter la mer qu'on a pas vue, et prendre un bain sur quelque grève voisine au sable fin, au flot régulier!

Je venais d'achever mes études, et, quoique voisin de l'Océan, je n'avais pas encore franchi la distance qui le sépare de la ville de Rennes, lorsque chez un ami, voyageur plus avancé que moi, car, né à la Martinique, il avait déjà traversé plusieurs fois l'immensité des eaux, je rencontrai un désir égal de parcourir à pied les côtes de Normandie et de la Bretagne, et de tenter quelque excursion en mer. Notre résolution fut bientôt prise, et, le sac sur le dos, le bâton à la main, en véritables touristes, nous partîmes pour le Mont-Saint-Michel, la bourse assez légèrement arrondie, mais persuadés qu'avec ce qu'elle contenait nous pouvions aisément faire le tour du monde.

Pour notre première étape, nous nous rendîmes à Combourg, et nous nous empressâmes de visiter l'ancien manoir où Chateaubriand passa son enfance. Un vieux gardien nous conduisit dans des salles dégradées, dont la nudité faisait peine à voir. Nous furetâmes partout pour tâcher de surprendre quelques souvenirs de l'illustre auteur, mais nous ne trouvâmes que les traces des rats et des belettes qui s'étaient emparés en maîtres de cette demeure féodale, où les fermiers renfermaient leur grain. On n'avait pas même eu l'idée de placer dans une pièce du château, appelée le cabinet du poëte, un encrier, et, à côté de l'encrier, une plume destinée à être vendue aux Anglais. Ah! si à cette époque nous avions cru nous-mêmes rencontrer la plume de Chateaubriand, nous eussions donné tout ce que nous possédions pour l'obtenir, et notre voyage se serait terminé là.

Par bonheur notre ingénuité ne fut pas mise à cette épreuve, et nous n'eûmes à débourser que les frais d'auberge qui ne furent pas considérables. Ils auraient pu l'être davantage, surtout si les braves gens qui nous logeaient avaient mis sur la note tout le bruit que nous fîmes pendant la nuit, car nos discussions littéraires à propos de *René*, d'*Atala*, des *Martyrs*, et la romance si connue que Chateaubriand a placée dans le *Dernier des Abencerrages* (*Combien j'ai douce souvenance*), que nous chantâmes à tue-tête presque jusqu'à l'aurore, durent singulièrement empêcher de dormir les propriétaires de l'auberge, dont nous n'étions séparés que par une faible cloison. Il est vrai que, de notre côté, nous eussions pu réclamer une indemnité pour les petits insectes et pour les chauves-souris qui vinrent nous assaillir. Il eût été difficile de fermer les yeux avec cette compagnie, hôtes assez familiers des vieilles auberges de Bretagne, que le chemin de fer va heureusement supprimer.

Quoi qu'il en soit, nous nous levâmes fort gaiement; nous nous mîmes en route; nous gagnâmes Dol, où nous attirait sa cathédrale, un des plus beaux monuments de l'art gothique ; nous passâmes par Pontorson, et nous nous dirigeâmes, le long de sa falaise sablonneuse, vers le Mont-Saint-Michel, ce mont situé, comme disent les anciennes chroniques, *in periculo maris* ; nous arrivâmes d'heure à entrer dans la ville : la mer était retirée quand nous traversâmes la grève. Je n'oublierai jamais l'émotion que j'éprouvai lorsque je vis les vagues, quelques minutes après notre arrivée, accourir de tous les côtés, comme si elles étaient furieuses de nous avoir laissés échapper. Les voyageurs rapportent tout à eux, et nous nous comparions aux Hébreux après le passage de la mer Rouge.

Mon compagnon n'était pas moins charmé que moi, bien qu'il fît le dédaigneux à l'égard des flots, comme un homme qui leur a dit le *quos ego* de Virgile ; mais comment résister au magnifique spectacle de ce rocher entouré de vagues mugissantes? Nous nous rappelâmes avoir lu, dans de vieilles légendes, que le mont n'était rien moins que l'arche de Noé, pétrifiée en cet endroit. L'Océan semble vouloir la soulever et la remettre à flot.

La beauté de cette vue m'aurait retenu longtemps sur le parapet, si mon camarade ne m'avait fait observer que notre hôtesse, une très-jolie Montoise, nous avait annoncé pour notre souper un superbe bar qu'on venait de rapporter de la pêche, qu'il devait être cuit, et que nous avions fait beaucoup de chemin depuis notre déjeuner. Il fallait se rendre à la voix de la raison

lois. Telle est l'île adorable connue sous le nom d'île Bourbon, et qui n'a peut-être d'égale au monde que Pulo-Pinang, où flotte l'étendard anglais.

La nature avait donc mis toutes ses complaisances sur cette île, et ses habitants avaient le légitime orgueil du bonheur, et les pèlerins de l'Océan indien disaient en l'apercevant à l'horizon : Voilà une île trop évidemment heureuse ; c'est humiliant pour les autres îles de l'univers ; il n'est pas permis de jouir d'un pareil bonheur sur cette terre de larmes. Les nègres mêmes ne s'y révoltent pas, et n'ont jamais tenté le moindre effort pour se faire blanchir par M. Isambert !

Est-ce la comète de Donati qui a troublé le bonheur séculaire de l'île Bourbon, ou une autre cause mystérieuse? C'est ce que l'ignorance humaine, appelée science, ne peut expliquer. Un des monts volcaniques qui forment le noyau de cette île heureuse, a tout à coup, pris des grands airs de Vésuve et a lancé sur cet Éden une incroyable profusion de laves, de scories, de pierres ponces, de cendres et de mâchefer ! Jugez de la surprise de ces fortunés insulaires, endormis sur des roses ! Ils se sont tous écrié que la montagne n'avait pas le droit de se faire volcan, et on invoquait la prescription.

Cris impuissants ! la montagne a continué son œuvre et versé de nouveaux torrents de laves sur les plaignants de l'Éden.

Au fait, la montagne était rigoureusement dans son droit ; on lui a donné ce nom, le *Grand-Brûlé*. Donc, il y avait dans ce nom, que la montagne ne s'était pas donné, un avertissement traditionnel. Son panache de fumée était d'ailleurs un indice permanent qui parlait à tous les yeux.

La meilleure de toutes les accusations lancée contre la montagne est celle ci : Une montagne qui veut s'élever ou se replacer à la dignité de volcan, avertit toujours les voisins une semaine avant l'éruption par quelque petite oscillation du sol. Elle crie « *Gare !* » les voisins ont alors le temps de s'éloigner, de se mettre en lieu sûr.

Ce reproche est assez spécieux, et il s'est trouvé fortement appuyé par une citation du beau livre du savant M. A. Snider, sur *la Création* : « Les éruptions » des volcans n'arrivent jamais sans qu'auparavant » elles soient annoncées par des bruits souterrains et » des tremblements de terre. » Jusqu'à ce jour, l'assertion de M. Snider est incontestable, Ainsi, lorsqu'en 79, le Vésuve joua le rôle du *Grand-Brûlé* de l'île Bourbon, il donna de longs avertissements aux voisins par les voies souterraines d'Ottayano et de la Somma, et par des convulsions épouvantables qui coururent du Pausilippe au cap Misène. Aussi, il n'y eut de victimes que parmi les curieux obstinés, les naturalistes, les prisonniers et les académiciens. L'amiral Pline courut pour examiner le *phénomène de près*, avec son neveu. Pline périt par sa faute ; le Vésuve n'avait pas tort : il avait averti Depuis 79, tous les volcans se servent du même procédé ; ils avertissent et font trois sommations et trois roulements. Si vous restez sur place, tant pis pour vous ! le volcan fait feu.

Le volcan de l'île Bourbon a voulu se singulariser ; c'est le défaut de notre époque ; chacun vise à l'originalité aujourd'hui. Un beau matin, les heureux colons de ces vallées divines, où les arbres s'élèvent si haut pour parler à l'Océan, les colons de ce paradis se sont réveillés, après une nuit douce, et ils ont vu une montagne innocente lancer feu et flammes contre le ciel ; ils ont cru que le volcan *Mara-api, colère du feu*, était venu de Java sur les ailes de la mousson, et qu'il s'était incrusté parmi les roches de la rive, au milieu de la nuit, sans vouloir réveiller les voisins par des tremblements de terre qui n'appartenaient qu'aux siècles de barbarie, et que n'admet plus notre civilisation.

L'opinion des insulaires les plus éloignés n'a pas été aussi favorable au jeune volcan. Ils soutiennent toujours que le *Grand-Brûlé* devait rester *Grand-Brûlé* jusqu'à la fin du monde ; qu'il a violé, comme charbon éteint et comme volcan, toutes les règles de la physique, et qu'ils porteront leur plainte à l'Académie des sciences de Paris.

Si j'avais l'honneur d'être savant, j'oserais hasarder un paradoxe : j'oserais dire que la terre doit se réjouir lorsqu'une montagne se change en volcan, même en violant les lois de la physique. Si cet immense travail de digestion, que fait notre planète dans ses cavités profondes, ne trouvait plus d'exutoires à la surface, il nous arriverait malheur bientôt, à nous qui rampons comme des atomes sur ce grain de sable de l'infini. Laissons respirer la terre ; laissons lui ouvrir ses cheminées qui fument. Déjà une convulsion géologique a bouleversé l'équilibre de notre planète, a incliné son axe et produit ainsi l'inégalité des saisons. Si tous les volcans s'éteignaient et si les abîmes de feu qu'elle emporte dans ses entrailles, avec son lest de granit et de minéraux, ne trouvaient plus d'évaporation à la surface, un nouveau cataclysme éclaterait par cette violente compression des forces intérieures, et cette fois, au lieu des quatre saisons, nous subirions la chance d'en avoir une seule, l'hiver des Lapons.

Quant à l'île Bourbon, mon île chérie, l'île de mon enfance, elle est toujours la plus heureuse des îles, malgré la résurrection du Grand-Brûlé ; un volcan ne peut pas même porter atteinte au bonheur séculaire qui environne ce paradis de l'Océan indien. Ce volcan arrive comme une exception en géologie ; il n'est pas accompagné de tremblement de terre ! La convulsion qui fait frissonner la plante de nos pieds, en ébranlant nos cerveaux, est le plus formidable des phénomènes. Elle trouble les nuits et change les poutres de nos alcôves en épées de Damoclès ; mais un volcan qui s'écarte de la routine et ne s'entoure d'aucune terreur électrique est un voisin charmant, un artificier économique, un Ruggieri de la nature, un artiste de flamme qui prend la mer pour miroir, les cieux pour frises, les montagnes pour amphithéâtre, un peuple entier pour spectateur, et exécute d'admirables exercices de pyrotechnie, dont personne ne paye les frais. Heureuse île Bourdon ; il ne lui manquait qu'un volcan civilisé en pleine éruption ! elle possède tout maintenant.

MÉRY.

Petites sœurs des pauvres.

On conteste les miracles ; en voici pourtant un manifeste ; un miracle inconnu et qui, cependant, a conquis tous les suffrages : l'assentiment des esprits et les sympathies des cœurs ; — un miracle de la charité !

Vers 1840, il se trouvait, dans une petite ville bretonne, dans la petite ville de Saint-Servan, une jeune fille nommée Jeanne Jugan, pauvre ouvrière, vivant des faibles produits de son aiguille, dans la plus humble vertu, dans les pratiques de la vie la plus pure mais la plus pieuse. Son confesseur était un vieux prêtre, pieux et pauvre comme elle. Un jour qu'elle réclamait de son expérience un conseil pour s'avancer dans la voie de la perfection chrétienne :

— Le moyen le plus sûr, lui répondit-il, le seul moyen même, c'est la charité : aimez... et faites du bien ; faites du bien à tous, mais particulièrement aux malheureux.

— Faire du bien ! répéta la pauvre fille en songeant à son indigence profonde...

Le saint prêtre, qui la comprit, lui répondit avec la même simplicité :

— C'est possible à tout le monde, au pauvre comme au riche. Que dit saint Pierre à l'aveugle du parvis implorant son secours : Je ne puis vous donner que ce que j'ai. Or, il n'avait pas d'argent... il lui rendit la vue.

— Hélas ! soupirait la pauvre ouvrière en regagnant sa mansarde, saint Pierre, lui, avait le don des miracles !...

Ce n'était pas une aspiration, c'était bien un regret d'impuissance que, dans son humilité, exhalait son cœur, et pourtant en cet instant, Dieu venait de la choisir pour être l'instrument de l'une des merveilles de cette charité qui a réalisé tant d'œuvres humainement impossibles. Cette jeune fille, cette humble ouvrière, cette enfant pauvre et modeste, sans rien de ce qui peut être aux yeux des hommes un germe de succès, sans éducation, sans relations, sans appui, — cœur candide, esprit naïf, âme timide, — allait fonder, en cet instant même, une association de dévouement, une institution de bienfaisance, qui allait s'élever avec une telle spontanéité, qu'avant quinze années elle devait couvrir la France, d'où elle rayonnerait dans les pays voisins, pour déborder en flots bienfaisants sur le monde.

Oui, ce dont à peine avec les ressources de la richesse, avec le concours du pouvoir, avec l'autorité d'un nom célèbre et d'une grande position sociale, avec tous les prestiges du talent et les entraînements de l'éloquence, un homme d'énergie et de volonté eût pu concevoir l'espérance, elle, craintive, isolée, chétive, elle, dénuée de tout, elle allait l'entreprendre... l'entreprendre et le réaliser.

A cet instant, en effet, une vieille femme s'approche d'elle, chancelante, épuisée...

— Qu'avez-vous, ma bonne mère? lui dit anxieusement la jeune fille.

— Ah ! je ne peux mès aller plus loin...

— Appuyez-vous sur mon bras, reprend l'enfant avec sollicitude.

---

et aux sollicitations de l'appétit, qui, pour des estomacs de dix-sept ans, ne manquent jamais d'éloquence.

Nous soupâmes, et je dois dire, en historien fidèle, que la gracieuse Montoise qui nous servait nous donna quelques distractions. Cependant, malgré ses charmes, et laissant mon compagnon trancher du Joconde à son aise, je satisfis tout de suite ma curiosité, en me mettant à explorer ce mont étrange, qui, aux rayons d'une pleine lune, m'apparaissait sous un aspect vraiment féerique. Je pensais aux chevaliers de la Table ronde, et à la cour du roi Arthur, et je m'imaginais que j'allais voir descendre, de la forteresse qui s'élevait sur ma tête, ces mémorables guerriers. Il me semblait aussi apercevoir, dans le lointain, sur le mont de Tombelaine, le petit mont voisin, le palais de cristal élevé par l'archange saint Michel, et contre lequel le diable échangea la possession de l'édifice qu'il venait de bâtir sur la place où j'étais, en quoi le diable fut trompé, car le palais de cristal n'était qu'un palais de glace qui fondit au soleil levant ; mais il a toujours été permis aux saints de tromper le diable. Par moment, le mont Saint-Michel se revêtait, dans cette belle soirée, d'une clarté éblouissante ; je me souvenais alors de cette clarté allumée par les anges, qui annonçait, disait-on jadis, les projets des ennemis, et invitait les défenseurs du mont à se mettre sur leurs gardes. Les astres étincelaient dans le firmament, et, sous leur lueur veloutée, je me complaisais dans toutes ces traditions poétiques, tandis que mon compagnon, plus positif, ne considérait, pour toutes étoiles, que les grands yeux noirs de la Montoise. Lequel était le sage, lequel était le fou ? J'ai pensé depuis, quelquefois, que j'étais le fou. Les yeux d'une jolie femme ne valent-ils pas bien des étoiles ?

Je ne rentrai que vers le milieu de la nuit et je dormis du sommeil des justes. Je me réveillai néanmoins de bonne heure, et mon compagnon n'était pas encore debout. Je le fis lever, dans mon empressement à faire le tour du mont ; nous ne nous lassions pas d'en admirer les différents aspects, et principalement l'ancien corps de bâtiments monastiques. Nous en visitâmes ensuite les belles salles ogivales, depuis celle des gardes jusqu'au cloître qui en forme le couronnement réellement *merveilleux*. Je m'étais muni d'une lettre de recommandation pour le directeur de cette maison centrale ; il nous conduisit dans l'intérieur du monument. Le cœur nous saigna, lorsque nous vîmes ces nobles murs, faits pour une espèce de musée chevaleresque et religieux, pour un Westminster français, souillés par des métiers, des ateliers, des hamacs, et habités par cinq ou six cents prisonniers, qui, pour égayer leurs loisirs, s'amusaient à apprivoiser des rats. Je ne sais s'il y avait des Pellissons parmi eux, mais il y avait beaucoup d'araignées qui semblaient vivre dans une certaine intimité avec ces malheureux.

Nous descendîmes, quoique à regret, avec le prudent directeur, et après avoir jeté un dernier coup d'œil des plus mélancoliques sur l'église changée en réfectoire, sur le cloître devenu un préau, sur la salle des chevaliers transformée en tissanderie, sur les montgommeries, qui sont des dortoirs. Nous revînmes tout tristes à notre hôtel, sans nous laisser égayer par les jardinets qui entourent la ville, et dans lesquels s'élèvent des figuiers et des amandiers et plusieurs arbustes orientaux qu'on dirait rapportés de Jérusalem par l'archange saint Michel.

Nous rentrâmes déjeuner. Notre hôtesse nous servit le reste de notre bar, accompagné de ces coques aux fines herbes que Nodier a décrites dans la *Fée aux miettes*, et qui sont une grande ressource pour les habitants du Mont, sans enrichir beaucoup les pauvres diables qui vont les récolter. — Du temps d'Orderic Vital, il y avait déjà, pour signaler les misères d'une profession peu lucrative, un proverbe expressif : « J'aimerais mieux pêcher des coques au mont Saint-Michel. » La mer commençait à se retirer, et les pêcheurs avec leurs filets, leurs grandes bottes et leurs bâtons ferrés ; les pêcheuses au court jupon et aux jambes nues, avec leur résille sur l'épaule, se disposaient à partir pour leur ingrate moisson. Nous leurs demandâmes si l'on pouvait aller à Avranches par les grèves ; ils nous répondirent que c'était très-facile, et nous montrèrent dans le lointain un point blanc, en nous engageant à ne pas le perdre de vue, et à prendre garde aux *morts* qu'on rencontre dans les *quintres*, c'est-à-dire aux trous qui se trouvent dans les rivières dont la grève est sillonnée çà et là. Nous les remerciâmes et nous nous disposâmes pour notre voyage. Je remarquai que la jolie Montoise paraissait voir s'éloigner mon compagnon avec un peu de mélancolie.

Nous lui dîmes adieu, non pas néamoins sans avoir été prévenus par elle d'un danger qui s'élève tout à coup sur les grèves, et qui a causé la perte d'un grand nombre d'imprudents voyageurs. C'est un brouillard si intense qu'à deux pas de soi il est impossible de rien distinguer, et qu'on marche quelquefois vers la mer en croyant s'en éloigner. Si l'on est surpris par la marée montante dans cette obscurité, on est perdu, et même, lorsqu'il n'y a pas le moindre brouillard, si l'on s'attarde sur les grèves, on court aussi de grands

Vue de l'éruption du volcan le Grand-Brûlé, à l'île de la Réunion, prise des hauteurs du Bois-Blanc, d'après un dessin de M. Merme, capitaine d'artillerie de marine.

Banquet offert aux hôtes des Petites Sœurs des Pauvres dans la salle de leur maison hospitalière, avenue de Breteuil, par les Dames du quartier.

Et les voilà qu'elles font ainsi quelques pas.

— Où voulez-vous que je vous conduise, reprend Jeanne, qui naturellement s'était dirigée vers sa demeure.

— Où?... fit la vieille en levant les yeux au ciel. Je suis une mendiante... sans asile... Et elle ajoute avec résignation : Sur la première venue, où je me reposerai...

Jeanne se rappelle ce que lui a dit le bon prêtre : Faire du bien... à tous... mais surtout aux malheureux..

— Venez plutôt chez moi, ma bonne mère, repartit la pieuse enfant; et elles continuèrent péniblement leur route.

Arrivées dans la mansarde, Jeanne lui répéta les paroles de l'apôtre, en partageant avec elle un morceau de pain noir :

— Je ne puis vous donner que ce que j'ai...

La nuit était venue, elle lui céda son lit. La vieille y resta malade le lendemain... Que faire ? ce qu'elle n'eut pas eu le courage d'accomplir pour elle, elle le fit pour la pauvre malade. Elle implora la pitié de ses voisins...

La vieille mendiante se vit bientôt entourée de soins et de secours si abondants qu'on put lui associer une, deux et bientôt trois autres femmes anciennes, pauvres, infirmes et abandonnées. Une amie de Jeanne vint partager son dévouement; le bon prêtre donna sa montre d'argent, qui fut vendue pour meubler une seconde mansarde : l'association était fondée !

L'œuvre naissante se développa; les quêtes devinrent plus productives chaque jour. Une ancienne servante, qui possédait un petit capital de quinze cents francs, vint s'associer à cette mission de miséricorde qui, croissant naturellement, songea dès lors à s'étendre dans les villes voisines. Une seconde maison fut fondée dans la petite ville de Dinan.

Telle est la sainte et mystérieuse origine de cette corporation religieuse, qui fondée dans un moment antipathique, pour ne pas dire plus, aux corporations religieuses, s'est propagée avec une rapidité qui n'en est que plus surprenante. Cette corporation est celle des Petites Sœurs des Pauvres.

Leur établissement Paris est bien connu : connu des pauvres, connu des riches ; cher et vénérable à tous. Il a existé d'abord rue du Regard, 16, où il a suscité tant de sympathies que, dès 1857, il put songer à se créer un siége plus vaste, plus commode et dans les conditions hygiéniques les plus favorables à ses hôtes. C'est avenue de Breteuil que, grâce aux secours de la bienfaisance publique, se sont élevés ses nouveaux bâtiments. Là sont recueillis, logés, entretenus, nourris les vieillards des deux sexes, aux soins desquels les Petites Sœurs des Pauvres dévouent leur vie. Une petite sœur et un de leurs vieux pensionnaires parcourent chaque jour les rues de Paris dans une voiture attelée d'un âne, recueillant les aumônes en argent et en nature que chacun leur offre, et les dessertes qu'on veut bien leur réserver dans les maisons aisées ou riches. Voilà les modestes ressources que sait féconder et multiplier avec une ingénuité touchante l'industrie ingénieuse de la charité.

Les nobles sentiments ont une contagion sainte; ils n'appellent pas seulement l'intérêt, ils provoquent encore l'émulation. Un grand nombre de bienfaiteurs de cette institution concurent, le mois dernier, l'heureuse pensée de s'associer à cette œuvre d'humilité bienfaisante. Une souscription fut ouverte, et le jour même où l'enfant Jésus sanctifia la pauvreté en choisissant pour berceau la crèche d'une étable, un bouquet fut servi dans l'établissement hospitalier; des dames, des jeunes filles et des jeunes hommes appartenant aux classes les plus élevées de la société, se firent les serviteurs et les servantes de ces vieillards, et des jeunes sœurs qui leur ont voué leurs soins, leur offrant de leurs mains patriciennes les assiettes et les mets avec l'affabilité la plus charmante et la cordialité la plus tendre. On y remarquait M^mes et M^lle L..., qui avaient organisé cette fête touchante, M^me la comtesse de R..., M^lle de R..., M^me et M^lle T..., M^lle C..., M. le comte de M..., M. le vicomte de R..., M. C... et ses enfants, etc.

La gravure de notre page 36 reproduit ce banquet pieux. FULGENCE GIRARD.

MÉMOIRES D'UN MUSICIEN [1].

(Suite.)

XX

Apparition de Beethoven au Conservatoire. — Réserve haineuse des maîtres français. — Impression produite par la symphonie en *ut* mineur sur Lesueur. — Persistance de celui-ci dans son opposition systématique.

Les coups de tonnerre se succèdent quelquefois, dans la vie de l'artiste, aussi rapidement que dans ces grandes tempêtes où les nues, gorgées de fluide électrique, semblent se renvoyer la foudre et souffler l'ouragan.

Je venais d'apercevoir en deux apparitions Shakespeare et Weber ; aussitôt, à un autre point de l'horizon, je vis se lever l'immense Beethoven. La secousse que j'en reçus fut presque comparable à celle que m'avait donnée Shakespeare. Il m'ouvrait un monde nouveau en musique, comme le poëte m'avait dévoilé un nouvel univers en poésie.

La Société des concerts du Conservatoire venait de se former, sous la direction active et passionnée d'Habeneck. Malgré les graves erreurs de cet artiste et ses négligences à l'égard du grand maître qu'il adorait, il faut reconnaître ses bonnes intentions, son habileté même, et lui rendre la justice de dire qu'à lui seul est due la glorieuse popularisation des œuvres de Beethoven à Paris. Pour parvenir à fonder la belle institution célèbre aujourd'hui dans le monde civilisé tout entier, il eut bien des efforts à faire : il eut à échauffer de son ardeur un grand nombre de musiciens dont l'indifférence devenait hostile quand on leur faisait envisager dans l'avenir de nombreuses répétitions et des travaux aussi fatigants que peu lucratifs, pour parvenir à une bonne exécution de ces œuvres alors connues seulement par leurs excentriques difficultés. Il eut à lutter aussi, et ce ne fut pas la moindre de ses peines, contre l'opposition sourde, le blâme plus ou moins déguisé, l'ironie et les réticences des compositeurs français et italiens, fort peu ravis de voir ériger un temple à un Allemand dont ils considéraient les compositions comme des monstruosités, redoutables néanmoins pour eux et leur école. Que d'abominables sottises j'ai entendu dire aux uns et aux autres sur ces merveilles de savoir et d'inspiration !

Mon maître Lesueur, homme honnête pourtant, exempt de fiel et de jalousie, aimant son art, mais dévoué à ces dogmes musicaux que j'ose appeler des préjugés et des folies, laissa échapper à ce sujet un mot caractéristique. Bien qu'il vécût assez retiré et absorbé dans ses travaux, la rumeur produite dans le monde musical de Paris par les premiers concerts du Conservatoire et les symphonies de Beethoven était rapidement parvenue jusqu'à lui. Il s'en étonna d'autant plus, qu'avec la plupart de ses confrères de l'Institut, il regardait la musique instrumentale comme un genre inférieur, une partie de l'art estimable, mais d'une valeur médiocre, et qu'à son avis Haydn et Mozart en avaient posé les bornes qui *ne pouvaient* être dépassées.

A l'exemple donc — de Berton, qui regardait en pitié toute la moderne école allemande, — de Boïeldieu, qui ne savait trop ce qu'il en fallait penser et manifestait une surprise enfantine aux moindres combinaisons harmoniques s'éloignant tant soit peu des trois accords qu'il avait plaqués toute sa vie, — à l'exemple de Chérubini qui concentrait sa bile et n'osait la répandre sur un maître dont les succès l'irritaient profondément et sapaient l'édifice de ses théories les plus chères, — de Paër qui, avec son astuce italienne, racontait sur Beethoven qu'il avait connu, disait-il, des anecdotes plus ou moins défavorables à ce grand homme et flatteuses pour le narrateur, — de Catel, qui boudait la musique et s'intéressait uniquement à son jardin et à son bois de rosiers, — de Kreutzer, enfin, qui partageait l'insolent dédain de Berton pour tout ce qui nous venait d'outre-Rhin ; comme tous ces maîtres, Lesueur, malgré la fièvre d'admiration dont il voyait possédés les artistes en général et moi en particulier, Lesueur se taisait, faisait le sourd et s'abstenait soigneusement d'assister aux concerts du Conservatoire. Il eût fallu, en y allant, s'y former une opinion sur Beethoven, l'exprimer, être témoin du furieux enthousiasme qu'il excitait ; et c'est ce que Lesueur, sans se l'avouer, ne voulait point. Je fis tant, néanmoins, je lui parlai de telle sorte de l'obligation où il était de connaître et d'apprécier personnellement un fait aussi considérable que l'avénement dans notre art de ce nouveau style, de ces formes colossales, qu'il consentit à se laisser entraîner au Conservatoire un jour où l'on y exécutait la symphonie en *ut mineur* de Beethoven. Il voulut l'entendre consciencieusement et sans distractions d'aucune espèce. Il alla se placer seul au fond d'une loge du rez-de-chaussée occupée par des inconnus et me renvoya. Quand la symphonie fut terminée, je descendis de l'étage supérieur où je

[1] La traduction et la reproduction sont interdites.

---

périls, car la mer se précipite de tous les côtés à la fois; elle arrive par des tranchées imprévues, par les lits des ruisseaux et des rivières, et elle vous entoure avant que vous ayez le temps de vous reconnaître. Nous nous éloignâmes rapidement dans la direction qui nous avait été montrée ; cette belle ardeur ne tarda pas à se ralentir, car on se fatigue vite à marcher sur le sable, et surtout par un soleil accablant. Nous aurions presque désiré un léger brouillard pour nous rafraîchir. Nous croyions avancer beaucoup, mais le but semblait reculer devant nos pas ; cependant, nous finîmes par atteindre la petite ville d'Avranches, dont je ne me rappelle plus guère qu'un joli petit bois situé sur le bord de la mer ; nous fîmes route immédiatement pour Grandville, où nous avions décidé que nous coucherions, avec le dessein de nous embarquer le lendemain pour Saint-Malo.

Nous couchâmes en effet à Grandville, et le lendemain, dès cinq heures du matin, nous étions sur le port, mais deux obstacles auxquels nous n'avions guère pensé vinrent nous arrêter. D'abord la mer avait été très-orageuse ; les bâtiments habituels ne partaient pas. Cela nous contraria vivement, mais nous pensâmes qu'à prix d'argent nous trouverions bien trois ou quatre marins résolus pour nous conduire, malgré le mauvais temps, car il nous souriait de voir la mer dans toute sa fureur. En mon particulier, je voulais voir moutonner tous les troupeaux de Neptune ; la mythologie était encore un peu en vigueur et l'on me pardonnera cette expression. Mon compagnon, qui se donnait volontiers les apparences d'un loup de mer, ne témoignait d'ailleurs aucune crainte, et pour rien au monde je n'aurais voulu paraître moins brave que lui. Nous frétâmes un petit bateau, seulement les douaniers nous demandèrent nos passe-ports. Demander des passe-ports à des écoliers en vacances, cela nous parut exorbitant et tyrannique ! Les douaniers n'en voulurent pas démordre ; ils auraient été en contravention. Il fallait tout au moins une autorisation de M. le maire. Nous nous rendîmes, assez vexés, chez M. le maire, le maire était à la campagne. On nous renvoya chez l'adjoint.

Il était cinq heures du matin ; l'adjoint était couché auprès de M^me l'adjointe. On réveille l'adjoint à cette heure indue ! On peut s'imaginer quelles ressources de diplomatie tour à tour caressante et tapageuse nous dûmes déployer avec la chambrière pour arriver à ce résultat. Nous triomphâmes enfin.

Pourvus de notre passe, nous nous embarquâmes. C'est alors que mes déceptions commencèrent ; j'avais entendu parler du mal de mer, mais j'ignorais tout ce qu'il y a d'atroce et d'humiliant dans ces souffrances qu'on ne plaint pas et qui provoquent même le rire chez les personnes qui n'en sont pas atteintes. Mon compagnon, tranquillement assis à la poupe, regardait si le vent nous viendrait en aide, et contemplait avec volupté l'assaut des vagues contre notre faible embarcation, tandis que ne voyant rien, aveuglé par les lames, et étendu sur un banc, le long du bateau, je m'attendais à rendre l'âme à tout instant, n'ayant plus que l'âme à rendre. Une lame plus violente que les autres, pendant que les marins prenaient des ris et que le bateau s'inclinait de mon côté, passa sur nos têtes et enleva mon chapeau mal assuré. J'eus à peine la force de jeter un léger cri qui appela l'attention de mon camarade et des matelots sur mon malheur ; leurs rires éclatèrent, et ma résignation, en voyant mon léger feutre partir pour je ne sais quel lointain pays, peut-être pour orner le front d'un sauvage, ne fit que redoubler leur hilarité, ce qui me sembla de la dernière inconvenance, mais étais je en état de me plaindre ? Je n'ouvris la bouche que pour demander si nous arrivions bientôt. Les marins répondirent que la mer était extraordinairement houleuse, que le vent ne nous favorisant pas, nous courrions des bordées, que nous passerions peut-être la journée en zig-zags. Combien je regrettais la terre ferme ; plusieurs heures se passèrent ainsi, les nuages s'ouvraient et des grains (ils appellent cela des grains) descendaient par moments sur nous avec une rage évidente, et faisaient tourbillonner la barque comme une toupie d'Allemagne. Les marins, fatigués de cette lutte contre les éléments déchaînés, nous dirent que si nous voulions descendre à Cancale, il était plus facile d'y débarquer qu'à Saint-Malo.

— Débarquez, m'écriai-je à ces mots consolateurs, débarquez n'importe où, pourvu que vous débarquiez.

Mon camarade s'écria de son côté :

— Oui, à Cancale, nous mangerons des huîtres.

Cela me parut une amère raillerie.

Nous fîmes voiles pour Cancale, et comme la mer se retirait au moment où nous entrâmes dans la baie, les marins jetèrent l'ancre à quelque distance du bourg. Quelle baie que celle de Cancale ! Je m'en souviendrai toujours. Un matelot descendit et prit mon camarade sur son dos, comme un fardeau des plus légers pour lui; mais moi, me hâtant trop de sortir de ce bateau de malheur, et, m'en fiant à mes bottes, dont j'avais pris tant de soin sur le sable fin des grèves, je me précipitai dans la baie. J'y enfonçai jusqu'aux genoux, et, comme mon pantalon était entièrement dépourvu de sous-pieds, mes deux jambes

me trouvais pour aller savoir de Lesueur ce qu'il avait éprouvé et ce qu'il pensait de cette production extraordinaire.

Je le rencontrai dans un couloir, il était très-rouge et marchait à grands pas : « Eh bien, cher maître? lui dis-je... — Ouf!... je sors, j'ai besoin d'air. C'est inouï! c'est merveilleux! cela m'a tellement ému, troublé, bouleversé, qu'en sortant de ma loge et voulant remettre mon chapeau j'ai cru que je ne pourrais plus *retrouver ma tête*. Laissez-moi seul. A demain. »

Je triomphais. Le lendemain je m'empressai de l'aller voir. La conversation s'établit de prime abord sur le chef-d'œuvre qui nous avait si violemment agités. Lesueur me laissa parler pendant quelque temps, approuvant d'un air contraint mes exclamations admiratives. Mais il était aisé de voir que je n'avais déjà plus pour interlocuteur l'homme de la veille, et que ce sujet d'entretien lui était pénible. Je continuai pourtant, jusqu'à ce que Lesueur, à qui je venais d'arracher un nouvel aveu de sa profonde émotion en écoutant la symphonie de Beethoven, dit en secouant la tête et avec un singulier sourire : « C'est égal, il ne faut pas faire de la musique comme celle-là. » Ce à quoi je répliquai : « Soyez tranquille, cher maître, on n'en fera pas beaucoup ! » Pauvre nature humaine! Il y a, dans ce mot paraphrasé par tant d'autres hommes en mainte circonstance semblable, de l'entêtement, du regret, la terreur de l'inconnu, de l'envie et un aveu implicite d'impuissance. Car dire : « Il ne faut pas faire de la musique comme celle-là, » quand on a été forcé d'en subir le pouvoir et d'en reconnaître la beauté, c'est bien déclarer qu'on se gardera soi-même d'en écrire de pareille, mais parce qu'on sent qu'on ne le pourrait pas si on le voulait.

Haydn en avait déjà dit à peu près autant de ce même Beethoven, qu'il s'obstinait à appeler seulement *un grand pianiste*.

Grétry a écrit d'ineptes aphorismes de la même nature sur Mozart qui, disait-il, avait placé *la statue dans l'orchestre et le piédestal sur la scène*.

Haendel prétendait que *son cuisinier était plus musicien* que Gluck.

. . . .

Cette obstination de Lesueur à lutter contre l'évidence et ses propres impressions acheva de me faire reconnaître le néant des doctrines qu'il s'était efforcé de m'inculquer; et je quittai brusquement la vieille grande route pour prendre ma course par monts et par vaux à travers les bois et les champs. Je dissimulai pourtant de mon mieux, et Lesueur ne s'aperçut de mon *infidélité* que beaucoup plus tard, en entendant mes nouvelles compositions que je m'étais gardé de lui montrer.

Je reviendrai sur la Société des concerts et sur Habeneck quand j'aurai à parler de mes relations avec cet habile mais incomplet et capricieux chef d'orchestre.

HECTOR BERLIOZ.

L'année scientifique et industrielle, par M. Louis Figuier.

Chargé de la partie scientifique dans le journal *la Presse*, M. Figuier résume à la fin de chaque année le mouvement scientifique et industriel dont il a noté chaque phase au fur et à mesure qu'elle se présentait.

Cette idée heureuse, et que le public a accueillie avec la faveur qui s'attache au nom de M. Figuier, avait été jusqu'à présent contenue dans un seul volume; mais cette année l'œuvre s'est dédoublée, et deux volumes ont paru nécessaires pour relater tout ce qui s'est produit en 1858 dans les sciences et dans l'industrie.

C'est que l'année 1858 a été fertile entre toutes, en inventions et en découvertes : en astronomie, l'apparition d'une comète comme on en observe à peine deux ou trois par siècle, deux éclipses de soleil, et la découverte de six nouvelles planètes entre Mars et Jupiter ; dans la télégraphie, la pose du câble sous-marin reliant les deux mondes ; dans la mécanique, la construction du *Léviathan* ; dans l'agriculture, la question des engrais liquides, celle de la dégénérescence des races de vers à soie ; en physique, la découverte d'un grand nombre d'appareils nouveaux, d'un emploi continuel, etc., etc.

Nous en passons, car nous ne pouvons nous-mêmes ici dresser le bilan des faits industriels et scientifiques qui se sont produits en 1858. Il nous suffit de savoir nombreux et importants pour louer la détermination prise par M. Figuier, et lui promettre un succès double que justifient d'ailleurs les efforts et le talent bien connu de l'auteur. F. R.

Les rois Mages.

Nous traversons l'époque des fêtes traditionnelles Nous rapportions, l'année dernière, les douces solennités de famille que ramène chaque année le jour des Rois. Nous avons à parler aujourd'hui d'un autre usage, la fête des lumières : bougies, falots, brandons, ou, pour nous servir de l'expression spéciale, du moins dans quelques pays, *coulines*. Cette fête est surtout celle des enfants. Il faut voir avec quelle joie, dans plusieurs de nos provinces, et particulièrement dans la haute Normandie, ils se groupent autour de la table où sont allumées leurs petites bougies et plus souvent leurs petites chandelles, ils balancent au bout de la petite hampe où elle est suspendue leurs lanternes de papier de couleur, ou enfin, ils agitent au-dessus de leurs têtes, les *coulines* de chanvre trempé dans de la résine ou dans de la poix, au chant de leur vieille chanson légendaire :

Bonjou les Rois! etc.

Ce sont ces trois scènes qu'a reproduites avec sa verve habituelle le crayon si pittoresque de M. E. Morin. Mais là ne s'est pas arrêté l'artiste ; c'eût été abaisser la pensée de cette solennité religieuse que de l'isoler dans ces traditions, reflets enfantins de l'étoile des Mages; l'artiste lui a conservé l'éclat dont l'a revêtue la liturgie chrétienne, en lui donnant le grand nom de l'Epiphanie. Cette fête est, dans la réalité, l'appel des nations étrangères à la participation de la vérité éternelle. Aussi l'Eglise s'entoure-t-elle en ce jour de toutes ses magnificences. C'est pour elle la fête de la Manifestation : après les humilités de la crèche, ce sont les splendeurs du culte. Cette ornementation ogivale, où l'art chrétien éclate dans tout l'épanouissement du style fleuri, traduit cette pensée, que précise encore davantage l'image des trois rois de l'Orient savant, conduits par l'étoile aux pieds du Sauveur.

LÉO DE BERNARD.

COURRIER DU PALAIS.

Quelle fièvre de plaidoirie s'est emparée des arts, de la littérature et des théâtres ! Apollon, comme on eût dit au temps de M. de Boufflers, ne sort plus de chez Thémis. Auteurs, acteurs, directeurs encombrent, de leurs personnes et de leurs procès, les chambres du tribunal. Les théâtres lyriques donnent surtout. Il n'y a pas longtemps, M. Calzado s'imaginait de guérir la voix malade de Mario par une application de papier timbré. – Procès gagné. — Quelques jours plus tard, désespérant d'obtenir le même résultat sur un autre de ses ténors, M. Galvani, il demandait au tribunal d'annuler l'engagement de celui-ci. — Procès perdu. — Aujourd'hui, une de ses pensionnaires, Mme Cambardi, lui rend, avec le geste familier de Norina dans *Don Pasquale*, le rôle que M. Calzado désirait lui entendre chanter dans *Matilda di Sabran*. — Procès en train. — On m'assure qu'il y en a un quatrième. — Procès en herbe. — Quand il sortira de terre, — ou du rôle, pour parler sans métaphore, — je ne manquerai pas de le faire savoir à mes lecteurs.

A l'Opéra, la chose se passe entre auteurs. Il s'agit d'un poëme qui a pour titre les *Ruines d'Herculanum*, et qui nous promet un Vésuve un peu moins débonnaire que celui de la *Muette de Portici*. La musique est de Félicien David. Quant aux paroles, elles passaient généralement pour être de Méry et d'un ami de Félicien David, M. Hadot. Mais voici que se présentent deux nouveaux candidats aux droits d'auteurs que doit produire *Herculanum* : ce sont MM. Gabriel et Eugène de Mirecourt. Ils tiennent à la main un poëme qui s'appelle le *Jugement dernier*, et ils soutiennent que celui-ci est l'œuf de l'autre, ou, si mieux vous aimez, que, sous la plume de MM. Méry et Hadot, la vallée de Josaphat est devenue la vallée de Résina, et la fin du monde une simple éruption du Vésuve. — Transformation dont l'idée sera venue à Méry dans une de ses causeries habituelles avec les classiques latins : « J'étais soutenu, dit Pline le jeune, le témoin de la terrible éruption de 79, par cette pensée, triste et consolante à la fois, que tout l'univers périssait avec moi. »

Ce procès s'arrange, dit-on, et je dirais que c'est tant mieux, si nous ne devions pas être privés de trois plaidoiries, comme savent les faire Mes Frédéric Tho-

---

remontèrent sans mes bottes, qui ne voulurent pas revenir en même temps. Les vagues s'y élancèrent, et la baie se referma sur elles. Force me fut de les laisser et de continuer mon chemin, sous peine de m'empêtrer tout entier dans cette vase mouvante et perfide. J'arrivai donc à Cancale sans bottes et sans chapeau, dans un état vraiment piteux.

Lorsque j'entrai à l'auberge, mon compagnon était déjà attablé devant quelques douzaines d'huîtres et une bouteille de vin blanc. Je trouvai sa conduite quelque peu impitoyable ; mais, après avoir donné à la propreté tout le temps nécessaire pour réparer le désordre de ce qui restait de ma toilette, je sentis naître un assez vif appétit. Un verre de vin blanc consolida mon estomac délabré, je pris goût aux huîtres, et nous déjeunâmes fort gaiement. On oublie si vite les maux qu'on a soufferts et les dangers qu'on a courus lorsqu'on est dans le port. Cependant je ne parlais plus d'aller découvrir les pays qui peuvent avoir échappé aux célèbres voyageurs.

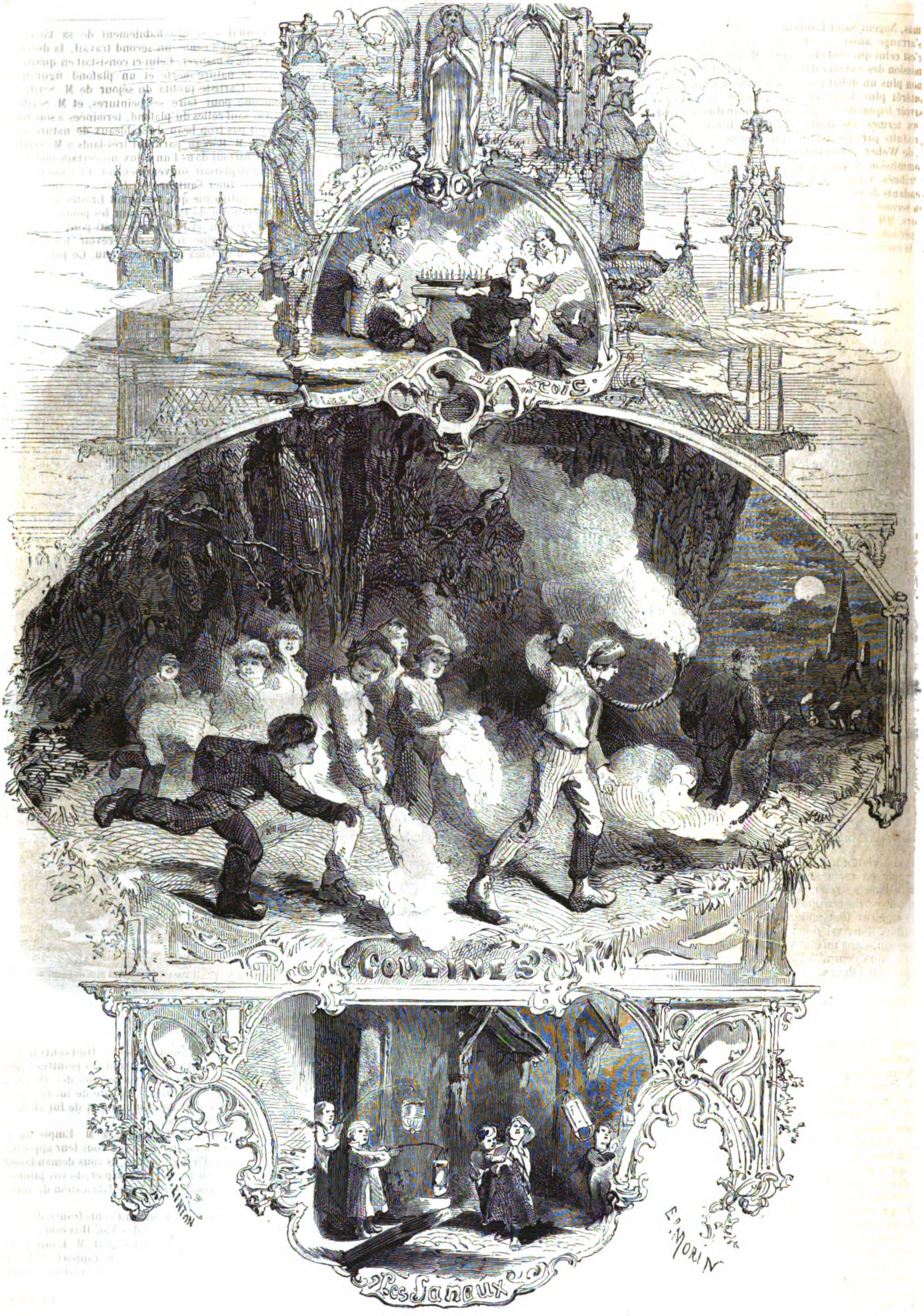
Ce n'était pas tout, il fallait partir pour Saint-Malo. Cancale ne possédait pas alors de bottiers, et les gros souliers qu'on pouvait y vendre m'auraient un peu gêné pour faire la route. L'aubergiste me céda une paire de pantoufles qui avaient été laissées par un touriste fashionable : on se mit en quête, dans le voisinage, d'un couvre-chef ; on apporta de chez M. le curé une mauvaise casquette de voyage ; le digne homme s'en dépossédа par un mouvement de charité chrétienne ; ainsi équipé, je pris courageusement la route de Saint-Malo. Je ne fis pas dans cette ville une entrée triomphale, une entrée d'empereur, mais nous arrivâmes le soir, et une nuit épaisse couvrit de ses voiles la rougeur de mon front. Je connaissais, en effet, beaucoup de personnes de Saint-Malo, et j'aurais été vivement déconcerté si je les avais rencontrées, tant mon disgracieux accoutrement me paraissait ridicule.

Le lendemain matin de bonne heure, je me procurai tout ce qui me manquait ; j'achetai des souliers et des guêtres, un chapeau de paille convenable ; mon ami et moi nous visitâmes Saint-Malo, ville qu'on peut voir dans deux heures. Le Grand-Bey, que Chateaubriand n'avait pas encore destiné à lui servir de mausolée, n'attira notre attention que de loin ; nous ne jetâmes sur Saint-Servan qu'un coup d'œil du haut des remparts, et nous nous embarquâmes sur la Rance pour Dinan. Rien de plus charmant que cette petite ville, célèbre par sa fontaine d'eau minérale, par ses promenades, par ses coteaux, par ses vallons. Autant Saint-Malo, avec ses rues étroites où le jour pénètre à peine, ses remparts qui l'emprisonnent, est un séjour triste et ennuyeux, autant la ville de Dinan offre d'attrait par ses sites pittoresques et gais. Elle me satisfit d'autant plus qu'on n'y voyait pas la mer, que j'avais prise en horreur.

Le lendemain, l'état de nos finances nous fit juger que nous ne pourrions passer un jour de plus à Dinan, quoique nous en eussions envie. Nous résolûmes de nous remettre en route, et nous réglâmes avec une hôtesse qui ne ressemblait en rien à la jolie Montoise de Saint-Michel. Elle était vieille et laide, et, de plus, elle écorchait les voyageurs. Quelle fut notre stupéfaction, lorsque nous nous aperçûmes qu'il nous restait, après notre compte terminé, la somme de... *deux sous*... et nous n'avions pris pour déjeuner qu'une simple tasse de café au lait. Douze lieues nous séparaient de Rennes ; la perspective de faire cette route sans boire ni manger n'avait rien de séduisant. Nous prîmes néanmoins notre courage à deux mains ; nous fîmes ce trajet lestement, et nous rentrâmes le soir dans la ville de Rennes, mon ami chez son correspondant, moi chez mes parents, après avoir donné à un pauvre, à notre arrivée, les *deux sous* qui restaient au fond de notre bourse. On peut croire que nous ne nous fîmes pas attendre pour dîner.

Qu'est devenu ce compagnon de ma jeunesse ! Sur quelles terres lointaines ou sur quelles mers voyage-t-il ? Nous nous sommes depuis retrouvés à Paris : il s'était fait médecin. Il commençait à se créer une clientèle. Il avait publié un ouvrage remarquable sur l'*Hygiène des artistes dramatiques*, car il aimait le théâtre ; il avait même composé une tragédie. Il était destiné, à coup sûr, à la célébrité ; mais un jour l'amour des voyages l'a ressaisi ; il a tout abandonné ; il est parti ; il m'a quitté, moi et ses autres amis, comme s'il allait à Montmartre, comme si nous devions le revoir le lendemain, car il craignait sans doute que nous ne cherchassions à le retenir. Depuis ce moment je n'ai jamais entendu parler de lui. Est-il retourné à la Martinique ? est-il en Chine ? est-il dans l'Inde ? Mais pourquoi ne m'a-t-il pas écrit ! Est-il avec sir Franklin, perdu sur quelque terre sauvage? A-t-il retrouvé mon chapeau? je n'en sais rien. Il se nommait *Martial Brouc*. Puissent ces lignes lui tomber sous les yeux, s'il existe encore, et lui rappeler, à cet ingrat, qu'il a laissé en France un cœur qui se souvient encore de lui.

HIPPOLYTE LUCAS.



Les Rois.

mas, Nogent-Saint-Laurens et Nouguier. Un autre qui s'arrange aussi, — et cette fois je dirai tant pis, — c'est celui qui s'est élevé entre M. Carvalho et la commission des auteurs dramatiques. Ici, il y avait en jeu non plus un débat particulier, mais une question d'un intérêt plus large et plus général. Il s'agissait de savoir lequel de la commission ou du directeur devait, aux termes des traités existants, hériter des droits produits par des œuvres qui, comme celles de Mozart et de Weber, sont tombées dans le domaine public. La commission à qui, jusqu'alors, ces droits avaient été attribués, avait cru devoir y faire participer les descendants de ces illustres maîtres. — Et de là est né un second procès. Deux membres de la Société des auteurs, MM. Siraudin et Choler, ont trouvé à redire aux générosités de la commission, et ont réclamé au nom de la caisse commune. La contestation est pendante et en que Stockhausen prononce à coup sûr plus purement que vous et moi. Il arrive enfin aux bains de Stockelberg. Mais tout cela a pris du temps. Lorsque l'artiste commence à ressentir l'effet des eaux bienfaisantes, il y a dix jours que son congé est expiré. La caisse de l'Opéra-Comique — c'est trop juste — lui retient la somme de 333 fr. 33 cent., c'est-à-dire le tiers de ses appointements mensuels. Stockhausen s'adresse alors à son pharmacien dont l'inexactitude lui a causé ce désagrément pécuniaire. Celui-ci affirme qu'il a envoyé les bouteilles, et c'était vrai. Seulement, plus familier avec la nomenclature chimique qu'avec la carte des chemins de fer, il avait déposé sa caisse au chemin du Nord ; celui-ci l'avait renvoyée au chemin de Lyon qui l'avait dirigée sur Salins sans s'inquiéter du reste. Voilà bien des pérégrinations, et ces eaux-là doivent être joliment fatiguées. Tout ceci s'est terminé par croire qu'il s'est tiré habilement de sa tâche, car M. Scribe lui a confié un second travail, la décoration de sa salle à manger. Celui-ci consistait en quatre panneaux de nature morte et un plafond figurant des nuages. L'artiste profita du séjour de M. Scribe à la campagne pour faire ses peintures, et M. Scribe les trouva, sauf celles du plafond, terminées à son retour. Ce n'est pas trop beau des tableaux de nature morte. Ceux de M. Héreau parurent très-laids à M. Scribe. Il y avait surtout dans l'un d'eux un certain melon dont l'air lui déplaisait souverainement. Et puis le moyen d'avoir à dîner l'auteur des *Huguenots*, qui a pour le melon l'antipathie que ressentait Erasme pour le poisson, certain roi de Pologne pour les pommes, Scaliger pour le cresson, et l'Italien Favoriti pour la rose !

Bref, M. Scribe refusa de recevoir les peintures. M. Héreau réclama le prix convenu. Ce prix avait été

Représentation de *Cartouche* au théâtre de la Gaîté. — Dernier tableau du cinquième acte.

elle reste, si je suis bien informé, en dehors de la transaction passée avec M. Carvalho.

L'Opéra-Comique a eu aussi son représentant au Palais. L'artiste au goût sûr, à la méthode irréprochable, qui remplit la salle les jours où il chante dans *Jean de Paris* ou dans la *Fête du village voisin* — Stockhausen, puisqu'il faut l'appeler par son diable de nom — avait maille à partir avec son pharmacien. Il avait obtenu de la gracieuseté de M. Roqueplan un congé qu'il devait employer à retremper ses deux octaves dans l'air natal et aussi dans un certain nombre de bouteilles d'eau d'Enghien que M. Silvan — c'est le nom du pharmacien — devait lui envoyer par le chemin de fer. Voilà donc Stockhausen à Notwyll, sur les bords du lac de Sempach, attendant ses bouteilles. Les bouteilles n'arrivent pas. Un jour, deux jours, huit jours se passent : pas de nouvelles du pharmacien. Stockhausen prend son parti et son sac de voyage. Il s'embarque à Lucerne, aborde à Flüelen, traverse Altorf et Bürglen, passe le Schœchenbach, le Trudelingerbach, la Staubibach, franchit le Klausen, l'Urnerboden, et pas mal d'autres endroits en *ach* et en une indemnité de 150 fr. qui a été allouée à Stockhausen.

Si jamais votre médecin vous ordonne des eaux d'Enghien — retour de Salins — adressez-vous à M. Silvan, vous serez sûr de n'être pas trompé.

Et M. Scribe que j'allais oublier parmi les plaideurs dramatiques !

M. Scribe est riche, il a une fortune légitimement acquise et dont il est fier — avec modestie — comme il convient aux gens d'esprit. Sur sa voiture il a fait peindre, en guise d'armes parlantes, une plume avec cette devise latine — que n'a certainement pas rédigée son collègue, M. Villemain — *Inde* FORTUNA *et libertas*. M. Scribe, en outre, est propriétaire : il s'est fait construire, rue Pigalle, un délicieux hôtel, et toujours sous l'empire de ce sentiment dont je parlais tout à l'heure, il a voulu que son cabinet de travail montrât au visiteur les étapes diverses que sa fortune avait parcourues, depuis la boutique paternelle, à l'*enseigne du Chat noir*, jusqu'à l'Académie française. Un jeune peintre, M. Héreau, a été chargé de traduire, sur six grands panneaux, la pensée de l'illustre vaudevilliste. Il faut fixé à huit cents francs pour le tout. — Huit cents francs ! s'écria M. Scribe, comme ils y vont ces peintres ! Huit cents francs, la valeur de trois recettes des *Doigts de Fée !* — Et il offrit tout net à l'artiste de lui rembourser le prix des toiles, des couleurs, et de lui allouer tant par heure employée.

Que diriez-vous, ô M. Scribe, à M. Empis ou à M. Montigny, si, à chaque *ours* que vous leur apportez en place du chef-d'œuvre promis, ils vous demandaient la note de votre encre, de votre papier, de vos plumes et du temps que vous avez mis à la fabrication de votre produit ?

Et puis, là, vraiment, pour huit cents francs, deviez-vous espérer des Sneyders et des Van-Huysums ?

M. le président a nommé un expert, M. Louis Boulanger. Quand il aura déposé son rapport, l'affaire viendra devant le tribunal civil ; mais j'aime à croire qu'on n'ira pas jusque-là.

Huit cents francs pour les peintures de votre hôtel ! Eh ! savez-vous, M. Scribe, ce qu'il en coûte pour décorer un café ? M. Garen, qui a acheté le café Riche, n'y a pas dépensé moins de quatre cent mille francs.

Et encore après cela, lui contestait on le droit d'inscrire le mot Riche sur les murs de sa maison.

Il est vrai que ce mot-là n'est pas une simple épithète : c'est un nom propre, un nom presque historique, et qui menace de passer à la postérité, grâce à cette boutade qui, lancée il y a quelque quinze ans par notre spirituel collaborateur du Courrier parisien, a fait depuis ce temps-là son tour du monde chroniquant. « Il faut être bien Hardy pour dîner chez Riche, — et réciproquement. »

Donc, les héritiers du fondateur, du concurrent — en cuisine et en limonade — de Hardy, avaient fait un procès à Garen et ils l'avaient gagné. Provisoirement il fallait s'exécuter ; mais Garen tenait à cette consonnance attractive qui, à l'oreille des gastronomes du vieux temps, tintait encore comme la cloche des repas. Appellerait-il son café Biche, Fiche, Miche, ou Niche ? On lui conseilla tout simplement de supprimer l'R : c'était — surtout pour les gens qui grasseyent — l'altération la moins sensible de l'appellation primitive et populaire. Mais le coup était porté : le café Iche se sentait dépérir. Heureusement un arrêt de la cour, rendu sur une piquante plaidoirie de Me Baratin, est venu lui redonner l'R et la vie.

J'ai parlé à mes lecteurs du procès du marron d'Inde. Ce marron, lancé dans le jardin du Luxembourg par la raquette d'un enfant, s'est mis en violent contact avec l'œil du docteur Bad... L'œil, Dieu merci ! n'a pas été crevé, mais il n'en vaut guère mieux : les désordres que le coup y a produits sont tels qu'une somme de 15,000 francs sera à peine pour le blessé une réparation suffisante. C'est au moins ce qu'affirme Me E. Jay, avocat de M. Bad... — Comédie ! répond Me Bertin. Ces désordres que vous signalez dans l'organe visuel de votre client ne sont qu'une apparence et un mensonge. Sa maladie, je la connais : il l'a empruntée à la Cour des Miracles ; un peu de belladone a fait l'affaire. Et l'avocat continue à mener tambour battant sa partie adverse. — 15,000 fr. de dommages-intérêts. Et pourquoi ? Pour vos travaux interrompus, pour vos clients abandonnés. Vos clients ! voilà un pluriel tout au moins singulier. Votre client, vous voulez dire ; car vous n'en avez qu'un, et cet unique client, — c'est vous.

Le tribunal a réduit à douze cents francs la demande du docteur Bad...

Qu'aimeriez-vous mieux d'un marron d'Inde dans l'œil ou d'une bourre de canon dans le bras ? Si vous laissiez le choix à M. Raimbault, soyez sûr qu'il opterait pour le marron d'Inde.

Ce pauvre M. Raimbault avait un vif désir de voir l'homme-canon. C'est un goût comme un autre. Et puis l'affiche de l'Hippodrome était si séduisante ! Un colosse portant un canon de 450 kilogrammes qui partait sur son épaule comme un simple fusil ! M. Raimbault prend donc son billet et s'assied au premier rang. L'homme-canon paraît. O bonheur ! ils se plantent, lui et son canon, en face de M. Raimbault. La mèche s'allume, le coup part, — et M. Raimbault s'évanouit. Il a le bras cassé.

Et voilà pourquoi Vigneron, l'homme-canon, et M. Arnault, directeur de l'Hippodrome, sont sur les bancs de la police correctionnelle.

Est-ce bien la bourre du canon qui est la cause de l'accident ? M. Raimbault l'affirme : les prévenus le nient. A les entendre, M. Raimbault est tout simplement un homme nerveux qui, surpris par la détonation, a reculé brusquement contre un poteau de la balustrade et s'est ainsi cassé le bras. — Et comment, continue M. Arnault, pouvez-vous accuser mon canon ? Mais c'est un joujou, ce canon ; il est creux, il pèse à peine 275 kilogrammes, et 100 grammes de poudre suffisent pour le faire partir. Je sais bien que sur l'affiche son poids est de 450 kilogrammes et celui de la charge de poudre de 125 grammes : mais ce sont là, permettez-moi de le dire, des « ficelles » directoriales.

Des ficelles, monsieur Arnault ! ceci est diablement euphémique.

M. Arnault et l'homme-canon ont été condamnés, l'un à cent francs d'amende, l'autre à quinze jours de prison.

Quant à M. Raimbault, tout ce que je lui souhaite, c'est de n'avoir pas à subir une amputation. Outre que c'est là une opération agaçante en elle-même, les conséquences n'en sont pas toujours des plus gracieuses. Vous allez en juger.

Une dame valaque, — quelque peu millionnaire, à ce qu'on dit, — était venue à Paris pour y subir l'amputation d'un pied. Ce pied, les flatteurs et les parasites de la dame s'en étaient immédiatement emparés. Celui-ci, sculpteur *in partibus*, l'avait déposé pieusement dans un sarcophage élevé par ses mains. Cet autre, — un écrivain public passé poëte pour la circonstance, — avait célébré sur le mode ionien la gloire de ce pied, le rival en grâces et en charmes du pied divin de la Rosati. Il avait fallu, bien entendu, payer le poëte et le sculpteur. Puis, les devoirs suprêmes ainsi rendus au pied prématurément tombé sous le fer chirurgical, on s'était occupé de le remplacer. M. Béchard, un artiste célèbre en ce genre, avait été appelé. Il avait fait un pied souple, mignon, élégant, le jumeau artificiel du pied survivant. La dame parut contente, et avec la fortune qu'on lui connaissait, il n'était pas probable qu'elle lésinerait sur le prix.

Mais quoi ! une rumeur inquiétante arrive aux oreilles de M. Béchard. Cette fortune, illusion ! La dame est traquée par des créanciers, et pour en finir, elle se dispose à lever le pied. — Lever le pied, s'écrie l'artiste, je saurai bien l'en empêcher. — Quant la nouvelle lui parvint, M. Béchard était chez Deffieux, à un bal de noces. Il quitte son bal, et tout cravaté de blanc, ganté de paille et chaussé de vernis, il apparaît brusquement dans la chambre de la dame. Le pied, le fameux pied, repose au fond d'une armoire entr'ouverte ; l'artiste le reconnaît, le saisit, le met sous son bras et court reprendre chez Deffieux sa contredanse interrompue.

Avec ses trois pieds vous jugez s'il dansa !

Hélas ! M. Béchard s'était laissé tromper par un bruit faux et calomnieux. La dame ne méditait aucune espèce de fugue. Informations prises, l'artiste reconnut qu'il avait fait un pas de clerc. Il se décida à faire des excuses et à rapporter à sa cliente l'appareil qu'il lui avait enlevé. Mais cette fois on lui refusa la porte. La dame n'avait plus besoin de ses services ; elle avait un pied nouveau, un pied fabriqué par un concurrent. En vain Béchard supplie, en vain il se prosterne aux pieds de la dame, la dame est inflexible. Il passe alors de la prière à la menace. Il porte son pied chez un huissier qui le prend sous son paletot et vient en faire « des offres réelles » à la dame valaque — parlant à sa personne ainsi déclarée.

La dame refuse de nouveau, et un procès s'engage — c'est M. Béchard qui l'a perdu.

Son pied lui reste sur les bras. Qu'en fera-t-il ? Il l'a déjà offert, assure-t-on, au musée des Invalides — mais les Invalides ne possèdent pas de musée. — Eh bien, que le gouvernement en crée un ! Le chef-d'œuvre de M. Béchard en vaut certes bien la peine.

PETIT-JEAN.

PORTE-SAINT-MARTIN : Reprise de *Richard Darlington*, drame en cinq actes et en sept tableaux, par MM. Alexandre Dumas et Dinaux ; reprise des *Petites Danaïdes*. — PALAIS-ROYAL : *l'Avocat d'un Grec*, vaudeville en un acte, par MM. Labiche et Lefranc ; *Anguille sous roche*, vaudeville en un acte, par M. Jacques Lambert. — Le *Monde illustré* aux Délassements-Comiques.

D'où vient que la reprise de *Richard Darlington*, un des drames les plus célèbres de la période romantique, n'a pas produit tout l'effet qu'on en attendait ? On n'en peut accuser ni la mise en scène ni l'interprétation, qui ont été marquées au coin de la conscience et du talent. Il faut donc remonter à d'autres causes, et peut être au drame lui-même.

Richard Darlington est une œuvre énergique, mais froide, violente avec calcul. On sent qu'elle dut être improvisée en un temps de crise, pour les besoins d'une mêlée littéraire. L'effet en fut puissant, il y a vingt-huit ou vingt-neuf années. Le drame était alors à son aurore ; chacun apportait son audace, son innovation, et M. Alexandre Dumas, on s'en souvient, n'était pas un des derniers. Le tableau des élections, si original et si mouvementé d'ailleurs, fut considéré comme un pas de plus dans l'art du théâtre. — Aujourd'hui, ce n'est qu'une bagatelle pour une direction. — Les auteurs y ajoutèrent les cris d'une femme en mal d'enfant, au prologue, et ce fameux bourreau déjà un peu usé, mais d'un prestige toujours certain. Il résulta de tous ces éléments un ensemble assez étrange et d'une force incontestable. L'action procédait par saccades, enjambait les années, parcourait les distances, allait de la Chambre des Communes à la grande route, s'élevait jusqu'à la comédie ou se traînait dans le mélodrame, brisait et rejetait en chemin les personnages utiles ; mais elle marchait à son but, sûrement, à travers une gradation ascendante de monstruosités ; elle intéressait, si elle n'émouvait pas ; et le dénoûment, qui s'accomplissait à l'aide d'un forfait inusité, laissait le public frappé de stupeur. N'oublions pas que *Richard Darlington* était joué par un comédien de génie, alors dans toute sa jeunesse et dans toute son autorité, M. Frédérick-Lemaître.

Les passions littéraires ont, depuis cette époque, beaucoup perdu de leur intensité. La plupart des progrès réclamés et rêvés par les vaillants promoteurs de la renaissance de 1830 sont à présent réalisés ou en voie de réalisation. On peut tout au théâtre, et les spectateurs y comprennent tout ; leur éducation est faite. Le drame de MM. Alexandre Dumas et Dinaux n'a donc plus la valeur d'une arme de parti ; il ne lui reste que sa valeur intrinsèque. Ainsi dépouillé de ce qui fait *l'événement*, réduit aux simples proportions du premier drame venu, *Richard Darlington* n'a pas rencontré chez les spectateurs d'aujourd'hui le même enthousiasme que chez les spectateurs d'autrefois. Nous en avons été surpris pour notre propre compte, car nous nous étions accoutumé à conserver dans nos souvenirs une place importante à cet ouvrage. Nous devons reconnaître actuellement que le caractère de Richard est trop tendu ; quelques échappées d'humanité, une larme ou un sourire, seraient nécessaires pour le faire accepter. Les auteurs, en voulant mettre à la scène un ambitieux, — superbe et ingrate entreprise, — devaient-ils choisir une aussi inexorable exception ? Leur ambitieux ne trouve d'obstacles que dans les circonstances ; n'était-il pas d'un plus saisissant exemple de lui faire trouver ces obstacles dans sa nature même ? Les hommes de la trempe de Richard ont tous un vice ou une qualité qui joue dans leur existence le rôle des soupapes de sûreté dans les machines à vapeur. La soupape a été oubliée dans *Richard Darlington*, et le héros éclate, sans exciter d'autre sentiment que celui de l'effroi. Encore si le moment de cette explosion n'était pas prévu ! Mais on le voit venir d'acte en acte, il est annoncé ; Mawbray, le bourreau, suit Richard comme son ombre, — c'est un dénoûment qui marche. On est certain qu'à une heure donnée il lui posera la main sur l'épaule en lui disant : — Je suis ton père. Ce n'est donc plus qu'une question de temps. Cette certitude du châtiment détruit la moitié de l'anxiété et contribue à faire de Richard un ambitieux de convention.

Les figures qui l'environnent n'attirent pas à elles une somme beaucoup plus grande de sympathies. Son compère Thompson est sinistre comme lui : l'un frappe les femmes, l'autre couche en joue les hommes. Au moins, Molière plaçait-il Orgon auprès de Tartufe, et Sganarelle auprès de Don Juan. Dans *Richard Darlington*, il n'y a place que pour l'horreur. Son père, l'exécuteur des hautes œuvres, et sa mère, la fille séduite, partagent la répulsion qu'il inspire ; et c'est justice autant que fatalité. Son grand-père, le marquis Da Sylva, qui trafique des consciences, est digne de s'agiter dans cette atmosphère malsaine. Nous ne parlons pas du docteur Gray et de sa femme, qui ne sont que des comparses. Il n'y a, à vrai dire, qu'un rôle intéressant, un seul, celui de Jenny, — intéressant comme le rôle d'une colombe entre les griffes d'un vautour, — intéressant à force de cruautés matérielles, de sang, de meurtrissures, — intéressant, enfin, au prix d'un crime. Voilà pour les personnages.

Les situations vigoureuses et les scènes bien frappées ne manquent pas dans ce drame ; l'acte où le mari tente d'arracher à sa femme son consentement à un divorce, et la lutte sur le balcon, révèlent la manière libre et large de M. Alexandre Dumas. Mais nous regardons comme au moins maladroite l'entrevue de Richard avec sa mère, au cinquième tableau. Quoi qu'il en soit, la reprise de cette pièce a été écoutée lundi, par la génération nouvelle, avec plus de curiosité et de respect que d'émotion véritable ; cela se comprend. Depuis un quart de siècle, les audaces de *Richard Darlington* ont été dépassées par presque tous les écrivains, — même par MM. Alexandre Dumas et Dinaux. Mieux eût valu peut-être lui garder son prestige et sa date, car les exhumations dramatiques font tomber bien des illusions. Qui nous affirme qu'un même sort n'attendrait pas la reprise de quelques autres de ces chefs-d'œuvre, dont notre jeunesse trop prompte a transmis le culte à notre âge mûr ?

M. Laferrière a succédé à M. Frédérick-Lemaître dans le personnage de Richard ; selon son habitude il en a fait un rôle trop en dehors. Peu ménager de ses emportements, il perd ses effets en ne les nuançant pas, et il arrive à une certaine monotonie dans l'exaltation. Son succès a été néanmoins complet auprès du public.

Mlle Lia Félix jouait Jenny ; elle a été trahie par sa complexion délicate plutôt que par son intelligence.

Ce même soir, la direction accompagnait *Richard Darlington* des éternelles *Petites Danaïdes*, — ces *Pilules du Diable* du théâtre de la Porte-Saint-Martin. Deux reprises à la fois !

Cette parodie un peu chevrottante d'un opéra oublié est rajeunie par une mise en scène pleine d'éclat. Au lever du rideau, un joli décor, très-clair, offre aux yeux le port de la Râpée ; le coche d'eau s'avance : il en sort les cinquante filles et les cinquante gendres du père Sournois, pas un de plus, pas une de moins, tous numérotés. C'est un fouillis de jupes rayées,

coiffes au vent, de bas chinés, de rubans. On chante, et ce sont les refrains de notre enfance qu'on égrène l'un après l'autre; — on danse, et l'orchestre de murmurer en souriant: *Ma commère, quand je danse,* et puis: *Trémoussez-vous, belles*, tout ce qui nous a endormi, tout ce qui nous réveille!

Nous entendons de la sorte les bons mots de nos pères, les épigrammes de nos oncles, les madrigaux de nos marraines; nous assistons à la naissance de la facétie, et nous demeurons étonnés de cette innocence, de ce badinage, de ce rien. Quel chemin la plaisanterie française n'a-t elle pas fait en cinquante ans! Quel abîme entre le père Sournois et Grassot! Comparez ces bouffonneries puériles des *Petites Danaïdes*, ces calembours dans l'enfance, ces pointes timides; comparez-les à ces mots vitrioliques, à ces saillies par à peu près du répertoire du Palais-Royal, à ces dislocations du style Labiche et Siraudin!

La noce des cinquante couples est égayée par les pirouettes vertigineuses d'un petit individu vêtu de satin rose et de taffetas bleu, qui s'appelle Espinosa, et qu'on avait déjà remarqué dans *Faust*. Ce tourbillon ne ressemble à rien, si ce n'est aux créations d'Hoffmann dans *la Princesse Brambilla*, et particulièrement à ce petit Giglio Fava, qui se promenait «couvert d'un masque, avec un nez comme la trompe d'un éléphant.»

Nous avons déjà vu bien des enfers dans notre vie de spectateur, mais l'enfer des *Petites Danaïdes* les surpasse tous. Nous en avons rêvé une nuit durant.

Le rôle du père Sournois n'est pas, comme on dit, *dans les cordes* de M. Laurent, dont la physionomie et l'organe ne se prêtent exclusivement qu'à la bonne humeur. Aussi les vieux amateurs hochent-ils la tête, en répétant avec un soupir de regret: — Ah! Potier! Mais ils ne regrettent personne en retrouvant l'Amour et l'Hymen sous les traits de deux jeunes actrices fort agaçantes, M[lles] Judith Ferreyra et Nantier.

Au Palais-Royal, deux vaudevilles nouveaux: *l'Avocat d'un Grec* et *Anguille sous roche*. Le premier sert de début à un M. Mercier, frais débarqué de province; l'action est peu de chose: une montre volée, un plaidoyer pour et contre, influencé par la perspective d'un mariage. L'*Anguille sous roche* est un amoureux qui se glisse entre deux ménages; les deux maris s'inquiètent et se tourmentent; heureusement, l'amoureux ne vient ni pour l'une ni pour l'autre des deux femmes, mais pour une demoiselle dont on se hâte de lui donner la main.

Le *Monde illustré* d'aujourd'hui consacre deux gravures aux deux plus récents succès du boulevard du Temple, c'est-à-dire la revue du théâtre des Délassements-Comiques et à *Cartouche*. Nous n'avons pas besoin d'expliquer cette attaque à main armée dans un bois propice aux aventures, où le héros du mélodrame joue son rôle au premier plan. Quant à la revue des Délassements, elle s'appelle *Allez vous asseoir!* et elle a pour auteurs MM. Jules Renard et de Jallais; elle est gaie, brillante, un peu folle même, et rondement menée par M. Montrouge et M[lle] Mélanie, — deux artistes très-applaudis, que M. Riou a placés aux deux côtés de sa spirituelle composition.

CHARLES MONSELET.

CHRONIQUE MUSICALE.

THÉATRE-ITALIEN: Reprise de *Semiramide*, opéra de Rossini. — Reprise de *Marta*, opéra de M. de Flotow.

A l'époque où Stendhal écrivit sa *Vie de Rossini*, ce grand homme (je parle de Rossini) avait déjà escaladé le piédestal sur lequel trônaient Cimarosa, Paisiello et autres idoles encensées, mais il ne s'y était pas encore assis; toute une faction d'envieux ou de réfractaires que poussaient à la résistance les convictions les plus sincères lui refusaient encore le droit d'y prendre une attitude triomphante. Rossini arrivait comme le Messie, à cela près pourtant qu'il n'était point attendu; il tombait je ne sais d'où — des nues probablement — et prêchait de sa grande voix une doctrine nouvelle, hardie, séduisante. Alors l'Italie émue, étonnée jusqu'à la nuance extrême de la stupéfaction, l'Italie si prompte à l'enthousiasme n'avait pas encore crié ce bravo unanime dont elle a glorifié depuis la révolution musicale accomplie par Rossini. Ici on applaudissait, là on niait hautement; on s'indignait de l'audace de ce jeune Lombard qui avait écrit de la musique sur le sujet du *Barbier de Séville*, sans respect pour Paisiello, qui avait, lui aussi, et bien avant, musiqué la même comédie.

C'était bien là un grief qui avait son poids; mais voyez jusqu'où peut aller l'esprit de parti: en 1823 Rossini fête le carnaval vénitien avec sa grande partition de *Semiramide* qu'il fait exécuter au théâtre *della Fenice*. L'auteur avait compris avec un tact infini qu'il ne suffisait pas, pour traiter un sujet aussi solennel, d'accumuler cavatines sur cavatines, chœurs sur chœurs, et d'entremêler le tout de quelques duos et de quelques trios pour faire diversion; il avait introduit dans sa musique, à dose légère du reste, la science harmonique si variée et si puissante dans ses effets. Alors les réfractaires, le parti de la résistance, de crier bien haut que c'était là tourner au germanisme et renier l'Italie, de tout temps patrie de la mélodie. Faire de la musique allemande! c'est là l'imputation la plus cruelle qu'un critique transalpin puisse faire à un musicien.

Mais le plus plaisant de l'affaire, c'est de voir Stendhal, un Rossiniste forcené, puiser, sans le savoir, à cette source impure du paradoxe, et étaler tout au long cette énormité dans sa *Vie de Rossini*:

« Le degré de germanisme de *Zelmira*, — dit-il, —
» n'est rien en comparaison de la *Semiramide* donnée à
» Venise. Il me semble que Rossini a commis une
» erreur de géographie. Cet opéra qui, à Venise, n'é-
» vita les sifflets qu'à cause du grand nom de Rossini,
» eût peu-être semblé sublime à Kœnigsberg, à Berlin.
» *Rossini finira par être plus Allemand que Beethoven!* »

Castil-Blaze, un autre Rossiniste, s'est ému de ce passage de Stendhal, et il lui a répondu de sa plume la plus impitoyable. Il commence par écraser son adversaire sous un terrible coup de massue. Il l'accuse d'avoir purement et simplement donné sous son nom et sous sa responsabilité un livre qui ne serait autre chose que la traduction de la lettre de Carpani, intitulée: *La Rossiniane ossia lèttere musico-teatrali*. Puis il ajoute:

« La musique de *Zelmira*, de *Semiramide*, de *Mosè*
» même, considérée comme allemande, est une facétie
» de littérateur fort réjouissante. Des journalistes, des
» biographes parisiens ont émis une semblable opinion
» à l'égard de *Guillaume-Tell*, disant que Rossini s'é-
» tait fait Allemand pour traiter un sujet helvétien....
» . . . Le Florentin Chérubini s'est fait Allemand; je
» l'ai plus d'une fois appelé *Kerubenner*; Sarti navi-
» guait volontiers sur le Rhin, Salieri sur le Danube,
» l'un et l'autre se sont plus ou moins germanisés;
» mais l'auteur de *Mosè*, de *Cenerentola*, n'a jamais
» fait un pas hors des frontières de son pays natal.
» Bien mieux! s'il me fallait désigner l'opéra dans
» lequel Rossini s'est montré le plus franchement,
» le plus constamment, le plus complétement italien,
» je citerais *Semiramide*. »

Toutes ces discussions d'écoles ont marché parallèlement avec le chef-d'œuvre, mais n'ont jamais entravé sa route; route glorieuse dont la dernière étape est la reprise d'il y a huit jours à notre Théâtre Italien. M[me] Penco, qui tenait le rôle de Semiramis, veut trop en rehausser l'effet par des éclats de voix qui sentent l'effort et la soif du succès. M[me] Alboni est la tranquillité même, mais la tranquillité que donne la force, l'assurance qu'inspire le talent.

— La partition de *Marta*, qui est venue un peu sans façon interrompre les représentations de *Semiramide*, a, ce nous semble, la larme plus touchante qu'elle n'a le rire entraînant. En d'autres termes, nous faisons deux parts bien distinctes de cette musique; d'abord celle qui s'attache à la peinture des sentiments tendres, sentiments qui se traduisent de préférence par l'*andante*, et celle qui cherche dans l'*allegro* et ses dérivés l'expression de la joie, des idées riantes.

C'est pour cela que nous n'aimons pas le premier acte de *Marta*, qui n'est qu'une longue mosaïque composée d'airs villageois, de refrains à danser, de chansons folâtres, conçus sur un rhythme souvent banal et, à coup sûr, monotone par sa persistance. Pour nous, *Marta* ne commence pas, n'existe guère avant le second acte, où brillent une romance si touchante, un quatuor écrit avec tant de verve. Il y a aussi dans cet acte un duo que chantent Mario et M[me] Frezzolini, duo dont le mouvement scénique et la chaleur communicative sont incontestables. Dans le troisième, il faut applaudir l'air de M[me] Nantier-Didiée et la romance du second acte, qui, jusqu'à la fin de l'ouvrage, paraît, reparaît, disparaît, et ne cesse son mouvement oscillatoire de l'orchestre à la scène que quand elle se trouve fixée à demeure dans l'oreille du spectateur.

M[me] Frezzolini n'a plus la voix qu'elle avait au beau temps où elle chantait *il Trovatore*; mais quel art! quelle méthode! ils remplacent chez elle les moyens naturels. Devant le public intelligent des Italiens, M[me] Frezzolini est encore une grande artiste.

— Nous renvoyons à notre prochain feuilleton notre appréciation sur les débuts de M[lle] Breuillé à l'Opéra-Comique, et sur l'ouvrage didactique que vient de publier M. Panofka, professeur de chant.

ALBERT DE LASALLE.

ECHECS.

La commission chargée de juger les solutions du problème de M. Lequesne s'est réunie plusieurs fois, sous notre présidence, pour prendre une connaissance approfondie des cinquante et une solutions qui nous ont été adressées par vingt amateurs de Paris et des départements.

Le premier prix a été donné à M. Lamouroux pour sa solution en neuf coups, la plus courte de toutes.

Nos lecteurs se rappellent probablement la position; il convient d'ajouter les pièces supplémentaires suivantes:

Dames	h 3	Fous	h 2 — c 2
Tours	h 8 — b 1	Cavaliers	b 3 — d 1

Solution.

BLANCS.	NOIRS.
1 F h 2 f 4 ·	R h 1 — g 1
2 T 28 h 4 :	E s — f 4 :
3 D h 3 h 2	R g 1 — f 1
4 R e 5 — d 4 :	R f 1 — e 1
5 R d 4 c 3	R e 1 — f 1
6 R c 3 62	R f 1 — e 1
7 R b 2 — c 1	R e 1 — f 1
8 C d 1 b 2	R f 1 — e 1
9 C b 3 — d 2	E 3 d 2 : et mat.

Le prix pour la solution la plus ingénieuse a été donné à M. Lepeytre, de Marseille; la voici.

Il faut ajouter les pièces supplémentaires,

D f 1 C g 1 T a 1 T h 7 F c6

BLANCS.	NOIRS.
1 C g 1 — h 3	R h 1 — h 2
2 C h 3 — g 5	R h 2 — g 3
3 D f 1 — g 1	C h 4 — g 2
4 T h 7 — c 7	R h 3 h 4
5 D g 1 — h 2	R h 4 g 5
6 D h 2 — h 5	R g 5 — f 6
7 D h 5 — f 7	R f 6 — g 5
8 D f 7 — c 7	R g 5 — h 6
9 T a 1 — h 1	C g 2 — h 4
10 D c 7 — h 7	R h — g 5
11 D h 7 — g 7	C h 4 g 6
12 D g 7 — g 8	R g 5 — f 6
13 D g 8 — e 8	C g 6 — e 7
14 D e 8 — h 8	R f 6 — g 5
15 D h 8 — h 5	R g 5 — f 6
16 D h 5 — h 4	R f 6 — g 7
17 D h 4 — h 6	R g 7 — g 8
18 D h 6 — h 7	R g 8 — f 8
19 D h 7 — h 8	C e 7 — g 8
20 D h 8 — f 6	C g 8 f 6 : et mat.

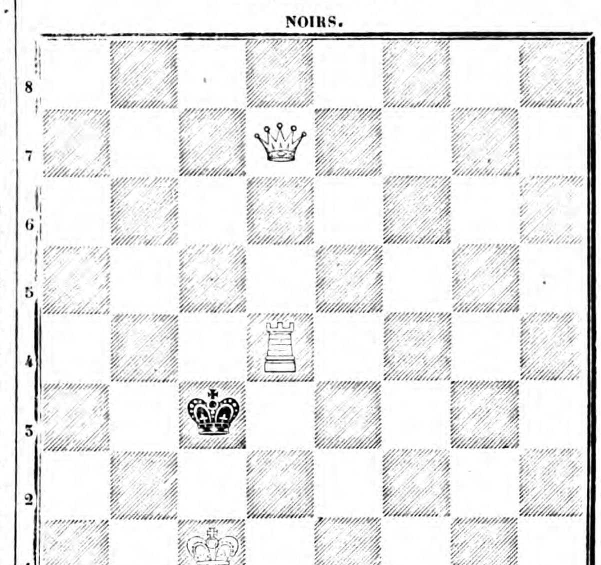
Deux mentions ont été décernées: l'une à M. Lamouroux, l'autre à M. Thomas.

Nous regrettons que la place ne nous permette pas de les donner.

HARRWHITZ.

Problème N° 10, de la composition de M. le prince Serge Vladimir Galitzinn.

NOIRS.



BLANCS.

Les blancs jouent et font mat en deux coups.

Solution du problème n° 9.

BLANCS.	NOIRS.
1 T f 4 — d 4.	1 F g 7 — d 4 (meilleur).
2 C c 2 — e 3.	2 F d 4 — e 3.
3 R g 1 — g 2.	3 F e 3 où il veut
4 e 2 — e 4.	mat.

HARRWITZ.

Le cardinal Antonelli,

MINISTRE SECRÉTAIRE D'ÉTAT DU SAINT-SIÉGE APOSTOLIQUE.

Dans le pays volsque, aujourd'hui province de Frosinone (Etats-Romains), se trouve la petite ville de Sonnino. Elle est à douze milles de Terracina, dans les montagnes, et, par sa position, elle sépare les Etats du pontife de ceux du roi de Naples. D'aspect sauvage, mal famée, redoutée, elle est célèbre dans les histoires, malheureusement trop véridiques, des brigands et des bandits qui longtemps ont désolé cette contrée.

Cette petite ville est le berceau des Antonelli. Restée étrangère aux sinistres exploits qui faisaient la célébrité de sa triste patrie, cette famille se hâta de la quitter aussitôt que la petite fortune, gagnée par Dominico Antonelli dans une entreprise de travaux publics, lui permit de venir s'établir à Terracina.

Dominico eut cinq fils : quatre, et particulièrement Gregorio, l'aîné, se donnèrent à la gestion des affaires et des biens patrimoniaux; le troisième, Jacomo, le cardinal ministre actuel, fut destiné au sacerdoce; c'était l'Aramis de la maison.

Grégoire XVI, dans sa grande vieillesse, s'était fort épris du séjour de Terracina; il y venait souvent, et les Antonelli, ayant su mériter les bonnes grâces des Eminences qui entouraient Sa Sainteté, ne tardèrent pas à devenir peu à peu ses familiers au séjour de Terracina. Don Gregorio un jour fit un acte de munificence. La ville voulait voter un hommage de reconnaissance au Saint-Père, qui lui voulait du bien, mais ses représentants ne s'entendaient pas sur la nature du tribut à voter. Don Gregorio les mit d'accord en leur annonçant qu'au nom de Terracina, la magnifique statue de Sophocle, qu'on admire aujourd'hui dans le musée de Saint-Jean de Latran, un vrai trésor de l'art antique, qu'il avait trouvée dans sa propre terre, serait offerte par lui au très-saint-père Grégoire XVI. Ce qui fut fait, et ce qui fut *accepté*. Pendant ce temps, le nom d'Antonelli devenait ainsi en faveur à la cour du Vatican.

Le jeune Jacomo, poursuivant ses études au *collegio romano*, s'y faisait remarquer par sa tenue, sa régularité, son intelligence, et surtout par l'empire qu'il exerçait sur lui-même. Parvenu à l'âge où les statuts pontificaux permettent d'aborder la prélature, il fut appelé à présider comme assesseur (il avait vingt-deux à vingt-trois ans) une chambre du tribunal criminel de la province de Rome. On peut juger de l habileté et du zèle que déploya le jeune prélat-assesseur dans cette charge, par la rapidité de son élévation. Les places de *delegato* (sorte de préfet) de la province d'Orvieto, puis de celle de Viterbe, et enfin de celle de Macerata, ne furent pour lui que des degrés pour arriver aux fonctions les plus élevées des Etats de l'Eglise.

L'administration romaine comptait alors deux secrétaires d'Etat; l'un était le cardinal Lambruschini, aux affaires étrangères, l'autre le cardinal Mattei, à l'intérieur. Le substitut ou secrétaire général de cette seconde secrétairerie était monsignor Roberti, aujourd'hui cardinal, lequel, nommé auditeur de la Chambre, fut remplacé par le *delegato* de Macerata qui, en des circonstances que je ne puis rapporter ici, avait donné des preuves d'énergie : or, ce *delegato*, c'était monsignor Antonelli, qui, de Macerata, arrive en poste, comme on le voit, auprès d'un secrétaire d'Etat, c'est-à-dire au Vatican. De là des rapports personnels avec Grégoire XVI : le substitut de l'Eminence, son ministre, n'avait-il pas à tout propos quelque lettre ou bref à soumettre à Sa Sainteté? Le vieux pape trouvait charmant cet alerte monsignor Antonelli; il le faisait causer, il se complaisait aux effets de son intelligence et au bonheur de ses manières. Qui a vu le cardinal Antonelli comprend aussitôt la rapidité du chemin parcouru par cet homme. Tant d'intelligence veut la faveur, et cette dernière contribua à la précoce promotion du prélat, qui fut nommé trésorier général en remplacement du cardinal Tosti.

Vers ce temps mourut Grégoire XVI. Pie IX reçut la tiare. Dans la première promotion que Sa Sainteté fit au cardinalat, Antonelli apprit que le successeur de Grégoire XVI le maintenait en faveur et augmentait son crédit. Lorsque Pie IX même le préconisa, il fit le plus grand éloge de l'intelligence et des aptitudes du nouveau cardinal.

Les événements de 1848 assombrirent de si brillants horizons; mais cette ombre ne fut que celle de nuages passagers. La marche rapide de ces événements apportait des modifications fréquentes dans la haute administration romaine: le cardinal Antonelli ne fit qu'apparaître à la présidence d'un cabinet formé de jeunes laïques pour en disparaître aussitôt. Il n'en conserva pas moint son influence au Vatican. Le pape lui gardait son affection et ne cherchait que l'occasion de lui confier une charge dont l'étiquette le rapprochât ostensiblement de sa personne. Elle fut bientôt trouvée. Monsignor Pallavicini donna sa démission de majordome; rien ne pouvait mieux advenir pour le bénéfice de l'alerte cardinal, qui fut investi de cette charge avec le titre de préfet des palais apostoliques: de là des rapports continuels *forcés* entre le souverain pontife et le plus fidèle de ses apôtres.

C'est à cette phase de la vie du cardinal que correspond l'époque la plus orageuse de la révolution romaine. Qui ne se rappelle encore l'impression que causa dans l'Europe, alors si remuée, l'arrivée de ce bruit étrange: Le pape est à Gaëte! — Antonelli fut le compagnon de ces rudes épreuves : à Gaëte, il fut le ministre actif et dévoué, le conseiller immédiat et le plus écouté ; il fut le négociateur constant et sûr, non près de Pie IX *successeur de saint Pierre*, mais de Pie IX *prince temporel* : son titre était alors pro-secrétaire d'Etat du pontife. L'habileté de sa conduite lui fit une prompte réputation parmi les diplomates étrangers, sans cesse en rapports avec lui pour l'arrangement des affaires de Rome.

Vint enfin le jour où Pie IX, plus heureux, remonta les degrés abandonnés du Vatican : de Gaëte, il revint à Rome; Antonelli était à ses côtés. C'était en 1852, et depuis ce temps, le cardinal, appelé de nouveau à la secrétairerie d'Etat, a vu s'accroître, de jour en jour, sa puissance.

Le portrait qui le représente ici, et que nous a bien voulu donner l'habile et charmant artiste Rodolphe Lehmann, qui, depuis quelques années, possède, à Rome, un atelier si en vogue, est d'une ressemblance frappante: j'en puis juger, car plus d'une fois j'ai pu observer à mon aise l'étonnante physionomie du cardinal-ministre. Rarement j'ai vu tête plus expressive; ses yeux sont capables de toutes les vivacités, et cependant ils savent se maintenir dans un calme si grand que parfois on dirait qu'ils écoutent. Sa taille est élancée; sentant sa jeunesse, il porte la pourpre avec élégance; à la Sixtine, lorsqu'il occupe sa place, le second fauteuil au rang des cardinaux-diacres, grand est le contraste de sa personne avec celle des autres princes de l'Eglise, plus ou moins à tête blanche et voûtés. Dans ses audiences presque quotidiennes sa conversation est tout ordre et clarté : il sait suivre son idée et ne cherche qu'à avoir parfaitement l'air d'une personne qui comprend bien l'affaire dont il est question.

Son Eminence, enfin, a cela de commun avec le cardinal Mazarin que, comme lui, elle n'a point de messe à dire, n'étant que diacre et n'ayant de l'Eglise que les ordres mineurs.

ARMAND BASCHET.

S. E. le cardinal Antonelli, secrétaire d'Etat du gouvernement pontifical.

PETITE CORRESPONDANCE.

Nous remercions M. X... de Strasbourg, de l'offre obligeante qu'il nous fait du croquis du pont de Kehl et de renseignements sur ce grand travail, le *Monde illustré* est en possession de tout ce qu'il peut désirer à cet égard.

M. Henry BORDEAUX nous prie d'annoncer que ses poésies : *les Fleurs du Bien*, se vendent au profit de la souscription de M. de Lamartine. 1 volume in-octavo. Prix : 1 franc.

Explication du rébus, n° 2, contenu dans l'*Almanach du Monde illustré* pour 1859 :

Un soldat sous les armes appartient au drapeau.

RÉBUS.

EXPLICATION DU DERNIER RÉBUS.

Toute ville fortifiée ferme ses portes à dix heures.

Toute — ville forte — IFIÉE ferme 7 portes à dix heures.

Paris. — Imp. de la LIBRAIRIE NOUVELLE, A. Bourdilliat, 15, rue Breda.

LE MONDE ILLUSTRÉ

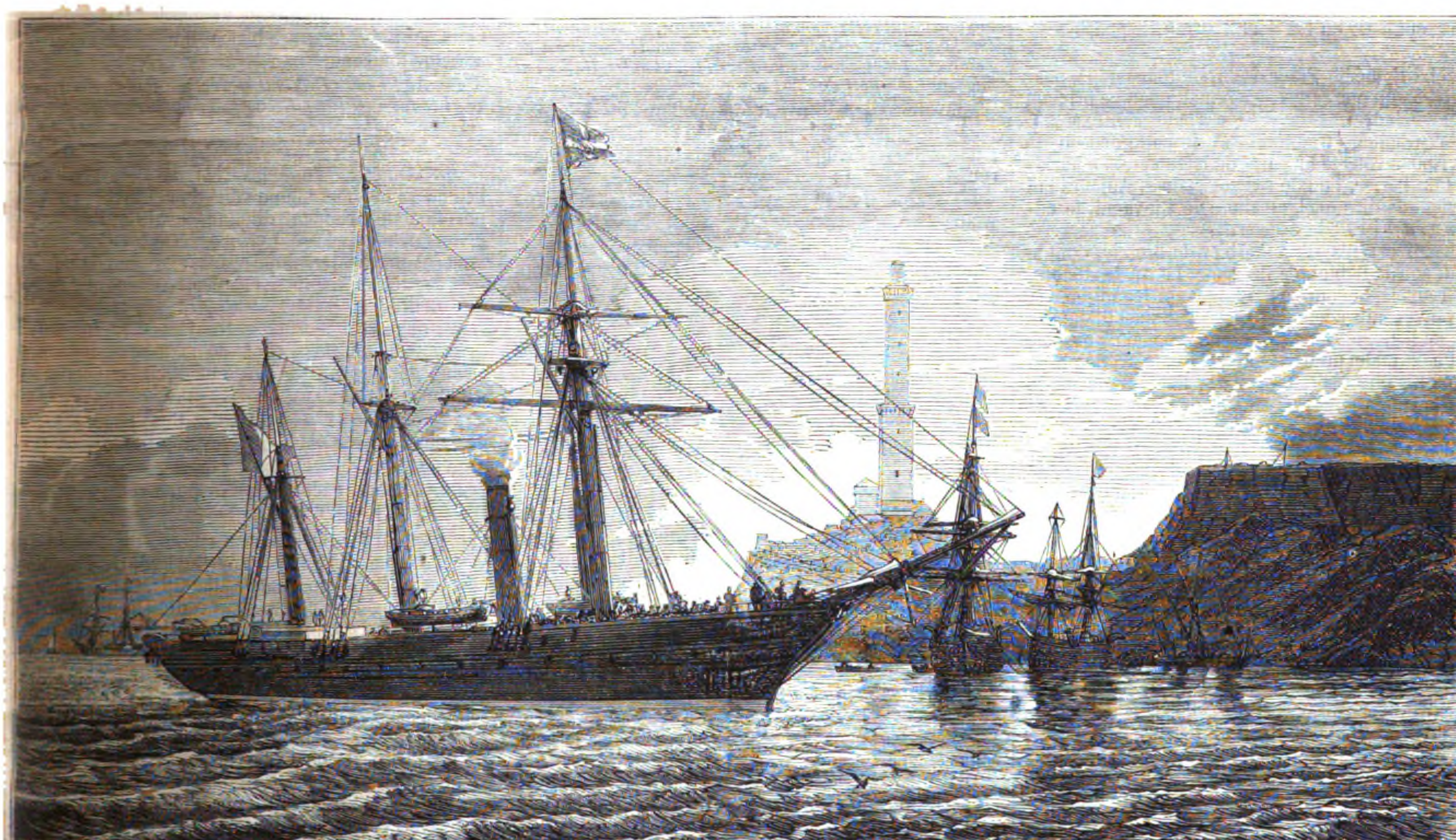
JOURNAL HEBDOMADAIRE.

ABONNEMENTS
PARIS ET DÉPART. : Un an, 18 fr. — Six mois, 9 fr. — Trois mois, 5 fr.
(Pour l'Étranger le port en sus)
Prix du numéro, à Paris : 30 c. — Dans les départements : 35 c.

3me Année.— N° 93.
22 Janvier 1859.

BUREAUX
A la LIBRAIRIE NOUVELLE, 15, boulevard des Italiens.

SOMMAIRE :



Arrivée à Gênes de S. A. I. le prince Napoléon sur le steamer *la Reine-Hortense*. (Dessin de M. Durand-Brager, d'après un croquis de M. Saint-Edme.)

Voyage de S. A. I. le prince Napoléon à Turin.

Un grand mariage se prépare : c'est vers l'Italie, vers Turin que se portent en cet instant l'attention et l'intérêt public.

S. A. I. le prince Napoléon, parti le 14 janvier de Paris, est allé prendre à Marseille le steamer *la Reine-Hortense*, où il s'est embarqué avec les officiers de sa maison militaire et le général Niel, aide de camp de l'empereur.

Après avoir touché à Villa-Franca, le 15, pour aller à Nice rendre visite à son oncle le roi de Wurtemberg, il a continué sa route vers Gênes. La *Reine-Hortense* doublait le lendemain la pointe du phare et entrait dans le port de cette ancienne métropole commerciale de la côte ligurienne à dix heures du matin. C'est en cet instant que M. Henri Durand-Brager représente le steamer impérial dans le dessin fait sur un croquis de M. de Saint-Elme et reproduit dans la première page de ce numéro.

« Je suis arrivé à Turin le 16, au même instant que le prince Napoléon, nous écrit l'un de nos artistes, M. Ed. Riou, envoyé exprès en cette ville par l'administration du *Monde illustré*. Je rencontre partout l'accueil le plus sympathique ; j'ai déjà pu assister à la réception de Son Altesse impériale, par M. le comte de Cavour. A bientôt donc les dessins et les lettres. »

LÉO DE BERNARD.

COURRIER DE PARIS.

Il faut le dire, le monde des salons est lent à se reconstituer. On pourrait citer en grand nombre les maisons qui ne sont pas encore ouvertes, ou qui ne sont qu'entr'ouvertes pour les intimes.

La seule animation sociale qu'offre en ce moment Paris est due aux étrangers. La règle se renverse de plus en plus, — et au lieu que ce soit Paris qui fasse l'hospitalité aux Anglais, aux Américains, aux Russes, ce sont ceux-ci qui reçoivent les Parisiens. N'est-ce pas là une situation étrange ?

La vérité est de dire que, tout calcul économique à part, bien des gens se fatiguent à tenir maison au détriment de l'intimité, qui est le rêve — et le problème — d'une foule de gens de distinction, d'esprit et de cœur. On préférerait cent fois un petit cercle fréquemment formé entre gens amiables et confiants, à ces raouts qui font ouvrir les salons à des flots de gens qu'on connaît si peu, que les rencontrant par la ville on ne les reconnaît pas !

Mais la difficulté est de se constituer cette intimité, si charmante et si précieuse, exempte des sottes préoccupations de la toilette, où chacun arrive de milieux divers, apportant sa moisson de faits, d'idées, de réflexions et de saillies. Là seulement on peut causer! Dans les raouts, les bals, on échange des banalités ou des coups de coude, et voilà tout.

Deux mots recueillis l'autre soir aux Italiens peignent admirablement cette situation des mondains. Ces mots furent dits à quelques loges de distances, dans le même entr'acte de *Martha*.

« — Vous avez commencé vos réceptions? — disait-on à quelqu'un.

» — Mon Dieu, oui... il le faut bien ! »

Presqu'au même instant on disait à une autre personne, toute voisine de là :

« — Etes-vous allé mardi chez *** (la personne de tout à l'heure).

» — Mon Dieu, oui... il le faut bien ! »

Voilà le mot des situations respectives.

Dans tout cela, où est donc l'attrait, le plaisir ?

La Comédie-Française a, de tout temps, possédé, dans son nombreux personnel, quelque original prisant son amusant travers, ou son orgueil excessif, dans la grandeur traditionnelle de cette maison illustre. Nous avons jadis parlé de Mignolet, son horloger, et de Périer, l'un de ses sociétaires. Aujourd'hui il convient de dire quelque chose de Giovanni, le célèbre *perruquier* de la maison.

Giovanni est fils d'un barbier de Brescia, dont le père fut ami de Rubini, de Bergame. Le roi des ténors, qui se rappela toujours avec simplicité les misères et les épreuves de sa jeunesse, ne s'enorgueillit jamais de ses millions, et tendit toujours la main aux faibles et aux malheureux. Son ancien Figaro lombard avait un fils qui désirait voyager; Rubini emmena le jeune Giovanni en France, et comme il voulait ce qu'on appelle vulgairement voir du pays, ce garçon se trouvait coiffeur au grand théâtre de Bordeaux, vers 1838, lorsque Ligier, qui donnait des représentations par là, frappé de son habileté, lui offrit de le conduire à Paris, et de l'attacher au Théâtre-Français, ce qui eut lieu. Depuis vingt ans Giovanni, qui est devenu fameux aux yeux de tous ceux qui l'entendent et qui voient ses travaux, Giovanni est un des types de la maison de Molière, un type de *perruquier*, comme Vestris fut un type de danseur, car il ne pousse pas moins loin que ce *diou* de la danse l'amour effréné et l'orgueil de son art. Et si nous maintenons au célèbre Giovanni le titre de *perruquier*, titre rococo et d'allures dédaigneuses, c'est que le Brescianais est par-dessus tout un habilissime ouvrier en perruques, et que coiffer n'est pour lui qu'un art secondaire qu'il exerce de la main gauche, et en rêvant à ses *œuvres*... que son vif désespoir est de ne pouvoir pas signer !

Les habitués du foyer des artistes au Théâtre-Français, les amis des sociétaires admis dans les loges où ils se transforment pour les rôles du soir, rencontrent à tout moment ce Figaro demi-vénète et demi-lombard, avec sa veste de flanelle grise, d'où sort une grosse tête abondamment chevelue et barbue, aux traits accentués à la physionomie un peu rude, et dont l'ensemble rappelle assez particulièrement les traits de Michel-Ange. Giovanni n'a rien perdu de son accent brescianais, italien, et cet accent donne à ses paroles un cachet, une originalité qui sont pour beaucoup dans la valeur de ce type amusant, mais nullement ridicule. Un homme qui met une vraie passion dans quelque chose, — métier ou art, — n'est jamais ridicule !

Et Giovanni est passionné pour son... art ! Aussi faut-il dire qu'il y excelle, et que si, au lieu d'être attaché à la vieille Comédie-Française, ce qui est un honneur qu'il apprécie, (sans parler de l'assurance d'une pension de retraite... qu'il n'apprécie pas moins), — si, dis-je, au lieu d'être l'employé d'une société, Giovanni avait exercé sa libre profession pour le public, son nom eût joui par la ville du retentissement qui reste étouffé entre les coulisses de la noble maison.

Il le sait bien, et son orgueil perce en toute occasion, et hors d'occasion, pour se manifester sur le trop étroit domaine où il règne sur les têtes. Cet accent inimitable (il prononce *assan*) qui donne une allure si drôle à ses boutades, à ses bouffées, ôte ici une forte partie de leur valeur aux mots divertissants de Giovanni. Nous essayerons néanmoins d'en citer quelques-uns.

Un jour Provost, une des illustrations de la maison, fin connaisseur en toutes choses et la tradition vivante, lui reproche d'être resté au-dessous de lui-même dans la perruque du presque centenaire aïeul du comédien Poisson, dans la comédie de M. Samson :

« — *Qué voulez-vous, monsu Provost, Molière lui-même, il n'a pas fait que des ce-d'œuvres !* »

Delaunay venait d'être reçu dans le sociétariat. Giovanni lui fait sa première perruque pour la *Migraine* de M. Viennet :

« — *Voila, monsu, oune véritable parruque di sociétaire! Zouez à présent, vous êtes sûr de votre affaire!* »

Un jour, Paul Leroux, le beau marquis de Rupiera du *Luxe*, le trouve arrêté devant l'étalage musical de Brandus, rue Richelieu. Il était penché sur une photographie, et absorbé dans la contemplation.

« — Que faites-vous donc là, Giovanni ? — dit le sociétaire.

» — *Ah! monsu!* — exclama Giovanni, — *ze regarde ce portrait del maëstro Giovanni Rossini... et ze souis indigné de l'abominable parruque qu'il ose mettre... oun gazon, monsu Leroux ! oun vrai gazon ! Ze pensais che l'illustrissime maëstro s'appelle Giovanni comme moi... et que, entre deux Giovanni, on peut bien s'entendre! Ze veux lui faire oune parruque... mais oune parruque à s'en lesser les doigts... ça lui ôtera vingt ans, monsu Leroux! Ma en voyant cette abominable parruque, ze souis honteux per le maëstro qu'il n'a pas sonzé à moi! car il est de Pezaro, ma moi ze souis de Brescia... et entre Italiens et Giovanni, on doit s'aider !* »

Giovanni parle souvent de Molière, et il en fait pour ainsi dire son inspirateur. On le complimente un jour sur une perruque à la Louis XIV parfaitement réussie, il s'écrie :

« *Ça, ce n'est rien! ze n'ai pas encore fait mon* MISANTHROPE ! »

Paul Leroux, déjà nommé, lui commande une perruque brune pour jouer un rôle foncé. Giovanni tarde à la livrer; Leroux se plaint.

« — *Patience, monsu Leroux, car ze vous fais quelque sose qui vous flattera! Eh! tenez, hier ze l'avais posé sour ma tête à parruque... voilà monsu Derval qu'il entre che moi; il regarde... et il crie : Diou! c'est Leroux!* »

Il existe à Paris un personnage... un assez grand personnage, qui va trembler en lisant ces lignes, dans la bien vive crainte que son secret n'y soit trahi ! Un jour, il y a environ quinze ans de cela, il assistait à la première représentation d'*Oscar*, au Théâtre-Français, et il fut frappé de la perfection d'une perruque grise et léonienne que portait Périer dans le personnage de l'oncle *Gédéon*. Il s'informa, apprit le nom de *l'artiste*, le fit appeler, lui manifesta ses craintes au sujet d'une prochaine calvitie et de ce que les poëtes appellent la *neige des ans*, qui allait couvrir ce qui ne serait pas tombé. Giovanni examina, médita et dit :

« — *Si l'illoustrissime signore veut me laisser faire, il aura touzours cinquante ans zousqu'à la fin de son esistence !*

» — Diable! mais je veux bien ! » — exclama le personnage enchanté de cette perspective.

Giovanni prit ses mesures et demanda un mois. C'était au printemps. Lorsqu'il revint, il rasa totalement la tête du personnage, à l'exception de quelques mèches des tempes. Puis il posa et ajusta sur ce chef nu une perruque?... non, un chef-d'œuvre! qui, dissimulé par le rabattage des cheveux conservés et destinés à être progressivement teints, devait immobiliser et figer le porteur dans son âge actuel. Six mois de voyage d'été, et notre dignitaire reparut sans que la mémoire des salons eût tenu un compte assez exact du point où en était sa tombante et grisonnante chevelure, pour se scandaliser du nouvel état. Depuis quinze ans, le personnage est resté chevelu et à peine gris, Giovanni lui faisant, tous les six mois, une nouvelle perruque où l'art est en progrès constants, désespérants! Tous les deux ou trois ans, il ajoute quelques cheveux blancs à la masse, par une concession bienveillante à la vraisemblance, et le quinquagénaire, véritablement inamovible, n'est soupçonné de personne au monde, tant il est coiffé, accommodé à la perfection ! Giovanni se fait là mille livres de rentes pour fournir chaque six mois la perruque progressive, et tous les matins quatre coups de peigne...

Lorsque l'excellent Régnier dut créer, dans la *Joie fait peur* de Mme Emile de Girardin, ce rôle du vieux domestique Noël dont il a fait une création inimitable de vérité, de sensibilité et de comique tout à la fois, il fallut une perruque *à front* digne du rôle, du comédien, du type enfin qui allait sortir du néant sous la parole et la pantomime de l'éminent artiste qui doua de tant de mots exquis le frappant personnage. Giovanni tomba un jour comme une trombe dans la loge de M. Régnier, et s'écria :

« — *Z'ai oune inspiration ! monsu Régnier il verra!* »

Huit jours après il apportait la perruque, celle qui fait tant rire le public, lorsque l'acteur, revenant de ses angoisses, s'écrie avec un comique si attendrissant :

« — Jésus Maria !... Tous mes pauvres cheveux en sont presque blancs ! »

Et le triomphe de cette merveilleuse perruque, c'est précisément qu'elle n'a pas de cheveux ! Quant à être blancs, si clair semés qu'ils se trouvent, ils l'étaient il y a quinze ans, bon Noël !

Lorsque Giovanni eut ajusté son œuvre sur la tête de Régnier, lisant dans son bon et spirituel sourire la satisfaction du comédien, il s'écria :

« — *Ah! monsu Régnier! ze ne sais pas où ze m'arrêterai !* »

Plus récemment enfin, il eut à refaire, pour le même artiste, cette plantureuse perruque de l'oncle Gédéon, dans la reprise d'*Oscar*, où Régnier, quittant le rôle d'Oscar Bonnivet, prend celui que créa jadis Périer. Lorsqu'il vit descendre l'artiste au foyer, et que tous les yeux se portèrent sur la bonne tête de vieux viveur que se fait notre grand comédien, Giovanni, qui l'avait suivi pour juger de l'effet produit, s'écria :

« — *Z'ai fait bien des ce-d'œuvres... mais cette parruque ici,* — C'EST UN RAYON !! »

Il faut finir par un dernier mot, qui n'est pas du perruquier fameux, mais du patriote inquiet.

Apprenant les agitations lombardes et le rôle que certaines prévisions semblaient un moment présager à Victor Emmanuel :

« — *Ah! monsu Bressant* — s'écria-t-il d'un ton désolé, — *si le roi du Piémont il devient zamais roi d'Italie, moi que je souis Lombard, je deviendrai donc Zavoyard?* »

On sait qu'une invasion de Limousins a eu lieu au Vaudeville, comme une descente de je ne sais plus quel département dilettante avait eu lieu précédemment au Théâtre-Lyrique. L'Opéra-Comique attend les Deux-Sèvres, qui veulent applaudir Montaubry, comme si Paris ne se chargeait pas énergiquement de l'affaire !

Parmi ces Limousins se trouvait un avocat. Il se présente chez un des chefs de la magistrature parisienne, dans le seul dessein de lui offrir ses hommages. On l'introduit :

« — Monsieur ! — dit l'avocat limousin, — je n'ai pas voulu *passer par Limoges* sans venir vous présenter mes devoirs et mon respect ! »

Par Limoges ! n'est-ce pas superbe ?

L'affaire de la construction d'une salle plus vaste et plus confortable pour le Théâtre-Italien fait chaque jour des progrès. Le duc d'Ossuna, ambassadeur d'Espagne à Pétersbourg, dilettante distingué, et millionnairissime, a offert à M. Calzado de l'aider dans les dépenses. Le duc, qui quitte Paris ces jours-ci, emporte tous les calculs et plusieurs plans. Il est très-vrai que M. Calzado est disposé à employer personnellement deux millions à l'affaire. On pense que pour élever un monument digne de l'emplacement (la façade du couchant de la place de la Concorde) et digne du nouveau Paris, il faudra de trois à quatre millions. Il paraît que M. Calzado a été invité à conférer avec l'architecte de la ville, ce qui démontre tout le sérieux de l'affaire, et le désir qu'aurait l'autorité de soustraire l'entreprise aux spéculations et aux fantaisies des architectes particuliers. Le grand problème de la construction consiste à multiplier considérablement les premières places : baignoires, amphithéâtres, balcons, stalles, galeries, loges découvertes et loges fermées. A l'aide de cette combinaison tout aristocratique, les recettes pourraient être portées à 14 ou 15,000 francs, ce qui permettrait de payer aisément l'excédant de loyer exigé par l'intérêt des capitaux engagés. La question des abords est aussi considérée comme tout à fait prédominante, attendu que ceux de la salle Ventadour sont des plus incommodes, et que les équipages, s'ils n'encombrent les rues voisines, sont contraints d'aller se ranger jus-

que sur le boulevard. Bref, l'affaire est très-sérieuse, très-goûtée en haut lieu, et il est désormais plus que probable, la question promptement décidée, que la nouvelle salle de l'Opéra italien sera prête pour l'époque où M. Calzado finit son bail onéreux avec l'agent des actionnaires Ventadour.

Voici un double fait — intime — et mondain qui nous semble à la fois charmant et touchant.

Il y a deux ans, une jeune Russe tomba gravement malade chez son père, gouverneur d'une des plus tristes villes de la Sibérie asiatique : Iakoutsk. Son mal physique était peut-être doublé d'une grande maladie morale : l'ennui ! La jeune Antolka était sans mère et vivait seule avec le général, tout accablé des soins de son gouvernement, — Iakoutsk, chef-lieu de province, étant un grand centre de commerce pour les fourrures, en même qu'un point stratégique important sur les bords de la Lena.

Elle avait été douée par sa mère,— fille d'un diplomate qui avait vu la France, — des qualités les plus charmantes du cœur et les plus intelligentes de l'esprit. Aussi, pour remplir les longues solitudes et les heures vides de ce lointain séjour, Antolka de Cz*** obtenait-elle du gouverneur l'expédition parisienne de tous les journaux, de tous les livres, qu'une amie dévouée de sa famille, Mme la comtesse Rzéwuska, devenue la femme du poëte éminent auquel on doit tant de travaux de l'ordre le plus élevé (et en tout dernier lieu, l'*Œdipe Roi* de Sophocle), s'empressait de lui choisir et de lui adresser. Ces lectures, ajoutées aux goûts qu'elle avait reçus de sa mère, donnaient à la jeune Antolka un désir extrême de voir la France, désir qui se surexcita bientôt en passion véritable. Aussi, lorsqu'une maladie inflammatoire s'empara d'elle, les délires de ses nuits périlleuses se remplirent-ils de ses ardeurs vers un pays, vers des sphères qui lui semblaient désormais contenir seules l'air respirable à son intelligence, pour ainsi dire abandonnée.

Assistant à ces crises où la vie de sa fille était en grave péril, le général comprit de quel effet la satisfaction morale pouvait être dans les dangers du corps. Il promit donc à Antolka qu'aussitôt rétablie, il lui accorderait un séjour à Paris, six mois... un an peut-être ! L'effet de cette promesse fut plus puissant que tous les topiques et que toutes les drogues : en quelques semaines, la jeune Antolka guérit et put reprendre sa place de lectrice et de rêveuse à la petite table qu'elle avait placée devant la fenêtre qui, selon la carte, donnait vers la France...

Tel font souvent les exilés !

A l'automne dernier, Mlle de Cz*** arriva donc à Paris, accompagnée de la comtesse Netschinska, sa tante. Elle y passa l'hiver, tout le printemps, et, au mois de juin dernier, se vit douloureusement rappelée par son père, sous la promesse que, lors de son futur établissement, un nouveau séjour d'une année complète à Paris ferait partie des joyaux de sa corbeille.

Antolka partit, ou plutôt s'arracha de Paris, où Mme Jules Lacroix lui fit l'hospitalité la plus aimable et la plus dévouée, la produisant dans le haut monde étranger et français où cette grande dame vit avec sa sœur, Mme de Balzac, née comme elle comtesse Rzéwuska.

Antolka de Cz*** obtint le plus grand succès à Paris, et elle n'eut presque pas besoin de son étonnante beauté pour s'y créer les amitiés, les affections les plus profondes, et les plus affligées de son départ. On dit, — il est inutile de le garantir, — que plus d'un sentiment autrement vif se désespéra en la perdant, et que, si elle remporta son nom de jeune fille russe, c'est que le général avait sur elle des projets qui n'avaient absolument rien de français, et dont le voyage, né de cette maladie, retardait seul l'exécution. On cite entre autres un jeune ministre plénipotentiaire... Mais nous allons raviver ses douleurs ! Rentrons dans les faits mêmes qui nous ont spécialement décidé à prendre la plume.

Ces faits sont la toute récente arrivée à Paris, par voie d'Orient et de Marseille, de sept caisses adressées franches de port à Mme de Lacroix, d'envoi de la fille du gouverneur de Iakoutsk. Elles contiennent de quoi fonder tout un bazar oriental et russe, une valeur d'environ 60,000 fr., peut-être plus, d'objets précieux ou charmants, produits exclusifs des diverses industries de la rigide patrie de Mlle de Cz***. Ce sont d'abord des fourrures de Sibérie en peaux et prêtes à prendre toutes les formes qu'impose la mode parisienne ; puis une foule de ces belles et bizarres orfévreries de Toula, damasquinées, niellées, massives de métal, byzantines de forme, qui figurent parmi les plus belles curiosités de nos étagères ; puis une foule de petits meubles et de charmants ustensiles en malachite sibérienne ; quelques bijoux en turquoises de vieille roche ; des étoffes orientales pour vêtements de fantaisie ou caprices d'ameublements ; des armes caucasiennes et circassiennes ; des cuirs merveilleusement brodés ; de naïfs tableaux sur bois rappelant par les procédés nos fameux *vernis-Martin*... et quoi encore ?

Tout cela, soigneusement étiqueté, numéroté, correspond à un état, un inventaire sur lequel Mlle de Cz*** a aligné les noms des cinquante-deux destinataires de la cargaison. Ce sont des souvenirs qu'elle envoie à tous ceux, à toutes celles qui lui ont fait l'hospitalité de Paris, et qui se sont créé, à divers titres mondains, des droits à sa généreuse reconnaissance. En arrivant à Iakoutsk, Mlle Antolka a trouvé le jeune officier auquel son père la destinait depuis plusieurs années, et qu'elle avait précédemment vu tout juste assez pour être persuadée qu'il ne lui déplaisait pas. Sans l'espèce de vœu fait par le général pendant la périlleuse maladie de sa fille, vœu qu'il avait voulu religieusement accomplir, le voyage de France n'aurait évidemment eu lieu que lorsque le comte Kam... aurait pu accompagner sa jeune femme. A la veille du mariage, elle stipula ces dons pour ses amis, et le comte accorda tout avec un empressement qui fait que certains cercles de Paris désirent vivement le connaître. A peine mariée, elle s'empressa de se procurer tous ces objets, et ce fut une joie très-vive pour elle d'en faire un projet de distribution au milieu de ses impressions et de ses souvenirs. Le tout a mis deux mois à arriver à Paris, et depuis quinze jours la distribution s'effectue. Mme Antolka de Kam... n'a oublié personne. Seulement un lot (c'est une superbe boîte à bijoux en malachite jaspée, et doublée de velours cerise) se trouve avoir deux destinataires : Mme Max Nisson, née princesse Vogoridès, qui ouvre depuis deux ans un des plus brillants salons de Paris, — et Mme la baronne de Montaran, l'auteur de tant de charmantes poésies et de remarquables tableaux. Ces deux grandes dames mettent tout leur cœur et toute leur reconnaissance à ne pas céder dans une compétition qui n'exclut ni la grâce ni la courtoisie de leur nature et de leur rang. Par contre, un objet se trouve sans destination... C'est une paire de bottes en cuir de Russie rouge fauve, magnifiquement brodées d'or et d'argent... Naturellement, aucune de ces dames n'accepta la substitution ! Il a donc fallu en écrire à la comtesse, qui accompagne à cette heure son mari à Odessa, où se trouve son régiment.

Eh bien ! n'est-ce pas charmant cette reconnaissance et la façon magnifique dont elle s'exerce ? La jeune fille aimée, fêtée chez nous, n'a oublié personne, et je ne puis me refuser la petite vanité de dire, tant la reconnaissance est expansive, que j'ai là, pendant que j'écris ceci, une vaste écritoire de cette belle matière réjouissante à l'œil, qui est le carbonate vert de cuivre, tout rehaussé de bronzes dorés, tel que Tahan ou Giroux n'en n'ont jamais étalé, et qui me vient de ces largesses auxquelles je n'avais nul droit, ce qui centuple ma reconnaissance ! Le *Monde illustré* portera donc, dans la ville de Jason et du duc de Richelieu, les expressions d'une respectueuse gratitude, dont l'écritoire même me sert à formuler les mots ! Que ne puis-je y puiser chaque jour tout l'esprit qu'eût pu, sans s'appauvrir, y renfermer, avec tant de malachite, la main aristocratique et charmante qui a fait ce don !

Nous recueillons parfois les bizarreries, les excentricités qui passent dans les annonces et *réclames* de journaux français et étrangers. Voici qui nous semble mériter de prendre place dans la série. C'est un avis qui figure en tête du journal de Montevideo intitulé : *El Grito oriental.*

« Il y a quelques jours nous avons promis de publier les noms de plusieurs abonnés qui se refusent à payer les mois d'abonnement qu'ils nous doivent, sans faire la moindre attention aux avis réitérés que nous avons déjà publiés. Nous commençons aujourd'hui par un chef de la république, le major Larrea, qui doit son abonnement à *la Estrella orientale* du 15 mai au 31 décembre 185... et qui, jusqu'à présent, n'a pu se décider à nous payer !

Eyrales, tourneur, rue des Trente-Trois, doit un mois d'abonnement à *la Bruja*, et un mois de *El Sol.*

Nous continuerons à publier les noms des autres abonnés si cet exemple ne suffit pas.

Signé, l'administration de *El Grito oriental.*

Autre avis drolatique :

Au public. — ATTENTION !

» Un professeur de musique récemment arrivé dans cette capitale, et qui a servi comme maître dans divers régiments de l'empire du Brésil, joue de plusieurs instruments à vent et à corde. Il est compositeur ; il chante dans les églises et dans les théâtres. Il se chargera de copier de la musique pour plusieurs bataillons. Il peut donner des preuves de ses capacités variées. Il est aussi accordeur de pianos. Il arrange aussi de la musique pour bals et soirées. Quiconque voudra l'occuper pourra être renseigné à l'imprimerie du journal *El Sol oriental.* »

Hier, la lettre suivante a été trouvée devant la porte du marchand de fleurs, au passage de l'Opéra :

« Mademoiselle,

» Nous sommes heureux d'être auprès de vous l'in-
» terprète de la société entière, pour vous féliciter du
» succès que vous avez remporté au concert du 8 de
» ce mois, à l'éclat duquel votre talent a si brillam-
» ment contribué.

» Les suffrages unanimes que vous avez si bien mé-
» rités n'ont été qu'un faible témoignage de l'impres-
» sion que vous avez produite sur votre nombreux
» auditoire. Aussi gardons-nous un heureux souvenir
» de cette soirée, qui peut à juste titre, et grâce à vo-
» tre concours, passer pour une des plus belles qui
» ont été données par la société.

» Veuillez agréer, mademoiselle, etc. »

Quelle est cette demoiselle ?

Quelle est cette société ?

La société ? C'est celle de la *Grande Harmonie* de Bruxelles, écrivant ainsi sous la signature de son président et de son secrétaire d'orchestre.

Quant à la demoiselle.... cherche !

Est-ce Mlle Cruvelli ? non ? car cette grande artiste n'est plus Cruvelli ni demoiselle ; elle est dame et baronne, et elle chante en ce moment à Nice, pour les pauvres. Hélas, madame la baronne ! nous aussi, nous sommes pauvres... pauvres en grandes cantatrices, et il serait bien louable et charitable à vous de faire à nos oreilles l'aumône de votre voix d'or ! Hier, dans un dîner où se trouvait l'illustre Meyerbeer, quelqu'un lui dit : « Elle reviendra. » — Ainsi soit-il ! — répondit l'auteur de l'*Africaine*.

Mais à qui pouvait donc appartenir cette lettre sans adresse et remplie de louanges si expansives et si officielles ?

A Mlle Artot ? Non encore, car cette brillante virtuose donne en ce moment à Bordeaux des représentations réitérées du *Prophète* et du *Barbier*, l'alpha et l'oméga du lyrisme dramatique et comique.

Celui qui avait trouvé la lettre passa en revue toutes les cantatrices de l'Opéra-Comique, du Théâtre-Lyrique, et ne trouva aucune demoiselle à qui des lignes aussi enthousiastes pussent s'adresser. Restait l'Opéra.

Mais l'Académie impériale de musique est comme la fourmi de la fable : elle n'est pas prêteuse. Il était donc peu probable qu'elle eût prêté une si brillante artiste à une capitale étrangère, à une société lyrique ; et si elle s'était par hasard décidée à une pareille concession, ce n'eût assurément été qu'à propos de quelque sujet secondaire, dont le besoin sur l'affiche ne se faisait pas ardemment sentir !

Mais alors comment s'expliquer la chaleur de cette lettre et le grand succès qu'elle constate ?

Est-ce que par hasard le *sujet* en question aurait eu à Bruxelles l'occasion de se faire entendre et apprécier d'une façon plus heureuse que ne le lui permettent les rôles qu'il chante à Paris ?

A cela rien d'impossible ! En attendant, comme celui qui a trouvé la lettre ne sait à qui l'envoyer, et que, d'autre part, c'est un titre trop précieux pour que la demoiselle lyrique qui l'a perdu ne soit pas très-anxieuse et très-désireuse de le ravoir, nous sommes priés de l'insérer ici, avec le petit récit destiné à signaler la trouvaille. Voilà donc qui est fait... et nous déclarons que la lettre officielle du président et du secrétaire de la *Grande Harmonie* de Bruxelles sera rendue à la demoiselle si bien louée qui l'a perdue, moyennant... une petite cavatine chantée au piano, qui est là pour en payer la rançon !

P. S. Au moment de mettre sous presse, on vient nous dire que la missive en question appartient à Mlle Bernardine Hamakers, une des plus jolies femmes qui soient à la scène, et une des plus jeunes et des plus brillantes voix du grand Opéra. Cette révélation nous fait plus que considérablement regretter notre cavatine ! Mais en vérité, nous n'avons plus de prétexte à confisquer le document belge, et à en exiger rançon. Nous le délivrons donc à celui-là même qui nous l'avait apporté. Quant à ce qui précède, le temps manque pour supprimer l'article et pour le remplacer, car le *Monde illustré* est comme le roi Louis XIV, — il n'attend pas !

JULES LECOMTE.

Neuvaine de sainte Geneviève.

Sainte Geneviève n'est pas seulement une de ces vierges touchantes que les pieuses légendes, qui forment le livre d'or du christianisme, nous montrent, une palme ou un lys à la main, traversant, les yeux au ciel, le nimbe rayonnant des premiers siècles de l'Eglise; c'est encore une de ces figures pures et charmantes qui éclairent d'un reflet poétique la sévérité de l'histoire. Elle n'est pas simplement la patronne de Paris, elle en est en quelque sorte l'ange gardien, le génie ou plutôt l'esprit tutélaire. Elle nous apparaît, près du berceau de la grande cité future, le couvrant du voile virginal de son innocence, le protégeant de l'humble houlette de sa sainteté. Voile et houlette tout-puissants!... Attila, le fléau de Dieu, reculera devant ce voile. Chilpéric, le Frank sauvage, lèvera le siége de Paris devant cette houlette!

Voilà la vierge que fête Paris, du 3 au 11 janvier, par la neuvaine accomplie simultanément dans l'église paroissiale de Saint-Etienne du Mont et dans la basilique capitulaire qui porte le vocable de la sainte. C'est dans ces deux sanctuaires, où se trouvaient exposées les reliques de la bergère de Nanterre, que sont venues processionnellement chaque jour les habitants des paroisses de la banlieue s'incliner devant les châsses révérées.

Les pèlerinages ont leurs conséquences naturelles: on ne vient pas accomplir ces petits voyages de piété sans en rapporter un souvenir ou un petit cadeau pour ceux qui n'ont pu s'y associer; c'est une médaille, un médaillon, un chapelet, une image: de là ce petit commerce forain qui improvise ses magasins de quelques instants devant les édifices religieux ainsi visités.

Notre gravure représente l'aspect animé qu'a offert, durant ces jours, le parvis de l'église Saint-Etienne du Mont, qui dresse au fond sa silhouette d'un aspect si pittoresque dans la gracieuse bizarrerie de son ensemble composite.

FULGENCE GIRARD.

Vitrail de Ste-Clotilde représentant sainte Geneviève.

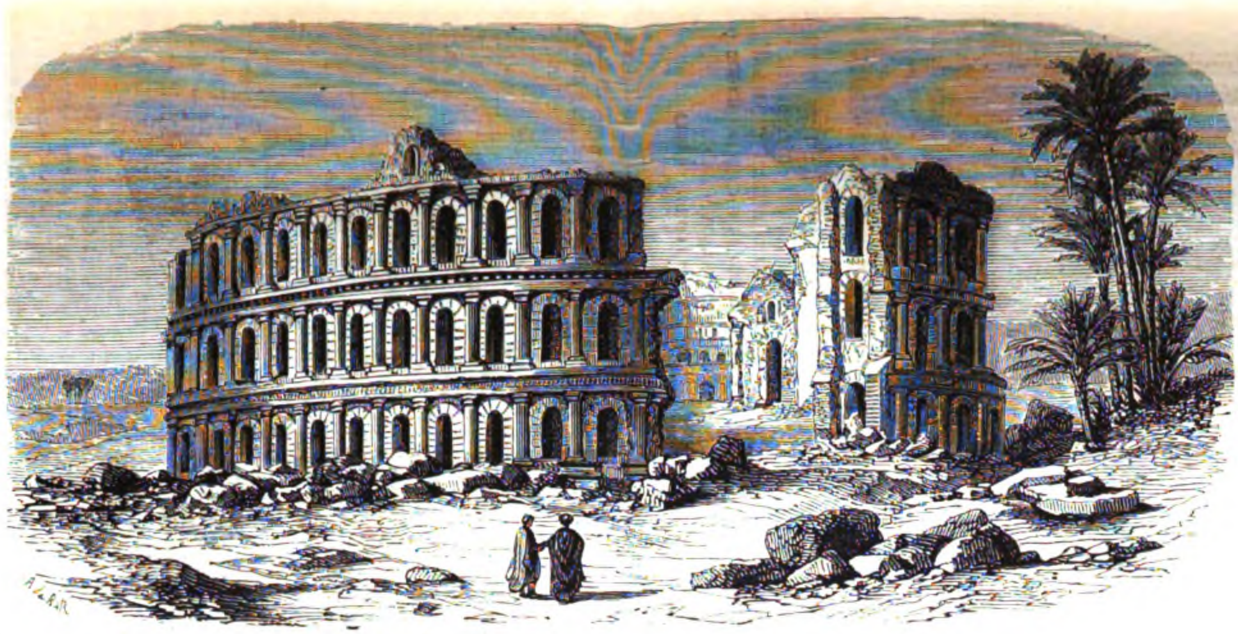
Petite foire de la neuvaine de sainte Geneviève sur le parvis de l'église de Saint-Étienne du Mont.

Valparaiso.

Valparaiso est, comme l'indique son nom : *Vallée du Paradis*, la métropole d'un de ces riants pays que la nature semble avoir comblés de tous ses trésors. Le monde n'a pas de climat plus doux; les brises de l'ouest, toutes chargées de la fraîcheur des flots, calment de leur souffle constant ce qu'aurait de trop ardent l'azur inaltérable de son ciel.

La végétation équatoriale lui prodigue toutes ses splendeurs et toutes ses richesses; des races d'animaux domestiques particulières à son sol, telles que la vigogne, le guanaco, etc., errent dans ses forêts de cèdres rouges et de pelhuens; des volées de perroquets et d'oiseaux mouches se jouent dans le feuillage de ses cocotiers et de tous ces beaux arbres intertropicaux qui semblent avoir été formés pour le plaisir des yeux et la décoration des paysages; ses montagnes abondent en mines d'or.

Mais cette ville, dont la population s'élève à 40,000 habitants, achète tous ces avantages au prix de dangers et de catastrophes qui en abaissent considérablement la valeur; bâtie sur un terrain volcanique, elle est exposée à des tremblements de terre fréquents et terribles, aussi ne possède-t-elle que bien peu de monuments; ce que l'on se propose dans ses édifices, c'est moins l'élégance que la solidité. Les décombres



Amphithéâtre romain à El-Djem. — Ancienne Tysdrus. — Régence de Tunis.

dont la jonchèrent les tremblements de terre de 1822 et de 1829, et qu'on y voit encore sur beaucoup de points, révèlent le secret de cette indigence architecturale dans une de ces anciennes colonies espagnoles si magnifiques habituellement dans leurs cathédrales et leurs palais. De là une autre nécessité et d'autres dangers, nous pourrions dire d'autres désastres.

Les fréquentes convulsions du sol ont fait adopter pour les constructions les matériaux les plus légers. C'était, sous un ciel torride, offrir les éléments les plus combustibles aux incendies; aussi sont-ils la seconde plaie du pays. On se rappelait encore avec terreur les ravages de celui de 1843, lorsque la fin de 1858 est venue donner un sinistre pour pendant à cette catastrophe. Un feu de cheminée a été l'origine de ce nouveau désastre. La rapidité avec laquelle il se répandit du club de l'Union, où il avait éclaté, sur les rues voisines, fut telle, que ni l'activité des secours, ni le jeu des pompes, entravé par l'étroitesse des rues, ni les décombres des maisons que l'on abattait place d'Olden, ne purent arrêter ses progrès. Heureusement le changement de direction du vent, joint à une pluie battante, permit enfin d'en limiter le vaste foyer.

L'incendie, qui avait éclaté passage Wadigton, s'était étendu au delà de la rue San-Juan-de-Dios, consumant dans sa marche dévastatrice la banque de Valparaiso, les passages Edward et Cousino, diverses

Partie incendiée,

Vue de la ville de Valparaiso, prise de la rade.

usines et les riches magasins de ces opulents quartiers.

On n'estime pas à moins de 20 millions les pertes causées par ce sinistre. Les assurances ne s'élèvent pas à 9 millions.

MAC' VERNOLL.

Monuments romains.

AMPHITHÉATRE ROMAIN A EL-DJEM.

Le peuple romain a semé le monde de ses monuments. Echelonnés de la ville éternelle aux frontières de l'empire, ils sont comme les pierres numéraires de la route immense que ses aigles et sa civilisation ont parcourue. Et, comme les peuples, de même que les hommes, se reflètent dans leurs œuvres, temples, arcs de triomphe, aqueducs, arches jetées sur les fleuves, amphithéâtres, toute œuvre architecturale, en un mot, sortie de ses mains puissantes, présente ce caractère de grandeur fière, de majesté hautaine qui domine dans sa physionomie historique.

Partout où ses légions ont atteint, Rome a bâti en pierre, pour ainsi parler, le souvenir de sa conquête. Et comme si la gloire avait communiqué quelque chose de sa propre immortalité à ces grands travaux de la paix, accomplis par le peuple qui « pardonnait aux vaincus et terrassait les superbes, » le temps a eu beau convier à son aide les barbares pour anéantir ces monuments, il s'est fatigué pour en faire des ruines. Nul doute que si l'homme n'avait pas été son complice, il en est qui se montreraient encore à nos yeux étonnés, dans leur majestueuse vieillesse de vingt siècles, tels à peu près qu'au sortir des mains des grands bâtisseurs.

De ce nombre est l'amphithéâtre d'El-Djem (à trente-cinq lieues environ sud-est de Tunis), le plus grandiose, sans contredit, de tous ceux dont s'est enorgueillie l'Afrique romaine. Cet amphithéâtre, presque aussi vaste que le Colysée de Rome (il a 478 mètres de tour, le Colysée 537), s'élève à un kilomètre environ de l'emplacement de l'ancienne Tysdrus, au milieu d'une morne plaine jonchée de colonnes de marbre, de statues brisées et de monceaux de ruines. Découronné de sa galerie supérieure, qui a dû être d'ordre composite, si l'on en juge par la gradation des ordres qui s'étagent ainsi dans les trois autres galeries : dorique, ionien, corinthien; dégradé brutalement à sa base par les habitants des environs, qui viennent en arracher les pierres pour réparer ou construire leurs chétives masures; présentant dans toute sa hauteur une brèche large de plus de cent pieds, ouverte à coups de canon, il y a environ un siècle, quand les Arabes révoltés s'étaient retranchés dans l'arène; cet amphithéâtre, tout mutilé qu'il est, est cependant encore admirable dans son ensemble, et, eu égard aux vicissitudes des temps et des lieux, d'une étonnante conservation dans quelques-unes de ses parties. Les colonnes de la deuxième galerie sont, en grand nombre, si peu détériorées, que, sans la teinte sombre des siècles, on les dirait élevées d'hier. Les arcades que l'ébranlement du canon ou l'effort des pans de murs restés sans contrepoids, des deux côtés de la brèche, n'ont pu parvenir qu'à lézarder faiblement, offrent un spécimen remarquable de la maçonnerie de bronze des constructions romaines. Vers le haut de l'amphithéâtre, une tête de bélier et une tête d'homme largement sculptées, et, dans un angle, le torse bien modelé d'une statue de Vénus, témoignent que la statuaire avait embelli l'œuvre imposante de l'architecture, et font naître l'idée que la statue colossale, mutilée à ne pas être reconnaissable, même pour le plus sagace antiquaire, et qu'on rencontre parmi les autres restes de Tysdrus, pourrait être celle de l'empereur Gordien III (M. Antoninus Pius, 236-244), sous le règne duquel l'amphithéâtre a été probablement bâti.

En face de ce monument qui semble taillé dans une montagne, et qui rappelle si éloquemment ces siècles où l'empire romain regorgeait de richesses, les cabanes des Arabes, parsemées aux environs, paraissent le *nec plus ultrà* de la petitesse et de la misère; et cette misère semble avoir je ne sais quoi de plus lugubre qu'ailleurs sur les traits et dans toutes les habitudes corporelles de ceux que l'on voit errer parfois à l'ombre des ruines... Ici, c'est un pâtre immobile, dans une sorte d'hébétement, accroupi sous des haillons, laissant loin de lui ses chèvres affamées gravir les débris amoncelés pour atteindre les feuilles desséchées de l'aloës; plus loin, une femme qui se penche machinalement sur le puits de l'amphithéâtre, comblé depuis longtemps, elle le sait bien... mais son enfant a soif.

Presque toujours, cependant, ces ruines sont solitaires; un silence imposant plane sur cette plaine, si peuplée jadis. Nul bruit ne s'élève de cet amphithéâtre, où quatre-vingt mille spectateurs pouvaient s'asseoir, que le choc décroissant des pierres qui roulent sur les gradins écroulés et tombent en bondissant dans l'arène. Et, la nuit, quand les ténèbres ont ajouté à la lugubre solennité de la solitude, des sons étranges viennent ébranler les vieux échos endormis des arcades et des vomitoires : c'est l'aigle de l'Atlas qui s'abat sur l'amphithéâtre et fait vibrer le clairon de sa voix; c'est le lion du désert qui traîne en grondant ses rugissements, comme s'il savait que sur ce sable qu'il fouette de sa queue puissante, les lions ses ancêtres ont broyé les os et léché le sang des hommes.

UN TOURISTE.

L'Europe ouverte aux Chinois.

Jusqu'ici on s'est beaucoup occupé de l'influence que l'Europe exercera sur les mœurs de la Chine, désormais ouverte à deux battants à tous ceux qui voudront y entrer; l'imagination s'épanouit d'avance aux trésors de surprises promis aux premiers occupants. On cherche à deviner le plus possible dans quelle proportion nos langues, nos habitudes, antipodes de celles de la Chine, nos goûts, nos opinions, nos manières d'être, toute notre civilisation, enfin, déteindra sur un peuple prêt à en subir la couleur et les mille nuances. Et comme notre orgueil est encore plus vaste que l'empire des Mings, la généralité est convaincue en Europe que c'est nous, les yeux droits et les figures pâles, qui l'emporterons dans ce rapprochement singulier, dans cet accouplement gigantesque dont il n'y aura jamais eu d'exemple depuis la création du monde. Oui, la généralité en Europe, et l'Amérique ici ne fait pas bande à part, voit déjà, sans même penser à violenter la résistance que le temps oppose toujours à l'œuvre des hommes, nos chemins de fer se visser au sol de la Chine, de la presqu'île de Macao au Thibet; les locomotives caresser et noircir de leur fumée les flancs de la grande muraille; les fils électriques étendre insolemment leurs cheveux sur le front jusqu'ici vénéré des vieilles et luisantes pagodes. Londres se prépare à écouter prêcher, dans la langue de Shakespeare, l'évangile selon Calvin, dans les temples protestants de Sse-Tchouen; Moscou la sainte, et Novogorod la grande, peuplent d'archimandrites et de popes les colléges de Pékin; New-York, Boston et Washington sondent les rives du fleuve Bleu, afin de savoir jusqu'à quelle distance ils pourront en approcher pour décharger leurs balles de coton; Paris rêve des théâtres dans le Tchy-Li, dans le Chan-Si, le Kar-Ssu, le Szu-Tchouan, le Yu-Nan; il brûle de pouvoir dire : « Notre premier théâtre français du Khoukou-Noor a ouvert ses portes le mois dernier aux populations enthousiastes de nos belles tragédies classiques; le Mongol a versé des larmes aux cris passionnés de Phèdre et d'Hermione. Si Tchin-Tcheou est pour Corneille, Yin-Tcheou est pour Racine. Quelle gloire pour la France! »

On voit que la domination européenne n'admet aucun obstacle à son envahissement. Obstacle! mais les Chinois n'attendaient que nous pour entendre, pour voir, pour respirer. Nous avons brisé la carapace de tortue qui les enveloppait, qui laissait à peine voir leurs petites pattes nerveuses et leurs petits yeux jaunes. Place donc à nos bateaux à vapeur, à nos fiacres, à nos restaurants, à nos cafés, à nos tailleurs, à nos vaudevilles, à nos danseuses, à nos bottiers, à nos coiffeurs, à nos professeurs de piano, à tous ceux qui savent faire quelque chose, même à ceux qui ne savent rien faire, surtout à ceux-là! place donc aux petits spéculateurs, aux petits aventuriers, aux petits génies, aux petits escrocs, aux petits artistes, aux petites mœurs, aux petits vices! Ah! comme ils sont désirés en Chine! on leur propose le passage gratuit. Le Céleste Empire les attend et soupire.

Ce n'est donc pas une locution hasardée celle qui circule en ce moment d'un bout à l'autre du monde, qui flambe de bouche en bouche, qui sonne dans la conque ravie de chaque oreille : *La Chine est ouverte !*

C'est un fait acquis : elle est ouverte : le serrurier a employé quelque peu la violence pour pratiquer l'ouverture; il y a bien eu quelque arrachement dans les gonds; le pène a été un peu forcé; mais enfin elle est ouverte : la Chine est ouverte; donnez-vous la peine d'entrer.

Nous sera-t-il permis maintenant de faire observer qu'une ouverture est ordinairement à deux fins; que si elle permet l'entrée, elle permet également la sortie, que si un Français ou un Anglais, un Américain ou un Russe peut passer par l'ouverture pratiquée en Chine, un Chinois pourra également passer par cette ouverture pour aller en Europe, pour venir en France, en Angleterre, en Russie et aux États-Unis. On me répond que cela m'est accordé. Je remercie, et voici la conclusion douce et naturelle que j'en extrais par la pression et la distillation du bon sens.

D'abord là où un obèse Européen a la facilité de passer, trois Chinois au moins peuvent passer de front : en d'autres termes quand un Anglais sera descendu à Shangaï, trois Chinois auront débarqué à Dublin, à New-Haven, à Londres, à Gibraltar. L'Européen est un homme qui a oublié qu'il a été singe, le Chinois ne l'a pas encore oublié.

Savez-vous dans quelle proportion on calcule qu'un Européen laisse derrière lui d'enfants après une existence moyenne de quarante à cinquante ans? Deux et un tiers. Savez-vous dans quelle proportion différente le Chinois se perpétue? Le Chinois laisse sept enfants et un quart. Et la Chine possède déjà quatre cent millions d'habitants, si l'on accepte le recensement de Klaproth, et ce recensement est, dit-on, bien au-dessous de la vérité. Mais arrêtons nous à ce chiffre de quatre cent millions et voyons-le d'abord se répandre sur l'Europe dans un intervalle de temps, croyez-le, qui ne sera pas bien long, et si vous ne nous croyez pas, demandez à la Californie et à l'Australie anglaise quelles mesures énergiques, presque cruelles, elles ont été dans la nécessité de prendre pour repousser l'invasion chinoise descendant au milieu d'elles avec sa ténacité, sa rage d'implantation, sa férocité d'assimilation, sa fécondité surtout. Peu à peu, comme une marée, une marée lente mais qui grandit, qui s'élargit, qui monte toujours, l'émigration chinoise a couvert et couvre encore, quoi qu'on ait fait et quoi qu'on fasse, le monde nouveau qui lui a été ouvert en Australie et en Californie. Dans les mines, que voit-on? des Chinois; aux champs de culture? des Chinois; dans la boue des fleuves aurifères? des Chinois; sur les navires les plus rudes à gouverner et les plus périlleux? des Chinois; au fond des forêts, abattant des bois plus solides que le fer? des Chinois; dans les fermes, engraissant, soignant, élevant les bestiaux? des Chinois; à la cuisine des riches, dans les tavernes de tout le monde, apprêtant le repas et lavant la vaisselle? des Chinois. Cette ubiquité a tellement effrayé les législateurs des récentes colonies que nous avons citées, qu'ils ont résolu d'y mettre un terme par les moyens les plus énergiques. Ils n'y ont pas réussi, ils ne réussiront pas, ils ne réussiront jamais. Le Chinois part, mais il revient à la nage; vous lui donnez un coup sur la tête, il reparaît au sommet de la montagne; vous tuez un Chinois, il en ressuscite dix, il en ressuscite mille; contre quatre cent millions d'êtres, la violence devient dès lors une plaisanterie et l'exclusion un encouragement à la braver.

Partez de là et demandez-vous ce que deviendra l'unité de l'Europe aux prises avec cette absorption inexpugnable, invincible, formidable; l'unité de sa forme physique, l'unité de sa coloration modérée, l'unité de son aspect humain, l'unité de son ensemble. Et pesez sur cette considération bien grave que nous plaçons devant vous : il n'y aura pas, entre l'incubation chinoise et les nations européennes, l'obstacle dirimant de la religion, cet obstacle qui s'est interposé comme un nœud de fer entre la femme indienne et l'Anglais protestant, entre la femme algérienne et le Français catholique. Le Chinois n'a aucune religion; il n'y a pas de religion chinoise; il n'y a qu'une morale chinoise, des simagrées; le culte des ancêtres, par exemple (voir et croire le docteur Ivan et le père Huc, quoiqu'ils soient tous les deux du Midi); donc la religion chinoise ne contrariera ni l'union d'un Chinois avec une chrétienne, ni le mariage d'un chrétien avec une Chinoise. Et alors à quoi ne faut-il pas s'attendre! Il faut s'attendre à voir la charpente déjà bien usée du vieux monde se disloquer, s'effondrer, s'abîmer sous le poids de ce déluge non moins dévastateur que le grand déluge des temps anciens. Que voulez-vous que devienne le sang facile, rose et clair de l'Européen absorbé, bu, épongé par le minotaure chinois; il en fera une lampée; c'est le sang chinois, le sang malais, fait d'huile de coco et d'huile de morue, qui va enfler les veines de notre monde soumis à cette transfusion. Vos arrière-petits-fils, braves Bourguignons, robustes Normands, chauds Toulousains, seront jaunes, cuivrés, bronzés, bistres, tannés comme des valises; ils auront les yeux tirés vers le nez, tirés vers le front comme les ont les chats; les os de leurs pommettes perceront leurs peaux; leurs narines auront l'aspect d'un fusil à deux coups ou celui d'un chien de chasse; vous riez. Pourquoi ririez-vous? Riez-vous d'incrédulité, par hasard, devant le produit d'une négresse et d'un blanc, devant le mulâtre ou la mulâtresse? Non. Je n'ai pas besoin de vous apprendre comment cela s'est fait. Le reste se fera de même. Les Chinois, qui sont quatre cent millions, les Malais, qui sont huit cent millions, en se ruant sur le monde civilisé, sur le nôtre, y créeront une humanité nouvelle, qui sera à l'ancienne ce que la grenouille est à l'Apollon. La beauté grecque, la beauté païenne, qui est la règle du monde depuis plus de trois mille ans, disparaîtra devant le type chinois dont je vois s'avancer l'effroyable grimace. Ah! vous avez ouvert la Chine : eh bien! voilà ce qui en sortira.

LÉON GOZLAN.

PARIS INCONNU.

LES TAPIS VERTS (*Suite.*)

XII — Coups du sort.

Il y avait au restaurant Véfour un grand dîner à l'occasion de la fondation d'un journal. Le principal commanditaire de la feuille nouvelle était un riche banquier, non moins célèbre par son amour pour le jeu que par ses millions. Naturellement, après le dîner, on proposa de jouer. Le banquier fit noblement les choses. Avant de s'asseoir à la table de lansquenet, que les garçons venaient de préparer, dans une pièce voisine, il offrit à *ses* rédacteurs l'avance de leur traitement d'un mois, proposition qui fut acceptée à l'unanimité. C'était le moyen le plus sûr de les retenir tous et d'avoir une belle partie. Tout le monde s'empressa donc de se mettre au jeu. Quand je dis tout le monde, je me trompe. Il y avait là, je ne sais plus à quel titre, un employé d'administration publique, homme d'une cinquantaine d'années, très-gai, à l'air franc et honnête, qui ne se mêla pas au mouvement, prit un journal du soir et parut bien résolu à ne pas jouer. Interpellé amicalement par quelques personnes et notamment par le rédacteur en chef, qui était un de ses amis, pressé de faire comme tout le monde, il résista avec obstination. « Voilà, dit le banquier, un refus qui me désoblige. J'aurais voulu que nous fussions tous autour de cette table, comme nous l'avons été tout à l'heure autour de l'autre. Monsieur n'est donc pas un des rédacteurs du journal? » — Monsieur est un de mes amis, répondit le rédacteur en chef; sa position lui permettra de nous être utile; il pourra nous donner des renseignements précieux. — Alors, il est des nôtres, répliqua le banquier, et j'insiste pour qu'il ne fasse pas bande à part.

En disant ces paroles, le financier se leva, passa amicalement son bras sous celui de l'employé, et le conduisit jusqu'à la table de jeu en lui faisant une violence qui n'avait rien de blessant.

— Vous êtes témoins, dit en riant l'employé, de toute ma résistance. Je ne joue jamais, non par horreur du jeu, mais par raison. Si je jouais, je jouerais comme un grand seigneur, et cela n'est pas permis à un homme qui n'a d'autres ressources que celles de sa place, un traitement de six mille francs.

L'employé s'assit, ouvrit son porte-monnaie, et en tira un billet de cinq cents francs qu'il échangea contre vingt-cinq louis. Alors la partie commença, joyeuse, *bruyante et bénigne*, comme le sont toutes les parties au début. Puis l'on s'échauffa, et, comme toujours ainsi, on finit par jouer des sommes considérables. Au milieu de cet entraînement général, l'employé restait calme. Il pontait dix francs et passa t régulièrement la main après le troisième coup. Or, il avait des mains; c'était même le seul joueur qui en eût; ceux qui les prenaient après lui en tiraient encore un excellent parti. Cette excessive prudence excitait l'hilarité des gagnants et ajoutait au mécontentement des autres.

— Décidément, dit une voix, je crois que monsieur s'est donné des gants en nous parlant tout à l'heure de ses instincts de grand seigneur. Il joue comme un épicier retiré.

— L'observation est juste, dit l'employé sans se fâcher; dites seulement comme un épicier qui n'est pas retiré. Je crois, en effet, que je pourrais plus utilement profiter de la chance qui semble se déclarer pour moi, comme pour justifier le proverbe : Aux innocents, les mains pleines. Aussi, j'attends ma prochaine main pour la pousser un peu mieux que les autres.

Il y eut des ah! ah! et des oh! oh! pleins d'ironie et d'incrédulité.

— Monsieur, dit le rédacteur en chef, chacun joue comme il l'entend. Moi, je pousse les mains, c'est mon système; mais pour les pousser, il faut en avoir...

— Et il n'y a que monsieur qui en ait?

— Sans compter celles qu'il aura. Son tour approche.

— Je n'en demande qu'une, dit l'employé.

Il s'abstint de ponter jusqu'au moment où les cartes lui arrivèrent, et comptant l'argent qu'il avait devant lui, il en fit deux parts : l'une de cinq cents francs qu'il plaça dans son porte-monnaie, l'autre de deux cent cinquante francs qu'il laissa sur le tapis.

— Ces deux cent cinquante francs, dit-il en prenant les cartes, sont mon bénéfice; je ne tiens pas à le garder; je pars de deux cent cinquante francs.

C'était un trait d'audace dont tout le monde fut surpris; mais on le fut bien davantage quand la main ayant passé quatre fois, l'employé annonça qu'il tenait le cinquième coup. Il y avait alors quatre mille francs en banque.. On fit le jeu et la main passa une cinquième fois. L'employé gagnait huit mille francs, moins ses deux cent cinquante francs d'entrée.

Cette persistance de la veine détermina un grand mouvement parmi les joueurs. Il y eut des applaudissements et des rires; il y eut aussi des imprécations mal contenues et des félicitations suspectes.

— J'espère que vous allez passer la main, dit le rédacteur en chef. C'est assez de débauche pour un homme rangé. Vous avez fait vos preuves; rentrez maintenant dans votre famille.

— N'influencez pas monsieur! crièrent plusieurs voix.

— Je ne veux pas vous prendre en traître, dit l'employé, puisque la chance m'est fidèle, je ne lui tournerai pas le dos, je ne m'en irai que lorsque j'aurai gagné une certaine somme que j'arrête dans mon esprit.

— Et quelle est cette somme.

— Je vous la dirai si je passe encore deux fois et si l'on me fait tout mon argent. Il y a huit mille francs.

— Pour ce qui est de tenir votre jeu, dit le banquier en déposant sur la table un portefeuille bourré de billets de banque, vous pouvez compter sur moi. Allez donc de confiance, je fais ce qu'il manque...

Le sixième coup passa au grand ébahissement de la société; puis le septième, et comme en ce moment le vide se faisait dans presque toutes les bourses, beaucoup de visages exprimèrent la stupeur et prirent des airs renversés. On parlait peu et on ne riait plus.

— Il y a, dit l'employé, trente-deux mille francs au jeu. Je tiens encore la main si on les fait; je les passe si on ne fait pas toute la somme.

— Banco! dit le banquier.

Il tira de son portefeuille trente-deux billets de mille francs et les jeta sur le tas d'or et de billets qui formait un éblouissant monticule devant l'employé.

Celui-ci perdit avec beaucoup de calme et gagna aussitôt par un coup de refait. Cette fois la fortune avait été si expéditive dans son procédé que l'on fut ébloui du coup comme par un éclair.

— Voilà, en effet, — dit le banquier, du ton d'un homme qui supporte la perte avec calme — ce qui s'appelle jouer en grand seigneur. Mais pour mon compte j'admire et je m'arrête, au risque d'être traité d'épicier à mon tour. On ne lutte pas contre des chances pareilles!

L'employé passa les cartes, et la partie fut un instant interrompue, Tous les yeux le regardaient tandis qu'il relevait, sans émotion apparente, son magnifique bénéfice, produit de huit coups : soixante-trois mille sept cent cinquante francs. La somme empochée, il se leva et tendit la main au banquier en lui disant :

— Je ne vous offrirai jamais votre revanche, monsieur, mais vous pouvez compter que ma reconnaissance sera éternelle.

— A la bonne heure, dit une voix, voilà qui est franc!

— Et surtout consolant! ajouta le banquier, en serrant cordialement la main qui lui était tendue.

Et comme l'heureux joueur se disposait à sortir :

— Un instant! lui cria le rédacteur en chef. On ne laisse pas partir seul, à onze heures du soir, un citoyen qui a une si grosse somme en poche. Je vous accompagne.

Les deux amis s'étant éloignés, quelqu'un prétendit que le rédacteur en chef méditait un projet sinistre, qu'il avait certainement sur lui les grands ciseaux du coupeur, et qu'on aurait à consigner demain, dans le premier numéro du journal, l'assassinat de l'employé. Cette boutade dérida les visages des perdants, et l'on reprit le jeu, mais comme on le reprend quand l'argent manque, c'est-à-dire avec mollesse, indifférence et presque dégoût. Cette merveilleuse main laissée au huitième coup fut reprise à deux louis, et, chose curieuse mais qui n'est pas sans exemple, elle passa encore neuf fois! Elle avait des millions dans ses flancs.

Le lendemain le banquier reçut le billet suivant de l'employé :

« J'ai joué hier pour la première et dernière fois de ma vie. Je ne me suis mis au jeu que parce que vous l'avez voulu absolument, et si vous m'avez vu si hardi après avoir été si timide, c'est parce que je jouais avec l'argent gagné. Le bénéfice que j'ai fait doublera ma retraite; je m'en tiens donc pour très-heureux, et n'aurai pas la folie de le compromettre. Je puis avouer que la fortune m'a pris au collet et qu'elle m'a fait entrer de force là où je ne voulais pas mettre les pieds. Je la remercie et ne lui demanderai pas autre chose, de peur qu'elle ne me traite en enfant ingrat. Me voilà donc, grâce à vous, avec du bien au soleil! J'en suis étonné, mais non pas troublé au point d'oublier que je vous dois un mot de remerciments. »

« *P. S.* Inutile de vous dire que je prends un abonnement perpétuel au journal dont vous êtes le banquier. L'esprit de ces messieurs me garantit son succès. »

Le journal vécut quinze ans, et son dernier abonné fut en effet l'honorable employé qui, retraité et retiré à Montmartre, y vit comme un chanoine avec ses six mille livres de rentes, trois mille que lui paye le gouvernement et trois mille produits d'une propriété achetée avec l'argent du jeu. Une seule chose manque à son bonheur : le journal qui fut pendant si longtemps son fanal politique et littéraire. Il l'a remplacé par le *Constitutionnel*; mais il ne trouve pas dans la rédaction de cette feuille toutes les qualités qui distinguaient l'autre.

EDOUARD GOURDON.

La Saint-Épissoir.

Voici une fête que ramène le mois de janvier et dont le nom bizarre excite singulièrement depuis quelques années la curiosité des habitants de nos préfectures maritimes; de ceux du moins qui ignorent ce que c'est qu'une bouline ou qu'un cartahu, qui disent : Il est midi, au lieu de : On vient de piquer douze heures; qui nomment escalier ce qui doit s'appeler enfléchures, et emploient enfin toutes ces locutions vicieuses qui arrachent un sourire de compassion à un vrai matelot.

C'est en vain, en effet, que le vulgaire promeneur, intrigué par ces mots : *Saint-Épissoir*, écrits en lettres d'or sur un étendard que suivent dans leurs plus beaux atours de nombreux matelots, cherchera dans le martyrologe ou dans le calendrier le nom de ce nouveau bienheureux. Le dictionnaire lui même, s'il est consulté, répondra seulement : Épissoir, petit poinçon à l'usage des cordiers.

Mais ce que le dictionnaire ne dit pas et ce qui explique la haute considération dont jouit ce mot chez nos marins, c'est que l'épissoir est l'instrument distinctif des gabiers, c'est-à-dire des plus hardis et des plus habiles matelots. C'est à l'aide de ce petit poinçon, qu'à des hauteurs qui donnent le vertige, sans autre soutien qu'une corde qui leur passe sous les pieds et la vergue contre laquelle ils appuient leur poitrine, ces hommes intrépides vont larguer ou carguer les voiles. En vain le roulis fait pencher le navire, en vain les coups de mer secouent les mâts et semblent [illegible]r précipiter ces malheureux comme les fruits d'un arbre tourmenté par l'orage; il faut que la manœuvre commandée s'exécute. Soyez tranquille, dans quelques secondes, elle sera terminée, et vous respirerez plus librement en revoyant sains et saufs sur le pont ces hommes que vous ne pouviez regarder sans frémir, suspendus ainsi dans l'espace.

Eh bien! la *Saint-Épissoir* est la fête des gabiers, comme la Sainte-Barbe est celle des canonniers, et voici comment elle fut instituée et reçut ce nom singulier :

Il y a de cela cinq ou six ans, une frégate de la station des Antilles, appelée *la Pénélope*, avait pour commandant en second un vieil officier avec lequel les permissions pour aller à terre étaient aussi rares que les quarts de vin de supplément. Or, un soir que la frégate était à l'ancre dans la rade de Fort-de-France, les gabiers, réunis à l'avant, écoutaient mélancoliquement les chants joyeux que la brise de terre apportait à leurs oreilles. Ce qui surtout les exaspérait, c'était que ces chants venaient de voix amies, de matelots comme eux, qui célébraient la Sainte-Barbe et avaient pu, grâce à cette solennité, obtenir une permission de vingt-quatre heures. Sans doute, les canonniers n'avaient pas oublié que la politesse et la hiérarchie leur faisaient un devoir d'inviter les gabiers à leur fête. Mais le malheur avait voulu que le second fût ce jour-là de *plus mauvais poil* encore que d'habitude, et qu'il envoyât promener *en grand* tous ceux qui avaient demandé à profiter de l'invitation de la batterie.

— Ah çà, s'écria tout à coup Languidic, le plus ancien des quartiers maîtres, pourquoi que nous n'aurions pas aussi notre fête, nous autres gabiers, qui sommes, sans nous vanter, un peu autre chose que de simples canonniers.

— Est-ce que tu t'imagines qu'il y a un saint Épissoir, comme il y a une sainte Barbe? répondit Morizo, le chef de timonnerie?

— Pourquoi pas? Ce serait violent, par exemple, que l'Épissoir ne pût pas avoir un patron aussi bien que le refouloir ou l'écouvillon. Crois-tu que, lorsque les saints du Paradis ont pris chacun un état sous leur protection, ils ont oublié le plus noble de tous, celui de gabier?

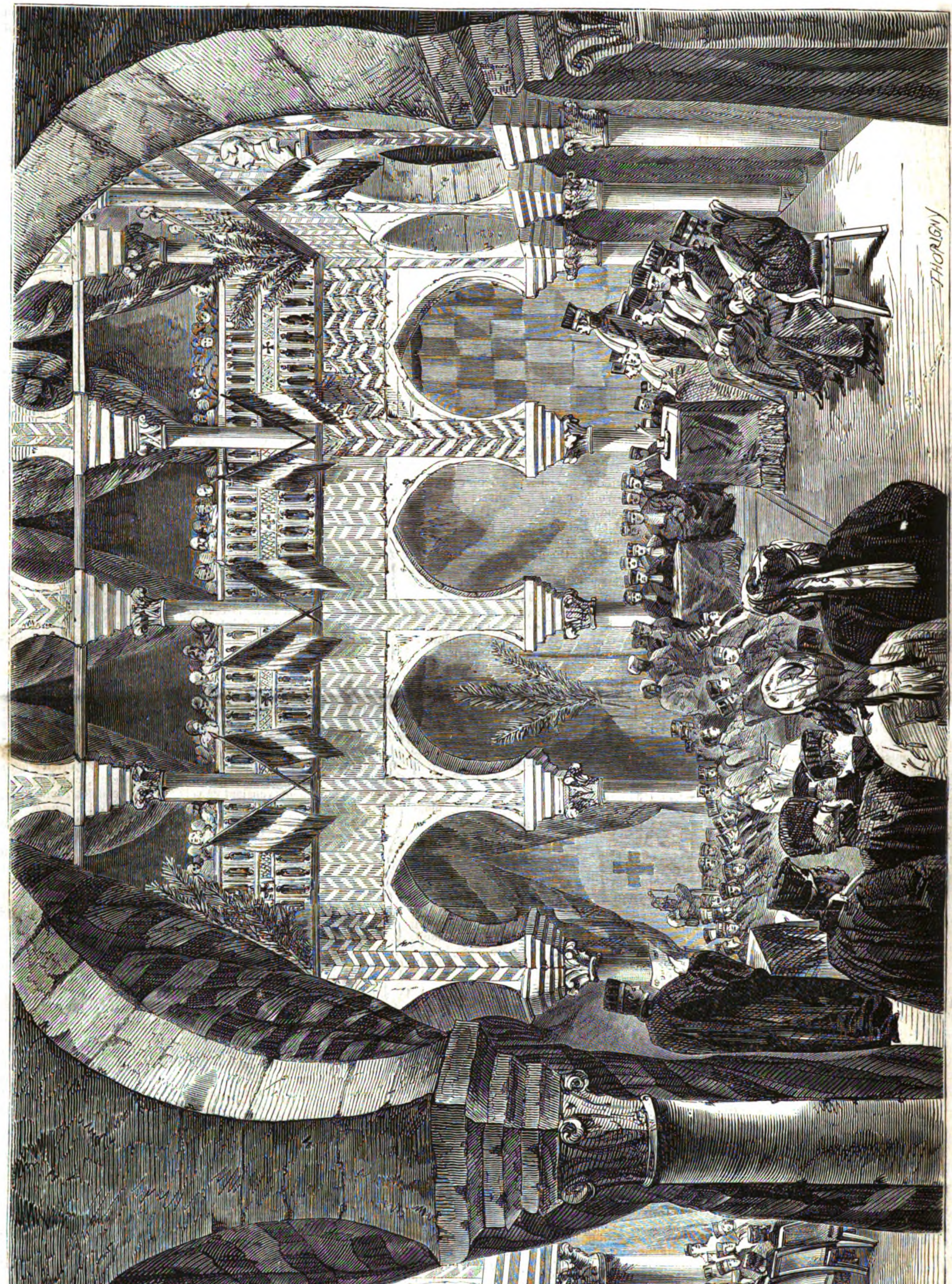
— Va donc demander, voir un peu, à l'aumônier ce qu'il en pense, reprit le sceptique Morizo.

— Sans doute que je vas y aller; et maître Languidic se dirigea vers la dunette où le digne abbé Preteseil, celui qui périt si malheureusement à Terre-Neuve, lisait son bréviaire. Quelques instants après, le vieux matelot revint la tête basse et l'air déconcerté.

— Il paraît décidément qu'il n'y a pas de saint Épissoir, dit-il; c'est humiliant, mais c'est comme ça. Du reste, ça ne nous empêche pas tout de même de prendre un jour pour notre fête et...

— Une fête sans messe, ce serait du propre, s'écria d'une seule voix toute l'assistance; ce serait pire qu'une corvette sans mâts.

— Mais attendez donc un peu, reprit Languidic, l'abbé m'a dit comme ça que, si nous voulions com-



Installation de la nouvelle Cour impériale d'Alger, d'après un croquis de M. L. de Neuville.

Exécution, à la bouche des canons, de révoltés indiens, d'après un tableau de M. Shroud.

mencer notre fête par une bonne action, il fallait faire dire une messe pour les camarades qui ont avalé leur gaffe dans cette gueuse de fièvre jaune que nous avons empoignée dans le golfe du Mexique, et il a ajouté qu'il se chargeait d'obtenir un congé du capitaine de frégate.

Deux jours après un ban formidable réveillait à cinq heures du matin les officiers qui n'étaient pas de quart, et les gabiers offraient à chacun d'eux un énorme bouquet, en les priant d'honorer de leur présence la messe, le banquet et le bal qui devaient avoir lieu dans la journée. Par une délicate attention de maître Languidic, ceux qui n'étaient pas mariés reçurent un bouquet entièrement blanc; le quartier-maître soutenait en effet que, le pavillon couvrant la marchandise, les garçons devaient naviguer sous pavillon blanc.

La fête fut complète : après la messe à laquelle assista tout l'état-major, et qui fut écoutée avec un recueillement exemplaire, les gabiers se transportèrent parallèlement eux-mêmes à l'établissement du Zig-Zog, où le festin était préparé. Leur conduite fut exemplaire, et ce ne fut que bien longtemps après le départ des autorités qu'on commença à jeter la vaisselle et les meubles par les fenêtres avec accompagnement de fusées et de pétards.

Le bal lui-même, dont on parle encore dans les cases qui entourent la savane de Fort-de-France, se termina sans l'intervention ordinaire de la gendarmerie. Lorsque quelques enthousiastes insinuèrent qu'il était impossible de clore une si belle fête sans faire un punch avec la maison où elle s'était célébrée, la majorité se rangea à l'avis de maître Languidic. Le brave quartier-maître représenta en effet que la proposition, tout en étant morale et divertissante, aurait peut-être l'inconvénient de fournir un prétexte pour fourrer quelques gabiers à la geôle.

Aussi lorsque le jour parut, chacun s'appuyant sur son voisin et faisant de conserve avec lui les plus capricieuses *embardées*, regagna-t-il tranquillement la frégate, en regrettant seulement qu'on ne pût pas s'amuser honnêtement sans s'exposer à quelque désagrément.

Les autres navires de la station ne manquèrent pas de suivre l'exemple donné par la *Pénélope*, et la fête des gabiers est maintenant célébrée dans toute la flotte. C'est ordinairement le 3 janvier qu'a lieu cette solennité à laquelle l'usage a conservé le nom de Saint-Epissoir Tous les matelots, comme nos anciens gabiers de la *Pénélope*, croiraient commettre une mauvaise action en ne commençant pas cette journée par assister à une messe. Sans doute le reste du jour n'est pas employé d'une manière aussi édifiante; mais il y a, malgré tout, quelque chose de touchant dans la foi naïve de ces hommes qui ne pourraient s'amuser librement s'ils n'avaient d'abord prié pour les camarades qu'ils ont perdus, et remercié celui qui les a ramenés au port à travers tous les dangers.

PAUL DHORMOYS.

Séance d'installation de la nouvelle cour impériale d'Alger.

L'installation de la nouvelle cour impériale d'Alger s'est faite, le 3 janvier dernier, avec toute la pompe que réclamait cette grande cérémonie judiciaire.

Notre illustration reproduit cette séance, qui réunissait la haute administration et l'élite de la société algérienne.

On sait quel est le caractère et le cérémonial habituels de ces solennités : allocutions du premier président, discours du procureur général, prestation de serments, tels étaient les principaux points de son programme.

Toute la haute magistrature coloniale siégeait en grands costumes : la cour impériale et les chefs de son parquet en robes rouges fourrées d'hermine; les cadis, également en robes rouges et portant une écharpe écarlate à leur turban de mousseline blanche; l'assesseur musulman avait seul le riche costume ordinaire du pays.

Des fauteuils avaient été préparés pour les principales autorités religieuses, civiles et militaires de la colonie. On y remarquait le nouveau préfet d'Alger, aux traits vivement accentués, et l'évêque, à qui ses sourcils épais et sa longue barbe grise donnent la physionomie la plus austère.

La salle était de l'aspect le plus imposant; elle est formée, comme on en peut juger par notre illustration, de la cour intérieure d'une maison mauresque, d'un caractère aussi gracieux qu'original; la lumière, par conséquent, lui descend d'une sorte de coupole de verre. Quatre arcades, en ogives du style oriental, ornent chacun de ses côtés; la galerie supérieure, où l'on n'était admis que sur carte d'invitation, était occupée par une ligne de dames et de jeunes filles en brillantes toilettes de ville; les galeries inférieures étaient livrées au public. Une draperie verte, tendue dans la partie occupée par la cour, et des pavillons de couleurs diverses fournis par la marine, formaient la décoration de ce vaste local.

LÉO DE BERNARD.

Exécution militaire de révoltés indiens.

Notre illustration reproduit, d'après un tableau peint par M. John Shroud, l'une des exécutions militaires auxquelles ont donné lieu la guerre des Indes. Les cipayes, pris les armes à la main, sont attachés à la bouche des canons. L'arrêt lu en présence de l'armée anglaise, le signal de l'exécution est donné; les coups partant aussitôt, les boulets accomplissent la sentence de cette répression terrible.

M. V.

MÉMOIRES D'UN MUSICIEN[1].

(*Suite.*)

XXI

Fatalité. — Je deviens critique.

Je dois maintenant signaler la circonstance qui me fit mettre la main à la roue d'engrenage de la critique. Humbert Ferrand, MM. Cazalès et de Carné, dont les noms sont assez connus dans notre monde politique, venaient de fonder, à l'appui de leurs opinions religieuses et monarchiques, un recueil littéraire intitulé *Revue européenne*. Afin d'en compléter la rédaction, ils voulurent s'adjoindre quelques artistes pour collaborateurs. Humbert Ferrand proposa de me charger de la critique musicale. « Mais je ne suis pas écrivain, lui dis-je quand il m'en parla, ma prose sera détestable, et je n'ose vraiment... — Vous vous trompez, répondit Ferrand, j'ai vu de vos lettres, vous acquerrez bientôt l'habitude qui vous manque; d'ailleurs, nous reverrons vos articles avant de les imprimer, et nous vous indiquerons les corrections qui pourront y être nécessaires. Venez avec moi chez de Carné, vous y connaîtrez les conditions auxquelles cette collaboration vous est offerte. »

L'idée d'une arme pareille mise entre mes mains pour défendre le beau et pour attaquer ce que je trouvais le contraire du beau, commença aussitôt à me sourire, et la considération d'un léger accroissement de mes ressources pécuniaires, toujours si bornées, acheva de me décider. Je suivis Ferrand chez M. de Carné et tout fut conclu.

Je n'ai jamais eu beaucoup de confiance en moi avant d'avoir éprouvé mes forces; mais cette disposition naturelle se trouvait augmentée ici par une excursion malheureuse que j'avais déjà faite dans le champ de la polémique musicale. Voici à quelle occasion. Les blasphèmes des journaux rossinistes de cette époque contre Gluck, Spontini et toute l'école de l'expression et du bon sens, leurs extravagances pour soutenir et prôner Rossini et son système, l'incroyable absurdité de leurs raisonnements pour démontrer que la musique, dramatique ou non, n'a point d'autre but que de charmer l'oreille et ne peut prétendre à exprimer des sentiments et des passions, tout cet amas de stupidités arrogantes émises par des gens qui ne connaissaient pas les notes de la gamme, me donnaient des crispations de fureur. En lisant les divagations d'un de ces fous, je fus pris un jour de la tentation d'y répondre. Il me fallait une tribune décente; j'écrivis à M. Michaud, rédacteur en chef et propriétaire de la *Quotidienne*, journal assez en vogue alors. Je lui exposai mon désir, mon but, mes opinions, en lui promettant de frapper dans ce combat aussi juste que fort. Ma lettre, à la fois plaisante et sérieuse, lui plut. Il me fit sur-le-champ une réponse favorable. Ma proposition était acceptée et mon premier article attendu avec impatience. « Ah! misérables! criai-je en bondissant de joie, je vous tiens! » Je me trompais, je ne tenais rien, ni personne. Mon inexpérience dans l'art d'écrire était trop grande, mon ignorance du monde et des convenances de la presse trop complète, et mes passions musicales avaient trop de violence pour que je ne fisse pas au début un véritable *pas de clerc*. L'article que je portai à M. Michaud, article en soi très-désordonné et fort mal conçu, passait en outre toutes les bornes de la polémique, si ardente qu'on la suppose. M. Michaud en écouta la lecture et, effrayé de mon audace, me dit : « Tout cela est vrai, mais vous cassez les vitres, il m'est absolument impossible d'admettre dans la *Quotidienne* un article pareil. » Je me retirai en promettant de le refaire. La paresse et le dégoût que m'inspiraient tant de ménagements à garder survinrent bientôt, et je ne m'en occupai plus.

Si je parle de ma paresse, c'est qu'elle a toujours été grande pour écrire de la prose. J'ai passé bien des nuits à composer mes partitions; le travail même assez fatigant de l'instrumentation me tient quelquefois huit heures consécutives immobile à ma table sans que l'envie me prenne seulement de changer de posture; et ce n'est pas sans effort que je me décide à commencer une page de prose, et dès la dixième ligne (à de très-rares exceptions près), je me lève, je marche dans ma chambre, je regarde dans la rue, j'ouvre le premier livre qui me tombe sous la main, je cherche enfin tous les moyens de combattre l'ennui et la fatigue qui me gagnent rapidement. Il faut que je me reprenne à huit ou dix fois pour mener à fin un feuilleton du *Journal des Débats*. Je mets ordinairement deux jours à l'écrire, lors même que le sujet à traiter me plaît, me divertit ou m'exalte vivement. Et que de ratures! quel barbouillage! il faut voir ma première copie... La composition musicale est pour moi une fonction naturelle, un bonheur; écrire de la prose est un travail.

Excité et pressé par H. Ferrand, je fis néanmoins, pour la *Revue européenne* quelques articles de critique admirative sur Gluck, Spontini et Beethoven; je les retouchai d'après les observations de M. de Carné; ils furent imprimés, accueillis avec indulgence, et je commençai ainsi à connaître les difficultés de cette tâche dangereuse qui a pris avec le temps une importance si grande et si déplorable dans ma vie. On verra comment il m'est devenu impossible de m'y soustraire et les influences diverses qu'elle a exercées sur ma carrière d'artiste en France et ailleurs.

XXII

Le concours de composition musicale. — J'obtiens le second prix.

Ainsi tourmenté par une maladie morale, dont la révélation des œuvres de Beethoven, loin de me guérir, semblait augmenter la douloureuse intensité; à peine occupé de rares et informes travaux de littérature musicale; toujours rêvant, silencieux jusqu'au mutisme, sauvage, négligé dans mon extérieur, insupportable à mes amis autant qu'à moi-même, j'atteignis le mois de juin de l'année 1828, époque à laquelle je me présentai pour la troisième fois au concours de l'Institut. J'y fus encore admis et j'obtins le second prix.

XXIII

. . . .

XXIV

. . . .

HECTOR BERLIOZ.

[1] La traduction et la reproduction sont interdites.

Revue scientifique.

Académie de médecine. — Sa physionomie. — La fièvre puerpérale — La trachéotomie dans le croup. — Des générations spontanées.

A l'Académie de médecine, on parle beaucoup et souvent même très-bien; ailleurs, on parle beaucoup de l'Académie de médecine et, parfois même, on en parle très-mal. Pourquoi de notre côté ne nous entretiendrions-nous pas de cette Académie de médecine qui a le rare privilége de passionner les savants et d'attirer la curiosité des gens du monde? L'entreprise est d'autant plus tentante, qu'elle nous vaudra, ce nous semble, quelque attention de la part des dames, rare bonheur que nous interdit ordinairement la nature même de nos articles

L'Académie de médecine est un corps électif dont la mission est de discuter, nous ne disons de pas résoudre, les difficiles questions des sciences médicales; elle a pris son rôle au sérieux et au pied de la lettre, à ce point qu'elle est la vivante image de nos anciennes assemblées législatives qui ne brillaient pas précisément par le calme de la raison : elle a des orateurs éloquents et passionnés; elle a des interrupteurs impatients et un public enthousiaste; mais elle a surtout, pour entretenir et animer ses débats, une presse ardente et nombreuse, *la première presse médicale du monde*, comme disait M. Malgaigne, qui porte aux quatre coins de l'Europe les échos des luttes qui se passent à Paris.

Ainsi s'expliquent le tribut d'admiration que l'univers entier paye à la médecine française, et particulièrement la place éminente que l'Académie de médecine occupe parmi les autres corps savants.

Il faut reconnaître aussi que l'Académie de médecine a toujours fait et fait encore de louables efforts pour conquérir et garder la position qu'elle s'est acquise : avec une admirable intelligence de son rôle, elle n'aborde que les questions vives, ou pour nous servir d'une expression consacrée, que les questions palpitantes d'intérêt; elle sait au besoin éveiller la curiosité des profanes et fixer sur elle l'attention du public, qu

a lui prête d'autant plus volontiers, qu'il se considère, non sans quelque raison, comme l'enjeu de ces débats. On dirait même qu'elle choisit pour ses discussions les sujets qui, par leur nature, doivent vivement impressionner les familles, porter la consolation ou la crainte dans l'âme d'un époux ou le cœur d'une mère. Ainsi, il y a quelques mois à peine, elle consacrait de longues séances à la fièvre puerpérale, et, au moment où nous écrivons, elle examine l'opportunité de la trachéotomie, cette ressource extrême et terrible dans la maladie plus terrible encore appelée le croup.

Où trouver des sujets plus propres à émotionner le public? Voici une jeune femme, elle vient d'être mère; avec le nouveau-né dont les premiers vagissements retentissent, le bonheur et l'espérance sont entrés dans la maison; tout est joie dans la famille, tout est allégresse dans le cœur de l'époux. Mais tout à coup un nuage obscurcit ce bonheur; la jeune mère, si radieuse de son nouveau titre, sent un frisson parcourir ses membres; le pouls bat avec force, la chaleur augmente, la fièvre se déclare, fièvre épouvantable qui peut dans deux ou trois jours enlever la malade à toutes les affections qui l'entourent. C'est la fièvre puerpérale, c'est la fièvre des nouvelles accouchées.

Quelle est la nature de ce mal terrible qui, trop souvent, sévit d'une manière épidémique, surtout dans les hôpitaux des femmes en couches? Pour les uns, c'est une infection générale, un empoisonnement de tout l'organisme; pour les autres, une inflammation locale d'une nature toute spéciale qui, gagnant de proche en proche, envahit le péritoine, dont l'altération amène presque fatalement la mort.

Entre ces deux opinions extrêmes qui représentent les deux grandes écoles dont les principes se partagent les esprits en médecine, l'école de l'essentialité et l'école de la localisation, sont venues se placer des opinions mixtes, éclectiques, si l'on veut, dont toute la sagesse est dans l'horreur de l'absolu.

Nous n'avons ni la prétention ni le temps de revenir sur un débat épuisé; nous nous devons à l'actualité qui nous réclame; mais, mieux inspiré que le Parthe qui blessait en fuyant, nous indiquerons à ceux de nos lecteurs que ce sujet intéresse, le travail remarquable dans lequel le docteur Ed. Auber a résumé et critiqué, avec le talent et la sagacité qui le caractérisent, toutes les opinions émises pendant le cours de la discussion. *De la fièvre puerpérale devant l'Académie de médecine de Paris, et des principes du vitalisme hippocratique appliqués à la solution de cette question*, tel est le titre de la brochure du docteur Auber.

Aujourd'hui, devant le même corps savant, se débat le grave problème de la bonté et de l'opportunité de la thérapeutique extrême du croup, de la trachéotomie.

Le croup, tout le monde le sait, est une affection spéciale, d'aucuns disent spécifique, des voies aériennes, caractérisée par la formation de fausses membranes qui, obstruant le passage de l'air, tuent par asphyxie. Cette maladie est particulière aux enfants; quand elle atteint les adultes, elle prend le nom d'angine couenneuse. Mais ne sortons pas du croup.

Quand les fausses membranes n'ont envahi que l'arrière-gorge et le larynx, on a eu l'idée depuis longtemps et M. Bretonneau (de Tours) a été le premier à l'exécuter, on a eu l'idée, disons-nous, d'ouvrir la trachée, c'est-à-dire la partie du tube aérien qui se trouve au-dessous du larynx, d'y introduire une canule et de prévenir l'asphyxie par une respiration artificielle.

Cette opération, on le doit comprendre, est de la plus grande gravité, et il faut, pour décider un sage praticien à la tenter, que le danger soit extrême et que la médecine se déclare vaincue. De nombreux revers, il le faut reconnaître, ont marqué, surtout dans le début, cette entreprise hardie et louable, mais n'eût-on sauvé qu'un seul enfant, qu'il faudrait se réjouir de cette conquête de la médecine moderne; mais, grâce à Dieu! des succès, aujourd'hui en assez grand nombre, ont couronné les efforts de l'homme courageux qui, sûr de lui-même et de la conception de son maître, a su lutter seul contre les répugnances générales qu'inspirait la gravité de l'opération, et qui est enfin parvenu à faire accepter, par les médecins et les familles, ce moyen suprême mais trop souvent unique dans le traitement du croup.

Cet homme est M. le professeur Trousseau.

A l'occasion d'un magnifique rapport sur un travail dont il est inutile de parler ici, M. Trousseau a soulevé la question de la trachéotomie et défendu ce qu'il peut appeler son œuvre contre des attaques injustes ou erronées.

Si personne jusqu'à présent n'a contesté la fatale nécessité de l'opération, quelques-uns, M. Malgaigne entre autres, veulent que la trachée ne soit ouverte que dans la période ultime du croup, alors que la peau est devenue insensible et que l'asphyxie a commencé. Nous ne pouvons être de cet avis, et, avec tous les esprits sages et pratiques, nous croyons que la trachéotomie a d'autant plus de chance de réussir, qu'elle est faite plus hâtivement, c'est-à-dire dès la troisième période de la maladie, avant tout symptôme d'asphyxie, mais alors que l'asphyxie est imminente. Attendre plus longtemps, c'est opérer sur un cadavre. Il faut donc que les familles se pénètrent bien de cette nécessité, pour qu'elles n'imposent pas leurs hésitations à l'homme de l'art trop enclin, en telle circonstance, à décliner une part de sa responsabilité.

Les gens du monde, dont un grand nombre suit avec intérêt cette discussion, comme il avait suivi les débats sur la fièvre puerpérale, rapporteront cette conviction que la trachéotomie, tout en restant une opération très-grave, n'en est pas moins une ressource, et qu'il y faut recourir avant le râle de la mort.

—Puisque le hasard de l'actualité nous a conduit sur le terrain de la science qui se propose la vie pour objet, osons remonter à l'origine même de la vie et nous demander si tous les êtres vivants, animaux ou plantes, tiennent la force qui les anime d'êtres semblables à eux, ou si quelques-uns ne doivent pas la vie à certaines conditions dans lesquelles la matière inerte se trouverait placée.

Ce problème, bien insignifiant en apparence, est à coup sûr le plus grand point d'interrogation qui se puisse poser à l'esprit de l'homme. Dès la plus haute antiquité, il a occupé les méditations des philosophes, et, à toutes les époques, il a sollicité l'attention des savants.

La science moderne, après avoir expliqué l'origine des vers intestinaux et de ces infusoires dont la génération avait échappé aux recherches de nos pères, avait cru toute difficulté levée et, par l'organe de quelques-uns de ses représentants les mieux autorisés, elle avait solennellement clos le débat des générations spontanées en proclamant avec Harvey que tout être vivant sort d'un genre : *omne vivum ex ovo*.

Cependant cette sentence ne fut pas sans appel pour tout le monde, et plus d'un savant resta fidèle à une opinion qu'avaient partagée Buffon, les deux Muller, Carus, Bory de Saint-Vincent, Gueneau de Montbéliard et d'autres grands esprits dont il serait ici trop long de dresser le catalogue.

M. Pouchet, dont les beaux travaux sur l'ovulation sont connus du monde entier, a été du nombre de ces savants, et, reprenant en sous-œuvre les expériences de Schultze et de Schwann, qui passent pour les arguments les plus redoutables contre l'hétérogénie, il est constamment arrivé à produire des animalcules et des cryptogames dans des matras où tout germe organique avait été détruit, soit dans les matières employées, soit dans l'air du récipient.

L'espace nous manque aujourd'hui pour nous étendre davantage sur ce sujet qui nous reviendra fatalement d'ailleurs : M. Pouchet ayant présenté le résultat de ses expérimentations à l'Académie des sciences, y a soulevé une opposition si vive, qu'il devra ou rentrer dans la lice ou s'avouer vaincu dès la première escarmouche, ce qui est impossible; il reviendra donc avec de nouvelles preuves, et nous le suivrons alors avec tous les soins que cette belle question exige.

FÉLIX ROUBAUD.

Fabrication des fils électriques.

Il est peu d'inventions dont le succès ait été moins contesté, l'application plus rapide, les développements et les progrès aussi surprenants que ceux de la télégraphie électrique. Quelle merveilleuse découverte aussi! Donner à la transmission de la pensée l'instantanéité de la pensée elle-même, supprimer entre les esprits ce qui les sépare des corps, la distance, en réunissant pour ainsi dire ceux-là par un fluide inconnu, fluide qui n'est peut-être, comme la lumière et la sonorité, qu'une vibration de cet éther mystérieux qui formerait ainsi le lien universel de tous les êtres pensants, le milieu synallagmatique en quelque sorte des intelligences!

Réservée d'abord, comme la télégraphie antérieure, aux seules dépêches officielles, cette invention offrit une telle fécondité aux relations commerciales et une utilité souvent si précieuse aux autres communications, que tous les gouvernements sentirent la nécessité d'associer les intérêts privés à ses bienfaits. Des concessions de lignes particulières furent faites presque simultanément dans tous les États. Ces lignes se multiplient chaque jour; elles ne se bornent pas seulement à mettre les grands centres de population en relation entre eux, elles unissent les continents aux continents, et leurs fils envelopperont bientôt le globe d'un véritable réseau métallique.

De cette découverte sont nées des industries nouvelles : la plus importante est la fabrication des fils métalliques, instruments principaux de ces transmissions. Chacun sait que les fils électriques sont formés de fils de fer galvanisés, c'est-à-dire recouverts d'une très-faible couche de zinc destinée à les protéger contre l'oxydation. Notre illustration présente à nos lecteurs la vue de l'importante fabrique de ces fils, tout récemment établie à Grenelle, près Paris, par la Compagnie des Forges de la Franche-Comté. Nous n'apprendrons à personne que cette association industrielle forme, par l'élévation de son capital, le nombre et la prospérité de ses établissements, et la supériorité de son outillage, un des groupes les plus considérables de la France métallurgique.

Cette compagnie, si habilement dirigée par M. A. Vauthier, est parvenue à réaliser, dans sa nouvelle usine, des perfectionnements qui présentent, tant sous le rapport de la qualité de ses produits que sous celui de l'économie de leur fabrication, les avantages les plus incontestables sur tous les systèmes antérieurement employés; c'est ainsi que, par suite du procédé de galvanisation découvert par MM. Muller frères, au lieu de plonger le fil de fer, pendant plusieurs minutes, dans le zinc en fusion, ce qui en altérait profondément la force, on le fait passer rapidement dans un bain de zinc, après l'avoir soumis préalablement à l'action des acides; il s'y revêt d'une couche de métal dont une filière lui enlève l'excès, et va ensuite s'enrouler sur des dévidoirs qu'il ne quitte que pour être livré au commerce. Une machine à vapeur met en mouvement les divers appareils de cette usine, dont les produits journaliers ne s'élèvent pas à moins de vingt mille kilogrammes de fils électriques, c'est-à-dire à quatre cent kilomètres de longueur.

Là ne se bornent pas les avantages qu'une habile direction a su assurer à cette usine. Son ingénieur, M. A. Muller, a découvert, pour l'attache des fils électriques, un système qui, sans les tordre pour les unir, les installe avec une solidité qu'on n'avait pas encore obtenue. Là pourtant n'est pas la grande supériorité de ce système, elle est particulièrement dans l'économie qu'il réalise. Il permet en effet l'emploi d'un fil de fer d'un prix inférieur, et concourt ainsi à un ensemble de procédés dont le résultat a été de réduire des deux tiers le prix des fils électriques.

MAXIME VAUVERT.

COURRIER DU PALAIS.

Heureux sont les faiseurs de feuilletons-romans! Ils écrivent hardiment « la suite au prochain numéro, » et ils sont bien sûrs que la suite ne leur fera pas défaut. La suite, c'est leur muse, leur imagination, ce sont les personnages qu'ils ont inventés et qui leur appartiennent comme la créature appartient au Créateur. Nous, hélas! nous n'inventons rien : nous sommes les humbles greffiers des vices, des passions, des intérêts qui s'agitent entre les quatre murs d'un palais de justice; nous ne sommes qu'un écho, et pour que nous résonnions, il faut que les autres aient parlé. Donc, que le lecteur ne s'en prenne pas à nous, si nos récits sont parfois interrompus, s'il arrive qu'un procès exposé, nous en fassions attendre le dénoûment quelques jours, voire même quelques semaines. Il ne dépend pas de nous de faire parler un avocat plus tôt qu'il ne veut, de faire opiner un magistrat avant que sa conscience ne se trouve suffisamment éclairée. Et c'est sous le bénéfice de ces excuses, comme on dit au palais, que vous me permettrez de vous annoncer aujourd'hui seulement le résultat de deux procès qui datent déjà de l'année dernière.

Vous n'avez pas oublié ce bon abbé qui faisait charger sur des crochets les vénérables bouquins de la bibliothèque Sainte-Geneviève et les déménageait à la barbe des conservateurs. A sa mort, tous les trésors bibliographiques qu'il avait empruntés sans façon à nos grands dépôts publics avaient été acquis en bloc par un libraire, M. Demichélis; ils commençaient déjà à se disperser aux quatre vents du monde, lorsque M. le ministre de l'instruction publique lança à leur recherche ses bibliothécaires flanqués d'un certain nombre d'huissiers et de gens de loi. L'émigration fut arrêtée. Quelques-uns des fuyards avaient pu gagner l'Amérique et l'Angleterre; d'autres avaient demandé asile à des bibliographes distingués, comme MM. Firmin Didot et Solar. Or ces messieurs avaient cru pouvoir douter de l'identité des livres qu'on leur réclamait et ils avaient soumis leurs doutes à la justice. Le jugement, que le tribunal vient de rendre, a prononcé en faveur du ministre, mais il a reconnu la bonne foi de MM. Didot et Solar, et leur a accordé un recours contre leur vendeur, M. Demichélis.

J'aime à croire aussi que les aventures matrimoniales du jeune Normandin ne vous auront pas laissé tout à fait indifférents. Vous vous serez demandé si le jeune horloger avait été séducteur ou séduit, si la fille du consul, Mlle Emilie Van-Nyvel, était une femme intéressante ou une femme intéressée, et si le mariage

Galvanisation du fer et des fils télégraphiques dans l'usine établie à Grenelle par la Compagnie des f…

CONTES D'UN VIEIL ENFANT.

Alors, étendu sur le carreau, les quatre fers en l'air, il fit le dévidoir assez proprement, et la voilà qui dévide, dévide ..

Et le maître, sans se donner le temps de poser son couteau, se prit à courir après lui.

Il vous attache les trois coursiers aux longues oreilles par un licou, et les chasse devant luij usqu'à ce qu'il arrive à un moulin, où il frappe joyeusement.

— M'amie, que Dieu vous garde! Et, puisque vous êtes de si bon cœur, recevez en don que la première chose que vous ferez demain matin après votre prière, vous la ferez tout le long du jour.

étant annulé — ce qui ne pouvait faire de doute — il devait au moins produire les effets civils. Ces questions, M. l'avocat impérial Sallantin se les est aussi posées, et les renseignements qu'il a recueillis sur la jeune femme lui ont donné à penser qu'elle ne méritait pas tous les anathèmes sous lesquels M. Normandin père s'était plu à l'écraser. C'est, au reste, une figure que ce M. Normandin. Il est en même temps austère et relâché comme le sont les bonshommes de Marmontel et de Louvet de Couvray. Sa morale porte l'habit à paillettes et l'épée en verrouil de la fin du dix-huitième siècle; elle chiffonne un jabot de dentelles, se barbouille le nez de tabac d'Espagne et pirouette sur le talon quand il est question des jeunes gens et de leurs fredaines. Que Théophile fasse le Don Juan tant qu'il voudra, qu'il prenne le menton aux fillettes, mais, vertuchoux! qu'il ne jette pas à la première venue le nom des Normandin!

« Comme toi, écrit-il à son fils, j'ai été jeune, et je » me rappelle *de* ma jeunesse : je me suis souvent pris » de passion pour telle ou telle maîtresse à qui il fal- » lait même promettre le mariage; mais les conve- » nances et l'amour de ma famille *mon toujour* dominé; » j'ai toujours eu assez de caractère pour réfléchir à » ce sujet... »

Assurément, cela sent tout à fait son gentilhomme, — sentiments et orthographe, — et j'admire le sort bizarre qui a parqué les aspirations de M. Normandin dans l'intimité de l'eau athénienne et du fer à papillottes.

Le tribunal a pensé que Mlle Van-Nyvel avait connu les vices dont le mariage était entaché, et que l'espérance qu'elle avait eue de le faire ratifier un jour ne suffisait pas pour l'autoriser à en réclamer les effets civils. Elle a donc perdu son procès. Il lui reste encore à épuiser quatre degrés de juridiction : l'appel, le pourvoi en cassation, la générosité de M. Normandin père, et l'amour de Théophile.

Mais quel fond y a-t-il à faire sur un cœur de vingt ans?

Voyez par exemple ce jeune Lyonnais, M. C..., il va se marier... Il a chassé de sa mémoire l'image de cette charmante Mlle P..., qui avait bien voulu fixer auprès de lui un petit cœur jusqu'alors un peu vagabond. Passe encore si M. C... n'avait oublié que ses engagements d'amour. Il en est d'autres, par malheur, qu'il méconnaît aujourd'hui, et ceux-là, ils ne sont pas écrits sur l'écorce d'un chêne, mais sur des petits billets oblongs ornés d'une vignette bien connue. Il y en a six, et chacun d'eux porte la signature de M. B..., accompagnée d'une promesse de 2,000 fr., dont la cause est exprimée par ces trois mots ; — *Valeur reçue comptant.* — Quelle valeur cela peut-il être? A cette question, M. C... se contente de répondre par un sourire, et il ajoute que lorsqu'il a écrit les billets, c'était à la suite d'un repas, au milieu d'une atmosphère capiteuse où le vin de Champagne, conspirant avec les yeux de Mlle P..., avait rempli un rôle décisif. Mlle P... donne une autre explication. La cause des billets, à l'entendre, n'est que trop légitime : cette cause, ce sont les violences de M. C...; ce sont des meubles brisés, des dentelles mises en pièces, un cachemire lacéré, des robes de satin, des peignoirs de soie, — que parlé je de soie et de satin! — les joues roses de Mlle P... déchirées par les ongles jaloux de M. C... Ne frappez pas une femme, même avec une fleur, dit le proverbe arabe. — A plus forte raison avec une canne de bois des îles. — Et c'est pourtant ce que n'a pas craint de faire, en plein jour, sur la place Bellecour, le jeune M. C... Il s'est repenti, il est vrai. Il est venu se jeter aux pieds de sa maîtresse, baiser humblement les blessures qu'il lui avait faites, et y appliquer, en guise de compresse, les six billets que vous savez.

Peut-on admettre que ces billets, il refuse aujourd'hui de les acquitter? Est-ce digne? est-ce généreux? est-ce loyal?

La demande de Mlle C., présentée par Me de Peyronni, a été accueillie en principe par les magistrats lyonnais. Mais ils ont fixé à 6,000 francs seulement, au lieu de 12,000, le chiffre de la réparation due.

Nos mœurs, on le voit, sont bien changées. Jadis, on faisait des sottises quelquefois, des folies souvent; mais on savait bravement les boire; on n'arguait pas de la *fausse cause*; on ne laissait pas traîner sa signature en justice, et on ne marchandait pas, sous des prétextes équivoques, la carte de ses plaisirs.

Le carnaval approche. Les fanfares de Strauss l'ont déjà annoncé, et il semble que le Palais lui-même se prépare à lui faire fête. Ma dernière chronique contenait, si je me rappelle bien, quelques procillons d'une certaine jovialité. En voici deux qui, à coup sûr, peuvent être hardiment rangés dans la catégorie des *causes grasses* et qui, au bon temps du Parlement, n'eussent pas manqué d'exercer la verve des beaux esprits de la Bazoche.

Dans l'un, il s'agit d'un chat; dans l'autre d'une vache et d'un veau.

M. Maillard avait perdu son chat. Il le cherchait, comme Orphée son Eurydice. Voilà qu'il entend des *miaou* de détresse. Nul doute, c'est lui, c'est sa voix :

> O surprise nouvelle
> Dont mes sens sont émus!
> Cette voix me rappelle
> Des accents bien connus.

Et M. Maillard de voler au secours de son chat. Il l'aperçoit enfin, mais dans quel état! sous les pieds, les forts pieds d'une voisine, Mme Tesson, qui est en train de lui administrer une *trépignée* solide. M. Maillard ne peut se contenir. Il tombe à son tour sur Mme Tesson, et avec deux crémones qu'il tient à la main il lui travaille activement les régions infra-lombaires. L'ennemi a bientôt fui : M. Maillard relève l'animal qui gît évanoui; il l'emporte avec précaution, le dépose sur un lit et approche doucement de son petit mufle une éponge imbibée de vinaigre. Sac à papier! ce n'est pas lui, ce n'est pas le matou de la maison, c'en est un autre. La tendresse de Maillard a été abusée par une ressemblance d'organe et de physique; et c'est pour cet étranger qu'il a *crémoné* sa voisine et qu'il l'a mise hors d'état, pour quelques jours, de *siéger* au marché de Montmartre! Ne riez pas! le dommage a été constaté. M. le juge de paix l'a évalué à cent cinquante francs et la sentence de ce magistrat a été — malgré les réclamations de Maillard — confirmée par le tribunal.

M. Rétif a été plus heureux avec sa vache. Elle aussi s'était égarée, mais une bonne âme l'avait recueillie. Mme Legrand — plus tendre aux animaux que Mme Tesson, — eut pour l'orpheline tous les soins possibles. La pauvre bête était dans un état intéressant. Un vétérinaire fut appelé et la délivrance s'opéra heureusement. La sollicitude de Mme Legrand ne se borna pas à la mère, elle s'étendit sur le petit veau dont elle s'appliqua à développer en même temps les forces physiques et les facultés intellectuelles. Elle n'a pas aujourd'hui à regretter ses peines. A peine âgé de quelques semaines, le jeune élève répond à son nom, il suit partout son institutrice et vient avec toutes sortes de gentillesses prendre du sucre jusque sur ses lèvres. Bref, c'est un petit phénomène, et sur le turf de Poissy ou à la foire de Saint-Cloud il n'a qu'à se présenter pour emporter le prix.

Dans tout cela où est le procès? Attendez.

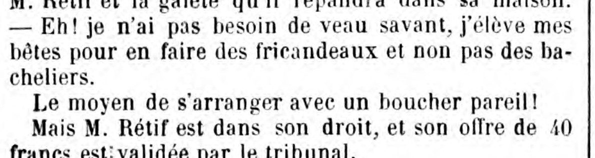
J'ai dit que la vache s'était perdue. Son propriétaire a fini par savoir sous quel toit elle s'était réfugiée; tout naturellement il est allé la réclamer. Tout naturellement aussi, Mme Legrand, — qui n'est pas de l'école écossaise, — lui a présenté la note de son hospitalité. C'est ici que l'on ne s'entend plus. La note de Mme Legrand s'élève à 200 francs, et M. Rétif n'en offre que 40 : pas un centime de plus, ou il y perdra son nom. Rien ne l'attendrit, ce M. Rétif; on lui rappelle que pour accoucher sa vache, on a appelé le vétérinaire le plus expérimenté. — Eh! corbleu, que ne preniez-vous un médecin de chiens? — On lui fait le compte des repas succulents qu'on a servis aux deux animaux. — Que ne les mettiez-vous en fourrière? — On lui vante les talents du petit veau, l'honneur qu'il fera à M. Rétif et la gaieté qu'il répandra dans sa maison. — Eh! je n'ai pas besoin de veau savant, j'élève mes bêtes pour en faire des fricandeaux et non pas des bacheliers.

Le moyen de s'arranger avec un boucher pareil!

Mais M. Rétif est dans son droit, et son offre de 40 francs est validée par le tribunal.

Il emmène la vache et le veau. Pauvre veau! ce n'est pas à la foire de Saint-Cloud, c'est à l'abattoir qu'on va te conduire. La couronne qui t'est destinée, ce n'est pas la couronne de lauriers que Mme Legrand avait rêvée pour toi, c'est, — hélas! tu ne le sais que trop déjà, — la couronne de persil!

PETIT-JEAN.



ODÉON : Reprise du *Père de famille*, de Diderot; *la Saint-Hubert*, drame en un acte et en vers, par M. Henri Boisseaux.

Nous n'avons à enregistrer cette semaine que la reprise, au théâtre de l'Odéon, du drame éploré de Diderot, le *Père de famille*, et la première représentation d'un ouvrage en un acte de M. Henri Boisseaux, le collaborateur de M. Scribe dans les *Trois Maupin*. Le *Père de famille* a perdu depuis longtemps son influence sur le public; les lettres de cachet et les apostrophes à la nature ne sont plus de notre époque. Puisque l'on voulait honorer la mémoire de Diderot, c'était une de ses pièces inédites qu'il fallait mettre à la scène : *E... il bon? est-il méchant?* publiée dans les premiers numéros de la *Revue rétrospective*.

Le *Père de famille* est joué par M. Rey avec une solennité monotone qui en accroît l'ennui. Seul, M. Kin... anime un peu l'action dans le rôle du commandeur.

Quant à *la Saint-Hubert*, c'est l'*Hamlet* de Shakspeare refait et concentré en un acte. Le roi et la reine de Danemark sont devenus deux bûcherons allemands; un idiot mélancolique attend le jour de Saint-Hubert pour tirer sur son beau-père un coup de carabine qui atteint sa mère. Ce n'est pas plus joli que cela. M. Henri Boisseaux, en rimant cette lamentable histoire, a voulu sans doute se délasser de ses livrets d'opéra-comique. Mais il est fait pour mieux que les imitations; c'est un esprit français avant tout, et nous espérons qu'il ne cherchera plus ses succès dans le meurtre et l'aliénation mentale.

C. M.

CHRONIQUE MUSICALE.

FOLIES-NOUVELLES : *Les Chansons populaires*, revue de M. Cl...ville. — OPÉRA-COMIQUE : Début de Mlle Breuillé dans les *D... mants de la couronne*. — Bibliographie musicale. — Nouvel...

La Chanson peut, jusqu'à un certain point, teni... l'histoire d'un peuple, à l'histoire de son esprit, b... entendu. C'est un miroir complaisant, devant leq... passent tour à tour de sombres images ou de fo... silhouettes. Elle plaît par la naïveté qu'elle me... peindre une idée ou un sentiment, par la rapidité a... laquelle elle lance le trait, le mot d'esprit, sous l'... veloppe d'un rhythme dégagé, entraînant. La Chans... c'est la vignette musicale. Souvent il lui est donne... s'envoler à tire-d'aile vers les hautes régions, et ... border la sphère des sentiments héroïques; alors ... touche de près à l'Ode, elle devient l'Hymne popula... le cri de ralliement d'une armée. Les historiens c... viendront avec nous que la chanson n'a pas été étr... gère à certains événements politiques, sinon com... cause directe, du moins comme influence.

Mais, sans prendre notre sujet de si haut, ouvre... si vous l'avez pour agréable, l'album aux joyeuse... Quel océan de facéties! quel déluge de plaisanteri... La bonne humeur y éclate, l'esprit gaulois y fait ... page. Tout le bon vieux temps est là.

Ce muscadin, engoncé dans son habit de soie liv... et surmonté de ce prodigieux chapeau sur leq... poussent des fleurs et voltigent des rubans, c'est C... *Roussel*. En lui sont accumulées toutes les extravagan... du Directoire; son costume est toute une mascar... Mais n'en médisons pas, car, après tout,

Cadet-Roussel est bon enfant.

Voici venir, le chapeau sur l'oreille, la mousta... relevée, et se dandinant dans son habit blanc souta... de bleu, un brillant garde-française. C'est *Fanfan Tulipe*, le héros de Fontenoy, l'intrépide, mais (n... ceci!) l'élégant soldat des armées de Louis XV.

Cette figure bouffie, rougeaude, que le temps a é... tignée, repétrie, augmentée d'aspérités incompré... sibles, vous l'avez reconnue, c'est celle de *la Mère Michel*, type éternellement burlesque de la monom... et des extravagances du cœur. La mère Michel a... — qui? — un chat! Mais le père Lustucru, qui ... bore une gibelote de lapin... vous connaissez le ... de cette épopée.

Plus loin, ce couple qui se coiffe de nuit a n... *M. et Mme Denis*; on ne peut imaginer sous de ... vives couleurs le tableau de la fidélité conjugale. (... plus de détails, voir la chanson.)

Puis, viennent : *la Mère Camus*, « qui a les ja... en manches de veste; » *M. de la Palisse*, qui est ... d'une façon si originale! *M. du Mollet*, *Malborough*, *Chevaliers de la Marjolaine*, *Il pleut, bergère!*..... et...

Toutes ces bonnes farces, entremêlées d'idylles ... chantes et de rondes bachiques, forment le réper... des chansons populaires dont l'art français peut, à ... droit, se glorifier. Toutes ces œuvres, assuremen... tites par le cadre, grandissent singulièrement ... l'expression, le ton naïf et aussi par le cachet de ... homie dont elles sont empreintes.

Eh bien! il a été donné à M. Clairville de les re... fastidieuses et monotones au possible, en les faisan... filer systématiquement sur le théâtre des Folies-... velles. Cette même revue qui, naturellement, a ... *les Chansons populaires*, avait été donnée, il y a plus ... années, au Vaudeville. Nous ignorons quel fu... succès; mais toujours est il que la Chanson, qui ne... figurer que subsidiairement dans la musique dr... tique (exemple : la ronde de Nicette du *Pré aux C...* la chanson du capitaine Rolland des *Mousquetaires*... ne saurait, à cause de sa facture uniforme, inté... longtemps l'oreille.

Heureusement pour la direction des Folies-Nouvelles, le succès des *Filles du lac* n'est point épuisé, et dans le cas où il arriverait malheur aux *Chansons populaires*, les mélodies de M. Nibelle seraient encore les bienvenues.

— Après une représentation des *Diamants de la Couronne*, l'esprit se trouve fasciné par l'incroyable élasticité des ressorts scéniques que M. Scribe a mis en jeu dans sa pièce. Puis la réflexion, la froide réflexion, arrive à son tour et dévoile tout l'impossible des situations. Le théâtre comporte, il est vrai, une certaine dose de conventions plus ou moins raisonnables en vertu desquelles, si le faux ne devient le vrai, du moins en prend-il la forme et le nom par à peu près : c'est ce qu'on appelle le vraisemblable. Le vraisemblable est la dernière limite de la licence, et cette limite a été outrageusement méconnue le jour où on nous a montré une reine d'Espagne à la tête d'une bande de brigands. C'est dans ce rôle excentrique que Mlle Breuillé vient de faire ses débuts. Assurément, la nouvelle pensionnaire de l'Opéra-Comique eût agi prudemment en retardant, par quelques mois de vigoureuses études, le moment fatal de la première apparition devant le public. La voix de Mlle Breuillé n'a pas encore assez de souplesse et sa justesse laisse encore à désirer, dans les notes aiguës surtout. Mais, nous dira-t-on, peut-être la peur paralysait-elle ses moyens ?... Peut-être, soit! L'excuse est banale, mais elle est toujours admissible : c'est le bouclier derrière lequel se retranchent à bon droit tous les débutants.

— M. Panofka, professeur de chant, appelle *Abécédaire vocal* un petit ouvrage didactique qu'il vient de faire paraître, et qui résume en quarante-trois pages tous les exercices propres à préparer les voix au solfége. M. Panofka pense avec raison que l'étude du chant compromet souvent la beauté du *timbre vocal*, en altère la pureté naturelle, et son ouvrage vient en aide à son idée.

— Les répétitions de l'opéra de Félicien David vont bientôt toucher à leur fin. On espère que la première représentation d'*Herculanum* aura lieu dans le courant du mois de février. Si l'on en croit les bruits qui courent, l'administration s'occuperait aussi de remonter *Sémiramis*.

— Aux Italiens, après *Don Giovanni* et *Ernani* viendront *le Nozze di Figaro*; les lauriers du Théâtre-Lyrique empêchaient apparemment M. Calzado de dormir. On connaît déjà la distribution des trois rôles de femmes qui font de cet ouvrage un colosse de difficulté au point de vue de l'exécution.

Mme Alboni remplira le rôle de Suzanne.

Mme Penco celui de Chérubin.

Mme Frezzolini celui de la comtesse.

— Aux Bouffes-Parisiens, après le *Nouveau Pourceaugnac* de M. Scribe, viendra l'*Omelette à la Follembuche*, paroles de MM. Marc Michel et Labiche, musique de M. Leo Delibes.

ALBERT DE LASALLE.

Les deux Paris.

Aujourd'hui ce n'est plus un étonnement pour personne de voir la main qui manie l'épée se servir avec un égal succès de la plume. En tout et partout les exemples abondent. Notre glorieuse armée s'honore de bons écrivains en tous genres; elle a des historiens, des archéologues, des peintres, des musiciens, des romanciers, des poëtes ; elle a même des auteurs qui sont à la fois poëtes et historiens comme M. Azéma de Montgravier, le chantre bien inspiré des *Deux Paris, ou 1848 et 1858*. Pour se reposer des travaux sérieux qu'il doit à l'armée, — M. Azéma de Montgravier est chef d'escadron d'artillerie, — et de ses veilles d'historien de l'Algérie, il vient d'écrire quelques centaines de beaux vers où il peint le Paris de 1848 ou celui du désordre, de l'émeute, et le Paris de 1858 ou celui du calme et du retour à la plus brillante des civilisations. Il caractérise en vrai poëte ces deux époques si opposées par leurs couleurs et surtout par leurs résultats. Le champ était vaste : il a été parcouru avec l'haleine de l'enthousiasme et le frémissement du patriotisme. C'est de la poésie de conviction. Nous citerons quelques strophes pour donner à nos lecteurs le désir de lire en entier ce digne morceau d'un soldat et d'un éloquent versificateur et pour justifier les éloges dont nous le faisons précéder.

1848.

Noble France, mon âme a senti ta douleur ;
Tes fils, hélas ! saisis d'une funeste erreur,
Déchirent le sein de leur mère !
Français, où courez-vous à la voix du tocsin ?
Ce sang qui va couler sous le plomb inhumain,
N'est-ce donc pas le sang d'un frère ?

Paris, gouffre sans fond, des mères détesté,
Tu nous prends nos enfants, et ton souffle empesté
Change aussitôt leur destinée.
Enfants, n'écoutez pas la voix des faux docteurs :
Mieux vaut à l'atelier, par de rudes labeurs,
Gagner le pain de la journée.

1858.

Quelle splendide fée aux prodiges charmants,
Te dotant, ô Paris! de si nobles présents,
En trois ans fit sortir de terre
Ce Louvre terminé, désespoir de vingt rois,
Dont les noms glorieux se pressent à la fois
Depuis trois cents ans sur la pierre.

Sous quel souffle puissant, comme au vent des déserts
Se sont-ils écroulés, ces repaires ouverts
Au vice plus qu'à la misère,
Étouffant les palais dans leurs obscurs replis ?
Quel bienfaisant génie a su rendre à Paris
L'air qui lui manquait, la lumière?

Le pilote inspiré qui tient ton gouvernail,
A la religion, au génie, au travail,
A confié tes destinées.
Suis ce guide, ô vaisseau qui ne saurais périr ;
Cherche avec lui ta route, et de ton avenir
Atteins les rives fortunées.

L. G.

LES CONTES D'UN VIEIL ENFANT.

Profil de l'auteur.

Tous les jours, vers midi, on voit déboucher de la rue de la Ferme, où il demeure, sur le boulevard voisin, un homme d'environ cinquante-cinq ans, d'une taille un peu au-dessus de la moyenne, avec le noble embonpoint d'un prélat, mais n'en ayant guère le visage ni l'expression, — à moins que ne fût ainsi cet aimable et savant cardinal de Bernis, dont tant de mots charmants ou profonds sont restés, lequel eut à l'Académie un fauteuil que la duchesse d'Aiguillon appela le *tabouret de l'esprit*, et qui, après avoir été chargé des intérêts de la France à Venise, obtint le portefeuille des affaires étrangères sous Louis XV, et termina sa carrière comme ambassadeur à Rome.

Ne vous étonnez pas du rapprochement né d'une sorte de similitude des traits entre notre personnage et le cardinal-ministre : car celui-ci, — comme le fut celui-là, — est à la fois un homme de cour et un diplomate. C'est surtout un charmant et habile écrivain, et s'il n'est pas de l'Académie française, comme l'homme éminent que ses traits rappellent, il sera de l'Institut lorsqu'il voudra s'en donner la peine ou le plaisir! Mais nous l'avons laissé sur le boulevard, où il arrive de la rue de la Ferme. Tournera-t-il à droite ou à gauche ?

A gauche, il prendrait la rue Neuve-des-Capucines pour se rendre au Palais-Royal, dans les bureaux de la grande maîtrise, car il est maître des cérémonies de la cour, et introducteur des ambassadeurs. A droite, il irait au ministère des affaires étrangères occuper son cabinet de chef du protocole, car il tient les formules de tous les traités. A gauche, il porte un habit de drap violet, si l'on peut voir la couleur d'un habit si couvert de broderies d'or. A droite, non moins brodé, l'habit est de ce bleu qu'on appelait jadis de Roi, et qui n'est plus que barbeau! Sur l'un et sur l'autre uniforme, ce personnage pourrait placer (l'espace n'y suffit pas!) tous les hauts grades des grands Ordres de l'Europe, et même aussi de l'Asie, car, dans cet Orient où chaque jour se lève le soleil d'or, il est un shah qui expédie en Occident des soleils de diamants. Mais il porte tout simplement (appelez-moi tout simplement monseigneur!) la grande étoile à cinq branches d'émail blanc des Commandeurs de la Légion d'honneur, y ajoutant tout au plus la plaque de l'ordre du pays avec lequel ses fonctions — de la droite ou de la gauche — vont le mettre en rapport ce jour-là. « Mon empereur vous destine le grand cordon de Saint-***, en témoignage de sa satisfaction pour les peines que vous a coûtées le dernier traité! » — lui disait, il y a peu de temps, un ministre plénipotentiaire. — « Encore une croix! — s'écria-t-il, — votre empereur possède des lettres de Bayard... que ne m'en envoie-t-il plutôt deux ou trois ? »

Voilà, direz-vous, un homme bien affairé, bien absorbé entre le cérémonial de la cour et les protocoles des affaires étrangères! entre le service qui le rapproche tous les jours de Leurs Majestés et son cabinet diplomatique. Mais si affairé qu'il soit, il lui reste le temps et la joie d'être un des collectionneurs les plus expérimentés de l'Europe, un fin connaisseur, un érudit, un savant. Aussi, suivez-le dans sa marche! Tenez, le voilà arrêté, là, devant le bouquiniste : un Elzevir! un Alde-Manuce! une édition princeps! « Ah! monsieur le baron! — lui dit le marchand qui accourt dès qu'il l'a vu, — j'ai là un magnifique exemplaire du *Journal de Dangeau* avec vos additions inédites de Saint-Simon, relié par Bauzonnet... marocain du Levant plein, avec dorures au petit fer, un chef-d'œuvre de précision! M. Solar me le demande... mais avant tout, j'ai voulu vous l'offrir! »

Plus loin, c'est un marchand de porcelaines du Japon, qui l'aperçoit examinant une jatte en céladon bleu craquelé, une rareté de musée, — et un plat où les feuillages des fleurs sont véritablement verts, au lieu d'être bleus, comme chez tous les Japonais. Passe le prince Soltikoff :

« — Eh bien, mon cher diplomate, vous allez donc m'enlever ce céladon que mon agent m'a signalé? Laissez-le-moi emporter, et je vous cède comme indemnité cette tête de marbre de ma collection que vous attribuez à Michel-Ange!

Le prince et lui se séparent sur cet accord. Place Vendôme, il rencontre le petit bonhomme Charavay, le futé négociateur en autographes :

« — Ah! monsieur le baron, quinze lettres de Bonaparte : trois au prince Eugène, sept à Joséphine... les cinq autres au duc de Bassano... des merveilles! J'allais chez vous! »

Plus loin, rue de Rivoli, il est abordé par un inquiet, un premier secrétaire de légation, qui doit absolument, le jour même, envoyer des nouvelles à son petit gouvernement :

« — Est-ce la paix? est-ce la guerre? — s'écrie-t-il.

» — Si c'est la guerre, je n'y vois qu'une chose! — dit notre personnage...

» — Grand Dieu... une conflagration européenne?

» — Non... les autographes au rabais, et M. X*** vendant sa collection pour payer Laverdet! Ah! je pourrai enfin m'emparer des quatre lettres inédites de Mme de Sévigné qui manquent à la chronologie de mon volume! La guerre aurait du bon! »

Et c'est ainsi, quoi qu'on fasse, que cet homme de cour et ce diplomate parle politique!

Mais ne croyez pas qu'il arrive encore tout d'une traite à sa grande maîtrise! Blaisot est sur son chemin, il y entre pour savoir si l'on a trouvé le portrait gravé de la *Sylvia* qui doit prouver que Watteau a peint cette héroïne de la Comédie italienne. Il s'agit aussi d'une sépia de Fragonard qui pourrait s'ajouter aux deux merveilleux volumes qu'il possède, où les *Contes de la Fontaine* sont en imitation manuscrite d'impression, avec quatre-vingts dessins qui valent cent écus pièce! Mais il est abordé en face du guichet des Tuileries par un haut personnage qui sort de chez Sa Majesté.

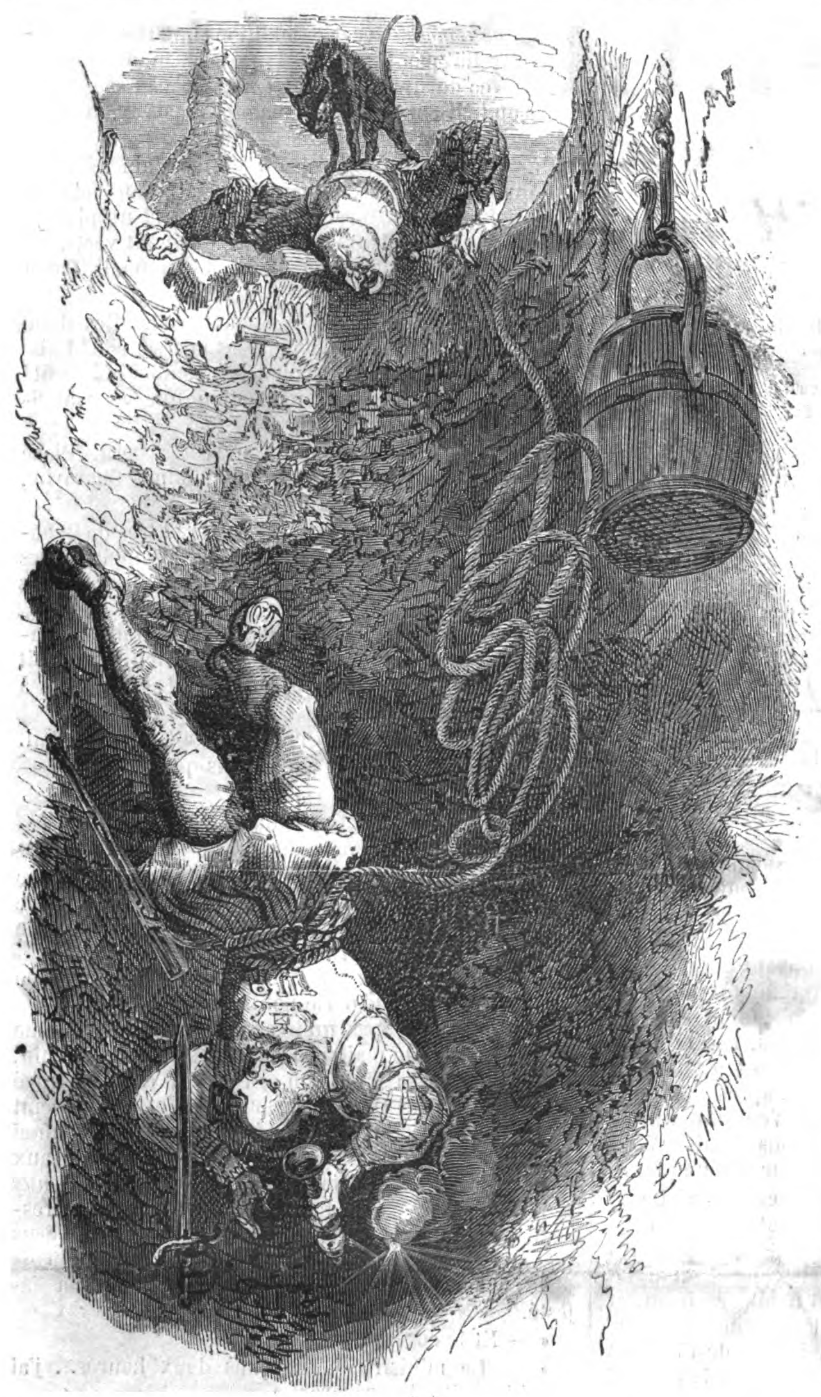
« — Et le contrat, cher baron?

» — Le ministre l'aura dans deux heures... j'ai passé la nuit à le préparer! »

Il s'agit du contrat de mariage du prince Napoléon et de la princesse Clotilde de Sardaigne. C'est lui qui, depuis le mariage de la duchesse de Berry, a rédigé tous les contrats de mariage des princes et princesses de France. Ah! s'il parlait! que de choses on pourrait savoir! Mais vous l'interrogez sur la Russie..., il vous répond : Saint-Simon! Vous tachez de savoir qui sera nommé Grand Écuyer?... il vous jure que sa statuette de terre cuite est l'original de la *Baigneuse* de Falconnet! Et avec cela, le plus aimable, le plus obligeant, le plus affectueux des hommes! Et malgré tant de science, toute la grâce possible! Et malgré tant d'esprit, un cœur excellent!

Du diplomate, il a toute la finesse, et il ne tiendrait qu'à lui de se faire redouter. Mais il aime mieux qu'on l'aime, et on n'y manque pas! On ne lui connaît qu'un ennemi... et celui-là est encore désarçonné et meurtri des pages moqueuses et dédaigneuses qu'un certain jour, alors que lui échappa la patience, il décocha contre le pédant. Ainsi animé, aiguillonné, il tient la plume de Paul-Louis Courrier, et cette plume est de flamme.

Ailleurs, il est la tradition vivante de tout ce qu'on doit régler à la cour, de tout ce qu'on doit formuler en diplomatie. On le consulte de l'étranger sur les us, droits, coutumes et préséances. M. de Talleyrand l'aima comme un fils (parce que quoiqu'on en ait voulu dire, M. de Talleyrand avait beaucoup de cœur), et M. de Metternich, il y a peu, le consultait encore. Mais comment peut-il suffire à tout? Comment trouve-t-il le temps d'écrire? On a pourtant de lui des ouvrages d'un mérite de l'ordre le plus élevé. Son *Histoire de la vie et des œuvres de Léopold Robert* est un brillant passeport pour l'Académie des beaux-arts; et bien des gens sont entrés à celle des *Inscriptions et belles-lettres* avec beaucoup moins de titres que ses profondes *Etudes sur les Peintres européens en Chine*, et son merveilleux travail sur *Christophe Colomb!* Quant à l'œuvre nouvelle qu'il prépare, on ne sait ni quand ni comment : LES CAUSERIES D'UN CURIEUX, *tirées du cabinet d'un amateur d'autographes*, — c'est un de ces ouvrages d'érudition, de style et de saveur que ne pouvait concevoir et exécuter aujourd'hui qu'un col-



Alors l'enragée sorcière n'eut plus sa tête et fit faire au soldat un violent plongeon au fond du puits avec sa lumière bleue...

lectionneur aussi expert, et un écrivain aussi habile. Aussi, quelle sensation ce livre,— deux gros volumes que Didot prépare, — ne fera-t-il pas avant la fin de l'hiver, dans le monde des académies, des collectionneurs et des salons !

SAUVAGEOT

UNE RENOMMÉE.
Bas-relief sculpté par Dantan à la bibliothèque de l'Arsenal.

Maintenant, il nous reste à vous expliquer comment ce personnage, ici introducteur des ambassadeurs, — là, chef du protocole, cet érudit et ce causeur charmant, a pu signer (il l'a signé à la préface !) un livre...

Sur *Marie-Antoinette*, l'héroïne de ses attendrissements ?... On sait qu'il se prépare !

Non... le livre dont il s'agit aujourd'hui est un recueil de *Contes* pour les enfants !

En deux mots, voici l'affaire : Quand ses filles étaient toutes petites, il fallait les amuser. Était-ce l'affaire d'un père si occupé et si haut placé dans le monde? Oui, quand le père est un bon cœur et un esprit charmant! Il leur fit donc ces *Contes*, au soir le soir, fixés à grands traits pour être lus dans les longues et douces soirées du foyer arrachées aux grands salons officiels. Ces *Contes*, qui charmèrent les jeunes filles, devaient-ils rester enfouis dans le manuscrit paternel? Les aimables et déjà brillantes personnes ne l'ont pas cru ; elles ont voulu que ce qui les avait charmées et instruites charmât et instruisit une plus jeune génération. La *Librairie Nouvelle* a su l'affaire, et s'est empressée d'offrir au baron Feuillet de Conches les meilleurs dessinateurs, les plus habiles graveurs, (ainsi qu'on peut en juger par les planches qui accompagnent cet article), les plus élégants caractères et le plus beau papier, pour former un des plus remarquables volumes de la bibliothèque des adolescents !

A-t-il consenti ? on n'oserait le dire ! Toujours est-il que le volume a paru sous ce titre plein de finesse : CONTES D'UN VIEIL ENFANT, et qu'en se voyant si brillamment illustré, si magnifiquement imprimé, en apprenant qu'on se disputait les exemplaires de ce beau livre chez l'éditeur, il a souri... et l'a remercié.

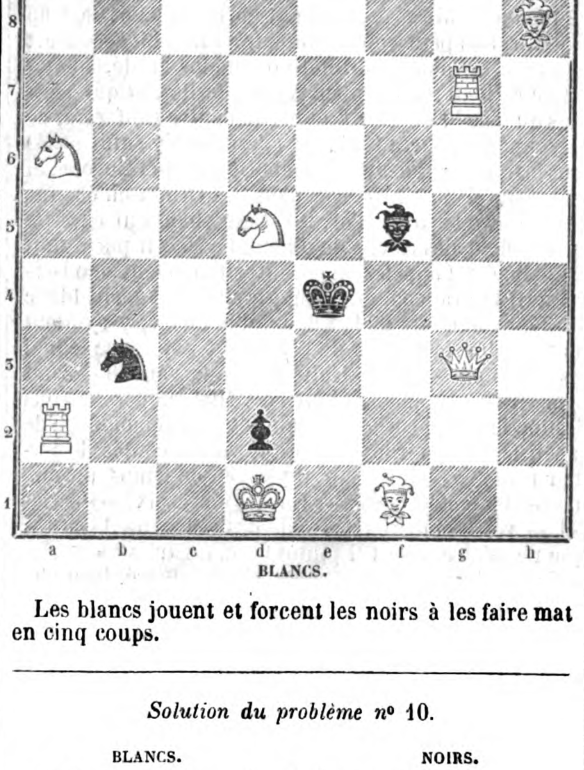
Telle est l'histoire de ce charmant recueil, dont se sont exceptionnellement et pompeusement occupées des plumes très-réservées de la critique, et la plus empressée de toutes a été celle de M. Sacy, au *Journal des Débats*. Un livre exquis de texte, merveilleux de forme, voilà ce dont nous avions accidentellement à vous parler. Nous avons cru que votre esprit accorderait mieux aux CONTES D'UN VIEIL ENFANT toute l'attention qu'ils méritent, si nous débutions par un petit croquis destiné à vous faire connaître un peu l'auteur. Nous espérons que M. Feuillet de Conches nous pardonnera une indiscrétion qui, du reste, servira peut-être à lui apprendre ce qu'il semble ignorer : à savoir, qu'il est une des physionomies les plus aimables et les plus sympathiques en même temps que des plus éminentes de la société actuelle.

UN MINISTRE PLÉNIPOTENTIAIRE
(*en disponibilité*).

..... Il tira son grand cimeterre et, du même coup, il fit voler la tête de ses deux fils !...

Problème N° 11, de la composition de M. Grosdemange.

NOIRS.



BLANCS.

Les blancs jouent et forcent les noirs à les faire mat en cinq coups.

Solution du problème n° 10.

BLANCS.	NOIRS.
1 R c 1 — b 1.	1 R c 3 — b 3.
2 D d 7 — h 3 mat.	

HARRWITZ.

Explication du rébus n° 3, contenu dans l'*Almanach du Monde illustré* pour 1859 :

Marat fut assassiné dans une baignoire.

RÉBUS.

EXPLICATION DU DERNIER RÉBUS :

De ses chagrins pendant la vie, l'homme est souvent la cause.

DE — 7 chats grimpant dans la ville — ais sous va — lac — OZE.

Paris. — Imp. de la LIBRAIRIE NOUVELLE, A. Bourdilliat, 15, rue Bred

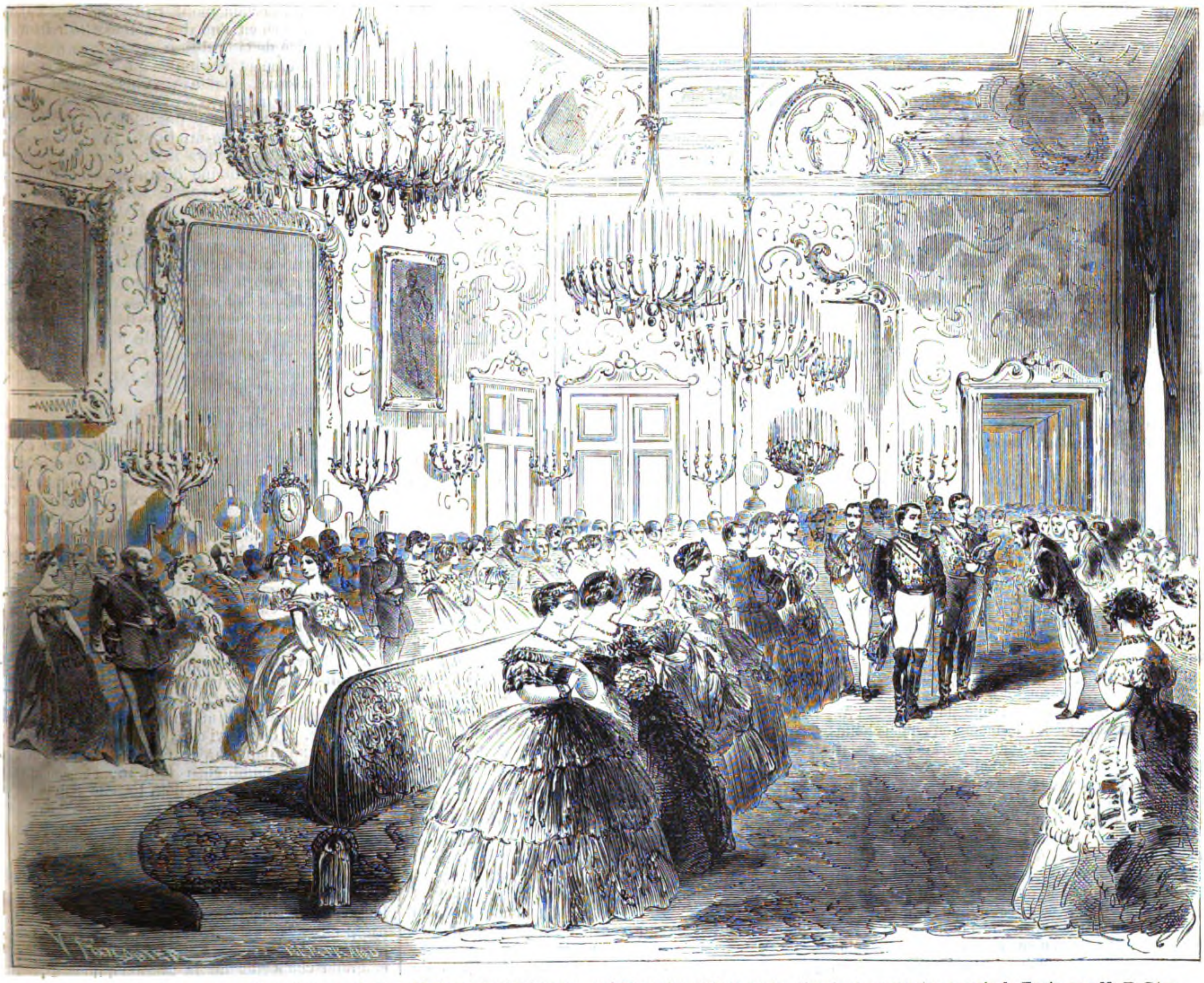
LE MONDE ILLUSTRÉ

JOURNAL HEBDOMADAIRE.

ABONNEMENTS
PARIS ET DÉPART. : Un an, 18 fr. — Six mois, 9 fr. — Trois mois, 5 fr.
(Pour l'Étranger le port en sus
Prix du numéro, à Paris : 30 c. — Dans les départements : 35 c.

3me Année. — N° 94.
29 Janvier 1859.

BUREAUX
A la LIBRAIRIE NOUVELLE, 15, boulevard des Italiens.



Réception de S. A. I. le prince Napoléon par S. Exc. M. le comte de Cavour, président du cabinet sarde, d'après des croquis envoyés de Turin par M. E. Riou.

COURRIER DE PARIS.

~~~ Il est impossible de ne pas reconnaître que l'hiver social ne se dessine que fort lentement. Dans toute la Chaussée-d'Antin, les femmes se plaignent de ne point recevoir d'invitations, ce qui les porte à n'en point envoyer. Dans le faubourg Saint Honoré, ce ne sont que les maisons étrangères qui s'ouvrent et qui offrent l'hospitalité aux Parisiens. Il y a, au faubourg Saint Germain, de petites réunions plutôt que de véritables soirées, quelques dîners et point de bals. Chacun dit que le carnaval étant tardif, on a le temps! Nous croyons qu'on aura surtout le temps de ne rien faire!

~~~ La porte du salon de M^me la *comtesse* de Béhague est entrebâillée. Cette comtesse, de création nouvelle et papale, reçoit de temps en temps le soir, mais sans prétention, la meilleure compagnie de Paris.

~~~ Voici une nouvelle invention féminine. L'autre soir, dans une des rares réunions de la saison, les hommes remarquèrent avec surprise que leurs pantalons noirs étaient tout enfarinés... Nous avons souvent vu au bal nos revers d'habit et le haut de nos manches ainsi blanchis... par la valse, ou plutôt par le contact d'épaules saupoudrées d'aspasine, — un *petit blanc* qu'adorent imprudemment des femmes en voie d'être négresses. — Mais les pantalons!

Voici en deux mots le secret de l'affaire. Ces dames ont leurs volants roussis, salis, teintés par la poussière et mille contacts. Or, pour éviter de les compromettre dans des blanchissages trop réitérés, elles ont inventé de les traiter comme elles traitent leurs épaules et leur visage...

Elles les saupoudrent d'aspasine, — elles les maquillent de poudre de riz!

~~~ Il court un mot bête, mais drôle, sur une brillante comtesse de Turin, récemment arrivée à Paris, où elle étale le luxe et le ton d'une *dandie* à tous crins :

« — C'est, — dit-on, — la fleur des pois... Sardes! »

~~~ Une femme qui a joué un rôle social et littéraire dans le début de ce siècle, et que ses liaisons et son extrême originalité, un peu plus peut-être que ses œuvres, ont rendue célèbre : M^me la comtesse Elisabeth d'Arnim, — plus connue sous le simple nom de ***Bettina d'Arnim***, — vient de mourir à Berlin à l'âge de soixante-quatre ans.

Elle était née à Francfort, comme Gœthe, le colosse auquel elle accrocha le bonnet qu'elle voulait jeter par-dessus les moulins. Sœur de M^me de Savigny et du poëte Clément Brentano, elle épousa un écrivain dont le nom est célèbre dans la diplomatie européenne : Ludwig-Achim d'Arnim. Restée veuve en 1831, elle se voua plus absolument à la littérature, y apportant, avec une liberté qui a parfois scandalisé les Allemands, toute la fougue, l'originalité et l'excentricité de sa nature. Dans les dernières années de sa vie, elle aborda les questions d'économie politique et d'organisation sociale qui eussent amené sur elle la plus sérieuse attention, si ses ouvrages, particulièrement préoccupés de l'amélioration des classes pauvres, n'avaient été entachés de bizarreries et d'extravagances qui en compromettaient les parties généreuses et utiles, aux yeux des juges impartiaux.

A vrai dire, celle que, par abréviation allemande d'Elisabeth, on appela toujours *Bettina*, ou plutôt encore l'*Enfant* (*das Kind*) — sans doute à cause du titre du premier ouvrage qu'elle publia sous le titre de *Correspondance de Gœthe avec une enfant* : — à vrai dire, M^me d'Arnim se serait fort compromise par les originalités d'une existence qui lui valut aussi chez ses compatriotes le titre de *femme libre*, si la rêverie allemande n'avait été le fond de toute cette excentricité, et l'enthousiasme la cause des actes bizarres qui ont signalé sa carrière. Tout enfant, elle connut Beethoven, le fameux philologue Creuzer, le grand industriel Nathusius, et correspondit avec eux. Ces correspondances ont circulé dans toute l'Allemagne, et elle traduisit elle-même en anglais toutes les lettres qu'elle écrivit à Gœthe ou qu'elle en reçut. Pourtant il faut dire que l'authenticité des lettres de Goethe a été vivement contestée depuis, et qu'elle a donné lieu à des controverses où les défenseurs de l'*Enfant* n'ont pas toujours eu le dernier mot.

Lorsqu'elle se lia avec l'auteur de *Faust*, Bettina avait vingt-deux ans, et Gœthe était sexagénaire. Dès lors commença cette fameuse correspondance qui n'était pas exempte de la préoccupation du public, en vue d'une impression possible un jour. En effet, ces lettres, signées de la jeune femme ou du vieillard, sont remplies de pages où l'auteur *pose*, dirons-nous, selon une locution en usage aujourd'hui même par la plume. On y rencontre en foule de ces portraits contemporains qu'on ne se donne point la peine d'enluminer si soigneusement pour un seul lecteur. Dans les lettres de l'*Enfant*, les idées bizarres, les locutions étranges abondent, au milieu de vifs aperçus, de pensées très-élevées, de jugements très-sains. Il arriva un jour où Gœthe mêla lui-même un peu de toute cette prose à ses vers, si bien qu'il en résulta pour *Bettina* cet insigne honneur que, trouvant certaines idées communes aux sonnets du poëte et aux lettres de la femme, on ne sut plus qui s'était inspiré de l'autre!

Un livre, daté de 1843, et tout particulièrement consacré à ces questions de paupérisme qui enflammèrent ses dernières années, eût pu faire courir quelques dangers à l'*authoress* trop hardie, si par une hardiesse plus grande encore, M^me d'Arnim n'avait eu l'idée de le dédier au souverain, en lui donnant ce titre étrange : *Ce Livre appartient au Roi!* La dernière publication de la jeune amie du vieux Goëthe est une réunion de lettres de son frère Brentano. Avec Bettina s'éteint une des figures véritablement excentriques de l'Allemagne, — une figure d'*ordre composite*, si l'on peut lui appliquer ce terme d'architecture, car ce fut un mélange de liberté *féminine* italienne, d'humour anglais, d'esprit français et de sentimentalisme germain...

La mort de *Bettina* nous remet en mémoire quelques notes jadis tracées sur notre journal de voyage, alors que, pour la premiere fois, nous parcourions le Rhin. Nous cherchons et nous trouvons ce qui suit, daté de Bonn :

« Un soir, comme j'étais assis au bout du jardin qui plane sur le fleuve, flânant de la pensée çà et là dans le paysage assombri, j'entendis une claire voix de femme s'élancer de la fenêtre ouverte d'une maison voisine. Outre les sons, cette fenêtre laissait aussi échapper la lumière, qui s'en allait couper d'une bande dorée le Rhin s'y paillettant et fuyant toujours. L'heure, l'aspect, la chose, tout était charmant! Cette femme, que je ne pouvais voir, avait une grande voix digne de ce grand théâtre, dont les coulisses étaient des monts de basalte hérissés de pins. Le fleuve murmurait à ses pieds une basse continue, plus grave que celle du piano dont elle s'accompagnait d'une façon magistrale. J'étais curieux de savoir qui était cette femme, et je le sus. Le hasard fait bien les choses, et c'est un plus grand poëte que personne! La femme qui chantait si bien et si à propos pour un voyageur inconnu, c'était la fille, la propre fille de cette Bettina d'Arnim que son culte pour Goëthe a rendue célèbre. Mariée à un colonel de hussards prussien logé là, la comtesse O*** animait ainsi souvent le soir cette mise en scène pleine de poésies crépusculaires, en y lançant la mélodie. Ce nom, ces souvenirs allaient bien à l'impression que donnait cette scene ; elle se complétait ainsi, et la voix s'était tue, que je pensais encore au poëte illustre dont j'allais voir la libre patrie, et à la femme célèbre qui lui a fourni, dans une correspondance renommée, les pensées de plusieurs de ses beaux sonnets. Le vieux Goëthe, comme ces dieux impassibles des mythologies caduques, se laissait adorer et trouvait fort doux ce poétique et juvénal encens. Mais M^me Goëthe, qui vivait moins dans les nuages, et dont le lyrisme n'était autre que celui d'une ex-jolie fillette que le poëte avait rencontrée dans les distractions de sa jeunesse, et qu'il avait épousée en unique vue du ménage, M^me Goëthe, dis-je, prenait en mauvaise part ce culte de Bettina pour son mari, et un jour qu'elle la rencontra dans je ne sais quel musée, elle lui campa un soufflet qui a retenti dans toute l'Allemagne. »

~~~ La mort si regrettable du comte de Hatzfeld, dont nous donnons le portrait à notre page 80, a remis en circulation l'anecdote relative à son père, le prince Maximilien de Hatzfeld, président de la commission municipale de Berlin en 1806 « La capitale prussienne ayant été évacuée, le gouverneur de la ville et ministre d'Etat, comte de Schulembourg, confia à son gendre, le prince de Hatzfeld, la direction des affaires, en lui imposant l'obligation d'adresser tous les matins un rapport au roi sur la situation de la ville. Le 24 octobre, à cinq heures du matin, et par conséquent sept heures avant que l'avant-garde française fût arrivée à Berlin, Hatzfeld mande au major Knesebeck, de l'état-major général, « qu'il ne savait rien d'officiel sur l'armée française, si ce n'est qu'il avait vu une proclamation adressée par elle aux magistrats et aux habitants de Postdam. Les Français, — ajoutait-il, — disent que leur corps d'armée est fort de 80,000 hommes; mais d'autres assurent qu'il n'atteint pas le chiffre de 50,000 hommes. »

Cette lettre tomba entre les mains de Napoléon, et Hatzfeld fut arrêté sur-le-champ. Sa femme (mère du mort d'hier) alla aussitôt trouver l'empereur, qui lui dit :

— « C'est vous-même, madame, que j'établirai juge de la question. Si la lettre est véritablement de votre mari... il est coupable!... » Et il lui tendit la lettre. La princesse, à la vue de l'écriture de son mari, fut vivement émue et faillit s'évanouir. L'empereur reprit :

« — Gardez cette lettre, madame, et je n'aurai plus de preuve contre lui! » La lettre ne fut donc point *brûlée*, comme on l'a dit, et de plus comme on l'a peint, car le baron Gros a fait de l'anecdote un tableau popularisé par la gravure, et de la décoration duquel un feu bien allumé fait partie, pour justifier le geste attribué à l'empereur, lequel aurait dit, selon la version contestée : « Brûlez cette lettre, madame, et désormais je serai sans preuve contre votre mari! »

M. Thiers n'a point adopté cette version, que représente une esquisse à l'huile que l'opportunité a fait mettre en étalage, ces jours-ci, chez M. François, marchand de tableaux, rue Taitbout.

Le comte de Hatzfeld habitait à Paris un superbe hôtel qui est une demeure historique. L'entrée est rue de Lille ; le jardin arrive à l'alignement du quai d'Orsay. Cet hôtel, bâti sous Louis XV, fut habité par M^me de Tencin, et c'est là que fut organisée cette cabale financière qui mit en vogue le trop fameux système de Law, des produits duquel l'hôtel fut payé. M^me de Tencin réunit là, plus tard, un cercle de beaux esprits : Marmontel, Marivaux, Helvétius, Montesquieu, Astruc, Fontenelle, attaquant tous bravement l'antiquité classique et le dix-huitième siècle, et Voltaire lui-même, que M^me de Tencin appelait « *la perfection des idées communes.* » Aréopage brillant qui, plus ou moins plaisamment, acceptait, tous les premiers de l'an, deux aunes de velours offertes par la maîtresse de la maison... pour se faire des culottes!

L'empereur fit réparer et embellir cet hôtel pour le prince Eugène, qui s'y fixa. Le vestibule, le péristyle et une partie des ornements intérieurs sont dans un goût égyptien, destiné à rappeler que du haut des pyramides quarante siècles... etc. Houdon (et non pas Girodet, comme on l'a dit) fut chargé des peintures de cet hôtel qui, bien que plusieurs fois réparé, repeint, redoré, conserve encore aujourd'hui son raide cachet impérial.

Prud'hon a certainement mis la main aux Quatre Saisons qui ornent l'un des salons. On retrouve en plus la malice de la tradition corrégienne dans la frise peu cénobitique et virginale qui décore une salle de bain mauresque, que les invitées n'osent regarder qu'en risquant un œil...

L'hôtel de la légation prussienne devint plus tard la propriété de la grande-duchesse Stéphanie de Bade. Il passa ensuite à divers hôtes, jusqu'à l'époque, il y a de cela une trentaine d'années, où la Prusse l'acheta pour y loger son représentant.

On sait que la comtesse de Hatzfeld est, comme la marquise de Contades, fille du maréchal comte de Castellane, qui commande à Lyon. La comtesse de Hatzfeld était au bal des Tuileries — dit un journal — lorsqu'elle a appris la maladie de son mari, alors à Berlin. Quitter le bal, changer sa parure de fleurs et de diamants contre un costume de voyage, et prendre le chemin de fer, fut pour elle l'affaire de quelques heures seulement. Cependant lorsque la comtesse est arrivée à Berlin, il était trop tard, M. de Hatzfeld venait d'expirer!

Si la perte d'un mari excellent est un malheur inexprimable pour la mere, jeune encore, de nombreux enfants, ne peut-on, cette grande et navrante douleur constatée tout d'abord, donner aussi place aux réflexions qui naissent d'une si haute position brusquement brisée pour une pauvre veuve? Nous avons vu, depuis quelques années, plusieurs de ces jeunes femmes, brillantes et heureuses, dans les hôtels ministériels où les talents et les services de leurs maris les avaient conduites pour en faire les honneurs à tout ce que notre capitale renferme d'éminent, de distingué; nous avons vu, disons-nous, ces femmes élégantes et charmées, M^me Fortoul, M^me Ducos, d'autres encore, brusquement tombées dans leur veuvage et dans une médiocrité relative de situation. Ici la transition n'est pas moins brusque et moins fatale! La comtesse de Hatzfeld a cinq enfants. Quelle chute foudroyante que celle qui la précipite aujourd'hui de l'hôtel de l'ambassadrice, et des privilèges et honneurs d'une position si haute, dans la vie étroite d'une veuve, entourée de sa nombreuse famille, et soudainement privée de tout ce qui fit la déjà longue habitude d'une grande existence, auprès d'un homme qu'on aimait et qui tient dans la société européenne et dans les affaires des Etats une position considérable!

~~~ Autre mort qui porte des noms, des titres sur d'autres têtes. Anne-Charles Le Brun, second duc de Plaisance, fils aîné du prince archi-trésorier de l'empire, qui avait, auparavant, été troisième consul, lequel vient de mourir lieutenant général, sénateur et grand chancelier de la Légion d'honneur, ne lai
~~~

sant pas de postérité directe de son mariage avec Mlle de Barbé-Marbois, ses titres et armes vont, par décret impérial de 1857, au comte Armand de Maillé, qui a épousé, il y a cinq ans, la petite-nièce du chancelier, fille de cette brillante comtesse de Plaisance, qui fut, il y a quelques années, une des beautés de la haute société parisienne. Rappelons cette filiation qui va s'absorber dans une situation nouvelle.

Le maréchal Berthier, prince de Neufchâtel et de Wagram, pair de France, grand-croix, etc., s'étant retiré en Bavière, pendant les Cent Jours, y épousa Marie-Elisabeth, fille du duc de Bavière; de ce mariage naquirent — un fils: Napoléon-Alexandre, duc de Wagram, qui épousa Zénaïde Clary, cousine de la reine douairière de Suède, — et deux filles :

Caroline, née en 1812, mariée au comte d'Hautpoul en 1832 ;

Marie-Anne-Wilhelmine-Elisabeth, née en 1815, mariée à Jules Le Brun, comte de Plaisance.

C'est la fille de cette dernière, Elisabeth-Anne de Plaisance, qui a épousé, en 1853, Armand, comte de Maillé, des ducs de Maillé, lequel devient désormais, par substitution, troisième duc de Plaisance.

La mère de la nouvelle et jeune duchesse, cette grande beauté dont s'occupèrent tous les salons, à la fin du dernier règne, habite presque constamment l'Italie depuis 1840.

~~~ Autre mort encore. Le comte Frédéric d'Houdetot, qui débuta, à l'âge de vingt ans, comme intendant civil de l'Empire français à Berlin, qui fut préfet de l'Hérault, ministre de France à Bruxelles, de 1810 à 1814, préfet du Calvados et pair de France sous l'ancien gouvernement, puis enfin député de son département, depuis 1849 jusqu'à présent, est mort cette semaine, à l'âge de soixante-treize ans. Il était petit-fils de cette charmante et spirituelle Mme d'Houdetot, que Jean-Jacques Rousseau a immortalisée dans ses écrits. Le comte d'Houdetot, membre de l'Académie des beaux-arts, était frère du général France d'Houdetot, aide de camp du roi Louis-Philippe, lequel, légataire universel du défunt, conduisait le deuil à Saint-Louis d'Antin, — et du vicomte Adolphe d'Houdetot, receveur particulier des finances au Havre, écrivain réputé dans une spécialité dont la bibliographie met ses ouvrages au premier rang. On lui doit une curieuse et utile série dont les principaux volumes sont : le ***Chasseur rustique***, la ***Petite Vénerie***, le ***Braconnage*** et le ***Contre-braconnage***, etc. Le vicomte d'Houdetot est aussi l'auteur des ***Types militaires français***, du ***Tir au pistolet***, et surtout d'un volume qui est placé sur un rayon à part dans toutes les bibliothèques choisies, car c'est une des œuvres les plus aimables, les plus profondes et les plus poétiques de ce temps-ci : ***Dix épines pour une fleur***. La mention de ce livre nous porte à le rouvrir, et le hasard nous jette sous les yeux quelques-unes des plus courtes pensées dont il est formé. Transcrivons :

« *L'amitié et l'amour sont proches parents, mais ils héritent rarement l'un de l'autre.*

» *Il faut étudier les hommes ou les livres. Je vous conseille les livres ; les hommes sont trop mal écrits.*

» *Voulez-vous savoir si une jeune fille est coquette? Ne la regardez pas.*

» *Je crois à l'amitié des femmes... qui peut le plus peut le moins.*

» *Il y a des malheurs si grands qu'on pourrait en être fier.*

» *Plus d'un héritier a des larmes de joie qu'il met sur le compte du chagrin.*

» *A certain âge la laideur rajeunit.*

» *On se plait partout où l'on plaît.*

» *Un mensonge ne trompe bien que celui qui le fait.*

» *On ne croit plus aux revenants, on a tort. Les revenants sont les remords.*

» *Il faut de son vivant se tenir lieu d'ancêtres.*

» *On parle à l'esprit de l'homme, au cœur de la femme, à l'oreille du sot.*

» *Jeune, on rêve la nuit, — vieux, on rêve le jour.*

» *La femme qu'on évite est la femme que l'on cherche !* »

Et ainsi de suite pendant trois cents pages, de cet esprit, de ce cœur, de cette philosophie ingénieuse bien voisine du génie...

Tout cela enfoui dans le bureau d'un receveur particulier des finances au Havre, la ville maritime et commerciale, ahurie d'affaires, qui n'écoute que la cote du coton en balles et du sucre brut !

~~~ Pour en finir cette fois avec les morts, disons que vient aussi de disparaître une femme qui avait su se créer un salon à cette époque où les salons où l'on cause deviennent de plus en plus rares. Mme Le Tissier, veuve d'un ancien député de la Restauration, est morte ces jours derniers, à la suite d'un dîner intime où se trouvaient, entre autres convives, MM. de Montalembert et de Circourt. Mme Le Tissier aurait été elle-même de l'Académie, l'excellente et bienveillante femme! qu'on n'aurait pas compté autant d'académiciens à ses tristes funérailles !

~~~ Nous sommes, cette fois, porté par le courant des actualités dans les noms propres. M. Arsène Houssaye a publié, dimanche dernier, dans l'*Artiste*, une biographie du comte de Morny écrite avec une élégance digne du personnage qui lui servait d'argument. Nous ne voyons qu'une lacune dans cet intéressant travail ; M. Arsène Houssaye a négligé de parler des tendances très-prononcées du comte-ministre lorsque, après le 2 décembre, ayant à refréner la politique des plumes, il s'efforça d'encourager la littérature, les arts, tout ce qui plaît à l'esprit, à l'imagination de notre pays, et qui le distrait de préoccupations d'un ordre plus fertile en inquiétudes. M. de Morny, pendant qu'il tint un portefeuille — qu'il déposa, son œuvre politique terminée, — s'occupa avec sollicitude de nos grands théâtres, de la presse littéraire, de la condition de quelques écrivains et de quelques artistes. Il avait manifesté des intentions excellentes, il nourrissait plusieurs projets dont la réalisation eût été des plus précieuses ; le temps lui manqua pour tout faire, et s'il emporta la reconnaissance de cette influente fraction sociale qui prépare les matériaux de l'histoire pour les Tacites futurs, il emporta aussi, on le comprend bien, tous leurs regrets.

~~~ Nous avons parlé de la merveilleuse guérison de M. Ad. Sax, lequel, atteint d'une tumeur *cancroïde* qui l'avait fait abandonner par ses médecins, est miraculeusement revenu à la vie, à la santé la plus complète, par les soins d'un Javanais qui, traitant les *causes* et non les *effets*, l'a radicalement guéri en deux mois, et ramené d'un testament rédigé avec le stoïcisme et la philosophique résignation d'un grand courage, à la joie de vivre et de triompher, non pas seulement des pronostics de la science parisienne, mais aussi de ses nombreux contrefacteurs, — définivement et complétement écrasés par le gain du plus formidable des procès soutenu pour la défense de ses mélodieuses inventions.

L'étranger qui a guéri Ad. Sax, qui l'a pour ainsi dire ressuscité, se sert, paraît-il, de sucs de plantes et d'extraits naturels qu'il a rapporté des Indes, ce pays des antidotes merveilleux. Il traite en ce moment une femme qui était, tout récemment encore, l'âme et le charme d'une société jadis pleine d'angoisse en connaissant le mal terrible qui l'avait atteinte. Ce docteur d'outre-mer, sur les nouvelles épreuves duquel les savants surpris ont les yeux fixés pour se rendre, s'il y a lieu, à une évidence qui peut bouleverser leurs théories et amener toute une révolution dans leur mode de médication, ce M. V*** puise dans sa nationalité une sorte de bizarrerie et d'originalité qui en font un type assez curieux, au milieu de la considération que lui vaut déjà, dans un certain nombre de familles, la réussite étonnante de plusieurs de ses cures. C'est à cette originalité qui naît, et de son origine indienne, et de son inexpérience des ressources de notre langue, qu'il faut reporter tout le piquant du défi suivant, qui est au moins la preuve d'une confiance absolue dans son infaillibilité :

« J'irai un jour, — dit le docteur javanais, — trouver Nélaton, Velpeau, Ricord, et je les ferai monter dans un fiacre...

» Je les conduirai au Jardin des Plantes... et je dirai:

» Apportez ici *boa!* — apportez *fer-de-lance*! — apportez *sonnettes*!

» Quand trois serpents terribles là, dire à trois célèbres médecins : Otez habits, montrez bras !

» Et à boa :

— Mordez Ricord!

» Et à sonnettes :

— Mordez Nélaton!

» Et à fer-de-lance :

— Mordez Velpeau!

» Mordus, eux tout de suite enfler et crever... pouf!

» Et moi donner bras à tous les serpents et crier :

— Mordez bras moi!

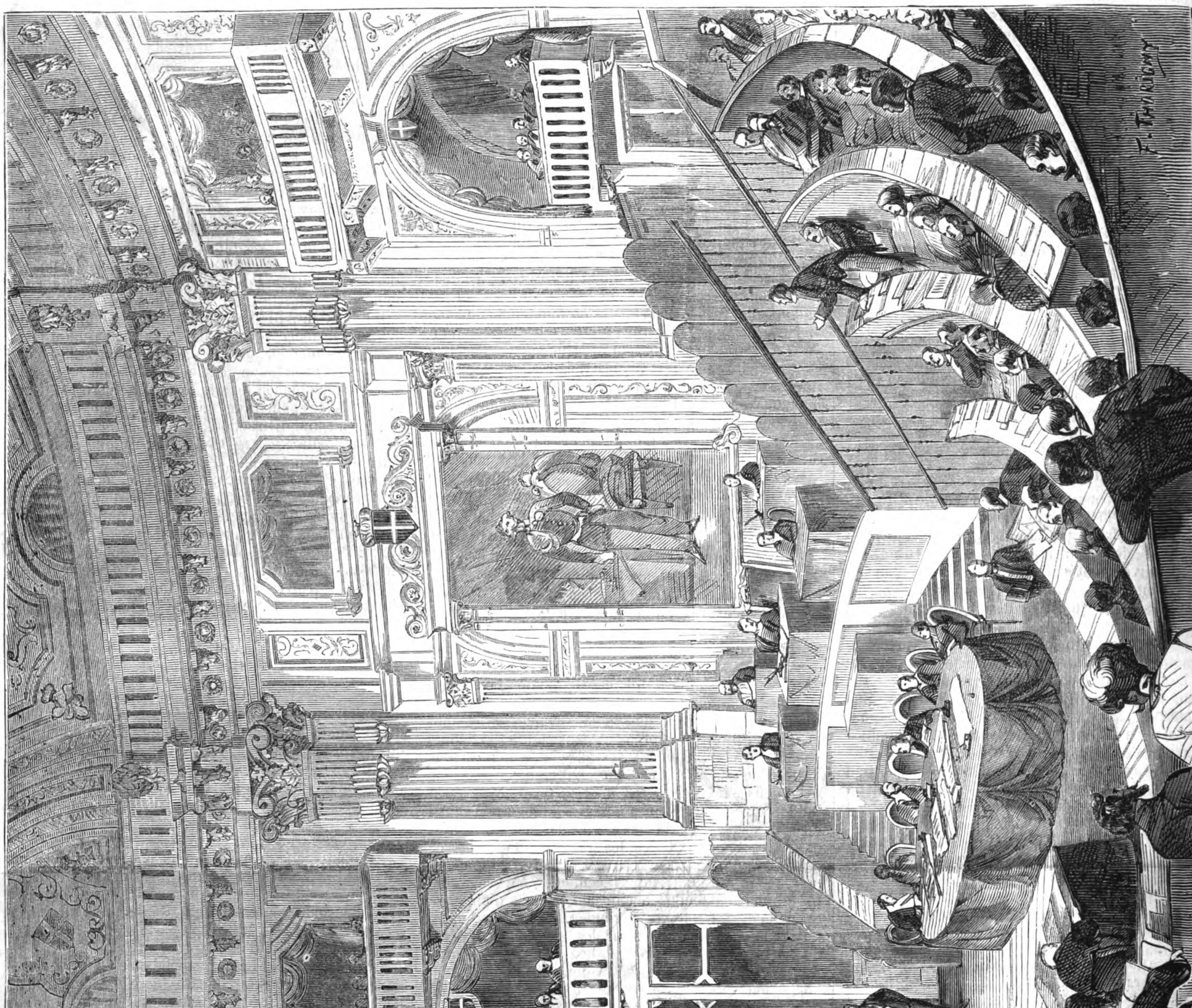
» Et moi pas enfler, moi pas crever!... car moi verser sur bras petite fiole à moi, — antidote! — et moi guéri!

» Ah! ah! »

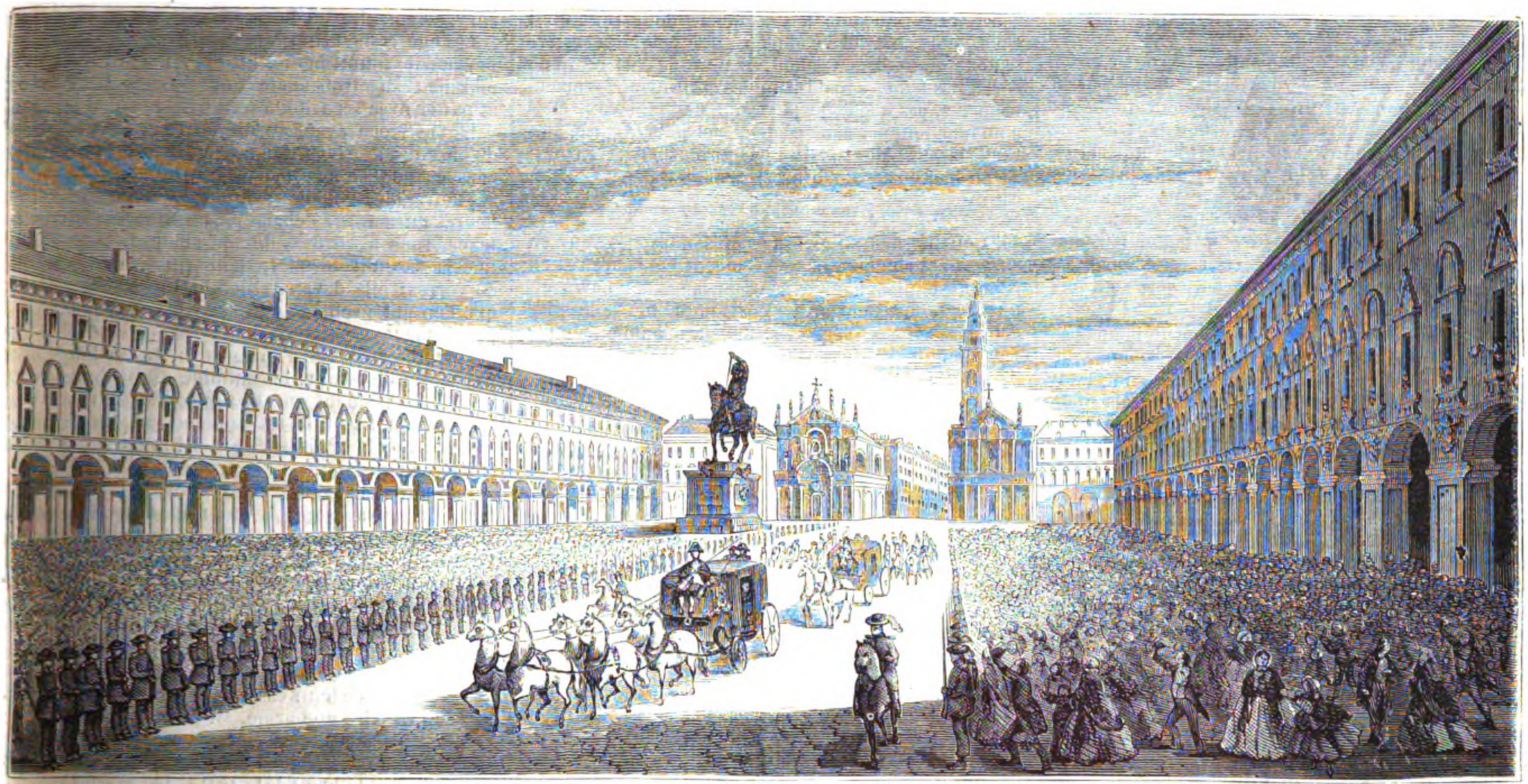
Nous doutons que les trois princes de la science auxquels le ***Docteur noir*** (comme on l'appelle déjà) veut porter ce terrible défi, soient tentés de l'accepter, au seul profit de son triomphe!

Quoi qu'il en soit, et toute plaisanterie ou exagération à part, un fait domine tout dans l'attention de ceux qui observent les cures de cet étrange docteur : c'est la guérison de Sax, revenu d'un mal qui ne pardonne jamais. Là, ceux qui ont vu, suivi, apprécié et étudié, crient : Miracle!

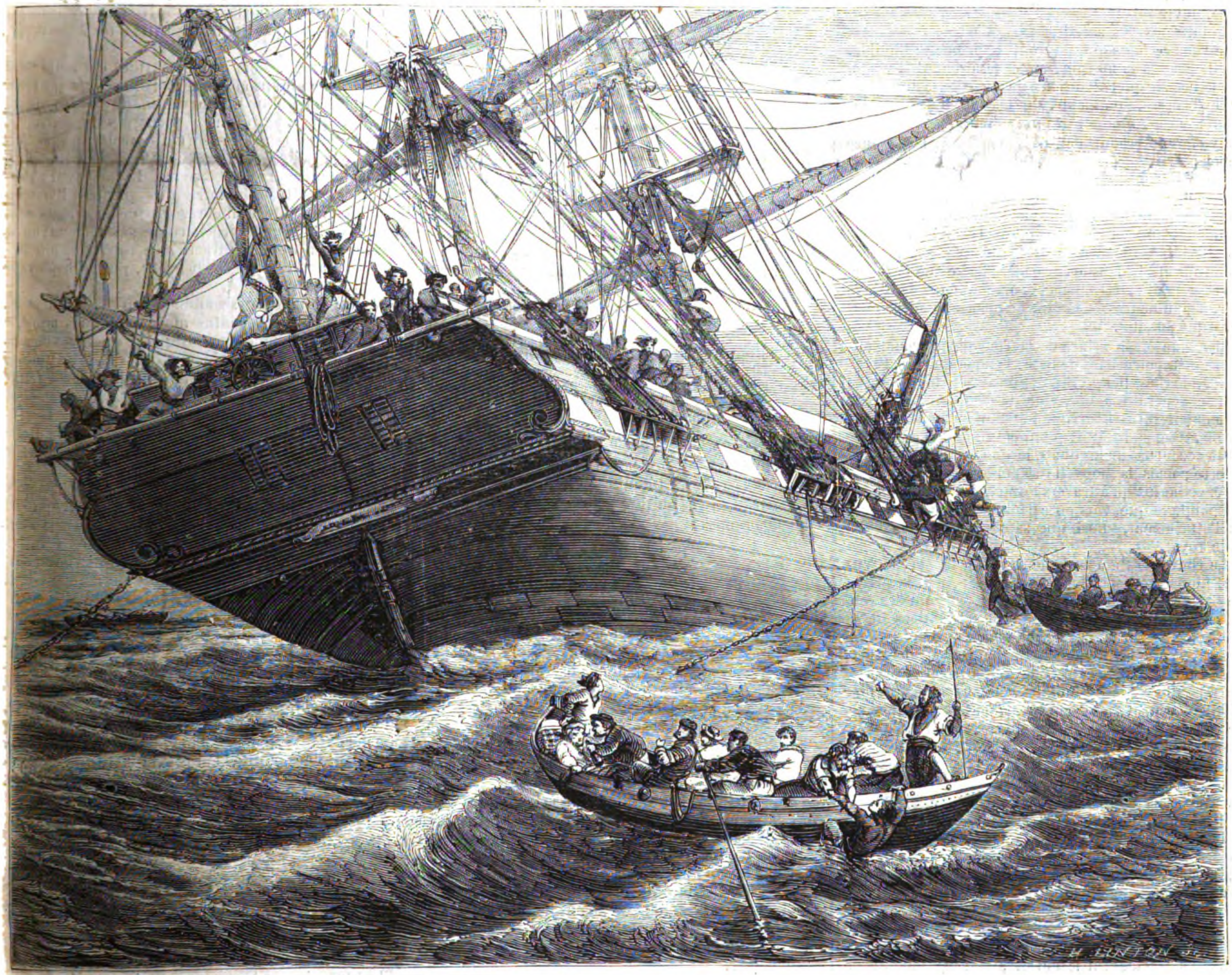
~~~ Une personne qui arrive de Lyon nous raconte cette histoire, dont toute la capitale du Rhône est émue :

Un sous-intendant militaire, qui avait fait la campagne de Crimée d'où il avait rapporté le germe d'une maladie étrange, M. B***, s'était fixé à Lyon, près de sa jeune et charmante femme qu'il adorait. Son mal, dont j'ignore le nom, était, je crois, une sorte de carie des os, qui en séparait les chairs ; il souffrait comme un martyr, avec la résignation d'un saint. Sa douce femme l'entourait des soins les plus empressés, les plus touchants: on l'admirait par la ville, et leur exemple faisait réfléchir plus d'un frivole sur les idées religieuses dont ces braves gens étaient animés!

Un jour, Mme B*** se voit absolument contrainte de quitter son mari pour quelques jours ; sa mère l'appelle dans une localité voisine de Lyon. Elle part, s'éloignant avec peine de son cher malade, et pourtant consolée par la joie de revoir sa mère. M. B*** avait insisté pour que ce court voyage eût lieu ; il y voyait une distraction pour sa *femme de charité*.

En arrivant à X..., Mme B*** est victime d'un accident de voiture. Elle est transportée, grièvement blessée, chez sa mère. Son mari lui écrit, elle ne peut répondre... C'est la mère qui tient la plume sous la dictée de la jeune femme, et qui explique au mari, au malade, qu'un *accident passager* empêche Mme B*** de tenir la plume. La correspondance dure ainsi quinze jours...

Mais la pauvre femme ne tarde pas à sentir sa situation empirer... Bientôt, elle ne peut plus lire les lettres de son mari, elle ne peut plus dicter de réponses... Vingt jours après son arrivée à X..., elle meurt dans les bras de sa pauvre mère désespérée...

Et les lettres du mari arrivent toujours !

Il rappelle sa femme ; il déplore d'être hors d'état de l'aller rejoindre, de l'aller chercher ; il se plaint de son mal qui empire ; il supplie celle qu'il aime, et qui l'aime, de risquer tout ce que permet la prudence, et de se faire transporter à Lyon, pour que tous deux, sous le même toit, ils reçoivent des soins communs, se donnent des consolations communes...

Que fera la mère?

Elle répondra...

En effet, cette pauvre femme continue d'écrire à son gendre, comme si sa fille dictait... Elle console le malade ; elle lui parle de prochain retour ; elle s'efforce de ranimer ce moral abattu. Elle parle d'avenir...

D'avenir au nom d'une morte !

Le mari répond. La correspondance continue pendant quelques semaines, et cette mère héroïque trouve dans sa piété la force de surmonter la plus terrible douleur. Elle cherche les pensées qui pourraient sortir de ce cœur... s'il battait encore !

Le mari, sans défiance, répond des choses qui sont autant de coups terribles portés à l'auteur de ce pieux mensonge, de cette sublime supercherie !

Quelle situation que celle de cette mère trompant le moribond pour lui retarder le coup mortel, et puisant dans l'évangélique charité de son cœur des forces contre sa propre faiblesse : admirable galvanisme qui l'empêchait de tomber écrasée par son immense douleur !

Les poëtes ont beau inventer des situations terribles pour peindre les douleurs de l'humanité — la réalité se dresse d'une humble chaumière et dépasse leurs conceptions les plus poignantes : ici le cœur d'une pauvre mère de campagne éclate plus sublime que les inspirations de leur génie !

Mais l'état de M. B*** empire de jour en jour. Un matin son médecin, nommé Marmy, arrive inquiet ; il sait tout : la mort ayant déjà frappé la jeune femme et planant sur le mari.

» — J'ai fait, cette nuit, un rêve étrange, docteur, — dit le malade. — J'ai rêvé que ma pauvre femme était morte... Elle s'était envolée dans les sereines régions de l'éternel bonheur sur les ailes de sa vertu. Et moi aussi, je sentais la vie m'abandonner, je l'exhalais dans un soupir que ma chère Pauline ne recueillait pas... Je mourais ! Mon âme bienheureuse était emportée dans un lieu éblouissant, au seuil duquel j'apercevais ma femme. Elle accourait à moi avec un mélange indéfinissable de tristesse pour le passé, de joie pour le présent, et me disait :

» — Henri... pourquoi as-tu tant tardé?... il y a six semaines que je t'attends ici ! »

Le médecin resta muet d'émotion, de surprise...

Or, il y avait six semaines que la pauvre femme était expirée...

Deux jours après, M. B*** était mort.

JULES LECOMTE.
~~~



Séance du 21 janvier à la chambre des députés, à Turin.



Passage de S. A. I. le prince Napoléon sur la place de San-Carlo, à son arrivée à Turin, d'après des croquis de par M. Riou.



Attaque et pillage par des pirates malais du trois-mâts bordelais *la Pauline et Victoire*, échoué dans le détroit de Torrès, dessin de M. Durand Brager, d'après des documents fournis par les armateurs, MM. Villette, Nass et Cie.

Courrier d'Italie.

Turin, 24 janvier.

Mon cher directeur,

Je trouve un instant loisible entre une course et un croquis; j'en profite pour vous écrire. Je ne sais ce que j'eusse fait sans mon titre de dessinateur du *Monde illustré* : il faut obtenir tant d'autorisations, traverser tant de formalités pour voir n'importe quoi et pénétrer n'importe où, quand il s'agit d'arriver dans les salons aristocratiques et dans les sphères gouvernementales, que mon temps se fût évanoui en démarches ; mais, fort heureusement, ce titre a été pour moi le talisman des contes orientaux : Sésame, ouvre-toi ! Tous les obstacles sont tombés, toutes les portes se sont ouvertes devant lui.

Vous en recueillerez les fruits; il ne se donne pas ici une seule fête que je n'y assiste ; c'est comme si je vous disais, sans que vous en ayez un dessin et un récit, non un récit littéraire — je n'en aurais ni le temps ni le désir, — un récit rapide, tracé au crayon, comme ces lettres, une sorte de photographie écrite, un récit d'artiste enfin ; *incipiam*, comme dit quelque part le général Enée ; je commence.

Je vous envoie aujourd'hui les portraits de la famille royale de Sardaigne. Remerciez-moi, car, pour les obtenir, il m'a fallu faire un véritable tour de force.

Il y en a bien ici dans le commerce, mais, à l'exception du portrait de S M. Victor Emmanuel, aucun n'est ressemblant. Il n'existe de portraits d'après nature des princes et princesses de la maison royale, les tableaux très-rares des appartements intimes du palais uniquement exceptés, que des photographies exécutées pour Sa Majesté seule.

C'est sur ces photographies, que S. Exc. M. le comte de Nigra, ministre de la maison du roi, a bien voulu faire porter à mon hôtel, que j'ai exécuté ces dessins, et, pour les obtenir, il a fallu, je ne dirai pas toute la diplomatie d'un lauréat classique, mais toute la gracieuse bienveillance d'un grand seigneur italien, ami des arts, pour un artiste, et sans doute aussi : Sésame, ouvre toi.

Enfin, vous les avez !

Je vous recommande surtout la princesse Clotilde. Quelle grâce à la fois modeste et césarienne ! Il y a en elle je ne sais quel victorieux mélange de la dignité de Marie-Thérèse, son aïeule, du charme de notre touchante Marie-Antoinette, sa grand'tante.

J'y joint un croquis de l'arrivée de S. A. I le prince Napoléon sur la place Saint-Charles. En vérité, je ne sais quels détails vous donner sur le voyage du prince. J'avais demandé quelques notes et l'on m'a donné un flot de papiers qui inonde ma table, et où je ne sais vraiment trop jeter ma ligne pour pêcher les incidents les plus intéressants. Au petit bonheur.

Je vous disais dans ma première lettre que la *Reine-Hortense* était arrivée dans le port de Gênes, le 16 janvier, à neuf heures du matin. Le prince Napoléon était débarqué aussitôt.

Bien que M le prince de la Tour-d'Auvergne, ministre plénipotentiaire de S. M. l'empereur des Français, M. le chevalier de Nigra, ministre de la maison du roi, le général Cialdini, aide de camp de Sa Majesté piémontaise, fussent arrivés le matin même pour le recevoir, il ne se trouvait qu'un petit nombre de spectateurs accourus sur les quais, lorque S. A. I. y mit pied à terre ; mais la nouvelle s'étant répandue dans la ville, ce ne fut qu'à travers les flots de la foule la plus sympathique que, vers onze heures, elle gagna la gare où l'attendaient, ainsi que sa suite, les wagons du train royal.

Le convoi entra à trois heures dans la gare de Turin. Le prince Napoléon y a trouvé S. A. R. le prince de Carignan, avec lequel il monta dans un des carrosses de la cour au milieu des acclamations de la foule. Ces acclamations se prolongèrent sur tout son passage. Mon dessin a été fait au moment où le cortége traverse la place de Saint-Charles, la *piazza San-Carlo* de nos Français qui ont le bonheur de gazouiller l'italien. Il ne fallait rien moins qu'une double haie de chasseurs sardes au costume si pittoresque pour réserver la voie des équipages royaux, tant la foule était ardente et compacte. J'ai appris ce qu'est une foule italienne. Mon croquis vous en dira quelque chose. Quels crochets ! Excusez, comme disent les poëtes dramatiques italiens, les fautes de l'auteur.

Le dessin de la séance de la chambre des députés sardes est plus correct; la séance qu'il représente n'a pas cependant été moins animée. Vous connaissez le caractère inflammable des natures italiennes M. de Cavour est le seul orateur qui ait pris la parole, c'est de sa place qu'il s'est adressé à l'assemblée, suivant l usage général du pays Le spectacle qu'offrait la salle était des plus gracieux, il le devait au grand nombre de dames en brillantes toilettes de ville qui occupaient les loges.

Je complète mon envoi par un croquis tout mondain, c'est celui de la soirée offerte au prince Napoléon par Son Exc. M. le comte de Cavour Je doute fort qu'il vous donne une idée complète de la magnificence artistique de ces beaux salons. Je ne vous parlerai ni de l'éclat des femmes ni de celui des dorures ou des ameublements, pas même de la beauté des tableaux, mais d'un luxe tout spécial à ce doux ciel de la Ligurie, à ce beau sol aimé du soleil ; de la profusion des fleurs; c'était bien le cas de dire :

N'aimez-vous pas les fleurs?.. On en a mis partout.

Et quelles fleurs fraîches et puissantes ; les yeux en eussent été éblouis s'ils n'en eussent été charmés ; on respirait le printemps dans ce mélange de suaves effluves qui formaient un seul parfum de toutes les plus délicates senteurs végétales. Mais je m'oublie... Je me hâte de finir, car je sens que je détonne.

Votre tout dévoué,

ED. RIOU.

La *Presse* annonçait ces jours-ci la prochaine publication d'un nouveau recueil de poésies de Mme Louise Colet, et citait une des pièces que renfermera ce recueil. Nous sommes heureux de publier à notre tour les vers suivants inédits que Mme Louise Colet, notre collaboratrice, a bien voulu nous communiquer.

Amor nel cor.

S'il est vrai que Dieu lise aux profondeurs des âmes,
Dans les derniers replis que chacun cache en soi,
Il doit y découvrir des choses plus infâmes
Que les crimes punis au grand jour par la loi.

C'était un sombre hiver : — par une matinée
De givre et d'ouragan, rapide elle sortit ;
Le verglas jaillissait sur sa robe fanée
Et le vent soulevait son manteau trop petit.

Avec son port si noble et son grand air de tête,
Fièrement elle entra chez l'orfévre des rois,
Et sans avoir souci de son humble toilette,
Choisit un beau cachet, en agate, je crois.

La monture en argent, finement ciselée,
Avait des fleurs d'émail et des nervures d'or ;
Sur la pierre elle fit graver : *Amor nel cor*,
Un vers toscan empreint de tendresse voilée.

Elle mit, en partant, deux louis, tout son bien,
En rougissant un peu dans la main de l'orfévre :
Puis, marchant dans la glace et sans regretter rien,
Riante elle pressait le cachet sur sa lèvre.

C'était pour lui, pour lui qu'elle aimait comme un Dieu :
Pour lui, dur au malheur, grossier envers la femme.
Hélas ! elle était pauvre, elle donnait bien peu,
Mais tout don est sacré quand il renferme une âme.

Eh bien ! dans un roman de commis voyageur
Qui comme un air malsain nous soulève le cœur,
Il a raillé ce don en une phrase plate,
Mais il garde pourtant le beau cachet d'agate.

Mme LOUISE COLET.

Ces strophes donnerons à nos lecteurs une idée de la hauteur où s'est elevée, dans ce volume, l'inspiration poétique de Mme Louise Collet, et sera pour elle un nouveau succès au titre d'honneur pour les lettres contemporaines.

M. V.

Enlèvement et pillage de la Pauline-et-Victoire, de Bordeaux, par des pirates malais.

Les détails particuliers que nous avons reçus de MM. Villette, Nasse et Ce, armateurs de la *Pauline-et-Victoire*, nous permettent de donner un récit complet du drame naval dont leur trois-mâts a été le théâtre dans le grand archipel d'Asie.

Ce navire, aussi élégant de formes que rapide de sillage, franchissait, le 25 septembre dernier, la passe de Bligh et s'avançait sous une brise maniable dans le détroit de Torres; après avoir passé la nuit suivante au mouillage de l'île aux Cocos et celle du 26 à l'ouvert d'une baie abritée de l'île du Passage, il appareilla le 27 au matin et poursuivit sa route avec la circonspection que prescrit la prudence dans ces eaux dangereuses. Vers midi, le second était monté sur la vergue du petit hunier pour embrasser du regard l'aspect général de ces parages, où la sonde avait déjà donné plusieurs fois des profondeurs inquiétantes, lorsque la voix d'un des matelots de vigie signala l'imminence d'un danger.

Loffe de deux quarts ! criait-il. La sonde n'accusait en cet instant que sept brasses. On obéit; la sonde jetée de nouveau donne la même profondeur. A l'instant le navire talonne et s'arrête presque aussitôt, l'avant engagé dans un pâté de coraux.

Les efforts de l'équipage parvinrent à l'arracher à cet écueil ; à huit heures du soir, il était à flot et s'affourchait sur trois ancres pour résister aux courants et passer avec sécurité la nuit

L'expérience ayant révélé au capitaine les dangers qu'offrent à la navigation, même la plus prudente, ces parages, dont le fond madréporique crée, d'une année à l'autre, des écueils inconnus; il expédia, dès six heures du matin, sa chaloupe, montée par quatre matelots, sous les ordres de son second, pour explorer une passe qu'il devait franchir pour sortir du détroit de Torres : elle devait rallier le bord vers midi, afin que l'on pût profiter de la relevée pour opérer le débarquement.

Vers une heure de l'après-midi, la chaloupe n'étant pas encore de retour, le capitaine était descendu dans sa cabine, pendant que l équipage dînait sur l'avant, lorsque son attention fut appelée par un piétinement suspect, dont le bruit se faisait entendre sur la dunette. Il s'y rend aussitôt.

Une pirogue malaise avait abordé le navire, et les quatorze sauvages qui la montaient escaladaient l'arrière. Le capitaine leur enjoint de se retirer, et bien qu'il n'eût à la main d'autre arme qu'une badine, il s élance vers eux pour faire exécuter immédiatement son ordre. On connait l'audace, l'adresse et la vigueur de la race malaise. Ces sauvages, aux membres robustes et dont les regards étincelants revèlent à la fois l'intelligence et la férocité, l'enveloppent aussitôt et le frappent de leurs casse têtes et de tout ce dont ils peuvent se faire une arme. M. Desparmet tombe sanglant à leurs pieds, sans pouvoir faire entendre d'autre appel que le cri : A moi !

Avertis par le bruit de la lutte, les marins accourent à son secours; ils s'arment précipitamment de tout ce qui tombe sous leurs mains : couteaux, haches, herminettes, fusils, et s'élancent résolûment sur ces assaillants; les sauvages tentent vainement de résister ; ils sont culbutés dans la mer; plusieurs y trouvent la mort, affaiblis par leurs blessures ou atteints par les balles.

Le capitaine, sans connaissance, est porté dans sa chambre ; on lui prodigue tous les secours que réclame son état, lorsqu'un des hommes de bordée vient apprendre que vingt grandes pirogues de guerre, chargées de sauvages armés, sort d'une des anses de Torres et se dirige vers la *Pauline-et-Victoire*. Le lieutenant ordonne de s'armer et s'élance sur le pont pour s'assurer du nombre et de la force des pirates. Il reconnait bientôt l'inutilité d'une résistance sans autre dénoûment possible que le massacre de ses hommes ; un parti seul reste à prendre : évacuer le navire et profiter de l'âpreté au pillage de ces bandits, pour échapper à leur férocité.

Le capitaine est descendu sur un matelas dans le canot où l'on jette confusément quelques armes, des cartes, des instruments nautiques, quelques munitions et quelques vivres. Tous les marins ensuite y prennent place, et l'on pousse au large au milieu des cris, des menaces des Malais qui, en cet instant, envahissent le navire.

C'est là le moment qu'a choisi M. Henry Durand-Brager pour dessiner, dans sa scène la plus saisissante, ce drame sinistre.

L'embarcation se porta d'abord sur la chaloupe partie le matin sous les ordres du second, et qui en cet instant, gouvernait elle-même pour rallier la *Pauline-et-Victoire*. On apprit à ceux qui la montaient la catastrophe qui venait de s'accomplir, et l'on arrêta, en commun, quel que fût le danger de cette navigation, de se diriger vers Coupang, dont on était séparé par quatre cents lieues. Nous ne suivrons pas ces embarcations dans leur long trajet à travers les récifs et au milieu d'îles habitées par des populations perfides et cruelles, parages redoutés moins encore pour leurs populations féroces que pour la violence de leurs ouragans. Separés par une nuit d'obscurité et d'orage, les deux canots sauveteurs se trouvèrent réunis, après quatorze jours de mer, dans le port hollandais où les attendait l'hospitalité la plus sympathique.

FULGENCE GIRARD.

MÉMOIRES D'UN MUSICIEN [1].

(*Suite.*)

XXV

Troisième concours à l'Institut. — On ne donne pas de premier prix. — Conversation curieuse avec Boïeldieu. — La musique qui berce.

Le mois de juin m'ouvrit de nouveau la lice de l'Institut. J'avais bon espoir d'en finir cette fois ; d

[1] La traduction et la reproduction sont réservées.

tous côtés m'arrivaient les prédictions les plus favorables. Les membres de la section de musique laissaient eux-mêmes entendre que j'obtiendrais à coup sûr le premier prix.

D'ailleurs, je concourais, moi, lauréat du second prix, avec des élèves qui n'avaient encore obtenu aucune distinction, avec de simples bourgeois, et ma qualité de tête couronnée me donnait sur eux un grand avantage. A force de m'entendre dire que j'étais sûr de mon fait, je fis ce raisonnement malencontreux dont l'expérience ne tarda pas à me prouver la fausseté : « Puisque ces messieurs sont décidés d'avance à me donner le premier prix, je ne vois pas pourquoi je m'abstiendrais, comme l'année dernière, à écrire dans leur style et dans leur sens, au lieu de me laisser aller à mon sentiment propre et au style qui m'est naturel. Soyons sérieusement artiste et faisons une cantate distinguée. »

Le sujet qu'on nous donna à traiter était celui de *Cléopâtre*, après la bataille d'Actium. La reine d'Egypte vaincue se faisait mordre par l'aspic et mourait dans les convulsions. Avant de consommer son suicide, elle adressait aux ombres des Pharaons une invocation pleine d'une religieuse terreur, leur demandant si elle, reine dissolue et criminelle, pourrait être admise dans un des tombeaux géants élevés aux mânes des souverains illustres par la gloire et par la vertu. Il y avait là une idée grandiose à exprimer. J'avais maintes fois paraphrasé musicalement dans ma pensée le monologue immortel de la *Juliette* de Shakspeare :

« But if when I am laid into the tomb!... »

dont le sentiment se rapproche, par la terreur au moins, de celui de l'apostrophe mise par notre rimeur français dans la bouche de Cléopâtre. J'eus même la maladresse d'écrire en forme d'épigraphe sur ma partition le vers anglais que je viens de citer ; et, pour des académiciens voltairiens tels que mes juges, c'était déjà un crime irrémissible.

Je composai donc sans peine sur ce thème un morceau qui me paraît d'un grand caractère, d'un rhythme saisissant par son étrangeté même, dont les enchaînements enharmoniques me semblent avoir une sonorité solennelle et funèbre, et dont la mélodie se déroule d'une façon dramatique dans son lent et continuel crescendo.

J'en ai fait, plus tard, sans y rien changer, le chœur (en unissons et octaves), intitulé *Chœur d'ombres*, de mon monodrame de *Lelio*. Je l'ai entendu, en Allemagne, *dans mes concerts*, j'en connais bien l'effet. Le souvenir, du reste, de ma cantate s'est effacé de ma mémoire ; mais ce morceau seul, je le crois, méritait le premier prix. En conséquence, il ne l'obtint pas. Aucune cantate, d'ailleurs, ne l'obtint. Le jury aima mieux ne point décerner de premier prix, cette année-là, que d'encourager par son suffrage un jeune compositeur chez qui *se décelaient des tendances pareilles*. Le lendemain de cette décision, je rencontrai Boïeldieu sur le boulevard. Je vais rapporter textuellement la conversation que nous eûmes ensemble ; elle est trop curieuse pour que j'aie pu l'oublier. En m'apercevant : « Mon Dieu, mon enfant, qu'avez vous fait ? me dit-il. Vous aviez le prix dans la main, vous l'avez jeté à terre. — J'ai pourtant fait de mon mieux, monsieur, je vous l'atteste. — C'est justement ce que nous vous reprochons. Il ne fallait pas faire de votre mieux ; votre mieux est ennemi du bien. Comment pourrais-je approuver de telles choses, moi qui aime par-dessus tout la musique qui me berce ?... — Il est assez difficile, monsieur, de faire de la musique qui vous berce, quand une reine d'Egypte, dévorée de remords et empoisonnée par la morsure d'un serpent, meurt dans des angoisses morales et physiques. — Oh ! vous saurez vous défendre, je n'en doute pas ; mais tout cela ne prouve rien ; on peut toujours être gracieux. — Oui, les gladiateurs antiques savaient mourir avec grâce ; mais Cléopâtre n'était pas si savante, ce n'était pas son état. D'ailleurs, elle ne mourut pas en public. — Vous exagérez : nous ne vous demandions pas de lui faire chanter une contredanse. Quelle nécessité ensuite d'aller, dans votre invocation aux Pharaons, employer des harmonies aussi extraordinaires. Je ne suis pas un harmoniste, moi, et j'avoue qu'à vos accords de l'autre monde, je n'ai absolument rien compris. »

Je baissai la tête ici, n'osant lui faire la réponse que le simple bon sens dictait : Est-ce ma faute si vous n'êtes pas harmoniste ?...

Et puis, continua-t-il, pourquoi, dans votre accompagnement, ce rhythme qu'on n'a jamais entendu nulle part ? — Je ne croyais pas, monsieur, qu'il fallût éviter en composition l'emploi des formes nouvelles quand on a le bonheur d'en trouver et qu'elles sont à leur place. — Mais, mon cher, Mme Dabadie, qui a chanté votre cantate, est une excellente musicienne, et pour[illegible] voyait que pour ne pas se tromper, elle avait besoin de tout son talent et de toute son attention. — Ma foi, j'ignorais aussi, je l'avoue, que la musique fût destinée à être exécutée sans talent et sans attention. — Bien, bien, vous ne resterez jamais court, je le sais. Adieu ; profitez de cette leçon pour l'année prochaine. En attendant, venez me voir, nous causerons ; je vous combattrai, mais *en chevalier français*. »

Boïeldieu, dans cette conversation, ne fit pourtant que résumer les idées françaises de cette époque sur l'art musical. Oui, c'est bien cela ; le gros public de Paris voulait de la musique qui berçât, même dans les situations les plus terribles, de la musique un peu dramatique, mais pas trop, claire, incolore, pure d'harmonies extraordinaires, de rhythmes insolites, de formes nouvelles, d'effets inattendus, de la musique n'exigeant de ses interprètes et de ses auditeurs ni grand talent, ni grande attention. C'était un art aimable et galant, en pantalon collant, en bottes à revers, jamais emporté ni rêveur, mais joyeux troubadour et chevalier français... de Paris.

On voulait autre chose, il y a quelques années, quelque chose qui ne valait guère mieux. Maintenant, on ne sait ce qu'on veut, ou plutôt je crois qu'on ne veut rien du tout.

Où diable le bon Dieu avait-il la tête quand il m'a fait naître en ce *plaisant pays de France* ?... Et pourtant je l'aime, ce drôle de pays, dès que je parviens à oublier l'art. Comme on s'y amuse parfois ! comme on y rit ! quelle dépense d'idées on y fait ! (en paroles du moins.) Comme on y déchire l'univers et son maître avec de jolies dents bien blanches, avec de beaux ongles d'acier poli ! Comme l'esprit y pétille ! comme on y danse sur la phrase ! . . . .

. . . .

XXVI

Première lecture du *Faust* de Goëthe. — J'écris la *Symphonie fantastique*. — Inutile tentative d'exécution.

Je dois encore signaler comme un des incidents remarquables de ma vie l'impression étrange et profonde que je reçus en lisant pour la première fois le *Faust* de Goëthe, traduit en français par Gérard de Nerval. Le merveilleux livre me fascina de prime abord ; je ne le quittai plus ; je le lisais sans cesse, à table, au théâtre, dans les rues, partout.

Cette traduction en prose contenait quelques fragments versifiés, chansons, hymnes, etc. Je cédai à la tentation de les mettre en musique ; et à peine au bout de cette tâche difficile, sans avoir entendu une note de ma partition, j'eus la sottise de la faire graver... à mes frais. Quelques exemplaires de cet ouvrage, publié à Paris sous le titre de *Huit scènes de Faust*, se répandirent ainsi. Il en parvint un entre les mains de M. Marx, le célèbre critique et théoricien de Berlin, qui eut la bonté de m'écrire à ce sujet une lettre bienveillante. Cet encouragement inespéré et venu d'Allemagne me fit grand plaisir, on peut le penser ; il ne m'abusa pas longtemps, toutefois, sur les nombreux et énormes défauts de cette œuvre, dont les idées me paraissent encore avoir de la valeur, puisque je les ai conservées en les développant tout autrement dans ma légende (*la Damnation de Faust*), mais qui, en somme, était incomplète et fort mal écrite. Dès que ma conviction fut fixée sur ce point, je me hâtai de réunir tous les exemplaires des *Huit scènes de Faust* que je pus trouver et je les détruisis.

Je me souviens maintenant que j'avais, à mon premier concert, fait entendre celle à six voix, intitulée *Concert des Sylphes*. Six élèves du Conservatoire la chantèrent ; elle ne produisit aucun effet. On trouva que cela ne signifiait rien ; l'ensemble en parut vague, froid et absolument *dépourvu de chant*. Ce même morceau, dix-huit ans plus tard, un peu modifié dans l'instrumentation et les modulations, est devenu la pièce favorite des divers publics de l'Europe. Il ne m'est jamais arrivé de le faire entendre à Pétersbourg, à Moscou, à Berlin, à Londres ou à Paris, sans que l'auditoire criât *bis !* On en trouve maintenant le dessin parfaitement clair et *la mélodie* délicieuse. C'est à un chœur, il est vrai, que je l'ai confié. Ne pouvant trouver six bons chanteurs solistes, j'ai pris quatre-vingts choristes, et l'idée ressort, on en voit la forme, la couleur, et l'effet en est triplé. En général, il y a bien des compositions vocales de cette espèce qui, paralysées par la faiblesse des chanteurs, reprendraient leur éclat, retrouveraient leur charme et leur force, si on les faisait exécuter tout simplement par des choristes exercés et réunis en nombre suffisant. Là où une voix ordinaire sera détestable, cinquante voix ordinaires raviront [1]. Un chanteur sans âme fait paraître glacial et même absurde l'élan le plus brûlant du compositeur : *souvent* la chaleur moyenne, qui réside toujours dans les masses vraiment musicales, suffit à faire briller la flamme intérieure d'une œuvre, et lui *laisse* la vie, quand un froid virtuose l'eût tuée.

[1] Exemple : la romance de Martini (*Plaisir d'amour*) qu'on fait chanter en chœur au Conservatoire.

Immédiatement après cette composition sur *Faust*, et toujours sous l'influence du poëme de Goëthe, j'écrivis la *Symphonie fantastique*, avec beaucoup de peine pour certaines parties, avec une facilité incroyable pour d'autres. Ainsi l'*adagio* (scène aux champs), qui impressionne toujours si vivement le public et moi-même, me fatigua pendant plus de trois semaines ; je l'abandonnai et le repris deux ou trois fois ; la *Marche au supplice*, au contraire, fut écrite en une nuit. J'ai néanmoins beaucoup retouché ces deux morceaux et tous les autres du même ouvrage pendant plusieurs années.

HECTOR BERLIOZ.

Le prince Napoléon.

J'ai ouï raconter qu'un voyageur, traversant un jour le grand-duché de Bade dans un simple cabriolet, rencontra, au détour d'une route, une belle calèche attelée de quatre chevaux.

Un enfant, d'une physionomie sérieuse et singulièrement remarquable, occupait l'intérieur du brillant équipage. Au moment où la calèche approcha, le cocher du cabriolet donna des signes d'une vive émotion. Il se leva brusquement, ôta son chapeau et s'écria de toute la force de ses poumons :

— Vive Napoléon !

— Que signifie cela ? dit le voyageur.

Le cocher était trop ému pour répondre. Lorsque la calèche fut passée, il se remit et dit à la personne qu'il conduisait :

— C'est le fils du roi Jérôme qui vient de passer ; on le conduit au collége.

L'enfant était, en effet, le prince Napoléon, dont le prochain mariage occupe aujourd'hui les politiques, les spéculateurs et les oisifs.

Quant au voyageur, c'était M. de Persigny qui, à ce nom de Napoléon, rêva profondément et dont les destinées, dès ce jour, furent fixées.

Le prince Napoléon Bonaparte, fils de Jérôme Bonaparte, roi de Westphalie, est né en 1822, à Trieste. Il habita Rome jusqu'à sa neuvième année, fut mis en pension à Genève et entra, en 1837, à l'Ecole militaire de Louixbourg (Wurtemberg).

La jeunesse du prince Napoléon fut employée à des voyages et des études en Allemagne, en Angleterre, en Espagne et même en France, où il lui fut permis de faire un court séjour. Il retourna ensuite en Angleterre et s'unit à son père pour solliciter l'abrogation de la loi qui exilait sa famille.

Autorisés à résider provisoirement à Paris, ils y étaient tous deux lorsque éclata la révolution de février. Le fils aîné du roi Jérôme était mort l'année précédente. La Corse nomma le prince Napoléon député à l'Assemblée nationale constituante. Il fit aussi partie de l'Assemblée législative.

On sait qu'à l'époque de la guerre de Crimée, le prince Napoléon sollicita l'honneur de faire partie de l'expédition, ce qui lui fut accordé. Il partit le 10 avril 1854 et arriva le 1er mai à Constantinople. Le commandement de la troisième division lui fut confié par le maréchal Saint Arnaud. Il se distingua sur le champ de bataille de l'Alma.

Le choléra faisait alors des ravages considérables dans l'armée française. Le prince Napoléon subit bientôt les premières atteintes du fléau. On le ramena gravement malade à Paris, où sa santé se rétablit lentement.

En 1856, le prince Napoléon résolut d'entreprendre dans les mers du cercle arctique un voyage scientifique et d'explorer l'Islande, le Groënland et les pays scandinaves. La corvette *la Reine-Hortense* et l'aviso *le Coryte* furent mis à sa disposition. Des savants et des artistes firent partie de cette périlleuse expédition.

Le prince quitta le Havre le 17 juin 1856.

Il visita successivement l'Écosse, l'Islande, les environs de l'île de Jean Mayen, le Groënland, les Feroë et Shetland et les pays scandinaves.

La *Reine-Hortense*, après un parcours de 3,200 lieues, rentra au Havre le 6 octobre. Les membres de l'expédition rapportaient de ce voyage des notes et des indications précieuses pour la science, l'industrie et la navigation. Un véritable musée des régions polaires arctiques, formé par le prince Napoléon, ajoute à ces notes et à ces indications des spécimens qui les complètent.

Son Altesse Impériale a été appelé récemment par l'empereur à la direction du ministère de l'Algérie et des colonies.

Le prince Napoléon ressemble d'une manière frappante à l'empereur Napoléon Ier. Sa taille est pourtant un peu plus élevée.

LÉO DE BERNARD.

S. A. I. le prince Napoléon, d'après une photographie de M. Legray, dessin de M. Morin.

S. A. R. la princesse Clotilde de Savoie, d'après une photographie appartenant à S. M. Victor Emmanuel, communiquée à M. Riou, dessinateur du *Monde illustré*, par Son Exc. le comte de Nigra, ministre de la maison du roi.

La princesse Clotilde de Savoie.

Les historiographes et les chroniqueurs, dont la profession est de recueillir au jour le jour, comme le faisait le duc de Saint-Simon, les anecdotes de cour et de salon, doivent se trouver bien embarrassés aujourd'hui. Le grand événement dynastique qui préoccupe tous les esprits en Europe, défraye toutes les conversations, n'offre cependant à la chronique qu'un cadre fort étroit. La jeune princesse qui va devenir l'épouse du prince Napoléon n'a pas encore seize ans. Or, à moins de remonter aux mois de nourrice, ou aux années enfantines dans lesquelles le premier personnage de sa vie intime est une poupée, il serait difficile de recueillir des particularités biographiques sur une personne royale de cet heureux âge.

La princesse Clotilde-Marie-Th.-Louise est née le 2 mars 1843. Elle aura, par conséquent, seize ans au mois de mars prochain. Elle est l'aînée des cinq enfants du roi Victor-Emmanuel II. La feue reine sa mère aurait aujourd'hui trente-six ans; elle était fille de l'archiduc Renier, qui a figuré un moment dans les événements de 1848, et qui, forcé de céder à la force, stipula, avec un flegme merveilleux, qu'il aurait toujours, du moins, le droit de prendre des bains de mer à Venise ; — ce que Manin accorda de grand cœur.

Les Parisiens ont eu l'occasion de voir le roi Victor-Emmanuel II. Sa physionomie ouverte, cordiale et résolue a laissé ici de très-vifs souvenirs. Le roi Victor-Emmanuel est le plus populaire des rois de l'Italie. On sait avec quelle bravoure il combattit à Novare. Les Italiens l'aiment avec tant de passion qu'ils prennent plaisir à lui ressembler par les signes extérieurs Il est actuellement de très-bon ton en Piémont et jusque dans le Lombardo Vénitien de porter la barbe à la *Victor-Emmanuel*.

Le projet de mariage de la princesse Clotilde avec le prince Napoléon remonte à plus de six mois. Le secret a été bien gardé. La demande officielle n'a eu lieu que le 22 janvier 1859. Elle a été présentée, au nom de l'empereur, par le général Niel.

Autrefois, un grand nombre de mariages princiers avaient lieu par procuration. Dieu sait combien de désillusions devaient naître d'un pareil usage. Le prince Napoléon, mieux avisé et plus galant, a voulu connaître et voir lui-même la jeune épouse qui lui était destinée. Il a, dit-on, dîné plusieurs fois déjà avec la princesse, sans autres témoins que le roi et M. de Cavour.

La princesse Clotilde tient de sa mère une beauté remarquable. Elle a cette fraîcheur du jeune âge que Dante comparait au printemps. Elle passe pour être fort instruite, d'une grande douceur et d'une finesse remarquable.

Comme l'impératrice de Russie, alors qu'elle n'était encore que Maximilienne-Wilhelmine, fille du grand-duc de Hesse, la princesse Clotilde a passé, dans une solitude favorable à l'étude et au développement de la santé, les années de son enfance et de son adolescence. Privée de sa mère depuis l'âge de douze ans, ce malheur irréparable a dû jeter un peu de mélancolie sur son caractère. On a remarqué qu'elle s'était abstenue de paraître dans les fêtes qui viennent d'avoir lieu à Turin à l'occasion de l'arrivée du prince Napoléon. La cause de cette abstention, que n'a pas indiquée la presse, a été l'anniversaire de la mort de sa mère.

On raconte que la veuve de l'empereur Nicolas, passant à la cour du roi de Sardaigne, dans le voyage qu'elle fit, en 1857, en Italie, fut tellement charmée des grâces et de la douceur de la princesse Clotilde, qu'elle s'écria : « Heureux le prince qui l'aura pour femme! »

Le reste des bruits qui circulent sur ce mariage intéresse surtout les dames, les joailliers et les couturières. On parle d'une corbeille fabuleuse, de diamants à faire pâlir ceux des contes arabes et d'une foule d'autres choses pour lesquelles je suis forcé d'avouer mon incompétence.

HIPPOLYTE CASTILLE

Types.

UN ESPRIT INDÉPENDANT. — MAMY.

I

Je viens de rencontrer ou plutôt de retrouver le Thomas Vireloque du philosophe crayoniste Gavarni, non plus dans le demi-jour de l'estompe et sous la forme vaporeuse d'une fiction, mais en plein soleil, en chair et en os, avec des haillons authentiques et des sabots sonnants.

Si Gavarni le voyait, nous aurions le second album d'une nouvelle série, et cet album ferait fortune.

Les individualités saillantes sont devenues si rares en haut; chacun met tant d'ardeur à se parfaire une originalité en rassemblant en soi les traits épars chez tous les artistes, que pour trouver une parole primesautière, une pensée accentuée qui sente son terroir, il faut prendre résolûment le crochet, braver les délicatesses de la vue et de l'odorat, et analyser avec soin ce qu'un vulgaire blasé rejette et dédaigne.

Depuis plus de vingt siècles on parle de Diogène et de son tonneau, qui n'était pas un tonneau, mais une grande amphore en terre cuite, fragile comme toute carapace philosophique. Ce cynique n'était, à mon sens, qu'un raffiné déçu, une sorte de Chodruc qui, trouvant toute célébrité occupée entre Épicure et Zénon, les résuma tous deux dans une grotesque contrefaçon.

De vrais Diogènes, c'est-à-dire des philosophes, se servant de la raison pour se résigner, pour prendre le temps comme il vient, pour humer le soleil sans souci de la fortune et de la grandeur, il y en a partout; j'en ai vu des milliers; mais ils n'ont pas de lunettes bleues, d'habit noir rapé, des airs inspirés, un livre sous le bras, et l'on dit : C'est un pauvre hère qui n'a aucun mérite à souffrir, nos hautes félicités le briseraient comme verre. C'est une erreur : misère et corde! Vireloque n'a pas le dégoût de la vie ; il n'est pas abruti par sa gaillarde misère; il a la clairvoyance des esprits sobres d'idées et en colloque perpétuel avec la nature.

II

Mon Vireloque se nomme Mamy; il est arrivé à Paris, il y a deux mois, très-incognito et dans le plus simple appareil. Un long bâton d'aubépine noirci au four, un panier renfermant son linge, ses ustensiles de toilette, ses menus outils, un villebrequin monumental, composaient tout son bagage Il est raccommodeur de faïence pour le moment, surtout quand il voyage, et connaît beaucoup d'autres métiers. Il rempaille les chaises, rafistole les paniers, porte des fardeaux et serait un maître Pierre fort intelligent.

Il a franchi pédestrement la distance énorme qui sépare les Alpes de Paris, lentement, gravement, à pas comptés, par courtes étapes, examinant les cultures, comptant les kilomètres, étudiant les mœurs et le langage des Bourguignons, rhabillant les assiettes cassées, acceptant l'aumône sans bassesse, la payant de petits services gratuits, sans jamais dire un mot imprudent, sûr de sa diplomatie, impassible comme un sphinx, laissant toujours ses hôtes enchantés de sa politesse, de ses récits, de la variété de ses petites industries. Aux vieillards il disait des proverbes et défilait les hautes généalogies de son village; aux jeunes gens il décrivait la Grande-Chartreuse, les passages difficiles du mont Cenis et les splendeurs de Turin ; car il a été à Turin et voulait pousser jusqu'à Naples. Les enfants le prenaient pour un croquemitaine, surtout quand il montrait ses longues dents et faisait manœuvrer les courroies de son grand villebrequin. C'était dans toute la Bourgogne le temps de la cuvée et de la pressée ; il se grisait sans jamais submerger sa raison et alourdir ses jambes; il ne vidait sa gourde que pour la remplir.

Parti sans le sou, il est arrivé à Paris avec 134 fr. dans sa poche, après un voyage comme personne n'en fait plus, grâce aux chemins de fer et à cette fièvre de partir et d'arriver qui tient surtout les gens oisifs On ne voyage plus aujourd'hui, on expérimente des vitesses. Quand on est venu de Varsovie à Paris en soixante heures, on s'admire sincèrement et on lance une prosopopée au progrès. On a peu vu les pays traversés; mais soixante heures! pensez donc ! Jadis, après un dîner de table d'hôte à sa troisième édition, pris en société d'un conducteur rougeaud, libéral et galant, on allait visiter le musée de Dijon et la cathédrale de Sens. Maintenant, à moins d'ouvrir à sa curiosité l'intervalle de deux convois, on voit de loin, au fond de la brume ou derrière un rideau de peupliers, les clochers, les façades et les dômes, quand un train de marchandises ne stationne pas sur la voie parallèle, et on arrive, l'œil ébloui d'un défilé fantastique de talus verts, d'arches aux pierres imbriquées, de surveillants armés d'un fourreau de parapluie, de jardinets et de pelles en l'air. Thomas Vireloque rit de tous ces progrès qui nous assimilent à des boulets morts.

Mamy fait mieux; il ne les soupçonne pas Il n'ignore pas que les chemins de fer existent, que les diligences ont existé; il admet qu'on s'y case pour le plaisir d'aller vite et de dépenser son argent à quelque chose, comme aux montagnes russes et aux chevaux de bois. Mais il ne comprend pas que pour aller d'un lieu à un autre on se presse tant et qu'on néglige, quand on a de bons souliers, les moyens de locomotion donnés par la nature. On arrive toujours assez tôt. « Pourquoi tant se presser pour mourir, » dit il avec cette simplicité naïve et profonde qui caractérisa tous les sages de l'antiquité.

Mamy ne sait pas lire, et cette ignorance lui est d'un grand secours pour étudier à fond les hommes et les choses. La masse des livres, qui va toujours en augmentant, commence à faire ombre à la vérité. La nature et l'âme, à force d'être expliquées, sont devenues incompréhensibles. Mon philosophe raccommodeur de faïence n'est pas convaincu de sa supériorité : il suppose aux livres des profondeurs et des lumières qu'ils n'ont pas. Ce qui le désespère surtout, c'est de ne pouvoir lire l'almanach de Liége.

Mamy n'est pas beau : Descartes ne l'était pas. Socrate, philosophe pratique, aurait produit peu d'effet aux premières loges de l'Opéra; mais il a la beauté philosophique, car il y a une beauté philosophique. Lavater aurait vu dans la courbe onduleuse et fortement accentuée de son nez aquilin l'indice d'un esprit réfléchi, d'un de ces génies nerveux, patients et forts qui découvrent les causes et les rattachent étroitement à leurs effets. Les grands politiques, depuis Richelieu et Machiavel, ont tous de ces nez-là. Talleyrand la sait exception : mais c'était encore une ruse de sa part. L'œil manque d'éclat, il est noyé, un peu indécis; mais la malice et la défiance y excitent parfois de petits bouillonnements lumineux. La bouche n'est pas belle; elle est charnue, pantelante comme celle de Machiavel, dont on voit le buste à Florence. Les gens à passions violentes et doués d'une spontanéité souvent très-nuisible à leurs intérêts ont seuls les lèvres expressives. Les avares n'en ont point. On dirait qu'ils dissimulent leur bouche pour éloigner l'appétit.

Il faut voir les dents de Mamy, quand un large et franc rire d'Auvergnat montre au jour son râtelier ébréché par devant : on dirait une belle ruine gothique.

Avec un physique pareil, on est créé pour changer la face de la science ou pour raccommoder la vaisselle fêlée du genre humain.

Quoique exempt des préjugés contemporains sur l'art, le progrès, la science, l'industrie, le Vireloque dauphinois a cependant trempé la lèvre à la coupe des idées modernes! Comment se préserver de ce qui court dans l'air et s'infiltre partout?

Mamy a subi, comme tout le monde, comme vous et moi, plusieurs phases philosophiques.

Quand j'étais enfant et lui jeune homme préposé à la police de trois cochons nomades, il croyait à la parole de son curé, craignait l'enfer et disait sa prière. Peu à peu les gamins, fiers de savoir lire, lui aigrirent le caractère à force de taquineries. Les renfoncements lui firent prendre l'humanité en haine, et sa foi s'en ressentit.

Plus tard, devenu, par le fait de sa disgrâce générale, le domestique, le Quasimodo, le Vendredi d'un médecin passablement misanthrope et qui aimait les natures à part, quelque peu panthéiste et adonné au camphre, il se prononça violemment en faveur du système d'Hégel, sans connaître Hégel et ses dissertations, bien entendu. Pascal inventa bien Euclide. « L'âme est un souffle, » disait-il à tout venant, sur le grand chemin, où en vertu du principe hégélien que tout est respectable dans la nature, il ramassait avec ses mains, dans une brouette, des crottins de cheval. Il se disait partie intégrante du grand tout, et on le fuyait, épouvanté à l'idée de ce que pouvait être ce grand tout.

Il se brouilla avec son médecin, apprit à faire des reprises aux paniers, à rempailler des chaises, à raccommoder la faïence En se déterminant ainsi, ses doctrines sur la personnalité varièrent beaucoup. Il admet l'enfer surtout depuis le jour où il perdit, dans une faillite, cent francs placés au dix.

Aujourd'hui, Mamy a fait le chemin de beaucoup de gens. Il croit et ne croit pas, selon l'heure, le jour, la circonstance, le temps qu'il fait, l'appétit qu'il a, le vin qu'il boit et le pays qu'il traverse. Cette méthode n'est pas transcendante; mais elle n'en est que plus pratique et se met à la portée même des grandes intelligences.

La vue de Paris lui a produit un effet difficile à décrire. Son imagination en a reçu un choc dont elle ne se relèvera pas de si tôt Tout est à refaire, à replacer dans sa cervelle : c'est un déménagement complet! Que sortira-t-il de ce chaos? J'espère pouvoir le dire bientôt, car nous nous promenons souvent ensemble. Il me croyait tout-puissant à Paris, parce que je suis journaliste ; et, comptant sur ma haute influence pour obtenir quelque inspection forestière, dont les émoluments renforces de sa petite rente *voyagère*, comme il le dit, lui eussent créé une jolie petite existence. Il n'a pas été trop déçu en voyant que j'ai les bras très-courts: il ne m'en veut pas, et me promet même un bel avenir. Si j'avais eu quelque assiette cassée, il l'aurait raccommodée gratis; mais je n'ai pas d'assiettes à moi.

Mamy n'a peur de rien, envie de rien, regret de rien. La jouissance, la richesse et tous les *fla-fla* ne lui causent aucune émotion. Il sait qu'on pleure partout; que la mort et la maladie enfreignent toutes les étiquettes, se font litière d'or, de plaisirs, de jeunesse et de santé. Quand le pain ne lui crie pas trop sous la dent, que le vin ne lui éraille pas le gosier, et que la paille de ses sabots et de son lit n'est pas trop

humide, il trouve que la vie coule assez aisément. Il ignore l'inconvénient de porter des bas, de lire son journal, de trembler dans les wagons derrière une locomotive qui n'entend rien ; il ne fume pas, se lave tous les samedis, se peigne tous les mois, loin du coiffeur, et ne prend pas la peine de mépriser le genre humain. — Tous ces dédaigneux sont des renards de la fable. — Spinosa, qui polissait des verres à lunettes, était loin de ce type. Il y serait peut-être arrivé, à force de réflexions, s'il n'avait pris fantaisie d'écrire un livre. — Le livre nous commande ! on doit obéir à ce qu'on écrit. Que vous en semble, messieurs de la littérature ?

J. DOUCET.

LA SANTÉ.

I

Les Tuileries.

Il y a vingt ans, c'était un jeune homme laid, huileux de peau et jetant aux passants des regards vagues. Il se promenait, depuis deux heures jusqu'à cinq, aux alentours du sanglier des Tuileries. Le soir, après son dîner, il se promenait au Palais Royal. Je vous parle de lui pour vous mettre en garde contre le plus grand danger des civilisations modernes : la promenade à petits pas.

J'ignore quelle est la position sociale de ce malheureux. Je sais qu'il fourre maintenant ses pieds horriblement goutteux dans des chaussons de lisière, — et qu'il se promène encore, et qu'il se promène toujours.

Fatal exemple ! Allongez le pas, ô mes concitoyens ! Mieux vaut, en conscience, rester assis dans une bergère, au coin du feu, que de traîner la patte comme un palmipède valétudinaire. La marche à petits pas, longtemps prolongée, a une action funeste sur la moelle épinière. Le cerveau s'en ressent. Presque toutes les personnes qui composent des articles d'encyclopédie ou qui écrivent, inspirées par la muse, des devises de bonbons, marchent à petites enjambées. Je ne les méprise point. Mais allongez le pas !

Le macadam, en ceci, pourrait rendre de grands services. L'idée que le macadam, cet effronté retour à la barbarie, puisse être bon à quoi que ce soit, semble d'abord paradoxale. Je m'explique. Vous êtes habitant de la rive gauche de ce fleuve qu'on s'obstine à nommer le boulevard, vous avez une visite à faire vis-à-vis de chez vous, sur la rive droite...

Mais ne vous paraît-il pas, comme à moi, qu'il y aurait des millions à gagner ici ? Les capitaux intelligents ne pourraient-ils se réunir pour percer ce boulevard, plus infranchis able que l'isthme de Suez ? On a parlé de ponts suspendus. On a songé à ces cordes tendues, à l'aide desquelles les Natchez et autres traversent le Mississipi, père des eaux. Je propose tout uniment un bac, — un simple bac.

Pas un mot de plus. L'idée mûrira.

Avant une visite à faire au coin de la rue Taitbout, vous franchissez l'asphalte et vous atteignez le bord du canal jaunâtre qui rejoint la Madeleine à la colonne de Juillet. Venise aussi a des lagunes. Le canal n'y va pas par quatre chemins ; il vous pose cette alternative : prenez un fiacre qui vous coûtera trente sous pour vingt-cinq pas ou faites le tour par la Bastille.

Cette dernière corne du dilemme est la bonne. Cinq kilomètres de marche honnête, la tête haute, les mains derrière le dos pour élargir la poitrine, ne peuvent que vous faire beaucoup de bien. C'est là l'utilité réelle du macadam.

Au premier aspect, on ne peut établir aucune espèce d'affinité entre cette belle chose, le progrès, et la boue qui tend à élever sans cesse son niveau dans Paris. Je rencontrai, l'autre jour, mon podagre aux Tuileries. Les Tuileries l'ont tué ; il y revient comme ces joueurs ruinés qui ne peuvent s'éloigner du tapis vert. Ses pieds malades trouvaient à peine où se poser dans ce jardin qui ressemble à un clos où vient de passer la charrue.

Chaque lieu a son génie familier. Il y avait longtemps que je nourrissais en secret le désir d'aborder ce personnage, qui appartient au mobilier des Tuileries, bien plus que les gardiens et autant que les statues. Je m'approchai de lui. Aussitôt, il se mit à causer comme une fontaine coule quand on en tourne le robinet.

— Il y a, me dit il avec colère, de grandes injustices dans notre état social. On a fait une réputation au marronnier du 20 mars. J'en sais un autre situé non loin du grand bassin, qui bourgeonne huit jours avant lui. J'ai cabalé dans les journaux en faveur du marronnier inconnu, mais l'autre a pour lui une terrible protection : la routine. Le marronnier du grand bassin mourra sans gloire comme Gilbert ou Chatterton...

Ce podagre entretenait des rancunes contre la société. Je l'aurais deviné, rien qu'à son chapeau. Les penseurs ont tous de vieux chapeaux. C'est une protestation.

— Monsieur, continua-t-il, — j'ai vu les Tuileries bien belles et très-fréquentées par le beau monde. On y rencontrait des types. Le dernier politique du banc de Kléber est mort au mois de janvier 1856. Il n'avait plus que deux auditeurs, qui étaient sourds. Il dessinait les marches et contre-marches de l'empereur avec une canne que j'ai rachetée soixante-cinq centimes à sa vente Il se nommait Denis Mullot. Il avait des mœurs un peu légères, malgré son grand âge Il faisait volontiers la causette avec les dames qui venaient autrefois promener leurs chiens autour du sanglier. Nous appelions ces dames les mutilées, parce qu'aucune d'elles n'était entière, à l'exception d'une bossue de trois pieds de haut. Voilà des faits bizarres, monsieur ! et dignes d'être racontés ! L'industrie de M. de Foy ne florissait pas encore. Il y avait là une véritable foire aux mariages. Et quelles fiancées ! Celle que nous appelions la Contemporaine épousa bel et bien un ancien écuyer de Franconi, que tout le monde croyait officier général en retraite. Elle avait un nez de carton La déesse de la liberté vit encore. Je ne sais où elle perdit l'oreille gauche. Baudru, l'ex-directeur du Colysée, lui donna son nom et sa fortune : cent mille écus de dettes au soleil ! La Maintenon, — vous avez pu la connaître ; elle est venue jusqu'en 1845, — con vola avec un monsieur très comme il faut, qui était bourreau dans son pays...

La Lisette de Béranger, — quel poëte, monsieur ! — je ne parle pas de Mlle Déjazet, mais d'une veuve d'aéronaute qui avait une joue d'argent, fut distinguée surtout par Denis Mullot. Il n'avait que sa pension d'invalide libre. Elle lui préféra le ventriloque du café du Sauvage.

Monsieur, j'ai pensé parfois à écrire les mémoires des Tuileries. C'est dramatique comme la Tour de Nesle, c'est gai comme les pièces de la Montansier. Rien qu'avec l'histoire des mutilées, on ferait deux ou trois douzaines de volumes.

J'étais présent, monsieur, lorsqu'on pratiqua les fouilles, sous Louis Philippe, pour trouver le trésor. M. le comte de Montalivet avait consulté Mlle Lenormand. On découvrit un petit tas de pommes de terre, dites vitelottes, étonnamment conservées.

J'ai vu de mes yeux, moi qui vous parle, les trois bonnes d'enfants, pendues aux branches du cinquième tilleul de l'allée des Orangers : deux Picardes et une Cauchoise de cinq pieds quatre pouces. C'était pour un tambour-major de la garde royale qui périt avec gloire au Trocadero. La Cauchoise, monsieur, avait un goître.

Et l'empoisonnement de la dame de Bourges !.. La marchande de plaisirs fut acquittée, vous le savez bien, mais pendant douze ans personne n'acheta plus que des gâteaux de Nanterre...

Nous passions à côté du pont dont la voûte blanche donne accès sur le quai.

— Voilà ! s'interrompit-il avec une douloureuse ironie, *sic transit*... Je vous parle des gloires passées .. On va percer une rue... J'ai bien le droit de regretter ces pauvres belles Tuileries, car je leur dois ma santé...

Il s'éloigna en boitant. Il ne leur devait rien.

Il est une idée attendrissante. C'est celle de cet employé du ministère de la guerre qui s'était logé à Pantin pour se forcer à prendre de l'exercice. Sous le gouvernement provisoire, il fit une pétition au club des professeurs pour supprimer les omnibus, ces fétides ennemis de la santé publique.

C'était bien ! qu'il soit béni, cet expéditionnaire !

L'omnibus anéantit la distance. C'est la fièvre mise à la portée des petites bourses, c'est la gravelle pour tous, c'est le rhumatisme, ce sont les migraines, les vertiges, les congestions cérébrales. Détruisons les omnibus, et loin de percer des rues, hâtons-nous de construire d'immenses carrés de maisons impénétrables, afin de ressusciter la marche et de faire naître, s'il se peut, la course.

Non ! je ne regrette pas les Tuileries, ce temple symétrique de la promenade à petits pas ! Les Tuileries ne sont bonnes qu'aux courtes jambes des enfants. Je ne pourrais les tolérer que si les dames d'un certain âge et les vieux messieurs prenaient l'habitude d'y jouer aux barres et d'y sauter à la corde. On parlait naguère d'instruction forcée. J'aimerais une escouade de sergents-gymnastes dont le métier serait de contraindre les anciens notaires à cabrioler le cheval-fondu. On suspendrait aux arbres des cordes sans nœuds où marquises et rentières viendraient se faire des bras Craint-on la promiscuité ? Le côté des dames aurait un mur de cobéas et de vigne vierge.

Dans mes rêves, je vois au centre de la grande allée un immense mât de cocagne où tout citoyen mesurant plus de quatre-vingts centimètres à la ceinture de son pantalon devrait grimper avant son dîner. Peut-être est-ce une utopie incompatible avec la liberté individuelle Je m'arrête. Mais on me passera bien qu'on pourrait exiger, sans tyrannie aucune, une demi-douzaine de sauts périlleux par tête, de tous ces grimaciers qui vont se plaignant de névralgies ou de vertiges.

On paye vingt sous pour entrer à la Bourse, deux mille francs pour n'être pas soldat. Frappons seulement cinquante centimes d'impôt sur quiconque se refusera à faire le bras de fer à dix toises du sol, et nous aurons un joli bénéfice.

Quel champ fertile ! quelle splendide moisson d'idées ! A la porte des mairies, il y aurait un employé spécial, chargé d'inviter le fiancé à franchir douze semelles sans élan. la fiancée dix, pas un empan de moins ; sans cela, pas de mariage ! Il n'y aurait plus que de beaux enfants !

Et c'est moi, moi, pauvre radoteur de récits impossibles, qui remue à la pelle de semblables pensées ! Ma foi ! je suis bien fier ! je me sens capable d'étrangler l'immobilité, ce monstre hideux, père de tous les rachitismes. Nous vaincrons, ô mes amis ! En attendant, passons la Seine, sinon à la nage, par cette saison trop froide, du moins à la course trottante, les jarrets tendus, la pointe du pied en dehors, la tête en arrière, les épaules effacées, les reins cambrés hardiment, et gagnons le jardin du Luxembourg. Là, des pères de famille se livrent au jeu de paume, exercice insuffisant assurément, mais qu'il faut encourager comme on couronne les borgnes dans le royaume des aveugles.

PAUL FÉVAL.

Banquet anniversaire de la naissance de Molière.

L'anniversaire de la naissance de Molière a été célébré lundi dernier, comme tous les ans, dans un banquet, par les écrivains dramatiques et par les principaux artistes des théâtres de Paris. M. le baron Taylor, ancien commissaire de la Comédie-Française, avait bien voulu accepter la présidence. A sa droite était placé le général Guédéonoff, directeur des théâtres impériaux de Russie, le Mécène de nos artistes à Saint-Pétersbourg. M. Anicet Bourgeois occupait la première place à sa gauche. On remarquait également à cette table M. Pierron, que l'artiste a représenté derrière le président, MM. Samson, près de M. le général Guédéonoff, Scribe, Régnier, E. Augier, Eugène Labiche, Chilly, Marc-Michel, Bataille, Albert, Got, Ponchard père ; enfin la plupart des célébrités littéraires et artistiques de la scène moderne.

Notre gravure reproduit l'élégant aspect de cette réunion, qui fut à la fois une solennité nationale et une fête de famille.

LÉO DE BERNARD.

Texas.

CHEMIN DE FER DE GALVESTON A HOUSTON ET HENDERSON.

Il est peu de contrées aussi richement dotées par la nature que l'État du Texas. Ses vastes plaines, ses prairies immenses, ses savanes fécondes, sont arrosées par de nombreux cours d'eau. La rivière Narrows, puissant affluent du Red-River, forme sa limite du côté de la Louisiane. Le Rio-Grande détermine sa frontière du côté du Mexique.

Longtemps l'objet des convoitises de la France et de l'Espagne dont il séparait les colonies, ce beau pays avait été le théâtre de nombreuses luttes. Cette circonstance a retardé pendant longtemps sa prospérité et avait même éloigné toutes les tentatives d'occupation sérieuse.

La plus célèbre tentative opérée avant l'annexion de cet État à l'Union américaine, a été entreprise par les débris de quelques régiments de l'armée française, qui allèrent la fonder le fameux *Champ d'asile*.

Malgré l'insuccès de nos compatriotes, le prestige de la richesse de ce beau pays est resté tout entier dans les souvenirs populaires.

Aussi le développement de la population y a-t-il été énorme durant les dix dernières années. A cette heure, le Texas ne compte pas moins de 700,000 habitants. Le progrès se manifeste sur tous les points. Les colons se sont répandus dans ces plaines où croissaient spontanément la canne à sucre, le coton et le tabac ; les coteaux, couverts de forêts de chênes et de magnoliers, ont été ouverts à la culture ; de nombreux troupeaux remplacent dans les prairies les bisons qui, autrefois, disparaissaient dans les grandes herbes.

Il ne manquait à cette riche contrée que le moyen d'écouler ses produits ; ce moyen vient de lui être fourni par l'ouverture du chemin de fer de Galveston à Houston et Henderson. Cette grande artère, partant de Virginia-Point sur le golfe du Mexique, se dirige en ligne directe vers Houston, le grand marché du Texas ; de là, elle gagne Montgomery pour monter ensuite par Huntsville jusqu'à Henderson.

Parvenu à ce point, le tracé se rattache à la grande voie ferrée qui doit unir New-York à San-Francisco.

Sur divers points de son parcours, le chemin de Gal-

Banquet des écrivains et artistes dramatiques français, à l'occasion de l'anniversaire de la naissance de Molière, présidé par M. le baron Taylor. — Dessin de Marcelin.

Viaduc sur le chemin de fer de Galveston à Houston et Henderson sur la baie de Galveston, d'après des documents fournis par la compagnie de ce chemin de fer.

veston à Houston reçoit le tribut de plusieurs autres lignes principales. Une des plus importantes est celle qui se dirige sur Austin-City, la capitale de l'État du Texas. Toutes ces circonstances ont amené la plus grande prospérité dans la ville de Galveston. Cette ville, bâtie sur l'île du même nom, est pourvue d'une magnifique rade qui lui assure tout le commerce de la côte.

La ligne de fer de Galveston à Houston présentait cependant un inconvénient; elle s'arrêtait à Virginia-Point, d'où les voyageurs et les colis devaient être dirigés par d'autres moyens sur la ville de Galveston. La distance, il est vrai, était peu considérable : six milles environ ; mais sur ces six milles, deux milles s'étendaient sur la baie qui sépare l'île de Galveston du continent.

Mais il n'est pas d'obstacle pour le génie américain ; on a fouillé le sol, sondé les eaux, exploré toute la baie, et on a pu se convaincre qu'il était possible d'opérer l'union de l'île avec la terre ferme. Un pont gigantesque, voté par acclamation par la ville de Galveston, a été immédiatement entrepris. Cet immense ouvrage, franchissant ce bras de mer, va relier incessamment la ville de Galveston, non-seulement à la plage du Texas, mais avec les villes de Harrisburg, Houston, Austin-City, Henderson, enfin avec tout le réseau des chemins de fer américains.

C'est ce hardi travail que représente notre seconde gravure. Elle embrasse dans sa perspective outre le détroit de l'île San-Luis, la rade même de Galveston, où les plus grands navires peuvent charger et décharger leur fret avec autant d'économie que de sécurité.

MAC'VERNOLL.

COURRIER DU PALAIS.

Qu'est devenu ce temps, ô monsieur Scribe, où vous ne connaissiez d'autre avoué que Me Balandard, d'autre avocat que le fiancé d'Agathe de Miremont, le jeune Edmond de Varennes ? Vos procès alors appartenaient au même monde que vos hommes de loi. Ils étaient fils de votre fantaisie ; noués et dénoués par votre caprice, ils étaient pour vous un plaisir et non un tracas. Pourquoi de ce modeste et tranquille idéal être descendu dans le champs clos de la réalité ? Ignoriez-vous donc qu'un procès — comme un malheur — n'arrive jamais seul ? Vous plaidiez hier contre M. Héreau, vous plaidez aujourd'hui contre le *Charivari*, demain vous plaiderez contre la *Gazette de Paris*. Et vous voilà devenu, malgré vous, le collaborateur — sans droits d'auteur cette fois — du *Droit* et de la *Gazette des Tribunaux !*

Ce que c'est que la célébrité ! Mon voisin ou moi, nous aurions eu une difficulté avec le décorateur de notre salle à manger, qui en aurait pris cure ? Il s'agit de M Scribe, tout le monde veut être au courant du procès, et il eût fait beau voir que je n'en eusse pas soufflé mot à mes lecteurs. Le *Charivari* s'en est occupé comme les autres, plus que les autres, — et c'est de cela justement que se plaint M. Scribe. Il est assez vrai qu'à propos de ce qui s'était passé en référé, l'enfant terrible avait organisé à l'endroit du célèbre académicien ce qu'en termes d'atelier on est convenu d'appeler une *scie*. A-t-il franchi les limites de la gaieté permise ? A-t-il abusé du droit d'épigramme et de chanson, cette manifestation consacrée du vieil esprit gaulois ? M. Scribe l'a pensé et il a assigné le *Charivari*. Ce qui s'est dit à l'audience, je n'ai pas le droit de vous le redire, et c'est dommage pour vous et pour moi ; car dans les plaidoiries des avocats l'esprit étincelait, l'esprit de M. Scribe et du *Charivari* dans leurs meilleurs jours. Mais en matière pareille, les indiscrétions sont dangereuses ; et nos lecteurs ne m'en voudront pas si je me borne prudemment à leur annoncer que, les débats terminés, le tribunal a remis à huitaine le prononcé de son jugement.

Après le chef des *anciens*, comme on dit aujourd'hui, voici venir le chef des *jeunes*. M. Barrière plaide, lui aussi. On l'accuse, paraît-il, de plagiat ; on donne à entendre que sa Cendrillon du Gymnase ne serait qu'une Cendrillon allemande, accommodée à la française. Il se révolte, et je suis loin de l'en blâmer. Il y a là une question de probité littéraire qu'un homme comme lui ne doit pas laisser tomber à terre. Mais quoi ! Est-il besoin pour cela d'un procès ? Est-ce devant les tribunaux que doivent se régler des questions pareilles, et la dignité des lettres n'a-t-elle pas quelque chose à perdre dans ces échanges de procédures et de papier timbré ? M. About l'a bien compris, quand, il y a deux ou trois ans, quelqu'un s'avisa de le taquiner à propos de son roman de *Tolla*. Il eut le bon esprit de laisser là le procès qu'il avait entamé ; il se contenta, après des explications loyales échangées devant le public, de répondre par le *Roi des montagnes*, par les *Mariages de Paris*, par *Maître Pierre*, à ceux qui l'accusaient d'être allé se fournir d'imagination dans je ne sais plus quel paquet de lettres italiennes. Eh ! qui ne se rappelle les attaques dirigées contre M Etienne à l'occasion de sa comédie des *Deux Gendres ?* Que de flots d'encre furent alors répandus ! M Etienne se défendit d'avoir dévalisé Conaxa ; mais il ne fit pas de procès, et il eut raison. Ces sortes de débats sont, avant tout, du ressort de la presse et de la critique. L'auteur qui se sent blessé, calomnié dans sa vie littéraire, a toujours un recours ouvert : la publicité ; et ce n'est pas à un homme de la valeur de M. Barrière que les journaux fermeraient leurs colonnes. Il n'est pas douteux, d'ailleurs, que ceux-là qui ont fait le mal ne voulussent être les premiers à le réparer — Donc que M. Barrière se ravise, qu'il imite M. About, qu'il continue à marquer de son cachet, c'est-à-dire de son esprit et de son cœur, les œuvres nouvelles que les théâtres lui demandent, et qu'il se contente d'être original par lui-même sans vouloir l'être aussi — par autorité de justice.

Ah ! quand l'honneur est sérieusement engagé, quand c'est la vie privée qui se trouve sous le coup d'une insinuation calomnieuse ou diffamatoire, je comprends qu'on aille droit aux tribunaux et qu'on leur demande vengeance ou justification ! Vous êtes, par exemple, un des chefs de cette grande famille des artistes que vous honorez par votre caractère autant que par votre talent, et vous apprenez que, par une impudente usurpation, votre nom a été mêlé à d'infâmes marchés : il n'y a pas à hésiter, vous ferez ce que vient de faire Thalberg, l'illustre pianiste.

Une de ces femmes, un de ces marchandes ténébreuses qui payent au minotaure parisien un tribut prélevé sur la misère et la faiblesse, avait été condamnée par la justice correctionnelle. L'instruction, comme c'était son devoir, avait demandé à la femme Lenormand le nom des familiers de sa maison, de ceux dont l'argent servait à encourager et à entretenir son odieuse industrie. Parmi ces noms se trouvait celui de « Thalberg, pianiste. » D'adresse après le nom, il n'y en avait point ; on ne laisse pas son adresse dans ces maisons-là. Si bien que ce monsieur — un élève sans doute de Ganguernet et de l'illustre Gaudissart — qui avait trouvé plaisant de faire jouer au grand artiste son propre rôle dans ces sales tripotages, ne put être retrouvé. De Naples où il était, Thalberg apprit l'abus indigne qui avait été fait de son nom Il pouvait se taire ; sa vie entière était là qui répondait pour lui ; mais les *cockneys* sont si nombreux et les Baziles si vigilants ! La femme Lenormand, qui avait appelé de la première sentence, allait comparaître devant la Cour impériale. M. Thalberg charge Me Carraby, son avocat, de porter sa protestation à l'audience. Je n'ai pas besoin de dire avec quelle faveur elle a été accueillie. A la déclaration de M. l'avocat général Roussel, qui a hautement reconnu que l'honorabilité du grand artiste était au-dessus de tout soupçon, M. le président Perrot de Chezelles a voulu joindre le témoignage personnel de son estime La réparation est donc complète, et, comme dit un chroniqueur du Palais à qui sa modestie a interdit de se donner la part qui lui revenait dans cette affaire, la blessure, si blessure il y a eu, est aujourd'hui cicatrisée.

Puisse de même être guéri, par l'ordonnance de M. le président, le rhume que le malheureux crieur du *Figaro-Programme* a gagné à la porte du théâtre des Délassements-Comiques !... *Allez vous asseoir*, dit l'affiche. Le crieur du *Figaro-Programme* a voulu suivre le conseil ; mais un contrôleur l'a arrêté au passage et invité poliment à aller s'asseoir, — non sur les banquettes du théâtre, mais sur le bitume du boulevard. — Le crieur insistant, un conflit a éclaté, conflit moral, bien entendu. L huissier du *Figaro-Programme* est venu prêter main forte au crieur, et sommer M. Sari, le directeur du théâtre, d'ouvrir sa porte au petit journal. A quoi celui-ci a répondu en envoyant promener l huissier et son client.

Quoi ! M Sari, lui, d'ordinaire si hospitalier ! Eh ! qu'a donc fait le *Figaro-Programme ?* A-t-il médit de M. Sari, de son répertoire ou de sa troupe ? S'est-il permis de critiquer le talent de ces messieurs ou les mollets de ces dames, de signaler des dents intermittentes et des pieds tuberculeux ? Je ne sais, et je suis peu versé dans les petits mystères des coulisses théâtrales. Si cela est, je comprends que M. Sari se refuse à réchauffer dans son sein Figaro et son crieur. Charbonnier est maître chez lui, après tout. — Oui, quand charbonnier n'a pas loué sa maison. Or M. Sari a eu l'imprudence, paraît-il, d'ouvrir la sienne moyennant finance — 25 francs par mois — au petit journal. La convention est formelle, et M le président a condamné par défaut M. Sari à donner tous les soirs l'hospitalité au représentant de son ennemi, autorisant ce dernier, en cas de refus, à se faire assister du commissaire de police et de la force armée.

Je ne vous cache pas qu'à la place du crieur, je brûlerais *in petto* voir M. Sari persister dans son refus. Quelle fête ce me serait alors de pouvoir entrer dans la salle par la brèche, et crier le programme de la pièce sous la protection de deux baïonnettes !

Veuillez bien maintenant déguster, comme il convient, cette friandise judiciaire qui nous arrive en ligne droite des États Unis d'Amérique.

Joseph Crandon, citoyen de l'État du Maine, se sentait l'âme malade ; le vice l'envahissait, que c'en était pitié. Il alla trouver le révérend Hiram Osgood, un médecin d'âmes de ce pays-là, qui passe pour un homme habile et opérant dans les prix doux. Le docteur hocha la tête : l'âme de Joseph Crandon lui paraissait diablement avariée ; néanmoins il consentit à en entreprendre la guérison Pour prix de ses soins, il demanda quinze dollars, — et ces conventions furent constatées par un acte en due forme.

Quinze dollars pour nettoyer l'âme de Joseph Crandon ! y aviez-vous bien pensé, honnête Osgood, quand vous avez entrepris ce travail surhumain !

Au bout d'une année, le docteur était à bout d'efforts et de peines ; mais l'âme de Crandon ne s'en portait pas mieux, et la preuve, c'est que lorsque le docteur a réclamé ses quinze dollars, Crandon les lui a carrément refusés : « Pas de guérison, pas de salaire, a dit Crandon ; guérissez-moi ou laissez-moi tranquille ! »

Le révérend Osgood, qui ne soigne pas les âmes pour l'amour de Dieu, a, en vertu de son acte, assigné son malade devant la cour de Columbia !

— Eh quoi ! s'écrie-t-il, j'aurai épuisé sur cette âme corrompue tout mon temps et toute ma science, j'aurai prêché et reprêché ce malheureux *ad sudorem*, et, sous prétexte qu'il n'est pas guéri, il me refusera mon salaire ! Hercule a nettoyé les écuries d'Augias, mais Hercule était un demi dieu : moi qui ne suis qu'un simple mortel, puis-je être tenu à l'impossible ?

— Comparaison aussi fausse qu'impertinente, répond le citoyen Crandon ! Mon âme était malade, c'est vrai ; souillée d'ordures, c'est vrai ; mais non pas incurable. Un peu de soin aurait suffi pour la purger de son mal. Déjà elle était en train d'être sauvée quand le docteur l'a quittée brusquement pour s'en aller, dans un meeting de Jonesport, jouer à l'homme politique ; elle a alors éprouvé une rechute et voilà comment elle se trouve aujourd'hui plus éloignée de la guérison qu'auparavant. En résumé, damné pour damné, je préfère l'être avec quinze dollars de plus dans ma poche.

Sur douze jurés, onze ont opiné en faveur du docteur Le douzième a émis un vote contraire « attendu, a-t-il dit, qu'il ne paraissait pas démontré que Crandon eût une âme à sauver » La faim — ce moyen de persuasion à l'usage des jurys anglais et américains — a été impuissante à concilier ces divergences et à amener un verdict unanime. L'affaire a été renvoyée à une prochaine session.

Si jamais vous trouvez un procès plus joli que celui-là, je consens à perdre mon nom de...

PETIT-JEAN.

COMÉDIE-FRANÇAISE : Débuts de Mlle Montagne dans *le Cid*. — CIRQUE IMPÉRIAL : *Maurice de Saxe*, drame en cinq actes et quatorze tableaux, par Paul Foucher. — PALAIS-ROYAL : Représentations de Mlle Déjazet

La tragédie, bien malade à l'heure qu'il est, vient de gagner une nouvelle recrue dans la personne de Mlle Montagne, dont les débuts au Théâtre-Français ont été accueillis avec une certaine faveur. Mlle Montagne a joué deux fois ce beau et sauvage rôle de dona Chimène ; et peut-être n'eût-elle pas dû le souligner autant qu'elle l'a fait. C'est bien assez, selon nous, des pointes de Corneille, de ses insistances et de ses tournures processives ; mieux vaut retrancher qu'ajouter ; c'était le procédé de Mlle Rachel, dont la science profonde avait ses moments de repos, ses assoupissements volontaires, destinés à faire ressortir d'autant plus tel ou tel effet de génie. Il y a excès de nuances dans le personnage de Chimène, à ce point que le Normand s'y décèle à l'égal de l'Espagnol ; c'est donc à l'actrice à appliquer, par intervalles, d'intelligentes sourdines.

Nous ne savons jusqu'à quel point Mondory excellait dans le rôle de Rodrigue, mais, à coup sûr, il ne pouvait y déployer plus de poumons que M. Beauvallet qui, d'ailleurs, et malgré quelques années de trop, est encore le meilleur interprète de la poésie cornélienne. Presque aussi favorisé de la nature, sous le rapport vocal, M. Maubant, en don Diègue, arrive maintes fois à la vraie grandeur par la simplicité

Une autre espèce de Cid, un héros qui fut Français pendant quelque temps, c'est ce maréchal de Saxe que le théâtre du Cirque met aujourd'hui en mélodrame comme il a fait, l'an dernier, du *Maréchal de Villars*. On pouvait choisir, dans cette existence si ardente et si variée, un épisode ou deux ; M. Paul Foucher a préféré tout prendre, ou à peu près. Les biographies théâtrales, si elles veulent attacher (et elles le veulent toutes), doivent être doublées d'un drame intime, mais ici le drame intime, à moitié imaginé, à moitié trouvé dans l'histoire par M. Paul Foucher, est réellement trop mince, trop décousu, et traversé par d'inutiles incidents ; quelquefois deux ou trois tableaux se passent sans qu'il en soit question ; on n'y revient que juste le temps de placer un décor ou de laisser se dissiper la fumée du canon ; aussi les acteurs toussent-ils leurs rôles plutôt qu'ils ne les jouent.

Maurice de Saxe ne comporte pas moins de quatorze tableaux, gradués de la manière suivante, et dont la simple nomenclature équivaut à l'analyse de la pièce

1er tableau. — La place de Dresde.
2e. — La tranchée.
3e. — Le salon de la comédienne Adrienne Lecouvreur.
4e. — Le siége de la forteresse de Mittau,
5e. — L'auberge de la forêt Noire.

6e. — Fontainebleau.
7e. — Madame Favart.
8e. — Une fête populaire à la Râpée.
9e. — Un combat aux avant-postes.
10e. — La tente du comte maréchal de Saxe.
11e. — Le spectacle et l'escarmouche.
12e. — L'abbaye de Notre-Dame des Bois.
13e. — Le bivouac du roi.
14e. — La bataille de Fontenoy.

L'intrigue qui circule à travers cette notice historique, et qui ne prend qu'une médiocre partie de l'attention du public, est une intrigue d'amour : à vingt ans, le comte de Saxe a séduit une jeune fille, et il l'a abandonnée après l'avoir rendue mère. Il la retrouve, huit ans plus tard, sans la reconnaître, dans une auberge allemande, où elle lui sauve la vie en le prévenant d'une embuscade dirigée contre lui. Mais elle-même périt dans l'incendie de cette auberge, allumé par les ennemis de Maurice. Plusieurs années s'écoulent encore ; Maurice est devenu maréchal de France ; ses trois passions favorites, la guerre, l'amour et les spectacles occupent plus que jamais son âme et son esprit. Il a emmené dans les Flandres une troupe complète de comédiens, et vous savez si les gazettes et les mémoires du temps se sont assez occupés de cette excentricité charmante ! A côté de Mme Favart, qui a remplacé dans son cœur, si promptement inflammable, la touchante Adrienne Lecouvreur, Maurice de Saxe remarque une gracieuse enfant du nom d'Aurore. Cette Aurore n'est autre que sa propre fille, comme il l'apprend finalement entre deux décharges d'artillerie.

Ce qu'il y a de plus piquant dans cette intrigue, laquelle n'est conçue, comme nous l'avons dit, que pour servir d'entr'acte à des évolutions militaires, c'est que les deux rôles de la mère et de la fille ont été confiés à une seule actrice. Il est vrai que le drame en paraît coupé en deux, si nous pouvons nous servir de cette expression, mais enfin c'est un élément de curiosité. Et puis, M. Paul Foucher, qui a de la littérature, a apporté dans son travail d'arrangement une discrétion dont, à défaut d'autre qualité, on peut lui tenir compte. Si les tirades de la Lecouvreur sur les angoisses de sa profession sont entachées de banalité, si le refus que fait Maurice du trône de Russie est accompagné de paroles ridicules, si les *en avant, messieurs!* dominent trop souvent la situation, il est juste de constater l'habileté de quelques scènes, — telles que le duel au vin de Champagne sur une plate-forme, entre Maurice et M. de Charolais, exposés tous les deux au feu des ennemis ; — la rencontre dans l'auberge de la forêt Noire, où Gertrude, abandonnée et expirante, se couvre la tête d'un voile pour serrer une dernière fois la main de son séducteur ; — l'escarmouche au camp, pendant laquelle Arlequins et Cassandres, interrompant une représentation, font bravement le coup de feu contre les Alliés. Ce tableau surtout est spirituellement imaginé.

Les aspérités et les violences du maréchal de Saxe ont été en grande partie adoucies par l'auteur ; l'originalité du caractère n'existe plus ; le type est à peine reconnaissable. Les autres figures historiques sont indiquées avec la même mollesse ; le Louis XV est celui qui a déjà servi à tous les dramaturges et qui leur servira encore plus d'une fois ; Mme Favart est loin de ressembler à son portrait au pastel, par la Tour, qu'on voit au musée de Saint-Quentin. Mais nous ne devons pas trop nous plaindre : Mme Favart était, dans la réalité, une femme au visage très irrégulier, chiffonné même, et celle qui la représente dans la pièce du Cirque n'est pas coupable de l'idéaliser involontairement. Le financier La Popelinière montre, pendant une scène ou deux, son habit doré, et c'est tout. On remarque aussi un régisseur de la Comédie-Française, un comique capable d'attendrissement à l'occasion ; mais celui-ci est visiblement emprunté au Michonnet de l'*Adrienne Lecouvreur*, de MM. Scribe et Ernest Legouvé.

Reste la mise en scène, qui constitue le principal mérite de *Maurice de Saxe* et qui lui assure du moins un succès de curiosité. La poudre n'y est pas ménagée, non plus que les engagements corps à corps, dont le public commence à sourire cependant. Ces soldats qui s'avancent, la baïonnette en arrêt, jusque devant la boîte du souffleur, ont quelquefois le tort de rappeler, par leur mine hésitante et effarée, les matassins des farces de Molière. Un bal à la Râpée, d'un effet enlevant, a été applaudi.

La reproduction d'une toile de M. Horace Vernet, qui représente la bataille de Fontenoy et qui figure dans une des galeries du palais de Versailles, est l'objet du dernier tableau et le couronnement de cette pièce. Les groupes principaux y sont ingénieusement formés ; ils font venir à la mémoire les vers de Voltaire :

> Comment ces courtisans doux, enjoués, aimables,
> Sont-ils dans les combats des lions indomptables ?
> Quel assemblage heureux de grâce, de valeur !

La bataille de Fontenoy est, en effet, une des pages les plus brillantes de nos annales guerrières, et celle où notre esprit national demeure le mieux empreint. Nous avons pu, depuis, être aussi braves ; nous n'avons jamais été aussi chevaleresques. Le plus élégant des rois de France ne cessa de parcourir, l'épée à la main, les rangs de son armée ; debout, dès cinq heures du matin, il ne quitta le champ de bataille qu'après avoir assisté aux dernières charges et félicité en personne ses soldats de leur intrépidité. Il serait impossible de dire le nombre exact de poëmes, d'odes, de dithyrambes et de vaudevilles inspirés par ce grand événement. Le maréchal de Saxe en eut sa bonne part, comme on le pense ; voici un couplet d'un pont-neuf qui courait les rues sur l'air : *Reçois dans ton galetas.*

> Et toi, brave maréchal,
> Toi, de Saxe le grand comte !
> Si l'on trouvait ton égal,
> Je dirais : — Quen chien de conte,
> Car je ne vois que le Roi
> Qui puist l'emporter sur toi. (*Bis.*)

Tous les acteurs du Cirque jouent dans *Maurice de Saxe* ; M. Robert Kemp, chargé du principal personnage, est un comédien de belle tournure, qui trouvera sa place sur une scène de genre ; sa voix est un peu étouffée, mais la diction est juste et le geste est sobre.

M. Saint-Ernest et M. Verner, deux vieilles gloires de l'Ambigu Comique, ont des rôles sans importance qu'ils font valoir avec zèle.

Au théâtre du Palais-Royal, Mlle Déjazet renouvelle le prodige de Mlle Mars. Elle a repris *les Premières armes de Richelieu* ; c'est toujours le même éclat et la même finesse ; c'est toujours aussi le même succès.

CHARLES MONSELET.

L'Année scientifique et industrielle, ou exposé annuel des travaux scientifiques, des inventions et des principales applications de la science à l'industrie et aux arts, qui ont attiré l'attention publique en France et à l'étranger, par Louis Figuier.

Troisième année. 2 volumes in-18 jésus, avec une carte coloriée de l'isthme de Panama et une planche gravée, représentant la comète de Donati et l'éclipse totale du 7 septembre. Prix : 7 fr.

Les deux premières années de ce recueil forment chacune 1 volume in-18 jésus, avec une carte coloriée de l'isthme de Suez.

Librairie L. Hachette et Ce, rue Pierre-Sarrazin, no 14, à Paris, et chez les principaux libraires de la France et de l'étranger.

CAUSERIES DE LA MODE.

La haute société est de retour à Paris ; les fêtes ont commencé, et l'hiver promet d'être des plus brillants. Il y a eu déjà trois bals aux Tuileries ; le président du Sénat a repris ses réunions hebdomadaires ; on parle d'attrayantes soirées au ministère de l'intérieur, dont Mme Delangle et sa charmante fille feront les honneurs avec la grâce exquise qu'on leur connaît. Les salons de Mme la marquise de Boissy vont se rouvrir et rassembler l'élite de la politique, de la littérature et des arts. Les samedis de Rossini attirent de plus en plus les célébrités du monde entier, qui affluent et rayonnent, pour ainsi dire, vers ce centre lumineux. Il est si bon de voir et d'entendre le *maître immortel* ; on dirait un dieu grec dans sa force et sa sérénité. Mme Ross ni préside à ces réunions avec un esprit et une cordialité qui en doublent l'attrait.

Mais avant d'ouvrir ses salons, voire même ceux d'un palais, il faut songer à les parer aussi bien qu'on pare sa personne ; à changer, ou du moins à faire restaurer les tentures, les meubles et les tapis. Le soin de ce luxe intérieur a causé, durant la quinzaine qui vient de s'écouler, un grand mouvement dans tous les hôtels aristocratiques. La maison de MM. Requillart, Roussel et Chocqueel, fournisseurs brevetés de l'empereur, de l'impératrice et de la reine d'Angleterre, a eu peine à suffire à toutes les demandes d'étoffes d'ameublement qui lui sont arrivées. Cette maison renommée avait fait exécuter dans ses fabriques d'Aubusson et de Tourcoing les plus somptueuses nouveautés ; quelques-unes ont été inaugurées aux Tuileries. MM. Requillart, Roussel et Chocqueel viennent aussi de fournir l'ameublement complet et somptueux de deux hôtels du faubourg Saint-Germain : ce sont, à la manière de la Renaissance, de riches tentures en tapis d'Aubusson recouvrant les murs du corridor à la rampe dorée et à l'escalier monumental. Ces tentures représentent des scènes historiques tirées des annales des nobles familles à qui appartiennent les deux hôtels. Dans les salles à manger se groupent sur d'autres tentures des sujets de chasse, surmontés d'écussons armoriés. Un des salons, tout en damas pourpre et or, nous a paru magnifique ; rien d'exquis comme un petit boudoir en lampas bleu de Chine avec des zébrures d'argent ; et un autre en panneaux de tapisserie fond vert céladon, avec des figures à la Watteau formant des médaillons entourés de guirlandes de fleurs Pompadour. Ceci était un petit chef-d'œuvre comparable à ceux que la maison Requillart, Roussel et Chocqueel a exécutés pour les appartements privés de l'impératrice, et qui lui ont valu les plus hautes récompenses à l'exposition de l'industrie.

Pour les passementeries artistiques destinées à l'ornementation des meubles, des robes, des manteaux et des coiffures, il faut s'adresser à la *Ville de Lyon*, maison brevetée par l'impératrice et la famille impériale. Rien d'élégant comme les franges, bordures, rosaces, torsades, glands que MM. Ransons et Yves font confectionner en soie de toute nuance, souvent avec des mélanges d'or, d'argent ou de jais, d'après des dessins toujours nouveaux. On trouve dans cette maison, la première en ce genre, les assortiments les plus complets de magnifiques rubans en velours, en satin, en taffetas unis et écossais ; les gants brevetés de chevreau et les gants de Suède sont aussi dans le plus grand choix à la *Ville de Lyon*. N'oublions pas les jolies bourses algériennes et tout ce qui dérive de la fine mercerie.

A mesure que les salons se rouvrent, l'obligation des visites recommence. Pour les toilettes de ville parées, il faut se coiffer d'un de ces ravissants chapeaux d'Alexandrine, qui ont un cachet inimitable de grand monde et de distinction. L'hiver étant moins rude qu'on l'avait d'abord redouté, les chapeaux en velours impérial et en velours plein dans les nuances claires sont généralement adoptés pour les visites de cérémonie. Mme Alexandrine en a fait de délicieux pour toutes les femmes de l'aristocratie qui donnent le ton et que les autres femmes imitent. Nous avons vu dans les salons de la modiste en vogue deux chapeaux destinés à la princesse de C. ; l'un était en velours impérial blanc avec un bord de velours plein couleur orange encadré dans une claire blonde blanche à dessins arabes. Le même velours orange formait en dessous, et comme couronnement du front, un beau nœud *Marie-Stuart* d'une exécution si nette qu'on l'eût dit *modelé*. Les brides étaient en velours orange, et sur un des côtés de la passe flottait un bel oiseau de paradis. L'autre chapeau était en velours mauve avec un bouillon de tulle blanc à semis d'étoiles autour de la passe. Deux plumes mauve ondulaient vers le bavolet, et un nœud de fleurs vert-Azoff ornait le tour de tête. Notre gravure de ce jour représente deux chapeaux de chez Alexandrine.

Les *Magasins du Louvre*, ce bazar européen du luxe et de l'élégance, ont reçu, pour la saison d'hiver, les nouveautés les plus attrayantes. Nous ne reviendrons pas sur les confections en tout genre dont nous avons déjà parlé. Le *Monde illustré* a donné la gravure des riches manteaux de velours garnis de martre zibeline qui se trouvent à la maison du Louvre, et il donne aujourd'hui deux de ses manteaux décorés de dentelles et de passementerie. Maintenant, conduisons nos lectrices dans l'éclatant salon de lumières que la même maison vient d'inaugurer ; elles verront là de splendides moires antiques aux reflets de camélia ; des velours d'une beauté incomparable ; des gros des Indes qui ont les teintes et les ondulations des fleurs de l'Asie ; des taffetas glacés sur lesquels flottent merveilleusement les volants et les tuniques en points d'Alençon et d'Angleterre, ou en dentelle noire de Chantilly, dont la maison du Louvre possède le plus riche assortiment. Au dernier samedi de Rossini, où Mlle Grisi et Mario ont si admirablement chanté, nous avons remarqué les plus poétiques et les plus fraîches coiffures qui venaient de chez Mme Tilman ; une entre autres, en fleurs jardinières, couronnant avec une grâce incomparable la tête inspirée de Mlle Taglioni. Mme Tilman, fournisseuse brevetée de l'impératrice et de la reine d'Angleterre, reçoit chaque jour des commandes de toutes les cours de l'Europe. Nous avons vu chez elle des parures complètes des plus belles fleurs, destinées à la comtesse d'Adlerberg et à la comtesse Hohenthal, de Berlin. Pour le bal offert à Turin au prince Napoléon, Mme Tilman avait expédié ses plus ravissantes nouveautés, et, à cette occasion, l'ingénieuse fleuriste a créé une nouvelle coiffure qui fera fureur cet hiver : c'est le nœud *Princesse Clotilde*, d'une grâce sans pareille. Il se compose d'un nœud de rubans en taffetas rose ou bleu, dont les deux coques reposent à plat sur la tête, tandis que les longs bouts flottants retombent sur la nuque et sur les épaules ; une belle torsade d'or (avec le rose) ou d'argent, avec le bleu, serpente sur toutes les ondulations de ce nœud, et se termine par deux glands ; des touffes de roses mousseuses ou d'impériales bleues sont groupées sur les côtés. Rien de seyant comme cette délicieuse coiffure qui, nous n'en doutons pas, sera adoptée par la jeune et belle *princesse Clotilde*, dont elle porte le nom.

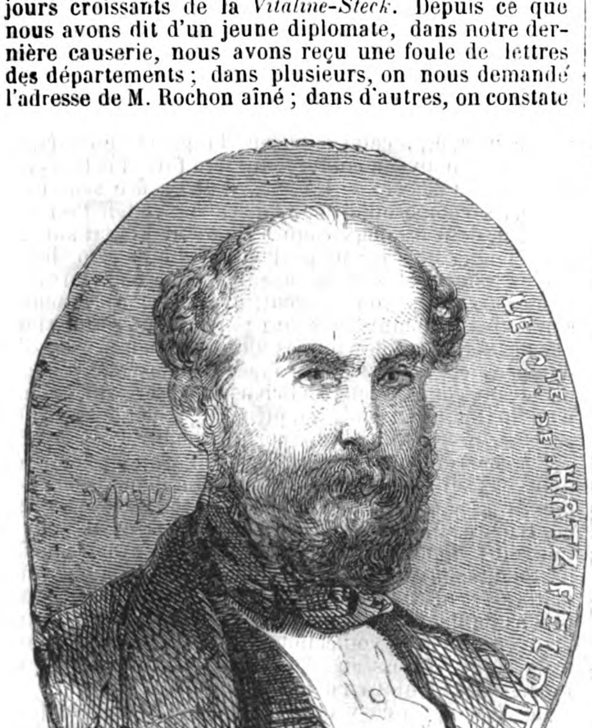
Les merveilleux canezous de Mme Payan en dentelle noire et treillis de velours, et en tulle blanc ornés de nœuds de ruban, sont adoptés pour toutes les soirées de théâtre. Jamais la grande lingère n'avait réuni une plus nombreuse variété de ces élégants objets de toilette ; à côté s'étalent les gracieux bonnets du matin ; les cols en broderies et valenciennes ; les beaux jupons de dessous brodés ; les élégants peignoirs du matin. Mme Payan confectionne en ce moment deux magnifiques trousseaux pour l'aristocratie. Nous en reparlerons bientôt en détail.

Les bijoux en cheveux de Lemonnier, breveté par l'impératrice et la reine d'Espagne, sont de plus en plus adoptés par la fashion pour toilette de jour et même de soir. Quelques femmes élégantes se parent de ces fins réseaux enlacés ou rehaussés de fleurs d'émail. La bijouterie de Lemonnier est tout un art, art moderne, art dont Lemonnier est le créateur, et que les grands orfèvres de la Renaissance, de Byzance ou de Venise n'avaient pas soupçonné. Nous avons vu dans les magasins de Lemonnier deux bracelets, vrais miracles

MODES.

de cet art patient et nouveau, destinés à la cour d'Espagne.

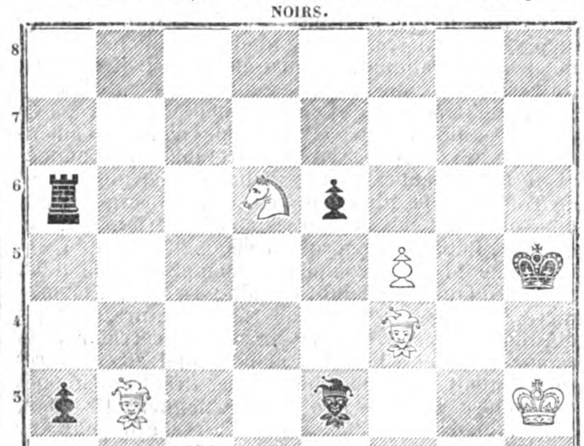
A propos de cheveux, constatons les succès toujours croissants de la *Vitaline-Steck*. Depuis ce que nous avons dit d'un jeune diplomate, dans notre dernière causerie, nous avons reçu une foule de lettres des départements; dans plusieurs, on nous demande l'adresse de M. Rochon aîné; dans d'autres, on constate avec enthousiasme l'efficacité de la *Vitaline-Steck*: une jeune et belle femme de Nîmes, dont la splendide chevelure de jais faisait l'admiration de cette ville romaine, avait perdu, après un an de mariage, cette couronne naturelle, la plus enviée par les femmes: elle nous écrit: « Merci, merci, pour votre annonce bienfaisante; la *Vitaline-Steck* a fait merveille sur mon pauvre crâne aux trois quarts chauve; des boucles naissantes se marient maintenant au peu qui me restait de mes cheveux longs; c'est d'un effet charmant, et me voilà consolée. » YOLANDE.



Le comte Maximilien de Hatzfedt, second plénipotentiaire de S. M. le roi de Prusse au congrès de Paris.

Problème N° 12, de la composition de M. Grosdemange.

NOIRS.



BLANCS.

Les blancs jouent et font mat en trois coups.

Nous recevons de l'un de nos abonnés, M. Emile Barateau, le rébus suivant que nous joignons à notre rébus habituel :

Suus il.

Solution du problème n° 11.

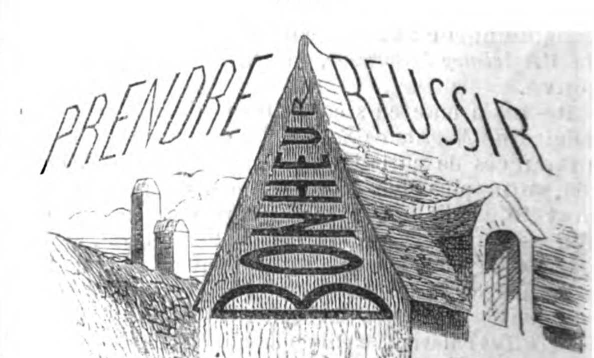
BLANCS.	NOIRS.
1. C d 5 — f 6 échec.	1. R c 4 — d 4.
2. T g 7 — d 7 échec.	2. F f 5 — d 7.
3. T a 2 — a 4 échec.	3. F d 7 — a 4.
4. D g 3 — c 3 échec.	4. R d 4 — c 3.
5. C f 6 — g 4 échec.	5. C b 3 — d 4 mat.

HARRWITZ.

Explication du rébus n° 4, contenu dans l'*Almanach du Monde illustré* pour 1859 :

A trompeur, trompeur et demi.

RÉBUS.



EXPLICATION DU DERNIER RÉBUS.

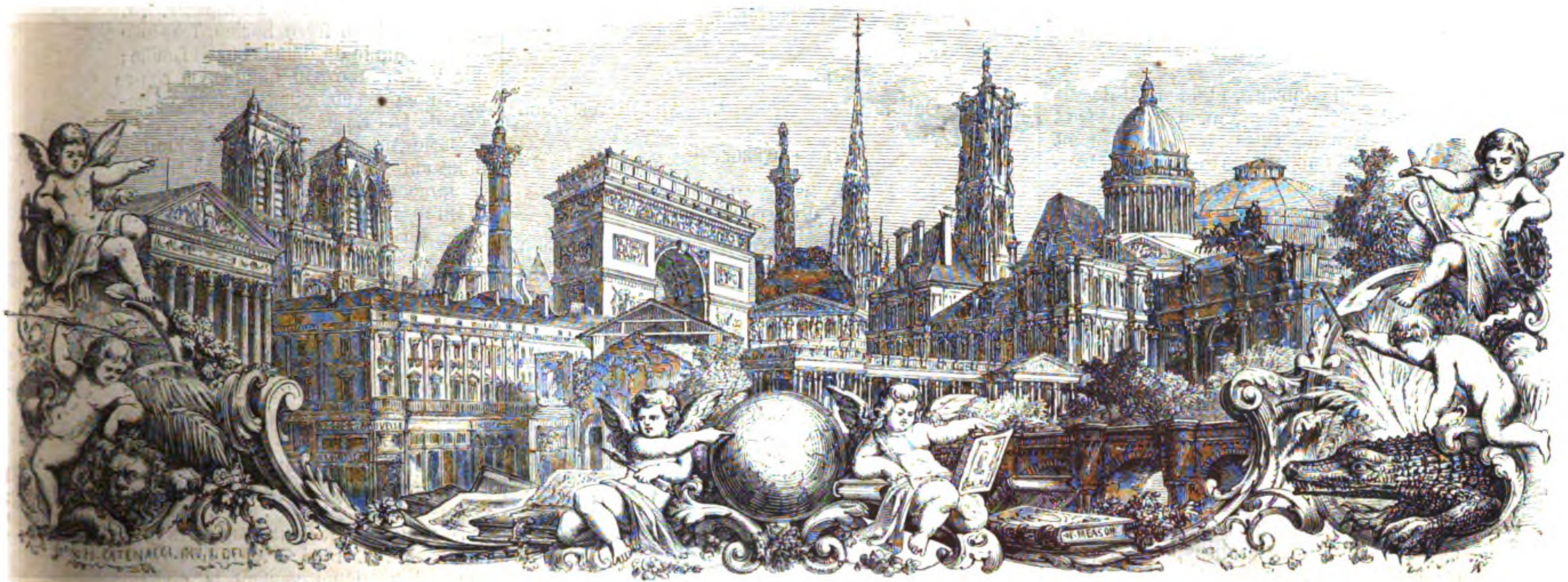
A un homme distrait, ce qui entre par une **oreille** ressort par l'autre.

A un homme distrait — SEKI entre par une **oreille** ressort par l'autre.

Paris. — Imp. de la LIBRAIRIE NOUVELLE, A. Bourdilliat, 15, rue Breda.

LE MONDE ILLUSTRÉ

JOURNAL HEBDOMADAIRE.



ABONNEMENTS
Paris et départ. : Un an, 18 fr. — Six mois, 9 fr. — Trois mois, 5 fr.
(Pour l'Étranger le port en sus
Prix du numéro, à Paris : 30 c. — Dans les départements : 35 c.

3me Année. — Nº 95.
5 Février 1859.

BUREAUX
A la Librairie Nouvelle, 15, boulevard des Italiens.

SOMMAIRE

Le Maire et le Corps municipal de la ville de Turin adressant au prince Napoléon des félicitations à l'occasion de son mariage avec la princesse Clotilde.

COURRIER DE PARIS.

—

~~~ Quelle mouche a donc piqué la dame inconnue qui nous en envoie les pattes ?

On nous reproche d'être *hostile au beau sexe* (sic), de saisir toutes les occasions de l'attaquer à propos de crinoline, d'aspasine, de bandoline, de zibeline, d'hermine et autres faiblesses féminines. On nous écrit, enfin, un tas de choses, plus ou moins aimables, qu'on peut lire, mais non transcrire. Quelle idée !

N'avons-nous pas, au contraire, et bien au-dessus des puérilités susdites qui s'en prennent à la *mode* et non à la *femme*, n'avons-nous pas plus sérieusement déploré — dans tous les tons et sans mesure — l'abandon que le sexe fort a fait du beau, au profit du club, des coulisses et de l'écurie ? N'avons-nous pas itérativement versé, ici même, d'abondantes larmes d'encre sur l'indifférence en matière de religion féminine, courtoisie mondaine, galanterie de salons, esprit de conversation et tout ce qui fit enfin la puissance de la femme pendant la dernière moitié sociale du dix-huitième siècle ?

N'avons-nous pas, enfin, jeté maint cri d'alarme sur l'esprit français disparaissant des cercles élégants, du coin familier de la cheminée hospitalière, pour tomber en patois, en argot, en licences empestées de fumée de cigare, dans la fréquentation des créatures faciles dont les femmes du monde ont niaisement accru le prestige, en s'occupant avidement d'elles, en encourageant de leur curiosité nerveuse les pièces de théâtre ourdies pour la plus grande gloire des hétaïres ?

Il y aurait de longues et violentes pages à écrire sur cette folie de la femme du monde actuelle, occupée, dans tout oubli de prudence et de dignité, des toilettes, des ameublements, des ventes, des liaisons et des conquêtes de ces femmes qu'elles élèvent presque ainsi à la hauteur d'une rivalité insensée ! Mais ce n'est point ici le lieu de l'entreprendre, et nous savons bien où la satire sera à sa place. Là-dessus nous coupons court, priant notre correspondante anonyme de nous épargner ses injustices — du même coup que ses flatteries.

~~~ Autre anonyme. Celle-ci va peut-être nous aider à trouver quelque piquante histoire. Voici sa lettre sur papier blanc dans une enveloppe nankin.

« Je suis curieuse, et sans l'adjectif féminin qui m'a dès le premier mot décelée, l'aveu trahirait mon sexe. Je viens donc m'adresser à vous pour satisfaire ma curiosité, vivement excitée par le fait que voici :

» Depuis environ un mois, peut-être plus, je remarque au bois de Boulogne, près du lac, au point que les équipages dorés et les robes à queue affectionnent, une femme singulièrement et pauvrement vêtue : robe grise, manteau à capuchon, chapeau flétri, sur lequel tombe languissamment une voilette noire qui cache le visage de cette femme mystérieuse. Chaque soir, quelque temps qu'il fasse, elle se rend au bois, s'y promène lentement, et fait ou sensation ou scandale au milieu des robes de velours, des manteaux opulents qui fréquentent les sentiers du lac, leurs équipages suivant à quelques pas. Je dois ajouter que cette inconnue a adopté le nouveau système des plus brillantes insurgées de la mode : elle ne porte pas de crinoline !

» Il me semble deviner là quelque roman, quelque curieuse aventure, désastre, démence, amour, et je voudrais être fixée. Hier le prince de Monléart nous disait que c'était sûrement un amoureux déguisé qui suit les femmes — ou plutôt une femme. Ne serait-ce pas quelque pauvre ruine de l'âge, de la beauté, de la passion ou de la fortune, qui vient revoir le théâtre de ses succès envolés ? S'il s'agissait de quelque infortune, je l'apprendrais avec sollicitude, et pas inutilement pour elle.

» Faites donc de ceci comme du *chat* ou *châle* noir de la rue de Valois, et si vous découvrez quelque histoire, racontez-la, faites-en pour vous et pour nous une bonne action, et vous ajouterez à la gratitude d'une lectrice assidue, qui ne peut s'avouer ici que

» LA JEUNE COSMOPOLITE. »

Nous allons mettre en campagne nos petites polices de chroniqueur et de mondain. L'éveil ici donné à nos lecteurs pourra nous en faire des auxiliaires, des collaborateurs précieux... et dans peu, nous l'espérons, le mystère sera éclairci. Déjà, ayant poussé une reconnaissance personnelle, nous présumons... mais peut-être présumons-nous surtout beaucoup trop de notre perspicacité, et le mieux est-il d'attendre, dans l'espoir que la curiosité — ou la charité de la *jeune cosmopolite* sera satisfaite.

~~~ Vous nous permettez, n'est-ce pas, de loin en loin, quelques drôleries quand le hasard nous les livre inédites, le seul mérite qu'elles aient le plus souvent ? Voici le dialogue recueilli dans le salon d'un coiffeur qui, le fer à la main, accommodait une pratique.

LA PRATIQUE.

« — On dit que l'Opéra va donner une œuvre nouvelle de Méry !

LE COIFFEUR.

» — Est-ce *qu'on sait quand* ?

LA PRATIQUE.

» — Oui... très-*conséquent*... Ah ! il est bon celui-là !

LE COIFFEUR.

» — Je ne comprends pas...

LA PRATIQUE.

» — Comment, vous ne comprenez-pas ? Oh ! mon cher monsieur, permettez-moi de vous dire que votre naïveté frise...

LE COIFFEUR.

» — La bêtise... n'est-ce pas ? Allons, dites le mot ! »

~~~ Un consul qui a passé quelques années à Saint-Domingue, nous rapporte ce petit trait de rouerie féminine et mauricaude de la fille de Soulouque, la princesse... Olive ! L'anecdote nous arrive juste au moment où les grands journaux racontent que S. M. négresse, sa noblesse et sa force armée viennent d'être culbutées au milieu de la brusque invasion de l'Empire, par *trois hommes* qui ont proclamé, sans oraison, la République dominicale !

C'était au premier jour de l'an 1858. Le consul assistait à la réception des autorités à la cour Haïtienne. Il causait avec la susdite princesse qui, élevée par une institutrice française, parle le français et l'anglais très-convenablement, tandis que ses augustes et noirs parents ne savent que leur patois créole. L'héritière impériale, dont le dépit est une peau... contre laquelle aspasine et poudre de riz seraient impuissantes, la princesse qui se voit avec regret destinée à n'avoir toute sa vie affaire qu'à d'autres sombres peaux, causait très-volontiers avec les blancs, avec notre consul surtout ! L'impératrice *Faustine* s'approche comme pour écouter, sauf à ne rien comprendre :

« — Que dit monsieur l'envoyé de France ? — demande cette Majesté dans son argot.

» — Il dit... — répond la jeune princesse, — il dit... que dans son pays il est d'usage, aujourd'hui, d'embrasser toutes les femmes ! »

Et elle tend sa joue noire au consul blanc... qui, souriant, s'exécute !

Que dites-vous de cette petite rouerie toute française d'une princesse... olive ?

Il était temps ! quelques jours plus tard il n'y avait plus ni consul, ni blanc pour l'embrasser !

~~~ M. Auber compose un nouvel opéra-comique (le 84^e^), en collaboration avec M. Scribe. L'ouvrage sera représenté à l'automne prochain.

~~~ Nous avons publié dans notre numéro du 1^er^ janvier dernier la circulaire d'un avocat de Mirande, qui posait sa candidature de conseiller général devant les électeurs du Gers. Cette pièce, tout à fait drôlatique et *macrobiotatique* (selon une des expressions nouvelles et hardies qu'elle contenait), établissait, comme un titre aux suffrages qu'il briguait, la *robuste constitution* de son signataire...

Nous retrouvons l'étrange et authentique circulaire dans tous les journaux politiques de Paris. Ces grands formats déclarent qu'ils l'empruntent au *Journal de Toulouse*, qui la reproduisait lui-même d'après la *Revue d'Aquitaine*...

Quant à cette *Revue*, elle l'avait évidemment empruntée au *Monde illustré*. — Voilà de bien longs détours et de bien nombreux ricochets accomplis par une citation que nos grands confrères auraient pu faire sans aller si loin !

~~~ Un nouveau catalogue d'autographe de M. Charavay offre, aux prix suivants, les lettres des noms dont nous ferons un choix curieux.

Balzac (de) *l. a. s.* (Lettre Autière Signée) à la comtesse Merlin (jolie lettre). . . . . . 6 fr. » c.

Cousin (V.), philosophe, *l. a. s.* Curieuse déclaration relative à un de ses ouvrages. 1855. . . . . 3 »

(Nous citerons, en dehors de ce petit programme de mentions tout actuelles, une superbe lettre de *François I^er^ à Charles-Quint*, du prix de). . . . . . 100 »

Julia Grisi, *l. a. s.* 1 50

Hortense Beauharnais, reine de Hollande, *l. a. s.* Arenemberg, 1853. . . . 7 50

Elisa Baciocchi, princesse de Lucques et de Piombino, sœur de Napoléon, *l. a. s.*, au général Mireur. . . . . 5 »

Joséphine Beauharnais, impératrice des Français, *l. a. s.*, au ministre. Cachet . . . . 7 »

Julie Bonaparte, reine d'Espagne, *l. a. s.*, à son beau-frère Lucien. Très-jolie lettre, remplie de détails sur sa famille ; elle y témoigne son indignation contre des calomnies contenues dans le *Mémorial* de Las Cases 5 50

Marie-Antoinette, reine de France. Billet autographe de six lignes à M^me^ de Grammont. 1793. . . . . 16 »

Mirabeau. Curieux détails sur sa disgrâce filiale . . . . 7 »

Mérimée (P.), *l. a s.* 1836. . . . . . 1 50

Murat (Joachim), roi de Naples, au maréchal Ney. Très-belle lettre, remplie de détails militaires. Il annonce qu'il marche sur Nordlingen. . . . . 4 »

Napoléon (Jérôme), roi de Westphalie, à son frère Lucien. Saint-Cloud, 1807. Jolie lettre dans laquelle il lui annonce que la princesse Catherine de Wurtemberg va bientôt devenir son épouse. . . 7 50

Nourrit (Ad.), *l. a. s.* 1834. A E. Nibovet. Jolie lettre. 3 50

Petit (général), gouverneur des Invalides, *l. a. s.* 1834. « .. Nous fermons aujourd'hui définitivement la chapelle Saint-Jérôme ; elle va être murée, et, à midi, nous en retirerons l'épée de l'empereur, son chapeau, la couronne impériale et celle donnée par la ville de Cherbourg. Nous en retirerons aussi les drapeaux d'Austerlitz, les seuls, hélas ! qui nous restent de nos grandes campagnes. » 4 50

Rachel (M^lle^), *l. a. s.* 1 50

Renée (Amédée), publiciste, historien. Préface de son ouvrage : *Louis XVI et sa cour*. 1 p. . . . . 4 »

Salvandy. Un article sur la liberté. 3 p. 5 50

Talleyrand, *l. a. s.* 1828. . . . . . . 7 50

Taglioni (Marie), *l. a. s.*, à M. Véron. 4 »

Troplong, président du Sénat, *l. a. s.* 1846. Jolie lettre écrite après sa nomination de pair de France. 3 75

Viennet, *l. a. s.* 1853. Très-spirituelle lettre dans laquelle il parle de ses ouvrages, et surtout de ses fables. 2 50

Vieuxtemps, célèbre violon, *l. a. s.* Francfort. 1856 . . . . 2 50

Vigny (Al.), *l. a. s.*, à M. Avenel. Jolie lettre. 2 25

Volnys (M^me^). Curieux billet commençant par ces mots : Vieille bête... . . . . 1 25

~~~ Il nous est tombé entre les mains quelques documents intéressants sur l'auteur de *Paul et Virginie*. Ils offriraient plutôt les éléments d'un article de *revue* que les anecdotes légères qui conviennent à cette chronique. Nous nous bornerons donc à une mention qui nous semble curieuse, celle de deux autographes, en les encadrant des commentaires voulus.

Bernardin de Saint-Pierre venait de publier le livre qui a fondé sa réputation : ce livre, d'abord lu, au retour de ses voyages, dans le salon de M^me^ Necker, n'avait point réussi devant un auditoire où se trouvait M. de Buffon, auquel Bernardin devait bientôt succéder comme intendant du Jardin des Plantes et du cabinet d'histoire naturelle. Il avait bien remarqué dans le salon une femme qui pleurait, mais en cachette, et comme honteuse de sa sensibilité devant la froideur générale, tandis que M. Necker bâillait, et que Thomas dormait. Mais Bernardin avait oublié cette femme comme il cherchait à oublier son livre !

Le peintre Vernet le ramena à ce livre, et M^me^ de Pompéry lui rappela cette femme. Vernet lut le manuscrit de *Paul et Virginie* et le déclara chef-d'œuvre. La publication ne fut pas différée, et obtint le succès qu'un long retentissement permet encore de juger aujourd'hui. M^me^ de Pompéry nomma à l'auteur la jeune fille qui avait timidement pleuré à la lecture qui avait si mal réussi dans le salon de M^me^ Necker. C'était une demoiselle Didot, un nom qui était déjà sorti de l'obscurité. A ce sujet Bernardin s'exprimait ainsi dans une lettre écrite à l'aimable négociatrice de son bonheur :

« Quant au mariage, cette amitié parfaite de la nature, je n'ai point trouvé jusqu'ici un objet qui m

convînt et à qui je pusse convenir. Ce qu'il y a de fâcheux, c'est que ma délicatesse augmente avec mon âge, et moins je mérite d'être aimé, plus je désire une femme aimante et aimable. »

A peu de temps de là, il épousait Mme Didot, et Louis XV lui donnait la survivance de Buffon. Mais les hommes lui enlevèrent bientôt son intendance, et Dieu lui prit sa femme ! Il en avait eu deux enfants, *Paul* et *Virginie*, à l'éducation desquels il crut pouvoir se consacrer, tâche qu'il abdiqua bientôt, car l'âge commençait à le charger. Cet âge ne l'empêcha point pourtant, son deuil fini, d'épouser Mlle Désirée de Belleport, qui, pleine d'enthousiasme pour l'auteur de la *Chaumière indienne* et des *Harmonies de la nature*, consacra résolûment sa jeunesse à cette vieillesse encore tout illusionnée.

C'est à cette seconde femme, qu'il avait laissée seule à sa campagne d'Epagny, sur les bords de l'Oise, qu'il écrivit la lettre suivante dont l'autographe est sous nos yeux, et qui semble émaner de ce cœur que défend vivement M. Jules Sandeau, dans la très-intéressante notice qu'il a écrite sur Bernardin de Saint-Pierre, dans la nouvelle édition du *Dictionnaire de la Conversation*.

Paris, ce 1er août 1807.

« Je reçois aujourd'hui samedi à onze heures ton aimable lettre, et j'y réponds tout de suite. J'accepte tes provisions. Lundi je les enverrai chercher. Mardi j'aurai à dîner Mme de Maisonneuve. Elle doit me rendre compte de son entrevue avec M. de la Cépède. Elle m'a appris que l'Institut aurait son audience de l'Empereur demain dimanche à Saint-Cloud. Pour moi, je n'en sais encore rien, car aucune lettre des bureaux ne m'est parvenue jusqu'à ce moment. Quelque chose qui arrive, tu me reverras jeudi s'il plaît à Dieu.

» J'ai reçu ton petit panier avec ton pigeon et tes abricots excellents. Les figues sont pour rien ici, on les crie à huit sols le quarteron. Mange donc celles de votre jardin, si elles sont mûres. Comment peux-tu croire que ta présence, même imprévue, m'ait fait de la peine ? Mais nos enfants ont trop besoin de toi. Tu ne les quitteras pas, parce que mon retour sera retardé de quelques jours. J'aime mieux en passer six de suite à la campagne auprès de toi, et avec toi six autres à Paris auprès de moi.

» Je te rends bien, ainsi qu'à nos enfants, les affections religieuses que tu me portes. Les plus doux moments du matin et du soir sont ceux où je me réveille et où je m'endors recommandant à Dieu ce que j'ai de plus cher au monde. On commence ici à respirer, un orage pluvieux a rafraîchi hier le temps.

» Dans quelques jours, je fais annoncer mon édition et je ramasserai mes revenus, pour alimenter notre campagne. J'ai trouvé un fameux jardinier qui me fournira des sapins, des genévriers, des houx, des bouleaux bien enracinés de huit pieds de haut ; mais ce ne sera qu'après les chaleurs.

» Je t'apporte une lorgnette semblable à celle que j'ai, dont je veux te faire un petit cadeau, afin que tu m'aperçoives de loin. Pour moi, je ne te perds pas de vue. Je te vois de jour et de nuit au sein de ma famille dont tu fais le bonheur. Embrasse-la pour moi, chère Désirée, ton Bernardin,

» DE SAINT-PIERRE.

» On a porté chez Mme de Maisonneuve le gros panier de groseilles. Il était si lourd, que Jeannette n'a pu le porter, et que le commissionnaire a exigé vingt sols. Calcule le bénéfice, les frais du panier et le surplus ! »

Bernardin mourut sept ans après, dans cette même campagne des bords de l'Oise. Sa femme l'entoura de tendresse et de soins touchants. Ducis recueillit son dernier soupir. La lettre du traducteur de Shakespeare, que nous avons récemment publiée, nous semblait avoir pour pendant naturel celle qui précède, et la communauté de sentiments de ces deux âmes tendres et unies appelait, nous semble-t-il, la communauté de mention portant leurs deux signatures. La veuve de Bernardin de Saint-Pierre épousa plus tard M. Aimé Martin, l'élève et l'ami du mort, lequel mit en ordre toutes ses œuvres et les publia avec une intéressante préface. Les curieux ont conservé la carte de visite de : *Madame veuve Aimé Martin*, s'y déclarant : *précédemment veuve de Bernardin de Saint-Pierre*. M. Aimé Martin et sa femme sont morts en 1847. *Virginie*, cette enfant dont le nom fut une des fureurs de la mode, à la fin du siècle dernier, survit seule. Elle est mariée en province.

Il y a quelques jours se présente chez un auteur dramatique un étranger qui, à la demande qu'on lui fait de son nom pour l'introduire, se borne à répondre au domestique : « — Votre maître ne me connaît pas ! »

L'écrivain consent à laisser pénétrer jusque dans son cabinet celui qu'il ne connaît pas, et voit un homme d'environ trente ans, de taille moyenne, d'une calvitie complète, laissant à nu un crâne énorme, et portant, par contre, une barbe touffue et d'un fauve de bronze florentin. — Notons ceci en passant. C'est que moins un homme a de cheveux, plus il s'entête à montrer de barbe, comme pour offrir aux peuples une compensation. Item, si un monsieur est chauve, voyez comme à défaut de laisser tout essor à sa barbe, il le laisse à ses cheveux de la nuque, se vengeant sur la longueur de ceux-ci de l'absence de ceux-là... Mais où diable en étions-nous de notre inconnu chauve et barbu ?

Il était pâle ; ses yeux fort noirs brillaient d'un éclat singulier, tels ces diamants-nègres du Brésil, le pays des perles et des diamants noirs... sans compter les blancs. L'étranger avait, pour tout dire, une de ces figures fascinantes qu'on contemple malgré soi, et dont le regard, lorsqu'il rencontre le vôtre, vous cause comme un choc, car ce regard, — tel qu'un projectile, — part et atteint...

« — Monsieur, — dit le personnage en assez bon français, — depuis que je suis à Paris, j'ai suivi les théâtres, j'y ai écouté les pièces en vogue, des drames qui ont pour but de répandre l'émotion dans la foule... et j'ai pensé que je possédais un sujet, un fait bien autrement saisissant — et d'autant plus saisissant qu'il est vrai, — que tout ce que vous inventez journellement !

» — Veuillez vous expliquer, monsieur, — dit l'auteur dramatique déjà captivé.

» — J'ai lu dans des feuilletons qu'on construisait souvent toute une pièce pour utiliser une scène... Moi, je vous apporte un dénoûment...

» — Va pour un dénoûment ; mais il faut, pour qu'il serve, que la fable mère ressorte à peu près de la situation extrême, des caractères que la passion conduit à la péripétie...

» — Tout cela, monsieur, c'est le métier... l'art, si vous voulez. Je crois, du reste, que mon dénoûment implique suffisamment tout ce que vous désirez...

» — Je vous écoute, monsieur.

» — Eh bien, m'y voici :

» Il y avait jadis, dans le corps autrichien que le général Degenfeld commandait en Lombardie, un capitaine d'artillerie qui reçut une balle dans la poitrine le jour où la défaite du roi Charles-Albert à Novarre inspira aux Parmesans l'idée assez en retard de chasser les Autrichiens de leur ville. L'officier fut recueilli mourant dans un palazzo voisin du lieu où il avait été frappé. Il dut rester là un mois, car tout transport eût remis ses jours en péril. La ville de Parme était divisée en deux partis : les *duchistes* et les *albertistes*. Ses hôtes du palazzo tenait pour le duc-infant dont le fils peut être appelé le duc-enfant (Robert Ier).

» La fille de la maison était fort belle ; il l'aima et en fut aimé. Que vous dire, Monsieur ? Rétabli de ses blessures, il obtint un congé autrichien de convalescence et partit. Quelques jours après, il était rejoint à Milan par la belle Amalia. Ces amours coupables ne furent pas heureuses.

» — Mais vous ne m'esquissez point là une pièce ?...

» — Non, monsieur ; je me borne à énumérer les faits qui vont droit à mon dénouement. J'irai vite...

» — A votre aise, monsieur !

» — Accusé de rapt, Franck ne put rentrer dans son régiment, et dut fuir en Suisse. La misère menaçait ; l'inquiétude, le remords, les privations peut-être, ne tardèrent pas à frapper ses facultés cérébrales... J'abrége ! Pour tout résumer, sachez que Franck devint fou... Mais qu'avez-vous, monsieur ?

» — C'est que votre histoire ressemble... Mais continuez, je vous prie !

» — La mère d'Amalia lui faisait parvenir quelques sommes en cachette. Celle-ci avait pour son amant une passion exaltée, italienne ; elle eût donné sa vie pour lui rendre la raison. Amalia consulta d'habiles médecins, des physiologistes réputés, et deux d'entre eux lui déclarèrent que Franck pouvait guérir de sa folie, en subissant quelque émotion puissante, quelque foudroyante secousse...

» — Peu de jours après, Amalia, préoccupée de cette pensée, et qui avait emmené le fou à la campagne, mettait le feu à une cabane de paille, et du milieu des flammes pour ainsi dire adroitement disposées, elle se montrait à son amant qui resta là dans le jardin, regardant sans démontrer qu'il eût la consience du danger que semblait courir celle qu'il aimait. La jeune femme comprit que l'épreuve n'était pas assez directe... Et elle reculait devant l'idée d'en tenter une autre.

» — Quelques semaines s'écoulèrent encore, et plus la folie de Franck se développait, et plus l'ardente italienne l'aimait passionnément.

» Un soir, une lettre terrible lui arriva de Parme ! Sa mère venait de mourir lui envoyant de son lit de mort un pardon que le rigide comte de M*** refusait obstinément. Son cerveau s'enflamma, la douleur, l'amour, le remords l'exaltèrent... Elle saisit un petit poignard de cette espèce florentine qu'on appelle *pugnale della misericordia*, et, se plaçant droite devant son amant, elle se le plongea dans la poitrine...

» — Horreur !... et Franck ? » — s'écria l'écrivain.

L'inconnu avait laissé tomber sa tête chauve dans ses mains ; il semblait oublier où il était, avec qui il se trouvait. Cette absorption dura quelques minutes, que notre auteur respecta ; puis il revint de lui-même :

« — Pardonnez, monsieur, à ce vif retour d'émotion. Franck ?... Eh bien, Franck fut couvert du sang de la pauvre Amalia ! S'il ne se tua point avec le poignard encore tiède de la mort de son amante, c'est que sa folie ne céda à cette épouvantable secousse que durant la nuit...

» — Il recouvra la raison ?

» — Oui, monsieur.

» — Mais, — reprit l'écrivain, — il vécut si affolé de douleur, que ce fut pour retomber plus tristement encore dans un des abîmes où s'égarent les facultés de l'homme... Six mois après, on l'enterrait dans le cimetière des moines de Fiesole, sur la colline qui domine Florence...

» — Comment savez-vous cela ? — s'écria l'étranger. — Oui, il a, en effet, cherché des consolations auprès de ces moines... mais il a vécu... il vit...

» — J'en doute !

» — Il est devant vous !

» — Vous êtes Franck de Kenn... ?

» — Comment savez-vous mon nom ?

» — C'est que... tout à l'heure je vous l'expliquerai ! Mais, avant tout, veuillez me dire quel est votre but en me choisissant pour entendre ce récit ?

» — Que vous fassiez ce drame... où je veux jouer le rôle de Franck... me jouer moi-même !... Cette pensée, ce désir... cette frénésie m'est venue hier, au Théâtre-Français, en voyant représenter un drame intitulé *Fiammina*... en y voyant une débutante dont les traits, la tournure, le son de voix, tout me rappelle ma pauvre et bien-aimée Amalia ! celle qui est morte pour me rendre la raison ! »

L'officier parlait de Mlle de Voyod, qui débute avec éclat, en ce moment même, au Théâtre-Français, et dont le beau visage, l'accent profond, le jeu magnétique ont quelque chose de la passion italienne...

Mais lorsque l'étranger s'écria que son amante était morte pour lui rendre la raison... pouvait-on croire à cette étrange démarche, et que ce violent résultat fût le prix d'un acte aussi fatal et aussi sanglant ?

« — Monsieur, — dit l'écrivain, — j'étais en Italie à l'époque où éclata la terrible histoire que vous me racontez. Je l'ai connue avec les variantes que chacun y faisait. Le drame que vous venez me demander pourrait-il naître du dévouement où une mort touchante a racheté une raison pleine de souffrance ? Je ne sais ! mais ce que je puis vous dire, c'est que votre présence m'émeut autant qu'elle me surprend, car... »

Et, comme il vit que nous hésitions à achever, le capitaine de Kenn... s'écria :

« — Achevez, monsieur...

» — Car il y a plusieurs années que j'ai publié toute votre histoire dans un livre qu'on aura pris pour un roman outré, et qui s'appelle :

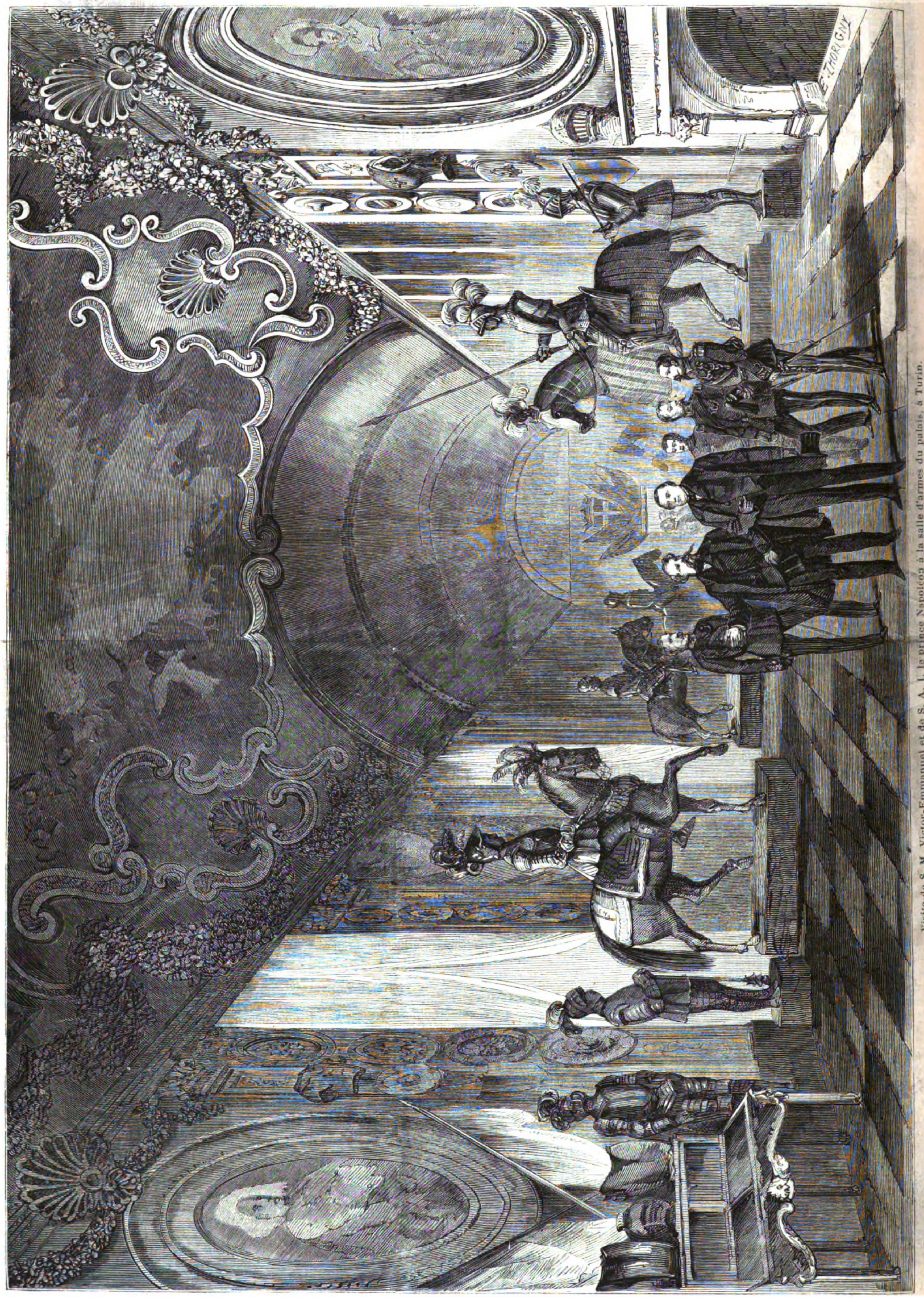
LE POIGNARD DE CRISTAL !

» — Ah !... ah !... — fit le fou, — vous ne m'avez pas attendu !... Mais prenez garde ! si vous avez calomnié Amélia... vous le payerez de votre vie ! Je ne tiens pas à la mienne... et si vous ne faites pas ce drame... si je ne le joue pas avec cette jeune fille qui me représente trait pour trait celle qui est morte pour moi... prenez garde ! prenez garde ! je ne laisserai pas l'héroïne invengée... Il me faut ce drame, entendez-vous ?... Je veux... il faut... Ah ! ah ! »

Je dus sonner pour qu'on vînt à mon aide ; le pauvre fou avait une sorte d'attaque de nerfs ! Nous eûmes toutes les peines du monde, un ami qui entrait chez moi, et toute la maison accourue, à le contenir. La crise n'était pas finie, qu'un vieillard arriva. C'était son père, le vieux baron de Kenn... Franck s'était échappé seul ; on le cherchait partout, et un hasard avait mis sur ses traces. On l'emmena quand il fut calmé et revenu à une sorte de raison relative. Lui-même s'excusa de cette visite, de ses discours et de l'accès que ses souvenirs avait amené. Resté seul, je me dis :

« — N'est-ce pas étrange que le héros d'une légende recueillie dans mes voyages arrive ainsi par hasard chez moi, dix ans plus tard, — et vienne me montrer vivant celui que la logique d'un roman avait fait mourir ? »

JULES LECOMTE.



Visite de S. M. Victor-Emmanuel et de S. A. I. le prince Napoléon à la salle d'armes du palais, à Turin.

Grand bal à la cour de Sardaigne, le 24 janvier 1859, d'après le dessin de M. Riou.

Courrier d'Italie.

Turin, 28 janvier.

Mon cher directeur,

Je reprends ma chronique, une chronique de cour. Certes, c'est un rôle difficile à remplir pour un artiste qui ne se pique d'avoir ni l'esprit de Dangeau, ni la verve pittoresque de cet autre marquis, M. de Saint-Simon, dont la plume vaut souvent une cravache... mais pour vous il n'est pas de difficultés que je ne brave!

Il est vrai que je serais inexcusable si je ne voyais ici tout en beau, car vraiment je n'ai rencontré partout qu'accueil bienveillant et paroles gracieuses; ce n'est donc pas de plume cravache qu'il s'agit, mais bien de pastel rose. Mais au fait...

Je ne vous avais pas envoyé la première soirée théâtrale à laquelle le prince Napoléon accompagna le roi le jour même de son arrivée à Turin; le dessin que je vous envoie aujourd'hui vous en révélera le motif. Je savais par M. le comte Nigra même que Son Altesse Impériale devait assister le dimanche 23 à une représentation solennelle où se montrerait la famille entière, S. A. R. la princesse Clotilde comprise. Je devais donc me réserver à vous montrer cette belle salle dans toute la splendeur d'une soirée de gala.

C'est fait.

Ce n'est pas que cette salle, vaste comme les plus belles salles de spectacle italiennes, et décorée avec autant de richesse que de goût, ne soit toujours digne d'être offerte à l'admiration de vos abonnés les plus difficiles, mais c'est qu'il me semblait d'un effet plus saisissant de vous offrir les magnificences sociales encadrées dans les magnificences de l'art. Si l'éclat des diamants et des bijoux, l'élégance et la fraîcheur des toilettes, je ne parle pas de la beauté si justement célèbre des jeunes femmes de l'aristocratie ligurienne, faisaient oublier et les enfants si gracieux se jouant avec des leopards, et les amours chevauchant sur des cygnes et des dauphins au milieu des roseaux et des glaïeuls qui forment l'ornementation des galeries, ces riches et gracieuses décorations n'en contribuaient pas moins au prestige de l'ensemble, dont l'effet était merveilleux.

Je renonce à vous décrire la sensation produite par l'aspect de cette salle lorsque, à l'arrivée de la famille royale et du prince français son hôte, un mouvement unanime et spontané saisit l'assistance entière, dont toutes les voix éclatèrent en acclamations prolongées; ce ne furent pas seulement l'orchestre et le parterre qui se levèrent comme un seul homme, s'unissant dans un long vivat, ce furent toutes ces jeunes dames, rivalisant d'éclat et de beauté, garnissant les galeries et les loges, qui se trouvèrent simultanément debout, émues, frémissantes et agitant leurs mouchoirs, leurs éventails et leurs bouquets.

Si ce n'était pas là de l'enthousiasme, j'avouerai très-ingénuement que je ne m'y connais pas.

S. M. le roi Victor-Emmanuel prit place au milieu de sa famille, où le prince Napoléon figurait naturellement auprès de la princesse Clotilde placée à la droite de Sa Majesté, et ayant le prince de Piémont à sa gauche. La princesse Marie Pia, le duc d'Aoste et le prince de Carignan occupaient les places à la gauche du roi. Cette soirée a été pour Turin tout un événement.

Je vous ai envoyé un dessin de la visite de la salle d'armes du palais faite par le prince Napoléon, accompagné du roi et de quelques officiers en costume de ville. Cette galerie est une des curiosités de Turin; on connaît la réputation dont les fabriques d'armures italiennes ont joui au moyen âge et jusques après la Renaissance. A l'excellence de la trempe des aciers, qui permettait d'unir dans leurs confections la force et la légèreté, s'était jointe la perfection des ciselures, et l'on connaît la réputation des joailliers lombards et florentins au siècle de Benvenuto Cellini.

La collection royale de Turin justifie à tous égards cette célébrité universelle. Beaucoup de ces cuirasses, casques, gantelets, houseaux, brassards, beaucoup de ces épées à deux mains, de ces lances, pertuisanes, masses et haches d'armes sont, par l'élégance de leurs ciselures, la finesse de leur travail de haute serrurerie et la richesse de leur damasquinage, de véritables objets d'art.

Je ne vous décris pas l'aspect de la galerie, je vous l'envoie.

Il y a eu quelques réceptions qui, pour n'avoir pas la solennité d'un événement ou l'éclat d'une fête, n'en ont pas moins une importance qui m'a semblé réclamer un dessin; de ce nombre est celle du conseil municipal de Turin, qui avait réclamé l'honneur de présenter ses félicitations au prince Napoléon et que Son Altesse Impériale a reçu dans les appartements qu'il occupe au rez de-chaussée du palais, avec la dignité de son rang et la cordiale courtoisie d'un vrai gentilhomme. En tête du conseil, formé des noms turinois les plus illustres et les plus populaires, figurait le maire de la noble cité, le digne M. Notta.

Le corps municipal s'était d'abord rendu auprès de la jeune princesse pour lui offrir, au nom de la ville, un vase d'argent d'un travail si parfait que l'on en pourrait dire, comme Ovide du temple du soleil:

Materiam superabat opus...

Je n'ai pu encore m'en procurer la copie, mais s'il est possible de l'avoir, vous l'aurez. Ce n'est pas là, du reste, le seul hommage sympathique que la princesse Clotilde ait reçu des corps publics. La garde nationale n'a pas voulu rester en arrière de son échevinage et a présenté à Son Altesse Royale un bouquet, mais un bouquet comme Gênes seule, Gênes, ce parterre des Etats-Sardes, qui sont, eux, le jardin de l'Italie, peut en fournir en plein hiver, un bouquet merveille: les fleurs en étaient ornées d'un ruban de huit aunes italiennes.

Mais je m'arrête... Quelle bonne fortune pour moi et surtout pour le *Monde illustré*! M. Charles de La Varenne, le célèbre auteur de *Victor-Emmanuel II et le Piémont en* 1858, dont la plume a tant d'autorité, surtout quand elle parle de l'Italie, veut bien se charger de donner à mes autres dessins l'illustration de son texte. Je suis trop ami de vos abonnés pour ne pas accepter avec joie cette gracieuse proposition, quand après tant de jours de courses, de nuits de fêtes, de soirées, de croquis, je ne me trouverais pas dans un de ces bienheureux instants où l'on se sent, comme dit Figaro, paresseux... avec délices.

A lui donc de vous parler et des hommes et des faits, car il ne se contentera pas de vous donner le récit coloré des solennités, il vous fera connaître cette famille royale si populaire dans toute l'Italie, ce comte de Cavour qui fut un très-savant publiciste et un économiste très-habile avant d'être un homme d'État et un grand ministre, ce comte Nigra qui n'est pas seulement le ministre de la maison du roi, mais qui, comme le comte de Cavour, unit à ses titres officiels un titre plus précieux: celui d'ami du roi... Mais je m'aperçois que j'anticipe et je m'arrête. Je lui cède donc, non la parole, mais la plume..

A bientôt pourtant. Je pars pour Gênes, d'où je vous enverrai de rechef lettres, dessins et croquis... vous voyez que je n'épargne ni mes crayons, ni ceux des artistes dont je puis attendre un utile concours. Je suis à mon trente deuxième dessin, — je sais parfaitement que vous ne les emploierez pas tous, mais vous aurez à choisir: je veux que vous en ayez trop, pour ne pas craindre que vous n'en ayez pas assez. Dès que le prince Napoléon et la princesse Clotilde auront quitté d'ici Gênes, je partirai moi-même pour Milan et Venise. J'emporte les plus belles recommandations que je joins aux vôtres; vous pouvez donc compter sur une ample et intéressante moisson dans ces villes lombardes dont se préoccupe si vivement l'opinion.

ED. RIOU.

Bal de la cour.

Lundi soir, 24 janvier, un grand bal, dont l'annonce avait mis depuis plusieurs jours en émoi toute la société de la capitale, réunissait au château, autour du roi, de sa fille et de son futur gendre, l'élite de la cour, de l'armée et de l'administration. Le corps diplomatique y assistait au grand complet. Une magnificence sans exemple jusque là avait été déployée pour fêter l'union officiellement annoncée la veille. Les salons, remplis d'élégantes jeunes femmes, de riches uniformes, d'habits brodés et chamarrés de croix, offraient un coup d'œil magique. Mme Clotilde et le prince, objets de l'attention de tous, paraissaient charmés de cette belle fête et de cet empressement.

Le bal a été ouvert par le roi et la comtesse de Slackelberg, le prince Napoléon et S. A. R. Mme Clotilde. Dans la contredanse figuraient le prince de la Tour-d'Auvergne, ministre de France, avec Mme la comtesse de la Marmora; le général Niel, aide de camp de l'empereur, avec Mme la comtesse Della Rocca; M. le comte de Cavour, président du conseil, avec Mme de Lanoy, femme du ministre de Belgique; le général de La Marmora, ministre de la guerre, avec la marquise Boyl; le colonel de Franconnière, aide de camp du prince Napoléon, avec Mme de Coëllo, femme du ministre d'Espagne; le général Della Rocca, premier aide de camp du roi, avec Mme la marquise de Villamarina, femme du ministre de Sardaigne à Paris; le comte Ferri-Pizani, aide camp du prince, avec la comtesse d'Anglie.

Vers minuit, le roi, donnant la main à sa fille, et suivi du prince Napoléon, a fait le tour des salons. Puis les augustes personnages se sont retirés. Le bal n'a fini qu'à quatre heures du matin.

CH. DE LA VARENNE.

PARIS INCONNU.

LES TAPIS VERTS

XII. — Coups du sort. (*Suite.*)

Il y a des coups si extraordinaires que le perdant trouve une amère consolation dans leur étrangeté. Quand, par exemple, une main a passé huit ou dix fois, ceux qui parient contre peuvent se récrier à bon droit si elle passe encore. C'est ce qu'ils ne manquent pas de faire, du ton de gens bien convaincus que le destin leur en veut. Perdre 500 francs à l'écarté, dans une partie qui n'a rien présenté de particulier, est un incident vulgaire sur lequel il n'y a rien à dire; mais perdre 500 francs à l'écarté en jouant contre une main qui a déjà passé quatorze fois, c'est avoir le droit de crier qu'on est le plus malheureux des hommes. Ce droit est un adoucissement au chagrin causé par la perte. Aussi en use-t-on jusqu'à l'abus. Il y a des gens qui parlent toute leur vie d'un coup extraordinaire qu'ils ont essuyé. C'est à croire qu'ils auraient volontiers donné ce qu'il leur a coûté pour que la chose leur arrivât. On oublie 10,000 francs perdus dans le cours ordinaire du jeu; on se rappelle éternellement une perte de 10 francs qui s'est faite d'une certaine façon. C'est surtout en présence de ces coups bizarres, qui sont comme les mauvaises plaisanteries du sort, que se révèlent les contrastes de caractères. Les plus forts les accueillent par des rires et s'en amusent comme d'un spectacle curieux qui porte son enseignement en soi. D'autres se montrent exaspérés; ils menacent l'ennemi invisible de leurs yeux et de leurs poings; d'autres, enfin, terrassés, anéantis, se croient sérieusement l'objet d'une persécution d'en haut, se lamentent tristement, amèrement, et pleureraient comme des femmes, s'ils l'osaient. Il y a des cerveaux faibles que certains coups ébranleront profondement, soyez-en sûr. Que ce soir telle ou telle personne, que vous et moi pourrions nommer, entre dans un cercle, y joue, perde, cherche à se rattraper et perde finalement, en cinq points d'écarté, une grosse somme, après avoir fait les quatre premiers points et avoir eu en mains dame et valet d'atout, il y a gros à parier qu'elle sera demain à Charenton ou dans l'établissement du docteur Blanche. Les exemples de ces catastrophes sont très-nombreux; il faut être, au moral comme au physique, parfaitement organisé, pour se permettre la vie de joueur. Les statistiques ont constaté que le contingent de suicidés fourni par le jeu était énorme; elles prouvent aussi que les joueurs figurent pour un chiffre très-considérable dans le personnel des maisons d'aliénés. Commerçants, industriels, artistes, savants, toutes ces victimes sont là, avec leur lamentable histoire, toujours terrible et toujours la même. Après bien des secousses qui avaient fait vaciller leur raison, c'est un dernier choc qui a heurté trop fortement le pendule humain et qui a tout détraqué. Le commerçant a été reconnu fou en même temps qu'on le déclarait en faillite; on a arrêté l'industriel à la Bourse au moment où il y répandait les nouvelles les plus invraisemblables; l'artiste avait eu un accès de folie furieuse dans la salle même du jeu, et il était tombé à poings fermés sur la société; enfin, le savant, surpris en flagrant délit de divagation au milieu de son cours, a été conduit de sa chaire à Charenton.

Beaucoup de joueurs, je le répète, sans être poussés jusqu'à la folie par ces cruelles épreuves, en sont affectés au point de croire qu'ils sont des centres de malheur, et que la terre et le ciel conspirent contre eux. Il n'est pas rare d'entendre dire, au jeu, par un homme qui perd: « Vous avez perdu parce que je pariais pour vous; il suffit que je me mette d'un côté pour qu'aussitôt la chance passe de l'autre. » Cette monomanie d'un esprit chagrin n'est pas encore la folie caractérisée, mais elle annonce que le cerveau est entamé et qu'il y a danger réel pour la raison.

Ce qui peut arriver de moins mauvais à ces pauvres diables, c'est de tomber rapidement dans un profon[d] dégoût de toutes choses et d'eux mêmes. Il y a peu d[e] joueurs gais; pour mon compte, je n'en ai jamais con[-]nu: c'est que, tandis que la santé est mise en péril pa[r] les veilles et les émotions, la conscience protest[e] contre une vie ainsi gaspillée. Le joueur sent tres bie[n] qu'il fait là un triste métier, et s'il n'en convient pa[s] tout haut, il se le dit tout bas. Il est mécontent, maus[-]sade et troublé comme un homme qui, ayant un man[-]dat à remplir, se laisse incessamment détourner de s[a] voie. Cette disposition morale, commune à la plupa[rt] des joueurs, c'est-à-dire à tous ceux qui cherchent da[ns] le jeu autre chose que de la distraction, est voisine d[e] l'hypocondrie qui, elle-même, sous l'influence d'u[ne] secousse violente, peut conduire à la folie.

Mais il n'y a pas que les coups extraordinaires q[ui] déconcertent les joueurs et confondent leur raison: [la] marche du jeu elle-même renverse quelquefois les pr[é-]visions en apparence les plus sages. Il n'est pas po[s-]sible d'établir une moyenne au jeu, et tel joueur q[ui] aura gagné neuf fois sur dix pendant un an, en joua[nt] d'une certaine façon, pourra fort bien perdre dans [la] même proportion l'année suivante, sans avoir r[ien] changé à sa méthode. Je reçus un jour, dans un ce[r-]cle, la confidence suivante d'un commerçant, gra[nd] ami du tapis vert: « J'ai trouvé le moyen de gagner

peu près tous les jours. Je suis si sûr de mon procédé après une expérience de trois mois, que je ne veux pas m'éloigner de Paris cet été, comme je le fais tous les ans. Ce serait trop perdre que de cesser de jouer pendant un mois! Chaque soirée me rapporte en moyenne deux cents francs. Mon voyage me coûterait donc quelque chose comme six mille francs, sans compter les dépenses. C'est trop cher! » Et comme je demandai à cet homme heureux quel était son procédé, il m'expliqua qu'il ne prenait jamais les cartes, mais qu'il pontait un certain nombre de coups gradués et combinés d'une manière invariable. C'était une sorte de martingale. Il joua le soir même, et je le vis, en effet, gagner. Quand il eut ses dix louis, il partit en m'adressant un « Eh bien! » triomphant. Plusieurs fois je le vis jouer avec le même bonheur. J'avoue que si je m'étais senti tant soit peu enclin au jeu, le succès du procédé m'aurait tout à fait décidé à solliciter la chance. Il n'en faut pas davantage quelquefois pour bouleverser toute une vie et faire sortir un homme des gonds. Heureusement j'étais aussi fort que saint Antoine contre la tentation. Je ne jouai pas, mais je m'étonnai d'un bonheur aussi prolongé. Si mon homme avait tenu les cartes au lieu de se borner à parier, tout le monde aurait suspecté sa loyauté. N'ayant pas les mêmes motifs que lui de passer tout mon été à Paris, je partis pour les eaux et ne revins qu'à l'automne. A mon retour, une des premières choses que j'appris au cercle, fut que le joueur en question avait perdu une dizaine de mille francs depuis deux mois, qu'il était poursuivi par une *déveine* inouïe, constante et régulière comme l'avait été sa chance les mois précédents. Conclusion : la chance a des caprices qui se traduisent non seulement par des coups extraordinaires, mais par des séries de coups qui peuvent être infiniment prolongées. Gagner pendant six mois ou un an ne prouve rien en faveur d'un procédé. La vérité est qu'il n'y a pas d'exemple qu'un système de jeu, réputé excellent pendant un temps plus ou moins long, n'ait fini par être cruellement démenti par le sort.

A propos de procédés et de séries, et puisque je suis sur le chapitre des souvenirs, voici un autre fait qui mérite bien de trouver sa place ici. Je ne sais s'il y a encore des gens qui cherchent la quadrature du cercle et le mouvement perpétuel (j'en ai connu qui prétendaient les avoir trouvés), mais il y en a certainement qui sont préoccupés de l'idée fixe de faire sauter les banques d'Allemagne, à l'aide d'un procédé quelconque qui leur assure toutes les chances du jeu. Des milliers d'individus, victimes de l'idée qu'ils avaient mis la main sur cette pierre philosophale, sont allés se brûler les ailes à Bade ou ailleurs; mais leur exemple ne décourage pas les chercheurs, et tous les ans nous voyons renaître les mêmes espérances suivies des mêmes déceptions. Quelquefois ce ne sont pas des individus isolés qui s'en vont porter leurs écus à M. Benazet, ce sont des sociétés. Elles se sont organisées pour dévaliser l'opulent banquier, et elles lui arrivent armées d'une formidable machine de guerre qui devra clouer sur place les croupiers et balayer les tables en un clin d'œil. Le banquier, éprouvé par mille assauts semblables, est trop sûr de son terrain pour ressentir la moindre inquiétude. L'expérience dure plus ou moins longtemps, selon que la somme apportée est plus ou moins forte ; mais enfin un jour ou l'autre la société voit avec stupeur qu'elle en est à son dernier louis et qu'il faut songer à la retraite. Heureux les joueurs, quand il leur reste assez d'argent pour payer leur hôtel et regagner le point de départ! Demandez à M. Benazet combien il en a acheminés vers leurs foyers à ses propres frais après les avoir plumés là-bas!

C'est surtout en France, et principalement à Paris, que ces rêveurs se rencontrent. Paris est certainement la ville du monde où les imaginations travaillent le plus. Cette tension prodigieuse de l'intelligence enfante des chefs-d'œuvre quand elle est réglée par la raison ; le néant et la misère quand elle est privée de ce guide sûr. Nous avons tous eu quelques amis qui ont voulu escalader le ciel, et chacun de nous peut dire ce qu'ils sont devenus. Au fond l'histoire est toujours la même, histoire lamentable dont le cruel dénoûment n'éclaire que ceux qui n'ont pas besoin d'être éclairés. Un de ces pauvres enthousiastes vint me voir l'été dernier Il partait pour Hombourg, où il allait, disait-il, faire une moisson d'or. Il avait son moyen! Ce moyen, il voulut absolument me l'expliquer, et il me l'expliqua, en effet, longuement. Il avait fait une étude approfondie de tous les livres qui traitent des jeux de hasard, et il les résumait avec une lucidité merveilleuse. Il calculait les chances, groupait les chiffres, pesait pour ainsi dire l'inconnu, et tirait ses conclusions au profit de son idée avec une assurance, une logique et une sûreté d'expression incroyables. Un professeur de mathématiques n'est pas plus net dans la démonstration d'un problème. Non-seulement il indiquait pourquoi son procédé était le bon, mais il expliquait par *a* plus *b* pourquoi les procédés de ses devanciers étaient mauvais et n'avaient pu donner les résultats qu'on en attendait. C'était un garçon de vingt-cinq ans, très-instruit, presque savant, très-honnête et d'une famille des plus honorables Il était trop convaincu pour que je cherchasse à le détourner de son idée. Un mot de doute de ma part l'avait fait bondir. Il partit donc en m'annonçant qu'il ne reviendrait qu'après avoir mis à sec la caisse du casino. Pour mener à bonne fin cette entreprise, dix mille francs lui suffisaient, et il les emportait.

Quinze jours après, je reçus une lettre de lui, datée d'une ville frontière. « J'arrive d'Allemagne, me disait-il tristement, et j'ai laissé où vous savez tout ce que j'avais apporté. Le manque d'argent m'a forcé de faire halte ici. Il me faudrait cent francs pour regagner Paris, et je vous prie de me les envoyer..... » Puis il ajoutait en post-scriptum : « Pardonnez-moi de n'avoir pas quatre sous pour affranchir ma lettre! »

Quand je le revis à Paris, il me dit qu'il avait examiné de nouveau sa méthode et qu'il savait par où elle manquait de sûreté. Il n'eût pas autrement parlé d'une simple erreur d'addition! ÉDOUARD GOURDON.

Demande de la main de S. A. R. la princesse Clotilde pour S. A. I. le prince Napoléon.

Dimanche matin, 21 janvier, à l'issue de la messe, à laquelle avaient assisté, avec le roi, le prince de Carignan, le prince Napoléon, les grands dignitaires de la couronne et grands officiers de l'Etat, le général Niel, aide de camp de l'empereur des Français, assisté du prince de la Tour-d'Auvergne, ministre de France à Turin, a eu l'honneur de présenter à S. M. Victor-Emmanuel II, de la part de S. M. Napoléon III, la demande de la main de S. A. R. Madame Clotilde, fille aînée du roi, pour le prince Napoléon.

L'intérieur du château regorgeait de curieux. Les officiers de l'armée et de la garde nationale, les sénateurs, les députés, remplissaient les appartements; et, c'est au milieu de cette foule que les deux envoyés français, précédés du marquis de Brême, grand maître des cérémonies, introducteur des ambassadeurs, durent se frayer lentement passage pour arriver dans le salon où les attendait le roi, entouré de sa maison militaire, ayant à sa gauche le prince de Carignan, à sa droite le premier aide de camp, général Morozzo della Rocca. — Cette pièce est celle où Charles-Albert travaillait dans le jour et donnait ses audiences. Les meubles portent tous encore son chiffre, ainsi que les tentures. Elle porte le nom de *salle des Bienheureux de Savoie*, parce que là sont rassemblés les portraits des divers princes et princesses de cette maison morts en odeur de sainteté.

Arrivé à quelques pas de Sa Majesté, le général Niel, s'inclinant profondément, remit au roi la lettre autographe de l'empereur, et fit la demande officielle dont il était chargé. — Victor-Emmanuel II répondit au général qu'il était charmé de voir un lien de plus, et de telle nature, unir les deux dynasties ainsi que les deux peuples de France et de Sardaigne, et qu'il donnait bien volontiers son consentement.

Le roi adressa alors quelques paroles affectueuses au général et au prince de la Tour-d'Auvergne, et les deux envoyés, prenant congé de Sa Majesté, furent reconduits avec le même cérémonial qu'à leur arrivée.

Immédiatement après cette cérémonie, le général comte d'Angrogna, aide de camp, introduisit successivement auprès du roi les députations du sénat et de la chambre des députés, chargées de porter au roi les adresses en réponse au discours de la couronne, pour l'ouverture du parlement. — A chacune de ces députations, et pour donner au souverain une marque de respect et d'affection, s'étaient joints presque tous les membres de chaque corps. — Le marquis Alfieri, président du sénat, lut l'adresse de ce corps, à laquelle Sa Majesté répondit gracieusement par l'annonce du prochain mariage de sa fille.

Il ne répondit pas avec moins d'aménité à l'honorable M. Ratazzi, président de la chambre, qui lui présenta l'adresse des députés.

Le soir, après un dîner de gala à la cour, le roi, accompagné de tous les princes et princesses de sa famille, et du prince Napoléon, s'est rendu dans la loge royale, au grand théâtre, où l'on donnait *Robert-le-Diable*. — La salle était illuminée *a giorno*, et resplendissante de toilettes et de diamants. L'élite de la société turinaise garnissait les cinq rangs de loges. Le parterre était comble d'officiers et de tous les étrangers présents à Turin. D'indescriptibles acclamations ont salué la venue ainsi que le départ de Victor-Emmanuel II — Tous les regards se portaient, pendant la représentation sur la princesse Clotilde, éclatante de beauté, de jeunesse et d'émotion On pensait qu'elle allait bientôt quitter Turin, ce peuple qui l'a vu naître et qui l'adore comme l'incarnation de la bienfaisance et de toutes les grâces, et chacun, au fond du cœur, se sentait attendri. CH. DE LA VARENNE.

La famille royale de Sardaigne.

Il existe peu de maisons régnantes aussi anciennes que celle de Sardaigne, et surtout aussi nationales. — Béranger II, roi d'Italie, souverain de Milan, en 930, et prince de sang italien, en est la tige. L'invasion allemande, commandée par le Germain Hugo, le dépouilla d'abord de la Lombardie, lui laissant à peine le Piémont actuel. Son fils Adalbert, roi d'Italie, marquis d'Ivrée, vit, malgré d'héroïques efforts, se consommer l'usurpation étrangère de toute la haute Italie. — Avec la perte de ses derniers domaines, cette race pouvait paraître alors anéantie.

Mais Othon-Guillaume, fils d'Adalbert, un vaillant chevalier, ne désespéra point de la fortune. — Devenu gouverneur de la terre de Savoie, pour l'Empire, dans la dissolution du royaume de Bourgogne, il s'adjugea, du vœu des habitants, cette province, dont faisaient partie la Suisse française, la Bresse et autres vastes territoires.

Dès lors, du haut des Alpes où elle régnait, l'ancienne maison d'Italie ne cessa plus de porter ses regards vers son ancien héritage. — Humbert *aux blanches mains*, fils d'Othon, et deuxième comte de Savoie, descend sa bannière jusque dans la vallée de Suses. — Son petit-fils Oddon épouse Adélaïde, de la maison de Saxe, qui lui apporte en dot le Piémont. — Voilà la race rentrée à Turin. — Peu à peu, par étapes éloignées, mais décisives, elle arrive aux portes de Milan. Deux fois, avec le duc Louis, en 1448, avec le grand Charles-Emmanuel, en 1773, la maison de Savoie reprend possession de cette ville et de la Lombardie entière, deux fois elle est contrainte d'en sortir.

Voilà son passé dans l'histoire. — Depuis le traité d'Utrecht, Victor-Amédée II, l'un des arbitres de la fameuse guerre de succession, a rendu aux siens la dignité royale.

Victor-Emmanuel II, roi actuel de Sardaigne, de Chypre et de Jérusalem, fils du magnanime Charles-Albert, est né le 14 mars 1820, d'une princesse de Toscane, la sainte reine Marie-Thérèse. — Il a d'abord porté le titre de duc de Savoie, sous lequel il s'est illustré comme soldat ainsi que comme général, dans les guerres de 1848 et de 1849. — Il est monté sur le trône le 23 mars 1849, par l'abdication de son père, qui préféra se retirer plutôt que de signer la paix avec les Autrichiens, après le désastre de Novare. — Bon, franc, accessible à tous, ennemi du faste, militaire consommé, grand chasseur, le roi Victor-Emmanuel a tout ce qui rend un souverain populaire et le fait vivre dans la tradition.

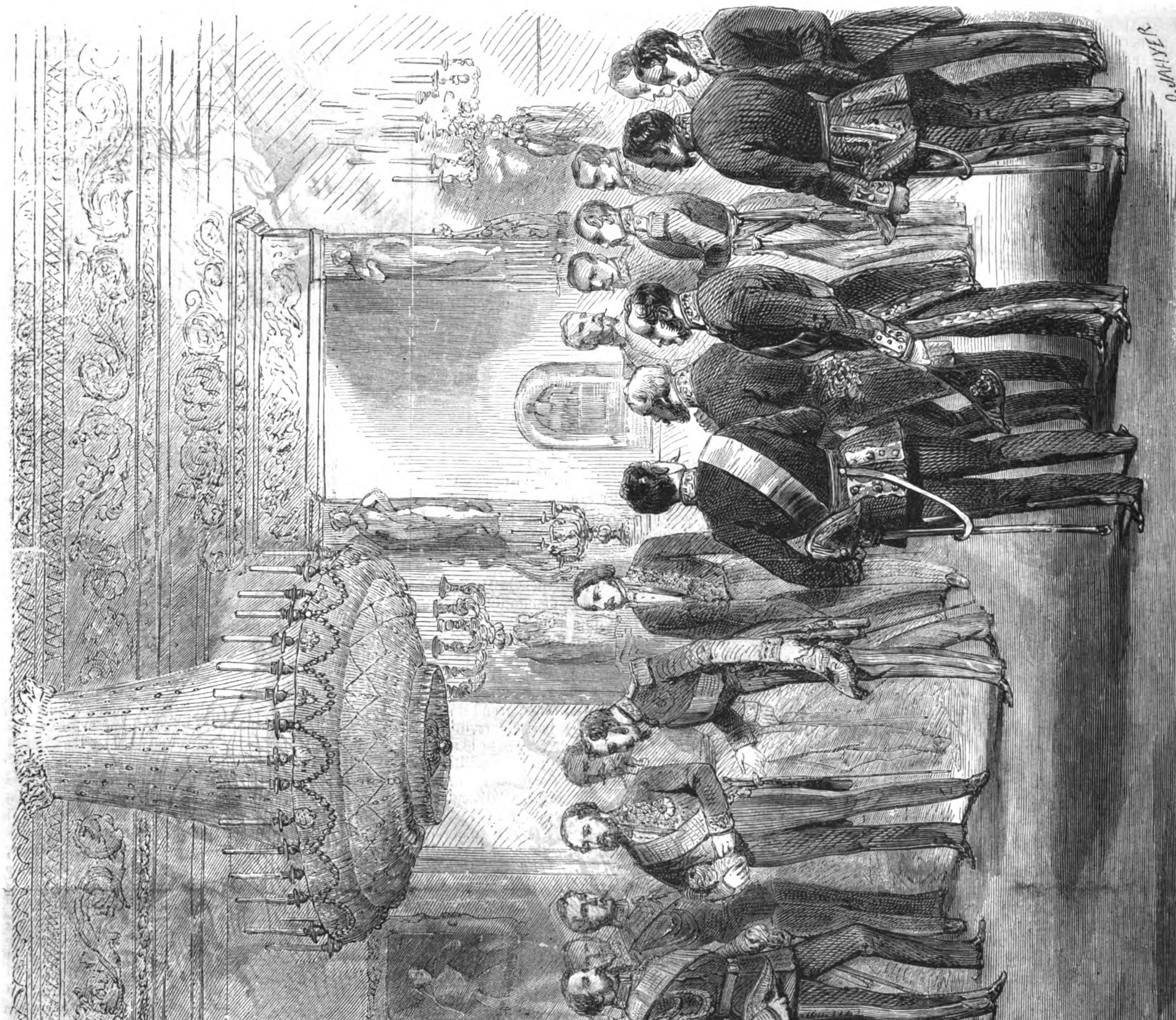
De cruels malheurs domestiques ont frappé Victor-Emmanuel II, depuis son avènement au trône et la mort de son père. — En quelques semaines il a perdu sa mère, son frère, le vaillant duc de Gênes, un de ses fils et sa femme, la belle, charitable et si regrettée reine Marie-Adélaïde, fille de l'archiduc Reynier, ancien vice-roi de Lombardie, marié lui-même à la sœur du roi Charles-Albert.

Le roi a une belle et nombreuse famille : trois princes et deux princesses. — L'aînée de ces cinq enfants, est la princesse *Clotilde*-Marie-Thérèse-Louise, née le 2 mars 1843, l'épouse du prince Napoléon — Mme Clotilde, dont le dernier numéro du *Monde illustré* donnait la biographie et le portrait, est une gracieuse personne, à la taille svelte, à la démarche noble et assurée. Nous ajouterons quelques traits aux détails que cette biographie a déjà donnés sur elle. Ses cheveux sont blonds-châtains et ses yeux bleus-gris. Elle a tout le regard de son père, et le cœur, les instincts bienfaisants de sa mère. — Les pauvres de Turin la pleurent d'avance. — La princesse, quoique bien jeune encore, grâce à sa forte éducation, à son intelligence peu commune, possède une dignité, un coup d'œil et une sûreté de jugement qui frappent tout le monde. — Le roi en est particulièrement idolâtre, et ce n'est pas le moindre sacrifice qu'il fera que de la voir séparée de lui.

Le prince héréditaire s'appelle, comme un des grands hommes de sa race, *Humbert*-Reynier Charles-Emmanuel-Jean-Marie-Ferdinand-Eugène. Il est né le 14 mars 1844, et porte le titre de *prince de Piémont*. — La garde nationale l'a nommé colonel de la première légion. C'est déjà un beau prince, à l'air hardi, et taillé pour faire un vrai soldat comme ses frères. — Viennent ensuite le prince *Amédée*-Ferdinand-Marie, duc d'Aoste, né le 30 mai 1845; le prince *Othon*-Eugène-Marie, duc de Montferrat, né le 11 juillet 1846; et la princesse *Marie*-Pia, née le 16 octobre 1847.

En voyant cette belle famille, on sent à l'air plein de franchise et de dignité empreintes dans leurs traits encore si jeunes, que le sang de Charles-Albert ne coule pas en vain dans les veines de cette noble lignée.

C. A. DE LA VARENNE.



Demande en mariage de S. A. R. la princesse Clotilde, faite au roi de Sardaigne par le général Niel. — D'après des dessins de M. Riou.

communiquées par S. Exc. le comte Nigra à M. Riou, dessinateur du *Monde illustré*.

S. A. R. Humbert-Revnier-Charles-Emmanuel, prince héréditaire de Sardaigne, né le 2 mars 1844.

S. A. R. le prince Amédé-Ferdinand-Marie, né le 30 mai 1845.

S. M. Victor-Emmanuel II, roi de Sardaigne.

S. A. R. le prince Othon-Eugène Marie, né le 11 juillet 1846.

S. A. R. la princesse Marie-Pia, née le 16 octobre 1847.

Cachemires français.

Le génie et le caractère d'un peuple se manifestent dans les produits de son industrie; le cachemire indien est un chef-d'œuvre de patience; le cachemire français est un chef-d'œuvre de mécanique.

Il y a soixante-quinze ans que des cachemires de l'Inde furent pour la première fois remarqués en France. Les capitaines des armées d'Orient sous Louis VIII, Philippe-Auguste et Louis IX, en avaient apporté à leurs dames. Dans l'immense butin que firent les Français au pillage de Damiette, il se trouva de ces magnifiques tissus dont on fit cadeau à la reine Marguerite, aux comtesses d'Artois et de Poitiers qui avaient suivi leurs maris à la guerre; la compagnie française des Indes-Orientales et les commandants de nos possessions en envoyèrent plusieurs, mais l'industrie française ne tourna pas alors ses efforts de ce côté.

Les premiers châles européens qui apparurent sur le marché furent fabriqués à Vienne, en Autriche, vers le commencement de ce siècle. Formés d'un tissu de coton à fond croisé, et imprimés à six ou sept couleurs, frais et coquets, ils excitèrent un certain engouement et furent imités par les fabricants français qui les perfectionnèrent, en remplaçant par des broderies l'impression viennoise.

Cela était bien loin du châle français d'aujourd'hui. Une jeune dame, née et élevée en Grèce, mariée à Paris, devait en inspirer l'idée. Elle se montra dans les promenades, parée d'un cachemire indien, et si les hommes admirèrent la grâce et la beauté de la jeune Grecque, drapée dans le moelleux tissu, les femmes admirèrent plus encore le tissu lui-même. De l'admiration au désir, il n'y a pas loin. Les Parisiennes voulurent des cachemires. Les fabricants de Paris, de Lyon, de Nîmes, de Genève, commencèrent à faire des essais et, à l'exposition générale de 1806, on vit des châles longs et des châles carrés, imitant le cachemire indien. La chaîne était en soie; ils étaient tramés et brochés en laine.

L'industrie avait fait son premier pas. Chose étrange! les fabricants français ignoraient de quelle matière étaient tissés les cachemires indiens qu'ils voulaient imiter. Le voyageur Bernier, qui, le premier, a parlé de la fabrication des cachemires, avait écrit que les plus beaux étaient faits avec la touz des chèvres du Grand-Thibet, et il avait raison. Mais cette opinion était contestée; quelques-uns prétendaient que la matière employée par les Indiens étaient du poil de dromadaire; d'autres soutenaient que c'était la laine d'une espèce de brebis, originaire de la vallée de Kachemyr et des montagnes du Thibet.

On douta plusieurs années; les mieux avisés tissèrent avec du poil de chèvres kirghises et obtinrent les plus beaux produits. La question est depuis longtemps résolue.

Bien que l'on fabrique des châles de cachemire en Angleterre, en Autriche et à Lyon, Paris est le véritable siége de cette industrie. Les faubourgs Saint-Antoine et Saint-Marc au ont un assez grand nombre de métiers en ce genre, mais les principaux ateliers sont en Picardie, où les fabricants parisiens expédient les dessins et les matières premières.

On tire des entrepôts de Londres, quelque peu de l'Inde directement, et beaucoup de la Russie, la touz employée dans la fabrication des cachemires français. Celle qui sert à la chaîne est douce, soyeuse, peignée toujours; celle qui constitue la trame de fond est moins fine que la précédente, et la trame du broché l'est moins encore. Ces diverses sortes portent dans le commerce le nom générique de *cachemire*.

Cette matière arrive brute à Paris, et se file en Picardie, entre autres à Villepreux. On mêle au cachemire de la chaîne un bout d'organsin destiné à lui donner plus de solidité, et on emploie à cet usage les belles soies du Piémont, du Gard, de l'Ardèche et de la Drôme.

Après avoir imité les dessins des châles indiens, la fabrique parisienne en a créé et en crée de nouveaux, qu'elle combine suivant le goût des acheteurs auxquels ces produits sont destinés. La principale consommation se fait en France; toutefois, l'exportation est un élément de prospérité qu'on ne saurait dédaigner, et les goûts varient sous toutes les latitudes. On ne saurait offrir aux Anglo-Saxons et aux Français de l'Amérique du Nord et du Canada les dessins fantastiques et les couleurs chatoyantes qui plaisent aux Indo-Espagnols et aux Indo-Portugais de l'Amérique du Sud.

Tous les fabricants de cachemires français, comme ceux de châles au quart, d'étoffes de soies façonnées, d'articles de Mulhouse, de papiers peints, ont des dessinateurs dont le talent constitue la véritable supériorité de l'industrie française en ce genre sur les autres fabriques européennes.

Le dessin fait et adopté est mis en carte, c'est-à-dire qu'il est développé et colorié sur un papier coupé de lignes verticales et de lignes horizontales, où chaque trait, chaque couleur aura un sens dans une langue hiéroglyphique dont le liseur de dessins est l'interprète. Sa traduction décide combien il faudra d'aiguilles, de crochets, d'arcades, de collets, de maillons, de navettes pour tisser le châle; c'est elle qui indique comment il faut percer les cartons qui vont jouer dans le travail un rôle des plus intéressants.

C'est sur le métier à la Jacquart que se fabrique le cachemire français, métier continuellement modifié et perfectionné depuis quarante ans. L'invention du carton percé a demandé plusieurs années de travail et le concours de plusieurs hommes; aujourd'hui qu'elle est vulgarisée, elle paraît fort simple, mais c'est en réalité une des plus ingénieuses combinaisons de la mécanique.

La pièce ourdie a été remise au tisseur qui l'étend sur le rouleau d'arrière, passe les fils dans les maillons, puis à travers les dents d'un peigne encadré dans un battant mobile, et enfin les attache au rouleau de devant, où il tissera. Les dents plus ou moins serrées du peigne feront une étoffe plus ou moins pleine, comme le battant, frappant plus ou moins fortement la trame, opérera une réduction plus ou moins forte De ces deux combinaisons résulteront la valeur et le prix de l'étoffe indépendamment de la matière.

Le tissage commence; l'ouvrier appuie le pied sur une marche; une bascule agit, le carton partiellement percé prend sa place sur un cylindre percé aussi mais en entier, et se presse contre les aiguilles poussées par un élastique; celles qui trouvent le vide pénètrent dans le cylindre, entraînant le crochet; celles qui rencontrent le carton plein sont arrêtées; une griffe enlève tous les crochets restés en place et avec eux les maillons et les fils qui y sont passés, tandis que les autres fils restent dans leur position horizontale. Alors la navette est lancée, la trame apparaît ou se cache, à l'endroit de l'étoffe.

L'ouvrier appuie de nouveau le pied sur la marche, un second carton prend la place du premier, le jeu des aiguilles continue, mais le carton est percé autrement, d'autres pointes trouvent le vide, d'autres fils sont soulevés, la trame du fond ou de broché passe, le battant serre les fils; l'opération se répète dix, vingt, quarante mille fois et ainsi se forment les palmes, les rosaces, les dessins gracieux ou sévères que l'imagination de l'artiste a créés.

Le tisseur doit apporter une grande attention dans le travail, car il emploie dans les riches cachemires de douze à quatorze navettes. La main d'œuvre est payée de 70 à 90 centimes le millier de coups de navette; les plus habiles font en moyenne dix mille par jour.

Quand le châle est achevé, il est donné au découpeur dont le travail consiste à enlever toute la trame qui, n'apparaissant pas dans le dessin, charge l'envers d'un poids inutile et parfois considérable. Cette opération délicate se fait au moyen de mécaniques d'une grande précision. Le tondage enlève ensuite, à l'endroit, le jarre et les poils parasites.

Ce qui distingue les cachemires de l'Inde des cachemires français, c'est que les premiers n'ont pas besoin d'être découpés, grâce au système d'espoulinage des ouvriers indiens.

On estime à trois millions le chiffre annuel d'affaires de la fabrique parisienne pour les cachemires seulement, et on est arrivé à une telle perfection dans les châles de prix, qu'il est difficile de distinguer, à l'endroit, un cachemire français d'un cachemire indien.

Nous terminerons par un acte de justice et par une bonne nouvelle pour les dames. Dans notre article sur les cachemires de l'Inde, *Monde illustré* du 13 novembre dernier, nous disions que la fabrique française avait cherché vainement jusqu'ici à obtenir par des moyens mécaniques l'espoulinage indien. Nous connaissions des tentatives heureuses faites par un fabricant de Paris, M. Fabart, et nous ne voulions pas en parler avant que les résultats fussent positifs et les produits sur le marché. Nous ignorions qu'un autre a déjà vaincu les difficultés et fabrique aujourd'hui, au métier, des cachemires où l'espoulinage est fait par des moyens mécaniques et qui ressemblent à s'y tromper aux cachemires indiens, sans avoir été découpés.

Ces châles, nous les avons vus, touchés, examinés, nous avons assisté à la fabrication. Ce qu'il a fallu de science mécanique, de patience, de recherches, pour arriver à ce résultat, est incroyable. Le crocheté, — cette difficulté insurmontée jusqu'ici, — s'opère aussi nettement par la mécanique française que par la main des ouvriers indiens. Les châles de Paris et de l'Inde sont aussi beaux les uns que les autres; c'est la même matière, la même souplesse, le même aspect.

Pour arriver à cet important résultat, deux hommes de mérite, un mécanicien et un fabricant, ont associé leur intelligence et leurs efforts. Le mécanicien est un Lyonnais actuellement fixé à Paris; le fabricant a obtenu, pour prix de son succès, la médaille d'or à la dernière exposition.

KAUFFMANN.

MÉMOIRES D'UN MUSICIEN[1].

(Suite du chapitre XXVI.)

Le Théâtre des Nouveautés, s'étant mis depuis quelque temps à jouer des opéras comiques, avait un assez bon orchestre dirigé par Bloc. Celui-ci m'engagea à proposer ma nouvelle œuvre aux directeurs de ce théâtre et à organiser avec eux un concert pour la faire entendre. Ils y consentirent, séduits uniquement par l'étrangeté du programme de la symphonie, qui leur parut devoir exciter la curiosité de la foule. Mais voulant obtenir une exécution grandiose, j'invitai au dehors plus de quatre-vingts artistes qui, réunis à ceux de l'orchestre de Bloc, formaient un total de cent trente musiciens. Il n'y avait rien de préparé pour disposer convenablement une pareille masse instrumentale; ni la décoration nécessaire, ni les gradins, ni même les pupitres. Avec ce sang-froid des gens qui ne savent pas en quoi consistent les difficultés, les directeurs répondaient à toutes mes demandes à ce sujet : « Soyez tranquille, on arrangera cela; nous avons un machiniste intelligent. » Mais quand le jour de la répétition arriva, quand mes cent trente musiciens voulurent se ranger sur la scène, on ne sut où les mettre. J'eus recours à l'emplacement du petit orchestre d'en bas; ce fut à peine si les violons seulement purent s'y caser. Un tumulte à rendre fou un auteur, même beaucoup plus calme que moi, éclata sur le théâtre. On demandait des pupitres, les charpentiers cherchaient à confectionner précipitamment quelque chose qui pût en tenir lieu; le machiniste jurait en cherchant ses *fermes* et ses *portants*; on criait ici pour des chaises, là pour des instruments, là pour des bougies; il manquait des cordes aux contre-basses; il n'y avait point de place pour les timbales, etc., etc. Le garçon d'orchestre ne savait auquel entendre; Bloc et moi nous nous mettions en quatre, en seize, en trente-deux. Vains efforts! l'ordre ne put naître et ce fut une véritable déroute, un passage de la Bérézina de musiciens

Bloc voulut néanmoins, au milieu de ce chaos, essayer au moins deux morceaux, « pour donner aux directeurs, disait-il, une idée de la symphonie. » Nous répétâmes, comme nous pûmes, avec cet orchestre en désarroi, le *Bal* et la *Marche au supplice*. Ce dernier morceau excita parmi les exécutants des clameurs et des applaudissements frénétiques. Néanmoins, le concert n'eut pas lieu. Les directeurs épouvantés par un tel remue-ménage, reculèrent devant l'entreprise. *Il y avait à faire des préparatifs trop considérables et trop longs; ils ne savaient pas qu'il fallût tant de choses pour une symphonie...*

Et tout mon plan fut renversé faute de pupitres et de quelques planches... C'est depuis lors que je me préoccupe toujours si fort du matériel de mes concerts. Je sais trop ce que la moindre négligence à cet égard peut amener de désastres.

XXVII

J'écris une fantaisie sur la *Tempête* de Shakespeare. — Son exécution à l'Opéra.

M. Girard était, dans le même temps, chef d'orchestre du Théâtre-Italien. Pour me consoler de ma mésaventure, il eut l'idée de me faire écrire une autre composition moins longue que ma *Symphonie fantastique*, s'engageant à la faire exécuter avec soin au Théâtre-Italien et sans embarras. Je me mis au travail pour une fantaisie dramatique avec chœurs sur la *Tempête* de Shakespeare. Mais quand elle fut terminée, M. Girard n'eut pas plus tôt jeté un coup d'œil sur la partition qu'il s'écria : « C'est encore trop grand de formes; il y a trop de moyens employés; nous ne pouvons pas organiser au Théâtre-Italien l'exécution d'une composition semblable. Il n'y a pour cela que l'Opéra. » Sans perdre un instant, je vais chez M. Lubbert, directeur de l'Académie royale de musique, lui proposer mon morceau. A mon grand étonnement, il consent à l'admettre dans une représentation qu'il devait donner prochainement au bénéfice de la caisse des pensions. Mon nom ne lui était pas inconnu; mon premier concert du Conservatoire avait fait quelque bruit, M. Lubbert avait lu les journaux qui en avaient parlé. Bref, il eut confiance, ne me fit subir aucun humiliant examen de la partition, me donna sa parole et la tint religieusement. C'était, on en conviendra, un directeur comme on n'en voit guère. Dès que les parties furent copiées, on mit à l'étude à l'Opéra les chœurs de ma *Fantaisie*. Tout marcha ré

[1] La traduction et la reproduction sont interdites.

gulièrement et très-bien. La répétition générale fut brillante. Mais admirez mon bonheur ! Le lendemain, jour de l'exécution, une heure avant l'ouverture des portes de l'Opéra, un orage éclate, orage comme on n'en avait peut-être pas vu à Paris depuis cinquante ans. Une véritable trombe d'eau transforme chaque rue en torrent ou en lac ; le moindre trajet, à pied comme en voiture, devient à peu près impossible ; et la salle de l'Opéra reste déserte pendant toute la première moitié de la soirée, précisément à l'heure où ma *Fantaisie sur la Tempête* (damnée tempête) devait être exécutée. Elle fut donc entendue de deux ou trois cents personnes à peine, y compris les exécutants ; et je donnai ainsi un véritable *coup d'épée dans l'eau*.

. . . .

XXVIII

. . . .

XXIX

Quatrième concours à l'Institut. — J'obtiens le prix. — La révolution de Juillet. — La prise de Babylone. — La Marseillaise. — Rouget de Lisle.

Le concours de l'Institut eut lieu, cette année là, un peu plus tard que de coutume : il fut fixé au 15 juillet. Je m'y présentai pour la cinquième fois, bien résolu, quoi qu'il arrivât, de n'y plus reparaître. C'était en 1830. Je terminais ma cantate quand la révolution éclata :

> Et lorsqu'un lourd soleil chauffait les grandes dalles
> Des ponts et de nos quais déserts ;
> Que les cloches hurlaient, que la grêle des balles
> Sifflait et pleuvait par les airs ;
> Que dans Paris entier, comme la mer qui monte,
> Le peuple soulevé grondait ;
> Et qu'au lugubre accent des vieux canons de fonte
> La Marseillaise répondait [1].

L'aspect du palais de l'Institut, habité par de nombreuses familles, était alors curieux ; les biscaïens traversaient les portes barricadées, les boulets ébranlaient la façade, les femmes poussaient des cris, et dans les moments de silence entre les décharges, les hirondelles reprenaient en chœur leur chant joyeux cent fois interrompu. Et j'écrivais, j'écrivais précipitamment les dernières pages de mon orchestre, au bruit sec et mat des balles perdues qui, décrivant une parabole au-dessus des toits, venaient s'aplatir près de mes fenêtres, contre la muraille de ma chambre. Enfin, le 29, je fus libre, et je pus sortir et polissonner dans Paris, le pistolet au poing, avec la *sainte canaille* [2], jusqu'au lendemain.

HECTOR BERLIOZ.

ERRATUM. — Dans l'article intitulé : *Mémoires d'un musicien*, contenu dans notre dernier numéro, lisez à la page 71, 2e colonne, 14e ligne : Je *m'astreindrais*, comme l'année dernière, au lieu de : Je *m'abstiendrais*, etc.

L'administration du *Monde illustré* reçoit fréquemment des demandes d'abonnement avec cette recommandation : « J'en remettrai le prix sur la présentation de votre quittance ou sur la traite que vous tirerez sur moi. » Il lui est impossible de satisfaire à de pareilles demandes. Le prix des abonnements doit lui être adressé en un mandat sur la poste, ou sur Paris.

Le prix des abonnements au *Monde illustré* est, pour l'étranger :

	Trois mois.	Six mois.	Un an.
Amérique septentr., Angleterre et Turquie.	8 »	15	30
Autriche, Belgique, Pologne, Prusse, Russie, Saxe, Suède.	7 50	14	28
Bavière, Piémont.	6 50	12	24

Pour toute la France : 18 francs par an.

Les personnes qui auraient à compléter leur collection recevront, franco, les numéros dont ils feront la demande par lettres affranchies, contenant trente-cinq centimes de timbres poste par numéro.

La Servie.

La Servie, sur laquelle les événements de Belgrade appellent l'attention publique, est une des contrées de l'Europe centrale les plus dignes d'intérêt.

Son passé historique d'abord n'est pas sans gloire. C'est dans les ombres du septième siècle naissant que se cache le berceau de sa nationalité. Les Sorabes descendent à la voix d'Héraclius des forêts qui couvrent les flancs des Krapaks et viennent fonder, au confluent du Danube et de la Save, dans les solitudes désolées par les Avares, une monarchie qui, après de longues vicissitudes, devait étendre sa puissance sur presque toute la Macédonie, sur une grande partie de la Thrace, de la Thessalie, de l'Albanie, et relever pour ainsi dire sur le front d'un de ses rois, Etienne Douchan, la couronne césarienne de l'empire d'Orient.

Mais ce ne sont pas ces souvenirs que nous voulons évoquer ici ; les Serviens ou les Serbes, ces descendants des Sorabes antiques, ont des droits plus actuels à l'intérêt. La grande famille slave ne possède pas de membre plus digne des études ethnographiques, si ardemment cultivées de nos jours. Sa langue, riche, pittoresque, colorée, expressive, s'est étendue dans l'Esclavonie et dans la Dalmatie ; une partie de la Croatie la parle, ainsi que plusieurs districts hongrois. De cette langue est née une littérature remarquable par le mouvement et l'élévation de ses poésies. Vouk-Stefanovitch a formé un recueil de ses récits épiques et de ses chants lyriques les plus célèbres, qui ont obtenu l'honneur d'être traduits en français, en polonais et en allemand.

Tous les voyageurs qui traversent la Servie sont frappés du contraste qu'elle offre avec les contrées voisines. Les habitations et les vêtements y offrent une propreté, une élégance et un confort qu'ignorent trop généralement les populations turques, russes et allemandes.

Ces habitations, que forment des pièces de bois équarries, coupées dans les forêts appartenant la plupart au domaine public, consistent généralement en une ou deux pièces servant à toutes les nécessités domestiques. Autour sont élevées des cases plus petites, destinées à recevoir les outils, les provisions, les récoltes, ou affectées au logement des animaux.

Le père de famille et les enfants mâles se livrent à l'élève des troupeaux et à l'agriculture, qui est cependant assez négligée quoique le sol soit d'une remarquable fécondité ; beaucoup s'adonnent à la chasse et à la pêche.

Les femmes sont chargées de tous les travaux intérieurs ; ce sont elles qui tissent les étoffes, qui confectionnent les vêtements ; elles y déploient un goût et une adresse que l'on ne peut s'empêcher d'admirer lorsqu'on assiste à une réunion de paysans serbes en habits de fête. La vue qu'offre ce numéro de l'intérieur d'une habitation, dessinée dans les environs de Belgrade, donne, du reste, une image exacte de ces costumes et de ces mœurs.

Cette ville, dont nous venons d'écrire le nom, et dont notre illustration reproduit l'aspect, est la capitale de cette contrée qui, soumise par les Turcs en 1520, dut, en 1804, au célèbre Czerni Georges, son indépendance consacrée, en 1829, par le traité d'Andrinople, qui ne maintint, entre elle et la Porte ottomane, que le lien d'un tribut.

Belgrade, — dans la langue serbe : la Ville blanche, — est l'antique *Taurunum* des Romains et l'*Alba græca* du latin moderne. Assise sur les hauteurs qui s'élèvent entre la Save et le Danube, la nature en avait fait un des sites les plus beaux des rives de ce fleuve ; les hommes en ont fait avant tout une ville de guerre ; là où tout semblait combiné pour le plaisir des yeux et pour les doux loisirs de la vie champêtre sont venues se heurter les armées ; Barbares, Grecs, Turcs, Polonais, Allemands, Russes ont tour à tour heurté leurs bandes ou leurs légions contre ses murailles. Soliman II l'enlevait en 1521, le duc de Bavière s'en emparait à la tête des troupes autrichiennes, en 1668, Ahmed III, le prince Eugène, Landon, Czerni, Mahmoud II y sont entrés successivement en vainqueurs ; c'est assez dire de quel prix sanglant cette ville a payé, dans tous les siècles, sa célébrité militaire.

Ses fortifications ont, du reste, reçu, en 1820, des modifications considérables ; ses deux citadelles et les ouvrages qui les relient en forment une des places les plus fortes de l'Europe ; et cependant ses fortifications sont si bien masquées par les glacis que, sous plusieurs de ses aspects et notamment sous celui où la représente notre illustration, Belgrade semble une ville champêtre, une ville ouverte.

La plupart de ses monuments, parmi lesquels on compte quatorze mosquées, ne remontent pas au delà de la domination ottomane. Quoiqu'elle soit le siége d'un évêché grec, Belgrade ne possède point d'autres édifices religieux qui méritent d'être cites.

Son industrie, encore peu développée, est cependant en progrès. Elle fabrique des tapis, des armes, des étoffes de coton et de soie. Elle possède des tanneries nombreuses dont les produits sont très-recherchés dans le commerce.

FULGENCE GIRARD.

COURRIER DU PALAIS.

Qui donc a dit que, de tous les pays, la France était celui où l'on entendait le mieux la plaisanterie? Autrefois peut être ; mais aujourd'hui ? Le *Charivari* s'était amusé à lutiner M. Scribe : une condamnation, légère, il est bien vrai, — le paiement des frais du procès et l'insertion du jugement dans ses propres colonnes, — vient de l'avertir de mettre à l'avenir des sourdines à ses grelots. Ah ! le temps est dur aux plaisants de lettres. Il l'est aussi à ces autres plaisants dont raffolaient nos pères — les mystificateurs. Feu Musson reviendrait aujourd'hui qu'il serait tout étonné d'avoir maille à partir avec de tout autres partners que les rieurs. Les derniers mystificateurs qui aient joui du droit d'impunité ont été Romieu et James Rousseau. Pour avoir voulu marcher sur leurs traces, Roger de Beauvoir et son confrère Bache ont failli goûter du pain des Madelonnettes. — Vous connaissez l'histoire : je vous l'ai contée, il y a quatre mois, lorsque fut rendu le jugement qui condamna Roger à un an d'emprisonnement et Bache à trois mois de la même peine. La chose au fond était assez vénielle. Roger était monté chez Mme Doze, sa belle-mère, avec qui il avait à régler certaines questions de ménage d'une nature délicate ; il avait emmené Bache avec lui. Bache a toujours une tenue très-sévère : habit noir et cravate blanche ; il est long, il est sec, il est pâle ; il est grave à la ville comme le sont tous les comiques ; c'est un notaire très-vraisemblable. De notaire à chef de bureau ou de division, il n'y a qu'une nuance et il n'est pas étonnant que, sur une parole jetée en l'air par Roger de Beauvoir, Mme Doze ait cru avoir devant elle un employé supérieur de la Préfecture de police. Il est vrai que Bache a un peu rendu la main. A chaque parole de Roger il inclinait la tête d'un air important et lançait par intervalles des interjections à la Prud'homme. Une d'elles surtout, un certain brrrrr, que Bache a reproduit avec *brio* devant la Cour, est une des bouffonneries les plus époufantes qui se puissent imaginer. Ce brrrrr a sauvé l'affaire. L'auditoire a ri, les avocats ont ri, l'huissier a ri, les gendarmes ont ri, la Cour elle-même a ri comme un seul homme. Où le Tribunal avait vu un délit elle n'a voulu voir qu'une gaminerie, et elle s'est empressée de rendre Roger à sa vie littéraire et Bache à cette scène des Bouffes-Parisiens, dont il est — avec Mlle Tautin — le plus gracieux ornement.

Voici qui est assurément plus grave.

Un homme a vécu dans le dernier siècle qui a porté deux des plus grands noms de l'ancienne noblesse, — Lauzun et Biron, — et ces deux noms ont été pour lui comme un double sceau qui a fatalement empreint sa vie. De Lauzun, son grand-oncle, il eut les côtés brillants, les instincts vaniteux, l'égoïsme, l'audace, la fatuité, des prétentions galantes qui ne surent pas même s'arrêter au pied du trône ; — de Biron, son arrière-grand-oncle, il eut les talents militaires, la bravoure personnelle, mais aussi le caractère incertain et les allures équivoques ; comme lui, l'ambition déçue, l'amour-propre blessé le jetèrent dans le parti opposé à son prince, et comme lui enfin, accusé de trahison, il mourut jeune encore de la main du bourreau. Il mourut avec grâce, il mourut avec courage, et tel est le prestige qu'une telle mort répand autour d'elle que Biron eût fait peut-être oublier Lauzun, si une main maladroite n'eût rendu à sa mémoire le triste service d'exhumer un écrit qui est la peinture de sa jeunesse et qui en est aussi la condamnation.

Les *Mémoires* de Lauzun, qui ont été publiés pour la première fois en 1822, commencent à la naissance de l'auteur et s'arrêtent au moment de son départ pour l'Amérique. On en a vivement contesté l'authenticité, et la famille, pour sa part, les répudie hautement. Elle a raison. Le livre est indigne du nom : c'est un catalogue d'amourettes sans passion, sans poésie ; un recueil de faits insipides, une suite de plats récits auxquels les noms qui y sont scandaleusement mêlés suffisent à peine pour donner quelque intérêt. Les femmes de chambre et les filles de bas étage y alternent avec les princesses ; elles se succèdent dans les faveurs de Lauzun, et il faut voir avec quelle complaisance il se raconte à lui-même ses succès et ses conquêtes ! Il lui arrive parfois de vouloir s'élever de la galanterie jusqu'à l'amour, et alors il déclame ou grimace. De cette lecture malsaine et écœurante, il ne reste rien dans l'esprit que des noms salis et le souvenir vague d'une société prête à entrer en décomposition. A ce dernier point de vue peut-être, les *Mémoires* de Lauzun auraient pu trouver place dans la bibliothèque de l'historien, — sur les rayons qu'on ne montre pas, — s'ils ne venaient pas d'être supprimés par un jugement du tribunal.

Ce qui vient d'arriver à propos de cet ouvrage est d'ailleurs assez curieux.

Comme je l'ai dit, l'ouvrage avait paru pour la première fois en 1822, et à cette époque, si je ne me trompe, sa publication avait attiré un procès à ses éditeurs. Tout récemment, un jeune savant, M. Louis Lacour, en donna une édition nouvelle, collationnée sur le manuscrit de Lauzun et augmentée de divers passages que ne contenait pas la precédente. Déjà la *Revue rétrospective* avait signalé plusieurs de ces lacunes, dont les principales portaient sur la relation de ce qui s'était passé entre l'auteur et la reine Marie-Antoinette. Cette nouvelle édition fut saisie sous l'inculpation d'outrage à la morale publique. La saisie portait non pas seulement sur les passages restitués, mais sur l'ensemble de l'ouvrage. On n'alla pas jusqu'à l'audience, et une ordonnance de non-

[1] *Iambes*, d'Auguste Barbier.
[2] Expression du même poëte.

lieu fut rendue. Mais si la partie publique se trouvait désarmée par cette décision, il n'en était pas de même de certaines personnes que les récits de Lauzun blessaient dans leurs sentiments les plus intimes, dans leurs affections les plus chères, dans leur honneur et dans celui de leurs parents. L'une d'elles, un prince étranger, que les Français aussi bien que ses compatriotes sont habitués à confondre dans leur estime et leur respect, a saisi le tribunal de ses griefs personnels. En même temps, un paléographe distingué, président de la Société des antiquaires, M. Pichon, que M. Louis Lacour avait attaqué dans une préface mise en tête d'un nouveau tirage des *Mémoires de Lauzun*, avait fait citer le jeune éditeur à la même audience. La justice, qui n'admet pas plus la diffamation posthume que celle émanée d'un auteur vivant, a admis les deux demandes. Les prévenus ont été condamnés : M. Lacour à trois mois de prison, et les imprimeurs Poulet-Malassis et de Boise à un mois de la même peine. La destruction de l'ouvrage a en outre été ordonnée.

Intérieur d'une habitation de paysans serbes dans les environs de Belgrade.

Tous mes lecteurs connaissent, j'en suis sûr, la loi sur la diffamation : je doute qu'ils soient aussi familiers avec la loi sur le colportage, et ce qui vient d'arriver à Bessner sera peut-être, pour quelques-uns d'entre eux, un avertissement profitable.

Bessner est vaguemestre de son état et zélé protestant.

Corneille, son voisin, est cordonnier et fervent catholique.

Ils se rencontrent au cimetière de Colmar. Corneille engage la conversation :

— Eh ! voisin, que faites-vous ici ?

— Je regarde. Et vous ?

— Moi, je viens prier pour les pauvres morts.

— Superstition, voisin, superstition. Les morts n'ont plus besoin de nos prières, croyez-moi. Priez pour vous, cela ne peut pas vous nuire et vaudra bien mieux.

— Pécheur endurci, je vous renvoie à l'Evangile.

— Et moi aussi, voisin, je vous y renvoie.

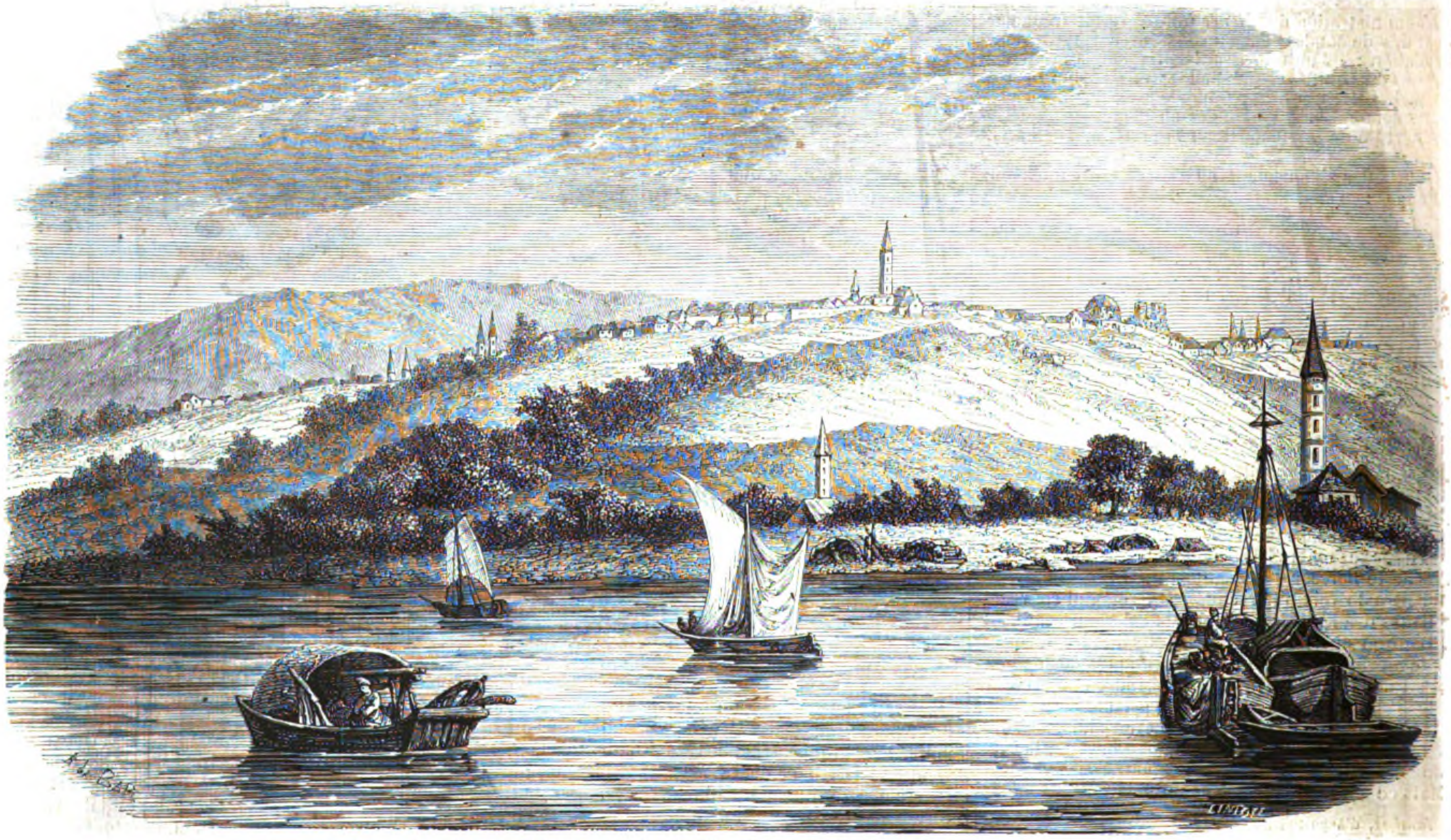
Il faut rendre justice à ces braves Alsaciens : ils sont moins tièdes que nous autres sur les matières de la religion ; et j'en connais qui savent citer l'Evangile comme mon curé son bréviaire.

Voilà donc le cordonnier et le vaguemestre qui se mettent à disputer sur le culte des morts, sur celui des saints, sur celui de la vierge Marie et sur le dogme de l'*Immaculée conception*, — et tout cela en revenant du cimetière et faisant, de loin en loin, une station devant une table ornée d'un pot de bière.

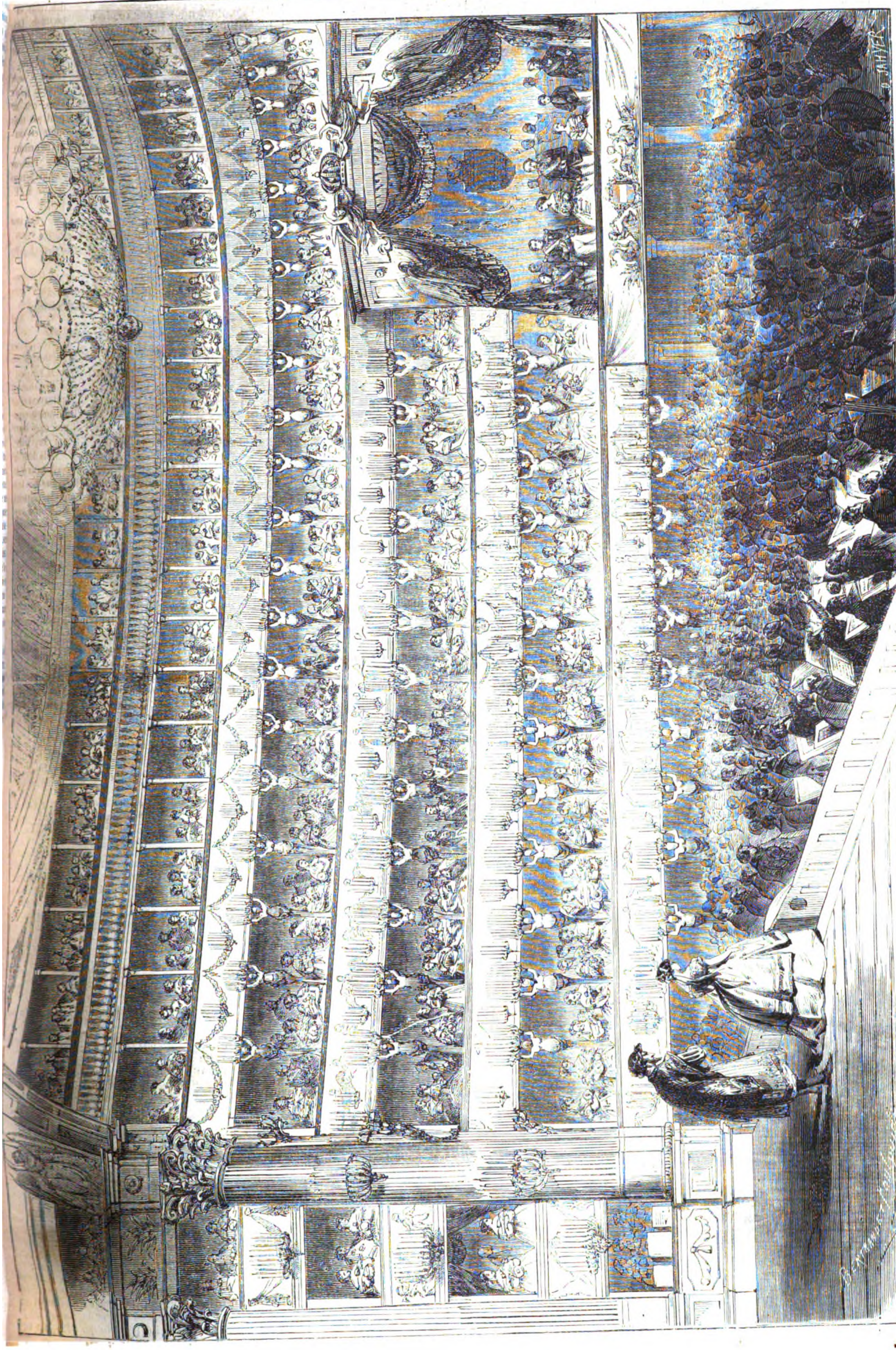
La vérité vraie est que, lorsqu'ils arrivèrent à leur domicile, aucun des deux n'avait converti l'autre.

Corneille est tenace. Bessner ne l'est pas moins : il revint à la charge, mais cette fois avec du renfort : il tenait à la main une brochure du docteur Mariot de Bâle, qui a pour titre : *Die lehre de Hiligen Schrift über die Verehrang der Maria.*

Vous comprenez, n'est-ce pas ?



Vue de Belgrade, en Servie, d'après un dessin de M. Endrès.



Spectacle de Gala au Théâtre-Royal de Turin, le 23 janvier 1859.

Lorsque Bessner se présenta avec son opuscule, M. et Mme Corneille étaient absents: il ne trouva que la petite Marie, à laquelle il le remit.

Mme Corneille est à son mari ce que Polyeucte était à Néarque. Aussi vous concevez de quelle sainte colère elle fut saisie à la vue du livre déposé par le vaguemestre. Quoi! chez elle un pamphlet pareil! Au feu, au feu! ou plutôt non, chez le procureur impérial!

Et Mme Corneille courut au parquet. Qu'est-ce que le parquet avait à voir ici?

Il avait à vérifier si la brochure portait l'estampille du ministère de l'Intérieur et si Bessner était muni d'une autorisation pour la colporter.

— Mais je ne suis pas colporteur, disait Bessner, je suis vaguemestre de mon état et apôtre par occasion. J'ai donné mon petit livre, je ne l'ai pas vendu, votre loi sur le colportage ne peut m'atteindre.

Par malheur pour le vaguemestre, ce n'était pas la première fois qu'on le surprenait à distribuer des brochures du même genre. Une amende de 50 francs lui a été appliquée par le tribunal. Simple avis à lui d'avoir à modérer à l'avenir les ardeurs de son prosélytisme.

Je vous le disais bien en commençant que l'ère des mystificateurs était passée. Tartaglia est mort, l'*Eau merveilleuse* a fait son temps, la *Révalescière du Barry* et l'*Ervalenta Warton* viennent de rendre le dernier soupir.

C'était pourtant une jolie invention, et quel chef-d'œuvre de mise en scène!

De grandes affiches, de petites vignettes représentaient des nègres occupés à récolter la précieuse substance, ce fruit bienfaisant des régions tropicales, cette *Ervalenta*, cette *Révalescière* qui renfermait en elle toutes les vertus curatives, toutes les propriétés fortifiantes et analeptiques. On était séduit par la vignette; on était séduit par l'aspect de la substance elle-même, par une couleur tendre et rosée qui semblait solliciter la lèvre. Et quel prospectus! Comme toutes les propriétés du remède y étaient habilement définies, toutes les maladies qu'elle guérissait gracieusement énumérées! Comme on demeurait convaincu après cette lecture que Santé, *Révalescière* ou *Ervalenta* étaient des termes synonymes!

Hélas! il a fallu que les chimistes, ces ennemis de toute poésie, ces destructeurs de toute illusion, soient venus soumettre à leur sèche analyse la molle *Révalescière* et la suave *Ervalenta!* Savez-vous ce qu'ils ont trouvé, les sceptiques! dans cette substance extraite des plantes tropicales?

De la farine de lentilles et de la farine de haricots — coloriées avec de la cochenille!

Qui se fût douté que le légume cher à Esaü et le produit du Soissonnais eussent toutes les vertus que leur donnait le prospectus?

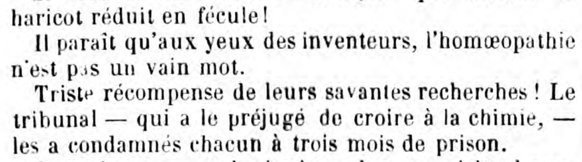
Si vous saviez surtout l'infirmité que chassait le haricot réduit en fécule!

Il paraît qu'aux yeux des inventeurs, l'homœopathie n'est pas un vain mot.

Triste récompense de leurs savantes recherches! Le tribunal — qui a le préjugé de croire à la chimie, — les a condamnés chacun à trois mois de prison.

Je parie que — malgré cela — dans ce spirituel pays de France, le premier charlatan venu trouvera encore des gens tout préparés pour une nouvelle *Révalescière* et pour une autre *Ervalenta!*

PETIT-JEAN.



PALAIS-ROYAL : *Une Tempête dans une baignoire*, pochade-vaudeville en un acte, par MM. Gabriel et Dupeuty. — Mort de Mme Lacressonnière et de M. Louis d'Assas. — Nouvelles.

Une Tempête dans une baignoire est une petite pièce à travestissements, *écrite* pour mettre en relief la variété du talent de M. Brasseur. Au lever du rideau, la scène représente un corridor de théâtre, lequel corridor est percé de trois ou quatre trous, comme les dioramas forains. Par un de ces trous apparaît d'abord la tête d'un Anglais, qui demande une glace. — Ne trouvez-vous pas, comme nous, qu'il serait temps de renoncer à cette éternelle et monotone caricature, aux favoris couleur de maryland, à la démarche automatique, au parler inintelligible et triste comme une infirmité? — Lorsque cet Anglais, qui s'adresse à l'ouvreuse, a cessé ses *aôh* et ses *médéme*, survient un Auvergnat à la recherche de sa femme; il a cru l'apercevoir dans la baignoire de l'Anglais, et il insiste pour entrer dans cette baignoire. Refus de l'ouvreuse; l'Auvergnat sort furieux. — Et de deux!

L'Auvergnat ne s'est pas trompé : c'est bien sa femme qui est en tête à tête avec l'insulaire; la voilà, en effet, qui envahit la scène, bruyante, évaporée, minaudière, faisant aller de çà, de là, sa robe bariolée; depuis qu'elle a quitté l'échoppe noiraire de son mari, elle a couru la province et l'étranger; elle est devenue actrice, dugazon, n'importe quoi; ce n'est plus Margot, mais Rosemonde. Elle raconte tout cela à l'ouvreuse, en qui elle retrouve une de ses anciennes amies On cause des jours d'autrefois, des beaux jours, des échappées aux bals; et, de souvenir en souvenir, toutes les deux se reprennent à esquisser un des fougueux quadrilles de leur vingtième année. On juge des réclamations qui s'élèvent immédiatement des baignoires voisines. Cette situation est la plus gaie de l'ouvrage.

A ce moment, la tempête annoncée par l'affiche commence à se manifester sérieusement et va *crescendo*. L'Auvergnat jaloux pénètre par force dans la baignoire de l'Anglais à la glace; et, derrière cette porte refermée, ce sont des cris, des hurlements, des coassements, des évanouissements. On devine que le lord séducteur passe un instant fort critique entre les poings de l'Othello de la charbonnerie. Le tapage s'élève à un si haut degré que l'intervention d'une autorité supérieure devient indispensable : le régisseur du théâtre se présente devant la baignoire orageuse, qui s'ouvre et donne passage .. à M. Brasseur, costumé en M. Brasseur, c'est-à-dire vêtu d'un habit et d'un pantalon noir; M. Brasseur, sans prendre garde à l'étonnement du régisseur et de l'ouvreuse, déclare au public qu'il est, lui seul, l'Anglais, l'Auvergnat, la dugazon de province et quelques autres personnages par dessus le marché. A vrai dire, le public s'en doutait un peu.

Les vaudevilles à travestissements, condamnés forcément à l'invraisemblance, nous paraissent démodés aujourd'hui. Leur vogue date de la dernière moitié du dix-huitième siècle; *Jérôme Pointu* et *les Fausses consultations* donnèrent le ton; l'acteur Volange était l'homme de ces sortes d'exercices, où dominaient alors les types du marin provençal et du gascon bretteur. De nos jours, M. Henri Monnier a daté sa triple réputation de *la Famille improvisée*, le plus spirituel, à coup sûr, de tous les vaudevilles à travestissements; deux figures de ce tableau sont particulièrement devenues classiques : M. Joseph Prud'homme et M. Coquerel, l'une, sotte et pompeuse personnification du crétinisme moderne; l'autre, débris immoral et grotesque de l'ancien régime. Après M. Henri Monnier, ce fut M. Levassor, une de nos plus souples organisations dramatiques, qui perpétua le genre en question dans *Un Bas bleu*, *Brelan de Troupiers*, *le Club Champenois*, *le Lait d'ânesse*, etc. Aujourd'hui, M. Brasseur paraît disposé à s'approprier la succession de M. Levassor; il y a des droits; il est jeune, il est alerte, il cherche sans cesse et il trouve souvent. Il finira, un jour ou l'autre, par s'apercevoir des inconvénients de ces tours de force, que les acteurs en congé emploient comme introduction auprès des publics de province, mais qui ont perdu sensiblement de leur action sur les spectateurs parisiens. Il reconnaîtra que quatre rôles ébauchés à la hâte n'en valent pas un seul étudié avec soin.

M. Brasseur, dans la *pochade* (nous lui conservons son titre) de MM. Gabriel et Dupeuty, est obligé de se montrer prestidigitateur autant que comédien Sorti par une coulisse, il faut qu'il rentre par l'autre presque aussitôt; et encore il ne cesse de faire entendre sa voix pendant qu'on l'habille. Une fois en scène, c'est un favori qui se décolle et qu'il s'efforce de maintenir, c'est une paire de bottes qui se trahissent sous une crinoline précipitamment adaptée. La salle rit de ces petits accidents et du désespoir de l'artiste.

A *Une Tempête dans une baignoire* nous préférons *Une Tempête dans un verre d'eau*, de M. Léon Gozlan, que la Comédie-Française fait de temps en temps applaudir.

La mort a frappé, ces jours derniers, deux personnes appartenant au monde des théâtres : Mme Lacressonnière et M. Louis d'Assas. S'il est vrai, comme on le dit, que Mme Lacressonnière ait succombé à la peine de son service quotidien dans les cent représentations des *Fugitifs*, ce fait soulèverait une question d'humanité bien digne de préoccuper pour l'avenir les directeurs de spectacles. Jamais, à aucune époque, la profession d'artiste, et surtout d'artiste à succès, n'a été, matériellement parlant, plus pénible qu'aujourd'hui. Il faut des tempéraments spéciaux pour tenir un rôle pendant trois mois consécutifs. Mme Lacressonnière a péri à la tâche. C'était une femme de talent, qui était bien placée dans le drame et qui l'eût été mieux encore dans la comédie; l'Odéon le comprit trop tard. Elle créa dans la *Jeunesse* un rôle de mère qui lui fit grand honneur, précisément à cause des immenses difficultés qu'il présentait et qu'elle sut vaincre, sans chercher à les tourner.

Mme Lacressonnière avait trente-six ans environ.

M. Louis d'Assas en avait trente-neuf, lui. Il était homme de lettres et il venait de se révéler tout récemment par une pièce en trois actes et en vers, la *Vénus de Milo*, dont nous avons rendu compte à cette place. La critique l'avait traité un peu en grand seigneur, car on savait qu'il avait demandé à la direction de l'Odéon des décors nouveaux, en offrant de les faire exécuter à ses frais. Hélas! le poëte de la Vénus mutilée n'était riche que d'illusions et d'espérances. Le demi-succès de sa pièce, sur laquelle il avait échafaudé des rêves d'avenir, lui porta un coup funeste. La maladie s'en mêla, et M. le comte Louis d'Assas mourut, un soir d'hiver, de la mort des découragés, la pire mort!

Plusieurs nouveautés alimenteront notre prochain article, entre autres, *Ma Nièce et mon Ours*, vaudeville en trois actes, que l'on représente au Palais-Royal au moment où nous mettons sous presse. *Ma Nièce et mon Ours* (un titre alléchant!) passe pour être le fruit de la collaboration d'un banquier et d'un hommes de lettres. Ravel et Hyacinthe y ont des rôles fort plaisants, à ce qu'on assure.

La Comédie-Française annonce pour bientôt *le Choix d'un Gendre*, comédie en un acte et en prose.

CHARLES MONSELET.

CHRONIQUE MUSICALE.

THÉATRE DE L'OPÉRA : Débuts de Mme Caroline Barbot.—THÉATRE ITALIEN : Début de Mlle Sarolta. — Concerts de M. Vieuxtemps, de M. Jacques Baur, du Cercle des arts et de M. Arminguad. — Quatre pianos à l'unisson. — Nouvelles.

Nous arrivons un peu tard pour dire le succès que Mme Barbot a obtenu dans les *Huguenots*; mais il est encore temps, ce nous semble, de constater le second début de la cantatrice dans le rôle de Berthe, du *Prophète*.

Les débutants se succèdent avec une incroyable rapidité sur la scène de notre grand Opéra, ce qui prouve autant leur insuccès que l'esprit d'hospitalité qui anime le directeur, M. Royer. L'histoire de tous les débutants est à peu près celle-ci : Un jeune homme doué par la nature, je ne dirai pas d'une voix, mais d'une note, d'un cri quelconque, a bientôt fait de réunir autour de lui un cénacle de prétendus amis qui payent d'avance à coups d'encensoir les billets de théâtre, les entrées dans les coulisses et toutes les aubaines attachées à l'amitié d'un grand virtuose. Le jeune artiste pousse, se développe et vient à fleurir dans la serre chaude de l'enthousiasme. Mais combien dans cette atmosphère artificielle, la fleur de son talent est pâle et chétive! « Avec une voix comme la vôtre, lui crie-t on de toutes parts, votre place est marquée à l'Opéra » — « Entre votre *ut de poitrine* et celui de Duprez, je n'hésiterais pas. » — « Si j'étais directeur de théâtre, comme nous aurions vite signé un engagement qui ferait votre fortune et la mienne! » Toutes ces phrases, louangeuses jusqu'au lyrisme le plus insensé, l'amour-propre les redit comme un écho complaisant, et dès cette première période de la vie du débutant, son avenir se trouve compromis, à moins qu'il n'ait en lui un grand fond de talent réel ou du bon sens qui l'éclaire sur la valeur de ses moyens de succès.

Mais bientôt les journaux, affriandés par l'appât d'une nouvelle à donner, s'emparent de notre homme et le portent en triomphe sur le pavois de la réclame. Et cela souvent le plus innocemment du monde, car l'histoire des *Bâtons flottants* a son pendant dans l'ordre des phénomènes acoustiques. L'oreille est souvent égarée par d'étranges illusions, et tel chanteur qui, entendu dans un espace restreint et accompagné au piano, fera briller tout à l'aise les qualités de sa voix, perdra la moitié de son charme le jour où il lui faudra chanter sur un théâtre dans une attitude héroïque et dominer l'écrasante sonorité d'un orchestre. De là les succès faciles d'un sous-genre chétif et avorté qui a nom le chanteur de salon (que votre bonne étoile vous en préserve!).

L'épisode final de l'histoire des débutants est donc souvent le plus lugubre. Il arrive un moment où il faut absolument entrer en scène, et celle de l'Opéra est assez vaste pour qu'on s'y égare; l'expérience l'a prouvé plus d'une fois.

De ce naufrage on peut encore sauver quelques épaves utiles. Le sort des chanteurs que le scrutin du public de Paris repousse, est d'aller demander l'hospitalité à quelque province ignorée où ils se drapent de leur mieux dans leur titre d'ancien artiste de l'Opéra. Ils se vantent d'y avoir chanté, les malheureux, mais ils se gardent bien de dire comment.

Sur dix débuts accordés par M. Royer, nous n'exagérons pas en estimant qu'il n'y en a guère qu'un à faire sensation, celui de Mme Caroline Barbot, par exemple. Mme Barbot s'est d'abord montrée sous les traits de Valentine, et la nature de son talent s'est parfaitement accommodée du rôle et de ses violences; elle a su en faire ressortir les pieuses fureurs et tout à la fois la candeur, la grâce toute féminine. Jusque là tout va bien; mais Mme Barbot a chanté depuis le rôle de Berthe du *Prophète*, et là elle s'est montrée visiblement au-dessous d'elle même. Le rôle de Berthe n'a pas, il est vrai, le relief de celui de Valentine; ce n'est, après tout, qu'un second rôle presque entièrement effacé par celui de Fidès, qui accapare en égoïste l'attention du spectateur; et il est plus difficile qu'on ne pense de briller au second rang quand on est destiné à tenir le premier. Le proverbe qui dit que t[illegible]

qui brille au second rang s'éclipse au pr mier n'a pas ... à l'Opéra, ou du moins il faut le retourner sens dessus dessous.

— Mlle Sarolta de Bujanovic est une grande et belle jeune personne dont la voix, encore timide et étouffée par l'émotion du début, s'est fait entendre il y a quelques jours dans la salle Ventadour. La jeune cantatrice a le geste dramatique et la stature triomphante d'une ... d'Opéra-Italien. Peut-être était-ce beaucoup oser que de se présenter d'emblée devant le public sous les traits de Léonore d'*Il Trovatore*; mais ce public si redouté est souvent d'une souplesse extrême, il sait se plier à toutes les circonstances et écouter avec une indulgence variable. L'autre jour il n'a pas *acclamé* Mlle Sarolta comme cantatrice d'expérience et de talent acquis, mais il l'a *encouragée* comme élève pleine de bonne volonté.

— La saison des concerts a été, cette année, brillamment ouverte par M. Vieuxtemps.

Les cinq séances de musique de chambre qu'il a données à la salle Beethoven, loin d'épuiser la curiosité du public, n'ont fait que l'exciter, et le grand virtuose, porté par la vogue, se voit obligé de donner quatre grands concerts avec orchestre. Le premier a eu lieu mercredi à la salle Herz (notre prochain feuilleton en donnera le compte-rendu); les autres sont échelonnés de la manière suivante sur le calendrier :

Le 2e — — le 9 février;
Le 3e — — le 2 mars;
Le 4e — — le 16 mars.

M. Baur aussi a du talent; il est élève de Litz et en rappelle la sauvage énergie qui serait la brutalité si elle n'était tempérée par la grâce. Le grand concerto du maître exécuté par l'élève est une composition un peu ardue pour les oreilles parisiennes; l'*allegro finale* pourtant est marqué au coin de la verve et de l'originalité.

Nous ne voulons pas non plus oublier deux séances musicales d'un caractère sérieux et vraiment artistique. La première est celle que le violoncelliste Norblin, avec le concours de Gardoni, Vieuxtemps, Lacombe, Altès et Bonnehée, a organisé dans les salons du Cercle artistique de la rue Drouot. Le talent éclatait partout, chez les exécutants, dans l'assistance composée de l'élite du monde artistique, et jusque sur les murs où resplendissaient les merveilles de la peinture moderne.

L'autre concert, auquel je ne peux accorder qu'une mention trop courte, est celui de M. Armingaud qui, depuis quelques années, poursuit avec tant de courage et de bonheur la tâche de faire comprendre et admirer à Paris les chefs-d'œuvres de l'Allemagne musicale. Nous aurons à revenir sur les séances de M. Armingaud, si bien secondé par Mme Massart et aussi par MM. Lapret-Lalo et Jacquard.

ALBERT DE LASALLE.

BIBLIOGRAPHIE.

Pauline Foucault, par LOUIS ULBACH. 1 vol. in-18 anglais. Paris, Librairie Nouvelle, 15, boulevard des Italiens.

En écrivant *Pauline Foucault*, M. Louis Ulbach avait évidemment un double but, et, sous le vêtement du romancier, il est facile de retrouver la peau du critique. Le roman intime s'est égaré sous nos yeux; il a quitté les voies droites et honnêtes pour mêler, sous prétexte de réalisme, au dévergondage des idées le dévergondage des sens. Le public, par curiosité ou par désœuvrement, s'est montré favorable à quelques-unes de ces tentatives, et les écrivains ont pu croire qu'ils étaient suffisamment justifiés par le succès. M. Louis Ulbach vient réagir contre ces immoralités littéraires; son livre est une critique en même temps qu'un bon exemple. Les lecteurs diront s'il a complètement réussi; il est certain qu'il était difficile de mettre plus de talent au service d'une meilleure cause.

Les hardiesses ne manquent pas cependant dans ce livre. Mais, comme dans les romans de Balzac, elles ont toujours une tendance morale et louable. Les lecteurs français s'accommodent mal de la pruderie et de l'hypocrisie anglaises, et avec raison. Certaines études sont nécessaires, et l'écrivain est absous d'avance, surtout lorsqu'il se propose, comme M. Ulbach, en touchant à quelques scandales et en soulevant quelques voiles, « de mieux éclairer l'honneur et le travail. »

A. V.

Deux ans de révolution en Italie (1848-1850), par M. F.-T. Perrens. Un vol. in-18 jésus, 3 fr. 50.

Histoire de l'Italie, depuis l'invasion des Barbares jusqu'à nos jours, par M. Jules Zeller, professeur d'histoire à la Faculté des lettres de Paris. Un fort vol. in-18 jésus, avec cartes et ..., 3 fr. 50.

Épisodes dramatiques de l'Histoire d'Italie (*Les Vêpres siciliennes. — Nicolas Rienzi. — La Prise de Rome par le connétable de Bourbon. — Mazaniello*), par le même auteur. Un vol. in-18 jésus, 3 fr. 50.

Librairie L. HACHETTE et Ce, à Paris. — Envoi *franco* contre le prix en timbres-poste adressé par lettres affranchies.

Le Conservatoire de Duprez.

On sait que Duprez habite un délicieux hôtel de la rue Turgot, et qu'il y a fait construire un élégant théâtre où il initie des élèves de choix à cette grande méthode de chant qui a déjà mis au premier rang de nos cantatrices Mme Duprez-Vandenheuvel, Mme Miollan-Carvalho, et qui a donné à la scène de Madrid Mlle Leheman, au Théâtre-Lyrique, Mlle Marimon, M. Balanqué. Duprez, après avoir été l'empereur des ténors, occupe ainsi utilement les loisirs que lui a fait son abdication, en se livrant de plus, avec beaucoup de succès, à la composition musicale. Il ne s'est pas retiré, comme Dioclétien à Salone, pour faire croître des légumes, ni, comme Charles-Quint dans le couvent des moines de Saint-Just, pour s'abandonner à des instincts gourmands; il ne se passe pas de jours que Duprez ne rende quelque service à l'art dont il a été un si éloquent et si savant interprète, qu'on prétendait, lors de ses débuts, qu'un moine italien l'avait gratifié de son fameux *ut* de poitrine à l'aide de la magie.

Il nous a été donné de pénétrer dans le sanctuaire, et d'assister à quelques-uns des exercices de Duprez, et nous avons été émerveillé, c'est le mot, des dispositions de plusieurs de ses élèves, destinées, sans contredit, aux plus beaux triomphes de l'Académie impériale de musique ou de l'Opéra-Comique.

Nous citerons tout d'abord Mlle Monrose, que l'on dit récemment engagée à ce dernier théâtre. Mlle Monrose, petite-fille du célèbre Monrose, l'ancien comique du Théâtre-Français, est une très-belle personne douée d'une voix étendue et bien accentuée, et dont les débuts feront, nous n'en doutons pas, une grande sensation. Elle portera dignement ce nom, que le théâtre a déjà illustré. Nous citerons aussi Mlle Battu, la fille du second chef d'orchestre de l'Opéra, et la sœur d'un auteur dramatique distingué, dont la nature a été bien regr ttée. La voix facile et légère de Mlle Monrose est du timbre le plus agréable; elle promet d'être et sera, tôt ou tard, la fortune d'un théâtre. Ces deux élèves seront, à coup sûr, des artistes de premier ordre, ainsi que Mme Caroline Duprez et Mme Miollan.

Nous avons entendu Mlle Battu chanter le grand air de *Jelyotte*, opéra du maestro, véritable bijou. Mlle Battu a dit cet air de la façon la plus brillante, et provoqué les plus vifs applaudissements de la part des auditeurs et du maestro lui-même, enchanté d'une si excellente exécutrice. Ce petit opéra de *Jelyotte* est un tableau à la Watteau, une fête galante où le frère de Duprez, qui est poëte, a fait passer un coin enrubané et poudré du dix-huitième siècle. On en entendra certainement parler un jour.

Après cette scène d'opéra comique, nous avons vu passer sous nos yeux toute la cour de Charles VII. Un opéra de *Jeanne d'Arc*, composé aussi pour les paroles par M. Gilbert Duprez, et pour la musique par le maestro, opéra d'un grand et beau caractère, nous a révélé un talent très-dramatique et très-puissant, chez Mlle Brunet, qui est restée quelque temps comme endormie au Théâtre-Lyrique, et qui s'est réveillée tout d'un coup comme si elle avait été touchée par le rameau de la Belle au bois dormant, ou comme si elle avait rencontré le fameux moine italien.

Enfin, pour terminer nos indiscrétions, car nous avons bien peur d'en commettre, une jeune et intelligente actrice du Théâtre Lyrique, et à qui le théâtre n'offre pas assez d'occasions de témoigner de ses études et de l'amour de son art, Mlle Marimon a paru sous le costume du Chérubin de Mozart, et chanté la romance à la comtesse avec une grâce parfaite. On dit que Mlle Marimon ira, pour se tenir en haleine, chanter à Bade un opéra de M. Gounod. M. Bénazet est un fin connaisseur, il aime à servir des talents nouveaux à ses habitués un peu blasés sur les grandes renommées. Tels sont les élèves de Duprez, y compris son fils, jeune ténor qui marche dignement sur les traces de son père, et qui chante : *Il mio tesoro* d'une façon ravissante, tels sont les élèves dont nous avons pu apprécier les qualités éminentes et qui nous permettent d'appeler l'école du maestro un véritable conservatoire.

Mais ce qui nous a surtout frappé, ce n'est pas que Duprez enseigne si bien un art qu'il a si bien possédé, c'est le mérite dont il fait preuve comme compositeur. On a des préjugés en France, et l'on ne veut pas en général qu'un homme qui a réussi dans un art se fasse une réputation dans un autre. Nous pouvons certifier que toutes ces préventions tomberont du jour où Duprez aura fait jouer ou son *Samson*, ou sa *Jeanne d'Arc*, ou le joli opéra de *Jelyotte*; lequel Jelyotte, si je ne me trompe, excellent chanteur lui-même, a pris place parmi les compositeurs français. Nous faisons des vœux pour que le public soit admis à la connaissance de ces œuvres musicales, connues jusqu'à ce jour seulement d'un petit nombre d'amateurs, et nous prions Duprez de nous pardonner d'avoir trahi le secret de ses exercices. Les journalistes n'en font jamais d'autres, et quand on désire qu'un secret soit gardé il ne faut pas le leur confier.

HIPPOLYTE LUCAS.

Faustin Ier, empereur d'Haïti.

Soulouque est depuis dix ans un personnage populaire en Europe. Tout le monde a ri des caricatures de Cham et des noms bizarres des dignitaires d'Haïti. Il peut donc y avoir quelqu'intérêt, au moment où les événements qui s'accomplissent dans l'ancienne colonie française appellent de nouveau l'attention sur ce singulier souverain, à donner quelques détails biographiques sur cette étrange majesté.

D'abord je dois prévenir entre nous beaucoup de personnes qu'Haïti et Taïti ne sont pas la même chose et que M. Soulouque n'est nullement l'époux de la reine Pomaré, comme je l'ai souvent entendu affirmer. M. Faustin est marié à une de ses compatriotes qui s'appelle l'impératrice Adéline. Cette union, qui ne fut consacrée que quelque temps avant l'élévation de Faustin à l'empire, n'a donné d'autres héritiers au monarque qu'une fille âgée aujourd'hui d'une vingtaine d'années et qu'on nomme la princesse Olive; de telle sorte que, si Soulouque conserve le pouvoir que la révolte de Geffrard cherche à lui enlever, il sera obligé de se désigner un successeur parmi ses parents ou ses généraux.

Soulouque a aujourd'hui de soixante à soixante-douze ans; mais la vivacité de ses yeux, sa peau d'un noir lisse et brillant, ses cheveux encore vierges de toute nuance argentée en annoncent à peine cinquante; l'on assure même que, depuis que quelques flatteurs noirs, il y en a partout, l'ont appelé le père de ses sujets, il cause de grands chagrins à Mme Soulouque en voulant mériter réellement ce titre. La calvitie régulière et symétrique qui dégarnit le haut de son front fait ressortir le beau type Sénégalais, c'est-à-dire presque Caucasien de son visage. Son nez est assez droit, ses lèvres ne sont pas trop épaisses et la saillie des pommettes de ses joues n'a rien d'exagéré.

Les yeux sont, en temps habituel, d'une douceur extrême, et de ses paupières un peu bridées s'échappent des lueurs un peu incertaines qui rappellent le regard limpide et étonné d'un enfant; quand la colère ne vient pas injecter les yeux de sang, faire trembler les lèvres, frémir les narines, ce visage, malgré sa teinte foncée, est un des plus sympathiques qu'on puisse rencontrer; il peint bien cet homme bon et placide qu'on a porté au pouvoir malgré lui, qui a tant hésité d'abord pour y rester.

Ce fut le 1er mars 1847 que le sénat haïtien, chargé de nommer un président en remplacement de Riché, mort subitement, appela Soulouque au pouvoir. Ce qu'il y a de curieux, c'est que ce fut seulement après s'être partagé également et durant huit tours de scrutin entre deux autres candidats, que le président du sénat, pour couper court à la difficulté, en proposa un troisième, le général Faustin Soulouque, et chacun crut, en lui donnant sa voix, la donner seulement à une espèce de soliveau qu'on renverrait sans difficulté lorsqu'on serait tombé d'accord sur un candidat sérieux.

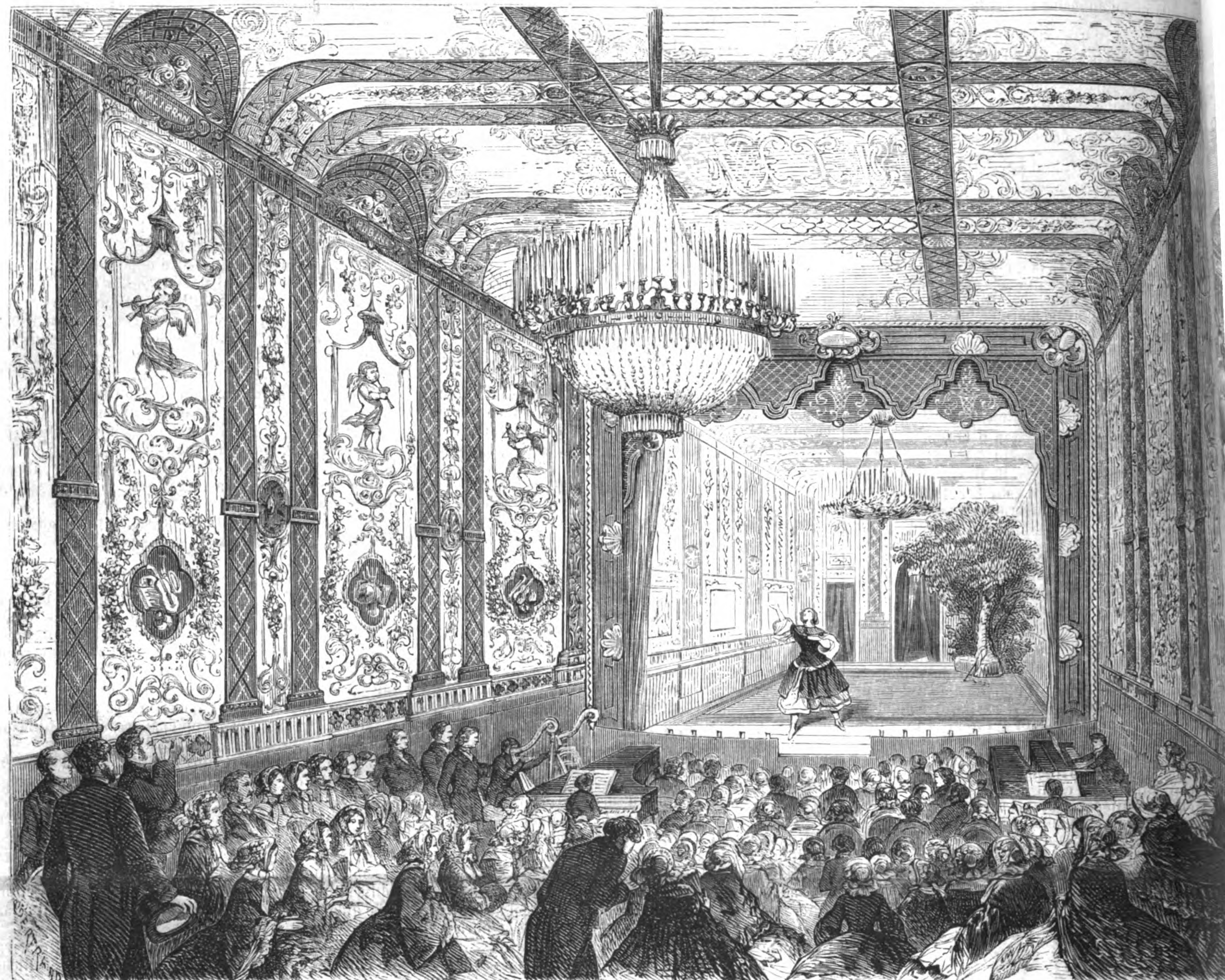
Soulouque était en effet presque inconnu. Il avait gagné laborieusement tous ses grades et n'avait laissé aucun souvenir dans les luttes qui avaient ensanglanté son pays. Guide (et non pas domestique, comme on l'a dit) du général Lamarre en 1804, il était devenu son aide de camp en 1810, époque à laquelle ce général fut tué. Pétion, ami de Lamarre, nomma l'ancien aide de camp lieutenant dans sa garde à cheval. Boyer, qui succéda à Pétion, fit Soulouque capitaine. Ce ne fut qu'en 1843 qu'il devint chef d'escadron; il eut ses épaulettes de colonel sous Guerrier, et celles de général sous Riché.

Tel est l'homme qui, depuis 1849, préside aux destinées d'Haïti, et a su déployer une vigueur et une énergie dont il va sans doute encore donner des preuves et qui pourraient paraître inconciliables avec la bonté native qui lui dictait cette réponse à un de ses conseillers :

« *Oui, je sais qu'on conspire et je connais les conspirateurs, mais quand je pense à ce qu'il faut de peines à une famille pour faire un homme de vingt-cinq ans, je ne me sens plus le courage d'agir.* »

PAUL DHORMOYS.

Quant à ceux de nos lecteurs qui désireraient faire plus ample connaissance avec cet empereur comme il n'y en a guère, et cet empire comme il n'y en a pas, nous devons leur recommander vivement la lecture d'un volume aussi piquant au point de vue anecdotique que remarquable comme œuvre littéraire, récemment publié par la Librairie nouvelle. C'est une



Concert donné sur le théâtre de l'hôtel Duprez, le 30 janvier.

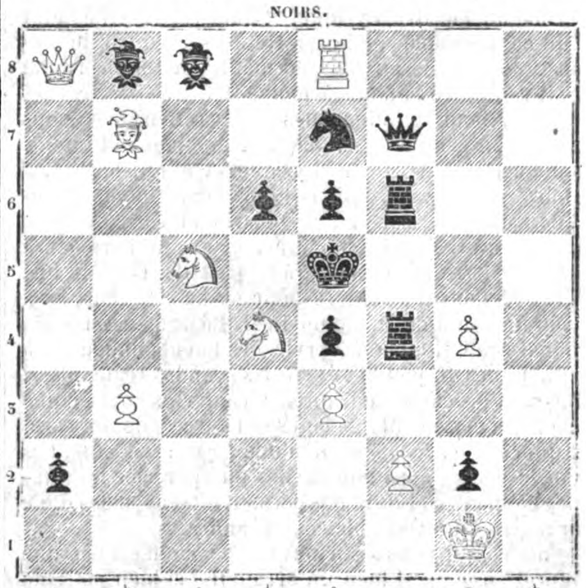
Visite chez Soulouque, dont l'auteur n'est autre que M. Paul Dhormoys, le signataire du précédent article. Ce livre est, à la fois, une peinture à la Lesage de cette société étrange et un voyage aux impressions les plus saisissantes [1].

[1] Une *Visite chez Soulouque*, 1 vol. in-12. Prix : 1 fr. A la Librairie nouvelle, boulevard des Italiens, 15.

Faustin Ier. (Soulouque.)

Problème N° 13, de la composition de M. Lequesne.

NOIRS.



BLANCS.

Les blancs jouent et font mat en trois coups.

Solution du problème n° 12

BLANCS.	NOIRS.
1. T c 2 — c b	1. F e 3 : (meilleur).
2. C d 6 — f 7	2. N'importe.
3. F b 3 — d 1 T mat.	

HARRWITZ.

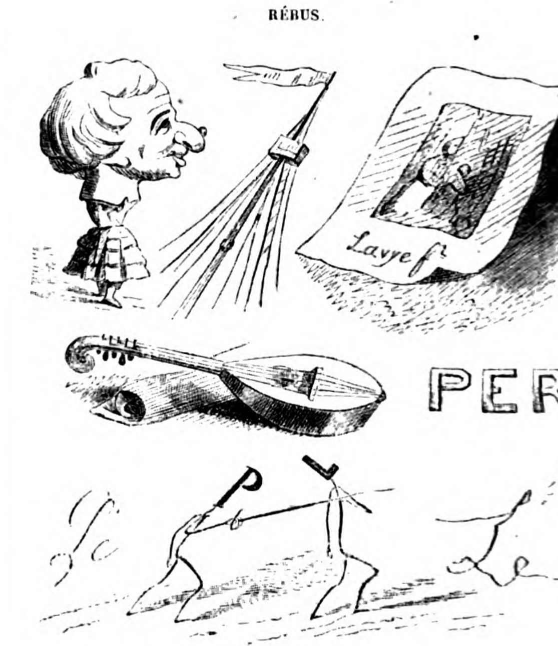
Explication du rébus n° 5, contenu dans l'*Almanach du Monde illustré* pour 1859 :

Les arts, en Espagne, ont fleuri sous Charles-Quint.

Voici celle du rébus supplémentaire que nous av[ons] donné dans notre dernier numéro :

Il est au bout de SON latin.

RÉBUS.



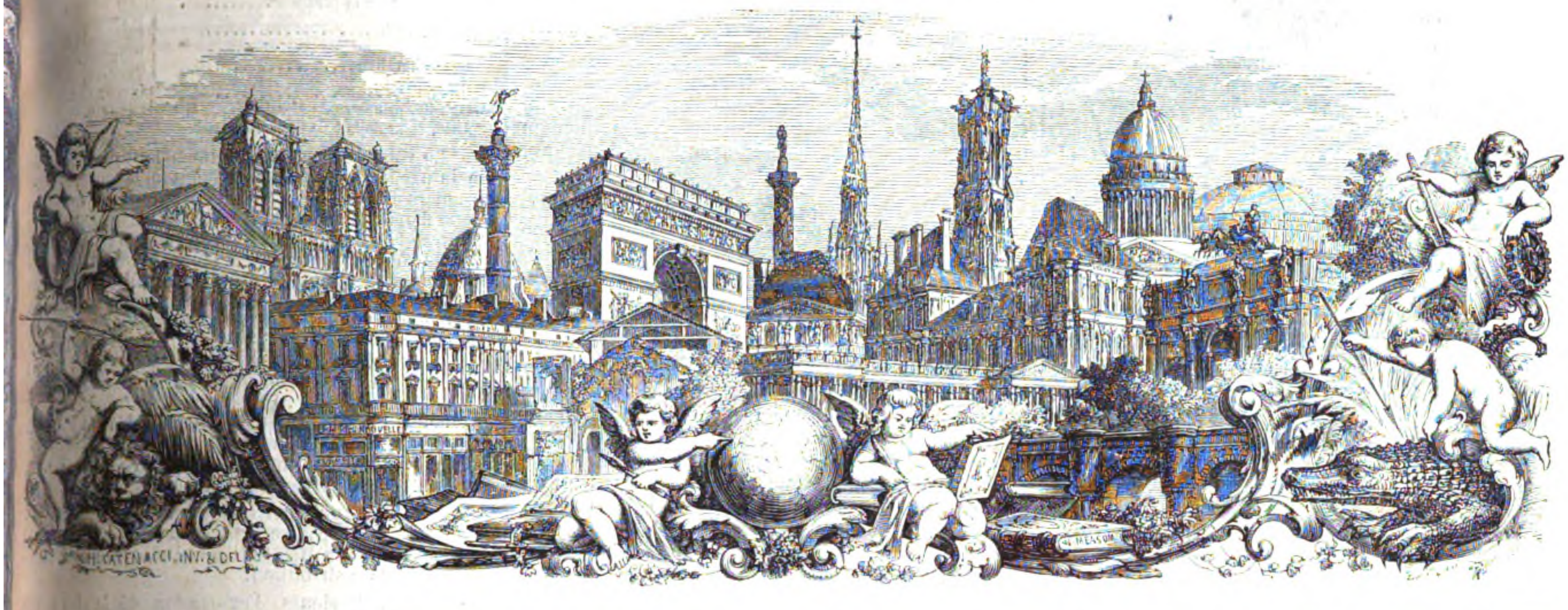
EXPLICATION DU DERNIER RÉBUS.

Entreprendre et réussir est le comble du bon[heur].

Paris. — Imp. de la LIBRAIRIE NOUVELLE, A. Bourdilliat, 15, ru[e]

LE MONDE ILLUSTRÉ

JOURNAL HEBDOMADAIRE.

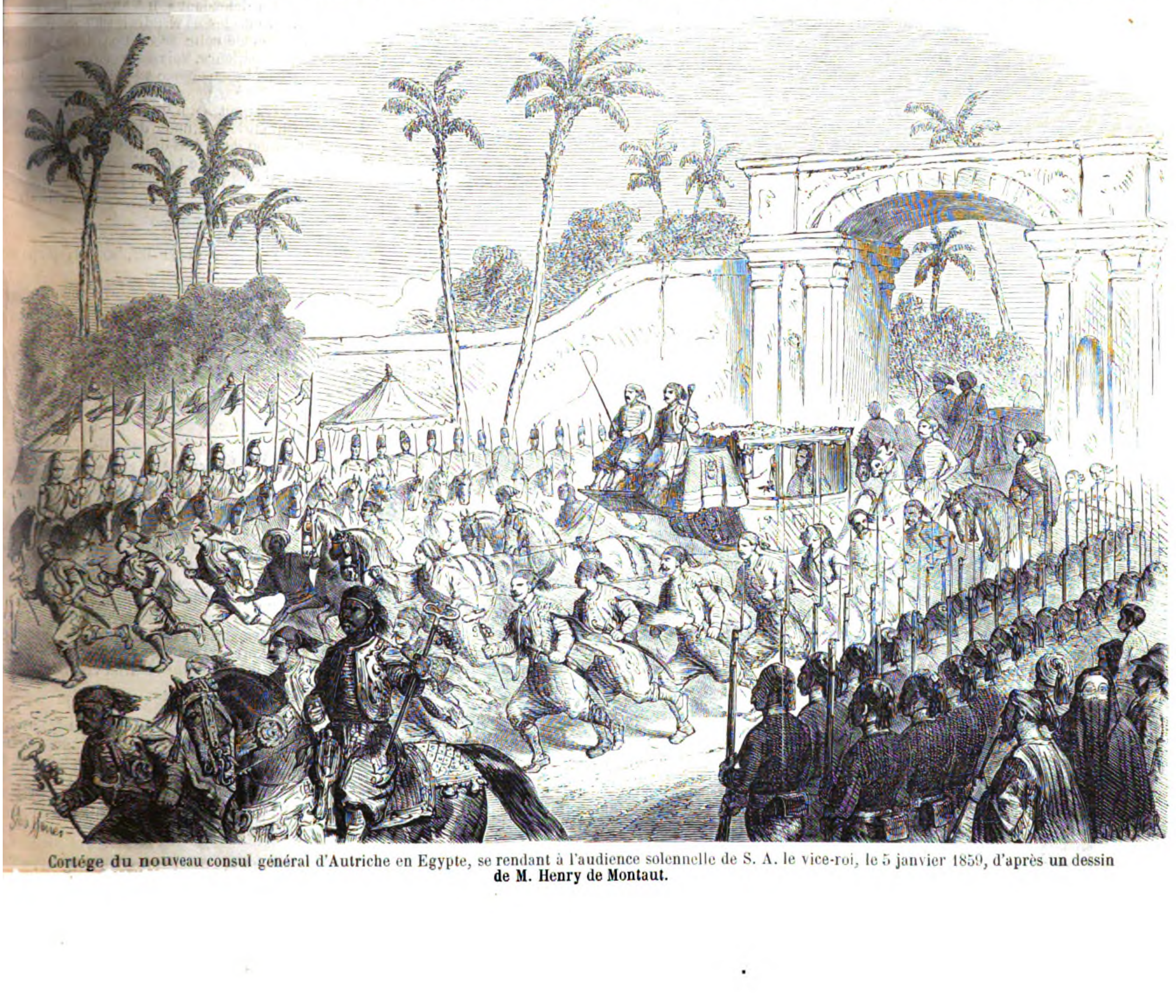


ABONNEMENTS
Paris et départ. : Un an, 18 fr. — Six mois, 9 fr. — Trois mois, 5 fr.
(Pour l'Étranger le port en sus)
Prix du numéro, à Paris : 30 c. — Dans les départements : 35 c.

3me Année. — N° 96.
12 Février 1859.

BUREAUX
A la Librairie Nouvelle, 15, boulevard des Italiens.

SOMMAIRE :



Cortége du nouveau consul général d'Autriche en Egypte, se rendant à l'audience solennelle de S. A. le vice-roi, le 5 janvier 1859, d'après un dessin de M. Henry de Montaut.

COURRIER DE PARIS.

—

On ne danse encore que d'un pied, et les salons sont plutôt entr'ouverts que véritablement ouverts. A qui la faute? Est-ce la paix, est-ce la guerre? Je crois plutôt que c'est... l'économie.

A la cour, où LL. MM. font parfois danser après les dîners, il se produit un fait assez plaisant. Les femmes et les filles des hauts fonctionnaires sont invitées pour ces sauteries intimes... Mais les danseurs y sont un peu mûrs. Car ces sortes de réunions n'admettent que les hauts fonctionnaires, des généraux, des magistrats, des académiciens... et, la plupart, n'ont ni le cœur ni les jambes à la danse! S. M. l'impératrice s'est beaucoup amusée de quelques partis pris désespérés qui ont fait figurer plusieurs de ces cavaliers grisonnants. Et encore a-t-on dû se borner à la vieille et classique contredanse, seule figure qui leur soit encore connue! Quant à la polka, la mazurka, la redowa, quant aux Lanciers, ne leur en parlez pas! c'était du chinois, du finlandais pour leurs jambes sexa et septua-génaires. On songe à introduire l'élément jeune dans ces petites réunions, surtout depuis l'arrivée d'une toute mineure princesse, en face de laquelle figurerait mal le général-duc de Saint-Simon, — ou M. Dupin aîné...

Au noble faubourg, rien de saillant depuis la soirée de Mme de Vogüé et celle de la duchesse Pozzo di Borgo. Quatre salons ducaux reçoivent les visiteurs peu turbulents; ce sont ceux de Mmes de Larochefoucauld,— de Luxembourg,— de Rauzan— et de Maillé, quatre duchesses de vieille souche qui n'admettent que des intimes. On déplore la perte du salon de la comtesse de Gourgues, fermé par la mort. — Dans le monde officiel, Mme Achille Fould a repris ses dimanches soir, — et le préfet de la Seine ses samedis en musique. Musique également chez S. Exc. le président du Sénat. — Les maisons étrangères sont les plus illuminées, les plus bruyantes; la mention en serait trop longue, et userait tous les *off*, les *ki*, les *ka* de nos compositeurs d'imprimerie.

La famille mexicaine de Errazu va rouvrir le rez-de-chaussée de l'élégant hôtel bâti par Visconti et quelque temps habité par le prince Stourdza, rue des Écuries-d'Artois. — Mme Max Nisson, née princesse Vogoridès, a repris, au milieu des fleurs parfumées, des oiseaux rares, de l'harmonie italienne et des plus brillantes étrangères, ses samedis de la place de la Madeleine. — La comtesse de Kisseleff reçoit par boutade, et très-fastueusement, au faubourg Saint-Honoré. — Le comte Basilewsky, par contre, ferme sa maison cet hiver. — Nous ne parlerons pas de quelques salons de la Chaussée-d'Antin qui sont des plus charmants par la réunion des jolies femmes et des gens d'esprit; ces soirées, assez fréquentes dans un même monde, évitent les mentions et prient les *courriers de Paris* de prendre leurs gants, mais d'oublier leur plume. — Lundi, enfin, grande soirée aristocratique chez M. Emile de Girardin, ou plutôt chez madame. On y comptait deux hommes de lettres: M. Jules Sandeau et M. Frédéric Guillardet. — Voilà tout ce que nous savons de la semaine, ou du moins ce que nous pouvons en dire.

M. Louis Fould en mourant, a laissé, au rez-de-chaussée du magnifique hôtel qu'il a vu à peine terminé, rue d'Angoulême-des-Champs-Elysées, une précieuse collection de bronzes et d'antiquités que son testament oblige ses héritiers à conserver, telle quelle, pendant toute leur vie. Cette collection, que soigne un conservateur *ad hoc*, va être rendue publique deux fois par semaine.

Le frère du précédent, M. Benoît Fould, mort aussi il y a peu de mois, avait formé une belle collection de tableaux, parmi lesquels figurent plusieurs des œuvres capitales d'Ary Scheffer, son ami (mort comme lui récemment), et de Paul Delaroche. Parmi celles-ci figure le fameux tableau des *Girondins*, qui produisit une si vive sensation lors de l'exposition des œuvres à peu près complètes de Paul Delaroche, faite il y a trois ans, au palais des Beaux-Arts. L'*Appel des Girondins* fut, par la beauté de la composition, le soin des détails, la vivacité et la grandeur de l'émotion, jugé l'œuvre la plus complète de l'illustre mort.

Une remarquable gravure, conduite avec un rare bonheur d'effet et une extrême habileté de burin, d'après cette toile célèbre, vient d'être terminée par M. Edouard Girardet, et l'exposition de cette belle planche fait une sorte de petite émeute depuis quelques jours à l'étalage de la maison Goupil et Ce, au boulevart Montmartre. C'est, pour bien des salons, un pendant égal en intérêt dramatique à l'*Assassinat du duc de Guise*, du même maître. — Quelques autres planches nouvelles attirent aussi sur le même point l'attention des amateurs. C'est d'abord le *Moïse exposé sur le Nil*, appartenant au baron James de Rotschild, que le célèbre burin de Henriquel Dupont a rendu, d'après Paul Delaroche, avec son autorité, son effet ordinaire; — puis c'est M. J.-B. Meunier, à l'habileté duquel le peintre du roi des Belges, M. le baron Gustave Wappers, fixé depuis quelques années à Paris, a confié la reproduction de son *Louis XVII au Temple*, tableau touchant où l'habileté du peintre est égale à l'émotion du penseur. — C'est enfin un excellent portrait d'un de nos derniers grands morts, Ary Scheffer, que le susnommé Henriquel Dupont a largement et pittoresquement gravé d'après Bénouville. Cet ensemble de belles publications attire l'attention de tous les curieux, — et retient celle des amateurs.

Les répétitions des *Chercheurs d'or*, à l'Opéra-Comique, (titre provisoire ou définitif, nous ne savons) se poursuivent très-activement, sous la direction de l'illustre maître qui revient au théâtre vers lequel le portèrent toujours de secrètes prédilections, car on nous assure que *Robert-le-Diable* avait primitivement été conçu pour la place Favart.

Ces répétitions ne sont parfois ralenties que par la difficulté qu'on rencontre à mettre en scène et éduquer un des personnages épisodiques, mais très-important, de l'action bretonne; ce personnage est... une chèvre qui doit, d'elle-même, sans hésiter, ni s'arrêter ni se tromper de sentier, passer, aux yeux de tous, sur un pont suspendu... et montrer ainsi la route des mines d'or à la folle, représentée par Mme Cabel. Or, la peine qu'on a dans le dressage de cette figurante se complique de l'absolue nécessité de lui donner une doublure pour prévoir le cas d'indisposition, de caprice, de chute ou autre aventure!

On sait que l'ouvrage est à trois personnages seulement (MM. Faure, Sainte-Foy — et Mme Cabel); mais il y a jusqu'à huit figures épisodiques, au troisième acte, sans compter la chèvre qui, un moment, sera seule en scène. Ces personnages accessoires, mais qui donnent, pendant quelques scènes, une grande et curieuse agitation à l'œuvre, sont des pâtres, des chevriers, des contrebandiers, etc.

L'orchestre et les artistes disent merveille de la musique, du charme de ses mélodies, des effets piquants et neufs que l'illustre maestro a prodigués dans ces trois actes, dont le poëme est, parait-il, plein de grâce et d'intérêt.

Nous disions plus haut que M. Meyerbeer avait toujours ressenti des prédilections pour l'Opéra-Comique, et que *Robert-le-Diable* avait d'abord été conçu pour cette scène populaire. Il paraît, en effet, que ce fut sur une promesse, précédemment faite par le maître au duc Sosthène de Larochefoucauld, d'écrire pour le grand Opéra, que *Robert* passa le boulevard, M. Meyerbeer, se rendant aux observations qui lui furent faites que cette œuvre serait mieux à sa place sur un théâtre facile aux développements de la mise en scène, des riches décors et des masses vocales. MM. Scribe et G. Delavigne développèrent alors le poëme dans ce sens, et l'ouvrage est parti de la rue Lepelletier pour faire le tour de l'Europe et du nouveau monde!

Nos lecteurs ont pu voir le soin que nous mettions à placer de temps en temps sous leurs yeux certains autographes révélateurs de faits curieux ou de caractères mal connus. Cette fois encore, à propos de *Robert-le-Diable*, nous avons eu la main heureuse, car nous trouvons, dans un lot récemment acquis, une lettre de M. Meyerbeer qui offre une particularité peu connue. C'est la distribution première de son œuvre, que le maître adressait aux membres de la commission.

« — Quelle commission? » dira-t-on. Voici le fait.

M. Véron, en prenant, le 1er mars 1831, la direction du Grand-Opéra, y succédait à une commission administrant pour le compte de l'Etat, et qui était formée des personnes suivantes:

M. le duc de Choiseul, président.

MM. Edmond Blanc, — Hipp. Royer-Collard, — Armand Bertin, — d'Henneville — et Cavé, secrétaire. Tous sont morts!

Or, en recevant du ministre le privilége, à ses risques et périls, de l'Opéra, sur les ruines de cette commission, M. Véron devait, par suite de complications financières qui ne se pouvaient dénouer d'un jour à l'autre, gérer pendant un premier trimestre pour compte de l'Etat, sous la surveillance de cette commission. La lettre suivante étant du 9 avril, elle fut officiellement adressée à la commission, exerçant non plus une action administrative, mais un contrôle *in extremis*.

Voici le document que nous tirons de l'inconnu, et qui mérite de prendre sa place dans l'histoire lyrique actuelle:

« Messieurs,

» J'ai l'honneur de vous soumettre la distribution suivante des rôles musicales de *Robert-le-Diable*:

Robert, duc de Normandie........	MM. NOURRIT.
Bertrand, son ami...............	*Dabadie*.
Raimbaud, jongleur, fiancé d'Alice.	LAFONT.
Alberti, majordome..............	HURTEAU.
Un hérault d'armes..............	MASSOL.
Un officier de la princesse........	Alexis DUPONT.
Deux joueurs....................	WARTEL. / Ferdinand PREVOST.
Deux chevaliers..................	POUILLEY. / TREVAUX.
Un ermite.......................	PREVOST aîné.
Isabelle, princesse de Messine.....	Mme DAMOREAU.
Alice, sœur de lait de Robert......	***

» Le rôle d'Alice, le plus important de la pièce et de la partition, appartient, quant à la musique aux premiers emplois de la tragédie lyrique (tel que Desdemené dans *Othello* ou la *Vestale*, etc.), demandant de la force et du pathétique, en même temps qu'il requiert, comme rôle de pièce, de la jeunesse et un physique agréable. — Cet emploi des grands rôles dramatiques n'est malheureusement pas (quant à présent) rempli à l'Opéra, quoique, dans un temps plus reculé, M. le directeur de l'Opéra m'avait fait concevoir quelques espérances d'y voir appeler Mme *Devrient*, qui aurait été *inimitable* dans le rôle d'Alice. Dans l'état actuel des choses, je ne vois à proposer que Mme *Dabadie*, en exprimant, toutefois, le vif désir de voir bientôt appelé à l'Opéra un talent de femme pour les rôles *dramatiques*, sans laquelle il sera impossible de faire des opéras où l'intérêt repose autrement que sur les hommes.

Léa. Ce rôle, quoique très-important dans la bacchanale du troisième acte, n'étant pas de chant, il appartient à MM. Scribe et Delavigne d'en indiquer la distribution.

» Agréez, Messieurs, l'expression de la plus haute considération et du dévouement de

» Votre très-humble et très-dévoué serviteur

» MEYERBEER.

» Paris, ce 9 avril 1831. »

Si, par la lettre charmante et sincère que l'illustre compositeur a adressée au docteur Véron, à l'époque où ce dernier publiait les piquants *Mémoires d'un bourgeois de Paris* [1], tout ce qui peut conclure définitivement et avec autorité sur ce fait ridiculement imputé au nouveau directeur « qu'il ne monta *Robert* qu'à son corps défendant » n'était pas dit et sanctionné, la lettre ci-dessus viendrait suffisamment disculper M. Véron de cette accusation jetée à son bon goût et à son expérience. Mais cette question est désormais vidée dans le sens d'une vérité dont l'ancien directeur de l'Opéra n'a pas à se prévaloir, tant le fait qu'elle consacre était naturel, — et ce qui reste véritablement curieux à noter dans cette lettre, c'est cette distribution des rôles qui ne mentionne pas les deux artistes qui ont jeté tant d'éclat sur les personnages profondément dramatiques et originaux de *Bertram* et d'*Alice*... Or, ces deux artistes furent:

Levasseur,

Mlle Cornélie Falcon!

En effet, qui trouve-t-on ici, sous la plume de M. Meyerbeer?

Bertram............	Dabadie
Alice................	....

La lettre établit bientôt ceci:

« Que le personnel du grand Opéra ne présente pas l'artiste que le maëstro croit propre à interpréter le personnage, qu'il déclare: le plus important de la pièce et de la partition. » Il constate que l'emploi n'est malheureusement pas rempli à l'Opéra, — faute d'y voir figurer Mme Devrient, il se résigne à proposer Mme Dabadie...

Or, il n'y eut de Dabadie d'aucun sexe dans *Robert-le-Diable*! M. Véron put bientôt offrir Levasseur — et il dénicha Mlle Falcon! M. Meyerbeer n'eut pas plus tôt entendu — il suffirait presque de dire entrevu — ces deux artistes, qu'il se sentit maître de son succès. Il les entoura de ses conseils, et vous savez quelle saisissante influence ils eurent — le diable et cet ange, ces deux admirables personnifications du mal et du bien, — sur le succès sans pareil de cet opéra-événement! Quant au personnage dédaigné par M. Meyerbeer, dans sa lettre, sous le nom de *Léa*, ce fut bientôt la *nonne* si merveilleusement représentée par Mlle Taglioni.

Et puisque je suis aujourd'hui la main dans le carton aux curieux autographes, laissez-moi vous citer aussi celui-ci, adressé au même directeur du grand Opéra, lequel pensait avec raison qu'il ne saurait avoir trop de gens célèbres, connus, influents — entrassent-ils gratis — dans les stalles vides, ou au foyer de l'Opéra.

[1] Cette jolie lettre est au chapitre intitulé: *L'Opéra, mes plaisirs et d'affaires*.

A Monsieur Véron, directeur de l'Opéra, à l'Opéra, rue Lepelletier, Paris.

19 mai 1831.

Monsieur,

« Je ne fréquente point les spectacles, mais la politesse que vous voulez bien me faire m'en rendra sans doute le goût. Je vous avouerai que, si j'avais à choisir mes entrées à un théâtre, c'eût été à celui que vous administrez que je les aurais sollicitées. D'après cela, vous concevez, monsieur, le prix que j'attache à la faveur que je vous dois. Elle est, d'ailleurs, une preuve de bon souvenir de votre part, et, sous ce rapport, je vous prie de croire qu'elle m'est extrêmement précieuse. Recevez-en l'assurance, et celle de la considération avec laquelle j'ai l'honneur d'être, monsieur,

» Votre très-humble serviteur,

» BÉRANGER. »

~~~ Nous avons, il y a déjà quelque temps, puisé, au profit de ces colonnes, dans une collection singulière : celle de *cartes de visite* et d'*adresses commerciales*.

Nos emprunts ont eu du succès ; ils ont été reproduits çà et là.

C'étaient, en effet, autant de traits de mœurs, autant de bizarres manifestations de la vanité, de la spéculation, de l'ignorance. Avec de pareils spécimens, une génération est jugée. On connaît ses faiblesses, ses travers, ses outrecuidances, ses comiques et ses tristes prétentions.

L'album où nous avions puisé nous est de nouveau ouvert, bien que son propriétaire ne se dissimule pas que la publication de ses trouvailles leur enlève infiniment de leur prix, comme curiosité. L'obligeance qui le porte à nous permettre de choisir à nouveau dans sa collection n'en est donc que plus grande.

Nous ajouterons çà et là, à ces emprunts, quelques-unes des *cartes* ou *adresses* amusantes qui nous sont venues à la suite de notre première publication, et que nous avions soigneusement conservées inédites au point de vue de la publication. Si, parmi nos lecteurs, il se trouve en circulation quelques curiosités de ce genre, nous leur serions reconnaissants de vouloir bien nous les communiquer, — en original s'il est possible, ou, enfin, en transcription sincère.

Voici la carte d'un être mystérieux ; elle est manuscrite :

KAULEK

Les jours de pluie.

Quoi? où? pour qui, pour quoi? Cherche !

Les deux cartes qui suivent prouvent qu'il y a complet désaccord entre les époux au sujet de la particule sur laquelle pourrait avoir à se prononcer une juridiction nouvelle :

Le mari s'écrit tout simplement :

PAUL TRÉVIÈRE.

Quant à la femme, elle n'admet pas ce laconisme, et se déclare :

MADAME PAUL *DE* TRÉVIÈRES.

Celle-ci est parmi les naïves. C'est une carte conjugale pour les visites collectives :

MONSIEUR ET MADAME NORON,

Capitaine en retraite.

Une veuve qui reste inconsolable sur porcelaine :

CÉLINE CALLIPEL

Veuve de l'ex chef de musique Le Valletier, chevalier de la Légion d'honneur.

(CAMPAGNE DE FRANCE.)

Une adresse commerciale imprimée sur fort carton :

PUCEY fils,

Successeur de Mme veuve Pucey mère. Manches de couteaux — cuisine, — table, — poche, — et en général.

Si nous la lisions ici, au lieu de l'avoir en original sous les yeux, peut-être douterions-nous de celle-ci :

PFLUGER,

Époux de madame la veuve du comte et colonel Kinsingein.

COLLIGNON aîné,

Bes des lies, réhabilité, (*tribunal de commerce du 11 novembre 1854.*)

M. Collignon avait failli en 1848. Il a tout payé et il en est fier.

La carte qui suit avait été détachée de l'album et mise à part avec cette note : ***L'auteur n'en a émis que cinq ou six et, comprenant son absurdité, a brûlé le reste du tirage.*** »

Et plus bas, d'une autre écriture :

« Le hasard me fait voir dans le *Constitutionnel* du 4 août que la dame Fontaine est morte. Rétablir sa carte. »

Donc, plus de scrupule, la voici :

TABLE D'HOTE

de

MADAME CLAIRE-FONTAINE,

Mère du fils du millionnaire-général de Langerwehe depuis 25 ans.

Il paraît que le général d'outre-Rhin s'était fort mal conduit envers cette pauvre femme séduite... c'est-à-dire réduite à tenir gargotte.

Pour MM. les artistes :

MALVINA EMMEL

Tête et buste (brune).

Voici une carte-adresse qui est deux fois timbrée ; une fois par le fisc, puis par elle-même :

MADAME VEUVE PUISTIENNE

NÉE FLORA BIED,

Personne de confiance pour les mauvais quarts d'heure, achète, rend, vend et reprend. Accord parfait, sincérité.

Un fruit sec du Conservatoire :

DHAMELINCOURT.

Leçon de solfége et de piano, auteur des trois opéras (inédits) de la *Signarde* — *des Trois Moulins* — et du *Siége d'Anvers*. Autres instruments *ad libitum*.

Un monsieur qui aurait fort à s'employer dans le royaume de Naples et en Sicile :

GELU

Entreprise à forfait, avec garantie d'un an, pour destruction des insectes-*humains*, montre son secret par accommodement, ancien sous-officier et garde.

Carte du grand monde :

BARON DE WEHRBEIN,

Commandeur et chevalier en Toscane, Prusse, Danemarck, Espagne et Etats pontificaux.

Au-dessous d'un vaste écusson timbré d'une couronne comtale avec deux hercules pour supports et en légende : ***Esperer-croyre :***

BLARIASKI,

Guide supérieur pour visiter Paris.

L'Italien suivant répète à son insu une plaisanterie connue :

STEFANO GRANCHI,

Professeur de mathématiques, montre sa langue.

Les suivantes viennent de l'étranger. Ce sont celles d'un employé ministériel, — et d'un employé de cour. La mode, par-là, est de rédiger ses cartes en langue française... ou à peu près.

GALVAGNO

COMMIS AU MINISTÈRE D'INTÉRIEUR.

Ottavio Ostroboni,

Attaché *dans* la cour de S. A. R. le grand-duc de Toscane.

En voici une plus ancienne qui fait partie d'une collection vendue en 1846 :

FÉLIX MOTARD

FRÈRE DE LAIT DU ROI DE ROME.

La qualité qu'indique cette carte eût été plus saisissante si le nom eût offert un u en plus.

AUGUSTE DEMALANDER

Sous-préfet non ratifié (chute du ministère Molé).

Ceci est de la réclame commerciale :

BALAYN & AZEMBERG

Dépôt de charbon de New-Castle, dit *charbon-chandelle*, parce qu'il flambe sans discontinuer.

NOTA. — *L'un des deux susnommés est toujours en route ; — l'autre, toujours au poste.*

Quel poste? au violon?

(*Sera continué.*)

~~~ Parmi les concerts publics, il n'y a guère à parler que des deux premiers de la série de *quatre* (par abonnement) que le plus illustre des archets, Vieuxtemps, offre, chaque mercredi, salle Herz. Le compositeur dont les œuvres sont marquées au coin d'une si puissante individualité, et l'exécutant sans rival aujourd'hui, sont tous deux, — lui seul, et c'est assez ! — *l'objet* des ovations les plus chaleureuses, et c'est justice, car ce grand virtuose cause les plus profondes émotions aux *délicats*, une classe du dilettantisme général, comme ailleurs il y a les *curieux* au point de vue des arts, de la couleur et de la forme.

~~~ Il y a, par les salons de l'hiver, un aimable enfant qui est la vive adoption de toutes ces dames. Elles se le passent de main en main, presque de genoux en genoux, tant l'enfant est sympathique et charmant ; ajoutez que c'est un petit prodige !

On le nomme Henri Ketten. Il arrive de la patrie de Mozart, et il en a plus que la patrie, car à l'âge même où le futur auteur de la *Flûte enchantée* touchait l'orgue de la chapelle de Versailles, celui-ci étonne et ravit ses auditoires parisiens par la grâce ingénieuse de ses compositions juvéniles et son talent de pianiste adulte. Il a déjà dédié à Mme la baronne J. de Rothschild une ***Première pensée*** musicale, — à Mme Furtado une ***Pastorale***, — à Mme H. Bloch, l'***Absence et Retour***, et dans ces trois compositions se révèlent des qualités qui ont charmé le plus grand nombre et surpris Meyerbeer et Halévy. Henri Ketten a son portrait ainsi tracé de la main d'un photographe auquel je cède un peu de place :

« Il a dix ans et demi. Ses cheveux blonds sont très-longs ; sa figure est douce, sérieuse sans mélancolie ; ses yeux bleus annoncent une extrême bonté ; sa peau, d'une blancheur inouïe, a quelque chose de diaphane. Il a le nez droit, la bouche petite, le profil fin, délicat, charmant. C'est une frêle organisation, et une tête angélique. »

J'ajouterai qu'il cause avec une maturité précoce et un charme attractif. Son père est un rabbin, père d'une nombreuse famille ; son maître est Hans de Bulow, le gendre de Liszt. Quant à son protecteur, c'est le baron James de Rotschild. Je me trompe ! ce protecteur, c'est sa grâce sympathique et son talent plein d'avenir. Toutes ces dames en raffolent, comme jadis à la cour de Louis XV et de Marie-Antoinette on raffola du jeune Wolfrang !

~~~ On raconte que Mme Alboni, le contralto du Théâtre-Italien, demandée, moyennant un prix convenu, pour aller chanter dans la récente inauguration d'un grand hôtel financier, a déclaré qu'elle ne s'y rendrait « que si on lui adressait une invitation comme *comtesse Pépoli...* »

Nous voulons en douter.

Comtesse Pépoli, elle n'est rien du tout qu'une des dix mille comtesses de France et d'Italie.

Comme Mme Alboni, au contraire, elle est *célèbre*. Il y a même des feuilletons qui écrivent « illustre, » sans doute comme disait ce spirituel président d'un tribunal Rouennais, dans une répartie heureuse : parce qu'il y a des degrés à tout...

Pourquoi donc une cantatrice qui, — par les dons exceptionnels qu'elle a reçus de la nature et par le talent remarquable qu'elle a acquis, — a réussi à se placer parmi les douze ou quinze gosiers de premier ordre de la génération actuelle, irait-elle, de l'exception où elle trône, se confondre follement dans des rangs où elle sera soudain refoulée par une foule de prétentions et de dédains basés sur des supériorités de noms, de traditions, de naissance personnelle ?

Comtesse, l'Alboni n'est qu'une dame quelconque.

Virtuose, elle est une gloire spéciale.

Comtesse, on ne la regardera guère que pour la plaindre d'être contrainte à se lacer.

Virtuose, on l'écoutera en retenant son souffle, oubliant la moitié du mot fameux qu'elle inspira jadis à Mme de Girardin Ire :

« *C'est un éléphant qui a avalé un rossignol !* »

O abus des métaphores ! ô usage immodéré des images poétiques ! Si l'Alboni ne chantait pas plus agréablement qu'un rossignol, payerait-on douze francs par paire d'oreilles pour aller l'entendre aux Italiens ?

Un rossignol ? allons-donc !

L'Alboni c'est la plus merveilleuse serinette du théâtre moderne...

Un pareil titre doit lui suffire, et elle n'a nul besoin, pour être plus applaudie, d'y ajouter le titre de comtesse.

JULES LECOMTE.

Signature du contrat de mariage de S. A. I. le prince Napoléon et de S. A. R. la princesse Clotilde, dans le palais de Turin, le 23 janvier 1859, d'après un dessin de M. Ed. Riou.

Bénédiction nuptiale de S. A. I. le prince Napoléon et de S. A. R. la princesse Clotilde, par Mgr. d'Angenna, archevêque de Verceil, dans la chapelle privée du palais royal de Turin, le 30 janvier 1859.

Courrier d'Orient.

Caire, 6 janvier 1859.

Monsieur le directeur,

J'accepte de grand cœur l'invitation que vous avez bien voulu m'adresser d'être votre correspondant dans cet Orient que je parcours depuis trois ans, et où ma position actuelle me permet de répondre à tous vos désirs. Vous pouvez donc compter sur mes crayons et ma plume, et pour que vous ne puissiez douter de mon empressement, je vous adresse dès aujourd'hui et correspondances et croquis : ce sont mes arrhes.

..... Les premiers jours de janvier ont vu s'accomplir au Caire une de ces solennités où les magnificences du vieil Orient éclatent encore au milieu du mouvement rénovateur opéré par la civilisation dans les mœurs mulsumanes. C'était la réception du consul général d'Autriche, que S. A. le vice-roi d'Egypte avait fixée au 30 djemed-Akher 1275 (5 janvier 1859.)

Tout annonçait dès le matin cette réception au palais de Karr-el-Ab, une des merveilles de cette contrée qui a toujours excité l'admiration par ses mouvements des Pyramides au barrage du Nil, des temples de Louqsor de ses dynasties transhistoriques à ce canal de Suez dont son souverain actuel va doter, non pas seulement ses Etats, mais le monde. Les troupes en grande tenue y étaient réunies beaucoup plus nombreuses que d'habitude, et prenaient position sur les principaux points où devait passer le cortége. C'est surtout dans l'aspect à la fois élégant et guerrier que présentent ces milices, que l'on reconnaît cette transformation subie depuis Mehemet-Ali et Mahmoud par la société orientale. Les équipements, naguère encore si amples et si luxeux, se sont dégagés de tout le fastueux attirail qui entravait si complétement l'élan militaire et l'usage des armes, pour se rapprocher de la simplicité alerte et martiale de l'uniforme européen, sans perdre cependant la richesse que l'on retrouve surtout dans les broderies, dans le harnachement des chevaux et dans les armes des chefs.

Ce fut entre leurs lignes que l'agent général de la cour autrichienne, M. Schreiner, se rendit à l'audience vice-royale dans une des voitures attelée en gala et escortée de cent cawas, agitant les grelots d'argent de leurs bâtons d'office. Il était accompagné de tout le personnel de la chancellerie et de Zeky-bey, qui était venu de la part du vice roi le chercher à l'hôtel consulaire. Le dessin que je vous envoie (la première gravure de ce numéro) reproduit ce cortége.

Reçu à son arrivée au palais par S. Exc. Koënig-Bey, et immédiatement introduit par cet officier supérieur auprès de Son Altesse, M. Schreiner fut présenté par S. Exc. Cheriff-Pacha, officier-général, maintenant ministre des affaires étrangères, et qui, dans le poste difficile que les circonstances et la position du souverain de l'Egypte lui ont faite, a révélé à tout le corps consulaire les plus rares qualités diplomatiques.

Son Altesse, revêtue du gracieux uniforme égyptien, reçut les lettres de créance du consul général et voulut bien lui offrir le chibouque.

Alors le chef des cawas appela le café par un cri long et aigu de cinq ou six minutes. — Plus on crie longtemps, plus on soutient la note, et plus on fait honneur au personnage à qui on donne le café.

A ce cri, cinq ou six serviteurs, portant des cafetières, des réchauds d'or et des zarfs enrichis de diamants, furent introduits.

Après la cérémonie orientale du café, Son Altesse fit présenter à M. Schreiner un sabre à la turque en or, de la plus grande richesse. Le chef des cawas le plaça en sautoir sur l'uniforme du consul général qui, après avoir salué le vice-roi, sortit, reconduit par le service d'honneur de Son Altesse.

A la porte, il trouva un cheval de pure race arabe dont le caparaçon de velours rouge étincelait d'or et d'émaux. Ce cheval, mené en main par deux saïs, précéda la voiture de Son Altesse, qui reconduisait chez lui M. Schreiner, suivi de son cortége et au bruit du canon. — Un instant après, les troupes rompaient leurs lignes au cri d'*Effendimiz tchoq iacha!* (Longue vie à Son Altesse!)

Voilà le petit épisode qui est venu distraire un instant notre colonie européenne de la préoccupation profonde dont l'agite la canalisation de l'isthme de Suez. J'espère avoir à vous transmettre bientôt l'annonce et les croquis d'événements plus importants.

Veuillez agréer, Monsieur le directeur, l'expression de mes sentiments les plus distingués.

HENRY DE MONTAUT.

Chronique italienne.

Mon cher directeur,

Je quitte Gênes, cet Eden des Etats sardes, que je n'aurai aperçu qu'à travers le voile d'un ciel pluvieux, s'il ne m'était apparu à mon arrivée, au rayonnement de son beau ciel, à l'épreuve des hivers. Quelques mots cependant avant de m'élancer à toute vapeur à travers les plaines de la Lombardie. M. Ch. de la Varenne continue à vous entretenir des fêtes officielles dont Turin et cette ville qu'on nomme si justement la superbe ont entouré les derniers instants passés par le prince Napoléon et sa gracieuse compagne sur le sol italien; laissez-moi vous donner quelques détails plus intimes.

Je ne vous parlerai pas de la signature du contrat de mariage qui a eu lieu au palais, en présence de la famille royale, de l'envoyé extraordinaire de S. M. l'empereur des Français, M. le général Niel, de l'ambassadeur de France, des aides de camp du prince Napoléon et des dames du palais; je ne pourrais que vous citer la simplicité du meilleur goût de la toilette de la princesse, une robe de soie d'une légère teinte verte striée de petites raies blanches, dont les passementeries et les rubans rappelaient la couleur héraldique adoptée par Napoléon III. Les journaux ne vous ont-ils pas appris que c'était le président du conseil, M. le comte de Cavour, qui a dressé l'acte, comme protonotaire de la famille royale ? Le dessin très-exact que je vous envoie vous en donnera une idée plus fidèle que ne ferait la meilleure description.

Je pourrais, il est vrai, vous en dire autant de deux autres croquis que je vous envoie; mais je ne résiste pas au plaisir de vous faire remarquer le succès que j'ai obtenu dans mes tentatives les plus délicates. Vos abonnés connaîtront par ces dessins les appartements les plus intimes occupés par LL. AA. le prince Napoléon et la princesse Clotilde, dans le beau palais Durazzo, à Gênes, appartements que très-peu de personnes ont obtenu, ici même, la faveur très-enviée de visiter. Ce sont l'oratoire de la princesse et la chambre nuptiale des jeunes époux.

L'oratoire, d'une extrême richesse, était surtout remarquable par la beauté de ses peintures, appartenant aux maîtres des écoles italiennes; nous avons surtout admiré une Vierge, sans nom de peintre, mais qui, signée Raphaël, eût encore paru une des plus célestes inspirations de cet archange de la peinture.

Le caractère de la chambre nuptiale est surtout l'élégance. Rien de gracieux comme le baldaquin sous les rideaux duquel sont réunis les deux lits jumeaux et dont les couronnes de satin rose s'harmonient merveilleusement avec les tentures de la chambre. Le luxe de ces palais génois, où l'ornemaniste a prodigué les peintures et l'or, où les consoles somptueuses sont chargées des objets de décoration les plus précieux, donnaient du reste à cette élégance une splendeur vraiment royale.

Croyez bien que vous recevez dans ces deux dessins deux raretés qui seront vivement recherchées ici même...

ÉD. RIOU.

DERNIÈRE VISITE DE LA PRINCESSE CLOTILDE AU CHATEAU DE MONCALIERI.

Les jeunes princes, fils du roi, sont élevés au château de Moncalieri, magnifique résidence de la maison de Savoie, sur le penchant de collines délicieuses, jadis château-fort et distant de douze kilomètres de la capitale. — Madame Clotilde et sa sœur vivaient à Turin. — Tous les jeudis, les deux princesses allaient passer la journée avec leurs frères; et tous les dimanches, les princes venaient au palais royal voir leurs sœurs. — Jeudi, 27 janvier, S. A. R. Madame Clotilde, accompagnée de la princesse Marie-Pia, est allée faire sa dernière visite de ce genre à Moncalieri. — Toute cette jeune famille s'aime beaucoup, et le départ de la sœur aînée, qui, depuis la mort de la reine, a servi de mère, pour ainsi dire, aux quatre autres orphelins, était fait pour produire une scène attendrissante. — Les princesses sont revenues à Turin pour l'heure du dîner, où Madame Clotilde a fait les honneurs de la table royale.

S. A. R. LA PRINCESSE CLOTILDE ALLANT ENTENDRE LA MESSE POUR LA DERNIÈRE FOIS, A L'ÉGLISE DE *la Consolata*.

Samedi, 29 janvier, Madame Clotilde est allée entendre sa dernière messe de jeune fille à l'église de *la Consolata*, sa paroisse habituelle. Son Altesse Royale était accompagnée de sa gouvernante, M^me la comtesse de Villamarina et de son chevalier d'honneur. — Le clergé attendait la princesse sous le portail de l'église,

FEUILLETON

TINGUY.

Je n'oublierai jamais Tinguy ! — Qu'est devenu Tinguy ? Vit-il encore? A-t-il fini par deviner le mot de l'apocalypse et le grand secret de la mer ? Je parle d'un vieux souvenir.

C'était en 1840, c'est-à-dire, il y a plus d'un siècle. L'antiquité grecque et romaine est plus neuve que celle-là. J'étais bien jeune alors et j'étudiais ma vocation : autre pratique mentale dont l'usage s'est aussi perdu comme de prendre la robe virile. Aujourd'hui la vocation vient toute seule ou ne vient pas du tout; ce qui est à peu près la même chose.

Une vieille fille qui avait fait les guerres de la chouannerie comme Louis XVIII se mit en collaboration avec moi, en me prêtant, pour mieux me recueillir, et pendant toute la durée des vacances, une maisonnette qu'elle possédait sur une haute falaise ouverte à tous les vents de terre et du large. Elle l'avait abandonnée pour se rapprocher de l'église.

— Là, me disait-elle, loin de toute obsession mondaine, vous pourrez vous étudier à votre aise et avec impartialité. Vous finirez par vous rendre à mes raisons. J'en ai vu des hommes, moi, et des bons avant et après Sa Majesté et Georges Cadoudal. Je sais ce que vous valez. Nous ferons de vous quelque chose. Je ne suis pas la petite Bretonne pour rien...

Je m'installai donc dans sa maisonnette ; c'était un vrai nid d'hirondelle de mer. Je ne m'y tenais que pour lire la Bible et Faust, y prendre mes repas et m'y reposer la nuit. Le reste du temps je le passais à courir sur la grève, ne pensant pas plus à la question pendante en moi-même qu'à la question d'Orient. Il y avait encore de la jeunesse alors ; on croyait au génie, on fuyait la Bourse, on disait avec foi de grands mots qui font rire maintenant les imberbes.

La marquise de B..., dont le château était dans le voisinage et caché entre une dune et un bois touffu de vieux chênes, se chargea de garnir les deux petites pièces dont se composait ma cellule. Un lit de sangles, un fauteuil, une table, quelques chaises me firent un véritable encombrement; on mit quelques bouteilles de vieux bordeaux parmi mes livres. Le boucher du village avait reçu des ordres mystérieux qui rendaient le pot au feu en permanence, ce qui arrangeait fort bien la gardienne de la maison, devenue ménagère par occasion, et qui n'en perdait pas pour cela une bouffée d'une malencontreuse pipe qu'elle avait sans cesse aux dents.

Elle ne savait pas laver une assiette, mais que de bonnes vieilles histoires elle contait le soir quand le vent du nord-ouest faisait craquer les poutres du plancher!

Une grande ferme et un petit enclos étaient attenants à la maison. Pour tout ombrage l'enclos n'offrait entre ses murs bâtis à sec et ébréchés par les bourasques que trois ou quatre pommiers chauves, un gros figuier prospère et une touffe de sureaux où les moineaux tenaient cour plénière le soir au coucher du soleil. On battait le blé dans la ferme et j'entendais tout le jour le roulement pressé des fléaux.

La ferme et la maison étaient à une demi-heure du village de Hillion et à une égale distance d'un hameau de pêcheurs qu'on appelait Larnior. Il se composait de huttes basses dont les toits de chaume descendaient jusqu'à terre.

Sans cette précaution, qui ôtait toute prise au vent, ces pauvres demeures n'eussent pas résisté aux rafales violentes qui, même en temps ordinaire, font refluer des vagues énormes contre les falaises déchirées de cette côte âpre et sauvage.

Les pêcheurs n'avaient pas de bateaux. Ils auraient été ruinés trop souvent. Chacun possédait sur la grève un lot où il plantait des piquets alignés en triages et à différents intervalles marqués par les hauteurs invariables de la marée.

A marée basse, on attachait des filets à ces pieux le flux les recouvrait; puis quand les filets apparaissaient à fleur d'eau, les pêcheurs allaient piquer dans le sable, avec des fourches, le menu fretin qui n'avait pu franchir l'obstacle. Ce genre de pêche ne les enrichissait pas, mais leur permettait de manger les légumes de leurs jardins et le blé de leur petit champ.

Pour se rendre à leur ouvrage, ces braves gens suivaient le petit chemin qui séparait la maison de la ferme. L'idée de m'établir seul dans cette solitude, de lire le long des grèves des livres qu'ils ne comprenaient pas, leur avait inspiré pour moi une vénération profonde. Ils ne manquaient jamais de m'appeler en passant, surtout quand la nuit était belle, le jour chaud et la mer *pas méchante*. Chacun avait dans

[1] La traduction et la reproduction sont réservées.

pour la conduire à sa tribune. — Une foule énorme emplissait l'édifice et se pressait autour des voitures, pour contempler encore une fois les traits de l'auguste dame. — Les pauvres, si souvent secourus par cet ange de bienfaisance et de piété, accouraient, avides de la bénir et de prier Dieu pour son bonheur. — Par les ordres de la princesse, d'abondantes aumônes avaient été répandues depuis plusieurs jours parmi les indigents, et surtout chez ceux qu'elle secourait ordinairement — C'étaient ses adieux à cette ville de Turin, où elle est tant aimée. Sa noble mère, Marie-Adélaïde, a dû sourire du haut des cieux à cette sainte pensée.

MARIAGE DE S. A. I. LE PRINCE NAPOLÉON AVEC S. A. R. LA PRINCESSE CLOTILDE.

Dimanche, 30 janvier, à dix heures du matin, eut lieu, dans la chapelle privée du palais royal de Turin, la célébration du mariage religieux du prince Napoléon avec Madame Clotilde. — Toute la famille royale, les ministres et grands dignitaires de l'Etat, les présidents du sénat et de la chambre assistaient à cette cérémonie. — La bénédiction nuptiale était donnée par Mgr d'Angenna, archevêque de Verceil, assisté des évêques de Casal, Pignerol, Savone et Biella.

L'auguste couple était agenouillé sur des coussins au pied de l'autel. Chacun des époux avait à ses côtés deux des évêques, en camail et rochet, comme témoins religieux. — En dehors de la balustrade, à droite, derrière la princesse, se tenait le roi, avec toute la famille royale; à gauche, M. de la Tour-d'Auvergne, ministre de France, avec le général Niel, la maison du prince Napoléon et le personnel de la légation.

Les hauts dignitaires occupaient le fond de la chapelle. Les dames de la cour avaient pris place dans la tribune.

La cérémonie dura une heure et s'accomplit dans le plus grand recueillement. — Les nouveaux époux déjeunèrent ensuite en famille avec les jeunes princes et princesses. A une heure et demie, toute la cour partit par un convoi spécial pour Gênes, où des fêtes brillantes l'attendaient avant l'embarquement.

Le mariage civil n'existant pas en Piémont, cette formalité doit avoir lieu à Paris.

BANQUET DES NOCES.

Après le mariage et un court déjeuner en famille, le roi Victor-Emmanuel, son gendre et sa fille, accompagnés du prince de Carignan, des ministres et de toute la cour, partaient dimanche de Turin, à une heure et demie, pour Gênes. Le voyage fut une ovation d'un bout à l'autre. Les populations bordaient la route sur le passage du convoi, avides d'entrevoir les traits des augustes voyageurs. Dans les gares principales, à Moncalieri, à Aste, à Alexandrie, à Novi, les autorités, la garde nationale, attendaient avec des adresses et des bouquets. Partout des cris d'enthousiasme, des témoignages d'absolu dévouement.

Vers cinq heures et demie, le train royal arrivait à Gênes, où le corps municipal, la milice, les notables de la ville étaient venus au devant du souverain. Une foule immense occupait les abords de la gare et les rues conduisant au palais. — A sept heures, les ministres, les grands dignitaires de la couronne, hôtes du roi pour ce voyage, le général Niel, le ministre de France, et le syndic (maire) de Gênes, M. Morro, prenaient place à la table royale, pour le somptueux banquet des noces. — Au sortir de ce festin, le roi, la princesse, les princes et la plupart des personnages présents se rendirent au théâtre *Carlo-Felice*, magnifiquement éclairé à *giorno*. — S. M. et les augustes époux y furent reçus avec une indicible effusion.

La famille royale quittait la salle à onze heures. — La ville était illuminée, et les lignes d'architecture du palais, ressortant enflammées sur le ciel sombre, offraient un coup d'œil vraiment magique.

INTÉRIEUR DU PALAIS ROYAL DE GÊNES.

Le palais royal de Gênes, bien que construit par une famille de simples particuliers, n'en est pas moins un des plus magnifiques qui se puissent voir. — Il occupe le centre de la rue Balbi, et ses terrasses du midi, chargés d'orangers et de citronniers, descendent en étages jusqu'à la mer. — Il appartenait jadis à la maison Durazzo, si puissante et si riche, qu'aux temps de la République, un de ses chefs ayant été envoyé comme ambassadeur à Vienne, l'empereur, époux de Marie-Thérèse, écrivit pour demander son rappel. — M. Durazzo l'humiliait par son faste inouï et ses dépenses.

En 1814, les Etats de Gênes furent unis à ceux de la maison de Savoie. L'ancien palais ducal, remarquable par son incomparable salle du grand conseil, servait, depuis l'occupation française, d'hôtel de ville et de préfecture. — Le roi de Sardaigne dût donc louer une maison pour ses séjours à Gênes. — Cet état de choses cessa sous Charles-Félix qui, en 1825, acquit du marquis Durazzo, moyennant un million, le palais royal actuel, tout meublé, et avec sa précieuse galerie de tableaux. — Ce n'était pas le quart de sa valeur; mais le noble Génois reçut, dit on, une compensation en charges et faveurs de cour.

Charles-Albert aimait beaucoup Gênes et son climat, infiniment plus doux que celui de Turin. Il venait résider chaque année, tout le mois de novembre, dans la capitale de la Ligurie. — C'est à Gênes, et dans le palais royal, que le roi actuel, alors duc de Savoie, passa, en 1842, les premières semaines de son union avec la belle et regrettée Marie-Adélaïde. — Le czar Nicolas de Russie y a demeuré en 1846.

Les anciens appartements de Charles-Albert, situés au second étage, de plein pied avec les grands salons et la salle du trône, avaient été splendidement restaurés pour la réception des nouveaux époux. Tapis moelleux, tentures de soie blanche, fleurs précieuses en profusion, tout y était rassemblé pour réjouir l'œil et fêter tous les sens. — C'était à faire regretter le si peu de durée du séjour.

BAL DE LA COUR A GÊNES.

Dans le but d'honorer la seconde ville du royaume et de fêter l'heureux mariage de sa fille, le Roi avait décidé de donner, dans le Palais-Royal de Gênes, un bal à la Société de cette ville. — Il a eu lieu le lundi, 1er février, avec une magnificence et un empressement à défier toute description. La noblesse, l'armée, la marine, la garde nationale, les officiers de l'escadre française, se pressaient dans les salons. — Impossible de voir ailleurs un tel luxe, un tel éclat de diamants. Gênes, la ville aux richesses entassées, avait vidé tous ses écrins. On se montrait de nobles dames, comme la marquise Balbi, la marquise Pallavicini, qui portaient sur elles pour des millions de pierreries. — L'entrain, l'animation, la joie de chacun, étaient telles, qu'on pouvait se croire à une réunion de famille. Et, de fait, pas un des assistants qui ne bénît du fond du cœur le souverain bien-aimé, pas un qui n'envoyât les vœux les plus sincères à cette gracieuse fille des rois, si près de quitter la terre natale.

Le bal a été ouvert par S. A. I. le prince Napoléon et S. A. I. et R. la princesse Clotilde. Avec l'auguste couple figuraient le général Niel et la comtesse de Coëllo, femme du ministre d'Espagne; — le prince de la Tour-d'Auvergne, ministre de France, et la marquise Louise Centurioni, le ministre de Hollande et la marquise Nina Balbi-Senarega.

Le roi s'est retiré d'assez bonne heure. — Un peu avant minuit, les augustes époux sont rentrés dans leurs appartements. — Après leur départ, on n'entendait, dans les divers salons, qu'une voix sur la charmante distinction, sur l'exquise affabilité, sur la bonté peinte dans tous les traits de la princesse, qu'un souhait de bonheur à elle et à son heureux époux.

DÉPART DE LL. AA. II. LE PRINCE NAPOLÉON ET LA PRINCESSE CLOTILDE POUR MARSEILLE.

Mardi, à onze heures du matin, en dépit d'un temps assez mauvais, les augustes époux se sont embarqués sur *la Reine-Hortense*, qui avait déjà amené à Gênes le prince Napoléon. Le roi, le prince de Carignan, les ministres et les dignitaires de la cour accompagnaient Leurs Altesses Impériales. — Le yacht impérial, mouillé dans le bassin du Carénage, se mit lentement en marche vers la Lanterne, en traversant le port. — Après avoir visité les somptueux emménagements du navire, le roi prit son auguste fille à part et l'embrassa tendrement. — Puis, tandis que chacun des personnages de la cour allait baiser la main de la princesse, Victor-Emmanuel II fit ses adieux au prince Napoléon, et descendit dans le canot royal qui devait le ramener, ainsi que sa suite, au palais.

Un instant après, *la Reine-Hortense* entrait en mer, et, à leur tour, les bâtiments d'escorte quittaient le port. C'étaient les vaisseaux français *le Napoléon*, *l'Algésiras* et la frégate *l'Impétueuse*; — les frégates à vapeur sardes *Governolo* et *Sardegna*. — Tous les navires étaient pavoisés. Les canons des forts tiraient, et l'escadre répondait à leur salut. — Malgré la pluie tor-

---

hotte un petit recoin où il mettait en réserve les poissons et les coquillages singuliers dont il n'avait que faire. Bientôt je devins leur ami, leur confident, leur bibliothèque, leur enfant gâté.

Tinguy surtout recherchait ma société, et pour avoir l'occasion de causer avec moi, multipliait ses voyages à la grève.

Il était grand, sec, décharné, mélancolique et solennel comme un échassier. En vertu d'une loi plastique trop peu observée, qui moule l'homme extérieur sur les objets environnants, vu de loin, il ressemblait à un écueil ciselé capricieusement par les vagues, à l'une des aiguilles raboteuses, aux arêtes vives qui la nuit se drapent d'un mobile manteau d'écume blanche. Ses cheveux plats, mal peignés, agglutinés par l'humidité de l'air, battaient ses tempes, comme des algues marines. Tinguy ne riait jamais. Ses yeux, perdus sous des arcades sourcillières presque taillées en ogive, ressemblaient à deux flaques bleuâtres au fond d'une grotte.

C'était une nature taillée pour la pensée et la poésie; mais l'initiative première manquant, l'imagination et la raison mêlaient dans un chaos ténébreux leurs éléments imparfaits; le rayon dissipait l'image; l'image faisait dévier le rayon.

Mal dégagées des entraves de l'instinct, arrêtées dans leur développement par les luttes de la pauvreté, ces organisations n'enfantent jamais, sous l'influence d'un désir toujours inassouvi de connaître, qu'une bizarre fantasmagorie, illuminée de temps à autre par le vif éclair du bon sens, ce verbe qui parle à tout homme en ce monde.

Mon ami Tinguy, poëte par l'âme, philosophe d'instinct, démêlait mal les causes, percevait obscurément les harmonies de la nature; mais il poursuivait les unes avec passion, et tenait aux autres son âme toute grande ouverte.

En l'absence de principes généraux et fixes que sa raison était incapable d'embrasser, il portait toutes ses observations sur les grandes masses de la nature. La régularité des phénomènes alimentait seule ses longues et muettes contemplations. Ayant toujours vécu dans le voisinage et la familiarité de la mer, Tinguy voyait en elle, sinon l'origine de toutes choses, au moins le symbolisme et le miroir comparatif de tous les faits et de toutes les idées.

Un vieil exemplaire français de l'*Apocalypse* lui étant tombé entre les mains, son imagination s'était mise à chevaucher sur le cheval pâle et sur la bête de l'abîme. Il méditait et lisait sans cesse ce poëme inspiré, cette allégorie transcendante, dont dix-huit siècles de luttes et de triomphe n'ont pas encore déchiré le voile. La voix de l'Océan semblait toujours répondre à ses questions. Sur la pointe de Hersain, il s'était fait un autre Pathmos.

Sa conversation se ressentait de ses lectures et du culte presque mystique qu'il avait voué à la mer. Si l'*Apocalypse* lui donnait beaucoup à deviner, la mer lui résolvait bien des énigmes. Pour lui, elle était mystère et loi. Mystère, par tout ce qu'elle faisait entendre; loi, par la régularité mathématique de son flux et de son reflux. Il l'écoutait comme l'oracle chargé par Dieu de révéler aux hommes ses desseins et sa grandeur.

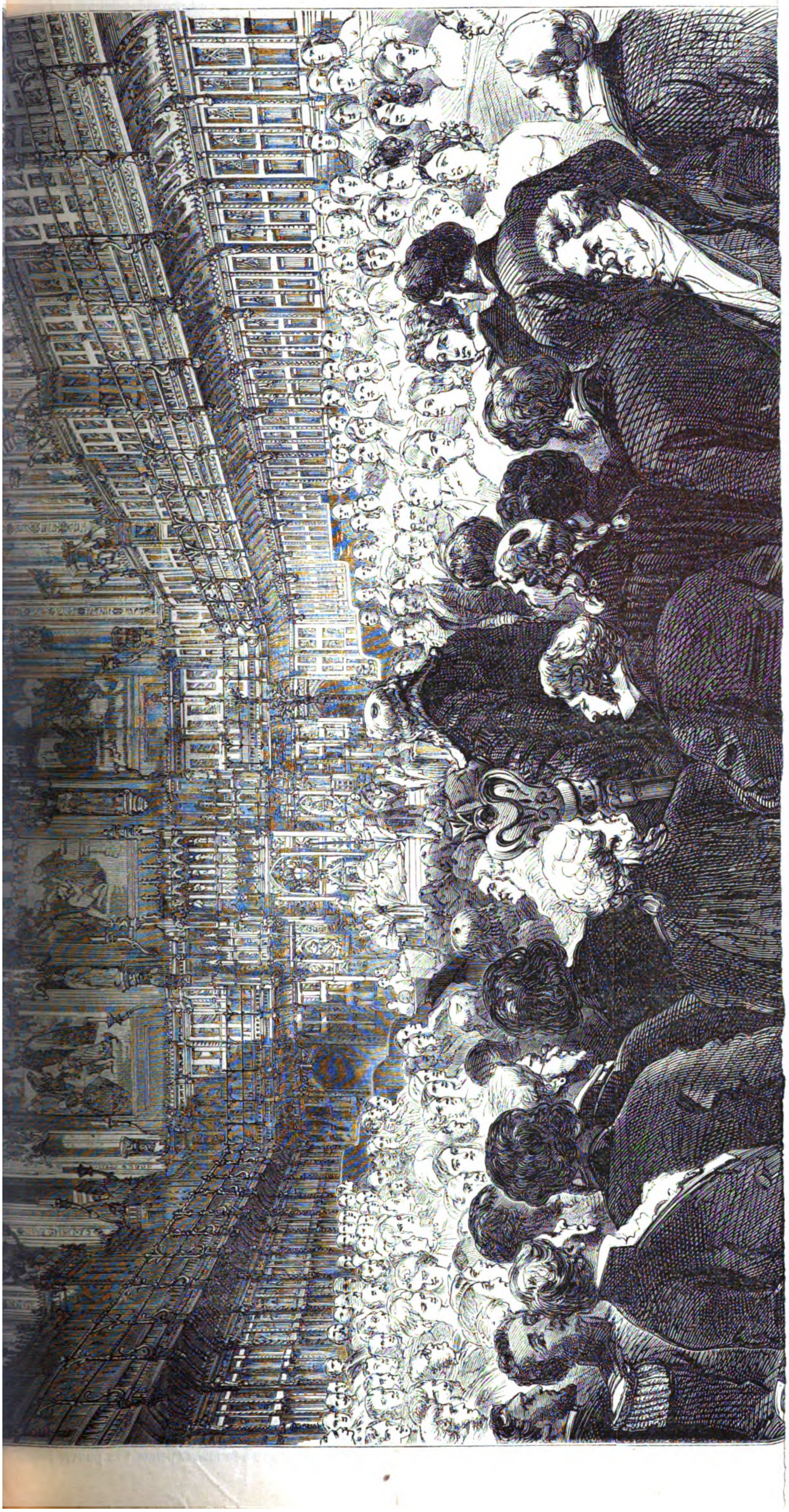
Tout change autour de nous, disait-il, la mer seule ne change pas. Les montagnes se dégradent, les plaines s'affaissent, les vallées se creusent, les rochers changent de figure; la mer garde toujours son invariable niveau. Quand même le vent la bouleverse, elle monte, descend, comme si je n'avais fait que souffler dessus; elle marque les heures, les saisons, annonce le temps qu'il fera, et prédit même l'avenir à ceux qui l'écoutent attentivement.

Là-dessus, il me racontait une foule d'histoires extraordinaires. Lorsque, espérant l'amener à des principes plus vrais, je tentais de lui exposer le système planétaire, les influences combinées du soleil et de la lune, il secouait tristement la tête en disant :

— Tout cela, monsieur, est très-bien inventé : on le voit dans les livres. Mais le soleil et la lune sont loin de nous; avec de grosses lunettes, dit-on, comme celle du télégraphe, on les voit aussi larges que des roues de charette, tandis que la mer s'entend et se touche. Elle dit la vérité à tout le monde, au pauvre comme au riche, à moi qui ne sais rien, et à vous qui êtes savant. Oh ! la mer! C'est en face d'elle que saint Jean voyait de si grandes choses. Elle est le miroir de Dieu. Elle me parle à moi tout comme une personne naturelle. Tenez, monsieur, venez avec moi, et je vous raconterai, à preuve de ce que je dis, une histoire bien triste, que tout le monde connaît ici : elle me fera encore pleurer, vous aussi peut-être. Mais, pleurer du malheur des autres, est une fête pour les cœurs sensibles.

Nous allâmes nous asseoir sous une saillie de rocher qui nous abritait du soleil, devenu trop ardent : une petite source d'eau douce, filtrant à travers les fentes du granit, humectait les saxifrages et les huppes de mousse rougeâtre dont cette espèce de grotte était tapissée. La mer descendait à petit bruit; nous étions en *morto*; à peine entendions-nous le clapotement des vagues.

Ouverture de la session du Parlement anglais, faite par S. M. la reine Victoria, dans la salle des Lords, le 3 février 1859. (Palais de Westminster.)



rentielle qui a vie!...
pressait sur Fillette,
jusque sur le les nou-
centaines de c Grecs!
de leurs accla n inven-
et que Gênes ouche?
enfants,
ts? Leur
Bourse à
Ouve de l'il-
lègre, et

L'ouverture
2 février avec s bêtes
d'un concours ont cent
d'une sérénité se peut
les latitudes lectrique
avait encore aimer un
accourue à ce
Le cortège voyage.
vers deux heu chemin
vers celui de st-ce pas
chambre des la figure
vieil édifice sascience.
dans la salle le bon
haute, comm
lords, et où soli palais
du parlementa lourde
Cette salle où gre-
ments depuis din jette
avaitété comp Voici le
ques, dues au vivait.
ont reproduit Il était
chante légendon, de sa
célèbre de l'e...
de la convers le tue-
pour la premi guerre,
artistique. Ce de la
motif de l'afflnteur de
séance, il étai
moment. ant tout
L'assistance nesse de
salle. Les gal! comme
le banc rés fiers!
écrin. La tribu Grand
laquelle on e gladia-
sier, avait r s garde-
Dès que la un bel
avait été préDépouil-
chambre des civilisés
Le speaker abit bas
tés, parmi loits, aux
d'État et les or
pris place, le embourg
cours, qu'elle emier de
sympathiques de l'ex-
C'est cette
retentissement nnent à
l'aspect si pit t si quel-
jeux, ils
ette volte

Tinguy s'a s'accro-
bituel, étend
gueur, et m'a du châ-
glauque et pr rtimes.
— Vous av
habituellemer curé fit
nature, croyc a à tous
tais en tout t ns avoir
haut, et que Il y a
dessus les la les plus
Hélas! m sans mé-
qu'aujourd'h fait rien
Je ne ris plu doulou-
touché bien il. C'est
rables. tout en
Vous avez raie.
fois à la pêcl dans le
mon seul enf On but
laborieux, m mpagne.
existe encore
C'est une blais en
l'avons trop ent. Puis
jaloux. Je né et son
ment; mais iter leur
mauvais lest
s'expie ici ba cher de
Ne trouve se voi-
enfant; cela qui ren-
frappé que j endimes
Elle grandi
un ange, s VET.
mer; en la
Avec elle,

rentielle qui tombait alors, une foule immense se pressait sur les quais du port, sur les remparts et jusque sur les vergues des bâtiments à l'ancre. Des centaines de canots suivaient les navires et les saluaient de leurs acclamations. C'était un majestueux spectacle, et que Gênes se rappelera longtemps.

CH. DE LA VARENNE.

Ouverture du Parlement anglais.

L'ouverture du parlement britannique a eu lieu le 2 février avec sa solennité habituelle, et au milieu d'un concours et d'un éclat exceptionnels. Une journée d'une sérénité toute exceptionnelle elle-même, dans les latitudes froides et pluvieuses du Royaume-Uni, avait encore accru l'empressement de la foule brillante accourue à cette cérémonie.

Le cortége royal quitta le palais de Buckingham vers deux heures, et se dirigea par les rues ordinaires vers celui de Westminster. Les grands officiers de la chambre des lords reçurent Sa Majesté au seuil du vieil édifice saxo-normand, et l'introduisirent aussitôt dans la salle où siége habituellement la chambre haute, comme les Anglais désignent la chambre des lords, et où se tient d'habitude la séance d'ouverture du parlement.

Cette salle avait reçu de remarquables embellissements depuis la dernière session. Sa riche décoration avait été complétée par de nouvelles peintures; des fresques, dues aux pinceaux de M. Cope, dont les tableaux ont reproduit, avec un charme si saisissant, la touchante légende de Griselda, de M. Ward, le peintre célèbre de l'exécution de Montrose, et enfin du peintre de la conversion des Saxons, M. Hubert, s'offraient pour la première fois aux regards dans tout leur éclat artistique. Ce n'était pas là cependant le principal motif de l'affluence extraordinaire accourue à cette séance, il était bien plutôt dans les préoccupations du moment.

L'assistance la plus brillante se pressait dans cette salle. Les galeries étaient éblouissantes de diamants; le banc réservé aux pairesses semblait un vaste écrin. La tribune diplomatique, au premier rang de laquelle on remarquait S. Exc. M. le maréchal Pélissier, avait rarement été plus complétement occupée.

Dès que la reine eut pris place sur le trône qui lui avait été préparé, elle donna ordre d'introduire la chambre des communes.

Le speaker entra suivi d'un grand nombre de députés, parmi lesquels on remarquait tous les hommes d'État et les orateurs les plus célèbres. Dès qu'ils eurent pris place, le lord-chancelier remit à la reine le discours, qu'elle prononça au milieu de manifestations sympathiques qui éclatèrent en bravos.

C'est cette solennité parlementaire, qui a eu un retentissement universel, dont notre gravure reproduit l'aspect si pittoresque à la fois et si imposant.

FULGENCE GIRARD.

Nous devons à l'obligeance du savant directeur du musée des Thermes et de l'hôtel de Cluny, M. du Sommerard, la note suivante sur les huit couronnes d'or des rois Goths récemment découvertes et dont le *Moniteur* vient d'annoncer l'acquisition pour les collections de l'hôtel de Cluny. Nous n'insisterons pas auprès de nos lecteurs sur l'importance de cette communication, d'un si haut prix et d'un si vif intérêt.

A. V.

LES COURONNES D'OR DU ROI GOTH RECCESVINTHUS

TROUVÉES A GUARRAZAR.

Le musée des Thermes et de l'hôtel de Cluny vient de s'enrichir, grâce à la libéralité de S. Exc. le ministre d'État, d'une collection sans égale de joyaux les plus précieux qui, par la splendeur de la matière, le mérite de l'exécution, et plus encore, peut-être, par leur origine incontestable et par leur étonnante conservation, surpassent tout ce que possèdent d'analogue les collections publiques de l'Europe et les *trésors* les plus renommés de l'Italie.

Ce sont huit couronnes d'or, trouvées à *la Fuente de Guarrazar*, près de Tolède, et dont l'origine remonte à la seconde moitié du septième siècle et au règne du roi Goth Reccesvinthus, qui gouverna l'Espagne de l'an 649 à l'an 672.

Cette collection tout entière, formant un ensemble étourdissant de richesses, a été trouvée dans la terre par des paysans occupés à défricher une lande inculte. Apporté à Paris, le trésor des rois Goths a été mis sous les yeux de de M. le ministre d'État qui, jaloux d'assurer à la France la possession d'aussi précieux monuments, en a fait l'acquisition immédiate pour les collections de l'hôtel de Cluny, déjà si riches en objets du moyen âge et où leur place était toute marquée auprès de l'autel d'or de Basle, consacré par l'empereur Henri II d'Allemagne

Ces couronnes, qui seront incessamment exposées aux yeux du public, sont comme nous le disions au nombre de huit. La première, celle du roi, se compose d'un large bandeau en or massif, dont le diamètre dépasse vingt-un centimètres et dont l'épaisseur égale celle d'un doigt. Ce bandeau, richement encadré par deux bordures cloisonnées d'or et incrustées de cornalines, porte en relief trente saphirs orientaux d'une taille colossale; trente perles fines de grande dimension alternent avec les saphirs sur un fond d'or incrusté de pierres rares et de vingt-quatre chaînettes d'or, partant du cercle inférieur de la couronne, supportent autant de lettres en or cloisonné et incrusté, dont la disposition forme les mots :

✝ RECCESVINTHVS REX OFFERET.

Chacune de ces lettres se termine en outre par une pendeloque d'or et de perles fines soutenant une poire en saphir rose.

La couronne du roi est suspendue par une quadruple chaîne, d'un beau travail, qui la rattache à un fleuron d'or massif enrichi de douze pendeloques en saphir que surmonte un chapiteau en cristal de roche finement travaillé; puis vient une boule en même matière, et enfin la tige d'or qui forme le point de départ de la suspension.

La croix, qui occupe le centre de la couronne et qui tient au fleuron par une longue chaîne d'or, n'est pas moins remarquable par la richesse de sa décoration et l'élégance de sa forme; elle est en or massif relevé de six beaux saphirs et de huit grosses perles fines, le tout monté en haut relief sur des griffes à jour; le revers porte encore la fibule qui servait à l'attacher au manteau royal.

Cette couronne est d'un poids considérable, et la richesse du métal, jointe à la beauté des pierres précieuses qui en constituent la principale décoration, en font un des plus splendides joyaux que l'on puisse voir. L'exécution en est parfaitement soignée, la monture des pierres est largement traitée et ne contribue pas peu à donner à ce précieux monument l'aspect de force et de puissance qui le caractérise à un haut degré.

Le seconde couronne, celle qui, sans nul doute, appartenait à la reine, épouse de Reccesvinthus, se distingue par un caractère d'élégance et de légèreté; elle consiste en un grand cercle d'or massif, de six centimètres de hauteur, enrichi de cinquante-quatre pierres précieuses, telles que saphirs, rubis, émeraudes, opales et perles fines; huit belles poires en saphir bleu tombent de la bordure inférieure du bandeau,

Le système de suspension est le même que pour la couronne du roi, et la croix en or qui en forme le centre est couverte sur ses deux faces de pierres précieuses, de nacre et de perles fines, sans tenir compte des pendeloques en saphir et en onyx oriental. Les bords de cette couronne présentent en outre une série de petits anneaux destinés à rattacher une doublure d'étoffe qui garnissait dans le principe toute la partie intérieure du bandeau

Les six autres couronnes sont de formes et de dimensions diverses. Ce sont à n'en pas douter celles des fils et filles de Reccesvinthus, et l'inscription que porte la croix attachée à l'une d'elles prouve qu'elles ont tout au moins été consacrées par les enfants du roi Goth. Cette inscription, gravée en beaux caractères, au revers d'une croix d'or enrichie de pierreries, est ainsi conçue :

IN DI NOMINE
OFFERET SONNICA SCE MARIE IN SORBACES

Trois de ces couronnes ont, du reste, entr'elles une certaine analogie; ici le bandeau est remplacé par un double grillage à jour en or massif avec des rehauts de pierres précieuses, de nacre et de perles fines sur l'intersection des joints, et des pendeloques en perles fines ou en saphir rose dans l'intérieur des mailles. Le nombre des pierres et des perles qui décorent chacune de ces couronnes n'est pas moindre de cinquante-quatre.

Tinguy s'assit sur une grosse pierre, son siége habituel, étendit ses jambes hâlées dans toute leur longueur, et m'ayant contemplé un instant de son regard glauque et profond, commença ainsi :

— Vous avez dû remarquer, monsieur, que je suis habituellement triste et *pensatif*. Ce n'est pas ma nature, croyez-le bien. Autrefois, j'étais gai ; je chantais en tout temps, surtout quand la mer beuglait bien haut, et que les mouettes faisaient leurs cabrioles pardessus les lames effarouchées.

Hélas! mon bonheur a duré assez de temps pour qu'aujourd'hui je n'aie pas le droit de me plaindre. Je ne ris plus, je ne chante plus, car le malheur m'a touché bien rudement et m'a fait des avaries irréparables.

Vous avez vu mon gars qui m'accompagne quelquefois à la pêche quand le frère lui donne congé ; c'est mon seul enfant aujourd'hui ; il est doux, obéissant, laborieux, mais il n'a pas la gaieté de son âge. L'autre existe encore, mais ne vit plus.

C'est une fille qui a vingt ans aujourd'hui. Nous l'avons trop aimée pour que Dieu n'en devînt pas jaloux. Je ne sais comment vous dire la chose autrement ; mais il me semble que trop de bonheur est un mauvais lest ; il nous fait chavirer. Une joie trop vive s'expie ici bas comme un crime.

Ne trouvez pas mauvais que je vous vante mon enfant ; cela se pardonne à un père aussi cruellement frappé que je le suis.

Elle grandissait sous notre pauvre toit, belle comme un ange, svelte et légère comme une hirondelle de mer ; en la voyant, on lui souhaitait un palais.

Avec elle, nous ne nous sentions pas pauvres. Quand la pêche donnait, je laissais toujours à Saint-Brieuc plus d'une pièce blanche, dépensée à lui acheter quelque affiquet, quelque bout d'étoffe dont elle se parait comme une reine. Elle était si belle que, d'un instant à l'autre, je la trouvais plus belle encore. C'était comme la mer, qu'on admire toujours plus, à mesure qu'on s'y habitue.

Elle prit ses seize ans ; elle lisait comme M^{me} la marquise, qui sait le latin ; elle avait brodé à Jeanne, sa mère, une coiffe à petites fleurs que j'avais peine à voir sans mes lunettes. Quoique occupée des soins du ménage, elle avait une prestance à faire plier les genoux avec ses yeux bleus si caressants, et ses cheveux d'un blond d'épi qui voltigeaient au vent.

Lorsqu'elle venait sur la grève avec moi, quand il faisait nuit et que la mer déferlait trop fort, je la laissais sur le haut de la falaise, enveloppée dans mon gros manteau. C'était peine perdue ; elle me rejoignait bientôt, gambadant sur la pointe des rochers, et prenant son bain de pieds froid tout comme nous.

Quand la lune blanchissait la côte et délayait sa lumière dans les vagues, elle m'apparaissait comme ces anges lumineux dont parle l'Apocalypse et qui marchent sur la mer! — Ah! laissez-moi pleurer un peu, monsieur!... Quand je me souviens trop de tout ça, il me semble que mon cœur se démolit et que ma vie va s'en aller.

Voyez là-haut cette guérite blanchie à la chaux. Dans ce temps-là elle servait de poste à un jeune douanier qui venait souvent nous voir et dont la conversation me plaisait. Il s'appelait Calixte Tréméreuc, bon comme le bon pain, un blondin qui avait une figure d'ange du bon Dieu, dur et brave comme un vrai marin. Dans son genre, il était presque aussi beau que notre Rosette. 25 ans! c'est l'âge des bons sentiments.

Vous concevez, monsieur, que se voyant souvent, à la maison, sur la falaise, ces deux jeunes cœurs volèrent l'un vers l'autre. Après avoir bien ri, gambadé, folâtré, cherché des coquillages, relancé les crâbes dans leurs trous, ils finirent par tourner au langoureux et par s'aimer à en perdre le sommeil et l'appétit. Ils ne se parlaient guère plus que par mots coupés et rougissant jusqu'au blanc des yeux, comme des pommes d'api.

Rosette était devenue pâlotte et semblait le bouder quelquefois. Que voulez-vous! le bon Dieu veut que les choses se passent ainsi. Les cœurs innocents ne s'aiment jamais sans se craindre.

A vous parler franchement, moi, homme de la côte, qui ne fume guère de tabac de la régie, j'aime peu les habits verts. Mais Calixte faisait exception; et puis, autant vaudrait commander à la marée d'attendre que de séparer des jeunes gens qui se conviennent.

Je pris mon parti en brave, d'autant plus que la séparation ne serait pas complete, Rosette devant rester dans le pays. C'était cependant la donner, et cette idée me crevait le cœur. J'aurais mieux aimé me ronger les deux poings d'ennui et de chagrin que de voir dans ses beaux yeux une larme que j'aurais fait couler. Vrai! comme voilà la mer, je ne sais pas si j'aurais été assez fort pour lui refuser d'être malheureuse. C'était une idolâtrie, monsieur, et elle m'a coûté cher.

Devant son sourire ou sa tristesse, je n'étais pas plus fort qu'un brin de goëmon charrié par une lame. Notre femme était de même. Elle se serait jetée au feu pour complaire à sa fille. Cependant la pauvre Jeanne

Les trois dernières ont plus d'analogie dans la forme avec celles du roi et de la reine, sans toutefois se ressembler entr'elles d'une manière absolue. La principale se compose d'un bandeau d'or enrichi d'un rang de pierres précieuses, et orné de dessins en repoussé d'un travail qui rappelle celui des bijoux mérovingiens; les deux autres sont plus simples, mais la plus petite est repercée à jour et présente une série d'arcatures d'une charmante exécution. Toutes trois s'ouvrent à charnières comme celles du roi et de la reine, sont munies de leurs chaînes de suspension, et ne diffèrent des précédentes que par l'absence des croix, dont on ne retrouve aucune trace.

Telle est la description sommaire de ces précieux joyaux, qui vont devenir l'objet d'études incessantes pour l'antiquaire et pour l'historien, et dont la réunion forme un ensemble de richesses dont on ne saurait se faire une idée sans les avoir vus.

Les monuments de cette époque, ceux surtout qui pourraient présenter une certaine analogie avec le trésor de Guarrazar, sont d'une extrême rareté, et il n'est bien peu qui puissent servir de terme de comparaison. La couronne d'Agilulfe, que conservait le trésor de Monza, n'existe plus, elle a été détruite en 1804; celle de Théodelinde et la célèbre Couronne de fer se trouvent encore à Monza, où elles font l'admiration des artistes et des voyageurs; mais quelle que soit leur haute valeur, quelle que soit la richesse des souvenirs qui se rattachent à ces précieux monuments des princes longbards du septième siècle, leur importance s'efface devant l'étonnant ensemble, la splendeur inouïe et la prodigieuse conservation des huit couronnes du roi Reccesvinthus.

L'acquisition faite par le ministre d'Etat est donc du plus haut intérêt pour l'histoire de l'art en même temps qu'elle dote nos collections publiques d'un trésor sans égal, et l'on ne saurait se défendre d'un sentiment d'admiration en voyant ces précieux objets, qui, en raison de leur richesse même, semblaient prédestinés à une destruction imminente, retrouvés aujourd'hui après douze siècles d'oubli, et sauvés à tout jamais par la ferme volonté et la haute initiative d'un ministre de l'Empereur.

E. DU SOMMERARD.

LA SANTÉ.

II

Le Luxembourg.

Ma mission s'élève à la hauteur d'un apostolat. Je prétends relever l'espèce humaine. On a trouvé dans les cavernes de l'Irlande des squelettes qui mesuraient six pieds de haut. Ce devaient être déjà des fils d'Adam dégénérés. Néanmoins, je me contente de cette limite: des hommes de trois mètres; je n'en demande pas davantage!

Eh quoi! les patriarches vivaient sept cents ans et vous consentez à montrer aux gens, vers la trentième année, l'alopécie de vos crânes ou la nuance chinchilla de vos toisons! Mais à trente ans, Mathusalem bégayait à peine maman et papa dans sa langue maternelle. A quarante ans, il n'allait pas encore à l'école. Ne voudrez-vous point comprendre à la fin que vous avez changé les conditions mêmes de la vie et mutilé sans façon l'œuvre de Dieu !

C'est là sans doute ce que vous appelez le progrès, dans votre surprenant idiôme philosophique où chaque mot a soin d'exprimer le contraire de votre pensée. Au moins, M. de Talleyrand disait pourquoi il avait une langue.

Les Chinois aussi savent améliorer comme vous. Ils prennent un chêne, ils le médicamentent si furieusement, que le géant devient nain. A vingt ans, il a une demi-aune de long. Le mandarin n'est pas content. Il prend un gland de ce chêne, un gland phthysique et gros comme une lentille. Il le plante dans une terre empoisonnée *ad hoc*; il le prive systématiquement d'eau, d'air et de lumière. Le gland germe et produit un monstre. La postérité du chêne est devenue brin de mousse. Le fils de Confucius a vaincu Dieu; il met ses deux doigts à la hauteur de ses oreilles et tourne sur lui-même pour célébrer son triomphe.

Ainsi avons-nous fait de nous-mêmes. Nous étions des chênes, nous sommes déjà des sainfoins, nous deviendrons semblables à cette microscopique végétation qui croît sur les roches.

Tout cela, sous prétexte de sciences, d'arts, que sais-je !

Mais quelle parcelle du secret de Prométhée avons-nous dérobée, bon Dieu ! Nos sculpteurs sont-ils plus grands que Phidias, nos peintres valent-ils mieux qu'Apelles? Avons-nous des avocats plus éloquents que Démosthènes, des poëtes mieux inspirés qu'Homère? Orphée, de nos jours, reviendrait-il des enfers, s'il commettait l'imprudence d'y aller chercher son Eurydice? Trouvez-vous en messieurs tel et tel, chefs de nos écoles philosophiques, l'étoffe de plusieurs Pythagore ou de plusieurs Platon ? Notre faculté de médecine fait-elle honte à la pratique d'Hippocrate ?

Il y a la vapeur, direz-vous.

C'est beau. Les lieues deviennent des toises à ce jeu. Vous gagnez des heures et vous ne vous apercevez pas que vous restez dupes, en définitive, puisque vos heures sont devenues des minutes !

La force que vous aviez dans vos muscles, vous l'avez donnée à des engins de bronze et de fer. Ils marchent pour vous, ils vivent pour vous.

Vous passez dans l'existence comme ce voyageur de nuit qui, de Bordeaux à Paris, n'a vu que la tenture grise de son wagon.

Est-ce faux, cela? Est ce un paradoxe? Plaisantons-nous? — Inventez donc, inventez encore, divisez la minute par soixante et réjouissez-vous de posséder quelques secondes de plus que vous ne possédiez de minutes !

Sur l'honneur, la monnaie d'un franc ne vaut pourtant pas plus de vingt sous!

Inventez! supprimez! inoculez à la matière inorganique le mouvement qui vivifiait le sang de vos veines. Donnez le feu sacré qui était en vous au bois ou au métal. Arrachez vos poumons de votre poitrine et dites à la locomotive : Respire mon souffle, vis de ma vie!...

Comment va votre asthme, jeune homme? Fillette, votre sciatique fait-elle relâche? Alcibiade, des nouvelles de ton rhumatisme, ô le plus beau des Grecs! Phébé, reine du gynécée, William-Rogers, — un inventeur aussi, — a-t-il remis des perles dans ta bouche ?

Mais les glands des chênes chinois! mais nos enfants, ô progrès! dieu aveugle! que seront nos enfants? Leur faudra-t-il un palanquin pour aller de la Bourse à l'hôpital? ou renverserons-nous la généalogie de l'illustre romancier qui disait : Mon père était nègre, et son père, à lui, singe?

Verra-t-on la terre habitée par des petites bêtes obèses, mollasses, pâlottes, impotentes, qui feront cent lieues à l'heure dans un boulet de canon? il se peut qu'on aille plus loin et plus vite. Un fil électrique creux vous lancerait à Pékin, le temps d'allumer un cigare...

De la naissance à la mort, voilà le vrai voyage. Faites-le à pied, croyez-moi, laissant agir en chemin votre tête et vos bras. Ce sera plus long; n'est-ce pas votre envie ? Vous arriverez au but, gardant la figure d'un homme, avec vos facultés, avec votre conscience. — Et vous aurez pu voir, à tout le moins, ce que le bon Dieu a mis le long de votre route!

Nous sommes donc au Luxembourg. Le joli palais de Marie de Médicis regarde du coin de l'œil la lourde carrure de l'Odéon, son voisin, froides limbes où grelotte incessamment le succès d'estime. Le jardin jette au vent l'haleine embaumée de ses fleurs. — Voici le gladiateur antique! Par Hercule! ce Romain vivait. Que m'importe sa mort? Était-il esclave? Il était homme plus que vous et moi. Comme Samson, de sa main, il eût ébranlé les colonnes d'un temple!...

De nos jours, la lâche balle d'un mousquet le tuerait. C'est vrai. La chasse était l'image de la guerre, autrefois; la guerre est maintenant l'image de la chasse. Maudit sois-tu, démon enfroqué, inventeur de la poudre!

Qu'il est beau! qu'il est beau, ce combattant tout nu! Quelle riche réseau de muscles sur la finesse de son bras! comme son dos est sobre de chair! comme ses reins sont souples! comme ses jarrets sont fiers!

On ne peut dire que les joueurs de paume du Grand-Carré soient aussi vaillamment campés que le gladiateur. Ce sont des oncles. Quelques-uns ont des gardevue verts. Mais ils donnent aux populations un bel exemple : ils s'exercent en présence de tous. Dépouillant cette méchante pudeur qui empêche les civilisés de battre la semelle dans la rue, ils mettent habit bas en plein soleil et se livrent, adroits ou maladroits, aux risées ou aux applaudissements de la foule.

Il est vrai que la foule au jardin du Luxembourg est composée de sept nourrices, d'un jeune premier de l'ancien Odéon et de trois huissiers en retraite de l'exchambre des pairs.

Mais c'est égal. Nos joueurs de paume tiennent à l'approbation des nourrices, principalement, et si quelque Invalide égaré vient contempler leurs jeux, ils sont fiers. La balle bondit plus raide, la raquette volte avec plus de prestesse.

...beaucoup quand je lui ai annoncé que nous allions faire un mariage. Le jeune homme lui convenait et elle savait bien que c'est un péché de vouloir séparer ce que Dieu unit. Il fallut tirer de l'armoire les quelques louis mis en réserve pour sa dot.

Les choses allèrent bon train : il n'y avait obstacle de nulle part. Il semblait à chacun que cette union était écrite dans le cœur de tout le monde aussi bien que dans celui des promis.

M. le curé, qui nous aime, quoique nous ne soyons pas toujours d'accord sur quelques petits points, nous aida beaucoup. Rosette était sa préférée depuis sa première communion, où elle avait porté le bouquet à la procession, et il ne détestait pas Calixte, qui faisait ses Pâques tous les ans.

M. le marquis, à qui je découvre souvent des terriers de lapins sur la falaise, voulut être le garçon d'honneur; M^me^ la marquise travailla au trousseau avec ses filles. Ils ne sont pas fiers, ceux-là, et on les aime. Le père de M. le marquis n'avait pas bougé de son château pendant la grande révolution, et les bonnets rouges ne s'étaient jamais montrés à sa grille.

Tout le village fut en l'air quand vint le grand jour. On laissa le poisson tranquille et on prit ses beaux habits. Moi, je pleurais, je riais, je tremblais en même temps. J'avais dans l'âme comme une goutte amère qui barbouillait toute ma joie. Quand je voulais penser au bonheur à venir de ce couple charmant, quelque chose me pinçait en dedans.

Voyez-vous, monsieur, ceux qui écoutent la nature apprennent plus de choses et les apprennent plus solidement que tous les autres n'en enseignent dans les plus gros livres! Les sorciers, les devins que les savants ont fait disparaître étaient de grands écouteurs de la nature. La mer m'a dit tout ce que je sais ; les alouettes qui le matin se jouent dans le soleil, ne chantent pas pour chanter ; elles causent avec le laboureur et le marin.

Le matin même du jour où nous devions nous présenter à l'église, je suis allé faire un tour sur la grève. Le ciel était clair ; il ventait doux ; le ciel et la mer ne faisaient qu'un ; un long cordon de mouettes blanches mêlées de courlis suivaient, en faisant entendre de joyeux sifflets, la vague à mesure qu'elle se retirait ; les goëlands alignés en demi-lune couraient des bordées sur la plaine de sables humide.

Il y avait cependant dans tout cela quelque chose de triste ; on aurait dit que la mer s'ennuyait ; la vague déferlait avec une petite plainte d'enfant malade. J'avais beau vouloir secouer cette impression, elle revenait toujours. Ces brisants noirs et pointus, quand l'écume les recouvrait, ressemblaient à des prêtres en surplis qui suivent un convoi.

Je revins bien triste à la maison ; on n'attendait plus que moi. Rosette était toute habillée de blanc avec une ceinture bleue et un gros bouquet d'oranger ; son voile lui pendait jusqu'aux talons ; c'est le genre des grands mariages. Madame la marquise l'avait ainsi voulu. Elle était belle... mais belle!... ah!... Je la regardais à en perdre la vue.

Elle était pâle et même un peu triste. Ma femme s'était assise dans le jardin et se tenait la tête dans son tablier. Calixte vêtu d'un uniforme tout neuf avait perdu contenance et semblait tout niais de son bonheur.

M. le marquis était habillé comme lorsqu'il partit pour aller à la Chambre des députés : gros jabot, croix de saint Louis, gilet blanc et habit bleu à boutons d'or. Madame et ses *demoiselles* avaient de grandes robes de soie qui prennent toutes les couleurs et s'accrochaient à tout moment aux buissons.

On riait, on se complimentait ; les enfants du château couraient sur le gazon. Enfin nous partîmes. J'avais comme un frisson dans le dos.

La cérémonie fut simple et touchante. M. le curé fit un petit discours bien touché qui nous arracha à tous des larmes. Je m'en revenais presque rassuré sans avoir cependant perdu toutes mes appréhensions. Il y a toujours un peu de noir au fond des joies les plus grandes; il faut s'en défier.

Les pauvres n'ont pas souvent de bonheur sans mélange. Un rayon de soleil dans une prison n'y fait rien paraître de bien beau. Nous avons le bonheur douloureux ; le repos nous fatigue plus que le travail. C'est une petite philosophie que je me suis faite, tout en raccommodant mes filets et qui me semble vraie.

On avait servi le banquet sous une tente, dans le verger. M. le marquis en avait fait la dépense. On but de tous les vins de sa cave, même du champagne. Vous devez penser qu'on fut gai.

Chacun paya de sa chanson ; mais je tremblais en chantant la mienne et les paroles m'étranglaient. Puis on dansa au son du *bignou* quand M. le curé et son vicaire furent descendus sur la grève pour réciter leur office.

Le soleil noyait dans des flots rouges le clocher de Saint-Brieuc ; les caps et les côtes lointaines se voilaient de bruines grises; les pêcheurs du Légui rentraient à toutes voiles. Tout à coup nous entendîmes le bruit d'une décharge de coups de fusils.

J. DOUCET.

(*La suite au prochain numéro.*)

... princesse Clotilde, et de l'escadre franco-sarde leur servant d'escorte. (3 février 1859.)

Noble partie que cette paume! joûte royale! Jadis c'étaient des mains augustes qui se renvoyaient ce léger projectile, et avec quelle passion! La France entière connaissait les adroits du jeu de paume. Il y avait les forts pour la paume sans frontières, dont parle Tallemant, les délicats pour la paume murée, les précis pour la paume à la main, qui se jouait à l'aide d'un tamis, les fougueux enfin pour cette innovation qui introduisit la raquette.

Vous connaissez tous cette hyper-académique épopée, *le Serment du jeu de paume* du peintre David. Il avait fait jurer aussi les Horace; il aimait les mains tendues. Mais le Luxembourg, où nous sommes, a vu, en vérité, bien d'autres serments!

Un soir qu'il faisait clair de lune, les paumistes, expulsés violemment des Champs-Élysées sortirent secrètement de leurs logis respectifs et se rendirent par des chemins détournés dans la plaine de Montrouge. Le temps était calme et pur. La brise qui venait de Paris apportait l'ouverture de *Guillaume Tell*, jouée par un orgue de Barbarie. Ils étaient douze, sous la présidence d'une raquette renommée qui sait donner le revers aussi raide que le droit. Ce qui se fit dans cette mystérieuse assemblée, nul ne le sait. Le peintre David n'était pas là.

Mais on dut te maudire, palais de l'Industrie, vilain monument, lourde halle, temple d'où les marchands ont, à leur tour, le droit de chasser Jésus! Le palais de l'Industrie prenait la place de la paume. La paume exilée protestait. Il est à croire que l'exaltation des pères de famille n'alla pas cependant jusqu'à prononcer des paroles séditieuses.

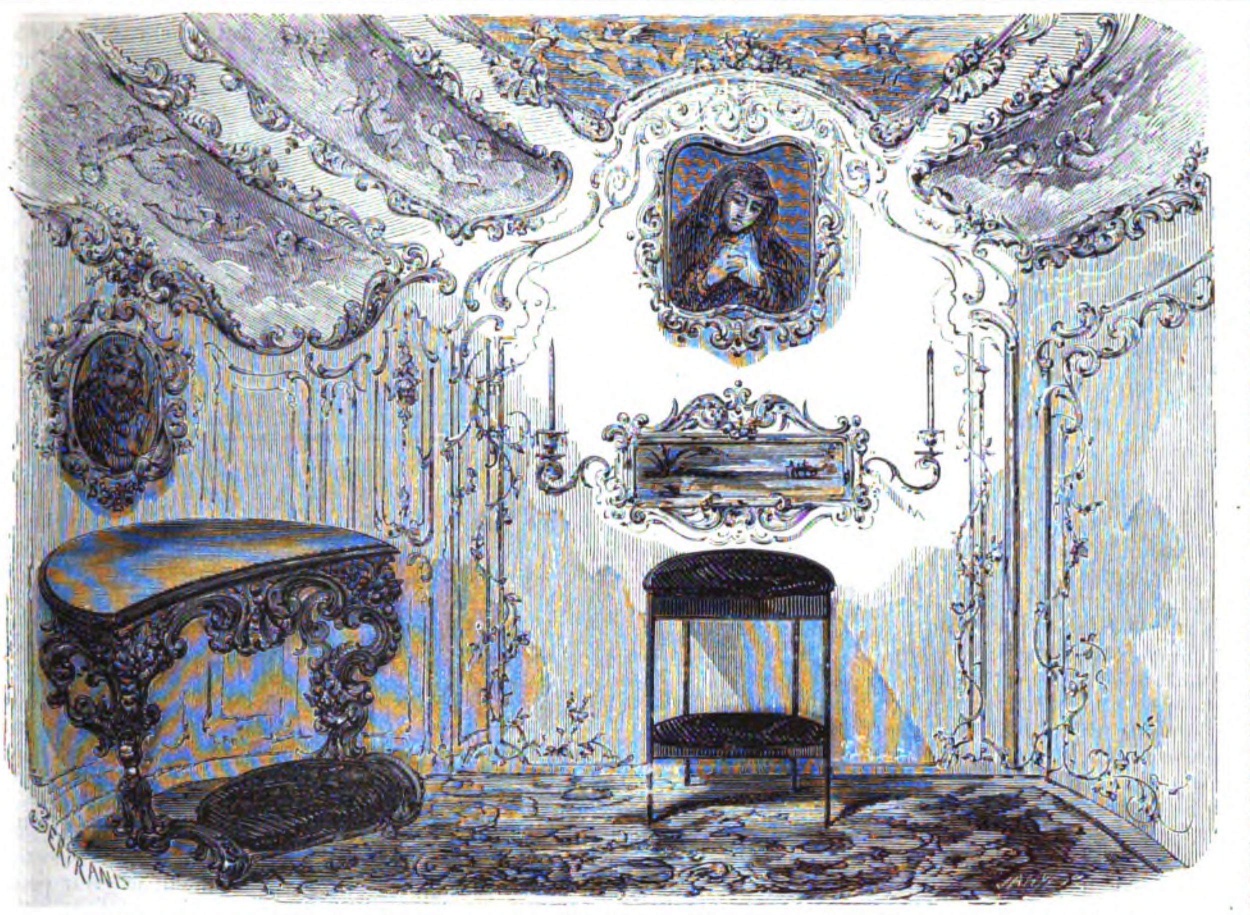
On fit un serment. La plaine de Montrouge ne rappelle que très-imparfaitement les montagnes de l'Helvétie. Mais il y avait la vielle lointaine qui nasillait la grande musique de Guillaume Tell.

Représentez-vous cette scène si vous le pouvez : la lune pâle, les raquettes étendues, les garde-vue verts, — le silence, — ces roues énormes qui servent à arracher le moellon des entrailles de la terre, — un parfum de salade qui montait du marais, — et à l'horizon la hautaine architecture du village de Plaisance...

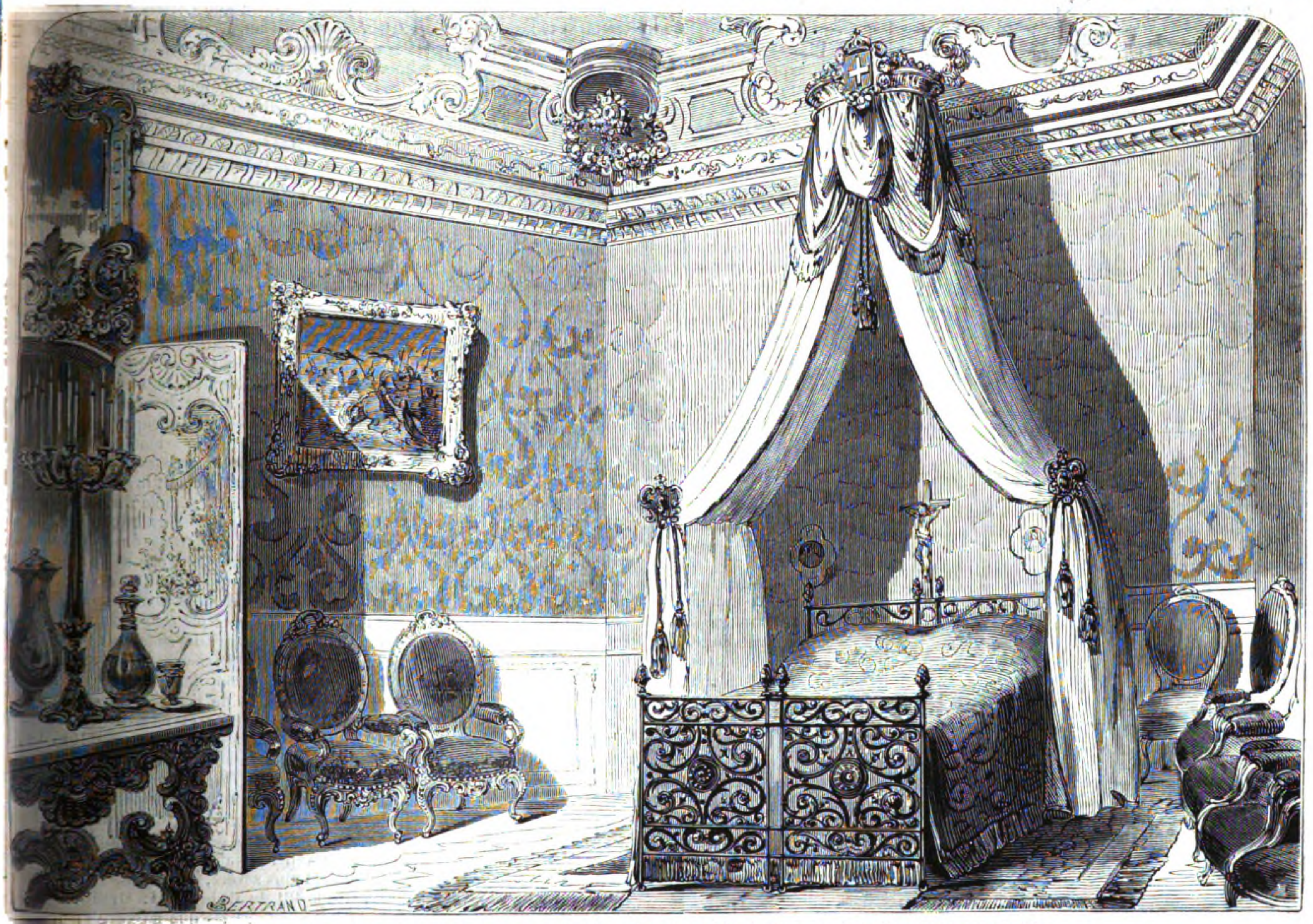
Citoyens! les paumistes ont tenu leur serment. La force des baïonnettes seule pourrait désormais les mettre à la porte du Luxembourg hospitalier. Ils en sont l'ornement. Leur installation ne brille pas par le luxe, mais ils se portent bien. Tous tant que vous êtes en pourriez-vous dire autant?

Leur mobilier industriel se compose d'un panier, contenant une bouteille, une carafe et deux verres, un pour chaque camp; de quatre bâtons pour marquer les *chasses* et d'une longue corde, hélas! bien déguenillée, qui sert à tenir les curieux à distance. On suppose que le garde-vue vert fait aussi partie du fonds social. Soleil! quand donc étendras-tu aux joueurs de paume le privilége dont les aigles sont si fiers?

Ils arrivent vers deux heures. Tant qu'ils gardent leurs redingottes, on les prendrait pour le premier venu, officier ministériel, voyageur du commerce, père noble du théâtre Montmartre ou autre. — Mais dès qu'ils ont revêtu le gilet de flanelle et noué la ceinture autour de leurs reins, vertuchoux! l'aspect change, ce sont des guerriers! Allez voir un peu (mais tenez-vous bien et allongez le pas), allez voir les prouesses de cette pacifique bataille. Il y a près de la corde des mômies qui vous expliqueront, *gratis* ou à prix d'or, les



Oratoire préparé pour S. A. I. la princesse Clotilde dans le palais Durazzo (résidence royale), lors de son passage à Gênes, d'après un dessin de M. Riou.



Appartement de S. A. I. la princesse Clotilde, dans le palais de Durazzo, lors de son passage à Gênes.

termes techniques. Vous saurez ce que c'est qu'un *jeu*, composé de quatre quinze, ce que c'est qu'une *chasse* et ce que c'est qu'un *avantage* ; vous apprendrez comment une balle peut être *mauvaise* ou *bonne*, quand il faut *passer* et les cas où la loyauté sinon la règle commande de décider : *à remettre*.

Vous deviendrez paumiste, peut-être : *l'amusement des messieurs, la tranquillité des dames!* comme disait une nourrice facétieuse, cet été.

Ecoutez! la paume a du bon, beaucoup de bon! Ce n'est pas la perfection, mais, comme exercice bourgeois, la paume tient, à mon sens, le premier rang. Elle a un peu le défaut de l'escrime, qui n'exerce que le côté droit du corps; cependant, ici, le torse entier est en éveil. On court, on s'allonge, on se rétracte, on cherche sans cesse l'aplomb. Les jarrets travaillent, les reins s'efforcent, le bras fait rage. La paume a du bon. Pour peu que vous ayez la vocation, laissez-vous aller; si redoutable que soit le serment de la plaine de Montrouge, prêtez-le!

J'ai connu un fabricant de serinettes qui avait pour récréation d'aller voir germer les ceps de vigne à la pépinière de ce même jardin du Luxembourg. Ce goût modeste lui était venu à la suite de déboires comme pêcheur à la ligne. Son caractère doux et même féculent s'était aigri à ce point que sa femme était obligée de le battre. S'étant fait recevoir dans la société des paumistes à l'aide d'une supercherie (car ils repoussent sévèrement tous ceux qui ne sont point francs-maçons ou tout au moins poëtes tragiques), il devint un des joueurs les plus maladroits En moins de douze ans, il reconquit dans son intérieur la position qui lui appartenait. A l'heure où nous écrivons, il porte le chapeau sur l'oreille et bat sa femme comme un .... Si vous voulez, j'en aurai les certificats.

Tout le monde ne peut pas être gladiateur. Avant de passer au Jardin des Plantes et aux Champs-Élysées, j'exprime ce vœu que douze à quinze mille de nos lecteurs se fassent paumistes, ne fût-ce qu'à l'essai. Ce serait un noyau. Au nom de Dieu! si leurs occupations s'y opposent, qu'ils se rassemblent au moins deux à deux dans le silence du cabinet, et qu'ils échangent amicalement de bonnes poussées. On ne les verra pas. Allons! du cœur! le croc-en-jambe est permis, pourvu qu'il réussisse.

Si vous avez un gros cousin, prenez-le sur votre dos et montez au grenier en chantant : *Amour sacré de la patrie*. Polkez avec une aïeule! Le travail le plus dur est le meilleur.

Et tressez quelques couronnes à celui qui, sans faire aucun embarras, va verser petit à petit dans votre verre toute l'eau de la fontaine de Jouvence!

PAUL FÉVAL.

Arrivée en France de LL. AA. II. le prince Napoléon et la princesse Clotilde.

Ce fut le 2 février vers dix heures du matin que l'escadre sur laquelle le prince Napoléon et la princesse Clotilde s'étaient embarqués, pour venir en France, se présenta en vue de Marseille.

Cette escadre, formée du beau yacht la *Reine Hortense*, accompagnée par les deux frégates à vapeur sardes *Governolo* et *Sardegna*, et escorté par les vaisseaux l'*Algésiras*, le *Napoléon* et par la frégate l'*Impétueuse*, avait quitté la veille le port de Gênes par une assez forte brise et une pluie battante.

La nuit qu'elle avait passée à la mer avait été assez agitée; le double mouvement de roulis et de tangage produit par la force de la houle avait causé une légère indisposition à la jeune princesse. Le temps avait repris sa sérénité et le beau ciel du midi son sourire de soleil. Les bâtiments de l'escorte mouillèrent au large, tandis que la *Reine Hortense* venait, comme le représente notre illustration, s'embosser le long du quai où avaient été faits les préparatifs pour la réception des deux jeunes et augustes époux. A peine la princesse Clotilde eut-elle touché le sol de sa nouvelle patrie que l'indisposition qu'elle avait éprouvée disparut complétement. Leurs Altesses Impériales retrouvèrent en France les démonstrations sympathiques qui les avaient saluées en Italie, et lorsque après avoir reçu les autorités massiliennes et déjeuné à l'hôtel de la Préfecture, elles durent quitter la ville, ce ne fut qu'au milieu des *vivats* qu'elles gagnèrent la gare de Paris.

Elles arrivèrent le lendemain dans la capitale, accompagnées de Son Altesse Impériale M^{me} la princesse Mathilde, qui était allée les recevoir à Fontainebleau Elles furent reçues à la descente du wagon par S. Ex. le maréchal Magnan, commandant en chef de l'armée de Paris, le général marquis de La Wœstine, commandant supérieur de la garde nationale de la Seine, le sénateur préfet de la Seine, le préfet de police, les officiers de la maison de S. A. R. le prince Napoléon, la légation de Sardaigne et les hauts fonctionnaires du chemin de fer de Lyon.

Un régiment de ligne en bataille à l'entrée de la gare leur rendit les honneurs militaires pendant qu'Elles montaient dans la voiture de la cour, dont un escadron de cuirassiers de la garde formait l'escorte.

Le cortége se rendit immédiatement au palais des Tuileries par la rue de Lyon, la rue de Rivoli, la place Saint-Germain-l'Auxerrois, la cour du Louvre, la place Napoléon et la place du Carrousel, que bordait sur tous les points une foule empressée. Leurs Altesses Impériales furent reçues au bas du grand escalier par l'empereur, accompagné des dignités du palais. L'impératrice, suivie de ses dames d'honneur, s'avança au-devant d'elle jusqu'à l'entrée de la galerie et embrassa la jeune princesse avec la cordialité la plus gracieuse. Le cortége se dirigea vers le salon blanc où Leurs Majestés Impériales présentèrent à la princesse Clotilde les personnes de leurs maisons.

Ce ne fut qu'après quelques instants de la plus tendre effusion que les nouveaux époux se dirigèrent vers le Palais-Royal, où S A. R. le prince Jérôme voulut installer lui-même sa jeune bru dans les somptueux appartements préparés pour la recevoir et où l'attendait sa maison.

LÉO DE BERNARD.

COURRIER DU PALAIS.

A la bonne heure, le sang n'a pas coulé — je parle par métaphore au moins. — Les armes étaient prêtes, les dossiers garnis de pièces, les arguments rangés en bataille et les avocats chargés jusqu'à la gueule :— les avocats ne sont pas partis. Au moment où le président allait mettre le feu à la mèche de leur éloquence, un mouchoir blanc a été signalé à l'horizon. La paix était faite. Barrière venait de tomber dans les bras de Villemessant. Je ne dirai pas qu'il avait suivi mon conseil, ce serait de la fatuité; mais il avait suivi les inspirations de son bon sens et de son esprit. Il est inutile d'ajouter que le *Figaro* bicéphale s'était empressé de déclarer que la Cendrillon du Gymnase n'était en aucune manière une Allemande travestie. On dînera chez Véry, tel est l'épilogue obligé de cette petite pièce. Au temps de Beaumarchais, tout finissait par des chansons. Aujourd'hui tout finit par des dîners, et les deux vers si connus de Casimir Delavigne sont redevenus de circonstance. On dîne au *Figaro*, on dîne au *Gaulois*, on dîne aux Bouffes-Parisiens, les comédiens dînent, les confrères du Caveau dînent: seule la société des auteurs dramatiques ne dîne pas. Et c'est pour cela sans doute que chez ses membres les procès sont si tenaces. Voyez Siraudin et Choler ; ils se seraient plutôt laissé scalper que de reculer d'une semelle. A eux deux ils ont tenu tête à toute la commission: ils ont été vaincus, c'est vrai; mais ils n'ont pas fui.

Après tout, ils plaidaient pour un principe: membres de l'Association des auteurs dramatiques, ils voulaient que les membres sociétaires seuls pussent profiter des sommes qu'elle percevait. Les œuvres de Mozart et de Weber sont tombées dans le domaine public; néanmoins la Commission, par d'habiles traités avec les directeurs, a su faire restituer à sa caisse les droits produits par *Euryanthe*, *Obéron* et les *Noces de Figaro*. Ces droits, elle les a généreusement envoyés aux descendants des illustres compositeurs. En agissant ainsi a-t-elle excédé ses pouvoirs? Siraudin et Choler l'ont pensé, et un jeune avocat qui dîne du Palais et soupe du théâtre — ce qui vaut mieux que de mourir de l'un ou de l'autre — M. Truinet Nuitter s'est fait avec beaucoup d'esprit et de convenance l'organe de leur réclamation. Les sympathies, il faut bien le dire, étaient dans l'autre camp. La Commission avait pour la défendre l'éloquence de M^e Mathieu — et aussi ses bonnes œuvres. Un jour elle a découvert, vivant misérablement dans un atelier de couture, une arrière-petite-fille de Racine, elle l'a enlevée à ses humbles travaux pour la placer dans un couvent et lui faire donner une éducation digne du grand nom qu'elle porte Des descendants de Corneille, de Sedaine, de Monsigny, de Collin-d'Harleville, de Grétry ont reçu d'elle des secours qui, donnés par cette main-là, n'étaient pas une aumône. Weber et Mozart ne sont pas de notre pays; mais n'est-ce pas une vérité banale que le génie est cosmopolite? Le sentiment qui, en ces circonstances, a guidé la commission est un sentiment large, libéral, élevé, inspiré par l'intérêt de l'art et digne d'être compris par tous les gens de cœur. J'ai dit que le tribunal s'était empressé de s'y associer en accordant à la Commission un bill d'indemnité.

Voici deux décisions qui sont à coup sûr d'un intérêt plus général et non moins pratique. — Il s'agit de séparation de corps. — Vous avez des griefs contre votre femme, vous brûlez de les lui dire; mais vous vous défiez de vous, vous craignez de vous laisser emporter jusqu'à l'*injure grave*, — une cause de séparation, comme on sait. Il faut pourtant que vous déchargiez votre cœur. Que faites-vous alors? Vous écrivez à votre beau-père et à votre belle-mère pis que pendre de leur fille, vous faisant *in petto* ce petit raisonnement, que vous jugez très-fort : « Toute lettre est de sa nature confidentielle; les vivacités que j'ai déposées dans les miennes sont protégées par ce principe. Que si par une indiscrétion de ceux à qui elles sont adressées, elles parviennent — et je ne demande pas mieux — à leur véritable adresse, c'est-à-dire à ma femme, celle-ci ne pourra pas s'en prévaloir. Ce n'est pas moi qui aurai fait l'outrage, ce seront les indiscrets. » — Eh bien, je vous en avertis, votre raisonnement ne vaut pas une lentille, et vos lettres, ainsi vient de le juger le tribunal de la Seine, pourront être produites par votre femme à l'appui de sa demande en séparation de corps.

Autre position.

Vous vous êtes marié devant le maire de votre village, un brave fermier qui, pour la circonstance, a fait sa barbe et a ceint son écharpe. Votre femme ne trouve pas que ce soit suffisant: elle voudrait se marier à l'église. Vous avez fait votre théologie dans Voltaire et dans M. Proudhon, vous estimez que les cérémonies de l'Eglise sont des inutilités indignes d'un homme comme vous; vous dites à votre femme qu'elle ait à renoncer à sa prétention, et vous l'invitez majestueusement à vous suivre dans la chambre nuptiale. Vous l'y attendez en vain : non-seulement elle résiste à vos ordres, mais elle déclare qu'elle considère votre refus de soumettre votre union commune aux bénédictions de l'Eglise comme une injure grave, de nature à entraîner la séparation de corps. Vous riez à en faire sauter le bouton de vos bretelles, vous avez tort. Le droit est du côté de votre femme, et pour peu que vous en doutiez, vous n'avez qu'à lire l'arrêt que vient de rendre la cour impériale d'Angers.

La séparation de corps donne depuis quelque temps et le moment me semblerait assez heureusement choisi pour composer un petit manuel que les dames pourraient remiser dans leur manchon et lire pendant les entr'actes des spectacles et des concerts. Calculez le nombre des lectrices sur lesquelles vous pouvez compter et dites-moi si une pareille spéculation ne vaudrait pas celle qui consiste à élever des lapins pour s'en faire trois mille francs de rentes?

Puisque je suis en train de faire de la statistique : vue de pays, je dirai que l'assassinat me paraît un peu en baisse; quant au vol, il se tient ferme, et par vol j'entends toutes les variétés du genre, depuis le simpl[e] foulard jusqu'à l'opération Carpentier.

Il y a deux jours, un clerc d'huissier éta[it] traduit devant la cour d'assises pour avoir soustra[it] quelques mille francs à son patron : c'était un homm[e] d'ordre, ce jeune clerc, et il volait pour le bon mo[tif], — c'est-à-dire en vue du mariage. Mais le[s] filous se suivent et ne se ressemblent pas. Le len[demain], à la même place, s'asseyait un garnemen[t] d'un autre genre. Celui-ci, employé chez un banquie[r] avait eu l'adresse de détourner en peu de jours un[e] vingtaine de mille francs. Peu de jours aussi l[ui] avaient suffi pour les dissiper. Une partie, la moit[ié] environ, était venue s'engloutir dans je ne sais qu[el] bouge du quartier des Invalides. Le surplus s'en éta[it] allé en stupides extravagances. Ainsi, se promena[nt] en voiture avec deux individus et une fille qu'il ava[it] raccolée, il se faisait arrêter devant un bijoutier [et] achetait à tous, même au cocher, des bagues et d[es] boucles d'oreilles en or. Une autre fois, il entrait da[ns] une gargote remplie d'ouvriers, et leur faisait serv[ir] du vin de Champagne à discrétion. Il payait en or [et] ne reprenait pas sa monnaie, quelque modique que f[ût] la dépense. C'est une chose remarquable que ce ve[r]tige qui, la plupart du temps, s'empare des voleurs [et] les pousse à disperser follement le fruit de leurs m[é]faits. Le lendemain, un exemple du même genre [se] produisait devant la police correctionnelle. Un ch[if]fonnier avait enlevé à un étranger une somme de [...] mille francs : en quatre jours elle s'était fondue da[ns] les cabarets et les mauvais lieux de bas étage. Il [est] vrai que Godard, — c'est le nom du chiffonnier, s'était fait aider ici par trois collaborateurs. Deux [de] ces individus portent un nom sinistre : l'un est le f[ils], l'autre la veuve de Collignon, — l'assassin du bou[r]geois. — Ils portent tous deux la hotte et le croch[et]; ils sont au plus bas de l'échelle morale comme [à] l'échelle sociale, — triste et terrible argument à [la] théorie de M. de Maistre sur la réversibilité des fau[tes] humaines!

Le vol a ses degrés; tricher n'a pas toujours été syn[o]nyme de voler. A la cour de Louis XIV et à celle [de] Louis XV on trichait, sans trop de façons. Hamilton [ra]conte, avec beaucoup de grâce, comment son be[au-]frère le chevalier savait corriger le hasard. Aujou[r]d'hui l'on est plus sévère, et les *Grecs* ont à comp[ter] avec l'article 401 du Code pénal. Ordinairement c['est] au maniement des cartes que s'exerce leur habile[té]

l'écarté, le piquet, la bouillote, le lansquenet, le baccarat, voilà leurs champs de bataille. Ne leur parlez pas du domino, ils vous riront au nez, et, de fait, il me semble que, jusqu'à ce jour, le domino ne s'était jamais compromis en police correctionnelle. L'y voici cependant. Pleurez, bourgeois du Marais, pleurez, artistes, hommes de lettres, comédiens, pleurez, habitués du café de Foy, du café Minerve, et du café du Gymnase! votre jeu, le jeu classique, le jeu des saines traditions, est à toujours déshonoré!

Quel est le malheureux qui a triché aux dominos? Je ne le nommerai pas, ce serait trop de honte. Le nom de la ville où il s'est livré à ses turpitudes, je le tairai aussi: je ne veux pas la forcer à rougir devant les étrangers; mais ce que je puis vous dire, c'est la façon dont le misérable s'y prenait, les manœuvres qu'il mettait en jeu. Il ne bizeautait pas les dés; non, il n'avait pas même ce courage; mais, en mêlant les dominos, sa main, traîtresse et doucereuse, ne quittait pas les blancs; il les caressait, il les magnétisait, il les attirait à lui en même temps qu'il chassait les six du côté de son adversaire, et rejetait les as au talon, — à l'exception du double qu'il gardait et posait *culotte!*

Et un pareil homme n'a été condamné qu'à quinze jours de prison!

Reposons nos yeux sur des procès moins pénibles.

Mlle Pélagie Lévy plaide contre son directeur, M. Billion. Le sujet du débat est celui-ci: Mlle Pélagie dansera-t-elle ou ne dansera-t-elle pas? M. Billion dit oui, Mlle Pélagie dit non. On consulte le contrat écrit, et l'on y voit que Mlle Pélagie est engagée au théâtre du Cirque, moyennant 125 fr. par mois, comme artiste dramatique, sans distinction d'emploi. — Sans distinction d'emploi, c'est-à-dire pour tout faire, soutient M. Billion, pour chanter, pour danser, voire même pour parler, dans mon théâtre, c'est l'action qui tient la première place, la parole ne vient qu'après. — A votre compte, répond Mlle Pélagie, ne devrais-je pas aussi mettre de la craie sous mes souliers, danser sur la corde, monter à cheval et crever des cerceaux de papier en faisant le saut de carpe? Tenez, vous calomniez votre théâtre! Il s'y répète quelquefois de la vraie prose, quoique vous en disiez, dans *Maurice de Saxe*, par exemple. Faites-moi parler, faites-moi chanter même, j'ai une jolie voix, et je ne serais pas fâchée de la montrer. Mais danser, halte-là! Je suis une artiste et non une saltimbanque!»

Mlle Pélagie a gagné son procès.

Mlle Antonia gagnera-t-elle le sien?

Il y a un an environ, dans je ne sais plus quelle revue du théâtre du Palais-Royal, apparut pour la première fois une beauté toute patricienne et vraiment surprise de se trouver dans un pareil pays. La jeune actrice était en débardeur et jugez s'il fallait qu'elle fût élégante et distinguée pour le paraître encore sous cet odieux costume! C'était quelque chose de curieux que cette antithèse entre la personne et le rôle, entre les allures de Mlle Antonia et celles du *titi* qu'elle représentait. Comme les gaillardises du crû allaient mal à ces lèvres fraîches et pures! comme les balancements, les déhanchements, les *chaloupements* juraient avec ces allures de duchesse! Ah! il faut qu'elle en fasse son deuil: elle sera toujours inhabile à ces choses que font si bien Mme Schneider et Mlle Aline Duval: jamais elle ne chantera comme elles la ronde du *Gnouf-Gnouf*, jamais comme elles Mlle Antonia ne lancera le pied à la hauteur de l'œil. Elle l'a reconnu le jour où elle a posé son soulier de satin sur les planches du Palais-Royal. Elle a senti qu'elle était née pour une tout autre comédie, pour celle de Marivaux et de Molière: J'étudierai, se dit-elle, je travaillerai et l'on ne me verra plus sur un théâtre que dans la robe d'Éliante ou de Célimène. — Elle avait oublié, la pauvre enfant, qu'elle n'était plus libre. Oui, cette beauté merveilleuse, cette voix sympathique, cette fine intelligence, ce vif instinct dramatique que Mlle Antonia a révélés déjà dans ce petit rôle indigne d'elle, ils appartiennent aux directeurs du Palais-Royal qui en sentent tout le prix et refusent de s'en séparer. Franchement MM. Dormeuil et Plunkett ont raison, et je ferais absolument comme eux. Où ils ont eu tort, par exemple, ç'a été de s'être laissé trop vite enivrer de leur conquête nouvelle et de n'avoir pas songé à s'informer de l'âge de ce joli visage. Elle est mineure, en effet, Mlle Antonia, et elle excipe de sa minorité pour demander la rupture de son engagement — c'est de bonne guerre. On se dispose à plaider. Le Palais-Royal est attentif, le public aussi — et déjà, m'assure-t-on, la Comédie-Française en est aux coquetteries avec sa future pensionnaire.

PETIT-JEAN.

L'administration du *Monde illustré* reçoit fréquemment des demandes d'abonnement avec cette recommandation: « J'en remettrai le prix sur la présentation de votre quittance ou sur la traite que vous tirerez sur moi. » Il lui est impossible de satisfaire à de pareilles demandes. Le prix des abonnements doit lui être adressé en un mandat sur la poste, ou sur Paris.

Le prix des abonnements au *Monde illustré* est, pour l'étranger:

	Trois mois.	Six mois.	Un an.
Amérique septentr., Angleterre et Turquie.	8 »	15	30
Autriche, Belgique, Pologne, Prusse, Russie, Saxe, Suède.	7 50	14	28
Bavière, Piémont.	6 50	12	24

Pour toute la France: 18 francs par an.

Les personnes qui auraient à compléter leur collection recevront, franco, les numéros dont ils feront la demande par lettres affranchies, contenant trente-cinq centimes de timbres poste par numéro.

PALAIS-ROYAL: *Ma Nièce et mon Ours*, vaudeville en trois actes, par MM. Clairville et Frascati. — GYMNASE-DRAMATIQUE: *Un Mariage dans un chapeau*, bouffonnerie en un acte, par M. Vivier.

Nous avons, depuis huit jours, un nouvel auteur dramatique du nom de Frascati. Pourquoi pas Tivoli? Ce Frascati, s'il faut en croire les chroniqueurs, ne serait autre qu'un descendant de cette grande famille de financiers du dix huitième siècle, à laquelle nous devons Nicolas Beaujon, La Popelinière, La Reynière, gens de bien et de plaisir, amateurs éclairés, manieurs d'argent et ordonnateurs de fêtes. Or, Frascati qui aime la littérature légère et, par dessus tout, les jeux de la scène (il a sa loge à toutes les premières représentations indistinctement), Frascati a imaginé un vaudeville, comme le premier croquant venu, un vaudeville très-gai, et de la meilleure gaieté, sans prétention et sans satire. Mais, comme il n'a pas encore fait bâtir de *folie* ni de théâtre de campagne, Frascati a donné tout bourgeoisement son vaudeville au Palais-Royal, qui s'en félicite en ce moment.

Les légendes orientales racontent qu'un visir, autrefois berger, conservait toujours auprès de lui, dans un coffre, les pauvres habits de son ancienne profession, afin de se défendre de l'orgueil. A son exemple, Frascati a conservé, dans un coin de son hôtel doré de la rue Saint-Georges, la plume de ses premières années, des années difficiles et laborieuses; et c'est avec cette plume qu'il vient d'écrire *Ma Nièce et mon Ours*, une excellente affaire de coulisses, disent certains plaisants.

Ma Nièce et mon Ours est le roman compliqué, turbulent et passablement exorbitant d'un naturaliste, qui a la manie de serrer ses billets de banque dans les pattes d'un ours empaillé. En même temps qu'un ours, ce naturaliste possède une nièce dont la main est convoitée par trois particuliers exerçant des professions au moins singulières: le premier est inventeur du crachoir harmonique, le second fabrique des yeux de verre pour les animaux, le troisième voyage pour les poupées de cire de grandeur naturelle, à l'usage des coiffeurs. Ce dernier, plus entreprenant que ses rivaux, propose à la demoiselle de l'enlever dans une de ses grandes caisses à poupées. Elle est sur le point d'y consentir, lorsque le second adorateur fait manquer le projet: il substitue l'ours à la nièce dans la caisse préparée à l'avance, et qui est envoyée au chemin de fer du Hâvre. Tels sont les éléments du premier acte.

Le deuxième et le troisième acte se passent au Hâvre; le naturaliste court après son ours, et accessoirement après sa nièce, qui a suivi son ours. Il est accompagné dans cette recherche par les trois industriels. L'ours est tour à tour extrait de la malle, fourré dans un placard et jeté par la fenêtre; il tombe sur la nièce qui le ramasse et qui le rend à son oncle après avoir obtenu de lui son consentement à son mariage avec le voyageur en figures de cire.

Tout le monde va et vient dans ce vaudeville; c'est le mouvement perpétuel; on se heurte, on s'accroche, on se dispute, on s'embrasse, on met les pieds dans une fourmilière de quiproquos; ce doit être une pièce très-bien faite puisque elle amuse tant. Il est juste de dire que Frascati s'est adjoint un compère dans cette parade, car on n'improvise pas ces choses-là tout seul, en égoïste, dans le silence du cabinet. Ce compère est M. Clairville, un homme qui pourrait faire une ceinture au globe terrestre avec ses couplets de facture cousus à la file. M. Clairville a attaché, cette fois, ses grelots les mieux sonnants et les plus reluisants à *Ma Nièce et mon Ours*. On l'a également reconnu, ou plutôt flairé, à quelques plaisanteries qui lui appartiennent exclusivement, depuis l'âge le plus tendre.

Ma Nièce et mon Ours est joué avec un ensemble et un entrain extraordinaires: tous les chefs de troupe ont *donné*, et avec eux les recrues fraîches, intelligentes, hardies. M. Pradeau entre autres, bien qu'il exécute le Marseillais sur la clef du *sandis* gascon; mais il a du feu, du zèle, des planches, quelque chose de communicatif enfin. C'est lui qui représente le naturaliste. M. Ravel n'avait pas d'effets nouveaux à tirer de son rôle de voyageur en poupée; il s'est contenté de le rendre consciencieusement, et on lui en a su gré. M. Hyacinthe a été lui, c'est tout ce qu'il peut être: mais quel beau *lui!* quelle pompe dans la bêtise! quelle grandeur dans la niaiserie! quelle profondeur dans l'étonnement! — Il faut prendre son parti du nazillement de M. Lhéritier, et ce parti une fois pris, il faut rire de son jeu très-franc. Mme Thierret lui donne la réplique avec ce délire de mimique et cette extravagance de diction qui rappellent Flore dans *une Fille terrible*.

Peut-être n'y a-t-il pas moyen pour elle d'être autrement. Il est très-difficile à une femme d'être comique. Comptez les actrices qui font rire! On est obligé de faire jouer *le Roman chez la Portière* par des hommes travestis. Quoi qu'il en soit, Mme Desmousseaux, il y a vingt ans, et Mme Thénard, aujourd'hui, ont quelquefois réalisé le type de la caricature féminine.

Mlle Elisa Deschamps est jolie, blanche, souriante; cela suffit, et cela suffira toujours dans ces pièces où l'amour n'est compté que comme une grâce et comme un charme.

Mais ne disions-nous pas, au commencement de cet article, qu'il nous était né un auteur dramatique de plus? C'est deux auteurs qu'il fallait dire. L'exemple de Frascati a gagné M. Vivier, qui a fait jouer au Gymnase *Un Mariage dans un chapeau*. M. Vivier est un corniste célèbre, comme Frascati est un banquier fameux. Ah çà! que vont devenir les vaudevillistes de profession dans ce renversement général? Il est vrai que le Gymnase n'a pas eu la main aussi heureuse que le Palais-Royal; il fera bien, la prochaine fois, de s'adresser à un peintre ou à un architecte. L'affiche du théâtre qualifie *Un Mariage dans un chapeau* de *bouffonnerie* en un acte. *Bouffonnerie* est bien vite dit.

Que trouvez-vous de si bouffon dans l'oubli volontaire que fait de son chapeau un mystificateur, à la fin d'un bal? est ce ce papier déposé par lui au fond de la coiffe: « Quand on trouvera ce chapeau, celui qui le portait aura cessé de vivre. » Bouffonnerie lugubre après tout, quoiqu'elle se termine par un mariage.

CHARLES MONSELET.

CHRONIQUE MUSICALE.

Concerts de M. Vieuxtemps et de M. Gout. — Quatre pianos à l'unisson. — Nouvelles.

Les concerts abondent déjà. Que sera-ce, je vous le demande, quand sonnera l'heure du carême, époque consacrée aux grandes orgies musicales? Il ne faut pas mésestimer l'institution du concert en elle-même; il ne faut pas non plus l'encourager outre mesure. Je dirai plus, le temps serait peut-être venu de décourager un peu ces endiablés donneurs de séances musicales qui, de toutes parts, surgissent comme par enchantement (lisez désenchantement) et s'arrogent les prérogatives et le titre d'artistes.

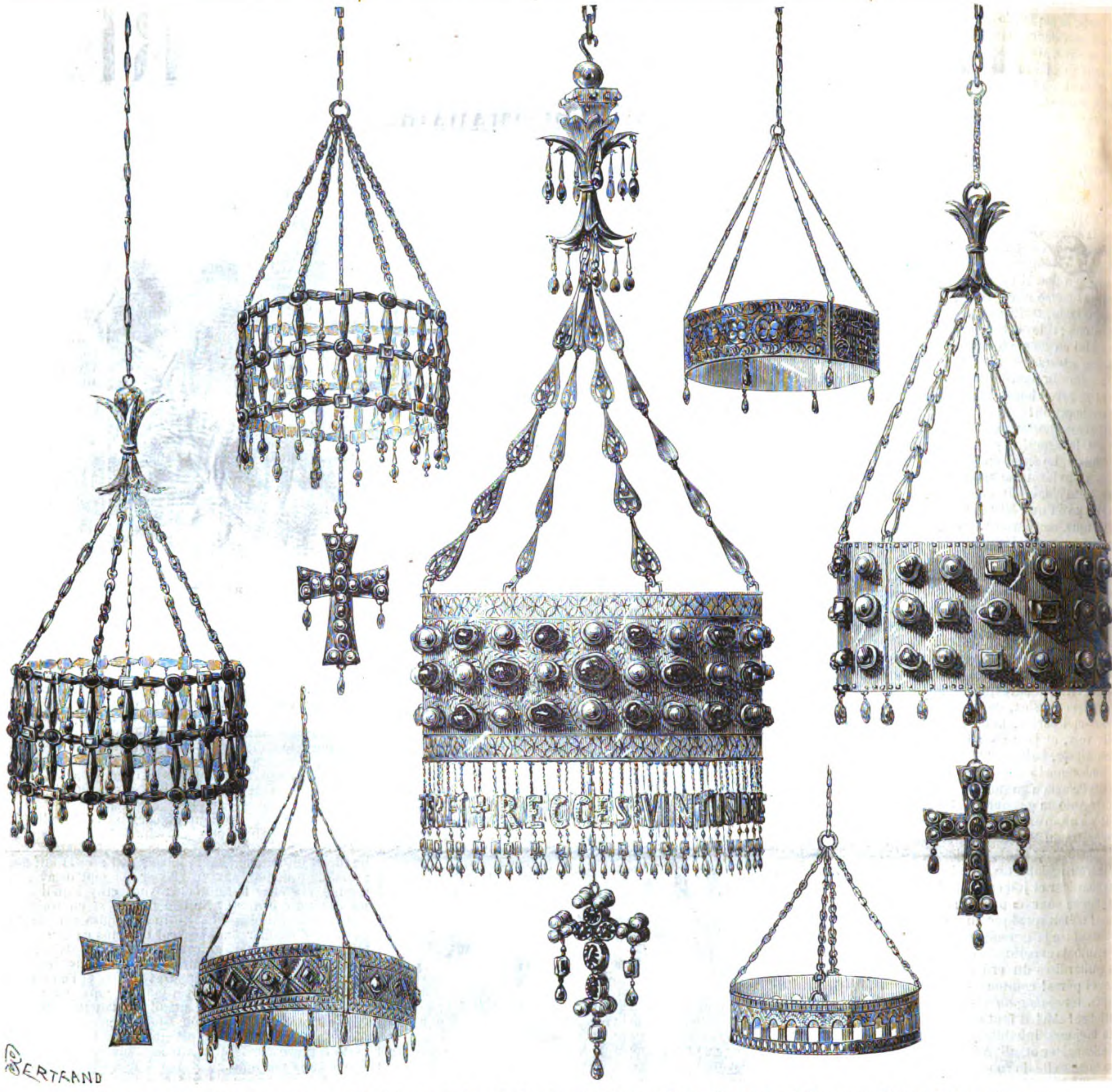
Celui-ci se met à califourchon sur un violoncelle et besogne de l'archet jusqu'à extinction d'un insipide air varié. De la nuance, du goût, du sentiment, point; on dirait un automate de Vaucanson. Celui-là fait des sauts désordonnés sur un clavier de sept octaves et semble regretter la huitième; vous croyez qu'il joue un concerto brillant? Nullement; il est en train de désaccorder un piano. Cet autre se rendra malade s'il continue à souffler dans ce cor ou dans ce hautbois. Mais, monsieur, par grâce, calmez cette ardeur ou vous deviendrez poitrinaire et vous nous rendrez sourds!... On a beau crier, c'est comme si l'on chantait. Et ceci est à la lettre, car j'imagine qu'on lui modulerait sur un rhythme suppliant une invitation à cesser son charivari, qu'on courrait grand risque de n'être pas entendu tant il est étranger à l'art du chant et de la grâce mélodiques, qui sont une des conditions de vie de la musique.

Et c'est pour cette plaisanterie qu'on éclaire tous les soirs la salle Herz et la salle Pleyel! franchement le jeu n'en vaut pas... le bec de gaz et voilà deux édifices dont les lambris luxueux ont l'air d'une ironie en face de pareilles cacophonies. Ah! si les murs avaient des oreilles comme ils en ont la réputation, ils s'écrouleraient plutôt que de répercuter de pareilles dissonances.

La concertomanie nous semble, à juste titre, devoir inquiéter les vrais amis de l'art. Il y a peut-être dans cette maladie à la mode un danger d'abâtardissement musical, et un de ses ravages les plus certains est de fausser les bonnes traditions en livrant l'interprétation des chefs-d'œuvre au premier venu.

Mais ce ne sont là que les couleurs les plus foncées du tableau. Hâtons-nous de dire qu'à côté des barbares, il y a ce que nous pourrions appeler les civilisés de la musique, et, si vous voulez, nous ferons trois parts des artistes qui donneront cette année leur concert. Dans la première se trouveront les virtuoses à grand renom et à grand talent; ceux-là nous n'aurons besoin que de les nommer pour dire leurs succès. La seconde se composera des artistes qui ont l'habileté dans le présent et le talent dans l'avenir. *Le Monde illustré* fera tapage de leurs efforts et de leurs aptitudes, et ils profiteront de sa grande publicité. Quant aux autres, nous aurons pour eux une indulgence qui se manifestera par un silence absolu.

Au premier rang des violonistes, nous placerons M. Vieuxtemps, et personne ne nous chicanera sur ce premier acte de répartition. Ce n'est pas seulement l'habileté de l'archet qui fait de M. Vieuxtemps un artiste d'un rare mérite; il faut reconnaître qu'il y a en lui, à côté du virtuose, l'homme de goût qui consacre les forces de son talent à la mise en lumière des



Couronnes d'or et de pierreries du roi Goth Reccesvinthus, de la reine et de leurs enfants, découvertes à Guarrazar (Espagne) et acquises par S. Exc. le ministre d'État, pour le musée de l'hôtel Cluny.

œuvres magistrales. Le répertoire de ses concerts, que défrayent les plus grands noms de la musique, nous semble une croisade prêchée contre l'abus de la plate et insipide musique (variée ou non variée) qui court le monde et qu'on doit considérer comme une profanation de la religion du vrai beau.

Déjà M. Vieuxtemps a donné deux de ses quatre grands concerts. L'éminent violoniste a obtenu un succès indicible avec son *Concerto en ré mineur*, dont l'introduction et l'adagio surtout se recommandent par une facture large et un tour solennel qui conviennent à ce genre de composition et avec sa *Fantasia appassionata* qui a porté très-haut la valeur du concert de mercredi.

M. Gout, violon de l'Opéra, a donné aussi un concert qui n'a pas été sans éclat. Après avoir fait entendre un concerto de Rode, il a joué avec une grande sûreté d'archet un air varié de Rémy, émaillé de difficultés qu'il a surmontées en artiste familier avec tous les casse-cou de son instrument. Le ténor Renard et la jolie Mlle Delisle, de l'Opéra, se sont fait entendre dans cette soirée.

Nous serons sous presse au moment où Mlle Darjou donnera son concert avec orchestre dans la salle Herz; Mlle Joséphine Bondy a aussi choisi pour le sien ce même jour où nous sommes tenu de livrer notre travail à l'imprimerie. Donc à huitaine notre compte-rendu.

Nous avons à mentionner l'ouverture d'une nouvelle salle de concerts et de bals qui se fait remarquer par le mérite de son orchestre. Cette salle popularisera à Paris le nom de *Casino*.

— Tous les quinze jours a lieu, dans la succursale de la maison Pleyel, un petit tour de force qui mérite, à plusieurs titres, d'être consigné dans les annales de la musique d'ensemble. Il y a là quatre pianos parfaitement accordés au même diapason; sur chaque instrument, touché par deux exécutants, se trouve le même morceau de musique écrit pour quatre mains. Mme Clara Pfeiffer, dont le talent a été si vivement remarqué aux soirées de Rossini, tient le bâton de mesure, et du geste et de la voix, communique aux huit virtuoses l'esprit de la musique dont ils ont à frapper la note. Le signal est donné, et voilà les quatre pianos qui, *à l'unisson*, se mettent à dire, avec la netteté d'un seul, *la Marche aux flambeaux* de Meyerbeer, l'ouverture d'*Oberon*, celle de *Zampa*; que sais-je encore? Les effets de sonorité obtenus par ce mode d'exécution sont incalculables. Un crescendo qui sort ainsi des flancs de quatre instruments vigoureusement attaqués, rappelle, à la variété du timbre près, les effets d'un formidable orchestre.

— A Saint-Pétersbourg, on fait grand bruit de l'opéra de *Mazeppa*, partition nouvelle du pianiste Rubinstein. Paris aura peut-être un jour un accès de curiosité pour la traduction des opéras étrangers. Alors nous verrons *Mazeppa* s'étaler sur nos affiches à côté de *Tanhauser*, dont le succès fait encore, à l'heure qu'il est, tant de tapage en Allemagne.

ALBERT DE LA SALLE.

Explication du rébus no 6, contenu dans l'*Almanach du Monde illustré* pour 1859 :

On a souvent besoin d'un plus petit que soi.

RÉBUS ATTRIBUÉ A BOILEAU :

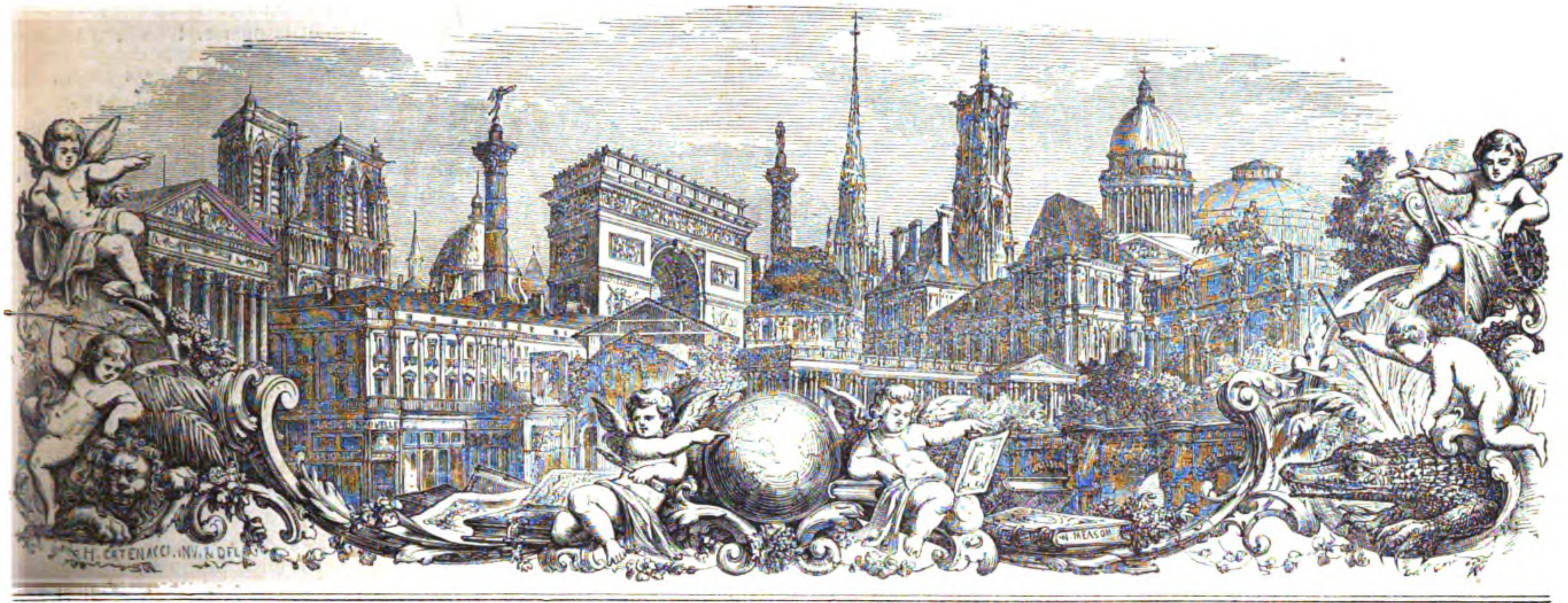
EXPLICATION DU DERNIER RÉBUS.

Faust est une image de la vie, lutte perpétuelle entre le bien et le mal.

Paris. — Imp. de la LIBRAIRIE NOUVELLE, A. Bourdilliat, 15, rue Breda

LE MONDE ILLUSTRÉ

JOURNAL HEBDOMADAIRE.



ABONNEMENTS

PARIS ET DÉPART. : Un an, 18 fr. — Six mois, 9 fr. — Trois mois, 5 fr.
(Pour l'Étranger le port en sus
Prix du numéro, à Paris : 30 c. — Dans les départements : 35 c.

3me Année. — N° 97.
19 Février 1859.

BUREAUX
A la LIBRAIRIE NOUVELLE, 15, boulevard des Italiens.

SOMMAIRE :

THÉATRE DU CIRQUE. — Scène IV du premier acte, deuxième tableau, du drame militaire de *Maurice de Saxe* (la tranchée de Belgrade). Voir à l'article : *Théâtres*.

COURRIER DE PARIS

~~~ C'est désormais un fait bien établi : l'hiver social de Paris dure six semaines ou deux mois, qui précèdent le carême. Avant janvier, il est trop tôt. . après février, il est trop tard... Le fond de tout cela c'est : Ostentation et économie.

Ostentation, parce que la fureur de paraître plus riches qu'ils ne le sont, portent bien des gens à concentrer, sur une ou deux réceptions, des dépenses qu'ils ne sauraient renouveler souvent, et que, leur tribut payé à la vanité, ils s'empressent de faire des économies !

Au temps où, pour recevoir les gens qu'on connaissait, on se bornait à éclairer son salon et à placer un piano et un violon dans une entre-porte, on pouvait renouveler souvent la petite fête. Aujourd'hui que, pour recevoir un tas de gens qu'on ne connaît pas, on croit devoir démeubler tout l'appartement pour l'agrandir, mettre des fleurs (louées) partout, et appeler des trompettes, on doit limiter pareil effort pour ménager sa bourse.

Que de fois par le monde nous avons entendu des propos dans le genre de ceux que voici :

Une grande femme sèche qui s'évente, à la maîtresse de la maison, petite boulotte très-affairée :

« Dites-moi, ma chère, quelle est donc cette énorme blonde qui a une fausse tresse et qui louche un peu ?

» — Où donc ?

» — Tenez... là... qui parle à ce monsieur chauve... décoré...

» — Ah !... c'est madame... madame... Ma foi, je ne me rappelle plus son nom... Mais, j'y pense ! je l'ai vue chez vous samedi dernier !

» — Ah ! vous croyez ? C'est bien possible !... »

~~~ Mme Blount, femme du banquier, administrateur de chemins de fer, a donné un charmant concert dans son petit hôtel de la rue de Courcelles. On y voyait la société la plus qualifiée. Le père de M. Blount ayant, dit-on, rendu de grands services aux émigrés français en Angleterre lors de la *première révolution* (on dit ainsi au noble faubourg), son fils a vu accourir chez lui les représentants des plus anciennes familles de France. Graziani et Gardoni ont chanté et enchanté.

~~~ Samedi, bal aux affaires étrangères. Ce n'était pas, cette fois, un grand bal officiel, mais plutôt une soirée dansante offerte par la comtesse Walewska à son intimité sociale, aristocratique. Mais la moindre réunion, dans les magnifiques salons de notre *foreing office*, prend sur-le-champ un aspect de fête, car il est difficile de voir un ensemble plus complet et plus splendide que ces salons, dont l'un est devenu historique par la réunion des plénipotentiaires du Congrès de Paris. Un tableau, représentant les signataires de l'acte, a, comme on sait, consacré ce souvenir européen. On y cherchait samedi, avec des regards attristés, la figure du comte de Hatzfeldt, ministre de Prusse, si rapidement enlevé à sa famille, à son pays.

Les invitations, pour un grand bal costumé qui aura lieu le lundi 28 février au ministère d'Etat, sont déjà lancées. Le costume ou le... domino sont obligatoires.

La veille, 27, il y aura bal chez la duchesse Riario-Sforza, dans la magnifique enfilade de salons qui forment sa résidence, rue Royale-Saint-Honoré.

~~~ Au bal nuptial qui a eu lieu mardi dernier chez M. de Rothschild, on annonçait le mariage d'une demoiselle du grand monde, plus que majeure et plus que laide, avec un officier supérieur de notre armée.

« — Ma foi, voilà qui me ferait croire à la guerre ! — dit le comte de S***.

» — Pourquoi donc ?

» — Parce que... le colonel essaie son courage ! »

~~~ La sensation mondaine de la semaine a été le grand bal donné par la préfecture de la Seine en l'honneur de l'arrivée à Paris de la princesse Clotilde de Savoie. Depuis la fête qui eut lieu à propos du voyage à Paris de la reine d'Angleterre, notre édilité n'avait rien fait de plus somptueux, — et l'on peut ajouter de plus tumultueux. Environ huit mille invitations avaient été lancées dans toutes les classes, depuis les hauts fonctionnaires jusqu'au commerce, et les plus empressées à se rendre à ce raout magnifique ont précisément été les personnes pour lesquelles de pareilles fêtes sont le plus rares. C'est dire qu'il n'y avait pas homogénéité complète dans les tournures et les parures ; mais c'est la destinée de l'Hôtel de Ville de s'ouvrir indulgemment aux citadins en cravates noires et aux citadines en robes montantes, c'est là un petit malheur dont il serait trop naïf de se montrer surpris, si ces braves gens ont assez peu de goût pour manquer à la tenue qui convient en pareil lieu.

Rien n'égale le faste de ces fêtes au point de vue de la décoration et de l'éclairage. Le mot *féerique* est ici le seul à employer. La cour de Louis XIV, par laquelle se développe l'escalier ingénieux et hardi qui conduit à la grande galerie, était particulièrement merveilleuse. Des fenêtres supérieures qui s'y ouvrent comme des loges d'opéra, on respirait le nouveau et délicat parfum des grands lilas blancs en fleurs. Comme entente de fête, luxe spécial, prodigalité même, on ne pourrait rien rêver de plus magnifique.

Mais la foule ! que de robes déchirées ! que de femmes piétinant au départ, en souliers de satin blanc, dans la boue de la place, faute de voiture !

~~~ Nous recevons la curieuse lettre qui suit, à laquelle nous ne voulons pas changer un mot :

« Monsieur le rédacteur, étranger jadis opulent, titré, lettré, artiste par le goût, et ayant la pratique de Paris par une résidence de 25 ans, dont 15 comme homme de flâneries et de plaisirs, je suis depuis trois ans dans une crise prolongée par suite d'abus de confiance d'un ami qui m'a ruiné à la Bourse, aux époques de la guerre en Crimée.

» Vous allez dire, en lisant cela, monsieur le rédacteur, bon ! voilà un monsieur qui me veut vingt francs !

» Eh bien ! vous pouvez me rendre un service fort supérieur à vingt francs, à cent, à mille francs même ! en disant à toute la haute société étrangère qui dévore votre *chronicle* que je suis un gentilhomme de la bonne compagnie que beaucoup de gens hauts connaissent à Vienne, à Munich, à Varsovie, même à Londres, dans les ambassades, et que je ne demande qu'à me servir à les obliger s'ils viennent visiter votre Paris qui sera (il est déjà beaucoup) la capitale de tout le monde !

» Oui, monsieur le rédacteur obligeant, parce que vous fréquentez la société que je peux être fort utile, oui, vous direz peut-être dans votre conversation ou dans la *chronicle*, que le baron... (ici le nom, qui est fort euphonique) est tout prêt à leur servir pour le séjour dans ce Paris qui ressemble au mot Par(*ad*)is (sic!) le connaissant comme sa poche, dans les endroits et monuments les plus pompeux, comme les recoins les plus curieux aux yeux de celui qui y vient pour la première fois, avec impatience et désir de s'instruire en voyageant.

» Les guides des hôtels, pauvres diables habillés avec les restes, et nourris de même, ne sachant pas les langues, et rien en fait de l'histoire et des arts ; perroquets, monsieur le rédacteur, pour répéter ce qui est imprimé, et incapables de rien dire à l'étranger distingué sur la haute société qui ouvre ses portes flatteuses à l'homme titré et de belles manières, surtout riche ! J'ai tout pratiqué et observé par là, monsieur le rédacteur, et je les connais autant que les monuments et les tableaux ! Je désire qu'on ne me suppose pas d'être un *guide de place*, d'hôtel, mais un gentilhomme plus heureux maintenant, et resté, malgré l'argent perdu, vrai gentilhomme prêt à faire profiter de lui, Paris en depuis 25 ans, ses pareils qui arrivent. Moyennant vingt francs par journée (le dîner avec les personnes), et accompagnant comme invité dans les spectacles, je suis, monsieur le rédacteur, tout disposé à être agréable ! Vous saurez me recommander par le journal et la conversation, car un homme qui a de l'esprit n'est pas tout, et vous avez dans la *chronicle* souvent montré votre bon cœur. C'est le cas de l'appliquer pour moi, et à moi de vous décerner toute ma reconnaissance et ma foi de gentilhomme pour votre révélation sur le baron de *** »

Nous croyons que celui qui demande notre publicité pour son industrie avait tout à gagner à ce qu'on vît l'exposition sincere qu'il en fait lui-même. Il suffira d'ajouter que ceux qui voudront utiliser les services du baron devront s'adresser petite rue du Bac, numéro 36. Qu'on se le dise !

~~~ La comtesse de M*** reçoit beaucoup de monde, et elle va de groupe en groupe lançant un mot original ou piquant. La situation qu'elle s'est faite et qu'elle a réussi à imposer à son monde, c'est de ne porter ni ses cartes ni ses pas nullement. On vient chez elle ; elle vous reçoit bien. Quant à aller chez vous, point ! Elle a surtout en horreur ce qu'on appelle les *dîners en ville* (une drôle de locution consacrée, qui ne serait logique que s'il y avait une opposition relative à la *campagne*).

Récemment, on parlait devant elle de Mme P... qui, toute différente de la comtesse, dîne partout où elle peut se faire inviter, se plaignant de ce qu'ayant une salle à manger fort petite, elle ne peut, en réciprocité, convier que peu de personnes à la fois :

« — Que ne m'invite-t-elle ? — dit la douairière, — elle serait certaine de pouvoir disposer d'une place de plus ! »

M. S***, un des habitués du salon de la comtesse, y étale une conformation qui contraste fort avec la structure de l'Antinoüs placé dans une des niches du vestibule. S'étant fait construire un petit hôtel, M. S*** proclame partout les talents de son architecte, et le recommande à tout le monde. Il en parla aussi à la comtesse :

« — Votre architecte, mon cher S***, je n'en voudrais à aucun prix... il vous a trop mal bâti ! »

Le mariage de Mlle F..., jeune et jolie personne, avec un capitaliste qui s'est fort arrondi à la Bourse... et au café Anglais, est décidé depuis plusieurs mois. Pourtant on tarde à fixer le jour de la cérémonie. La fiancée reculerait, dit-on, devant l'inquiétant embonpoint du monsieur...

« — En ce cas, — dit la comtesse, Mlle F... fera bien de laisser passer les jours gras ! »

On discutait devant elle des dates que les préjugés considèrent comme néfastes. Un certain baron des plus nuls essayait de prendre part à la discussion.

« — Rien de ce qui commence un vendredi ne va à bien ! — dit-il.

» — Quel jour est né le baron ? » — demanda à son voisin la douairière.

~~~ On lisait dans les annonces de la *Presse* du 19 décembre :

« *Aux fabricants de papier bâtonné.* Dans un établissement anglais on a besoin d'instruction dans la méthode. *Une douceur généreuse* serait donnee pour ces instructions. S'adresser, etc. »

Dans un journal de Lyon du courant de janvier :

LE REVENANT !!!

Marteix, de retour à Lyon (jadis coltier-chemisier, rue Lafont, 8), **DEMANDE** un associé de l'un ou de l'autre sexe, pour l'exploitation d'un nouveau brevet s. g. d. g., relatif aux cols dits *symboliques, emblématiques* et autres.

Et dans les *Affiches et avis divers* d'hier même :

A vendre : UN SECRET *qui, bien utilisé, peut faire une fortune. S'il y a mariage, on* ACCEPTERAIT *une des deux nièces.*

Quel est donc ce mystère ? (*bis*)

L'annonce qui suit date d'hier même :

UN JEUNE commerçant de province désire épouser de suite une orpheline ou une jeune veuve capable. S'adresser à M...

Capable de quoi ? Dieu ! si elle allait être capable de tout !

~~~ A propos de curiosités analogues,

On lit sur plusieurs enseignes de Paris :

(Place de la Madeleine), *X...*, ARTISTE CAPILLAIRE.

(R. de l'Ancienne-Comédie), *Z...*, SALON CAPILLAIRE.

Si l'on consulte le dictionnaire de Boiste, on voit que le mot *capillaire* signifie : ***Menu, délié, fin comme un cheveu...***

Comment alors appliquer cette définition à un « artiste » ou à un « salon ? »

Il n'y aurait donc que cet artiste capillaire, qui, étant *fin, délié, menu*, pourrait pénétrer dans ce salon qui a les mêmes qualités, — de sorte que l'un serait comme le *fil* et l'autre comme *le trou de l'aiguille* ?

Dans leurs annonces et prospectus, maint coiffeur font étalage, en se l'appliquant, du mot *capillarité*. Or, cherchez sa définition, et vous trouverez :

« Propriété qu'ont les corps (des coiffeurs ?) de pomper les liquides. »

Arrangez-vous de ce français... et que ces Français vous accommodent !

~~~ Nous avons souvent, ici et ailleurs, insisté sur le tableau de l'injuste et regrettable pauvreté des gens de lettres qui instruisent, éclairent, consolent, charment, passionnent, intéressent ou amusent l'Europe, et qui ne peuvent qu'exceptionnellement arriver à la modeste et indépendante aisance où la règle commerciale porte les épiciers en retraite ou les marchands de bois. Cette situation a traversé tous les temps, depuis l'antiquité jusqu'à nos jours ; mais nos jours sont les plus coupables, car jamais siècle plus que celui-ci ne fit consommation des œuvres du génie, des produits du talent ou des jeux de l'esprit.

Nous avons dans le temps mis en lumière le fameux autographe du Tasse reconnaissant un emprunt de quelques écus fait sur dépôt de ses effets d'habillement, à Ferrare... Nous avons aussi publié une lettre où le vicomte de Châteaubriand, la veille ambassadeur, le lendemain ministre, avouait qu'il lui manquait 1,500 fr. dont il avait grand besoin...

Nous recueillons avec soin les témoignages de ces illustres détresses, et souvent les preuves nous en tombent entre les mains par des autographes curieux, navrants. En voici un de plus, qui prendra sa place dans l'histoire des misères littéraires, à tous les degrés du génie et du talent. Il aura sa date, bien loin de celui de Torquato Tasso, — plus près de celui où Frédéric Soulié demande un prêt de cent francs à *** qui, écrivain lui-même (et cette qualité devient ici le synonyme d'une qualification !), n'en peut, et *pour cause*, prêter que quarante...

La lettre suivante est de ce Favart sur lequel *le Maurice de Saxe* de M. Paul Foucher a reporté l'attention, comme mari d'une des victimes du héros que George Sand pose avec fierté aux sources de son ascendance maternelle. Elle est adressée à M. Berger, à l'Académie royale de musique, *rue Saint-Nicaise* :

« *Monsieur,*

» *Vous me rendrez un grand service en donnant quatre louis au porteur. Il faut que j'en aye grand bezoin pour me résoudre à vous les demander. C'est pour le loyer des lieux que j'ai été obligé d'occuper à la foire Saint-Laurent. Je vous tiendrai compte de cette somme, et vous m'obligerez infiniment.*

» *Votre très-humble et très-obéissant serviteur,*

» FAVART. »

Le 18 janvier 1746.

Le destinataire a écrit en tête de l'autographe :

« *J'ay envoyés à M. Favart les quatre louis qu'il me demande par cette lettre. 18 janvier.* »

A l'époque où l'auteur des *Trois Sultanes*, celui qu'on peut appeler le père de l'Opéra-Comique, était dans cette détresse (1746), il venait d'épouser Mlle Duronceray qui avait précédemment débuté avec le plus grand éclat sous le nom de Mlle *Chantilly*; mais il venait de perdre la direction de son théâtre, dont le succès avait éveillé la jalousie des comédiens français et italiens, assez puissants pour faire fermer ce théâtre. C'est dans cette détresse qu'il essaya de montrer sa troupe à la foire Saint-Laurent, spéculation qui avorta, et au lendemain de laquelle arriva le maréchal de Saxe, épris de la beauté et des talents de Mme Favart, et engageant les chanteurs pour le camp. On sait que l'écrivain et l'actrice, tous deux célèbres, ayant bientôt pénétré les desseins du guerrier, s'en arrangèrent peu, et qu'après l'installation au camp de Raucoux, Mme Favart, pressée de plus près encore que l'ennemi, s'enfuit à Bruxelles sous la protection de Mme de Chevreuse, tandis que, victime de la déception et de la fureur de Maurice de Saxe, le mari dut se sauver à Strasbourg pour éviter une lettre de cachet, obtenue par un scandaleux abus d'autorité.

Favart fut plus heureux vers la fin de sa carrière. Le successeur de Lesage et de Vadé a laissé une soixantaine de pièces, dont une des plus charmantes et des plus ingénieuses, *la Chercheuse d'esprit*, est réapparue il y a peu d'années, avec un grand succès, au Vaudeville, dégagée des ariettes et fantaisies du temps, et rajustée au goût actuel. Mlle Alice Théric y était ravissante. On sait que ce petit chef-d'œuvre de grâce naïve et de fine malice fut inspiré à Favart par le conte de Lafontaine : *Comment l'esprit vient aux filles.*

A propos de son succès, Crébillon adressa à Favart le joli quatrain qui suit :

Favart est l'auteur en crédit
Qui, dans tous les temps, saura plaire;
Il fit *la Chercheuse d'esprit*,
Il n'en chercha pas pour la faire!

~~~ Depuis ce qu'on peut appeler la miraculeuse guérison du cancer qui lui dévorait la lèvre, Adolphe Sax est accablé de visites et de lettres de gens qui l'interrogent sur le médecin javanais (possesseur de sucs de plantes indiennes et autres précieux antidotes), qu'on appelle généralement, en forçant un peu la teinte : le *Docteur noir.*

Le cabinet de travail du célèbre inventeur est désormais trop étroite pour recevoir ces visites, et celui dont la *France musicale* nous apprend, — sous la plume indignée de M. Oscar Comettant, — les vicissitudes touchantes et les luttes incroyables, est obligé de faire entrer le monde dans sa salle de concerts. Aussi écrivait-il hier à un de ses amis :

« Je croyais avoir une salle de *concerts*... c'est désormais de *cancers* qu'il faut dire, et la *France musicale* tourne pour moi en *France médicale!* »

~~~ On nous écrit :

« Permettez, monsieur, à un de vos lecteurs les plus assidus, de relever une erreur échappée à votre plume. Vous nous entreteniez récemment de Bernardin de Saint-Pierre, en citant de lui un intéressant autographe, et vous disiez :

« Virginie, cette enfant dont le nom fut une des fureurs de la mode à la fin du siècle dernier, survit seule et est mariée en province. »

» Là est l'erreur. *Virginie* de Saint-Pierre, mariée au général Gozan, est morte en 1843 sans laisser d'enfants. Quant à son frère *Paul*, il est mort célibataire en 1856, à la Maison municipale de santé, en état d'interdiction légale provoquée par sa famille maternelle. »

~~~ A ce propos, voici une petite anecdote qui date de la semaine dernière :

Il y avait un bal, rue Joubert, chez une femme de finance. Arrivent le marquis et la marquise de Pallavicini, florentins. L'huissier demande les noms pour annoncer; M. de *Pallavicini* prononce mal, l'huissier entend plus mal encore, et annonce d'une voix à faire tomber les lustres :

« — Monsieur le marquis et madame la marquise *de Paul et Virginie.* »

~~~ On nous envoie le fait qui suit :

A Bri... demeurait un vieux charron qui, l'an dernier, fit la folie d'épouser une toute jeune fille, dont il eût été l'aïeul. Elle fut légère; il fut désespéré. Comprenant trop tard sa sottise, il crut que le meilleur moyen d'y mettre un terme était de... se pendre.

Et ainsi fit-il.

La femme entre par hasard dans la grange et voit son vieux mari accroché en l'air à une traverse. Elle pousse des cris... on accourt, et un garçon de ferme s'emparant d'une échelle, tire son couteau pour couper la corde, dans l'espoir que le pauvre diable de mari n'est pas tout à fait mort...

Aussitôt la jeune femme lui retient le bras et s'écrie :

« — Eh, Jean, n'allez pas couper notre corde... elle ne pourrait plus servir! »

~~~ On nous prouve qu'il y a, rue Pigalle, un cordonnier qui s'appelle :

PIED.

Rue des Ecuries, un boulanger qui signe :

MOUILLEFARINE.

Et rue Notre Dame de Lorette, un propriétaire qu'on nomme :

GRAPILLARD.

~~~ On nous envoie, à propos de notre dernière publication de cartes et adresses bizarres, une collection piquante, formée dans une seule maison qui reçoit beaucoup de monde durant l'hiver, sur la lisière sociale du faubourg Saint-Germain et du faubourg Saint-Honoré. Ce sont, — comme les appelle notre expéditeur anonyme « des cartes comparatives. »

Comparatives en ce sens que l'on y oppose les cartes des mêmes personnes à un an de distance : 1858 et 1859...

Sur celles de 1858, on trouve en foule les titres de *marquis, comtes, vicomtes, barons, chevaliers*, etc., avec bon nombre d'écussons gravés. Les particules et les doubles noms qu'elles lient, s'y offrent aussi en grande quantité.

Sur les cartes de cet hiver, les titres, les particules, les doubles noms et les armoiries ont disparu...

C'est qu'entre la carte aristocratique et la carte plébéienne s'est dressée une loi, — si bien qu'une foule de nobles douteux (et pas même !) ont perdu la carte... craignant d'avoir à la payer devant la nouvelle commission du sceau des titres.

Notre expéditeur, en nous remettant en originaux les doubles jadis amplifiés, aujourd'hui réduits à leur plus simple expression, nous invite à publier...

Ceci n'est point notre affaire !

Mais, tout en ne publiant point ici ces témoignages de vanités troublées dans l'étalage de leurs couronnes et de leurs écussons, nous n'en gardons pas moins cette petite et curieuse archive, au souvenir du mot de Nestor Roqueplan, à propos du peuplier de la République, qu'il empêchait ses employés d'enlever de la cour de l'Opéra. Le mot est assez connu pour que nous évitions de l'écrire.

~~~ Mme R... N... a deux caractères des plus tranchés, — deux humeurs, — deux manières d'être.

Chez elle, — c'est la plus aimable, la plus cordiale, la plus indulgente des femmes ;

Chez les autres, — c'est une créature hargneuse, revêche, intolérante et insupportable !

Pourquoi ?

C'est que, chez elle, Mme R... N... a adopté une toilette qui met son corps à l'aise : une sorte de petite casaque grecque, en drap brodé de soierie, le matin, — en velours brodé d'or, le soir, — un surtout qui laisse enfin toutes ses grâces souples à son corps *sans corset*, et toute liberté à son aimable esprit sans contrainte.

Mais dehors ! Oh ! alors, madame a dû mettre ce fatal corset qui sangle son embonpoint naissant... inquiétant, et elle souffre, elle pâlit, elle entre dans son indécrottable humeur, et... gare à elle !

C'est ainsi qu'on l'entend porter des jugements tout à fait contradictoires... selon le lieu où elle parle.

Chez elle, toutes ses amies lui semblent bonnes, jolies, spirituelles, — car elle a la casaque tendre et indulgente.

Chez vous, corset fatal ! elle trouve que Mme A... met trop de blanc, — que Mme B... rit à tort et à travers, à tort surtout ! — que Mme C... dépense plus d'argent qu'elle ne doit... en dépenser.

Le matin, elle vous reçoit à bras ouverts et le sourire aux dents : casaque !

Le soir, elle vous visite d'un air aussi pincé que le buste, et l'épigramme à la lèvre : corset !

~~~ L'autre jour, — c'était le lundi de madame, — on parlait d'un fait politique à se produire. Madame est fort jolie ; monsieur l'entoure de tous les prestiges du luxe, et le petit salon où elle reçoit est une sorte de musée où se groupent à l'excès les bronzes, les porcelaines, les figurines, les émaux, — tous les charmants trésors de la curiosité.

« — Je parie que... (ici un fait politique), — dit le maître de la maison !

» — Je suis complétement du même avis! — ajoute la dame.

» — Eh bien, moi, — répond un visiteur qui est passionnément animé du goût des objets d'art, — je soutiens le pari contraire !

» — Votre enjeu? — dit la jeune et charmante maîtresse du logis.

» — Ce qu'on voudra !

» — Alors, une discrétion! — s'écria le mari. — Si vous gagnez, vous choisirez l'objet qui vous plaira le mieux dans ce salon, car ma femme est de compte à demi... et si vous perdez, j'irai choisir dans le vôtre !

» — D'accord ! » — répliqua le visiteur.

Et le pari conclu, il se mit, en plaisantant, à parcourir la pièce où s'entassaient mille trésors charmants. Son attention — on pourrait presque dire son intention — se porta particulièrement sur une terre cuite de Clodion représentant une belle jeune fille, — sur un magnifique vase en émail de Téhéran, — sur une admirable miniature de Petitot, — et sur un petit lustre en fleurs de fine porcelaine vieux Saxe...

« — Allez! choisissez en rêve ! — dit le mari, — moi j'irai vous prendre en réalité votre pendule des frères Keller... ou votre *Sylvia* par Watteau... ou votre cage chinoise pleine de bengalis et de cordons-bleus ! »

Le lendemain même, un fait eut lieu qui donna gain de cause...

Au visiteur !

Aussitôt la dame écrivit :

« Venez choisir! le petit salon vous est ouvert. »

Et, en attendant, elle parcourait avec anxiété son charmant musée, regardant chaque objet avec tendresse et comme pour un adieu :

« — S'il allait choisir mon petit ivoire flamand ! — se dit-elle ; — s'il allait exiger cette boîte de lapis dont le couvercle est incrusté de ces merveilleuses groseilles en cornalines, et de ces raisins en améthystes, chef-d'œuvre des maîtres en pierre dure florentine ! »

Le gagnant arriva sur cette appel plein de transes. Par contenance, la jeune femme émue détacha d'un petit bouquet, plongé dans l'eau fraîche d'un verre en cristal de Murano, une violette — qu'elle respira, goûta des lèvres, et laissa enfin tomber, — la dent émue ayant rencontré et tranché la queue de l'odorante fleurette.

« — Vous êtes maître ici, — dit-elle, — vous avez gagné la *discrétion*... poussez-la, si vous voulez, jusqu'à l'*indiscrétion!*

» — Vous le permettez? — dit l'heureux parieur.

» — Il le faut bien ! Mon mari dit que si vous aviez perdu il m'aurait apporté vos précieux oiseaux du Bengale !

» — Eh bien... — dit le gagnant d'un air transporté, — mon choix est fait ! »

La dame tremble pour ses objets les plus choisis, les plus chéris... — l'émail, l'ivoire, la miniature...

Le vainqueur se baisse vers ses pieds, et y ramasse simplement la petite violette qu'elle a mâchonnée, goûtée, respirée !

JULES LECOMTE.

LE MOBILIER

Le Miroir.

La sonnette parle aux oreilles, le miroir parle aux yeux.

La sonnette est le bruyant ministre des relations extérieures; le miroir, tour à tour confident mystérieux ou perfide agent de l'indiscrétion, représente au naturel tout l'intérieur.

Par ordre d'utilité, — mais ce n'est pas celui qu'il faut adopter ici, — le miroir aurait dû précéder la sonnette, car s'il est des logis sans sonnettes, il n'en est guère sans le miroir, qu'on retrouve dans le nécessaire du voyageur et le havresac du soldat.

L'UTILE.

La mansarde, l'échoppe, la ferme le possèdent sous son vrai nom. Les appartements qui s'en décorent lui en donnent d'autres, dont le plus banal est la *catachrèse*, glace, — catachrèse glaciale et glacée qui rappelle l'hiver, en prêtant à toute sorte de quiproquos.

Les bonnes gens qui n'ont jamais contemplé d'autres glaciers que Tortoni ou ses confrères, se figurant que ses glaces sont toujours unies comme le bassin du Palais-Royal, infligèrent au miroir ce triste nom de *glace*. Aujourd'hui une glace est en outre une grande vitre. Les gastronomes, les patineurs, les maréchaux-ferrants, les charcutiers et cuisiniers, les voyageurs aux zônes polaires, les limonadiers, les confiseurs et la compagnie de Saint-Gobain usent du mot *glace*, chacun selon son art, son commerce ou son métier.

Miroir, au contraire, dit tout simplement, sans catachrèse ni calembour, ce que *miroir* signifie. — Il mire et on se mire en lui. Il reçoit et renvoie le mirage, le reflet, l'image, la forme, l'idée. — S'il est l'emblème de la coquetterie, il est forcément celui de la réflexion; aussi bien la coquetterie exige-t-elle souvent des études réfléchies.

LE MEILLEUR A VINGT ANS.

Le premier miroir fut l'onde limpide où se mirait Ève dans le Paradis terrestre, heureux pays où les glaces furent inconnues. Par respect pour notre blonde aïeule, j'ai dû préférer le mot miroir à son synonyme moderne, beaucoup moins générique. L'humble commis, la grisette, dont l'espèce se perdrait si j'en crois les échos affligés du quartier latin, la paysanne, le séminariste et mille autres, ne se servent que du modeste miroir. Il faut être au moins portière pour posséder une glace à cadre doré, en se fâchant bien rouge contre l'insolent qui oserait la traiter de miroir.

— Ah ! pardonnez, madame *la concierge*, je croyais que votre loge, — votre *salon*, veux-je dire......... — A tous les diables mes excuses! Remettez donc la bande à ce journal illustré, et allez vous mirer dans votre ruisseau fangeux !

LE PREMIER.

Enfin, enfin, toute glace étamée devient tôt ou tard petit miroir. Sa fragilité, image de la nôtre, en est le sûr garant.

Vous faut-il un exemple ? — Je l'ai là, derrière moi, dans un petit cadre en bois de chêne façonné par le charpentier à bord du vaisseau de mon grand-père. Un boulet ennemi brisa la glace de la galerie. Comment se raser et se poudrer après un tel accident? Le plus grand des morceaux fut bon, il est miroir, miroir de famille. — Et si je me rasais, nul autre que lui ne serait témoin des coups de rasoir qui m'écorcheraient le menton.

Mais toutes les glaces ne s'exposent pas à des combats de mer.

D'autres coups les attendent, ne seraient-ce que des coups de plumeaux, et tant va le manche à balai qu'à la fin il brise quelque chose. — *Habent sua fata*... ils ont leurs destins, tous les meubles nos serviteurs.

J'en vis casser une dans une tapissière par un timon de fiacre au moment où passaient les élèves de la doctrine chrétienne; — ces aimables enfants firent curée des morceaux et se coupèrent les doigts pour orner leurs casquettes de miroirs.

LE MENTEUR.

Qu'êtes-vous devenues, ô glaces de Roscanvec?....

> L'une des deux ornait la vaste cheminée,
> L'autre, son vis-à-vis, faiblement inclinée,
> Surmontait la console. Or, l'une et l'autre sœur
> Reflétait son flacon de vin gai pour le cœur;
> Et d'un bout de la salle à l'autre bout, messire
> S'en allait fredonnant; puis il trinquait sans rire :
> — « Boire seul, disait-il, est indigne de moi;
> Tu portes ma santé, voisin, je bois à toi ! »

C'est ainsi que l'excellent châtelain, trompant le

LE SUPERFLU.

ennuis de la solitude, devait à ses deux grands miroir deux convives toujours prêts à lui faire raison. — Mai hélas! Roscanvec est en ruines, et les écailles d'huîtr qui comblèrent le puits de la cour d'honneur engrais sent désormais des champs où s'est perdue la traditio des deux miroirs trinqueurs.

Et qu'on vienne dire que le miroir n'est ami que de coquettes !

⁂

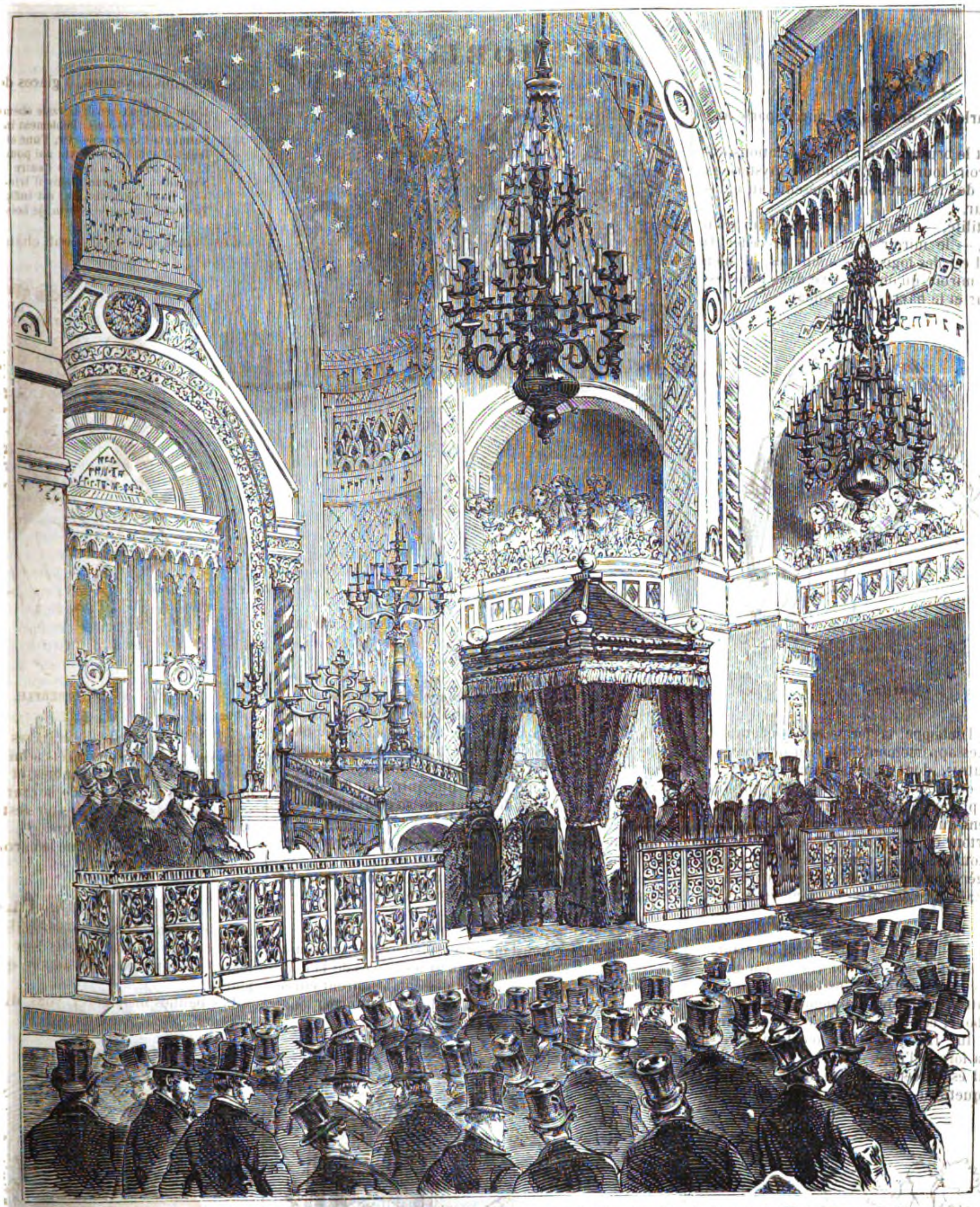
Les orgueilleux se pavanent devant leurs miroir ils y admirent leurs broderies, ils s'en servent po ajuster leurs décorations, ils leur adressent des mon logues en souriant d'un sourire qui les charment to jours.

Les bonnes ménagères vous diront qu'une boug

LE SEIGNEUR DE ROSCANVEC.

placée devant une glace éclaire comme deux; réalisent, en vertu de ce principe, une économie cinquante pour cent qui rentre dans le chapitr l'avarice.

L'envie, qui n'aime pas à se voir, déteste tout ce la reflète; quelquefois, pourtant, elle s'étudie de son miroir à dissimuler ses grimaces; mais le plus vent, comme l'homme sans reflet dont parle Hoffm elle veut masquer, ternir ou plonger dans l'o toutes les glaces. Les miroirs à facettes lui font tout horreur.



Cérémonie de mariage de M. A. de Rothschild et de Mlle Anspach, au consistoire israélite de la rue de Notre-Dame de Nazareth.

La colère rompt les glaces et les paie, selon le proverbe.

La paresse chérit ces réflecteurs inclinés, si communs à Bruxelles, qui permettent de voir, sans se déranger de son sopha, tout ce qui se passe dans la rue.

La galanterie aime la profusion des glaces et des miroirs. Il lui en faut de toutes les formes, de toutes les grandeurs, au plafond, au plancher, dans l'alcôve, dans la salle de bains. Ce caprice, très-avantageux aux miroitiers, rend leur commerce excellent dans les cinq parties du monde. Quel ne serait pas leur désappointement si l'amour se contentait de se faire un miroir des yeux de l'objet aimé, comme nous l'apprend la romance : « Mire dans mes yeux tes yeux... » Les trumeaux, les psychés tomberaient au rabais. Mais les fabricants et marchands de ces fragiles objets mobiliers n'ont jamais conçu de craintes sérieuses.

Messieurs les sauvages et mesdames les sauvagesses ne sont pas moins friands de miroirs que les citoyens et citoyennes du monde prétendu civilisé. La hutte du Lapon, le carbet de l'Indien, la case du nègre, la niche de l'Australien, le balagan du Kamchadale aspirent à se mirer dans des glaces; et l'on a vu des peuplades s'égorger impitoyablement pour la conquête d'un miroir étoilé. Il est si doux de constater par ses propres yeux qu'on a le nez en forme de pied de marmite et les lèvres en rebords de plat à barbe!

∴

La superstition attribue aux glaces des vertus magiques dont on fera sagement de se défier, tant la catoptromancie laisse loin derrière elle les cribles tournants, les tables parlantes, les guéridons prophétiques, les cannes divinatoires, etc...— Quand minuit sonne, tremblez de voir une autre image que la vôtre dans le miroir de la chambre à coucher.

Oh! mes cheveux se hérissent!... Me voici forcé de prendre mon miroir de toilette pour les ranger en bon ordre, ce qui me ramène à dire qu'entre tous les meubles intimes il occupe le premier rang.

∴

Vous savez, madame, ce qu'on doit entendre par meubles *intimes*. Ceux-ci sont mystérieusement relégués dans le joli petit cabinet contigu à la chambre où vous passez la nuit. Nous reparlerons d'eux avec la discrétion exigée par les lois de la décence; nous n'en dirons rien de *shoking!*

Ah! si le miroir n'était muet, que de choses pénibles ou charmantes il pourrait nous révéler par ce temps de coton-crinolisé qui forme ou déforme les tailles, les grâces et les disgrâces! Mais prenez-y garde; l'angle d'incidence égale l'angle de réflexion, les serrures ont des trous, certains rideaux joignent mal ou sont transparents, et votre confident muet est toujours prêt à se rendre incidemment coupable des plus noires trahisons.

∴

Vénus, sortant des ondes, est souvent représentée un petit miroir à la main. — Cette beauté classique n'avait pas d'armoire à glace, contenu ni contenant; — autres temps, autres chevelures, autres parures, autres garderobes, autres rateliers, autres corsets, autres jupons.

∴

Le fameux miroir de la Vérité ne fut jamais qu'une fable.

On nous affirme pourtant qu'il est avantageusement remplacé par les journaux quotidiens.

∴

Un miroir, entouré d'un serpent, est l'emblème de la Prudence.

Pénétrez le sens de cette allégorie, et pénétrez-vous ensuite de son sens, plus profond que le puits de Grenelle.

∴

Propreté est vertu; la toilette, par conséquent, est un devoir. Usez donc du miroir, mais n'en abusez pas, car les démonologistes n'ont pas tort quand ils affirment que le diable est toujours caché derrière le miroir d'une jolie femme.

Psyché, en grec signifie *âme*, et en français, *miroir sur pivots*.

L'Amour s'éprit de Psyché, l'âme pure, le beau idéal, l'esprit sans crinoline. Soyez vous-même, sans fard, sans apprêts, soyez bonne, sincère, et tout simplement propre, vous serez aimée d'une manière bien supérieure à celle que vous vaudrait l'abus de la psyché à pivots.

∴

Après cette moralité, une dernière raison qui achèvera de justifier le titre de la présente étude.

En général, les glaces avec ou sans tain appartiennent aux propriétaires et rentrent ainsi dans la physiologie de l'appartement, comme les portes, les fenêtres ou les cheminées. Les miroirs appartiennent toujours aux locataires, sont sujets à déménagement, et conséquemment doivent l'emporter sur les glaces dès qu'on ne parle que du mobilier.

Les glaces, pourtant, comme un des ornements principaux de nos salons, auraient pu nous fournir quelques paragraphes. Mais, par des motifs non moins spécieux, nous serions de proche en proche entraîné à écrire cent volumes historiques, anecdotiques, commerciaux, philosophiques, scientifiques ou drolatiques sur les glaces et les miroirs.

Une sage réflexion y coupera court.

Au propre ou au figuré, le miroir représente tout.

Donc, en parlant de quoi que ce soit, nous parlerons du miroir, et tout ce que nous ne disons pas ici se retrouvera nécessairement ailleurs. Vous en faut-il pour preuves quatre lieux communs:

Le visage est le miroir de l'âme;
La police, le miroir de la société;
L'océan, le miroir des astres;
La nature, le miroir de Dieu.

G. DE LA LANDELLE.

Mariage de M. de Rotschild au Consistoire israélite de Paris.

La synagogue de la rue Notre-Dame-de-Nazareth a été, la semaine dernière, le siége d'une solennité qui y

avait attiré un concours d'assistants aussi brillant que nombreux. Toutes les opinions, comme toutes les hautes classes de la société, nous pourrions dire toutes les nations, y étaient représentées par leurs noms les plus connus : la cour et la ville, les lettres et les arts, la robe et l'épée, le blason et la finance y étaient représentés par leurs illustrations. M. Guizot et M. Dufaure y figuraient auprès de M. Fould; M. le maréchal Vaillant auprès de M. Dupin; M. E. Scribe auprès de M. Delacroix; M. Pereire auprès de tant de ducs et de marquis que je ne sais lequel nommer.

C'est qu'aussi la cérémonie qui allait s'accomplir était l'union de deux familles, dont l'une domine les finances du monde entier et l'autre a donné à la magistrature contemporaine un de ses noms les plus révérés : M. Gustave Rothschild épousait Mlle Anspach.

C'était là une grave innovation pour la maison Rothschild où, comme dans beaucoup de maisons israélites, on s'était jusque-là toujours épousé en famille. Et ce qu'il y avait de très-honorable pour les jeunes époux dans cette infraction aux habitudes traditionnelles, c'est que ce n'était pas l'attraction de l'or qui l'avait motivée; ce qui avait déterminé la demande de M. Rothschild, c'était dans Mlle Anspach la grâce, la beauté et tous les dons charmants qui relèvent en elle un nom si honorablement illustré et les qualités les plus élevées de l'éducation et du cœur.

L'intérieur de la synagogue, dont notre gravure reproduit l'aspect, offrait en ce moment le plus brillant coup d'œil; les femmes en toilettes éclatantes qui occupaient les tribunes s'harmonisaient de la manière la plus heureuse avec les riches et gracieux détails de l'architecture composite qui règne dans cet édifice. Ce n'est en effet ni le style gothique que rappelle la balustre à ogives dont est décorée la galerie supérieure, ni le genre renaissance que présentent ses colonnes et ses cintres nombreux, ni le caprice oriental qui éclate dans ses arabesques, ce sont tous ces détails heureusement réunis qui forment le caractère de ce monument.

La nef avait été réservée aux hommes qui, quelles que fussent leur croyance, durent s'y tenir la tête couverte, selon les usages israélites. Les jeunes époux, à leur arrivée dans le temple, furent conduits par un *sacerdote* introducteur et prirent place sous un dais dressé dans la partie de la synagogue élevée de plusieurs degrés au-dessus de la nef, dont elle est séparée par une balustrade, et qu'on peut nommer le sanctuaire. Le grand-rabbin les y attendait. Ce fut là, en avant du Hateva, espèce de chaire ou s'accomplissent les actes du culte, qu'eurent lieu les solennités matrimoniales. Le rabbin, après diverses prières accompagnées de chants qu'exécutèrent des chœurs, offrit successivement aux fiancés deux verres de vin, dont il répandit la liqueur après qu'ils y eurent trempé leurs lèvres, et qu'il brisa ensuite. Il est facile de comprendre la signification symbolique de cette cérémonie : la vie doit être désormais commune pour les deux époux. C'est une coupe dont ne doivent s'approcher aucunes autres lèvres, et qui doit être pour tous les autres comme si elle n'existait pas. L'acte principal de ces solennités allégoriques fut la bénédiction nuptiale qui, dans le mosaïsme comme dans la plupart des autres cultes, est la consécration du mariage.

De nouveaux chants se firent entendre pendant que les époux et les principaux invités se rendaient au secrétariat du consistoire, où a été dressé l'acte de la cérémonie, qui doit rester dans les archives du temple.

Toute la maison Rothschild de Londres était venue prendre part à cette fête de famille. On a beaucoup remarqué la beauté toute patricienne de Mme Alphonse de Rothschild, belle-sœur des nouveaux époux.

M. le baron James de Rotshchild a voulu associer les indigents à sa joie domestique. Il a fait remettre une somme de 18,000 fr. à l'administration de l'assistance publique pour qu'elle la distribuât, à l'occasion de ce mariage, aux malheureux des douze arrondissements de Paris. LÉO DE BERNARD.

Paris agrandi.

L'heure a sonné. Paris va rompre le cerceau de pierre qui l'enserre et l'étrangle depuis près de quinze ans. Ici on se lamente, là on se félicite; ici on se couvre de deuil, là on se couronne de fleurs. Que l'explosion soit un bien, soit un mal, — nous croyons personnellement que c'est un bien, — il faut qu'elle se fasse. C'est l'histoire fort peu curieuse de toutes choses : naître, grandir, décroître, mourir. Pascal a dit : L'humanité est un seul individu; pour celle-ci comme pour celui-là, même destinée. Les villes sont les nids de l'humanité; du moment où la famille augmente, le nid doit s'agrandir, ou bien il faut que la famille le déserte. Quand vous aurez mis un clou à la vie, nous en mettrons immédiatement un aux populations, et alors, mais alors seulement nous dirons aux villes de ne pas aller plus loin.

Ce côté de la question est banal, et ne vaut pas qu'on s'y arrête. C'est de la théorie tirée aux moineaux.

N'est-il pas plus raisonnable de deviner la physionomie nouvelle, imprévue, à coup sûr imposante, qu'imprimera à la capitale ce splendide développement qu'elle va recevoir, comme au coup de baguette d'une fée? On abat les écluses, et une ville, vingt villes descendent vers Paris avec leurs places, leurs rues, leurs ruelles, leurs églises, leurs promenades, leurs jardins, et leurs quatre cent mille habitants. Sans doute ces places ne sont pas d'une coupe irréprochable, ces promenades ont besoin d'être par-ci par-là un peu retouchées, mais elles apportent avec elles, autour d'elles, deux biens précieux, inestimables : l'espace et l'air. Et l'air et l'espace, vous le savez, sont le cœur et le cerveau des villes. Ces superbes annexes, dont parle le décret que tout Paris a lu et commenté, vont donc apporter parmi nous, pour premiers bienfaits, l'espace et l'air! Paris étroit, emmaillotté, comprimé dans ses mouvements, respirera à l'aise et marchera avec plus de liberté. Nous aurions préféré que cette liberté, loin d'être limitée aux fortifications, n'eût pas de limites, comme Londres, dont on ne devine ni le commencement ni la fin, entrant ici dans la campagne, là où elle peut, partout où il lui plaît. Mais il faut faire la part des grandes situations topographiques, ces souveraines des petites. Londres est dans une île; elle a la mer pour fortifications. Il lui a suffi autrefois d'un coup de vent qui ne dura que huit heures pour anéantir la fameuse flotte espagnole.

N'importe, Paris, agrandi de huit arrondissements, a de quoi bâtir pendant longtemps sans marcher sur les cors des passants, sans coudoyer le voisin. Dans les terrains vagues que vont enclore les nouvelles barrières au profit de Paris, on creuserait de petites mers, on construirait non pas des quartiers, mais des villes, et des villes de cent mille âmes : cinq ou six Dresdes, huit ou dix Berlins. En sorte que la population de Paris, accrue de toutes celles qui vont s'y ajouter, égalera celle du royaume de Saxe et sera de beaucoup plus forte que les populations réunies de Bade, de Norwége et des grands duchés de Toscane. Paris pourra mettre des royaumes dans ses poches.

Seulement, il convient de ne se créer aucune illusion trop forte à l'occasion de ce grand projet d'annexion, si près de se réaliser. Sans doute il ajoute beaucoup au vieux patrimoine de Paris, déjà si riche, mais ce legs important, ne vous y trompez pas, Parisiens des *Mille et une Nuits*, a besoin d'être singulièrement nettoyé, amélioré, redressé et blanchi. On nous donne de longues manchettes, mais, entre nous, elles ne sont ni très-neuves, ni très-plissées.

C'est à ce propos, et rien qu'à ce propos, que nous avons éparpillé ces quelques lignes à la volée dans un recueil où Paris doit toujours tenir la première place. Nous allons dire ce que nous pensons de la nouvelle condition d'existence imposée à Paris par son développement gigantesque.

Paris a besoin de luxe, non seulement pour lui, mais pour les autres; il est semblable à une belle femme, qui n'est pas belle que pour elle seule. L'étrange idée, le bizarre contre-sens, d'avoir fait jusqu'ici de Paris une ville d'usines tout comme Lyon et Saint-Étienne, villes de cyclopes, noires, bruyantes et enfumées : on fabrique à Paris des locomotives et même des bateaux à vapeur! J'ai vu, il y a peu d'années, une frégate en fer dans le clos Saint-Lazare; elle était mouillée sur des tas de moëllons. Qu'est-elle devenue? Je n'en sais rien. Faute d'eau, on en aura fait des cheminées à la prussienne. N'est-ce pas le comble de la déraison?

Paris ne doit être ni une ville de guerre, ni une ville exclusivement manufacturière. Il faut qu'on la défende au-dehors et qu'on l'enrichisse au-dedans. Il n'y a rien de trop beau pour elle. Il faut que le nord lui envoie avec respect ses sucres, le midi ses soieries, la mer le produit des îles et des continents lointains. Est-ce que Paris a le temps, est-ce que Paris est fait pour tordre le fer, clarifier la vase d'où sort le sucre ou extraire l'oxide de cuivre d'un métal puant? Quelle noble réponse à faire à l'étranger qui vous demande : « Monsieur, qu'est ce donc que j'aperçois là-» bas derrière l'Arc-de-Triomphe?—C'est la cheminée » d'une fabrique de colle-forte.— Et plus loin, à travers » les beaux arbres de l'allée de Neuilly? — Une fa-» brique de noir animal. » Quelle-est donc cette pyramide disgracieuse qui s'élève entre l'Observatoire et le Luxembourg? — C'est une fabrique de fumier par un procédé nouveau. — Une fabrique de fumier! — pas moins; l'inventeur appelle les résultats de ce beau travail : *Bonbons végétaux* ! !!

Savez-vous ce que Paris donne en échange de ce qu'il ne doit pas exécuter et qu'on doit exécuter pour lui? Il donne sa finesse, sa grâce et son esprit, à ce qu'il a touché, et l'objet béni par lui ira ensuite émerveiller le monde. La Seine est le Gange de la France, de l'Europe civilisée. Trempez dans ses eaux l'œuvre encore imparfaite et elle en sortira sainte et adorée. Paris, à côté de ce travail presque sacerdotal de goût, a pour mission de ne créer que des chefs-d'œuvre, des chefs-d'œuvre d'orfèvrerie, des chefs-d'œuvre de bijouterie, des chefs-d'œuvre de tapisserie, des chefs-d'œuvre de peinture, des chefs d'œuvre de littérature, de musique. Son nom le dit assez : Capitale veut dire Chef; chef veut dire tête. Paris est la tête de la France. Vous, marchez, et nous, pensons.

Au nom de François Ier et de Louis XIV, qui ont ciselé Paris avec amour, ne nous empestez plus d'usines, de fabriques de colle-forte, de frégates à vapeur et de raffineries de sucre ou de fumier.

Qu'une grande vérité soit démontrée par un simple exemple.

Une soirée officielle comme celle qu'a donnée ces jours derniers l'intelligent préfet de la Seine, jette forcément plus de quinze cent mille francs dans le commerce de Paris. Pour cette soirée on achètera des fleurs, des gants, des chapeaux; on appellera extraordinairement la modiste, la couturière, le coiffeur; il ne restera pas un seul fiacre sur une place publique. Toutes ces diverses industries en commandent d'autres qui, à leur tour, vont en éveiller des milliers dont vous ne savez pas même l'existence, dont vous ne savez pas même le nom. Le bien moral n'est pas moins grand. La joie est contagieuse. Ceux qui vont au bal ou en soirée répandent sur leur passage le germe heureux de la confiance et du bonheur. Les rues se mettent aux croisées; tout le monde veille. Les pavés ont l'air de rire sous la roue des fiacres; le gaz se donne des allures de soleil. Autre avantage : l'exemple gagne; le ministre qui a donné une fête force le ministre, son collègue, à en donner une le jeudi ou le vendredi suivant. Le chef de division ne peut rester en arrière; les premiers commis ont la politesse à rendre au chef de division. Le fournisseur se croit obligé de recevoir ses sous fournisseurs. Et tout Paris s'amuse en fin de compte.

Voilà de quelle façon Paris, ville de luxe, devient, de l'un à l'autre, la ville du plaisir, la Mecque des étrangers, comme Bénarès est la ville des roses, Lisbonne la ville des oranges. Paris, ainsi agrandi, orné, amélioré, embelli, ne sera plus une ville, mais une contrée, un pays. Le Français ne viendra qu'après le Parisien. Par un juste et nouveau sentiment d'orgueil on ne dira plus : Je suis de Paris en France, mais de France en Paris.

LÉON GOZLAN.

Les abonnés du *Monde illustré* se rappellent que nous avons publié, dans notre numéro du 18 avril 1857, une VUE DE LA PLACE DE L'ARC DE L'ÉTOILE, telle que doit la transformer un prochain avenir. C'est un spécimen des merveilles que leur réserve Paris agrandi.

A. V.

MÉMOIRES D'UN MUSICIEN [1].

(Suite du chapitre XXIX.)

Je n'oublierai jamais la physionomie de Paris pendant ces journées célèbres, et les ébouriffantes gasconnades de quelques jeunes gens qui, après avoir fait preuve d'une intrépidité réelle, trouvaient le moyen de la rendre ridicule, par la manière dont ils racontaient leurs exploits et par les ornements grotesques qu'ils ajoutaient à la vérité.

Ainsi, pour avoir, non sans de grandes pertes, pris la caserne de cavalerie de la rue de Babylone, ils se croyaient obligés de dire avec un sérieux digne des soldats d'Alexandre : Nous étions à *la prise de Babylone !*

La phrase convenable eût été trop longue; d'ailleurs on la répétait si souvent que l'abréviation devenait indispensable. Et avec quelle sonorité pompeuse et quel accent circonflexe sur l'*o* on articulait ce nom de Babylône! .. O Parisiens! farceurs .. gigantesques si l'on veut, mais aussi gigantesques farceurs!!

Et la musique, et les chants, et les voix rauques dont retentissaient les rues, il faut les avoir entendus pour s'en faire une idée.

Ce fut pourtant quelques jours après cette révolution harmonieuse que je reçus une impression, ou pour mieux dire, une secousse musicale d'une violence extraordinaire. Je traversais la cour du Palais-Royal, quand je crus entendre sortir d'un groupe une mélodie à moi bien connue. Je m'approche et je reconnais que dix à douze jeunes gens chantaient en effet une hymne guerrière de ma composition, dont les paroles, traduites des *Irish Melodys* de Moore

[1] La traduction et la reproduction sont interdites.

se trouvaient par hasard tout à fait de circonstance.

Ravi de la découverte, comme un auteur fort peu accoutumé à ce genre de succès, j'entre dans le cercle des chanteurs et leur demande la permission de me joindre à eux. On me l'accorde en y ajoutant une partie de basse qui, pour ce chœur du moins, était parfaitement inutile. Mais je m'étais gardé de trahir mon incognito, et je me souviens même d'avoir soutenu une assez vive discussion avec celui de ces messieurs qui battait la mesure, à propos du mouvement qu'il donnait à mon morceau. Heureusement je regagnai ses bonnes grâces en chantant correctement ma partie dans le *Vieux Drapeau* de Béranger, dont il avait fait la musique et que nous exécutâmes l'instant d'après. Dans les entr'actes de ce concert en plein vent, trois gardes nationaux, nos protecteurs contre la foule, parcouraient les rangs de l'auditoire, leur schako à la main, et faisaient la quête pour les blessés des trois journées. Le fait parut bizarre aux Parisiens, et cela suffit pour assurer le succès de la recette. Bientôt nous vîmes tomber en abondance les pièces de monnaie, qui sans doute fussent restées fort tranquillement dans la bourse de leurs propriétaires, s'il n'y avait eu, pour les en faire sortir, que le charme de nos accords. Mais l'assistance devenait de plus en plus nombreuse, le petit cercle réservé aux nouveaux Orphées se rétrécissait à chaque instant, et la *force armée* qui nous protégeait allait se voir impuissante contre cette marée montante de curieux. Nous nous échappons à grand'peine. Le flot nous poursuit. Parvenus à la galerie Colbert qui conduit à la rue Vivienne, cernés, traqués comme des ours en foire, on nous somme de recommencer nos chants. Une mercière, dont le magasin s'ouvrait sous la rotonde vitrée de la galerie, nous offre alors de monter au premier étage de sa maison, d'où nous pouvions, sans courir le risque d'être étouffés, *verser des torrents d'harmonie sur nos ardents admirateurs*. La proposition est acceptée et nous commençons le grand chant du jour. Aux premières mesures, la bruyante cohue qui s'agitait sous nos pieds s'arrête et se tait. Le silence n'est pas plus profond ni plus solennel sur la place Saint-Pierre, quand du haut du balcon pontifical le pape donne sa bénédiction *urbi et orbi*. Après le second couplet, on se tait encore; après le troisième, même silence. Ce n'était pas mon compte. A la vue de cet immense concours de peuple, je m'étais rappelé que je venais d'arranger le chant de Rouget de Lisle à grand orchestre et à double chœur, et qu'au lieu de ces mots *Ténors, Basses*, j'avais écrit à la tablature de la partition : *Tout ce qui a une voix, un cœur, et du sang dans les veines*. Ah! ah! me dis-je, voilà mon affaire. J'étais donc extrêmement désappointé du silence obstiné de nos auditeurs. Mais, à la quatrième strophe, n'y tenant plus, je leur crie : « Eh! sacredieu! chantez donc. » Le peuple alors de lancer le brûlant refrain avec l'ensemble et l'énergie d'un chœur exercé. Il faut se figurer que la galerie aboutissant à la rue Vivienne était pleine, que celle qui donne dans la rue Neuve-des-Petits-Champs était pleine, que la rotonde du milieu était pleine, que ces quatre ou cinq mille voix étaient entassées dans un lieu sonore, fermé à droite et à gauche par les cloisons en planches des boutiques, en haut par des vitraux et en bas par des dalles de pierre retentissantes; et l'on imaginera peut-être quel fut l'effet de cette explosion de voix... Pour moi, sans métaphore, je tombai à terre, et notre petite troupe, épouvantée de l'explosion, fut frappée d'un mutisme absolu, comme les oiseaux après un éclat de tonnerre.

Je viens de dire que, dans l'effervescence révolutionnaire qui suivit les journées de juillet, j'avais arrangé *la Marseillaise* pour deux chœurs et une grande masse instrumentale. Je dédiai mon travail à l'auteur de cette hymne immortelle, et ce fut à ce sujet que Rouget de Lisle m'écrivit la lettre suivante, que j'ai précieusement conservée.

Choisy-le-Roi, 20 décembre 1830.

« Nous ne nous connaissons pas, monsieur Berlioz ;
» voulez-vous que nous fassions connaissance? Votre
» tête paraît être un volcan toujours en éruption. Dans
» la mienne, il n'y eut jamais qu'un feu de paille qui s'é-
» teint en fumant encore un peu. Mais enfin, de la
» richesse de votre volcan et des débris de mon feu de
» paille combinés, il peut résulter quelque chose.
» J'aurais à cet égard une et peut-être deux proposi-
» tions à vous faire. Pour cela, il s'agirait de nous
» voir et de nous entendre. Si le cœur vous en dit,
» indiquez-moi un jour où je pourrai vous rencontrer,
» ou venez à Choisy me demander un déjeuner, un
» dîner, fort mauvais sans doute, mais qu'un poëte
» comme vous ne saurait trouver tels, assaisonnés de
» l'air des champs. Je n'aurais pas attendu jusqu'à
» présent pour tâcher de me rapprocher de vous et
» vous remercier de l'honneur que vous avez fait à
» certaine pauvre créature de l'habiller tout à neuf, et
» de couvrir, dit-on, sa nudité de tout le brillant de
» votre imagination. Mais je ne suis plus qu'un misé-
» rable ermite éclopé, qui ne fait que des apparitions
» très-courtes et très-rares dans votre grande ville, et
» qui, les trois quarts et demi du temps, n'y fait rien
» de ce qu'il voudrait faire. Puis-je me flatter que
» vous ne vous refuserez point à cet appel, un peu
» chanceux pour vous à la vérité, et que, de manière
» ou d'autre, vous me mettrez à même de vous témoi-
» gner de vive voix et ma reconnaissance person-
» nelle, et le plaisir avec lequel je m'associe aux espé-
» rances que fondent sur votre audacieux talent les
» vrais amis du bel art que vous cultivez?

» ROUGET DE LISLE. »

J'ai su plus tard que Rouget de Lisle qui, pour le dire en passant, a fait bien d'autres beaux chants que *la Marseillaise*, avait en portefeuille un livret d'opéra sur *Othello* qu'il voulait me proposer. Mais devant partir de Paris le lendemain du jour où je reçus sa lettre, je m'excusai auprès de lui en remettant à mon retour d'Italie la visite que je lui devais. Le pauvre homme mourut dans l'intervalle et je ne l'ai jamais vu.

Quand le calme eut été rétabli dans Paris, la machine sociale recommençant à fonctionner, l'Académie des beaux-arts reprit ses travaux. L'exécution de nos cantates du concours eut lieu (au piano toujours) devant les deux aréopages dont j'ai déjà fait connaître la composition [1]. Et tous les deux, grâce à un morceau que j'ai brûlé depuis lors, ayant reconnu ma conversion aux saines doctrines, m'accordèrent enfin, enfin, enfin... le premier prix. J'avais éprouvé de très-vifs désappointements aux concours précédents où je n'avais rien obtenu; je ressentis peu de joie quand Pradier, le statuaire, sortant de la salle des conférences de l'Académie, vint me trouver dans la bibliothèque où j'attendais mon sort, et me dit vivement en me serrant la main : « Vous avez le prix! » A le voir si joyeux et à me voir si froid, on eût dit que j'étais l'académicien et qu'il était le lauréat. Je ne tardai pourtant pas à apprécier les avantages de cette distinction. Avec mes idées sur l'organisation du concours, elle devait flatter médiocrement mon amour-propre; mais elle représentait un succès officiel dont l'orgueil de mes parents serait certainement satisfait; elle me donnait une pension de mille écus, mes entrées à tous les théâtres lyriques; c'était un diplôme, un titre, et l'indépendance, presque l'aisance pendant cinq ans.

HECTOR BERLIOZ.

[1] Dans un des chapitres supprimés.

Revue scientifique.

GÉOGRAPHIE PHYSIQUE : Formation récente des îles de l'océan Pacifique. — ZOOLOGIE : Origines des animaux domestiques. — PISCICULTURE : Ensemencement des huîtres.

Dans le grand Océan équinoxial, à l'ouest de l'Amérique méridionale, existe un groupe d'îles que les États-Unis ont acheté, en 1855, à la république de l'Equateur, et que l'on nomme Galapagos. Ces îles, dont la stérilité est proverbiale, ont jusqu'à présent très-peu attiré l'attention des voyageurs, et l'on peut dire que l'amiral Dupetit-Thouars s'en est constitué le premier historien. Toutes ces îles, d'une création volcanique encore récente, sont dans un état de développement progressif et bien marqué qui permet de constater d'une manière certaine l'ancienneté comparative de leur origine. La plus considérable du groupe, *Albermarle*, est encore en pleine incandescence, et le volcan qui l'a produite jette toujours de la fumée et parfois même des flammes; c'est un monceau de pierres volcaniques, de laves et de scories non agglomérées où la moindre végétation est impossible.

Les autres paraissent appartenir à une création plus ancienne, quoiqu'il soit difficile d'en déterminer la date, car leurs volcans sont éteints, et quelques-unes même présentent à leur sommet et dans des anfractuosités de montagnes des traces de végétation.

Cette végétation se dirige constamment du sommet de ces îles à leur base, et se présente d'autant plus active et plus développée qu'on l'examine dans ses régions plus élevées. Ce phénomène, qui contraste avec ce qui se passe dans les îles anciennes, où les plantes et les arbres du rivage sont plus grands et plus vigoureux que ceux des parties supérieures, tient à ce que le sol inférieur à la région qu'occupe la végétation reste toujours à l'état primitif jusqu'à son entière transformation, qui n'arrive que peu à peu et successivement.

Mais comment se produit cette végétation? M. Dupetit-Thouars pense que les vents alizés, se condensant sur la crête des montagnes, y donnent une humidité qui, à la longue, produit sur le sol qu'elle décompose un limon qui devient la base de toute la végétation de l'île.

Mais d'où viennent les germes de cette végétation? Faut-il admettre qu'ils sont sortis des eaux pendant l'incandescence des volcans qui n'en auraient pas détruit le principe de germination? ou doit-on supposer qu'ils ont été apportés sur le lieu même du limon, soit par les courants de l'atmosphère, soit par des oiseaux voyageurs? On ne sait, et la difficulté est d'autant plus grande 1° que les vents alizés régnants soufflent du continent américain, et que les plantes des îles Galapagos ne sont point identiques avec celles de ce continent, et qu'on n'y trouve pas d'oiseaux semblables à ceux d'Amérique; 2° que les îles de la Polynésie, dont on pourrait faire venir ces germes, sont trop loin sous le vent.

Cette question, fort grave au moment où se débat le problème des générations spontanées, n'a reçu qu'une demi-solution de la part de M. Dupetit-Thouars. De toutes les observations faites aux Galapagos, dit-il, il résulterait que les plantes se sont développées successivement, et par une sorte de progrès continu, en relation évidemment avec l'amélioration ou la préparation du sol, ou plus généralement du milieu ambiant.

La même difficulté se présente pour les animaux que l'on rencontre dans ces îles : en dehors des rats et de quelques espèces animales qui y ont été importées avec la colonie qu'y envoya jadis la République de l'Equateur, on se demande d'où ont pu venir les énormes tortues qu'on y trouve, ainsi que les lézards amphibies dont le dos est noir et le ventre jaune. Quant aux oiseaux, il y en a de deux sortes : les uns, oiseaux de mer, sont le phaéton à brins rouges, que les marins appellent *frégate*, et les autres sont des oiseaux très-familiers, gros comme des grives, et qui, selon M. Dupetit-Thouars, appartiendraient spécialement aux îles Galapagos.

D'où viennent ces tortues, ces lézards et ces oiseaux? Toutes les suppositions sont permises, car le problème attend encore sa solution.

— Si, des origines si difficiles de cette zoologie, nous passons à celles de nos animaux domestiques, nous apprenons de M. I. Geoffroy-Saint Hilaire que ces origines se peuvent classer en quatre époques auxquelles se rattachent les quarante-sept espèces d'animaux domestiques que l'homme possède aujourd'hui.

Voici un résumé de ce curieux travail, dans lequel nous soulignons les espèces qui n'existent pas en France :

1° *Temps antéhistoriques*. Les animaux domestiques existant à cette époque sont au nombre de quatorze, dont onze mammifères : chien, chat, cheval, âne, cochon, *chameau*, *dromadaire*, chèvre, mouton, bœuf et zèbre; deux oiseaux : pigeon et poule; un insecte : ver à soie du mûrier. A l'exception du chat, qui est africain et qui peut-être est aussi asiatique, tous ces animaux appartiennent à l'Asie ; ils ont été domestiqués en Orient, dans les contrées voisines de leur origine, et depuis sont devenus, pour la plupart, cosmopolites.

2° *Antiquités historiques*. *A*. Epoque grecque, quatre oiseaux : l'oie, peut-être d'origine européenne, le faisan ordinaire et le paon, tous deux asiatiques, et la pintade, africaine; un insecte : l'*abeille ligur*, européenne; tous ces animaux ont été domestiqués en Europe. — *B*. Epoque romaine, deux mammifères : le lapin, européen ; le furet, africain, peut-être européen ; un oiseau : le canard ordinaire, européen ; tous domestiqués en Europe. — *C*. Epoque indéterminée ; un mammifère, le *buffle*, asiatique ; un insecte : l'abeille ordinaire, européenne ; domestiqués dans les contrées d'origine.

3° *Epoque inconnue*. Cinq mammifères : *renne*, *yak*, asiatiques ; cochon d'Inde, *lama*, *alpaca*, américains ; deux oiseaux : cigne, européen ; tourterelle à collier, asiatique ; deux poissons : cyprin doré et carpe, asiatiques ; un insecte : l'abeille d'Egypte africaine; tous domestiqués dans les contrées d'origine.

4° *Temps modernes*: *a*. Epoque indéterminée, deux mammifères : *arni* et *gayal*, asiatiques ; un oiseau, l'oie cycnoïde, asiatique ; trois insectes : *ver à soie du Ricin* et *ver à soie de l'Ailanthe*, tous deux asiatiques ; *cochenille*, américain ; *b*. Seizième siècle, trois oiseaux : le serin des Canaries, africain ; dindons et canard musqué, américains, domestiqués en Europe ; *c*. Dix-huitième siècle, quatre oiseaux : les faisans doré, argenté, à collier, asiatiques ; l'oie du Canada, américain ; tous domestiqués en Europe.

D'après ce tableau sommaire, les quarante-sept animaux domestiques que nous possédons se partagent en vingt-un mammifères, dix-sept oiseaux, deux poissons et sept insectes.

— La pisciculture a tenu une partie de ses promesses : elle a eu à cœur de rassurer d'abord les gourmets, dont quelques pessimistes, épouvantés de la consommation énorme qu'il s'en fait, entrevoyaient avec effroi l'extinction prochaine des huîtres. Rien, il est

végétation ?
ux pendant
ent pas dé-
on supposer
limon, soit
les oiseaux
autant plus
oufflent du
s îles Gala-
de ce conti-
mblables à
ynésie, dont
p loin sous

se débat le
eçu qu'une
houars. De
os, dit-il, il
ées succes-
ontinu, en
la prépara-
u ambiant.
es animaux
des rats et
é importées
ublique de
ir les énor-
les lézards
une. Quant
ins, oiseaux
les marins
iseaux très-
lon M. Du-
ent aux îles

es oiseaux ?
le problème

ologie, nous
iques, nous
re que ces
oques aux-
pèces d'ani-
le aujour-

dans lequel
ent pas en

domestiques
e quatorze,
al, âne, co-
on, bœuf et
insecte : ver
qui est afri-
ous ces ani-
domestiqué:
eur origine,
rt, cosmo-

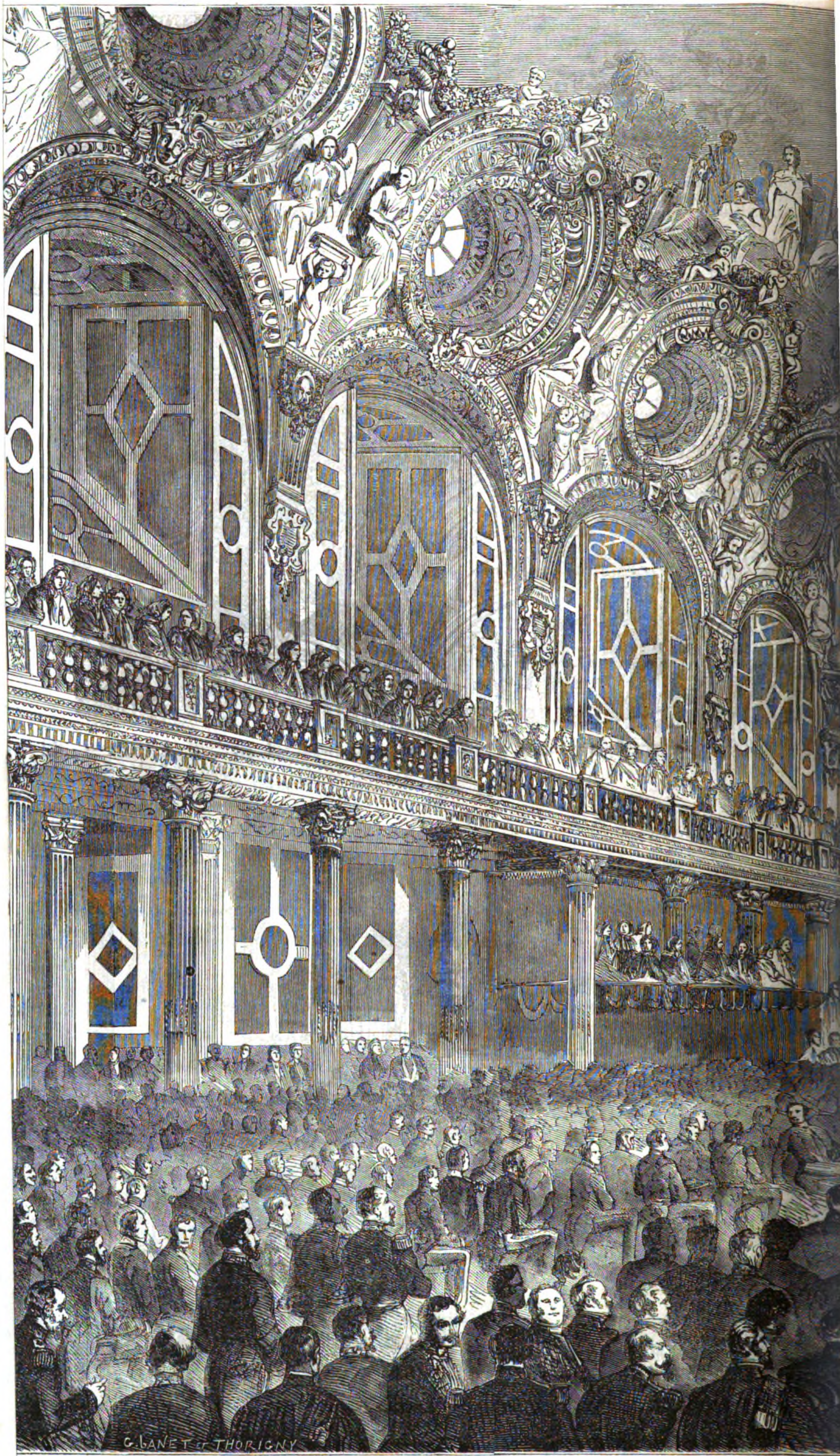
que, quatre
enne, le lai-
tiques, et la
ligur, euro-
estiqués en
mifères : le
e européen ;
n ; tous do-
rminée ; un
te : l'abeille
les contrées

renne, yak,
américains ;
lle à collier,
arpe, asiati-
ricaine ; tous

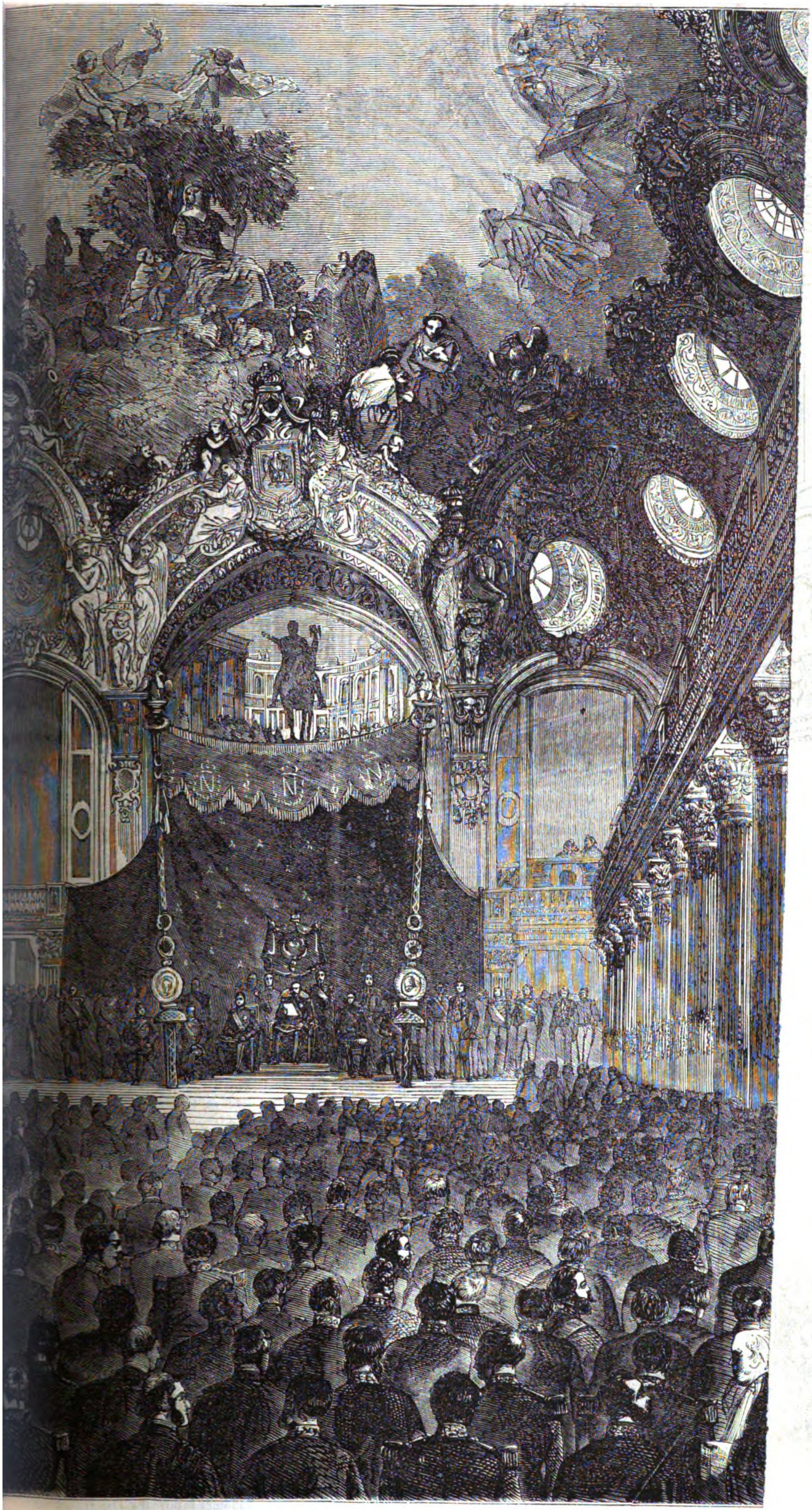
minée, deux
oiseau, l'oie
soie du Ricin
iques ; *roche-*
oiseaux : le
canard mus-
e. Dix-hui-
oré, argenté,
éricain ; tous

nte-sept ani-
se partagent
x, deux pois-

de ses pro-
ord les gour-
és de la con-
oyaient avec
. Rien, il est



Ouverture de la session législative de 1859, faite par S. M.



Napoléon III, dans la salle des États du nouveau Louvre.

vrai, ne lé considère.
calculs des aux lèvres
long temps antales le
crustacés ; m crées dans
a fallu que fait dans
inquiétudes, contempla-
incrédules de souvient
lusque. occasion
C'est ce que res. Pour
golfe de Saint it de voir
Avec le sec
l'*Antilope*, il a BALDI.
de cent hectar
des bancs art
peut augment
Ces fascines ol conduit
l'eau qu'une l'est bien
d'huîtres, et e est toute
mille. Or ces hose pour
elles sont par instrument
une valeur de lus vivace
le mille achet contre le
dustrie sera d'émouvant
ger autant d'a observent,
désire, et que e dans un
gisement, ne f ux bracon-
d'embryons. toute leur
Encouragé s les fonc-
gouvernement figurer le
mers et même à trouver
midi de la Fra leur fusil.
Pour la réali disait un
subvention an arler, sont
peur à hélice Dans cer-
d'eau. isés en so-
Ces exigence, des chas-
certains de l'e u transport
ration pour q de secours
prochain, à la à nourrir
bien-être dans us les ver-
connu que la n a vu qui
ux gardes
ne contrée
défense de

Ouverture

C'est dans la braconnage,
lon Denon, au ns relâche,
veau Louvre, nat, vous la
taire, le lundi ef dans l'é-
Cette salle, d En face de
core provisoire en proie à
que par sa sple ns basses et
cannelées, fon oir, le type
qu'interrompt que de la
sur laquelle est nd et noble
du plus noble t ou d'em-
de cette galerie rage de ces
térales, surmon que jour au
sont ornés de p d'œil sur
soles, des grou depuis une
Science, les Art entre Tours
Foi, etc. Ces g nt de suc-
sailles, au milie où le com-
vent être reprod la perspec-
Le plafond, p même celle
ment terminé. ntiment du
peintures moder
imposants et de rde-particu-
et d'une harmon ezensac ; sa
Le centre est quatre-
trône et distribu aimé de ses
dessus d'elle pla t, inflexible
aux longs tissus
rayonnant dans qu'un des
ligion, dont le G mé Lehoux,
clament les bén t de le sur-
de l'Apostolat va, et. pour
la Charité secou llait au-de-
le Commerce et retour avant
par des groupe
poésie. reparu. On
Les deux extr creux de la
traste. Au-dessu de Maubert.
peinture équestr e ventre une
milieu d'une m
nationalité franc
surmonte une p e, comme on
scène, d'un caln our même,—
Geneviève assise al et y avait
geant de sa quen ouvrit le ca-
vidence la fit l'a deux repri-
ples la fit la patr t remarquer
Dès midi, une un de ceux
les tribunes et la
admis sur la pr nort.
bres du Sénat, d es du Calva-

végétagitimait de semblables craintes, et l s
ux petatisticiens nous promettaient, pour un
ent pancore, des récoltes abondantes de ces
on supuis ventre affamé n'a pas d'oreilles, et il
limonla pisciculture, pour calmer toutes les
les oiparlât aux yeux et montrât aux plus
autants bancs inépuisables du précieux mol-
ouffler
s îles ; M. Coste est parvenu à réaliser dans le
de ce t-Brieuc.
mblabours des bâtiments de l'Etat, l'*Ariel* et
ynésie,semé un million d'huîtres sur une espace
op loines, et leur a fourni, pour se développer,
ificiels, des espèces de fascines, dont on
se déler le nombre à volonté.
reçu qt, qui n'occupent pas plus de place dans
houarserbe de blé dans un champ, se couvrent
os, ditil en est qui en portent jusqu'à vingt
ées suvingt mille huîtres, dit M. Coste, quand
ontinuenues à l'état comestible, représentent
la pré 400 fr., leur prix courant étant de 20 fr.
eu ambées sur place. Le rendement de cette in-
es aninone inépuisable, puisqu'on peut immer-
s des rappareils collecteurs de semence qu'on le
é impo chaque sujet adulte, faisant partie d'un
publiqu urnit pas moins de deux à trois millions
nir les e
les lézar ces expériences, M. Coste propose au
une. Q de repeupler le littoral de toutes nos
ins, oise les lacs salés qui se trouvent dans le
les mace.
iseaux sation de ce projet, il ne demande qu'une
elon Mauelle de 10.000 fr. et un bateau à va-
ent aux une bonne vitesse et d'un faible tirant

es oiseas, comparées aux ... ts à peu près
le probtreprise, sont d' ... grande modé-
ie nous n'ass... pas, dans un avenir
ologie, récréation ... industrie qui portera le
iques, des ... qui n'ont jusqu'à présent
re quemisère
oques a

FÉLIX ROUBAUD.

pèces d'
le auj

...le la session législative de 1859.

dans le *Salle des Etats*, placée derrière le pavil-
ent pas premier étage des bâtiments du nou-
ju'a eu lieu cette cérémonie parlemen-
domestiq février, ... e heure.
e quatont une p... de la décoration est en-
al, âne, est d'une ... sse qui n'est surpassée
on, bœndeur artistiq... Un rang de colonnes
insecte : blanc somptueusement relevé d'or,
qui est seule l'estrade élevée de six marches
ous ces placé le trône supporte une galerie
domestiet du plus pittoresque effet. Au-dessus
eur origs'étend une ligne de fenêtres quadrila-
rt, costée d'œils-de-bœuf dont les trumeaux
petits Génies supportant, sur des con-
que, qupes de jeunes femmes représentant la
enne, les, l'Agriculture, la Paix, la Guerre, la
tiques, coupes, peints provisoirement en gri-
ligur, em de sculptures richement dorées, doi-
estiquésuits en ronde bosse et en stucatures.
mifères eint par M. Muller, est seul complète-
e europée sera une des grandes œuvres de la
n ; tous ne. Son aspect est à la fois des plus
erminée ; plus gracieux : sa couleur, d'un éclat
cte : l'ab ie parfaite.
les cont occupé par la France, assise sur un
ant des palmes et des couronnes. Au-
renne, ne une Vierge aux lignes chastes et
américai, que surmonte une croix lumineuse
lle à coll'éther ; un côté est occupé par la Re-
arpe, as ouvrier, l'Artiste et le Cultivateur ré
ricaine ; dictions ; à sa droite s'offre le groupe
vilisateur ; à sa gauche, le groupe de
minée, drable ; de l'autre côté, l'Agriculture ;
oiseau, les Arts sont également symbolisés
*soie du I*s pleins de noblesse, de vigueur et de
iques ; *ce*
oiseaux mités forment le plus frappant con-
canard ns de la porte d'entrée, que décore une
c. Dix-e de Charlemagne, apparaît Clovis au
oré, argelée furieuse, fondant par le glaive la
éricain ; aise ; en face, au-dessus du trône, que
einture équestre de Napoléon Ier, une
nte-sept ie et d'une sérénité ravissante : c'est
se parta au milieu de ses troupeaux et proté-
x, deux jouille bénie cette France dont la Pro-
ige tutélaire et dont la piété des peu-
de ses onne sainte.
ord les gfoule brillante commençait à occuper
és de la partie de la salle où les invités étaient
oyaient ésentation de leurs cartes. Les mem-
s. Rien, du Corps législatif et des députations
des grandes corporations de l'Etat vinrent bientôt occuper les banquettes qui leur avaient été préparées devant l'estrade impériale, sur les gradins de laquelle avaient été disposés des siéges pour les cardinaux, les ministres, les maréchaux, une députation des grand's-croix de la Légion d'honneur, le président et le vice-président du Conseil d'État, etc.

Les cris de *Vive l'impératrice* annoncèrent, vers une heure, l'entrée de cette princesse qui vint prendre place avec LL. AA. II. la princesse Mathilde et la princesse Clotilde et les dames d'honneur, dans une tribune élevée dans la salle à droite et à la hauteur du trône de l'empereur.

Une salve de cent coups de canon annonça peu après l'arrivée de S. M. I. Napoléon III, qui entra bientôt dans la salle, aux acclamations de l'assemblée, avec les princes, les grands officiers et les officiers de sa Maison.

Sa Majesté prit place sur le trône, ayant à sa droite S. M. I. le prince Jérôme, et à sa gauche S. M. I. le prince Napoléon. LL. AA. le prince Louis-Lucien Bonaparte, le prince Lucien et le prince Joachim Murat occupèrent les tabourets qui leur avaient été préparés à droite et à gauche de Leurs Altesses Impériales. S. Exc. le maréchal Magnan et deux autres maréchaux se placèrent derrière le trône de Sa Majesté.

L'empereur prit alors la parole et prononça le discours d'ouverture, qui, plusieurs fois interrompu par les applaudissements, fut suivi des cris unanimes de *Vive l'empereur!*

Le ministre d'Etat, après la prestation de serment de MM. les sénateurs et députés nouvellement élus, déclara, au nom de l'Empereur, la session ouverte. LL. MM. l'empereur et l'impératrice se retirèrent alors avec leurs cortéges au milieu des acclamations qui avaient accueilli leur présence.

MAXIME VAUVERT.

PARIS INCONNU.

LES TAPIS VERTS.

XII. — Coups du sort. (*Suite.*)

Dans un de ces cercles borgnes que tiennent les femmes dont j'ai eu plusieurs fois l'occasion de parler, on jouait un soir le baccarat. Parmi les perdants se trouvait un étranger, arrivé depuis peu de jours à Paris et descendu dans un hôtel voisin. La chance l'avait si maltraité qu'il se vit dans l'impossibilité de continuer la partie, faute d'argent. Comme il était à peine connu dans la réunion, il n'osa pas faire un emprunt, et il quitta le jeu en annonçant qu'il allait jusqu'à son hôtel et qu'il revenait aussitôt. Il voulait, disait-il, rattraper sa perte, une somme de deux à trois cents francs. Une heure se passa sans qu'il revînt, et l'on commençait à croire qu'il avait ajourné sa revanche, lorsqu'il reparut. Il se précipita plutôt qu'il n'entra dans la salle. Ses habits étaient en désordre et souillés, sa chemise, ses mains étaient noircies, et son visage très-pâle annonçait une agitation extrême. Il était tard ; l'idée qu'on l'avait arrêté dans la rue pour le voler et qu'il avait eu à soutenir une lutte se présenta à l'esprit de tous les joueurs. La partie fut interrompue, on entoura notre homme, et chacun le pressa de parler. Quand l'étranger eut pris un grand verre d'eau pour se réconforter, il raconta qu'étant rentré à son hôtel, il s'était aperçu en ouvrant la porte de sa chambre que le feu était chez lui. Il s'était aussitôt précipité sur un secrétaire qui commençait à brûler et dans l'intérieur duquel il avait placé une valise contenant son argent, une somme de trente mille francs en banknotes. La valise prudemment mise à l'abri sur le balcon, il s'était appliqué à éteindre l'incendie, qui avait déjà détruit une partie du parquet, entamé le lit et causé d'autres ravages. Dans cette lutte contre le fléau, ses mains, son visage et ses habits avaient été noircis et brûlés. Pour n'effrayer personne et pour ne pas perdre de temps, il n'avait sonné les domestiques que lorsque tout danger était passé. Un bout de cigare non éteint laissé par lui sur une table parmi des papiers, au moment où il allait sortir pour dîner, avait probablement occasionné le sinistre, car personne n'était entré dans la chambre avec de la lumière depuis son départ.

Quelle chance d'avoir perdu ! Dix minutes, cinq minutes de plus au jeu, et la valise était brûlée avec les précieux papiers qu'il avait maintenant en poche ! N'était-il pas évident que cette persistance de la mauvaise veine dont il se lamentait était un avertissement secret, et que la Providence elle-même s'était manifestée visiblement en lui enlevant son dernier louis et en lui inspirant l'heureuse idée de courir à son hôtel au moment même où il fallait qu'il y arrivât pour sauver ses trente mille francs ? Telles étaient les réflexions que faisait tout haut et avec une émotion facile à comprendre le héros de cette scène curieuse. Profondément convaincu que le ciel avait bien voulu s'occuper un instant de ses intérêts, il exprimait son admiration et sa reconnaissance dans les termes les plus chaleureux, jurant avec force gestes qu'il n'oublierait de sa vie ce fait surnaturel, qui avait pour lui toute l'importance d'une révélation.

Les joueurs sont généralement sceptiques. Ils adorent un fétiche, un objet quelconque purement matériel mais ils croient peu aux influences d'en haut. Quand ceux du cercle dont il s'agit eurent donné une part légitime d'admiration et de rires à la singularité de l'incident, ils entourèrent de nouveau la lustrine verte reprirent leurs visages sérieux, et poursuivirent la partie interrompue. L'étranger avait fait comme tout le monde ; il s'était remis au jeu, mais, tout entier à ses émotions intérieures et à sa joie, il jouait en dépit du sens commun, ce qui ne l'empêchait pas de gagner On lui disait qu'il avait un talisman, et il le croyait

Fort altéré par le service de pompier qu'il avait si vaillamment exercé pendant une heure, il cherchait à éteindre son incendie intérieur sous des flots de grog, puis, le mélange d'eau et d'esprit n'opérant pas à son gré, il supprima l'eau, et finalement il se trouva qu'il avait absorbé tout un grand flacon de rhum. A ce moment il était deux heures du matin. Inutile de dire que sa foi dans la Providence s'était accrue dans la proportion des grands et des petits verres qu'il avait bus et des coups nombreux qu'il avait gagnés.

Presque tous les joueurs étaient partis. Ceux qui restaient s'étaient groupés à l'un des bouts de la table ayant au milieu d'eux la maîtresse de maison, armée de la fine palette de bois flexible, à l'aide de laquelle son bras droit atteignait les cartes les plus éloignées, tandis que sa main gauche comptait et recomptait sans bruit, dans la vaste poche de son tablier de soie, le produit le plus clair de la soirée. Quand la cagnotte devint à peu près stérile (ce qui arrive toujours sur la fin d'une partie), la bonne dame céda sa place et ses pouvoirs à son premier domestique, prit une des deux lampes qui éclairaient la table et se retira avec son magot en recommandant à « ses enfants » d'être sages et de modérer leur jeu. La recommandation était précieuse, faite par une bouche pareille ! Malgré ses câlineries, son départ ne fut pleuré par personne. On se sentait plus libre quand elle n'était pas là. Le domestique, sachant par expérience que son pontificat était purement nominal, s'endormit presque aussitôt, en homme qui fait bon marché des grandeurs de ce monde. Le jeu continua, mais languissant, comme une partie qui se meurt. Une heure après, il ne restait plus que trois personnes avec l'étranger. On lui proposa alors de faire quelques parties d'écarté pour achever la séance. Celui-ci accepta avec l'empressement d'un homme que le bonheur et l'ivresse ont aveuglé. Je ne sais comment les choses se firent, mais quand cinq heures sonnaient, les trente mille francs du favori de la Providence étaient passés de sa poche dans les mains des trois autres joueurs, qui avaient tenu les cartes ou parié contre lui. A ce moment, la lampe s'éteignait faute d'huile, et le crépuscule du matin blanchissait les fenêtres. Les cinq coups lugubres, lentement sonnés par l'horloge de la salle où l'on jouait avaient réveillé le domestique. « Allons, messieurs, dit-il, en se frottant les yeux, il est temps de partir ! Puis, s'apercevant qu'on n'avait rien mis dans sa corbeille, il fit un appel suprême à la générosité des joueurs, au nom des charges écrasantes qui pesaient sur l'établissement Il reçut trois louis qu'il empocha avec une satisfaction suspecte. On pense bien que la victime ne prit aucune part à ces largesses. Saignée à blanc elle se leva sans dire un mot, suivit en chancelant ses trois bourreaux dans l'anti-chambre, prit son chapeau descendit l'escalier derrière eux et les vit disparaître lestement à l'angle de la première rue. L'air vif du matin, qui frappa alors l'étranger au visage, le rendit au sentiment de la réalité. Il s'appuya contre la muraille et se passa la main sur le front comme pour essayer de mettre un peu d'ordre dans ses idées ; puis, quand il eut fait accomplir à son esprit la terrible évolution des événements de la nuit, il poussa un éclat de rire sauvage, et prit sa course sur le trottoir dans la direction de la Seine. Arrivé au fleuve, il s'y précipita aussitôt Deux jours après, on lisait dans les faits divers des journaux de Paris :

« Deux sergents de ville qui se trouvaient hier de grand matin en observation sur le pont Royal entendirent le bruit de la chute d'un corps dans la rivière. Ayant examiné la surface du fleuve, ils aperçurent en effet un homme que le courant emportait. Descendre jusqu'à la berge, appeler du secours et se précipiter à l'eau furent pour ces braves gens l'affaire d'un instant Quoique nageurs habiles, les deux sergents coururent de grands dangers, l'homme qu'ils voulaient sauver paraissant résolu à mourir et faisant les plus grands efforts pour s'arracher à leurs mains. Enfin, plusieurs bateliers arrivèrent sur le lieu de cette scène dramatique, et l'on put ramener le noyé à terre Il était temps car il y avait déjà commencement d'asphyxie. Plu

...et, quand cet homme fut complétement revenu à ... il déclara qu'on avait eu tort de le sauver et qu'il ...rait certainement. Puis, pressé de questions sur ...otifs de cette résolution désespérée, il raconta ...avait joué et perdu une somme de trente mille ...cs dans une maison qu'il désigna. Les détails qu'il ...na sur les circonstances singulières qui avaient ...de cette forte perte firent penser qu'il avait bien ...être volé. La police se mit aussitôt à la recherche ...trois individus dont il put fournir le signalement et ...arrêta dans la matinée même. C'étaient, en effet, ...grecs bien connus et déjà surveillés. Par un ...eur extraordinaire, ils avaient encore sur eux la ...té des trente mille francs, qui ont été remis ce ...au suicidé. Celui-ci, en revoyant ses bienheureux ...ts de banque, s'est mis à pleurer comme un enfant. ...ile d'ajouter qu'il est guéri du jeu et ne songe plus ...quitter la vie. A quelque chose malheur est bon. »

EDOUARD GOURDON.

Exposition de 1859.

L'exposition des beaux-arts ouvrira le 15 avril pro...ain. L'annonce officielle en a été faite. Les artistes ...t prévenus que leurs ouvrages seront admis au ...is de l'Industrie jusqu'au 1er mars. Quelques jours ...rès, le jury commencera les examens et tout aussi-...ôt on s'occupera du classement et du rangement des ...bleaux et des statues.

Cette fête des arts, accueillie toujours avec le plus ...nd intérêt par le public, offrira, cette année, deux ...ovations qui ne peuvent manquer d'attirer la foule ...ux Champs-Élysées pendant la saison la plus favora-...ble de l'année.

La première, c'est l'invitation adressée aux artistes ...rangers de venir prendre part à cette solennité. ...squ'à présent les Belges, nos voisins, avaient pres-...que seuls demandé quelques places dans nos salons. ...xposition universelle de 1855, qui a mis en pré-...sence les différentes écoles, a créé des relations plus ...times entre leurs représentants et la France. On a ...connaissance, on s'est rendu justice, on n'a pas ...é à s'estimer, et aujourd'hui c'est avec un vérita-...ble empressement que les artistes anglais, que l'école ...lande de Dusseldorff, ont répondu à l'offre qui leur ...a été faite. C'est donc une lutte intéressante qui se pré-...pare et qui doit exercer la plus heureuse influence.

La seconde innovation est celle de la loterie. On ne ...tera pas à savoir sur quelles bases elle sera établie, ...ais il existe des précédents qui permettent de conce-...voir des espérances sur les résultats. La plupart des ...ositions des départements, par exemple, sont fondées ...sur un système d'actions qui donne droit au partage ...des œuvres d'art acquises au moyen des sommes four-...nies par ces actions. C'est une ressource précieuse qui ...vient se joindre à celles dont le gouvernement peut dis-...poser chaque année. Elle sera un nouvel encourage-...ment accordé aux artistes de talent, dont les travaux ...restent souvent longtemps sans acquéreurs. On ...ajoute que tous les ouvrages admis à l'exposition au-...ront droit aux avantages qui résulteront de cette dis-...position nouvelle.

L'exposition se fera, comme les années précédentes, ...dans la grande galerie du palais de l'Industrie qui fait ...face à l'avenue des Champs-Élysées. Seulement la dis-...position intérieure des salles a subi quelques change-...ments.

Au lieu d'une suite de salons comme en 1857, ...M. ..., l'architecte du palais, a divisé la grande ga-...lerie en quatre galeries parallèles, précédées et suivies ...d'un salon. Au milieu seulement, en face du pérystile ...du grand escalier, elles seront interrompues par une ...vaste salle qui servira de salon d'honneur.

Toutes ces divisions seront consacrées à la peinture. ...Dans un salon faisant retour, on placera les pastels et ...les dessins. Une longue galerie, plus étroite et donnant ...sur la grande nef, sera consacrée aux gravures.

...Cette disposition nouvelle offre des développements ...lesquels l'on doit s'attendre à une exposition nombreuse. ...La combinaison de l'architecte assure, en même temps, ...de plus grandes facilités pour les mouvements de la ...foule.

Quelques visites dans les ateliers nous donnent la ...certitude que l'exposition sera remarquable sous tous ...les rapports. Le *Monde illustré* est déjà en mesure de ...faire connaître par ses gravures les œuvres qui seront ...les plus dignes d'être recommandées à l'attention du ...public.

CH. D'ARGÉ.

Escadre franco-anglaise devant La Vera-Crux.

Le dernier paquebot américain a apporté des nou-...velles importantes du golfe du Mexique. M. le comte ...amiral Penaud, commandant notre station navale des ...Antilles, s'était porté avec des forces navales sous ses ...ordres et de concert avec une division britannique, sur ...la rade de La Vera-Crux pour obtenir réparation des ...exactions dont les résidents français et anglais ont été ...victimes dans les luttes intestines qui déchirent ce ...pays.

La Vera-Crux est une des places les plus importan-...tes de la République mexicaine, et à la fois un des ...ports les plus célèbres de l'Amérique centrale; ce fut sur la belle plage qui enveloppe sa baie de molles ondulations de terrains couverts de la végétation la plus luxuriante, que Fernand Cortez débarqua, le vendredi saint de l'année 1519, avec la petite armée qui devait renverser et conquérir le formidable empire de Montezuma.

Ce fut sur le lieu même du débarquement que fut fondée la ville opulente qui, en reconnaissance de cet événement glorieux, prit le nom de La Vera-Crux, la ville de la Vraie Croix. Cette place fut longtemps l'un des entrepôts les plus riches et l'un des centres les plus actifs du commerce entre l'Espagne et les possessions que cette puissance avait fondées dans ces opulentes régions; sa belle enceinte bastionnée et surtout le fort Saint Jean-d'Ulloa qui défend l'entrée de sa rade, le Gibraltar des Antilles, en avaient fait le boulevard de l'Amérique espagnole. Mais comme elle avait partagé la prospérité de ces colonies, elle avait été entraînée dans leur décadence. Elle était déjà bien déchue de son ancienne grandeur lors des événements qui enlevèrent à l'Espagne toutes ses possessions continentales du Nouveau-Monde. Elle fut le dernier point qu'occupèrent ses troupes. Ses drapeaux avaient été renversés sur tous les points de ce vaste littoral qu'ils flottaient encore sur les forts de Saint-Jean-d'Ulloa.

On connaît l'histoire de cette ville depuis cette époque; la France y a pris une part trop glorieuse pour que nous ayons besoin de rappeler les glorieux épisodes de cette campagne qui vit tomber le prestige d'inexpugnabilité qui entourait cette place avec la fumée de nos canons.

Ce sont des faits semblables à ceux qui amenèrent, en 1838, l'amiral Baudin dans ces eaux, qui y conduisent aujourd'hui la division de l'amiral Penaud et les navires anglais qui l'accompagnent. Au milieu des divisions intestines qui déchirent le Mexique, le gouvernement a cru pouvoir étendre aux commerçants étrangers des décrets d'un caractère spoliateur qu'il a pris envers ses administrés. Ces décrets, appuyés par les mesures les plus violentes, ont atteint un grand nombre de négociants français, anglais et espagnols. C'est la réparation de ces exactions que viennent réclamer les deux divisions unies.

L'ultimatum qu'elles ont adressé au gouvernement mexicain porte que, si le président Juarez n'a pas remis aux deux amiraux, sous le délai de huit jours, un million de piastres à valoir sur les indemnités; la Vera-Crux et Tampico seront occupés militairement par des troupes de débarquement.

Tout porte à croire qu'il ne sera pas utile d'avoir recours à ces mesures rigoureuses; une division espagnole, qui était venue réclamer une réparation semblable avait quitté, quelques jours auparavant, le mouillage de *Sacrificios*, après avoir obtenu la satisfaction réclamée sous la même menace.

FULGENCE GIRARD.

Courrier d'Italie.

Rome, 15 janvier.

L'ouverture du théâtre *Apollo*, le principal de Rome, a eu lieu dans la soirée du 26 décembre. Le public romain, habitué depuis longtemps à voir sa scène désertée par les talents de premier ordre que l'étranger lui enlève, a salué avec bonheur l'apparition de Collini et surtout de Fraschini, le délicieux ténor, dans les *Vêpres siciliennes*. Cet opéra, hâtons-nous d'ajouter, est baptisé ici, par délicatesse pour l'armée d'occupation, du nom assez peu intelligible de *Giovanna di Gusmen*. Le feu de l'enthousiasme, feu sacré que les arrière-petits neveux des vestales ont su conserver au milieu de toutes les vicissitudes de la ville éternelle, languissait depuis longtemps comme une flamme sans aliment : la voix de Fraschini, en faisant passer sur lui le souffle magique de l'inspiration dont elle est parfois si puissamment vibrante, lui a rendu une ardeur depuis longtemps inconnue. L'entrée de cet artiste au théâtre *Apollo* a été un vrai triomphe.

Notre gravure a trait à une ancienne coutume que l'ouverture de ce théâtre ramène annuellement : le *rinfresco* offert par le ministre de la police aux loges du premier et du second rang. Ce soir-là, Mgr Matteucci, revêtu de tous les insignes de sa dignité, fait une apparition officielle dans le *palco della magistratura*, magnifiquement drapé de velours rouge à crépines d'or. A un signal donné par lui, toutes les loges *dei piani nobili* s'éclairent simultanément et l'on voit entrer à la fois dans chacune d'elles des domestiques portant de grands plateaux de glaces et de *granite*. Cette illumination instantanée fait resplendir les diamants et la beauté des femmes et encadre dans soixante tableaux divers leurs traits et leurs toilettes. La consommation générale s'opère avec ce naturel, cette vivacité et cette ravissante *disinvoltura* qui caractérisent les Italiennes. On ne saurait rien imaginer de plus gracieux.

Et le parterre? me direz-vous. — Le parterre fait comme le philosophe grec : il s'abstient et considère. Le supplice qu'inflige au palais desséché et aux lèvres brûlées d'enthousiasme de ses nombreux Tantales le spectacle stimulant de la fonte des neiges sucrées dans des bouches de rose, ce supplice-là est tout à fait dans les mœurs du peuple italien, éminemment contemplatif. Il s'y prête de fort bonne grâce, car il se souvient de l'*est modus in rebus* de son poëte en toute occasion et met du platonisme dans toutes ses jouissances. Pour lui, voir c'est jouir, alors même qu'il s'agit de voir manger.

LÉONCE ANNIBALDI.

COURRIER DU PALAIS.

Tous les méfaits s'enchaînent, dit-on. Le vol conduit à l'assassinat. Ce qui est vrai pour le vol l'est bien plus encore pour le braconnage. Ici l'arme est toute prête et toute chargée, et il faut peu de chose pour que l'instrument de la chasse devienne l'instrument du crime. La haine, une haine d'autant plus vivace qu'elle est contenue, anime le braconnier contre le garde. C'est quelque chose de terrible et d'émouvant que la lutte silencieuse de ces hommes qui s'observent, se suivent et vivent l'un en face de l'autre dans un état continuel de menace. Pour faire tête aux braconniers, il faut aux gardes tout leur courage, toute leur vigilance, toute l'autorité qu'ils puisent dans les fonctions dont ils sont investis. On a peine à se figurer le nombre des individus qui se sont habitués à trouver leur repas de chaque jour au bout de leur fusil. « Presque tous les habitants de la commune, disait un témoin dans un des procès dont je vais parler, sont braconniers; il y en au moins quarante. » Dans certains endroits, les braconniers sont organisés en société : ils ont des éclaireurs, des rabatteurs, des chasseurs, des recéleurs, des voyageurs commis au transport et à la vente du gibier; ils ont des caisses de secours dont le produit sert à payer les amendes ou à nourrir la famille de ceux que la justice détient sous les verrous. Ils font la terreur autour d'eux; on en a vu qui poussaient l'audace jusqu'à fa[illegible]avoir aux gardes que tel jour, à telle heure, ils ba[illegible]ent une contrée désignée, et leur faire, sous peine de mort, défense de s'y trouver.

Cette franc-maçonnerie redoutable du braconnage, qui livre à la propriété rurale une guerre sans relâche, et ne recule pas devant l'incendie et l'assassinat, vous la trouverez peinte avec un me[illegible]lleux relief dans l'étude que Balzac a consacrée [illegible] *Paysans*. En face de ces portraits sinistres, de ce[illegible] population en proie à l'envie, à la cupidité, à to[illegible]es les passions basses et sauvages, l'auteur a plac[illegible] héros du devoir, le type du dévouement modeste en même temps que de la probité sévère, le garde Michaud. Tout grand et noble qu'il paraît, le personnage n'a rien de surfait ou d'embelli. Au surplus, pour apprécier le courage de ces braves gens, les services qu'ils rendent chaque jour au péril de leur vie, il suffit de jeter un coup d'œil sur les tableaux de la statistique criminelle depuis une année, dans un rayon de vingt-cinq lieues, entre Tours et Orléans. En voici encore un qui vient de succomber sur ce champ de bataille anonyme, où le combattant n'a pour l'exciter et le soutenir ni la perspective d'une croix ou d'une épaulette, ni même celle d'une mort éclatante, mais seulement le sentiment du devoir et la satisfaction de sa conscience.

Celui-ci se nommait Maubert. Il était garde-particulier de Mme la comtesse de Montesquiou Fezensac; sa famille était attachée à cette maison depuis quatre-vingts ans : il était père de trois enfants, aimé de ses maîtres, estimé de tous, bon, intelligent, inflexible toutefois pour ce qui était de ses fonctions.

La veille de la Toussaint, il fut informé qu'un des braconniers les plus redoutés du pays, nommé Lehoux, devait se rendre à la forêt : il se promit de le surprendre. A cinq heures du matin il se leva, et, pour ne pas alarmer sa femme, il lui dit qu'il allait au-devant d'un de ses frères et qu'il serait de retour avant la messe.

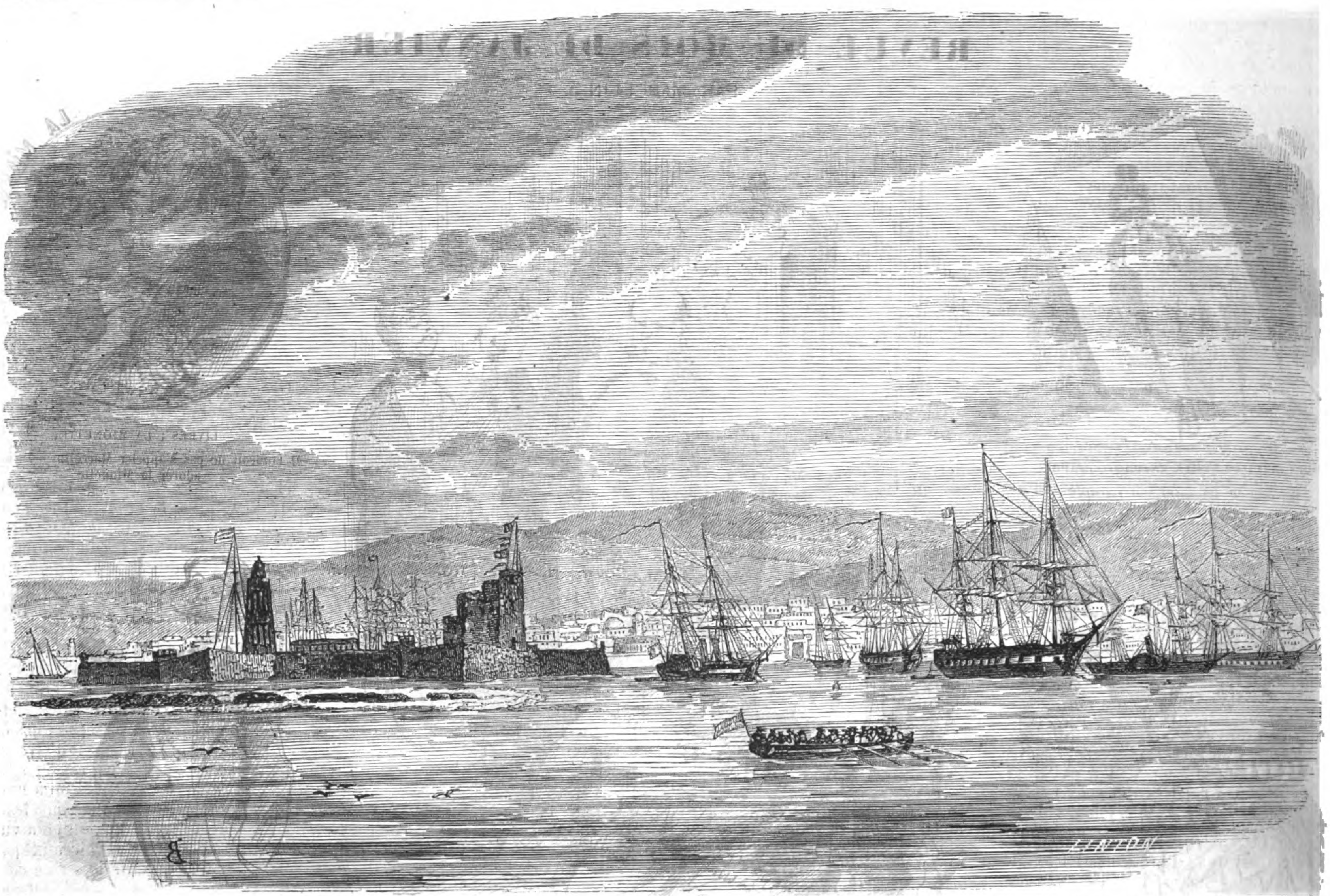
A deux heures, il n'avait pas encore reparu. On s'inquiète, on cherche : dans un chemin creux de la forêt, on aperçoit un cadavre, c'était celui de Maubert. Le malheureux garde avait reçu dans le ventre une charge de plomb à bout portant.

C'était Lehoux qui l'avait tué.

Aux hommes comme Lehoux, le crime, comme on dit, ne pèse pas une once : on sut que le jour même,— c'était un dimanche, — il était allé au bal et y avait dansé quinze contredanses. Lorsqu'on découvrit le cadavre, Lehoux se trouvait là; il plongea à deux reprises son doigt dans la blessure en faisant remarquer que la plaie était encore chaude, et il fut un de ceux qui se chargèrent de transporter le corps.

Lehoux a été condamné à la peine de mort.

A quelques jours de là, la cour d'assises du Calva-



Escadre franco-anglaise mouillée devant La Vera-Crux et réclamant la réparation des exactions nouvellement subies par les résidents français et anglais au Mexique.

dos avait aussi à juger un fait de braconnage ; mais celui-ci se compliquait d'une énigme judiciaire. A cette occasion, les souvenirs de Lesurques et Lesnier ont été évoqués. Je n'oserais dire, pour ma part, si c'est à tort et à raison : à l'heure qu'il est, le problème est encore à résoudre, et la justice elle-même semble avoir renoncé à le pénétrer.

L'aventure commence le 12 janvier 1856, dans un bois de la petite commune de Saint-Hymer, ce pays où, comme je l'ai dit plus haut, une partie des habitants vivent de braconnage. Il est neuf heures du soir. Deschamps et un jeune garçon nommé Depierrepont s'amusent à faire chasser un chien sur des lapins. En traversant des herbages, ils aperçoivent un individu, un fusil à la main, posté dans un pommier.

— Eh ! l'ami ! lui crie Deschamps, fait-il bon ce soi à l'affût ?

— Qu'est-ce que ça te f.... sauvage ! répond l'autre passe ton chemin, allons, file !

Et sans plus d'explication, le braconnier déchar son arme sur Deschamps. Celui-ci était alors à neuf c

Réouverture du Théâtre-Apollo à Rome. — *Reinfresco* offert aux loges du premier et du second rang, suivant un ancien usage renouvelé par le ministre de la poli

REVUE DU MOIS DE JANVIER

PAR MARCELIN.

LES CARTES DE VISITE EN PHOTOGRAPHIE.

Monsieur un tel — *et son parapluie.*

EN SOIRÉE. — LE ROMAN D'UN JEUNE HOMME CHAUVE.

— Voyez donc, madame, ces petits messieurs : sont-ils assez ridicules avec leurs frisures! Moi, d'abord, je trouve ça prétentieux, d'avoir des cheveux.

LIVRES : LA MIONETTE.

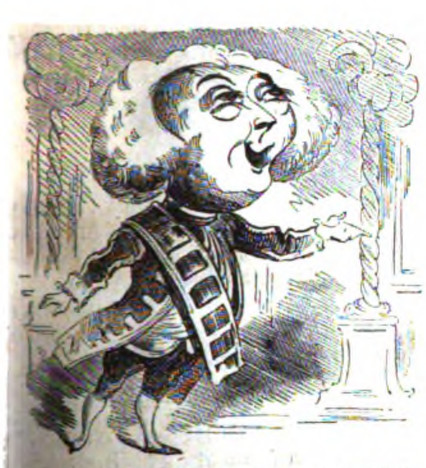
Il faudrait ne pas s'appeler Marcelin pour ne pas adorer la Mionette.

LES NOUVELLES ROBES DE BAL.

— Vous devez être contents, messieurs : voilà que nous portons, le soir, des robes de laine.
— Hum!... De la laine d'Alger à 175 fr. le mètre!

DE L'INFLUENCE du livre DE L'AMOUR, par Michelet.

— Voilà que toutes les femmes adorent leur mari! A-t-on jamais vu cela! Je vous demande un peu ce que nous allons devenir, nous autres beaux garçons



OPÉRA-COMIQUE : DÉBUTS DE M. MONTAUBRY.

Un ténor célèbre... avant d'être connu.

LE CHASSEUR EN JANVIER.

Un petit costume assez coquet, dont les journaux de modes n'ont jamais parlé.

GAITÉ : CARTOUCHE.

De plus fort en plus fort! Du reste, nous sommes ici chez Nicolet.

ROUTE DU BAL DE L'OPÉRA.

— Mais, Pierrot mon ami, avec une tête comme la tienne, ce n'est pas un cache-nez qu'il faut, c'est un cache-tout!

A LA SORTIE DU BAL DE L'OPÉRA.

— Merci, mon brave, je ne prends pas de voiture.
— C'est bon, on va faire avancer les socques de madame.

dix pas de lui. Il reçoit vingt plombs dans le côté et trente-deux dans le bras. Blessé grièvement, — et peu s'en est fallu que le coup n'ait été mortel — il se traîne avec peine jusqu'à son domicile pendant que le jeune Depierrepont, effrayé, se sauve à toutes jambes.

Quel était l'auteur de cet acte sauvage? Deschamps déclare que c'est Héricher; il affirme l'avoir parfaitement reconnu au clair de lune. Le jeune Depierrepont qui, d'abord avait hésité, finit par joindre ses affirmations à celle de Deschamps.

Héricher est arrêté; il nie d'abord avoir été dans le bois à l'heure indiquée par Deschamps; puis il convient s'y être trouvé; mais ce n'est pas lui, dit-il, qui a tiré sur Deschamps; il était alors à 120 mètres de l'endroit d'où le coup est parti; le coupable, c'est un autre braconnier nommé Dasseville, qu'il a vu passer devant lui en fuyant, et qu'il a parfaitement reconnu.

Devant la Cour d'assises, Héricher et Dasseville, l'un accusé, l'autre témoin, sont mis en présence de Deschamps et du jeune Depierrepont. Ces deux derniers persistent à reconnaître Héricher contre lequel, d'ailleurs, d'autres circonstances viennent se réunir: l'habitude où il était d'aller se mettre à l'affût dans l'endroit même où Deschamps l'avait surpris, l'inspection de son fusil récemment déchargé, enfin, la comparaison du plomb trouvé chez lui avec le plomb extrait des blessures de Deschamps.

Déclaré coupable sans circonstances atténuantes, Héricher est condamné à six ans de réclusion.

Il se pourvoit en cassation; puis il se désiste.

Cependant, dans sa prison, il ne cesse de protester de son innocence, et à ses protestations vient se joindre le cri de l'opinion. On rappelle que, déjà dans une circonstance analogue, Deschamps s'est trompé et a pris pour Héricher un autre habitant de la commune. Enfin, un témoignage plus positif vient émouvoir la justice et éveiller ses scrupules à l'endroit de l'arrêt qui a frappé Héricher.

Plus d'un an s'est écoulé depuis qu'Héricher a été condamné, lorsque la femme de Dasseville se présente au parquet du procureur impérial: elle déclare que, poussée par ses remords, elle ne peut laisser plus longtemps peser sur un innocent une condamnation imméritée, et que le véritable coupable de l'attentat commis sur Deschamps n'est autre que Dasseville.

Une nouvelle instruction est commencée. Dasseville qui, dans l'intervalle, s'était fait condamner pour vol successivement à dix huit mois et à quatre ans d'emprisonnement, est tiré de sa prison et confronté avec sa femme. Il nie d'abord, puis, sous les instances réitérées de celle-ci, il s'émeut et finit par avouer, en sanglotant, que c'est bien lui qui a tiré sur Deschamps dans la soirée du 12 janvier.

Héricher est gracié, et Dasseville traduit à son tour devant la cour d'assises.

On s'attendait à des péripéties nouvelles; on supposait que Deschamps, ébranlé dans ses convictions, manifesterait des doutes et reviendrait sur ses déclarations précédentes: il n'en a rien été, et la justice s'est trouvée de nouveau rejetée dans de cruelles perplexités. Proclamer la culpabilité de Dasseville, c'était proclamer l'innocence d'Héricher, c'était dire tout haut qu'une erreur judiciaire avait été commise. Le seul témoignage de cet homme, qui s'accusait lui-même, était-il suffisant pour autoriser une aussi grave décision? Le ministère public ne l'a pas pensé, et, modifiant ses conclusions, il a abandonné l'accusation à l'égard de Dasseville, qui a été acquitté.

Que pourrai-je trouver pour égayer un peu cette chronique lugubre? Je ne vois parmi les personnages dont je dispose que le frais et joyeux visage de Léontine. On dit Léontine tout court comme on dit Déjazet. Elle a été, — et croyez bien que ceci n'est pas donné à toutes, — une actrice populaire. Elle était la bonne humeur, le boute-en-train de ce théâtre de la *Gaîté*, qui, tant qu'il a eu Léontine, a justifié son nom. Sa gaieté à elle était un peu grosse. Fi! eût dit le comte Almaviva, c'est la gaieté du peuple. C'est la bonne! eût répliqué Figaro. Elle jouait à la bonne franquette, à tort et à travers, va comme je te pousse; et son public de rire, car elle jouait pour *son* public, celui qui commence à la Porte-Saint-Martin et qui finit à la Bastille. C'est celui-là qu'elle était allée retrouver au théâtre Beaumarchais. Deux auteurs de l'endroit, MM. Charles Cabot et Henri de Kock, le fils de Paul de Kock lui-même, l'auteur favori de Léontine, avaient composé pour ses débuts *Madame Croquemitaine*. Un joli titre certainement: une occasion pour Léontine de montrer ses trente-deux dents bien blanches et bien affilées.

Pourquoi *Madame Croquemitaine* n'a-t elle pas été jouée? Comment se fait-il que M. Bartholy, le directeur du Théâtre-Beaumarchais, n'ait pas encore fait débuter l'*Etoile* qui avait consenti à briller sur son théâtre? Ce sont des mystères de coulisses qu'il ne m'appartient pas de pénétrer. Toujours est-il que l'*Etoile*, lasse d'être tenue sous le boisseau, a fait un procès à son directeur. Elle demandait contre lui la résiliation de son engagement et six cents francs de dommages-intérêts pour le retard apporté à ses débuts. Le tribunal les lui a accordés.

Les procès dramatiques continuent à aller leur petit train. Il y a quinze jours, M. Scribe avait fait condamner le *Charivari*; hier c'était sur la *Gazette de Paris* qu'il attirait la foudre. La chose, cette fois, était plus grave, car elle se passait devant la juridiction correctionnelle. Le tribunal a condamné comme coupables du délit de diffamation MM. Dollingen, gérant du journal, et Audebrand, auteur des articles incriminés, chacun à trois mois d'emprisonnement et solidairement à 2,000 francs d'amende. Il a, en outre, ordonné l'insertion du jugement dans trois journaux au choix du plaignant, ainsi que dans la *Gazette de Paris*.

Il est juste d'ajouter que le jugement a été rendu par défaut. La *Gazette de Paris* a formé opposition et chargé Me Avond du soin de la défendre.

Le *Figaro*, de son côté, vient de recevoir de M. N. Roqueplan un rendez-vous devant la première chambre: il ne fait pas toujours bon rester trop près la pratique. Que le « malin barbier » y prenne garde! Pour moi, je ne sais pas encore de quoi il s'agit; mais je donne tort au *Figaro*. Qu'il s'en prenne aux sots, aux vaniteux, aux ridicules; mais par Beaumarchais, il y a des gens qui devraient toujours être sacrés pour lui. — Ce sont les gens d'esprit.

PETIT-JEAN

THÉATRES

ODÉON: *Les Grands Vassaux*, drame en cinq actes et en prose, par M. Victor Séjour. — M. Ligier. — Une scène de *Maurice de Saxe*.

Le motif du nouveau drame de l'Odéon nous échappe complétement. Est-ce une *commande* de M. Ligier? Est-ce une inspiration personnelle de M. Victor Séjour? Eh quoi! encore un Louis XI! encore un Tristan! encore un Coictier! De qui se propose-t-on de faire l'éducation ici? Ce n'était donc pas assez de l'admirable chapitre de *Notre-Dame de Paris* ayant pour titre: *Le Retrait où dit ses heures le roi de France*; ce n'était donc pas assez de la chanson de Béranger, du *Louis XI à Péronne* de Mély-Janin et du *Quentin Durward* de tout le monde? Il fallait donc encore le Louis XI de l'Odéon et de M. Victor Séjour. Mais au moins est-ce bien le dernier? — Si M. Ferdinand Dugué allait s'aviser, lui aussi, de rôder aux environs du château de Plessis-lez-Tours, par une de ces nuits sombres, conseillères des dramaturges!

Les Grands Vassaux n'ont pu se dérober à une demi-chute; le tort principal de cette œuvre est de n'être ni un drame ni une biographie. Au premier acte, on voit Nemours et d'Armagnac, deux grands vassaux, s'introduire dans la Bastille et y allumer une sédition, aussitôt réprimée par l'arrivée du roi. Le deuxième acte nous fait assister au démembrement du royaume par ces mêmes vassaux, assistés du duc de Bretagne, du duc de Normandie et de Charles de France. Le roi, forcé de céder à leurs prétentions, jette son manteau fleurdelysé, repousse sa couronne et revêt ces humbles habits sous lesquels la légende l'a fait arriver jusqu'à nous; ne pouvant rester lion, il se transforme en renard, afin de mieux reprendre ce qu'il est obligé de donner. Cette transformation, qui s'exécute matériellement aux yeux du public, est d'un sentiment ingénieux, mais elle est gâtée par des phrases impossibles sur la politique de l'avenir et sur la régénération de la France par l'unité. Ce sont les propres termes dont se sert Louis XI. Nous ne dirons pas qu'ils font sourire; ils laissent bouche béante.

On arrive au troisième acte. Jusqu'à présent il n'a pas été question d'amour. Cette jeune fille, qui est seule et pensive dans une arrière-boutique, à la lueur d'une lampe, va nous rappeler, un peu tardivement, aux exigences du théâtre moderne. En effet, elle a tressailli en entendant au dehors trois coups frappés dans la main. — Ouvrez! c'est l'amant de tous les drames et de toutes les comédies; il a un pourpoint de velours et la toque sur l'oreille; ses cheveux tombent avec grâce sur ses épaules. Dès qu'il est entré, il met un genou en terre, et le duo éternel commence sur les lèvres de Raoul et de Charlotte. Il n'y aurait que Louis XI d'assez barbare pour troubler un si délicieux et si chaste tête-à-tête; et justement Louis XI passe par là, en compagnie de Tristan, son immonde valet. Mais le roi est d'heureuse humeur ce soir là; il ne fait pas tuer Raoul, il joue aux dés avec lui, et, entre deux yeux, entre deux coudes, il lui accorde la main de Charlotte, qui est sa fille naturelle, en se proposant, il est vrai, de se servir de son gendre, le cas échéant, comme d'un instrument et d'un espion. — Malgré ses allures d'opéra comique, cet acte a fait plaisir; il y a une jolie scène de miroir.

L'acte suivant est poussé plus au brun; il se passe au milieu des montagnes, et l'on y assiste à l'empoisonnement de Charles de France. M. Victor Séjour n'a pas hésité à charger la conscience de Louis XI de ce fratricide, qui ne tient cependant dans l'histoire que la place d'un soupçon. Habillé en pèlerin, portant coquilles et bourdon, le roi, toujours accompagné de Tristan, se rend à une chapelle renommée pour ses miracles, en apparence pour y faire ses dévotions, et en réalité pour y attendre au passage Charles, qui chasse aux environs avec les grands vassaux. Une entrevue, suivie d'une réconciliation plâtrée, a lieu entre les deux frères; elle irrite tellement les grands vassaux que l'un d'eux, Jean d'Armagnac, se décide à piquer une pêche avec un poignard empoisonné que lui a insidieusement remis Louis XI; cette pêche est offerte et *recommandée* à Charles de France, qui expire dans d'affreuses convulsions.

Au cinquième acte, le théâtre représente une salle du château de Plessis-lez-Tours. Le roi n'est plus qu'un moribond qui essaye, mais vainement, de se rattacher à la vie. Une dernière émotion la lui enlève; on connaît cette fin atroce, ces flambeaux demandés à grands cris, ces terreurs, ces signes de croix multipliés. Ici M. Victor Séjour n'avait qu'à être historien pour atteindre à toutes les hauteurs dramatiques; il n'a pas su rester dans ce rôle facile: il a fait marier Raoul et Charlotte par Louis XI, et nous laissons à penser l'effet de ce mariage au bout de cette tragédie. Le monarque a beau mourir ensuite, couronne en tête et les mains cramponnées au trône, la vérité est partie, la terreur devient impossible.

Les *Grands Vassaux* (à vrai dire, il n'y a là de grands vassaux que pour le titre) sont donc moins un drame et un mélodrame qu'une exhibition de cinq portraits en pied de Louis XI, à des époques et dans des situations différentes: au premier acte, Louis XI guerrier; au deuxième acte, Louis XI politique; au troisième acte, Louis XI bourgeois et coureur d'aventures; au quatrième acte, Louis XI assassin; au dernier acte, Louis XI malade. Cette même division avait été observée, à peu de chose près, par Casimir Delavigne.

Les procédés d'exécution ne sont pas ceux qu'on attendait d'un auteur aussi exercé que M. Séjour. Il semble qu'il se soit complu à former une mosaïque des effets les plus connus des drames de M. Victor Hugo, depuis le: « Bon appétit, messieurs! » de *Ruy Blas*, jusqu'au: « Tu vois bien cette tête, je te la donne! » de *Marie Tudor*. A l'acte des montagnes, le roi paraît sur le seuil de la chapelle, comme don Carlos sur les marches du tombeau de Charlemagne, dans *Hernani*. Cette obsession de réminiscences poursuit M. Victor Séjour jusque dans son style; il recherche la sentence au tour antithétique; il emploie, avec une satisfaction visible, l'énumération géographique: « Sans compter le Milanais qu'on nous abandonne! » s'écrie-t-il tout à coup, et d'autres exclamations du même genre, dont le monopole avait appartenu jusqu'alors au maître qui en avait fait usage le premier, et dont le plus fameux modèle est resté celui-ci:

Comment finira-t-on la flèche de Strasbourg?

Si les *Grands Vassaux* n'ont pas réussi davantage, ce n'est certainement pas la faute de la direction, non plus que celle des acteurs. Des décors nouveaux ont été faits, ainsi que de nouveaux costumes, riches, pittoresques, variés. On ne met pas mieux pas en scène à la Porte-Saint-Martin. En ce qui concerne l'interprétation, le nom de M. Ligier était sur l'affiche. Or, tout peut manquer à M. Ligier, la jeunesse, la voix, tout, excepté l'autorité et la passion. Avec ces deux qualités-là, un comédien vit cent ans.

M. Ligier a eu, dans sa carrière si bien remplie, le double et extraordinaire mérite de continuer l'art classique et de prêter un vigoureux coup d'épaule à l'art romantique. Il a recueilli la tradition de Talma, et il a été le Triboulet du *Roi s'amuse*. On ne peut faire autrement que de compter très-sérieusement avec lui. Son amour pour le théâtre tient d'ailleurs du fanatisme; il a quitté la Comédie-Française pour jouer davantage et pour jouer partout. Vous l'avez rencontré vingt fois en province, dans les villes les plus chétives et les plus assoupies, qu'il réveillait en sursaut des éclats de son métallique organe. Trois pièces composaient son répertoire de voyage: *Les Enfants d'Édouard*, *Louis XI* et *Othello*, trois types d'énergie et de laideur, tellement affectionnés par lui qu'il lui fallut un jour un autre Glocester, sous le nom de *Richard III*. Après ce *Richard III*, — qui n'était certainement pas une œuvre médiocre, — la création la plus importante et la plus noble de M. Ligier fut celle de *Gusman le*

B..., dans le drame trop vite oublié de M. Méry.

Aujourd'hui M. Ligier a cédé à une faiblesse commune à presque tous les grands artistes, en se prêtant à une seconde édition de *Louis XI*; il doit s'en repentir à l'heure qu'il est. Non pas qu'il n'ait eu des mouvements magnifiques et tout à fait inattendus, mais l'ensemble de la physionomie est fatalement resté celui de l'ouvrage de Casimir Delavigne. M. Ligier avait compté sur ce souvenir, tandis que ce souvenir s'est retourné contre lui. Quoi qu'il en soit, il a largement donné la mesure des services qu'il peut encore rendre au théâtre: c'est bien toujours cette diction hachée, accompagnée de ce geste qui semble couper les syllabes à tranches égales, et ce formidable accent bordelais que rien n'a pu détruire; c'est bien toujours ce tremblement de la jambe, devenu historique grâce aux parodistes; mais, à travers cela, quelle foi! quelle force! quel vouloir! Comme, au dernier acte, il a, d'un revers de bras, écarté du trône le dauphin, en lui disant: « Je ne suis pas encore mort! »

Les autres rôles des *Grands Vassaux* sont plus que ternes à côté du rôle du roi; celui de Jean d'Armagnac essaye pourtant de se détacher et ne demanderait pas mieux que de résumer l'idée politique de la pièce; on comprend les efforts de M. Laray, mais c'est du talent perdu. MM. Rey et Clarence ont une farouche et riche allure sous leurs diadèmes de révoltés.

Deux femmes traversent l'action: Bressane et sa fille. Mais Bressane est plus une espionne qu'une mère, et ce premier titre lui nuit dans les sympathies des spectateurs. C'est Mlle Périga qui représente ce personnage, les habits et la coiffure de colporteuse lui vont très-bien.

Une question: Pourquoi n'est-ce pas M. Ligier qui, selon l'habitude imposée à l'acteur principal, est venu, le soir de la première représentation des *Grands Vassaux*, livrer au public le nom de l'auteur demandé? M. Ligier n'objectera pas la fatigue, puisque, rappelé pour son propre compte, il s'est empressé de s'offrir aux applaudissements unanimes. Pour quelques personnes, cela a presque eu l'air d'une défection. M. Ligier se devait de ne pas abandonner, surtout dans un moment si grave et si décisif, l'auteur dont il avait embrassé les intérêts.

Parmi les gravures de ce numéro, nos lecteurs en remarqueront une dont le sujet est emprunté au drame militaire de *Maurice de Saxe*, le nouveau succès du théâtre du Cirque Impérial. C'est un épisode du siége de Belgrade, que nous avions déjà indiqué. Le comte de Charolais s'étant pris de querelle, dans la tranchée, avec le comte de Saxe, alors au début de sa carrière, tous les deux trouvent piquant, afin de ne pas enfreindre les ordonnances sévères contre le duel, de se battre au vin de Champagne, sous le feu même de l'ennemi. Une balle traverse le chapeau de Maurice, et quelques secondes ensuite leur échanson est renversé. « Il ne fallait pas de témoins à notre duel! » murmure tristement le comte de Saxe.

CHARLES MONSELET.

CHRONIQUE MUSICALE.

Théâtre Italien: Reprise de *Don Desiderio*, opéra en deux actes de M. le prince Poniatowski. — Concerts de Mlle Darjou, de Mlle Bondy, de M. Gleichauff et de M. Becker.

Le théâtre Italien donnera-t il, comme il l'a promis, *Don Juan* et les *Nozze di Figaro?*..... Ce sont de graves questions dont la solution ne nous semble pas prochaine. Car, comment faire coïncider ces reprises importantes avec le retour prochain de Tamberlick, le ténor-événement, qui, si nous sommes bien informé, doit chanter à la salle Ventadour dans le courant de mars?

Par instants M. Calzado improvise au rez-de-chaussée de son affiche une promesse alléchante contenue dans ces deux mots: *Don Juan*. Le monde dilettante se met en mouvement, la critique taille sa meilleure plume, puis, le jour venu..... il n'y faut plus songer, tout rentre dans le néant, la vieille partition reprend le chemin de la bibliothèque et finalement Verdi reste maître du champ de bataille.

Mais au lieu de regarder l'avenir pour en surprendre les secrets, faisons volte-face du côté du passé. La semaine dernière a été marquée par la reprise de *Don Desiderio*. Cette partition qu'on s'est décidé à nous faire entendre il y a un an environ est, ce nous semble, entrée encore un peu tard; ses formes accusent un retour décidé à l'ancien style bouffe des Italiens. Les récitatifs notamment, sont écrits avec tout le négligé de la vieille manière; l'acteur psalmodie sur un rhythme irrégulier, un rhythme qui n'en est pas un, une sorte de plainte mi-parlée, mi chantée, qu'une contre-basse boudeuse semble plutôt interrompre qu'accompagner. A ce bourdonnement singulier se mêle parfois un accord de piano qui tombe comme au hasard pour étouffer une syllabe, ou pour rivaliser de monotonie avec les notes convulsives de la contre-basse.

Dans les théâtres d'Italie le public commence à devenir turbulent au moment du récitatif; on cause tout haut, on prend des glaces, on se fait des visites de loge à loge, c'est le récitatif du spectateur. L'orchestre prélude, la cavatine commence, on se tait et cette manœuvre est marquée au coin du bon sens. Nous autres, Parisiens, nous prenons le récitatif au sérieux, nous l'écoutons dans un religieux silence. D'où vient cette singulière anomalie? Il m'est avis que chacun de nous se pique de passer pour linguiste aux yeux de ses voisins (ô vanité!) et veut paraître s'intéresser aux péripéties d'un drame dont il ne comprend un traître mot. Par instants il n'est pas rare de voir le public de Ventadour frémir d'aise, sourire d'un air d'intelligence devant le trait le plus banal, le moins hilarant de la pièce. Un Italien (un vrai Italien) que j'avais un jour pour voisin de stalle m'a assuré qu'il suffisait d'un « Bonjour, comment vous portez-vous? » dit par l'acteur avec un certain air de malice pour faire pâmer le parterre.

A cette outrecuidance je préfère de beaucoup la modestie des Anglais qui ne vont guère à l'Opéra Italien sans un livret adorné de précieuses indications. On lit en marge de la brochure: *Ici l'on rit, ici l'on pleure, ici l'on frémit de terreur!*..... etc. ... C'est l'émotion du spectateur rédigée d'avance en programme et perdant par cela même tout le charme de l'imprévu; mais aussi quelle sûreté et quel ensemble dans les démonstrations du public!

Pour en revenir à *Don Desiderio*, ce n'est point là une partition qui vise à l'éclat en étalant des trésors d'invention mélodique. C'est plutôt une œuvre dans laquelle s'entassent toutes les formes traditionnelles du répertoire bouffe italien, répertoire auquel Rossini et ses successeurs ont imposé cette phraséologie brillante que vous savez, et qui en est comme le vocabulaire spécial. Mario fait merveille dans les deux grands airs qu'il a à chanter, et Mme Penco, quoique légèrement atteinte par la fatigue, n'en étale pas moins, à côté de lui, les grâces d'une excellente méthode.

— Un beau concert a été celui de Mlle Darjou, jeune pianiste de l'école de M. Prudent. Après avoir joué avec accompagnement d'orchestre le *Concerto en sol mineur* de Mendelsshon, Mlle Darjou a exécuté avec la grande agilité qui est le trait distinctif de son talent le *finale en la bemol* de Weber et *la Folie*, étude caractéristique de M. Prudent. Ce dernier morceau a été bissé.

Mlle Joséphine Bondy donne tous les ans à la salle Beethoven une soirée musicale dans laquelle on entend presqu'exclusivement les chefs-d'œuvre du répertoire classique. Cette année, Hummel, Bach, Mozart, Beethoven, Mendelsshon, Haendel et Scarlatti défrayaient le programme. ... excusez du peu.

Il nous reste à parler de M. Gleichauff, élève de Vieuxtemps, qui a joué samedi, dans la salle Pleyel, la fantaisie sur *i Lombardi*, composé par son maître, et le *Trille du Diable* de Tartini. Il y a deux mois environ, M. Gleichauff avait déjà donné par invitation une soirée d'essai dont la réussite avait brillamment préludé à son succès de l'autre jour.

Un autre violoniste, M. Becker, a fait entendre à son concert la grande sonate de Beethoven, connue sous le nom de *Sonate dédiée à Kreutzer*. C'est là une œuvre qui demande, en outre de l'habileté de la main, la notion du grand style musical. M. Becker ne doit pas, dit-on, s'en tenir à une première séance, il en donnera deux autres dans le courant de l'hiver.

Le 25 de ce mois aura lieu, donné par M. Hocmelle, un grand concert heureusement coupé par une comédie du Théâtre-Français.

ALBERT DE LASALLE.

CAUSERIES DE LA MODE.

J'ai une amie très-intelligente et fort belle qui habite un château dans les Pyrenées durant la moitié de l'année, voyage pendant trois mois et passe à Paris les trois mois d'hiver de la saison des fêtes. Grâce à cette distribution du temps, elle se maintient en santé, en beauté et en esprit. Le séjour à la campagne lui permet de lire tous les bons livres anciens et modernes, d'étudier, de dessiner et de faire de la musique sérieuse en compagnie des grands maîtres, dont elle sait lire les partitions; les voyages dans les plus belles contrées du monde tiennent en haleine son imagination, et quand elle arrive à Paris, elle est fraîche et brillante comme au premier jour de son mariage, qui date pourtant de dix ans. Son mari partage ses goûts. C'est un ménage heureux comme il y en a peu. Il sont venus me surprendre le 20 janvier, juste au moment où s'ouvrent les salons parisiens qui donnent le ton, et dont mon amie devient, aussitôt qu'elle s'y montre, une des reines. Dès le lendemain de son arrivée, les invitations pleuvaient chez elle. J'ai dû la suivre dans toutes les maisons de nouveautés, et lui aider à faire un choix des toilettes les plus exquises. Il fallait commencer par les robes. La maison Fauvet a donc eu notre première visite. Trois robes étaient immédiatement nécessaires à mon amie pour trois grands bals en perspective: un bal aux Tuileries, un bal chez le président du Sénat, et un bal à l'Hôtel de Ville, offert lundi passé à la princesse Clotilde et au prince Napoleon.

Pour le bal des Tuileries, mon amie s'entendit avec la jeune Mme Corbay, la dame en chef de la maison Fauvet, une véritable artiste aux doigts de fée, et elles décidèrent ensemble qu'une robe blanche et cerise serait du meilleur effet. Cette robe fut ravissante; elle était en tulle illusion à deux tuniques bouillonnées, avec une longue et large branche de roses rouges aux feuilles d'un vert pâle zébrées d'or, et soulevant légèrement la tunique supérieure du côté gauche. Toute la jupe, ainsi disposée, était recouverte d'un immense voile en tulle blanc avec un semis d'étoiles d'or; le corsage, très-décolleté et à pointe, était recouvert d'une berthe en blonde blanche à dessins d'or. La même blonde ornait les manches courtes; le bouquet de corsage, les agrafes des manches et la couronne étaient en roses rouges pareilles à celles de la tunique. Une parure en rubis complétait cette toilette. La seconde robe, pour le bal du Sénat, était en tulle blanc et crêpe lilas, avec des montants tout autour de la jupe en lilas blanc et lilas lilas. La couronne était assortie; la parure était en améthystes et perles fines. La troisième robe, pour le bal de l'Hôtel de Ville, était en gaze de Chine bleu de ciel, avec une tunique en point d'Angleterre descendant jusqu'aux genoux. Au bas de la jupe étaient posés des médaillons ovales en tulle blanc bouillonné; dans chaque médaillon se nichait une branche d'acacia rose nouée, avec des perles d'argent. La couronne était assortie. Dans la couronne scintillaient des étoiles de diamants. Ces trois robes, d'un effet ravissant, faisaient le plus grand honneur au goût de la maison Fauvet.

Les parures de fleurs que nous avons décrites avaient été composées par Mlle Pitrat. Mon amie avait choisi en outre, chez la fleuriste inspirée, plusieurs coiffures de soirées et de spectacles d'un goût exquis: c'étaient des *chaperons* et des *poufs* en fleurs d'une coquetterie extrême; plusieurs *toques de cour* et des *couronnes à la grecque*, rappelant celles des fresques du Parthénon. Mlle Pitrat excelle dans ce dernier genre de coiffure; elle semble consommée dans tous les secrets de l'art antique; on sent qu'elle dessine ses couronnes avant de les composer et qu'elle prévoit l'effet d'un nœud et d'une branche pendante. Voilà pourquoi l'aristocratie a adopté ses coiffures à la fois si gracieuses et si savantes, et pourquoi chaque jour affluent dans ses salons les charmantes Parisiennes et les belles étrangères qui donnent le ton. Nous fîmes aussi, avec mon amie, une longue visite *au Bazar turc*, où M. Petit nous montra les magnifiques envois qu'il vient de recevoir de Tunis, de Constantinople et de Téhéran. Mon amie choisit deux burnous pour envelopper ses blanches épaules, un blanc et or et un autre fond noir, avec de délicieuses rosaces argent et or. Puis deux vestes en velours brodé, servant de *coin de feu*; elle choisit encore deux paires de délicieuses babouches, l'une fond vert et l'autre fond rouge, toutes recouvertes de broderies d'or, de perles et de corail; des colliers et des voiles de sultane, dépouille de Stamboul. Puis ce furent des couvre-pieds et des tentures de Perse destinés à orner les belles chambres de la Renaissance de son château des Pyrénées; puis deux magnifiques cachemires de l'Inde, un long et un carré aux dessins les plus rares. En prenant congé de M. Petit, elle lui dit qu'elle le reverrait au mois d'août à Biarritz, où le *Bazar turc* de M. Petit attire chaque jour toutes les femmes élégantes.

Ma belle amie tient à ce que la toilette de son mari soit tout aussi irréprochable que la sienne; aussi voulut-elle présider aux commandes qu'il fit à Humann pour les habits de cour, de soirée et de ville. Humann, avec son art habituel, qui tient de l'art du sculpteur, exécuta pour cet homme élégant un habit à la française, d'un goût exquis, qu'on a fort remarqué au dernier bal des Tuileries. Puis ce furent des fracs, des pantalons et des gilets pour ainsi dire modelés sur le corps, pour les visites de jour; des habits noirs merveilleusement taillés, pour bals et soirées d'Opéra et d'Italiens. Connaissant l'entente parfaite et absolue qu'a Humann de la toilette des hommes, le mari de mon amie s'en reposa sur lui du soin de commander ses chemises, ses cravates, et tous les menus détails du costume.

Chez Faguer-Laboullée, le parfumeur de l'aristocratie, nos heureux époux choisirent à l'envi les plus suaves essences et les lotions les plus salutaires à la conservation du teint. La jeune femme acheta trois splendides éventails, l'un de la Renaissance, l'autre chinois et le troisième espagnol; puis des flacons de poche en or guilloché, des sachets à odeur, et deux magnifiques sultans. N'oublions pas deux peignes d'écaille blonde pour grouper les cheveux, qui sont deux chefs-d'œuvre.

Mon amie voulut avoir de chez Lemonnier, fournisseur de l'Impératrice et de la reine d'Espagne, une parure complète; elle la fit composer avec la splendide chevelure brune de sa mère, à qui elle garde un culte. Lemonnier exécuta, entre autres pièces de bijouterie d'une perfection inouie, un bracelet et une broche qui sont le triomphe de son art.

Chez Chapron, à la *Sublime-Porte*, ce fut un choix des mouchoirs les mieux portés. Ceux du mari très-simples mais de la plus fine batiste, et avec ses armes et son chiffre brodés en relief. Ceux de la femme somptueux avec des broderies et des dentelles, et dans le goût des mouchoirs faits par Chapron pour le trousseau de la princesse Clotilde.

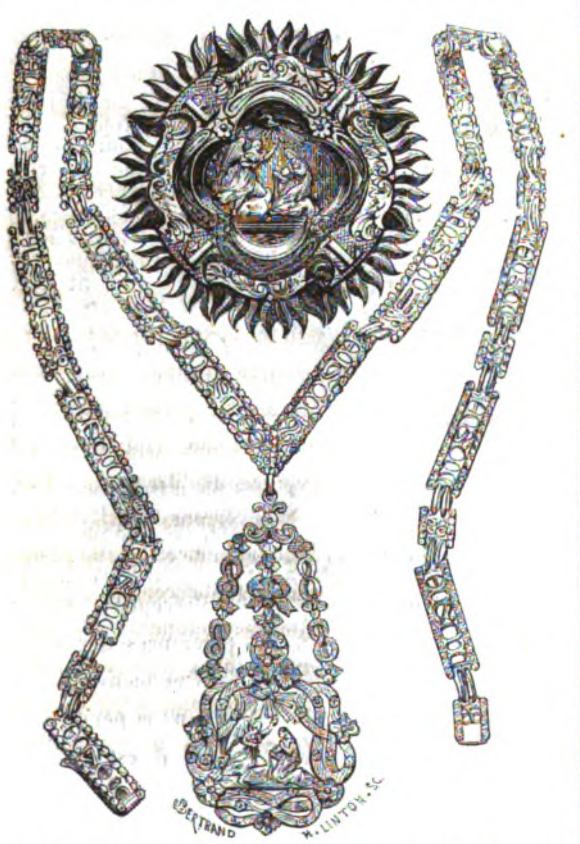
Mais ce n'est pas seulement à parer leurs personnes que songent mes amis à chaque voyage qu'ils font tous les hivers à Paris, ils en rapportent les objets d'art et d'ameublement les plus précieux pour orner leur belle résidence d'été. L'an passé, ce furent des porcelaines de Sèvres et des cristaux de Baccarat; cette année, c'est un meuble complet en tapisserie de Beauvais, de la maison Réquillard, Roussel et Choqueel, avec des dessins de figures, de fruits et de fleurs. Sans compter les plus beaux tapis et des soieries splendides, lampas et damas, pour recouvrir les meubles anciens.

MODES.

La jeune femme a commandé, sur des dessins faits par elle-même, tout un meuble de boudoir, que les MM. Réquillard, Roussel et Choqueel exécuteront avec la haute intelligence qu'on leur connaît et qui leur a valu la brillante clientèle de l'aristocratie française et étrangère, et le patronage de l'empereur, de l'impératrice et de la reine d'Angleterre.

A la Ville de Lyon, mon amie commanda à MM. Ransons et Yves les plus riches passementeries. Elle fit un choix nombreux de gants de chevreau et de gants de Suède, qui collent sur sa petite main et en font ressortir toute la délicatesse; puis, ce furent de merveilleux rubans en velours unis et en velours écossais, pour composer des garnitures de robes. Des boutons en perles, d'autres en corail, d'autres en émail, et pour offrir à ses amies de province, un grand nombre de délicieuses bourses algériennes, dont la *Ville de Lyon* a la spécialité.

Notre gravure de ce jour représente deux toilettes de bal sorties de la maison Fauvet, et qui ont fait sensation à la fête de l'Hôtel de-Ville. YOLANDE.



Collier de l'Ordre de l'Annonciade conféré à S. A. le prince impérial par le roi de Sardaigne.

Remise à S. M. Napoléon III du collier de l'ordre de l'Annonciade

CONFÉRÉ A S. A. LE PRINCE IMPÉRIAL PAR LE ROI DE SARDAIGNE.

L'envoyé extraordinaire et plénipotentiaire de S. M. le roi de Sardaigne eut l'honneur, dimanche dernier, d'être reçu par S. M. Napoléon III, et de lui remettre le collier de l'ordre de l'Annonciade conféré par son souverain à S. A. le prince impérial. Nous devons à la bienveillance de S. Exc. M. l'ambassadeur sarde l'avantage d'offrir aux lecteurs du *Monde illustré* la reproduction de ces insignes, d'un travail précieux et d'une grande richesse.

Cet ordre célèbre dont le caractère est avant tout chevaleresque, est celui dont S. A. le prince impérial vient de recevoir la plus haute décoration. Il fut fondé, en 1434, par Amédée VIII, duc de Savoie, qui, retiré plus tard dans le couvent de Ripuelle, quitta cette retraite pour monter dans la chaire pontificale sous le nom de Félix V. MAC'VERNOLL.

RÉBUS.

EXPLICATION DU DERNIER RÉBUS.

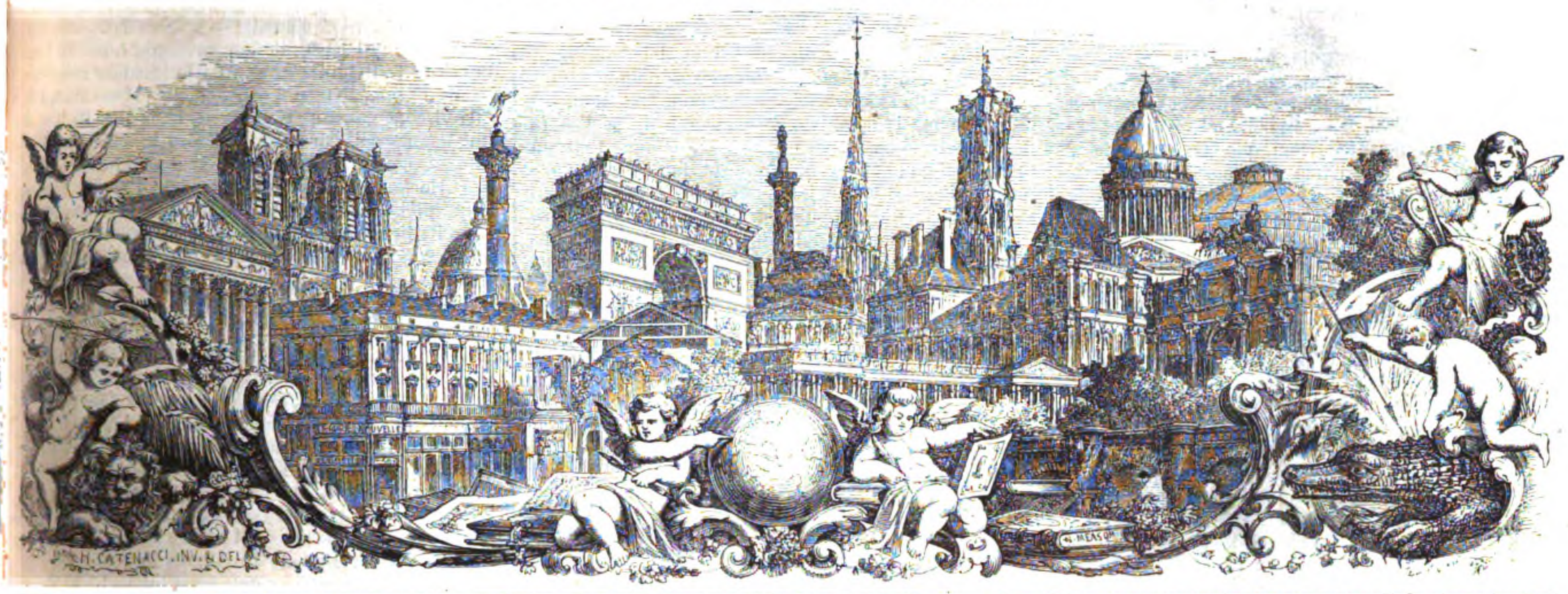
Que ce pauvre chapelain fit de quatrains sans s[illegible] et s'en mit le sang sens dessus dessous.

KECE — pauvre chapelain — FIDE — quatre I[illegible] cent — cent — C — cent mille cent — cent dessu[illegible] dessous.

Paris. — Imp. de la LIBRAIRIE NOUVELLE, A. Bourdilliat, 15, rue B[illegible]

LE MONDE ILLUSTRÉ

JOURNAL HEBDOMADAIRE.



ABONNEMENTS

PARIS ET DÉPART. : Un an, 18 fr. — Six mois, 9 fr. — Trois mois, 5 fr.

(Pour l'Étranger le port en sus

Prix du numéro, à Paris : 30 c. — Dans les départements : 35 c.

3me Année. — N° 98.

26 Février 1859.

BUREAUX

A la LIBRAIRIE NOUVELLE, 15, boulevard des Italiens.

SOMMAIRE :

GEFFRARD.

Grâce aux croquis que nous avons reçus de Port-au-Prince, nous pouvons offrir aujourd'hui à nos lecteurs le portrait du général Geffrard. Notre premier numéro contiendra en outre l'entrée triomphale du nouveau chef haïtien au palais dans lequel l'infortuné Soulouque s'endormit souverain et se réveilla simple citoyen d'Haïti, avec cette différence toutefois que les simples citoyens n'avaient rien à craindre du gouvernement qui commençait, tandis qu'il était très-fortement question de faire un mauvais parti au chef de l'armée.

Le nouvel arbitre des destinées haïtiennes, en sa qualité de lieutenant général, devait s'appeler, sous Faustin, Sa Grâce Monseigneur le duc de quelque chose ; il signe aujourd'hui modestement Geffrard. Tous ses ministres, depuis Guerrier, prophète, fils de cet héroïque haïtien qui, élevé à la présidence à l'âge de quatre-vingts ans, crut devoir à sa nouvelle dignité de renoncer au tafia et mourut de cette privation, jusqu'à M. Pléséance, suivent son exemple.

Geffrard est aujourd'hui un homme d'environ cinquante-cinq à soixante ans, je dis environ, car il est très-peu de Haïtiens qui sachent exactement leur âge, et les actes de naissance sont une invention du luxe moderne. Ses flatteurs (et il en a) prétendent qu'il est mulâtre, mais c'est, je dois le dire, une pure courtoisie de leur part. Il est impossible de voir un plus beau jais que celui de sa peau, une laine plus épaisse que celle qui couvre sa tête, et dans le temps où le noir était la couleur aristocratique à Haïti, Geffrard passait pour un des plus purs rejetons de la race africaine.

Les traits du nouveau président se prêtent du reste aux interprétations les plus diverses : si ses lèvres évasées accusent un sang issu de la race chamite, son nez à courbe aquiline et la vivacité de son regard permettraient de lui chercher une origine commune avec les fils d'Isaac et d'Ismaël.

Nous verrons bientôt comment il se tirera de ce rôle de président qu'il vient d'accepter et s'il justifiera les espérances que son caractère doux et bienveillant ont fait naître dans la population de couleur dont il est devenu le champion.

PAUL DHORMOYS.

Le général Geffrard, nouveau président de la République d'Haïti.

COURRIER DE PARIS.

—

~~~~ Et toujours la liste des fêtes, des bals, des soirées, une liste assez monotone que Paris dicte aux chroniqueurs depuis une quinzaine de jours, que le tardif élan a été donné! Nous recevons à ce sujet des lettres qui nous rappellent la célèbre fable du *Meunier, son fils et l'âne*. « — Parlez-en! — n'en parlez pas!» — «Que nous fait à nous que la comtesse X*** ou la baronne Z.. ait donné à sauter!» — « Comment pouvez-vous ne pas nous apprendre si le bal de Mme A***, si le raoût de lady B... a eu lieu?» — « Nommez les gens, et ne laissez pas croire à des inventions déguisées sous de sottes initiales!» — « N'écrivez pas les noms des gens du monde, une soirée n'est pas un acte de vanité publique!...»

Vous croyez! Eh bien, que diriez-vous si je vous confiais que dans cet essoufflé métier de *chroniqueur*, de *courriériste* que j'exerce depuis quelque douze ans, là-bas, ailleurs, ici, chez les autres, chez moi, partout où je ne puis m'en dispenser, — quelque grandissime envie que bien souvent j'en aie, — que *diriez-vous, dis-je*, si je *vous disais* que j'ai maintes fois fait cette épreuve : — de prendre au sérieux la modestie des gens — et que je me suis créé des rancunes, des hostilités, des inimitiés à propos de ma naïveté, de ma crédulité, de ma bêtise? Une fois entr'autres...

C'était une très-grande dame russe. Elle donnait un concert qui devait se terminer par un bal, qui devait se terminer par un souper, qui devait se terminer par un frénétique galop. J'eus un petit autographe lilas de l'Excellence, avec armes gauffrées et enluminées à l'angle, cachet large comme un écu, et le tout exhalant l'iris à pleins plis :

« *Vous savez bien, cher monsieur, qu'il n'y a pas ce soir de rédacteur chez moi, mais seulement un ami...* »

Flatté, nous nous disons: Très-bien! j'écouterai la musique, je regarderai la danse, je respirerai les fleurs, je goûterai le souper, tout cela égoïstement, pour mon compte personnel... et non pas pour un tas de lecteurs altérés... de tout savoir, et un peu plus même si c'est possible! C'est parfait : pas de comptes à rendre; j'écoute, regarde, respire, bois et mange à mon seul et unique profit, comme un homme du monde quelconque... et la princesse, en me conviant, ne s'est nullement souvenue de ma plume, mais uniquement de sa courtoise bienveillance, c'est charmant!»

De sorte que, la fête passée, je n'en fixai le souvenir que dans ma reconnaissance... et nullement sur le papier, dormant ensuite sur les deux oreilles (c'est la locution, mais comment fait-on?), et allant, dans la huitaine, faire ma visite, d'un petit air dégagé et le jonc à la main strictement gantée, comme n'importe quel oisif des lundis de ces dames.

Je me sentis froidement accueilli...

« — Tiens! dans quel quartier de lune suis-je donc tombé ici? pensai-je. » Il y avait petit cercle. Voulant me mettre à la hauteur de toutes ces belles désœuvrées et de ces petits messieurs à raie sincipitale et occipitale, je ne manquai pas de parler du froid du dehors, — des camélias du dedans, — de la maigreur de la comtesse N..., — du mariage de Mlle de S***, — de la ville et de la cour, enfin, — ni plus ni moins bêtement que les autres, et tâtant même de loin en loin la tête en lapis de ma canne, et allongeant assez mon pied pour qu'on vît bien qu'immaculé comme était mon vernis par ce temps boueux, je roulais en voiture... Bref, je fis ce qu'on fait et dis ce qu'on dit à ces réceptions du matin, où la dame du logis passe de main en main une coupe de Saxe, Venise ou Bohême, remplie de dragées qu'on croque comme le feraient des babys.

« — A propos! — me dit brusquement la princesse, — vous avez fait un éloge désordonné du bal de ma cousine... Cela nous a fait à toutes bien du plaisir... bien du plaisir... Car, enfin, il est bon que l'on sache que nous dépensons noblement notre fortune!»

Ce reproche à mon obéissance décoché, la princesse me tourna ses belles épaules en cuir de Russie, et je ne la revis plus, parce que je m'en fus finir la soirée ailleurs. Depuis ce jour-là, et ajoutant à la leçon très-positive dans son dépit, une foule d'autres petites expériences, je suis persuadissimé que, pour une personne sur cent dont on effarouche la modestie, tout le reste est enchanté d'être chanté dans nos bavardages, — et que plus on dit que cela contrarie, et moins on ne le pense! Telle est ma profession de foi au sujet de la modestie sociale. Tout cela, je le sais bien, n'est pas la découverte d'un grand arcane philosophique, — d'un grand topique humain, — ni celle de la quadrature du cercle, — ni celle de la transmutation des métaux, — ni celle de la cristallisation du carbone, — ni celle des motifs qui ont pu déterminer la fille du comte de C... à épouser le vieux V***, — ni, enfin, la découverte d'une nouvelle Amérique morale ou matérielle... Mais nous sommes en pleines futilités, et mon expérience vaut tout juste la colère de cette princesse de la Néva.

Et tout cela ne me dit point si je dois, ou non, (je crois que non!) faire défiler ici la nomenclature des fêtes, bals et soirées de la semaine! Le lecteur est de mon avis : la négative. Et, pourtant, il la lira (à moins qu'il ne passe outre...) attendu que, tout en m'avouant que l'affaire n'a d'intérêt que pour les personnes citées, il y a un instinct qui me pousse à prouver une fois, de loin en loin, que je sais ce qui se passe. Alors, lorsque, plus tard, je me tairai sur ces raouts monotones, on pourra penser que je n'en sais pas moins bien des choses. Voici donc pour la semaine écoulée, un bloc de noms : ceux des personnes qui ont enlevé leurs housses, distribué des fleurs, allumé les lustres, et versé des rafraîchissants à une foule d'amis, de simples connaissances — et d'inconnus, qui leur enverront un petit morceau de carton en vif témoignage de reconnaissance.

Si je prenais l'affaire alphabétiquement, il me faudrait débuter par le bal de M :

Abat (Léonce), rue de l'Isly, et mettre à la colonne des observations :

«Américain; opulent; très-aimable; fort jolie femme; beaucoup de monde et du meilleur; des diamants au boisseau... »

Mais ce mode de mention envahirait les six colonnes du *Courrier*, et il est impraticable. Nous devons donc nous borner à harponner à la pointe de la plume tous les noms qui sont dans l'écritoire, et laisser le lecteur faire tout haut ou tout bas des réflexions qu'il nous serait difficile d'écrire sans trahir bien des hospitalités. Nous disons donc qu'après le bal de l'hôtel Rothschild, on a vu défiler :

Grand bal chez des Anglais rouges (la politique est étrangère à leur couleur), M. et Mme Silvener, rue de la Pépinière; — petit bal chez la comtesse de Pontevès, rue Saint-Dominique; — concert du samedi chez Mme Max Nisson, place de la Madeleine; — concert spécial rue de Varennes, chez le prince Gontran de Beauffremont Courtenay (fine fleur des pois Saint-Germain); — bal chez lady Tufton, place Saint-Georges; — bal chez le général Foltz, à l'Ecole impériale d'Etat-major; — bal chez la marquise de Chevigné, parente de l'élégant et spirituel auteur des *Contes rémois*; — concert chez Mme de Sanois, — chez le marquis de Bouillé, — chez lady Courcil; — bal chez Mme Molton (américaine), rue de Courcelles; — deuxième bal chez M. Blount... Ici je m'arrête, non point que je sois essoufflé de tant de bals, mais parce que j'ai à raconter une assez piquante anecdocte.

Le bal était à l'heure la plus belle, lorsqu'on entend un grand tapage dans le premier salon. Le maître de la maison, dont l'excellente société a les origines d'empressement dont j'ai récemment parlé, court s'informer, et il est à demi culbuté au passage par une femme, une demoiselle, peut-on croire, en toilette plus qu'inopportune, et armée... d'un parapluie!

Les gens de M. Blount avaient vainement tenté de s'opposer à l'irruption de cette femme, elle les avait maltraités, elle avait franchi les obstacles, elle se trouvait en plein salon, face à face avec le maître de la maison.

« — Que voulez-vous ici, madame?

» — Je veux... je veux parler à monsieur... (ici le nom d'un homme de lettres dont nous ne désignerons pas la spécialité, pour ne pas le révéler inutilement aux curieux qui ne connaissent pas l'histoire).

» — Mais... monsieur (l'écrivain) n'est pas ici... Retirez-vous, madame.. votre exaltation est inqualifiable!»

La dame ou demoiselle, — fort jolie, du reste, — continua d'insister, et très-haut, en prétendant que l'homme de lettres en question était dans les salons, et qu'il fallait absolument qu'elle lui parlât!

Mais l'intruse réclamait encore, que déjà elle était éconduite. Quel était donc ce mystère? On se perd en conjectures. La plus simple est de penser que l'écrivain avait dit qu'il allait au bal de M. Blount, et qu'une poursuite jalouse s'en suivait. La suite ne sera point au prochain numéro. On pourrait la lire, si quelqu'un le voulait, dans les colonnes d'un grand journal quotidien... Reprenons notre aride nomenclature.

Spectacle, rue de Lille, à l'hôtel de Pomereu: *le Joueur d'orgue* et *la Laitière de Marly-le-Roi*. — Bal à l'hôtel Lambert-en-l'Isle, chez la princesse Czartowriska (Espagne et Pologne!); luxe énorme et foule pareille; — bal à l'hôtel Talleyrand, chez la duchesse d'Istrie; le plus grand monde d'une société renversée depuis dix ans; — bal chez les Américains Forland, pour lesquels des mines de sel sont des mines d'or; — bal chez la comtesse d'Uzès, — chez la comtesse de Fontenille, — chez la comtesse de Croix. Réouverture de l'hôtel-villa de la comtesse Lehon, en attendant le grand bal de samedi; — soirées dansantes chez M. et Mme Jules Joest, en leur ravissant hôtel du haut de la rue Taitbout; — bal chez le sénateur comte Siméon, au quai d'Orsay; — raout chez Mme Cibiel, à la villa Visconti, avenue Gabriel; — chez Mme Barbier, à l'intendance militaire; — chez M. Léopold Javal, député; — chez la comtesse Uriska; — chez les frères de la Horte, opulents néerlandais. — Une fraction sociale, qui avait ses habitudes, regrette la fermeture du salon Basilesky. Et quoi encore? J'en oublie dix, j'en oublie cent! Et voici ce que le plus prochain horizon porte :

Dimanche, bal chez la duchesse de Riario-Sforza (née Berryer), rue Royale. — Dimanche aussi, bal d'inauguration d'un hôtel acheté en plein faubourg Saint-Germain, par un israëlite d'Anvers qui a fait fortune à Paris, M. Cahen. — Plus tard, fête retentissante, faubourg Saint-Honoré, au grand hôtel Pontalba, une des plus fastueuses résidences de Paris. — Fête... impériale à l'hôtel, jadis de Lauriston, aujourd'hui villa d'Albe, aux Champs-Elysées... — Un bal style Louis XV, chez la comtesse de Morny, à la présidence du Corps législatif; — Et chez Mme de la Place! et chez Mme de Guynemer! et chez Mme de Subervielle! et chez la comtesse d'Immerbach! Et les vendredis de Mme Ségalas! et les grands jeudis de M. Eugene Schneider, vice-président du Corps législatif, — et qui, et quoi encore? Arrêtons-nous, car déjà trop de place est dévorée par ces mentions qui, faute d'énormes indiscrétions, de commentaires curieux ou d'anecdotes piquantes à y ajouter au profit du public, n'ont, nous le répétons, d'intérêt réel que pour les personnes mentionnées.

Finissons par la pose d'un crêpe sur ce riant horizon de plaisirs. Le bal costumé de la comtesse Waleswka, annoncé pour le 5 mars, est remis... on ne sait encore pour quelle date; celle de la mi-carême probablement. La cause de cette remise est la mort de lady Sandwich, de la fille de laquelle le comte Walewsky était veuf en premières noces.

~~~~ Nous avons récemment parlé du jeune pianiste-compositeur, Henri Ketten, très en vogue dans le meilleur monde, où il fut introduit, il y a deux ans déjà, par Mme la comtesse de Monet, femme du général, qui eut à la fois et la bonté et la bonne fortune de faire connaître le charmant prodige à nos premiers salons, et de le présenter à la reine Christine. Aujourd'hui, nous apprenons que S. E. M. Fould, ministre d'Etat, touché des brillantes promesses que donne le tout jeune virtuose, lui a fait une petite pension de 600 fr. à titre d'encouragement.

~~~~ Du grave inconvénient qu'il y a de ressembler à... un autre! Il y a quelques jours, M. B...n, dessinateur du *Monde illustré*, revenant de Strasbourg à Paris, après un voyage dans les Vosges entrepris pour le service du journal, se trouve en wagon avec deux gendarmes... qui l'interrogent, sans affectation, sur ce qu'il est, sur ce qu'il fait, d'où il vient, où il va... etc.

M. B...n étonné, répond cependant, mais assez laconiquement. Aussi la curiosité des agents de l'autorité n'est-elle pas suffisamment satisfaite, et, à la station la plus voisine, l'invitent-ils à descendre et à les suivre...

L'artiste veut résister, demander des explications. Mais l'invitation devient une intimation. Il obéit. Sa petite valise à la main, il suit les vigilants représentants de la justice active, aux regards surpris, curieux, scandalisés des voyageurs du train... lequel ne tarde pas à emporter sur Paris la place vide, et naturellement payée, de M. B...n.

On était à Vitry-le-Français. Le suspect est conduit devant un des représentants de la justice, lequel était encore au lit. En apprenant de quoi et de qui il s'agit, le magistrat s'habille en hâte, et notre artiste est introduit dans son cabinet. On procède à un interrogatoire plus sévère, et le voyageur apprend qu'il ressemble beaucoup, beaucoup trop, à un individu très-vivement soupçonné d'être l'auteur du vol de 160,000 fr. commis, quelques jours auparavant, au préjudice de la compagnie du chemin de fer de l'Est...

Accusé d'un pareil méfait, M. B...n, qui est le plus brave garçon du monde, s'indigne d'abord, et se défend ensuite. Il connaît quelques personnes en ville... il offre de s'en faire réclamer. Quel hasard, heureux hasard, pour un Parisien, de connaître des gens
~~~~

Vitry-le-Français ! Le magistrat, qui ne demande pas mieux que de voir innocent un homme dont les façons l'intéressent, fait sur-le-champ quérir les gens susdits. Ceux-ci accourent.

« — Connaissez-vous monsieur ? — demande le magistrat aux plus braves Français de Vitry tout émus de l'appel.

» — Ce Monsieur ? Eh ! c'est B...n !

» — Quel B...n ?

» — Eh ! pardieu, un excellent artiste, qui était allé dans les Vosges dessiner pour *le Monde illustré* ! » (Ici les habitants du pays firent, auprès de M. le procureur impérial, une petite réclame au *Monde illustré*, que la modestie force à passer sous silence... Toutefois, nous espérons que le magistrat, qui tenait compte du moindre mot, en aura été frappé, et que lui — et les deux gendarmes — s'abonneront.)

Il était onze heures lorsque notre collaborateur du crayon entendit avec joie, de la bouche du magistrat, ces mots, que ces messieurs n'ont pas assez souvent l'occasion de prononcer :

« — *Monsieur, vous êtes libre !* »

Libre de faire ce qui pourrait lui plaire ! libre d'aller où bon lui semblerait ! Ce qui pouvait plaire le plus à la victime d'une ressemblance fatale, c'était de continuer sa route pour Paris, qui était le lieu où il lui semblait bon d'aller. Mais le moyen ? Le train le plus prochain ne passait qu'à six heures du soir ! M. B...n n'avait qu'une chose à faire : se résigner ; il le fit. Mais il lui fut difficile de se promener dans la ville sans être sur-le-champ l'objet d'une curiosité avide... Chacun tenait à voir l'étranger, le monsieur, accusé d'avoir volé les 160,000 fr. ! Aussi ses sauveurs s'empressèrent-ils de le soustraire à un si révoltant examen, et il put, le soir venu, reprendre son voyage si fâcheusement interrompu — et trouver, le lendemain, 15, dans *la Presse*, l'entre-filet suivant :

On lit dans l'*Echo de l'Est*, de Bar-le-Duc, du 16 :

« On annonce que les auteurs du vol de 160,000 fr. » commis, il y a quelques jours, au préjudice de la » Compagnie des chemins de fer de l'Est, ont été ar- » rêtés mardi dernier. Ils sont, dit-on, au nombre de » trois. »

« Très-bien ! — dit notre artiste, — mais on les a arrêtés un peu tard ! »

~~~~ Le marquis de Custine était de l'intelligente famille des *curieux*. Il avait beaucoup voyagé, beaucoup acheté, beaucoup rapporté. Il avait surtout le goût des objets contemporains de son enfance, témoins de l'éclatante vie de son grand-père et de son père, existence brusquement terminée, comme celle leur roi, place de la Révolution, par la main du bourreau ! Le mobilier du marquis de Custine, à son château de Saint-Gratien, près Enghien, était formé de tout ce que la mort et les révolutions avaient laissé. de tout ce que ses voyages y avaient ajouté. La collection est donc riche en choses curieuses, précieuses, conservées ou choisies par le goût, et parmi lesquelles plusieurs sont historiques. Tel est, par exemple, un meuble en marqueterie d'étain sur bois des îles, époque Louis XIII, qui passe pour être un cadeau de celui qui fut plus tard le cardinal de Richelieu, à Marion Delorme...

Des potiches et cornets du Japon de grandeur et décors exceptionnels attireront les amateurs. Le nombre des objets intéressants est considérable, et le nom de l'homme célèbre qui a hérité de ces curiosités, ou qui les a complétées. ajoute beaucoup d'intérêt à leur valeur. On s'attend donc à une vente brillante. Elle aura lieu les 2, 3 et 4 mars bien prochain.

M. Charles Pillet, l'un des commissaires-priseurs les plus familiers aux ventes d'objets d'art, annonce aussi celle des deux belles collections de tableaux — Biehler — et comte Castellani. — Mais la vente-lionne de la saison, est une vente qui rappellera celle du fameux cabinet de Bruges. En effet, il n'y a aujourd'hui que le musée Pourtalès qui puisse être opposé à la collection Rattier, dont le catalogue en épreuves nous tombe sous les yeux. Quel assemblage ! que de trésors ! bijoux antiques, armes, bronzes, émaux, faïences, fers ciselés, grès de Flandres, manuscrits, médailles, porcelaines de Sèvres, de Saxe et de Chine, sculpture sur bois, en marbre, en ivoire, terres cuites antiques et modernes, verreries, vitraux... Que n'y a-t-il pas dans cette magnifique collection qui va faire la joie de bien des gens, le mois prochain, lorsqu'elle sera exposée et visible, sur cartes privilégiées, avant tout passage du public à flots !

~~~~ Nous remercions ceux de nos abonnés, de nos lecteurs, qui ont bien voulu déjà, — sur une insinuation accompagnant la transcription de *cartes de visite* ou *adresses commerciales* bizarres, ridicules, — nous adresser ce qu'ils possédaient de plus curieux en ce genre. Nous espérons que le nombre de ces envois obligeants s'augmentera, et qu'ils figureront dans la récolte dont nous nous occupons, pour une prochaine mise en lumière de ces témoignages curieux de la vanité, de l'ostentation, de la sottise, de la folie, dans toutes les classes de la société.

~~~~ La lettre suivante, que nous avons en autographe sous les yeux, trouvera sa place dans l'histoire anecdotique et littéraire du temps. Nous la croyons piquante :

« A *la personne* chargée par *intérim* des fonctions de directeur du Théâtre Français.

» Est-il donc vraiment impossible d'avoir une stalle, une place, un coin assuré pour voir la première représentation de *Cosima*, que de méchantes langues prétendent devoir être la dernière ?

» De cette manière, ce sont les entrées qui sont mises à la porte, sans pouvoir se racheter !

» Je ne connais pas personnellement l'auteur, qui ne me connaît d'aucune façon : je ne l'admire pas toujours, et ne m'engage nullement à applaudir. J'irai pourtant le matin au bureau de l'administration m'enquérir si je suis pour le soir dans le grand nombre des élus prédestinés à étouffer au milieu de ce raout *dramaturgique*.

» CAUCHOIS LEMAIRE.

» Collègue indigne de l'auteur de *Cosima*, au comité de la société des gens de lettres, et rédacteur du *Siècle*, 88, rue de Charonne. »

~~~~ Paris aura, dans le courant de l'année 1859, une visite des plus curieuses : celle de l'ex-Empereur nègre Soulouque, qui vient d'être détrôné par les Dominicains, possesseur de la partie Est de l'île de Saint-Domingue, que Faustin premier et dernier ne put jamais soumettre à son sceptre d'ébène.

Le *Jamaica journal* nous apprend que, contraint à abdiquer pour avoir la vie sauve, Soulouque s'est embarqué sur un steamer anglais, en compagnie de sa famille : la négresse *Adelina*, sa femme et ses deux filles, — *Olive* et *Célia*, — et de plusieurs de ses grands officiers décidés ou contraints à suivre la mauvaise fortune du mauricaud découronné. Le même journal prétend qu'outre les trésors incroyables qu'on a trouvés dans son palais et dont il essaya vainement d'emporter une partie, Soulouque possède plus de 500,000 livres sterlings (environ douze millions de francs) placés sur les principales banques de l'Europe.

Nous n'avons pas à tracer ici la biographie de cet étrange souverain, le premier qui ait osé placer le bandeau impérial sur la toison de laine caraïbe. Quelques dates suffiront à escorter la nouvelle que nous donnons de sa future arrivée chez nous. Il est né en 1789, il a donc aujourd'hui soixante-dix ans. C'est un bel âge pour voir Paris ! Avec 600,000 fr. de rentes, Soulouque, si laid qu'il soit, y pourra faire belle figure, et les princesses Olive et Célia y trouveront à se marier, pour peu que leur ex-auguste père n'ait pas la noirceur de leur refuser une couple de millions en dot.

On dit que *Cham*, le célèbre et trop spirituel caricaturiste qui a plus fait pour la renommée de l'empereur d'Haïti que l'empereur Soulouque lui-même, n'est pas sans inquiétude de cette arrivée, qui peut bien, la nuit, à quelque coin de rue, lui mettre sur les bras quelque *bravo* à la face couleur de minuit, appartenant à la suite de cette majesté *in partibus*.

On nous dit que M. Dominique Monsérado, le nègre millionnaire de la rue Louis-le-Grand, qui fut avec le général Vil de Ben et le secrétaire d'Etat, baron Damier, un des hauts officiers de Soulouque, se dispose à partir pour Liverpool, où son bien aimé et co-nègre souverain doit arriver de la Jamaïque, dans une quinzaine de jours.

On sait que, s'étant déclaré empereur en 1849, (il s'est fait reconnaître en cette qualité par toute l'Europe et a envoyé en Angleterre un superbe ambassadeur noir, dont M. Dallas, habitué à tout voir avec les préjugés américains, fixait, dit on, la valeur à dix mille francs) s'étant, disons-nous, déclaré empereur, Soulouque créa, parmi tout ce que le pays offrait du plus beau noir, quatre cents nobles, dont quatre princes, cinquante-neuf ducs et douze marquis ; le reste comtes, barons et chevaliers. Il créa aussi deux ordres masculins ; pour le militaire, saint Faustin ; pour le civil, une légion d'honneur. — Plus deux ordres féminins : sainte Marie-Madeleine et sainte Anne. Les princesses (ex) Olive et Célia sont ou étaient les grandes maîtresses de ces deux chevaleries. Nous avons récemment raconté une anecdote établissant de quelle ingénieuse façon la princesse Olive s'y était prise pour se faire embrasser par un blanc — ce qui était depuis longtemps son rêve, sa *desiderata !* La victime fut notre consul, aujourd'hui chargé des mêmes fonctions à Charleroi, où il ne rencontre désormais d'autres négresses que celles que fait le charbon de terre, grand teinturier belge de tout et de tous.

Soulouque n'a jamais su écrire ; il signait son nom, c'était tout. Il ne lit que dans l'imprimé. Avant son étrange élection comme chef de la république haïtienne en 1847, — en remplacement du général Riché, mort subitement, — Soulouque, qui avait conquis ses grades militaires de 1820 à 1846, appartint continuellement à l'affiliation des *Vandoux*, sorte de franc-maçonnerie africaine, dont le duc Dominique (le nègre millionnaire de la rue Louis-le-Grand) était un des chefs les plus actifs. Dominique Monsérado ne se sentit plus le goût d'être rien : ni duc, ni général, ni *Vandoux*, dès qu'il se vit millionnaire, et il quitta le pays sous prétexte de mission à l'étranger, mais bien en réalité pour jouir à sa guise de l'abdication de ses titres haïtiens, et de sa belle fortune européenne. Sa situation depuis six ans n'était pas sans rapports comiques avec celle de l'ancien général tunisien, Ben-Ayet, qui, un beau jour, s'était également dérobé à l'amitié de son bey, pour venir jouir paisiblement à Paris de ses millions. L'empereur d'Haïti, de même que le bey de Tunis pour son général, fit de fréquents et rusés efforts pour attirer au pays son duc Dominique ; mais, pareil toujours à Ben-Ayet, celui-ci se tint en défiance, et fit du plus loin, à son souverain impuissant, le fameux geste, digital et nasal à la fois, que *Cham* a souvent célébré comme pantomime d'un refus moqueur...

Pourtant Soulouque chargeait l'ex-duc déserteur de quelques petites affaires à Paris. C'est lui qui, en 1852, alla trouver Dusautoy pour lui demander quatre-vingts uniformes destinés aux fêtes du sacre de Sa Majesté mauricaude. Soulouque envoyait un million pour les acquisitions relatives ; la couronne et le sceptre furent fabriqués par un bijoutier de la rue Saint-Martin, sur un dessin fourni par feu Froment Meurice. Ces deux objets coûtèrent 120,000 fr. Quant aux costumes impériaux destinés à Faustin Ier et à son auguste famille ; quant aux habits brodés des grands officiers du sacre, Dusautoy refusa absolument de les faire, bien que la commande s'élevât à environ 300,000 fr. Le célèbre tailleur, — on peut dire artiste, — étant le fournisseur de plusieurs cours des principaux Etats de l'Europe, eut sans doute cru ridiculer sa maison en y confectionnant le vestiaire de cette grandiose mascarade. Bien que les bénéfices de cette affaire pussent monter à 150 000 fr , Dusautoy la repoussa, et ce fut un tailleur de Londres, infiniment moins scrupuleux et plus avide, qui en fut chargé.

Plusieurs officiers de notre marine sont décorés des ordres de Soulouque. Mais la chancellerie n'a pas reconnu ces ferblanteries, et nos braves officiers, qui ne les avaient pas reçues très-sérieusement, les ont laissées dans le tiroir aux clous. Un de nos confrères, qui écrivit en 1852, dans la *Presse*, un article dans un genre que Cham n'eût pas dessiné, fut peu à près frappé en pleine poitrine de l'ordre de Saint-Faustin. Il en a bien ri ! La seule fois qu'il porta cette croix, ce fut sur un habit d'*incroyable* du Directoire, à un bal masqué chez Mme Roger de Beauvoir.

Nous n'avons pas d'appréciation à faire ici sur le rôle politique de ce souverain crépu. Mais il y a en lui un côté divertissant qui appartient assurément à la chronique écrite, comme ses faits et gestes appartinrent longtemps à la caricature. On nous dit que M. Dominique Monsérado, son ancien *co-vandoux*, a assuré à plusieurs personnes que Soulouque, ayant précédemment et itérativement exprimé le vif désir de voir Paris, il n'en avait été empêché que par son rang, qui devait donner matière à des embarras dont le comique n'eût pas annulé le côté scabreux. Désormais affranchi des grandeurs, — comme le décret de 1790 l'avait affranchi de l'esclavage, — Soulouque pourra sans doute satisfaire désormais son désir septuagénaire, et visiter Paris bras dessus bras dessous avec son ex-duc réfractaire, et millionnaire comme lui. Attendons-nous donc à le voir se promenant sur le boulevard, et y faisant émeute autant que ce grand diable d'homme-enseigne qui promène chaque jour les livrées de la maison de confection du *Pavillon de Rohan*. Quoi qu'il en soit, malgré sa philosophie et la mansuétude que donne une abdication haïtienne confite dans une douzaine de millions dûment en sûreté sur les banques d'Europe, je connais plus d'un amateur qui ne voudrait pas être dans la peau de M. le vicomte de Noé, connu dans la célébrité caricaturesque sous le pseudonyme biblique de *Cham !*

JULES LECOMTE.

Soulouque.

C'en est fait! Le monde compte un monarque de moins. L'illustre souverain dont le sceptre s'étendait des montagnes du chaos aux hauteurs de la Crête à Pierrot, qui régnait sur les nobles populations du *Petit-Trou* et d'*E...-de Porc*, Soulouque, puisqu'il faut l'appeler par son nom, est redescendu au rang de simple citoyen. Les nouvelles apportées par le dernier paquebot nous apprennent son abdication en date du 15 janvier, et son départ pour la Jamaïque, où il est arrivé le 22.

Seuls parmi tous les dignitaires de son empire, le chancelier Delva, *comte de la petite rivière de Dalmarie*, l'ancien gouverneur de Port-au-Prince, le général comte de Vil-Lubin et le préfet de police Dessalines, fils naturel du fameux empereur, accompagnent dans son exil la Majesté déchue.

Les noirs sont inconstants. Ce peuple nègre qui, jadis, « appréciant les *bienfait inexprimables*, dont le président Faustin avait doté le pays, lui conféra un beau matin la dignité d'empereur avec 1250,000 francs de frais d'installation, parce qu'il était de la dignité de la nation d'environner de *toutes sortes de considérations* le souverain qui jouit de son amour et de sa sympathie[1]; » ce peuple qui passa huit jours à « *danser bamboula*, » en réjouissance de cet heureux événement, et qui, pendant dix ans, ne donna à son chef que des témoignages de dévouement et d'admiration, vient tout d'un coup de déclarer que Soulouque a « parjuré à la foi publique en renversant les institutions *avec lesquelles* il reçut l'autorité, et *compromis l'honneur* de plusieurs haïtiens et de beaucoup d'étrangers », par son gouvernement. Faustin, ainsi cassé aux gages par « peuple bien aimé », a eu l'esprit de se mettre à l'abri et de sauver sa caisse; il pourra donc, dans quelque partie du monde qu'il transporte ses pénates, entourer d'une certaine splendeur sa souveraineté déchue et se consoler avec ses millions de l'instabilité des grandeurs humaines.

Mais que vont devenir ces illustres dignitaires qui portaient si fièrement les titres de la *Marmelade*, de *la Seringue*, de *Grand gosier*, de *Courte haleine* et de tant d'autres fiefs qu'on ne pourrait nommer devant des dames?

Lorsqu'on s'est appelé pendant dix ans sa grâce monseigneur le prince de Bobo ou de Trou-Bonbon, peut on se résigner à redevenir simplement, du jour au lendemain, Bobo ou Trou-Bonbon tout court? Lorsqu'on a été salué si longtemps, comme S. Exc. le comte de Numéro-Deux, peut-on se voir réduit à n'être plus qu'un chiffre vulgaire?

Il est bien dur de renoncer au titre de baron, à la particule qui ornait si bien les noms et les prénoms de MM. Gilles Azor, Poutoute, Paul Cupidon, Jolicœur, Jean Lindor, Mésamour Pouponneau, etc., etc., redevenus de simples roturiers.

Il faut également dire adieu à ces riches costumes pour lesquels les fonctionnaires d'Haïti avaient fait si souvent danser l'anse du panier impérial, quand ils avaient le bonheur d'être chargés d'une fourniture et qu'une ordonnance insérée au *Moniteur haïtien*, du 9 novembre 1849, réglait de la manière suivante :

Tunique blanche qui descendra au-dessous du genou; manteau bleu de roi dont la longueur descendra au bas du *gras de jambe*, brodé en or de la largeur de trois pouces, doublé de taffetas rouge, attaché au cou avec un gland d'or; bas de soie blancs; boucles d'or carrées, souliers de maroquin rouge, couvrant le coude pied; épée à poignée d'or au côté; chapeau rond, retapé devant, galonné d'or, avec plumes aux couleurs nationales flottantes pour les princes et maréchaux d'Empire, et sept plumes rouges flottantes pour les ducs.

Costume dont les galons seuls, bien qu'ils allassent en diminuant à mesure qu'on descendait dans l'échelle de la hiérarchie, devaient représenter plus de dix années de solde dans un pays où les généraux doivent se contenter d'un traitement de soixante-quinze fancs par mois.

Et comment vont-ils accueillir la chute de l'empire haïtien et sa métamorphose en une république ennemie des distinctions et des hochets de la vanité tous ceux qui, même en Europe, ont sollicité les décorations de Faustin? Il faudra donc le faire disparaît e de la boutonnière, ce ruban rouge dont le liseré bleu était si mince qu'il pouvait passer inaperçu, et que Soulouque, tout fier de tant de demandes, s'était souvent donné le plaisir de faire attendre d'une manière cruelle.

Mais que vont dire surtout les porteurs de l'emprunt d'Haïti et de l'indemnité de Saint-Domingue, eux qui avaient en si haute estime le vieux chef noir qui payait aux échéances avec une exactitude à laquelle on n'était guère habitué avant lui?

Car il faut bien le reconnaître, malgré ses ridicules et malgré toutes les plaisanteries qu'on a faites sur son compte, Soulouque a rendu de grands services à son pays pendant les douze années qu'il a passées au pouvoir.

On raconte que ceux qui assistaient à l'embarquement de l'ex empereur, après avoir contemplé l'entrée triomphale de Geffrard, s'écriaient, en montrant l'Orient et l'Occident, et avec cette insouciance et cette raillerie qui forment le fond du caractère nègre : « Soleil qu'a levé là et qu'a couché là (le soleil se lève ici et il se couche là). Puissent-ils ne pas regretter bientôt le vieux chefqui, en partant, leur a adressé ces adieux qui ne manquent pas entièrement de dignité :

« Haïtiens,

« Appelé par la volonté de mon peuple à gouverner les destinées d'Haïti, tous mes soins et tous mes efforts ont constamment tendu à assurer le bonheur de mes concitoyens et la prospérité de mon pays. Je conserve l'espoir de ne pas perdre l'affection de ceux qui m'ont élevé au pouvoir, mais les événements qui viennent de se produire ne me permettent plus de douter des véritables sentiments de la nation J'ai trop d'amitié pour mon pays pour hésiter à me sacrifier pour le bien de tous. J'abdique, et je ne forme qu'un seul vœu, c'est qu'Haïti puisse être aussi heureuse que mon cœur le désire. »

Tel est le dernier acte de ce souverain qui a eu le privilége d'exciter à un degré peu commun la curiosité sinon l'intérêt du monde entier, et il faut avouer qu'on pouvait plus mal finir. Nous devrons sans doute à sa chûte de pouvoir contempler de près cette étrange figure. Malgré les conflits d'intérêt que son gouvernement a eus avec elle, Soulouque a conservé une ardente sympathie pour la France. La princesse Olive, qui n'a plus de trône, mais qui a encore pas mal de millions en dot, avait aussi un grand faible pour les officiers français. Aussi je crois pouvoir donner, sans trop m'avancer, une nouvelle qui m'est arrivée ce matin et d'après laquelle Soulouque et sa famille seraient prochainement attendus à Bordeaux.

Les lecteurs du *Monde illustré* pourront, grâce au portrait que nous avons donné dans notre numéro du 5 février, reconnaître à première vue l'illustre personnage et ne pas le confondre avec un vulgaire marchand de vulnéraire, s'il se présentait pour la première fois à leurs yeux revêtu de certain habit rouge brodé d'or, qui n'a pas coûté moins de *trente mille francs*, et que Soulouque n'aura certes pas commis la sottise de laisser à son successeur.

PAUL DHORMOYS.

[1] *Moniteur haïtien.*

Construction du pont de Kehl sur le Rhin.

La construction des grandes lignes de chemins de fer a forcé les ingénieurs à surmonter tous les obstacles naturels qui pouvaient s'opposer à leur jonction. — L'art et la science leur doivent déjà le pont de Lyon, qui relie le chemin de fer de Paris-Lyon à celui de la Méditerranée, et leur devront bientôt le percement du mont Cenis. La construction d'un pont fixe sur le Rhin, à Kehl, destiné à relier le réseau des chemins de l'Est avec celui du grand duché de Bade, viendra prendre sa place à côté de ces gigantesques entreprises dans lesquelles les ingénieurs doivent lutter à chaque instant contre des difficultés souvent imprévues et sans cesse renaissantes.

C'est, certes, un spectacle d'un bien vif intérêt que cette lutte de toutes les forces de l'industrie humaine concentrées sur un seul point et les obstacles créés par la nature, qui semblent dire à l'homme : tu n'iras pas plus loin. Ce dernier accepte le défi, appelle à lui toutes les ressources de la science, s'arme de patience, creuse, fouille, transforme la nuit en jour, et tel jour arrive où l'obstacle si terrible autrefois est surmonté.

Le 16 septembre 1857, une convention internationale ayant été conclue entre le grand-duché de Bade et la France, le 2 juin 1858 le projet définitif fut adopté par les ingénieurs français et badois. Les premiers auront à fonder les quatre piles et les deux culées d'un pont de 235 mètres d'ouverture sur le Rhin, et les seconds seront chargés de la construction du tablier.

La fondation des piles présentait des difficultés assez

---

suis arrivé à notre chaumière sans savoir si j'avais marché.

Représentez-vous le spectacle que dut offrir notre pauvre demeure, une heure après le moment où tout y était. Joie, folie, amour, espérance. Les fleurs couvraient encore la table; les verres n'étaient pas vidés; un vent doux courait dans les pommiers et faisait tomber leurs fleurs sur l'herbe; un oiseau chantait seul et tristement dans une brousse de groseilliers sauvages, car il faisait presque nuit. Pardonnez à un père, monsieur, d'avoir remarqué tout cela au moment où sa fille se mourait. Quand le cœur est brisé on dirait qu'il étend sa sensibilité à tout ce qui se passe autour de lui.

On fit venir un médecin en toute hâte; mais Calixte ne respirait plus. La balle lui avait percé le cœur d'outre en outre. Il avait encore sur ses lèvres bleuies par la mort le sourire du bonheur et de l'espérance.

Il fallut prodiguer tous nos soins à Rosette qui n'était pas encore revenue à elle. Nous passâmes tous la nuit autour de son lit. Le lendemain, au point du jour, elle ouvrit les yeux, sourit tristement, chercha en vain à recueillir ses souvenirs, puis nous demanda si Calixte n'était pas encore arrivé.

Nous comprîmes l'horrible vérité. En lui ravissant son bonheur, Dieu lui en avait laissé l'illusion. Depuis ce jour elle n'a pas changé; elle ne connaît personne et appelle toujours Calixte. Elle persiste à vouloir être parée de ses habits de noces. Le fils de M. le marquis dit qu'elle ressemble à une Ophélie, personnage d'une tragédie anglaise, qui, à la suite du même malheur, tomba aussi dans une douce folie, et qui se noya dans une mare en chantant, couronnée de fleurs, le nom de son fiancé. La même chose a dû se passer bien ailleurs et dans tous les temps.

Je ne passe pas de jour sans pleurer en la regardant. Elle serait morte que mon chagrin serait tout autre. Il semble au moins que les morts nous comprennent et que nous les aidons. Venez avec moi, monsieur, vous la verrez, et je suis sûr après cela que vous compatirez au sort du pauvre Tinguy.

Je suivis Tinguy jusqu'à sa chaumière, qui était modeste mais très propre. Le petit jardin était tout pavoisé de roses trémières qui dépassaient la hauteur des haies. Sur le toit de chaume éraillé et comme plaqué de mousses grasses, se balançaient au vent des aigrettes de réséda sauvage; des filets séchaient devant la porte.

Nous entrâmes, et je vis Rosette assise immobile et regardant par la porte ouverte la mer bleue qui traçait au loin des cercles blancs sur la grève. Elle sourit tristement et me dit : « Calixte est venu; nous vous attendions pour aller à l'église. N'est-ce pas que Dieu nous bénira? » Puis elle se leva et nous suivit dehors. Le pauvre Tinguy essuyait ses larmes du revers de sa main. Je le quittai, sans chercher à dissimuler une profonde émotion, et toute la nuit cette mélancolique vision passa mes rêves.

A quelques jours de là, je quittai Kersaint. J'y revins une année après : bien des événements s'étaient passés depuis.

II

Je ne retournai à Kersaint qu'au mois d'août de l'année suivante. Il me tardait de revoir Tinguy et d'apprendre si le temps n'avait apporté aucun remède à la tristesse maladive de son esprit. Je craignais pour lui l'engourdissement d'une préoccupation constante. Loin de les fortifier, le malheur use et décompose ces natures plus dures que solides. De même que la mer égrène les rochers, tandis qu'elle accroît les dunes et prête des forces inouïes aux premiers éléments de la vie organique.

Comme la mer me parut belle et doucement émue à mon arrivée! Nous avions tant de choses à nous communiquer, mystérieuses, profondes, inaccessibles au langage humain! N'est-elle pas la voix la plus musicale de la nature?

La moisson n'était pas faite; les épis répondaient par un bruissement mélodieux aux sonores appels de la vague. Le gazon serré de la falaise était brodé en relief de mille arabesques que forment les petits liserons traçants dont se parent toujours les terrains arides. La vieille Fanchon avait respecté mon sanctuaire; la Bible était ouverte au livre de Job, et Faust au dialogue entre Wagner et le sombre docteur.

Il était nuit noire et je ne pouvais voir Tinguy que le lendemain. Pendant la veillée toute la chronique de l'année me fut contée. Fanchon fut verbeuse; un paquet de maryland mit en relief toutes ses facultés de conteuse. Son récit dura trois pipes.

A l'exemple de Tacite nous resserrerons son discours en un seul alinéa. Il est temps qu'on revienne à la concision de ce modèle des historiens. Les éditeurs y perdront, mais le public y gagnera.

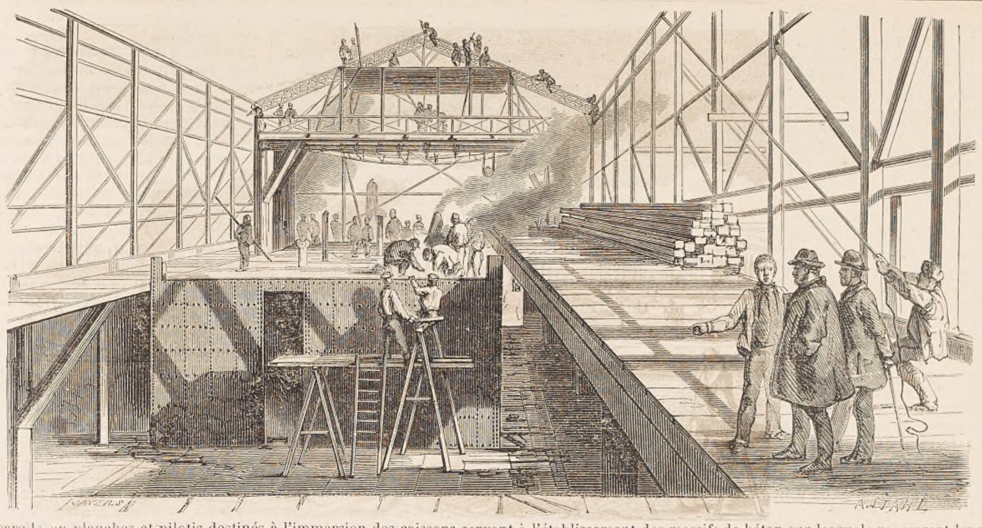
La pauvre Rosette était morte aux jours indécis qui forment la transition de l'hiver au printemps. Au moment d'expirer elle avait retrouvé sa raison, reçu les sacrements et fait à ses parents de touchants adieux.

TRAVAUX DU PONT SUR LE RHIN

(A KEHL)

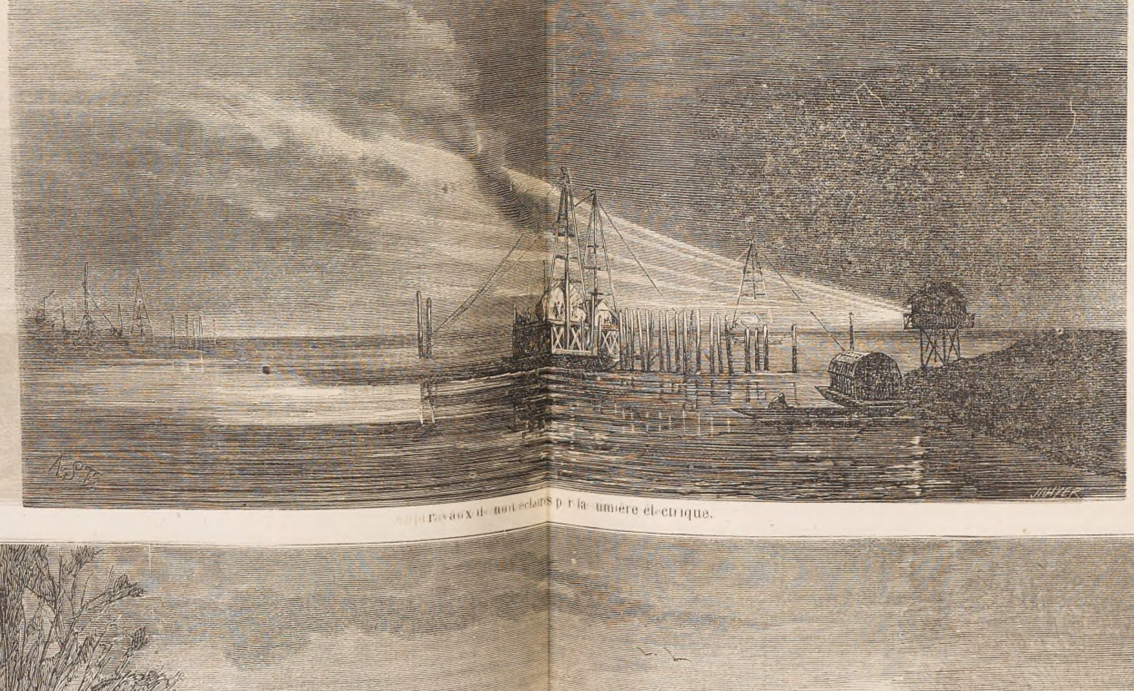
Pour la jonction des chemins de fer français et allemands.

Chantiers établis sur les bords du Rhin.



Appareils en planches et pilotis destinés à l'immersion des caissons servant à l'établissement des massifs de béton sur lesquels reposeront les piles.

Équipement des plongeurs.



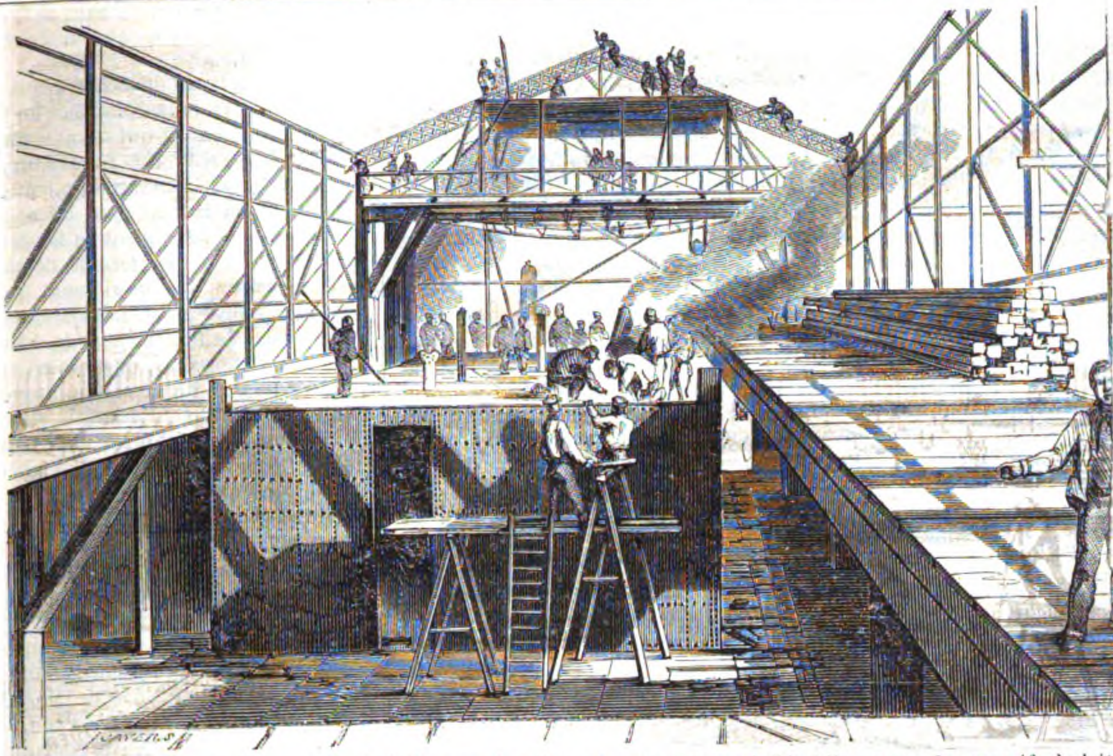
Travaux du pont éclairés par la lumière électrique.

Baraque-cantine des ouvriers.

Passerelle de service pour le transport des matériaux employés à la construction du pont.

T SUR LE RHIN

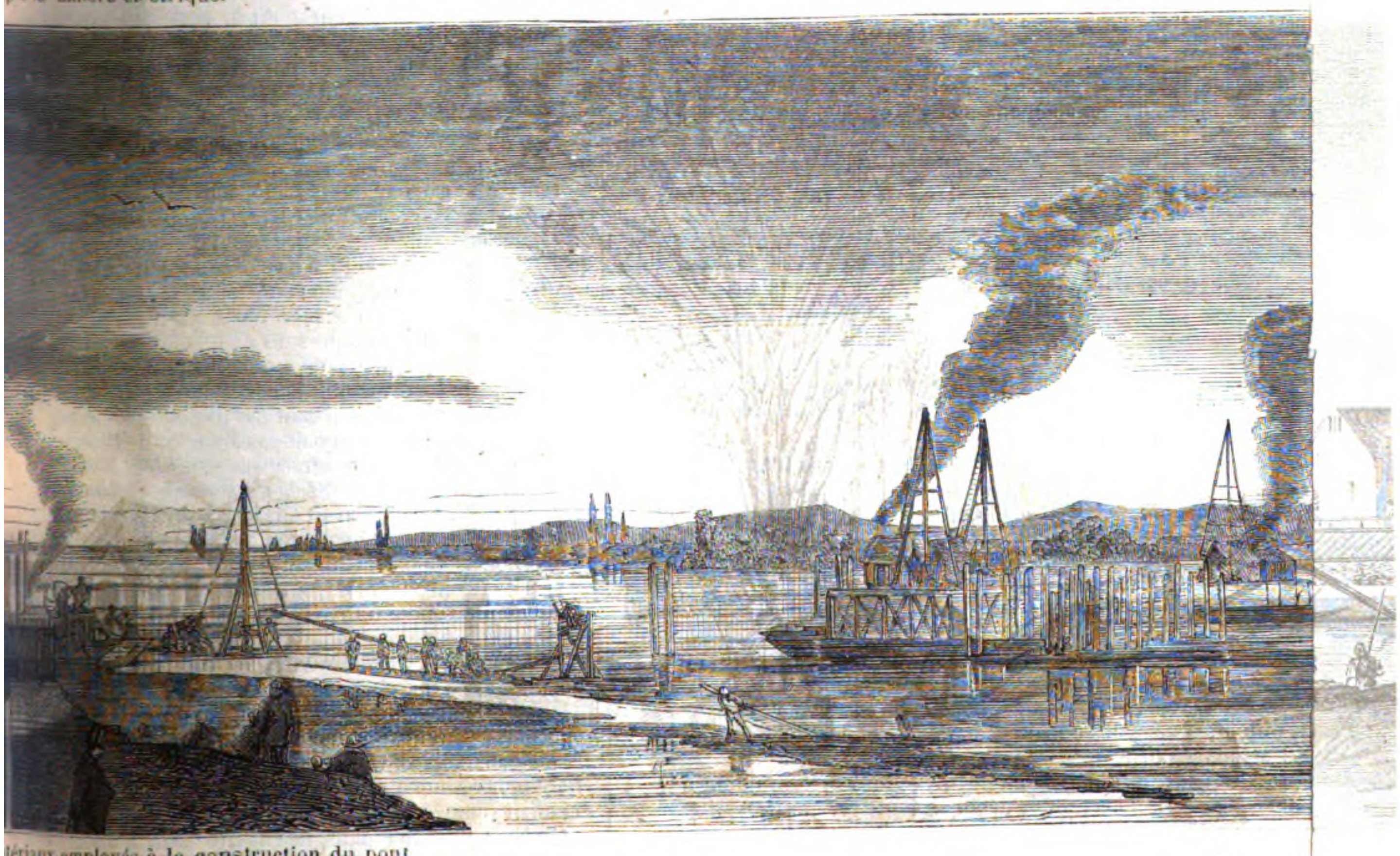
...le fer français et allemands.



Appareils en planches et pilotis destinés à l'immersion des caissons servant à l'établissement des massifs de bét

p r la umière él ctr ique.

Bar



tériaux employés à la construction du pont.

re les in-
sérieuses et un bras
composé u manoir de
60 à 80 mèt st sur la
passe souve es ruines
piles d'aprè
sible dans raire au-
Les ingé avant la
l'air comp s Gaules,
Worcester originaire
de Lyon. fuir les
au pont de qui s'était
à comprim uper au-
de 3 à 4 m de toutes
vriers enle
du pont de les Ro-
cation de c rs fois, à
La pile t les pi-
tres 80 cen iècle. Les
de largeur y détrui-
3 mètres 4 lors cou-
plus de 20 uffus que
partie infé es Fran-
d'entre elle en 1789,
mencent a Mme Sain
passage des en mains
nes souffla rotestant,
drague à v
mètre, des eau d'où
c'est-à-dire lu moyen
Un pont, int Loup,
15 mètres ile, saint
à transport lui vivait
voies percé it les vi-
Le pont lécène de
pas moins
mètres de
vapeur, m -septième
4 à 5 mètre aginèrent
L'espace li un pé-
pile, du côt it exempt
rangées de rière aux
par de fort anche du
palplanche le pieux
Deux éta it posses-
tour de la des rep-
le pont de
quelles se é comme
Les quat des riches
sur un pla core, les
mersion. V noms les
s'effectuer. eu, grâce
Les quat s moines
sur le gra s mœurs
soufflantes, que l'ab-
rer la pile voyés du
50 centimè sence de
de l'air da pas très-
les huit c
plus haut, loître de
inférieure s curieux
nication av

Ses funérai ports ha-
regardait c di à mes
raissait plu il eût eu
D'ailleurs, tait plus
village s'en ménage.
nom de M. ir on se
attendant on lisait
construire de tris-
Tinguy. Il rendent
ment de la
eût été so me fallut
pêcheur et peut-être.
fit. Les co il se dis-
plus variée r les pa-
son. Ce *m* uy ni son
deux, fum plus re-
guy. ou retiré
Toute la gulier, la
sans pouvo quier de
que jaloux disposi-
n'occuper ra avocat
Tinguy. Je oire à de-
courir à sa vrement,
porte, avec
fumant reli it même
tin. Il dépo heté tous
se jeta dans à remplir
souvenir. Il
les autres; laisir des
yeux un ho
ayant tout ET.
mystique q
la contemp
La maiso

sérieuses en raison de la mobilité du lit de ce fleuve, composé uniquement de gravier à une profondeur de 60 à 80 mètres et ayant un courant dont la vitesse dépasse souvent 4 à 5 mètres par seconde; construire des piles d'après les méthodes ordinaires était donc impossible dans un sol aussi facilement affouillable.

Les ingénieurs eurent recours alors à l'emploi de l'air comprimé. Ce système, employé aux ponts de Worcester par les ingénieurs anglais, puis aux ponts de Lyon, aux ponts de Moulins, sur l'Allier, et enfin au pont de Szegedin, sur la Theiss (Hongrie), consistait à comprimer l'air dans des tubes cylindriques en fonte de 3 à 4 mètres de diamètre, au fond desquels les ouvriers enlevaient le gravier. Pour la fondation des piles du pont de Kehl, les ingénieurs vont faire une application de ce système sur une plus large échelle.

La pile reposera sur quatre caissons en tôle de 8 mètres 80 centimètres d'épaisseur, ayant chacun 7 mètres de largeur, 5 mètres 80 centimètres de longueur, 3 mètres 40 centimètres de hauteur, pesant ensemble plus de 200,000 kilog. Chaque caisson, ouvert à la partie inférieure, est muni de trois cheminées; deux d'entre elles, latérales, ont 1 mètre de diamètre, commencent au plafond du caisson et sont destinées au passage des ouvriers et de l'air envoyé par des machines soufflantes. La cheminée du milieu contient une drague à vapeur, elle a 1 mètre 50 centimètre de diamètre, descend jusqu'à la partie inférieure du caisson, c'est-à-dire jusqu'au gravier du lit du fleuve.

Un pont, dit pont de service, dont l'axe se trouve à 15 mètres en amont de celui du pont définitif, servira à transporter les matériaux et vient se relier par des voies percées à chaque pile du pont définitif.

Le pont de service est établi sur des pieux qui n'ont pas moins de 60 centimètres d'équarrissage et 10 à 12 mètres de fiche, battus par de puissantes sonnettes à vapeur, munies de moutons de 1,000 kil., tombant de 4 à 5 mètres de hauteur.

L'espace ménagé pour la fondation de la première pile, du côté de la rive française, est entouré de deux rangées de pieux, distants de 3 mètres environ, réunis par de fortes moises, entre lesquelles on a enfoncé des palplanches de 20 centimètres d'épaisseur.

Deux étages fortement échafaudés sont ménagés autour de la pile; le plancher supérieur, de niveau avec le pont de service, supporte deux voies ferrées sur lesquelles se meuvent deux puissantes grues.

Les quatre caissons sont aujourd'hui rivés et placés sur un plancher mobile et on va procéder à leur immersion. Voici maintenant la marche du travail qui va s'effectuer.

Les quatre caissons placés à côté les uns des autres sur le gravier du fleuve, cinq puissantes machines soufflantes, montées sur des bateaux, viendront entourer la pile au moyen de tuyaux en caoutchouc de 50 centimètres de diamètre, ces machines enverront de l'air dans les quatre caissons. Cet air, conduit par les huit cheminées latérales dont nous avons parlé plus haut, arrivera dans les caissons ouverts à la partie inférieure et refoulera l'eau : des chambres en communication avec les cheminées latérales permettront l'entrée des ouvriers dans les caissons. Dans la cheminée du milieu renfermant la drague, l'eau s'élèvera jusqu'à la hauteur du niveau de celle du fleuve; on ira ainsi jusqu'à une profondeur de 20 mètres en dessous du lit du fleuve.

Les ouvriers, au nombre de huit dans chaque caisson, enlèveront le gravier que la drague portera au-dehors. Peu à peu les caissons s'enfonceront dans le lit du fleuve, on ira ainsi jusqu'à une profondeur de 20 mètres en dessous du lit du fleuve.

A mesure que les caissons descendront, on montera sur chacun d'eux un fort cuvetage en bois, dans lequel on élèvera la maçonnerie et les fondations de la pile.

Quand la profondeur de 20 mètres sera atteinte, on coulera du béton dans le fonds des quatre caissons, on démontera les douze cheminées, on coulera du béton dans les vides que leur retrait laissera, et on aura un massif de maçonnerie et de béton ayant 7 mètres de large, 23 mètres de longueur et 20 mètres de profondeur. C'est sur ce bloc que l'on montera enfin la maçonnerie des piles, qui seront en granit de la forêt Noire et des Vosges.

Voilà, en peu de mots, la marche que l'on va suivre; les chiffres que nous venons de citer peuvent facilement donner une idée de l'importance de ces grands travaux.

Les ingénieurs ont employé, autant que possible, la vapeur comme force motrice pour les sonnettes, les dragues à vapeur, les grues, les scieries, les machines soufflantes. On peut dire que la locomotive est leur cheval de bataille.

Les noms de MM. Mary, inspecteur-général des ponts et chaussées de France, Keller, ingénieur en chef des ponts et chaussées du grand duché de Bade, et Maréchal, inspecteur du matériel de la compagnie de l'Est, chargé de la direction du service des machines, resteront attachés à ce grand travail.

Notre illustration représente les scènes les plus pittoresques et les plus curieuses de ces importants travaux : leur exécution nocturne aux clartés de la lumière électrique; l'équipe de plongeurs chargés de l'opération la plus pénible, l'enfoncement des pilotis dans les eaux profondes du fleuve; le pont de service jeté sur le Rhin pour le transport des matériaux; les ateliers établis sur ses rives, enfin la baraque-cantine où les ouvriers prennent leurs repas.

STAHL.

LA SANTÉ.

III

Les Forts-et-Adroits.

Presque tous les récits antiques sont instructifs autant que divertissants. Le pieux Enée, fatigué par un travail de cabinet exagéré, avait pris l'habitude de faire le tour des remparts de Troie, avant son dîner, en portant sur son dos le vieil Anchise, auteur de ses jours. Quand le cruel Achille se rendit maître d'Ilion, Enée, exercé par une longue gymnastique, put emporter Anchise sans effort ni douleur. Faites-en autant, je vous en défie! Lequel d'entre vous pourrait porter un ancien négociant, je ne dis pas jusqu'en Champagne, mais seulement au haut de la colline Montmartre, ainsi nommée, parce que Mercure, dieu du report, y avait des autels?

Il existe à Paris une confrérie loyale qui s'intitule tout uniment la société des Forts-et-Adroits. C'est l'avenir du monde : qui n'a entendu parler d'Arpin, le terrible savoyard? Une fois, l'Europe fut en deuil. Des journaux imprudents annonçaient qu'Arpin avait trouvé la mort en luttant dans les arènes de Nismes. Les Alcides qui se réunissent au boulevard des Ternes, les gladiateurs de la barrière du Combat et leurs épouses, coiffées du madras méridional, poussèrent en chœur un long gémissement. La salle du passage Verdeau, où Leboucher, de Rouen joue du bâton, la salle du passage des Panoramas, où Lecourt enseigne les miraculeuses adresses de la canne, furent tendues de noir. Vigneron, le boxeur français, dont le pied vaut une demi-douzaine de mains et qui exécuterait les fantaisies de Thalberg avec son orteil, Vigneron mit un crêpe à son biceps. On vit au bout du pont d'Austerlitz l'homme qui jongle avec des pavés, mordre le grès d'une dent attristée, et l'homme qui jongle avec des bâtonnets sur la place des Pyramides manqua, pour la première fois de sa vie, le fameux tour des quinze sous ruisselant dans la poche de son gilet.

Arpin était mort. Avez-vous mesuré la hauteur de ces gloires qui ont les pieds dans le ruisseau? Il y a en France trois millions de Marseillaises qui portent des madras sur l'oreille. C'est peu, direz-vous. Eh bien! il y a dix millions d'Auvergnats, flairant l'ail à deux kilomètres de vue. Le midi, c'est le soleil, comme dit Méry, mais c'est aussi l'ail. L'ail, c'est le muscle. Les historiens vous trompent avec leur langue d'oil; c'est la langue d'ail qu'il faut dire. Je souhaite que vous ayez, avant de mourir, la volupté de faire trois cents lieues dans un coupé bien clos, avec une arlésienne, Vénus ou non, nourrie du mets national. Cela donne d'abord des nausées, mais on s'y habitue, à ce point, qu'on voudrait vivre dans la peau d'un saucisson.

Arpin était mort; Arpin, l'émule de Marseille et le rival de Rivoire! Arpin qui *tomba* une fois Rabasson! Ces fémurs prodigieux ne devaient plus bondir, ces pectoraux de marbre ne devaient plus saillir, ces grands-dorsaux, robustes comme des câbles, languissaient dans le repos de la tombe! Vous pleurâtes Henri (de Paris), Jules le marin, Dornier, Blas l'espagnol! Bocquet l'artilleur, Louis de Carpentras, vous versâtes des larmes! Creste! superbe vainqueur! seul hercule qui atteigne le poids de 220 kilogrammes sans souliers ferrés, tu poussas de longs hurlements dans les plaines de la Camargue...!

Qui sont tous ceux-là? vous demandez-vous. Et qui sont Hector? Ajax, fils de Télamon? Ajax, fils d'Oïlée? Diomède? Et tant d'autres héros? Qui est Castor et qui est Pollux? des demi-dieux. J'accorde qu'il vaut mieux être copeau d'agent de change, mais il n'est pas permis à tous d'aborder Corinthe!

Ah! mes amis, car je vous chéris tendrement, depuis que je suis votre bienfaiteur; c'est dans la nature. Ah! mes amis, mes bien-aimés disciples, ne méprisez pas les gloires du corps! songez, s'il faut arriver à des dé-

---

Ses funérailles avaient rassemblé tout le canton; on la regardait comme une prédestinée. Depuis, Tinguy paraissait plus résigné que triste. Il ne pleurait plus. D'ailleurs, Dieu lui avait envoyé un ami dont tout le village s'entretenait. On ne le connaissait que sous le nom de M. Charles, et il logeait chez M. le curé en attendant qu'on achevât la maison qu'il se faisait construire sur la lisière méridionale du verger de Tinguy. Il était apparu la première fois à l'enterrement de la jeune fille recueilli et triste, comme s'il eût été son père. Chaque jour il allait chez son ami le pêcheur et le suivait à la grève quelque temps qu'il fît. Les commères se livraient aux interprétations les plus variées et les plus bizarres sur cette étrange liaison. Ce *monsieur* paraissait riche; il était vêtu *entre deux*, fumant sans cesse et ne parlant guère qu'à Tinguy.

Toute la nuit je roulai ce mystère dans ma tête, sans pouvoir en trouver le nœud. Je me sentais presque jaloux de cette intimité nouvelle et piqué de n'occuper que le second rang dans la familiarité de Tinguy. Je n'attendis pas que le soleil fût levé pour courir à sa chaumière. Il était déjà aussi devant sa porte, avec un exemplaire neuf de l'*Apocalypse*, et fumant religieusement comme un Turc la pipe du matin. Il déposa avec précaution son livre sur le banc et se jeta dans mes bras. Je n'avais rien perdu dans son souvenir. Il n'en savait pas plus sur M. Charles que les autres; mais il l'aimait profondément. C'était à ses yeux un homme de premier choix, connaissant tout, ayant tout vu, tout souffert, tout pratiqué; moins mystique que Tinguy, mais tout aussi absorbé dans la contemplation de la nature et de lui-même.

La maison était charmante et presque achevée. Les ardoises neuves de la toiture miroitaient au premier rayon du matin. Nous la visitâmes en détail. Pendant ce temps Tinguy me racontait la fin de Rosette, les petits événements, les rencontres fortuites, les parties amicales qui peu à peu avaient fait de M. Charles son compagnon inséparable. Son passé mystérieux, la simplicité philosophique et chrétienne de son existence actuelle, sa générosité pour les pauvres, lui causaient une admiration superstitieuse.

Nous étions descendus dans le petit jardin anglais à peine tracé, lorsque M. Charles arriva. Ma présence ne parut pas le surprendre. Il me tendit la main comme à une ancienne connaissance.

— Soyez le bienvenu, me dit-il; nous vous attendions comme le Messie; car vous manquez au trio, et nous avons bien des commentaires à vous demander sur des passages obscurs de l'*Apocalypse*, ajouta-t-il en souriant.

C'était en effet une figure à caractère, qui témoignait d'une âme battue par les orages, d'un cœur à l'épreuve du bonheur et de la peine. Il était jeune encore, quoique grisonnant sur les tempes. On aurait dit qu'il s'efforçait de combattre la contraction habituelle à ses traits. Je le soupçonnai bien vite d'avoir été un homme de mer, un peu roussi sous les tropiques, un naufragé du long cours, qui se réfugiait dans la solitude contre ses souvenirs ou contre les hommes. Tinguy, observateur du dehors, n'avait vu que la surface; je pressentis une expiation dans cette idée de se fixer pour toujours auprès d'un pauvre pêcheur déshérité de toutes ses joies.

M. Charles me fit revisiter la maison et entra dans les plus grands détails sur les raisons de son plan et de la distribution des pièces.

— Dans quelques jours, dit-il, nous pendons la crémaillère. Cette cérémonie ne se serait pas faite sans vous. Et puis, je vous devine; vous avez lu des romans et vous voulez un dénoûment. Mon histoire vous tente; mais vous ne la saurez qu'au dessert.

Je n'étais pas éclairci; mais j'eus la discrétion de n'interroger ni M. Charles ni moi-même.

Nous refîmes à deux ou plutôt à trois la poétique existence de l'automne précédent. On épuisa le répertoire de la vieille *Meg*, qui fumait et se fumait dans la large cheminée; on fit de longs sommeils sous le figuier, au chant du grillon; on arpenta les grèves dans tous les sens; on se posa toutes les questions de philosophie et de politique sans en résoudre aucune; on se dit cent fois que la vie est triste, la destinée incertaine et le temps trop rapide; Tinguy plaçait son mot à propos de tout et n'était pas toujours le moins sensé. — M. Charles n'aimait pas à parler de Rosette.

La maison était prête à recevoir son hôte. Rien de gracieux, de simple et d'élégant comme l'ameublement que M. Charles avait choisi à Saint-Brieuc. Le riche y retrouvait ses habitudes, le pauvre pouvait s'y mouvoir sans embarras ni gaucherie. Tinguy, qui n'avait fait qu'entrevoir le salon du château, semblait toujours un peu se trouver à l'église quand il entrait dans la maison de son ami.

Tout était prêt pour la cérémonie culinaire de l'installation. On avait choisi un beau jour de septembre. M. le curé vint bénir la maison après sa messe, et à midi tous les invités — au nombre de quatre — étaient réunis dans le jardin, où quelques touffes de marguerites-reines rompaient la monotonie du terrain fraîchement remué.

On se mit à table dans une petite salle à manger

constrations brutales, que Milon de Crotone est aussi connu que Socrate, et qu'Alcide, fils de Jupiter et d'Alcmène, fut bien des fois sur le point de mettre l'Olympe dans sa poche. En grec, force et vertu étaient le même mot. De nos jours encore, force et bonté sont presque synonymes. Il n'y a de foncièrement méchants que les malades, et ce sont seulement les dents branlantes du serpent qui éprouvent de la volupté à mordre.

Mais Arpin était mort. Les Bons-Hommes de Paris et de la Banlieue firent dessein de lui *monter* des funérailles dignes de lui. Honneur à Pile-de-Pont (de Béziers) qui eut le premier cette idée noble et féconde! La Résistance, Rouquayrol, Samayoux (de la Teste) et l'étonnant Vacarimel, élève de Tranquart pour le bâton, et de Chambé, y pour le trapèze, furent nommés commissaires à l'unanimité. On organisa une soirée dans les *salons* de Dou lans, extra muros. Vacarimel devait marcher sur le nez, et Rouquayrol, après avoir fait l'exercice avec un ancien poteau de réverbère, devait se faire écarteler par quatre chevaux de roulage.

Et souffrez que je vous le dise, c'est ici le vrai théâtre qui forme les mœurs et sue les bons exemples; c'est ici la seule littérature digne de ce nom; l'art pur, l'art sain, l'art que les gouvernements devraient exclusivement protéger. Les mères de famille ne conduisent pas assez souvent leurs enfants à ces spectacles mâles, où jamais rien d'immoral ne blesse l'oreille, puisqu'il est défendu d'y parler. Au lieu d'inculquer à ces frêles créatures les fades sottises de certaines féeries ou les défaillances idiotes des vaudevilles à la portée du jeune âge, qu'on ne les mène aux établissements trop rares, hélas! où la palestre antique a conservé quelques fervents. Cela ferait de la recette. Les athlètes, encouragés, reprendront du cœur, et peut-être qu'un propriétaire intelligent, alléché par ce succès nouveau, édifiera dans le centre de la capitale le temple qui manque, la grande salle des jeux olympiques. L'école où nos héritiers puissent aller prendre l'émulation qui conduit au poids de Creste ou à l'élégance de Pile-de-Pont (de Béziers).

Maintenant, je brusque un peu la fin de l'histoire, parce que j'ai quelque chose de très-important à vous dire: si je l'oubliais, faites-m'en souvenir. Au milieu de la répétition générale, un homme se présenta, semblable en tout à un dieu, sauf la négligence de son costume. Il prétendit qu'Arpin n'était pas mort, et, pour soutenir son opinion, il communiqua d'étourdissantes volées aux principaux de l'assemblée. Ainsi, l'immortel Descartes démontrait-il la vie par la pensée. Il disait: « Je pense, donc j'existe. » Arpin, imitateur, mais non plagiaire, répétait: « J'existe, puisque j'assomme. »

C'était Arpin. Les journaux malveillants et jaloux l'avaient tué. Que ceci leur soit un sévère exemple! Arpin est emballeur de son état, mais il a des loisirs, et si la presse qui se respecte voulait lui donner quelques éphémérides à faire ou quelques faits divers à couper, ce serait une justice et une réparation.

Les Forts et-Adroits ne sont généralement pas riches. Avec votre écot de la Maison Dorée, vous en nourririez une demi-douzaine, mais, en revanche, chacun d'eux avalerait trois douzaines de vos convives. Il y en a néanmoins de riches et de bien couverts. Vous connaissez l'anecdote de ce jeune prince pâlot et fluet qui prit la peine de lancer un cocher de fiacre par-dessus sa voiture. Ce jeune prince était un Fort-et-Adroit, élève de Casaquin le Lyonnais, lequel démontre le chausson, la bonne tenue et la danse des salons.

Que tous les chefs de famille qui désirent des renseignements plus précis m'écrivent poliment et affranchissent leurs lettres. Dès l'âge de trois ans et quatre mois, on peut mettre un enfant entre des mains adroites et fortes. J'ai mes hommes. On n'a rien à redouter d'eux dans l'intérieur des maisons, si aucun objet ne traîne. Les clefs des armoires vides peuvent même rester sur la porte. Ils sont courtois, bien embouchés et sobres, si la monnaie manque avec le crédit.

Mesdames, mes sœurs, ne seriez-vous pas heureuses et fières, si vos jeunes filles, parvenues à l'âge de seize ans, ce suave printemps de la femme, savaient danser sur la corde raide, sans balancier, et pouvaient se briser les reins, j'entends par habitude et sans douleur aucune, au point de toucher leurs occiputs avec leurs talons?

J'en connais une, un ange, qui donne le coup de pied à la hauteur de l'œil avec une grâce si enchantée, qu'un colonel du premier Empire, dans un état étonnant de conservation, s'est fait présenter à ses parents. La jeune demoiselle préfère un grand cousin qu'elle a, et le colonel a promis de se brûler la cervelle.

Tels sont les résultats qu'on peut offrir dès aujourd'hui. Mes professeurs m'appartiennent comme l'homme est au malheur. Je réponds d'eux. Ils traitent à forfait pour les nombreuses familles.

PAUL FÉVAL.

L'abbaye de Saint-Honorat, aux îles de Lérins.

En face du golfe Juan, célèbre par le retour du héros de l'île d'Elbe, en vue de la ville de Cannes, dont les monuments, situés au haut d'une colline élevée, dominent la mer bleue et percent l'horizon lointain, s'élèvent deux îles célèbres, l'une par un mystère étrange, resté impénétrable même à notre époque où toutes les découvertes se font sans qu'on y pense, l'autre par un monument historique, souvenir des âges passés et des temps religieux de la vieille Provence.

En nommant les îles de Lérins, nos lecteurs ont sans aucun doute reconnu l'île Sainte-Marguerite, où vécut « l'homme au masque de fer » confié à la garde de Saint-Mars, et où l'avaient précédé Lagrange Chancel, le poëte épigrammatique, le cardinal de Broglie, la duchesse d'Escars et M. Talon. Nous ne parlerons pas davantage de l'île Saint-Marguerite; il nous suffira de regarder en passant la prison d'État, habitée de nos jours par des Arabes prisonniers, la garnison qui manœuvre devant le *Grand-Jardin*, et les quelques pêcheurs qui raccommodent leurs filets, près de la porte de leur cabane abritée sous le canon du fort. La même barque qui conduit le voyageur au château-fort bâti par le duc de Joinville, frère du duc de Guise, et ceint de nombreuses tours élevées par les ordres de Richelieu, afin de défendre la forteresse contre les invasions des Espagnols, l'amène, en traversant un bras de mer d'environ 600 mètres, au pied du manoir de Lérins et de l'abbaye de Saint-Honorat. C'est sur la seconde île du golfe Juan que l'on trouve les ruines célèbres dont nous allons parler.

L'île de Saint-Honorat, la *Lerina* des itinéraire anciens, et la *Planasia* de Strabon, possédait, avant la révolution de 93, le plus ancien monastère des Gaules, fondé en 408 par saint Honorat, anachorète originaire de Tours, qui avait quitté le continent pour fuir les obsessions des fidèles ses cor ligionnaires, et qui s'était vu forcé de renoncer à la solitude pour grouper autour de lui ses nombreux disciples, accourus de toutes parts pour se ranger sous ses lois.

Quelques débris antiques font penser que les Romains occupèrent *Lerina*. Cette île fut plusieurs fois, à diverses époques, ravagée par les Sarrasins et les pirates d'Afrique aux huitième et neuvième siècle. Les Espagnols s'en rendirent maîtres en 1635, et y détruisirent les jardins et les vignes. Elle était alors couverte d'une forêt de sapins si élevés et si touffus que les marins l'appelaient l'*aigrette de la mer*. Les Français reconquirent Saint-Honorat en 1637, et en 1789, cette île, vendue comme propriété nationale à Mme Sainval de la Comédie Française, passa de mains en mains et échut en dernier ressort à un ministre protestant, M. Sims, qui demeurait à Cannes.

Le monastère de Saint-Honorat a été le berceau d'où sont sortis les religieux les plus célèbres du moyen âge et des siècles suivants. Saint Hilaire, saint Loup, saint Vincent, saint Césaire d'Arles, saint Vigile, saint Eucher et en dernier lieu La Monge Cibo, qui vivait sous le règne du roi René d'Anjou, et peignait les vignettes des manuscrits de ce monarque, le Mécène de la Provence.

Longtemps, aux quinzième, seizième et dix-septième siècles, les fidèles du midi de la France s'imaginèrent ne pouvoir faire leur salut sans avoir accompli un pèlerinage à Saint-Honorat, et nul ne se croyait exempt de la crainte de l'enfer s'il n'avait fait sa prière aux sept chapelles du monastère et cueilli une branche du palmier de saint Honorat, le même sur lequel le pieux abbé était monté pour prier Dieu, en prenant possession de son île, afin qu'il délivrât ce territoire des reptiles qui l'infestaient.

Le cloître de l'abbaye était aussi considéré comme le lieu le plus renommé pour les sépultures des riches familles de la Provence, et, de nos jours encore, les pierres tumulaires offrent aux archéologues les noms les plus illustres de la noblesse du pays. Peu à peu, grâce aux donations de toute nature, les biens des moines de Lérins s'accrurent à un tel point que les mœurs ascétiques se relâchèrent, et enfin, lorsque l'abbaye fut déclarée « bien national, » les envoyés du gouvernement d'alors se trouvèrent en présence de quatre « Monges des Iles d'Or, » qu'il ne fut pas très-difficile de déposséder.

Pour l'antiquaire et l'archéologue, le cloître de Saint-Honorat est, sans contredit, un des plus curieux

---

style anglais, dont les fenêtres donnaient sur la pleine mer et sur les bois de Bonnabri. On causa joyeusement, quoique l'amphytrion parût ému, contraint et plus solennel que d'habitude. Tinguy debita ses plus belles maximes; il ne parlait plus que par sentences.

Au dessert, sur un signe de M. le curé, M. Charles demanda un moment de silence.

« Mes amis, dit-il, la confiance sans bornes dont vous m'avez entouré, moi pauvre inconnu, dont vous ignorez même le nom, me fait un devoir de vous révéler aujourd'hui le secret de ma vie. Si je n'avais qu'à satisfaire une curiosité indiscrète, je me tairais; l'honnête homme ne doit qu'à Dieu et à lui-même le compte de ses faiblesses et de ses malheurs. Mais j'accomplis un devoir de conscience, vous en jugerez par mon récit.

» J'ai été pendant longtemps capitaine au long cours, et je commandais un navire appartenant à un riche armateur du Hâvre. Tous mes voyages avaient été heureux; j'avais ma part dans les bénéfices. Dans un voyage que je fis au Brésil, j'épousai une charmante créole de Rio-Janeiro qui vint habiter ma ville natale. Rien ne manquait à mon bonheur, lorsqu'une imprudence vint le détruire de fond en comble. J'eus maille à partir avec la douane à propos de quelques châles de l'Inde que j'avais voulu passer en contrebande. Avec du calme et quelques concessions d'amour-propre, je me serais tiré d'affaire. Mais je m'obstinai; on s'arma contre moi de toutes les rigueurs de la loi. Je fis du bruit, et je compromis mon caractère et l'honneur de ma profession. Tout le monde m'abandonna; mon armateur me destitua. Une longue inaction engloutit toutes mes ressources; le chagrin et la rigueur du climat emportèrent en peu de temps ma pauvre femme, que notre enfant ne tarda pas de suivre au tombeau. Mon orgueil était bien brisé; mais au lieu de me soumettre, je ne songeai plus qu'à me venger, et à me venger de la douane. Vous savez si je l'ai fait. Pendant plusieurs années j'ai dérouté la vigilance la plus active et rendu inutile les ordres les plus sévères. Par ces moyens illicites, j'acquis une assez grande fortune. Vous avez devant vous, mes amis, le contrebandier si connu dont vous n'avez plus entendu parler depuis quelque temps. Pourquoi vous en dire davantage? Vous comprenez maintenant pourquoi je suis ici, et quel événement funeste a mis fin à mes aventures. Je me suis fait l'ami de celui dont j'ai détruit le bonheur... Je ne me croyais pas assez châtié par le remords. Tout n'aurait pas été réparé par un pardon... J'ai voulu l'amitié de Tinguy: il peut me la retirer maintenant. S'il le fait, je me croirai assez puni... »

Pendant qu'il prononçait ces graves paroles d'une voix vibrante et émue, Tinguy s'était levé. Quelque chose d'extraordinaire se passait dans son âme; il était transfiguré. Ce pauvre pêcheur de la Grève me parut sublime en ce moment. Il vint sans rien dire tendre la main à son ami. Puis ils se jetèrent dans les bras l'un de l'autre en pleurant à chaudes larmes.

— Voilà les premières larmes que je répands depuis que je suis homme, dit le capitaine. M. le curé fit alors un petit discours de circonstances. Nous promîmes tous le secret. Le capitaine nous donna sur sa fortune toutes les explications que réclamait le soin de son honneur. Ce qui revenait à l'État, il l'avait employé en aumônes; la nouvelle maison d'école était due à sa générosité.

Cette révélation ne changea rien à nos rapports habituels. — Tinguy avait singulièrement grandi à mes yeux. Il traita désormais son ami comme s'il eût eu lui-même à se faire pardonner. On ne quittait plus guère la maison neuve. Jeanne présidait au ménage. M. Charles semblait être de la famille. Le soir on se promenait ou quand le temps était mauvais, on lisait le journal ou on jouait aux dominos. Un peu de tristesse, quelque souvenir qu'on n'ose remuer, rendent le bonheur plus vif et plus délicat.

Le mois de septembre touchait à sa fin; il me fallut quitter Kersaint pour ne plus le revoir peut-être. M. Charles me fit ses adieux et me confia qu'il se disposait à faire un voyage au Brésil pour revoir les parents de sa femme. Je n'ai plus revu ni Tinguy ni son ami; mais on m'a conté que ce dernier n'est plus revenu de son long voyage. On le croit mort ou retiré dans un couvent. Par un acte de donation régulier, la maison est revenue à Tinguy, à qui un banquier de Rennes sert une rente dont le capital est à sa disposition. Tinguy fait élever son fils qui deviendra avocat ou notaire; il lit régulièrement le journal, aspire à devenir conseiller municipal, pêche par désœuvrement, croit toujours à l'infaillibité de la mer.

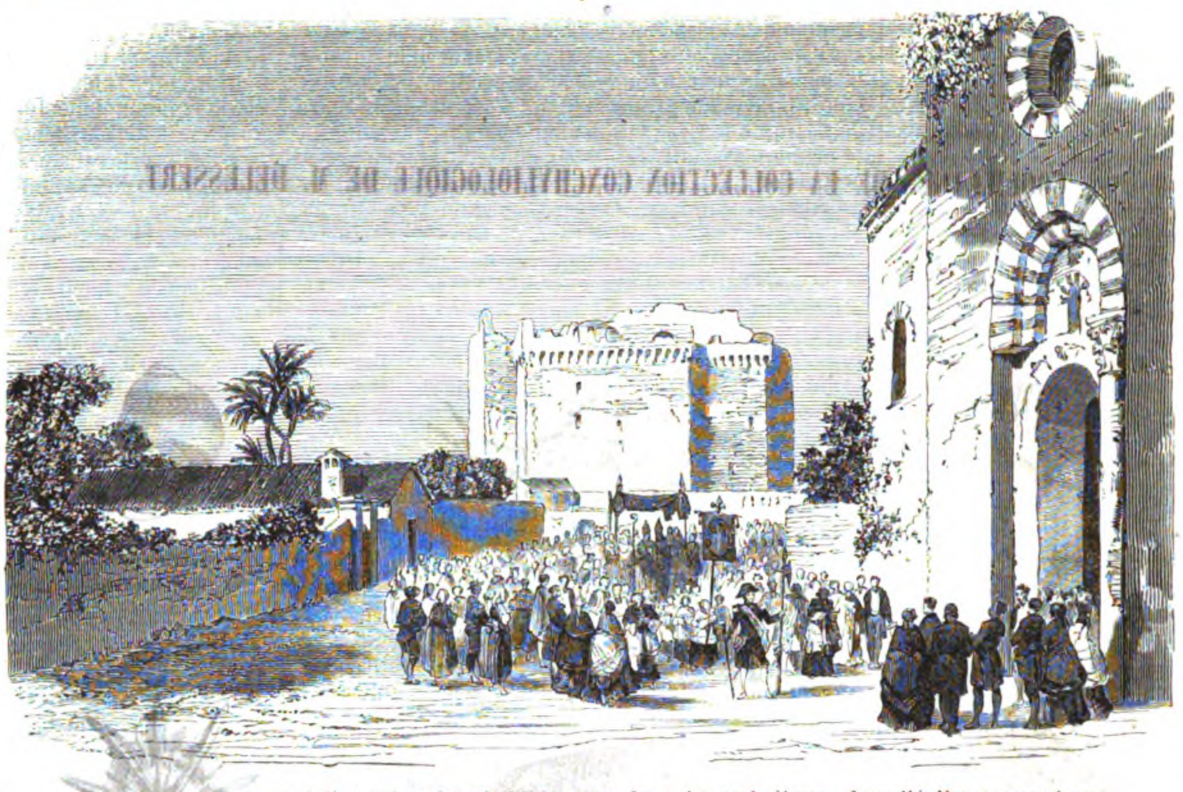
Il n'a pas abandonné l'*Apocalypse*. On dit même que, sous la direction de M. le curé, il en acheté tous les commentaires, qui suffisent à eux seuls à remplir la petite bibliothèque du salon.

Pourquoi dit-on que la vengeance est un plaisir des dieux?

J. DOUCET.

FIN.

de toute la Provence. Les restes de cette architecture grandiose qui tient à la fois du style roman et gothique, la hardiesse des voûtes, la solidité des massifs, les riches détails des broderies de pierre, l'admirable situation du monument, la température sans pareille du pays, tout concourt à plonger l'âme dans une extase indicible. Les religieux du cinquième siècle avaient bien compris qu'à *Lerina* devait se trouver pour eux une solitude faite pour laisser à l'homme toute sa pensée tournée vers le Créateur; car là, à l'exception du bruit des vagues, rien ne venait interrompre le silence du cloître, pour laisser à l'âme toute facilité de songer à son salut.



Cérémonie religieuse à l'occasion du rétablissement du culte catholique, dans l'église monastique de Saint-Honorat.

Depuis quelques années, le clergé des départements voisins de Saint-Honorat désirait repeupler le monastère et le relever de ses ruines. C'était là une pensée fort judicieuse et très-digne d'éloges, car en ramenant des moines dans le monastère de *Lerina*, on conservait à l'archéologie un des monuments les plus curieux du moyen âge. Grâce à deux prélats, Messeigneurs Châlendon, archevêque d'Aix, et Jordany, évêque de Fréjus, cette restauration, rêvée par les âmes pieuses du pays, vient d'être accomplie. Après s'être entendu avec M. Augier, le nouvel acquéreur de l'île de Saint-Honorat, les prélats ont organisé une cérémonie religieuse qui a eu un très-grand retentissement dans le département du Var et les cantons limitrophes. Le gouvernement avait mis à la disposition des deux prélats un bateau à vapeur, *le Chacal*, pour transporter à l'île tous les prêtres et tous les séculiers faisant partie de la cérémonie, et le 9 de ce mois, par un beau soleil, au son des cloches des églises, aux détonations de l'artillerie du port de Saint-Raphaël, la châsse de Saint-Honorat, conservée depuis plusieurs siècles, en dépit des tourmentes révolutionnaires, est sortie en triomphe de la cathédrale, descendant par le mont Chevalier et s'acheminant vers le quai, pour traverser ce même bras de mer sur lequel elle avait navigué, il y avait soixante et dix ans, dans des circonstances bien différentes, à l'époque où le souffle révolutionnaire avait annihilé le couvent de *Lerina*. Tandis que *le Chacal* emportait vers Saint-Honorat les évêques et les saintes reliques, toutes les barques de Cannes, chargées de fidèles, prenaient la même direction, et, au moment du débarquement, la place était couverte d'une foule compacte faisant haie, ou se joignant à la procession.

Portée par quatre prêtres revêtus de leurs dalmatiques, la châsse s'avance, suivie des deux prélats et d'un clergé très-considérable, en suivant l'avenue qui aboutit à l'ancienne église, que l'on a déblayée et où l'on a élevé, au milieu des ruines, un autel couvert de feuillage, de draperies, de fleurs, d'ornements d'or, sur lequel est placée l'ancienne pierre sacrée, retirée du lieu où elle servait à un usage profane.

Nous n'entrerons pas dans tous les détails de cette cérémonie imposante; nous nous bornerons à dire que monseigneur Jordany a adressé à la foule qui l'entourait une allocution des plus éloquentes, et qu'après lui monseigneur Chalendon a pris la parole pour improviser, avec cette onction qui lui est particulière, un de ces discours qui rappelle ceux des orateurs célèbres de la chrétienté. Plusieurs messes célébrées par les prélats et M. Gabriel, curé doyen de Cannes, sous la juridiction de qui est placé Saint-Honorat, ont terminé la cérémonie, et, après avoir visité les monuments de l'île, les fidèles, précédés par Leurs Grandeurs, ont repris le chemin de la terre ferme.

Tel est l'aperçu de la fête dont Saint-Honorat vient d'être témoin, et dont le souvenir restera longtemps gravé dans la mémoire des habitants du Var.

B.-H. RÉVOIL.

Paris est par excellence la ville de la science, si elle n'est qu'après Rome la ville des arts. Ce ne sont pas seulement ses académies, ses chaires, ses musées qui constituent exclusivement ses foyers de lumières et ses centres de richesses; ses savants isolés et ses collections particulières n'ont pas de moindres droits à l'intérêt et à l'étude. On ignore trop ce que Paris offre de rare et de précieux dans les sphères modestes de la vie privée : le *Monde illustré* se propose de le révéler. Une communication de M. le docteur Chenu, dont la célébrité médicale a reçu un nouvel éclat du dévouement qu'il a montré dans la campagne d'Orient, et qui est de plus un de nos premiers naturalistes, nous met à même de faire connaître, par quelques-uns des specimens, la célèbre galerie de conchyliologie et de botanique du savant M. Delessert, dont il est le conservateur. Cette galerie, la plus complète, sinon la plus belle qui existe, ne compte pas moins de trois cent mille sujets, dont plus de cent sont cotés 1,000 fr. dans le commerce, et quelques-uns 10,000.

A propos de coquilles.

L'étude des coquilles et des animaux qui les produisent, ou, pour employer le terme consacré, la conchyliologie, est une des branches de l'histoire naturelle qui présentent le plus d'attrait à la curiosité d'abord, et ensuite à l'observation sérieuse.

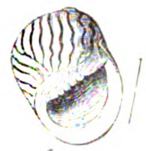
L'éclat des couleurs des coquilles, la singularité de leurs formes, enfin la facilité de leur conservation, tout se réunit pour en faire le genre de collection le plus agréable en même temps que le plus accessible à tous. De plus, c'est un goût que l'on peut satisfaire partout, aux bains de mer, en voyage, aux portes de Paris même; et souvent c'est, avec la chasse et la pêche, la seule distraction des marins attachés aux stations lointaines, où le confortable et la civilisation n'existent encore qu'à l'état latent.

On commence par recueillir, un peu machinalement peut-être, les coquilles dont la forme et les couleurs vous séduisent le plus. Insensiblement, la collection augmente, l'observation commence, l'esprit travaille : on veut connaître aussi les animaux qui ont créé ces petits palais pour en faire leur habitation. On constate

Vue des îles Sainte-Marguerite et Saint-Honorat, prise d'une hauteur voisine de la petite ville de Cannes, d'après un dessin de M. Larambergue.

COQUILLAGES DE LA COLLECTION CONCHYLIOLOGIQUE DE M. DELESSERT.

Cyprea undata.
Porcelaine ondulée.

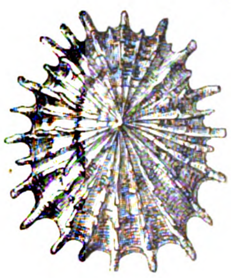


Neritina pupa.
Neritine maillot.

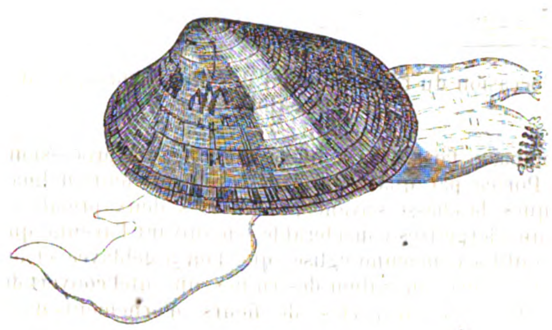
Pupa uva.
Maillot grisâtre.

Neritina communis.
Neritine commune.

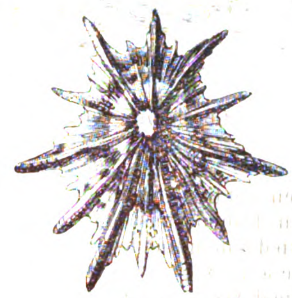
Cyprea stolida.
Porcelaine tête de dragon.



Patella spinifera.
Patelle spinifère.

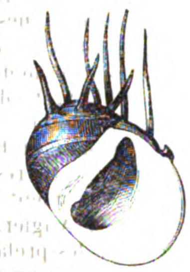


Venus decussata
Vénus croisée.



Patella longicosta.
Patelle longues côtes.

Monodonta labio.
Monodonte double bouche.



Neritina longispina.
Néritine longue épine.

Conus marmoreus.
Cône damier.

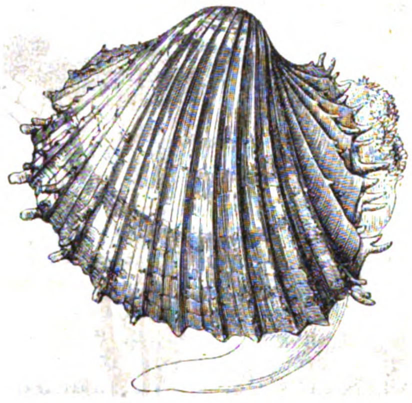
Pullastra geographica.
Pullastre géographique.

Conus imperialis.
Cône impérial.

Cyprea lynx.
Porcelaine lynx.

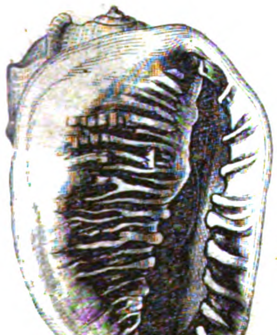
Bulimus pardalis.
Bulime panthère.

Achatina zebra.
Agathine zèbre.

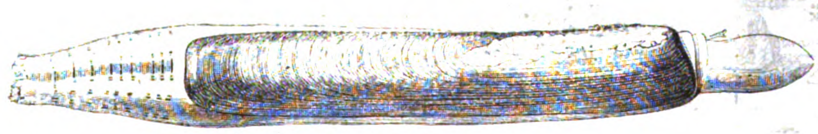


Cardium hians.
Bucarde ouverte.

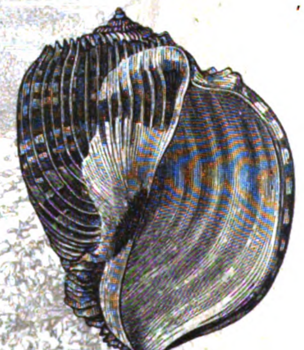
Phasianella bulimoides.
Phasianelle bulimoïde.



Cassis madagascariensis.
Casque de Madagascar.



Solen vagina
Solen gaine.



Harpa imperialis.
Harpe impériale.

alors avec surprise des configurations étranges, des organes et des fonctions dont les analogues n'existent pas dans les autres classes d'animaux : bref l'étude s'en mêle... et l'on compte un naturaliste de plus.

Mais, quand on en est arrivé à ce point, il se présente un écueil. Il faut des livres d'histoire naturelle, il en faut beaucoup; et ces livres, par le luxe même de leur exécution, par le nombre et la perfection de leurs planches, ont l'inconvénient d'être aussi coûteux que beaux (et ils sont généralement très-beaux).

Aussi les naturalistes accueillent-ils avec reconnaissance les efforts qui sont faits pour produire, à des prix plus accessibles à la masse, des ouvrages d'histoire naturelle édités avec luxe.

M. le docteur Chenu, conservateur du magnifique musée Delessert, et à qui sa position spéciale facilite ce genre de travaux, a déjà fait d'heureuses tentatives dans cette voie féconde, qui a pour but de populariser l'étude de l'histoire naturelle en mettant des ouvrages scientifiquement suffisants à la portée de toutes les intelligences et de toutes les bourses.

C'est à l'une de ses plus récentes publications, au *Manuel de conchyliologie et de paléontologie conchyliologique*, illustré d'environ 6,000 gravures sur bois représentant un pareil nombre d'espèces, que nous empruntons les coquilles figurées dans notre journal. Nos lecteurs peuvent apprécier la bonne exécution de ces bois, mais ils ne peuvent en faire autant pour une innovation typographique très-heureuse que l'auteur et M. Victor Masson, éditeur de l'ouvrage, y ont introduite, et dont il faut les féliciter. Jusqu'ici, dans les ouvrages illustrés, les planches coloriées étaient toujours tirées à part et renvoyées le plus souvent à la fin du volume. M. Chenu, dans son *Manuel*, est parvenu à obtenir l'intercalation des figures coloriées dans le texte. Ce résultat, dont les personnes compétentes peuvent apprécier l'utilité, donne à l'ouvrage un nouvel intérêt; car c'est le premier livre d'histoire naturelle dans lequel on soit parvenu à vaincre cette difficulté.

Cinq des coquilles figurées dans notre planche sont représentées avec leurs animaux. Le *Pupa uva* est une petite espèce terrestre des Antilles. La *Venus decussata*, la *Venus (Pullastra) geographica* et le *Solen vagina*, habitent nos côtes et sont comestibles. La première se vend à Marseille sous le nom de *clovisse*, et est très-estimée des gastronomes provençaux. Le *Cardium hians* est une coquille rose et précieuse, que l'on a trouvée sur le littoral de l'Algérie et récemment au Sénégal. Elle est peu répandue dans les collections, de même que la *Harpa imperialis*, de l'île de France. Toutes ces espèces sont marines, ainsi que les suivantes : *Cyprea undata*, *Cyprea stolida*, *Cyprea lynx*, *Patella spinifera*, *Patella longicosta*, *Monodonta labeo*, *Conus marmoreus*, *Conus imperialis*, *Phasianella bulimoïdes* et *Cassis madagascariensis*. Le *Bulimus pardalis* et l'*Achatina zebra* sont deux espèces terrestres : la première, de l'Amérique du Sud; la seconde, du cap de Bonne-Espérance. Toutes les espèces appartenant au genre *Neritina* étaient, il y a quelques années, considérées comme fluviatiles : on a reconnu récemment qu'il n'en était pas toujours ainsi. Deux des espèces figurées ici, la *Neritina communis*, de Chine, et la *Neritina longispina*, de l'île de la Réunion, habitent en effet les cours d'eau; mais l'autre, la *Neritina pupa* des Antilles, est une coquille marine.

H. CROSSE.

Les abonnés du *Monde illustré* recevront gratuitement, avec un de ses prochains numéros, une magnifique gravure représentant Paris, ses édifices, ses quartiers, ses rues, ses promenades, ses boulevards, ses places et ses monuments, PARIS, VU A VOL D'OISEAU. C'est la gravure sur bois la plus grande qui ait encore été éditée, non-seulement en France, où *le Monde illustré* est la seule publication qui ait donné des bois de dimensions analogues, mais même à l'étranger. Son administration n'a reculé devant aucun sacrifice pour que l'exécution artistique et matérielle de cette œuvre remarquable fût au niveau de sa grandeur.

SOUVENIRS.

(QUELQUES LETTRES DE CHATEAUBRIAND.)

Dans cette galerie de souvenirs où j'ai déjà évoqué quelques noms : Alexandre Duval, Mlle Mars, Ch. Lassailly, Chaudesaignes, je ne saurais oublier mon illustre compatriote Chateaubriand. Le collége où j'ai été élevé avait gardé des souvenirs de lui. C'était un patriarche pour les jeunes poëtes bretons, et moi qui ai toujours eu le culte des grands hommes, et qu'une vive sympathie entraînait vers les rêves de l'imagination, j'admirai bien vite les beautés nouvelles que M. de Chateaubriand avait introduites dans notre littérature. Je ne sais si l'influence des lieux où il avait passé sa jeunesse, et que j'avais parcourus dans mon enfance, si le charme de cette solitude de Combourg, si bien décrite dans les *Mémoires d'outre-tombe*, agissait sur mon esprit, et me prédisposait en faveur du célèbre écrivain; mais peu d'ouvrages, à cette époque où ma vie était composée de longues promenades et d'heureux loisirs, ont eu plus d'attraits pour moi que *René* et *Atala*.

En 1836, j'étais à Paris. M. Cauchois-Lemaire, un des honorables et courageux vétérans de la presse, l'ami de Béranger, que j'avais connu chez lui, m'avait accueilli dans la rédaction du *Bon Sens*; j'insérai dans ce journal un article sur la traduction du *Paradis perdu*, récemment publié par M. de Chateaubriand, et je reçus, quelques jours après, une lettre de lui, qui me flatta d'autant plus que je ne l'avais pas sollicitée, et qu'elle reconnaissait avec une rare franchise des fautes légères échappées dans un long et fatiguant labeur. J'eus presque de la confusion en voyant M. de Chateaubriand s'accuser.

« Paris, 29 août 1836.

» Je viens de voir dans le *Bon Sens*, monsieur, votre
» indulgent article sur le mon dernier ouvrage, et je
» m'empresse de vous en faire mes remerciements les
» plus sincères. Je n'ai nullement traduit Milton par
» choix et par goût, mais par la triste raison que j'en
» donne dans les dernières lignes : *Il est plus noble et plus
» sûr de recourir à la gloire qu'à la puissance*. A cette
» époque, mes affaires n'étaient pas encore arrangées.
» Votre remarque, monsieur, relative au *vers épique
» anglais*, me semble juste; j'y ferai droit. Je l'ai dit
» dans ma préface, en un travail si long, si fatiguant,
» si ingrat, il est impossible que l'attention lassée n'ai
» pas laissé échapper quelque contre-sens; mais une
» traduction mot à mot comme la mienne, est un ou-
» vrage stéréotypé! aussitôt qu'on aperçoit une faute,
» ou qu'on vous la fait apercevoir, on la corrige sans
» être obligé de recommencer la composition.

» Quant aux *essais*, ce ne sont que des *stromates*, des
» broderies où je me suis reposé dans mes souvenirs:
» j'ai suivi la littérature anglaise dans ses grandes
» divisions, sans viser le moins du monde à l'unité de
» matière, sans entrer dans le détail de tous les écri-
» vains, et de chacun en particulier. Il suffit qu'on ait
» pu me lire sans ennui, et qu'on m'ai retrouvé tel
» que j'étais; mes prétentions ne vont pas au-delà.
» Oui, monsieur, je suis Breton comme vous, Breton
» jusque dans la moelle des os. Je ne donnerais pas
» mon nid de bruyère pour les plus doux *ramosa hospitia*.
» Je mourrai enfant des vents et des flots.

» Agréez de nouveau, monsieur, je vous prie, l'em-
» pressement de ma reconnaissance et l'assurance de
» ma considération très-distinguée.

» CHATEAUBRIAND. »

Cette lettre est un monument. Je n'ai pas besoin de faire remarquer tout ce qu'elle contient d'élevé et de touchant. Quelle dignité dans cette phrase : « Il est plus noble de recourir à la gloire qu'à la puissance, » phrase qu'un de nos grands poëtes éprouvé comme M. de Chateaubriand par les vicissitudes politiques, pourrait mettre aussi en épigraphe au frontispice d'une nouvelle édition de ses œuvres littéraires.

En 1838, j'eus à rendre compte du congrès de Vérone, et, à ce qu'il paraît, car je n'ai conservé que la lettre de M. de Chateaubriand, je le fis de manière à éveiller sa susceptibilité royaliste. Il m'écrivit aussitôt. Voici sa lettre :

» Paris, 17 mai 1838.

» J'ai reconnu, monsieur, dans votre article sur le
» *Congrès de Vérone*, la bienveillance d'un Breton pour
» un Breton. Je vous en remercie infiniment. Cepen-
» dant, vous le dirai-je, j'aurais désiré qu'en citant le
» petit chapitre sur Louis XVIII, vous eussiez bien
» voulu rappeler le respect que je professe pour le
» roi qui a posé le principe de nos libertés politiques.
» J'ai l'honneur, monsieur, de vous renouveler mes
» remerciements les plus sincères, et de vous prier
» d'agréer l'assurance de ma considération très-dis-
» tinguée.

» CHATEAUBRIAND. »

Quelques années plus tard, pendant un de mes fréquents voyages en Bretagne, je me promenais un soir sur les remparts de Saint-Malo, en face du Grand-Bey. Les derniers rayons empourprés du soleil couchant se reflétaient sur la pierre qui attendait la dépouille mortelle de Chateaubriand; et de l'autre côté la lune montait dans le ciel avec toute sa sérénité; les vagues semblaient se calmer sous sa bienfaisante influence. Le contraste me frappa. Le souffle poétique qui passe sur nous à certains moments, et fait jaillir des vers de nos lèvres, m'effleura, et je murmurai les strophes suivantes que j'osai envoyer à celui dont je contemplais le futur tombeau :

SON TOMBEAU.

Sur le rocher, avant que ta vieillesse y tombe,
Chateaubriand, j'ai vu ta tombe
Faire luire sa croix au sein des flots mouvants;
Croix de granit qui doit surmonter d'âge en âge
Tout le tumulte et tout l'orage,
Des révolutions aussi bien que des vents !

A gauche, le soleil d'un nuage splendide
Descendait, et la plaine humide
Étincelait sous l'or de ses derniers adieux.
A droite, de l'espace à moitié souveraine,
La lune riante et sereine
S'argentait par degrés en montant dans les cieux.

Ce spectacle était ta magnifique histoire :
D'un côté c'étaient, pleins de gloire,
Tes vieux ans se penchant vers la nuit du tombeau...
Sur la postérité, tranquillement charmée,
C'était ta pure renommée,
Jetant de l'autre un feu plus doux, mais non moins beau.

M. de Chateaubriand m'adressa, en réponse à ces vers, la lettre suivante, en oubliant un peu que je n'étais qu'un profane, voué au monde et au théâtre.

« Paris, 20 septembre 1844.

» Je reçois, monsieur, votre lettre, avec les beaux
» vers que vous avez bien voulu adresser à ma tombe;
» j'y marche à grands pas, et dans quelques jours j'y
» reposerai. Le bruit des vagues m'empêchera d'enten-
» dre le bruit monde. C'est à vous, monsieur, vous,
» mon compatriote, à soutenir de votre voix la cause
» de la religion que je n'abandonne pas, mais que je
» laisse, en mourant, à mes dignes successeurs.

» Croyez, monsieur, que le nom d'un Breton sera
» toujours cher et agréable à un homme élevé sur ses
» bruyères et le long des flots qui baignent notre chère
» et pauvre Bretagne.

» CHATEAUBRIAND. »

C'est la dernière fois que j'ai reçu directement des nouvelles de M. de Chateaubriand. Je l'ai vu chez lui, à de longs intervalles, et un soir à l'Abbaye-aux-Bois, chez Mme Recamier, cette constante amie du noble auteur. Je l'ai toujours trouvé affectueux, excellent, plein de bienveillance pour les jeunes gens. La dernière fois que j'ai entendu parler de M. de Chateaubriand, autrement que par la publicité, c'est peu de temps avant sa mort, par Béranger. Je rencontrai Béranger, que je n'avais fait qu'entrevoir depuis les soirées de M. Cauchin Lemaire; il allait visiter M. de Chateaubriand déjà affaibli; je le conduisis jusqu'au seuil de l'illustre écrivain. Je ne montai pas. Je ne voulus pas m'interposer entre eux. Il ne convenait qu'à la muse de la patrie de consoler à ses derniers moments le génie du christianisme.

HIPPOLYTE LUCAS.

COURRIER DU PALAIS.

La grosse affaire du moment, celle qui accapare l'attention publique et dont, bon gré mal gré, il faut que je parle à mes lecteurs, c'est l'affaire des Petites-Voitures.

Pourquoi cette curiosité, cette passion autour d'un procès tout hérissé de chiffres et de détails techniques ? Il y a plusieurs raisons. La première, sans nul doute, c'est le nombre des gens qui se sont trouvés intéressés de leur bourse dans l'opération. Le capital social de la Compagnie ne comprenait pas moins de quatre cent mille actions, émises au chiffre de 100 fr. Or, ces valeurs qui, pendant deux mois consécutifs, ont fait en moyenne 50 fr. de prime, sont aujourd'hui descendues à 33 fr., et il y a là, on le comprend, de quoi intriguer les porteurs d'aujourd'hui et les porteurs d'autrefois, tous ceux qui ont acheté et vendu des Petites-Voitures sans connaître le fond du sac.

Un autre élément d'intérêt résulte de la situation sociale des prévenus. Ce n'est pas là le gibier habituel de la police correctionnelle. Pas un de ces hommes n'a vu son nom inscrit sur les sommiers judiciaires. Plusieurs ont derrière eux un passé éclatant d'honorabilité. Il en est quatre : MM. Arnoux, Barry, Caillard et Barbier Sainte-Marie, qui ont occupé de hautes positions dans l'administration des Messageries générales; un cinquième, M. Gibiat, a été administrateur du chemin de fer du Dauphiné. MM. Crémieu et d'Auriol sont des jeunes gens laborieux appartenant à d'excellentes familles. M. Beudin est un négociant bien connu, et M. Massinot un industriel assez important pour être en mesure de verser, comme garantie d'une entreprise soumissionnée par lui, un cautionnement de deux millions.

Les cinq premiers étaient les fondateurs de l'entreprise. C'est à eux que la Préfecture de police avait accordé l'autorisation de concentrer sous une administration unique les divers services de voitures de place et de régie exploités à Paris. Cinq cents nouveaux numéros leur avaient été accordés gratuitement dans la

prévision d'une augmentation considérable de circulation.

En compensation de ces avantages, la Compagnie s'engageait à payer à la Ville une redevance de 1 fr. par voiture.

Enfin, l'autorité avait exprimé le vœu que les anciens loueurs eussent pendant deux mois, à partir de l'homologation du traité, la facilité de participer à la fusion en prenant, pour payement de leurs numéros et de leur matériel, des actions de la nouvelle Société. Le prix du rachat devait être de 6,500 fr. pour le numéro de voiture de place, et à 7,500 fr. pour celui de voiture de remise.

Dans l'origine, le capital social avait été fixé à 25 millions. Les actions sont lancées sur la place : elles font prime; tout le monde veut avoir des Petites-Voitures. Les cinq administrateurs s'étaient partagé 40,000 actions : ils réalisent un bénéfice dont ils évaluent eux-mêmes le chiffre à plus d'un million et demi.

La prévention, qui les soupçonne très-fort d'avoir mis en œuvre des personnes interposées, élève ce chiffre à 2,400,000 francs.

La souscription des loueurs avait d'abord été languissante. Mais, alléchés par la prime, les loueurs se réveillent : ils encombrent les bureaux de la Compagnie, ils veulent tous être payés en actions. Hélas! la Compagnie s'est trop hâtée, les titres lui manquent et cependant il faut satisfaire aux conditions imposées par l'Administration. Pour sortir de l'impasse, on crée 150,000 actions nouvelles, et le capital social est élevé de vingt cinq à quarante millions.

Par malheur, dans l'intervalle, la fièvre de la spéculation s'était ralentie, de mauvais bruits avaient transpiré; la prime avait baissé, et les actions de la seconde émission furent loin de rapporter aux loueurs le même bénéfice que leur eussent valu les premières.

La baisse commençait donc à se dessiner, lorsqu'un dividende, distribué aux actionnaires, vint l'enraver pour quelque temps. C'est la distribution de ce dividende qui constitue le principal chef de l'accusation dressée contre les premiers administrateurs. Une loi récente, la loi de 1856, punit des peines de l'escroquerie « ceux qui, par des inventaires frauduleux, auront opéré la répartition de dividendes non réellement acquis » Les comptes présentés par les administrateurs étaient-ils sincères? La Société était-elle en perte ou en bénéfice? Grave question, terrain à la fois aride et dangereux, sur lequel le ministère public et la défense ont engagé des luttes vives et brillantes. Ah! qu'il avait raison l'homme d'Etat qui estimait si haut le grand art de grouper les chiffres!

Un fait certain, c'est que la Compagnie des Petites-Voitures a vu diminuer son capital — de plusieurs millions, — de huit, suivant M. l'avocat impérial. Quant à la cause du déficit, il va de soi que la prévention et la défense l'apprécient chacune d'une manière différente.

Ecoutez les administrateurs, ils vous diront que, si la Société périclite, cela tient au droit énorme de 1 fr. par voiture, — c'est-à-dire 1,200,000 fr. — qu'elle verse annuellement dans la caisse municipale, à l'obligation qui lui est imposée d'avoir dans Paris ses magasins de fourrage, enfin à la concurrence qu'elle a à subir de la part des loueurs affranchis, eux, de ce double et onéreux impôt. Ecoutez le ministère public : c'est uniquement aux administrateurs, à leurs manœuvres égoïstes que le déficit doit être imputé, et en tête de ces manœuvres, il faut placer l'opération dont ils ont grevé la Compagnie des Petites-Voitures, et qui consistait à acquérir les ateliers de la Compagnie des Messageries générales, — dont ils étaient eux-mêmes les liquidateurs.

Encore un point délicat, celui-ci. Le rôle de Maître Jacques qu'ont joué les prévenus jette sur leur conduite une certaine suspicion. On fait remarquer que les ateliers ainsi vendus étaient disposés pour la construction des wagons, qu'ils ne convenaient en aucune façon à celles des voitures légères, et qu'en fin de compte, on a renoncé à s'en servir. Les anciens administrateurs des Messageries impériales protestent contre l'argument : ils soutiennent à leur tour que la combinaison était excellente, qu'on a eu tort d'y renoncer et que la nouvelle gérance, mieux éclairée, se dispose déjà à y revenir.

Voilà pour la première catégorie de prévenus.

L'affaire, en effet, a subi plusieurs phases : des mains de MM. Arnoux, Barbier, Gibiat et Caillard, elle a passé entre celles de MM. Ducoux, Crémieu et d'Auriol. De ces trois nouveaux gérants, l'un, M. Ducoux, se porte aujourd'hui partie civile; les deux autres, Crémieu et d'Auriol, sont sur le banc de la police correctionnelle.

A côté de ces derniers, et associés à l'un des délits qu'on leur reproche, sont Beudin et Massinot.

Vous vous rappelez cette belle scène du *Luxe* — admirablement jouée par Geffroy et Monrose — où un de ces intrigants, sortis des bas-fonds de l'industrie moderne, essaie de séduire l'employé supérieur d'une haute administration et pour obtenir de lui l'adjudication d'une fourniture importante va jusqu'à lui offrir tout crûment — un pot de vin. — L'auteur ici a touché au vif une des plaies sociales de ce temps-ci. Oui, il est de croyance parmi certaines gens que l'argent peut tout aplanir, qu'il n'est pas de conscience si bien trempée dont ne vienne à bout une liasse de billets de banque, que la probité n'est qu'un mot, et qu'il ne s'agit que de s'y prendre adroitement et de savoir mettre le prix aux choses. C'est un fait bien connu qu'en Russie la corruption règne du haut en bas de la hiérarchie gouvernementale. L'Angleterre elle-même, la prude Angleterre, pratique le pot de-vin à ciel découvert, et s'il faut en croire M. John Lemoinne, le trafic des places s'y traite ouvertement sans soulever l'indignation publique ou provoquer les rigueurs de la loi. Dieu merci! nous n'en sommes pas là, et quand il est arrivé, comme sous le dernier règne, que des faits de vénalité ou de faiblesse coupable ont été signalés dans les régions supérieures, on peut dire qu'ils ont paru une monstrueuse exception, et que le gouvernement a été le premier à en repousser la solidarité et à s'associer aux poursuites dirigées contre Teste, Gisquet et Hourdequin. Oui, notre haute administration est pure, et si le pot-de-vin a cours encore, c'est dans ces entreprises équivoques placées hors du contrôle de l'autorité et qui appartiennent pour ainsi dire au demi-monde industriel.

On ne peut dire que la Compagnie des Petites Voitures appartînt à cette classe d'affaires, et cependant des faits bien irréguliers s'y sont produits. C'est ainsi que Crémieu et d'Auriol n'ont pas craint de prélever sans façon sur la caisse sociale une somme de 55,000 fr., avec laquelle ils ont acheté un journal, le *Courrier de Paris*. Mais ce qui serait plus grave encore, ce serait le partage qu'ils auraient fait avec Beudin et Massinot d'une somme versée par ce dernier à titre de pot-de-vin.

Lorsque les administrateurs prirent, comme je l'ai dit, la résolution de se défaire de leurs ateliers et de livrer à l'entreprise l'entretien des voitures de la Compagnie, plusieurs concurrents se présentèrent. Celui qui l'emporta fut Massinot. Le chiffre de sa soumission était de 3 fr. 60 c. par jour pour chaque voiture. On a beaucoup discuté pour savoir si ce chiffre était ou non trop élevé. Des concurrents avaient été habilement écartés qui avaient soumissionné à un taux inférieur; mais comme on l'a fait remarquer, tout dépend de la manière dont le soumissionnaire exécute son traité. Ainsi un entrepreneur, M. Guillot, est venu déclarer qu'il ne se chargerait pas de l'entretien, dans les termes du cahier des charges, à moins de 3 fr. 80 c.; et l'accent loyal et honnête de sa parole lui a valu de la part des magistrats le témoignage le plus flatteur d'estime et de sympathie. « L'opinion du tribunal, lui a dit M. le président Berthelin, est qu'une compagnie en traitant avec vous ferait une meilleure affaire qu'en traitant avec un autre à un prix inférieur. »

Ce Guillot est le Gauthier frères de la pièce du *Luxe*.

Je ne prétends pas que Massinot en soit le Farju; mais ce qui est établi, c'est qu'il a été passé entre lui, Crémieu, d'Auriol et Beudin l'intermédiaire, une convention d'après laquelle une somme qu'un témoin a dit être de 20 centimes, devait être prélevée sur le chiffre de la soumission et être partagée entre les parties contractantes; il faut ajouter que la convention a été exécutée, et qu'elle a déjà rapporté pas mal de mille francs aux intéressés.

Ceux-ci expliquent que ces vingt centimes représentaient le quart des bénéfices réalisés par Massinot, et que ce dernier était bien libre d'en disposer comme il l'entendait.

Le ministère public répond que ces messieurs abusent de l'euphémisme, et que le vrai nom de la chose est — pot-de-vin. — Simple nuance qui a son importance en présence du code pénal.

Ce n'est pas la seule phase de l'affaire où il ait été question de pot-de-vin. Un sieur Castets, chargé, assure-t-il, par MM. Ducoux, d'Auriol et Crémieu de négocier au profit de la Compagnie un emprunt de deux millions, aurait remis à ces messieurs un pot de-vin de 50,000 fr. qui serait resté entre leurs mains, à l'exception de deux sommes de mille francs chacune que Crémieu et Ducoux lui auraient restituées. Les démentis les plus énergiques sont donnés à ce M Castets par les trois personnes qu'il accuse. Ce fait, au surplus, ne figure pas dans la prévention.

Me voici à la fin de ce fastidieux procès, — il m'est permis de le dire maintenant, — auquel j'ai sacrifié et la succession de la princesse Bagration, et les carcasses indépendantes, et les époux Cellard, et la dramatique affaire Fougeras. Mais le procès-verbal que vous venez de lire, tout incomplet qu'il est, le serait trop encore si j'omettais de mentionner la clarté parfaite, la fermeté, le tact, l'esprit — oui, l'esprit — que M. le président Berthelin a su apporter dans les débats ardus et compliqués dont la direction lui était confiée. J'ajoute que les prévenus et les avocats seraient ingrats s'ils ne lui étaient reconnaissants, les uns des égards, les autres de la courtoisie qu'il leur a témoignés. Ces avocats étaient, il est vrai, J. Favre, Dufaure, Mathieu, Lachaud, Sénart, Nicolet, c'est-à-dire la plupart de ceux qui, par leur caractère et leur parole ont porté si loin et si haut le renom du barreau de Paris.

Au moment où j'écris ces lignes, le tribunal n'a pas encore rendu son jugement.

PETIT-JEAN.

THÉATRES

FOLIES-DRAMATIQUES : *Le Carnaval des blanchisseuses*, vaudeville en quatre actes, par MM. Paul Boisselot et Eugène Hugot. — Nouvelles. — Les pièces de la semaine prochaine.

Les chroniqueurs de théâtres se disent souvent aux abois; nous croyons qu'ils manquent de franchise, et que leur paresse (nous parlons un peu en connaissance de cause) accepte trop aisément les premiers prétextes venus. Qu'ils fassent comme nous avons fait hier soir; qu'ils se rendent à l'extrémité du boulevard du Temple, à l'heure du carillon des marchands de limonade, au milieu du mouvement et de l'illumination des cafés; qu'ils interrogent consciencieusement les affiches, et ce sera un grand hasard s'ils ne retrouvent pas ici ou là, aux Délassements ou à la Gaîté, quelque pièce oubliée, quelque vaudeville ajourné ou méconnu. Quant à nous, nous avons été fort heureux, à défaut d'une première représentation rue de Richelieu ou place de la Bourse, de nous rejeter sur *le Carnaval des blanchisseuses*, aux Folies-Dramatiques, un théâtre dont nous nous accusons de ne pas parler plus fréquemment.

Le Carnaval des blanchisseuses n'est pas un chef-d'œuvre, mais c'est une bonne parade de l'école populaire, très-mouvementée surtout. La scène se passe le jour de la Mi-Carême, et l'on assiste au tableau des élections de la reine des blanchisseuses; les intrigues se croisent dans la rue et jusque sur le bateau, où a lieu un bal pittoresque. Les travestissements et les quiproquos foisonnent; les airs des couplets sont heureusement choisis, et si la *poésie* pèche par certains côtés, ce n'est pas du moins par l'entrain. Voici, comme échantillon, le refrain d'une ronde chantée par un porteur d'eau, ambitieux de s'élever au rang de charbonnier :

> Ah! ah! ah! ah! ah! ah! ah!
> Bien d'tel que d'êtr' charbognia!

Ce rôle de porteur d'eau est rempli avec beaucoup d'aisance et de gaîté par M. Alexandre Guyon, un comédien déjà populaire au boulevart du Temple. Il faut rappeler que les Folies Dramatiques sont le Conservatoire des Variétés et du théâtre du Palais Royal; c'est de là que sont partis MM. Brasseur, Lassagne, Christian; c'est de là que partira M. Guyon, un jour ou l'autre.

Le Carnaval des blanchisseuses est un grand succès, ce dont nous ne nous doutions point il y a quarante-huit heures. Ne regrettons donc pas trop le chômage des grands théâtres, et, pendant l'absence des grives de la comédie et du drame, sachons nous contenter des merles du vaudeville.

L'avenir, — c'est-à-dire la semaine prochaine, — s'avance, chargé de promesses. En tête, la Comédie-Française veut payer son arriéré d'indolence : nous allons avoir les débuts de Mme Emilie Guyon et la reprise de *Rodogune*, le grand et juste souci de M. Empis. Le lendemain ou le surlendemain, nous serons convié à la représentation de retraite de M. Brindeau, — ce qui ne signifie pas que M. Brindeau se retire du théâtre; M. Brindeau se retire de la Comédie-Française, voilà tout Il l'avait quittée, il y a quelques années, lors de l'engagement de M. Bressant; aujourd'hui, il prétend bénéficier d'un droit commun à tous les sociétaires. Quoiqu'on oublie vite à Paris, on n'a pas eu le temps d'oublier M. Brindeau, qui a surtout attaché son nom à l'acclimatation des proverbes d'Alfred de Musset, et qui, dans certains rôles de l'ancien répertoire, *le Chevalier à la mode* principalement, n'a pas été remplacé.

M. Brindeau revient de la province et de l'Italie; il a improvisé des troupes, organisé des caravanes dramatiques. N'a-t-il jamais regretté la Comédie-Française, et la Comédie-Française ne l'a-t-elle jamais regretté? — Après sa représentation de retraite, il entre au Vaudeville pour créer un des principaux personnages de *la Seconde jeunesse*, par M. Mario Uchard.

La Comédie-Française ne s'en tiendra pas à ces deux

LE COMTE DE CAVOUR
Président du cabinet sarde.

soirées fort brillantes. Elle les fera suivre presque immédiatement de *Rêves d'amour*, une comédie en trois actes, de M. Scribe, sans M. Legouvé. *Rêves d'amour!* voilà un titre bien poétique pour l'inventeur de tant d'intrigues bourgeoises et de complications positives! Par contre, la Comédie Française renonce à jouer *le Choix d'un gendre*, une petite pièce en un acte qui avait été reçue, apprise, répétée et annoncée. On a indemnisé l'auteur, dont le nom n'a plus de raison d'être révélé. Est-il satisfait? nous le souhaitons.

Une indisposition de M. Lagrange a retardé jusqu'à présent *Un beau Mariage*, cinq actes de MM. Emile Augier et Foussier, qui seront le succès de demain du Gymnase. L'intérêt qui s'attache avec justice à l'auteur du *Gendre de M. Poirier* et des *Lionnes pauvres*, grandit à chacune de ses productions. La comédie contemporaine ne peut que gagner à l'activité de cet esprit en pleine force.

Le premier théâtre de drame, la Porte-Saint-Martin, renouvelle également son affiche. On représente — au moment où les imprimeurs s'emparent de notre prose — une pièce de MM. Edouard Plouvier et Théodore Barrière : *l'Outrage*. M. Laferrière y a, dit-on, un rôle en rapport avec son âge. Vous voyez que notre prochain compte rendu ne manquera pas d'aliments, et que les œuvres les plus littéraires nous dédommageront de la disette de ces huit jours.

A l'Ambigu-Comique, c'est un drame de M. Paul Meurice qui succèdera au drame de M. Paul Meurice. Le talent aura raison deux fois de suite. On sait le titre : *le Maître d'école*; on sait l'acteur : Frédérick-Lemaître.

CHARLES MONSELET.

BIOGRAPHIES.

Le comte de Cavour.

Camille Benso, comte de Cavour, l'un des premiers hommes d'Etat, non-seulement de l'Italie, mais de l'Europe actuelle, est né à Turin, d'une des plus anciennes familles du Piémont, en 1812. — Comme tout gentilhomme de ce pays, il débuta par la carrière des armes, et ses excellentes études d'officier du génie ne contribuèrent sans doute pas peu à imprimer à son esprit cette rectitude, cette netteté de déduction qu'il possède à un si haut degré.

Après quelques années passées au service, le comte donna sa démission, et vint habiter tour à tour la France et l'Angleterre, où il séjourna longuement. Lié avec les hommes supérieurs de ces deux nations, il apprit à leur contact et à l'examen approfondi des institutions sociales cette science de l'économie politique, dans laquelle il compte bien peu de rivaux aujourd'hui. — Les premiers bruits de réformes le rappelèrent en Piémont. Associé aux Balbo, aux d'Azeglio, aux Alfieri, il fonda à Turin, en octobre 1847, *le Risorgimento* (*la Résurrection*), journal qui rendit bientôt son nom populaire. — Ainsi que tant d'autres personnages de ce siècle, M. de Cavour a percé par la presse.

Envoyé à la Chambre des députés, après l'établissement du statut constitutionnel, le comte de Cavour ne tarda pas à devenir un des maîtres de l'opinion publique. La nouveauté et, en même temps, la sagesse de ses vues, son éloquence à la fois passionnée et caustique, lui avaient promptement conquis une place hors ligne. — Au mois d'août 1850 le roi l'appela dans ses conseils, comme ministre de l'agriculture et du commerce, position secondaire, mais qu'il ne devait pas tarder à échanger contre le premier rang.

En effet, à la fin de 1852, M. Maxime d'Azeglio, président du conseil, s'étant retiré devant cette influence sans cesse grandissante, M. de Cavour fut chargé de composer un nouveau cabinet, et s'en acquitta avec succès. — Depuis lors, le comte de Cavour n'a plus quitté le pouvoir. Il représenta la Sardaigne au congrès de Paris, en 1856; et, de cette époque surtout, date son renom en Europe, ainsi que le crédit qu'il possède auprès des grands gouvernements.

M. de Cavour est un travailleur comme on en voit peu. Outre la présidence du conseil, il a la charge des deux plus importants ministères : ceux des affaires étrangères et de l'intérieur. Son genre de vie ne tenterait guère d'ambitieux. — Couché après minuit, levé à quatre heures du matin, jamais il ne s'arrête. Il veut tout voir par lui-même, tout savoir, tout décider. — Si vous vous étonnez devant les Piémontais de ce que le comte n'est pas marié : — Est-ce qu'il a le temps? vous répondra-t-on.

Le comte Nigra,

Ministre de la Maison du roi de Sardaigne.

C'est au comte Nigra, l'un des plus illustres personnages, non-seulement de la cour de Turin, mais encore du Piémont, qu'est échu l'insigne honneur de représenter le roi dans la rédaction du contrat de mariage de S. A. R. la princesse Clotilde. — C'est encore M. le comte Nigra qui avait été chargé d'aller recevoir, à Gênes, le prince Napoléon, et qui a fait, depuis l'arrivée de Son Altesse, les honneurs du palais aux hôtes de Sa Majesté. — Il ne paraîtra donc pas indifférent aux lecteurs du *Monde illustré* de trouver ici quelques détails sur cet homme de cour et d'Etat. — La Haute-Italie est fière d'un tel citoyen, et le présente avec orgueil à l'étranger.

M. Nigra descend d'une famille de haute finance, qui, depuis de nombreuses générations, a donné, dans les charges publiques, l'exemple d'un dévouement sans bornes au roi et à la patrie. — Banquier de la cour, à Turin, son nom était, en Europe, le synonyme de la loyauté et de la noblesse des sentiments. — Il occupa, dès 1833, en remplacement de son père, l'emploi très-considérable de décurion de la capitale. En 1846, il fut nommé syndic (maire) de la ville de Turin, poste d'une importance que l'on conçoit aisément. — Il l'occupa jusqu'en 1848, et rendit les plus grands services pendant la guerre.

Après Novare, il accepta le ministère des finances, dans la gestion duquel il ne cessa de donner les preuves du dévouement le plus absolu au jeune roi dont il avait la confiance et au pays dont son désintéressement a conquis les sympathies et l'estime.

En 1853, le roi, voulant avoir le comte Nigra auprès de sa personne, le nomma surintendant de la liste civile. — Le comte prit part, en cette qualité, aux voyages royaux de France et d'Angleterre, et, dans les deux cours, il a laissé le souvenir du gentilhomme le plus accompli, du conseiller au tact le plus exquis, le plus noble. — En 1856, la Surintendance a été changée en Ministère de la Maison du roi, pour répondre plus dignement à l'importance du titulaire.

CH. DE LA VARENNE.

BIBLIOGRAPHIE.

L'ÉGLISE ROMAINE EN FACE DE LA RÉVOLUTION

Par J. Crétineau-Joly.

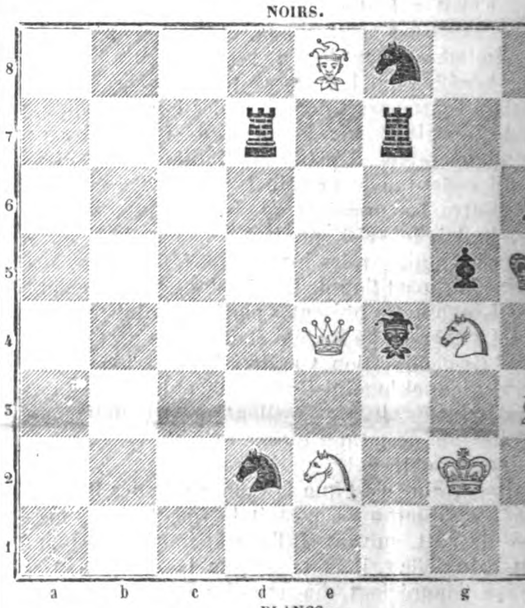
Cet ouvrage est un des livres qui se recommandent le plus à l'attention autant par l'importance du sujet, que par la profondeur du sentiment et la gravité de la forme. C'est le tableau éloquent des pontificats si orageux des six derniers papes, de leurs efforts pour maintenir l'autorité apostolique à son niveau suprême dans ses luttes avec l'esprit du siècle, drame saisissant dont les acteurs sont Pie VI et la Révolution française, Pie VII et Napoléon Ier, Léon XII et Charles X, Grégoire XVI et l'insurrection de 1830, Pie IX et la Révolution européenne. Les archives précieuses, dont plus d'une auguste confiance ont mis les richesses à la disposition de l'auteur, font de cette publication une des œuvres historiques modernes qui seront lues avec le plus d'intérêt et consultées avec le plus de fruit.

L. DE B.

LE COMTE NIGRA
Ministre de la maison du roi de Sardaigne.

Problème N° 14, de la composition de M. Thuilier.

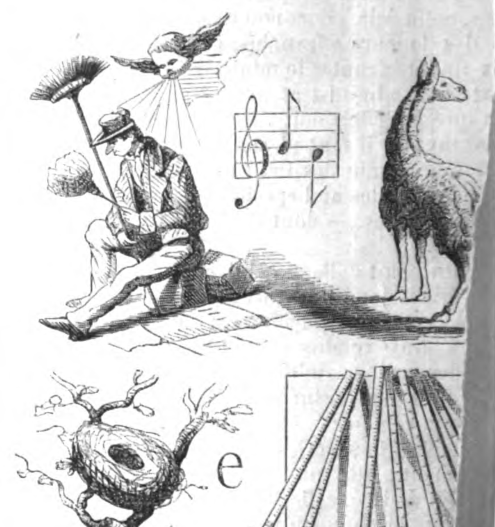
NOIRS.



BLANCS.

Les blancs jouent et font mat en quatre coups.

RÉBUS.



EXPLICATION DU DERNIER RÉBUS :

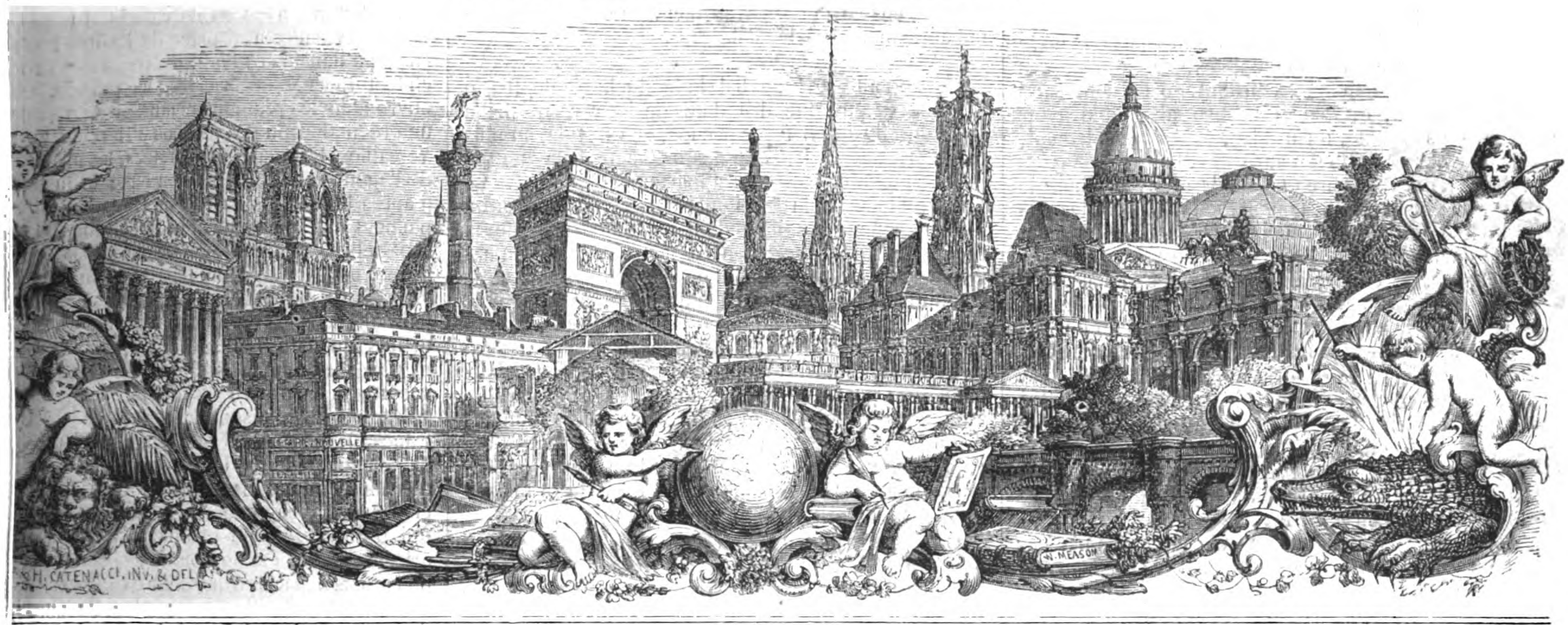
Heureux les peuples qui ne commettent po[...] quités!

Œufs r' œufs — lai — peuple — KI — neufs com[...] — point — dix nids quittés.

Paris.—Imp. de la LIBRAIRIE NOUVELLE. A Bourdilliat, 15, rue Bréd[...]

LE MONDE ILLUSTRÉ

JOURNAL HEBDOMADAIRE.



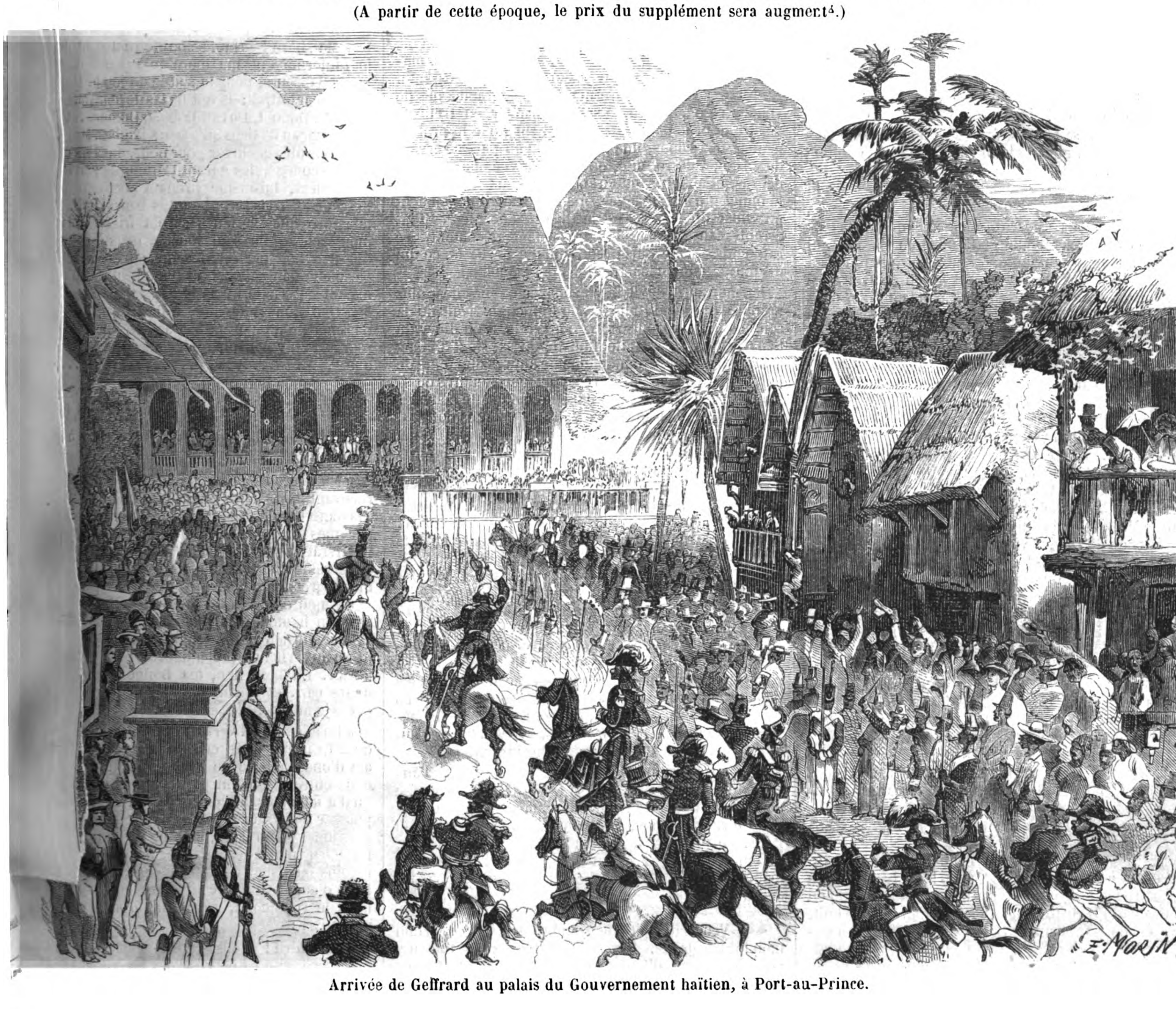
ABONNEMENTS
... DÉPART. : Un an, 18 fr. — Six mois, 9 fr. — Trois mois, 5 fr.
(Pour l'Étranger le port en sus)
... numéro, à Paris : 30 c. — Dans les départements : 35 c.

3me Année. — N° 99.
5 Mars 1859.

BUREAUX
A la LIBRAIRIE NOUVELLE, 15, boulevard des Italiens.

Ce numéro et son supplément : PARIS A VOL D'OISEAU, seront vendus 60 centimes jusqu'au 15 mars.

(A partir de cette époque, le prix du supplément sera augmenté.)



Arrivée de Geffrard au palais du Gouvernement haïtien, à Port-au-Prince.

COURRIER DE PARIS.

—

En principe, on ne devrait parler que des fêtes ou des bals qu'on a vus, puis se borner à de rapides mentions de noms propres et de dates pour le reste, afin de tenir aussi complètes que possible ces futiles annales du monde. Pourtant, en certains soirs de cette saison, que son retard social semble avoir rendue plus ardente, il faut bien, exceptionnellement, voir par les yeux de ses amis et entendre par leurs oreilles. C'est vous dire que vendredi, ayant choisi le plaisir le plus attractif, nous ne pourrions parler que de la fête de l'hôtel Pontalba, si l'on ne nous avait fourni quelques notes sur ce qui s'est passé... rue Blanche, par exemple, où deux femmes jalouses se sont littéralement pris aux cheveux! Voici le fait en deux mots; il a eu lieu sous les yeux d'un de nos amis incapable de rien inventer, le digne homme!

Madame... (mettons un A) passe pour avoir les plus beaux cheveux du monde. C'est une crinière blonde, presque l'égale de cette toison incomparable que la comtesse Kolowrat a laissée voir, couronnant une tête charmante, pendant quelques soirs du début de l'hiver, au Théâtre-Italien. Madame (mettons un B) est très-jalouse d'entendre son mari parler sans cesse de cette magnifique chevelure, et elle n'a pas tardé à comprendre que ledit M. B (va pour un B!) désirait vivement occuper les pensées que cette ample chevelure abrite.

C'est donc dans cette disposition que les dames A et B se sont rencontrées vendredi au bal de Mme Ray... rue Blanche. Les époux B étaient dans un entre-portes encombré, lorsqu'on annonça Mme A. La jalouse regarde tout aussitôt son mari, et surprend l'éclair qui enflamme son regard infidèle. Elle dissimule...

Mais le hasard est un grand conspirateur! Un peu plus tard, il amène la dame aux grands cheveux à deux pas de nos époux (B), et la presse, le raout les fixe pour quelques instants dans le même groupe. Comme la dame enviée tourne le dos ou plutôt la nuque à l'envieuse, le mari perd toute prudence et s'écrie :

— Dieu! quels admirables cheveux!

Tout aussitôt sa femme, frappée d'une sorte de vertige, de fureur, allonge le bras, et... saisit le peigne de sa rivale. Elle le soulève...

Et avec le peigne se détache l'immense tresse qui causait les insomnies jalouses de Mme B!

Nous renonçons à décrire une scène que nous n'avons pas vue, nous limitant à la mention du fait qui est on ne peut plus authentique. Notre ami nous a assuré que Mme A. se retournant furieuse, avait levé la main afin de rendre outrage pour outrage, mais que le général anglais Parker s'était juste à temps interposé. Le malheureux M. B, scandalisé, navré de l'acte insensé de sa femme, ne s'était pas amusé à rechercher la tresse et le peigne en diamant lancés, l'un portant l'autre, par les airs, et retombés sur un musicien de l'orchestre. Il avait sur-le-champ, impérieusement, impérativement, emmené sa femme par une porte voisine, et l'avait quelque peu poussée du haut en bas de l'escalier, la fourrant dans le premier fiacre qui se trouvait là, sans attendre sa voiture. On dit qu'un oncle de Mme A, qui est veuve, voulut, pendant toute la journée du samedi, aller provoquer le pauvre M. B, et que ce n'a été qu'à grand'peine qu'on l'a dissuadé de rendre violence pour violence. Mme A, trouvant le printemps très-précoce cet hiver, est partie mardi pour sa terre de Bauvray, près Limoges. Quant à Mme B, son mari a mis fin à ses réceptions par une circulaire gravée, prétextant le deuil d'un cousin mort à la Barbade. Voilà ce qu'on m'a raconté, et je le livre tel quel.

Une remarque doit être faite à propos des choses mondaines, c'est que, cet hiver, le bal véritablement *bourgeois* fait défaut. Les fêtes et soirées sont dans le monde officiel, dans le grand monde étranger ou parisien; — mais les classes moyennes s'abstiennent. Interrogez vos relations : toutes les invitations viennent d'en haut. Il y a plus d'une remarque pittoresque à faire à ce sujet. La nuit, lorsque vous revenez du faubourg Saint-Germain ou du faubourg Saint-Honoré, regardez aux étages habités par les classes bourgeoises, par les fortunes intermédiaires : pas de lumières, et à la porte pas de fiacres! Un troisième ou un quatrième étage éclairé sur une enfilade de cinq ou six fenêtres est, cette année, l'exception. L'autre nuit, nous avons pu, néanmoins, constater une de ces exceptions. Celle-là était, si l'on peut dire, presque céleste! C'était dans une des plus hautes maisons du boulevard, dans le voisinage de la rue de la Paix. Sept fenêtres de file brillaient au plus haut de l'édifice, non pas au premier balcon bordant le toit, mais au second : six étages! Un cornet à pistons laissait arriver de loin en loin quelques bouffées polkeuses jusqu'au sol... où quatre fiacres faisaient queue. Quelle idée! J'aurais voulu grimper là et demander à ces braves gens ce qui les avait poussé à cette dansomanie aérienne. Mais de quel droit?

Contraste! Le bal de la duchesse de Riario Sforza doit être une des dates de l'hiver social. La sœur de l'illustre Berryer occupe, rue Royale, au plus bel endroit de Paris, et au-dessus même de la cité qui porte ce nom célèbre, un appartement qui traverse horizontalement plusieurs maisons, et offre ainsi un développement de salons dont le goût exquis de la duchesse a tiré un excellent et fastueux parti. On arrive par un escalier particulier et à travers les antichambres, à un premier salon dans le goût chinois le plus absolu : tentures de soie jaune de Pékin, lanternes aux mille brimborions festonnés, corniche en glace où courent d'indéchiffrables devises, dragons, magots chimères; portes et lambris de laque noir et vermillon, où les ors se relèvent en bosse; armoires remplies de curiosités spéciales; un demi-jour charmant préparant les impressions et les regards à l'éclat des salons de danse. C'est là que la maîtresse de la maison et le duc Louis reçoivent leurs invités.

On passe ensuite dans un petit salon du moyen âge le plus féodal, avec niches, arceaux, soffites, vitraux, statuettes, etc. Là une lumière un peu plus vive pénètre, et pourtant la causerie sur les divans y est encore protégée par une sorte de recueillement relatif. Les yeux et les diamants brillent dans cette douce pénombre; c'est charmant! Une baie s'ouvre sur la salle de bal blanche et bleue, étincelante, et d'où une ample fenêtre sans store laisse apercevoir, par sa glace immense tout le prolongement du boulevard que suit la double ligne du gaz et l'incessant va-et-vient des voitures, jusqu'à la rue Drouot.

Plus loin, second salon, dans le goût sévère de Louis XIII, avec tenture de velours fleurdelisé d'or, et la collection d'imposants portraits de famille : maréchaux, cardinaux, gouverneurs de provinces, etc. En retour le salon mauresque tendu à grands plis de velours rose; à côté, la salle à manger en treillage vert, tout orné de volubilis. Puis, sur tout le prolongement des salons, une galerie tout en glaces, servant de passage, de retraite, de point de vue pour voir les danses, et aboutissant au boudoir Louis XV, où les hommes graves, chauves, à grands cordons, jouent un whist attentif. Tel est le théâtre de la fête. Et là, errant, causant, dansant, regardant, écoutant, se rafraîchissant, le plus grand monde de Paris, ce qui dit tout et annule les mentions personnelles.

La marquise de Boissy, sénatrice, une des plus grandes dames d'Italie et de France, arrivait de la soirée de la marquise de Pommereu et du dîner du Sénat. Une délicate attention de S. Ex. M. Troplong avait placé cette femme éminente auprès du comte de Persigny, à la veille de repartir pour Londres où sa famille est restée. A cette table de cinquante couverts figuraient plusieurs femmes dont les toilettes outrées, encombrantes, nuisibles pourrait-on dire, faisait l'objet de quelques épigrammes de la part de gens sérieux. M. de Persigny en prit texte pour établir le parallèle de la société féminine anglaise et française. « A Londres, — dit-il, — de pareilles exagérations de toilettes seraient plus que ridicules, elles seraient honnies! Une grande dame d'Angleterre se fait faire chaque hiver une ou deux robes, — plutôt une que deux, — et cela suffit aux mœurs de ces salons, qui sont les plus opulents et les plus imposants de l'Europe. Qu'a-t-on besoin de se tant parer? n'est-on pas connu? Est-ce parce qu'elle aura pour mille francs de soie, dix mille francs de dentelles et cent mille de diamants sur elle, que telle ou telle lady ou pairesse sera plus belle, plus noble ou mieux accueillie? Là les gens valent pour ce qu'ils *sont*, et non pour ce qu'ils *portent*. Ces exagérations, ces démences sont bonnes pour les enrichies, les parvenues, les vaniteuses, qui ont besoin de se renforcer, de s'encadrer... »

Tel était l'argument, telle était la boutade de l'ancien ambassadeur de France à Londres, et la marquise de Boissy, qui, du sein d'une opulence qui sait souvent être prodigue, pratique résolûment, en plein Paris, ce que ses pareilles, les *pairesses* de Londres, accomplissent, le racontait avec cet esprit fin et charmant qui fait tant rechercher sa conversation par les délicats.

Vendredi était une grande date pour un certain monde très-lancé. Il y avait bal chez la toujours belle duchesse d'Istrie, rue Saint-Florentin, dans l'ancien appartement du prince de Talleyrand. Bien des gens ont voisiné de là à l'hôtel Pontalba, au faubourg Saint-Honoré, dans cette merveilleuse et im... sante demeure qui est, croyons-nous, sans second... Paris. On a pu admirer le fameux salon de vieux la... de Chine enfin terminé, et transporté là, pièce... pièce, de l'ancien hôtel d'Havré, et rajeuni par... plafond doré, avec sujets chinois du meilleur eff... Les deux salles à manger de l'hôtel Pontalba so... chacune dans son genre, de véritables curiosités a... chitecturales et décoratives. La grande, celle qui... ouvre pour les réunions nombreuses, a pour p... une réduction du grand salon d'Hercule au palais d... Versailles. Les marbres, les stucs, les ornements, s... de l'agencement le plus heureux; le lustre, exéc... d'après les dessins de Mme de Pontalba, est tout sim... plement une merveille. Les dimensions de cette sa... sont telles, que quarante femmes à la fois y ou... souper assises (en crinolines!) et commodément s... vies. — La seconde salle à manger est celle d'usa... journalier, ornée de quatre magnifiques tableaux d... mands de nature morte, et garnie de magnifiq... meubles en chêne sculpté. — Ceux enfin qui n... vaient pas encore vu la chambre à coucher avec s... splendide lit Louisquatorzien (il a coûté cent m... francs!), sont restés tout surpris. Nous ne parleron... pas longuement de la galerie de fête qui n'a gu... d'égale que dans les plus somptueuses demeures o... cielles de la capitale. Terminons par un détail. l'... qui brille avec une profusion habile dans cet hô... aristocratique, est de l'or *de séquin* que la maîtres... de la maison a fait rechercher expressément, et fond... et battre en feuilles pour plus de pureté, et af... d'obtenir ce ton doux et brillant à la fois que ... fournit point le métal commercial.

Inutile d'ajouter que la plus belle société des de... faubourgs, Saint-Germain et Saint-Honoré, s'est re... due à cette fête, qui s'est prolongée jusqu'à ci... heures du matin.

Deux lettres nous ont été confiées. Voici l'usa... que nous croyons devoir faire de la confidence :

« Ma chère Florine, selon notre accord de same... je t'informe que ma mère te *repasse* douze de... petits danseurs, pour ta soirée de jeudi. Inutile de l... inviter par lettres; ils ont un tas de noms quelconque... Durand, Dupont, Duval, Dubois, Dufour... et peu t'i... porte, car tu ne tiens qu'à leurs jambes. Mon frère, ... les a recrutés cet hiver pour nous, dans ses camara... ries de collége, les garantit franc de port chez toi... dix heures, lui-même prenant le commandement... l'escouade. Tous seront gantés beurre frais, et Alb... m'assure que plusieurs seront frisés. Trois ont ... moustaches; un seul louche, mais à défaut de l... œil il a bon pied. L'ensemble est en gilet blanc... parle aux danseuses. Le Dufour seul est un peu pe... mais il sait s'assortir avec art.

» Donc, chère Florine, voilà ton affaire, et ton... marchera, ou plutôt dansera. J'ai, plus que jamais... regret de n'y pouvoir étaler mes grâces; mais tu s... que. . . . .

je t'aime tout plein... moi,

» ALBERTINE D... »

Réponse de la baronne de Mongr... à Mlle ... rine D...

« Ma chère Albertine, j'étais très-contente lund... recevant l'avis de ta livraison d'une douzaine de... tits danseurs choisis, et si je n'avais été aussi acca... par mes préparatifs et la crainte que Mme Hard... me livrât pas ma robe avant le soir, je serais sûrem... allée remercier ta bonne mère, et t'exprimer... mes regrets de ne pas te voir, t'avoir parmi nous.

» Aujourd'hui, tu te dis en voyant ma lettre : ... rine, enchantée de ma fourniture, vient me remer... avec l'effusion d'une femme qui a pu faire da... jusqu'aux vieilles prétentieuses et aux vieilles ... gnes... Eh bien non, ma bonne petite! C'est ... d'être ça... et je suis furieuse contre ta douzain... petits jeunes gens!

» Imagine-toi, *Albertina mia*, que ces petits dr... dont trois étaient en cravate noire, comme s'il se... agi d'une sauterie au quatrième au-dessus d'un... deux entresols, n'ont presque pas dansé du tou... qu'il a fallu leur dire des choses désagréables pou... pousser à gigotter un peu, même avec les plus j... personnes? Ton frère, le mien et mon mari ont p... toute leur nuit à les relancer au buffet ou dans... recoins où ils allaient se cacher, s'asseoir pou... L'un d'eux, cynique comme un homme fait, a v... faire le rodomond, répondant à une exhortatio... mon mari :

» — Ah ça! monsieur, est-ce que par hasar... m'aurait invité ici pour secouer les laiderons de ... société?

Bénédiction par le Souverain Pontife à l'autel de la Chaire de Saint-Pierre, nouvellement restauré, d'après un dessin de M. Gierdziejewski.

Inauguration du nouvel autel de la chaire de Saint-Pierre.

Si la papauté appauvrie n'est plus en état de rendre à la ville éternelle son antique splendeur et de la soumettre à la pompeuse régularité des villes modernes, elle s'est au moins constituée gardienne intelligente de ses trésors artistiques et zélée conservatrice de ses monuments religieux. Les papes passent vite; mais tous ils tiennent à se sauver de l'oubli par une parole qui fixe une vérité ou par un monument qui résiste à l'œuvre destructive des siècles. Quelques-uns ne survivent que par une inscription gravée sur une fontaine et par un nom inscrit dans la longue liste qui commence à saint Pierre; c'est une part d'immortalité que n'acquièrent pas toujours de longs règnes et des œuvres retentissantes.

Rome, le premier siége central de l'univers chrétien, ne doit pas, ne peut pas périr; s'il en reste jamais une pierre toute seule, cette pierre s'appellera la capitale du monde catholique, et il en naîtra une Rome nouvelle. La Providence marque les lieux aussi bien que les hommes et garde le secret de ses préférences.

A l'exemple de tous ses prédécesseurs, et malgré les douloureuses vicissitudes de son règne, Pie IX, chez qui l'amour des beaux-arts a tout l'éclat et l'énergie d'une vertu, après avoir doté sa capitale de monuments dont elle est justement fière, a voulu laisser à la basilique de Saint Pierre un souvenir durable de sa magnificence et de son goût.

Saint-Pierre, le temple des temples, comme tout ce qui est parfait, restera toujours inachevé. Les siècles à venir et les génies à naître du vent y trouver de l'espace et du travail. On dirait que cette église de marbre et d'or suit la destinée de la grande société spirituelle qu'elle symbolise. Quand l'œil de l'architecte et de l'artiste n'y trouvera plus un vide ou une brisure, la fin des temps sera venue; elle chancellera sur sa base.

Tous ceux qui ont visité Saint Pierre ont remarqué le monument placé au fond de la tribune, derrière le baldaquin de bronze, et qu'on appelle la chaire de saint Pierre. Il fut construit par le chevalier Bernini et sert d'entourage au siége sur lequel, d'après une pieuse et constante tradition, le prince des apôtres présidait les réunions des premiers chrétiens. On peut critiquer le style de cette œuvre colossale; mais on ne saurait en nier la magnificence et la richesse. Les quatre statues des Pères de l'Eglise, comme toutes celles de Bernini, portent des draperies furibondes et des barbes obliques. C'est le talent à la poursuite du génie; la décadence qui se retient sur sa pente. Au-dessus, un Saint-Esprit éclairé par une fenêtre elliptique, est entouré de nuages et de chérubins. L'autel qui supporte la châsse de saint Pierre ne répondait pas à la grandeur de son couronnement, Pie IX a voulu remédier à ce manque d'harmonie.

On a construit à ses frais un nouvel autel que le Bernin ne désavouerait pas, et le Saint-Père a voulu lui-même en célébrer l'inauguration. Notre gravure, due au crayon d'un témoin oculaire, reproduit la physionomie détaillée et le moment le plus solennel de cette cérémonie à laquelle on a voulu donner un éclat inaccoutumé. L'assistance était nombreuse et brillante, le pape ayant fait annoncer qu'il donnerait de sa main la communion aux fidèles qui assisteraient à la messe.

Debout sur son trône, le pape prononça à haute voix et en étendant les mains la formule du rituel. Il est entouré du sacré collége; les fonctionnaires de sa cour, dans leur pittoresque costume, sont mêlés à la foule prosternée. L'étiquette pontificale, d'un caractère tout religieux, n'ôte rien à la gravité des cérémonies religieuses. La simplicité ne frappe que lorsqu'elle s'allie à la vraie grandeur.

J. DOUCET.

Les Bouffes américains.

Les Concerts de Paris viennent d'inaugurer un nouveau genre de spectacle mimique devenu depuis quelque temps un des divertissements populaires les plus répandus à Londres et dans les grandes villes de l'Angleterre. Ce que la foire de Saint-Germain fit au seizième siècle pour les bouffons italiens, que le génie musical des grands maîtres a si splendidement transfigurés depuis, ils l'ont fait pour les grotesques américains, à qui nous n'oserions prédire un semblable avenir.

Voici l'historique de ces mimes chantants, dont le crayon si coloré de Morin a reproduit dans notre illustration la troupe et les types les plus caractéristiques.

Vers 1840, une troupe de chanteurs noirs, dont les chants et les pantomimes avaient obtenu beaucoup de succès dans les États septentrionaux de la confédération américaine, vint ouvrir à Londres une salle de spectacle-concert. Cette troupe était composée de quelques musiciens jouant des instruments étranges : des *banjoes*, sorte de guimbardes africaines, de tambourins tenant à la fois du tambour de basque et du tam tam, de castagnettes primitives formées d'une couple de grands os tenus entre les doigts, et d'espèces de triangles auxquels s'étaient joints une basse et quelques violons; ces instruments n'étaient cependant que les accessoires des chants et des danses dont leurs accords bizarres forment les accompagnements. Le principal attrait de ces spectacles était surtout dans les scènes de mœurs coloniales que retraçaient ces danses ardentes et ces chants qui étaient les épopées, les complaintes et les élégies de la vie de l'esclave : le récit de ses combats, de ses souffrances et de ses amours.

Le succès de ce genre de représentations dépassa celui qu'elles avaient déjà obtenu au delà de l'Océan. Toutes les classes de la société anglaise voulurent assister à ces spectacles où, sous les scènes les plus bouffonnes, se cachaient toutes les tristesses et toutes les désolations de la vie des noirs; on applaudit les contorsions de leurs danses épileptiques comme leurs chants presque toujours accompagnés d'une musique effrénée; les sympathies excitées dans tous les cœurs par les associations négrophiles qui avaient alors tant d'action sur les esprits, contribuèrent beaucoup à ce succès qui, de la scène, descendit bientôt dans la rue.

L'effet inévitable de toute tentative heureuse est de provoquer des contrefaçons. Ce fut ce qui arriva aux bouffons noirs ou, comme on les appelait, aux bouffons américains. Des troupes d'imitateurs s'organisèrent, de pauvres diables d'acteurs sans emploi se barbouillèrent la figure de cirage ou de réglisse et, la banjoe en main ou les couples d'os aux doigts, allèrent par les rues et les carrefours imitant sous des costumes grotesques les scènes les plus comiques de ces pantomimes étrangères auxquelles ils empruntèrent également les sujets, parfois même le texte de leurs chansons. Les pennys ne leur firent pas plus défaut que les schillings à leurs prédécesseurs. Il n'en fallait pas d'avantage pour que les germes se multipliassent sous une telle rosée; on en vit partout comme une éclosion spontanée; leur vogue n'a fait que croître et se généraliser depuis.

Tel est l'historique rapide des nouveaux bouffes qui viennent d'apparaître dans les concerts de Paris.

Comme les bouffes italiens, les bouffons américains ont leurs types spéciaux : le vélocipède dont les mouvements acquièrent quelquefois une rapidité éblouissante, le naïf, sorte de pitre représentant le pôle opposé de la nature noire, la paresse, l'insouciance, la distraction, le rêve; les puritains affectent un air circonspect et rigide en rapport avec leurs énormes cols de papier et leurs longues redingotes noires, figures exceptionnelles qui se détachent sur le fond de la troupe dont le caractère général est la pétulance et la passion.

MAXIME VAUVERT.

Entrée de Geffrard à Port-au-Prince.

Ce fut le 15 janvier dernier, à trois heures du matin, que Geffrard arriva sans bruit devant Port-au-Prince, dont il s'était rapproché à marches forcées depuis deux jours. Il s'était ménagé des intelligences dans la place. Les portes lui en furent aussitôt ouvertes. Les noirs sont peu enthousiastes de gloire et de batailles. Ils réfléchirent que la défense de la place amènerait nécessairement des fatigues, des dangers et des privations, tandis qu'en se rendant de suite à Geffrard, ils n'auraient plus qu'à *danser bamboula* et à *boire tafia* en l'honneur du nouveau gouvernement. Aussi lorsque le jour parut, le pauvre Faustin, réveillé en sursaut par un bruit inaccoutumé, sauta en bas de son lit; il prêta l'oreille, et reconnaissant à l'éclat de leurs sons les trompettes des hommes du Nord, il comprit qu'il était vaincu et à la merci de ses ennemis. Il saisit alors, dit-on, une paire de pistolets et voulait se brûler la cervelle; mais quand on lui eut fait comprendre qu'on n'en voulait pas à sa vie, il se résigna à quitter le palais et à se réfugier sous le toit du consulat de France, pendant que le nouveau président faisait son entrée dans le palais. Combien en a-t-elle vu passer déjà, cette ancienne demeure des gouverneurs français, depuis le commencement de l'indépendance d'Haïti en 1825? Boyer, qui s'embarqua pour la Jamaïque comme Soulouque, Guerrier qui y mourut pour avoir renoncé au tafia; Pierrot, qui, recevant son congé de ses concitoyens, obéit sans murmures, demandant seulement à la nation de lui conserver ses anciens appointements de général; Riché, victime de l'amour et de ses feux redoutables.

On fait le plus grand éloge du caractère de Geffrard. On exalte à l'envi sa douceur, son humanité, son instruction. Cependant, si je ne me trompe, c'était bien Geffrard qui commandait au Cap vers 1849, lorsque les officiers d'un navire anglais, qui étaient descendus à terre, afin de faire des observations hydrographiques, furent arrêtés et conduits chez le commandant supérieur pour rendre compte des opérations auxquelles ils se livraient. Geffrard doit bien aussi connaître un peu ce général qui ne voulait pas relâcher les suspects, parce qu'ils portaient avec eux un baromètre, et que le mercure, renfermé dans l'instrument, devait être destiné à indiquer des gisements aurifères ou des trésors qu'ils voulaient enlever.

On prétend également que Geffrard veut remplacer l'ancien drapeau rouge et bleu d'Haïti par un drapeau blanc. Mais que vont dire les Haïtiens qui attachent une si grande importance à ces couleurs bleue et rouge? Je me rappelle qu'un jour, assistant à une revue, je demandais à un de mes voisins pourquoi on avait choisi deux couleurs qui s'harmonisaient si mal. Celui ci me répondit : « Autrefois, quand la race blanche, seule, était maîtresse de l'île, le drapeau était blanc. Mais lorsqu'après la révolution de 1789, la France a décidé que tous les hommes étaient égaux, on a pris le drapeau tricolore dans lequel le bleu représentait les noirs, et le rouge les hommes de couleur. Par un reste de courtoisie, on avait laissé au blanc la place d'honneur au milieu. Depuis notre indépendance, depuis l'expulsion de la race blanche, notre drapeau est seulement bleu et rouge. » Mais, ajouta mon interlocuteur, qui était un homme de couleur, en me faisant remarquer que c'était le bleu qui tenait à la hampe, c'est encore le noir qui est le plus près du bâton.

PAUL DHORMOYS.

LA SANTÉ.[1]

III

Les Forts-et-Adroits. (*Suite.*)

Un seul exemple avant de passer à la chose dont je vous avais prié de me faire souvenir.

Autrefois, quand on voyait sous son lit les bottes d'un voleur, on était forcé de dire tout haut : Ah! mon Dieu! j'ai oublié mon mouchoir chez le concierge! Puis, sortant sous ce prétexte plausible, on allait naïvement chercher la garde.

Le voleur restait toujours à attendre la garde.

Non! ce voleur me fait mal! Depuis le temps qu'on raconte cette histoire, le voleur devrait savoir que la garde viendra. Il est inexcusable. Jurés, soyez sévères. Les circonstances atténuantes sont faites pour ceux qui sont artistes un petit brin.

M^lle^ X..., âgée de dix-sept ans et blonde de caractère, sortant de la salle Muchamiel l'autre soir (Muchamiel est un de mes professeurs), vit des bottes passer sous son lit. Prise d'abord de cette émotion inséparable d'un premier début, elle appela son père et sa mère, l'un modiste en renom, l'autre rédactrice d'une revue savante. Monsieur tournait des fleurs au magasin, madame arrangeait une affaire d'honneur entre militaires. Quant à la domestique de confiance, le hasard seul l'avait conduite au bal des pompiers.

M^lle^ X..., réduite à ses propres forces, saisit un merlin afin de couper les jambes qui étaient dans les bottes. Les bottes étaient fines et même vernies. M^lle^ X... hésita. Pendant qu'elle hésitait, une voix de ténor, agréable et distinguée, prononça sous le lit des paroles brûlantes. Ce n'était pas un récidiviste ordinaire. C'était un des ces séducteurs habiles et hardis qui ne reculent devant aucun obstacle pour faire une connaissance. Je prie le commun des faibles femmes de me répondre avec franchise : Que faire en une conjoncture si dramatique ?

Qu'elles veuillent bien noter ceci : onze heures de nuit venaient de sonner au beffroi de Notre Dame de Lorette. Tout le voisinage était à l'Odéon. La tempête rugissait au dehors, et les bruits de la ville immense arrivaient par le tuyau de la cheminée comme les grands murmures de la mer.

M^lle^ X..., aussi délurée que sévère dans ses mœurs, attira le séducteur hors de sa cachette. C'était un brun, il portait les cols de chemise d'*Un jeune homme pauvre*, preuve qu'il avait une jolie position dans le commerce. Sans s'arrêter à ces détails, M^lle^ X... lui dit : « Vous êtes un malhonnête! » Il voulut se mettre à genoux, M^lle^ X... le recoucha d'un coup à l'œil; il voulut se relever, M^lle^ X... lui passa la jambe à la française et le recoucha de nouveau. J'aurais donné une somme importante pour que vous fussiez témoins.

C'était un spectacle à la fois gracieux et austère. Ai-je déjà spécifié que la tempête hurlait au dehors et que le vent pleurait dans les fentes des croisées? On fait maintenant des bourrelets élastiques qui empêchent tout courant d'air. M^lle^ X.. avait l'adresse du fabricant, mais ils ne furent posés que plus tard.

Ce diable de Muchamiel est tout à fait spécial pour le chausson des dames. Quelques personnes du sexe trop âgées pour aimer à se montrer en public sous leur aspect naturel, le font venir en ville. Ses prix sont doux. Il extirpe aussi les cors par une méthode enti

[1] Voir le numéro du 26 février.

rement nouvelle. C'est un garçon bien étonnant. Les pouvoirs qui se sont succédé en France l'ont généralement méconnu.

L'impure lignée de Lovelace s'éteindrait, croyez-moi, si Clarisse, au lieu de pleurnicher le long de vingt volumes, allait un peu chez Muchamiel. Le brun n'avait pas moins de deux tapes à l'œil ; cela le changeait. La nourrice qui avait pris soin de sa première enfance ne l'aurait pas reconnu. Il avait le nez aquilin, mais écrasé, la bouche saccagée, le lorgnon broyé. Son costume, dû aux ateliers de Dusautoy, ressemblait à un drapeau de Crimée. — Et M^lle X..., excellente élève, ne se fatiguait point de le *tomber*. Elle le tombait sur les reins, elle le tombait sur le ventre, elle le tombait sur l'une et sur l'autre hanche. Les voisins en auraient pris les armes, s'ils n'eussent été tous à l'Odéon.

Ah ! certes, citoyens, la conduite du jeune homme était légère et même coupable. A Dieu ne plaise que j'emploie mon talent à défendre de pareilles turpitudes ! Mais il fut puni cruellement. Muchamiel n'insiste peut être pas assez auprès de ses élèves sur le chapitre de la modération. Quand le brun eut perdu connaissance, M^lle X... le noua dans une serviette et prit le chemin des ponts, afin de le noyer dans le fleuve. Heureusement elle rencontra sur le pas de la porte les voisins qui revenaient de l'Odéon en chantant des hymnes populaires. La forme du paquet excita des soupçons. Le brun fut porté chez un pharmacien et ne reprit ses sens que pour demander la main de M^lle X...

Muchamiel a marié ainsi plusieurs de ses élèves.

Mais voici une objection qui m'empêche d'arriver à la chose dont je vous avais prié de me faire souvenir : les élèves de Muchamiel, quel que soit leur sexe, car il fait aussi pour les conseillers d'État et les inspecteurs des finances, les élèves de ce Muchamiel fameux vivent-ils plus longtemps que les autres hommes ? Les Forts-et-Adroits eux-mêmes signent-ils un bail plus long avec la Parque ?

La question est complexe. D'abord, qu'est-ce que la santé, sinon l'art de mourir bien portant ? N'équivoquons point. Il a fallu des siècles pour nous réduire à l'état de glands chinois. Est-ce trop que de vous demander quelques années pour répondre par des faits à vos questions indiscrètes ?

Vous me forcez à lâcher le grand mot. Il y a deux hommes en cet univers : M. Triat et moi. Au fond, Muchamiel est un polisson. Les Forts-et-Adroits font de la santé comme M. Jourdain faisait de la prose. Ils ne savent pas, ils ne comprennent pas, ils n'y voient goutte. Prenez-les tous tant qu'ils sont, pilez-les dans un mortier, et vous n'aurez qu'un stupide pâté de muscles.

L'esprit n'est pas là : l'esprit de la santé, la flamme féconde qui va restaurer l'humanité. J'ai une moitié de cet esprit, M. Triat possède l'autre. A nous deux, nous vous tenons, mes pauvres camarades. Hors de nous deux, point de salut !

Or, déchaussez respectueusement vos sandales ; qu'une onde pure coule sur vos fronts et sur vos mains. Recueillez-vous en vous-même. Je vais vous ouvrir la porte du Temple.

PAUL FÉVAL.

MÉMOIRES D'UN MUSICIEN [1].

(*Suite.*)

XXX

. . . .

. . . .

XXXI

Je donne mon second concert. — La *Symphonie fantastique*. — Liszt vient me voir. — Commencement de notre liaison. — Les critiques parisiens. — Je pars pour l'Italie.

Malgré les pressantes sollicitations que j'adressai au ministre de l'intérieur pour qu'il me dispensât du voyage d'Italie auquel ma qualité de lauréat de l'Institut m'obligeait, je dus me préparer à partir pour Rome.[2]

Je ne voulus pourtant pas quitter Paris sans reproduire en public ma cantate de *Sardanapale*, dont le final avait été abîmé à la distribution des prix de l'Institut. J'organisai en conséquence un concert au Conservatoire, où cette œuvre académique figura à côté de la *Symphonie fantastique* qu'on n'avait pas encore entendue.

Habeneck se chargea de diriger ce concert, dont tous les exécutants, avec une bonne grâce dont je ne saurais trop les remercier, me prêtèrent une troisième fois leur concours gratuitement.

[1] La traduction et la reproduction sont réservées.

[2] Le motif de ce désir de rester à Paris est donné dans l'un des chapitres supprimés.

Ce fut la veille de ce jour que Liszt vint me voir. Nous ne nous connaissions pas encore. Je lui parlai du *Faust* de Gœthe, qu'il m'avoua n'avoir pas lu, et pour lequel il se passionna autant que moi bientôt après. Nous éprouvions une vive sympathie l'un pour l'autre, et depuis lors notre liaison n'a fait que se resserrer et se consolider.

Il assista à ce concert, où il se fit remarquer de tout l'auditoire par ses applaudissements et ses enthousiastes démonstrations.

L'exécution ne fut pas irréprochable sans doute ; ce n'était pas avec deux répétitions seulement qu'on pouvait en obtenir une parfaite pour des œuvres si compliquées. L'ensemble, toutefois, fut suffisant pour en laisser apercevoir les traits principaux. Trois morceaux de la symphonie : le Bal, la Marche au supplice et le Sabbat, firent une grande sensation. La Marche au supplice surtout bouleversa la salle. La Scène aux champs ne produisit aucun effet. Elle ressemblait peu, il est vrai, à ce qu'elle est aujourd'hui.

Je pris aussitôt la résolution de la récrire, et Hiller me donna à cet égard d'excellents conseils dont j'ai tâché de profiter.

La cantate fut bien rendue ; l'incendie s'alluma, l'écroulement eut lieu, le succès fut très-grand. Quelques jours après, les Aristarques de la presse se prononcèrent les uns pour, les autres contre moi avec passion. Mais les reproches que me faisait la critique hostile, au lieu de porter sur les défauts évidents des deux ouvrages entendus dans ce concert, défauts très-graves que j'ai corrigés dans la symphonie avec tout le soin dont je suis capable en retravaillant ma partition pendant plusieurs années, ces reproches, dis-je, tombaient presque tous à faux. Ils s'adressaient tantôt à des idées absurdes qu'on me supposait et que *je n'eus jamais*, tantôt à la rudesse de certaines modulations *qui n'existaient pas*, à l'inobservance systématique de certaines règles fondamentales de l'art que *j'avais religieusement observées*, et à l'absence de certaines formes musicales qui étaient *seules employées* dans les passages où on en niait la présence.

Au reste, je dois l'avouer, mes partisans m'ont aussi bien souvent attribué des intentions que je n'ai jamais eues et parfaitement ridicules. Deux ou trois hommes seulement ont tout d'abord parlé de moi avec une sage et intelligente réserve. Mais les critiques clairvoyants, doués de savoir, de sensibilité, d'imagination et d'impartialité, capables de me juger sainement, de bien apprécier la portée de mes tentatives et la direction réelle de mes idées, ne sont pas aujourd'hui même faciles à trouver. En tout cas, ils n'existaient pas dans les premières années de ma carrière ; les exécutions rares et fort imparfaites de mes essais leur eussent d'ailleurs laissé beaucoup à deviner.

Tout ce qu'il y avait alors à Paris de jeunes gens pourvus d'un peu de culture musicale et de ce sixième sens qu'on nomme le sens artiste, musiciens ou non, me comprenait mieux et plus vite que ces froids professeurs, pleins de vanité et d'une ignorance prétentieuse. Les professeurs de musique, dont les œuvres-bornes étaient rudement heurtées et écornées par quelques-unes des formes de mon style, commencèrent à me prendre en horreur. Mon impiété à l'endroit de certaines croyances scolastiques surtout les exaspérait. Et Dieu sait s'il y a quelque chose de plus violent et de plus acharné qu'un pareil fanatisme ! On juge de la colère que devaient causer à Cherubini ces questions hétérodoxes soulevées à mon sujet et tout ce bruit dont j'étais la cause. . . . .

. . . .

Au bout de quelques jours, il me fit appeler : « Vous allez partir, me dit-il. — Oui, monsieur. — On va vous effacer des registres du Conservatoire, vos études sont terminées. Mais il me semble que vous deviez venir me faire une visite. On ne sort pas d'ici comme d'une écurie ! » Je fus sur le point de lui répondre : « Pourquoi non ? puisqu'on nous y traite comme des chevaux ! » Mais j'eus le bon sens de me contenir et d'assurer même à notre illustre directeur que je n'avais point eu la pensée de quitter Paris sans venir prendre congé de lui et le remercier de ses bontés. Il fallut donc, bon gré mal gré, préparer mon départ pour Rome, où je devais avoir le loisir d'oublier les gracieusetés de Cherubini, les coups de lance à fer émoulu du *chevalier français* Boïeldieu, les grotesques dissertations des feuilletonistes, les chaleureuses démonstrations de mes amis, les invectives de mes ennemis, et le monde musical et même la musique. . .

. . . .

Diverses circonstances me retinrent, néanmoins, à Paris après la cérémonie auguste de mon couronnement, jusqu'au milieu de janvier. Enfin, après être allé passer quelques semaines à la Côte-Saint-André, où mes parents, tout fiers de la palme académique que je venais d'obtenir, me firent le meilleur accueil, je m'acheminai vers l'Italie, seul et assez triste.

XXXII, XXXIII, XXXIV, XXXV, XXXVI, XXXVII, XXXVIII, XXXIX, XL, XLI, XLII, XLIII

Voyage en Italie [1].

. . . .

. . . .

Mais je ne rêve plus que Paris. J'ai fini mon monodrame et retouché ma symphonie fantastique ; il faut les faire exécuter. J'obtiens du directeur de l'Académie (M. Vernet) la permission de quitter l'Italie avant l'expiration de mon temps d'exil. Je pose pour mon portrait qui, selon l'usage, est fait par le plus ancien de nos peintres et prend place dans la galerie du réfectoire ; je fais une dernière tournée de quelques jours à Tivoli, à Albano, à Palestrina ; je vends mon fusil ; je brise ma guitare ; j'écris sur quelques albums ; je donne un grand punch aux camarades ; je caresse longtemps les deux chiens de M. Vernet, compagnons ordinaires de mes chasses ; j'ai un instant de profonde tristesse en songeant que je quitte cette poétique contrée, peut-être pour ne plus la revoir ; les amis m'accompagnent jusqu'à Ponte-Molle ; je monte dans une affreuse carriole ; me voilà parti.

. . . .

. . . .

. . . .

Et ce fut le 12 mai 1832, qu'en descendant le Mont-Cenis, je revis, parée de ses plus beaux atours de printemps, cette délicieuse vallée de Grésivaudan où serpente l'Isère, où j'ai passé les plus belles heures de mon enfance, où les premiers rêves passionnés sont venus m'agiter. Voilà le vieux rocher de Saint-Eynard... Là-bas, dans cette vapeur bleue, me sourit la maison de mon grand-père. Toutes ces villas, cette riche verdure, c'est ravissant, c'est beau, il n'y a rien de pareil en Italie !... Mais mon élan de joie naïve fut brisé soudain par une douleur aiguë que je ressentis au cœur... Il m'avait semblé entendre gronder Paris dans le lointain.

HECTOR BERLIOZ.

Paris à vol d'oiseau.

C'est ainsi, aperçu dans son ensemble, que Paris peut être le mieux apprécié ; c'est même seulement ainsi contemplé, qu'il peut être complétement et réellement connu.

Paris, en effet, ne consiste pas dans tel ou tel de ses monuments, de ses hôtels, de ses théâtres, de ses palais ; dans tel ou tel de ses quartiers, de ses boulevards, de ses places ; ce qui le constitue et le caractérise, c'est son ensemble. On peut avoir parcouru tous ses musées, depuis les splendides salons du Louvre, où l'art offre à l'admiration ses chefs-d'œuvre, jusqu'aux galeries d'histoire naturelle, où la science a studieusement réuni ses innombrables collections ; depuis le Conservatoire des Arts et Métiers, où l'industrie étale ses instruments et ses appareils, jusqu'aux salles des Gobelins, où le travail offre avec fierté ses plus beaux produits ; on peut avoir parcouru ses grandes artères, ses jardins et ses squares, s'être assis sur les bancs de ses académies et dans les stalles de ses théâtres, avoir visité ses églises et ses écoles, ses magasins et ses ateliers, avoir étudié enfin tous les monuments, depuis le palais gallo-romain des Césars jusqu'au nouveau Louvre, où viennent d'être réalisés les rêves de vingt rois, et ne pas le connaître encore, car si tout cela entre bien comme éléments dans la formation de cette grande cité qu'on nomme Paris, Paris, en étant bien tout cela, est pourtant encore autre chose ; il est, dans les temps modernes, ce que Rome fut dans l'antiquité pour le monde : le centre de l'action, le foyer de la vie, avec cette différence encore que cette puissance, que Rome devait à la force des armes, il le doit à son génie, à l'universalité de ce génie qui domine toutes les spécialités intellectuelles : la science, la philosophie, les lettres, les arts ; en sorte qu'il est bien plutôt le cerveau du monde que Rome n'en fut le cœur.

Ce n'est donc pas en l'étudiant dans ses éléments isolés qu'on peut le connaître ; mais bien en l'embrassant synoptiquement dans son ensemble, en lui conservant dans cette appréciation synthétique cette vie générale qu'en la démembrant l'analyse détruit ; or, c'est ainsi que le présente cette belle gravure que le *Monde illustré* offre en prime à ses abonnés.

C'est le Paris complet et complexe qui s'offre aux yeux et à l'intelligence comme la condensation de la civilisation moderne ; le Paris s'étendant des hauteurs scientifiques de l'Observatoire aux hauteurs historiques de l'Etoile, Paris profitant ses grandes artères : ses rues, qu'on peut aujourd'hui appeler comme la Russie des

[1] Cette partie des *Mémoires d'un musicien*, ayant été déjà publiée, ne peut être reproduite par le *Monde illustré*.

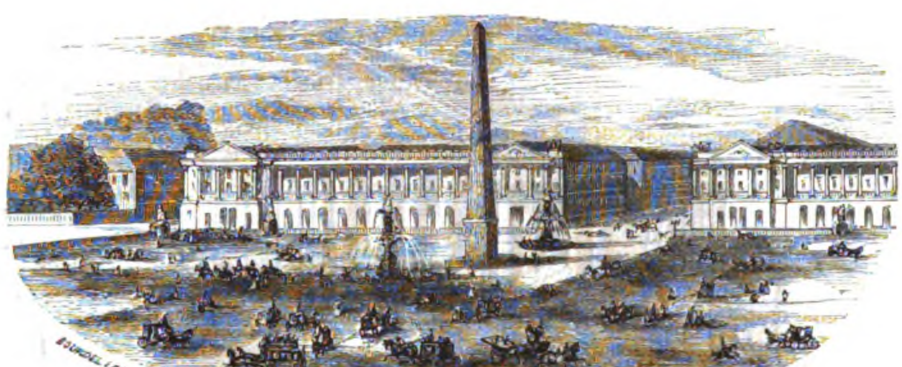
MONUMENTS DE PARIS.

PALAIS DE L'INDUSTRIE.

ARC DE TRIOMPHE DE L'ÉTOILE.

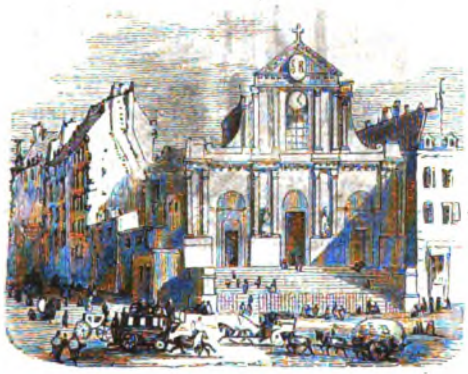
CIRQUE DE L'IMPÉRATRICE.

FONTAINE LOUVOIS.



PLACE DE LA CONCORDE.

FONTAINE MOLIÈRE.



ÉGLISE SAINT-ROCH.

ÉGLISE DE L'ASSOMPTION.

perspectives, ses boulevards, ses quais, ses canaux, son fleuve au milieu de ses édifices: églises élevées par la piété, hôpitaux fondés par la bienfaisance; salles de spectacles ouvertes au plaisir, musées et bibliothèques ouverts à l'étude; Paris avec ses monuments de tous les siècles, son obélisque égyptien, sa tour abbatiale carlovingienne, ses églises gothiques, ses palais renaissance, ses hôtels modernes; Paris dressant entre sa colonne de la place Vendôme que couronne la personnification de la gloire, la colonne de la Bastille que surmonte le génie de la liberté, ses temples dont les tours font planer la croix divine au-dessus de ces rues mouvantes où s'agitent les intérêts et les passions des hommes.

FULGENCE GIRARD.

COLONNE VENDOME.

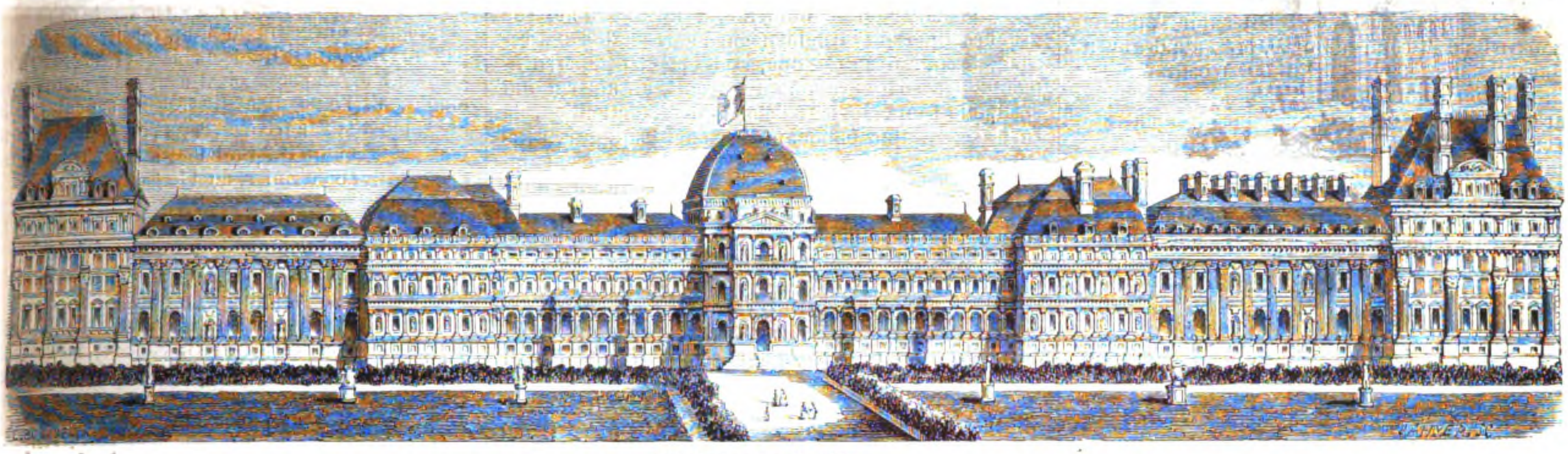
Monuments de Paris.

En remettant à nos abonnés la magnifique estampe: PARIS A VOL D'OISEAU, que nous leur offrons en prime, nous n'avons pas besoin de faire ressortir l'importance de ce travail qui occupe un atelier de gravure depui

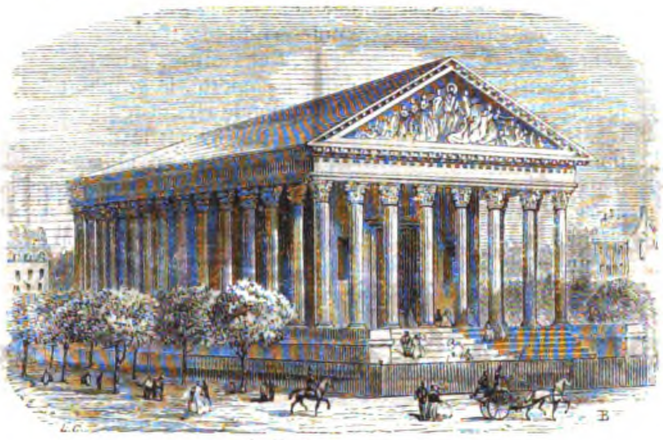
MONUMENTS DE PARIS.

MAISON ANTIQUE DU PRINCE NAPOLÉON.

PALAIS DE L'ÉLYSEE

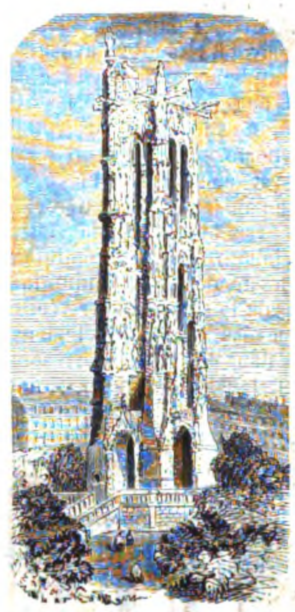


CHATEAU DES TUILERIES.

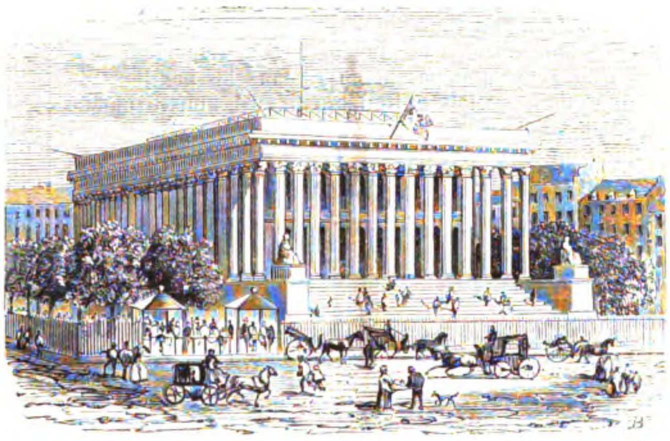


ÉGLISE DE LA MADELEINE.

FONTAINE DE MÉDICIS.



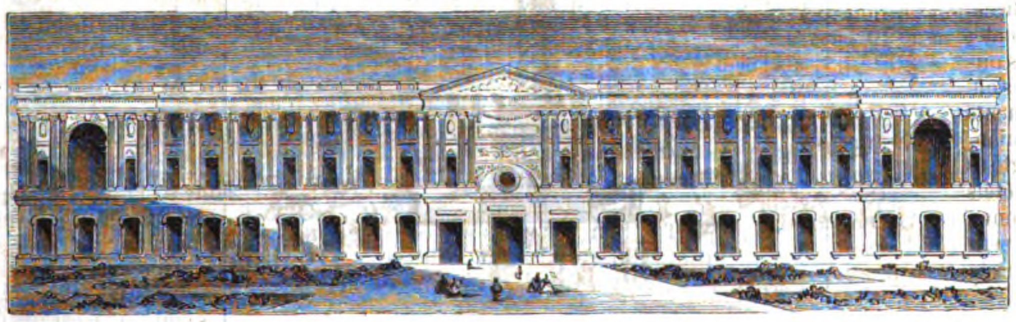
TOUR SAINT-JACQUES.



LA BOURSE.

rès de six mois : la belle exécu-
ion de cette œuvre d'art la plus
aste qu'ait encore publiée la gra-
ure sur bois, leur révèle assez
ue l'administration n'a reculé
evant aucun sacrifice pour que
exécution répondit compléte-
ent à la grandeur.

Elle a fait plus, elle a voulu
ue le lecteur trouvât dans le
orps du journal un complément
comme un commentaire de ce
ui échappait à la nature de cette



COLONNADE DU LOUVRE.

composition générale. C'est ce qui lui a fait exécuter ces gravures partielles dont elle produit aujourd'hui une première série, et où se trouveront représentés dans leur aspect particulier, dans leur galbe et leurs détails, c'est-à-dire dans leurs physionomies spéciales, tous les monuments dont la vue d'ensemble ne pouvait offrir que le caractère général, la situation et la silhouette.

A. V.

Revue scientifique.

PHYSIQUE : Modifications au télégraphe électrique écrivant de Morse. — PHYSIOLOGIE : Electrisation des muscles passionnels de la face. — MÉDECINE : le cancer et le médecin noir.

On connaît assez généralement le télégraphe électrique écrivant dont la découverte est due à M. Morse, professeur à l'Université de New-York. On sait qu'à la station de départ les signaux sont transmis au moyen d'un appareil en forme d'enclume qui, sous la main d'un employé, suspend ou rétablit le courant électrique ; on sait aussi qu'à la station d'arrivée ces intermittences du courant sont ressenties par un électro-aimant dont l'action alternative met en jeu un levier qui, armé à une de ses extrémités d'un poinçon, marque sur une bande de papier, mise en mouvement par un rouage d'horlogerie, le passage de l'électricité dans les fils de la bobine de l'électro-aimant.

Ce télégraphe, le seul usité dans le Nouveau-Monde, soit tel que l'a institué M. Morse, soit avec les modifications secondaires que lui ont fait subir l'appareil d'Alexandre Bain et celui de House, présente des avantages incontestables sur le télégraphe à cadran et sur le télégraphe à signaux, plus particulièrement adoptés en Europe; mais il offre aussi des inconvénients qui l'empêchent d'aspirer à la perfection nécessaire en ces précieux moyens de communication. Ainsi, la transmission des dépêches exige de la part de l'employé une rare intelligence et une attention soutenue, car la moindre erreur, en plus ou en moins, dans le temps accordé au passage de l'électricité, change complétement la valeur des signes convenus : de plus, les stigmates tracés par le poinçon sur la bande de papier, à la station d'arrivée, sont très-éphémères dans le système Morse, et dans l'appareil Bain exigent une longue préparation; enfin, une lenteur regrettable est nécessaire pour l'expédition de la dépêche et pour sa transmissibilité, à ce point que cent lettres par minute peuvent à peine être envoyées par le télégraphe écrivant de M. Morse.

M. Wheatstone, qui a déjà fait de si nombreuses et si heureuses applications du fluide électrique, propose d'apporter à l'appareil du professeur de New-York des modifications qui auraient précisément pour but d'obvier aux inconvénients que nous venons de signaler. Séparant en deux temps l'opération par laquelle, dans le système Morse, l'employé transcrit et transmet la dépêche, M. Wheatstone exécute d'abord sur le papier la dépêche au moyen d'un appareil mécanique appelé le *perforateur*. Comme son nom l'indique, cet instrument sert à percer le papier d'un certain nombre de trous qui, par leur nombre et leur espacement, sont l'expression alphabétique convenue de la dépêche.

Ce papier, ainsi préparé dans les bureaux mêmes de l'administration et toujours susceptible d'un contrôle sévère, est porté sur l'appareil *transmetteur* dont le mécanisme est assez analogue à celui du métier Jacquart. Le papier roule sur un cylindre mis en communication avec la pile de la station de départ. Le cylindre est labouré par l'extrémité de deux aiguilles placées au-dessus de lui et communiquant avec l'appareil *récepteur* de la station d'arrivée. Ce cylindre, mis en mouvement, se trouve directement en contact avec les aiguilles dans les points correspondants aux trous pratiqués sur le papier par le perforateur, et alors le courant est établi ; quand, au contraire, les aiguilles ne rencontrent aucun trou, elles roulent sur la surface isolante du papier, et, dans ce cas, le courant est interrompu. On comprend dès lors comment le courant électrique, établi et suspendu à différents intervalles, reproduit, à la station d'arrivée, les signes ou trous qui existent sur la bande d'envoi, c'est-à-dire sur la dépêche à expédier.

A la station d'arrivée, le même mécanisme se reproduit, avec cette différence toutefois que les deux aiguilles sont remplacées par deux plumes métalliques toujours mouillées d'encre, qui transcrivent sur un papier tournant les signes envoyés par le transmetteur. Le mouillage des plumes se fait d'une façon très-ingénieuse, et est commandé par le courant électrique lui-même.

Sans qu'il soit besoin d'y revenir ici, on voit que les modifications proposées par M. Wheatstone font disparaître les inconvénients reprochés à l'appareil de M. Morse, et que, lorsque ces modifications seront appliquées, le télégraphe électrique écrivant aura atteint le plus haut degré de perfection auquel il puisse arriver.

— N'abandonnons pas le terrain de l'électricité sans dire un mot des heureuses applications que M. Duchenne (de Boulogne) en fait, en physiologie, à l'étude des manifestations des passions humaines.

La face est le miroir où ces passions viennent se réfléchir, et les muscles qui la composent sont, pour ainsi dire, les instruments de cette réflexion. Aussi l'étude anatomique et physiologique de ces muscles a-t-elle de tout temps attiré l'attention des physiognomistes, qui, privés d'un moyen positif de diagnostic, ont presque toujours fait du roman plutôt que de la science.

Mettant à profit la faculté que possède l'excitation électrique de déterminer dans les muscles des mouvements rapides, M. Duchenne (de Boulogne) a porté cette excitation sur tous les muscles de la face et est parvenu ainsi à reproduire artificiellement toutes les manifestations passionnelles, et par conséquent à déterminer la part que prend chaque muscle dans l'expression des divers sentiments qui remplissent l'âme humaine. »

Les expériences ont été faites sur un vieillard dont une paralysie rendait la face hébétée et immobile ; la photographie, par ses procédés rapides de reproduction, a fixé les résultats obtenus et l'on a pu, grâce à elle, composer un album complet de toutes les contractions musculaires de la face que le docteur Mallez, au nom de M. Duchenne (de Boulogne), est venu montrer au *Cercle de la presse scientifique.*

Il y a dans la face humaine, a dit M. Mallez, de grandes lignes qui commandent au reste de l'expression ; le sourcil en est une, et la principale, assurément ; par son élévation au moyen d'un muscle qui occupe le front, il peint l'étonnement, l'attention, la surprise. M. Duchenne appelle, pour cette raison, le frontal : *muscle de la surprise.* Dans ce mouvement, qui est celui qu'on observe au théâtre sur toutes les figures d'un parterre au moment du lever du rideau, l'œil se découvre pour mieux recevoir l'impression qui lui vient du dehors. L'action contraire, c'est-à-dire l'abaissement du sourcil, est produite par la portion supérieure d'un muscle qui entre dans la composition des deux paupières et qui est connu sous le nom d'*orbiculaire.* Sa contraction exprime la réflexion et assombrit la physionomie : il s'appelle, pour cette raison, *muscle de la réflexion.* Un petit muscle situé dans le sourcil, qu'il ramène en dedans vers le milieu du front, le *sourcillier*, se nomme *muscle de la douleur*, dont il reproduit l'impression quand il entre en mouvement. Un autre muscle, le pyramidal, placé à cheval sur la racine du nez, semble destiné à peindre la méchanceté, et sa contraction énergique amène sur la physionomie une impression de férocité indescriptible : il a reçu le nom de *muscle de la méchanceté.* Deux autres muscles, situés sur la joue, à côté de la pommette, le grand et le petit zygomatique, ont pour action le rire et le pleurer. Il y a bien encore d'autres muscles dont les fonctions expressives se trouvent étudiées dans cet album ; mais ils occupent un rang moins important que ceux que nous venons de nommer.

Tous ces muscles ont été excités isolément, et il en est qui jouissent du privilége de dépeindre, par leur action individuelle, une expression qui leur est propre ; leur simple contraction est alors complétement expressive et produit des effets qui étaient autrefois attribués à la contraction synergique, simultanée de plusieurs muscles.

Cette étude n'a pas seulement pour résultat de mieux faire analyser le jeu des instruments expressifs de l'âme humaine, elle a également conduit M. Duchenne (de Boulogne) à bien limiter les muscles de la face, dont quelques-uns n'étaient qu'imparfaitement connus, et par conséquent à rendre plus parfaite l'anatomie de cette région.

— Nous n'irons pas plus loin, et M. Duchenne nous pardonnera de ne pas le suivre dans les pavillons de dissection. — Mais puisque le hasard nous a amené sur la lisière des sciences médicales, nous nous permettrons d'écouter le bruit qui se fait autour d'un médecin indien, dont la spécialité est, dit-on, de guérir le cancer.

Il se passe peu d'années que l'étranger ne nous expédie quelque spécialité de cette nature. L'an dernier, c'était le royaume des Deux-Siciles qui nous envoya M. Landolfi, dont les exploits sont consignés sur les registres de la Salpêtrière ; aujourd'hui le spécifique nous arrive de Java ou de Surinam, contenu dans la trousse du *médecin noir*, de M. Vriès.

M. Vriès expérimente aujourd'hui son spécifique à l'hôpital de la Charité ; nous ne voulons en rien préjuger du résultat de ces expériences, bien que le passé nous en donnât le droit. M. Vriès, en effet, ne fait pas ses premiers essais dans les hôpitaux de Paris : en 1855, il expérimenta à l'hôpital Saint Louis, dans le service de M. Bazin, et après une année d'expérimentation, les résultats furent *constamment négatifs.*

De plus, trois cancers, en dehors de l'hôpital, furent, dans le mois d'octobre 1855, livrés à M. Vriès, deux par le docteur Deflis et un par M. Bazin, et les trois malades succombèrent à leur affection cancéreuse.

Tous ces faits ont été publiés dans les journaux de médecine et n'ont point été contestés. Doit-on s'étonner dès lors que l'enthousiasme des médecins ne soit pas à la hauteur de celui du public, et doit-on leur imputer à crime leur réserve, j'allais dire leur incrédulité?

FÉLIX ROUBAUD.

Rôle du diable dans la société.

Il n'y a pas de langue comme la langue française pour mêler le diable à tout et pour le nommer à tout propos. On dirait vraiment qu'il est impossible de se passer de lui. L'usage, qui a créé la plupart des mots et des locutions, s'est plu à le mettre en relief dans notre idiome : nous parlons si souvent du diable et si volontiers, que les étrangers pourraient croire que le malin est notre semblable, qu'il a un état civil et qu'il a pris droit de bourgeoisie parmi nous.

Le peuple, par la prédilection qu'il a toujours montrée pour le diable, est cause de cette espèce de culte pour le malin ; le populaire, en effet, aima toujours à voir le diable dans les *Mystères*, et, sur la fin d'une représentation théâtrale, arrivaient, sans y manquer une fois, quatre diables faisant la *diablerie*, c'est-à-dire le diable à quatre, expression qui nous est restée. Cette diablerie consistait à tourmenter les damnés et surtout à faire un grand remue-ménage, car le diable passa longtemps pour le roi du bruit. Ne dit-on pas : Un tapage d'enfer, un bruit de diable ? Ces expressions nous viennent de l'époque où il était calomnié, ce pauvre diable, où l'on supposait méchamment qu'il traînait des chaînes sur le pavé de Paris pour réveiller les bons bourgeois, et qu'il faisait toutes les nuits son sabbat dans cette rue d'Enfer, dont le guet n'osait pas approcher.

Une question intéressante est celle de savoir si le diable est bon. On dit bien : C'est un bon diable; ce qui semblerait décider la question pour l'affirmative. Ajoutons à cela que la plupart de nos locutions, où le diable figure, témoignent qu'on a la meilleure opinion de sa personne. On caractérise la bassesse, la méchanceté, la trahison, la cupidité, sans faire intervenir le diable. Il est en vérité étranger à ces passions; et comment pourrait-il en être autrement, quand on sait que le diable est un personnage fort gai ? M. de Mortemart, celui qui vivait du temps de Louis XIV, étant rentré fort tard à son ordinaire, raconte Mme de Caylus, sa femme qui l'attendait lui dit : D'où venez-vous? Passerez-vous votre vie avec des diables ? — A quoi M. de Mortemart répliqua avec justesse : Je ne sais d'où je viens ; mais je sais que mes diables sont de meilleure humeur que votre bon ange.

Le philosophe Epistémon, dans Rabelais, a bien raison de soutenir que tous les diables sont de *bons compagnons.* Une preuve irrécusable d'ailleurs que le diable est bon enfant, c'est qu'il se laisse faire une foule de choses sans murmurer. D'abord s'est-il jamais plaint de ce qu'on le tire par la queue depuis des siècles ? Il faut convenir aussi que la qualité de bon diable suppose quelquefois plus d'un défaut. Un homme peut être vicieux, petit observateur des lois de la probité, un peu *picaro*, comme dit Lesage, mais avec ce cortége de mauvaises qualités, si on peut dire de lui qu'il est bon diable, sa considération est aux trois quarts sauvée.

On croirait, Dieu me pardonne, à en juger par cette facilité avec laquelle notre langage accueille le diable, qu'il jouit d'une grande estime dans le monde, qu'il n'a plus de griffes, et qu'il fait très-proprement ses ongles. Peut-être va-t-il jusqu'à se savonner les mains et à peigner soigneusement le panache de sa queue.

On dira qu'il a beau faire, et que tous ces soins pour sa toilette ne le rendront pas moins laid. Mais si le diable est laid, il est fort spirituel. Ne dites-vous pas : « Il a de l'esprit en diable, comme un démon. » Et, s'il vous plaît, a-t-on jamais dit : « Il est bête comme un diable. » Quand une femme est belle, on dira qu'elle est belle comme un ange ; mais si elle a beaucoup d'esprit, ne sera-t-on pas obligé d'avoir recours au diable pour exprimer cette heureuse faculté ?

Quoi qu'on en dise, sa laideur n'est pas insupportable. Vu à travers une jeune fille, le diable n'est pas toujours laid, puisqu'on dit : « La beauté du diable. » C'est qu'alors la jeune personne a quelque chose du tentateur dans son air, sa prestance, ses manières. Car enfin, si le diable n'est pas beau, il n'en a pas moins des yeux à la perdition de son âme, vifs, veloutés, malins, et des lèvres !... des lèvres si fraîches, que les flammes de l'enfer semblent les avoir peintes !

Malgré les richesses qu'on assure que le diable promettait à ceux qui se donnaient à lui, notre idiome ne le présente pas comme opulent. On dit en effet : « Un pauvre diable. » La Fontaine, à l'appui de cette opinion, a écrit :

> Un homme n'ayant plus ni crédit ni ressources,
> Et logeant le diable en sa bourse,
> C'est-à-dire n'y logeant rien.

Cependant, de celui qui loge le diable dans sa bours[e] peut-on dire qu'il n'a rien ? Ce locataire remua[nt,] actif, insinuant, ne tarde pas à en sortir pour inspi[rer] une foule de bons tours à celui qui n'a pas de q[uoi] diner.

Malgré la vivacité qu'on attribue communément [au] diable, il n'est pas dépourvu de patience. Il faut bi[en]

qu'il en soit doué pour supporter les injustices dont l'abreuvent quelques locutions françaises. Il doit rire aussi d'une foule d'expressions contradictoires dans lesquelles son nom se trouve mêlé. On dit, par exemple: Il fait un froid de diable, et il fait une chaleur de diable; il est paresseux en diable, actif en diable, vaillant en diable, lâche en diable! Mais, messieurs les humains, aurait-il le droit de vous dire, accordez un peu mieux les termes de votre langue; voilà bien des qualités et des défauts étonnés de se trouver ensemble.

La langue française; comme on l'a vu, a toujours rendu plus de justice au diable pour les qualités de l'esprit. Ainsi, quand une chose est difficile à débrouiller, on dit: Le diable n'y entendrait rien; il faut donc qu'on ait une haute idée de sa perspicacité. En effet, le diable, et non Apollon, préside à tous les arts. Comment pourrait-on yr éussir, si l'on n'avait le diable au corps? Voltaire, qui le logea pendant plus de quatre-vingt ans, n'a-t-il pas proclamé lui-même cette profonde vérité?

Notre idiome voudrait faire aussi du diable un petit saint, et faire croire qu'il ne manque pas absolument de penchant à la dévotion, tout étrange que cela puisse paraître. On dit: Quand le diable est vieux, il se fait ermite. Il a beau alors rouler sa queue autour de sa ceinture et prendre des airs béats; en le regardant de près, on peut voir dans ses yeux quelques étincelles mal éteintes de son ancienne malice.

Quoi qu'on dise, pour exprimer le peu de valeur d'un objet: Cela ne vaut pas le diable, il sait bien lui-même le peu que nous valons; aussi, lorsque ne sachant plus quel saint nous vouer, nous nous donnons au diable, il ne veut pas même de nous.

Quant à l'auteur de cet article, il se hâte de le terminer, de peur qu'il ne prenne envie au lecteur de l'envoyer...

J. BAÏSSAS.

Premières lueurs d'une lune de miel.

ANECDOTE HISTORIQUE

Voici quelques détails assez piquants des premières entrevues de Philippe V, roi d'Espagne, avec sa femme, Marie-Louise de Savoie.

Mariés, comme toujours, par procuration, les deux époux devaient recevoir la bénédiction nuptiale à Figuères; mais Philippe V, impatient de connaître celle qui devait régner avec lui, quitta son cortége pour aller, déguisé en courrier, demander à la princesse elle-même de ses nouvelles de la part du roi; il s'adressa à Mme des Ursins, placée dans la litière royale, et entama avec elle une conversation en espagnol. Marie-Louise devina le subterfuge, et feignit de s'y laisser tromper d'abord, mais elle ne se contint pas longtemps, et, saisissant la main du prétendu courrier, elle la serra et la baisa.

La cérémonie cependant s'accomplit; mais presque aussitôt commencèrent les déboires et pour la cause la plus futile. Le souper devait être servi moitié en plats accommodés à l'espagnole, et moitié selon les règles de la cuisine française; mais les dames espagnoles n'entendirent pas de cette oreille, et, blessées de cette introduction de coutumes étrangères, elles renversèrent hardiment tous les plats français pour ne laisser présenter que les autres mets. « Le roi ne dit rien, rapporte M. Combes, le récent et savant historien de Mme des Ursins, celle-ci ne voulut pas non plus inaugurer ses fonctions de camerera mayor par une excessive sévérité, la jeune reine elle-même, malgré son emportement naturel, se contint; mais après, quand elle fut retirée dans son appartement, elle laissa échapper sa colère, et il y eut alors une scène épouvantable; elle réclama ses dames italiennes dont on l'avait séparée à Villes, et demanda à grands cris à repartir pour Turin. » Le duc de Saint-Simon raconte tous les détails de cette révolte, et nous apprend que la jeune reine, finissant par reporter contre Philippe V toute sa colère, ne voulut pas entendre parler de lui et se barricada chez elle. Mme des Ursins chercha vainement à raisonner « cette petite tête de quatorze ans, » et le lendemain la même scène se reproduisit. Le roi alors tint conseil avec le duc de Medina Sidonia et le comte San-Estevan de Gormas, et il fut décidé dans cette grave assemblée qu'à son tour il bouderait son impétueuse épouse. L'avis était bon, car Marie-Louise, dont la colère s'affaiblissait, se voyant dédaignée et comme abandonnée, se piqua d'abord, puis réfléchit, puis fit des excuses, se traita d'enfant, reconnut ses torts et ne toucha plus à ses verroux.

Cette jeune reine était fille du duc Victor-Amédée de Savoie et d'Anne d'Orléans, fille elle-même de la célèbre Henriette d'Angleterre; elle avait treize ans et son mari dix huit. M. de Lonville, dans ses *Mémoires*, nous a laissé d'elle un charmant croquis. « Grâces, dit-il, esprit, discernement profond, rien ne lui manquait. Sa taille noble, quoique petite, parfaitement formée et relevée par une blancheur éclatante, par la plus vraie, la plus douce physionomie, annonçait à la fois et parait de mille charmes le mérite dont elle était douée. » Elle devait mourir bien jeune, en 1714, après avoir assisté aux plus dramatiques événements, et au moment où, pour la première fois, elle voyait la couronne solidement assise sur le front de son mari Sa mort devait en outre amener la chute de Mme des Ursins.

DE BARTHÉLEMY.

Galvanoplastie.

CLICHAGE DES PLANCHES GRAVÉES.

Nous venons d'assister à une des opérations les plus intéressantes de la science et de l'industrie: l'application aux arts de cet agent mystérieux dont la physique et la chimie ignorent encore la nature et la puissance: le galvanisme.

Il s'agissait de faire le cliché d'une de ces grandes et belles gravures sur bois dont le *Monde illustré* a seul jusqu'à ce jour réalisé en France l'exécution difficile et dispendieuse: de ce PARIS A VOL D'OISEAU, qu'il offre aujourd'hui en prime à ses abonnés, et dont la planche n'offre pas moins de 0,85 centimètres de largeur sur une hauteur de 0,55 centimètres.

Le goût des illustrations a pénétré dans les masses, il est aujourd'hui répandu partout. On ne veut plus seulement du récit qui parle à l'esprit, on veut l'image qui parle aux yeux. La gravure est devenue le complément indispensable du texte. Qu'est-ce que de lire, quand on peut voir? Aussi se publie t-il partout, en France comme à l'étranger, en Amérique comme en Europe, un nombre considérable de journaux dont les planches sont le pricipal attrait ou un puissant auxiliaire, et qui circulent dans les salons et dans les ateliers, suivant la beauté de leurs dessins, leur genre et leur prix

Il y a deux sortes de publications illustrées: celles qui donnent des gravures inédites, spécialement faites pour elles, retraçant exactement les scènes du jour, saisissant et fixant les actualités dans leur vol rapide, photographiant pour ainsi dire les événements; puis, celles qui n'offrent à leurs abonnés que d'anciennes planches déjà publiées à l'étranger, connues pour la plupart et achetées à bas prix, pour être livrées à prix réduit à l'acheteur qui cherche moins la qualité que le bon marché dans le choix de ses lectures.

Le *Monde illustré* appartient à cette première catégorie, où il s'est créé même des voies nouvelles. Là est l'explication de la rapidité et de l'étendue de son succès

Ce succès a produit ses conséquences naturelles. Ce qui se fait en France, par exemple, où quelques journaux illustrés vont acheter à l'étranger des bois qui ont déjà paru dans des publications originales, a naturellement trouvé à l'étranger des imitateurs.

La gravure, nous l'avons dit, parle aux yeux, elle est comprise de tous, elle intéresse partout en reproduisant les grandes scènes de la vie publique, les portraits des hommes marquants, le *fac simile* des produits de l'industrie, de ses moyens de travail, et une publication qui serait faite dans un pays voisin, en Angleterre, en Italie ou en Espagne, trouve un immense avantage à acheter les clichés des gravures données d'abord par la feuille en vogue, qui reflète dans ses scènes les plus frappantes la marche des événements. Elle n'obtient, il est vrai, que des gravures déjà défloirées par la publicité qu'elles ont reçue et nécessairement d'un intérêt suranné. Mais elle les obtient pour la quinzième partie du prix que coûte leur établissement, et c'est là pour elle la question capitale.

Le *Monde illustré* s'est vu assailli de ces demandes. Il n'avait aucun motif pour refuser à ces recueils étrangers les gravures dont ses abonnés avaient eu l'opportunité et les primeurs; mais il ne pouvait se défaire de ses planches qui forment les originaux et constituent, en que que sorte, les *minutes* de son œuvre Il fallait donc en obtenir des reproductions et les multiplier pour en remettre des épreuves à ces correspondants. Ces reproductions, ces épreuves, il les a demandées à la galvanoplastie ou plutôt à l'électrotypie.

La première année du siècle actuel, siècle de rénovation scientifique, fut marquée par la découverte à laquelle la galvanoplastie doit sa naissance. Deux savants, sur deux points de l'Europe, éloignés l'un de l'autre, cherchaient une application de l'électricité obtenue par la pile. Ils reconnurent et constatèrent tous deux, en même temps, que le courant électrique établi dans un bain par la mise en communication des deux pôles d'une pile, décomposait le cuivre en contact avec l'acide sulfurique, en transportait les molécules du pôle positif au pôle négatif, les disposait sur un autre métal et y reformait une autre plaque de cuivre.

La base de la galvanoplastie était trouvée, c'était au temps à faire marcher l'application de progrès en progrès. Elle fut d'abord employée à l'étamage des métaux. Mais, de cette opération à l'application de la couche de métal sur des objets, quelque refractaires qu'ils fussent à l'électricité, il n'y avait qu'un pas: les revêtir d'une substance métallique. Ce pas fut réalisé, l'électrotypie était trouvée.

Voici l'opération dans sa merveilleuse simplicité: vous étendez au moyen d'une brosse sur la planche gravée que vous voulez reproduire, un léger enduit de plombagine; de manière que toutes les profondeurs du burinage soient touchées, puis vous étendez dessus de la gutta-percha élevée à une température de 80 degrés qui la recouvre complétement; pour être bien sûr qu'il n'existe pas de lacune dans l'enduit de plombagine, vous enlevez ensuite la couche de gutta-percha que vous revêtez elle-même d'une application de plombagine sur sa face appliquée à la planche gravée, sur laquelle vous la placez de nouveau pour la soumettre à l'action d'une presse hydraulique. La puissance de la pression a pour résultat de faire pénétrer la gutta-percha, rendue très-malléable par la chaleur, dans les moindres incisions de la gravure, de sorte que lorsqu'on l'enlève de dessus la planche avec laquelle l'un des effets de la plombagine a été d'empêcher toute adhérence, on a obtenu une contre-épreuve parfaite de la planche gravée. Cette contre-épreuve, que l'on enduit de rechef, pour la sûreté de l'opération, d'une nouvelle couche de plombagine, est placée sur un plateau de bois et immergée dans le bain métallique soumis à l'action d'une pile de Volta.

Le courant électrique établi décompose le sulfate de cuivre, entraîne l'acide sulfurique et l'oxygène au pôle positif, transporte au pôle négatif le cuivre pur sur la plaque de gutta-percha où l'attire la plombagine conductrice de l'électricité, et y forme une planche de métal reproduisant les traits du burin avec tout le fini du travail primitif.

Le phénomène de l'opération galvanique est accompli; on couvre alors d'une composition de plomb et d'antimoine la face externe de la planche et on lui donne ainsi une solidité qui permet de tirer sur cette planche plusieurs milliers d'épreuves.

N'est-ce pas une des plus merveilleuses applications de l'électricité, ce mystérieux agent de tant d'autres merveilles.

KAUFFMANN.

Marché aux fruits à Alger.

L'un des spectacles les plus originaux et les plus curieux que présente la ville d'Alger n'est ni la vue de la Casbah ou de ses mosquées, ni celle de ses portes, de ses fortifications ou de ses habitations moresques, mais bien celle de son marché aux fruits, dont le siége est la rue Bab-à-Zoun.

Pas de scène de mœurs africaines, quelque coloris qu'on leur suppose, qui ne pâlisse devant cette petite foire de chaque jour, où se confondent toutes les langues, toutes les mœurs, toutes les physionomies, tous les costumes; où la Moresque, dont les voiles laissent seulement apercevoir les grand yeux noirs fendus en amande, se confond avec l'Espagnole, portant sur sa mule éventail, basquine et mantille, et la Parisienne, glissant svelte et gracieuse en crinoline et en volants; où l'Arabe, enveloppé dans son burnous fixé à son front par une corde en poil de chameau, discute avec le Juif rusé, le Français jaseur, le pétulant Italien et le grave hidalgo.

Un des traits les plus frappants de ce marché est sans nul doute la richesse de ses approvisionnements. On trouverait difficilement réunis une plus grande variété de produits horticoles aussi beaux Nous n'énumérerons pas ces figues savoureuses, ces régimes de dattes magnifiques, ces melons et ces pastèques dont la pulpe parfumée se dissout en une eau délicieuse, ces pêches, ces oranges, ces raisins, tous ces fruits exquis, enfin, qui entrent pour une si large part dans la nourriture des populations dans ces climats torrides.

Ce qui fixe pourtant le plus vivement l'attention dans les scènes nombreuses dont ce marché est le mouvant tableau, ce ne sont pas ces amas de légumes excellents et ces pyramides de fruits magnifiques que prodiguent la fertilité du sol et la chaleur féconde d'un ciel tropical, c'est particulièrement et surtout la variété, l'étrangeté et les contrastes de cette foule animée dont notre gravure reproduit un des groupes.

LÉO DE BERNARD.

Maison municipale de santé.

Notre illustration reproduit la solennité religieuse que S. E. Mgr le cardinal Morlot, archevêque de Paris, était venu présider, le 22 février, dans la Maison municipale de santé, nouvellement construite dans la partie la plus élevée du faubourg Saint-Denis Cette solennité était la bénédiction de la chapelle de cette maison hospitalière.

Rien de simple comme cet oratoire dont la nef cintrée est séparée de ses bas-côtés par deux lignes de colonnes revêtues d'une couche de ciment stuqué, et pourtant rien d'élégant, de frais et de serein comme son aspect général, où cette simplicité même semble une harmonie, où la pureté des lignes, la sobriété des ornements, la suavité des teintes, où tout, enfin, a été ménagé avec le plus complet succès pour communiquer à l'âme la douce impression qu'il produit aux yeux. C'est là, du reste, le caractère général de l'établissement où l'heureuse combinaisons des corps d'édifices écarte des bâtiments affectés aux malades, tout ce qui pourrait altérer la tranquillité du corps ou le calme de l'esprit, et a, au contraire, réuni, sous les fenêtres de leurs appartements, tout ce qui est de nature à égayer la pensée et à reposer agréablement les regards: frais jardins, vertes pelouses, bouquets d'arbres, corbeilles et plates-bandes de fleurs, fontaines jaillissantes, etc.

Cet établissement, dont la ville de Paris confia, en 1802, la création à l'un des chirurgiens modernes les plus célèbres, le docteur Dubois, dont il porta long-

Marché aux fruits, à Alger.

temps le nom, fut érigé alors dans l'ancienne maison-mère des Sœurs de la Charité, que le souffle de la révolution en avait enlevée, et où avait été placée depuis l'école des élèves trompette. Le boulevard du Nord ayant frappé dans son passage ses bâtiments, ils ont été transportés du n° 112 du faubourg Saint-Denis au n° 200, et reconstruits dans la plus heureuse combinaison d'édifices d'aménagements que la science ait pu réaliser sous l'inspiration de l'expérience médicale.

Cette maison de santé, qui ne comptait autrefois que cent vingt-cinq lits, peut recevoir aujourd'hui trois cents malades.

F. GIRARD.

Bénédiction, par S. Exc. l'archevêque de Paris, de la chapelle de la maison municipale de santé, nouvellement construite au faubourg Saint-Denis, le 22 février 1859.

Iles Ioniennes.

Sur les côtes de l'Albanie et de la Grèce, sous le plus beau ciel et sur cette mer Ionienne, que les poëtes de l'antiquité appelaient la mer chantante, s'étend un petit groupe d'îles dont, malgré toutes les facilités que leur position offre pour le commerce, les habitants ont toujours vécu dans l'indigence. Leur sol montagneux se prête peu, il est vrai, aux grandes cultures. Célèbres dans l'antiquité par le rôle important qu'elles jouèrent dans la guerre du Péloponèse, ces îles, depuis leur soumission par Alexandre le Grand, n'ont pu depuis que changer de maîtres. Aujourd'hui, elles forment une république sous la protection de l'Angleterre.

Le retentissement qu'a eu, dans la publicité, la demande adressée à S. M. la reine d'Angleterre pour obtenir de sa bienveillance la suppression de sa tutelle et leur adjonction à la monarchie grecque, nous a déterminé à donner une vue générale de cet archipel où flotta notre pavillon en 1798.

A. V.

Vue panoramique des îles Ioniennes, prise de la côte grecque.

COURRIER DU PALAIS.

—

Le tribunal correctionnel a rendu son jugement dans le procès des Petites-Voitures. Le premier groupe des prevénus s'est tiré d'affaire, mais en laissant un peu de sa laine aux buissons. Le jugement qui les acquitte ne leur ménage pas les reproches. MM. Arnoux, Barbier, Sainte-Marie, Barry, Edouard Caillard et Gibiat, sont hautement blâmés de leur légèreté et de leur défaut de surveillance : l'accusation de fraude n'est même écartée à leur égard que grâce au bénéfice du doute : il est impossible, comme on le voit, de sortir d'un mauvais pas par une porte plus étroite.

D'Auriol et Crémieu ont été acquittés sur le chef relatif aux emprunts forcés qu'ils avaient faits à la caisse de la société. Mais reconnus coupables d'avoir exigé de Massinot, par un traité secret, une remise de 20 centimes sur le prix de son adjudication, ils ont été condamnés chacun à une année de prison. Massinot, pour n'avoir pas su résister à ces exigences, a été condamné à trois mois, et Beudin, l'intermédiaire de la négociation, à un mois seulement de la même peine.

On a souvent parlé, dans ce procès, de la redevance de un franc que la compagnie des Petites-Voitures est tenue de payer à l'administration. Or, je lis dans le tableau de Paris : « La commodité et la sûreré publiques » exigeraient que les fiacres fussent moins sales, plus » solides, mieux montés; mais la rareté, la cherté des » fourrages et l'impôt considérable de vingt sols par » jour pour rouler sur le pavé, empêchent les réformes » les plus désirables. » Ce que Mercier écrivait il y a quatre-vingts ans, les prévenus et la partie civile viennent de le répéter sur toutes les gammes, et l'on voit que le chiffre de l'impôt municipal est le même aujourd'hui qu'il était alors. Qu'il est vrai, qu'il est profond dans sa naïveté cet emblême pharmaceutique qui représente l'humanité par un serpent qui se mord la queue !

Nil sub sole novum, a dit le roi Salomon. C'est bien aussi ce que répondent les contrefacteurs chaque fois qu'on vient les prendre sur le fait. Vous, mademoiselle Milliet, vous m'accusez d'avoir contrefait votre — *carcasse indépendante*, — mais est-ce bien vous qui l'avez inventée? Qu'était-ce donc, s'il vous plaît, que les *vertugadins*, les *paniers*, les *gourgandines*, les *boute-en-train*, les *tâtez-y*, les *culbutes*, les *bannes*, les *cerceaux*, les *criardes*, et tous les gonflements artificiels où se plaisait la toilette de nos aïeules ? Autres noms, mêmes choses ! Le contrefacteur, c'est vous : vous avez contrefait Mlle Bertin, vous avez contrefait la mère Gigogne, et moi je n'ai fait que suivre votre exemple. — Ainsi parlent Stoltz et Coquenheim, ainsi ont parlé une vingtaine de contrefacteurs que Mlle Milliet a déjà fait condamner. Car, il faut le dire, si l'idée est vieille comme la coquetterie féminine, s'il est vrai qu'elle appartient à tous et à personne, l'application, l'exécution sont tout entières sorties du cerveau de Mlle Milliet. A elle l'invention de ces cages à jour, de ces cercles horizontaux composés de bandes élastiques, minces, flexibles et rigides à la fois, se reliant l'un à l'autre par un léger filet, de cette carcasse enfin, comme elle l'a baptisée, la joie des couturières et des marchands de nouveautés, l'horreur des pères et des maris, le texte éternel et toujours nouveau du chroniqueur aux abois. Stoltz et Coquenheim ont eu beau se débattre, ils ont eu beau épiloguer sur les cerceaux par-ci, sur les filets par-là, ils ont partagé le sort de leurs confrères. Donc, continuez, mademoiselle Milliet, la concurrence est à vos pieds, votre carcasse triomphe, elle a la mode et la justice en poupe : allez, marchez, volez, fabriquez à toute vapeur et à toute enclume, profitez de la fortune.

Il faut se hâter, le temps presse,
Il faut se hâter de jouir ;
Le sort qui nous caresse,
Demain peut nous trahir.

Le conseil est bon : c'est M. Scribe qui le donne sous le pseudonyme de Fra-Diavolo, et j'imagine que Cellard a dû en faire son profit. Cellard appartient à la grande famille de ceux qui vivent sur le prochain. Il y a les voleurs audacieux et les voleurs timides : c'est dans cette dernière catégorie qu'il faut ranger notre homme. Il était chef de train du chemin de fer de Lyon à Genève. La nature l'avait doué, paraît-il, d'une main souple et insinuante, d'une habileté sans pareille à palper les serrures et les cadenas, à manier le rossignol et le monseigneur. Grâce au joli doigté qu'il possédait sur ces instruments, ce fut bientôt un jeu pour lui de visiter les malles des voyageurs. Un jour, Cellard rencontra parmi elles celle de M. l'avocat impérial Pinard. Un voleur bien élevé, — un Zampa (édition Mélesville) ou un Cartouche (édition Dennery) eût respecté la propriété, sinon du magistrat bienveillant, au moins de l'éloquent orateur. Cellard a passé outre et cela lui a porté malheur. Il a été arrêté et traduit — ainsi que Mme Cellard — devant la cour d'assises.

Ce jour-là, le prétoire ressemblait à un véritable bazar. On y voyait pêle-mêle des trousses, des étoffes, des lorgnettes de spectacle, des bonbonnières, des bijoux de toutes sortes, des boîtes de cigarres, des dés en or, des chapelets, des bas, voire même, je crois, une carcasse indépendante. Les porte-monnaie étaient au nombre de treize. Vous croyez que Cellard et sa femme se sont trouvés embarrassés pour justifier la possession en leurs mains de ces objets aussi nombreux que variés? allons donc! Celui-ci, ils l'avaient acheté d'un passant inconnu, cet autre d'un marchand qui est mort : à chaque trou une cheville. Les treize porte-monnaie seulement paraissent au premier abord assez difficiles à expliquer. C'est pourtant bien simple. La pauvre Mme Cellard a très-peu de tête : à chaque instant elle oubliait son porte-monnaie, et alors elle en achetait un dans la première boutique venue.

Je comprends cela; mais, oubliant son porte-monnaie, comment faisait-elle pour ne pas oublier son argent? Et si elle oubliait son argent, comment faisait-elle pour acheter un porte monnaie?

Il faut croire que les époux Cellard n'auront pas trouvé à l'objection de réponse satisfaisante; car ils ont été condamnés, le mari, à dix ans de travaux forces, et la femme à quatre années d'emprisonnement.

Laissez moi maintenant vous conduire devant la cour d'assises de Seine-et-Marne et vous faire assister aux scènes dramatiques qui viennent de s'y passer.

L'homme qui est assis sur le banc des accusés est l'auteur d'un crime qui a profondément ému le pays : c'est Faugeras, l'assassin des époux Bardout, à Fontainebleau.

M. Bardout, médecin du palais et de l'hospice de la ville, vieillard entouré du respect et des sympathies de tous, vivait avec sa femme dans une maison située au coin de la place d'Armes : avec eux habitaient deux domestiques, Auguste Barbat et Solange Talbot.

Le matin du 29 août dernier, M. et Mme Bardout furent trouvés assassinés dans leur lit.

Les soupçons planèrent au premier moment sur Barbat et la fille Talbot; mais bientôt ils prirent une autre direction. Tout donnait à penser que le crime était l'œuvre d'un ancien domestique de la maison nommé Faugeras.

Cet homme s'introduit, le 29 août dernier, dans la maison Bardout dont il trouve la porte de la cave ouverte : ce qu'il lui faut, c'est la clef du cabinet où sont l'or et les billets de banque; mais cette clef, elle est dans la chambre de Mme Bardout. Eh bien! il tuera Mme Bardout. Il fait ses préparatifs, il prend un couperet, deux serviettes qui lui serviront à s'essuyer, — car il prévoit qu'il y aura bien du sang répandu, — et, un chandelier à la main, il se dirige à pas de loup vers la chambre de la victime qu'il a désignée. Mme Bardout entend le bruit de la porte qui s'ouvre. Qui est là ? s'écrie-t-elle. Elle n'en dit pas davantage. Faugeras décharge deux fois sur elle son arme terrible. A la voix de Mme Bardout, une autre voix a répondu d'une chambre voisine : c'est celle de son mari. Celui là aussi, il faut qu'il meure. L'assassin bondit vers lui. Mais le vieillard est vigoureux. Deux coups de couperet assénés sur sa tête ne l'ont pas abattu. Faugeras alors jette couperet et chandelle, et s'élance à la gorge de M. Bardout, le renverse et l'étrangle.

Il fouille ensuite le cabinet, il met dans sa poche de l'or, des billets de banque, la montre de M. Bardout, quitte Fontainebleau, se rend à Melun par la forêt, et là il prend le chemin de fer qui l'amène à Paris.

Le soir, il va au spectacle — c'est une tradition de Lacenaire. — « Mais, dit-il, je n'y pris pas beaucoup de plaisir, je sentais en moi même que ce que je venais de faire était *peu convenable*. »

J'ai dit qu'au début de l'instruction, Auguste Barbat et Solange Talbot avaient été arrêtés. Les soupçons surtout étaient graves contre celle-ci. La chambre où elle couchait n'était séparée de celle de son maître que par une cloison. Comment les cris de M. Bardout, qui ont été entendus du fond de la place d'Armes, ne l'ont-ils pas réveillée? Ce n'est pas tout : au couperet sanglant était collé un cheveu de femme qu'elle-même a reconnu pour venir d'elle : enfin les hommes de l'art sont d'accord pour déclarer qu'il a fallu, pour tuer M. Bardout, le concours de deux personnes.

Cependant les antécédents de cette fille, les plaintes qu'elle avait fait entendre contre Fougeras et qui avaient motivé son renvoi de la maison Bardout, enfin les déclarations de l'assassin qui s'était déclaré seul coupable des deux meurtres, avaient paru la disculper.

Mais voici qu'à l'audience Faugeras se ravise : il accuse énergiquement Solange : il soutient qu'elle était sa maîtresse, qu'elle a été sa complice. C'est elle qui l'a introduit dans la maison, c'est elle qui tenait la chandelle pendant qu'il assommait Mme Bardout, c'est elle qui l'a aidé à tuer M. Bardout, elle lui tenait les mains, dit Faugeras, et c'est grâce à elle que j'ai pu l'achever.

Et comme M. le président adjure l'accusé de dire la vérité et de ne pas ajouter par un mensonge infâme un nouveau crime à ceux qu'il a commis : « Pourquoi mentirais-je, ajoute celui-ci en pleurnichant, je ne suis plus rien sur la terre, je suis comme l'oiseau sur la branche qu'on est en train de viser. »

En présence de ces déclarations et des graves présomptions auxquelles elles se joignent, la fille Solange es[t] mise, séance tenante, en état d'arrestation, et un supplément d'instruction est ordonné.

La malheureuse éclate en sanglots, elle pousse de[s] cris déchirants, elle se tord en crispations nerveuse[s]. Une indéfinissable émotion agite l'auditoire.

Un nouveau drame commence : à bientôt le dénouement.

PETIT-JEAN.

Les lecteurs du *Monde illustré* dont les collectio[ns] sont incomplètes, peuvent se procurer les numér[os] qui leur manquent, au prix de 30 cent. chaque, a[ux] bureaux du journal, et de 35 cent. par la poste à Pa[ris] et dans les départements.

COMÉDIE-FRANÇAISE : *Rêves d'amour*, comédie en trois a[ctes] en prose, par MM. Scribe et de Biéville ; débuts de Mlle E[...] Guyon dans *Rodogune* et dans *Par droit de conquête*. — Po[rte-]SAINT-MARTIN : *L'Outrage*, drame en cinq actes par MM. T[héo]dore Barrière et Edouard Plouvier.

Pourquoi M. Dalibon, spéculateur à la Bourse [ne] surveille-t-il pas plus attentivement sa femme [? Il] s'apercevrait que, sous un extérieur très-froid et [un] maintien réservé, elle cache un esprit des plus ro[ma]nesques. Il découvrirait, en l'épiant de près, un ti[roir] secret où elle renferme la correspondance d'une d[e ses] amies de couvent, correspondance dangereuse, c[ar il] y est beaucoup question d'un jeune officier de ma[rine,] Henry Melfort, le frère de cette amie. Mme Dal[ibon] aime Melfort sans l'avoir vu, et elle s'imagine que [Mel]fort l'aime de son côté; en un mot, elle fait — *rêves d'amour*.

Cependant Melfort ne pense pas plus à Mme Da[libon] que si elle n'existait pas; aussi, lorsqu'il se pré[sente] chez elle, n'accorde-t-il aucune attention à ses pâl[eurs,] à ses effrois, à ses paroles entrecoupées. Il vient simplement solliciter la main d'une sœur de Dal[ibon,] et il l'obtient après une série de quiproquos qu['il est] facile de prévoir et dont il est plus facile enco[re de] deviner l'issue.

Une opposition assez vive a accueilli ces inven[tions] dont la plupart — nous devons l'avouer, malgré [notre] respect pour la carrière si bien remplie de M. Scr[ibe —] ne sont pas d'une entière fraîcheur. Il a paru au [pu]blic qu'un acte suffisait au développement d'un [sujet] semblable. Des situations prolongées, quelques r[épéti]tions, un style relevant plus spécialement du v[aude]ville que de la comédie, ont insensiblement chan[gé les] dispositions d'un auditoire qui ne demandait pas [mieux] que de retrouver dans *Rêves d'amour* l'auteur ingé[nieux] de tant de jolis tableaux de mœurs, l'architec[te de] cette foule de châteaux de cartes, petits et grand[s, qui] sont toujours debout.

Rêves d'amour, par malheur, n'ajoute pas un[e idée,] pas un sentiment, à ce répertoire renommé [jusque] dans la nouvelle Zélande. L'observation en est a[bsente] ou ne s'y exerce que terre à terre; ce sont d'an[ciennes] plaisanteries sur les chemins de fer et sur le [Paris] éclairé au gaz. Nous nous attendions au moins [à ren]contrer un personnage nettement et spirituel[lement] dessiné, comme l'auteur de *la Camaraderie* sait e[n faire] éclore à la chaleur artificielle de la rampe ; mai[s de ce] côté encore notre espérance n'a pas reçu satisf[action.] Le mari ressemble au mari de *Gabrielle*, bon, h[onnête] et trivial; l'amant est ce lieutenant de vaissea[u qui,] depuis la Restauration, a fait cinq ou six fois l[e tour] du monde vaudevilliste et que l'on croyait perd[u dans] les glaces des œuvres complètes de M. Bayard. [A côté] de lui, s'agite un petit canotier bouffonnant, e[t vous] voyez d'ici ce procédé vraiment trop facile : — [... *bâbord*] *de bord... mettons le cap... il faut le couler ba[s... il a]* *sombré*.

On est, dit-on, injuste envers M. Scribe ; no[n, c'est] M. Scribe qui n'est pas assez sévère pour lui-[même.] Il se repose dans une activité pleine de réminis[cences;] il recommence ses pièces au lieu d'en faire d[e ...]

velles ; il se souvient, et il s'étonne que le public ait autant de mémoire que lui. Peut-être aussi, tout le monde à peu près ayant atteint à son habileté, oublie-t-on un peu trop cette habileté, devenue aujourd'hui une propriété commune. Le professeur est dépassé par ses élèves. C'est la loi ordinaire ; tôt ou tard les connaissances individuelles s'ajoutent à la masse des connaissances générales. — Le brevet de M. Scribe est tombé dans le domaine public.

M. Scribe, plus accessible que jamais aux nouveaux collaborateurs (se rappeler M. Henri Boisseaux et *les Trois Maupin*), s'est adjoint M. de Biéville dans *les Rêves d'amour*. M. de Biéville a attaché son nom à des pièces amusantes : *les Enfants de troupe, le Fils de famille, les Fanfarons du vice* ; il faut qu'il ait été intimidé par l'honneur que lui faisait M. Scribe, pour s'être montré cette fois si avare d'imagination et d'esprit. Nous ne savons comment M. de Biéville, feuilletonniste, se tirera du compte-rendu de M. de Biéville, auteur dramatique ; à sa place, nous nous trouverions fort embarrassé, car, s'il est consciencieux comme auteur dramatique, il est sévère en tant que feuilletonniste, — plus sévère que nous, qui ne sommes qu'impartial.

Quelques coupures allégeront *les Rêves d'amour* et les feront écouter avec moins d'impatience. Ceux qui sont d'avis que la femme ne saurait trop imposer silence aux voix poétiques qui bourdonnent en elle, iront sourire une fois de plus à ce plaidoyer des bons ménages et des intérieurs pacifiques. D'autres regretteront que la litterature ne soit pas venue en aide à la morale, dans cette occasion et sur une scène qu'ont illustrée les maîtres du bien dire. Mais grâce aux comédiens, zelés et chaleureux comme d'habitude, grâce à M. Regnier et à M. Delaunay, grâce à M^me^ Madeleine Brohan et à M^lle^ Favàrt, la réputation de M. Scribe n'en recevra pas une plus grave atteinte.

Rodogune a servi de début à M^me^ Emilie Guyon dans la tragédie. *Rodogune* était la tragédie préférée de Corneille. « On m'a souvent fait une question à la cour, dit-il ; quel était celui de mes poëmes que j'estimais le plus, et j'ai trouvé tous ceux qui me l'ont faite si prévenus en faveur de *Cinna* ou du *Cid*, que je n'ai jamais osé déclarer toute la tendance que j'avais pour celui-ci, à qui j'aurais volontiers donné mon suffrage, si je n'avais craint de manquer en quelque sorte au respect que je devais à ceux que je voyais pencher d'un autre côté. Cette préférence est peut-être en moi un effet de ces inclinations aveugles qu'ont beaucoup de pères pour quelques-uns de leurs enfants plus que pour les autres ; peut-être entre-t-il un peu d'amour-propre en ce que cette tragédie me semble être un peu plus à moi que celles qui l'ont précédée, à cause des incidents surprenants qui sont purement de mon invention et n'avaient jamais été vus au théâtre.

M^me^ Guyon convient très-bien au rôle de Cléopâtre : elle y a apporté ses qualités du boulevard et ses souvenirs du Conservatoire. Le tout forme un ensemble satisfaisant, sinon supérieur. Mais elle est plus complète dans la fermière de *Par droit de conquête*, et nous croyons que sa vraie place est dans le répertoire moderne.

Rendons-nous à présent au théâtre de la Porte-Saint-Martin, où un succès nous appelle.

Le point de départ de *l'Outrage* est le même que celui d'un drame de MM. Méry et Bernard Lopez : *Frère et Sœur*, représenté il y a trois ou quatre ans à l'Ambigu-Comique. Ces ressemblances se font de jour en jour plus fréquentes au théâtre, et l'on ne prend plus la peine de s'en étonner. Les sujets s'épuisent, tout dépend de la manière de les traiter. Dans *l'Outrage*, comme dans *Frère et Sœur*, une jeune fille a été violée, pendant la nuit, par un inconnu, et à la suite de ce crime elle est devenue folle. MM. Méry et Bernard Lopez avaient lancé le frère à la recherche de l'infâme ; MM. Barrière et Edouard Plouvier ont changé le frère en époux. A partir de cette modification importante, le drame de la Porte-Saint-Martin s'écarte du drame de l'Ambigu, pour ne s'en rapprocher qu'au dénoûment, par un duel commun à tous les deux et suivi de la mort du suborneur.

Les complications qui appartiennent à MM. Théodore Barrière et Edouard Plouvier sont d'un ordre très-dramatique. Le mari outragé prend justement pour confident et pour vengeur le père de son lâche rival. Ce père a deux fils, et ses soupçons hésitent longtemps entre les deux. Des scènes énergiques et franchement abordées sont la conséquence de cette situation. Il est à regretter seulement que les auteurs aient fait de l'un des deux frères un poltron, lorsqu'ils faisaient de l'autre un monstre. Mais cette nuance mise à part, il faut reconnaître de la vie dans ce drame, du cœur, des élans. Pourquoi le style n'est-il pas plus souvent à la hauteur de l'idée et de l'action ? Pourquoi ces phrases ramassées dans les mélodrames les plus caverneux, ces effets de folie passés à l'état de clichés ? Rien de plus varié que la folie dans la vie réelle ; au théâtre rien de plus monotone. A quoi bon, en outre, ces continuelles apostrophes au *Seigneur ?* Laissez le Seigneur en repos.

L'Outrage est un spectacle émouvant et qui a plus de raisons d'être que les *Faust* et les pièces à frégate. Il n'en est pas moins mis en scène avec un soin tout artistique ; et le décor du quatrième acte, représentant une salle de bal aux Aygalades, avec la Méditerranée pour fond, est une des choses les plus ravissantes que nous ayons vues. Ici, l'illusion est approchée de bien près.

Maintenant, si l'on nous demanche de quelle façon est joué *l'Outrage*, nous répondrons que M. Laferrière, chargé du rôle de Jacques d'Albert, a mis à profit une partie des conseils que la critique ne lui avait pas épargnés lors de la reprise de *Richard Darlington*. Il s'est efforcé d'être simple, et quelquefois il y a réussi. M. Taillade débutait dans l'odieux personnage de Raoul ; il n'y a pas été bon, et même il a compromis plusieurs fois la première représentation par des attitudes étranges et des eclats de voix désordonnés. Mais aussi pourquoi M. Théodore Barrière va-t-il confier un aussi méchant rôle à un de ses anciens collaborateurs ? (M. Taillade a signé avec M. Barrière le drame du *Château des Ambrières*.)

M. Luguet, le père-magistrat, a sauvé une scène d'interrogatoire, ridicule dans quelques détails ; et M. Desrieux s'est fait remarquer dans la création singulièrement difficile de Raymond, — un poltron sympathique ! Le principal mérite de M. Desrieux est d'être vrai jusqu'à la modestie ; rien dans son jeu ne sent l'acteur ; ses manières, sa démarche, sa physionomie, sont celles d'un homme qui vient de traverser le boulevard et d'entrer dans la coulisse. Il n'a pas même l'air de se douter qu'il porte un habit noir et des gants blancs. Voilà qui est bien.

On a beaucoup applaudi M^lle^ Ferreyra, à laquelle, malgré sa petite taille et sa figure d'ingénue à perpétuité, les auteurs n'ont pas hésité de donner le rôle de Blanche. M^lle^ Ferreyra dit juste, comme toutes les élèves du Gymnase-Dramatique ; mais pour une héroïne de drame, ce n'est pas assez du zèle et de l'attention ; il faut encore l'éclair dans le regard, l'imprévu dans le geste, la certitude perpétuellement contrariée par la fièvre. C'est ce que possèdent, plus que la débutante, M^lle^ Thuillier, M^lle^ Augusta, M^lle^ Jane Essler. Entre les grands bras de Jacques d'Albert, M^lle^ Ferreyra disparaît presque complétement, et, au lieu de M. Laferrière, ce serait bien plutòt M. Colbrun qu'il lui faudrait pour partner.

CHARLES MONSELET.

CHRONIQUE MUSICALE.

THÉATRE-ITALIEN : Reprise de l'*Elisire d'Amore*, opera-buffa en deux actes, musique de Donizetti. — FOLIES-NOUVELLES : Le *Jugement de Pâris*, opérette de MM. Commerson et Alby, musique de M. Laurent de Rillé. — Concerts de M. G. Pfeiffer, de M. Prudent et de M. Bernard Rie.

Donizetti en musiquant, lui à son tour, le sujet du *Philtre*, a cherché le secret de ce que les Italiens appellent l'opera-buffa ; il a voulu être démésurément comique, de ce comique qui va jusqu'à l'exaltation et qui touche à la démence.

Rossini, et, avant lui, Cimarosa, ont excellé dans ce genre. Les saillies burlesques de *l'Italiana in Algeri* et de *la Cenerentola* portent la chaude empreinte de l'esprit méridional ; ce ne sont que ritournelles bavardes et motifs frétillants qui s'entre-croisent et se pourchassent à la manière des fusées d'un feu d'artifice. C'est de la gaieté pure et dégagée du mélange de tout sentiment parasite.

Le chantre de *Lucie* a eu beau faire et se démener, il n'a pas atteint à ce *maximum* de génie bouffon. Dominé par un autre sentiment, celui de l'amour tendre, dont il excellait à peindre les nuances, il a introduit dans tout son répertoire comique un élément étranger à celui qui lui est propre. De cette tendance, de cette préoccupation plutôt, sont sorties des partitions à caractère mixte, à sang mêlé, en quelque sorte, et qui pour l'effet esthétique correspondent à peu près à ce qu'on appelle l'ordre composite en architecture et les races hibrides en histoire naturelle.

Là où Donizetti a cherché le comique, il n'a souvent trouvé que l'entrain.

Cela n'empêche pas son *Elisire d'Amore* d'être une de ses œuvres les plus completes, et, si nous lui reprochons de ne pas toujours répondre à sa qualification d'opera-buffa (notamment dans le grand duo du second acte), nous ne discutons là que la question du genre et non celle de la valeur absolue. Il nous souvient même d'avoir fait pleurer un peu notre plume sur l'oubli dans lequel était tombé cette partition, une de celles dont la réussite est à peu près certaine à la salle Ventadour. Nous ne croyons pas nous rappeler qu'on l'ait chantée depuis le temps où le ténor Calzolari faisai merveille dans le rôle de Nemorino. M. Galvani qui tient aujourd'hui ce même rôle, est là mieux à sa place que dans *Ernani* ; sa voix s'accommode mieux des canzonnettes légères que des cavatines de l'opera-seria. M. Zucchini a souvent de bons effets dans le rôle de Dulcamara, mais il s'aventure trop souvent dans le domaine de la charge ; or, la charge est la ressource dernière des comiques impuissants à faire rire. Que M. Zucchini cherche dans ses souvenirs les mines ahuries, la mimique inénarrable de Lablache, et qu'il cherche à faire une bonne copie de ce précieux original.

— Suivant l'expression de la Fable, M. Commerson force son talent à chaque fois qu'il aborde le théâtre ; alors il ne fait rien qui vaille les spirituelles colonnes du *Tintamarre*.

M. Commerson, il faut lui rendre cette justice, est le créateur d'un nouveau genre de plaisanteries, il a découvert le calembour, par *à peu près*, et bien d'autres ingénieuses autant qu'innocentes folies du langage ; c'est le dernier *professeur du gai-savoir*, comme on disait du temps de Bérould de Verville.

Avez-vous lu les *Pensées d'un Emballeur ?* c'est une véritable orgie de paradoxes drolatiques, une macédoine de mots qu'on dirait tirés au hasard dans le dictionnaire, et qui expriment, par leurs accouplements imprévus, des idées innommées, des maximes impraticables. Le sarcasme, le trait incisif s'y font souvent jour à travers toutes les folâtreries de l'épithète. C'est là de la caricature, il est vrai, de la charge littéraire ; mais (saluez !) de la charge comme la fait Carjat quand il tient son infaillible crayon.

Maintenant, avez-vous vu *le Jugement de Pâris*, aux Folies-Nouvelles ?... Oui ? Eh bien ! ne pensez-vous pas comme moi que la verve de M. Commerson se refroidit singulièrement à chaque fois qu'il dépose la plume du journaliste pour prendre celle de l'auteur dramatique ? Je ne sais par quelle magie tous les feux de son esprit s'éteignent alors qu'il se préoccupe de l'agencement d'une scène ou de la pointe d'un couplet. Mais toujours est-il que son opérette ressemble bien plus à une leçon de mythologie qu'à une parodie leste et bien menée. Les choses s'y passent le plus simplement du monde ; la pomme de discorde tombe au milieu de trois déesses qui la disputent jusqu'à ce que le berger Pâris l'adjuge à Vénus comme à la plus belle. Et c'est là toute la pièce. Où est donc le temps où le public des troisièmes décernait aussi sa pomme aux acteurs, en ayant soin de la faire cuire ?

M Laurent de Rillé, qui a mis en musique ce semblant d'opérette, a cherché parfois des formes un peu solennelles. Peut-être s'est-il trompé, peut-être ses interprètes ont-ils compromis l'effet d'une musique qui n'est pas leur musique habituelle. L'ensemble de cette partitionnette est assez glacial. Pourtant le duo entre Dupuis et M^lle^ Géraldine est marqué au bon coin. Il enlève.

— M. Georges Pfeiffer a joué un triple rôle à son concert de l'autre semaine. Il a été tour à tour compositeur, pianiste et intronisateur d'un nouvel instrument qui a nom le *pédalier*. Son nom le dit assez, le pédalier se joue avec les pieds, pendant que les mains du virtuose parcourent le clavier d'un piano. Il résulte du mariage des deux instruments un énorme volume de son, le pédalier donnant l'octave basse de la dernière octave du piano. Cette combinaison est merveilleuse pour rendre certains effets d'orchestre que le piano seul est impuissant à reproduire. M. Pfeiffer, nous l'avons dit, est compositeur ; son concerto avec orchestre est bourré d'excellentes idées écrites et développées à la manière des maîtres classiques.

— M. Prudent a fait entendre, le soir de son concert, plusieurs de ses nouvelles compositions auxquelles ses doigts de pianiste supérieur prêtent un charme de plus. Nous avons aussi été applaudir M. Bernard Rie, qui a joué la *sonate en* la *majeur* de Beethoven avec un talent qui dénote de profondes études sur le grand maître allemand.

Nous terminerons par quelques mots sur le concert donné par M. Hocmell. M. Hocmell est un de ces artistes à qui Dieu a donné, ainsi qu'à Beethoven, le sourd sublime, le génie musical comme compensation d'une grande infirmité. M. Hocmell est aveugle. Son succès a été complet. Il a su faire applaudir avec un égal entraînement le maestro et le virtuose.

ALBERT DE LASALLE.

Courrier d'Italie.

Milan, 10 février 1859.

J'ai franchi, hier soir, la ligne frontière qui sépare le Lombard Vénitien des Etats sardes.

Le soleil se couchait en ce moment derrière nos wagons qui, parcourant le railway de Turin à Milan, traversaient d'un essor rapide le pont international. A notre

FRONTIÈRES DU PIÉMONT. — Pont sur le Tessin, servant de communication entre la Lombardie et les Etats sardes.

gauche se découpait sur l'horizon la chaîne des Alpes dont la crête neigeuse se colorait de teintes roses. En avant, comme derrière nous, s'étendait une vaste plaine où se perdaient dans la verdure la petite bourgade de Tichino, que nous venions de quitter et celle de Magenta qui groupait devant nous ses toits de chaume; rien, que quelques bouquets d'arbres, ne rompait l'uniformité de cette étendue monotone que le soleil inondait et colorait de ses derniers rayons. Plus près de nous, les pavillons de la douane autrichienne, élevés à l'extrémité orientale du pont, semblent observer, comme deux sentinelles, les pavillons semblables construits à l'extrémité opposée pour la douane piémontaise. Le Tessin, dont les eaux sont encore très-basses, promenait silencieusement ses eaux paresseuses entre les rives de gazon et les atterrissements couverts de roseaux, de grands joncs et de glaïeuls qui obstruent le lit du fleuve. Vous me demandez des renseignements sur le croquis du pont du Tessin que j'ai dessiné pour le *Monde illustré*. Voici ce que je puis vous donner. C'est un feuillet que j'arrache à mon carnet de voyage.

Je ne saurais vous dire l'impression de tristesse dont on se sent, dont moi du moins je me sentis le cœur rempli devant cette nature calme, uniforme, muette, presque inculte et déserte. Et c'était pourtant cette Italie si célèbre, que le moyen âge anima de son activité industrieuse, comme l'antiquité l'avait remplie de sa vie guerrière; la terre des Scipion, des César et des Médicis; cette terre que, laissant d'autres admirer l'éclat de sa puissance, je n'avais voulu entrevoir qu'au rayonnement de ses arts. Je me rappelai involontairement ces beaux vers où lord Byron a retracé avec tant de charme et de poésie l'aspect funèbre et à la fois frais et serein de la Grèce ottomane dans son *Giaour*.

Il est vrai que je me trouvais en ce moment sous l'impression du plus profond contraste. Je quittais les villes du Piémont encore tout émues de leurs préoccupations et de leurs fêtes. C'était du milieu de cette agitation, de cet empressement, de cette vie bruyante et joyeuse, que je me trouvais tout d'un coup transporté en présence de cette nature calme comme la solitude monotone, comme le désert. Et puis la plaine que je venais de traverser était la plaine de Novare.

Quelle que soit la cause de mon impression personnelle, le site m'a semblé avoir une importance, un caractère et une couleur qui le rendent digne de trouver place dans votre journal. En attendant de plus volumineux envois, je le dépose sous la même enveloppe que cette lettre.

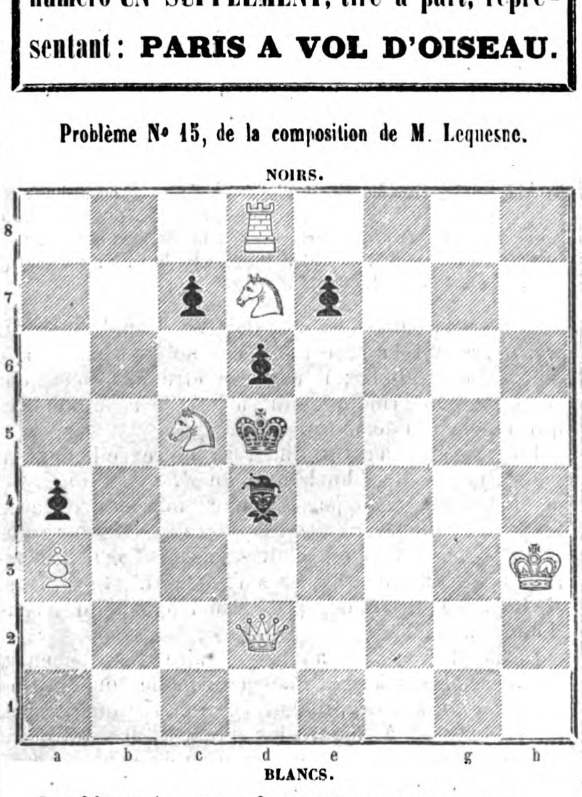
Agréez, etc.

ÉD. RIOU.

MM. les abonnés recevront avec le présent numéro UN SUPPLÉMENT, tiré à part, représentant : PARIS A VOL D'OISEAU.

Problème N° 15, de la composition de M. Lequesne.

NOIRS.



a b c d e g h

BLANCS.

Les blancs jouent et font mat en quatre coups.

Solution du problème n° 14.

BLANCS.	NOIRS.
1. C g 4 — 6 +	1. R h 5 — h 4.
2. C e 2 — d 4.	2. g 5 — g 4 (meilleur).
3. D e 4 — f 4.	3. *ad libitum.*
4. D f 4 — g 4. ou D f 4 — h 6. ou C d 4 — f 5. mat.	

HARRWITZ.

L'administration du *Monde illustré* reçoit fréquemment des demandes d'abonnement avec cette recommandation : « J'en remettrai le prix sur la présentation de votre quittance ou sur la traite que vous tirerez sur moi. » Il lui est impossible de satisfaire à de pareilles demandes. Le prix des abonnements doit lui être adressé en un mandat sur la poste, ou sur Paris.

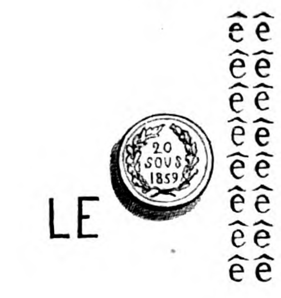
Le prix des abonnements au *Monde illustré* est, pour l'étranger :

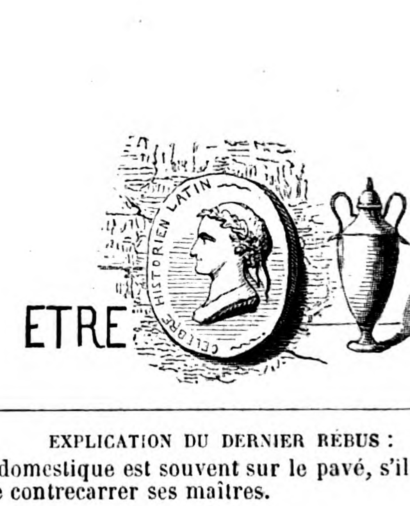
	Trois mois.	Six mois.	Un an
Amérique septentr., Angleterre et Turquie.	8 »	15	30
Autriche, Belgique, Pologne, Prusse, Russie, Saxe, Suède.	7 50	14	28
Bavière, Piémont.	6 50	12	24

Pour toute la France : 18 francs par an.

Les personnes qui auraient à compléter leur collection recevront, franco, les numéros dont ils feront la demande par lettres affranchies, contenant trente-cinq centimes de timbres-poste par numéro.

RÉBUS.





EXPLICATION DU DERNIER RÉBUS :

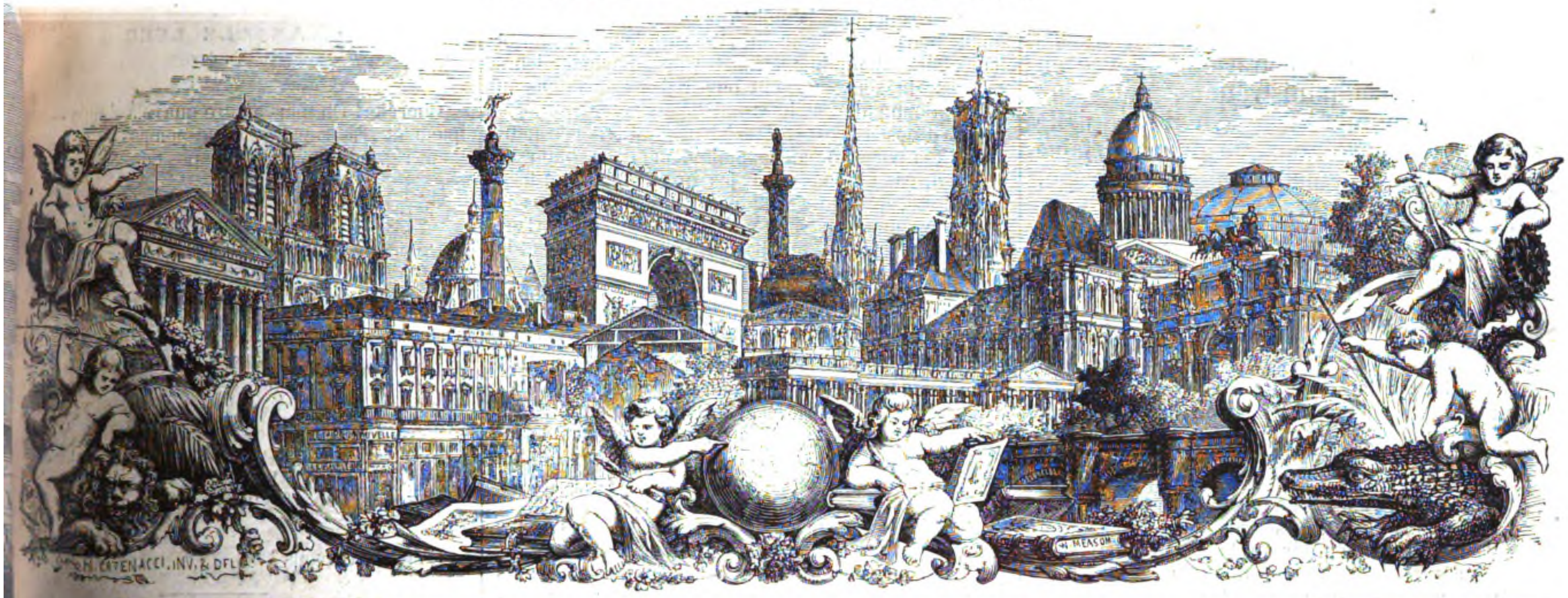
Un domestique est souvent sur le pavé, s'il a la manie de contrecarrer ses maîtres.

Un domestique est *sous* vent sur le pavé — SI — lama — nid — E — contre carré 7 mètres.

Paris.—Imp. de la LIBRAIRIE NOUVELLE. A Bourdilliat, 15, rue Breda

LE MONDE ILLUSTRÉ

JOURNAL HEBDOMADAIRE.



ABONNEMENTS

Paris et départ. : Un an, 18 fr. — Six mois, 9 fr. — Trois mois, 5 fr.
(Pour l'Étranger le port en sus
Prix du numéro, à Paris : 30 c. — Dans les départements : 35 c.

3me Année. — N° 100.

12 Mars 1859.

BUREAUX

A la Librairie Nouvelle, 15, boulevard des Italiens.

SOMMAIRE :

Notabilités moldo-valaques, d'après des photographies de M. S. Heck, photographe à Jassy.

La première prime du *Monde illustré*, LA PRISE DE LA TOUR MALAKOFF, a été un événement dans le monde des arts. La prime nouvelle : VUE DE PARIS A VOL D'OISEAU, qui formait un supplément au numéro de la semaine dernière, a obtenu un tel succès que la première édition a été enlevée en huit jours. L'administration, pour répondre aux nombreuses demandes qu'elle continue à recevoir chaque jour, a dû faire opérer immédiatement un nouveau tirage.

Jusqu'au 20 mars, la VUE DE PARIS A VOL D'OISEAU, sera vendue avec le numéro du jour pour le prix de 60 centimes.

COURRIER DE PARIS.

Il est un jour que j'appelle de tous mes vœux, vœux stériles, hélas! C'est celui où nous pourrons, nous critiques, être de vrais critiques, c'est-à-dire critiquer, sans tomber bientôt dans la position la plus critique!

Après quelques années de notre métier, on ressent une soif ardente de vérité, semblable au besoin d'air qu'éprouvait le malheureux que le conseil des Dix enterrait dans les *pozzi* ou puits de Venise.

Mais comment dire la vérité? comment exposer toute nue cette divinité qui, selon la définition drôlatique et bien connue de je ne sais qui, n'a été allégoriquement montrée jaillissant de la margelle d'un puits, que parce qu'elle est souvent *altérée?*

J'ai toujours rêvé un journal absolument impossible, dont le nom, à défaut de la chose, existe quelque part en Italie : *la Voce della verità*, — et que nous appellerions tout simplement : LA CRITIQUE.

Il serait rédigé par une *société secrète*, espèce de francs-juges. Nul ne saurait qui ils sont, et eux-mêmes s'ignoreraient entre eux. Une tête loyale et sincère, n'ayant d'autre passion que celle du vrai, du beau, du bien, présiderait dans l'ombre à cet aréopage, qui rendrait des arrêts et non des services. Et, dans ma pensée, l'organisation de ce journal, — ou pour mieux dire, de cette institution, — serait telle, que ceux qui y travailleraient pourraient, s'ils produisent en outre qu'ils critiquent, voir brusquement leurs œuvres l'objet d'appréciations, dont l'auteur leur serait aussi inconnu qu'ils le seraient eux-mêmes à leurs justiciers.

Quels services une telle institution rendrait à la société, aux lettres, aux sciences, aux arts, à l'industrie!

Que d'erreurs détruites, de préjugés déracinés, de mensonges anéantis, de charlatanisme éventé! Que d'ombres soudain percées à jour! que de fausses réputations ramenées à leur niveau, — et de grands hommes rapetissés, — et de choses surfaites réduites à leur taux. — Et aussi que de talents obscurs mis en lumière, de gens modestes (car il y en a!) proclamés, — et d'utiles choses dénoncées, et de moralité rendue aux œuvres de la plume!

Mais c'est précisément à voir les immenses et précieux résultats qu'elle entraînerait, que nous reconnaissons combien la réalisation de cette idée serait désespérément impossible!

C'est pourtant si bon d'être un peu sincère! Voyons, n'êtes-vous pas tous las d'échanger dans le monde cette fausse monnaie de la flatterie qui ne contente que les sots ou les fous d'orgueil? Je conçois la politesse, la bienveillance, qui sont les bases des rapports sociaux. Mais quelle nécessité il y a-t-il d'aller dire à tous les hommes qu'ils ont du talent, tandis que la carrière qu'ils suivent sa t b en établir leur légitime niveau? Pourquoi crier à toutes les femmes qu'elles sont jolies... lorsqu'il n'en est guère qui n'aient au plus secret recoin de l'âme un petit murmure qui proclame impitoyablement la vérité? Pourquoi, enfin, pousser le public à aller entendre tel chanteur, tel comédien; à voir telle danseuse, tel tableau; à lire tel journal, tel livre, lorsque votre conscience, — que vous ne croyez pas mise en cause pour si peu, — vous bondirait dans la poitrine si des gens sérieux venaient vous dire : voyons, monsieur le critique, parlez-vous sérieusement, loyalement?... et est-ce bien mûrement que vous attachez votre nom responsable à telle ou telle opinion émise?

Mais on ne peut pas le faire, ce journal! Pourquoi? A vrai dire, je n'en sais rien. Parce qu'on doit des égards aux vivants, je pense. Mais entre critiques et critiquables, je ne vois pas que ces égards de vivants soient échangés. J'ai, pour ma part, passé de nombreuses années de ma vie à louer des peintres et des musiciens dont je n'ai jamais trouvé la plus mince carte de visite chez mon portier. Où sont leurs égards? Je ne sais. Je puis de leur reconnaissance, un mythe, un sentiment mythologique! Tout le bien que nous avons l'indulgence de dire de la plupart des artistes leur est apparemment si profondément dû, que nous nous en faisons de farouches ennemis s'il nous arrive un jour de mettre quelques bémols à la fanfare à l'aide de laquelle nous avons la duperie de faire leur fortune et leur gloire! Le public accourt voir ou acheter leurs œuvres, le gouvernement ouvre des expositions ou subventionne des établissements pour les produire, nous battons la grosse caisse à leur profit... et on nous laisse à la porte, ô naïfs exploités que nous sommes!

Il y a, par le monde, par les quais plutôt, un bien petit livre, que tout critique devrait avoir sous le coude lorsqu'il trace ses complaisantes colonnes. C'est la *Revue parisienne* que Balzac avait eu l'idée — et le courage — de commencer à publier en 1840, sans pouvoir réussir à la continuer, tant ce vif et honorable début lui valut de clameurs, de tracas, d'inextricables et ahurissants démêlés. De Balzac avait essayé d'y faire de la vraie critique; mais par malheur il signait; c'était plus brave, mais cela allait droit à l'impossible! Œuvre pareille ne peut être, je l'ai dit, qu'une œuvre de francs-juges; la loyauté sauverait l'anonyme. Et puis il y aurait des cas où l'on sentirait le besoin de se lever et de crier : C'est moi!

Nous reprenons notre publication des cartes de visite et adresses drôlatiques, puisqu'il nous est prouvé que ces mentions ont beaucoup de succès : les communications intéressantes qu'ont bien voulu nous faire bon nombre de nos abonnés y tiennent une place qui ne sera pas la dernière.

Celle-ci nous est envoyée de Lyon par un anonyme qu'il faut encourager. On peut l'imiter de tous les points du globe :

> **A VENDRE**
> LA PROPRIÉTÉ DOTALE DE LA VEUVE HÉROULT-TÉALLIER.
> LIEU DE DÉLICES!
> Soyez-y heureux comme je la fus pendant vingt-sept, avec le meilleur des époux! mort ex-pharmacien honoraire! a construit les serres — belvédère et buanderie — Sept minutes de la station à vendre.

Un officier de Sa Hautesse nous a remis cette carte, qui date de seize ans, à l'époque où un voyage chez nous était une exception, presque un événement dans la vie immobile des harems et du sérail :

> **MÉHÉMET ISMAEL**
> Retour de Londres et de Paris, 1843.

Il y a des bordeaux retour de l'Inde;
Des champagnes retour de Russie;
Des grognards retour de la Bérésina;
Des naufragés retour de la *Méduse*...
Ce brave Turc, lui, se posait retour de civilisation.

La carte qui suit, imprimée en poudre de bronze sur azur, a des reflets cristallins assortis à sa prétention :

> **SIMON VAN ANGEL**
> Des gentilshommes-verriers de Charleroi.
> (Décret de Louis XIV.)

C'est un petit cours d'histoire pour celui qui la reçoit et qu'elle pousse à s'enquérir!

Autre, en imitation gravée d'écriture cursive :

> **ERNEST AUBIN,**
> Homme de lettres, ex-rédacteur théâtral à l'ancien *Echo de la Gendarmerie*.

Celle-ci sur carton nankin gaufré :

> **ROUX**
> 27 ans, huissier à Saint-Andéol, adjoint du maire des Eygalières.
> (CONSULTATIONS.)

Sur quoi?

> **MONPÉRANT, ONCLES ET NEVEUX**
> GÉOMÈTRES A FORMIGNY.
> Dix lieues à la ronde, honoraires taxables.

Combien d'oncles et de neveux réunis?

> GRAVERAND
> **Étrindellier et malfillier.**

Nous avons laborieusement cherché à savoir quelle est cette double profession et nous avons acquis une science que nous nous empressons de transmettre à nos lecteurs. Les *étrindelles* sont des tissus de crin qui servent à la fabrication des huiles et de la stéarine. Le malfil est de la même industrie.

> **AMABLE LUER**
> Fab. de clys.
> GR. MÉD.

Cherche! On nous assure que cela signifie — pudiquement : fabrique de clyso-pompes — et modestement : grande médaille d'exposition. Soit!

> **GYSSENS**
> L'un des 87 *survécus* de la 7me demi-brigade flanqueurs-grenadiers, retraite de Moscou, non décoré, mais médaille de Sainte-Hélène

Chaque fois que le grenadier Gyssens dépose une carte de visite, il manifeste du même coup son mécontentement...

> **Madame Libault,**
> *Fille de la célèbre* CLAIRE LIBAULT, *sœur de l'inventeur du* PARA-FOUDO-FUITE
> *pour liqueurs assorties*
> DÉPÔT.

Comprenez-vous?

> LORET
> Se commet à forfait pour récupération de créances et héritages et a quitté le passage du Saumon pour la rue Neuve-Rivoli,
> *Cour n° 183.*

> **LE COMTE ANAT. DE MONSIRBENT**
> Décret papal du 16 nov. 1828
> DÉNONCÉ

Où? quoi? comment? à qui? pourquoi?

Voici une carte-adresse dont certaines considérations nous portent à supprimer le nom, et surtout l'adresse. A la suite de ce nom, assez connu des garçons d'hôtel garnis, on lit, comme annonce :

> LE GRAND SALON DE LA MAISON
> est orné au plafond de la superbe glace de 3 mètres 50 c. sur 2 mètres 7 qui a fait l'admiration à la grande exposition de l'Industrie, et a obtenu la médaille d'honneur (!!!)

Ceci sur carton gris-bleu :

> **WYNEN ET LEBLANC**
> EXPED ET EXPORT (?)
> Spécialité d'étoffes pour pantoufles et sacs de nuit
> LES DEUX ÉPOUSES ET SOEURS
> CONFECTIONNEUSES

Carte porcelaine extra-flexible :

> **ALFRED TARAGON**
> Ex-chevalier de l'Eperon-d'Or (abrogé).

Sur carton à la feuille :

> TEISSONNIÈRE fils
> Auteur de *la Vérité sur les Cent-Jours*, — 3e édition inédite
> 1819-23-24

La carte suivante est celle d'une personne connue des peintres, etc :

> **MADEMOISELLE ERNESTINE GRELLOUX**
> Modèle à la journée (nourrie).

(Sera continué.)

Nous recevons la lettre suivante :

« Monsieur le rédacteur,

» Permettez-moi de poser chez vous une question qui doit sans doute trouver sa réponse des traditions trop peu connues.

» Pourquoi les suisses d'église portent-ils et ont le droit probable de porter ces hauts insignes qui les attributs des grades militaires : des épaulettes

» Et d'où vient le principe accepté que les uns gradent en colonels, les autres (tel par exemple

de Notre-Dame de Lorette) en majors ou chefs de bataillon ?

» Quel rapport enfin les insignes militaires, appliqués à un employé chargé d'une mission d'ordre et de tenue, ont-ils avec l'idée fondamentale religieuse ?

» Je crois que la réponse intéresserait plus d'un curieux, parmi lesquels votre fidèle abonné.

« DAY.... »

Voici la réponse que nous hasardons, tout en avouant notre incompétence spéciale et en faisant l'observation que nous ne puisons cette réponse que dans les faits historiques :

L'Eglise, depuis Constantin, a toujours associé les pompes militaires aux solennités du culte, et, pour ne remonter qu'au moyen âge, nous rappellerons que les grandes abbayes, comme les évêchés, avaient leurs avoyers et leurs *vidames*, chargés, non-seulement de leur défense et de leur service militaire, mais encore de commander leurs hommes d'armes dans les fêtes de leurs cathédrales et de leurs moutiers. Si nous voulions même fouiller certains cartons, où nous avons entassé des notes à une époque où nous nous occupions d'archéologie, nous trouverions plus d'une liste de vassaux et de vavassaux qui devaient, à raison de leurs fiefs, tant de jours de service et tant d'hommes d'armes pour les cérémonies religieuses de tel siége épiscopal et tel monastère ; mais ce point est trop incontestable, pour avoir besoin d'être prouvé.

Les églises, qui n'avaient pas de feudataires, ne voulurent pas être privées de l'éclat des pertuisanes et des hallebardes. Il fut aisé d'y suppléer. Avait-on besoin, à cette époque reculée, d'une lance ou d'une rapière? on n'avait besoin que de s'adresser à l'étranger. On trouvait son fait au plus juste prix ; l'Allemagne vous offrait ses lansquenets, l'Italie ses condottieri, les cantons Helvétiques ses... suisses. Ce fut à ces derniers que s'adressèrent généralement les prélats et jusqu'aux simples bénéficiaires... comme faisaient les grands seigneurs, et jusqu'aux hobereaux qui voulaient se donner le lustre d'avoir un laquais armé à leur porte. Il n'était besoin, pour cela, que d'avoir la bourse assez bien garnie. Car, sur la question de solde, ces factionnaires étaient intraitables : *Pas d'argent, pas de Suisse.*

Le temps et les événements ont depuis emporté et renouvelé bien des choses, et de ce nombre ont été les vidames, les feudataires et surtout les mercenaires de l'épée. L'Eglise, où le respect des traditions est une loi qui tient aux principes de la foi, a seule conservé ses suisses. Or, ces *custos* à épaulettes de fantaisie, il est vrai, mais aussi à brague rouge, à large baudrier, à nœuds de rubans, à canne et à pique, ne sont autres que ces suisses (c'est encore leur titre) ; seulement, l'on ne les emprunte plus aujourd'hui aux cantons Helvétiques, mais tout simplement à nos douze arrondissements. Les suisses d'église, comme les suisses pâtissiers, sont généralement de loyaux et braves Français, et, pour ne parler que de celui de Notre-Dame-de-Lorette, nous dirons que ce qui est plus sérieux que ces épaulettes fantastiques, ce sont la croix de la Légion d'honneur et la riche constellation de médailles qui brillent sur sa poitrine les jours de grande solennité.

~~~ Les actrices qui sont jeunes et jolies, ou qui, ayant été cela, sont encore ceci, reçoivent beaucoup de lettres et de pièces de vers. On les dépose le plus généralement chez le concierge du théâtre, de sorte qu'elles les reçoivent en entrant se préparer à la représentation. Ces lettres sont presque invariablement expédiées par de très-jeunes gens, — parfois aussi par des étrangers. Le Parisien d'âge raisonnable ne s'aventure guère en prose, et jamais en vers. Ce qu'il veut qu'on sache, il le dit, et ne l'écrit pas.

Mais le tout jeune homme n'oserait parler... et il ose écrire : la plume est son courage. Spirituelle ou niaise, effrontée ou timide, la lettre contient presque toujours quelque variation plus ou moins heureuse au thème bien puéril que voici :

« *Mademoiselle, depuis telle époque* (date d'une création importante de l'artiste) *je vous admire, etc.; ce soir, je serai là... si mon audace ne vous courrouce pas, ayez la bonté de porter votre main à votre oreille* (« ou de vous moucher en face des stalles, du côté impair » — disait une toute récente lettre), *vous me rendrez le plus heureux des hommes, etc.* »

Des précédents qui remontent haut, et la prière de manifester n'importe quoi en faveur du soupirant, tel est le fond ; mais combien la forme varie à l'infini ! Soit en vers, soit en prose, l'épître use de tous les moyens qu'elle croit bons pour charmer, flatter, attendrir. Il y en a parfois de presque touchantes. Mais, par contre, combien de ridicules, prétentieuses, extravagantes ou idiotes ! On nous demandera comment nous sommes si bien instruit. La réponse sera franche. Par boutade nous fréquentons parfois assez assidûment quelques foyers de théâtre, foyers d'artistes, où se réunit chaque soir le personnel de la représentation. Nous citerons tout particulièrement celui du Théâtre-Français, qui est un véritable salon moralement et matériellement parlant. En dehors du personnel du théâtre, il est bien rare que ne passent point par là, chaque soir, quelques notabilités sociales, ou quelques célébrités des lettres et des arts ; hauts fonctionnaires, diplomates, financiers, — critiques influents, auteurs dramatiques ou académiciens littéraires. C'est parfois un milieu charmant, prestigieux, et d'un excellent ton toujours. Or, aux heures futiles, c'est là que parfois on peut savoir quelque chose des correspondances galantes de MM. les lycéens, jeunes commis, fils de famille entrant dans le monde et dans les illusions, — ou étrangers remplis d'inexpérience, le cœur débondant et la poche pleine. Il est bien rare que dans ce premier de nos théâtres, où les jolies actrices se comptent à la douzaine, avec leur beauté encadrée dans le prestige du lieu, il n'arrive pas en moyenne deux lettres par jour ! Pour quelques-unes de ces dames, on ne le sait jamais...

Mais pour quelques autres, on le sait toujours.

Pour une troisième fraction, enfin, c'est l'affaire du hasard : on sait ou on ne sait pas ; c'est selon ! Selon quoi ? Ma foi je n'en sais rien. Selon le caprice.

Dressons une liste qui ne comprendra que les femmes au-dessous de quarante ans.

Artistes qui ne disent (et peut-être qui ne lisent) jamais rien :

Mme Arnould Plessy, — Mlle Bonval, — Mlle Dubois, — Mlle Savary, — Mlle Emma Fleury, — Mlle Stella Colas.

Artistes qui peuvent, si la lettre est drôle, en *parler* mais sans la *montrer* :

Mlle Nathalie, — Mlle Judith, — Mlle Figeac, — Mme Fix, — Mme de Voyod.

Artistes, enfin, qui ne manqueront guère d'amuser leurs camarades ou leurs amis d'une lettre absurde, impertinente, audacieuse ou ridicule :

Mlle Augustine Brohan, — Mme Madeleine Brohan, — Mlle Favart, — Mlle Edile Riquer.

Remarques particulières. Mlle Fix collectionne toutes les lettres qu'elle reçoit depuis huit ans ; elle y ajoute des commentaires malins pour l'amusement de ses vieux jours. Elle reçoit particulièrement beaucoup de vers, commençant par :

« O toi, qui... etc. »

Les soirs où Mlle Fix joue *la Joie fait peur*, les lettres se multiplient, et leur niveau s'élève par l'âge et la situation des signataires. Le lycéen disparaît et fait place à l'homme qui complète ses études par le monde, y cherche l'expérience, et voudrait bien choisir ses professeurs parmi les brillantes sociétaires de la maison de Molière. Mlle Fix les fait tous... relier en veau.

Mme Augustine Brohan qui n'y voit (physiquement) pas plus loin que le bout de son nez, et qui est conséquemment obligée d'y appliquer ce qu'elle veut lire, se débarrasse ordinairement de la corvée pleine de hasards et de déceptions que lui apportent les amoureuses épîtres, en priant de les lire pour elle, la première personne qui lui tombe sous la main. La lettre livrée, elle disparaît, n'y pense plus, et... le monsieur qui a écrit ne se doute pas que c'est Léon Guillard (comme archiviste, peut-être ?), P. Stéphen (prononcez maître Carraby), Beauvallet, Arthur Ponroy ou Henri Scheffer, qui reçoit à bout portant les expressions enflammées d'une déclaration... qui n'est pas de guerre.

Mlle Edile Riquer demande chez le concierge s'il y a des bonbons avec la lettre. Si oui, enchantée elle croque et fait croquer. Si non, elle trouve la lettre bête, même sans la lire... Prescience.

Mlle Favart, qui joue tous les soirs, qui tous les soirs change mainte fois de costume, qui se soucie des galants moins que de ses gants sales, qui est toujours surchargée, surmenée, essaye de lire les premières lignes, s'impatiente, et jette la lettre à Louis Monrose, à Bressant, à Ravergie le peintre, en disant : « Ma foi, ça m'ennuie ! Tenez, si l'on demande un rendez-vous, vous irez à ma place ! »

Mme Madeleine Brohan prend un peu plus curieusement l'affaire. Elle vient lire l'épître, les vers (on lui décoche beaucoup de ce rongeur de papier !) contre une des lampes de la grande psyché du foyer, et rit de ses trente-deux dents. On devine... on s'approche, et elle ne refuse pas communication du factum à un chroniqueur comme moi, par exemple, qui a déjà inséré ici deux ou trois lettres des plus curieuses... — entre autres celle écrite sur les eaux du Bosphore par un diplomate venu expressément à Paris pour avoir une réponse... qu'il n'aura probablement pas cherché dans le *Monde illustré !*

L'autre soir, la brillante Madeleine reçut une lettre très-pressante d'un jeune inexpérimenté, qui déclarait la suivre des yeux et du cœur depuis ses débuts dans les *Contes de la reine de Navarre.*

Elle riait en lisant ; on s'approcha.

« Voyons, voyons ! — dit Béchard, l'auteur des *Déclassés.*

» — Au fait, — dit Madeleine Brohan, — j'aperçois Mario... puisqu'il est là, mieux vaut que ce soit lui qu'un autre qui juge l'affaire ! »

Et tous deux se mirent à rire.

La morale de ce récit est à l'adresse des petits sots ou des grands niais qui écrivent à de spirituelles actrices, s'imaginant attendrir, par leur papier bleu et leurs pattes de mouche, des femmes vertueuses par... vertu ou par calcul, — et en obtenir, de la scène, une télégraphie de hasard, au profit d'un inconnu qui a fait des économies pour payer sa stalle, quelques petits amis de la bonne fortune qu'il attend... Ne déplacez pas l'*l* du mot qu'*il* pour la reporter sur le mot suivant.

~~~ Nous copions par-dessus l'épaule de quelqu'un qui écrit :

— Avec de l'adresse, on amène la vanité à faire des confidences qui seraient refusées à l'amitié.

— L'honneur est un moyen adroit à l'aide duquel on est parvenu à faire produire à la vanité les effets de la vertu.

— Si quelque chose adoucit l'humiliation qu'on éprouve à se justifier, c'est qu'en se justifiant on peut parler de soi avec éloge.

— L'amour naissant est un roi mineur, dont la raison est la reine régente. Tant que le roi est jeune, la reine commande. Mais dès qu'il est grand, la régente devient sujette et doit obéir.

— Ce qu'il y a de plus difficile à obtenir de l'orgueil de la plupart des hommes, ce n'est pas le pardon des injures qu'ils ont reçues, c'est celui des torts qu'ils ont eux-mêmes.

— Il y a tant de plaisir dans le souvenir du bien qu'on a fait, qu'il y a une sorte d'ingratitude à ne pas pardonner aux ingrats.

— La différence des esprits produit presque autant de liaisons que leur sympathie.

— Les sots font dans le monde un bruit analogue à celui de la voiture vide roulant sur le pavé retentissant.

— Un homme d'esprit est bien moins étonné d'être trompé par un sot qu'un sot n'est surpris d'être dupe d'un homme d'esprit.

— Ceux qui méprisent le monde sans l'avoir connu en parlent mal, mais en pensent juste.

— La mémoire d'un indiscret est sa plus dangereuse ennemie.

— Un sot dans l'élévation est comme un homme placé sur une éminence du haut de laquelle tout le monde lui parait petit, et d'où il paraît petit à tout le monde.

— On a ce tort envers les sots et les méchants qu'en les méprisant trop, on ne se met pas suffisamment en garde contre eux.

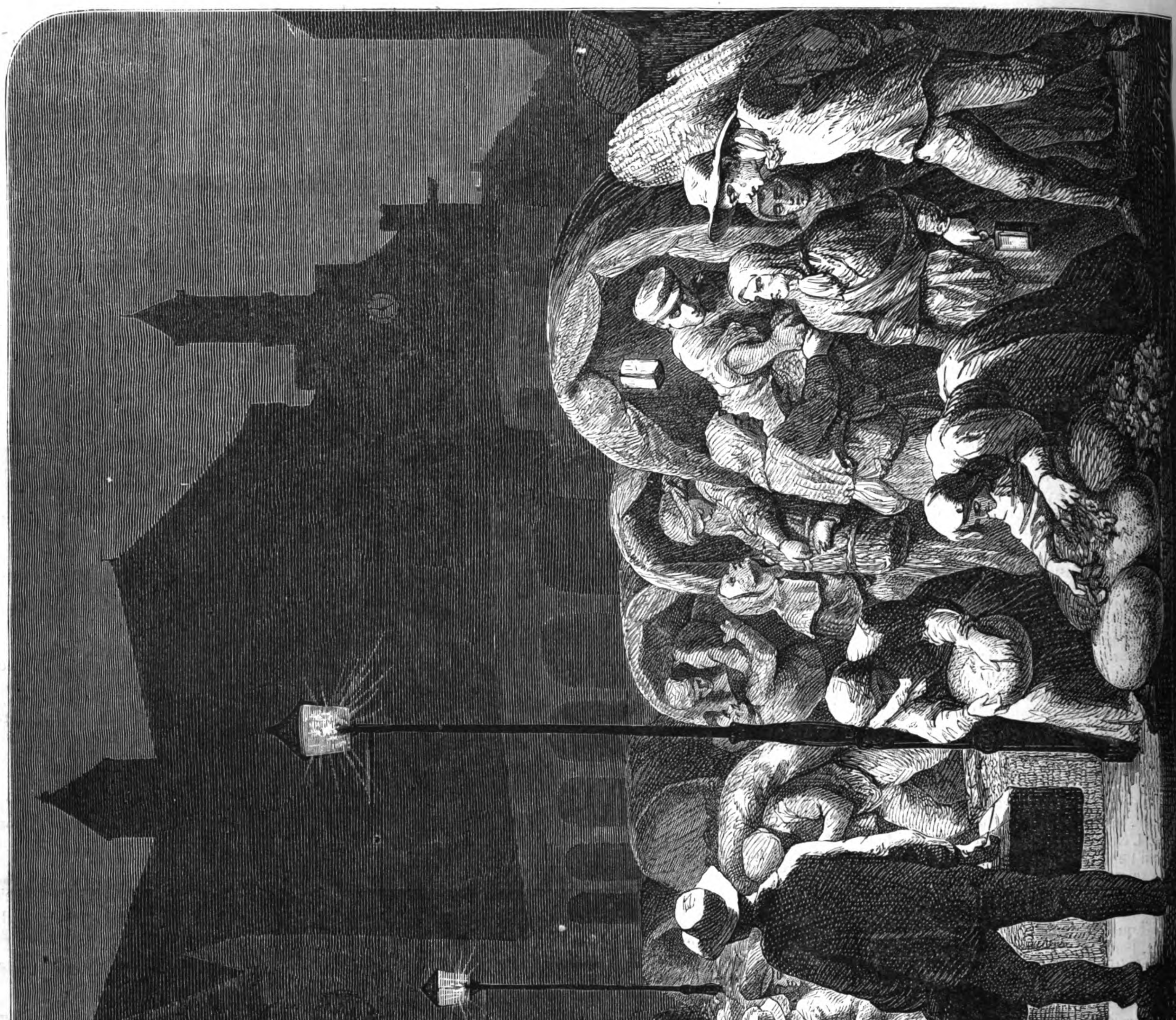
— L'amour de la gloire fait les héros, — mais le mépris de la gloire fait les grands hommes.

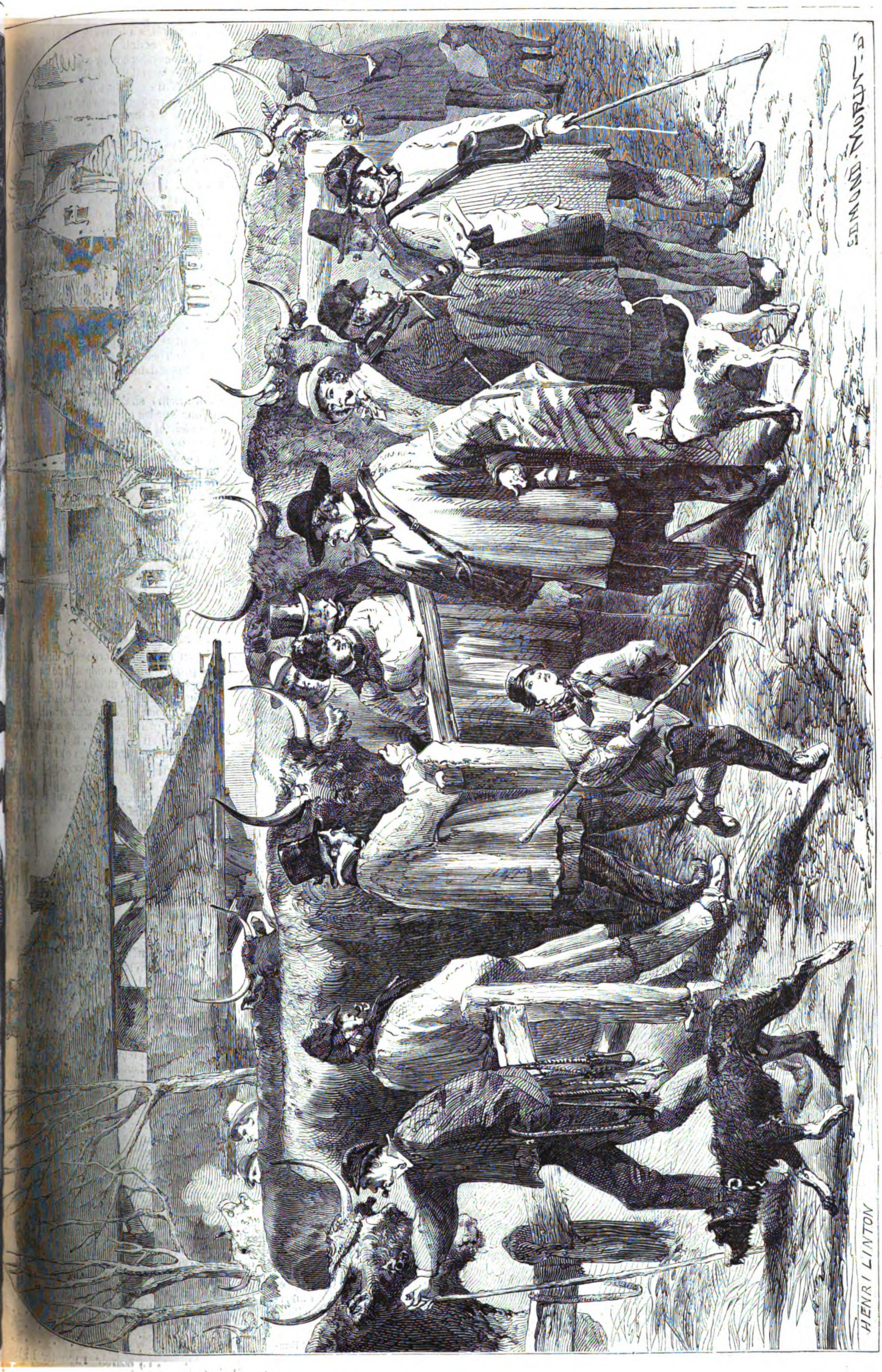
— Modestie sans bornes, orgueil de mauvaise foi.

— Dans l'amour on se connaît parce qu'on s'aime ; dans l'amitié on s'aime parce qu'on se connaît.

— Il y a tant de charme dans l'amitié, qu'il y a même une sorte de plaisir à s'apercevoir qu'on est un peu dupe des sentiments qu'elle inspire.

JULES LECOMTE.





Marché de Poissy, le jour du concours pour le choix des bœufs gras, le 24 février.

Marché des bœufs de Poissy.

Nous touchons à l'époque de l'année où le marché de Poissy, nous devons dire ses fournisseurs hebdomadaires, grands entrepôts des animaux destinés à l'alimentation de Paris, ont le privilège d'exciter l'attention universelle. Tous les journaux s'empressent d'annoncer à la France quel est l'habile éleveur qui a triomphé dans le concours destiné à donner à la grande promenade du carnaval parisien ses héros triomphateurs.

Ce marché, à qui les riches éleveurs ruraux, les nombreux et rusés maquignons, et le concours si varié des bouchers de Paris et des localités voisines donnent une physionomie si étrange, a été, cette année, malgré la disette générale des fourrages, digne de sa réputation et de celle de nos cultivateurs normands. Son champ offrait, le jeudi 24 février dernier, un spectacle magnifique. Parmi les bestiaux soumis à l'appréciation du jury et qui ont mérité la plupart des lots, les maîtres les engraisseurs, des examinateurs, six fixèrent le choix préalable des juges et furent désignés pour le concours. Sur le nombre trois furent définitivement primés pour les promenades des jours gras : Gaston, Lombard et Turin; tous trois appartenaient à M. Adeline, le célèbre éleveur normand, déjà connu par ses succès spéciaux. Le boucher qui en est devenu l'acquéreur est M. Meeh, dont le magasin est situé rue Saint-André-des-Arts.

Chacun de ces animaux a eu son jour de grandeur. Bastien a paru le premier : sa hauteur était de 1 mètre 67 centimètres prise au garot, sa longueur de 2 mètres 88 centimètres, et son poids de 1,225 kilogrammes. Il était placé, comme d'habitude, sur un char de la plus riche ornementation, décoré d'oriflammes et de guirlandes, et traîné par quatre chevaux conduits à l'allemande. Quatre sacrificateurs en tunique de pourpre se tenaient aux quatre coins du char.

Ce char, précédé par un détachement à cheval de la garde de Paris ouvrant la marche, par deux coureurs blasonnés aux armes municipales, une nombreuse escouade de tambours, une troupe de musiciens à cheval en travestissements variés et trois compagnies de cavaliers en costumes Louis XV, portant des bannières de couleurs diverses, était suivi par un autre char allégorique où les principaux dieux de l'antiquité païenne se groupaient au milieu des trophées, des drapeaux et des fleurs. Une foule d'autres cavaliers en riches et pittoresques costumes et un grand nombre de voitures où se trouvaient les inspecteurs de la boucherie, etc., terminaient ce cortége, que fermait un nouveau détachement fourni par la cavalerie de la garde de Paris.

Le cortége s'est rendu, comme de coutume, aux palais et aux hôtels des premiers personnages de l'État et a prolongé, au milieu de l'empressement habituel, sa promenade triomphale par les boulevards et dans les principaux quartiers de Paris. Ovations funèbres qui ne devaient traverser, aux acclamations populaires, les honneurs et le Capitole que pour arriver à cette roche Tarpéienne des bœufs triomphateurs que l'on appelle... l'abattoir. *Sic transit gloria mundi.*

LÉO DE BERNARD.

Le Carnaval en Normandie.

Voulez-vous retrouver quelques reflets de notre passé? enfoncez-vous aussi profondément que possible dans nos départements de l'ouest : dans notre vieille Normandie, la terre des chères et sur notre antique sol breton, la terre des granits ; on dirait que les traditions et les usages y ont emprunté quelque chose de la constance de cette puissante et énergique nature; hâtez-vous pourtant : voilà les rails wagons qui franchissent déjà les gras pâturages du Cotentin et le gaz qui jaillit en aigrettes lumineuses dans plus d'une ville armoricaine. Or, l'éclat de l'oxigène et le souffle embrasé des locomotives pourraient bien dissiper ces gais et touchants réminiscences. Toujours est-il qu'elles existent encore et que le *Monde illustré*, comme ses lecteurs ont dû le remarquer, ne néglige aucune occasion de fixer ces pittoresques et poétiques coutumes avant qu'elles ne soient plus que des évocations et des légendes.

« J'échappe, la tête en plomb et la veine en feu à tous » les périls épulatoires auxquels peut se trouver exposé » un galant homme. C'est dans le pays de Cocagne, tant » douce et bien-aimée Madeleine, qu'on m'ont relégué les » lettres de cachet de Sa Majesté. On a juré d'étouffer » mon génie sous les mets! Je viens de passer les der» niers jours gras à Coutances. Imaginez-vous que, » soixante heures durant, j'ai été tiré à quatre festins. » Que c'est bien pour ces gens-là que cette saison a été » nommée *Carne-avale!...* »

Voilà ce qu'écrivait, en 1659, il y a juste deux siècles, le chevalier Georges de Scudéry, à la *dixième muse*, sa sœur, comme l'appelaient modestement les beaux esprits de son entourage; ce qu'était alors la basse Normandie, elle l'est encore aujourd'hui.

C'est, depuis la Septuagésime jusqu'au mercredi des Cendres, la terre par excellence des fêtes gastronomiques; ailleur, on danse beaucoup et l'on mange un peu; ici, on danse bien peu, mais incessamment on dîne, on banquete, on se régale ; chacun a son jour de gala, où tout devient fourneau et broche. Les dîners ont quatre et cinq services; chaque service compte plus de plats que de convives, et ces dîners durent plus d'heures qu'ils n'ont de services. Voilà pour les villes.

Dans les campagnes, ces solennités culinaires prennent un autre aspect, sinon un autre caractère. C'est l'époque où dans chaque exploitation on abat la vache ou le cochon gras de la consommation annuelle; c'est celle aussi où les fermiers ont porté à *leurs maîtres* les chapons de la redevance; il en est bien reste quelques-uns d'oubliés dans les cages, et généralement ce ne sont pas les moins gras. C'est, de plus, l'époque où les travaux aratoires éprouvent leur intermittence de repos. Vous vous imaginez bien ce qui peut naître de ce concours de circonstances dont la plupart n'ont rien de fortuit. Ce sont des réunions de famille, d'amitié de voisinage.

Puis arrivent les trois jours gras pour clore cette saison de bombance. Le cidre est complétement paré; sa liqueur a pris ses plus belles teintes de topaze brûlée; elle pétille dans le verre avec les plus doux frémissements; on va couper les *fossets*; il faut lui faire ses adieux. Les gens graves, le verre en main, discutent au haut de la table les questions de labourage, de récolte et d'assolement; les jeunes gens se livrent à de plus gais passe-temps pendant que la pâte liquide s'étend dans la poêle et rejaillit dans le saindoux; souvent même les masques ou les déguisements se mêlent à la fête; c'est le coq du village offrant quelque bouquet ironique, où la carotte apparaît parmi les fleurs, à la jeune fille qu'il tente d'embrasser, malgré le père qui le menace et la mère qui le nargue, au milieu des rires de tous; c'est le matois champêtre qui offre une pomme appétissante et frappe d'une légère boussine les doigts trop empressés à la saisir, etc. Mais dès que les crêpes apparaissent sur la table, devis et déduits ces ent tes, conversations se généralisent et s'animent bientôt, les chants se succèdent, et c'est au bruit de la triolaine traditionnelle :

> Mardi gras
> Ne t'en vas pas,
> J' f'rons des crêpes, j' f'rons des crêpes!
> Mardi gras
> Ne t'en vas pas,
> J' f'rons des crêpes et t'en auras,

qui se prolonge la nuit qui, commencée par le crépuscule du soir de la folle gaieté, doit s'évanouir dans l'aube du matin de l'abstinence.

FULGENCE GIRARD.

MÉMOIRES D'UN MUSICIEN [1].

(*Suite.*)

XLIV

La censure papale. — Ma rentrée en France. — Préparatifs de concerts. — Je reviens à Paris. — Exécution du monodrame au Conservatoire.

Une autorisation spéciale de M. Horace Vernet m'ayant permis, ainsi que je l'ai dit, de quitter Rome six mois avant l'expiration de mes deux ans d'exil, j'allai passer la première moitié de ce semestre chez mon père, avec l'intention d'employer la seconde à organiser à Paris un ou deux concerts, avant de partir pour l'Allemagne, où le règlement de l'Institut m'obligeait de voyager pendant un an. Mes loisirs de la côte Saint-André furent employés à la copie des parties d'orchestre du monodrame écrit pendant mes vagabondages en Italie, et qu'il s'agissait maintenant de produire à Paris. J'avais fait autographier les parties de chœur de cet ouvrage, à Rome, où le morceau des *Ombres* fut l'occasion d'un démêlé assez plaisant avec la censure papale. Le texte de ce chœur, dont j'ai déjà parlé, était écrit en langue *inconnue* [2], langue des morts, incompréhensible pour les vivants. Quand il fut question d'obtenir de la censure romaine la permission de l'imprimer, le sens des paroles chantées par les ombres embarrassa beaucoup les philologues. Que le était cette langue et que signifiaient ces mots étranges? On fit venir un Allemand, qui déclara n'y rien comprendre. Un Anglais ne fut pas plus heureux. Les interprètes danois, suédois, russes, espagnols, irlandais, bohèmes y perdirent leur latin! Grand embarras au bureau de censure; l'imprimeur ne pouvait passer outre et la publication restait suspendue indéfiniment. Enfin un des censeurs, après des réflexions profondes, fit la découverte d'un argument dont la justesse frappa tous ses collègues. « Puisque les interprètes allemands, anglais, russes, espagnols, danois, suédois, irlandais et bohèmes [...] prennent pas ce langage mystérieux, dit-il, il est assez probable que le peuple romain ne le comprendra pas davantage. Nous pouvons donc, ce me semble, en autoriser l'impression, sans qu'il en résulte de grands dangers pour les mœurs ou pour la religion. » Et le chœur des *Ombres* fut imprimé. Censeurs impudents! si c'eût été du sanscrit!...

En arrivant à Paris, l'une de mes premières visites fut pour Cherubini. Je le trouvai excessivement affaibli et vieilli. Il me reçut avec une affectuosité qui ne m'avait jamais remarquée dans son caractère. Ce contraste avec ses anciens sentiments à mon égard m'émut tristement; je me sentis désarmé. « Ah! mon Dieu! me dis-je en retrouvant un Cherubini si différent de celui que je connaissais, le pauvre homme va mourir! » Je ne tardai pas, ou le verra plus tard, recevoir de lui des signes de vie qui me rassurèrent complétement.

. . . .

. . . .

A peine installé, j'appris avec un trouble inexprimable que le Théâtre-Anglais allait recommencer ses représentations dans la salle Favart.

. . . .

Mais les noms shakespeariens eurent beau étaler chaque jour sur les murs de Paris leurs charmes terribles, je résistai à la séduction. J'avais venu pour faire entendre mon nouvel ouvrage (*Lelio* ou *le Retour à la vie*), j'avais besoin de toute ma liberté d'esprit pour en préparer l'exécution; je me renfermai complétement dans l'accomplissement de ma tâche, et le concert s'organisa.

Ce fut le 9 décembre 1832 qu'eut lieu, au Conservatoire, cette matinée musicale dont un concours inouï de hasards fit le moment le plus [...] de ma vie. On représente souvent sur les théâtres des scènes en apparence invraisemblables, qui le sont beaucoup moins que le double drame dont je fus ce jour-là l'auteur et l'acteur.

. . . .

. . . .

J'avais un magnifique orchestre, dirigé par Habeneck. Le programme se composait de ma *Symphonie fantastique*, suivie du monodrame de *Lelio*, qui est le complément de cette œuvre et forme la seconde partie de l'*Épisode de la vie d'un artiste.*

On n'exécuta pas *Lelio* dramatiquement, ainsi que l'a fait plus tard en Allemagne, il faut un théâtre pour cela, mais seulement comme une composition de concert mêlée de monologues. Bocage *lisait* le rôle de Lelio.

La *Scène aux champs* (que j'avais recomposée à Rome) et la *Marche au supplice* de la symphonie firent une impression très-vive.

C'était alors le temps des grandes ardeurs du bloc dans cette salle du Conservatoire d'où je suis exclus aujourd'hui!...

Une sensation bien plus grande encore, et d'un tout autre genre, fut produite par ces deux passages du rôle de Lelio :

« Oh! que ne puis-je la trouver, cette Juliette, cette Ophélie, que mon cœur appelle! Que ne puis-je m'enivrer de cette joie mêlée de tristesse que donne le véritable amour, et un soir d'automne, bercé avec elle par le vent du Nord, sur quelque bruyère sauvage, m'endormir enfin dans ses bras d'un mélancolique et dernier sommeil! » . . . .

. . . .

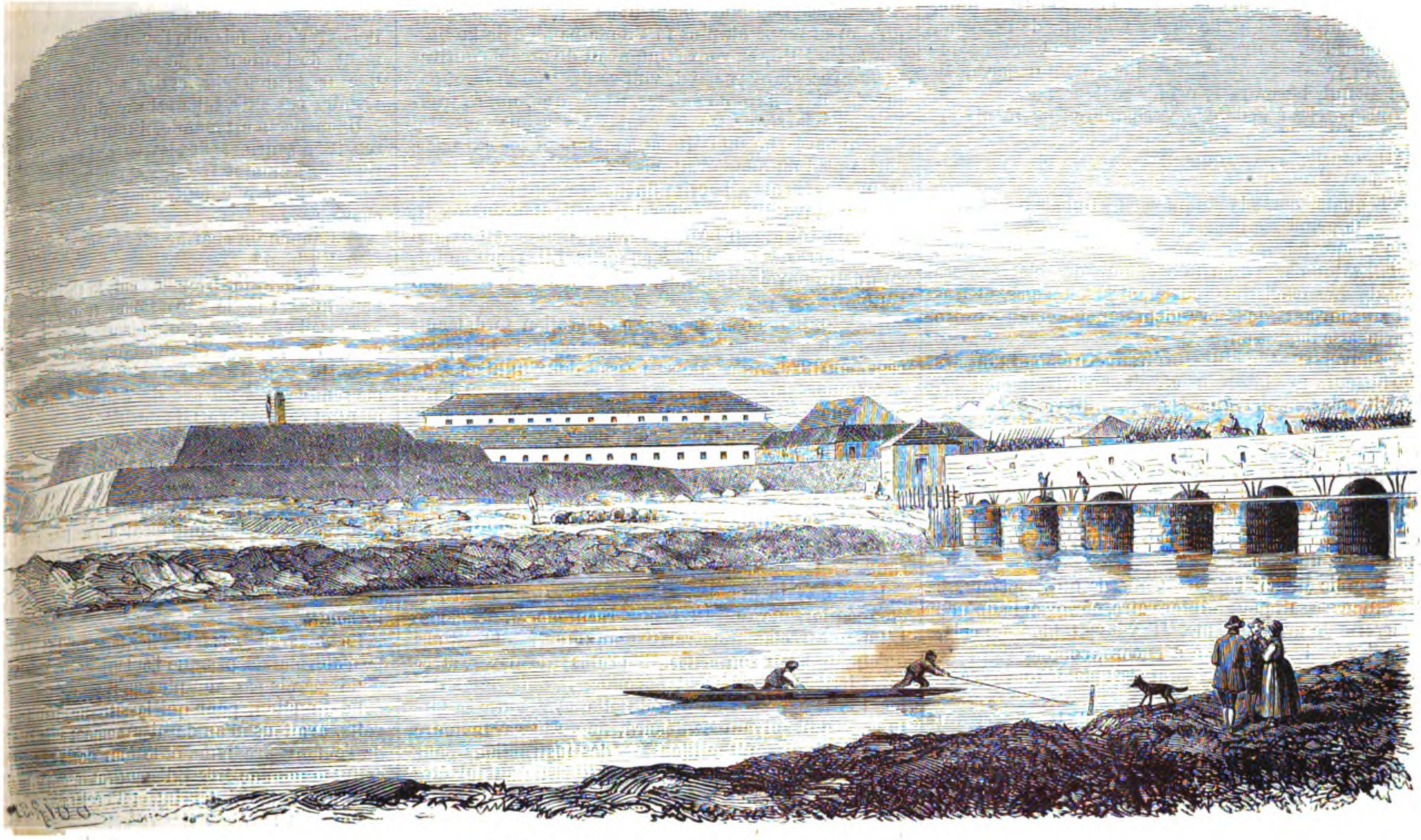
« Mais les plus cruels ennemis du génie sont ces tristes habitants du temple de la routine, prêtres fanatiques, qui sacrifieraient à leur stupide déesse les plus sublimes idées neuves, s'il leur était donné d'en avoir jamais; ces jeunes théoriciens de quatre-vingts ans, vivant au milieu d'un océan de préjugés, persuadés que le monde finit avec les rivages de leur île; ces vieux libertins de tout âge qui ordonnent à la musique de les caresser, de les divertir, n'admettant point que la chaste muse puisse avoir une plus noble mission; et surtout ces profanateurs qui osent porter la main sur les ouvrages originaux, leur font subir d'horribles mutilations qu'ils appellent corrections et perfectionnements, pour lesquels, disent-ils, il faut beaucoup de goût. Malédiction sur eux! ils font à l'art un ridicule outrage! Tels sont ces vulgaires oiseaux qui peuplent nos jardins publics, se perchent avec arrogance sur les plus belles statues, et, quand ils ont sali le front de Jupiter, le bras d'Hercule ou le sein de Vénus, se pavanent, fiers et satisfaits, comme s'ils venaient de pondre un œuf d'or. » . . . . . .

. . . .

Je regrette de ne pouvoir raconter ici le

[1] La traduction et la reproduction sont interdites.

[2] J'y ai depuis lors adapté des paroles françaises, réservant l'emploi de la langue inconnue pour le pandemonium de la *Damnation de Faust* seulement.



Vue de la citadelle d'Alexandrie, prise du Tanaro.

Travaux aux fortifications d'Alexandrie, sur la ligne protégeant le chemin de fer de Turin à Gên s.

COURRIER DU PALAIS.

—

Il y a quelque vingt ans, — j'étais alors clerc d'avoué, — il y avait, parmi les noms des plaideurs de l'époque, un nom célèbre entre tous. La première chambre s'ouvrait, et vous ne tardiez pas à entendre l'huissier appeler : — Dubois contre la princesse Bagration.

Vous entriez à la deuxième chambre : — Duval contre la princesse Bagration, criait l'huissier.

A la troisième : — Dumont contre la princesse Bagration.

A la quatrième, à la cinquième :—Dubois ou Dulong contre la princesse Bagration.

Et chaque fois que résonnait le nom de la princesse, il était salué par l'hilarité bruyante des clercs et des avocats Les magistrats souriaient eux-mêmes, et c'était en souriant que le président donnait défaut contre la princesse Bagration.

Les adversaires de l'illustre étrangère étaient tous des fournisseurs : — la couturière, la modiste, le joaillier, le sellier, le tapissier, que sais-je ? — qui avaient en vain, pendant de longs mois, demandé le montant de leur facture. La princesse ne se defendait pas, elle se laissait assigner, condamner, poursuivre, saisir. A la saisie, enfin, elle se décidait à payer, et alors ce n'était plus d'une seule note qu'il s'agissait : à celle du créancier, les avoués et les huissiers avaient joint aussi la leur. Vous jugez du désastre !

Le public judiciaire, aux yeux de qui la princesse Bagration passait pour millionnaire, ne voyait là qu'une bizarrerie de grande dame. Il y avait bien de cela, mais il y avait autre chose encore, comme vient de nous l'apprendre le procès qui s'est plaidé tout récemment devant la Cour.

Ce procès s'agite entre les héritiers de la princesse et ceux du comte Litta, son beau-père.

La mère de la princesse, Catherine-Basilowna d'Engelhardt, avait été mariée deux fois. C'était une des plus grandes dames du monde moscovite. Sa beauté, sa fortune, ses alliances,—elle était la nièce preférée de Potemkine,—l'y avaient mise en très-haut rang Le comte Skawronski, qu'elle épousa en premières noces, était lui-même un très-grand seigneur. De cette union naquirent deux filles : l'une, la comtesse Catherine, devint la princesse Bagration ; la seconde, la comtesse Julie, fut mariée au comte Von der Pahlen, et mourut peu de temps après, laissant une fille qui est aujourd'hui l'épouse du colonel Samoïloff.

La comtesse Skawronska était entrée dans sa seconde jeunesse et avait conservé tout l'éclat de sa beauté, quand la mort de son mari la laissa veuve.

A ce moment venait de paraître à la cour de Russie le comte Jules-René Litta, de la maison des Visconti-Arèse. C'était un officier de fortune un cadet de famille que la nécessité de constituer un patrimoine à ses aînés avait réduit à se faire chevalier de Malte. Homme de résolution et de capacité, il fut bientôt appelé à remplir les plus hautes fonctions de son ordre, et, en 1795, il fut chargé de le représenter, en qualité d'ambassadeur extraordinaire, auprès de Paul Ier. Son épée était libre, il la donna à la Russie, se distingua à la bataille de Rochen-Salen, fut décoré de tous les ordres, créé comte, élevé, en 1797, au grade de vice-amiral, puis nommé grand maître de l'intendance et membre du conseil de l'empire. Sa fortune s'agrandit encore. En 1826, il était grand chambellan, président du département de l'économie publique et du conseil de curatelle des établissements de bienfaisance à Saint-Pétersbourg.

Ce fut à l'époque où sa belle conduite en Finlande venait de lui valoir un grade nouveau, des distinctions nouvelles, qu'il se rencontra dans les salons de Saint-Pétersbourg avec la veuve du comte Skawronski. Il avait alors trente-cinq ans. Sa bonne mine, ses allures élégantes et courtoises, la finesse de son esprit, qui n'excluaient en lui ni la chaleur du cœur ni l'élévation de l'intelligence, firent sur la comtesse une sérieuse impression. Qui sait si l'éternel attrait du fruit défendu n'eut pas aussi sur elle sa petite part d'action, et ne contribua pas à lui faire accueillir avec joie les hommages du brillant chevalier de Malte ? L'Eglise, heureusement, n'est pas inflexible, et le pape voulut bien relever le comte Litta de ses vœux, et l'autoriser à contracter une union, que, de son côté, il désirait ardemment. Elle fut célébrée en 1799, et — c'est le comte Litta qui le dit lui-même dans une lettre touchante, — elle donna aux époux trente années de bonheur.

Celle du prince et de la princesse Bagration ne paraît pas avoir été aussi heureuse. Il est des voiles qu'il n'est pas permis de soulever, et je me bornerai à constater — sans en rechercher le motif — que, dès 1808, les deux époux menaient une vie séparée, l'un en Russie, servant son souverain de son épée et de ses conseils, l'autre promenant dans les diverses cours de l'Europe son esprit brillant et inquiet, ses habitudes un peu excentriques, auxquelles sa naissance et ses grandes manières servaient de passe-port.

Le prince Bagration mourut, en 1812, de la blessure qu'il avait reçue au plus fort de la bataille de la Moskowa. En 1815, sa veuve qui avait divorcé définitivement avec son pays natal, vint se fixer en France. Ses prodigalités y furent célèbres. Sa fortune, qui se trouvait sous le séquestre et dont les revenus seuls lui étaient payés, ne suffisait pas à maintenir son existence sur le pied où elle l'avait mise. Ce fut alors qu'elle se trouva en proie à la crise financière dont retentirent, comme je l'ai dit, les échos du Palais. Heureusement, le comte Litta, son beau-père, à qui elle avait exposé ses embarras, vint l'aider à en sortir. Elle reçut de lui, en quatre envois différents, une somme de 1,086,000 roubles.

La situation de la princesse Bagration se détendit tout à fait à la mort de sa mère, la comtesse Litta, décédée en 1829. La comtesse laissait deux huitièmes de sa fortune à son mari, et les six huitièmes qui restaient, par égale portion, à sa fille la princesse Bagration et à sa petite-fille la comtesse Samoïloff Le partage se fit en famille et avec la plus grande confiance de part et d'autre. A cette époque, et au moyen de diverses compensations, la comtesse s'est-elle libérée envers son beau-père ? Telle est la question du procès qui, après avoir passé par le tribunal de la Seine, vient d'être soumis à la Cour.

Il est certain que la princesse Bagration parut fort étonnée lorsque, en 18 4, elle reçut de M. le comte Litta une réclamation relative aux quatre obligations qu'elle lui avait souscrites. Elle refusa de payer, et ce refus irrita profondément le comte. Il refit son testament et légua à ses neveux d'Italie, avec toute sa fortune, — qui, suivant Me Sénard, ne serait pas moindre de seize ou dix huit millions, — des instructions pour le recouvrement des sommes qu'il estimait lui être dues par sa belle-fille.

Tant que celle-ci a vécu, le duc Antoine et le comte Jules Litta se sont abstenus de l'inquiéter. Comme à leur auteur, il leur en coûtait de traîner devant les tribunaux la fille de la comtesse Litta. Le mariage qu'elle a contractée sur la fin de sa vie avec lord Howden, ne les ont pas fait dévier de la ligne qu'ils s'étaient tracée. Mais à sa mort, arrivée en 1857, ils ont rompu la trêve ; leurs titres à la main, ils ont frappé d'inscription le magnifique hôtel que la princesse possédait à l'avenue Gabriel et qui vient d'être adjugé pour 742,000 francs à un des princes de la finance.

Battus en première instance, ils l'ont été aussi en appel, malgré la brillante plaidoirie de Me Bethmont.

Le rang que les Bagration occupent en Russie, les Montgommery l'ont en France Ils sont fiers de leur illustre origine, ils sont susceptibles pour eux et pour leurs aïeux, et cette susceptibilité est des plus chatouilleuses. Ce que sachant, un loustic avait trouvé plaisant de faire insérer dans un de nos journaux quotidiens une lettre attribuée à un des membres de la famille et qui faisait descendre les Montgommery en ligne directe... d'un épicier américain. — Il y a deux mois, je vous ai raconté le fait en détail. — Le comte de Montgommery, dont le nom et la signature avaient été usurpés, a trouvé que la plaisanterie passait les bornes et il a protesté par un démenti des plus vifs, que le chroniqueur, dont la bonne foi avait été surprise, s'est empressé d'accueillir. La réparation n'a pas paru suffisante à M. de Montgommery : dans l'impossibilité où il était de mettre la main sur le calomniateur anonyme, il s'en est pris au journal et a demandé contre lui une condamnation en dix mille francs de dommages intérêts. L'assignation concluait en outre à l'insertion du jugement dans six journaux français et dans le *Galignani's Messenger*. Le tribunal a trouvé que c'était bien de l'argent pour une légèreté de chroniqueur — assez excusable après tout, — et le journal en sera quitte pour une double insertion du jugement, l'une dans ses propres colonnes, l'autre dans celles du *Galignani's Messenger*, — et le paiement des dépens pour tous dommages-intérêts.

Connaissez-vous Mlle Lilia ?

Mlle Lilia — un joli nom, n'est-ce pas ? si joli que Méry l'a pris pour le donner à sa vierge d'Herculanum. —Mlle Lilia est une des amazones de l'escadron volant du Palais-Royal. Elle caracole derrière Mlle Ci o aux beaux bras, Mlle Schneider aux pieds agiles, à côté de Mlle J. Pelletier aux charmes majestueux, de Mlle Vernet dont les yeux lancent des flammes de Mlle Elisa Deschamps aux cheveux d'or, de Mlle Elisa Fournier aux belles bottines. Elle était une des plus jeunes et déjà une des plus vaillantes. Les auteurs étaient heureux de l'avoir dans leur camp, de la sentir à leur côté, faisant feu des yeux, du geste, de la voix, de toutes ces armes qu'une jolie femme sait opposer victorieusement aux colères du public. C'était sur elle qu'avait compté tout d'abord M. Lambert, quand il songea à donner au Palais-Royal son *Anguille sous roche*. Il avait humblement — comme c'est la tradition depuis Gil Blas — déposé son rôle aux pieds de Mlle Lilia, et, après une petite moue dédaigneuse, la jeune artiste avait daigné l'accepter. Déjà plusieurs fois elle l'avait répété aux applaudissements de l'auteur et de la direction, quand un matin une triste nouvelle arrive au théâtre : Mlle Lilia ne viendra pas, Mlle Lilia est malade !

Un médecin est mandé, il court chez l'actrice. Elle le reçoit en souriant. Ses lèvres sont vermeilles, son teint reposé, ses mains fraîches et molles.

— Eh ! chère enfant, vous vous portez comme un charme

— Comme un charme est le mot, docteur.

— Eh bien ?

— Eh bien, là, franchement, le théâtre m'ennuie, et papa qui est là (le papa salue) trouve que pour une demoiselle — pour une mineure, car je suis mineure docteur — c'est un état bien dangereux.

— Monsieur votre papa s'en aperçoit un peu tard, il me semble ; n'a-t il pas signé lui-même votre engagement et consenti certain dédit ?...

Soit que ce mot de dédit eut fait impression sur Mlle Lilia, soit que le démon du théâtre eût reconquis son empire, Mlle Lilia promit de reprendre ses répétitions. Mais, trois jours après, le vent avait tourné ; elle renvoyait héroïquement à l'auteur une boîte de bonbons qu'il lui avait adressée ; elle les abandonnait, disait-elle dans un billet assez joliment tourné, à celle de ses camarades qui devait hériter de son rôle de l'*Anguille*.

La camarade accepta l'héritage : c'était Mlle Verne[t] je n'affirmerais pas que l'auteur gagna au change, [je] n'affirmerais pas non plus qu'il y perdit.

La direction, pour qui la situation n'était pas nouvelle, avait jusqu'au dernier moment attendu le retour de l'enfant prodigue, et le jour de la représentation ce fut le nom de Mlle Lilia qui fut inscrit sur l'affiche. Mais ici l'auteur intervint, et il déclara à son tour qu'il maintenait le rôle à Mlle Vernet.

Fuyez les gens, ils courent après vous. La décision de l'auteur avait changé les résolutions de Mlle Lil[ia] ce rôle qu'elle rejetait il y a huit jours, elle le récla[mait] avec instance, voire même par huissier. — « V[oilà] comme nous sommes, nous autres, dit Mme de L[...] nous ne voulons pas... et puis nous voulons. »

Tout cela s'est terminé par un petit procès [que] Mlle Lilia a perdu. Le tribunal a résilié son engagement et l'a condamnée à payer les 3,000 fr. montant [du] dédit stipulé.

La voilà libre. Eh bien ! tant mieux, qu'elle fra[ppe] à la porte de la Comédie-Française, et qu'elle c[hoi]sisse pour sa pièce de début : *Un Caprice*. Je rép[onds] qu'elle y aura du succès.

PETIT-JEAN.

GYMNASE-DRAMATIQUE : *Un beau Mariage*, comédie en [...] actes et en prose, de MM. Emile Augier et Edouard Fouss[ier].

L'association de MM. Emile Augier et Edouard [Fous]sier promet d'être heureuse, et nous en pren[ons] aisément notre parti, bien qu'il nous reste encore [cer]tains préjugés sur la collaboration. Leur nou[velle] pièce, sans avoir le relief des *Lionnes pauvres*, es[t une] vraie comédie, et, comme sa devancière, elle s[…] des travers réels. Nous en voulons à la directi[on du] Gymnase-Dramatique d'avoir jeté cette œuvre à tr[avers] les jours gras, pendant que le son des cornes à [bou]quin pénétrait jusque dans la salle.

Un beau Mariage expose la série des tribulatio[ns qui] attendent tout jeune homme sans fortune entré a[u mi]lieu d'une famille riche. On le regarde comme [un si]gisbée, comme un paratonnerre eût dit Charles d[e Ber]nard, comme un chandelier eût dit Alfred de Mu[sset] ; il fait les commissions et *rapporte* fidèlement ; pour [ré]compense, il a à baiser le bout des doigts de sa [...] ; on le traîne dans le monde, qui le regarde ave[c la] curiosité hautaine des gens qui n'aiment pas [qu'on] s'introduise chez eux par surprise ; on le to[is]e [quand] il parle, on hausse les épaules quand il se tai[t ; à la] maison, les empressés se succèdent sans le con[sidérer] autrement que comme un meuble de plus ; on l[e salue] d'un mouvement de tête ; on l'appelle « mon che[r » ; on] lui fait sentir enfin de toutes les façons qu'il doi[t s'esti]mer bien heureux d'avoir contracté — un be[au ma]riage.

Lorsque le jeune homme en question a asse[z de] coups de poignard à tête d'épingle, il quitte [cette fa]mille impertinente et retourne vivre de la vie

borieux et des penseurs. C'est alors que sa femme le prend en grande estime et en grand amour et s'associe à sa pauvreté comme il s'est associé à son luxe.

Telle est la pièce ; elle est un peu lente, mais l'esprit l'anime, la soutient. Elle pourrait être mieux faite au point de vue de l'habileté et de la gradation, mais elle perdrait de sa réalité.

Aucun rôle n'est bien saillant dans *Un beau Mariage* ; tous concourent à un ensemble suffisant. M. Lagrange est le jeune homme sacrifié à une belle position ; dans les trois premiers actes, il se montre assez désagréable pour justifier les nuances de contrariété et les demi-semonces de sa belle-mère ; il met tous les visiteurs à la porte, il refuse de s'habiller en François Ier de la cour du Louvre pour accompagner sa femme au bal, il veut payer les créanciers rubis sur l'ongle. Plus tard il revient à de meilleurs sentiments, et son jeu devient alors très-dramatique. Le bredouillement de M. Dupuis et le bourdonnement de M. Deval font leur partie dans ce concert. M. Blaisot rend avec une exagération trop sensible un rôle de savant ingénieusement jeté dans l'action.

On ne pouvait trouver mieux que Mme Désirée pour le personnage de la belle-mère. Mais Mlle Delaporte est encore bien jeune pour les scènes de force et de passion ; nous croyons qu'elle a tout à gagner à s'attarder dans l'ingénuité et l'espièglerie.

CHARLES MONSELET.

CHRONIQUE MUSICALE.

THÉATRE-LYRIQUE : *La Fée Carabosse*, opéra-comique en trois actes et un prologue, de MM. Lockroy et Cogniard, musique de M. Victor Massé. — Concert de Mlle Starck. — BIBLIOGRAPHIE MUSICALE : *Les Grotesques de la musique*, par M. H. Berlioz.

Au Théâtre-Lyrique, on m'a raconté le voyage... du jeune Anacharsis? — nullement, — ... le voyage de Chapelle et Bachaumont? — pas davantage, — ... celui de Dumont d'Urville, peut-être? — encore moins. Figurez-vous qu'on a entrepris de m'intéresser aux pérégrinations d'une bosse (!) qui, de dos en épaule, d'épaule en échine, parcourt les zigzags les plus fantaisistes, à la grande douleur de qui s'en trouve gratifié. Il y a dans ce conte de fée de grandes prétentions à la bonhomie, de certaines velléités de candeur et de naïveté à la manière de Perrault. Tout cela nous a laissé froid. Nous avons trouvé que trois actes et un prologue étaient un cadre exagéré et peu en proportion avec l'importance du sujet qui, à tout prendre, n'est que l'historiette que vous allez voir.

Il était une fois une fée qui avait nom Mélodine, et dont les chants avaient touché le cœur du seigneur Albert. C'est en vain que celui-ci la poursuit à travers les montagnes, la demande à tous les échos ; l'enchanteresse, semblable au feu follet qu'on croit toucher mais qu'on ne peut atteindre, fuit sans cesse devant lui en lui lançant l'hameçon de ses irrésistibles roulades. La raison de ce manége de coquetterie, vous allez la trouver excellente : une fée rivale de Mélodine et dont la baguette est plus puissante que la sienne, a chargé son épaule d'une bosse et sa figure de hideuses rides. Elle doit porter cette double disgrâce jusqu'au jour où un fiancé jeune et beau consentira, le matin même de ses noces, à déposer un baiser amoureux sur sa joue de centenaire. Tant que le miracle de son rajeunissement ne se sera pas accompli, elle ne pourra paraître devant le seigneur Albert.

Mais voilà qu'au village prochain les cloches de l'église font grand tapage. C'est le mariage de Ghistain et de Gisette qu'on va célébrer. Vite, Mélodine — la fée Carabosse, si vous l'aimez mieux — d'y accourir et de se démener pour obtenir de Ghistain le baiser enchanté. Sa voix est le seul moyen de séduction que lui ait laissé son implacable rivale ; elle chante donc, et Ghistain, sous le charme, se décide à l'embrasser. Aussitôt la détente du piége fait son effet, et les rides de Mélodine passent sur la figure de l'audacieux. Pourtant elle garde sa bosse, ou plutôt les auteurs la lui conservent afin de retarder encore le dénoûment. Mais que va-t-il arriver? c'est que, par un jeu de scène à peu près analogue, la bosse de la fée va passer sur le dos de quelque niais ; c'est Daniel, un écuyer d'Albert, qui consent à supporter cette infirmité en échange d'une place de majordome qu'il ambitionnait et que peut lui donner Mélodine ; car, à l'aide d'un déguisement, elle s'en est fait investir.

Ici reparaît Gisette. Le sortilége de la fée ayant fait manquer son mariage avec Ghistain, elle avait jeté les yeux sur Daniel. Mais elle le retrouve bossu !... C'en est trop : il faut qu'elle se venge de Mélodine, et le meilleur tour à jouer à une fée, c'est de lui voler sa baguette.

Munie de ce précieux talisman, Gisette est puissante à son tour ; alors elle se crée des palais fastueux, des jardins embaumés, des merveilles inénarrables ; mais sa vengeance n'est pas encore assouvie, il faut qu'elle enlève Albert à l'amour de Mélodine juste au moment où celle-ci a recouvré la jeunesse et la beauté.

Maintenant, que va-t-il advenir pour jeter un peu de lumière sur cet imbroglio? Je ne vois guère jusqu'ici que situations forcées, que rôles sans caractère bien tranché. Le temps a marché, sinon la pièce ; il est onze heures et demie, et c'est le moment de dénouer les fils de l'intrigue. L'heure de se montrer ingénieux, pleins de grâce et de souplesse a sonné pour les auteurs, mais, à une manœuvre patiente et habile, ils ont préféré le coup de sabre d'Alexandre tranchant le nœud gordien, pour n'en avoir pas trouvé le secret. La baguette magique se brise dans les mains de l'ambitieuse Gisette, et Mélodine, victorieuse, épouse le comte Albert.

La partition de M. Massé est loin de rappeler les chants heureux dont le jeune artiste s'était montré si prodigue dans ses premiers ouvrages. En un mot, M. Massé n'est pas en progrès depuis *les Noces de Jeannette* et *Galathée*. Ses inspirations mélodiques, toujours abondantes, il est vrai, n'ont plus cette allure originale, cette senteur de jeunesse qu'elles avaient à une époque meilleure.

M. Massé a apporté avec lui au théâtre de grandes qualités ; mais avait-il l'entente des grands mouvements de la scène? Parce qu'il avait la grâce en partage, avait-il pour cela la force? Nous ne le pensons pas, et nous estimons que M. Massé s'est trompé de route le jour où il a voulu s'attaquer au livret en trois actes, qui est la forme solennelle, le dernier mot de l'opéra comique. Autre chose, est de crayonner avec facilité des silhouettes vaporeuses sur les feuillets d'un album (ceci est par analogie la première manière de M. Massé), ou bien d'animer, par de grandes figures, une toile de dimension épique.

Pour ne parler que des principaux morceaux, nous citerons la jolie phrase du chœur d'introduction, et du même trait de plume nous déplorerons la faiblesse, le manque de franchise de l'air que Michot chante immédiatement après. Voilà pour le prologue. Maintenant, dans le premier acte, en cherchant bien pâture à l'appétit musical, nous ne trouvons guère que la *ronde du bûcheron*, rehaussée par l'heureux effet d'un chœur syllabique et un trio trop court entre Fromant Meillet et Mlle Faivre. Dans le second acte, il faut noter le duo entre Mme Ugalde et Michot, quelques reprises du ballet et le grand air du rôle de Mélodine, que Mme Ugalde vocalise avec cette hardiesse, cet élan qui est un des traits caractéristiques de son talent. Nous aimons moins celui qu'elle chante déguisée en médecin ; le motif en est banal. — Le troisième acte renferme le morceau le plus brillant de tout l'ouvrage, c'est la *chanson de l'alouette*, un digne pendant de la *chanson de l'abeille*, que disait si bien Mme Carvalho au premier acte de *la Reine Topaze*.

— Une élève de Lizt, Mlle Ingeborg Starck, vient de donner un brillant concert. Elle a fait entendre sur le piano la célèbre sonate (œuvre 26 de Beethoven, dont ses doigts ont parfaitement mis en relief les beautés sévères.

— Quand notre collaborateur, M. Hector Berlioz, dépose la plume du compositeur qu'il tient avec tant de gravité, c'est pour prendre celle du littérateur, qu'il taille aigue comme la pointe d'une épigramme, et qu'il manie avec autant de sûreté que d'enjouement. Témoin son nouveau livre : *les Grotesques de la musique* ; c'est un recueil d'anecdotes, de boutades, de saillies concernant le grand art de la musique. Il y en a de plaisantes, il y en a de lamentables, il y en a de satiriques, de burlesques, d'inconcevables. Parfois, au détour d'une page, on rencontre de la musique : ce sont les paroles de la *Marseillaise* adaptées à l'air de la *Grâce de Dieu*, ou celles de l'air d'Eléazar dans la *Juive* chantées sur la musique de *Maître Corbeau*. Le tout assaisonné au piment du meilleur esprit.

Conclusion : il faut lire les *Grotesques de la musique*.

ALBERT DE LASALLE.

P. S. L'abondance des dessins d'actualités ayant forcé la direction du *Monde illustré* d'ajourner la gravure représentant la scène capitale du dernier acte d'*Herculanum*, le compte rendu de cet opéra se trouve également reporté à notre prochain numéro.

CAUSERIES DE LA MODE.

Quel mouvement, quelle vie, quel luxe, quelle fête perpétuelle, quel éblouissement que les derniers jours du carnaval qui vient de mourir! Un temps printanier a fait durant deux semaines ressembler Paris à une ville d'Italie. On aurait presque pu se rendre au bal en calèche découverte, et quel riant spectacle c'eût été pour la population parisienne que de voir passer ces brillants travestissements empruntés à tous les temps et à tous les pays! Les bals costumés ont été très-nombreux dans la haute société, et pour ne parler que des plus magnifiques : Bal costumé lundi 28 février au ministère d'Etat; bal costumé mercredi 2 mars chez le comte et la comtesse de Morny; troisième bal costumé samedi au ministère des affaires étrangères; quatrième bal costumé lundi gras aux Tuileries. Quelles magnifiques moires lamées, quels brocards, quelles brocatelles, quels gros des Indes, quels satins, quels velours, quelles gazes zébrées d'or et d'argent les magasins du *Louvre* n'ont-ils pas vendus pour composer tous ces splendides costumes! Et pour décorer les robes du règne de François Ier et les pimpantes robes *marquises*, que de dentelles blanches et noires d'Alençon, de Venise, d'Angleterre et de Chantilly ont été étalées sur les riches étoffes dans le salon de lumière de la même maison! Sans compter les garnitures blondes blanches à dessins d or et d'un prix fou. Mais c'était entre toutes les femmes une lutte d'élégance et de splendeur qui ne reculait devant aucune dépense. Durant tout le mois de février les magasins du *Louvre* ont pour ainsi dire été pris d'assaut par la plus belle et la plus riche partie de la population parisienne qui trouvait là de quoi satisfaire à toutes ses fantaisies. Les plus rares fourrures de martre zibeline et d'hermine étaient enlevées pour composer des costumes russes et caucasiens.

Notre gravure de ce jour représente plusieurs des costumes les plus remarqués dans les fêtes dont nous avons parlé. C'est d'abord un ravissant costume du temps de Louis XV, porté par la belle marquise de B... à qui la poudre seyait à ravir. Un autre costume Louis XVI qui faisait ressembler à Marie Antoinette la svelte et imposante comtesse de la P... Une belle Italienne, la marquise M..., avait revêtu le costume du temps de François Ier, et son frère le costume portugais qui figurent tous deux dans notre gravure. Quant au costume béarnais, il avait été choisi par un jeune et élégant attaché de l'ambassade anglaise. C'est la maison Fauvet, de plus en plus en vogue dans l'aristocratie européenne, qui avait fait les costumes de femmes. Quant à ceux d'hommes, ils avaient été exécutés par Humann qui excelle autant dans les habits historiques que dans les habits à la française. Quels pimpants marquis a fait renaître le tailleur-artiste ! Lauzun et Richelieu auraient acclamé ces habits d'une coupe et d'un goût irréprochables ; il s'en exhalait à la fois un parfum d'ambre et d'aristocratie !

Pour les costumes orientaux, *le bazar turc* avait rassemblé et vendu toutes les merveilles décrites dans les *Mille et une Nuits*. M. Petit avait fait venir de Constantinople, de Tunis, de Damas et de Téhéran des raretés inouïes. C'étaient des chemises, des vestes, des pantalons et des robes flottantes bleu de ciel, rose, vert céladon, ornées d'or et de perles ; des turbans et des fez où les diamants se mêlaient aux broderies d'argent ; des poignards à manches incrustés de turquoises et de rubis. Mais quand il s'agit de l'Orient, la description reste impuissante.

Ce qui domine dans toutes les toilettes de bal et dans tous les costumes, c'est la coiffure. Mme Tilman, brevetée par l'impératrice et par la reine d'Angleterre, s'était surpassée pour parer toutes ces jeunes et folles têtes que l'enivrement du plaisir a remplies pendant la durée du carnaval. Quelle imagination et quelle variété l'habile fleuriste a déployé dans ses créations! Que dites-vous de cette petite toque Louis XV en velours, brodée d'or et surmontée d'un pouff en plumes, et de ces aigrettes où les diamants scintillent, et de ces chaperons de roses pompons, et de ces coiffures Catherine de Médicis et Marie Stuart aux enroulements de perles et de velours, et de ces coiffures druidesses et moyen âge, et de ces couronnes Pomone, et de ces guirlandes Flore et Zéphire, assorties à des garnitures complètes de robes et disposées suivant les costumes historiques ou mythologiques, par Mme Tilman? C'étaient vraiment des œuvres de fées que tous ces réseaux de plumes, de fleurs, de perles d'argent et de pierreries qui sortaient, sous forme de coiffures ou de garnitures, des mains de la fleuriste sans pareille.

Pour assortir à tous les costumes de déguisement, Fagner-Laboullée avait rassemblé une collection complète des plus riches éventails : c'étaient des éventails de la Renaissance, des éventails espagnols, des éventails Watteau, des éventails chinois, des chasse-mouches indous et des écrans péruviens; d'autres, dix-huitième siècle, avec une petite glace au milieu. A côté des beaux gants de chevreau qu'on trouve habituellement chez ce célèbre parfumeur, on trouvait aussi des gants de daim à coupe historique. La *poudre à la maréchale*, aux parfums les plus exquis, avait été composée exprès pour les coiffures poudrées; et Fagner-Laboullée avait imaginé de nouvelles essences d'une suavité pénétrante pour parfumer les mouchoirs des belles danseuses de tous les siècles.

Ces mouchoirs, toujours divers, mais toujours somp-

Modes historiques (époque Louis XV).

tueux, venaient de chez Chapron, et la *Sublime Porte* avait fourni jusqu'à des mouchoirs de sultanes brodés d'or et de perles, et de beaux mouchoirs vénitiens entourés de guipures tissées dans les lagunes, et des mouchoirs Pompadour à trois rangs de dentelles, avec des pompons roses aux angles. C'étaient en ce genre des merveilles incroyables.

Toutes ces jeunes femmes, ainsi parées et ranimant les beautés des siècles évanouis, dansaient et tourbillonnaient dans les salons et les galeries somptueusement meublés et décorés avec les tentures, les lampas, les damas, les reps et les velours venus de la maison Réquillard, Roussel et Choqueel, fournisseurs de l'empereur, de l'impératrice et de la reine d'Angleterre. Ici, c'était un vaste et brillant salon pourpre et or, où se groupaient les quadrilles du règne de Louis XIV; là, de délicieux boudoirs à tentures et à meubles, en tapisserie représentant des figures de Boucher et de Watteau. Dans ces boudoirs venaient se reposer les belles marquises poudrées du dix-huitième siècle. Les galeries d'un grand style étaient décorées de tentures et de meubles plus sévères, également sortis de la maison Réquillard, Roussel et Choqueel, et attiraient de préférence les grandes dames et les jeunes seigneurs du temps des Valois. En tapis, en tentures et en étoffes d'ameublements, la maison Réquillard, Roussel et Choqueel a fait des merveilles pour décorer tous les somptueux hôtels où se sont données les plus magnifiques fêtes de l'hiver.

Mais déjà le printemps commence à poindre à l'horizon de la mode, c'est-à-dire que les robes et les chapeaux de ville se renouvellent, et que la belle lingerie prépare ses innovations pour les jours de promenade. La fabrique de Nancy de Mme Payan est en pleine activité et commence à lui envoyer les nouveautés en broderie les plus délicieuses. Ce sont des cols, des manches, des fichus, des bonnets et des canezous d'une coupe jusqu'ici inconnue; puis viendront les caracos et les beaux burnous à capuchon, et les déshabillés du matin où les nœuds coquets de rubans se marient aux valenciennes et aux broderies. Mais attendons pour les décrire; c'est dans les salons mêmes de Mme Payan qu'il faut voir ces nouveautés, qui sont encore des mystères. Bientôt on pourra admirer aussi chez la célèbre lingère deux magnifiques trousseaux destinés à deux jeunes princesses italiennes. Ceci nous rappelle que Mme Payan vient de mettre en vente le fichu *princesse-Clotilde*, qui est d'une grâce exquise.

C'est aussi en visitant les salons d'Alexandrine qu'on devine que l'on touche aux premiers jours du printemps. Là sont déjà réunis les chapeaux les plus frais et les plus aériens; c'est la grâce, la légèreté, l'imprévu! Nous avons remarqué plusieurs chapeaux vraiment exquis et que toutes les élégantes voudront avoir. Que dites-vous de celui ci : amalgame de dentelle noire, de taffetas vert céladon et de touffes de roses roses sans feuillage? et de cet autre en crêpe rose avec deux plumes roses s'abritant sous une large blonde blanche à dessins arabes? et de ce troisième en crêpe blanc taffetas lilas et branches de pervenches blanches et lilas? et de ce quatrième en paille de Bruxelles avec une torsade de paille formant un nœud qui retient une touffe de coquelicots? C'est simple et coquet à la fois et d'une nouveauté charmante. Mme Alexandrine, qui devance toujours la mode au lieu de la suivre, a déjà créé les chapeaux de paille de riz les plus ravissants. Mais ici n'anticipons pas; décrire ces chapeaux avant que le printemps ne règne tout à fait et ne présage l'été, ce serait les déflorer et les exposer à l'imitation. Ce que nous devons rappeler comme parures d'actualité, ce sont les incomparables bonnets et les coiffures pour soirées de spectacle qu'on trouve dans une variété si grande chez Mme Alexandrine. Plusieurs de ces coiffures ont fait sensation à l'Opéra le soir de la première représentation *d'Herculanum.*

YOLANDE.

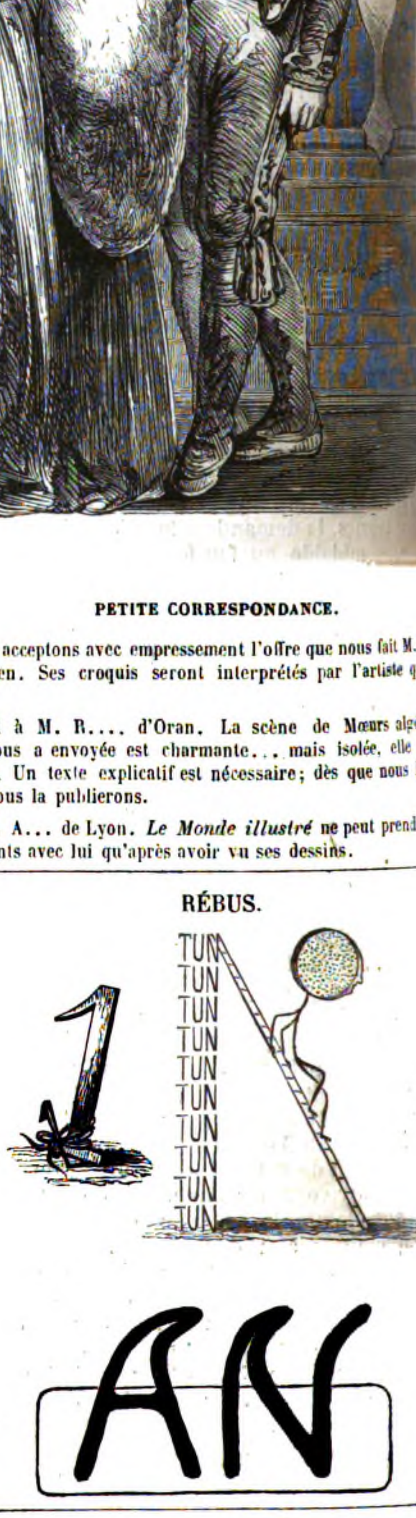
PETITE CORRESPONDANCE.

Nous acceptons avec empressement l'offre que nous fait M. G. de Rouen. Ses croquis seront interprétés par l'artiste qu'il signe.

Merci à M. R.... d'Oran. La scène de Mœurs algériennes qu'il nous a envoyée est charmante... mais isolée, elle est énigme. Un texte explicatif est nécessaire; dès que nous l'aurons reçu, nous la publierons.

A M. A... de Lyon. *Le Monde illustré* ne peut prendre d'engagements avec lui qu'après avoir vu ses dessins.

RÉBUS.

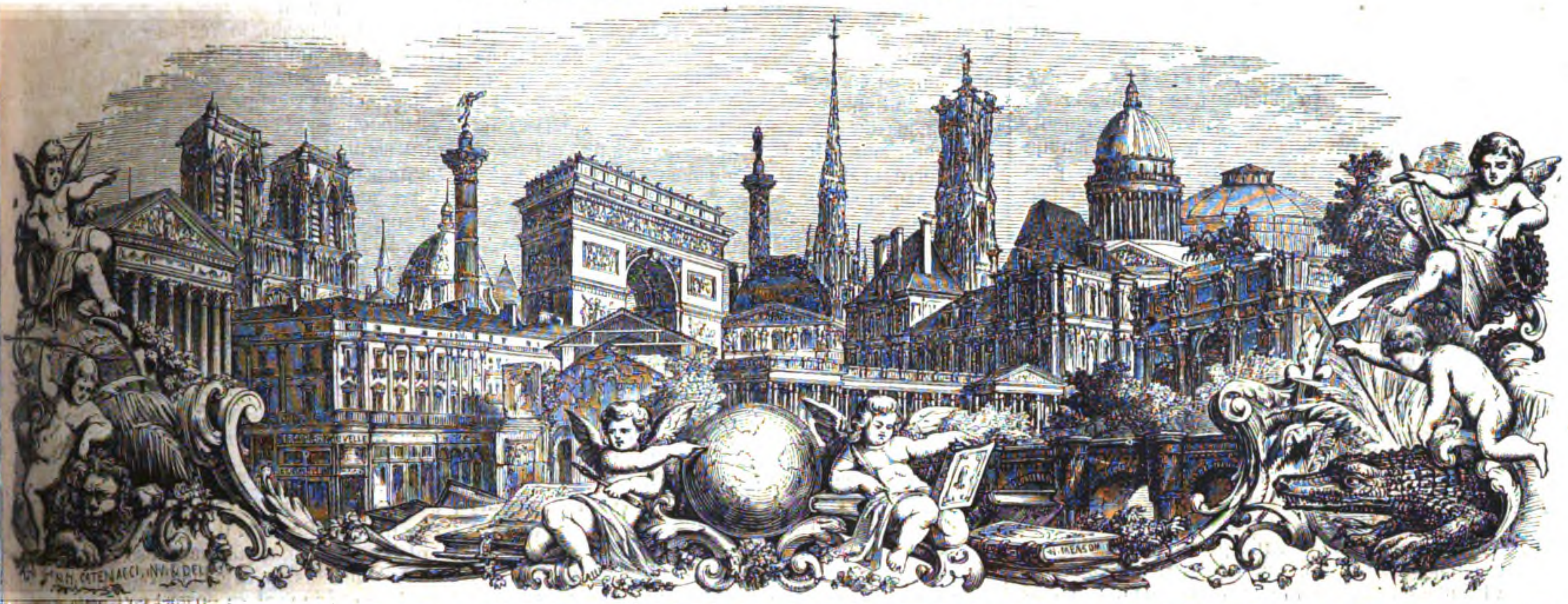


EXPLICATION DU DERNIER RÉBUS :
Le Français est loin d'être taciturne.

Paris.—Imp. de la Librairie Nouvelle. A. Bourdilliat, 15, rue Br

LE MONDE ILLUSTRÉ

JOURNAL HEBDOMADAIRE.



ABONNEMENTS
Paris et départ. : Un an, 18 fr. — Six mois, 9 fr. — Trois mois, 5 fr.
(Pour l'Étranger le port en sus
Prix du numéro, à Paris : 30 c. — Dans les départements : 35 c.

3me Année. — N° 101.
19 Mars 1859.

BUREAUX
A la Librairie Nouvelle, 15, boulevard des Italiens.

SOMMAIRE :

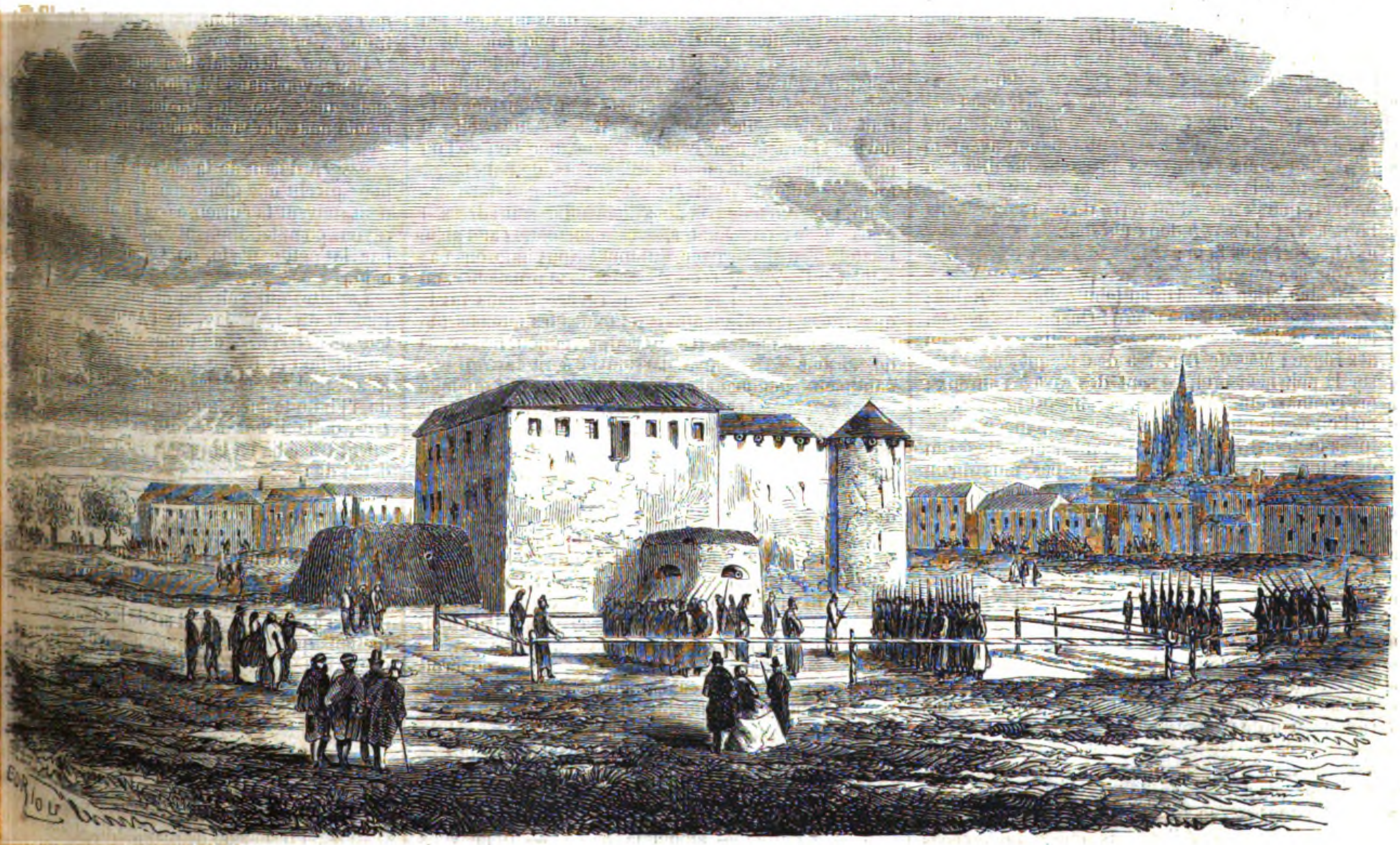
Place d'Armes devant la citadelle de Milan.

Un des objets du *Monde illustré* est d'offrir à ses lecteurs les sites, les villes et les monuments des localités vers lesquelles les préoccupations du moment appellent l'attention publique. Il n'a rien négligé pour le remplir.

Dès que le mariage de S. A. I. le prince Napoléon avec une princesse de Sardaigne devint, dans le Piémont, l'occasion d'actualités intéressantes, il n'hésita point à envoyer un de ses plus ingénieux dessinateurs dans ce pays et dans le nord de l'Italie, qui attiraient dès lors tous les regards.

Nous avons puisé depuis dans les cartons que ce voyage lui a permis d'enrichir de tout ce que ces contrées pittoresques et célèbres offrent de plus curieux, pour les faire connaître à nos lecteurs dans tout ce qui peut, au milieu des éventualités et des sollicitudes quotidiennes, exciter le plus vivement l'intérêt; Gênes, Turin, Alexandrie, le cours de Tessin, ont offert tour à tour à notre illustration leur aspect général; les pompes intérieures de leurs palais, l'aspect de leurs places ou de leurs monuments. Nous ajoutons aujourd'hui à cette série une planchenouvelle : c'est la vue de la place d'armes qui s'étend devant la citadelle de Milan, siége habituel des exercices de l'armée autrichienne. Cela a été pour nous l'occasion d'obtenir d'un écrivain aimé du public et non moins connu par ses voyages dont il s'est fait l'intéressant conteur, que par ses œuvres purement littéraires, un article sur cette ville qui occupe une part si large dans l'histoire de l'Italie, dans celle de l'art et dans les préoccupations du moment.

F. G.



Place d'Armes devant la citadelle de Milan.

COURRIER DE PARIS

Il est bien tard pour parler des bals qui ont signalé la fin du carnaval, et dont le plus brillant, le moins foulé, le plus élégamment composé a incontestablement été celui du comte de Morny, dont on trouvera la physionomie dessinée quelque part dans le numéro de ce jour. Le soin qu'avait pris S. Exc. présidentielle et législative d'indiquer à ses invités l'époque Louis XV, garantissait tout écart de déguisement, toute fantaisie trop excentrique, comme il ne manque guère de s'en produire dans les bals même les plus aristocratiques, alors que nulle direction n'est donnée au choix des imaginations, des inventions, des prétentions, etc. Tout le monde était donc poudré à blanc, et les agitations de la danse lançaient par les airs de vagues nuages à la maréchale, qui finissaient par retomber légèrement sur le sol.

« — Nous dansons sur un volcan ! — dit quelqu'un faisant allusion à l'état diplomatique.

» — Ou au moins sur de la poudre ! » — dit en passant le comte de Morny.

Bien d'autres bals ont daté de cette dernière semaine qui a clos un carnaval tardif. Nous n'en ferons pas la tardive énumération, ayant, du reste, éprouvé quelque empêchement majeur de rien voir depuis quinze jours. Toutefois, pouvons-nous dire que le carême n'a pas mis fin aux réceptions, et que les invitations pour soirées et concerts tombent aussi dru chez les mondains, que si nous étions tous plus jeunes d'un grand mois ! Donc, si je n'ai pu vous rien dire du bal paré et masqué donné par la plus célèbre comédienne de ces temps-ci, en son chalet et dépendances de l'avenue de Saint-Cloud, si contraint à une douloureuse horizontalité, au lieu de l'agréable perpendicularité qui m'eût permis de vous raconter tous les excentriques déguisements qui se sont intrigués chez Mlle Augustine Brohan, je me suis vu privé de l'exercice du mandat que j'ai reçu de mes chers lecteurs et de mes belles lectrices ; si j'en suis réduit à interroger de plus valides que moi pour savoir des nouvelles des deux grandes soirées de la marquise de Boissy, j'entrevois, sans me consoler de ce que j'ai perdu, une assez lumineuse et sonore perspective de réunions résistant au carême, et laissant à l'élan donné depuis un mois tout son essor. Et à ce propos, voici une lettre qu'une faible femme écrivait avant-hier en réponse à une invitation à danser pour dimanche prochain :

« Vous l'exigez, ma chère Suzanne, eh bien! » j'irai à votre dîner, je resterai à votre bal, je partirai des dernières... est-ce assez ?

» Ce sera, tout compte fait, mon quatorzième grand » dîner de la saison, et mon vingt-neuvième bal. » Pour les dîners, le problème n'est pas fort difficile » à résoudre : je n'y dîne pas! D'ailleurs, comment » dîner, véritablement cerclée dans un corset, caparaçonnée d'une cage, et la tête chargée d'un tas de » brimborions qu'on risque de faire tomber dans son » assiette, par la vulgaire pantomime de la réfection? » Je fais comme tant d'autres,—un moment avant de » m'habiller pour sortir sous prétexte de dîner en » ville, je me fais servir un consommé et une tranche » de filet, que j'arrose d'un verre de notre plus vieux » bordeaux. Cela sert à deux choses :

» A n'avoir plus faim ;

» A ne pas rougir!

» En effet, rien ne porte au teint comme la table ; » on devient affreuse, ma chère ! Quand elle mange, » Pauline est toute couperosée ; Léontine prend un » nez rouge ; Mme de Ber... a des plaques écarlates » sur la poitrine ; bref, ce sont des ravages affreux ; » or, comme cette réunion de la table est le moment » où l'on est le plus examinée, scrutée, inventoriée, » jugez le désastre ! En dînant avant d'aller dîner, on » évite tout cela ; le corset ne serre pas plus qu'on » ne l'avait voulu ; on se borne à quelques vagues » primeurs, à quelques légères friandises, on ne se » dépoétise point par une grossière exposition d'appétit, on reste éthérée, séraphique — et blanche. » Quel plaisir alors de voir les imprudentes étouffer » dans leur cuirasse de baleines et de coutil piqué, et » rougir de mangeailles, de travaux digestifs, emportant des taches de sauce et des odeurs de truffes » dans le salon où les attendent les fleurs! Dînez » avant, au contraire? et vous rougissez chez vous, » devant votre mari et votre caméristé; rien de plus » commode et de plus prudent; j'en ai la jeune expérience!

» Quant à mes vingt-neuf bals, ma chère, je ne les » aurais jamais dansés sans le bois de Boulogne! Vous » ne me comprenez guère ! je vais m'expliquer.

» C'est qu'en effet, j'entends que, condamnées » comme nous le sommes, pendant l'hivernale et » mondaine saison, à ne vivre qu'à demi asphyxiées » par nos corsets, nos petites chambres, les réunions » délétères où se trémoussent autant de centaines de » gens que les salons en pourraient raisonnablement » contenir de douzaines, si nous n'avions pas la ressource d'aller, pendant deux heures chaque jour, » respirer le grand air fortifiant et pur du bois, ce » serait à rendre l'âme en plein bal! Ces deux heures » de grand air sont, pour les femmes du monde parisien, le correctif, l'équilibre, le salut! Sans le » bois de Boulogne (et grâces soient rendues à celui » qui nous l'a fait si attractif et si charmant!), sans » cet entr'acte robuste et sain donné à une existence » de serres et de boudoirs, de chauffage et d'éclairage, » de chambre à coucher et de plafonds trop bas, sans » ce bienfait de l'espace offert à nos poitrines oppressées de raouts et d'entassements empestés de gens, » de choses, de fleurs hâtées et de gaz hydrogène, » — sans le bois de Boulogne, dis-je, la moitié des » femmes du monde tomberaient épuisées à leur » sixième bal ! Aussi, voyez comme elles y courent! » et combien elles ont raison ! Seulement elles auraient cent fois plus raison encore si, abandonnant » l'allée gauche du grand lac, — déjà si étroite pour » une telle circulation, qu'il faudra infailliblement la » rélargir, — elles s'avançaient plus au couchant du » bois, si elles allaient chercher l'air libre des environs de Longchamps, de la cascade ou du moins » des grandes allées. Mais il faut rester mondaine » même aux heures réparatrices, et c'est trop exiger » de nos élégantes que de vouloir qu'elles renoncent à » être vues, à être vues voir! Ah! moi, je vais droit à » Madrid, à Bagatelle, au Moulin, à l'Hippodrome ; je » descends dans un beau sentier... et je reviens affamée, criant qu'on aille demander à la cuisine s'il y » a du roastbeef ou du gigot pour sept heures! Ce qui » n'empêche pas que vers minuit ton cousin ne me » trouve diaphane et vaporeuse. Je me soutiens : raison de plus, gigot de plus ! »

Cette lettre porte, sous une forme au sujet de laquelle le lecteur se prononcera lui-même, plus d'un enseignement que les mondaines pourront méditer.— Nous avons donc cru bon, sous plus d'un rapport, de lui faire place.

Il est beaucoup question, depuis quelque temps, de somnambules, de tireuses de cartes (ou de carottes!), de nécromanciens, de sorciers... On dirait que Paris, cette ville sceptique et voltairienne par excellence, a constamment besoin de merveilleux, et que M. Home passé et les tables tournantes trépassées, il soit impossible à son imagination de ne pas placer quelqu'un sur le trépied vide...

Vous aurez entendu parler d'une dame qui se pose en héritière du vieux chat noir de Mlle Lenormand, et qui lit dans la paume de votre main, dans le marc de son café, dans le ciel sans lune et dans un vieux jeu de cartes, toutes sortes de choses qui pourraient bien ne pas vous arriver? La raison divine et humaine, la religion comme la philosophie, tout écarte l'intelligence et la foi de ces jongleries, — et pourtant l'attrait du merveilleux, de l'inconnu, est une soif qui dévore si ardemment certaines gens, que l'on voit un nombre insensé de curieux, d'inquiets, de palpitants, aller consulter la pythonisse du faubourg Saint-Germain. Qu'on n'aille pas nous demander son adresse! Nous jurons par Jupiter, par Mahomet, par l'abbé Chatel, n'en rien savoir du tout! Nous ignorons pareillement, nous nous empressons de le proclamer, où perche le sorcier Edmond, qui ravage depuis quelques mois les imaginations de toutes les femmes (de chambre) du quartier Saint-Georges, et nous ne savons de lui que ce qu'en a dessiné et écrit le *Gaulois*, panthéon hebdomadaire de célébrités parfois quelque peu *à enquérir!* On dit que le susdit sorcier s'est tout carrément revêtu de la houppelande des magiciens d'opéra-comique, et qu'il ne dédaigne point le prestige du lézard empaillé et autres accessoires de l'emploi. Pour plus ample informé, s'adresser à l'épicière du coin.

Parmi les somnambules, deux ou trois font grand tapage et contrebalancent Alexis. L'autre soir, dans un salon, on en citait une à laquelle on attribuait une lucidité de lynx. Un homme, jeune encore, entendait l'éloge, et ne disait mot. Cette réserve agaçait la maîtresse du logis, laquelle est *somnambulophile*.

« — Monsieur le receveur des finances ne croit pas à ce récit? — dit-elle, comme on venait de raconter je ne sais quelle histoire de divination exorbitante, à propos de maladie vue au plus profond du corps, comme si on la présentait sur une assiette.

» — Mon Dieu, je ne tranche pas de l'esprit fort! — répondit modestement l'interpellé, — mais je suis un peu de la descendance de saint Thomas...

» — *Taquin!* — ajouta la dame. — Donc vous voulez voir pour croire?

» — Si c'est un effet de votre bonté.

» — Eh bien, accompagnez-moi demain... et vous verrez, vous entendrez, vous...

» — D'accord, mais je désire diriger moi-même l'expérience !

» — Tout ce que vous voudrez !

» — A demain! »

Et le lendemain, le receveur et la dame arrivent chez la somnambule en renom.

« — Je vais me marier, — dit l'expérimentateur, — et je voudrais vous prier de plonger votre regard investigateur sur et dans toute ma personne, afin de me dire si mon état sanitaire est satisfaisant, si rien ne me menace dans le présent ou dans l'avenir! »

La somnambule est mise en rapport avec l'interrogateur, elle médite et répond :

« — Je ne vois rien en vous, monsieur, qui puisse vous inquiéter !

» — Cherchez bien !

» — C'est tout cherché, tout trouvé !

» — Le coffre est bon ?

» — Excellent !

» — Rien d'avarié ?...

» — Absolument rien ! Vous êtes au grand complet. Mariez-vous, vous vivrez comme Louis XIV et vous aurez sa postérité !

» — Vous entendez, madame ? — dit *le capitaine* à la personne qui l'avait conduit à cette triomphale épreuve. — Eh bien, il est temps d'en finir ! — ajouta-t-il en se retournant vers la somnambule :

» — Je suis le capitaine Verm... J'ai laissé une jambe en Afrique et un poignet en Crimée... voyez !

Et le brave officier frappe le sol de son pied de bois habilement chaussé, et la table de sa main mécanique gantée avec précision.

En effet, c'était le capitaine Verm..., celui-là même qui figure sur le grand tableau de la prise de Malakoff et qui, véritable enfant de Paris, s'était des premiers élancé sur le sommet de la tour Malakoff, et, brandissant un drapeau, s'écria plaisamment et héroïquement « *La Patrie, journal du soir !* »

Un éclat d'obus passe et lui enlève le poignet...

La vérité est de dire que son pied et sa main sont merveilleusement ajustés, que bien des gens ont passé tout une soirée avec le capitaine (aujourd'hui en retraite, et receveur des finances à Argenteuil) sans s'apercevoir de sa double amputation. Il se sert surtout de sa fausse main avec une dextérité incroyable, se rasant lui-même, prenant ses repas avec aisance, et tenant de sa main de bois, toujours gantée, les cartes du whist de façon à n'éveiller aucun soupçon sur sa glorieuse infirmité.

La somnambule n'ayant, comme tant d'autres, que les yeux de sa chair pour voir le capitaine, n'avait donc rien deviné, et lorsque la vérité éclata, elle se sauva toute confuse dans une autre pièce, déclarant qu'elle était ce jour-là très-mal disposée... souffrante... peu clairvoyante.

Une pareille déclaration était superflue !

Nous avons dans l'écritoire diverses autres histoires analogues. Nous les gardons pour l'occasion, si la manie nouvelle vient à faire trop de ravages.

A défaut de la gloire publique, bien des gens poursuivent une gloire inédite. Les autographes donnent souvent la curieuse ou la plaisante mesure de ces rayons complaisamment forgés à domicile et expédiés par la petite poste, ou par le commissionnaire du coin.

La lettre qui suit est un amusement en ce genre. Elle est de M. A. Jay, de l'Académie française, l'auteur des *Hermites* de toutes sortes et de partout, publication satirique qui passionna vers 1823 et... Elle est adressée à Mme Hortense de Céré Barbé, créole de l'île de France, auteur du *Souterrain du monastère*, ou la *Vengeance paternelle* Il s'agit d'un *M... mien*, tragédie en cinq actes. La lettre de M. Jay est datée de :

Paris, 8 mai 1813.

« J'ai lu, madame, avec un plaisir infini le bel ouvrage que vous m'avez fait l'honneur de m'envoyer, et je suis infiniment persuadé qu'il obtiendra le plus vif succès à la scène. Je connais peu de caractères plus intéressants que ceux de Flavius et de Faus... et vous avez eu le grand art de les placer dans des situations qui émeuvent profondément le cœur et touchent fortement l'esprit. Cet art, madame, prépare très-habilement le spectateur à toutes les émotions d'un dénoûment qui me paraît éminemment t... que:

» Le style m'a paru naturel, élégant et fort tour à tour, et admirablement assorti au caractère des personnages. On voit, madame, que vous avez beaucoup étudié Racine, il vous a laissé pénétrer tous ses secrets, et beaucoup de passages de votre belle œuvre sont vraiment dignes de ce grand poëte, l'ét...

modèle que l'auteur dramatique puisse se proposer.

» *Maximien* sera annoncé demain dans le *Journal de Paris* que je suis chargé de rédiger. M. Giraud, l'un des rédacteurs, en rendra compte, et d'après la conversation que nous avons eue à ce sujet, je ne doute pas, madame, que vous ne soyez contente de son article.

» Si je n'avais obtenu d'autre suffrage que le vôtre pour ma dernière production (*l'Eloge de Montaigne*, probablement) je me trouverais suffisamment récompensé de mon travail ! C'est le petit nombre des personnes éclairées qui fait les réputations, et c'est à elles seules qu'il faut penser lorsqu'on se livre à la composition dans quelque genre que ce soit. Agréez, madame, les sentiments d'estime et de profonde admiration que vous m'avez inspirés.

» A. JAY. »

Où est aujourd'hui *Maximien?* Où est M. Jay lui-même, hormis dans le souvenir de quelques amis !

~~~ Nous avons récemment saisi ce lambeau de conversation entre deux hommes d'un âge mûr, qui, se trouvant dans un raout, ne pouvaient plus ni avancer ni reculer, bornés qu'ils étaient, au nord, par un piano, au sud par une table de whist, à l'est par trois crinolines, et à l'ouest par un valet portant un plateau plus asséché que le lit du Mançanarès.

« — Eh mon Dieu ! oui, mon cher Coquerel... c'est à qui fera le plus d'étalage !

» — C'est à ce point, mon brave Desjardins, qu'aujourd'hui on est presque embarrassé pour vivre simplement... dans la crainte d'être ridicule !

» — Et notez que la contagion gagne toutes les classes ! — Tenez, par exemple, êtes-vous allé vous promener récemment par les nouvelles rues qui avoisinent l'Hôtel de Ville ?

» — Non... il y a déjà quelque temps que...

» — Eh bien ! allez-y, mon cher, et je parie que, comme moi, vous serez choqué de la magnificence des boutiques qui éclatent de toute part au sein de ces quartiers populeux ? Vous y trouverez des cafés plus dorés que ceux du boulevard des Italiens... qui le sont trop ! des boulangers... des charcutiers.,. oui, mon cher Coquerel, des charcutiers tout resplendissants de glaces... de peintures... de vitraux... de luxe éblouissant, enfin, et tout cela, pour vendre du pain à la taxe... et des saucisses ! Que voulez-vous donc qu'éprouvent les braves gens qui s'en vont là acheter leurs modestes aliments ? Ce luxe déplacé les éblouit... les fascine... et lorsqu'ils rentrent dans leur modeste logis, dans leurs hautes mansardes, tout leur semble triste, sombre, froid, abandonné ! Leur imagination compare... travaille... ils rêvent l'impossible ; puis arrivent certains mauvais jours... et alors... alors... Tenez ! vous rappelez-vous cette fable : *Le Chien qui porte le diner de son maître?* Ce pauvre chien ! on l'attaque en route... D'abord, il se défend contre les larrons... puis, voyant qu'il ne peut sauver le dépôt qui lui a été confié...

» — Il se décide à en manger sa part avec les larrons... »

Ici l'homme au plateau et une crinoline ayant pu circuler, nos deux causeurs furent débloqués, et nous ne pûmes entendre le reste de leur conversation. Mais elle nous revint en mémoire ce matin, en voyant la nouvelle boucherie qui vient de s'ouvrir, sur quatorze arcades de développement, à l'angle de la rue Tronchet et de la rue Neuve-des-Mathurins.

Cet établissement, modèle au point de vue du luxe, a exigé un an de travaux décoratifs, pendant lequel un loyer de vingt-six mille francs a été ajouté à quelques centaines de mille francs d'installation. Le marbre, le porphyre, l'or, l'argent et le bronze tapissent et meublent cette boucherie menaçante de déboursés considérables à rattraper. Sans doute cette prodigalité du lieu de débit s'atténue des plus habiles et des plus économiques combinaisons d'approvisionnement, sans quoi une pareille excentricité n'aurait rien de rassurant pour les ménagères ! Quoi qu'il en soit, l'étal est magnifique, et la viande saignante y rappelle ce complément, rendu désormais insipide par l'abus, de toute décoration à la mode : le blanc, le rouge et l'or, combinaisons qu'on admira pour la première fois il y a vingt-cinq ans, à la rotonde du premier étage de Tortoni, et qui est insupportablement devenue depuis comme une fureur épidémique dont se revêtent tous les salons. Aujourd'hui les boucheries s'en mêlent ! C'est, espérons-le, le coup de grâce porté au blanc, au rouge et à l'or !

Un personnel d'environ quarante employés dessert l'établissement dont nous parlons, avec une activité et une propreté qui engagent. Impossible de passer là devant sans se sentir l'envie d'entrer acheter un peu de veau ou diverses côtelettes !

~~~ On nous raconte quelque chose d'abominable. Il y a à Paris un riche notaire retiré qui, tous les ans, a la charitable idée de consacrer quelques mille francs de son superflu à libérer quelques pauvres détenus de la prison pour dettes de Clichy.

On cherche quelles sont les infortunes, les disgrâces les plus intéressantes, on confère avec le créancier incarcérateur, on entre en composition avec lui ; l'offre d'une partie de la dette suffit presque toujours à le rendre moins exigeant pour le reste, et, par cette générosité fréquemment renouvelée, de pauvres ouvriers, de malheureux commerçants sont souvent rendus à leur famille, à leur profession. C'est le bien accompli de la façon la plus digne, la plus noble, la plus louable... Ajoutons que le bienfaiteur tient scrupuleusement à rester inconnu.

Dans cette condition même, il lui est impossible de s'occuper personnellement de ses libérés. Il se servait donc d'un tiers...

Or, on a découvert que ce tiers faisait un usage infâme de cette confiance, de ce mandat. Sur une somme de 6,000 fr., par exemple, il en détourna 4,000...

L'affaire découverte, on demanda au bienfaiteur :

« — Voulez-vous poursuivre ?

» — Non ! — dit-il, — je ne veux pas, à propos d'actes de charité, mettre personne dans la peine ! Je changerai d'agent. »

Et le digne homme compléta les sommes détournées... détournées de leur but efficace et pieux. Quant au monsieur, il s'est éloigné, secrètement connu de quelques personnes seulement, et généralement honoré — naturellement !

~~~ On nous écrit :

« Monsieur, vous avez répondu l'autre jour à un monsieur qui désirait savoir pourquoi les suisses d'église portent l'épaulette. Moi aussi je désire une réponse à la question qui suit, laquelle est d'un tout aussi palpitant intérêt :

» Pourquoi lorsqu'on se réveille la nuit, l'heure qu'on entend sonner est-elle presque infailliblement *une demie?*

» J'ai l'honneur, etc. »

Réponse : Je n'en sais rien ! Et d'ailleurs, est-ce un fait ?

Il y a tout d'abord une raison toute matérielle pour que l'horloge ne frappe *qu'un* coup à l'oreille de celui dont le sommeil est troublé. C'est que minuit et demi, — une heure — et une heure et demie, frappés par ce coup solitaire, embrassent un espace nocturne de tout près de deux heures : de minuit et quelques minutes jusqu'à deux heures moins quelques minutes.

Pour le reste... consulter une somnambule !

~~~ Il est arrivé, la semaine dernière, quelque chose d'assez piquant à l'église Saint-Thomas d'Aquin, l'église aristocratique du noble faubourg.

Un pianiste distingué, M. Kéterer, devait se marier à midi.

A onze heures et demie, M. le marquis de Becdelièvre et Mlle de Blangy recevaient la bénédiction nuptiale.

M. Sapin, artiste du grand Opéra, avait promis de venir chanter le *Salutaris* à la messe de son ami Kéterer.

Le ténor, qui avait ce jour-là répétition de la *Favorite* pour le rôle de Fernand, préoccupé, confond un peu les heures, et arrive au moment où de nombreux équipages armoriés encombraient tous les abords du temple sur la petite place où s'ouvrent le musée d'artillerie — et les fenêtres de Xavier Marmier, l'amusant et savant voyageur.

« Diable ! — s'écrie l'artiste, — mon ami Kéterer a une belle noce ! Que de brillants équipages ! que de riches livrées ! Ces pianistes, ça ne se refuse rien... tandis que moi, Sapin, je viens dans un simple fiacre !

Et se croyant en retard, il entre et grimpe en hâte à l'orgue, où il arrive un moment avant l'offertoire. Il déploie son cahier, et le moment venu, entonne à plein gosier le morceau sacré, lançant un luxe de *la bémols*, tout spécialement destiné à fêter le bonheur d'un ami. Ce qu'entendant, le marquis de Becdelièvre dresse les oreilles, et dit à Mlle de Blangy, déjà presque marquise :

» — C'est très-aimable... c'est très-gracieux... une surprise que votre mère...

» — Comment ma mère ?... Pas du tout ! c'est vous, marquis...

Et là-dessus petit assaut de modestie, de courtoisie et d'incrédulité tout à la fois. Ailleurs, au même instant une voix disait :

» — Vraiment, mon gendre fait brillamment les choses... cette surprise est du plus raffiné !

Quant aux amis du pianiste, arrivés avec un peu plus que de l'exactitude, ils avaient bien supposé que tant de belles livrées n'étaient pas en l'honneur de celui au profit duquel ils tenaient. Pourtant, comme ils étaient curieusement entré dans l'église, en entendant Sapin, ils s'étaient demandé si le marié du moment n'était pas leur homme ! Ils étaient là un groupe, dans lequel on voyait Dantan, Arban, Ad. Boïeldieu, assez intrigués de l'affaire, et cherchant à voir les mariés. Sur ces entrefaites une quêteuse se présente, une belle dame, aussi noble probablement que sûrement elle était belle. Elle tend sa bourse de velours cramoisi frangée d'or au sculpteur célèbre, croyant sans doute ne s'adresser qu'à un simple baron de son clan. Dantan, qui sait que le piano mène à tout, et dans le doute, met vingt francs dans la bourse et reçoit un salut gracieux. Bientôt Sapin finit de chanter son *O Salutaris hostia!* et, comme sa répétition le presse, il se hâte de descendre de l'orgue et de remonter dans son fiacre, en criant au cocher : « Vite, — si c'est possible, — à l'Opéra ! »

Comme il roulait vers la rive droite, la cérémonie finissait pour l'aristocratique mariage, et le maître autel étant tout prêt, tout paré, on appela le pianiste et sa charmante compagne à en profiter. Alors avait déjà cessé tout doute pour les amis, — et les parents, formant l'escorte des mariés, se rangèrent dans l'attente d'une mélodieuse messe en musique.

Mais quand vint le moment où le ténor eût dû remplir les arceaux sacrés de son pieux organe, il était déjà rue Lepelletier... et, au lieu du *Salutaris*, il criait à Mme Borghi, en clef de sol, avec trois dièses :

« Viens, viens, je cède, éperdu,
» Au transport qui m'enivre. »

Voici comment M. le marquis et Mme la marquise de Becdelièvre ont eu une messe de mariage en musique sans bourse délier, et pourquoi Dantan a payé vingt francs le sourire d'une comtesse !

~~~ Le grand événement mondain est désormais la prochaine apparition du nouvel opéra de Meyerbeer. Les demandes, les intrigues, les obsessions qui assaillent M. Nestor Roqueplan, les opérations circonvallatrices et obsidionales dont ce directeur trop affairé est entouré, feraient l'objet d'un rapport quotidien des plus curieux. Quant à l'illustre maëstro, les demandes lui pleuvent de cinq ou six villes d'Allemagne, Berlin en tête, sans compter les billets à boulet rouge qu'on tire sur lui en plein Paris. Ce sera donc une soirée lionne, la fête des élus, un raout tout oreilles... où la plus mauvaise place sera trouvée excellente et enviabilissime ! — S'il plaît à Dieu, nous serons là, pour vous parler au moins de la salle, tandis que notre aimable colborateur musical vous racontera la scène. — Le *Prophète* vient de réussir avec un grand éclat à Venise.

~~~ Nous englobons dans un même alinéa diverses réponses à faire à divers :

Au disciple d'Anacréon : — rue Taitbout...

A la personne qui demande l'adresse du docteur noir. — S'informer chez M. Ad. Sax.

A M. Durand, commis en nouveautés. — Il fait bien de prendre les choses du côté plaisant, — comme elles ont été écrites.

A la princesse M... — Elle a cent fois raison de renoncer à l'*Empirisme* contre l'ennui ! Avec de l'intelligence et du cœur on ne doit jamais s'ennuyer.

A une Anglaise armée d'une plume en porc-épic, qui signe : trois étoiles. Sportsman, *sportsman*, SPORTSMAN ! Sa lettre est charmante.

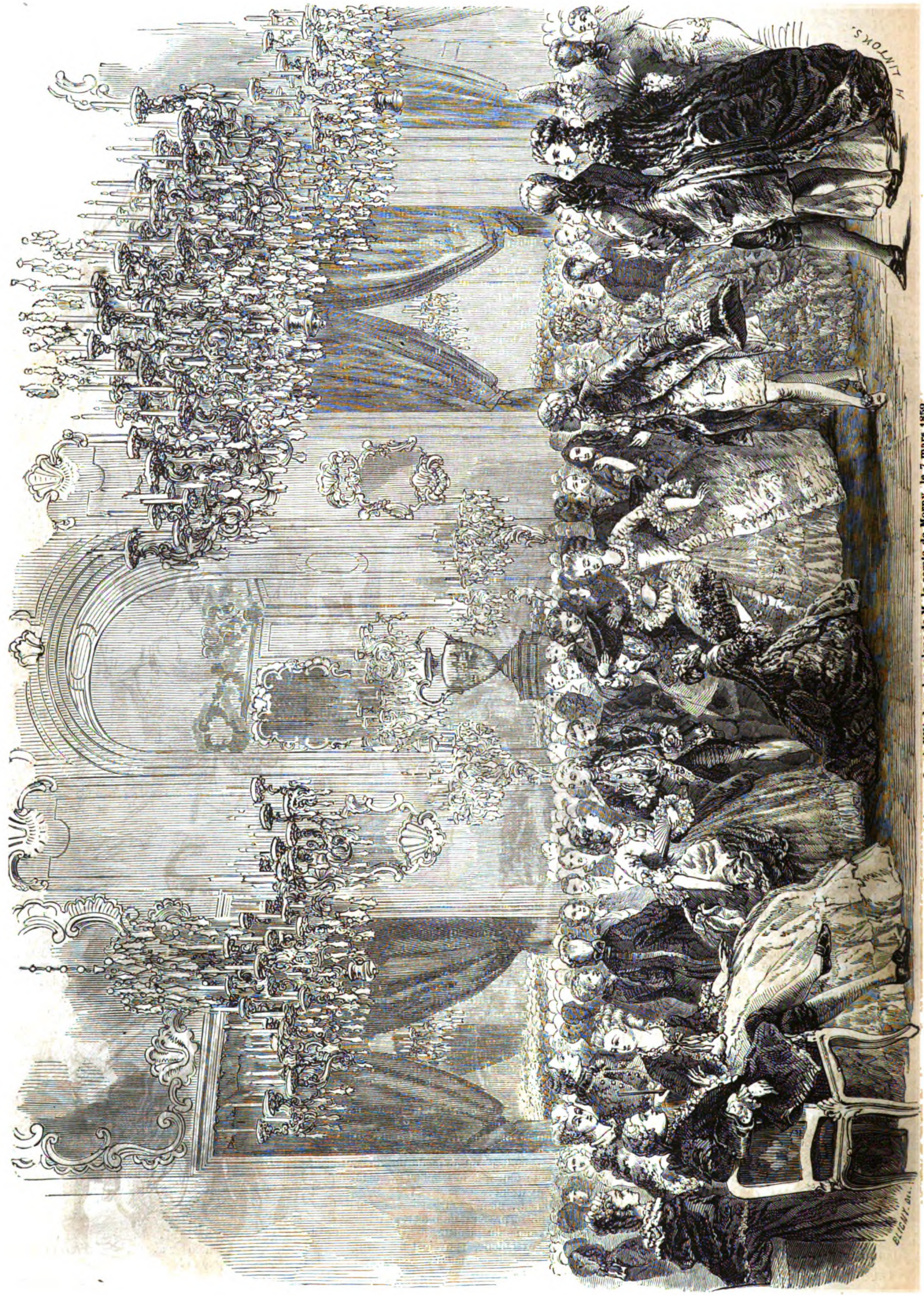
A bon nombre de nos abonnés qui ont pris la peine de nous envoyer des cartes de visites curieuses, des adresses ou annonces extravagantes : nous ferons un choix dans ces envois pour une nouvelle série à publier prochainement.

A Mme de Ry... qui a la singulière idée de demander si l'on sait pourquoi la comtesse de M... n'a voulu recevoir personne durant toute la journée qui a précédé le bal Louis XV, du comte de Morny. — Réponse : — Parce que la comtesse s'était fait coiffer dès *dix heures* du matin par le fameux Giovanni du Théâtre-Français, lequel avait quatre-vingt-six demandes dont la plupart n'ont pu recevoir son brillant coup de peigne.

A la personne qui nous adresse, en encre bleue, quatre pages d'anecdotes haineuses contre une grande dame du Nord : — On mériterait que le tout fût expédié à ladite grande dame, afin qu'elle recherchât l'auteur de cette trahison, qui doit être ténébreusement sortie de l'intimité...

A M. Ad. de R*** qui demande un brouillon de lettre pour se raccommoder avec... — un écrivain n'est pas un *écrivain public !*

JULES LECOMTE.



Bal costumé (époque Louis XV) dans les salons de M. le comte de Morny, le 7 mars 1859.

Descente à Paris de la mascarade de Sèvres, le Mardi-Gras, 8 mars.

Mascarade de Sèvres.

Le carnaval s'en va!... répétaient, depuis quelques années, avec l'accent mélancolique des oracles de l'antiquité murmurant : « Les dieux s'en vont !» les promeneurs se pressant pendant les jours gras sur l'asphalte des boulevards pour voir circuler les voitures ou les masques, étaient de plus en plus une exception. Cette année le carnaval a semblé se ranimer, et ce que l'on avait cessé de voir depuis longtemps : une nombreuse cavalcade, a rappelé à Paris ces jours presque oubliés, où les travestissements étaient tant en honneur, et nous avons vu quelques amateurs de ces plaisirs turbulents, prêts à s'écrier : « Le carnaval est revenu! » Ce n'était pas cependant à Paris que les jours gras devaient ces cavaliers, ces voitures et ces chariots où se pressaient des masques de tout aspect et de tout caractère, depuis le naïf pierrot jusqu'au chicard burlesque. C'était la banlieue, ou plutôt c'était l'une des villes de la banlieue qui avait fourni tout ce cortége d'une variété si originale. Ces chevaux aux formes passives avaient été empruntés pour un jour à leurs travaux aratoires. Ne reconnaissez-vous pas dans maint destrier de cette chevauchée les bidets de nos blanchisseuses? Le caractère général de ce cortége, si fidèlement reproduit par le crayon de M. Morin, était celui qui convient le mieux à une mascarade carnavalesque; c'était la charge poussant le comique jusqu'au grotesque. On a salué de rires joyeux un char où trônait, au milieu d'une cour digne d'elle, je ne sais quelle énorme déesse; mais les honneurs de la journée auraient été pour un général fantastique dont l'uniforme, vêtements, chapeau, etc., couvert de plumes d'un noir bronze, était relevé de broderies en plumes blanches, et dont les éperons étaient formés de deux pattes de coq, s'ils ne lui avaient été disputé par un couple normand. Quelle excellente charge que ces braves époux villageois, trottinant sur leurs haquenées et se passant, avec la pantomime la plus comique, leur nourrisson, qui n'était autre qu'un singe que la ménagère portait dans un berceau placé sur la croupe de sa monture!

C'est au moment de son départ de Sèvres que notre illustration représente ce joyeux cortége. Il n'y rentra qu'après avoir parcouru Issy, Meudon, Vaugirard et les plus brillants quartiers de Paris, où les rires et les murmures approbatifs de la foule saluèrent partout son passage.

MAXIME VAUVERT.

Souvenirs de voyage.

I

MILAN.

Milan n'est ni la plus grande ni plus belle des villes d'Italie. Il en est peu, cependant, qui impressionnent plus vivement le voyageur. A peine a-t on fait quelques pas dans ses rues, que l'on devine tout de suite la capitale puissante et riche. Tout respire la force, tout fait deviner l'abondance et le confort et le luxe de la grande existence. Les maisons sont superbes, les hôtels grandioses, les palais magnifiques. Partout c'est un amoncellement de colonnes, d'architraves et de balcons, où le marbre alterne avec le granit. Dans toutes les rues, de belles voitures, d'un bon style, attelées de forts chevaux, roulent sur des bandes dallées, tandis que les chevaux trottent au milieu sur un cailloutis où leurs fers peuvent mordre. De grands stores blancs et jaunes pendent aux fenêtres, des tentures des mêmes couleurs flottent au vent devant les boutiques. Une foule affairée, silencieuse, remplit ces rues; d'un pas plus lent, voilées de noir, coiffées de dentelles, bouche en fleur, l'œil calme, leurs beaux cheveux coulant par ondes brunes le long des joues d'une pâleur veloutée, les femmes passent près de vous, se laissant voir sans vous regarder, avec des airs de madones descendues des cadres de Bernardino Luini ou de Léonard de Vinci : ce sont les petites-nièces de la Joconde.

Tel est le premier aspect de Milan : il vous frappe, vous saisit et vous charme.

Peut-être, si l'on veut entrer dans un détail plus minutieux, éprouvera t-on quelque embarras. Milan n'est pas une ville qui se fasse connaître tout d'abord, et les yeux qui la regardent pour la première fois se laissent prendre à une certaine monotonie trompeuse. Une partie de ses rues rayonnent d'un centre commun occupé par une des places de la ville — la place des Marchands (*piazza dei Mercanti*); les autres, disposées en cercles irréguliers, serpentent à des distances inégales autour de ce cercle, de manière à couper celles qui partent de la place centrale. La ville entière forme ainsi comme une série de circonférences concentriques, partagées par une foule de rayons.

A chaque coin de ces rues tortueuses, vous vous arrêtez avec une admiration naïve devant quelque architecture gigantesque, opulente demeure d'une aristocratie qui fut puissante et qui est restée riche. C'est le palais Borromée, habitation princière, convertie en hôpital militaire, depuis l'exil de la famille de Saint-Charles; un peu plus loin, en face de la maison du peintre-sculpteur Leone-Leoni (pas celui de M^me^ Sand), ornée de quatre cariatides colossales et barbares, c'est le palais Belgiojoso, dont la façade entremêle les fleurs de lys de France, les aigles impériales et les clefs de saint Pierre du blason papal; ici c'est le palais *Trivulce* — deux noms que l'histoire rapproche, mais que l'amour n'unit point; — bien d'autres encore, que je ne puis citer. Un caractère commun à la plupart de ces palais, c'est une architecture massive, d'une inébranlable solidité, bravant les hommes et le temps, mais donnant moins l'idée de la beauté que celle de la force. Presque tous appartiennent à l'ordre toscan et sont relevés de sculptures en ronde bosse. Souvent les fenêtres du rez-de-chaussée et du premier étage sont défendues par d'énormes grilles en fer battu dont la recherche, le dessin et le fini accusent le travail de la plus ingénieuse et de la plus habile serrurerie. La plupart de ces palais ont des vestibules, des escaliers et des galeries où se déployerait à l'aise, dans toute sa pompe, le faste des réceptions royales. Les rues nouvelles sont grandes, aérées, rectilignes le plus souvent, — mais bordées, au lieu de palais, de maisons marchandes. Ce n'est pas là qu'il faut chercher la poésie ou le pittoresque. Ailleurs, les pierres racontent l'histoire du passé; ici, elles font des additions. La ville tout entière, qui s'incline légèrement du nord au sud, est entourée de murs bastionnés, bâtis par un Gonzague, au dix-septième siècle, et aujourd'hui sans importance militaire.

La place d'armes, qui occupe le nord-est de la ville, est peut-être la plus vaste de toute l'Italie. Son carré, presque parfait, est entouré de beaux arbres; mais le château des Visconti et des Sforce n'a plus rien gardé de ses anciennes défenses. (Voir la gravure de notre première page).

Au point d'intersection des murailles de la ville et de l'admirable route du Simplon qui réunit la France à l'Italie, et Paris à Milan, on trouve le magnifique arc de triomphe que l'on appelle l'Arc de la Paix. Le monument est tout entier en marbre blanc; il se compose d'un arc principal, flanqué de deux autres plus petits et surmonté d'une plate-forme. Au milieu de la plate-forme, debout sur un char attelé de six chevaux, la Paix sereine, étend sur la ville son rameau d'olivier. Aux quatre angles, sur quatre chevaux cabrés, quatre Victoires lui présent des couronnes... Elle pèse vingt-quatre mille livres de bronze!

L'arc est orné de colonnes corinthiennes, cannelées et d'un seul morceau.

Aux quatre angles du monument, quatre statues colossales symbolisent les fleuves italiens, le *Pô*, le *Tessin*, l'*Adige* et le *Tagliamento*, qui fait moins de bruit que son nom.

Des bustes, des statues et des bas-reliefs célèbrent toutes sortes de personnages et d'événements antiques ou contemporains. Hercule et Mars se trouvent à côté de la Capitulation de Dresde et de l'Occupation de Lyon. — Oh! Phidias!

La Bataille de Leipsick et l'Entrevue des souverains alliés sont entre les bustes de l'Imagination et de l'Astronomie; la Paix de Paris et le Congrès de Vienne ont à leur droite la Poésie, et l'Histoire à leur gauche.

J'en passe et des meilleurs!

Mais tout cela, du reste, est arrangé avec le plus grand goût et avec ce sentiment exquis de la décoration, qui est, en quelque sorte, le privilége exclusif des maîtres italiens.

Des escaliers, pratiqués dans les parties latérales du monument, le rendent accessible de tous les côtés, et quand on arrive sur la plate-forme, on voit Milan sous ses pieds. Çà et là au-dessus d'un océan de maisons, on voit, pointu comme un écueil, le campanile d'une église ou le toit d'une maison. Mais au-dessus de tout et plus grand que tout, superbe, éclatant de la blancheur sereine du marbre, s'élève, orgueil et gloire de la ville, le célèbre dôme de Milan.

Le dôme de Milan est une des plus belles églises du monde, et c'est incontestablement la merveille de cette opulente et fière Lombardie. La blancheur dorée du marbre éblouit le regard et le charme. La profusion des sculptures étonne la pensée; on admire la délicatesse du détail autant que la grandeur de l'ensemble.

La façade profile à l'œil un angle très-aigu bordé de fines dentelures en marbre blanc; mais si vous échappez à cette impression vive du premier aspect, pour juger l'œuvre en critique, vous vous étonnez bientôt de ce mélange bizarre et barbare du gothique et du gréco-romain : vous vous demandez pourquoi, lorsque la porte principale est cintrée, le portail se hérisse de flèches et d'aiguilles dentelées; pourquoi des fenêtres à corniches angulaires sont-elles surmontées par une fenêtre en ogive?

Au delà de ce portail s'élance, comme une forêt de pierres, des clochetons, des pinacles, des minarets, des aiguilles, qui servent de piédestal à tout un paradis d'anges, de vierges et de martyrs, taillés dans le plus pur Carrare. On s'arrête après en avoir compté trois mille, et l'on n'est pas allé jusqu'au bout.

L'intérieur du dôme produit sur tous une impression grandiose : rien n'est plus simple, plus majestueux et plus noble. De longues rangées de colonnes accouplées forment cinq nefs, dont la longueur, la largeur et la hauteur sont combinées de manière à obtenir la proportion la plus parfaite. Une tribune aux fines découpures, toute chargée de saints, circule au-dessus du chapiteau des piliers, dont les nervures, qui diminuent à mesure qu'elles montent, vont mourir en s'unissant à la grisaille des trèfles et des entrelacs, peints au plafond avec une telle puissance de trompe-l'œil que l'on croit apercevoir et mesurer leur saillie.

La forme générale de l'édifice est celle de la croix latine, mais peu accentuée. Au centre de cette croix, une ouverture, entourée d'une balustrade, laisse plonger le regard jusqu'au fond de la crypte, où saint Charles Borromée, le patron de Milan, dort dans un cercueil de cristal, orné de lames d'argent.

De chaque côté du chœur s'élèvent, portées par des anges d'argent, deux chaires en bronze doré, plaquées de bas-reliefs aux fines ciselures, qui tournent avec les deux grands piliers sur lesquels s'appuie la coupole.

L'ensemble de l'église est magnifique; l'ornementation abondante, sans pourtant que l'on puisse critiquer ou la recherche ou l'excès. Ajoutez une lumière habilement ménagée, de hautes fenêtres dont les splendides verrières voilent, adoucissent et tamisent le jour, et vous aurez une idée, encore incomplète, mais juste pourtant d'un des plus beaux monuments à l'ombre desquels puisse se recueillir la pensée de l'homme pour monter à Dieu.

Un grand musée, que l'on appelle le palais Brerra, renferme un *gymnase*, une *école de beaux-arts*, un observatoire, une bibliothèque, un cabinet de numismatique et un musée, où l'on a recueilli de précieux échantillons de cette école lombarde qui nous a donné la grâce de Luini et le génie de Léonard — l'artiste le plus complet des temps modernes.

A chaque pas, du reste, les églises, comme les palais, sont de véritables musées, qui ajoutent leur décoration splendide à toutes les beautés de cette fière reine de l'Italie du nord, assise, comme son nom l'indique (*Mel-Lassn*), au milieu des prairies et des fleuves.

LOUIS ÉNAULT.

Quelques tics français.

On vient de reconnaître, à la grande joie de ceux qui n'ont jamais roucoulé une note, que les Français, depuis près d'un siècle, avaient fini, de licences en licences, par chanter d'un quart de ton trop haut. Mais comme il faut que toute découverte soit accompagnée chez nous de discussions, de controverses, d'oppositions, de débats et souvent de combats, il s'est trouvé à l'instant même où il s'est agi de remédier à cet inconvénient, de braves critiques qui ont affirmé que nous chantions, non pas d'un quart de ton trop haut, mais d'un demi-ton, d'autres d'un tiers de ton, d'autres de sept huitièmes de ton. Au moyen âge, on aurait échangé des coups d'arbalètes, d'hacquebutes ou de pertuisanes au sujet du diapason. La Seine eût charrié des cadavres; le fils demi-quart-de-ton eût assassiné son père tiers-de-ton sur le corps de sa mère cinq-sixièmes-de-ton. De nos jours, l'encre seule a coulé à la place du sang, quoique personne, hors du théâtre, ne songeât à ce fameux diapason. On couvrirait la surface du jardin des Tuileries avec les brochures récemment écrites sur cette matière si longtemps inerte et endormie, tout à coup éveillée en sursaut : le diapason! le diapason! le diapason! place au diapason! Beaucoup d'indifférents jusqu'alors attendaient avec anxiété l'arrêt de l'Institut pour savoir s'ils chanteraient *Femmes, voulez-vous éprouver*, ou *Pour tant d'amour ne soyez pas ingrate*, un demi-ton plus haut ou un demi-ton plus bas. C'était grave, très-grave, infiniment grave.

Ceci est une des mille facettes brillantes de cet esprit, de cette rage d'opposition qu'en France nous apportons presque en naissant, et dont nous nous faisons suivre jusqu'au tombeau. C'est un de nos tics les plus tenaces. Chose fatale! mortelle à toute durée raisonnable, corrosive de toute gloire, de toute renommée. Voyez : ce généreux esprit a marqué pendant un demi-siècle par ses écrits, lus, dévorés, admirés de l'Europe entière, et au delà; on sait son nom à Boston, à Guyaquil, à Valparaiso, à Hobart-Town, à Tamatave, à Casan, à Novogorod, à Londres, à Paris, d'où il est parti pour accomplir ce périple d'honneur et de gloire. C'est très-bien. Il est temps de le démolir. « Ah! vous prétendez qu'il a du génie, qu'il a ravi dix générations par la force de ses pensées et l'originalité de forme qu'il a su leur prêter; nous disons, nous, qu'

n'a jamais eu ni pensées ni formes, que jamais personne n'a pris plaisir à lire ou à écouter ses ouvrages, et qu'il est temps enfin que cette réputation de plâtre disparaisse. Nous n'en voulons plus. A bas Racine! il ne rimait pas; à bas Voltaire! il rimait encore moins; et puis il n'avait pas d'esprit; le dernier chroniqueur a cent fois plus d'esprit que lui; à bas Chateaubriand! est-ce que Chateaubriand a jamais su écrire? Allons donc! c'est comme si vous prétendiez qu'on savait faire la guerre sous Louis XIV. Quelle plaisanterie! Mais les villes, sous Louis XIV, ne se défendaient pas plus que des pâtés de foie gras; le beau mérite de les prendre! Mais Luxembourg?... Quoi, Luxembourg? un général de caserne; et Turenne? Turenne, un soldat du train en sait plus aujourd'hui que vingt Turennes.»

Triste, triste! triste à mourir que cette folie malsaine de détruire successivement tout ce qui a été beau et élevé, qui met le poison noir et vert du découragement dans l'âme des générations, parce qu'elles se disent: « A quoi bon travailler à l'élévation d'un pays habité par de pareils insensés? »

Nous reviendrons sur ce tic nerveux de notre nation, que nous n'avons pas la prétention de guérir; mais, en attendant, nous allons parler d'un autre tic, conséquence directe de celui-là, de ce tic d'opposition. Il est un peu plus amusant à raconter. C'est le tic de parler sur toutes choses en question et pas en question, tic existant à tous les rangs de la société, et dans toutes les positions de la vie des individus nés en France: le tic douloureux de la conversation. Des gens ont dit: « Le Français seul sait converser; pour avoir un bon sujet qui sache converser depuis sept heures jusqu'à minuit sans mouiller, prenez un Français. » Ceci est vrai, mais ceci n'est que trop vrai.

Vrai à ce point désolant qu'on a constaté les faits caractéristiques dont nous allons parler.

Quand il fut question de construire le chemin de fer de Paris au Havre, les actionnaires anglais associés à cette grande entreprise demandèrent et obtinrent que la moitié des travailleurs seraient appelés d'Angleterre. Il accourut des Irlandais en masse, braves gens, aux bras de fer, à la poitrine velue, et surtout silencieux, silencieux comme le devoir, l'obéissance et la résignation. Ils prenaient la pioche à cinq heures du matin pour ne la quitter qu'à sept heures du soir. Et ils ne parlaient jamais, jamais. A côté d'eux, au contraire, les ouvriers français, Limousins, Picards, Bourguignons, Normands, Bretons, Berrichons ou Provençaux parlaient constamment en cassant les pierres, en les brouettant ou en posant les rails. Du reste, il a été pris note par fractions établies sur l'échelle des vingt-quatrièmes de tous les sujets et de tous les motifs de distraction qu'ils se donnaient pendant leur journée de travail. Ils parlaient:

1° De la chasse et en général des avantages qu'il y a à être braconnier;

2° De la qualité qu'aurait le vin blanc si le beau temps continuait;

3° De leurs payses et de l'époque à laquelle ils comptaient les épouser;

4° Ils chantaient des chansons de leurs villages;

5° Ils sifflaient des airs qui n'avaient ni commencement ni fin;

6° Ils sifflaient, chantaient et parlaient tout à la fois,

7° Ils se donnaient des coups de poings quand ils se rencontraient face à face: Normands et Provençaux, Limousins et Bretons;

8° Ils s'arrêtaient pour regarder voler en rond les merles et les corbeaux;

9° Pour s'essuyer le front, boire un coup d'eau-de-vie et jeter des pierres à leurs camarades;

10° Ils remettaient quatorze fois leur veste et la quittaient quatorze fois dans un jour;

11° Ils retiraient leurs chaussures huit fois en moyenne par demi-journée, afin de les alléger du sable ou des petites pierres qui s'y étaient introduites;

12° Ils juraient dans une proportion de soixante fois par heure;

13° Ils jouaient avec les chiens qu'ils avaient emmenés avec eux;

14° Ils disaient des galanteries équivoques aux paysannes des environs;

15° Ils conspiraient contre leurs chefs;

16° Ils se croisaient les bras pour regarder les nuages;

17° Ils se demandaient entre eux ce qu'ils mangeraient à leur dîner;

18° Ils mettaient leur montre à l'heure;

19° Ils allumaient onze fois leur pipe dans la journée;

20° L'été, ils allaient grapiller ou marauder sur le bord de la route;

21° Ils avaient perdu leur casquette;

22° Ils ne trouvaient plus leur pioche;

23° Ils disaient des sottises aux ouvriers étrangers;

24° Ils les appelaient en moyenne cinquante fois par heure: chiens, cochons, etc.. ajoutant qu'ils feraient beaucoup mieux de rester chez eux *au lieur* de venir manger le pain d'autrui.

Voici maintenant le total sérieux de toutes ces pertes de temps accumulées; la résultante, comme disent les mathématiciens. L'ouvrier français, en parlant, jasant, sifflant, jacassant, maugréant, musardant et baguenaudant, faisait un tiers de travail en moins que les Anglais, les Irlandais et les Ecossais, ou bien les Ecossais, les Irlandais et les Anglais faisaient, en restant silencieux pendant leur besogne, un tiers de travail en plus. Ceci semble prodigieux, cela est pourtant, cela se trouve relaté, constaté et affirmé par des procès-verbaux joints aux archives réunies et rassemblées à la suite de la construction de cette œuvre de la grande industrie moderne. Ainsi il demeure prouvé que l'ouvrier français, *toujours aimable et galant*, reste au-dessous d'un tiers, comme activité, de l'ouvrier anglais; coûte neuf quand l'ouvrier anglais ne coûte que six, et ne rapporte que six quand l'ouvrier anglais rapporte neuf.

Le tic de la conversation nous paraît assez bien caractérisé par l'exemple que nous avons choisi cette fois. On nous objectera que les Italiens et les Espagnols offrent des exemples encore plus étranges et plus frappants de l'infériorité des races latines, comparées aux races du Nord au point de vue de l'élan industriel qui entraîne haletant le monde vers ses nouvelles destinées. Sans doute, cette infériorité est plus grande chez les Espagnols et les Italiens, mais en quoi cela vous donne-t-il raison?

On raconte, pour venir à l'appui de nos assertions, que les ouvriers italiens employés au chemin de fer qui doit aller, s'il y va jamais! de Rome à Civita-Vecchia, passent leur temps à chanter des barcarolles, des motifs de Rossini et des airs de bravoure de Verdi. Impossible de les empêcher de chanter du matin au soir, au grand détriment des entrepreneurs qui ne voient pas encore la mer bleue au bout de leur ligne ferrée. Oh! non. Quant aux ouvriers espagnols, ils chantaient moins en faisant le chemin d'Alicante, mais ils dormaient; les siestes dévoraient le temps exigé par le travail.

Que les races latines y prennent garde. Si elles ne luttent pas courageusement avec la conversation, le chant, la musique, la danse, les races du Nord les avaleront un beau matin et il n'y aura plus de race latine. Le dernier troubadour servira de marmiton dans les cuisines de quelque satrape du Nord. La musique a tué l'Italie; le sommeil ronge l'Espagne; la conversation diminue la France. Un peu de tous ces plaisirs-là, c'est bien; mais pris à l'excès, c'est la déchéance qui conduit à l'anéantissement. Enfin, c'est un tic dangereux.

LÉON GOZLAN.

Transcription de l'acte de mariage de S. A. I. le prince Napoléon.

Ce fut le dimanche 27 février que cette solennité officielle eut lieu au palais des Tuileries, dans le salon de Louis XIV, en présence de tous les membres de la famille impériale et des premiers personnages de l'Etat.

Toutes les personnes convoquées à cette cérémonie étaient déjà réunies dans cette pièce magnifique, lorsque Leurs Majestés Impériales y entrèrent, à neuf heures, accompagnées des princes et des princesses et suivies de leur cortége. C'est au riche plafond dont l'a décoré, en 1668, Nicolas Loir, que ce salon doit son nom. Ce plafond, d'une remarquable élégance et d'un grand effet, représente le soleil à son lever, embrasant le ciel et la terre de ses rayons. On sait que c'était cet astre que Louis XIV avait pris pour emblème, avec la devise:

Nec pluribus impar.

L'empereur et l'impératrice prirent place dans deux fauteuils qui leur avaient été préparés devant une table où étaient déposés les registres de l'état civil de la famille impériale; ces registres sont ceux-là mêmes qui avaient été dressés par les ordres de Napoléon Ier. Ils avaient disparu dans la tempête de 1815, où le premier empire s'était lui-même évanoui. Longtemps on les avait cru perdus ou détruits. Ils avaient été recueillis par les mains fidèles de l'une des illustrations du premier empire, dont le fils, officier général dans l'armée, a restitué aux archives de la famille impériale ces monuments précieux.

LL. AA. II. le prince Jérôme Napoléon et le prince Napoléon, LL. AA. les princes Louis-Lucien Bonaparte, Lucien Murat, Joachim Murat et S. G. le duc d'Hamilton occupèrent les siéges qui leur avaient été préparés à droite de l'empereur; ceux placés à gauche de l'impératrice le furent par LL. AA. II. la princesse Clotilde et la princesse Mathilde, S. A. grand-ducale Mme la princesse Marie, duchesse d'Hamilton, LL. AA. les princesses Lucien Murat, Joachim Murat et Anna Murat.

M. le ministre d'État, assisté de M. le président du conseil d'État, reçut alors de M. le ministre des affaires étrangères la minute de l'acte de mariage de LL. AA. II. le prince et la princesse Napoléon et des pièces à l'appui. Il le fit aussitôt transcrire sur les registres de l'état civil de la famille impériale, et donna immédiatement après lecture à haute voix du procès-verbal constatant l'accomplissement de ces formalités. Leurs Majestés et les princes et princesses de la famille impériale apposèrent ensuite leurs signatures à cet acte, que toutes les personnes invitées furent également admises à l'honneur de signer. Dans cette brillante assistance figuraient M. le marquis Pès de la Villa-Marina, envoyé extraordinaire et ministre plénipotentiaire de S. M. le roi de Sardaigne, les présidents du sénat et du corps législatif, M. le comte de Persigny, membre du conseil privé, le maréchal comte Randon, l'amiral Parseval-Deschênes, les grands officiers de la couronne, le commandant en chef de la garde impériale, l'adjudant général du palais, le gouverneur des Invalides, le commandant supérieur de la garde nationale de la Seine, le général Niel, aide de camp de l'empereur, et M. le colonel de Franconière, premier aide de camp de Son Altesse Impériale, témoins de Mgr le prince Napoléon.

C'est l'instant où Leurs Majestés Impériales et toute leur cour se levèrent pour procéder à cette signature que l'artiste a choisi pour représenter cette cérémonie, qui est à la fois une scène de famille et une scène d'histoire.

LÉO DE BERNARD.

A monsieur le Directeur du MONDE ILLUSTRÉ.

Monsieur,

Vous me faites l'honneur de me demander quelques détails sur le dernier acte d'*Herculanum*, en m'envoyant l'épreuve du dessin où M. Morin a reproduit avec son habile crayon l'admirable tableau de MM. Thierry et Cambon, ces grands poëtes de la peinture décorative. Que pourrais-je vous dire après ces puissants artistes? Ils parlent aux yeux une langue universelle, comprise de tous, et si un refus était dans mes habitudes, j'aimerais mieux vous répondre par le silence, car le silence ne gâte rien et ne diminue pas les grandes choses. Une traduction est presque toujours une insulte faite à un beau poëme original.

J'ai vu naître ce décor d'Herculanum, j'ai vu rebâtir, pierre à pierre, cette ville morte par le feu, étouffée sous la cendre, cette ville, aujourd'hui encore enveloppée, comme une momie, dans son suaire de lave.

En 1835, après une mémorable éruption du Vésuve, j'écrivis, à bord du paquebot *le Sully*, un poëme intitulé *Herculanum*. Il y a vingt-quatre ans! Ce poëme fut publié, à mon retour d'Italie, par l'éditeur Dumont, et il a été réimprimé plusieurs fois, par l'éditeur Lecou, et en dernier lieu par Hachette, dans les *Mélodies poétiques*. Vous voyez que ma prédilection pour Herculanum date de loin. Le plan de ce poëme, déjà vieux d'un quart de siècle, est à peu près le même que celui de l'Opéra. Il y manquait le duo final des deux jeunes chrétiens. Aussi, lorsque Félicien David me proposa de faire son libretto, je commençai par le duo final, qui résume toutes les péripéties du drame. Alexis Azévédo me donna d'excellents conseils pour la coupe des récitatifs, des strophes, des morceaux, et la variété des rhythmes, et nous terminâmes ensemble la scène et le duo ce jour-là même, à Chatou. Cela se passait le 4 juillet 1852. Il a donc fallu sept ans pour conduire ce commencement, qui est une fin, sur la scène de l'Opéra, et voir dans le *Monde illustré* la gravure qui met en action le duo de Chatou, sous les traits de deux admirables artistes, Roger et Mme Gueymard. Sept ans! Avis aux jeunes compositeurs! et encore, sans l'énergie, l'intelligence et le bon vouloir de M. Alphonse Royer, Dieu sait à quelle date de calendes grecques notre œuvre lyrique eût été renvoyée! Un neveu de Félicien David aurait peut-être découvert le manuscrit de feu son oncle dans les fouilles d'Herculanum.

Il y avait autrefois, à Rome, la voie tumulaire, la promenade des tombeaux; elle commençait à la pyramide de Caïus Sextius, et finissait devant l'enceinte aurélienne, à la funèbre rotonde de Cecilia Metella. Excepté ces deux tombes sans cadavres, tout a disparu sur ce boulevard de la mort. On ne voit pas même les ruines de ce cimetière. C'est un désert, assombri par une poussière grise. Seulement, à droite, on aperçoit les antiques débris des thermes d'Antonin et l'église des saints Nérée et Aquilée; à gauche, la masure où étaient les tombeaux des Scipions, et les restes informes du cirque de Romulus. Un jour, Piranèse vint, et ce puissant exhumateur du passé remit en lumière cette

Cérémonie de la transcription de l'acte de mariage de S. A. I. le prince Napoléon et de S. A. R. la princesse Clotilde de Sardaigne sur les registres de l'état civil de la famille impériale, dans le salon de Louis XIV, au palais des Tuileries.

GRAND-OPÉRA. — Herculanum au moment de sa destruction. — Dernière scène du cinquième acte.

admirable nécropole par des prodiges d'imagination [1]. Cambon et Thierry viennent d'accomplir le même miracle pour le décor du quatrième acte de l'opéra d'*Herculanum*. Pline dictait; ils ont peint. Oui, elle était ainsi faite dans sa triple civilisation romaine, grecque, étrusque, cette heureuse ville, lorsque le Vésuve la saisit et l'écrasa sous son orteil de feu. Elle portait encore l'empreinte du siècle d'Auguste, dont elle était fille; elle savait unir les grandes lignes de son architecture aux lignes de ses horizons maritimes; elle avait accueilli, sur ses chantiers de marbre, les glorieux architectes qui venaient de bâtir le portique d'Octavie et le panthéon d'Agrippa, d'élever la colonnade du temple de la Concorde, de ciseler le chandelier à sept branches sur l'arc triomphal de Titus, de superposer tous les ordres de Vitruve pour en faire la ceinture du Colisée romain. Elle avait emprunté au Forum ces entassements d'édifices, où la pure et gracieuse symétrie des détails se perdait dans l'émouvante confusion de l'ensemble. Comme au Forum, où se mêlaient autour de la *via sacra*, et du pied du Capitole au pied du Palatin, les temples de la Concorde, de Jupiter Stator, de Jupiter Tonnant, de Romulus, de Cybèle, de Vénus et Rome, de Mars, avec des forêts de colonnes et un peuple de statues, Herculanum avait groupé, sur ses places publiques, les villas des familles consulaires, les palais des patriciens, les rotondes à coupoles, les frontons aigus, les attiques grecs, les péristyles pleins d'ombre, les *atria* corinthiens, les portiques étrusques, les chapiteaux à feuilles d'acanthe, les graves colonnes de Pœstum, les cariatides aériennes, les façades d'Ionie, les temples de tous les dieux, les emblèmes matériels de toutes les religions, depuis la louve de Rome, jusqu'au sphinx d'Isis et de Sérapis. Dans les éclaircies de terrain, on voyait s'arrondir un amphithéâtre ou s'allonger en ellipse un cirque de marbre avec sa *spina* toute jalonnée d'obélisques, d'autels votifs, de cippes et de statues de héros ou de dieux.

Le génie de Thierry et Cambon s'est donc admirablement inspiré de cette civilisation napolitaine, quand il a fait son travail de Piranèse, sur une échelle immense. Le pinceau ou la brosse n'ont jamais rien produit de plus grand et de plus vrai. Les rêves de Giampolo Panini, ce décorateur du chevalet, sont dépassés par cette réalité de l'Opéra.

Ce décor a un avantage de plus : il est vivant; le souffle de l'esprit anime cette matière; ces édifices semblent avoir la tristesse des agonisants : on devine, du premier coup d'œil, que la terre va bientôt engloutir toutes ces magnificences, et que leur *summa dies* est venu. On croit entendre l'amiral Pline, qui, venu du cap Misène, en chaloupe, criait à son pilote : « *Tourne la proue vers Pomponianus.* » *Verte ad Pomponianum.* La transparence livide de l'horizon est sillonnée par le double éclair du volcan et de la foudre; en voyant les convulsions du ciel, on croit entendre trembler la terre; ce ciel est d'une réalité sinistre; ce n'est ni le crépuscule du matin, ni celui du soir; ce n'est ni le jour, ni la nuit; c'est un reflet de l'agonie du soleil. Une immense désolation couvre le paysage; la vie s'éteint partout, et cette cité de colonnes, de palais, de temples, n'aura bientôt plus que deux locataires : le néant et la mort.

Ce décor du quatrième acte est le plus beau tableau de l'exposition de peinture de 1859; il lui manque, dans *le Monde illustré*, un pendant : c'est le décor du troisième acte, un chef-d'œuvre de Despléchin ! Ne pourrait-on pas?..... Je me mets volontiers encore à votre disposition pour le texte et les détails.

Votre bien dévoué,

MÉRY.

[1] J'ai rapporté de Rome une belle épreuve de ce chef-d'œuvre de Piranèse, et je l'ai donnée au peintre-décorateur, M. Devoir, à l'époque où M. Emile Perrin montait notre opéra au Théâtre-Lyrique. Mme Gueymard y chantait Lilia, son rôle d'aujourd'hui.

PARIS INCONNU.

LES TAPIS VERTS. (*Suite.*)

XIII. — Misères.

La vieille femme qui donne à jouer est un des fruits gâtés de la civilisation parisienne. Ses premiers chevrons datent de la fin de la Restauration. A cette époque, elle brillait à *Frascati*, au *Cercle des Etrangers* ou dans les maisons de jeu du Palais-Royal. Quelques-unes étaient célèbres par leurs charmes, leur luxe, les passions qu'elles inspiraient et leur prodigalité. Il y en a qui ont mangé des millions. On m'en a montré une qui perdit un soir, au n° 129 du Palais-Royal, une somme de 300,000 francs, et qui la paya le lendemain! C'était, dans son temps, une merveilleuse beauté. Elle n'avait pas de rivale pour la richesse de ses toilettes. Quand elle entrait au jeu, un murmure général d'admiration l'accueillait; les gazettes disaient le nom de l'étranger qui avait été assez heureux pour la reconduire jusqu'à sa voiture. Par quelle succession d'incidents ignorés était elle tombée de cette opulence inouïe dans une misère profonde? On eût fait un livre plein d'intérêt en le racontant. Elle avait ainsi dissipé aux quatre vents de la vanité et de la folie l'or si facilement gagné, et un beau matin elle s'était éveillée vieille et sans ressource. Lorsqu'on me la montra, je lui trouvai cet aspect repoussant des visages qui ont été beaux et que le vice a flétris bien plus que les ans. Sa toilette était une fripperie sordide. On eût dit qu'elle portait encore, dans sa vieillesse, le chapeau, la robe, les rubans et les fleurs dont elle s'était parée à vingt ans. Son œil était vif et cynique. Elle se teignait les sourcils, se maquillait de rouge et de blanc et abusait de la poudre de riz. Ses rides disaient ses mauvais instincts bien plus que son âge : la griffe de Satan les avait creusées. A distance, il y avait encore je ne sais quoi de la jeune femme chez elle : de près, elle était plus que vieille, elle était affreuse.

Il y a dans Paris un certain nombre de créatures coulées dans le moule de celle-là. Ce sont les héroïnes survivantes de la Ferme des Jeux. Comme le personnel masculin de la Ferme, *tailleurs, messieurs de la chambre, bouts de table*, qui, après la suppression des maisons de jeu, s'est abattu sur l'Allemagne où l'on en trouve encore les débris, elles n'ont pas pu se faire une existence hors de Paris, et elles y sont revenues ou restées. Fidèles à leur passé, elles vivent des cartes, soit en jouant, soit en faisant jouer. Il y en a qui prennent assez philosophiquement les misères de leur sort et se consolent des tristesses du présent par les gais souvenirs d'autrefois. Elles vivent, et c'est déjà beaucoup pour elles, quand tant d'autres, dont elles se rappellent le nom et les triomphes, sont mortes depuis longtemps. Mais il y en a aussi qui, après avoir dissipé vingt fortunes, font, à cinquante ou soixante ans, d'incroyables efforts pour assurer le repos de leurs vieux jours, et donneraient une fois de plus leur âme au diable en échange d'un coupon de rente de douze cents francs. Celles-ci (c'est le petit nombre) envisagent avec effroi l'hôpital qui les attend. Elles veulent mourir chez elles, le plus tard possible et dans leur lit. Elles tiennent à la vie et se reprochent amèrement de ne pas avoir conservé, pour la seconde moitié de leur existence, quelques miettes des somptueux festins de leur jeunesse. Ce qu'elles dépensent d'audace et de volonté, sinon d'intelligence, pour se faire un petit pécule, est chose incroyable. Il y en a qui se lèvent avec le jour en hiver, afin d'arriver des premières à la halle et d'économiser vingt ou trente sous sur les légumes et les fruits que leurs pensionnaires mangeront le soir. Sont elles assez cruellement punies! La voilà, cette beauté qui fit l'ornement du *Cercle des Etrangers*, celle qui prodiguait l'or, celle qui avait les plus beaux chevaux de Paris : elle est vêtue d'oripeaux, elle marche la tête basse, et son bras, déjà débile, est meurtri par l'anse d'un lourd panier! Elle fait aujourd'hui, pour gagner cent sous, qu'elle mettra de côté, ce qu'elle n'eût pas fait jadis pour gagner cent mille francs. Elle travaille de ses mains autant qu'elle peut, prépare elle-même la cuisine de ses habitués, se montre complaisante jusqu'à la bassesse pour les jeunes femmes qui vont chez elle, veille la nuit et se brûle les yeux pour retirer d'une partie défendue un profit dangereux. Quelle misère et quelle leçon! Et ce n'est pas tout. Elle est réservée à de plus cruelles épreuves. Ce ne serait rien ou ce serait peu de chose que de tant travailler si on atteignait au but souhaité; si après huit ou dix ans de ces fatigues écrasantes, on pouvait enfin se dire : « Me voici petite rentière, couchée sur le grand livre de l'Etat, après l'avoir été si longtemps sur les épines de la misère. »

Celles qui arrivent au port sont de rares exceptions. Il n'y en a pour ainsi dire pas. Le voyage est si périlleux! Sans compter l'œil de la police qui, un jour ou l'autre, tombe sur vous, on est entourée de tant de piéges; la société au milieu de laquelle on vit est si mauvaise! A qui se confier? Quand on a péniblement amassé une petite somme, à qui le dire pour la rendre féconde en la plaçant avec sécurité? A l'homme d'affaires qui paraît au jeu le soir et qui est un ancien notaire? Mais si c'était un homme honnête viendrait-il en pareil lieu? Au boursier qui donne vingt pour cent par mois de l'argent qu'on lui prête? Mais madame une telle se plaint de ne pouvoir remettre la main sur ses économies, dix mille francs qu'elle lui a confiés. Il faut pourtant prendre un parti. On ne peut laisser toujours dans sa commode, cachés entre deux serviettes, une somme improductive; et, d'ailleurs, elle n'y est pas en sûreté. Après avoir longtemps réfléchi, on se décide, l'on donne tête baissée dans le piége d'un escroc qui a promis monts et merveilles et qui disparaît avec l'argent. « Le bien mal acquis ne profite pas. » Ce proverbe est vrai quatre-vingt-dix-neuf fois sur cent.

Quel jour que celui où l'on apprend son malheur! Quel coup de couteau dans le cœur! Que de larmes dans ces yeux flétris qui ne savaient pas pleurer autrefois! Que faire? Recommencer! C'est alors qu'on fait jouer avec audace, qu'on brave la police, qu'on recrute son personnel. On sait que le métier est dangereux; mais après tout quelle profession n'a pas ses périls? Et puis le hasard ne peut-il pas faire qu'on ne soit pas pris pendant un an ou deux? et si le jeu va bien, si la cagnotte donne, ce temps suffit pour que l'on mette de côté cette petite fortune tant souhaitée et dont on avait déjà gagné une partie.

Ici nouvelles embûches. La maison de jeu clandestine a ses parasites, je l'ai dit ailleurs. Le premier de tous et le plus dangereux c'est le soi-disant protecteur du tripot. Attiré par son instinct, vieux praticien en matière de spéculations honteuses, il a flairé sa proie et il arrive. C'est ordinairement un homme d'un âge plus que mûr, à l'air bonasse, se disant un peu sourd et très-myope. Il porte volontiers une cravate blanche et s'enveloppe l'hiver dans une houppelande à fourrures. Il peut être décoré d'un ruban étranger sans qu'on le prenne pour un chevalier d'industrie. Il se rend un beau jour, avant l'heure du dîner, chez la vieille pécheresse. Il commence par l'effrayer beaucoup en lui parlant d'un ton sévère des jeux défendus que l'on joue chez elle. La maîtresse du lieu croit qu'elle a devant elle un agent de l'autorité; elle le supplie d'être indulgent; elle promet qu'on ne jouera plus désormais que le loto. Ce n'est pas là l'affaire du visiteur, venu beaucoup moins dans l'intérêt de la morale que dans son intérêt personnel. Au lieu de combattre l'idée qu'on a conçue de lui tout d'abord, il cherche à faire croire, au contraire, à une puissance qu'il n'a pas; il cite, dans ce but, deux ou trois noms très-connus et qui sont particulièrement redoutés dans le monde des joueurs; puis il insinue que sa présence permanente au cercle serait une garantie pour l'autorité qui, se contentant de voir par ses yeux, serait nécessairement indulgente. Madame a compris. Rarement elle repousse une offre pareille. La peur rend crédule jusqu'à l'idiotisme. Il ne reste plus qu'à régler les conditions du marché. D'abord, le protecteur aura son couvert tous les jours; de plus, une fois ou deux par semaine, il sera libre d'amener un invité dont il ne payera pas le dîner, et il aura droit, *au même prix*, deux bouteilles de vin supérieur; le matin il pourra venir déjeuner (il viendra!), et on lui servira quelques viandes froides arrosées de thé. Enfin, comme il ne saurait avoir trop d'argent de poche pour faire bonne figure au dehors, on lui donnera, à titre d'allocation gracieuse mais régulière, une somme de cent cinquante francs par mois, payable par quart tous les dimanches. Cette dernière exigence fait un peu crier la victime, devenue aussi parcimonieuse sur ses vieux jours qu'elle était prodigue dans sa jeunesse; mais il faut la subir comme les autres, au risque de voir échouer un plan qui doit rendre la sécurité à son pauvre esprit perplexe et lui permette de développer *ses affaires*.

L'homme entre en fonctions le jour même; la sangsue s'attache : est-il nécessaire de dire qu'elle aspire le plus qu'elle peut? Elle use et abuse. Une fois entré dans la place, le confident en est le maître. La femme n'est plus que sa chose, qu'il exploite cruellement. Rarement il se met au jeu (de tous les habitués de la maison, il est celui qui apprécie mieux le danger, et il ne voudrait pas être trouvé les cartes à la main au moment d'une invasion); mais il le suit avec attention pour en connaître les produits, et le lendemain d'une belle moisson, il vient effrontément en réclamer sa part. On se plaint, on crie, on proteste, on invoque les conventions; mais on cède parce qu'on a peur. Après tout, si on n'a pas encore été inquiétée par la police, c'est probablement à lui qu'on le doit, et qu'arrivera-t-il si on lui refuse? Cette erreur et cette crainte sont le talisman puissant qui fait passer l'argent des mains de la victime dans celles de son bourreau. De quel nom appeler un être pareil? Ne vous semble-t-il pas placé encore plus bas dans l'échelle sociale que la malheureuse qui, après une vie de dissipations et de folies, s'expose à la prison pour assurer le pain de ses vieux jours?

Quel accouplement étrange d'ignominies! D'où sortent ces hommes-là et quel est leur passé? Rarement on le sait. En réalité, on le comprend bien, ils n'ont aucun des pouvoirs occultes qu'ils s'attribuent. La police, qui a besoin d'hommes sûrs, n'en voudrait pas pour agents : elle les connaît trop bien! Ils ne protègent donc rien qu'eux-mêmes, et si la réunion n'est pas inquiétée, malgré la violation des lois et règlements sur les jeux, c'est au hasard et non pas à leur prétendu crédit qu'on le doit. Quelque bien renseignée qu'elle soit, l'autorité ne peut pas agir partout et à tout instant. Et puis elle est paternelle, et, avant de frapper, elle veut que l'on soit au moins deux fois coupable. Si l'on s'est mis en règle avec elle, si l'établissement a payé patente et a été déclaré et autorisé sous le nom de c

ne sévit qu'après avoir épuisé tous les moyens de rsuasion et de bienveillance imaginables. On donne nseil sur conseil, avertissement sur avertissement. Il tel gérant de cercle qui a été appelé dix fois à la éfecture pour recevoir les remontrances de qui de nt avant d'être frappé. C'est dans ces moments de se que le soi-disant protecteur s'efforce de faire ire à son influence. A l'entendre, c'est lui qui fait d; il est le bouclier; sans lui, on était perdu; mais vu tel personnage et il a tout arrangé. En réalité, n'est allé nulle part, il n'a vu personne, et il a eu son, car sa recommandation serait le coup de grâce ur l'établissement en péril.

Mais s'il est incapable de protéger, il peut nuire. Il qu'une dénonciation, un simple avis anonyme peut ner l'éveil à l'autorité et la mettre en mouvement. besoin, il dénoncera, et c'est par là qu'il établira puissance aux yeux de ceux qu'il a intérêt à nper.

ÉDOUARD GOURDON.

Les ennemis du serpent.

Le serpent de la Martinique, que nous avons pré- té à nos lecteurs la semaine dernière, a des enne- . Qui n'a pas les siens ?

Les plus redoutables et les plus acharnés ne sont , comme on pourrait le croire, les habitants de la nie. Le créole, au contraire, est, à l'endroit de ce sin dangereux, d'une indifférence et d'une tolérance iment fabuleuses. Il faut que *compère serpent*, ainsi l'appelle le nègre, se permette de bien grandes rtés pour qu'on se décide à user de rigueur envers . La politesse des colons envers ces reptiles ne va cependant jusqu'à imiter les habitants de Mada- car, qui, lorsqu'ils trouvent un serpent dans leur ane, le poussent doucement et avec tous les égards sibles jusqu'à la porte, afin de ne pas offenser ce ssant seigneur et de ne pas s'exposer au ressenti- nt de sa famille; mais le créole est tellement habi- , depuis sa naissance, à la vue du trigonocéphale, il tellement blasé sur les accidents qu'il cause (il meurt r an plus de soixante personnes de la piqûre du ser- nt), qu'on ne se préoccupe pas plus de ce danger in- sant, que le passant dans les rues de Paris ne s'in- iète des cheminées qui pourraient bien lui tomber la tête.

Je me rappelle que je dînais un jour chez un habi- t de Saint-Pierre, dont la maison était située sur les ulevards qui entourent la ville. En entrant dans la le à manger, on aperçut un convive sur lequel on comptait pas. C'était un serpent qui avait tranquil ment pris place sur une des chaises rangées autour la table. Un coup de canne administré par le maître la maison apprit à l'intrus que sa familiarité était lacée. Il y avait là plusieurs jeunes femmes; pas ne songea à s'évanouir. On se mit à table et on gea d'aussi bon appétit que si rien d'extraordi- re ne s'était passé; et cependant le matin même, une sucrerie voisine, appartenant à M. Rufz, pré- nt de la chambre du commerce, un pauvre nègre, sant le bras entre deux barriques pour ramasser un au, avait été mordu et était mort en moins de deux res. Il est vrai qu'à ce repas, il y avait des *titris* et *vers palmistes*, mets très-recherchés à la Marti- ue.

Seul, je n'avais pas grand faim. Etait-ce parce que les s palmistes, malgré la sauce qui les accompagnait, semblaient avoir trop d'analogie avec ceux qui pro- ent les hannetons en France, ou parce que les , petits poissons longs d'un ou deux centimètres les, me paraissaient, avec leur corps blanc et leur noire, ressembler démesurément à l'amorce qu'em- nt habituellement nos pêcheurs à la ligne ? Etait- enfin parce que notre hôte, en rejetant dans le in, sur lequel s'ouvrait la salle à manger, le corps reptile, nous avait annoncé, d'une manière cer- , la visite d'un second trigonocéphale pour la e? Je ne sais; mais je me sentis plus à l'aise d, à la fin du repas, un nègre placé près de rte, s'écria : « *Mi mouché second sêpent qu'a véni.* » ez, monsieur, le second serpent qui vient. Comme it prévu notre hôte, le mâle, inquiet de l'absence a compagne, avait suivi sa trace, et nous pûmes ir s'approcher du corps de l'infortunée, se coucher elle comme s'il eût voulu la ranimer. Je crois qu'à vue, il y eut plus d'un spectateur qui, oubliant l s'agissait de serpents, aurait désiré pouvoir ren- la vie à la morte, afin de ne pas séparer des nts si fidèles. On trouva un autre moyen de les ir, et l'on passa le reste de la soirée dans le jardin, s'occuper davantage des hôtes qu'il pourrait con- .

J'ai revu depuis, en France, une des charmantes es dont j'avais admiré, ce soir-là, l'intrépidité en du hideux et mortel trigonocéphale, elle pleurait à chaudes larmes et venait d'avoir un attaque de nerfs parce qu'un hanneton s'était jeté étourdiment dans ses cheveux.

Mais si l'insouciance, l'apathie de la population aux Antilles ne se préoccupe guère d'exterminer cet odieux reptile, il n'en est pas de même, heureusement, des autres animaux, qui semblent comprendre le danger qu'il y a pour eux à laisser croître et grandir un si redoutable ennemi, qui attaque et dévore tous ceux dont il peut faire sa proie. On a trouvé, dans le ventre de quelques trigonocéphales, des poules avec leur couvée, jusqu'à de jeunes chevreaux : il est la terreur des oiseaux, dont il envahit les nids, de tous les êtres animés.

Les rats, les chats, les cochons se nourrissent du serpent, et poursuivent les petits nouvellement éclos comme s'ils sentaient bien qu'il n'y aurait pas de salut à espérer pour eux s'ils laissaient se développer ces effroyables familles qui mettent au jour plus de soixante reptiles à chaque portée.

Mais même lorsqu'il a pris son développement et sa force, le trigonocéphale a encore à combattre plusieurs ennemis redoutables : la *couresse* ou couleuvre de la Martinique, qui, lorsqu'elle le rencontre, l'attaque et lutte avec lui jusqu'à la mort; le *manicou*, espèce de hérisson ou de mangouste au groin de porc, à la puissante denture, aux ongles longs et aigus, au cuir épais, qui poursuit le serpent jusque sur les arbres et ne le quitte qu'après l'avoir tué, s'il ne trouve lui-même la mort sous les coups du trigonocéphale; le rat, malgré sa petite taille, vend souvent aussi chèrement sa vie.

Mais le plus dangereux ennemi du reptile, celui contre lequel il reste impuissant, c'est un oiseau originaire du Cap, et introduit dans ces dernières années à la Martinique par les soins de la société d'acclimatation. On le nomme le *serpentaire* ou le *secrétaire*, à cause d'une longue plume qu'il porte derrière la tête et qui le fait ressembler à un écrivain qui aurait mis l'instrument de sa profession derrière son oreille. C'est un bel oiseau de la grosseur d'un petit aigle. Rien n'est beau comme cet animal lorsqu'à la vue du serpent son œil s'anime, brille et que tout son corps frémit. Dès qu'il aperçoit son ennemi il fond sur lui. En vain le reptile cherche à fuir : l'oiseau, d'un bond léger, se trouve toujours devant lui. Tant que le serpent reste lové, le secrétaire se tient à distance; mais dès que le reptile se déroule pour se sauver, l'oiseau saute, frappe son adversaire à coup d'aile ou à coups de pattes avec une vigueur et une précision incroyables; puis, quand le trigonocéphale est étourdi, il l'assujettit sur le sol en le serrant avec force près de la nuque et lui brise le crâne avec son bec.

Il n'est pas jusqu'au rossignol des Antilles qui ne soit, lui aussi, un utile auxiliaire contre le serpent. Un peu plus gros que celui de nos climats, il recherche comme lui le voisinage des habitations, qu'il charme de son chant suave et harmonieux. Mais souvent l'air commencé s'interrompt brusquement, les notes joyeuses font place à des cris plaintifs et désespérés. Le colon sait alors qu'il y a un trigonocéphale dans le voisinage, et il n'a qu'à suivre les mouvements de l'oiseau pour apercevoir bientôt le dangereux visiteur.

La femme d'un officier supérieur récemment arrivé à la Martinique, visitait un jour devant moi une maison de campagne aux portes de la ville de Saint-Pierre. L'habitation était convenable, située dans un site ravissant, et le propriétaire en faisait habilement ressortir tous les avantages. Au moment où la jeune femme allait sans doute consentir à un prix un peu élevé, le colon entend tout à coup près de lui les cris désespérés d'un rossignol, et, l'habitude l'emportant, il s'interrompt brusquement :

— Excusez-moi un instant, madame, dit-il à celle qu'il considérait déjà comme sa locataire, mais il faut que j'aille tuer un serpent.

Quelques secondes après, il revenait, rapportant triomphalement au bout de sa canne un trigonocéphale de plus de trois pieds. Mais la jeune femme n'avait pas attendu son retour.

— A-t-on jamais vu, s'écriait le créole désappointé, un enfantillage pareil! Sans doute il y a des serpents ici, mais où n'en trouve-t-on pas à la Martinique? Et d'ailleurs, s'il n'y avait pas de serpents, les rats mangeraient toutes les cannes et l'on ne pourrait faire de sucre.

J'ai cependant entendu dire qu'on faisait aussi du sucre à la Guadeloupe, où il n'y a pas de serpents.

PAUL DHORMOYS.

Ramsgate.

Ramsgate est un petit port de l'île de Thanet, située dans les eaux méridionales de la côte est de l'Angleterre et presque attenante au comté de Kent. Elle jouit d'une double célébrité; c'est une ville de plaisir pendant la saison des bains. Grand nombre de familles viennent, durant les beaux mois de l'été, lui demander ses distractions qui sont généralement l'accessoire thérapeutique de leur traitement quand ils ne sont pas l'objet principal des baigneurs; c'est toujours l'un des centres les plus actifs du cabotage britannique avec les côtes de France, de Belgique et de Hollande, dans lequel son agrégation à l'association privilégiée des cinq ports lui assure une incontestable supériorité sur ses concurrents.

C'est sur la plage de ce port qu'a été prise la scène de mœurs que présente notre illustration, et qui reproduit, sous un aspect divers, sa physionomie curieuse : touriste fouillant l'horizon maritime avec sa lunette; marchands de bibelots et d'objets étrangers offrant à tout venant une emplette à sa guise; à la vieille douairière un perroquet ou un aros; à la mère de famille, des joujoux pour les enfants laborieusement occupés sur le sable à leurs jeux simulant des travaux; bouffes américains enfin se livrant à leurs chants et à leurs pantomimes, au plus grand ébaudissement des spectateurs.

On conçoit quelle scrupuleuse fidélité doit présenter une telle gravure : sujet anglais, interprété et rendu par des artistes anglais.

Nos lecteurs remarqueront, sans doute, le cachet tout spécial de cette gravure; le désir de donner le caractère d'une variété incessante à notre illustration nous a porté à nous entendre avec une publication anglaise, de concert avec laquelle nous ferons exécuter, par les premiers artistes de Londres, quelques travaux qui paraîtront le même jour, et par conséquent inédits dans nos colonnes et dans les siennes.

MAC' VERNOLL.

Taille des diamants.

Le diamant, si prodigué aujourd'hui dans la toilette des femmes, était dans l'antiquité une des raretés merveilleuses que possédaient presque seuls les rois de Perse et leurs satrapes. Ce ne fut qu'après les guerres du Pont que Pompée, qui trouva dans les trésors de Mithridate toutes les gemmes de Darius, révéla à l'Occident ces magnificences et ces richesses des cours orientales.

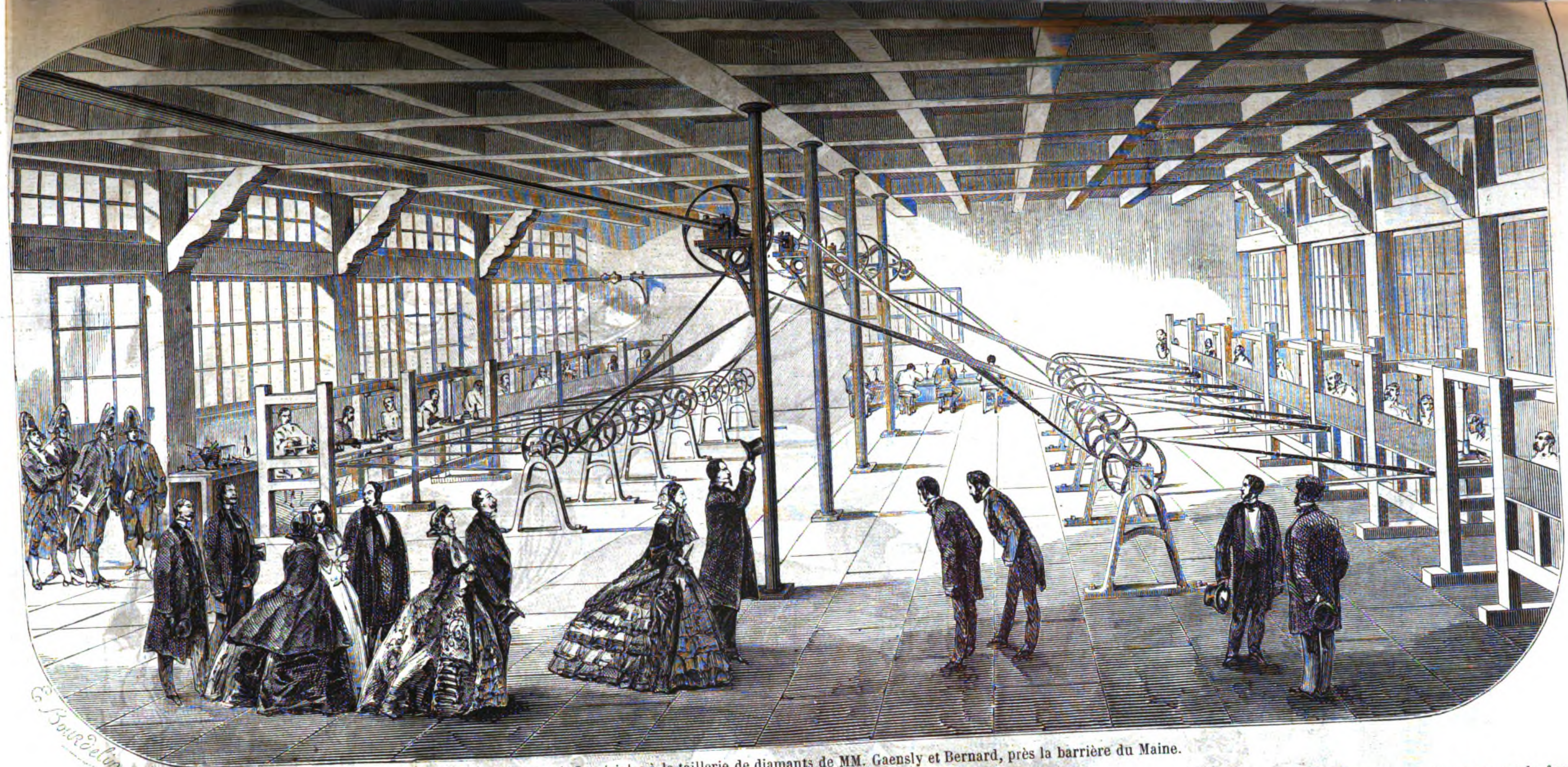
Le diamant était loin cependant de jeter dans ces siècles reculés tout l'éclat dont il est susceptible, car alors sa taille était un art complétement inconnu. On se contentait d'enlever sa robe grossière. Les Grecs le désignaient sous le nom de la pierre indomptable, *adamas*.

Ce ne fut que dans le quinzième siècle, que le hasard découvrit à l'industrie le moyen de triompher de sa dureté. Un jeune gentilhomme de Bruges, Louis de Berquem, ayant remarqué que deux diamants frottés l'un contre l'autre s'usaient mutuellement, conçut l'idée d'appliquer cette observation pour modifier leur forme, augmenter leur transparence et multiplier leurs feux. Les résultats répondirent à son espérance; le diamant brilla d'une splendeur nouvelle; le secret de sa taille était trouvé. Ce fut Charles le Téméraire qui porta le premier diamant qui subit cette transformation. L'Espagne possède aujourd'hui cette pierre précieuse.

La taille du diamant s'établit aussitôt dans les villes industrieuses du nord de la Flandre, d'où elle ne tarda pas à se concentrer dans Amsterdam qui, jusqu'à nos jours, avait eu le monopole exclusif de cette industrie active et féconde. Quelques chiffres suffiront pour faire connaître son importance. Les cinq établissements spéciaux que possède cette capitale de la Hollande tiennent en mouvement plus de huit cent cinquante meules qui taillent annuellement près de trois cent mille karats de diamants. Le mouvement de capitaux que réalise ce commerce n'est pas inférieur à cent millions de francs. Dix mille individus y prennent part.

On conçoit que de tels résultats étaient de nature à provoquer une vive concurrence. La France et l'Angleterre tentèrent à plusieurs reprises de s'approprier cette industrie. Mazarin entoura son importation de tous les encouragements que pouvait lui donner le pouvoir; de Calonne renouvela cette tentative sous le règne de Louis XVI, mais ces efforts, d'abord heureux, finirent toujours par s'évanouir dans un complet insuccès. Quelle qu'en fût la cause, la Hollande était restée en possession de son privilége. Qu'elles nous provinssent des Indes orientales, du Brésil ou de Russie, ces pierres précieuses, auxquelles la supériorité incontestable de nos joailliers donne presque exclusivement des montures dignes, par la perfection du travail, de leur rayonnement et de leur haut prix, devaient d'abord être envoyées à Amsterdam, pour être confiées plus tard au travail de nos artistes. Cette perte de temps et ces frais de déplacement n'étaient pas les seuls inconvénients de ce monopole. Le défaut de concurrence en avait produit un beaucoup plus grave. Les fabriques hollandaises avaient profité de leur privilége pour élever leurs profits; elles avaient fini par chercher bien moins à donner de la perfection à la taille qu'à conserver aux pierres un poids plus considérable;

La plage du Ramsgate à l'embouchure de la Tamise, d'après un tableau de Frith, appartenant à la reine d'Angleterre.



Visite de Leurs Majestés Impériales à la taillerie de diamants de MM. Gaensly et Bernard, près la barrière du Maine.

aussi les nouveaux diamants étaient-ils tombés dans une infériorité relative avec les anciens, qui se révélait d'une manière évidente dans les prix. Ces considérations étaient trop puissantes pour ne pas provoquer de nouveaux efforts.

Ces efforts ont eu le succès qu'ils méritaient. L'usine de MM. Gaensly et Bernard a enfin affranchi notre joaillerie de l'onéreux tribut qu'elle payait depuis si longtemps à l'industrie étrangère. Leur belle usine, nouvellement construite sur le chemin de ronde de la barrière du Maine, a enfin naturalisé en France cette importante spécialité industrielle. On ne saurait trop louer l'intelligence qui a présidé à l'installation de cette usine, où l'emploi des appareils et des procédés les plus nouveaux donne au travail une rapidité et une perfection jusqu'alors inconnues. C'est cette importante taillerie de diamants que visitaient dernièrement Leurs Majestés l'Empereur et l'Impératrice, heureux de donner à cette précieuse conquête de notre industrie la consécration de leur intérêt et de leur faveur. Notre gravure, où M. Bourdelin, chargé de cette partie de notre illustration, a si heureusement reproduit l'aspect des appareils, représente la salle principale de cette fabrique au moment où elles y sont reçues par les chefs de l'établissement et les deux contre-maîtres.

Il est peu d'industries d'un travail aussi intéressant que celui de cette taille. Il s'opère au moyen d'une meule, ou plutôt d'une plate-forme horizontale en acier ou en fonte très-douce. On la recouvre d'*égrisée*, poudre de diamant délayée dans de l'huile. Le diamant, enchâssé dans une capsule d'étain, est appuyé contre la plate-forme, à laquelle une machine à vapeur imprime une rapidité de mouvement de 2,500 tours à la minute. Deux ou trois diamants peuvent être soumis à la fois, par le même ouvrier, à l'action de chaque plate-forme. Ce frottement rapide ronge le diamant et constitue la taille.

Il y a deux espèces de taille : la *taille en rose* et la *taille en brillant*.

La *taille en rose*, que l'on n'emploie que pour les diamants de peu d'épaisseur, présente une pyramide à facettes triangulaires et une large base plate que doit cacher la monture.

La *taille en brillant*, la plus recherchée et la plus précieuse, présente à sa partie supérieure une face assez large, dite *table*, entourée de facettes triangulaires nommées *dentelles* et de facettes en losanges; la partie inférieure, tronquée par une autre petite table à qui l'on donne le nom de *culasse*, est de forme pyramidale garnie également de facettes qui prennent celui de *pavillons*.

Ainsi taillé, le diamant offre trente-deux facettes sur chacun de ses deux côtés. Or, les diamants sont d'une grosseur peu considérable; il en est très-peu qui s'élèvent au poids de plusieurs carats, ce sont les diamants parangons; la généralité ne dépasse pas le poids d'un carat (centigr. 20,27), et il en est un grand nombre qui offrent à peine le volume d'une tête d'épingle; or, le plus petit comme le plus gros doit présenter ses soixante-quatre facettes. Qu'on juge des difficultés que présente ce travail microscopique, en pensant que la taille de chaque facette nécessite le réenchâssement dans la capsule.

FULGENCE GIRARD.

Le *Monde illustré* aura accompli sa deuxième année d'existence le 15 avril 1859. MM. les souscripteurs dont l'abonnement expire à cette époque, — ce qu'ils peuvent constater en vérifiant la bande d'adresse du journal qui mentionne l'échéance de l'abonnement, — sont priés de le renouveler SANS DÉLAI, afin d'éviter tout retard et toute interruption dans l'envoi du *Monde illustré*.

Le *renouvellement du* **15 avril** étant considérable, nous ne saurions trop insister sur cette recommandation.

Les demandes de renouvellement d'abonnement, ainsi que toutes réclamations, doivent être accompagnées de la dernière bande d'adresse.

Pour *l'Allemagne*, *l'Autriche*, *la Prusse* et *la Russie*, le directeur des postes de Cologne se charge des abonnements.

Les lecteurs du *Monde illustré* dont les collections sont incomplètes, peuvent se procurer les numéros qui leur manquent, au prix de 30 cent. chaque, aux bureaux du journal, et de 35 cent. par la poste à Paris et dans les départements.

COURRIER DU PALAIS.

« Voyez ce bachelier, dit Asmodée à Don Cléophas :
» il y a deux jours qu'en passant dans la rue d'Alcala,
» devant la boutique d'un cordonnier de femmes, il
» s'arrêta tout court pour regarder une petite pantoufle
» qu'il y aperçut. Après l'avoir considérée avec plus
» d'attention qu'elle ne méritait, il dit d'un air pâmé
» à un cavalier qui l'accompagnait : Ah! mon ami,
» voilà une pantoufle qui m'enchante l'imagination !
» Que le pied pour lequel on l'a faite doit être mi-
» gnon ! je prends trop de plaisir à la voir; éloignons-
» nous promptement. Il y a du péril à passer ici. »

Eh ! qu'eût dit le bachelier s'il fût passé devant le boulevard Montmartre, et qu'il eût vu aux vitres de Thonnerieux les chaussures destinées à Mme de Prades?

Mme de Prades a le pied le plus charmant du monde, fin, cambré, élégant, une chinoiserie une curiosité, un objet d'étagère. Elle en est fière autant que coquette, et elle a pour ce pied toutes les attentions et toutes les tendresses du monde. Elle ne l'habille que de soie, de satin et de velours : pour être admis à la chausser, il faut compter parmi les artistes de la profession. A ce titre, M. Thonnerieux avait eu le bonheur d'être distingué par Mme de Prades. Un jour, il la vit descendre de voiture en compagnie d'un jeune *gentleman*, M. N..., et se diriger vers sa boutique : M. N.. ne fit qu'introduire Mme de Prades auprès de l'artiste, et se retira après avoir fait entendre que si l'achat ne regardait que la dame, c'était lui seul que regardait la facture.

Cette première fois, la belle visiteuse se contenta de commander des mules ouatées, ornées de valenciennes, des pantoufles du matin en cuir de Russie, deux paires de bottines, l'une en velours garnie de satin, avec des boutons ciselés, l'autre en moire antique, se terminant par une chaussette de soie à jour, puis une ou deux paires de souliers à la Dubarry. La note se trouva être de 244 francs, et il ne tint pas à Mme de Prades qu'elle ne s'élevât plus haut. La jeune femme s'était prise de passion pour une délicieuse paire de brodequins, — un vrai chef-d'œuvre, — destiné à rester en montre comme spécimen de l'habileté du cordonnier. Elle les voulait à toute force : c'était la seule fois, disait-elle, qu'elle eût rencontré chaussure à son pied ; mais Thonnerieux fut inflexible, et ce jour-là le proverbe : « Ce que femme veut... » reçut un démenti.

Quatre jours après, elle revint, et choisit encore quelques paires de souliers pour une somme de 103 francs.

Au train dont y allait Mme de Prades, ce n'était pas moins de 25,331 francs de chaussures que ses pieds mignons auraient consommé du jour de l'an à la saint Sylvestre.

Le cordonnier avait fait le calcul. En homme prudent, il s'empressa de rédiger son mémoire et de le porter chez M. N... A la vue du total, le jeune homme bondit : il déclara tout net qu'il n'avait jamais entendu s'engager, pour Mme de Prades, au delà de deux paires de chaussures, et qu'il n'en payerait pas une de plus.

On est allé devant le tribunal.

Comment admettre, disait Me Frémard, l'avocat de Thonnerieux, que M. N... ait pu dire devant Mme de Prades : J'ouvre à madame un crédit de deux paires de souliers ; j'aime madame jusqu'à concurrence de deux paires de bottines !

Où est le temps, ô Cendrillon, ô Rhodope! où des — princes charmants — payaient vos pantoufles du prix d'un royaume.

Aujourd'hui, les princes charmants marchandent les bottines à leurs princesses, et ils se font condamner à solder la note du cordonnier.

C'est ce qui est arrrivé en fin de compte à M. N...

Remontons du pied à la main, du soulier au gant.

Qu'est-ce que le gant? Est-ce un vêtement? Est-ce un accessoire de toilette? Grave question qui fait l'objet d'un procès.

Il y aurait bien à dire là-dessus. Un érudit ne manquerait pas de remonter à Jacob et de lui attribuer l'invention du gant de chevreau. Il vous conduirait à coup sûr en Espagne, ce berceau du gant civilisé ; puis en Italie, la patrie du noble marquis Frangipani, qui fut le parrain des gants parfumés *à la frangipane*. Il n'oublierait pas non plus de raconter comment le gant devint l'accessoire de la politique avec Catherine de Médicis et son compère René, le fournisseur des fameux gants qui firent passer Jeanne d'Albret de vie à trépas. — Sans chercher si loin et si haut, n'y aurait-il pas une étude curieuse à faire sur le rôle du gant dans la société moderne? Je ne plaisante pas. Rappelez-vous la comédie d'A. de Musset : *Il ne faut jurer de rien*, et cet adorable épisode « des gants en daim, de couleur verdâtre, trop larges et décousus au pouce. » Le vaudeville nous a donné les *Gants jaunes* de Bayard, le roman la *Dame au gant noir* de M. Ponson du Terrail, et je sais un charmant esprit, bien connu de mes lecteurs, qui vient d'achever une nouvelle pleine d'humour et de fantaisie intitulée : *Une dame qui gante six un quart*.

Mais le procès?

Il s'agite entre M. Caldesaigne et Mlle Berthet.

M. Caldesaigne fait un commerce considérable de gants. Il a sa fabrique à Milhau, dans l'Aveyron. Là, plus de soixante ouvriers sont occupés sans relâche, à tanner, à teindre, à mégisser. Bon an mal an, il sort de la manufacture quelque chose comme douze mille douzaines de paires de gants. Et que de pauvres bêtes égorgées ! Quel massacre de chamois, de daims, d'agneaux, de chevreaux ! Que de chiens et de rats sacrifiés sur l'autel de la mode ! Eh oui ! messieurs, c'est de la peau de chien que sont faits vos gants de cheval : c'est de la peau de rat, mesdames, que sont faits vos gants du matin, ces gants de Suède, si frais et si doux à la main !

Pour écouler les produits de sa fabrique, M. Caldesaigne avait loué un magasin dans la rue de Rivoli, sous les arcades de l'hôtel du Louvre. La clientèle nombreuse, élégante et sans cesse renouvelée que la province et l'étranger jettent dans ce brillant caravansérail, il comptait bien — d'après les termes de son bail — en avoir le monopole. Mais voici qu'un beau jour il s'aperçoit qu'une concurrence vient de surgir à côté de lui, dans une boutique dépendant du même immeuble et occupée par Mlle Berthet.

Mlle Berthet est marchande de cols, de cravates et de chemises. Elle vend aussi des gants et elle soutient que c'est son droit. Le gant, dit-elle en s'appuyant de l'autorité du grand Jouvin, continue la manchette, il est un accessoire obligé de la toilette. — Mais, répond M. Caldesaigne, l'épingle, le bijou, la canne sont aussi des accessoires de la toilette de luxe, direz-vous qu'ils rentrent dans votre commerce? Non, ils ont leur individualité. Le gant aussi a la sienne, c'est le vêtement de la main, c'est mieux qu'un vêtement, c'est une institution. Eh ! qui donc, au foyer de la Comédie-Française, au balcon des Italiens, dans un bal, partout où siége la *high life*, oserait se présenter la main dégantée ?

Toutes ces choses, Me A. Porte, le spirituel avocat de M. Caldesaigne, les dira vendredi prochain bien mieux que je ne viens de le faire.

C'est Me Nogent Saint-Laurent qui défendra les intérêts de Mlle Berthet et Me Rodrigues ceux de la compagnie de l'hôtel Rivoli.

S'il vivait aujourd'hui, le pauvre Yorick, le voyageur sentimental, lui qui éprouva une sensation si douce à tâter le pouls de la jolie mercière et à lui acheter des gants trop grands, de quel cœur il se joindrait à Me Nogent pour combattre M. Caldesaigne !

Ce n'est pas au surplus la première fois que, dans cette ruche immense de l'hôtel du Louvre, se sont élevées des contestations pareilles. Dernièrement un pâtissier plaidait contre un boulanger et lui contestait le droit de débiter des gâteaux ; un autre jour un bijoutier attaquait un horloger parce que celui-ci s'était avisé de vendre certains objets d'orfévrerie. Oui, sans doute, la concurrence commerciale est vive, ardente, infatigable ; mais après tout c'est la loi commune ; c'est le droit de tous, — à cette condition, pourtant, qu'elle s'exercera sans mauvaise foi, sans déloyauté, sans préjudice pour le voisin. Voilà la règle : le *criterium*, comme on dit dans l'école, et le tribunal vient d'en faire encore une application nouvelle dans le démêlé judiciaire de M. Voydie avec M. Chèdebois.

M. Voydie est marchand de meubles rue de Cléry ; M. Chèdebois, marchand de meubles aussi, est venu s'installer à côté de lui. M. Voydie a pris pour enseigne : *Au Soleil d'or*, et sur sa boutique, brille, en effet, un soleil entouré de rayons. M. Chèdebois a inscrit sur la sienne : *A l'Etoile d'or*, et une étoile superbe rayonne en face du soleil de M. Voydie. — Rayonne, ai-je dit, car l'étoile de M. Chèdebois a des rayons. — Et c'est là justement le nœud du procès, le grief de M. Voydie.

« Non jamais, au grand jamais, s'écrie celui-ci, une étoile n'a été représentée avec des rayons. Au soleil seul, il appartient d'en avoir. Ouvrez les classiques — Mathieu Lansberg, par exemple, — voyez ses vignettes du soleil, de la lune et des étoiles. La lune, suivant ses diverses phases, affecte la forme d'une pastèque ou celle d'une côte de melon privée de ses pépins. Les étoiles ont cinq piquants, quelquefois dix ; mais jamais ni lune ni étoile ne se sont donné le luxe d'avoir des rayons. Ceux dont vous vous êtes affublé sont une usurpation. Votre étoile a voulu singer mon soleil, votre boutique se faire confondre avec ma boutique ; c'est de la concurrence déloyale. »

Vous jugez si à son tour M. Chèdebois défend rayons de son étoile. « Est-ce que tous les astres, il, ne sont pas des corps lumineux, et est ce que les corps lumineux ne rayonnent pas? Demandez-le l'Observatoire, à l'ombre d'Arago, à M. Leverrier Soit, reprend M. Voydie; mais demandez-leur s'ils ont jamais vu au bout de leur lunette une ét comme la vôtre, une étoile dans un soleil! »

Pure question de fait après tout, qu'un simple c d'œil, jeté sur les deux boutiques, devait suffire à soudre. Ainsi l'ont pensé les magistrats; ils se transportés de leur personne rue de Cléry, et, bien vu, ils ont reconnu que les rayons de l'*Etoile* n'avaient rien qui dût offusquer le *Soleil d'or*; qu confusion entre les deux établissements n'était possible, et ils ont repoussé la demande de M. Voy

La chronique, comme on voit, n'a pas été follem riche cette semaine. J'aurais pu pour la *corser*, vou conter le gros procès qui se plaide contre la Vill l'Etat au sujet de l'île des Cygnes. Mais l'affaire pas terminée, et, en chroniqueur qui a de l'ordre, tiens en réserve pour samedi prochain.

PETIT-JEAN.

COMÉDIE-FRANÇAISE : Reprise du *Philosophe marié*. — A COMIQUE : *Le Maître d'école*, drame en cinq actes, par M Meurice. — CIRQUE-IMPÉRIAL : *Les ducs de Normandie*, historique en cinq actes et en onze tableaux, par MM. Cor Grangé. — Nouvelles.

Le Philosophe marié est une œuvre d'un car paisible, d'un sentiment honnête, d'un style plus s et plus agréable que poétique. On y trouve en g bien des pièces de notre temps, car Destouches fait assister à la lutte entre les besoins élevés de l' et les nécessités du ménage.

La reprise de cette comédie, oubliée de la gén tion actuelle, a été accueillie avec une faveur do de curiosité. Ce n'est pas qu'on ne l'ait trouvée un lente; du temps de Destouches même, on s'étot qu'une intrigue aussi délicate eût pu fournir ma à cinq actes. — M. Leroux, très-scrupuleux au de vue de l'ancien répertoire, a détaillé le rôle d'A avec beaucoup de succès; il y a mis toutes les h de la tradition, assaisonnées du sel d'un esprit rel. Mme Arnould-Plessy, que le Théâtre Fra s'obstine à regarder comme son étoile de premier mension, a été ce qu'elle est toujours, adorable affectée, et plutôt préoccupée de séduire que d'i préter justement son rôle. La vogue est attachée pas, nous le savons et n'en faisons que sourire, n'y a là aucune signification sérieuse. C'est le qui fait la vogue, ce sont les lettrés qui font le s

Pourquoi M. Empis, le directeur du Théâtre- çais, n'a-t-il pas conservé au *Philosophe mar* sous-titre caractéristique et naïf : *ou le Mari n de l'être ?*

Le nouveau drame de M. Paul Meurice à l'Am Comique, le *Maître d'école*, a obtenu un succès au égal à celui de *Fanfan la Tulipe*. Il a sur ce d l'avantage important de ne pas se jeter dans les j de l'histoire. Par sa facture solide et compliqué fois, par le feu de quelques scènes, il rappelle nière de Frédéric Soulié.

Le *Maître d'école* s'appelle Everard ; c'est un h humble de cœur et d'esprit, qui fait tous ses pour ne pas tourner au *penseur*, selon les ten favorites de M. Paul Meurice. Il a la direction petite école dans un bourg du Jura, où il exerc lement les fonctions d'officier municipal Everar paraît avoir cinquante ans environ, montre une tion profonde et vigilante pour Mlle Elise Deln fille d'un de ses voisins. Ce sentiment, dont il nage pas assez l'expression, obsède et irrite M mare. car c'est pendant qu'il voyageait au f l'Inde que sa femme donnait le jour à Elise. A ment de mourir dans les douleurs de l'enfan elle a confié à Everard le soin de veiller toujo sa fille. Ces détails expliquent suffisamment le çons de M. Delmare, soupçons attisés depuis temps par un intrigant ténébreux, du nom de qui convoite la main d'Elise.

Ce Varade a eu vent d'un héritage considéral à fondre sur la tête de l'honnête maître d'éco tage d'un demi-million. Cette somme, si elle portée sur Elise, rétablirait merveilleusemen faires très-compromises du sieur Varade, de ruine peut entraîner celle de M. Delmare. M en arriver à ce *report*, il faudrait qu'Everard le père de la jeune fille, et l'on conçoit d'autan qu'il répugne à cette vilenie, qu'il a promis à rante de garder le secret jusqu'au seuil de s tombe. C'est ce secret que, pendant cinq actes

et Delmare cherchent à lui arracher par tous les moyens, et qui ne lui échappe enfin qu'après qu'une main homicide a versé un poison certain dans ses veines. Auparavant, le maître d'école a eu le temps d'assurer l'avenir et le bonheur d'Elise, en la mariant à l'homme qu'elle aime.

Cette donnée, quoi qu'elle ait été déjà exploitée (on a cité le *Médecin des enfants*), a fourni à M. Paul Meurice quelques éléments nouveaux. La paraphrase de la fable de *la Cigale et la Fourmi* est une chose charmante, bien qu'elle soit renouvelée de M. Lachambaudie. Voici la scène : Des enfants sortent en tumulte de l'école, comme dans l'aquarelle connue de Decamps; un d'eux, le plus jeune, s'approche d'Everard, et, d'un air de confidence, lui récite le petit caprice de La Fontaine; ayant fini, il rit, et bat des mains au désappointement de la cigale. Everard, qui l'a écouté gravement, assis sur un banc de son jardin, l'attire entre ses genoux et le reprend doucement, simplement, de sa cruauté enfantine; il refait à son usage la moralité du fabuliste, lui conseille de venir en aide aux cigales, surtout lorsqu'elles ont de la voix; il flétrit la conduite de la fourmi et la renvoie aux ténèbres de ses cités souterraines. Pauvre fourmi! se relèvera-t-elle de cet anathème? — Le petit paysan pleure et promet qu'il ne le fera plus. Ce tableau a de la grâce dans son apprêt.

Une scène d'un dessin plus énergique est celle où Everard, en sa qualité de maire du village, se voit requis par M. Delmare de prononcer les paroles officielles qui vont unir Élise à l'odieux Varade. Les tortures du père de famille sont rendues de façon à produire une vive anxiété; et le *non* qui s'exhale des lèvres défaillantes de la jeune fiancée, enlève une sorte de fardeau de la poitrine de chaque spectateur.— Nous n'aimons pas l'acte qui suit : ces rochers éclairés par la lune, ces contrebandiers aux visages patibulaires, ce passage secret, tout cela sent la grosse besogne du mélodrame. L'action en est augmentée inutilement, sans profit pour le véritable intérêt.

Un personnage farouche, braconnier de sa profession et répondant au nom expressif de Bux, un mélange de bonnes et de terribles qualités, rappelle, dans ses proportions plus modestes, l'étrange Farrabesche du *Curé de village*, de Balzac.

C'est M. Frédérick-Lemaître qui joue le rôle du *Maître d'école*. Il a été follement applaudi le soir de la première représentation. Nous croyons que, dans ces applaudissements, il se mêle beaucoup du prestige attaché au passé du célèbre comédien. Toutefois, il convient de dire que M. Frédérick-Lemaître a gardé, de tant de brillantes et poétiques créations, un reflet de dignité, de puissance, de mélancolie sévère, qui peut encore le protéger longtemps. Plus varié qu'aucun artiste de notre époque, il lui est permis d'aborder les rôles les plus divers · — *on ne lui connait pas de genre !* c'est le mot qu'on devrait écrire en tête du récit de sa carrière. Il a toutes les originalités qu'il veut avoir. De là, sa supériorité sur des talents réels, mais circonscrits, tels que M. Laferrière et M. Mélingue. Il est toujours et quand même l'homme de la pièce qu'on lui confie, tandis que ceux ci, sous les différents costumes dont ils s'affublent, demeurent, à peu de chose près, M. Mélingue et M. Laferrière.

Cinq minutes séparaient hier l'Ambigu-Comique du Cirque-Impérial; aujourd'hui, c'est un abîme qui isole ces deux théâtres. L'abîme a pour titre *les Ducs de Normandie*, et pour auteurs MM. Cormon et Grangé.

La singulière idée qu'ont eue ces deux écrivains de refaire *Robert le Diable !* Voilà de ces coups que n'oserait jamais tenter un débutant! Il faut vraiment que la direction du Cirque ne sache plus à quel costumier se vouer, pour aller s'aviser de remettre à la scène les vieilles légendes épuisées déjà sous le règne de François Ier! — *Les Ducs de Normandie !* dit l'affiche avec un air de crânerie imposante; et vous vous attendez à voir défiler des chapitres d'histoire étudiés avec un certain goût pittoresque. Point. On vous sert des restes de mélodrames réchauffés dans des décors nouveaux ; on vous fait assister aux pantomimes héroïques de Cuvelier, remises à la mode de la cathédrale de Caen ; on vous offre les trois fantômes de l'opéra de *Charles VI*; on vous présente un traître nommé Eric le Rouge, et une folle, et un bâtard, et un moine.

La lutte des théâtres avec le carême va commencer; on annonce à la Gaîté la rentrée d'un maître ès-charpente, M. Bouchardy, éloigné depuis quelques années des grands travaux de menuiserie et de serrurerie dramatiques. *Micaël l'esclave* remplacerait alors *Cartouche*. Un *Lapeyrouse* se prépare à la Porte-Saint-Martin ; encore un vaisseau qui pourrait bien avoir cent représentations dans sa carcasse !

Les théâtres de vaudevilles se démènent de leur côté comme des diables défiant l'exorcisme ; mais ces diables-là semblent fuir la critique et mettre un certain parti pris à se dérober à notre lorgnette. Les Variétés, par exemple, n'ont pas jugé convenable de nous convier au *Truc d'un mari*, et les Variétés ont eu raison : nous ne comprenons rien à l'argot. Le Palais-Royal a apporté la même humilité dens l'exhibition des *Suites d'un bal manqué*, par MM. Siraudin et Marc Michel. C'est une mesure dont nous sommes reconnaissants aux directeurs, et par laquelle ils nous indiquent clairement que les pièces qu'ils dérobent à nos regards ne valent pas la peine d'être vues.

CHARLES MONSELET.

CHRONIQUE MUSICALE.

THÉATRE DE L'OPÉRA : *Herculanum*, opéra en quatre actes, de MM. Méry et Hadot, musique de M. Félicien David.

« La musique moderne est trop bruyante !..... les instruments de cuivre, par l'abus qu'on en a fait, ont étouffé la voix des chanteurs, ou tout au moins ont forcé les acteurs lyriques à chercher leurs effets dans des cris surhumains, les ont entraînés dans le périlleux steeple-chase de l'ut dièse. »

C'est bien là, si je ne me trompe, le grand acte d'accusation porté, par un important parti de dilettantes, contre les œuvres récentes, quel que soit, du reste, leur mérite et leur succès. Les oreilles me tintent encore de ses clameurs.

A quoi les partisans de la nouvelle école ont répondu : « Ce prétendu *bruit* que vous nous accusez de produire avec nos puissants orchestres et qui semble tant contrarier votre sens musical, vous l'appellerez, s'il vous plaît, avec nous : le *maximum d'extension du son*. L'expression est plus juste et, à coup sûr, moins brutale. Vous aurez aussi la bonté, vos oreilles dussent-elles en saigner, d'écouter religieusement la grande voix de nos masses sonores et, quand vous vous serez rendu à l'évidence, quand vous aurez terminé votre éducation musicale sur ces travaux forcés du tympan, vous aurez la bonne foi de nous applaudir, ce qui ne sera que justice. »

Voilà, je crois, les thèmes d'argumentation des deux écoles en présence. Nous croyons à la pureté des intentions de chacun, mais nous nous défions de l'exagération, fille terrible de la discussion.

Entre ces deux précipices du *trop* et du *trop peu*, il est une route difficile à suivre, parce qu'elle est étroite et demande pour être gravie de véritables miracles d'équilibre. Cette route a nom : la Modération ; c'est quelque chose comme le sentier de la vertu artistique. Voyez-vous comme M. Félicien David s'y tient droit et y marche d'un pas triomphant? Ecoutez plutôt sa partition d'*Herculanum*; avec quel art il a su y maintenir l'orchestre dans des limites sensées, sans en exagérer l'effet par un tapage ambitieux, sans pourtant le rabaisser jusqu'au rôle de simple accompagnateur !

Ici pourrait se placer la discussion d'une grave question. L'accent dramatique résulte-t-il de la grande quantité de sons produite ou d'un tour spécial de la phrase musicale, autrement, de la *qualité mélodique ?* M. Félicien David semble s'être décidé pour cette seconde manière, qui est celle des forts, et il abandonne à des imaginations moins fécondes que la sienne les ressources artificielles du tapage instrumental.

En effet, chez l'auteur du *Désert*, la mélodie abonde, éclate en cris pathétiques, ou roucoule des paroles d'amour au gré de la situation ; et cette souplesse dans le talent, cet *art de peindre* n'est pas un des moindres mérites de M. Félicien David. Déjà *la Perle du Brésil* avait donné la mesure de cette qualité qu'il possède à un si haut degré et dont il a fait preuve à nouveau dans son opéra d'hier.

Cette fois, il ne s'agissait pas d'évoquer le Grand esprit des bois, ni de faire reluire le soleil des tropiques à travers les lianes séculaires des forêts brésiliennes. L'action se passait sous un autre ciel et mettait en jeu les passions d'un autre climat. M. Méry, l'auteur des paroles, qui, lui aussi, s'est enamouré — dans *Heva* et dans *la Floride* — du magique spectacle de la nature vierge, a voulu chanter dans ses vers la dernière orgie d'*Herculanum*, la ville païenne.

Nous sommes au premier siècle de l'ère chrétienne. La société romaine, dans le délire de ses joies sensuelles, nous apparaît sous les portiques de la ville maudite. On y boit le falerne chanté par Horace, on s'y couronne le front de roses ; la reine Imperia et son frère, le consul Nicanor, entourés d'une cour brillante, sont là qui attisent les feux de l'orgie. Et pourtant la lave est bouillante dans les cratères et bientôt va engloutir toutes ces merveilles païennes.

Tout à coup les chants ont cessé, le peuple envahit le palais et vient aux pieds de la reine demander la mort d'Hélios et de Lilia qui ont commis le crime d'être chrétiens. Ils vont être condamnés à la dent des lions du cirque..... Mais non, Imperia se ravise ; elle veut essayer la puissance de ses charmes sur le cœur d'Hélios dont la foi ébranlée s'éteint bientôt et fait place à l'amour coupable que lui a inspiré l'enchanteresse.

Pendant qu'il oublie Lilia dans les délices de la cour impie, sa fiancée, qu'a enlevée Nicanor, résiste à son ravisseur. Elle invoque le secours du ciel dont la foudre terrasse le consul.

Rendue à elle-même, Lilia entreprend de reconquérir le cœur de son fiancé; mais combien il est loin d'elle déjà ce cœur jadis pieux! Hélios a ceint la couronne royale et, assis aux côtés d'Imperia, il assiste aux danses impures des bacchantes en délire. Deux femmes également belles, et personnifiant deux religions tour à tour victorieuses, se disputent donc l'âme indécise d'Hélios.

Imperia triomphe d'abord; mais bientôt Lilia l'emporte à son tour, et le chaste baiser de leur réconciliation est le dernier dont le bruit retentisse sous les portiques d'Herculanum, car déjà la ville est en feu et la lave l'ensevelit sous ses flots ardents.

Un des mérites de M. Félicien David est d'avoir saisi et su rendre le contraste de deux amours empruntant leur caractère à deux religions différentes : la religion de la matière et celle de l'esprit. Les cantiques chrétiens qu'il met dans la bouche d'Hélios et de Lilia viennent s'encadrer avec un art merveilleux dans les chants bachiques d'Imperia, sans qu'il y ait jamais confusion de couleur. Ainsi, quoi de plus dissemblable que les couplets d'Hélios et de Lilia au premier acte :

Dans une retraite profonde...

et la chanson à boire d'Imperia, que le *Credo* de Lilia, inspiration grandiose peignant le fanatisme chrétien sous ses aspects les plus colorés, et les couplets que Mme Borghi-Mamo chante au commencement du troisième acte.

La partie chorale a moins de développement que dans la *Perle du Brésil*; pourtant il faut applaudir le final du premier acte, d'un très-bon effet scénique (la voix d'un prophète grondeur vient s'y mêler aux ricanements d'une foule avinée), et aussi le chœur de voix de femmes qui ouvre le second acte; ce chœur, parfaitement traité, est d'une coupe très-heureuse.

Roger a su donner l'expression la plus tendre au morceau qu'il chante au moment où, sous l'influence d'un breuvage enivrant il tombe aux pieds d'Imperia en abjurant la foi chrétienne.

Cette cantilène, qui revient plusieurs fois, est une des plus réussies de l'ouvrage. Mais les deux morceaux les plus applaudis sont le duo de la séduction entre Obin (Nicanor) et Mme Lauters (Lilia) et le grand duo de la fin entre Roger et Mme Lauters. Là la verve du compositeur fait explosion; il a su trouver, pour rendre cette situation suprême, une phrase d'une ampleur merveilleuse.

Le ballet du troisième acte abonde en motifs piquants rehaussés encore par des effets d'orchestre pleins de goût et d'originalité. C'est Mlle Livry qui danse le solo de ce ballet, et là encore, comme dans la *Sylphide*, elle a déployé toutes les grâces de son talent juvénile.

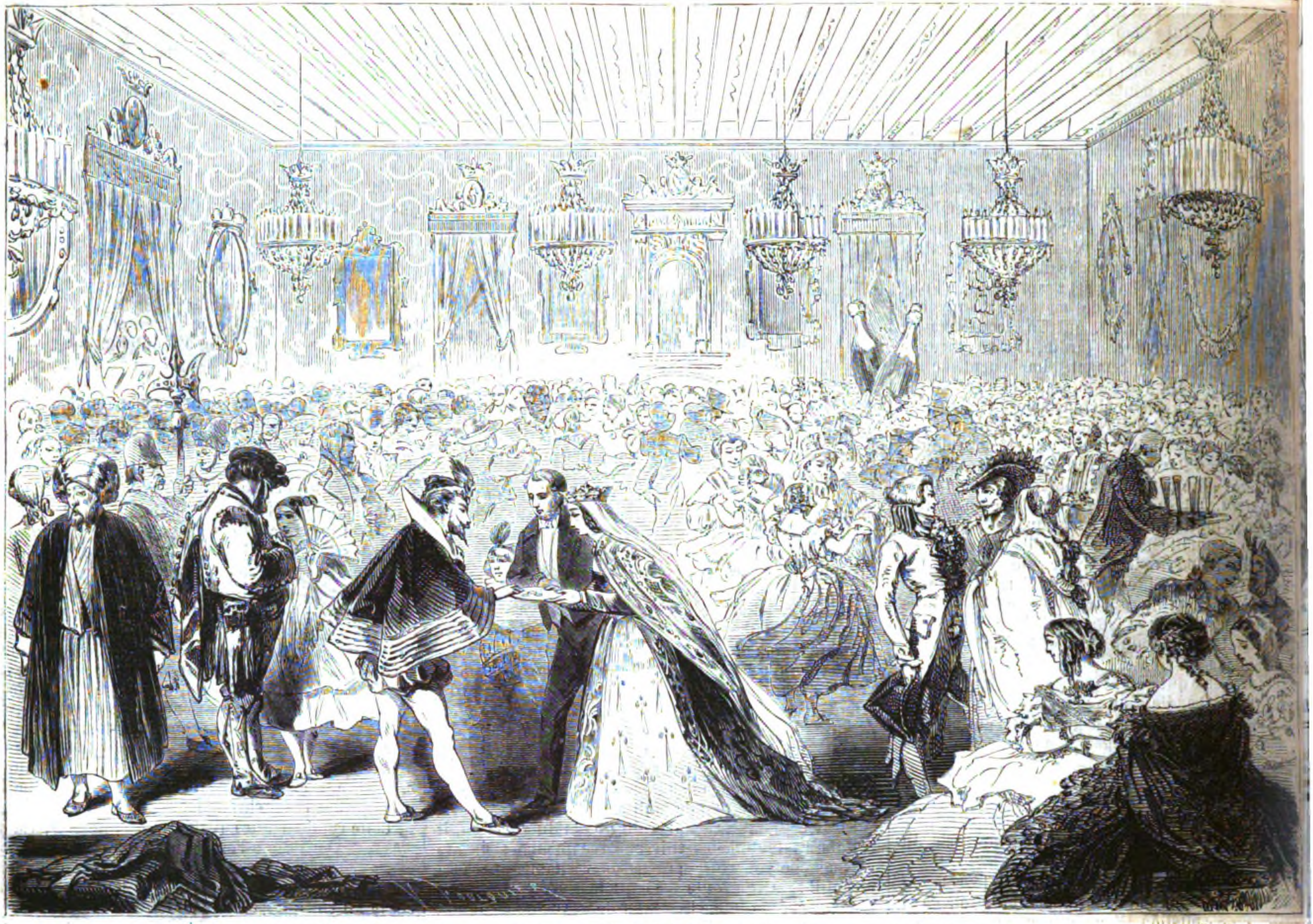
Mme Lauters a été au-dessus de tout éloge. En général, l'exécution a été trouvée excellente, et cela rachète un peu les représentations trop sacrifiées de *Lucie* et du *Comte Ory*. ALBERT DE LASALLE.

Un bal costumé à Angers.

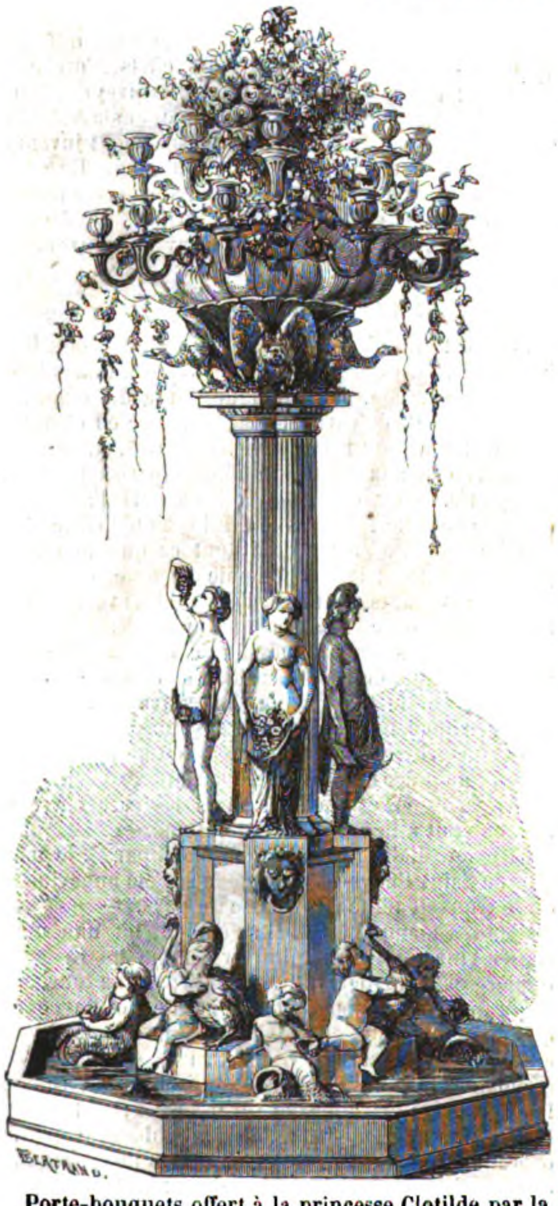
Paris est loin d'avoir le monopole de ces fêtes brillantes dont les derniers accords s'effacent dans le silence qui succède, pour quelques jours du moins, au joyeux tumulte du carnaval. La province en offre parfois qui ne laissent rien à envier en grâce, en élégance et en richesse aux salons du monde parisien les plus renommés. Nous offrons à nos lecteurs l'aspect de l'une de ces fêtes, d'après le dessin d'un artiste dont l'habile crayon en a reproduit tout ce que le crayon peut reproduire : la physionomie élégante, quelques-uns des ravissants costumes, l'ensemble si varié et à la fois si pittoresque et si gracieux, s'encadrant dans les salons les plus magnifiques. Pour les détails de cette riche mosaïque de travestissements de tous les caractères et de toutes les époques, le mouvement et l'entrain des quadrilles, cet essaim de jeunes femmes élégamment parées, conservant sous leurs déguisements divers une grâce et une aisance parfaites, ils échappent à la description, et quelques mots les caractérisent : l'œil en était à la fois ébloui et charmé.

Cette fête était le bal costumé offert par M. le marquis de Saint-Genys à l'élite de la société angevine, et où se trouvait toute la noblesse du pays.

Rien n'a manqué à ce bal splendide, où une noble pensée vint à la fin se réfracter comme un rayon de lumière dans un diamant. Ne fut-ce pas une touchante inspiration, aussi honorable pour celle qui la conçut que pour tous ceux aux généreux sentiments de qui elle fit appel, que la pensée d'associer à ces joies toutes mondaines le souvenir de ceux qui ne connaissent de la vie que ses privations et ses tristesses; de faire que ces fleurs qu'effeuillait le plaisir retombassent en pluie odorante sur les malheureux? Or, cette inspiration fut celle de la maîtresse de la maison : la marquise de Saint-Genys, reine par le costume et par l'exquise dis-



Bal costumé donné à Angers par le marquis de Saint-Genys, d'après un croquis de M. Tom Drake.



Porte-bouquets offert à la princesse Clotilde par la ville de Turin.

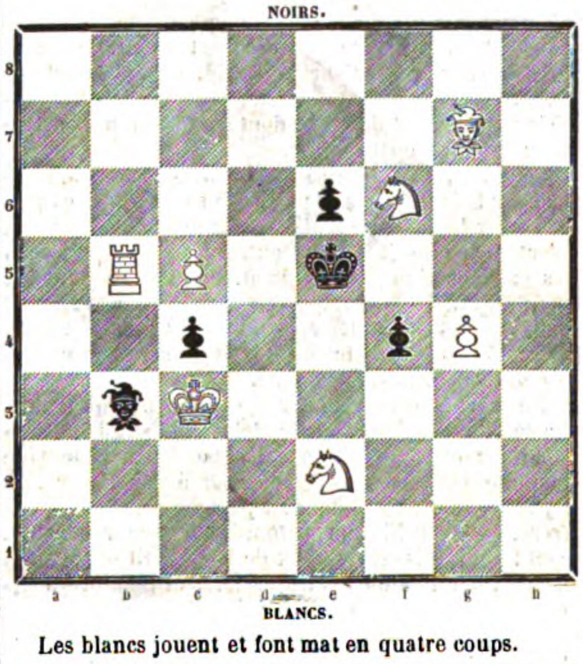
tinction des traits, prit le bras du comte de C..., et parcourut les salons. Elle demandait au nom des pauvres, tout le monde donnait. On ne refuse pas à une reine, quand, le doux regard d'un ange dans les yeux, elle invite ceux qui rient à soulager ceux qui pleurent.

Tout est bien qui finit bien ! a dit Shakspeare. Ce mot revient de droit au charmant bal de la marquise de Saint-Genys, puisqu'il a commencé par le plaisir et fini par la charité.

X.

Problème N° 16, de la composition de M. Grosdemange.

NOIRS.



BLANCS.

Les blancs jouent et font mat en quatre coups.

Solution du problème n° 15.

BLANCS.	NOIRS.
1. C d 7 — e 5	1. e 7 — e 6 (meilleur).
2. T d 8 — d 7	2. c 7 — c 6 (meilleur).
3. T d 7 — d 8	3. R d 5 — c 5 :
4. D d 2 — a 5 mat,	
	Si 3. R d 5 — e 5 :
4. D d 2 — g 5 mat.	

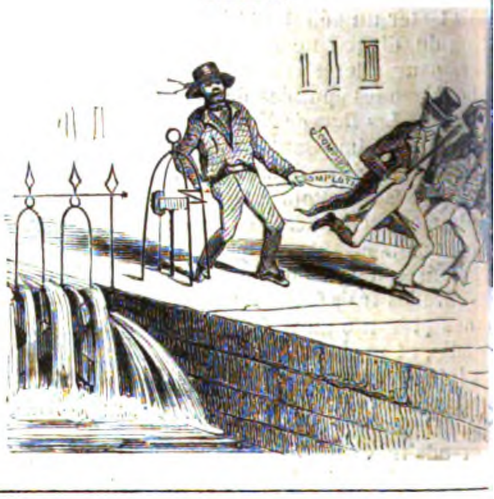
BARRWITZ.

Porte-bouquets offert à la princesse Clotilde

Le porte-bouquets offert par la ville de Turin à S. R. la princesse Clotilde, à l'occasion de son mariage avec S. A. I. le prince Napoléon, est, autant par l'élégance de son galbe et l'ingénieuse combinaison de groupes de figurines en ronde bosse que par la perfection du travail, une œuvre digne de cette orfévrerie italienne si célèbre aux quinzième et seizième siècles elle comptait tant d'éminents artistes. Cette belle pièce toute en argent, dont la hauteur est de soixante quinze centimètres, est l'œuvre du chevalier Charles Bora l'un des chefs de la grande maison d'orfévrerie de Turin, dont les travaux relèvent moins de l'industrie que de l'art.

M. V.

RÉBUS.



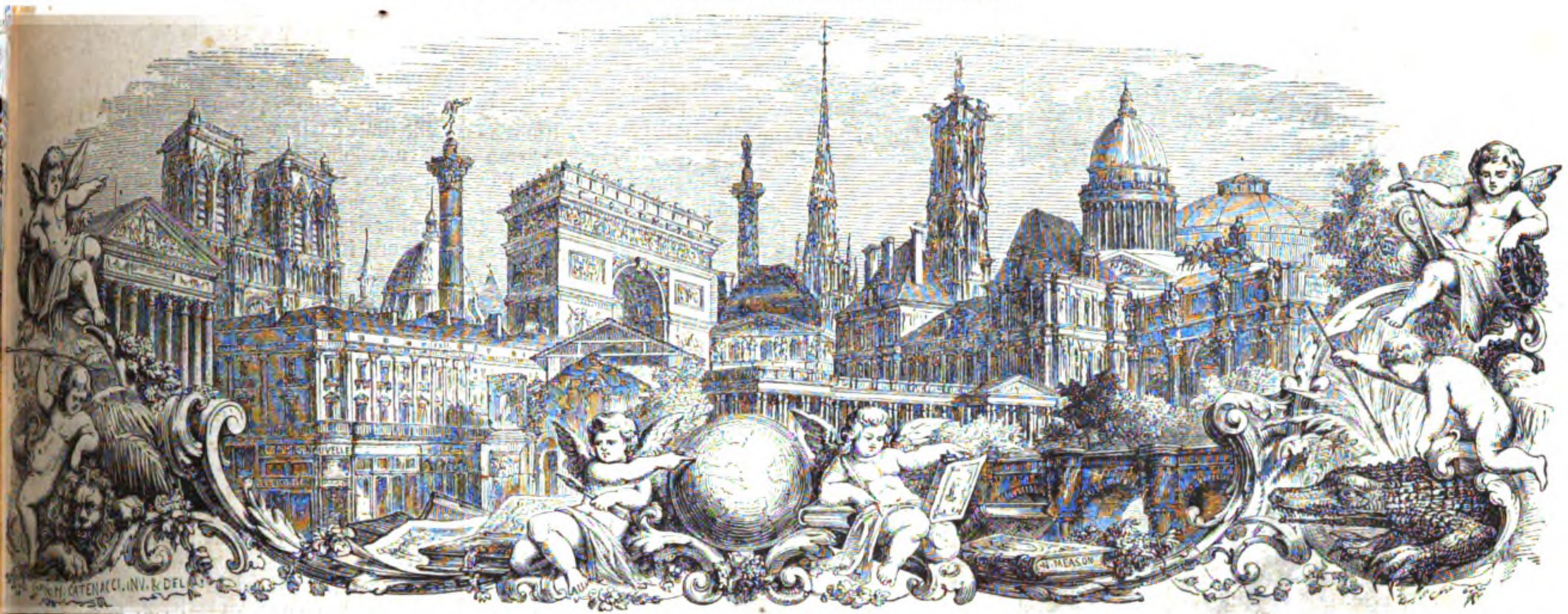
EXPLICATION DU DERNIER RÉBUS :

Un attaché d'ambassade est, sans contredit, un employé hors ligne.

Paris. — IMP. DE LA LIBRAIRIE NOUVELLE. — A. Bourdilliat, 15, rue I

LE MONDE ILLUSTRÉ

JOURNAL HEBDOMADAIRE.



ABONNEMENTS

Paris et départ. : Un an, 18 fr. — Six mois, 9 fr. — Trois mois, 5 fr.
(Pour l'Étranger le p rt en sus
Prix du numéro, à Paris : 30 c. — Dans les départements : 35 c.

3me Année. — N° 102.

26 Mars 1859.

BUREAUX

A la Librairie Nouvelle, 15, boulevard des Italiens.

S. M. l'Impératrice, le Prince Impérial et les princesses Clotilde et Mathilde, au balcon de l'Ecole Militaire, pendant la revue du 20 mars, passée par l'Empereur.

COURRIER DE PARIS.

Ne vous attendez point à ce que nous vous parlions encore des bals et soirées de mesdames une telle et trois étoiles! Tant pis pour celles qui y comptaient, tant mieux pour celles qui les envient... Vous devez désormais savoir à quoi vous en tenir sur la grâce et l'amabilité de toutes les maîtresses de maison, — sur les brillantes toilettes et les diamants de leurs invitées, — sur l'esprit de tout le monde, — la sonorité de la musique, — l'éclat des lustres, — la richesse des ameublements, — l'abondance des rafraîchissements, — et enfin sur toutes les phrases stéréotypées qui ne sauraient faire autrement que de revenir à chaque mention d'un bal, d'un raoût, d'une sauterie.

Voici le printemps, dans le ciel et sur le calendrier; Dieu nous le donne déjà tiède et verdoyant; au diable les soirées étouffées entre quatre lambris dorés ou non! Au diable le piano provocateur de sottes polkas; au diable cette formule du carton glacé : « *Madame X*** sera chez elle jeudi soir!* » Qu'elle y reste; moi je vais me promener au clair de la lune, vers les larges places que bordent les squelettes et tordus des arbres sur lesquels une saison précoce jette déjà les odorances poussées de l'aimable *primavera!*

Car le printemps n'a point attendu que Mathieu Laensberg lui vît son *laisser-passer*: depuis un mois déjà il éclate et rayonne dans le ciel déjà bleu et sur la terre bientôt verte. Que cette bienfaisante tiédeur dure huit jours encore, et qu'il pleuve le neuvième, alors tout s'épanouira sur nos têtes et fleurira sous nos pas. J'attends le premier pantalon de nankin promené par un flegmatique Anglais,— la première robe blanche balancée par une impatiente jeune fille. O première robe blanche, de mousseline blanche, qu'on est heureux de te voir, de te suivre... se guidant bien de te devancer... de crainte que celle qui te porte n'ait point le doux et riant visage que l'illusion laisse traîner dans tes plis onduleux!

Le fameux marronnier du 20 mars a — fleuri dans tous les journaux, — et aux Tuileries aussi, j'imagine, car je ne l'ai pas vu. Où est-il situé cet arbre impétueux et fidèle? je l'ignore, et j'ai souvent interrogé sans en rien savoir. Cet arbre n'est-il pas quelque peu comme le fameux phénix, dont tout le monde parle sans l'avoir jamais vu?

Les uns prétendent qu'il est dans la grande allée du centre; — d'autres le déclarent vers la terrasse du bord de l'eau; — d'autres encore soutiennent qu'il se dresse dans les massifs voisins de la rue de Rivoli. Cherche!

Je suis tenté de croire que ce fameux marronnier du 20 mars est une invention destinée à produire tous les ans quinze francs à celui qui en rédige la prétendue réapparition,— ou bien que si marronnier il y a, le phénomène n'est pas sans concurrence. Le fait est qu'ils sont plusieurs... ce marronnier! Hier encore, comme je *le* cherchais, je *les* trouvai en grand nombre. Ils ne sont pas en fleurs si pontuellement qu'on l'écrit; mais les cinq ou six que j'ai vus ont la sève qui déborde dans leurs branchages les plus déliés, s'y manifestant en bourgeons roses, en petits enroulements de feuilles d'un vert grisâtre, que la plus prochaine ondée fera développer en éventail. Je crois donc qu'il y a concurrence et *steeple-chase* au 20 mars entre divers arbres, pressés d'arriver à la date traditionnelle, et que le fameux marronnier est, en tant qu'exception, un canard végétal, — ou plus même qu'un canard, le phénix déjà cité, renaissant sans cesse de la tradition et de ses cendres!

Le carnaval est donc définitivement enterré — sans être mort. Le fait qu'il offre chaque année à l'observation se renouvelle toujours avec une force plus grande : la folie ou les folies du masque tendent absolument à disparaître de nos mœurs... Depuis une dizaine d'années déjà, les boulevards ne voient plus ces grandes mascarades qui ont amusé notre enfance, et en tête desquelles le peuple soupçonnait toujours lord Seymour, qui bien éloigné de pareilles habitudes et de si turbulents plaisirs, regardait dédaigneusement passer, des fenêtres qui dominaient le *Café de Paris*, ces étranges cortéges, dans lesquels on se l'imaginait mêlé. Le carnaval n'est plus une chose, — mais une date. Ce siècle, transforme, réforme et déforme tout! Il invente, il innove; — mais il abandonne et brise aussi. Il a oublié autant de choses qu'il en trouve.

La plupart de celles qu'il laisse choir sont de l'ordre mélancolique et charmant qui faisait les douces joies de la famille. Le siècle a violemment substitué à des fêtes terrassées par trois révolutions, — qui ont atteint les mœurs autant que la politique, — les découvertes, les inventions de son génie haletant, inquiet, avide...

On lui devra la pile électrique et la télégraphie pareille; mais l'ensemble de ses inventions n'est pas de tout point à cette hauteur! C'est un tohu-bohu où le sublime et l'absurde se côtoient, pour étouffer bien des traditions dont nous déplorons la chute dans la désuétude. Comptons un peu!

Nous avons l'homœopathie, et la camaraderie; la lithotritie, et la lithochromie, la thérapeutie la métalothérapie; — puis les chemins de fer, et les socles articulés; — les légumes comprimés en bloc, et le biberon d'Arbo; — le chloroforme, et l'eau de Lob; — les chateaubriants, et le caoutchouc; — la littérature réaliste, et les chaussures à vis; — les réclames, et le macadam; — le daguerréotype, et le physionotype; — l'aluminium, et la parfumerie électrique; — les omnibus, et les comédiettes de salon; — les jeux de bourse, et les romans à quatre sous; — les étoffes de verre, et les sous-sols; — les marmites autoclaves; — le sucre de betterave, et les drames en vingt-sept tableaux; — les rues d'une autre couleur, et les fauteuils élastiques; — la galvanoplastie, et les sous-pieds; — le gaz hydrogène, et les chemises sur mesure; — les peintres de la décadence française, et la claque; — l'huile de ricin sans saveur, et les faux-cols; — l'asphalte, et la crinoline; — les prisons cellulaires, et la pâte Regnauld; — le câble sous marin, et le moleskine-cuir... et quoi, et quoi encore? Jetons les mots, les choses au hasard et comme la plume les harponne dans l'encre; le gutta percha, la Californie, le cab, le gaz portatif, l'*ut* de poitrine, les assurances sur la vie, le Rob, la statistique, les plumes de fer, le saxophone et autres Sax, les chroniques, le Clicquot retour de Russie, le zinc d'art, le punch Grassot, le vermouth Lassagne, les Bouffes Parisiens, les sommiers élastiques, les osanores, les journaux à 40 fr., les eaux d'Allemagne, la machine à coudre, les œufs à la tripe, les orchidées, la navigation sous marine, la pomme de lion, les champignons de couches, les sociétés de tempérance, les trottoirs, le lorgnon dans l'œil, le parfait glacé, le revolver, les enveloppes Maquet, l'aspasine, la colalocation, les marrons glacés, les bains de mer, le zouvereing, les loyers surfaits, l'art d'élever les lapins, les annonces, le bitumisme, le piano à queue, le homard à la broche, le romantisme, la purée de marrons, le néocatholicisme, les gilets de flanelle, les tables tournantes... et quoi encore? Arretons-nous, nos colonnes n'y suffiraient pas!

Mais ces conquêtes, ces découvertes sublimes ou grotesques, ce siècle que nous coupons en deux, les a payées de bien des abandons! Toutes les institutions patriarcales, toutes les fêtes de la famille, — les dates du respect et de l'affection, — ont peu à peu disparu du calendrier de gens si affairés! On ne fête plus le saint de l'aïeul, ni la naissance de la mère, ni les anniversaires heureux. Les dates pieuses ou charmantes qui rapprochaient sous le toit de la réconciliation les membres regrettablement divisés de la famille, s'effacent sous les efforts qu'on a faits pour détruire la famille elle-même...

On va, on court, on vit haletant, emporté et tourbillonnant, la tête si étourdie du bruit de tous, qu'il ne reste plus que les heures les plus rares pour sentir les précieuses impressions qu'une solitude presque impossible, et un repos presque introuvable, peuvent seuls faire retrouver au fond du cœur. Marche! marche, ô Juif errant de la pensée, du devoir, de la lutte, des avidités, des ambitions de toutes les démences, — esclave de tout, de tous et de toi même! Marche incessamment à travers le monde, avec ce but assigné dont tu détournes follement les yeux, car plus heureux que le maudit du Seigneur, ta course finira. La course, c'est la vie... et tu te reposeras dans la mort!

Avis aux femmes qui abusent de cet instrument de torture et de fausse grâce qu'on appelle vulgairement corset, lequel, au fond, est une camisole de force. Paris offrait aux provinciales naïves et aux étourdies de la société un magasin de confection où se promenaient, se pavanaient sans cesse trois femmes-poupées, traînant les amples modèles des robes que vend le magasin, dans le but d'exciter, d'inciter à en acheter de semblables, les intéressées (même les plus vastes!) qui s'imaginaient que l'étoffe taillée sur elles, ferait un aussi galant effet que sur ces mannequins vivants.

Or, pour mieux affriander les acheteuses, pour mieux les engluer, comme pour mieux mériter leurs appointements et les compliments des flâneuses, ces pauvres femmes se serraient avec violence... à mort, peut-on-dire! Car, en effet, deux sont mortes depuis quelques semaines, s'étant déplacé tous les organes et comprimé, atrophié l'appareil vital. La troisième, qui est mariée, est en couches, et par suite des mêmes abus du corset, dans un état qui inspire les plus grandes inquiétudes...

On offre de parier que, si le propriétaire de cet établissement a la cruauté de vouloir remplacer ces femmes-poupées, il n'aura que l'embarras du choix!

Un mot de simple et inutile raisonnement aux femmes qui s'étriquent dans leurs baleines et le coutil.

Quel est le type suprême de la beauté féminine?

La *Vénus* de tous les maîtres de l'antiquité et de la renaissance des arts :

Pour la sculpture : celle de Praxitèles, — celle de Médicis, — celle de l'île de Milo;

Pour la peinture : la Vénus du Titien (couchée), — celle du Véronese, sous les attributs de Venise, — celle toute contemporaine de M. Ingres, sortant blonde et ruisselante de la mer de Grece, qu'elle regarde, charmée, surprise, avec des yeux bleus.

Ajoutons à ces types de la suprême beauté, l'idéal groupe des trois Grâces de Raphaël.

Leurs images, leurs reproductions, leurs copies sont partout! Que les femmes affolées de tailles absurdes regardent, et qu'elles comprennent combien leurs efforts et leurs souffrances les éloignent de l'immortel type de la vraie grâce et de la saine beauté...

Des gens adroits, des spéculateurs habiles se sont imaginé d'ajouter une variété à la nosologie cérébrale des Parisiennes, d'inculquer une manie nouvelle à celles que la mode a successivement patronnées, y compris la ridicule *potichomanie* et la dangereuse crédulité aux tables tournantes : il s'agit cette fois de la manie des volailles.. Expliquons-nous.

Quelques amateurs ont, dans ces dernieres années, importé d'Angleterre le goût des bestiaux de races étrangères, et l'on a vu les bœufs, les vaches, les moutons et l'animal chéri de saint Antoine se présenter à nos concours, modifiés de formes, vêtus de nouvelles robes, et proclamés sous de bizarres noms d'outre-Manche. Des hommes plus importants que des éleveurs de profession se sont passionnément jetés dans l'étable aux *box* de chêne ciré et aux mangeoires de marbre, et l'on a vu l'une de nos célébrités aristocratiques, à quelques jours d'intervalle, reçu à l'Académie française — et couronné au marché de Poissy; là pour ses œuvres littéraires, — ici pour sa brillante candidature à la fourniture du bœuf gras.

Des bestiaux on est passé aux volatiles, — de l'étable au poulailler. L'école d'Alfort s'en est mêlée, et s'est mise à acclimater toutes sortes de coqs, parmi lesquels la Cochinchine est une provenance déjà vulgaire. On a vu des poules indostanes, des pintades malgaches et des canards non fournis par les journaux. Les pigeons du Connecticut, les oies de Norwege et les dindons sénégambiens sont brusquement devenus les objets de sollicitudes ardentes. L'amélioration des races, — si négligée pour les humains, — a passionné une foule de savants, d'agriculteurs, de spéculateurs et de gourmands, qui n'ont plus rêvé qu'acclimatation, croisements et greffes charnelles!

Mais ces efforts, qu'il est juste et succulent de constater, restaient dans le domaine de la science, de la *curiosité*, si l'on peut dire. C'était le texte de superbes rapports au ministere de l'agriculture, de pompeux discours dans les comices, de toasts pleins d'effusion au dîner de monsieur le maire; mais la spéculation n'allait jamais de pair avec la gloire, et le coq de Laos ou de Cambodje revenait aussi cher qu'un cygne noir d'Australie, — de même que le moindre pigeon de Damiette coûtait plus cher de mise au monde qu'un faisan à collier venu tout droit de Chao-hao!

Le commerce seul pouvait donc indemniser la science acclimatative de ses dépenses et de ses efforts; aussi s'est-on tres-activement ingénié, depuis un an ou deux, à inculquer aux mondains, ou plutôt aux mondaines, le goût du poulailler et de la basse-cour...

Des réclames rédigées avec une habileté de plume assurément fort comique, ont paru dans les journaux pour annoncer que la salle des commissaires priseurs allait faire alterner les vacations gloussantes aux enchères des objets d'art. Lisez cette annonce, qui débute par l'églogue et convie le lecteur, sur le mode virgilien, à se laisser inculquer une vulgaire affiche de basse-cour! Depuis la trop fameuse et bien insupportable annonce qui commençait par ces mots devenus presque célèbres :

« Les chemins de fer, en abrégeant les distances... » on n'avait rien vu, rien lu d'aussi beau. Vous êtes juge :

« Quelle influence vivifiante les rayons bienfaisants du soleil de mars répandent sur toute la nature, et comme la campagne est admirable à cette heure du réveil universel! Aussi de toutes parts chacun s'empresse de faire ses préparatifs de départ.

» Il est si bon de voir les bourgeons crever pour s'épanouir en verts feuillages et en guirlandes embaumées! Il est si agréable d'assister aux premiers gazouillements des oiseaux! *Quelle joie de courir à la basse-cour, aux cris des pondeuses, dénicher les beaux et bons œufs frais, et d'assister aux coquetteries des poules et aux épanouissements des coqs!* et puis, voici l'instant où les mères préparent leurs nids et où les petits poussins ont hâte de sortir de leurs coquilles.

« *Dépêchez-vous donc* de monter vos basse-cours et de vous procurer des œufs pour mettre sous vos couveuses. *Allez pour cela* voir aujourd'hui jeudi, à l'hôtel des commissaires-priseurs, l'exposition des magnifiques animaux élevés l'année dernière à Alfort, et qui seront vendus demain. Ménagères et amateurs trouveront leur affaire dans cette admirable collection des plus belles et des meilleures espèces de gallinacés. »

Comment trouvez-vous la réclame? est-ce bien enragé, et cela ne vous *émoustille-t-il* pas profondément en faveur de la vie des champs? Que Paris paraît fastidieux et insupportable en présence de cet horizon de fromages à la crème et de petits poulets gras anis! Vite, vite, courons à la salle Drouot, achetons des ibériennes, des padoues, des crèvecœurs, des bentams et autres gallinacés, et sauvons-nous aux champs sur-le-champ! « *La campagne est si admirable à cette heure du réveil universel,* » et l'hôtel des commissaires-priseurs a reçu d'Alfort de si belles volailles! « *Il est si agréable d'assister aux premiers gazouillements des oiseaux...* » et M. Delahaye vendra jeudi prochain de si jolis coqs de la Cochinchine!

C'est ainsi que, la littérature aidant, nos belles dames vont, leurs volants de dentelles remis au vestiaire jusqu'à l'hiver prochain, prendre le tablier écru des Marinettes champêtres, et assister « *les petits poussins qui ont hâte de sortir de leurs coquilles!* » Et quand je parle de littérature *poulaillère*, sachez bien que je n'abuse pas de cette amusante réclame, et que déjà littérateur *ad hoc* il y a! Voici le manuel spécial: LE POULAILLER, *monographie des poules indigènes et exotiques*, par M. Jacques... j'allais écrire maître Jacques! L'auteur est un artiste, et vous le connaissez bien. Longtemps il a peint et mangé ces bêtes qu'aujourd'hui il décrit et propage. Il prétend que déjà nos élégantes ont passé du sentiment curieux à l'action pratique, et il nous les peint en sabots, la jupe relevée, allant émietter du pain aux couvées, et surveiller les amours des pigeonniers. Nous voilà bien loin du bal travesti de M. le comte de Morny, et de la lecture de *Daniel!*

Eh bien! je connais assez mon Paris pour oser vous dire que cette plaisanterie pourrait fort bien réussir! Non, je ne m'étonnerais pas que, d'ici à peu, ces dames eussent la prétention, la passion d'élever les volailles qu'on truffe pour les faire manger l'hiver, afin de pouvoir dire: Acceptez cette aile de mon élève! — ou bien pour écrire: Venez demain manger une de mes acclimatations — au riz!

Si la mode s'y met, toutes y passeront. Les femmes tourmenteront leurs maris pour avoir une campagne... non plus pour y cultiver des fleurs, y soigner une serre, — charmantes et poétiques occupations dont l'influence s'étend, l'hiver, au soin de leurs parures de bal et à l'ornement de leurs élégantes demeures. Ce sera pour devenir filles de basse-cour qu'elles se feront châtelaines! Les marchands de bramas-poutras les y poussent, et M. Jacques leur explique l'affaire. La *pulliculture* enfin détrônera, dans leur caprice, toutes les élégances qui leur appartiennent — comme le parfum appartient à la fleur.

Mais un instant: je proteste, tu protestes, il proteste... nous protestons tous! Non, ce ne serait point sans passer d'un premier étonnement à un peu d'indignation, que nous verrions de jeunes et charmantes femmes patauger dans les fumiers, les flaques, et accoutrées pour cette manie, en revenir empreignées de senteurs pires encore que celles qui empestent les vêtements des maris fumeurs! Non, ces dames ne tomberont pas dans le travers nauséabond de la pratique, et elles ne risqueront pas de courroucer Maritorne par une semblable usurpation d'attributions!

On sait — ou on ne sait pas — que le prince Anatole de Demidoff a fait remettre au secrétariat de l'École de médecine le programme d'un concours pour l'établissement à Pétersbourg d'un hospice d'aliénés — et l'exposé des meilleurs moyens curatifs. Le prix, qui est une somme considérable, généreusement affecté par ce prince Mécène et philanthrope, paraît avoir tenté un grand nombre de médecins réputés non pas seulement en France, mais en Europe, et le mois de juillet verra, selon toutes les probabilités arriver un grand nombre de mémoires. Nous pourrions citer quelques noms importants de la science parisienne, qui tiennent à honneur de concourir dans l'espoir d'organiser l'hospice de Pétersbourg; mais la divulgation de pareils noms pourrait décourager des savants, des aliénistes plus modestes, et nous n'ajouterons rien de plus.

Il y a quelque temps, on nous remit une carte destinée à faire partie de la petite collection que nous publions, en nous avisant que quelques jours après, rue des Postes, n° 96, aurait lieu une vente curieuse se rattachant à cette carte-adresse, — dont voici l'incroyable transcription:

CHOQUART PÈRE (et fils)
Grand assortiment
DE PARENTS ET D'AÏEUX
Peintures et sculptures;
EXPÉDITION A L'ÉTRANGER.

VENTE. — ACHAT. — ÉCHANGES.
PORTRAITS HISTORIQUES ET DE FANTAISIE.
Sûreté. — Bonne foi. — Discrétion.
96, rue des Postes, 96.
PARIS.

A vrai dire, nous n'osions nous en rapporter au sens, pourtant assez clair, de cet étrange avis, et nous n'étions pas éloigné de croire à quelque mystification, si ce n'était à l'œuvre de quelque fou. Mais, peu de jours après, il nous arriva par la poste une circulaire imprimée, — évidemment lancée partout à l'aide de l'almanach des 25,000 adresses, — et dont voici les passages les plus significatifs:

» *Monsieur,*

» *Nous avons l'honneur de vous informer que nous liquidons notre* MUSÉE DE PORTRAITS DE FAMILLE, FANTAISIE, GENRE ET AUTRES. *Mais avant la vente publique, nous offrons de traiter de gré à gré avec les amateurs auxquels cette mesure offrira toute facilité pour examen et choix souvent impossibles, ou même difficiles, dans le brouhaha d'une vente publique.*

» *Si nous n'avions pour règle, au passé comme au présent, la discrétion la plus exemplaire, nous pourrions provoquer bien des amateurs ayant à orner leurs salons de famille, châteaux, cabinets ou sanctuaires, par l'exposé et liste des nombreuses familles très-connues qui se sont approvisionnées chez nous.*

» *On y verrait, si nous pouvions tout dire, que bien des grands parents aïeux, ancêtres, primogénitures et ascendants sont sortis de nos collections, jadis formées de toutes les ventes des familles éteintes ou ruinées par les révolutions ou autres.*

» *Plus d'un grand salon bien fréquenté s'est paré (nous pourrions nous en vanter, mais le devoir de la taciturnité nous en empêche et empêchera toujours!) de grands hommes et parents illustres en uniforme, magistrats, prélats, chevaliers, financiers, hommes et femmes fournis par* CHOQUART *d'abord frères, puis depuis quinze ans père et fils aîné, le cadet peintre, et ajusteur pour lesdits portraits au gré et conseils des acheteurs se fournissant d'ancêtres à toute épreuve de discrétion.*

» *Des circonstances autres que l'âge déjà respectable de* M. CHOQUART *père, le décident (et fils aîné) à liquider le musée de portraits peints ou sculptés, à l'huile, en marbre, en terre cuite, plâtre, relief et cartons pleins de gravures.*

» *Un choix de tabatières à portraits jadis dons des souverains, quelques unes en or.*

» *En tout 1976 portraits, la plupart encadrés, collection formant large assortiment depuis le XIV*[e] *siècle, de maréchaux, amiraux, cardinaux, présidents, généraux, chevaliers de Malte et grands maîtres de divers ordres, ecclésiastiques, financiers, rois, reines, tous grades militaires, dont plus de 800 femmes de tout âge, un grand nombre de la date de Louis XV, beaucoup avec travestissements, petits chiens, fleurs, attributs, etc., etc., la plupart très-jolies. Portraits par Largillière, Mignard, Lebrun, Natoire, Watteau (un seul), et en général assez variés pour que tout amateur se puisse reconnaître dans quelques traits ou airs de famille.*

» *La vente définitive en mars prochain. Tout février on traitera de gré à gré. Pour quiconque des personnes qui aimeraient autant ne pas entrer publiquement, la porte du pensionnat voisin correspond; demander* CHOQUART *au concierge, boiteux, tailleur.*

» *On n'exige pas le nom des acheteurs; vente au comptant, et on porte les objets où il est dit sans savoir pour qui que ce soit. Secret inviolable jusqu'à la fin.*

» *Choquart fils junior continuera de se charger de restauration d'aïeux, ou modifications désirées, traits ou costumes, sans que le plus fin connaisseur y voie clair. Donc, avis prompt aux amateurs ou personnes à pourvoir, en mars prochain, dispersion du* MUSÉE CHOQUART, *et impossibilité d'arranger sa famille. Jusqu'à ce jour de vente publique, vente journalière au gré des personnes, de dix heures du matin à cinq heures du soir. Bon marché, grand choix, et discrétion connue.*

» *Votre serviteur, avec civilité.*

» CHOQUART PÈRE,
» Fils aîné associé;
» Fils cadet peintre dans la partie. »

Rue des Postes, 96. — Ouvert le dimanche pendant tout février.

Nous avons eu la curiosité de nous rendre à l'appel de tant de Choquart, et nous avouons la surprise que nous avons éprouvée en voyant l'ancienne petite église Saint-Magloire, qui fut à demi détruite pendant la révolution, remplie, — des arceaux au parvis, — d'une prodigieuse réunion de portraits en pied, en bustes, de face, de profil, équestres, pédestres, etc., au nombre de tout près de deux mille, — sans compter tout le bas-côté de l'église encombré de statues, bustes, médaillons de marbre, terre cuite, pierre ou plâtre, offrant sous des formes sculpturales plus ou moins habiles, un tas d'inconnus, Apollons et Quasimodos à l'alpha et à l'oméga de la gamme, l'ensemble participant à divers degrés de l'un ou l'autre de ces types extrêmes!

La circulaire Choquart avait raison: oncques ne se virent tant d'aïeux et de parents tout prêts à s'aller accrocher n'importe où, au profit des vanités modernes! Notre surprise fit la joie de M. Choquart fils aîné, qui ne demandait pas mieux que de causer, malgré les grandes protestations de discrétion dont la circulaire n'était pas chiche. Il ne nous fallut témoigner que bien médiocrement de curiosité, pour apprendre les noms de bon nombre de gens auxquels le musée Magloire avait fourni des ancêtres. Que l'on divertirait le public si l'on pouvait tout dire! Hélas, que deviendra, *après nous*, le bien curieux et très-profond tiroir dans lequel, depuis 1848, s'entassent toutes ces confidences, ces révélations et ces surprises? O les étranges aventures, les incroyables actions, les faits imprévus et les choses non soupçonnées qui forment la vie secrète d'une grande société trahie par tant d'envieux, de méchants et de bavards! Avec quelle stupeur parfois nous tirons de ces catacombes, dont les couches profondes sont déjà oubliées sous les incessantes agitations de la vie présente, ces notes, ces faits, ces mots qui vont plus ou moins prudemment prendre place dans les *Mémoires du Temps*, cette œuvre de la solitude et de la sollicitude de chaque soir, où tous les noms contemporains ont leur page! Nous devons à ces Choquart le curieux et bien imprévu chapitre que ces lignes peuvent faire soupçonner, et où les noms sont figurés par un *chiffre* dont certain notaire tient la clef mystérieuse, car il fallait prévoir les accidents de la vie, ou la volonté de l'homme brusquement terrassé n'a pas le temps de se formuler avec la réflexion qui permet à celui qui part, de mesurer les égards dus à ceux qui restent...

Pour résumer l'affaire, disons que M. Choquart père était jadis marchand de tableaux quelconques, — que le hasard des trépas, des ruines, des révolutions lui livra l'archive peinte de plusieurs familles, — qu'ayant compris les vanités de notre époque de parvenus, il eut l'idée de son entreprise, — qu'il la vit admirablement réussir comme annexe de ces colléges héraldiques un peu troublés par les tribunaux, — que toutes sortes de Coquardons, Brikoulet ou Greluchard le chargèrent de tapisser d'ancêtres leurs lambris dorés par les chances du commerce ou les jeux de la bourse et du hasard, — qu'il s'est amassé au service de ces amours-propres et de ces folies une trentaine de mille livres de rente, — et que s'il liquide aujourd'hui, c'est que la récente loi sur les titres, noms, particules et armoiries ruine brusquement sa longue spéculation! La vente de gré à gré offerte par la circulaire, qu'il faut garder parmi les curiosités industrielles de ce temps-ci, n'a presque rien produit. Il paraît qu'elle n'a attiré qu'une douzaine de gens, — dont un étranger cherchant le portrait d'un maréchal de France du temps de la régence. Plus un ex-banquier qui désirait, — du côté de sa femme, qui est de qualité autant que lui-même est de quantité, — deux grands portraits de vieilles en habit de gala Louis XV, pour en faire une aïeule et une grand'tante à accrocher dans le salon de sa villa des environs de Paris. Plus, un écrivain religieux, demandant un prélat bien conservé, afin de rattacher sa plume à quelque tradition blasonnée; — et enfin, un député du Midi, très-désireux de trouver un guerrier le poing appuyé sur un canon. Pourquoi faire? Sans doute pour en descendre!

La vente publique a eu lieu les 11, 12 et 13 mars dernier. Les portraits ont été vendus au lot, au tas, par six, par douze. M. Choquart fils junior, qui, la circulaire l'a dit, peint, restaure, remet les aïeux à neuf, avait prélevé tout ce que le musée paternel offrait de quelque valeur d'art. — Le reste a été emporté par les brocanteurs. Ainsi finit ce musée Choquart, une des curiosités de Paris, un de ses mystères!

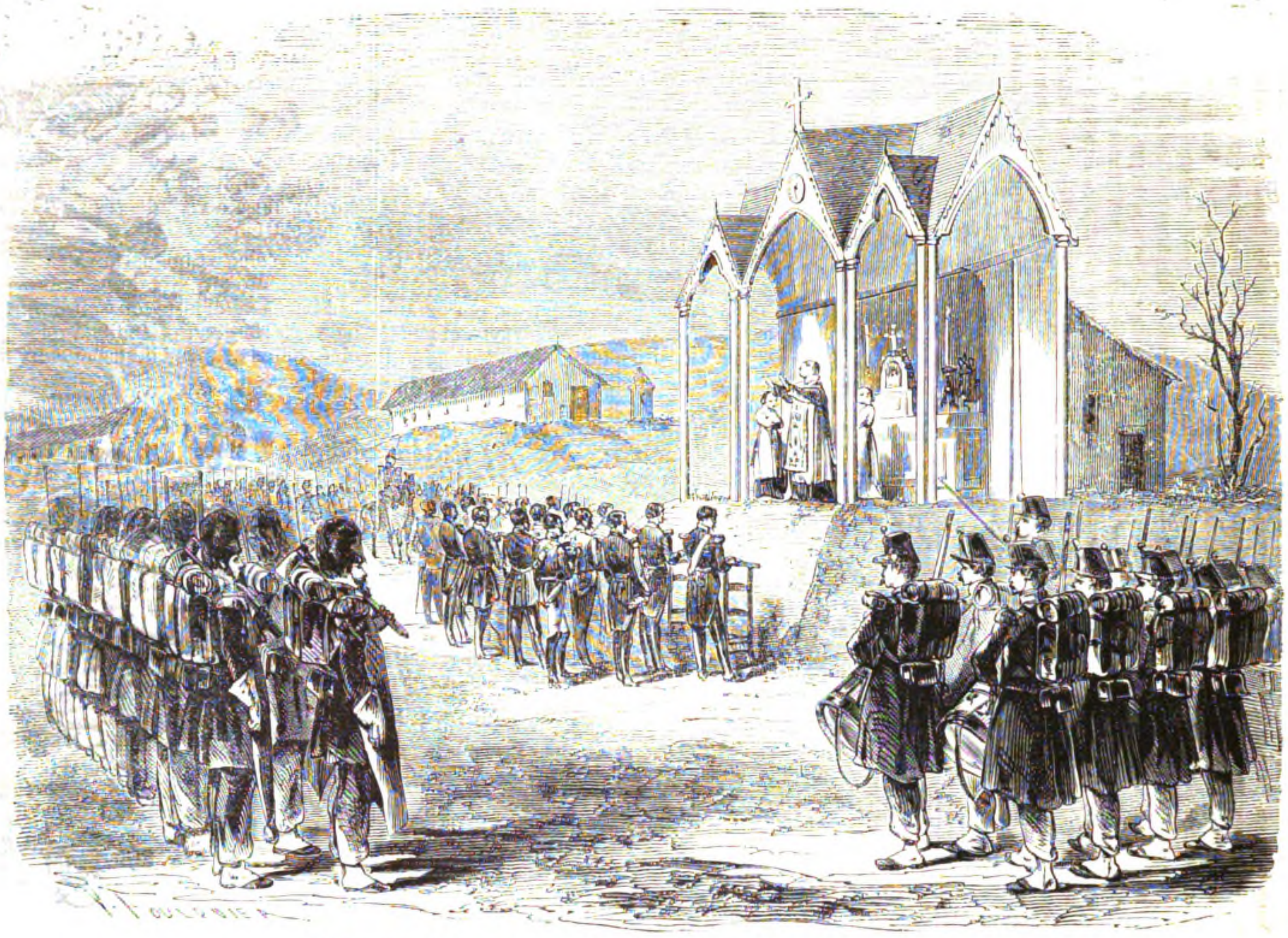
JULES LECOMTE.

CAMP DE SATHONAY

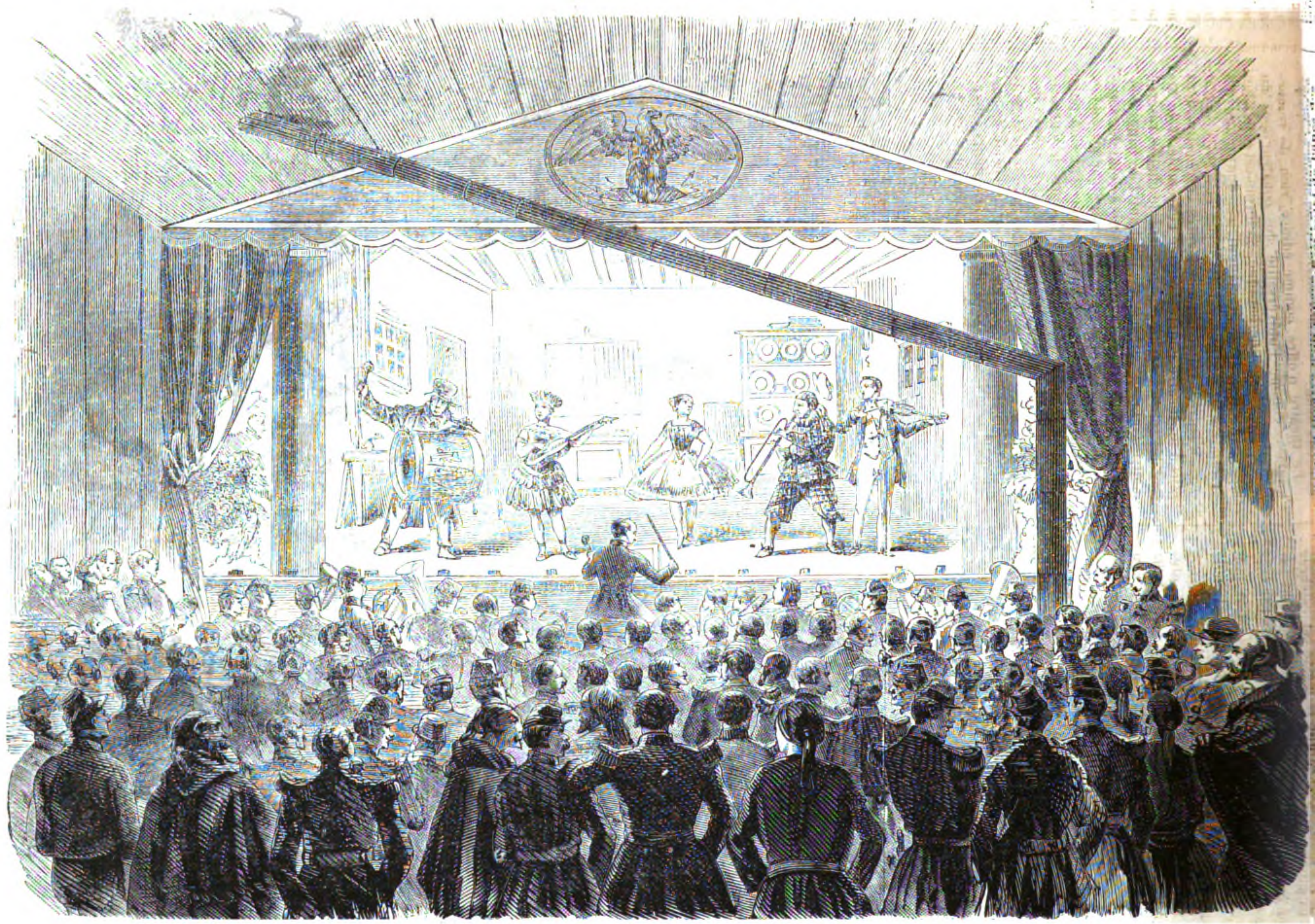
A douze kilomètres environ au nord de Lyon, entre les deux pittoresques vallons que forment les bassins du Rhône et de la Saône, s'élève, dans la situation la plus riante et dans les conditions hygiéniques les plus heureuses, une hauteur qui, par la beauté de son paysage, a toujours été une des promenades de prédilection de la population lyonnaise. C'est sur la pente que cette élévation incline légèrement vers la Saône qu'a été assis le camp baraqué auquel la petite commune de Sathonay a donné son nom, et où vient de s'établir la belle et vaillante division Renaud, tout récemment arrivée d'Afrique.

Si cet établissement militaire n'est pas remarquable par l'étendue de sa surface et le nombre des régiments qu'il peut recevoir, il n'en est pas moins digne d'intérêt, tant par son organisation que par l'étendue de son site à l'horizon montueux duquel se découpe, sur le ciel, le piton escarpé du Mont-Cindre, dont un ermitage, toujours occupé par un solitaire, couronne la cime. Ce camp, qu'à ses lignes de baraques on pourrait prendre pour l'élégante bourgade d'une colonie militaire, est une petite ville avec tous les centres de la vie collective qui naissent des besoins et des plaisirs : chapelle, théâtre, cercles, restaurants, cafés. Ce sont les vues de ces deux premiers établissements que présentent les gravures de notre page 196. La chapelle, érigée sur le point culminant du camp, est un élégant pe-

CAMP DE SATHONAY (près Lyon).



Célébration de la messe, le dimanche, devant les troupes en armes.



THÉATRE DU CAMP. — Représentation de la pièce : *les Saltimbanques*.

ticures s'harmonient de la manière la plus heureuse avec le style ogival. C'est là que la messe est célébrée chaque dimanche par l'aumônier du camp, devant l'état-major et en présence des troupes sous les armes.

On ne peut citer le nom de l'aumônier en parlant du camp de Sathonay, sans mentionner une institution de bienfaisance due à sa pieuse initiative. Il existe dans nos armées un certain nombre de militaires mariés, la plupart pères de famille. On conçoit de combien de difficultés et de séductions est entourée, dans ce milieu ardent, l'éducation des jeunes filles nées de ces unions; cela a donc été une généreuse pensée que celle de les soustraire à ces dissipations et à ces périls, en leur assurant dans une maison offrant les meilleures conditions de salubrité et de bien-être, les bienfaits d'une éducation morale et adaptée aux nécessités de leur avenir. C'est ce qu'a fait M. l'abbé Lefèvre, avec le concours sympathique des autorités militaire et civile. Le château de Sathonay, l'un des points qui sollicitent les yeux dans la verdure du paysage, est le siége de ce précieux asile.

Le théâtre n'offre, comme édifice, rien de remarquable; comme l'universalité des constructions du camp, ce n'est qu'une baraque. Sa forme est celle d'un long parallélogramme rectangulaire, dont l'une des extrémités est occupée par la scène et l'autre par la porte d'entrée. Immédiatement après l'orchestre, dont plus d'un théâtre pourrait envier l'ensemble et le talent des solistes, est un espace garni de chaises réservé pour les officiers supérieurs; il est suivi de bancs destinés au corps d'officiers d'abord, puis à celui des sous-officiers. Le reste de la salle est occupé par les soldats qui s'y pressent chaque soir de représentation pour applaudir le jeu plein de verve et d'esprit de leurs camarades. Car c'est de leurs rangs, où il se trouve des jeunes gens de toutes professions, que sortent tous ceux qui concourent aux plaisirs et à l'éclat de ces soirées dramatiques : costumiers et décorateurs, chanteurs et artistes, à l'exception, toutefois, des femmes fournies par les théâtres de Lyon qui n'y envoient pas leurs moins jolies et moins spirituelles pensionnaires. La plupart de ces artistes militaires, disons-le, justifient, par un jeu très-remarquable, les applaudissements qu'on leur prodigue. Nous avons assisté à la représentation de plusieurs pièces empruntées aux répertoires du Gymnase et des Variétés, et nous avouons que l'entrain, l'originalité, tranchons le mot, le talent que nous y avons reconnu et applaudi, a dépassé nos espérances. Nous citerons particulièrement la représentation des *Saltimbanques*, reproduite par notre gravure. Ce n'est pas seulement par la saisissante originalité de leurs costumes traditionnels que les acteurs nous ont rappelé Odry, Hyacinthe et Flore, c'est bien plus encore par leur verve et leur entraînement comiques.

Nous ne serions pas complétement justes, si nous n'associons à nos éloges les artistes qui brossent avec beaucoup d'intelligence et d'habileté les décors. Ne confondons pas toutefois décors et décorations, car nous ne saurions applaudir à ce long tuyau de poêle dont on a décoré la salle, de quelque excuse que la protége le vent glacé qui souffle des Alpes.

FULGENCE GIRARD.

Fête de charité à Marseille, le 8 mars 1859.

La charité s'empare de tous les prétextes pour réaliser ses généreuses inspirations. Nous l'avons vue dans notre dernier numéro faire appel aux joies mondaines et refléter l'éclat des fêtes dans l'ombre de l'indigence et dans les réduits ténébreux de la pauvreté. Une mascarade carnavalesque a été à Marseille, le 8 de ce mois, une occasion pour elle de faire une abondante récolte au profit des malheureux. C'est à l'un des généraux de notre armée, si sympathique à tout ce qui est générosité et dévouement, à M. Lafont de Villiers, qu'est due la pensée de ce cortége équestre où de nombreux cavaliers, aussi remarquables par leur habileté hippique que par la fidélité de leurs costumes et la beauté de leurs chevaux, ont donné à la population marseil-

Fête de charité à Marseille, le mardi gras, 8 mars : — Cavalcade et fantasia arabe. — (Croquis de M. Parot.)

laise et aux habitants des campagnes voisines, accourus pour assister aux évolutions de cette cavalcade, le spectacle d'une réunion de *goums* arabes.

Rien d'original, d'élégant et de guerrier comme ces pelotons de cavaliers avec leurs burnous blancs, leurs chevaux fougueux et leurs selles de couleurs tranchantes se déployant dans un ordre parfait. On eût dit les contingents des douairs d'une fédération de tribus, réunis pour quelque solennité nationale ou pour quelque expédition guerrière. Le beau soleil, qui dardait ses rayons dans l'azur du ciel provençal, semblait vouloir compléter l'aspect africain de cette intéressante cérémonie.

Ce n'a point été cependant ce défilé qui a été la partie la plus saisissante de cette fête; c'est sur la plage du Prado qu'elle a jeté tout son éclat dans les tourbillonnants fantasias qu'ont exécuté tous ses cavaliers.

On sait ce que sont ces mêlées équestres où les chevaux, lancés à fond de train, courent, se croisent, s'évitent, se confondent, tandis que les cavaliers agitent leurs fusils, les déchargent en l'air, et après avoir ébloui les yeux par cette ardente confusion et cet apparent tumulte, reforment soudainement leurs pelotons pour recommencer des évolutions nouvelles.

« J'ai parcouru l'Afrique pendant plusieurs années, nous écrit un témoin de cette fête; je puis vous assurer qu'à plusieurs reprises, je me suis demandé : Suis-je bien en France; cette plage n'est-elle pas celle de Bône ou de Djelly, tant l'illusion était complète? »

LÉO DE BERNARD.

Le prince impérial à la revue du 20 mars.

L'incident le plus saisissant de la revue passée dimanche dernier par S. M. l'empereur, a été la présence du prince impérial en costume de caporal des grenadiers de la garde.

Le jeune prince, après avoir parcouru dans la voiture de l'impératrice le front de ces troupes magnifiques, dont les acclamations saluaient le passage de Leurs Majestés, a pris place au balcon du pavillon central de l'École Militaire avec S. M. l'impératrice et LL. AA. II. la princesse Clotilde et la princesse Mathilde, d'où il a assisté au défilé des troupes devant l'empereur. C'est à cet instant que le représente l'artiste dont notre première gravure reproduit le dessin.

M. V.

Dès qu'un nom nouveau se produit avec éclat dans les lettres ou dans les arts, le *Monde illustré* met toute son ardeur à le conquérir. Aussi est-il heureux de pouvoir publier dès aujourd'hui une composition originale de M. Erckmann-Chatrian, que le succès du *Docteur Mathéus* vient de faire une de nos étoiles littéraires.

Crispinus ou l'Histoire interrompue.

CONTE FANTASTIQUE.

I

La veille de la Saint-Théodore, ma bonne vieille servante Grédel eut pour moi ce que j'appelle une attention délicate; — elle connait mon faible pour le johannisberg et me reproche même parfois de l'aimer plus que tout au monde... Ce qui n'est pas vrai : j'aime beaucoup mieux ma vieille Grédel!

Eh bien donc, en rentrant de la taverne de Luther, où mes amis Hippel, Gangloff et Sataniel avaient célébré dignement ma fête.. en ouvrant la porte de ma vieille maison de la rue des Capucins... qu'est-ce que j'aperçois sur la table?

Une grande cruche de deux pintes à long col de cygne, à ventre rebondi et surmontée d'un magnifique bouquet de marguerites!

Je prends le bouquet, je le serre sur mon cœur en m'écriant :

— Oh! Grédel... Grédel... âme antique.. bonne et vertueuse créature... je ne puis t'exprimer ici mon enthousiasme... tu dors sans doute à cette heure avancée de la nuit.. mais je t'admire et je fais des vœux pour ton bonheur!

Puis je regarde le contenu de la cruche : c'était du johannisberg.. du vieux johannisberg de l'an XXXIV!

Alors, mon attendrissement fut extrême... Je répandis un pleur généreux, et je me promis de récompenser Grédel par des rubans roses, une jupe de laine bien chaude et des souliers neufs.

En attendant, je voulus faire honneur à son cadeau; je le soulevai des deux mains avec tendresse et lui donnai l'accolade fraternelle... puis, dans une douce quiétude, j'allumai ma pipe et je taillai ma plume.

Vous saurez, mes chers amis, qu'il me faut le silence et le recueillement pour écrire; le bruit d'une charrette, le grincement d'un volet, le cri nasillard d'un marchand de bric-à-brac, me mettent hors de moi. Si je m'écoutais, je serais capable d'étrangler le vieux juif Isaac, qui vient me dire régulièrement deux fois par semaine qu'il a des bretelles à vendre...

Mes nerfs se crispent.. je me donnerais à tous les diables!

Mais la nuit... oh! la nuit... quel bonheur... quelle douce quiétude! — Pas un souffle, pas un murmure ne vient m'interrompre.—Assis au milieu de mes livres, dans la grande pièce du rez-de-chaussée, la tête entre les deux mains, les coudes sur la table, je rêve... je rêve durant des heures entières.

La porte de la rue est fermée à double tour; je lui tourne le dos. Devant moi, la cuisine sombre s'ouvre tout au large... Je vois, à droite, la bouche du four fermée par une plaque en tôle... la pierre de l'âtre couverte de bûches éteintes.. et sous le four, une sorte de creux où Grédel jette les cendres. — A gauche, les marches de l'escalier tournant, à rampe de bois, où l'ombre se découpe en zigzag, et, sous l'escalier, la porte qui descend à la cave.

Tout cela, vaguement éclairé par ma chandelle; l'ombre avance, recule, et je ris intérieurement de cette lutte incessante de la lumière et des ténèbres!

Enfin, à travers le vitrail de la petite fenêtre du fond, je découvre l'échoppe de la cour, lorsqu'il y a pleine lune, et sous le hangar les piles de fagots éclaboussées de lumière blanche.

Voilà ma seule perspective... voilà ce qu'il me faut pour le travail.

Pendant que le grillon, blotti derrière le grand poêle de fonte, chante sa complainte mélancolique, je laisse ma plume courir au gré de l'inspiration. — Parfois, j'écris des histoires gracieuses... et parfois terribles... Cela dépend du temps qu'il fait... des personnes que j'ai rencontrées... et même, il faut bien le dire, de ce que j'ai bu dans la soirée chez mon ami Luther... — Sans compter beaucoup d'autres *causes* qu'il serait trop long d'énumérer.

Mais ce que je préfère par-dessus tout, c'est la fantaisie.

Vous dire, par exemple, le plaisir que j'éprouve à raconter les fiançailles du petit diablotin Hâwitz, — lequel s'amuse à tendre des filets dans l'herbe pour prendre des vers luisants, — serait chose impossible!

Les détails se présentent à mon imagination sans effort, sans fatigue, et pour ainsi dire d'eux mêmes... Toute la noce défile devant mes yeux... je la vois... j'y suis.

D'abord, les grands de la cour en costume d'apparat..., les princes et les princesses, les favoris et les favorites, faisant leur entrée triomphale sous le dôme de la campanule violette... L'orchestre des grillons en amphithéâtre dans la salle du palais de mousse... les fanfares des trois grandes cigales à manteaux vert, le pong sur la hanche, soufflant à tue-tête dans leurs trompes d'émeraude et convoquant les populations lointaines... La promenade nocturne sous les girandoles de rosée qui reflètent les étoiles dans l'immense avenue de persil et de marjolaine... Le balancement des panaches..., l'agitation des éventails., la coupe des habits..., le givre diamanté des parures.. — Puis, le retour au château..., le bourdon, grand-maître des cérémonies, criant: — Silence! — Les six phalènes porte-flambeaux, debout entre les colonnades du péristyle, et coiffées de leurs casques noirs, surmontés d'une aigrette de lucioles..., le capricorne proclamant les fiançailles..., les bravos de la foule..., les murmures flatteurs des courtisans... — Je n'oublie rien... et, de temps en temps, je soulève la grande cannette de grès, à fleurs peintes, que ma bonne vieille Grédel a soin d'emplir tous les soirs d'excellente bière!

Le silence est si profond, que parfois j'entends le trot d'une souris dans les feuilles sèches de fagots..., ou bien un petit morceau de crépi, détaché par cas fortuit du toit, rouler sur les tuiles.

A force d'écrire, de fumer et de boire, mon esprit devient d'une lucidité effrayante. Les objets sombres s'enveloppent, pour mes regards, d'une lumière indéfinissable, et parfois, chose bizarre, il m'arrive de voir réellement défiler devant mes yeux les imaginations qui se pressent dans ma tête!

Or, cette nuit-là, j'étais en veine... Après avoir écrit sur une belle page blanche :

HISTOIRE MERVEILLEUSE DE LA FLEUR JAUNE ET DU HUSSARD DE LA MORT,

Je commençai en ces termes l'étrange récit de mon ami Sathaniel :

« — En 1819, l'année même où Karl Sand assassina Kotzebue, j'étais enseigne au régiment des hussards de la mort, alors en garnison à Mayence.

» Non loin de cette ville, dans les montagnes de Hundsrück, s'élèvent les ruines de Triefels.. — On les découvre de toute la plaine du Palatinat, près des ruines de Geierstein, qui couronnent un rocher voisin. — Ce sont de vieux châteaux d'embuscade détruits par Turenne en 1673..., de tristes débris, rongés par la mousse et le lierre.

» J'allais souvent à Triefelds, en remontant les belles forêts du Bergstrasse. — Ce n'était pas le sentiment poetique, le goût de la solitude qui m'y portaient, mais ma fantaisie bizarre et terrible, dont il me serait difficile de rendre compte.

» Au milieu de l'une de ces tours ruinées, se trouve, à raz de terre, un puits large de quinze à vingt pieds, et profond comme la montagne. — Si vous y jetez une pierre, vous l'entendez retentir contre le mur pendant quelques secondes; le bruit va s'affaiblissant par la distance, et, finalement, vous n'entendez plus rien!

» L'attrait du mystère, et peut-être du danger, m'attirait dans cet endroit; je m'approchais du puits, j'y plongeais les yeux, et je contemplais une grande fleur jaune, enracinée à quelques pieds au-dessous de l'ouverture.

» Cette fleur avait quelque chose d'étrange qui me captivait.. J'aurais voulu la tenir, la voir de plus près... mais toujours, au moment de tenter un mouvement hasardeux pour l'atteindre, il me semblait entendre des voix lointaines au fond de l'abîme... Un air froid, humide, me frappait au visage et me glaçait jusqu'à la moelle des os!

» Alors, comme étourdi par une si longue attention je gagnais la porte, respirant l'air du dehors à pleine poitrine, admirant la lumière éblouissante du jour, la verdure, les ronces grimpantes, les hautes orties et la montagne debout dans l'azur du ciel.

» D'abord, je m'éloignais de la ruine à pas lents, comme retenu par des milliers de liens qui se brisaient un à un, puis, me sentant libre, je m'élançais sur la pente rapide de la côte.. Des larmes obscurcissaient ma vue, et je m'écriais :

» — Non! non! je n'irai plus... je n'irai plus!...

» C'est ainsi que je retournais dans ma petite chambre de la rue de l'Arsenal, saluant chaque visage et chaque fenêtre, chaque maison, comme si je n'avais jamais dû les revoir.

» Les médecins ont beaucoup discuté sur la folie, question ambiguë, devant laquelle l'intelligence recule saisie d'horreur — Depuis le *delirium tremens*, où le malade s'élance de son lit à quatre pattes, court sur le plancher et cherche à saisir des rats qu'il croit voir, jusqu'à la sensation fugitive, qui vous traverse l'esprit comme un éclair et vous fait attraper une mouche fantastique... les nuances de la folie sont innombrables.

» Attribuez cet état d'obcession à la matière, comme le médecin... Attribuez-le plutôt à l'intervention des puissances occultes, comme le poëte et le mystique. — Qu'importe? — Le libre arbitre est perdu, la volonté succombe, et vous n'êtes plus que l'instrument aveugle d'une force irrésistible.

» Tel était, il faut bien le reconnaître, l'état de mon esprit à cette époque; une mélancolie noire avait remplacé mon humeur joyeuse et me dominait complètement.

» Une fois renfermé dans ma chambre, et bien résolu de ne plus retourner aux ruines, j'aurais pu me croire affranchi de cette tyrannie du sentiment, mais au bout de quelques jours, l'attraction se faisait sentir. Je cherchais à me distraire par la lecture de Puffendorf... impossible!

» Tout à coup, la fleur jaune m'apparaissait... elle était là, dans l'ombre... je la voyais... le livre me tombait des mains, et, la bouche béante, les yeux grands ouverts, je la contemplais comme dans un rêve!

» Vous dire ce que cette vue avait d'horrible pour moi, serait au-dessus de mes forces... Un sentiment de terreur indéfinissable me glaçait le sang dans les veines... j'aurais voulu me lever.. crier au secours... j'étais cloué dans mon fauteuil, et quand, par un effort suprême, il m'arrivait d'exhaler le plus faible soupir, tout disparaissait!

» Alors, épuisé, anéanti, mais soulagé d'un poids énorme, je passais la main sur mes paupières brûlantes et je murmurais :

» — Il faudra pourtant retourner là-bas!...

» Le lendemain, qu'il fît de la pluie ou du soleil, après avoir rempli mon service, j'étais en route... non pour aller à Triefels, mais pour me promener autour de la citadelle, pour respirer l'air de la campagne.

» Cependant, à peine avais-je atteint le sentier du Bergstrass, que, sans m'en apercevoir, je courais sur la montagne, riant d'un rire de fou... ne songeant qu'à la fleur jaune!...

» Une curiosité immense me poussait vers le gouffre.

» Enfin, hors d'haleine.. le cœur battant... j'arrivais!.. — Une minute alors, je m'arrêtais, regardant de loin les ténèbres de la tour et me disant :

» — Je n'irai pas!...

» Il était trop tard... il fallait marcher !... — Et j'entrais frémissant, mes dents s'entre-choquaient... mes jambes vacillaient... j'avais la fièvre... une saveur amère se développait sous ma langue et jusqu'au fond de ma gorge... puis, mes yeux s'habituant à l'obscurité... je découvrais la fleur... sans joie, sans amour, mais avec un désir effrayant de l'avoir.

» Au-dessus de moi, le gouffre sombre, ténébreux, s'ouvrait tout au large comme pour m'engloutir... mais je n'y faisais pas attention... je ne le voyais pas.

» Appuyé contre le mur, les mains croisées sur le dos, les pieds en avant, je regardais la fleur jaune ! »

ERCKMANN-CHATRIAN.

Embellissements de Paris.

Pendant que les événements se pressent au sein du monde politique qui s'agite, l'édilité parisienne poursuit, sans bruit et sans fracas, son œuvre utile. Il y a longtemps, toutefois, que nous n'avons entretenu les lecteurs du *Monde illustré* de ces travaux importants, projetés seulement ou déjà en cours d'exécution, qui doivent contribuer à l'embellissement de notre capitale et rendre à certains quartiers déshérités la vie et le mouvement, à d'autres l'air, le soleil et l'espace dont ils étaient privés. D'impérieuses exigences, résultant de la nécessité où se trouve notre feuille de retracer par le crayon et par la plume une foule de solennités et de fêtes, constituant l'actualité, nous avaient fait ces loisirs. Nous saisissons avec empressement l'occasion qui nous est offerte de rompre un silence obligé et de solder notre arriéré.

Le vieux dicton : *Qui paie ses dettes s'enrichit,* nous encourage d'ailleurs : en effet, nous acquitter du passé sera le meilleur moyen de démontrer combien l'avenir peut être riche. La preuve de ce que nous disons, on la trouvera dans cette liste sommaire à laquelle nous sommes forcés de nous restreindre aujourd'hui.

Divers percement de rues et de boulevards ont été, depuis quelque temps, adoptés en principe par l'administration, et les enquêtes relatives à ces projets sont terminées : on sait que le boulevard du prince Eugène, par exemple, qui doit relier le faubourg du Temple à la barrière du Trône, traversera les quartiers Popincourt et de la Roquette. Un arrêté préfectoral vient de prescrire la démolition de trente-huit maisons pour le percement de cette grande voie de communication, à partir de la place du Trône jusqu'à la rue des Amandiers-Popincourt. Le projet, aux termes duquel le canal Saint-Martin serait voûté, du faubourg du Temple à la Bastille, sera vraisemblablement adopté.

L'avenue de Vincennes, qui traversera également le faubourg Saint-Antoine, aura une largeur minimum de trente mètres; elle absorbera une partie de la rue de Lyon, puis longeant au sud le viaduc du nouveau chemin de fer, se dirigera sur la barrière de Reuilly pour être plus tard prolongée, à travers les fortifications, jusqu'au bois de Vincennes, où elle servira d'accès à la belle promenade ménagée par les soins de l'empereur aux habitants de Paris.

Le prolongement de la rue Lafayette jusqu'à la rue du Faubourg-Montmartre est décidé : on s'occupe déjà d'assurer l'exécution du projet entre la rue du Faubourg-Poissonnière et la rue du Faubourg-Montmartre, au point où aboutissent la rue Drouot prolongée et la rue de la Victoire. La rue Lafayette doit être continuée ultérieurement jusqu'à la rue de la Chaussée-d'Antin pour atteindre le boulevard des Capucines par l'issue qui lui sera ménagée d'avance lors du percement de la rue de Rouen. L'ouverture de la section comprise entre les rues du Faubourg-Poissonnière et Montmartre aura pour effet de faciliter considérablement l'accès de la gare du chemin de fer du Nord. Cette gare doit être, on se le rappelle, entièrement reconstruite, et tout le quartier Saint-Lazare, par suite, va se trouver transformé. La façade de la nouvelle gare reste sur la rue de Dunkerque, mais son entrée est reportée en face de la rue de Denain qui sera convertie, jusqu'à la rue Lafayette et le boulevard du Nord, en une avenue de trente mètres de large. Une rue de vingt mètres se a ouverte dans l'axe de la cour de départ; la rue Saint-Quentin sera élargie. Une nouvelle place sera formée devant la nouvelle gare qui absorbera tous les terrains du clos Saint-Lazare. La dépense est évaluée à dix ou douze millions; la ville en supportera le tiers.

Le boulevard du Nord, qui part de la barrière Poissonnière pour aboutir à la caserne du prince Eugène, est ouvert jusqu'à sa rencontre avec le boulevard de Strasbourg; la circulation y est établie, et on plante sur les trottoirs les jeunes arbres qui doivent concourir à la décoration de l'ensemble.

Sur la rive gauche, on poursuit, dans les onzième et douzième arrondissements, l'ouverture de plusieurs voies de communication, dont nous avons déjà parlé antérieurement; le boulevard de Sebastopol sera incessamment prolongé jusqu'à l'Observatoire; dans la Cité, on va élargir à trente mètres la rue de la Barillerie, qui donnera passage à cette voie magistrale. Les abords du Champ-de-Mars se trouveront modifiés par le prolongement du boulevard de Latour-Maubourg jusqu'à la Seine, et l'ouverture d'une avenue diagonale qui partira du pont de l'Alma pour aboutir à l'angle du Champ-de-Mars et de l'École militaire. Ce sera le boulevard de l'Alma qui donnera de l'animation aux quartiers si mornes du Gros-Caillou.

Nous aurons à parler d'autres travaux analogues qui, lorsqu'ils seront achevés, changeront complétement la physionomie de la place de l'Étoile, et celle des quartiers de Beaujon et de Chaillot; mais ce sera pour une autre fois, car nous avons à nous faire pardonner aujourd'hui *ce discours déjà long,* comme dit le *paysan du Danube,* inventé par notre immortel fabuliste. Et les ponts en construction ! et les eaux de Paris, les squares des Innocents et de la place Louvois, les embellissements des Champs-Élysées et du bois de Vincennes, etc..., etc... ne sont-ce pas là des sujets qui méritent d'être traités dans des articles spéciaux ?

Terminons par deux mots sur l'annexion de la zone comprise entre le mur d'enceinte actuel et les fortifications. Le conseil municipal de la ville de Paris a adopté le projet de décret qui lui a été soumis à ce sujet par le gouvernement. Lundi dernier, 21 mars, la commission départementale, faisant fonction de conseil général, s'est réunie à son tour pour examiner la question. De la ville, le projet reviendra au conseil d'État, du conseil d'État au Corps législatif, et du Corps législatif au Sénat, qui devra donner sa sanction. On pense qu'avant six semaines tout sera fini.

A.-L. RAVERGIE.

Quelques tics français.

II

Nous avons parlé, dans l'un des numéros précédents, de la déplorable manie qu'ont les Français d'éparpiller leur temps en conversation, de pulvériser, pour ainsi dire, en poudre impalpable les jours et les heures destinés au travail et à la réflexion. Cette manie endémique n'est pas la seule. Ils en ont encore une entre autres et des plus curieuses, qui a les mêmes droits de famille à figurer du côté de la lumière dans la vaste galerie que nous ouvrons aux tics de notre spirituelle nation. Comme ce tic chronique a une origine qui l'explique et lui assigne une date précise, nous allons d'abord débrouiller cette origine.

La saine et franche gaieté gauloise, qu'il ne faut pas confondre avec la grimace décorée du nom de rire aujourd'hui, et appelée tout simplement tic nerveux par nous, cette plantureuse gaieté finit avec la Ligue après avoir grouillé dans la grosse panse de Rabelais et rendu son avant-dernier soupir entre les lèvres fines et moqueuses du satirique Regnier. Louis XIII, ce sombre roi, ne connut point ce bon rire là. On riait peu au vieux Louvre crénelé et à la place Royale sous M. le cardinal, si l'on y jouait beaucoup. Le jeu et ses fiévreuses émotions remplacèrent le rire gaulois et rabelaisien, tué raide dans la rue de la Féronnerie avec le bon Henri, ce grand rieur, ce franc diseur de gaudrioles. La gaieté s'arrêta désormais au front : gaieté de bel esprit. Aussi le bel esprit s'en donna à cœur joie en ces temps de retraite, de suspicion et de peur; il s'en donna énormément, à commencer par l'hôtel Rambouillet et en se continuant par l'hôtel de Nevers. Ce splendide hôtel nous conduit naturellement par la main vaporeuse du souvenir au cardinal Mazarin, grand colonisateur, celui-là, du rire italien en France. Mais c'était un rire italien plus chaud que le nôtre; ce rire ressemblait, eu égard à nous, à un air qui n'aurait pas de paroles. Il fallait des paroles italiennes à ce rire italien. Les vers de l'Arioste, les rimes criardes, nasillardes, fantasques, macaroniques de Merlino Coccajo; et qui les comprenait chez nous, ces vers et ces rimes, où l'on ne comprenait déjà plus qu'à demi du Bellay et Ronsard, où Malherbe n'allait pas tarder à rendre inintelligible Regnier lui-même. Nous n'avions donc pas de paroles à mettre sous ce rire, qui, par conséquent, n'avait aucune chance de s'acclimater chez nous; aussi ne put-il pas s'y acclimater. Il vécut et mourut en serre chaude sous les plafonds mythologiques et dorés du magnifique hôtel Mazarin et entre les bras de quelques familles italiennes venues à l'attraction de la grande prospérité du beau cardinal ultramontain.

Mais si la France avait tout à fait égaré le secret du rire gaulois, elle allait retrouver, non son équivalent, mais son ombre, sa parodie plutôt, plutôt encore sa grimace, sa contorsion : le sourire. Nous plaçons la naissance du sourire, ce pâle bâtard du rire, sous la minorité de Louis XIV. Ralliés avec dépit, convertis avec dédain, avec rage, beaucoup rattachés avec un peu de honte au parti de la cour, les frondeurs créèrent, à cette époque, le masque fait d'humilité et de sourire, sous lequel ils se couvrirent pendant toute la régence d'Anne d'Autriche, et qu'ils se léguèrent depuis, de règne en règne, de Louis XIV à Louis XV, de de Louis XV jusqu'à la révolution, sans changer un pli à cette décoration fixe et permanente du visage.

Imitateur des grands, le peuple d'alors copia ce rire faux et perpétuel et s'en fit une habitude comme de porter les vieilles chaussures et les vieilles perruques de ses maîtres.

Quand on parlait à Louis XIV, il était obligatoire et de rigueur d'avoir toujours l'air de recevoir une grâce, une faveur, un service, un bienfait, une récompense. On commençait par sourire, on continuait par sourire, on finissait par sourire. C'était une joie sans terme. De retour chez lui ou dans ses terres, le seigneur qui avait porté pendant neuf ou dix mois le harnais du sourire, imposait à son tour à ses vassaux ou à ses domestiques la corvée du sourire; et, de proche en proche, cette traînée de faus se gaieté se propageait d'un bout de la France à l'autre bout. Plus d'un siècle donné à cette gymnastique avait dû mobiliser le visage des Français à un point extraordinaire, extrême, maladif. Ce fut si tenace, en effet, que les terreurs et les spasmes de la grande révolution n'effacèrent pas ce sourire imprimé si profondément dans les sillons de la physionomie française, qui, aux jours mêmes de la Terreur, répondait en *souriant* à l'accusateur public, *souriait* encore à la sentence de mort prononcée par la Convention, et *souriait* sur la place si bien nommée de la Concorde, devant les deux bras rouges de l'échafaud. Quelle formidable vitalité avait donc ce sourire? quelle vitalité n'a-t-il pas encore, puisqu'il éclate, à l'heure qu'il est, et s'épanouit presque sans intermittence, sans éclipse, sur le visage frétillant de trente à quarante millions de Français.

Nous qui vivons au milieu du feu d'artifice silencieux de tous ces visages, nous ne voyons pas la comédie que nous donnons aux spectateurs étrangers; mais que les étrangers viennent chez nous ou que nous allions chez eux, alors la chose frappe, éblouit, étonne et laisse sans termes exacts pour le rendre l'étonnement de qui la voit. Avez-vous traversé Londres dans sa foule? avez-vous parcouru quelques quartiers des plus populeux de Constantinople? êtes-vous allé à Cologne ou à Berlin? eh bien, n'avez-vous pas été frappés de l'immobilité sculptée sur la figure des habitants, si vous l'avez un instant comparée à la nôtre? On dirait le calme après la tempête, la santé après la maladie, le bon sens après la folie. Je n'ai pas besoin d'ajouter que la tempête, la maladie et la folie, c'est nous.

Maintenant, voyez l'étranger arrivant chez nous et se demandant quelle nouvelle prodigieuse ou heureuse a tout à coup fait épanouir sur tous les visages une universelle satisfaction. Si on lui répond qu'aucune nouvelle n'a été répandue dans la ville, absolument dans le même état que la veille, l'étranger demeure ébahi et il lui faut plus d'un mois de sejour pour se convaincre qu'on ne l'a pas trompé. Quand il a une persuasion réfléchie de cette vérité d'observation, il considère ce sourire, monté et figé sur tous les visages des habitants, comme la particularité la plus curieuse dont le souvenir d'un voyage en France puisse s'enrichir.

L'étranger a raison ; rien n'est plus saillant et caractéristique que ce rire sans racine, vibrant toujours, s'attachant à tout, ne répondant à rien, ni à une idée qu'on a, ni à un sentiment qu'on éprouve, ni à une émotion qu'on reçoit, ni à une parole qu'on entend, ni à une image qu'on nous présente, ni à un ordre de sensations quelconque, soit du cœur, soit de l'esprit. Ce sourire immense, qui couvre le pays tout entier, est un champignon venu sur le vieux fumier de la courtisanerie française; il est destiné à vivre encore des siècles, j'en ai peur.

Qu'un inconnu, voulant savoir l'heure qu'il est, s'adresse, dans la rue ou ailleurs, à un autre inconnu, le dialogue s'établit ainsi de l'un à l'autre par demandes et par réponses :

DEMANDE EN SOURIANT.

Quelle heure est-il, je vous prie, monsieur ?

RÉPONSE EN SOURIANT.

Je vais avoir l'honneur de vous le dire, monsieur.

DEMANDE EN SOURIANT.

Cela ne vous dérange pas, du moins?...

RÉPONSE EN SOURIANT.

Mais, comment, monsieur... (*En souriant, tirant sa montre,*) Midi un quart.

L'INCONNU EN SOURIANT.

Ah ! vraiment !

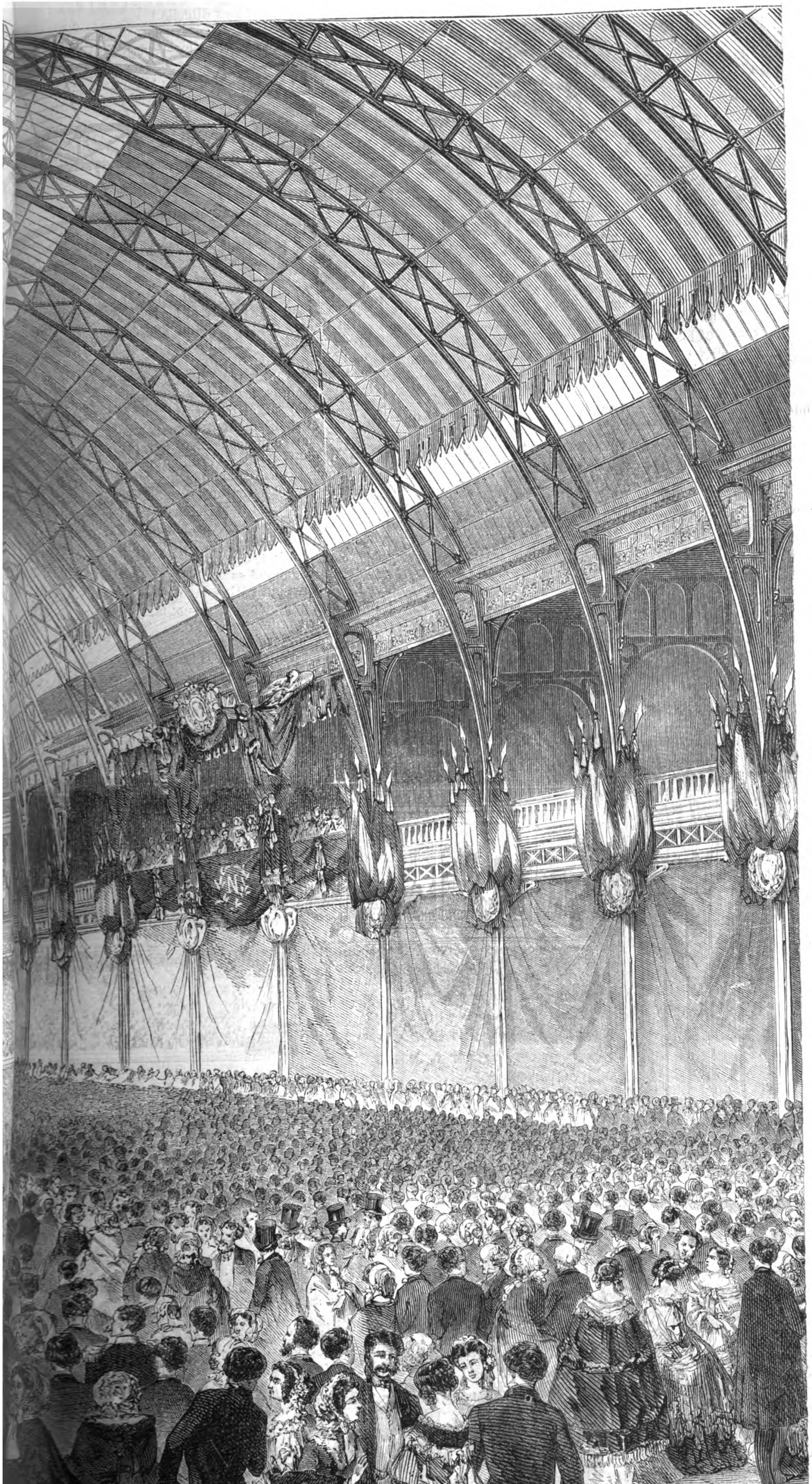
L'AUTRE INCONNU EN SOURIANT.

Oui, monsieur : midi un quart.

LE PREMIER INCONNU EN SOURIANT.

Mille remercîments, monsieur.

Grand Festival de 6,000 musiciens donné, le dimanche 20 mars 1859, en présence de Leurs Majestés Impériales, dans le Palais de l'Industrie, par les sociétés orphéonistes de Paris et des départements.



…les, dans le Palais de l'Industrie, par les sociétés orphéonistes de Paris et des départements.

oulez-vous
LE DEUqu'en vous
De rien, monsie, elle me
LE MÊME r répondre
J'ai bien l'hom able com-
LE MÊME ose tel que
Je suis bien le pas. Vous
Où avez-vous problème.
motif pour sour réussirez;
des plus frivoles, oment pour
Dix fois! e virtuose,
Et vous n'avez mbiné avec
hémisphère de son action
sens que mesure, Paganini,
bête, inextinguib on, saurait
autre exemple. il. La pro-
Autre dialogue e plan assez
passionnai
tait à peine
AVI des pauses
Comment se pe t pas cela!
AVI dedans; il
Vous ne savez en dit, ré-
AVEC UN S ous voulez,
Non, je ne sais our vous. »
AV ointé et me
Il est mort. uisse sym-
AVEC UN ouffrant de
Ah! que m'app ir, il partit
AV s plus tard.
Il y a six mois composition
AVEC l'exécuter
Ce que c'est qu aquiéter des
AVE paginai d'é-
C'est pour moi auxquelles
AVEC UN S personnage
Oh! oui, bien on caractère
AVEC U çant au mi-
Adieu, bon! t laissés mes
AVEC UN te de rêveur
Adieu, cher! ld de Byron.
d en Italie.
Comptez mainte , un thème
annoncer et recev produit dans
morte, qui est ce ence que le
teurs. Et qu'on n *e fixe*, s'in-
la tristesse de l'au sionnée épi-
tous les deux on t étrangères
défunt. Ils sont a d'Harold se
vent s'empêcher e avec les-
l'habitude l'empo son carac-
dant la situation t. Malgré la
celui-là n'en devi nis aussi peu
ne se sentent pas e j'en ai mis
Chez les femme mais j'em-
rire est encore pl retoucher.
qu'elles n'ont jam j'avais im-
pour la première ir au coin de
avec bonheur com introduit des
sourient en aimar nt beaucoup
veillant, en pleur le obtint un
reconnu le squel ation à mon
dix autres squele rvatoire. Elle
souriait. l'auditoire.
le la seconde
s une courte
t couvent se
r deux notes
bois et cors,
t se perdit.
Le *Monde illus* l'orchestre:
d'existence le 1 cord final en
dont l'abonnemen es qui le pré-
peuvent constater eureusement
journal qui mentière fois et le
sont priés de le r du désastre à
tout retard et tout d'abord, on
illustré. nie à l'auteur.
Le *renouvellem* ais de bonnes
nous ne saurions e de conduc-
tion. ue je résolus
Les demandes ation de mes
ainsi que toutes r fois jusqu'ici
gnées de la derni sujet, et l'on
Pour *l'Allema* mphonie, un
Russie, le directe rticle où l'on
des abonnements, açait de cette
ro! Haro! —
Les lecteurs du 'apparition de
sont incomplètes, dans laquelle,
qui leur manque es encore, on
bureaux du journa *courage pour*
et dans les départ **BERLIOZ.**

LE DEUXIÈME INCONNU EN SOURIANT.

De rien, monsieur, de rien.

LE MÊME PREMIER INCONNU EN SOURIANT.

J'ai bien l'honneur de vous saluer, monsieur.

LE MÊME DEUXIÈME INCONNU EN SOURIANT.

Je suis bien le vôtre, monsieur.

Où avez-vous vu, dites le maintenant, le moindre motif pour sourire dix fois dans ce stupide échange des plus frivoles, des plus plates banalités du monde? Dix fois!

Et vous n'avez pas, il s'en faut, parcouru le double hémisphère de non-sens, de contre-sens, d'absurde sens que mesure l'empiétement de ce sourire insensé, bête, inextinguible, incarné. Qu'on nous permette un autre exemple.

Autre dialogue entre gens moins inconnus que les précédents.

AVEC UN GRACIEUX SOURIRE.

Comment se porte monsieur votre père?

AVEC UN CHARMANT SOURIRE.

Vous ne savez donc pas?

AVEC UN SOURIRE ENCORE PLUS GRACIEUX.

Non, je ne sais pas...

AVEC UN SOURIRE AIMABLE.

Il est mort.

AVEC UN SOURIRE NON MOINS AIMABLE.

Ah! que m'apprenez-vous là?

AVEC UN SOURIRE EXQUIS.

Il y a six mois bientôt.

AVEC UN SOURIRE PHILOSOPHIQUE.

Ce que c'est que de nous!

AVEC UN SOURIRE SOUTENU.

C'est pour moi une bien grande perte!

AVEC UN SOURIRE PAREILLEMENT SOUTENU.

Oh! oui, bien grande!

AVEC UN SOURIRE FRANC ET OUVERT.

Adieu, bon!

AVEC UN SOURIRE OUVERT ET FRANC.

Adieu, cher!

Comptez maintenant les sourires: onze sourires pour annoncer et recevoir la nouvelle d'un mort ou d'une morte, qui est celle du père d'un des deux interlocuteurs. Et qu'on ne croie pas que la douleur de l'un et la tristesse de l'autre soient hypocrites ou légères. Non: tous les deux sont pareillement sensibles à la perte du défunt. Ils sont affligés, et très affligés, mais il ne peuvent s'empêcher cependant de sourire: la tradition, l'habitude l'emportent; le tic nerveux est là, commandant la situation, la dominant, sans que celui-ci ni celui-là n'en devinent l'inconvenance et le ridicule. Ils ne se sentent pas sourire.

Chez les femmes françaises, le despotisme de ce sourire est encore plus accusé; elles sourient à l'homme qu'elles n'ont jamais vu comme à celui qu'elles voient pour la première fois; à l'homme qu'elles accueillent avec bonheur comme à celui qu'elles congedient; elles sourient en aimant, en détestant, en dormant, en s'éveillant, en pleurant, en dansant, en mourant. J'ai reconnu le squelette d'une jeune femme française sur dix autres squelettes, dans un cabinet d'anatomie. Il souriait.

LÉON GOZLAN.

Le *Monde illustré* aura accompli sa deuxième année d'existence le 15 avril 1859. MM. les souscripteurs dont l'abonnement expire à cette époque, — ce qu'ils peuvent constater en vérifiant la bande d'adresse du journal qui mentionne l'échéance de l'abonnement,— sont priés de le renouveler SANS DÉLAI, afin d'éviter tout retard et toute interruption dans l'envoi du *Monde illustré*.

Le *renouvellement du* 15 *avril* étant considérable, nous ne saurions trop insister sur cette recommandation.

Les demandes de renouvellement d'abonnement, ainsi que toutes réclamations, doivent être accompagnées de la dernière bande d'adresse.

Pour *l'Allemagne, l'Autriche, la Prusse* et *la Russie*, le directeur des postes de Cologne se charge des abonnements.

Les lecteurs du *Monde illustré* dont les collections sont incomplètes, peuvent se procurer les numéros qui leur manquent, au prix de 30 cent. chaque, aux bureaux du journal, et de 35 cent. par la poste à Paris et dans les départements.

Nous recevons de M. Doré la lettre suivante:

« Paris, 22 mars 1859.

» Mon cher directeur,

» Depuis quelque temps, l'*Univers illustré* fait annoncer dans tous les journaux de Paris, avec une persistance que je ne m'explique pas, que ma collaboration lui est acquise.

» J'ignore les motifs qui font agir ainsi ce journal; dans tous les cas, je n'ai pris aucun engagement avec lui.

» Vous savez, au contraire, que je suis tout acquis au *Monde illustré*, et je pense que si l'*Univers illustré* fait paraître quelques planches, ce ne pourrait être que des reproductions, au moyen de clichés, de gravures publiées déjà par d'autres recueils.

» Je vous prie donc de donner le démenti le plus formel aux affirmations de l'*Univers illustré*, qui vous auront probablement étonné comme moi.

» Recevez, monsieur, l'assurance de mes sentiments les plus dévoués.

» G. DORÉ. »

Nous ne comprenons pas beaucoup mieux que M. Doré le but de l'*Univers illustré*: quel besoin ce journal a-t-il de dessinateurs? c'est à peine si, depuis près d'un an d'existence il a fait exécuter cinq ou six gravures; les quatre pages de dessins qu'il publie chaque semaine ne sont que la reproduction de planches données généralement, depuis plusieurs années, dans d'autres publications, presque toujours étrangères.

A. V.

Types.

LE PRÉFET D'ÉTUDES.

Le préfet d'études n'est pas le maître d'études. Il y a de l'un à l'autre toute la distance d'une invention à un perfectionnement.

Le maître d'études, rouage important, mais trop peu apprécié, d'une organisation puissante et compliquée, n'a pas de physionomie à lui. C'est une consigne vivante, une individualité absorbée par la règle, un souffre-douleur mathématique, un levier intelligent. Il a une âme, un cœur, de la science, de la poésie, de la jeunesse et parfois beaucoup d'espérances. Mais tous ces éléments de la destinée, il doit les supprimer ou les soumettre au rude laminoir de ses fonctions, pour les retrouver ensuite fortifiés et agrandis par l'épreuve. On commence par être maître d'études souvent quand on aspire très-haut, rarement on finit par là.

Le préfet d'études appartient exclusivement aux institutions libres et aux colléges ecclésiastiques; dans les petits séminaires on l'appelle surveillant, c'est un surnuméraire aux ordres sacrés dont on éprouve la vocation. Un préfet d'études est un véritable préfet, majestueux, blanchi au métier, presque indépendant, responsable, paternel et auguste. Devant lui tout s'incline; il interprète la discipline et souvent lui substitue la coutume. Ses sentences sont rarement réformées; il est la pierre angulaire de l'édifice.

Vous tous dont l'éducation s'est faite dans un collége libre, vous avez tous connu ce personnage, dont la voix claire sonne encore à vos oreilles, dont le regard ardent et fixe vous pétrifie à travers le souvenir, dont l'inflexibilité a donné à votre caractère ce ressort si cher à votre maturité. La mémoire, surchargée plus tard de noms, de faits et de dates qui nous rendent présentes les joies et les tristesses du passé, ne perd jamais de vue cette figure rébarbative, impénétrable, qui regardait au fond de nos jeunes consciences, et rivait notre volonté si changeante, si vite fatiguée, à la tâche monotone de chaque jour. Nous admirons tout haut, devant les enfants surtout, nous esclaves libres des convenances sociales, des devoirs de famille et de position, cette activité qui ne se lassait jamais dans son cercle immuable, cette ubiquité réalisée par une prévoyance si minutieuse qu'elle semblait toute d'instinct, cette sollicitude où le cœur changeait de figure pour ne pas se laisser deviner, et nous nous attendrissons malgré nous, au souvenir de cette paternité si dévouée qu'elle semblait se plaire à provoquer l'ingratitude pour ne jamais se démentir.

Le préfet d'études est toujours entre deux âges; rarement gras; presque toujours pâli par l'air mêlé qu'il respire; plutôt petit que grand; car les hommes de haute taille règnent plus souvent qu'ils ne gouvernent. Il possède sur lui-même un empire absolu; qu'il ait à braver une insurrection de dictionnaires, une sourde émeute de ventriloquie, un sabbat nocturne, une escapade dans les champs, ou bien à opérer une saisie de cervelas, de cigares, de feuilletons frauduleusement introduits un jour de sortie. Que de sang-froid, que de finesse, que de présence d'esprit il doit dépenser dans ces conjonctures difficiles!

Le préfet d'études réussit presque toujours, après avoir mis en jeu toutes les ressources de son esprit, tout l'acquit de sa vieille expérience, et pendant vingt ans, il s'en vante comme de la prise d'un Mandrin aux élèves émerveillés qui se trouvent bien dégénérés de leurs prédécesseurs.

Le préfet d'études, quoiqu'il ait conquis son indépendance, quoiqu'il soit absolument comme un capitaine de vaisseau à son bord, et libre par conséquent d'employer, pour soumettre son troupeau rebelle, les instruments de la raison et du cœur, y a rarement recours. Il se perdrait irrévocablement s'il se mettait en frais de prosopopées pathétiques et d'argumentation serrées, s'il se laissait toucher par des larmes, cette figure de rhétorique intarissable, *ultima ratio* des femmes et des enfants. Il le sait et met à son cœur un entourage d'épines, comme on fait aux jeunes arbres égarés parmi les écoliers et les bestiaux.

En dehors du cercle immuable de ses fonctions, le préfet d'études est le plus tendre et le plus facile des hommes; il dirige et souvent anime, par son exemple, les plus bruyantes récréations. Alors les plis rigides, les angles aigus, les nuages orageux de sa figure, de son front s'assouplissent, se tournent en courbes gracieuses et se dissipent comme par enchantement. Sa grimace de condescendance tourne presque au sourire. Les plus espiègles profitent de cette éclaircie; on lui demande des récits pour se mettre au courant de ses ruses, on le flatte, on le lutine, on se fait petit devant lui. Mais c'est le rat enfariné; qu'on ne s'y fie pas. — Rien n'est tendre, expansif, enfantin, bonhomme, débonnaire comme un gendarme qui rentre chez lui après avoir mis les menottes à un déserteur ou malmené un vagabond sans papiers.

Les recors sont câlins dans leur antre; les conquérants ne saigneraient pas un poulet chez eux et le bourreau... écrit ordinairement des élégies sous le chèvrefeuille de son jardin.

Le préfet d'études est sobre, dort peu, mange solidement comme tous les hommes d'action, méprise la poésie, regarde peu les tableaux et considère les femmes, les mères surtout, comme les ennemis les plus redoutables de la discipline. Le journal qu'il émiette du matin au soir contient de longs articles sur la décadence du grand principe d'autorité dans la société et dans la famille. Il lit les bulletins de bataille jusqu'au bout et critique même les plans de campagne...

L'un lisait et relisait sans cesse une tragédie de Crébillon, toute noire de forfaits, aux alexandrins qui se déroulaient comme les serpents de Ténédos; il ne pouvait se lasser d'admirer la rencontre de Radamiste et de je ne sais plus quel autre... Il aurait pleuré, s'il n'eût été préfet. Il avait pris connaissance de l'histoire ecclésiastique de Fleury et ne faisait pas grâce à la *Gazette de France* d'un entre-filet. Il n'admettait pas qu'on pût lire autre chose. Son bonnet de soie noire ne le quittait jamais. On devinait à la direction des plis et à la position de la houpe le programme pénal de la journée. Craintif, timide à l'excès en face de ses égaux et de ses supérieurs, hors du collége un enfant l'eût fait trembler; mais une fois assis dans sa chaire, le sentiment de son pouvoir, la conscience de sa responsabilité le transformaient en homme de bronze. Il eût donné sa vie, même son bonnet de soie, plutôt que de révoquer un pensum ou de biffer une retenue. Jamais on ne le vit en colère, ni enfler le timbre de sa voix. C'était un sphinx dont rien ne troubla jamais l'impassibilité; il est mort dans sa chaire sans perdre sa grave contenance. Vespasien ne fit pas mieux.....

L'autre était un ecclésiastique de petite taille, sec, musculeux, accentué en tout, à la chevelure redondante et bouclée, blanchissant par le bout, un de ces hommes qui n'ont jamais d'âge et que toute la vie on trouve au même point. C'était le devoir, l'autorité, le commandement, l'exactitude, la vigilance sous la forme humaine la plus accusée et la plus vivante. Il poussait jusqu'à l'enthousiasme, jusqu'à la poésie l'amour de sa profession. A ses yeux le monde était un vaste collége, dont les rois étaient les préfets d'études. Il jugeait sainement de l'histoire, en tant que ses plus douloureuses vicissitudes résultent de pensums mal faits, mal donnés, et remis, trop souvent hélas! par des maîtres indulgents. Bien souvent il regrettait tout haut de n'avoir pas eu à morigéner ces révolutionnaires de 93, qui, avant de bouleverser la société, avaient dû fomenter des séditions de dortoir. L'abolition de la férule avait enfanté la liberté de la presse et toutes les plaies déchaînées sur l'infortuné dix-neuvième siècle. Il avait, en dehors de son inébranlable routine, toute la chaleur d'âme des célibataires qui combattent sans les supprimer toutes les tendresses de la vie. Chaste de pensée et d'actions, comme un père du désert, il n'aurait osé montrer à une femme son visage sévère; il leur en voulait beaucoup de cet empire qu'il subissait malgré lui.

Je voudrais bien qu'on me signalât, dans l'immense et confuse variété des aptitudes humaines, un caractère plus sûr et plus complet, une nature mieux arrêtée. Le secret d'être utile ne consiste-t-il pas, après tout, à donner, sur tout notre être, l'empire absolu à une seule faculté? Qu'y a-t-il de plus grand au monde que de savoir se constituer un bonheur dans des fonctions qu'une reconnaissance lointaine ne compense jamais de l'obscurité du sacrifice?

J'en ai connu bien d'autres, de ces hommes précieux devenus presque introuvables, dans une carrière de professeur et d'élève; aujourd'hui ils m'apparaissent comme autant de grands hommes à qui il n'a manqué qu'un Plutarque et l'étendue de la science. Ils ont des gloires qu'on ne conquiert ni à gagner des batailles, ni à refaire la société, ni à écrire des livres de statistique.

Vous marchiez à grands pas vers la perfection du genre, cher Zéphirin, et vous seriez aujourd'hui le premier des maîtres d'études, comme Philopœmen fut le dernier des Grecs, si vous n'aviez préféré promener sur le boulevard de Paris, entre deux charmants enfants une barbe de belle venue et des mains admirablement gantées. Qu'êtes-vous devenu, vous qui, au début de votre carrière, brisiez déjà les volontés comme verre et faisiez mieux que n'importe quel chef de cabinet rentrer les oppositions sous terre? Que nous sommes loin du temps où vous m'associiez quelquefois, moi, débonnaire régent d'arithmétique élémentaire, à la gloire de vos premiers triomphes!

Souvenez-vous du jour mémorable où nous éventâmes, avec une habileté toute vénitienne, la conspiration du punch au rhum ourdie par de récents bacheliers qui voulurent fêter leurs boules blanches. Vous découvrîtes, dans un piano, la casserole et le sucre; mais moi, oui, moi, dans le paletot d'un futur officier de chasseur de Vincennes, je saisis la bouteille de rhum bouchée avec les feuillets d'un manuel Demogeot. Vous me lançâtes un regard de général satisfait, et je ne l'ai jamais oublié.

Ce que c'est pourtant que la gloire!

J. DOUCET.

MÉMOIRES D'UN MUSICIEN *.

(Suite.)

XLV

Représentation à bénéfice et concert au Théâtre-Italien. — Défection de l'orchestre. — Je prends ma revanche. — Visite de Paganini. — Son alto. — Composition d'Harold en Italie. — Je prends le parti de toujours conduire les exécutions de mes ouvrages. — Une lettre anonyme.

N'ayant plus qu'une faible ressource dans ma pension de lauréat de l'Institut, qui devait durer encore un an et demi, le ministre de l'intérieur m'ayant dispensé du voyage en Allemagne imposé par le règlement de l'Académie des beaux-arts, ...

. . . .

je dus recommencer le pénible métier de bénéficiaire, et je vins à bout, après des fatigues inouïes, d'organiser au Théâtre-Italien une représentation suivie d'un concert. Mes amis me vinrent en aide à cette occasion, entre autres Alexandre Dumas qui, toute sa vie, a été pour moi d'une cordialité parfaite.

Le programme de la soirée se composait de la pièce d'*Antony*, de Dumas, joué par Firmin et Mme Dorval, du 4e acte de l'*Hamlet* de Shakespeare, et d'un concert dirigé par moi, où devaient figurer la *Symphonie fantastique*, l'ouverture des *Francs-Juges*, ma cantate de *Sardanapale*, le concert-stuck de Weber, exécuté par cet excellent et admirable Liszt, et un chœur de Weber. On voit qu'il y avait beaucoup trop de drame et de musique, et que le concert, s'il eût fini, n'eût pu être achevé qu'à une heure du matin.

Mais je dois ici, pour l'enseignement des jeunes artistes, et quoi qu'il m'en coûte, faire le récit exact de cette malheureuse représentation.

Peu au courant des mœurs des musiciens de théâtre, j'avais fait avec le directeur de l'Opéra-Italien un marché, par lequel il s'obligeait à me donner sa salle et son *orchestre*, auquel j'adjoignis un petit nombre d'artistes de l'Opéra. C'était la plus dangereuse des combinaisons. Les musiciens, obligés par leur engagement de prendre part à l'exécution des concerts, lorsqu'on en donne dans leur théâtre, considèrent ces soirées exceptionnelles comme des corvées et n'y apportent qu'ennui et mauvais vouloir. Si, en outre, on leur adjoint des musiciens étrangers, alors payés, quand eux ne le sont pas, leur mauvaise humeur s'en augmente, et l'artiste qui donne le concert ne tarde pas à s'en ressentir.

. . . .

Le concert commença. L'ouverture des *Francs-Juges*, très-médiocrement exécutée, fut néanmoins accueillie par deux salves d'applaudissements qui m'étonnèrent. Le concert-stuck de Weber, joué par Liszt avec la fougue entraînante qu'il y a toujours mise, obtint un magnifique succès. Je m'oubliai même, dans mon enthousiasme pour Liszt, jusqu'à l'embrasser en plein théâtre devant le public. Stupide inconvenance qui pouvait nous couvrir tous deux de ridicule, et dont les spectateurs néanmoins eurent la bonté de ne point se moquer.

Dans l'introduction instrumentale de *Sardanapale*, mon inexpérience dans l'art de conduire l'orchestre fut cause que les seconds violons ayant manqué une entrée, tout l'orchestre se perdit, et que je dus indiquer aux exécutants, comme point de ralliement, le dernier accord, en sautant tout le reste. Alexis Dupont chanta bien la cantate, mais le fameux incendie final, mal répété et mal rendu, produisit peu d'effet. Rien ne marchait plus; je n'entendais que le bruit sourd des pulsations de mes artères; il me semblait m'enfoncer en terre peu à peu. De plus, il se faisait tard, et nous avions encore à exécuter le chœur de Weber et la *Symphonie fantastique* tout entière. Les règlements du Théâtre-Italien, dit-on, n'obligent pas les musiciens à jouer après minuit. En conséquence, mal disposés pour moi par les raisons que l'on connaît, ils attendaient avec impatience le moment de s'échapper, quelles que dussent être les conséquences d'une aussi plate défection. Ils n'y manquèrent pas; pendant que le chœur de Weber se chantait, ces dignes *artistes* disparurent tous clandestinement. Il était minuit. Les musiciens étrangers que je payais restèrent seuls à leur poste, et quand je me retournai pour commencer la *Symphonie*, je me vis entouré de cinq violons, de deux altos, de quatre basses et d'un trombone. Je ne savais quel parti prendre dans ma consternation. Le public ne faisait point mine de s'en aller. Il en vint bientôt à s'impatienter et à réclamer l'exécution de la *Symphonie*. Je n'avais garde de commencer. Enfin, au milieu du tumulte, une voix s'étant écriée du balcon: « La Marche au supplice! » je répondis: « Je ne puis faire exécuter la Marche au supplice par cinq violons!... Ce n'est pas ma faute, l'orchestre a disparu... j'espère que le public... » J'étais rouge de honte et d'indignation. L'assemblée alors se leva désappointée, et le concert en resta là; et mes ennemis ne manquèrent pas de le tourner en ridicule en ajoutant que ma musique *faisait fuir les musiciens*...

Je ne crois pas qu'il y ait jamais eu auparavant d'exemple d'une telle action amenée par d'aussi ignobles motifs.

Cette triste soirée me rapporta à peu près sept mille francs; et cette somme entière disparut en quelques jours dans le gouffre d'une dette sacrée, sans le combler encore! Hélas! je n'y parvins que plusieurs années après et en m'imposant de cruelles privations.

. . . .

Je tentai presque aussitôt de répondre aux rumeurs hostiles qui de toutes parts s'élevaient, par un succès incontestable. J'engageai, en le payant chèrement, un orchestre de premier ordre, composé de l'élite des musiciens de Paris, parmi lesquels je pouvais compter un bon nombre d'amis, ou tout au moins de juges impartiaux de mes ouvrages. Je m'exposais beaucoup en faisant une pareille dépense, que la recette du concert pouvait fort bien ne pas couvrir. Mais il n'y avait pas à hésiter. Cette audace était indispensable, et la fortune la favorisa.

J'eus peur de compromettre l'exécution en conduisant l'orchestre moi-même. Habeneck refusa obstinément de le diriger; mais M. Girard eut l'obligeance d'accepter cette tâche et s'en acquitta on ne peut mieux. La *Symphonie fantastique* figurait encore dans le programme; elle enleva d'assaut d'un bout à l'autre les applaudissements. Le succès fut complet, j'étais réhabilité. Mes musiciens (il n'y en avait pas un seul du Théâtre-Italien, cela se devine) rayonnaient de joie en quittant l'orchestre. Enfin, pour comble de bonheur, un homme, quand le public fut sorti, un homme, à la longue chevelure, à l'œil perçant, à la figure étrange et ravagée, un possédé du génie, un colosse parmi les géants, que je n'avais jamais vu, et dont le premier aspect me troubla profondément, m'attendit seul dans la salle, m'arrêta au passage pour me serrer la main, m'accabla d'éloges brûlants qui m'incendièrent le cœur et la tête: *c'était Paganini!!* (22 décembre 1833.)

De ce jour-là datent mes relations avec le grand artiste qui a exercé une si heureuse influence sur ma destinée, et dont la noble générosité à mon égard a donné lieu, on saura bientôt comment, à tant de méchants et absurdes commentaires.

Quelques semaines après le concert de réhabilitation dont je viens de parler, Paganini vint me voir. « J'ai un alto merveilleux, me dit-il, un instrument admirable de Stradivarius, et je voudrais en jouer en public. Mais je n'ai pas de musique *ad hoc*. Voulez-vous écrire un solo d'alto? je n'ai confiance qu'en vous pour ce travail. — Certes, lui répondis-je, elle me flatte plus que je ne saurais dire; mais pour répondre à votre attente, pour faire dans une semblable composition briller comme il convient un virtuose tel que vous, il faut jouer de l'alto, et je n'en joue pas. Vous seul, ce me semble, pourriez résoudre le problème. — Non, non, j'insiste, dit Paganini, vous réussirez; quant à moi, je suis trop souffrant en ce moment pour composer, je n'y puis songer. »

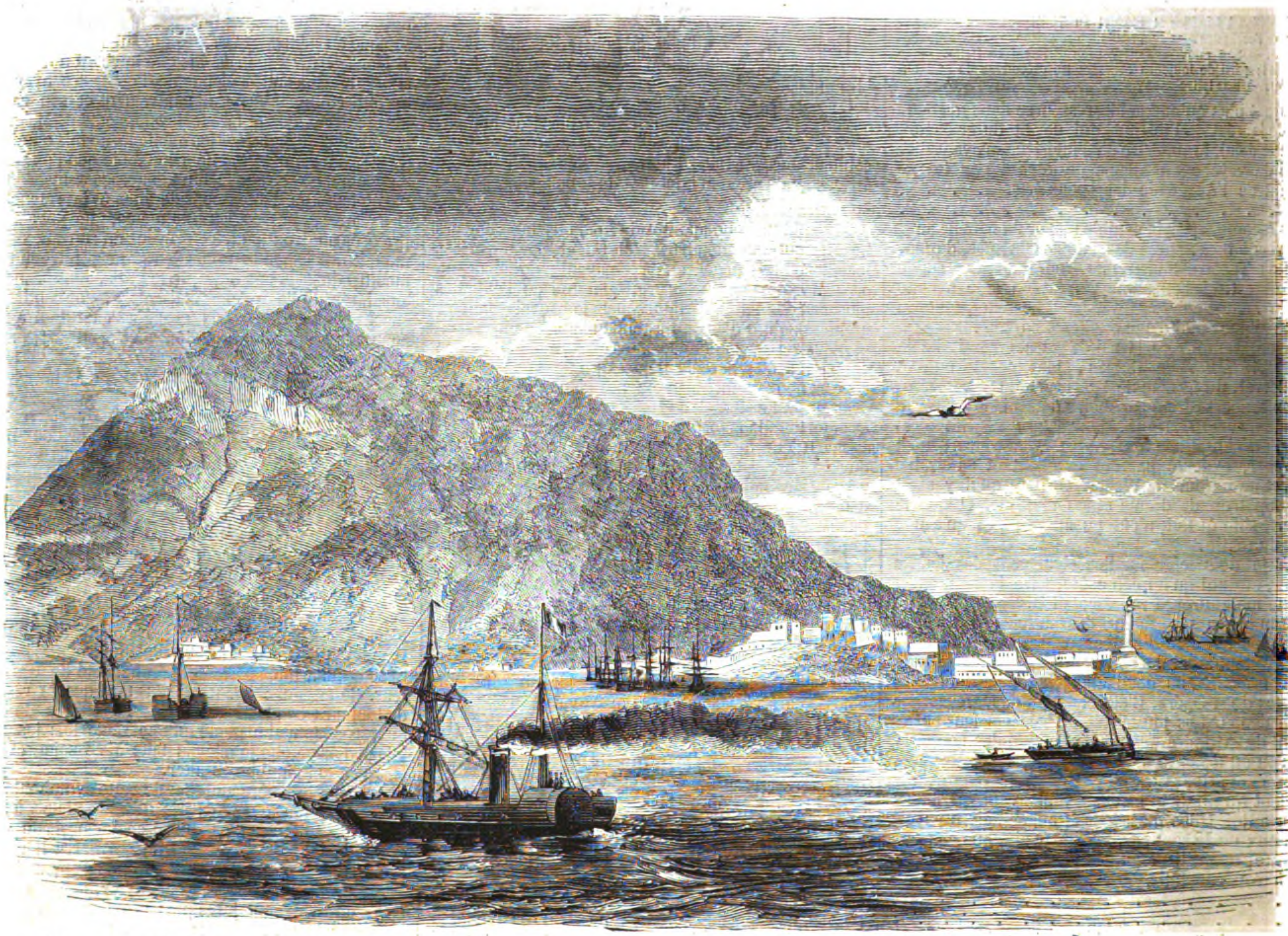
J'essayai donc, pour plaire à l'illustre virtuose, d'écrire un solo d'alto, mais un solo combiné avec l'orchestre de manière à ne rien enlever de son action à la masse instrumentale, bien certain que Paganini, par son incomparable puissance d'exécution, saurait toujours conserver à l'alto le rôle principal. La proposition me paraissait neuve, et bientôt un plan assez heureux se développa dans ma tête et je me passionnai pour sa réalisation. Le premier morceau était à peine écrit que Paganini voulut le voir. A l'aspect des pauses que compte l'alto dans l'allegro: « Ce n'est pas cela! s'écria-t-il, je me tais trop longtemps là-dedans; il faut *que je joue toujours*. — Je l'avais bien dit, répondis-je. C'est un *concerto d'alto* que vous voulez, et vous seul en ce cas pouvez bien écrire pour vous. » Paganini ne répliqua point, il parut désappointé et me quitta sans parler davantage de mon esquisse symphonique. Quelques jours après, déjà souffrant de l'affection du larynx dont il devait mourir, il partit pour Nice, d'où il revint seulement trois ans plus tard.

Reconnaissant alors que mon plan de composition ne pouvait lui convenir, je m'appliquai à l'exécuter dans une autre intention et sans plus m'inquiéter des moyens de faire briller l'alto principal. J'imaginai d'écrire pour l'orchestre une suite de scènes, auxquelles l'alto solo se trouverait mêlé comme un personnage plus ou moins actif conservant toujours son caractère propre; je voulus faire de l'alto, en le plaçant au milieu des poétiques souvenirs que m'avaient laissés mes pérégrinations dans les Abruzzes, une sorte de rêveur mélancolique dans le genre du Child-Harold de Byron. De là le titre de la symphonie: *Harold en Italie*. Ainsi que dans la *Symphonie fantastique*, un thème principal (le premier chant de l'alto) se reproduit dans l'œuvre entière; mais avec cette différence que le thème de la *Symphonie fantastique*, l'*idée fixe*, s'interpose obstinément comme une idée passionnée épisodique au milieu des scènes qui lui sont étrangères et leur fait diversion, tandis que le chant d'Harold se *superpose* aux autres chants de l'orchestre avec lesquels il contraste par son mouvement et son caractère sans en interrompre le développement. Malgré la complexité de son tissu harmonique, je mis aussi peu de temps à composer cette symphonie que j'en ai mis en général à écrire mes autres ouvrages; mais j'employai aussi un temps considérable à la retoucher. Dans la *Marche des Pèlerins* même, que j'avais improvisée en deux heures en rêvant un soir au coin de mon feu, j'ai, pendant plus de six ans, introduit des modifications de détail qui, je le crois, l'ont beaucoup améliorée. Telle qu'elle était alors, elle obtint un succès complet lors de sa première exécution à mon concert du 23 novembre 1834, au Conservatoire. Elle fut même redemandée à grands cris par l'auditoire. A sa seconde exécution et vers le milieu de la seconde partie du morceau, au moment où, après une courte interruption, la sonnerie des cloches du couvent se fait entendre de nouveau, représentée par deux notes de harpe que doublent les flûtes, hautbois et cors, le harpiste compta mal ses pauses et se perdit. M. Girard alors se vit obligé de dire à l'orchestre: « Le dernier accord! » et l'on prit l'accord final en sautant les cinquante et quelques mesures qui le précèdent. Ce fut un égorgement complet. Heureusement la Marche avait été bien dite la première fois et le public ne se méprit point sur la cause du désastre à la seconde. Si l'accident fût arrivé tout d'abord, on n'eût pas manqué d'attribuer la cacophonie à l'auteur. Depuis ma défaite du Théâtre-Italien, j'avais de bonnes raisons pour me méfier de mon habileté de conducteur. Ce fut donc beaucoup plus tard que je résolus de toujours conduire moi-même l'exécution de mes ouvrages. Je n'ai manqué qu'une seule fois jusqu'ici à la promesse que je m'étais faite à ce sujet, et l'on verra ce qui faillit en résulter.

Après la première audition de cette symphonie, un journal de musique de Paris fit un article où l'on m'accablait d'invectives, et qui commençait de cette spirituelle façon: « Ha! Ha! Ha! — Haro! Haro! — Harold! » En outre, le lendemain de l'apparition de l'article, je reçus une lettre anonyme, dans laquelle, après un déluge d'injures plus grossières encore, on me reprochait d'être assez *dépourvu de courage pour ne pas me brûler la cervelle*.

HECTOR BERLIOZ.

Vue de la rade et du fort de Mers-el-Kébir (province d'Oran). — Croquis de M. Cibot.



Évolutions stratégiques. Attaque simulée du fort de Mers-el-Kébir par une division navale portant un corps de débarquement, et défense de cette place par sa garnison et un corps détaché de la garnison d'Oran.

Baptême de S. A. R. le prince Frédéric-Guillaume-Victor-Albert de Prusse, dans la chapelle du palais, à Berlin, le samedi 5 mars 1859.

Rade et fort de Mers-el-Kebir

(Province d'Oran).

Les côtes septentrionales de l'Afrique ont toujours été citées pour leur caractère inhospitalier : le port de Carthage, leur antique métropole commerciale et guerrière, était à la fois d'un accès difficile et d'un séjour dangereux ; celui d'Alger doit les avantages qu'il offre aujourd'hui à la navigation aux grands travaux que la France y a fait exécuter depuis la conquête : il est cependant un point de ce littoral où la nature semblait avoir préparé elle-même et comme formé de ses mains le siége et bassin d'un établissement naval important.

A cinq milles de la ville d'Oran, située au fond du grand enfoncement qui s'étend à l'ouest du cap Feirat, saillit dans la mer, comme un môle, la pointe de Mers-el-Kebir, à l'abri de laquelle le flot de la Méditerranée semble avoir creusé dans le roc africain une rade spacieuse. La ligne de hauteurs, nommées monts Ramerahs, en complète l'abri.

Une escadre, composée des plus gros vaisseaux, peut aisément y trouver un mouillage contre la tempête et un refuge de la défense la plus facile contre une flotte ennemie. Le fort qui le protége, construit nouvellement par nos troupes, au pied d'une montagne abrupte, est un ouvrage très-remarquable par les plates formes de son front et par ses batteries couvertes.

Ce point a été bien moins favorisé par la nature du côté de la fécondité du sol. Ses environs, très-accidentés, sont entièrement nus. Les terres de l'Almeyda, montagne d'où se détache, après une forte dépression, le pic de Santa-Crux, couronné par un fort imprenable, sont cependant assez bien arrosées et commencent à offrir un aspect animé et verdoyant.

Une route, dont l'exécution avait à vaincre les obstacles les plus sérieux, a été tracée le long de la mer, d'Oran à *Mers-el-Kebir*. Cette voie, d'un développement total de 7,000 mètres, a été creusée dans le roc et a exigé une percée souterraine de 50 mètres. C'est un travail qui rappelle ceux qu'exécutaient les *légions romaines* dans les pays conquis par leurs armées et qui y formaient en quelque sorte la consécration de leurs victoires et comme la légitimation de leur empire.

La vue de cette rade et de cette voie longeant la mer, que reproduit notre illustration, a été prise des *Bains de la Reine*.

Ce point, doublement important comme position stratégique et comme place maritime, a été tout récemment le siége d'évolutions militaires et navales, qui ont appelé sur lui l'attention publique.

L'Afrique est bien toujours l'école féconde où notre armée développe par l'application, sa science théorique et ses nobles qualités guerrières ; quand elle n'a point d'ennemis à combattre, elle trouve encore, dans ce pays accidenté, des lieux merveilleusement disposés pour ses grandes manœuvres, et c'est ce qui vient d'avoir lieu sur la plage de Mers-el-Kebir, dont le fort était l'objectif d'une attaque maritime et d'un débarquement, et la base de la défense.

« Le 2e chasseurs d'Afrique, commandé par le colonel de Brémond d'Ars, est supposé avoir été débarqué par une flotte ennemie, dans un petit port appelé *Aïn-el-Turck*, derrière *Mers-el-Kebir* ; il s'avance à travers des ravins profonds, des gorges énormes, et est sur le point de prendre Mers-el Kebir, dont la garnison, ainsi que celle du village de Saint-André, a été repoussée.

» Mais les troupes d'Oran, composées du 89e de ligne, du 2e zouaves, d'une batterie d'artillerie, accourent et refoulent l'ennemi. C'est alors que la flotte de débarquement, pour faire diversion, s'avance dans la rade de Mers-el-Kebir, où elle est canonnée par les belles batteries couvertes dont on faisait l'essai en ce jour. De toutes parts le canon résonne, se mêlant au feu vif et bien ordonné des chasseurs d'Afrique, dont les tirailleurs se replient devant le feu des tirailleurs d'infanterie. »

Cette belle manœuvre, commandée par M. le général Borel de Bretizel, sous les yeux du général en chef de Martinprey, avait attiré toute la ville d'Oran.

L'effet de cette petite guerre était saisissant et magique sous ce beau ciel d'Afrique, et l'on concoit aisément, en voyant l'enthousiasme et l'ardeur de nos soldats dans cette guerre factice, quel serait leur enthousiasme et leur ardeur dans une lutte réelle, alors qu'il s'agirait de défendre la patrie.

ACHILLE CIBOT,
Officier au 2e chasseurs d'Afrique.

Baptême de S. A. R. le prince Frédéric-Guillaume-Victor-Albert, à Berlin.

C'est le samedi 5 mars qu'a eu lieu dans la chapelle du palais à Berlin, le baptême du jeune prince nouvellement né du mariage de LL. AA. RR. le prince et la princesse Frédéric Guillaume de Prusse. Le docteur Strauss, chapelain principal, en a célébré la cérémonie avec le concours des principaux membres du clergé de Berlin. La chapelle avait été décorée avec cette simplicité, mais en même temps avec cette élégance que formule les austères solennités du culte protestant. On y a remarqué cependant des jardinières de fleurs rares disposées avec un goût parfait. Des fleurs, doux et tendre emblème... le sourire de la nature, la pompe du printemps et de la jeunesse, l'image de tout ce qui charme et réjouit, le symbole du bonheur.

Une brillante assistance, où l'on remarquait LL. AA. RR. le prince régent et la princesse royale de Prusse, le prince et la princesse Charles de Prusse, le prince et la princesse Frédéric-Charles de Prusse, le prince Albrecht et son fils Alexandre Georges et Adalbert de Prusse, le grand-duc de Saxe Weimar, le duc de Saxe Cobourg-Gotha, le grand duc héréditaire et la duchesse de Mecklembourg-Strelitz, et le prince Hohenzollern-Sigmaringen, etc., concourait à l'éclat de cette solennité.

Le prince régent a tenu l'enfant royal sur les fonts baptismaux, tant en son nom comme parrain, qu'en celui de S. M. la reine d'Angleterre. La princesse Frédéric-Guillaume a pu assister à la cérémonie de la chambre où elle reposait, et dont des portes s'ouvrent sur la chapelle.

Aussitôt que les solennités sacramentelles ont été accomplies, la grande maîtresse du palais a reçu l'enfant et est allée le présenter au baiser de Son Altesse Royale, suivie de toute l'assistance qui s'est réunie autour de la jeune mère pour lui offrir ses félicitations.

MAXIME VAUVERT.

COURRIER DU PALAIS.

Il n'est guère de procès plus féconds en incidents singuliers que les demandes en séparation de corps : et les querelles entre époux ont depuis longtemps le privilége d'alimenter la chronique du Palais. Il semblerait qu'en ce genre rien de nouveau ne puisse plus piquer la curiosité des lecteurs friands de scandales. Voici cependant une espèce, comme on dit au Palais, qui a soulevé une question imprévue et si délicate, que la cour de Paris, appelée à la juger, s'est partagée d'opinions et n'a pu encore prononcer son arrêt.

Un riche fermier des environs de Reims épousait, en 1849, une jeune fille d'une rare beauté. Toutes les convenances de situation, de famille, de fortune semblaient réunies pour assurer le bonheur du nouveau ménage. Leur nid était abrité sous de frais ombrages ; leur intérieur tout parfumé de cette senteur des champs, tout paré de cette simplicité de bon goût que recommande M. Michelet, pour fortifier et perpétuer les amours nouvelles. Un enfant leur était né, et rien ne semblait devoir troubler le ciel de leur félicité. Vaines promesses ! Mme P... se lassa-t-elle de cet horizon toujours sans nuage? Se prit-elle à souhaiter quelque orage dans son ciel bleu? Nous ne savons; mais en 1857, elle demandait la séparation de corps contre son mari et déclarait la vie commune impossible. Le mari, qui adorait sa femme, fut étourdi de ce coup. Il se recueillit, il s'informa et il apprit ce qu'un mari n'apprend jamais qu'après tout le monde, que sa femme le trompait, que sa conduite était la fable du village et le tourment de sa famille. M. P..., trop instruit, fournit au tribunal de Reims la preuve des débordements de sa femme, et obtint contre elle la séparation de corps aggravée d'une condamnation à trois mois de prison.

Jusque-là, rien qui ne ressemble à tous les procès ordinaires. Mais voici la suite:

Mme P... était d'autant plus furieuse que sa condamnation était mieux méritée. Sa famille rougissait de la flétrissure qui l'avait atteinte, et un complot s'ourdit pour forcer M. P... à guérir lui-même les blessures qu'il avait faites.

Il y a au code Napoléon un article 309 qui déclare que le mari reste toujours le maître d'arrêter l'effet de la condamnation prononcée, en consentant à reprendre sa femme.

C'est de cet article que Mme P... résolut de se servir comme d'une machine de guerre. Il s'agissait de séduire M. P..., de l'amener à des actes plus ou moins volontaires qui pussent laisser croire qu'il avait pardonné.

Les manœuvres les plus savantes furent employées. D'abord quelques bruits circulèrent dans le pays. On répéta que la paix allait être conclue entre les époux, que la femme rentrerait triomphante à la Saint-Martin dans la maison conjugale. Mme P... eut soin de se trouver à chaque instant sur les pas de son mari. Celui-ci, en la rencontrant, songeait aux beaux jours sitôt passés; il admirait la grâce de la belle infidèle, qui lui semblait mille fois plus charmante depuis qu'elle n'était presque plus sa femme. L'isolement, l'entraînement, les facilités de la campagne firent le reste. Et voilà M. P... qui se laisse prendre au piége. On le surprend dans de tendres rendez vous, on le voit suspendu comme Roméo ou Almaviva au balcon de sa femme à des heures suspectes ; on le rencontre à trois heures du matin la reconduisant jusqu'à l'entrée de son jardin.

Le tour était joué. Quand tout le pays fut bien convaincu de ces relations renouées, Mme P..., la tête haute, demande à rentrer au domicile conjugal en soutenant que son mari a tout oublié, et le tribunal de Reims est appelé à prononcer cette réhabilitation.

Quoi! répond le mari, vous prétendez que je vous ai reprise? Mais si c'était vrai, si je vous avais ouvert ma porte et rendu les honneurs de la maison conjugale, quel besoin auriez-vous de la justice pour en forcer l'entrée? J'ai pu m'oublier un jour, j'ai pu me croire l'un des heureux que vous savez si bien attacher à votre char; mais ce n'est pas comme mari que je me suis laissé enchaîner. Bien au contraire; le mari, vous n'avez jamais eu pour lui que du mépris. Et de mon côté, si j'ai cédé à la tentation, c'est que vous ne pouviez plus être ma femme, c'était presque l'attrait du fruit défendu. Mais de là à un pardon, de là à vous rendre les droits de la maîtresse de maison et de la mère de famille, il y a un abîme, et la loi, pour sa part, ne saurait m'obliger à renoncer au bénéfice du jugement qui vous a déclarée indigne de la vie commune.

A cela, la femme répondait : « Ingrat que vous êtes, vous vouliez donc avoir tout de moi et ne pas me souffrir dans votre maison? Vous prétendez que vos tendresses ne s'adressaient pas à l'épouse? Que suis-je donc pour vous? une maîtresse? Est-ce possible? Il est vrai que cette porte du domicile conjugal vous ne l'avez qu'entr'ouverte, je ne l'ai franchie que clandestinement. Mais enfin c'était votre femme qui était sous votre toit. Et puisque la loi veut que le signe du pardon consiste dans le fait de reprendre sa femme, y a-t il en effet une manière plus précise de la reprendre? N'est ce pas quelque chose de plus significatif et de plus décisif, que si vous m'aviez admise à votre table, par exemple, sans me rendre les honneurs de l'intimité conjugale? Allons plus loin. Si demain un enfant venait à naître, auriez vous donc l'indignité de le désavouer ?

Le tribunal de Reims, touché des doléances de la femme, a cru au pardon du mari et a ordonné à celui-ci d'ouvrir toute grande la porte qu'il n'avait qu'entre-baillée, et de recevoir Mme P... sous peine de 80 fr. par jour de retard dans l'exécution.

Mais M. P... ne s'est pas tenu pour battu et a interjeté appel.

Le débat s'est renouvelé devant la Cour de Paris avec toute la vivacité et toute la verve que ne pouvaient manquer de leur prêter Me Péronne, pour le mari, et Me Gressier, pour la femme.

M. l'avocat général, Moreau, dans une savante discussion, où, même après la plaidoirie de Me Péronne, il a su produire des aperçus nouveaux, a conclu à l'infirmation du jugement.

La Cour a déclaré le partage, c'est-à-dire que ses membres ont été exactement divisés d'opinion sur la question, et elle a renvoyé à un autre jour pour que les débats et les plaidoiries fussent recommencés devant elle. Nous tiendrons nos lecteurs au courant de cette piquante affaire.

Je ne veux pas oublier la grosse question que j'ai laissée pendante dans le dernier courrier : Le gant est-il l'accessoire de la toilette ou constitue-t-il une spécialité commerciale ? Vous vous souvenez que M. Caldesaigne, champion de l'indépendance du gant, se plaint de la concurrence que lui faisait, sous les portiques de l'hôtel du Louvre, Mlle Barthet, marchande de cols et de cravates. « Où vous arrêterez-vous, disait à cette dernière l'avocat de M. Caldesaigne, si, sous prétexte que vous êtes marchande de nouveautés pour homme, vous vous croyez le droit d'offrir à vos acheteurs tout ce qui sert au vêtement, à l'ornement et aux besoins corporels de l'homme ? Ce n'est pas seulement le gant que vous étalerez dans vos montres, mais le bijou, mais la canne, mais le meuble, et qui sait? Votre commerce envahisseur s'étendra bientôt à ce point, que vous renouvellerez un jour l'annonce excentrique qu'on a pu lire dernièrement dans les colonnes de *l'Echo du Pacifique* :

« *Bütler vend cercueils en bois d'acajou et en bois blanc,*
» *riches et simples, suaires* (le mot y est), *faux-cols et*
» *cravates.* »

Mais nous voilà bien loin du procès.

Le tribunal n'a pas tranché ce grave débat. Il s'est contenté de décider en fait que la concurrence de Mlle Barthet était insignifiante, que son bail était antérieur à celui de M. Caldesaigne ; qu'enfin la compagnie de la rue Rivoli n'avait entendu garantir ce dernier contre la concurrence que pour l'avenir. — Mais le gant est-il une spécialité ? — Le problème reste entier.

L'excentricité américaine fleurit ailleurs que chez les marchands de suaires et de cravates. Voici un exemple à la fois naïf et féroce des étranges idées qui peuvent passer par un cerveau yankee, même quand ce cerveau est abrité par la large perruque d'un magistrat.

Le fait s'est passé au Texas. Un juge venait de condamner à mort un pauvre diable du nom de John, convaincu de meurtre. Il lui adressa le discours suivant :

« John, la Cour avait eu réellement l'intention de retarder votre exécution jusqu'au printemps prochain, mais il fait bien froid, et notre prison se trouve

... déplorable état. Toutes les vitres des fenêtres ... brisées; les cheminées fument; le nombre des ...sionnaires est tellement considérable, que nous ne ...vons donner qu'une couverture à chacun d'eux. ... toutes ces raisons, et pour abréger autant que ...sible vos souffrances, nous avons décidé que votre ...écution aura lieu demain matin après déjeuner, à ...eure qui conviendra le mieux au shérif et qui ...sera le plus agréable. »

On ne dit pas comment John-John a remercié la Cour ...ces attentions si délicates.

PETIT-JEAN.

THÉÂTRES

...VILLE : *Feu le capitaine Octave*, comédie en un acte, par MM. Édouard Plouvier et Jules Adenis; *les Comédiens de salon*, ...ville en un acte, par MM. Anicet-Bourgeois et Durantin; *...distraction*, comédie en un acte, par M. Jules Barbier. — ...S-ROYAL : *L'Amour, un fort volume, prix : 3 fr. 50 c.*, ...en un acte, par MM. E. Labiche et Édouard Martin. — ... *C'est l'amour, l'amour, l'amour*, comédie-vaudeville ...acte, par MM. Dumanoir et Hippolyte Lucas.

...semaine a été tout entière au Vaudeville; c'est ...taille qui n'est pas sans intérêt pour la critique et ...les auteurs dramatiques eux-mêmes. M. Louis ..., pour sa part, a fait jouer en un soir trois ou...ges légués par la précédente direction. *Feu le capi...taine Octave* et *Une distraction* ne sont guère que des ...phrases du *Roman d'une heure*; la seconde de ces ...pièces se complique en outre d'un emprunt au *...la marquise*, de Balzac : Rastignac écrivant à sa ...sse et mettant sur l'enveloppe le nom de Mme de ...ferre. Ce n'est pas l'esprit qui manque à ces lé...productions, c'est la fraîcheur, l'opportunité. On ...eu de ces actes à la crème de Chantilly, de ces ...-volants à deux et trois joueurs, de ces pro...qui ressemblent à des exercices du Conserva...e. M. Lafontaine et M. Parade y sont bons en pure ...le. Mlle Lagrange y est inutilement jolie.

...Comédiens de salon rentrent un peu plus dans la ...on y voit des bourgeois ériger des salles de ... dans leur chambre à coucher, se disputer ...s, s'arracher les répliques, mutiler les pièces ...doivent interpréter. Un mari qu'on n'attendait ...ent au milieu de cette bagarre. Mme Guillemin ...les frais principaux de ce tableau, qui voudrait ...marque et qui pourrait être plus amusant.

...puis quelque temps, en France, nous ne connais...plus les demi-succès. Nous avons une furie d'ad...ion, qui nous jouera et qui nous a déjà joué plu...s tours. *La Case de l'oncle Tom* a donné le signal; ...est venue *Madame Bovary* œuvre littéraire d'une ...e exécution, il est vrai. Hier, c'était *Fanny* ...quatorze éditions; aujourd'hui, enfin, c'est *l'A...mour* de M. Michelet. On ne lit pas *l'Amour*, on le dé... Et pourquoi? Cela ne laisse pas d'être embarras... à expliquer. La principale raison est que la femme ...analyse avec des tendresses et des précautions ...on ne s'était pas encore avisé, — tendresses nou...empruntées à un ordre de causes singulières; ...tions où se mêlent l'étude des variations atmo...ques et la connaissance des émollients. L'idéal ..., selon M. Michelet, est un poëte doublé d'un ...santé. Nous sommes loin de la *Gabrielle* de ... Augier, qui se contentait d'un poëte doublé ...taire.

...rare qu'un livre, si réputé qu'il soit, obtienne ...neurs de la parodie dramatique. C'est pourtant ...arrive aujourd'hui à *l'Amour* de M. Michelet, et ...deux théâtres à la fois. — *L'Amour, un fort vo...lume : 3 fr. 50 c.*, tel est le titre de l'à-propos du ...Royal, qui a pour auteurs MM. Eugène Labiche ...rd Martin. Le vaudeville des Variétés s'ap... *C'est l'Amour, l'Amour, l'Amour*; il est signé de ...noir et d'un des plus érudits collaborateurs *...illustré*, M. Hippolyte Lucas.

...ençons par la pièce du Palais-Royal.

...emplaire du fameux ouvrage est tombé dans ... d'Asnières et y cause toutes sortes de ra... M. Colache ne veut plus que sa femme s'occupe ...ins domestiques; il l'envoie *causer avec les roses*, ...que lui, s'exagérant ses fonctions maritales, va ... et plume la volaille. Mais en causant avec ... Mme Colache fait la rencontre de deux soupi... ...son petit cousin d'abord, et ensuite un canotier, ...s auteurs ont baptisé Strapontin, un peu légère...à notre avis, car Strapontin est bien plus un ...de conducteur d'omnibus qu'un nom de canotier. ...petit cousin n'est pas encore très à craindre, quoi...qu'il ait, lui aussi, un exemplaire de *l'Amour* dans sa ...pupitre de collégien; mais Strapontin est un roué, qui ne recule devant aucun stratagème, pas même devant ceux que le théâtre semble avoir usés. Éconduit une première fois par Mme Colache, il se représente chez elle sous le déguisement d'une cuisinière; le mari l'accepte, et tout irait au gré de ses desseins pernicieux, si la fausse cuisinière n'était point surprise, se faisant la barbe. Cette situation est très-bouffonne et elle se dédouble de la façon suivante : Strapontin, barbouillé d'écume, entre justement au moment où une vieille dame de la maison, se croyant seule, s'enduit le visage d'une triple couche de poudre de riz. Leur stupeur mutuelle leur arrache un cri d'effroi. Ces deux mentons badigeonnés font extrêmement rire.

Le dénoûment est amené par un effet de crinoline un peu hasardé; la cage de Strapontin s'accroche et tombe; il reste un être moitié cuisinière, moitié canotier. Colache, revenu de son ébahissement, se hâte de le mettre à la porte; et, du même coup, il fait reconduire le petit cousin à son collége. Quant au livre de *l'Amour*, il est relégué dans le fond le plus obscur de la bibliothèque, entre un vieil exemplaire d'*Indiana* et un gros traité de médecine *à mettre des rabats*.

C'est M. Hyacinthe qui figure le candide Colache; heureux acteur! il n'a qu'à se montrer et à sourire pour déterminer des convulsions d'hilarité parmi le public. On abuse de M. Brasseur dans les rôles de femme. Quant à Mme Thierret, ce sont toujours les mêmes sautillements, les mêmes petits cris, les mêmes baisers envoyés sur la paume de la main. Ne pourrait-elle sortir de là?

La parodie du Palais-Royal ayant pris les devants sur celle des Variétés, il en est résulté pour cette dernière des redites et des rapprochements à peu près inévitables. C'est ainsi que le cadre de l'action offre également sur l'un et l'autre théâtre deux ménages et le même petit cousin, avec cette différence que le petit cousin de *C'est l'Amour, l'Amour, l'Amour* est un grand gaillard considérablement ravagé, commis voyageur pour le vin de Champagne, faisant intervenir et siffler à tout propos une cravache dont il prétend se servir dans ses entreprises amoureuses, comme d'un élément infaillible de triomphe. Ce cousin, véritable remède d'amour, dirait Ovide, neutralise à temps chez les deux femmes les influences sentimentales développées par la lecture de M. Michelet. Nous retrouvons là aussi le mari perruquier, les domestiques qu'on renvoie et les citations proverbiales : « Il n'y a pas de vieilles femmes. — Ne frappez jamais une femme, même avec une fleur, » etc.

C'est l'Amour, l'Amour, l'Amour (où, par parenthèse, on n'entend pas une seule fois ce refrain) est joué par M. Ambroise, qui dit son rôle à tue-tête, comme d'habitude, et par Mlle Alphonsine, qui murmure le sien avec ces réticences et ce jeu pudique des paupières qui doublent l'intensité des moindres plaisanteries. M. Thierry po e originalement le personnage du cousin, qui n'est pas sans ressemblance avec le Charles des *Premières amours*.

Dites, après cela, si *l'Amour* de M. Michelet n'est pas un extraordinaire succès de librairie!

CHARLES MONSELET.

CHRONIQUE MUSICALE.

Le Festival des 6.000 orphéonistes français. — THÉÂTRE-ITALIEN : *Don Giovanni*, musique de Mozart. — CONCERTS DE PARIS : *l'Océan*, symphonie avec chœurs, de M. Elbel. — Concerts de M. Vieuxtemps, de M. Prudent, de M. Tausig, de MM. Léopold et Arnaud Dancla, de M. Lebrun, de M. Brunot et Mme Beguin-Salomon.

En Allemagne, on dirait que les brasseries sont autant faites pour chanter en chœur que pour boire de la bière. Là où l'architecte a cru bâtir un cabaret, il a élevé un conservatoire, et dans ce pays fortuné de l'harmonie, la soif des gens n'est qu'un prétexte pour exécuter de la musique d'ensemble. Un chœur de Weber ou de Mendelssohn vaut bien, j'imagine, la dissertation oiseuse d'un bavard d'estaminet. Cette assertion se prouverait par un volume de bonnes raisons, si déjà elle n'était dans l'esprit de tout le monde à l'état d'axiome.

En France, nous avons voulu avoir aussi nos sociétés orphéoniques (honorable jalousie!) et, par Orphée lui-même, nous les avons. Il s'est trouvé que six mille personnes, qui dépensaient leur activité en travaux divers, et leurs loisirs en divertissements souvent sans but utile, avaient de la voix, une certaine aptitude musicale et un désir effréné de chanter en chœur.

Vite on a fait un faisceau de toutes ces bonnes intentions; on a constitué une armée de larynx susceptible de manœuvrer avec intelligence et ensemble. Il est bon d'ajouter que nos régiments de chanteurs diffèrent essentiellement de ceux d'Allemagne par le casernement. Le cabaret a été jugé impropre aux répétitions chorales, et l'Orphéon, partout où il a planté sa bannière à la lyre d'or, a détrôné en partie Mme la Chope et M. le Cigare.

A ce point de vue, la question échappe à notre modeste juridiction, elle tombe de plein droit dans celle des moralistes, et vous aurez pour agréable que nous n'envisagions que le côté purement musical de l'institution orphéonique.

Un fait, et mieux encore, un chiffre éloquent nous apparaît au milieu de ce tournoi pacifique. Il y a en France environ deux mille ténors qui, tous les jours, exercent leur voix et accoutument leur oreille aux harmonies de la musique d'ensemble. C'est peut-être là la pépinière qui contient la fleur des grands artistes de l'avenir.

Est-il déraisonnable d'admettre que les organes hors ligne, que les larynx de luxe y sont dans la proportion de un sur mille? Ce calcul donnerait tout juste deux grands ténors, et il n'en faut pas davantage (les médiocres aidant) pour soutenir le répertoire de nos grandes scènes lyriques.

Vendredi de l'autre semaine c'était la première réunion générale des orphéonistes français. Six mille voix étaient réunies dans la grande salle du Palais de l'Industrie et leurs chants étaient salués par les bravos de vingt mille auditeurs. M. Delaporte, propagateur de l'œuvre orphéonique, présidait à cette solennité, assisté de son intelligent coadjuteur, M. Delafontaine. Douze chœurs composaient le programme de ce festival dont le *Monde illustré* a voulu reproduire la physionomie gigantesque (voir les pages 201 et 202); les plus remarqués ont été le grand *septuor des Huguenots* et *la Retraite* de M. Laurent de Rillé.

Les ovations n'ont pas manqué aux chanteurs. L'empereur assistait à la séance de dimanche, et mardi, après le troisième concert, le théâtre de l'Opéra a donné une représentation d'*Herculanum* en l'honneur des orphéonistes.

Il est bon de noter en passant que le volume de son produit par six mille choristes n'est pas six mille fois celui qui sortirait des poumons d'un seul, et nous ne croyons pas nous tromper de beaucoup en déclarant que deux cents chanteurs bien stylés produisent à peu près le même effet sonore. Tout ce qu'on peut dire, c'est que la qualité du son, le *timbre*, comme on dit en acoustique, se trouve sensiblement modifié, une fois certaines limites de nombre dépassées.

Le pourquoi de ce fait incontestable, on le saura peut-être quand la science aura pénétré plus avant dans le monde invisible des sons.

— Le Théâtre-Italien n'a pas opéré une grande attraction sur le public avec la reprise de *Don Giovanni*, et cet échec n'est pas sans précédents dans l'histoire de l'œuvre de Mozart. A chaque fois qu'une main profane s'est mêlée de retoucher la partition du maître, de justes récriminations se sont élevées dans le public. On s'obstine à vouloir faire chanter à un ténor le rôle que Mozart a écrit pour un baryton; alors on transpose à l'aigu une grande partie de l'ouvrage, et on sait quel danger il y a à opérer de pareils remaniements; si on ne le sait pas, cette dernière épreuve servira peut être de leçon une fois pour toutes. Et puis M. Mario, qui réserve toutes les forces de son talent pour chanter sa sérénade, une fois qu'il a fait ce grand effort, oublie un peu trop l'importance de son rôle et le chante avec un laisser-aller blâmable.

— Cette semaine a été marquée dans les bureaux de journaux par une véritable avalanche de billets de concert. Les courtes lignes dont nous disposons ne nous permettent pas de rendre compte de ces fêtes, petites et grandes, d'une manière bien approfondie, et nous sommes obligé de n'en faire qu'une revue dont la rapidité nous interdit même de nous arrêter à quelques œuvres saillantes que, parfois, nous avons eu la bonne fortune d'entendre.

Aux Concerts de Paris, il y a eu audition d'une symphonie avec chœurs, qui a pour titre *l'Océan* et pour objet de reproduire, par le langage des sons, les péripéties des grands drames maritimes. Cette œuvre, remarquée il y a quelques années, est la première qui ait mis en relief les qualités et les profondes études de son auteur, M. Elbel.

M. Vieuxtemps vient de donner son neuvième concert et malheureusement c'est le dernier. Connaissez-vous beaucoup d'artistes dont l'archet soit capable d'attirer neuf fois la foule dans une salle de concert? Le même soir, on a vivement remarqué le talent de M. Forgues, qui a joué sur le piano une *tarentelle* des plus entraînantes. N'est pas applaudi qui veut auprès de M. Vieuxtemps.

La seconde soirée musicale de M. Prudent n'a pas été moins brillante que la première. L'éminent pianiste a exécuté, avec accompagnement d'orchestre, *les*

Champs et *la Danse des sorcières*, deux compositions qui empruntent leur charme aux combinaisons de la science harmonique et des élans de la verve la plus romantique.

M. Tausig, un pianiste d'une autre école, a fait sensation samedi dans la salle Herz, avec l'ouverture de *Guillaume Tell*, transcrite par Liszt, son maître, dont il rappelle le jeu nerveux et coloré. M. Tausig a joué aussi avec infiniment de style les *Variations sur un thème original* de Beethowen.

MM. Léopold et Arnaud Dancla ont donné aussi une séance musicale des plus brillantes. Leur prière de *Moïse*, arrangée pour piano, orgue, violon et violoncelle, a obtenu un plein succès.

Puis nous avons entendu M. Lebrun, ancien premier violon de l'Opéra. M. Lebrun est un des archets les plus sûrs et les plus consciencieux que je connaisse. Sa fantaisie sur *I Lombardi* est du meilleur effet.

Enfin, pour terminer cette nomenclature, nous avons à parler du concert que Mme Beguin-Salomon, assistée de M. Brunot, flûtiste distingué, a donné, l'autre semaine, dans la salle Beethowen. Mme Beguin-Salomon a joué, de la main gauche seulement, une étude qui a tout le brillant d'un morceau... bimane.

A. DE LASALLE.

M. Montpezat.

Les arts viennent de faire une perte nouvelle. M. Montpezat, dont nous donnons le portrait, était un de ces peintres dont les travaux étaient surtout appréciés par le monde élégant où s'est écoulé sa vie. Toutes ses œuvres en portaient le cachet et en avaient l[e] caractère. Qu'il peign[ît] le portrait, qu'il se li[]vrât à sa fantaisie o[u] qu'il évoquât quelqu[e] figure historique, on r[e]trouvait toujours dan[s] ses sujets cette grâce d[e] lignes, cette fraicheu[r] de touche et cette di[s]tinction d'expressio[n] qui faisaient le charm[e] de ses tableaux. C'est [le] peintre illustre des R[o]mains de la décadenc[e], M. Couture, dont il éta[it] l'élève, qui a tracé [le] portrait dont notre gr[a]vure reproduit les tra[its].

F. G.

Le Mercredi des Cendres.

» Monsieur le directeur,

» J'ai eu le tort, d[ans] un de mes derniers [ar]ticles, de ne point sé[pa]rer suffisamment [les] noms de mes prof[es]seurs, à moi appar[te]nant, tels que Muc[he]miel, Samayoux et [au]tres, de certains no[ms] désignant des artis[tes] très-honorablem[ent] connus : MM. Vigner[on,] Arpin, etc. La suscep[ti]bilité de quelques-[uns] de ces messieurs s['est] émue, et, dans une l[et]tre très-convenable, [M.] Vigneron, entre aut[res,] me demande une re[cti]fication.

» J'aurais bien m[au]vaise grâce à la lui re[fu]ser, et ce serait pa[yer] fort mal le plaisir [que] m'a procuré parfois [son] étonnante habileté. [Je] dis donc, pour lui co[m]me pour tous ceux [qui] pourraient se form[ali]ser des passages [qu'on] me signale, que ces [rail]leries s'appliquen[t à] mes personnages de [fan]taisie, et que ces [mes]sieurs doivent pre[ndre] pour eux seulemen[t les] louanges bien sinc[ères] que j'ai données à [leur] talent.

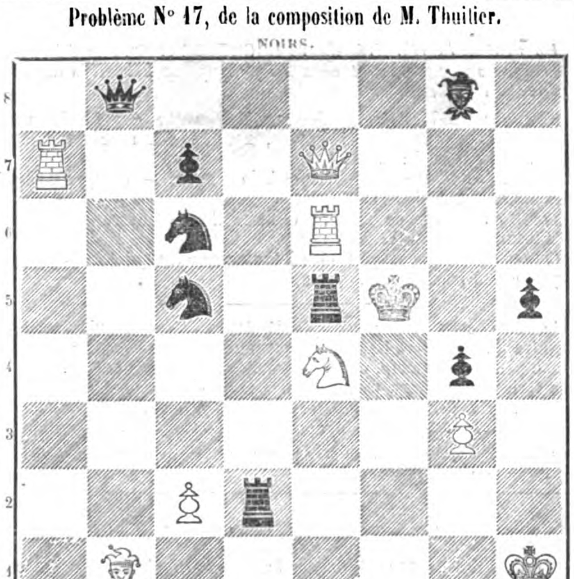
» Agréez, etc.

» PAUL FÉV[AL.]

M. Montpezat.

Problème N° 17, de la composition de M. Thuilier.

NOIRS.



BLANCS.

Les blancs jouent et font mat en cinq coups.

Solution du probleme n° 16

BLANCS.	NOIRS.
1. T b 5 — b 3 :	1. f 4 — f 3 (ou (A).
2. R c 3 — c 4 :	2. f 3 — c 2 :
3. T b 3 — e 8 +	3. R e 5 — f 4
4. F g 7 — h 6 + et mat.	
	(A.) 1. c 4 — b 3 :
2. R c 3 — c 4	2 f 4 — f 3
3. C f 6 — d 5 +	3. R e 5 — e 4
4. C e 2 — C 3 + et mat.	

HARRWITZ.

RÉBUS.

EXPLICATION DU DERNIER RÉBUS :

Celui qui met un frein à la fureur des flots
Sait aussi des méchants arrêter les complots.

Paris.—Imp. de la LIBRAIRIE NOUVELLE. A. Bourdilliat, 15, rue

LE MONDE ILLUSTRÉ

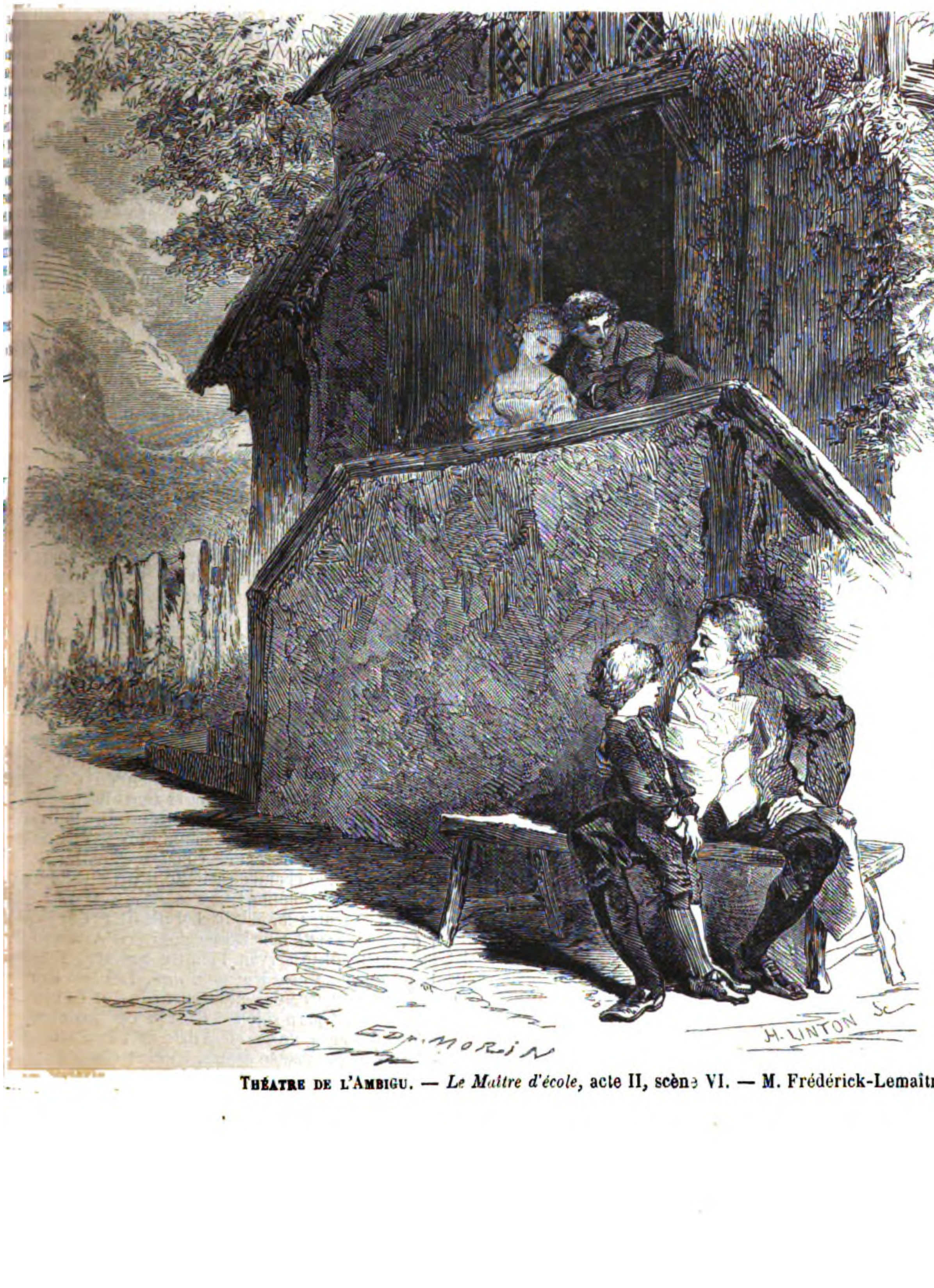
JOURNAL HEBDOMADAIRE.

ABONNEMENTS
Paris et départ. : Un an, 18 fr. — Six mois, 9 fr. — Trois mois, 5 fr.
(Pour l'Étranger le port en sus)
Prix du numéro, à Paris : 30 c. — Dans les départements : 35 c.

3me Année. — N° 103.
2 Avril 1859.

BUREAUX
A la Librairie Nouvelle, 15, boulevard des Italiens.

SOMMAIRE :



Théatre de l'Ambigu. — *Le Maître d'école*, acte II, scène VI. — M. Frédérick-Lemaître, le petit Gaston.

Le Maître d'école.

(Acte II, scène VI).

Nous donnons ici la scène la plus remarquée du *Maître d'école*, celle où un petit paysan récite à M. Everard *la Cigale et la Fourmi*. Quand il a fini, il se met à rire. — « Pourquoi ris-tu, petiot ? lui demande M. Everard. — Dame ! ce que dit la fourmi, c'est drôle... — Non, c'est mauvais plutôt ! Voyons, il faut donc la laisser mourir de faim et de froid, la pauvre petite cigale ? Tu l'entends bien dans les champs quand tu passes ; elle a un petit cri que tu ne trouves peut-être pas très joli, mais enfin elle fait ce qu'elle peut, et elle chante toujours, elle chante en plein midi quand il fait si chaud, elle chante la nuit quand tu dors, toi, elle chante à tout le monde, aux passants, aux enfants, et, quand il n'y a personne, au bon Dieu. Eh bien ! parce qu'elle ne sait que ça, chanter l'été, il faut donc qu'elle meure l'hiver ? »

M. Frédérick-Lemaître est charmant de bonhomie dans cette scène.

C. M.

L'administration du *Monde illustré*, qui, comme nos lecteurs peuvent s'en convaincre chaque jour, ne recule devant aucun sacrifice pour s'attacher les noms des écrivains et des artistes les plus célèbres et les plus aimés du public, fera du Salon de 1859 l'objet d'une étude toute spéciale ; les principales œuvres seront reproduites, interprétées souvent par leurs propres auteurs : le compte rendu en sera confié à la plume à la fois fantaisiste et savante de M. Arsène Houssaye, directeur de l'*Artiste* et inspecteur général des beaux-arts.

A. V.

COURRIER DE PARIS

Après les poëtes, qui ont souvent chanté *avril*, sont venus les mystificateurs. — « Donner le poisson d'Avril, — dit l'abbé Truet, — c'est faire faire à quelqu'un une démarche inutile pour avoir occasion de se moquer de lui. »

Ce plat de poisson doit être servi à jour fixe, car le lendemain il n'a plus de sel. Les gens en *us* n'en disent que peu de chose. Nous répéterons, pour les personnes qui peut-être l'ignorent encore, qu'on lui donne cette origine depuis quelques années : Louis XIII tenant un prince de Lorraine prisonnier, celui-ci s'était sauvé à la nage comme un poisson. Le roi, apprenant la nouvelle à table, se serait écrié : « Vous me servez là un vilain poisson pour le 1er avril ! » Il est bon de rappeler tout simplement que le poisson dont avril est la véritable date, — faute de ducs de Lorraine, — c'est le maquereau.

Le premier *steeple-chase* du printemps, à la Marche, n'avait point attiré le grand concours de curieux qu'on y voit assez souvent. La vraie société n'y était pas, et les acteurs, — bipèdes et quadrupèdes, — n'avaient pour spectateurs que la haute *loreterie* et beaucoup de transportés du vulgaire chemin de fer. La tribune impériale est restée vide de toute visite de cour, et on citerait difficilement les grands noms du monde en dehors de MM. les sportsmen conduits là par leurs intérêts. Dans la première course dite *prix d'ouverture*, gagnée par *Battle*, appartenant au *capitaine Chichester*... le plus tristement battu de tous les chevaux engagés s'appelait *Soulouque*.

Il est incontestable que le nouvel hippodrome de Longchamps, si voisin, si accessible, si bien aménagé, enfin, devient une redoutable concurrence de curiosité pour la population parisienne, et qu'au lieu d'aller, comme jadis, à grands frais à la Marche ou à Chantilly, les amateurs de fêtes hippiques attendront celles du bord de la Seine.

De nombreux plans officieux pour la construction d'un nouvel Opéra, sont arrivés aux mains de l'autorité. On espérerait un concours, et plusieurs architectes étrangers songeraient à y prendre part. Mais un concours est peu probable.

En attendant une décision à cet égard, M. Rohault de Fleury, architecte de l'Opéra, vient de terminer un projet du nouvel édifice. Il a conçu ses plans en prévision de la construction en face de la rue de la Paix, sur la place qui doit former la jonction de la rue de Rouen, les prolongements de la rue Lafayette et de celle qui doit partir de la *piazetta* à dégager en face du Théâtre-Français. Là les abords de l'édifice seraient superbes, et on y arriverait sans obstacle de tous les points cardinaux.

Dans ce projet, la base de l'Opéra serait occupée par une suite de boutiques livrées au commerce parisien, — à des cafés, des restaurants, des cabinets de lecture, — afin que les jours où l'Opéra est fermé, la place ne fût point attristée de cette clôture, et conservât ainsi une partie de son animation. On compte que des boutiques ouvertes dans un quartier pareil, procureraient un loyer annuel d'environ 150.000 fr.

La nouvelle salle offrirait un double rang de loges découvertes et fermées (comme au théâtre Ventadour), mais sur un développement d'arc considérable, de façon à tripler le nombre insuffisant des loges de premier étage de l'Opéra actuel. L'ampithéâtre disparaîtrait, et serait remplacé par un grand développement des stalles d'orchestre, où les dames seraient admises, comme aux Italiens.

La question de terrain n'a point à figurer dans la dépense d'un nouvel Opéra, car le lieu abandonné équivaut approximativement, comme valeur, à celui qu'il irait occuper. Il ne s'agirait donc que des dépenses de construction. M. Gye, l'*impressario* anglais qui vient de reconstruire *Covent Garden*, n'y a dépensé que trois millions. On doit penser que moins du double suffirait largement à Paris. Ce serait donc un intérêt de trois cent mille francs à trouver. La location du rez-de-chaussée de l'édifice, sur ce point le plus éclatant, le plus central du nouveau Paris, offrirait déjà la moitié de cette somme.

D'un autre côté, l'idée de placer l'Opéra à l'ouverture des Champs-Elysées, place de la Concorde, fait également éclore bien des plans. Il en est qui embrassent les deux théâtres à la fois, — car M. Calzado paraît plus que jamais décidé à abandonner la salle Ventadour à l'expiration de son bail. Un projet qui ne s'est encore préoccupé que de l'effet à produire par l'aspect des deux monuments sur la place, circule, photographié, entre les mains des artistes et amateurs. Nous devons reconnaître que l'idée du double monument lyrique entouré de jardins, de statues, de flots de lumière, augmenterait incontestablement les majestueuses beautés de cette place, sans pareille dans les capitales. L'auteur ne s'est pas préoccupé des coupes et plans de ses édifices,—mais seulement des *façades*, au point de vue pittoresque des lieux, ce qui est précisément la grande question. Nous devons nous borner à dire que par un système de pompe aspirante d'une grande puissance, il trouverait moyen de verser tout le courant de la Seine sur les théâtres en cas d'incendie.

Quoi qu'il en soit, les esprits travaillant, — il en sortira donc quelque chose de grand et de beau pour Paris.

Il n'y a ni Piémont, ni Autriche, ni paix, ni guerre, ni congrès qui puissent émouvoir le monde des collectionneurs, des amateurs de curiosités, des *curieux*, et c'est bien d'eux qu'il faut dire ce que le poëte reproche à l'athée :

> « Si le ciel en éclats
> S'écroulait sur sa tête,
> Il ne tremblerait pas ! »

Le *curieux*, lui, achèterait l'émail, l'ivoire, le bronze ou l'étrusque qu'il envie au bruit des trompettes extrêmes de Jéricho... s'il se trouvait alors un commissaire-priseur pour adjuger !

La vente Rattier a vu, au milieu des préoccupations de l'esprit public, se renouveler et même dépasser les plus folles enchères du cabinet de Bruges. Jamais M. Charles Pillet, lequel semble avoir le privilége de ces ventes-lionnes, cette fois comme souvent assisté du célèbre marchand de curiosités de la rue de la Paix, M. Mannheim, — jamais, disons-nous, cet officier ministériel n'a eu à donner de plus brillants coups de maillet d'ivoire, au milieu de plus palpitantes émotions ! Nous aurons probablement à raconter prochainement diverses curieuses particularités de cette vente qui restera célèbre ; aujourd'hui nous nous bornerons à citer un fait : M. S..., qui s'y connait, s'écriait en voyant cette manie, cette furie, ce délire que mettaient certains amateurs à se disputer, à grands coups d'or, les curiosités Rattier : « Vraiment, ces gens-là méritent des douches ! »

Une peinture sur vélin, haute de *quinze* centimètres, c'est-à-dire moins que la *moitié* d'une de nos colonnes, représentant six figures du temps de Henri II, miniatures *attribuées à Clouet* (et où les deux seules figures d'hommes étaient véritablement remarquables) avait séjourné longtemps chez un marchand du quai Voltaire, sans trouver d'amateur pour 2,000 francs. Enfin, un ancien pensionnaire de l'école de Rome, M. Auguste, amateur capricieux, se présenta et acheta ce vélin, qu'il essaya vainement de revendre plus tard et qui resta ainsi dix ans entre ses mains. A la vente mortuaire de l'artiste, M. Rattier acheta la miniature quelques cents francs.

Le mercredi 23 mars dernier, le morceau de vélin, haut de 15 centimètres, avec ses six bonhommes, a été adjugé à...

Vous allez croire à quelque faute d'impression ! C'est pourquoi j'écrirai la somme en toutes lettres :

SEIZE MILLE *quatre cent vingt francs!!...*

Il faut, en vérité, que certaines personnes gagnent bien aisément l'argent qu'elles le prodiguent ainsi à la passagère satisfaction de leur caprice d'amateur — ou à la vanité du triomphe dans le duel des enchères !

A quoi tiennent la fortune industrielle, la vogue commerciale? Comment suffit-il souvent de l'amalgame de deux drogues baptisées en franco-grec contre quelque mal commun, — ou d'un chocolat mélangé avec quelque autre aliment imprévu, pour constituer, au profit d'un droguiste, une fortune que tout le génie d'un poëte ou tout le talent d'un historien ne sauraient jamais leur faire acquérir?

On dit qu'une *bonne faiseuse* de la rue de la Paix gagna, il y a quelques années, une somme relativement considérable avec « une guirlande » dont elle n'avait pas même eu l'idée, — cette idée lui ayant été portée par une pratique (ces dames disent : cliente). Voici le fait :

Il était une fois une jolie femme. Le fait n'a rien d'unique ; nous pourrions même citer deux ou trois salons où il est très-agréablement multiplié.

Cette jolie femme avait le type méridional, italien : yeux et cheveux noirs, peau chaude de ton, expression ardente, etc.

Elle avait, en outre de sa beauté, le goût des arts. Son mari ayant accroché dans son cabinet la gravure de Mercuri, représentant les *Moissonneurs* de Léopold Robert, Mme Z.., regardait souvent ce chef-d'œuvre.

Un jour qu'elle devait aller au bal, l'idée ou plutôt l'inspiration lui vient d'essayer, pour coiffure, d'une guirlande champêtre que la plus belle figure du tableau du peintre genevois porte avec un grand air d'Impéria.

Elle prit un crayon, copia, arrangea... et s'en fut trouver sa modiste.

Il est bon de rappeler aux femmes qu'il y a une dizaine d'années on se coiffait au bal avec de petites couronnes ou guirlandes toutes basses, et qu'on ne les trouvait point mesquines, parce que l'œil y était habitué.

Le modèle que notre innovatrice apportait était au contraire touffu, relevé, abondant. C'était un poétique mélange de blés, de coquelicots, de bluets, de raisin, de feuillage et de rubans rouges.

« — Tenez ! — dit la dame, — voici un modèle que je vous prie de m'exécuter pour demain soir.

La modiste examina avec défiance...

» — C'est inspiré du tableau des *Moissonneurs* par Léopold Robert ! — reprit la dame pour appuyer la hardiesse de cette guirlande révolutionnaire.

Avec son flair de marchande, la *bonne faiseuse* comprit qu'il y avait là une mine — de fleurs — à exploiter...

» — Venez l'essayer demain ! — dit-elle, sans laisser éclater sa joie.

Le lendemain la combinaison de fleurs champêtres, de raisin, de blé, de feuillage, formant une masse d'un aspect hardi et tout nouveau, fut essayée au milieu des cris d'admiration de toutes les ouvrières — et de quelques visiteuses. Il faut dire que l'*inventrice*, ou plutôt celle qui avait osé appliquer à la toilette mondaine la fantaisie d'un pinceau classique, était le type linéaire et expressif le mieux approprié à cette innovation. On eût dit la belle Romaine elle-même descendue du tableau des *Moissonneurs*.

« — Quel succès ! — pensa-t-elle en se regardant

» — Quelle fortune ! » — pensa la modiste en l[a] regardant.

Le soir, au bal, sensation énorme. Les hommes ac[-]couraient, montaient sur les chaises pour voir la bel[le] jeune femme si étrangement, si hardiment couronné[e]. Elle comprit sur-le-champ toute la réussite de so[n] « adaptation, » — dirons-nous, en style anglais, - par le dépit, la jalousie, la colère... qui éclatère[nt] soudain parmi toutes les femmes, — même et surto[ut] parmi les amies ! Sur le-champ elle vit ces dam[es] l'éviter, la fuir... et s'aller grouper loin d'elle en co[n]ciliabules haineux, parce qu'ils ne pouvaient ê[tre] moqueurs. Elle surprit leurs regards jaloux, elle d[e]vina leurs paroles furieuses. Ah ! les belles pers[onnes] le savent bien, — chaque soir où, soit par leurs pr[o]pres attraits, soit par la réussite de leur toilette, el[les] seront les plus resplendissantes, — leurs amies s'e[m]presseront de les éviter, et un tas d'envieuses s[e] meuteront pour clabauder et chercher des taches [à] leur soleil !

Donc, Mme Z... eut un succès énorme, — par [la] colère des femmes, — par l'admiration des cavali[ers]. Mais ces jalouses et ces furieuses mirent toute dip[lo]matie en l'air pour savoir d'où provenait cette g[uir]lande perturbatrice et triomphale ! On détacha, décocha des frères, des maris, des *patiti* pour s'in[for]mer. Bonne personne dans son radieux succès, Mme Z[...] raconta l'affaire : elle s'était inspirée des *Mois[son]neurs* de Léopold Robert, et la marchande de la [rue] de la Paix avait exécuté. Le lendemain la modiste [re]cevait cent visites, cent commandes, et une foule [de] laideronnes aspirèrent à se couronner les premi[ères] de ce trophée champêtre, imité d'un sublime pinc[eau]. Ce fut une révolution !

En ce temps-là, Mlle Rachel allait créer le *Moin[eau] de Lesbie*, cette délicieuse églogue d'Armand Bart[het]. Notre modiste servait l'illustre artiste. Elle lui o[ffrit] sa *couronne des Moissonneurs*. Rachel flaira su[r-le-]champ la portée de cette trouvaille, et fit bien. Ja[mais] elle n'avait paru si jolie ! C'est à ce point que [pour] bien des gens, de ce soir-là date la révélation de c[ette] beauté si proclamée depuis. L'éclat de cette nouv[elle] épreuve donna à la fameuse guirlande des *Mois[son]neurs* une vogue qui fut de la frénésie. En deux

vers, la modiste gagna, sur cette seule couronne, qu'elle vendait de 80 à 150 francs, une somme énorme, une maison de campagne, presque un château!

Tels sont les fruits du commerce. Découvrez l'Amérique, l'usage de l'astrolabe, l'art de conduire les vaisseau, on vous fait mourir de misère et de chagrin, comme Christophe Colomb! — Soyez le créateur de la philosophie expérimentale, trouvez les lois de la pesanteur, la balance hydrostatique, le télescope... et le mouvement de la terre, — il se dressera aussitôt une inquisition ténébreuse pour vous persécuter jusqu'à la mort!

Mais découvrez un nouveau tire-bouchon, — une sous-jupe bouffante, — un saucisson aux champignons, — ou une certaine marmelade avec mélasse, et vous gagnerez beaucoup d'argent, — sans compter même un peu de gloire.

Quant à la guirlande qu'une femme de goût copia sur le tableau des *Moissonneurs*, elle rapporta à une commerçante qui sut l'exploiter, dix fois la somme que le tableau lui-même rapporta au peintre de génie dont M. Feuillet de Conches a si éloquemment écrit la vie pleine de labeurs et de mélancolie!

~~~ Il existe en ce moment, par suite, soit des guerres de l'Inde, soit de la propagande civilisatrice qui s'étend à cet extrême sud si voisin du nord par la rotondité terrestre, un grand mouvement de voyageurs de haut rang, les uns envoyés en mission, les autres cédant à la soif de voir et de connaître. Ainsi voici, après tant de princes d'Oude et de diplomates persans, un neveu de l'empereur Théodore, d'Abyssinie, qui nous est débarqué muni de riches et bizarres présents qu'il a offerts au sultan des Français. Ces présents consistent en un manteau de peau de lion; une faux à deux tranchants, à manche d'ivoire, incrusté de diamants; un espadon de Damas à manche d'or couvert de brillants; deux bracelets formés de lames d'or, enrichis de diamants; un tapis noir de peaux de chèvres bordé d'or, avec le chiffre de l'empereur Théodore aux quatre coins, et divers autres objets d'une appropriation encore plus singulière. Le prince abyssin est accompagné de deux Français fixés depuis de longues années dans ces contrées de l'Afrique orientale, et d'un prêtre nègre, chrétien de la secte eutychéenne. Sa suite est de vingt-cinq personnes. Le prince d'Ankober (capitale actuelle de l'Abyssinie), guerrier qui s'est distingué dans ses combats contre les Gallas, doit assister très prochainement à l'Opéra. Mais déjà Paris est blasé sur ces apparitions de princes étrangers et parfois étranges, et il n'y a plus guère qui s'en émeuvent que les beautés qui font collection de mouchoirs orientaux.

Un autre personnage, le prince indien Gulipp Sing, qui voyageait en Allemagne, où il est arrivé sans passer par nos contrées, a vu à Pesth une jeune fille qui a produit sur son cœur la plus ardente et la plus profonde impression. Il s'est décidé à l'épouser, malgré l'extrême modicité du rang, et celle toute égale de la fortune, de la belle Hongroise. C'est en se promenant sur le pont Rothschild que le prince millionnairissime a vu pour la première fois celle dont il ne veut plus se séparer. Le père, un vieux soldat, a craint un moment d'être trompé par quelque aventurier; mais il est arrivé de Vienne les renseignements les plus rassurants, et le mariage va avoir lieu à Galatz. Ce qui est curieux, c'est que les futurs ne se peuvent encore parler que par interprète. La jeune fille, qui est, paraît-il, de toute beauté, et fort digne de devenir princesse, a exigé qu'aussitôt après la noce, son prince-époux lui fît visiter Paris. Nous les verrons dans un mois chez la marquise de V***, à laquelle nous savons que Gulipp-Sing est diplomatiquement recommandé. Ce prince est d'avance dénoncé au commerce de luxe parisien, comme ayant emporté une dizaine de millions pour frais de voyage. Qu'on ne pose plus en axiome moqueur qu'on a vu des rois épouser des bergères! — Mais ici, en pleine lune hongroise de miel, pas de mouchoir à espérer pour nos hospitalières et faciles beautés!

~~~ A l'heure où il nous faut livrer ces lignes à l'imprimerie, c'est-à-dire quelques jours avant la date qui doit porter un tirage aussi considérable que celui du *Monde illustré*, nous ne saurions garantir si le *Pardon de Ploërmel* pourra être représenté cette semaine à l'Opéra-Comique, car la nécessité de modifier la manœuvre des décors et machines (qui, dans l'état actuel, exigeraient de trop longs entr'actes), amène des retards qui ne tiennent point à la musique, laquelle est absolument prête depuis quinze jours. Mais nous avons pu assister à une répétition générale, et, sans empiéter sur le compte rendu spécial qui viendra à sa date dans une autre partie du journal, nous pouvons satisfaire la curiosité publique par quelques indiscrétions sur ce que nous avons vu et entendu avant la foule.

D'abord un mot du titre.

On sait, ou l'on doit savoir, qu'on appelle *pardon* en Bretagne une fête populaire et religieuse analogue aux *assemblées* qui se tiennent en basse Normandie le jour de la Trinité, — ou aux *kermesses* de Flandres. Dans ces réunions, les habitants endimanchés se livrent, après la cérémonie religieuse, à des jeux et à des danses villageoises.

MM. Carré et Barbier, auteurs du livret nouveau, ont placé leur action au jour d'un *pardon* breton. Deux fiancés se rendaient à la chapelle Notre-Dame-d'Auray pour être mariés. Un orage survient, la noce est dispersée et la maison du père de Dinorah renversée. Le futur cède aux suggestions d'Yvon le sorcier, qui lui promet la découverte d'un trésor, s'il veut passer un an avec lui dans la retraite la plus absolue. Lorsque la pièce commence, cette année d'épreuve est terminée, et l'on est à la veille du *pardon de Ploërmel*. Mais Yvon est mort, et Hoël cherche le trésor que protége Dinorah, sa fiancée de Notre-Dame-d'Auray, devenue folle depuis son abandon. La lutte des deux amants à travers des incidents tour à tour comiques et dramatiques, forment l'action qui se termine par leur union, après une catastrophe des plus émouvantes, et qui offre de grandes difficultés de mise en scène, catastrophe qui termine le second acte. Il y a sur tout cela un grand parfum de légende, de poétique rêverie qui a séduit l'illustre maître, et qui l'a engagé à choisir ce poëme parmi vingt autres. Il lui offrait un dessin tout nouveau à colorier, et c'est l'idée de se livrer à un coloris également nouveau qui l'a charmé. Nous n'indiquerons ici qu'une impression toute personnelle; mais elle est ferme à croire que l'éminent compositeur, qui a déjà fait vibrer avec tant de puissance et d'émotion toutes les cordes et toutes les passions de l'âme humaine, s'est complété lui-même en ajoutant ces touches à son immortel clavier!

En effet, nous croyons que la critique et le public, qui sont en droit d'attendre beaucoup de M. Meyerbeer, s'étonneront, se charmeront de ces abondantes et fraîches mélodies, et que jamais plus d'originalité et de distinction n'ont été unies à plus d'émotion dramatique et d'élévation lyrique.

Il nous serait impossible, dans ces sommaires indications d'un écouteur aux portes, de ne pas signaler tout particulièrement l'ouverture qui est une symphonie complète, dont l'exécution dure un quart d'heure. L'illustre maître a voulu y exprimer les faits que nous avons expressément indiqués plus haut, et qui *précèdent* l'action même sur laquelle la toile se lève. C'est le bonheur champêtre de Dinorah au milieu des joies et des plaisirs de la fête bretonne; puis l'orage qui brise la cabane paternelle, puis le désespoir et l'abandon... Cette magistrale ouverture est coupée avec un grand bonheur de hardiesse, par des chœurs chantés derrière le rideau, et une hymne à la Vierge qui revient à la fin de l'opéra. Plus développé qu'un sonnet, ce morceau vaut assurément, — non pas tout un long poëme, — mais une foule de très-grands opéras!

Arrêtons-nous à cette rapide indication qui réserve l'analyse complète et du livret et de la partition. Disons seulement encore que la mise en scène et les décorations sont à la hauteur d'une œuvre que l'opinion qualifiera bientôt de chef-d'œuvre: *Robert*, les *Huguenots*, le *Prophète* et l'*Étoile du Nord* en sont garants. Au second acte, le public parisien, si blasé qu'il soit, sera assurément émerveillé, ému. La scène représente le *Val Maudit* où Hoël va chercher le trésor. Le ravin est traversé par un tronc d'arbre qui sert de pont. C'est là que s'accomplit une scène extrêmement émouvante, où intervient la chèvre dont on a tant parlé, comme d'une singularité. Les coups de tonnerre, les éclats, les sifflements du vent, obtenus par des procédés nouveaux, la rupture du pont, celle des écluses donnant passage à un torrent d'eau *naturelle* bouillonnant dans le gouffre, tout cela amène des effets saisissants, des émotions imprévues qui rendent la mise en scène, le cadre, digne de l'œuvre, du tableau. La pièce est excellemment jouée et chantée par Faure, Sainte-Foy et Mme Cabel, qu'on s'étonnera peut-être un peu de trouver dramatique! Au troisième acte plusieurs personnages épisodiques varient l'allure du drame, et ont fourni au compositeur la trame de broderies originales et charmantes. Telles sont nos impressions — plus profondes encore qu'elles ne sont ici rapidement indiquées. Nous croyons à un de ces succès qui sont une date de l'art. Notre collaborateur musical dira bientôt si nous avons raison.

~~~ Nous trouvons à relever les singularités suivantes du dernier catalogue-Charavay, paru ce matin. Nous expliquerons en terminant cette étrange conformité dans l'argument traité.

BARTHÉLEMY, poëte, auteur de la *Némésis*. *L. a. s.* Paris, 12 avril 1857, 4 p. pl. in-4. Très curieuse lettre de réprimande sévère et de conseils à un jeune homme. Prix, fr. 4 50

FLOURENS (le baron de), naturaliste, de l'Acad. fr. *L. a. s.*, 1857, 2 p. pl. in 8. Jolie lettre de conseils à un jeune homme atteint d'une maladie morale. 3 50

GAILLARDET, auteur dramatique *L. a. s.*, 1858, 2 p. 1/2 in-18. Conseils à un jeune homme dévoré de chagrins d'amour. 1 75

GIRARDIN (Emile de), célèbre publiciste. *L. a. s.*, 17 juin 1858, 1 p. 1/2 in 8. Très-belle lettre de conseils à une jeune femme qui lui avait fait part de ses chagrins domestiques. 3 50

LASTEYRIE (Ferdinand, comte de), auteur de l'*Histoire de la peinture sur verre*, représentant du peuple en 1848. 3 p. pl in 8 Belle lettre de conseils à un jeune homme dégoûté de la vie. 2 »

JASMIN (Jacques), coiffeur à Agen et poëte patois. *L. a. s.* Agen, 1857, 4 p. in 8, prose et vers. Charmante lettre de consolations et de conseils à une dame qui lui avait fait part de ses chagrins domestiques. 6 »

JOIGNEAUX (P.), représentant du peuple en 1848, agronome et publiciste *L. a. s.* Etolle, mai 1858, 2 p. pl in 8. Très jolie lettre de conseils à un jeune homme malheureux. 4 »

LACORDAIRE (Fr H. D.), célèbre prédicateur *L. a. s.* à M. de Soriano, 31 juillet 1857. 2 p. 1/2 in-4. Superbe lettre écrite à un jeune homme tourmenté de chagrins et qui songe au suicide. 18

SAINTE-BEUVE, littérateur et poëte, de l'Acad. fr. *L. a. s.*, 1857. 2 p. 3/4 in-8. Très belle lettre de consolations et de conseils à une jeune dame qui s'était plainte à lui de la funeste union qu'elle avait contractée. 4 50

GUICCIOLI (la ctesse), marquise de Boissy, amie de lord Byron. Paris, juin 1858. 3 p in-12 Jolie lettre dans laquelle elle donne des conseils pleins d'élévation et de religieuse philosophie à une jeune femme malheureuse en mariage.

SAND (George), romancière et auteur dramatique. *L. a. s.* Nohant, 11 septembre 1857. 2 p. pl. in-8. Très belle lettre à un jeune homme sur sa mauvaise passion, la *jalousie*. 3 50

PERDIGUIER (Agricol), représentant du peuple, auteur de *Mémoires*. *L. a. s.* à M. Soriano. Paris, 22 mai 1858, 2 p. pl. in-8. Très-jolie lettre remplie de conseils philosophiques à un jeune homme dégoûté de la vie. 3 50

PONGERVILLE, poëte, de l'Acad. fr *L. a. s.*, 1858, 1 p. 1/2 in 8. Curieuse lettre à une dame de vingt ans qui lui demandait des conseils sur la conduite à tenir dans l'isolement où l'ont jetée quelques discords de ménage. 3 50

Nous avons, il y a deux ou trois ans, signalé l'industrie d'un *monsieur* qui, feignant des chagrins, des découragements, des désespoirs de différentes natures, écrivait, — tantôt sous un nom féminin, tantôt sous le masque d'un débutant dans la vie, — à toutes les célébrités du jour, pour en obtenir des réponses que le mode de provocation rendait presque toujours très-développées, — et qu'il vendait ensuite aux experts en autographes.

Il est bien évident que la *fournée* que voici provient de ces provocations curieuses! Sans la blâmable spéculation qui s'attachait à cette idée, il eût assurément été fort intéressant et fort piquant de posséder, reliées en un seul volume, des lettres de tous les célèbres penseurs actuels sur quelques questions de l'ordre de celles que notre forban avait provoquées. Le *suicide*, par exemple...

Sept de ces lettres commencent par ces mots:

« Malheureux jeune homme! »

~~~ Le vieux marquis de Sann... porte d'habitude l'hiver, à sa cravate longue, une superbe épingle formée d'une onyx antique représentant une tête de César, entourée de brillants. C'est un magnifique bijou, qu'à la vente Rattier, où les amateurs ont fait tant de folies, on eût vendu 3 ou 4,000 francs.

Une jeune et jolie femme, — que le vieux marquis regarde parfois avec des yeux qu'illumine au passage l'éclair rétrospectif de la vingtième année, — une des nouvelles mariées de l'hiver, admirait l'autre soir le bijou de l'amateur.

« — La belle épingle! — dit-elle, — quelle jolie broche on en ferait!

» — Voulez vous la regarder plus à votre aise? — dit le marquis, en détachant l'onyx de sa cravate et le présentant à la jeune femme.

Elle l'examina ravie, fit briller les diamants à bout de bras, admira ensuite la finesse de la tête de César admirablement enlevée en blanc et en gris-lilacé sur le fond noir, — après quoi elle voulut la rendre.

« — Faites-moi le plaisir de la garder, madame! — dit le vieux gentilhomme.

» — La garder... moi! Oh non! et pourquoi donc?

» — Par une raison sans réplique: César ne s'est jamais rendu! »

JULES LECOMTE.

(croquis de M. Ferdinand de Lacombe, officier au 2e dragons).

Le ténor Tamberlick.

Personne ne doute plus aujourd'hui du talent de Tamberlick; personne, si ce n'est... lui-même. Cette grande modestie, qui est un des traits de son caractère est, du reste, le fait des gens forts. Aux médiocres l'outrecuidance et aux habiles la timidité, ainsi vont les choses.

Et la raison de ceci est, je crois, dans la faculté que possèdent les âmes fortes de se créer sans cesse l'image du beau surhumain, du beau inaccessible. Les grands chanteurs entendent en eux-mêmes une voix idéale que la voix réelle de leur gosier cherche à *copier*. C'est ainsi que le célèbre *ut dièse* de M. Tamberlick est un grand cri de l'âme, cri de triomphe ou de douleur. Cette note suprême de la voix humaine, notre ténor la donne avec une puissance que lui seul a possédée jusqu'ici, et les vibrations qu'elle imprime à l'air ont une signification, un sens arrêté que l'oreille comprend et qui se traduisent en une grande émotion.

Nous avons classé parmi nos souvenirs dramatiques les plus notables, la soirée d'avril 1858 où Tamberlick chanta pour la première fois devant le public de Paris. Nous avons assisté au spectacle de la grande terreur que lui causait cet aréopage redouté, et aussi nous fûmes témoin de son triomphe dans ce rôle d'Othello, auquel il rendit, au milieu des roulades de Rossini, toutes ses couleurs shakspeariennes.

Tamberlick.

Il n'est guère aujourd'hui de capitale d'Europe et même d'Amérique où Tamberlick n'ait été acclamé comme un des princes de l'art. Ses rôles de prédilection sont, après Othello : Raoul des *Huguenots*, Arnold de *Guillaume Tell*, Manrico de *Il Trovatore*, et Zampa, qu'il a chanté tout l'été dernier à Londres.

Il est né à Rome, en 1819, d'une famille d'origine allemande. Après avoir pris des leçons de Giacomo Guglielmi, il débuta à Naples, en 1843, dans l'opéra de Pacini, la *Fidanzata corse*. Son début fut un succès et sa carrière musicale n'a été qu'une suite de triomphes.

Parmi les prétendus amateurs d'art, il est une secte qui se distingue des autres par sa manie de la comparaison, véritable maladie des esprits en quête de la discussion quand même. Que de fois nous avons entendu ces solennels diseurs de riens opposer les qualités de M. Mario à celles de M. Tamberlick, commenter les mérites de l'un et les aptitudes de l'autre, sans arriver à autre chose qu'au bruit de grandes phrases oiseuses.

Eh ! messieurs les argumenteurs, laissez là les discussions puériles; soyez sensibles et non raisonneurs; essayez une bonne fois d'agrandir le cercle de vos jouissances artistiques en admettant toutes les manières et toutes les écoles. Cherchez la perfection, mais ne chicanez pas sur la nature du procédé.

M. Mario a dans son talent quelque chose de l'élégance d'une fusée volante qui se balance dans l'air; M. Tamberlick a l'éclat de la foudre qui éblouit et commande l'admiration.

Essayez donc de comparer!

ALBERT DE LASALLE.

Naufrage d'un canot de Roscanvel sur la rade de Brest.

Mardi, 22 mars, un canot, de dimensions inférieures à celle de l'embarcation affectée habituellement au service de Quélern, échouée par suite de la grande marée équinoxiale, avait reçu à son bord, vers dix heures et demie du matin, huit passagers, outre son patron et son novice : c'étaient MM. Lemonnier, capitaine-adjudant-major ; Nottez, capitaine; Bassy et Benoit, sous lieutenants- le caporal Renn, André (Louis) et Mathieu (François), grenadiers, de corvée ordinaire, qu'il devait transporter de Roscanvel à Brest. Une jeune fille, âgée de vingt et un ans, marchande ambulante, complétait le nombre des passagers.

Le vent soufflait du nord avec violence, la mer se creusait en sillons profonds. Le patron avait couru successivement deux bordées pour atteindre la pointe de l'île Longue, lorsqu'il voulut virer de bord. La manœuvre fut manquée, l'écoute n'ayant pas été filée assez vivement, la voile masqua, et, dans son brusque mouvement, fit chavirer l'embarcation. Tous ceux qui la montaient furent jetés à la mer. Le caporal Renn seul ne reparut pas. Les autres parvinrent à s'accrocher au canot qui flottait la quille en l'air. Mais, assaillis par les lames qui battaient cette épave et déferlaient en grondant sur elle, quatre nouvelles victimes, la fille Baron, le patron Alavoine, père de six enfants et le capitaine Lemonnier avaient déjà trouvé la mort dans les flots, lorsque le vapeur de l'Etat l'*Elorn*, à qui les cris des douaniers témoins de l'événement signalèrent ce cruel sinistre, se porta rapidement sur les eaux où il s'était accompli, et arracha les cinq malheureux qui avaient survécu à l'horrible agonie où ils luttaient presque sans espérance.

On rechercha en vain le sous-lieutenant Bassy qui, les mains portées sur un aviron, s'était efforcé de gagner la terre. Épuisé sans doute de fatigue, il avait disparu sous les lames.

MAXIME VAUVERT.

Le *Monde illustré* aura accompli sa deuxième année d'existence le 15 avril 1859. MM. les souscripteurs dont l'abonnement expire à cette époque, — ce qu'ils peuvent constater en vérifiant la bande d'adresse du journal qui mentionne l'échéance de l'abonnement,— sont priés de le renouveler SANS DÉLAI, afin d'éviter tout retard et toute interruption dans l'envoi du *Monde illustré*.

Le *renouvellement du* 15 *avril* étant considérable, nous ne saurions trop insister sur cette recommandation.

Les demandes de renouvellement d'abonnement, ainsi que toutes réclamations, doivent être accompagnées de la dernière bande d'adresse.

Pour *l'Allemagne*, *l'Autriche*, *la Prusse* et *la Russie*, le directeur des postes de Cologne se charge des abonnements.

Naufrage près de la pointe de l'île Longue, d'un canot transportant un détachement du 7e de ligne de Roscanvel à Brest.
Croquis de M. Kervelec.

Fêtes de charité à Clermont-Ferrand et à Saumur,

LES 6 ET 7 MARS 1859.

Le goût des cortéges costumés et des cavalcades historiques tend à se répandre chaque année davantage de nos provinces du nord, où ces fêtes sont un usage traditionnel, dans nos départements de l'ouest et du midi, dont elles ont séduit le caractère avide de tout ce qui est pompe et spectacle, et plein d'un pieux respect pour tout ce qui touche aux gloires de son passé. Rennes, Rouen, Marseille et tant d'autres, ont eu leurs brillantes évocations des souvenirs les plus célèbres : l'histoire normande, provençale ou bretonne. C'était, cette année, le tour de Clermont-Ferrand et de Saumur.

Clermont-Ferrand, dont la célébrité se perd dans l'ombre crépusculaire de nos origines nationales, avait bien à choisir dans ses fastes entre divers événements dont il eût pu réaliser la commémoration pittoresque ou splendide. On a dû penser au célèbre concile de 1095, où le pape Urbain II prêcha la première croisade et souleva l'enthousiasme religieux de tout l'Occident par son éloquent *Dieu le veut*; mais on n'a osé affronter les difficultés que présentait la composition d'un cortége où eût dû figurer nécessairement un grand nombre de religieux et de prélats. On avait bien encore la convocation des États généraux de la langue d'Oc, faite en 1374 par Charles V. Mais ici l'on rencontrait l'austère sévérité des costumes.

L'histoire offre partout des embarras. On y a échappé complétement en se réfugiant dans la fantaisie. La proposition de faire défiler dans les rues de la vieille capitale des Avernes, de l'Augustonemetum gallo-romaine, Louis XV, accompagné de sa cour et de sa maison militaire, a été accueillie d'enthousiasme sur la proposition de M. Tranchant.

C'est cet élégant et splendide cortége que représente notre gravure. Précédé par un peloton de gendarmes et de dragons de service, en grande tenue, il s'ouvre par un quadrille de vingt trompettes de chevau-légers de la garde, portant, à leurs pavillons de cuivre, les couleurs de leur compagnie, que suivent cinq hérauts d'armes faisant flotter à leurs lances la bannière de la cité, et un vaste char, tout paré de trophées, où un essaim d'agiles quêteurs viennent incessamment vider les bourses, incessamment remplies par les dons de la charité publique.

Une compagnie de cent Suisses, la hallebarde à l'épaule; une troupe de gens d'armes écossais, son capitaine, le marquis de Soubise, en tête, et après, un groupe d'officiers de la maison civile et militaire, en costume de service, un escadron des cuirassiers du roi, panache flottant sur leur casque d'or, armure étincelante, culotte écarlate, se déploient aux accords de la musique de la gendarmerie de France, « faisant vibrer, comme nous le mande notre correspondant, M. Ferdinand Delacombe, à travers les cuivres de Sax, les symphonies de Lulli et les airs favoris des violons de Mademoiselle. »

Louis XV et la reine s'offrent ensuite, entourés d'une cour où figurent tous les grands noms de ce règne, qui, malgré ses désastres, a inscrit dans nos fastes militaires les noms de Fontenoy, Raucourt, Lawfeld, Mahon, et ajouté à la France la Lorraine et la Corse.

Les compagnies des mousquetaires et un escadron des dragons du dauphin, dans le vaillant tourbillon duquel caracolent le chevalier de Boufflers, Gentil Bernard, Vauvenargues et Florian, non moins chers aux muses qu'à Bellone, comme on disait dans le langage mythologique de l'époque, terminent ce cortége, qui n'est cependant que la première partie de la cavalcade. Après les compagnies historiques et solennelles; épiques, dirons-nous presque, viennent les quadrilles où pétille, dans toute sa verve, notre vieil esprit gaulois. « Qui retiendrait, en effet, comme nous le demande notre correspondant, le rire dont par le Horace devant ce tambour-major impossible, menant à sa suite ces costumes désopilants qui n'ont leurs similaires qu'à l'Opéra, le tout juché sur de magnifiques chevaux ? Et ce docteur Fontanar se qui débite, avec une incroyable volubilité, son esprit et ses rogues ? Et toute cette ménagerie montée : singes, ours, oiseaux, diablotins? Tout cela danse, tournoie, s'agite, cabriole, gambade; grimpe sur ses chevaux avec une agilité qui confond les spectateurs ? A ceux dont l'étonnement n'a pas encore cessé, nous ne dirons qu'un mot : c'était l'élite de la voltige de l'un de nos meilleurs régiments. »

Cette fête, qui a eu pour inspirateur M. le colonel du 2e dragons, et pour interprète non seulement son régiment, mais encore l'artillerie, le 54e de ligne et une assez grande quantité de jeunes gens de la ville, s'est terminée à l'hôtel de ville, au milieu des fleurs, des lumières et de tous les éblouissements d'un bal splendide.

La fête de Saumur a commencé comme la précédente a fini, au milieu des magnificences d'un bal. Ce fut dans les salons de M. le général de Rochefort, commandant l'école de cavalerie, que fut inaugurée, le 6 mars, cette éclatante variété de costumes qui devait émerveiller le lendemain les regards des habitants de Saumur et des populations voisines, accourues pour assister à cette brillante solennité. La cavalcade de Saumur, formée des officiers et des sous-officiers de l'école, relevait plus encore que celle de Clermont-Ferrand de l'empire de la fantaisie. Ce n'était ni à un événement ni à une localité, pas même à un peuple ou à une époque qu'elle avait emprunté son objet et ses costumes, elle les devait à tous les pays sans acception de temps. Des escouades de Chinois se déployaient entre un goum de Bédouins et une horde de Cosaques; un pourpoint moyen âge coudoyait un uniforme moderne ou une toge antique. Dans l'une comme dans l'autre, un char triomphal portait au milieu des trophées, des drapeaux et des palmes la corbeille colossale où les quêteurs venaient déposer les offrandes qu'ils recueillaient pour les malheureux. Rien n'était négligé pour rendre plus féconde cette collecte généreuse, récipients de toutes formes et de toutes grandeurs, depuis l'officiele bourse de velours cramoisi à crépines d'or jusqu'au gigantesque cornet qui allait offrir son orifice suppliant au niveau des étages les plus élevés.

Où ne peut atteindre la charité? s'écriait avec une spirituelle naïveté la jolie Mlle ***, à qui on faisait remarquer les adroites évolutions de cet engin immense.

Un trait particulier à ce gracieux défilé et qui, d'après notre correspondant, lui donnait une incontestable supériorité sur la plupart des exhibitions de même nature, c'était la beauté des chevaux et la science hippique des cavaliers.

FULGENCE GIRARD.

PARIS INCONNU.

LES TAPIS VERTS.

XIII. — Misères. (*Suite.*)

Le motif de la vengeance d'un de ces parasites restera célèbre dans les annales du jeu à Paris. Il *protégeait* depuis plusieurs mois déjà, de la façon que j'ai indiquée, un cercle où l'on jouait les jeux défendus, tous les soirs, à une certaine heure, c'est-à-dire quand les abonnés sérieux s'étaient retirés. Un matin, comme il venait de déjeuner aux frais de l'établissement, on le surprit vidant le contenu du sucrier dans la poche de son paletot. On lui fit à propos de cette vilenie quelques observations qu'il prit mal et qui furent suivies d'une rupture. Notre homme partit en murmurant des menaces. Le jour même le cercle était dénoncé, et le lendemain, à minuit, la police envahissait l'appartement et surprenait une vingtaine de joueurs entourant une table de baccarat. Le mobilier fut saisi, le cercle fermé et le gérant condamné à l'amende et à la prison. On comprit, mais trop tard, qu'il eût encore mieux valu fermer les yeux sur les fantaisies du protecteur, quand bien même il eût poussé la protection jusqu'à emporter, avec le sucre, le sucrier. La faute avait été de le recevoir, de croire à sa puissance, mais cette faute commise, il fallait en accepter les conséquences et surtout éviter de se fâcher avec lui. Huit jours après, il reprenait ses fonctions dans un tripot de la même espèce, établi aux Batignolles, qui le nommait son président!

Ce qu'il y a de singulier, c'est que le personnel des maisons dont je parle paraît peu s'inquiéter de la présence d'un homme pareil. Ce qu'il fait ou plutôt ce qu'il prétend faire, n'est un secret que pour le plus petit nombre. Au besoin même, le maître du lieu ne manque pas de rassurer les timides en leur disant pourquoi on n'a rien à craindre. Ceux qui vont au cercle pour se distraire et non pour jouer, ne s'occupent pas de lui. Il y en a qui ne lui adressent jamais la parole et à qui il n'oserait pas parler. Parmi les joueurs, quelques-uns, les plus madrés, savent fort bien à quoi s'en tenir sur la valeur de la prétendue protection accordée, mais presque tous sont ses dupes, croient fermement à son pouvoir et s'appliquent à n'avoir que de bons rapports avec lui. Il se maintient donc là où il est par la crédulité des uns, l'indifférence et l'ignorance des autres, et pas une voix ne s'élève pour demander son exclusion. Les habitués du jeu rendent d'une indulgence incroyable en matière de fréquentation. On a des doutes sérieux sur la probité de tels ou tels : on dit que l'un a déjà eu affaire aux tribunaux, que celui-ci est un banqueroutier, que cet autre a été surpris filant la carte. N'importe! ce qu'on vous demande, ce ne sont pas vos qualités morales, c'est votre argent! Égalité parfaite devant le tapis vert! On se retrouve, on se salue, on se prend la main, et quelquefois on se tutoie! C'est qu'il n'y a chez le joueur qu'un seul désir : trouver d'autres joueurs et jouer. Que les mains qui vont prendre les cartes soient pures, nul n'y songe; l'important, c'est qu'elles soient celles d'un beau joueur, payant bien. Quand une partie est engagée, déclarez qu'il y a dans la société quatre gaillards en rupture de ban, on vous croira sur parole, et peu de gens se lèveront pour quitter la table. Au jeu, par une sorte de convention tacite, l'homme moral s'abstrait; à sa place il y a un chiffre, une somme. C'est grâce à cette coupable indulgence que les maisons de jeu trouvent toujours à recruter leur personnel. Les simples tripots ouvrent leurs portes et forment leur clientèle en se faisant annoncer à l'oreille par une demi-douzaine de femmes répandues dans un certain monde; il suffit d'entrer pour être admis; on ne vous demande même pas votre nom. Les cercles (je parle de ceux où l'on joue des jeux défendus) ont une apparence d'organisation intérieure, bien moins pour eux-mêmes que pour avoir l'air d'être en règle avec l'autorité. On a un comité, un président, deux vice-présidents et un secrétaire; on a aussi un règlement qui dit que nul ne peut faire partie de la réunion sans avoir été présenté par deux membres et admis par le comité; qu'il faut payer un droit d'entrée et une cotisation annuelle; que les jeux de commerce seuls peuvent être joués, etc.

Ces conditions sévères ne sont observées que dans les cercles sérieux; dans les autres, elles sont une lettre morte qui n'engage que les naïfs. Le comité ne fonctionne pas, le président est souvent lui-même le membre le plus taré, et, quant à la cotisation, elle n'est payée que par les gens paisibles qui, venant à neuf heures pour faire un whist et partant avant minuit, ne savent pas ou ne veulent pas savoir ce qui se passe après leur départ. Les noms de ceux-ci figurent sur un tableau affiché dans le salon principal de l'établissement. Parmi ces noms, il y en a presque toujours quelques-uns d'honorablement connus : ce sont les amorces que le directeur ou la directrice du lieu jette à la tête des visiteurs nouveaux pour leur prouver que le cercle « est bien composé. » Ce sont aussi ces noms-là qu'on met en avant dans les moments de péril afin de désarmer l'autorité qui menace, ou tout au moins de la rendre indulgente.

C'est après minuit, quand les « vertueux » sont partis, que les chevaliers du lansquenet ou du baccarat, appelés par un regard dont la signification leur est connue, se réunissent dans une pièce écartée. Ils s'y rendent sans bruit, un à un, avec les allures inquiètes de gens qui sentent qu'ils vont mal faire. La table et les cartes sont prêtes. On est en nombre et la partie commence. C'est alors que le but réel du cercle devient visible. Il s'agit bien de donner un dîner sur lequel on perd! d'avoir de brillants salons et de prélever sur les parties de whist et d'écarté un droit mesquin! Table d'hôte et brillants salons ne sont que fausses étiquettes. On pourrait supprimer l'une et fermer les autres sans que les bénéfices de l'établissement en fussent moins grands; ils seraient même plus considérables, car on aurait bien moins de frais. Mais il faut quelquefois savoir faire un sacrifice, et la prudence a conseillé celui-ci. Les véritables soutiens du cercle, ceux que la gérance chérit, caresse, appelle et retient, ne sont inscrits sur aucun tableau, et n'ont été présentés ni admis par personne. Ils arrivent et vont droit à la salle de jeu. Ils ne se soucient ni des autres salons ni du cabinet de lecture. Beaucoup n'y ont jamais mis les pieds. Ce qu'il leur faut, c'est la lustrine verte de la grande table sur laquelle court déjà le chemin de fer. Jamais, à ceux-ci, on n'a demandé ni un droit d'entrée ni une cotisation. Ils vous riraient au nez si vous leur faisiez une réclamation pareille. Ils peuvent bien perdre cent louis dans leur nuit et payer deux cents francs de droits de passe, mais pour rien au monde ils ne consentiraient à tirer cinquante francs de leur poche pour concourir à quelque chose de régulier et de sérieux. Il en arrive jusqu'à cinq heures du matin. Ils entrent comme on entre dans un café. Parmi les figures connues, se montrent souvent des visages que personne n'a jamais vus : ce sont des individus qui ont appris que l'on jouait là, et qui, sans plus de façon, sont venus apporter leur argent dans l'espoir qu'ils emporteraient celui des autres. Tout nouvel arrivant est bien reçu; on se serre, au besoin, pour lui faire une place, et il est à peine assis que le jeu le saisit et l'emporte dans son tourbillon. Voilà la table au grand complet. Les coups se succèdent, l'or circule, les passions sont allumées, le délit est flagrant : il faut appeler avec énergie le magistrat ceint de l'écharpe et entouré de ses agents : « Que personne ne bouge! » Pendant ce temps, le membre sérieux qui figure sur le tableau affiché dans le grand salon, qui a payé son droit d'entrée et qui paye sa cotisation, dort dans son lit du sommeil du juste, et rêve qu'il a gagné trois francs cinquante centimes au piquet. Il apprendra peut-être demain qu'une descente de police a eu lieu dans l'établissement, et que son nom se trouve plus ou moins compromis dans une affaire qui aboutira peut-être à la police correctionnelle.

Que ne donnerait-il pas alors pour s'être montré plus scrupuleux dans le choix de son cercle! Et si, comme cela arrive quelquefois, le magistrat chargé de ces sortes d'affaires lui montre, dans son intérêt et pour impressionner fortement son esprit, les dossiers de quelques-uns des habitués de la réunion, quels amers regrets n'éprouvera-t il pas d'avoir vécu côte à côte avec des êtres dont le contact est déjà presque une flétrissure! Il est certain que pas un homme honnête ne mettrait le pied dans certaines maisons de jeu déguisées sous le nom de cercles si le personnel ordinaire de ces établissements était plus connu. Mais ce qui est un secret pour vous et moi, n'en est pas un pour la police. Biographe infatigable et mystérieux, elle enregistre jour par jour les faits et gestes de ceux qu'elle a intérêt à connaître. Tout ou presque tout ce qu'il y a de dangereux et de mauvais dans Paris est inscrit sur ses tablettes, et quand elle ouvre ses cartons pour vous faire une confidence qu'elle juge utile, vous reculez épouvanté. La vérité est devant vous, une vérité terrible dans sa nudité, mais d'un enseignement profond. Parlant sans passion, ne citant que des faits, l'écrivain inconnu vous dit des choses qui semblent venir d'un autre monde, et vous vous demandez si vous ne rêvez pas. Est-il possible qu'il y ait autant d'âmes viles et d'être coupables dans une réunion dont vous faites vous-même partie? Que de poignées de mains, de saluts, de démonstrations amicales à regretter! Ne vous êtes-vous pas promené sur le boulevard avec celui-ci? N'avez-vous pas fait de nombreuses parties d'écarté avec celui-là? Ne recherchiez-vous pas la conversation spirituelle de cet autre? Mais le premier est un chevalier d'industrie, le second un grec, le troisième quelque chose de pire! Vous vous sentez comme asphyxié, vos tempes battent, un profond dégoût des hommes s'empare de vous. L'humanité ne serait-elle qu'une vaste geôle? Eh! mon Dieu, non! Sans vous en douter vous êtes allé dans un mauvais lieu, voilà tout. Vous vous êtes fourvoyé. Comme j'ai eu l'occasion de le dire ailleurs, c'est dans les maisons de jeu clandestines que passe nécessairement le flot des individus dangereux et suspects dont le nombre, quoi qu'on fasse, est toujours considérable à Paris : où voulez-vous qu'ils aillent, si ce n'est là? Vous vous êtes mis sur leur route, il est donc tout naturel que vous les rencontriez. Changez de chemin, placez-vous dans un autre courant, choisissez pour vos distractions habituelles du soir un salon où nul ne puisse être admis qu'après avoir été l'objet d'une enquête sérieuse, et vous ne serez pas exposé à donner votre main à un homme qui la souille en la touchant.

Je mets quelque insistance à montrer le danger, et je voudrais même, si c'était possible, en grossir l'image, parce qu'une partie de la moralité de ce livre est là. Les victimes ne sont pas seulement les joueurs : ceux-ci, après tout, n'ont guère que ce qu'ils méritent, et l'on doit les blâmer plus que les plaindre. Mais il y a d'autres victimes, simplement coupables de légèreté, et c'est pour elles que ce tableau est tracé. Elles n'ont jamais joué un jeu défendu; leur seul tort est de faire partie d'une de ces réunions non épurées dont je viens de parler. Cela suffit pour compromettre un honnête homme et quelquefois pour le perdre à tout jamais. Le contact vous entame. On est sain, irréprochable au point de vue de la morale, mais on a les apparences contre soi. « Dis-moi qui tu hantes, je dirai qui tu es. » On tue un homme d'un mot comme on le tue d'un coup de couteau. De même que tous les fruits d'une corbeille paraissent gâtés quand quelques-uns le sont, tous les membres du même cercle sont jugés au niveau des plus mauvais. L'opinion se trompe, mais pourquoi s'exposer aux erreurs de l'opinion? Combien de fois n'avons-nous pas vu d'honnêtes gens se récrier en apprenant qu'une personne de leur connaissance faisait partie de telle ou telle société? Il n'en faut pas davantage pour que le commerçant perde son crédit, l'employé sa place, le jeune homme une protection dont son avenir et son bonheur dépendaient. Si vous étiez banquier, ouvririez-vous votre caisse à un homme que vous auriez rencontré deux fois avec un individu mal famé? Et si vous étiez père d'une belle fille, la lui donneriez pour femme? Votre réponse aura plus d'éloquence que tout ce que je pourrais ajouter.

ÉDOUARD GOURDON.

Un trait de modestie.

Théodore est un peintre qui ne manque pas de talent et encore moins de confiance en son mérite. Il est vrai qu'il est né dans le Midi et sur les bords d'une rivière qui ne s'appelle la Gironde qu'après avoir traversé Bordeaux. Cette bonne opinion de lui même, que ses amis appellent conscience de son mérite, et que les autres traitent méchamment de vanité ou d'orgueil, joue cependant quelquefois à notre peintre d'assez mauvais tours. En voici un qui lui est arrivé la semaine dernière.

Il venait de déjeuner avec Loustagnac, un de compatriotes récemment arrivé à Paris, et mont avec lui la rue Notre-Dame-de-Lorette pour se renc à son atelier. Chemin faisant, il continuait à racon au provincial ébahi les succès qu'il recueillait parto la gloire qui s'attachait à son nom, et comme il ten à se bien poser dans l'esprit de son compagnon, il s'a tenait de faire de la fausse modestie. Ce n'était d'a leurs pas le moment, après avoir vidé quelques bo teilles d'un certain vin de Bergerac, qu'on accuse faire voir les objets doubles.

Un rapin, ami de Théodore, descendait la rue. Qua il arriva devant les deux compagnons, il s'arrêta, lua l'étranger, donna une vigoureuse poignée de m au peintre et ne manqua pas, comme cela doit faire entre artistes bien élevés, d'employer toutes hyperboles qu'il put trouver pour louer le dernier bleau de son confrère. Théodore ne resta pas en rière en fait de politesse; puis le rapin reprit sa ro et les deux amis continuèrent à monter la rue.

— Quel est ce monsieur? demanda le provincial

— Comment! tu ne l'as pas reconnu? reprit Th dore, c'est le premier de nos peintres d'histoire, lustre Mignolet.

— Ah! c'est vrai, fit l'autre, qui ne voulait pas raître ignorer le nom et les traits d'un aussi gr homme. Je l'avais vu à mon dernier voyage, mais un peu engraissé depuis lors.

A ce moment, un petit homme aux cheveux gris nants et portant lunettes passa sur le trottoir e découvrit devant Théodore. Celui-ci, rayonnant joie, rendit le salut avec l'effusion d'un nouveau coré quand une sentinelle lui présente les armes.

— Et celui-là, l'as-tu reconnu au moins? ajou en se tournant vers Loustagnac.

On approchait de la place Saint-Georges et de l'h de M. Millaud.

— Parbleu! c'est Polydore, s'empressa de dir dernier.

— Mais non, reprit Théodore d'un air de profo commisération, c'est M. Thiers.

— Vraiment! Mais tu le connais donc beaucoup te salue le premier?

—Tous les grands artistes sont liés avec lui. Il a si grande passion pour les arts!

Il faut dire, pour ne pas trop calomnier Théod qu'un de ses tableaux avait été acheté par le gouve ment, sous le ministère de M. Thiers, et que, par séquent, il pouvait supposer, jusqu'à un certain p que le célèbre historien venait de le reconnaître.

Après M. Thiers, ce fut une autre personne qui p et salua; puis une seconde, puis une troisième, L tagnac en compta six de suite, et il remar que c'étaient celles qui étaient les mieux vêtues paraissaient les plus distinguées qui saluaient respectueusement et plus bas son compagnon.

— Mais tu connais donc tout Paris? s'écria-t-il septième personne.

— Oh! ne m'en parle pas, reprit Théodore. C'e ce qu'il y a d'insupportable ici; on ne peut pas un pas sans être reconnu. J'use deux chapeaux mois à rendre tous les saluts que je reçois.

— C'est ennuyeux, mais c'est flatteur tout de mê répondit le compatriote en prenant le bras du pein afin qu'on vît bien qu'il était lié avec lui.

En ce moment, une bonne vieille femme ven leur rencontre. Dès qu'elle fut arrivée au-devan deux amis, elle fit une petite révérence qu'elle compagna d'un signe de croix.

— Oh! c'est trop fort ceci! s'écria Théodore bonne femme, on ne salue ainsi que le bon Dieu.

— Et les morts! répondit la vieille en montra corbillard qui montait derrière les deux amis.

— Que c'est ridicule! s'écria Théodore, se déco ainsi devant les morts. Je vous demande un peu plaisir cela peut leur faire.

PAUL DHORMOY

Crispinus ou l'Histoire interrompue.[1]

CONTE FANTASTIQUE.

II

— J'en étais là de l'*Histoire de la fleur jaune hussard de la mort*, et j'allais raconter comment C nus, le gardien des trésors enfouis par les avares apparu à mon ami Sathaniel sous la physionomie lézard vert, lorsqu'en secouant les cendres d pipe... j'aperçus en face de moi, sur la pierre de devinez qui?...

Crispinus lui-même!...

Vous savez que la forme ordinaire de Crispin celle d'un lapin blanc. Il était assis au milieu d nèbres.—A sa gauche, dans l'ombre, traînaient u lai, une grande pelle et cinq ou six copeaux rou tire-bouchon. — Son silence était profond, il me dait de ses grands yeux avec une attention singul

1 *Suite et fin.* (Voir notre précédent numéro.)

Buenos-Ayres.

Le voyageur qui, puis sept années, pas visité cette capi des provinces unies Rio de la Plata, au aujourd'hui peine reconnaître; sa tra formation a été d'au plus rapide, que initiatives particuli sont venues en aide la réaliser à l'action ministrative et mun pale.

De sang espagnol créole, ardente et louse d'estime, la po lation buenos ayrie aime le luxe avec sion; elle imite l'Eur et veut l'égaler. So attraction pour l'anc monde s'explique, d'a leurs, par le méla des races qui la con tuent et où se confo dent, avec l'élém primitif, c'est-à-dire dien, l'élément espag émancipé, désigné s l'appellation généri de *fils du pays*, l'élém étranger, dans lequel seule population fr çaise compte pour en ron vingt-cinq m âmes.

Il résulte à Bueno cette fusion de nat l'essor de plus en p péenne, une variété y voit, à côté des coh samment quelques m des gauchos.

« J'ai été frappé dans ses *Lettres sur l* tait, sur un même po hétérogènes. Mais ni cheveux noirs et leur dans les villes septen ni les Kalmouks, les

s qt l'expres- te la lutte de la vie, ne magni- -même un jamais été arguant le cé par un res. ? deman- mai vous fait s pendules volontiers mentables, ronze avec oublier les r. s de cas du hier, j'en re à répéti- r d'un éclat fort com- déplaise à mérita fort ant présent vue en Eu- on un conte as moins de ges à roues s. Les Alle- sans jeu de Henri de harles V, la nent du dix- ule qu'Huy- vieux noms usqu'alors à solaire, clep- vant le latin dule, qui ne mobilier do- ts, les villes, poindre sous t la part des se tribu des re avec celle

on peintre ne même je m'en er dont je me l'autre de la avec un af- e une tête de e en se mo- tes, une voix piste : « Frère! passe devant erme dans de son horrible t de son cer- démène avec que le coucou gubre. uriant. huant, hibou, ue le cuisinier ou l'office, un ue. Aimeriez- our les œufs de compter les tiste. Au siècle s inventées!... i pour les pe

Fêtes de ch

Le goût … historiques … de nos prov… traditionnel… midi, dont … qui est com… pour tout … Rennes, Rou… brillantes é… l'histoire no… cette année, …

Clermont-… l'ombre cré… bien à chois… dont il eût … ou splendid… 1095, où le … et souleva l… par son é… les difficulté… où c'it dû f… religieux et … cation des … 1374 par Ch… sévérité des…

L'histoire … complètem… propos tion … capitale des… romains, L… maison mili… proposition …

C'est cet é… notre grav… et de drago… par un quac… de la garde … couleurs de… d'armes fais… cité, et un … essaim d'agi… les bourses, … charité publ…

Une comp… paule; une … taine, le m… groupe d'of… costume de … panache flot… lante, cu'ott… musique de l… comme nou… nand Delaro… phonies de … Mademoisell…

Louis XV … cour où fig… qui, malgré… litaires les … Mahon, et a…

Les comp… des dragons… duquel cara… Bernard, V… aux muses … langage myt… qui n'est ce… valcade. Ap… nelles; épiq… drilles où pé… gaulois. « … demande no… devant ce ta… ces costumes… l'Opéra, le t… ce docteur F… ble volubilit… ménagerie m… Tout cela da… grimpe sur … les spectate… encore essé… de la voltige…

Cette fête, … 2e dragons, … ment, mais … assez grand… terminée à l… lumières et d… dide.

La fête de … a fini, au mili…

BUENOS

… de- … n'a … tale … du … rait … la … ns- … ant … les … res … our … ad- … ici- … et … ja- … ou- … ane … us- … ope … on … ien … ail- … age … sti- … on- … ent … in- … nol … us … ue … ent … la … an- … vi- … ille

…s-Ayres de ce contact des races, de …ionalités, qu'élargit chaque jour …us marqué de l'immigration euro… curieuse et un cachet original. On …ons d'Europe, grandissant inces… …ègres affranchis, des mulâtres et

…plus d'une fois, a dit M. Marmier … *Amérique*, de la scène que présen…nt, l'assemblage de plusieurs races … les Lapons errant avec leurs longs …s vêtements de peaux de rennes …trionales de Suède et de Norwége, … Tartares et les Circassiens passant entre les palais de Saint-Pétersbourg, ni les Européens mêlés aux Turcs dans les bazars de Smyrne et de Constantinople, ni les Juifs et les Arabes descendant des hauteurs de la vieille ville sur la place d'Alger, ne m'ont frappé par un contraste aussi saillant que celui qui attend, à Buenos-Ayres, l'étranger. »

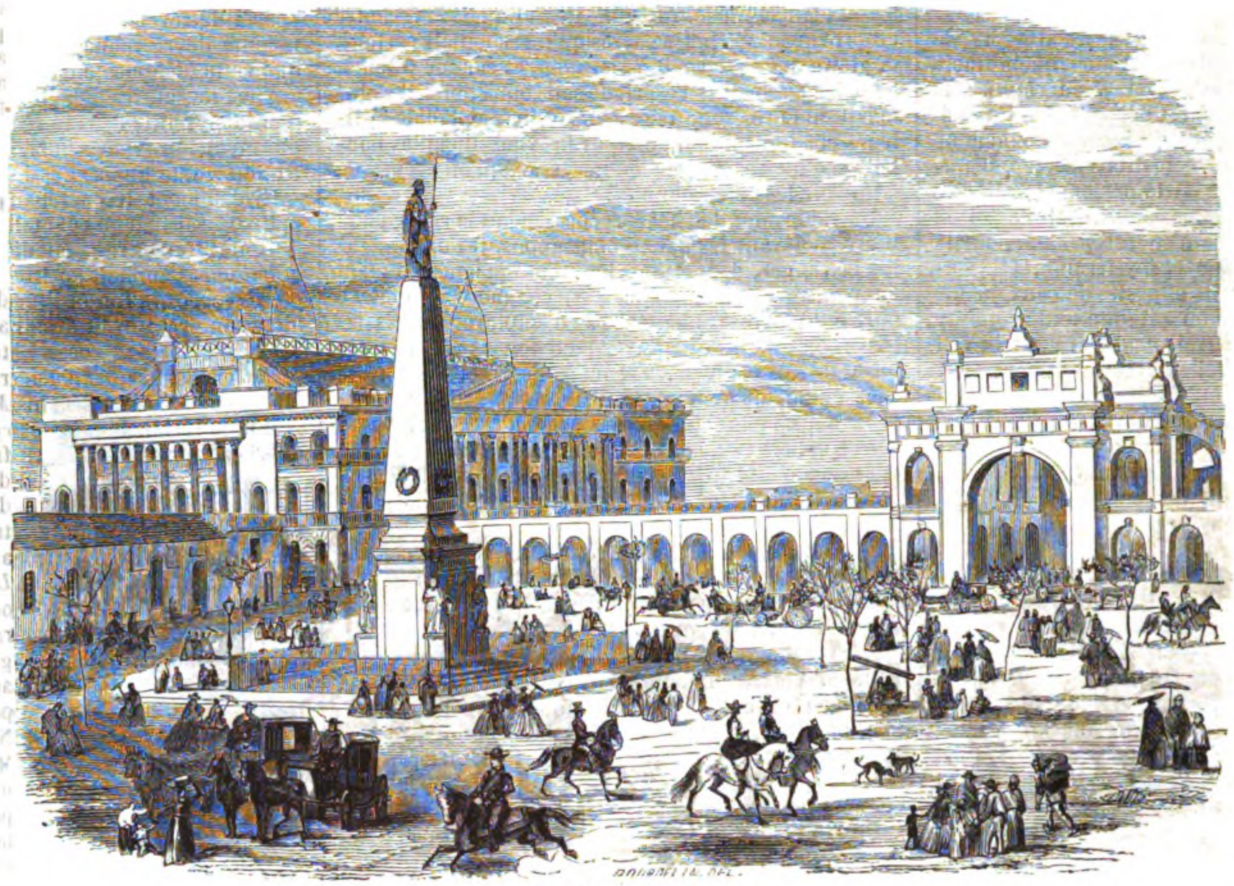
La prédilection des populations d'Europe pour l'Etat buenos-ayrien s'explique naturellement par l'affinité des mœurs; la liberté entière des cultes, la tolérance des lois et la rapidité avec laquelle le travail honnête fait fortune dans ce pays commerçant, riche et hospitalier.

Quant à la Société Porténienne, ses sympathies pour l'Europe et, en particulier, pour la France sont, comme le remarquait, dès 1851, M. Tardy de Montravel, si vives et si générales, « qu'elle a substitué les modes, les goûts et les usages français aux siens. On ne voit plus que dans les circonstances exceptionnelles, pour une toilette de deuil ou les pieuses stations de la semaine sainte, la gracieuse mantille andalouse et le peigne de fine écaille aux colossales dimensions.

Jusqu'en 1855, l'arrivée de l'émigrant ou du voyageur à Buenos-Ayres avait quelque chose de spécialement insolite. Les embarcations ne pouvant arriver jusqu'au rivage, les hommes et colis, après être descendus du navire dans les barques, devaient passer de ces barques sur de lourdes charrettes antédiluviennes, à roues bibliques, attelées de deux chevaux, enfoncés dans la rivière jusqu'au poitrail, de manière qu'à la chance d'être mouillés par l'eau du fleuve et par celle du ciel, les nouveaux débarqués ajoutaient l'inévitable réalité du cabotage affreux de ces machines inhospitalières.

Plus rien de semblable aujourd'hui. Un double môle, bâti à grands frais, sert de débarcadère. Les marchandises, enlevées par le cabestan, sont immédiatement et facilement transportées dans les magasins spacieux de la nouvelle Douane dont les toitures, disposées en terrasses, permettent d'embrasser la vue de ce fleuve majestueux, qui n'a pas, devant la ville, moins de neuf lieues de large, et les nombreux navires qui en poétisent l'horizon.

A petite distance de la Douane, sur la place de la Victoire, apparaît le beau quadrilatère du théâtre Colomb, fondé en 1857, et auquel la Société Porténienne a attaché le nom du navigateur Génois, dont le génie courageux donna à la civilisation tout un monde à con-



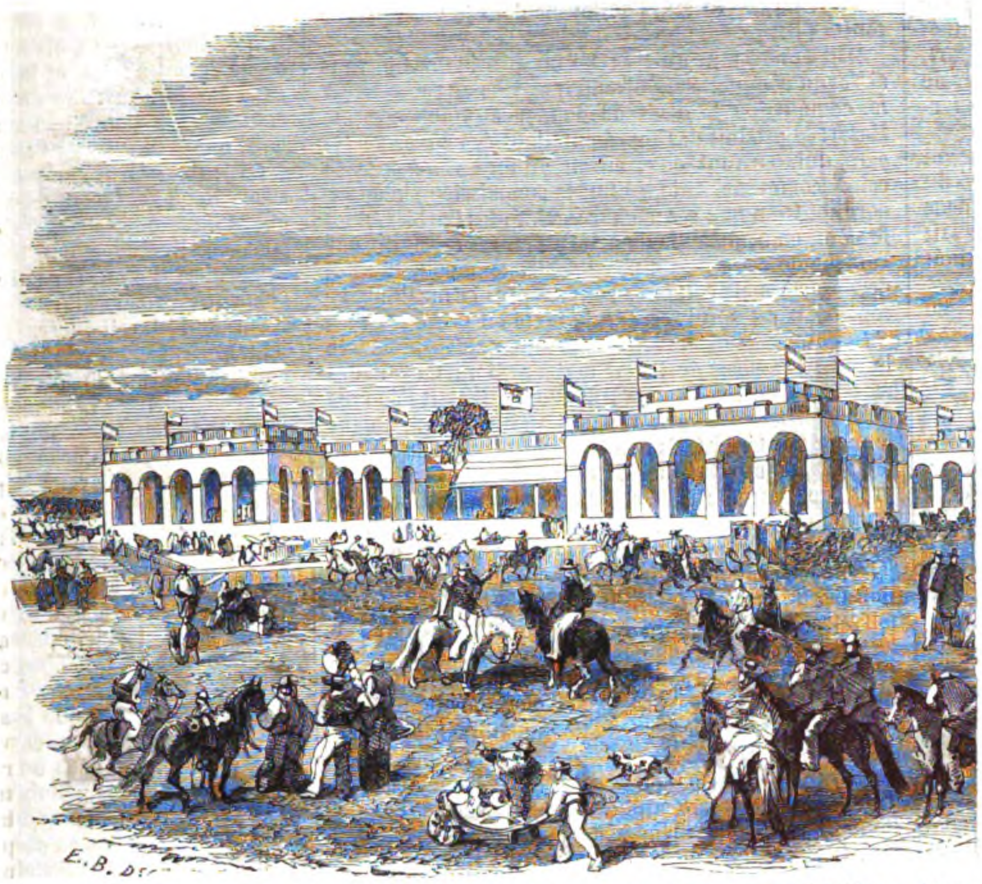
Théâtre Colomb.

Vue de Bu… …a. — D'a…

...AYRES

quérir et à policer. Cette salle est aussi vaste que notre Opéra, et l'on s'accorde à reconnaître l'élégance monumentale de cette nouvelle œuvre de l'architecte italien Pellegrini. Par ses dispositions intérieures et ses dimensions grandioses, le théâtre Colomb se prête aisément à la représentation d'opéras, de ballets et de pièces à grand spectacle.

Chaque fondation nouvelle reçoit, avec la vie administrative, le baptême populaire. De toutes parts, on court à ces fêtes de l'industrie et du travail; car c'est à la concorde, à la paix, au développement des pensées d'art, de progrès économique, de civilisation, que la nation ne peut s'empêcher de reporter, depuis 1852, la prospérité des revenus publics, les conquêtes de la science et de la charité, l'essor de l'industrie nationale, le perfectionnement des branches administratives.



Palais de Palermo, ancienne résidence de Rosas, consacré aujourd'hui à l'Exposition ...

Les *hacendados* eux-mêmes, grâce à l'union des esprits et des efforts et à l'aiguillon qui en est né, sont sortis de leur immobilité traditionnelle; l'agriculture est devenue une des plus nobles préoccupations nationales.

Les grands propriétaires buenos-ayriens, s'appliquent à l'éducation des animaux domestiques, et introduisent dans leurs estancias, avec les meilleures méthodes agricoles, les types les plus purs des races ovines et bovines les plus estimées.

De cette tendance nouvelle, qui a déjà produit une augmentation considérable dans le rendement et la qualité des laines, dont l'exportation annuelle s'élève à environ 25,000,000 de francs, est sortie récemment l'Exposition agricole-rurale argentine, dont notre illustration représente le palais.

Les bâtiments de l'exposition sont situés à une lieue et demie de Buenos-Ayres sur le rivage de la Plata. Au temps de Rosas, ils formaient la célèbre résidence de Palermo.

Rosas avait employé des millions d'abord à la créer, plus tard à l'embellir; l'édifiant, par un effort de sa volonté inflexible, sur un point du littoral de la Plata peu propre, par ses conditions humides, à la recevoir, et employant des centaines de bras, chaque jour, à en soigner les cultures et à en écheniller les orangers. C'est à Palermo que Rosas vivait entouré de ses séides. Ce palais, muet témoin de drames poignants et d'histoires lugubres, est devenu de nos jours, par le jeu des

con... exa... imp... T... vou... et t... mo... jus... ren... qu... et ... con... cur... cra... dar...

Colomb. — Hôtel du Globe. — Eglise de ...

...hie de M. Noël, communiquée par M. le chargé d'affaires.

était de celles ... élevés, parce qu... l'expres- sentiments de ... la lutte pour les larm... de la vie, femme, l'invol... dignement po... une magni- été élevés, dev... -même un nos révolution... jamais été chique qui les ... arguant le M. Amédée ... par un premier de ces ... fétichisme que ... ? deman- ce milieu juste ... merveilleusem... vous fait aux idées et les pendules

Avec un sen... volontiers met en défaut, ... mentables, netteté profond... bronze avec dente du mon... oublier les

Dans Marie-... roïsme chevale... d'une reine, d... deries, des fris... de cas du d'une belle et ... de trop vifs ho... thier, j'en *Louis XVI et* ... à répéti- royales figures nous aurons to... d'un éclat ques et second... légère et ferme ... trait, si rapide ... fort com- plutôt les bell... déplaise à Turgot, à Neck... mérita fort

D'un pareil ... ant présent utiles, dissimul... vue en Eu- cit, qui peuven... un conte que la seconde ... moins de n'insiste point ... ges à roues indiquer en pa... s. Les Alle-

Mais le livre ... sans jeu de rieur, comme ... 0, Henri de histoire. Nulle ... harles V, la *Mazarin* et de ... nent du dix- d'un plus rare ... ule qu'Huy- verses. Nulle ... vieux noms des nuances, ... usqu'alors à variées, passan... solaire, clep- sérieuse et gr... vant le latin même enjoué, ... dule, qui ne traits, dont ce ... mobilier do- tion, que M. A... Il en a de tous ... ts, les villes, le clair-obscur ... rose et bleu des

... poindre sous ... t la part des ... ose tribu des ... re avec celle

La propriété faire proclamer la contrefaçon. ... on peintre ne d'une moitié d'... qualité, s'intitu... ême je m'en d'Uzès ou M. ... er dont je me toute médaille ... l'autre de la aussi, hérissé d... e avec un af- sont autant de ... e une tête de

Voyez, par ex... e en se mo- tre la commissi... ites, une voix bier, à l'occasio... piste : « Frère!

Les lois sur la ... passe devant on sait, le droit ... erme dans de lequel son œuv... son horrible se forme ce vas... rt de son cer- musicales où s'... démène avec tre-Français, o... que le coucou théâtres lyriqu... ugubre. sommeille et qu... ouriant. auteurs vivants ... huant, hibou, fait plusieurs f... au concours g... ue le cuisinier de Boïeldieu et ... , ou l'office, un pas réduit à f... que. Aimeriez- entre les mains ... our les œufs à pouvait être, p... de compter les assez dangereus... veille au grain ... iste, Au siècle

A chaque ren... s inventées!... passe un petit ... Vous voulez, di... représenter des ... ment vous feri... au bureau des ... i pour les pe nous consentons ... vous jouerez l'o... vous figurerez

était de celles qui entraînent jusqu'aux esprits les plus élevés, parce qu'elle a sa source dans les plus purs sentiments de l'âme humaine : je veux dire la pitié pour les larmes qui tombent des beaux yeux d'une femme, l'involontaire et saint respect des infortunes dignement portées. N'avons-nous point, la plupart, été élevés, devant les images de ces tristes martyrs de nos révolutions, dans une sorte d'adoration monarchique qui les déifiait!

M. Amédée Renée a échappé au second comme au premier de ces dangers, et son livre, aussi éloigné du fétichisme que de l'insulte, se trouve précisément dans ce milieu juste où réside la vérité et la justice. Il sait merveilleusement concilier et le respect que l'on doit aux idées et les égards que l'on doit aux personnes.

Avec un sens droit, que rien ne trouble, que rien ne met en défaut, il sait discerner dans Louis XVI l'honnêteté profonde de l'homme et l'insuffisance trop évidente du monarque.

Dans Marie-Antoinette, il sait faire la part de l'héroïsme chevaleresque d'une archiduchesse, la majesté d'une reine, du courage d'une martyre et des étourderies, des frivolités, des regrettables imprudences d'une belle et séduisante créature entourée peut-être de trop vifs hommages. L'auteur a pris pour titre : *Louis XVI et sa cour*; le titre est justifié. Après les royales figures de Louis XVI et de Marie-Antoinette, nous aurons toute une galerie de personnages épisodiques et secondaires, esquissés rapidement d'une main légère et ferme que rien ne fait trembler et dont le trait, si rapide qu'il soit, est toujours juste. Relisez plutôt les belles pages consacrées à Malesherbes, à Turgot, à Necker, à Maurepas, à Mirabeau.

D'un pareil livre ressortent mille enseignements utiles, dissimulés parfois sous la grâce élégante du récit, qui peuvent échapper à la première lecture, mais que la seconde ne saurait manquer de retrouver. Je n'insiste point sur ces mérites, qu'il me suffise de les indiquer en passant.

Mais le livre de M. Amédée Renée est encore supérieur, comme œuvre littéraire, à ce qu'il est comme histoire. Nulle part, en effet, l'auteur des *Nièces de Mazarin* et de *Madame de Montmorency* n'a fait preuve d'un plus rare assemblage de qualités exquises et diverses. Nulle part, il n'a montré un art plus délicat des nuances, nulle part des ressources de style plus variées, passant tour à tour et sans effort de la phrase sérieuse et grave au croquis fin, léger, spirituel et même enjoué. Mais c'est principalement dans les portraits, dont ce livre nous offre une si curieuse collection, que M. Amédée Renée s'est lui-même surpassé. Il en a de tous les tons et de toutes les écoles, depuis le clair-obscur des hommes politiques jusqu'au pastel rose et bleu des femmes de cour.

LOUIS ÉNAULT.

COURRIER DU PALAIS.

La propriété littéraire triomphe. Elle vient de se faire proclamer à Bruxelles, dans la patrie même de la contrefaçon. L'auteur d'un quart de vaudeville ou d'une moitié d'opéra-comique peut, sans usurpation de qualité, s'intituler propriétaire tout comme M. le duc d'Uzès ou M. Frascati. C'est une satisfaction. Mais toute médaille a son revers et le sol littéraire est, lui aussi, hérissé d'une foule de petits murs mitoyens qui sont autant de nids à procès.

Voyez, par exemple, ce qui se passe aujourd'hui entre la commission des auteurs dramatiques et M. J. Barbier, à l'occasion des *Noces de Figaro*.

Les lois sur la propriété littéraire ont limité, comme on sait, le droit de l'auteur à un certain temps, passé lequel son œuvre tombe dans le domaine public. Ainsi se forme ce vaste réservoir des richesses littéraires et musicales où s'alimente le grand répertoire du Théâtre-Français, où vont aussi puiser les directeurs des théâtres lyriques, quand Meyerbeer hésite, qu'Auber sommeille et qu'Halévy n'est pas prêt. Que demain les auteurs vivants se mettent en grève, comme ils l'ont fait plusieurs fois, — grâce au domaine public, grâce au concours gratuit de Mozart, de Weber, d'Hérold, de Boïeldieu et de Grétry, le théâtre proscrit n'en est pas réduit à fermer ses portes. Un pareil instrument entre les mains d'un directeur qui saurait en jouer pouvait être, pour les auteurs vivants, une machine assez dangereuse. Aussi la société des auteurs — qui veille au grain — n'a pas tardé à y mettre bon ordre.

A chaque renouvellement de privilége, la commission passe un petit traité avec le nouveau titulaire. — Vous voulez, disent-ils, par exemple à M. Carvalho, représenter des œuvres du domaine public? franchement vous feriez mieux de laisser ces vieilleries-là au bureau des cannes; mais enfin si vous y tenez, nous consentons à vous laisser faire; seulement quand vous jouerez l'ouvrage d'un de vos illustres morts, vous vous figurerez qu'il vit encore et vous payerez à son ombre son droit d'auteur que nous percevrons en son nom pour l'offrir soit à ses héritiers, s'il en a laissé, soit à nous-mêmes s'il n'en existe plus.

Voilà un de ces murs mitoyens dont je vous parlais tout à l'heure.

Déjà sur ce mur s'est greffé un procès dont je vous ai rendu compte. MM. Siraudin et Choler refusaient à la commission le droit de donner aux héritiers de Mozart le produit des représentations des *Noces de Figaro*, qui, suivant eux, aurait dû être versé dans la caisse commune. Aujourd'hui la commission plaide encore contre un de ses membres. M. Jules Barbier, dont le nom, en compagnie de celui de M. Carré, figure sur l'affiche de cette même pièce des *Noces* à côté de celui de Mozart; mais cette fois ce n'est plus la musique, ce sont les paroles qui servent de texte au procès.

Les *Noces de Figaro* sont empruntées, ai-je besoin de le dire, à la pièce de Beaumarchais. Mozart avait demandé un poëme à son ami Da Ponte. C'était l'époque où le *Mariage de Figaro* venait de faire explosion dans le monde littéraire. Da Ponte s'en empara, l'arrangea, le tailla, l'amputa d'un acte, aligna en récitatifs la prose de Beaumarchais et jeta sa poésie de librettiste comme un trait-d'union entre deux chefs-d'œuvre.

Quand M. Carvalho eut imaginé, à son tour, de tenter sur la scène qu'il dirige une splendide représentation des *Noces de Figaro*, il s'occupa tout d'abord de faire traduire le texte italien et composer les vers sur lesquels devaient s'adapter les morceaux de Mozart. Ce travail terminé, restait le récitatif qui devait faire place, suivant les exigences de l'opéra-comique, à un « dialogue vif et animé. » Que ne prenait-on le dialogue de Beaumarchais? C'est la pensée qui vient tout naturellement. — Eh bien! elle n'est pas bonne. Les scènes du *Mariage de Figaro* ont été si bien dérangées par Da Ponte, que le texte primitif ne peut plus s'y adapter. MM. Carré et Barbier ont pris alors une résolution héroïque : ils se sont mis à traduire en vers les récitatifs de Da Ponte.

Est ce bien vous, ô Barbier, l'auteur du *Poëte*, vous Michel Carré, l'auteur des *Amoureux sans le savoir*, vous Barbier et Carré, les créateurs siamois des *Contes d'Hoffmann*, des *Noces de Jeannette*, de *Galathée*, vous, deux poëtes, qui avez pu entreprendre ce casse tête chinois, ce jeu de patience, ce travail de mosaïste et de parqueteur?

L'ouvrage fait, ils se présentent à la paye; ils pensaient avoir bien gagné leur six pour cent : on ne leur offre que trois. C'est une erreur? Point. La commission a prélevé trois pour cent — pour les héritiers de Caron de Beaumarchais!

Barbier s'emporte : Carré, plus calme, se contente de protester; il laisse Barbier s'en aller tout seul en guerre contre les exigences de la commission En vain Nisus appelle Euryale. Euryale répond que son repos lui est plus cher que ses trois pour cent, et qu'il tient plus à une bonne digestion qu'à un procès gagné.

O la lâche personne! ô le faible courage!

Eh bien! tant mieux pour Barbier, il n'en aura que plus de gloire au retour.

Il a pris pour second Me Chaudey, un jeune et brillant avocat qui a déjà porté pour sa part deux ou trois jolies bottes à la commission.

Première botte. — La traduction de Barbier n'emprunte rien au domaine public, c'est une transformation originale de la pièce de Da Ponte, c'est une composition entièrement nouvelle par le style, par la forme, par la mise en œuvre, sinon par le fond. — Botte douteuse qui sera facilement parée.

Deuxième botte. — Le traité de la commission avec Carvalho ne concerne pas Barbier, et elle ne peut confisquer à celui-ci la part qu'il a dans le domaine public. — Botte élégante et qui ne manque pas d'une certaine vigueur.

Troisième botte. — et celle-ci est la plus rude et la plus sérieuse. — Est-ce que la loi qui au bout d'un certain temps fait tomber la propriété des productions littéraires et artistiques dans le domaine commun, est-ce que cette loi, inspirée par les motifs de l'ordre le plus élevé, la popularisation des grandes œuvres, l'élévation du goût public, l'élargissement de l'art en général au moyen des inspirations respectives que ses diverses branches se prêtent les unes aux autres, n'est pas essentiellement une loi d'ordre public, et la commission a-t-elle pu, sans violer certain article 6 du Code Napoléon, l'annuler par ses traités particuliers avec les directeurs?

La question est posée : je vous dirai dans quelques jours comment elle aura été résolue.

Enfants, voici les bœufs qui passent,
Cachez vos rouges tabliers!

Un troupeau de bœufs suit la grande rue de Montrouge, non loin de la barrière d'Enfer. Soudain un bœuf furieux s'en détache, il entre dans Paris et poursuit sa course désordonnée par la rue de l'Enfer, la rue Monsieur-le-Prince et le carrefour de l'Odéon. Là il blesse grièvement un apprenti pâtissier, le jeune Alirol. Après avoir descendu la rue Dauphine, il traverse le Pont-Neuf, il renverse un vieillard, le sieur Lebel, dont le petit-fils reçoit lui-même des coups de corne dans les reins et la cuisse gauche, puis il s'engage dans le quartier de l'Hôtel-de-Ville et pénètre enfin dans la cour d'une maison rue des Trois-Pavillons, où on parvient à l'abattre.

Le jeune Alirol, après cinq mois de souffrances, a succombé à ses blessures. Celles dont le sieur Lebel a été atteint sont telles, qu'il est douteux qu'il puisse jamais se livrer à aucun travail; quant au petit-fils de ce dernier, il a dû, par suite des siennes, garder le lit pendant plusieurs jours.

Sur qui devait peser la responsabilité de l'accident?

Sur le bouvier Firmin Villette?

Sur le boucher Cochonnot, propriétaire du bœuf?

Sur le marchand de bœufs Frouhin, qui aurait vendu l'animal vicieux à Cochonnot?

Ou enfin sur l'éleveur Faivre à qui Frouhin l'aurait acheté.

C'est le bouvier Firmin Villette qui, après une lutte des plus vives devant la cinquième chambre, est resté sur le carreau : le tribunal l'a condamné à payer : à Alirol père, la somme de 2,000 francs, à la mère du mineur Lebel, celle de 300 francs, et à Pierre Lebel : 1° une somme de 1,000 francs; 2° une pension viagère de 300 francs.

Et dire que ce terrible bœuf jouissait dans son pays de la meilleure réputation! je ne ris pas,— rire serait de mauvais goût dans un pareil procès. — Un vrai certificat de bonnes mœurs avait été délivré au bœuf, et il a été lu en pleine audience. Défiez-vous des certificats et ne vous laissez pas éblouir par les cachets de mairie dont ils sont constellés.

Margot, elle aussi, avait les certificats les plus brillants. Elle passait dans le canton de la Trémouille pour la meilleure chienne de chasse qui fût à dix lieues à la ronde. — Oh! oh! Margot, peste! en voilà une qui ne boude pas sur le gibier! En plaine, il est vrai, elle ne rapporte pas, c'est son caprice; mais au fourré, quel éclat! quelle verve! quel brio! et quelle justesse! — Tels étaient les récits qu'on faisait de Margot : ils étaient parvenus jusqu'à M. Chabert, un des Freyschütz les plus gaillards du négoce parisien, ils lui avaient monté au cerveau et il n'eut pas de cesse qu'il n'eût conquis Margot. Un ami commun fut chargé d'en offrir 300 francs à son propriétaire, M. Maurat, et M. Maurat, sur les instances de cet ami, consentit à s'en défaire.

Margot arrive : M. Chabert la lance au fourré! Mais, ô déception! ô renommée usurpée! Savez-vous ce que faisait Margot? Elle courait sus au gibier, oui...

Mais elle le mangeait.

M. Chabert, qui a la prétention, lui aussi, de manger son gibier, a casse Margot aux gages Il l'a réexpédiée à son ancien maître. L'ingrat a refusé de la recevoir, et force a été de la mettre en fourrière pendant qu'un procès s'engageait entre M. Maurat et M. Chabert. — C'est ce dernier qui l'a gagné.

Ne vous désolez pas, M. Maurat! j'ai le placement de votre chienne.

Vous connaissez, au moins de nom, M. Emile Péreire. Vous savez sans doute aussi qu'il a acheté la forêt de Crécy, une propriété princière, — car elle dépendait de l'ancien apanage d'Orléans; — laquelle n'a pas moins de 2,600 hectares de superficie et de quarante-quatre kilomètres de tour. Mais ce que vous ignorez peut-être, c'est que cette forêt est habitée par une population de lapins qui est un véritable fléau, d'abord pour la propriété même de M. Péreire, où elle a fait pour plus de cent mille francs de dégâts, et aussi pour les terres limitrophes. De là deux procès que M. Péreire a eus à soutenir contre deux propriétaires du voisinage : MM. Emery et Lenoble.— Enquête, contre-enquête, expertise,

Rapport à la Cour
Du blé que peut manger un lapin en un jour.

En vain M. Péreire a-t-il juré ses grands dieux qu'il avait fait tout ce qu'il était possible pour exterminer ses lapins; en vain a-t-il établi que dans les chasses de cette année il en avait tué jusqu'à onze mille. Ce n'est pas assez encore, ont dit les magistrats et ils l'ont condamné à payer 2,400 francs d'indemnité à Lenoble, et 3,600 francs à Emery.

Eh bien! n'est-ce pas le cas ou jamais d'utiliser Margot, elle qui tord si gentiment le cou au gibier et qui — j'ai oublié de vous le dire — a pour les lapins un faible tout particulier?

Encore un procès d'animaux, et pour bien faire, c'est par celui là que j'aurais dû commencer — *ab Jove principium*. — Il ne s'agit de rien moins que du roi des animaux, du lion lui même.

Le lion dont j'ai à parler avait été vendu en com-

...nie de deux hyènes, de deux singes, de quatre ...eaux et d'une voiture de ménagerie, par M. Le...rce, à M. Schmid de Breslau, moyennant une ...me de 4,875 francs.

...ne suis pas commissaire-priseur, mais il me sem... que le prix était des plus doux. Il ne l'était pas ...z cependant, s'il faut en croire M. Schmid : car la ...e principale de la ménagerie se trouvait dans un ...ux état : l·pauvre lion était poitrinaire. Or, cal...z ce qu'il faut de sirop de bourgeons de sapins et ...uile de foie de morue pour une poitrine de lion ! ...Schmid recula devant la dépense et demanda à ...eprince d'annuler le contrat.

Leprince refusa carrément : Vous n'avez pas ...té lion en poche, écrivit-il à M. Schmid. Ce que ...s me dites du vôtre me fait beaucoup de peine, ...squoi ! « nous autres, nous ne pouvons rien y faire, ...vous savez que les animaux sont aujourd'hui bien ...ants et demain sont malades. »

...et aphorisme ne vous paraît-il pas avoir un air de ...ille avec ceux de Bilboquet ?

...es prévisions de M. Schmid ne tardèrent pas à se ...ier. Au bout de cinq semaines, la pauvre bête ex...entre ses bras. Il s'empressa alors de former con...M. Leprince une demande en résolution du contrat, ...restitution des 4,875 francs, et en payement de ...francs de dommages-intérêts. Il offrait, comme ...usle de rendre la peau du lion.

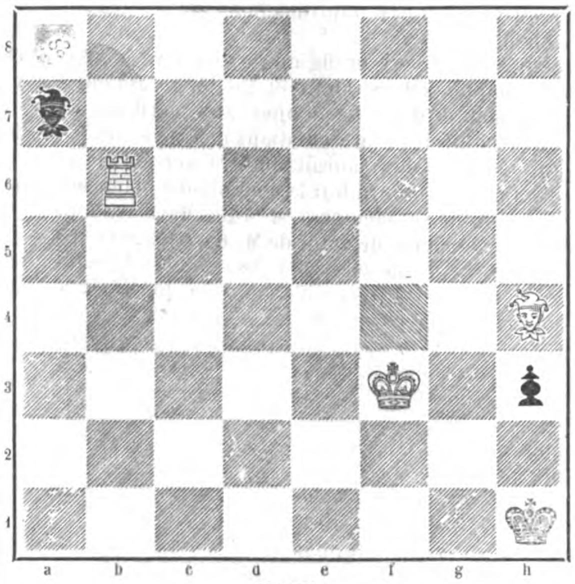
...M. les juges du tribunal de commerce ont pensé ...les lumières d'un homme de l'art étaient ici né...aire, et ils ont chargé M. Leblanc, médecin-vétéri...re, membre de l'Académie de médecine, de leur ...senter sur l'affaire un rapport détaillé.

...avais bien encore quelques mots à vous dire d'un petit animal à l'œil de gazelle, au col de cygne et ...pieds de biche, — avec lequel déjà je vous ai fait ...connaissance, — mais le prote est là qui me rogne ...ongles et ne me permet pas de vous parler de ...Antonia avant samedi prochain.

PETIT-JEAN.

Problème N° 18, de la composition de M. Harrwitz.

NOIRS.



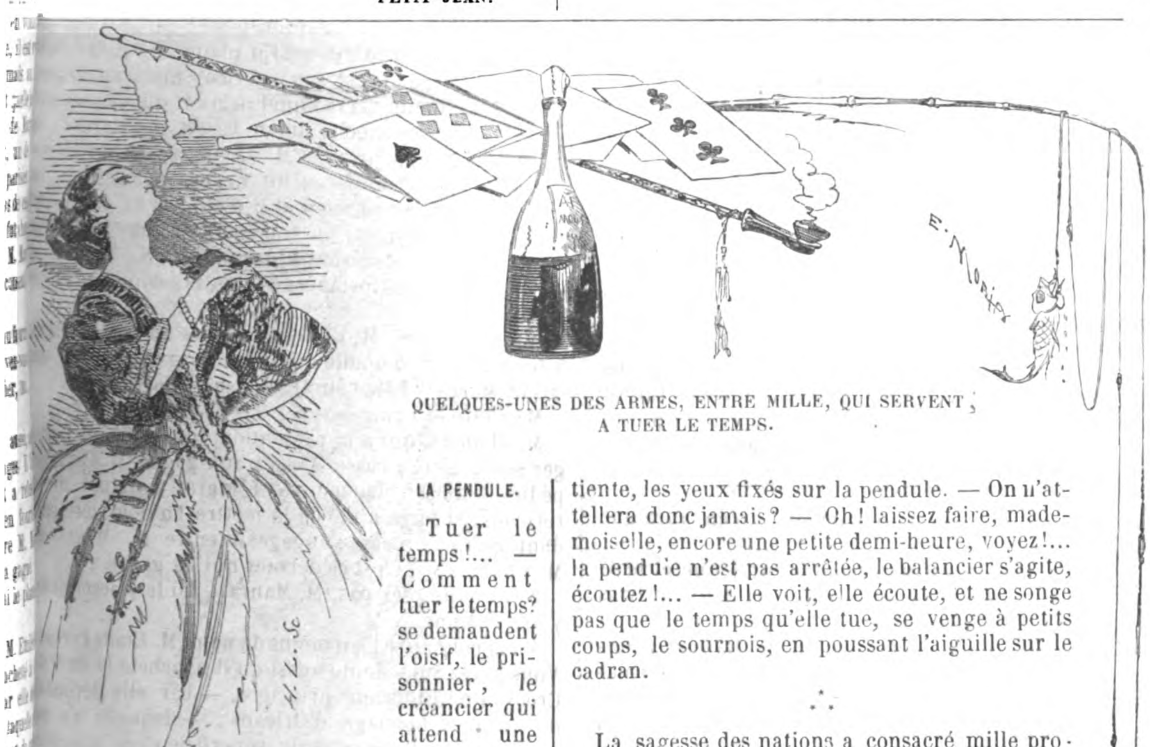
BLANCS.

Les blancs jouent et font mat en quatre coups.

Solution du problème n° 17.

BLANCS.	NOIRS.
1. C e 4 — d 6 +	1. c 7 — d 6 :
2. D e 7 — f 6 +	2. R f 5 — e 4
3. D f 6 — f 4 +	3. R e 4 — e 5
4. c 2 — c 4 +	4. R d 5 — e 6 :
5. D f 4 — h 6 + mat.	

HARRWITZ.



QUELQUES-UNES DES ARMES, ENTRE MILLE, QUI SERVENT A TUER LE TEMPS.

LA PENDULE.

Tuer le temps !... — Comment tuer le temps ? se demandent l'oisif, le prisonnier, le créancier qui attend une échéance, et général tout homme mécontent de son sort, — d'où suit que le temps a un nombre infini d'assassins. Le vieux *reître* n'en a pas grand peur, à en juger son allure toujours indifférente, toujours égale. ...sse, il est vengé.

∴

Quand approchait l'époque des vacances, un mois ou ...semaines avant la distribution solennelle des prix, ...cun des écoliers se fabriquait un tableau des jours ...ier, et, tous les matins, on y effaçait avec joie le jour ...mou la veille. Les raffinés marquaient les heures, ...rourr enant leur calendrier scolaire de la classe à l'é...le, ou du réfectoire à la cour des récréations, ils ...ient la volupté de rayer une barre à mesure que ...eure sonnait à l'horloge voisine. Les féroces pous...ent la cruauté jusqu'à tuer le temps quart d'heure ...quart d'heure. D'autres faisaient des lots de minutes ...même de secondes pour sabrer d'un seul coup des ...ons entières.

Lorsque, vers la fin d'une longue station navale, ...bâtiment mouillé sur la rade de Valparaiso ou de ...o de Janeiro attend sa *relève*, l'équipage tue le temps ...demandant à l'horizon le remplaçant qu'il ne cesse ...appeler.

Mais la jeune fille, parée pour le bal et déjà tout ...enveloppée dans son élégante pelisse, s'assoit impatiente, les yeux fixés sur la pendule. — On n'attellera donc jamais ? — Oh ! laissez faire, mademoiselle, encore une petite demi-heure, voyez !... la pendule n'est pas arrêtée, le balancier s'agite, écoutez !... — Elle voit, elle écoute, et ne songe pas que le temps qu'elle tue, se venge à petits coups, le sournois, en poussant l'aiguille sur le cadran.

∴

La sagesse des nations a consacré mille proverbes au prix incalculable du temps :

— « Rien plus cher que les ans. » — « Rien moins à perdre que le temps. »

« — On doit plus plaindre le *damaige* (le dommage) du temps perdu que des choses. »

Aye soin et cure de bien gagner,
Car temps avance pour gaspiller.

« *Time is money*. Temps est argent. » — Les usuriers le savent trop bien !... et ma robe de chambre usée l'atteste par tous ses trous, qui me crient d'acheter une robe de chambre neuve, que le temps me trouera de plus belle. « Le temps est le plus précieux de capitaux. » — « Soyons ménagers du temps. »

Bah ! qu'importe ! l'insouciance populaire répond carrément :

— Tuons le temps, en attendant qu'il nous tue.

La mythologie donne pour attribut au Temps un sablier, sablier par lequel s'écoulent nos espérances, nos regrets, nos craintes, nos plaisirs, nos douleurs, nos ennuis et nos pièces de cent sous.

L'emblème moderne est l'horloge qui, de quart d'heure en quart d'heure, sonne le glas du temps tué. — *Requiescat !* il est passé. — Est-il enterré ? — Le plus souvent, hélas !

L'emblème bourgeois est la pendule.

∴

Dans notre civilisation, dont le mobilier est l'expression la plus complète, la pendule représente la lutte incessante de l'homme contre les nécessités de la vie, et sa marche continue vers la mort.

Un peintre de mes amis a dans son atelier une magnifique pendule, posée sur un socle qui est lui-même un petit chef d'œuvre ; mais cette pendule n'a jamais été montée. Elle est là, muette, immobile, et narguant le temps qui fuit, car son cadran est remplacé par un portrait de jeune femme, le sourire aux lèvres.

— Pourquoi se priver de savoir l'heure ? demandai-je.

— J'ai horreur du tictac du balancier, qui vous fait la petite monnaie du temps ! La sonnerie des pendules et des horloges m'attriste ! Ah ! je battrais volontiers les gens qui, pour ajouter à ces bruits lamentables, surmontent leur pendule d'un Temps en bronze avec sa diable de faux. — Tâchons au moins d'oublier les heures, puisque nous ne pouvons les arrêter.

— Vous êtes un homme heureux !

— Moi ?... Vous croyez ?

— Sans doute, les malheureux font moins de cas du temps.

— Eh bien, entre nous, pas plus tard qu'hier, j'en ai été réduit à vendre une excellente montre à répétition, qui marchait à merveille.

Cet aveu pénible, je l'avoue, me fit partir d'un éclat de rire.

∴

Une pendule, au résumé, est un meuble fort commode, à défaut de montre surtout ; et, n'en déplaise à mon artiste, le calife Aroun-al-Raschid mérita fort bien de son ami Charlemagne en lui faisant présent de la première horloge sonnante qu'on ait vue en Europe. Cette anecdote historique est-elle ou non un conte des *Mille et une Nuits*, il ne nous fallut pas moins de cinq ou six siècles pour imaginer les horloges à roues dentées dont la force motrice est un poids. Les Allemands s'en mêlèrent à la fin ; — avec ou sans jeu de mots, le mouvement fut donné. En 1370, Henri de Wick fabriquait pour le roi de France, Charles V, la merveille de l'époque. Mais, au commencement du dix-septième siècle, Galilée découvre la pendule qu'Huyghens applique aussitôt à l'horloge. Les vieux noms grecs *horoscopion*, *horologion*, appliqués jusqu'alors à tout instrument indiquant l'heure, cadran solaire, clepsydre, sablier [1] ou mécanisme, reculent devant le latin *pendulum*, complaisant parrain de la pendule, qui ne tardera pas à être seule admise dans le mobilier domestique.

Aux horloges l'extérieur, les monuments, les villes, les bourgades.

Aux pendules l'intérieur, les familles.

Quant aux montres, qui commencent à poindre sous le nom d'*œufs de Nuremberg*, elles seront la part des individus, exception faite de la nombreuse tribu des Goussets-vides qu'il ne faut pas confondre avec celle des Vide goussets.

∴

A propos de montre, j'eus beau rire, mon peintre ne se tint pas pour battu.

— Oui, j'avais une montre, dit-il, et même je m'en servais quelquefois, j'ai bien un calendrier dont je me sers aussi au besoin ! Mais, d'un bout à l'autre de la journée, je ne me trouve point face à face avec un affreux cadran, percé de deux yeux comme une tête de mort, et dont l'aiguille fatidique marche en se moquant de moi : de trente en trente minutes, une voix métallique ne me crie pas comme un trappiste : « Frère ! il faut mourir ! » Oh ! tenez ! quand je passe devant ces vieilles pendules à poids qu'on enferme dans de longues boîtes et dont le cadran montre son horrible figure, je crois voir un cadavre qui sort de son cercueil. Les roues grincent, le balancier se démène avec un bruit sinistre ; je m'enfuis de peur que le coucou ne batte des ailes en poussant son cri lugubre.

— Pauvre coucou ! murmurai-je en souriant.

— Dites : abominable chouette, chat-huant, hibou, oiseau de la mort !

— Convenez cependant qu'il est bon que le cuisinier sache l'heure, et que dans l'antichambre ou l'office, un meuble pareil a son utilité gastronomique. Aimeriez-vous le rôti brûlé ou le riz trop cuit ? Pour les œufs à la coque, rien de plus essentiel que de compter les minutes...

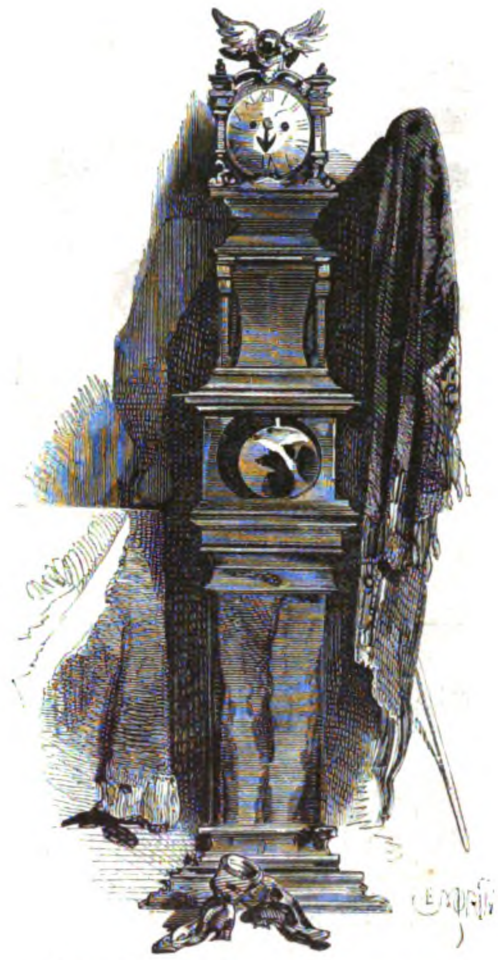
— Assez, assez ! interrompit mon artiste, Au siècle de Lucullus, les pendules n'étaient pas inventées !... Et l'on soupait, pourtant !

∴

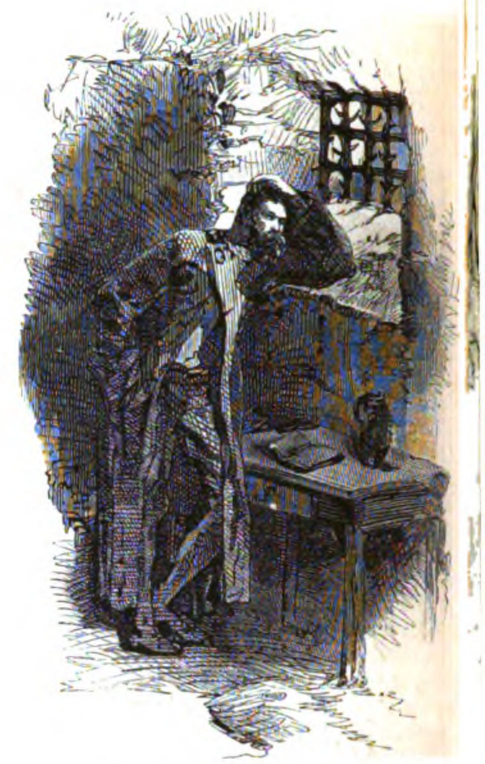
L'aversion exceptionnelle de mon ami pour les pe

[1] Les marins disent encore horloge de sable.

Les heures qui volent.



Aspect farouche du coucou à certaines heures.



Les heures qui se traînent.

dules n'empêche point la nation française d'avoir pour ce meuble une passion désordonnée.

La population est tranchée en deux grandes catégories par la possession ou la non-possession de la pendule.

Avoir une pendule est l'ambition effrénée de ceux qui n'en ont pas.

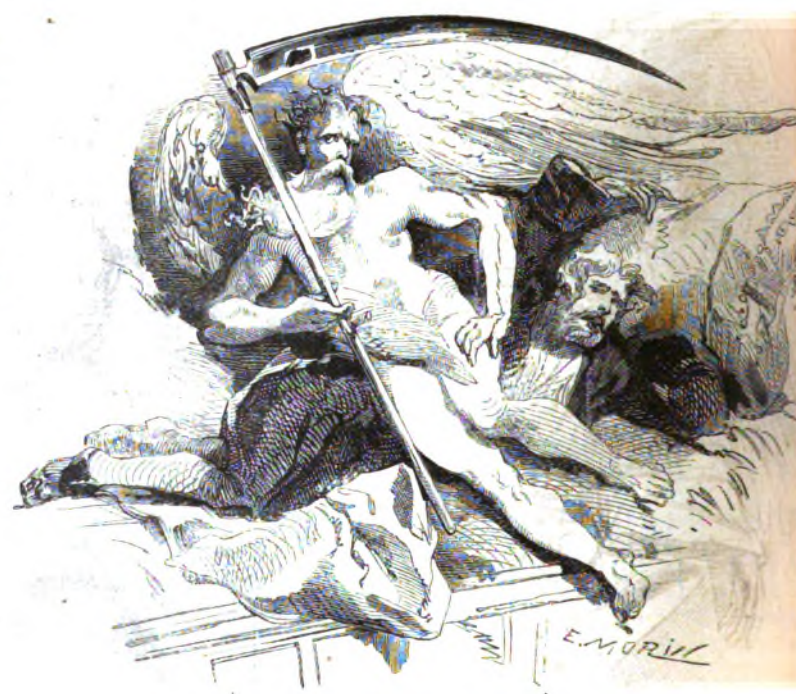
Pour faire état de bourgeois, il faut absolument être propriétaire d'une pendule.

Mettre sa montre ou même sa redingote au mont-de-piété ne fait pas déchoir, mais vendre sa pendule!... c'est se déclasser, descendre des sommets de l'aristocratie dans les bas-fonds démocratiques, tomber de l'opulence dans la misère.

Quiconque possède une pendule est conservateur, ami de l'ordre, ennemi des troubles et des révolutions.

Le dés r immodéré de parvenir à posséder une pendule, et surtout une pendule à sonnerie, est l'unique cause de nos perturbations civiles.

Aussi fut-il à la fois bon citoyen et spéculateur ingénieux celui qui le premier imagina de donner des pendules en prime pour faire acheter des volumes illustrés. Il accrut l'aristocratique bourgeoisie française et contribua puissamment à raffermir l'ordre dans le sein de sa patrie. Il donnait à ses abonnés deux sûrs moyens de tuer le temps, et c'est pourquoi l'on vit renaître des temps meilleurs.



Un de ceux à qui le temps pèse.

L'aiguille trop lente.

Panem et circenses! criaient les Romains; les Français crient : Des pendules, et encore des pendules!

L'horlogerie est le salut de l'État; la pendule bourgeoise son palladium.

Qu'on ne parle plus de la poule au pot d'Henri IV; la question désormais est que chacun de nous possède une pendule au moins. Dès lors plus de haines, plus de jalousies, plus de temps perdu en querelles déplorables, car les pendules démontreront continuellement à tous les Français quel est le prix du temps.

∴

Les fabricants et marchands de pendules doivent trouver que le précédent paragraphe est aussi bien écrit que sagement pensé.

∴

Mais la mienne sonne... six heures!... Et je n'ai pas même indiqué la classification des innombrables variétés de pendules en bronze, en marbre, en bois, en porcelaine, en carton, en rocaille, en cadres, sous cloches, sans cloches, avec sujets et sans sujets, simples,

La dernière pendule de la R[estauration].

FÊTE DE CHARITÉ DE SAUMUR. — Cavalcade des officiers et sous-officiers de l'École.

sévères, ornées, brillantes, grandes, petites, dorées, argentées, à colonnes, en forme de cathédrales, à suspension, à jour, à cadrans ronds, oblongs, cylindriques, mobiles, etc., etc.... Heureusement pour connaître à fond tous les genres et toutes les espèces, il suffit de se promener en flâneur devant les magasins d'horlogerie.

* *

Six heures?... Le potage est sur la table, et je n'ai pas dit quelles émotions fait éprouver la marche de l'aiguille sur le cadran: crainte, impatience, espoir... « Quand on attend sa belle, que l'attente est cruelle! » douleur, terreur, amour, colère, désappointement, déceptions: — L'heure du courrier, l'heure du rendez-vous, l'heure des fâcheux, l'heure de... Mais, il y a là dix comédies, vingt drames, cent romans, mille volumes, et je vous le répète, ma pendule a sonné l'heure du dîner qui sonne aussi pour vous, j'espère.

Eh bien, lecteurs, bon appétit! Allons à table tuer le temps!

G. DE LA LANDELLE.

THÉÂTRES

ODÉON: *Le Droit Chemin*, comédie en cinq actes et en vers, par M. Latour Saint-Ybars. — VAUDEVILLE: *Le Jeu de Sylvia*, comédie en un acte, par M. Amédée Achard.

M. Latour Saint-Ybars aborde aujourd'hui la comédie contemporaine; il y apporte, comme M. Ponsard, des qualités de conscience et d'honnêteté qui le recommandent à la fraction sérieuse du public, à celle pour qui le théâtre est avant tout un moyen de moralisation. Mais pour les autres spectateurs, gens frivoles et ne demandant aux poëtes comiques que de l'imagination, de l'intérêt, de la gaieté et du style, nous craignons que M. Latour Saint-Ybars ne demeure quelque temps encore sans attraction. Il châtie les mœurs, mais il oublie de rire, ou, s'il rit, c'est en s'efforçant et parce que le genre l'exige.

Dans *le Droit Chemin*, M. Latour Saint-Ybars, ainsi qu'on s'y attendait, s'attaque à ce désir fiévreux d'opulence qui est un des caractères de la génération actuelle. Il met en présence deux prétendants à la main d'une jeune fille: l'un est un spéculateur greffé sur un dandy, une caricature de vingt-cinq ans, ayant un lorgnon à bail sous l'arcade sourcilière, un chapeau-soupçon et des gants couleur safran; l'autre est un brave colonel qui revient de Sébastopol, un cœur chaud, un esprit franc, accusant la quarantaine et ayant un commencement de rhumatisme, — c'est lui-même qui l'avoue.

Ces deux hommes représentent, l'un le droit chemin, l'autre la ligne tortueuse. La jeune fille se sent instinctivement entraînée vers le colonel de Marsay; mais son père, circonvenu par un intrigant de la plus audacieuse espèce, n'est pas éloigné de la donner au fat en gants safran, qui prétend apporter en mariage deux millions. Il est vrai qu'avant de justifier de cette somme, il essaye d'emprunter à son futur beau-père une bagatelle de trois cent mille francs, juste la dot de la jeune fille. C'est le colonel qui dessille les yeux de tout le monde et qui, distribuant la justice au dernier acte, sépare le bon grain de l'ivraie, les gens vertueux du gibier de Clichy.

La nudité de ce sujet eût gagné à des développements et à des ornements dont l'auteur s'est montré avare, par système peut-être. Il y a beaucoup de personnages dans sa pièce; aucun ne sort de la banalité et de la convention. On s'attendait en revanche à un style de race, tel que l'avaient fait pressentir des fragments très-réussis de *Virginie*; la déception a été égale sur ce point. La facture de M. Latour Saint-Ybars ne s'élève pas au-dessus de celle d'Alexandre Duval dans la *Fille d'honneur*; la décoloration de l'image et l'insuffisance de la rime y attristent les yeux. Pour ce qui est de la gaieté, on ne devinerait jamais en quels endroits l'auteur du *Droit chemin* va la chercher; un échantillon suffira. C'est un neveu qui aspire après la mort de son oncle, et qui, rêvant déjà son enterrement, s'écrie avec transport:

Les croquemorts auront des fleurs à leurs chapeaux!

Ce vers flamboyant, mais discutable au point de vue classique, termine un acte, dont il est l'effet principal.

Les acteurs de l'Odéon ont essayé de dissimuler la longueur et l'aridité de ce *Droit Chemin*. M. Clarence, en colonel, rappelle plutôt les héros rêveurs des romans de M. Paul de Molènes que les séducteurs éperonnés de M. Scribe; il a convenablement précisé la nuance. Mais nous voudrions qu'il chantât moins en parlant; pour peu qu'elles excèdent six vers, les tirades avec lui dégénèrent en mélopées. M. Kime représente un Mercadet quelconque, avec assez de verve et d'épanouissement pour faire supposer qu'il serait digne de jouer le *Mercadet* véritable. On a remarqué aussi M. Febvre dans le rôle du jeune Bonnet. Mlle Mosé n'était hier que jolie; elle est aujourd'hui intelligente; elle sera dramatique demain.

Entrons au Vaudeville, à présent.

Le Jeu de Sylvia est un écho un peu attardé des corruptions élégantes du dernier siècle. Ce n'est pas sans intention que le titre de cette pièce rappelle *le Jeu de l'Amour et du Hasard*, car l'héroïne choisie par M. Amédée Achard est justement la Sylvia de Marivaux, la vraie Sylvia, la comédienne du Théâtre-Italien. En l'accommodant au goût et aux nécessités de son proverbe, M. Amédée Achard a modifié légèrement son caractère; pour son esprit, il n'y a pas touché; il était homme à y mettre plutôt du sien.

La toile, en se levant, dévoile un boudoir de la plus riante richesse, bleu et or; Sylvia est assoupie sur une ottomane du style Crébillon fils; un microscopique négrillon, vêtu d'écarlate, l'évente avec un délicat sentiment de la cadence. Tout à coup grand bruit dans l'antichambre; une façon de coureur, d'heiduque, joli comme un cœur (c'est une femme) vient annoncer qu'un gentilhomme, forçant toute consigne, menace de se frayer un passage, l'épée à la main, jusque dans la ruelle de Sylvia. Le voici: il se présente lui-même; c'est le marquis de La Guerche, officier au service du roi, un étourdi en voie de passer impertinent. Il vient demander à déjeuner à la Sylvia qu'il n'a jamais vue; et la Sylvia, d'abord très-courroucée, mais dont les colères ne tiennent pas devant un galant propos, fait monter le chocolat. En prenant le chocolat, le marquis de La Guerche avoue que sa visite assez folle cache un but presque raisonnable; il supplie Sylvia d'éconduire un sien cousin, le chevalier de La Guerche, qui est amoureux d'elle, au point de refuser une alliance souhaitée par deux familles. Sylvia y consent d'autant plus volontiers qu'elle a déjà ruiné complétement le chevalier; sa bonne action ne lui coûtera donc rien de ce côté-là.

Mais Sylvia a trop préjugé de ses forces: le chevalier n'a qu'à reparaître pour ressaisir ses droits sur ce faible cœur. Voilà les deux cousins en rivalité. A qui la Sylvia? C'est ici que commence à se révéler l'écolière de M. de Marivaux, la précieuse du *Jeu de l'Amour et du Hasard*, ce composé de poésie et de vapeurs. Elle déclare positivement au chevalier et au marquis de La Guerche qu'elle ne se donnera qu'à celui qui se fera détester d'elle. La plaisante invention, et comme on sent bien en ce caprice l'influence du répertoire chantourné du Théâtre Italien! Le plus bouillant des deux, le chevalier, entre en campagne pour arriver à ce beau résultat: du bout de son épée il commence par renverser les magots de la Chine, les cornets du Japon, les tasses de la Saxe; il éventre les fauteuils et pique des étoiles dans les miroirs; c'est un massacre, un pillage! Encore n'est-ce pas assez: il pousse jusqu'au cabaret, en compagnie de son ami, l'abbé Pompon; là, il s'enivre de vin des Canaries et joue aux dés la Sylvia, avec plusieurs garnements de son espèce. Après cet exploit, le visage pâli, la cravate déroulée, il retourne chez la comédienne, zigzaguant et balbutiant; et, comme elle entonne la litanie des récriminations, il lève la canne sur elle en la poursuivant à travers l'appartement. Survient le marquis de La Guerche, qui tente de mettre le holà. — Et si je veux être battue, moi! s'écrie la Sylvia, en réminiscence de la femme de Sganarelle.

Ce mot est le dénoûment. Le marquis de La Guerche désespère d'arracher son cousin à l'amour de Sylvia; il en prend son parti, et c'est lui qui épousera l'héritière dont il a été question. Il part, abandonnant le chevalier à son bonheur. Il n'y a pas d'autre moralité que celle-là.

La valeur de cette comédie est toute dans l'observation exacte des mœurs débraillées du règne de Louis XV et dans le style très-habilement pastiché des petits-maîtres d'alors. On y sent passer des bouffées du *Cercle* de Poinsinet, mêlées au souvenir d'une petite pièce représentée il y a quelque vingt ans sur le Théâtre-Français, le *Boudoir*, et dont l'auteur s'appelle M. Félix Solar. C'est le même enjouement, la même érudition dans l'élégance et dans la galanterie. Le *Jeu de Sylvia* a été applaudi derrière l'éventail, comme il avait été écouté; quelques mots ont paru montés en couleur; c'est la faute du temps.

Les deux cousins de La Guerche sont représentés par M. Lafontaine et par M. Félix. Le premier a trop de légèreté, le second n'en a pas assez. Mme Fargueil joue Sylvia avec plus de solidité que d'éclat, bien que la poudre aille fort bien à son air de tête; mais ses puissantes créations dans la comédie moderne lui ont fait oublier momentanément les traditions évaporées du siècle de Mme de Pompadour.

Casanova rend compte, dans ses Mémoires, d'un souper qu'il fit chez Sylvia, en 1750. Il y avait là tous les parents de la comédienne: son mari d'abord, — dont la pièce du Vaudeville feint d'ignorer l'existence; — son fils qui avait alors vingt ans; sa fille âgée de neuf ans, puis Louis Riccoboni, qu'on appelait Lélio, avec sa femme connue sous le nom de Flaminia. Ce dernier couple était déjà vieux. L'enthousiasme de Casanova ne tarit point à propos de Sylvia. « Pendant le souper, dit-il, ma principale occupation fut d'étudier Sylvia, qui jouissait de la plus grande réputation; je la jugeai au-dessus de tout ce qu'on en publiait. Elle avait environ cinquante ans, la taille élégante, l'air noble, les manières aisées, affable, riante, fine dans ses propos, obligeante pour tout le monde, remplie d'esprit et sans le moindre air de prétention. Sa figure était une énigme, car elle inspirait un intérêt très-vif, plaisait à tout le monde et, malgré cela, à l'examen, elle n'avait pas un seul beau trait marqué; on ne pouvait pas dire qu'elle fût belle, mais personne sans doute ne s'était avisé de la trouver laide. »

Le portrait est heureux, et Casanova ne s'en tient pas là; après avoir qualifié Sylvia d'*idole de la France*, et après avoir affirmé que « sans elle les comédies de Marivaux ne seraient point passées à la postérité, » ce qui ne laisse pas d'être hasardé, il continue ainsi « Aux qualités dont je viens de faire mention, Sylvia en ajoutait une autre qui leur donnait un nouvel éclat bien que si elle ne l'avait pas possédée elle n'en eût pa moins brillé au premier rang sur la scène: sa conduit fut toujours sans tache. Elle voulut des amis, jamai des amants. »

L'assertion de Casanova n'a pas, à ce qu'il parait trouvé créance auprès de M. Amédée Achard. Nous n lui en ferons pas un reproche, puisque l'on doit à so scepticisme une comédie amusante et, de plus, faite souhait pour le plaisir des yeux. Il ne s'agit plu comme au temps de M. et Mme Ancelot, d'un dix-hui tième siècle de rencontre, fané, discordant, habill comme un laquais, logé comme un cuistre. La nou velle et très-littéraire direction du Vaudeville nou restitue le vrai dix-huitième siècle, tout battant neu galonné d'or fin.

CHARLES MONSELET.

CHRONIQUE MUSICALE.

THÉATRE-LYRIQUE: *Faust*, drame lyrique en cinq actes, imité Gœthe, par MM. Jules Barbier et Michel Carré, musique de M. C Gounod. — THÉATRE-ITALIEN: rentrée de M. Tamberlick. Concerts de Mlle Starck, de MM. Magnus et Jules Frin.

Le *Faust* que le poëte allemand a pétri de sa ma de géant, a ce caractère de simplicité grandiose qui le propre des œuvres de génie.

Les passions mises en jeu dans ce drame-type romantisme moderne sont les passions de tous les jour les aspirations secrètes ou bruyamment révélées tout un chacun. Ce personnage du docteur qui a u oreille pour écouter les chants d'amour séraphique q murmure Marguerite, et qui prête l'autre à la bacch nale endiablée que commande Méphistophélès, inté es parce qu'il représente le côté le plus vrai, le plus pr fondément humain de cette large conception. Il f naître ainsi de grandes sympathies en réveillant cœur du public comme le souvenir vague de t mpê passées. On aime à le suivre dans cette atmosph nébuleuse du doute qui environne et aveugle son prit. Il semble marcher vers un précipice et, du tr où il va, il est fatalement destiné à s'y laisser choir pente est bien glissante du côté de Marguerite, celle l'entraîne Méphistophélès n'est pas moins périlleu de quel côté tombera-t-il? Ira-t-il, la main dans main de Marguerite, réciter le cantique de l'am extatique sous la feuillée protectrice des grands tillet ou bien entrera-t-il dans ce palais de Sardanapale d la porte ouverte par Méphistophélès laisse échap les fumées enivrantes de l'orgie? C'est le grand p d'interrogation auquel se suspend l'émotion du sp tateur. Là gît tout le drame.

Les arts, avec des moyens d'éloquence divers tour à tour tenté la traduction de ce grand poëme. sujet était attrayant, presque irrésistible, il y avai de grandes figures à dessiner, de grands contrast établir. Quel trio à écrire! quel tableau à peind quel groupe à modeler! Pourtraicturer le di à côté de lui un ange, et entre eux deux un hom donner à chacun la vie passionnelle qui lui est p pre, n'est ce pas là un splendide problème d'art à soudre?

Pour dramatiser cette trilogie par le langage sons, ce n'était pas de trop d'un musicien doublé d philosophe, et à qui nous demandera notre jugem le plus sincère sur la manière dont M. Gounod a tr le sujet de *Faust*, nous répondrons invariablement

La musique de M. Gounod se chante, il est v pendant qu'on joue la pièce de *Faust*, mais elle ne r pas toujours la situation et ne peint pas les caract avec assez de vérité. Je n'accepte guère une tradu du poëme allemand, fût-ce un tableau, une statue une partition, si les trois personnages qui y repré tent trois ordres d'idées ne me sont pas présentés leurs couleurs caractéristiques. Il faut que Méphi phélès me fasse trembler, que Marguerite me char

...t que le docteur m'intéresse. Là ne se bornent pas ...es exigences. On a trouvé la couleur, mais dans la ...ouleur il y a la nuance, et je veux qu'on l'observe ...vec un soin minutieux. J'aperçois dans l'original des ...fonctions importantes que je prétends retrouver dans ...a copie. Au fur et à mesure que l'action se déroule, ...n voit tour à tour Méphistophélès vainqueur de Mar...guerite ou vaincu par elle dans cette partie d'échecs ...qui a pour enjeu l'âme du docteur. Marguerite elle-...même se présente sous un double aspect, il y a en elle ...eux personnages; l'un commence où finit l'autre, ...c'est-à-dire à la scène de la séduction. Quant à Faust, ...ne transformation non moins éclatante s'opère en lui. ...C'est d'abord le docteur centenaire, blanchi sous le ...harnoi de la science; puis, le diable l'ayant frappé de ...sa baguette, le voilà subitement redevenu, jeune, ar...dent, ivre de toutes les sensualités. Pour parler le lan...gage philosophique, il représente tour à tour la « fa...culté de connaître » et la « faculté de sentir. »

Ah! le sujet de *Faust* était un beau sujet à traiter, ...mais il n'était pas sans péril d'en tenter l'exécution. ...M. Gounod avait-il bien les qualités requises pour ce ...travail qui est avant tout un travail d'interprétation? ...Avait-il la fibre romantique assez sensible, l'imagina...tion assez ardente pour rendre avec leur sauvage ...énergie le ricanement de Méphisto et les rugissements ...de l'enfer? D'abord l'entreprise en était difficile après ...le Bertram de Meyerbeer, qui est le diable le plus ...réussi que la musique ait produit, ensuite il nous est ...avis que M. Gounod est un musicien imbu des formules ...de la scolastique, un peu esclave de la routine, pas ...assez chercheur de mélodies et tant soit peu *ordré* dans ...sa manière de procéder. Toutes ces qualités éclatent ...dans sa partition du *Médecin malgré lui* et se trou...vent fortuitement être celles que comportait le sujet, ...mais lorsqu'il s'agissait de traiter en musique le drame ...fougueux de Gœthe, nous eussions préféré un peu ...plus d'invention, voire même quelque apparence d'un ...beau désordre.

Il n'est pas à dire pour cela que le *Faust* de M. Gou...nod soit de tout point condamnable. L'introduction de ...l'ouvrage est d'une bonne facture symphonique et ré...vèle un grand talent d'instrumentation. Le chœur de ...jeunes filles, chanté derrière la coulisse au moment où ...Faust va s'empoisonner, est un des rares motifs de la ...partition; mais, de fait, il est réussi.

Le second acte est de beaucoup le meilleur; la chan...son diabolique de Balanqué et les chœurs dans lesquels ...elle s'encadre sont d'un bon effet. Une scène a été fort ...remarquée dans cet acte: c'est celle où Méphistophélès, ...entouré d'un cercle magique, défie tous les buveurs ...du cabaret. Un champion s'avance; il veut franchir ...le cercle, mais il est désarmé, son épée se brise d'elle-...même; un second, puis un troisième éprouvent la ...même déception. Alors ils retournent le tronçon qui ...leur reste dans la main et dont la garde est en forme ...de croix. A la vue de cette image bénie, la puissance ...de Méphistophélès s'évanouit et le diable, battu, im...plore sa grâce à genoux.

Le troisième acte débute par des couplets que chante ...M. Faure et qui manquent de caractère et d'idée. ...L'air d'entrée de Marguerite n'est pas meilleur, la mé...lodie en est languissante. Du reste, cet acte a semblé ...bien long pour ne contenir qu'une situation. Cette si...tuation est celle de la séduction de Marguerite. Je sais ...bien que, pour juger de la vertu de la jeune fille, il ...importait de mesurer le temps qu'elle mettrait à suc...comber, et que cette scène, si elle eût été trop préci...pitée, eût enlevé au public le spectacle délicat des ré...sistances de Marguerite. Mais le théâtre aussi a ses exi...gences, ses conventions, qui ont force de loi. Il faut ...pourtant applaudir le motif *à trois-quatre* que chante ...Mme Miolan, au moment où elle essaye sa parure de ...diamants: l'idée, si elle n'en est bien neuve, a du ...moins de l'allure, de la grâce. Nous aimons moins l'air ...de Barbot et son grand duo avec Marguerite.

Au quatrième acte, la sérénade de Méphisto nous a ...semblé n'avoir pas le caractère original qu'elle com...portait: la scène de l'église, si saisissante dans le texte ...allemand, nous a laissé également froid; nous eussions ...préféré qu'on y chantât purement et simplement le ...*Dies iræ* liturgique qui est une des élégies les plus ...sublimes qu'on ait jamais écrites. En revanche, le ...chœur des soldats, qu'on a fait bisser, et la grande ...scène de la malédiction sont traités avec une habileté ...incontestable.

Le cinquième acte est une véritable fantasmagorie; ...il ne comporte pas moins de cinq grands décors. On ...avait perdu beaucoup de temps à se dire des fadaises ...au troisième acte, il fallait le retrouver en déployant ...la plus grande activité. Et les machinistes de manœu...vrer leurs poulies, les chanteurs de passer en criant, ...les choristes de se costumer en anges ou en démons ...avec une prestesse à nulle autre pareille. Au milieu de ...cette échauffourée, nous avons recueilli le souvenir du ...duo de la prison, de la chanson à boire, de Barbot, ...dont le tour mélodique n'est pas bien séduisant et de la ...scène du *Sabbat* qui aurait pu produire de l'effet si elle ...eût été plus longuement développée.

Le rôle de Marguerite est une des meilleures créa...tions de Mme Miolan, qui s'y est montrée expressive, ...touchante, passionnée. Mme Miolan n'est pas seulement ...une grande cantatrice, c'est encore une artiste profon...dément intelligente.

M. Barbot est un chanteur éminemment musicien ...(on l'a vu à l'œuvre dans *Zampa*), aussi il est bien re...grettable qu'il n'ait pas une autre voix à son service.

Il s'obstine à donner des notes de poitrine d'un effet bien malencontreux.

Le rôle de Méphistophélès est confié à M. Balanqué qui fait de louables efforts pour arriver au pittoresque, mais que nous voudrions voir plus alerte.

Les auteurs de la pièce ont eu de justes scrupules en remaniant l'œuvre allemande; leurs retouches sont sobres, ce dont nous les louons fort. Pour mieux dire, ils ont traduit le poëme de *Faust* aussi près que possible du texte, et ce procédé (qui après tout était le meilleur) nous dispense d'une analyse détaillée du livret. Voir, du reste, l'excellente traduction de Gérard de Nerval.

La partie matérielle de l'ouvrage, c'est-à-dire les décors et les costumes est traitée avec un goût parfait. Le cabaret, le jardin de Marguerite et le parvis de l'église sont trois des meilleures toiles de MM. Cambon et Thierry.

— Grand événement à la salle Ventadour! M. Tamberlick est rentré par le rôle de *il Trovatore* et chantera successivement *Othello* et *les Martyrs* de Donizetti. Nous aurons à revenir sur le succès qu'a obtenu le grand ténor. Aujourd'hui, faute d'espace, nous sommes obligés de nous en tenir à une simple constatation.

— Les concerts continuent à être nombreux sinon brillants. Parmi les plus remarquables de la semaine nous avons à citer celui de Mlle Ingebord Starck, et ceux de MM. Magnus et Jules Frin.

ALBERT DE LASALLE.

CAUSERIES DE LA MODE.

Paris a, comme Londres, sa saison de fêtes de printemps: les bals et les grandes réunions n'y finissent plus comme autrefois aussitôt le carnaval expiré. On danse malgré le carême, et quand le carême est fini, on danse encore, quoique nos jardins soient en fleurs et que la campagne ait repris son manteau de verdure. Cela vient des caprices du printemps, qui, presque toujours, comme pour faire contraste à un hiver très doux, se montre pluvieux et glacé. Les arbres ont beau être couverts de feuilles et les parterres fleuris ont beau se diaprer des plus vives couleurs, comment se promener quand le vent, la grêle et la pluie sont déchaînés dans l'atmosphère? Le mieux est encore de se réchauffer en dansant, et d'aller respirer le parfum des fleurs dans les serres et les salons.

Depuis notre dernière causerie, nous avons assisté à quelques fêtes très-belles. Nous citerons, entre autres, le bal donné par Mme Ernestine Panckoucke dans son magnifique hôtel (ancien hôtel Mignon), rue des Poitevins, où tant d'objets d'art ancien que et moderne et de curiosités japonaises et chinoises se trouvent réunis. Les salons et les galeries de Mme Panckoucke avaient été éclairés *à giorno* pour cette fête, où se pressaient les femmes les plus élégantes et les plus belles jeunes filles de Paris. Parmi les toilettes nous avons surtout remarqué à cette fête celle portée par Mme Caroline J. femme d'un riche banquier. Sa robe était en satin bleu de Chine avec trois volants en splendide point d'Angleterre. Ces volants étaient groupés sur les côtés par des nœuds de ruban bleu et des touffes de roses sans feuillage. Dans les beaux cheveux blonds légèrement poudrés, scintillait un diadème en diamants sur un fond de velours noir, qui se reliait derrière la tête par une petite couronne de rose. C'était d'un déicieux effet.

Mme la marquise de Boissy a ouvert ses salons par deux brillantes soirées où l'on a fait d'excellente musique. Ambassadeurs, ministres, sénateurs, hommes célèbres dans la science, la littérature et les arts, se pressaient à ces réceptions de l'intelligente marquise. Les toilettes des femmes étaient somptueuses. Nous avons beaucoup remarqué celle de la maîtresse de la maison et celle de Mme K..., femme du célèbre astronome. La marquise de Boissy portait une robe en satin blanc recouverte de trois magnifiques volants en dentelle noire de Chantilly, ornés de nœuds flottants en velours rouge. Le corsage était décoré de même. Un collier de brillants et des bracelets, également en diamants, éclairaient les bras et les épaules de marbre de Paros de la marquise. La coiffure était charmante: des traînées en liserons blancs et cerise s'enlaçaient aux boucles en spirale des magnifiques cheveux blonds dorés. Mme K... portait une robe en gros des Indes fond blanc avec un semis de pensées, où l'or se mêlait aux nuances des fleurs. Sur la berthe en point d'Angleterre qui décorait le corsage, courait un cordon de pensées en velours entremêlées d'étoiles de diamants du plus heureux effet. La coiffure se composait de pierreries et de diamants, montées en forme de fleurs. Un grand nombre de robes délicieuses que nous avons admirées dans les réunions dont nous venons de parler, sortaient de la maison Fauvel. Cette maison qui, par son goût exquis, a su mériter la clientèle de l'aristocratie parisienne, et nous pouvons ajouter sans hyperbole, de l'aristocratie du monde entier, prépare en ce moment les plus riches envois pour la saison de Londres.

Mlle Pitrat est également la fleuriste recherchée du grand monde. Quelles merveilleuses couronnes sorties de ses mains, vraiment inspirées, nous avons vues sur les plus jolies têtes! Les narcisses blancs, les magnolias roses, les résédas mêlés aux violettes de Parme s'enlaçaient en guirlandes naturelles sur les cheveux blonds ou bruns. Mlle Pitrat excelle dans les coiffures de jeunes filles et de jeunes femmes. Elle en a fait d'incomparables pour la belle Mlle de Rivas et pour la jeune duchesse de Beauregard. Voici le moment où Mlle Pitrat dispose pour les chapeaux de paille d'Italie, de paille de riz et pour tous les chapeaux élégants, ces incomparables branches de fleurs appelées *montures*, d'une flexibilité et d'une grâce qui charment le regard. A l'heure qu'il est, le salon de Mlle Pitrat ressemble à un parterre. Que dites-vous de ces *roses prince-Albert* en toutes nuances? La *rose verte* est une nouveauté qui sera recherchée par toutes les femmes qui donnent le ton. A côté, c'est une collection de pavots dans les plus suaves couleurs. Le pavot vert émeraude est encore une innovation de Mlle Pitrat. Puis, voici des branches d'acacias, des tiges d'emérocales et d'autres en anémones d'une miraculeuse vérité. N'oublions pas la tulipe verte qui rivalise avec la rose de même nuance. Mlle Pitrat vient de faire pour plusieurs belles ladies des garnitures de manteaux de cour et de robes de bal qui seront très-admirées au palais de Saint-James.

Humann est pour la toilette des hommes ce qu'est la maison Fauvel pour la toilette des femmes. Lui seul sait satisfaire au bon goût de l'aristocratie. La coupe de ses habits est inimitable, et on les reconnaît entre tous à l'aisance et à la souplesse qu'ils donnent aux mouvements. Pour les soirées du grand monde, un habit, un pantalon et un gilet sortis des mains d'Humann sont indispensables, et nous voici arrivés à un renouvellement de saison où tout ce qui compte dans la fashion s'adresse au célèbre tailleur pour les redingotes et les surtouts de promenade. Au bois de Boulogne, soit à cheval, soit en calèche découverte, les hommes ne se montrent qu'avec une mise irréprochable. Humann seul a le secret de ces toilettes négligées et pourtant exquises, qui séparent l'homme distingué de celui qui ne l'est pas. C'est lui aussi qui fait ces ravissantes *amazones* d'une coupe artistique qui donnent aux femmes une allure de *Diane* chasseresse; les jeunes filles anglaises qui font l'admiration d'*Hyde-Park* s'adressent de préférence à notre tailleur français pour ces habits de cheval qu'elles portent avec tant de grâce.

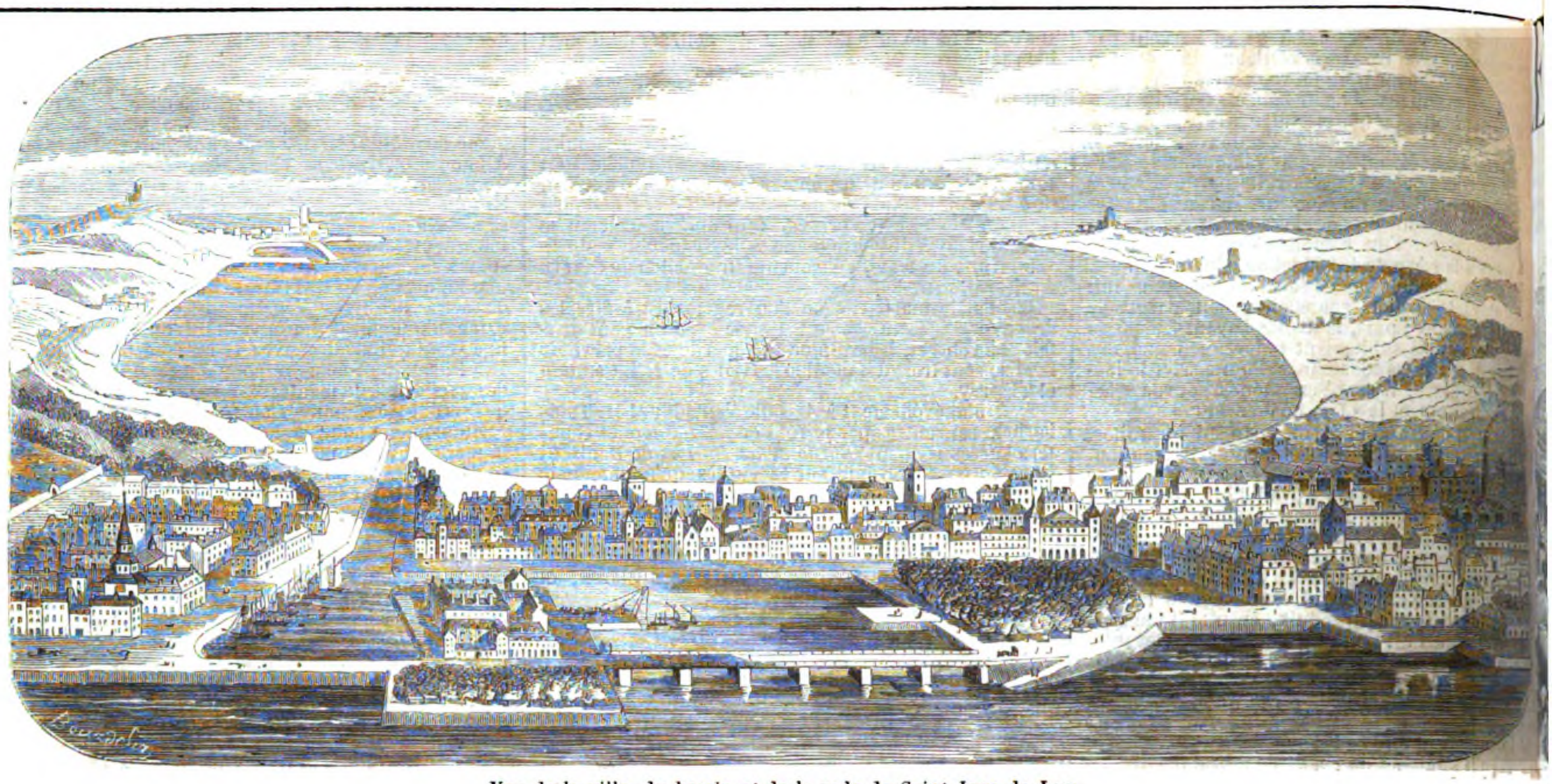
Il faut voir dans les *Magasins du Louvre* toutes les nouveautés printanières qui vont décider de la mode de la saison. Ce sont d'abord des moires antiques fond blanc, avec un semis de riants bouquets Pompadour, et d'autres avec des raies moirées et des raies unies mauves, bleues et grises, avec de plus petits bouquets du même style. Une autre moire, d'un charmant effet, est en gris chiné, rayé de groseilles des Alpes. Ces robes se porteront jusqu'au mois de mai; puis viendront les étoffes plus légères: les taffetas fond blanc à carreaux, et cadrant des bouquets pompadour, seront les plus recherchés; puis de beaux taffetas, où les raies grises, bleues et blanches s'alternent; puis ceux quadrillés pour jeunes filles, d'un bon marché inouï. Les salons du magasin du Louvre offrent aussi, en ce moment, le choix le plus varié en *orientales*, grenadines, gaze de Chambéry, mousselines, jaconas, dont les couleurs et les dessins ont des effets chatoyants. Dans les confections, ce sont des merveilles en mantelets et burnous de taffetas dont les ornementations varient à l'infini. Puis de délicieuses ombrelles, recouvertes de dentelles noires, et d'autres avec des applications en velours; nouveauté exquise, spéciale à la maison du Louvre.

Avec une toilette printanière, rien ne sied mieux autour d'un joli poignet qu'un bracelet de cheveux de chez Lemonnier. Tantôt c'est une natte plate, d'une merveilleuse exécution, fermée par une boucle incrustée de petites turquoises ou de petits rubis; tantôt de fines torsades réunies, closes par un fermoir plus riche. Les broches, les bagues et les cordons en cheveux de Lemonnier sont des œuvres d'art. Voici bientôt l'époque des mariages, où chaque jeune fille aime à trouver dans sa corbeille un de ces bijoux *de sentiment*, si nous pouvons nous exprimer ainsi. C'est tour à tour un bracelet des cheveux de la mère qu'elle quitte, ou une bague des cheveux du fiancé qu'elle aime.

A la naissance du printemps, quand la température est indécise, les châles de cachemire sont adoptés par toutes les femmes élégantes; nous en avons vu d'une rareté frappante au *Bazar Turc*. M. Petit a butiné en Asie les plus fraîches merveilles de ces tissus sans pareils. Les châles de printemps fond rose des Indes, ceux fond vert céladon et ceux fond bleu de Chine, tenteront toutes les femmes du grand monde. La princesse Mathilde, dont M. Petit est le fournisseur breveté, a fait choix de plusieurs de ces châles pour sa jeune belle sœur, la princesse Clotilde, et, pour elle, d'un magnifique burnous brodé d'or. Il faut voir aussi, au *Bazar Turc*, les splendides étoffes que M. Petit vient de recevoir de Brousse.

Ce n'est pas seulement les toilettes qu'on renouvelle au commencement des saisons, ce sont encore les ameublements. La maison Réquillart-Roussel et Choqueel a l'entente parfaite de ce qui convient aux décorations d'un salon ou d'un boudoir, quand le printemps arrive. Déjà les étoffes d'ameublement de couleurs gaies et vives se présent dans cette maison brevetée par l'empereur, l'impératrice et la reine d'Angleterre. Bientôt viendront les étoffes destinées aux meubles de château et de campagne. MM. Réquillard-Roussel et Choqueel ont reçu un grand nombre de commandes pour plusieurs cours de l'Europe. Il faut les voir exposées dans leur maison même pour se faire une idée du goût et de la magnificence prodigués dans l'exécution de ces étoffes et de ces tentures diverses.

Les galons, franges et passementeries en tous genres



Vue de la ville, du bassin et de la rade de Saint-Jean-de-Luz.

pour ornements de meubles et de rideaux se trouvent dans un choix infini à la *Ville de Lyon*, chez MM. Ransons et Yves. Rien de complet et de ravissant comme l'assortiment de rubans unis, écossais et rayés qu'on trouve aussi dans cette maison. Les gants de Suède et les gants de chevreaux sont là étalés en sveltes pyramides, et tous d'une perfection de coupe et d'une souplesse de peau incontestables. On trouve aussi à la *Ville de Lyon* tous les objets de fine mercerie et les épingles en tout genre les plus recherchées.

Les mouchoirs qu'on porte avec les toilettes de printemps ne ressemblent pas à ceux dont on se sert avec les riches toilettes d'hiver. Il faut aller voir à la *Sublime Porte* les *mouchoirs sphériques* de Chapron, ce sont autant de surprises charmantes.

Sur ces mouchoirs, une goutte d'*essence d'ambroisie* ou de *bouquet de Trianon*, de Faguer Laboullée, révèle aussitôt la femme élégante; c'est le cas de dire, qu'elle se trahit par son parfum. L'*Amandine Faguer* est indispensable dans cette saison de l'année pour la conservation des mains. Il faut également faire un choix chez Faguer-Laboullée de ses lotions renommées et de ses crèmes bienfaisantes qui conservent la beauté des femmes. Les *sultanes parfumées* et les *éventails espagnols* tenteront aussi nos belles lectrices.

YOLANDE.

« Mon cher directeur,

» Vous avez bien voulu me charger de vous rendre compte de ce que je rencontrerais d'intéressant dans le voyage que je viens de faire du côté de Bayonne.

» C'est à ce titre que je vous envoie une note sur Saint-Jean-de-Luz, une vue de la ville et quelques détails sur les travaux d'essai que S. M l'empereur vient d'y faire exécuter d'après un nouveau système de construction en béton aggloméré.

» Déjà tous les journaux se sont occupés de cette question d'une haute importance; j'espère donc que vos abonnés liront avec intérêt cette communication.

» Saint-Jean-de-Luz, dont l'origine remonte à la fin du sixième siècle, dut sa prospérité à sa position exceptionnelle, au caractère entreprenant de ses marins renommés pour leur habileté à la pêche de la baleine et à la protection que lui accordèrent les rois de France, depuis Charles VII.

» Elle reçut dans ses murs Louis XI, François I[er] et Charles IX; mais c'est surtout au séjour de Louis XIV qu'elle attache tout l'orgueil de ses souvenirs.

» En effet, c'est le 9 juin 1660, dans l'église de Saint-Jean-de Luz, que fut célébré, par Jean d'Olce, évêque de Bayonne, le mariage de Louis XIV et de l'infante d'Espagne.

» A cette époque, Saint-Jean-de-Luz et Siboure, village situé de l'autre côté du pont, sur la Nivelle, comptait quatorze mille habitants et quatre-vingts navires pêcheurs, la plupart armés de canons. Les guerres désastreuses de 1688 à 1713, en amenant la cession de Terre-Neuve à l'Angleterre, portèrent un coup fatal à sa marine, qui tirait alors de grands profits de la pêche de la morue et commencèrent l'ère de sa décadence; mais une cause de ruine bien plus formidable acheva sans retour ce que les traités avaient fait.

» La mer contenue jusque alors par des digues naturelles, les renversa tout à coup, déborda sur ses rivages et vint battre la ville de ses vagues furieuses. Des masses de sable s'amoncelèrent à l'embouchure de la Nivelle et obstruèrent le port; le 22 janvier 1749, par une violente tempête, la digue qui défendait la ville fut emportée et un grand nombre de maisons s'abîmèrent dans les flots.

» Ces désastres se renouvelèrent plusieurs fois, malgré la construction de digues, dont la dernière (de quinze mètres de largeur sur dix mètres de hauteur), bâtie sur pilotis, par ordre de Napoléon I[er], fut emportée dans une seule nuit.

» Cependant Saint-Jean-de-Luz, dont les bains de mer commencent à être très-fréquentés, est sur le point de voir renaître pour elle un brillant avenir. L'empereur Napoléon III la visita en 1854. Frappé de la beauté de sa rade, il conçut le projet de rendre Saint-Jean-de-Luz la rivale de Marseille et de Toulon, en dotant la France d'un vaste port.

» Vers la fin de 1858, étant à Biarritz, il ordonna à M. Coignet, manufacturier distingué et inventeur d'un nouveau système de construction en béton, d'entreprendre des essais qui permettraient d'exécuter les travaux d'une digue gigantesque avec une économie de plus de moitié et une solidité inconnue jusqu'à ce jour. D'après ce projet, la jetée du fort du Socoa serait prolongée. Une seconde serait construite partant de la pointe Sainte-Barbe, achevant de fermer la rade et ne laissant entre elle et la première qu'un étroit goulet pour le passage des navires.

» Le temps seul peut prononcer sur le résultat des expériences conçues par Sa Majesté; mais il est permis, dès aujourd'hui, d'espérer le succès. En effet, le procédé de M. Coignet consiste en un nouveau mode d'emploi de chaux et de ciment qui a parfaitement résisté déjà depuis plusieurs années à toutes les intempéries atmosphériques et à l'action de l'eau douce. Les travaux exécutés au bois de Vincennes pour le compte de Sa Majesté, et surtout ceux de la fabrique de M. Coignet, à Saint Denis, ne laissent aucun doute à cet égard.

» Les bétons ordinaires employés à la mer n'ont pas donné jusqu'ici des résultats satisfaisants, surtout à cause de leur perméabilité. Les bétons de M. Coignet sont d'une densité considérable et complétement imperméables.

» Ils se distinguent de ceux connus jusqu'à ce jour, en ce que, au lieu d'être coulés et employés comme eux à l'état de pâte liquide, ils sont employés à l'état de poudre pâteuse ayant la propriété de recevoir par le choc répété d'un corps dur et pesant, un état d'agglomération qui rapproche les molécules de la chaux et leur donne une prise beaucoup plus prompte et plus énergique.

» Déjà M. Coignet a obtenu des pierres de très-bonnes qualités, propres à la construction, aussi dures que le meilleur calcaire. Il a construit des maisons monolithes sans pierre, ni brique, ni charpente, couverts par une terrasse en béton; des dallages, des voûtes, des citernes, des puits, des égouts, des aqueducs, des réservoirs parfaitement étanches.

» On peut entrevoir comme conséquence de ces premiers travaux, d'autres applications sur une plus grande échelle, pour les tunnels, les viaducs, les ponts qui seraient formés d'un seul bloc de béton M. Coignet se propose également de construire des silos pour la conservation des grains, des vins, de l'huile.

» Il est sérieusement question d'exécuter par ce système les constructions du canal de Suez. Là le sable base du béton de M. Coignet abonde, et la pierre manque totalement.

» Un rapport de M. Daguenet, ingénieur du port de Bayonne, vient de constater le parfait état des travaux exécutés depuis trois mois. Il signale la résistance remarquable que présentent les blocs agglomérés directement en pleine mer, lesquels sont aujourd'hui d'une extrême dureté et aussi intacts que s'ils sortaient du moule.

» M. Coignet refait en ce moment, à l'Ecole des ponts et chaussées, quai de Billy, à Paris, des essais de bétons agglomérés à base de chaux appliqués à la construction des aqueducs, des ponts, réservoirs, planchers et toitures, pavés, dallages, etc.

» J'ai eu occasion de suivre tous les développements et les applications du procédé de M. Coignet, et je le crois appelé à rendre d'éminents services à l'art de la construction.

» ADRIEN MULLER, ingénieur civil. »

RÉBUS.

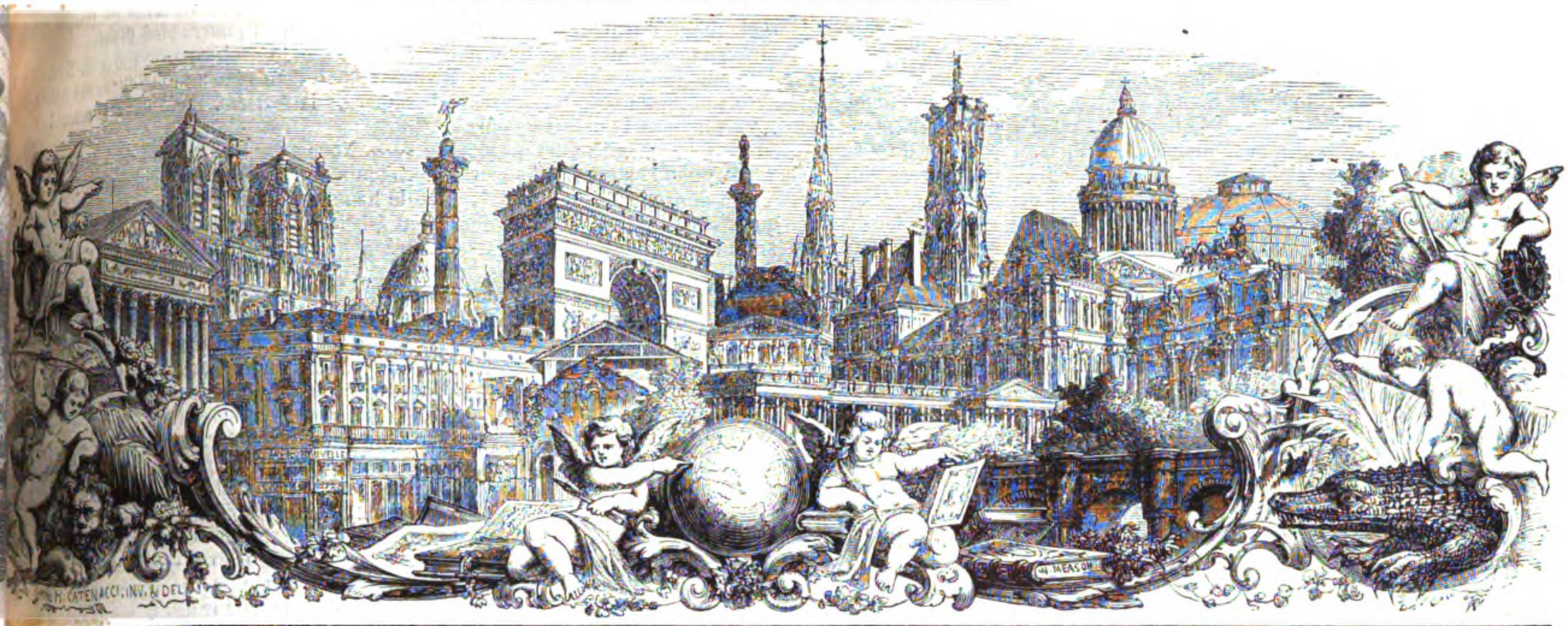
EXPLICATION DU DERNIER RÉBUS :

Un homme réfléchi mesure la portée de ses d[...]

Paris.—Imp. de la LIBRAIRIE NOUVELLE. A Bourdilliat, 15, rue [...]

LE MONDE ILLUSTRÉ

JOURNAL HEBDOMADAIRE.



ABONNEMENTS
PARIS ET DÉPART. : Un an, 18 fr. — Six mois, 9 fr. — Trois mois, 5 fr.
(Pour l'Étranger le port en sus.)
Prix du numéro, à Paris : 30 c. — Dans les départements : 35 c.

3me Année. — N° 104.
9 Avril 1859.

BUREAUX :
A la LIBRAIRIE NOUVELLE, 15, boulevard des Italiens.

SOMMAIRE :

THÉATRE DE L'OPÉRA-COMIQUE. — *Le Pardon de Ploërmel* : La folle tombant dans le torrent. (Acte II, scène dernière.)

COURRIER DE PARIS

~~~ L'hiver, qui était allé passer son... hiver en Orient, chassé de ces contrées indignées par leur souverain solaire — un moment mis en fuite, mais réintégré dans ses Etats par le mois de mars, — l'hiver, disons-nous, revenant de ses escapades méridionales, nous a visités pendant quelques jours en s'en retournant au pôle nord. Indigné, humilié de trouver au passage le printemps déjà installé, il avait secoué sur nos latitudes ses grandes ailes pleines de frimas, et un moment maître du ciel et de la terre, il s'était brusquement vengé de son trop hâtif et présomptueux successeur, en répandant autour de nous les bourrasques et le frisson. En une nuit, son haleine frigide avait croqué tous les tendres boutons et les pousses fraîches qu'une sève trop confiante avait prématurément étalés sur le hâtif autel du printemps...

Mais le débat aura sans doute été porté aux pieds de celui qui domine, de son immuable lié providentielle, les saisons et les mondes; son arrêt aura donné gain de cause aux fleurs sur les frimas, en raison peut-être de cet axiome tout humain que : Possession vaut titre! En effet, après cinq ou six jours de luttes, c'est l'aimable saison qui a triomphé du sombre et humide voyageur, quittant Smyrne pour la baie de Baffin. Déjà les premières gouttes de rosée ont trouvé des fleurs pour s'y suspendre le matin, et à midi le front du jardinier essuie la première goutte de sueur. Tout est bleu par les airs, tout est vert sous nos pas, — le nuage a cédé, le soleil rayonne!

~~~ L'événement à la fois mondain et lyrique de la semaine, a été l'apparition à l'Opéra-Comique de la nouvelle œuvre de l'illustre auteur de *Robert*, des *Huguenots* et de l'*Etoile du Nord*. Notre numéro de ce jour donne à ce sujet satisfaction pour les yeux et pour l'esprit, et Gustave Doré, un dessinateur, un peintre — qu'on appellerait un maître, s'il n'était encore si jeune, — nous fait voir l'émouvante scène finale du second acte, alors que le tronc d'arbre qui sert de pont sur le torrent se brise sous les pas de la folle Dinorah et que les écluses rompues laissent se précipiter l'eau — l'eau véritable! — qui donne à la péripétie un aspect si nouveau et si saisissant. Ce décor, dont la si complète réussite a offert des difficultés extrêmes, fait grand honneur à l'administration de notre second théâtre lyrique, et M. Nestor Roqueplan, prouve qu'il n'a pas laissé rue Lepelletier l'expérience et le goût qui ont moins souvent lieu de s'exercer sur une large échelle, place Favart.

Mais restons de ce côté ci de la rampe, avec le public, et constatons l'éclat de cette réunion de la curiosité d'abord, de l'enthousiasme ensuite. Leurs Majestés occupaient leur loge, le spectacle les a attendues. Je serais curieux de savoir si M. Roqueplan payera l'amende de police (trente-huit francs, je crois!) qui frappe tout théâtre qui baisse sa toile passé minuit? Partout, aux loges de galerie, c'étaient les ministres et hauts dignitaires de l'Etat. La loge de M. Auber, cet autre illustre maître qui compte cinquante succès sur ce même théâtre, offrait un petit décaméron de jeunes et brillantes beautés. Tout ce que les coreligionnaires de l'auteur comptent à Paris d'éminent et de riche était là pour fêter l'homme de génie qui a fixé une corde nouvelle à la lyre théâtrale. Les femmes en toilette de bal, les hommes en habit noir et cravate blanche : c'était comme une soirée princière, à cela près que tout le monde ne tarda pas à oublier ses gants paille pour applaudir à tout rompre... gants compris.

Les entr'actes du *Pardon de Ploërmel* sont forcément assez longs. Là seulement il serait heureux qu'on pût faire quelques coupures. Mais peu à peu tout se *tassera*, et on reviendra aux limites ordinaires. Pour le premier soir la longueur des entr'actes était un plaisir ajouté au spectacle, car elle permettait aux opinions de s'échanger, aux émotions de se produire. L'impression unanime était celle qui a brillamment conduit l'ouvrage à l'ovation finale, où l'on a vu l'illustre maestro contraint de paraître devant le public enthousiasmé, et avide de voir l'homme éminent qui voue depuis vingt-cinq ans à notre capitale le fruit de son génie. Car il faut bien noter ceci, que Meyerbeer ne veut de juges et d'auditeurs que parmi nous, et que lorsqu'il trouve à sa disposition toutes les scènes de l'Europe jalouse, c'est à Paris qu'il vient et revient toujours demander un poëme, des chanteurs, un orchestre, des critiques et un public par centaines de fois renaissant!

On a souvent parlé des soins extrêmes, des recherches nouvelles, de l'impitoyable perfection qu'il s'efforce d'apporter dans la composition, la mise en scène et l'exécution de ses ouvrages. Certes, par les temps d'improvisation et de conception hâtives où nous vivons, — à une époque où le produit matériel est la grande préoccupation de ceux qui s'occupent d'art, — cette sollicitude toute portée vers la plus grande perfection de l'œuvre est, chez M. Meyerbeer, un hommage rendu au public, dont celui-ci doit être aussi pénétré que reconnaissant. Tant de travaux, de peines, de soins, de recherche, de minutie même, n'ont pour but que d'offrir aux auditeurs une œuvre plus parfaite, plus châtiée, plus intéressante, — et le rigorisme que, dit-on, le maître déploie devant ses exécutants, tout en restant toujours l'homme le plus courtois du monde, tourne infailliblement au profit des plaisirs publics. On doit donc l'estimer et l'aimer davantage des sollicitudes et des fatigues qu'il prend, — plus jeune de génie que d'âge, — et maître d'une de ces grandes situations sociales qui poussent généralement au repos!

Ce côté du caractère de M. Meyerbeer doit être mis en relief comme un motif de plus apporté à l'admiration qu'il inspire.

LL. MM. ont désiré complimenter M. Meyerbeer dans leur loge. M. Nestor Roqueplan a eu la part qui lui revenait dans ces félicitations.

~~~ L'autre soir, nous avons été pris au piége d'un thé plein de maléfices et de tartines de pain d'épice collé, par du beurre, sur des plaques de pain ordinaire. On nous avait prié et un peu plus, de venir entendre une demoiselle ou dame qui se croit des dispositions pour l'art lyrique : Va donc pour le pain d'épice — et la cantatrice!

Nous y voilà.

« — Ah! monsieur, que c'est aimable à vous .. etc.» lieux communs de circonstance. On nous flanque une tasse trop pleine de thé trop chaud dans la main. Pendant que nous essayons de la tenir en équilibre en soufflant dessus, nous sommes brusquement secoué par les oreilles : une voix éclate dans le salon voisin, entamant à plein gosier un air très-brutal, très-rocailleux, très-difficile, du *Belisario* de Donizetti. A la quatrième mesure, nous posions la tasse sur le coin d'un meuble, nous renoncions à tout pain d'épices, et nous nous laissions glisser dans un fauteuil pour écouter, nous disant mentalement :

« — Ouais! qu'est-ce que cela? une pareille voix jaillissant à l'improviste d'un thé-traquenard? »

Et comme la virtuose allait toujours, il nous fallut bientôt reconnaître qu'il y avait là une voix véritablement superbe, une méthode magistrale, et une expression passionnée. L'air fini (et quel air diabolique!) nous voulûmes, tout émerveillé, voir la cantatrice et la complimenter... mais déjà elle rechantait un nouveau morceau : les larges couplets de Rachel au second acte de la *Juive*. Immobilisation soudaine et étonnement accru!

Le chant terminé, un de nos amis nous aborde :

« — Hein! — fait-il, — vous ne vous attendiez pas à cela!

» — D'où diable sort donc cette femme?

» — Elle sort... *de la maison*! » — dit quelqu'un!

En effet, sa dernière note lancée, elle s'était esquivée, comme pour se soustraire aux regards d'une curiosité, d'un intérêt bien légitime...

Mais pourquoi cette brusque fuite?

Cur? — why? — perché?

Nous en étions tous fort déçus, presque blessés... car, pourquoi se dérober à tout ce que devait avoir de flatteur pour elle l'expression de la surprise et de l'admiration commune?

La maîtresse de la maison, interpellée, évita de répondre, et offrit avec un redoublement d'ardeur hospitalière, son thé et son pain d'épice. Nous renonçâmes à tout cela pour aller entendre ce qu'il serait possible de saisir encore du troisième acte du *Pardon de Ploërmel*, qui était à sa seconde représentation. En sortant de l'Opéra-Comique, nous trouvâmes sur le boulevard l'ami qui était resté en proie à ce pain d'épice.

« — Eh bien! — s'écria-t-il, — je sais pourquoi la cantatrice qui nous a émerveillés ne se laisse pas voir!

» — Elle est laide? Qu'importe! la Pizzaroni était un monstre!

» — Oui, mais celle-ci est...

» — Quoi? finissez donc!

» — Elle est... bossue! »

La révélation nous fit l'effet d'une douche.

« — Bossue! quel malheur! Je la voyais déjà au grand Opéra chantant l'*Africaine!*

» — Elle serait mieux au Théâtre-Lyrique, chantant la *Fée Carabosse* de Victor Massé!

» — Bossue... avec une voix, un talent pareil! c'est déplorable! »

En effet, lecteur, cette pauvre femme a un talent de premier ordre qu'elle s'est donné par l'étude, le travail, le goût, le sentiment, la vocation. Jetée par sa conformation hors des grâces de son sexe, elle a voulu pousser aussi loin que possible l'usage d'un don exceptionnel que la conformation de son gosier lui avait donné. C'est une virtuose de premier ordre... et l'art public n'en pourra rien faire!

Je parie que le problème donné à M. Scribe il y a vingt ans, il l'eût résolu au profit de son fidèle collaborateur de la *Muette*. Il eût fait : la BOSSUE!

~~~ Nous avons dit un mot déjà des résultats exhorbitants de la vente de la collection d'objets d'art et de haute curiosité laissée par M. Rattier, en son vivant fabricant de caoutchouc et amateur déterminé. La réunion de son cabinet lui avait, dit-on, coûté une centaine de mille francs. La vente faite ces jours derniers à la salle Drouot, a produit 354,942 fr., c'est-à-dire que les héritiers de M. Rattier auront un presque *quatre* capitaux pour *un* jadis engagé, et cela, après de longues années de jouissance des objets précisément réunis pour les intelligents plaisir que donne leur contemplation, leur possession. On voit que savoir acheter, et en temps opportun, des objets d'art, serait une brillante spéculation, si ce n'était pas avant tout la satisfaction d'un goût, d'une passion dont les *cas*, jadis isolés, deviennent chaque jour en quelque sorte épidémiques!

Mais nous doutons fort, — cette remarque ne saurait être supprimée de ces lignes constatatrices de faits véritablement singuliers, — que les amateurs qui ont payé la plupart des curiosités Rattier les prix dont quelques-uns doivent être indiqués ici, trouvent désormais la moindre spéculation possible ajoutée à leur caprice!

Voyons quelques chiffres.

Un plateau de la fabrique de *Gubbio* à reflets métalliques, représentant l'Enfant prodigue, payé 480 f en 1842 par M. Rattier, a été adjugé à M. Nor... pour. . . . . 4,200 f

Une coupe ronde des fabriques de faïence de Castel-Durante aux armes du pape Jules II, en 15.. achetée 800 fr., à Turin, en 1844, a été adjugée à un marchand anglais pour. 4,000

Une belle aiguière, haute de 27 centimètres, de Bernard Palissy, médaillons à figures coloriés provenant de la collection Soulage, adjugée à M^me R... pour 4,800

Deux coupes rondes, du même artiste, aux chiffres enlacés — et faisant bon ménage, — de Henri II, Catherine de Médicis et Diane de Poitiers, émaillées de couleurs variées, rares morceaux, provenant de la collection Préaux, adjugées à M. le baron Sellière pour 12,500

Un magnifique bas-relief en marbre sculpté, représentant le buste de Scipion, œuvre évidente d'un des grands maîtres du seizième siècle, 50 centimètres sur 60, adjugé à M. Mannheim de la rue de la P... pour 12,500

Les salières en faïence dites de Henri II, curiosités absolues plutôt que brillant objet d'art, au nombre de quatre, ont été payées par M. le baron James de Rothschild. 36,850

Un triptyque en émail colorié de Limoges, 25 centimètres sur 23, adjugé à M. Norzy pour. 10,000

Une plaque ronde, aussi de Limoges, représentant le Christ en croix, provenant de la collection Baron Denon, citée par M. de Laborde dans sa *Notice sur les émaux du Louvre*, a été adjugée au baron Sellière pour 15,000

Nous dirons enfin, pour couper court à ces mentions qui témoignent du goût passionné du jour à propos de ces objets de haute curiosité dont nos pères se préoccupaient si peu, que les miniatures sur parchemin, dont nous avons fait l'histoire dans notre dernier *Courrier*, et qui, de quelques cents francs que M. Rattier paya à la mortuaire de M. Auguste, ont atteint l'autre jour 12,000 fr. (et non pas 16,420, comme on l'a écrit sur une information erronée), ont été adjugées au duc de Hamilton.

On comprend que nous n'avons cité que les gros prix. Mais il faut dire qu'un nombre considérable d'objets ont atteint de 500 à 3,000 fr. Celui qui n'aurait voulu dépenser là que moins de 500 fr., risquait bien de ne remporter que quelque soucoupe ébréchée!

Lorsqu'on voit les prix qu'atteignent, dans l'engouement du jour, les curiosités et objets d'art anciens, on doit penser que la collection que M. Sauvageot a si généreusement donnée à l'Etat, — ne se réservant que le plaisir d'en être le conservateur, — eût facilement acquis, en vente publique, des prix considérables, et qui, toute proportion gardée avec la collection Rattier, peut aisément être portée à un million.

En échange de sa libéralité, M. Sauvageot a reçu la croix d'honneur et un logement dans les hauteurs du Louvre.

~~~ Un café-jardin des Champs-Elysées a écrit sur une grande pancarte, placée à la porte d'entrée :

ICI L'ON FUME DEHORS.

~~~ Le prince de L... qui a environ trois cent mille livres de rentes, des terres immenses en Livonie, une magnifique villa à Naples, un hôtel à Londres, etc., n'a pas de *chez lui* à Paris où il passe les trois quarts de l'année ; il vit au club.

Son antipathie pour ce qu'on appelle *le monde*, c'est-à-dire les soirées, bals, concerts, dîners, raout, etc., est si profonde, que, dans la crainte de se voir parfois happer sans pouvoir trouver de raisons plausibles pour la résistance, — il n'a pas d'habit noir !

~~~ Une femme de finance, qui est une des plus jolies femmes maigres de Paris, a la manie originale, mais non nouvelle, — de rester au lit jusqu'à cinq heures du soir, une fois par semaine, pour recevoir ses amis. On l'a vue sortir le matin pour faire des emplettes, des visites intimes, — puis rentrer, se déshabiller, faire une toilette spéciale où les dentelles jouent un grand rôle, et se coucher, disant à sa camériste :

« — Prévenez à l'antichambre que je reçois ! »

L'affaire, nous l'avons dit en commençant, n'est pas nouvelle. Au dix-septième siècle surtout elle était fort en vogue, et Furetière nous dit qu'on donnait jadis le nom de *ruelle* « aux alcôves et lieux parés où les dames reçoivent leurs visites, soit dans le lit, soit sur des siéges... » Arrêtons-nous !

Mme de Sévigné parle souvent des ruelles, — sinon des siéges ; — une foule de gravures de l'époque montrent qu'on y jouait et y mangeait, et il reste deux spécimens historiques où la ruelle ou l'alcôve pour recevoir subsistait encore, bien que déjà moins en faveur : c'est la chambre de Louis XIV à Versailles, — et celle d'Anne d'Autriche au Louvre. La Fontaine enfin, dit dans *Psyché* :

« Elle avait certains jours destinés à recevoir le monde dans son alcôve. »

Il paraît que ce fut Mme de Rambouillet qui mit fin à cette mode, qu'elle trouvait peu séante, reportant les lectures et discussions littéraires en plein salon. Qui a-t-il donné à Mme V... de remettre en vogue sinon la ruelle ou l'alcôve, que le confort moderne a modifiée, mais les réceptions *cubiculaires ?* Nous en doutons un peu plus que beaucoup, et nous doutons surtout qu'à propos d'elle un autre Delaroche ait jamais à refaire un autre tableau de Richelieu la tête sur l'oreiller, entouré de seigneurs et de belles dames.

« Adieu les cercles, adieu l'estrade
» Adieu la chambre à balustrade ! »

... me dit Loret. Adieu les *alcôvistes*, ainsi qu'on les appelle dans les *Véritables précieuses*. Pour ne pouvoir plus être « coureurs de ruelles » les hommes de nos jours, abandonné aux femmes les visites du matin, où, en effet, vous ne rencontrez que très-exceptionnellement un cavalier. La mode que Mme V... a l'air de vouloir ressusciter les fera-t-elle revenir ?

En tout cas, voici la description de cette ruelle particulière que les amies de la dame en question connaissent tous les mercredis.

On passe de l'antichambre par le second salon, qui communique à la chambre à coucher, laquelle est déserte et spacieuse. Le plafond, les murs, le lit, les siéges, tout est capitonné en *quinze-seize* bleu myosotis, avec câbles, franges, glands, galons et accessoires de soie blanc-argent. Le tapis d'hiver est complètement formé de peaux d'agneau blanc frisé, dit agneau de Perse. Le meuble est de bois d'amarante marqueté d'ébène, niellé d'ivoire et relevé de bronzes dorés ; chaque panneau porte une plaque de faïence de Sèvres ancien, en camaïeu liliacé, représentant des jeux enfantins. Tous les rideaux et les portières sont en même étoffe que les tentures, également ouatés, piqués à contre-losanges, et doublés de satin blanc. Le tapis de lit, ou courtepointe, est un cachemire de l'Inde fond bleu, à palmes roses, orange, vert myrte, piqué sur ouate comme les rideaux. L'édredon de duvet végétal (la plume, par l'électricité qu'elle dégage agite les nerfs de madame) est un prétexte pour faire valoir une magnifique housse de dentelle d'Angleterre, qui provient du trousseau de l'ex-impératrice Marie-Louise, lequel, avec tout son linge et effets à usage, par la feue duchesse régnante de Parme à ses femmes de chambre, fut vendue, il y a six ou sept ans, à Paris, avec les rideaux de berceau du roi de Rome.

Mais continuons ce procès-verbal de commissaire-priseur. Il peut intéresser quelque dame prête à se mettre dans de nouveaux meubles.

Le lit est sur un degré, mais sans balustrade. Quatre colonnes cannelées, autour desquelles se relèvent, drapées à grands plis, les courtines, comme dans les intérieurs vénitiens du Véronèse, supportant quatre touffes de plumes d'autruches blanches, comme sur un dais ou sur... mais point d'idée lugubre ! Il faut dire que ces fameuses plumes sont l'objet de discussions, de critiques ou d'approbations très-vives de la part de toutes les personnes admises dans ce *sanctus-sanctorum* ou plutôt ce *vanitas-vanitatum* de la parvenue un peu maigre dont il est question. Le baldaquin se termine par quatre pans en pointe de diamant pour recevoir une couronne de comtesse, couronne fermée, bien entendu, ayant aux ardillons de grosses perles soufflées chez Bourguignon. Tout l'intérieur du lit est capitonné en damas blanc, à dessin rococo-fleuri ; un vrai luxe, ce damas blanc, car il jaunit vite, et tous les deux ou trois ans, c'est à recommencer ! Une grande glace, sur laquelle jouent les rideaux à travers le hasard des plis, occupe le fond de ce... je ne sais comment dire : lit, temple, autel, n'importe !

La cheminée porte pour pendule une statuette en marbre blanc représentant une femme à sa toilette ; les petits bijoux qu'elle porte sont de vrais bijoux. C'est l'œuvre d'un ciseau inconnu, qui n'a pas voulu signer une pendule. — Je ne m'étonnerais point que Cavelier eût passé par là, résigné sur les destins domestiques de la fameuse Pénélope. Deux vide-poches en vieille pâte tendre de Sèvres, espèce de laque-d'or-relief sur fond rose de Chine, sont montés et ciselés de façon que leur place les attend sur l'étagère d'un cabinet curieux. Des joyaux, des gants, des pièces d'or, des montres, des lettres aristocratiques qu'on montre, les clefs de tout ce qu'on ne montre pas, emplissent le grand plat du Japon aux couleurs vives d'un guéridon monté par Gouttières, — lequel est aussi l'auteur des chenets retrouvés par Crozatier, cet heureux dénicheur des suprêmes modèles des deux derniers siècles du bronze.

Sur quatre panneaux réguliers, le tapissier-décorateur a réservé quatre ovaux du capiton où s'ajustent quatre cadres à bordures niellées mât sur bruni, et surmontées d'un gros nœud dont les bouts se confondent dans les fleurs admirablement fouillées par un ciseau patient. Ces cadres offrent quatre pastels, têtes d'aïeules, sans doute achetées à l'ex-grand bazar de MM. Choquard père et fils, dont nous avons tout récemment annoncé la dispersion...

Maintenant, ajoutez à cet ensemble une nombreuse variété de siéges : ganaches, dormeuses, poufs, fontanges, méridiennes, curules, brassières, etc., remplaçant confortablement là ce qu'au temps des ruelles on appelait les *tabourets*, et vous aurez l'idée générale de cette chambre à coucher de réception, dans laquelle on parvient en traversant un second salon qui forme un heureux contraste d'impression visuelle par ses tentures oranges et lilas.

Voici la décoration. Passons à l'actrice, à la comédie. Il est trois heures. Profitant d'une de ces belles journées de l'avant-printemps, madame est allée à Neuilly choisir une foule de plantes sans parfums qui garnissent ses deux entre-fenêtres. Rentrée, elle s'est mise au bain. — Sortie du bain, elle s'est mise au lit. Mais pas dans ce lit que vous voyez !

Non. Elle a ce que j'appellerai une contre-chambre à coucher, dans son cabinet de bain même. Reposée, la réaction finie, elle s'est levée, a déjeuné, puis s'est mise à faire sa toilette de lit officiel. Rien de plus vaporeux, de plus... *flou*. Ce n'est que mousseline, dentelles, nœuds d'un rose tendre. Un désordre minutieusement calculé entre-mêle sur sa tête les plis d'une fanchon en points de Malines et les touffes de ses cheveux blonds. Il y a, sur le côté gauche, un petit peigne, habilement posé par la camériste, pour pouvoir être prestement enlevé dans certain cas bon à prévoir, de façon à laisser dérouler et s'étendre plus de la moitié de l'immense chevelure, qu'on a bien envie d'appeler crinière, à propos de cette lionne. Cette manœuvre est réservée à la présence possible de certaines femmes qu'on veut faire enrager par cet étalage de superbes dons de la nature, dons assez rares chez la Parisienne, — qui a de tout... une fois habillée — et pas grand'chose dans la vie la plus privée. Ah ! si fait : beaucoup d'art et non moins d'esprit.

Madame est, bien entendu, sans bijoux autres que ses bagues, et à peine porte-t-elle au bras un *sentiment*, sorte de petit bracelet d'or si simple, qu'on le fait ainsi pour faire bien comprendre que sa valeur n'est pas intrinsèque : *Materiam superabat recordatio !* C'est le plus souvent le mince cadeau d'une amie de pension... et si d'aventure c'était plus, on l'étalerait moins, de crainte des malins commentaires. Mais pourquoi des commentaires ? Les femmes actuelles permettent-elles qu'on leur fasse de si minces cadeaux ? Dans le parti qu'a pris la dame en question, il faut avoir sur le lit une foule de journaux, de revues, de volumes de toutes couleurs tendres, des sacs de bonbons, — et un petit miroir à main. Ce dernier est toléré par l'attitude qu'on prend ; il sert à s'ajuster et se désajuster au milieu des horribles crises du mal de tête qu'on n'a pas... mais qui est le prétexte de cette réception horizontale et orientale. « On a passé une nuit affreuse ! — on est certaine d'avoir une mine à faire peur ! etc. » Les visiteuses s'escriment à dire qu'au contraire « on est charmante ! » On feint de n'en pas croire un mot, mais l'on est foncièrement persuadée d'être délicieuse ainsi attifée, couchée, ombrée, etc.

Puis, au moment où une visite prend congé de madame, dans ce demi-jour que les stores à fleurages blancs et bleus estompent, on s'approche pour prendre la main ou plutôt le doigt que madame vous accorde... et on entend brusquement un :

Brrrrrr..... — prolongé.

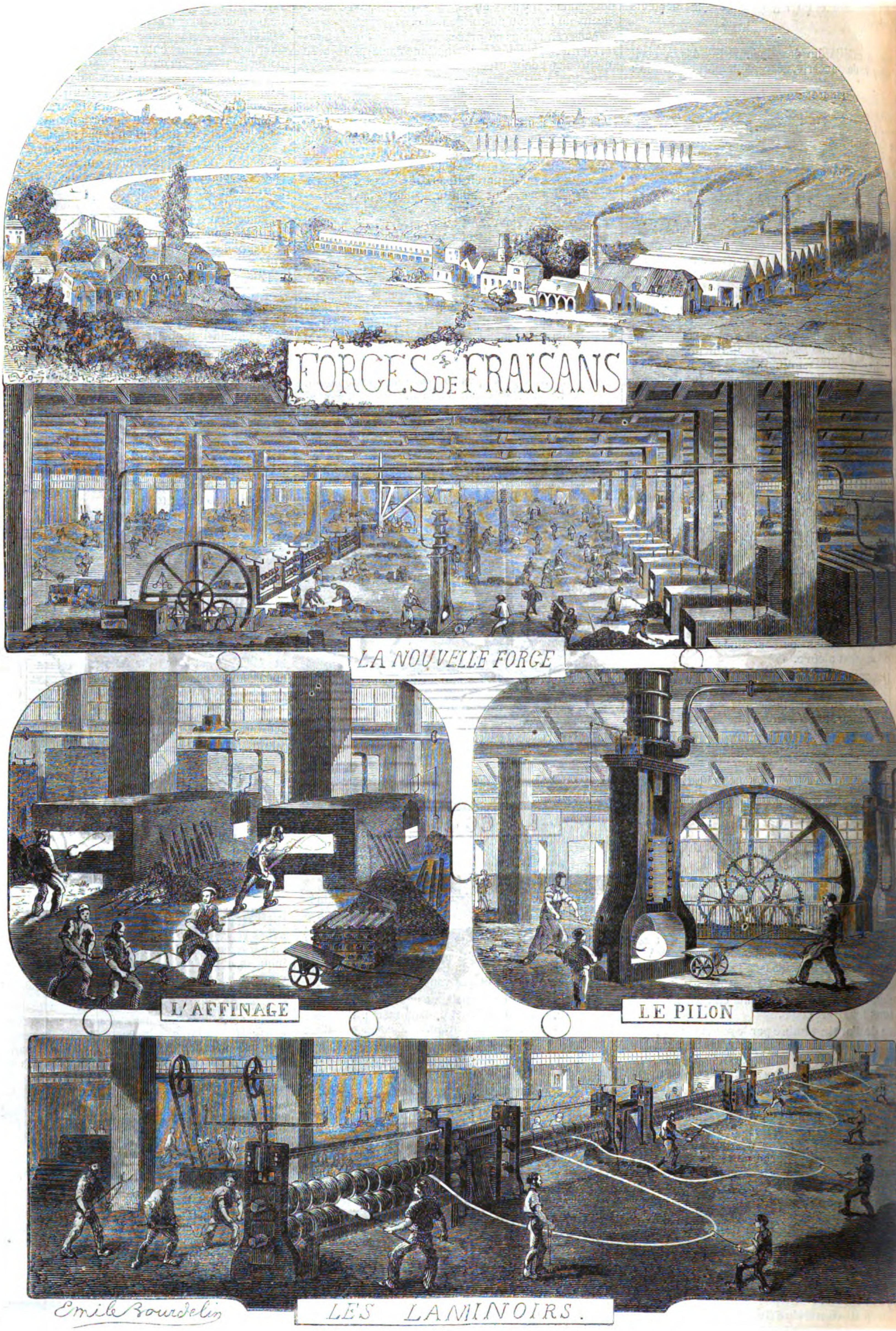
C'est le petit chien, le roquet, moralement grandi aux proportions de Cerbère, qui s'inquiète et se courrouce si l'on approche de trop près ! L'autre soir, il mordit plus fort qu'il n'était raisonnable — de la part d'un jouet de chambre, — un certain docteur *in partibus* qui, voulant juger si la migraine ne donnait pas un peu de fièvre à madame, lui tenait le poignet un peu trop longtemps... Est ce elle — ou son mari — qui a placé là cette sentinelle, avec une cavité de l'édredon pour guérite ?

Tels sont les mercredis de Mme V... Les hommes approuvent l'idée renouvelée de 1700. Mais les femmes la critiquent, vexées sans doute de ne l'avoir pas eue avant elle !

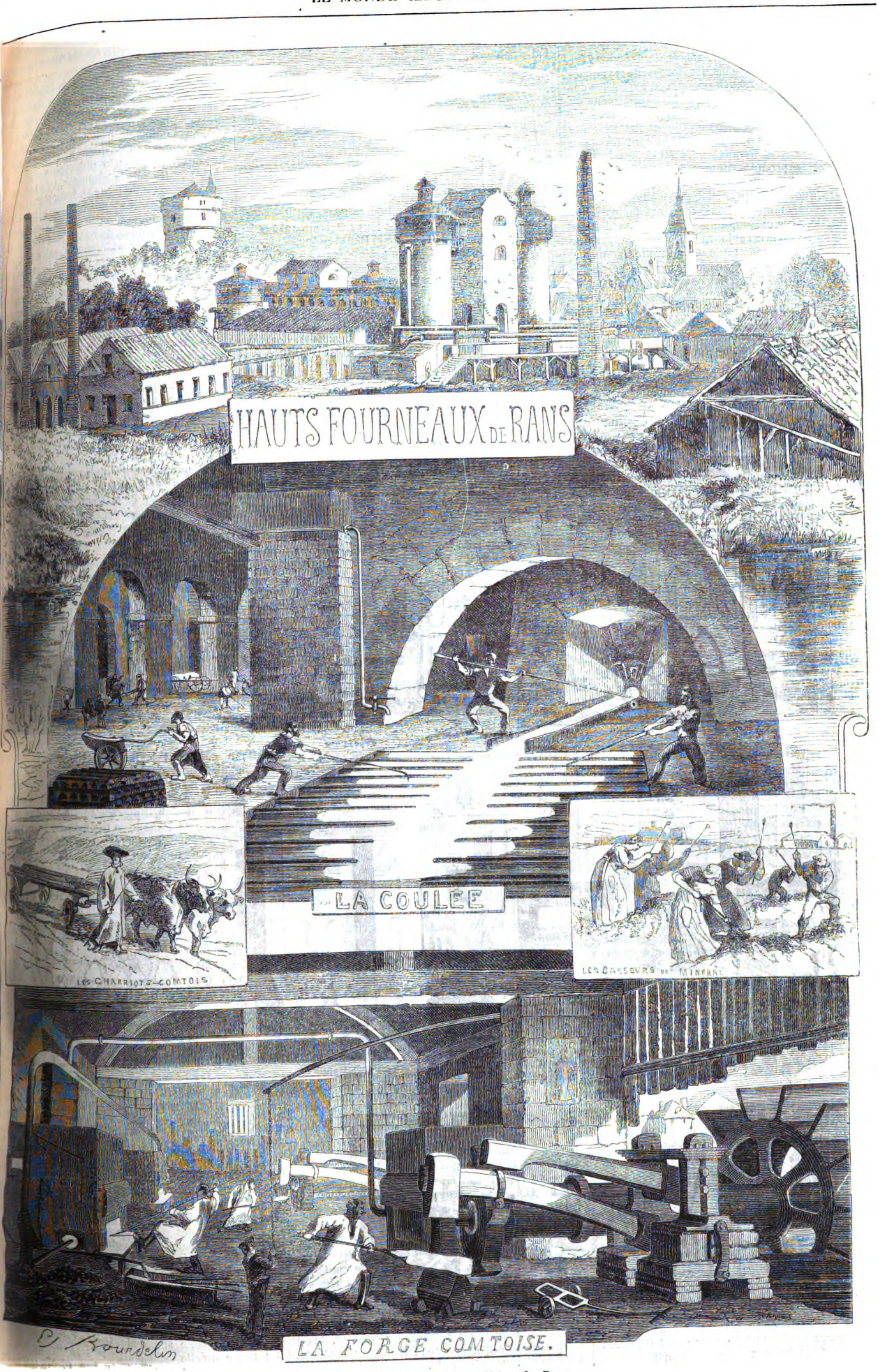
~~~ C'est à peine si une bien précoce chaleur (hier 6 avril, 20 degrés centigrades à l'ombre !) met fin aux réceptions du carême. Il est vrai qu'il s'agit plutôt de musique que de danse. Un programme fort attrayant réunissait ces jours derniers une société d'élite chez MM. et Mme Gunsbourg, en leur immense appartement de *l'Hôtel des trois Empereurs*, place du Louvre. On y a entendu M. et Mme Wolff (piano), — Mlle Marimon, premier sujet du Théâtre-Lyrique, une cantatrice exquise à écouter et charmante à voir ; — Félix Godefroy, le roi (David) de la harpe ; — Mlle Battu, que n'a point battue Mlle Darimon, — et un cor, qu'il y a plus de dix ans nous avons appelé *un drôle de cor...*

Ce concert était excellent ; il a été écouté avec un grand plaisir, — *directement* par deux cent femmes amplement crinolinées, émaillant de couleurs diverses deux grands salons ; et *indirectement* par autant d'hommes que l'espace accaparé par lesdites crinolines contraignait à se réfugier dans les salons circonvoisins. L'opulentissime famille Gunsbourg s'est, depuis deux ans, formé une société des plus distinguée, française et étrangère, — faubourgs Saint-Germain, Saint-Honoré et émigration fashionable. Nous y avons vu beaucoup de Russes porteurs de beaux noms en *off* et en *ieff*, des Anglais politiques, des Italiens inquiets, et bon nombre de membres de notre aristocratie nobiliaire ou financière. On dit qu'aujourd'hui qu'ils connaissent bien le terrain social où ils peuvent jeter leurs millions, MM. de Gunsbourg ont l'intention de donner, l'hiver prochain, des fêtes tout à fait princières. On sait que la jeune maîtresse de cette opulente et hospitalière maison est comptée parmi les plus jolies et les plus aimables femmes de la société franco-étrangère.

~~~ Une personne du monde nous demande si nous pensons qu'elle peut donner, le *lundi de Pâques*, un bal costumé que diverses circonstances ont empêché de placer à sa date écoulée...

Nous avons consulté des femmes très-scrupuleuses, — tout en étant très-mondaines, — et la majorité a déclaré que, pourvu que le *masque* fût absent de la fête, rien n'y paraissait hors de saison. Nous devons même ajouter que plus d'une des personnes appelées à se prononcer sur ce fait, se sentent la conscience si à l'aise dans l'expression de leur opinion, qu'elles seraient prêtes à se mêler de la fête !

JULES LECOMTE.
~~~



FORGES DE LA FRANCHE-COMTÉ. — Usine de Fraisans.



FORGES DE LA FRANCHE-COMTÉ. — Usine de Rans.

Visite aux usines de la Compagnie des forges de Franche-Comté.

Envoyé par la direction du *Monde illustré* pour faire une visite industrielle dans les forges de Franche-Comté, nous avons parcouru presque en entier les départements du Doubs et du Jura. Le département du Doubs, arrosé par plusieurs rivières, est traversé aujourd'hui par le chemin de fer de Dijon à Belfort. Cette ligne et le canal du Rhône au Rhin sont les deux grandes artères par lesquelles les fabricants du pays déversent leurs produits sur les grands centres de consommation.

Le Jura, quoique moins privilégié que le Doubs sous le rapport des communications, n'est pas moins riche en industrie, et le chemin de fer franco-suisse, dont la prochaine exécution est aujourd'hui assurée, apportera au centre du département une vie nouvelle, en même temps que des débouchés plus faciles.

S'il nous était permis, dans un article purement industriel, de laisser parler un instant le touriste, nous dirions qu'il est peu de contrées qui aient, pour leurs visiteurs, plus d'attrait au point de vue pittoresque. Les sites que nous avons visités offrent, en effet, aux yeux le spectacle le plus saisissant. Si le Jura n'a pas les grandeurs imposantes de la Suisse dont il est voisin, il possède des curiosités aussi intéressantes, et le voyageur qui le parcourt tombe à chaque pas d'enchantements en enchantements.

Champagnolle, ville de quatre mille âmes, située sur le cours de l'Ain, a été, pendant plusieurs jours, le centre de rayonnement de nos excursions.

La forge de la Serve, une des usines de la compagnie de Franche-Comté, est séparée de la ville par la rivière qui lui donne la vie. C'est un des établissements les mieux installés; vingt roues hydrauliques dites à augets font mouvoir les appareils, dont le travail principal est la tréfilerie ou fabrication des fils de fer de toutes dimensions. C'est de l'usine de la Serve que sortent les fils que galvanisent MM. Muller frères dans leurs ateliers de Grenelle: ateliers dont les lecteurs du *Monde illustré* ont pu voir dernièrement les dessins.

La vallée de Cornu s'étend depuis Champagnolle jusqu'au pont de la Chaux; la route de Genève la suit dans toute son étendue, accrochée pour ainsi dire aux flancs de rochers à pic d'une effroyable hauteur; un tumultueux torrent, formant les cascades les plus accidentées, fait seul entendre sa voix dans cette solitude; ce sauvage cours d'eau, se civilisant à mesure qu'il s'éloigne de la montagne, fait mouvoir des quantités de fabriques penchées sur ses bords. Cette route est celle que l'on nomme dans le pays, avec une fierté que n'a point affaiblie le temps, la route de Marengo! C'est en effet par cette vallée que passa la célèbre armée républicaine; et les voyageurs qui vont en Suisse par le Jura, ne peuvent voir sans une certaine émotion une pierre posée sur le bord du chemin, sur laquelle le général Bonaparte se reposa, dit-on, pour voir défiler ces grandes phalanges qui, peu de temps après, passaient le Saint-Bernard et traçaient avec l'épée, sur les champs de bataille de l'Italie, les plus glorieuses pages de notre histoire militaire.

En quittant, au bourg de Siam, la route de Genève pour s'enfoncer dans la vallée de l'Ain, on arrive au bourg de Sirod : au fond d'un immense entonnoir formé par des montagnes de rochers couronnés de sapins gigantesques, s'élèvent quelques constructions enfumées; c'est la forge de Sirod. La rivière de l'Ain qui prend sa source à peu de kilomètres de là, plonge avant d'arriver au bourg dans un gouffre profond que semblent avoir formé deux montagnes en s'affaissant l'une contre l'autre; son cours est souterrain pendant quelques centaines de mètres, et arrivé au-dessus de la forge, il sort bouillonnant de sa grotte de rochers et fait une chute majestueuse. C'est alors que l'eau, tombant dans les canaux de l'usine, élève ses colonnes puissantes au-dessus des turbines qu'elle met en mouvement; celles-ci font mouvoir à leur tour les marteaux qui forgent et les laminoirs qui étendent le fer.

Rien n'est plus pittoresque que cette forge de Sirod, au fond de ce ravin où elle semble devoir être à chaque instant submergée par l'immense nappe d'eau qui sort de terre et la couvre de son écume.

Nous ne ferions que nous répéter si nous cherchions à décrire une à une toutes les usines de la compagnie de Franche-Comté. Nous nous bornerons à citer les noms des plus importantes; ce sont les usines de la Saisse, Pont-du-Navoy, sur l'Ain; de Pesmes, sur l'Oignon; de Lauds, Châtillon, Buillon, Chenecey, Quingey, sur la Loue; de Dôle, Casamène, Torpes, Moulin Rouge, sur le Doubs; de Valay, Bezuotte, etc; et nous arriverons enfin à Rans et à Fraisans, où se trouvent les établissements les plus considérables. C'est à Fraisans que siége l'administration de la société.

Les deux pages intéressantes que nous donnons aujourd'hui sur l'industrie métallurgique sont dessinées d'après nature dans ces deux dernières usines.

La première page représente une vue extérieure des hauts fourneaux et l'aspect de l'intérieur de la halle pendant la coulée.

Rans possède cinq hauts fourneaux qui sont approvisionnés au moyen d'un chemin de fer de 12 kilomètres, construit par la compagnie. Cette ligne, partant d'Ougney, vient s'embrancher sur le chemin de Dijon à Belfort.

La compagnie de Franche-Comté possède à Ougney un gisement puissant de mine en roche, fer hydroxydé compact, qui donne des produits d'excellente qualité. Ces minerais en grain, fer hydroxydé oolithique, alimentent les hauts fourneaux pour la plus grande partie; ce sont les meilleures mines de France. Elles sont répandues en abondance dans tout le terrain Jura crétacé du Doubs, du Jura et de la Haute-Saône.

On lave à Rans une partie des minerais en grain au moyen de deux puissants *patouillets*; et le minerai en roche est préparé par des *bocards* que font mouvoir des turbines hydrauliques recevant l'eau du Doubs.

Les machines soufflantes qui attisent les feux de ces fourneaux sont mues par deux machines à vapeur horizontales d'une force ensemble de trois cents chevaux et alimentées par des générateurs qui utilisent les gaz des hauts fourneaux. Dans cette usine se travaille chaque jour une quantité de matière qui n'est pas moindre de 300,000 kilogrammes.

Les forges de Fraisans, situées à deux kilomètres de Rans, reçoivent de cette dernière usine les fontes qu'elles emploient.

L'ensemble des forges de Fraisans se compose : 1° de l'ancienne forge, placée sur la rive gauche du Doubs, qui emploie des moteurs hydrauliques; 2° de la nouvelle forge, située sur l'autre rive et dont l'unique moteur est la vapeur.

L'ancienne forge comprend quatre feux au charbon de bois avec leurs mart aux comtois. Chacun de ces marteaux est soulevé par une roue à cammes placée sur le même arbre horizontal que la roue motrice. Il est facile de se rendre compte du travail en regardant le sujet inférieur de notre première page. Des fours à souder, des laminoirs, une tréfilerie, une pointerie complètent l'ensemble de cette fabrique, dont les appareils sont mus par des roues en dessous à palettes planes placées sur le Doubs. La puissance totale de ces moteurs peut être évaluée à trois cents chevaux.

La forge neuve est beaucoup plus considérable. Elle est un spécimen grandiose de ce que peut être une installation bien entendue. La seconde page de nos dessins contient une vue à vol d'oiseau de l'ensemble de l'usine et quatre croquis d'intérieur qui donnent une idée exacte des différentes phases du travail du fer. Le premier dessin d'intérieur représente l'aspect général de la halle: à droite, la longue perspective des fours à puddler, à souder et à recuire; derrière eux les générateurs. A gauche, les pilons et les machines qui font mouvoir les trains de laminoirs et les autres appareils. Le second dessin, l'affinage, représente les fours à puddler.

Le puddlage est l'opération par laquelle on transforme la fonte en fer en la décarburant dans des fours chauffés à la houille.

Le pilon que représente le croquis suivant est une masse ou marteau fixé à l'extrémité inférieure d'une tige verticale, dont la partie supérieure tient à un piston. Ce piston est soulevé par la vapeur dans un cylindre; après une certaine course, la vapeur, s'échappant instantanément, laisse retomber le piston qu'entraîne le marteau. Un ouvrier habile tient la masse de fer incandescente sous les coups du pilon, afin de lui donner une forme allongée qui permettra de l'introduire, comme l'indique le dernier dessin, dans la première cannelure d'un laminoir.

Un laminoir est formé de deux cylindres superposés, creusés de cannelures à formes variées suivant les profils que l'on veut obtenir. Ces cylindres roulent en sens contraire. On passe le fer dans une première cannelure, puis dans une autre plus petite et ainsi successivement jusqu'à ce que la barre ait atteint la grosseur que l'on veut lui donner.

Il serait trop long d'énumérer ici la grande quantité de formes que l'on peut donner à la barre de fer; les rails de chemin de fer, les fers à cornières, les fers ronds, etc., sont fabriqués ainsi. Les tôles et les fers-blancs sont également passés au laminoir; mais alors les cylindres ne sont plus cannelés et chaque feuille passe pour s'amincir suffisamment entre des cylindres lisses de plus en plus rapprochés l'un de l'autre.

La nouvelle forge de Fraisans renferme trente-six fours à puddler et vingt-quatre fours à souder et à réchauffer; quinze machines à vapeur représentant une force de douze cents chevaux environ, font mouvoir quatre trains doubles de cylindres et laminoirs, les marteaux pilons, les presses, les cisailles, les scies circulaires à couper les gros fers, les ventilateurs, les pompes d'alimentation, etc.

Le produit journalier de cette usine est de 70,000 kilogrammes de fers livrés au commerce sous toutes les formes.

La compagnie des forges de Franche-Comté a été formée de la fusion des principaux établissements de l'est de la France. Elle est aujourd'hui sans contredi une des plus vastes entreprises industrielles. Ses usines, au nombre de trente environ, donnent l'existence à une population de quatre mille cinq cents individus. Les ouvriers, pour la plupart pères de famille, sont logés aux frais de la compagnie, qui a voulu, par une attention toute maternelle, fonder pour eux une caisse de prévoyance. Les enfants, jusqu'à l'âge où ils peuvent être employés, reçoivent une bonne éducation.

Indépendamment de ce nombre d'ouvriers appartenant aux usines et occupés l'année entière, plus de douze mille travailleurs pris dans les populations rurales de quatre départements, sont employés pendant neuf mois de l'année aux extractions des minerais de fer, aux exploitations des bois et à la carbonisation, aux transports de mines, de charbons et de produits manufacturiers.

Les fers des usines de la compagnie de Franche-Comté ne craignent pas, par leur qualité toute exceptionnelle, la concurrence des fers si supérieurs de Suède; ils peuvent être employés aux mêmes usages.

Nous avons dit plus haut combien de produits de toutes sortes sortaient de ces belles usines, que nous avons trouvées en pleine activité, malgré la crise qui pèse aujourd'hui si fortement sur l'industrie métallurgique.

Quoique préoccupé de la concurrence étrangère qui porterait un coup si fatal à l'industrie française, M. Vautier, gérant de la compagnie, ne veille pas avec moins de sollicitude au développement de ces établissements, et rien n'a été négligé par lui pour améliorer la fabrication.

ÉMILE BOURDELIN

Les Titans foudroyés,

PLAFOND PAR PAUL VÉRONÈSE.

Ce magnifique plafond vénitien, enlevé des appartements de Versailles, entouré de l'ovale d'un ca[dre], resplendit dans le grand salon du Louvre. Les curi[eux], les artistes, les admirateurs du talent de Véronèse [sont] heureux de voir cette radieuse peinture placée dan[s le] plus vaste et le plus bel écrin des merveilles de l['art]. Dans cette salle, Titien se fait pardonner sa pro[...] maîtresse par son *Christ au tombeau*; Léonard [de] Vinci a sa *Joconde*, la femme aimable aux doux y[eux], au charmant sourire; le Giorgione montre q[ue le] maître peut quelquefois se passer d'invention [pour] donner un chef d'œuvre; Raphaël, dans sa *Belle [Jar]dinière*, se souvient encore du Pérugin qui fut [son] maître; il n'obéit plus qu'à lui-même dans sa *S[ainte] Famille*; le Poussin se fait honneur de la raison [, de] l'imagination, de la réserve et de la sobriété da[ns la] force. Le gracieux Corrége, chrétien dans son *M[ariage] mystique de sainte Catherine*, devient un adorable p[aïen] quand il traite un sujet mythologique.

S'il s'agissait d'intrigues pour calmer les enn[uis de] l'Olympe, le seigneur Jupiter ne s'épargnait p[as; il] avait d'étranges manières de corrompre et de [...] ses déguisements étaient de la métamorphose; sa [plus] irrésistible séduction, souvent tentée par les sots [ta]lents, fut de se changer en pluie d'or : ce maître[...] pour ne pas désespérer les imbéciles, devenai[t ...] pour mieux plaire; il fut taureau pour Europe[, il] fit cygne pour tromper Léda. L'Olympien, pour [pas]ser ses loisirs, ne s'épargnait pas en extravag[ances], mais sa facétieuse divinité ne plaisantait pas da[ns les] croses de son gouvernement. Il clignait de l'œil[, fron]çait le sourcil, l'Olympe tremblait, les déesses a[vaient] peur; Junon seule ne frémissait pas pour si pe[u; Vé]nus, minaudant, se rapprochait de Mars qui, pe[...] son casque, se donnait de grands airs vainqueu[rs. Un] jour vint où les Titans, fils de Cœlus et de Tite[, vou]lurent détrôner Sa Majesté Jupiter; le dieu rest[a, ...] la fable le dit, Véronèse le prouve. Calme dans [sa puis]sance, il regardait les géants entasser monts su[r mon]tagnes, mettre Pélion sur Ossa; quand il en eu[t assez,] il prit sa foudre, fit feu!...

Les montagnes, amoncelées en Grèce, furent [...] en Sicile; Encelade, chef des insurgés, tomba [...] mort sous les débris de la gigantesque barric[ade, qui] devint volcan, et le fils du gourmand Saturn[e ...] jusqu'au décret de Constantin. C'est un épisode [de la] guerre olympique, men-onge grec, que le pei[ntre de] Vérone, Caliari, a su rendre avec une audace d[e mou]vement, de dessin et de couleur qui sans d[oute n'a] jamais été surpassée. L'art s'arrête étonné; d[ans son] ravissement, l'esprit se demande par quelle m[agie ce] pinceau cette admirable toile paraît si plein[e de lu]mière qu'elle semblerait plus la donner que [la rece]voir. Tant et si bien que les chefs-d'œuvre

prennent un ton triste devant l'éternelle jeunesse de la couleur de l'étonnant Vénitien. Lui-même serait atteint dans son magistral tableau des *Noces de Cana*: cette fantaisie de grand artiste. Mais on trouve dans l'immense chef-d'œuvre tant de luxe de draperies, des richesses de tons si variés, que l'admiration pour cette surabondance fait pardonner tout anachronisme; ce banquet royal et presque profane, c'est une fête de la couleur, un festin pour les yeux.

Comme nous regardions les *Titans foudroyés*, où le mouvement et presque le dessin de Michel-Ange et ses hardiesses semblent s'illuminer de la plus brillante couleur, nous nous étonnions de voir des femmes précipitées du ciel avec les géants révoltés; puis, regardant Titien jouant de la contrebasse aux noces judaïques, près du Bassan qui joue de la flûte, et de Véronèse qui fait lui-même chanter un violoncelle dans ce concert si hardiment exécuté au premier plan de son tableau, nous n'avions plus à nous étonner. Et d'ailleurs, le fougueux artiste n'avait-il pas convié à ces noces célèbres François Ier, Charles-Quint; un damné, le sultan Achmet II; Eléonore d'Autriche, des cardinaux et des moines. Tous ces péchés contre l'histoire, pour n'être pas ridicules, voulaient être commis par un peintre de génie, un audacieux maître.

Comme nous pensions qu'on pouvait bien mentir à la mythologie quand on ne se gênait pas avec l'histoire, la voix du gardien, venant du fond de la longue galerie, nous avertit qu'il fallait sortir. Le soir même, nous avons été lire Ridolfi, qui nous conta, à la page 297 de son in-quarto, que le Jupiter est l'allégorique figure du chef de l'État vénitien, qui, à coups de lois sévères, foudroie la trahison, la rébellion, qui menaçaient de leur ambition et de leurs vices la toute-puissance de Venise; ainsi s'explique la présence de la femme ambitieuse qui tombe dans l'air et se trouve voilée de l'ombre transparente du plus terrible des vaincus.

Qu'importe? Le génie de Paul Véronèse avait besoin de toute liberté pour étendre ses ailes; cet amoureux de la lumière, dans le diapason de sa gamme coloriste, n'a jamais de notes aiguës; ses morceaux sont toujours d'une incroyable plénitude.

Quand le beau plafond parut à la salle du grand conseil, ce fut une rumeur d'admiration par tout Venise et dans la gent artiste. A cette époque, sculpteurs, peintres, dessinateurs, étaient élèves et presque rivaux des anciens Grecs. On faisait des fouilles, et souvent des marbres sortaient de terre, beaux et radieux d'âge et de jeunesse: ainsi le Laocoon avait été découvert; et Véronèse se plut à copier la tête de cette étonnante statue pour son Jupiter. Cette résurrection des œuvres grecques fit cette belle Renaissance qui donna les plus beaux jours de l'art moderne. A. LEGROUX.

La Giovanna d'Arco de Rossini.

Les soirées de l'illustre maestro avaient attiré un nombre si considérable de présentations, que dans l'impossibilité d'y satisfaire, il a préféré renoncer à ses réceptions habituelles. Il n'a rouvert son salon pour l'audition de sa *Jeanne d'Arc* qu'à des invités privilégiés, et les élus composaient une société extrêmement distinguée, dans laquelle on remarquait des célébrités financières, artistiques et littéraires, et beaucoup de jolies femmes.

La *Giovanna d'Arco* est une cantate que Rossini a écrite autrefois pour Mlle Olympe Pélissier, à laquelle il donnait des leçons de chant; cette cantate devait être exécutée dans un concert à Londres. Le concert n'eut pas lieu, et la *Giovanna d'Arco* demeura dans le portefeuille du maestro, ou plutôt entre les mains de sa charmante élève, actuellement Mme Rossini, qui n'a jamais voulu se dessaisir de ce précieux trésor.

La curiosité était vivement éveillée. Une œuvre de la jeunesse de Rossini, de l'époque de tant de chefs-d'œuvre!... Il est vrai que les derniers morceaux composés par lui, témoin sa *Tarentelle*, n'en sont pas moins aussi des chefs-d'œuvre, mais la *Giovanna d'Arco* possédait je ne sais quel prestige qui reportait aux jours de *Tancrède* et d'*Othello*.

On se ferait difficilement une idée de l'impatience avec laquelle on attendait que Mme Alboni chantât ce fameux morceau, dont l'éditeur Troupenas avait offert, il y a quelques années, quinze mille francs, sans pouvoir en obtenir une note; Mme Alboni a paru, non pas dans l'attitude sculpturale et pensive de la Jeanne d'Arc, de la princesse Marie, mais en bonne et joyeuse personne, bien sûre de faire plaisir dès qu'elle aurait ouvert la bouche.

Mais qui l'accompagnera?...

Il y a là d'habiles accompagnateurs, des artistes d'élite familiarisés avec la musique de Rossini, M. Schimon, M. Stanzieri. Le nom du maestro est prononcé. De tous côtés on l'appelle, on le réclame, on le cherche. On le trouve enfin, et Rossini, avec cette facilité suprême qui le caractérise, se laisse conduire au piano, salue les assistants, et s'assied à côté de l'Alboni. Une vive émotion, qui avait quelque chose de religieux, a fait battre tous les cœurs.

Nous avons parlé de *Tancrède*, et c'est peut-être des opéras de Rossini celui avec lequel sa cantate de Jeanne d'Arc a le plus de rapport. Le même souffle chevaleresque et belliqueux l'anime et la traverse. Un solo de trompette, ramené avec des variations infinies, produit le plus merveilleux effet, et il n'aurait pas fallu qu'un Anglais se présentât en ce moment, — surtout sans carte d'invitation, — il aurait été repoussé par un enthousiasme tout guerrier comme un des adversaires de la pucelle d'Orléans.

Mme Alboni, secondée par le maestro, ou plutôt le maestro, secondé par Mme Alboni, enfin tous les deux ont été couverts des plus chaleureux applaudissements. La cantate de *Giovanna d'Arco* est à la hauteur des plus brillantes productions de ce puissant génie qui a jeté dans le monde tant de mélodies nouvelles.

Le sujet est des plus simples. Ce n'est pas l'histoire de Jeanne d'Arc, comme on pense, histoire qui demande, avec toutes ses péripéties, un opéra tout entier. Ce sont les adieux de la sainte fille à ses parents, lorsque des voix célestes lui ont ordonné de marcher au secours de la France et du roi, et pendant un rêve qu'elle fait, on entend les accords militaires qui vont la conduire à la victoire. Jeanne d'Arc, certaine de triompher, se reveille inspirée, et part pour Orléans. Ce morceau, coupé par des récitatifs, n'est donc pas un opéra en cinq actes, comme on l'écrira, si on ne l'a pas déjà écrit, et dont les journaux mal informés disposent probablement déjà en faveur de l'Académie impériale de musique. Rossini, par malheur, ne travaille à aucun opéra de ce genre, mais si sa cantate était exécutée sur la scène, elle remplacerait avec avantage beaucoup d'opéras en cinq actes.

Avant l'exécution de la *Giovanna d'Arco* on avait entendu un caprice sur *Othello* pour violon et piano, composé et admirablement rendu par MM. Accursi et Stanzieri; le prélude de l'*Avenir*, pour piano, morceau de Rossini, joué par Mme Tardieu, le duo de l'*Italiana in Algieri*, chanté par MM. Badiali et Belart, la cavatine du *Barbiere*, chantée par Mme Alboni, l'air du Stabat, *Pro peccatis*, chanté par Badiali, et une charmante chanson espagnole, que la jolie voix de M. Belart a fait encore valoir. La soirée, en un mot, a été complète, et elle a clos magniquement la saison musicale du maestro. HIPPOLYTE LUCAS.

MÉMOIRES D'UN MUSICIEN [1].

(Suite)

XLVI

M. de G... me commande une messe de Requiem. — La fête funèbre de juillet. — La prise de Constantine. — Les amis de Cherubini. — Boa constrictor. — On exécute mon Requiem. — La tabatière d'Habeneck. — On ne me paye pas. — Ma fureur. — Mes menaces. — On me paye.

En 1836, M. de G... était ministre de l'intérieur. Il fut du petit nombre de nos hommes d'Etat qui s'intéressèrent à la musique, et du nombre plus restreint encore de ceux qui en eurent le sentiment. Désireux de remettre en honneur, en France, la musique religieuse dont on ne s'occupait plus depuis longtemps, il voulut que, sur les fonds du département des beaux-arts, une somme de 3,000 francs fût allouée tous les ans à un compositeur français désigné par le ministre, pour écrire soit une messe, soit un oratoire de grande dimension. Le ministre se chargeait en outre, dans la pensée de M. de G..., de faire exécuter, aux frais du gouvernement, l'œuvre nouvelle. « Je vais commencer par Berlioz, dit-il; il faut qu'il écrive une messe de Requiem, je suis sûr qu'il réussira. » Ces détails m'ayant été donnés par un ami du fils de M. de G..., que je connaissais; ma surprise fut aussi grande que ma joie. Pour m'assurer de la vérité, je sollicitai une audience du ministre, qui me confirma l'exactitude des détails qu'on m'avait donnés. « Je vais quitter le ministère, ajouta-t-il, ce sera mon testament musical. Vous avez reçu l'*ordonnance* qui vous concerne pour le Requiem? — Non monsieur, et c'est le hasard seul qui m'a fait connaître vos bonnes intentions à mon égard. — Comment cela se fait-il? j'avais ordonné, il y a huit jours, qu'elle vous fût envoyée! C'est un retard occasionné par la négligence des bureaux. Je verrai cela. »

Néanmoins, plusieurs jours se passèrent, et l'ordonnance n'arrivait pas. Plein d'inquiétude, je m'adressai alors au fils de M. de G..., qui me mit au fait d'une intrigue dont je n'avais pas le moindre soupçon. M. C..., alors directeur des Beaux-Arts, n'approuvait point le projet du ministre relatif à la musique religieuse, et moins encore le choix qu'il avait fait de moi pour ouvrir la marche des compositeurs dans cette voie. Il savait en outre que M. de G..., dans quelques jours, ne serait plus au ministère. Or, en retardant jusqu'à sa sortie la rédaction de son arrêté qui fondait l'institution et m'invitait à composer un Requiem, rien n'était plus facile ensuite que de faire avorter son projet en dissuadant son successeur de le réaliser. C'est ce qu'avait en tête M. C... Mais M. de G... n'entendait pas qu'on se jouât de lui, et en apprenant par son fils que rien n'était encore fait la veille du jour où il devait quitter le ministère, il envoya enfin à M. C... l'ordre de rédiger l'arrêté et de me l'envoyer sur-le-champ. Ce qui fut fait.

Ce premier échec de M. C... ne pouvait qu'accroître son mécontentement, et il l'accrut en effet.

. . . .

. . . .

Une fois armé de mon *arrêté*, je me mis à l'œuvre. Le texte du Requiem était pour moi une proie dès longtemps convoitée qu'on me livrait enfin et sur laquelle je me jetai avec une sorte de fureur. Ma tête semblait prête à crever sous l'effort de ma pensée bouillonnante. Le plan d'un morceau n'était pas esquissé que celui d'un autre se présentait; dans l'impossibilité d'écrire assez vite, j'avais adopté des signes sténographiques qui, pour le Lacrymosa surtout, me furent d'un grand secours. Les compositeurs connaissent le supplice et le désespoir causés par la perte du souvenir de certaines idées qu'on n'a pas eu le temps de fixer et qui vous échappent ainsi à tout jamais.

J'ai en conséquence écrit cet ouvrage avec une grande rapidité et je n'y ai apporté que longtemps après un petit nombre de modifications. On les trouve dans la seconde édition de la partition publiée par l'éditeur Ricordi, à Milan.

L'arrêté ministériel stipulait que mon Requiem serait exécuté aux frais du gouvernement, le jour du service funèbre célébré tous les ans pour les victimes de la révolution de 1830.

Quand le mois de juillet, époque de cette cérémonie, approcha, je fis copier les parties séparées de chœur et d'orchestre de mon ouvrage, et d'après l'avis de M. C..., commencer les répétitions. Mais presque aussitôt une lettre du directeur des beaux-arts vint m'apprendre que la cérémonie funèbre des morts de juillet aurait lieu *sans musique* et m'enjoindre de suspendre tous mes préparatifs. Le ministre de l'intérieur n'en était pas moins redevable dès ce moment d'une somme considérable envers le copiste et les deux cents choristes qui, sur la foi des traités, avaient employé leur temps à mes répétitions. Je sollicitai inutilement pendant cinq mois le payement de ces dettes. Quant à ce qu'on me devait à moi, je n'osais même en parler tant on paraissait éloigné d'y songer. Je commençais à perdre patience quand un jour, au sortir du cabinet de M. C..., et après une scène très-vive que j'avais eue avec lui à ce sujet, le canon des Invalides annonça la prise de Constantine. Deux heures après je fus prié en toute hâte de retourner au ministère. M. C... venait de trouver le moyen de se débarrasser de moi. Il le croyait du moins. Le général Damrémont ayant péri sous les murs de Constantine, un service solennel pour lui et les soldats français morts pendant le siége, allait avoir lieu dans l'église des Invalides. Cette cérémonie regardait le ministère de la guerre, et le général B..., qui occupait alors ce ministère, consentait à y faire exécuter mon Requiem. Telle fut la nouvelle inespérée que j'appris en arrivant chez M. C...

Mais c'est ici que le drame se complique et que les incidents les plus graves vont se succéder. Je recommande aux pauvres jeunes artistes qui me liront de profiter au moins de mon expérience et de méditer sur ce qui m'arriva. Ils acquerront le triste avantage de se méfier de tout et de tous, quand ils se trouveront dans une position analogue, de ne pas ajouter plus de foi aux écrits qu'aux paroles, et de se précautionner contre l'enfer et le ciel.

HECTOR BERLIOZ.

[1] La traduction et la reproduction sont réservées.

Revue des troupes de ligne de la 1re division militaire passée par l'empereur, le 3 avril.

La sérénité d'une magnifique journée de printemps a favorisé la revue que Sa Majesté l'empereur a passée dimanche dernier au Champ de Mars.

Toutes les troupes de ligne de la première division militaire, formant l'imposant effectif de cinquante-cinq bataillons, trente-cinq escadrons, huit batteries d'artillerie, ont figuré dans cette solennité, sous cette belle tenue qui fait la splendeur de notre armée et avec leur nouvelle formation en trois bataillons actifs.

Celles de ces troupes que leur casernement tenait trop éloignées de la capitale étaient venues, dès la veille, loger dans les localités les plus voisines de Paris. Les régiments débouchaient dimanche, avant midi, et prenaient position dans le Champ-de-Mars, dont les glacis étaient déjà couverts d'une foule nombreuse. Toutes les croisées, toutes les élévations et toutes les terrasses d'où l'œil pouvait découvrir ce vaste champ de manœuvres, étaient elles-mêmes occupées par une multitude de spectateurs avides d'assister à l'intéressant spectacle de ce grand déploiement de forces et de ses curieuses évolutions. Le cortége impérial quitta les Tuileries à une heure moins un quart. Il était ouvert par un fort détachement des cent-gardes. Les officiers écuyers de la maison impériale disposés sur une seule ligne comme les officiers d'ordonnance, et les aides de camp de l'empereur eux-mêmes, précédaient Sa Majesté impériale, qui s'avançait à cheval entre S. A. I. le prince maréchal Jérôme à sa droite, à sa gauche S. A. I. le prince Napoléon, et entouré d'un éclatant état-major de maréchaux, d'amiraux, de généraux et d'officiers supérieurs de toutes armes. On y remarquait un assez grand nombre d'uniformes russes, anglais et prussiens.

Sa Majesté l'impératrice se rendit elle-même avec le prince impérial à cette fête militaire en calèche découverte attelée à la Daumont, sous l'escorte de détachements de cent-gardes et de cuirassiers. L'auguste enfant portait ce jour, comme celui de la revue de la garde impériale, l'uniforme de grenadier et les galons de caporal. Leurs Majestés Impériales arrivèrent au Champ-de-Mars par l'avenue La Mothe-Piquet L'empereur fut reçu à l'entrée par S. Exc. le maréchal Magnan, commandant les troupes, entouré de son état major. La revue commença aussitôt. Le cortége impérial, suivi par la voiture où se trouvaient Sa Majesté l'impératrice et le prince impérial, passa devant le front des troupes, salué partout par les cris de *vive l'empereur! vive l'impératrice! vive le prince impérial!* Ces forces se développaient sur trois faces formant un quadrilatère avec les bâtiments de l'Ecole. A l'ouest, l'infanterie se déployait sur quatre lignes. En face se trouvait la cavalerie. L'artillerie s'était établie au nord. Immédiatement après cette revue, les porte-drapeaux et les porte-étendarts des bataillons et des escadrons, conduits par les colonels des régiments, se réunirent en ligne devant le pavillon central de l'Ecole militaire, où Sa Majesté l'impératrice et le prince impérial avaient pris place entre S. A. I. la princesse Marie-Clotilde et S. A. la princesse Murat. Devant ces nobles insignes, l'empereur remit lui-même des croix de la Légion d'honneur et des médailles militaires aux officiers, sous-officiers et soldats proposés par le ministre de la guerre pour ces glorieuses récompenses. Le défilé commença immédiatetement après : l'infanterie, massée en colonnes et par division, marchant avec cette précision et avec cette rectitude qui font de ses mouvements ceux d'un corps unique ; l'artillerie s'avançant ensuite par batteries (c'est cette partie du défilé que présente au premier plan notre gravure) ; la cavalerie, enfin, éblouissant les yeux dans son mouvement au trot par le scintillement de ses casques, de ses cuirasses et de ses armes réverbérant les rayons du soleil.

Leurs Majestés Impériales, accompagnées à leur retour par les acclamations qui n'avaient cessé de saluer leur passage, étaient rentrées au palais des Tuileries avant cinq heures.

LÉO DE BERNARD.

Revue des troupes de ligne de la 1re division militaire et de l'armée de Paris, passée le 3 avril par S. M. l'empereur, au Champ de Mars. — Défilé de l'artillerie.

s d— ligne de la 1re division militaire et de l'armée de Paris, passée le 3 avril par S. M. l'empereur, au Chan

Quelquuses. Le tube fortte large ouverrande résistance
Le Français est né s canons, celui de
on le compare à l'Ang ordinaire de la
sont pas peut-être aut pas moins que
premier ait inventé le is la manœuvre.
soit incomparablemen tits canons qu'on
le piano et la musiqu vis de serrage V.
niers sont moins soci cilement nos lec-
bien des cas le méri mieux réussi.
chez lui à la manie du longé, comme les
contentent de l'estime ulets des canons
uns pour s'exciter à bi s canons qui se
encouragement l'estim i doit entrer li-
celle de l'univers; il a n de tenons qu'il
leil, le sourire de la lu ans des rayures
plaudissements des ét on. On sait que
Et ce n'est pas assez oduit la stabilité
mages, il veut la prése ieurs de palet et
ces hommages. La par
pas, il lui faut les corp lacé par derrière,
il s'anime, dont il s'éc de le recevoir fa-
pand, se disperse, se p nètre légèrement
pour contenir ce calo d'un manchon-
galerie. Donnez-lui la ue le boulet est
ses moyens, sa force de l'âme de même
de courage ou d'intell le, on a remplacé
de la galerie, vous n'ol res par des rayu-
aurez tout au plus u usils ou pistolets
diocre, un courage terr le plomb s'impri-
ordre. Il le sent à merv pe et le fait tour-
que personne : sa gale
plaira ensuite. L'a-t-il,
plus à compter qu'avec de gaz, et que, le
Le Français a donc portées sont plus
galerie.
Suivez de timidité erloge pompeux de
faillance, ce pauvre dte que les Suédois
trembler devant l'ombatre ans, un bou-
des deux mains les orei pareil.
comme la feuille à la pn assemblage d'i-
voisin; il est conscrit, bnal a acceptées
raille sur sa tournure, o
on fait attention à lui; idus admirent la
pieds au cœur, au cervntact de l'obsta-
peur: qu'il ait peur ouion. Ces systèmes
l'électricité morale domaine public; De-
che. Sa galerie se formbaleines avec ses
gaine; il blesse ou il e
tion: il s'est battu, et l cette critique, on
question. La galerie a s comme ceux de
mandé la réparation. Lortées et une jus-
La galerie a tout fait. omplétement for-
Le conscrit allemand st toute utilisée,
battus lourdement à coulet se meut bien
avec leurs adversaires
que grange, si toutefoi arlant à la Cham-
d aller jusqu'à se battre 30, chargé seu-
raient, l'un et l'autre terait son projec-
maréchaux pour se sous, ce projectile ne
aventure à l'armée. de 5 décimètres.
Montez plus haut dan
parez côte à côte les im Armstrong d'un
verses nations, même l ron. Mais le gou-
ple, au soldat allemand rêté là; les pièces
ce pont, toute l'armée t bien supérieurs,
mais pas très-vite. Dit s'en augmentent
çais: « L'armée a les ye
mettant le feu à cette n font de ces ca-
qu'il n'y ait pas de gal naissent qu'ils ne
ordre la nuit quand p guerre maritime;
reculera pas, sans dout ces épaisses cui-
ra; et il n'aura aucun pui les vaisseaux.
sautera dans les airs av sont fournis sem-
humeur : *c'est beau, m* ne les Américains,
Aussi, il connaissait l ies d'artillerie de
disait en plein soleil d' ffets de rupture;
pleine soif: « Soldats, des dimensions
rante siècles vous con illeures murailles
leur donnait! ement désorgani-
Ceci est le beau, l'adr ible! Dieu veuille,
tic du reste que nous machines nauti-
visage de nos mœurs, r e 6 ou 7 millions,
déprécier. Il faudrait m comme les ar-
garder de nous l'ôter, c ant les balles des
Nous y perdrions d'a
taille, cette victoire si f du canon Arms-
de Versailles qui atten ous le voudrons.
dans les fermes des env e tous ces perfec-
riers attendant, bride gros bataillons, des
devait transmettre à Pa l'audace.
Victoire, défaite; ôtez à
française le droit de dir CHAFFER.
brave : *Messieurs les An*
comprends plus, je l'av

Quelques tics français.

III

Le Français est né sociable ; il l'est même à l'excès si on le compare à l'Anglais et à l'Allemand, qui ne le sont pas peut-être autant qu'ils le croient, quoique le premier ait inventé le timbre-poste et que le second soit incomparablement plus fort que le Français sur le piano et la musique de chambre. Mais si ces derniers sont moins sociables, le Français exagère dans bien des cas le mérite de la sociabilité. Elle tourne chez lui à la manie du tic. Quand les autres nations se contentent de l'estime calme et réfléchie de quelques-uns pour s'exciter à bien faire, le Français exige comme encouragement l'estime retentissante de tout le monde, celle de l'univers ; il ambitionne les suffrages du soleil, le sourire de la lune et ne dédaigne pas les applaudissements des étoiles.

Et ce n'est pas assez ; il ne se contente pas des hommages, il veut la présence de tous ceux qui lui rendent ces hommages. La parole sans les corps ne lui suffit pas, il lui faut les corps ; le calorique dont il vit, dont il s'anime, dont il s'échauffe, fuit de ses pores, se répand, se disperse, se perd, s'il n'a pas autour de lui pour contenir ce calorique l'assemblée, la foule, la galerie. Donnez-lui la galerie, et vous l'aurez avec tous ses moyens, sa force de corps ou d'esprit, sa puissance de courage ou d'intelligence ; privez le, au contraire, de la galerie, vous n'obtiendrez plus rien de lui ; vous aurez tout au plus un corps détendu, un esprit médiocre, un courage terne, une intelligence de troisième ordre. Il le sent à merveille lui-même, il le sait mieux que personne : sa galerie d'abord, tout ce qu'il vous plaira ensuite. L'a-t-il, ouvrez-lui la barrière ; il n'a plus à compter qu'avec sa destinée.

Le Français a donc au suprême degré le tic *de la galerie*.

Suivez de timidité en timidité, de défaillance en défaillance, ce pauvre diable né au village, habitué à trembler devant l'ombre d'un gendarme, se bouchant des deux mains les oreilles quand il tonne, frissonnant comme la feuille à la pensée de traverser la nuit le bois voisin ; il est conscrit, il rejoint son régiment ; là on le raille sur sa tournure, on le bafoue ; mais on le regarde, on fait attention à lui ; aussitôt le sang lui monte des pieds au cœur, au cerveau ; je ne sais pas s'il n'a plus peur : qu'il ait peur ou non, il obéit à la pression de l'électricité morale dont il est frappé à droite et à gauche. Sa galerie se forme ; il ne se connaît plus ; il dégaine ; il blesse ou il est blessé ; ce n'est pas la question : il s'est battu, et battu pour la galerie, voilà la question. La galerie a vu l'offense, la galerie a commandé la réparation. La galerie a fait un autre homme. La galerie a tout fait.

Le conscrit allemand et le conscrit anglais se seraient battus lourdement à coups de poings et à coups de pieds avec leurs adversaires moqueurs dans le coin de quelque grange, si toutefois ils avaient eu l'amour-propre d'aller jusqu'à se battre ! Il est plus probable qu'ils auraient, l'un et l'autre, attendu d'être nommés feld-maréchaux pour se souvenir en riant de leur première aventure à l'armée.

Montez plus haut dans la hiérarchie militaire et comparez côte à côte les impulsions particulières aux diverses nations, même les plus braves. Dites, par exemple, au soldat allemand : « Va te faire tuer à la tête de ce pont, toute l'armée te regarde ; » il ira se faire tuer, mais pas très-vite. Dites maintenant au soldat français : « L'armée a les yeux sur toi, va te faire tuer en mettant le feu à cette mine, » Il ira en dansant. Mais qu'il n'y ait pas de galerie et qu'il reçoive le même ordre la nuit quand personne ne peut le voir. Il ne reculera pas, sans doute, mais sa galerie lui manquera ; et il n'aura aucun plaisir à se faire tuer. Quand il sautera dans les airs avec la mine, il dira de mauvaise humeur : *c'est beau, mais c'est tout de même embêtant.*

Aussi, il connaissait bien ses hommes ; celui qui leur disait en plein soleil d'Égypte, en pleine peste et en pleine soif : « Soldats, du haut de ces pyramides quarante siècles vous contemplent ! » Quelle galerie il leur donnait !

Ceci est le beau, l'admirable côté du *tic de la galerie*, tic du reste que nous accusons comme un trait du visage de nos mœurs, mais que nous sommes loin de déprécier. Il faudrait même, à beaucoup d'égards, se garder de nous l'ôter, ce tic-là ; nous y perdrions trop.

Nous y perdrions d'abord Fontenoy, cette jolie bataille, cette victoire si française. Otez les belles dames de Versailles qui attendaient le résultat du combat dans les fermes des environs ; ôtez douze cents courriers attendant, bride en main, le message qui ne devait transmettre à Paris que l'un de ces deux mots : *Victoire, défaite* ; ôtez à la jeune et pétulante noblesse française le droit de dire à l'armée anglaise non moins brave : *Messieurs les Anglais, tirez les premiers* ; et je ne comprends plus, je l'avoue, le succès de Fontenoy. Au maréchal de Saxe, il faut la galerie ; il la faut à tous ces vaillants jeunes gens du faubourg Saint-Germain, à tous ces héroïques gentilshommes du quartier Saint-Louis de Versailles, qui combattent sous lui. Chefs, officiers et soldats se disent en marchant sur les grenadiers de Cumberland : « Comme on parle de nous en ce moment au Cours-la-Reine ! Quel bruit à Trianon, si nous sommes vainqueurs ! » Cette belle et insoucieuse jeunesse met sa vie à ce prix : elle prodigue son sang ; ouvrez-lui, laissez-lui voir les plus lumineuses perspectives ; montrez-lui au retour les balcons faisant pleuvoir des roses et des lauriers sur son passage, l'Opéra l'applaudissant à son entrée dans la salle.

Galerie ! galerie !

Si toutes les batailles qu'a livrées la France avaient eu lieu un dimanche au Champ-de-Mars, la France n'en aurait pas perdu une seule. Mais aussi quelle galerie ! trois cent mille Parisiens, deux cent mille Parisiennes ! Il n'y a pas de défaite possible devant ce public-là. Si la fameuse bataille du Mont-Saint Jean s'était donnée au pied du Mont-Valérien, il n'y aurait jamais eu peut-être de Waterloo.

Si des effets de la galerie sur la bravoure française nous passons aux effets de la galerie sur l'éloquence française, nous découvrirons d'égaux résultats, et tous témoignant de l'influence prodigieuse de la galerie sur nos orateurs. On pourrait mesurer la portée de cette éloquence au nombre des auditeurs. Augmentent-ils, elle augmente ; diminuent-ils, elle diminue. Le général Foy, ce Démosthènes de la Restauration, n'était jamais si clair, si net, si national qu'en présence d'un public nombreux dans les tribunes et de toutes les banquettes occupées par les députés ses confrères, ses adversaires, ses ennemis. Si l'affluence manquait, il sentait son feu s'éteindre, sa parole hésiter ; l'orateur devenait alors comme tant d'autres, un parleur stérile. Sa galerie lui faisait faute.

Et les acteurs français ! disons d'abord que nous avons vu à l'étranger des acteurs du pays où nous séjournions jouer pendant quatre heures consécutives devant tout au plus quarante personnes éparses, clairsemées dans la salle. Ils jouaient sans le soutien des applaudissements, aussi bien qu'ils l'eussent fait devant deux mille spectateurs enthousiastes. Ni l'ariette, ni la romance, ni le duo, ni les chœurs n'étaient récompensés du moindre signe de bienveillance ; et duo, chœurs, romance, ariette étaient cependant chantés, je le répète, avec toute la perfection permise à ces dignes artistes, libres de tous leurs moyens comme au milieu d'un triomphe. Mettez maintenant des acteurs français à la place de ces acteurs étrangers, et ils succomberont, dès le second acte, à cette indifférence universelle, à cette absence de public. Ils ne parleront plus, ils chanteront de travers ; vous les verrez s'écrouler bientôt comme des tas de neige à la chaleur dissolvante du soleil. Ils n'auront plus, comme en France, leur galerie, cette galerie avec laquelle ils font échange de regards, de sourires, de souffle et d'âme.

Et cette escorte, cette tutelle sans laquelle nos acteurs ne valent rien ou pas grand'chose, n'est pas seulement nécessaire aux menus talents scéniques, elle est indispensable aux plus grands talents. Talma devenait soucieux à l'aspect d'une demi-salle, il se troublait, et il est rare qu'il fût satisfait des suffrages qu'il en recueillait dans la soirée. Il avait même un mot caractéristique qui nous a été rapporté par l'excellent, le spirituel, le regrettable Merle, ce charmant critique de *la Quotidienne* ; oui Talma, avait un mot qu'il disait toujours lorsqu'il lui arrivait d'être peu applaudi de la galerie mesquine ou éparpillée : *Merle, ce soir, je n'ai pas étrenné.*

Si de l'art pur et littéraire nous descendons à l'adresse intelligente, de la pensée à l'habileté, nous serons confirmés par plus de preuves que nous n'en demandons, dans cette vérité, que l'entourage disparu, la présence d'esprit, la spontanéité, le soubresaut, le cri disparaissent de l'individualité française.

J'ai vu un de nos plus fameux joueurs de billard ne réussir que la moitié de ses coups dans les belles salles aristocratiques de l'hôtel d'Osmond uniquement parce que sa galerie n'était pas venue. Sa queue d'ébène le trahissait. Et il s'en rendait bien compte, l'homme de génie du drap vert. « Il me manque dix hommes ce soir, disait-il parfois à son adversaire, pour réussir ce carambolage. » Celui-là du moins confessait hautement l'autorité, l'utilité de la galerie.

Le vieux colonel Desgraviers de La Hucherie faisait mieux, il emmenait les dix hommes avec lui derrière le Luxembourg, quand il jouait aux boules avec les académistes de sa force, et ils n'étaient pas nombreux. Il en emmenait même plus de dix. J'en ai vu quelquefois quarante rangés sur deux haies pendant que sa boule décrivait une parabole infaillible dans l'azur de l'air et de la fumée des pipes. Les payait-il, ces quarante hommes ? je n'en sais rien. Mais il est resté dans la conviction de chacun que, sans cette galerie, le brave colonel Desgraviers de La Hucherie n'aurait jamais risqué une de ces parties mémorables qui ont illustré le turf du Luxembourg et de l'Observatoire. Vous lui eussiez retiré sa galerie, qu'il n'eût pas mieux joué aux boules que vous et moi.

Ai je indiqué la dixième partie de la place qu'occupe la galerie dans nos faits et gestes français ? Pas la millionnième partie seulement.

En France, on est charitable pour la galerie. Supprimez les listes de souscription, et vous verrez si tel banquier aurait sorti de ses caisses les quatre ou cinq misérables mille francs qu'il a donnés à M. de Lamartine. Et que d'autres, qui ne sont pas banquiers n'auraient pas non plus donné sans la publicité de ces listes !

On est bon, on est méchant, en France, on est vrai, on est faux, on est gai, on est triste, on est ouvert, on est distrait, on est raisonnable, on est fou, on se sauve, on se perd pour la galerie.

On se jette du haut du pont des Arts dans la Seine pour la galerie.

On a même remarqué qu'il y avait beaucoup plus de suicides publics le jour que la nuit ; ce sont des suicides à galerie. Jamais une femme ne se jettera la nuit par la croisée ; elle veut être vue mourir.

Je gage qu'on trouverait à Paris dix mille personnes qui consentiraient à avoir la tête tranchée pourvu qu'on leur permît de parler pendant une heure sur l'échafaud.

Le tic de la galerie est un des plus anciens, des plus chroniques, des plus vivaces de la nationalité française.

On nous objectera que nous avons dit autant de bien que de mal de ce tic universel parmi nous. Nous répondrons que nous n'en avons pas même dit de mal. Si nous avions voulu être sévère, nous aurions pu ajouter seulement que, s'il convient d'ambitionner l'estime de dix mille personnes, il ne faut pas dédaigner un chiffre beaucoup inférieur, et qu'assez souvent même il vaut mieux avoir l'estime de soi, uniquement de soi, que celle de la galerie. Mais pour cela, il ne faut pas avoir le tic de la galerie. Et qui ne l'a pas ?

LÉON GOZLAN.

Les prédicateurs du Carême.

LE P. FÉLIX. — LE P. LAVIGNE.

Qu'on ne s'attende pas ou plutôt qu'on ne craigne pas de nous voir résumer en quelques lignes le cours de philosophie sociale professé à Notre-Dame par le P. Félix et les homélies dont le P. Lavigne enjolive les décors tout païens de la Madeleine. Pour être goûtés dans toute leur saveur, les sermons doivent être entendus. — Le *Monde illustré* donne à ses lecteurs et à ses spectateurs des figures, des portraits et des physionomies. Il leur doit, par conséquent, d'esquisser à grands traits, sans trop se préoccuper du fond, les orateurs chrétiens qui, par la qualité et la quantité de leur auditoire, aussi bien que par leur talent réel, ont conquis la vogue du moment.

Certaines stations du Carême sont des événements qui entrent souvent par l'imprévu dans les préoccupations du public et groupent autour d'eux d'avides curiosités. La foi et la piété n'expliquent pas seules le nombre, le choix et l'attention des auditeurs.

La fatigue du plaisir engendre aux premières feuilles du printemps de graves émotions. Combien de gens n'échappent à la satiété que par de fugitifs repentirs !

C'est pourquoi, quand la frénésie des bals commence à se calmer, le prédicateur le plus sévère, le plus caverneux, le plus habile à brandir sur nos têtes les grandes et sombres images de la mort, de l'éternité, des châtiments mystérieux réservés aux dissipateurs de la vie, de la richesse, de l'intelligence et du cœur, est toujours le plus couru. Sous le soleil nocturne, fantastique et doux des lustres dorés, le monde aime qu'on le flatte ; il s'abandonne sans réserve aux caresses de l'erreur, du mensonge, de l'illusion ; le rêve est la seule réalité permise. Mais à l'église, il tient à voir ses vanités mises à nu et livrées à ses propres dérisions ; dans le demi-jour des arceaux gothiques, il cherche les visions terribles d'Ezéchiel ; il se charge de s'administrer à lui-même les complaisances qui le rassurent ; mais le prédicateur n'est pas tenu par lui à voiler la mort sous des fleurs et des dentelles, à compter les heures de l'éternité sur les pendules de salon, à lui concéder que le bonheur a pour élément la vanité de nos désirs. C'est un roi qui, à ses heures, aime à voir la vérité fière et inexorable !

Depuis près de vingt-cinq ans, et à partir de l'éclatant début par lequel l'abbé Lacordaire réforma le style et agrandit le champ de la prédication moderne, c'est autour de la chaire de Notre-Dame que se réunissent, pour entendre débattre au point de vue catholique les grands problèmes du temps, tous les hommes graves de la politique, de la science, de la philosophie et de la littérature. Partout ailleurs la religion, attendrie à la vue de nos misères morales, parle en son propre nom au cœur, aux souvenirs de l'enfance, à la foi mal éteinte des incrédules du plaisir. Mais dans la métropole, armée qu'elle est du témoignage des siècles et de la majesté des lieux, elle entre hardiment sur le terrain de la raison ; elle parle le langage de ses ennemis ; elle s'émeut des incertitudes du temps, mesure les systèmes, terrasse les négations les plus audacieu-

ses, fait comparaître devant elle l'histoire morte et l'histoire vivante, et ne refuse pas même aux économistes l'honneur d'une discussion théologique.

Le P. Lacordaire et le P. de Ravignan, dignes compléments l'un de l'autre, ont jeté un grand éclat sur ce genre tout nouveau d'enseignement chrétien. Ce n'est pas ici le lieu d'expliquer ni de justifier leur immense succès; leur parole, d'ailleurs, retentit assez haut dans le souvenir de tous ceux qui les ont entendus.

Le P. Félix, qui leur succède, fait de louables efforts pour maintenir la tradition qu'ils ont fondée, et sa bonne volonté est récompensée par un succès presque égal au leur. Chaque dimanche, une forêt de têtes pensives et intelligentes remplit la vaste nef et les basses de l'église métropolitaine, comme aux plus beaux jours de 1845.

Le P. Félix est un orateur formé. Il y a des hommes que la nature n'enfante pas de toutes pièces; le travail fait leur génie, et on voit que l'éminent jésuite a beaucoup travaillé. Son talent ne le trompe et ne le surprend jamais. Lacordaire ne se révélait à lui même dans toute sa force, dans toute sa passion, qu'en présence de son auditoire. Son cadre préparé par une longue méditation, laissait tout exprès de larges blancs à l'imprévu.

Le P. Félix, au contraire, sûr de son chemin jusqu'au bout, n... ant d'avance à l'aide de nœuds littéraires assez f... s parfois la longue chaîne de ses arguments, voit son chemin jusqu'au bout. Sa thèse se déroule régulièrement sans se détacher jamais des prémisses posés. Les prémisses pourraient être contestées, mais comme elles ont au moins l'absolu d'une affirmation convaincue, l'auditoire les adopte et s'y tient. L'auditoire de Lacordaire cherchait des émotions, était toujours sur l'éveil d'une surprise, comptant même sur quelque imprudente obscurité. Celui du P. Félix vient chercher l'ordre à ses propres pensées.

Quoi de plus commun à l'heure où nous vivons que d'exalter, dans un but toujours louable assurément, le grand principe d'autorité qui, pour être maître des choses et de l'opinion, n'en est pas moins contesté? Eh bien, le P. Félix a su donner à ce thème si débattu qu'il en est presque usé, une nouveauté parfois saisissante. Les problèmes les mieux résolus gagnent toujours à être posés vigoureusement et de haut. Et puis on se plaît généralement à voir s'agrandir l'acception de certains mots courants.

Le jeune orateur voit l'autorité partout, ou du moins en tout, puisque d'elle déroulent non-seulement la liberté et tout ce qui s'ensuit, mais les progrès mêmes que jusqu'ici s'attribuait l'initiative individuelle. Nous ne discutons pas, nous constatons et nous tâchons de faire ressortir la nouveauté de l'aperçu.

C'est un petit homme brun à physionomie plutôt honnête qu'expressive, sa voix a le perçant d'un dilemme irréfragable. Son organisation tout entière semble être modelée sur son intelligence agissante et parfaitement disciplinaire. Son geste tranche et pare; c'est une épée et un bouclier. Il voit plutôt juste qu'il ne voit loin; son vol est plutôt sûr, régulier, que haut, impétueux et hardi; il est clair plutôt que lumineux. Esprit exact, méthodique, sobre et retenu, l'éloquence est pour lui un moyen de logique, une forme de discours, l'expression complète du bon sens dans la bouche de l'orateur. Rarement son âme s'extravase pour se répandre sur celle de son auditoire. S'il s'échauffe, c'est que la mesure du raisonnement lui paraît pleine, c'est qu'il s'indigne qu'en face de tant d'évidence il reste encore des raisons rebelles et des cœurs insoumis. Sa raison tressaille sous le coup de son propre effort. — Après tout, et quoi qu'on puisse regretter, le bien a mille manières de se produire. Ouvrir des voies nouvelles aux esprits n'est pas toujours le moyen le plus sûr de les maîtriser.

De Notre-Dame à la Madeleine le chemin est long, moins cependant que la distance énorme et les zones de température qui séparent les deux auditoires. La France écoute le P. Félix, c'est Paris qui va à la Madeleine, le Paris de la haute finance de l'aristocratie qui a passé l'eau et mis le pied dans les *actions*, le Paris futile qui ne voit que ténèbres et barbarie au delà du boulevard Montmartre. La Compagnie de Jésus a son orateur tout prêt pour cet auditoire aux passions de surface, où la foi s'implante et se déracine aussi vite que l'amour du luxe et du plaisir. L'auditoire de la Madeleine veut être plutôt charmé que convaincu. A quoi bon être convaincu quand il est de mauvais ton de ne pas croire?

Le P. Lavigne remplit toutes les conditions voulues pour ne pas trop froisser ce monde délicat qui croirait sortir des convenances aussi bien par les grandes vertus que par les grands vices. Il a le geste monotone à force d'être caressant. Nous voudrions qu'il abusât moins du mouchoir blanc dont ses travaux de Titan lui font sans doute une réminiscence oratoire, car le P. Lavigne prêche tant qu'on veut et quand on veut. Après avoir prononcé son exorde à Sainte-Clotilde, il franchit le pont de la Concorde et débite encore, tout ému, sa péroraison à la Madeleine. Chez lui, comme la lampe du sanctuaire, la spontanéité, pas trop ambitieuse, ne s'éteint jamais. Un jeune orateur très-distingué l'appelait, l'autre jour, M^me Deshoulières de la chaire; car il a toutes les fleurs du panier pastoral. Que lui importe l'auditoire, après tout! Il tonne quand il veut; mais c'est un tonnerre qui attendrit. Ne l'a-t-on pas vu convertir le bagne de Brest? Le P. Lavigne, Briarée de l'éloquence sermonaire, est une des gloires de son institut, et, à juste titre, il porte avec lui le génie facile, multiple, souple et irrésistible de toute une corporation qui met toute sa force à fuir l'extraordinaire.

J. DOUCET.

Le canon Armstrong.

La presse anglaise a fait retentir le monde des immenses succès d'un système d'artillerie rayée, inventé par le capitaine Armstrong; cette question militaire a même pris place, contre l'habitude, dans les débats de la chambre des communes, où le ministre de la guerre a apporté les détails techniques les plus minutieux sur la valeur de cette arme.

Nous croyons être agréables à nos abonnés en leur donnant notre avis sur cette invention et sur son mérite. Il faut toujours être en défiance contre les exagérations qui nous viennent de l'autre côté de la Manche; elles naissent, le plus souvent, dans des horizons chargés de nuages.

L'importance du système repose sur trois parties distinctes:

Le procédé métallurgique employé pour la fabrication du canon;

Les dispositions au moyen desquelles on introduit le chargement, gargousse et boulet;

Les formes du boulet, et le mode de forcement et de rayures, conditions d'où dépendent la justesse du tir et les grandes portées.

Jusqu'à ces dernières années on fabriquait les canons en bronze ou en fonte de fer coulés. C'est même encore ainsi qu'on les fabrique aujourd'hui; mais les exigences sans cesse croissantes des guerres modernes obligent à chercher des métaux plus résistants, afin de donner aux projectiles de l'artillerie une puissance destructive plus considérable. Ces exigences ont conduit à diverses tentatives dont nous entretiendrons nos lecteurs dans un autre article; il s'agit en ce moment du procédé Armstrong.

Le canon tout entier est composé d'un tube en acier, autour duquel on a enroulé des bandes de fer, tournées en spirales et soudées; cette couche est recouverte d'une seconde mise de spirales pareilles, roulées de manière que les joints coupent presque à angle droit les joints de la première. On continue de la même façon suivant la grosseur de l'objet. Le tout est soudé; c'est une question de temps, d'argent et d'habileté de forge.

On comprend sans peine les avantages de ce mode de travail; c'est le canon *à rubans* de l'arquebuserie.

L'idée n'est donc pas originale. Son application à de grosses masses appartient-elle du moins aux forgerons anglais? Pas davantage; MM. Petin et Gaudet, les premiers maîtres dans l'art de la grosse forge, en ont justement revendiqué la priorité dans le *Salut public de Lyon*, 31 *mars* 1859. Cette application, faite par leurs ateliers, remonte à 1849; ils le prouvent par des brevets pris en France et en Angleterre. Ils la répètent journellement sur des arbres de machines; en 1856, ils demandaient encore à la marine l'autorisation de lui fournir, dans ces procédés, des canons dont ils ne craignaient pas d'élever le poids à 5,000 kil.

Quoi qu'il en soit, de semblables tubes, en acier et rubans tournés, sont susceptibles d'une grande résistance, si le travail a été bien fait.

Le tracé que nous donnons permet d'apprécier les dispositions du canon de M. Armstrong.

Le canon se charge par derrière, afin d'éviter l'inconvénient de laisser reculer les pièces et de les ramener à leur position de tir, inconvénient très-grand sur les vaisseaux où cette manœuvre réclame les efforts réunis de quatorze ou seize hommes.

En arrière du point où doit être placée la charge S, on a pratiqué un trou rectangulaire qui est rempli, quand le chargement est opéré, par une masse mobile B, maniable au moyen de deux anses P. Cette pièce mobile entre librement. Elle porte, en E, une rondelle en cuivre qui, s'appliquant contre les bords du vide du canon, que les artilleurs appellent *âme*, empêchent les gaz de traverser en arrière. Dans la partie postérieure, une vis V presse la pièce mobile et la rondelle contre ces bords de l'âme. Enfin, dans cette pièce, en F, point correspondant à l'axe du canon, est ménagée une petite chambre où se place une cartouche amorce; celle-ci, enflammée par une amorce fulminante, mise dans le canal LF, communique le feu à la gargousse S.

Pour charger le canon, on enlève la pièce mobile, on introduit le boulet C, puis la gargousse S, on replace la pièce et on la serre avec la vis V.

Ces dispositions de chargement par la culasse sont, suivant nous, médiocrement avantageuses. Le tube formant le canon est très-affaibli par cette large ouverture, faite au lieu même où la plus grande résistance est nécessaire; en outre, pour de gros canons, celui de trente par exemple, qui est le calibre ordinaire de la marine, la pièce mobile B ne pèserait pas moins que 70 kil., cause évidente de lenteur dans la manœuvre.

Cette pièce est imitée des anciens petits canons qu'on nommait *fauconneaux*; on a ajouté la vis de serrage V.

Notre prochain article convaincra facilement nos lecteurs que l'artillerie suédoise a bien mieux réussi.

Le boulet de M. Armstrong est allongé, comme les balles des carabines, comme les boulets des canons rayés de tous les systèmes. Dans les canons qui se chargent par la bouche, le boulet qui doit entrer librement est obligé à tourner au moyen de tenons qu'il porte en saillie, lesquels glissent dans des rayures correspondantes creusées dans le canon. On sait que c'est ce mouvement de rotation qui produit la stabilité du boulet; c'est ainsi que font les joueurs de palet et autres pour bien diriger leurs coups.

Le boulet de M. Armstrong étant placé par derrière, où le canon a été un peu élargi afin de le recevoir facilement, peut être tenu à un diamètre légèrement supérieur à celui de l'*âme*, au moyen d'un manchon-enveloppe en plomb, lequel, lorsque le boulet est poussé par la poudre, se moule sur l'âme de même que les balles de carabines. Par suite, on a remplacé les larges rayures des canons ordinaires par des rayures petites et nombreuses, celle des fusils ou pistolets dits à mille rayures, dans lesquelles le plomb s'imprimant entraîne le boulet qu'il enveloppe et le fait tourner avec lui.

Il en résulte qu'il ne se perd pas de gaz, et que, le canon étant d'ailleurs très-long, les portées sont plus étendues.

La presse anglaise fait encore un éloge pompeux de ces dispositions; elle ignore sans doute que les Suédois ont mis en service, depuis plus de quatre ans, un boulet à manchon en plomb exactement pareil.

Tout cela nous paraît donc être un assemblage d'imitations que l'amour-propre national a acceptées comme autant d'idées originales.

C'est de même que les comptes rendus admirent la propriété de ce boulet d'éclater au contact de l'obstacle, au moyen d'une fusée à percussion. Ces systèmes d'explosion au choc sont dans le domaine public; Devisme fait aujourd'hui sauter les baleines avec ses balles explosives à percussion.

Néanmoins, et indépendamment de cette critique, on doit croire que les canons construits comme ceux de M. Armstrong donnent de grandes portées et une justesse remarquable; le boulet étant complétement forcé, le tube très long, la poudre y est toute utilisée, comme dans les carabines, et le boulet se meut bien dans l'axe de la bouche à feu.

Suivant le ministre de la guerre, parlant à la Chambre des communes, un pareil canon de 30, chargé seulement de cinq livres de poudre, porterait son projectile à 5 milles et quart; à 3000 mètres, ce projectile ne s'écarterait, en moyenne, du but que de 5 décimètres. C'est peut être trop beau.

Notre croquis représente un canon Armstrong d'un très-petit calibre, 6 centimètres environ. Mais le gouvernement britannique ne s'est pas arrêté là; les pièces qu'il a commandées sont de calibres bien supérieurs, quoique les difficultés du travail s'en augmentent beaucoup.

Cependant, malgré les éloges qu'ils font de ces canons, les Anglais eux-mêmes reconnaissent qu'ils ne satisfont pas à tous les besoins de la guerre maritime; ils ne peuvent ni percer, ni briser ces épaisses cuirasses en fer dont on arme aujourd'hui les vaisseaux. Aussi, les renseignements qui nous sont fournis semblent indiquer que nos voisins, comme les Américains, ont renoncé à l'emploi de ces systèmes d'artillerie de précision pour obtenir les violents effets de rupture; ils font des canons ordinaires dans des dimensions monstrueuses, devant lesquels les meilleures murailles de navires blindés tomberont, rapidement désorganisées. Qu'ils y réussissent le plus tôt possible! Dieu veuille, pour nos bourses, que ces nouvelles machines nautiques, qui ne coûteront pas moins que 6 ou 7 millions, disparaissent devant les gros boulets, comme les armures de nos preux ont disparu devant les balles des premiers mousquets.

Ne nous effrayons donc pas trop du canon Armstrong; nous ferons mieux quand nous le voudrons. D'ailleurs, la guerre brutale se rit de tous ces perfectionnements délicats; il lui faut des gros bataillons, des gros canons, aidés par la fortune et l'audace.

CHAFFER.

ARRESTATION D'ALICE LISLE.

(Scène de l'insurrection de 1685.)

Le dix-septième siècle a été pour l'Angleterre celui des luttes intestines, des convulsions sanglantes. Nous en donnons un des épisodes les plus dramatiques dans une gravure reproduisant la belle fresque de l'arrestation d'Alice Lisle, dont le pinceau de M. Ward vient de décorer la Chambre des lords.

Cette scène se rattache à l'une des lugubres tragédies qui assombrirent le règne de Jacques II, et qui ont légué le nom de Jeffreys à l'exécration universelle. Jacques II, le second fils de Charles Ier, avait recueilli, en 1685, la couronne d'Angleterre que la mort avait fait tomber du front de son frère Charles II. Catholique, il se trouva en présence des défiances d'un protestantisme ombrageux. Accusé sans cesse de violer le serment qu'il avait fait, en montant sur le trône, de ne rien entreprendre contre la religion de l'Etat, il vit s'étendre autour de lui un mécontentement qui éclata en complots. Sombre et violent, ce prince tenta de les écraser par une répression inexorable. Il ne fit qu'irriter les passions qui devaient le renverser. Une des conspirations les plus formidables qui agitèrent son règne, fut l'insurrection du duc de Monmouth.

Le duc de Monmouth était un fils naturel de Charles II. Doué de brillantes qualités chevaleresques, il était très-populaire en Angleterre; il crut, confiant dans ces sympathies, pouvoir

la couronne d'Angleterre et la revendiqua par les armes. Le comte d'Argyle, dont le père, chef de la secte des Indépendants, avait été l'un des amis de Cromwell, souleva une partie de l'Ecosse en sa faveur. Jacques de Monmouth fit une diversion dans l'ouest de l'Angleterre et se trouva en face de l'armée royale sur le champ de bataille de Sedgemoor. Ses troupes furent dispersées, et il tomba lui-même au pouvoir d'un vainqueur cruel. Ses partisans furent traqués avec une fureur qui se révéla par la peine de mort, édictée contre tous ceux qui leur donneraient asile.

C'est une des catastrophes produites par ces lois sanglantes que retrace notre illustration. Une vieille dame, aussi révérée par la générosité de son caractère que par l'austérité de ses mœurs, ouvre sa demeure aux proscrits que poursuit une vengeance impitoyable. Elle est dénoncée.

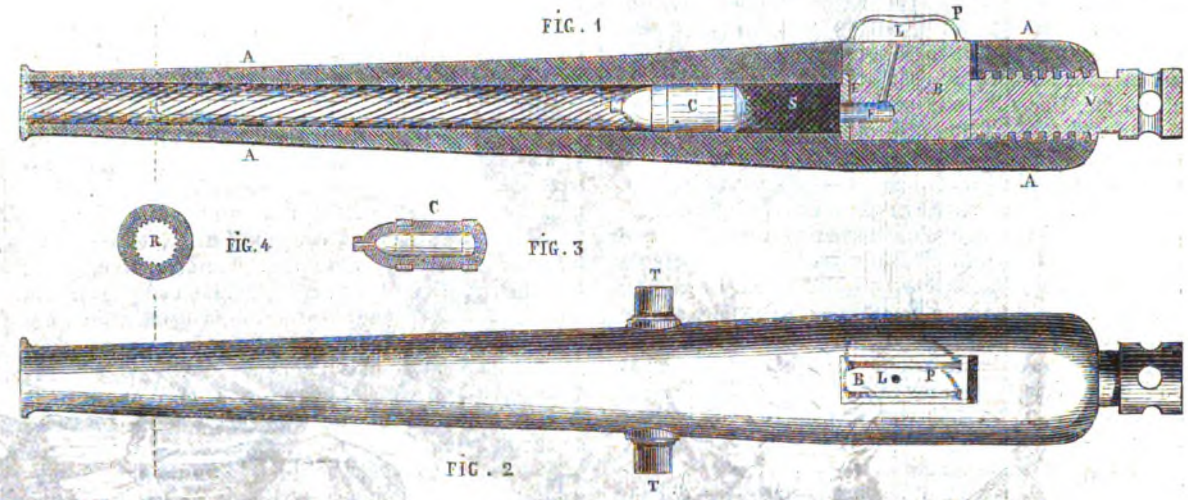
Sa maison est envahie par des sbires farouches auxquels elle n'oppose, pour protéger son foyer, que la sérénité de sa vertu et la majesté de ses cheveux blancs.

On la somme de livrer les rebelles cachés chez elle; elle lève les yeux au ciel. Ce qu'elle demande à Dieu, c'est le courage et la force d'accomplir la mission sainte qu'il lui a imposée en lui envoyant des malheureux.

La maison est fouillée, les proscrits sont découverts, frappés, massacrés sous ses yeux; sa seule protestation coule en larmes sur ses joues et monte au ciel en prières.

Ce calme de la

COATIS.
(Nouveaux hôtes du Jardin des Plantes.)



Canon Armstrong.

conscience, cette sérénité dans la souffrance l'accompagneront jusque sur le bûcher où elle doit expier son pieux dévouement. Ils revivent dans l'auréole céleste dont rayonne le front de cette noble martyre de l'humanité, dans la belle peinture que le gouvernement britannique vient d'offrir aux respects des peuples dans le sanctuaire le plus élevé de ses lois. F. G.

Les Coatis.

Les journaux ayant annoncé que deux coatis, animaux très-rares, étaient tout récemment arrivés au Jardin des Plantes, le *Monde illustré* s'est empressé d'en faire faire une gravure.

Le fait n'était pourtant exact qu'à demi. La ménagerie du muséum vient bien de recevoir, non pas deux, mais quatre coatis, qui lui ont été donnés par M. Léon Génévrier; seulement ces animaux n'y ont jamais été rares. Pendant ces dernières années, on a pu en voir deux, qui circulaient constamment dans le palais des singes. Au surplus, comme les coatis sont des animaux assez curieux, nos lecteurs nous sauront gré d'entrer dans quelques détails à leur sujet.

Le coati habite les forêts de toutes les contrées chaudes du Nouveau-Monde. Il appartient à cette tribu des carnivores que Cuvier a appelés les *plantigrades*. La pupille de ses yeux qui, à la lumière, se rétrécit de manière à ne plus former qu'une fente transversale, indique que c'est un animal nocturne ou crépusculaire.

Les quatre coatis nouvellement débarqués ne sont guère plus gros que des chats, mais, à l'âge adulte, la taille de ces animaux approche de celle du renard. La queue est de la longueur de leur corps. Leur nez se prolonge en une sorte de petite trompe mobile, sans cesse en mouvement; ils s'en servent pour rechercher dans les herbes ou dans les trous qu'ils creusent, les insectes et les vers dont ils sont très friands. Bien qu'à terre leur démarche soit assez lente, ils grimpent sur les arbres avec une agilité merveilleuse, ils circulent à travers les branches, et en descendent la tête première, en s'accrochant à l'écorce de la tige par les griffes de leurs pieds de derrière, ce que ne fait aucun autre animal de grande taille.

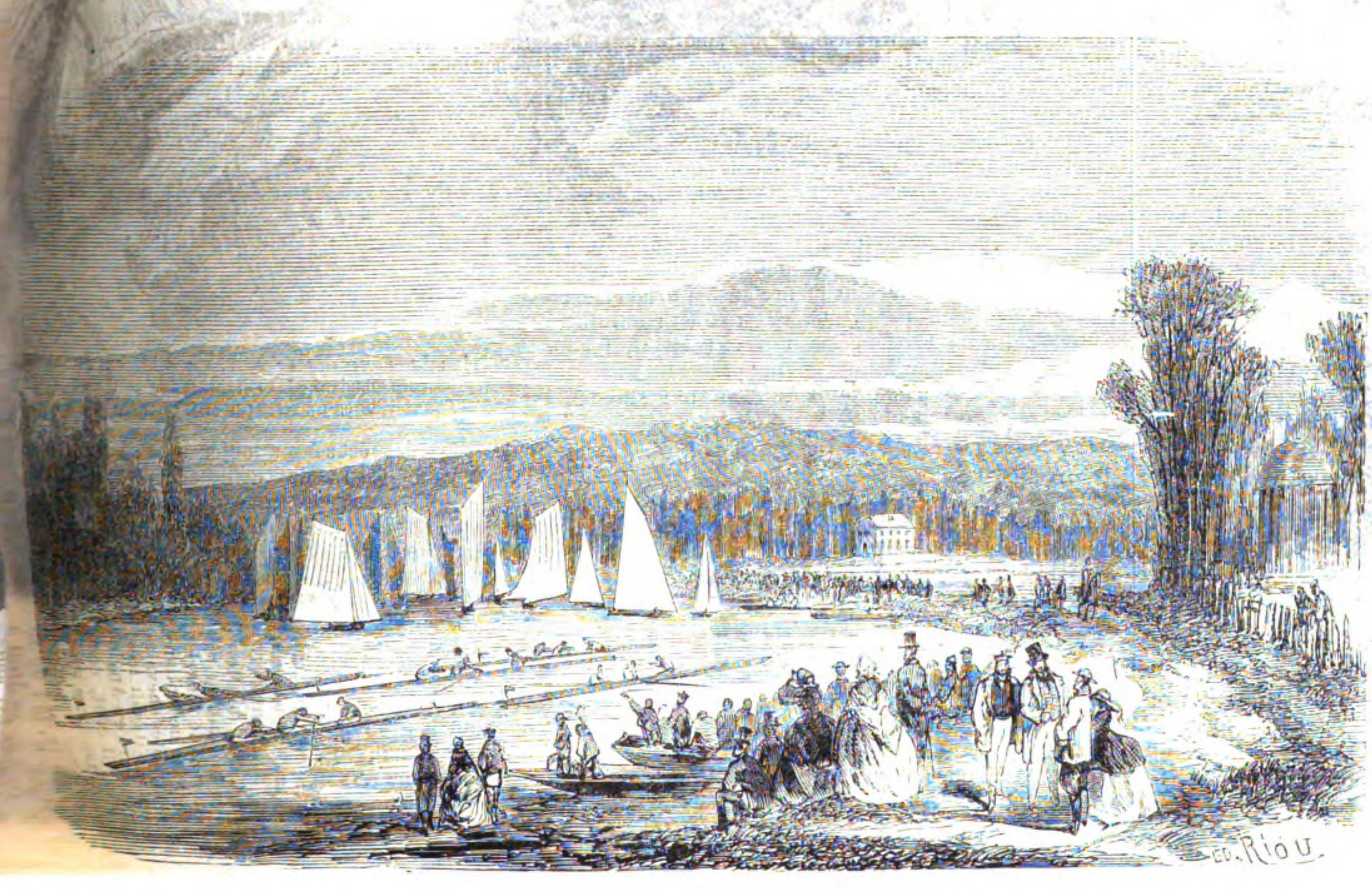
Ces maraudeurs vont ainsi surprendre les nids d'oiseaux, et mangent les œufs ou les petits qui s'y trouvent.

Quand le coati a saisi une proie à terre, il la déchire, la réduit en petits morceaux, et avec ses ongles acérés, dont il se sert comme une fourchette, il pique et porte successivement ces morceaux à sa bouche.

Il n'est pas besoin de dire que les coatis ne sont pas au nombre des animaux que la société d'acclimatation songe à introduire en Europe. Ce n'est pas qu'ils soient difficiles à apprivoiser. En captivité, ils se montrent confiants et très-sensibles aux caresses. Dès que vous les appelez, ils accourent vers vous, en poussant un petit cri assez doux; ils introduisent leur long museau dans les manches de vos vêtements; ils le portent ensuite sur votre visage, votre cou et sur toutes les parties nues de votre personne. Ce sont, au surplus, des pensionnaires fort incommodes. Fureteurs infatigables, ils pénètrent partout, fouillent dans tous les coins, culbutent tous les objets qui se trouvent sur leur passage, sautent sur les meubles, sur les lits, et grimpent après les rideaux et les tentures. Le seul service qu'ils puissent rendre, c'est de rechercher dans les greniers et les écuries les rats et les souris qu'ils attrapent avec beaucoup d'adresse, et de débarrasser le jardin, des limaces et des vers.

D'après la couleur rousse, brune ou noirâtre de leur fourrure, quelques naturalistes ont établi trois espèces de coatis. Ces différences sont trop légères pour motiver une telle division. Nous pensons que ce sont plutôt trois variétés d'une même espèce. Ce qui le prouve, c'est que la ménagerie a possédé un grand nombre de coatis bruns, et qu'il n'y en a jamais eu deux qui fussent exactement semblables par la couleur. Les nouveaux venus, dont le pelage n'a pas encore pris sa teinte définitive, paraissent appartenir, les uns à la variété brune, les autres à la variété noirâtre.

L. A. BOURGUIN.



Courses du printemps. — Régates de Saint-Cloud.

Premières courses du printemps.

STEEPLE-CHASES DE LA MARCHE. — RÉGATES DE SAINT-CLOUD.

Ce sont bien les premières courses du printemps que vient d'inaugurer le sport parisien par les steeple-chases de la Marche et par les régates du bois de Boulogne. Lorsque la sérénité du ciel que semblait inonder l'azur de mai, les rayons d'un soleil de juin, sous les épanchements dorés duquel semblaient tressaillir les jeunes feuillages, ne l'eussent pas attesté, les toilettes aux nuances tendres et aux étoffes légères qui circulaient sur les pelouses fleuries et qui remplissaient les calèches découvertes, ac-

courues à ces fêtes, eussent plus que suffi pour justifier ce titre.

Le premier programme des courses de la Marche n'annonçait pas moins de trois steeple chases... Tous trois furent en effet courus. Il est vrai que les deux premiers n'étaient que des essais timides, des encouragements offerts aux novices de ces pistes aventureuses, ou, comme dans le drame anglais, le grotesque et le terrible, la farce et la catastrophe bondissent de concert. Laissons donc le turf des gentlemen, où triomphèrent successivement Toss-Upp, à M. Boldrick, et Ferrières, à M. Briggs, pour nous occuper plus spécialement de la passe sérieuse, pour le prix de laquelle étaient inscrites sept des célébrités du monde hippique, et en première ligne M. le vicomte Talon, encore tout fier de la palme qu'il vient de cueillir dans le grand *Military* de Birmingham. C'est autour de cette course dramatique que se concentrait l'intérêt et les émotions, car c'était pour ses jouteurs qu'avaient été réservés les vraies difficultés, les périlleux obstacles. Cinq concurrents se sont présentés au poteau et ont parti avec un entrain qui ne s'est amorti qu'au premier passage de la rivière. Ce passage a laissé deux victimes. Deux coursiers ont fait le plongeon sous le voile des nymphéas qui couvrait sur ce point l'eau peu rapide de ses réseaux de verdure, et abandonnant leurs jockeys déconvenus au bord de l'eau, ont continué leur course en liberté. Une nouvelle culbute a marqué le second passage. C'est M. Talon qui cette fois vide les arçons, mais l'intrépide coureur s'élance de nouveau sur son cheval, reprend vaillamment la piste de son rival qui a pris sur lui une avance considérable. *Nal*, qui ne l'est pas, dévore l'espace, et s'il perd le prix ce n'est que d'une longueur que Battle, au capitaine Chichester, le lui enlève. On ne peut être plus glorieusement vaincu.

Notre illustration a emprunté à cette dernière course son épisode le plus saisissant : le saut de la rivière.

Les courses de la seconde journée, 3 avril, n'ont pas eu moins d'éclat. Le vainqueur du grand handicap a été *Casse-cou*, à M. le baron de Monnecove, battant *Kibworth-Lass*, à M. L. Manby, d'une longueur et demie.

Les régates de Saint-Cloud, dont un des plus brillants amphithéâtres était les bords gazonnés que le bois de Boulogne offre, est loin d'avoir présenté un spectacle aussi animé; la faiblesse de la brise enleva le premier jour une partie de son intérêt à la course des embarcations à la voile, dont les prix ont été obtenus la seconde journée : le prix d'honneur, par *l'Impérieuse*, à M. Mansiourt, patron Charles Chrétien ; le prix de la grande série, par *la Capricieuse*, patron M. L. Busson ; les prix de la petite série, enfin, par *l'Impérieuse* déjà nommée, *le New-York*, patron Lucien Moore, et *le Caprice*, à M. Beau, dans le sillage duquel s'avançait *l'Ondine*, à M. Charles. La partie de ce concours nautique qui a excité le plus vivement l'attention, a été la joute des *fonnays*, nouvelles pirogues à la rame que nos Jean Bart parisiens ont empruntées aux yackmans de la Tamise, ce sont en effet de longs *skiffs*, montés par trois hommes, un timonier et deux rameurs. La nappe à parcourir n'avait pas moins de six kilomètres, elle a été franchie avec une rapidité éblouissante par les cinq fonnays, volant à la face de l'eau comme cinq flèches. Le vainqueur a été *le Lutin*, dont ce triomphe était le début.

MAXIME VAUVERT.

COURRIER DU PALAIS.

Le 7 septembre dernier, à six heures du matin, une détonation retentit sur le boulevard Beaumarchais. Une fumée s'échappe d'une voiture de place. Le cocher, qui dormait sur son siége, n'a rien entendu. Un passant l'appelle ; on arrête la voiture et on y trouve assis, dans l'angle gauche, un homme dont le crâne a été emporté. Les débris de sa cervelle ont jailli avec son sang sur le drap de la voiture. Entre les jambes du mort fume un fusil à double canon, que sa main gauche, sanglante et crispée, retient encore. Le canon de gauche est chargé et amorcé ; celui de droite est déchargé, mais le chien n'est pas au repos. Une canne à bec de corbin est dans un coin de la voiture.

Le commissaire de police, assisté d'un médecin, dresse son procès-verbal, et tous deux sont d'accord pour constater que la mort a été le résultat d'un accident.

On ne tarda pas à reconnaître le cadavre : c'était celui de M. Thillet, commissaire-priseur.

Parti la veille au soir de Mâcon où il était allé faire une partie de chasse, il était arrivé de grand matin à Paris à la gare du chemin de fer de Lyon. Là, il avait pris une voiture sur laquelle il avait chargé sa malle, et où il était monté en donnant son adresse : rue Laffitte, 33.

C'était un quart d'heure après, quand la voiture était arrivée à la hauteur de la rue du Pas-de-la-Mule, que l'explosion avait eu lieu.

Le lendemain, le cadavre n'était pas encore enseveli, que des hommes de justice se présentent: ils sont assistés d'un médecin que M. le président du tribunal a commis pour constater de nouveau la cause de la mort.

Quel était donc l'intérêt qui motivait une pareille intervention ?

Un mot suffit pour le faire comprendre.

Le 28 juin précédent, Thillet, qui n'était âgé que de trente et un ans, avait souscrit une double assurance sur sa tête : l'une de 100 000 fr. avec la Compagnie *la Paternelle*; l'autre de 50,000 fr. avec la Compagnie *le Phénix*.

Une des clauses de la police portait qu'en cas de suicide le contrat serait annulé. Or, les Compagnies se refusaient à admettre que la mort de Thillet eût été le résultat d'un accident.

C'était un de ces hommes, disaient-elles, qui veulent à tout prix la fortune, et qui aiment mieux la violer que la séduire. Commissaire-priseur, en moins de cinq ans, il avait fait d'une étude ordinaire la troisième en importance des études de Paris, et en avait tiré jusqu'à 38,000 francs par an. Mais par quels moyens? En frelatant la clientèle, en employant, pour la grossir, des manœuvres réprouvées par sa compagnie. Ainsi, en 1856, une amende de 1,000 francs lui avait été infligée par le tribunal correctionnel pour avoir, de connivence avec des marchands de bas étage, vendu à l'hôtel des commissaires-priseurs, des meubles neufs et mal fabriqués. Au moment où il contractait son assurance, il avait encouru une seconde condamnation, qui venait en effet le frapper six semaines après; trois semaines avant le fatal coup de fusil. Encore si cette fortune, poursuivie avec tant d'ardeur, il en était resté maître. Hélas ! non, ces produits, conquis au prix d'un labeur fiévreux, au prix de sa considération professionnelle, ils étaient venus au fur et à mesure s'engloutir dans le gouffre de la Bourse. — Et voyez la situation ! d'un côté la chambre venait de le forcer à vendre, de l'autre il avait à répondre à des demandes de remboursement pour 55,000 francs de ventes non réglées, et sa caisse était vide et, d'un moment à l'autre, son nom, le nom de son père, un glorieux soldat du premier empire, pouvait revenir devant la police correctionnelle ; — cette fois sous le honteux stigmate d'un abus de confiance. Ici le déshonneur, là la mort. Et il a opté pour la mort.

Ainsi parlaient les compagnies, et elles ont trouvé une arme nouvelle dans le langage du médecin commis par la justice. Celui-ci, après inspection du cadavre, a déclaré que s'il ne lui était pas permis d'affirmer que le coup fatal fût parti par accident, « il n'en restait pas moins de très-grandes présomptions pour que la mort de Thillet eût été volontaire et le résultat d'un suicide. »

Tel est le point de départ du procès, et rarement, je vous l'affirme, j'ai assisté à un débat plus dramatique. Cette lutte engagée sur la mémoire d'un homme, ces expertises sur un cadavre, cette analyse des passions, des troubles, des pensées diverses qui ont dû agiter ce cœur tout palpitant de vie pendant les deux mois qui ont précédé la catastrophe, offraient un intérêt qu'on rencontre rarement dans un procès civil. Des lettres de Thillet ont été lues qui semblent donner un démenti aux projets de suicide dont il était, dit on, obsédé. Ecrites presqu'à la veille de sa mort, elles sont empreintes des plus tendres sentiments pour son père, sa mère, ses sœurs, cette famille honorable qui lui survit; elles respirent la gaieté, la confiance dans l'avenir. « Je ne suis pas égoïste, dit il, et je n'aime pas à vivre seul : j'ai une dose d'activité qu'il faut bien que je dépense, et je serais bien malheureux si je m'adonnais au *farniente* : mon énergie morale est de fer : tant que cette faculté ne baissera pas, je marcherai et, Dieu aidant, j'arriverai au but que je me propose... » Est-ce là le langage d'un homme qui médite un vol posthume, une escroquerie par suicide ?

Ce mystérieux problème, les avocats de M. Thillet père, Me Grandmanche de Beaulieu et Me Plocque, l'un dans une plaidoierie pleine d'élan et de cœur, l'autre dans une entraînante réplique; les défenseurs des compagnies, Me A. de Sèze, dans des considérations de l'ordre philosophique le plus élevé, et Me Desboudets, dans une vigoureuse discussion, l'ont successivement agité. Un magistrat, qui n'en est plus à faire ses preuves d'éloquence, M. l'avocat impérial Pinard, a dignement complété le débat. Tout en reconnaissant ce qu'il y avait de grave dans les circonstances morales et matérielles dont se trouvait entourée la mort de Thillet, il a pensé qu'elles ne constituaient pas un faisceau de preuves suffisantes pour briser le contrat consenti par les compagnies. Ces conclusions ont été adoptées par le tribunal.

Terminons en soldant aujourd'hui à nos lecteurs un arrière-compte qu'ils sont d'autant plus en droit d'exiger, que je le leur fais attendre depuis plus longtemps: c'est le résultat du procès de Mlle Antonia. Par compensation, il est vrai, j'avais été un des premiers à lui en parler. J'avais eu même, si je ne me trompe, contre MM. Dormeuil et Plunkette, qui n'ont pas su retenir chez eux une aussi charmante comédienne, quelques paroles bien senties. Mais ici, il faut bien le dire, il n'y a pas eu trop de leur faute. C'est une enfant terrible que Mlle Antonia. Jamais farfadet plus capricieux, jamais lutin plus fantaisiste n'a frôlé du pied les planches d'un théâtre.

Un jour, Mlle Antonia manquait une répétition.

Un autre, elle faisait retarder de cinq minutes le lever du rideau.

Dans un entr'acte, elle donnait au régisseur des noms d'oiseau.

En scène, elle s'amusait à déboutonner le gilet de M. Amant.

Puis elle demandait à ses amis de l'avant-scène comment avaient été les courses de la Marche, ce qu'on avait fait à la Bourse et si l'on aurait la guerre.

L'administration tremblait que le lendemain l'idée ne prît à l'espiègle enfant de sauter à la corde, de jouer au cerceau ou d'accrocher sa pantoufle au nez de M. Ravel; pour arrêter la crise, elle eut recours aux moyens énergiques, c'est à-dire à une forte application d'amendes.

Le topique opéra. Mlle Antonia envoya promener théâtre et directeurs : elle devait paraître dans le *Punch-Grassot*. Le *Punch-Grassot* dut se passer d'elle.

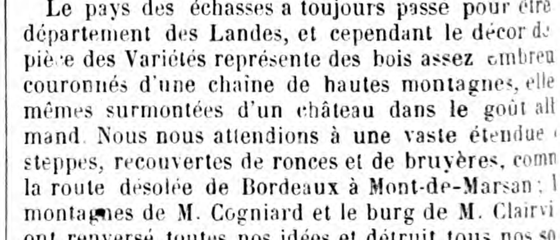
Mais un dédit avait été stipulé, et les directeurs, qui sont des gens d'ordre, en ont réclamé le payement. « Un dédit, mes bons, s'est écrié Mlle Antonia, mais je suis mineure et mon engagement est nul ! »

Il faut ajouter, pour être juste, que, dans la bouche de Mlle Antonia, le moyen légal qu'elle invoquait se présentait escorté d'autres considérations. Si elle avait si lestement laissé là le théâtre, c'était, disait-elle, à cause de l'abus que messieurs les directeurs prétendaient faire de son talent et de sa personne. On a des épaules opulentes, une jambe de nymphe, un pied mignon et aristocratique, est-ce une raison pour être obligée d'étaler chaque soir tous ces trésors devant le premier venu qui a vingt-cinq sous dans sa poche? Et qu'est-ce que l'art et la comédie ont de commun avec de pareilles exhibitions?

La cause de l'art et de la comédie a été vaincue; elle a cédé devant celle de la discipline et de l'autorité. Toute mineure, et bien réellement mineure qu'elle est, Mlle Antonia a été condamnée en 1,500 francs de dommages-intérêts.

En sortant de l'audience, je rêvais à ce doux nom d'Antonia : je voulus relire le *Violon de Crémone*. J'entrai avec Hoffmann dans la maison du conseiller Crespel, je vis sa fille, la pâle et touchante Antonia ; j'entendis ce chant « d'une nature particulière qui tantôt ressemblait aux soupirs de la harpe éolienne, tantôt aux modulations du rossignol, » et sur les ailes de cette mélodie, mon âme se sentit mollement ravie dans le ciel vaporeux de la poésie allemande... — puis tout d'un coup Antonia m'apparut entre les décors d'un théâtre, l'épaule au vent, la jambe découverte, — qui déboutonnait en scène le gilet de M. Amant.

PETIT-JEAN.



VARIÉTÉS : *Le Pays des échasses*, vaudeville en un acte, par MM. Théodore Cogniard et Clairville ; *Amoureux de la bourgeoise !* vaudeville en un acte, par MM. Siraudin et Choler.

Le pays des échasses a toujours passé pour être département des Landes, et cependant le décor de la pièce des Variétés représente des bois assez ombreux couronnés d'une chaîne de hautes montagnes, elles-mêmes surmontées d'un château dans le goût allemand. Nous nous attendions à une vaste étendue de steppes, recouvertes de ronces et de bruyères, comme la route désolée de Bordeaux à Mont-de-Marsan ; les montagnes de M. Cogniard et le burg de M. Clairville ont renversé toutes nos idées et détruit tous nos souvenirs de voyages. Une fois revenu de notre étonnement, nous avons prêté une attention exclusive aux modestes complications de ce vaudeville.

Nicaise aime Annette, qui l'aime de son côté ; tous les deux, chaque matin, un peu avant l'aurore, se donnent rendez vous sur leurs échasses pour chanter un duo langoureux. Mais cette musique n'est pas du goût du père Mathias, qui prétend n'accorder sa fille qu'à un *échassier* suffisamment riche. Il attend, le jour m

me, un certain Dandoulard, propriétaire des environs, laid mais propriétaire, vieux mais propriétaire, sot mais propriétaire, en un mot l'idéal du père Mathias. Pour recevoir ce Dandoulard et lui faire honneur, il a convoqué le ban et l'arrière-ban des Landais, l'oncle Cornichade et le cousin Falempin d'Arcachon. Une table est dressée en plein air, un déjeuner s'organise; on chante une chanson de houlette et d'agneau, presque aussi locale que la décoration; après quoi, Annette, renouvelant une tradition du pays, s'en vient placer devant Dandoulard un plat de noix. La stupéfaction est générale. Ce plat de noix signifie qu'Annette repousse la recherche de Dandoulard.

Le hobereau est exaspéré; il remonte sur ses échasses, et son courroux, surexcité par l'ivresse, se manifeste en une danse périlleuse, qui fait très applaudir M. Heuzey. Avant de quitter le village, Dandoulard projette une vengeance d'un caractère passablement audacieux: il a dans sa poche le testament d'un nommé Biscaros qui institue Nicaise son héritier; Dandoulard, au lieu de remettre ce testament, est sur le point de l'anéantir; mais, égaré par le vin, il le laisse tomber par terre. C'est Annette qui, ayant heureusement quitté ses échasses, ramasse le précieux papier et court le porter à Nicaise. Veut-on connaître la rédaction à la fois romantique et naïve des testaments au *Pays des échasses*? « Je donne et lègue à mon neveu Nicaise tout l'argent qu'il trouvera enterré au pied du septième sapin dans l'allée verte qui mène au grand étang. » Eudieu! quelle poésie!

Cet héritage inespéré lève tous les obstacles qui s'opposaient au mariage d'Annette et de Nicaise. Le village entier, plus que jamais hissé sur ses échasses, ménétrier en tête, vient féliciter le jeune couple. La toile tombe sur une tentative de ballet, ou plutôt sur un trémoussement général de bâtons.

On voudra voir *le Pays des échasses*, non pas pour la pièce elle-même, dont nous n'avons pas besoin de faire ressortir les côtés surannés, mais pour la mise en scène singulière dont elle est l'objet. Les acteurs, au nombre de vingt environ, les figurants compris, se tiennent sans gaucherie sur leurs perchoirs. Ils sont en outre costumés avec exactitude: un béret sur la tête, un manteau de laine attaché aux épaules par-dessus un pourpoint boutonné, les jambes enveloppées d'un *canuto* ou fourrure, retenue par des jarretières rouges.

M. Heuzey est celui qui se montre le plus agile; c'est très-bien pour un comédien, mais pourtant cela serait médiocre pour un véritable Landais. Nous en avons vu, particulièrement aux fêtes de la Teste de Buch, qui franchissaient des clôtures de vingt pieds de large. D'autres sautaient à pieds joints ou ramassaient, en courant, des pièces de monnaie qu'on leur jetait; nous nous souvenons d'avoir décrit ce spectacle: « Lancé à fond de train, on voyait tout à coup l'homme s'arrêter, les échasses fléchir, s'abattre, puis quelque chose s'agiter entre trois grands bois comme le corps d'un faucheux entre ses grandes pattes; — cela durait le temps d'un éclair, — et avant qu'on eût poussé un cri, les échasses se redressaient, l'homme reparaissait au sommet et reprenait sa course! »

M. Thierry parle bas-normand; Mlle d'Audoird a deux toilettes; la seconde nous paraît, par son élégance, appartenir au genre de l'opéra comique; mais sommes-nous bien sûr que *le Pays des échasses* ne soit pas un opéra-comique déguisé? On y chante tout du long: et ces deux vers connus ont frappé notre oreille:

> D'espoir et de bonheur,
> Je sens battre mon cœur.

C'est bien avancé pour des habitants des Landes.

La seconde pièce nouvelle du théâtre des Variétés, *l'Amoureux de la bourgeoise*, devait d'abord porter le titre de: *Je suis un ver de terre amoureux d'une étoile.* C'était, dans l'idée première des auteurs, nous a-t-on dit, une parodie un peu tardive de *Ruy-Blas*; la parodie est devenue un vaudeville ordinaire, où les bons mots se font quelquefois attendre et où la même situation se reproduit avec trop d'insistance. Tout repose sur Lassagne, qui représente un jocrisse, comme d'habitude, mais un jocrisse monté sur le plus haut ton du lyrisme. Cet imbécile s'appelle Sylvain et est laquais chez une veuve, Mme Duménil.

> J'ai l'habit d'un laquais, mais vous en avez l'âme!

Il s'en faut, en effet, qu'il n'apostrophe en ces termes les adorateurs de Mme Duménil, lesquels sont le propriétaire de la maison qu'elle habite et un jeune avocat à qui elle doit le gain d'un procès. Sylvain, qui éprouve une passion insensée pour sa *bourgeoise*, s'applique à déjouer leurs intentions. Il intercepte les lettres, empêche les rendez-vous, interrompt les entretiens. Quelques paroles de Mme Duménil, interprétées à contre-sens, lui donnent à penser qu'il est payé de retour, tandis qu'elle ne songe qu'à le marier avec sa femme de chambre. Il retombe enfin du haut de son *rêve étoilé*, et ne pouvant plus supporter la vue de son idole, qui offre sa main à l'avocat, il entre au service du vieux propriétaire, un Don Guritan en redingote. « — Nous causerons souvent d'*elle*, lui dit Sylvain; nous pleurerons ensemble. »

Comme on le voit, ce n'est qu'une bluette, mais elle est prolongée.

CHARLES MONSELET.

CHRONIQUE MUSICALE.

OPÉRA-COMIQUE: *Le Pardon de Ploërmel*, opéra-comique en trois actes, de MM. Michel Carré et Jules Barbier, musique de M. G. Meyerbeer. — Concerts.

A minuit vingt-cinq de la nuit de lundi à mardi, des cris considérables retentissaient dans la salle de l'Opéra-Comique; on venait de baisser le rideau sur le troisième acte d'une œuvre magistrale, et le public en grand émoi demandait « l'auteur! l'auteur!!!... » avec une vigueur de poumons inaccoutumée.

Enfin, M. Palianti paraît, s'avance, salue par trois fois et tient à peu près ce langage:

« Messieurs, l'ouvrage qu'on vient d'avoir l'honneur de représenter devant vous est, pour les paroles, de MM. Michel Carré et Jules Barbier... (*Applaudissements faibles au parterre*) pour la musique, de M. Meyerbeer.» (*Acclamations, trépignements, cris tumultueux de la totalité des spectateurs*) Ces deux degrés d'intensité dans les bravos du public résument justement toute notre appréciation sur le *Pardon de Ploërmel*.

Pour mieux dire, la pièce nous a semblé pécher autant par le fond et la forme que la musique nous a séduit par sa facture large et son style élevé. Les fils de l'intrigue, si simples qu'ils puissent être dans leur enchevêtrement, nous échappent encore à cause du manque de lucidité qui règne sur tout le livret. Peut-être étions-nous sous le charme fascinateur de la musique; la partition accaparait toute notre attention, et le mot important, celui qui explique tout, aura effleuré notre oreille sans y entrer. Toujours est-il que nous n'avons compris qu'au troisième acte pourquoi Dinorah est folle, pourquoi Hoël son fiancé se trouve pris de la soif de l'or, pourquoi il veut aller à minuit déterrer dans la lande maudite un trésor qui, suivant les croyances naïves du pays, est défendu par la troupe fantastique des dragons et des korrigans.

Dinorah a perdu la raison le jour où la foudre a détruit la maison de son père. La pauvre folle s'en va courant les champs en chantant des ballades et balbutiant des paroles insensées à la grande terreur des gens du pays qui la prennent pour la Dame des prés, une apparition redoutée, un spectre grand format. Il y a surtout là un jeune gars du nom de Corentin, qui personnifie toutes les traditions superstitieuses du beau pays de Bretagne, et que le seul nom de Dinorah met en grand émoi.

Hoël, lui, doit épouser la folle le jour du Pardon, c'est-à-dire de la fête de Ploërmel; mais avant il a entrepris de lui rendre la raison en réédifiant sa maison brûlée. Et c'est pour cela qu'il veut conquérir le trésor chimérique qu'on dit enfoui au milieu d'une lande hantée par tous les fantômes de la nuit. Il est déjà tard, le ciel est sombre, l'heure est propice, il part. Mais voilà qu'arrivé au bord du torrent qui sert de frontière à la vallée maudite, un orage éclate sur sa tête; la pluie tombe en abondance, le torrent changé en cataracte emporte le pont qu'Hoël allait franchir et le trésor est perdu pour lui. Adieu ses rêves! adieu sa fiancée!

Eh! mon Dieu! la malheureuse Dinorah, la voyez-vous se cramponner aux débris du pont, elle lutte en désespérée contre une mort certaine. Mais Hoël est là qui lui tend une main secourable. Elle est sauvée par son fiancé qui la ramène à Ploërmel et, à la vue de ces lieux où ils se firent leurs premiers serments d'amour, de tout ce peuple en habits dorés, de ces bannières, signal pieux de la fête du Pardon, la raison lui revient. Vous devinez le reste; elle épouse Hoël. Quant à Corentin, nous n'avons pas vu très-clairement comment les auteurs ont rattaché à l'action ce personnage qui, au premier abord, semble, par les dimensions de son rôle, avoir l'importance des deux autres. Corentin a peur d'Hoël, il tremble devant Dinorah, son ombre le terrifie, le bruit de l'orage l'anéantit. C'est là tout Corentin, je le livre pour ce qu'il vaut.

Hâtons-nous d'arriver à l'examen de la musique.

Pour cette fois, l'auteur des *Huguenots* n'a pas suivi ses errements habituels, et la façon triomphante dont il a traité un sujet d'un caractère nouveau pour lui prouve irrécusablement la souplesse de son génie. Il a tourné brusquement le dos à l'épopée après avoir produit dans ce genre quatre colosses imposants par l'ampleur de la forme et la magie du coloris, et il est entré bravement dans les domaines fleuris de la pastorale. Ici plus d'hymnes guerrières, plus de héros à la longue épée, plus de nonnes dansant échevelées au son du tam tam, plus d'armées chantant victoire! Les fanfares qui crient: aux armes! se sont tues devant les noëls langoureux que dit si bien le galoubet breton. C'est un revirement notable dans les tendances de M. Meyerbeer, et sa partition du *Pardon de Ploërmel* est à son œuvre ce que la comédie des *Plaideurs* est à l'œuvre de Racine, à cette différence près, pourtant, que le poëte tragique est allé jusqu'au bouffon, et que le musicien n'a pas dépassé le comique. Et c'est là une louable modération; au comique, en effet, s'arrête la série des nuances que la musique est habile à peindre.

Nous disons qu'il y a revirement dans les tendances du maître, mais cela n'implique pas une révolution complète dans ses procédés de mise en œuvre, et nous n'entendons nullement signaler ici les symptômes d'une nouvelle « manière, » comme on dit dans le langage des arts.

Nous nous expliquons.

M. Meyerbeer s'est donné un thème nouveau à développer; il a voulu enluminer des riches couleurs de sa palette la banalité d'une paysannerie bretonne, et il a cherché les effets de son coloris dans la mélodie à laquelle il a donné un caractère, une allure, une forme appropriés à la nature du sujet. Là se borne, Dieu merci, la métamorphose de son génie. Son orchestration, sa facture magistrale, ses tours de style d'une élégance si achevée, son entente parfaite des effets de scène, en un mot tout ce qui, dans le travail de l'artiste, a nom *le procédé*, et représente l'idée corrélative du mot *invention*, est resté immuable et comme symbolisant de grandes convictions. Le côté idéal seul de l'œuvre, c'est-à-dire la mélodie, affecte une coloration appropriée à la nature champêtre dont le maestro a voulu chanter les joies et les tristesses, et cela suffit pour jeter l'esprit de l'auditeur dans l'ordre de sentiments que devait faire naître le sujet.

Ah! il était curieux de voir M. Meyerbeer sur ce terrain nouveau, et il était consolant de l'y voir triompher.

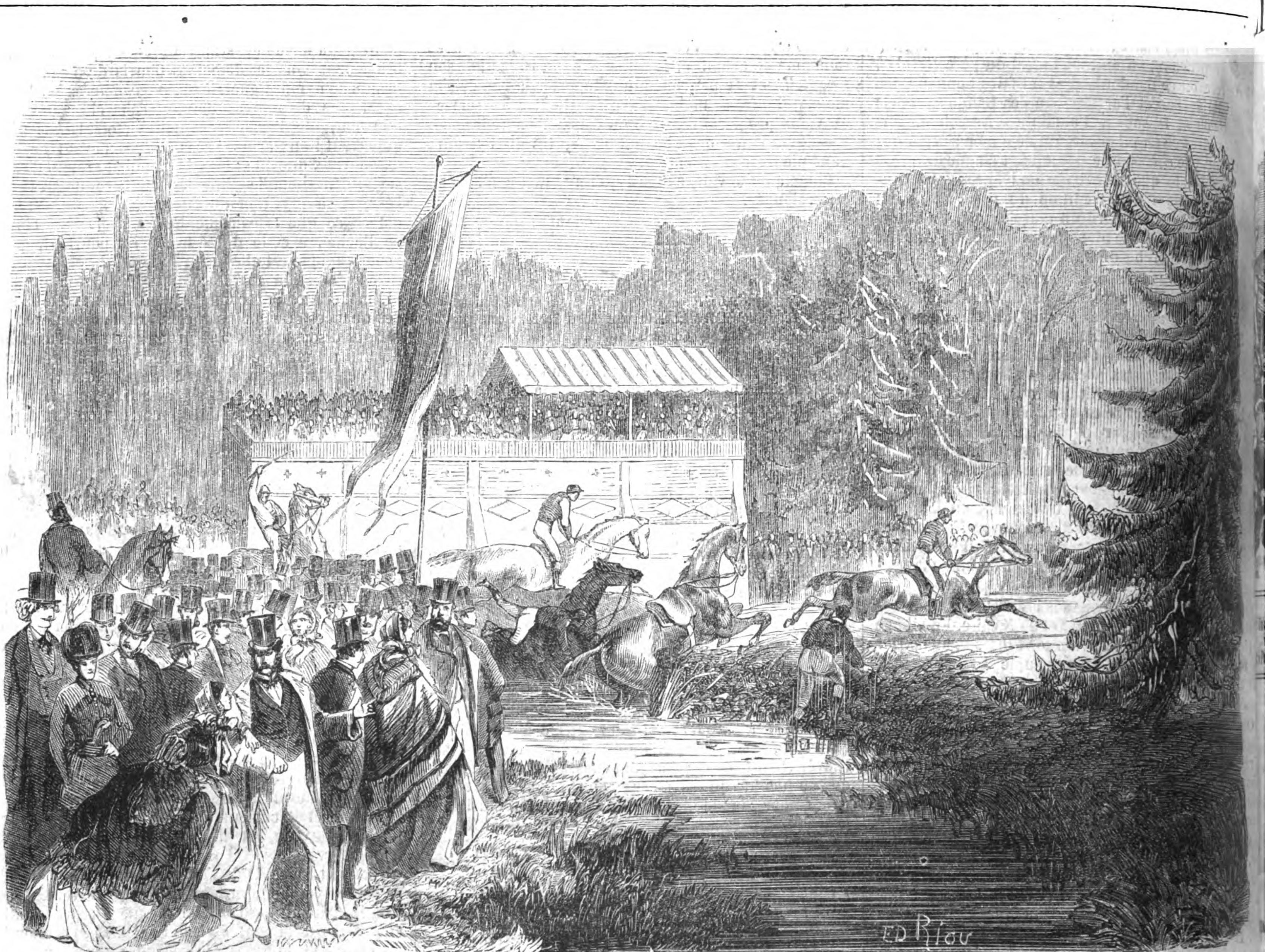
L'ouverture seule de l'opéra est tout un poëme. Ce morceau symphonique, joué dans le mouvement qu'a pris M. Tilmant le soir de la première représentation, et qui apparemment était le bon, dure, chronomètre en main, 14 minutes 56 secondes (avis aux chefs d'orchestre futurs). La coupe en est originale; aux accents de l'orchestre succède, par instants, la suave harmonie d'un cantique chanté derrière le rideau, et cette intermittence vocale et instrumentale est d'un merveilleux effet. Les mélodies se succèdent, variées, imprévues, dans cette ouverture, une des plus considérables, par la dimension et le caractère, qui soient au répertoire.

Le rideau se lève. On entend un chœur de paysans bretons; ce morceau a le caractère calme qu'ont les chœurs d'introduction du *Prophète* et de *l'Étoile du Nord*. Puis Mme Cabel fait son entrée en chantant une berceuse avec accompagnement en sourdines; Sainte-Foy, à son tour, entre en scène et chante des couplets d'une naïveté charmante; la modulation alternativement majeure et mineure qui les termine est du plus piquant effet. Nous aimons beaucoup aussi le duo bouffe entre Mme Cabel et Sainte-Foy, ainsi que le duo fantastique entre Faure et Sainte-Foy, ce dernier a été bissé avec acclamation; mais le morceau capital du premier acte est bien certainement le grand air de Faure:

> O puissante magie...

c'est là que le style du maître est le mieux accusé et se révèle dans toute son ampleur par la puissance de l'idée mélodique.

Le second acte s'ouvre par un chœur sans accompagnement, et bientôt après vient un air que Mme Cabel chante à son ombre; cet air, que remplit un motif à trois temps sur un mouvement de valse, est une des inspirations les plus fraîches, les plus heureuses qui jamais soient venues à l'auteur de *Robert*; il a fait naître un véritable frémissement de plaisir, et la cantatrice a dû le redire. L'air de poltronnerie de Corentin est rendu par Sainte-Foy avec des mines effarées et des chevrottements de la voix qui sont du meilleur comique. La ballade bretonne que dit Mme Cabel est peut être le morceau le plus court de la partition, ce qui n'empêche que nous ne l'ayons applaudi comme un des plus réussis. Cette ballade a un grand caractère et laisse sous l'impression de la stupeur; la cadence majeure par laquelle elle se termine est d'un effet étrange et d'un charme indicible. Le final simule un des orages les plus retentissants qu'on ait entendu au théâtre; ce morceau, largement développé, a tout l'effet d'une symphonie. A ce moment terrible, su-



Courses du printemps. — Steeple-chase de La Marche : Saut de la rivière.

prême, le décor prête encore à la situation la poésie de ses lignes fantastiques, que le crayon de notre collaborateur Gustave Doré a retracées à la première page de ce numéro.

Au début du troisième acte, l'action se trouve momentanément suspendue par l'apparition de quatre personnages épisodiques (un braconnier, un faucheur et deux pâtres), chacun vient dire un air d'un caractère différent, et les quatre voix se réunissent ensuite pour chanter une prière sans accompagnement. L'air du braconnier a obtenu le plus grand succès ; à la reprise du motif principal, le trille que fait le cor sur la dominante du ton est un effet fort original. Ce troisième acte est, du reste, le plus saisissant ; la belle romance de Faure, son grand duo avec Mme Cabel, abondent en mélodies chaleureuses, hardies et émouvantes. Puis vient la scène finale, dans laquelle le chœur de l'ouverture revient paré de ses couleurs religieuses. Nous n'hésitons pas à déclarer que ce troisième acte est un chef-d'œuvre à la hauteur des meilleures pages des *Huguenots* et de *Robert*, quoique écrit dans un style absolument différent.

M. Faure a créé le rôle d'Hoël d'une façon tout à fait remarquable. Il a la connaissance parfaite du grand style et il est, du reste, merveilleusement secondé par sa belle voix de baryton. — Mme Cabel fait de grands efforts pour devenir pathétique ; elle reste tout bonnement gracieuse.

Les décors et les costumes sont traités avec une sobriété de couleur qui dénote un grand amour de la vérité artistique. La chute d'eau naturelle qui fonctionne pendant l'orage du second acte, est une hardiesse de machiniste dont nous nous plaisons à constater la réussite.

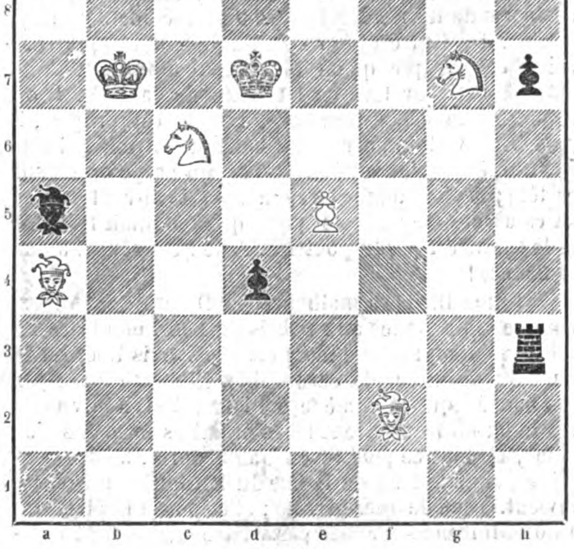
Nons le répétons, *le Pardon de Ploërmel* est à divers points de vue une œuvre considérable ; nous n'avons pas ici la prétention d'en donner une analyse approfondie — un volume de dissertation y suffirait à peine. — Nous avons seulement voulu fixer sur le papier les impressions que peut laisser une seule et unique audition d'un ouvrage d'une nature si complexe. Dieu veuille que nous y ayons réussi !

— Nous renvoyons à huitaine le compte rendu des représentations d'*Otello* au Théâtre-Italien. Notre prochaine *chronique* traitera aussi de quelques concerts dont les programmes remplissent les tiroirs de notre bureau.

ALBERT DE LASALLE.

Problème N° 19, de la composition de M. Grosdemange.

NOIRS.



a b c d e f g h

BLANCS.

Les blancs jouent et font mat en quatre coups.

Solution du problème n° 18.

BLANCS.	NOIRS.
1. T b 6 — b 1 +	1. F a 7 — g 1 (meilleur).
2. F h 4 — g 3	2. h 3 — h 2
3. F g 3 — e 1	3. F g 1 — où il veut.
4. F e 1 — f 2 + mat.	

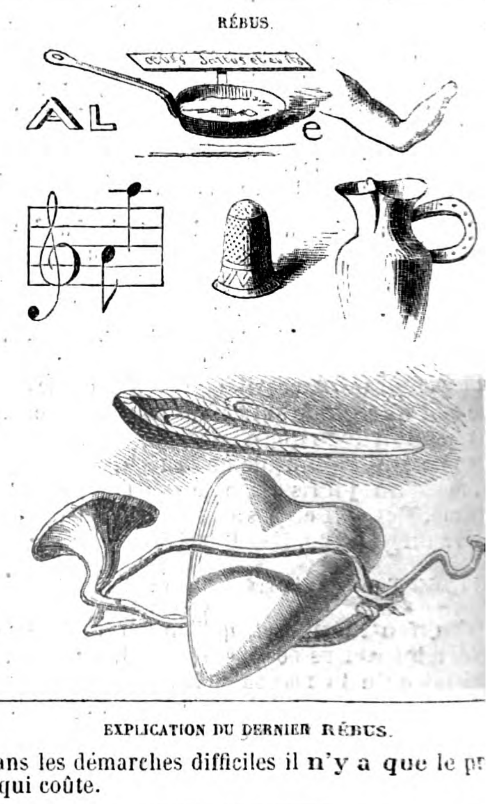
Errata. — Les rois ont été changés de place.

HARRWITZ.

Les lecteurs du ***Monde illustré*** dont les collectio[ns] sont incomplètes, peuvent se procurer les numér[os] qui leur manquent, au prix de 30 cent. chaque, a[ux] bureaux du journal, et de 35 cent. par la poste à Pa[ris] et dans les départements.

Comme Thomas Corneille l'a fait pour *Don Juan*, M. A. [...] louin vient de mettre en vers l'**Avare** de Molière. Cet ouvrag[e se] vend au profit des Petites-Sœurs des Pauvres.

RÉBUS.



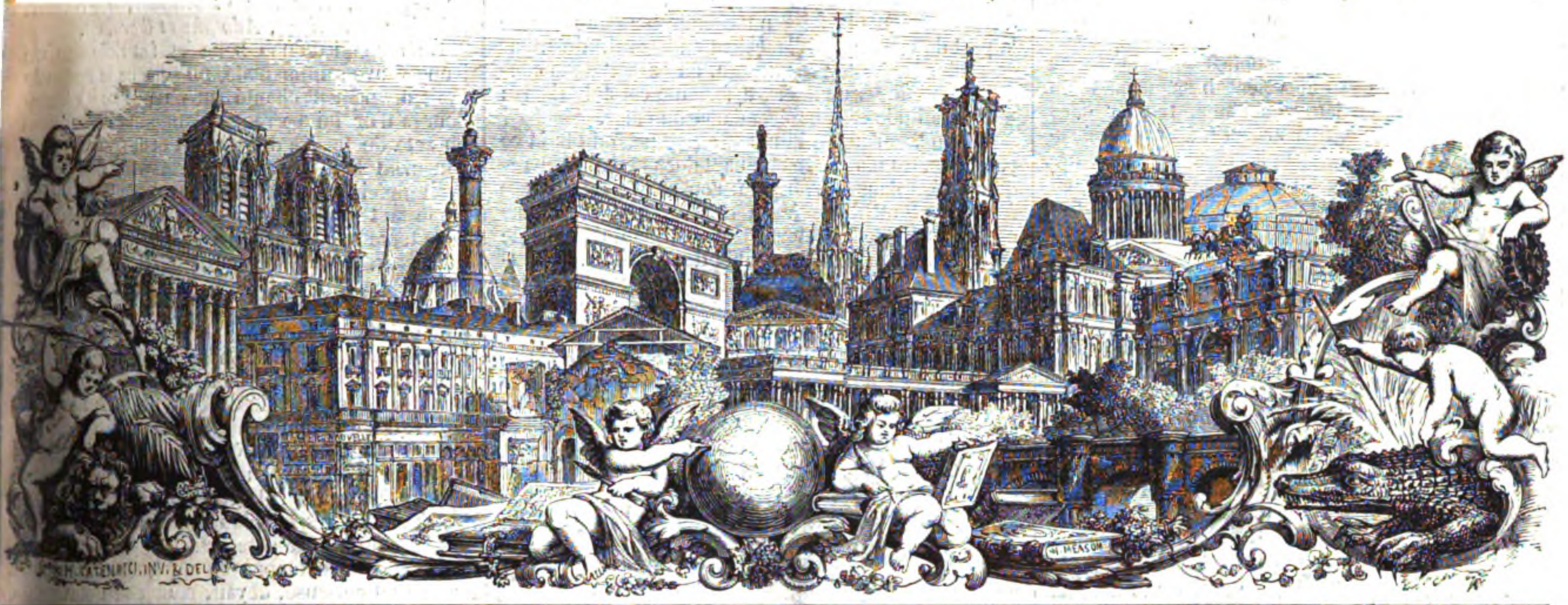
EXPLICATION DU DERNIER RÉBUS.

Dans les démarches difficiles il **n'y a que** le pr[emier] pas qui coûte.

Paris. — IMP. DE LA LIBRAIRIE NOUVELLE. — A. Bourdilliat, 15, ru[e]

LE MONDE ILLUSTRÉ

JOURNAL HEBDOMADAIRE.



ABONNEMENTS :
PARIS ET DÉPART. : Un an, 18 fr. — Six mois, 9 fr. — Trois mois, 5 fr.
(Pour l'Étranger, le port en sus.)
Prix du numéro, à Paris : 30 c. — Dans les départements : 35 c.

3me Année. — N° 105.
16 Avril 1859.

BUREAUX :
A la LIBRAIRIE NOUVELLE, 15, boulevard des Italiens.

SOMMAIRE DU NUMÉRO.

TEXTE

Courrier de Paris, par JULES ...EUTE. — Salon de 1859, par ...SÈNE HOUSSAYE — Conférences ... Paris. — Voûtes et arcades du ... de Gèvres, par F. GIRARD. ... Paris inconnu, par ED. GOUR... — Une autre calomnie, par ... DESROMONS. — L'hôtel des ..., par PHILIBERT AUDEBRAND. ... Carnavalet, par DE VOS. — ...ires d'un musicien, par H. ... — Revue scientifique, ... Dr FÉLIX ROUBAUD. — ...r du palais, par PETIT-JEAN. ...tres, par CH. MONSELET. — ...ue musicale, par ALBERT DE ... — Échecs, par HARRWITZ. ...lcade de la mi-carême à ... profit des pauvres, par ... BERNARD.

SALON DE 1859. — Chien de chasse, par Troyon.

SOMMAIRE DU NUMÉRO.

GRAVURES :

Salon de 1859 : Chien de chasse, par TROYON. — Conférence de Paris. — Nouvelle session ouverte, le 7 avril, à l'hôtel du ministère des affaires étrangères. — Voussure souterraine du quai de Gèvres, actuellement en démolition. — Salon de 1859 : La reine Zénobie retirée du fleuve par un berger, groupe sculpté par MARCELIN. — Un paysage, peint par JEANRON. — Vente d'objets d'art à l'hôtel des commissaires-priseurs. — Sculpture par JEAN GOUJON à l'hôtel Carnavalet. — Revue du mois, par MARCELIN. — Cavalcade au profit des pauvres, à Alger, le jour de la mi-carême, par la population civile, l'armée et la marine de la place, avec le concours de la garnison de Blidah, d'après des croquis de M. L. de NEUVILLE et les photographies de M. ALARY.

COURRIER DE PARIS.

Pour l'honneur même de la raison humaine, il faut absolument croire qu'il règne parfois par les airs une sorte de choléra qui s'attache aux idées...

Les *cas* éclatent çà et là, au hasard, — là-bas, — ici, — en dehors de toute attente, de toute prévision — au grand désespoir des familles — à l'extrême épouvante des villes — qui voient brusquement un de leurs membres, de leurs habitants, tomber dans quelque action ridicule, monstrueuse, absurde, détestable, laquelle ne semble pas plus la conséquence naturelle de leur caractère ou de leur éducation, qu'il n'est prévu de voir tomber de l'arbre fruitier de nos vergers domestiques — des fruits empoisonnés !

On dirait que, sorti des antres ténébreux du mal, un génie réprouvé s'élance par les airs, plane sur les hommes sans défiance, et du bout de son aile maudite frappe au hasard d'un coupable vertige ces fronts naguère sains et lucides encore, et tout aussitôt éperdus, affolés !

C'est ainsi que tout récemment le *choléra des idées* frappait brusquement au milieu de la plus haute société parisienne un homme qui y jouait, par le rang, l'esprit, l'aménité, l'opulence, un rôle qui semblait devoir s'élever encore au milieu des sympathies mondaines.

Et ce mal mystérieux et terrible, le lendemain même du cas qui attristait et stupéfiait nos salons, il frappait à Rome, en pleine aristocratie étrangère, la jeune et brillante femme d'un étranger presque illustre, et lui faisait porter sur sa jeune enfant cette même main, hier encore pleine de caresses, aujourd'hui détestablement armée...

A Barcelone (le terrible courant ne connaît pas de distance !) une mère refuse à son jeune fils le vêtement destiné à son aîné ; cet enfant de neuf ans court prendre un pistolet dans la chambre de son père, et revient tirer sur sa mère, qui, par un miracle providentiel, n'est que légèrement blessée à l'épaule...

A Manchester, un fabricant, quinze ou vingt fois millionnaire, fait ajuster une horloge qui prolonge de cinq minutes chaque heure du travail... dans l'espoir absurde de tromper une centaine d'ouvriers sur la durée du temps qu'ils lui doivent en échange de leur paye !

Le tribunal de Lautenburg acquitte, — mais pour le livrer aux aliénistes, — un mari qui, sous un déguisement nocturne, pénètre dans une chambre qui lui est de droit et naturellement accessible : celle de sa femme, — et se rend coupable d'outrages sans nom, dont le tribunal a dérobé les détails à la publicité.

A Londres, le fils d'un haut personnage, égaré dans d'indignes intrigues, publie contre son père un écrit révoltant, et il se trouve un imprimeur qui met ses presses au service de ce monstrueux égarement !

A La Haye, un lieutenant général, plus qu'octogénaire, appartenant aux premières familles du pays, empoisonne et vole en même temps celle que dans l'interrogatoire il qualifie de « la meilleure personne du monde, à laquelle il déclare devoir les jours les plus heureux de sa vieillesse. » Lorsqu'on lui demande pourquoi il a voulu l'empoisonner, il répond : « — Mon but était de la délivrer de ses peines... ***Mon intention était bonne !*** »

Enfin, et pour abréger une nomenclature qu'on pourrait prolonger de beaucoup, avec les seuls faits que nous offrent ces dernières semaines, — à Munich, un jeune homme de vingt-deux ans, Georges Ferner, assassine, d'un coup de pistolet au cœur Frédérique Sanguinetti, la fille unique d'un sculpteur célèbre, — et lorsque la haute cour de Bavière se borne à prononcer contre lui la peine de douze ans de détention dans une forteresse, le meurtrier de cette pauvre enfant de seize ans ne trouve, devant l'indulgente sentence, d'autre exclamation, pour peindre ses remords, que ces mots révoltants :

« — ***Mon avenir est perdu !*** »

Et celui de l'assassinée donc !

Espérons que le courant magnétique qui planait ainsi fatalement sur l'Europe, y frappant de délire les pauvres cervelles humaines, remontera pour longtemps dans l'espace, et que nous n'aurons plus à citer ces *cas* déplorables d'un mal plus terrible encore que celui qui foudroie les corps, — et que quelques exemples tout actuels permettent de qualifier par ces mots : ***Le choléra des idées !***

Quelques salons polonais (de Paris) sont dans l'enchantement, et voici pourquoi : Le comte Constantin Branisky était, comme on sait, parti avec un grand attirail de chasse, pour courre... le lion en Afrique, guidé par le célèbre Jules Gérard. Dans le personnel qui accompagnait l'opulent Polonais, se trouvait un petit paysan cosaque, très-agile, très-déterminé, et d'une très-grande adresse. Or, on a appris ces jours derniers que le gaillard vient de tuer deux lions... le tout comme un vrai Jules Gérard ! Jugez de la joie de la colonie. Un grave académicien qui se trouvait là lorsque éclata cette victorieuse nouvelle, s'écria :

« — C'est la première fois qu'on voit un *serf* tuer des lions ! »

On voit parfois des pensées, des paradoxes, des traits piquants faire un chemin bien imprévu de la part de ceux qui les lançaient au hazard. Ainsi, par exemple, M. Nestor Roqueplan, en parlant de la conduite d'un de ses ennemis, a formulé cet aphorisme : « L'ingratitude est l'indépendance du cœur. »

Or, voilà qu'aujourd'hui cette pensée, ou plutôt ce paradoxe, est placé dans un haut document diplomatique, inséré dans le *Nord*, où l'on relève une phrase récemment attribuée à un ministre russe, comme contre-partie de la fameuse exclamation du prince de Swartzenberg, en 1848, au sujet de l'Autriche. M. Nestor Roqueplan se trouve ainsi évoqué par ce document défensif, et la maxime de l'ancien journaliste parisien, est même complétée par la plume diplomatique. Voici toute la phrase de la pièce en question :

« *Quelqu'un a dit pour la justification des ingrats que* l'ingratitude est l'indépendance du cœur ; *permettez-moi d'ajouter que, dans la position faite à la Russie*, l'oubli serait l'esclavage de la raison. »

M. le directeur de l'Opéra-Comique ne s'attendait pas à voir ses spirituelles boutades entrer dans l'arsenal diplomatique de toutes les Russies !

Il nous est adressé, depuis quelques semaines, un petit journal intitulé L'ÉTINCELLE.

D'où vient-il ? nous n'en savons rien. Nulle trace de la ville où il s'imprime.

En tête seulement on lit : S'adresser, pour tout ce qui concerne le journal, à M. Paul-Ernest de Rattier, 31, rue Cornac.

Et à la queue : Imprimerie Péchade, 12, rue du Parlement-Saint-Pierre.

Mais de ville, de pays, point de trace !

Quant à M. Paul-Ernest de Rattier, son nom se reproduit furieusement dans l'*Etincelle*.

Au fronton, il figure comme rédacteur en chef.

Puis on trouve :

1er article : *Pax vobis*, par Paul-Ernest de Rattier.
2e article : *Du Réalisme*, d°
3e article : *Franz et Hannah*, d°
4e article : *M. Gout des Martres*, d°
5e article : *Les ressources de la vanité*, d°
6e article : *De quelques petites choses*. d°

Après quoi c'est fini, et M. Paul-Ernest de Rattier signe encore comme propriétaire-gérant de l'*Etincelle*, c'est-à-dire que lui seul étincelle dans ce journal d'un pays anonyme. Drôle de petit journal !

On lit ce matin dans un important journal, celui qui passe pour être le mieux informé touchant les grandes préoccupations de l'Europe :

« L'avant-garde des .. (ici un mot mal imprimé) est arrivée hier matin, vers dix heures, au Louvre, sans doute pour y préparer les logements du quartier-général. »

Ce fait ne pouvait, dans les circonstances présentes, que provoquer une inquiète curiosité. Aussi a-t-on, à l'aide d'une loupe, essayé de reconstruire le mot mal venu, le plus important de la nouvelle ; on a fini par découvrir qu'il s'agissait...

Des hirondelles !

Nous n'avons lu nulle part la mention du funeste accident arrivé dimanche, au retour de la Marche, à la princesse Volkonska. Entre Boulogne et Auteuil ses chevaux s'emportèrent ; le cocher fut jeté à bas, et le jeune fils de la princesse ayant eu la funeste idée de sauter hors de l'équipage, Mme Valkonska perdit la tête et voulut en faire autant. Mais empêchée par ses jupes, sa crinoline, elle s'accrocha et fut, pendant quelques instants, traînée par la voiture furieusement emportée... puis laissée inanimée sur la route.

Son fils, seulement étourdi de sa chute, appela au secours, et accourut le jardinier du comte de Las Cazes. La princesse fut relevée sans connaissance, et emportée dans le logement du jardinier. Là, elle ne tarda pas à recevoir les secours les plus empressés du comte et d'un médecin promptement appelé. On put, dans la nuit, la rapporter à Paris, dans ce logement même où, la veille, elle donnait un bal ! Bientôt le bruit courut que la princesse était morte ; — nous pouvons annoncer que, par bonheur, il n'en est rien, et que, de plus, les médecins ont la certitude que la blessée est sauvée. La princesse Volkonska est née d'un des personnages les plus colossalement riches de Pétersbourg.

Le nom du chanteur *Elleviou* résonne encore, avec une sorte d'euphonie, ou plutôt de mélodie, à l'oreille des délicats. On sait que cette gloire élégante de l'art lyrique alla finir dans une retraite prématurée, et causée précisément par ses succès, sur la tradition desquels plane on ne sait au juste quels prestiges de galanterie. Elleviou fut le ténor des beaux temps de l'Opéra-Comique, alors qu'il y avait de si jolis Turcs et de si charmants hussards dans ***Gulnare***, *le Calife de* ***Bagdad***, ***Zoraïme et Zulnare***, *le* ***Prisonnier***, ***l'Ami de la Maison***, ***Adolphe et Clara***, etc.

On raconte qu'une belle et fort riche dame, une jeune veuve sentimentale, un soir que le *rare oiseau* avait divinement chanté sous un dolman à brandebourgs d'or lui serrant galamment la taille, ajouta un acte de tendre dénoûment et de sympathique dévouement à ***l'Auberge de Bagnères***, dont Elleviou avait précisément fait les paroles, et que, — l'une emportant l'autre, — ils allèrent s'enfouir dans une belle terre située sur le bord du Rhône, et appelée Roncières, retraite seigneuriale où le brillant chanteur mourut maire et éligible.

Elleviou n'avait pas si brillamment commencé. Fils d'un chirurgien de l'hôpital de Rennes, il avait pris le théâtre contre le gré de sa famille, qui, dépitée, l'avait abandonné à ses propres ressources. Il faut dire que ses débuts furent loin de faire présager sa célébrité future. Il ne commença guère à se signaler que dans ***Picaros et Diego***. Bientôt sa voix et son talent se développèrent, et la vogue lui vint, au grand avantage de son théâtre. Mais la gêne de ses premières années pesait sur le présent, plus fertile en succès qu'en profits, et c'est à cette date qu'il faut placer la lettre suivante que nous tenons en autographe, et qui, nous paraissant curieuse, devait, pour être mieux goûtée, être encadrée dans ce petit exposé de situation. Cette lettre est sans date écrite, mais cette date ressort approximativement de son contenu même, — et de son premier mot :

« Citoyens camarades,

» Vous sçavez aussi bien que moi combien les cinq
» années qui ont précédé celle-ci ont été malheureuses,
» relativement à l'intérêt. Je l'ai bien mieux senti que
» vous, car ne possédant rien lors de mon entrée à votre
» théâtre, j'ai toujours été forcé d'empiéter sur le futur.
» Je n'ai jamais regardé devant moi, parce qu'il falloit
» vivre d'abord, et que j'usois, malgré moi, des res-
» sources qui m'étoient offertes. Aujourd'hui que les
» acquisitions que vous avez faites, la faveur renais-
» sante dont jouit votre théâtre, la tranquillité et les
» succès de la République vous présagent un sort beau-
» coup plus heureux, je vais vous faire une proposi-
» tion, dictée par la plus urgente nécessité et par la
» justice, du moins je le crois. Elle ne sera pas basée
» sur la comparaison des avantages qu'on me fait ail-
» leurs, et que je regretterai constament. Je vous pro-
» pose donc de faire avec vous un engagement de dix
» ans, à raison de douze mille livres par an. Si votre
» maison est dirigée comme elle doit être, si on y fait
» les changements nécessaires, je maintiens que vous
» gagnerez à ce marché. Si vous n'avez pas l'espérance
» ou plutôt la certitude de toucher cette somme, année
» courante, pendant cet espace, si vous trouvez cette
» demande injuste, j'aurai eu tort ; mais votre position
» seroit désespérante pour vous, et encore plus pour
» moi, car il me seroit impossible d'exister de cette
» manière. Si, au contraire, envisageant un sort plus
» brillant, vous convenez du traitement que je vous
» demande, dégagé de tout soin d'administration, d
» toute inquiétude sur mon sort à venir, je ne m'occu-
» perai que d'un état que je chéris ; mon émulation
» vous répond de mon travail ; j'ai vingt-quatre ans l
» 2 décembre, et je vous consacrerai dix de mes plu
» belles années. Je ne serai pas dupe, et je crois q
» vous ne le serez pas. Il est cruel pour moi d'entr
» avec mes camarades dans des détails d'intérêt, mais n
» position l'exige *impérieusement* ; ce n'est pas le to
» d'être étourdi, il faut encore avoir quelques éclai
» de réflexion lorsqu'il s'agit du sort de notre vie.

» Je suis, avec fraternité, votre camarade,

» ELLEVIOU. »

Il est bon d'ajouter que, vers 1806, Elleviou en ét
arrivé à se faire au théâtre une position financi
égale à celle des virtuoses les plus en vogue de n
temps, ce qui, toute proportion gardée sur la val
de l'argent et sur la modestie des appointeme
d'alors (longtemps après, et en pleine renomm
Ad. Nourrit ne touchait que 25,000 fr. fixes à l'Opéra
ce qui, disons-nous, était énorme, anormal. Ainsi,
exemple, en 1810, il gagnait, en traitement annu
gratifications, 84,000 fr., et il ne s'en contentait
car, comme en 1812, il exigeait 120,000 fr., l'emper
Napoléon défendit aux sociétaires de l'Opéra Comi
de faire un pareil sacrifice. Un an après, une jeu
riche et charmante femme enlevait ce galant hussar
l'enlevait au théâtre, et en faisait bientôt un foncti
naire municipal de la Restauration. Il se retira d
en pleine vogue, à peine âgé de quarante ans, e
fut sans retour. Il pouvait continuer d'être céléb
il préféra être heureux.

Un écrivain, auquel il convient de laisser l
initiative, — soit pour se cacher, soit pour se n
mer lui-même, — travaille assidûment, aidé de q

ques membres de la famille, à terminer les *Mémoires du comte Molé*. Un volume est déjà prêt, l'ouvrage en aura quatre. Plus de la moitié de ces *Mémoires*, dans lesquels on nous assure qu'abondent les anecdotes et les particularités curieuses, sont relatifs au premier empire, de la forte administration duquel chacun sait que M. Molé fit partie. La famille hésite encore pour sa décision relative à une publication plus ou moins prochaine.

~~~ On sait que le gouvernement a invité tous les artistes étrangers à prendre part à l'exposition de peinture qui ouvre en ce moment. Hollandais, Belges, Allemands, Italiens et même Espagnols, ont répondu à cet appel hospitalier, auquel une vaste loterie doit ajouter toutes sortes d'avantages. Une seule nation s'est abstenue : l'Angleterre. Viendra-t-elle plus tard? On le suppose. Est-ce de la part de nos rivaux... ou plutôt de nos voisins du pinceau, une coquetterie pareille à celle que déploient les élégantes arrivant tard au bal, pour y produire une plus vive sensation au milieu d'une curiosité déjà éteinte? Nous verrons bien, et nous verrons surtout si ce calcul est justifié.

~~~ Une grande et sympathique curiosité attend la prochaine exposition des œuvres d'Ary Scheffer, qui doit avoir lieu dans les salons de lord Hertford, sur le boulevard des Italiens. Comme bon nombre des œuvres de ce grand peintre sont inconnues de la génération, cette exposition offrira un très-vif intérêt.

On sait que l'auteur du *Larmoyeur* vivait dans l'intimité de la famille d'Orléans. Il joua près d'elle un rôle de dévouement aux journées de février 1848. Lorsque la duchesse d'Orléans quitta les Tuileries pour se rendre à la Chambre au milieu de l'émeute en armes, elle tenait par la main le comte de Paris, tandis qu'un officier d'état-major de la garde nationale portait dans ses bras le petit duc de Chartres malade et enveloppé d'un manteau... — Cet officier, c'était Ary Scheffer.

Il a fait de cette scène émouvante un dessin à la mine de plomb, relevé de quelques touches coloriées. Ce dessin est en la possession d'un riche étranger — qui l'a refusé à l'exposition que les amis de l'illustre artiste ont organisée à sa mémoire et à sa gloire.

~~~ M. Viennet va faire jouer un petit drame en un acte et en vers à l'Odéon. Le respectable et spirituel académicien ne se sent pas de joie de voir la tragédie reparaître sous les traits de Mme Guyon et de Mlle de Voyod sur notre première scène. Il ne peut oublier qu'il a sept tragédies en portefeuille, dont plusieurs sont reçues depuis nombre d'années au Théâtre-Français! Tant de tragédies, — dont un *Alexandre*, qu'on dit une œuvre de haut mérite, — n'empêchent pas M. Viennet d'être un satirique de premier ordre, et d'avoir charmé et ému tout l'Institut, récemment, par sa dernière épître, son meilleur morceau peut-être, intitulé : *Mes quatre-vingts ans!*

~~~ Chaque soir que le *Pardon de Ploërmel* est représenté, vers minuit on voit s'amasser une grande foule dans la rue Favart. Cette foule vient curieusement voir... couler dans l'égout voisin, l'eau qui a servi à la cascade du second acte...

Voilà bien les badauds de la ville qu'on appelle la capitale du monde!

~~~ La mode des *chroniques* s'étend de la France à l'étranger. Nous avons sous les yeux trois cahiers des publiés hebdomadairement à Turin sous ce titre : *le Livre du jour*, par un spirituel et ingénieux écrivain qui, de son nom d'Aristide Calani, a fait, par anagramme : Tieri d'Alcasan. La chronique de notre confrère, laquelle est écrite en très-bon français, le bien un peu, — un peu trop, — sur le champ politique... mais comment faire autrement, à Turin, au moment où nous sommes? Nous n'y devons voir que des pages charmantes, finement pensées et élégamment écrites, sur le monde, les mœurs des personnages connus, etc. Nous dirons donc *bravo* à notre spirituel confrère et co-chroniqueur, en lui souhaitant la vogue qu'il mérite.

~~~ La vente du mobilier d'une des célébrités du monde léger des eaux était annoncée avec fracas depuis quinze jours; plusieurs journaux en avaient parlé, un catalogue, rédigé avec un art un peu forcé, avait fait naître une assez vive curiosité dans les coulisses des théâtres, chez les étrangers (surtout chez les étrangères), et enfin, il faut tout dire, dans l'imagination de beaucoup trop de femmes du monde, — du demi-monde, — pour lesquelles certaines existences, les incroyables opulences qui en naissent parfois, sont toujours l'objet d'une curiosité très-vive. Aussi, dès la veille du jour de l'exposition particulière, les cartes d'entrée manquèrent-elles chez le directeur, expert de la vente, et depuis midi jusqu'à cinq heures du soir, une foule fort mêlée encombrait-elle le médiocre appartement, aujourd'hui dédaigné par la personne en question, — laquelle sera très-prochainement installée sur l'un des plus prestigieux points de Paris, à l'angle de la rue Caumartin et du boulevard, — dans l'appartement enfin qu'occupait jadis le prince Poniatowsky, lorsqu'il représentait la Toscane auprès de tout ce qui suivit 1848.

Nous devons dire que la visite de cette demeure de la célébrité dont il s'agit n'a pas répondu aux merveilles que promettait le catalogue, et sur lesquelles surenchérissait encore l'imagination. Les femmes du vrai monde qui se sont hasardées là, n'y ont vu qu'un luxe bien inférieur à celui de leurs habitations sans réclames, — et quant aux connaisseurs, c'est à peine s'ils y ont trouvé quelques enviables porcelaines de vieux Sèvres. L'ensemble offrait le mobilier de toutes ces dames, planté dans un logis où le tapissier a dû se faire de belles notes en capitonnage bleu de ciel dans la chambre à coucher, — rose de Chine dans le boudoir. En fait, donc, rien qui valût le dérangement de chez soi et l'ennui d'être mêlé à une pareille foule de curieux provenant de tous les étages des maisons — et de la société.

Voici ce qu'une feuille étrangère publiait quelques jours avant cette vente. On y verra la mention des objets dont l'effet était le plus grand sur ce catalogue. Nous conclurons par un mot.

« Une de nos *princesses*, je ne dirai pas de la *rampe*, mais de la *ruelle*, Mlle A... C..., vend en ce moment son mobilier aux enchères, avec *exposition particulière*, *sur billets*, et exposition publique. J'ai le catalogue de cette demoiselle sous les yeux et je le cite sans y ajouter aucun des commentaires qu'il pourrait provoquer assez judicieusement.

» J'y trouve, entre autres curiosités, celle-ci : n° 99, une garniture de cheminée *en argent massif*, composée d'une pendule et de deux candélabres : le cadran est en forme de boule. *Douze grenats cabochons* séparent les heures ; une perle fine forme la tête des aiguilles ; la socle est orné d'un médaillon enrichi de *six grenats*. Les bobèches sont en vermeil, enrichies de *perles et de grenats*.

» N° 100. — Une magnifique psyché *en argent massif*. — L'encadrement de la glace est formé par des rinceaux en vermeil sur émail bleu, orné de perles et de forts cabochons grenat, pièce *unique*, ayant figuré à l'Exposition universelle de 1855, etc. »

Cette pendule et ces candélabres, auprès desquels on se ruait, ne réalisaient point les pompes du catalogue. Petit modèle, menu feuillage, détails microscopiques, le tout revêtu de cette teinte noirâtre particulière à l'argent lorsqu'il n'est pas d'un usage manuel incessant, ont provoqué un mécompte général de la curiosité. — Quant à la *psyché* en argent massif... c'était un simple *miroir* posé sur une toilette, et tout aussi noir que le reste. En somme, s'il n'est pas douteux que cette vente ne soit une bonne affaire pour la lionne brillante qui se sépare de ses meubles, (pour se marier, dit-on, et devenir comtesse!) on peut ajouter qu'il n'y avait guère lieu de provoquer là une curiosité si insuffisamment satisfaite. Les bijoux seuls méritaient quelque attention, surtout le collier de perles. Mais ceux qui voient Mlle A... C... dans la grande loge d'avant-scène des baignoires qu'elle vient de louer à l'année à l'Opéra-Comique, peuvent constater que tous ses bijoux n'étaient pas en vente rue Neuve-des-Mathurins...

Un petit fait assez amusant s'est passé dans la chambre à coucher bleue de la voisine de face du docteur Véron à l'Opéra-Comique. Deux époux étaient en contemplation devant le miroir incrusté de rubis-cabochons et de perles. Un petit espace les séparait. M. Emile Perrin, ancien directeur du théâtre Favart, s'approche aussi pour voir, et se place dans l'intervalle vide. La dame, penchée sur l'objet qu'elle examinait, s'adresse sans regarder à son voisin et dit :

« — Ces gaillardes-là ne se refusent rien!

» — C'est vrai, madame! — répond M. Perrin.

» — Ah! mon Dieu!... je croyais que c'était Albert... mon mari... pardon!... Albert! où es-tu donc? »

M. Perrin s'éloigna en riant et de la jalousie, et de la franchise, et de l'erreur, et de la confusion de la dame... inconnue ; mais, au premier coup d'œil, jugée une femme du monde.

~~~ L'un des auteurs du poëme du *Pardon de Ploërmel*, M. Jules Barbier, est gravement malade. Sa situation causait même les plus vives inquiétudes à sa famille le jour de la première représentation de l'œuvre nouvelle, et lorsque le public applaudissait avec transport! il ne soupçonnait pas que l'un des jeunes et vaillants auteurs du *libretto* était fatalement insensible à la part qui lui revenait dans le succès! Depuis, et grâce à ce succès même, — car chez les gens qui vivent (ou qui meurent...) des travaux de l'esprit, ces joies-là sont plus salutaires que tous les efforts de la science, — depuis, disons-nous, M. Jules Barbier est en meilleure voie de santé, et l'on peut espérer que le mieux se développera chez lui dans la proportion du succès du *Pardon de Ploërmel*.

~~~ Ces jours derniers on se divertissait beaucoup au bois de Boulogne, le long du grand lac, de la présence sur les tristes chevaux sellés dans quelque manége secondaire, de deux Abyssiniens en costumes d'opéra comique : le prince Takayé-Ghiorylis et son écuyer Gaber, ceux-là même qui ont eu l'honneur d'être, tout récemment, présentés à Leurs Majestés.

Le prince, vêtu d'une robe en soie azur lamée d'or, une sorte de couronne étincelante de pierreries sur la tête, les jambes garnies de bandelettes aux reflets métalliques, portait, serré à la taille, et les bouts pendants au hasard sur la selle de cuir sali, ou sur la croupe humide de la bête, un magnifique cachemire écarlate brodé d'or et de petites pierreries. Les femmes poussaient des cris d'indignation en voyant ainsi profané, outragé ce merveilleux cachemire qui eût si bien fait, délicatement posé sur leurs épaules, dans la pose nonchalante qu'elles étalent au fond de leur calèche, si voisine, par la forme, de l'antique litière! On admirait et on s'indignait à la fois de pareille prodigalité, tout en s'amusant beaucoup de cette cavalcade voisine du burlesque, tandis que ces descendants du grand Négus, ces marchands d'ivoire et de poudre d'or, heureux de se voir l'objet de l'attention des promeneurs fashionnables, souriaient à tout le monde en développant toutes sortes de grâces éthiopiennes. Une grande voiture de louage les suivait, avec un esclave sur le siége, pour les ramener à Paris ; car leur présence équestre en pleine rue n'eût pas manqué de faire émeute. Pourtant Paris commence à se blaser sur la présence en public de ces étrangers au visage coloré, aux costumes opulents ou bizarres, et nous sommes aujourd'hui bien loin de l'émotion causée par l'arrivée des Osages!

~~~ Une des brillantes demeures de la capitale, un hôtel des plus confortables en même temps qu'une sorte de musée artistique, est en vente sur l'un des points les plus choisis de Paris : rue... et l'on pourrait presque dire : place Saint-Georges.

Cet hôtel est contigu à celui de M. Thiers, et cette illustre mitoyenneté continue pour le jardin, et un terrain voisin, qui se prolonge vers le côté pair de la rue d'Aumale ; une cour plantée, assez spacieuse pour l'évolution des équipages, donne sa physionomie aristocratique et son confort à cette demeure — qui fut, il y a peu d'années, distribuée, aménagée et ornée avec toute sorte de sollicitude et de goût.

Celui qui habite et qui veut quitter cette charmante habitation, l'avait ouverte avec toute sorte d'aménité et de prodigalité à tout ce que Paris compte d'éminent par la pensée ou le talent. M. de Lamartine en fut l'hôte des grands soirs; Méry en était le familier quotidien. Tous les hommes habiles au maniement des divers outils de l'art : la plume, le pinceau, le ciseau, l'archet, — les aptitudes financières, — les hauts gradés diplomatiques, — des politiques aimables, — des fonctionnaires sympathiques, — une foule de membres enfin de cet éminent *Etat-major parisien*, qui fait du Paris intelligent et spirituel, la capitale morale du monde, — ont passé par cette demeure hospitalière, qui est déjà presque fermée... qui bientôt sera déserte!

Ainsi le veut, dans son louable courage, la charmante femme qui, lors d'une veine heureuse, fut jadis placée, — comme en un cadre qui semblait naturel à sa grâce, — dans cet hôtel où l'art intelligent a pris toutes les formes de l'opulence : vases, statues, bas reliefs, peintures, bronzes, porcelaines, émaux, dorures, etc. Un jardin, très-grand pour un jardin situé en plein Paris, une serre chaude, charme de l'hiver, des salons que la tradition laissera célèbres par tant de brillants souvenirs, un ensemble à la fois exquis pour la famille et fastueux pour le monde, telle est cette résidence, — à la fois de ville et de campagne, — que son propriétaire résigné, habitué à toutes les fortunes, — surtout à la mauvaise, — mais jugé digne de la bonne, par l'usage qu'en a su faire un cœur serviable et un esprit charmant, — telle est, disons-nous, cette demeure bien rare qu'on offre, à quelque heureux du jour! La vente aura lieu de gré à gré, et les millionnaires français ou étrangers ne manqueront pas pour se la disputer!

Si quelque bourasque financière contraint momentanément l'homme qui avait si brillamment logé sa famille, — y compris son vieux père tout étonné et attendri d'un pareil toit! — à dresser passagèrement sa tente ailleurs, ceux qui connaissent sa vive intelligence et son activité savent que le vent qui le frappe un moment en proue, peut repasser en poupe, — et que rien n'est désespéré, ni définitif, dans ces luttes de l'intelligence avec la fortune!

JULES LECOMTE.
~~~

Le comte Walewski. — M. le baron de Hubner. — M. le marquis de Villamarina. — M. Mesurus.

tenir, à titre de consolation, la croix de commandeur de la Légion d'honneur à l'illustre maître. » La voix sévère de M. Bertin l'interrompit alors par ces paroles : « Oui, mon cher monsieur, nous ferons ce que vous voudrez pour qu'on accorde à Cherubini une distinction bien méritée. Mais s'il s'agit du Requiem, si l'on propose quelque transaction à Berlioz au sujet du sien et s'il a la faiblesse de céder d'un cheveu, *je ne lui reparlerai de ma vie.* » M. X..... dut se retirer avec cette réponse.

Ainsi l'illustre maître, qui avait voulu déjà me faire avaler tant de couleuvres, dut se résigner à recevoir de ma main un boa constrictor qu'il ne digéra jamais.

Maintenant nouvel incident... Je n'incrimine personne, je raconte le fait brutalement, sans le moindre commentaire, mais avec la plus scrupuleuse exactitude.

Le général B... m'ayant annoncé lui-même que mon Requiem allait être exécuté à des conditions que je dirai tout à l'heure, j'allais commencer mes répétitions, quand M. C... me fit appeler. « Vous savez, me dit-il, qu'Habeneck a de tout temps été chargé de diriger les grandes fêtes musicales officielles. (Allons, bon! pensai-je, autre tuile qui me tombe sur la tête!) Vous êtes maintenant dans l'habitude de conduire vous-même l'exécution de vos ouvrages, il est vrai; mais Habeneck est un vieillard (encore un!) et je sais qu'il éprouvera une peine très-vive de ne pas présider à celle de votre Requiem. En quels termes êtes-vous avec lui? — En quels termes? Nous sommes brouillés sans que je sache pourquoi. Depuis trois ans il a cessé de me parler; j'ignore ses motifs, et n'ai pas, il est vrai, daigné m'en informer. Il a commencé par refuser durement de diriger un de mes concerts. Sa conduite à mon égard est inexplicable. Cependant, comme je vois bien qu'il désire cette fois figurer à la cérémonie du maréchal Damrémont et que cela paraît vous être agréable, je consens à lui céder le bâton, en me réservant toutefois de diriger moi-même une répétition. — Qu'à cela ne tienne, répondit M. C..., je vais l'avertir. »

Nos répétitions partielles et générales se firent en effet avec beaucoup de soin. Habeneck me parla comme si nos relations n'eussent jamais été interrompues et l'ouvrage parut devoir bien marcher.

Le jour de son exécution dans l'église des Invalides, devant les princes, les ministres, les pairs, les députés, toute la presse française, les correspondants des presses étrangères et une foule immense, j'étais nécessairement tenu d'avoir un grand succès; un effet médiocre m'eût été fatal, à plus forte raison, un mauvais effet m'eût-il anéanti.

Maintenant, écoutez bien ceci.

Mes exécutants étaient divisés en plusieurs groupes assez distants les uns des autres, et il faut qu'il en soit ainsi pour les quatre orchestres d'instruments de cuivre que j'ai employés dans le *Tuba mirum*, et qui doivent occuper chacun un angle de la grande masse vocale et instrumentale. Au moment de leur entrée, au début du *Tuba mirum* qui s'enchaîne sans interruption avec le *Dies iræ*, le mouvement s'élargit du double; tous les instruments de cuivre éclatent d'abord à la fois dans le nouveau mouvement, puis s'interpellent et se répondent à distance, par des entrées successives échafaudées à la tierce supérieure les unes des autres. Il est donc de la plus haute importance de clairement indiquer les quatre temps de la grande mesure à l'instant où elle intervient. Sans quoi ce terrible cataclysme musical préparé de si longue main, où des moyens exceptionnels et formidables sont employés dans des proportions et des combinaisons que nul n'avait tentées alors et n'a essayées depuis, ce tableau musical du jugement dernier, qui restera, je l'espère, comme quelque chose de grand dans notre art, peut ne produire qu'une immense et effroyable cacophonie.

Par suite de ma méfiance habituelle, j'étais resté derrière Habeneck, et, lui tournant le dos, je surveillais le groupe des timbaliers qu'il ne pouvait pas voir, le moment approchant où ils allaient prendre part à la mêlée générale. Il y a peut-être deux mille mesures dans mon Requiem. Précisément sur celle dont je viens de parler, celle où le mouvement s'élargit, celle où les instruments de cuivre lancent leur terrible fanfare, sur la mesure *unique* enfin dans laquelle l'action du chef d'orchestre est absolument indispensable, Habeneck *baisse son bâton, tire tranquillement sa tabatière et se met à prendre une prise de tabac.* J'avais toujours l'œil sur lui; à l'instant je pivote rapidement sur un talon, et, m'élançant à son côté, j'étends mon bras et je marque les quatre grands temps du nouveau mouvement. Les orchestres me suivent, tout part en ordre, je conduis le morceau jusqu'à la fin, et l'effet que j'avais rêvé est produit. Quand, aux derniers mots du chœur, Habeneck vit le *Tuba mirum* sauvé : « Quelle sueur froide j'ai eue, me dit-il, sans vous nous étions perdus! — Oui, je le sais bien! » répondis-je en le regardant fixement. Je n'ajoutai pas un mot. . . . .

. . . .

Le succès du Requiem fut grand, en dépit de toutes les intrigues.

HECTOR BERLIOZ.

Revue scientifique.

BOTANIQUE : Analogie de la cellulose et de l'amidon. — L'art de colorer et de parfumer les fleurs. — ZOOLOGIE : Les Singes à fourrure. — INDUSTRIE : Nouveau mode d'exploitation des chemins de fer.

Les plantes possèdent deux principes immédiats dont la composition atomique est identique, mais qui se comportent tout différemment sous l'action des réactifs chimiques.

Ces deux principes sont la *cellulose* et l'*amidon*.

Au point de vue de leurs usages respectifs dans la vie des plantes, l'amidon représente des dépôts de substance ternaire qui s'accumule pendant les arrêts de développement, formant ainsi un approvisionnement de substance propre à la formation de nouveaux tissus; tandis que ceux-ci sont constitués par la cellulose, qui reste généralement engagée sous ses formes définitives dans la structure des divers organismes des plantes.

Leur manière d'être, vis-à-vis les réactifs chimiques est essentiellement différente : l'amidon bleuit sous l'action d'une solution alcoolique d'iode, et cette coloration est un des caractères distinctifs de la substance amilacée; la cellulose, au contraire, n'en éprouve aucun changement, à moins cependant, et encore dans quelques cas seulement, que la dissolution iodée n'ait lieu dans le chlorure de zinc.

Quoi qu'il en soit, c'est sur cette action positive de l'iode sur l'amidon, et sur son action négative sur la cellulose, que reposent les expériences de M. Payen que nous allons faire connaître.

Etudiant microscopiquement la constitution moléculaire des diverses couches de l'amidon vis-à-vis les réactifs chimiques, M. Payen a reconnu que certaines de ces couches, les plus extérieures, les plus denses, étaient privées de la faculté de bleuir directement par le contact de l'iode, et que parmi celles-ci, celles que l'acide sulfurique parvenait à désagréger bleuissaient, tandis que les autres, qui conservaient leur homogénéité, restaient inaltérables. — On était donc autorisé à penser que les couches les plus denses de l'amidon étaient formées par la cellulose, d'autant mieux que quelques expériences de détail établissent la plus grande analogie entre la cellulose et les couches douées du maximum de cohésion dans chaque grain de fécule. M. Payen s'est, en effet, assuré que la résistance de la cellulose à l'action désagrégeante des acides et à l'action chimique des réactifs, tient à la présence de certaines substances (silice, graisse, matière azotée) qui la protègent, et que lorsque ces substances en sont séparées par un lavage suffisant, la cellulose se comporte exactement comme l'amidon.

Sans doute la nouvelle analogie que M. Payen établit entre ces deux principes immédiats des plantes est fort intéressante, mais elle ne nous paraît pas suffisante pour effacer des distinctions si utiles à la clarté des expositions scientifiques.

— Ne quittons pas la botanique sans parler de l'art de colorer et de parfumer les fleurs, dont quelques tentatives se sont produites dans nos dernières expositions d'horticulture. Nous ne savons par quel procédé nos modernes jardiniers arrivent à ces résultats, mais en voici un que M. Ch. Moiren expose dans le *Moniteur scientifique*, et qu'il assure avoir trouvé dans de vieux livres de botanique.

Les couleurs que l'on rencontre le plus rarement sur les fleurs sont le noir, le vert et le bleu. Pour les incorporer aux plantes, on réduit en poudre bien fine, après les avoir fait sécher, pour le noir les petits fruits qui croissent sur les aunes, pour le vert le suc de rue, et pour le bleu les bleuets qui croissent dans les blés.

La manière de se servir de ces poudres consiste à mêler la couleur dont on veut imprégner la plante, avec du fumier de mouton, une pinte de vinaigre et un peu de sel. La couleur doit, pour un tiers, figurer dans ce mélange qui a la consistance de la pâte. On dépose cette matière sur la racine d'une plante dont les fleurs sont blanches, — car il est à remarquer que l'expérience ne réussit que dans ces conditions; — on l'arrose d'eau un peu teinte de la même couleur, et, du reste, on la traite comme à l'ordinaire.

Pour mieux réussir, on choisit une terre légère et bien grasse, on la sèche au soleil, on la réduit en poudre, on la tamise et on en remplit un vase où la plante est déposée; enfin on a soin de garantir la plante contre la pluie et la rosée et, quand faire se peut, de l'exposer au soleil.

On peut même, en arrosant la plante sur différents points et avec des couleurs différentes, obtenir des fleurs panachées, sans que les nuances se mêlent ou se contrarient.

L'art de parfumer les fleurs n'est guère plus difficile que l'art de les colorer. On peut agir sur la plante dès avant sa naissance, c'est-à-dire lorsqu'on en sème la graine, si elle vient en graine. On détrempe du fumier de mouton dans du vinaigre et l'on ajoute un peu de musc, de civette, ou d'ambre en poudre. Il suffit alors de faire macérer, pendant quelques jours, dans cette liqueur les graines ou même les oignons, et, pour réussir complétement, d'arroser les plantes naissantes avec cette mixtion.

Le P. Ferrari assure qu'un de ses amis usa de ce procédé à l'endroit d'un souci d'Afrique dont la mauvaise odeur fut singulièrement modifiée, et qu'ayant semé la graine de cette plante ainsi amendée avec les précautions indiquées plus haut, il obtint une fleur dont le parfum était suave.

Enfin, ce procédé est également applicable aux arbres et aux légumes; on peut, à ces derniers, donner à volonté des propriétés potagères ou médicinales.

Nous n'avons point assez d'expérience en horticulture pour exprimer une opinion sur les faits signalés par M. Moiren; nous ne pouvons qu'engager nos lecteurs à instituer des expériences et à faire connaître les résultats qu'ils en obtiendront.

— Le pelage des singes, qui se distingue de celui des autres mammifères, a des couleurs quelquefois si élégantes et si vives que l'industrie l'a recherché, surtout dans ces derniers temps, et en a fabriqué des tapis, des manchons et des manteaux qui alimentent aujourd'hui un important commerce. Les singes qui fournissent les fourrures les plus élégantes sont les singes *douc*, *Diane*, *douroucouli*, *tamarin*, *atèle* et *colobe*, et principalement les deux derniers.

L'atèle, très-commun dans les forêts de la Guyane et du Brésil, a seul la réputation de nous fournir la fourrure dite *singe brésilien*; c'est un animal de cinquante centimètres de longueur, à queue très-prenante, et aux extrémités antérieures manquant de pouce, d'où son nom qui en grec signifie *imparfait*.

Les espèces généralement admises se rapportent au *coïta* de la Guyane, à collerette blanche; une variété, l'atèle noir, est sans mélange et ses poils ont quinze centimètres de longueur.

M. le Dr O'Rorke, qui nous a donné ces détails dans une séance du cercle de la presse, s'élève contre l'opinion qui attribue à l'Amérique seule le privilége de nous fournir la fourrure du singe, et il assure que la côte d'Afrique, le Gabon, le Grand-Bassam, l'Abyssinie et le pays de Dahomey peuvent nous envoyer des fourrures analogues et à des conditions plus avantageuses.

Ce serait le *colobe*, dont l'extrémité antérieure présente la même particularité que celle de l'atèle, qui remplirait pour l'ancien continent le rôle que le singe brésilien remplit dans le nouveau. D'ailleurs, la plus complète analogie existe entre le colobe et l'atèle, à ce point que, selon M. Aubry-Lecomte, le commerce des fourrures de singes s'alimente surtout sur la côte d'Afrique. Une seule maison, à Archa, expédie à New-York 30,000 peaux de colobe noir par année, et des navires américains vont journellement en prendre des cargaisons. Toutes ces fourrures nous arrivent après de longs détours par la voie d'Angleterre ou d'Amérique sous le nom de : *Peaux de singes du Brésil.* M. O'Rorke fait remarquer avec raison qu'il nous serait bien plus facile de nous les procurer directement des lieux de provenance, sans frais de pérégrination, d'intermédiaires, de douane, etc., et que ce commerce serait d'autant plus fructueux que, sur la côte d'Afrique, le trafic se fait par échange et que les petits coquillages, appelés *antale* et *cauris*, très-acceptés des naturels, constitueraient une véritable monnaie de singes aussi profitable à l'acheteur qu'à la population nègre.

— Depuis l'établissement des routes ferrées, les canaux soutiennent une lutte inégale où la victoire ne saurait être douteuse. Quelques esprits ont déjà pris la défense des voies navigables dont la création a coûté si cher à la France, et, aujourd'hui encore, M. H. Peut essaye de concilier les intérêts des unes et des autres, en réservant les marchandises encombrantes à la navigation et les voyageurs aux chemins de fer.

Dans ce but et pour satisfaire les compagnies de chemins de fer, il leur propose d'adopter un système de correspondance et d'abonnement au moyen duquel on pourrait voyager sur tout le réseau français.

Le prix des cartes d'abonnement de première classe serait fixé à 500 fr. pour un an, à 300 fr. pour six mois, à 200 fr. pour trois mois et 100 fr. pour un mois; le prix des cartes de deuxième classe serait inférieur de vingt pour cent à celui des cartes de première classe.

Ces facilités développeraient outre mesures le goût des voyages, et M. Peut évalue le nombre des abonnements :

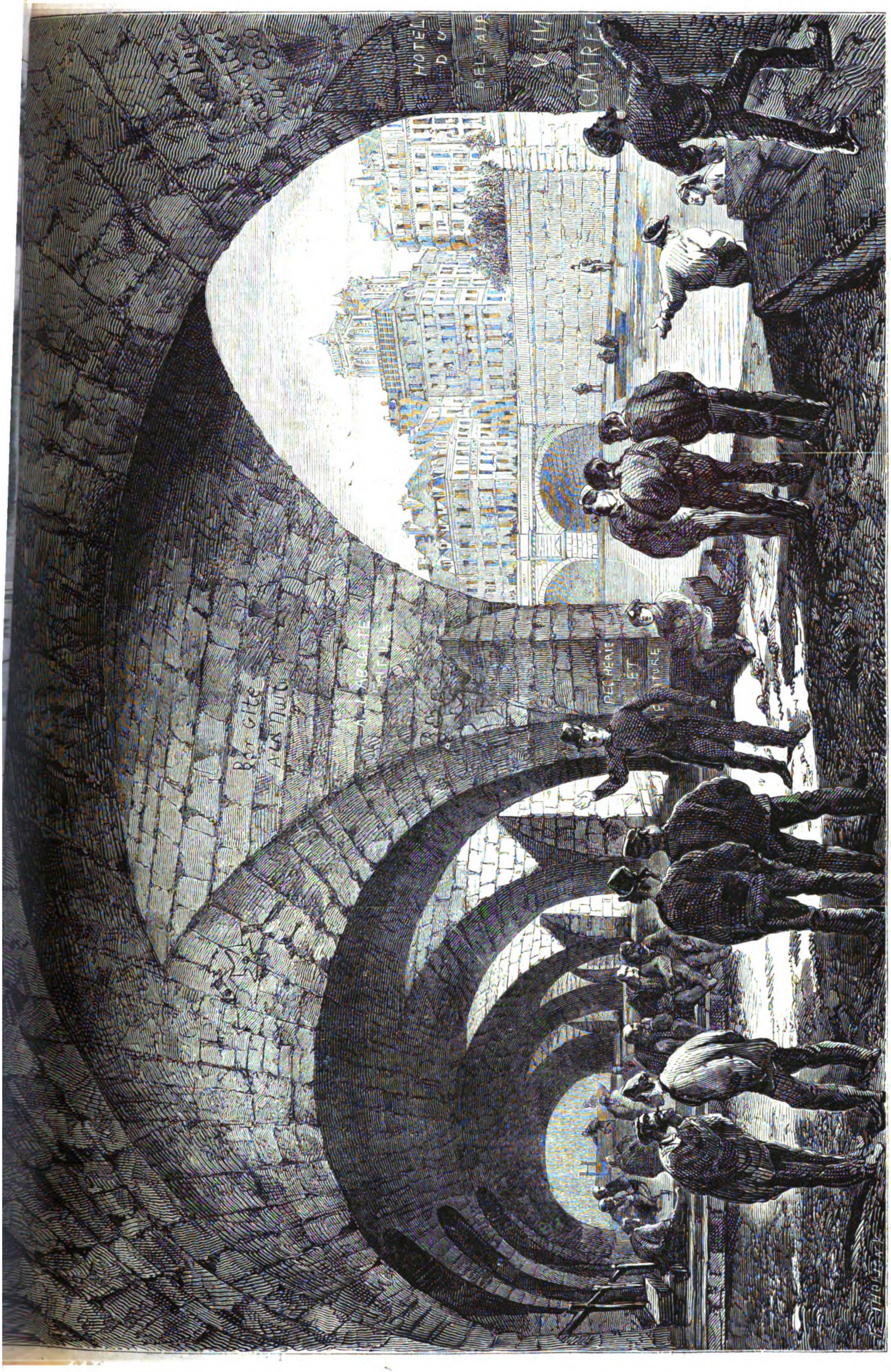
A 500,000 pour un an, soit à 500 fr.	250,000,000 fr.
A 1,000,000 pour six mois, soit à 390 fr. . .	300,000,000
A 2,000,000 pour trois mois, soit à 200 fr. .	400,000000
A 2,000,000 pour un mois, soit à 100 fr. . . .	200,000,000
Recette générale.	1,150,000,000 fr.

Or, comme le revenu total actuel de toutes les compagnies réunies ne monte pas à plus de 320 millions, ce serait une augmentation immédiate de plus du triple, à laquelle il faudrait ajouter le produit des places des voyageurs non abonnés. De plus, les compagnies se trouveraient débarrassées de la plus grande partie des dépenses dont elles sont grevées. Elles n'auraient plus besoin d'un effrayant matériel à marchandises, d'un innombrable personnel, de gares immenses qui immobilisent tant de capitaux, etc., etc.

Cette combinaison n'est peut-être qu'un beau rêve, mais il révèle un système de correspondance et d'abonnement qu'il serait désirable de voir adopter par les compagnies des chemins de fer.

FÉLIX ROUBAUD.

Sculptures de Jean Goujon, à l'hôtel Carnavalet.



Voussure souterraine du quai de Gèvres, actuellement en démolition.

SALON DE 1859.

I

Apelles a dit qu'il fallait juger les tableaux non par les fautes qui s'y rencontrent, mais par les beautés qui 'y trouvent. Ce conseil d'Apelles qui était intéressé, co 'me tous les conseils, doit être un article de foi de la ci 'ique, soit qu'elle juge les tableaux, soit qu'elle juge les statues. Le Poussin a beau faire pour caresser la perfection, j'aime mieux le Titien emporté par les hasards de son génie aventureux. Si Jean Racine a voulu être parfait, c'est qu'il voyait de moins haut que Pierre Corneille. La moralité de ceci, c'est que les écoles dans les arts sont le plus souvent inféconds, parce qu'elles enseignent bien moins la hardiesse d'escalader le ciel que les dangers des grandes ascensions. Le maître est plus préoccupé de corriger les défauts que d'éperonner les jeunes inspirations. Les écoles sont le mors d'argent qui retient dans une course cadencée la jeune cavale ardente à franchir les espaces; si elle a de la race, elle finira par prendre le mors aux dents; mais combien qui auront perdu leur temps en rongeant leur frein.

Et pourtant si la peinture ne va pas à l'école, elle fera l'école buissonnière.

Dans toutes les traversées il y a un écueil. Mais le génie aime la tempête et la brave.

J'ai ramené l'an passé un jeune peintre que j'avais découvert au fond d'une province; il n'avait étudié que devant quelques plâtres et quelques gravures. Il avait copié dix fois une sainte famille de Van Dyck, oubliée dans une chapelle de la cathédrale de son pays. J'étais émerveillé de ce talent, né de lui-même. Il me montra des dessins d'après l'antique et des études d'après nature qui révélaient un dessinateur et un peintre. En arrivant à Paris, je le conduisis tout droit à la Vénus de Milo et devant les tableaux de Léonard de Vinci, en lui disant que c'était là seulement qu'il devait étudier désormais. Je lui recommandai de regarder son modèle dans la rue, au théâtre, dans le monde, où il ne pose pas à quarante sous l'heure. Au bout de quelque temps, après avoir couru les musées, après avoir traversé la vie parisienne, il m'apporta des dessins et des esquisses dont les défauts étaient cachés par je ne sais quoi de grand, d'original et de poétique. Malheureusement il était tourmenté du sentiment de la perfection; je le perdis de vue; au bout de six mois, il vint me revoir, m'apportant toujours des esquisses et des dessins :

— Qu'avez-vous fait de votre talent? lui demandai-je avec surprise.

— Je ne sais pas, me répondit-il. J'ai jugé que l'école me manquait, et je suis allé à l'atelier de ***.

— Vous voilà bien avancé, vous avez marché à rebours.

— C'est vrai, ce que vous me dites là, car je n'ose plus rien faire. J'entends corner à mes oreilles tant de théories, tant de paradoxes, tant de vérités, peut-être, que j'ai perdu toute idée du beau, sans doute parce que je les ai toutes; mais au moins j'ai beaucoup appris.

— Oui, vous pensez maintenant comme la plupart des beaux parleurs; mais qu'avez-vous fait de ce Dieu, dont parle Raphaël, qui pensait en vous et pour vous? Rappelez-vous ces deux architectes qui se présentèrent aux Athéniens pour bâtir un monument de la république : le premier parla fort bien et fort longtemps. Il savait tout, il était familier à tous les styles. Le second, après un silence, se contenta de dire : « *Ce qu'il sait si bien, je le ferai.* »

L'école n'a jamais fait un grand peintre; le génie aime la forêt primitive. Il est bien plutôt un miracle de la nature qu'un enfant de la civilisation.

Mais si je proscris l'école pour les grandes natures, je la réclame pour tous ceux qui ne doivent pas franchir les colonnes d'Hercule; ceux-là se retrouvent là où les autres se perdent. Ce qui prouve en faveur des écoles, c'est qu'il est arrivé que le maître était un mauvais peintre, et que les élèves devenaient des dessinateurs et des coloristes d'un ordre supérieur. Il y a des esprits qu'il faut longtemps illuminer par les exemples, qu'il faut aiguillonner par l'émulation, qu'il faut maintenir dans la discipline.

II

Ce qui manque le plus aujourd'hui dans les écoles, c'est le caractère français. Nous avons des Néo-Grecs, des Italiens, des Flamands, trop peu de Français pur sang. Les Allemands ont une école, les Anglais ont une école; nous avons vingt écoles, nous n'en avons pas une. Cette diversité fait-elle notre force ou notre faiblesse? Ah! si, comme au siècle d'or de l'Italie, nous avions en même temps notre école romaine, notre école florentine, notre école lombarde et notre école vénitienne! Mais quelque soit le génie de M. Ingres, qui a fait école; le talent de M. Delaroche, qui a fait école; la poésie de M. Gleyre, qui a fait école; quelle que soit la malice de M. Courbet, qui a fait école, je n'ose les mettre en regard des glorieuses périodes du grand siècle. Et, d'ailleurs, chez ces quatre maîtres, si on me permet ce mot pour M. Courbet, je ne retrouve pas le sentiment de l'art français. M. Ingres me dira avec toute son éloquence que l'art n'a pas d'autre nationalité que le beau.

Il y a pourtant encore une école française, l'école guerrière, que commande M. Yvon, avec MM. Pils et Barrias pour colonels. Vaillante école où l'on peint des batailles avec tout l'héroïsme que donne l'ivresse de la poudre, avec l'entrain désordonné de l'amour des conquêtes. Saluons d'un premier coup de chapeau l'*Attaque de Malakoff*, qui manque de fumée.

Il y a aussi l'école de M. Eugène Delacroix, un grand maître qui regarde le soleil en face, qui a traversé toutes les tempêtes de la passion, qui a mis en croix son cœur, mais qui ne dira jamais son secret. Aussi est-il seul de son parti; mais il peut dire comme le héros de Corneille : « Moi, dis-je, et c'est assez. »

M. Eugène Delacroix, qui sait tout, qui aurait pu frapper à la porte de l'Académie française, comme à la porte de l'Académie des beaux-arts, serait sans doute un excellent maître, mais à la condition qu'on ne l'imiterait point; car c'est de lui surtout qu'on peut dire qu'il est inimitable.

Il y a des génies calmes et froids qui trahissent leurs secrets dans leurs œuvres; mais M. Eugène Delacroix sait-il bien toujours lui-même comment il arrive à ces merveilleux effets de pinceau qui font de sa peinture une poésie parlante?

M. Thomas Couture se rattache aussi, avec ses airs vénitiens, à la tradition française. De Troy est un peu son maître, le soleil de Paris éclaire ses figures, mais il s'est retiré dans sa tente. Les journaux nous ont appris son mariage, il ne veut pas servir deux maîtres à la fois. Il n'y a que Jules Janin jusqu'ici qui ait fait son feuilleton le jour de ses noces.

Dans la tradition française, je rencontre aussi M. Chaplin, avec sa peinture décorative, avec ses femmes dans le brouillard et dans les roses. On n'a pas la touche plus fleurie et plus voluptueuse; ce n'est pas la grâce antique, qui est pudique et sévère dans sa nudité; c'est la grâce, pourtant, ou plutôt c'est la désinvolture anglaise, si on peut marier ces deux mots.[1]

Diaz a fait école aussi, mais Diaz est un Espagnol qui s'est attardé à Venise, dans les décamérons de Boccace et dans les jardins d'Armide. Çà et là, il vient se retremper dans la forêt de Fontainebleau, mais pourtant ce n'est pas là un maître français.

Depuis que nos paysagistes vont à l'école de la forêt plutôt qu'à l'école du Poussin, ils ont formé une tribu féconde qui se multiplie de jour en jour. Depuis Decamps jusqu'à Rosa Bonheur, depuis Corot jusqu'à Daubigny, depuis Troyon jusqu'à Français, on ne les compte plus : ce qui prouve trop que le paysage, quand il n'est pas dominé par le sentiment de Ruysdaël, le style du Poussin, la candeur de Paul Potter, le romanesque de Berghem, la poésie de Watteau, n'est qu'une des cent mille pages indifférentes arrachées à la nature.[2] C'est fort bien peint, le soleil a passé là-dessus, mais vous avez beau chercher, tout est au dehors : ce que le peintre a oublié d'y mettre, c'est son âme. Aussi suis-je bien étonné de l'engouement passager dont on s'est pris pour tant de paysagistes, qui ont rencontré des bonnes fortunes de palettes, mais qui ne sont que des gens de métier. Au train dont on y va, les paysagistes ne mériteront bientôt plus le nom d'artistes. Certes, M. Troyon est un artiste; plus d'un beau paysage est sorti tout radieux de son atelier, mais combien d'esquisses douteuses de lui portent son nom! C'est là le mauvais exemple, d'autant plus mauvais que M. Troyon gagne cent mille francs par an en peignant cinquante tableaux; il pourrait les gagner en n'en peignant que dix. Sa main a de bonnes habitudes, mais elle va trop souvent toute seule pendant que son esprit voyage.

Comme on sent bien que M. Corot est tout entier dans ses paysages, comme son amour pour la nature est tout pénétré, est tout poétique! Il ne la regarde qu'avec ravissement, comme une maîtresse adorée dans le mystère des demi-jours.

Cette année, M. Troyon et M. Corot se disputent le premier rang, l'un en voulant violer la poésie de la nature, l'autre en s'y confondant dans son mystérieux amour.

Je les étudierai de plus près; j'étudierai aussi la Normandie de M. Palizzi, car son grand paysage, n'est-ce pas toute la Normandie? Nous nous reposerons [sous] l'arbre de M. Français; nous braverons le co[up de] vent de M. Busson; nous essayerons d'oublier M[lle] Bonheur, — voilà un vrai chef d'école, mais ne [donne]-elle pas trop de temps à donner des leçons à sa [nouvelle] école des filles, — en face de son frère, M. Au[guste] Bonheur. Nous reposerons nos yeux dans la fe[...] de M. Daubigny.

Nous retrouvons au passage la poésie et le réal[isme de] Nanteuil et Bonvin.

Le *Monde illustré* commence sa critique avant [moi,] et la sienne est bien meilleure, puisqu'il expliq[ue les] peintres en les traduisant par la gravure. Voi[ci] aujourd'hui, un admirable chien de M. Tro[yon, un] beau paysage *étoffé* de M. Jeanron, comme dis[ent les] Flamands des paysages habités; enfin un très-r[emar]quable morceau de sculpture.

Ce que j'étudierai surtout avec sollicitude, c['est la] peinture d'histoire, c'est la peinture de style, [la] peinture de maître, en un mot. Il semble que [la mé]ditation sévère ne hante plus assez l'atelier [des ar]tistes.

III

A son voyage de Limoges, le prince Napoléon [a montré] un si vif et si fin sentiment de l'art, mais qu[i ne cherche] que le grand art, parce qu'il recherche surtout [le ca]ractère et la pensée, a expliqué éloquemment la [déca]dence de ces merveilleux émaux qui ont i[llustré] Léonard Limousin et sa ville natale. Ce qu'il [disait] renfermait un enseignement digne d'être rapp[elé.]

Le prince, après avoir attaqué en face le m[atéria]lisme et avoir peint avec énergie ces ténèbres sa[ns au]rore qui ont envahi les peuples méconnaissant [les as]pirations morales de l'humanité, a parlé ainsi : [« Les] annales de cette ville vous offrent un exemple fr[appant] de ces vérités. L'industrie des émaux, si fam[euse à] Limoges pendant le moyen âge, et qui, à la r[enais]sance, jeta un si vif éclat, cette industrie, dis-je, [repo]sait à la fois sur le secret d'un procédé pratique [et sur] une tradition artistique inspirée par une foi pro[fonde.] C'est à cette tradition mystérieusement conse[rvée à] Limoges que vous avez dû ces merveilleuses pi[èces] de Léonard Limousin et de ses disciples, qui se[mblent] être des pages détachées des cartons de Raphaël [ou de] Michel-Ange, transportées sur le cuivre et l'ém[ail. Eh] bien! à partir de la renaissance, le sentiment qu[i ani]mait ces grands artistes s'affaiblit et s'altéra peu [à peu,] quoique les procédés matériels employés par [leurs] successeurs fussent restés les mêmes. Bientôt le [talent] industriel disparut à son tour, vers la fin du [...] siècle, non qu'il fût d'une application ou d'une [trans]mission difficile, mais parce qu'à la mort du [dernier] émailleur, il ne se trouva personne qui daignât [s'occuper] d'une industrie que l'art, en l'abandonnant, [avait] frappée d'impuissance et condamnée à l'oubli. [Ainsi] l'homme perd ses conquêtes quand il cesse de [s'illu]miner du haut de ces régions sereines où se con[servent] les types du bien, du beau et du vrai. »

Si nos jeunes artistes ne se pénètrent de ces [grandes] idées, nous toucherons bientôt à la décadence [de l'art] français. Les petits tableaux, fussent-ils de M[eisso]nier, ne font pas le grand art; les Flamands [, dans] leurs belles époques, ont eu Rubens à côté de [Teniers,] Rembrandt à côté de Gérard Dow, Van Dyck [à côté] d'Ostade. Aujourd'hui, nous avons trop de M[eisso]niers. Le premier est un maître; mais qu'est-[ce que] le second?

Les peintres d'histoire s'en vont, mais ils vi[vent] aussi. Si M. Ingres fait salon chez lui, comme u[n homme] au-dessus de toute discussion; si M. Eugène D[elacroix] se repose pour une heure de ses peintures épiq[ues avec] cinq petits tableaux; si Schœffer et Delaroche [sont] emportés victorieux du champ de bataille; si D[...] qui a eu ses jours de grandes inspirations, s'est [retiré] dans une solitude inviolable, n'avons-nous pas [M. Ler]mann, ce peintre savant et chercheur; M. ([...]) dont le caractère s'accentue d'année en année [; M. Gé]rôme qui est un peintre de style, même quand [il peint] le duel de Pierrot. Il vous arrêtera longtemps [devant] *la Mort de César*. N'avons-nous pas M. Müller [qui se] perd quelquefois dans la grandeur, mais qu[i a du] moins l'honneur de tenter les belles entrepris[es? N'a]vons-nous pas M. Yvon, quand M. Horace Ve[rnet est] absent? Et combien d'autres qui tout à l'heu[re nous] arrêteront au passage.

Il faut bien le dire, ce n'est pas au Salon q[u'il faut] étudier nos peintres d'histoire, mais dans les [palais et] dans les églises. C'est là que M. Delacro[ix,] M. Flandrin, que M. Lehmann ont donné leu[rs pages] les plus éloquentes. Il ne faut donc pas touj[ours] vouloir juger par les portraits ou les tableaux [de che]valet qu'ils envoient à l'exposition. Je dirai en [passant] que MM. Flandrin et Lehmann exposent de fo[rt beaux] portraits. Il y a beaucoup de portraits, il y en [a beau]coup de mauvais; mais il y en a d'excellents. M[...] qu'on avait un peu méconnu dans la grande [...]

[1] Le jury a refusé un tableau de M. Chaplin, qui en appelle au public; les hommes iront voir sa femme nue aux seins rosés, deux gouttes de vin dans un fleuve de lait; mais les femmes n'iront pas. La nature, ce n'est pas l'art, la femme de M. Chaplin est trop belle de la beauté périssable.

[2] Paysage ne veut pas dire copie servile d'un coin de la vallée ou d'un pan de la montagne; paysage veut dire interprétation de la nature; ou plutôt encore : éloquence de la nature.

écoles; M. Heim, qui a appris à la jeune critique, son exposition de 1855, qu'on pouvait être un coté sous la coupole de l'Institut, expose en dix-huit ces soixante-douze portraits de peintres, sculpteurs et musiciens; toute une curieuse galerie.

Vidal ajoute à la sienne six portraits, dont plus rappelle le vers de La Fontaine :

Et la grâce plus belle encor que la beauté.

Le comte de Nieuwerkerke a été bien inspiré de ouvrir des salles distinctes aux artistes étrangers. C'est la capitale du monde surtout par les arts; nations voisines doivent trouver chez nous largement droit de cité; chacune aura son salon et fera sachacune se montrera dans sa force et dans son

Les trois écoles voisines, l'école allemande, l'école suisse et l'école flamande, ont d'ailleurs un caractère distinctif qui les sépare de nous; nous aurions accrocher leurs tableaux avec les nôtres, l'œil le plus exercé ne pourrait confondre. On reconnaîtrait premier regard le naturalisme flamand, le maniérisme anglais et le philosophisme allemand.

Je ne me pique pas de parler même en passant de ce que j'ai vu de beau, d'original ou de curieux au salon de 1859; c'est toujours à vol d'oiseau qu'on dit ses premières impressions. Je n'ai pas vu encore la sculpture, mais tout en ne voulant voir d'abord les grandes pages, j'avoue que je me suis arrêté émerveillé devant... quoi? devant un éventail. Je me hâte de dire que cet éventail vaut bien, avec ses cinq médaillons, les cinq grandes toiles de ***. Puisque j'ai cité La Fontaine, on me permettra de citer Boileau :

Souvent un seul sonnet vaux mieux qu'un long poëme.

Il faut bien dire que ces cinq médaillons sont tout bonnement signés par Français, Vidal, Baron, Eugène, Lamy et Hamon. On ne serait pas plus richement doté par des billets de mille francs. Comme Célimène a bien joué de cet éventail-là !

ARSÈNE HOUSSAYE.

Conférences de Paris.

Les plénipotentiaires de France, d'Autriche, de la Grande-Bretagne, de Prusse, de Russie, de Sardaigne et de Turquie ont ouvert, jeudi 7 avril, une nouvelle session des conférences de Paris à l'hôtel et sous la présidence du ministre des affaires étrangères. La question des principautés de Moldavie et de Valachie est encore, cette fois, l'objet de la réunion.

Notre gravure ne reproduit pas seulement la physionomie de cette séance; elle offre les portraits des diplomates qui prirent part à ses délibérations. Elle est consacrée à la lecture d'un rapport sur l'état actuel des provinces moldo-valaques, présenté par M. Musurus, ministre de S. M. I. le sultan.

La seconde séance a eu lieu mercredi.

MAXIME VAUVERT.

Voûte et arcades du quai de Gèvres.

Le quai de Gèvres, dont le développement s'étend du pont Notre-Dame à la place du Châtelet, offre un système de construction qui appelle l'attention et l'intérêt. C'est une longue voussure au moyen de laquelle, en évitant des travaux considérables de remblais, on a ménagé au-dessous de la voie publique une vaste galerie longeant le fleuve.

Cette partie des rives de la Seine était anciennement occupée par les teinturiers et les tanneurs. Ce ne fut qu'en vertu d'un arrêt du 24 février 1673 qu'on obligé ces derniers à aller se fixer à Chaillot et dans le faubourg Saint-Marcel, qu'un second arrêt du 17 mars suivant ordonna l'érection d'un quai dont la construction fut confiée à Pierre Bullet. Elargi et embelli sous le règne de Louis-Philippe, il subit aujourd'hui la brillante transformation qu'éprouve tout ce quartier de Paris.

Cette utilité, disons-le, n'a pas toujours eu autant que l'on peut applaudir de la beauté de ses ingénieuses substructions. Elles ont été souvent le théâtre d'abus qui a fait disparaître enfin la vigilance de la police. Jusqu'en 1847 se retiraient encore une partie des ouvriers qui n'avaient pas trouvé d'embaucheurs sur la place de Grève, et qu'ils perdaient fréquemment l'argent qui leur restait dans des jeux de hasard où se glissaient trop souvent des filous.

A cette époque, venait fréquemment se promener, sombre et solitaire, un de ces malheureux qu'une éducation au-dessus de leur condition a dévoyés. Avocat sans cause, un écrivain médiocre, poëte incompris, un instituteur sans élèves? on ignore; c'était à coup sûr un de ces hommes qui, ne trouvant pas dans la société une place selon leurs aspirations et leurs rêves, cherchent l'oubli de leur misère dans l'abrutissement de l'alcool. C'était, du moins, ce que faisaient présumer sa redingote noire plus qu'usée, ses bottes éculées, son chapeau bosselé, le livre latin (Virgile, Tacite ou Horace) qu'il lisait ou portait sous son bras, et les saillies cramoisies de son visage. Ce mystérieux personnage, qu'on appelait le *professeur*, avait trouvé les moyens d'existence les plus étranges.

L'incessante préoccupation des joueurs qui fréquentaient ces arcades était de soustraire l'objet de leur réunion à la surveillance de la police; aussi avaient-ils toujours une vigie au haut de l'escalier qui se trouve à chaque extrémité de la galerie voûtée; sa consigne était de signaler par un chant convenu l'approche d'un sergent de ville.

A ce bruit, tout jeu était interrompu, argent et dés disparaissaient, la tourbe des joueurs se réunissait au centre, et là, l'homme à la redingote extrafatiguée et au chapeau défaillant leur expliquait ou une strophe d'Horace ou un fait historique. Les sergents de ville arrivaient, écoutaient un instant, puis continuaient leur ronde sans s'inquiéter davantage des leçons de cette université foraine. Cette confiance eut cependant un terme; la comédie à la fin fut soupçonnée, la surveillance redoubla, et la réalité ayant été découverte, l'évacuation complète de la galerie fut ordonnée.

Le lendemain de cette exécution, un chapeau bosselé et un volume de Virgile furent trouvés sous les arcades. Deux jours après, on retira des filets de Saint-Cloud un cadavre revêtu d'une vieille redingote noire boutonnée.

C'est cette voussure originale qui est le sujet de l'illustration de notre page 245. **F. GIRARD.**

PARIS INCONNU.

LES TAPIS VERTS.

(*Suite.*)

XIV. — L'Or, le Crédit, les Dettes de Jeu.

C'est un phénomène bien connu des joueurs que la différence de la valeur de l'argent selon le jeu qu'on joue, les pertes qu'on a faites et l'état de la partie engagée. Vous vous êtes mis au jeu sain d'esprit. Le premier louis que vous avez engagé représente vingt francs, sa valeur réelle que vous supputez mentalement en le jetant sur le tapis. Je vous revois deux heures après : fatigué et troublé par les pertes que vous avez faites, vous n'avez plus le sentiment de la valeur réelle de l'argent. Vous engagez cinq louis, comme au début vous en engagiez un. A ce moment, cinq louis ne sont plus pour vous cent francs, c'est-à-dire une somme déjà importante, mais simplement cinq petits objets en or, que votre esprit obscurci ne prend plus la peine de décomposer, cinq *médailles*, comme disent spirituellement les vieux praticiens. Plus vous êtes éprouvé par la chance, et moins vous avez le sentiment de vos actes. C'est ainsi que vous pouvez être conduit à perdre des sommes que vous vous seriez cru incapable de jouer, à tirer de vos poches les louis par poignées et à les livrer au jeu comme de simples jetons. Quand vous en êtes là, vous êtes perdu. Tout à l'heure, vous jouerez sur parole et vous perdrez les billets de mille francs comme vous perdez trois cents francs maintenant, et comme vous avez perdu, un à un, vos premiers louis. Le coup ne sera pas plus cruel; il le sera peut-être moins. Vous êtes aguerri et aveuglé. Ce qu'on appelle la fièvre du jeu n'est pas autre chose que cette disparition, à un moment donné, du sentiment de la valeur réelle de l'argent. Aussi longtemps que ce sentiment existe, on se modère. Quand il diminue, la fièvre commence; quand il s'éteint, l'accès devient violent. Il y a pourtant telle circonstance qui peut rendre une lueur de raison au joueur le plus abêti : l'impossibilité, par exemple, d'emprunter et de jouer sur parole quand il a fait de fortes pertes et qu'il ne lui reste qu'une somme insignifiante comparativement à celle qu'il avait. Alors, non-seulement un louis redevient vingt francs, mais on peut dire qu'il en vaut deux, qu'il en vaut dix à ses yeux. En ce moment critique où il joue de son reste, la perte de cent sous lui est plus cruelle que ne l'était tout à l'heure la perte de cinq cents francs. C'est que, ces dernières pièces d'or parties, il lui faudra quitter la table et s'en aller en laissant une somme considérable aux mains des autres joueurs. Tant qu'il a un peu d'argent, il croit tenir encore la somme perdue par un fil (le fil, c'est l'espérance). Voilà pourquoi, lui, qui jouait tout à l'heure avec tant d'audace, se montre maintenant si timide. L'épaisseur du fil diminue à chaque perte nouvelle. Soyons prudent! Point de coup de tête. Attendons. Amorçons la chance. Qui sait si elle ne reviendra pas à nous? C'est une curieuse et douloureuse étude que celle-là, je vous assure. Dans cette tête courbée sur le tapis vert et qu'emplit une pensée unique, il se fait quelquefois un prodigieux travail de combinaisons. Un général en chef n'est pas plus absorbé la veille d'une bataille par les questions de tactique.

Tel joueur qui perdra, tout à l'heure, sans se plaindre, dix louis sur un coup de lansquenet, et qui fait bourgeoisement une partie de piquet en attendant que l'autre partie soit montée, se lamente outre raison d'une perte insignifiante. « Comprenez-vous, dit-il d'un ton désolé, que j'aie perdu dix francs au piquet en jouant vingt sous! » Il entre au lansquenet, et le premier coup lui enlève une somme vingt fois plus forte, qu'il perd sans proférer un mot de plainte.

Ceux qui savent conserver dans le cours d'une partie chère le sentiment de la valeur de l'argent sont des exceptions très-rares. Il faut être tout à fait fort pour ne jamais oublier, quels que soient le jeu joué et les sommes perdues, qu'un louis vaut vingt francs. Les joueurs doués de cette force sont froids et prudents. Les autres les détestent, d'abord parce qu'il n'y a pour ainsi dire rien à tirer d'eux, ensuite parce que cette prudence les blesse. Introduisez la sagesse dans une maison de fous, et dites-moi comment elle y sera reçue et quel visage elle y fera? Jouer deux francs quand tout le monde joue des louis, c'est s'exposer à ameuter contre soi la plupart des autres joueurs. Les nerfs s'irritent; la colère se concentre. Si le joueur prudent gagne, on est encore plus crispé contre lui. Enfin un trait, un mot agressif part de la bouche du moins patient ou du plus grossier. C'est la fusée qui donne le signal du feu d'artifice. « Quel jeu jouez vous donc! C'est pitoyable! Cela nous gêne! Vous avez bien peur de perdre un louis! etc. » Quelquefois les observations prennent un caractère tout à fait blessant. « Monsieur, dit un soir un joueur à son voisin, j'estime qu'avec une chance soutenue vous pouvez gagner cent francs dans votre soirée en jouant votre petit jeu honnête qui m'irrite. Acceptez ces cinq louis et permettez-moi de vous engager à passer au salon de lecture pour lire la *Patrie*, qui est très-intéressante ce soir. » On se battit le lendemain, et le joueur prudent, qui savait mieux défendre son argent que sa poitrine, reçut un coup d'épée qui mit sa vie en danger. « Avec les loups, il faut hurler, » dit le proverbe. Avec les joueurs, il faut jouer. La conclusion, c'est qu'il ne faut pas aller parmi les... loups!

Quand la fièvre du jeu s'est emparée d'un homme, il faut qu'il joue. Il lui serait, je crois, plus facile de se priver de dîner que de se priver un seul jour de s'asseoir à une table de jeu. Pour satisfaire sa passion il lui faut de l'argent, et quand il n'en a pas il dépense des trésors inouïs d'imagination, d'intelligence et d'audace pour s'en procurer. Tel habitué de tripot qui *ne peut pas* payer les trente francs de son garni dîne pour dix-huit sous chez une crémière, apporte trois cents francs au jeu et les perd. Il les avait empruntés et demain il en trouvera trois cents autres. Le personnel des joueurs de Paris forme une sorte d'affiliation dont les membres se viennent réciproquement en aide. Celui qui a le plus de chance à trouver de l'argent quand il en manque, est celui qui le perd le plus facilement : C'est ce qu'on appelle un beau joueur. Cela dit tout. Au besoin on ouvrirait une souscription pour le remettre à flot, comme s'il s'agissait de restaurer la fortune de quelque victime illustre. On ne veut pas qu'il disparaisse, qu'il émigre pour d'autres rivages. Comment laisser partir un homme qui se montre si magnifique au jeu! Il a perdu hier, il gagnera demain, et le jour suivant son bénéfice retombera sur nous en pluie d'or. Dans cet empressement à lui venir en aide, les chefs de maisons ne sont pas les derniers. Leurs bénéfices dépendent souvent d'un joueur, qui sait entretenir la partie, qui en est l'âme et l'entrain, qui rayonne et dont la présence seule semble dire : ici il y a de l'argent à gagner. Ces considérations méritent bien qu'on ouvre sa bourse et qu'on rende le nerf de la guerre au vaincu.

Cette confiance réciproque des joueurs n'est pas aussi souvent trafic qu'on pourrait le croire. La dette de jeu est encore aujourd'hui la dette d'honneur. Je dirai plus loin pourquoi, et comment il faut entendre ce mot. C'est de toutes les dettes celle dont on se libère avec le plus d'empressement. On doit pendant dix ans à son tailleur et sa facture ne trouble pas vos songes : on paye aussitôt qu'on le peut l'argent perdu au jeu ou l'argent emprunté pour jouer. La raison en est bien simple : c'est qu'on veut jouer et que pour pouvoir jouer il faut d'abord payer ce qu'on doit, sous peine d'être tout à fait déconsidéré et de ne plus avoir aucun crédit. Or, le crédit est l'âme du jeu, comme il est l'âme du commerce, de l'industrie et de la spéculation. C'est quelque chose que de pouvoir compter sur la bourse du prochain, dans le cours d'une partie, quand on aura épuisé la sienne. Rendre deux cents francs qu'on a empruntés hier, c'est se ménager la possibilité d'en trouver cinq cents à un moment donné de la soirée.

L'intérêt, à défaut de la probité (qui pourrait souvent être muette), commande donc la fidélité aux engagements pris en matière de jeu.

EDOUARD GOURDON.

Une noire calomnie.

On a des nouvelles de Soulouque ; mais de mauvaises nouvelles : ce n'est pas, comme on l'a prétendu récemment, que la santé de l'ex souverain donne des inquiétudes à ses fidèles. Jamais, au contraire, l'illustre Faustin ne s'est mieux porté, et c'est plaisir, il paraît, de voir avec quelle gaieté et quelle verve il répète depuis sa chute :

Pas teni or ni grandeur qu'a rende nous heureux.

Mais il paraît que l'infortuné monarque est bien près de s'apercevoir que si l'or ne fait pas le bonheur, il y contribue beaucoup, ou du moins que ce vil métal est d'une nécessité presque absolue pour vivre. Soulouque, en un mot, est à la veille de se trouver sans un sou vaillant, lui qu'on accuse d'avoir emporté d'Haïti des centaines de millions. Voici comment il est dans cette position néfaste. Le cinquième qu'il prélevait sur le café exporté et qu'il percevait en nature était envoyé à une maison de Liverpool, qui le vendait pour compte du gouvernement haïtien. Les successeurs de Soulouque n'ont eu garde d'oublier, aussitôt leur installation, de recommander à ladite maison de ne se dessaisir, en faveur de l'ancien empereur, d'aucune des sommes qu'elle pourrait avoir pour le compte du gouvernement haïtien, et le pauvre Faustin n'a rien à attendre de ce côté. Il recevait bien, pendant les dix années qu'ont duré son règne, environ huit cent mille francs de liste civile, et il n'en dépensait guère que le quart pour sa maison. Mais il avait le goût du faste, des bijoux et de la bâtisse. Ses carrosses, ses uniformes lui avaient coûté très-cher et lui enlevaient encore une certaine somme chaque année. Sa couronne, son sceptre, sa main de justice, le diadème et les diamants de l'impératrice que tout Paris a pu voir, il y a quelques années, chez un bijoutier de la rue Hauteville, et qui ont été payés sur ses économies, avaient coûté plus d'un million. Il avait d'ailleurs la manie de faire bâtir des maisons. Il n'y a pas un quartier de Port-au-Prince où il n'en ait fait élever une. Dans toutes les villes un peu importantes, il s'était fait construire un palais. Générosité ou calcul, il avait toujours dans son cabinet un sac rempli de [dou]blons, dans lequel il puisait à chaq[ue in]stant pour consoler ceux de ses gén[éraux] qui venaient se plaindre de la dur[eté des] temps et de la rareté du numéraire. [Gef]frard, dont il avait d'ailleurs déjà d[oté la] fille, reçut ainsi de lui une poigné[e de] doublons dans une circonstance qui [mé]rite d'être rapportée. C'était quin[ze ou] vingt jours avant le commencement [de la] révolution. Geffrard était venu tr[ouver] Soulouque un matin et pleurait m[isère.] — « Tenez, lui dit l'empereur, en l[ui pré]sentant sa main fermée; tâchez de [m'ou]vrir la main, si vous le pouvez, ce [qu'il y] a dedans est pour vous ; » et, après [avoir] résisté pendant quelques secondes, [il lais]sait celui qui devait le détrôner qu[elques] jours plus tard lui prendre une do[uzaine] de doublons. On comprend facile[ment], dès lors, que si le pauvre Faustin [met]tait de côté deux à trois cent mille [francs] par an, c'était beaucoup. Après sa [chute,] on a confisqué les maisons, les ca[rrosses,] les joyaux.

Quant aux doublons qu'à la fin d[e cha]que année la noire Majesté enterra[it dans] sa cave, quelques conseillers aud[acieux] avaient bien essayé de persuader a[u mo]narque qu'il ferait bien de les pla[cer en] Europe, lui représentant que l'[argent] placé rapporte des intérêts. Mais S[oulou]que qui, sous certains rapports, étai[t] nègre jusqu'à la moelle des os, n'av[ait pas] de confiance dans les placements, e[t ne] pouvait se décider à se séparer d[u] trésor auquel il puisait volontiers, [et] qu'il aimait à avoir à portée de sa [main.]

Ce sont ces épargnes soigneusemen[t en]fermées dans de petits barils q[ue la] Douane a arrêtées au moment de l'e[mbar]quement. On avait saisi jusqu'à un[e cas]sette dans laquelle Mme Soulouque r[enfer]mait sa bourse et ses bijoux, et s[ans la] restitution de cette cassette qui con[tenait] environ 30,000 francs, Faustin, sa f[emme] et ses fidèles seraient arrivés à la Jam[aïque] dans le dénûment le plus complet.

Tels sont les trésors qu'a emport[és l'ex-]empereur, et dont les journaux d'Eu[rope,] copiant ceux d'Haïti, ont fait tant de [bruit.] C'est ainsi que, même chez les nèg[res, on] écrit l'histoire. Avions-nous don[c tort] d'intituler cet article : *Une noire ca[lomnie]*?

PAUL DHORB[…]

SALON DE 1859. — La reine Zénobie retirée du fleuve par un berger. Groupe sculpté par Marcelin.

SALON DE 1859. — Un Paysage, peint par Jeanron.

REVUE DU MOIS

PAR MARCELIN.

AU BAL.

— Et c'est votre mari qui vous a fait prendre un costume montant ?

— Oui, il ne s'aperçoit que j'ai de jolies épaules que pour m'empêcher de les montrer.

OU ALLONS-NOUS !

Ces dames adoptent décidément les robes de bal lamées d'or et d'argent : à bientôt les garnitures de billets de banque en volants.

UNE IDÉE DE M. PRUDHOMME.

— Voilà un bon nom de pianiste, et un bon nom est la moitié du succès : si Litz se fût appelé Godot, jamais il n'eût été Litz !

THÉATRE-ITALIEN : *Don Juan*.

Mario, les cheveux ébouriffés ! Mario, sans sa tête à l'ange ! c'est bien risqué.

LE DERNIER BAL COSTUMÉ DE LA SAISON.

— Comment ! ils sont couchés ! Mais ils ne devaient donc pas donner leur bal aujourd'hui ?

— Non, madame, c'était hier.

OPINION DU VRAI LATULIPE DE PARROCCEL SUR LE LATULIPE DE L'AMBIGU

— Pas mal du tout, mon bonhomme ! mais ce n'est pas encore tout à fait ça : tu as trop de musc dans tes bottes.

DESSINEZ DONC UN COSTUME A UNE DAME !

— Ce costume est charmant, charmant, charmant ! Seulement, la coiffure ne m'ira pas, le corsage est impossible, les manches aussi ; quant à la jupe, il n'y a pas à y penser.

MAUDITS CONCERTS !

— Un bon morceau d'ouverture, c'est très-bien ; mais un bon morceau de fermeture, quel succès !

PORTE-SAINT-MARTIN : *L'Outrage*.

— Ne fais donc pas tant ton premier consul que ça, dit Laferrière à Taillade.

ODÉON : *Les Grands vassaux*.

Ce qu'il y avait dans les *Grands vassaux*, c'était le feuilleton de Paul de Saint-Victor.

COURRIER DU PALAIS.

Les étrangers feront aujourd'hui les frais de cette chronique. Hollandais, Bavarois, Anglais, Arabes, Italiens, Russes, Abyssiniens vont défiler devant vous au pas de course. L'espace m'est mesuré, et si à la place d'une série d'anecdotes intéressantes je n'arrive à vous présenter qu'une sèche et aride nomenclature, ce n'est pas trop à moi qu'il faudra vous en prendre.

Un lieutenant général, un vieillard de quatre-vingt-quatre ans, comparait devant la cour d'assises de la Haye. — Il est accusé d'empoisonnement. Il y a une douzaine d'années que, courant les Cydalises, le vieux guerrier avait rencontré une certaine dame Esbra. — Ne faut-il pas que jeunesse se passe? — Il fit le siége de la place, et à coups de florins il parvint à l'enlever. Mais le bonhomme est avare : il regretta les florins qu'il avait déboursés, et, pour rentrer dans ses fonds, il s'avisa d'un petit tour renouvelé d'un autre guerrier, la terreur des Maures, le Cid Campeador. Le héros, comme on sait, se trouvant à court d'argent, avait remis à un juif, en nantissement d'un prêt considérable, un coffret qui devait être rempli d'or et qui ne l'était, en réalité, que de sable et de cailloux. Mais, disait le bon Cid, l'or de ma parole était dedans! Le mot est beau et je ne sais pourquoi cependant il me rappelle celui de Bilboquet : J'ai engagé ma signature !

Pour en revenir au général Van Gunckel — c'est le nom de l'accusé — il avait imaginé de substituer des chiffons de papier à des valeurs que Madeleine Esbra lui avait confiées, et, pour l'empêcher de s'apercevoir du tour de main, il avait résolu de l'empoisonner. La pauvre femme aimait le boudin; — le brave général lui en apporta un jour une petite provision — après l'avoir au préalable truffée d'arsenic. Le boudin fut dégusté en famille. La femme Esbra en mangea un peu ainsi qu'une de ses voisines, une dame Van-der-Houven : mais son frère, le sergent Esbra, en mangea beaucoup. Le général, on le comprend, s'abstint d'y goûter et attendit avec curiosité l'effet de sa petite combinaison. Ses prévisions ne se réalisèrent pas. Le sergent seul mourut; la femme Esbra et sa voisine en furent quittes pour une paralysie partielle.

L'auteur du crime a tout avoué, ce qui n'a pas empêché les chimistes assermentés de faire bouillir en détail le malheureux sergent. Du foie, de l'estomac, du duodenum, du gros intestin, de la rate, des reins et du pancréas, ils ont extrait des parcelles d'arsenic qu'ils ont, suivant l'usage, recueillies sur une assiette et présentées à la cour.

Le ministère public a conclu à la mort : l'avocat de l'accusé doit plaider, dit-on, l'aliénation mentale : il serait difficile, en effet, de plaider autre chose.

La plus singulière des justices est, sans contredit, la justice arabe. Cadis, muphtis, tolbas, ulémas, mettent sans vergogne leurs votes aux enchères. On les marchande comme on marchande dans une boutique des dattes et des pastèques. C'est la vieille tradition des Turcs. « Quand un procès est soumis au midjélès, a dit un témoin, les membres s'adressent » d'abord à l'une des parties et lui demandent de l'argent. Celui-ci, je suppose, offre 300 francs. Quand » l'adversaire a connaissance de cette offre, il enchérit » et offre 400 francs; et ainsi de suite. » — C'est d'une adorable simplicité. — Outre la somme, les juges ont l'habitude d'exiger des petits cadeaux : l'un demandera des boucles d'oreilles pour sa femme, l'autre des calottes de velours pour ses enfants. Encore si ceux qui ont reçu rendaient l'argent aux plaideurs qu'ils ont fait perdre; mais ils le gardent, et pour empêcher ceux-ci de crier, ils détruisent leurs titres.

Ainsi faisait le midjélès — ou tribunal — de Tlemcen, et on n'évalue pas à moins de cinquante, depuis le mois d'octobre 1856, le nombre des jugements obtenus ainsi à prix d'argent. Il fallait, suivant l'expression énergique des Arabes, suer de l'argent quand on y entrait, comme de la sueur en un bain maure. Le président surtout, Mohamed-ben-Zerouki, était passé maître en l'art de pressurer les plaideurs et d'en tirer tout ce qu'ils pouvaient rendre. Enfin, un beau jour, cet honnête trafic s'est découvert. Les pauvres diables, spoliés, ruinés, dévorés par ces Verrès en burnous, sont allés porter leurs doléances aux pieds des autorités françaises. Les juges prévaricateurs, — c'est-à-dire le tribunal entier, — ont été traduits devant la cour d'assises d'Oran, et condamnés à des peines graduées de deux années à trois mois d'emprisonnement et de 2,000 à 200 francs d'amende.

Aux Italiens maintenant. — Cette fois nous sommes en France, à Paris, et il s'agit d'une discussion purement civile.

Poliuto passera-t-il avant *Fedra*, Tamberlick avant Mme Ristori, *that is the question*. Mme Ristori vient en effet d'arriver avec sa troupe et ses malles, avec ses couronnes, ses manteaux, ses cothurnes, son tonnerre, avec ses faisceaux, ses glaives, ses poignards, avec tous ces oripeaux, toutes ces choses en carton et en chrysocale, les accessoires obligés de la terreur tragique. Elle est allée frapper à la porte du compatriote S. Salvi, le propriétaire de la salle Ventadour, et celui-ci de la lui ouvrir toute grande et à deux battants. — La troupe de M. Calzado chante de deux jours l'un, lui dit-il, eh bien ! vous jouerez le reste de la semaine. — Il y allait bien vite M. Saint-Salvi. M. Calzado a refusé de livrer le théâtre, même pour les jours où sa troupe ne jouait pas. Il en avait besoin pour répéter *Polyeucte*, ce bel opéra, le dernier qu'ait chanté Nourrit à Naples, et où, dit on, Temberlick fait miracle. Sur ce refus, procès entre MM. Saint-Salvi et Calzado. Ce dernier succombe en première instance, mais il fait appel. Devant la cour, Mme Ristori intervient et joint son effort à celui de M. Saint-Salvi. C'est Me Dufaure lui-même qui combat pour elle! Peines perdues! effort malheureux; Mme Ristori est battue, elle remporte son manteau ! *Fedra* devra céder le pas à *Poliuto* : pour moi, je m'y résigne sans trop d'impatience. J'ai vu Phèdre — en français — par Mlle Rachel — et franchement je puis attendre.

Oh! le joli procès que celui de Mme la baronne de Korf contre Mme Delphine Baron, à propos de deux costumes de bal masqué ! Je voudrais bien vous le conter; mais le temps, mais l'espace! — Une des questions du procès était de savoir si les deux corsages que la couturière avait eu à improviser pour les filles de la grande dame russe, étaient ou n'étaient pas trop décolletés. La baronne soutenait qu'ils l'étaient jusqu'à l'indiscrétion. « Je comprends, répondait Me G. Chaix-» d'Est-Ange, l'avocat de Mme Delphine Baron, toute » la gravité d'un pareil reproche adressé à un corsage: » je comprends qu'un corsage manque à tous ses de-» voirs quand il ne remplit pas exactement la mission » dont il a été chargé; c'est un coupable auquel on est » quelquefois, pas toujours, d'autant plus tenté de » pardonner qu'il est tombé plus bas; mais c'est un » coupable, surtout lorsqu'il s'agit de deux jeunes » filles, et je comprends les scrupules de Mme la ba-» ronne de Korf. »

N'est-ce pas charmant ? Eh bien ! toute la plaidoirie est sur ce ton. C'est un feu d'artifice, un pétillement continuel de traits piquants, ingénieux et spirituels : il y a là de quoi défrayer dix feuilletons. Et celle de Me Léon Duval donc, cette fine lame, ce maître de l'épigramme attique, du sarcasme élégant, et qui, ce jour-là, a trouvé à qui parler. Mais le procès, qu'est-il devenu ? qui l'a gagné ? Je me garderai bien de vous le dire. Je veux vous forcer à lire tout au long ces deux plaidoiries, et à prendre votre part du plaisir que j'ai éprouvé.

C'est encore de costume qu'il s'agit entre le prince noir Ghiorgis et le tailleur Laenger. Le prince Ghiorgis vient de Rome, où il est allé, sous la conduite d'un missionnaire, Don Joseph Sapolo, déposer aux pieds du Saint-Père l'abjuration de Négoussié, roi du Tigré et du Swen, en Abyssinie. Arrivé à Paris, il a voulu, pendant son séjour, y faire renouveler sa garde-robe. Il s'est adressé à Laenger, et celui-ci lui présente aujourd'hui une note ainsi conçue : 1° une tunique en soie rouge, doublée de soie blanche, 180 fr.; 2° une veste de drap blanc, garnie de velours, 90 fr.; 3° un pantalon de drap blanc, 50 fr.; 4° une écharpe verte en soie, 25 fr.; 5° pour réparation à la soutane de M. Sapolo, 20 fr. Total, 365 fr.

Le jeune prince trouve que c'est cher. Les tailleurs abyssiniens ont, paraît-il, des prix plus doux que ceux de Paris. Il est juste d'ajouter que là-bas aussi les costumes sont plus sommaires.

M. le président, saisi de la difficulté, a ordonné une expertise.

Il me reste bien encore quelques procès à régler; mais ce Courrier a déjà dépassé ses limites habituelles, et ils voudront bien me faire crédit jusqu'à la huitaine prochaine.

PETIT-JEAN.

THÉÂTRES

COMÉDIE-FRANÇAISE : Reprise d'*Athalie*. — VARIÉTÉS : *Le Capitaine Chérubin*, souvenir en un acte, par MM. Dumanoir et Lambert Thiboust. — PORTE-SAINT-MARTIN : Reprise de *la Closerie des Genêts*. — DÉLASSEMENTS-COMIQUES : *Les Bébés*, folie-vaudeville en trois actes et en huit tableaux, par MM. A. de Jallais et Jules Renard.

Les débuts de Mme Guyon à la Comédie-Française nous valent en ce moment une marée tragique dont il n'est fait aucune mention dans les almanachs de l'année. Cette crue effrayante a commencé par *Rodogune* et s'est continuée par *Britannicus*; la troisième période a été signalée par *Athalie*. A la hauteur où étaient parvenues les eaux, ce soir-là, une partie de l'orchestre avait disparu sous les flots d'une grande quantité d'élèves du Conservatoire. Çà et là on apercevait quelques journalistes à demi submergés, levant les bras en signe de détresse, — tandis que la voix de M. Beauvallet, pareille à celle du tonnerre, faisait entendre par intervalles ses terribles roulements.

Athalie, malgré le spectacle dont on peut l'environner, n'a pas plus d'attrait aujourd'hui qu'une leçon ; on en sait tous les vers par cœur; ils font partie de l'éducation universitaire et de l'éducation religieuse. La question d'agrément doit donc être écartée; il reste, pour les dilettantes de la littérature classique, *un noble délassement*, quelque chose comme un opéra à l'usage des gens qui n'ont pas le sens musical. Le songe, l'interrogatoire d'Eliacin sont autant d'airs et de duos qu'on a retenus et qu'on n'est pas fâché d'en tendre encore une fois. On attend les *chiens dévoran[ts]* avec un sourire qui signifie que Racine était déjà pas sablement téméraire pour oser, à une époque si ga lante et si prude, employer de telles expressions. O[n] ne peut s'empêcher, en outre, de convenir que, si l[e] théâtre existe avant tout par le mouvement et par l[a] variété des situations, *Athalie*, comme tout le réper toire de ce temps-là, laisse passablement à désirer. L[a] génération actuelle s'en est aperçue l'autre soir; jus qu'alors elle n'avait fait que s'en douter.

Ceux qui ont vu Talma rapportent merveille de l[ui] dans le grand-prêtre. S'inspirant ou non de sa trad tion, M. Beauvallet a satisfait le public, particulière ment lorsqu'il a récité les strophes de la prophéti[e]. On ne peut pas dire de Mme Émilie Guyon qu'il y a[it] l'hésitation dans son jeu; cependant, la *maîtrise* fait d[é] faut encore; elle sent qu'elle n'est reine que d'hi[er]. Quelques années de règne lui donneront ce qui l[ui] manque.

Le théâtre des Variétés qualifie de *souvenir* la peti[te] pièce qu'il joue sous le titre du *Capitaine Chérubi[n]*. Double souvenir, alors! Souvenir d'abord de Bea[u] marchais, souvenir ensuite de Mlle Déjazet; car c'[est] elle qui, en habit de satin et la plume blanche [au] chapeau, revient chanter la *chanson à madame*. [La] scène est en Espagne, naturellement, dans une hôte lerie où castagnettes et guitares vont leur train; quat[re] ou cinq grands gaillards, passementés et pailletés s[ur] toutes les coutures, sont réunis pour un concours [de] chant; ils s'en donnent à cœur joie, lorsqu'un étran ger, arrivé de la veille, paraît au milieu d'eux en bouchant les oreilles. C'est Chérubin, c'est le dam[e] petit page, mais bien triste, bien rêveur, cette fois; [il] a dans sa poche son brevet de lieutenant, et la prédi tion lugubre de Figaro le préoccupe moins que l'adi[eu] plein d'émotion de sa belle marraine. Que ne donne rait-il point pour la revoir, ne fut-ce qu'une minute! Ces pensées ne l'empêchent pas de prendre une gu tare des mains de l'hôtelier et de concourir comme [un] simple orphéoniste. Il est bien entendu qu'il gagne [le] prix ; nous n'étions pas inquiet de cela.

Son air terminé, Chérubin pousse un cri : dans [le] groupe des jeunes filles qui l'entourent et le félicite[nt] il a cru reconnaître la comtesse Almaviva. Il s'em presse, il court à elle: — Marraine! marraine! [lui] dit-il; mais la jeune fille le regarde avec des yeu[x] étonnés, et, le saluant d'une courte révérence, lui r[é] pond qu'elle est servante et qu'elle s'appelle Brigitt[e]. C'est la situation du *Domino noir* :

— D'où venez-vous, ma chère ?
— J'arrivons du pays.
— Et que savez-vous faire ?
— J'nons jamais rien appris.

Chérubin n'est convaincu qu'à moitié; resté se[ul] avec Brigitte, il met à exécution quelques épreuv[es] bien connues au théâtre : le baiser sur l'épaule, [le] tutoiement, la taille enlacée; puis il lui raconte le M[a] *riage de Figaro*, sans oublier, comme on le pense, [la] fameuse et charmante complainte : *Que mon cœur, q[ue] mon cœur a de peine !* Ces enfantillages produisent le[ur] effet, et la fausse servante est plusieurs fois sur [le] point de se trahir ; mais elle rassemble ses forces, e[t] jouant son rôle jusqu'au bout, elle laisse partir Ch[é] rubin par un épouvantable orage. Après quoi elle s['é] vanouit sur une chaise.

En ce moment, la pièce tourne à la féerie : un nua[ge] monte du sol et va se perdre dans les frises; nous p[ré] férerions le contraire. Quand le nuage a accompli [son] évolution, il se retire et laisse voir une salle de ch[â] teau; la comtesse Rosine est étendue dans un fauteu[il]; elle rêve. Tout à coup la porte du fond s'ouvre a[vec] fracas, et Chérubin paraît en uniforme de capitai[ne]. C'est presque un homme maintenant; il a fait la guer[re], il s'est illustré. Dire qu'il aime toujours sa marraine [est] superflu; les auteurs n'auraient pas écrit leur pi[èce] sans cette condition. N'est-ce pas son image chérie [qui] l'a préservé du péril au milieu des combats? (la phr[ase] est de nous.) N'est-ce pas son souvenir adoré qui [l'a] aidé à supporter l'existence? (encore de nous.) C[hé] rubin lui raconte tout cela avec une verve, avec [un] feu qui ne tarde pas à se communiquer à l'inflamma ble Rosine. Ils en sont là de leur conversation, lors[que] la voix du comte Almaviva retentit au dehors; Ché[ru] bin, quoique capitaine, ne se soucie pas de se retr[ou] ver face à face avec lui; il ne veut pas d'ailleurs co[m] promettre de nouveau sa marraine. Il cherche à f[uir], à se cacher, mais les fauteuils ne sont plus assez va[stes] pour le dérober aux yeux des maris; il se décide a[lors] pour la fenêtre, comme jadis; cette fois, ce n'est [plus] sur les épaules d'Antonio qu'il tombe, mais sur ce[lles] du comte lui-même. Un bruit d'épées croisées se [fait] entendre ; second évanouissement de la comtesse, changement à vue !

Nous nous retrouvons dans l'auberge du comm[...]

ent; voici Brigitte-Rosine, plus que jamais éva-
se; l'orage continue à gronder, comme s'il avait
commandé en Allemagne chez le fournisseur de
Meyerbeer. Chérubin, couvert d'un manteau, re-
ait par la fenêtre et supplie une dernière fois la
se servante de dévoiler son identité; celle-ci,
ecue par tant d'amour (toujours de nous) et effrayée
dangers qu'il court, avoue sa ruse renouvelée de
esse de *Henri V*, du *Songe d'une nuit d'été*, de
tha et de tant d'autres œuvres. Chérubin, qui ne
andait pas d'autre viatique, se met en route.
ous n'aurons plus de ses nouvelles qu'à la première
résentation de la *Mère coupable*.

n'est pas la seule fois qu'on met Chérubin à la
e; déjà, avant la Révolution, Olympe de Gouges
fait ou plutôt improvisé, en vingt-quatre heures,
r le Théâtre-Italien, le *Mariage inattendu de Ché-*
...

Souvenir de MM. Dumanoir et Lambert Thiboust
l'autre valeur que celle d'un cadre populaire, ap-
rié plus ou moins adroitement aux qualités en-
très vivaces de Mlle Déjazet. Nous disons plus ou
ns, parce que nous croyons que les deux auteurs
ont trompés sur le véritable caractère de son ta-
. L'artiste prodigieuse qui a attaché son nom aux
ations de *Frétillon*, de *Sophie Arnould*, des *Premières*
de Richelieu, ne peut guère, avec la meilleure
nté possible, représenter des amoureux à l'état
nil et vaporeux. Ce n'est pas l'éveil d'un cœur
lle excelle à rendre. Il lui faut de petits mauvais
s, corrompus jusqu'au bout de leurs manchettes,
femmes accoutumées à *rouler* leurs soupirants. Re-
dez plutôt son regard froid et clair, sa bouche que
nie et quelquefois l'amertume retroussent à cha-
de ses coins, sa voix goguenarde, son geste rare,
ambe assurée; est-ce là le Chérubin qui parle aux
les et dont les cheveux frissonnent sous la main
ne grande dame? Mlle Déjazet a toujours eu le jeu
assible; elle entre en scène indolemment, dédai-
usement, en jetant ses premiers regards aux avant-
nes des régions supérieures; elle s'aperçoit à peine
la présence de ceux à qui elle s'adresse; elle n'é-
te pas; son organe criard parcourt la gamme des
isanteries risquées avec une certitude que rien n'é-
nle. Elle, Chérubin! Comment cette idée a-t elle
venir à M. Dumanoir, qui la connaît au point de
avoir taillé ses principaux rôles? — Qu'un jour,
s une représentation à bénéfice et unique, lorsque
al jouait Bartholo et Sainte-Foy Grippe-Soleil,
Déjazet ait eu la fantaisie de revêtir le pourpoint
Chérubin, cela se conçoit. Mlle Rachel avait eu un
rice pareil en jouant la Marinette du *Dépit amou-*
r. Mais persister dans ce personnage éblouissant
mme un matin de printemps, poétique comme une
ation de Musset ou d'Hugo, voilà où est la faiblesse,
à où est le tort, très-rémissible sans doute, mais
lent.

Mlle Déjazet n'est donc pas *le Capitaine Chérubin*, elle
Mlle Dejazet; c'est déjà beaucoup: autant dire le
iflage, l'esprit, l'aplomb, le goût.

a *Closerie des Genêts*, pour laquelle Frédéric Soulié
is à contribution plusieurs de ses énergiques ro
s, vient d'être reprise avec éclat à la Porte-Saint-
tin. Sans faire oublier MM. Matis, Montdidier et
t-Ernest, dans les rôles du général, du marquis de
téclain et de Kérouan, MM. Luguet, Laferrière et
il ont trouvé des veines nouvelles à exploiter au
l de ce riche drame. Mlle Lia-Félix ne banide pas
le feu et l'émotion; elle en est consumée la pre-
e. Pour Mlle Suzanne Lagier, qui représente
a, d'ici à peu de temps nous devrons compter
elle comme avec une comédienne superbe et pas-
née.

Où viennent ces bravos? — Du théâtre des Délas-
ents-Comiques, où une parade de haut ragoût, les
, transporte de joie les gourmands — plutôt que
ourmets — du boulevard du Temple. Amuser pen-
trois actes et huit tableaux, à quelque prix que
it, n'est pas une médiocre entreprise. MM. de
s et Renard l'ont menée à bien. Il serait injuste
ur marchander nos félicitations, après ne leur
pas ménagé nos éclats de rire.

CHARLES MONSELET.

CHRONIQUE MUSICALE.

ÉÂTRE-ITALIEN: Reprise d'*Otello*, opéra en trois actes de Ros-
. M. Tamberlick. — Soirée musicale au Cercle artistique. —
ncerts de MM. Jules Lefort et Auguste Mey, et de mademoiselle
nçois. — Nouvelles.

Chacun son goût! » dit le proverbe; et la Philo-
ie répond à la Sagesse des nations: il n'y a qu'un
qui est « le bon goût; » honni soit qui n'a point
ce sentiment exquis, cette faculté de discerner
au du laid, le vrai du faux.

Voilà qui est bien parlé, messieurs les philosophes,
'après vous, le beau ne serait que l'obéissance de
la matière à une loi de proportion et d'arrangement dont il vous plait de proclamer l'immuabilité L'homme de goût, toujours d'après vos théories, ne serait que celui-là seul qui a la notion de cette loi et en comprend avec ravissement les applications diverses

En un mot, le beau serait un; le goût serait un.

Erreur! répond à son tour l'histoire de l'art, et l'histoire de l'art a peut-être raison; elle ne discute pas, elle raconte.

La musique, par exemple, qui ne compte guère plus d'un siècle et demi d'existence réelle, porte déjà dans ses annales la marque d'étranges révolutions. Prenez l'air le plus applaudi de 1759, l'air:

Je l'ai planté, je l'ai vu naître...

du *Devin du village*, cette cantilène que Louis XV, en la fredonnant, avait mise si fort à la mode à la cour de Versailles, et cherchez à en ressusciter la vogue. Les érudits vous écouteront avec plus de curiosité que de charme, et les autres, — c'est-à-dire la grande famille des ineptes, — vous gratifieront d'un sourire de pitié.

Ceci est un exemple entre mille que je pourrais citer à l'appui de cette vérité qu'une des conditions vitales de l'art est le mouvement, la recherche perpétuelle des combinaisons nouvelles. D'où viennent ces révolutions du goût? Qui les provoque? Le public, qui jouit sans conteste du droit de caprice, dicte-t-il le programme de ses plaisirs aux artistes créateurs? ou bien sont-ce ceux-ci qui, armés du droit du plus fort, renversent les idoles de la foule pour leur substituer les élucubrations de leur génie? — Quelqu'un pris de la manie de faire un livre, pourrait épuiser un baril d'encre à disserter sur ces questions; il devrait se mettre en frais de mots retentissants et de phrases gonflées de prétentions, ce qui ne ferait nullement éclore la solution du problème. Le baril d'encre étant épuisé, — et l'auteur aussi, — il resterait un ouvrage in-folio qui aurait au moins trente-six volumes et dont le titre serait: *De la mutabilité du goût en matière d'art*.

Le titre seul du livre proclamerait une vérité, un fait incontestable, tandis que les longs chapitres qu'on y lirait chercheraient en vain à en définir les causes.

Oui, le goût musical a bien des fois changé à Paris; j'en ai cité un exemple, en voici un autre qui, par bonheur, me tombe sous la main et dont je veux faire profiter mes lecteurs. Vous savez comment Tamberlick a compris et chanté le rôle d'*Otello*; il s'y montre grand parce qu'il n'y est point affecté; il méprise la fioriture, l'ornementation puérile, pour concentrer toutes les forces de son talent sur le personnage même dont il veut rendre le caractère farouche. Dans la dernière scène surtout, au moment où, en proie à toutes les fureurs de la jalousie, il perce Desdemone de son *cangiar* et se donne ensuite la mort, il touche à la dernière limite du pathétique. Il a l'œil injecté de sang, la démarche fière, le geste rapide; sa voix trahit son exaltation. A ce moment suprême, ce n'est plus un chanteur inquiet de la pureté des sons qu'il file, curieux de produire de l'effet par une roulade perlée à souhait; c'est Othello lui-même.

Voilà comment aujourd'hui on aime à entendre chanter l'*Otello* de Rossini, qu'on aurait grand'peine à reconnaître si une baguette de fée ramenait tout d'un coup devant la rampe Giovanni Davide, le « beau chanteur » de 1823. A cette époque, le goût était tout autre que celui dont notre public des Italiens se fait gloire. Lisez plutôt ces fragments d'une lettre qu'écrivait alors Edouard Bertin:

» Paris, 1er mars 1823.

» Davide (Giovanni) excite parmi les dilettantes de
» cette ville un enthousiasme et des ravissements dont
» on ne peut se faire une idée sans en avoir été té-
» moin. C'est un chanteur de la nouvelle école, plein
» de manière, d'affectation, de clinquant, abusant
» comme Martin d'un instrument d'une prodigieuse
» étendue (trois octaves comprises entre quatre *si bé-*
» *mol*). Il écrase le motif principal sous un luxe bi-
» zarre d'ornements déplacés. . . . .
» . . . . Davide trouvant apparemment que le
» duo final d'*Otello* ne faisait point assez briller sa
» voix, s'est avisé d'y substituer un duo d'*Armida* fort
» joli, mais d'un caractère qui n'est rien moins que
» sérieux, *Amor, possente nome*. Comme il n'y avait pas
» moyen de tuer Desdemone en chantant de pareille
» musique, le Maure, après avoir fait le méchant, ren-
» gaîne son poignard et se met à chanter de l'air le
» plus tendre et le plus gracieux son duo avec Desde-
» mone. Puis il la prend galamment par la main et se
» retire au milieu des applaudissements du public, qui
» trouve tout simple que la pièce finisse de cette ma-
» nière, ou plutôt qu'elle ne finisse pas; car après ce
» beau dénoûment, l'action est à peu près aussi avan-
» cée qu'au premier acte. »

Quand je vous disais qu'il y avait tout un monde entre l'*Otello* qu'on donnait en 1823 et celui que chante Tamberlick!

A la dernière reprise de l'œuvre de Rossini, le public n'a pas accueilli très-chaudement Mme Castellan qui, après avoir créé avec succès le rôle de Berthe du *Prophète*, est venue échouer dans celui de Desdemone. M. Galvani est un Rodrigo qui fait bien regretter la voix et l'excellente méthode de M. Belart. Pour tout dire, M. Tamberlick est mal secondé par le personnel des Italiens qui semble plus attentif à l'écouter qu'à lui donner dignement la réplique M. Corsi seul a su se faire apprécier à côté du célèbre ténor.

— Le Cercle artistique de la rue Drouot vient de donner une seconde grande soirée musicale, à laquelle ont concouru les virtuoses les plus éminents. Les honneurs du concert intime ont été pour Mme Gueymard, la poétique Lilia d'*Herculanum*.

— L'autre semaine, nous avons été applaudir Mlle François qui a donné un brillant concert à la salle Herz. Mlle François, qu'on avait déjà remarquée cette année aux soirées musicales de Vieuxtemps, et l'année dernière à celles de Rubinstein, a chanté l'air de *Jeannot et Colin* avec une méthode, un style large qui lui ont valu un succès digne de son talent.

M. Jules Lefort n'a pas été moins bien accueilli le jour où il a chanté avec Mme Sabatier une opérette de MM. Galoppe d'Onquaire et Jules Beer. On sait quelle belle voix de baryton est celle de M. Lefort et avec quel art il la conduit.

M. Auguste Mey a terminé son concert de la façon la plus heureuse par un opéra de salon dont il a fait la musique. *L'Oncle Sleeck* est le digne pendant d'une partition que M. Mey avait fait représenter l'année dernière et dont nous avons gardé bon souvenir.

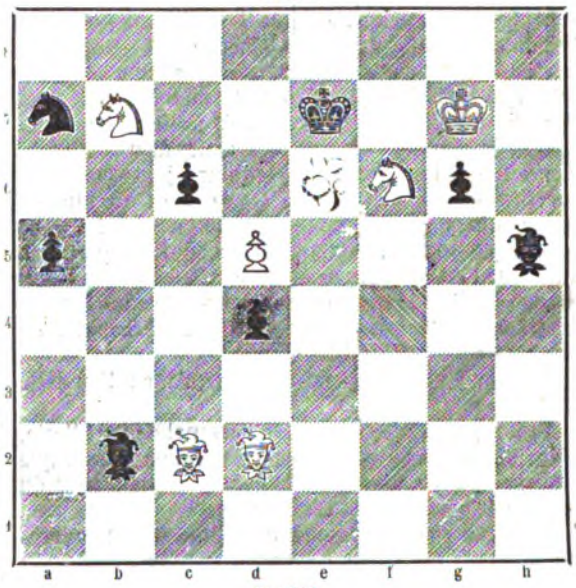
— M. Berlioz se prépare à donner, le samedi 23 avril, dans la salle de l'Opéra-Comique, un concert qu'on pourrait, au besoin, faire passer pour un festival. Qu'on juge de la fête par la splendeur du programme. Seront exécutés sous la direction même de M. Berlioz: Son oratorio: l'*Enfance du Christ*, un fragment important de sa légende; la *Damnation de Faust* et son *Hymne à la France*. On entendra encore une scène d'*Oberon*, la romance de Martini: *Plaisir d'amour*, orchestrée par M. Berlioz, le *Paradis perdu*, cantate religieuse de M. Ritter et des fragments d'œuvres de Beethoven, Weber et S. Bach, arrangés pour violon, piano et orgue. Mme Meillet, MM. Bataille, Jourdan, Meillet Belval et Lefort sont chargés des principaux rôles.

— Parmi les fêtes musicales qui doivent terminer brillamment la présente saison, nous devons signaler le concert de M. Roger Sevy (qui s'est assuré le concours de Mmes Frezzolini, A... et M. Brohan...), et la grande soirée musicale que promet le violoniste Henri Fournier, secondé par un orchestre et des chœurs nombreux.

ALBERT DE LASALLE.

Problème N° 20, de la composition de M. Grosdemange.

NOIRS.



a b c d e f g h

BLANCS.

Les blancs jouent et font mat en quatre coups.

Solution du problème n° 19.

BLANCS.	NOIRS.
1. F a 4 — d 1	1. h 7 — h 5
2. F f 2 — h 4	2. T h 3 — h 4
3. F d 1 — b 3	3. N'importe.
4. F b 3 — e 6 + mat.	

HARRWITZ.

M. F. de Lacombe nous prie de rectifier la mention par laquelle nous lui avons attribué le joli dessin d'après lequel a été faite notre gravure de la cavalcade de Clermont-Ferrand. Ce dessin est de M. Tranchant.

Cavalcade de la mi carême à Alger. Défilé sur la place du Gouvernement. (D'après des croquis de M. L. de Neuville et des photographies de M. de Alary.

Cavalcade de la mi-carême à Alger au profit des pauvres.

L'Afrique française, comme la métropole, a eu sa fête de charité. La population, l'armée et la marine de la ville d'Alger ont associé leurs efforts pour donner à cette fête philanthropique toute la magnificence dont le génie décorateur de nos sociétés modernes pouvait éblouir les populations arabes, si amies de l'éclat et du merveilleux. Pendant plus de quinze jours, les préparatifs de cette solennité, à laquelle est venue s'associer la garnison de Blidah, ont été l'occupation et la préoccupation de la ville d'Alger, qui en gardera, ainsi que tout le pays, de longs et vifs souvenirs. Elle est aujourd'hui le texte de tous les récits sous la tente des douars arabes et à la porte des gourbis kabyles, ou elle a pris place parmi les légendes.

C'est le jeudi de la mi-carême qu'a eu lieu cette brillante exhibition.

A midi précis, elle sortait de l'arsenal de l'artillerie, place Bab-el-Oued, pelotons de gendarmerie, musique à cheval du 1er chasseurs d'Afrique, commissaires du cortége et groupe d'Albanais en tête.

Un grand char, sur lequel figurait la Charité entourée de petits orphelins, s'avançait ensuite escorté par un escadron de montagnards écossais et accompagné de nombreux quêteurs équestres.

Puis venait une longue succession d'autres quadrilles splendides et comiques, où les chars de Gombrinus, l'illustre inventeur de la bière, dont la bannière flottait au milieu de tous les appareils de sa bienfaisante industrie; celui où le grand magicien Rotomago accomplissait, avec ses acolytes, les tours de passe-passe les plus variés; la barque du père la Ligne, dont l'équipage avait été fourni par les marins du *Nerval* et du port d'Alger; le char de la Jeunesse, où un groupe de jeunes filles et de jeunes garçons, sous des costumes empruntés à toutes les nations, offrait tous les types les plus élégants et les plus gracieux de l'adolescence; celui de Jaguanta enfin, sur lequel le dieu Bambousy se démenait au milieu de sa cour de déités grotesques et d'adorateurs sauvages, s'alternaient avec des cavalcades, dont les moins applaudies n'ont certes pas été celle du malheureux Soulouque avec son état-major en costume de gala monté sur des mules, ni celle du sire de Framboisy et de son épouse, *qu'il prit trop jeune*, comme dit la chanson, et qui s'avançait en bébé, entourée de ses adorateurs. Nous citerons également comme l'une des plus remarquées, celle des sauvages indiens, formée d'un officier et de vingt-cinq tirailleurs indigènes, tous noirs.

La grande sensation de cette fête a cependant été incontestablement produite par la troupe de huit cavaliers et de huit amazones en costumes divers de nationalités et d'époques, mais égaux d'élégance et de splendeur, qui ont exécuté sur la place Bal-el-Oued le quadrille des lanciers, au milieu des applaudissements les plus enthousiastes. Notre gravure représente le défilé de ce beau cortége sur la place de la Cathédrale et du Gouvernement.

LÉO DE BERNARD.

PETITE CORRESPONDANCE.

A M. N. de Tours. — Quelle que soit l'importance son article sur l'électricité, il ne peut convenir au *Mo illustré*. Il ouvre avec empressement ses colonnes à science... mais à la science attrayante. .

M. R. de Brut peut être certain du bon accueil r servé aux dessins d'actualité qu'il nous propose.

Nous ne pouvons accéder à la demande de M. J. Lille. Dès qu'il reconnaît l'exactitude du fait anno par notre chroniqueur, ce n est point une rectificati mais une falsification qu'il réclame... Or, le *Monde lustré* doit la vérité à ses lecteurs... surtout lorsqu vérité est piquante.

RÉBUS.

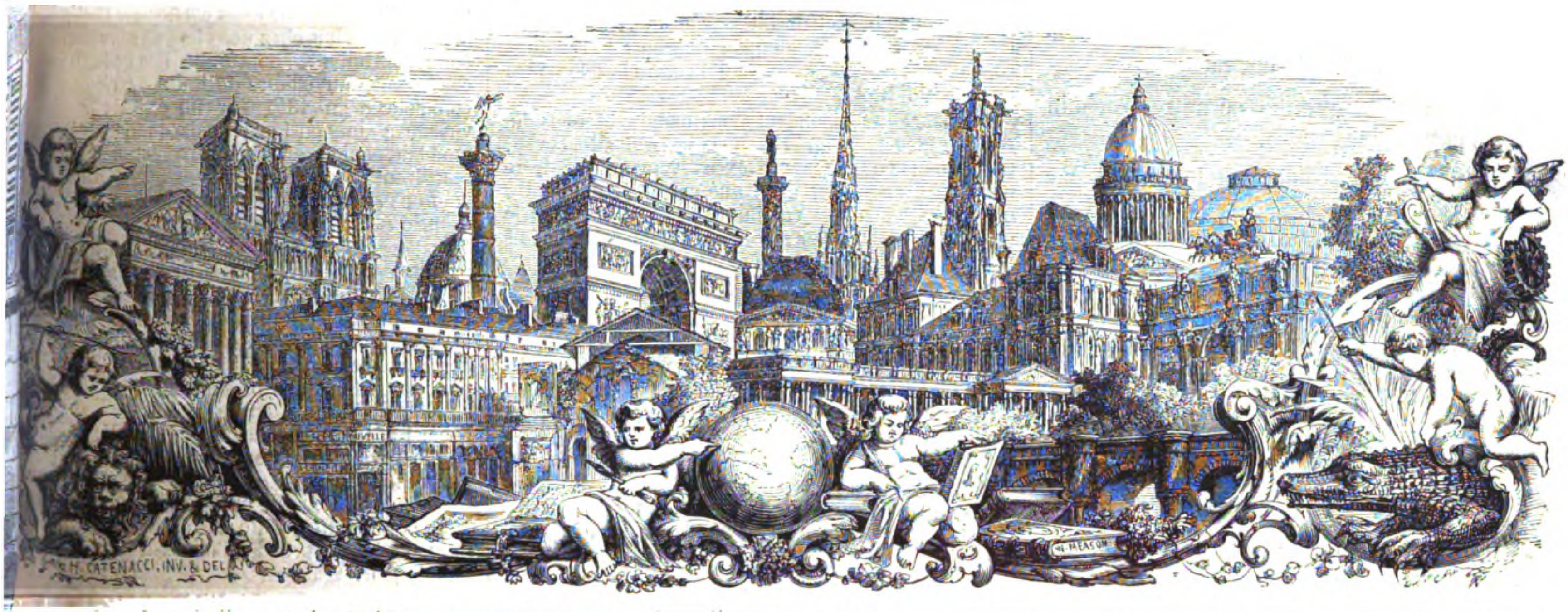
EXPLICATION DU DERNIER RÉBUS.

A l'homme laid témoignons de la déférence; souvent d vilain corps est un grand cœur.

Paris. — IMP. DE LA LIBRAIRIE NOUVELLE. — A. Bourdilliat, 15, rue

LE MONDE ILLUSTRÉ

JOURNAL HEBDOMADAIRE.



ABONNEMENTS :
Paris et Départ. : Un an, 18 fr. — Six mois, 9 fr. — Trois mois, 5 fr.
(Pour l'Étranger, le port en sus.)
Prix du numéro, à Paris : 30 c. — Dans les départements : 35 c.

3^{me} Année. — N° 106.
23 Avril 1859.

BUREAUX :
A la Librairie Nouvelle, 15, boulevard des Italiens.

SOMMAIRE :

Entrée des artistes le jour de l'ouverture du Salon.

AVIS.

M. Sagansan, géographe de l'Empereur, vient de terminer, pour le *Monde illustré*, une très-belle carte de l'Italie centrale, sur laquelle sont indiqués les places fortes, routes stratégiques, chemins de fer, etc.

Nos abonnés recevront avec notre prochain numéro cette carte *franco*.

Les personnes qui achètent le journal par numéro pourront se procurer cette carte au prix de 30 cent.

Les suppléments étant livrés à des prix bien inférieurs à leur valeur réelle, l'achat en est toujours facultatif.

COURRIER DE PARIS.

~~~ On nous écrit :

« ..... Cessez donc, de grâce, de nous parler des bals, fêtes, soirées et concerts de tant de marquises et de comtesses que nous ne connaissons pas, et qui reçoivent une foule de gens qui nous sont inconnus ! Que nous importe que dans ce monde on dépense en bougies, gants, fleurs, etc., un argent que... etc. »

Quelques jours auparavant, nous recevions une admonestation dont voici le principal paragraphe :

« ..... Vous vous négligez ! Voilà, depuis le carême commencé, plus de trente bals notoires dont vous ne dites pas un mot ! Faut il renoncer à ce que vos lecteurs mondains cherchent sous votre plume mondaine ? Ne pourriez-vous pas supprimer quelques (.....) et tenir un peu mieux l'Europe des salons au fait de ce qui se passe dans une société qui... etc. »

Vous le voyez : ce sera toujours et partout l'éternelle application de la fable du *Meunier, son fils et l'âne*. On ne peut contenter tout le monde... et soi-même ! Que faire donc ? donner *un peu de tout*, pour essayer de plaire *un peu à tous* !

~~~ L'arrivée de l'hiver, en plein printemps, a fait penser à bien des gens que, pour recevoir comme il le mérite ce voyageur capricieux, il fallait se mettre en grand uniforme de paletots, de fourrures, de cache-nez, et jeter du bois au foyer déjà garni de fleurs apriliennes. C'est dire que sans avoir de bals à enregistrer en cette seconde moitié du carême, au moins avons-nous eu bon nombre de réunions en cravates noires pour ceux-ci, en robes montantes pour celles-là, tous racontant ou fabricant des nouvelles autour de la table à thé. Les concerts sévissent (c'est désormais le mot consacré) avec une fureur sans précédent, mais non sans auditeurs, et jamais plus d'inconnus n'ont essayé de se faire connaître par des affiches multicolores, étalant en lettres énormes les noms les plus imprévus et les plus désagréables : Steckt, — Grapillon, — Grandmouzier, — Stolofisch... Je n'en invente pas, j'en supprime !

Parmi ces audacieux ont éclaté, comme toujours, quelques noms célèbres ou valables, qu'il est juste de noter. Le concert de M. Hans de Bulow, éminent pianiste, gendre de Liszt, a été une des sensations du Carême. Ceux de Séligmann, excellent violoncelle, — de Mme Szarvady (Wilhelmine Clauss), pianiste de premier ordre, — de deux excellents artistes russes : M. Bézékirski, premier violon du théâtre impérial de Moscou, et M. Poorten, violoncelle du plus brillant avenir, — le programme de M. de Hartog, remarquable compositeur déjà aussi Parisien par adoption qu'il est Hollandais de naissance, — toutes ces belles réunions, qui vont se compléter ce soir même avec le plus grand éclat, par le grand concert spirituel de Berlioz, à l'Opéra-Comique, ont suffi pour satisfaire le haut dilettantisme parisien. Sans doute les plus célèbres artistes ont commencé par être des Grapillon, de Stolofisch, des Grandmouzier et des Steckt... Mais dans l'art du son comme dans tous les arts les débuts sont le difficile, et il n'y a pas beaucoup d'exemples d'une réussite aussi immédiate, aussi éclatante, pourrait-on même dire, que celle de M. Jules Cohen, par ses beaux chœurs d'*Athalie*, au Théâtre-Français...

Pendant que nous écrivions ceci, arrive une lettre : « Savez-vous, monsieur, que la plupart des grands *chefs* des maisons aristocratiques de Paris s'échangent journellement les menus qu'ils dressent, — ainsi que les directeurs des théâtres de genre et de drame se communiquent chaque soir le chiffre de leurs recettes ? »

» — Non, monsieur et anonyme correspondant, je ne savais pas ce palpitant détail !

» Savez-vous, — continue la lettre, — que chaque jour M. l'ambassadeur d'Espagne apprend ce qu'a mangé Mgr le Nonce, — que le marquis de Hertford connaît plat par plat ce qui a été servi chez le baron de Rothschild, et que... »

Allons, ce correspondant nous ennuie, et nous lui répondrons net qu'en effet nous ignorions tout cela, et que nous ne tenons pas excessivement à sortir de notre ignorance, persuadé que cet anonyme tend à nous induire peu à peu en insertion de menu. Je parie que c'est un cuisinier qui a soif... de renommée ! Allez trouver le *Gourmet*, mon brave homme !

« — Mais le *Gourmet* est mort...

» — D'indigestion ?

» — Non, d'inanition. L'abonné lui manqua à mettre sous la dent... »

Au diable cette sotte lettre ! Où en étions-nous ?

Je ne sais plus... aux mariages peut-être ? En voici quelques-uns que l'on peut tenir pour certains, sans insister à nouveau sur celui de M. Horace Vernet, lequel est dans ses soixante-dix ans, et qui se remarie, — tel fit à soixante-quinze ans M. Ingres, son illustre confrère du pinceau et collègue de l'Institut. Nous disons :

Le vicomte d'Hunolstein, avec Mlle de Montmorency-Beaumont-Luxembourg... trois beaux noms pour un !

Le comte de Brissac, secrétaire d'ambassade, avec Mlle de la Mothe-Houdancourt, laquelle donnera la Grandesse à son mari.

Le vicomte d'Arjuzon, fils d'un chambellan de Sa Majesté, avec Mlle Cuveillier.

Le marquis Passado, noble et opulent étranger, avec Mlle Adèle Verdier, qui pourrait bien être parente du célèbre marchand de cannes du boulevard de la Madeleine. — Un *homme de couleur* enfin, élevé dans un de nos grands colléges, et dont le père a rapporté, dit-on, l'an passé, cinq ou six millions de Porto-Ricco, ces jours derniers encore devait épouser la fille d'un fabricant de papiers peints ; — mais on nous assure aujourd'hui qu'un officier de marine, cousin de la jeune personne, — qui est une fort jolie personne, — a tout fait manquer en inculquant brusquement à la famille les préjugés qu'il a rapportés des Antilles et du Sud américain contre la race colorée.

~~~ On s'est beaucoup occupé, cette semaine, dans les chroniques politiques, du littérateur-peintre-colonel-homme d'Etat Massimo d'Azeglio, qu'on s'obstine à qualifier *marquis*. M. Maxime d'Azeglio est *dei marchesi* d'Azeglio, (comme on dit en Italie), c'est-à-dire qu'il appartient à la famille « *des marquis* » sans qu'il ait personnellement aucun titre, ce qui ne l'empêche nullement d'être excellent gentilhomme.

Mais si la chronique politique avait tout droit sur la présence de ce personnage, — en ce moment diplomate en mission, — la chronique littéraire peut aussi revendiquer les siens, qui résultent des diverses qualifications ci-dessus alignées. Disons donc de M. d'Azeglio ce qui relève de notre spécialité.

Son nom est Maxime Taparelli d'Azéglio, il est né en 1801, son père était général piémontais. Entraîné par le goût des arts, il passa une partie de sa jeunesse à Rome, y étudiant à la fois les lettres, la musique et la peinture. C'est dans ces conditions qu'il prit plaisir à réaliser un de ces tours de force qui sont bien de la nature italienne. Ayant écrit un *libretto*, il en composa la musique, en peignit les décorations, dirigea l'orchestre pendant l'ouverture, — dit un *cronista*, — et monta ensuite sur la scène, où il fut applaudi pour sa belle voix de ténor, se montrant ainsi tout à la fois poëte, compositeur, peintre et chanteur ! Assurément le fait est unique en son genre, — même pour l'œuvre d'art la plus faible, — et l'anecdote méritait d'être relevée, à propos d'un personnage auquel les circonstances ont prêté un rôle si différent de celui de ténor, dans le drame de la politique actuelle !

M. Maxime d'Azeglio s'était, vers 1830, fixé à Milan comme peintre paysagiste, lorsqu'il se lia avec l'illustre auteur des *Promessi sposi* (les Fiancés) dont bientôt il épousa la fille. Ce lien le ramena à la littérature, et il écrivit, en 1833, un premier roman *Ettor Fieramosca*, qui fut suivi, en 1841, de *Niccolo de Lappi*, autre roman inspiré par un haut sentiment de patriotisme historique. N'ayant que peu de fortune, il continuait à peindre assidûment. Ses tableaux, qui ont leur place dans bon nombre de galeries italiennes, étaient des paysages dans le goût sévère de Salvator Rosa, au milieu des sites rocheux ou sauvages desquels il se plaisait à placer des scènes de chevalerie, inspirées des récits de l'Arioste. Plusieurs de ces tableaux ont passé la frontière ; quelques Anglais de distinction, admirateurs de Manzoni, ont voulu placer le nom du gendre sur leurs catalogues. *Hector Fieramosca* fut traduit chez nous lors de son apparition, et édité par Hippolyte Souverain. Une traduction du second roman du peintre de *Roland furieux* avait été commencée en 1841 par un écrivain français qui voyageait alors en Italie ; mais quelques froissements mondains qui eurent lieu entre l'auteur et son traducteur firent abandonner l'œuvre par ce dernier. Nous ignorons si depuis la spéculation française s'est approprié *Niccolo de Lappi*.

A dater de 1845, la vie du peintre-littérateur se modifie pour relever plus particulièrement des appréciations politiques. Il publie ses premières brochures et se trouve peu à peu désigné pour jouer un rôle lorsqu'éclate 1848. — Nous le rencontrâmes au milieu des événements d'alors, à Bologne, où il s'était réfugié pour se traiter d'une blessure dont il avait été atteint au siége de Vicence, auquel il prit part en qualité de colonel vénitien. A dater de ce jour, M. Maxime d'Azeglio revint à son origine piémontaise, et c'est à Turin qu'il joua le rôle politique qui le fit un moment président du Conseil, et qui l'amène aujourd'hui à Paris et à Londres. Cette existence est curieuse, et ses particularités imprévues l'imposaient à notre chronique du jour.

~~~ L'autre jour, on lisait ce *fait divers* dans un journal de province :

« Hier, rue du Lavoir, au numéro 15, maison du marchand de faïence, un employé des contributions indirectes nommé Durand, dans un accès de jalousie contre sa femme, lui a porté deux coups de couteau dans la poitrine. La malheureuse est morte sans pouvoir prononcer un mot. La justice informe. »

Deux jours après, un autre journal de la même ville, rival du premier, rectifiait ce fait de la façon qui suit :

« Un de nos confrères a annoncé qu'un commis demeurant rue du Lavoir, n° 15, chez le faïencier, avait tué sa femme de deux coups de couteau, par jalousie. Notre confrère a été mal informé. Ce n'est pas un commis, — c'est un *militaire*. Il ne demeure pas rue du Lavoir, — mais rue de l'*Esplanade*. Il n'est pas au n° 15, maison du faïencier, — mais au *n° 94*, au-dessus d'un *tailleur*. Ce n'est pas sa femme que ce malheureux a tuée, — mais il s'est tué lui-*même*, non pas de deux coups de couteau, — mais en se *brûlant la cervelle*. Enfin, il n'était pas jaloux, mais *ivrogne*, et il ne s'appelait pas Durand, — mais *Broquet*. — Sauf ces diverses erreurs dans les détails, notre confrère était bien informé. »

» — Vous sifflez ! A Paris on ne siffle pas plus qu'on n'applaudit ; c'est la nonchalance dans le blâme comme dans l'approbation. On laisse tomber quelques mots dénigrants pour manifester le premier ; on se hasarde à frapper quelques coups sourds de canne pour la seconde, et c'est tout. D'ailleurs, il y a une claque qui fonctionne officiellement, et le Parisien aurait peur qu'on le soupçonnât d'être membre de cette optimiste institution, s'il témoignait quelque délire. Bref, c'est le *cant* français : on n'applaudit tout au plus qu'à la première représentation d'un ouvrage. Le reste de l'expansion, on la garde pour les danses de l'Opéra.

» — Ah ! on s'abandonne davantage au ballet ?

» — Oui, monsieur, et pour la danse, c'est de la furie. Vous irez à l'Opéra, avant de retourner à Perpignan ?

» — N'en doutez pas ! J'irai plutôt deux fois qu'une, monsieur !

» — Eh bien ! vous verrez, vous entendrez. Là, des hommes, plus blancs de cheveux que Lafayette, plus chauves que Béranger, décorés de toutes couleurs, beau linge, gants frais, lorgnette énorme, des hommes, enfin, qui ont l'air de personnages qui se sont contenus dans la dignité de leur aspect et de leur âge pendant qu'on chantait l'opéra, — cèdent et se laissent soudain emporter dans les manifestations les plus désordonnées dès qu'il s'agit des ballerines ! La veille ils furent poussés par la curiosité, le besoin d'être au courant du jour, à assister à quelque œuvre brillante de l'esprit, ou émouvante du talent, — comédie ou drame, satire des mœurs ou peinture des passions. Ils n'ont donc pas plus bravé que tous ceux que vous voyez ici ! Les traits les plus fins de l'esprit français, les élans les plus chaleureux du cœur, les cris de l'âme en détresse, les explo

l'art triomphant, rien n'a pu leur arracher un si-
d'émotion... d'approbation, et l'artiste qui les
pait personnellement du coup préparé par l'au-
n'a pas plus réussi que ce dernier à imprimer
vibration à cette masse compacte, qui remplit
stalle d'un corps qu'on croirait sans âme !

» — Mais, lorsqu'il s'agit de danseuses...

» — Oh ! alors, monsieur, c'est une toute autre af-
ire! Le délire succède à l'impassibilité, car, si tout
l'heure le corps semblait oublier qu'il a une âme,
l'âme sent très-vivement qu'elle a un corps ! Ils
ent leurs gants frais, monsieur, et applaudissent
-dessus leur tête, pour être mieux vus, tout en
bravO... bravO... ignorant même qu'à une
il faut dire bravA ! Et ce sont des agitations,
illements, des trémoussements, des airs pen-
és, des colloques à droite et à gauche, des visages
des yeux écarquillés, des poitrines haletantes
les gilets de flanelle ! Plus ils sont gris ou chau-
s, et plus ils crient et applaudissent. A l'état blanc,
de l'épilepsie !

Or, vous noterez ceci, monsieur, avant de retour-
à Perpignan, c'est que les jeunes gens ne se livrent
s-exceptionnellement à ces manifestations des-
nées, en quête d'un regard, d'un sourire de
maigreur s'ébattant par-delà les quinquets.
ainsi que tout l'enthousiasme parisien, — et j'o-
dire français, si vous n'étiez pas là, et de Per-
, monsieur, — hors le ballet, n'est plus qu'une
ction...

» — Mais alors, monsieur, si l'on ne s'amuse pas
spectacle, pourquoi y aller ?

» — Mais on s'amuse ! seulement, c'est en *dedans*,
serait honteux de le laisser voir...

» — Alors, comment reconnaît-on qu'une pièce a
succès ?

» — Par le concours des spectateurs...

» — Silencieux ?

» — Oui, mais nombreux ! Quand un ouvrage réus-
le Parisien vient l'entendre ; mais, comme il a
sa place, il se croit quitte envers l'auteur et les
teurs, et ne veut pas ajouter à l'argent donné les
mages visibles de sa satisfaction, comme prime.
sorte que, ainsi que vous le voyez ce soir, tout le
ectacle, qui attire la salle comble qui vous entoure,
coute sans qu'un seul spectateur témoigne son ap-
obation, car si l'agitation est malignement conta-
use, l'impassibilité l'est aussi ! Vous voyez bien
vous-même, monsieur, qui êtes de Perpignan,
pays chaud, bien que vous trouviez la pièce char-
nte et les interprètes excellents, vous n'avez pas
applaudir !

» — C'est vrai, monsieur, j'avais peur de vous pa-
tre ridicule !

» — Ce mot dit tout. On n'applaudit pas, quoique
pièce et les interprètes plaisent, parce qu'on a peur
montrer qu'on arrive de Perpignan ! »

~~~ Nous lisons dans un journal du soir que Ros-
étant allé dimanche au concert du Conservatoire,
ès une brillante exécution du grand finale de *Moïse*,
public lui a fait une ovation telle, que l'illustre
tre a pleuré, — que le chef d'orchestre, M. Gi-
l, s'est évanoui, — et que le concert fini, les as-
tants, dans leur exaltation, ont reconduit l'auteur
qu'à sa voiture, en brandissant leurs chapeaux ou
s mouchoirs.

Assurément le grand compositeur qui, après de
s séjours dans sa patrie, est revenu se fixer dans
otre, mérite tous les enthousiasmes, et le dilet-
tisme parisien ne pouvait mieux choisir, pour pré-
à son ovation, que le splendide morceau qui
ne, par un admirable et saisissant amalgame de
le troisième acte de *Moïse*.

On dit que Rossini bouda longtemps Paris. Il nous
oulait à tous de ce que M. Léon Pillet donnât
s un acte du *Comte Ory*, ou du *Siége de Co-
the*, pour accompagner le ballet qui produisait la
ne en vogue. Il ne pardonnait pas non plus à
ance le vandalisme avec lequel M. Duponchel
nait le dernier tableau de *Guillaume Tell*.
is le voilà heureusement revenu de ses suscepti-
, et il n'a, croyons-nous, qu'à se féliciter d'avoir
oublieuse Italie, — où Verdi règne trop.

En effet, Rossini a bien plus à se louer de la France
de l'Italie. — Là-bas, on ne le joue plus nulle
; — ici, entre le Théâtre-Italien et l'Opéra, il est
amment maintenu au répertoire, et ses deux
-d'œuvre dans le comique et l'héroïque, — le
bier et *Guillaume Tell*, — sont fréquemment li-
aux applaudissements de la foule, toujours at-
par ces mélodies enchanteresses. De plus, Paris
nné à l'une de ses rues centrales le nom de Ros-
; — de plus, l'Opéra a érigé sa statue en marbre
place d'honneur de son péristyle, manifestation
insigne, exceptionnelle, car la France ne l'a jamais décernée à un vivant, si glorieux qu'il fût, et fût-il un de ses enfants.

A voir tant d'hommages décernés à l'illustre maître, tant de portraits à tous les étalages commerciaux, tant de bustes à l'exposition, tant d'articles chaque jour dans les journaux, — rue, statue, ovations, etc, on se demande ce qu'aurait fait Paris pour Rossini si, au lieu de s'enfuir de chez nous au lendemain de *Guillaume Tell* et de briser sa plume à trente-neuf ans, il avait continué pendant quelques années de plus à doter le monde des œuvres qu'il nous devait encore ! On a parlé de fatigue. Eh quoi ! finir si jeune par son œuvre la plus forte, et se reposer dans une précoce inertie ! *Sublime paresseux*, tant que vous voudrez, — mais paresseux ! Supposez-vous Corneille s'étant brusquement arrêté après le *Cid* ? Nous n'aurions aujourd'hui ni *Horace*, ni *Cinna*, ni *Polyeucte*, qui sont les gloires de notre art, de notre langue, survivant éternellement alors même qu'il faut oublier *Pertharite*, *Agésilas* et *Attila* ! — Peut-on se représenter Molière abandonnant la scène au lendemain du *Misanthrope*, et laissant dans le néant *Tartuffe*, l'*Avare* et le *Malade imaginaire* ?

Eh bien ! Rossini n'est-il pas aussi puissant dans *Guillaume Tell*, — conçu avant quarante ans, — que Corneille et Molière le sont dans le *Cid* et dans le *Misanthrope* ? La décadence commence-t-elle juste au lendemain de pareilles œuvres ? Nos grands écrivains ont bien prouvé le contraire, et ils ont achevé leur œuvre en comblant leur gloire. Dans la biographie de Rossini, lorsqu'on en arrive à la page où s'inscrit *Guillaume Tell*, son œuvre sublime et dernière — on croit voir suivre une foule de pages blanches qui attendent... devant une génération mystifiée !

Sérieusement, nous croyons que ce silence n'était pas du droit moral d'un pareil homme. Lorsque Dieu donne le génie à un être humain, c'est en même temps une mission qu'il lui confie. Il pose l'étoile sur le front de l'homme, et lui dit : *Va, éclaire !* Et si cette intelligence ainsi privilégiée s'avise, par paresse ou égoïsme, de tirer brusquement sur cette étoile divine le bonnet de coton de la sieste obstinée ou du *far niente* italien, la génération déçue n'a-t-elle pas à réclamer ?

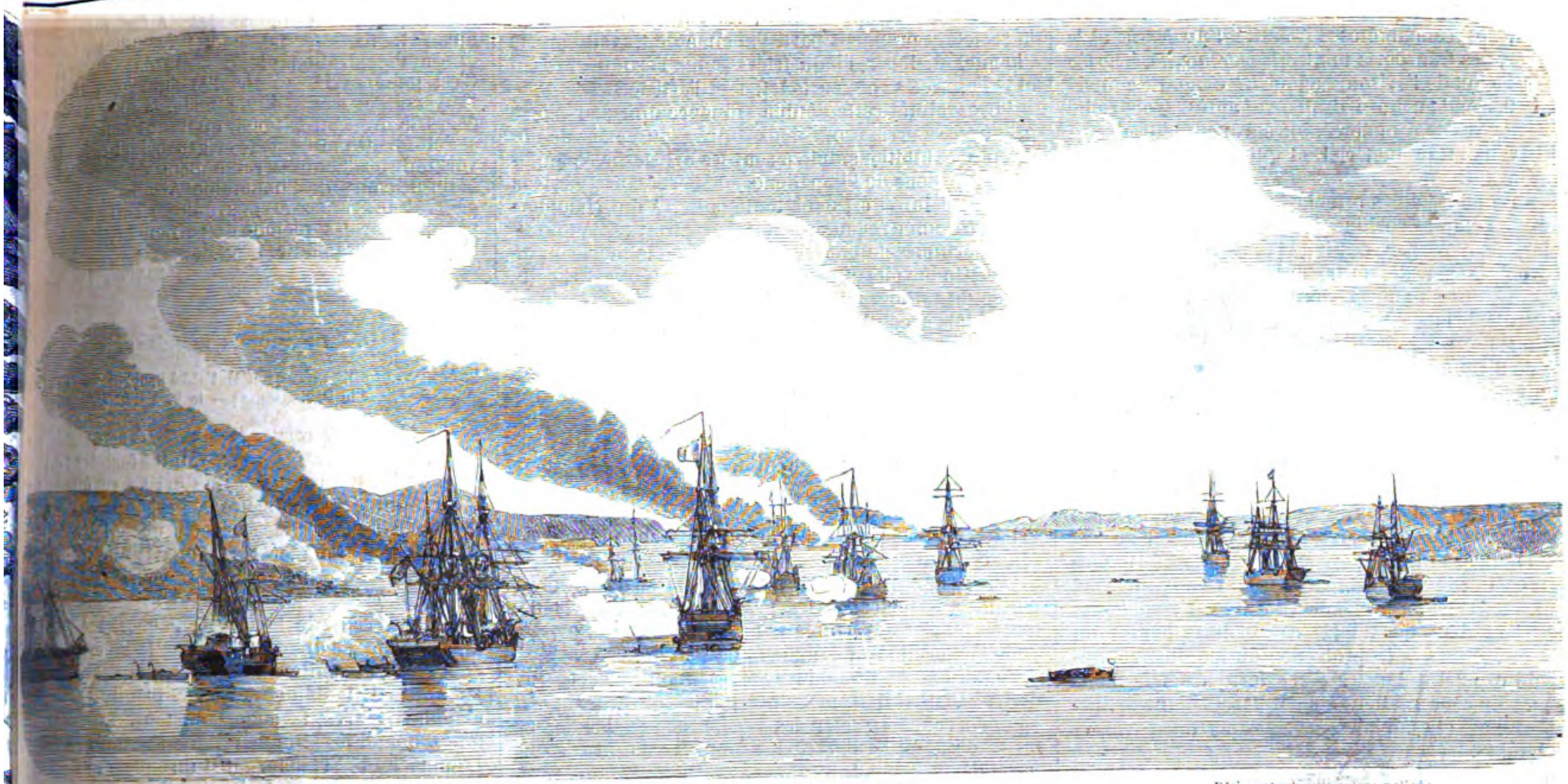
« Dieu, — dira-t-elle, — vous a donné le génie pour nous charmer, nous consoler, éclairer nos esprits, élever nos âmes, nous moraliser même par la contemplation du grand et du beau... de quel droit faites-vous cette brusque banqueroute à cette haute mission civilisatrice ? »

~~~ Samedi 30 avril, on vendra, salle Drouot, des tableaux d'un ordre qui devient de plus en plus rare : des *Decamps* et des *Marilhat*. Le vendeur, ami de ces deux grands artistes, vivait dans leur intimité, et a pu choisir. Le maillet d'ivoire frappera sur de belles sommes !

Il peut être curieux de dire quelle fut l'origine de ce coup de marteau que donnent les commissaires-priseurs pour marquer l'adjudication de l'objet que se disputent les enchères. L'initiative, ou l'invention, si l'on veut, en revient à M. Bonnefons de Lavialle, célèbre commissaire-priseur de la génération dernière, auquel a succédé, rue de Choiseul, M. Charles Pillet.

En 1826, M. Bonnefons procédait à la vente d'une collection d'objets chinois, appartenant à M. Sallé, *artiste et négociant en objets d'art...* c'est le titre que lui donne l'affiche du temps. Dans cette vente se trouvait un petit tympanon muni de sa baguette. Au moment d'adjuger cet objet à M. Dusommerard, le commissaire frappa de la baguette sur ledit tympanon, en prononçant le mot sacramentel : *Adjugé !* L'idée de ce coup sonore, signalant mieux qu'un mot la fin de la lutte, est née de cet incident. M. Bonnefons, qui était, à ses moments perdus, excellent tourneur, se fabriqua un petit maillet en ivoire, qu'il emmancha en ébène, ou plutôt en baleine, pour plus de flexibilité. Cette vente Sallé, formée de onze cents objets chinois, qui dura treize jours et produisit 55,000 francs, aujourd'hui en produirait 200,000 !

~~~ On a constaté, il y a peu de jours, que nous traversions l'anniversaire de la mort de Donizetti. Ce soir-là l'Opéra, brusquement empêché de donner *Herculanum*, affichait *la Favorite* sans préméditation. Il y avait précisément douze ans que Donizetti est mort à Bergame, sa patrie, laissant soixante-quatre ouvrages, dont six furent écrits à Paris pour Paris. Ce sont : *Marino Faliero*, — *la Fille du régiment*, — *les Martyrs*, — *la Favorite*, — *Don Pasquale*, — et *Don Sébastien*.

Donizetti passait pour un sceptique. Au fond, c'était un sentimental. On peut croire que l'excès des plaisirs a abrégé sa vie ; mais un amour déçu a répandu sur ses dernières années une mélancolie sur laquelle il voulait parfois s'étourdir... mais dans laquelle il retombait sans cesse. Des lettres que nous avons sous les yeux témoignent de ces faits, qui nous ont été personnellement connus. Ce fut en 1840 que l'auteur de *Lucie* rencontra celle qui devait bouleverser sa vie... jusqu'à la mort.

C'était une cantatrice allemande, célèbre dans sa patrie, que Paris ne put pas entendre, et qui alla continuer sa carrière en Italie. Son nom bien connu était Sophie Lœwe. Aujourd'hui, elle est princesse ou duchesse... ayant épousé un haut personnage viennois, pendant longtemps revêtu d'importantes fonctions en Italie.

Elle fut recommandée, en 1840, à Donizetti, qui habitait alors Milan, par l'éditeur de musique Maurice Schelinger. C'était une fort belle personne, un peu grande, un peu fantasque ; voix superbe, talent hors ligne. Elle voyageait avec une jeune sœur moins virile, plus charmante qu'elle. Donizetti fit engager la Lœwe à la Scala, et lui arrangea le rôle de *Maria Padilla* pour ses débuts. Bientôt après, Verdi écrivit pour elle cette violente amazone de *Nabucco*, qui allait si bien à sa taille, à ses emportements lyriques. Il y avait quelque chose de la nature étrange et emportée de Sophie Cruvelli dans Sophie Lœwe. L'Allemagne produit parfois de ces Italiennes.

Donizetti s'éprit passionnément de Mlle Lœwe. Elle ne lui rendit que de l'amitié et de la reconnaissance. Ce fut, pour cet homme, habitué à tant de succès de coulisses, une grande déception, un grand désespoir. Les traces profondes de ces sentiments résultent de nombreuses lettres écrites à un ami, un Français qui vivait alors à Venise, et qui avait vu naître cette malheureuse passion.

« ..... Sophie veut rompre avec Merelli, sous prétexte qu'il ne la paye pas exactement. Sa sœur m'a avoué hier, comme je la rencontrai au sortir du *Marino*, qu'elle souffrait trop de me faire souffrir, et qu'elle était décidée à tout prétexter pour quitter Milan, et aller chanter le carnaval à Venise. La Tavola, qui m'est venue voir ce matin, me dit qu'en effet Sophie a des propositions pour la Fenice. Tâchez de savoir ce qui en est, car si elle part, je quitte tout aussi, et je fais quelque esclandre, au risque de devenir la risée générale .. »

Autre fragment :

« ..... Sophie m'a permis de rester fort tard hier, sa sœur déjà retirée, et m'a tenu un étrange discours. Je n'ai bien compris que deux heures plus tard, en me promenant, seul et agité, sur la place du Dôme, où, soit dit en passant, une patrouille de Croates m'a conseillé de m'aller coucher. On voit bien que cette patrouille n'était pas amoureuse !

» Elle m'a parlé de son désir de *fixer sa vie*. Je croyais d'abord qu'il s'agissait d'un engagement pour quelques années, et je lui ai sottement répondu que ce serait difficile en Italie. Mais c'était de mariage qu'elle parlait ! Aussi ce matin ai-je couru chez elle. Elle était déjà partie. J'ai dit à sa sœur : Dites à Sophie que je l'épouse si elle veut dès demain ! Elle a ri et m'a dit que j'étais fou. C'est vrai ! »

Deux mois après, il écrivait :

« N'est-ce pas presque ridicule, si le cœur a des ridicules, à avouer à mon âge, ou plutôt encore à mon expérience ? Je ne puis supporter cette absence, je ne puis recevoir ces lettres d'affaires, de *point d'orgues*, d'intérêts d'argent ou d'art, de la part d'une femme qui m'a mordu si profondément le cœur. Pourquoi n'est-elle pas Italienne ? Depuis deux ans elle serait *mia*, n'importe comment, et qui sait ? elle eût pu ranger ma vie... »

Un dernier extrait date de sept mois avant la mort de ce célèbre maître :

« ...... Sans doute il est beau, pour une Allemande surtout, un pays d'étiquette qui estime infiniment les grandeurs aristocratiques dont l'Italie fait moins de cas, il est beau, vous dis-je, de porter un titre ronflant. Quant au nom, le mien vaut bien, à beaucoup d'égards, celui de ce personnage, et une Italienne n'eût pas hésité entre nous ! Mais la pensée de tenir un rang à Florence, d'en devenir une des grandes dames, n'a pas laissé d'hésitation dans un choix sur lequel le passage des années eût déjà dû me bien consoler. J'ai demandé ces consolations à tout... à toutes... et je reste plus désespéré que jamais, fatigué, découragé, atteint dans mon être physique autant que dans le moral, mon cher ami ; tenez, *je n'en puis plus !* »

Quelques mois après, Donizetti était mort.

JULES LECOMTE.
~~~



El Cano. Primauguet. Phlégéton. Transports à hélice. Bâtiments de commerce nolisés.

Attaque et destruction des forts défendant le mouillage du cap Saint-Jacques, par la division navale dirigée par l'amiral Rigault de Genouilly.

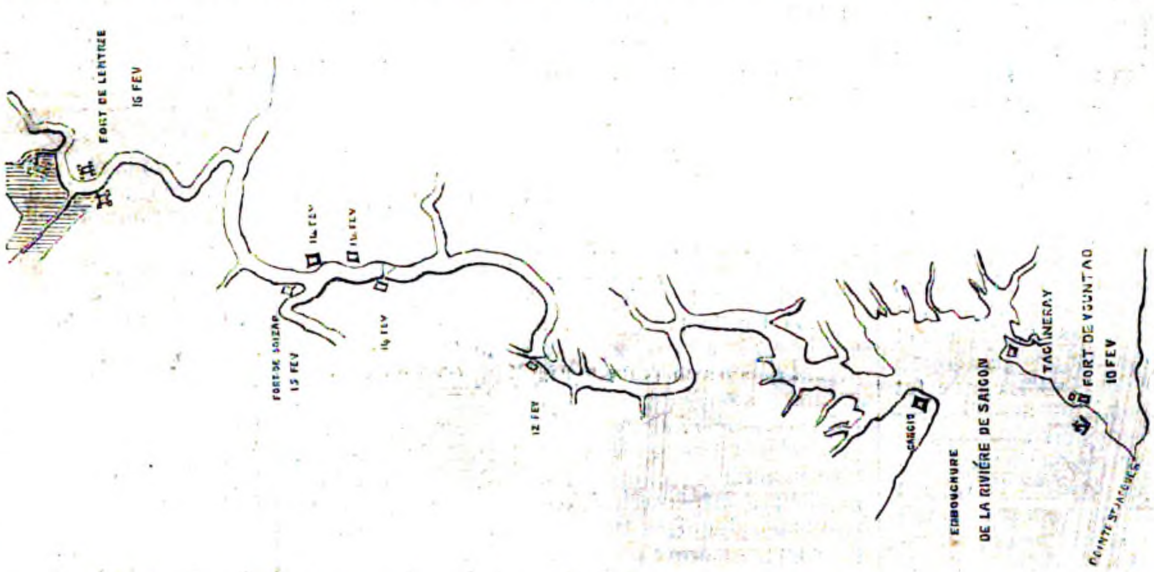
Expédition de Saigon.

PRISE DES FORTS SAINT-JACQUES ET DESTRUCTION DU FORT CANGLIO.

Cette mer des Indes où le Bailly de Suffren, Linois, Duperré, P. Bouvet ont porté si haut l'honneur des pavillons français, vient de voir s'accomplir un nouvel exploit de notre flotte.

M. Durand Brager nous communique des croquis fort intéressants qu'il vient de recevoir sur l'expédition toute récente de Saigon.

Ces croquis, en complétant les documents que nous avait adressés d'un autre côté le capitaine d'artillerie de marine Lacour,

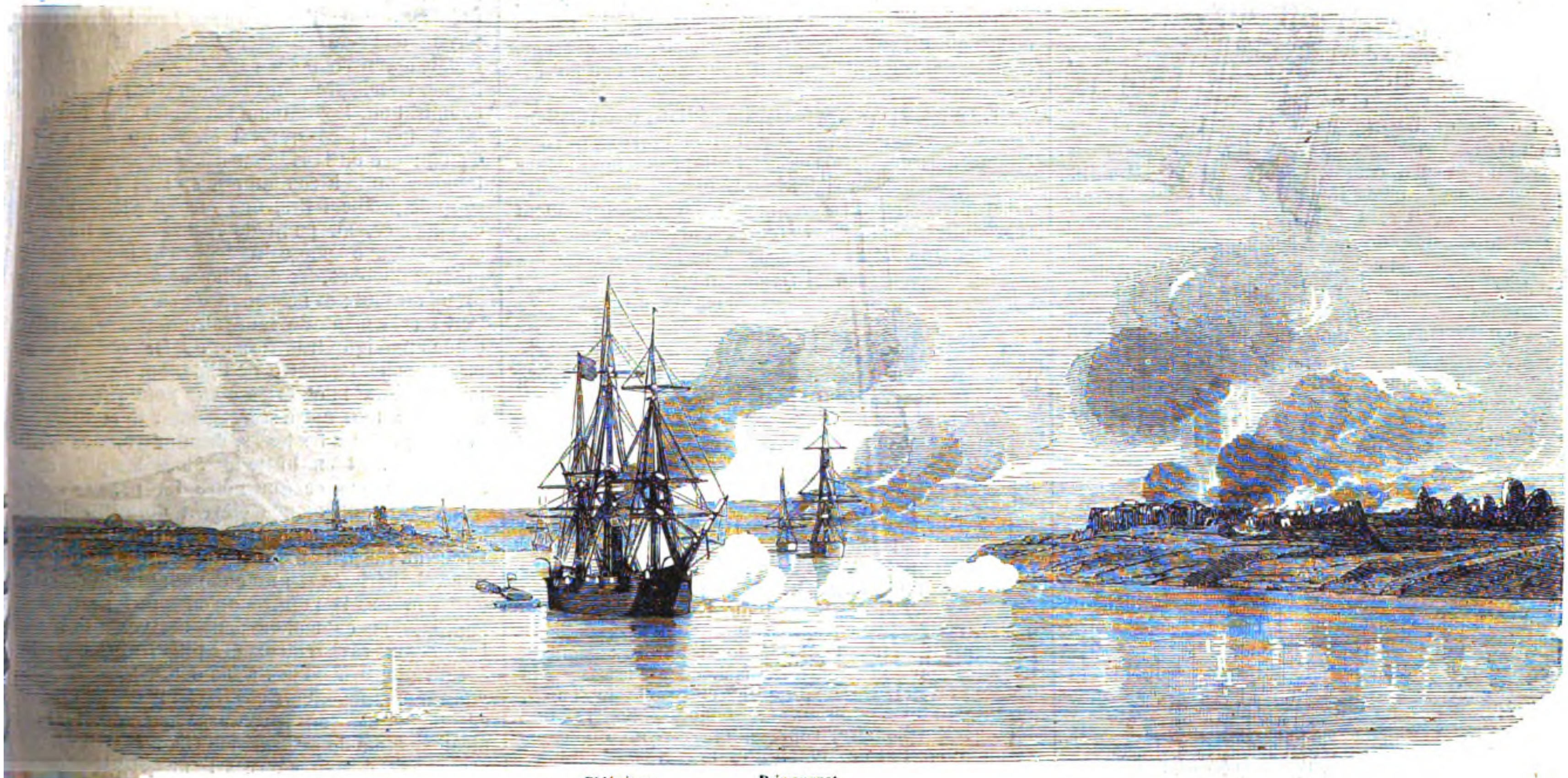


Cours du fleuve de Saigon, d'après le plan envoyé par M. le capitaine d'artillerie de marine Lacour.

nous permettent de donner la vue des deux premiers engagements qui ont inauguré la série de succès couronnée par la prise de Saigon.

L'amiral Rigault de Genouilly, forcé par les pluies torrentielles qui régnent dans ces contrées de la fin de novembre au mois d'avril, de retarder la marche de sa petite armée sur la capitale de l'empire d'Annam, résolut de profiter de ces délais pour s'emparer de Saigon, la principale ville de Cambodge.

Le 2 février, il quitta la baie de Tourane, à la tête d'une division navale, formée du *Phlégéton*, au mât



Phlégéton. Primauguet.

La corvette *le Phlégéton* incendiant et faisant sauter le fort Canglio.

duquel flottait son pavillon de commandement du *Primauguet*, des canonnières *l'Alarme*, *l'Avalanche* et *la Dragonne*, des transports mixtes *la Durance*, *la Meurthe* et *la Saône*, et de l'aviso espagnol *El Cano*. Elle atteignit, le 9, l'embouchure du fleuve, après avoir rallié quatre navires de commerce, affrétés pour le transport des chevaux et du matériel, et qui avaient été expédiés en avant.

On sait que les villes principales et les points stratégiques de l'empire cochinchinois ont été, dès le siècle dernier, fortifiés par des ingénieurs français qui les ont protégés par des forts, des citadelles et des ouvrages de toutes natures, construits d'après les règles de la stratégie moderne. Bien que l'on n'eût pu se procurer aucune carte de l'embouchure du grand cours d'eau de Siam ou de Seïgon, on savait que l'entrée de ce fleuve était l'une des positions où avaient été exécutés ces travaux. (Ce plan a été fait depuis, c'est celui que nous donnons à la page précédente.) L'amiral voulut s'assurer par lui-même de leur importance.

La reconnaissance, favorisée par une belle mer et un joli frais du sud-est, s'accomplit dans les conditions les plus favorables. Les rivages, sans relief bien accusé, annonçaient un pays marécageux et de nature alluvionnelle; le voisinage de la côte offrait un fond vaseux et des eaux profondes et saines. Les défenses consistaient dans deux forts construits à l'ouest du fleuve et destinés à la protection du mouillage intérieur du cap Saint-Jacques; ces forts, dans le meilleur état de conservation, étaient garnis d'une artillerie nombreuse et semblaient occupés par une garnison considérable.

Leur attaque fut arrêtée pour le lendemain. Dès sept heures, la division d'attaque, le *Phlégéton* en tête, venait s'embosser à un quart de portée de canon de leurs batteries, les canonnières l'avant à la côte, les corvettes lui offrant le travers. Le feu s'ouvrit aussitôt... Une heure ne s'était pas écoulée que ces forts étaient détruits; leur fumée s'était éteinte; il ne s'en élevait plus que les tourbillons de poussière qu'y soulevaient nos boulets.

La division put remonter ce large cours d'eau dont une végétation luxuriante couvre les rives. « Nous nous avançâmes d'abord, lisons nous dans une lettre particulière, au travers d'un pays plat, uniformément boisé. De hautes herbes, des arbustes, des arbres de toute espèce couvraient les deux rives et plongeaient leurs racines jusque dans les eaux mêmes du fleuve; l'œil ne pouvait pénétrer cette épaisse végétation, et nous marchions ainsi entre deux murs de verdure dans les eaux bleues du fleuve dont la largeur ne fut jamais moindre de quatre cents mètres, avec des profondeurs qui se maintiennent toujours au-dessus de dix brasses. C'était un magnifique spectacle !... »

La division entière mouilla le 11 dans le vaste et pittoresque bassin de Ngna. Un nouveau succès avait marqué cette seconde station de la colonne expéditionnaire. Le fort du Canglio, élevé pour défendre l'accès de ce bassin, avait été canonné par le *Phlégéton*, dont les obus avaient incendié ses magasins et causé son explosion.

L'expédition, ouverte sous d'aussi favorables auspices, a été couronnée du succès le plus complet. Le 17 mars, le feu des batteries de Saïgon était éteint par celui de nos steamers et ses fortifications enlevées par nos troupes de débarquement. Deux cents bouches à feu en fer et en bronze, une corvette, sept jonques de guerre, un arsenal complet renfermant vingt mille armes de main, plus de 100,000 kilogrammes de poudre, gargousses et artifices, des balles et des projectiles en proportion, des magasins contenant du salpêtre, du soufre, du plomb en saumon, des équipements militaires, du riz pour nourrir huit mille hommes pendant un an, enfin une caisse militaire où se trouvaient 130,000 francs en monnaies du pays, ont été les trophées de ces succès, qui, de plus, nous ont rendus maîtres de vingt-cinq lieues de rivière défendues par trois estacades, de onze forts, d'une citadelle et d'une ville de premier rang.

LÉO DE BERNARD.

Ouverture du Salon de 1859.

L'ouverture du Salon de 1859 a eu lieu vendredi 15 avril. Le crayon si original et à la fois si fidèle de M. Doré dira mieux que ne le pourrait faire notre plume au milieu de quel concours empressé de spectateurs. La porte ouverte au public n'était pas moins ardemment assiégée que la porte réservée aux artistes. Chacun semblait se disputer les prémisses de cette grande fête périodique de l'art.

C'est là un trait de notre physionomie nationale qu'il importe de mettre en relief pour l'honneur de notre pays. Ces solennités, réservées chez les autres peuples à l'élite très-restreinte des classes libérales, sont bien en France des solennités publiques. Toutes les parties de la société y prennent part, l'homme de travail comme l'homme de loisir, l'industriel comme l'érudit, l'artisan et le bourgeois comme le lettré et l'artiste.

Voyez plutôt cette double affluence qui, dans notre gravure, se presse aux deux entrées du palais de nos grandes exhibitions. Ici ce sont les artistes avec toutes les expressions de l'impatience, de l'espérance ou de la crainte; celui-ci est dans toute la fierté du triomphe; celui-là semble redouter, s'il ne les éprouve déjà toutes, les amertumes de la déception. Comme le tourment de l'incertitude voile et assombrit ces autres visages! cette partie du public, au contraire, dont le concours s'unit et se mêle à celui des adeptes de l'art, est tout à l'attente d'une jouissance intellectuelle, d'un spectacle, d'un plaisir. Elle va prendre sa part opime à cette fête solennelle; c'est là que toute la société se trouve représentée. Ne reconnaissez-vous pas dans cette foule variée jusqu'au petit rentier du Marais à son habit en queue de morue, et même quelque pasteur que révèlent à la fois son sourire bienveillant et son costume austère?

Paris est bien cette Athènes où la marchande de poisson reconnaissait à l'accent d'Anacharsis qu'il était un Scythe; cette Athènes où, pour ne parler que des expositions de tableaux, les grands peintres de l'antiquité prenaient le peuple pour juge. Qui ne se rappelle l'exposition de Zeuxis et de Parrhasius.

Zeuxis expose un tableau représentant une corbeille de fruits si habilement peinte que les oiseaux du ciel viennent en becqueter les raisins aux applaudissements de la foule. Parrhasius, dont la peinture est offerte en cet instant aux regards de la multitude, reste immobile et silencieux au milieu de cette acclamation.

— Tu t'avoues donc vaincu? lui dit Zeuxis.

— Nullement, répond l'illustre peintre du Méléagre et Atalante que Tibère paya 600,000 sesterces.

— Alors, dévoile ton tableau...

— Tu l'as sous les yeux... car je n'ai peint qu'un voile...

Et le peuple de crier :

— Evohé! gloire à Parrhasius... car si Zeuxis a trompé les oiseaux, Parrhasius a trompé Zeuxis...

Salomon eût-il mieux jugé? Voilà comme jugeait ce peuple d'Athènes dont on a tant de fois proclamé notre peuple parisien l'héritier direct. Cette proclamation n'est pas une vaine flatterie. Qu'on se porte chaque dimanche dans les galeries de l'exposition et l'on verra quelle est cette multitude qui l'inonde de ses flots, quelle est la composition de cette foule qui se presse devant tous les chefs-d'œuvre. Et que l'on ne s'y méprenne pas; ce n'est point là une révélation sans importance. S'il ne s'agissait que de l'un de ces goûts superficiels dont peut s'enivrer la vanité d'un peuple, nous passerions sans insister; mais c'est là un fait d'une gravité profonde, un élément essentiel de notre caractère national qui se traduit en résultats trop réels pour ne pas mériter une attention sérieuse.

N'est-ce pas, en effet, à cet amour de l'art que notre industrie doit cette supériorité incontestée, qui, dans tout ce qui est élégance, grâce, forme plastique, fait rechercher si avidement ses produits. Dans cette sphère élevée qui est celle des arts industriels, nos artisans, comme s'appelaient les artistes du moyen-âge ne restent-ils pas sans rivaux?

Or, ce sont ces rapports immédiats, ces relations étroites qui unissent le travail national à l'art, qui font l'importance de ce trait caractéristique que nous signalions, que met en relief la première page de notre illustration, et qui fait de la scène si pittoresquement reproduite par le crayon de M. Doré non-seulement une actualité palpitante, mais, dans la plus large acception du mot, un tableau de mœurs.

FULGENCE GIRARD.

Inauguration du monument élevé sur la place de Turin à l'armée sarde.

L'inauguration du monument élevé à l'armée sarde avec les souscriptions de la ville de Milan, a fait, du dimanche 10 avril, une fête nationale pour toute la ville de Turin.

Dès neuf heures et demie, une foule empressée était réunie sur la place du Palais, où se dressait le monument encore enveloppé de ses voiles. A gauche se déployait un bataillon de la garde nationale, en face d'un bataillon de la ligne rangé en bataille à droite. Pendant que les musiques de ces deux corps jouaient alternativement des morceaux d'harmonie, le cortége où l'on remarquait MM. les généraux de la division militaire et de la milice citoyenne de Turin, entourés d'un nombreux état major d'officiers, une députation milanaise, représentant la ville donatrice du monument et des notabilités appartenant à toutes les classes de la population, vint occuper l'espace qui lui avait été réservée sur la place.

A dix heures, le *velum* qui enveloppait la statue fut enlevé au bruit des tambours, et, salué par les applaudissements enthousiastes de l'assistance; alors apparut, dans sa noble et fière attitude, l'œuvre due à l'inspiration et au ciseau du sculpteur Vela. C'est un guerrier campé fièrement près d'un canon renversé, le sabre d'une main, et couvrant de son corps le drapeau national qu'il tient de l'autre.

Cette belle statue a été érigée sur la place du château voisin du palais de la reine mère.

Un discours de l'honorable Achille Mori, auquel le général de Sounaz et le syndic de Turin répondirent par des paroles pleines de patriotisme, termina cette imposante cérémonie.

MAXIME VAUVERT.

Le monde religieux.

PRÉDICATEURS DE CARÊME : M. l'abbé Dauphin; — le P. C[illegible]; — le P. Caussette; — le P. Matignon.

Il est ressuscité comme il l'a dit. L'ange, assis sur la pierre du tombeau, dit aux saintes femmes : « Il n'est pas ici; il est en Galilée. Le Christ a revêtu sa forme incorruptible et lumineuse : l'humanité est appelée à traverser la mort pour arriver à une gloire qui ne se ternira plus. La mort est vaincue; elle nous ouvre désormais la grande porte de la vie. » *O mort, où est ton aiguillon?*

Voilà le sens de la fête de Pâques. Elle célèbre la résurrection de Dieu et l'éternelle réhabilitation de l'homme. A la suite du crucifié, nous gravitons, par le chemin de la douleur, vers la plénitude de l'amour et de la vie. C'est le dogme de tous. Le cœur le formule, quand la raison se fatigue à vouloir le pénétrer. L'immortalité est pour ainsi dire l'essence et le fond de tout ce qui passe. Ressusciter, c'est continuer la vie sous une autre forme. L'âme va sans cesse transformant, purifiant la matière et l'élevant à sa propre dignité. En célébrant l'anniversaire de cette révélation divine, l'Eglise chante le profond *alleluia* de la nature et de l'humanité.

Pendant la semaine sainte, elle a revêtu son grand deuil, et fait entendre ses plus lamentables accents. Elle célébrait les angoisses d'un Dieu, le douloureux mystère de la réconciliation, le drame auguste et sanglant qui change le cours de l'histoire, la physionomie de l'esprit humain, et reconstruit notre destinée. Les morts ont vu des horizons nouveaux, les vivants ont cru à la perpétuité de l'être. Le printemps qui naît n'a pas assez de fleurs, de souffles embaumés, de suaves et confuses émanations pour fêter ce grand jour, ce jour où la mort s'est couronnée d'espérance!

Mais revenons à nos prédicateurs. Notre-Dame-de-Lorette devrait être un écho de la Madeleine. S'il nous était permis d'employer, à propos de choses aussi graves, un terme trop profane et trop profané, nous dirions que ce temple élégant est le boudoir de la mère de Dieu. Tout y est approprié à un culte fait doux et mélodieux. Le génie italien y revit dans la grâce parisienne... et M. l'abbé Dauphin, doyen de Sainte-Geneviève, y prêche le carême. Son talent demanderait à coup sûr un plus vaste théâtre... mais l'auditoire ne saurait mieux choisir. A propos des prédications de l'avent, nous avons déjà esquissé la physionomie de ce talent aimable et net qui, sans jamais obscurcir l'idée par l'élégance recherchée de la forme, se fait plutôt un besoin de la sympathie que de l'admiration. M. Dauphin est plutôt une individualité qu'un talent; ce qui est bien rare dans un genre d'éloquence où la rigueur des démonstrations se fait toujours un lieu commun des élans du cœur. Beaucoup de prédicateurs, une fois en chaire, s'idéalisent eux-mêmes, au point de regarder de trop haut, comme d'une sphère lumineuse et incorruptible, les misères d'ici-bas, les défaillances de la nature. On les prend au mot; et beaucoup de chrétiens s'applaudissent secrètement de leur abandonner les priviléges d'une angélique transformation. M. l'abbé Dauphin n'a pas détaché le prêtre de l'homme. Sans risquer son langage aux mièvreries d'une poétique religieuse, il nous dit à tous notre secret, se fait le confident discret et indulgent des tristesses, des doutes, des hésitations auxquels sont en butte les âmes les plus affermies. Il n'ignore pas ce que notre temps, nos mœurs, les convenances du monde élèvent de difficultés à la vie austère de la sanctification chrétienne. Au lieu de tracer aux esprits timorés qui veulent suffire à tout une voie hérissée et ardue dans laquelle on craint de se briser, il montre qu'on peut partir des joies légitimes de ce monde pour arriver à la lumière de Dieu et aux ravissements des plus humbles vertus.

Au reste, il n'est pas à son début; pendant de longues années fondateur et directeur d'une célèbre institution située dans le voisinage de Lyon, il fut le prédicateur aimé de cette grande ville. Les discours qu'il prononçait chaque année à la distribution des prix, réunis en un volume, formeraient un traité complet et instructif de toutes les questions qui se rattachent à l'éducation publique. — Sa figure est distinguée

douce, son geste vif et juste, sa voix pénétrante et l'une sonorité toute juvénile ; ses amis, et il en a beaucoup, s'accordent à voir son avenir en *violet*.

Repassons l'eau. Nous voici à Saint-Sulpice ; c'est encore un père jésuite qui monte en chaire, le P. Corail. Comme tous les orateurs de son ordre, il est à peu près ce qu'on l'a fait ; on n'a pris que la moitié de sa étoffe et on l'a arrêté au milieu de son vol. Les jésuites avaient sous la main un orateur de premier ordre. *Voyez la vaine gloire* : quand une sensibilité trop vive peut avoir une part trop large dans de grands succès, elle s'expose à de dangereux entraînements. Mais la nature proteste souvent contre la loi d'obéissance subie avec humilité : la figure ouverte et franche du P. Corail témoigne d'une éloquence un peu captive.

Le P. Caussette, qui charme le charmant auditoire de Saint-Thomas d'Aquin, est aussi de Toulouse. Sous ce ciel heureux, la faconde est une loi de nature et d'hérédité. Nous voudrions que l'éloquent missionnaire ne se grisât pas de méthaphysique au beau milieu des gracieux développements de son sujet. Qu'est-ce que les dames ont à faire de l'ontologie, et de la psychologie, et de la dialectique, et du *moi* et du *non-moi* ? A parler ces froides abstractions, elles perdraient leurs grâces et un peu de leur foi. Quand il le veut, le P. Caussette fait de la religion la fête la plus suave de l'esprit et du cœur ! Son visage froid, inexpressif, se transfigure jusqu'à devenir lumineux ; on dirait alors qu'il y a des yeux et un rayon dans ces fentes imperceptibles que couronnent les arcades sourcillières. Un jeune orateur nous disait encore, pour faire ressortir le contraste qui met l'homme extérieur si loin des lueurs de sa parole : C'est de la musique de Beethoven jouée par une clarinette de village.

On ne peut pas ne pas entrer à Saint-Roch. Le père Matignon, savant, pieux, tout ce que vous voudrez, y ... faute de pouvoir y prêcher. C'est toujours la parole de Dieu, qui a cent mille canaux. Il y a des gens qui aiment le feu qui flambe. L'émotion n'est pas toujours la conviction. Notre génération nerveuse court trop après les effets, les frayeurs, les attendrissements. Jadis le père Bourdaloue prêchait la cour de Louis XIV, les yeux fermés et les bras pendants. C'était une statue de Memnon frappée par un soleil intérieur, et ceux qui l'écoutaient avec recueillement et avec fruit. Les sentiments faites à froid sont les plus durables.

Notre jeune orateur est plein de gentilles malices. Voici ce qu'il disait encore :

« Le père Matignon pourrait prendre la lanterne de Diogène et dire : Je cherche un homme, et il ne serait pas plus heureux que le philosophe grec. »

Qu'est-ce que cela prouve au reste : qu'on n'est guère lus dans la rue Saint-Honoré, habitée jadis par Robespierre, et puis qu'on ne peut pas aller partout.

Notre compte-rendu n'est pas encore épuisé. Un orateur chrétien prêche trop souvent la patience pour ne pas savoir attendre.

J. DOUCET.

Une séance de prestidigitation devant le sultan.

La publication des Mémoires de M. Robert Houdin est un des grands succès bibliographiques du moment. C'est un de ces livres qui comportent l'éloge plus réel : la citation. On pourra juger de son intérêt par une des mille anecdotes qu'il renferme :

« Arrivé à Constantinople, ma grande préoccupation fut de jouer devant le sultan. Avant de solliciter cette faveur, je crus devoir me faire connaître en donnant des représentations dans la ville. Quelque retentissement qu'eussent eu mes séances en Italie, il était peu probable que mon nom eût traversé la Méditerranée : il me fallait donc une nouvelle réputation à me faire.

» Je fis construire un théâtre, dans lequel se continua le cours de mes succès : le public vint en foule, et les hauts personnages furent bientôt au nombre de mes plus zélés spectateurs.

» Le grand visir vint lui-même assister à une de mes séances : il en parla à son souverain, et excita si vivement sa curiosité, que Selim m'envoya l'invitation, ne pas dire l'ordre, de venir à la cour.

» Je me rendis en toute hâte au palais, où l'on me montra l'appartement dans lequel devait avoir lieu la séance. De nombreux ouvriers furent mis sous mes ordres, et l'on me donna toute latitude pour mes dispositions théâtrales. Une seule condition m'était imposée : c'est que l'estrade ferait face à certain grillage doré, derrière lequel, me dit on, devaient se tenir les dames du sultan.

» Au bout de deux jours, mon théâtre était élevé et complètement décoré. Au milieu d'un véritable jardin improvisé se dressait le gradin chargé de mes brillants appareils.

» Quand tout fut prêt, le sultan et sa nombreuse suite vinrent prendre les places assignées par leur rang à la cour.

» Je vous fais grâce du détail des expériences qui composaient ma séance; je tiens seulement à vous faire connaître un tour qui fut un à-propos dont l'effet fut immense.

» L'imagination de mes spectateurs avait été déjà fortement impressionnée lorsque je le présentai.

» M'adressant à Selim avec le ton grave et solennel du magicien : « Noble sultan, lui dis-je, je vais cesser de simples tours d'adresse pour m'élever maintenant aux hauteurs de la sublime science de la magie; mais pour réussir dans mes mystérieuses incantations, j'ai besoin de m'adresser directement à votre auguste personne. Que Votre Hautesse veuille donc me confier ce bijou qui m'est nécessaire. » Et en même temps, je désignais un superbe collier de perles fines qui ornait son cou. Le sultan me le remit et je le déposai entre les mains d'Antonio. Celui-ci me servait d'aide sous le costume d'un jeune page.

» En même temps, je traçai majestueusement avec ma baguette un cercle autour de moi, et je prononçai à voix basse certaines paroles magiques. Puis, je me tournai vers mon page pour reprendre le collier.

» Le collier avait disparu.

» Vainement j'interroge Antonio Pour toute réponse, il fait entendre un rire strident et sarcastique, comme s'il eût été possédé d'un des esprits que je venais d'évoquer.

» — Grand prince, dis-je alors au sultan, veuillez croire que je suis loin d'avoir participé à cette audacieuse soustraction. Mais que Votre Hautesse veuille bien se rassurer : nous possédons des moyens de répression aussi puissants que terribles, je vais vous en donner un exemple.

» A mon appel, deux esclaves apportèrent, l'un une boîte longue et étroite, l'autre un chevalet propre à scier le bois. Antonio paraissait en proie à une terreur indicible : j'ordonnai froidement aux esclaves de le saisir, de l'enfermer dans la boîte dont le couvercle fut aussitôt cloué, et de le mettre en travers sur le chevalet.

» Alors je m'arme d'une scie, et le pied appuyé sur la boîte, je me disposais à l'entamer pour la couper en deux, lorsque des cris perçants se font entendre derrière le grillage doré. C'étaient les femmes du sultan qui protestaient contre ma barbarie. Je m'arrête un moment pour leur laisser le temps de se remettre; mais dès que je veux reprendre mon travail, de nouvelles protestations, où je reconnais des menaces, me forcent encore à suspendre mon opération.

» Ne sachant si je puis me permettre d'adresser la parole au grillage doré, je prends un biais pour rassurer indirectement ces dames dans leur compatissante frayeur :

» — Seigneurs, dis-je à mon nombreux auditoire, ne craignez rien, je vous prie, pour le supplicié; loin de ressentir aucune douleur, je puis vous assurer qu'il éprouvera au contraire les sensations les plus agréables.

» Spectateurs et spectatrices ajoutèrent sans doute foi à cette étrange assertion, car le silence se rétablit, et je pus continuer mon expérience.

» Le coffre était enfin séparé en deux parties; j'en relevai les tronçons de manière que chacun produisît l'effet d'un piédestal, je les rapprochais l'un de l'autre et les couvris d'un énorme cône en osier, sur lequel je jetai un grand drap noir parsemé de signes cabalistiques brodés en argent.

» Cette fantasmagorie terminée, je recommençai la petite comédie d'évocation, de cercles magiques et de paroles sacramentelles; puis tout à coup, au milieu du plus profond silence, on entendit sous le drap noir deux voix humaines exécutant en duo une ravissante mélodie.

» Pendant ce temps, des feux de Bengale s'allumaient de tous côtés comme par enchantement. Enfin, les feux s'étant insensiblement éteints, un bruit effrayant se fit entendre, le cône et le voile noir se renversèrent, et... Tous les spectateurs poussèrent un cri de surprise et d'admiration : deux pages identiquement semblables parurent, chacun sur un piédestal, se tenant d'une main, tandis que de l'autre ils soutenaient un plateau d'argent sur lequel était le collier de perles. Mes deux *Antonios* se dirigèrent vers le sultan, et lui offrirent respectueusement son riche bijou.

» La salle entière s'était levée comme pour donner plus de force aux applaudissements qui me furent prodigués. Le sultan lui-même me remercia dans son langage, que je ne compris pas, mais je crus lire sur son visage l'expression d'une profonde satisfaction.

» Le lendemain, un officier du palais vint me complimenter de la part de son maître, et m'offrit en présent le collier qui avait été si bien escamoté la veille. »

Nous nous arrêtons. Ceux qui voudront connaître l'explication de ce tour merveilleux la trouveront dans les mémoires de l'auteur, l'une des récentes publications de la *Librairie-Nouvelle*.

LÉO DE BERNARD.

SALON DE 1859.

IV

Le Salon de 1859 compte plus de quatre mille tableaux, dessins, marbres, gravures. A peine si deux cents morceaux sont dignes de discussion. Je me demande comment étaient les œuvres refusées par le jury. On est effrayé de voir tant d'artistes médiocres menacer les palais, les églises, les salons, même les enseignes des cabarets ou des sages-femmes. Dans l'antiquité les peintres d'enseignes n'étaient pas des barbouilleurs. L'art descendait partout. Prenons garde que bientôt chez nous il ne s'élève nulle part. C'est une glorieuse action de peindre un beau tableau ou de sculpter une belle statue; mais c'est un crime de lèze-majesté du beau que de profaner la toile ou le marbre quand on n'a pas la foi.

Cette invasion des barbares inquiète les juges les moins sévères. Que deviendront, en effet, tous ces chefs d'œuvre de hasard, étonnés de se trouver à pareille fête ? Rassurez-vous; les régions sereines de l'art sont inaccessibles à la médiocrité; ces portraits endimanchés iront se cacher dans leurs familles ; ces tableaux d'église qui manquent de foi en Dieu et de foi en l'art seront accrochés dans quelque chapelle obscure; ces tableaux de fantaisie, qui ne sont que les bégaiements d'une langne mal apprise, seront vendus et revendus à la salle de la rue Drouot, ou exportés dans les Amériques. Que restera-t-il pour les galeries? Combien y aura-t-il de tableaux qui iront au Louvre dans cinquante ans, ou au Luxembourg après l'exposition ? je n'ose le dire.

Et ces batailles qui ne sont pas destinées au Musée de Versailles, où iront-elles enseigner l'héroïsme?

M. Adolphe Yvon n'est pas inquiet pour sa *Gorge de Malakoff* qui vous parle en entrant et qui crie très-haut.[1] . . . .

Jamais une exposition n'a révélé tant de peintres de batailles; est-ce donc un signe de guerre? mais pourtant c'est toujours après la paix que les peintres de batailles font leurs tableaux. Je vous parlerai une autre fois de MM Pils, Barrias, Tabar, Bellangé, Philippoteaux, Protais, Dumaresque, Beaucé; je craindrais de vous ennuyer par un dénombrement homérique. Il faut aller à la guerre, mais en revenir.

V

M. Paul Baudry, tant remarqué, il y a deux ans, par ses peintures presque vénitiennes, presque milanaises, reparaît avec moins de style et moins de couleur. C'est une déchéance qui m'inquiète, car j'avais compté sur un peintre d'histoire, et je ne trouve plus qu'un chercheur dépaysé. Il s'est essayé dans une Madeleine et dans une Vénus, mais il ne s'est montré ni biblique ni païen. Certes, sa Madeleine n'est pas l'œuvre du premier venu; elle est bien noyée dans ses cheveux et dans ses larmes, mais elle n'a pas encore assez pleuré pour laver ses joues, son cou et son sein; car tous ces noirs ne sont pas des ombres, mais des barbouillis inexplicables : ce n'est pas ainsi que, dans le jeu des lumières, procède Prudhon, le hardi peintre des ombres vagues ou accusées. Un artiste de la valeur de M. Paul Baudry ne doit pas s'amuser aux à peu près.

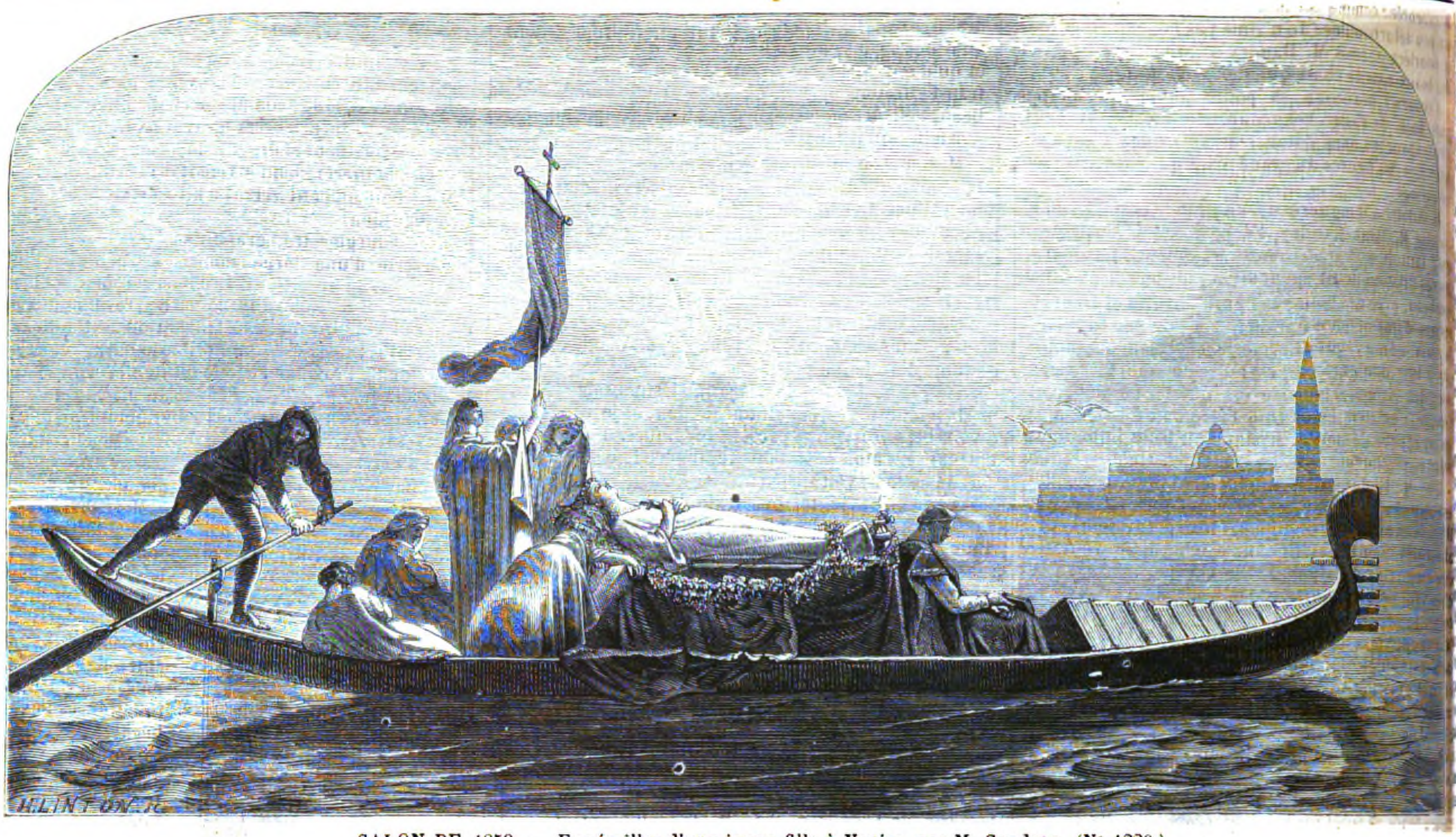
Le style de sa Madeleine rachète-t-il cette couleur douteuse? Nullement. Où donc le peintre a-t-il rencontré ce type sans caractère? C'est une Madeleine du Château des Fleurs : elle pleure son amant qui la délaisse, et non son péché qui l'obsède; celle-là n'est pas revenue à Dieu et n'y reviendra pas. Si vous repassez demain, vous ne la trouverez plus au désert ; ce n'est pas pour elle que poussent les fleurs de la pénitence que je vois là symbolisées par ces fleurs de chardon.

M. Baudry, qui est un dessinateur, n'est pas ici passionné pour la ligne. Il s'est plus préoccupé cette année d'être un coloriste, et je m'étonne presque de le trouver avec les néo-grecs. A force de chercher la morbidesse des chairs, les harmonies de la pénombre, il a fui la sévérité du contour. Le sein droit est mal modelé, l'estomac s'accuse trop. La nature a pu faire cette figure, mais l'art ne la signerait qu'après des retouches. Pourquoi s'aventurer en un si beau et si périlleux sujet, si on n'y apporte pas un grand sentiment?

Bien peu de peintres pensent à ce qu'ils vont faire avant d'empâter leur toile. Ils comptent trop sur les heureux hasards de lignes, de groupes, de couleur, d'expression. Ils se disent que la lumière est sortie du chaos, que l'inspiration jette des flammes qu'il faut saisir au vol. L'inspiration n'est pas une échevelée qui

[1] Cette toile a une importance telle que le *Monde illustré*, qui a déjà offert en prime à ses abonnés la reproduction du premier tableau de M. Yvon, se dispose à faire de celui-ci l'objet d'un second supplément. Nous reportons donc l'appréciation de cette grande œuvre à l'époque de la publication de cette gravure.

(*Note de la Direction.*)



SALON DE 1859. — Funérailles d'une jeune fille à Venise, par M. Gendron. (Nº 1229.)

court à perdre haleine : c'est une belle fille, digne des rêves de Phidias, qui vient à nous solennellement sous toutes les charmantes ou sévères images créées par les poëtes. Dieu, le maître des maîtres, n'a pas fait au hasard ce grand tableau qui s'appelle le monde et qu'il a daigné signer de son nom; tout Dieu qu'il est, il a passé six jours à ce chef d'œuvre, faisant une chose après l'autre, selon la rigoureuse logique. Un philosophe ancien dit que les dieux étaient ivres lorsqu'ils créèrent l'homme; l'homme, c'est possible, mais le monde! On ne saurait trop recommander aux peintres la religion de la pensée; je l'ai dit, je ne le dirai jamais trop souvent : sans poésie point de grande peinture. Dans tous les chefs-d'œuvre sur toile, la poésie tient la moitié de la place; ce n'est pas seulement le regard qui fait le peintre, c'est aussi l'âme, car l'âme va plus loin. Malheureusement cette exposition prouve que la plupart de nos peintres, s'ils pensent à ce qu'ils font, n'ont point pensé à ce qu'ils allaient faire.

La *Toilette de Vénus* rappelle la *Léda* que M. Baudry a exposé il y a deux ans. C'est la même pâte, mais ce n'est plus le même style. La Léda représentait Léda; mais Vénus ne représente pas Vénus. Et pour tant, c'est là que M. Baudry a le plus conservé préoccupation de la ligne et des maîtres. Son paysa est fort beau, la poésie antique y chante sur la gam la plus mélodieuse. Chose singulière! M. Corot, qu deviné l'antiquité, et M. Baudry, qui l'a apprise, rencontrent cette fois sur le même terrain. Dans *Paysage avec figures*, M. Corot est tout aussi virgil que M. Baudry.

Cette *Toilette de Vénus* me fait songer malgré que le peintre a représenté Vénus avant la toil

SALON DE 1859. — Les Marais de la Charlière au mois de juin, par M. Le Roux. (Nº 1969.)

commencée : comme sa *Madeleine*, elle a besoin d'être un peu débarbouillée. Je n'aime pas la peinture propre et pourléchée, mais M. Baudry se préoccupe trop peu des beaux tons de chair que donne la nature.

J'aimerais beaucoup sa petite *Guillemette* un peu plus finie. Je l'aime beaucoup telle qu'elle est. On la dirait ébauchée dans l'atelier de Vélasquez. C'est d'ailleurs une des figures du grand Salon qui vous saisissent au passage.

M. Adolphe Bouguereau, un grand prix de Rome comme M. Paul Baudry, s'éclipse aussi. Ce tableau, qu'il intitule *le Jour des Morts*, et qui représente deux jeunes filles en deuil agenouillées ou penchées sur un tombeau, avec des couronnes d'immortelles à la main, ne me gagnent pas à leur douleur. Ce sont des larmes d'atelier ; ce n'est pas là ce qu'on appelle le sentiment en peinture.

Que M. Bouguereau est loin de lui-même ! Il y a deux ans, ses trois allégories peintes à la cire étaient la révélation d'un vrai peintre d'histoire ; je sais bien que M. Bouguereau revenait de l'école de Pompeïa, et qu'il s'était peut-être un peu trop souvenu. C'est dans la crainte des réminiscences, même heureuses, même masquées, que le jeune artiste a tenté ce sujet tout moderne, que personne ne lui reprochera d'avoir copié. C'est bien là une page de son invention ; malheureusement c'est une mauvaise page. S'il ne doit pas trouver mieux, je lui conseille fort de retourner à l'interprétation de l'antiquité.

Pour sa défense, M. Bouguereau dira peut-être que ce sont là deux portraits mis en scène et qu'il n'a suivi qu'un programme obligé. C'est le livret qui devrait nous apprendre cela ; mais un jeune peintre, déjà protégé par la sympathie de tous, déjà reconnu par la critique, ne doit subir d'autre programme que ceux de son inspiration.

Je m'attendrirais plutôt devant *le Dernier baiser* [1], de M. Charles Marchal, un railleur qui devient mélancolique devant son chevalet. *Le Dernier baiser* représente une jeune fille qui met son enfant au tour, et qui pleure ses plus belles larmes, — des perles qui ne serviront pas un jour à le faire reconnaître. — Dans l'ordre des peintures dramatiques, chantées par Diderot, le sentiment est trouvé. Les couronnes d'immortelles de M. Bouguereau ne toucheront personne, parce qu'on n'a pas de raison pour pleurer le mort qui est sous terre. Mais *le Dernier baiser* remuera au passage tous les Jean-Jacques Rousseau qui abandonnent leurs enfants.

Puisque M. Bouguereau est un premier grand prix d'histoire, et qu'il a vécu en familiarité intime avec les chefs-d'œuvre ; puisqu'il lui faut l'espace, les grandes figures, les fresques pour dépenser sa jeunesse, qu'il ne se contienne plus dans les tableaux de genre, et qu'il se rappelle que Winkelmann pleurait devant la transfiguration de Raphaël. Les larmes qu'arrache le Beau, voilà les vraies larmes. Voilà les couronnes d'immortelles qu'il fallait cueilllir.

M. Gendron est un Novalis qui chante des lieds dans le crépuscule allemand. Il a longtemps voyagé dans le bleu. Burger l'a mis en croupe sur le cheval de Lénore : — Hourra ! les morts vont vite. — Sa vraie patrie, c'est l'idéal, c'est l'infini, c'est l'autre monde. Il n'aime que les clairs de lune et les forêts ténébreuses ; aussi s'attaque-t-il plus à l'âme qu'aux yeux. Sa peinture est un rêve ; le plus souvent le grand jour la tuerait.

M. Gendron semble se familiariser avec le soleil ; sa muse nocturne n'a pas craint de s'aventurer à Venise ; il est vrai que c'est pour y chanter les funérailles d'une jeune fille Je ne décrirai point ce tableau que traduit aujourd'hui même le *Monde illustré* ; je donnerai des éloges à M. Gendron sur la simplicité, l'intelligence et l'unité de l'action, sur la vérité du sentiment qui, peu à peu, vous entraîne à la suite de ces funérailles, et vous fait ouïr l'hymne des morts que chante la rame du gondolier.

Le peintre des Willis, qui s'est trop habitué aux tons sourds et voilés, est ici dans la couleur locale de son sujet, quoique la scène se passe dans le pays des peintres armés de rayons.

ARSÈNE HOUSSAYE.

[1] Le présent numéro du *Monde illustré* renferme la gravure très-fidèle du tableau de M. Charles Marchal.

On ne peut pas mieux rendre l'expression de la figure de la mère. Mais on aurait pu ne pas copier ce cabas qui est un détail indigne que l'artiste effacera.

Le *Monde illustré* donne en même temps un paysage très-poétique de M. Le Roux, qui rappelle que M. Le Roux est sorti de l'école de M. Corot.

SALON DE 1859. — Le dernier baiser, par M. Marchal. (N° 2080.)

L'oreille de la Chouette.

CONTE FANTASTIQUE.

Le 29 juillet 1835, Kasper Boeck, berger du petit village d'Hirchwiller, son large feutre incliné sur le dos, sa besace de toile filandreuse le long des reins, et son grand chien à poils fauves sur les talons, se présentait vers neuf heures du soir, chez M. le bourgmestre Pétrus Mauerer, lequel venait de terminer son souper et prenait un petit verre de kirschwasser pour faciliter sa digestion.

Ce bourgmestre, grand, sec, la lèvre supérieure couverte d'une large moustache grise, avait jadis servi dans les armées de l'archiduc Charles ; il était d'humeur goguenarde, et gouvernait le village, comme on dit : au doigt et à la baguette.

— Monsieur le bourgmestre, s'écria le berger tout ému...

Mais Pétrus Mauerer, sans attendre la fin de son discours, fronçant le sourcil, lui dit :

— Kasper Boeck, commence par ôter ton chapeau, fais sortir ton chien de la chambre et puis, parle clairement, intelligiblement, sans bégayer, afin que je te comprenne.

Sur ce, le bourgmestre, debout près de la table, vida tranquillement son petit verre et huma ses grosses moustaches grises avec indifférence.

Kasper fit sortir son chien et revint le chapeau bas.

— Eh bien ! dit Pétrus, le voyant silencieux, que se passe-t-il ?

— Il se passe, que l'*esprit* est apparu de nouveau dans les ruines de Geierstein !

— Ah ! je m'en doutais... Tu l'as bien vu ?

— Très-bien, monsieur le bourgmestre.

— Sans fermer les yeux ?

— Non, monsieur le bourgmestre... j'avais les yeux tout grands ouverts... Il faisait un beau clair de lune.

— Et quelle forme a-t-il ?

— La forme d'un petit homme.

— Bon !

Et se tournant vers une porte vitrée, à gauche :

— Katel ! cria le bourgmestre.

Une vieille servante entrouvrit la porte.

— Monsieur ?

— Je vais faire un tour de promenade dehors... sur la côte... tu m'attendras jusqu'à dix heures... voici la clef.

— Oui, monsieur.

Alors le vieux soldat décrochant un fusil de dessus la porte, en vérifia l'amorce et le mit en bandoulière ; puis se tournant vers Kasper Boeck :

— Tu vas prévenir le garde champêtre de me rejoindre dans la petite allée des houx, lui dit-il, derrière le moulin. Ton *esprit* doit être quelque maraudeur... Mais si c'était un renard, je t'en ferais faire un magnifique bonnet à longues oreilles.

Maître Pétrus Mauerer et l'humble Kasper sortirent alors. Le temps était superbe, les étoiles innombrables. Tandis que le berger allait frapper à la porte du garde champêtre, le bourgmestre s'enfonçait dans une petite allée de sureaux, qui serpente derrière la vieille église. Deux minutes après, Kasper et Hans Gœrner, le briquet sur la hanche, rejoignaient en courant maître

Pétrus dans l'allée des houx. Tous trois s'acheminèrent de compagnie vers les ruines de Geierstein.

Ces ruines, situées à vingt minutes du village, paraissent assez insignifiantes ; ce sont quelques pans de murailles décrépites, de quatre à six pieds de hauteur, qui s'étendent au milieu des bruyères. Les archéologues appellent cela les aqueducs de Seranus, le camp romain du Holderlock, ou les vestiges de Théodoric, selon leur fantaisie. La seule chose qui soit vraiment remarquable dans ces ruines, c'est l'escalier d'une citerne taillée dans le roc. A l'inverse des escaliers en volute, au lieu de cercles concentriques se rétrécissant à chaque marche, la spirale de celui-ci va s'élargissant, de sorte que le fond est trois fois plus large que l'ouverture du puits. Est-ce un caprice d'architecture, ou bien quelque autre raison qui a déterminé cette construction bizarre ? Peu nous importe ! Le fait est qu'il en résulte dans la citerne, ce vague bourdonnement — que chacun peut entendre en appliquant l'oreille contre un coquillage — et que vous percevez les pas des voyageurs sur le gravier, le souffle de l'air, le murmure des feuilles et jusqu'aux paroles lointaines de ceux qui passent au pied de la côte.

Nos trois personnages gravissaient donc le petit sentier, entre les vignes et les potagers d'Hirschwiller.

— Je ne vois rien, disait le bourgmestre en levant le nez d'un air moqueur.

— Ni moi non plus, disait le garde champêtre, imitant le ton de l'autre.

— Il est dans le trou, murmurait le berger.

— Nous verrons... nous verrons... reprenait le bourgmestre.

C'est ainsi qu'ils arrivèrent, au bout d'un quart d'heure, à l'ouverture de la citerne. — Je l'ai dit, la nuit était claire, limpide et parfaitement calme. La lune dessinait, à perte de vue, un de ces paysages nocturnes aux lignes bleuâtres parsemées d'arbres grêles, dont les ombres semblent tracées au crayon noir. Les bruyères et les genêts en fleurs parfumaient l'air de leur odeur un peu âpre, et les grenouilles d'une mare voisine chantaient leur grasse antienne, entrecoupée de silences. — Mais tous ces détails échappaient à nos bons campagnards ; ils ne songeaient qu'à mettre la main sur l'*esprit*.

Lorsqu'ils arrivèrent à l'escalier, tous trois firent halte et prêtèrent l'oreille, puis ils regardèrent dans les ténèbres... Rien n'apparaissait... rien ne remuait.

— Diable, dit le bourgmestre, nous avons oublié de prendre un bout de chandelle... Descends, Kasper, tu connais mieux le chemin que moi... je te suis.

A cette proposition, le berger recula brusquement... s'il l'était cru, le pauvre homme aurait pris la fuite ; sa mine piteuse fit rire le bourgmestre aux éclats.

— Eh bien, Hans, puisqu'il ne veut pas descendre, montre moi le chemin, dit-il au garde champêtre.

— Mais, monsieur le bourgmestre, dit celui-ci, vous savez bien qu'il manque des marches, nous risquerions de nous casser le cou.

— Alors, que faire ?

— Oui, que faire ?

— Envoie ton chien, reprit Pétrus.

Le berger siffla son chien, lui montra l'escalier, l'excita... mais lui, pas plus que les autres, ne voulut risquer l'aventure.

Dans ce moment, une idée lumineuse frappa le garde champêtre :

— Hé ! monsieur le bourgmestre, dit-il, si vous lâchiez un coup de fusil là-dedans.

— Ma foi, s'écria l'autre, tu as raison... on verra clair au moins.

Et sans hésiter, le brave homme s'approcha de l'escalier, épaulant son fusil.

Mais, par l'effet d'acoustique que j'ai signalé précédemment, l'*esprit*, le maraudeur, l'individu qui se trouvait effectivement dans la citerne, avait tout entendu. L'idée de recevoir un coup de fusil ne parut pas lui sourire, car d'une voix grêle, perçante, il cria :

— Halte ! ne tirez pas... je monte !

ERCKMANN-CHATRIAN.

(*La suite prochainement.*)

MÉMOIRES D'UN MUSICIEN [1].

(Suite et fin du chapitre XLVI.)

Je parlais tout à l'heure des conditions auxquelles M. le ministre de la guerre avait consenti à le faire exécuter. Les voici : « Je donnerai, m'avait dit l'honorable général, dix mille francs pour l'exécution de votre ouvrage ; mais cette somme ne vous sera remise que sur la présentation d'une lettre de mon collègue le ministre de l'intérieur, par laquelle il s'engagera à vous payer d'abord ce qui vous est dû pour la composition du *Requiem*, d'après l'arrêté de M. de G....., et ensuite ce qui est dû aux choristes pour les répétitions qu'ils firent au mois de juillet dernier, et au copiste. »

M. le ministre de l'intérieur s'était engagé verbalement envers le général B..... à payer cette triple dette. La lettre était déjà rédigée ; il n'y manquait que sa signature. Pour l'obtenir, je restai dans son antichambre, avec l'un de ses secrétaires, depuis dix heures du matin jusqu'à quatre heures du soir. A quatre heures seulement le ministre sortit, et le secrétaire, l'accrochant au passage, lui fit signer la lettre. Sans perdre une minute, je courus chez le général B..... qui, après avoir lu l'écrit de son collègue, me fit remettre les dix mille francs.

J'appliquai cette somme tout entière à payer mes exécutants ; je donnai trois cents francs à Duprez qui avait chanté le solo du *Sanctus*, et trois cents autres francs à Habeneck, l'incomparable priseur, qui avait usé si à propos de sa tabatière. Il ne me resta absolument rien. J'imaginais que j'allais être enfin payé par le ministre de l'intérieur qui se trouvait doublement obligé d'acquitter cette dette, par l'arrêté de son prédécesseur et par l'engagement qu'il venait de contracter personnellement envers le ministre de la guerre. « *Sancta simplicitas !* » comme dit Méphistophélès. Un mois, deux mois, trois mois, quatre mois, huit mois se passèrent sans qu'il me fût possible d'obtenir un sou. A force de sollicitations, de recommandations, de réclamations écrites et verbales, les répétitions des choristes et les frais de copie furent enfin payés. J'étais ainsi débarrassé de l'intolérable persécution que me faisaient subir depuis si longtemps tant de gens fatigués d'attendre leur dû, et peut-être préoccupés à mon égard de soupçons dont l'idée seule me fait encore monter au front la rougeur de l'indignation.

Mais moi, l'auteur du *Requiem*, supposer que j'attachasse du prix au vil métal ! Fi donc ! C'eût été me calomnier ! Conséquemment, on se gardait bien de me payer. Je pris la liberté grande, néanmoins, de réclamer dans son entier l'accomplissement des promesses ministérielles. J'avais un impérieux besoin d'argent. Je dus me résigner de nouveau à faire le siége du bureau des Beaux-Arts. Plusieurs semaines se passèrent encore en sollicitations inutiles. Ma colère augmentait ; j'en maigrissais, j'en perdais le sommeil. Et ce fut seulement au bout de je ne sais combien de courses inutiles et après la menace d'un scandale, qu'on me savait fort capable et fort excusable de faire, que je fus enfin payé.

Ce qui rend l'aventure piquante au plus haut degré, c'est qu'après l'exécution du *Requiem*, quand, après avoir payé les musiciens, les choristes, les charpentiers qui avaient construit l'estrade de l'orchestre, et Habeneck, et Duprez et tout le monde, j'en étais encore au début de mes sollicitations pour obtenir mes trois mille francs, certains journaux de l'opposition, me désignant comme un *des favoris du pouvoir*, comme un des *vers à soie vivant sur les feuilles du budget*, imprimaient sérieusement qu'on venait de me donner pour le *Requiem trente mille francs*.

Ils ajoutaient seulement un zéro à la somme que je n'avais pas reçue. C'est ainsi qu'on écrit l'histoire.

XLVII

Exécution du *Lacrymosa* de mon *Requiem* à Lille. — Je suis attaché à la rédaction du *Journal des Débats*.

Quelques années après la cérémonie dont je viens de raconter les péripéties, la ville de Lille ayant organisé son premier festival, Habeneck fut engagé pour en diriger la partie musicale. Par un des caprices bienveillants qui étaient assez fréquents chez lui, malgré tout, et peut-être pour me faire oublier, s'il était possible, sa fameuse prise de tabac, il eut l'idée de proposer au comité du festival, entre autres fragments pour le concert, le Lacrymosa de mon Requiem. Habeneck fit répéter ce morceau avec un soin extraordinaire, et l'exécution, à ce qu'il paraît, ne laissa rien à désirer. L'effet aussi en fut, dit-on, très-grand, et le Lacrymosa, malgré ses énormes dimensions fut redemandé par le public. . . . . .

. . . .

Je crois devoir dire maintenant de quelle façon je fus attaché à la rédaction du *Journal des Débats*. J'avais, depuis mon retour d'Italie, publié d'assez nombreux articles dans la *Revue européenne*, dans l'*Europe littéraire*, dans le *Monde dramatique* (recueils dont l'existence a été de courte durée), dans la *Gazette musicale*, dans le *Correspondant* et dans quelques autres feuilles aujourd'hui oubliées. Mais ces divers travaux, de peu d'étendue, de peu d'importance, me rapportaient assez fort peu, et l'état de gêne dans lequel je vivais n'en était que bien faiblement amélioré. Un jour, ne sachant à quel saint me vouer, j'écrivis pour gagner quelques francs une sorte de nouvelle intitulée : ***Rubini à Calais***, qui parut dans la ***Gazette musicale***. J'étais profondément triste en l'écrivant, mais la nouvelle n'en fut pas moins d'une gaieté folle ; ce contraste, on le sait, se produit fréquemment. Quelques jours après sa publication, le ***Journal des Débats*** la reproduisit, en la faisant précéder de quelques lignes du rédacteur en chef, pleines de bienveillance pour l'auteur. J'allai aussitôt remercier M. Bertin, qui me proposa de rédiger le feuilleton musical du ***Journal des Débats***. Ce trône de critique tant envié était devenu vacant par la retraite de M. Castilblaze. Je ne l'occupai pas d'abord tout entier. J'eus seulement à faire pendant quelque temps la critique des concerts et des compositions nouvelles. Plus tard, quand celle des théâtres lyriques me fut dévolue, le Théâtre-Italien resta sous la protection de M. Delécluse, où il est encore aujourd'hui, et Jules Janin conserva ses droits du seigneur sur les ballets de l'Opéra. J'abandonnai alors mon feuilleton du ***Correspondant***, et bornai mes travaux de critique à ceux que le ***Journal des Débats*** et la ***Gazette musicale*** voulaient bien accueillir. J'ai même à peu près renoncé aujourd'hui à ma part de rédaction dans ce recueil hebdomadaire, malgré les conditions avantageuses qui m'y ont été faites, et je n'écris dans le ***Journal des Débats*** que si le mouvement de notre monde musical m'y oblige absolument. . .

. . . .

. . . .

De Balzac, en vingt endroits de son admirable *Comédie humaine*, a dit de bien excellentes choses sur la presse contemporaine ; mais, en relevant les erreurs et les torts des critiques, il n'a pas toujours été juste envers eux, et n'a pas semblé connaître leurs secrètes douleurs. Dans son livre même intitulé : *la Monographie de la presse*, malgré la collaboration de son ami Laurent-Jan (qui est aussi le mien, et dont l'esprit est l'un des plus pénétrants que je connaisse), de Balzac n'a pas éclairé toutes les facettes de la question. Laurent-Jan a écrit dans plusieurs journaux, mais sans suite, en fantaisiste plutôt qu'en critique, et pas plus que de Balzac il n'a pu tout savoir, ni tout voir.

HECTOR BERLIOZ.

[1] La traduction et la reproduction sont réservées.

COURRIER DU PALAIS.

Je crains fort que certain passage de mon dernier Courrier ne m'ait donné, bien malgré moi, des airs de mystificateur. J'avais promis — assez pompeusement ma foi, — à mes lecteurs un petit ambigu judiciaire, où Hollandais, Bavarois, Anglais, Arabes, Italiens, Abyssiniens devaient leur être successivement servis. Or voilà que, sur six plats annoncés, il y en a deux qui manquent : de Bavarois et d'Anglais pas la moindre trace. Je jure mes grands dieux que ce n'est pas ma faute. J'avais chanté sur le mode allemand les amours tragiques de l'étudiant Georges Ferner et de Frédérique Sanguinetti ; j'avais fait suivre mon récit de considérations du plus haut intérêt sur les transformations du *Werthérisme*, et signalé, en quelques lignes bien senties l'influence de l'*Ajax furieux* — en grec — et du bruit des jets d'eau sur la moralité publique ; j'avais rapporté le verdict naïf et patriarcal rendu à cette occasion par le jury bavarois ; puis, par une transition des plus adroites, j'étais arrivé à ce jury anglais qui, ne pouvant se mettre d'accord, avait jugé à propos de demander un jeu de cartes, — probablement pour jouer au bezigue la tête de l'accusé. Par malheur, il paraît que mes deux histoires faisaient longueur : les compositeurs, du moins, en ont jugé ainsi et je m'incline devant leur décision ; mais si mes lecteurs n'ont pas retrouvé leur compte, ce n'est pas à moi qu'ils doivent s'en prendre.

J'ai un petit passé à liquider et je m'empresse de le faire.

Vous vous rappelez cette jolie fermière qui, après avoir perdu le cœur de son mari, et par suite sa place au foyer conjugal, s'était mis en tête de les reconquérir. Ses agaceries, ses avances, ses coquetteries savantes et bien dirigées avaient porté coup, et le mari avait eu la maladresse de se laisser surprendre dans une conversation qui, selon l'observation spirituelle de l'avocat, avec toute autre femme eût été *criminelle*. Était-ce assez pour que l'épouse pût se croire réhabilitée, pour que les effets de la séparation de corps fussent mis à néant ? Grave question qui fut posée à la Cour de Paris. La Cour se divisa en deux camps, et il intervint un arrêt de partage. Deux conseillers nouveaux adjoints à ceux qui avaient d'abord connu de l'affaire ont fait pencher la balance du côté du mari. La femme en sera pour ses frais de séduction ; elle aura vu la terre promise ; mais voir et avoir sont deux, bien qu'en dise Béranger.

Il ne tiendrait qu'à moi de tirer vanité de ce qui s'est passé dans le procès de M. Barbier contre la Co

mission. En signalant à mes lecteurs les principales difficultés que soulevait le débat, j'en avais apprécié — avec toute la réserve que doit s'imposer un simple chroniqueur, — la valeur relative. Je suis heureux, et ce n'est pas pour moi un mince honneur, de m'être rencontré dans mes appréciations avec l'organe du ministère public. Il est un point cependant sur lequel, malgré l'excellente plaidoirie de Me Mathieu et les brillantes conclusions de M. l'avocat impérial Pinard, je ne me trouve pas complétement édifié; c'est celui de savoir si la convention par laquelle un directeur privilégié s'entend avec la Société des auteurs dramatiques pour grever d'un droit les ouvrages tombés dans le domaine public, est parfaitement licite. M. l'avocat impérial et le tribunal avec lui ont opiné pour l'affirmative. Eh bien! il me semble que là-dessus le dernier mot n'a pas été dit, et que des objections importantes sont un peu restées dans l'ombre. Peut-être aurai-je occasion de les remettre en lumière, si M. Barbier, — qui a perdu cette première partie, — croit devoir, comme on l'affirme, se pourvoir devant la Cour.

Je vous ai parlé aussi d'un procès engagé entre l'Etat et la ville à l'occasion de la propriété de l'île des Cygnes. — Et d'abord, où prenez vous l'île des Cygnes?

Il y a bien longtemps de cela, vis-à-vis du Gros-Caillou, était un groupe d'îles qu'un petit bras de la Seine séparait du rivage. Ces îles, dont les deux principales se nommaient l'*île des Vaches* et l'*île de la Treille*, furent successivement réunies en une seule, qui s'appela l'*île Maquerelle*. Les étymologistes à tout prix, pensent que le nom de *Maquerelle* est une corruption de celui de : *Mal-querelle*, et que l'île en question le devait aux duels nombreux dont elle était le théâtre. Je le veux bien.

Quoi qu'il en soit, elle acquit sous ce nom, à l'époque de la Saint-Barthélemy, une assez triste célébrité. On lit dans un compte de l'Hôtel-de-Ville : « Des » charrettes chargées de corps morts de damoisels, » femmes, filles, hommes et enfants furent menés et » déchargés à la rivière. Ces cadavres s'arrêtèrent par- » tie à la petite île du Louvre, partie à celle Maque- » relle, ce qui mit dans la nécessité de les tirer de » l'eau et de les enterrer pour éviter l'infection. » Le même compte porte : « Aux fossoyeurs des Saints-In- » nocents : 20 livres à eux ordonnées par le prévôt » des marchands et échevins par leur mandement du » 13 septembre 1572, pour avoir enterré depuis huit » jours 1,100 corps morts èz-environs de Saint-Cloud, » Auteuil et Challiau. »

Louis XIV y fit mettre un certain nombre de cygnes, et ainsi s'explique la dénomination qu'elle a portée en dernier lieu. C'était, à cette époque, l'Etat — ou Sa Majesté, comme on disait alors, — qui en était propriétaire. Or, en 1720, « le Roy estant en son conseil, de l'avis de » Mgr le duc d'Orléans régent, cède et abandonne, » même fait tout don et délaissement au prévôt des » marchands et échevins de la ville de Paris, de l'île » des Cygnes, qui appartient à Sa Majesté, pour estre » à l'avenir destinée aux déchireurs de bateaux et à » leur commerce qui se fait le long de la rivière, » comme aussi pour servir de dépôt, vente et port pu- » blic, pour les bois à ouvrer et à brûler, etc... »

Un siècle après, en 1824, les mêmes terrains servaient de dépôt aux marbres de l'Etat; mais bien des choses étaient passées, l'île des Cygnes n'existait plus que de nom, les fossés et canaux qui la séparaient de la rive avaient été comblés : une partie de sa surface avait été envahie par le prolongement de la rue de l'Université et du quai d'Orsay, une autre avait été absorbée par la Manufacture des tabacs; il restait cependant encore, après tous ces morcellements, une dernière portion qu'on n'évalue pas à moins de trois millions, et c'est la propriété de ce terrain que se disputaient, devant la première chambre, l'Etat et la ville de Paris.

Mes lecteurs n'exigent sans doute pas que je suive les deux puissantes parties à travers la discussion des ordonnances, décrets, décisions judiciaires, actes de toutes sortes dont l'île des Cygnes a été l'objet depuis 1720 jusqu'à nos jours, et je crois que, lorsque je leur aurai annoncé que la ville de Paris a été reconnue définitivement propriétaire de l'immeuble en litige, leur curiosité ne m'en demandera pas davantage.

Mais ce qu'elle réclame de moi, ce qu'elle exige cette fois avec ardeur, avec avidité, c'est le récit de cette incroyable affaire Beaumont-Vassy. Eh bien! oui, il y avait dans Paris un homme jeune encore, du meilleur monde, d'une famille presque illustre, distingué de sa personne, riche, considéré, employé déjà dans plusieurs postes éminents, ancien préfet, ancien maître des requêtes, officier de la Légion d'honneur, en passe d'arriver aux plus hautes dignités de l'Etat... et cet homme est venu, comme un aventurier de bas-étage, échouer sur les bancs de la police correctionnelle, et il a été condamné, — comme escroc, — à deux ans de prison! Est-ce assez triste et douloureux! Et faut-il encore insister sur les détails?

Qu'a-t-il donc fait ce malheureux? quelle fatalité, quelles passions, quels besoins l'ont poussé? A cette dernière question je n'ai pas de réponse. — Il lui fallait de l'argent, beaucoup d'argent, voilà tout ce que je sais et tout ce que je puis vous dire. — Cependant il était riche, il avait une fortune suffisante pour faire figure, suffisante pour tous les plaisirs avoués et permis. — Mais pour les autres? Là peut-être est le mot de ce grand désastre; et c'est encore ici, j'imagine, le cas de se demander avec le vieux juge : — Où est la femme?

Il lui fallait de l'argent, ai-je dit, et voici comme il s'il prit. Un industriel belge, un sieur de Sébille, — qui lui-même est maintenant sous les verrous, tenu en réserve pour une autre juridiction, — était à la tête d'une Société ayant pour objet l'exploitation des salpêtres. Le succès de l'affaire tenait en partie à la clientèle du ministère de la guerre. De Beaumont-Vassy promit à de Sébille de la lui faire obtenir. Comment? par quels moyens? En *graissant la patte*, — ce sont ses expressions, — aux employés. Il avait, disait-il, déniché un vieux loup de mer, expert en ces sortes de trafics. Dans une lettre du 14 octobre 1857 adressée à de Sébille, figure le passage suivant :

« Le loup de mer m'a parlé de M. M..., dont nous » nous étions entretenus : « Oh! celui-là, m'a-t-il dit » cyniquement, c'est une grosse dent à arracher. » — » Nous avons de bons outils, ai-je répondu en riant » (gardez bien tout ceci pour vous). — Demain je » vais offrir un dîner fin à deux des aides-de-camp. » Enfin, tout me paraît devoir bien marcher. Envoyez- » moi le plus promptement possible les trente mille » *arguments* que vous m'avez indiqués hier... »

De Sébille lâche les trente mille arguments. Ce n'est pas tout. De Beaumont a stipulé, pour le cas où l'affaire réussirait, une commission de quatre cent cinquante mille actions de 1,000 francs chacune, et il se fait remettre un à-compte de cinquante mille actions qu'il s'empresse de vendre 40,000 francs. — Le voilà armé jusqu'aux dents. Sans doute, il va entrer en campagne avec le loup de mer, ouvrir toutes les portes au moyen de la clef d'or... Allons donc! il sait mieux que personne que ce n'est pas dans ce pays-ci que l'Administration peut se prêter à de pareils tripotages. Le loup de mer, M. M..., les aides-de-camp, tout cela n'était qu'une pure fantasmagorie, imaginée pour tirer de l'argent à de Sébille, cet étranger à la conscience élastique, et qui a l'habitude de mesurer les autres à son aune. Et c'est à se demander vraiment lequel des deux était le plus inepte, de celui qui croyait à toutes ces fables, ou de celui qui les inventait, sans se douter de l'abîme où elles allaient le conduire!

C'en est assez sur ce triste procès, qui n'est que le prologue d'un procès de cour d'assises. Dans le programme de mon prochain courrier, je vous annonce deux affaires qui ont bien aussi leur intérêt, l'affaire Verry déjà entamée devant le jury et les grands démêlés de l'Autriche... avec Arnal.

PETIT-JEAN.

L'Horticulture dans les appartements.

LA SERRE-SALON.

Pendant l'hiver, la culture des fleurs s'abrite près du foyer où nous attirons aussi les oiseaux, et nous retrouvons dans l'appartement, malgré le froid, les mêmes soins et les mêmes plaisirs qui nous ont charmés pendant l'été : la *jardinière* est aussi bien garnie que pendant la belle saison; sur l'étagère, s'échelonnent les plantes grasses naines, et les jouissances horticoles sont aussi délicates qu'en juin; mais elles sont d'autant plus vives que la température extérieure est plus âpre et plus rigoureuse, et ainsi le salon présente, malgré la glace et les frimas, l'aspect d'un parterre toujours fleurissant.

Le jardinage d'appartement est un peu restreint, on a voulu en agrandir le cadre; pour cela, on a imaginé, à côté du salon, une serre familière, dont l'usage sera bientôt vulgarisé, grâce à la mode qui s'en empare, et grâce aussi aux plaisirs multiples dont elle peut être l'occasion. On l'appelle la *serre-salon*, et l'organisation en est facile, aujourd'hui que l'art et la rapidité des communications mettent à la disposition de tous les pays les plantes de l'ancien et du nouveau continent, et que, grâce aux améliorations successives apportées à la fabrication du fer et du verre, le luxe d'une serre bien établie et pourvue de tout ce qui peut y faire réussir les plantes des deux hémisphères, devient chaque jour moins coûteux.

Le propriétaire qui fait construire à neuf, ou seulement réparer à fond une maison de campagne ou de ville, peut aisément y ménager, au rez-de-chaussée et à l'une des extrémités, un salon à la suite duquel il fait élever de plain-pied une serre tempérée qui peut être divisée en deux par une cloison vitrée, pour servir en même temps de serre chaude. Le premier compartiment est disposé de manière que l'on peut, à volonté, faire ranger sur le côté les étagères qui supportent les plantes, étendre un tapis sur l'espace laissé libre au milieu, disposer des siéges et des canapés, accrocher quelques lustres au toit de la serre, et en faire ainsi la continuation du salon.

Cet arrangement ne compromet pas la santé des plantes. Les personnes que fatiguent le bruit et la chaleur d'une salle occupée par une société nombreuse, viennent chercher dans la *serre-salon* du calme et une fraîcheur relative (l'atmosphère de la serre devant être renouvelée constamment par un système de ventilation non interrompue), et après le dîner, on peut, en toute saison, cueillir son dessert aux branches qui le portent; puis après, pour le bal, choisir soi-même son bouquet dans les fleurs vivantes de la serre.

Les *serres-salons* offrent des ressources inespérées pour les soirées, les dîners, les réunions de plaisir ou d'apparat. Nos fêtes privées, nos bals les plus splendides n'ont ni fraîcheur ni élégance, s'ils ne réunissent pas tous les éblouissements. Il faut qu'ils offrent toutes les satisfactions tumultueuses qui enivrent les sens et charment l'esprit : les jets pressés des cascades harmonieuses, les pyramides de fleurs vivantes, les flots de lumière, les tissus précieux, les riches et éclatantes toilettes, les scintillements des pierreries et des diamants; mais, à côté de tous ces fracas de lumière et de bruit, de ces flots de feu qui jettent tant d'animation dans ces bals, dans ces fêtes où l'on se promène et où l'on danse bien plus qu'on ne cause, il est besoin çà et là, pour les esprits réservés et graves, de petits coins abrités où l'on puisse retrouver des loisirs calmes pour la causerie fine et bien écoutée, pour les conversations piquantes, artistiques, divisées en petits comités épars, qui s'établissent partout où les attirent la lumière douce et pure, les accents amollis de la musique inspirée, les émotions paisibles et senties des arts, des tableaux, les trilles mélodieux des oiseaux des volières, l'écho faible des eaux jaillissantes, les fleurs vivantes, répandant comme une suave clarté, charmant les yeux et embaumant légèrement l'air tiédi.

Tous ces éblouissements, il est facile de les concentrer dans la *serre-salon*. Pour diviser les masses, éparpiller les groupes, disperser les conversations et faire de la *serre-salon* comme une nichée de salons-bonbonnières, il suffit d'y introduire un meuble d'origine chinoise, qui serait depuis longtemps en faveur dans Paris, si l'exiguité des appartements l'eût permis, mais qui y règne désormais depuis que les *serres-salons* sont à la mode. Ce sont des paravents de glaces sans tain, sur lesquelles, à travers les innombrables enlacements de l'ivoire et de la nacre, sont peinturlurées des myriades de miniatures fantasques, des magots grimaçant, des inextricables réseaux d'insectes élançant en fusées contradictoires leurs formes bizarres, des gerbes de fleurs aux nuances extravagantes et des fouillis d'oiseaux microscopiques, mariés en enchevêtrements dont l'idée n'a pu naître que dans les hallucinations d'un insensé.

Ces paravents se ploient et se déroulent à volonté. On les transporte près du piano, à la croisée, près du feu, près des fontaines, le long des plates-bandes; ce sont des boudoirs mobiles qui se prêtent à tous les caprices, à toutes les exigences, et qui, dans les immenses salons, les vastes serres, permettent de s'abriter des alternatives du froid et du chaud, et de s'isoler dans l'intimité qui fait le charme des pièces restreintes. Derrière chaque paravent, des colonies s'organisent; ce sont autant de salons différents, autant de petites coteries; la médisance s'y met à l'abri; on déchire tout bas et en toute intimité les amis du paravent voisin, auxquels on adresse en même temps, à travers le cristal transparent, les sourires les plus gracieux de la bienveillance et de la cordialité. La glace est un rempart qui transmet les gracieux saluts, mais qui concentre la voix entre ses panneaux.

En Russie, où les chambres sont vastes autant que le climat est rigoureux, et où les *serres-salons* sont très-nombreuses, il n'existe pas de maison qui n'ait de nombreux paravents.

Un des plaisirs les plus doux que nous puisse procurer la *serre-salon*, c'est d'y abriter l'hiver, pendant la nuit, les oiseaux qui redoutent l'horreur glacée des nuits hivernales. « Je sais, dit Toussenel dans son admirable *Ornithologie passionnelle*, je sais une maison du bon Dieu, sur les bords fortunés de l'Indre, où tous les petits oiseaux hivernants, bouvreuils, pinsons, chardonnerets, rouges-gorges, sont habitués, de père en fils et de temps immémorial, à trouver chaque soir un asile dans une orangerie immense qu'on leur ouvre à heure fixe; il faut entendre la bande mutine murmurer d'impatience et cogner aux vitres avec rage pour peu que l'ouvreur soit en retard de quelques minutes. On a vu souvent des couples de rouges-gorges, à qui l'on avait donné, pendant l'hiver, une

hospitalité confortable dans la serre, y faire leur nid et y établir pour toujours leur famille. » Or, jugez ce qu'il adviendrait, pour l'embellissement de nos demeures, de l'application en grand d'un procédé d'éducation de fleurs et d'oiseaux qui permettrait à l'homme de savourer, sans interruption et à la fois, les délices les plus raffinées de toutes les saisons : les fruits, le parfum des fleurs et le chant des oiseaux.

MAURICE GERMA.

La canonnière de Grenelle.

Si, curieux de savoir ce qu'est une canonnière, vous ouvrez un dictionnaire de marine, vous y lisez :

Embarcation mâtée et voilée, allant aussi à l'aviron; elle porte un ou plusieurs canons.

C'est quelquefois une chaloupe pontée portant un seul canon; on la nomme chaloupe canonnière.

C'est plus habituellement un petit navire, armé de quatre canons. On en avait construit trois cents de cette sorte pour la flotille de Boulogne; chacune d'elle coûta 35,000 francs.

Si ces explications ne vous satisfont pas, transportez-vous sur la rive gauche de la Seine, un peu en-dessous du pont d'IÉNA ; vous y apercevez un bateau qui fait mentir la définition.

Il est mâté, mais il n'a pas d'avirons ; on les a remplacés par une machine à vapeur. Voilà un progrès.

C'est plus qu'une chaloupe, c'est un vrai petit navire ; et cependant il ne porte qu'un canon. Mais ce canon en vaut quatre ; autre progrès.

Vous remarquez, sur le devant, une sorte de muraille debout, peinte en blanc et en noir; le noir, c'est du fer, épais de douze centimètres ; le blanc, c'est du bois. Le tout protégera le canon et ses canonniers contre les projectiles ennemis, pourvu qu'on ait le soin de ne pas l'exposer à des boulets trop gros.

La serre-salon.

Ce petit navire coûte 85,000 francs, ce qui prouve encore qu'il est bien supérieur aux canonnières de Boulogne.

Pour vous convaincre que cette canonnière est un vrai navire, et non pas une chaloupe, transportez-vous à bord.

Vous y trouvez un équipage complet : un officier commandant, un maître d'équipage, un maître canonnier et huit autres marins, en tout onze hommes, plus le *Coq*.

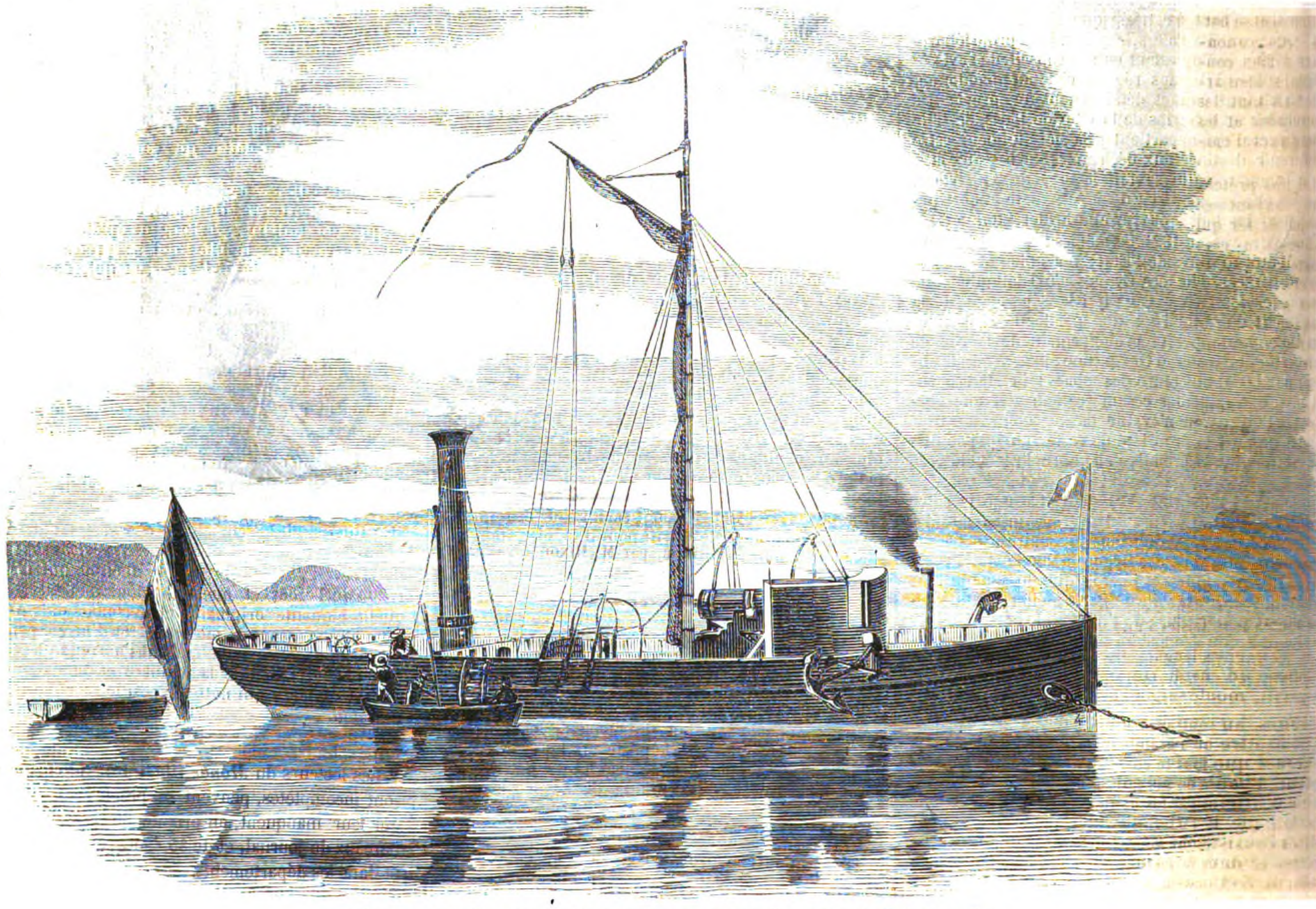
Qu'est-ce que le Coq? C'est le cuisinier, dérivé du latin, habitué au feu du four et au feu du canon. C'est encore un homme ; ce qui, tout compté, en fait douze.

Vous vous promenez, du gaillard d'arrière au gaillard d'avant, sur un pont élégant et large.

Descendez, par l'échelle du milieu, dans l'entre-pont ; vous êtes dans le logement de l'équipage : pour meubles et pour lits, des hamacs en toile et de crochets en fer. A côté, sont les appartements du commandant : une chambr à coucher et un salon, fort jolimen meublés, vrais boudoirs qui ont dû fair naître bien des envies.

Devant, est l'appartement du Coq, l cambuse. C'est là que se préparent, s cuisent et se distribuent les rations. C pauvre Coq vous intéressera, car il es fort en danger ; on l'a niché en avan de la muraille protectrice, et tout boule venu mettra en pièces ses fourneaux, e lui-même s'il reste à son poste.

De l'autre côté, on vous montrera l machine à vapeur. Vous entendrez, ave étonnement, affirmer qu'elle fait file huit nœuds cinq au bateau. Que veut-o dire? Ces nœuds ont-ils quelque re semblance avec ce fameux nœud conn des faubourgs, que file, et lestemen tout coquin surpris par la garde? Il ont certainement un air de famille. U nœud, c'est une longueur de quinz mètres environ, mesurée sur un co deau entre deux vrais nœuds; ce co deau en porte ainsi un certain nombr



Chaloupe canonnière construite à Bordeaux, et actuellement amarrée à Grenelle.

Lorsqu'on veut connaître la vitesse du navire en marche, on jette à la mer une extrémité du cordeau qui, munie d'un morceau de bois, flotte et reste en place; le navire continuant à marcher, on laisse filer le cordeau qu'on tient à la main, et on compte combien de nœuds ont passé pendant un intervalle de temps fixe, une demi-minute. On sait, par là, combien il en passerait dans une heure; le calcul est facile à faire.

De telle sorte que notre canonnière de Grenelle, en langage académique, parcourt à l'heure trois lieues trois quarts. Vous vous en contenteriez comme bateau de plaisance pour aller de Paris à Saint-Cloud.

Après avoir examiné le bateau et sa muraille de fer, informez-vous du canon. C'est un canon rayé dans un système nouveau; il doit envoyer des boulets de quarante-huit livres à cinq mille mètres. Il est renforcé extérieurement par des cercles en acier sans soudures faits par MM. Petin et Gaudet. On le charge par la culasse, suivant un procédé tout neuf qu'on ne vous montrera pas, de peur que vous ne le portiez aux Suédois.

Grâce à ces dispositions, il ne faudra plus que quatre ou cinq matelots pour servir cette forte pièce; avec l'artillerie ordinaire, il en faudrait quatorze ou seize.

Comment se battra cette canonnière si bien construite, si bien armée? Là sont les incertitudes et les divergences d'opinion.

Les uns prétendent, voyant ce masque de fer qui résisterait à cinquante mètres à un boulet de trente livres, qu'elle doit attaquer, à petite distance et de front, *les forts en maçonnerie.*

Ceci peut sembler bien hardi; car, si les hommes sont bien abrités par leur masque en fer, il n'en est plus de même du bateau qui serait assez promptement coulé. Être tué par un boulet, ou noyé dans l'eau de mer, sont des perspectives tout aussi tristes l'une que l'autre.

Les mauvaises langues disent que cette canonnière est comme un hardi cuirassier couvert de fer, qui chargerait, monté sur un cheval sans jambes.

D'autres, au contraire, déclarent que le bateau ne doit combattre qu'à grande distance; ils font, en effet, remarquer que tout le corps est vulnérable; que, cependant, à cause de ses faibles dimensions, il sera bien rarement atteint par les boulets ennemis, s'il est placé assez loin de la forteresse à combattre. Ses grandes qualités consisteront donc dans la rapidité de ses manœuvres et dans la justesse et la puissance de son artillerie perfectionnée.

C'est parfaitement raisonner, et l'on pencherait volontiers vers cet avis.

Mais le masque en fer, à quoi servira-t-il?

Et les Parisiens se demandent pourquoi, en déguisant ainsi ce charmant petit navire, on lui a si malheureusement donné un faux air de casseur de murailles.

CHAFFER.

La Répétition, par M. Hixon.

MM. les souscripteurs dont l'abonnement expire le 30 avril sont priés de le renouveler *au plus tôt*, s'ils ne veulent éprouver un retard *inévitable* dans l'envoi du journal.

L'abonnement se fait directement en adressant, *franco*, un mandat sur la poste aux bureaux du journal: LIBRAIRIE NOUVELLE, 15, *boulevard des Italiens*, ou par les principaux libraires de France et de l'étranger.

Pour *l'Allemagne*, *l'Autriche*, *la Prusse* et *la Russie*, le directeur des postes de Cologne se charge des abonnements.

La Répétition,

TABLEAU DE M. HIXON, PEINTRE ANGLAIS.

Il nous a paru intéressant d'insérer dans le panorama de nos actualités la reproduction d'un tableau de Hixon. Comme un curieux spécimen de l'art étranger, cette composition originale initiera nos lecteurs aux procédés de l'école anglaise et tout à la fois leur montrera un de ces types de bateleurs qui, chez tous les peuples, sont la joie des badauds de la place publique.

Une mansarde où le désordre poétise seul l'indigence forme, avec son pittoresque tohubohu d'ustensiles bizarres, de meubles improvisés et d'instruments étranges, tambours de basque, cerceaux, cartes, caisses et poteries, le cadre ou plutôt le décor de la scène dont un pauvre bohême et son chien sont les acteurs. C'est l'instant de la répétition du chien savant redevenu élève. Attention, Médor, à la voix du maître! car, à défaut du morceau de sucre, trop rare sous les rideaux cache-misère de cette soupente, sa main tient la cravache de répression. Et le malheureux caniche, tremblant sous ses oripeaux, tremblant malgré l'air tapageur que voudrait lui communiquer la pipe qu'il a entre ses dents, révèle par son air piteux la conscience qu'il a de la sanction pénale sous l'empire de laquelle s'élabore cette éducation quotidienne. Voilà toute la scène, à quelques comparses près: un singe tripotant avec la batte d'une grosse caisse je ne sais quel mets de son invention, tandis qu'un autre chien contemple avec un philosophique mélange de pitié et de résignation les épreuves que subit son triste compagnon de douleurs. Mais quelle verve dans l'ingénieux contraste de toutes ces expressions variées! quel goût et quelle humour dans les détails, quelle piquante originalité dans tout l'ensemble de cette étrange scène de mœurs! C'est là ce qui constitue le mérite de cette toile, qui nous a semblé une intéressante révélation de la manière et du caractère de cet art anglais à qui notre Exposition a consacré tout un salon.

A. V.

Les lecteurs du *Monde illustré* dont les collections sont incomplètes, peuvent se procurer les numéros qui leur manquent, au prix de 30 cent. chacun, aux bureaux du journal, et de 35 cent. par la poste à Paris et dans les départements.

THÉÂTRES

GAITÉ : *Micaël l'esclave*, drame en cinq actes, dont un prologue, par M. Joseph Bouchardy. — ODÉON : *Le Poëme de Claude*, comédie en deux actes et en vers, par M. Léopold Laluyé. — PALAIS-ROYAL : *Le Dada de Paimbœuf*, vaudeville en un acte, par MM. Albert Monnier et Edouard Martin.

L'ancienne idole du boulevard du Temple, M. Bouchardy, vient d'être traitée un peu sans façon par le public du théâtre de la Gaîté. On comptait cependant sur *Micaël l'esclave* pour renouveler les belles soirées de *Lazare le Pâtre* et du *Sonneur de Saint-Paul*. L'attente a été déçue; il en est des vieilles gloires comme des vieilles lunes. Encore quelques années, et celui qui fut Joseph Bouchardy ira rejoindre Victor Ducange, qui avait été rejoindre Pelletier-Volmérange et Caigniez. *Gaspardo le Pêcheur* ne sera plus qu'un souvenir comme la *Forêt périlleuse*. Et pourquoi s'en étonnerait-on? Qui protége ces œuvres composées uniquement pour l'amusement du peuple? Lorsque la reprise des drames de M. Alexandre Dumas lui-même (j'entends *Antony* et *Richard Darlington*) ne produit plus qu'un effet de désenchantement, pourquoi M. Bouchardy résisterait-il à ce déplacement de l'intérêt dramatique? Il n'a pas changé sa manière, il n'a pas consulté le public, le public s'est tourné ailleurs; c'est la loi habituelle.

Nous croyons n'être pas dépourvu d'un certain courage littéraire; et cependant nous pâlissons au moment de commencer l'analyse de *Micaël l'esclave*. C'est que jamais rébus n'accumula plus d'images disparates, ne s'enroula en arabesques plus incompréhensibles. Nous n'avons pas la prétention de faire la lumière dans ce chaos : nous dirons ce que nous avons cru comprendre et, quand nous n'avons pas compris, ce que nous avons vu.

La scène se passe en Russie, un ou deux ans après l'invasion française. Le décor du premier acte représente un site montagneux. Micaël est un serf d'une belle prestance, qui a recueilli de la comtesse Ulrique un enfant anonyme, qu'il élève dans sa cabane. Cet enfant est le prince d'Archangel; nous l'apprenons par un aventurier qui rôde, avec un de ses compagnons, autour de cette cabane, et qui finit par y mettre le feu pour s'emparer du titre et du nom du petit prince. Les aventuriers ayant toujours, dans les mélodrames, la rage de parler à haute voix et en faisant rouler les *r*, ceux-ci ont été entendus par un soldat français à qui Micaël a sauvé la vie. Ce Français se promet de reconnaître ce service en prévenant Micaël, mais il n'en a pas le temps, car Micaël, convaincu d'avoir donné l'hospitalité à un ennemi de sa nation, est condamné à être fusillé. L'exécution se prépare au moment où la toile tombe sur ce prologue. Mourra-t-il? ne mourra-t-il pas? Tout Bouchardy est dans ce doute et cette anxiété. Ces deux points d'interrogation sont la touche du maître, comme qui dirait son monogramme.

Il se pourrait bien que Micaël fût mort, car on ne le voit pas paraître au deuxième acte. Vingt ans se sont écoulés; c'est de rigueur après tous les prologues connus. L'aventurier Faustus, ou le faux prince d'Archangel, fraye avec la société aristocratique de Saint-Pétersbourg: il s'est fait présenter chez la comtesse Ulrique, dont il veut devenir le gendre. La comtesse, qui le hait d'instinct, croit se débarrasser de ses prétentions en lui apprenant que Paula n'est pas sa fille, mais une enfant recueillie et élevée par elle. Cette confidence n'arrête pas Faustus, qui est réellement épris; il trouve au contraire dans ce secret les moyens d'arriver plus promptement à son but, car Paula, née sur ses terres, est, par conséquent, sa serve. Désespérant de vaincre autrement la répugnance qu'elle éprouve pour lui, il lui signifie d'avoir à se décider dans les vingt-quatre heures à devenir sa femme ou son esclave.

Micaël n'est pas mort! Il reparaît au troisième acte, la barbe et les cheveux blanchis, couvert d'un sayon qui lui donne trop de ressemblance avec son parent d'Italie, *Lazare le pâtre*. On lui a fait grâce de la vie; on lui a même accordé un petit emploi de veilleur dans une partie des montagnes qui avoisinent la Suède. C'est dans ces montagnes, exposées aux avalanches, que tous les personnages de la pièce arrivent successivement : Paula pour fuir Faustus, Faustus pour rattraper Paula, la comtesse Ulrique pour rejoindre Paula et Faustus. Une partie de barres s'engage, où les sifflements de la tempête sont chargés de l'accompagnement. Micaël reconnaît sa fille dans Paula, que la fatigue oblige à se reposer sous sa chaumière; mais, trompé par un faux signal, il la livre lui-même à Faustus. Cet acte se termine par un orage épouvantable et par la chute — dans la coulisse — d'une avalanche qui engloutit un village tout entier.

L'acte suivant est le plus décisif; Paula est redevenue serve du prince Faustus; elle a revêtu les habits de l'esclavage. Son père Micaël vient la réclamer; c'est son droit; il paraît que, grâce à lui, le village a échappé à la destruction; l'empereur, pour récompenser Micaël, l'a affranchi et a permis que cet affranchissement fût reversible, après sa mort, sur ses enfants. Micaël supplie Faustus de cesser de torturer Paula; il va jusqu'à se jeter à ses genoux; mais, le trouvant implacable, il se relève et lui déclare que Paula sera libre avant la fin de la journée. Il a un moyen sûr pour cela : il s'empoisonne.

Mourra-t-il cette fois?

Pas plus que la première; le répertoire de M. de Bouchardy est rempli de miracles. Un jeune médecin, amoureux de Paula, se présente muni d'un contre-poison, et Micaël ressuscite de nouveau. Mais alors il s'opère un chassé-croisé que nous n'avons pu réussir à débrouiller, malgré nos efforts d'attention; ce n'est plus Paula qui est la fille de Micaël; le médecin devient son fils à son tour. Micaël et le médecin tombent dans les bras l'un de l'autre. C'est étrange!

Nous voici au dernier acte. Vous souvient-il de ce soldat français qui, au prologue, a surpris la conversation de Faustus et de son complice? Aujourd'hui, vieux et décoré, ce soldat va hâter le dénoûment en dénonçant les deux aventuriers. Le vrai prince d'Archangel est le jeune médecin, qui, alors, n'est plus le fils de Micaël. Comprenez-vous? Il épouse Paula, et le drame finit.

Nous avons dit que ce n'était pas un succès, ajoutons que ce n'est pas une chute non plus. *Micaël l'esclave* vaut peut-être autant que les autres ouvrages de son auteur; mais il a le tort de venir après eux et de reproduire les mêmes situations. Les jeunes habitués des régions supérieures de la salle, que leur âge empêche d'avoir été nourris dans le respect de Joseph Bouchardy, se sont montrés passablement irrévérencieux le soir de la première représentation. Pour nous, c'était avec une surprise croissante que nous assistions au retour de ce style et de ces procédés dont notre jeunesse est restée frappée malgré nous; combien nous ouvrions nos yeux en retrouvant le carrefour de la forêt, la cabane incendiée, le bourg des falaises, la petite médaille bénie, le canon de la citadelle, le poison et le contre-poison!

Si nous essayons d'entrer dans quelques critiques d'ensemble, nous remarquerons que l'auteur de *Micaël l'esclave* prépare, en général, trop lentement et trop péniblement ses drames; chaque acteur qu'il introduit en scène a une longue histoire à raconter. Ces histoires, se succédant et se croisant à l'infini, il est aisé d'en perdre le fil. Une fois l'exposition laborieusement terminée et remplissant souvent plus de trois actes, M. Bouchardy donne dans l'excès opposé : il accumule les situations, il les précipite, il les chasse en tumulte devant lui; et, pour les faire toutes entrer dans son cadre, il les écourte, il les mutile, il en affaiblit ou en compromet l'effet. Quelques belles scènes, à peine indiquées, ont été ainsi perdues, au quatrième acte principalement.

Micaël l'esclave est joué par M. Dumaine avec une préoccupation, peut-être involontaire, des attitudes et des éclats de voix de M. Mélingue. Le rôle est mal dessiné d'ailleurs : c'est un père dont l'affection erre de l'un à l'autre, et qui transporte son affection de tête en tête avec une facilité déplorable; il est mené par la pièce au lieu de la mener. Les autres rôles manquent d'importance; le traître n'a rien qui le distingue; l'amoureuse n'a rien qui la fasse reconnaître.

Le berceau des poëtes, l'Odéon, a accueilli la semaine dernière un nouveau-né de M. Léopold Laluyé. *Le Poëme de Claude* ne répond à aucun besoin littéraire et ne comble aucune lacune, pas plus dans la comédie que dans la poésie proprement dite. C'est un ressouvenir du *Bonhomme Jadis*, rimé avec une négligence qui voudrait être de la grâce. La scène se passe à la campagne. Un septuagénaire qui, dans son printemps, a doublement sacrifié aux Muses et aux Grâces, essaye de souffler l'amour dans le cœur de deux jeunes gens qu'on a unis par convenance, Octave et Berthe, deux vieillards de vingt ans. Les moyens qu'il emploie ne sont ni bien ingénieux, ni bien neufs : il jette des ferments de jalousie dans la tête du mari et dispose à la coquetterie l'âme de la femme. C'est ce qu'il appelle son *poëme*, le dernier heureusement. M. Tisserant dépense beaucoup de talent et de précaution à rendre cette figure de M. Claude, composée avec des réminiscences d'une vieillesse illustre, aujourd'hui éteinte. Néanmoins, nous pensons que c'est une maladroite façon d'honorer les hommes en cheveux blancs que de les représenter occupés d'érotiques mignardises, de billets doux, de sélams, d'intrigues périlleuses après tout. Il est difficile de ne pas côtoyer la caricature; et qui déterminera la limite où Anacréon ne compromet pas la vieillesse?

On en est arrivé, au Palais-Royal, à intituler des vaudevilles : *le Dada de Paimbœuf*. Les auteurs se mettent aujourd'hui l'esprit à l'envers pour obtenir de tels résultats. A défaut de l'originalité du sujet, ils ont du moins l'originalité du titre. C'est encore quelque chose. Ainsi Don Quichotte passait des semaines en rêverie, avant de parvenir à forger pour son coursier le beau nom de Rossinante. *Le Dada de Paimbœuf!* quelle énigme pour le curieux! Essayez seulement de décomposer ce titre : d'abord, vous vous demanderez ce que c'est qu'un *dada*, et vous vous répondrez que c'est un cheval d'enfant; puis vous vous rappellerez que Paimbœuf est une sous-préfecture du département de la Loire Inférieure, une petite ville toute neuve et très-riante, située à l'embouchure d'un admirable fleuve. Vous vous croirez alors suffisamment renseigné. Eh bien! pas du tout. Il ne s'agit ni d'un cheval, ni d'une sous-préfecture. Paimbœuf est, au théâtre du Palais-Royal, le nom d'un monsieur, et son *dada* est une idée fixe qu'il poursuit. Ces préliminaires posés, racontons la pièce.

M. Paimbœuf se trouvait à Bade, un soir, en galante aventure avec une danseuse, lorsque le *banquier* de celle-ci vint tout à coup heurter à la porte. M. Paimbœuf n'eut que le temps de se réfugier sur le balcon; de là, avisant à quelques pas une fenêtre entr'ouverte, il la poussa et pénétra dans une chambre occupée par une jeune fille du meilleur monde. Les raisons qu'il lui donne pour justifier sa présence parviendrai[ent] peut être à la rassurer, mais elles ne rencontrent aucun crédit chez un oncle de la pire espèce, survenu au bruit. Il faut un mariage à cet oncle, afin que l'honneur de sa nièce ne soit pas même soupçonné. M. Paimbœuf se laisse faire, en maugréant, comme le Géronimo de Molière; mais dès qu'il est marié, le soir même de ses noces, il part pour Paris. C'est là que nous le voyons au lever du rideau (ce qui précède n'est, dans le vaudeville, qu'à l'état de récit), au milieu d'un bal, coquetant, pirouettant, madrigalisant comme un célibataire enivré de sa condition. Il est inutile de dire qu'il s'y rencontre nez à nez avec M[me] Paimbœuf. Loin d'en être contrarié, il en manifeste au contraire un vif contentement : il engage tout le monde à courtiser sa femme, dont il est le premier à vanter les charmes et l'esprit, car son *dada* (le moment est venu de le révéler) est de se procurer à tout prix les éléments d'une séparation judiciaire. Le motif de ce bizarre désir est la découverte qu'il a faite dans la chambre de Mathilde d'une paire d'éperons, le jour même de son mariage. Elle éclate de rire lorsque pressé de questions par elle, il se décide à cette révélation. Les éperons faisaient partie d'un costume de chasse qu'elle avait revêtu la veille. Paimbœuf renonce à son *dada* et se décide à être heureux avec celle qu'il a épousée par force.

Cette idée pouvait fournir une fine comédie, que MM. Albert Monnier et Edouard Martin étaient certainement très-capables d'écrire; mais les exigences du genre exclusivement cultivé au théâtre du Palais-Royal en ont fait une *charge* qui égaye les spectateurs, et que les spectatrices écoutent en se mordant un peu les lèvres.

M. Ravel abuse de la grimace; on lui taille depuis quelque temps beaucoup de rôles *habillés*. Pourtant, il n'y apporte pas plus de nuances que dans l'interprétation du *Caporal et la Payse*.

CHARLES MONSELET.

CHRONIQUE MUSICALE.

THÉATRE-ITALIEN : *Poliuto*, opéra en trois actes de Donizetti. OPÉRA-COMIQUE : Reprise de *Fra-Diavolo*, pour la continuation des débuts de M. Montaubry. — Concerts de M. Hans Bulow, de M[lle] de Lamorlière, de MM. Gozora, Bezekirski, Hartog, Ascher, Brisson, Mathias. — Nouvelles.

Savez-vous que, dans la seule année 1840, Donizetti a donné à Paris : la *Fille du régiment*, les *Martyrs*, la *Favorite*? On peut dire que le maëstro, fabuleusement fécond, a enfanté trois opéras jumeaux et, comme cela a lieu dans l'ordre de choses auquel nous empruntons notre métaphore, l'un des trois est venu au monde, chétif, malingre, pâle, éclopé; il ressemble en laid à ses frères.

Nous voulons parler de cette partition des *Martyrs* que les Italiens ont traduite sous le nom de *Poliuto* (Polyeucte), et que M. Tamberlick a chantée durant toute la semaine dernière à la salle Ventadour.

Pour être juste, il faut pourtant reconnaître que des beautés de premier ordre se trouvent enchâssées dans le cadre des trop fréquentes banalités de cette partition. Çà et là passe comme un éclair un morceau, quelquefois un simple motif, frappé au coin de la bon

manière du chantre de *Lucie*. Nous avons applaudi le beau septuor du second acte, que vivifie une idée limpide, heureuse, et qui, par des développements ingénieux, s'en va grandissant, pour ainsi dire se gonflant, à chaque fois qu'une des sept voix se mêle à l'ensemble. Le chœur d'introduction du premier acte et le premier air du ténor ont un caractère de mélancolie très-appréciable. Mais le morceau capital est certainement le duo de la prison; l'idée en est grande, passionnée, entraînante. Tamberlick et Mme Penco l'ont chanté avec un brio, une verve qui tiennent du fanatisme; ils ont été rappelés quatre fois.

Mais d'*ut dièze*, point; ce qui prouve une fois pour toutes que cette note inaccessible, introuvable, n'est point la seule valeur du célèbre ténor. C'est le luxe des grands jours, quelque chose comme le superflu de sa voix; mais ce n'est pas là tout son talent; on l'a bien vu aux représentations de *Poliuto*.

— Fra-Diavolo, tel que je me le figure, est le bandit à gants jaunes, par excellence; je ne connais pas un coquin plus musqué, plus enclin au madrigal. Il tient à la fois de Cartouche et de Don Juan; c'est une des grosses têtes de cette famille de brigands fameux que Scribe a inventés et dont les lithographies à vingt-cinq sous, y compris le cadre, ont longtemps popularisé la vogue dans les chambres d'auberge.

M. Montaubry, en chantant à Paris ce rôle qui, dit-on, lui valut des succès en province, s'est légèrement trompé sur la nature et la portée de sa voix. En effet, M. Montaubry n'a pas dans le registre grave cette vibration, cet éclat sonore qui sont tout son succès lorsqu'il donne ses notes hautes. Pourtant ce rôle de Fra-Diavolo exige presque les moyens d'un baryton; de là l'inégalité flagrante de son chant. Il nous est avis que M. Montaubry devra s'en tenir exclusivement au répertoire des ténors aigus, car sa contrainte était manifeste, dans le premier acte surtout où il a chanté sensiblement au-dessous du diapason de l'orchestre. Il devra aussi veiller à ses points d'orgue qui lui valent de chaleureux applaudissements de la part du parterre, mais que la partie artiste de l'auditoire a trouvés un peu maniérés, et trop évidemment étudiés en vue d'un succès facile.

M. Montaubry a beau jeu pour se relever de ce petit échec; car, en somme, il ne manque pas de distinction et sa voix, (dans le registre aigu, entendons-nous bien), est d'une fraicheur, d'un charme incontestable.

Pourquoi au troisième acte de *Fra-Diavolo*, M. Montaubry vient-il chanter son grand air déguisé en Figaro, à cela près du chapeau qui, je le confesse, a tout le pointu désirable !..... Enigme!

Le rôle de Zerline est un des meilleurs de Mlle Lefèvre: au second acte, un peu avant la scène de la toilette, elle provoque l'essuiement général des verres de lorgnette.

Les concerts deviennent de plus en plus abondants; les murs chargés d'affiches multicolores ressemblent à la veste d'Arlequin; tous les matins on y colle (et par douzaines) de grandes pancartes illustrées de noms étranges, — étrangers, je veux dire, — et qui semblent promettre à l'oreille des délectations infinies. Si le crescendo continue, il arrivera qu'au bout d'un temps donné il n'y aura plus de public, parce que les dilettantes se seront tous faits artistes.

Nous nous plaignons de la quantité, que serait-ce si nous traitions de la qualité? Nous serions obligés de nous lamenter longuement et bruyamment en empruntant au style Jérémie ses plus navrantes couleurs. ...reusement que nous avons résolu de nous en tenir à un compte-rendu rapide des meilleures auditions musicales, à une sorte de revue passée au galop devant l'armée des virtuoses.

Ainsi, la semaine qui vient de s'écouler nous l'avons employée à passer et repasser de la salle Herz à la salle Pleyel et réciproquement pour entendre successivement M. Hans de Bulow, élève et gendre de Listz, pianiste d'énergie et qui à tous égards mérite l'attention du dilettantisme, Mlle de Lamorlière qui chante *Plaisir d'amour* de Martini avec une ampleur remarquable, ...Gozora, chanteur sympathique, adonné au genre de la romance amoureuse, M. Léoni, un des derniers descendus dans la lice des artistes parisiens et un de ceux dont la bonne voix et la belle méthode promettent des succès certains; le morceau le meilleur qu'ait chanté M. Léoni, est la cavatine de *Parisina*. Puis tour à tour nous avons applaudi les compositions nouvelles de M. Hartog (*Portia*, ouverture dramatique, et des fragments de son opéra *Lorenza Aldini*), les œuvres ...euses et de haut goût de M. Mathias, compositeur de savoir et digne d'être remarqué. Enfin, nous avons assisté aux brillantes soirées de deux pianistes, MM. Ascher et Brisson, bien connus par leurs succès ...és.

— La mort vient de frapper, dans la force de l'âge et du talent, Mme Bosio, une des rares étoiles du chant. On se souvient du succès qu'elle obtint à Paris (où elle fit un si court séjour) lorsqu'elle y chanta la *Betly* de Donizetti. Mme Bosio laisse dans la grande famille des artistes un vide qui de longtemps ne sera comblé.

— Au Théâtre Lyrique, ceci est plus consolant, on songe à monter *l'Enlèvement au Sérail*, de Mozart. M. Bataille est, dit-on, engagé spécialement pour chanter cet opéra, dont les érudits connaissent déjà les merveilles.

ALBERT DE LASALLE.

CAUSERIES DE LA MODE.

Au printemps, les femmes semblent vouloir rivaliser d'éclat avec les fleurs. Cette comparaison est vieille comme le monde, et nous ne chercherons pas à la rajeunir en la développant. Nous dirons simplement que, durant cette saison de l'année, les femmes élégantes redoublent de soins et de recherche dans tous les détails de leur toilette. Les robes sont plus fraîches, les chapeaux et les mantelets plus gracieux, les brodequins et les gants se montrent irréprochables et défient l'examen perfide des jours de soleil. C'est le temps où la mise des femmes se renouvelle des pieds à la tête, et c'est le moment que choisit la maison Delisle pour étaler dans ses salons et ses galeries la brillante exposition de ses nouveautés d'été. Cette maison, qui donne le ton à la mode et étend son immense clientèle dans l'aristocratie du monde entier, s'est surpassée cette année. Ses tissus pour la belle saison réunissent la beauté, la variété et le bon marché, trois conditions qui leur assurent une vogue générale. Quel délicieux coup d'œil que celui qu'offre la maison Delisle durant les trois jours de cette exposition de printemps! Les salons et les galeries entourent un jardin en fleurs, dans lequel sont çà et là distribués des fauteuils en fer creux, sur lesquels on peut s'asseoir et se reposer à l'abri des massifs odorants. Mais avant de faire cette halte embaumée, on circule longtemps avec curiosité à travers les labyrinthes d'étoffes, de châles et de confections sans nombre, qui forment aussi des massifs aux nuances aussi vives que celles des fleurs. Dans le premier salon, dont plusieurs domestiques en livrée vous ouvrent la porte, sont réunis les légers tissus de laines, baréges français, baréges anglais, gazes de Chambéry, etc., etc., dans une variété inimaginable. C'est ici qu'un bon marché inouï s'unit à une qualité supérieure; il faut voir ces jolies robes printanières pour toilettes du matin, de campagne et de voyage; il faut entendre le prix de tous ces tissus choisis pour y croire. C'est là un des résultats merveilleux de notre grande industrie.

Dans la galerie qui suit sont drapés les tissus plus habillés et plus chers: des grenadines d'une extrême fraîcheur avec des semis de bouquets pompadour resserrés dans des rayures ou emprisonnés dans des carreaux. Ce sont ensuite des gazes chinées en toutes nuances; puis des robes en poil de chèvre qui ne se froissent jamais. Ces dernières robes seront fort adoptées pour les Eaux. Dans le petit salon qui vient après sont exposées les robes de soirées en tulle, en crêpe, en tarlatane, avec de ravissantes dispositions de fantaisie; les unes brodées, les autres gauffrées, et où l'or et l'argent se mêlent parfois aux vives couleurs. Ces robes sont destinées à la saison de Londres qui va commencer. C'est aussi sans doute par de belles ladies que seront revêtues ces robes splendides en point d'Alençon et en dentelle noire de Chantilly, qui figurent à côté. Quelle finesse de réseau et quelle richesse de dessins! Mais à propos de dentelles, voici les magnifiques châles et les pointes de Chantilly qui se pressent dans la galerie de la lingerie. Tout près sont les écharpes, les garnitures de robes, les berthes, les canezous, les barbes, les voilettes, etc., etc., en dentelles de tous genres. Il y a là de quoi défrayer toutes les corbeilles aristocratiques et princières. Puis vient un péristyle où s'étalent les châles de fantaisie en grenadine et en toutes sortes de tissus légers. On arrive enfin dans les galeries des confections. Elles sont innombrables et du meilleur goût. Les mantelets, les burnous et les pelisses en taffetas noir dominent; leurs décorations varient à l'infini; tantôt ce sont des garnitures de dentelles ou de guipures, tantôt des ornements en velours ou en passementerie. Ici, le jais éclate au milieu des ruches et des chicorées de rubans. Mais c'est la coupe et l'allure aristocratique de ces confections qui assurent surtout leur succès. Quelques-unes en taffetas de couleur sont d'une extrême somptuosité ou d'une *fraîcheur* délicieuse. Que dites-vous de ce *mantelet impératrice* tout recouvert de volants découpés en taffetas vert d'Isly et en taffetas blanc s'alternant. Les volants blancs sont couverts de dentelles noires de Chantilly, et les volants verts de points d'Angleterre. A côté, voici la *mante princesse Clotilde* en taffetas rose recouvert de crêpe lisse blanc bouillonné. Des treillis et des nœuds en velours noir décorent ce mantelet si jeune et d'un goût exquis. Notre gravure de ce jour représente ce *mantelet impératrice* et cette *mante princesse Clotilde*. Les robes de cette gravure sont également de la maison Delisle; les chapeaux de chez Mme Alexandrine.

De la galerie des confections, nous voici arrivée à celle des jaconas, des organdis et des mousselines imprimés: c'est comme un parterre de fleurs. Chaque tissu est d'un goût exquis et défie par son bon marché toute concurrence. Passons dans le salon carré des cachemires français, des cachemires de l'Inde, que la maison Delisle reçoit directement de Lahore, et des merveilleux crêpes de Chine qui dépassent en richesse et en nouveauté tout ce que nous avions admiré jusqu'ici. Comme couronnement de cette magnifique exposition, voici enfin les deux salons où sont réunies les soiries les plus splendides de nos fabriques de Lyon; là sont des robes faites exclusivement pour la maison Delisle. Les décrire est impossible, il faut les voir. Chacune a son cachet particulier; elles diffèrent essentiellement des robes portées les années précédentes. L'Impératrice et la reine d'Angleterre, qui ont pris la maison Delisle sous leur haut patronage, ont fait faire un grand choix de ces étoffes incomparables qui ont été inaugurées à Longchamps cette semaine.

C'est aussi pour cette promenade séculaire de Longchamps que Mme Alexandrine a fait ses plus frais et ses plus exquis chapeaux; véritables créations poétiques de la mode. Qu'imaginer de plus ravissant que ce chapeau en paille d'Italie d'une finesse miraculeuse, orné d'un saule blanc mi-partie en plume d'autruche, et mi-partie en plumes déchirées! et cet autre (exécuté d'abord pour la reine d'Angleterre) en bandes de paille de riz, encadrant des bouffants de tulle. La passe est décorée de plumes blanches; dans le tour de tête se nichent des pervenches. Un troisième chapeau d'une distinction rare aussi en paille de riz est décoré d'une couronne de marguerites en toutes nuances et sans feuillage; puis vient un chapeau en paille Belge, d'un tissu charmant et d'une ornementation toute nouvelle; sur la calotte est coquettement posée une petite gerbe d'épis de blé; les brides de ce chapeau sont d'un merveilleux ruban en taffetas blanc broché d'épis de blé paille, qui semblent en relief. Il faut voir dans les salons mêmes de Mme Alexandrine la multiplicité de tous ces chapeaux de printemps et d'été; puis les bonnets et les coiffures qui exhalent comme un parfum d'aristocratie; sans oublier les capelines qui coiffent si bien aux Eaux et aux bains de mer les jeunes et jolies têtes.

La jeunesse dorée qui donne le ton pour la mode masculine s'est montrée à Longchamps avec des redingotes, des surtouts, des pantalons et des gilets d'Humann. Ces vêtements de printemps sont d'une aisance et d'une grâce où se révèle toute la science de la coupe du célèbre tailleur. C'est lui-même qui, en sculpteur exercé, taille ces habits inimitables où le corps humain est à l'aise et se joue avec élasticité, comme si la nature les avait disposés de sa main. Un jeune homme élégant, habillé par Humann, se reconnaît entre tous.

En fait de lingerie élégante, Mme Payan n'a pas de rivale; c'est chez elle qu'il faut choisir les burnous, les mantelets, les fichus et les canezous en mousseline brodée et valenciennes. Ses cols et ses manches *Ristori* seront adoptés pour toutes les toilettes de ville. C'est d'une simplicité du meilleur goût. A côté, voici le caraco *Herculanum* en dentelle noire et petit velours, fermé par des grelots en corail. Puis les fichus décolletés pour jeunes filles. Que dites-vous de celui-ci? le *fichu Mignon* en treillis de velours noir et rose sur tulle blanc. Tout près de ces objets de fantaisie s'étalent les riches déshabillés du matin en mousseline et jaconas brodés, ornés de nœuds de rubans. Mme Payan vient d'expédier plusieurs de ces somptueux peignoirs à Mme Milner Gibson, femme du membre du Parlement et une des élégantes de Londres. Voici l'heure où Mme Payan prépare de magnifiques trousseaux. Nous en décrirons bientôt un complet pour donner une idée de ces merveilles de lingerie.

C'est également à Londres que Mme Tilman envoie en ce moment ses plus fraîches couronnes et parures de bal. Cette fleuriste de presque toutes les majestés de l'Europe a fait pour la reine d'Angleterre, dont elle est brevetée, des garnitures de traînes et de robes avec les coiffures assorties, d'une merveilleuse exécution: ce sont tantôt les plus belles fleurs naturelles, imitées avec une perfection qui défie l'examen, tantôt des fleurs idéales d'une fantaisie où l'art éclate en mille caprices inattendus. Des raisins d'argent aux pampres soupoudrés de poudre brillantée. Des épis d'or se nichant dans des feuilles de fougère vert azoff. Des lotus métalliques avec des enroulements de perles. Des aigrettes en plumes où des oiseaux-mouches battent des ailes. Enfin toutes les créations d'une fée. N'oublions pas une collection de ces belles résilles que les Anglai-

MODES.

ses aiment tant et où les fleurs s'enlacent aux passementeries d'or et d'argent. En fait de tiges et de couronnes pour chapeaux d'été, on trouve chez M^me Tilman les nouveautés les plus tentatrices.

Les objets de toilette venus de l'Orient ont toujours pour les femmes le prisme du lointain et de l'étrangeté; aussi sommes-nous bien sûre que toutes nos belles lectrices accourront chez M. Petit, à la nouvelle des nombreux envois de bijoux, de châles légers, de tissus aériens, de babouches et de petits miroirs de harem qu'il vient de recevoir. Encore quelques jours et le bazar turc sera fermé. Le 1er mai, M. Petit part pour Constantinople, où il va faire un choix nouveau de toutes les merveilles orientales destinées à son splendide bazar de Biarritz, qui s'ouvrira au commencement de juin.

La maison Requillard, Roussel et Choqueel, brevetée par l'empereur, l'impératrice et la reine d'Angleterre, vient d'envoyer aux principales cours de l'Europe ses étoffes les plus riches et les plus diverses pour renouveler les ameublements des palais et des châteaux royaux : ce sont des lampas, des damas, des reps, des velours, des brocatelles; sans oublier ces fraîches et ravissantes toiles perses toutes parsemées des plus riantes fleurs. Ce sont encore des tapis et des portières d'une merveilleuse exécution, où les armes et les blasons des souverains sont représentés aussi éclatants qu'en peinture.

La clientèle de Lemonnier est principalement aussi parmi les princes et les princesses. L'artiste bijoutier ne peut donner l'essor à son miraculeux talent que dans ces commandes royales. C'est alors qu'il tourne en frêles myosotis la chevelure blonde d'un héritier du trône ou d'une jeune fiancée impériale; dans ces fleurs délicates s'incruste une petite turquoise, le feuillage est en émail vert et ces branches légères forment des coiffures ou des bouquets de corsages sans pareils. Puis, ce sont des bracelets en chaînes, en cordons, en treillis, dans lesquels scintillent de mignonnes pierreries. D'autres fois, ce sont des monuments entiers en cheveux, tableaux et médaillons, chères et précieuses reliques que l'on abrite dans les oratoires.

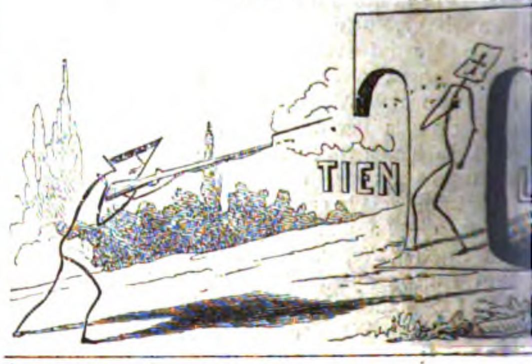
YOLANDE.

PETITE CORRESPONDANCE.

A M. O. D., à Aiguillon. — Réponse négative à la question qu'il adresse au chroniqueur du *Monde illustré* dans sa lettre du 11 courant.

A M. L. J., à Auteuil. — Le *Monde illustré* est un journal, par conséquent une publication d'actualités. Le sujet proposé par sa lettre échappe donc à son cadre.

RÉBUS.



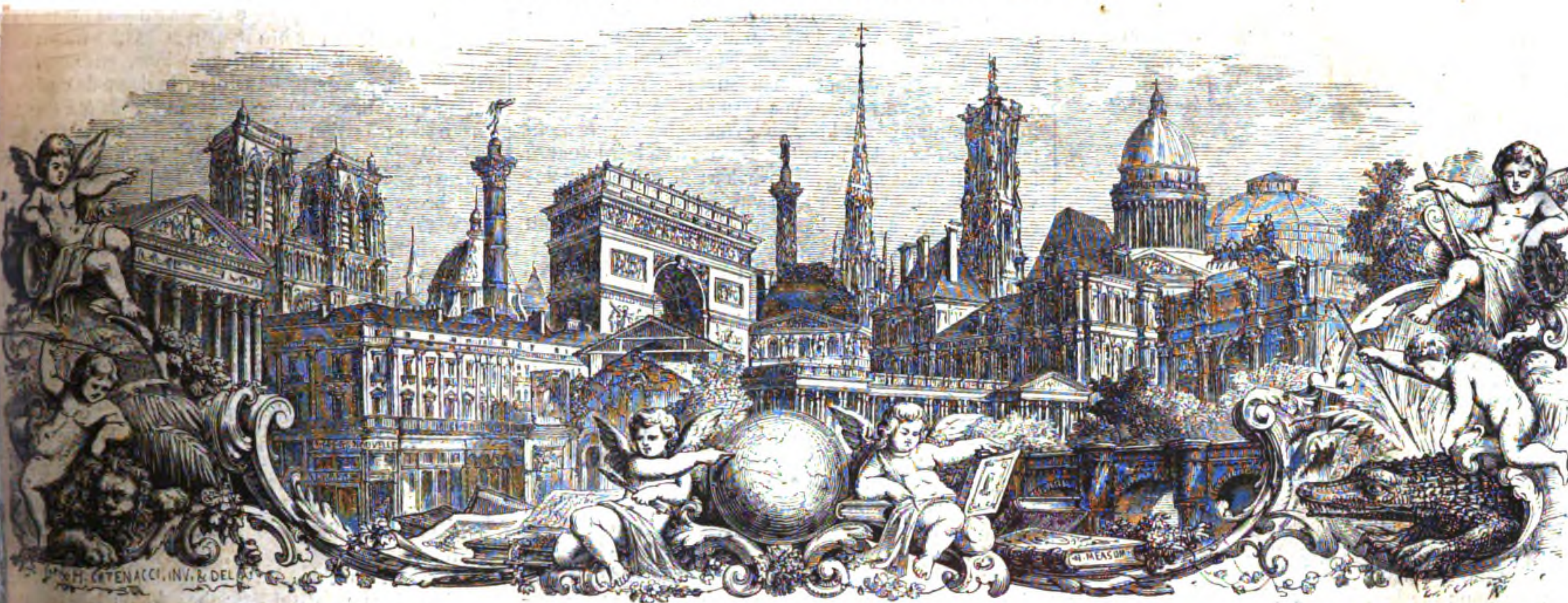
EXPLICATION DU DERNIER RÉBUS :

Pas de franchise entre parents thésauriseurs.

Paris. — IMP. DE LA LIBRAIRIE NOUVELLE. — A. Bourdilliat, 15, rue

LE MONDE ILLUSTRÉ

JOURNAL HEBDOMADAIRE.



ABONNEMENTS : Paris et Départ. : Un an, 18 fr. — Six mois, 9 fr. — Trois mois, 5 fr. (Pour l'Étranger, le port en sus.) Prix du numéro, à Paris : 30 c. — Dans les départements : 35 c.

3me Année. — N° 107. 30 Avril 1859.

BUREAUX : A la Librairie Nouvelle, 15, boulevard des Italiens.

Prix exceptionnel de ce Numéro avec son Supplément : CARTE DE LA HAUTE ITALIE

60 centimes

Intérieur de la caserne Napoléon, le 23 avril, au moment du départ du 84e pour Toulon, — d'après un croquis de M. Robert, lieutenant à ce régiment.

SOMMAIRE :

COURRIER DE PARIS.

~~~ Il a été fait, dans notre dernier *Courrier*, au quatrième paragraphe marqué de ce ~~~, une erreur qui aura été assez difficile — non pas à constater, — mais à comprendre pour nos lecteurs. Il s'agissait de la mention d'un *fait divers* provincial, finissant par ces mots : « — *Sauf ces diverses erreurs dans les détails, notre confrère était bien informé.* »

Là finissait l'article.

Le suivant devait commencer par..... son commencement! Mais ce mode, antique et solennel, a paru par trop commun à notre metteur en pages. Il a pensé qu'un peu d'imprévu, d'originalité ferait mieux! C'est ainsi que voyant souvent çà et là, dans les journaux, cette formule : *La suite au prochain numéro*, il a pensé qu'il serait plus neuf, plus révolutionnaire de renvoyer, non pas la suite,— mais bien le *commencement*... à ce prochain numéro! De sorte qu'il a commencé l'article sur « la nouvelle attitude du public dans les théâtres de Paris » en supprimant — toute l'exposition de l'idée et tout le début du dialogue!

Et pour obtenir même un effet plus piquant encore, cet inventeur a causé ce *milieu d'article avec la fin* de l'article précédent, sans même apposer en tête de son fragment le signe ~~~ qui annonce que ce qui précède est terminé, et qu'autre chose commence. Par cette invention, S. G. D. G., à la suite de la dernière phrase plus haut citée de l'article terminé, on lisait tout immédiatement :

» — *Vous sifflez? A Paris on ne siffle plus*, etc. »

Pour remédier autant que possible à cet amphigouri, nous donnons ici le *début* supprimé de cet article, pensant que nos bienveillants lecteurs n'auront pas goûté plus que nous même cette innovation, qui consisterait à renvoyer *le commencement de l'article au prochain numéro*. Telle était notre entrée en matière :

L'autre soir le dialogue suivant s'établit entre deux spectateurs dans un entr'acte, au théâtre.

« — Pardonnez ma question, monsieur... Est-ce que l'ouvrage qu'on représente n'a pas de succès?

» — Au contraire, monsieur, il en a beaucoup. Pourquoi cette question?

» — C'est que... je vois que personne n'applaudit... alors je supposais...

» — Monsieur n'est pas de Paris?

» — Non, monsieur, je suis de Perpignan...

» — Alors, je comprends votre étonnement. Apprenez donc, monsieur, que, depuis plusieurs années, le Parisien n'applaudit plus au théâtre. Quelque grand que soit le plaisir que puisse lui causer une œuvre d'esprit, il n'a garde de manifester ce plaisir par l'élan d'un applaudissement...

» — Mais, enfin, pourquoi cela, monsieur?

» — Ah! c'est qu'on a, aujourd'hui, de grandes prétentions à l'impassibilité... à la raideur... au dédain de tout : c'est un genre anglais. On serait honteux de se montrer charmé, intéressé, ému : on veut paraître blasé sur toutes les émotions, de façon que l'attitude nonchalante et le visage dédaigneux semblent dire : J'en ai entendu bien d'autres!

» — Mais, alors, monsieur, pourquoi vient-on au spectacle, à Paris? Nous autres, à Perpignan, si nous sommes contents, nous applaudissons! Si nous ne le sommes pas, nous... »

(Ici vient donc se souder tout naturellement ce qui a déjà paru, colonne troisième, alinéa sixième, aux mots :

« — *Vous sifflez? A Paris*, etc. »

Ce qui nous autorise à écrire ceci :

La suite, non pas au prochain .. mais *au dernier numéro!*

~~~ Nous parlions l'autre jour de l'incessante présence à Paris de quelque Oriental dont le costume promené sur l'asphalte parisien n'a même plus le privilège d'exciter la curiosité. Un fait plus significatif encore, est l'installation, sur plusieurs points à la fois, des magasins dits *algériens*, qui étalent au boulevard les produits de ces industries de pailllons et de trompe-l'œil, dont la fantaisie orientale ou arabe, fait un usage qui ne s'arrête point au-dessous des vulgarités de la vie. Nous ne savons si ces nombreux spéculateurs enturbannés font chez nous des affaires aussi brillantes que le sont leurs étoffes, mais il faut le supposer à la façon dont ils pullulent! Il y a deux ans, on ne voyait, au boulevard Montmartre, qu'un seul de ces petits bazars multicolores, déployant, en guise d'enseigne, une carpette de Smyrne, fond cramoisi à zigzags de couleurs criardes, et pourtant fondues par un art qui n'est peut-être que la naïveté. Le maître barbu de ce modeste entrepôt était sur sa porte une pose d'expectative résignée, avec laquelle on eût sympathisé davantage, sans l'horrible vêtement couleur moutarde dans lequel il faisait sa patiente et infructueuse faction n'osant même recourir à sa pipe... ce qui devait être une privation bien voisine du supplice pour cet oriental... s'il n'est pas né à la Cannebière, — ou aux Batignolles!

Depuis ce premier cas algérien, cinq ou six autres se sont déclarés tout le long du boulevard, et à l'heure présente, ce ne sont plus aux vitrines que burnous rayés de toutes les couleurs, — coussins de cuir historiés ou brodés, — pantoufles impossibles à mettre, — œufs d'autruches ajustés dans des *fiocchi* de soie, — parures de faux sequins, — pièces de soieries des fabriques turques de Lyon, — ambous de jasmin, — cafetières au long col de cygne, — cuvettes trop petites, — écharpes aux mille raies, — vannerie enjolivée de broderies de drap rouge, — épingle ttes, amulettes et amusettes de la plus prétentieuse puérilité. Achète-t-on beaucoup de tout cela? Je l'ignore, et je vois peu de marchands qui déchalandent. La vérité est de dire que le caprice français s'attache d'autant plus aux objets étrangers qu'ils semblent difficiles à obtenir. Du jour où le bazar public s'ouvre en plein boulevard, c'est à refroidir tout le fantaisie, et la certitude que l'objet qu'on a n'est plus curieux lui ôte tout attrait. — ces fantaisies trans-méditerranéennes ne répondant précisément à aucune des nécessités de nos mœurs et relevant plutôt du caprice ou de la simple curiosité.

L'un de ces magasins a été plus loin que les autres : il a mis à son comptoir une belle juive d'Alger, en costume local et original. De ses longs yeux, qui commencent au nez pour finir aux tempes, elle regarde les gens qui... la regardent et qui n'achètent pas beaucoup! Toute brodée, brodée et emperlée, elle a des poses superbes. Elle parle suffisamment notre langue, et les prix qu'elle demande des objets qui forment son modeste bazar sont des plus raisonnables. La princesse Clotilde lui achetait, l'autre jour, un bu nous qu'elle lui drapa, comme essai, avec infiniment de bonne grâce, sans deviner à qui elle avait affaire. Ailleurs, un grand magasin est tenu par deux jeunes gens, l'un bleu de ciel, l'autre amaranthe, qui ont, je vous l'assure, la langue, — la langue française, — aussi bien pendue que les plus engageants commis de la Compagnie lyonnaise — ou des Villes de France. Vous entrez pour savoir le prix d'un sachet, — vous sortez forcément avec un châle, cinq coussins, une robe de chambre en cachemire de soie... et une pipe!

~~~ Le Pré-Catelan n'a fait, cette année, son ouverture officielle que le vendredi-saint. Environ cinq mille personnes ont visité ce soir-là le délicieux oasis du bois de Boulogne, où la belle musique des gardes de Paris s'était unie à la célèbre *banda* des guides, organisée par Sax. Depuis deux ans, M. Ernest Ber, l'ingénieux et actif directeur du Pré-Catelan, avait obtenu, au profit exclusif de son établissement, la permanence à Paris de cette dernière musique, bien que le régiment des guides fût caserné à Melun. C'était une faveur très-signalée, qu'il devait à la bienveillance dont Sa Majesté est animée pour cet établissement, qui est assurément devenu l'une des curiosités et l'un des attraits de Paris. Vendredi dernier, M. Ber avait eu l'idée, pour signaler le *Longchamps du Pré-Catelan*, de faire promener par les allées la musique équestre du 7e régiment de dragons, de façon à prendre la tête du cortége de promeneurs qui s'allongeait en serpentant dans les méandres de ce parc délicieux. L'idée était charmante, et elle a eu beaucoup de succès.

Les fleurs abondent en ce moment au Pré-Catelan. Les anémones et les pensées y sont en variétés et en multiplication sans pareille. M. Ber a fait creuser le lit d'une nouvelle rivière qui ajoutera cet été à la fraîcheur de ce lieu parfumé. L'appareil de pisciculture, organisé l'année dernière, a déjà fourni des milliers de petits saumons qui peuplent cette rivière. L'appareil a aussi fécondé plus de 150 000 œufs de toutes sortes, et l'on pourra bientôt aller au Pré-Catelan manger de la friture pêchée sur place! Le théâtre des Fleurs, qui est une véritable merveille, une invention unique en Europe, justifie complétement son nom à cette heure, en attendant les représentations que M. Ber sait si splendidement organiser. Enfin tout annonce que l'été qui commence, ce délicieux Éden parisien sera, comme il l'est depuis son premier jour, le rendez-vous de la meilleure société parisienne et étrangère.

~~~ Je ne dissimule pas la sympathie que m'inspirent les gens auxquels le hasard a donné l'opulence, et qui en anoblissent cette opulence par des travaux de littérature ou d'art. Nos professions, auxquelles le vulgaire n'accorde pas toujours le degré de considération qui leur est dû, se relèvent ou plutôt s'élèvent par ces agrégations du rang et de la richesse, — telle l'Académie française qui a toujours trouvé une partie considérable de son prestige dans ceux de ses membres qu'on appelait jadis les *Grands Seigneurs*, et qu'aujourd'hui nous nommons les *ducs*.

En effet, nous avons beau nous écrier et protester au nom du principe purement littéraire, chaque fois que l'Académie, ayant à se compléter, élit un grand personnage, secrètement nous nous avouons que le mal n'est pas si grand, — vu l'état encore dépendant de nos mœurs, — et nous ne nous dissimulons pas que ce corps éminent, qui semble devoir représenter l'état-major de la littérature française, perdrait singulièrement de l'autorité dont il jouit en Europe et dans l'histoire, — si le baron de Barante, le comte de Ségur, le comte Molé, le marquis de Sainte-Aulaire, le duc Pasquier, le duc de Noailles, le comte de Montalembert, le duc de Broglie et autres personnages opulents formant le parti des *ducs*, ne siégeaient pas, sous la lanterne du pont des Arts, — à côté de MM. Lebrun, Dupin, Cousin, Patin, Scribe, Viennet, Flourens, Vitet, Ampère, Nisard, Sacy, Legouvé, Biot, etc.

Il nous a donc toujours semblé utile d'encourager ces élans des hautes ou des opulentes sphères sociales vers la pratique des arts ou des lettres, parce qu'il en résultait, non pas seulement une amélioration du niveau général, aux yeux des masses toujours sensibles à certains prestiges, — mais aussi en raison de l'espèce de franc-maçonnerie que ces agrégations déterminent de classe à classe, — puisque, quoi que fassent les révolutions, il y a, et il y aura toujours des classes parmi nous! Les *Grands*, comme on disait autrefois, les riches savent bien qu'ils s'élèvent par ces aspirations et ces efforts; aussi voyons nous autour de nous bien des hommes considérables, à côté même des parvenus — ou des arrivés, — qui, faute d'être en état de se distinguer personnellement par les travaux de l'esprit ou ceux de la main, se font Mécènes et collectionneurs. Ne pouvant pratiquer, ils achètent. Leur or est comme un hommage de leur impuissance envers les producteurs qu'ils envient, — autant hélas! qu'ils en sont enviés!

Dans cet ordre d'idées et de sympathie, nous devions citer le nouvel ouvrage que vient d'écrire, — mais qu'il n'a que bien insuffisamment publié, car le tirage a compté les exemplaires par le nombre restreint de quelques amis ou de quelques trop rares favorisés, — nous devons, disons-nous, citer le *Voyage sur les côtes d'Espagne* du prince Anatole Demidoff imprimé (1859) à Florence, en deux tomes grand in-octavo. Le prince avait plus libéralement livré au commerce européen, — multiplié par les traductions en cinq ou six langues et les éditions de luxe ou populaires, — son excellent *Voyage dans la Russie méridionale et en Crimée*, un livre si exact et si parfait, que durant la dernière guerre contre nos alliés d'aujourd'hui, ce livre était dans toutes les mains comme le *vade mecum* général des nations aux prises sur cette terre si minutieusement étudiée et si admirablement décrite!

Aujourd'hui, le prince publie, ou plutôt communique à ses amis le récit d'un nouveau et plus rapide voyage, entrepris en quelques charmants mois de loisir intelligent, avec quelques-uns des meilleurs compagnons de sa première expédition russe, et, cette fois, c'est sur la côte espagnole qu'ils sont allés passer ces actives et fécondes vacances.

Le livre est rempli d'imprévu et de contrastes. L'illustre chef de la nouvelle expédition, — qui est un savant en même temps qu'un homme d'art pratique et un écrivain expérimenté, — a fait se succéder les pages de l'œuvre telles que se succédaient les impressions du voyage. Agriculture, industrie, paysages, observations de mœurs, études historiques, curiosités, musées, bibliothèques, salons, places publiques, philanthropie, poésie, tout y est... Et n'allez pas croire que la science de l'écrivain nuise au pittoresque et au charme de ses descriptions! Il instruit, c'est incontestable ; mais combien il intéresse aussi, si même il ne dédaigne pas d'amuser! Charmant et utile volume que ces *Étapes maritimes sur les côtes d'Espagne* et cent fois heureux l'homme, non-seulement riche, mais de grand talent, qui a pu l'écrire pour la gloire de notre laborieuse et difficile profession, qui s'honore et se console à se voir de pareils confrères!

Au moment où l'on va songer à partir pour toutes les directions des eaux utiles ou fashionnables, il est bon qu'un *Courrier* ami vous renseigne sur certaines particularités que vous pourriez oublier — ou ne pas savoir. Il s'agit du cours qu'a ouvert depuis deux ou trois semaines, chaque mercredi, à huit heures du soir, au Cercle des Sociétés savantes du quai Malaquais, le docteur Constantin James, le célèbre spécialiste dont le *Guide* aux eaux minérales françaises et étrangères est déjà à sa quatrième édition. Une parole facile et ingénieuse, traitant avec une science profonde et un attrait véritable de toutes les causes qui peuvent, ou doivent, entraîner une société fatiguée par les travaux, les émotions, les luttes vers ces sources bienfaisantes, serait même encore une utilité pour ceux qui ne songent qu'à s'amuser. A plus forte raison ce cours — et ce livre — sont-ils précieux pour les gens du monde, dont les voyages d'été ne doivent pas être seulement un plaisir!

C'était à Belfort, en l'année... (vous le saurez plus tard) Le monsieur dont il s'agit, se rendant à Strasbourg, avait pris place sur l'impériale de la diligence, — car dans ce temps-là il n'y avait encore de rail-way en Europe qu'entre Londres et Manchester. Pourquoi ce monsieur, qui appartenait aux classes aisées, distinguées de la société, se juchait-il sur l'impériale du lourd véhicule? Je ne crois pas que ce fût par économie... peut-être était-ce à cause du nom donné, — on ne sait pourquoi, — à la partie supérieure de la diligence; car le voyageur était un partisan déclaré du régime impérial, ayant à cela quelque courage, à l'époque dont il s'agit... et, aussi bien, je ne vois pas qu'il doive plus tard résulter un grand effet d'émotion à vous dire que notre anecdote se déclare en 1818!

Comment diable les Messageries *royales* de ce temps avaient-elles une *impériale?* Je pose ce point d'interrogation à tout commentateur qui pourra résoudre et désarmer le problème en très-peu de mots. Ceci posé, je continue.

Nous disons Belfort. La diligence, — ainsi nommée par antiphrase, — s'arrêtait là trois heures. Notre homme, ne sachant que faire, se mit à arpenter les trottoirs... une hardiesse du temps, car Paris, nous dit-on, n'eut de trottoirs que dix ans après Belfort! Sur ces mêmes trottoirs, trois ans plus tard, le colonel Caron devait, la nuit, à la tête de cent conspirateurs... Mais restons dans les faits de la cause. Il s'agit d'un voyageur obligé de passer trois heures dans une petite ville de cinq à six mille habitants, située au pied d'un roc fortifié par Vauban, ce qui lui a valu le surnom de Gibraltar de la France. Le fait est que cette ville militaire par excellence a donné huit généraux aux grandes batailles de l'Europe, et qu'elle a vu l'héroïque Lecourbe arrêter dans leur essor et battre à plates coutures soixante mille Autrichiens, — jadis maîtres du pays jusqu'en 1648. — qu'il força, au prix d'une suspension d'armes, à l'humiliation de nourrir eux-mêmes les troupes françaises retranchées dans la place... Mais voilà que j'oublie encore qu'il s'agit, non pas de l'histoire de France, — mais de celle d'un monsieur!

Depuis plus de deux heures il trottait donc par la ville (trottoir vient évidemment de trotter), cherchant à tuer le temps, — ce temps qui nous le rend si bien! et il était machinalement revenu à son point de départ, en regardant les brasseries, les papeteries, les chapelleries et les tanneries qui font la base du commerce de cette ville frontière. Le bureau de la diligence était situé à l'entrée du faubourg de Brasse (ancienne *Brescia Romanorum*... s'il vous plaît!), et à côté se trouvait la belle maison, qu'on appellerait aujourd'hui un hôtel, où demeurait la famille Georges, l'une des plus *emmillionnées*, — dirons-nous, selon l'expression du pays, — qui fût depuis le Haut jusqu'au Bas-Rhin!

Tout à coup... (nous entrons enfin dans le vif!) le promeneur s'arrête — comme s'il avait été brusquement changé en pierre, — droit en face d'une fenêtre ouverte du rez-de-chaussée. Cette fenêtre était celle du salon, et il en sortait à pleines ondes sonores des variations merveilleusement jouées sur un piano... en 1818, — lequel pouvait bien être un Sébastien Érard, après tout! Stupéfait d'entendre pareil talent dans pareil endroit, le voyageur sent toute sa vie, tout son sentiment, tout son cœur affluer vers ses oreilles, le sens le plus exquis qu'il eût. Il faut dire qu'en ce temps-là on ne connaissait ni Liszt, ni Thalberg, ni Chopin, ces trois révolutionnaires qui ouvrirent des horizons inconnus à l'art de taper de l'os sur l'ivoire. La première surprise une fois passée, et la première émotion vaincue, le voyageur refait instinctivement ce qu'il peut de sa toilette : il époussette sa chaussure avec son foulard, il passe une manche sur l'autre, secoue le collet de sa redingote, rajuste sa cravate et son col, s'arrange les cheveux avec le peigne à cinq dents de la nature... et, ainsi réparé (notons que c'était un très-joli homme!), il s'avance vers la croisée ouverte, regarde à l'intérieur, aperçoit Mlle Georges, la virtuose, et lui tient à peu près ce langage :

« — Pardonnez, surprenante pianiste, la liberté que prend un voyageur tout ému de votre talent... Mais j'aperçois un violon sur cette chaise, et je vous demande l'extrême faveur d'accompagner de mon mieux un des morceaux que vous exécutez si merveilleusement! »

Surprise et prise d'une curiosité toute provinciale, Mlle Georges ne crut pas devoir repousser cette offre originale. Son grand sentiment musical vainquit tout sot scrupule; elle répondit :

« — Puisque monsieur le voyageur est amateur de musique, je vais prévenir ma mère, et nous aurons l'honneur de le recevoir en attendant le départ de la diligence! »

Elle sort; un domestique introduit l'étranger dans le salon du millionnaire; pendant qu'il est seul, il saisit le violon et l'accorde; on arrive; Mlle Georges se remet au piano, ouvre les plus importants morceaux de ses cahiers, et le monsieur accompagne...

Arrive un grand solo. Celui-ci l'exécute avec un art si magistral, si consommé, une expression si entraînante et un si beau style, que cette fois c'est au tour de la jeune personne à s'émerveiller!

« — Quel magnifique talent! — s'écrie-t-elle, — par quel heureux hasard... »

Un affreux, un discordant bruit lui coupe la voix : c'est la fanfare que sonne le conducteur de la diligence sur une trompette qui attendait encore les révolutions de Sax, — comme Paris attendait les trottoirs, et la France les chemins de fer.

« — C'est le départ! — dit l'étranger. »

Et il pose le violon sur le piano, laissant le morceau à moitié exécuté.

« — Quel malheur! — s'écrie Mme Georges la mère. »

L'autre s'apprête déjà à prendre congé.

« — Je vous en supplie, monsieur l'inconnu, — dit la brillante pianiste, — ne laissez pas ce morceau inachevé... que j'aie la gloire de l'avoir exécuté avec un grand artiste tel que vous... car si j'ignore qui vous êtes... je le devine... Oui, vous êtes le plus grand violon de la France... celui que les rois...

» — Il m'est impossible de finir, mademoiselle, — interrompit le voyageur; — je suis aux vifs regrets de vous quitter, croyez-le bien... mais je me rends à Saint-Pétersbourg, et si je manquais le départ ici, je manquerais toutes les correspondances des autres villes, ce qui me causerait un énorme retard... Croyez à tous mes regrets! »

Et comme il avait inexorablement repris sa casquette de voyage pour saluer, des voix s'élèvent du dehors et crient :

« — Encore! encore! il ne partira pas! »

C'est qu'en effet ce merveilleux duo avait retenu sous la fenêtre tous les passants, avait attiré tous les dilettantes, et le détestable cornet de la diligence y ayant trop brusquement mis fin, il s'organisait une sorte de petite émeute d'honneur, en guise d'ovation, pour retenir, sinon la diligence, au moins le voyageur au magique talent. Quand une petite ville, Belfort ou non, tient une pareille bonne fortune, elle s'efforce de ne la lâcher que le plus tard possible!

Un barbier, qui se piquait de flageolet le dimanche, se mit à la tête du mouvement insurrectionnel, et, escaladant à demi la fenêtre, il s'écria :

« — Non, non, il ne partira pas! Qu'il achève le morceau! qu'il en joue d'autres! A Belfort, on ne veut pas qu'il s'en aille!

» — Oui! qu'il reste! qu'il joue! — crie la foule brandissant en l'air de larges mains prêtes à tout : à retenir le fuyard... à applaudir le virtuose.

» — Vous voyez, monsieur! — dit Mlle Georges, — le peuple s'insurge... vous n'avez plus le choix : ou le transporter d'admiration, — ou être écharpé! »

L'inconnu, très-ému, — non de crainte, assurément, mais de joie d'être ainsi apprécié, — s'écrie en se tournant vers la fenêtre où s'encadrent les plus impétueux :

» — Puisqu'on me barricade...

» — Une barricade de cœurs! — interrompt le perruquier flageolet.

» — Puisqu'on emploie une force aussi flatteuse... une violence aussi aimable pour me retenir, je consens à rester quelques heures encore... Mademoiselle, reprenons notre duo, s'il vous plaît!

» — Avec le plus grand plaisir, monsieur, car ce sera une date précieuse de ma vie que d'avoir joué avec un aussi grand artiste! (A cette époque-là, on n'appelait pas encore les exécutants *illustres*... cet adjectif restait affecté aux grands génies.) Mais le duo fini : Monsieur, — continua la jeune personne, — vous voudrez bien tenir seul votre magique instrument, et satisfaire ces braves gens qui sont, comme ma mère et moi, avides de vous entendre!

En effet, le duo mené à fin, le virtuose se mit à jouer un concerto de sa composition, celui-là même qu'il allait faire entendre au Czar et à toutes les oreilles couronnées qui se trouveraient sur son passage. Le succès fut immense, plein d'acclamations, un délire... car cette ville a gardé de son origine allemande un dilettantisme traditionnel. On avait envahi toute la rue; les amis de la famille Georges, bien vite avisés par la rumeur publique, étaient accourus; le salon s'était rempli : l'artiste donnait ainsi un véritable concert, avec un public d'autant plus ardent et reconnaissant qu'il écoutait gratis! Le virtuose, de son côté, très-charmé de l'aventure, très touché de cet enthousiasme, ne ménagea pas son programme, et joua quatre ou cinq morceaux des plus expressifs, des plus brillants...

» — Ah! monsieur! — dit Mlle Georges, les yeux pleins des larmes de la plus douce émotion, — je sais votre nom... votre archet nous le dit depuis une heure avec une éloquence irrésistible... vous êtes le roi des violons européens : *Alexandre Boucher!*

C'était en effet ce grand archet, qu'un curieux hasard faisait entendre à cette petite ville du Haut-Rhin, Alexandre Boucher, dont l'étonnante ressemblance avec l'empereur Napoléon fut la curiosité de toute une génération. Son nom, répandu dans la foule, provoqua des applaudissements enthousiastes, une ovation fut sur-le-champ organisée, et un habitant, plus notable que le flageolet dominical, ayant pris la parole au nom du haut dilettantisme des bords de la Savoureuse, le grand artiste fut prié, sommé d'avoir à accepter un souper que les ordres étaient déjà donnés d'improviser dans le meilleur hôtel de la ville.

» — Et la diligence? direz-vous! Ah! c'est que vous connaissez peu les artistes! Que deviennent pour eux les vulgaires détails de la vie devant ces émotions, ces joies, ces enivrantes récompenses du travail obstiné qui les a fait toucher à la perfection? Pour goûter un moment au fruit presque défendu de la gloire, quel artiste n'oublie pas tout intérêt grossier tel que celui que l'argent résume? Alexandre Boucher eût laissé partir toutes les diligences du Haut et du Bas-Rhin plutôt que de refuser l'ovation que lui faisaient si spontanément ces braves gens, que n'avaient excités ni grande affiche, ni pompeuse réclame! Un peu de crin frotté sur quelques boyaux avait causé tout cet enthousiasme. Le grand virtuose voulut boire à la coupe enivrante qu'on lui présentait. Il resta.

Homme d'esprit autant que de talent, l'artiste réussit de tout point auprès de cette réunion hospitalière et charmée. Il répondit avec autant de bon goût que de chaleur aux toasts des notables; Mlle Georges et sa mère traversèrent la salle du festin à la grande joie de l'assemblée. Et quand l'heure fut venue du passage d'une autre diligence, quand il fallut partir et quitter ces amis inconnus la veille, mais nullement oubliés le lendemain (on dit qu'aujourd'hui même, après quarante ans écoulés, les vives impressions de cette halte forcée à Belfort ne sont point effacées de son cœur!) quand la discordante trompette de l'homme à la veste à brandebourgs l'eut contraint de s'acheminer vers le lent véhicule — qui va toujours trop vite lorsqu'on quitte un peu de bonheur, — Boucher trouva la rue tout illuminée par la foule qui portait des torches, et criait Vivat. . . . .

Eh bien, on nous annonce que « ce virtuose de 83 ans, surnommé jadis *l'Alexandre* des violons, qui fut le musicien favori du roi Charles IV, qui joua pour le concert de Mme Catalani à l'Opéra, en 1807, qui n'a plus joué à Paris depuis son propre concert en 1829 et qui ne désespère pas — dit M. Édouard Thierry, — avec ses vieilles mains, de faire répéter le jeu de mots de ses beaux jours : les autres jouent du violon, *il en chante!* » Eh bien! Alexandre Boucher doit se faire entendre dans un concert à la salle Herz le 2 mai prochain. Cette annonce a fait naître dans une généreuse et obligeante partie de la presse toutes sortes de sympathies, et lorsque ce concert aura lieu, le mélodieux vieillard pourra, croyons-nous, compter sur un grand empressement public. Si les anecdotes qui ont, depuis quelques semaines, remis ce nom en lumière, sont pour quelque chose dans cet empressement, nous nous estimerons heureux que la communication d'un des acteurs de la scène que nous venons de rapporter nous ait permis de l'ajouter au sympathique dossier d'un grand artiste.

JULES LECOMTE.

Intérieur de l'église Saint-Étienne-du Mont, pendant une des prédications du soir, de la station de 1859.

Le Pré-Catelan le dernier jour de Longchamps (vendredi-saint, 22 avril 1859).

Indépendamment des nombreux correspondants que nous avons dans l'armée et en Italie, nous pouvons dès à présent annoncer à nos lecteurs que la collaboration de M. Durand-Brager, parti cette semaine pour le Piémont, nous est exclusivement réservée. M. Durand-Brager, dont le nom a été rendu si populaire par la campagne de Crimée, espère d'ailleurs une décision qui lui donnera une position officielle.

Comme toujours, nous ne reculerons devant aucun sacrifice, et si l'importance des événements l'exigeait, nous enverrions d'autres dessinateurs en Italie.

Départ des troupes de l'armée de Paris pour Toulon.

Le départ des troupes formant la première et la quatrième division de l'armée de Paris est la grande actualité dont le *Monde illustré* reproduit aujourd'hui les scènes animées.

On sait avec quelle ardeur le peuple parisien s'associa à l'enthousiasme de notre armée à son retour des mers d'Orient, ce départ en a été le digne pendant.

Partout la foule sympathique, ardente, émue s'est portée aux approches des casernes que devaient quitter les troupes pour les saluer de ses acclamations à leur passage, les accompagner de ses manifestations, les suivre de ses vœux. Dimanche surtout, le boulevard du Temple était inondé de ses flots pressés, et la scène saisissante si fidèlement reproduite par le crayon de M. Ed. Morin fut le vivant tableau que ne cessa de présenter tout le soir cette grande artère parisienne.

Ces ouvriers se mêlant aux soldats, leur offrant fraternellement le bras, portant leurs fusils, se chargeant de leurs sacs, tous ces chapeaux en l'air, toutes ces mains agitées, c'était là le spectacle que ne cessait de reproduire le départ de ces bataillons quittant toutes les demi heures la caserne du Prince-Eugène pour aller prendre les convois du chemin de fer préparés pour les emporter au pied des Alpes ou sur les rives de la Méditerranée.

L'enthousiasme des troupes ne le cédait en rien à celui du peuple; l'intérieur des casernes voyait à chaque départ se renouveler les démonstrations les plus cordiales, on se serrait les mains avec effusion, on s'embrassait, on buvait aux gloires de l'avenir. La gravure de notre 1^re^ page offre une de ces scènes dans sa palpitante originalité prise sur nature.

Voilà ce grand fait sous ses deux faces: la grande sensation en ces jours de Paris, ce grand cœur où viennent battre à larges et chaudes pulsations tous les nobles sentiments de la France.

MAXIME VAUVERT.

Vue intérieure de Saint-Étienne-du-Mont.

L'éloquence sacrée, pas plus que l'éloquence profane, ne dédaigne, pour convaincre et émouvoir, le secours des circonstances extérieures. Bornée à ses propres moyens, elle s'use souvent dans une pompeuse stérilité. Quatre murailles nues, un jour cru et sans ombres décroissantes, la vue d'un auditoire plutôt curieux et routinier que sympathique, brisent son élan et paralysent son action. Il lui faut l'âme passionnée de la foule, l'éclat ou la mystérieuse sobriété de la lumière, une vague odeur d'encens, un écho sonore et profond, qui vibre encore sous l'orage éteint de l'orgue; elle aime les vieilles et hautes églises aux nervures enlacées, aux colonnades sveltes et pressées, les crépuscules permanents et multicolores des anciens vitraux.

Tout vient en aide à l'homme qui parle. Souvent un regard éveille chez lui une seconde âme, et donne à son sujet une germination nouvelle. Une fleur se tourne en argument, une phrase musicale soulève le fond inconnu de la pensée, et fait revivre, éclatants de jeunesse et de force, des souvenirs depuis longtemps ensevelis.

Aussi, pendant la grande semaine qui vient de s'écouler, le plus médiocre orateur, le plus froid dialecticien, le narrateur le plus pâle, grandit de toute la hauteur du sujet qu'il traite. Il nous émeut sans nous communiquer son émotion personnelle. L'Église, après dix-huit siècles, comme si elle était veuve de la veille, semble parer la nature de son propre deuil. L'*alma parens* qui, sans douleur, a vu mourir le grand Pan, pleure aujourd'hui son premier-né. Les voix du ciel, à travers des nuages gris, nous viennent tout éplorées; le soleil blêmit à son lever et donne le frisson au feuillage trop hâtif; les anges cachent leur face sous leurs ailes de feu; l'orgue sanglote quand le navrant *pro peccatis* de Rossini fait pleurer les vieilles assises de granit. Les chantres gras et prospères, sont touchés de l'âme de Jérémie quand, d'une voix lugubre, ils répètent le *Viæ lugent*: Les chemins ont des larmes.

Venez donc à Saint-Etienne du Mont pendant une de ces religieuses soirées où la vieille église se met en fête. Là, solitaire sur sa montagne, ce temple triste au dehors, comme abandonné par les siècles, vous donnera des nouvelles du temps passé et vous chantera d'une voix jeune le cantique de la promesse. Il est toujours assis au milieu de la science, de la foi et de la pauvreté contente, ces trois éléments de force et d'avenir.

La nef s'illumine; les auditeurs arrivent lentement et recueillis. Le prédicateur monte en chaire. C'est à peine si vous entendez sa voix, étouffée qu'elle est par les mille échos qui vous assaillent. Les vieux arceaux s'estompent dans une ombre lumineuse; les élégants piliers prennent la coupe fantastique d'un mirage céleste; les statues ramènent leurs rigides draperies, et au fond se découpe sur la nuit de l'abside, comme une gigantesque guipure, le jubé tant admiré. Ne dirait-on pas que ces trèfles évidés, que ces acanthes touffues, que ces enroulements capricieux ont une sonorité merveilleuse, et chantent comme la forêt du Tasse? L'âme, la vie du passé, est là tout entière!

Ce jeune prêtre qui va parler, et qui s'appelle M. Lenormand, n'est qu'un témoin grandi par l'idée qu'il représente, et qui lui passe son verbe. Il parle avec élégance, comme tout Athénien de Paris. On l'écoute; mais on entend la voix rauque et profonde de tous ceux qui ont passé là pour croire et espérer, afin de mieux mourir.

A la place de ce suisse tout émaillé, je vois un vieux reître dont les cuissards étincellent sous le lustre. Les grandes dames de la Ligue, aux collerettes empesées, aux robes de brocart, récitent leurs patenôtres, et prennent de la main d'un petit page leur livre à fermoir. Les manants en surcot de toile s'entassent dans les coins obscurs et roulent entre leurs doigts de longs chapelets d'os.

Notre gravure représente cet effet de lumière et de recueillement pendant une des prédications de la semaine dernière. Que cette atmosphère est chaude et pénétrée de vie religieuse! On y vit en famille avec les siècles écoulés, si tranquilles dans la foi et souvent si sombres et si bouleversés. Alors la foi construisait les églises. L'architecte récitait une prière de granit, et Fiesole peignait à genoux. L'art, sous peine de mourir, peut-il être autre chose qu'une prière ou une aspiration?

J. DOUCET.

PARIS INCONNU.

LES TAPIS VERTS.

XIV. — L'Or, le Crédit, les Dettes de Jeu.

(*Suite*)

A propos de confiance et de crédit, j'ai prononcé le mot de spéculation. Quoi de plus remarquable que ce qui se passe à la Bourse, dans la Coulisse, par exemple? Deux agents, deux simples employés se rencontrent; ils échangent quelques paroles, et voilà un contrat aussi sérieusement conclu que s'il était passé par-devant notaire. Pourtant il n'y a rien eu de signé, nul témoin n'a entendu, et tout s'est borné à ces deux mots que l'on s'est dit à l'oreille et à la mention de quelques chiffres inscrits au crayon et à la hâte sur deux petits calepins. Cela suffit. Une opération sur laquelle on peut, du jour au lendemain, quelquefois en un instant, perdre ou gagner une somme considérable, est conclue. Tous les jours il se fait, à Paris, pour des millions d'affaires comme celle-là, sans qu'une seule donne jamais lieu à contestations entre les parties. « Nous avons quelquefois, très-rarement, des erreurs, me disait le chef d'une importante maison de la Coulisse; mais *il n'y a pas d'exemple*, dans les annales de la Bourse, de contestations entre agents résultant de la mauvaise foi. » Si des agents nous passons aux clients, nous trouvons, je ne dis pas toujours la même probité, mais la même sincérité. Nul ne songe à contester l'opération qu'il a faite. Bonnes ou mauvaises, ruineuses ou fécondes, toutes les affaires sont reconnues par leurs auteurs, petits ou grands. Il ne vient à l'esprit d'aucun de dire au courtier: « Vous vous trompez; je n'ai pas acheté cinquante mobiliers l'autre jour. » A l'heure de la liquidation, tout spéculateur, chétif ou millionnaire, honnête ou douteux, se reconnaît dans son bordereau comme dans un miroir. On peut ne pas payer, mais on ne nie pas! J'ajoute qu'à la Bourse, comme au jeu, on fait les plus grands efforts pour payer, et par les mêmes raisons. Payer, c'est assurer son crédit: le crédit, c'est la fortune fictive, en attendant qu'un majestueux mouvement de hausse ou de baisse vous donne la vraie. Là, comme au jeu, tout le monde se soutient, clients et agents. On tend volontiers la perche à ceux qui se noient, parce que les noyés d'aujourd'hui peuvent être les superbes du lendemain, et réciproquement. Ceux qui désertent la lice parce qu'ils sont vaincus, sont les idiots: la confiance est illimitée, et la chance a d'incroyables revirements. Confiance, sincérité, crédit et probité, voilà les quatre colonnes du temple de la spéculation. Cette dernière est cimentée par l'intérêt. L'intérêt peut faire des miracles et donner des apparences de vertu au vice lui-même, puisqu'il fait que Bertrand paie ses dettes de jeu, et Macaire ses différences de Bourse.

Tous les joueurs ne sont cependant pas également confiants. Il y a des natures soupçonneuses absolument réfractaires aux emprunts. On m'en a cité un bel exemple. Douze ou quinze personnes faisaient un baccarat. Survient un autre joueur qui offre à l'un des gagnants de se mettre de moitié dans son jeu. « Vous jouez très-bien, dit-il, avec prudence et intelligence, et, si vous voulez, nous ferons à nous deux un fonds de vingt-cinq louis. » On accepte. Au bout d'une heure, l'association gagnait trois mille francs. « En voilà assez, dit notre homme; partageons. » On lui rend ses deux cent cinquante francs, plus quinze cent francs pour sa part du gain, et il s'en va. Le lendemain, les deux associés se rencontrent sur le boulevard. « Vous êtes décidément un homme très-fort, dit celui qui avait proposé l'association; hier, vous m'avez fait si lestement gagner soixante-quinze louis, que je serais ravi de continuer. » Il est convenu que l'on se reverra le soir, et, en effet, on se retrouve. Le gagnant de la veille était encore arrivé le premier. Il perdait quand l'autre survint. « Je n'ai plus d'argent, lui dit-il, et j'ai demandé au gérant vingt-cinq louis que le domestique est allé me chercher; en attendant qu'il me les apporte, prêtez-moi cent francs pour continuer la partie. » — « Moi! prêter! répondit l'autre; décidément, mon cher, je ne prête jamais; c'est contraire à mes principes! Tout ce que je peux faire, c'est de vous offrir deux francs pour prendre une voiture: vous n'êtes pas en veine ce soir! »

Le conseil pouvait être bon, mais le refus était odieux.

Voici ce qu'un joueur, beaucoup plus généreux, avait imaginé pour qu'une charmante personne de sa connaissance, qui lui reprochait de trop aimer les cartes, le laissât en paix se livrer à ses goûts. Il s'était engagé à lui donner un louis par heure qu'il passerait au jeu après minuit. Inutile de dire que la convention avait été acceptée avec empressement. A minuit, le joueur en question était demandé dans l'antichambre du Cercle. Il y trouvait un cocher de remise qui lui disait: « Monsieur, je suis chargé de vous dire que l'on vous attend en bas. » A partir de ce moment, les effets de la convention commençaient. Le joueur renvoyait le cocher en lui disant qu'il allait descendre, puis il retournait au tapis vert. Alors nul ne l'inquiétait plus. Il pouvait s'en donner à cœur joie jusqu'au matin, et c'était ordinairement ce qu'il faisait. Seulement, quand la pendule sonnait une heure nouvelle, il avait le soin de placer un louis dans la poche de son gilet; c'était le boursicot de madame. Il tenait sans doute beaucoup à ne pas la contrarier, car il ne touchait jamais à la petite somme qu'il avait ainsi mise à part. Si tout son autre argent était perdu, il empruntait, et si ses amis ne pouvaient pas lui venir en aide, il quittait le jeu. Arrivé dans la rue, il montait en voiture et remettait fidèlement, selon l'heure, deux, trois, quatre ou cinq louis à la belle enfant qu'il trouvait le plus souvent profondément endormie. A vingt ans, on se fait à tout! Une fois, il lui en remit huit! Il est vrai que cette nuit il avait perdu [illegible] mille francs, et payé plus de cent francs de passe-flambeau. Une autre fois, il ne lui en donna qu'un. « Eh! quoi, vous voilà déjà! lui dit-elle; je viens à peine de m'endormir! » Le bien vient en dormant. [illegible] nuit de sommeil rapportait probablement plus à la jeune femme qu'une nuit de veille à son ami, car au bout d'une année l'un se trouva sur la paille et l'autre acheta un des principaux bureaux de tabac de Paris. Espérons que la victime y trouve au moins de temps en temps l'aumône d'un régalia.

Autre anecdote, qui trouve naturellement sa place dans un chapitre où il est parlé de la puissance du crédit. Tout Paris boursier a connu un M. Sch[illegible], surnommé le père Schmith, mort d'hier. C'était un Allemand de soixante-six ou soixante-huit ans, gros, frais, à figure des plus respectables. De l[illegible]

cheveux blancs couronnaient son visage rosé et placide. Il était froid et réservé. Dans quelques groupes, on le considérait comme un oracle en matières de finance, et véritablement, quoiqu'il fut de la vieille école, il possédait à fond les questions de banque et d'agio. Ceux qui prétendaient le connaître le mieux, affirmaient qu'il avait été autrefois dans les affaires et qu'il s'en était retiré avec un million. Il devait donc être fort riche, car il dépensait peu, n'avait pas de train de maison, dînait dans un cercle et se montrait fort économe. Le père Schmith allait à la bourse tous les jours, faisait quelques opérations, les liquidait promptement et ne s'engageait jamais pour des sommes considérables. Il était généralement heureux dans ses spéculations, ce qui ajoutait encore à sa réputation d'homme habile. Nul ne voyait dans son assiduité à la bourse autre chose qu'un passe-temps. Il eût trouvé, au besoin, un crédit illimité; mais il se contentait de ses petites affaires, spéculant en homme qui n'est pas fâché de gagner, mais qui ne veut pas s'exposer à perdre beaucoup. A son cercle, il n'était pas moins considéré qu'à la bourse; seulement les jeunes gens plaisantaient un peu son excessive économie, qui pouvait, dans certains cas, être appelée d'un autre nom. On ne lui connaissait aucun parent, aucun ami particulier et on le disait garçon. Sans rechercher l'intimité de personne, il était bien avec tout le monde. Jamais il ne conduisit un invité au cercle. Il y arrivait vers cinq heures, aussitôt que les journaux du soir avaient paru, et il les lisait laborieusement après les avoir accaparés tous. Ce n'était pas une petite affaire que d'obtenir de lui qu'il voulût bien vous permettre de jeter les yeux sur la *Presse* quand il tenait la *Patrie*. Par respect pour son âge et peut-être un peu aussi pour sa fortune, — nous sommes ainsi faits! — on évitait généralement de le contrarier. Il était, du reste, sans aigreur ni rancune, quoique bourru. A table, il mangeait plus qu'aucun et buvait autant que n'importe qui. Par exemple, de mémoire de membre du cercle, on ne l'avait jamais surpris en flagrant délit de courtoisie envers les autres habitués, ce qui ne l'empêchait pas de prendre une large part aux *extra* de chacun. Un jour que, par je ne sais quelle combinaison machiavélique on l'avait condamné à offrir du champagne à la société, il eut un accès de colère violent, perdit le sentiment et tomba à la renverse. Dans la crainte de le tuer on ne renouvela pas la plaisanterie, et depuis cet événement le père Schmith ne fut plus tourmenté. On le servait ordinairement le premier, et on lui donnait, autant que possible, les morceaux qu'il préférait, et qui étaient toujours les meilleurs. Il adorait les foies de volailles. On les lui passait avant que personne fût servi et comme pour le bien disposer à absorber une aile deux minutes après. Le dîner fini, il le payait très-régulièrement, ajoutant vingt centimes, ni plus ni moins, pour le cure-dent, que le domestique lui offrait. Puis il passait au salon où l'on servait le café. L'amateur de foies de volaille aimait le moka très-sucré, l'eau-de-vie dans le moka, le rhum après l'eau-de-vie et le sucre dans le rhum. Tout bien compté, il avait fait pour cinq francs vingt centimes un dîner qu'il eût payé deux louis au Café Anglais. Comme il ne rendait aucun service à la maison, n'y attirait et n'y conduisait personne, on supposait que le chef de l'établissement avait quelque espoir de se faire porter sur le testament du richard. Notre homme aimait le whist avec passion; il était d'une le force, et, comme à la Bourse, il y défendait très[illegible] son argent. Il jouait, du reste, petit jeu, se plaignait beaucoup, chicanait souvent et rentrait rarement chez lui, entre onze heures et minuit, sans emporter quelque petit bénéfice.

Il était logé à un troisième étage de la rue Chauchat. Bien ou mal? On n'en savait rien. Personne de la bourse ni du cercle n'avait été chez lui. La portière, qui faisait son ménage, questionnée par des curieux, avait répondu, mais en ayant l'air de se moquer d'eux, qu'il était dans l'or et la soie. Une seule personne, une dame qu'il connaissait depuis quatre ou cinq ans, aurait pu donner quelques détails sur son compte, et ces détails confirmaient tout ce qu'on disait de sa richesse et de son avarice. Elle en tirait à grand'peine de petites sommes; mais elle tenait à ne pas se fâcher avec lui parce qu'elle l'avait chargé de faire valoir ses économies, une trentaine de mille francs, qui rapportaient sept et huit pour cent dans ses mains, et qu'il avait, plus d'une fois déjà, menacé de rendre.

Quand on parlait à notre homme de ses millions, il se défendait d'être aussi riche qu'on le croyait. « Vous parlez là comme des millionnaires, disait-il. Avec cent personnes, on ne peut pas être à son aise sans les millions. » Malgré ces protestations, on voyait bien que l'opinion qu'on avait de sa fortune ne lui déplaisait pas.

Un jour on annonça que le père Schmith avait été frappé de mort d'apoplexie, dans son lit, le matin. Cette nouvelle inattendue causa une vive sensation parmi les habitués du cercle. On voulut savoir qui héritait, et l'on se renseigna. On apprit, de la bouche même de la dame dont je viens de parler, qu'il était mort insolvable! Une sorte d'enquête qui se fit les jours suivants prouva : 1° Que le père Schmith n'avait jamais eu de fortune; 2° qu'il avait vécu depuis trois ans de quelques petites opérations de bourse et surtout des trente mille francs dont il était dépositaire; 3° que cette somme était entièrement dissipée, et qu'il restait à peine de quoi payer les funérailles du défunt.

Ce que tout le monde prenait pour une basse avarice n'était que l'économie imposée par le manque d'argent. Et cet homme, assez hardi pour s'approprier trente mille francs confiés à sa loyauté par une femme, n'avait pas osé tenter quelque grand coup de bourse que le crédit dont il jouissait eût rendu facile et qui eût pu lui donner la fortune! Il avait pu vivre longtemps en paix avec sa conscience, — sa santé et la sérénité de son visage le disaient, — en détournant le bien d'autrui, mais il avait reculé devant un acte dont l'insuccès eût dévoilé son indignité, et le jour où ses ressources illicites s'étaient épuisées, épouvanté sans doute par l'imminence du scandale, il était mort dans les terreurs nocturnes que lui causait le fantôme du lendemain.

ÉDOUARD GOURDON.

SALON DE 1859.

VI

On a crié contre le jury pour n'en pas perdre l'habitude; le jury est bien plus à plaindre qu'à blâmer; si ceux qui ne sont pas contents étaient condamnés à faire partie du jury, ils seraient beaucoup plus fâchés encore : c'est une magistrature fort digne, mais fort ennuyeuse. Le jury ne voit pas pour ainsi dire les beaux tableaux ou les beaux marbres, puisque les maîtres, même les jeunes maîtres, sont dispensés du jugement. Le jury n'a donc à examiner que les perpétuelles tentatives de ceux qui n'obtiennent ni la croix ni la médaille. Je sais bien que le public est le souverain juge, et, plus d'une fois, quelle que soit la bonne volonté de la justice, elle a pu se tromper de porte le jour des faveurs.

Où le jury a une mission vraiment noble, c'est quand il interroge l'œuvre des nouveaux venus et quand il découvre un peintre parmi tant d'aimables barbouilleurs. Voilà ce qui le console d'être sévère; c'est ainsi qu'il ne perd pas toujours sa journée.

M. Charles Chaplin s'indigne de ne pas me voir m'indigner contre le refus du jury; il m'écrit que c'est frapper un homme à terre que de ne le pas défendre contre ses juges; en un mot toutes les bourrasques d'un galant homme à qui l'on a fermé la porte au nez. On n'a pas nié son talent; au contraire on a trouvé qu'il peignait trop bien le nu. Je ne m'explique pas sa colère; quand un peintre comme M. Chaplin est repoussé par le jury, le bruit qui se fait autour de son œuvre sert beaucoup plus à sa réputation que ne le ferait la beauté de l'œuvre elle-même. J'interroge le calendrier des martyrs du jury : j'y trouve Delacroix, Rousseau, Vidal, Courbet, Gigoux, Chassériaux, Diaz, Corot; qui encore? Maindron et Préault; qui encore? tout le monde, toutes les écoles, tous les genres. Or le jury a-t-il nui à tous ces artistes célèbres? Le jury, loin d'atténuer les gloires naissantes, les met en lumière quand il leur ferme le cénacle.

Le jury est la sauvegarde des lois de l'art; il les doit défendre contre toute violation; il doit encourager les hardiesses, les aspects nouveaux, les grandes originalités; mais il doit maintenir les règles de la grammaire du beau. Sa sévérité, même pour les artistes bien doués qui ne font que s'essayer encore, n'est-elle pas un bienfait? En premier lieu, cette sévérité leur donne des amis; en second lieu, elle leur donne une force nouvelle; en troisième lieu, elle les ramène dans les voies consacrées.

Le jury est une critique avant la lettre; or la critique n'a jamais fait de mal qu'à elle-même, par contre-coup; jamais à ceux qu'elle a touchés. Les soldats les plus glorieux ne sont-ils pas ceux qui reviennent avec des blessures? Qu'est-ce qu'une blessure si vite cicatrisée pour un siècle d'immortalité? Le jury ne condamne pas à mort; il n'a tué personne. Il ne condamne qu'aux travaux forcés de l'atelier jusqu'à la prochaine exposition. Si le jury est injuste, son injustice ne frappe que lui-même.

On a accusé le jury d'aveuglement, de jalousie même; or, comment est composé le jury? Des quatre premières sections de l'Académie des beaux-arts avec adjonction des membres libres de cette Académie. Dans chaque section, je trouve toutes les écoles représentées : l'école de la ligne, par M. Ingres; l'école de la couleur, par M. Delacroix; l'école du pittoresque, par M. Horace Vernet. M. Robert Fleury est-il un mauvais juge? et M. Hippolyte Flandrin? MM. Picot et Cogniet, qui ont fait des tableaux et qui ont fait des peintres, se peuvent-ils tromper quand ils ne sont plus dans leur atelier? Il suffirait de les citer tous, les sculpteurs comme les peintres, comme les architectes, les académiciens libres comme les graveurs, pour réduire à néant les dernières attaques contre le jury. Se plaindra-t-on de voir parmi les juges le secrétaire perpétuel de l'Académie des beaux-arts, M. Fromental Halevy, l'illustre musicien qui passe sa vie dans l'étude des chefs-d'œuvre, quand il se repose d'en faire? Sa maison est tout un musée. L'art est son pays natal. Qui donc aime plus la jeunesse que M. le baron Taylor, ce cœur ardent au beau et au bien? M. de Nieuwerkerke, qui préside le jury, est aussi bienveillant devant les tableaux et les statues qu'à ses réceptions du vendredi. Mais il n'a pas la bienveillance banale qui s'atténue elle-même; il est d'autant plus sympathique au talent, même au talent qui s'essaye, qu'il est sévère pour la médiocrité.

Mais puisque le jury a ses heures de sévérité, pourquoi laisse-t-il passer les mauvais tableaux? C'est qu'à force de voir tant de couleurs barbares qui se heurtent et se violent, l'œil le plus sûr perd sa vraie lumière; c'est que la recommandation, quand elle met sa robe du matin et qu'elle parle avec de beaux yeux, quelquefois voilés de larmes pour exprimer qu'il y a des misères qui attendent leur salut de l'Exposition, est souvent trop éloquente; c'est qu'entre un tableau mauvais et un tableau plus mauvais, il n'y a qu'un fil d'araignée; c'est que cet artiste qui dessine si mal a montré ou plutôt a laissé transpercer un sentiment de coloriste; il faut l'encourager cette année; mais s'il ne revient pas meilleur à la prochaine Exposition, on lui fermera la porte, tandis qu'on l'ouvrira peut être à celui qui, cette année, n'a pas eu droit de cité, et que l'indignation aura fait peintre.

Le jury a refusé la lumière de l'Exposition à M. Chaplin, pour une figure; mais, ici, ce n'est pas la faute de son talent très reconnu ailleurs, à l'exposition même. L'allégorie de M. Chaplin était-elle trop diaphane? Le jury se réunissait dans le carême! Et pourtant il a prouvé, en recevant deux fois la bacchante de M. Clésinger, une fois en marbre et une fois en peinture, — je me trompe, deux fois en chair, — qu'il savait regarder en face la nudité quand elle était cherchée dans le sentiment de l'art. Mais, sans le vouloir sans doute, M. Chaplin aura donné à sa figure je ne sais quelle volupté humaine captivant le regard : or saint Paul défend la volupté des yeux.

J'irai voir cette belle dame *en toilette de bal*.

VII

Je voudrais bien parler un peu des néo-grecs : de M. Gabriel Gleyre, qui a eu le tort de ne pas exposer; de M. Hamon, qui a peut-être eu le tort contraire; de M. Picou, qui court les beaux horizons; de M. Gustave Boulanger, qui s'en vient comme un amoureux au bras de la Lesbie; de M. Toulmouche, qui est charmant, mais qui a trop peur d'être simple, et de M. Gérôme, qui frappe toujours par l'imprévu.

J'ai vu, cet hiver, dans l'atelier de Gleyre, des œuvres qui, peut-être, n'ont pas leurs égales à l'Exposition; mais Gleyre n'aime pas ses tableaux. Il éprouve un plaisir secret à les voir partir pour l'inconnu, bien loin, bien loin, où il espère qu'on ne les retrouvera jamais. Il est de ceux qui disent que tout a été fait, et il prouve le contraire; il a longtemps habité l'Égypte, la Grèce et l'Italie, cherchant sa patrie dans les mondes disparus; il a pris en grande pitié les petites ambitions des écoles modernes. Chose singulière! s'il avait eu six mille livres de rentes, il se fût toujours croisé les bras; s'il fait des chefs-d'œuvre, c'est qu'il est forcé de les faire. C'est l'Alfred de Vigny de la peinture; il aurait pu inscrire sur sa porte le vers du poëte :

> Seul le silence est grand, tout le reste est faiblesse.

M. Gleyre est l'ami intime de M. Chenavard, que j'ai surnommé *Découragateur Ier*, un autre artiste de marque, qui a le front bien habité, mais la main paresseuse. M. Gleyre, comme M. Chenavard, se dit tous les matins : « A quoi bon? Je n'atteindrai jamais au talent de Léonard de Vinci ou de tout autre maître avec qui j'ai des affinités. » Et trop souvent il lui arrive de détourner son chevalet, d'ouvrir un livre et de fumer une cigarette. C'est là le trait d'une nature hors ligne; mais il est du devoir de la critique de verser le coup de l'étrier à tous ces beaux découragés qui veulent s'arrêter en chemin.

Quand Paul Delaroche partit pour l'Italie, il y a quinze ans, il força Gleyre de continuer son école. Gleyre obéit, quoique à regret. Ce ne fut plus un atelier, ce fut un autre Herculanum. Le moyen âge vit

SALON DE 1859. — Bertrand et Raton, par M. Monginot (N° 2189). — Dessiné par M. Morin, gravé par M. Linton.

tomber ses oripeaux, sa dague de Tolède et sa couronne surchargée. Les belles et chastes nudités reparurent plus jeunes que jamais : on salua du même coup avec acclamation toute une pléiade de jeunes peintres que Gleyre avait nourris sur le mont Hymète ou dans les forêts de Diane.

Celui qui a pris la tête, c'est M. Gérôme.

M. Gérôme est un hardi chercheur; s'il va à la conquête de la toison d'or, c'est par les routes inconnues. Que lui importe s'il s'égare. il sait qu'il se retrouvera. Depuis sa première apparition, depuis ses fameux *Coqs grecs*, qui ont détrôné le coq gaulois, il a toujours procédé par l'imprévu; tantôt antique, tantôt moderne, mais avec une originalité bien saisissante.

Aussi le public va toujours à ses tableaux comme à un pays toujours nouveau. Le public est sûr de ne pas retrouver là l'air connu. Il aime ces hardiesses du jeune maître qui ose passer du *Duel de Pierrot* à la *Mort de César*. Quoi que fasse M. Gérôme, il sauve tout par le style; là où tout autre ne serait qu'un oseur, il reste un artiste. Dans ses airs étranges, la gravité se trahit à point. S'il s'abandonne aux aventures sur la cavale impatiente, il met la science en croupe.

M. Gérôme a beaucoup étudié, non pas seulement à l'école de Gleyre et de Delaroche, mais à l'atelier de Xeuxis et d'Apelles. Il a traversé toute 1antiquité. Comme Prudhon, il a voulu renouer la chaîne d'or des maîtres grecs, et retrouver la poésie à sa source, sans la chercher à travers la Renaissance. Il s'est passionné devant toutes les fresques qui témoignent pour le génie des anciens; c'est en les voyant qu'il s'est écrié : — Et moi aussi je suis peintre! Et il s'est souvenu qu'il parlait cette langue d'or il y a deux mille ans.

Cette année, M. Gérôme expose trois tableaux : *la Mort de César*, — *Are Cesar imperator, morituri te salutant*, — et *le Roi Candaule*.

La Mort de César me semble conçue par un philosophe plutôt que par un peintre. Certes, c'est une grande idée que de montrer celui qui fut César déjà solitaire dans la mort, quoique à peine il vienne de tomber du haut de sa grandeur. Quoi! celui qui fut le maître du monde, le seul homme qui traversa rieusement les Gaules, celui que le sénat faill connaître pour le mari de toutes les dames rom César imperator, César éloquent, César héroïq est là, tout seul, dans ce palais qu'il a teint d sang! Pas un ami qui lui soulève la tête et qui commande aux dieux! César est mort, vive Br

Ainsi tombent les plus grands. Il y aurait de décourager tous les Césars futurs si l'histoire, la conscience du monde, n'était venue pieus mettre la couronne immortelle sur ce noble front sénat avait ceint du laurier.

M. Gérôme, qui est un penseur, a trop oubli était avant tout un peintre. Je ne reconnaît pas dans cet homme abandonné; l'artiste a beau me ver, par l'architecture, par le socle des colonne piédestal des statues que je suis au capitole; il indiquer les feuilles d'or sur le front, je ne s saisi par la majesté du maître du monde. M. Gé trop répandu d'ombre autour de César; il fallait ment illuminer la tête pour exprimer que, mêm

SALON DE 1859. — Entrée de la vallée de Lanterbrunnen, prise des bords de l'Aar (N° 1269). — Peinture et dessin de M. Karl Girardet, gravé par Linton.

la mort, le génie qui est un des caractères du beau, pare toujours de son auréole le front qu'il agrandit.

La *Mort de César*, de Gérôme, ressemble donc plus à une étude qu'à une page d'histoire. Si M. Gérôme s'était contenté de traduire Shakespeare, il fût arrivé sans effort au plus saisissant effet. Il fallait montrer Simber criant : *La tyrannie est morte !* et Brutus jetant un dernier regard à son ami tout en disant aux sénateurs : *L'ambition vient de payer ses dettes.*

Mais il ne faut pas demander à un peintre ce qu'il n'a pas fait. J'aime mieux, de beaucoup, l'*Ave César* : là le peintre n'est pas dominé par le philosophe. On ne saurait dire avec quelle pénétrante sollicitude M. Gérôme a fouillé l'histoire dans les livres et dans les médailles, — dans ses souvenirs, car je l'ai déjà dit, il a vu tout cela, — pour composer ce tableau qui est l'œuvre d'un architecte, d'un antiquaire et d'un peintre. Ce beau cirque, où revit tout le monde romain sous la magie du pinceau, semble être destiné au palais de l'avenue Montaigne : un autre souvenir vivant des mondes perdus. Je ne décrirai pas ce tableau détaillé à l'infini, que la plume la plus colorée ne ferait pas comprendre ; c'est un spectacle tragi-comique qu'il faut voir jusqu'au bout, aucun historien ne l'a décrit avec une pareille fidélité : c'est le triomphe de l'art dans la science. Et là ni l'art ni la science ne cachent l'humanité. M. Gérôme pourra frapper du même coup à l'Académie de peinture et à l'Académie des inscriptions.

Le troisième tableau de M. Gérôme est expliqué par Hérodote, car M. Gérôme connaît Hérodote comme le bal de l'Opéra. « Et Candaule, quand il fut heure de dormir, conduisit Gygès dans la chambre, et tantôt vint après la femme, laquelle, près de l'huis, quittant ses vêtements, Gygès la vit, et comme elle lui tournait le dos pour aller au lit, s'échappa ; mais elle l'aperçoit sortir. » Hérodote est trop vague pour un archéologue comme M. Gérôme. Il a, selon sa coutume, peint un intérieur qui est toute une révélation de l'antiquité. L'école de David dira que le peintre de Sapho voyait une autre antiquité que le peintre de Nyssia : si M. Gérôme est moins exact, il est plus vrai. Hérodote lui-même lui pardonnerait ce beau lit d'ivoire sculpté. Qu'importe, après tout, puisque c'est ici un tableau d'histoire romanesque, mais Nyssia a-t-elle cette fleur de beauté qui s'épanouit sur la jeunesse ?

M. Hamon a mis des malices sur sa palette, il aurait mieux fait d'y mettre des couleurs : voilà dix ans qu'il nous promène dans sa galante mythologie. Je n'ai pas été le dernier à reconnaître sa grâce un peu maniérée et son style renouvelé des Grecs ; on avait tant abusé du moyen âge, on était déjà si loin de Prudhon, que les amours de M. Hamon furent accueillis en enfants gâtés.

Mais le moment est venu pour le jeune peintre d'accentuer sa manière par un sentiment plus grave. Il s'est trop complu dans son succès ; il lui faut se renouveler soi-même et trouver sa seconde manière, ou se résigner à peindre des papillons sur des éventails.

Son tableau de cette année n'est qu'une jolie gaminerie : c'est toujours M. de Cupidon qui joue le principal rôle. Il va frapper à la porte d'une chaumière. A travers la porte disjointe on entrevoit une belle fille compatissante qui ne laissera pas se morfondre M. de Cupidon : « Frappez, et l'on vous ouvrira. » Je ne perdrai pas mon temps à remonter les spirales de cette philosophie transcendante ; je suis ici devant un tableau et non devant une malice. J'ai le droit de trouver que la composition est mauvaise ; il fallait une suite à cet Amour suranné qui ne tient pas assez de place. On dirait une mouche perdue dans une jatte de lait. Puisque la fille est belle, pourquoi ne pas la mieux montrer ? Ou plutôt pourquoi n'en pas montrer d'autres que ne verrait pas l'Amour ?

M. Toulmouche est plus harmonieux dans ses compositions ; il n'est pas moins maniéré, parce qu'il étudie trop spirituellement la simplicité. Ses jeunes filles savent la coquetterie ; elles n'ont pas l'abandon, la candeur, je dirais presque la charmante maladresse des vingt ans. M. Toulmouche a exposé trois tableaux : *la Prière, la Leçon* et *le Château de cartes*. Il ne joue pas aux énigmes philosophiques comme M. Hamon ; il est moins abstrait, il est plus peintre ; je le crois tout aussi familier aux maîtres de l'antiquité, car il est sorti, comme M. Hamon, de l'atelier de M. Gleyre ; mais il est plus de son temps. C'est le romancier des jeunes parisiennes.

Je ne dis pas encore adieu aux néo-grecs ; je veux revoir le *Moineau de Lesbie*, de M. Gustave Boulanger, et je n'ai pas encore vu la décoration de M. Picou.

VIII

Voici un autre monde, un autre soleil, un autre pays ; nous quittons les idéologues, les penseurs et les poëtes, pour ceux qui n'ont que le souci de la palette. Lutte éternelle qui donne tour à tour raison à Raphaël et à Véronèse, à Michel-Ange et à Rembrandt ; non pas que je veuille dire que Véronèse et Rembrandt ne voulaient pas penser en peinture, mais ils avaient surtout la préoccupation de peindre pour peindre.

M. Monginot a sans doute un front, peut-être un beau front ; mais ce que je vois surtout en lui, c'est une belle main.

M. Monginot est un élève de M. Couture, — je me trompe, c'est un élève de Chardin. — Celui-là n'a pas étudié à l'atelier, mais à la cuisine. Il a eu pour camarades d'école des chiens et les chats, des singes et des perroquets ; son horizon, c'est la plaque de la cheminée illustrée de fleurs de lis, de feuilles d'acanthe, de couronnes héraldiques ; son soleil, c'est la flamme de l'âtre ; ses antiques, ce sont les chaudrons, les pincettes, les jambons fumés. Aussi quel gai et bon compagnon à l'heure du dîner. Si j'avais un palais, c'est M. Monginot qui peindrait ma salle à manger : sa peinture a du ragoût et régale les yeux ; sa palette est toute chargée de gibier et de fruits : les beaux faisans dorés ! les beaux raisins de pourpre ! Quel fumet répand cette cuisse de chevreuil ! quel parfum ce melon qui relève de couche et ces pêches qui tombent de l'espalier ! La peinture de M. Monginot me donne faim et me réjouit.

Le personnage qu'il affectionne, c'est le chat ; il peint les chats avec amour ; il les comprend comme s'ils lui parlaient ; il a lu dans leurs beaux yeux verts ; il a senti leurs griffes ; il a rêvé longtemps devant ces tigres civilisés.

Cette fois, sous prétexte de peindre un chat de plus, il a mis en scène Bertrand et Raton. La scène manque un peu d'unité : au premier abord, on y voit tout, excepté le sujet. Si on peut dire d'un homme qu'il a trop de qualités, M. Monginot est trop coloriste ; il joue de la lumière trop bruyamment, comme Thalberg joue du piano ; c'est un orchestre où Sax est entré.

M. Monginot a bien fait de peindre son chat tout jeune ; on ne comprendrait pas, en effet, que Rodillard ou Raminagrobis se fussent laissés prendre aux malices du singe. Il a très-bien rendu l'ingénuité de Raton et la coquinerie de Bertrand.

Le peintre des chats ne s'est pas contenté de peindre Raton, il en a répandu toute une famille sur une console. Les beaux chats ! comme je leur ouvrirais ma chambre et comme je leur tirerais les marrons du feu[1] !

ARSÈNE HOUSSAYE.

L'oreille de la Chouette.[2]

CONTE FANTASTIQUE.

(*Suite.*)

Alors les trois fonctionnaires se regardèrent en riant tout bas, et le bourgmestre, s'inclinant de nouveau dans l'ouverture, s'écria d'un ton rude :

— Dépêche-toi, coquin, ou je tire .. Dépêche toi !

Il arma son fusil, dont le tic-tac parut hâter l'ascension du personnage mystérieux ; on entendit rouler quelques pierres. Cependant il fallut bien encore une minute pour le voir apparaître, la citerne ayant soixante pieds de profondeur.

Que faisait cet homme au milieu de pareilles ténèbres ? Ce devait être quelque grand criminel ! Ainsi le pensaient du moins Pétrus Mauerer et ses acolytes.

Enfin, une forme vague se détacha de l'ombre, puis lentement... progressivement, un petit homme, haut de quatre pieds et demi au plus, maigre, déguenillé, la figure sèche et jaune comme un vieux buis de Nuremberg, l'œil étincelant comme celui d'une pie et les cheveux en désordre, roux, flétris comme de la bruyère desséchée... un petit homme, la chemise débraillée, les vêtements en lambeaux, sortit en criant :

— De quel droit venez-vous troubler mes études, misérables ?

Cette apostrophe grandiose ne cadrait guère avec son costume et sa physionomie, aussi le bourgmestre indigné lui répliqua :

— Tâche de te montrer honnête, mauvais drôle, ou je débute par t'administrer une correction.

— Une correction ! dit le petit homme en bondissant de colère et se dressant sous le nez du bourgmestre.

— Oui, reprit l'autre — qui pourtant ne laissait pas d'admirer le courage du pygmée — si tu ne réponds pas d'une manière satisfaisante aux questions que je vais te poser. Je suis le bourgmestre d'Hirchwiller ; voici le garde champêtre, le berger et son chien, nous sommes plus forts que toi... sois sage et dis moi paisiblement qui tu es, ce que tu viens faire ici et pourquoi tu n'oses paraître au grand jour... ensuite nous verrons ce que l'on fera de toi.

— Tout cela ne vous regarde pas, répondit le petit homme de sa voix cassante. — Je ne vous répondrai pas.

— Dans ce cas, en avant. marche ! — fit le bourgmestre, qui le saisit d'une main ferme par la nuque. — Tu vas coucher en prison !

Le petit homme se débattait comme une martre ; il cherchait même à mordre, et le chien lui flairait déjà les mollets, quand, tout épuisé, il dit, non sans quelque noblesse :

— Lâchez-moi, monsieur, je cède à la force... je vous suis !

Le bourgmestre, qui ne manquait pas de savoir-vivre, devint plus calme à son tour.

— Vous me le promettez, dit-il ?

— Je vous le promets !

— C'est bien .. marchez en avant.

Et voilà comme, dans la nuit du 29 juillet 1835, le bourgmestre fit la capture d'un petit homme roux sortant de la citerne du Geierstein.

En arrivant à Hirchwiller, le garde champêtre all[a] chercher la clef de la prison, et le vagabond fut enferm[é] à double tour, sans oublier le verrou extérieur et [le] cadenas. — Tout le monde fut alors se reposer de [ses] fatigues, et Pétrus Mauerer s'étant couché, rêva jus[-] qu'à minuit à cette singulière aventure.

Le lendemain, vers neuf heures, Hans Gœrner, [le] garde-champêtre, ayant reçu l'ordre d'amener le pr[i-] sonnier à la maison commune, pour lui faire subir [un] nouvel interrogatoire, se rendit avec quatre vigoureu[x] gaillards, au violon. Ils en ouvrirent la porte, tout cu[-] rieux de contempler le feu-follet. Mais quelle ne fut p[as] leur surprise, de le voir pendu par sa cravate, au gri[l-] lage de la lucarne ! — Plusieurs disent qu'il se débat[-] tait encore... d'autres qu'il était déjà raide... Quoi qu['il] en soit, on courut chez Pétrus Mauerer, pour le préve[-] nir du fait, et ce qu'il y a de certain, c'est qu'à l'a[r-] rivée de celui-ci, le petit homme avait rendu son de[r-] nier soupir.

Le juge de paix et le docteur d'Hirchwiller dress[è-] rent un procès-verbal en règle de la catastrophe ; pu[is] on enterra l'inconnu dans un champ de luzerne et to[ut] fut dit !

Or, environ trois semaines après ces événement[s] j'allai voir mon cousin Pétrus Mauerer, dont je [me] trouve être le plus proche parent, et, par conséquen[t] l'héritier. Cette circonstance entretient entre nous [une] liaison assez intime. — Nous dînions ensemble, ca[u-] sant de choses indifférentes, lorsque le bourgmest[re] me raconta la petite histoire précédente, comme [je] viens de la rapporter moi-même.

— C'est étrange, cousin, lui dis-je... vraime[nt] étrange .. Et vous n'avez aucun autre renseigneme[nt] sur cet inconnu ?

— Aucun.

— Vous n'avez rien trouvé, qui pût vous mettre s[ur] la voie de ses intentions ?

— Absolument rien, Christian.

— Mais, au fait, que pouvait-il faire dans la citerne[,] de quoi vivait-il ?

Le bourgmestre haussa les épaules, remplit n[os] verres et me répondit :

— A ta santé, cousin.

— A la vôtre.

Nous restâmes quelques instants silencieux. — [Il] m'était impossible d'admettre la fin brusque de l'ave[n-] ture... et, malgré moi-même, je rêvais avec mél[an-] colie à la triste destinée de certains hommes, qui [ap-] paraissent et disparaissent dans ce monde, comme l'he[rbe] des champs, sans laisser le moindre souvenir ni [le] moindre regret.

— Cousin, repris-je, combien peut-il y avoir d[e] aux ruines de Geierstein ?

— Vingt minutes au plus... Pourquoi ?

— C'est que je voudrais les voir.

— Tu sais que nous avons aujourd'hui réunion [du] conseil municipal et que je ne puis t'accompagner.

— Oh ! je les trouverai bien tout seul.

— Non, le garde champêtre te montrera le chem[in,] il n'a rien de mieux à faire.

Et mon brave cousin, ayant frappé sur son ve[rre,] appela sa servante :

— Katel, va chercher Hans Gœrner.. qu'il se [dé-] pêche... voici deux heures, il faut que je parte.

La servante sortit et le garde champêtre ne t[arda] point à venir.

Il reçut l'ordre de me conduire aux ruines.

Tandis que le bourgmestre se dirigeait gravet[ment] vers le conseil municipal, nous montions déjà la [côte.] Hans Gœrner m'indiquait de la main les vestig[es de] l'aqueduc. A ce moment, les arêtes rocheuses du [pla-] teau, les lointains bleuâtres du Hundsrück, les t[ristes] murailles décrépites, couvertes d'un lierre sombr[e, le] bourdonnement de la cloche d'Hirchviller, appelant [les] notables au conseil, le garde champêtre haletant, [s'ac-] crochant aux broussailles, prenaient à mes yeux [une] teinte triste et sévère, dont je n'aurais pu me re[ndre] compte : c'était l'histoire de ce pauvre pendu, qu[i] teignait sur l'horizon.

[1] Outre ce tableau, le *Monde illustré* donne aujourd'hui la reproduction de deux toiles très-remarquables : un *Paysage suisse*, de M. Karl Girardet, et un *Site asiatique*, de M. Pasini.

[2] Voir notre précédent numéro.

L'escalier de la citerne me parut fort curieux, sa spirale élégante. Les buissons, hérissés dans les fissures de chaque marche, l'aspect désert des environs, tout s'harmonisait avec ma tristesse. Nous descendîmes, et bientôt le point lumineux de l'ouverture, qui semblait se rétrécir de plus en plus, et prendre la forme d'une étoile à rayons courbes, nous envoya seul sa pâle lumière.

Quand nous atteignîmes le fond de la citerne, ce fut un coup d'œil superbe, que toutes ces marches éclairées en dessous, et découpant leurs ombres, avec une régularité merveilleuse. — J'entendis alors le bourdonnement dont m'avait parlé Pétrus : — l'immense conque de granit avait autant d'échos que de pierres!

— Depuis le petit homme, personne n'est donc descendu ici ? demandai-je au garde champêtre.

— Non, monsieur... les paysans ont peur... ils s'imaginent que le pendu revient.

— Et vous ?

— Moi... je ne suis pas curieux.

— Mais le juge de paix... son devoir était...

— Hé ! que serait-il venu faire dans l'*Oreille de la Chouette ?*

— On appelle ceci l'*Oreille de la Chouette ?*

— Oui.

— C'est à peu près cela, dis-je, en levant les yeux. La voûte renversée forme assez bien le pavillon ; le dessous des marches figure la caisse du tympan, et les détours de l'escalier le limaçon, le labyrinthe et le vestibule de l'oreille. — Voilà donc la cause du murmure que nous entendons : — nous sommes au fond d'une oreille colossale.

— C'est bien possible, dit Hans Goerner, qui semblait ne rien comprendre à mes observations.

Nous remontions, et j'avais déjà franchi les premières marches, lorsque je sentis quelque chose se briser sous mon pied : je me baissai pour voir ce que cela pouvait être, et j'aperçus, en même temps, un objet blanc devant moi... c'était une feuille de papier déchirée.. Quant au corps dur qui s'était broyé, je reconnus une sorte de pot en grès verni.

— Oh ! oh ! me dis-je, ceci pourra nous éclaircir l'histoire du bourgmestre.

Et je rejoignis Hans Goerner, qui m'attendait déjà sur la margelle du puits.

— Maintenant, monsieur, me cria-t-il, où voulez-vous aller ?

— D'abord, asseyons-nous un peu... nous verrons tout à l'heure.

(La fin au prochain numéro.)

ERCKMANN CHATRIAN.

Souvenirs de voyage.

II

JÉRUSALEM : LE SAINT-SÉPULCRE.

On lit depuis quelques jours dans les journaux d'Orient : La coupole du Saint-Sépulcre menace ruine. La triste nouvelle a été répétée par toutes les feuilles d'Europe : elle a produit une certaine impression dans le monde chrétien ; peut être donnera-t-elle quelque intérêt à ces notes que nous avons crayonnées sur les lieux mêmes, avec une fidélité de daguerréotype.

Tel qu'il nous apparaît aujourd'hui, le monument du Saint-Sépulcre est moins *une* église qu'une *réunion* d'églises. On y reconnaît la main de plusieurs siècles. La forme générale est celle d'une croix romaine, avec une nef circulaire à l'ouest; un transept, du nord au sud, et, à l'est, une sorte de chœur terminé par une abside.

Ajoutez une aile à l'extrémité, et à l'est et à l'ouest de chaque transept; enfin, une autre allée courant autour de l'abside, avec des chapelles rayonnant à l'entour. La rotonde ne présente que des arches en plein cintre; la partie orientale est à ogives entremêlées de fenêtres rondes.

Le Saint-Sépulcre occupe le centre de la rotonde. Seize colonnes de marbre ornent le pourtour de cette rotonde, et dix-sept arcades soutiennent une galerie supérieure, également composée de seize colonnes, et de dix-sept arcades plus petites ; des niches, qui correspondent à ces petites arcades, s'élèvent au dessus de la frise de la galerie.

C'est au milieu de cette grande rotonde que se trouve placé le Saint-Sépulcre.

Une chose qui tout d'abord frappe, étonne et afflige le voyageur, qu'il soit pèlerin pieux, historien, touriste et ou poëte, c'est qu'il ne reconnaîtra guère, ou bientôt qu'il ne reconnaîtra plus du tout l'état primitif des lieux, tels qu'ils étaient lorsque le sang du Christ les consacra. Ces mutilations sont les œuvres des hommes et des siècles. La piété sincère, mais peu éclairée, des premiers temps donna le signal de ces regrettables altérations.

Le sommet du Golgotha était un immense bloc de rochers, composé d'un calcaire compacte, d'une extrême dureté, à fond blanc, mais nuancé de teintes rosées. La pioche et le ciseau ont taillé, façonné et singulièrement amoindri la montagne. A son point culminant elle ne présente plus qu'une surface plane, longue d'environ quatre mètres et large de trois. On a eu le tort, impardonnable selon moi, de couvrir ce roc vénérable d'un revêtement en marbre jaune. La cavité dans laquelle fut planté cet arbre de la croix qui éleva devant les regards du monde le corps d'un Dieu immolé pour son salut, resta béante jusqu'au seizième siècle ; à cette époque on la recouvrit d'une plaque d'argent ciselé, avec des bas reliefs représentant le Crucifiement, la Descente de Croix, la Résurrection, les Saintes Femmes au Tombeau. Pendant longtemps on n'avait pas osé placer d'autels sur la cime du rocher où la victime volontaire s'était elle-même immolée; mais un jour les Grecs brisèrent le rocher, et au lieu même où la croix s'était dressée, ils placèrent un autel de marbre. Aujourd'hui, pour voir le trou qui reçut la croix, il faut se glisser sous l'autel.

Ajoutons que le fragment arraché ainsi au Calvaire par des mains pieusement sacriléges était destiné à Constantinople : on l'embarqua au port de Jaffa ; mais Dieu ne veut pas que l'on touche à l'arche sainte : le navire fit naufrage, et Constantinople n'a pas gagné ce que Jérusalem a perdu.

On sait la poésie sombre et grandiose que les évangélistes ont déployée en racontant la mort du Christ : la nature tout entière prit le deuil de son Créateur; les cieux émus se troublèrent; les ténèbres envahirent le jour et la terre s'entr'ouvrit. On a ménagé dans l'église même du Saint-Sépulcre environ deux mètres de la déchirure du Calvaire : elle est verticale, et forme comme une ligne onduleuse qui se dirige de l'est à l'ouest.

Malheureusement, la fente du tremblement de terre a été décorée comme le Calvaire lui-même, et on l'a revêtue d'un marbre jaunâtre qui ressemble assez à celui qu'on trouve à Sienne. Ceci encore est une déception pour le voyageur.

Une lame mobile recouvre cette fente. Quand on la soulève, le regard plonge dans l'intérieur d'une chapelle souterraine, vide et nue, que l'on appelle la *Chapelle d'Adam*. Une tradition touchante se rapporte à ce nom et à cette chapelle. Notre premier père, exilé avec sa compagne des jardins d'Éden, vint mourir aux lieux où plus tard Jérusalem fut bâtie, et fut, dit-on, enseveli sur le Golgotha, à l'endroit où plus tard devait s'élever la croix du Sauveur. Quand le rocher éclata, au dernier soupir de Dieu, le sang rédempteur coulant dans la terre lava les vieux os du plus antique pécheur, et de même que nous avions été perdus dans Adam, nous fûmes tous purifiés et rachetés en lui.

Dans le principe, le sépulcre du Christ était, comme la plupart des tombeaux juifs, une simple grotte creusée dans le vif du rocher; mais on a changé tout cela ! Tout à l'entour, en effet, on a taillé la montagne dont on fait une sorte de monument; ce monument, avec galerie et corniches, sculptures et colonnettes, a treize pas de long, neuf de large et douze pieds de haut. Devant l'entrée on a placé quatre magnifiques candélabres, et au-dessus de la porte, quatorze petites lampes en argent, d'un travail exquis. A l'intérieur, le sépulcre de Jésus-Christ est divisé en deux compartiments : le premier, qui sert à l'autre de vestibule, renferme un bloc de marbre haut de quatre pieds, et indiquant la place où s'était assis l'ange qui accueillit les saintes femmes près du tombeau. A la voûte de ce vestibule, quinze lampes sont suspendues.

La partie intérieure de la grotte est longue d'environ sept pieds; — il me semble la voir encore, tant ce spectacle m'émut et me frappa ! A droite, le rocher présente une large saillie. Sur cette saillie on avait déposé le corps du divin crucifié. Par malheur, cette pierre à jamais vénérable a été recouverte d'un parement de marbre blanc. Au milieu de cierges sans nombre brûlent sans cesse quarante-cinq lampes en argent, en vermeil et en or.

La pierre de l'Onction, sur laquelle Nicodème et Joseph d'Arimathie oignirent le corps de parfums, a été pareillement recouverte d'une plaque de marbre. Comme on le voit, c'est partout le même système.

Çà et là, autour du Saint-Sépulcre, on aperçoit les grands souvenirs de la passion; ici, la colonne de la Flagellation, malheureusement cachée sous une enveloppe de métal, et que l'on aperçoit seulement dans une pénombre vague; un peu plus loin, c'est la pierre de l'Outrage sur laquelle on fit asseoir le Christ pendant que l'on posait sur sa tête la couronne d'épines et entre ses bras le roseau, sceptre ironique de sa royauté.

L'église du Saint Sépulcre a subi des fortunes diverses. On sait avec quelle cruauté la main violente de Titus chassa chrétiens et Juifs de Jérusalem : une colonie païenne vint habiter la ville de David, qui s'appela *Ælia Capitolina*. On ne voulut pas même lui laisser son nom! Sur la porte qui regarde Beit-Léhem, Adrien posa un pourceau de marbre : sur le rocher du Golgotha, une idole de Jupiter; au Calvaire, une Vénus!

Plus tard, le christianisme vit des jours meilleurs : Constantin fit bâtir un temple magnifique, que vingt conquêtes successives défigurèrent sans pourtant le renverser.

A l'église proprement dite du Saint-Sépulcre, élevée par le fils de sainte Hélène, les croisés ajoutèrent des bâtiments nouveaux, pour enfermer les sanctuaires laissés en dehors par Constantin.

Aujourd'hui, l'église du Saint-Sépulcre, telle qu'elle est, nous présente l'alliance de trois styles : l'art roman que les croisés apportaient d'Europe; l'art arabe, qu'ils trouvaient à chaque pas en Orient et qui se révèle dans l'ogive : enfin, d'incontestables réminiscences de l'art grec antique, que Byzance n'avait pu corrompre tout à fait. Ainsi, dans la belle façade de l'église, on trouve des corniches qui sont grecques par leur profil comme par leur ornementation.

Depuis les croisés jusqu'au dix-neuvième siècle, l'église du Saint-Sépulcre resta la même. Le feu du 12 octobre 1808 la ravagea cruellement.

Un Italien écrivait avec la pompe de langage particulière à sa nation : « La journée du 12 octobre fut affreuse ; le souvenir de ce jour malheureux arrache un cri de douleur aux cœurs les plus indifférents. Les catholiques, les schismatiques, les hérétiques sont dans l'affliction ; les Orientaux, les Occidentaux pleurent; les Juifs mêmes versent des larmes. »

On parle de restaurer la partie de l'édifice qui dut être reconstruite à la suite de ce désastre. On a même cité le nom de la France.

Nous l'avons déjà dit, l'église du Saint-Sépulcre n'a pas été édifiée sur un plan uniforme, d'après une pensée architecturale mûre et raisonnée; elle ne présente point à l'œil ces grandes et nobles lignes que nous admirons dans les monuments religieux du Nord et de l'Occident. Elle n'a point de décoration extérieure; on la voit mal : son double dôme est masqué de toutes parts par des constructions bâtardes et parasites. Une de ses deux entrées a été murée par les Turcs, comme si l'on eût voulu ajouter un déshonneur à cette mutilation.

Mais qu'importe? ce n'est point une admiration architecturale que l'on vient chercher ici, c'est un souvenir et une émotion. Ce souvenir, les pierres mêmes le rendent à votre âme; cette émotion, tout contribue à la faire naître : le nombre et les dispositions des sanctuaires, le demi-jour mystérieux des voûtes, cette ornementation byzantine, dont le goût n'est pas toujours pur, mais étrange et saisissante pour nous, avec l'éclat chatoyant de ses étoffes soyeuses et tissées d'argent, le rayonnement de ses riches métaux et ses pierreries étincelantes; ajoutez cette atmosphère ardente des lampes éternelles, cette vapeur d'encens qui flotte comme un nuage entre le ciel et la terre; puis, à l'intérieur, cette foule nombreuse et diverse, assise, debout, accroupie, agenouillée, prosternée, suivant la liturgie de son culte. Les Franciscains en robe de bure et les reins ceints d'une corde; les caloyers grecs, à la barbe brune, au pâle et fier visage, au regard hautain, à la mine insolente et froide; les Arméniens en robes flottantes; les Cophtes bronzés, les Abyssins, luisants comme l'ébène, puis les pèlerins, accourus de tous les bouts du monde, les pèlerins de toute condition, de tout rang, de tout sexe et de tout âge, hâlés par la bise, brûlés par le soleil, déchirés par la route, amaigris par les privations, exténués par le jeune, la besace au dos, le bourdon à la main, errant dans l'église et portant d'une station à l'autre la poudre de leurs sandales.

Il est d'usage que, le lendemain de leur arrivée, le père gardien invite les pèlerins à se joindre aux moines. La musique des chants sacrés, la grande voix de l'orgue, l'odeur de l'encens, emportent l'âme dans les sphères ardentes de l'exaltation religieuse et la prédisposent aux sentiments qu'elle doit éprouver en présence de ces lieux vénérés.

Pour visiter le Saint-Sépulcre, cette procession est le meilleur de tous les guides : elle s'arrête tour à tour aux divers sanctuaires, et monte au Golgotha en chantant cette belle et grande hymne de la passion :

Vexilla regis prodeunt!

« Les étendards du roi s'avancent. »

Elle est belle et saisissante cette hymne, chantée par des voix attendries, accompagnées de soupirs de l'orgue, selon les règles de la liturgie en deuil de notre grande semaine, celle qui s'appelle la *Semaine Sainte*. Mais combien me parut-elle plus belle encore et plus éloquente, murmurée à demi-voix par la longue procession des moines, aux lieux mêmes où s'accomplirent les mystères qu'elle célèbre.

Ces lamentations et ces plaintes empruntent à la présence des lieux où se consomma le sacrifice je ne sais quelle réalité poignante qui vous trouble.

LOUIS ÉNAULT.

AU THEATRE

Un mari qui oublie son rôle.

Ce qui attriste la fille fait sourire le père.

— Garçon ! un petit verre !... v'la une dame qui se trouve mal !
— Oh ! m'sieu, faites-en venir deux : je me sens bien mal.

— Dis donc, Battu, une dame qui te lorgne !
— Laisse-la faire, j'ai mis de la poudre de riz ce matin.

Le feld lieutenant général comte Giulay.

Les événements qui s'accomplissent dans l'Italie septentrionale appellent l'attention publique sur le feld lieutenant-général comte Giulay, placé par l'empereur François Joseph, à la tête des forces autrichiennes dans les provinces lombardes.

Chacun se demande quel est ce personnage. La réponse est assez difficile.

Est-ce un homme de guerre ? Est-ce un administrateur ? Est-ce un diplomate ?... Il a rempli des fonctions qui lui donneraient des droits à ces titres divers, mais nous cherchons inutilement les traces profondes qu'il devrait avoir imprimées dans ces hautes positions.

Son passage au ministère de la guerre en 1849 et 1850, n'y a laissé qu'un nom; les rapports nationaux entre la Russie et l'Autriche, disent quel résultat obtint la mission qu'il remplit en 1855 et 1856 comme envoyé extraordinaire de la cour de Vienne à celle de Saint-Pétersbourg. Voilà pour l'administrateur et le diplomate.

Quant au militaire, on ne trouve sur ses états de service que des dates: celles de ses promotions; gouverneur du port de Trieste en 1848; il fut investi en 1855 du commandement du cinquième corps de l'armée d'Italie, voilà ses antécédents.

L'histoire de l'empire français nous offre bien une fois son nom. Nous le trouvons porté par le général qui commandait les troupes chargées de couvrir la retraite du prince Charles, poursuivi après la bataille d'Ernstdorf par nos troupes victorieuses; mais ce général n'était pas le comte Giulay actuel, c'était Ignace Giulay, son père, mort en 1831, et, disons-le, parce que l'histoire ne doit aux morts que la vérité, sa conduite en cette circonstance ne fut pas de nature à jeter un grand lustre militaire sur le nom de son fils.

Voilà les précédents divers du général en chef qui dirige en ce moment l'armée réunie sur les rives du Tessin.

Originairement, il est Hongrois. Il est né à Pesth, en 1797; il est donc dans soixante et unième année, comme l'attestent les nombreux fils blancs qui grisonnent sa chevelure, primitivement d'un blond roux. L'âge n'a cependant altéré en rien sa constitution et sa vigueur.

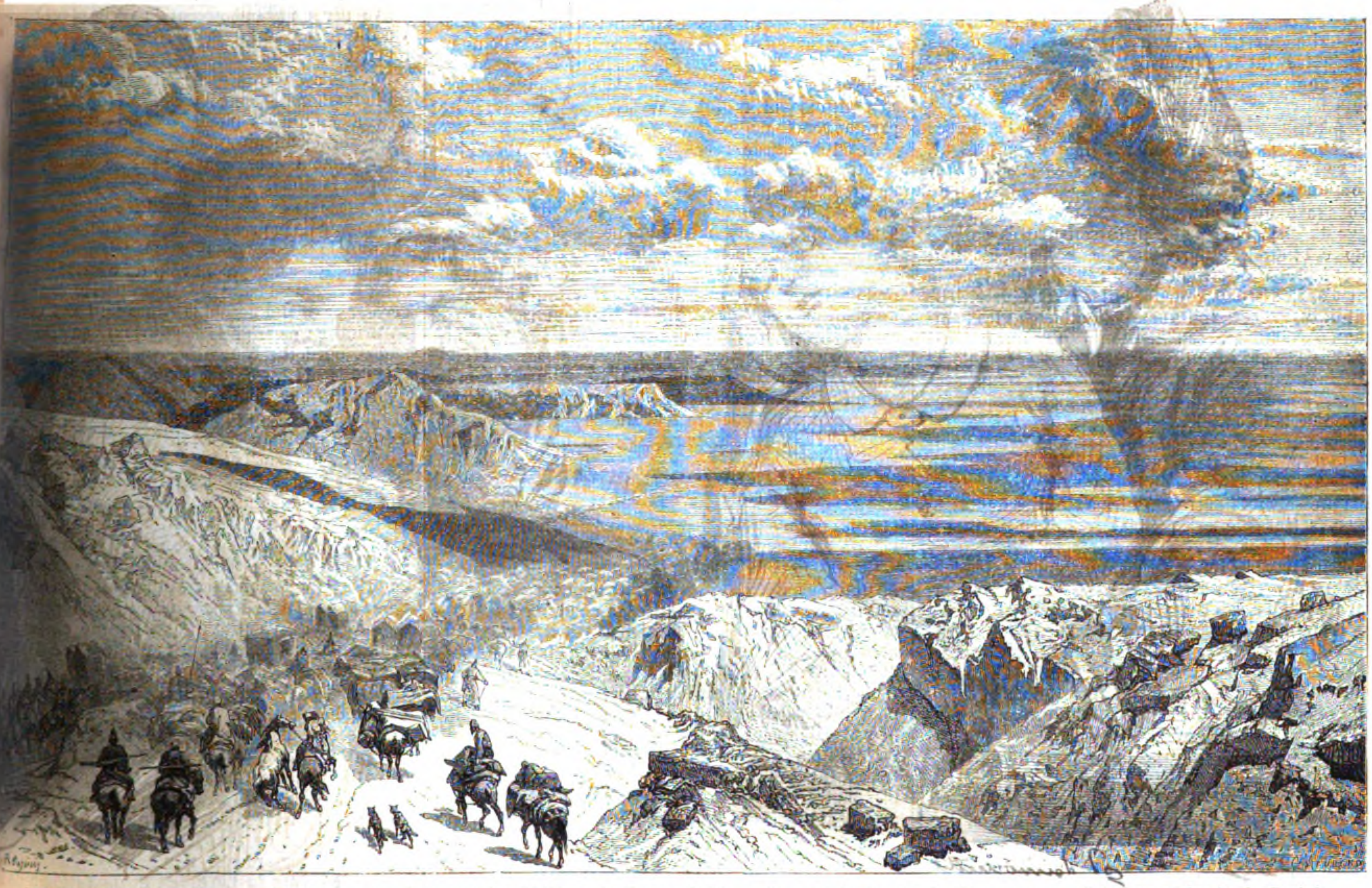
C'est un homme d'une taille élevée plutôt que moyenne, dont les formes massives dissimulent seules la hauteur. Son caractère est dur, sa tenue est raide, ses mouvements sont brusques, son aspect est sévère. Cet aspect général est en complète harmonie avec l'expression de ses traits fortement accentués, et dont la physionomie est naturellement empreinte de dureté. Ses favoris, longs et ébouriffés, concourent avec la fixité de ses regards, et l'étrange éclat que leur communique la lucidité de leurs prunelles, d'un bleu pâle, lui donne, d'une manière plus frappante encore, ce caractère rigide.

Tel est ce personnage dont le *Monde illustré* s'empresse d'offrir le portrait à ses lecteurs.

Ils le connaissent maintenant par son aspect extérieur et par ses actes.

FULGENCE GIRARD.

Le feld lieutenant-général comte Giulay, commandant les troupes autrichiennes dans les provinces lombardes.



SALON DE 1859 : Passage d'une caravane à travers les défilés qui séparent la Perse des grands steppes de Khorassan. — Peinture et dessin de Pasini, gravé par Maurand (nº 1,269).

COURRIER DU PALAIS.

—

J'avais promis à mes lecteurs de leur raconter l'affaire Verry, et voici que je me trouve bien empêché. Un incident imprévu est venu couper court au procès lorsqu'il était presque terminé, si bien qu'aujourd'hui tout est à recommencer. Dois-je attendre les nouveaux débats qui ne tarderont pas à s'ouvrir, en me bornant pour aujourd'hui à faire connaître en peu de mots le crime dont la société demande compte à Verry? C'est, je pense, le parti le plus sage, et encore aurai-je soin d'élaguer de ce court récit certains détails où la pudeur a tout à perdre et la curiosité peu de chose à gagner. La chronique, comme la justice, doit avoir aussi son huis clos.

Le 17 janvier, en plein jour, sur un des boulevards les plus fréquentés de Paris, dans une maison habitée par de nombreux locataires, une jeune femme fut assassinée, des meubles furent fracturés sans que personne s'en fût aperçu, sans qu'aucun bruit, aucun cri eût été entendu. La victime se nommait Marguerite Lecointe : elle était domestique chez Mme Garnot, rentière, rue Beaumarchais, 110. Cette dernière était sortie de chez elle vers midi. Il était onze heures du soir lorsqu'elle rentra, et l'on peut juger de l'épouvante dont elle fut saisie lorsqu'elle vit sa malheureuse domestique étendue sur un lit, le cou traversé d'une large blessure et la tête toute baignée de sang.

La trace de l'assassin était partout : le vitrage de la bibliothèque portait l'empreinte d'un doigt sanglant; il y avait des traces de sang sur le parquet du salon, dans la chambre à coucher de Mme Garnot, sur une commode dont les tiroirs avaient été forcés. Peu de jours auparavant, Mme Garnot avait touché une somme de 50 000 fr. — Cet argent avait été, à n'en pas douter, la cause et l'objet du crime.

Circonstance singulière! le petit meuble qui le contenait était le seul où la main de l'assassin n'eût pas pénétré.

A l'extérieur, pas d'effraction. Le déjeuner de Marguerite encore intact permettait de fixer l'heure du crime entre midi et deux heures. La pauvre fille avait été frappée dans la position où on l'avait trouvée : ni les cheveux ni les vêtements n'étaient en désordre; son bonnet était soigneusement déposé sur une chaise; ses chaussures étaient au pied du lit. Ces constatations — et d'autres sur lesquelles je demande la permission de jeter un voile — indiquaient que le meurtrier fréquentait le logis. Ce fut là pour la justice un fil conducteur. On sut qu'un ouvrier chapelier, nommé Verry, insurgé de juin, transporté, condamné trois fois pour vol, vivant de la débauche autant que du travail, s'était, depuis un certain temps, attaché à cette malheureuse Marguerite sur laquelle il avait conquis un funeste ascendant. Il fut arrêté; et des indices matériels révélés par l'instruction vinrent bientôt compléter contre lui un faisceau de charges accablantes.

Je m'arrête ici; et, de ce qui s'est passé à l'audience de la Cour d'assises, je ne dirai rien quant à présent, — si ce n'est le motif qui a provoqué le renvoi de l'affaire à une autre session.

Vous savez quelles formalités sont observées après le tirage du jury. Dès que les jurés sont entrés dans le prétoire, et qu'ils ont pris place à leur banc, ils sont invités à prêter un serment dont le président de la Cour d'assises prononce la formule : « Vous jurez, leur » dit-il, et promettez, devant Dieu et devant les hom» mes, d'examiner avec l'attention la plus scrupuleuse » les charges qui seront portées contre l'accusé, de ne » trahir ni ses intérêts ni ceux de la société qui l'ac» cuse, de ne communiquer avec personne jusqu'après » votre déclaration, etc... »

Théoriquement, c'est très bien. — Mais voici l'audience terminée, et le juré rentré chez lui : il a du monde à dîner, on cause de la grande affaire du jour, on le presse, on l'interroge; lui-même a des doutes, et n'est pas fâché de les éclaircir par un peu de discussion; — et puis il fait si bon causer après une journée de silence forcé! Bref, le serment est oublié, et le lendemain on arrive à l'audience avec des impressions nouvelles. — Peut-il en être autrement? C'est au moins bien difficile : ainsi pensent les Anglais, dont cependant la langue n'a pas besoin, dit-on, d'autant d'exercice que la nôtre. Pour empêcher les jurés de communiquer avec le dehors, ils les enferment dans la chambre des délibérations et les font surveiller par des sentinelles : ce n'est pas flatteur, mais c'est sûr.

Je reviens à l'incident Verry; c'est à la fin de la seconde audience qu'il s'est produit.

Un juré — je vous répète qu'en France nous avons la langue trop longue — demande la permission d'adresser une question à un témoin. La question était à effet, mais il en résultait d'une manière évidente que celui qui la posait avait, dans l'intervalle des deux audiences, causé du procès avec quelqu'un d'étranger.

Me Lachaud, à qui était confiée la défense de l'accusé, s'est empressé de saisir la balle au bond, et les débats se sont ainsi trouvés brusquement terminés.

Je ne sais pas si Verry a été content de l'incident; mais je suppose que le général Van Gunckel n'eût pas été fâché qu'il en surgît un pareil au milieu du procès dont il vient d'être le héros. Par malheur pour lui, les choses se sont passées avec une désespérante régularité. Le système de monomanie, plaidé en sa faveur, a été écarté, et le jury l'a condamné — comme coupable d'empoisonnement — à être pendu par la corde sur une des places publiques de La Haye.

Où commence la folie, où finit la raison? Question délicate qui se présente à chaque instant devant la Cour d'assises. Il y a deux jours, un individu nommé Moroge comparaissait devant le jury de la Seine. Ce Moroge est un ancien domestique qui a servi dans les meilleures maisons du faubourg Saint-Germain; c'est, assure-t-on, un de ces serviteurs de la vieille roche, dont le type ne se trouve plus guère que dans les romans et les comédies. Il est probe, il est dévoué, il est respectueux, — un vrai Caleb. On ne lui connaît qu'un défaut, il est d'une excessive susceptibilité. Une fois blessé dans son amour-propre, il ne se connaît plus : le sang lui monte au cerveau et il égorge tout autour de lui. — J'ai beaucoup connu un chien de ce caractère : il était bon, intelligent, fidèle, et — n'était qu'il mangeait quelquefois son maître, — il eût été parfait.

Ainsi de Moroge : il avait pour M. le duc et Mme la duchesse de Caraman, ses maîtres, tous les respects imaginables : seulement un jour que Mme la duchesse, après lui avoir donné deux fois un ordre, le lui renouvelait en lui reprochant sa négligence, il lui sauta à la gorge, la lui serra violemment, et il l'eût étranglée si quelqu'un ne fût survenu.

Une scène analogue s'est passée chez M. de Martinville. Sur une observation où il avait cru voir une intention ironique, Moroge est saisi d'un accès de rage : il tombe à coups de bûche sur une femme de chambre et sur le mari de celle-ci, qu'il blesse tous les deux. On le désarme, il va chercher un merlin et un couteau de cuisine et recommence à frapper tous ceux qu'il rencontre : un troisième domestique est blessé grièvement à la tête et à l'épaule. Désarmé de nouveau, Moroge court à sa chambre, y prend trois rasoirs, et après avoir pris le soin d'ôter sa chaussure qui peut le faire glisser, il s'enfuit sur le toit en menaçant d'un de ses rasoirs ouverts les agents de l'autorité. C'est là enfin qu'un pompier est parvenu à se rendre maître de sa personne.

Ne vous semble-t-il pas que cet homme, pour me servir d'un mot trivial, ait une fêlure au cerveau? Oui, n'est-ce pas? Mais ses instincts frénétiques sont-ils assez développés, assez irrésistibles pour dominer complètement sa raison et le soustraire à la responsabilité de ses actes? Non : telle a été au moins la décision du jury qui, traduite par la cour, s'est formulée par une condamnation à cinq ans de prison.

Arnal vient de l'échapper belle. Savez-vous que l'Autriche a failli nous l'enlever? Le 30 décembre dernier n'avait-il pas signé, avec le directeur de Vienne, un engagement pour douze représentations? Il allait partir, l'imprudent! lorsqu'il apprend que son directeur — était-ce bien un vrai directeur? — n'a pas même de salle pour le recevoir. Arnal, lui, était en règle : il avait en poche un bon contrat qui stipulait un dédit de 7,200 francs. Le *hic* était de faire assigner son adversaire. Arnal et ces *gueux d'huissiers* ne sont-ils pas en délicatesse? Il faut croire cependant qu'il aura fait sa paix avec eux, car l'autre jour il se présentait devant le Tribunal de commerce et faisait condamner le prétendu directeur au payement du dédit stipulé et aux frais du procès. C'est bien; mais, dit M. Scribe :

> Dans le service de l'Autriche
> Le militaire n'est pas riche,

et si les directeurs de là-bas sont comme les militaires, voilà Arnal bien loti.

La question du docteur noir vient d'entrer dans la phase judiciaire. Le papier timbré tombe comme grêle sur le fameux cancéricure. Il plaide au Tribunal de commerce : il plaide au Tribunal civil. Là-bas, on lui réclame le payement d'une lettre de change de cinquante livres sterling. Il résiste, il oppose la prescription, il oppose l'incompétence, il prétend qu'il est poursuivi par des prête-noms. — N'y aurait-il pas là-dessous quelque *vendetta* médicale? — Le docteur noir ne le dit pas, mais je suis sûr qu'il le pense. Malheureusement les titres produits contre lui son inattaquables, et il faudra qu'il paye, sous peine d'être contraint à transporter à Clichy son cabinet de consultations. — Devant le Tribunal civil, c'est bien autre chose, ma foi. Il s'agit d'un cancer. — Qui donc a dit qu'il n'y avait, pour le docteur noir, que des *cancers* de bénédictions? — Celui-ci appartenait à un M. Labbé-B....

Lorsque le docteur noir entreprit de le traiter, il se fit remettre deux mille francs, qui devaient être portés à quatre mille en cas de guérison. Le malade a succombé, et voici que la veuve redemande les deux mille francs qu'elle a payés. — Lui pas vouloir rendre, lui constituer avoué, lui charger avocat, lui plaider, plaider, plaider. — Bon succès à pauvre nègre!

PETIT-JEAN.

—

VAUDEVILLE : *La Seconde Jeunesse*, pièce en quatre actes, par M. Mario Uchard. — GYMNASE DRAMATIQUE : *Marguerite de Sainte-Gemme*, comédie en trois actes, par Mme George Sand. — CIRQUE IMPÉRIAL : *Fanfare*, drame en trois actes et dix tableaux, par M. Fabrice Labrousse.

La Seconde Jeunesse est le troisième ouvrage dramatique de M. Mario Uchard, l'auteur heureux de la *Fiammina*. Cette pièce, comme les précédentes, est empruntée aux mœurs modernes, elle a réussi malgré les lenteurs de l'exposition et l'étrangeté du dénoûment, — malgré le commencement et la fin.

Ce que M. Uchard appelle la seconde jeunesse, nous l'avions appelé jusqu'à présent l'âge mûr. M. Flourens est venu, qui a changé tout cela. Cette période qui, pour quelques-uns, est celle de la plénitude et de la sérénité morales, est, pour M. de Lirmay, une époque de renouveau amoureux. Négligeant sa femme et ses enfants, il s'endette pour une maîtresse, fort séduisante sans doute et même digne encore de quelque sympathie, mais enfin une maîtresse. Un jeune homme qui revient d'Amérique, et qui avait gardé pour cette personne une affection profonde, demande raison à M. de Lirmay de la séduction de Renée. Il le poursuit jusque dans la maison conjugale, il le force à rougir devant sa femme et son gendre, il le foudroie de sa parole indignée. M. de Lirmay, éperdu, s'humilie et demande grâce.

Tout cela serait bien si ce vengeur de la morale et de la société n'épousait pas Renée. Ce dénoûment, imprévu et surtout inutile, se retourne malheureusement contre l'idée de la pièce et la réduit à néant.

La Seconde Jeunesse est loin d'être développée avec autant de netteté et de simplicité que notre analyse, forcément insuffisante, pourrait le faire croire. Elle est, au contraire, souvent embarrassée; mais elle se sauve par un grand accent de vérité et de passion. Il y a du baron Hulot dans M. de Lirmay; cela était inévitable.

Nous n'avons pas parlé d'un quinquagénaire, qui est le bouffon de la comédie et qui représente au point de vue plaisant les tempêtes de la seconde et même de la troisième jeunesse. Le gendre de M. de Lirmay est également chargé, avec plus de mesure, d'égayer ce drame intime.

La pièce de M. Mario Uchard n'était pas entièrement sue le soir de la première représentation; il en est résulté quelques hésitations dans le jeu des acteurs. M. Lafontaine, qui a accepté un rôle de complaisance, a rencontré, comme d'habitude, de superbes élans dans le dernier acte. Il a décidé la réussite. La voix de tête de M. Brindeau ne se prête pas toujours au drame; néanmoins, on doit reconnaître ses efforts intelligents : le rôle de M. de Lirmay était rempli d'écueils, de transitions brusques; il l'a fait accepter du public, c'est beaucoup. Mme Farguell a eu sa part des applaudissements; elle n'a guère qu'une scène, et elle s'y montre touchante sans cesser d'être digne.

Si Mme George Sand laisse un grand nom, ce sera dans le roman plutôt qu'au théâtre. Son répertoire dramatique ne brille, en effet, que par les qualités d'analyse et de détail qui constituent les bons romans. Elle s'occupe moins de frapper que de pénétrer. Nous en prenons à témoins ses succès les plus réels : *François le Champi* et *le Mariage de Victorine*. Les combinaisons scéniques y entrent pour peu de chose; une ou deux situations lui suffisent; le charme de son style fait le reste.

Marguerite de Sainte-Gemme ne sort pas de cette gamme étouffée et souvent trop discrète; c'est un livre qu'on écoute au lieu d'une pièce qu'on venait voir. Le livre a de l'attrait, quoiqu'il s'attarde maintes fois à des enfantillages. C'est le noviciat amoureux d'un jeune garçon, Cyprien Désaubiers, dont le père et la mère s'évertuent à tempérer les ardeurs; Cyprien adore une orpheline dont on suspecte la vertu et qui n'est en réalité que compromise par les assiduités d'un libertin de l'école de Lovelace et de Valmont. Ce monsieur, non satisfait de pourchasser l'innocence, dr

flatteries autour de Mme Désaubiers. Le fils, qui a déjà fort à faire à protéger son amante contre tout le monde, se retourne pour défendre sa mère ; il provoque le comte de Luny et le forcerait à se battre, si celui-ci, comprenant à la fin l'odieux de sa conduite, ne se désistait de ses doubles prétentions. Cyprien, malgré son jeune âge, est alors digne d'entrer en ménage ; on lui permet d'épouser Anna.

Trois actes sur cette donnée sans but, c'est un peu long, et ce ne serait pas toujours intéressant sans le jeu fort soigné des acteurs. Mme George Sand a réservé les touches les plus tendres et les plus fières, au détriment des autres personnages, pour son héroïne, Mme Désaubiers, à qui elle a conservé sur l'affiche, on ne sait pourquoi, son nom de jeune fille : *Marguerite de Sainte-Gemme*. Nous vous la recommandons comme un caractère fanatiquement dévoré d'un besoin de domination : elle mène son mari, elle mène son fils, elle mènera tout ; c'est une femme supérieure en un mot, mais qui a le sentiment de sa supériorité développé au point d'en devenir fatigante. Elle est la dignité, elle est la sagesse, elle est l'esprit, elle est la beauté ; elle serait la perfection si les autres créations féminines de l'auteur ne rappelaient leurs titres à l'antériorité. Mlle Rose Chéri est bien l'actrice de ce rôle ; elle l'interprète avec une aisance qui n'est autre chose que de la conviction.

Le mari est M. Dupuis. Pauvre mari ! pauvre Désaubiers ! Le Régent disait à Dubois dans une circonstance connue : — Tu me déguises trop ! Les maris pourraient dire à Mme George Sand : — Vous vous vengez trop ! Depuis longtemps en effet on n'avait vu époux plus insignifiant, plus nul, plus aveugle, plus stupide. Comme mari, il est de la force du M. Sternay, du *Fils naturel*.

Mlle Victoria joue le rôle de la jeune orpheline soupçonnée, et M. Derval celui du roué, — retour de Coblentz. Tous les deux concourent à un ensemble qui n'est pas le succès, mais qui l'approche de bien près.

Et *Fanfare* ? qu'en dirons-nous ? — C'est le nouveau mélodrame du théâtre du Cirque, mélodrame qui nous reporte aux temps de Franconi, car le principal rôle est rempli par un cheval. On se rappelle peut-être le récit d'Eugène Sue, *Deleytar*, écrit dans sa première manière ; *Deleytar* est l'histoire d'un cheval depuis sa naissance jusqu'à sa mort, à travers l'écurie, le champ de bataille, le turf et le fumier de Montfaucon, croyons-nous. Sauf ce dénoûment d'une réalité un peu vive, les chapitres de *Deleytar* ont fourni les étapes de la vie de *Fanfare*. La pièce commence en Portugal avec les soldats de l'Empire ; elle se continue dans le Tyrol et successivement en France jusqu'après les désastres de l'invasion étrangère ; d'action, il n'y en a pas ; il n'y a que des tableaux militaires où *Fanfare* joue son rôle de véritable cheval savant qu'il est : il procure des vivres aux soldats, il porte une dépêche au camp, il déterre le drapeau français caché au pied d'un arbre par les ennemis fuyards, il fait vivre son maître indigent en désignant le plus amoureux de la société, il sauve d'un incendie la fille de son ancien général. Ce dernier exploit de *Fanfare* est en même temps son apothéose : il le fait voir éclairé de feux de Bengale et couvert d'applaudissements qui, partis des mains salariées des chevaliers du lustre, semblent le laisser indifféremment et justement impassible.

L'historien de *Fanfare* est M. Fabrice Labrousse, l'ancien collaborateur de M. Ferdinand Laloue ; au point de vue sévère du critique, nous devons le déclarer inférieur à MM. Henry Martin et Michelet. Il gémira sans doute de notre appréciation, mais il en sera consolé par la curiosité du public qui fera à son mélodrame une sorte de succès, — en attendant mieux. *Fanfare* est très-bien joué par l'animal qu'on a adjoint, plus ou moins intempestivement, aux artistes ordinaires du Cirque. Dressé par M. Lalanne, — le Samson des quadrupèdes, — il s'élève à une hauteur et à un sentiment [illegible] en dépit de tout et avant tout. La pièce est faite pour lui ; il le devine, et il aurait le droit, devant les juridictions dramatiques, d'exiger sa part du compte rendu. Nous devançons, on le voit, les réclamations de *Fanfare*.

Il est cependant dommage qu'un grand et beau théâtre comme celui-ci serve à ces exhibitions. Nous ne demandons pas de littérature, mais nous voudrions des apparences de pièces ; ce n'est pas tout de brûler de la poudre et de battre le tambour, encore serait il [illegible] d'expliquer les motifs de cette fumée et de ce bruit. Sur la place des Invalides, aux jours de fêtes publiques, on en fait autant ; des figurants exécutent, sur des théâtres improvisés, des évolutions entièrement semblables aux *drames* du Cirque ; mais au moins elles ne sont pas signées, et le spectacle est gratuit.

CHARLES MONSELET.

CHRONIQUE MUSICALE.

Concert spirituel donné par M. Berlioz au théâtre de l'Opéra-Comique. — Concert de M. et Mme Henri Fournier.

Il est curieux de voir comment, en un jour, une salle de théâtre consacrée au dieu Plaisir, à ses pompes et à ses œuvres, peut se changer en une sorte de temple où l'on vient, tout recueilli, écouter la narration musicale d'un drame biblique. Les amours qu'on a peints voltigeant autour du lustre continuent imperturbablement leur ronde folâtre, les cariatides des avant-scènes persistent dans leur sourire niais et immobile, comme s'il s'agissait encore des fanfaronneries de César de Bazan ou de quelque bon coup de bâton à l'adresse de Géronte. En ces jours de sanctification artistique, où refleurit l'Oratorio dans toute l'austérité de sa forme, tout retrace encore à l'œil le souvenir des facéties de la veille, et pourtant, je l'ai dit, le public des concerts spirituels a plus d'un point de ressemblance avec l'auditoire des prédicateurs à la mode. Pour notre part, nous aimons ces fêtes d'un caractère tout spécial, qui font diversion avec les cantilènes d'amour auxquelles on a condamné l'art musical, comme si les combinaisons sonores n'étaient habiles qu'à exprimer un sentiment unique.

Il faut pourtant l'avouer ; l'Amour est de toutes les passions la plus vivante, celle qui, par ses manifestations variées, a le mieux inspiré les artistes. On peut dire que l'Amour est le père des arts ; mais de ceci on ne saurait conclure qu'il doit nécessairement entrer comme élément dans toute œuvre idéale. Les grands maîtres de la musique ont prouvé le contraire, notamment en composant des symphonies, des oratorios exempts de cette préoccupation, et desquels la femme est en quelque sorte absente.

L'oratorio *l'Enfance du Christ*, dont M. Berlioz a donné une audition samedi dans la salle de l'Opéra-Comique, est de tout point conforme à cette manière. Il y peint parfois les fureurs d'Hérode, mais à part ce sanglant épisode il a donné à toute sa composition les aspects tranquilles, la chaste coloration que comportait le sujet. Et c'en était un beau à traiter que celui-là, dont jusqu'ici la peinture seule a abusé — Dieu sait le nombre de tableaux figurant *la Sainte Famille !* — La musique, si elle n'a le don de la représentation absolue des choses, a du moins sur les arts linéaires l'avantage de pouvoir dérouler la longue file des péripéties d'un drame, et n'est point condamnée, comme la statuaire, par exemple, à en choisir l'instant favorable pour l'immobiliser. En un mot, la musique a pour elle le mouvement ; elle peut donner l'idée d'un certain temps écoulé.

M. Berlioz en a profité en promenant ses auditeurs de Judée en Egypte, en leur retraçant l'histoire du Christ depuis sa naissance miraculeuse jusqu'à son arrivée en Egypte, où saint Joseph et sainte Marie l'avaient conduit pour le soustraire au massacre des Innocents. Le récit de ce voyage périlleux, de *la Fuite en Egypte* (c'est le titre consacré), est accompagné dans l'orchestre de M. Berlioz par une *fugue* fort originale. Faut-il voir là une plaisanterie, un jeu de mot purement gratuit ? Il faut y voir d'abord un morceau d'orchestre bien conçu et bien développé. Et peut-on, je vous le demande, imaginer rien de plus propre que la *fugue* à exprimer la *fuite ?* Ces deux mots, moulés sur la même étymologie latine, doivent, pour être logiques, représenter des idées analogues.

Le *sujet* de cette fugue est d'un dessin fort bien trouvé et les *contre-sujets* en sont traités avec une habileté incontestable ; les divers instruments de l'orchestre se renvoient la demande et la réponse à qui mieux mieux et concourent à un effet général satisfaisant.

Je veux parler encore du duo de flûtes, avec accompagnement de harpe, qui a enlevé le succès de la troisième partie de l'oratorio. La mélodie en est recherchée, précieuse ; elle abonde en détails inattendus. Mais, il faut le dire, M. Berlioz ne semble pas attacher une grande importance à la mélodie pure, dégagée du fouillis des ornements secondaires de l'orchestre. Ce que nous appelons en France *le motif* n'existe guère dans sa musique, et cette prétension au style concertant, ce système, qui consiste à faire prévaloir les effets harmoniques, a valu à notre collaborateur des succès allemands qui avaient tout l'air de véritables triomphes.

Les chœurs de l'*Enfance du Christ* sont d'un caractère religieux très marqué ; l'auteur ne les a guère introduits dans son œuvre que pour chanter des cantiques séraphiques qui viennent tour à tour couper le récit des solistes ou s'y joindre pour en renforcer l'effet.

Le rôle de Marie était confié à Mme Meillet, celui de saint Joseph à M. Meillet, ceux d'Hérode et du Récitant étaient tenus par MM. Belval et Jourdan. Chacun a eu sa part de succès ; mais ce que nous ne pouvons passer sous silence, c'est l'admirable exécution de l'orchestre, dans lequel, il faut le dire, nous avons reconnu plusieurs virtuoses de réputation qui, ce jour-là, étaient enrôlés comme simples symphonistes.

— La semaine dernière, nous avons confié à nos lecteurs la secrète terreur que nous causait la manie du concert et ses envahissements progressifs. Cette fois-ci, on dirait que notre plainte a été entendue et prise en considération par MM. les artistes qui veulent bien faire pleuvoir sur nous les billets de stalles de la salle Hertz.

Nous avons à rendre compte d'un seul concert (le fait est rare et mérite d'être enregistré) ; il s'agit de la fête musicale qu'ont donnée, mardi dernier, M. et Mme Henri Fournier, et qui comptera parmi les plus intéressantes de la saison.

M. Henri Fournier est un des violonistes qui comprennent le mieux leur instrument ; il le fait chanter avec une grâce parfaite qui ne dégénère point en minauderie et qui n'exclut point les effets de force ; il en exprime en quelque sorte toute la quintessence sonore. Son *Concertino en ré majeur* et sa *Marche turque* sont deux compositions que nous jugerons d'un seul mot en disant que la mélodie y abonde.

Mme Henri Fournier a joué avec une sûreté remarquable le *Concerto en la bémol* de Field, œuvre classique qui demande autant d'agilité que de style.

Ce n'est pas tout... (voyez comme nous nous étendons volontiers sur le compte-rendu des concerts quand on veut bien ne pas nous les imposer par douzaines) ce n'est pas tout, disons-nous ; après plusieurs morceaux de chant, dans lesquels se sont fait applaudir Mlle de Lamorlière et le trop rare M. Bussine, est venu le *Menuet du septuor en ré mineur* d'Alexandre Fesca, lequel avait été orchestré par quelqu'un qui désire garder l'anonyme. Pourquoi ?... Nos lecteurs qui ont assisté au concert comprendront que nous ne pouvons nous permettre de divulguer ce secret et nous sauront peut-être gré de notre réserve.

Enfin il est urgent de constater que les chœurs qu'a conduits avec tant de verve M. Delafontaine, ont obtenu les honneurs du *bis*.

Toutes réflexions faites, l'anonyme qui a orchestré le *Menuet de Fesca* prendrait pour une attention délicate toutes les indiscrétions qui tendraient à dévoiler son incognito.

ALBERT DE LASALLE.

Souvenirs des États-Unis.

Il fut un temps, qui n'est pas encore bien loin de nous, où les Etats Unis étaient à la mode. On vantait à l'envi les usages, les mœurs de leurs habitants. C'était sur le territoire de l'Union qu'on trouvait pratiquée cette véritable égalité, cette touchante fraternité dont on se bornait ailleurs à faire de belles théories. Aujourd'hui, l'enthousiasme a un peu baissé. Ceux qui ont vu de près, qui ont étudié les Américains, sont revenus tellement désillusionnés, ils ont raconté de si étranges choses sur la société yankee que, malgré un proverbe qui n'encourage pas à croire aux récits des voyageurs, on commence à penser que le citoyen de l'Union n'est peut être pas précisément un modèle de bonté, de douceur, de charité chrétienne et surtout de moralité. Ce qui m'a surtout frappé, moi qui n'avais cependant pas des préjugés exagérés en leur faveur, c'est ce mélange étrange de cynisme et d'hypocrisie, de débauche et de pruderie, qu'on retrouve dans toutes les classes, dans chaque individu. Un gentleman n'oserait jouer au wist, faire ou entendre de la musique un dimanche : mais celui qui pourrait pénétrer ce jour-là dans la maison soigneusement fermée, afin que rien ne puisse distraire du culte qu'on doit rendre au Seigneur, trouverait souvent le maître de la maison, et quelques intimes, en présence d'une quantité peu édifiante de bouteilles de toutes formes et de toutes grandeurs, ou roulés sous la table au milieu des cruchons vides et des fioles brisées. Les tavernes sont fermées le jour du repos, mais à côté de la grande entrée et, connue des habitués, une petite porte s'entr'ouvre à un signal convenu et se referme jusqu'au soir sur les buveurs honteux. On voit souvent entrer dans les dining house un homme à la figure austère, au vêtement de quaker, qui répond avec componction aux offres du steward ou garçon qu'il appartient à la société de tempérance et ne boit que de l'eau ; mais un signe imperceptible apprend au *boy*, garçon intelligent et discret, ce qu'il doit faire, et il apporte une carafe remplie d'eau de-vie blanche ou de ginn, d'une limpidité à faire rougir du cristal de roche.

Un jour, on amène devant le magistrat un solide gaillard qui a fait la veille tant de scandale dans les rues, cassé tant de carreaux, rossé tant de paisibles citoyens, que la police, qui est d'ordinaire pleine de déférence pour ces manifestations de la liberté individuelle, n'a pu faire autrement que de l'arrêter.

Le juge lui adresse une sévère admonestation et lui demande comment il a pu se porter à des actes aussi répréhensibles. Le prévenu allègue son état d'ivresse, au moment de son arrestation. « Quoi ! s'écrie le magistrat avec une éloquente indignation, vous ne rougissez point d'avoir, par le spectacle indigne de votre

Départ pour Toulon des troupes de la caserne du Château-d'Eau, dans la soirée du 24 avril 1859.

ivresse, scandalisé vos concitoyens, dégradé en votre personne par une honteuse passion une créature faite à l'image de Dieu. Si, comme moi, vous ne buviez jamais que de l'eau, vous ne seriez pas exposé à tomber dans un pareil abaissement. Promettez-moi de vous faire recevoir dès demain comme membre de la société de Tempérance, ou je ne pourrai faire autrement de vous condamner à quinze jours de prison et à une amende de cinquante shellings. — Hélas! répond le coupable, voilà précisément huit jours que je me suis fait recevoir. — Alors, mon ami, il m'est impossible de ne pas doubler la prison et l'amende. — Mais c'est la société de Tempérance qui est cause de tout, s'écrie le malheureux; avant, cela ne m'était jamais arrivé. Un de mes oncles qui fait valoir une ferme près de la ville m'avait invité à venir passer la journée chez lui. C'est un des plus ardents promoteurs de la Tempérance, et c'était pour me témoigner toute sa satisfaction de mon admission dans la société qu'il m'avait engagé. Hier matin, j'arrive de bonheur. Ma tante était à la cuisine en train de pétrir le pudding, pendant que mon oncle et mes cousins étaient allés surveiller la rentrée des foins. Je reste à causer un peu avec ma tante. Au bout de quelques instants, elle me dit : « Mon garçon, tu es de la société de Tempérance, c'est très-bien. Nous en sommes aussi tous dans la famille, car c'est d'un très-bon exemple, et les hommes font très-bien de s'abstenir de vin et de liqueurs qui les irritent et les rendent brutaux et grossiers. Mais, nous autres femmes, nous ne sommes pas aussi forts qu'eux, et nous avons besoin le matin, quand nous vaquons aux soins du ménage, de prendre quelque chose qui nous soutienne, et tu feras bien de m'imiter après la course que tu viens de faire. » Ma tante a tiré alors d'une petite armoire une bouteille de ginn et nous en avons pris chacun seulement deux petits verres. J'allai ensuite dans les champs rejoindre le reste de la famille. Je rencontrai mon oncle qui surveillait le chargement d'une voiture de foin et qui aidait lui-même les ouvriers. Je l'imitai, et quand l'opération fut terminée, nous suivîmes l'attelage jusqu'à la grange. Dès que les ouvriers furent partis, mon oncle m'amena dans un coin, et, pendant qu'il retirait une bouteille cachée derrière quelques fagots, il me dit : « Mon garçon, tu t'es fait recevoir de la société de Tempérance, c'est très-bien. Nous autres ici, nous en faisons tous également partie, car c'est d'un bon exemple, et cela empêche les jeunes gens de dépenser leur argent en débauche. Mais à un certain âge on a besoin de quelque chose qui soutienne, surtout quand on a passé la matinée au grand air. Toi, qui n'es pas encore habitué depuis longtemps à ne boire que de l'eau et qui as fait une longue course ce matin, tu feras bien de prendre un peu de brandy avec moi, » et, certes, nous n'en avons pas pris plus de deux ou trois petits verres chacun. Je laissai mon oncle pour aller retrouver mes cousins qui chassaient dans le bois voisin. Je n'eus pas plutôt souhaité le bonjour au premier que je rencontrai, qu'il me dit : « Eh bien! tu t'es donc fait aussi recevoir de la Tempérance. C'est très-bien, ça ne fait de mal à personne, et c'est d'un bon exemple; mais c'est bon pour *les vieux* de ne boire que de l'eau, et, nous autres, nous ne pouvons nous contenter d'un régime pareil. Aussi, j'ai toujours sur moi un peu de rhum. » Et ce disant, il tira une gourde de sa gibecière, et je ne pus faire autrement de boire quelques gorgées avec lui. Il en fut de même avec les deux autres, et cela recommença encore après le jeuner et après le dîner, si bien qu'en rentrant en v le soir, j'étais dans un état déplorable, et que je p mets bien de ne plus accepter d'invitation chez des milles vouées à la Tempérance. »

PAUL DHORMOYS.

RÉBUS.

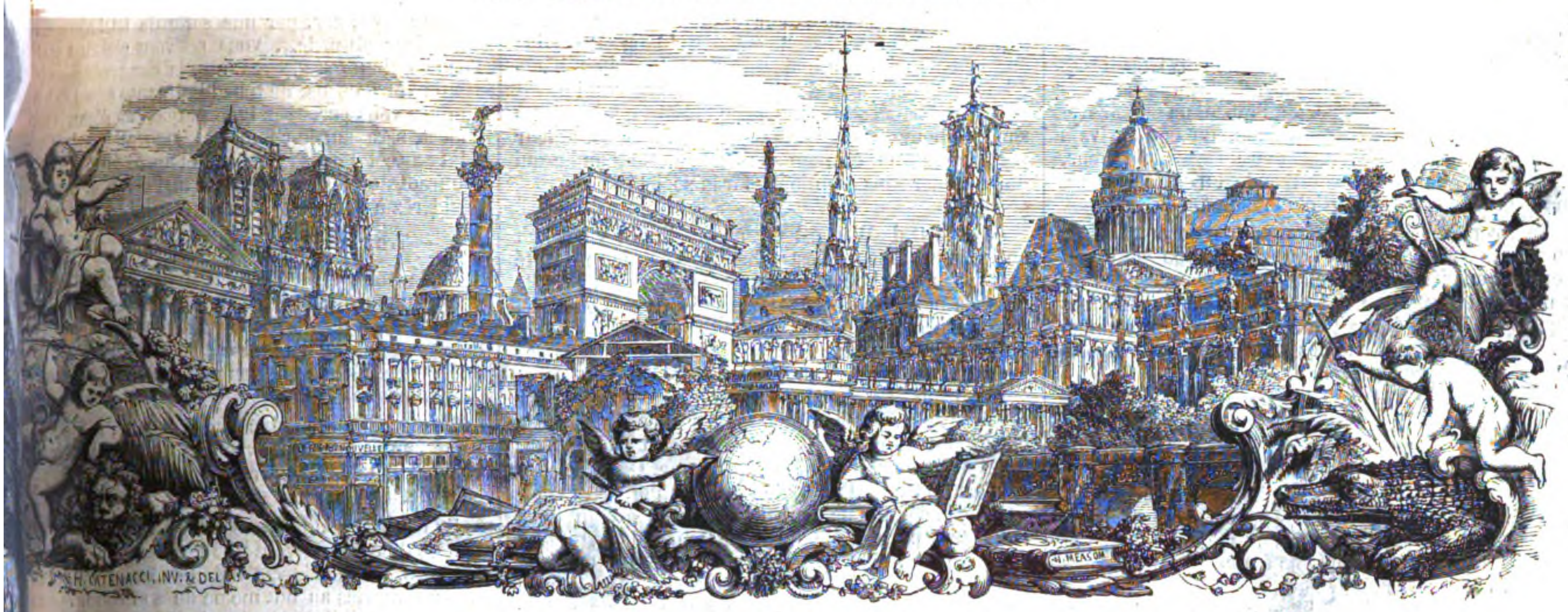
EXPLICATION DU DERNIER RÉBUS :

As-tu la santé? Entretiens-la.

Paris. — IMP. DE LA LIBRAIRIE NOUVELLE. — A. Bourdilliat, 15, ru

LE MONDE ILLUSTRÉ

JOURNAL HEBDOMADAIRE.



ABONNEMENTS :
Paris et Départ. : Un an, 18 fr. — Six mois, 9 fr. — Trois mois, 5 fr.
(Pour l'Étranger, le port en sus.)
Prix du numéro, à Paris : 30 c. — Dans les départements : 35 c.

3me Année. — N° 108.
7 Mai 1859.

BUREAUX :
A la Librairie Nouvelle, 15, boulevard des Italiens.

SOMMAIRE :

SALON DE 1859. — Le salut d'adieu, scène de tranchée devant Sébastopol. — Tableau de M. Bellangé. (N° 199.)

COURRIER DE PARIS

—

Un homme, qui fut un personnage, est mort récemment, sans soulever dans la presse, — où une place est ridiculement dévolue à la représentation du plus sot vaudeville, — autre chose que les trois lignes forcées de la nécrologie du jour. Ce fut un grand industriel, un député, un pair de France, un auteur tragique (inédit !) un artiste pratique, un bon écrivain économique — et par-dessus tout un excellent cœur, un honnête homme : Jean-Claude Fulchiron. Il est mort dans sa quatre-vingt-cinquième année.

En voyant ce silence général autour de cette mort, nous nous sommes souvenu que nous avions eu l'honneur de connaître M. Fulchiron, et nous cédons au sentiment qui nous porte à accompagner de quelques lignes sincères la disparition de cet excellent homme, l'un des caractères, l'une des probités du dernier gouvernement parlementaire.

Il était né en 1774, et avait vu se succéder dix gouvernements, — n'ayant prêté serment qu'à un seul. Lorsque les petits journaux de ce temps, la plume et le crayon du *Charivari* surtout, ridiculisaient ce vieillard — qui, jadis fervent disciple d'Apollon n'avait pourtant jamais prétendu poser pour sa tête — ils ne voyaient en lui que l'orateur aux allures simples et familières, et ils ignoraient l'homme de cœur, l'esprit cultivé, l'âme charitable et le patriote ardent. Ancien élève de l'École polytechnique comme M. Viennet, avec lequel il eut plus d'un trait de ressemblance (tragédie, — pairie, — *Charivari* !) ancien aide de camp d'un général au corps républicain du génie, il se retourna plus tard vers les arts et les lettres, pour lesquels il avait d'incontestables aptitudes, et qui firent les plus grandes joies de sa longue et utile existence. Son premier essai poétique fut inspiré par la campagne d'Égypte ; plus tard il changea de muse, et de Clio passa à Melpomène, dont il eut un *Pizarre*, un *Argillan* et un *Boëmond*, — trois héros présentés au Théâtre-Français, mais non représentés. M. Fulchiron jouit pendant de longues années d'une notoriété suffisante pour que notre première scène ne reculât point devant la production publique de ces œuvres assurément estimables, et qui n'eussent probablement point fait fléchir le courant poétique qui vit représenter : *Blanche et Montcassin* de M. Arnault père, *Étéocle* de M. Legouvé, *Ophis* de M. Lemercier, *Omasis* de Baour-Lormian, *Brunehaut* de M. Aignan, *Cloris* de M. Viennet, *Léonidas* de M. Pichat, et enfin cette *Marie Stuart* qui a valu tant d'honneurs académiques et politiques à M. Lebrun ! Mais M. Fulchiron ne songea jamais à se faire jouer, bien qu'il écrivît toujours, et qu'aux ouvrages déjà cités il ajoutât un *Saül* et un *Juvénal* des *Ursins*, — œuvres dont ne parle point *Quérard*, dans une notice assez dénigrante qu'il consacre dans sa précieuse *Littérature française contemporaine*, à ce député conservateur.

Nous n'aurons point à vider la spécialité de cette *Chronique* en suivant M. Fulchiron sur le nouveau terrain où le porta son élection de 1831 comme député de Lyon ; car déjà depuis longtemps l'élève de l'École polytechnique, l'aide de camp de 95, s'était voué à l'industrie, et il était devenu, comme manufacturier, un des hommes les plus importants de la seconde ville de France. « Le courage civil, qui manque souvent aux militaires les plus braves, — dit M. Bignon, dans les seules lignes qui aient été publiées sur cette mort, — ne lui fit jamais défaut. » En effet, M. Fulchiron joua pendant dix-sept ans un rôle souvent ardent, toujours utile au milieu des agitations du dehors, des passions du dedans, et c'est là le grand honneur d'une vie qui renonça stoïquement — ou prudemment — à la gloire littéraire, tragique.

Mais sa plume eut d'autres fins. Il employa les loisirs que lui laissaient les vacances des chambres à parcourir l'Italie, et il publia un *Voyage dans l'Italie méridionale et centrale* rempli de précieux documents sur l'agriculture, l'industrie, le commerce, les finances, et en général tout ce que négligent absolument les touristes descriptifs et fantaisistes. Son ouvrage souvent consulté, et réimprimé deux fois, fait autorité sur la matière.

M. Fulchiron avait augmenté sa grande fortune de l'héritage d'un banquier, son oncle, dont il épousa la veuve, une charmante personne, qui, comme lui, cultivait la peinture. C'est vers l'époque où il eut le chagrin de la perdre, qu'il se retourna vers la politique, et que son salon de la rue de Grammont, de littéraire qu'il était, devint une des influences du parlementarisme. Ne pouvant plus s'adonner aux arts, aux lettres, il sembla désormais trouver tous ses plaisirs et ses consolations dans l'empressement à rendre service, et dans des pratiques charitables. Ce que M. Fulchiron a employé de sa vie, de son crédit, de son influence à obliger, ce qu'il a généreusement donné de sa fortune était, nous le répétons, assurément inconnu de ces plumes légères qui firent pendant quinze ans du député, du pair de France, une victime dédaigneuse ou résignée de leurs incessantes satires. Peut-être La Rochefoucauld ou Helvétius auraient-ils prétendu que M. Fulchiron n'était bienfaisant que par l'élan d'un *plaisir à obliger* qui devenait chez lui une sorte d'égoïsme... Mais, quoi qu'il en soit, les hommes de cette trempe sont rares, et leur perte ne saurait être un simple deuil de famille qui doive passer sans mention pour la société.

Mme de W... est étrangère. Elle a vingt-huit ans, elle est jolie, elle est riche. Les soins de sa beauté et de sa toilette l'occupent presque exclusivement. Elle passe la moitié de son temps à préparer ses toilettes, et le reste .. à les porter.

Les sottes admirent — ou plutôt admiraient sa taille ; les gens raisonnables en avaient pitié.

Cet hiver, Mme de W... fut souffrante. Elle dut, par diverses fois, renoncer à aller le matin en consultation chez ses couturières et ses modistes, et le soir dans les salons, en exhibition de sa personne. Qu'avait-elle ? ce n'est qu'aujourd'hui qu'on le sait enfin.

Dans le courant de mars dernier, les bals étant finis, les lustres partout éteints, elle tomba de lassitude, d'épuisement. Elle éprouvait par crise des douleurs lancinantes, aiguës, — « comme si l'on me portait des coups de canif, — dit-elle à une de ses amies ; — c'est à crier ! »

L'amie la supplia de consulter. Elle écrivit à un médecin fameux, le priant de la venir voir à un jour et à une heure fixés.

Le médecin arrive, madame n'est pas rentrée. Il attend un quart d'heure, puis s'en va. Comme il descend, une femme monte. Il regarde, et reconnaît Mme de W... Il la voit s'appuyer fortement sur la rampe, et s'arrêter dix fois essoufflée pour gravir l'étage. Quand elle est près de lui, il lui offre le bras, afin de la soutenir ; ils rentrent.

« — Je vous ai observée lorsque vous montiez, — dit l'homme de la science, — vous vous serrez trop !

« — Moi ? — s'écrie la jeune femme, — voyez plutôt !

Et elle passe le doigt dans sa ceinture, qui, en effet, semble lâche, — par suite d'un artifice familier aux femmes, lequel consiste à rentrer l'estomac, pour rendre une apparence de souplesse à la taille. Le médecin ne fut pas dupe, et dit :

« — J'ignore encore pourquoi vous m'appelez, mais du premier coup d'œil je puis vous dire que si vous voulez éviter quelque mal pénible... terrible peut-être... il faut sur-le-champ renoncer à ces affreuses camisoles de force qu'on appelle corsets...

« — Mais docteur... je ne serre très-peu !

« — Si vous ne vous serriez que très-peu, ce serait encore trop ! Il faut ne vous pas serrer du tout ! Je vous ai vue marcher dans le monde, je viens de vous observer lorsque vous montiez l'escalier, je vois votre teint hâve, la cavité bleuâtre de vos yeux, je constate bien des choses .. et vous dis que si vous ne jetez pas au diable tous les corsets qui sont son invention personnelle, vous contracterez une affreuse maladie...

« — Mais, docteur, je vous assure que je ne porte de corset que pour faire aller mes robes... je suis naturellement très-mince...

« — Vous voulez dire difforme, alors?

« — Ce n'est pas à cause de cela que je vous ai prié de venir...

Le médecin y voyait clair, un danger menaçait cette jeune et charmante femme. Il comprit qu'elle mettait le plus sot, le plus coupable amour-propre dans ses dénégations ; il voulut frapper son imagination, et continua impitoyablement :

« — Vous me direz tout à l'heure pourquoi vous m'appelez, mais comme je suis certain que rien n'est plus grave pour le moment que cette question de corset, j'insisterai, même malgré vous... et quand je vous aurai dit tout ce que je pense là-dessus, nous parlerons du reste, de votre migraine ou de votre névrose. Donc, vous vous serrez, vous vous serrez trop, c'est un fait, et vous le niez en vain ! Je l'ai vu dans votre démarche, je le lis dans vos traits. Or, savez-vous ce qui vous attend, si avec la constitution que je vous connais, vous continuez ainsi ? la plus terrible des maladies... celle qui pardonne le moins aux femmes, celle qui en terrasse un nombre effrayant ! Vous sentirez d'abord, de loin en loin, comme des coups de canif...

La jeune femme pâlit...

« — Bon ! — se dit le médecin, — elle va s'effrayer d'une semblable menace... que la leçon profite... continuons ! — et il reprit :

« — D'abord ces atteintes seront assez éloignées les unes des autres ; mais peu à peu, et à la suite de vos bals, de vos dîners en ville surtout, — où les fonctions de la nature sont entravées par un pareil étau, — ces vives douleurs deviendront plus fréquentes ; elles vous causeront un véritable et mystérieux martyr ; car, par une sorte de fatal courage... de pudeur absurde... vous ne vous plaindrez pas ! Vous continuerez vos ravages, la compression insensée de votre corps, de tous les organes essentiels à la vie ; car vous paraissez ignorer que l'un d'eux, le plus délicat, sera sur-le-champ et sympathiquement atteint par cette cause même... et après quelques mois, souffrant de plus en plus d'un mal étrange, vous vous déciderez à m'appeler... et... et... il sera trop tard !

« — Trop tard ?... grand Dieu !! »

Et devenue plus pâle, plus livide encore, les yeux de la jeune femme se fermèrent, sa respiration s'embarrassa, ses membres se raidirent sous un spasme nerveux, puis se détendirent soudain... et elle tomba évanouie dans le grand fauteuil où elle s'était d'abord élégamment assise.

Le médecin, étonné, alarmé, sonna ; la mère de la jeune femme accourut avec les valets. Le docteur N*** comprit tout dès les premiers mots que lui dit la mère effrayée.

En effet, Mme de W... éprouvait, depuis trois mois tout ce dont, — croyant ne lui donner qu'une frayeur salutaire, — le médecin venait de la menacer en termes appropriés au but même de son effort... Ce mal affreux dont il lui dépeignait les ravages, elle avait compris qu'elle en était atteinte...

Désespéré de ce qui arrivait par suite de la dissimulation de la malade, le docteur N*** la ranima, et lorsqu'elle fut en état de l'entendre, il s'efforça de la calmer, de la rassurer. Mais il exigea une confession complète ; — elle la fit, — et il fut sincère en lui disant que son état était loin d'être désespéré. La mère emportait déjà tous les corsets de la maison et les faisait brûler à la cuisine, tandis que la science avisait à un régime nouveau propre à arrêter le mal, à en empêcher les développements terribles. Aujourd'hui, après quelques semaines d'un rigoureux traitement, il répond de la sauver, et nous prie, dans l'intérêt de celles mêmes qu'il faut impitoyablement éclairer, de publier cette histoire que domine une scène d'une réalité effrayante, — dont l'analogue au théâtre serait d'un effet poignant : celle où, en vue de l'effrayer des dangers qu'il croit éloignés encore, le docteur décrit à la pauvre femme tout ce qu'elle éprouve, en lui disant :

« — Quand vous en serez là, vous me ferez appeler... mais il sera trop tard ! »

Les secondes courses du printemps, dimanche dernier, à l'Hippodrome de Longchamps, ont été favorisées d'un ciel trouble, tour à tour égayé d'un rayon de soleil d'or sur fond bleu, ou assombri de nuages pluvieux s'en tenant aux menaces. La foule était plus grande sur le pré que dans les tribunes, peut-être en raison même de la température qui rendait le mouvement plus agréable que l'immobilité. Les équipages étaient nombreux, et beaucoup de grandes familles avaient pris leurs voitures de gala. Les cavaliers se comptaient par centaines, les amazones par douzaines. Nous pourrions citer beaucoup de noms si nous n'étions, par une longue pratique, de plus en plus persuadé que, contentant plus ou moins ceux qu'on cite, on blesse, on désoblige beaucoup ceux qu'on ne mentionne pas! Disons, toutefois, que la comtesse... dont les étoiles (ses yeux !) en amazone nankin, garnie de blanc, a semblé ravissante, mais un peu précoce pour l'état du ciel. Elle montait un cheval russe, complétement noir, à tous crins, très-vif et très-fin d'allure, — et semblait ainsi poser pour les pinceaux d'Alfred de Dreux.

On a beaucoup et très-curieusement remarqué, admiré un splendide équipage portant deux femmes et un cavalier d'âge mur. C'était une grande calèche attelée de quatre magnifiques chevaux bai-brun à la d'Aumont, montés par deux jockeys en veste de velours grenat et coiffés de casquettes galonnées d'or. Rien de plus élégant, de plus aristocratique que ce rare équipage qui est celui d'une brillante châtelaine, qu'on voit plus, dans la mêlée, (quel mot exact!) que dans ses apparitions. Le *Sport*, qui s'y connaît, estime cet attelage 50,000 francs.

Le goût des spectacles hippiques se développe de plus en plus chez nous. Il faut dire qu'en plaçant ces joutes piquantes dans l'admirable paysage qui borde le bois de Boulogne, l'autorité aura beaucoup contribué à développer ce goût, qui cherche parfois son spectacle dans les spectateurs mêmes.

On lisait ces jours derniers dans plusieurs journaux :

« La couronne de fer a été transportée, dans la nuit du 2. au 33 avril, de Monza à Mantoue, par un général autrichien et sous l'escorte d'une division de hussards. »

Peut-être trouvera-t-on quelque intérêt à lire ici, sous la plume de celui qui a vu les choses, une mention de cette couronne prestigieuse, qui semble devoir échapper au dernier front qui la portait.

Il y a douze cents ans, une reine Lombarde, du poétique nom de Théodelinde, veuve d'un certain Autaris, fut suppliée par son peuple de se choisir un nouvel époux. Turin avait alors pour duc un vaillant soldat, du nom plus sauvage d'Agiluppe ou Agilulphe, — qu'elle choisit *in petto*. Sous prétexte de débattre quelques intérêts de bon voisinage, elle l'invita à venir la trouver à mi-chemin, dans un endroit appelé par certaines cartes modernes *Abbiate grasso*, et par d'autres *Abbate grasso*, ce qui, dans le premier cas, se traduit par : *Ayez du gras !* — et dans le second par : *Abbé gras*. Le curieux aujourd'hui est de constater que cette localité est précisément un des points par lesquels les Autrichiens viennent d'entrer en Piémont. Mais cette fois il ne s'agit point d'un mariage, au contraire, — et les Autrichiens ne vont guère, comme jadis Théodelinde, offrir au souverain Sarde la couronne de fer des vieux rois Lombards!

Ici, la légende du sixième siècle est courte et charmante. La jeune reine ayant rencontré le duc de Turin, fit apporter une coupe pleine d'une liqueur dont l'histoire n'a pas fixé l'espèce, et, en ayant bu la moitié, l'offrit à Agilulphe pour qu'il l'épuisât. Ce qu'ayant fait, il voulut respectueusement lui baiser la main.

« — Allez droit au visage, seigneur ! — dit la princesse, — car lorsque mon peuple me prie de prendre un nouvel époux, c'est vous que je choisis, et toute ma personne vous appartient désormais, comme tout mon royaume ! »

La couronne lombarde, représentant un plus grand État que l'autre, ce fut elle que ceignit le nouveau roi des États fusionnés. Quant à la couronne de Turin, celle d'Agilulphe, restée au trésor de Monza pendant de longs siècles, elle fut apportée à Paris en 1799, et placée dans le cabinet des médailles de la bibliothèque, — depuis royale, nationale et impériale, — et elle fut volée en 1804... Etrange destin de cette couronne, forgée au sixième siècle pour le front des rois Sardes, et fondue au dix-neuvième siècle par des filous parisiens!

Quant à la fameuse couronne de fer que la prudence autrichienne vient d'enfermer dans la plus solide citadelle de la Lombardie, elle n'est pas aussi ferrugineuse qu'elle le dit, et nous en pouvons tracer une description *de visu*. Elle est d'or et a la forme de ce qu'en blason on appelle un *tortil* de baron, soit, un cercle d'environ trois doigts de large, incrusté de gros cabochons de couleurs diverses. Mais à l'intérieur est la véritable couronne de fer, c'est-à-dire un anneau que la tradition veut formé d'un des clous qui servirent à crucifier Jésus-Christ...

Cette couronne prestigieuse a été posée en 774 sur le front de Charlemagne par le pape Adrien I^er^. En 452, elle fit le voyage de Rome pour coiffer Frédéric IV, — et en 1530 celui de Bologne, pour ceindre Charles Quint. En 1805 enfin, Napoléon I^er^ se la posa lui-même sur le front, en répétant l'exclamation que la tradition attribua à Agilulphe, douze siècles auparavant : *Dieu me la donne, gare à qui la touche!*

Ce trésor historique et religieux était, jusqu'au 2 avril dernier, renfermé au sommet d'une grosse croix de cuivre doré, qu'on exposait, en certains jours, à la suite d'un office spécial, dans la cathédrale de Monza, — espèce de Versailles milanais, à quatre lieues de la capitale.

On ne l'apercevait donc que difficilement, à travers la pièce de cristal de roche qui l'enserrait, au sommet de la croix. Pour la voir de près, il fallait une autorisation spéciale du gouverneur militaire de Milan. Mais pour satisfaire la curiosité vulgaire des touristes de passage, les chanoines de Monza ont, depuis longtemps fait exécuter une imitation de la précieuse couronne, qu'on peut regarder et toucher à son aise, — qu'on peut même se poser sur le front, en capturant les bonnes grâces et l'indulgence du custode, au moyen d'un *swanziger* de plus au pourboire!

Quelques jours après s'être couronné du clou de la Passion de N. S., l'empereur Napoléon créa l'Ordre de cette couronne de fer pour récompenser les services civils ou militaires rendus à l'Italie. Il y eut tout d'abord 500 Chevaliers, 100 Commandeurs et 20 grands Cordons. Le bijou de l'Ordre fut la représentation exacte de la fameuse couronne, pendue à un ruban jaune-orange à liserés verts. Une dotation de 300,000 francs fut prise sur les revenus du *Monte Napoleone* (mont de piété) de Milan. Cette dotation s'est considérablement accrue depuis 1815, époque où le Milanais revint à l'Autriche. L'empereur François II ressuscita cette décoration, d'abord considérée comme ensevelie dans les ruines du royaume d'Italie, et la réunit à ses ordres impériaux, en modifiant ses insignes. La croix vit l'aigle à deux têtes s'élever au-dessus de la couronne de Monza, portant au ventre un écu d'émail bleu, timbré de l'initiale du nouvel empereur. Le ruban resta jaune-orange, mais changea en bleu son liseré vert. La noblesse fut acquise de droit aux décorés, avec le titre de baron pour la commanderie, et de conseiller R. I. privé pour le grade supérieur. — Il reste encore quelques Français décorés de l'ordre *français* de la Couronne de fer ; — mais ils s'éteignent de jour en jour et nos compatriotes ne reçoivent plus désormais qu'un ordre étranger.

On conçoit quel prix l'Autriche attache au trésor de Monza, et que l'illustre et vénérable couronne, dont le cercle a été baigné du sang du Christ, et qu'ont ceint tour à tour Charlemagne, Charles-Quint et Napoléon, ne devait pas risquer de tomber en des mains conquérantes ! La formidable citadelle des lieux illustrés par Virgile et Jules Romain va lui servir de coffre-fort. On l'a sans doute enfermée dans la fameuse tour *della Gabbia* (de la Cage), ainsi nommée de ce terrible instrument de supplice du moyen âge, qui avait disparu en 1796, mais qui a été remis en place en 1814... La couronne de fer sera-t-elle en sûreté dans la cage de fer? Il est bien permis de se rappeler que si la citadelle de Mantoue fut opiniâtrément défendue par Wurmser en 1797, Bonaparte en fit la dernière et la plus décisive de ses conquêtes en Italie.

L'autre jour un wagon de seconde classe emportait vers une localité voisine de Paris un prêtre et cinq ou six jeunes ouvriers.

Pendant le trajet, ceux-ci tinrent mille propos de nature à offenser celui-là dans sa profession, à le blesser dans ses convictions, tournant la religion en ridicule, et couvrant de quolibets grossiers ceux qui se vouent à son culte. Le prêtre entendit tout, endura tout sans répondre, sans paraître ému...; seulement, arrivé à destination, il se borna à dire :

« — Au revoir, mes enfants ?

» — Pourquoi ça, au revoir? — dit le plus cynique.

» — Parce que je suis aumônier des prisons !

La rude leçon, le pronostic, furent-ils compris ?

Quatre lectrices lyonnaises nous écrivent pour nous prier de relever les légèretés de plume d'un de nos confrères du grandissime format, lequel, en rendant compte du dernier concours de Poissy, s'est abandonné à des allusions d'un goût contestable sur le beau sexe, etc. Celle des quatre lyonnaises qui a pris la plume lance à l'écrivain incongru un trait fort vif qui le renvoie à ses bêtes à cornes...

Au milieu des vives préoccupations du moment, alors que la nation est en crise, que la gloire de nos armes, la fortune publique, tout éveille et captive l'esprit public, on cherche avidement dans les grands journaux les faits, les nouvelles, les correspondances qui peuvent jeter quelque jour sur la situation...

Un journal politique place dans une de ses colonnes les plus apparentes le document qui suit, et sur lequel, aux jours où nous sommes, les regards se portent naturellement avec avidité :

« On nous adresse la lettre suivante :

Montpont (Dordogne), 25 avril.

» Monsieur, j'ai reçu avant-hier votre flacon d'huile de marrons d'Inde ; j'ai fait deux applications qui ont produit un très-bon effet.

» J'ai l'honneur de vous saluer.

» F. GOULARD.

» *P. S.* J'oublie de vous dire que la maladie guérie est une névralgie. »

Certes, on attendait là tout autre chose que le complaisant certificat de ce Goulard faisant réclame à cette huile de marrons d'Inde, — et il est fâcheux de voir, qu'à l'aide de cinq francs par ligne, un industriel quelconque puisse accaparer, au profit de son antigoutteux, une place aussi apparente dans un journal, — qui consent, en outre, à admettre, en tête de cette sotte réclame une ligne comme celle-ci, qu'on croirait réservée aux plus sérieuses mentions :

« On nous adresse..., etc. »

Nous repassons à l'encre cette note jadis tracée au crayon sur l'un de nos carnets de voyage :

« Le vapeur *Loreley* (nom d'un des échos du Rhin) me prend à Oberwesel. Il se trouve beaucoup de femmes sur le pont. Après avoir poussé ça et là ces reconnaissances et ces inspections auxquelles se livre tout voyageur qui survient cherchant des amis, je remarque, assise à l'arrière du bateau, et appuyée contre une pile de sacs de voyage, de plaids, de manteaux, — une angélique personne. Rarement un teint plus blanc et plus pur fit pétiller des yeux d'un plus sombre azur. L'expression ajoute un rayonnement indescriptible à la pureté des traits. C'est un visage d'une poétique mélancolie, dont les lignes raviraient un sculpteur, dont l'harmonie charmerait un peintre! De beaux cheveux d'un noir chaud encadrent de leur ébène cette image qu'Ary Scheffer eût dû rêver. Je la regarde avec un ineffable *plaisir d'art*... y revenant sans cesse, au milieu du brouhaha et des diversions qu'offre le pont du steamer. Elle m'a plusieurs fois surpris la regardant... elle a rougi, et l'animation l'a rendue encore plus jolie !

Etant allé à l'avant avec *** examiner un vieux burg posé sur la déchirure escarpée d'un roc recouvert de teintes qu'on croirait sanglantes, j'ai été une demi-heure sans regarder cette délicieuse jeune fille. Nous revenons *** et moi nous installer près d'une table couverte de l'attirail de livres, de cartes, de guides dont se munit le touriste au début, — et je remarque qu'elle semble disposée à changer de place. Je pense qu'elle veut se soustraire à la fixité de ma contemplation, et pour éviter de la troubler, de la gêner, je songe à changer moi-même de place. Mais tout à coup elle se lève..... me tourne le dos..... et laisse tomber une vaste mantille de soie noire qui faisait plus que l'envelopper, — qui l'empaquetait.

» Alors que vois-je, *bone deus?* L'angélique apparition est... bossue!

» Elle m'a fait cette fâcheuse confidence, cette franche révélation d'un air tout naturel, et comme une femme qui, lassée d'une position, en prend tout simplement une autre. Puis, s'étant bien montrée dans sa grotesque infirmité, elle a peu à peu, et sans avoir l'air de se préoccuper de personne, relevé sa mantille, respiré un flacon, cherché un livre... après quoi, elle s'est assise le visage tourné vers la droite du fleuve, comme pour rompre avec l'intérieur du bateau, — en regardant défiler le pays, le paysage...

» Son action ne me paraît pas douteuse dans l'intention... Gênée de mon admiration pour son visage, elle a loyalement voulu me prévenir de l'erreur où se plongeait sans doute cette admiration. Elle a voulu m'arracher une illusion qui lui était importune comme femme, et pénible comme... bossue. N'est-ce pas à la fois touchant et charmant?

» Maintenant, elle lit, le visage tourné dehors. Mais les femmes, même les plus modestes, n'ont-elles pas un œil derrière la tête? Il me semble qu'elle me voit, planté là, — côté de la bosse, — surpris, déçu... presque attristé. « Voyons ! — se dit-elle, — maintenant qu'il sait combien je suis peu séduisante, est-ce que ce monsieur ne va pas s'en aller, me laissant à mon aise et tournée à ma guise? »

» Eh bien ! non, je ne m'en vais pas ! Il me semble qu'en m'éloignant après la dépoétisante révélation qu'elle a voulu me faire, tout en la délivrant de ce qui peut être une importunité, je vais l'humilier cruellement, et lui causer un profond chagrin! M'éloigner, c'est lui dire : « En effet, dès qu'on connaît votre infirmité presque ridicule, vous regarder est devenu pénible, impossible, et votre dos annule toutes les séductions de votre charmant visage... »

« De sorte que, — préférant la gêner plutôt que de l'humilier, — je reste là, traçant ces lignes, et la regardant de temps en temps, sans affectation aucune, mais sans abandon. J'ai près d'une heure à passer ainsi avant le moment de débarquer au pied du château du prince de Prusse, et, certes jusque-là je ne serai pas infidèle à ma première admiration...

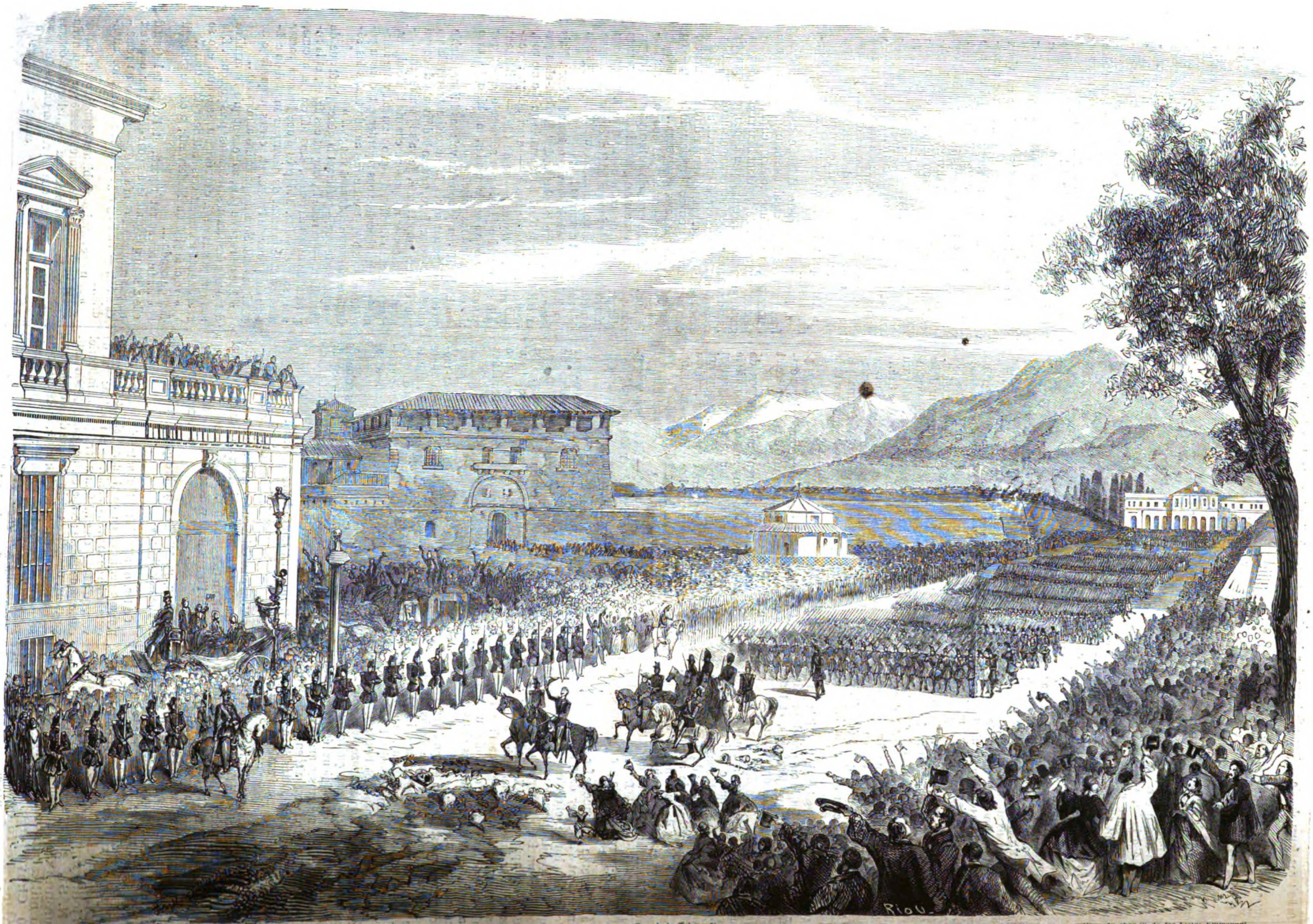
» Elle ne regarde plus, autrement qu'à la manière détournée des femmes, même les plus pudiques. Elle sait que je suis resté, c'est évident, sans quoi elle se retournerait librement vers l'intérieur du bateau...

» Voici le pied du Niederwald ; la cloche sonne, il faut descendre...

» ... Le bateau est reparti, et l'emporte! Quand elle a senti que je me levais pour débarquer, elle s'est un peu retournée, et m'a jeté, — comme un remerciement, — un long regard de reconnaissance attendrie...

» Je ne reverrai probablement jamais cette pauvre jeune fille; mais cette heure, passée sur le pont du steamer du Rhin, me restera éternellement comme un souvenir profond, une impression touchante! »

JULES LECOMTE.



Hôtel du général La Marmora. — Ancienne citadelle. — Rue de la Tchernaïa. — Gare du chemin de fer Victor-Emmanuel.

Arrivée des premières troupes françaises à Turin, le 30 avril, d'après un croquis de M. Ferri, professeur à l'école des Beaux-Arts de Turin.

Départs des troupes pour l'armée d'Italie.

Les troupes françaises continuent leur mouvement vers les Alpes et vers Toulon. Le chemin de fer de Lyon ne pouvant suffire à l'activité de la circulation, celui d'Orléans lui a prêté sa grande artère. Les trains succèdent aux trains, et pourtant nos gares ne cessent pas un instant d'être encombrées.

Ici s'embarque l'infanterie au milieu des démonstrations les plus cordiales; l'ami vient y donner le dernier serrement de main et le dernier embrassement à son ami, et l'on se quitte avec attendrissement, mais avec confiance; la fortune de la France jette son rayonnement dans ces adieux. — A qui demanderait à nos soldats : « Où courez-vous, mes braves? » tous répondraient fermement, comme Polyeucte : « A la gloire! »

Là, c'est l'artillerie qui fait entrer ses chevaux dans les wagons-écuries dont elle va bientôt accompagner le rapide essor.

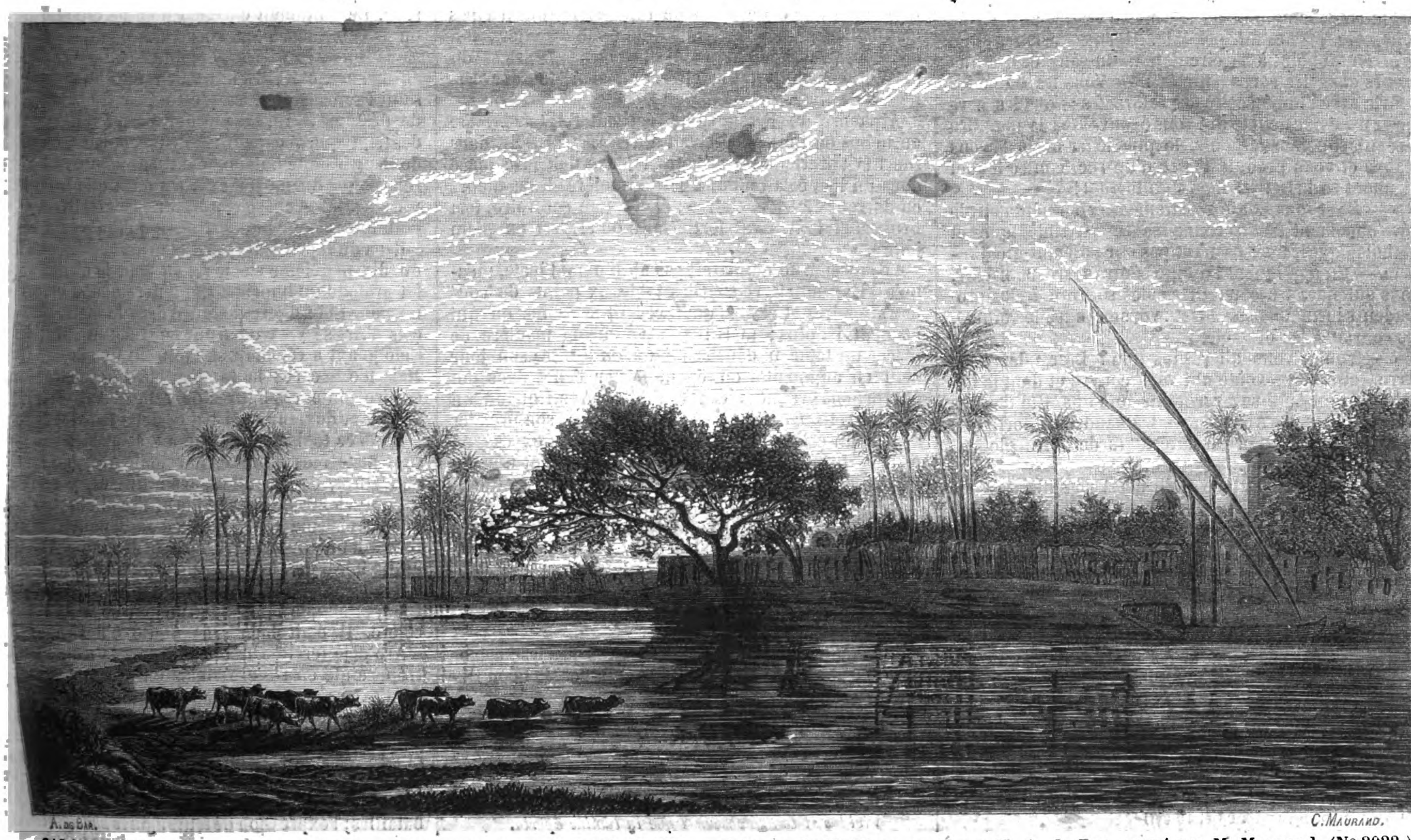
Déjà les Alpes sont franchies. Pendant que nos bataillons, traversant le col du mont Cénis ou descendant les pentes du mont Genèvre, viennent former leurs divisions sous les murs de Suse, nos têtes de colonnes débouchent déjà du débarcadère de Turin. Les voilà qu'elles apparaissent aux regards joyeux des populations accourues pour les saluer. La foule se presse ardente sur leur passage; on monte sur les voitures pour les apercevoir, les têtes s'étagent dans les fenêtres; les balcons, les terrasses et jusqu'aux donjons du Vieux-Château se chargent de spectateurs. L'élite de la société turinoise s'est donné rendez-vous dans ce bel hôtel de M. le général de La Marmora, dont le Piémont lui a offert l'emplacement comme don national, à son retour de Crimée. L'âme de ce peuple est passée tout entière dans ses gestes et dans ses acclamations; hommes, femmes, enfants et vieillards n'ont qu'un sentiment et qu'une voix; les uns agitent leurs chapeaux et leurs mouchoirs, les autres leur jettent leurs bouquets, tous les saluent, les acclament et les bénissent; les gardes nationaux présentent les armes à nos aigles qui semblent battre des ailes en sentant tressaillir sous les pas de nos soldats cette terre de Mondovi, de Marengo et de Montenotte.

Les mêmes démonstrations accueillent nos régiments à leur débarquement à Gênes. A peine arrivés à Toulon, dans ce camp dont les tentes dressées sous les remparts mêmes de notre grand centre d'armements méridionaux leur offrent au passage une hospitalité toute cordiale (voir notre gravure, page 293), ils sont pris par nos vaisseaux qui les transportent aussitôt sur ce sol qui les accueille en libérateurs.

C'est ainsi que la marche des événements se précipite. « Attendez-vous à recevoir de ma part de très-importants dessins, nous écrit notre correspondant, M. Henri Durand Brager, en nous faisant un premier envoi de croquis, car nous sommes à la veille de graves événements. » Le *Monde illustré* a pris toutes ses mesures pour reproduire dans leur variété et d'après leur importance relative toutes les scènes du grand drame militaire prêt à s'ouvrir. M. Ferri, professeur à l'école des Beaux-Arts à Turin et plusieurs officiers de notre armée, dont nous avons déjà reçu des esquisses d'un vif intérêt, nous ont assurés de leur actif et précieux concours. Le *Monde illustré* sera donc la chronique pittoresque, le texte parlant aux yeux, la reproduction photographique en quelque sorte de tous les événements de cette grande lutte.

FULGENCE GIRARD.

SALON DE 1859. — Zéphir. — Tableau de M. Voillemot, copié par M. Morin, gravé par M. Linton. (N° 2990.)



SALON DE 1859. — Damanhour : Effet du soleil couchant sur les bords du Nil. — Tableau de M. Ziem, copié par M. A. de Bar, gravé par M. Maurand. (N° 3033.)

On pourra se procurer avec ce Numéro la Carte de la HAUTE ITALIE, au prix de 60 centimes, celui du Numéro compris; 70 centimes par la poste.

(La Carte ne peut pas être vendue sans le Numéro)

L'Oreille de la Chouette.

CONTE FANTASTIQUE [1].

(*Suite et fin.*)

Et je pris place sur une grosse pierre, tandis que le garde champêtre promenait ses yeux de faucon tout autour du village, pour découvrir les maraudeurs dans les jardins, s'il s'en trouvait.

J'examinai soigneusement le vase de grès, dont il ne restait plus qu'un débris... Ce débris présentait la forme d'un entonnoir, tapissé de duvet à l'intérieur... Il me fut impossible d'en reconnaître la destination. — Je lus ensuite le fragment de lettre, d'une écriture très-courante et très-ferme... Je le transcris ici textuellement... Cela semble faire suite à une moitié de feuille, que j'ai cherchée depuis inutilement aux alentours de la ruine :

« Mon cornet micracoustique a donc le double avantage de multiplier à l'infini l'intensité des sons, et de pouvoir s'introduire dans l'oreille, ce qui ne gêne nullement l'observateur. Vous ne sauriez croire, mon cher maître, le charme que l'on éprouve à percevoir ces mille bruits imperceptibles, qui se confondent, aux beaux jours d'été, dans un bourdonnement immense... L'abeille a son chant comme le rossignol, la guêpe est la fauvette des mousses, la cigale est l'alouette des hautes herbes... le ciron en est le roitelet... Il n'a qu'un soupir, mais ce soupir est mélodieux !

« Cette découverte, au point de vue du sentiment, qui nous fait vivre de la vie universelle, dépasse, par son importance, tout ce que je pourrais en dire. — Après tant de souffrances, de privations et d'ennuis, qu'il est heureux de recueillir enfin le prix de nos labeurs! Avec quels élans l'âme s'élève vers le divin auteur de ces mondes microscopiques, dont la magnificence nous est révélée! — Que sont alors ces longues heures de l'angoisse, de la faim, du mépris, qui nous accablaient autrefois? — Rien, monsieur, rien!... Des larmes de reconnaissance mouillent nos yeux. — On est fier d'avoir acheté, par la souffrance, de nouvelles joies à l'humanité et d'avoir contribué à sa moralisation. Mais quelque vastes, quelque admirables que soient ces premiers résultats de mon cornet micracoustique, à cela seul ne se bornent point ses avantages. Il en est d'autres plus positifs, plus matériels en quelque sorte, et qui se résolvent en chiffres.

» — De même que le télescope nous fait découvrir des myriades de mondes, accomplissant leurs révolutions harmonieuses dans l'infini .. de même mon cornet micracoustique étend le sens de l'ouïe, au-delà de toutes les bornes du possible. Ainsi, monsieur, je ne m'arrêterai point à la circulation du sang et des humeurs dans les corps animés : — Vous les entendez courir avec l'impétuosité des cataractes ; vous les percevez avec une netteté qui vous épouvante ; la moindre irrégularité dans le pouls, le plus léger obstacle vous frappe et vous produit l'effet d'un roc, contre lequel viennent se briser les flots d'un torrent!

» — C'est sans doute une immense conquête pour le développement de nos connaissances physiologiques et pathologiques, mais ce n'est pas sur ce point que j'insiste. — En appliquant l'oreille contre terre, monsieur, vous entendez les eaux thermales sourdre à des profondeurs incommensurables... vous en jugez le volume, les courants, les obstacles!

» — Voulez-vous aller plus loin? Descendez sous terre, laissez une voûte qui vous couvre et dont le développement suffise à recueillir une quantité de sons considérables. — Alors, la nuit, quand tout dort, que rien ne trouble les bruits intérieurs de notre globe... écoutez!

» — Monsieur, tout ce qu'il m'est possible de vous dire en ce moment, — car au milieu de ma misère profonde, de mes privations, et souvent de mon désespoir, il ne me reste que peu d'instants lucides, pour recueillir des observations géologiques, — tout ce que je puis vous affirmer, c'est que le bouillonnement des laves incandescentes, l'éclat des substances en ébullition est quelque chose d'épouvantable et de sublime, et qui ne peut se comparer qu'à l'impression de l'astronome, sondant de sa lunette les profondeurs sans bornes de l'étendue.

» — Pourtant, je dois vous avouer que ces impressions ont besoin d'être encore étudiées et classées dans un ordre méthodique, pour en tirer des conclusions certaines. Aussi, dès que vous aurez daigné, mon cher et digne maître, m'adresser à Neustadt la petite somme que je vous demande, pour pourvoir à mes premiers besoins, nous verrons à nous entendre, en vue d'établir trois grandes observatoires suborbiens, l'un dans la vallée de Catane, l'autre en Islande, et le troisième dans l'une des vallées de Capac-Uren, de Songay, ou de Cayembé-Uren, les plus profondes des Cordilières, et par conséquent... »

Ici s'arrêtait la lettre.

Les mains me tombèrent de stupeur. Avais-je lu les conceptions d'un fou... ou bien les inspirations réalisées d'un homme de génie? Que dire? — que penser? — Ainsi, cet homme... ce misérable, vivant au fond d'une tanière comme un renard... mourant de faim... avait été peut-être un de ces élus, que l'Etre suprême envoie sur la terre, pour éclairer les générations futures!

Et cet homme s'était pendu, de dégoût, de désespoir! — On n'avait point répondu à sa prière, lorsqu'il ne demandait qu'un morceau de pain, en échange de sa découverte. — C'était horrible!

Longtemps... bien longtemps... je restai là, rêveur... remerciant le ciel d'avoir borné mon intelligence aux soins vulgaires de la vie .. de n'avoir pas voulu faire de moi, un homme supérieur au commun des martyrs. — Enfin, le garde champêtre me voyant les yeux fixes, la bouche béante, se hasarda de me toucher l'épaule :

— Monsieur Christian, me dit-il, voyez... il se fait tard... M. le bourgmestre doit être rentré du conseil.

— Ah ! c'est juste, m'écriai-je en froissant le papier. En route!

Nous redescendîmes la côte.

Mon digne cousin me reçut, la mine riante, sur le seuil de sa maison.

— Eh bien!... eh bien!... Christian, tu n'as rien trouvé de cet imbécile qui s'est pendu?

— Non.

— Je m'en doutais... C'était quelque fou échappé de Stéfansfeld, ou d'ailleurs... Ma foi... il a bien fait de se pendre... Quand on n'est bon à rien... c'est ce qu'il y a de plus simple.

Je partis le lendemain d'Hirchwiler. — Je n'y retournerai jamais.

ERCKMANN-CHATRIAN.

[1] Voir les numéros des 23 et 10 avril

SALON DE 1859.

IX

Le Salon que nous jugions tous sévèrement à divers points de vue me semble meilleur de jour en jour. A chaque visite nouvelle, j'aperçois des beautés que les jeux de la lumière avaient plus ou moins voilées; pour juger les œuvres d'art, il faut se garder de sa première impression : il n'y a que les chefs-d'œuvre qui vous prennent en passant. Or, s'il y a peu de chefs-d'œuvre par siècle, combien y en a-t-il dans une exposition? Le palais de l'Industrie, qui n'a pas d'ailleurs la lumière sympathique de l'atelier, fait crier jusqu'aux couleurs amies, selon les caprices du soleil qui, Rembrandt l'a dit, est un coloriste qui désespère les autres.

Alphonse du Fresnoy, qui écrivait l'*Art de peindre* au temps où Boileau écrivait l'*Art poétique*, dit, dans son LIV[e] précepte : « Si votre tableau doit être placé dans un lieu éclairé d'une petite lumière, les couleurs en doivent être fort claires ; et, tout au contraire, fort brunes, si le lieu est fort éclairé ou si c'est en plein jour [1]. »

Le précepte ne me paraît pas absolument juste, puisqu'à l'Exposition, ce sont les tableaux peints de couleurs tendres et claires qui perdent le moins ou qui gagnent le plus ; mais il prouve que la manière de placer un tableau dans son jour ou contre son jour peut en augmenter ou en diminuer l'effet dans des proportions vraiment considérables. Aussi quand un peintre retrouve ses toiles à l'Exposition, son premier cri est un cri de douleur. « On ne m'a pas exposé, on m'a crucifié, » disait un de ceux qui tiennent une des places d'honneur. Ce n'est pas la faute de M. de Chennevières, qui a le sentiment de la couleur et qui place les tableaux avec une sollicitude impartiale ; c'est la faute du palais de l'Industrie qui n'est pas un musée, c'est surtout la faute du soleil qui traverse les giboulées avec violence et répand tout à coup des torrents de lumière — sur ses obscurs blasphémateurs, dirait J.-B. Rousseau.

Quoique fasse le soleil, il ne trouble pas les harmonies mélancoliques des trois tableaux de M. Léon Benouville.

Je ne redirai pas ici cette vie toute de labeur, cette gerbe déjà dorée, mais encore verte, tranchée avant la moisson. La muse de Léon Benouville a été l'étude sévère. Il est parti pour Rome avec la foi en l'art plutôt qu'avec la foi en lui : à Rome, il s'est doucement passionné (car tout était doux en lui, même la passion) pour les maîtres primitifs, de Mazacchio à Cimabüé. Il a imprégné son style de je ne sais quoi de chaste, de tempéré et d'onctueux, qui pénètre l'âme du spectateur. Il est revenu de Rome avec un chef-d'œuvre : *les Exilés de Tibère*. Une seconde muse l'a pris au seuil de l'atelier, la muse de la famille. Il ne vivait que pour l'étude; il vécut désormais pour sa jeune femme, il vécut pour ses enfants. Et cet amour fut si profond en lui, qu'un de ses enfants étant venu à mourir, il mourut lui-même de la mort de cet enfant, comme autrefois Van Dyck.

Dans les trois tableaux pris à l'atelier du jeune peintre pour l'Exposition, je trouve le pressentiment de cette mort hâtive. En voyant le saint François d'Assise, en voyant la Jeanne d'Arc dans son cortége de pâles visions, en voyant surtout cette jeune femme qui porte ses deux enfants qui sourient, mais dont l'un va mourir et dont l'autre va pleurer, on se sent saisi d'une soudaine émotion : la mort planait dans l'atelier du peintre. La cruelle qu'elle est a pris la moitié de la famille.

Ce tableau inachevé qui représente M[me] Léon Benouville et ses deux enfants, rappelle les *Charités* d'Andrea del Sarte; ce n'est pas la même couleur, c'est le même sentiment. En effet, André del Sarte dans ses *Charités* et Léon Benouville dans ces trois figures se sont bien plus préoccupés du sentiment que du caractère, de la vérité que de l'idéal. C'est plus beau par l'âme que par la ligne.

Léon Benouville, dans ce tableau d'une mère qui tient ses enfants dans ses bras, a voulu oublier toute la science qu'il tenait des maîtres ; la vérité et la nature lui ont donné une leçon souveraine. Aussi, quoique inachevé, ce tableau restera une œuvre parfaite.

Comme contraste à cette composition familière et familiale que le peintre semble avoir faite sans efforts, dans un travail de quelques heures, sans songer assez à se défendre des tons violacés, il faut étudier la science profonde du second tableau de ce jeune maître : *Sainte Claire recevant le corps de saint François d'Assise.*

Saint François d'Assise semble avoir touché le jeune peintre d'un divin sentiment. Déjà M. Léon Benouville avait représenté le grand conversioniste bénissant sa ville natale. Cette fois il l'a représenté dans la mort. Le saint avait promis à sainte Claire qu'elle le reverrait ; elle le revoit en effet, mais couché sur le brancard qui le conduit au tombeau. Voilà la solennelle visite que s'est complu à peindre ce jeune homme qui s'était déjà tourné vers les stations nocturnes. Cette halte du mort est d'un grand effet : le saint n'a jamais été plus éloquent dans sa vie, alors même qu'il convertissait tout le monde sur son passage. Le sentiment chrétien domine cette foule debout ou agenouillée. Toutes les âmes pleurent ; les expressions sont très variées, et pourtant il n'y a point d'anachronisme, car elles appartiennent toutes au siècle de saint François d'Assise. C'est une autre humanité sortie de dessous terre, ou plutôt descendue des vitraux et des triptyques. Les peintres du Campo Sancto, les maîtres de Bruges et de Cologne n'ont pas mieux vu les figures religieuses du moyen âge. On a dit que Léon Benouville avait trop cherché la nature dans les livres d'heures gothiques ; pour moi je trouve qu'il a eu raison. Voulait-on qu'il prît les types du moyen âge dans les figures du dix-neuvième siècle? J'en appelle d'ailleurs à l'effet profond qu imprime son œuvre quand on y pénètre un peu. Loin d'être défiguré dans la mort, saint François d'Assise y a trouvé une nouvelle auréole ; l'âme en s'éloignant a répandu sur le front une douce lumière. Mais n'est-ce pas la lumière de cette belle âme qui éclaire toutes ces figures de religieuses, si touchantes dans leur douleur et si belles dans leur foi ?

Dans ce tableau tout est à sa place : les tonalités sont justes, les lumières harmonieuses; les fonds, l'architecture, les costumes, les attitudes, y sont étudiés avec la science de l'ensemble et la sollicitude du détail.

Le troisième tableau de Léon Benouville n'est pas le meilleur. En voulant faire de Jeanne d'Arc une virginité héroïque, le peintre n'a pu se défendre de je ne sais quel air de mélodrame qui jure avec cette fille de Dieu, si simple dans sa grandeur et si douce dans sa colère. Il était bien sans doute d'envisager Jeanne d'Arc déjà terrible la quenouille à la main. On l'avait trop peinte en rosière; mais en accentuant cette page de l'extase guerrière, j'ai peur de voir une Jeanne d'Arc théâtrale. Des trois tableaux c'est d'ailleurs celui dont la peinture me plaît le moins à force de fermeté et de précision : les chairs sont emprisonnées dans le contour, le sang ne court pas, le sein n'est pas soulevé, les anges qui la conseillent ne sont pas les anges des batailles; l'expression de leurs figures blafardes est ce

[1] Pour ceux qui aiment les vers latins, nous ferons parler du Fresnoy lui-même :

In tabulas demissa fenestris
Si fuerit lux parva, color clarissimus esto ;
Vividus at contra obscurus que in lumine aperto.

des anges de la mort, ce qui est une faute. Mais pourquoi la critique parle-t-elle devant un tableau hors ligne? c'est que la critique n'a du courage que devant la force. Elle passe silencieuse devant les toiles médiocres, détourne la tête des mauvaises, mais discute les bonnes.

En disant un sympathique adieu à Léon Benouville qui du moins vivra dans ses œuvres, j'ai voulu dire toute ma pensée.

X

C'est le sentiment religieux qui a aussi le mieux inspiré cette année M. Eugène Delacroix. Le grand peintre, qui veut donner le bon exemple en envoyant bravement à l'Exposition ce qui est dans son atelier, quand on bat le rappel, sait bien que le jugement public ne se modifie pas devant telle ou telle œuvre, à propos d'une renommée comme la sienne. Il sait bien aussi que, quoiqu'il fasse, il marque toujours la griffe du lion; l'empreinte est plus ou moins visible; plus ou moins effacée, mais c'est toujours l'or du maître. La critique serait injuste de se montrer sévère pour ce vaillant travailleur qui a fait de son atelier toute une patrie. Je l'ai dit déjà, ce n'est pas toujours à l'Exposition qu'il faut juger les peintres; les églises et les palais prennent aujourd'hui le meilleur de leur temps. MM. Paul Baudry, Adolphe Bouguecau, Faustin Besson, Émile Wattier, ont peint depuis un an de simples hôtels qu'ils ont, à force d'art, transformés en palais. C'est la renaissance de la tradition française, trop oubliée depuis la Révolution. On ne saurait assez encourager cette tendance chez les gens du monde : le luxe de l'art est le plus grand luxe; il n'y a que les esprits d'élite qui osent y aspirer. Chose singulière, c'est le luxe le moins cher; que dis-je? c'est un placement de fonds dont le capital s'augmente de jour en jour, et dont les intérêts sont payés tous les jours. Un plafond de Lesueur, peint il y a deux siècles, vaut aujourd'hui vingt fois ce qu'il a coûté. Un seul jour s'est-il passé sans que ses adorables muses aient réjoui les yeux?

M. Eugène Delacroix a exposé huit petits tableaux : — *Ovide exilé chez les Scythes*, — *Herminie et les Bergers*, — *Rebecca enlevée par les bergers*, — *Hamlet*, — *les bords du fleuve Sébou*, — *la montée au Calvaire*, — *le Christ descendu au tombeau*, — enfin un *Saint-Sébastien*.

Les quatre premiers tableaux ne sont pour ainsi dire que des traductions libres; M. Eugène Delacroix adore les poëtes et les explique dans ses jours de distraction. C'est avec son pinceau d'or qu'il écrit ses commentaires. Mais le peintre du *Massacre de Scio* n'est-il pas trop poëte lui-même pour traduire les poëtes connus? Son génie, c'est l'inconnu. L'orage court dans sa pensée et l'emporte à travers tous les dangers; il cache sa philosophie dans le tumulte, sa rêverie dans le bruit, son âme dans l'action. Il est mal à l'aise dans ces petites toiles qui emprisonnent son génie; on sent qu'il y manque d'air et d'espace; mais il y montre pourtant toujours cette belle furia et cette belle éloquence du pinceau que les initiés comprennent au premier regard.

M. Eugène Delacroix a plus d'une fois prouvé qu'il était un paysagiste. Il a exposé, il y a quelque dix ans, des tableaux de fleurs qui étaient des merveilles d'éclat, de fraîcheur et de transparence. La nature ne fait rien de plus beau : on se penchait pour les respirer. Cette année, dans *les bords du fleuve Sébou* et dans *Ovide chez les Scythes*, il se montre encore le plus poétique des paysagistes. Ce n'est pas là l'horizon du réalisme; qu'importe, si c'est là l'horizon vu par le prisme de l'art?

Des trois tableaux religieux, il y en a un qu'il ne faut regarder que comme étude : dans la *montée au Calvaire*, M. Eugène Delacroix a cherché et s'est perdu; mais dans le *Christ descendu au tombeau* et le *Saint-Sébastien*, il a saisi victorieusement, comme par touché par la foi, la divine expression des plus belles pages religieuses. Rembrandt, le panthéiste Rembrandt, voudrait ajouter son ombre à ces ombres mystérieuses qui font le cortége de Dieu mis au tombeau. Le peintre de la *Résurrection de Lazare* serait ému devant ce beau et profond sentiment. Le saint Sébastien n'est pas peint dans la tradition convenue, attaché à son arbre. L'heure du supplice est passée, les bourreaux ne sont plus là, deux saintes femmes arrachent doucement les flèches meurtrières et pansent les plaies saignantes. Les teintes rembrunies du soir, les rochers sauvages qui abritent la scène, l'expression attristée des saintes femmes, la figure douloureusement résignée du martyr, tout jette dans l'âme une profonde émotion.

Qui donc a le courage de reprocher à M. Eugene Delacroix de n'avoir pas exposé de grands tableaux? J'ai vu presque d'un seul morceau cinquante toises de peinture religieuse qui s'effacent devant ces deux petites pages, parce qu'elles ne sont pas illuminées du sentiment divin.

Le *Monde illustré* traduit aujourd'hui trois tableaux dont nous parlerons bientôt, un admirable *Soleil couchant*, de Ziem, rendu avec une merveilleuse fidélité, un *Zéphir*, de Voillemot, dans le beau style de Prud'hon, et une des pages les plus touchantes du grand poëme de la guerre, le *Salut d'adieu*, de Bellangé, prononcez presque Béranger, car ils ont tous les deux, en face des soldats, l'esprit ou la poésie du cœur.

ARSÈNE HOUSSAYE.

La réclame.

On a prouvé, dans un ouvrage fort intéressant, intitulé : *le Vieux neuf*, que la réclame, pratiquée dès la plus haute antiquité, est un besoin impérieux et fondamental de la nature humaine.

La chose une fois bien constatée, laissons là l'érudition, les citations latines et les gros tomes; je veux me borner à esquisser en quelques lignes la philosophie de la réclame.

Tout a sa philosophie depuis qu'on n'a trouvé qu'une pincée de poudre impalpable au fond du creuset de la philosophie pure. Les coiffeurs ne tarderont pas à s'intituler : *Philosophes capillaires*.

Peu de gens se méprennent sur la fausse amorce de la réclame et tout le monde s'y laisse prendre. Ceux qui n'ont pas analysé la nature humaine, ou plutôt la nature française, s'étonnent bien à tort de cette inconséquence. — Les faiseurs de réclames ont vu plus haut et plus juste.

Les Français sont le plus fin de tous les peuples, à tel point qu'ils sont embarrassés de leur finesse, et pour s'en distraire, ils se livrent de temps à autre au charme d'être mystifiés. Chacun, parmi nous, savoure dans le secret de sa conscience le succès d'un mensonge bien tourné.

Par haine de l'hypocrisie, nous nous prenons de tendresse pour l'audace qui brave le bon sens public. Un homme trompé par un charlatan qui guérit tous les maux au moyen de brique pilée, par un montreur d'Aztèques, indigènes mal réussis du faubourg Saint-Antoine, applaudit ces inventions heureuses, et se garde bien de prémunir ses voisins. Pourquoi ne pas encourager le génie?

Parlez haut, battez la grosse caisse, écrasez sans pitié vos rivaux, ayez l'air de donner pour rien ce qui vous coûte très cher, déconcertez les axiomes les moins contestés et les tarifs les plus immuables, et soyez sûrs que le public vous récompensera de votre courage, et que, lorsqu'il faudra en rabattre, il ne viendra plus niaisement s'armer contre vous de vos affiches.

Les proclamations sont aussi admirées que les batailles. Le soldat français, lettré même quand il ne sait pas lire, n'est plus avare de son sang quand on lui a récité d'une voix de stentor une page bien faite. Les prédicateurs les moins compris sont les plus admirés. Qui n'a pas entendu dire aux paysans en sortant de l'église : « Comme il prêche bien, ce monsieur, personne n'y a rien compris! »

Il n'y a que les sots à douter de tout, et à prendre vis-à-vis de toute annonce des airs défiants et capables. En s'abstenant, ils sont tondus bien plus ras que les autres. Ils renoncent au plaisir des surprises, des déceptions payées de quelques sous, et à ce bon rire gaulois que tout le monde regrette et qui consiste surtout à se moquer de soi-même.

Quel homme dans sa vie n'a pas senti et même recherché ce chatouillement intime d'être adroitement trompé! Le maréchal Bugeaud se vantait bien d'avoir eu peur en face de l'ennemi, et quelques-uns le blâmaient de cette présomption.

En lisant une affiche monumentale, une annonce à tous cris qui nous promet monts et merveilles, chacun se dit : Voyons ce que c'est. Que de saucissons d'Arles n'a pas vendus, en se rendant très-ridicule, par les citations de la Bible, ce vieux Provençal *charivarisé* au point d'avoir fait une fortune énorme!

Malheur à l'homme décidé à vendre beaucoup et qui craint le ridicule. On dit qu'en France le ridicule tue! Si on savait aussi combien de gens il fait vivre!

La réclame est toute française, tandis que l'annonce est un produit d'outre-Manche. On lit les annonces qui nous renseignent, mais on commente, on embellit, on admire, on discute les réclames, œuvres d'imagination, d'esprit, de cœur et de diplomatie.

Je me chargerais plus volontiers d'écrire un protocole pour le gouvernement russe, ou une comédie pour l'Odéon, qu'une réclame digne de figurer parmi les chefs-d'œuvre du genre!

L'annonce anglaise prendra difficilement chez nous. Elle est trop uniforme, trop concise, trop honnête, trop sèche et trop exacte. Elle nous représente toujours la figure tirée et froide d'un gentleman à qui on n'a pas été présenté.

Souvent elle se hasarde au tour poétique, elle pousse de plaintives exclamations, elle se fait excentrique, sans jamais sortir de la vérité. Un industriel anglais se perdrait à jamais s'il donnait plus ou moins qu'il ne promet. Les Anglais sont des horloges; il ne faut ni les avancer ni les retarder.

Cette probité, sans tache, explique toutes les perfidies de leur conduite dans une foule de cas.

Le fait étant tout pour eux, il s'ensuit que les principes se réduisent à rien. — Cette phrase en dit plus que tous les alinéas de Montesquieu.

Quant à nous, nous marchons à l'aide de grands principes, comme sur des échasses, et nous nous cassons le nez partout où la froideur anglaise réussit.

Mais réussir n'est pas le but unique de la vie. Il faut vivre avant tout, et la cuisine de notre esprit doit être aussi variée que celle de notre estomac.

Les Anglais ne sortent pas du bifteck et de la soupe à la tortue; voilà pourquoi toutes leurs annonces se ressemblent. Ils ne comprendraient pas, ces mathématiciens ennuyés, qu'une annonce en lettres de trois centimètres de long a plus de chances que trois lignes imprimées en caractères microscopiques.

Conservons, en dépit des hommes positifs (triste espèce!) nos annonces lyriques et nos réclames à grands fracas. Une préface bien écrite fait toujours passer un ouvrage médiocre.

Quand on bannit la poésie de partout, il faut bien qu'elle trouve un refuge dans l'annonce et dans les magasins de nouveautés.

J. DOUCET.

Le passage du mont Cénis.

On l'a souvent répété, et non sans raison, les chemins de fer ont supprimé la poésie du voyage en annihilant la distance. Aussitôt monté en wagon, on n'a plus qu'un désir, c'est d'être arrivé. Bien que la vitesse à laquelle on est parvenu tienne du prodige, on voudrait aller plus vite encore. — C'est que les détails de la route sont à peu près perdus dans cette course rapide et que rien ne compense plus le temps inoccupé et la fatigue du trajet.

Toutes ces choses qui, dans les lourdes diligences, faisaient la joie des yeux, le charme du souvenir, — les vieilles villes traversées par un beau clair de lune ou par un jour de marché, les maisons gothiques, les monuments célèbres qu'un conducteur complaisant vous laissait le temps de visiter, les grandes côtes montées au pas et d'où l'on admirait à son aise le pays, et jusqu'aux pittoresques dîners d'auberge, — tout cela a été tué net par la locomotive. — On passe le long des cités sans même se douter de leur voisinage; on franchit les montagnes par d'immenses tunnels obscurs; les paysages fuient devant vous en des contours indécis; enfin on ne mange plus en route; on meurt de faim devant les somptueux buffets que la cloche, autrement impitoyable que le fouet du postillon, vous laisse à peine le temps de regarder.

Aujourd'hui, on va et on revient de Paris à Marseille, à Nantes, à La Haye, à Berlin, à Vienne, sans rapporter la moindre impression pittoresque, sans seulement se rendre compte du chemin fait. — Bientôt on passera, non plus les Alpes, mais *sous les Alpes*, dans un wagon fermé, avec une lanterne pour tout soleil; on arrivera à Florence et à Venise, tout comme on arrive maintenant à Pontoise, et ce magnifique spectacle des neiges éternelles, des prairies à côté des glaciers, des torrents et des abîmes profonds, ces points de vue sublimes, ces grandes pages des convulsions antiques, ne seront plus connus que des pâtres errant sur la montagne.

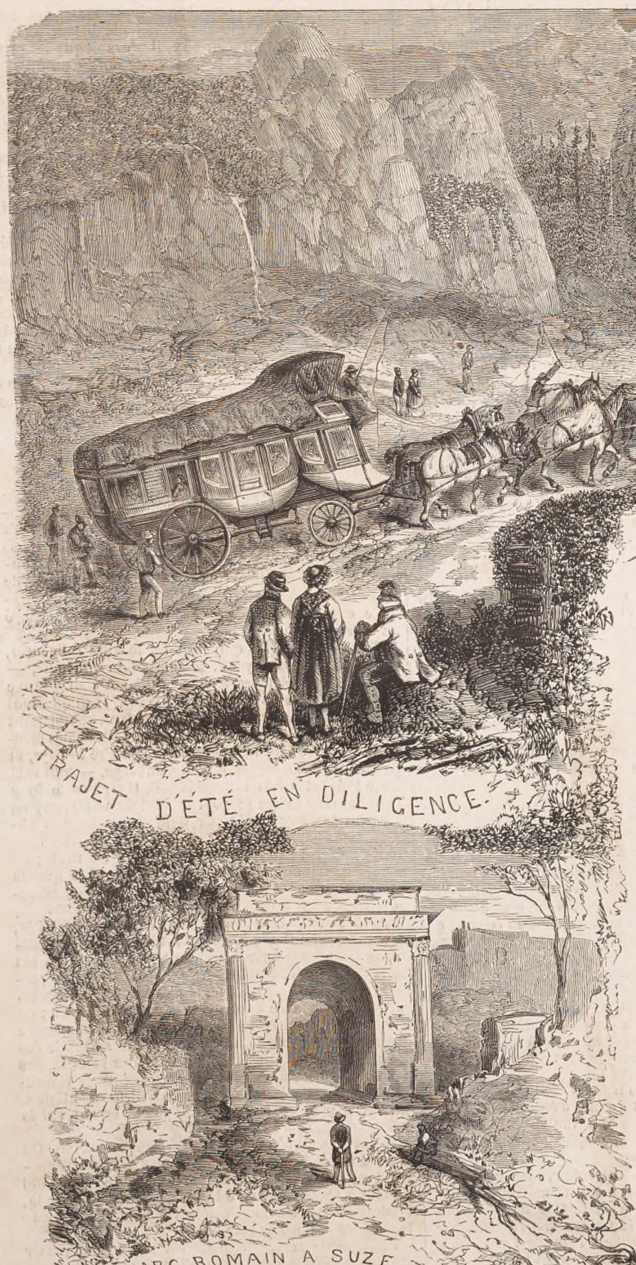
Déjà le ciseau d'acier fouille les flancs du Cénis. On perce à force. Dans cinq ans, temps mathématiquement calculé, les locomotives du Victor-Emmanuel fileront à toute vapeur de Modane à Suse. Ce jour-là, l'industriel et le commis-voyageur battront des mains le poëte et le touriste pleureront.

Profitons du répit qui nous est laissé pour gravir encore une fois le mont Cénis. Visitons avec une pieuse attention ces beaux sites que nous ne reverrons peut-être plus.

Nous voici à Suse, jolie petite ville, qui vit jadis de furieux combats, et dont les vieilles fortifications démantelées couvrent les hauteurs voisines. C'était là le fameux *Pas de Suse*, que forcèrent les Français sous les ordres de Louis XIII et de Richelieu. Le chemin de fer de Turin y vient finir, et l'on y prend les voitures pour le passage du mont En sortant de Suse, et sur la gauche de la route, un arc de triomphe romain attire tout d'abord le regard. Comme celui d'Orange, il est sans nom, et, comme pour ce dernier monument, à son style et au fini de ses détails, on peut lui assigner pour date le siècle des premiers Augustes. Les lettres de bronze de l'inscription qui ornait le fronton ont été arrachées par les barbares sans doute, et l'Arc de Suse sert depuis un temps immémorial de texte aux discussions des savants de la province qui se plaisent, d'âge en âge, à exercer sur lui leur érudition.

Un fait merveilleux. Notre artillerie n'a mis que neuf

Le MONT CENIS, dessiné d'après nature, par M. Ed. Riou.



heures à parcourir les nombreux lacets que forme la route, pour franchir cette gorge!... Les plus hardis montagnards en sont stupéfaits... Rien, au reste, de plus charmant que ce trajet, à cette époque du moins. A mesure que l'on s'élève, une lumière plus pure inonde de ses reflets les merveilleuses perspectives; la flore alpestre déploie ses trésors embaumés; le calme particulier aux hautes régions n'est interrompu que par le tintement des clochettes des mules ou par le chant monotone de leurs conducteurs.

A un peu plus des deux tiers de la hauteur du Mont Cenis, sur le versant italien, s'élèvent l'hospice et les casernes, complétés par une église, par un poste de gendarmerie, et entourés d'un mur crénelé qui fait de cet espace un camp retranché, où dix mille hommes pourraient trouver place aisément et barrer la route au plus formidable ennemi.

Charlemagne et son fils, Louis le Débonnaire, furent les premiers fondateurs de l'hospice-couvent du Mont-Cenis. Les rois de Bourgogne, et plus tard les ducs de Savoie, accordèrent également des revenus et des donations de tous genres à cet établissement de bienfaisance. Sous l'empire français, Napoléon fit construire les casernes, l'église, le mur d'enceinte, et ajouter une aîle au bâtiment principal.

Dès le moyen-âge, le soin de desservir le couvent était confié à des religieux de la règle de Citeaux, relevant d'une grande abbaye de cet ordre située en Piémont. Depuis 1840 les choses ont changé. Un prêtre séculier et son vicaire, nommés par l'évêque de La Maurienne, administrent la charitable fondation. L'hospice possède encore quinze mille francs de rente environ. Il doit à tout soldat en route une ration et une bouteille de vin, à tout voyageur fatigué un jour de repos.

D'illustres souvenirs se rattachent, dans les temps modernes, à l'hospice du Mont-Cenis. En 1802, Napoléon y séjourna et y signa les décrets de réorganisation, qui ne furent jamais qu'à moitié exécutés. On montre encore sa chambre et le lit dans lequel coucha le grand Capitaine. Le pape Pie VII, revenant du sacre de l'empereur, en novembre 1804, tomba malade en route, et l'hospice eut l'honneur insigne de l'abriter pendant plusieurs jours. Une plaque de marbre constate cet événement. Les princes de la maison de Savoie affectionnèrent de tous temps le pieux établissement. L'appartement royal a reçu à différentes reprises Charles-Albert et ses fils, et le roi Victor-Emmanuel y est venu souvent en excursion pendant sa jeunesse.

En face le couvent est un délicieux petit lac situé à plusieurs milliers de pieds au-dessus du niveau de la mer, et dont les eaux limpides et glaciales, même en été, contiennent des truites exquises qui s'exportent fort au loin. Une petite île couverte de buissons est la promenade favorite des prêtres hospitaliers. On n'a jamais pu trouver le fond de ce lac, cratère d'un ancien volcan, et alimenté par la fonte des neiges.

A quelques centaines de mètres du groupe formé par l'hospice et les casernes, on rencontre l'hôtel de la Poste, excellente maison où se trouve tout le confortable possible. Le propriétaire, M. Boc, a su se

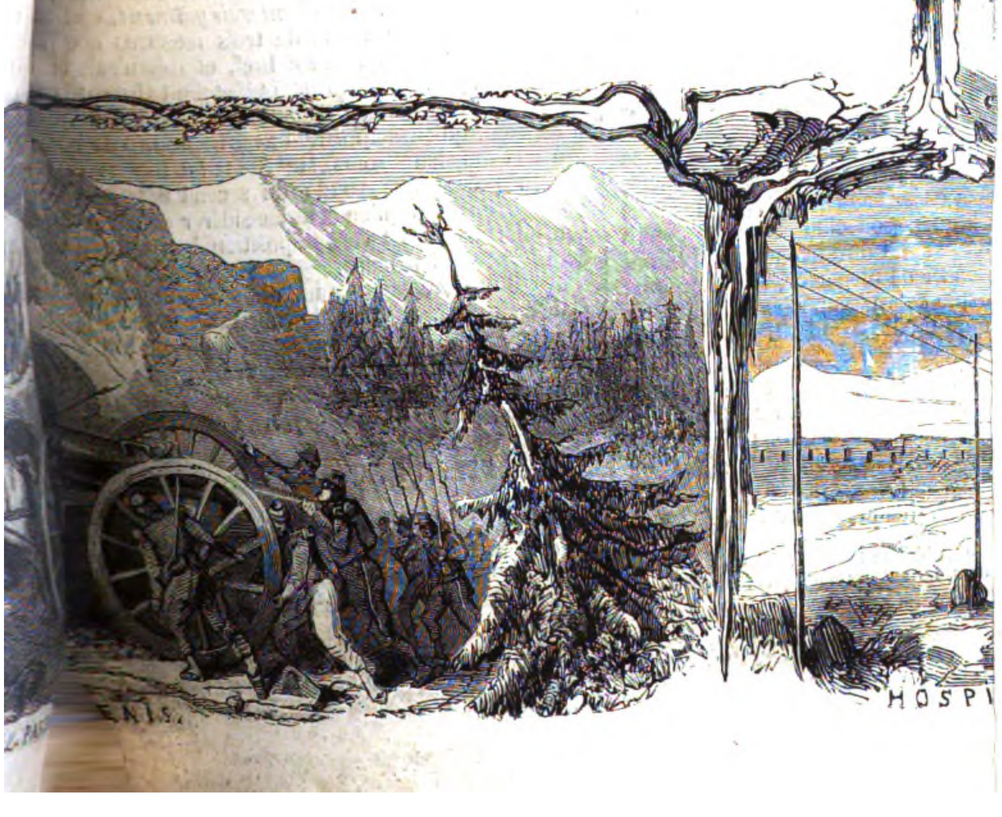
nature, par M. Ed. Riou.

rienne, administrent la charitable fondation. L'hospice possède encore quinze mille francs de rente environ. Il doit à tout soldat en route une ration et une bouteille de vin, à tout voyageur fatigué un jour de repos.

D'illustres souvenirs se rattachent, dans les temps modernes, à l'hospice du Mont-Cenis. En 1802, Napoléon y séjourna et y signa les décrets de réorganisation, qui ne furent jamais qu'à moitié exécutés. On montre encore sa chambre et le lit dans lequel coucha le grand Capitaine. Le pape Pie VII, revenant du sacre de l'empereur, en novembre 1804, tomba malade en route, et l'hospice eut l'honneur insigne de l'abriter pendant plusieurs jours. Une plaque de marbre constate cet événement. Les princes de la maison de Savoie affectionnèrent de tous temps le pieux établissement. L'appartement royal a reçu à différentes reprises Charles-Albert et ses fils, et le roi Victor-Emmanuel y est venu souvent en excursion pendant sa jeunesse.

En face le couvent est un délicieux petit lac situé à plusieurs milliers de pieds au-dessus du niveau de la mer, et dont les eaux limpides et glaciales, même en été, contiennent des truites exquises qui s'exportent fort au loin. Une petite île couverte de buissons est la promenade favorite des prêtres hospitaliers. On n'a jamais pu trouver le fond de ce lac, cratère d'un ancien volcan, et alimenté par la fonte des neiges.

A quelques centaines de mètres du groupe formé par l'hospice et les casernes, on rencontre l'hôtel de la Poste, excellente maison où se trouve tout le confortable possible. Le propriétaire, M. Boc, a su se



former une excellente cave
ble réservé aux aigles et au
rer les meilleurs crus de
jouir des soins de la plus
Une demi-heure après av
commence la descente du
en traîneau, elle s'opère e
glisse sur ces pentes presq
d'une avalanche. Rien ne
la sensation vertigineuse q
la première fois. On a l'ab
à chaque tournant surtout
croit perdu. Et cependant,
ducteurs, telle est la sûret
des mulets qu'on n'a pas n
On se trouve arrivé à Lans
comme par enchantement,
durée du traîneau.
Aux touristes amis de le
geurs, l'administration du
fournit de légères voitures
particuliers, qui marchent
la personne qui les occupe
agréable manière de trave
quand on a un peu de te
par expérience, et nous la
teurs.
Du reste, tout ce qui touc
organisé sur la ligne tant s
du Victor-Emmanuel avec
complaisance la plus affab
général, M. Cotte, chef de
toutes choses sur un excel
des diverses entreprises qui
grand chemin de fer savo
acquitter une dette de gra
noms de ces deux messieur
ployé, M. Avigdor, qui nous
moi, dans notre excursion.
En ce moment, le mont
pentes les nombreux batai
en Piémont. L'artillerie grav
cle qui ferme les plaines de
et en courage aux légions d
dernes accourent chez l s f
les combattre comme jadis,
rendre libres.

MÉMOIRES D'U

(Suite

XLV

L'Esmeralda de Mlle Bertin.—Rép
Cellini. — Sa chute éclatante.
main. — Habeneck. — Duprez.

J'eus vers cette époque u
pitoyables toujours éveillée
la presse politique et littérai
sûrs de ressentir les atteinte
donner prise, même indirec
Mlle Louise Bertin, fille d
Journal des Débats et sœur
cultive à la fois les lettres et
cès remarquable. Mlle Berti
femmes les plus fortes de
musical est réel, et son o
Victor Hugo a écrit le poë
parties fort belles et d'un
ne pouvant suivre ni diriger
études de sa partition, son
soin. Les rôles principaux (P
et Quasimodo) étaient rempli
Mlle Falcon et Massol, c'est-à
de mieux alors en chanteurs
Plusieurs morceaux, entre
le prêtre et la bohémienne,
mance, et l'air si caractéristi
couverts d'applaudissements
Néanmoins, cette œuvre d'u
écrit une ligne de critique
n'a jamais attaqué ni mal lo
tort était d'appartenir à la fa
journal puissant, dont un
alors la tendance politique;
supérieure à tant de produ
journellement réussir ou d
tomba avec un fracas épouv
cris, des huées, dont on n
d'exemple, l'accueillirent à
obligé, à la seconde épreuve
milieu d'un acte, et la repré
terminée.
L'air de Quasimodo, con

¹ La traduction et la reproduction

des petites filles

ranlent nos troupes,
r un instant les tentes
ande affliction de fa-
eunes filles qui nais-
mariés. En général,
nchisseuses ou coutu-
colonnes avec le ton-
au côté. L'Etat, qui a
, prend soin des gar-
ts de troupe, destinés
Mais les jeunes filles,
les séductions qui les
les hommes qui con-
du soldat, M. l'abbé
honay, a fondé l'Œu-
. Tout d'abord, il les
ligieuses ou dans des
le comte de Virieu,
M. le maréchal-comte
é Faivre la jouissance
r vingt ans, à la con-
rent en aide à l'Œuvre
es de M. le maréchal
r Vaïsse, de tous les
celles des masses qui
e grande idée.
tiennent cette fonda-
es, l'armée de Lyon
militaire. Cette fête a
ousiasme. Les artistes
ne de leurs œuvres.
toiles capitales; pas
lots furent distribués
ns une tombola d'hon-
pendant la soirée. Du
citer les lignes sui-
Lyon :
u à l'Alcazar, au bé-
illes des soldats, a été
oration de l'immense
ilitaire. Des faisceaux
aient appendus à tou-
dont elles masquaient
i appelait tout d'abord
nstruite en forme de
un treillage de sabres
és à la circonstance :
ployées; à droite, la
à gauche, la médaille
ion en pièces d'armes
i exquis fait le plus
nt Antonini, du 5e ba-
ui en a dirigé tous les
ous sommes heureux
équipages et les voi-
file à l'entrée du pont
inte de l'Alcazar une
que les commissaires
la plus grande cour-
pourtour étaient rem-
orchestre, la musique
Marche aux flambeaux,
une vigueur, une pré-
ut atteindre, mais non
M. Flachat, du 61e,
ar M. Ch. Constant, un
bataillon de chasseurs
écédé et ont agréable-
événement de la fête,
nbola.
n intérêt palpitant et
l'on songe qu'à la voix
oclamait l s numéros
présentes et bon nom-
regard rapide sur les
MM. les commissaires
ar un grand morceau
auteur, intitule la *Fin*
saisissant, immense. »
notre dessin donne la
entrées en campagne,
la Charité, un grand
des petit s filles des
e de ressources. Nous
fait à la générosité de
ces enfants au château
riés d'annoncer que les
s des soldats peuvent
taire à Lyon, place de
re.

ENRI DE CHARMEY.

former une excellente cave, et dans ce désert qui semble réservé aux aigles et aux chamois, on peut savourer les meilleurs crus de la France et de l'Italie, et jouir des soins de la plus cordiale prévenance.

Une demi-heure après avoir passé l'hôtel de la Poste, commence la descente du côté de la Savoie. L'hiver, en traîneau, elle s'opère en deux heures au plus. On glisse sur ces pentes presque à pic avec la rapidité d'une avalanche. Rien ne peut fournir l'équivalent de la sensation vertigineuse qu'éprouve le voyageur pour la première fois. On a l'abîme à son côté, devant soi; à chaque tournant surtout, on ferme les yeux et on se croit perdu. Et cependant, telle est l'habileté des conducteurs, telle est la sûreté du pied des chevaux et des mulets qu'on n'a pas mémoire d'un seul accident. On se trouve arrivé à Lanslebourg, au pied du mont, comme par enchantement, et regrettant la trop courte durée du traîneau.

Aux touristes amis de leurs aises, aux riches voyageurs, l'administration du chemin Victor-Emmanuel fournit de légères voitures de poste ou des traîneaux particuliers, qui marchent et s'arrêtent à la volonté de la personne qui les occupe. C'est évidemment la plus agréable manière de traverser cette partie des Alpes, quand on a un peu de temps à soi. Nous en parlons par expérience, et nous la recommandons à nos lecteurs.

Du reste, tout ce qui touche au service du public est organisé sur la ligne tant savoisienne que piémontaise du Victor-Emmanuel avec le soin le plus attentif, la complaisance la plus affable. M. Serafon, inspecteur général, M. Cotte, chef de service à Turin, ont mis toutes choses sur un excellent pied depuis la fusion des diverses entreprises qui constituent aujourd'hui le grand chemin de fer savoisien sarde. Il nous reste à acquitter une dette de gratitude, en citant, après les noms de ces deux messieurs, celui d'un aimable employé, M. Avigdor, qui nous accompagnait, M. Riou et moi, dans notre excursion.

En ce moment, le mont Cénis voit défiler sur ses pentes les nombreux bataillons français qui entrent en Piémont. L'artillerie gravit en hâte le dernier obstacle qui ferme les plaines de l'Italie. Pareils en nombre et en courage aux légions de Brennus, les Gaulois modernes accourent chez les fils de Rome, non plus pour les combattre comme jadis, mais pour les aider à se rendre libres.

CHARLES DE LA VARENNE.

MÉMOIRES D'UN MUSICIEN[1].

(Suite.)

XLVIII

L'Esmeralda de Mlle Bertin.—Répétitions de mon opéra *Benvenuto Cellini*. — Sa chute éclatante. — L'ouverture du carnaval romain. — Habeneck. — Duprez. — Ernest Legouvé.

J'eus vers cette époque un exemple des haines impitoyables toujours éveillées autour des hommes de la presse politique et littéraire; haines dont ils sont sûrs de ressentir les atteintes dès qu'il leur arrive d'y donner prise, même indirectement.

Mlle Louise Bertin, fille du directeur-fondateur du *Journal des Débats* et sœur de son rédacteur en chef, cultive à la fois les lettres et la musique avec un succès remarquable. Mlle Bertin est l'une des têtes de femmes les plus fortes de notre temps. Son talent musical est réel, et son opéra d'*Esmeralda*, dont Victor Hugo a écrit le poëme, contient, certes, des parties fort belles et d'un grand intérêt. Mlle Bertin ne pouvant suivre ni diriger elle-même au théâtre les études de sa partition, son père me chargea de ce soin. Les rôles principaux (Phœbus, Frollo, Esmeralda et Quasimodo) étaient remplis par Nourrit, Levasseur, Mlle Falcon et Massol, c'est-à-dire par ce qu'il y avait de mieux alors en chanteurs-acteurs à l'Opéra.

Plusieurs morceaux, entre autres le grand duo entre le prêtre et la bohémienne, au second acte, une romance, et l'air si caractéristique de Quasimodo, furent couverts d'applaudissements à la répétition générale. Néanmoins, cette œuvre d'une femme qui n'a jamais écrit une ligne de critique sur quoi que ce soit, qui n'a jamais attaqué ni mal loué personne, dont le seul tort était d'appartenir à la famille des directeurs d'un journal puissant, dont un certain public détestait alors la tendance politique; cette œuvre de beaucoup supérieure à tant de productions que nous voyons journellement réussir ou du moins être acceptées, tomba avec un fracas épouvantable. Des sifflets, des cris, des huées, dont on n'avait encore jamais vu d'exemple, l'accueillirent à l'Opéra. On fut même obligé, à la seconde épreuve, de baisser la toile au milieu d'un acte, et la représentation ne put en être terminée.

L'air de Quasimodo, connu sous le nom d'*air des cloches*, fut néanmoins applaudi et redemandé par toute la salle, et comme on n'en pouvait ni anéantir ni contester l'effet, quelques auditeurs, plus enragés que les autres contre la famille Bertin, s'écriaient sans vergogne : « Ce n'est pas d'elle! ce n'est pas de Mlle Bertin! c'est de Berlioz!... » et le bruit que j'avais écrit ce morceau de musique imitative dans la partition d'*Esmeralda* fut activement propagé par ces gens-là. J'y suis pourtant complétement étranger comme à tout le reste de la partition, et je jure sur l'honneur que je n'en ai pas écrit une note. Mais la fureur de la cabale était trop décidée à s'acharner contre l'auteur, pour ne pas tirer tout le parti possible du prétexte offert par la part que j'avais prise aux études et à la mise en scène de l'ouvrage; l'air des cloches me fut décidément attribué.

Je pus juger par là de ce que j'avais à attendre de mes ennemis personnels, de ceux que je m'étais faits directement par mes critiques, réunis à ceux du *Journal des Débats*, quand je viendrais me présenter sur la scène de l'Opéra, dans cette salle où tant de lâches vengeances peuvent s'exercer impunément.

Voici comment je fus amené à y faire, à mon tour, une chute éclatante.

J'avais été vivement frappé de certains épisodes de la vie de Benvenuto Cellini; j'eus le malheur de croire qu'ils pouvaient offrir un sujet d'opéra dramatique et intéressant, et je priai Léon de Wailly et Auguste Barbier, le terrible poëte des *Iambes*, de m'en faire un livret.

Leur travail, à en croire même nos amis communs, ne contient pas les éléments nécessaires à ce qu'on nomme un drame bien fait. Il me plaisait, néanmoins, et je ne vois pas encore aujourd'hui en quoi il est inférieur à tant d'autres qu'on représente journellement.

M. le directeur de l'Opéra me regardait comme une espèce de fou dont la musique n'était et ne pouvait être qu'un tissu d'extravagances. Néanmoins, pour être *agréable aux directeurs du Journal des Débats*, il consentit à entendre la lecture du livret de *Benvenuto*, et le reçut en apparence avec plaisir. On disait ensuite partout qu'il montait cet opéra, *non à cause de la musique*, qu'il savait bien devoir être absurde, mais *à cause de la pièce*, qu'il trouvait charmante.

Il le fit mettre à l'étude, en effet, et jamais je n'oublierai les tortures qu'on m'a fait endurer pendant les trois mois qu'on y a consacrés. La nonchalance, le dégoût évident que la plupart des acteurs, déjà persuadés d'une chute, apportaient aux répétitions; la mauvaise humeur d'Habeneck; les sourdes rumeurs qui circulaient dans le théâtre; les observations de tout ce monde illettré à propos de certaines expressions d'un livret si différent par le style de la prose rimée en honneur à cette époque dans les théâtres lyriques de Paris; tout me décelait une hostilité générale contre laquelle je ne pouvais rien, et que je dus feindre de ne pas apercevoir.

Auguste Barbier avait bien par-ci par-là, dans les récitatifs, laissé échapper des mots qui appartiennent évidemment au vocabulaire des injures, et dont la crudité est inconciliable avec notre pruderie actuelle. Mais croirait-on que, dans un duo écrit par L. de Wailly, ces vers parurent grotesques à la plupart de nos chanteurs :

> « Quand je repris l'usage de mes sens,
> » Les toits luisaient aux blancheurs de l'aurore,
> » *Les coqs* chantaient, etc. »

Oh! *les coqs !* disaient-ils, ah! ah! les coqs! pourquoi pas les poules! etc., etc.

Quand nous en vînmes aux répétitions d'orchestre, les musiciens, voyant l'air renfrogné d'Habeneck, se tinrent à mon égard dans la plus froide réserve. Ils faisaient leur devoir cependant. Habeneck remplissait péniblement le sien. Il ne put jamais parvenir à prendre la vive allure du saltarello, dansé et chanté sur la place Colonne au milieu du second acte. Les danseurs ne pouvant s'accommoder de son mouvement traînant, venaient se plaindre à moi, et je lui répétais : « Plus vite! plus vite! animez donc! » Habeneck, irrité, frappait son pupitre et cassait son archet. Enfin, après l'avoir vu se livrer à quatre ou cinq accès de colère semblables, je finis par lui dire avec un sang-froid qui l'exaspéra : « Mon Dieu! monsieur, vous casseriez » cinquante archets que cela n'empêcherait pas votre » mouvement d'être de moitié trop lent. Il s'agit d'un » saltarello. »

Ce jour-là Habeneck s'arrêta, et se tournant vers l'orchestre : « Puisque je n'ai pas le bonheur de contenter M. Berlioz, dit-il, nous en resterons là pour aujourd'hui, vous pouvez vous retirer. » Et la répétition finit ainsi.[1]

Quelques années après, quand j'eus écrit l'ouverture du *Carnaval romain*, dont l'allegro a pour thème ce même saltarello qu'il n'a jamais pu faire marcher, Habeneck se trouvait dans le foyer de la salle de Herz le soir du concert où devait être entendue pour la première fois cette ouverture. Il avait appris qu'à la répétition du matin, le service de la garde nationale m'ayant enlevé une partie de mes musiciens, nous avions répété sans instruments à vent. « Bon! s'était-il dit, il va y avoir ce soir quelque catastrophe dans son concert; il faut aller voir cela! » En arrivant à l'orchestre, en effet, tous les artistes chargés de la partie des instruments à vent, m'entourèrent, effrayés à l'idée de jouer devant le public une ouverture qui leur était entièrement inconnue. « N'ayez pas peur, leur dis-je, les parties sont correctes, vous êtes tous des gens de talent; regardez mon bâton le plus souvent possible, comptez bien vos pauses, et cela marchera. » Il n'y eut pas une faute. Je lançai l'allegro dans le mouvement tourbillonnant des danseurs transtévérins; le public cria *bis*; nous recommençâmes l'ouverture; elle fut encore mieux rendue la seconde fois, et, en rentrant au foyer où se trouvait Habeneck un peu désappointé, je lui jetai en passant ces quatre mots : « Voilà ce que c'est! » auxquels il n'eut garde de répondre.

Je n'ai jamais senti plus vivement que dans cette occasion le bonheur de diriger moi-même l'exécution de ma musique; mon plaisir redoublait en songeant à ce qu'Habeneck m'avait fait endurer.

Pauvres compositeurs! sachez vous conduire, et vous bien conduire! (avec ou sans calembour), car le plus dangereux de vos interprètes, c'est le chef d'orchestre, ne l'oubliez pas.

Je reviens à *Benvenuto*.

Malgré la réserve prudente que l'orchestre gardait à mon égard pour ne point contraster avec la sourde opposition que me faisait son chef, néanmoins les musiciens, à l'issue des dernières répétitions, ne se gênèrent point pour louer plusieurs morceaux, et quelques-uns déclarèrent ma partition l'une des plus originales qu'ils eussent entendues. Cela revint aux oreilles du directeur, et l'on prétend qu'il dit un soir : « A-t-on jamais vu un pareil revirement d'opinion? Voilà qu'on trouve cette musique charmante, et que nos imbéciles de musiciens la portent aux nues! » Plusieurs d'entre eux, néanmoins, étaient fort loin de se montrer mes partisans. Je trouvais sur le théâtre le pendant à leurs hostilités. Dans le final du second acte, où la scène doit être obscure et représente une cohue nocturne de masques sur la place Colonne, les danseurs s'amusaient à pincer les danseuses, joignant leurs cris à ceux qu'ils leur arrachaient ainsi, et aux voix des choristes dont ils troublaient l'exécution. Et, quand dans mon indignation, pour mettre fin à un si insolent désordre, j'appelais le directeur, il était toujours introuvable; il ne daignait point assister aux répétitions.

Bref, l'opéra fut joué. On fit à l'ouverture un succès exagéré, et l'on siffla tout le reste avec un ensemble et une énergie admirables. Il fut néanmoins joué trois fois, après quoi Duprez ayant cru devoir abandonner le rôle de Benvenuto, l'ouvrage disparut de l'affiche et n'y reparut que longtemps après; A. Dupont ayant employé *cinq mois entiers* à apprendre ce rôle qu'il était mécontent de n'avoir pas obtenu en premier lieu.

Duprez était fort beau dans les scènes de violence, telles que le milieu du sextuor quand il menace de briser sa statue; mais déjà sa voix ne se prêtait plus aux chants doux, aux sons filés, à la musique rêveuse ou calme. Ainsi, dans son air : « *Sur les monts les plus sauvages*, » il ne pouvait soutenir le *sol* haut, à la fin de la phrase : « *Je chanterais gaîment*, » et au lieu de la longue tenue de trois mesures que j'ai écrite, il ne faisait qu'un *sol* bref, et détruisait ainsi tout l'effet. Mme Gras Dorus, et Mme Stoltz furent l'une et l'autre charmantes dans les rôles de Teresa et d'Ascanio, qu'elles apprirent avec beaucoup de bonne grâce et tous leurs soins. Mme Stoltz fut même si remarquée dans son rondo du second acte : « *Mais qu'ai-je donc?* » qu'on peut considérer ce rôle comme son point de départ vers la position brillante qu'elle acquit ensuite à l'Opéra.

Il y a quatorze ans[1] que j'ai été ainsi traîné sur la claie à l'Opéra. Je viens de relire avec soin et la plus froide impartialité ma pauvre partition, et je ne puis m'empêcher d'y reconnaître une variété d'idées, une verve impétueuse et un éclat de coloris musical que je ne trouverai peut-être jamais, et qui méritaient un meilleur sort.

J'avais mis assez longtemps à écrire la musique de

---

[1] Je ne pouvais conduire moi-même les répétitions de *Cellini*. En France, dans les théâtres, les auteurs *n'ont pas le droit* de diriger leurs propres ouvrages.

[1] Il ne faut pas oublier que ceci fut écrit en 1850. Depuis lors, l'opéra de *Benvenuto Cellini*, un peu modifié dans le poëme, a été mis en scène avec succès à Weimar, où il est souvent représenté sous la direction de Liszt. La partition de piano et de chant a, en outre, été publiée, avec texte allemand et français, chez Mayer, à Brunswick.

... nuto, et même sans un ami qui me vînt en aide, ...é-je pas pu la terminer pour l'époque désignée. ...t être libre de tout autre travail pour écrire un ..., c'est-à-dire, il faut avoir son existence assurée ...t plus ou moins longtemps. Or, j'étais fort loin ... alors dans ce cas-là ; je ne vivais qu'au jour le ...les articles que j'écrivais dans plusieurs jour... et dont la rédaction m'occupait presque exclusi...nt. J'essayai bien de consacrer deux mois à ma ...ion dans le premier accès de la fièvre qu'elle ...nna ; l'impitoyable nécessité vint bientôt m'ar...r des mains la plume du compositeur pour y re... de vive force celle du critique. Ce fut un ...cœur indescriptible. Mais il n'y avait pas à ré... J'avais une femme et un fils, pouvais-je les ...r manquer du nécessaire? Dans le profond abat...t où j'étais plongé, tiraillé d'un côté par le be... et de l'autre par les idées musicales que j'étais ... de repousser, je n'avais même plus le courage ...plir comme à l'ordinaire ma tâche détestée ...vailleur.

...ais plongé dans les plus sombres préoccupations, ... Ernest Legouvé vint me voir. « Où en est ...opéra, me demanda-t-il? — Je n'ai pas encore ...premier acte, je ne puis trouver le temps d'y ...ller! — Mais si vous aviez le temps..... — Par...alors, j'écrirais du matin au soir. — Que vous ...it-il pour être libre? — Deux mille francs que ...pas. — Et si quelqu'un..... Si on vous les..... ...s, aidez-moi donc. — Quoi? Que voulez-vous — Eh bien! si un de vos amis..... vous les ...t? — A quel ami pourrai-je demander une pa...somme? — Vous ne la demanderez pas, c'est ...un vous l'offre!..... » Je laisse à penser ma joie. ...vé me prêta, en effet, le lendemain, les deux ...fra...cs, grâce auxquels je pus terminer *Benve...* Excellent cœur! digne et charmant homme! ...in distingué, artiste lui-même, il avait deviné ...su...pice, et, dans son exquise délicatesse, il ...ait de me blesser en me proposant les moyens ...faire cesser!..... Il n'y a guère que les artistes ...comprennent ainsi..... Et j'ai eu le bonheur ...ecoutrer plusieurs qui me sont venus en aide de ...me façon.

HECTOR BERLIOZ.

Un remède contre la goutte.

...déric-Guillaume, roi de Prusse, père de Frédé... Grand, était, pendant les dernières années de sa ...rt tourmenté de la goutte. Quand ses souffrances ...ent pas trop vives, il s'amusait à peindre pour ...er la douleur. On sait avec quel soin il avait fait ...ber, par toute l'Europe et même en Asie, des ...es de sept pieds. Si avec de l'or on ne pouvait ...s avoir, on les enlevait comme une jolie femme. ...ait que ces géants étaient l'ornement d'une ar... C'était ces grenadiers dont Frédéric faisait le ...it lorsque la goutte le retenait dans sa chambre. ...oyageurs assurent qu'on voit encore à Berlin des ...s de ce monarque, au bas desquelles on lit ces ...racés de sa main : *Fredericus-Wilhemus in tor... pinxit* (Fréderic-Guillaume a peint ce tableau ...s tourments)

...nd les accès de goutte lui faisaient pousser des ... roi de Prusse se livrait aux transports les plus ...ls. Dans ce moment, il était dangereux de l'ap...r, et ses médecins, qui lui conseillaient de se ... toute sa colère, se gardaient bien de rester alors ...de lui. Sa Majesté prussienne étant d'une humeur ...tante. Le roi était très-attaché à un énorme gour... ...avait toujours à côté de son fauteuil, et dont plus ... ses sujets avaient éprouvé la lourdeur. S'il ...vait de rencontrer dans les rues de Berlin une ...seule, il la poursuivait à coups de canne, pré... qu'elle devait être dans son ménage. Il en fai...nt aux ministres de l'Evangile que la curio... ...it poussés à venir voir ses revues. Enfin, ce ...tribuait avec le plus de libéralité, c'était les ...e bâton. Quant à son argent, il n'en faisait pas ... mais il le serrait soigneusement dans des bar...s en fer. Si nous en croyons Voltaire, ce roi, ...commandait un habit neuf à son tailleur, fai...vir les vieux boutons de cuivre de son dernier ...nt.

...ons à la goutte de Sa Majesté. Après une con...n de médecins, on avait imaginé de mettre au... Frédéric-Guillaume Fritz, son cocher, qui ...mission d'exciter le courroux du monarque et ...suyer même les conséquences; le tout moyen...elques ducats par séance.

...ur qu'il était assis devant un guéridon, portant ...eau chargé de divers médicaments, il raillait ...ent son cocher et lui reprochait de ne pouvoir ...ssir à le mettre en colère comme autrefois.

— Ainsi, lui disait-il, aujourd'hui je t'ai fait appeler, mais je te défie de parvenir à me soulager.

— Ne défiez pas les fous, disait Fritz.

— Ah! ah! continuait le roi en riant, mon pauvre Fritz, et comment t'y prendrais-tu? Déjà pour me mettre en colère, tu m'as débité tout ce que tu savais de plus grossier, et tu es fort en ce genre.

— Mais ai-je dit au roi qu'il était un exécrable peintre?

— Non, Fritz, tu serais le premier à me le dire.

— Eh bien! je vous le dis.

— Cependant, mon ami, on ne dédaigne pas mes œuvres : mes courtisans se les disputent.

— Pour en rire. Un barbouilleur d'enseignes ne ferait-il pas mieux que cela?

Et Fritz montrait d'un doigt railleur un effroyable portrait de grenadier que le roi avait auprès de lui sur un chevalet. Les yeux de Frédéric exprimaient déjà la colère; mais son amour propre d'artiste se consola en pensant que son cocher était, par les exigences mêmes de son rôle, obligé de déprécier son talent.

— Ah! reprit le roi, tous tes moyens sont usés, et je ne pourrai plus me livrer, corps et âme, à ces bonnes colères d'autrefois qui me soulageaient d'une si merveilleuse manière. Tu rabaisses mes peintures; mais, puisque tu en parles, je t'apprendrai que le roi Louis XV désire, pour orner son palais de Versailles, quelques unes de mes œuvres.

— Sauf votre respect, Sire, le roi Louis XV se moque de vous, et je sais bien qu'à la Cour de France on vous appelle vieux barbouilleur...

— Comment, vieux barbouilleur! dit le roi en prenant son gourdin.

Fritz, en tacticien habile, vit que la colère commençait à naître et qu'il fallait soigneusement la développer et l'entretenir. En effet, le roi promenait convulsivement sa main sur les nœuds de sa grosse canne.

— Oui; un vieux barbouilleur comme vous, figurer à Versailles! Mais un sergent de ma connaissance qui a vu ce château, m'a dit qu'il n'y avait que des tableaux de grands maîtres, et vous n'êtes, croyez-moi, qu'un fort petit maître. Et puis, savez-vous ce qu'on a dit encore de vous? qu'au lieu de dépenser tant d'argent en barbouillage, vous feriez bien mieux d'acheter des boutons neufs pour vos habits, car vous utilisez toujours les anciens.

— Tu mens, Fritz, interrompit le roi; tu abuses de la familiarité que mes souffrances t'ont permise... Mais penses-tu ce que tu viens de dire, et est-ce réellement l'opinion qu'on a de moi?

— Si je le pense! il faut bien; voilà quatre habits auxquels je vois les mêmes boutons. Et encore, ces pauvres habits, vous les usez jusqu'à la corde! Comme c'est majestueux pour un roi!

Frédéric était bouillant de colère; mais il trichait au jeu, car il se retenait. Alors le courageux Fritz, voyant qu'il ne lui restait plus que les grands moyens pour ressource, et pénétré de la haute mission qui lui était confiée, celle de soulager son roi, renverse d'un coup de poing le plateau de Sa Majesté, et d'un coup de pied crève le tableau du grenadier.

— Ah! c'est trop d'insolence, cria le roi hors de lui-même; et il se mit à battre son cocher avec cette prodigalité qui lui était familière.

— Très-bien! très-bien! criait sa victime; encore plus fort! toujours sur le dos! Bon! soulagez vous bien, sire. A la bonne heure, voilà des coups bien appliqués. Toujours sur le dos!

Mais le roi, frappant à tour de bras, ne mesurait pas trop bien ses coups, et faisait pleuvoir une grêle très-serrée sur tout le corps du patient. Fritz avait ses raisons pour demander que la canne atteignît son dos de préférence : il l'avait cuirassé avec plusieurs doubles de carton.

Les gardes, en entendant ce tapage dans la pièce voisine, disaient aux solliciteurs qui attendaient l'audience de Frédéric : « Ce n'est rien, c'est le roi qui soulage sa goutte. »

Quand Sa Majesté se fut bien fatiguée à cette besogne, et qu'une heureuse transpiration eut donné une certaine élasticité à ses membres et un cours plus rapide à ses humeurs, elle regarda Fritz d'un air compatissant : « Mon pauvre Fritz, dit Frédéric, les médecins sont des créatures bien cruelles d'éprouver ainsi les remèdes sur de pauvres diables comme toi. Mais, sois tranquille, je vais leur dire leurs vérités en face! Tiens, voilà dix ducats pour ta peine. »

— Je remercie Votre Majesté des marques de sa bienveillance, — répondit Fritz d'une voix gémissante et en portant sa main sur plus d'une partie de son corps.

— Va t-en, Fritz, dit le roi tenant toujours sa canne, va-t-en, il me prend encore des envies... ton dos est si large... Dis à mes gardes qu'on fasse entrer les solliciteurs.

Mais il n'en restait plus un dans l'antichambre; ils avaient craint que le roi ne fût trop expéditif.

J. BAÏSSAS.

Fête militaire à Lyon au profit des petites filles des soldats.

Pendant que de tous côtés s'ébranlent nos troupes, qu'il nous soit permis de soulever un instant les tentes du soldat pour y découvrir une grande affliction de famille. Nous voulons parler de ces jeunes filles qui naissent dans nos casernes des soldats mariés. En général, les femmes de ces soldats sont blanchisseuses ou couturières. Ce sont elles qui suivent les colonnes avec le tonnelet sur la hanche et le poignard au côté. L'Etat, qui a autorisé le mariage de ces soldats, prend soin des garçons qui sont élevés comme enfants de troupe, destinés parfois à porter l'épaulette d'or. Mais les jeunes filles, que deviennent-elles au milieu des séductions qui les entourent?

Il y a quelques années, l'un des hommes qui connaissent le mieux les besoins du soldat, M. l'abbé Faivre, aumônier du camp de Sathonay, a fondé l'Œuvre des petites filles des soldats. Tout d'abord, il les plaça dans différentes maisons religieuses ou dans des ateliers de travail. Plus tard, M. le comte de Virieu, officier d'ordonnance de S. Exc. M. le maréchal-comte de Castellane, offrait à M. l'abbé Faivre la jouissance de son château de Sathonay pour vingt ans, à la condition d'y placer ces élèves.

Les plus hautes protections vinrent en aide à l'Œuvre de M. l'abbé Faivre, depuis celles de M. le maréchal de Castellane, de M. le sénateur Vaïsse, de tous les généraux et colonels, jusqu'à celles des masses qui saluent et acclament toujours une grande idée.

Des souscriptions annuelles soutiennent cette fondation, et, depuis plusieurs années, l'armée de Lyon organise en sa faveur une fête militaire. Cette fête a eu, cette année, un succès d'enthousiasme. Les artistes de Lyon avaient tous offert une de leurs œuvres. Quelques-uns avaient donné des toiles capitales; pas un seul une œuvre vulgaire. Ces lots furent distribués aux dames présentes à la fête dans une tombola d'honneur, dont le tirage a eu lieu pendant la soirée. Du reste, nous sommes heureux de citer les lignes suivantes, extraites de la *Gazette de Lyon* :

« La fête militaire qui a eu lieu à l'Alcazar, au bé» néfice de l'Œuvre des petites filles des soldats, a été » extrêmement brillante. La décoration de l'immense » rotonde était exclusivement militaire. Des faisceaux » de drapeaux et des trophées étaient appendus à tou» tes les colonnes du pourtour, dont elles masquaient » le fût un peu grêle. Mais ce qui appelait tout d'abord » l'attention, c'était la scène construite en forme de » corbeille de fleurs, fermée par un treillage de sabres » et ornée d'emblèmes appropriés à la circonstance : » au fond, un aigle aux ailes éployées; à droite, la » croix de la Légion d'honneur; à gauche, la médaille » militaire. Toute cette décoration en pièces d'armes » d'une délicatesse et d'un fini exquis fait le plus » grand honneur à M. le lieutenant Antonini, du 5e ba» taillon de chasseurs à pied, qui en a dirigé tous les » détails avec un goût auquel nous sommes heureux » de rendre justice.

» Dès six heures et demie, les équipages et les voi» tures de place, qui prenaient la file à l'entrée du pont » Morand, versaient dans l'enceinte de l'Alcazar une » foule nombreuse et élégante que les commissaires » de la fête faisaient placer avec la plus grande cour» toisie.

» A huit heures, la salle et le pourtour étaient rem» plis, et, au signal de son chef d'orchestre, la musique » du 49e ouvrait la soirée par la *Marche aux flambeaux*, » de Meyerbeer, exécutée avec une vigueur, une pré» cision et un ensemble qu'on peut atteindre, mais non » dépasser.

» Une romance, chantée par M. Flachat, du 61e, » une chansonnette comique, par M. Ch. Constant, un » chœur, par l'orphéon du 5e bataillon de chasseurs » à pied, se sont rapidement succédé et ont agréable» ment fait attendre le grand événement de la fête, » c'est-à-dire le tirage de la tombola.

» Ce tirage a été suivi avec un intérêt palpitant et » qui s'explique aisément quand on songe qu'à la voix » de stentor du sapeur qui proclamait les numéros » sortants, chacune des dames présentes et bon nom» bre de messieurs jetaient un regard rapide sur les » petits morceaux de carton que MM. les commissaires » avaient distribués avec largesse.

» La soirée s'est terminée par un grand morceau » que M. Anthony Lamotte, son auteur, intitule la *Fin » du monde*, et dont l'effet a été saisissant, immense. »

Depuis la fête militaire, dont notre dessin donne la reproduction, nos troupes sont entrées en campagne, laissant à Lyon, à l'hospice de la Charité, un grand nombre d'enfants que l'Œuvre des petites filles des soldats n'a pas pu recevoir faute de ressources. Nous apprenons qu'un appel va être fait à la générosité de la France pour rassembler tous ces enfants au château de Sathonay, et nous sommes priés d'annoncer que les dons en faveur des petites filles des soldats peuvent être adressés à M. Mitifiot, notaire à Lyon, place de la Comédie, trésorier de l'Œuvre.

HENRI DE CHARMEY.

Léopold II, grand-duc de Toscane.

De graves événements viennent de s'accomplir à Florence. Le grand duc Léopold II a quitté la Toscane et s'est retiré à Vienne; les dernières nouvelles annoncent son arrivée au palais de Schœnbrunn.

Nous donnons à nos lecteurs le portrait de ce prince.

S. A. R. Léopold II (Jean-Joseph-François-Ferdinand-Charles) tient par son origine à la famille de Hapsbourg dont il est un des archiducs, et par ses alliances à la maison royale de Saxe et à celle des Bourbons de Naples. Né le 3 octobre 1797, à Florence, il eut une enfance très agitée. Son père, chassé de ses Etats en 1799 par les armes victorieuses de la France, dut transporter son berceau de ville en ville jusqu'à ce qu'il fût investi en 1805 de l'évêché de Wurtzbourg, que le traité de Presbourg érigea pour lui en duché: ce fut dans cette ville que s'écoula la jeunesse de ce prince qui y cultiva les lettres grecques et latines, allemandes et italiennes avec un remarquable succès. Les traités de 1815 ayant rendu la Toscane à son père, il épousa, en 1817, S. A. R. Marie-Anne-Caroline, fille du feu duc Maximilien-Marie-Joseph, père du roi de Saxe, régnant aujourd'hui. Ce fut en 1824 que le cercle grand ducal passa sur son front. Veuf le 24 mars 1832, il épousa, le 7 juin de l'année suivante, la princesse Marie-Antoinette-Anne, fille de feu S. M. François I^er^, roi des Deux-Siciles.

Léopold est un prince d'un extérieur élégant, d'un esprit cultivé, d'un caractère bienveillant et affable; son amour des lettres et des arts n'a pas été un amour stérile; il est attesté p[ar la] belle édition des œuvres de Lau[rent de] Médicis qu'il a fait exécuter av[ec un] goût qui ne le cède en rien à s[a ma]gnificence. C'est un des plus splen[dides] monuments de la bibliographi[e mo]derne.

LÉO DE BERNA[RD].

Léopold II, grand-duc de Toscane.

Le livre d'or de l'armée n[avale].

On lisait naguère dans le M[oniteur] *de la flotte* :

« Au 8 décembre 1858, l[e] Edouard Penaud était à Sac[rificios] (golfe du Mexique), à bord de [la fré]gate *la Cléopâtre*, qui porte s[on pa]villon, avec les avisos à vapeur [*le Lu*]*cifer* et *le Surcouf*. »

Cléopâtre, Lucifer, Surcouf, étrange trinité!

Cléopâtre, *la grande déserte[use]*, roïne impure, lâche et cruel[le], par sa défection, fit perdre la [bataille] d'Actium, la plus honteuse d[es pages] res historiques de la mer, quel [pa]tronne pour une frégate franç[aise!]

Lucifer, *le grand blasphémat[eur]*, [l'an]ge déchu, le prototype de l'ingr[atitude] et de la rébellion, quel patro[n pour] un navire de la France Tr[ès-chré]tienne!

Et telles sont les conserves i[mposées] par les hasards de la nomencla[ture de] notre flotte, au bâtiment qui a [l'hon]neur de porter le nom de Robe[rt Sur]couf, le valeureux corsaire m[alouin], le digne compatriote de D[uguay]-Trouin, de Labourdonnais et [Jac]ques Cartier, des navigateurs L[e Gentil] de La Barbinais et Marion Du[fresne], du brave commandant Pierre [...] et d'une innombrable pléiade [d'intrépi]dis corsaires, tels que Jean Ba[rt...]

Départ des troupes pour l'armée d'Italie : Embarquement de l'infanterie, à Paris, dans la gare du chemin de fer de Lyon, le 29 avril.

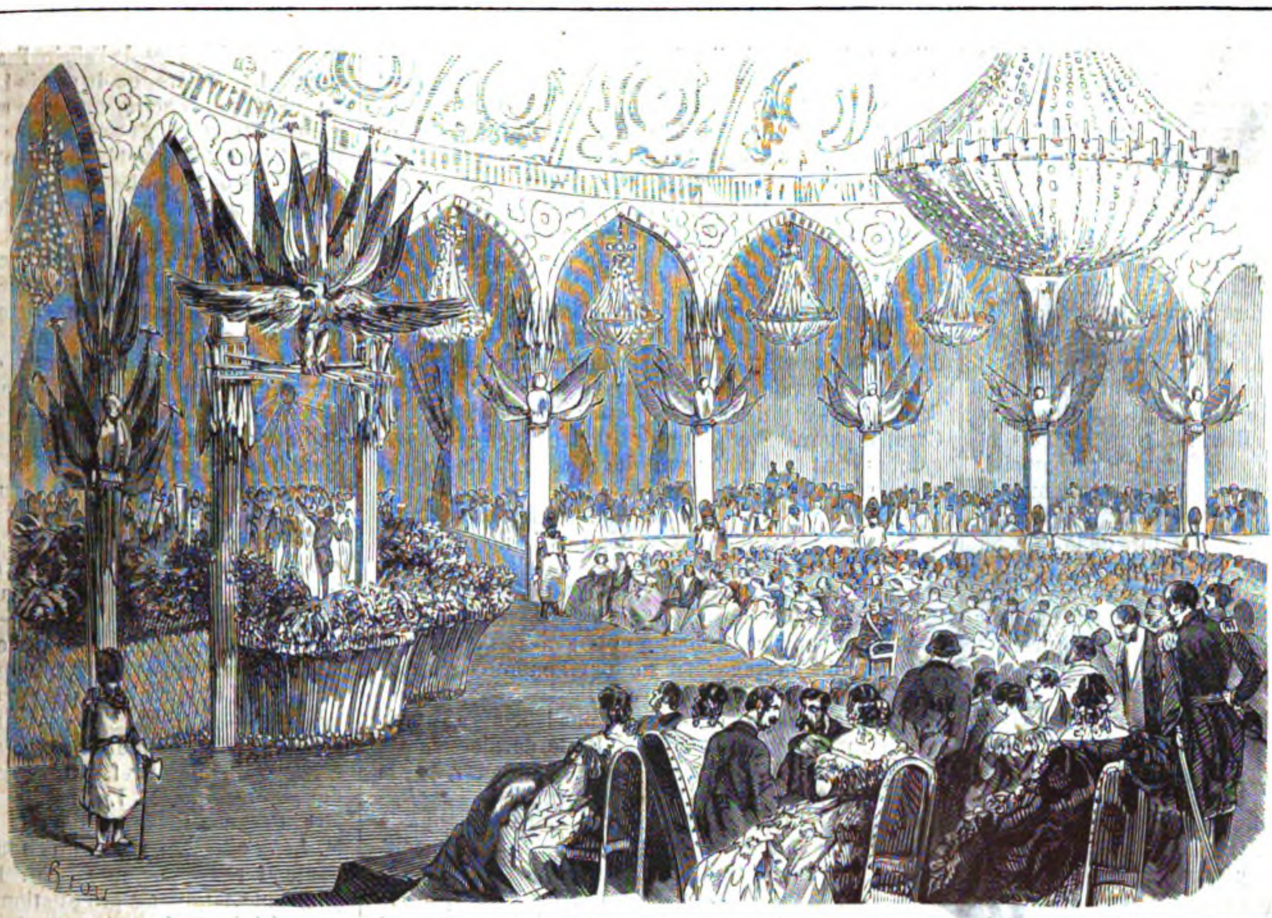
Jonchée, Etien- ...arton, Bertrand ... et Jacques ...n.

...la *division* dont ...ous donne des ...elles se compo- ...e quatre navires ...u de trois, le ...ième porterait, ...nt toute proba- ... quelque inévi- ...nom mythologi- ...Il s'appellerait ...*énie*, ou *l'Ac-* ... ou *l'Hermione* ...it facétie, soit ..., serait appelée ...*ignonne* par les ... son équipage. ...matelot défigure ...ers, avec un ...plaisir quelque- ... plus souvent ...gnorance, les ...assiques dont ...le bon esprit, ...ces dernières ..., de ne plus ...bus pour bap- ...s bâtiments de ...armée navale.

...tatons en effet, ... de poursuivre, ...ous ce rapport, ... indifférent, se- ...us, qu'il n'en a ...rence, le minis- ...e la marine s'est engagé dans la bonne voie en ...nnant les appellations insignifiantes ou regret- ... On sort de l'ornière, tant mieux mille fois! dût- ... à jamais privé des grotesques jeux de mots aux- ...donnent lieu *Melpomène* (Belle Paumelle), *Her-* ...ir-recule), *Alcmène* (la queue mène), *Aréthuse* ...use), etc...

...marins respectent, au contraire, avec un senti- ...ational digne d'éloges et qu'on ne saurait trop ...ger, les noms glorieux de Duquesne, Tourville, ...art, Duguay-Trouin, Suffren, Duperré.

...ait à désirer que l'état de la flotte fût en même ...le panthéon de nos gloires navales.



Fête de charité donnée au profit de l'Œuvre des pauvres filles des soldats mariés, à l'Alcazar de Lyon, d'après des croquis de M. Ernest Gayet.

En substituant méthodiquement aux noms qui le déparent ceux des grands hommes dont la mémoire mérite d'être perpétuée dans nos escadres, on réparerait une infinité d'injustices historiques; on arracherait à l'oubli une multitude de faits d'armes, de découvertes ou de travaux qui honorent le pavillon de la France; on populariserait de nobles traditions, de grands exemples, d'illustres modèles.

L'état de nos bâtiments de guerre sous les yeux, nous trouvons sur la liste des vaisseaux sept ou huit noms sans valeur aucune. Parmi nos frégates, cinq seulement portent des noms vraiment dignes d'elles; ce sont : — *La Jeanne d'Arc*, *la Reine Blanche*, *la Belle-Poule*, trois fois immortalisée dans nos fastes maritimes, *l'Héliopolis* et *l'Algérie*; les autres s'appellent invariablement *Calypso*, *Andromède* ou *Pénélope*.

Et tant d'autres, de même origine, sont les marraines qu'on préféra d'office à nos gloires nationales.

Une seule de nos grandes ou petites corvettes porte un nom historique : c'est *la Cordelière*, construite au port de Lorient en mémoire de la fameuse *belle Cordelière*, de l'héroïque capitaine Primauguet (mieux : Portzmoguer).

Nos brigs, en général, sont moins mal partagés; mais encore *le Cassard*, *le Lapérouse*, *le Dupetit-Thouars*, *le Bougainville* mériteraient-ils de ne pas être confondus avec messieurs *Adonis*, *Mercure* ou *Méléagre*.

Nos vapeurs, nommés depuis l'heureuse réaction qui s'opère, sont placés, pour la plupart, sous de grands patronages. *Le Napoléon*, avec ses 960 chevaux et ses 92 bouches à feu, s'avance des premiers parmi ces superbes navires. *Le Descartes*, *le Vauban*, *le Gomer*, *le Christophe Colomb*, *le Magellan*, *le Colbert*, *le Sané*, *le Caffarelli*, *le Coligny*, *l'Archimède*, *le Newton*, *le Berthollet*, d'autres encore, portent des noms immortels, ou au moins heureux et très-convenables. Mais peu auparavant la mythologie, la démonologie et le goût puéril placèrent sur la même liste : *le Cerbère*, *l'Achéron*, *l'Erèbe*, *le Ténare*, *le Cocyte*, *le Styx*, *l'Alecton*, *le Tartare*, *l'Asmodée*, *le Lucifer*, déjà cité, *l'Albatros*, *le Caïman* et l'éternel *Crocodile*.

Embarquement des chevaux de l'artillerie, à Paris, dans la gare du chemin de fer d'Orléans, le 28 avril à onze heures du soir.

Du reste, on remarquera l'absence de toute méthode dans le choix de ces appellations, dont aucune n'indique par analogie le rang du navire.

Ne serait-il point avantageux, même au point de vue du service, d'adopter une classification logique pour la nomenclature de nos bâtiments de guerre?

Pourquoi ne pas affecter exclusivement à nos vaisseaux de premier rang les noms des plus grands princes français qui aient porté la couronne? Nous avons *le Charlemagne, le Saint-Louis, le Henri IV, le Louis XIV, le Napoléon*, mais de rangs fort divers, et marchant de front avec *le Triton, le Jupiter*, etc.

Les plus illustres de nos hommes de mer donneraient ensuite leurs noms aux vaisseaux de deuxième et de troisième rang. De Jean de Vienne et Paulin de la Garde jusqu'à Guichen, Villaret-Joyeuse, Linois et Latouche-Tréville, la liste en est longue, grâce au ciel. Plaise à Dieu que nous ayons autant de vaisseaux que nous pourrions en baptiser dignement, sans même avoir recours aux autres grands hommes de la France.

A défaut d'assez de noms d'héroïnes, de reines, d'impératrices ou de princesses illustres, on donnerait aux frégates des noms de victoires; — si toutefois on croit devoir leur réserver les noms féminins, — ce qui nous a toujours semblé fort inutile.

Aux navires de rang inférieur, suivant des règles faciles à déterminer, on attribuerait ceux des navigateurs, des marins célèbres de second ordre, des administrateurs, ingénieurs et savants dont les travaux ou les inventions ont servi la marine.

Tous ceux des héros français qui se sont signalés par des exploits mémorables auraient droit de cité sur notre flotte, d'où seraient à jamais bannies les *Ariane*, les *Danaïde* et les *Girafe*.

Les bâtiments légers et les transports recevraient, enfin, les noms des officiers de mérite ou autres gens de mer qui, dans des positions subalternes, auraient rendu des services importants. Nos corsaires, à eux seuls, pourraient défrayer une flottille innombrable.

Si l'on joignait à cette classification, au nom qui décore la pouppe et à la statue qui orne l'avant, une inscription inscrustée sur le fronton de dunette et disant, en quelques lignes d'un style laconique, les titres de gloire du parrain ou de la marraine du navire, notre armée de mer aurait son LIVRE D'OR.

Notre histoire navale, trop oubliée même par nos états-majors, vivrait, de l'arrière à l'avant, sur toutes nos escadres; elle y ferait battre les cœurs et deviendrait l'âme héroïque de la flotte française.

Qu'Hermione, fille de Ménélas et d'Hélène, ait été tuée par Pyrrhus dans le temple d'Apollon; qu'Hermione, fille de Mars et de Vénus, ait été changée en serpent; qu'importe! quel enseignement nos gens de mer peuvent-ils tirer de ces belles histoires? Aussi bien ne s'en informent-ils point. Tout nom de navire est pour eux un galimatias auquel ils préfèrent le moindre calembour. J'avoue humblement que je partage ici leur goût et que si j'étais forcé d'opter entre *Hermione* et *Air mignonne*, j'aimerais mieux, solécisme y compris, le second nom, qui a au moins une certaine grâce maritime.

Mais appelez un vaisseau *Jacques de Chambray*, par exemple; inscrivez ce nom presque inconnu sur le tableau d'arrière; placez au-dessus de la guibre le buste martial du héros qui fut si longtemps la terreur des Barbaresques, et qu'on lise sur le fronton de dunette:

JACQUES DE CHAMBRAY,
vice-amiral de l'ordre de Malte,
Né à Evreux, le 15 mars 1687, mort à Malte, le 8 avril 1756.
Vingt ans de courses sur mer;
Vingt-quatre campagnes de guerre;
Onze victoires.
Combat naval de Damiette, les 16 et 17 août 1732.

Une notice plus détaillée circulera bientôt parmi les gens de l'équipage; elle passera de navire en navire; vous aurez sauvé de l'indifférence des marins eux-mêmes la mémoire d'un grand homme de mer.

Depuis les croisades jusqu'à nos jours, les marins, les navigateurs et les aventuriers français qui se sont signalés sur toutes les mers, forment une brillante nomenclature, singulièrement négligée par les historiens de terre ferme, et qui figurerait bien sur l'Annuaire naval de la France.

Citerons-nous Prégent-le-Bidoux qui, sous le règne de Louis XII, opère avec un égal succès dans la Méditerranée et dans l'Océan.—l'amiral d'Annebaut, contemporain du brave Paulin de la Garde,— le chevalier Paul, qui fut le Jean Bart de son temps, — Maillé Brezé, d'Harcourt et le rude archevêque de Bordeaux Escoubleau de Sourdis, sous les ordres de qui se trouva le grand Duquesne?

Le règne de Louis XIV est fécond en marins trop peu connus qu'éclipsent cinq ou six figures demeurées populaires.

Sous Louis XV, L'Estanduère, Vaudreuil, La Galissonnière, vainqueur de l'amiral Byng, Mahé de La Bourdonnais, homme de génie, Kerguelen, navigateur et marin militaire. — Sous Louis XVI, une foule d'officiers dignes de marcher à la suite des Suffren et des Lamotte-Piquet; — et depuis la révolution, des amiraux et des capitaines dont le souvenir est vivant, des braves tels que Bouvet, Dubourdieu, Segond, Lucas, Senez, Troude, Collet, Willaumez; — certes! voilà plus de noms qu'il n'en faut pour se passer d'*Oreste*, de *Pylade* et de *Galathée*.

La légende de ces hommes vaillants serait bien placée, au-dessus de la roue du gouvernail, auprès de la devise de nos vaisseaux: HONNEUR ET PATRIE.

Depuis Jean de Béthencourt, qui fit la conquête des Canaries, — depuis Jacques Cartier, qui découvrit le Canada, jusqu'à Dumont d'Urville, combien de navigateurs dont la mémoire mérite d'être religieusement conservée.

Donnez au moindre de nos bâtiments légers le nom de Pierre de La Barbinais, le Régulus de notre marine cessera d'être obscur.

Compulsez les annales de Dunkerque, de Dieppe, de Saint-Malo, de la Rochelle, de Bayonne, de Marseille, vous exhumerez cent noms que la France s'enorgueillira de voir ombrager par son pavillon au couronnement de ses navires de guerre.

Vous électriserez vos marins. Vous leur aurez appris ce que furent leurs devanciers. Et le dernier d'entre eux brûlera de se rendre digne de devenir, par la suite, le parrain d'un bâtiment français!

Que Surcouf, l'intrépide corsaire, revive sous la forme d'une vaillante corvette, que patronne son courage, c'est justice. Que le savant Borda ait donné son nom au vaisseau-école et que sa mémoire y préside aux études de nos jeunes officiers, c'est sagesse. Et qu'un de ces modestes sauveteurs, dont le souvenir périt après une existence héroïque, puisse aspirer à voir son nom inscrit à la pouppe d'un remorqueur, ce sera reconnaissance.

Mais, de grâce, plus de frégates *la Cléopâtre*, dont le nom rappelle une défaite et une lâcheté... Et que *Lucifer* s'en retourne à tous les diables!

On objecte, il est vrai, que plusieurs noms analogues sont devenus traditionnels dans la marine. Un travail très-intéressant fait sur nos bâtiments de guerre prouve que leurs noms primitivement insignifiants ont acquis à la longue une sorte de consécration historique. Ainsi, nous même, nous avons semblé respecter *la Belle-Poule* et *la Cordelière*, qui, pour n'être pas mythologiques, n'en valent guère mieux. Mais substituez le nom de Chaudeau de La Clocheterie à celui de *Belle-Poule*, et le combat du 17 juin 1778 sera suffisamment rappelé. Pour perpétuer le souvenir du désastre héroïque par lequel Hervé de Portzmoguer assura la victoire à nos armes au combat naval de Saint-Mathieu (1513), le nom de *Primauguet* imposé par l'histoire au capitaine de *la Cordelière* pourrait suffire désormais. Substituez le nom de Du Couëdic à celui de *la Surveillante*, préférez ceux de Linois et de Troude à celui du *Formidable*; donnez à *la Poursuivante* le nom de Willaumez, la tradition n'en sera que plus claire et mieux conservée. Enfin, n'est-il pas d'un intérêt plus puissant de faire vivre la mémoire d'un seul grand homme que celle des bâtiments qui ne furent que les instruments de sa valeur?

La France ignore également les noms de ses marins et les fastes de ses navires de guerre, dont les noms, incessamment répétés par les journaux, sont au contraire très-connus; donnez donc aux navires les noms des grands marins, elle ne tardera point à les savoir.

Et l'armée navale aura son LIVRE D'OR.

G. DE LA LANDELLE.

COURRIER DU PALAIS.

Vous est-il arrivé d'entrer dans un des amphithéâtres de la Sorbonne ou du Collége de France un jour d'émeute ou de fête, de deuil ou de réjouissance? — Je suppose que celui qui est en chaire s'appelle Sainte-Beuve ou Saint-Marc-Girardin, qu'il est un de ces heureux orateurs qui font la foule autour d'eux. — Et pourtant la salle est vide ou à peu près. Le professeur paraît distrait, son discours est pénible, il trotte sous lui, comme on dit. Quant aux quelques fidèles, on lit sur leurs yeux, dans leur attitude, à quel point le devoir leur coûte: la tête est inattentive, le regard flotte, les oreilles semblent se dilater et s'allonger vers la porte. On voit que tous sont envahis par les préoccupations du dehors. — Si je ne me trompe, ô lecteurs, je viens de faire en deux mots le tableau de notre situation respective, avec cette différence qu'il n'y a ici ni professeur illustre ni élèves. Quelle est la chronique judiciaire, quels seraient les procès qui, à côté des grandes choses qui se préparent, pourraient se flatter de passionner le public? A peine si en ce moment les dramatiques péripéties de l'affaire Fualdès, les énigmes [du] procès Laroncière, ou du procès Lafarge obtiendraient de lui, par entr'actes, quelques minutes d'une dé[dai]gneuse attention. Et puis-je donc espérer qu'il voud[ra] bien faire cette charité à des débats sans couleur, à [ces] procillons de pacotille qui se liquident au civil [par] quelques mille francs et au criminel par quelques m[ois] de prison?

Voici M. Henri Potier, par exemple, un ancien [chef] de chant de l'Académie impériale de musique. Il [vient] de remporter une troisième victoire, une victoire [dé]cisive sur son ancienne administration qui, pour [l'a]voir congédié à contre-temps, devra lui payer [une] année de ses appointements. C'est parfait, et j'en [suis] très-content pour M. Potier, — non moins recomm[an]dable comme citoyen que comme accompagnateur. Mais franchement y a-t-il là de quoi lutter d'int[érêt] avec le prochain télégramme, quel qu'il soit, qui n[ous] sera transmis de Turin?

Le cas de M. Mario Uchard est certainement plu[s pi]quant. On a vu des auteurs qui essayaient de se [faire] jouer par autorité de justice; mais un auteur p[ayé] pour n'être pas joué et offrant — *infandum!* — de [res]tituer la prime perçue, voilà qui est plus rare. Et p[our]quoi M. Mario insistait-il pour retirer sa pièce? P[arce] que, disait-il, elle n'était pas encore prête, elle n'[était] pas sue, — et notre collaborateur Monselet a, dan[s son] compte-rendu, donné sur ce point raison à M. M[ario] — parce qu'on lui refusait les coupures qu'il de[man]dait, parce que M. Lurine, le directeur, parce [que] Mlle Fargueuil, parce que M. Brindeau, M. F[...] M. Lafontaine....., parce que tout était prêt pour [une] chute et rien pour un succès. La pièce a été j[ouée] pourtant malgré les protestations de M. Mario, j[ouée] malgré lui, et elle a réussi malgré lui. Est-il con[tent?] j'en doute. Un ami le rencontre sur le boulevard: Bravo! mon cher, bravo! bel ouvrage! cent repr[ésen]tations de suite. — Ce serait le double, répond M[ario], s'ils m'avaient laissé faire.

Peut être a-t-il raison.

Tout ceci n'a plus guère qu'un intérêt rétrosp[ectif]. Un autre procès dramatique, en pleine floraison, [par] exemple, c'est celui de Mlle Marie Leroux contre [le di]recteur du théâtre du Havre.

En province, la mode n'est pas encore passé[e des] tempêtes théâtrales. Il est, m'assure-t-on, cert[aines] villes où les *gandins* de la localité continuent à tr[ouver] plaisant de jouer aux dominos l'admission ou le [renvoi] du débutant. Il en est d'autres où les bravos [ou les] sifflets qui lui sont donnés se règlent sur la nuan[ce de] ses cheveux. J'aime à croire que le Havre, qui es[t une] ville intelligente, se laisse influencer dans ses [juge]ments artistiques par des motifs plus sérieux. Tou[jours] est-il que, lors des débuts de Mlle Marie Leroux, [des] divergences très-vives se manifestèrent. La ma[jorité] se trouvait en faveur de l'artiste et son admission [fut] proclamée. Rien n'est entêté comme une minorité; [les] protestations s'élevèrent et elles continuèrent avec [une] telle vivacité que M. le maire du Havre crut de[voir], dans l'intérêt de la tranquillité publique, inter[dire à] la débutante de reparaître sur la scène.

Ce n'était pas l'affaire de la jeune comédienne [qui] voyait du même coup son engagement résilié, [un] engagement de douze mille francs par an, s'il [vous] plaît! — Elle se pourvut devant M. le préfet de la [Seine-]Inférieure, contre l'arrêté municipal, et elle se [donna] le plaisir de le faire briser comme verre.

Succès engage. Mlle Marie Leroux se dit qu'il [serait] plus doux encore de se faire payer par M. le [maire] quelques mille francs de dommages-intérêts, et [c'est] qui sollicite du conseil d'Etat l'autorisation néc[essaire] pour traduire cet estimable fonctionnaire devant [le tri]bunal du Havre. Le ministre de l'intérieur don[ne un] avis favorable; mais ici la scène change, le [conseil] d'Etat se déclare contraire à l'avis du ministre et [refuse] de livrer M. le maire du Havre aux mains redou[tables] de Mlle Leroux.

Jusqu'alors la charmante actrice avait bien [voulu] épargner son directeur; mais maintenant, tant [pis, il] sera le bouc émissaire, c'est lui qui payera pou[r le] maire, sauf, s'il le peut, à se rembourser sur [ce der]nier. Telle est au moins la substance d'une petit[e assi]gnation signifiée à la requête de Mlle Leroux, et [qui] termine par une demande en vingt mille francs d[e dom]mages-intérêts.

C'est M. Jules Favre, le tribun d'hier, qui, pas[sant du] grave au doux, se fera l'interprète des réclamat[ions de] l'artiste.

Vous souvient-il du *Mousquetaire*, jour[nal de] M. Alexandre Dumas seul? *Væ soli*, a dit l'Ec[clésiaste]; au bout de quelques jours, Dumas eut bien v[u] la vérité de l'aphorisme. D'un extrême, il [passa à] l'autre; les rédacteurs affluèrent et le journal [de Du]mas seul devint le journal de tout le monde, une Babel que cette rédaction: on y entendait [des gens] de tout état et de tous pays, des vieux, des jeun[es]

blancs, des mulâtres, des Italiens, des Allemands, toutes races, toutes les langues, tous les accents confondus. Un des nouveaux venus, l'un des favoris du maître, se nommait le comte Max de Goritz. C'était un noble hongrois que les malheurs de son pays av ient obligé à s'expatrier et se réfugier en France. Tous ses biens, cela va sans dire, avaient été confisqués. Se trouvant sans ressources, il avait songé à utiliser la brillante éducation qu'il avait reçue. Il parlait ou écrivait sept ou huit langues. Il offrit ses services et ses huit langues à Dumas, qui s'empressa de les accepter. Avec ce jeune Pic de la Mirandole, l'infatigable romancier se trouvait approvisionné de littérature étrangère pour le restant de ses jours.

Le comte Max n'avait pas que lui seul à nourrir. Sa femme, presque une enfant, avait eu le courage d'associer sa vie à celle du proscrit Pour suivre son mari, elle avait encouru la malédiction maternelle. C'était là le plus grand des malheurs qui pesaient sur ce jeune ménage. Dumas qui, depuis quelque temps, avait été mis dans la confidence, avait entrepris de raccommoder les choses: il avait écrit, de sa meilleure encre, à la mère de Mme la comtesse de Goritz, et il espérait donner au roman de son protégé un heureux dénoûment, lorsqu'une péripétie imprévue est venue dérouter tous ses plans. Max disparut un beau jour, laissant après lui, dans les bureaux du *Mousquetaire*, — qui vivait encore à cette époque, — je ne sais quelle odeur d'aventurier, de faux réfugié et d'hidalgo de contrebande.

Le comte Max de Goritz vient de reparaître; — mais devant la police correctionnelle. Il n'est plus comte, et s'appelle Cahn tout simplement. Celle qu'il présentait à Dumas comme sa femme, était, il est vrai, une jeune fille de bonne famille qu'il avait séduite, mais qui n'était pas, comme il le disait, mariée avec lui. Elle est à ses côtés; elle a partagé sa misère et elle partage aujourd'hui sa honte: on leur demande compte à tous deux de draps, de serviettes, de menus objets qui ont disparu des hôtels où ils ont promené leur vie vagabonde. La jeune femme est acquittée; mais Cahn essaye en vain de combattre les charges qui s'élèvent contre lui, et il est condamné à six mois de prison.

Cahn était modeste; il s'était contenté d'une couronne de comte. La femme Moreau, elle, se pose sans façon sur la tête une couronne de reine. Il est vrai qu'elle n'a pas affaire à Dumas, mais à deux marchandes de poisson de Saumur.

Ces deux braves femmes ont pu inventer le catéchisme poissard, mais elle n'ont pas, bien sûr, inventé la chose. La femme Moreau s'était donnée, elle, pour l'épouse de *Henri V*, *fille de Charles X*, *archiduchesse de Valence, princesse de Lorraine*. Obligée de voyager sous le plus strict incognito pour échapper aux persécutions de ses ennemis politiques, elle n'avait gardé avec elle que deux femmes de sa suite, et sa première dame d'honneur la *marquise d'Ervilliers*. La princesse un peu souffrante, se mettait en rapport, à l'aide d'un fil électrique *invisible* avec un médecin célèbre qui lui ordonnait du vin de Bordeaux, des poulets rôtis et un régime délicat et substantiel. — Inutile de dire qui payait la dépense.

Ce n'est pas là le plus joli. Un jour la *reine* qui, disait-elle, venait de mettre au monde deux jumeaux, dut avoir recours à la bourse de ses fidèles. Celles-ci émirent timidement quelques doutes: elles demandèrent à voir les enfants. La reine entre dans une furieuse colère. « Femmes de peu de foi! s'écria t-elle, il vous faut des explications? Eh bien! soit, je descendrai jusqu'à vous en donner. Sachez donc que pour soustraire ces innocents au glaive d'Hérode, je les ai envoyés à mon mari... par le fil électrique. »

Inutile de dire que l'explication a satisfait nos deux marchandes! — La perspective des grandeurs les avait complétement grisées. La *fille des rois* avait promis à l'une de la nommer *marquise du Mont-Thabor* et surintendante du palais, à l'autre de créer son fils *duc et prince romain*.

Les quatre intrigantes ont été condamnées: la *reine* à ... ans de prison, la *baronne d'Ervilliers* à quinze mois, et les deux filles d'honneur à six mois de la même peine.

En sortant de l'audience, deux hommes du peuple causaient entre eux des voleuses et des volées.

— C'est bien fait, ma foi, n'est-ce pas, Nicolas?

— Parbleu!

— Je trouve même qu'on a été doux.

— De qui donc parles-tu?

— Des voleuses, donc.

— Moi, je parlais des autres.

— Et tu dis que c'est bien fait?

— Ma foi, oui, elles sont trop bêtes!

PETIT-JEAN.

THÉATRES

Comédie-Française: *Souvent homme varie*, comédie en deux actes, en vers, par M. Auguste Vacquerie. — Odéon: *Un Usurier de village*, drame en cinq actes, en prose, par MM. Amédée Rolland et Charles Bataille. — Variétés: *L'École des Arthur*, vaudeville en deux actes, par MM. Anicet Bourgeois et Labiche.

Souvent homme varie ne se passe pas, comme on pouvait s'y attendre, au château de Chambord, devant la vitre égratignée par le distique royal. La scène est en pleine campagne italienne, aux environs de Florence probablement, dans un parc qui semble tracé à souhait pour les personnages de Boccace et de Winterhalter. Un jeune homme, richement vêtu, épée au côté, sort d'une maison cachée dans le feuillage; il est furieux, car il vient d'être congédié d'une assez brusque façon par la marquise Fideline, une coquette, qui refuse de l'épouser, sous le prétexte insignifiant qu'elle ne l'aime pas. Beppo jure de se venger d'elle. Passe un de ses amis, un Italien de vaudeville, Troppa, qui l'encourage dans cette résolution et qui, ayant lui-même à se plaindre des impertinentes rigueurs de Fideline, veut entrer de moitié dans sa vengeance. Ils conviennent d'infliger à la belle marquise la peine du talion, c'est-à-dire de lui rendre dédain pour dédain; dans ce but, Troppa conseille à Beppo de feindre une vive inclination pour une autre femme, la première venue, pourvu qu'elle soit sage et jolie, et d'affecter pendant plusieurs jours de promener sa nouvelle conquête sous les croisées de Fideline. Beppo adopte sans répugnance cette ouverture; mais où trouver une première venue dans les conditions indiquées? Troppa sourit et avoue mystérieusement qu'il a sous la main ce rare oiseau: c'est une jeune orpheline, un miracle d'innocence et de grâce, Lydia, qu'il a recueillie chez lui à l'aide d'un subterfuge, et dont il se propose de faire sa maîtresse. — Prête-moi Lydia, dit Beppo; prête-la-moi sur-le-champ! Troppa hésite et finit par céder. Les voilà, un instant après, Beppo et Lydia, qui passent et repassent au pied de la terrasse de la marquise Fideline. Mais on n'a pas une jolie fille au bras sans lui adresser quelques paroles de galanterie; et Beppo, si distrait qu'il soit, ne peut s'empêcher d'être frappé des charmes de celle-ci. L'entretien, commencé sur un ton indifférent, s'achève donc dans les émotions premières d'un amour entrevu; et le premier acte finit sur ce vers prononcé par Beppo:

> Laquelle est-ce des deux que j'aime maintenant?

Au second acte, Beppo n'a plus de doute: il aime Lydia, et, lorsque la marquise, dépitée, revient à lui et lui fait nettement l'offre de sa main, il la remercie en s'excusant sur l'instabilité des attachements terrestres. Quant à Troppa, Beppo s'en débarrasse au moyen d'un coup d'épée. — Rends-la heureuse, au moins! s'écrie Troppa d'un air piteux. — J'en fais ma femme, lui répond Beppo, et je t'invite à mes noces.

Ces choses-là, peu consistantes et peu nouvelles, sont dites en vers souvent exquis et d'un tour très-exercé. Ce ne sont pas les amusantes énormités qu'on espérait peut-être de l'auteur de *Tragaldabas*; c'est un tableau d'une harmonie gaie et douce, qui continue le répertoire en habit de soie d'Alfred de Musset. M. Auguste Vacquerie est un esprit capricieux et qui en prend à son aise: il procède par grands travaux et par grands repos. Nous ne voulons considérer sa pièce de *Souvent homme varie* que comme une carte de visite. La Comédie-Française lui a fait fête; un public d'amis et qui faisait ressembler le théâtre à la maison de Socrate, heureusement agrandie, cherchait les occasions d'applaudir et applaudissait à chaque instant. On a retrouvé parfois le poëte original, comme dans ces vers sur l'amour:

> Autrefois on avait double corps et double âme,
> Et l'on était d'abord tout ensemble homme et femme;
> Mais alors nous étions si puissants que les dieux,
> Craignant notre grandeur, nous coupèrent en deux.

Souvent homme varie est joué fort agréablement par Mlle Judith, MM. Delaunay et Got.

Pendant qu'un talent rompu à toutes les énergies et à toutes les délicatesses de la langue française, pendant que M. Vacquerie revenait de la sorte aux premiers enchantements du romantisme, deux jeunes gens s'efforçaient d'étreindre dans leurs bras la terrible comédie contemporaine.

Il faut louer MM. Amédée Rolland et Charles Bataille de leur courage; *l'Usurier de village*, représenté, mercredi dernier à l'Odéon, est mieux qu'une tentative, c'est une œuvre sérieusement travaillée, qui arrive à la couleur, au style et à tous les ingrédients littéraires par la brutalité du fait et l'intensité de l'intérêt.

Maître Denis, un charron, a été contraint par les circonstances à user du secours de maître Chamounin, un drôle qui prête décemment de l'argent au denier-six, mais qui exige en outre des intérêts en nature. Tous les jours, Chamounin, en allant faire sa récolte de *crottin* sur la route (voilà les paysanneries de Mme Sand distancées!), lorgne la maison de Denis d'un regard envieux. Cette maison, il veut l'avoir, il l'aura même au prix d'un crime. Il soudoie un mauvais gars du nom de Louvot pour aider à précipiter maître Denis du haut d'un échafaudage. La mort est mise sur le compte du hasard.

Denis renaît dans un fils que les auteurs ont nommé Deniset. Ce jeune homme hait instinctivement Chamounin et Louvot, et pour les rencontrer moins souvent, il s'est fait braconnier. Dans ses courses à travers la forêt, il se lie d'amitié avec un taupier bas-normand, qui est une des physionomies étranges de la pièce. Le taupier a été témoin de la mort de maître Denis; il garde ce secret, car Louvot a épousé la veuve de Denis. Mais un hasard vient tout révéler à Deniset; peu lui importe que l'assassin soit le mari de sa mère: il veut, comme Hamlet (avec qui sa ressemblance devient singulière), que les mânes de son père soient apaisées. Il évitera le scandale, car il a la religion de la famille; mais le châtiment n'en sera pas moins terrible: Denis est monté sur l'échafaudage de l'église; une planche a tourné sur elle même; il est tombé sur le pavé; — Louvot montera au même échafaudage; la même planche tournera; le meurtrier mourra au même endroit que la victime.

Le talion sanglant: voilà le dénoûment.

La pièce jouée avec une profonde intelligence par Thiron, avec une sombre et saisissante ironie par Tisserand, a obtenu un véritable succès, dont une part revient toutefois à un élément que nous avons passé jusqu'à cet instant sous silence: la musique. Cette musique est la révélation d'un talent que nous éprouvons quelque hésitation à louer. Ce talent est en effet celui de l'un de nos collaborateurs, M. Albert de Lasalle; et pourtant pourquoi ne répéterions-nous pas quelques-uns des éloges que nous avons entendu formuler par les bouches les plus autorisées?

Son *Chant du Bucheron*, que dit M. Demarsy au commencement du quatrième acte, a été accueilli par des bravos sincères. Cette cantilène a le caractère rustique et tout à la fois dramatique, qui est celui de toute la pièce. Elle s'insère du reste à merveille dans la suite de morceaux d'orchestre qu'a aussi composés M. Anceny pour *l'Usurier de village*.

Nous ne saurions trop applaudir à ces tentatives d'introduction de l'élément musical dans le répertoire des théâtres littéraires.

Les Variétés ont donné un vaudeville en deux actes, l'*École des Arthur*, qui a fait sourire. Qu'est ce qu'un Arthur? Les auteurs ont négligé de nous l'apprendre. Il paraît que c'est autre chose qu'un Léon, qu'un Alfred, qu'un Christophe. D'après la pièce, nous avons cru comprendre qu'un Arthur était un homme de trente-quatre à trente-cinq ans (pas tout à fait encore la seconde jeunesse, d'après M. Mario Uchard), passablement dissipé, beau joueur, épris des danseuses du Pré-Catelan au point de les épouser — en Angleterre, il est vrai, ce qui lui permet de divorcer au dénouement. L'*École des Arthur* est roucoulée par Mlle Alphonsine et jouée par M. Christian avec des déhanchements continuels. Mlle Boisgontier remplit (et c'est bien le mot) le rôle d'une forte servante; mais les plaisanteries que mettent dans sa bouche MM. Anicet-Bourgeois et Labiche ne sont-elles pas d'un ordre bien élevé? C'est ainsi que cette fille aux bas bleus dit de son maître qui la reprend sur les défauts de son langage: — Fait-il son fauteuil de l'Académie, celui-là!

CHARLES MONSELET.

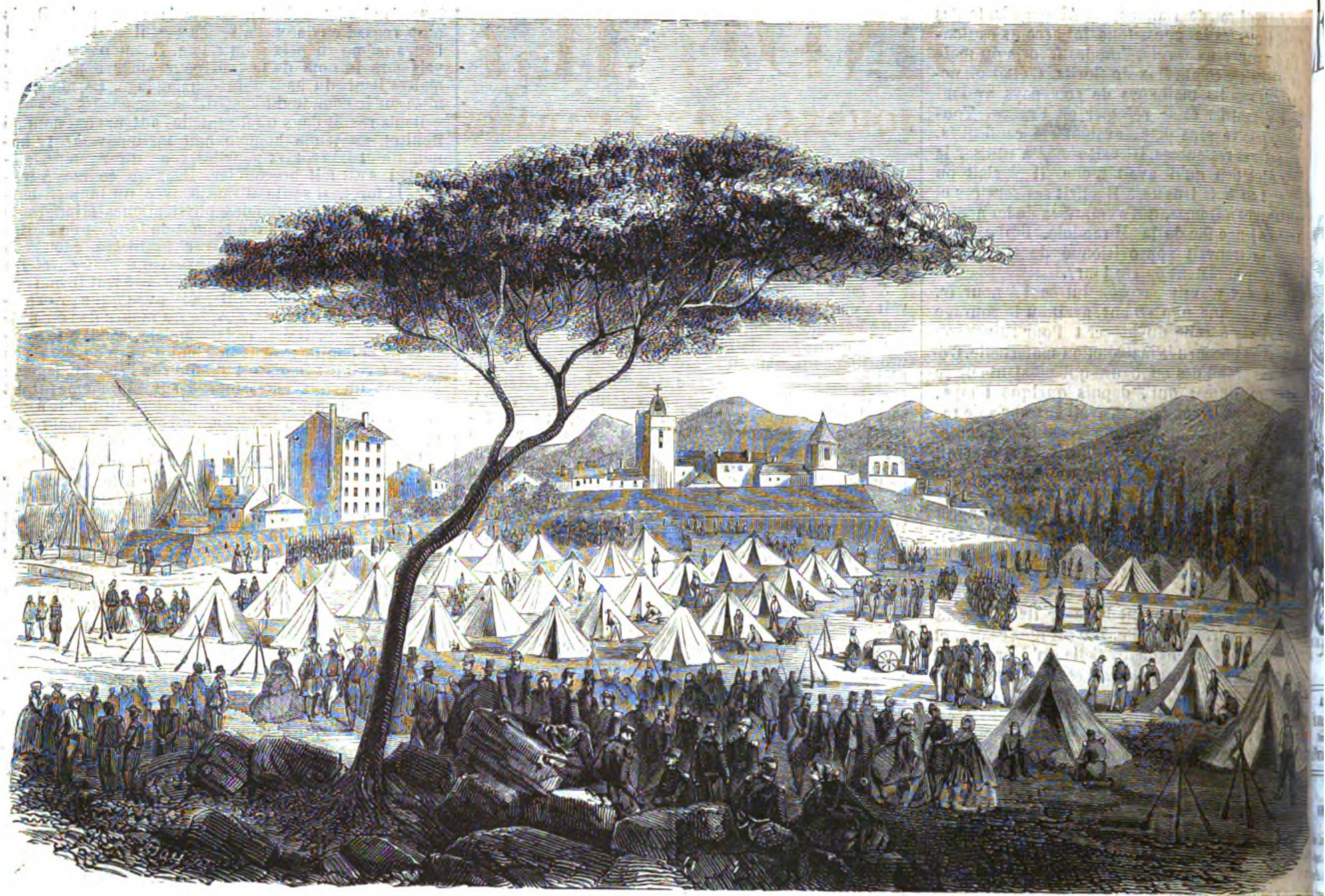
Notre savant collaborateur le Dr Félix Roubaud, vient de faire paraître à la Librairie Nouvelle, boulevard des Italiens, 15, un ouvrage plein d'intérêt sur les *Eaux minérales de la France*. (Un fort volume in-18. — Prix: 4 francs.)

Les médecins dont l'instruction est si bornée en cette matière et les malades qui ont besoin d'un guide sûr au milieu des difficultés sans nombre d'un traitement par les eaux minérales, trouveront dans cet ouvrage tous les renseignements qu'il importe de connaître et seront singulièrement facilités dans leurs recherches par l'ordre alphabétique dans lequel sont présentées et les sources minérales et les maladies que l'on y soigne.

Tandis que quelques ouvrages se consacrent à la glorification d'une ou de quelques stations minérales plus ou moins en vogue, le Dr Roubaud passe en revue non-seulement tous les établissements thermaux qui s'ouvrent aux malades, mais encore signale les sources minérales qui ne sont point encore en exploitation. Il nous montre ainsi toutes les richesses de la France, qui, on le sait, est, sous ce rapport, la partie du monde la plus favorisée.

Nul plus que le Dr Roubaud n'était en mesure de bien faire un pareil livre: rédacteur en chef d'un des journaux de médecine les plus estimés et médecin-inspecteur de l'une de nos plus importantes stations minérales, celle de Pougues, l'auteur est nécessairement au courant de tous les progrès de la science tant générale que spéciale; son ouvrage a donc sa place marquée d'avance et devra désormais se trouver entre les mains de tous ceux qui, malades ou médecins, recourent au traitement des maladies par les eaux minérales.

A. V.



Campement de l'infanterie sur les glacis des fortifications de Toulon, d'après des croquis de M. Robert, lieutenant au 84e de ligne.

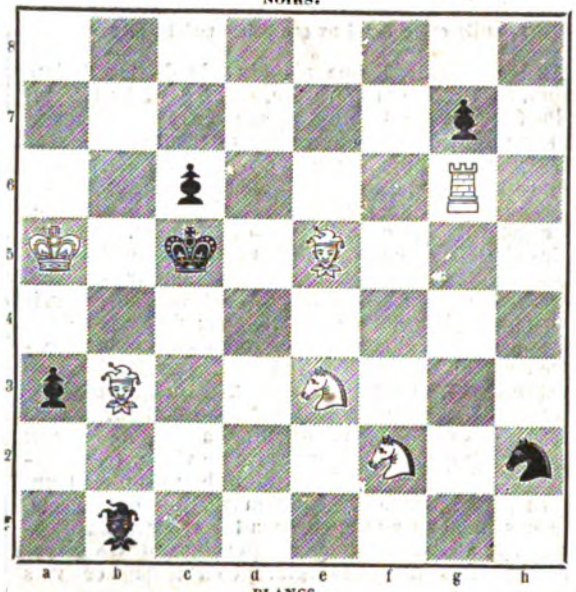
AVIS.

Un grand nombre de nouveaux abonnés ont réclamé l'envoi de notre carte stratégique de la Haute Italie. Cette carte ayant paru avec le numéro du 30 avril, nous avons fait remonter leur abonnement au 16 de ce mois. Cette mesure leur offre un autre avantage : ils recevront ainsi tout le salon de 1859 dont la remarquable publication : — compte-rendu et gravures, — a commencé à cette dernière époque.

Cependant cette carte sera, dorénavant, envoyée en prime à tous ceux qui en feront la demande avec un abonnement partant du 1er mai.

Problème N° 21, de la composition de M. Grosdemange.

NOIRS.



a b c d e f g h

BLANCS.

Les blancs jouent et font mat en trois coups.

Solution du problème n° 20

BLANCS.	NOIRS.
1. F c 2 — f 5	1. g 6 — f 5 : (A)
2. d 5 — d 6 +	2. R e 7 — e 6
3. F d 2 — f 4	3. N'importe.
4. C b 7 — d 8 + mat.	

(A)

BLANCS.	NOIRS.
..	1. c 6 — d 5 :
2. C f 6 — d 5 +	2. R e 7 — e 8
3. C d 5 — c 7 +	3. R e 8 — e 7
4. F d 2 — g 5 + mat.	

HARRWITZ.

L'absence de M. Harrwitz nous ayant empêché de publier la solution de notre problème d'échecs n° 13, en son temps, nous cédons à la réclamation qui nous a été adressée par plusieurs de nos abonnés en la publiant aujourd'hui. La voici :

Solution du problème n° 13.

Le P noir a 2 doit être a 3.

BLANCS.	NOIRS.
1 F b 7 — c 8	1 D f 7 — e 8
2 C d 4 — f 3 +	2 e 4 — f 3
3 C c 5 — d 3 +	mat.

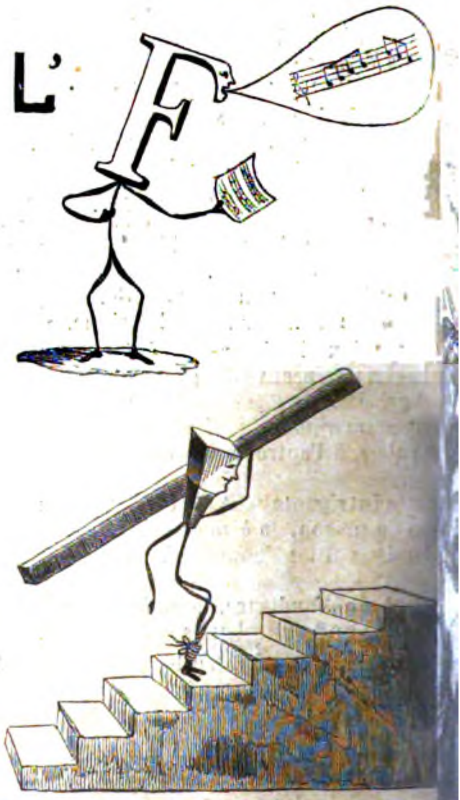
A. V.

PETITE CORRESPONDANCE.

A M. C. à Oran. — Le caractère technique de votre dessin, en restreint l'intérêt à un nombre trop limité de lecteurs, a empêché le *Monde illustré* de le publier.

A M. X. — Nous ne pouvons vous adresser vos numéros que la poste, le service de nos porteurs ne s'étendant pas hors de la banlieue de Paris.

RÉBUS.



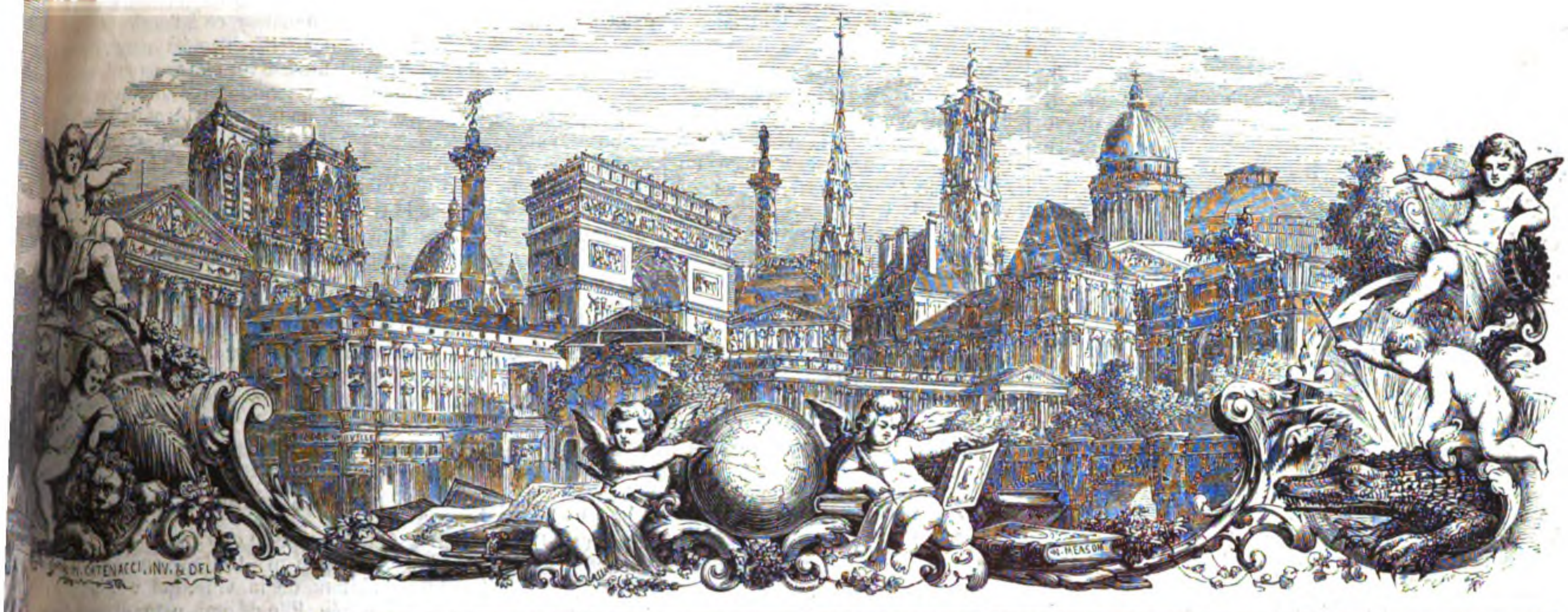
EXPLICATION DU DERNIER RÉBUS :

Ne t'emporte pas, tu t'en porteras mieux.

Paris. — IMP. DE LA LIBRAIRIE NOUVELLE. — A. Bourdilliat, 15, rue

LE MONDE ILLUSTRÉ

JOURNAL HEBDOMADAIRE.

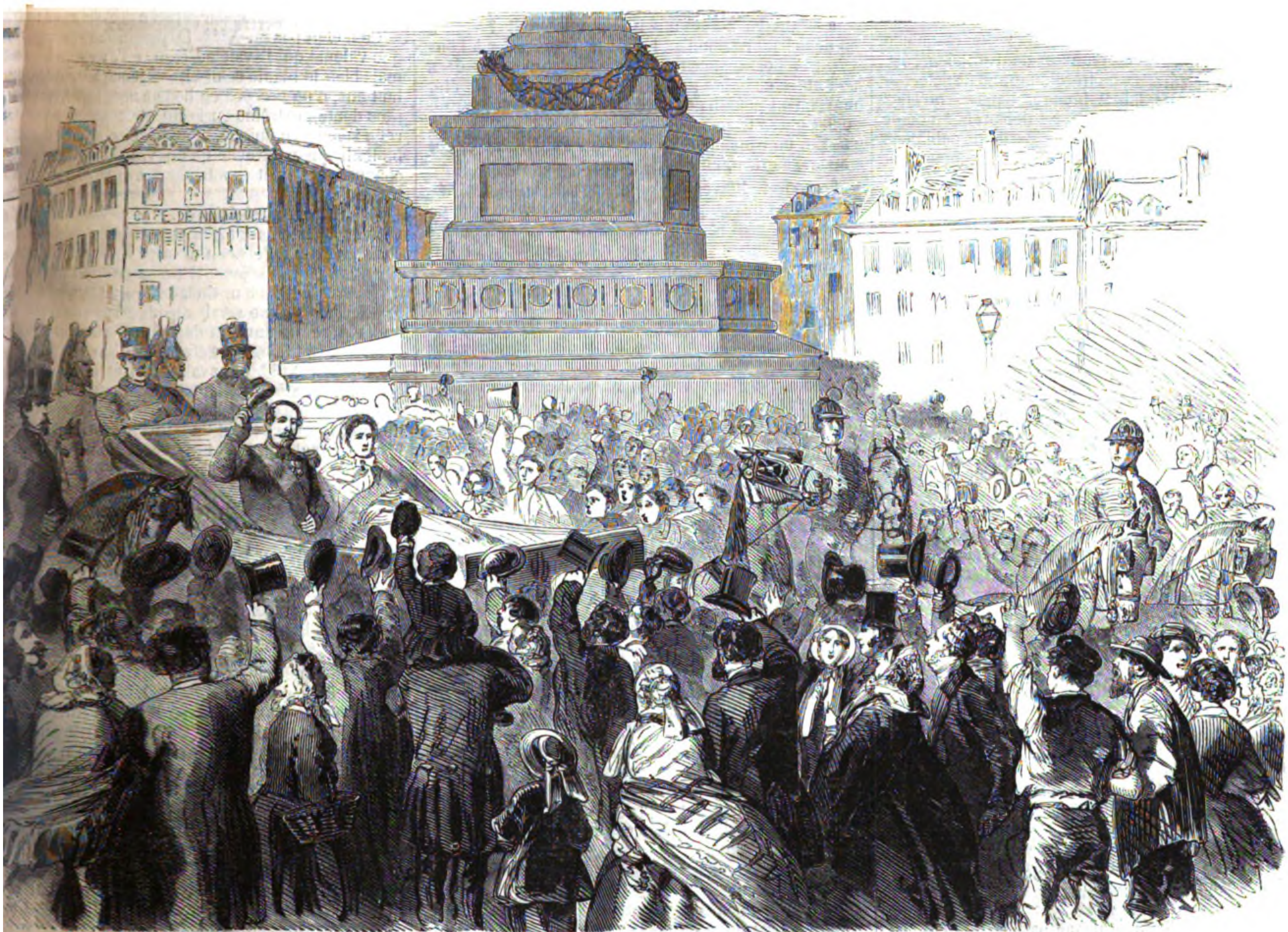


ABONNEMENTS :
Paris et Départ. : Un an, 18 fr. — Six mois, 9 fr. — Trois mois, 5 fr.
(Pour l'Étranger, le port en sus.)
Prix du numéro, à Paris : 30 c. — Dans les départements : 35 c.

3me Année. — N° 109.
14 Mai 1859.

BUREAUX :
A la Librairie Nouvelle, 15, boulevard des Italiens.

SOMMAIRE :



Départ de Sa Majesté l'Empereur pour l'armée d'Italie, le 10 mai 1859. — Passage sur la place de la Bastille.

COURRIER DE PARIS.

~~~~ Mardi dernier a été ouverte l'exposition des œuvres de feu Ary Scheffer, dans un édifice construit *ad hoc*, boulevard des Italiens, n°26, au milieu du jardin de l'hôtel habité par le marquis d'Hertford. On sait qu'une commission s'était formée dans le but de recueillir par toute l'Europe ces œuvres éminentes, et d'assumer les responsabilités de l'exposition, faite au profit de l'*Association des Artistes*. Cette commission, en tête de laquelle est le comte de Morny, comptait, — en outre de quelques financiers heureux de se mêler à d'éminents artistes, — MM. Ingres, Horace Vernet, Eug. Delacroix, Henriquel Dupont, etc. L'appel de la commission a trouvé, dans divers pays, un nombre d'adhésions qui portent le nombre des œuvres exposées à une centaine. Nous citerons, parmi les propriétaires de ces œuvres et chefs d'œuvre :

MM. Victor de Tracy, — François Delessert, — Ravenas, — S. M. le roi des Belges, — la baronne de Staël, — M. Achille Fould, — le Musée du Louvre, — Mme Schickler, — M. Lanme (de Rotterdam), — M. Verlet (de Reims), — lord Seymour, — la baronne de Rothschild, — Mme Paturle, — Mme Pescator, — Mme Elena Fould, — la duchesse d'Ayen, — M. Nottebohm (de Rotterdam), — Mme Marjolin Scheffer, — M. de Luttroth, — le Musée de Nantes, — la duchesse de Fitz James, — la princesse C. Vittgenstein (de Weymar), — M. Samuel Ashton of Hyde, — la comtesse de Montbrianc, — Mme Schwabe (de Manchester), — M. Wittering, — Mlle Anna de Kattendyke, — M. Gachon, — le comte de Cucheleff, — M. Durand-Ruel, — la reine d'Angleterre, — et le comte de Paris. — Quelques-unes de ces personnes, et le Musée du Louvre, sont propriétaires de plusieurs tableaux.

Tous les jours, la foule des amateurs, une société distinguée envahit l'élégante construction que le marquis d'Hertford a fait élever dans les dépendances de sa demeure, située, comme on sait, au-dessus de l'ancien *Café de Paris*, en partie remplacé par un détail de tapis de M. Sallandrouze de Lamornais. L'exposition est divisée en trois salles éclairées par des vitrages de voûte, et élégamment tendues dans tout leur développement en velours cramoisi. Des tapis, des portières, des divans, des sièges volants donnent à cette exhibition l'élégance et le comfortable digne de son objet et des visiteurs qu'elle attire. Par malheur, cette espèce de Panthéon passagèrement élevé à la gloire d'un grand artiste, — que les raisons qu'il fallait honorer dans ce qu'elles avaient de respectable, tout en les déplorant au point de vue de l'art, éloignaient des expositions publiques depuis une douzaine d'années, — par malheur, disons-nous, cette exposition n'est pas complete! Une quinzaine de tableaux, pour la plupart inconnus à Paris, ont été refusés d'Angleterre, de Hollande, d'Allemagne... la guerre a été le prétexte allégué. Mais ces quelques défections sont bien loin de priver l'ensemble d'un très-vif, très curieux et très-attendrissant intérêt. On voit là d'un seul coup d'œil, et avec autant de surprise que d'admiration, ce que sont ces carrières des grands artistes, tout voués au culte d'un art qu'ils ont mis au service de nobles et sereines idées. Comme chez Paul Delaroche, la tendance religieuse et poétique de Scheffer est manifeste, et elle répand sur cette mort prématurée on ne saurait au juste dire quelle impression onctueuse et douce qui fait, non pas seulement regarder, — mais sentir ces belles compositions, où la pensée est toujours à la hauteur de l'exécution.

L'exposition des œuvres d'Ary Scheffer, merveilleusement placée au centre le plus brillant de la capitale, attirera tout ce que Paris renferme d'intelligents, d'artistes, de délicats, de gens de goût, — et nous ajouterons de cœur.

~~~~ On sait que depuis qu'elle a eu la bonne idée de quitter le grand Opéra de Paris, Mlle Artot obtient les plus vifs succès en province et en Belgique dans les rôles véritablement appropriés à ses moyens. A Bruxelles, son succès a été des plus complets, soit pour la cantatrice, soit pour l'actrice.

Or, le lendemain de son apparition dans le *Barbier de Séville*, il lui arriva une chose assez étrange. Un coffret lui fut envoyé par un inconnu. « Qui a apporté cela ? demanda-t elle. — Mademoiselle, on ne sait pas... un homme sombre et silencieux l'a déposé en bas et s'est sauvé. Il y a votre nom dessus, on l'a monté. Voilà tout ce qu'on sait, — c'est-à-dire, rien ! »

L'adresse de Mlle Artot n'était pas écrite, mais imprimée. On eût dit que celui qui faisait l'envoi craignait que des recherches fissent reconnaître la main qui l'avait dirigé. On avait découpé sur une affiche de théâtre le nom de l'excellente artiste, et on l'avait tout simplement appliqué sur l'enveloppe. — Ceci nous rappelle une bizarre lettre anonyme que nous avons par là quelque part enfouie dans nos catacombes. C'est une dénonciation odieuse qui fut adressée en 1848 à M. Ledru-Rollin, alors ministre de l'intérieur, contre un homme fort important du dernier règne, qu'on voulait rendre suspect et faire opprimer. Or, cette lettre, qui a trois pages in-quarto, est complétement formée de mots entiers ou de lettres découpés dans les journaux, et collés, juxtaposés! Certes, l'auteur avait hablement, patiemment agi pour ne pas se trahir; pourtant, la victime croit l'avoir deviné... quelle page curieuse à placer un jour dans les *Mémoires du temps !* Revenons au coffret mystérieux envoyé à Mlle Artot.

Il était en cuir comme une boîte à argenterie, à poignées de cuivre, et dénotait un assez long usage. La clef pendait à l'une des poignées. L'artiste n'osait l'ouvrir. Elle se souvenait d'avoir entendu raconter l'histoire épouvantable d'un bouquet empoisonné ainsi envoyé à Mme de La Grange, pendant son séjour en Italie, par une *comprimaria* jalouse de ses succès. La même grande artiste n'échappa-t-elle pas miraculeusement à la mort, un soir à Pavie? Comme, au sortir du théâtre, vers minuit, elle était, selon son habitude, assise sur le balcon à prendre un sorbet, un pavé... un véritable pavé des rues, tombant des airs, lui frolla l'epaule et brisa la dalle sur laquelle posait sa chaise! Cet *hommage au talent* arrivait d'une mansarde, où l'on courut au plus vite sans trouver personne... Vendetta.

Mlle Artot savait bien que la Belgique est moins moyen âge et mélodramatique dans ses mœurs, et que ses jours ne devaient pas être en danger parce qu'elle avait, la veille, soulevé en applaudissements tous les transports de ses compatriotes, prouvant que si nul n'est prophète en son pays, on y peut être *Rosine*. Mais qui diable envoyait cette cassette et que pouvait-elle contenir? Si Bartholo eût été là, il eût flairé quelque ruse de ce damné comte Almaviva favorisé par le traître Figaro, et dénoncé par le jésuite Basile! L'oncle de la *diva*, M. Charles Baugniet, dessinateur du roi des Belges et peintre déjà excellent, arriva sur ces entrefaites et ces hésitations. Il rit des terreurs féminines.

« — Craignez-vous une machine infernale ? » dit-il en détachant résolûment la clef pour procéder à l'ouverture. Les femmes effrayées se sauvèrent dans une autre chambre, déclarant que le mieux eût été, moyennant pour-boire, de faire ouvrir la boîte par un soldat qui se trouvait précisément en bas. — Pourquoi pas par un condamné à mort, qui, l'affaire faite, eût obtenu sa grâce, en cas de survie?

Le coffret, bravement posé sur une table, fut héroïquement ouvert par M. Charles Baugniet... qui ne sauta nullement par les airs, distribué en mille morceaux, par une explosion qui n'eut pas lieu. Au lieu d'être écharpé, il ne fut qu'étonné. Le mystérieux et inquiétant coffret et contenait...

La tête d'Holopherne? des souris blanches? la fleur d'azur du conte arabe? Non. Sur trois coussinets d'ouate recouverte en soie puce s'étalait une chatoyante collection de bijoux... de théâtre : diadème, châtelaine, colliers, agrafes, bracelets, ceinture, bagues, ferrets, etc.

« — Accourez, mesdames ! » s'écria le peintre sans peur, et qu'un pareil résultat laissa sans reproches. Ce fut un éblouissement! Que d'émeraudes, de topazes, de saphirs, de rubis, de perles et de diamants invraisemblables ! D'où venait ce trésor ? de Golconde? Non, de chez Bourguignon...

On arracha l'adresse, qui portait le nom d'affiche imprimé de Mlle Désirée Artot, et que trouva-t-on, tracé en lettres d'or sur le cuir du coffret ? ce seul mot :

SONTAG.

C'étaient les bijoux de théâtre de l'illustre artiste, morte de courage et de dévouement en Amérique, où elle était tardivement allée afin d'essayer de gagner pour ses enfants une fortune que venait de perdre, dans les convulsions de 1848, le comte Rossi, son diplomatique mari. Qui faisait ce don anonyme à la jeune artiste à laquelle une main généreuse et flatteuse semblait ainsi présager la célébrité d'un grand nom théâtral ? On ne sait. Les précautions employées dans l'envoi font supposer même qu'on ne le saura jamais!

~~~~ Voici une seconde histoire du même genre et tout aussi récente.

Mlle Hugon, belle et vaillante actrice, que les circonstances portèrent à quitter brusquement le Théâtre-Français, — au moment où elle allait créer le rôle de Jocaste dans l'*OEdipe Roi* de Jules Lacroix, — Mlle Hu-gon, disons-nous, se trouvait en représentation à Tours, où elle eut un si franc et si sympathique succès en jouant les rôles les plus variés du drame et de la comédie (*les Enfants d'Edouard*, — *Dalila*, — *Pa Droit de conquête*, — *Fiammina*, etc., etc., qu'on la retint près d'un mois.

Arrivée à la fin de son séjour dans la ville favorite de Charles VII et de Louis XI, Mlle Hugon voulut témoigner sa reconnaissance à l'aimable et intelligente cité, en jouant au bénéfice des pauvres. Pour rendre l'affiche plus attractive, elle ajouta au drame et à la comédie qui devaient la produire sous les aspects les plus différents, un petit bout de concert : — la *Lisette de Béranger*, chantée et accompagnée par... la terrible Elisabeth d'Angleterre! La belle artiste ne réussit pas moins dans le genre lyrique qu'elle l'avait fait dans le tragique et le comique, si bien que rarement la capitale de la noble Touraine vit un succès si grand récompensant la plus grande souplesse de talent. Le lendemain matin, on dépose à son logis un paquet qu'elle ouvre sans frayeur, — tant elle est blasée sur les coups de théâtre et le tragique, — et elle trouve un volume de Béranger, magnifique édition spéciale à grandes marges, ornée de cinquante dessins originaux de Charlet, qu'on estimerait à trop bas prix en les mettant à cent francs la pièce : total, 5,000 francs. Le volume, la reliure, c'était un cadeau royal! Sur un bout de papier on lisait, tracé d'une main juvénile :

« Un admirateur du talent et de la beauté! »

Plus étonnée encore que charmée d'un pareil hommage, Mlle Hugon montra le splendide volume à un notable habitant de la ville, qui vint lui faire visite dans la journée. Elle désirait naturellement être mise sur la voie du trop modeste donataire anonyme de ce trésor d'art et de bibliographie. Le visiteur parut bien surpris en voyant le Béranger :

« — C'est, dit-il, un rare volume dont était très fier son possesseur, M. X***, et je dois vous avouer que rien ne me surprend davantage que cet envoi, d'autant plus que M. X*** est fort âgé, fort casanier et que je suis bien persuadé qu'il n'était pas au théâtre à vous entendre chanter la *Lisette*, prétexte et motif de ce don princier, enthousiaste! »

Mlle Hugon, de plus en plus étonnée, pria son visiteur d'aller délicatement aux informations, retardant expressément son départ d'un jour pour connaître le mot de l'énigme. Le soir, voici ce qu'elle apprit :

Ce n'était pas M. X*** le propriétaire du magnifique volume qui l'avait adressé à l'excellente artiste, mais bien le fils de celui-ci, — jeune homme de dix-huit ans, d'un précoce enthousiasme, lequel, ignorant sans doute l'extrême curiosité et la grande valeur de cet exemplaire unique, n'avait cru prendre dans la bibliothèque paternelle qu'un volume à images quelconques, et l'avait spontanément envoyé par un élan irréfléchi.

Mlle Hugon, ainsi éclairée, s'empressa de prier son visiteur de se charger d'une restitution qu'elle se félicitait vivement d'être en mesure de faire, par la prolongation de son séjour. Il fut convenu avec la mère du jeune « admirateur du talent et de la beauté » que le précieux volume serait replacé sur son rayon sans que le père, un moment dépouillé, sût rien de l'escapade qu'avait faite son Béranger-Charlet.

Mais Mme X***, qui avait suivi avec empressement les représentations de Mlle Hugon, voulut que le mérite de l'artiste et la délicatesse de la femme reçût un amical souvenir. Elle demande d'être reçue le lendemain, et vint lui faire visite. Tout se passa de la meilleure grâce du monde, et prête à partir, Mme X*** dit à Mlle Hugon :

« — L'admiration de mon jeune fils pour vous, mademoiselle, il la tenait de moi. Ce que son âge ne lui permettait pas d'accomplir, doit m'être permis. Soyez assez bonne pour accepter ce bracelet où précisément, et comme par un pressentiment de son heureux emploi, on a tracé en turquoises le mot *souvenir*; il vous rappellera Tours... et un peu notre nom! »

L'offre était faite avec tant de cordialité que Mlle Hugon ne crut pas devoir opposer une longue résistance à l'insistance de Mme X***. Les deux femmes se quittèrent charmées l'une de l'autre, et le lendemain la belle tragédienne (comédienne aussi !) revenait à Paris, où l'on parle de son prochain engagement à la Porte-Saint-Martin ou à l'Odéon, en attendant son légitime retour à la Comédie-Française.

~~~~ Il y a quelques jours, le désir de constater les progrès du Paris nouveau nous porta, outre-Seine, dans les prolongements du boulevard de Sébastopol. Arrivé à la place où doit bientôt déboucher le nouveau pont du Châtelet, nos yeux sont vivement attirés par un mur énorme formant le flanc d'une construction nouvelle, et sur lequel on a peint une colossale

haute de quatre étages. Au-dessus et au-dessous on lit :

r 19 francs on a : un habit, un pantalon, un gilet, etc., etc.

Ainsi, l'aspect de tout un magnifique quartier nouveau, l'ensemble du percement, des monuments voisins, des élégantes maisons, dont l'une, la plus extrême, prête son flanc à l'érection d'une fontaine monumentale, — tout cela est troublé, gâté par l'immense et audacieuse enseigne d'un industriel qui n'a pas eu trop du vaste développement d'une muraille haute de quatre grands étages, pour y appliquer, face à la Seine, au quai, — c'est-à-dire accrochant le regard à plus d'un mille dans tous les sens, — le burlesque étalage de ses confections!

Franchement, devrait-il être permis à un propriétaire d'affermer ainsi sa muraille à un spéculateur audacieux, et un pareil étalage d'enseignes perturbatrices devrait-il être toléré ? Nous ne le pensons pas, et nous croyons avoir avec nous, dans cette protestation réitérée, tous les gens de goût, tous les artistes, tous les étrangers étonnés de voir Paris ainsi illustré sur tous ses pans de murs par de sottes et intolérables enseignes enluminées, dorées de la façon la plus provocante et la plus exaspérée!

Ce n'est pas la première fois que nous formulons cette plainte au nom du goût, de la décence et de l'harmonie. Nous avons surtout, et ici même, dénoncé cette hideuse, cette intolérable pancarte qu'on voit de tous les ponts de la Seine, resplendir en lettres d'or sur fond d'outre-mer, tout au haut d'une des maisons qui forment la pointe de la Cité, au-dessus du Pont-neuf. Certes, c'est là un des lieux les plus intéressants et les plus magnifiques de la capitale, et il n'est pas de beau jour où des milliers de curieux ne s'arrêtent sur les quais, sur les ponts, pour admirer cette ample et pittoresque perspective. A gauche, c'est la belle ligne du Louvre; à droite, c'est le palais Mazarin et la Monnaie, conduisant le regard au pittoresque fouillis, aux silhouettes variées du vaste amas de constructions que dominent tout d'abord la flèche élevée de la Sainte-Chapelle, et plus loin les puissantes tours Notre Dame.

Or, sur un point que la perspective même place à côté de l'élégante flèche du temple qui renferme le cœur de saint Louis, que lit-on, en lettres colossales et dorées, miroitant avec un insupportable éclat aux rayons obliques du soleil couchant ?

DENTS A 5 FRANCS.

Cette abominable enseigne, exploitant les spéculations d'un trop grand nombre de propriétaires trafiquant de leurs pans de murs, ne s'étale-t-elle pas en cent points de Paris véritablement pollué par ces affiches perturbatrices? Nous nous étonnions d'être depuis longtemps seul à déplorer des abus qui s'étendent jusqu'à la campagne, au profit de tous les magasins de nouveauté, et qui ont même gagné jusqu'à la province (leurs enseignes s'étalent ainsi sur les ... du Havre), lorsqu'un puissant renfort nous est venu sous la plume éminente de M. Viollet-le-Duc, dans un des derniers numéros de l'excellente *Gazette des Beaux-Arts*. Le nom qui signe cette protestation indignée à une telle autorité spéciale, que nous devions nous empresser d'ajouter au retentissement du fait, à l'aide de notre publicité considérable. Nous espérons donc vivement que ces lignes tomberont sous les yeux de qui il appartiendra, et que

DENTS A 5 FRANCS.

... disparaîtront de la noble perspective de la Sainte-Chapelle, comme de bien d'autres endroits encore où l'effronterie de cette pancarte vient détruire l'harmonie et offenser tous les regards.

D'autres industriels, qui ont également envahi diverses surfaces trop apparentes, — dans l'Allée de l'Impératrice, dans les Champs-Elysées, dans la rue ..., sur la ligne élégante de nos boulevards, — ... espérons-le, réduits à racler leurs audacieuses et ... pancartes. De pareilles privautés doivent, selon nous, être assimilées à certains tapages des rues, aux charivaristes ambulants, aux ..., aux rassemblements, à tout ce qui trouble la tranquillité des citadins, — et le propriétaire spéculant sur sa surface vide, permet ainsi la ... de son immeuble par ce colossal affichage, devrait être considéré comme une sorte de ... assimilé au délinquant.

~ Une dame, qu'il est complétement inutile de ..., ayant reçu, dans un tête-à-tête trop intime, un soufflet de son mari, s'en fut trouver un avocat pour savoir si le soufflet ne lui serait pas bon à quelque chose : à une séparation, par exemple...

Mais, faute de témoin qui pût déposer du fait, la dame dut renoncer à toute action légale. Il ne lui restait que la vengeance particulière. Elle en usa. Voici comment.

Son mari avait quinze personnes à dîner : des hommes politiques, des diplomates, de hauts fonctionnaires. Elle s'était récusée, laissant monsieur présider ce dîner d'hommes. Mais au dessert, lorsque la réunion était à son point le plus expansif et le plus brillant, elle entre...

Grave, solennelle et comme implacable.

« — Monsieur ! — dit-elle au comte, — vous m'avez, la semaine dernière, étant seul avec moi, et à propos de je ne sais quelle discussion des plus sottes, donné un soufflet que j'ai reçu sur mon honneur autant que sur ma joue... »

Et, à cet étrange préambule, tous les convives ouvrent les oreilles et les yeux... Il se fait un silence de désert plutôt que de dessert.

« — Madame... — balbutia le mari, — le moment est mal choisi pour...

» — Parfaitement choisi, monsieur ! — interrompt-elle, — car ce soufflet, à propos duquel j'ai consulté mon avocat, ne m'est absolument bon à rien... et... »

Et, sans laisser au comte le temps de se reconnaître, la dame lui campa à son tour un retentissant soufflet, en s'écriant :

« — Je vous le rends ! nous voilà quitte ! »

Là-dessus, elle fit un hautain salut à l'assistance stupéfaite et se retira lentement !

Je vous laisse à vous imaginer la figure du mari, dont un côté était pourpre.

Eh bien, ce fait excentrique a son pendant : seulement, cette fois, nous sommes en plein dans un détail de mœurs étrangères.

Deux jeunes et brillants époux, qui viennent d'arriver du Nord à Paris pour y passer une lune de miel, — qu'à les voir on doit supposer de nature à se transformer en de nombreuses nouvelles lunes, — étaient, il y a huit jours, agenouillés au pied de l'autel où se célébrait leur heureuse union.

Tout à coup, et au moment le plus solennel de la cérémonie, la mère de la jeune fille se transformant en jeune femme, s'approche... et campe à la mariée deux grands soufflets !

L'émotion est générale autour d'elle... et pourtant celle-ci a reçu cette étrange correction de la plus simple façon, et comme si c'était là un cadeau de noces obligé. Les assistants, surpris, émus, interrogent la mère, et celle-ci répond avec un naturel qui semble s'étonner... de l'étonnement général :

« — On ne sait jamais ce que l'avenir réserve ! Dans notre pays, c'est l'usage... Ma fille pourrait n'être pas heureuse en ménage... eh bien, ces soufflets-là pourront servir à son divorce... ils prouveront que c'est moi qui l'ai forcée à épouser le baron ! »

Voyez-vous la mine de ce baron pendant cette scène par trop touchante de tendresse et de prévision maternelle?

C'est, paraît-il, un usage du Nord. Ne pourrait-on y obéir en simple effigie ?

~ Voici un petit billet fort engageant signé d'une de nos muses, — mais adressé à qui? nous n'avons pas le temps d'interroger... un guéridon. En ce temps-là, Mme Mélanie Waldor devait lire une pièce au terrible comité de la rue Richelieu. Quel était le nom de cette pièce? nous ne le savons pas plus que le nom du destinataire de cette aimable petite lettre!

« Vous me rendriez un grand service, monsieur et
» ami, en m'accompagnant demain à midi chez
» M. Jouslin de Lassalle, aux Français, il m'attend et
» est parfaitement disposé, nous prendrons jour pour
» la lecture. Je me soucie peu d'aller toute seule au
» théâtre, et je ne vois que vous d'homme en qui j'aie
» assez de confiance pour lui demander son bras.
» J'espère que vous serez libre de me donner une
» heure ; nous partirions d'ici à midi moins un quart
» juste, et vous serez libre à une heure. Il faut bien que
» vous soyez pour quelque chose dans la réussite de
» cette grande affaire, et je suis sûre que vous serez
» bien aise de me donner une heure !
» A demain donc; samedi est un bon jour qui ne
» me portera pas malheur. *Vous ferez un peu toilette,*
» *parce que j'en fais moi-même!* Je vous sais trop mon
» ami pour vous demander pardon de tout cela.
» Croyez à toute mon affection de sœur.
» M. WALDOR. »

Vendredi, onze heures du soir.

~ Il y a véritablement scandale au prix que certains industriels font payer leurs marchandises, et l'on se demande si de pareils exploitants ne mériteraient pas que leur nom et leur adresse fussent imprimés tout net... afin de mettre en garde contre de révoltants traquenards les passants, les promeneurs sans défiance.

Hier, quelqu'un, qui revenait des Tuileries avec un petit garçon, entre chez un pâtissier en vogue. L'enfant mange deux petits pâtés — et le père deux sandwichs. Il va pour payer, on lui demande... vingt-deux sous.

Il paye, et en sortant il fait ce calcul :

« Sandwichs, un centime de pain pour chacune et deux centimes de jambon ou bœuf ; main-d'œuvre, deux centimes ; total : un sou.

Pour les petits pâtés, eau, farine, gros comme une noisette de chair à saucisse ; total pour les deux : cinq centimes. Soit en tout : trois sous.

Doublons, triplons même, pour le bénéfice... j'arrive à six ou neuf sous...

Mais vingt deux ! »

Décidément, il faut se ranger du côté des boulangers, — qui sont taxés, — dans leur grande bataille de plume contre les exploitants de la pâtisserie — française, comme ils disent. Après cela, celle dont il est ici question, est-elle française?

That is the question!

En tout cas, c'est scandaleux.

~ L'autre soir, comme bon nombre de critiques s'étaient réunis, à l'Opéra, aux dilettantes et aux gens du monde, pour entendre Mme Csillag, qui se produisait pour la première fois dans *la Favorite* (259e représentation!), après avoir applaudi la vaillante cantatrice qui doit, paraît-il, remplacer Mme Borghi-Mamo, le public pensait que c'était là tout l'intérêt de la soirée. Aussi sa surprise fut-elle grande, lorsque vint le ballet du second acte, de voir paraître, ou plutôt apparaître une blonde jeune fille, de toute beauté, dont le nom, sans vedette et perdu dans les complications de l'affiche, n'avait éveillé l'attention de personne! Est-elle Italienne? Son nom, Pitteri, le ferait croire ; mais ses cheveux? Il n'y a guère que Venise qui, pour plaire sans doute au Véronèse, au vieux Palma, au Titien et à Giorgion, ait couronné de gerbes de cheveux blonds, — et même parfois dorés à l'aigu, — ces belles créatures qui regardent les lagunes adriatiques avec des yeux bleus! *Bianca, bionda, grassa :* blanche, blonde et grasse... telles le cardinal Bembo, l'amant de Lucrèce Borgia, les peint en trois mots dans ses *Asolani*. Donc, la signorina Pitteri, la nouvelle ballerine, est blonde pour sûr, Vénitienne probablement. Et jolie!

On a donc été fort agréablement surpris à son apparition, et des gens par centaines se sont empressés de l'encadrer dans l'objectif de leur lorgnette. Disons bien vite qu'elle danse fort bien, fort légèrement, et que chez elle l'artiste vaut la femme. Nous n'entrerons dans aucun détail technique sur ses qualités de pointes, de parcours et de ballon, — nous bornant à vous dire qu'à ces mérites acquis elle joint naturellement le premier de tous, selon nous, pour une danseuse : la beauté.

~ « Et cette nouvelle venue fera-t-elle ombrage à Mlle Emma Livry? » — nous demandera-t-on. Oh! pour cela nullement! Celle ci a, du premier pas, du premier bond pris sa place : la première, et sa légèreté est si grande, qu'en s'élançant du sol elle a pu, touchant presque les ciels de toile bleue de l'Opéra, retomber, ou plutôt redescendre *étoile*, — car Mlle Emma Livry, qui n'a que seize ans encore, est étoile déjà! Aussi M. Alph. Royer vient-il de la lier par les ailes à notre Académie impériale chorégraphique — et de chant, — pour trois rigides années, moyennant 72,000 francs que cette enfant aura gagnés bien avant d'avoir accompli ses vingt ans. Hélas! je connais et vous connaissez aussi, bien des hommes de talent, — et même de génie, — qui ont atteint trois et quatre fois cet âge sans avoir pu amasser cette ample somme, qui eût adouci, charmé, prolongé leur vieillesse! Mais après tout il ne suffit pas de danser pour devenir riche, il faut danser comme danse, comme dansera cette jeune et surprenante Emma Livry. Alors on fait plus que de devenir riche, — on devient célèbre!

Or, voici que lui arrive avec la précoce renommée une immense bonne fortune : Mlle Taglioni, la muse de la danse, compose en ce moment, pour la jeune et vaillante Emma, un ballet d'action ! Comprenez-vous quel beau soir, et le régisseur annonçant : « Messieurs, le ballet que nous avons eu l'honneur de représenter devant vous est de... mademoiselle Taglioni! »

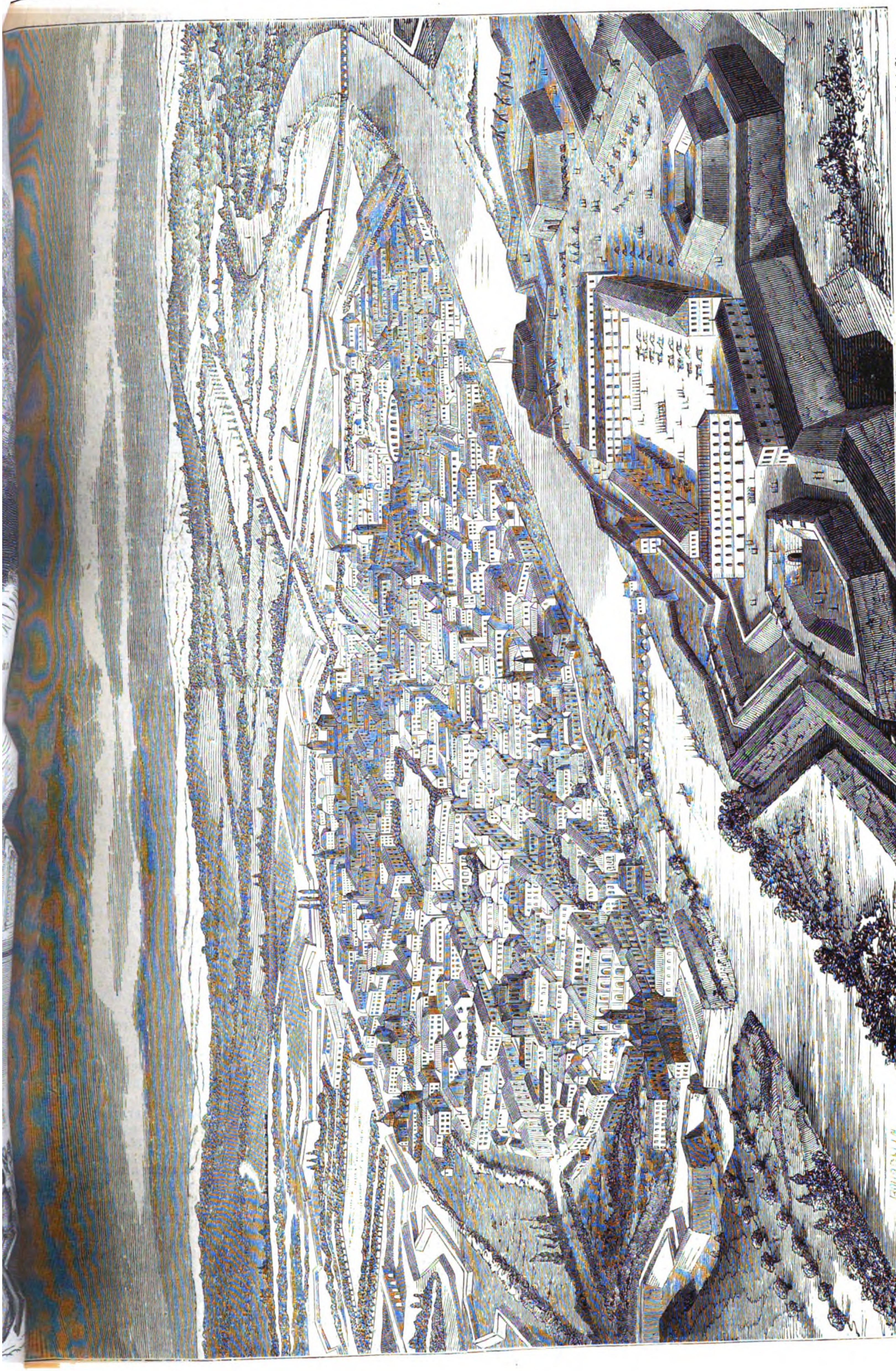
Cette éclatante adoption en dit plus que toutes nos plumes, et que tous les applaudissements, et que tous les 72,000 francs possibles!

Ajoutons enfin qu'à une époque où tant et trop de noms étrangers s'étalent sur l'affiche de notre grand Opéra, Mlle Emma Livry a un mérite de plus à nos yeux : elle est Française. Nous sommes donc heureux de voir qu'on se l'est pour trois ans attachée. D'ici là ses ailes pousseront encore, mais nous espérons que la reconnaissance l'empêchera de s'envoler.

JULES LECOMTE.

S. A. R. le prince Humbert, duc de Piémont, colonel de la garde nationale de Turin, — d'après une photographie du cabinet du roi.

Enrôlement des engagés volontaires au bureau de recrutement, rue du Cherche-Midi, à Paris.



Champ-de-Mars où sont campées les troupes françaises. Citadelle Chemin de fer de Turin à Gênes.

Alexandrie à vol d'oiseau.

Bulletin de l'armée d'Italie.

Les événements militaires qui semblaient devoir se précipiter, dans la haute Italie, paraissent éprouver un temps d'arrêt. L'armée autrichienne, après avoir franchi le Tessin sur trois points, au nombre de cent vingt mille combattants, replie ses têtes de colonnes, qui s'étaient avancées jusqu'à Castel-Nuovo et jusqu'à Trino, et opère sa concentration sur la Sesia.

Quelle est la cause de ce mouvement? Est-ce l'inondation du pays, provenant à la fois de la rupture des canaux des rivières et des pluies torrentielles? Est-ce l'arrivée si rapide de nos troupes? Serait-ce même l'exécution d'un système arrêté d'avance et dont le seul but serait d'épuiser le pays ennemi?

Le corps d'armée qui avait franchi le lac Majeur et débarqué à Arona, menaçant la ligne de Suse, interrompt lui-même un mouvement qui n'aura obtenu d'autres résultats que la levée de lourdes réquisitions de guerre. Notre gravure donne la vue de plusieurs convois formés de barques piémontaises chargées de vivres, grains et bestiaux, remorquées par des vapeurs lombards, sous l'escorte d'embarcations montées par des troupes autrichiennes. Ce dessin a été pris d'une fenêtre d'Arona, au moment où le *Radetzki* s'éloignait avec un de ces convois dans la direction d'Augera, tandis que le *Benedeck* venait prendre l'Aussière et la direction d'une nouvelle division de bateaux de charge.

Ce mode d'hostilité est le système que semble avoir adopté l'armée tudesque sur tous les points où elle a envahi le territoire sarde : à Novare comme à Arona, à Vattara comme à Gravellone.

Jusqu'à ce moment, toutes les rencontres n'ont été que quelques escarmouches de cavalerie et quelques engagements d'avant-postes; la plus sérieuse a été la tentative faite, par l'un des corps formant l'aile gauche de l'armée autrichienne, pour franchir le Pô, à Frassinetto. Ses colonnes débouchèrent le 3 mai, vers quatre heures, dans la vallée de Terra-Nuova, et couvrirent de leurs tirailleurs la rive gauche où plusieurs pièces de leur artillerie vinrent s'établir derrière la levée du fleuve. Un feu très-vif s'engagea aussitôt entre ces forces et les avant-postes piémontais établis sur la rive droite. C'est cet engagement, dessiné de ce point même occupé par le dix-septième régiment d'infanterie, le huitième bataillon de tirailleurs, les première, dix-septième et dix-huitième batteries sardes, sous les ordres du colonel Bozoli, que représente notre illustration. Averti par les détonations de l'artillerie, le major-général Cialdoni s'empressa de sortir de Casal avec le quinzième régiment d'infanterie, deux escadrons de chevau-légers Montferrat, et la troisième batterie de campagne, et de se porter sur le lieu du combat. Mais, à son arrivée, l'ennemi avait déjà cessé son feu.

Ses efforts la nuit suivante pour établir un pont de bateaux n'obtinrent pas plus de succès; il fut contraint de se retirer avec des pertes nombreuses : ce combat n'a coûté aux Piémontais que six morts et vingt-sept blessés.

Notre armée d'Italie, dont le premier corps occupe fortement, non loin de ce point, la vallée de la Scrivia, concentre ses divisions sous les remparts d'Alexandrie.

Cette ville, dont nous donnons une vue à vol d'oiseau, est une place forte de premier rang; assise à l'ouverture de la plaine de Marengo, elle est de plus l'un des points stratégiques les plus importants de la Haute-Italie. Elle forme, avec Casal et Turin, la base d'opérations sur laquelle va reposer l'évolution des armées alliées.

Napoléon Ier avait senti toute son importance militaire, et avait indiqué lui-même le tracé général des fortifications, qu'ont complété depuis d'importants travaux. La citadelle, séparée de la ville par le Tanaro, est citée comme un modèle. C'est une vaste enceinte où la division Bourbaki est complétement logée; les autres divisions bivouaquent sur les terrains qui l'entourent. C'est là que les convois de Gênes et de Turin, souvent même les convois directs de Suse, viennent incessamment verser de nouveaux soldats. Ces puissants et rapides moyens de locomotion ne suffisent cependant pas au mouvement de nos troupes; beaucoup de nos bataillons quittent Gênes et, franchissant ardemment la chaîne des Apennins qui longe la côte, se dirigent joyeusement, le sac et les piquets de tente au dos, vers ce grand rendez-vous où doit s'ouvrir réellement la campagne.

Nous donnons, d'après les croquis de l'un des officiers qui ont accompli ce pénible, mais pittoresque trajet, la vue de la marche de l'un de nos régiments à travers ces monts, que le soleil de cette belle plage couvre en ce moment de toutes les richesses de la végétation ligurienne et alpestre.

Au moment où nous mettons sous presse, nous recevons de l'un de nos correspondants, M. Henri Durand-Brager, établi au quartier-général piémontais, à San Salvatore, où il a été accueilli avec une faveur tout exceptionnelle, des croquis du plus saisissant intérêt. Ils sont déjà entre les mains des artistes. Nous les publierons dans notre prochain numéro.

FULGENCE GIRARD.

Départ de l'empereur pour l'armée d'Italie.

L'empereur a quitté Paris, mardi 11 mai, à six heures du soir, pour aller prendre le commandement de l'armée d'Italie. LL. MM. II. avaient assisté à midi, dans la chapelle des Tuileries, à une messe célébrée par S. Em le cardinal Morlot, archevêque de Paris, pour appeler sur les armes de la France et sur la personne de l'empereur la protection du ciel. Elles sont sorties de leurs appartements, où S. A. I. la princesse Mathilde, S. A. grand-ducale la princesse Marie de Bade, S. G. le duc d'Hamilton étaient venus faire leurs adieux à l'empereur, à cinq heures et demie. S. M. était en petite tenue de général de division, avec képi. Les premiers dignitaires de l'État, les membres du conseil privé, les ministres, les grands officiers de la couronne, les officiers et dames de la maison de l'empereur et de l'impératrice attendaient dans les salons du palais. L'empereur, après avoir répondu à leurs félicitations par des paroles bienveillantes, est descendu dans la cour d'honneur, où il est monté avec S. M. l'impératrice dans une petite calèche découverte. Une foule immense, qui n'avait cessé de grossir depuis quatre heures, se pressait sur tout le parcours de la rue de Rivoli et des autres rues que devait suivre la voiture impériale pour atteindre la gare de Lyon. On se ferait difficilement une idée de l'enthousiasme qu'a excité partout sa présence. On agitait les mouchoirs et les chapeaux en envoyant des vœux au souverain soldat qui allait faire reluire au soleil de Marengo l'épée de la France. Les sergents de ville tentèrent inutilement de contenir la multitude sur les trottoirs, la chaussée fut envahie, on se pressait au tour de la voiture impériale, on lui tendait les mains qu'il serrait avec cordialité, tandis que l'impératrice, émue de ces démonstrations affectueuses, cherchait en vain à contenir les larmes d'attendrissement qui jaillissaient de ses yeux. Ce fut ainsi que la voiture marchant au pas, au milieu de cette foule, atteignit la gare du chemin de fer où les personnages qui l'accompagnent en Italie étaient déjà arrivés dans des voitures de la cour. On y remarquait S. Exc. M. le maréchal Vaillant, les généraux de division comte de Roguet et comte de Montebello; MM. de Béville, le prince de la Moskowa et Fleury, généraux de brigade; LL. AA. II. le prince Jérôme, le prince Napoléon qui devait accompagner l'empereur, et la princesse Clotilde; S. Exc. le maréchal Magnan, le général Lawestine, les deux préfets et un grand nombre de sénateurs et de députés se tenaient dans le salon d'attente. Ils se sont avancés vers LL. MM. II. qui, peu après, ont monté dans leurs wagons. S. M. l'impératrice et S. A. I. la princesse Clotilde n'ont quitté le train impérial qu'à Montereau. C'est dans cette ville qu'a eu lieu la seule station que le train impérial doive faire jusqu'à Marseille. Après le dîner, S. M. l'impératrice et S. A. I. la princesse Clotilde ont fait leurs adieux à l'empereur et au prince Napoléon, et sont revenues par un train express à Paris.

LÉO DE BERNARD.

Humbert-Reinier-Charles-Emmanuel-Jean-Marie-Ferdinand-Eugène, prince de Piémont.

Le roi Victor-Emmanuel vient d'aller prendre le commandement de l'armée sarde. On n'a pas appris sans une touchante sympathie que le prince héréditaire, S. A. R. Humbert-Reinier-Charles-Emmanuel avait, malgré son extrême jeunesse, — il vient d'accomplir sa quatorzième année, — sollicité et obtenu l'honneur de faire ses premières armes à côté de son père, dans cette guerre solennelle de l'indépendance italienne. Le prince Humbert est né le 14 mars 1844 du mariage de Victor Emmanuel avec S. A. I. Marie-Adélaïde Françoise-Reigneire-Elisabeth-Clotilde, archiduchesse d'Autriche, décédée le 20 janvier 1855.

On le voit, c'est bien le sang de Charles-Albert qui coule dans ses veines comme dans celles de Victor-Emmanuel lui-même. C'est une vaillante race que cette maison de Savoie, dont la souche jette ses racines jusque dans les ruines de l'empire romain, et donnait, dès le dixième siècle, des rois à l'Italie, et le jeune prince porte dignement le nom du guerrier qu'elle cite parmi ces ancêtres avec le plus de fierté.

Ce n'est pas sans une certaine difficulté que la plume biographique se trouve dans la nécessité d'écrire le nom d'un enfant dont la vie, nécessairement sans passé, est toute en espérances. Ce qu'elle peut seulement constater, c'est son aspect et ses aptitudes morales.

De ce côté, le prince Humbert a été très-libéralement doté par la nature. Sa taille souple et élevée, son regard ferme, son air hardi, sont bien ceux de tous ces chevaliers, les Othon et les Humbert, qui forment la série de ses aïeux.

Une éducation qui, tout en se préoccupant particulièrement de la culture intellectuelle, fit cependant une large part à tous les exercices qui pouvaient développer la force et l'adresse, ont admirablement préparé le jeune Humbert à tous les travaux, qui sont des nécessités de la vie princière.

MAC' VERNOLL.

PARIS INCONNU.

LES TAPIS VERTS.

XIV. — L'Or, le Crédit, les Dettes de Jeu.

(*Suite.*)

On doit classer parmi les joueurs prudents ceux qui n'empruntent pas et surtout ceux qui ne jouent jamais sur parole. Ils sont rares. Il faut être doué d'une grande force de volonté et d'un véritable empire sur soi-même pour savoir quitter le jeu quand on a perdu tout l'argent qu'on y avait apporté, sans chercher à le rattraper, soit à l'aide d'emprunts, soit en acceptant de jouer sur parole. Ce jeu est le plus terrible de tous. On voit fréquemment des personnes, assez réservées quand elles ont leurs enjeux, engager sur parole des sommes considérables qu'elles n'auraient jamais [...] autrement. Elles ont perdu trois cents francs en [...] heures, en les défendant habilement, et elles perdent mille écus, en quelques instants, sans se rendre [...] de la manière dont elles les jouent. Le jeu sur parole est le triomphe des joueurs de profession. C'est là que les mains habiles s'emparent de la victime, la saignent à blanc et la strangulent. Nous avons tous [...] l'esprit le souvenir de ce procès fameux qui nous [...] prit, il y a quelques années, qu'un millionnaire [...] connu avait perdu sur parole, en une seule nuit, [...] sept cent mille francs. La dette, représentée par [...] billets, fut annulée par la justice. Plus d'un s'est brûlé la cervelle à meilleur marché.

La folie seule peut expliquer de pareilles actions. Il est évident que l'homme n'a pas sa raison lorsqu'il commet. Les fatigues de la nuit, l'irritation que [...] la perte ont altéré les facultés de son cerveau. Il [...] rend qu'imparfaitement compte de ce qu'il fait, [...] qui le prouve, ce sont ses erreurs fréquentes. Arrivé à ce degré d'affaissement, il est en état d'infériorité [...] vis-à-vis ses adversaires et souvent à la merci de [...] probité. L'appât est grand pour les joueurs [...] bles. Aussi s'en trouve-t-il qui se font une spécialité du jeu sur parole. Ils arrivent tard, lorsque la partie touche à sa fin, et, comme des troupes fraîches, ils ont bon marché des lutteurs fatigués qu'un vain espoir retient encore sur le champ de bataille. Ce [...] ne mesurent l'étendue de leur faute que lorsqu'ils [...] rentrés chez eux. Là, dans l'isolement, ils se [...] chent, avec une amertume cruelle, quelquefois [...] un emportement terrible, de ne pas avoir quitté le jeu aussitôt que l'argent leur a manqué. Ils [...] raient perdu une somme insignifiante, comparativement à celle qu'ils doivent et qu'il faudra payer à l'heure. Une voix intime leur criait de fuir. Pourquoi ne l'ont-ils pas écoutée? Si l'homme qui se sent enclin à jouer pouvait assister au spectacle [...] que donnent dans ces moments certains joueurs [...] une forte perte, il serait peut-être guéri du jeu [...] on l'est quelquefois de la passion des liqueurs [...] spectacle de l'ivresse. Nul ne serait aussi sé[...] la victime qu'elle l'est elle-même. Elle pleure, s'arrache les cheveux, elle se déchire la peau avec ses ongles. Mais il est trop tard, la faute est commise, et tout à l'heure il faudra s'occuper de trouver la somme perdue, si on ne l'a pas dans son secrétaire, car la dette de jeu est la dette d'honneur.

Elle l'est encore aujourd'hui, je l'ai dit, et voici pourquoi.

Elle est la dette d'honneur, parce que le créancier n'a pour garantie de sa créance que l'honneur de celui qui lui doit. Légalement, la dette de jeu n'existe pas, elle n'est pas reconnue; on n'en peut revendiquer le paiement devant aucun tribunal. Dette d'honneur ne veut donc pas dire seule dette qui engage l'honneur, mais dette qui n'engage que l'honneur. C'est précisément à cause de la mobilité du gage que tout homme veut se libérer promptement. Cet engagement est comme un brevet de loyauté que l'on se donne à soi-même. Il dit : « Mon honneur est le meilleur de tous les contrats, et vous n'avez pas besoin de [...] gnature pour que je sois engagé envers vous. » [...] fois la dette de jeu se payait invariablement d[...] vingt-quatre heures. De nos jours, cet usage est [...] une loi pour la plupart des joueurs, et il est passé en principe dans certaines réunions, dans plusieurs cercles de Paris, par exemple, où l'on n'admet pas

...mbre puisse dormir deux nuits sur une dette de jeu, ...ù l'économie intérieure est organisée de telle sorte ... le sociétaire négligent devient, dès le second jour, ...iteur de l'établissement lui-même et s'expose, par ...équent, à une réclamation du gérant.

...e respect particulier de la dette de jeu existe donc ...ore aujourd'hui; mais il tend à s'amoindrir, et l'on ...contre maint, nant, en plus grand nombre qu'au-...fois, des joueurs peu scrupuleux qui se montrent ...discrement aiguillonnés par le besoin de se libérer. ... en a même, cela va sans se dire, qui, n'étant en-...près que d'honneur, ne se sentent pas engagés du tout, ...ne s'acquittent jamais. Toutefois, c'est la faible mino...té. J'ai dit pourquoi, en parlant du crédit tout à ...eure. Ce sont ordinairement des joueurs d'occasion ...bien des joueurs qui, pour un motif quelconque, ...ncent au jeu. Les premiers déclarent volontiers ...ils ont été attirés dans un guet-apens, qu'on leur a ...violence ou bien qu'on a abusé de leur bonne foi ...de leur inexpérience (pauvres victimes naïves!); ...mi les seconds, il s'en trouve qui, tout en recon-...ssant leurs dettes, se refusent carrément à les payer, ...rce que, disent-ils, le jeu est une abominable chose, ...qu'on leur doit beaucoup à eux-mêmes. Inutile d'a-...uter que ces retours tardifs et suspects à la vertu sont ...néralement assez mal pris par les créanciers. Ces ...nversions rappellent un peu celle du diable qui se ...ermite sur ses vieux jours. Neuf fois sur dix, quand ...joueur cesse de payer ses dettes de jeu et le dit tout ...ut, c'est qu'il ne peut plus jouer.

Un honnête boutiquier ne comprendra jamais pour-...oi l'homme du monde, qui a perdu hier, sur parole, ...ille francs au lansquenet, s'empresse de les payer ce ...atin, au lieu de les donner à son tailleur qui lui de-...ande un à-compte sur une vieille et grosse facture. ...faudra le prêcher longtemps pour lui faire sentir les ...ances que je viens d'indiquer, et si l'honnête bou-...iquier est le tailleur lui-même, il sera absolument ...fractaire à tout raisonnement dans ce sens. Il y a ...ourtant, indépendamment des motifs d'intérêt, de so-...larité et d'honneur, qu'inspirent au joueur le désir ...se libérer le plus tôt possible, des considérations ...ciles à saisir qui font de sa dette une dette à part, pri-...ant, sous certains rapports, toutes les autres dettes. Un ...mmerçant qui vend sa marchandise fait acte de spé-...ulation. Il la vend avec bénéfice. Dans son marché, il ...prévu deux chances : celle du retard de paiement et ...le de non-paiement. En vendant à crédit dix ou ...nze pour cent plus cher qu'au comptant, il se con-...ue son propre assureur : neuf affaires dont la ter-...naison est heureuse couvrent la dixième qui a été ...mauvaise et laissent encore sur le total un bénéfice ...nnête. Voilà pour la dette de commerce : elle a prévu ...s retards, la perte même, et elle y a paré. « Nous se-...ons trop heureux si tout le monde nous payait » est ...ne phrase pour ainsi dire proverbiale dans la bouche ...certains commerçants. En regard de cette créance, ...ous mettons la dette de jeu, argent perdu sur pa-...le et surtout argent emprunté, la différence nous ...ute à l'esprit. Ici, aucune chance mauvaise n'a été ...évue, on n'est assuré contre rien, et rien ne ressem-...moins à une spéculation que ce qui s'est passé. On ...ou contre vous, sur parole, une somme, ou bien on ...l'a prêtée. Dans les deux cas, on s'est fié à votre ...oté. Je n'examine pas les circonstances particu-...es dans lesquelles on vous a obligé. Le principe est ...on vous a obligé, et cela suffit pour que votre de-...soit indiqué. Vous n'êtes pas un débiteur ordi-...re, vous ne pouvez pas dormir plusieurs nuits sur ...e dette-là, parce que tout retard est préjudiciable ...lui qui vous a rendu service. Au jeu, l'argent fait ...gent. Vous ne pouvez pas retenir une partie du ca-...l, c'est à-dire des moyens d'action de celui qui. gra-...ement, vous a secouru. C'est avec trois cents francs ...a propos qu'on se couvrira d'une perte de mille. ...Quelle mine ferez-vous ce soir, et que ne vous ...pas votre conscience, si l'homme dont vous êtes le ...eur renonce, faute d'argent, à jouer certains gros ...qu'il eût joués et gagnés si vous lui aviez rem-...rsé les vingt-cinq louis qu'il vous a prêtés hier?...

...voilà assez, je crois, sur la dette de jeu et sur les ...gations qu'elle impose. On cite le trait d'un vieux ...ilhomme joueur qui, se trouvant à l'article de la ...t n'ayant plus pour toute fortune que vingt ...le francs, les remit à son fils en lui disant : « Cours ...porter à N..., qui me les a gagnés l'autre soir, et ...onne-moi de te dépouiller. »

...voudrais que l'histoire ajoutât que le fils remit ...lement la somme, mais qu'il ne joua jamais.

ÉDOUARD GOURDON.

...es lecteurs du *Monde illustré* dont les collections ...incomplètes, peuvent se procurer les numéros ...leur manquent, au prix de 30 cent. chacun, aux ...reaux du journal, et de 35 cent. par la poste à Paris ...ans les départements.

SALON DE 1859.[1]

XI

C'est l'Italie encore, c'est l'Italie toujours qui inspire le mieux nos peintres français MM. Hébert, de Curzon, Rodolphe Lehmann, n'ont pas soulevé le voile de l'antiquité pour la trouver belle : ils l'ont regardée telle qu'elle est aujourd'hui, avec sa couronne de soleil, tantôt sous le sourire de ses mascarades, tantôt dans la pâleur de sa *Malaria*, l'*Italie blessée!*

Celui qui ne reconnaît pas qu'il y a un abîme entre l'idée en peinture et l'idée en poésie, n'a pas le sentiment de l'art. Il y a la sphère de l'art et la sphère de la poésie. Le rhythme du peintre et du sculpteur n'est pas le même que celui du poëte et du musicien. Le premier chante aux yeux pour l'éloquence de la ligne, la gamme des couleurs, le jeu harmonieux des lumières, la beauté de l'expression; le second chante pour l'oreille ses symphonies. Tous les deux viennent remuer l'âme, mais par des effets opposés. Diderot a trop confondu les deux idées.

Ce que j'aime dans ces trois peintres plus ou moins italianisés, Hébert, de Curzon, Rodolphe Lehmann, c'est qu'ils sont poëtes par la peinture, rien que par la peinture. Ils ne veulent pas remonter les spirales en casse-cou du symbolisme. Ils peignent des tableaux et non des rébus philosophiques.

Je dirais bien lequel des trois peint le mieux, mais je ne saurais dire lequel des trois est le plus imprégné du sentiment italien. Est-ce M. Hébert avec ses *Cervarolles*, M. de Curzon avec sa *Napolitaine de Piciuesca*, ou M. Rodolphe Lehmann avec ses *Mendiantes des Abruzzes* ou ses figures des *Marais pontins?*

Le style en peinture ennoblit les moindres sujets; la vérité n'y perd rien, au contraire, elle y trouve le souverain accent qui la transfigure dans l'art. Si M. Hébert n'était qu'un peintre de genre, c'est à peine si on s'arrêterait devant ses tableaux, même s'ils étaient peints avec des tons mo ns nacrés; mais M. Hébert élève jusqu'à l'histoire la plus simple page de la nature. Peut-être faut-il regretter de le voir s'attarder ainsi à la fontaine, comme un chercheur qui n'a pas encore trouvé son chemin. Aujourd'hui que les peintres d'histoire nous font défaut, M. Hébert pourrait s'aventurer en de plus grandes entreprises; mais qui aurait le courage de lui reprocher d'être un peintre charmant et pénétré sous prétexte qu'il pourrait se hasarder à devenir un grand peintre?

De ses deux tableaux, le plus important est le plus petit. *Rosa Néra* a un fonds très harmonieux, très-étudié, sur lequel les figures se détachent en vif relief. Il y a là plus de caractère, plus d'effet, plus de poésie que dans les autres Cervarolles. On resterait toute une heure sur la margelle de la fontaine pour admirer ces types si dissemblables qui sont le même type, ces jeunes filles et ces vieilles femmes que la même nature a prises au berceau, que la même passion a flagellées ou flagellera. Celle qui vous arrête, ce n'est pas la plus jeune qui tend sa cruche, c'est la *Rose noire*, qui pleure sans larmes l'amant que la mort lui a arraché des bras.

Voilà une autre paraphrase de la cruche cassée que Greuze ne comprendrait peut-être pas, mais qui dépasse dans sa poésie sauvage sa jolie fillette chiffonnée.

Les figures du plus grand tableau sont tout aussi magistralement traitées, mais elles sont écrasées par le fond. Il ne fallait peut-être, pour éviter ce grave défaut, que détacher un pan de la voûte pour montrer le ciel. L'œil est trop emprisonné et cherche l'horizon lointain.

Voilà la vraie Italie moderne. Cela détonne avec l'air connu de Léopold Robert, qui semblait ne la voir que les jours de fête, quand elle chante sur la gamme des moissons et des vendanges. Chaque talent donne son point de vue; le vrai comme le beau se chantent dans la tour de Babel : c'est la confusion des langues. M. Hébert semble avoir pris pied dans le pays des Cervarolles un jour de misanthropie, par amour des beautés sauvages, en haine de la civilisation toute barbouillée de poudre de riz. A-t-il voulu supprimer d'un trait de pinceau tous les siècles qui nous séparent de la barbarie, pour mieux retrouver les fières allures, les rudes écorces, les sauvages attitudes?

Ce qu'il vient de faire le prépare merveilleusement à l'interprétation de quelques belles pages de la Bible. Je ne doute pas que dans cette recherche austère de la primitivité, il ne réussisse à peindre avec un grand caractère Rachel à la fontaine, Ruth à la moisson ou la fille de Jephté sur la montagne.

[1] Les deux gravures qu'emprunte au salon notre numéro de ce jour, sont deux des toiles qui ont le plus généralement conquis la faveur du public : l'une est une de ces chaudes peintures où le pinceau de M. Alexandre de Bar a su, comme celui de Marilhat, répandre tout l'ardeur du soleil d'Égypte : *le Désert de Giseh*. Dans l'autre, sous ce titre tout bucolique : *une Vache quise gratte*, M. Troyon a reproduit une vue pleine de fraîcheur de la vie champêtre : c'est une églogue de couleurs.

(*Note de la Direction.*)

XII

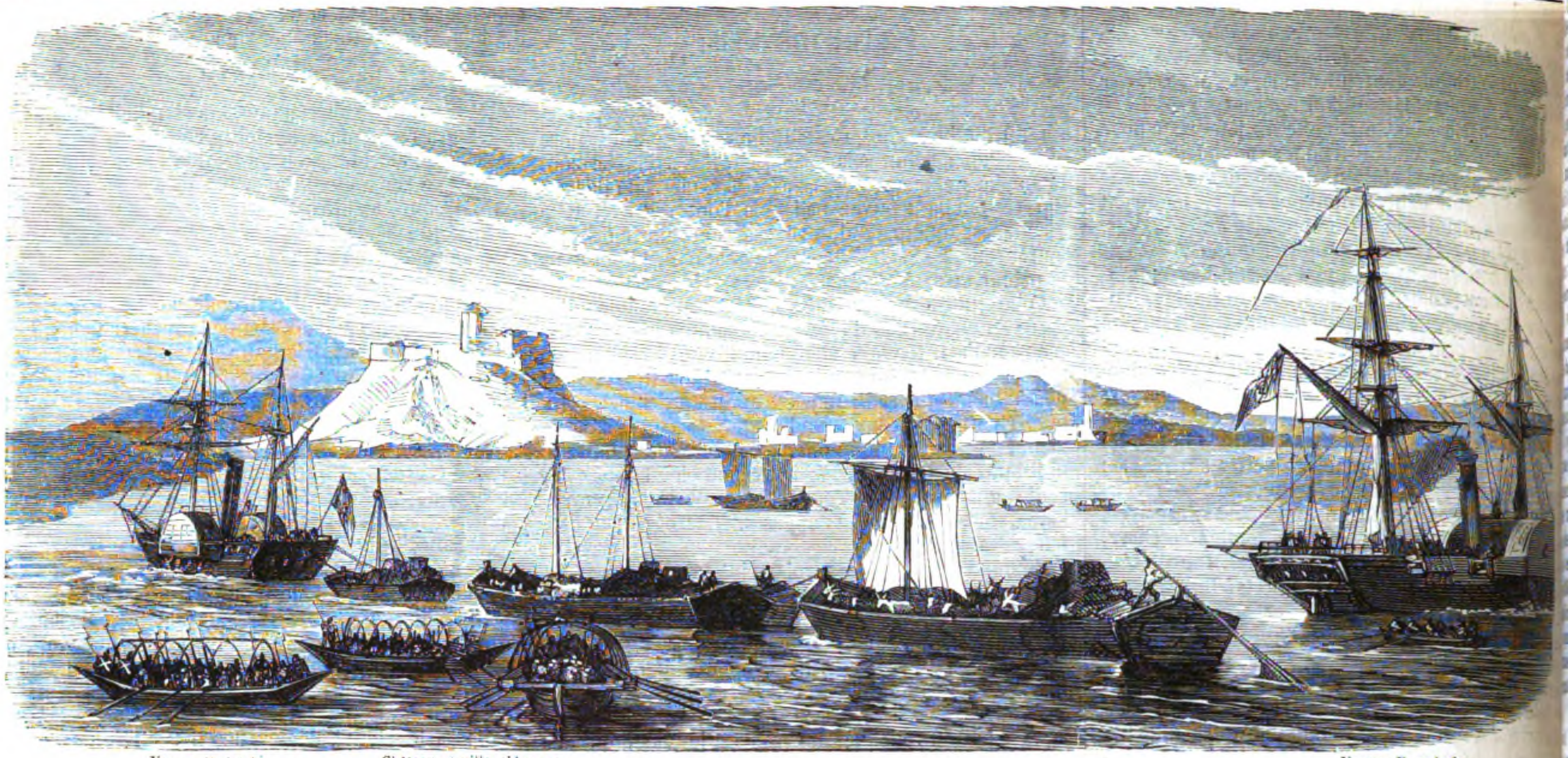
M. de Curzon cherche aussi la simplicité, mais il ne s'est pas retiré dans le cloître des Cervarolles (Je dis le cloître, car tout ce pays semble faire pénitence.) Il a voyagé par toute l'Italie, il a même traversé la mer Morte pour conduire Psyché aux enfers. Ce n'est pas d'hier que M de Curzon s'est révélé, mais pourtant c'est à cette exposition qu'il a montré toutes ses forces. Il y est au premier rang, et plus d'un maître reconnu est inquiété par son voisinage. Dès son début, M. de Curzon s'était montré ardent à la recherche de l'idéal; paysagiste, il aimait la nature, mais, comme Poussin, son premier maître, — je crois qu'il a étudié sous Cabat, — il la corrigeait dans ses défauts Il a prouvé qu'il avait à un haut degré le sentiment de l'architecture; ce sentiment lui servait jusque dans la construction de ses arbres, où il eut volontiers montré les cinq ordres de Vignole. Ses arbres étaient surtout corinthiens.

Aujourd'hui, M. de Curzon n'est plus seulement un paysagiste, c'est un peintre d'histoire : il est très-varié d'aspect, de style et de palette. Il a prouvé tout d'un coup qu'il ne faut jamais se hâter de juger un homme, et que la critique qui veut circonscrire un talent, oublie sans cesse que presque tous les peintres bien doués ont eu trois manières, et se sont renouvelés aux grandes périodes de leur vie.

Je parlais tout à l'heure de sujets bibliques; *la Jeune mère napolitaine*, de M. de Curzon, ne semble-t-elle pas une page détachée de ce divin livre? Jamais la sérénité maternelle n'a été plus chastement caressée. On sent bien que les pâles inquiétudes qui traversent la vie moderne n'ont pas hanté ce beau front tout couronné de cheveux d'or. Pour elle il n'y a qu'un horizon, c'est le berceau de son enfant. Elle ne songe qu'à être heureuse. Si les ennuis franchissaient le seuil de cet intérieur si reposé et si doux à la vue, elle les chasserait d'un signe de main, tant elle craindrait de les voir agiter le sein où boira tout à l'heure son enfant. Elle file du lin et voudrait filer de soie les jours du cher bambino qu'elle caresse du regard avec la plus adorable expression. Ce tableau si lumineux et d'un coloriste et d'un poëte : il charme les yeux et fait du bien à l'âme; on s'y plaît comme dans un beau pays. Ce n'est pas un tableau religieux, mais je ne craindrais pas de le placer dans une église, car il parle de Dieu. Dans cent ans, cette mère sera une madone.

M. de Curzon n'a pas exposé moins de huit tableaux. *Le Tasse à Sorrente* ne s'explique pas nettement; il faut recourir à l'histoire du Tasse, après quoi on n'est pas encore édifié. J'aime mieux la *Moisson dans les montagnes napolitaines*. Ce tableau n'a pas besoin de commentaires, non pas seulement parce que l'action en est simple, mais parce que le peintre y a exprimé très-éloquemment le caractère du pays par les mont gnes bleues, les blés d'or et les figures bronzées. L'atmosphère est peinte, si on peut le dire, dans toute son action incendiaire.

La Fontaine disait que, de toutes ses fables, celle qui lui avait coûté le plus de peines, était l'Histoire de Psyché, qu'il a mise en prose et en vers d'après Apulée. Psyché n'est ni une fable, ni une histoire, c'est un conte, le premier conte de fées. Mme d'Aulnoy est sortie de là avec sa nichée d'oiseaux bleus. La Fontaine se donna beaucoup de mal pour rien; Psyché n'étant ni antique, ni moderne, il eut beau s'évertuer à la peindre galamment, suivant son expression, il ne la fit ni belle, ni amoureuse. M. de Curzon a-t-il été plus heureux? Sa Psyché revient des Enfers, mais on voit bien à sa figure qu'elle n'y est pas allée pour ses péchés : « Il n'y eut ni démon, ni ombre qui ne compâtit au malheur de cette affligée La pitié entra pour la première fois au cœur des furies. » Pluton voulait la garder, mais Proserpine jalouse se hâta de lui donner la boîte, et de renvoyer une si éblouissante beauté du sombre royaume. Elle s'en va, heureuse d'emporter cette boîte qui renferme la Beauté. C'est le moment que le peintre a choisi. Sa Psyché est prise dans la grâce des seize ans, il était impossible de la peindre plus légèrement belle. Elle se détache harmonieusement des demi-teintes infernales où se dessinent Pluton et Proserpine; elle est si douce à voir, que Cerbère est désarmé et l'escorte plutôt qu'il ne la retient S'il fait entendre son triple aboiement, c'est un adieu sympathique et non une menace. Que va-t-elle faire cependant? Ouvrira-t-elle la boîte? N'est-elle donc pas assez belle pour Cupidon, qu'elle va dérober le fard précieux destiné à Vénus? La Fontaine a bien exprimé cette situation : « Une certaine appréhension toutefois la retenait; elle regardait la boîte, y portait la main, puis l'en retirait, et l'y reportait aussitôt. Après un combat qui fut assez long, la victoire demeura selon la coutume à la curiosité. »



Vapeur Radetzki. Château et ville d'Angera. Vapeur Benedeck.

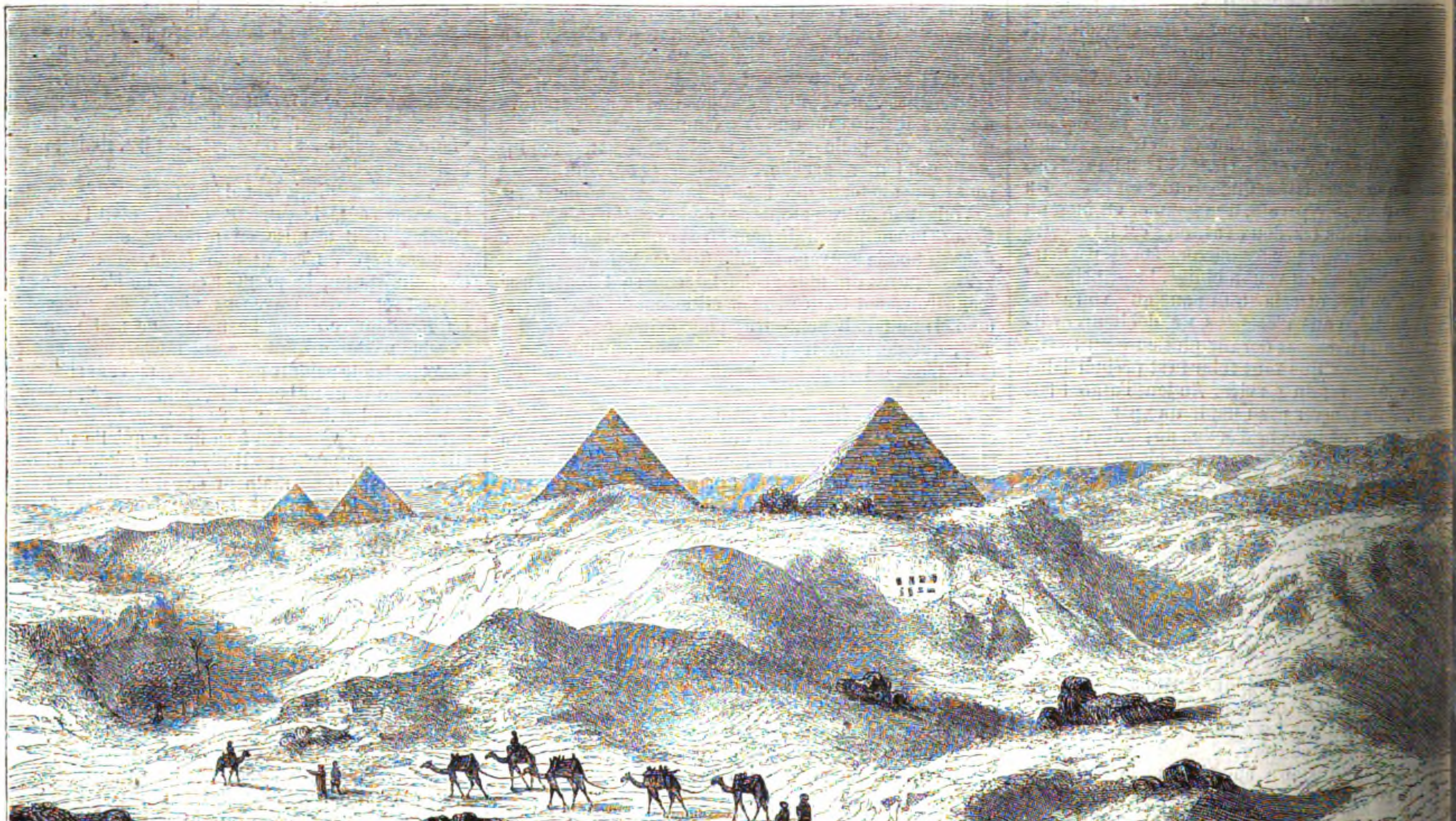
Convois de barques sardes chargées de réquisitions levées par les Autrichiens à Arona, et remorquées à Angera, — d'après des croquis de M. Fransosini, envoyés par M. Ferri, professeur à l'École des beaux-arts de Turin.

Dans la Psyché de M. de Curzon, on pressent que cette belle fille, toute aérienne, succombera à la tentation des paradis perdus. On ne tient pas impunément pour les autres, même pour Vénus, la beauté dans ses mains; on a beau revenir des enfers, on est toujours fille de la terre.

XIII

Rodolphe Lehmann a les honneurs du salon carré, — la tribune. — C'est un succès cher à Henri Lehmann, qui lui cède sa place avec joie.

Vous vous souvenez des débuts de Rodolphe Lehmann. C'était une âme poétique et tendre, se réveillant au premier chaud rayon du soleil d'Italie. Né plus poëte encore que peintre, il avait suffi de quelques années de discipline, passées dans le sévère atelier de son frère, pour lui donner juste le sens plastique nécessaire pour s'exprimer dans la langue des formes. L'aspect des beautés méridionales, l'impression immédiate de l'Italie ont fait le reste. Voilà sa première manière : des figures tantôt délicates et rêveuses, tantôt fières et robustes, quelquefois sobrement groupées, le plus souvent seules comme des cariatides. Des événements de cœur, coïncidant avec ceux d'un autre ordre, — 1848, en un mot, — le bouleversent : il croit un instant à la fin, sinon du monde, du moins de la peinture. Il veut aller en Orient, il va dire adieu à ses parents. L'aristocratie financière de Hambourg le retient et l'écrase sous soixante-dix portraits. Il va en faire quelques-uns à Londres, et puis, tout étant remis en équilibre, et lui, ayant gagné une toute petite indépendance, il se sauve de nouveau dans son vrai pays : l'Italie. Il a eu de la peine à y retrouver la trace de sa naïve jeunesse. A cette recherche, unie à celle de qualités supérieures de style et de forme, il doit sa seconde manière. Elle est magistralement représentée par « *la vieille mendiante avec les enfants, attendant la distribution de soupe à la porte d'un couvent,* » composition en même temps suave et sévère. La misère, pétrifiée pour ainsi dire de cette vieille habitante des marais insalubres, a comme un accompagnement tendre et adoucissant dans les deux petites créatures aux yeux voilés de tristesse et qui tendent les mains. Elles ne demanderaient pas mieux que de devenir de ces belles filles comme Rodolphe Lehmann en peignait autrefois, mais elles seront, de par *la malaria* et la faim, des vieilles desséchées comme leur grand'mère. Exécution ferme, coloris voilé, mais harmonieux, en rapport avec le sujet; dessin sobre et correct, modelé serré, exécution soignée, mais un peu monotone.



A. DE BAR H. LINTON Sc.

SALON DE 1859. — Vue des pyramides de Giseh (Égypte). — Tableau peint et dessiné par M. de Bar, gravé par M. Linton. (Nº 118.)

…érence des figures, des étof-
…des murailles n'est pas assez
…usée par le pinceau pour un
…leau qui a beau être élevé
…entiment, n'en est pas moins
… tableau de genre.

C'est en vivant presque une
…née entière, tantôt à Terra-
…e même (où il a peint ce ta-
…eau d'un bout à l'autre, dans
…ne misérable chambre d'au-
…erge, sacrifiant tout le com-
…rt de son atelier de Rome, à
… fureur de la vérité), tantôt
…ec les moissonneurs mêmes,
…us leurs tentes dans la plaine,
…r le bord des canaux, que Ro-
…lphe Lehmann a vu la scène
…'il appelle « *lo spurgo de' ca-*
…li. » Une barque somnolente,
traînée lentement par une
…uvre haridelle, traverse l'eau
…aisse et figée des canaux, et
…encontre un de ces immenses
…oupeaux de buffles, employé
…! sancta simplicitas) par le
…uvernement papal, — vous
…devineriez jamais à quoi ? —
…ettoyer les canaux des ma-
…s Pontins !

…ans le tableau, vous voyez
…mmense plaine bordée au loin,
…a limite de l'infini, par le
…nt Avie. Le pâle soleil d'une
…rnée d'automne glisse ses
…emiers rayons à travers les
…peurs de la terre chaude. Il
…lève assez à peine pour faire
…roiter la ligne serpentine des
…aux qui fuit vers la mer à
…orizon. Cette pâle promesse
… lourde chaleur, la vaste
…aine, l'immense perspective
…s eaux, tout est admirable-
…nt exprimé. Viennent ensuite
… buffles féroces et stupides,

S. A. R. Louise-Marie Thérèse de Bourbon, duchesse régente de Parme.

que leur gardien suit dans une toute petite nacelle et qu'il chasse à coups de gaule, lorsque, dérangés dans leur œuvre de *dragueurs* par la barque qui approche, ils veulent se sauver sur les bords. Le parti tiré de ces animaux monotones d'expression et de ton, et que le sujet imposait en grande quantité, est remarquable. Ils sont excellemment et savamment étudiés dans leurs attitudes diverses. Presque tous enlèvent de leurs museaux énormes les herbes du fond et de la surface, et ressemblent à des tritons sauvages. Celui du coin, à droite, est un chef-d'œuvre, et il y a tout un petit poëme panthéiste dans les herbes et les roseaux qui l'entourent. Regardez de près et vous verrez un serpent qui fascine, une grenouille endormie sous un nénuphar, et autres gentillesses de cet ordre. Le peintre fait chanter dans ce pays de mort tout le poëme de la création.

Je n'ai encore rien dit de la barque, et c'est précisément là ma critique. Je la trouve sacrifiée. Elle est au second plan par la volonté du peintre et la nécessité de la composition. Elle l'est trop par l'exécution, que je trouve indécise. Je sais bien que l'heure, que le pays vaporeux, que le plan choisi, sont une excuse. Mais enfin, je veux que là où il y a des plaines, de l'air, des buffles et des *humains*, ce soient ceux-ci qui m'intéressent et me charment d'abord. Cette critique faite et admise, je n'ai qu'à louer fort la par-

SALON DE 1859. — La Vache qui se gratte. — Tableau de M. Troyon, copié par M. Petit, gravé par M. Linton. (N° 2904.)

faite ordonnance de tout le groupe, l'excellente construction de ce monument glissant sur l'eau, solide et léger, tranquille sans monotonie, où tous les acteurs, divers dans leurs mouvements, contribuent cependant à une impression de calme paresseux, voguant vers le travail comme à regret, et tirés par une force étrangère, plus que poussés par une impulsion intérieure.

C'est un pas nouveau dans la voie où Rodolphe Lehmann est entré par la *Graziella* d'après M. de Lamartine, exposée en 1855. Ce tableau a eu à Rome un succès énorme, qui ne prouve rien à Paris depuis que Rome est à Paris.

Les femmes à un balcon, au carnaval de Rome, sont une de ces impressions un peu banales des peintres romains. On voit cela, on le trouve charmant. C'est un tableau tout fait, encadré dans une fenêtre de Palazzo del Corso : on n'y résiste pas. Vous reconnaissez ces belles créatures, bien attifées, le petit chérubin d'enfant qui se penche; les costumes d'Ischia, d'Albano, sont beaux, tout est bien; mais il n'y a de remarquable que la tête de gauche, la belle descendante des Grecs d'Ischia. Cette fille est magnifique, et est bravement rendue. Par elle, Rodolphe Lehmann se rattache et nous ramène à ses premières créations. Il faut qu'il s'en souvienne.

Mais il ne faut pas qu'il oublie que c'est par cette belle, lumineuse et poétique page des *Marais pontins*, qu'il a conquis une vraie place parmi les peintres d'aujourd'hui qui seront les peintres de demain.

XIV

M. Aligny s'est promené, lui aussi, dans la campagne de Rome et dans la campagne de Naples. Son exposition ne comprend pas moins de onze numéros. Il est parti de la forêt de Fontainebleau et s'est reposé en Grèce; c'est plutôt là qu'est son vrai pays, puisqu'il aime le voisinage des ruines majestueuses. L'amour des ruines se sent jusque dans ses arbres, qui sont plus grandioses que vivants. Toutefois, quand il plante sa tente dans une de nos forêts, il se prend tout comme un autre au naturalisme du nord. Ses arbres portent cilice et font pénitence; mais ils n'en meurent pas.

Le sculpteur Clésinger s'est révélé peintre et paysagiste. Il ne lui manque plus que de bâtir des palais et de rimer des sonnets. C'est une vaillante nature que rien ne décourage. Il est allé se retremper à Rome, dans l'intimité de son premier maître, Michel-Ange. Son exposition est une victoire. Il peint comme il sculpte, à grands traits, étouffant la grâce sous la force, mais écrasé souvent lui-même sous les montagnes qu'il remue.

Il a eu un matin l'idée de faire mon buste; il m'a représenté en fleuve tout hérissé, un jour d'orage. Personne ne m'a reconnu; il a toujours soutenu que j'étais fort ressemblant. Il ne s'assujettira jamais à faire vrai, mais il fera grand. Ses deux paysages de la campagne de Rome ont beaucoup de caractère; ce n'est pas la nature prise mot à mot, c'est la nature vue de haut, à travers les vapeurs du Broken, par une nuit de sabbat.

Quelques autres artistes ont plus ou moins exprimé les aspects variés de l'Italie. D'où vient qu'aucun d'eux n'a songé à la peindre à son réveil, cette nation déchue qui est restée grande jusqu'en son lit de mort parce qu'elle n'a jamais oublié. Elle n'est pas morte, elle ne mourra pas. Quelle belle figure à peindre, cette Italie blessée, mais toujours féconde, notre seconde mère, à nous tous qui courons la patrie du beau!

Mais pour peindre cette grande figure, relevant sa tête toujours belle, il ne faudrait rien moins que le fier pinceau de Michel-Ange. Ce sont les grandes époques qui font les grands artistes; ne désespérons pas.

ARSÈNE HOUSSAYE.

LA RÉGENTE DE PARME.

QUELQUES FAITS ET ANECDOTES.

Nous offrons aujourd'hui à nos lecteurs le portrait de *Louise-Marie-Thérèse de Bourbon*, née en 1819, — fille du duc de Berry, et conséquemment sœur du comte de Chambord, — jadis *mademoiselle de Rosny*, — puis, duchesse de Parme et de Plaisance par son mariage, en 1845, avec l'infant d'Espagne Ferdinand, Charles III de Bourbon, fils de l'ex-duc de Lucques, — veuve en 1854, — et depuis régente des duchés pour son fils, le duc Robert Ier.

Lorsque, séduit par certains prestiges, il arrive qu'on envie le sort des princes, il est salutaire de se rappeler aussitôt les grandes douleurs de ces grandes existences, afin de comprendre que le véritable bonheur est le plus souvent moins qu'ailleurs dans ces vertigineuses situations, que leur hauteur même rapproche plus souvent des foudres. La vie de la duchesse de Parme en est un frappant exemple.

Ainsi, elle est encore au berceau, que le duc de Berry, son père, est assassiné sous les yeux de sa mère.

Elle a dix ans à peine, lorsque la révolution de Juillet chasse de France toute sa famille.

Elle se marie; neuf ans après, on rapporte le prince frappé à mort; il expire dans ses bras.

Enfin, ces jours derniers, elle doit abandonner ses États, où la rappelle la contre-révolution.

Le duché de Parme est l'un des plus heureux, des plus florissants Etats d'Italie. La duchesse y a intelligemment et généreusement continué les traditions fondées par Marie-Louise, laquelle, tout archiduchesse d'Autriche qu'elle fût, sut parfois prouver qu'elle se reconnaissait princesse italienne. La régente a quatre enfants : *Marguerite*, l'aînée, âgée de douze ans, — *Robert* (duc souverain mineur), âgé de onze ans, — *Alice*, âgée de dix ans, — et *Henri*, comte de Bardi, âgé de huit ans.

Le jeune duc de Parme, — appelé à gouverner l'Etat par l'abdication, en 1849, de son père Charles II, ancien duc de Lucques, et héritier, par les traités, du duché de Parme, à la mort de Marie-Louise, — ne régna que cinq ans. Un soir, il fut frappé de deux coups de couteau, comme il se promenait dans les rues de Parme. Il expira dans la nuit. L'assassin fut longtemps inconnu. La façon dont il échappa aux recherches est audacieuse et singulière. Il avait choisi, pour frapper le duc, un point qui offrait une retraite facile, en contournant une église isolée. Il gagna rapidement les remparts, où une corde avait à l'avance été cachée dans les broussailles. Profitant de la nuit qui tombait, et aidé de cette corde, il se laissa glisser dans le fossé extérieur, d'où il gagna la campagne. Deux heures après, et comme dans l'agitation où le meurtre avait mis la ville on en avait fermé les portes, il se présenta sous prétexte de rentrer chez lui. Les soldats de garde lui refusèrent le passage; il insista, feignant l'étonnement. Alors on lui raconta qu'on venait d'assassiner le duc, et que les portes de la ville étaient fermées pour empêcher l'évasion du meurtrier...

Là-dessus, il s'en fut coucher aux champs, et revenu le lendemain seulement, il fut naturellement à l'abri de tout soupçon. Quelques jours après, il jugea pourtant assez prudent de quitter la ville, le pays, l'Italie, l'Europe. Il passa en Amérique. C'est seulement de là, et en apprenant que plus de vingt innocents étaient incarcérés pour son méfait, qu'il résolut de se faire connaître. Il écrivit au ministre de Parme, en précisant toutes les circonstances de son action, de façon à ne laisser aucun doute sur la sincérité de son aveu. Il se nommait Bocchi.

Il peut être curieux de constater ici quels sont aujourd'hui les destins de la génération issue de l'ancienne duchesse régnante de Parme, l'ex-impératrice veuve de l'empereur Napoléon Ier. On verra combien cette mention d'une filiation, croyons nous, peu connue, se relie curieusement aux événements actuels.

Marie-Louise ayant obtenu la souveraineté des duchés de Parme, Plaisance et Guastalla par le traité de Paris, en date du 11 avril 1814, ratifié au congrès de Vienne l'année suivante, n'entra dans ses Etats qu'en 1816. Elle était accompagnée, presque depuis l'époque de sa retraite de France, par le lieutenant-maréchal comte Adam-Albert de Neipperg, personnage illustré, — dit M. de Méneval, — par de grands commandements militaires et d'importantes missions diplomatiques. Le comte de Neipperg prit dès lors auprès de la duchesse le simple titre de *chevalier d'honneur*. Il avait quarante-deux ans. Il était veuf depuis un an à peine d'une dame de Trévise qui lui avait laissé quatre fils. Il venait de quitter le commandement des départements du Gard, de l'Ardèche et de l'Hérault, où les troupes de sa division se trouvaient départies à la chute de l'Empire. Mme de Staël enfin, qui avait connu le comte Neipperg ambassadeur d'Autriche en Suède, l'appelle le *Bayard allemand*. Le fait est que s'il était diplomate consommé, pour son gouvernement et pour lui-même, ce personnage était aussi un valeureux soldat. Il portait au front un bandeau noir : un coup de feu l'avait laissé borgne.

Disons quel destin fut ou est celui des quatre fils nés du premier mariage du comte Neipperg; nous mentionnerons ensuite les résultats de son union avec l'ex-impératrice Marie-Louise.

L'aîné, Alfred, plut à l'une des filles d'un premier mariage du roi Guillaume Ier de Wurtemberg, la princesse Marie-Charlotte, et en fut épousé en 1840. Il devint, pour ainsi dire, comte-époux. Dans une partie de chasse, il fit une chute horrible, tomba sur la tête, — et est resté fou.

Le second, le comte Gustave, commandeur de Malte (avec vœux), était officier d'artillerie. C'était un esprit très-distingué, fort occupé de sciences mystérieuses ou mystiques : la phrénologie, le magnétisme, etc. Il est mort du choléra à Milan.

Le troisième, le comte Ferdinand, était officier de hussards. Un jour qu'il avait défendu à un sous-officier de son régiment d'aller dans un bal de cabaret, celui-ci désobéit. Le comte l'apprend, et court pour le faire sortir. Le soldat injurié perd la tête, et tue Neipperg d'un coup de pistolet.

Le quatrième fils du second époux de Marie-Louise, le comte Ervin, seul survivant, peut-on dire, de quatre frères, est en ce moment au service autrichien.

Du mariage morganatique de l'archiduchesse d'Autriche, ex-impératrice des Français, duchesse régnante de Parme, avec son chevalier d'honneur et premier ministre, le maréchal comte Adam de Neipperg, sont nés trois enfants.

Le premier n'a pas vécu.

Le second fut une fille qui épousa le comte San Vitale, de l'une des premières familles du pays. Issue d'une archiduchesse et d'un maréchal autrichien, la comtesse San-Vitale adopta pourtant avec ardeur la cause révolutionnaire italienne en 1848. Elle fut marraine du drapeau tricolore national, et se mit à la tête du cortége, lors des funérailles des habitants tués par les troupes ducales ou archiducales. Son mari devint sénateur piémontais. Récemment enfin, elle a envoyé son fils aîné, Albert, âgé de vingt-quatre ans, servir comme volontaire dans l'armée sarde.

Le dernier fruit du mariage de la duchesse de Parme est enfin le comte de Montenuovo (traduction italienne du nom ou mot allemand Neipperg, *Mont neuf*), aujourd'hui général de division au service de l'Autriche.

De sorte que, de son mariage avec le comte Neipperg, l'archiduchesse Marie-Louise a laissé deux enfants, — dont l'un, officier-général, va combattre pour l'Autriche, — tandis que l'autre, la comtesse San-Vitale, envoie son fils combattre dans l'armée de l'indépendance!

JULES LECOMTE.

Une composition inédite de Grétry.

On ne lira pas sans un vif intérêt la jolie composition que nous empruntons à la riche collection de documents autographes *inédits* de notre collaborateur M. Jules Lecomte. Ce n'est point seulement une œuvre de l'illustre auteur du *Tableau parlant*, de *Lucile*, *la Caravane*, *Richard Cœur de Lion* et tant d'autres charmantes productions qui ont fait de ce génie gracieux un des talents les plus populaires de la musique française; c'est toute la révélation de cet esprit serein et de cette âme honnête dont les mélodies étaient les douces et fidèles expressions.

« Je demandai à Dieu, le jour de ma première communion, a-t-il écrit naïvement quelque part, qu'il me fît mourir si je ne devais être honnête homme et bon musicien. »

Les applaudissements de Piccini, qu'il eut peu de temps après l'honneur d'obtenir à Rome même, prouvèrent que la seconde partie de ce vœu était exaucée. La France le lui confirma bientôt : Voltaire lui offrit des poëmes; Marmontel l'introduisit sur la scène; J.-J. Rousseau se déclara un de ses admirateurs; Grimm et Laharpe le proclamèrent un musicien dramatique, et nos pères joignirent avec enthousiasme leurs applaudissements à ces grandes voix.

Quant à la première partie de ce vœu, tous les souvenirs personnels de sa vie sont là pour attester qu'elle ne fut pas aussi fidèlement remplie, et le morceau littéraire que nous publions en est lui-même une révélation.

FULGENCE GIRARD.

LA BONNE FEMME.

On n'ose plus dire ni bon homme ni bonne femme, tant le langage se corrompt avec les mœurs. Cependant, à la longue, les noms véritables et significatifs de chaque chose prévalent, malgré la mode impertinente qui voudrait les proscrire, tandis que, par mépris, les expressions impropres ou affectées s'oublient, et ne reparaissent que pour désigner la sottise du temps qui les fit naître.

On a demandé cent fois lequel, de l'homme ou de la femme, est préférable pour ses bonnes qualités. Nous avons, à ce sujet, souvent manifesté notre pensée : c'est que, si l'un prend la place de l'autre, tous deux sont déplacés. L'un a tous les droits de la force, l'autre ceux de la séduction, qui fait céder la force même. Au reste, on cède par séduction, non pas pour celui qui caresse, mais parce qu'il nous caresse; ce qui prouve que c'est toujours nous que nous aimons dans les autres.

Qu'est-ce qu'une bonne femme? C'est celle qui n'est ni savante (avec affectation), ni bavarde, ni prude, ni médisante, ni dévote (par excès), ni impie, ni coquette, ni apathique, ni galante, ni bégueule!... C'est, comme on voit, le juste milieu entre les excès du bien et du mal que nous exig ons d'elle. La sensibilité féminine tant extrême, elle lui fait aisément outre-passer le but raisonnable; donc, pour être excellentes, ses qualités réelles doivent encore être modérées, et, en quelque sorte, négatives de ce qu'elles pourraient être. Il lui faut le dessous du mieux, le moins du plus. Le sexe a tant de charme par lui-même, qu'il exagère aisément ses perfections acquises. Notre nature dure et farouche n'est pas exposée à ces inconvénients.

Il faut que la femme soit mère et qu'elle n'ait été épouse que d'un seul mari : mère, parce que, sans cette qualité sacrée, son être est comme non avenu sur la terre, et que l'enfant qu'elle serre contre son cœur est pour elle l'égide la plus redoutable contre la séduction. Que me veux-tu? est elle sensée lui dire? Vois si l'on peut souhaiter une créature plus aimable que celle-ci? — Il n'est que l insensé qui ose s'adresser à la femme armée de la sorte, comme il n'est que le jardinier ignorant qui greffe sur l'arbre qui donne d'excellents fruits. Quel heureux accord, quel accord parfait, quelle charmante harmonie il y a dans la femme portant son enfant dans ses bras! Les deux ne font qu'un, c'est l'arbre et son fruit.

Mère d'enfants d'un seul époux, avons-nous dit, oui, un seul, car l'amour qu'on a pour le père influe sur les enfants, et entre plusieurs maris, il en est un qu'elle préfère. C'est encore pis quand les enfants sont de deux lits, la tendresse d'une belle-mère ne ressemble pas plus à celle vraiment maternelle, que les rayons de la lune ne ressemblent à ceux du soleil. L'amour maternel est trop fort, trop complet pour qu'il puisse feindre. Je le sais, la belle-mère, femme sensée, caresse peut-être plus les enfants de son mari que les siens; mais c'est pour suppléer à l'amour qu'elle ne peut ressentir pour eux à égale force. Votre frère est plus sage que vous, dira-t-elle à son fils en lui montrant celui de son époux; mais, peut-on lui dire, plus sage, mais le vôtre est bien plus aimable : alors elle sourit.

Je sens déjà que ce chapitre sera court. Moi qui n'ai pas encore trouvé une méchante femme, par sa faute complète, il m'est impossible de m'étendre beaucoup sur les défauts du sexe en général. — Quoi! pas une? Cette supposition est hardie — Oh! beaucoup, j'y consens, beaucoup de mauvaises femmes; mais leurs imperfections et leurs vices proviennent de nos institutions qui leur sont défavorables, tyranniques, ou dans lesquelles elles sont comptées pour rien. Cependant la moralité du monde est toute dans l'amour, et la femme en est le premier mobile; mais notre force fait la loi, et, comme chef de la société, nous nous sommes réservé la meilleure part, et les droits de régence Sois sage, lui disons-nous, moi je ne le serai pas; sois forte pour résister au penchant le plus impérieux, quoique tu sois faible par nature Ne regarde pas si je viole mes serments : sois fidèle aux tiens. Que t'importe que j'aime ailleurs, pourvu que tu l'ignores? N'as-tu pas des enfants, de quoi vivre, de quoi te parer? — Me parer, dit elle, et pour qui? Ne me défends tu pas de plaire en me défendant d'aimer?...

La pudeur, la douceur, la candeur ne peuvent être établies dans le sexe quand il se sent opprimé de la sorte; il n'a point de défaut qu'il ne puisse nous attribuer. S'il dissimule, nous l'y forçons; s'il nous trompe, nous le voulons par le fait, quoique nous l'en accusions encore.

Retournons la médaille touchant la modération que, dans ses qualités mêmes, tantôt nous exigions de la femme. Outre son physique débile à proportion du nôtre, n'est-elle pas bavarde et vaniteuse parce que nous lui refusons le savoir au même degré que nous, que nous la croyons incapable de rien de grand? La femme n'arrive jamais aussi loin que nous dans une science, me disait quelqu'un, excepté dans l'art de jouer la comédie. » Celui-là avait été trompé par elles, et l'avait mérité sans doute. « La plus honnête femme est celle dont on ne parle point, » disent nos chefs. Homme pétri d'orgueil et d'amour-propre, ce qui te plairait-il? Tout dans l'ombre pour elle, jusqu'à ses vertus; tout au grand jour pour toi, voilà ce qu'il te faut!

N'est-elle pas dévote et bigote, pour occuper son cœur que tu rebutes? Ne voudrais-tu pas encore l'empêcher de se vouer à Dieu, quand tu la dédaignes? Est-elle jamais apathique quand elle aime? Serait-elle prude, hors ce qu'exige sa nature, si tu n'étais inconstant et te donnant le droit exclusif de l'être? Enfin, serait-elle bégueule, ferait-elle parade de sa vertu, si elle était infidèle? Tu redoutes souvent sa haute réputation de femme honnête, parce qu'elle t'accuse de libertinage et d'invalidité; alors, au lieu de vertueuse, tu la nommes bégueule : martyrisée, tu veux encore qu'elle se taise.

Quel labyrinthe, quel dédale inextricable, quelle confusion nous avons su jeter dans le sentiment même qui doit former l'union des cœurs! Le législateur des mœurs qui saura débrouiller ce chaos en faisant renaître en société, et dans ce point capital, les droits imperceptibles de la nature, donnera la paix au monde. Ce n'est pas assez de conquérir la terre, il faut nous rendre heureux, et, pour y parvenir, qu'on réforme les préjugés et les usages : bonheur ou malheur est là.

GRÉTRY.

Le Violonaire.

Minuit était sonné, la lune illuminait de ses derniers rayons la rive gauche du Rhône et les chemins boisés qui conduisaient alors de la Mouche aux portes de Lyon. Charasson, craignant de s'égarer dans ces chemins, avait coupé au plus court et revenait par un sentier longeant le Rhône. La pesanteur de sa marche résultait d'amples libations qui ne lui permettaient pas de suivre une ligne bien droite. Toutefois, il faut dire que ce sentier tournait pour embrasser les brusques sinuosités du fleuve, et enfin que Charasson était boiteux; car toutes les drogues de sa boutique d'herboriste n'avaient pu allonger l'une de ses jambes d'un bon pouce qui lui manquait.

Les effets du vin et de son infirmité se combinaient de telle sorte que le pauvre homme projetant sous les rayons de la lune une grande ombre vacillante à travers les arbres, paraissait de loin un fantôme errant sur le bord de l'eau. Charasson n'était pas ivrogne, mais il était violonaire; il jouait dans les campagnes, aux fêtes et aux noces, et rien n'altère comme de promener son archet sur les cordes, de crier les figures de la contredanse, le jour en plein air, la nuit dans une salle parquetée de longues planches de sapin où les cabrioles des danseurs font voltiger des nuages de poussière.

Charasson avait sa boutique d'herboriste dans l'ancien cloître du couvent de Sainte-Elisabeth, démoli aujourd'hui pour agrandir l'hôpital militaire de Lyon. Là, il enseignait à jouer du violon aux futurs virtuoses des *Vogues*. Quelques-uns prétendaient que Charasson ne savait pas la musique; mais quel artiste n'a pas ses envieux!

Là encore, il donnait des leçons de danse... Il était boiteux, mais on affirme qu'il battait un huit admirablement! La vente des plantes médicinales, les leçons, les soirées faisaient vivre une honnête famille, et l'artiste jouissait d'une réputation qui s'étendait à cinq lieues tout autour de Lyon, tant par la plaine que dans la montagne. Et certes, c'était là de la gloire.

Cette nuit là Charasson revenait d'une noce; bientôt ses jambes avinées refusèrent de le porter plus loin : il s'assit sur un arbre récemment coupé; les vapeurs bachiques agissaient fortement sur l'artiste et tout semblait tourner autour de lui. Les grands peupliers d'Italie qui ombrageaient la rive droite du fleuve, le dôme de l'Hôtel-Dieu, le pont de la Guillotière, le bois de la Petite-Mouche, les branches élancées des arbres, courbées par le vent, les clochers pointus, le calvaire, la flèche de Fourvières, décrivaient un cercle rapide. La lune, disparue derrière la riante crête de Sainte-Foy, déversait encore des torrents de lumière par les échancrures du coteau de Saint-Irénée et illuminait ce bal fantastique.

Le vent grondait; grossies par les neiges fondues sur les Alpes et roulant des paillettes d'or, les eaux du fleuve jetaient un bruit éclatant; les aigrettes blanches, que sur les bords du Rhône on appelle les alouettes de mer, plongeaient dans les vastes flots et, de leurs ailes humides, venaient effleurer la figure du violonaire.

Tout à coup, échauffé, enthousiasmé, sentant dans sa tête éclater un génie sauvage, il se dressa sur le tronc de l'arbre, soulevé par une invisible puissance, et sa main promena, étrangement hardie, l'archet courant sur les cordes que ses doigts pressaient avec rapidité. Toujours le bruit du Rhône et du vent dans les arbres semblait grandir, toujours l'artiste voulait, des éclats de son violon, dominer ce bruit qu'il prenait pour les voix de ses danseurs. Il jeta mille notes sublimes arrachées au génie par l'ivresse, mille perles qui s'égrenèrent et se perdirent dans l'espace, puis tomba exténué de fatigue, ruisselant de sueur, tendant la main et demandant à boire.

Personne, hélas! ne répondit. Le violonaire altéré regarda autour de lui, écarta les cheveux que le vent avait jetés sur son front, car il avait perdu son chapeau, emporté au loin dans le Rhône, reprit conscience de sa situation et poussa un soupir de tristesse... Rien à boire!

Il couvrit sa tête d'un bonnet de soie et se remit en route, mais dans un affaissement complet après cette surexcitation du génie qu'il sentait pour la première fois; dirigé par l'instinct de l'habitude, il retrouva le pont de la Guillotière et s'y engagea.

Ce n'était pas alors ce pont élégant, large, découpé à jour, qui traverse aujourd'hui le Rhône. Plus long d'un tiers, c'était un étroit boyau encadré entre deux parapets de pierre protégés par des bornes de dix en dix pas; le pavé en petits cailloux ronds était noir, gras et glissant. Le violonaire cheminait, s'appuyant au parapet; il trébucha contre une borne, soulevant son violon qu'il avait attaché à la boutonnière de son saute en-barque. Il essaya vainement de se relever, son pied glissait; dans sa lutte inutile contre la puissance bachique qui le retenait sous sa griffe, il se rangea contre le parapet et, au bout de quelques minutes, il ronflait au bruissement des vagues, aux tourbillons du vent qui faisaient vibrer à l'instrument du violonaire de magiques soupirs.

Tout près de là, dans une cour entourée de hautes murailles percées de nombreuses fenêtres d'où se projetaient de blafardes lumières, un tombereau noir était arrêté devant un réduit pratiqué dans l'épaisseur d'une voûte. Le tombereau avait deux portes, l'une à l'arrière, l'autre par-dessus, celle-ci à deux battants fermés par un verrouil, ou, quand le tombereau était trop plein, par une simple ficelle.

Deux hommes entrèrent dans le bouge éclairé par la lumière vacillante d'une lampe appendue à la muraille. Sur deux rangées de madriers gisaient, enveloppés dans une serpillière, des corps dont l'âme venait de s'envoler; l'un encore tiède, l'autre raidi et glacé; celui-ci intact, celui-là privé de quelques membres restés pour les études du lendemain sur les tables de l'amphithéâtre : hommes défigurés par la misère et la souffrance, enfants flétris, femmes dont on a déjà tondu les cheveux, ayant pour dernier vêtement un morceau de toile cousu à grands points.

Les deux hommes riant, gaudriolant, plaisantant les morts, jetèrent dans le tombereau toute la cargaison de cadavres. L'heure avancée de la nuit, la solitude de la cour entourée de galeries, sous lesquelles erraient quelques fantômes blancs, le silence qui régnait dans ces vastes bâtiments, la lampe projetant de l'intérieur du bouge son reflet sur le tombereau fatal, donnaient à cette scène une lugubre étrangeté. La mort avait moissonné parmi les pauvres de la ville qui n'avaient pas de quoi se faire enterrer, moissonné parmi les malades de l'hospice; la récolte abondait, la voiture était pleine à soulever les portes supérieures qui furent attachées avec une ficelle. Le conducteur prit par la bride son grand et vigoureux cheval noir, qu'il appelait *Camarade*, et le char sortit de la cour de l'Hôtel-Dieu, se dirigeant par le pont de la Guillotière vers le cimetière de la Madeleine. Le cheval fit jaillir des étincelles du pavé que ses fers déchiraient, et au bruit s'éveillèrent sans doute des douleurs assoupies, car des gémissements sortirent des fenêtres ouvertes sur la cour.

Le violonaire ronflait en attendant qu'un âne de laitière vint l'éveiller; le tombereau le dépassait, lorsque tout à coup un ressaut produit par un trou assez profond souleva les cadavres, brisa la ficelle et fit ouvrir la porte de l'arrière; les morts glissèrent et s'éparpillèrent sur le pavé, faisant une assez longue traînée.

— Que le diable emporte les imbéciles! Ho! camarade, ho! cria le conducteur.

Le cheval s'arrêta; le frère se mit à replacer les morts dans leur char; l'obscurité était profonde; il n'avait jamais de lanterne, parce que la lumière se reflétant sur les têtes de mort peintes en blanc, dont le tombereau était *orné*, eussent produit une impression pénible; il se hâtait, car il entendait venir les diligences du midi. Il s'aperçut bien que les battants de la porte supérieure ne joignaient pas, mais il l'attribua aux jambes et aux bras sortis de leur toile, à l'arrangement précipité, et reprit sa route.

Le violonaire avait été ramassé avec les corps tombés auprès de lui. Son pantalon d'été, son saute-en-barque en étoffe grise imitaient assez bien la serpillière, et le vêtement boutonné cachait le violon, enfin le frère était pressé.

Le cimetière de la Madeleine était alors un affreux charnier; toutes les nuits, à la clarté de sa lanterne accrochée au talus, le fossoyeur traînait les morts avec son croc, les arrangeait côte à côte, et préparait le mystère de la décomposition dans la fosse commune large de quarante pieds, profonde de vingt. Chaque matin un étage de plus.

Le tombereau marchait et le violonaire était livré à l'extase d'un rêve charmant. La digestion lente des mets succulents dont s'était composé son dîner, largement arrosés de vin vieux, voiturait dans ses artères un sang plein de chaleur, éparpillait dans ses veines un aphrodisiaque qui montait doucement à son cerveau.

Il rêvait d'amour. Le pas pressé du coursier funèbre sur le pavé inégal de la Guillotière fit les morts s'agiter dans leurs linceuls, et de secousse en secousse, les pensées du violonaire devenant plus claires le ramenaient à son art. Il sommeillait encore, mais il commençait à entendre vaguement. Il prit pour des grelots de tambour de basque les grelots des mulets de Provence arrivant sur la route; un air fredonné par son conducteur et les cris de la vieille porte du cimetière roulant sur ses gonds mal huilés, lui semblèrent les rires de buveurs en joie.

Il dégagea son archet, appuya son violon à l'épaule, le tombereau s'arrêta et vomit dans l'abîme sa cargaison. L'artiste glissa le long du talus et tout à coup, debout sur ses jambes inégales, fit entendre des sons d'inspiré, et s'écria d'une voix pleine et ferme :

— En avant deux!

Puis, se démenant dans la fosse, de sa jambe écourtée il battait la mesure pour régler les pas des cadavres qui roulaient autour de lui. Aux cris de cette voix, au son de cet instrument, que le vent accompagnait en sifflant dans les ifs ébranchés, le frère ému retint son haleine, le fossoyeur tremblant laissa tomber son croc, projeta la clarté de sa lanterne sur l'artiste qui râclait toujours son violon et leur semblait un démon régalant les damnés d'une musique infernale.

Passage des Apennins, au col de la Bochetta, le 3 mai 1859, par la première division du premier corps de l'armée d'Italie, — d'après les croquis de M. Robert, lieutenant au 84e.

Charasson tout à fait éveillé tourna ses regards vers la lumière et jeta un cri d'épouvante; les deux compères s'élancèrent vers lui... tous trois se contemplèrent un moment, puis un triple éclat de rire retentit pour la première fois dans la fosse.

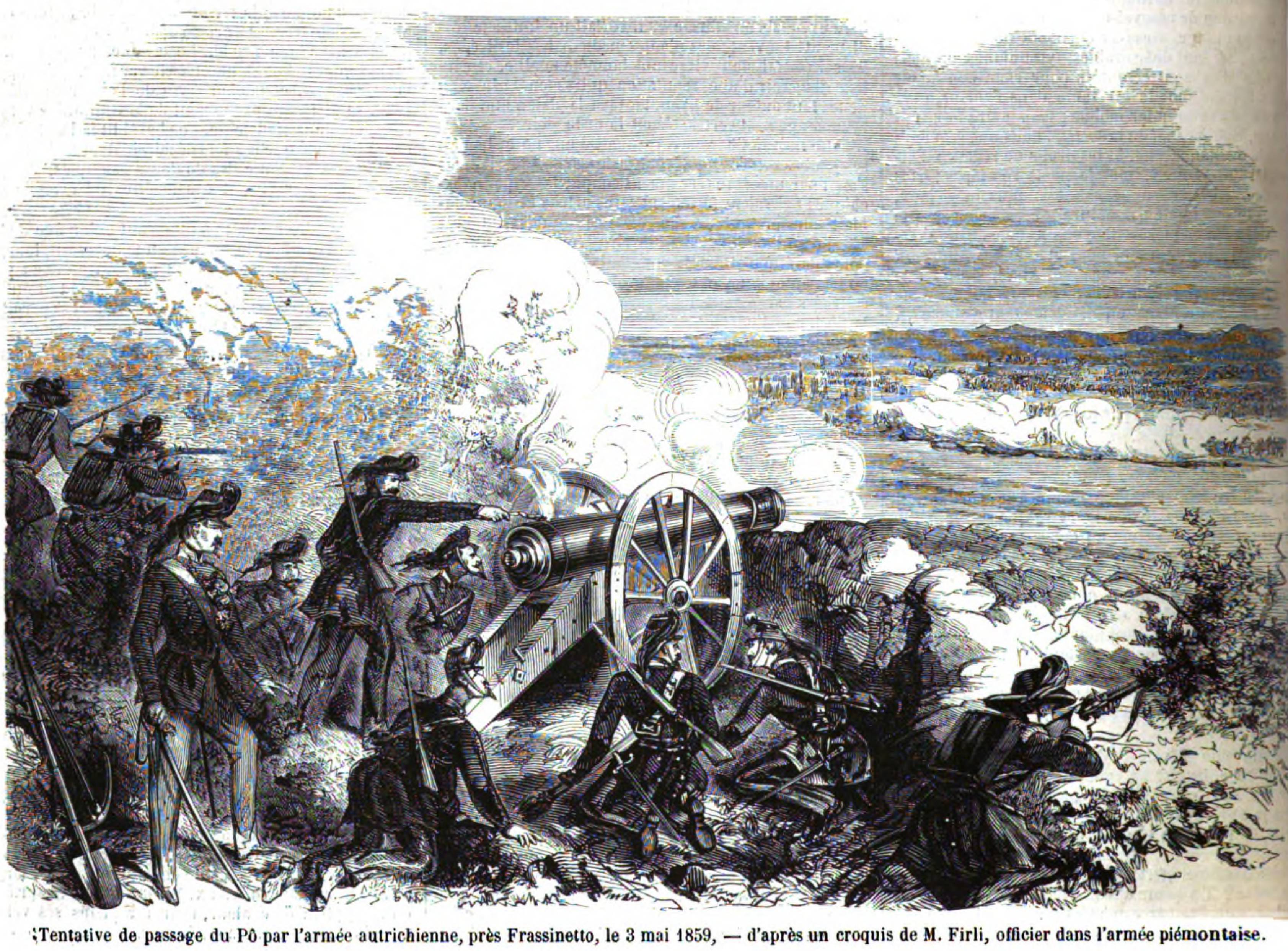
Le jour allait poindre; c'était l'heure du vin blanc. Une bouteille fut vidée, et, avant de quitter le cimetière, le violonaire voulut réjouir d'une aubade ses compagnons d'omnibus, tous ceux qui dormaient là pour toujours, les crânes sans corps, les tibias errants qu'il avait sentis craquer sous ses pieds; il leur joua un air de sa façon qui, par malheur, ne fut jamais noté. Un beau *Requiem* perdu.

Cette aventure augmenta la vogue de Charasson qui, resté modeste au milieu de sa gloire, quitta un jour Lyon et alla habiter le joli village d'Oullins. Il faisait danser les filles dans la Saulée, à Pierre-Bénite, aux aqueducs de Bonan, sur les rives de l'Izeron, gracieux paysages semés autour de sa demeure, buvait à sa soif, rentrait à son heure, s'endormait aux étoiles, sans redouter le char de *Camarade* et le croc du fossoyeur.

KAUFFMANN.

Hastings.

Nous avons déjà donné un des cinq ports privilégiés de l'Angleterre. Nous donnons aujourd'hui une vue de la plage du second, Hastings. Cette vue est prise sous la falaise de l'est, où viennent s'échouer sur le sable les nombreux bateaux de ce nid de hardis pêcheurs, nous pourrions dire peut-être d'audacieux *smoggleurs*, car le cabotage interlope n'est pas une spécialité dédaignée de ce commerce. Cette plage offre un plus glorieux motif d'intérêt pour la France.



Tentative de passage du Pô par l'armée autrichienne, près Frassinetto, le 3 mai 1859, — d'après un croquis de M. Firli, officier dans l'armée piémontaise.

Vue de la plage d'Hastings (côtes d'Angleterre).

Ce fut là qu'aborda, en 1066, la flotte de Guillaume le Conquérant. Ce fut sur cette grève que débarquèrent ces vaillants hommes d'armes qui dispersèrent, quelques jours après, l'armée d'Harold, et placèrent sur le front de notre vaillant duc normand la couronne d'Angleterre. Que de boutures normandes, bretonnes, ont fait souche et foisonné sur ce sol! Les Percy, les Granville, les d'Avenel, les Montgommery, les Carbonnel, ne sont-ils pas des noms français? C'est ainsi que presque tous les ancêtres de la plus haute aristocratie britannique étaient de nos compatriotes.

Non loin de cette plage, où l'on prépare déjà les appartements que viennent occuper, dès le mois de juin, le double flot des touristes et des baigneurs, s'élève la célèbre abbaye du Vœu, dont la reine Mathilde posa les fondements en commémoration de la grande journée qui avait placé le chef de la dynastie normande sur le trône d'Edouard le Confesseur.

MAC' VERNOLL.

Types.

UN GÉNIE UNIVERSEL. — COMBOLE.

Les historiens presque tous, confidents intimes de la nature et de la providence, nous disent qu'il n'est guère apparu dans le monde qu'une demi-douzaine tout au plus de génies universels, hommes à toutes fins, microscopes pour les petites choses, télescopes pour les grandes, contemplatifs et agissants, à la fois poëtes, savants, orateurs, guerriers, diplomates, aux vertus de haute lice, aux vices sublimes, en un mot, organisations à part, chez qui la difformité est encore un triomphe et un perfectionnement.

Ces graves écrivains sont en général assez ennuyeux pour qu'on fasse grand état de leur opinion; mais jusqu'à preuve du contraire, je les crois très-mal renseignés sur la fécondité de la nature en génies universels.

Les génies universels pullulent, *pilulent*, comme disent dans mon village les gens qui parlent bien. Dieu en a mis un peu partout comme du trèfle sauvage et des gens de bon conseil! Je ne dis pas que sur un même point ils abondent de manière à étouffer les spécialités; mais quand Paris en compte peut-être dix mille dont il est très-embarrassé, la plus maigre bourgade a le sien, chaque hameau possède son petit Charlemagne.

C'est qu'à peu près partout chacun de nous est si incomplet, si court de facultés, si mal ébauché moralement et physiquement, que bientôt la société ne serait qu'un vaste musée Dupuytren, si nous n'avions à notre portée un génie universel!

Et puis il y a des choses que personne ne veut faire, soit par orgueil mal entendu, soit par défiance de soi-même, soit parce qu'elles ne sont pas réellement faisables!

Les gardes-champêtres, depuis qu'ils portent la plaque argentée, croiraient déroger en jetant des boulettes aux chiens errants et en décrochant dans les granges les pauvres suicidés, que le spleen de la faim a portés à se pendre.

Le tambour de ville était autrefois au service de toutes les publicités. Aujourd'hui, il a toujours été le premier tambour de l'armée française, rentré dans ses foyers à la suite d'une *pique* avec son colonel. Comment irait-il battre le rappel en l'honneur d'un marchand de vulnéraires, ou du célèbre Trombaine, hercule, jongleur, saltimbanque, et qui daigne amuser la France en se rendant à la cour de Wurtemberg?

Le tocsin ne se sonne pas tout seul, quand le sonneur est fatigué, on n'a que deux mains. Qui creusera un surcroît de fosses aux temps d'épidémie? Qui fera bénévolement, sans encourir la haine ou le mépris public, la police secrète de tout le monde? Qui promènera, au bout d'une perche, les peaux de fouine, pour demander à chaque porte la prime d'un œuf, tacitement et universellement consentie? — Personne, si ce n'est Combole! Combole a depuis longtemps fait sur *l'autel de la patrie* le sacrifice de sa dignité et l'offrande de ses talents si divers.

Combole n'est pas un nom de fantaisie : il y a des noms qui manifestent si clairement l'âme de ceux qu'ils représentent, qu'il serait impossible de les inventer. Combole pourrait, comme Pipelet, devenir un nom générique, caractérisant toute une classe de citoyens utiles et trop dédaignés! — En attendant, Combole existe! je l'ai vu, je l'ai touché, et le dirai-je? je l'ai admiré.

Qui ne l'aurait pas admiré quand il s'élançait dans la vie, courageux, ardent et fier comme un jeune cheval au vert, quand il n'avait pas même le temps d'espérer, tant les succès accouraient vers lui en foule?

Aujourd'hui, grâce à des progrès, où certes M. de Maistre ne vit pas le doigt de Dieu, Combole est une grandeur déchue! Mais c'est une belle ruine! Et si mon admiration s'est transformée, au moins elle n'a rien perdu de son ardeur et de sa sincérité. Qu'il était pimpant, radieux à ses vingt ans fleuris! Ses bottes vernies à la couanne de lard réveillaient dans le pavé des rues et sur les dalles de l'église cet écho profond et belliqueux qui exaltait les postillons, quand il y avait des postillons. Il avait un gilet, fougueux comme un tableau de réaliste; un foulard rouge à pois blancs, noué à la provençale, noyait dans un reflet aurore les grâces de son cou; un feutre gris, de ceux qui bravent les siècles, se tenait sur son oreille droite par un miracle d'équilibre; il se dandinait en marchant, le nez au vent, la pipe incandescente, et dodelinant de la tête, comme tous les gens à qui la Providence a fait la voie large et facile!

On le voyait partout! Sans lui toute fête était morne, tout cabaret lugubre! Bien vite il déserta l'atelier de son père qui était charron pour courir à ses hautes destinées. Il chantait à l'église, se faisait dans les processions l'aide de camp et le porte-voix de M. le vicaire, relevait le porteur de bannière, tançait les gamins qui se jetaient au pillage du pain bénit, veillait aux reposoirs, et chevauchait éloquemment sur le tonneau de vin bleu doux de M. le maire, aux jours de fêtes patriotiques! Que ne faisait il pas? Lui absent ou inactif, le souffle manquait à tout le monde! A Rome on en eut fait un édile. Il eut tenu les clefs du trésor public et ne l'eut pas ouvert à César.

Le génie fait pour briller et se répandre est rarement égoïste. — Combole n'était pas avare du sien. La municipalité, dans un noble élan, le nomma tambour de ville!

En ce temps-là, c'était peu de chose et c'était tout : on battait mal le rappel, mais on devenait le bras droit de M. le maire et l'ombre fidèle du juge de paix!

Combole balaya la salle d'audience et porta aux conseillers les lettres de convocations de la mairie! — Il devint grave, reposé, contenu et responsable! Dans cette voie on ne s'arrête plus! Secrétaire de la mairie, quel rêve! Mais il faut savoir écrire la coulée et s'extasier jusqu'aux jambages impossibles!

C'était un obstacle. Combole était trop intelligent pour ne pas écrire comme un chat! Une signature lisible dénote toujours un petit esprit ou un lithographe.

Je tire un voile discret sur le roman de jeunesse de Combole; ce serait trop compromettant. Il n'y eut que des soupirs échangés, des allumettes données d'une main fiévreuse; mais c'est beaucoup dans notre siècle collet-monté.

Enfin Combole se maria! Ce fut un feu, ce fut une éclipse. — A partir de ce moment, son étoile pâlit. Les lunes de miel les plus rousses font pâlir les plus brillantes étoiles.

Combole céda ses baguettes à Vaufrédaz, ancien tambour de la vieille garde, et qui prêta, dit-on, sa caisse pour la signature du fameux traité de Tilsitt. Il me l'a dit souvent, et j'ai toujours négligé de le répéter à M. Thiers.

Le progrès des idées fit éclore deux gardes-champêtres de plus. Ce fut pour Combole le coup de grâce. Un nouveau vicaire s'avisa de faire chanter à plusieurs voix, et d'installer dans le chœur de l'église un orgue-harmonium qu'il toucha de l'index, mais d'un index ferme et volubile. Combole ne chanta plus.

La diligence lui restait, ainsi que le marché au blé! Il pouvait trois fois l'an piloter un commis voyageur jusqu'au café Broise, et, de temps à autre, pratiquer sur une très-basse échelle le courtage des avoines et des marrons dernier choix. — Ce ne sont là que des ressources temporaires. Combole rêve au passé.

Tous les partis s'en sont fait un instrument et l'ont délaissé. Les services ténébreux rendus à la candidature de M. Lépicier, qui brigue voix délibérative au conseil, l'ont perdu à tout jamais! — De son ancienne grandeur, il a conservé le mépris de la pêche aux grenouilles qu'il laisse à Magagnon.

Bon Dieu! que sa physionomie couvre bien la presque inutilité de sa vie! Son œil a des langueurs que peuvent dissiper seulement, quand une aubaine lui tombe du ciel, quelques verres de vin bleu, une moitié de pain blanc et un prisme de gruyère, savourés dans le coin le plus obscur d'une salle d'auberge.

Jadis, il ne se peignait jamais; maintenant, il ne se peigne plus. Il laisse aux nuages le soin de ses ablutions. Ses habits ne sont plus des habits! Par des transformations successives dont nul tailleur n'a le secret, ils sont arrivés, en perdant même la forme allure d'une carapace, à la hauteur où l'art se trouble en face de l'idéal. C'est un tableau!

Comme crieur public, il est encore prodigieux, et son *ut dièze* est introuvable partout ailleurs que dans son gosier.

A ces accents, les objets perdus se trouvent tout seuls.

Avec ça que son fils est porteur d'eau bénite!

Arrêtons-nous là. Voici un préambule suffisant au poëme en vingt chants que je médite, et qui s'appellera *la Combolade*. La France, tant calomniée par les critiques, aura enfin son épopée! C'était temps.

J. DOUCET.

COURRIER DU PALAIS.

Je vous ai raconté l'incident par suite duquel l'affaire qu'on est convenu d'intituler l'assassinat du boulevard Beaumarchais avait été renvoyée à une autre session. Après deux jours consacrés à de nouveaux débats, l'accusé Verry a été condamné à la peine de mort. C'était un assassin d'une forte trempe que ce Verry. Il est de la race des Graft et des Villet. On l'a vu, comme eux, discuter pied à pied les charges de l'accusation, les dépositions des témoins, sans qu'un instant son sang-froid et sa présence d'esprit se soient trouvés en défaut. Un usage, fondé sur des motifs de convenance et de précaution bien entendue, veut que la tabatière de l'accusé soit confiée à un des gardes qui se tiennent à côté de lui. Or, le gendarme à qui Verry avait remis la sienne, refusait de la lui ouvrir. Verry a fait de ce refus un incident d'audience. Le président a ordonné au gendarme de laisser l'accusé prendre du tabac à son aise. Et il fallait voir alors avec quel naturel et quel à-propos Verry savait, au moment embarrassant, se ménager, en aspirant une prise, quelques secondes de répit! Robert-Macaire, qui avait, lui aussi, ce petit vice, — et d'autres encore, — n'était pas plus gracieux dans la circonstance.

C'était à Me Carraby que Me Lachaud, forcé de s'absenter, avait cédé la lourde tâche de la défense. La plaidoirie de l'avocat a produit sur les jurés une impression assez profonde pour tenir leur conviction en suspens pendant plus d'une heure. — Je n'aurais pas cru la chose possible.

En entendant prononcer le terrible arrêt, Verry s'est écrié : « L'innocent est condamné, et le coupable est dehors; allez voir le jugement du *Courrier de Lyon*! »

La veille de l'assassinat, il avait assisté à une représentation de *Cartouche* : il était nourri de ses classiques.

Faudra-t-il donc inscrire le nom de Verry sur le martyrologe des innocents condamnés, à côté de Lesurques, de Calas et de Lesnier? J'ose en douter, je crois que la conscience des jurés peut être, à cet égard, complétement rassurée

Abuser, comme a fait Verry, de l'amour d'une femme, de sa confiance, de ses caresses pour la frapper plus sûrement, l'égorger comme un animal à l'abattoir, jeter en manière d'ironie un crucifix sur son cadavre sanglant, puis à côté de cette morte, voler, piller, ouvrir et fracturer des meubles, voilà qui est déjà, ce me semble, suffisamment atroce. Eh bien! je me demande si ce que je vais vous dire ne l'est pas davantage.

Il s'est trouvé deux femmes, une belle mère et la mère de celle-ci qui, par cupidité, ont médité et accompli le meurtre de deux petits enfants, l'un de neuf mois, l'autre de trois ans. Ces deux pauvres créatures étaient un obstacle à succession : on a supprimé l'obstacle. — Pour l'enfant de neuf mois, ce n'a pas été très difficile. La belle mère, — la jeune femme, — s'est mise à lui administrer, au lieu de lait, du vin et de l'eau-de-vie. Il paraît que le moyen n'était pas à son gré assez expéditif : « L'éléphant! s'écriait-elle un jour, voilà deux cuillerées d'eau-de vie que je lui fais avaler, il ne crèvera donc pas! »

Et cette femme, dit-on, a la physionomie la plus douce du monde, — de grands yeux bleus qui rendent de belles larmes à l'audience, des cheveux blonds, une vraie figure de ballade allemande!

Après dix-sept jours du régime que je viens de vous dire, le premier enfant a succombé.

Restait l'autre, une fille âgée de trois ans. Celle-ci a donné plus de mal. Les coups de baguette par la figure, les coups de fouet, les coups de pied, les coups de poing que lui prodiguait sa jeune belle-mère n'avançaient pas beaucoup les choses; la vieille, la veuve Rozet, s'est chargée de les brusquer. Elle-même va vous dire comment elle s'y est prise.

« Dès que ma fille fut dehors, dit-elle, je saisis le b[…]
» je ne sais plus lequel, de l'enfant qui était assise sur
» une petite chaise devant la cheminée. Je la posai sur
» les charbons ardents; l'enfant est tombée d'abord sur
» les genoux et ensuite le haut de son corps est tombé
» dans le feu. Je lui ai maintenu la tête dans le […]
» pendant quelques secondes, elle a poussé un cri […]
» a été étouffé par les cendres et s'est en même te[mps]
» un peu débattue. L'enfant n'a plus remué, je [suis]
» partie. »

Les deux femmes ont été condamnées aux travaux forcés à perpétuité. — Il y a eu des circonstances atténuantes.

Il est triste d'avoir à le constater; mais les crimes de cette espèce ne sont pas très-rares. Pendant que ceci se passait aux environs de Blois, les mêmes faits, à quelques variantes près, se reproduisaient à Clichy, près Paris.

Ici encore, une petite fille revenait de nourrice, fraîche, rose, gaie comme le printemps, et quelques mois après, elle succombait à la privation de nourriture, d'air, de feu, de vêtements, aux traitements odieux dont ses père et mère l'avaient accablée depuis son retour.

Quand la justice, avertie par la clameur publique, se présenta chez les époux Fromont, la pauvre petite, à demi nue, — on était au 29 janvier, — les cheveux en désordre, grelottant sous des haillons déchirés et infects, se tenait dans le coin d'une chambre obscure, accroupie sur elle même, les membres engourdis et comme paralysés. Son corps n'était qu'une plaie.— Mais les brutalités du père et de la mère, de celle ci surtout, les coups qu'elle portait à l'enfant, tantôt avec sa main, tantôt avec son pied chaussé d'un sabot, avec un manche de balai, un martinet muni de nœuds, tout cela n'était pas le pire : ce qui épuisait surtout la malheureuse créature, c'était l'insuffisance de la nourriture, et quelle nourriture ! qui lui était laissée. Et il ne fallait pas qu'un voisin, ému de pitié, se permît de lui faire passer en cachette un morceau de pain. Les autres enfants, dressés à l'espionnage, couraient avertir la mère, et c'était alors un redoublement de coups et de sévices !

Le mari laissait faire sa femme; il l'aidait quelquefois, mais rarement, — quand l'enfant lui donnait trop de [illegible].

Ces deux brutes ont été condamnées, la femme à [illegible] années de travaux forcés, le mari à trois ans de prison.

Un sauvage d'un autre genre, c'est Robert, le cocher de M. Valpinçon.

Des difficultés se sont élevées entre lui et son maître, à l'occasion du congé que ce dernier vient de lui donner. Robert résiste insolemment; M. Valpinçon le prend par l'épaule pour le mettre dehors; mais au même moment il se sent mordre à un doigt. Il bondit sous l'impression d'une douleur aigue : il y avait de quoi ; une phalange du doigt mordu était restée entre les dents du Robert, qui bientôt la lui crachait au visage.

Robert a allégué pour sa défense qu'il n'avait fait que repousser les violences de son maître, et que c'était par suite d'un mouvement instinctif et irrésistible que ses dents s'étaient égarées sur le doigt de M. Valpinçon. Ce système, — qui conduirait loin, — n'a pas été admis par le tribunal : quinze mois de prison ont été appliqués à Robert, qui pourra cuver à son aise ses goûts de bouledogue.

Quelques mots maintenant sur un procès que j'ai déjà fait connaître à mes lecteurs.

Malgré la très-brillante plaidoirie de Me J. Favre, Mlle Marie Leroux a succombé devant le tribunal du Havre. Les choses d'ailleurs se sont passées très-courtoisement. Tout le monde a été d'accord pour reconnaître que Mlle Marie Leroux est une artiste d'élite. La minorité qui a protesté contre son admission était donc dans son tort? Pas tout à fait : telle est au moins l'opinion de M le procureur impérial. — Vous demandez l'explication? la voici :

L'artiste qui représente un personnage dramatique doit satisfaire à deux conditions: il doit avoir le physique probable, la voix, la figure, la taille, la démarche de son rôle; il doit aussi en avoir l'âme, ressentir et en traduire les passions avec intelligence, avec justesse, avec génie — quand il peut. C'est par les aptitudes physiques que se déterminent les emplois. Il est bien certain que le nez d'Hyacinthe, la voix de Grassot interdisent à leurs possesseurs l'expression des passions tragiques, et vous comprenez, j'imagine, Mme Guyon dans Agnès et Mlle Dubois dans Clytemnestre. — Ici nous touchons à la question délicate soulevée par M. le procureur impérial. Un des éléments physiques dont il faut tenir compte au théâtre, c'est l'âge de l'artiste. Quel est le public qui supporterait une Henriette ridée, une Junie édentée? A coup sûr Mlle Marie Leroux n'en est pas encore là ! mais, dément dans *Gabrielle* et dans la jeune patricienne des [illegible] de Fée, peut-être n'avait-elle pas toute la jeunesse et la fraîcheur que ces rôles exigent chez leur interprète. Le talent de Mlle Marie Leroux, — pour me servir des propres expressions de M. le procureur impérial — n'a mûri qu'avec les années et nécessairement aux dépens des qualités si indispensables pour l'emploi des jeunes premières. Tel était au moins le grief de la partie du public havrais qui, protestant par des sifflets contre l'admission de l'artiste, avait prétendu la renvoyer des rôles de Mme Madeleine Brohan à ceux de Mme Allan.

Je n'ai pas eu, pour ma part, le plaisir de voir Mlle Marie Leroux à Paris, à l'Odéon notamment où on m'a dit qu'elle avait joué il y a peu d'années, au milieu des bravos, des bouquets et des petits vers ; mais je me rappelle qu'hier encore Mlle Déjazet jouait Chérubin et qu'on l'applaudissait, que M. Laferrière jouait Saint-Mégrin et qu'on l'applaudissait, que Mlle Anaïs jouait Henriette et Péblo et qu'on l'applaudissait. Un jour, il est vrai, Mlle Mars, cette éternelle jeunesse, a entendu, dans Mlle de Belle-Isle, un bruit aigu lui rappeler cruellement son acte de naissance. Etait-ce un sifflet havrais? A coup sûr ce n'était pas un sifflet parisien. — « Je suis jeune, » s'écrie le *Cid*. Eh bien ! nous autres, à Paris, nous préférons dans le *Cid* Beauvallet à Lafontaine : nous ne sifflons pas non plus Mme Plessy-Arnould quand elle vient nous dire, sous les beaux habits de Célimène :

> L'âge amènera tout ; et ce n'est pas le temps,
> Madame, comme on sait, d'être prude à vingt ans.

C'est que le public de Paris juge l'actrice plutôt que la femme : délicat, raffiné dans ses goûts, il place le talent avant le physique. Que l'artiste qui paraît devant lui fasse preuve d'âme, de passion, de sensibilité, qu'elle ait le geste intelligent, la voix juste et sympathique, et il se montrera facile pour le reste. — C'est un public spiritualiste, — et je le crois plus près de l'art que celui qui suppute les mois et les années et établit des calculs de proportion entre l'âge de l'acteur et celui de son rôle.

Que Mlle Leroux vienne donc à Paris, et si elle a du talent, — ce dont il m'est doux de ne pas douter, — je lui promets un succès et des fleurs qui, cette fois, ne seront pas émaillées de serpents. — A moins que ceux du Havre ne fassent tout exprès le voyage. Ces gaillards-là ont tant de vices !

Quoi encore ? L'affaire des Petites-voitures est revenue en appel. La cour a confirmé le jugement, en ce qui concernait l'acquittement des membres de la première gérance, la condamnation de Massinot à trois mois et celle de Beudin à un mois de prison; mais elle a élevé de un an à deux ans la peine prononcée contre Crémieux et d'Aurio, et porté à 10,000 fr. le chiffre de l'amende appliquée solidairement à ces deux derniers et à Massinot. Tout ceci n'est plus guère intéressant ; mais mon devoir de chroniqueur était de vous le dire, — et je vous le dis.

PETIT-JEAN.

Mort d'Alexandre de Humbolt.

La science vient de faire une perte dont la douleur sera ressentie dans le monde entier; Alexandre de Humbolt, le vénérable doyen de cette forte génération des Cuvier, de Geoffroy et des Arago, vient de mourir dans sa quatre-vingt-dixième année. Nous n'avons pas à reproduire ses traits, ni à résumer sa vie. Nos lecteurs peuvent contempler sa noble figure et lire sa biographie dans le soixantième numéro de notre publication (2e vol , pag. 352). Nous ne voulons aujourd'hui citer qu'un trait de sa vie, qui lui mérite plus spécialement la reconnaissance de la France. Ce fut son énergie et l'influence qu'il exerçait dès lors sur l'esprit du roi de Prusse et sur celui du czar Alexandre, qui sauva de la destruction les belles collections du Muséum, dans les galeries duquel on avait hébergé des bataillons prussiens, et le pont d'Iéna aux pilles duquel étaient déjà attachés les mineurs.

M. V.

M. Charles Monselet étant absent de Paris pour quelques jours, nous remettons à notre prochain numéro le compte-rendu des nouveautés dramatiques, d'ailleurs peu importantes, de cette semaine.

CHRONIQUE MUSICALE.

THÉATRE-ITALIEN : Clôture de la saison musicale. — Concerts.

La fermeture du Théâtre-Italien marque le commencement de la saison stérile si redoutée des chroniqueurs. Pendant ces semaines torrides de juin et de juillet, le feuilleton dépérit visiblement, il languit, il se traîne, maigrement alimenté par quelques rares débuts ou par la reprise de quelque opéra tombé dans l'oubli. Après les jours de liesse de l'hiver vient, avec l'été, le carême musical. Le thermomètre monte et voilà subitement directeurs, chanteurs, symphonistes en désarroi ; c'est un sauve qui peut général ; on dirait que la musique et le soleil sont incompatibles. Il ne reste alors de toutes ces grandes partitions exhibées avec fracas durant la saison propice que des arrangements barbares, des rapsodies burlesques qui ont forme de quadrille et qui envahissent le répertoire des bals champêtres. On danse sur les motifs de l'opéra en vogue et cela sans se préoccuper le moins du monde des intentions du compositeur. Combien de fois nous avons vu un air religieux, la prière d'un pontife, servir de ritournelle à l'avant deux le plus dégingandé, ou bien encore la complainte d'un troubadour amoureux prendre les allures désordonnées de la pastourelle !

Et voilà ce que devient la musique après les grandes fêtes de l'hiver : on la coupe et recoupe en morceaux menus et on la sert sous forme de contre-danse à des oreilles peu difficiles. Les Vatel de la barrière ne procèdent pas autrement quand ils composent d'étranges salmis, d'incompréhensibles mirotons avec la desserte des grandes tables.

Nous ne voudrions pas jurer que *Poliuto*, la partition chrétienne par excellence, ne fût prochainement accommodé de la sorte. Enfin, il faut bien en prendre son parti et tolérer ces massacres impies qui ont l'avantage de consacrer la popularité de la musique dramatique, avantage fort prisé des compositeurs malgré leur feinte indignation.

Poliuto, avec Tamberlick, a clos brillamment la saison musicale des Italiens ; nous ne reviendrons pas sur l'analyse de cette partition dont, il y a quelques semaines, nous signalions les grands défauts et tout à la fois les beautés de premier ordre; mais, en guise d'adieu au célèbre ténor, nous crierons une fois de plus bravo ! Nos abonnés de Marseille nous comprendront et feront chorus avec nous, car Tamberlick est attendu dans cette ville où il doit donner quelques représentations.

Il est peut-être curieux de constater que *Il Trovatore* est l'opéra qui, cette année, a dominé le répertoire ; il a défrayé vingt-deux représentations sur les cent dix-huit qui ont été données durant les sept mois de la saison.

Ce chiffre, — un véritable triomphe, — mesure la faveur qui s'est attachée à l'œuvre de Verdi, faveur qui n'est pas, il est vrai, sans avoir quelque raison d'être, mais qui, selon nous, ressemble fort à de l'engouement.

Si nous avions la prétention de faire au complet la revue rétrospective de la saison musicale des Italiens, nous aurions assurément plus d'une critique sérieuse à faire, et le mot critique doit être entendu ici dans le sens de blâme et non dans celui d'analyse. Nous avons encore sur le cœur les représentations de *Don Juan*, l'insuffisance des choristes et cette tendance singulière qu'a l'orchestre de Ventadour de presser les mouvements. Si nous nous attachions à l'inspection méticuleuse des détails de la mise en scène, nous aurions encore bien des petites querelles à faire à l'administration.

Et pourtant, nous ne pouvons le nier, le théâtre n'a pas eu une stalle vide de tout l'hiver, les recettes ont été brillantes, souvent elles ont atteint les plus gros chiffres. Cette prospérité tient peut être un peu à ce que la salle Ventadour est considérée par bien des gens comme un salon de conversation élégante, une sorte de turf de la toilette ; le suprême bon ton consiste à y avoir *sa loge* et ainsi le spectacle est autant dans la salle qu'au delà de la rampe. Cette considération n'est pas sans importance, elle peut ramener à une appréciation juste des choses les gens qui jugent trop promptement de leur valeur par la vogue dont elles jouissent.

— Les concerts se font rares ; nous avons à constater ceux de M. Barthe, de M. Franco-Mendès et de Mlle Guerrabella, voilà pour le passé... L'avenir ne nous promet guère que celui de M. Roger Sevy ; mais cette soirée musicale, à en juger par l'affiche, est destinée à avoir quelque retentissement.

— Nous ne voulons pas clore cet article sans signaler à nos lecteurs les nouveaux morceaux de piano de M. Melchior Mocker ; ces esquisses gracieuses ont nom *la Forêt enchantée*, *Chanson à boire*, *les Premiers et les Derniers beaux jours*, etc.

— Deux œuvres de maître également inconnues à Paris viennent d'être données au Théâtre Lyrique. *Abou-Hassan*, de Weber, et l'*Enlèvement au Sérail*, de Mozart, sont deux partitions destinées à exciter une vive curiosité. Nous remettons à huitaine notre compte-rendu.

ALBERT DE LASALLE.

Recrutement des matelots à Londres.

Enrôlement volontaire à Paris.
Recrutement des matelots à Londres.

Depuis que des bruits d'armes se mêlent aux rumeurs de la diplomatie, que les événements s'aggravent chaque jour et marchent vers un dénouement militaire, on dirait qu'un souffle guerrier passe sur le front de notre jeunesse. La fièvre militaire que provoqua la guerre d'Orient renaît de tous côtés; les bureaux de recrutement qui reçurent à cette époque plus de cinquante mille volontaires, sont de nouveau assiégés par une foule de jeunes gens qu'y conduit le noble désir de s'élancer avec nos aigles vers ces plaines de l'Italie septentrionale, où se succéderont sous leurs pas tant de noms glorieux : Montenotte, Mondovi, Marengo, Rivoli, Arcole.

Le jeune villageois y accourt avec les soldats en congé qui rejoignent leurs drapeaux; l'ouvrier y échange joyeusement contre la carabine l'outil du travail qu'il reprendra noblement à la paix; l'ancien soldat vient avec fierté y offrir au pays son expérience et son ardeur. Le nombre des engagés volontaires à Paris seulement a dépassé depuis quinze jours le chiffre de 18,000.

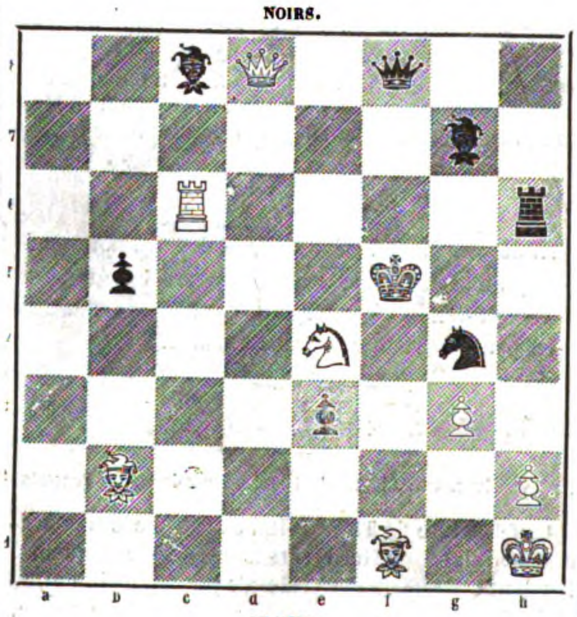
L'hôtel des Conseils de guerre, rue du Cherche-Midi, où se font à Paris ces enrôlements, voit se succéder chaque jour ces scènes pathétiques qu'a représentées, avec sa verve habituelle, le crayon de M. Gustave Doré dans le dessin que reproduit notre illustration. On y arrive, bras dessus bras dessous, comme à une fête. Le père y accompagne le fils: les camarades des champs et de l'atelier, leurs compagnons de travaux, la mère elle-même y suit, le cœur ému, l'enfant qu'elle bénit de ses larmes.

Londres vient d'avoir également des scènes de recrutement pour ses nouveaux armements. Un immense véhicule, dans l'intérieur, sur toutes les surfaces et sur toutes les saillies duquel se pressent musiciens soufflant dans leurs cuivres des fanfares désespérées, engagés agitant leurs chapeaux, etc., parcourt, traîné par six chevaux, tous les quartiers populaires. Chaque taverne de White-Chapel, de Borough ou du quartier de la Tour est le siége d'une station. Quelques officiers du *Crocodile* se lèvent alors du char, aux quatre coins duquel flotte le *Royal-Jack*, et s'efforcent par la faconde et surtout par l'annonce suivante de provoquer les enrôlements : « Dix livres sterling de prime pour les anciens » matelots et artilleurs de vingt-cinq à quarante-cinq » ans; deux livres et demie pour les volontaires des » autres catégories; haute paye pour les premiers, » augmentation de paye pour les seconds; double ration de rhum, *une fois en mer.* »

MAXIME VAUVERT.

Problème N° 22, de la composition de M. Thuillier.

NOIRS.



BLANCS.

Les blancs jouent et font mat en quatre coups.

Nous donnerons dans notre prochain numéro la solution du problème d'échecs, numéro 21, avec celle du problème de ce jour.

MM. les souscripteurs dont l'abonnement expi[re] le 15 mai sont priés de le renouveler *au pl[us] tôt*, s'ils ne veulent éprouver un retard *inévitable* da[ns] l'envoi du journal.

L'abonnement se fait directement en adressan[t] *franco*, un mandat sur la poste aux bureaux du journal : LIBRAIRIE NOUVELLE, 15, *boulevard des Italien[s]* ou par les principaux libraires de France et de l'étranger.

Pour *l'Allemagne*, *l'Autriche*, *la Prusse* et [la] *Russie*, le directeur des postes de Cologne se char[ge] des abonnements.

RÉBUS.

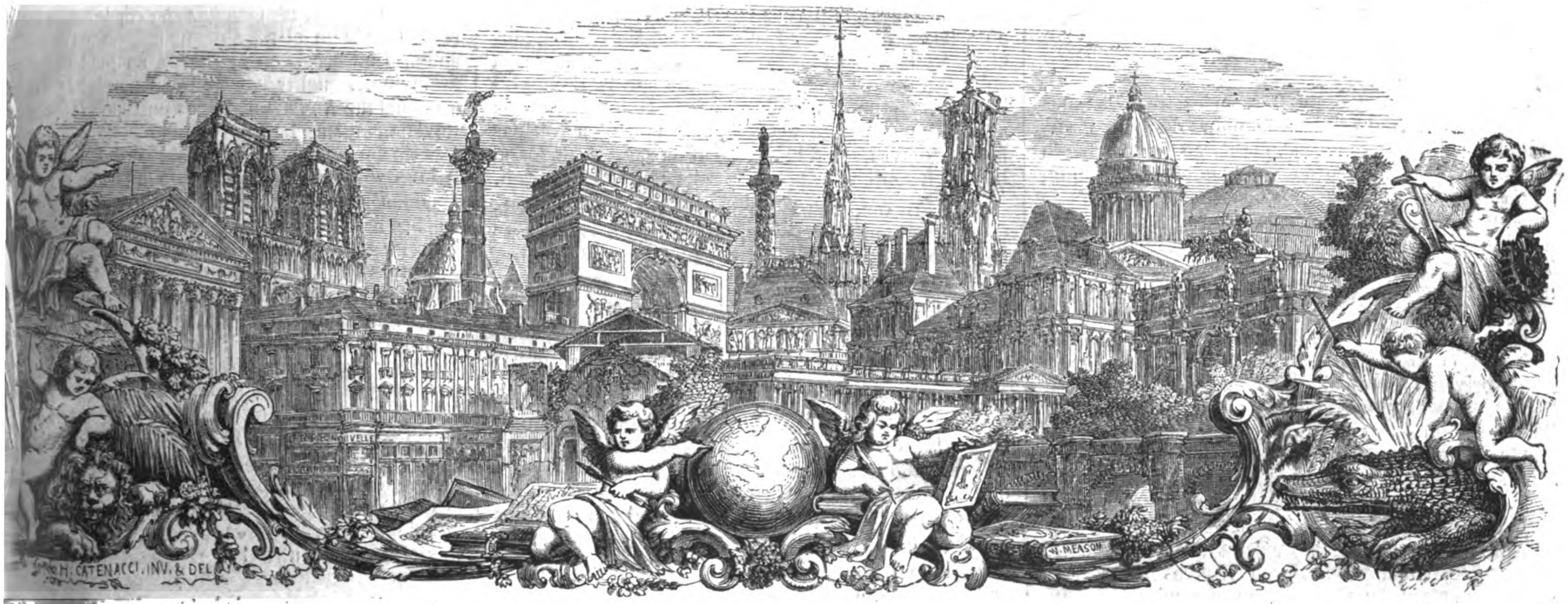
EXPLICATION DU DERNIER RÉBUS :

Les Français sont alliés des Piémontais.

Paris. — IMP. DE LA LIBRAIRIE NOUVELLE. — A. Bourdilliat, 15, rue [...]

LE MONDE ILLUSTRÉ

JOURNAL HEBDOMADAIRE.



ABONNEMENTS		**BUREAUX**
…RIS ET DÉPART. : Un an, 18 fr. — Six mois, 9 fr. — Trois mois, 5 fr. (Pour l'Étranger le port en sus) …rix du numéro, à Paris : 30 c. — Dans les départements : 35 c.	3me Année. — N° 110. **21 Mai 1859.**	A la LIBRAIRIE NOUVELLE, 15, boulevard des Italiens. La reproduction et la traduction sont interdites.

SOMMAIRE :

L'empereur visitant les faubourgs de Gênes, le 13 mai, d'après un croquis de M. Labrosse.

COURRIER DE PARIS.

Les journaux sont chaque jour remplis de mentions fort sèches de localités piémontaises où s'opère le mouvement des troupes alliées ou ennemies. En feuilletant les notes de nos voyages en Italie, nous retrouvons diverses particularités inscrites sur les lieux mêmes. Nous repassons à l'encre ces notes au crayon.

« ... LAC MAJEUR. Aux îles Borromées. Jean-Jacques songea d'abord à placer là les amours de Saint-Preux et de Julie; il n'y renonça que parce que ces lieux, ornés par l'art, manquent de simplicité. Le fait est que, plutôt que la *Nouvelle Héloïse*, ce sont les amours de quelque La Vallière qu'il serait séant de raconter là! A l'*Isola Bella* se trouvent, dans la galerie du palais, 75 tableaux du chevalier Tempesta. Ce fougueux personnage, qui ne maniait pas moins bien le poignard que le pinceau, avait une femme légitime et en aimait une autre; il tua celle-ci pour épouser celle-là. Bien que la justice du temps fût assez coulante en fait de privautés semblables, Tempesta fut traqué par les parents de la morte, et se réfugia chez le seigneur Borroméo, où il resta sept ans, peignant pour tuer le temps, faute d'autre femme à tuer. Ce sanglant musée d'un seul homme ne vaut pas la Sixtine.

» ... Le jardin de l'Isola Bella offre les deux plus grands lauriers (sauce... et non rose) qui soient peut-être au monde. Ils dépassent en hauteur les arbres des Tuileries. Ils furent trouvés là, leurs racines serpentant dans les rochers, lorsqu'on construisit les jardins d'Armide, ou de Circé, qui font de l'île un paradis terrestre et non métaphorique. Bonaparte, au début de ses campagnes en Italie, grava sur le plus grand de ces lauriers le mot BATTAGLIA. On montra longtemps l'écorce aux visiteurs comme une curiosité. Le général autrichien d'Aspre, se trouvant là en 1835, tira son sabre et hacha le mot. Mais, chose étrange, la nature protégea la gloire, et les blessures du sabre d'un vaincu se trouvant plus tard cicatrisées, le mot *Bataille* ressort aujourd'hui, grandi avec le temps...

» ... La petite *île des Pêcheurs* n'a pas un demi-mille de circuit, et elle réunit pourtant vingt-six familles formant une population indigène de plus de trois cents habitants! Montesquieu a raison en constatant la propagation des ichthyophages. L'*Isola Bella*, qui a trois milles de tour, contient trois maîtres et douze valets.

» ... Le lac prête ses eaux à trois états qui s'en partagent les rives: l'Autriche-lombarde, — le Piémont, — la Suisse. Jadis, sur le vapeur qui met cinq heures à aller de Sesto Calende (débouché du Tessin) jusqu'à Magadino, on lisait, — sans que la police autrichienne y pût rien faire, — les journaux indépendants du Piémont et les feuilles libérales de la Suisse, à côté de la *Gazzetta officiale di Milano*; de sorte que plus d'un sujet italien de l'Autriche, voulant savoir quelque chose de plus que ce qui était parcimonieusement imprimé dans la *Gazzetta*, s'embarquait pour une course sur le vapeur, comme on entre pour une séance dans un cabinet de lecture.

» ... A l'extrémité nord du lac, s'élève un roc formidable, d'où croule un fort en ruines qui servit, au quinzième siècle, de repaire à une association de bandits pillards de la contrée, formée de cinq frères du nom de Mazzarda. Lorsque la princesse de Galles arriva en Italie, séduite par le pittoresque sauvage du lieu, elle voulut y bâtir une villa. Elle fit transporter, à grands frais, de Suisse, les matériaux, et de Paris et de Londres des ameublements somptueux. Mais, pendant une petite excursion qu'elle fit à Milan, tout fut pillé par les descendants des Mazzarda. Cette tradition dégoûta la princesse de tout romantisme, et elle partit pour Naples.

» ... IVRÉE se vante d'avoir été fondée cent ans avant l'ère chrétienne! La colonie romaine est aujourd'hui savoyarde. Il y a un pont (romain) et un château-prison. Cette prison est le premier monument qu'on trouve en mettant le pied en Italie par le grand Saint-Bernard. Elle frappe le voyageur philosophe de cette réflexion: que les prisons ont joué un rôle très-important dans l'histoire de l'Italie, et qu'elles ont été l'asile de tous les grands hommes, étant là, pour la gloire, ce qu'à Athènes l'ostracisme fut pour la popularité. Tasse, Galilée, Machiavel, sont les trois jalons d'une immense liste qui a aussi compté Cellini et Corrége.

» ... VERCEIL. Inondation générale à dix milles à l'entour de cette vaste plaine où Marius défit les Cimbres, ce qui a inspiré à Decamps un de ses plus merveilleux tableaux. Cette inondation durera jusqu'au mois de septembre, à cause du riz qui veut être noyé pour prospérer. Cela donne envie de passer bien vite, et de fuir la *mal' aria*. Mais avant de franchir la Sesia, il a fallu voir le célèbre livre des évangiles qui est, selon les uns, l'œuvre manuelle d'Eusèbe, premier évêque de Verceil au quatrième siècle, — et, selon les autres, un autographe de saint Marc. Je repousse cette seconde attribution par cette simple raison que le livre est en latin, et que les Apôtres n'ont jamais écrit qu'en grec ou en hébreu. La tradition locale est ou était, pour qu'on vous ouvrît le livre, de se mettre à genoux et d'en baiser la couverture. Mais nous avons changé tout cela! Moyennant un léger pour boire au custode, on ne s'agenouille point sur la dalle peu balayée, on ne baise plus le cuir et le cuivre, peu attractifs même pour les doigts, et l'on n'en voit pas moins l'œuvre, soit d'Eusèbe, soit de saint Marc, qu'on baptise à son choix, selon sa science ou sa dévotion.

» ... NOVARE, vieux municipe, dit Tacite, de la Gaule transpadane. Depuis, les Espagnols ont passé par là, et y ont laissé des vestiges de leur architecture. Dans la sacristie de Saint-Gaudence, un beau tableau du Guerchin (saint Jérôme), que nous avons eu à Paris, mais que le crédit du ministre Prina nous a fait reprendre après 1815, et qui a été restitué à la patrie du peintre. On visite la maison du susdit ministre des finances du royaume d'Italie, lequel fut massacré à Milan dans une émeute, à une époque où, chez nous, on se bornait, à propos des prévaricateurs, à lancer chansons ou brochures. Le plus ardent des ennemis de Prina, le comte Gonfalonieri, a payé son délire patriotique plus cher que de sa vie: il a passé vingt ans au Spielberg!

» ... NOVI. C'est ici que périt Joubert, un des plus brillants généraux de nos premières guerres d'Italie, surpris à la pointe du jour par le vieux Souvarow (1799). La ville, abritée par une montagne apennine, offre le vrai quartier général d'une armée. On y reviendra! Quelques palais sont habités par des nobles génois, venant là vers l'automne en villégiature. Il y a trois Novi en Italie: un petit, que le voyageur toscan risque, par les jours de pluie, d'emporter délayé à la semelle de ses bottes; — un moyen, qui fut aux Gonzague, dans le Modénais; — et celui-ci, théâtre passé et futur d'événements militaires imposés par la politique et la géographie.

» ... TORTONE. L'église s'est ornée de tout ce qu'elle a pu. On voit sur un bas-relief *Castor et Pollux*, et *la chute de Phaéton*, deux sujets d'une mythologie assez imprévue dans un temple chrétien. Ceci me rappelle qu'à Cologne, dans les caveaux du dôme, on voit la châsse des trois mages, Gaspar, Melchior et Balthazar, toute constellée de pierreries de second ordre: topazes, améthystes, chrysophases, grenats, adamantoïdes, — plus, de quelques pierres dures: cornalines, aigues-marines, onyx, camées... Or, parmi ces dernières, beaucoup sont gravées, et il ne faut pas précisément de loupe pour reconnaître que plus d'une offre des sujets d'un paganisme si outré, que leur place serait plutôt dans le musée secret de Naples, que sur un reliquaire des hauts temps du christianisme...

» Un habitant auquel je fais remarquer l'inconvenance de bas-reliefs mythologiques dans un temple catholique, me répond:

« — Ne faites pas attention, nous sommes ici dans un pays de rizières...

» — Eh bien! quel rapport y a-t-il?...

» — On y *riz* de tout! »

» Et comme cette ineptie ne me fit pas rire... mon homme, croyant bien s'excuser, ajouta:

« — Je vous dis ça, monsieur, parce que vous êtes Français, le pays des farceurs, et que j'ai pensé que ça vous ferait plaisir à entendre! »

» ... Nous revenons de visiter le champ de MARENGO. Nous avons cherché la colonne érigée par nos soldats à l'endroit où Desaix fut tué. Elle a disparu par une cause étrange. On nous a raconté que la comtesse R..., gênoise, craignant que ce monument ne fût un jour insulté, renversé, détruit, le fit abattre, et... enterrer au lieu même où il s'élevait. N'est-il pas singulier de voir les honneurs de la sépulture accordés à un monument? Au reste, on déterre journellement à Athènes, à Rome, à Carthage, des colonnes, des obélisques, des tables votives qui consacrent de moins hauts faits d'armes que cette bataille décisive, où Bonaparte et Desaix vainquirent Melas et ses Autrichiens, et conquirent la paix de Lunéville qui mit fin à la seconde coalition.

» Desaix est enterré au sommet des Alpes, dans l'église du grand Saint-Bernard, sur les confins d'un Etat libre, et l'on peut dire que son tombeau est le plus élevé qui soit dans l'univers. Si haut, et dominant parfois les nuages, il semble une apothéose!

» Ce tombeau est de marbre blanc alpestre; il ne porte aucune inscription. Le hibou de Minerve est bizarrement placé là où l'on attendrait une croix. Pas d'inscription, pas même un nom! Bonaparte avait déclaré qu'il rédigerait l'épitaphe de son frère d'armes d'Egypte et de Marengo. Il l'envoya en effet, plus tard lorsqu'il fut Napoléon. Un préfet fut chargé de la faire graver à Genève. Comment n'arriva-t-elle jamais à destination? La tradition raconte le malheur du moine qui l'emportait sur un mulet, et qui fut renversé par une avalanche au plus profond des abîmes. Ceci eut bien valu la peine d'être recherché: l'épitaphe de Desaix, rédigée par son émule devenu Empereur, tracée en lettres d'or sur une plaque de marbre, aujourd'hui brisée en morceaux au fond de quelque précipice... quel trésor pour un musée! Je m'étonne que quelque Anglais n'ait pas entrepris la recherche. Revenons à Marengo.

» Un ancien officier de l'armée d'Italie, le chevalier Delavo, devenu propriétaire de la ferme, dont les dépendances de cent hectares furent le théâtre de la célèbre bataille, a réuni dans une sorte de petit musée guerrier toutes les armes, les projectiles, les insignes retrouvés dans les champs arrosés de tant de sang, où ont été ensevelis tant de cadavres en habits bleus et surtout blancs. Une statue est élevée au premier Consul dans la cour, à l'ombre d'une immense muraille sur laquelle une fresque donne à distance l'illusion d'une suite de monuments commémoratifs. On dit que le propriétaire cherche à vendre son domaine dans les prix de 500,000 francs. Quelle superbe occasion pour un spéculateur, un agronome, un grand ou un misanthrope, pour devenir seigneur de Marengo et pour se promener dans ses champs... de bataille au milieu de ses propres revenus, et des souvenirs de la gloire... des autres! »

Nous recevons la lettre suivante:

« Monsieur, dans votre dernier numéro, vous vous élevez à nouveau, et avec toute raison, contre l'affreux abus d'affiches peintes qui se pratique à Paris depuis quelques années, au grand trouble des perspectives et à la grande perturbation de la vue, en présence des édifices ou des brillantes constructions de la capitale. Oui, c'est là, en effet, quelque chose de déplorable, et la plume qui appelle la sollicitude de l'autorité sur ces ridicules abus a bien mérité du bon goût: tout Parisien qui ne vend pas d'*habillements confectionnés* ou de DENTS A CINQ FRANCS, lui en saura bon gré, et ces réclamations de la publicité bien inspirée ne pourront manquer de mettre fin à un si agaçant abus.

» Mais moi, monsieur, qui suis propriétaire (mais non pas de ceux qui louent leurs murailles vides aux *redingotes* hautes de vingt mètres, ni aux provocations des magasins de nouveautés), j'ai aussi, en dehors de mon droit de promeneur et de contemplateur, offensé par ces colossales pancartes, une plainte toute spéciale à formuler. J'habite l'entresol de mon immeuble, monsieur, et comme sur toutes les maisons habitées il est défendu d'y afficher, sans un consentement que je ne donnerai jamais.

» Mais il est des gens qui se passent effrontément de ce consentement! Voici l'affaire.

» Ma demeure fait face à une rue très-fréquentée, c'est-à-dire qu'elle est en perspective. Les fenêtres de mon entresol sont assez espacées; or, qu'arrive-t-il? C'est que la nuit, un industriel arrive, armé d'une échelle, d'un pot à colle, et plaque sur mon mur, hors de toute atteinte, mais en plein regard, une abominable affiche jaune, sur laquelle de loin chacun peut lire la provocation qui peut sembler de mon fait:

« AVEZ-VOUS BESOIN D'ARGENT? »

Suivent les offres du monsieur, toutes choses entremêlées de mont-de-piété et ressources équivoques et pénibles. Je fais venir mon concierge, je lui reproche son défaut de surveillance; il m'objecte qu'il ne peut passer la nuit l'arme au bras, sur le trottoir, pour repousser l'affichage clandestin; je tempête, je dis qu'il faut enlever cette abomination; deux ou trois jours se passent, on n'a pas d'échelle; — autres délais! Enfin, tout à fait indigné, je fais venir un ouvrier; on passe une demi-journée à arracher, racler cette affreuse pancarte, qui tient comme la peste; mon mur reste souillé, il faut un raccord de peinture; le raccord ne va pas avec le reste; je fais repeindre tout l'entresol, cela me coûte cent écus, et assurément c'est moi alors qui aurais *besoin d'argent* pour réparer ce révoltant dégât!

» Et une nuit sombre, pluvieuse, arrive. Je... tout dort... et le lendemain, *crac!* on relit de loin sur ma façade:

« AVEZ-VOUS BESOIN D'ARGENT? »

L'endroit plaît à l'industriel en Israël, qui a bien vu que j'arrache... mais qui jouit une ou deux semaines de son méfait.

» J'ai fait faire des représentations au monsieur; il a ri. Huit jours après nouvelle affiche, encore plus jaune que les autres! En ce moment, on racle, on gratte, on lave à l'eau de potasse. Mais aussi je vais chez M. le commissaire; et je vous signale mon...

pour l'ajouter aux motifs d'indignation légitime que vous éprouvez pour les affiches colossales dont l'aspect pittoresque de Paris est, depuis quelques années, véritablement déshonoré.

» Veuillez agréer, etc.

» ADRIEN MUG... »

~~~ Un négociant de la rue Hauteville nous assure que le fait suivant vient de se passer dans ses relations.

Un jeune commis est depuis quatre ans chez un commissionnaire en marchandises qui opère avec l'Espagne. Ce dernier a une nièce, élevée au-delà des Pyrénées, et depuis quelques années orpheline. Elle n'est pas précisément jolie, malgré son type accentué, mais elle est intelligente et recueillie. On ne prêtait pas grande attention à elle cet hiver dans les bals où elle se faisait conduire avec une sorte d'obstination par son oncle, que tant de gants paille ennuyaient ! Elle dansait peu, mais regardait et écoutait beaucoup. La vérité est de dire que si elle ne dansait guère, c'est que les invitations ne lui venaient que lorsqu'il ne restait plus de jolis visages inoccupés. Notre commis se hasardait à l'inviter, — c'est ainsi qu'ils nouèrent et serrèrent leur connaissance. Nous abrégerons ce récit, pour sauter vite au dénouement.

Il y a quinze jours, le jeune commis obtint de Fabricia la permission de demander sa main à l'oncle commissionnaire. Celui-ci, surpris, fit un accueil très-froid à l'ouverture ; il se rendit enfin, mais seulement après de longues conférences avec sa nièce. Tout s'arrangea et le mariage eut lieu la semaine dernière. Lundi, en déjeunant, Fabricia dit à son mari, qui se montrait chagrin d'être contraint de retourner à son bureau en aussi jeune lune de miel :

« — Eh bien, n'y allez pas... n'y allez plus !

» — N'y plus aller ! ma chère amie, cela est facile à dire...

» — Mais... à faire aussi !

» — Comment cela ?

» — Rien n'est plus simple : j'ai un million et demi de fortune !

» — Vous plaisantez !...

» — Nullement. Mon oncle seul le savait, et il se gardait bien de le dire ! Je voulais choisir un bon cœur selon de ma modeste situation. C'est fait ; Henri, en voulez vous ? »

La réponse se devine : ce dut être un bon baiser et une larme !

~~~ Il y a à Paris une rue funeste. Placée dans un quartier à la mode, les étrangers s'y établissent sans méfiance, — et bien que dans la proportion statistique il n'y devrait guere mourir qu'une personne tous les sept jours, il ne se passe point de semaine que plusieurs enterrements n'en sortent par son extrémité la moins mondaine. Aussi, les habitants de Paris, qui commencent à connaître, sinon à comprendre, l'influence fatale de cette rue *jettatora*, montrent-ils répugnance à l'habiter, si bien que les propriétaires y ont vu diminuer sensiblement la valeur locative de leurs immeubles, et que les hôtels garnis, s'ouvrant aux habitants de passage et sans défiance, y sont-ils en proportion... disproportionnée.

On a souvent essayé de pénétrer les causes de cette *jettatura*, et les plus savants en sont restés aux conjectures. Est-elle plus basse de sol et plus élevée d'étage que bien d'autres rues ? c'est possible. Trop étroite ? Peut-être. Son percement répond-il mal aux courants généraux qui font la bonne ventilation ? Ce serait à croire. Ses cours sont-elles trop encaissées, ses chambres à coucher mal orientées, ses dépendances trop sombres et trop étouffées ? On a supposé que les eaux qu'on y boit y arrivent par des conduits qui dans leur parcours par quelque contact délétère... On a soupçonné que les émanations du gaz n'y avaient pas l'évaporation voulue ; on s'est dit enfin que l'on n'y pouvait rien comprendre, et ceux-là seuls ont été dans le vrai.

Les deux dernières crises de choléra que Paris a subies ont frappé cette rue avec une rigueur épouvantable. La mortalité qui, dans l'ensemble de la capitale, était de deux pour mille, a été là de quatre pour mille. Il y eut un moment de terrible épouvante, et bien des locataires s'en furent, s'enfuirent, qui n'ont jamais voulu reparaître dans ce lieu condamné. Depuis, cette rue implacablement restée sinistre, et les médecins de Paris le savent bien. L'un d'eux, qui avait plus de mérite que de chance, alla bravement s'y établir il y a trois ans. Il est mort l'année dernière, les entrailles corrodées par on ne saurait dire quelle impalpable *mal'aria*. On eut dit que le péril s'était accru pour lui de l'obligation de visiter sans cesse les maisons maudites dont chaque étage a ses annales de mort. Un autre médecin s'est récemment installé dans la rue voisine ; il voudrait ne pas mourir et faire vivre les autres, et pour cela il rêve un percement formant croix avec cette rue fatale, et l'aérant dans la direction des vents qui règnent le plus constamment à Paris. Son idée stratégique est-elle un bon expédient médical ? Peut-être le saura-t-on un jour. Dans tous les cas ceci était une particularité curieuse, et nous devions la mentionner.

~~~ On sait que M. Auguste Vacquerie vient d'obtenir un très-honorable succès poétique au Théâtre-Français par son élégante comédie : *Souvent homme varie*. Les feuilletons, qui savaient que l'œuvre avait été écrite non loin des temps de *Tragaldabas*, et reçue peu après, s'attendaient à quelque énormité de la fantaisie, et ont paru déçus d'avoir à louer une œuvre dont ils avaient espéré se divertir. On peut craindre que M. Vacquerie, dont le talent est d'une souplesse imprévue, ne se rallie bientôt à l'école du bon sens sous le pontificat de François Ponsard, et nous en avons pour preuve — et pour crainte — cette exclamation qui lui est, nous assure-t-on, échappée la veille de sa première représentation :

« Je suis devenu tellement bourgeois, que j'en suis arrivé à désirer... de n'être pas sifflé ! »

~~~ Depuis quelques années, Marie-Antoinette est à la mode... si l'on peut employer un mot si futile à propos d'un nom si tristement solennel. On dit dans les salons que les sympathies qu'éprouve pour le sort et la mémoire de cette malheureuse reine une très-grande dame étrangère, devenue française, ont beaucoup contribué à cette réaction d'une longue indifférence, depuis peu d'années changée en une sorte de passion. Le fait est que cette illustre sympathie parcourt aujourd'hui toutes les classes, et que la littérature historique surtout, s'est mise, avec une généreuse ardeur, à venger cette douce et touchante mémoire de tant d'accusations haineuses entassées contre elle. Quelle existence aussi que celle de cette reine dont l'image nous apparaît d'abord au milieu de ces fraîches et pimpantes bergerades de Trianon, unissant tout ce qui charme et séduit, l'art, la poésie, le plaisir, la bienfaisance, et qui disparaît tout à coup au milieu du nuage sanglant où elle se redresse si noble et si grande !

Bon nombre de volumes ont déjà paru, passionnément attachés à cette réhabilitation. Parmi les derniers, le plus remarquable, — soit par la richesse et la nouveauté des documents, soit par le ton véritablement convaincu, est assurément celui de MM. Edmond et Jules de Goncourt. Son succès est sérieux ; *Marie-Antoinette* est à la veille de sa troisième édition. Un livre, plus récent encore, atteste de cette continuité des préoccupations de l'opinion publique.

Une œuvre enfin que le nom de son auteur signale à l'avance comme d'un ordre tout à fait supérieur, est l'objet d'une attente impatiente de la part des sympathiques et des curieux : c'est celle que prépare depuis longtemps, — au milieu de précieuses collections autographiques, où se comptent par centaines les lettres de la reine, — M. Feuillet de Conches, un haut fonctionnaire qui trouve par bonheur le temps d'être un érudit littéraire et un habile écrivain, et met infiniment de cœur dans son grand esprit. L'ouvrage que le chef du protocole aux affaires étrangères prépare sur cette archiduchesse d'Autriche et reine de France, enregistrée parmi les suppliciées sous le nom de *veuve Capet*, doit paraître dans le courant de cette année.

Cette situation actuelle de l'opinion indiquée à propos de Marie-Antoinette, mentionnons quelques menus faits qui relèvent des particularités ou de l'anecdote.

Mais disons tout d'abord que M. Paul Delaroche, en faisant plusieurs fois revivre cette touchante ou sanglante image, dans les mélodramatiques compositions de son laborieux pinceau, a pris sa large part dans ce réveil de l'attention sur l'illustre victime dont la mémoire fut comme haineusement étouffée jusque vers 1830. Dans son dernier tableau toutefois, où il peint Marie-Antoinette prête à marcher à la mort, plus d'une sentimentalité choquée lui a reproché l'aspect dur, la physionomie presque antipathique donnée à son héroïne, brusquement devenue celle de bien des cœurs. Ceux qui recherchent la vérité historique plus que les aimables fictions légendaires, savent bien que M. Paul Delaroche, dans cette œuvre extrême, n'a pas tout dit, — ou plutôt n'a pas tout peint, — car alors Marie-Antoinette était borgne...

Revenons. Ce fut donc bientôt, les peintres aidant, sur les traces du grand artiste qui évoqua plus d'une fois les sanglants trépas de la royauté, ce fut, disons-nous, dans le commerce, esclave du goût public, une résurrection générale de portraits, — depuis le bronze jusqu'à l'étain, depuis le biscuit jusqu'au plâtre, — s'étalant partout aux vitrines des marchands de curiosités et d'objets d'art. Et, comme la fantaisie se mêlait un peu trop à l'agrément de ces images, comme la plupart n'étaient pour les amateurs sérieux que des portraits d'*ordre composite*, on vit bientôt les peintures, dessins ou gravures du temps, recherchés avec une ardeur extrême, et atteindre dans les ventes des prix qu'on qualifierait d'absurdes... si la reine guillotinée n'était brusquement devenue, pour une foule de convertis, l'objet d'une sorte de culte religieux. — C'est ainsi que, dans la salle Drouot, nous avons vu vendre de médiocres gravures de Littret, Lebeau, Hauer, Tassaert, etc., jusqu'à cent francs, ce prix étant doublé et triplé, lorsqu'il s'agissait de ces portraits bien connus, imprimés en couleur par Bonnet. Il n'y pas un mois, enfin, qu'un buste en biscuit de Sèvres, dimension d'étagère, brisé en trois morceaux (la tête détachée...), s'adjugeait à 325 francs, disputé par cinq ou six amateurs, parmi lesquels n'étaient pourtant ni les frères de Goncourt, — ni M. Feuillet de Conches. Il est vrai que ce dernier a découvert, dans les catacombes du palais de Versailles, le plus admirable buste de la reine... Mais n'éveillons aucune convoitise qui ne saurait être satisfaite, ce trésor ne devant pas être livré au commerce, réservé qu'il est, dans la résurrection qu'en fait la manufacture de Sèvres, à une unique, à une impériale destination.

Enfin (ceci est l'anecdote promise !), il circule en ce moment, entre les mains d'un très-petit nombre d'amateurs privilégiés par leurs relations, une photographie fort curieuse, qui représente un objet aujourd'hui classé au *Musée des Souverains*. Voici le fait auquel il se rattache.

Lorsque, le 16 octobre 1793, la reine Marie-Antoinette venait de livrer aux passions révolutionnaires la tête que Samson montra à la populace, l'exécuteur, descendant de l'échafaud, vit un soldat qui s'efforçait de saisir deux enfants qui s'étaient cachés sous la charpente. L'un de ces enfants avait trempé un linge dans le sang de la reine... L'autre s'était emparé d'un soulier échappé au pied de la victime, et qui avait glissé de la plate-forme du supplice jusque sur le sol. Le premier fut saisi et conduit devant le comité de sûreté générale, où son jeune âge put seul le soustraire à la mort. L'autre parvint à s'échapper avec l'objet de sa conquête !

La famille de cet enfant avait reçu des bienfaits de la reine ; elle conserva ce soulier comme une relique. Or, il y a peu de temps, le fils même de celui qui, tout enfant, l'avait si audacieusement recueilli, vint trouver le comte Horace de Vieil-Castel, conservateur du *Musée des Souverains*, au Louvre. Il portait un sac de velours, dont il tira ce soulier, l'offrant à ces curieuses archives matérielles de notre histoire, sur lesquelles il y aura un jour à faire le plus curieux article du monde.

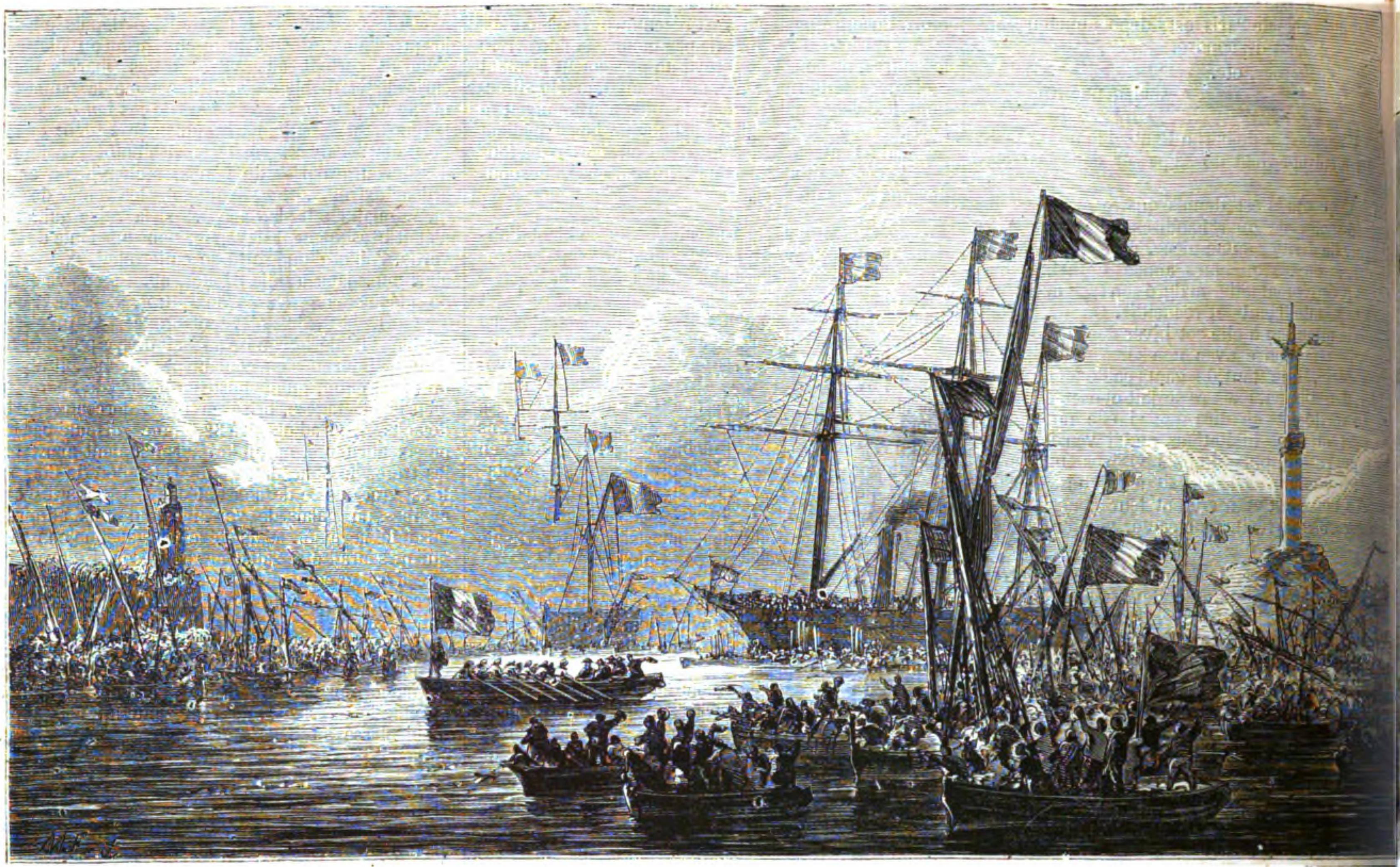
Poursuivons.

Le grand-duc Constantin de Russie étant venu, l'an dernier, visiter Paris, y réunit tout ce qu'il put trouver de relatif à la mémoire de Marie-Antoinette. C'est ainsi qu'il acquit la belle miniature de Dumont, représentant la reine entre ses deux enfants. Ce portrait, daté de l'époque la plus prestigieuse de la vie de Marie-Antoinette, fait aujourd'hui contraste, au palais de Pétersbourg, avec le dessin sinistre exécuté à la plume par David, l'un des juges de cette reine, lorsque, s'étant placé sur son passage, il traça le croquis de la charrette et de la royale condamnée qu'elle portait au supplice. Ce précieux dessin appartient aujourd'hui à la grande-duchesse Marie de Russie.

C'est enfin pour le grand-duc qu'une photographie du *soulier de la reine* a été prise sur l'original du *Musée des Souverains*. Quant à la reproduction qu'on trouvera dans ce numéro, elle a été dessinée avec soin sur l'objet même, et nous croyons qu'on ne verra pas sans attendrissement ce pauvre souvenir de l'illustre suppliciée de la place de la Concorde.

Notre dessin reproduit le soulier de la reine à la moitié de l'original, ce qui donne à celui-ci une longueur de vingt-deux centimètres. Cette longueur classerait plutôt le pied parmi les petits, vu la taille de la reine qui était élevée. Le talon, très-étroit, a trois centimètres et demi de haut. L'étoffe est une soie noire, misérablement usée et rapiécée. Le bout est percé ; la bordure est en lambeaux. Tel qu'il est, ce soulier serait répudié aux plus bas degrés de la misère. La reine n'en avait pas d'autre...

JULES LECOMTE.



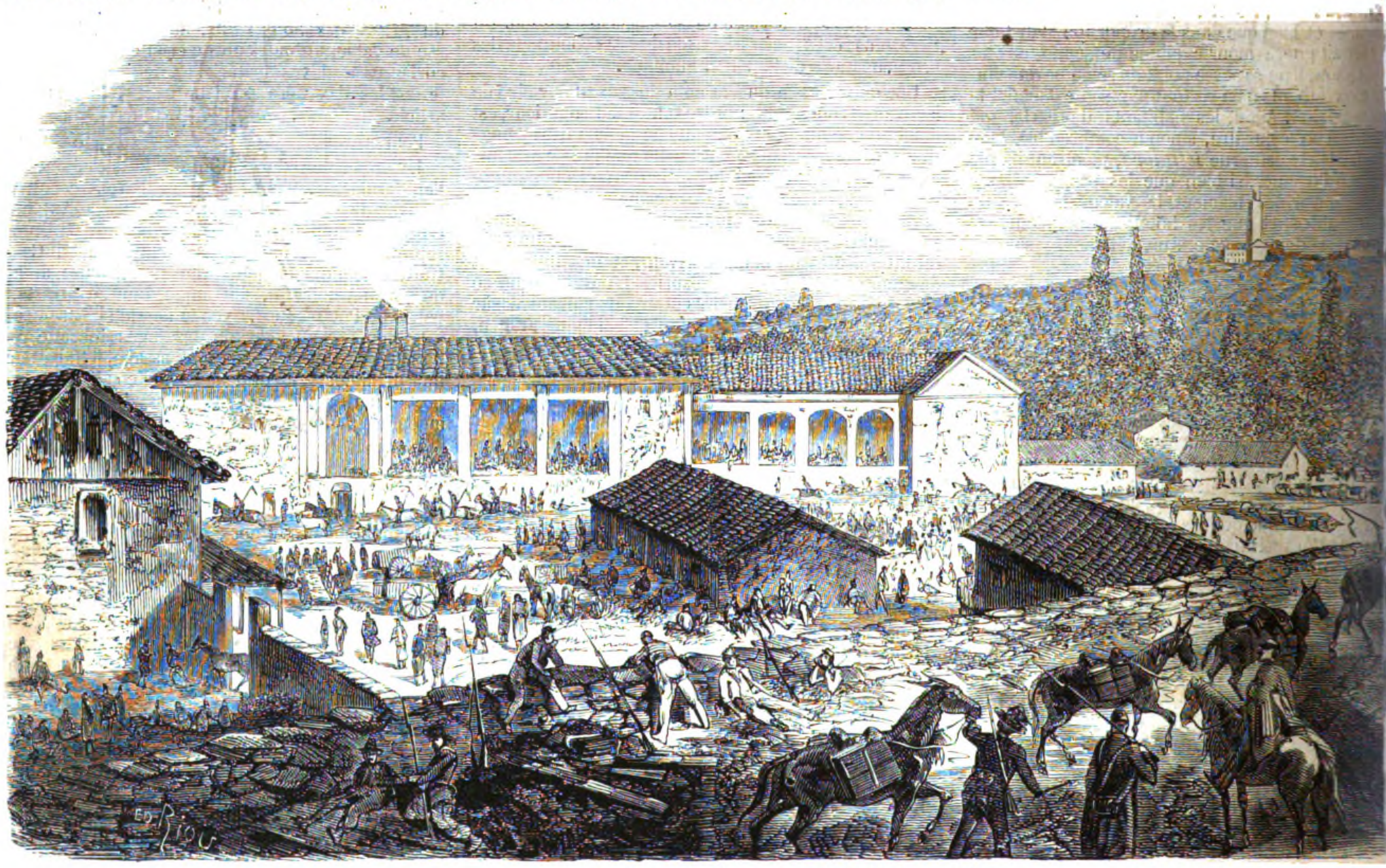
Arrivée de l'empereur à Gênes, le 12 mai, dessin de M. Morel-Fatio, d'après un croquis de M. Labrosse.

Arrivée et séjour de S. M. l'empereur Napoléon III à Gênes.

L'imagination se créerait difficilement le spectacle qu'offrit, le 12 mai, à deux heures de l'après-midi, le port de la ville de Gênes, lorsque le steamer *la Reine-Hortense* entra dans la Darse, et que le canot de gala de S. M. sarde, monté par le prince de Carignan, frère du roi, vint prendre sur le yacht impérial S. M. l'empereur Napoléon III.

Ce n'étaient pas seulement les remparts de granit et les quais de marbre de la ville, les balcons et les terrasses des palais dont Gênes offre à sa baie l'amphithéâtre magnifique qui s'étaient couverts de spectateurs avides, c'étaient tous les points mêmes les plus éloignés d'où l'on pouvait apercevoir le port. Mille barques, brillamment pavoisées et chargées d'une foule d'élite, animaient la mer et charmaient les yeux, moins peut-être encore par leurs incessantes évolutions que par l'éclat varié des toilettes. Quand S. M. l'empereur apparut aux regards et descendit dans le canot royal, toutes les acclamations qui n'avaient cessé de rete depuis son arrivée redoublèrent avec une inexprim puissance. Ce ne fut plus qu'une longue et palpit clameur, où des milliers de cœurs confondaient l enthousiasme et leur reconnaissance, c'était la gra voix de Gênes, c'était celle de l'Italie qui saluaient libérateur.

L'élégant canot s'avança vers les quais sous une ritable pluie de fleurs qui l'accompagna jusqu'au pa du roi.



Un poste piémontais à Castelleto, d'après un croquis de M. Durand-Brager.

SALON DE 1859. — Défilé des zouaves dans la tranchée. (Siége de Sébastopol.) Tableau de M. Pils, copié par M. Bocourt, gravé par M. Linton. (N° 2455.)

SALON DE 1859. — L'École à feu, à Vincennes. (Artillerie à pied du 2e régiment.) Aquarelle de M. Pils, copiée par M. Bocourt, gravée par M. Linton. (N° 2458.)

Le reste du jour fut pour la ville une de ces fêtes nationales où tout un peuple met son âme. L'empereur reçut successivement toutes les autorités locales, ainsi que les médaillés de Sainte-Hélène. Les abords du palais ne cessèrent point d'être encombrés d'une multitude dont les plus ardentes manifestations faisaient éclater la joie. Le grand théâtre, ou Sa Majesté Impériale vint, avec S. A. R. le prince de Carignan et S. A. I. le prince Napoléon, assister à une représentation solennelle, les vit se reproduire avec une énergie nouvelle. L'illumination de la ville et du port fut merveilleuse même pour l'Italie, le pays des illuminations splendides.

Le lendemain, le roi Victor-Emmanuel vint lui-même saluer son hôte auguste, auprès duquel s'étaient déjà rendus S. Exc. le comte Nigra, ministre de la maison royale, et S. Exc. le comte de Cavour, président du ministère. Il repartit le jour même pour son quartier général.

Le séjour de l'empereur à Gênes a été marqué par une scène dont son cœur est resté profondément pénétré. Sa Majesté ayant voulu visiter la ville et ses beaux sites, s'était dirigée incognito avec quelques officiers vers un des faubourgs. Il est difficile d'échapper à la clairvoyance populaire; l'empereur ayant été reconnu, vit spontanément éclater autour de lui les sympathies enthousiastes dont il était l'objet pour toutes ces populations. L'une des gravures de notre illustration reproduit cet épisode saisissant. L'artiste a choisi, pour dessiner cette scène, le moment où un vieux décoré de la médaille de Sainte-Hélène lui remet une pétition.

LÉO DE BERNARD.

Bulletin analytique des opérations militaires de l'armée d'Italie.

23 *avril* 1859. — Le baron Kellersberg remet au comte de Cavour l'ultimatum de l'empereur d'Autriche, réclamant la réduction des armements de la Sardaigne et le licenciement de ses volontaires, avec sommation de réponse précise sous trois jours.

25 *avril*. — Débarquement des Turcos à Gênes.

26 *avril*. — Le comte de Cavour répond à l'intimation autrichienne que le Piémont a donné son assentiment à la proposition du désarmement général, faite par les grandes puissances.—Violation du territoire sarde par les éclaireurs de l'armée autrichienne.

27 *avril*. — Arrivée à Suze de troupes françaises, appartenant au 3e et au 4e corps de l'armée des Alpes.

28 *avril*. — Débarquement à Gênes de troupes faisant partie du 1er corps.

29 *avril*. — L'armée autrichienne franchit en deux corps le Tessin près Abbeategrasse et près Buffalora.

30 *avril*. — Un troisième corps autrichien débarque à Arona sur la rive méridionale du lac Majeur. — Occupation de Mortara et de Novare.

1er *mai*. — Les forces autrichiennes se portent sur la Sesia. — Arrivée des premières troupes françaises à Alexandrie.

2 *mai*. — Les Autrichiens occupent Verceil.

3 *mai*. — Ils passent le Pô à Cambio. Ils tentent vainement de le franchir à Frassinetto. — Un corps français prend position dans la vallée de la Scrivia.

4 *mai*. — Nouvelle et inutile tentative à Frassinetto. — Un corps autrichien occupe Voghera.

5 *mai*. — Les têtes de colonnes ennemies atteignent Trino et Pabullo, sur la rive gauche du Pô, et Tortone sur la droite.

6 *mai*.— Les troupes de Trino et Pabuilo se replient sur Verceil. — Celles de Tortone regagnent Castel-Nuovo et de là se portent sur Caseï.—Reconnaissances offensives du général Cialdini sur Verceil.

7 *mai*. — Un corps de cavalerie tudesque se montre à Santhia.—Un corps de cavalerie fait une reconnaissance vers Casal.

8 *mai*. — L'ennemi fait sauter deux arches du pont de Valenza. — Ses forces se concentrent sur Verceil.

9 *mai*. — Un corps nombreux se porte sur Livorno, menaçant Turin.

10 *mai*. — Le général Sonnaz est investi du commandement des forces militaires de Turin.

11 *mai*. — Le corps de Livorno rentre à Verceil. — Mouvement de retraite sur la rive gauche de la Sesia.

12 *mai*. — Arrivée de l'empereur à Gênes.

13 *mai*. — L'ennemi continue son mouvement en arrière. — Evacuation de Bobbio. — Une forte colonne de troupes et plusieurs batteries se replient sur Pavie.

14 *mai*. — L'empereur quitte Gênes, et porte son quartier général à Alexandrie. — Le roi de Sardaigne porte le sien à Occimiano.

FULGENCE GIRARD.

COURRIER D'ITALIE.

(Correspondance particulière du MONDE ILLUSTRÉ.)

Gênes, 6 mai 1859.

Mon cher directeur,

J'arrive d'Alexandrie et je m'empresse de vous envoyer quelques croquis que j'ai pu faire malgré une pluie battante et un vent à l'avenant.

Le quartier du roi de Sardaigne est, comme vous le savez sans doute déjà, à environ deux lieues d'Alexandrie, à la petite ville de San-Salvador.

C'est une magnifique position militaire qui commande toute la vallée.

La tour d'où est pris le dessin de la vallée du Pô est une vieille fortification en briques, dont la situation, sur un point qui commande toutes les autres hauteurs, rend l'occupation précieuse, puisque c'est un observatoire assuré, d'où l'on découvre tous les points occupés par les Autrichiens, de l'autre côté du Pô; il leur est donc difficile de faire un mouvement sans qu'il ne soit de suite aperçu.

Quant à la vallée, il n'y a qu'à regarder le dessin que je vous envoie pour s'en rendre compte de suite; on embrasse d'un seul coup d'œil tout le panorama compris entre Valenza et Casal; au centre le pont du chemin de fer de Mortara.

Un corps français occupe Casal conjointement avec les Piémontais.

Avant-hier matin, une canonnade a grondé sur ce point; c'était le début de la guerre. Le même jour, un engagement a eu lieu entre des tirailleurs d'une rive du Pô à l'autre, à Valenza, incident sans importance; simple échange de quelques boulets.

Au pont de Mortara, on tirait aussi le canon vers les neuf heures du matin.

Les Autrichiens occupent la rive opposée du Pô; leurs feux de bivouac indiquent qu'ils y sont en force; mais leurs mouvements irrésolus prouvent une grande indécision dans leurs projets.

Nos troupes sont nombreuses et superbes de gaieté et d'enthousiasme; elles sont partout et nulle part.

Je voudrais pouvoir vous envoyer mille épisodes, mais je les réserve, ils viendront en temps et lieu.

Je repars ce soir même pour Alexandrie, car ici, comme à Turin, vous avez des dessinateurs, et je prévois que j'aurai, aux avant-postes, un actif et intéressant emploi de mes crayons. Demain matin je serai, je pense, à Casal où est, en ce moment, le général du génie Frossard.

J'ai trouvé toute la ville de Gênes, dont cependant je ne suis absent que depuis trois jours, encore plus remplie de soldats français, cavalerie, artillerie, infanterie, génie, qu'avant mon départ, etc., etc. Les arrivages ne cessent pas un instant. Comme je quittais hier Alexandrie, un corps de cavalerie y arrivait.

Je pense bien que la semaine prochaine ne se passera sans qu'il y ait un mouvement de part ou d'autre. On attend ici Sa Majesté l'empereur avec une vive impatience, car on pense que son arrivée sera le signal d'agir, pour culbuter les Autrichiens des provinces piémontaises qu'ils occupent déjà, celles de Novare, de Mortara et de Tortone, sur la capitale de laquelle on pense qu'ils marchaient hier. J'ai vu aussi arriver un assez grand nombre de soldats modenais à Alexandrie, qui viennent se joindre à l'armée piémontaise; ce sont généralement de très-beaux soldats, à l'air intelligent, et tous bien déterminés à en finir avec l'Autrichien.

Les engagements volontaires à Gênes ne s'arrêtent pas non plus; tous les hommes en état de porter les armes se présentent à l'envi.

Le général Le Bœuf était arrivé à Alexandrie.

Votre bien dévoué,

H. DURAND-BRAGER.

Casal, 12 mai.

Je suis depuis cinq jours à Casal, d'où je vous envoie des croquis.

Casal est un des points les plus importants, ou plutôt, la base de nos opérations; elle est appelée nécessairement à remplir un grand rôle dans cette guerre: voici ce qui fait que je m'appesantis un peu sur ce que je vous envoie et qui la concerne.

Le général du génie Frossard en a visité sérieusement les travaux, les a fait augmenter sur certains points, et a surtout fait exécuter, du côté des têtes de ponts, des ouvrages de contre-approche qui sont d'une haute utilité, et une innovation heureuse au système de défense des places.

La hauteur qui commande la ville, couronnée par le couvent de Sainte Anne, et une tour Maximilienne armée de trente à quarante pièces et de trois rangs de casemates, a été elle même couverte d'ouvrages imposants, qui en font une citadelle complète, et d'autant plus difficile à attaquer, que l'irrégularité de ces ouvrages est une nouvelle difficulté.

Plusieurs affaires ont eu lieu déjà près de Casal, entre les troupes piémontaises et autrichiennes, entre autres celle du capitaine marquis de Pallavicini, d'une des premières familles d'Italie, et qui commande la dix-huitième compagnie de bersaglieri, cinquième bataillon.

Le capitaine Pallavicini était précisément en observation avec sa compagnie, un peloton des volontaires de Garibaldi, et une fraction de la dix septième de bersaglieri, dans les nouveaux ouvrages du général Frossard, lorsqu'une forte reconnaissance autrichienne, venant sans doute de Vercelli, arrive au point du jour et ouvre son feu avec trois pièces placées sur la route qui passe en avant de la ligne de défense; en même temps elle lançait dans les blés, entre cette route et les tranchées de l'ouvrage, un bataillon ou deux de chasseurs tyroliens.

Ses cavaliers se montraient en même temps, ainsi que le reste de l'infanterie qui se tenait en observation derrière une petite maison sur le bord de la route.

Le capitaine Pallavicini laissa avancer les chasseurs autrichiens jusque sur la lisière des blés, puis se précipitant impetueusement à la baïonnette sur l'ennemi il le mit dans le désordre le plus complet; son intention était d'enlever les pièces de canon, mais à peine avait-il paru, que les pièces étaient emmenées à fond de train.

Les Autrichiens se sont alors précipitamment retirés de toutes parts, laissant plusieurs morts et blessés sur le terrain; un officier supérieur entre autres.

J'ai vu ces blesses à l'hôpital, où ils sont très-bien soignés; ils n'ont pas l'air enchanté par contre de la manière dont leurs chefs les traitent; un d'eux disait (c'était un chasseur tyrolien) que dans leurs régiments on déserterait bien volontiers, mais que leurs officiers les avaient assurés que le général Garibaldi faisait fusiller, sans autre forme de procès, tous les déserteurs autrichiens.

C'est aussi de Casal que partent chaque jour les reconnaissances offensives qui vont reconnaitre les mouvements autrichiens.

Hier, une d'elles, composée d'infanterie et de cavaliers, est arrivée jusqu'à l'entrée de Vercelli, a sabré un factionnaire autrichien sur la porte même du poste et est revenue avec son fusil, non sans avoir auparavant essuyé une vive fusillade qui ne lui a fait aucun mal; elle était dirigée par le général Cialdini.

Casal est un magnifique débouché pour une armée; il a trois ponts sur le Pô: celui de la ville, qui est suspendu, celui du chemin de fer et un troisième en bateaux, construit par le génie piémontais.

D'Alexandrie à Casal, il y a environ huit lieues; on y arrive en passant par San-Salvator et deux jolies petites villes, Mirabello et Occimiano. Je vous ai marqué toutes ces positions dans le grand dessin de la vallée du Pô.

Hier, le bataillon du 43e, en garnison à Casal, a fait une reconnaissance. Je l'ai accompagné et j'ai parfaitement examiner ce point important.

Dans cette partie, le Pô est étendu et présente de petites îles et des rives très-plates couvertes de galets blancs.

Les bords sont ombragés par de grands arbres favorables aux surprises, puisqu'ils cachent complètement les mouvements qui se font en arrière.

Je vous envoie aussi un dessin d'une reconnaissance piémontaise sur Vercelli; le dessin n'a pas besoin d'explication.

Nos troupes arrivent et se massent de tous côtés; l'armée piémontaise a déjà opéré son mouvement en avant pour laisser de la place à nos divisions. Une partie de nos forces s'est elle-même portée vers les lignes autrichiennes.

L'un des premiers points où notre armée a pris position devant l'ennemi, a été la vallée de la Scrivia.

La Scrivia est une de ces petites rivières aux eaux limpides, comme toutes celles qui découlent des rochers, qui, après un cours bondissant à travers les rocs des Apennins, rafraîchit de ses eaux Tortone, Alexandrie, Vogera, et va s'épancher dans le Pô.

Le point de cette vallée, occupé par nos troupes, se trouve à seize kilomètres au nord-est d'Alexandrie, dans le voisinage du joli petit village d'I oura. Dans cette position, nos soldats n'ont été, pendant quelque temps, qu'à une faible étape des positions avancées de l'ennemi. Du sommet des hauteurs qui dominent la bourgade, leurs vedettes pouvaient suivre ses principaux mouvements et voyaient fumer ses bivouacs.

Rien au reste d'étrange, rien d'agreste, et à la fois rien de charmant comme ce petit village, bâti sur un îlot et sur les deux rives du torrent, et dont les groupes d'habitations pittoresques se trouvent reliés par deux petits ponts, comme trois sœurs se tenant par la main.

Le caractère composite que présentent leurs principales constructions; leurs tours, qui tiennent

minaret par leur jet svelte et hardi, et du donjon par leurs machicoulis, leurs toitures et leurs créneaux; leurs ponts, dont un offre des ceintres romains, tandis que l'autre rappelle, par ses niches, les arcades capricieuses des édifices orientaux; la variété de l'ensemble et la beauté singulière du site, nous ont rendu heureux de pouvoir offrir aux lecteurs du *Monde illustré* la vue de cet intéressant paysage alpestre.

Tout annonce qu'Alexandrie sera le premier siége du quartier général français. C'est là du moins que se trouve concentré le gros de notre armée. Nos divisions occupent tous les points où elles ont pu établir leurs bivouacs depuis le Champ-de-Mars, dont je vous ai esquissé le campement, jusqu'aux glacis de la citadelle et de la place, qui ont disparu sous les tentes. L'empereur y est attendu pour demain, et comme personne ne doute que les affaires ne s'engagent aussitôt, jugez quelle est l'impatience. DURAND-BRAGER.

SALON DE 1859.

XV

Si je n'étais aujourd'hui dans un quart d'heure de dévotion, je vous parlerais du *Défilé des zouaves* et de l'*École de tir à Vincennes*, de ce brave peintre de batailles qui s'appelle Pils, celui de tous qui possède le mieux son soldat. Ce sera pour plus tard : je les laisse au burin qui vous les livre tout d'abord dans leur entrain guerrier; la plume aura son tour; aujourd'hui je fais pénitence avec les peintres religieux, cherchant Dieu et ne trouvant même pas le démon dans toutes ces toiles plus ou moins orthodoxes.

Les grands vins et les beaux talents sont exposés à des maladies passagères qui les voilent et les pâlissent. M. Henri Lehmann, frappé coup sur coup par la mort de ses enfants, n'a pu empêcher la douleur de pénétrer dans son atelier, et de répandre ses ombres glaciales jusque sur sa palette. Mais une autre aurore se lèvera demain pour lui.

M. Henri Lehmann a une exposition très-variée, quoiqu'il n'ait pas songé à l'exposition. Il y a envoyé en toute hâte des portraits et des tableaux de chevalet, peints pour ainsi dire entre parenthèses, car ses véritables œuvres, depuis plusieurs années, sont à la salle des Fêtes à l'Hôtel de Ville, et à la salle du Trône au Luxembourg, sans parler de Sainte-Clotilde, où le peintre va couvrir quatre murs de vingt pieds. Le talent de M. Lehmann aime l'espace; c'est un Allemand francisé qui a gardé la philosophie et la poésie d'outre-Rhin : pour lui, l'éloquence de la ligne l'emporte sur l'éloquence de la palette. C'est un beau dessinateur; il dépense trop son feu dans la composition; nul ne *parle* mieux son tableau; plus d'un le peint mieux. Dans ses toiles, tout est bien compris, tout est bien ordonné, tout est bien senti; mais il donne à sa couleur le temps de se refroidir. Les peintres et les poëtes, quoi qu'en disent Aristote et Boileau, doivent imiter Dieu, le maître des maîtres, dans sa création du monde; il a tout fait en six jours : la composition, le dessin et la couleur; il ne s'est reposé qu'après avoir écrit *Deus fecit*, ne glaçant pas par des retouches une œuvre toute d'inspiration et d'enthousiasme.

La *sainte Agnès* de M. Henri Lehmann n'est pas une sainte Agnès; j'ai appris que c'était le portrait idéal, peint de souvenir, d'une jeune fille morte à seize ans.

Le portrait n'est pas assez idéalisé pour faire une sainte Agnès, et il est trop idéalisé pour faire un portrait; la jeune fille était pieuse, résignée, toute aux pensées du ciel, ouvrant ses ailes blanches pour s'envoler avant l'heure; mais le peintre, qui a répandu sur cette figure le sentiment intime des regrets de la mère et des aspirations de la fille, n'a pu faire une sainte Agnès, parce qu'il n'a pas voulu aller jusqu'à l'ascétisme chrétien et parce qu'il s'est trop préoccupé de faire un portrait.

L'*Éducation de Tobie*, — « il lui apprit à craindre Dieu et à éviter tout péché, » — est une petite idylle patriarcale que M. Henri Lehmann peignait le soir pour initier, à Dieu et à l'art, deux beaux enfants qu'il a perdus. C'est de la peinture intime, toute de sentiment; j'y pourrais signaler bien des fautes, mais je n'en ai pas le courage. M. Henri Lehmann a voulu rappeler l'Orient dans un style très-simple, — patriarcal, si on peut dire, — entre le cothurne des grandes traditions et l'ethnographie presque facétieuse de quelques modernes.

Je retrouverai M. Henri Lehmann avec les peintres de portraits.

Sous le pseudonyme de Mme Henriette Browne, se cache une femme du monde qui peint comme un homme. Mais toutes les femmes artistes d'aujourd'hui ont la touche virile; la peinture de demoiselle disparaît de nos mœurs.

Mme Henriette Browne est l'élève de M. Charles Chaplin. Chose singulière, c'est plutôt le maître qui a la main féminine, — il faut dire féminisée par la recherche de la grâce. — Mme Henriette Browne a représenté dans les *Sœurs de charité* une action toute simple dont son pinceau vrai a obtenu un effet très-saisissant. Une sœur grise tient sur ses genoux un enfant malade; elle vient de l'envelopper d'une chaude couverture et le regarde avec la tendre sollicitude d'une mère; l'enfant, pâli par la fièvre, est dans l'abattement qui suit les violentes crises; à droite, sur l'arrière, une deuxième sœur prépare une potion en jetant sur l'enfant un regard inquiet. Les jambes nues de l'enfant sont peut-être encore d'une carnation trop ferme et trop rosée, qui semble démentir sa maladie. Mais n'est ce pas que la chaleur, qui s'était retirée, revient et ranime ce cher petit être? N'est-ce pas le sang qui reprend son cours? N'est ce pas parce que la vie, que semble vouloir lui insuffler cette sœur, cette mère donnée par la divine Charité, revient en lui et va nous le rendre tout à l'heure souriant et rose? Mme Henriette Browne peint trop vrai et trop juste ce qu'elle voit pour que cette carnation fraîche encore ne soit pas exacte, sinon vraie au point de vue de l'art.

Les accessoires sont traités avec une justesse de ton qui a frappé tout le monde, les vrais artistes comme les simples curieux. La couverture de laine désespèrerait les Flamands.

Depuis que ce tableau a été transporté au milieu des toiles achetées par la Commission de la loterie, on a donné sa place, — et on a bien fait, — au tableau de M. Eugène Giraud : le portrait de M. l'abbé Moret, chanoine de Saint-Denis, directeur de l'Œuvre des Jeunes Incurables, fondée par la princesse Mathilde.

Ces *Jeunes Incurables* remplacent bien les *Sœurs grises*, c'est la même franchise, la même sincérité, le même sentiment. M. Giraud n'a voulu peindre qu'un portrait, il a peint un tableau. Les figures d'enfants, tout en faisant plus ressemblante encore celle de M. l'abbé Moret, puisqu'elles peignent la charité chrétienne, ne sont pas là comme des accessoires. On ne pouvait pas les mieux peindre et les rendre plus expressives.

Je retrouverai ailleurs M. Eugène Giraud, peintre de portraits et peintre de genre, à côté de son frère Charles Giraud, peintre d'intérieurs.

XVI

M. Glaize a un fils, qui est à son école; on m'a dit que ce fils avait quinze ans, c'est un jeune prodige, car cet écolier pourrait donner des leçons à beaucoup de vieux peintres. Il a exposé la *Trahison de Dalila*. Il y a là des défauts qui promettent beaucoup : ce sont les nuages qui annoncent la lumière. Le père a dû conduire ce jeune esprit pour la composition et l'ordonnance de ce grand tableau, mais il n'a pas conduit la main de son fils pour peindre si résolûment et si bravement ces soldats qui surviennent pour s'emparer de Samson. Ce n'est pas la vraie énergie, mais c'est déjà l'emportement. La Dalila de M. Glaize n'est pas belle; le lion amoureux ne se fut jamais laissé couper les griffes par cette fille pâle et maladive. Elle n'est pas belle, mais elle a le caractère hébraïque.

M. Hippolyte Lazerges a exposé trois pages religieuses : *Jésus embrassant la croix*, le *Reniement de saint Pierre*, et les *Dernières larmes de la sainte Vierge*. S'il ne prend pas l'œil par le charme de la couleur, il prend l'esprit par la science de la composition et par le sentiment de l'idéal; il donne aux saintes figures les types consacrés. Dans le *Reniement de saint Pierre* il s'est hasardé dans un effet de lumière aux flambeaux qui est d'une grande vérité.

Mme Dallemagne qui honore pour la miniature l'école de Mme de Mirbel, se délasse du travail ténu du petit pinceau par les larges touches de la brosse. On a remarqué ses portraits aux dernières expositions; celui de Mme Clésinger entre autres, qui était très-largement et très-finement peint. Cette année, Mme Dallemagne a voulu montrer son talent sous ses faces les plus variées : elle a exposé un tableau à l'huile, un pastel et trois miniatures. Les miniatures sont très-jolies, le pastel est une charmante étude, mais c'est surtout le tableau qui mérite des éloges. C'est une nouvelle interprétation de ce thème si familier aux peintres : *Laissez venir à moi les petits enfants*. Mme Dallemagne peint les enfants avec amour, sans les gâter par les caresses du pinceau.

Dans le *Pressentiment de la Vierge*, M. Charles Landelle est un très joli peintre, un trop joli peintre. Il faut qu'il repasse un peu dans la forêt primitive; c'est un artiste trop civilisé à qui il faut conseiller des airs sauvages; ce n'est ni le charme ni l'harmonie qui lui manquent : c'est le caractère. Sa Vierge est une très-aimable demoiselle qui ne pressent pas un Dieu dans son sein. Mais il serait injuste de juger M. Charles Landelle sur un seul tableau. Son exposition mérite qu'on y revienne; d'ailleurs il est de ceux qui donnent le meilleur de leur temps aux monuments publics.

M. Léopold de Moulignon a exposé une *Charité* fort bien peinte, le groupe des enfants est très-agréable; mais la Charité ressemble plus à Vénus jouant avec les amours qu'au symbole de la vertu chrétienne.

La *Charité* de Mlle Chenu est moins bien peinte que celle de M. de Moulignon, mais dans un meilleur style, un style qui rappelle les maîtres. Le sein est trop abondant; il faut de la charité, pas trop n'en faut.

M. Duval le Camus a voulu dépasser ses forces en peignant *Jésus au mont des Oliviers*. C'est un crime de lèse-majesté divine que de toucher à ces grandes figures, quand on ne doit pas les montrer dans l'auréole de la beauté et du sentiment. Les qualités secondaires tombent à rien en de tels sujets : ce Jésus-là n'est pas le mien ni le vôtre; c'est peut-être un homme, mais ce n'est pas un Dieu.

Un élève de M. Ingres, M. Pichon, est resté à l'école. Que dire de son *Annonciation* et de son *saint Clément envoyant des apôtres évangéliser les Gaules*? Cela est traité très-correctement, comme la grammaire; M. Pichon sait l'art de parler et de peindre, mais s'il parle bien, il peint mal. C'est peindre mal que de ne pas bien peindre. Il n'y a pas de fautes visibles, me direz-vous. Mais où sont les qualités visibles? M. Ingres a dit dans ses préceptes : « Un élève enclin à la *manière* se recommandera quelque temps à la protection d'un maître naïf : Dolbein, par exemple, ou à un Italien de l'époque primitive : Le Giotto. L'élève d'un tempérament débile doit *manger* deux ou trois mois du Michel-Ange, mais avec précaution, de peur d'arriver à l'exagération; il faut aussi s'enhardir avec les grands exécutants, Léonard de Vinci, entre autres; mais toujours revenir à Raphaël. » M. Pichon a peut-être trop voulu revenir à Raphaël. Raphaël désespère tous les peintres par sa perfection et ne les conseille pas; j'aime mieux un maître imparfait, comme Corrège ou Rembrandt.

M. Meynier, dans son *Sermon sur la montagne*, s'est aussi préoccupé de Raphaël. Il y a là dans la figure du Christ quelques vagues souvenirs de la *Transfiguration*. Ce Christ de M. Meynier n'est pas sur la montagne, son auréole n'est pas une auréole, son geste n'appelle pas les cœurs à lui. Mais il serait injuste de ne pas reconnaître de sérieuses qualités dans cette tentative périlleuse où M. Meynier s'est aventuré en s'appuyant sur les maîtres.

Il y a plus de qualités et plus de défauts dans le *Dernier soupir du Christ* de M. Bénédict Masson. Celui-là n'a peur de rien, et ne s'inquiète pas de la tradition. Il ose beaucoup et, s'il ne triomphe pas, il n'est pas vaincu dans la bataille. Dans sa fougue il se heurte à tout; il brise la ligne, il force l'expression, il brouille la palette. Il a eu tort de vouloir donner aux figures divines, au Christ, à la Madeleine, à la sainte Vierge, les douleurs désespérées et les attitudes violentes des figures humaines. Sa Vierge a peut-être une ressemblance lointaine avec la vierge Marie, mais sa Madeleine n'a jamais été la Madeleine : c'est une Madeleine de Gavarni qui ne peut pas se consoler du départ d'Arthur.

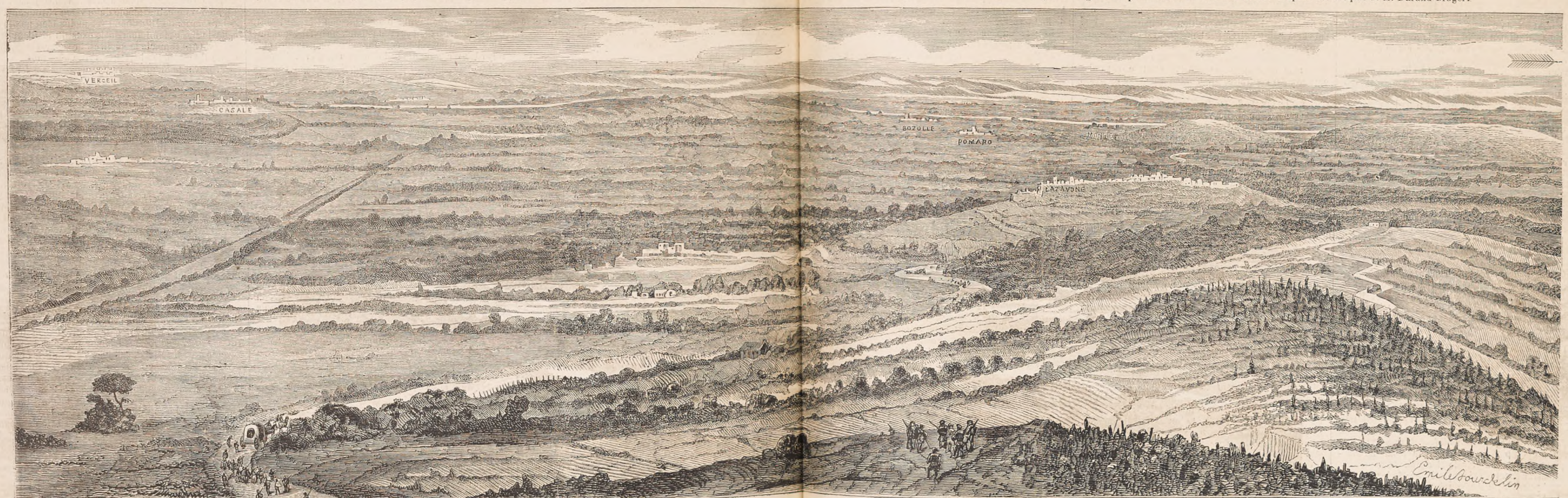
J'aime mieux M. Bénédict Masson dans sa *Bataille du lac de Trasimène*, dont je parlerai dans les batailles.

M. Grobon ne se préoccupe pas non plus de la tradition; c'est, je crois, le fils du peintre de fleurs de l'école de Lyon, dont vous avez peut-être admiré le *Panier renversé*. Il y a là la fleur du panier et le dessus du panier. Je ne sais pas si le fils peint les fleurs avec la touche large et fine de son père, mais il peint avec talent les vierges, les enfants et les palmiers, si je le juge bien sur l'unique tableau que j'ai vu de lui. Il y a beaucoup de poésie dans ces jolies figures où le sentiment est presque saisi, dans ces teintes lumineuses d'un soir d'Orient. Ce n'est pas la mère de Dieu, mais c'est une vraie mère; ce n'est pas l'enfant de Jésus, mais c'est un vrai enfant.

XVII

M. de Dreux-Dorcy continue Greuze; bien mieux, il fait des Greuze. Je me rappelle qu'un jour, dans la galerie Aguado, un groupe de curieux admirait avec beaucoup d'enthousiasme une jeune pleureuse attribuée au peintre de la *cruche cassée*. « Quel chef-d'œuvre! voilà du sentiment, voilà de la couleur, on ne peint plus comme cela! » M. de Dreux-Dorcy s'approche à son tour et affirme qu'on peint toujours comme cela. « J'en ferais bien autant, » dit il d'un air dégagé. On le regarde des pieds à la tête pour voir s'il n'est pas fou. M. Aguado survient tout à propos. « Monsieur le marquis, lui dit un de ses valets, voilà un peintre qui se flatte de peindre aussi bien que Greuze. — Oui, monsieur, aussi bien que le Greuze que vous avez là; combien vous coûte-t-il? — Dix mille francs, dit M. Aguado qui considérait ce tableau comme une des perles de sa galerie, car on devient plus facilement gros marquis que fin connaisseur. — C'est vingt fois trop cher, dit M. de Dreux-Dorcy, car pour ce prix-là je m'engage à vous faire vingt Greuze.

Vue de la vallée du Pô, comprise dans le triangle stratégique sur lequel s'appuie l'armée piémontaise, et formée par les villes de Casal, Alexandrie et Valence, prise de l'observatoire du quartier général piémontais à San-Salvatore. D'après des croquis de M. Durand-Brager.



2 mai. — L'armée autrichienne entre à Verceil, qu'elle occupe encore, et en fait un des centres de ses mouvements.

CASAL, dont la garnison est formée de troupes françaises et de troupes sardes, est le point d'où partent sans cesse des reconnaissances sur la rive gauche du Pô.
8 mai. — Vif engagement.

3 et 4 mai. — Double tentative des Autrichiens pour passer le Pô, près Frascinetto. Ils sont repoussés.

BOSOLLE, 12 mai. — Une forte colonne ennemie s'avance jusque sur la rive opposée du fleuve, et lance plusieurs obus contre cette bourgade.

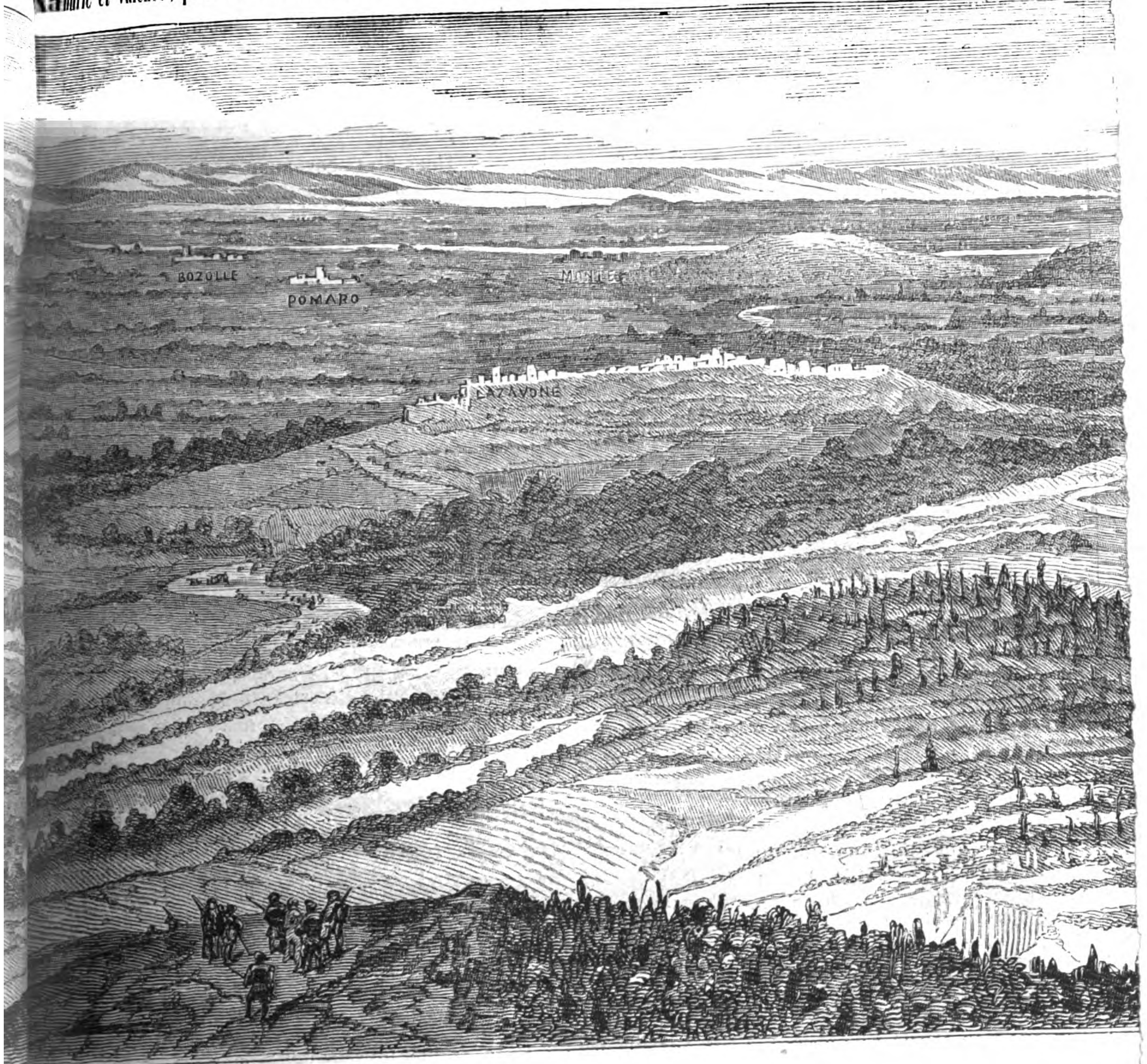
4 mai. — Canonnade entre une colonne autrichienne et le poste sarde du pont de Mortara.
17 mai. — Un corps ennemi ouvre un feu d'artillerie très-vif contre des barques amarrées à la rive droite du Pô.

BERETTI, MEDE et FRASCAROLO, bourgades frappées de réquisitions de guerre, le 7 mai.

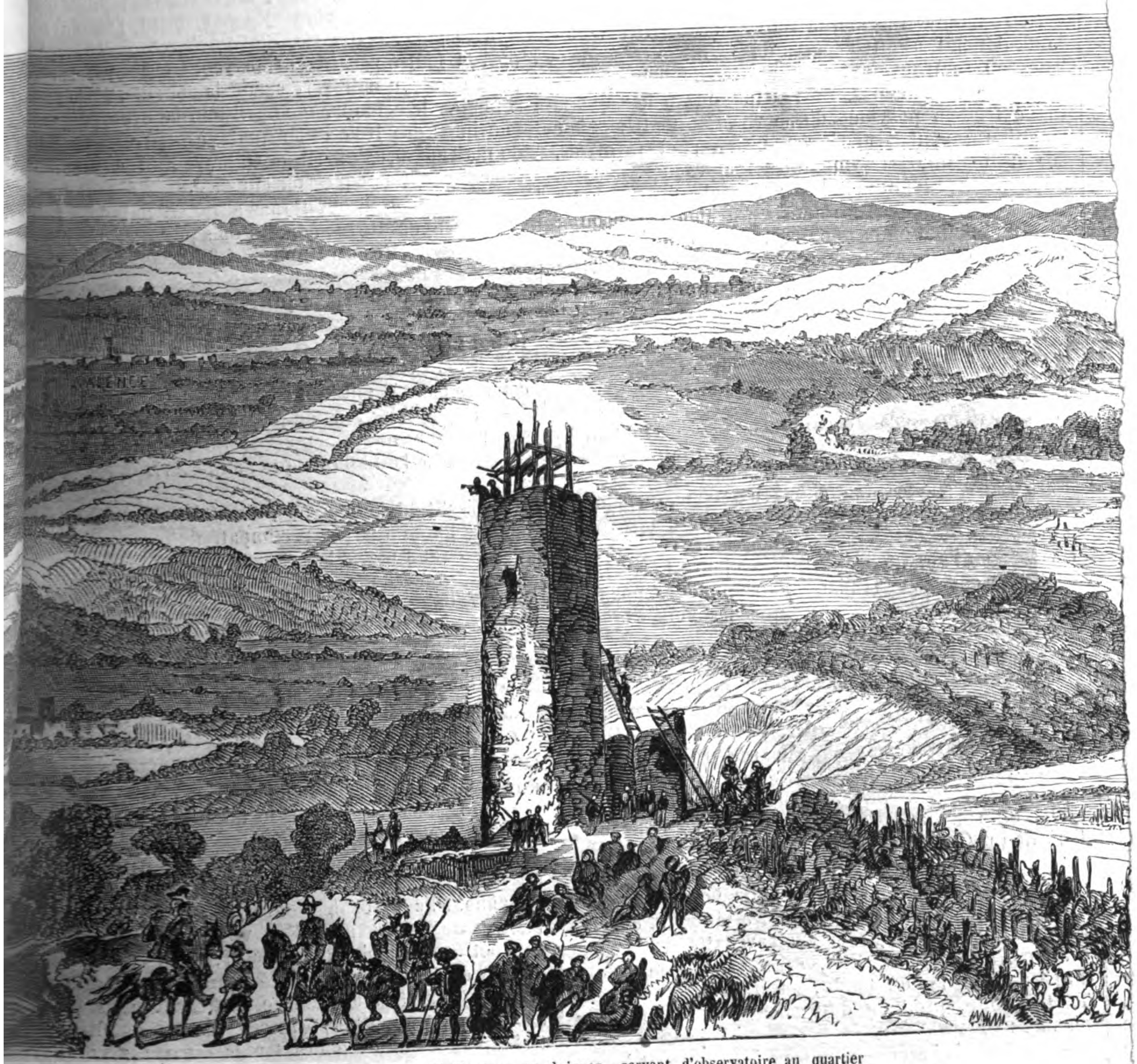
VALENCE, l'une des trois places fortes du triangle stratégique formant la base des opérations de l'armée piémontaise.
4 mai. — Canonnade du pont de Valence par les Autrichiens ; l'ennemi fait sauter deux arches de ce pont.
Dans la nuit du 16 au 17, tentative infructueuse des Autrichiens pour enlever un poste sarde.

Vieille tour en briques, servant d'observatoire au quartier général sarde, à San-Salvatore.

...xandrie et Valence, prise de l'observatoire du quartier général piémontais à San-Salvatore. D'après des cro...



...SOLLE, 12 mai. — Une forte colonne ennemie s'avance jusque ... sur la rive opposée du fleuve, et lance plusieurs obus contre cette bourgade.



...tes du triangle stratégique ... de l'armée piémontaise. ...alence par les Autrichiens; ...e ce pont. ...nfructueuse des Autrichiens

Vieille tour en briques, servant d'observatoire au quartier général sarde, à San-Salvatore.

fertilisante
— Pour ce prix-ẹral le degré
tableaux ; il n'y ạitre qu'elle
— Eh bien, mons
bleaux, je me co de la Suède
gure-là n'est pas alte, elle est
demanda avec ur
Marismas. — Po à 1 gr. 51 ;
Novère le dans Paris, cette
je fais des pensées y a peu de
je crois, la préter s.
M. de Dreux-Dor on ne pour-
mais en tout bien ntage le sal-
pour des Greuze. ḷêtre du Pé-
Il expose cette ngeant pour
habitudes, — deu g. de terre
jolie tête de jeun eau.
appartient à la ṣur des ana-
Madeleine a été portions des
qui fera mieux d ans la com-
une église. C'est ue ne nous
il n'y a pas une
qui pleure et qua tails sur un
rer. Elles sont cl ique. Avant
fées, habillées po mement cu-
trompe, celle qui M. Silber-
dans le désespoir
des larmes d'am
souvient de la ter celles qui
Dans le *saint* s qu'elle ait
des anges qui s ux qui s'en
anges de M. Vige r jusqu'aux
vés par leurs aile tions vagues
Dans l'*Éducati* lote, le plus
figure de sainte aton, Héron
la tête de la Vier *sures ont été*
mais ce tableau e *es mesures se*
peint en glacis,
pas maçonner su it d'Égypte
peindre avec rien et l'un des
M. Lamelein est irrécusable
épris du symbole nt les proto-
a ôté, que le nom les dans ses
pensée, un peu p
billonnement, un ptien. Cette
M. Romain Caz
maîtres byzantins t le centième
en Égypte.
Il y a plusieurs *ieds, palmes,*
eu beau se souve le-même qui
de trop près. ongueur lui
Saint Jérôme é
que M. Théodore s, on recon-
peinture, a voul rendre dans
qui a si hauteme voir les re-
pas l'éclectisme res et rému-
Casimir Delavign arton cons-
par l'éclectisme n certain de
mais Casimir Del oyenne par
vécu leur vie, au *rgya* signifie
sonnalité, en ha du, couché).
derniers jours, oyennes que
Que M. Théodore Le maréchal
vouloir plaire à s relatifs au
lent pour plaire la moyenne
M. Loyer à propo jeunes gens
Il y a longtem nne est trop
exposé une *sainte* éformés par
la Vierge de M. S rigée conve-
pinceau est com s.
n'est visible que lle moyenne
M. Henri Schef ux nombres
son frère, ce qui
pas par la science lle moyenne
dans les arts. M. la longueur
peintre distingu r de *l'orgya,*
en scène des sai *orgya* étant
motion que sou e, on trouve
simple figure. e masculine,
peintre eut été di
la douleur, de cr ent 1m 84722,
sent la Vierge et nne mascu-
peinture, les larn n ajoute un
que les larmes p oir le chiffre
tant donner des é *igine des me-*
Un élève de Gl *rivent ; 2° il*
bastien dans le st *pendant qua-*
cibiade ; mais le
peut-être un colo avaux de la
Dans le *Repos* ériences d'é-
montré des ange grand bruit,
pays semé de ros ons ces dé-
M. Ingres a f
est excellente ; c' LION,
un tel maître. Ce *esse scientifique.*
comme M. Fland
M Flandrin est

— Pour ce prix-là! mais, monsieur, je me connais en tableaux; il n'y a eu que Greuze qui faisait des Greuze. — Eh bien, monsieur, moi aussi je me connais en tableaux, je me connais surtout en Greuze; or cette figure-là n'est pas de Greuze. — Pourquoi, monsieur? demanda avec un peu de hauteur le marquis de Las-Marismas. — Pourquoi? parce qu'elle est de moi. »

Novère le danseur disait : « Quand je n'ai rien à faire, je fais des pensées de Larochefoucauld » Il avait même, je crois, la prétention de danser des maximes. Quand M. de Dreux-Dorcy n'a rien à faire, il fait des Greuze, mais en tout bien tout honneur, car il ne les vend pas pour des Greuze.

Il expose cette année, — ce qui n'est pas dans ses habitudes, — deux tableaux, deux Greuze encore : une jolie tête de jeune fille et une Madeleine. La jeune fille appartient à la galerie de M. le comte de Morny; la Madeleine a été commandée par M. le ministre d'État qui fera mieux de l'envoyer dans un musée que dans une église. C'est un très-agréable tableau de genre; il n'y a pas une seule Madeleine, il y en a cinq : une qui pleure et quatre qui sont venues pour la voir pleurer. Elles sont charmantes toutes les cinq, bien attifées, habillées pour l'amour, blanches et roses; je me trompe, celle qui est couchée a pâli dans la douleur et dans le désespoir : elle verse de vraies larmes, mais des larmes d'amour plutôt que de repentir; elle se souvient de la terre plutôt qu'elle n'aspire au ciel.

Dans le *saint Houardon* de M. Yan d'Argent, il y a des anges qui sont bien près d'être des tritons; les anges de M. Viger-Duvignau sont aériens, bien soulevés par leurs ailes.

Dans l'*Éducation de la Vierge* du même peintre, la figure de sainte Anne est étudiée par un dessinateur; la tête de la Vierge enfant est une charmante figure, mais ce tableau est loin d'être irréprochable; il est trop peint en glacis, la pâte manque à l'artiste. Il ne faut pas maçonner sur la toile, mais il ne faut pas non plus peindre avec rien.

M. Lamelein est un peintre savant et personnel, trop épris du symbole. Il expose *Jehovah a donné, et Jehovah a ôté, que le nom de Jehovah soit loué*. Un peu moins de pensée, un peu plus de main, un peu moins de tourbillonnement, un peu plus de placidité.

M. Romain Cazes a été envoyé par M. Ingres aux maîtres byzantins; il s'en souvient trop dans sa *Fuite en Égypte*.

Il y a plusieurs saint Jérôme au salon. M. Gastine a eu beau se souvenir de Raphaël, il a vu son modèle de trop près.

Saint Jérôme était un éclectique; est-ce pour cela que M. Théodore Delamarre, qui est un éclectique en peinture, a voulu peindre cette grande physionomie qui a si hautement inspiré le Dominiquin. Je n'aime pas l'éclectisme dans les arts; en poésie, il produit Casimir Delavigne; en peinture, Paul Delaroche. C'est par l'éclectisme qu'on arrive au succès et à la fortune, mais Casimir Delavigne et Paul Delaroche, s'ils avaient vécu leur vie, auraient fini par accentuer leur personnalité, en haine de l'éclectisme. Déjà dans leurs derniers jours, ils touchaient à cette métamorphose. Que M. Théodore Delamarre se préoccupe moins de vouloir plaire à tout le monde, puisqu'il a assez de talent pour plaire à quelques-uns. J'en dirai autant à M. Loyer à propos de son *saint Vincent de Paul*.

Il y a longtemps qu'on a dit cela à M. Signol qui a exposé une *sainte Famille*. Il faut dire au passage que la Vierge de M. Signol est très-chastement peinte. Le pinceau est comme la pudeur, il a une chasteté qui n'est visible que pour l'âme.

M. Henri Scheffer est peut-être plus orthodoxe que son frère, ce qui prouve une fois de plus que ce n'est pas par la science, mais par le sentiment qu'on s'élève dans les arts. M. Henri Scheffer, qui est d'ailleurs un peintre distingué, n'a pas trouvé, dans toute la mise en scène des saintes femmes au pied de la croix, l'émotion que souvent son frère exprimait dans une simple figure. Avec un peu plus de sentiment, le peintre eût été dispensé, pour arriver à l'expression de la douleur, de cristalliser les grosses larmes que versent la Vierge et la Madeleine au pied de la croix. En peinture, les larmes visibles ne sont guère plus vraies que les larmes peintes au Père-Lachaise. Il faut pourtant donner des éloges à ces deux figures.

Un élève de Gleyre, M. Girard, a peint un *saint Sébastien* dans le style contenu. On dirait le martyre d'Alcibiade; mais le paysage est joli, et la lumière promet peut-être un coloriste.

Dans le *Repos de la Vierge*, M. Jacques Leman a montré des anges qui battent trop des ailes dans un pays semé de roses, mais on aime ce pays-là.

M. Ingres a fait beaucoup d'élèves, sa grammaire est excellente; c'est déjà une bonne fortune que d'avoir un tel maître. Cette bonne fortune M. Jannot l'a eue, comme M. Flandrin, son compatriote lyonnais; mais M. Flandrin est devenu un des meilleurs peintres de Paris, tandis que M. Jannot est resté à Lyon. Il ne faut pas que tout le monde aille à Corinthe. Sachons gré à M. Jannot de peindre dans les églises de Lyon, et de nous envoyer des tableaux à Paris. Ses *saintes Femmes au tombeau*, qui sont à l'exposition, comme sa *Cène* que j'ai vue à Saint Polycarpe, témoignent d'un vrai sentiment chrétien.

Je ne reconnais pas M. Debon dans sa *Patronne de Paris*; je ne croyais pas que Paris fût le pays des oranges. Au contraire, M. Timbal a marché en avant avec ses *Funérailles d'un esclave martyr*. De qui vous parlerai-je encore? De M. Merle, de M. Baumes, de M. Boischard, de M. Levy, un prix de Rome qui fera bien de ne pas encore revenir à Paris. Je cherche partout un chef d'œuvre, et je ne trouve que des fragments épars çà et là. Zeuxis, pour faire Vénus, prenait la beauté des sept plus belles filles d'Agrigente; j'aurais beau prendre sept peintres parmi nos peintres religieux pour faire un chef-d'œuvre.

Ami lecteur, nous aurons des indulgences pour ce quart-d'heure de dévotion.

ARSÈNE HOUSSAYE.

Le rêve de mon cousin Elof.

CONTE FANTASTIQUE.

Mon cousin Kasper Elof Imant appartient au tempérament mélancolique... ce qui signifie, en d'autres termes, qu'il a le foie gros, la taille mince, les cheveux bruns tirant sur le noir, le regard vif, le nez long et légèrement crochu, les joues sèches, fouettées de quelques fils rouges, les lèvres vermeilles, les dents blanches, le menton avancé et l'échine maigre. On le voyait souvent, autrefois, se promener d'un air rêveur, les épaules voûtées, dans l'avenue des Platanes, à Birkenfeld; ses yeux perçants prenaient alors une expression abattue, et les plus jolies filles de la ville le plaignaient de son infortune, quoiqu'il jouît de quinze à vingt mille livres de rente et d'un excellent appétit... Elles lui supposaient une maladie quelconque, et voulaient l'en guérir. « Ce pauvre M. Elof, se disaient-elles, ne se consolera jamais de la perte de sa mère; il lui faudrait les joies, les douceurs de la famille pour effacer de son âme cette impression douloureuse... une jeune épouse, des petits enfants, etc., etc. » — Notez bien que mon cousin Elof n'avait pas six ans à la mort de sa mère, et qu'il touchait alors à la trentaine. Moi, j'allais lui raconter ces petites historiettes; il en souriait finement, puis redevenait tout à coup sombre et rêveur.

Notre tante Catherine, la veuve du conseiller Weinland, donnait, à cette époque, de petites soirées musicales où se trouvaient réunies une foule de jeunes personnes charmantes. — J'ai toujours pensé que la digne femme, possédée d'une vocation matrimoniale singulière, voulait marier ses neveux, et favoriser, comme on dit, les sympathies réciproques. — Quoi qu'il en soit, Elof et moi, bon gré, mal gré, nous assistions à ces réunions qui nous ennuyaient beaucoup; mais que ne fait-on pas pour une tante ornée de trois vignobles et d'une magnifique campagne aux environs de Francfort? — Elle tenait à nous entendre chanter le *duo langouroso* :

> Ce qu'il me faut à moi...
> C'est toi!... c'est toi!... c'est toi!...

avec Mlle Ophélia, ou Mlle Fridoline... et nous le chantions. — Elle exigeait que nous fissions les honneurs de la crème fouettée et du *kougelhoff*... et nous les faisions, ces honneurs. — Elle nous morigénait sur notre tenue, sur le nœud de notre cravate, ou la tournure de notre moustache, et nous l'écoutions avec la plus parfaite condescendance. ..moi, riant et répondant: « Vous avez raison, chère tante, toujours raison!... » — Elof, le coude sur le piano, l'air boudeur, mais résigné. — Puis arrivaient les causettes, les petits caquets; — madame la conseillère ou madame la baronne en détachaient sur les absents... — Venaient-ils à paraître?... c'étaient des exclamations de plaisir: « Quel bonheur de vous voir!... Oh! nous ne comptions plus sur vous... Nous n'osions espérer, etc., etc. » — Et les chères personnes échangeaient des sourires... de grands saluts... des embrassades!...— Hé! hé! hé! délicieux... délicieux... Mariez-vous... mariez-vous donc!

Or, un soir, après le duo, la ballade obligée et l'ariette du *Colibri joli*, quelques-unes de ces dames, patronesses de la loterie de charité, causaient entre elles d'une certaine mendiante de la bourse des pauvres, qui venait de mourir à quatre-vingt-dix ans. — Mme la baronne Freidag dépeignait avec attendrissement cette mort édifiante... Elof, assis dans l'embrasure d'une fenêtre, le cou tendu, paraissait fort attentif. Tout à coup, profitant d'un silence, il se prit à demander :

— Madame la baronne a vu sans doute mourir beaucoup de monde, dans ses pieuses visites, depuis quinze ans?

L'accent, le regard, l'attitude d'Elof stupéfièrent tous les assistants; moi-même, je lui trouvai quelque chose de fort bizarre.

— Beaucoup, monsieur, répondit la baronne, dont les joues avaient pris une teinte animée.

— Et, fit Elof, tous ces morts avaient les yeux ouverts?

— Tous, dit la baronne.

— Et la bouche aussi, madame?

— Oui, c'est vrai, la bouche aussi.

— Je le savais! dit Elof en inclinant le front, je le savais!

Puis il retomba dans ses rêveries habituelles.

Ces quelques paroles insignifiantes avaient produit un tel effet sur l'assistance, que je vis plusieurs personnes pâlir. — Il faut avouer que c'était un singulier texte de conversation, après la musique *du Colibri joli!* Tout notre cercle pressentait là quelque mystère, et la digne tante Catherine, pour ranimer la joie, proposa de danser une valse. — On dansa, mais chacun se sentait mal à l'aise. — Vers onze heures, Elof disparut, et dix minutes après on entendait rouler les dernières voitures dans la rue silencieuse.

Au moment de partir, la tante me prenant par le bras, s'écria :

— Au nom du ciel, Christian, que se passe-t-il? Est-ce qu'Elof est devenu fou?

— Hé! chère tante, vous connaissez son caractère fantasque... Et puis, franchement, qu'a-t-il dit de mal?

— Sans doute... C'est cette baronne avec ses histoires de morts et de mourants... Allons, n'y pensons plus. Christian... Bonne nuit!

Je sortis tout pensif. — Au loin brûlait la mèche fumeuse d'un réverbère. — Je ne sais pourquoi, mais en regagnant mon logis, rue des Capucins, je me sentis frissonner. Avant de me coucher, chose extraordinaire, je regardai sous mon lit. — Il me semblait qu'un péril imminent me menaçait; je ne savais ce que cela pouvait être, mais toute la nuit des visions bizarres me traversèrent l'esprit. Je m'éveillai plusieurs fois, écoutant la cime des hauts peupliers bruire à mes fenêtres et la rivière d'Erbach battre, de son flot monotone, les murailles qui longent mon jardin. — Le hélage des mariniers, les cris du wachtmann, prenaient à mes oreilles un sens mystérieux.

Le lendemain, au petit jour, j'étais debout avant cinq heures; je venais de pousser mes persiennes, et j'écoutais les hirondelles échanger leurs gazouillements sonores sur les gouttières. En ce moment, j'aperçus au loin, dans la rue déserte, Elof qui s'approchait à grands pas, le feutre rabattu sur les yeux, et les plis de son petit manteau noir serrés sur la poitrine. J'allais lui souhaiter le bonjour, quand il tourna brusquement à gauche et gravit l'escalier quatre à quatre. — La porte de ma chambre s'ouvrit, et ce brave Elof ne parut nullement surpris de me voir sur pied.

— Christian, me dit-il sans autre préambule, comme archiviste de Birkenfeld, tu dois posséder les documents judiciaires du Hundsrück?

— Sans doute... mais assieds-toi.

— Merci. A quelle époque remontent ces documents?

— A cent cinquante ans... au règne de Yeri-Peter le Borgne.

— Bien, très-bien, fit-il; pourrais-tu me confier ceux de l'année mil huit cent?

— Impossible; aucune pièce des archives ne doit sortir de mes mains... mais je puis t'en donner connaissance à la bibliothèque Saint-Christophe, si tu le désires.

— C'est tout ce que je demande, dit-il en se promenant de long en large avec impatience.

— Tu veux partir tout de suite?

— Oui... certainement... le plus tôt possible.

— L'affaire est donc bien pressante?

Il s'arrêta court, et me fixant de ses yeux noirs :

— Christian, dit-il, tu sauras tout... tout!... Fais-moi le plaisir de mettre ton chapeau.

Il me l'apportait lui-même :

— Prends ta clef et partons!

Cette impatience, chez un homme ordinairement si calme, et surtout le souvenir des questions étranges qu'il avait adressées la veille à la baronne Freidag, surexcitèrent ma curiosité. Je fis ce qu'il voulait, et nous partîmes immédiatement.

La bibliothèque Saint-Christophe est une vieille construction d'ordre roman; son origine remonte à Charlemagne. Elle a trois hautes salles superposées l'une à l'autre; un escalier massif en volute monte jusqu'au sommet du toit d'où l'on découvre par trois lucarnes le pays environnant, à perte de vue. A chaque étage, et sur chaque face de l'édifice, se trouvent six fenêtres en plein cintre, petites, écrasées, dont la lumière se traîne sur les larges dalles, tandis que les voûtes restent dans l'ombre. Somme toute, c'est une construction

…are, qui n'a de grandeur que par l'élévation de …murailles et les souvenirs qu'elle rappelle; sa si-…on, hors de la ville, près de la rivière d'Erbach, …onne un aspect dominateur. On ne se douterait … que c'est une bibliothèque, d'autant moins que …arde porte de chêne reste close depuis le premier …le l'an jusqu'à la Saint Sylvestre.

…s montâmes l'escalier tournant, éclairé de loin …in par quelques meurtrières.

Si ces marches sont usées, dis-je à mon camarade, …st pas ma faute, ni celle des savants de Birken-…depuis l'année dernière, où le comte Harvig me …gda son arbre généalogique, personne n'a remis …eds ici.

…ivés au troisième étage, tandis que je cherchais …ef, Elof, comme au sortir d'un rêve, s'écria:

Enfin, je vais donc voir!…

ERCKMANN-CHATRIAN.

(*La suite au prochain numéro.*)

…us appelons l'attention de nos lecteurs …importance de la *Vue panoramique* que …enri Durand-Brager a pu, par une faveur …ale, dessiner du haut de l'observatoire …e du quartier général piémontais, et que …e notre numéro de ce jour. Cette vue em-…e le triangle stratégique d'Alexandrie, …za et Casal, qui couvre Turin à l'est et …'armée sarde a pris pour base de ses opé-…ns. De cet observatoire, d'où, lorsque …atmosphérique le permet, la vue s'étend …à Milan, on peut suivre presque tous les …vements actuels de l'armée autrichienne.

Nouvelles scientifiques et industrielles.

…M. de Humboldt. — Unité des poids et mesures. — Remède …physie par le chloroforme. — Vérification du tarif des alcools. …es fosses des fermes et les nitrières. — Origine des poids et …res; invariabilité de la taille humaine.

…s entreprenons cette revue sous de bien tristes …es : il nous est difficile de nous soustraire au …ent de deuil qui domine aujourd'hui le monde …t.

…fait capital du moment, c'est la mort de M. de …oldt. Certes, si jamais les journaux scientifiques …à paraître encadrés de noir, c'est au moment où …les plus grands génies de la science vient de …mber.

…de Humboldt, né en 1769, avait atteint sa quatre-…dixième année. Il avait conservé jusqu'à ses der-…moments toute la supériorité de son incroyable …gence.

…temps où nous vivons, un savant comme celui là …pas la gloire d'un pays, il est la gloire du monde …ectuel, quelque part qu'il soit. Les grands genies …artiennent point à un peuple, ils appartiennent à …anité; ils n'ont point une patrie, leur patrie …e monde entier.

…s travaux ne leur donnent pas droit à la recon-…nce d'une seule nation, toutes les nations civili-…s'associent aux temoignages de vénération dont …t dignes, et dans cette voie le peuple qui prend …tive donne une marque certaine de sa supé-…é.

…a mort de M. de Humboldt, dit M. Fould dans un …rt à l'empereur, est un deuil pour le monde sa-…Mais après l'Allemagne, dont M. de Humboldt …e des gloires, c'est en France que sa perte aura …s douloureux retentissement. Cet homme de gé-…passé au milieu de nous de nombreuses années; …pour collaborateurs nos savants les plus célè-…il a publié en français ses plus importants ou-…s. Il professait pour notre pays une sympathie et …achement qui l'ont presque fait notre compa-…Je propose à Votre Majesté d'honorer la mé-…de M. de Humboldt par un hommage digne de …de décider que sa statue sera placée dans les ga-…de Versailles Ainsi la mort ne le séparera pas …rsonnages illustres qui furent ses admirateurs et …is. » Le décret a été rendu.

…aissons-là ces tristes pensées et parlons un peu …cadémie (séance du 16 courant).

…'est un fait qui doive intéresser tout le monde, …les gens étrangers à la science, c'est l'adoption …ystème général de poids et mesures. L'expo-…universelle a donné l'élan à des tentatives …es dans ce sens, et un congrès a été organisé …effet. M. Gap demandait à l'Académie d'envoyer une adresse à l'académie de Saint-Pétersbourg pour l'entraîner dans la même voie. Cette demande n'a pas été accueillie, et M. de Senarmont et M. Flourens ont conclu à ce que cette démarche fût faite isolément par divers membres qui sont à la fois membres des deux académies, comme MM. Mathieu, Morin, Michel Chevalier, qui, quoique n'étant pas membre de l'Académie des sciences et appartenant à une autre académie, n'en est pas moins en mesure d'agir de la même manière.

Si ces efforts doivent se faire, nous n'avons rien à regretter; mais si la question doit en rester là, il est certainement fâcheux que l'Académie toute entière ne réponde pas à la sollicitation de M. Gap, car, assurément, l'unité des poids et mesures est un des progrès les plus généraux qu'on puisse désirer.

— Si la question des poids et mesures est d'un intérêt général, nous croyons que l'emploi du chloroforme intéresse aussi tant soit peu nos lecteurs. Il n'est personne qui ne puisse, un jour ou l'autre, être exposé à une opération douloureuse, et à faire appel aux merveilleuses propriétés de ce puissant *anesthésique*. Beaucoup hésiteront pourtant entre la certitude d'une cruelle douleur et la faible possibilité d'un danger d'asphyxie. Le docteur Desprez aurait constaté que cet accident, heureusement assez rare, n'est pas dû à l'action directe du chloroforme, mais bien à une contraction des muscles de la langue, qui obstrue, à un moment donné, les voies respiratoires. En introduisant l'index dans la gorge et en relevant la langue, on ramène ainsi à la vie des sujets qui eussent péri infailliblement.

— Une question commerciale de la plus haute importance, c'est celle du tarif des alcools et de leurs mélanges. Ce tarif repose sur la vérification exacte de la nature des substances, de leur degré, comme on dit généralement, et ce degré variable suppose, dans la construction des aréomètres qui le donnent, la connaissance exacte de la densité de l'alcool absolu. Une erreur sensible sur ce nombre, par exemple de 2°, comme les physiciens le craignaient depuis longtemps, aurait amené une réforme complète dans tous les tarifs. Aussi le ministre de l'agriculture, du commerce et des travaux publics avait-il demandé à l'Académie un travail à ce sujet.

M. Pouillet a entrepris la vérification des chiffres admis jusqu'ici : 0,8151 à 0° et 0,7947 nombre trouvé par Gay-Lussac pour la densité de l'alcool absolu à 4° rapportée à l'eau. Après avoir opéré sur des échantillons d'alcool rectifié par M. Frémy, puis sur des mélanges, le savant physicien est arrivé à constater des erreurs assez faibles pour qu'elles ne puissent donner lieu à aucun changement sérieux dans les nombres établis.

— M. Boussingault poursuit avec persévérance ses intéressants travaux d'agriculture pratique.

« Dans les fermes, dit le savant agronome, on a généralement une fosse où on entasse les balayures, les gravois, les tiges de topinambour, de colza, les débris animaux, la boue des chemins, les marcs de fruits, de raisins, etc. On arrose avec les eaux grasses, eaux ménagères, avec du purin, et on obtient ainsi un terreau d'une couleur brune plus ou moins foncée, qu'on répand ensuite sur le sol et qui constitue un bon engrais; et comme amendement, quand il est pulvérulent, c'est le meilleur. Pendant vingt cinq ans, j'ai cru que c'était à tort qu'on introduisait dans ces fosses le sang des animaux qui aurait dû aller au fumier comme toute substance putréfiable, le purin qu'on aurait dû conduire directement dans la prairie, etc. Pourtant, dans ma ferme, j'ai laissé faire pensant que l'expérience séculaire des cultivateurs valait mieux que le savoir d'un académicien (*sic*). Plus tard, je me suis convaincu que cette méthode était bonne, et que ces fosses pouvaient être assimilées à des nitrières. En effet, en me reportant à la méthode suivie pour la fabrication du nitre [1], je trouvai que d'après les documents fournis par les régisseurs généraux de la fabrication des poudres, les deux méthodes sont absolument les mêmes. On rassemblera, disent les instructions, sous un hangar et sur une aire, une terre quelconque, pourvu qu'elle ne soit pas trop sableuse, qu'on disposera par lits alternatifs avec des couches de paille, on arrosera ensuite avec du purin, de l'urine, de l'eau de fumier, etc. On voit que le procédé est exactement le même, mais que dans ce dernier cas l'opération ayant lieu à l'abri de la pluie, du soleil, du rayonnement qui amène la gelée, l'aérage étant ménagé par les claies en paille, l'arrosage étant fait plus régulièrement, le résultat est meilleur. Les fosses sont simplement de mauvaises nitrières, et on ne les améliore pas parce qu'on ignore précisément que le but qu'on doit chercher à atteindre, c'est de faire du nitre le plus possible. Dans les engrais, le nitre est la substance fertilisante par excellence, et on peut mesurer en général le degré de fertilité d'une terre par la quantité de nitre qu'elle contient. »

[1] Nitre, sel de nitre, salpêtre, nitrate de potasse, correctement parlant : *azotate de potasse*.

Les proportions varient dans les nitrières de la Suède de 5 gr. 20 à 6 gr. par kilog. de terre; à Malte, elle est de 3 gr. 52; en France, 1 gr. 23.

Dans les fosses à terreau, de 0 gr. 08 à 1 gr. 51; dans le terreau des couches des environs de Paris, cette proportion s'élève à 1 gr. 07. On voit qu'il y a peu de différence avec les proportions des nitrières.

Ceci posé, M. Boussingault se demande si on ne pourrait pas employer directement et avec avantage le salpêtre du Pérou pour l'agriculture. Le salpêtre du Pérou coûte 59 fr. les 100 kilog., et en mélangeant pour 0 fr. 25 c. de cette substance à 100 kilog. de terre quelconque, on obtiendrait d'excellent terreau.

L'auteur entre ensuite dans des détails sur des analyses qu'il a faites pour connaître les proportions des autres matières fertilisantes qui entrent dans la composition du terreau. Le cadre de cette revue ne nous permet pas de les aborder.

— Nous sommes entrés dans quelques détails sur un sujet qui nous paraît de haute utilité pratique. Avant de terminer, parlons d'un mémoire extrêmement curieux dû aux persévérantes recherches de M. Silbermann sur l'origine des poids et mesures.

Cette question, dit l'auteur, est une de celles qui ont le plus excité le zèle des savants, sans qu'elle ait encore reçu de solution complète. Tous ceux qui s'en sont occupés ont été forcés de remonter jusqu'aux âges les plus reculés, guidés par les indications vagues des auteurs anciens. Parmi ceux-ci, Hérodote, le plus explicite d'entre eux, dit avec Strabon, Platon, Héron d'Alexandrie, Pythagore, etc., que *les mesures ont été prises sur l'homme et que les prototypes de ces mesures se trouvent dans la pyramide de Chéops.*

Pendant l'expédition de 1801, l'Institut d'Égypte s'occupa activement de cette question, et l'un des membres, M. Jomard, prouva d'une façon irrécusable que le monument de Chéops a réellement les prototypes des mesures linéaires et superficielles dans ses dimensions.

La hauteur oblique était un *stade* égyptien. Cette hauteur est 184m722.

Conséquemment, *l'orgya* ou toise, qui était le centième du stade, avait 1m84722.

Cette unité se subdivisait en *coudées, pieds, palmes, doigts*, etc.

M. Jomard pensait que c'était *l'orgya* elle-même qui avait été prise sur l'homme; mais cette longueur lui semblait trop grande.

Or, en étudiant les mœurs des Égyptiens, on reconnait qu'il était dans leurs habitudes de prendre dans les masses leurs unités fixes, afin de pouvoir les retrouver. La momification confiée à des prêtres et rémunérée suivant la longueur des bières en carton construites pour le corps fournissait un moyen certain de connaître les tailles et d'en prendre la moyenne par sexe; et ce qui vient à l'appui, c'est que *orgya* signifie extension (mesure prise sur l'homme étendu, couché).

C'est donc vers l'étude des tailles moyennes que M. Silbermann a dirigé ses recherches. Le maréchal Vaillant lui ayant fait fournir les chiffres relatifs au contingent de l'armée pendant vingt ans, la moyenne de la taille masculine prise sur 1,714,191 jeunes gens se trouve être de 1m654096. Cette moyenne est trop forte à cause d'un dixième environ de réformés par défaut de taille au-dessous de 1m56. Corrigée convenablement, on arrive au nombre 1m643353.

Un travail analogue a donné pour taille moyenne féminine 1m563341. La moyenne de ces deux nombres donne pour la taille humaine 1m603427.

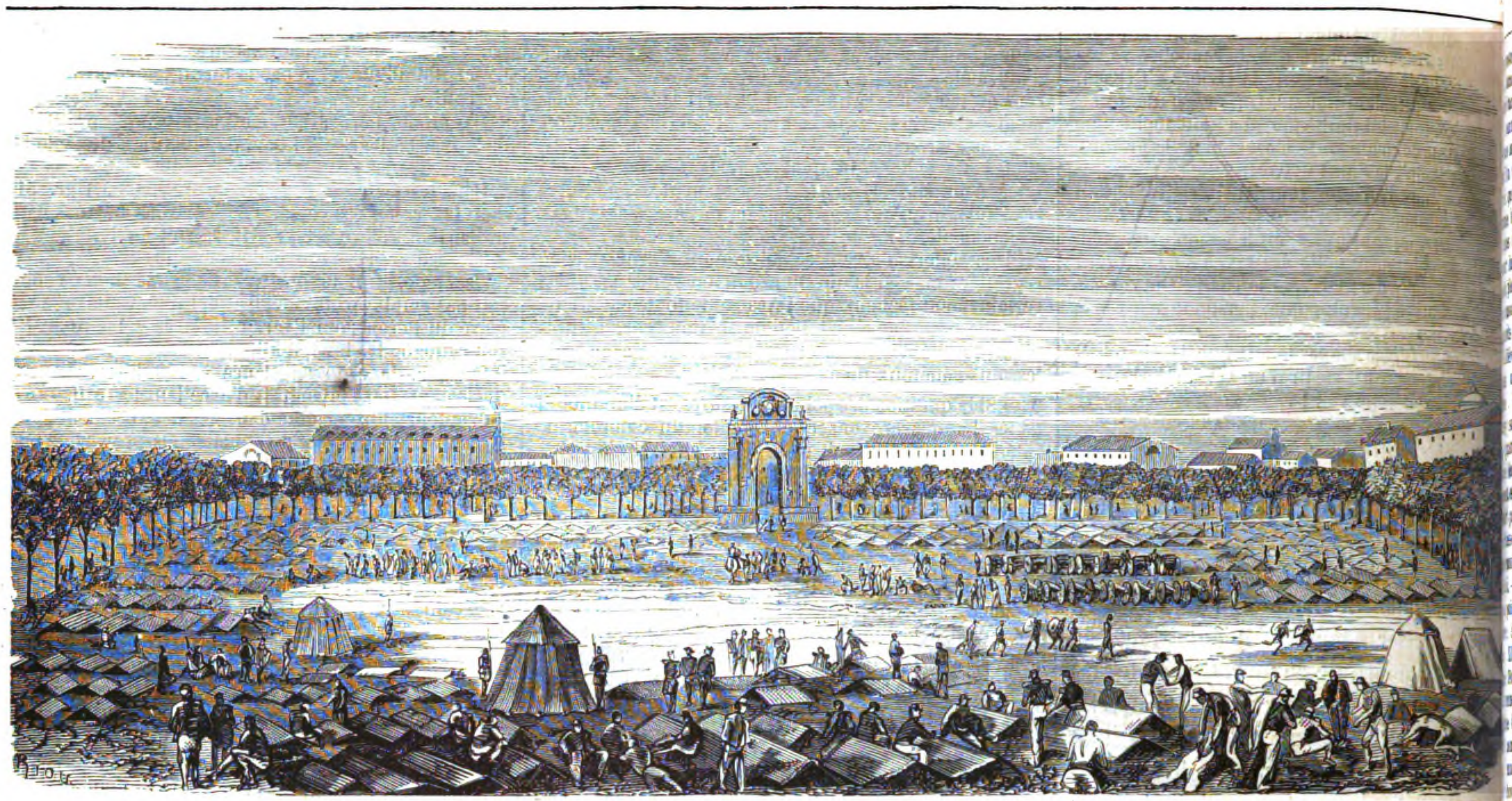
Or, si on ajoute au nombre 1,643353, taille moyenne masculine, un huitième qui représente la longueur moyenne du pied, on arrive à la longueur de *l'orgya*, sauf une différence de 1mm54. Ainsi *l'orgya* étant 1m84722, si on en retranche un neuvième, on trouve 1m64197, nombre qui ne diffère de la taille masculine, 1m64351, que de 1mm54.

Or, la longueur de *l'orgya* étant exactement 1m84722, si elle dérive réellement de la taille moyenne masculine égyptienne, 1m641973, à laquelle on ajoute un huitième ou la longueur du pied, pour avoir le chiffre sacré 9, M. Silbermann a trouvé : 1° *l'origine des mesures égyptiennes dont toutes les autres dérivent*; 2° *il prouve l'invariabilité de la taille humaine pendant quarante siècles.*

Nous voudrions parler de quelques travaux de la Société d'acclimatation et de quelques expériences d'éclairage électrique dont les journaux font grand bruit, mais l'espace nous manque et nous ajournons ces détails à un prochain compte-rendu.

L. PETITPIERRE PELLION,

Secrétaire général du Cercle de *la Presse scientifique*.



Campement des troupes françaises sur le Champ de Mars, à Alexandrie, d'après un croquis de M. Durand-Brager.

Souscription à l'emprunt de 500 millions.

La souscription à l'emprunt de 500 millions restera un des épisodes importants et caractéristiques de cette époque. Ouverte le 7 mai, elle a été fermée le 15, au milieu d'une affluence considérable de personnes dont, malgré le zèle des employés, il n'a pas été possible de recevoir toutes les souscriptions, et cependant le capital, mis à la disposition du pouvoir, s'élève à 2 milliards 307 millions francs, c'est-à-dire à près de cinq fois le chiffre de l'emprunt.

Cet empressement des souscripteurs, dont le nombre dépasse cinq cent vingt-cinq mille, a produit les scènes les plus singulières et quelquefois les plus comiques.

Dès le premier matin, les portes extérieures des hôtels de recettes étaient assiégées par une foule que le soir toutes les inscriptions du jour étaient loin d'avoir épuisée. Que le soleil de mai empruntât à celui-ci une avance sur ses rayons, que le ciel éprouvât au contraire un retour offensif des giboulées d'avril : elle restait là impassible, opposant stoïquement un front calme à la chaleur et à la poussière, au vent et à la pluie, et pouvant à chaque instant faire la réponse du cynique.

— Pourquoi, Diogène, manges-tu dans la rue?

— Parce que j'ai faim dans la rue.

L'intérieur des bureaux ne présentait pas des scènes moins étranges ; c'était là que l'empressement se montrait dans toute sa vivacité, se traduisant à la fois par les paroles, par les regards, par les mouvements, par l'expression mobile des visages.

C'est l'aspect que présentaient lundi, 15 mai, à quatre heures de l'après-midi, — une heure avant la clôture de l'emprunt, — les galeries des souscriptions à l'hôtel du ministère des finances que représente notre illustration.

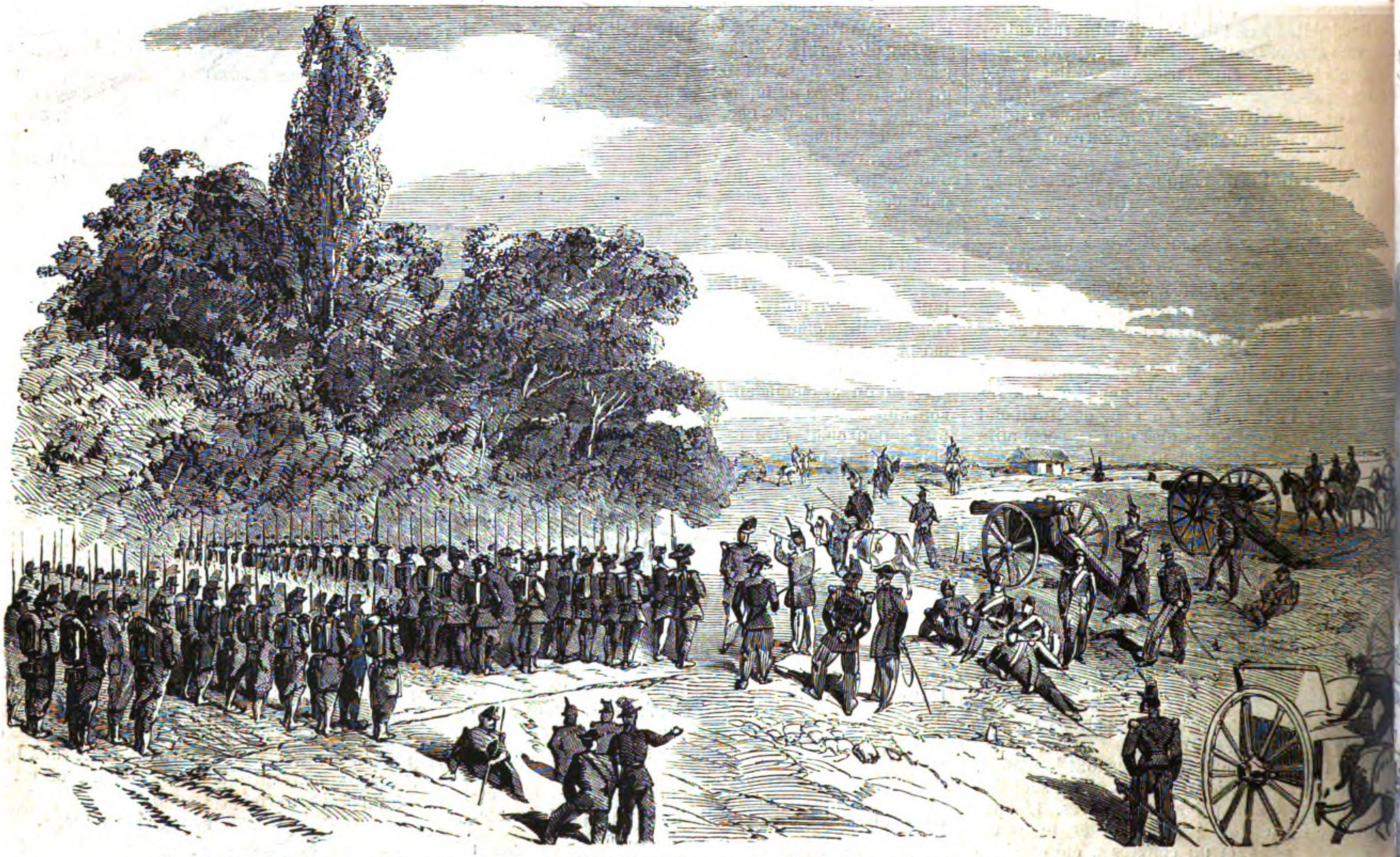
Nous n'avons rien à ajouter au caractère saisiss[ant] de cette scène de la vie financière de notre époq[ue] quand le burin se fait l'interprète du crayon, la plu[me] doit s'abstenir.

Elle s'abstient.

MAXIME VAUVERT.

COURRIER DU PALAIS.

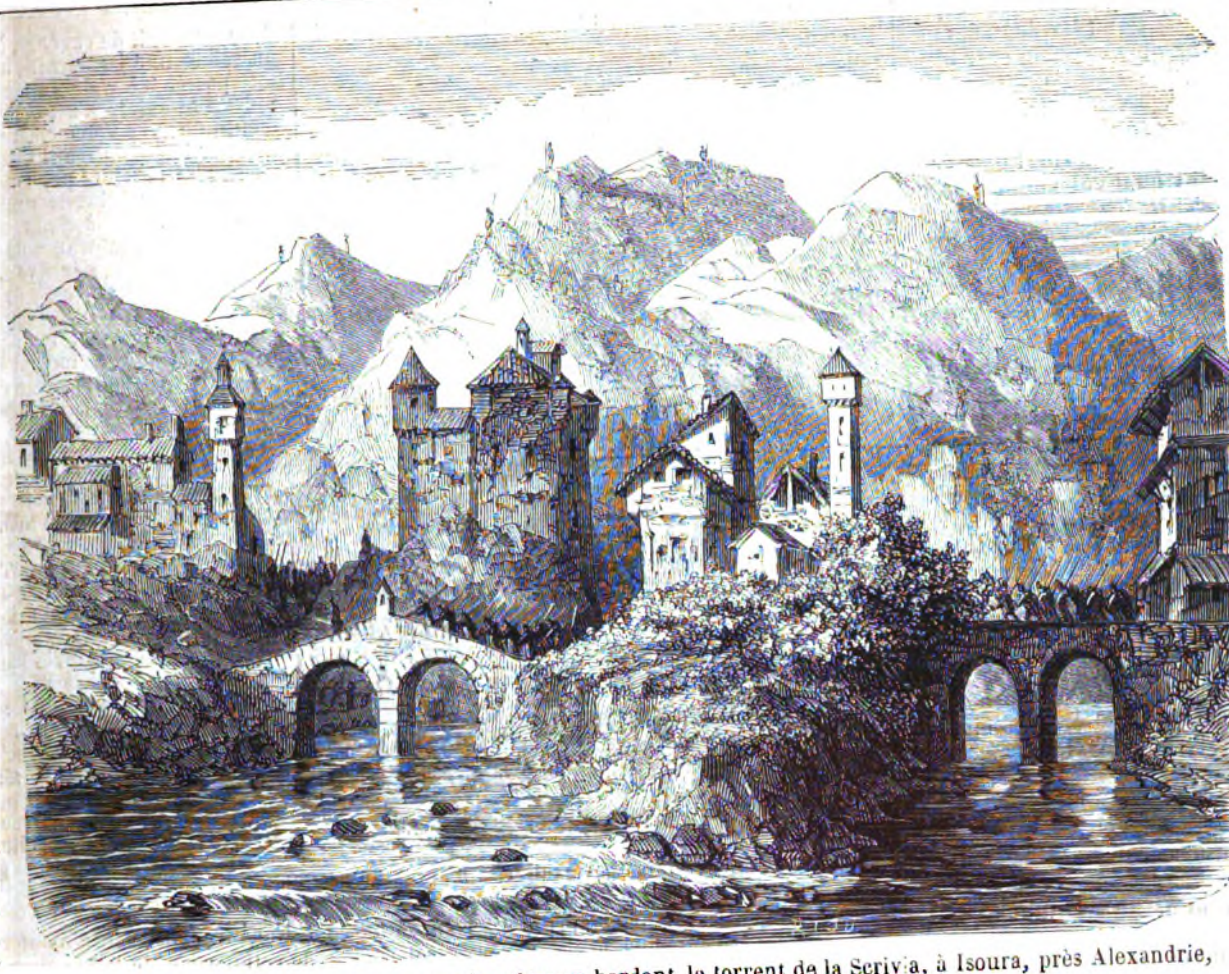
Louis XIV a vingt-cinq ans. Il y a dix ans q[u'il] est délivré des Frondeurs, il y en a trois qu'il l'est [de] Mazarin. Le voilà entré dans sa toute-puiss[ance]. Au dehors, son nom est craint et respecté : il vien[t de] forcer la maison d'Autriche à lui céder partout [la] préséance, et la cour de Rome à lui demander pu[bli]quement pardon. En Hongrie, en Hollande, en Port[ugal] ses troupes couvrent de gloire le drapeau fleurdelisé



Grande halte de la reconnaissance poussée sur Vercelli par les troupes piémontaises, d'après un croquis de M. Durand-Brager.

'rance, tout se prosterne devant lui. Jamais ieu n'a été adoré dans n temple comme uis XIV l'est au miu de sa cour. Il a ce nheur, tout roi qu'il t, d'être comme les inces des contes de es, « aimé pour luiême. » Il jouit pleiment de son amour laisse les remords à pauvre La Vallière. marche dans un age d'encens : le iplet de Bussy sur datus, ces quatre uvais vers que leur eur a vainement es- de racheter par ate années de basses teries, n'a pas encore étré jusqu'à lui. — et apogée de la puisce, de la gloire, du heur, Louis XIV lut offrir une fête. qui? — A la reinere et à la reine de nce. Ce fut ainsi il l'annonça ; mais sonne ne fut dupe. tait déjà pour « cette tite violette, comme ait Mme de Sévigné, secachait sous l'heret qui était honteuse tre maîtresse, d'être re, d'être duchesse, » tait pour La Vallière avait été donné le carrousel de 1662 ; ce fut à elle enre que s'adressèrent ces fêtes merveilleuses de Verlles qui durèrent sept jours entiers, du 7 au 13 mai 64. Le duc de Saint-Aignan fournit le plan, Molière, serade, Vigarani et le président Périgny les divertisments, Colbert les millions. Les joutes, les jeux de gue, les comédies, les danses, les loteries, les festins, feux d'artifice, les surprises de toute sorte se succérent sans interruption. Molière y joua la *princesse Élide*, les *Fâcheux* et les trois premiers actes de *Tartuffe*. La première de ces pièces, dans laquelle Molière remplissait deux rôles, celui du valet de chiens Lyciscas et du fou Moron, avait été improvisée pour la circonstance : ce n'était d'un bout à l'autre qu'une allusion galante à la nouvelle passion du roi :

> .....Il est malaisé que, sans être amoureux,
> Un jeune prince soit et grand et généreux.
> C'est une qualité que j'aime en un monarque :
> La tendresse du cœur est une grande marque
> Que d'un prince à votre âge on peut tout présumer,
> Dès qu'on voit que son âme est capable d'aimer.



Sentinelles avancées, échelonnées sur les côteaux bordant le torrent de la Scrivia, à Isoura, près Alexandrie, d'après un croquis de M. Moullin.

Ceci se récitait en présence de la reine, et la cour applaudissait, et le cœur de Mlle de La Vallière se fondait en reconnaissance et en adoration.

La *princesse* d'*Élide* avait été intercalée dans les *Plaisirs de l'île enchantée* : ainsi s'appelait une féerie qui formait la première partie de la fête, et dont le sujet emprunté à l'Arioste était le *Palais d'Alcine*. Le Roi, armé à la façon des Grecs, portant un casque tout couvert de plumes couleur de feu, et une cuirasse de lames d'argent drapée d'une riche broderie d'or et de diamants, représentait Roger. Il montait un des plus beaux chevaux du monde dont le harnois, couleur de feu, éclatait d'or, d'argent et de pierreries. En tête du cortége que conduisait le duc de Saint-Aignan, marchaient des trompettes, des pages, des timbaliers en splendides livrées.

Après le Roi venaient les ducs de Noailles et de Guise, le comte d'Armagnac, les ducs de Foix et de Coaslin, le comte du Lude, le prince de Marsillac, les marquis de Villequier, de Soyecourt, d'Humières, de La Vallière, et enfin M. le Duc. Chacun d'eux, magnifiquement vêtu et empanaché, portait le nom d'un des chevaliers de l'Arioste. Les pages, portant leurs lances et leurs écus ornés de devises, fermaient la marche de la composition de Benserade. Je n'ai pas parlé d'un char où figurait Apollon, ayant à ses pieds les quatre siècles, les monstres célestes, le serpent Python, et, à ses côtés, les douze Heures et les

SOUSCRIPTION A L'EMPRUNT. — Intérieur du ministère des Finances.

douze signes du Zodiaque. Cette machine, traînée par quatre chevaux dont le Temps tenait les rênes, devait, j'en ai peur, avoir un faux air de certain char bien connu.

Le roi voulut courre les bagues et les têtes : il emporta tous les prix, cela va sans dire.

Quelles fêtes ! que de galantes splendeurs ! que d'ingénieuses magnificences ! Et qu'il eût été dommage que le récit en eût été perdu ! Il n'en est rien, heureusement. Ce récit existe ; il a été imprimé en un volume orné de planches magnifiques et tiré, dit-on, à un petit nombre d'exemplaires.

Or voici qu'un de ces rarissimes volumes vient de reparaître dans la circulation. Il appartenait en dernier lieu à M. Van Cogels, chambellan de S. M. le roi des Pays-Bas. A la mort de M. Van Cogels, ses livres ont été vendus, et les *Plaisirs de l'île enchantée* (tel est le titre de l'ouvrage) ont été achetés par un libraire de Paris, M. Schlesinger. L'exemplaire était admirable, — un in-folio en maroquin rouge, reliure à la Dusseuil, doré sur tranche, frappé aux armes de Le Tellier, archevêque de Reims, — un vrai régal de bibliophile !

Schlesinger est bien bibliophile ; mais il est encore plus libraire, et il songea à tirer parti de sa bonne fortune. — La bibliothèque Sainte-Geneviève a hérité de la fameuse collection de Le Tellier. Elle doit être jalouse de la compléter et d'y joindre tous les anciens livres de ce prélat qu'on lui proposera d'acquérir. — Et voilà que sur cette idée, Schlesinger court offrir, — moyennant un prix honnête, — son exemplaire aux conservateurs de Sainte-Geneviève. Ah bien ! oui. Il s'adressait bien ! Depuis les désagréments que leur a causés le bon abbé Chavin de Malan, ces infortunés bibliothécaires voient dans chaque bouquin un déserteur de leurs armoires. Jugez de l'émotion qu'ils ont dû ressentir quand, sur le maroquin rouge du volume que leur apportait Schlesinger, ils ont reconnu les armes de Le Tellier ! « Ce livre doit être à nous ! » se sont ils écriés avec un ensemble que ne présentent pas toujours les chœurs de l'Opéra. Et, à partir de ce moment, il a été impossible à M. Schlesinger d'en obtenir la restitution : il a fallu que, devant le tribunal, l'avocat de M. Schlesinger, Me Auvillain, qui, lui aussi, est expert en beaux bouquins, prouvât, clair comme le jour, à ces messieurs de la Bibliothèque, qu'ils réclamaient ce qui ne leur avait jamais appartenu.

Autre procès à propos de livres. Cette fois, il s'agit de contrefaçon.

Plutarque a écrit la vie des hommes illustres. M. B. Maurice s'est mis en tête d'écrire celle de Cartouche. C'est un goût comme un autre. Chacun prend son héros où il le trouve. Je sais bien que Cartouche a été en son temps la coqueluche de Paris ; qu'on a écrit sur lui un poëme en douze chants ; que la Comédie-Française l'a joué en trois actes ; que l'on a baptisé de son nom des étoffes et des robes ; mais je croyais que la mode en avait fini avec lui, et que les biographies sur papier à sucre, qui courent les foires en compagnie des complaintes d'Epinal, étaient tout ce que méritait un drôle de son espèce. Je me trompais, paraît-il, et le besoin d'une étude nouvelle sur Cartouche se faisait généralement sentir. Il pleut des Cartouche de tous côtés. La *Gaîté* vient de nous en servir un de M. Dennery, et à peine M. B. Maurice a-t-il lancé le sien dans le commerce, qu'il en surgit un autre de M. Lebrun. Mais, — voyez l'influence du nom ! — le Cartouche de M. Lebrun ne serait qu'un voleur : il aurait dévalisé sans pudeur le Cartouche de M. B. Maurice ; il lui aurait filouté ses anecdotes les plus piquantes, ses récits les plus attrayants. Est-ce vrai, cela ? M. Lebrun dit non : il soutient que son Cartouche est, comme celui de M. B. Maurice, un honnête compilateur ; qu'il n'y a ni voleur ni volé ; que tous deux ont puisé aux mêmes sources, ont consulté les mêmes historiens, se sont inspirés des mêmes légendes. Très-bien ; mais comment se fait-il, ô monsieur Lebrun, que dans vos recherches séparées, vous et M. B. Maurice, vous vous soyez rencontrés si à point ; que les deux ouvrages contiennent exactement le même menu, et que l'un des deux lu, on puisse parfaitement se dispenser de lire l'autre ? — Voilà où l'explication devenait plus difficile, et voilà pourquoi le tribunal a donné gain de cause à M. B. Maurice, en réduisant toutefois de 5,000 francs à 500 francs les dommages-intérêts qu'il demandait.

Je parlais, il y a un instant, de l'influence des noms. Voyez M. Virgile Boileau ! Il est poëte, et il a fait un drame en cinq actes, en vers, intitulé *la Loi salique*. — Un drame en vers qui s'appelle *la Loi salique*, cela ressemble diablement à une tragédie, — surtout quand l'auteur s'appelle M. Virgile Boileau.

Drame ou tragédie, *la Loi salique* frappe un beau matin à la porte de l'*Odéon*. « Frappez, et l'on vous ouvrira, » dit l'Evangile. Au théâtre, ce n'est vrai qu'à moitié : toute pièce, avant d'obtenir l'*introïbo*, est examinée de pied en cap. L'examen fut-il favorable à l'auteur ?

Oui et non.

On déclara que sa pièce renfermait des beautés de premier ordre, que la poésie en était riche, brillante, pittoresque, toujours correcte, et souvent *élevée jusqu'au sublime* ; — mais — qu'elle ne pouvait, dans l'état où elle était, prétendre qu'à un succès de gaieté. M. Virgile Boileau avait mis en scène quatre rois, qui tour à tour succombaient sous le fer, la lèpre ou le poison : or l'examinateur craignait que cet abattis de monarques ne fût pris au comique par le parterre de l'Odéon.

Ceci se passait en l'année 1854, sous le consulat de MM. Alphonse Royer et Vaez. A l'heure qu'il est, *la Loi salique* n'a pas encore été jouée : M. Virgile Boileau trouve qu'il est temps d'en finir d'une façon ou d'une autre et il réclame un dédit de 4,000 francs. Il soutient que sa pièce a été reçue, — sauf corrections, — et il tire argument des éloges que M. l'examinateur de l'Odéon a prodigués à sa poésie. Bon jeune homme !

En est-il donc à prendre pour argent comptant la politesse des directeurs ?

Vous portez à la Comédie-Française un proverbe quelconque, nul, plat, sans style, sans situation, sans intérêt, sans idée. Le secrétaire vous répond : « Votre comédie, monsieur, est remplie de qualités brillantes : le style en est vif et correct, il a la solidité de celui de Molière, le mordant de celui de Beaumarchais ; les situations sont neuves, les caractères originaux ; — mais — peut-être l'idée, — qui est d'ailleurs ingénieuse, — ne se dégage-t-elle pas avec assez de relief et d'ampleur : votre petit chef-d'œuvre passerait inaperçu au Théâtre-Français, il fera la fortune du Gymnase. »

Au Gymnase, c'est une autre chanson : « Pièce forte, vous dit M. Édouard Lemoine en vous rendant votre manuscrit ; des caractères, une forme magistrale, de l'ampleur, une idée puissante, le vif sentiment de la haute comédie, toutes les qualités de la grande école, — mais — qui ne seraient pas comprises de notre public. Votre pièce est trop littéraire pour le Gymnase. — Portez cela à la Comédie-Française. »

A Dieu ne plaise que je prétende classer la pièce de M. Virgile Boileau parmi celles qu'on se renvoie comme un volant d'un théâtre à un autre ! Je n'ai voulu dire qu'une chose, c'est que les compliments faits par un directeur à un auteur dont il déclare la pièce impossible ont juste la même valeur qu'un « très-humble serviteur » au bas d'une lettre.

Tel a été l'avis du tribunal qui a rejeté la demande de M. Virgile Boileau.

On annonce que l'auteur éconduit s'est pourvu à la fois devant la Cour impériale et devant M. Empis.

PETIT-JEAN.

ODÉON : *Selma*, drame en un acte, en vers, par M. Viennet. — GAITÉ : *les Ménages de Paris*, drame en sept actes, par MM. Brisebarre et Nus. — PORTE-SAINT-MARTIN : *Le Naufrage de La Pérouse*, drame en cinq actes et en neuf tableaux, par MM. d'Ennery, de Jallais et Thierry. — AMBIGU-COMIQUE : *La Fille du Tintoret*, drame en cinq actes et en six tableaux, par MM. Ferdinand Dugué et Jaime fils.

Un de ces jours derniers nous lisions, par hasard, un roman de Pigault-Lebrun, intitulé : *Métusko*. Nous comptions n'en parler à personne, lorsque, l'autre soir, à l'Odéon, nous avons été frappé de l'air de parenté qui existe entre *Selma* et *Métusko*, entre le drame de M. Viennet et le livre de feu Pigault-Lebrun. Il ne faut pas railler *Métusko*, pas plus qu'il ne faut railler *Selma*. *Métusko* a bien son mérite. *Métusko* a eu son succès, son lecteur, son libraire.

Laissons *Métusko* et voyons *Selma*. Dans un seul acte, M. Viennet a trouvé le moyen d'amonceler plus d'événements et plus d'atrocités que tous les *romantiques* à la fois. D'abord, il a placé son action dans des montagnes inaccessibles, non loin de la Crimée. Il a créé un brigand tartare, Nadir (pas de succursale), qui laisse loin derrière lui Holopherne, Tamerlan et *Han d'Islande*. Ce Nadir est l'époux de Selma : il a un fils qu'il adore, mais à la façon des brigands, c'est à dire en le repoussant et en roulant à tout propos des yeux sanguinaires. Cela tient à ce que Nadir ne se croit pas le père d'Ismaël. Il est entretenu dans ce soupçon odieux par une certaine Fatmé, rivale de Selma. Ne trouvez vous pas que ces noms ont une saveur toute nouvelle ? Il y a aussi Pharan, Achbar et Idamé ; mais ce ne sont que des personnages accessoires.

Après avoir nourri plusieurs projets de vengeance contre sa femme, le terrible Nadir finit par découvrir un secret plein d'horreur, mais propre néanmoins à calmer son courroux. Ismaël est bien son enfant, car, dans une nuit de carnage, Nadir, ivre de sang, a viol[é] autrefois une jeune fille, et cette jeune fille qu'il n'[é]tait pas capable de reconnaître le lendemain de [son] hideux attentat, n'est autre que Selma. C'est à ce [mo]ment que nous nous sommes rappelé *Métusko*, le roman en question de Pigault-Lebrun. *Métusko* procède [lui] aussi, par le viol, par l'incendie, par tous les ex[cès], excepté le vers alexandrin. Sous ce rapport seul[ement] nous le préférons à Nadir.

Finalement, le drame de M. Viennet, commencé [au] sein du désespoir, s'achève dans une accolade gén[érale]. Le brigand tartare cesse de tourmenter son poign[ard] enrichi de pierres précieuses, pour tendre une m[ain] repentante à Selma. Fatmé est confondue. Achba[r], Idamé et Pharan se mêlent à la joie unanime.

Selma a été écoutée avec une stupeur bienveillant[e] ; on en fera des sujets de pendule, et nous ne rép[on]drions pas qu'il n'y eût prochainement des manteau[x] *Selma* aux étalages des magasins ; M. Viennet a tou[jours] enchaîné la fortune à son char (style de la Re[s]tauration). On a applaudi quelques-uns de ses v[ers] quoiqu'ils reviennent de loin. Cet opuscule dram[atique] est interprété par M. Clarence et Mlle Périga. L'aut[eur] l'avait écrit, dit-on, pour Talma et la petite Bo[ur]goin.

Le théâtre de la Gaîté a interrompu les représenta[]tions de *Micaël l'Esclave*, pour donner *les Ménages [de] Paris*. MM. Edouard Brisebarre et Eugène Nus [sont] des chercheurs et des oseurs, répète-t-on ; no[us] l'avons reconnu nous-même en plusieurs occasio[ns]. Aujourd'hui ils ont cherché trop bas. Leur intrig[ue] n'est pas neuve : un négociant de la rue du Sent[ier] délaisse sa femme pour sa maîtresse, et tombe d[e dé]bauches en débauches jusqu'au déshonneur et à [la] ruine ; il est trop heureux de rencontrer au bou[t de] son chemin un timon de voiture qui, en le frappant [en] pleine poitrine, arrache une proie aux tribunaux. [La] compagne de ses orgies, une courtisane sans esprit [et] sans cœur, qui, de son côté, avait abandonné [son] mari, est brutalement réclamée par celui-ci, deve[nu] décrotteur à l'angle de la rue Papillon. Ces rues [sont] soigneusement indiquées par les auteurs. En som[me], *les Ménages de Paris* ne se composent que de deux m[é]nages qui, heureusement, ne sauraient servir [de] types. MM. Brisebarre et Eugène Nus ont cédé [à la] tentation de coller une étiquette pompeuse sur [une] boisson, agréable sans doute, mais un peu vulgai[re].

Il faut reconnaître aux *Ménages de Paris* un cert[ain] mouvement, un intérêt gradué. Les actes sont [bien] coupés. Les audaces des deux auteurs portent prin[ci]palement sur les détails ; il y a telle scène où le [né]gociant s'enivre avec de l'absinthe, qui peut ne [pas] plaire à tout le monde ; telle autre où la lorette, [ne] reconnaissant pas son mari au coin de la borne, [lui] tend sa bottine à nettoyer. Tout cela est accusé [] ment ; le langage en prend également à son aise ; [c'est] le *réalisme* au théâtre.

Les Ménages de Paris sont joués faiblement. M. [] verger a un embarras de prononciation qui nuit [aux] effets de sensibilité.

Nous sommes en retard de deux autres drame[s ou] mélodrames, comme on voudra : *Le Naufrage [de La] Pérouse* au théâtre de la Porte-Saint Martin, et *[la Fille] du Tintoret*, à l'Ambigu-Comique. Acquittons-n[ous en]vers le lecteur.

Il faut décidément des bateaux à la Porte-S[aint-]Martin, de la même façon qu'il faut des roman[s aux] peuples corrompus, dirait Rousseau. Le nou[veau] bateau de MM d'Ennery et de Jallais est une fr[égate] assez importante, ornementée à la manière du [dix-]huitième siècle et d'une marche un peu lourde. [On] aurait tort de s'attendre à des éclaircissements s[ur le] sort de La Pérouse ; les auteurs ont adopté les [] de probabilités du capitaine Dillon et de Du[mont] d'Urville, d'accord tous les deux pour désign[er les] récifs de l'île de Vanikoro comme le tombeau [de la] *Boussole* et de l'*Astrolabe*. Des dramaturges plus [hu]mains auraient essayé de prolonger chez les spect[ateurs] une incertitude qui dure depuis plus d'un demi-s[iècle] ; ils nous auraient montré pour le moins quelque[s-uns] des compagnons de La Pérouse échappés miracul[euse]ment à la mort et réfugiés dans une contrée inexpl[orée]. Nous l'espérions ainsi ; mais M. d'Ennery n'a [pas] voulu. C'est tout au plus s'il consent à ce que La [Pé]rouse protège les amours de Blanche de Kerven [et de] Georges d'Auvray ; là s'arrête sa condescendance. [Il est] vrai que ces amours forment l'intérêt de la pièce [en se] dédoublant de la façon suivante : Blanche de K[erven] tourne la tête à un sauvage nommé Mate-[] tandis que Georges d'Auvray est adoré de la sauv[age] Akaïva. De ce chassé-croisé résultent toutes les [com]plications de l'ouvrage. Ajoutez-y des danses pit[]toresques dans les forêts admirables et vous aur[ez le] succès dû par-dessus tout à l'intelligente et somp[tueuse] mise en scène de M. Marc-Fournier, grand-ami[ral de] toutes les flottes de la Porte Saint-Martin.

Mme Laurent, dans *le Naufrage de La Pérouse* [, joue] avec un zèle trop farouche le rôle d'Akaïva. [Les] autres naturels, hommes et femmes, sont cost[umés] avec plus de fantaisie que d'exactitude. Pour [se con]former à la vérité locale, ils devraient avoir [une] plume de coq passée transversalement dans [le nez]. M. Colbrun chante une ronde divertissante, et M[] rent fait le personnage d'un garçon tailleur qui [court] après le comte de La Pérouse pour lui essayer un []

Et *la Fille du Tintoret* ? C'est encore un [] d'histoire arrangé à la mode de M. Ferdinand [D]ugué, l'homme de lettres le plus acharné après les

historiques. Qui n'a-t-il pas mis à la scène, cet écrivain terrible, depuis *Shakespeare* jusqu'à *Cartouche*, en passant par *Salvator Rosa*, *Mathurin Régnier* et *Roquelaure*! Cependant nous nous demandons, avec une certaine surprise, quelle attraction peut exercer sur le public ordinaire de l'Ambigu ce titre: *La Fille du Tintoret?* M. Ferdinand Dugué et Jaime fils ont-ils voulu rappeler le tableau déjà ancien de M. Cogniet? Mais le principal personnage de leur drame, ce n'est ni le Tintoret, ni sa fille: c'est Pierre Arétin, un auteur fort curieux quand il cesse d'être infâme. Dans la pièce de l'Ambigu, Arétin ne compose ni sonnets, ni comédies; il tue, il empoisonne, il viole, il dégrade les mosaïques de Saint-Marc de Venise; c'est moins un homme qu'une bête fauve et stupide. Il meurt fou au dénouement. Était-ce bien la peine de tirer de l'oubli et de la fange ce nom sonore? Le premier honnête homme venu ne pouvait-il pas, autant qu'Arétin, servir de motif à ces décors réellement très-beaux et à ces costumes chatoyants?

M. Lacressonnière prête au *fléau des princes* un masque pâle et venimeux, et une chaleur que jusqu'à présent il avait eu trop rarement l'occasion de déployer.

CHARLES MONSELET.

CHRONIQUE MUSICALE.

THÉATRE-LYRIQUE: *Abou-Hassan*, opéra-comique en un acte, de MM. Nuitter et Beaumont, musique de Weber.

Je ne trouve rien de curieux comme de voir le sombre génie de Weber se dérider par enchantement et descendre des hauteurs sidérales où il se tient juché pour venir sourire aux amours prosaïques de la terre. J'admire vraiment la souplesse avec laquelle cet esprit, amoureux du fantastique, enamouré de toutes les images vaporeuses du pays des songes, a su prendre le ton de l'ariette pour chanter les bons tours d'écolier qu'avait dans son sac Abou-Hassan, passé maître en l'art des mystifications.

C'était, en effet, un joyeux compagnon que cet Abou-Hassan dont Galland, « qui contait si bien, » nous a conté les fredaines dans quelques cents pages de ses contes arabes.

« Il était, — dit l'auteur des *Mille et une Nuits*, — naturellement plaisant, de belle humeur et fort divertissant; et sur quelque sujet que ce fût, il savait donner un tour à son discours, capable d'inspirer la joie aux plus mélancoliques. »

Favori du calife Haroun al-Raschild, Abou-Hassan obtient de lui la permission d'épouser Fatime, l'esclave de la sultane Zobéïde. — A Fatime j'aurais préféré Nouzhatoul-Aouadat, comme elle a nom dans le livre de Galland; mais enfin va pour Fatime. — Fatime et Abou-Hassan s'aiment d'amour tendre et seraient les gens les plus heureux du monde sans cette meute de créanciers qui, en guise de sérénade, hurlent sous leurs fenêtres des menaces d'emprisonnement et frappent à leur porte de façon à faire sauter les verrous. Car il faut vous dire qu'Abou-Hassan a dissipé jusqu'à son dernier sequin en parures, rubans, colifichets de toute sorte dont il a paré Fatime; il est prodigue (c'est son seul défaut).

Or, il y a de par la ville un certain Omar, médecin du calife, qui, pour se concilier les bonnes grâces de Fatime dont il est amoureux, paie les créanciers de Abou-Hassan, ce qui, pour celui-ci, n'est point une solution de la question. La situation de notre débiteur se complique même de la façon la plus alarmante. Il n'a plus de recours qu'au calife lui-même; mais comment lui escroquer les mille pièces d'or qui le délivreront enfin?

Laissons encore une fois parler le conteur des *Mille et une Nuits*: « Je vais faire le mort, — dit Abou-Hassan à Fatime, — aussitôt vous prendrez un linceul et vous m'ensevelirez comme si je l'étais effectivement. Vous me mettrez au milieu de la chambre à la manière accoutumée, avec le turban posé sur le visage et les pieds tournés du côté de la Mecque, tout prêt à être porté au lieu de la sépulture. Quand tout sera ainsi disposé, vous ferez les cris et verserez les larmes ordinaires en pareilles occasions, en déchirant vos habits et vous arrachant les cheveux, ou du moins en feignant de vous les arracher, et vous irez tout en pleurs et les cheveux épars vous présenter à Zobéïde. La princesse voudra savoir le sujet de vos larmes, et dès que vous l'en aurez informée par vos paroles entrecoupées de sanglots, elle ne manquera pas de vous plaindre et de vous faire présent de quelque somme d'argent pour aider à faire les frais de mes funérailles... Aussitôt que vous serez de retour avec cet argent, je me lèverai du milieu de la chambre et vous vous mettrez à ma place. Vous ferez la morte et, après vous avoir ensevelie, j'irai de mon côté faire auprès du calife le même personnage que vous aurez fait chez Zobéïde; et j'ose me promettre que le calife ne sera pas moins libéral à mon égard que Zobéïde l'aura été envers vous. »

Le moyen est puéril, dira-t-on, et l'enseignement qu'on peut tirer d'une pareille manœuvre est assurément contestable. Toujours est-il que le calife et la sultane se laissent prendre à ce trébuchet et payent le prix convenu, — comme au jeu de l'oie. — Quand ils apprennent qu'ils ont été honteusement dupés, ils se contentent d'en rire aux larmes. — Le calife est bon prince!

Cette historiette, légèrement naïve dans le fond et que les auteurs auraient pu raviver par plus d'élégance dans la forme, sert de canevas aux adorables broderies du chantre d'*Oberon* et d'*Euryanthe*. Pour en finir avec le livret, le reproche que nous adresserons aux auteurs qui ont accommodé en opéra-comique la légende orientale du *Dormeur éveillé*, c'est de ne s'être pas assez préoccupés de la couleur locale. Ecoutez leur pièce en fermant les yeux et, par instants, vous croirez entendre le récit des amours de quelque Lisette de mansarde, du temps où il y avait des Lisette et des poëtes pour les chanter.

Aussi, nous aimons bien mieux porter toute notre attention, toutes nos oreilles sur la musique de Weber.

Abou-Hassan est une des partitions de jeunesse du maître; elle n'en est pas moins curieuse à entendre. Ce n'est pas encore l'œuvre d'un habile, mais c'est déjà une conception inspirée. On n'y rencontre point de ces pages fougueuses, de ces élans de passion qui tiennent du délire, de ces bizarreries magistrales dont Weber avait le secret et qui ont fait de lui une des individualités les plus étranges qui soient en musique. Mais toutes ces qualités puissantes qui, un jour, doivent éclater dans *Freyschutz*, sont là à l'état de germe, bourgeonnent en quelque sorte dans la partition, en attendant que l'expérience soit venue en féconder la sève. Weber, dans son opéra d'*Abou-Hassan*, dépense en grâce tous les trésors de son imagination, en attendant le don de la force qu'il eut plus tard à un si haut degré; son génie essaye déjà ses ailes; il ne plane pas encore, il voltige. On sent déjà sa tendance à utiliser l'orchestre par des combinaisons nouvelles, par des agrégations insolites d'instruments: et à la date d'Abou-Hassan (notez bien ceci), on n'était pas complétement revenu du préjugé qui réduisait les masses instrumentales au rôle subalterne d'accompagnateur; Gluck avait bien tenté déjà l'émancipation de l'orchestre, mais sa tentative avait eu le résultat d'une émeute et non encore d'une révolution complète.

L'air de Fatime, accompagné par les cordes graves des altos et des violoncelles, est d'une originalité flagrante; celui de Abou Hassan est d'une coupe inusitée, les mélodies s'y succèdent comme les tableaux d'un panorama; on a fait répéter l'*andante* que chante Meillet et dont la ritournelle est un remarquable duo de basson et de harpe. Il faut encore citer le duo bouffe entre Wartel et Mlle Marimon, plein de mouvement et d'intentions scéniques, le chœur des créanciers et la scène finale.

Le rôle de Fatime est chanté par Mlle Marimon correctement et rien de plus. M. Meillet abuse parfois des sympathies qu'il sait trouver dans le parterre du Théâtre-Lyrique et pousse sensiblement à la charge; M. Meillet est pourtant assez bon musicien pour prétendre au succès par des moyens plus sérieux.

Si nous sommes bien informé, la partition d'*Abou-Hassan*, — pour piano et chant, — qui doit prochainement paraître, est gravée d'après la réduction que Weber lui-même en avait faite.

— On nous saura peut-être gré de n'avoir pas entassé dans ce même article les comptes-rendus de la partition de Weber, de celle de Mozart (exécutée dans la même soirée) et du nouvel ouvrage de M. Gevaert (*le Diable au Moulin*). L'espace restreint qui est concédé à notre *chronique* n'eut certes pas suffi à ce labeur.

ALBERT DE LASALLE.

CAUSERIE DE LA MODE.

La jeune et belle comtesse Cecilia M., de Gênes, a été une des femmes les plus remarquées dans les fêtes parisiennes de cet hiver, aux réceptions des Tuileries, aux ambassades et dans les salons du faubourg Saint-Germain; elle était toujours quand elle paraissait l'attrayant et poétique événement de la soirée. Elle est si simplement et si grandement belle, qu'elle triomphe sans effort et rien qu'en se montrant, des gracieuses et des jolies. La beauté française est à la beauté superbe des Italiennes ce que les femmes de M. Dubuffe sont à la Vénus de Milo! Ce n'est pas que la comtesse Cecilia M. dédaigne nos modes et nos élégances; elle a, au contraire, un goût raffiné pour toutes ces exquises recherches qui composent la toilette d'une femme distinguée. Mais elle y introduit un sentiment élevé de l'art de l'ajustement, sentiment du beau antique, que la Grèce avait transmise à l'Italie, et dont les femmes patriciennes de la Péninsule n'ont point perdu la tradition.

Il n'y a pas plus de trois semaines que la comtesse Cecilia M. a quitté Paris, et elle en est partie par un de ces élans enthousiastes qui caractérisent si bien une grande dame italienne. Aussitôt que le départ de l'armée française pour l'Italie fut résolu, la comtesse voulut aller rouvrir son magnifique palais de Gênes et y fêter les officiers français qui accouraient pour délivrer son pays; elle songea à renouveler ou plutôt à rajeunir le luxe de cette résidence princière, et à reprendre un aspect d'élégance et de fête dans cette habitation qui fut celle des Doria!

J'allai dire adieu à la comtesse Cecilia M., quelques jours avant son départ de Paris; je la trouvai dans le bel hôtel qu'elle avait loué aux Champs-Élysées; les vestibules et les antichambres étaient littéralement encombrés de malles et des ballots que la comtesse devait emporter avec elle. Dans sa chambre, où je fus reçue, la jeune femme était comme emprisonnée par les grandes caisses encore ouvertes où s'amoncelaient les robes, les coiffures et les étoffes princières.

— Mais voilà de quoi fréter un bateau à vapeur tout entier, m'écriai je!

— Ce n'est pas seulement à moi que j'ai songé, me dit la comtesse; je veux offrir en souvenir à des parentes et à des amies que je vais retrouver une partie de ces objets de toilettes. Tout ce qui vient de Paris charme à l'étranger, et je me fais une joie du plaisir que je vais causer. Voyez, poursuivit-elle, si ces étoffes et si ces modes vous plaisent?

Ce fut alors un déploiement inouï de toutes les nouveautés de la saison. Les belles mains de la jeune comtesse drapaient devant moi avec grâce les tissus divers. De merveilleuses moires antiques avec des raies unies couvertes d'un semis de bouquets Pompadour; des taffetas chinés en toutes nuances; d'autres à carreaux; d'autres rayés en hauteur; d'autres en travers; d'autres unis; d'autres à dispositions. Puis c'étaient des popelines, des gazes de Chambéry, des baréges anglais, des gazes de Chine, des mousselines et des organdis imprimés, vrais parterres de fleurs, et quelques fraîches robes de so rée d'été en tarlatane et en crêpe; puis les plus belles garnitures en point d'Alençon et en dentelle noire de Chantilly; deux châles de cette dernière dentelle d'un dessin admirable; deux châles longs en cachemire de l'Inde, d'un prix fou; trois autres en cachemire français brodé, d'une élégance sans pareille: un bleu de Chine, l'autre pourpre, et le troisième groseille des Alpes. Les trois derniers châles me semblèrent d'un bon marché incroyable. C'étaient ensuite de jolies écharpes algériennes où l'or et l'argent se marient aux plus vives couleurs; des petites cravates en soie et en grenadine qui ondulent avec tant de souplesse autour du cou. Dans une grande caisse reposaient les riches confections: un burnous de taffetas noir garni d'une triple ruche du même; un mantelet en taffetas blanc décoré de jais noir et de splendides dentelles de Chantilly; une pelisse en taffetas noir, ornée des plus belles guipures. Deux caisses plus petites étaient remplies, l'une des bas les plus fins en fil d'Écosse et de mitaines en filets d'un charmant travail; l'autre d'une vingtaine d'ombrelles aussi fraîches et aussi diverses que les fleurs d'un bouquet. Il y en avait en moire avec des nervures et des fleurs en velours; d'autres en taffetas uni recouvertes de dentelles; d'autres en taffetas quadrillé; d'autres en batiste pour la campagne. Les manches étaient toutes du meilleur goût. A mesure que se déroulaient devant moi une partie des cargaisons de la comtesse, je me récriais sur le temps qu'il lui avait fallu pour réunir tous ces objets de toilette. — Détrompez-vous, me dit-elle, grâce à la grande industrie parisienne, cela a été l'affaire d'une heure. Je me suis fait conduire aux magasins du Louvre, à ce féerique bazar de la toilette parisienne, et là j'ai trouvé réunis les étoffes, les confections, les châles, les dentelles, enfin tout ce que vous venez de voir. Les merveilleux assortiments des magasins du Louvre m'ont empêchée de faire vingt courses à travers Paris. — Et qu'y a-t-il encore, lui demandai-je, dans ces quatre immenses coffres longs recouverts de toile cirée? — Oh! ici, me répondit la comtesse, ce sont mes robes faites; et ouvrant tour à tour les quatre caisses, elle me montra les huit robes d'une suprême élégance qui y étaient renfermées; quatre de ces robes étaient pour toilette de ville; quatre pour toilette de soirée. C'était d'abord une robe en taffetas couleur maïs (la comtesse est une beauté brune) avec un semis de petites étoiles blanches. Cette robe était de *façon princesse*, c'est-à-dire que le corsage collant était attenant à la jupe. C'est une innovation que cette forme de robe; elle sied fort bien aux tailles sveltes et nobles. De gros boutons plats en taffetas blanc décoraient le devant de la jupe et les manches fermées *à la châtelaine*. Une seconde robe de ville, aussi de forme princesse, était en taffetas noir toute décorée de guipure; puis venaient deux robes légères: la première en grenadine fond bleu-Louise, à raies marron de plusieurs teintes. Cette robe, faite à deux jupes, avait des ornements en rubans d'un goût délicieux. La quatrième robe de ville en gaze de Chine était gris perle; la jupe était recouverte d'une série de volants du plus heureux effet. Mais c'est surtout dans les robes de soirée que se révélait le goût le plus exquis: l'une était en taffetas rose de Chine à trois jupes, reliées sur les côtés par des nœuds en riche passementerie d'une grande nouveauté. Une berthe en point d'Angleterre décorait le corsage décolleté. C'était ensuite une robe tout en bouillonnés de tulle lilas et blanc s'alternant avec du point d'Alençon; des bouquets de lilas rehaussés d'épis de blé en argent étaient distribués sur toute la jupe et ornaient le corsage.

— Je viens d'envoyer, me dit la comtesse, une robe semblable avec la traîne de cour assortie à une de mes parentes qui est en ce moment-ci à Londres. Mais voyez mes deux autres robes de soirée, qu'en pensez-vous? Et la belle comtesse étala tour à tour devant elle en levant les bras, une robe en taffetas vert azoff avec des garnitures en dentelle noire, et une robe en crêpe paille décorée de nœuds de rubans et de traînées de pois de senteurs. Le temps nous manque pour décrire en détails ces robes qui étaient autant de chef-d'œuvres d'exécution; l'art des ornements y était porté jusqu'à ses dernières limites de perfection. On reconnaissait dans chacune d'elles la variété et la rareté du goût de la maison Fauvet, qui possède aujourd'hui la clientèle aristocratique du monde entier. Pour cette maison, la guerre n'existe pas; elle continue ses expéditions de merveilles à la cour de Vienne comme aux cours de Turin et de Naples. Les élégantes de Londres, de Berlin, voire même de La Haye et de Stockholm tiennent à honneur d'être habillées par la maison Fauvet. La mode est une divinité ailée qui franchit toutes les barrières et tous les obstacles.

Reconnaissance offensive des Autrichiens sur Casal, repoussée par le capitaine marquis Palavicini, commandant la 18e compagnie de bersaglieri et un corps de volontaires de Garibaldi, — d'après des croquis de M. Durand-Brager.

Pour mettre avec ses robes de ville, la comtesse me montra trois chapeaux de chez Alexandrine, d'une distinction rare : l'un était en bandes de paille de riz et blonde, branches où s'enroulait une torsade d'or fixée d'un côté de la passe par une touffe de roses roses sans feuillage; le second chapeau en crêpe lilas et tulle blanc était orné de petits lilas de Chine blanc et lilas; le troisième en paille belge avait une touffe en plumes noires dans lequel se nichaient, comme une couvée, de riants boutons de roses pompons. C'étaient ensuite dans une caisse à part les plus splendides objets de lingerie de chez Mme Payan, des mantelets et des burnous en valenciennes et broderie, des robes et des peignoirs en mousseline, vêtements aériens si bien faits pour les chaudes journées d'Italie.

— Mais que cachez-vous donc, dis-je à la comtesse, dans ces larges cartons blancs à bordures dorées ?

— Tout un parterre, me dit-elle, à rendre jalouses les plus belles fleurs de mes serres et de mes jardins de Gênes. J'ai voulu choisir chez Mlle Pitrat, cette femme vraiment artiste, des couronnes et des parures, non-seulement pour moi, mais pour toutes mes amies. C'est Mlle Pitrat qui a fait toutes les fleurs qui ornent mes robes de soirée; voyez maintenant cette parure en clématite de serre, et celle-ci en roses mousseuses et épis noirs, et cette troisième en rose-duchesse couleur paille, et cette quatrième en groupes de boutons de roses thé.

Soulier perdu par la reine Marie-Antoinette en montant sur l'échafaud et conservé au musée des Souverains. (Moitié de la grandeur réelle.)

Mlle Pitrat excelle dans l'imitation des fruits comme dans celle des fleurs; que dites-vous de cette couronne de fraises, et de cette autre en petites prunes sauvages, et de cette troisième en cassis? Puis voici de grands bouquets de toutes les fleurs de la saison que je veux confondre sur ma table et dans mes salons avec des massifs de fleurs naturelles, et qui feront, j'en suis sûre, l'admiration de mes compatriotes. Jamais l'art n'a été poussé plus loin, et Gênes, la ville des fleurs, doit rendre hommage à Mlle Pitrat.

— Mais qu'emportez vous donc encore dans ce joli carton rose, dis-je à la comtesse.

— Là, ce sont mes mouchoirs brodés par Chapron, répondit-elle. Voyez quels chiffres merveilleux ! Ici la broderie a le relief et les délicatesses de l'ivoire. Ces beaux mouchoirs en dentelle sont destinés à une de mes jeunes sœurs, fiancée à un colonel de l'armée sarde. Le mariage s'accomplira après la glorieuse campagne qui va s'ouvrir.

— En vérité, comtesse, vous allez transporter à Gênes tout le Paris élégant! Mais ce ne sont point, je suppose, des objets de toilette qui sont encore dans ces énormes ballots entassés dans votre vestibule.

— Quand je pare ma personne, j'aime aussi à parer mon logis, répliqua-t-elle. Il y a dans mon palais de Gênes des tentures et des tapis qui demandent à être changés. La maison Bequillart-Roussel et Choqueel, cette grande maison d'ameublement, brevetée par l'empereur et l'impératrice, a exécuté pour moi des étoffes et des tapisseries qui seront en harmonie avec mes meubles de la Renaissance; vous en jugerez si, comme je l'espère, vous venez me voir bientôt.

— Et ces deux belles cassettes, l'une en bois de rose et l'autre en ébène, lui dis-je, que renferment-elles donc?

— Ouvrez-les, répliqua-t-elle, et voyez.

La cassette en bois de rose était remplie d'un merveilleux assortiment des plus beaux rubans pour ceintures flottantes et pour ceintures rondes; d'un grand nombre de boucles et d'agraffes russes; de douze douzaines de paires de gants en chevreau et en peau de Suède; de résilles, de bourses en filet, et de tous ces jolis riens qui charment les femmes.

— Mais où donc, lui dis-je, avez-vous trouvé tou ces fantaisies ravissantes?

— A la *Ville de Lyon*, répondit-elle. Chaque jo MM. Rausons et Yves étalent en ce genre, dans le magasins, les nouveautés les plus tentatrices.

Dans la cassette d'ébène étaient renfermés de m gnifiques éventails; des flacons de poche, les uns vermeil, d'autres en alumium ; plusieurs beaux peig en écaille, et deux sultans merveilleusement brod de chez Faguer-Laboullée.

— Envoyez la main dans le sultan de velours bla me dit la comtesse, et vous y trouverez un souve pour vous.

— Pour moi, répliquai-je, en retirant un merv leux bracelet en cheveux bruns, avec un fermoir mail noir, sur lequel était écrit en lettres formées des étincelles de diamants : *Italie et France*.

C'était un chef-d'œuvre de chez Lemonnier.

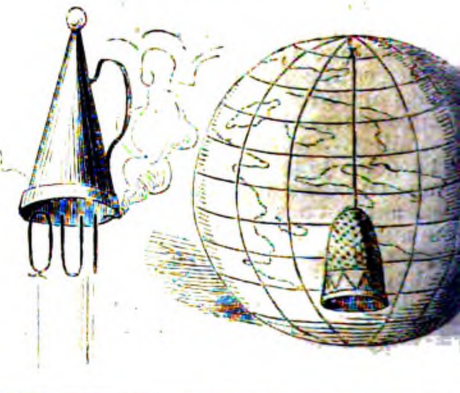
— Et ne croyez pas, reprit la comtesse, que ces veux soient un mensonge. Oh! ce sont bien les mi voyez plutôt.

Et déployant ses longues tresses, elle me montr place où les cheveux tissés avaient été coupés. J' brassai la comtesse avec effusion. Quand je pris co d'elle, elle me dit :

— Je vous attends dans trois mois à Gênes, danserons dans mon palais pour fêter le triomph nos armes.

YOLANDE.

RÉBUS.



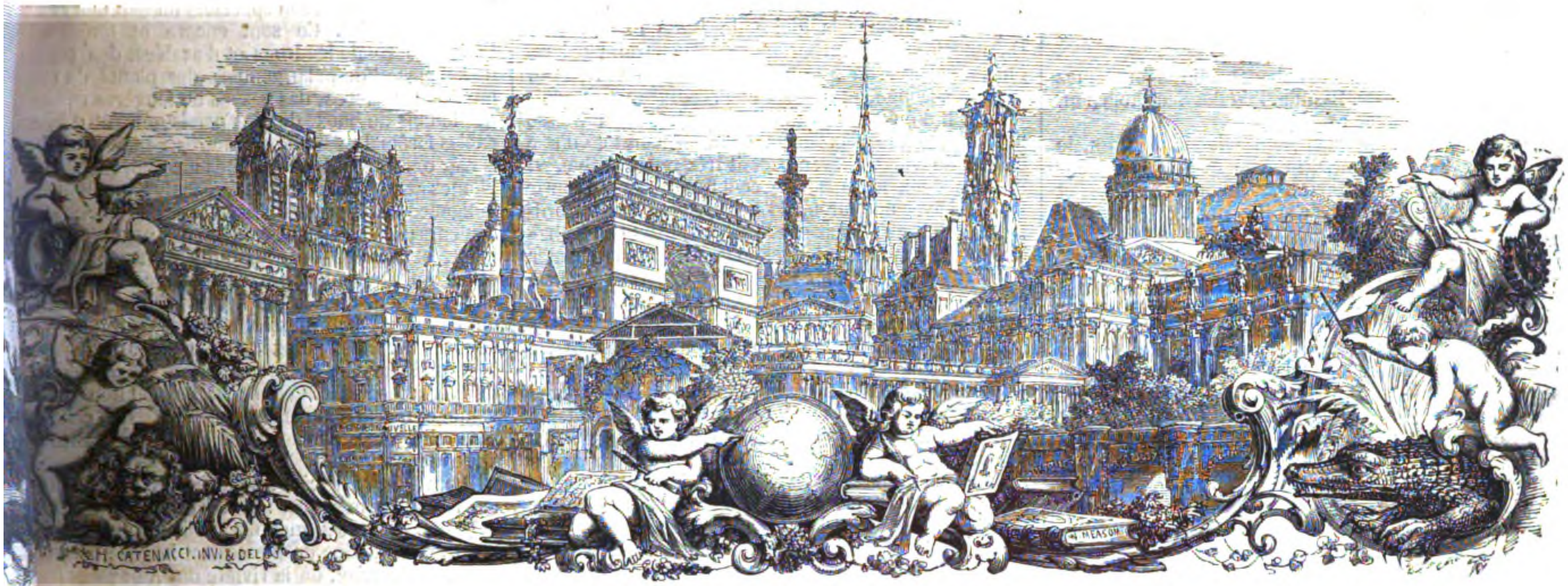
EXPLICATION DU DERNIER RÉBUS :

Les hostilités commencent sur le Pô.

Paris — Imp. de la Librairie nouvelle. — A. Bourdilliat, 15,

LE MONDE ILLUSTRÉ

JOURNAL HEBDOMADAIRE.



ABONNEMENTS
...ARIS ET DÉPART. : Un an, 18 fr. — Six mois, 9 fr. — Trois mois, 5 fr.
(Pour l'Étranger le port en sus)
...rix du numéro, à Paris : 30 c. — Dans les départements : 35 c.

3me Année. — N° 111.
28 Mai 1859.

BUREAUX
A la LIBRAIRIE NOUVELLE, 15, boulevard des Italiens.

SOMMAIRE :

Exactions de l'armée autrichienne à Verceil, d'après des croquis de M. Ferli, officier dans l'armée piémontaise.

COURRIER DE PARIS.

~~~ Il nous semble qu'en assistant aux courses de chevaux à Longchamps, à Chantilly, à Versailles, on doit tout naturellement faire cette réflexion :

Que lorsque deux mazettes jouent aux échecs, il y en a une qui gagne...

Que lorsque deux ganaches font des armes, il y en a une qui touche la première...

Que lorsque deux fiacres chargent en même temps à la Madeleine pour la Bastille, l'un des deux touchant le but crie le premier : oh !

Et que, par conséquent, en fait de courses, le vainqueur peut n'avoir triomphé que de la lenteur des autres, — et que, dans un assaut de Rossinantes et de chevaux de l'Apocalypse, il y aurait un *arrivé premier !*

Il est vrai que ce vainqueur aurait peu de droit à voir son nom inscrit sur le livre d'or du Sport français, à côté de celui de *Black Prince*, le triomphateur de dimanche dernier ! Mais enfin ce serait un vainqueur relatif, comme il y en a tant... Pourquoi, par exemple, R... qui n'est plus jeune, qui n'a jamais été beau, qui ne sera jamais spirituel, dont le nom s'étale sur mainte enseigne et qui dînait, par nécessité, à 32 sous, a-t-il épousé, l'an dernier, la jeune, charmante et opulente veuve d'un député du dernier règne? C'est qu'on vivait à la campagne près d'une mère maniaque; c'est que là il ne se trouvait que des prétendants absurdes, des compétiteurs en gants de coton blanc, de sorte que le médiocre R... a pu — *arriver premier !*

Nous avons un ami espagnol qui porte le nom d'un général des guerres péninsulaires de l'Empire. Tous les ans, dans une des poétiques provinces de l'Estramadure, on dit une messe, on célèbre une sorte de *te Deum* musical en l'honneur de ce général, mort il y a peu d'années dans le prestige d'une sorte de célébrité. Pendant la guerre civile d'alors, ce héros avait affranchi la province des exactions terroristes d'un général de parti-sans. Or, notre ami nous a confié, — un soir où quelques verres de Paccaret l'avaient rendu expansif, — que son parent était le plus triste guerrier qui fût dans l'histoire de toutes les Espagnes, de toutes les nations, et que s'il avait vaincu dans cette bataille, c'est qu'il avait trouvé plus sot, plus nul, plus couard que lui ! Mais, comme dans la partie d'échecs, il fallait bien qu'un des deux gagnât, et ce fut le parent de mon ami. Le résultat forcé de sa victoire l'a poussé grand homme !

Tout ceci nous conduit à dire que lorsque la victoire d'un cheval procure à son propriétaire environ cent cinquante mille francs de profit en quelques minutes, — ainsi que cela vient d'arriver à M. le comte de Lagrange avec *Black Prince*, — il faudrait qu'il fût bien constaté que cette victoire n'est pas *relative*, mais plutôt absolue ; — que le prix de vitesse n'est pas une simple comparaison avec la lenteur des concurrents, et que la joute témoigne bien réellement de *l'amélioration de la race chevaline*, objet de ces courses, et but du club qui les a instituées.

Or, pour cela, rien de plus simple, selon nous : il suffirait d'un chronomètre. Constater, à l'aide d'observations faites sur les *derby* anglais, combien de mètres un excellent cheval de course doit parcourir à la seconde, et déterminer à l'avance en combien de minutes ou de fractions le vainqueur doit toucher le but. Si, tout en *arrivant premier*, ledit cheval *Romulus*, *Lanterne*, *Lydia* ou *Vendredi* a dépassé le temps fixé pour prouver une célérité absolue, — et non comparative à celle de ses concurrents, qui peuvent être des rosses, — *Fitz-Emilius*, *Jouvence*, *Géologie* ou *Black Prince* sera véritablement un cheval — amélioré.

En poésie, en art, en science même, maint cas se trouve où, le concours réalisé, le jury prononce qu'il n'y a pas lieu à décerner de prix. Le violon a frotté, le piano a tapé, le trombonne a soufflé, le poëte a rimé de son mieux... mais ce mieux a semblé mal, et comme le meilleur de tous les concurrents ne valait rien, on les a renvoyés à l'étude et les mains vides. Jugés *relativement*, ces meilleurs des mauvais auraient pourtant remporté la couronne, la médaille ou l'éloge ! Or, au lieu de chanter, de peindre ou de rimer, — vous êtes sportsman, — vous joutez par le cheval et le jockey, et il suffira que votre bête arrive avant les autres, pour que vous palpiez une grosse somme... et même un peu de gloire !

Qu'il soit établi qu'un cheval véritablement rapide, — *vite*, comme on dit, — doit franchir tel espace en tant de minutes ; qu'il y réussisse au triomphe de l'amélioration de la race, et que, ceci obtenu, il soit plus rapide que les autres : alors voilà un prix triomphalement remporté ! Mais gagner dix, vingt, cinquante ou cent mille francs parce que celui-ci a fait un faux pas, qu'un autre s'est dérobé, qu'un troisième est tombé dans le fossé, et qu'un jockey maladroit a perdu l'équilibre ou l'étrier, c'est par trop facile, — et si les choses se passaient pareillement parmi les hommes, moins favorisés que les chevaux, le plus piètre Trissotin serait couronné à l'Académie française, et l'École polytechnique s'encombrerait de mathématiciens de comptoir !

Certes, ces réflexions ne pourraient avoir pour objet de diminuer la gloire de *Black Prince* et de Quinton, lesquels, l'un portant l'autre, cheval et jockey, ont vaincu *Fortune*, la fortune du baron de Nivière, arrivée seconde, et *Phare*, et *Précurseur*, les seuls *placés*. Il a été généralement reconnu que la vitesse de ces quatre sérieux concurrents, formant tête d'une course de vingt chevaux, était très-remarquable, et que les deux mille quatre cents mètres à parcourir l'ont été avec une fureur de locomotive. Mais ce brillant résultat ne détruit pas le *principe* dont nous hasardons l'exposition : lequel consisterait à n'accorder le prix qu'au vainqueur : *relatif*, comparativement à ses concurrents, — et *absolu*, comparativement au temps fixé pour le parcours.

Disons, pour finir, que l'ouverture de la nouvelle section du chemin de fer du Nord, qui abrége de vingt-cinq kilomètres la route sur Creil, avait singulièrement favorisé les courses de Chantilly. La foule des spectateurs était considérable, et la meilleure compagnie parisienne et étrangère s'y était donné rendez-vous. Vous pensez bien que *l'amélioration de la race chevaline* préoccupait fort peu ces dandy et ces dandies, et que les paris, qui ont été considérables (on parle de plus d'un million engagé sur *Géologie* et sur *Black Prince !*), étaient la grande affaire. Les courses offrent depuis quelques années une application nouvelle au goût, à la passion du jeu qui anime une partie de la société parisienne. On pourrait nommer une belle étrangère qui a perdu deux mille francs (cent louis, selon la formule spéciale des paris) sur la tête, vaincue de plus d'une longueur, de *Géologie*. Il y avait aussi grand assaut de volants, de crinolines et de châles de dentelle. Il est contrariant pour les femmes du monde de constater qu'au *betting-book* de la beauté et de l'élégance, une interlope concurrente est — arrivée première. C'est, dit-on, une Allemande qui ne veut point fédérativement s'unir à la cause de l'Autriche, et qui serait désolée que les *déclarations* dont on l'accable fussent *de guerre*.

~~~ Paris, sous plus d'un aspect, commence à ressembler à Londres au point de vue de ce qu'on appelle *the season*, — c'est-à-dire la saison printanière, avec un cortége de plaisirs spéciaux, mi-partie de ville et de campagne. Il est bien reconnu désormais que la vie de Paris est charmante au printemps, et qu'offrant encore les tardifs plaisirs d'hiver, et jouissant déjà des précoces agréments de l'été, cette sorte d'hermaphrodisme social est plein de charme et de piquante variété. Ce sont encore quelques salons ouverts *in extremis*, — les théâtres pour les soirées fraîches, — les expositions officielles ou particulières de tableaux, d'objets d'art, — celles des fleurs et des fruits concourant aux médailles de la Société impériale d'horticulture, — le cirque des Champs-Élysées, — le bois de Boulogne si agréable avant les grandes chaleurs et la grande poussière, — le pré Catelan, délicieux but de promenade floréale et musicale, — et les courses hippiques, — et les visites champêtres aux amis déjà installés dans leurs villas des environs, — et le boulevard où, de trois heures à minuit, on rencontre tout le monde... — et au milieu de tout cela, un échange, un croisement général de « PPC » qui donne à chacun les avantages de l'incognito dans l'affranchissement des devoirs sociaux : tout cela constitue une vie des plus variées, charmante, imprévue, pleine de contrastes et de piquant.

Aussi les délicats se gardent ils bien de quitter Paris avant le mois de juin, charmés qu'ils sont de jouir de cette existence hybride, et se sentant délivrés de tout devoir mondain. On y est en congé officiel — et en permanence réelle !

Nous entendons souvent des femmes élégantes et spirituelles déclarer que cette saison, qui offre désormais pour la mode *the season of Paris*, est à leurs yeux l'époque la plus charmante de l'année, et qu'elles la préfèrent absolument aux mois les plus dansants, les plus chantants, les plus concertants, les plus brillants, les plus étourdissants de l'hiver, — trois mois : janvier, février et mars, pas davantage !

Une des fêtes du moment, pour les yeux, l'odorat de tous, — pour le goût raffiné et spécial de beaucoup, c'est l'exposition de la Société impériale et centrale d'horticulture, ouverte au palais de l'Industrie. Toute la semaine qui vient de s'écouler, ce jardin, ce parc, ce musée de fleurs et de statues a été visité par une foule empressée, charmée, extasiée. L'alliance de l'art et de la nature, ces œuvres blanches du ciseau mêlées aux massifs multicolores des fleurs éclatantes, est d'un attrait pompeux, et chacun peut jouir là d'un spectacle qui ne se pourrait créer pour personne, — pas même pour un souverain, — et qui est consacré à tous. Sans doute, aux yeux des *curieux*, des observateurs, des connaisseurs expérimentés, cette exposition reproduit toujours, depuis trois ou quatre ans, son spectacle un peu uniforme de fleurs épanouies. Ce sont encore et toujours des touffes de rhododendrons et d'azalées, des bosquets de kalmias et de pélargoniums, des plants de rosiers aux cent nuances, des gazons de fougères rustiques, des fouillis de houx, de pins persistants et d'inextricables forêts de palmiers et autres végétaux de haute serre, ombrageant les variétés incompréhensibles de plantes grasses aux abords féroces ! Sans doute, l'intelligence est déjà familiarisée avec ces formes et ces couleurs ; mais le spectacle n'en est pas moins charmant, et la foule de ceux qui y vont voir, — et de celles qui s'y vont faire voir, — prouve que la Société centrale, dont la plupart des femmes à la mode de Paris sont patronesses, a raison de multiplier ses expositions. Elles surexcitent dans toutes les classes le goût des fleurs et le commerce spécial s'en doit trouver à merveille. Cet encouragement nous plaît davantage, nous l'avouons franchement, que celui de la race chevaline, car nous préférons de beaucoup la serre à l'écurie.

Il n'y a guère à citer, cette fois, que deux ou trois particularités nouvelles : le développement combiné des pétunias variés, qu'on a aussi su rendre doubles — et l'introduction de plantes au large feuillage velouté, rosé, irrisé, de la rivière des Amazones (Équateur). Ces merveilleuses plantes, gardées par un double châssis, sont de véritables curiosités de vitrine, de musée ; on les admire avec surprise, et si l'horticulteur, le voyageur qui les a le premier introduites chez nous, n'avait pas obtenu une belle médaille, c'est que le sentiment public aurait été trahi !

Nous avons beaucoup regretté, cette année, la presque complète disparition des merveilleuses et amusantes variétés d'orchidées qui, il y a deux ans, causèrent une si grande sensation. C'est que, sans doute, cette difficile culture produit plus d'honneur que de profit ! Ne serait-il pas à désirer que, — comme pour les courses de chevaux, — ces joutes de fleurs déterminassent, au profit des plus habiles, des plus ingénieux, des plus hardis, un prix véritablement matériel ? Comment, en effet, un spéculateur peut-il tenter certaines cultures, certaines importations coûteuses, s'il n'en doit résulter pour lui que la satisfaction d'avoir payé, par de grands sacrifices d'argent et de soins, la sèche mention d'un journal flâneur, ou le bronze d'une médaille stérile ? J'avoue que, tout en admirant beaucoup *Black Prince*, arrivé d'une tête plus vite que je ne sais plus quel autre animal, je trouve largement payé son heureux propriétaire par les 150,000 francs que, comme on l'a dit plus haut, lui vaut, paraît-il, cette course ; — tandis que celui qui ajoute une jouissance charmante à la vie intime, au jardin, à la fenêtre, à la chambre de tous, reste insuffisamment traité par cette sèche médaille. Quiconque réussit, par nos temps fiévreux, inquiets, surexcités, à ajouter quelque chose au bien-être, au repos, à l'*hygiène des idées* (spécialité trop peu cultivée de nos jours...), aux douces sensations morales qui sont enfin les adoucissements indispensables de tant de sensations énervantes ou brûlantes, — celui-là, croyons nous, a bien mérité de la société, et doit trouver non-seulement une légitime récompense de ce qu'il a fait, mais aussi, par la rémunération matérielle, un encouragement à persévérer encore.

~~~ Nous recevons, d'une des localités les plus célèbres du Rhin, cette lettre que nous nous empressons de publier *in extenso*, espérant, comme son auteur, qu'elle aura le résultat qu'il désire :

« Hombourg (au Rhin), 25 m[illegible]

» Monsieur, bien que je n'aie point l'honneur d'être connu de vous, je prends la liberté de vous adresser ces lignes sur l'authenticité desquelles il vous sera facile de vous renseigner, rue Rambuteau, n° 157 [illegible] est notre établissement. J'ai désiré profiter de la grande publicité de votre journal pour porter à la connaissance du public le fait qui suit, et qui intéresse sûrement quelque famille, en ce moment peut-être plongée dans la plus vive inquiétude.

» Nous sommes arrivés à Hombourg, Mme Fla[illegible] et moi, le 8 courant, et sommes descendus dans une maison meublée, tenue par le sieur Geisberg, [illegible] cours. Trois jours après, nous fûmes brusquement réveillés la nuit par des cris poussés dans la m[illegible] Ma femme et moi nous nous empressons de nous [illegible] pour savoir. On nous apprend qu'un Français
~~~

Parisien, est prêt à rendre le dernier soupir dans la chambre située à l'étage supérieur. J'y monte en hâte, et je trouve déjà expiré un jeune homme d'environ trente ans! Un médecin accouru aussi vite que possible a déclaré que cette mort si brusque, et qui a presque suivi le coup de sonnette par lequel le malheureux appelait du secours, était causée par la rupture d'un anévrisme...

» Le lendemain, l'autorité hombourgeoise a été appelée pour constater l'identité du mort, et ce fait a été impossible. Nul papier, point de passeport, ce qui est étrange, si cette pièce n'a pas été déposée au passage à Francfort, ce qui n'est nullement obligatoire. Le linge du mort porte L. D., c'est tout ce qui s'offre comme indice. Voici le signalement de ce pauvre garçon :

» Age, environ trente ans. Taille au-dessus de la moyenne, cheveux et barbe noirs, yeux gris foncé, nez fort, un signe vineux, large comme un centime, près de l'oreille gauche. La petite malle qu'il avait contenait des hardes et du linge, démontrant une personne qui vit dans l'aisance. Dans sa bourse se trouvait un peu plus de onze cents francs. Il avait, comme objets bons à signaler : le *Guide en Allemagne*, de Joanne ; le *Rhin*, de Victor Hugo, édition belge en un petit volume ; un roman de M. Louis Enault, intitulé *Nadèje* ; une canne à épée en jonc, à poignée d'écaille, avec un petit écusson d'or, portant L. D., et ayant l'empreinte au feu du célèbre marchand de cannes Verdier ; un nécessaire étui tout neuf, acheté au Palais-Royal, — et un gros flacon de *smelling salts* dans un étui en maroquin rouge. A la chaîne de sa montre, on voit un petit cœur en lapis, monté en or, contenant une petite boucle de cheveux blonds. La recherche la plus soigneuse n'a rien laissé de plus susceptible d'être mentionné comme utile renseignement.

» Une enquête officieuse a été faite au Casino de Hombourg, pour savoir si quelqu'un connaissait le mort. Personne. Beaucoup de gens lui avaient parlé ; il mangeait depuis douze jours à la table d'hôte, servie par Chevet de Paris, mais personne n'a pu dire son nom. Il est certain qu'il ne jouait pas. Voilà, monsieur le rédacteur, ce que nous avons cru bon de vous prier de porter à la connaissance de ceux que cet événement peut intéresser. L'autorité, qui a fait enterrer le pauvre voyageur, tient en dépôt ses effets et le reste de son argent, dont la moitié environ a servi à sa sépulture. On doit saisir cette occasion d'attester, en faveur du pays de Hombourg, toute la sympathie témoignée en cette occasion funèbre, et il est bon de la consigner ici, afin qu'on sache bien chez nous que le voyage de plaisir ou de santé en Allemagne n'est nullement entravé ou rendu moins agréable par les événements d'Italie. Toutes ces villes tirent un très-grand parti des voyageurs de la belle saison, et on peut complétement rassurer les compatriotes sur la façon dont on est traité. Déjà Français, Anglais, Russes et Américains arrivent de toutes parts, et comme l'Italie n'est plus habitable, l'émigration des touristes augmente par ici. Rien absolument n'est donc changé pour nous, et nous sommes en ce moment aussi tranquilles et aussi respectés à Hombourg, que si nous étions à Enghien ou à Vichy. Cette vérité est bonne à dire.

» Veuillez agréer, monsieur le rédacteur, etc.

» ERN. FLACHARD,

» de la maison Flachard frères et Cᵉ. »

On vous parlera sans doute ailleurs de la comédie en trois actes que le Gymnase a représentée samedi dernier, sous le titre de : *Une Preuve d'amitié*, et qui a pour auteur, ainsi déclaré par M. Dupuis : le comte Sollohub, *auteur russe*. Cette soirée était une curiosité véritable, non-seulement au point de vue du spectacle, mais aussi au point de vue des spectateurs. Toute la colonie russe était là, occupant les loges de galerie. S. E. M. le comte de Kisseleff en tête, — à côté du prince Menschikoff, dont le paletot de famille restera célèbre, — et du prince Yousoupoff, un dilettante millionnairissime.

M. le comte Sollohub est, dit-on, à Paris avec une mission de son empereur, dont il est chambellan, pour étudier nos théâtres. On pense qu'il aura, à son retour, la surintendance de ceux de Pétersbourg. Il est d'une famille lithuanienne ; son père fut conseiller intime de Nicolas. Agé d'environ quarante-deux ans, le comte Sollohub a débuté dans la diplomatie, et se trouvait employé supérieur dans l'administration transcaucasienne, lorsqu'il manifesta sa vocation littéraire, par deux volumes de nouvelles, parus en 1841, sous ce titre : *Na son*. Bientôt il publia le *Grand monde russe*, et un nouveau recueil de nouvelles qui ont été en partie traduites par le comte Eugène de Lonlay, sous le titre de : *Nouvelles choisies du comte Sollohub*. (Aventure en chemin de fer, — les Deux Etudiants, — la Nouvelle inachevée, — l'Ours, — Serge, etc.) L'auteur de l'ingénieuse comédie française : *Une Preuve d'amitié*, devint bientôt l'un des écrivains favoris des *Revues* russes, et il donna au Théâtre-National deux pièces qui y ont été fort applaudies. M. Sollohub est l'un des membres les plus actifs de la société géographique de Tiflis, et ce qui ne gâte rien, même pour faire des comédies, il est riche comme se le doit tout seigneur russe. Au moment où nous écrivons, *Une Preuve d'amitié*, ayant réussi à Paris, doit déjà être en répétition à Saint-Pétersbourg! Espérons que les droits d'auteur que M. Sollohub va toucher chez nous le rendront favorable à la réciprocité nationale, et que nos pièces constamment jouées à Pétersbourg par la troupe française, rapporteront bientôt à leurs auteurs quelque chose de plus solide qu'une simple satisfaction d'amour-propre.

Il est question d'une exposition de tableaux et objets d'art d'un ordre assez commun en Angleterre, mais qui n'a été chez nous, jusqu'à ce jour, qu'à l'état d'exception. Il s'agirait de demander aux collectionneurs célèbres, aux amateurs distingués le prêt, le dépôt momentané des chefs-d'œuvre qu'ils possèdent, pour en faire une exhibition au profit de l'instruction, de la curiosité de tous, — et sans doute aussi en faveur de quelque utile destination des sommes perçues au passage. Divers amateurs bien connus ont déjà été consultés et ils ont promis leur concours. On parle surtout du marquis de Hertford, qui possède, comme on sait, des trésors inestimables.

L'idée est excellente, et elle mérite le concours de tous ceux qui peuvent aider à sa réalisation. Tout le monde s'en trouverait bien : le public d'abord, sous les yeux duquel passeraient ainsi une foule de trésors enfouis dans les cabinets ou réservés dans les salons, — les artistes qui trouveraient là l'utile émulation de précieuses comparaisons, — les amateurs eux-mêmes, enfin, dont le goût serait ainsi apprécié. Il n'est pas douteux que cette exhibition réussissant, elle n'amène de nombreuses révélations, soit à propos de collectionneurs ou amateurs inconnus, imprévus, — soit au sujet de tableaux ou objets d'art oubliés, disparus ou non soupçonnés. L'émulation ne pourrait manquer d'en naître, et bien des gens pour lesquels l'acquisition des tableaux et objets d'art n'est au fond qu'une question de vanité, une coquetterie de situation sociale, y trouveraient une satisfaction d'amour-propre qu'il faut bien encourager aussi, puisqu'elle a pour conséquence le mouvement des arts !

Le cours archéologique où M. Beulé raconte et explique les fouilles si intéressantes qu'il vient d'entreprendre dans les terrains tunisiens où fut Carthage, est très-suivi par les plus lettrés des mondains, et par une foule de savants, d'artistes et de mandarins parisiens. M. Beulé a une parole nette et lucide qui ajoute beaucoup d'intérêt à ses narrations.

Il y a, depuis quinze jours, un si grand nombre de mariages dans le haut monde parisien, que nous renonçons à les mentionner. Celui qui semble avoir offert, le jour de la cérémonie religieuse, le plus grand luxe de mise en scène, est le mariage de Mˡˡᵉ de Montmorency-Beaumont-Luxembourg avec le baron d'Hunolstein. Il a eu lieu à Sainte-Clotilde, et la file des carrosses (c'est le mot!) s'étendait, d'une part, rue de Bourgogne, et de l'autre, jusque sur le quai d'Orsay.

Tous nos théâtres *boulevaresques* préparent des pièces militaires, avec grand éreintement de Croates. C'est le contingent mélo et mimo-dramatique qui va donner à son tour et à tour de bras. Quelles épouvantables raclées l'ennemi va recevoir au boulevard du Temple, en même temps que sur le Pô! Vous voyez d'ici l'argument forcé de ces pièces de circonstance. L'ennemi envahit la Lomelline, où sont situées les terres de M. de Cavour, lesquelles sont tout particulièrement et très-profondément dévastées par ceux qui accusent l'avocat-ministre d'avoir soulevé ces orages. Dans une villa quelconque, ou dans une des localités occupées : Vespolato, Gravellona, ou Gattinara, habite, — au sein de la paisible famille Lupparini, — la jeune Téresa, fiancée de Luciano, officier de Bersaglieri de Turin. Les Croates arrivent pour tout dévaster, saccager, voler... et pire encore. Terreur de la famille de Téresa, — douleur de Luciano, retenu ailleurs par ses devoirs militaires. Mais les Français accourent pour délivrer la villa, ou le village, et nous avons un tableau rempli par toutes sortes de combats. L'intérêt se concentre sur un point : Téresa, la belle et pure jeune fille, est saisie sans défense, et entraînée par un hideux Croate qui a conçu l'infernale pensée de l'offrir en prime à son major, non moins Croate que lui, espérant que cette délicate attention lui vaudra, comme pourboire, le grade de caporal, ce qui permet de commander quatre pillards.

Le public palpite déjà pour Téresa, lorsque soudain on entend une fanfare de clairons-Sax : Hurrah ! ce sont les Français ! A leur tête jaillit Guy de Kervaradec, un jeune officier qu'anime toute la chevalerie de son nom de l'Ouest. Il voit le péril extrême de la jeune piémontaise, il fond sur le Croate, l'occit d'un furieux coup de sabre sur l'occiput, et délivre Téresina, qui s'évanouit de reconnaissance. En voyant tant d'attraits doublés par la terreur même, Kervaradec devient sur le champ... (de bataille) amoureux de celle qui lui doit sans doute plus que la vie. Il lui fait respirer le bidon au rhum de la cantinière, elle revient à elle — et à lui. Kervaradec s'écrie : « Ah ! signorina, puissé-je vous consacrer à jamais la vie que je viens de vous sauver ! » Téresa, ranimée par l'odeur du rhum, répond :

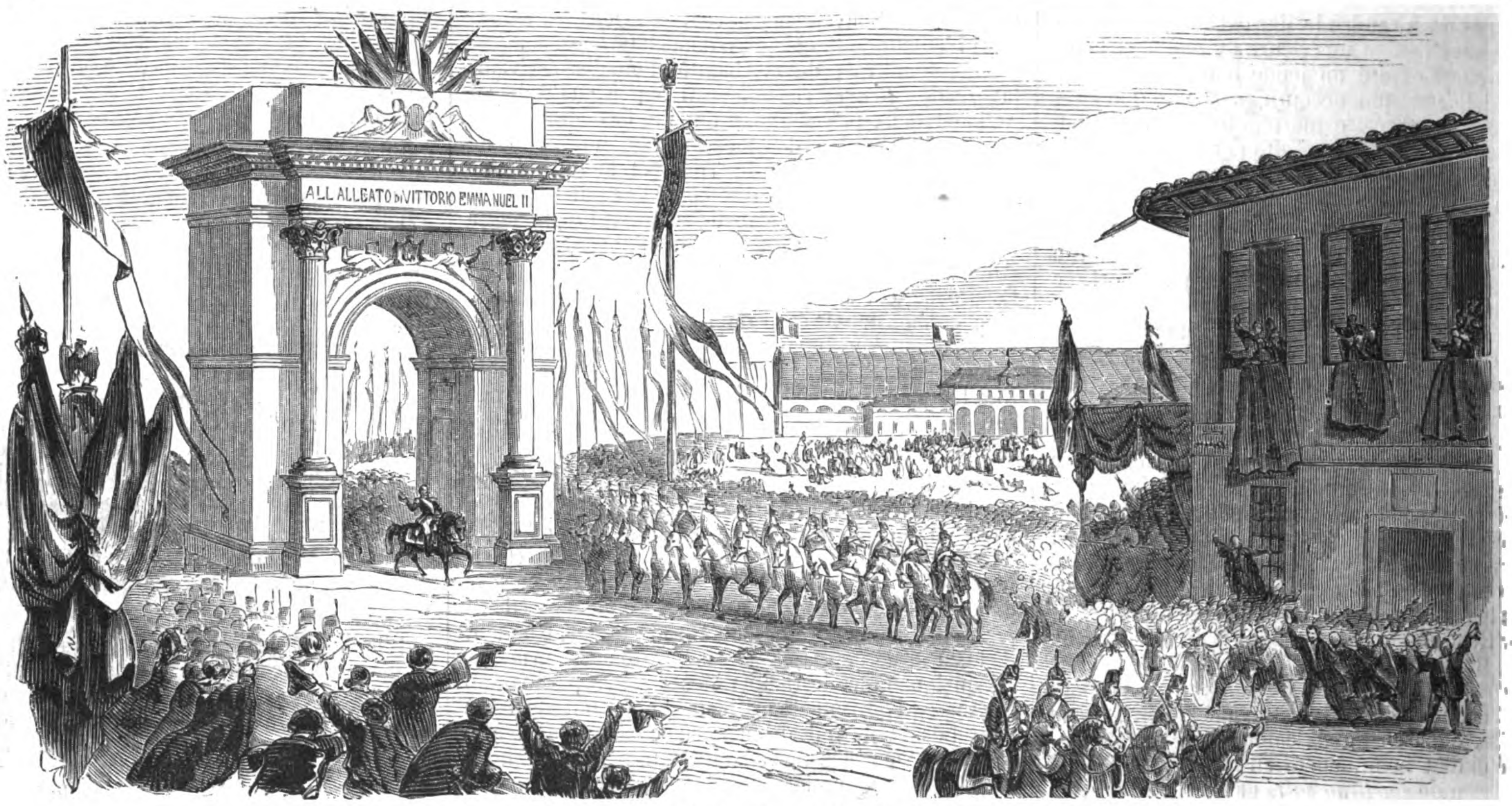
« — Signor Français, mon cœur n'est pas à moi ; je l'ai donné à Luciano, le beau capitaine de Bersaglieri ! »

Elle veut parler encore, mais l'émotion et une vive fusillade de la coulisse de droite lui coupent la parole. Les Croates ont repris l'offensive, ils vont entourer Téresa et Kervaradec, lorsque soudain arrive confusément par la coulisse de gauche une foule armée ; ce sont les Bersaglieri que commande précisément Luciano, le bien-aimé de la fille du Tessin. Croates et Bersaglieri se précipitent les uns sur les autres, tandis que sur un signe de l'officier français deux turcos emportent la jeune piémontaise de nouveau évanouie. Le brave Luciano, qui combat à la fois pour la patrie et pour l'amour, fait des prodiges de valeur ; mais soudain un grand diable d'officier en habit blanc se dresse devant lui, et, brandissant une immense latte, lui en assène un terrible coup qui fend l'air à ses côtés pour l'optique vou'ue. Cet habit blanc, c'est le major Teufelszankelhohkœnigsburg, le même major auquel l'affreux croate avait criminellement destiné Téresina Lupparini! Luciano tombe en portant la main sur son cœur. Les Croates fuient en désordre ; Kervaradec, s'approchant de Luciano, entend ces mots : « O Téresina mia! pourvu que tu ne sois pas tombée aux mains de ces monstres qui déshonorent le nom de soldat ! — Non, signor, elle n'y est pas tombée, car j'étais là ! — O ciel ! qui êtes-vous? — Le sauveur de votre fiancée! — Iddio! où est-elle? — Dans le camp français, à l'abri des outrages! — Généreux allié ! — Ah ! je l'adore, cette Téresa ! et j'aurais voulu l'épouser après la guerre... Mais elle vous aime, Bersaglier, et j'étouffe ce naissant amour pour vous la rendre telle que je l'ai trouvée ! »

Bruit à gauche. Ce sont les turcos qui ramènent Téresa. Elle n'a pas voulu rester au camp, en reconnaissant les troupes de son bien-aimé. Elle sait déjà qu'il est blessé, et veut qu'il vive avec elle, sans quoi elle mourra avec lui! Mais le canon tonne : ce sont les Croates qui reviennent. Guy de Kervaradec s'écrie : « Adieu, Piémontais, soyez heureux, moi je vais chercher dans le sang ennemi l'épaulette de chef d'escadron ou un glorieux trépas!» Il dit... et s'élance. Mais un grand croate lui barre le passage. On entend une fusillade générale, et la charge battue par les tambours, et les fanfares des clairons. Kervaradec croise le fer avec l'ennemi et, après plusieurs passes furieuses, il lui fait mordre la poussière qui est en grande quantité sur les planches du théâtre. L'officier croate est un major, c'est Teufelszankelhohkœnigsburg! La toile tombe, et la pièce va aux nues. Tel est, ou à peu près, le drame militaire que cinq ou six théâtres du boulevard se disposent à représenter pour répondre aux bulletins menteurs de l'ennemi !

Et ce n'est pas tout. La musique, la petite musique se mêle aussi de faire campagne. Les journaux des éditeurs d'opéras annoncent, en lettres des plus grandes, toutes sortes de chants, de cantates, de marches et de romances en l'honneur de nos armées. Ici, c'est l'*Italie délivrée*, stances héroïques, — le *Réveil de l'Italie*, chant patriotique, — la *Piémontaise*, chant de guerre par une dame qui ne garde pas l'anonyme. Là, ce sont des marches pour deux flageolets, — des strophes qui sentent la poudre, et des nocturnes belliqueux en l'honneur des victimes de l'invasion croate. Voilà (je copie) le *Passage du Tessin, polka militaire* pour piano, à deux mains et à quatre mains. On voit que l'auteur, M. Micheli, brûlait d'en venir aux mains avec l'Autrichien.

JULES LECOMTE.



Entrée de l'empereur à Alexandrie, le 14 mai, d'après les croquis de M. Desclos.

ARRIVÉE DE L'EMPEREUR

A ALEXANDRIE.

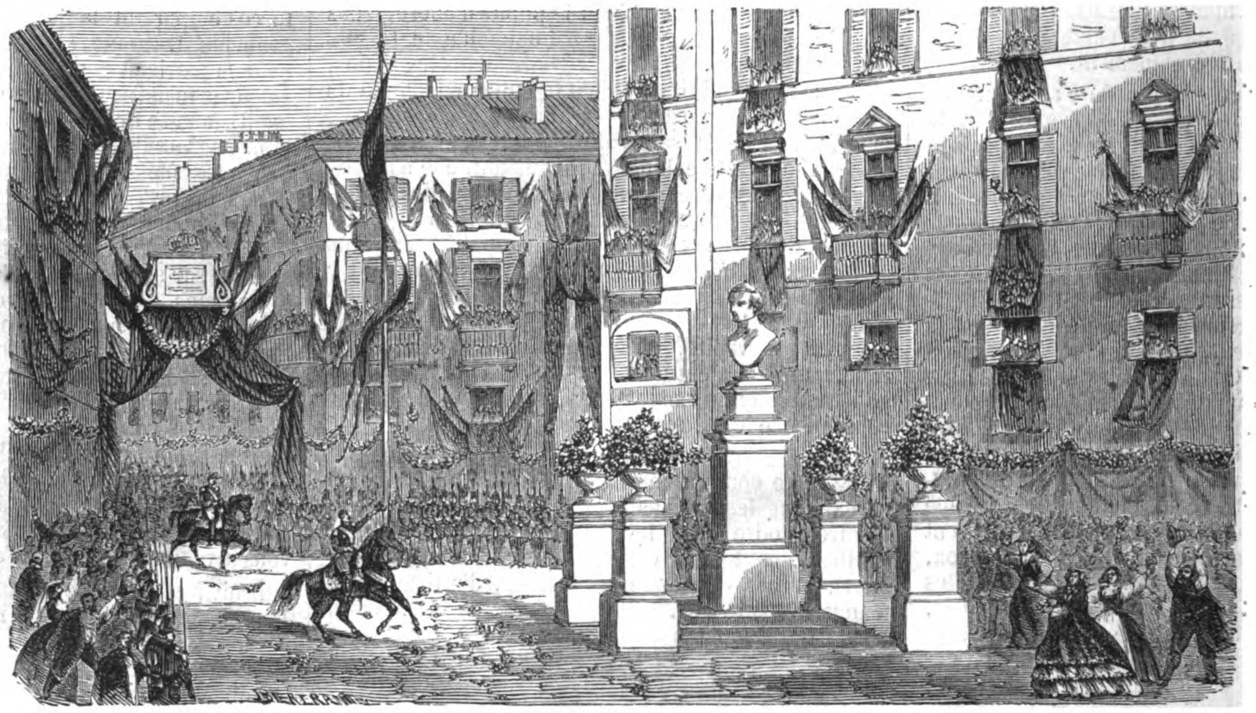
« Le caractère de la réception faite à l'empereur par la ville d'Alexandrie, nous mande l'un des auteurs des croquis reproduits par ces gravures, a été à la fois militaire et civil. Si les maisons s'étaient décorées d'élégantes et riches draperies, si des fenêtres et des balcons les bouquets pleuvaient à joncher le pavé sous les pieds du cheval de Sa Majesté, l'armée était là formant haie, l'armée sarde comme l'armée française, toutes deux dans leur tenue mâle et guerrière, capote relevée, shako découvert, pantalon dans les guêtres, officiers en ceinturon de cuir et en hausse-col, mêlant elle-même ses ardents vivats aux longues acclamations de la multitude. Disons encore que dans cette foule pressée et empressée la ville et les localités voisines comptaient bien moins d'habitants qu'elles ne comptaient d'officiers et de soldats.

» L'attitude et l'expression de l'empereur étaient admirables de calme et de sérénité au milieu de cet enthousiasme universel.

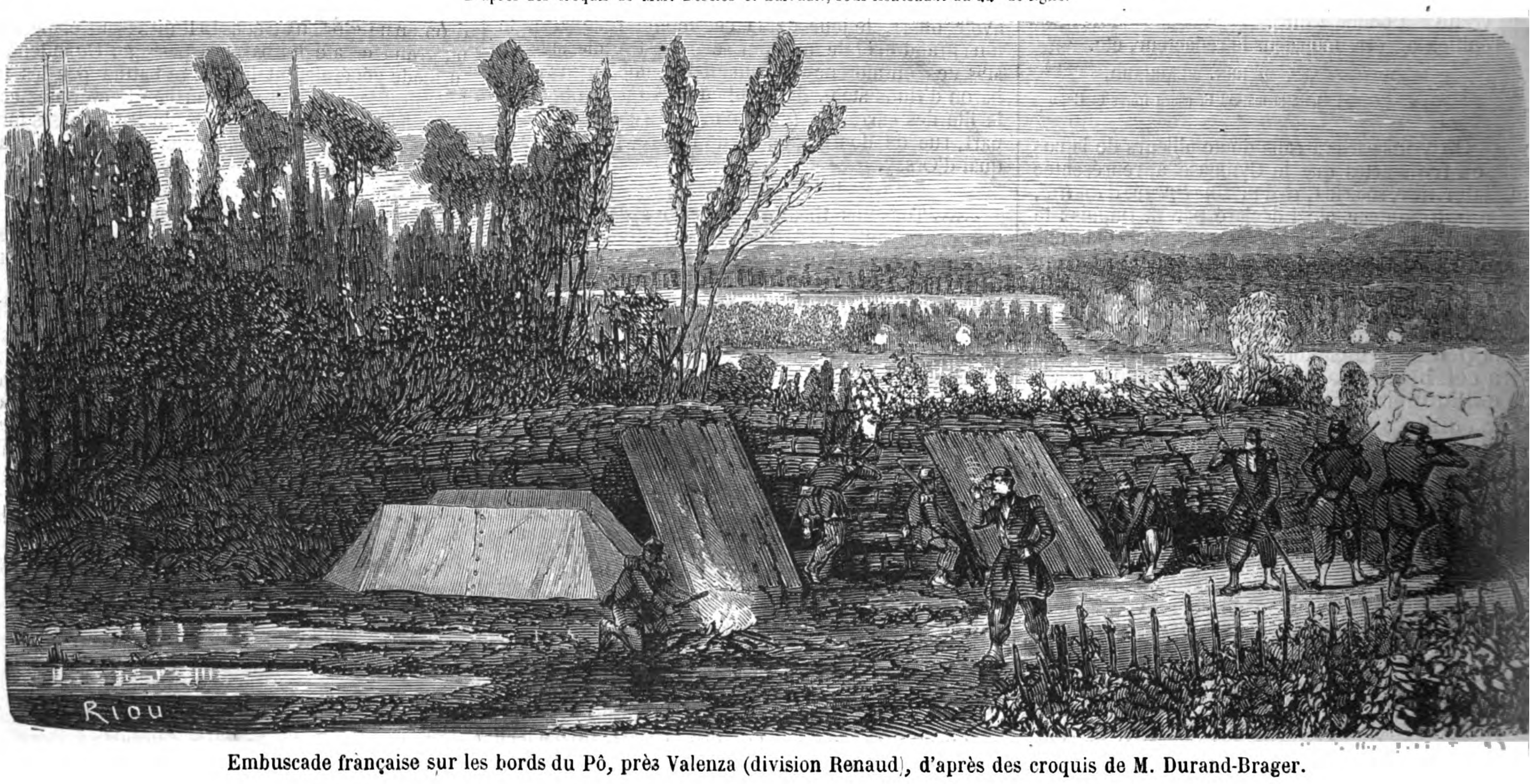
» Le général Canrobert était tout naturellement au premier rang des généraux qui l'accompagnaient. L'escorte était uniquement composée de hussards

» BARRAULT,

» sous-lieut. au 44e.

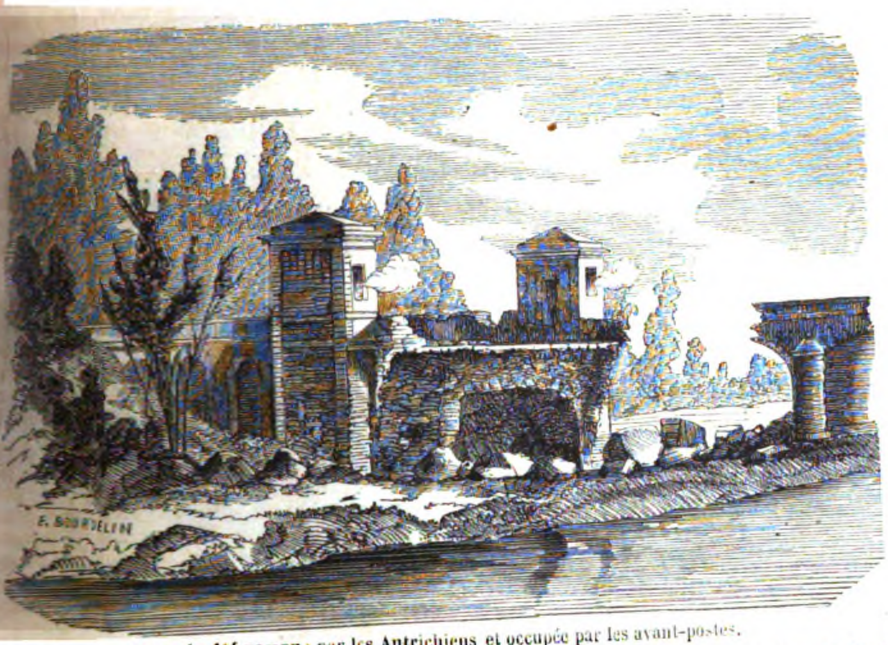


Décoration de la place Del Corso, lors de l'entrée de l'empereur à Alexandrie : Napoléon III saluant le buste de Napoléon Ier.
D'après des croquis de MM. Desclos et Barrault, sous-lieutenant au 44e de ligne.

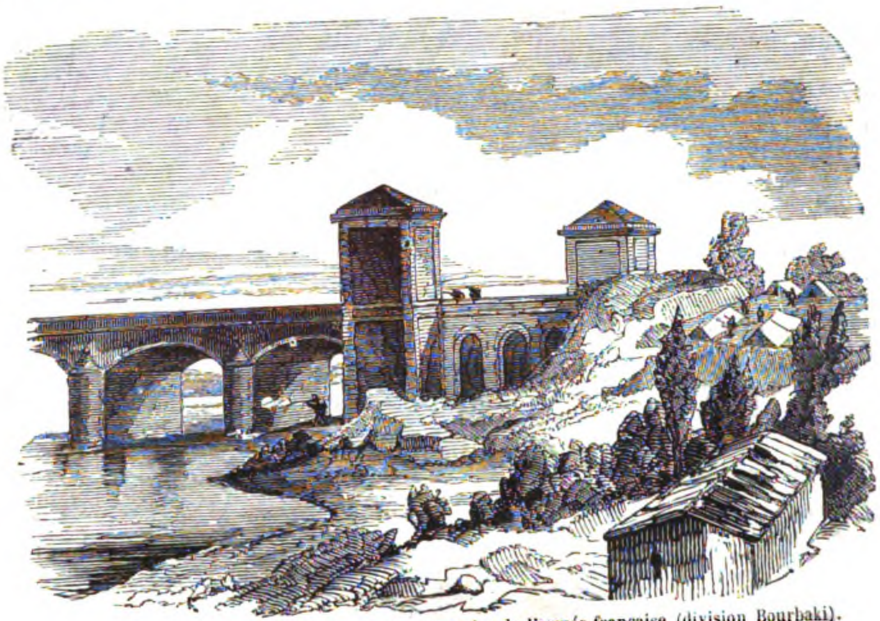


Embuscade française sur les bords du Pô, près Valenza (division Renaud), d'après des croquis de M. Durand-Brager.

Valenza, l'une des places fortes du triangle stratégique formant la base d'opérations de l'armée piémontaise, d'après des croquis de M. Durand-Brager.

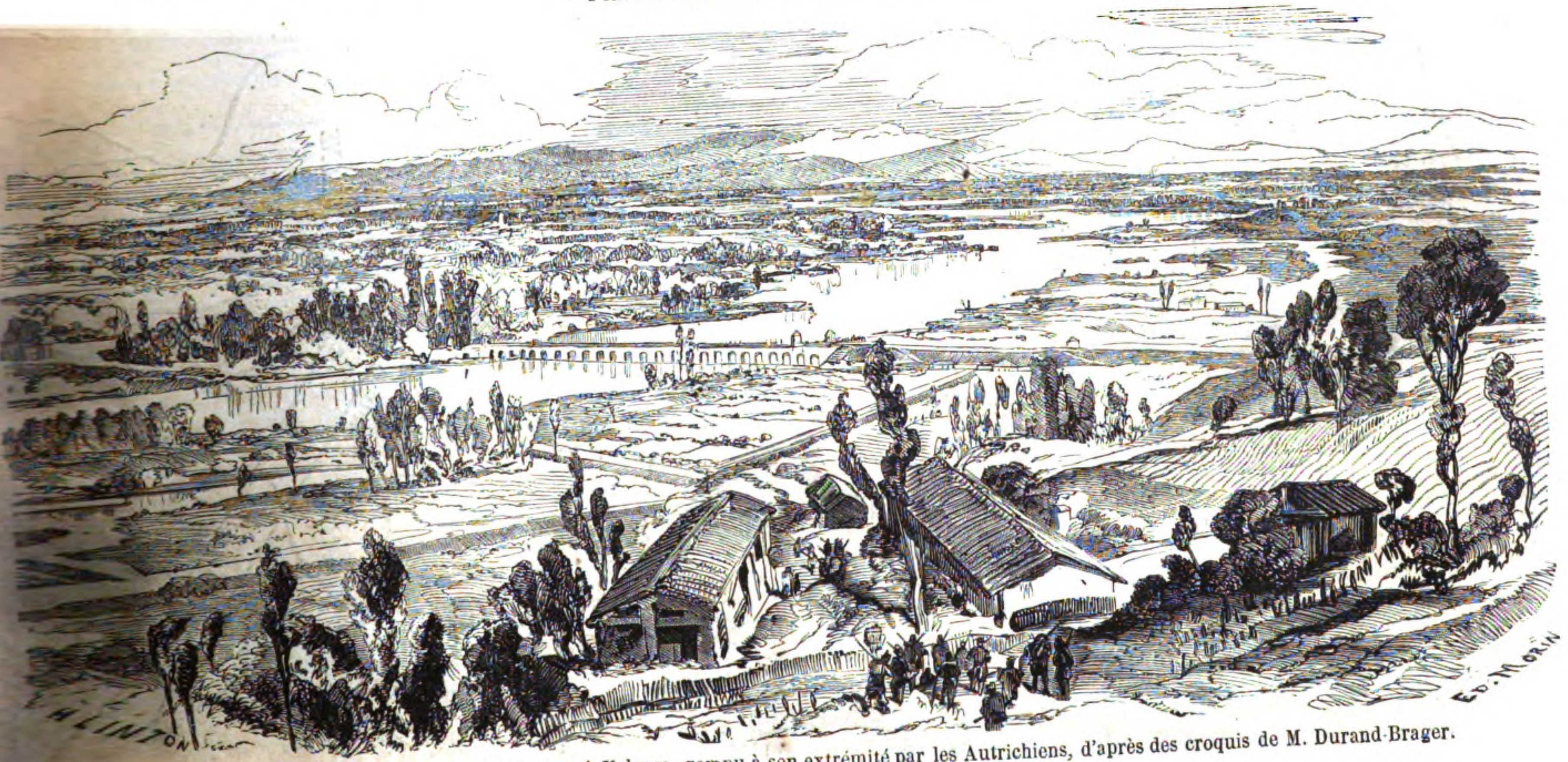


Extrémité rompue par les Autrichiens et occupée par les avant-postes.

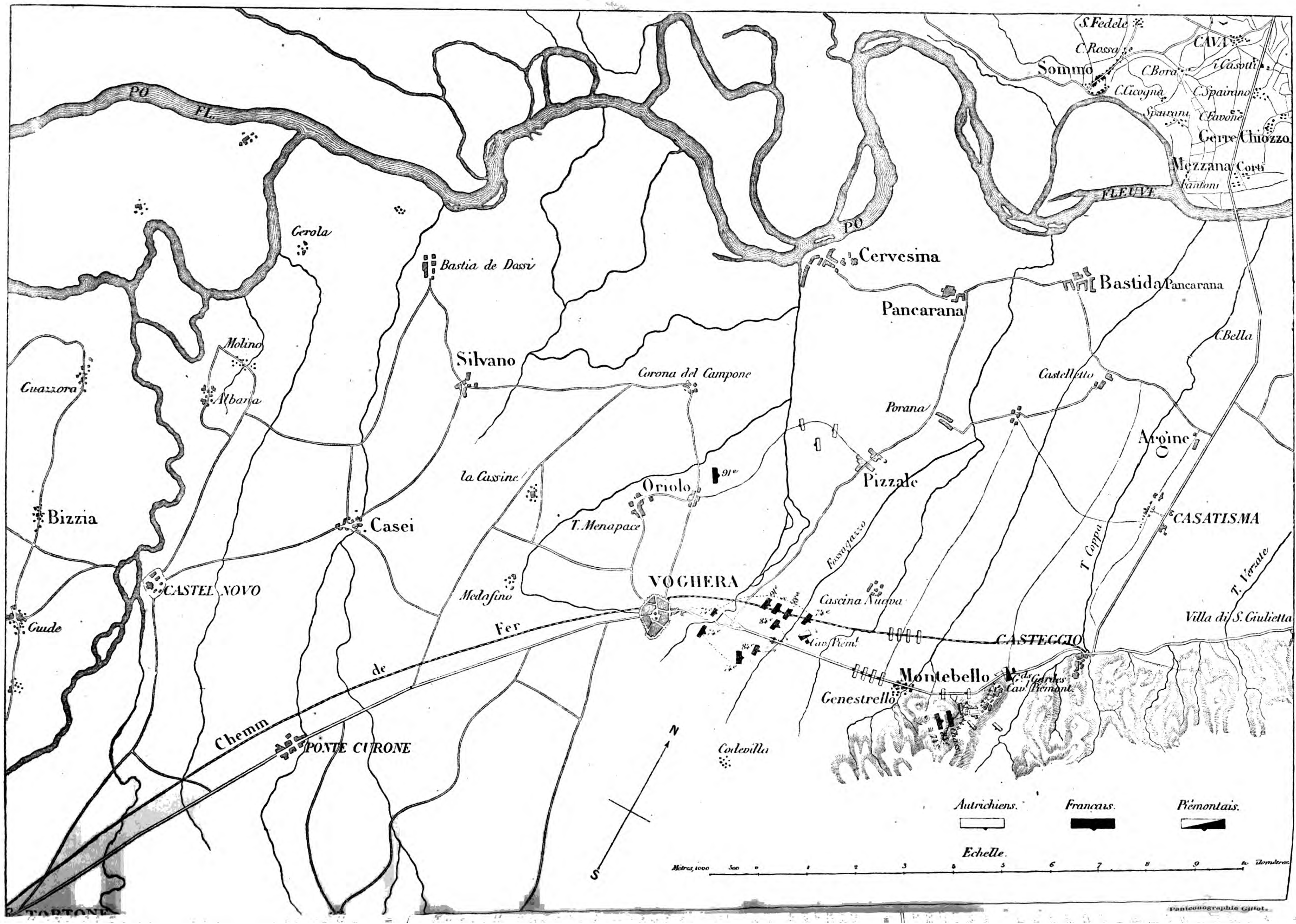


Extrémité occupée par l'une des grand'gardes de l'armée française (division Bourbaki).

Pont du chemin de fer de Mortara, sur le Pô.



Vue du pont du chemin de fer de Mortara à Valenza, rompu à son extrémité par les Autrichiens, d'après des croquis de M. Durand-Brager.


PO FL.
FLEUVE
PO
S. Fedele
C. Rossa
Sommo
CAVA
i Casotti
C. Bora
C. Cicogna
C. Spairano
Spairani
C. Favone
Gerre Chiozzo
Mezzana Corti
Fantoni
Cervesina
Bastida Pancarana
Pancarana
C. Bella
Castelletto
Porana
Argine
Pizzale
CASATISMA
T. Coppa
T. Verzate
Villa di S. Giulietta
Gerola
Bastia de Dossi
Molino
Guazzora
Albana
Silvano
Corona del Campone
la Cassine
Oriolo
T. Menapace
Bizzia
Casei
Fossagazzo
VOGHERA
Medafino
Cascina Nuova
CASTEL NOVO
Guide
Fer
de
Chemin
CASTEGGIO
Montebello
Genestrello
Cav. Piemont
PONTE CURONE
Codevilla
TORTONE
N
S
Autrichiens.
Français.
Piémontais.
Echelle.
Mètres 1000 500 0 1 2 3 4 5 6 7 8 9 10 Kilomètres
Paniconographie Gillot.

SUPPLÉMENT OFFERT AUX ABONNÉS.

Notre courrier d'Italie nous a apporté les documents les plus précieux. Nous nous empressons de faire graver le plan topographique du **COMBAT DE MONTEBELLO**, qui paraît dans le numéro de ce jour. Notre prochain numéro sera accompagné d'un Supplément représentant cette bataille, d'après les dessins exécutés par notre infatigable correspondant, M. Henri Durand-Brager, sur le théâtre de l'action, et les croquis de M. Robert, lieutenant au 84e, dont le bataillon s'est trouvé au plus fort de la mêlée pendant toute la durée du combat. Cette gravure, tirée à part, sera envoyée gratuitement à nos abonnés.

Ce Supplément et le numéro du jour seront vendus au prix de soixante centimes. L'acquisition de ce Supplément comme de tous ceux publiés jusqu'à ce jour est toujours facultative.

Tous ceux de nos abonnés qui ont à réclamer une rectification d'adresse ou qui désirent renouveler leur abonnement, doivent, pour la facilité du service, comme dans l'intérêt même de leur demande, joindre à leur lettre une bande de l'un de leurs derniers numéros du journal.

Combat de Montebello.

INDICATION SOMMAIRE.

Les grand'gardes de cavalerie piémontaise, établies entre Montebello et Casteggio, sont prévenues, le 20 mai, vers onze heures du matin, de l'approche d'une colonne ennemie.

Elles vont la reconnaître et la rencontrent, à onze heures et demie, à un kilomètre en avant de Montebello.

Devant la supériorité de ses forces, le général de Sonaz se replie, vers midi, sur la division Forey, qu'il fait prévenir de la gravité du mouvement.

A midi et demie, le général Forey se porte à la rencontre de l'ennemi avec deux bataillons du 84e, en donnant ordre à la division de le suivre.

L'ennemi s'avance en deux colonnes : l'une par la voie de fer, l'autre par la grand'route.

A une heure et demie, le général Forey fait appuyer par deux bataillons du 74e les deux bataillons du 84e qui se sont portés dans ces deux directions.

Le général Blanchard arrive à deux heures avec le 98e et un bataillon du 91e et s'établit fortement à Cascina-Nuova.

Attaque vers trois heures de la position de Guastrello. L'ennemi en est culbuté. Double attaque du bourg de Montebello: à quatre heures, le 17e chasseurs, soutenu par le 84e et le 74e, assaillissent le bourg par le sud; tandis que la seconde colonne, appuyée par l'artillerie, le tournait par les hauteurs.

A cinq heures il est enlevé, après le combat le plus acharné.

Attaques immédiates et enlèvement vers six heures, après une lutte désespérée du cimetière de Montebello.

Six heures et demie, la colonne autrichienne, forte de plus de quinze mille hommes, est en pleine retraite sur Casteggio; la division Forey qui ne comptait pas six mille hommes, reste maîtresse du champ de bataille.

MAXIME VAUVERT.

COURRIER D'ITALIE.

(Correspondance particulière du *Monde illustré*.)

On eut pu croire que l'accueil fait à l'empereur par la ville de Gênes avait épuisé toutes les manifestations de l'enthousiasme italien. Après ce débarquement sous une pluie de fleurs, comme seul peût en produire le sol ligurien, après l'entrée de l'empereur dans cette ville de palais dont les colonnades de marbre avaient disparu sous les tentures les plus brillantes et les tapis les plus riches, il semblait que toute réception devait pâlir devant ces souvenirs; Alexandrie, une place de guerre, austère et pauvre comme un soldat, trouva cependant dans son élan national une puissance d'émotion qui, là comme à Turin, comme à Gênes, gagna le cœur de nos soldats.

L'émotion profonde est toujours communicative. Ces acclamations, ces gestes, et jusqu'à ces larmes qui ne cessèrent un instant d'accompagner l'empereur jusqu'à son palais, étaient bien l'expression sincère de la reconnaissance et de l'enthousiasme du peuple italien. Un des incidents les plus remarquables de cette réception fut le passage du cortége sur une petite place située à l'extrémité de la rue *del Corso*. Nulle part plus riches draperies ne décoraient les hôtels, ni foule plus brillante ne se pressait aux balcons et aux fenêtres. Un buste de Napoléon Ier, placé sur un piédestal élevé de six gradins et entouré de socles, portant de vastes coupes remplies de fleurs, occupait le milieu de ce petit forum.

Quand l'empereur déboucha sur cette place avec le brillant état-major de généraux qui l'accompagnaient, les cris de « vive Napoléon Ier et Napoléon III » retentirent avec une énergie qui redoubla encore, lorsque le neveu salua l'image de son glorieux oncle.

L'empereur, depuis son arrivée à Alexandrie, n'a plus qu'une occupation et qu'une pensée, celle que sa proclamation a formulée en ces mots : « Soldats, je viens vous conduire à la victoire. »

L'organisation de l'armée d Italie touche à son terme : ses divisions ont pris position sur les points que leur a assignés l'empereur, dont la pensée anime déjà toutes les parties de ce grand corps.

Son aile gauche, formée par l'armée piémontaise, s'étend de Verceil à Casale. C'est le point vers lequel les Autrichiens avaient dirigé leurs principales forces; on se ferait difficilement une image de ces belles et fécondes campagnes où leurs ravages ont répandu la désolation et la ruine. Pas une ville, pas une bourgade que n'aient frappée les exactions de cette armée, qui s'annonçait comme une auxiliaire ou plutôt comme une libératrice, et qui a fondu sur ces riches provinces comme le vautour sur sa proie. Heureux encore les pays où la violence s'est arrêtée aux réquisitions ou au pillage! Il était réservé à l'Autriche de donner, au milieu du dix neuvième siècle, le spectacle des scandales dont souillaient les pays qu'ils inondaient les débordements des Barbares. Des cultivateurs inoffensifs frappés par les balles, les femmes et les jeunes filles livrées à la brutalité des soldats, les syndics bâtonnés pour avoir refusé de soumettre leur autorité aux caprices des exacteurs, tels sont les tristes éléments de ces scènes déplorables dont la première gravure de ce numéro reproduit un des épisodes les plus saisissants.

A Casale, dont une garnison sardo-française occupe les ouvrages, commencent les bivouacs de l'armée française. On peut suivre ses lignes dans cette fraîche et verte vallée du Pô dont nous avons donné la vue panoramique dans notre dernier numéro. Pas une ferme qui n'ait sa garnison, pas une villa qui n'ait son quartier, pas une case, pas une bergerie qui n'ait son poste; chaque rayon de soleil fait scintiller cent baïonnettes, mêlées aux échalas des vignes ou aux aigrettes des rizières.

C'est d'abord le quartier-général du général Ducros qui occupe la bourgade de Pomaro, et étend ses grand'gardes de Bozole à Monte, où commencent celles du général Bourbaki dont les chasseurs échangent continuellement des balles avec les tirailleurs tyroliens établis en tête du pont de Valenza, ou plutôt du chemin de fer qui franchit le Pô dans la direction de Mortara.

La tête de ce pont pouvant devenir un débouché important, je vous envoie une vue particulière de cette partie de la vallée qui, ne formât-elle pas une des positions stratégiques du plus vif intérêt, serait encore un charmant paysage. Le pont du chemin de fer de Mortara, nommé trop souvent le pont de Valenza, et qui forme le point central de ce site, paraît destiné à devenir le théâtre de graves événements. Les Autrichiens du moins semblent l'avoir prévu ; l'armée piémontaise ayant négligé d'en occuper fortement la tête, ils n'ont pas hésité à miner les deux arches les plus voisines de la rive gauche, où ils ont établi un poste nombreux. Une seule pourtant a sauté. Cela suffit pour mettre à couvert d'un coup de main les tirailleurs tyroliens, qui viennent s'établir dans les petits pavillons élevés à l'extrémité septentrionale, pour inquiéter la circulation sur la rive droite, et faire le coup de feu avec nos chasseurs abrités dans les pavillons de la rive opposée. Je vous envoie des dessins de ces deux extrémités du pont converties en postes rivaux.

Ce point n'est séparé de Valenza que par de riches prairies, dont les cultivateurs apportent à l'envi les fourrages aux chevaux de nos cavaliers. A Valenza se trouve la belle et vaillante division du général Renaud, dont le soleil d'Afrique a bronzé le front de tous les hommes. — Valenza est une petite ville plus humble et plus faible un peu que Casale, mais d'un aspect intérieur plus pittoresque. Ces populations rurales, bivouaquant sur les places, au milieu des charrettes, où elles ont entassé tout ce qu'elles avaient de plus précieux, lui donnent surtout un aspect étrange. Là, comme à Casale, tout ce dont on a pu disposer d'édifices publics, les églises comprises, ont été mis à la disposition de nos soldats. Les nefs sont converties en casernes ; les bas côtés retentissent des hennissements de nos chevaux ; nos pièces et nos caissons sont rangés dans un ordre parfait sur toute l'étendue des parvis : cet ordre est bien troublé parfois, par suite de légères escarmouches qui préludent aux grands chocs dont tout le monde ici attend impatiemment le signal. On avait pris d'abord la résolution de ne point répondre aux feux très-peu dangereux de l'ennemi, mais ses tirailleurs ayant inquiété de leurs balles les passants les plus pacifiques : les cultivateurs, les femmes et jusqu'aux enfants, on a établi plusieurs embuscades sur le bord du fleuve; je vous en envoie une. Nos chasseurs de Vincennes n'ont pas été longtemps à enseigner la prudence aux habits blancs, qui ont complétement disparu dans les broussailles et derrière les saules quand ils n'ont pas fait le plongeon dans le fleuve.

Notre artillerie se met parfois de la partie, et c'est merveille de voir l'effet de nos canons rayés. Hier, il a suffi d'un instant à quelques petites pièces de campagne pour convertir en un monceau de ruines une ferme dont l'ennemi avait crénelé les murailles. Aujourd'hui, c'est une petite tour que sont allés frapper et fouiller nos boulets, et dont un essaim de Croates a été bientôt délogé sans tambour ni trompette.

H. DURAND-BRAGER.

SALON DE 1859.

XVIII

Les peintres de bataille et les peintres de marine devraient avoir des grades dans l'armée, car leur véritable atelier est sous la tente ou sous la dune Ils auront beau étudier les attitudes des hommes et l'ostéologie des animaux, ils n'arriveront jamais à peindre le feu d'une action comme s'ils en avaient été embrasés. Les soldats les plus héroïques ne s'offenseraient pas, j'imagine, de savoir M. Horace Vernet maréchal de France, M. Yvon général de brigade, M. Pils colonel, et M. Isabey contre-amiral. Mais combien de peintres qui briseraient leurs pinceaux, j'allais dire leur épée, s'ils devaient toujours rester sergents-majors ou matelots.

Je ne serai pas si malavisé que de vouloir dans ma critique des peintres de bataille assigner un grade aux artistes; car plus d'un qui se croit deux épaulettes n'en a encore qu'une, plus d'un qui se croit à la tête d'un régiment peut à peine commander une compagnie.

Par exemple, je maintiens le titre de contre-amiral à M. Isabey, pour son *Incendie du steamer l'Austria*. C'est la première fois que M. Isabey lance un si grand navire à la mer; jusqu'à présent il s'était tenu sur la rive et ne regardait passer que les voiles légères des pêcheurs. Il aimait les joutes et les promenades sur l'eau, très-épris des horizons d'outre-mer, des tons perlés, des coups de soleil, riant des coups de vent qui lui préparaient ses épopées tragi-comiques. Aujourd'hui c'est un drame terrible qu'il a voulu représenter. Son vaisseau fait beaucoup de tort à tous les vaisseaux de papier peint qui, depuis plusieurs années, ont été le génie des dramaturges des boulevards.

L'*Austria* se trouvait le 13 septembre 1858 en plein Océan. Je ne vous dirai pas la latitude et la longitude, car je n'écris pas un roman maritime. Le sinistre de l'*Austria* est de l'histoire, une sombre page de l'histoire de l'Océan, comme il en a tant d'inconnues. Quelques jeunes femmes étaient sur le pont, rêvant peut-être du ciel perdu, lorsqu'elles virent s'élever des cabines une épaisse fumée : « Le feu! le feu est au navire! » Cri d'angoisse, cri de désespoir, cri suprême d'adieu, cri surhumain, comme la mer seule en peut entendre; car la mer seule fait du feu une mort plus inflexible que la mort. A ce cri, tout le monde accourt sur le pont; les timoniers abandonnent leur poste; le navire marche debout au vent, dont le souffle violent active le feu dévorant, qui pétille et s'échappe bientôt par toutes les ouvertures en flammes gigantesques. On veut lancer plusieurs canots à la mer, mais l'effroi et le désespoir des passagers qui s'y précipitent en foule, les font tous sombrer avant même qu'on ait eu le temps de les voir descendre le long des flancs ardents du navire qui mugit, craque et flamboie. L'embarcation d'arrière, chargée de matelots et de passagers, eut son palan de babord, — je ne sais par quels noms remplacer ces mots qui me paraissent barbares, — rompu par le poids de tous ces désespérés qui se précipitaient follement sur cette dernière planche de salut, et elle resta suspendue au navire brûlant par son palan de tribord. Traînés ainsi avec une grande vitesse, tous ceux qui avaient cru trouver leur salut dans cette embarcation finirent par être broyés par l'hélice. Sur l'arrière, mêmes cris, mêmes terreurs, même folie de désespoir. Plus d'un, pour éviter les morsures des flammes, se jette à la mer; deux cents personnes se tiennent à des cordes fixées aux lisses du navire; le feu s'attaque à ces cordes, la chaleur intérieure aurait suffi à les rompre : elles se cassent tout à coup, et, dans un dernier cri d'angoisse, ces hommes, ces femmes, ces enfants, ces chapelets vivants s'égrènent dans la mer!

Sur six cents passagers, soixante-sept seulement

Le général Vinoy. Les généraux Canrobert e[...] Le c. amiral Bonet-Willaumetz. Le maréchal Saint-Arnaud. S. A. I. le prince Napoléon. Les généraux Bizot et Thiry.

SALON DE 1859. — Débarquement de l'armée française à Old-Fort (Crimée), le 14 septem[bre] 1854; tableau de M. Barrias, copié par M. Gaildreau, gravé par M. Jahyer. (N° 143.)

...ral Bonet-Willaumetz. Le maréchal Saint-Arnaud. S. A. I. le prince Napoléon. Les généraux Bizot et T

...eau de M. Barrias, copié par M. Gaildreau, gravé par M. Jahyer. (N° 143.)

purent être difiant
heures de cet goûts,
pli de la terri conti-
porte de son rcerait
Voilà le réc
mieux encorede so-
déchirants que M. de
sodes lament et des
dont savent si entrer
et impénétralé léguée
senter un draverselle
contait plus lesseps,
émouvants, paleh et
mot pour épiloit dé-
M. Isabey a dans le
son brio, tout dra ses
mière fois qu'ieu où
qui s'attendri
pas laissés pre matin.
tant ils sont haussées
pages éblouiss, Laro-
la vérité par sse, in-
c'est que les vla Com-
l'art avant de Hardon,
devant cet incde cent
M. Eugène louvriers
qu'il le voulai
gros bout de drapeau
pas éparpillé qui lui
comme un n adressa
être pas fondé
sinistres affirm nal ma-
fumée, l'enser son con-
peut s'adresse premier
la réverbérati accès de
faut-il pas lui occident.
rible de tous c pensée
tomber dans l la Com-
tes de l'hé-ic nfaiteur,
pour les saisir
de flammes. de faire
L'*Incendie d* l'exécu-
de M. Isabey. nent une
Ce beau fan se valeur
son élève, a ex
à-dire un cou iment le
tral. puis les
Si M. Eugèn génieurs
M. Durand-Br u canal.
les *Régates de l*
Port plus ou m s aux ou-
L'amiral Gu nner son
élèves : un N ns de le
faut citer le *Ba* lement la
glacials des m avaux ap-
pas trop regret ans votre
et dans sa *Jetée*
J'oubliais un d-Pacha !
a bien étudié l
M. Bentabole amencé.
solennel des nre repro-
M. Barry s'e
en peintre fan plus frap-
représenté les itudes sa-
attardé à Trou la tente
de la reine d'A contes de
Si vous voulez s rêves de
avec M. Tanne ie du dé-
M. Dewinter, o accourant
réussi à la ren d'Alexan-
cette grande af *fer aux en-*
perles. ee moins
ns que va
M. Félix Ba s revient,
de Tibère, un ti dans le
jour de distra
aventuré, lui a IRARD.
crois plutôt des
sereines : les envoyer au
antiques, com *Elof*, de
de M. Firmin D
peintres d'hist
que des peintre
jours peindre rey
représenter de
Raphaël et Jul n premier
d'Alexandre, P la France
M. Barrias, n'a
ment, ne pouvré par nos
aussi puissant it inauguré
réussi à exprim ge de Mon-
néral en chef ju
sement le pied née autri-
drapeau franç de de Cas-
mouvement da sillade des

purent être sauvés par le *Maurice*, au bout de cinq heures de cette position où chacun avait le cœur rempli de la terrible inscription que le Dante a placée à la porte de son enfer : « Ici, plus d'espoir ! »

Voilà le récit que nous a fait le pinceau de M. Isabey, mieux encore que tous les journaux. Et que d'adieux déchirants qui n'ont jamais été entendus ! que d'épisodes lamentables dont le dénoûment a été l'oubli dont savent si bien vous envelopper les flots profonds et impénétrables! J'ai dit que M. Isabey a voulu représenter un drame terrible, j'aurais dû dire qu'il en racontait plus de cent à son spectateur, drames vrais, émouvants, passionnés, et n'ayant tous qu'un dernier mot pour épilogue : l'Océan !

M. Isabey a répandu dans cette grande scène tout son brio, toute sa verve, tout son esprit. C'est la première fois qu'il a voulu être aussi dramatique. Les gens qui s'attendrissent au boulevard ne se sont peut-être pas laissés prendre à ce coup de théâtre en pleine mer, tant ils sont habitués à sourire gaiement devant les pages éblouissantes de ce peintre charmant, qui relève la vérité par un air de paradoxe. Ce qui est certain, c'est que les vrais curieux, ceux qui se préoccupent de l'art avant de se préoccuper du sujet, se sont tous arrêtés devant cet incendie. Avec toute sa largeur de touche, M. Eugène Isabey n'a pas réussi à faire aussi grand qu'il le voulait : on dirait un petit tableau vu par le gros bout de la lorgnette. On lui a reproché de n'avoir pas éparpillé sa fumée, qui se découpe dans le ciel comme un nuage d'airain. Ce reproche n'est peut-être pas fondé, car ceux qui ont assisté à de pareils sinistres affirment tous que le vent, loin de répandre la fumée, l'enserre et la refoule. Un reproche plus juste peut s'adresser au ciel du peintre qui devrait marquer la réverbération de l'incendie. Mais que d'éloges ne faut-il pas lui donner pour la peinture vivante et terrible de tous ces passagers qui échappent au feu pour tomber dans l'eau ou pour être broyés sous les étreintes de l'hélice! La mort, l'odieuse mort se multiplie pour les saisir tous dans ses grands bras de vagues et de flammes.

L'*Incendie de l'Austria* est le Naufrage de la Méduse de M. Isabey.

Ce beau fantaisiste a fait école ; M. Durand-Brager, son élève, a exposé l'*Entrée du port de Marseille*, c'est-à-dire un coup de soleil levant dans un coup de mistral.

Si M. Eugène Isabey a engendré M. Durand-Brager, M. Durand-Brager a engendré M. Faxon, qui a exposé les *Régates de Royan*, et M. Kuwasseg qui a exposé un *Port* plus ou moins normand.

L'amiral Gudin n'est représenté que par deux de ses élèves : un Norvégien, M. Jacob Bennetter, dont il faut citer le *Bâtiment échoué* où l'on retrouve les aspects glacials des mers du Nord ; et M. Jugelet qui ne fait pas trop regretter son maître dans sa *Vigie de Koatven* et dans sa *Jetée de Dieppe*.

J'oubliais un autre élève de M. Eugène Isabey, qui a bien étudié les côtes de Bretagne et de Normandie ; M. Bentabole a tenté de faire chanter à l'Océan l'hymne solennel des morts sur le tombeau de Chateaubriand.

M. Barry s'est promené de Cherbourg à Bordeaux, en peintre familier à ces parages ; M. Morel-Fatio a représenté les fêtes de Cherbourg ; M. Mozin s'est attardé à Trouville ; M. Jules Noël a peint la réception de la reine d'Angleterre par l'empereur Napoléon III. Si vous voulez voyager sur la mer, embarquez-vous avec M. Tanneur, ou M. Mayer, ou M. Cornillier, ou M. Dewinter, ou M. Hintz, qui tous ont plus ou moins réussi à la rendre, dans son sourire ou dans sa fureur, cette grande affamée qui se nourrit de monstres et de perles.

XIX

M. Félix Barrias, à qui je dois restituer les *Exilés de Tibère*, un fort beau tableau que j'ai attribué, un jour de distraction, à M. Léon Benouville, s'est aventuré, lui aussi, dans un tableau de bataille. Je le crois plutôt destiné à peindre l'histoire dans ses régions sereines : les grandes figures, les symboles, les pages antiques, comme les neuf dessins destinés au Virgile de M. Firmin Didot. Les peintres de bataille sont des peintres d'histoire ; les peintres d'histoire sont plus que des peintres de bataille, mais ne savent pas toujours peindre des batailles, à moins qu'ils n'aient à représenter des sujets héroïques, comme ont fait Raphaël et Jules Romain, Lebrun dans les batailles d'Alexandre, Prud'hon dans le triomphe de Napoléon. M. Barrias, n'ayant à peindre qu'un simple débarquement, ne pouvait y trouver le souffle de l'inspiration aussi puissant. Il faut reconnaître qu'il a pourtant réussi à exprimer les émotions qui descendent du général en chef jusqu'aux soldats qui mettent victorieusement le pied sur le pays ennemi où ils plantent le drapeau français. Il y a de la vie dans ses masses, du mouvement dans ses lignes, de l'harmonie dans ses lointains. J'aime son groupe de tambours qui, lancés au pas gymnastique, semblent déboucher de la toile. On dirait que l'artiste a assisté, comme M. Henri Durand-Brager, que j'aperçois le crayon en main au milieu de l'état-major, à toutes les scènes de ce grand début de la guerre. Pour peindre ainsi, il faut avoir vu.

Louis XIV commanda un jour un tableau à Van der Meulen ; c'était la représentation d'un siége que le peintre n'avait pas vu, lui qui était de toutes les parties de plaisir, je me trompe, de toutes les batailles du roi : Van der Meulen ne fit pas le tableau. Comme Louis XIV s'impatientait, le peintre lui dit : « Sire, je ne ferai pas ce siége-là, parce que je n'y étais point. »

M. Pils, que vous avez apprécié ici même par la gravure, ne fait pas son siége comme l'abbé de Vertot. Aussi nul n'est si franc soldat le pinceau à la main.

Les peintres ont assez d'imagination pour peindre ce qu'ils n'ont pas vu ; mais pour peindre un tableau dont le vrai mérite est le caractère officiel, il faut avoir été le spectateur de l'action. Mais tout le monde n'a pas une épée et un pinceau comme le capitaine d'état-major Jumel. Et cependant, il n'a pas réussi sa bataille, parce qu'il s'est trop préoccupé de la vérité stratégique. Mais ce tableau topographique est un précieux renseignement officiel. Si ce n'est pas tout à fait la bataille de Balaklava prise dans sa *furia*, c'est une page de statistique dont M. Thiers ferait, presque en la traduisant, une belle page d'histoire; les premiers plans, qui représentent une hauteur coupée par un ravin, ont toute une végétation inculte d'un beau caractère et d'une grande fraîcheur. Le ciel et les lointains sont peut être trop bleus.

M. H. Bellangé, dont les jolies aquarelles militaires sont de vrais tableaux, a exposé cette année trois toiles qui sont de jolies aquarelles.

On retrouve dans son *Salut d'adieu, scène de tranchée*, qu'a donné le *Monde illustré* dans son numéro du 7 mai, le dessin ferme, l'étude patiente et sagace des lignes et des poses, mais une trop grande sobriété de pinceau. Ce qui lui a donné la popularité, et ce qu'on retrouve encore à l'exposition de cette année, c'est le choix et l'esprit des sujets. Le peintre de l'*Inventaire d'une casemate russe après la prise de Malakoff*, est presque un autre Charlet. Il affectionne les types militaires et sait toujours répandre sur ces figures populaires la poésie des combats et la gaieté gauloise. Le public aime les soldats de M. Bellangé, non seulement parce que ce sont des figures amies, mais parce qu'elles sont toujours croquées dans un milieu pittoresque ou attendrissant. Le public veut qu'on l'émeuve ou qu'on le fasse sourire.

Il en est de même cette année; tout le monde a vu le *Salut d'adieu*, tout le monde a salué le corps de cet officier de zouaves porté sur un brancard par deux de ses soldats, et que saluent au passage les zouaves qui gardent cette tranchée. Mais tout le monde aussi a souri devant l'*Inventaire d'une casemate russe*, devant cet épisode de la prise de Malakoff, si triste et si gai tout en même temps. N'est-ce pas vrai cette cabane jonchée de paille, où tout est pêle-mêle, bouteilles cachetées, casque sans tête, cadavres russes? Et ce zouave, à droite, qui met fraternellement sa main sur le cœur de son ennemi étendu, ce zouave cherchant à sauver la vie de celui qu'il a frappé, n'est-ce pas là le caractère français? Et cet autre, à gauche, examinant avec l'attention d'un commissaire-priseur un pantalon d'uniforme russe? Et celui-là, au milieu, fumant insoucieusement sa pipe, et cherchant, sur la guitare qu'il vient de décrocher à l'un des murs de la casemate, à se rappeler l'accompagnement d'un air oublié, sur lequel il a aimé Jacqueline ou Charlotte.

M. Decaen a raconté l'expédition de Kabylie. (*Prise de Tiguert-Hala*, par la division du baron général Renault.) Au fond, des montagnes bleues et roses : c'est la chaîne des Djurjura ; un peu à droite et en avant, les montagnes des Douellas, et les villages des Beni-Yenni se tiennent au-dessous. A gauche le plateau de Cheulel, les maisons de Tamazirt, et Tiguert Hala qui brûle un peu en avant. Des troupes qui se dirigent en colonne, sans se presser, surtout aux premiers plans, vers le village arabe; quelques chevaux qui galopent; les têtes dessinées avec soin de certains officiers supérieurs donnant les ordres; mais pas d'Arabes, si ce n'est peut-être ces points blancs à plusieurs lieues de là, sur l'Oued-Aïssi, montagne d'où sort de la fumée entre des bosquets d'arbres. Le rouge forcé ne domine pas dans ce tableau, et le paysage a une certaine poésie qui attire.

M. Couverchel a voulu peindre le *Combat de Kanghil*. Jolis hussards rouges. Sur un tertre, pas très éloigné, se tient l'état-major : — y remarquer le cheval violet du colonel d'état-major Joinville, et l'uniforme non moins violet du comte d'Allouville.— C'est ce que l'artiste nomme, sans doute un effet de lointain. Ce tableau pourrait s'appeler : défense d'un canon par deux Russes; car le premier plan se compose de deux Russes et d'un canon, les uns tirant l'autre. Je n'ai jamais pu comprendre pourquoi ces deux Russes essayent de fuir tout un escadron, le 4e hussards, en entraînant leur canon avec une corde. Couleurs criardes, où le blaireau a joué un grand rôle; lointains rapprochés excessivement violets; et un ciel d'un bleu! à faire rougir le bleu de Prusse. Les figures roulent les yeux, mais peu de mouvement et pas du tout de bruit. Dans les arrière-plans, à gauche, indication d'Eupatoria ; à droite, le 7e dragons fixe et immobile.

Le même combat a été enlevé, à la pointe d'un vaillant pinceau, par M. Beaucé.

Dans le tableau de M. Beaucé, il y a du bruit, de la fumée, un mouvement désordonné, des sabres en l'air, des lances en avant, sabres qui frappent, lances qui pointent. Les lointains sont dans la poussière, l'horizon a du bleu, mais l'air est rempli des vapeurs du combat. Les uniformes, s'ils tranchent par leur couleur, ne brillent point tout flambant neuf comme dans le précédent. Les Russes sont en nombre et se battent. La victoire sera plus belle.

Il y a un cheval blanc, à droite, courant sans cavalier, qui est toute une élégie dans ce tumulte et cette poussière.

M. Philippoteaux a eu la même idée dans son tableau du *Combat de Balaklava* : un cheval blanc galope sans cavalier.

M. Philippoteaux a depuis longtemps gagné ses éperons sur le champ de bataille. Nul ne sait mieux son histoire de France; nul ne l'écrirait mieux s'il avait un peu plus de *furia* dans sa main, si le soleil frappait plus vivement sa palette !

M. Protais a attaqué et pris vaillamment le *Mamelon-Vert*.

Voici son tableau. Le Mamelon est au fond, environné de fumée. Deux colonnes d'attaque se dirigent vers lui. Tout le monde tourne le dos au spectateur, excepté les chas eurs qui vont en dernier et qui, par conséquent, sont au premier plan : on les voit de côté. Tout au devant, un zouave panse sa jambe blessée. Effet général de pantalons rouges de zouaves. Paysage sobre, mais plus vrai que celui de M. Couverchel.

Le général en chef Canrobert vient le matin visiter une tranchée attaquée pendant la nuit, et distribue des récompenses aux blessés. M. Rigo a paraphrasé ce thème dans un effet de neige. Le général a le bras gauche en écharpe, et de la main droite donne une croix à un blessé. Les figures sont expressives et bien étudiées. Il règne dans l'intérieur de cette tranchée un air morne, gris, triste, qui fait sensation. Les uniformes souillés sont vrais. On a froid en regardant le cadavre au premier plan, couvert de son manteau, des épaulettes et de l'épée à dragonne d'or des officiers.

Après quoi M. Rigo a peint le *Baptême de Clovis* ; une toile d'un grand style et pleinement dans le caractère de l'époque. Il y a là des guerriers à chevelure relevée et nouée sur le milieu de la tête à la façon des Iroquois, tels que Augustin Thierry nous représente ces enfants du Nord ; mais je ne comprends pas comment il se fait, puisque Clovis a de l'eau jusqu'à la ceinture, qu'un de ces Gaulois-Hurons n'en ait que jusqu'au-dessous du genou. Sa pose, du reste, est problématique. Pourquoi se tient-il sur un pied? ou est-ce bien un degré sur lequel l'autre pied est posé? Les tons rouge-brun abondent. Les femmes sont belles, et ce sont bien des Gauloises.

M. Fontaine a peint l'*Attaque de la redoute Selinghinsk*. Bel effet de lumière rouge, dessin ferme, empâtements sobres et froids.

M. Glaize a peint la *Distribution des Aigles*. Mais où est l'empereur? Je le cherche et ne le reconnais pas. Ce tableau a été fait, dit-on, en deux mois. Il aurait dû ne pas être fait du tout.

Un coloriste qui n'a pas étudié sous Eugène Delacroix, mais qui doit l'aimer beaucoup, M. Devilly a gagné sa bataille en Afrique dans le *Marabout de Sidi-Brahim*.

M. Ginain a bien fait de planter sa tente au *Camp de Châlons*. Beaux chevaux marrons bien brillants, belles housses bleues bien bleues. M. Ginain a peint deux fois le même sujet avec une très-féconde variété. Là, tous les chevaux étaient marrons; ici, ils sont tous blancs : excepté un, au premier plan, qui est un peu bleu. Du reste, ces chevaux blancs galopent mieux que les marrons.

Et maintenant que tous ces vaillants artistes se fassent plus vaillants encore; qu'ils se remettent en campagne : ce sera le soleil d'Italie qui éclairera leurs toiles à la prochaine exposition. Si cette terre de l'héroïsme et de la lumière n'a pu donner à leurs compositions l'éclair, le tapage, le coup de feu de la mêlée, si elle n'a pu mettre au bout de leurs pinceaux un rayon de soleil, il nous faudra désespérer de l'entraînement guerrier et du coloris de nos peintres de bataille.

ARSÈNE HOUSSAYE.

La guerre!

...nt parler de la guerre, sans risquer une ... le terrain brûlant de la politique, sans cô... trop près le rivage dangereux de la philo...

...ant on ne peut, à l'heure qu'il est, parler ...ose, si ce n'est de la pluie qui n'en finit plus, ...temps qui viole outrageusement ses espé...remières, et semble vouloir encore une fois ... une insurrection de fleuves et de rivières! ...ncore là des faits belliqueux et pleins de san...ésages. Ne dirait-on pas que les armées invi...ondues dans l'atmosphère s'amusent à brûler ...dre; les nuages se livrent à des chocs affreux; ...st à l'est c'est un défilé fantastique à fatiguer ... les plus opiniâtres.

...eil, comme un général blessé, ne se montre à ...avec un emplâtre sur l'œil. La lune rousse est ...olente. Les étoiles semblent se livrer derrière ...eurs du soir à des manœuvres désordonnées. ...au moyen âge, et avec un peu de foi et de ...olonté, on pourrait voir s'entre-choquer dans ...armées d'anges rebelles.

...nous étions tous mépris sur le sens de la grande ...l'automne! Elle n'a bonnifié les cuves que par ...oup et par passe temps! Les vignerons ont bé... la prophétie qu'elle inscrivait à la voûte du ...endant elle avait eu soin de se révéler d'abord ...entin! C'était clair. Les vendanges nous ont ...berlue. N'était-elle pas toute italienne, par son ...oux, par son élégance, sa *morbidesse* et son ...che tout pailleté d'étoiles? — Oui, Dieu la ...à l'Italie!

...comme cette guerre prend un air de fête ...e guerre n'avait eu jusqu'ici! On sent que le ...ire et la conduit. Les intérêts s'en effrayent, ...cœurs s'en réjouissent. Elle aiguillonne nos ...s tendresses, elle ressuscite nos plus juvéniles ...smes. Elle va tirer de l'oubli les plus belles ...du temps passé. C'est le jour qui va chasser la ...t le printemps qui talonne l'hiver, c'est la vie ...end corps à corps avec la mort.

...e pille ses jardins pour faire litière aux che...os soldats bivouaquent sur des roses. Jamais ...t vu tant de sourires aux fenêtres. On chante ...au lendemain d'une victoire. Et la France tout ...oudrait suivre ses enfants.

...ssignols nous sonnent des fanfares, les épis ...t des attitudes de grenadiers, les coquelicots ...t dans les blés et sous la pluie des pantomimes ...es, les fauvettes dans la profondeur des haies ...de rédiger de trop prolixes bulletins.

...e boulevard, les élégants à l'épiderme délicat ...t en bataille, comme si les Autrichiens débou...à la Madeleine et à la Bastille. Tous les cha...e donnent des airs de képis, et les dames rêvent ...écharpes, guirlandes et couronnes de laurier. ...s, crayons, ciseaux, tous les outils de l'art, de ...e et de la poésie ont, pour ainsi dire, emboîté ...es muses les plus endormies battent le rappel, ...nt la diane. La guerre se mêle à toutes nos ...à toutes nos espérances, à toutes nos crain...nd la mort est si enviée par delà les Alpes, ...en deçà et dans l'attente du lendemain ne ...mourir.

...key-club va courir dans la mêlée. Les drama...n vont, plume au vent, étudier la splendide ...cène qui se prépare sur les bords du Pô. C'est ...c'est un raout guerrier, auquel tout le monde ...ne invitation. Il faut avoir un grand courage ...s franchir le mont Cenis.

...souvient d'avoir vu la guerre prendre cette ...ose tendre? Qu'il serait doux, se dit on dans ...de son ambition, d'être coupé en deux par ..., d'être perforé par la balle conique d'un ...yrolien, d'être lardé par la lance d'un uhlan! ...t, ne vaut-il pas mieux être tué que de mou...r sa cendre à celle des héros d'Arcole et de ...oi de plus séduisant, puisqu'il faut mourir

...t vient toujours! Souvent elle se fait long...endre, quand le bonheur demanderait l'im...sur la terre. Le plus beau et le plus sûr ...s de lui courir au-devant, dans la fumée, ...rement du combat, dans l'exaltation d'une ...se, alors qu'elle est inaperçue, foudroyante, ...dans le chaud et vivant transport de la jeu...l'espérance et du rire! Ce n'est pas mourir ...iber sur le champ de bataille, c'est donner ...nme le riche donne son or, comme le poëte ... inspiration, comme le prêtre donne son

...c'est voir s'éloigner lentement le rivage ... vie; c'est quitter à regret la région de ses ...et de ses attachements: c'est sentir nos forces et nos facultés s'éteindre une à une, assister à la décomposition de son être, porter son propre deuil! La mort est dans la transition!

A ne considérer la guerre que sous son aspect matériel, elle est, certes, une chose inexplicable. Voilà des hommes qui se ruent en armes les uns sur les autres, sans avoir même l'excuse de la haine!... prêts sur un signe à s'embrasser, à partager leur pain, à fraterniser sous un même drapeau; n'est-ce pas profondément triste?

Non, c'est grand, c'est admirable: cela prouve que, dans les débats de nation à nation, une idée, un point d'honneur deviennent l'âme d'une multitude. Ce n'est pas moi qui tue ce malheureux Croate, ce loyal Hongrois, ce poétique Tyrolien... Il se trouve sur le chemin d'une idée qui veut naître, d'un droit encouragé par la voix d'en haut et par la sympathie d'un grand peuple, et, comme les forces de la nature, l'idée et le droit ne comptent plus avec la vie des individus.

Qu'on égorge un malheureux sans armes, dans un coin ignoré, pour satisfaire une vengeance ou assouvir une passion, l'Europe toute entière prendra fait et cause. L'assassin, avant de payer sa dette à la justice sociale, subit la honte et le châtiment de la publicité. Mais qu'on dise que dix mille hommes ont été tués dans une bataille, le fait, quoique épouvantable en lui-même, dans son aspect matériel, est aussitôt ennobli par l'idée du résultat. L'imagination n'ose compter les cadavres; mais la pensée contemple la gloire et la justice, assises sur cette plaine sanglante! L'humanité doit cimenter par le sang ses œuvres les plus durables et les plus hautes. On oublie tant de souffrances, tant de deuils, cette rivière de sang, ces mutilations inouïes, pour écouter la fanfare des vainqueurs.

Pars donc, pauvre et fier conscrit, qui pleures sous tes rubans. Ne regarde pas trop ton toit de chaume et ton clocher à travers les peupliers de l'horizon qui fuit derrière toi. Garde dans ton cœur les naïfs amours de ton adolescence; ils éloigneront de toi la vision de la mort, et ne te parleront que de victoire. Dieu t'a choisi, obscur instrument de sa justice, pour travailler à son œuvre sainte. Il nous a tous destinés à arroser la terre de nos sueurs, de nos larmes et de notre sang. Ce dernier lot n'est certes pas le plus triste. Dans les bulletins de la victoire, dans le dénombrement des morts, tu ne tiendras pas même la place d'un chiffre; mais ces cœurs, que ton départ émut et déchira, te prépareront le triomphe le plus doux ou la sépulture la plus enviée. Exilé du cimetière de ton village, tu dormiras dans leur souvenir. Si tu reviens, et tu reviendras, quel bonheur accueillera ton retour.

Pars donc heureux! C'est assez pleuré! Encore une fois, on ne meurt pas. Quand le rang se referme sur le vide que nous laissons, on répond à l'appel d'en haut d'une voix ferme, claire et haute. Et nous qui mourons, tués par la vieillesse ou la maladie, ne devrions-nous pas envier ces morts glorieuses et fécondes! Bonne chance! Et que l'Italie, heureuse et indépendante, n'ait à l'avenir à jeter ses fleurs qu'à des triomphateurs pacifiques.

J. DOUCET.

Ouverture des travaux du canal de l'isthme de Suez.

Il vient de se donner sur le sol africain un coup de pioche dont le bruit, un instant couvert par celui du canon, aura du retentissement dans le monde entier. C'est celui qui inaugure le travail de ce grand œuvre du dix-neuvième siècle, dont M. Ferdinand de Lesseps s'est fait le promoteur: le percement de l'isthme de Suez.

La navigation affranchie de la distance et des dangers qu'elle allait affronter jusque dans les régions tempêtueuses des mers australes, pour remonter ensuite dans l'Océan pacifique ou dans l'Océan indien; le Japon, la Chine, le grand archipel d'Asie, l'Australie, les Indes rattachées par une ligne directe à l'Europe, voilà une partie des bienfaits que doit réaliser l'avenir de cette entreprise, l'une des plus audacieuses qu'ait conçue le génie humain.

Qui pourrait assigner aujourd'hui des limites à la puissance de l'homme? L'eau et le feu ont mis à sa disposition une force sans borne; sa pensée vole avec la rapidité de la foudre sur la surface du sol où il circule lui-même avec la rapidité du vent; plus de distance... il pratique aux flancs de la terre de gigantesques ponctions: l'eau en jaillit et avec l'eau la fécondité; plus de désert... les âges mêmes n'ont plus pour lui de secrets dans leurs abîmes; il évoque du sein des grès et des calcaires l'histoire du monde dans ces accumulations des siècles qui se sont écoulés avant qu'il n'habitât la surface pacifiée de cette planète.

Le voici aujourd'hui qui s'en prend à la masse terrestre et qui, semblable au propriétaire modifiant son local selon ses intérêts, ses commodités et ses goûts, coupe les isthmes, unit les mers et sépare les continents, comme il déplacerait une clôture ou percerait une cloison.

C'est le 25 avril dernier qu'a eu lieu la grande solennité reproduite par notre gravure. L'œuvre de M. de Lesseps sortait de la sphère des explorations et des spéculations théoriques et financières, pour entrer dans celle de la réalisation. La commission déléguée en Égypte par le conseil de la Compagnie universelle du canal de Suez, sous la présidence de M. de Lesseps, était campée depuis cinq jours, entre le lac Menzaleh et la Méditerranée, sur le point de la plage où doit déboucher le canal maritime. Les jalons, plantés dans le sable de cette côte déserte où le Port-Saïd étendra ses jetées et ouvrira ses bassins, indiquaient le lieu où devaient s'ouvrir les travaux.

La commission s'y rendit à sept heures du matin. MM. Mongel-bey, ingénieur en chef des ponts et chaussées égyptiens, directeur des travaux, De Moutant, Laroche, ingénieurs des ponts et chaussées, Larvasse, ingénieur hydrographe de la marine, attachés à la Compagnie, Aubert-Roche, médecin en chef, Hardon, entrepreneur des travaux, et un personnel de cent cinquante employés: conducteurs, marins et ouvriers fellahs, s'y trouvaient déjà réunis.

M. de Lesseps, après avoir fait déployer le drapeau égyptien en tête du chantier, accepta la pioche qui lui fut offerte par l'entrepreneur des travaux et adressa l'allocution suivante à l'assistance:

« Au nom de la Compagnie universelle du canal maritime de Suez, et en vertu des décisions de son conseil d'administration, nous allons donner le premier coup de pioche sur le terrain qui ouvrira l'accès de l'Orient au commerce et à la civilisation de l'Occident. Nous sommes tous réunis ici dans une même pensée de dévouement pour les intérêts des associés de la Compagnie et ceux de son auguste créateur et bienfaiteur, le prince Mohammed-Saïd.

» L'exploration complète que nous venons de faire nous donne la certitude que l'entreprise dont l'exécution commence aujourd'hui ne sera pas seulement une œuvre de progrès, mais donnera une immense valeur aux capitaux qui l'auront réalisée. »

Et au milieu des manifestations de l'assentiment le plus sympathique, M. le président d'abord, puis les membres de la commission, et après eux les ingénieurs ouvrirent la tranchée jalonnée sur le tracé du canal.

« Chacun de vous, dit ensuite M. de Lesseps aux ouvriers égyptiens groupés autour de lui, va donner son premier coup de pioche, comme nous venons de le faire. — Rappelez-vous que ce n'est pas seulement la terre que vous allez remuer, mais que vos travaux apporteront la prospérité dans vos familles et dans votre beau pays!

» Honneur à l'Effendinach, Mohammed-Saïd-Pacha! qu'il vive de longues années! »

Le percement de l'isthme de Suez était commencé.

C'est cette scène imposante que notre gravure reproduit dans sa grandeur et sa simplicité.

La civilisation inaugure au désert ses plus frappants miracles; et les peuplades de ces solitudes sablonneuses dont les récits de l'oasis ou de la tente bercent l'imagination ardente de tous les contes de l'Orient, croient assister à la réalisation des rêves de leurs poëtes. Les tribus arabes de cette partie du désert que l'une de nos gravures représente accourant émerveillées sur la ligne du chemin de fer d'Alexandrie à Suez, pour voir passer *les chevaux de fer aux entrailles de feu*, ne viennent pas écouter avec moins d'enthousiasme l'annonce des transformations que va éprouver cette contrée. « L'esprit d'Allah nous revient, répètent souvent les vieillards, il était parti dans le Couchant. »

FULGENCE GIRARD.

L'abondance des matières nous oblige à renvoyer au prochain numéro la suite de *Mon cousin Elof*, de M. Erckmann-Chatrian.

Le général de division E.-F. Forey et la bataille de Montebello.

Notre armée d'Italie vient de publier son premier bulletin; son premier bulletin annonce à la France une victoire.

C'est sur un champ de bataille déjà illustré par nos armes que les aigles de nos régiments ont inauguré leur réapparition sur le sol d'Italie: le village de Montebello a été le théâtre de l'action.

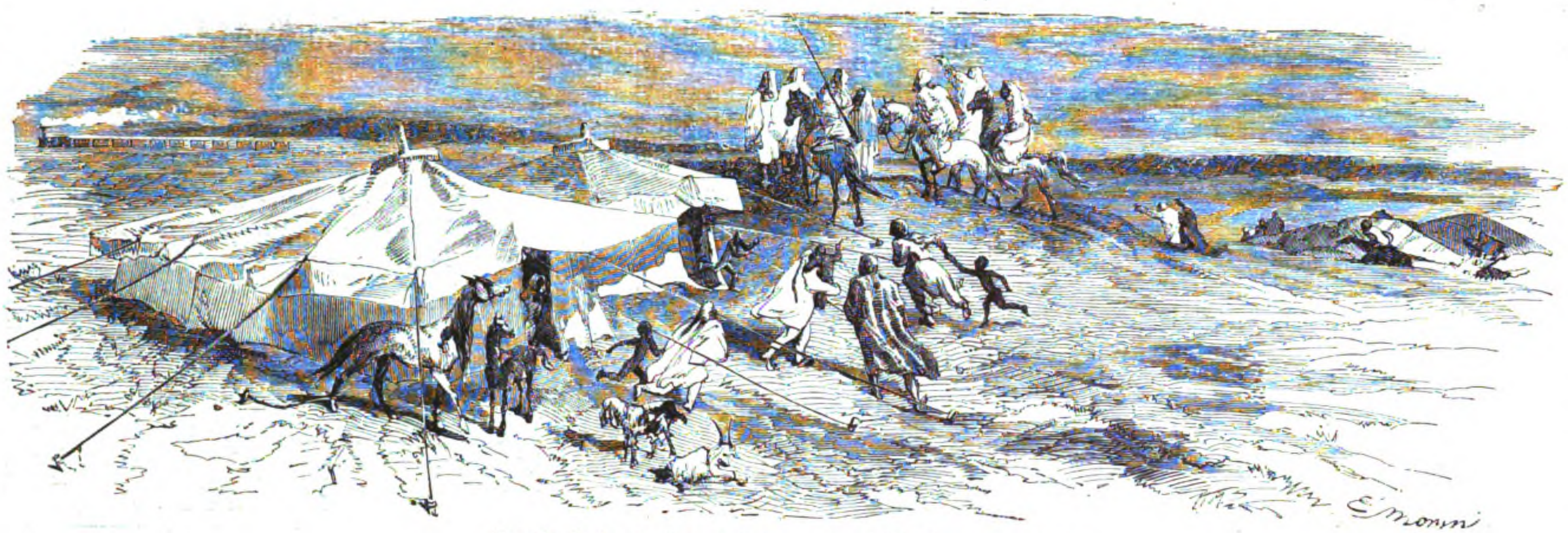
Deux reconnaissances, lancées par l'armée autrichienne, le 17 et le 18, contre la bourgade de Casteggio, avaient dû se replier sous la fusillade des

habitants soutenus, le 18, par un détachement de cavalerie sarde.

Une colonne de quinze mille combattants s'avança, le 20, pour venger ce double échec et reconnaître les forces et les positions de l'aile droite de l'armée française.

Les villages de Casteggio et de Montebello furent occupés sans résistance; la cavalerie piémontaise se replia, en contenant l'ennemi par de continuels retours offensifs.

Au bruit de cet engagement, où le canon mêle ses détonations au pétillement de la fusillade, le général Forey, établi près de Voghera, accourt avec deux bataillons, en donnant l'ordre à sa division de prendre les armes et le suivre.



Chemin de fer du Caire à Suez. — La civilisation et le désert.

La colonne autrichienne était descendue dans la plaine, et s'était déployée à cheval sur la route de Voghera et sur la ligne du chemin de fer de Casteggio, protégée par son artillerie établie à l'entrée du village de Montebello.

Plus d'une heure, l'intrépide général eut à supporter, avec ses deux bataillons, l'effort de ces masses qui concentraient leur feu sur eux, et il le supporta avec héroïsme. Dès que le reste de la division l'eut mis à même de prendre l'offensive, l'ennemi, attaqué à la baïonnette, fut rejeté sur le village, dont il tenta en vain de défendre, une à une, toutes les maisons. Sa résistance ne put tenir contre l'élan et l'intrépidité de nos soldats; il ne put même conserver le cimetière, dans lequel s'étaient retranchées ses meilleures troupes, et que les combattants se disputèrent comme un poste d'honneur. Culbutées sur tous les points, elles étaient, dès cinq heures de l'après-midi, en pleine retraite, laissant à nos drapeaux une palme glorieuse et du meilleur augure; car le succès de Montebello, en 1800, précéda la victoire de Marengo de quatre jours.

« L'action principale, nous écrit le lieutenant Robert le lendemain même du combat, a eu lieu dans le village de Montebello que mon bataillon, le 3e du 84e, a pris maison par maison, rue par rue. Nous avons eu affaire aux chasseurs tyroliens qui sont l'élite de l'armée autrichienne. Les régiments qui ont donné sont le 74e, le 84e, le 91e et le 98e, avec le 17e bataillon de chasseurs à pied. Le général Forey a été admirable d'entraînement et de sang-froid, ainsi que le général Beuret, qui a été tué à mes côtés, après la prise du village. Mon régiment a eu seize officiers hors de combat, dont trois tués sur place, soixante-trois hommes tués et un grand nombre de blessés... » Voilà des chiffres éloquents! Nous n'y ajouterons rien : pas même les détails qu'un autre de nos correspondants nous donne sur le lieutenant Robert qui, au milieu des hommes tombant pêle-mêle au autour de lui, s'est montré le digne officier de ce régiment héroïque. On ne pourrait qu'affaiblir ce récit tout spartiate que le lieutenant Robert termine en ces mots :

« Nos braves petits soldats se sont conduits comme des lions, nous avons fait six kilomètres au pas de course; et à trois kilomètres de Montebello, nous avons été obligés de franchir haies, fossés, ravins, collines; je ne sais en vérité comment nous avons pu arriver. . . . .

. . . .

Nous donnons le plan stratégique du théâtre de l'action, en attendant la grande et belle illustration que publiera, en supplément et en prime, notre prochain numéro.

[hér]os de ce glorieux combat est [le génér]al de division Forey, dont nous [donnons] aujourd'hui le portrait.
[Le gén]éral Forey (Élie-Frédéric) est [un de] ces officiers qui réunissent aux [notions t]héoriques de l'école les enseignements de la guerre active. C'est [sur les c]hamps de bataille qu'il a conquis successivement tous ses grades. [Né à Pa]ris en 1804, il entra en 1822 à [l'école d]e Saint-Cyr. Il avait déjà rem[pli dans] le 2e léger les fonctions d'of[ficier in]structeur, lorsque la campagne [d'Afrique] commença, à l'attaque du fort [l'Emp]ereur, cette réputation de bra[voure] que lui conquit son intrépidité [...]h, à Constantine et aux Portes-[de-Fer]. 1840 le montre obtenant, par [...] campagnes à la tête d'un batail[lon de] chasseurs, le grade de colonel. [...]r en France, son passage dans [...]é supérieur de l'infanterie et [...]erses inspections dont il fut [...] mirent en lumière ses talents [...]tratifs; sa vraie sphère cependant [...]t celle des armes. Son com[mandeme]nt dans l'armée d'Orient où [il fut c]hargé, momentanément, de la [...] du siége de Sébastopol, fit [...]re tout ce que la France pou[vait att]endre de ses hautes qualités [...]res. La victoire de Montebello [en est] une première réalisation.

LÉO DE BERNARD.

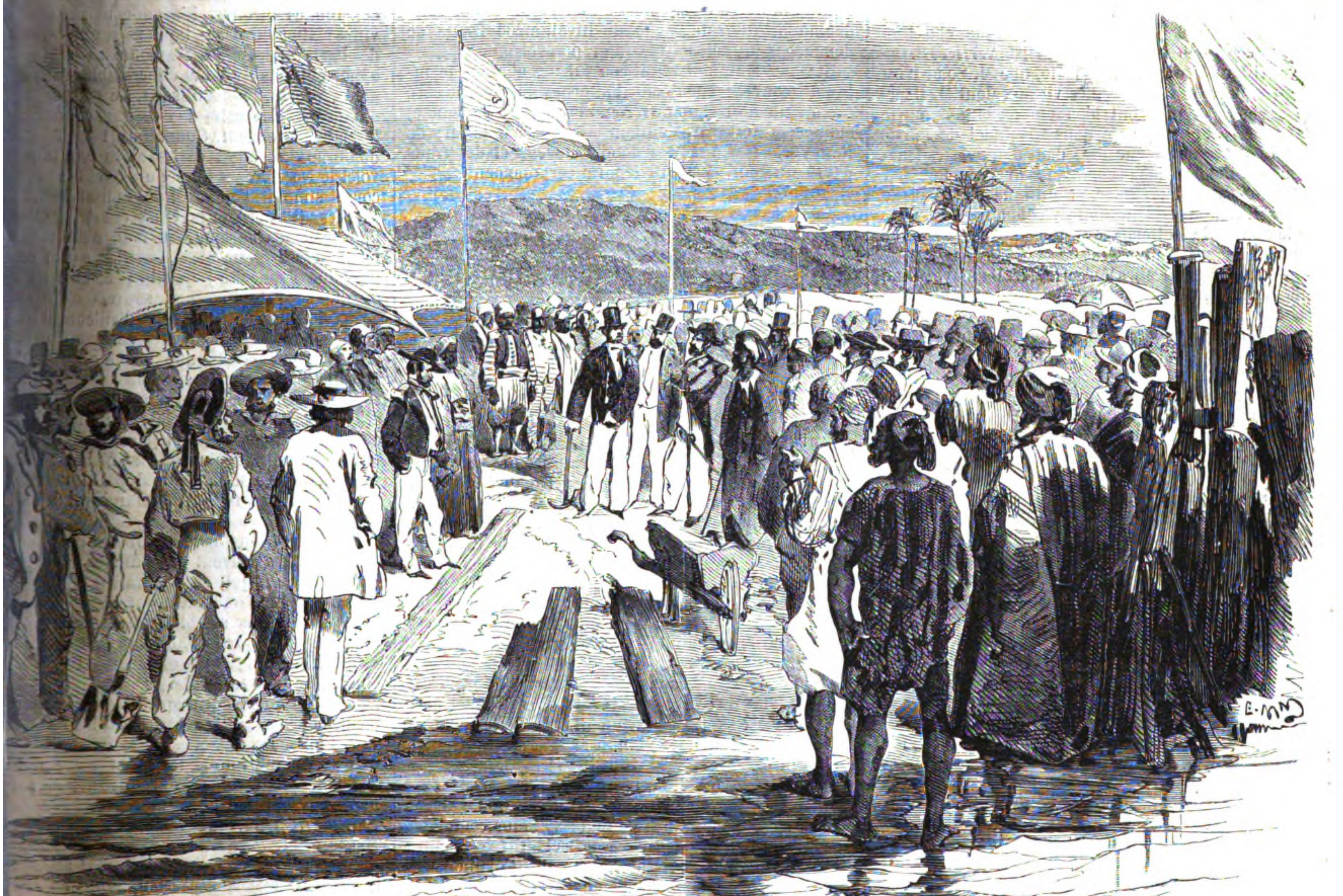
Le général de division Élie-Frédéric Forey, commandant en chef au combat de Montebello.

[C]OURRIER DU PALAIS.

[Les a]ssassins ne sont pas tous de la [même] trempe. Il en est qui vont au [crim]e avec une sorte de brutal courage. Ils jouent [leur pa]rtie; ils savent que le jeu est périlleux, qu'il [est] rare qu'un crime ne laisse pas derrière lui [d]es accusateurs, que la police est alerte, et que [l'abolit]ion de la peine de mort n'est encore passée ni dans nos mœurs ni dans nos lois. L'échafaud les voit résignés ou insolents : ainsi Poulmann, Lacenaire, Graft, Lemaire, Collignon. Verry me paraît encore être de ceux-là. — Il en est d'autres qui avaient oublié de faire entrer l'échafaud dans leurs calculs. Du jour où la main du gendarme se pose sur leur épaule, le froid de la peur les saisit pour ne plus les quitter; ils suent la lâcheté par tous les pores; il semble qu'ils espèrent que l'horreur de leur crime disparaîtra sous le mépris qu'inspire leur personne. Voyez, par exemple, Faugeras, l'assassin des époux Bardout, à Fontainebleau : comme il marchande sa vie devant la Cour d'assises! Pour obtenir un sursis, il n'hésite pas à lancer contre une malheureuse fille une accusation de complicité. Vous vous rappelez quelle émotion produisit alors cette prétendue révélation. Le président adjura Faugeras de dire la vérité et de ne pas ajouter par un mensonge infâme un crime nouveau à ceux qu'il avait déjà commis. « Pourquoi mentirais-je, dit alors celui-ci en pleurnichant, je ne suis plus rien sur la terre : je suis comme l'oiseau sur la branche qu'on est en train de viser! »

Eh bien! Il mentait. Un double arrêt de la Chambre des mises en accusation a reconnu l'innocence de la fille Solange. Cet incident vidé, l'audience n'offrait plus d'intérêt. Les effets sur lesquels comptait Faugeras avaient été déjà escomptés par les précédents débats. La délibération du jury n'a duré que quelques minutes. Elle a été suivie d'une condamnation à mort. En entendant son arrêt, le condamné a failli s'évanouir. — Il espérait *des atténuantes!*

Voici un autre gredin; mais celui-ci est du genre doux : il n'en veut qu'à la bourse des gens. C'est un mendiant, non pas le mendiant pittoresque de Callot, le bohémien déguenillé de la Cour des Miracles, ou le routier de Gil-Blas, qui demande l'aumône une escopette à la main. Celui-ci mendie en habit noir et en gants lilas; l'instrument qui lui sert à amorcer les âmes charitables est un *Précis chronologique d'histoire*


Inauguration des travaux du percement de l'isthme de Suez, le 25 avril 1859. — Le premier coup de pioche.

de France, un *rossignol* de librairie dont il s'est procuré à prix réduit un certain nombre d'exemplaires. Chacun d'eux, accompagné d'une lettre attendrissante, est déposé chez un personnage connu qui donne quelques louis et laisse l'ouvrage. C'est ainsi qu'ont été exploités lord Cowley, M. le comte de Nieuwerkerke, M. Horace Vernet et plusieurs membres de l'Institut. Les livres s'épuisaient-ils, Serrières, — c'est le nom de notre flibustier, — n'était pas embarrassé. Un homme marquant, M. le maréchal Excelmans, par exemple, venait de mourir; Serrières réclamait à sa veuve le prix de l'ouvrage — qu'il n'avait pas envoyé — et escroquait ainsi une quarantaine de francs. Il pratiquait aussi la mendicité pure et simple; mais avec quel art! Comme il vous mettait en scène sa femme, ses enfants, son anneau de mariage! Et quelles paroles bien senties sur « le rouge qui lui montait au front et sur une démarche qui était si peu dans ses habitudes! »

Si peu! il y a au dossier environ cent cinquante lettres remplies de ces sortes de demandes. Je ne sais pas si le *rouge au front* est vrai; mais quant à la femme, aux enfants et à l'anneau de mariage, ce n'était à coup sûr qu'une ingénieuse fiction; Serrières est garçon. Et si je vous disais avec quelles personnes il dépensait en vin de Champagne l'argent qu'il volait à l'indigent!

La mendicité de mauvais aloi n'est pas seulement coupable en ce qu'elle vole les pauvres, elle l'est aussi en ce qu'elle décourage les instincts bienfaisants et tarit les sources de la charité. Les faux industriels, ceux qui abusent de la confiance de leurs actionnaires pour réaliser, au détriment de ceux-ci, des bénéfices illicites, ont, de même, sur la richesse publique une influence funeste: ils alarment les capitaux, et restreignent l'essor commercial du pays qu'ils mettent en défiance contre les entreprises nouvelles. Et c'est sans doute une des raisons qui auront déterminé la 7e chambre à se montrer sévère dans l'affaire de la compagnie du chemin de fer de Graissessac à Béziers. Les prévenus étaient un administrateur et deux entrepreneurs de travaux qui s'étaient entendus pour pêcher un petit million en eau trouble. Ils ont été condamnés: le premier, Isidore Boucaruc, à cinq ans de prison; le second, Eugène Boucaruc, à trois ans; et le dernier, Soubaigné, à deux années de la même peine.

Vous vous rappelez un petit procès qui fit grand bruit il y a quelque temps, celui de M. Scribe contre son peintre, M. Héreau. Voici aujourd'hui M. Solar, un millionnaire de lettres, qui a quelque chose du même genre à débattre contre un artiste verrier, M. Delafaye. Il faut dire, pour être juste, que M. Solar n'est en cause que par ricochet. Les vitraux dont M. Delafaye réclame le prix ont bien été exécutés pour le compte de M. Solar, placés dans son hôtel de la rue Saint-Georges, n° 35, encadrés dans deux vastes fenêtres de cet hôtel; mais la commande avait été faite par M. Arnoux, ami de M. Solar, et critique d'art dans la *Patrie*. M. Arnoux, — qui doit s'y connaître, — trouve que le travail de M. Delafaye sera bien payé au prix de cinq cents francs.

« — Cinq cents francs! s'écrie M. Delafaye. Cinq cents francs, douze panneaux qui comprennent plus de cinq cent cinquante pièces de verre; douze panneaux où il m'a fallu représenter de nombreuses figures historiques: François Ier avec les personnages et les dames de sa cour les plus célèbres, ceux-là par leurs talents, celles-ci par leur beauté; douze panneaux auxquels j'ai consacré quatre mois entiers! Cinq cents francs! On donne cela à un vitrier, non pas à un verrier. — C'est vingt mille francs ou ce n'est rien.

» Et encore, ajoute le peintre, — *in caudâ venenum*, — si l'on savait quel travail ingrat! M. Solar n'a-t-il pas eu la fantaisie de faire placer au milieu de ces figures historiques, des seigneurs et des dames du seizième siècle, son propre portrait, celui de son fils et celui de sa femme, habillés comment? Lui et son fils en habit noir, en cravate blanche, en bottes vernies, et madame en crinoline!

» — Que voyez-vous donc là de si drôle? a répliqué Me Plocque. Aimeriez-vous mieux que M. Solar eût suivi l'exemple de ce financier qui vient de se faire peindre aussi sur des vitraux, lui et sa femme, dans le costume d'Adam et d'Eve... avant la faute? »

Le débat a été vif. « C'est une exploitation, » dit M. Delafaye; « c'est un chantage, » répliquent MM. Arnoux et Solar. Tous, du reste, se sont accordés à réclamer une expertise. Le tribunal y a consenti et a chargé M. Viollet-Leduc de faire le rapport.

A propos, qu'est donc devenu celui de M. Louis Boulanger sur les tableaux de M. Héreau?

Si M. Solar éprouve des tracasseries dans ses négociations de livres et de vitraux, il est au moins tranquille en son pachalick de la *Presse*. C'est tout le contraire pour M. Achille Jubinal, et il n'est pas, à l'heure qu'il est, de journaliste plus tourmenté, tanné, picoté, que ne l'est l'honorable rédacteur en chef du *Messager*. Le *Messager* lui devait la vie: or, voilà que le fils se retourne contre son père et s'imagine un beau matin de le flanquer sans façon à la porte du domicile commun. Vous figurez-vous un rédacteur en chef expulsé du bureau de rédaction, traité comme un intrus dans son imprimerie? M. Jubinal a réclamé devant les tribunaux; il faut avouer qu'il en avait bien le droit. Savez-vous jusqu'où allait la malice de ses adversaires? Jusqu'à tuer le *Messager* pour faire pièce au rédacteur en chef. De tous les journaux du soir, celui de M. Jubinal paraissait le dernier. C'était lorsque la *Patrie*, la *Presse*, le *Pays*, le *Courrier de Paris*, la *Gazette de France*, avaient été lus et digérés que le *Messager* entrait en vente. — En vente est une figure; car il ne se vendait plus. — Le tribunal et la Cour, tour à tour saisis de cette difficulté, ont accueilli les demandes de M. Jubinal. On lui a même donné le droit, dans le cas où ses adversaires ne s'exécuteraient pas de bonne grâce, de transférer dans un autre local l'impression et la publication du *Messager*. Le plus curieux de l'affaire, c'est que les deux parties n'ayant pas pu s'entendre, voilà qu'il paraît chaque soir deux *Messagers*: l'un publié par MM. Jubinal et Schiller, l'autre par MM. Pfeiffer et Dubuisson. Et pourquoi pas? N'a-t-on pas vu la Rome de Pompée et celle de César? Rome est-elle aujourd'hui au faubourg Montmartre, avec Jubinal et Schiller, ou dans la rue Coq-Héron, avec Pfeiffer et Dubuisson? Problème piquant pour le public, mais sans intérêt aucun pour les abonnés qui reçoivent à la fois les deux *Messagers* et bénéficient de cette petite guerre.

Après les deux *Messagers*, voici venir les deux *Civettes*. L'aînée, la doyenne des *Civettes*, celle de la rue Saint-Honoré, se plaint de la *Petite Civette* de la rue de Rivoli. Elle l'accuse de lui avoir pris son nom et son enseigne, dans le but d'égarer les nez de province qui viennent à Paris faire le pèlerinage de la *Grande Civette*. La *Petite Civette* répond que l'enseigne est de bonne prise et qu'elle appartient à tout le monde. La France, dit-elle, est pavée de *Civettes*. Il n'est pas une ville qui n'ait la sienne, un village où vous ne rencontriez un petit tableau représentant une civette accroupie d'un air sérieux sur une tabatière et occupée à y déposer son précieux parfum. A Paris même, un des plus vieux débits de tabac n'a-t-il pas pris pour enseigne: *A la 339e Civette?* — Toutes ces raisons n'ont pas paru concluantes à MM. les juges consulaires, qui ont ordonné la suppression de l'enseigne et condamné la *Civette* de la rue de Rivoli à 200 francs de dommages-intérêts envers sa grande voisine.

Et cependant, à dix-huit cents lieues d'ici, un membre du congrès américain, l'attorney Sickles, accusé d'avoir tué d'un coup de *revolver* l'amant de sa femme, était acquitté — avec enthousiasme — par le jury de New-York. Il y a là des détails curieux et des traits d'un haut goût. — J'y reviendrai certainement.

PETIT-JEAN.

THÉATRES

GYMNASE-DRAMATIQUE: *Une Preuve d'amitié*, comédie en trois actes, par M. le comte Sollohub.

Lorsqu'un Russe se met en tête de devenir Parisien, on peut être sûr qu'il le deviendra plus que personne. En peu de temps, il aura la grâce, l'affabilité, le tact et l'esprit. M. le comte Sollohub vient de le prouver de la façon la plus audacieuse et la plus brillante: il a écrit une comédie et il l'a fait applaudir sur le théâtre des délicats et des difficiles, au Gymnase. Nous ne dirons pas que, du premier coup, il a égalé nos auteurs de profession, ceux qui ont brevet pour dispenser l'émotion et la raillerie; mais il a rencontré un succès flatteur, où l'hospitalité n'entre pour rien, — ou presque rien.

Une Preuve d'amitié appartient au genre galant: c'est un pont jeté entre l'aristocratie et la société interlope. Toute la pièce se passe sur ce pont. Il y avait quelques périls; M. le comte Sollohub en a esquivé le plus qu'il a pu.

Voici l'intrigue: M. de Pierrefonds, un parfait gentilhomme, est engagé dans une liaison avec une de ces sirènes parisiennes, plus redoutables et plus complètes que celles de la fable, Teresa Pachetti (ses bonnes amies prononcent Thérèse Paquet), qui le ruine sans l'aimer plus que de raison. Son oncle, l'oncle de M. de Pierrefonds, cherche tous les moyens pour amener une rupture entre *elle et lui*, comme dirait Mme George Sand, — entre *lui et elle*, comme dirait M. Paul de Musset. Il est secondé dans ce moral projet par une jeune veuve, d'une vertu au-dessus de tout soupçon, mais d'une humeur passablement aventureuse. Mme de Cernay se met en campagne pour relancer M. de P[...] fonds, et, emportée par son caractère généreux, [...] relance... jusqu'au bal Mabille. Nous avons crain[...] moment, pour l'auteur russe, mais nos crain[...] été promptement dissipées: on n'a pas le pied [...] risien; et c'est plaisir de voir avec qu[...] assortit et mêle ses groupes sous ces ombrages [...] més. Mme de Cernay ne s'en retire pas, par ex[...] aussi victorieusement qu'elle l'avait espéré; [...] faut même qu'elle n'en soit pour sa preuve [...] Teresa Pachetti, qui l'a aperçue causant avec [...] Pierrefonds, la prend pour une rivale et l'a[...] en des termes inconnus à l'aristocratie. Un du[...] suit entre M. de Pierrefonds et un baron al[...] épris de Mme de Cernay. M. de Pierrefonds est [...]

Cette blessure a son contre-coup immédiat [...] cœur de la jeune veuve, qui finit par s'avouer [...] efforts pour détacher M. de Pierrefonds de son [...] maîtresse ne sont pas aussi désintéressés qu[...] croyait elle-même. La lumière se fait égalem[...] celui-ci; il comprend qu'à titre égal de jeune[...] beauté, les préférences d'un homme intellige[...] s'arrêter sur la femme bien élevée, riche et a[...] plutôt que sur la courtisane égoïste et gross[...] resa Pachetti reçoit son congé définitif, et M. de [...] fonds devient le mari de Mme de Cernay.

Ce n'est pas autre chose; mais cela est exp[...] embarras et cela s'écoute en souriant. Les a[...] sont bien pour un peu: Mme Rose Chéri mène [...] avec cette certitude qu'elle doit en partie à [...] création de la baronne d'Ange. M. Dupuis, e[...] homme égaré à la Bourse des femmes (c'est ai[...] appelle le bal Mabille dans *Une Preuve d'ami[...]* légèreté qui convient à sa position équivoque.

A ce propos, remarquons et faisons remarq[...] depuis quelque temps, la comédie moderne [...] vérité, trop exclusivement parisienne. Plai[...] la décentralisation de Thalie. Les pièces les p[...] ment applaudies dans ces dix dernières anné[...] *Dame aux Camélias*, *Mercadet*, *les Faux bo[...] Lionnes pauvres*, — ne dépassent guère les forti[...] quelques-unes se hasardent jusqu'à Asnièr[...] pendant un acte seulement. Si intéressantes [...] ginales que soient les mœurs du bouleva[...] Bourse, des jardins publics, du mont Bre[...] résulte pas que la comédie doive se circons[...] ces limites étroites. N'avons-nous donc plu[...] vince? Rien de dramatique ne se passe-t-il [...] de Paris? Cependant, les journaux judicia[...] apportent tous les jours d'incroyables récits, [...] gieux procès, pleins d'esprit, de passion, d[...] d'imprévu. Une paire de ciseaux et un hom[...] les sujets attendent. Quant aux types, ils [...] nombreux et aussi variés qu'on peut le [...] voici le Nord et ses têtes dures, voici le Ce[...] cœurs simples, voici le Midi pétillant d'enth[...] Vieilles villes et jeunes villes ont chacune [...] bien tranché, leurs intérêts bien distincts. [...] médie cesse d'être aussi Parisienne pour d[...] peu plus Française; qu'elle généralise ses [...] qu'elle se retrempe aux sources d'une [...] agrandie! Le public se lasse d'ailleurs, il f[...] l'avouer, de ces éternelles peintures d'un [...] jourd'hui plus connu que la bourgeoisie; [...] de cette localisation si spéciale du vice; i[...] l'enquête commencée sur la portion la plus [...] et la plus dangereuse de la population fém[...] depuis assez longtemps, et qu'on est arrivé à [...] tats d'observation plus que suffisants, grâ[...] vestigations de MM. Alexandre Dumas fils, [...] Barrière et les autres. Il demande une hal[...] chemin.

Ces observations, on le comprend de reste, [...] sent pas et ne peuvent pas s'adresser à l'au[...] *Preuve d'amitié* qui, en sa qualité d'écrivai[...] a tout de suite été au relief, à l'excentr[...] pourquoi sa pièce semble plutôt écrite pou[...] patriotes que pour le public parisien. Ses [...] — qui n'en sont pas pour nous, — lui feron[...] d'honneur dans sa patrie.

Les à-propos patriotiques sur la guerr[...] mencé dans les petits théâtres du boulevar[...] aux Folies-Dramatiques, est une pièce [...] qu'on applaudit tous les soirs avec f[...] français y joue son rôle accoutumé de s[...] boute-en-train. Ces trois actes sont adro[...] *Sur la frontière*, aux Délassements-Comi[...] *Zouaves en Italie*, au théâtre Beaumarchais, [...] plus particulièrement de l'improvisation [...] théâtres ne resteront pas longtemps en a[...] prépare de tous côtés des épopées militai[...] fumeront d'une odeur de poudre les b[...] Cirque fait des enrôlements. On s'engage [...] On fortifie la Porte-Saint-Martin et l'Ambi[...]

CHARLES M[...]

CHRONIQUE MUSICALE.

E-LYRIQUE : *L'Enlèvement au sérail*, opéra-comique en actes, imité de l'allemand par M. Prosper Pascal, musique zart. — OPÉRA-COMIQUE : *Le Diable au moulin*, opéra-ue en un acte, de MM. Michel Carré et Cormon, musique Gévaërt.

art a exprimé de grandes choses avec un petit e de sons, et c'est peut-être là un des traits les isissants de cette nature d'artiste essentiellement ive. Il s'est particulièrement attaché à la peinture thétique amoureux, il en a retracé toutes les es avec une délicatesse infinie de touche. Mais rcourant cette gamme des passions, il s'est arrêté en deçà du paroxysme, tant il avait horreur du , tant il semblait craindre de faire violence à sa . C'est ainsi que le répertoire de Mozart a tout d'une longue déclaration d'amour, rédigée dans le chatoyant et légèrement guindé du siecle poudré. élodies qu'il déroule en longs chapelets sentent drigal à s'y méprendre.

ur ne parler que de l'*Enlèvement au sérail*, il se e dans cette partition des beautés de premier qui ont été accueillies au Théâtre-Lyrique par blic que les brillantes représentations des *Noces garo* avaient déjà façonné au style de Mozart. is nous le dire? Nous préférons l'*Enlèvement au* avec ses allures franches et son laisser-aller plein esse, au babillage souvent minaudier des *Noces* , œuvre brillante pourtant, mais où une cer-lléterie, une certaine recherche du piquant, sont dentes pour duper une oreille impartiale.

taille, à tant de créations heureuses, a ajouté Osmin dans l'opéra de Mozart nouvellement re-té; la vérité est qu'il y a été parfait aussi bien e comédien que comme chanteur. Mais aussi un peu le joli rôle que le rôle d'Osmin : la chan-en trois couplets qu'il dit à son entrée du er acte est tout bonnement une merveille; elle a ssée chaleureusement, ainsi que le duo à boire chante avec Pedrille. Le morceau de l'œuvre qui nu le plus grand succès, est ce merveilleux ec emprunté au finale (*alla turca*) d'une sonate ozart. Qui l'a orchestré? est ce Mozart lui-? autant nous sommes sûr qu'il fait partie de la en question, autant nous croyons peu qu'il it dans la première édition de l'ouvrage. Le bruit ru que M. Prosper Pascal, l'auteur du libretto, instrumenté cette page déjà célèbre sous une plus modeste; s'il en est ainsi, il nous semble affiche devrait bien en faire mention. En tous y a là-dessous un mystère que malheureuse-il ne nous a pas été donné de pénétrer.

re autres morceaux remarqués, il faut encore l'ariette pleine de grâce que chante M^me^ Ugalde; ois airs du ténor : ils sont « pleins d'une amou-langueur, » comme on disait au temps de Mozart; sais-je encore?... Le duo magistral entre Bataille e Ugalde, le chœur et le quatuor final du pre-acte, morceau plein de surprises et de péripéties mènent des jeux de scène fort divertissants.

dire de la pièce? Le titre la dévoile toute e Constance est tombée dans les mains d'un re qui l'a vendue à je ne sais quel calife amou-Son amant, le chevalier Belmont, aidé de son edrille, a juré de reprendre au calife ce pré-utin, et pour tromper la surveillance d'Osmin, du sérail, il pousse l'imagination jusqu'à in-l'échelle de tous les enlèvements espagnols. ela se raconte en deux longs actes... et en dix ussi.

èvement au sérail, composé par Mozart pour le de Vienne, y fut outrageusement sifflé. A Paris, ons applaudi cette même partition, et ainsi ons vaincu les Autrichiens... sur le terrain du it artistique.

a nouvelle pièce jouée à l'Opéra-Comique sem-ider la cause d'une sorte d'homéopathie morale, é à l'art d'être heureux en ménage. Art diffi-celui là, mais dont les théories divulguées par el Carré vont singulièrement aplanir les diffi-Plus de maris jaloux, avares ou querelleurs! femmes coquettes ou boudeuses! — Voilà qui u! — C'est beau, oui, mais comme c'est simple! nple :

toine est un riche meunier, un meunier qui re à frimas et porte des gilets à ramages A sa on voit pendu un sac de cuir, auquel une bonne en pistoles sonnantes donne l'embonpoint le atteur. Voilà sous quel aspect avantageux se e M. Antoine vu de profil (côté gauche). ne fait-il demi-tour, aussitôt sa bonne mine iste se change en des airs de matamore à dé-r les filles amoureuses du sac aux écus. Vu ôté droit), notre meunier apparaît armé d'un ais d'un maître-bâton qu'un mot aventureux, une chiquenaude, un rien, fait voler en éclats sur le dos du prochain. Bref, Antoine est un très beau parti, mais un mari détestable, pour retourner le mot de M. Alexandre Dumas fils. Pourtant il existe de par le monde une certaine demoiselle Marthe, que n'intimident nullement les moulinets de maître-bâton, et qui a résolu d'épouser le meunier. « Ah! monsieur, vous êtes querelleur, lui dit-elle; eh bien! moi je suis colère. Vous voulez battre votre femme? Tout doux, s'il vous plaît, c'est votre femme qui vous battra; vous dites que c'est le sang qui vous agite?... moi ce sont les nerfs! voyez plutôt... » Et Marthe de s'abattre comme un ouragan sur le mobilier de la maison; les vitres, les faïences, les meubles, tout y passe. Antoine a trouvé son maître, il devient doux, complaisant, rempli d'attentions délicates; et c'est ainsi que la colère traitée par la fureur est un mal dont on guérit. N'avais-je pas raison de dire qu'il y avait un peu d'homéopathie dans tout cela?

Cette fantaisie, assez divertissante du reste, n'était pas le cadre que nous rêvions pour M. Gévaërt. Après *Quentin Durward*, nous nous attendions à quelque grande partition taillée en pleine histoire comme son aînée. Nous comptions même un peu sur M. Gévaërt et sur quelques qualités précieuses qu'il a puisées à l'école de Fétis pour entretenir au théâtre le goût de la musique sévère. Bien mieux, nous avions cru reconnaître en M. Gévaërt une certaine tendance au sérieux, une certaine *maëstria* dans la forme, et tout à la fois une énergie peu commune dans l'art de traiter l'orchestre. *Le Diable au moulin* est venu un peu ébranler l'édifice de nos espérances, en nous montrant l'auteur de *Quentin* revenu au genre de *Georgette*, qui fut son premier ouvrage représenté au Théâtre-Lyrique.

Il n'est pas à dire pour cela que nous faisions fi des partitions en un acte et que nous n'ayons pas à applaudir, sous plus d'un rapport, l'opéra nouveau de M. Gévaërt. Ainsi, nous aimons la franchise des couplets de M. Mocker, dont la reprise en trio est du meilleur effet; nous citerons encore ceux de M^lle^ Lefèvre, dont la coupe est élégante, et un excellent pont-neuf chanté avec rondeur par Prilleux; la scène de la table et le finale sont encore dignes d'être remarqués: on y sent une main déjà faite aux difficultés de la musique scènique. Ce que nous aimons bien moins, c'est le premier trio où la mélodie est quasi absente, et surtout l'ouverture où elle est hachée menu et dont les tronçons ne sont pas cousus avec toute l'habilité désirable.

Cela n'empêche que *le Diable au moulin* n'ait réussi, et une grande part du succès revient de plein droit aux acteurs. Mais, nous voulons le répéter encore une fois, que M. Gévaërt songe à nous donner une partition en trois actes, sans s'amuser plus longtemps aux fioritures de la paysannerie; le succès des petites choses est souvent trompeur.

ALBERT DE LASALLE.

Ateliers de confection militaire de M. Dusautoy.

La gravure qui remplit la dernière page du présent numéro offre la coupe de l'édifice dans lequel M. Dusautoy, tailleur de l'Empereur et de la maison impériale, a installé, par une improvisation véritablement digne d'être constatée, les vastes ateliers de confection des uniformes de l'armée. Notre but, en publiant cette curieuse planche, est de démontrer quel parti l'administration de la guerre peut brusquement tirer de l'industrie privée, lorsque éclatent sur le pays des circonstances exceptionnelles.

A la fin du mois d'avril dernier, le gouvernement, tenu sur le qui vive par l'attitude que prenait l'Autriche dans les affaires du congrès, décida de pourvoir à une vaste confection d'uniformes. M. Godillot qui, lors de la guerre de Crimée, avait été l'un des plus actifs fournisseurs de l'armée, conclut un marché général considérable, dans lequel M. Dusautoy assuma tout particulièrement ce qui était de sa spécialité. Pourtant, au moment de la signature du marché, rien n'était préparé autour du célebre tailleur qui n'était connu jusqu'à ce jour que par la vaste clientèle européenne que son habileté lui a faite. Celui qui habille les souverains, les princes, les diplomates, devait à l'improviste devenir le tailleur du soldat... et c'était, comme on dit vulgairement, une autre paire de manches! Il fallait donc du jour au lendemain tout organiser : atelier, administration, personnel, faire construire des machines, réunir des divisions d'ouvriers et de commis, concentrer enfin tous les éléments nécessaires à la prompte confection de *deux cent cinquante mille* effets militaires, dont le dernier devait impérieusement être livré dans le délai de quatre-vingt-dix jours...

Inventeur breveté d'une ingénieuse machine à couper les étoffes, dont il a fait l'application dans les ateliers du ministère de la guerre qu'il dirigeait à l'époque de la guerre d'Orient, et qui est aujourd'hui employée dans les ateliers-Godillot, M. Dusautoy devait trouver dans ce rapide et précis concours le moyen de satisfaire l'État dans les délais voulus. Il loua les anciens ateliers de la grande maison Pleyel qui se trouvaient vacants, et en cinq jours il y fit fonctionner une véritable armée de commis et d'ouvriers.

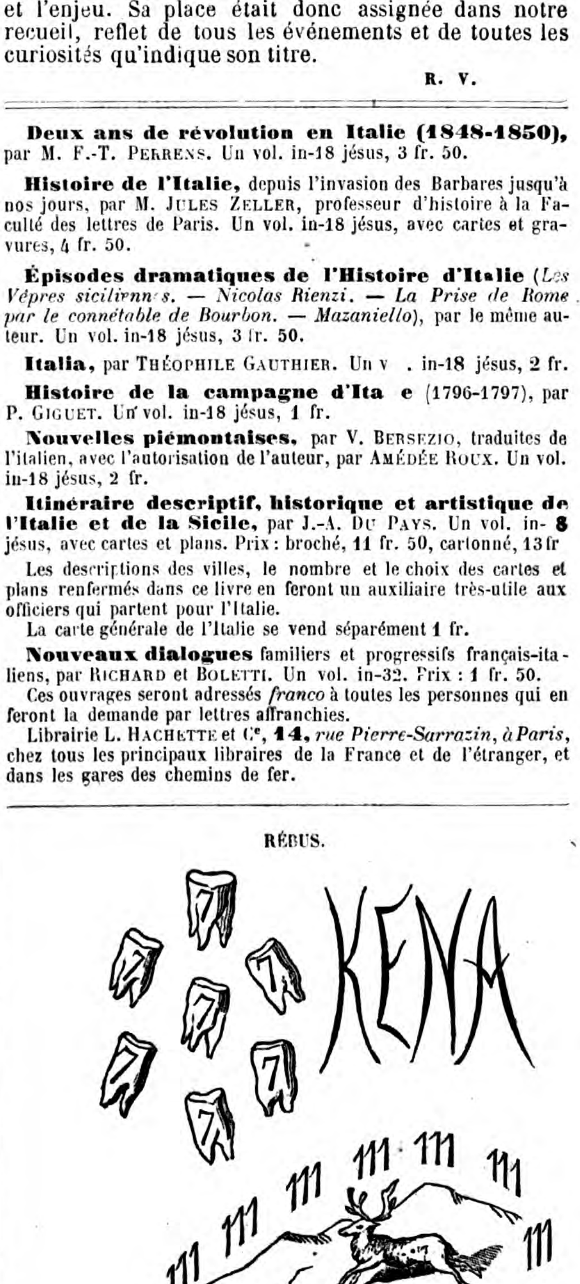
Plusieurs machines à découper, mues par la vapeur, étaient sur-le-champ fabriquées et mises en place; cent cinquante coupeurs à la main s'y adjoignaient, et un nombre illimité de travailleurs s'alignaient dans les immenses galeries de l'édifice. Au moment où nous écrivons ces lignes, M. Dusautoy a déjà distribué dans les ateliers de confection plusieurs centaines de mille effets de toutes sortes, c'est-à-dire que plus de sept cent mille mètres de tissus sont coupés et expédiés!

Car, ce n'est point à Paris seulement que se confectionne cette colossale fourniture. M. Dusautoy l'a répartie sur plusieurs points de nos départements, et chaque jour des wagons, chargés d'effets coupés, circulent sur nos lignes et portent du travail aux ouvriers de la province heureux de cette bonne aubaine. Pour Paris, M. Dusautoy a répandu ce même travail dans les quartiers les plus populeux, et chaque jour l'administration centale qu'il dirige, rue des Récollets, livre à l'État, par milliers, les uniformes complets prêts pour le combat... la victoire! On pense que la dernière capote grise sera fournie dans les premiers jours de juillet.

Assurément l'aspect de ces vastes ateliers, improvisés avec tant d'activité et d'habileté, et ainsi rattachés au grand événement du jour, offrait une des curiosités de l'actualité parisienne. Leur organisateur, M. Dusautoy, est un des hommes honorables et intelligents qui se sont créé une des premières places dans l'industrie de la capitale; son luxueux établissement du boulevard est connu de toute l'aristocratie voyageuse. Cet ensemble de faits constituait évidemment un des intéressants détails du rôle que joue l'industrie dans ces grands drames dont les nationalités sont à la fois les champions et l'enjeu. Sa place était donc assignée dans notre recueil, reflet de tous les événements et de toutes les curiosités qu'indique son titre.

R. V.

RÉBUS.



EXPLICATION DU DERNIER RÉBUS :

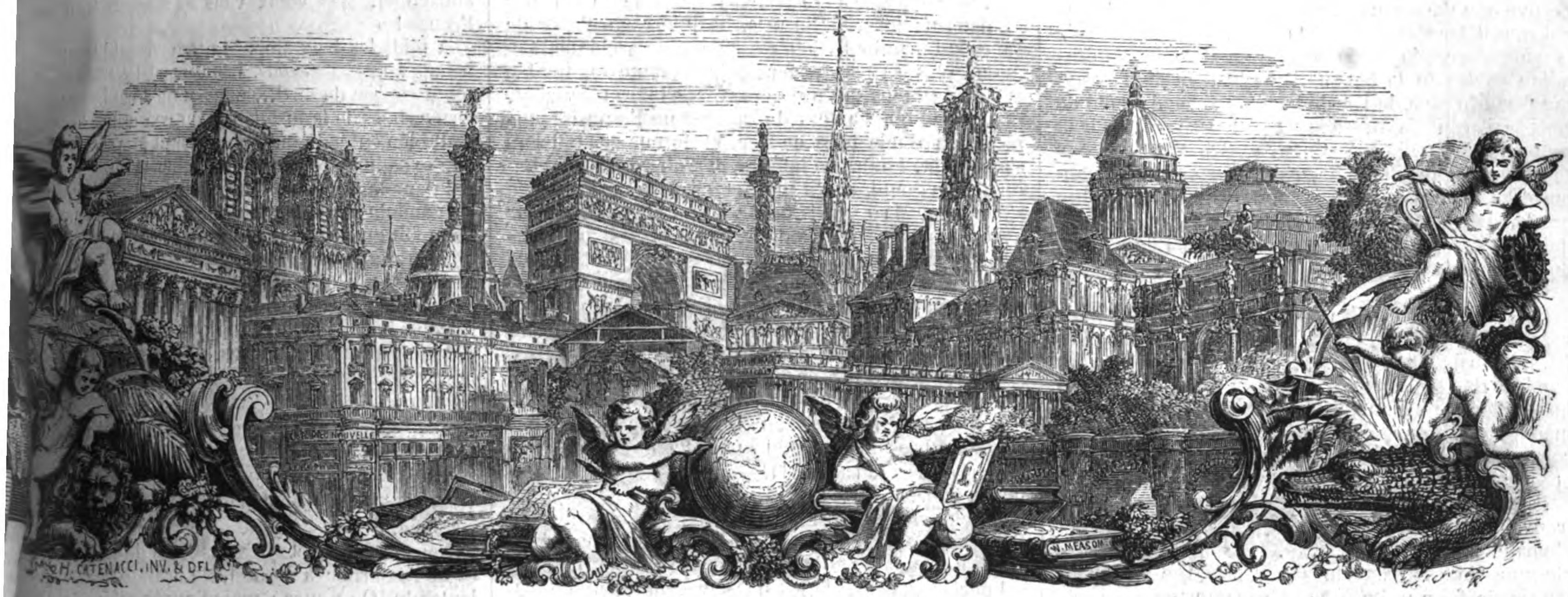
Qui est indépendant dans le monde?

Paris. — Imp. de la LIBRAIRIE NOUVELLE. — A. Bourdilliat, 15, rue Breda.

TRAVAUX D'ÉQUIPEMENT MILITAIRE : Aspect des ateliers de M. Dusautoy, où se confectionnent 300,000 uniformes pour l'armée française.

LE MONDE ILLUSTRÉ

JOURNAL HEBDOMADAIRE.



ABONNEMENTS

…ES ET DÉPART. : Un an, 18 fr. — Six mois, 9 fr. — Trois mois, 5 fr.
(Pour l'Étranger le port en sus)
…ix du numéro, à Paris : 30 c. — Dans les départements : 35 c.

3me Année. — N° 112.

4 Juin 1859.

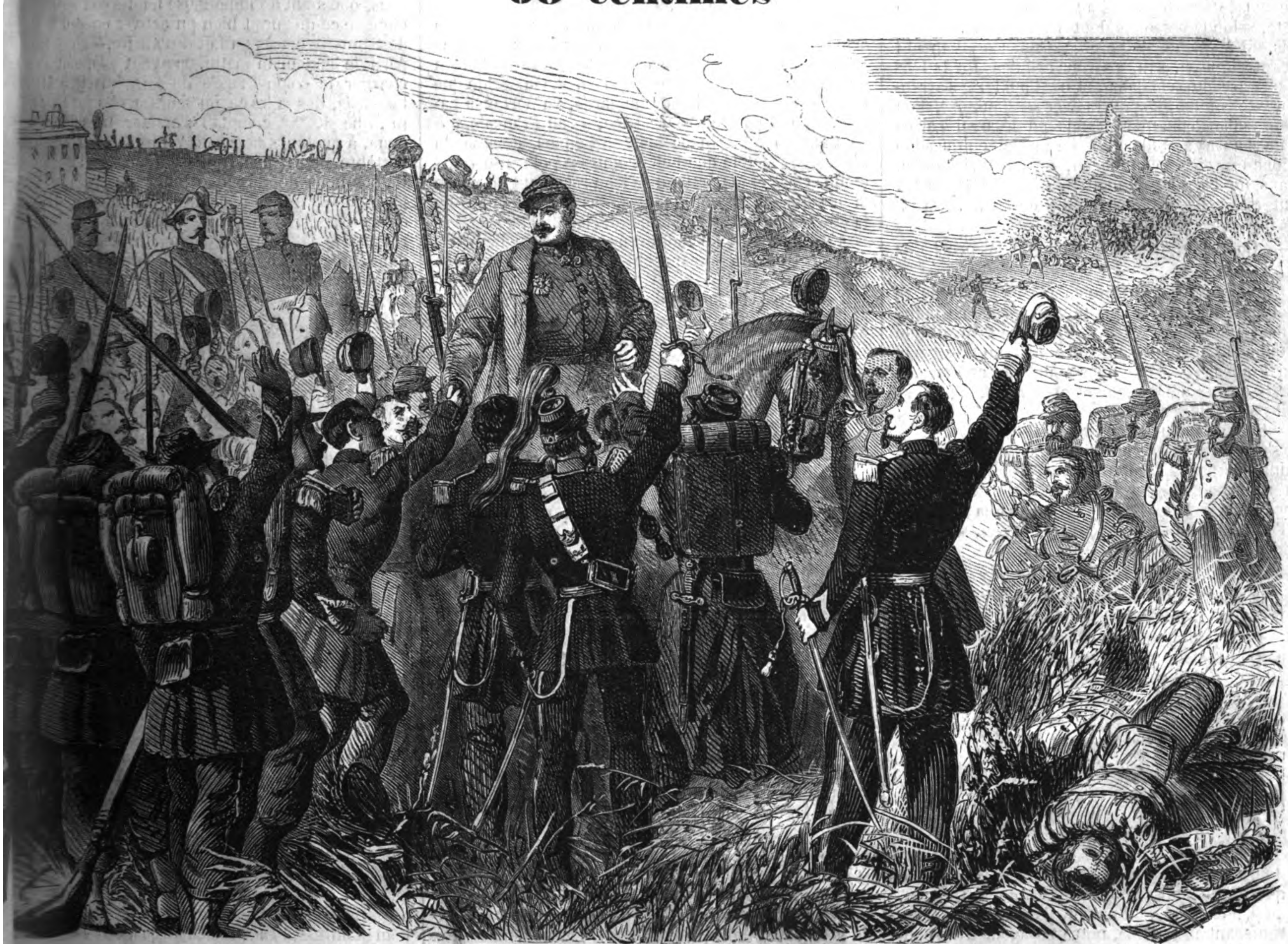
BUREAUX

A la LIBRAIRIE NOUVELLE, 15, boulevard des Italiens.

SOMMAIRE :

…ix exceptionnel de ce Numéro avec son Supplément : COMBAT DE MONTEBELLO

60 centimes



Combat de Montebello. Le général Forey acclamé par ses soldats au moment de la victoire.

COURRIER DE PARIS.

Nous voyons, dans les correspondances particulières venues de Montebello, qu'il est désormais bien prouvé que l'archiduc Charles, oncle de S. M. Autrichienne et Apostolique, assista, du haut du belvédère de la maison occupée par le général de Stadion, à la première partie de la bataille. Le régiment d'infanterie qui porte le nom de l'archiduc était engagé à côté de ceux « baron de Hesse » et « don Miguel » sur la route de Casteggio à Voghera, et Son Altesse Impériale voulait sans doute juger de la façon dont se comporterait le corps qu'elle patronne. Il est bon de dire que le régiment « archiduc Charles » est un de ceux qui ont le plus souffert... Mais il s'agit ici de l'archiduc, et non du régiment!

Une anecdote.

Ce prince, qui avait un commandement en Italie vers 1840, se trouvait en excursion à Venise. Les fêtes, les bals d'hiver étaient dans tout leur essor. Au nombre des maisons les plus brillantes et les plus hospitalières, on comptait celle de la baronne W***, mère du célèbre pianiste Thalberg. On y donnait des concerts excellents, et la plus haute société vénitienne et viennoise s'y donnait rendez-vous.

Parmi les plus belles habituées de ces salons, se trouvait une grande dame polonaise, femme d'un diplomate, la comtesse ......ka. L'archiduc Charles, à chacune de ses excursions à Venise, ne manquait jamais de faire visite à cette brillante personne, et, au bal, il dansait plusieurs fois avec elle. Or, en Autriche, il est d'habitude, lorsqu'un prince engage à danser une femme qu'il distingue, que toute invitation préalable se trouve non avenue, annulée. Le titulaire s'éloigne... et ne dit mot, flatté peut-être, s'il est Allemand, que sa place à côté de la dame soit remplie par un archiduc! Chez nous, les choses se passaient jadis différemment avec les princes. Lorsque, dans les bals de cour, un des fils du roi Louis-Philippe désirait danser avec une personne déjà invitée, un aide de camp allait trouver le danseur inscrit, et lui disait :

« — Son Altesse Royale désirerait danser avec madame ou mademoiselle une telle... Il me charge de vous prier de vouloir bien lui céder votre tour. »

Souvent le prince adressait personnellement sa requête, selon la personne dont il s'agissait...

Mais, en Autriche, on ne procède pas si poliment! L'Altesse s'impose, sans se soucier des invitations qu'a déjà acceptées la dame, et c'est à elle de s'arranger ensuite comme elle pourra avec ses danseurs, dont les tours d'ancienneté sont mis en désarroi par ce tour de faveur archiducale! Le prince en question agit donc un soir de cette façon, — à l'autrichienne, — dans un bal que donnait la mère de Thalberg. S'étant approché de la belle comtesse ......ka, il lui dit :

« — Comtesse, je vous demande la prochaine valse! »

La comtesse n'osa point dire qu'elle était engagée, se soumettant en cela à l'étiquette viennoise, tout naturellement importée à Venise. Mais il se trouvait que celui qui avait obtenu cette valse était un voyageur, — un Français, — que nous pourrions nommer. Il fut sur le champ officieusement prévenu de ce qui se passait par un de ses amis.

« — Eh bien! nous allons voir! dit-il. »

Et, s'étant sur-le-champ rapproché de sa valseuse, il se tint tout prêt à l'emmener aux premiers accords de la ritournelle. Celle-ci résonne... notre Français s'élance et présente vivement la main à la comtesse pour l'emmener au salon de danse. Celle-ci, surprise, répond :

« — Pardon!... c'est que l'archiduc... »

Et, par un geste involontaire, elle cède pourtant la main dont on cherchait à s'emparer... et cette main ayant servi à prendre le bras de la dame, elle se voit vivement entraînée, tandis que son hardi cavalier, feignant d'être très-occupé de fendre la foule, semble ne rien entendre des résistances, des observations que, vivement émue, elle cherche à produire. On arrive ainsi dans le salon de danse, et on se trouve en place pour la valse :

« — Mais vous ne m'écoutez pas! — dit la comtesse toute pâle... — L'archiduc m'a invitée... je ne puis me dispenser...

L'autre profite du bruit que fait l'orchestre et entraîne un peu impérieusement la dame dans le tourbillon tournoyant. Ce n'est qu'après quelques tours de valse que, la sentant presque défaillante, il s'arrête, et sur la prière qu'elle lui en fait, ils quittent l'arène. En la ramenant à sa place, notre voyageur trouve un groupe d'officiers très-animés...

Voici ce qui s'était passé :

En entendant résonner la valse, l'archiduc Charles, — celui-là même qui, l'autre jour, de ce fâcheux belvédère, assistait à la défaite de son propre régiment, — l'archiduc, disons-nous, s'était approché pour conduire sa danseuse au salon... et ne l'avait plus trouvée. Elle avait déjà été enlevée (c'est le mot!) par le danseur inscrit. Surpris, il interroge l'aide de camp qui marche toujours à côté d'un archiduc. Celui-ci, plus surpris encore qu'une comtesse, invitée par un archiduc, ait osé se sauver, s'informe aussitôt, et apprend que l'auteur du rapt est un Français! Stupéfaction d'une telle audace, et fureur des officiers s'ameutant. Le prince informé et d'abord un peu choqué, sans doute, ne dit mot, et croit de sa dignité de s'éloigner. Mais tandis qu'il s'en va plus loin causer avec des généraux, l'aide de camp et ses amis entourent la baronne W***, pour savoir quel est ce Français assez imprudent, assez téméraire pour enlever une valseuse qui attend un archiduc. La baronne, au désespoir, en bonne viennoise qu'elle est, déclare que c'est un homme qu'elle a lieu de supposer très-comme il faut, qui a un nom... qu'elle a connu enfin chez le gouverneur de Venise, le comte de Thunn, où il était fort bien traité, et admis dans les conversations si recherchées du maréchal duc de Raguse... « — Mais le consul de France est là, — dit-elle, — qu'on s'informe à lui! »

On cherche le consul. C'était alors le chevalier de Franqueville, un homme d'infiniment de cœur et d'esprit, connaissant le monde et son monde. Le consul déclare que M. *** est un voyageur de toute distinction et qu'il ne comprend rien à ce qui arrive. On voudrait le pousser à interpeller le Français sur sa conduite, et obtenir qu'il quitte le bal...

« — Demain, au consulat de France, je serais tout prêt à recevoir une plainte qui me serait régulièrement adressée au sujet d'un de mes nationaux, et j'examinerais ce que mon devoir m'ordonnerait de faire, — dit noblement M. de Franqueville, — mais ici, au bal, je ne suis qu'un particulier, un homme du monde, admis au même titre que M. ***, et, sauf quelque grave flagrant délit qui m'obligerait à me revêtir de mes insignes, je ne puis m'immiscer dans un débat tout personnel. Voyez M. ***, il n'a pas quitté les salons, je suis persuadé qu'il vous répondra! »

Les officiers, loin de se calmer par cette fin de non-recevoir du consul, ne s'en montrent que plus animés contre celui qui leur paraît avoir commis un acte d'intolérable irrévérence envers leur général-archiduc. Un conciliabule a aussitôt lieu sur le balcon du palazzo, donnant sur le grand canal. On décide que l'un d'eux, un capitaine de hussards, va porter la parole, — une parole provocatrice, — au Français, qui continuait à valser avec les Vénitiennes, comme s'il n'avait pas soufflé une belle comtesse polonaise à l'archiduc Charles! On attend qu'il ait reconduit en place la marquise Persico, une des plus jolies femmes de la cité Vénète, et le capitaine autrichien l'aborde.

« — Monsieur, nous désirons savoir à quelle heure on vous trouvera demain, chez vous, pour une grave affaire?

» — Monsieur, au ton dont vous me parlez, je dois croire qu'il s'agit d'une provocation?

» — Sans doute, monsieur!

» — En ce cas, ce n'est pas moi qu'il s'agit de rencontrer, mais plutôt mes témoins. Ils seront à midi, chez moi, Albergo Danieli, quai des Esclavons, à la disposition de qui se présentera... Mais de quelle part?

» — Vous le saurez!

» — C'est bien. A demain midi!

» — A demain, monsieur... Vous restez au bal?

» — Comment, si je reste au bal? Certainement! à Venise on ne se couche jamais avant trois heures du matin! mais pardon : j'entends la ritournelle, et j'ai l'honneur de danser avec la baronne Galvagna! »

Et il disparaît.

Une heure après, il partait avec ses amis, Français et Russes, et leur racontait l'affaire. Il fut convenu que deux d'entre eux, — un peintre français bien connu, et un colonel aide de camp de S. M. l'empereur de Russie, — se trouveraient à l'Albergo Danieli à midi, pour accepter tout duel proposé par les officiers autrichiens, furieux de la valse raflée à leur archiduc. Mais, par condescendance envers le consul de France, notre compatriote alla de grand matin l'informer de ce qui se passait, tout en le remerciant de son attitude au bal. M. de Franqueville répondit :

« — Vous allez sûrement avoir avec ces hussards un duel très-sérieux. Pour m'éviter bien des embarras, et couper court à toutes les récriminations que le fait peut faire naître dans ce pays, où le duel est sévèrement prohibé, puni, je vous demande une chose : c'est de vous battre hors du territoire de mes fonctions qui se borne aux lagunes. Allez en terre ferme, hors de l'enceinte où est née la querelle, et de graves complications pourront être évitées! Je vois que vous vous êtes cru ici en France... où nos princes, en pareil cas, se conduisent avec une si grande courtoisie! Si j'avais pu prévoir le conflit, je vous aurais prévenu. Enfin, il est trop tard, et vous voilà sous le sabre autrichien. Mes vœux vous accompagnent, vive la France! »

A midi, les deux amis de notre compatriote se trouvaient au rendez-vous. Leur mandat était d'accepter toute espèce de duel... pourvu qu'il eût lieu en terre ferme, hors de la juridiction du consulat de Venise. Il était bien entendu qu'il ne pourrait être question d'aucun expédient tendant à entacher le caractère national dans la personne du voyageur. Il alla se promener en gondole sur la lagune, attendant qu'un signal convenu fait au balcon de son appartement lui témoignât que les Autrichiens s'étaient retirés...

Avant midi, il part. Une heure se passe, il erre dans sa gondole et regarde : rien! Beaucoup de temps s'écoule encore : rien! toujours rien!

Enfin, vers deux heures, une gondole se détache de la *riva degli Schiavoni*; il y reconnaît ses deux témoins.

« — Personne! — crient-ils du plus loin qu'ils peuvent. »

En effet, les Autrichiens manquaient au rendez-vous qu'eux-mêmes avaient demandé avec tant d'arrogance.

Notre compatriote prie ses amis de patienter encore et de retourner à l'hôtel, de crainte de quelque malentendu. On rentra; mais l'après-midi s'écoula sans qu'il parût personne. C'était à n'y rien comprendre. Cinq heures sonnèrent. Alors arriva le chancelier du consulat. Il venait prévenir le parti français d'un fait qui expliquait ce qui semblait inexplicable. L'archiduc Charles avait eu vent de la provocation, et, pour couper court à tout, il avait mis ses officiers aux arrêts pour quarante-huit heures... faisant prier M. de Franqueville de conseiller au Français, si peu au fait de l'étiquette de la cour autrichienne, de continuer paisiblement son voyage vers le sud italien...

Devant cette tournure des choses, notre compatriote ne crut pas devoir résister, et l'amicale invitation du consul lui parut un ordre. Certes, il eut vivement désiré prolonger de quarante-huit heures son séjour, pour ne pas quitter Venise durant les arrêts des hussards. Mais, obéissant à l'impérieuse loi des convenances, — obéissance qu'aurait bien pu activer un peu la police de Saint-Marc, très au fait de l'affaire, — notre homme partit le lendemain matin, en ayant soin, toutefois, de charger le colonel russe de faire savoir à MM. les hussards, dès la levée de leurs arrêts par leur général, que M. *** comptait s'arrêter trois jours à Padoue, à quelques lieues de Venise... pour admirer la vertèbre de Galilée, qui est déposée à l'Université. Hâtons-nous de dire que tout en resta là, et que ce fut le mieux qui se pût faire. Notre compatriote, les délais passés, s'en fut de Padoue à Florence, où il resta un mois. Alors, l'archiduc Charles étant retourné dans son gouvernement militaire de Vérone, le consul avisa le voyageur que, si ses travaux ou ses plaisirs le rappelaient à Venise, rien ne s'opposait à ce qu'il reparut. Il revint en effet, et, sauf un peu de froideur de la part de la bonne baronne W***, — fort émue, comme viennoise, de la scène qui s'était passée au bal, — tout était pour lui dans l'état précédent. En citant cette anecdote, qui est un de nos souvenirs d'Italie, nous ne faisons que saisir l'à-propos d'un nom que les circonstances viennent de produire dans les bulletins de la guerre, sans que son titre actuel d'ennemi de la France nous y fasse rechercher quelque chose de blessant pour l'archiduc Charles. Sa conduite en cette affaire fut digne et prudente, autant que celle de ses officiers peut paraître naturelle. Sans doute, la fierté d'un prince impérial d'Autriche ne permettait pas qu'il pût être insulté par un simple voyageur français, — lui disputant une valse et la main d'une jolie femme!

Un notaire nous raconte ceci, avec quelques restrictions qui laissent encore assez de piquant à l'affaire.

Il y a, dans un des brillants quartiers de Paris, un terrain d'environ cinq cents mètres de superficie, dont les voisins, ni personne, ne connaissaient le propriétaire. Seul peut-être, dans tout l'arrondissement, il était resté improductif, sans construction même provisoire, séparé de la rue par une vieille palissade pourrie, que soutenait dans ses ais disjoints la cuirasse des affiches sans cesse superposées. Cent fois des spéculateurs voulurent bâtir sur ce magnifique terrain... Mais quand il s'agissait de savoir à qui s'adresser pour l'achat, personne ne pouvait indiquer nom ni adresse! Or on calculait que, vu le quartier, on pouvait élever là une maison dont le rapport

... de cent mille francs : c'est-à-dire environ ... pour cent du capital employé à bâtir, — l'em... étant à lui seul d'une ressource considé... Bref, on disait dans le quartier que l'État ... bien, un jour ou l'autre, mettre ce précieux ... sous séquestre, comme tombé en déshérence... ... six semaines, meurt dans une campagne située ... Rambouillet, un vieillard qui n'avait pas mis ... à Paris depuis la révolution de juillet 1830. ... époque, avant une vingtaine de mille francs à ... son, un de ses amis lui avait conseillé d'a... ce terrain, situé dans un quartier encore peu ... mais dont il prévoyait le grand avenir. — ... de la crise financière déterminée par la situa... politique, M. X... eut les cinq cents mètres de ... pour ses vingt mille francs. Puis, s'étant allé ... campagne, il attendit ! ... peut-être que ce qu'il n'attendait pas encore ... avant le temps : la mort. Dans tous les cas, ... ment, en révélant la propriété, en précisant ... s, a pourvu à la possession. L'héritier indi... un brave garçon qui ne s'attendait à rien : un ... secondaire employé dans un théâtre du boule... Il paraît que l'artiste ne connaît enfin son père ... cet héritage tombé du ciel. Fils d'une an... danseuse de Lyon, il ne s'était jamais trop ... pé de la recherche de son état civil... Mais le ... de Rambouillet n'avait rien oublié, et c'était ... bon de constituer une petite fortune à celui ... veillait secrètement la vie, qu'en 1830 il ... mé les 20,000 francs dans ce bon terrain. Le ... vous dit que la moisson qu'ils rapporteront, ... d'autre engrais que les vingt-neuf ans écou... à de plus de 700,000 francs. Voilà ce qui s'ap... pour recueillir, et de l'argent bien placé,

... M. Guizot est parti pour le Val Richer, fort cha... contraint de quitter l'hiver prochain l'hôtel, ... la maison que depuis environ vingt-cinq ans ... au numéro 8 de la rue de la Ville-Levêque. ... se trouve comprise dans le percement ... boulevard Malesherbes, et les percements, ... que les boulets, ne respectent rien ! La ville ... traité l'éminent historien, homme d'état il... — et sorti aussi pauvre des affaires qu'il y ... é, — comme elle eut traité un particulier ... se défendant à coups d'experts contre les ... que lui portent les embellissements de la ... Guizot lui-même eut répugné à ces débats ... ise, et l'autorité l'a compris. Une somme de ... mille francs a donc été arrêtée à l'amiable ... propriation de cette demeure célèbre, et ... de l'*Histoire de la révolution d'Angleterre* a ... du Faubourg-Saint-Honoré, un modeste ap... situé presque en face de l'ambassade d'An... ... comme si le hasard des recherches voulait ... qu'il occupa longtemps le palais des Am... de France à Londres !

... est fort préoccupé du transport de sa ... qui est immense (30,000 volumes envi... exigera plus de logement que lui-même. ... moment été question de tout transporter ... ou l'illustre écrivain voulait se fixer à ... Mais sur les instances de ses filles, ... de Witt, et de son fils l'écrivain, ... ésident du conseil a consenti à passer an... quelques mois d'hiver à Paris. La retraite ... M. Guizot eut été une perte irréparable ... ou quatre salons intimes et sérieux où, ... des soirs où il reçoit lui-même, ses respec... ont heureux de le rencontrer, à l'époque ... courent les soirées et les bals.

... nous cite une femme du monde qui, s'iden... ssivement trop les mœurs hippiques an... perdu 15,000 francs aux dernières ... Chantilly. Le mari, qui est sportsman ... norait que sa femme pariât, et rentra tout ... avec un bénéfice d'environ 20 000 ... sur *Black-Prince*. Voyant que madame ... pas sa joie, pour l'égayer il lui offrit de ... gain. . ce qui amena un aveu. Monsieur ... 15,000 francs en disant : « — Je voulais ... été une maison de campagne... qu'il n'en ... tion... allez et ne pariez plus!... »

... erre, les femmes parient comme les hom... lorsqu'elles ont une fortune indépen... fille de lord Byron, cette Adda, l'unique ... donna son triste maria e avec miss ... peut-on dire, morte des suites de ses ... Dans un Epsom, elle se laissa en... à s'engager pour 80,000 livres sterling, ... elle perdit les trois quarts : quinze cent ... C'était toute sa fortune personnelle, — ... Son mari, inexorable, se borna à lui ... une pension à l'aide de laquelle elle alla vivre, ou plutôt elle alla mourir, dans une terre du Rutlandshire. Six mois après cet exil, la pauvre Adda Byron mourut de désespoir, à l'âge d'environ trente-cinq ans. C'était vers 1850.

Toute évocation de souvenirs italiens a son à-propos aujourd'hui, à mesure que les faits de guerre font défiler les noms des lieux auxquels ils se rattachent. Garibaldi a planté le drapeau rouge, blanc et vert de l'Italie nouvelle sur la *podesteria* de Côme. Côme est la ville où s'ouvre le premier bassin du lac fameux autour duquel ont aujourd'hui leurs villas la duchesse de Plaisance, Mlle Taglioni et Mme Pasta...

Un mot de cette dernière.

Née à Côme, en 1798, Mme Pasta, éprise de ce beau lieu, s'empressa, dès que ses premières économies le lui permirent, d'acheter un terrain sur le plus pittoresque point du lac. Plus tard, elle y édifia sa villa, qu'elle commença à habiter d'une façon intermittente, dès 1829, et définitive, en 1833, c'est-à-dire à l'âge de trente-cinq ans, jugeant alors sa carrière lyrique absolument finie. Pourtant, en 1840, alors qu'elle goûtait le repos enchanteur d'une pareille patrie, des pertes d'argent, des sacrifices que son bon cœur la porta à faire en faveur d'un des membres de sa famille, la décidèrent à s'arracher à sa retraite, à ses enfants, à ses amis, pour aller en Russie, où une très-forte somme lui était assurée contre une série de représentations. Elle partit avec chagrin, revint avec joie, et la brèche faite à sa fortune aussi réparée, elle n'a plus, depuis 1841, quitté cette délicieuse résidence, autour de laquelle résonne en ce moment le fracas des insurrections, des combats !

Avant d'en arriver à l'anecdote qui touche cette femme illustre, mais surtout excellente, nous voulons reproduire un autographe de sa main, qui témoigne de toute sa valeur comme esprit, et de toute son élévation comme caractère. Chaque ligne de cette lettre respire à la fois, et le plus haut sentiment de l'art, et la rare modestie personnelle de celle pour qui furent conçus et écrits les beaux rôles de la *Somnambula*, de *Norma*, de *Niobe* et d'*Anna Bolena*.

Cette lettre est adressée au célèbre Viotti, directeur de l'Académie royale de musique, et datée de Venise. On y verra une phrase toute cornélienne, bien digne de cette femme supérieure, qui depuis vingt-quatre ans vit sur le bord du lac de Côme, où tout ce que les voyages ont porté par là de célèbre, d'illustre, — ou plus modestement, de simple curieux, — est allé la visiter.

Venise, 7 février.

« On n'oublie pas, monsieur, si facilement ses plus » beaux jours; celui où j'eus le plaisir de voir et » de connaître un homme de votre célébrité fut un » des heureux jours de ma vie. Outre cela vous avez, » mon cher monsieur, un sûr garant dans l'amabilité » de votre caractère, qui ne vous permet jamais de » croire qu'on puisse vous oublier. Une preuve très-» remarquable de cette amabilité est la bon é avec la-» quelle vous me parlez dans votre lettre. Certes, » monsieur, je croirai avoir fait des progrès non ordi-» naires dans mon art aussitôt que je me verrai hono-» rée par votre approbation, suffrage auquel ma vanité » ose à peine aspirer. Il est vrai pourtant que depuis » mon départ de Paris, je n'ai épargné ni étude ni fa-» tigue pour sortir, si cela m'était donné par quelques » dons naturels, de la sphère commune; tenant tou-» jours à cette maxime : Qu'il vaut mieux n'approcher » point des arts que de les exercer trop médiocrement. » Je m'estimerai vraiment heureuse de pouvoir m'ar-» ranger avec vous, monsieur, pour travailler sous » votre direction, et je vous supplie de parler sur ce » sujet avec M. le chevalier Chabran, qui m'a fait » l'honneur de m'écrire en votre nom, et à qui j'ai » tout dit ce que j'avais à dire sur ce rapport, d'après » votre invitation.

» Croyez-moi, monsieur, avec le plus profond senti-» ment d'estime et de reconnaissance,

» Votre très-humble servante,

» JUDITTHE PASTA.

» *P. S.* En cas que je sois assez heureuse pour m'arranger avec vous, monsieur, je vous préviens que je désirerais choisir une pièce à mon gré pour mon début, et que je voudrais paraître chez vous avec le titre de *prima donna assoluta*. »

Qu'il nous soit permis de consigner ici un souvenir personnel relativement à une visite faite à la villa Pasta, il y a une quinzaine d'années.

Nous arrivions muni d'une lettre de recommandation de M. de Bériot, mari de la Malibran, lequel avait bien voulu nous adresser à l'illustre rivale de son illustre femme. Le bateau qui nous portait sur le lac de Côme traverse le premier bassin et nous dépose devant un escalier de marbre qui coupe en deux une longue terrasse bordée de balustres, et ombragée par un quadruple rang d'arbres tout variés d'essences. Derrière, les hautes et verdoyantes montagnes qui finissent bleuissantes par les airs. Au pied, une villa, construite du même marbre dont est édifié le dôme de Milan, affecte la façade d'un théâtre grec, avec portique, colonnade et fronton. C'est la villa Pasta posée dans un parterre de fleurs.

En arrivant de l'escalier sur la terrasse, du balcon de laquelle on jouit d'une vue des plus ravissantes, des plus *rassérénantes* qui soient en Italie, au monde, nous aperçûmes une femme de service accroupie, en plein soleil, — les bas tombés sur les talons, une jupe traînante à la taille, et un vaste chapeau de paille commune ondulant sur le chef, — qui enterrait des pots de flaxiflores dans une plate-bande :

« — *Ascolta, la donna! potrei salutare la signora Pasta?* (Dites-moi, la dame! pourrai-je saluer madame Pasta ?) »

La femme se releva lentement, se retourna nonchalamment, nous regarda curieusement et répondit tout simplement :

« — *Vado avisarla, signore!* (Je vais la prévenir, monsieur !) — *Abbia la bonta di passeggiarsi, aspettando!* (Ayez la bonté de vous promener en attendant !) »

Et cela dit, cette femme se dirigea vers la maison théâtrale, où elle disparut.

Nous usâmes de l'invitation, en allant chercher l'ombre sous l'avenue qui bordait la terrasse, d'où la vue planait d'une merveilleuse façon sur le second bassin de ce beau lac, une des merveilles de l'Italie. Le point où s'élève la villa Pasta est le plus mondain, au milieu de tous ces tours et détours du lac que bordent Lenno, Nesso, Lecco, Colonia, Corenno, noms qui, au souvenir des Pélasges, rappellent les plus beaux lieux de la Grèce : Lemnos, Naxos, Leucade, Colonne et Corinthe. A l'extrémité nord de ce bassin on aperçoit la sombre *Pliniana*, où coule la fameuse et bizarre fontaine trouvée par Pline l'ancien, et dans la villa moderne de laquelle habite encore, au retour de ses pérégrinations italiennes, une des célébrités de la beauté et de l'élégance parisienne du dernier règne, — la toujours belle duchesse de Plaisance. Plus loin, en face de Bellaggio, cap qui contourne les lieux où Manzoni a placé l'action de ses *Fiancés* (*I promessi sposi*), on voit la magnifique villa Sommariva, bâtie, ornée par cet opulent amateur de beaux-arts, qui plaça dans son vestibule toute une frise de marbre de Torwaldsen, représentant le *Triomphe d'Alexandre*. Antiquaire et homme du monde, millionnaire et galant, le comte de Sommariva a laissé un étrange et très-ressemblant portrait, dans un des salons du sénateur marquis de Boissy, portrait où il s'est fait peindre par Girodet en *Actéon* surprenant au bain une *Diane*, inspirée d'un modèle tout contemporain... tableau curieux et superbe, qui n'est effacé que par la présence, dans ce même salon, d'une des reproductions faites par le Titien lui-même de sa fameuse *Vénus au drap blanc*.

Mais c'est trop voyager sur le lac de Côme et rue Saint-Lazare, cité de Londres ; revenons à la villa Pasta, car voici précisément qu'un domestique en livrée vient nous prévenir que la *diva* nous attend.

On nous introduit au rez-de-chaussée de l'édifice théâtral, dans un frais petit salon tout tendu et meublé de perse rose et lilas. Une femme est assise sur un divan placé au fond, dans une demi-obscurité. Elle est enveloppée d'une robe de chambre en basin blanc, et coiffée en cheveux, comme une créole surprise par une visite matinale. Elle prend la lettre de Bériot, se borne poliment à y chercher le nom du présenté, — et entame sur-le-champ la conversation, bientôt interrompue par cette interjection :

« — M'avez-vous déjà rencontrée quelque part, monsieur? »

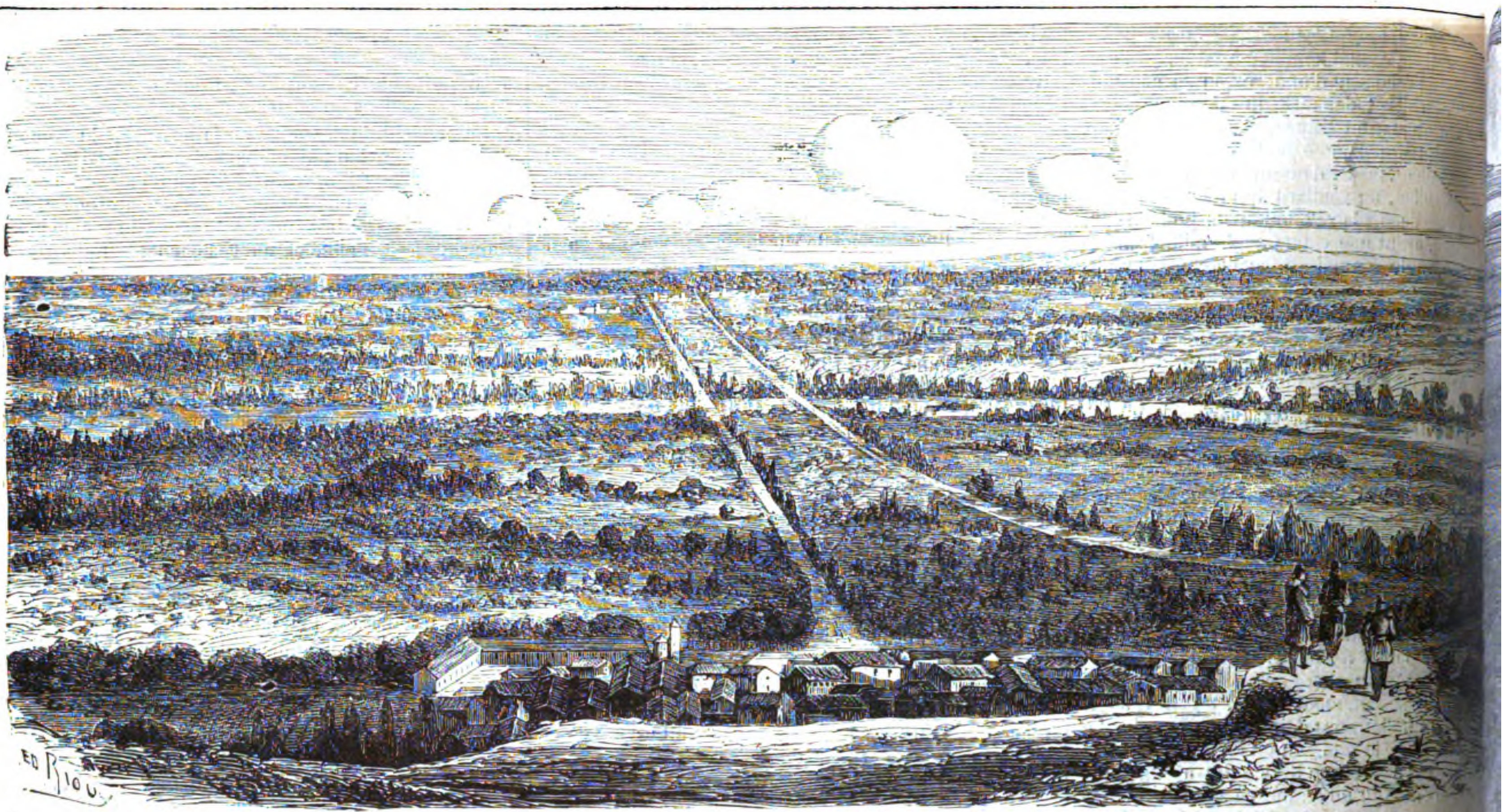
» — Madame, illustre comme vous l'êtes, vos portraits sont par toute l'Europe... on ne peut donc jamais vous voir pour la première fois! »

Le fait est que, peu à peu familiarisé avec la demie et fraîche obscurité du salon, nous avions fini par reconnaître dans Mme Pasta... Qui donc ?

Eh mon Dieu ! la femme accroupie, ses bas sur les talons, qui, surprise jardinant au soleil, nous avait déclaré « qu'elle allait prévenir Mme Pasta de notre visite! »

Espérons que Garibaldi et ses corps francs, les Autrichiens, — les oppresseurs, — les insurgés, — et les libérateurs, — ne troubleront pas la douce retraite où l'illustre femme passe cette vie simple et heureuse, qu'elle a eu le courage et le bon sens de saisir avant l'âge des défaillances, — quittant l'art avant d'en être quittée !

JULES LECOMTE.



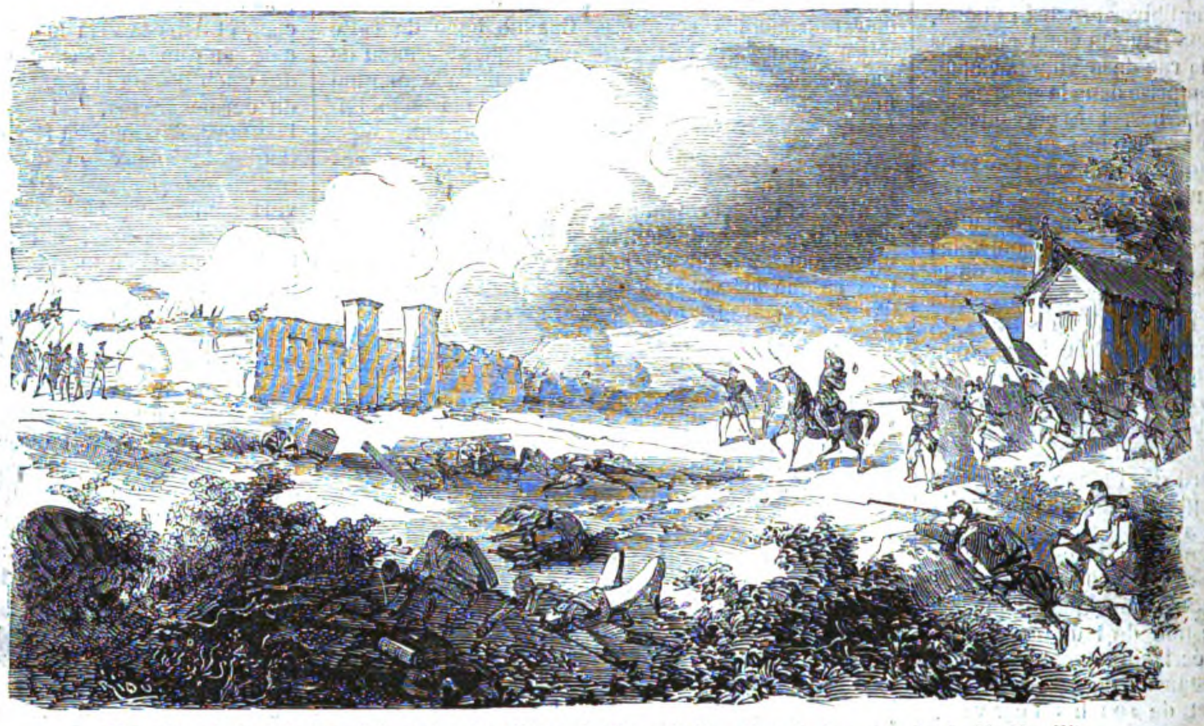
Vue de la plaine d'Alexandrie, prise du château de Tortona, d'après des croquis de M. Durand-Brager.

La plaine de Marengo

Nous extrayons de l'une de nos correspondances le passage suivant qui nous semble le texte même de la première gravure de cette page :

« Nous quittions hier nos bivouacs provisoires de Tortona ; pour aller où ? nous l'ignorons ? mais où nous appellent les combinaisons stratégiques de l'Empereur : à l'ennemi et, nul de nous n'en doute, à la victoire.

» Quelle confiance n'inspire pas, au reste, cette belle plaine qu'il nous a fallu franchir pour atteindre Alexandrie. Quelle plantureuse fécondité ! quelle richesse ! mais ce n'étaient point ces champs de froment et de seigle roulant en vagues



Mort du général Beuret à la prise du village de Montebello, d'après des croquis de M. Moullin.

d'or sous la ... matin, ni ces ... de mûriers ... pouillaient ... les jeunes ... ni ces vergers ... si pleins d'esp... qui préoccupai... les esprits ; on ... peu à admirer ... nature, le pr... disparu, no... reculé de ... neuf ans ... nous étions ... passé.

» Marengo !

» Telle ... pensée qui ... tous les esprits ... chappait de ... lèvres ; ... ment ... battre tous les ... nos aigles ... la plaine de ... et comme ... volaient à l'e...

Retour de l'artillerie française à Voghera, après le combat de Montebello, d'après des dessins de M. Durand-Brager.

Visite de l'Empereur aux blessés du combat de Montebello, dans les ambulances improvisées à Voghera, le 21 mai, d'après un croquis de M. Moullin.

AVIS IMPORTANT

Les immenses sacrifices que le MONDE ILLUSTRÉ s'impose pour justifier la faveur que lui accorde le public, l'envoi de dessinateurs habiles et d'écrivains consciencieux sur le théâtre de la guerre, l'exécution onéreuse des grandes gravures qu'il offre gratis en prime à ses abonnés et qui vont se multiplier pour reproduire les faits d'armes de la glorieuse armée qui s'est déjà distinguée dans les plaines du Piémont, et enfin son excessif bon marché, nécessitent une augmentation de prix que les abonnés trouveront justifiée par les nombreuses améliorations déjà réalisées depuis la fondation du journal et par celles en cours d'exécution.

A PARTIR DU 1er JUILLET SEULEMENT

le prix de l'abonnement pour Paris et les départements sera de 21 francs pour l'année, 11 francs pour six mois, et 6 francs pour trois mois ; pour l'étranger, la surtaxe en plus. A partir de la même époque, le prix du numéro sera fixé à 35 centimes pour Paris, et 40 centimes pour les départements.

Chacun des numéros anciens, demandé quatre semaines après le jour de son apparition, sera vendu 40 centimes pour Paris et 45 centimes pour les départements.

Cette légère différence de prix (5 cent.) sur les numéros anciens a pour but de faciliter à l'administration la réimpression des numéros épuisés, nécessaires pour compléter les collections.

Le prix du volume semestriel sera de 11 fr. broché et 16 fr. relié et doré sur tranche.

Ces modifications seront d'autant moins sensibles aux abonnés, que, jusqu'au 1er juillet, l'administration leur laisse la faculté de renouveler leurs abonnements aux prix actuels de 18 francs l'an, 9 francs pour six mois, 5 francs pour trois mois, lors même que leurs abonnements ne seraient pas arrivés à échéance, et de se procurer les numéros qui leur manqueraient pour leur collection également aux prix actuels.

Les nouveaux abonnés, qui se feront inscrire avant le 1er juillet, jouiront aussi des mêmes avantages.

Bulletin analytique des opérations militaires de l'armée d'Italie. [1]

15 *mai*. — Concentration des Autrichiens sur la rive droite du Pô, près des ponts de Stella, Broni et Stradella. — Exploit du cavalier sarde Savina contre deux hussards hongrois.

16 *mai*. — L'empereur Napoléon visite Valenza et le centre des lignes de l'armée alliée. — Escarmouche entre les cavaleries sarde et autrichienne, près Voghera.

17 *mai*. — Tentative des Autrichiens pour s'emparer du poste établi sur le pont de Valenza. — Retraite des Autrichiens au-delà de Casteggio.

18 *mai*. — Nouvelles réquisitions des Autrichiens à Novare et à Verceil. — Apparition d'une division navale française devant Venise.

19 *mai*. — Evacuation de Verceil par les Autrichiens, après avoir fait sauter deux arches du pont sur la Sesia. — Occupation de cette ville par l'armée piémontaise.

20 *mai*. — Combat de Montebello. — Arrivée du premier détachement du 5e corps d'armée à Livourne.

21 *mai*. — Entrée de Garibaldi à Arona.

22 *mai*. — Passage de la Sesia par deux colonnes du général Cialdini ; double combat, double victoire.

23 *mai*. — Reconnaissance offensive d'un corps sarde sur Palestro.

24 *mai*. — Passage du Tessin par le corps de Garibaldi.

25 *mai*. — Reconnaissance dirigée par les Autrichiens contre Borgo-Vercelli.

26 *mai*. — Une colonne de cinq mille Autrichiens attaque à Varèse le corps de Garibaldi, qui les bat et leur prend sept canons.

27 *mai*. — Attaque de Canobio par les steamers *le Radetzki* et *le Benedict*. Elle est repoussée par le feu de la garde nationale. — Occupation de Côme par Garibaldi, après un combat meurtrier.

28 *mai*. — Escarmouche entre deux détachements sarde et autrichien sur la rive gauche de la Sesia près Verceil. — Garibaldi expulse les Autrichiens de Camerlata.

29 *mai*. — L'empereur d'Autriche quitte Vienne avec les généraux Grumm, Hess et Kellner, pour se rendre à l'armée d'Italie.

30 *mai*. — Passage de la Sesia par l'armée piémontaise ; combat et victoire de Palestro. — L'empereur des Français porte son quartier général à Verceil.

31 *mai*. — Attaque des positions piémontaises par les Autrichiens. Ils sont repoussés avec perte. — Enlèvement d'une batterie de huit pièces par le 3e zouaves. — Passage de la Sesia par l'armée française, malgré l'opposition de l'ennemi.

1er *juin*. — Entrée du général Niel à Novare après un combat d'avant-postes.

Toute la Valteline est en insurrection.

FULGENCE GIRARD.

[1] Voir le numéro du 21 mai.

Bataille de Montebello.

Montebello est un des sites les plus gracieux et les plus riants des Apennins, et cependant ce paysage charmant semble prédestiné aux grandes luttes, cette terre couverte de moissons et de fleurs semble destinée à être arrosée par le sang des batailles, car tout en fait une position militaire et un point stratégique. Cette plaine qui s'étend entre les montagnes du littoral tyrrhénien et le Pô est celle par où les légions romaines s'avançaient vers le débouché des Alpes liguriennes, la porte de l'Occident : la porte de l'Ibérie, comme celle des Gaules ; c'était aussi le lit où roulaient ces torrents de barbares qui, des gorges de ces montagnes, se précipitaient sur l'Italie. La route royale qui parcourt cette vallée n'est autre que la Via Œmilia que les Romains avaient défendue par une place forte, Castellum, dont Casteggio ne conserve plus de traces que dans l'étymologie de son nom. Aussi un demi-siècle sépare à peine les deux combats que la France y a livrés à l'Autriche ; les deux victoires qui y ont illustré nos drapeaux.

Le 20 mai dernier, un officier de chevau-légers piémontais, couché sur les crins de son cheval dont ses éperons labouraient les flancs, parcourait à fond de train cette plaine, en jetant à tous les postes qu'il rencontrait sur son passage le cri : « aux armes! les Autrichiens ! » et poursuivait sa route vers Voghera où la première division du premier corps avait son quartier général. Cette division est sous les ordres du général Forey.

Une colonne ennemie, dont on ne pouvait estimer la force, s'avançait sur la route de Stradella et venait d'occuper Casteggio, refoulant devant elle les grand'gardes de cavalerie piémontaise dont les retours offensifs contenaient seuls sa marche.

A cette nouvelle, le général Forey prend deux bataillons du 74e et une section d'artillerie, et après avoir donné ordre à sa division de le suivre, se porte hardiment en avant pour arrêter les têtes de colonnes ennemies qui débouchent à la fois par le chemin de fer et par la route royale, sous la protection d'une artillerie nombreuse, déjà établie sur un léger contre-fort de la colline formant comme un gradin en avant de Montebello. Cette artillerie, dont les volées battent les routes et balayent la plaine, joint aussitôt son feu à celui des nombreux tirailleurs qui, à l'aspect de nos troupes, surgissent subitement du milieu des champs de blé. On put dès ce moment reconnaître la supériorité des forces engagées. La brigade du prince de Hess, appuyée par la brigade Bils, s'avançait par la plaine derrière un nombreux rideau de tirailleurs, tandis que le corps du feld-maréchal Urban, ayant pour réserve la brigade du major général Gaal et flanquée par le 3e régiment de tirailleurs, débouchait de Montebello et venait couronner le plateau de Genestrello dont elle occupait fortement la ferme.

Cependant le colonel Cambriels, soutenu par de brillantes charges de la cavalerie sarde, arrête la droite de l'ennemi avec un bataillon du 74e, moins d'un bataillon même, quelques compagnies. Ces braves restent inébranlables ; le canon gronde ; ils n'entendent que la voix de leurs chefs. C'est en vain que les balles les frappent, que les boulets trouent leurs rangs ; ils se resserrent, mais ils ne reculent pas. Ce groupe héroïque n'a qu'une âme qui se résume dans l'intrép[idité] de son colonel. C'est par ce fait héroïque que s'o[uvre] la campagne que va bientôt inaugurer une vict[oire].
Pendant ce temps, la brigade Beuret couvre d'un [feu] meurtrier les hauteurs occupées par la gauche de [l'en]nemi, qui, de son côté, renonce à se porter en av[ant]. Notre artillerie, malgré les difficultés qu'oppo[se à la] marche des pièces la plaine délayée par les pluies [des] jours précédents, prend position sous le feu meu[rtrier] de l'ennemi ; là où les pièces ne peuvent être tr[aînées] par les chevaux, elles sont portées à bras par [les] artilleurs. A peine sont-elles en batterie, que le[s Au]trichiens reconnaissent la justesse et l'effet terrib[le de] ces canons rayés dont le feu est le début sur un c[hamp] de bataille.

L'arrivée de nos régiments communique une [nou]velle vigueur à nos lignes. Le général Blanchar[d] vient de culbuter une colonne ennemie qui [s'était] avancée jusqu'à Oriolo, relève le bataillon du 74[e], le 98e et un bataillon du 91e, et l'ennemi est [chassé] de Casane-Nuova, où s'étaient établis ses tirailleu[rs].

Le général Forey crut le moment arrivé de p[orter à] l'ennemi un coup décisif. Une colonne d'attaqu[e en]levée par le général Beuret, tourne Montebello [par les] hauteurs, pendant que le reste de notre aile [droite] aborde l'ennemi et le culbute de Genestrello. C['est le] moment suprême ; c'est aussi le moment qu'a [choisi] l'artiste pour reproduire, d'après les dessins de M. [Du]rand-Brager et de M. Robert, lieutenant au 84e, [qui a] pris une part si glorieuse à cette lutte, l'ensemb[le de] ce combat, dans la belle prime que le *Monde i[llustré]* offre aujourd'hui à ses abonnés. Le combat grand[it par]tout avec une vigueur nouvelle. Le général de S[onnaz] exécute, à la tête de la cavalerie sarde, une no[uvelle] charge dont les Autrichiens ne peuvent suppor[ter le] choc ; l'ennemi est culbuté sur tous les points. L[e feld-]maréchal Stadion, qui, du belvédère de la villa [où il a] établi son quartier général, suit le mouvement d[u com]bat, n'a que le temps de donner l'ordre à son ar[mée] de se retirer en toute hâte pour l'empêcher de tom[ber en] notre pouvoir ; l'ennemi ne peut même défendre [contre] l'élan de nos troupes les maisons de Montebello. [Il] s'est retranché ; toutes sont enlevées avec une vi[gueur] contre laquelle ne peut prévaloir ni l'expo[sition] des positions, ni le nombre des ennemis. C'est [à ce] moment que le général Beuret tombe, comme le [repré]sente une de nos gravures, mortellement frap[pé d']une balle. Le général Forey le remplace à la [tête de] ses soldats.

« Soldats, ce village se nomme Montebello, u[n nom] de victoire ; soyons dignes de nos pères : en ava[nt !] »

Tout cède à l'entraînement de son exemple. Le [cime]tière, dernier réduit où s'est retranché l'ennemi, [est] enlevé après une lutte acharnée. Il est partout en retraite. Ses longues colonnes, rompues, disp[ersées,] couvrent la plaine et les routes de leurs masses d[ésorga]nisées. Vingt cinq mille Autrichiens sont là qui [fuient] devant six mille de nos soldats. Jamais généra[l n'eut] plus large part dans la victoire de ses troupes ; [aussi] fut-ce avec orgueil que cette petite armée, enco[re dans] toute l'émotion du combat, acclama le dign[e chef] qu'elle avait vu si beau de calme et d'audace [sous le] feu de l'ennemi. Cet épisode était trop caracté[ristique] et trop saisissant pour n'être pas recueilli à l['instant] même par un de nos correspondants. Notre illu[stration] le reproduit dans son enthousiaste et émouvant[e spon]tanéité.

Le *Monde illustré* ne pouvait point ne pas [accor]der une large part à ce brillant fait d'arm[es qui] n'eût constitué dans d'autres circonstances [qu'un] combat d'avant-postes, mais qui prend toute [l'impor]tance d'une grande victoire par la disproportion [des] forces engagées et par l'irrésistible influence q[u'au dé]but d'une campagne il doit exercer sur le mo[ral des] armées, et, disons-le, sur l'opinion universelle.

Ce glorieux début de la campagne fut comm[e le gage] même, de l'armée entière. Napoléon voulut [en] personne en féliciter les vainqueurs ; le lende[main il] quittait Alexandrie, franchissait cette belle [et riche] plaine de Marengo que représente une de no[s gravu]res, et arrivait à Voghera, cette cité épiscopale [qui n'est] en réalité, bien moins une ville qu'une rian[te bour]gade champêtre. La vue qu'en offre notre illu[stration] en donne, du reste, une idée très-exacte : à l'e[xception] de la cathédrale autour de laquelle se groupe[nt quel]ques hôtels assez élégants, mais qui, contraire[ment aux] hôtels des grandes villes italiennes, ressemble[nt beau]coup moins à des palais qu'à des villas. Les [maisons] entourées de jardins et ombragées de bouq[uets d'ar]bres ont complétement l'aspect et le caractère [que le gra]ger si heureusement reproduit par le cray[on et le] burin. Ce fut en le pressant dans ses bras que [l'empe]reur prouva au général Forey les sentiments [que lui] inspiraient sa noble conduite. Mais, avant d['as]cendre sur le théâtre de ce triomphe d'un si [heureux] augure, il voulut en visiter les victimes. Le

...ces avaient été établies à la hâte, avec autant de ... que de dévouement, dans les maisons les plus ...modes de Voghera. Français, Piémontais et Autri-...iens, avaient été réunis par un même sentiment ...humanité, et recevaient, de la science et de la cha-...té, les mêmes secours et les mêmes soins. Ces braves ...rent triompher de leurs douleurs pour accueillir, ... sourire ou l'acclamation aux lèvres, leur auguste ...isiteur. Sa Majesté eut pour toutes ces généreuses ...souffrances des paroles de consolation, de félicitation ... d'espérance. Il ne se retira qu'après s'être assuré ...e rien ne manquait de tout ce qui pouvait hâter ...ur guérison et adoucir leurs souffrances. L'empe-...ur, dont tous ceux qui l'approchent admirent l'aus-...re activité, — mœurs guerrières que révèle éloquem-...nt la simplicité toute militaire de sa tente de cam-...gne dont une de nos gravures présente la vue inté-...ure, — veut que rien ne manque pour le traitement, ...ygiène et le confortable dans les ambulances et les ...pitaux.

LÉO DE BERNARD.

Le monde religieux.

LE MOIS DE MARIE.

Personne ne sait s'il est digne d'amour ou de haine. — ...s chroniqueurs religieux et autres, quand ils se font ...ver des armes, ne devraient jamais choisir d'autre ...vise que cette profonde maxime tirée de l'Écriture ...n e. C'est un métier dangereux. La résolution de ne ...sser personne et d'intéresser tout le monde ne fait, ...ur ainsi dire, que rapprocher et multiplier le péril. ...mme en hygiène, la précaution vous tue. C'est ce ...i vient de nous arriver. Une tuile d'un bon poids est ...nue tirer notre innocence de son paisible sommeil. *...Univers*, dans le pénible défilé que lui a fait la guerre, ...us décoche un des traits de son dépit et nous taxe ... paganisme, d'infidélité à la grâce, parce qu'en par-...nt des prédicateurs du carême, nous avons violé, ...r quelques points, les règles d'un enthousiasme con-...nu, et confessé cette fraction assez nombreuse du ...ublic, qui ne sort pas converti de Notre-Dame ou de ...Madeleine. — Que faire de cette leçon? — Nous en ...ofiterons en continuant d'allier un respect sincère à ...ne liberté indispensable à l'œuvre d'un journal né-...ssairement un peu mondain. Fidèlement retranché ...ans cette ligne, nous n'encourrons plus, il faut l'es-...érer, la prose de M. Aubineau, qui n'est pas légère ...u temps qu'il fait.

Et puis, le mois de mai qui vient de finir, quoique ...oublé par des bruits de guerre et émaillé de bulle-...ns au salpêtre, ne fait-il pas un appel gracieux et ...résistible à toutes nos tendresses et à tous nos pen-...chants sympathiques? Le cœur a sa floraison comme ...s prés! Il faudrait être singulièrement endurci et ...lacé pour ne pas aimer un peu ses rivaux, ses enne-...is et même ses amis intimes, quand tout, dans la na-...re, se rapproche, s'aime, s'admire, échange des par-...ms et des caresses, depuis le rossignol jusqu'aux es-...rgots? C'est le mois des pensées douces, des espé-...ances faciles, des tristesses sans cause, des dévotions ...u la foi n'a rien à redouter en s'associant aux émo-...ons du cœur qu'elle purifie et élève. La religion ne ...e pas la nature; elle en règle les mouvements et ...armonie. Elle a mis le printemps sur ses autels pour ...couronner la mère de Dieu. Puisqu'elle nous en-...igne l'immortalité par la voix de nos douleurs pour-...oi n'aurait-elle pas les prémices de nos joies? A elle ... premières roses et les derniers lilas, le frais canti-...e des jeunes filles et les expansions les plus vives ...s âmes pieuses. Autrefois, la célébration du mois de ...rie était presque à l'état de dévotion privée; elle est ...venue une institution religieuse, une époque litur-...que. Pendant qu'en l'honneur de la Vierge on dé-...re les autels, les bergères couronnent de bluets et ...pis verts ses humbles statues dans les creux d'ar-...es et à l'angle des chemins; le matelot lui fait hon-...ur des premiers calmes dont il jouit. Dans quel es-...it pourrait-on contredire à ce culte, simple, naïf et ...uchant? Il nous semble qu'il doit désarmer et ra-...llir la philosophie la plus genévoise.

A Paris, le mois de Marie est célébré avec une so-...nnité toute particulière. Cela doit être dans la ville ...s arts, des fleurs, des goûts délicats et élégants, ...isque la foi reçoit, elle aussi, l'empreinte des cieux. ...us les éléments y abondent pour l'ornement des ...tels: la pompe et l'éclat des cérémonies et le choix ...telligent des orateurs. Aussi les Parisiens se pres-...ent-ils chaque soir dans les chapelles de la Vierge, ... pied des chaires, pour entendre les touchantes ...mélies des prédicateurs et les accents les plus gra-...ux de la musique religieuse.

Le champ est toujours vaste quand il s'agit de glo-...ier la maternité divine. La poésie s'unit à la foi pour ...nétrer les plus hauts mystères de l'amour et de la douleur. Qui se plaindra de souffrir en songeant aux larmes versées sur le Calvaire? Et puisque le sein d'une femme a pu contenir un Dieu, jusqu'où ne peut pas aller l'amour d'une mère? Dans les choses de la vie, l'amour maternel a des éclairs, des presciences, auxquels n'atteignent jamais les génies les plus hautement inspirés. Mais, comme tous les autres sentiments du cœur humain, cet amour a ses défaillances, ses incertitudes, ses obscurités; il lui arrive de douter de lui-même, de se refroidir dans la voie des sacrifices, de séparer ses souffrances de ses enivrements. Alors, s'il contemple, comme son idéal et son souverain modèle, le tableau de la maternité divine, il trouve que tous les miracles du dévouement et de l'abnégation lui deviennent possibles; ses angoisses et ses larmes lui apportent une suprême volupté; il s'enivre plutôt du bonheur qu'il donne que de celui qu'il reçoit; et quand, de déceptions en déceptions, il semble toucher au désespoir, à l'abandon, il rencontre l'image auguste de la Vierge au pied de la croix, et il devient plus fort que la mort et l'ingratitude. C'est en s'abandonnant à l'attrait toujours plus vif de ce culte doux et facile, où le cœur peut parler son plus ardent langage, que les humbles sentent s'alléger le poids de la vie, que les blessés de l'amour et de la souffrance retrouvent tout ce qu'ils ont perdu ou vainement cherché. Les vieillards lui redemandent la fleur de leur pure jeunesse; les pauvres s'y enrichissent d'espérance et de résignation.

Cette année, comme les années précédentes, les orateurs appelés dans les diverses églises de Paris à développer devant des auditoires émus et sympathiques la thèse des grandeurs, des gloires et des souffrances de Marie ont dignement et chrétiennement accompli leur tâche. Partout leur parole a été à la hauteur de leur foi et de leur charité. Nous signalerons en particulier la prédication solide, savante et pleine d'onction, de M. l'abbé Maupied, à l'église Notre-Dame-des-Victoires. Il a prouvé chaque soir, pendant un mois, à cet auditoire venu de toutes les régions et de toutes les classes de la capitale, qu'une science profonde peut s'unir à une piété d'enfant, et qu'un profond géologue peut quitter les gisements terrestres pour étudier les couches du cœur humain.

Les cérémonies du mois de Marie, par une transition très-naturelle, nous amènent à parler d'une œuvre d'art importante, et qui, pour nous, est un événement religieux. Dernièrement, nous avons été admis à visiter les fresques exécutées par M. Jacquand, dans la chapelle de la Vierge, à Saint-Philippe-du-Roule. Plusieurs panneaux cintrés et une demi-coupole, celle-ci représentant, en style byzantin, sur mosaïque d'or, le couronnement de la Vierge, ont déjà reçu le dernier coup de pinceau. Les petits panneaux d'en haut attendent encore leur ornementation; mais le gros de l'œuvre est fait, et son achèvement ne démentira pas les éloges que, dès aujourd'hui, nous pouvons adresser à l'artiste. Les fresques de gauche, en entrant, retracent les joies de la maternité divine, et celles de droite en racontent les douleurs. Il ne nous est pas permis, sans empiéter sur un terrain trop bien gardé, d'entrer dans une appréciation détaillée et technique de cette œuvre remarquable. Hâtons-nous de dire, en nous plaçant à ce point de vue d'où la foi juge ce qui la glorifie et ce qui la répand, que les fresques de M. Jacquand témoignent chez lui d'un sentiment vrai, profond et complet, des vraies conditions de l'art chrétien. Il a plus fait que concevoir et exécuter avec conscience et entente parfaite de son métier: il a senti, et ce n'est pas peu dire, dans un temps où la peinture ne va que des yeux à la main. Il faut que le peintre mêle son âme aux scènes qu'il reproduit. Autant que le poëte, il doit revivre transfiguré, idéalisé dans les personnages de sa création; il doit penser son dessin et parler sa couleur. Nous ne voulons établir aucune généalogie de M. Jacquand aux patriarches de la peinture biblique; mais, s'il ne procède pas d'eux, au moins il réalise, dans une expression élevée et toujours soutenue, leur sincérité de pinceau et leur force de conception. Sa Vierge a de l'unité, de la vie; c'est le corps, et non plus l'ombre d'une sainte, comme on en fait tant aujourd'hui. Nous recommandons les deux sujets allégoriques peints sur le mur, en retour à droite et à gauche de l'entrée: *Salus infirmorum refugium peccatorum.* Ce débauché romain sort d'un festin de Vitellius. Il a vidé le fond de la coupe, et épuisé la pire de toutes les ivresses, celle de la satiété. Son regard appesanti peut encore regarder le ciel, et il y voit l'étoile toujours prête à briller au fond des nuits les plus noires de la conscience humaine.

M. Jacquand a tracé sur les murs de Saint-Philippe-du-Roule une belle page de l'Évangile. Voilà une traduction correcte, libre, élégante et inspirée. Les murs de Saint-Philippe-du-Roule n'ont qu'à se bien tenir! Ils sont garantis pour des siècles!

J. DOUCET.

SALON DE 1859.

XX

Je ne sais pas si M. Ziem ouvre au soleil les fenêtres de son atelier comme Eugène Delacroix, mais je sais que nul peintre vivant n'ose, comme lui, le regarder en face et le braver.

Cette année, Félix Ziem est plus hardi que jamais: c'est le soleil lui-même à sa proie attaché. Cela va jusqu'à la magie. On a presque le désir, les jours de froid, de se chauffer devant ses tableaux. C'est l'art qui joue aux miracles. M. Ziem devrait pourtant ne pas tant sacrifier à l'effet, et modérer ses hardiesses de touche. Mais a-t-on le courage, devant ce soleil couchant si lumineux (le *Monde illustré* en a donné la gravure), de ne pas admirer sans un mot de critique? Pourtant, à côté, dans son autre coup de soleil, M. Ziem a trop peint haut la main, sans sollicitude pour le fini. Ce n'est pas assez de bien commencer. Il ne faut pas regarder un tableau de trop près, je pense comme Rembrandt, mais il ne faut pas non plus le peindre de trop loin.

M. Breton est plus nébuleux; c'est un peintre sincère qui ne cherche que la vérité, mais avec un sentiment ému de la nature, qui rehausse les plus simples actions par la dignité, non pas la dignité qui s'affiche, mais l'humble et contenue dignité de l'âme. Aussi, dès que le curieux s'approche d'un de ses tableaux, il y est pris et reste longtemps à l'étudier. Voilà le vrai réalisme, parce qu'il n'est pas cherché: M. Jules Breton peint comme il voit et comme il sent. Il n'a pas été à l'école de M. Courbet; les systèmes ne l'ont pas empêché de pénétrer la nature dans toute sa rustique poésie. D'autres ont voulu faire plus vrai que la vérité; pour lui, il s'est bien gardé de vouloir dépasser le but. Il l'a atteint sans efforts, avec cette simplicité de moyens et d'effets qui cache l'art lui-même.

Adolphe Leleux a précédé M. Jules Breton dans ce réalisme sincère, mais il y a chez lui plus de surface que de pénétration; il est d'ailleurs dominé par un certain sentiment du pittoresque, qui donne plus d'effet à ses tableaux, mais qui masque çà et là la vérité. Je reconnais que ce sentiment du pittoresque tient au pays. M. Adolphe Leleux a couru la Bretagne, les provinces basques et l'Afrique, M. Jules Breton peint ses tableaux dans le Pas-de-Calais, un terroir sans couleur et sans accidents.

La Plantation d'un calvaire est un des succès de l'exposition; *le Rappel des glaneuses*, moins regardé, ne vaut pas moins. Dans les deux tableaux, c'est la nature qui parle; les physionomies sont étudiées par un homme qui voit juste et qui peint juste. Pour quiconque a traversé le Nord, ce sont là de frappants portraits; jamais on n'avait si bien représenté les paysanneries du dix-neuvième siècle.

A ce fidèle observateur, il faut recommander un modelé plus fondu, une touche plus légère, une lumière plus chaude.

M. Adolphe Leleux a un pinceau plus riche, mais pourtant il se complaît trop dans les teintes poussiéreuses; je ne parle pas de son panneau qui représente un *Marché de bestiaux*, mais de ses *Moissonneurs* et de ses *Bûcherons*.

Son frère, M. Armand Leleux, a une coloration plus vive et plus gaie; on ne l'avait pas vu depuis qu'il s'est presque naturalisé suisse. Il faut lui pardonner: dans un voyage aux Alpes, l'amour lui a donné un chalet et une femme. C'est de là-bas qu'il nous envoie six tableaux, et une jolie petite toile de sa femme par-dessus le marché. La Suisse, toute verte et blanche, dont les monts neigeux semblent glacer le pinceau, n'a pas embrumé sa palette; il nous revient plus lumineux que jamais dans ses jolis tableaux de chevalet.

M. Edmond Hédouin, que j'avais surnommé le Raphaël des cochons, n'a pas menti à mon éloge. M. Charles Jacque a failli lui enlever ce titre, mais il le gardera. Sa *Porchère* et ses cochons sont pris sur le vif, à ce point qu'on a peur de respirer devant eux. « Les beaux jambons! » dirait la fille du Régent, car c'était le beau temps du cochon: les Mémoires de la Palatine nous apprennent qu'à la cour du Régent on mangeait beaucoup de boudin. Je me demande où M. Edmond Hédouin trouve ses modèles; il a bien plus l'air d'un gentleman-rider que d'un coureur de basse cour; ce qui est certain, c'est que ses cochons ont une forte saveur.

Comme son maître, M. Adolphe Leleux, il se complaît trop dans les tons sourds; le soleil est là, mais dans un nuage. Quelquefois même on serait tenté de croire à une éclipse.

XXI

M. Edmond Hédouin serait le trait d'union entre M. Adolphe Leleux et M. Millet. Celui-ci n'aime pas la vérité, il la viole; il ne prend pas la nature dans son

rayonnement, la nature toute épanouie en sa fécondité avec une belle auréole de lumière, il la choisit dans son appauvrissement et dans son idiotisme. C'est la lamentable élégie du laid. Ne semble-t-il pas étrange que M. Millet, avec une science profonde et une palette fertile, se complaise à comprimer toute expansion ; il assourdit la couleur, il attriste la lumière, il accentue la laideur ; c'est un crime de lèse-majesté humaine. M. Millet veut-il nous émouvoir et plaider pour le prolétariat des campagnes ?

L'art n'a pas précisément la mission de réformer et de renouveler l'humanité. N'est-ce pas assez d'idéaliser la vie et ses épisodes, de poétiser la créature humaine, de lutter avec la nature à force de vérité et de grandeur, de traduire son livre d'or, ses poëmes amoureux ou héroïques, d'entraîner l'âme par l'élévation jusqu'au ciel, son ancienne patrie? N'est-ce pas assez de séduire les yeux, de toucher le cœur, de faire oublier le monde où nous vivons pour cet autre monde de l'art où la vie serait si belle ?

Mais M. Millet ne fait pas de politique, du moins toute sa politique est de chercher la poésie du lait comme a fait plus d'une fois Rembrandt.

M. Gouezou, un breton comme Leleux et Guillemin, mais qui a étudié dans le savant atelier de M. Léon Coignet, a voulu réconcilier la Bretagne saccagée de 1793 et la Bretagne napoléonienne. M. Gouezou s'est rappelé que l'empereur a personnifié le breton : *monarchique, catholique et soldat* ; il a voulu peindre ces trois paroles : « Sur son lit, où sont accrochés le vieux mousquet anglais donné par le marquis de Puysaie et l'humble bénitier de faïence où chaque jour il trempe ses doigts, un jeune gars du Morbihan cloue les portraits de Leurs Majestés l'Empereur et l'Impératrice qu'il vient d'acheter au marché voisin. »

Ce tableau annonce un Fortin, tome second. Mais j'aime mieux le tome premier.

M. Luminais, dont le pinceau est toujours ferme et lumineux, a enseigné à M. Victor Roussin le sentiment de la vérité. Ce tableau qui a pour titre *Misère et Résignation* est naïvement et savamment composé. C'est l'art caché par la nature : Poses simples, expressions senties, accessoires trouvés, tout jusqu'au chat qui miaule sur la huche, tout indique un artiste qui a voulu émouvoir. Mais le peintre est peintre avant tout. J'aime sa touche à la fois féconde et sobre ; il aborde franchement et largement le jeu des lumières.

M. Coignard, M. Anastasi et M. Busson ne sont pas dans l'atmosphère poétique que tamise la lumière et que répand la rosée, mais ils ont de la palette et de la main ; ils ne manquent ni la vérité, ni l'effet.

M. Palizzi faisait bien, quand il était emprisonné dans un petit cadre ; aujourd'hui, il fait très-bien dans les cadres sans bornes.

M. Français a ouvert la voie des toiles de grande dimension. A mon avis, le paysage avec son action modérée ne veut pas de grandes proportions ; les horizons de Ruysdaël se développent à l'infini sur un chevalet.

M. Eugène Lepoitevin n'a pas changé de physionomie ; on le salue d'un peu loin comme une vieille connaissance ; on se promet d'aller causer un peu avec ses pilotes, ses pêcheurs, ses Normands ou ses patineurs ; mais on a toujours le temps de les retrouver cette année ou l'an prochain. Celui-là n'aura pas trois manières.

On passe outre, et on s'arrête devant M. Corot qui, durant toute une heure, vous chante les beaux airs de Théocrite, vous attarde entre Shakespeare et le Dante, ou vous fait pénétrer dans ces fraîches et poétiques solitudes qui sont les Édens de la rêverie.

Corot, comme Eugène Delacroix, a compris, mais n'a pas toujours fait comprendre à la critique, que le vague et l'indécision du pinceau rendaient mieux la vie universelle de la nature que les détails nettement accusés. A force de vouloir être vrai, on frappe de mort la vérité.

Quand on quitte M. Corot, on n'est pas fâché de rencontrer M. Chintreuil, qui a vu la nature par la même fenêtre.

M. Troyon n'a pas pour la nature les charmantes pudeurs, les tendresses caressantes, les mystérieuses timidités d'un amant. Il l'a épousée et il la traite un peu cavalièrement. Il semble qu'il dédaigne les savoureuses intimités, et qu'il n'écoute que d'une oreille distraite les symphonies de l'éternelle amoureuse. La nature ne se donne pas toujours quand on la prend : à l'inverse de beaucoup de femmes, elle ne se laisse posséder que quand elle se donne. Il est vrai que M. Troyon peut se prévaloir de ses succès. C'est le peintre des grands effets. Nul n'exécute avec une touche plus féconde, plus large, plus magistrale.

M. Eugène Fromentin fait des livres et des tableaux qui sont comme des révélations d'un pays depuis longtemps connu. C'est le poëte du Sahara. C'est que M. Eugène Fromentin, qu'il tienne la plume ou le pinceau, a son point de vue tout personnel ; c'est un esprit prime-sautier qui ne fait pas des tableaux avec des tableaux, ni des livres avec des livres. Ce qui me plaît surtout en lui, c'est qu'il semble trouver du premier coup ce qu'il écrit et ce qu'il peint. De part et d'autre, il a des bonnes fortunes de style.

L'Algérie, avec ses grandes lignes, donne le style à ceux-là même qui, dans nos paysages de Normandie, ne trouveraient que le sentiment.

M. Bellel a recherché, lui aussi, la poésie du Sahara. M. Berchere a peint le *Simoun* avec une fière vérité.

M. Théodore Valério, comme M. Eugène Fromentin, peint ses voyages avec la plume et avec le pinceau. Si c'est le même sentiment, ce n'est pas le même ciel. M. Théodore Valério peint les figures valaques et hongroises.

La vraie lumière pénètre depuis quelque temps dans l'atelier de M. Théodore Rousseau. Je lui ferai seulement une petite querelle. Pourquoi ce demi-jour? Est-ce pour la recherche de l'harmonie? Mais l'harmonie naît souvent des contrastes, des tons vifs et des ombres fortes. M. Théodore Rousseau a parcouru, cette année, la forêt de Fontainebleau ; il en a rapporté trois tableaux dans lesquels se retrouvent tout l'éclat de son pinceau, surtout dans les *Bords de la Seine* et dans le *Silence des bois*.

M. Daubigny se préoccupe d'être vrai, mais il ne dépouille pas la nature de sa poésie ; il n'a pas le sentiment profond de M. Corot, mais il en a toujours le charme. Il est maître de son pinceau et de sa palette, et la nature, ce sphinx perpétuel, lui dit souvent son dernier mot, et quand elle ne le lui dit pas, il la devine.

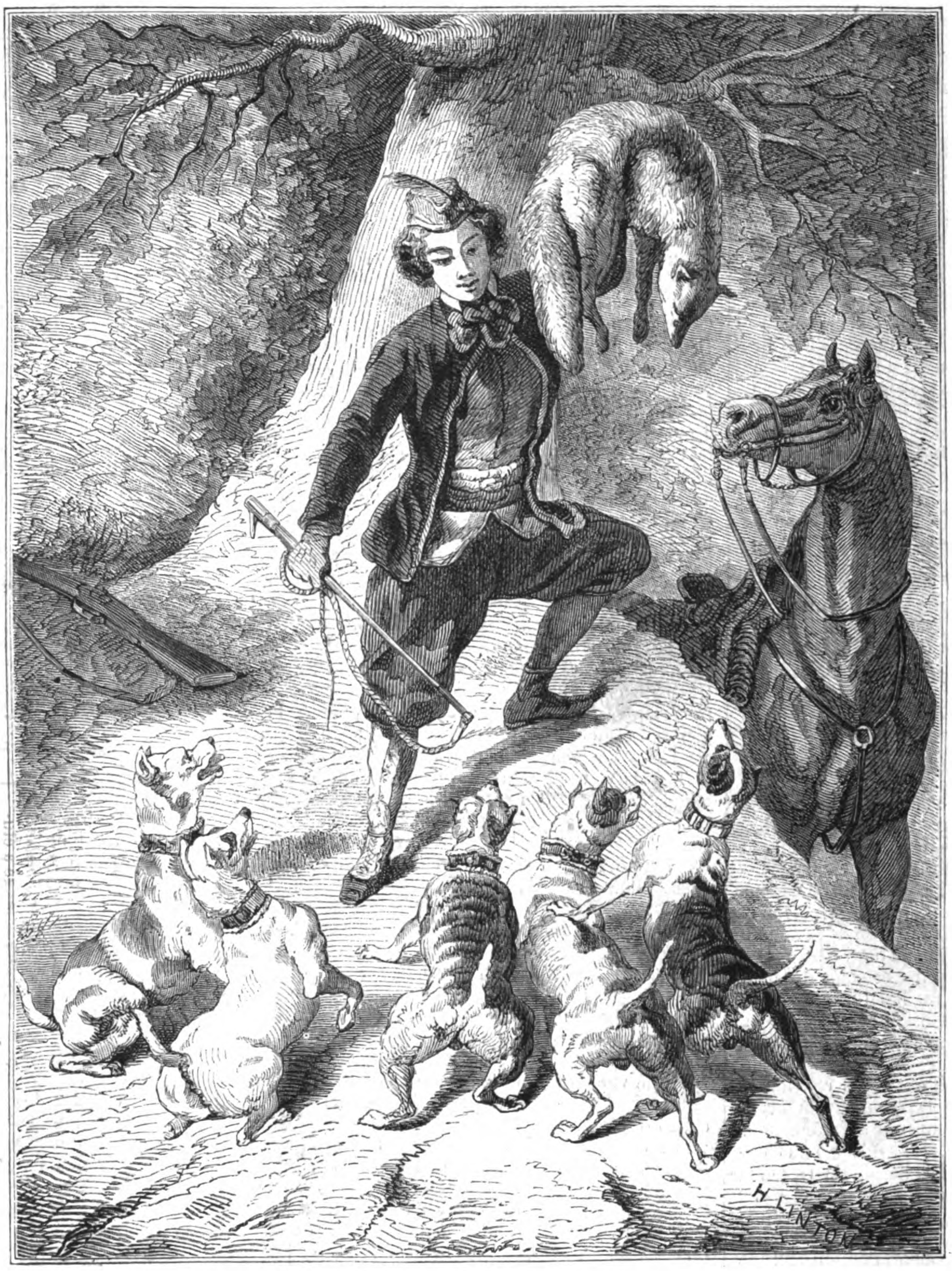
Pour terminer, je vous renvoie au tableau de M. Daubigny, que le *Monde illustré* reproduit aujourd'hui ; je ne saurais vous laisser sous une meilleure impression.

XXII

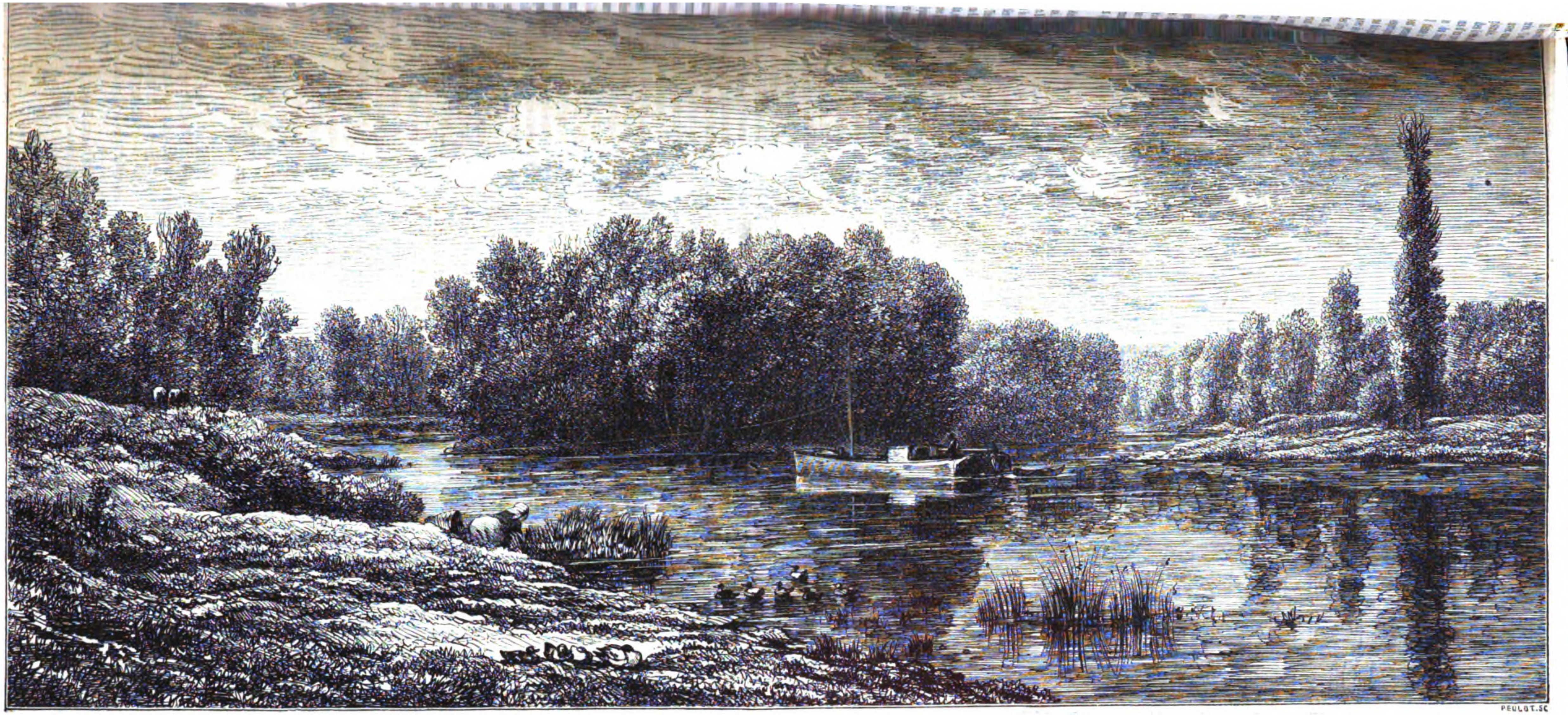
M. Français va souvent plus loin. Il compose mieux et cherche davantage. Mais s'il est plus poëte d'invention, il n'arrive pas sitôt à l'effet : ce qui prouve une fois de plus qu'il n'y a pas plus de grammaire pour les peintres que pour les écrivains. Tout artiste bien doué porte sa grammaire en soi.

Et pourtant les préceptes de la perspective n'auraient pas permis à M. Français de peindre ce hêtre gigantesque qui ne portera ombre à personne, si ce n'est à M. Français lui-même. Aussi l'a-t-il dépouillé de ses feuilles. Total : beaucoup de talent.

Quand on parle de Français, il faut parler de



SALON DE 1859. — *La mort*, tableau de M. Alfred de Dreux, copié par M. Bocourt, gravé par M. Linton. (N° 793.)



SALON DE 1859. — Les bords de l'Oise, tableau de M. Daubigny, copié par lui-même, gravé par M. Peulot. (N° 767.)

ami Baron, qui garde tout l'esprit, toute la fantaisie, tout le brio de sa touche dans ce *Cabaret vénitien* où les maîtres peintres allaient fêter leur patron saint Luc. Cela ne se passait pas plus gaiement que dans le tableau de Baron avec ces belles filles, Violantes au petit pied, dont le rire éclatant résonne sous les treilles joyeuses, treilles chargées d'amour et chargées de raisins.

Dans le même ordre, voici un nouveau venu, M. Zo, qui nous écrit une chaude page espagnole, à la pointe d'un fort joli pinceau.

Pourquoi M. Édouard de Beaumont n'a-t-il pas exposé? Mais voici M. Delfosse, un Flamand francisé, et M. Vlysse, un Valois raffiné.

N'avez-vous pas remarqué de M. Chassavent *la jeune Fille au papillon?* Il y a là un artiste qui cherche. On dirait d'un petit Lesueur ou d'un petit Jouvenet égaré parmi nous; c'est vieux et c'est neuf.

Un peintre d'histoire, qui jusqu'ici était resté à mi-chemin, s'est tourné vers la nature et s'en trouve bien. M. Cibot s'est fait paysagiste : sa feuillée au bord de l'eau a une véritable saveur agreste.

Je ne connais pas M. Guillaume, mais c'est un peintre qui vaut mieux que beaucoup de peintres connus. J'ai été très-surpris et très-ému par ses *Espagnols malades allant aux eaux de Cotterets.* M. Auguste Allongé a étudié la nature de très-près dans son *Étang de la forêt du Mans.* M. Émile Loubon, le poëte de la Camargue, a été s'inspirer dans la campagne de Rome, la voie sacrée des peintres; mais les montagnes du Piémont lui ont mieux montré sa nature, sinon la nature.

M. Charles Leroux, sorti de l'atelier de Corot, ne voit pas la nature comme son maître. Il la voit mieux et n'est pas si beau paysagiste. C'est là le secret de l'art. Cette année, M. Charles Leroux est abondant et varié. Plus que jamais il est le peintre de la Loire, par droit de naissance et par droit de conquête.

Si M. Hédouin est le Raphaël des cochons, M. Jadin est le Michel-Ange des chiens. Celui-là n'entendra pas le triple aboi de Cerbère. Si les chiens pouvaient sculpter, ils lui élèveraient une statue.

Il y a bientôt cent ans, Sedaine, qui faisait parler les bêtes presque aussi naïvement que La Fontaine, a envoyé de leur part ce remerciement à Pajou, qui avait sculpté la figure de Buffon :

« En la forêt de Montbar,

» DE LA PART DES ANIMAUX DU GLOBE TERRESTRE.

» Homme Pajou! nous te sommes bien obligés. Nous ne savions comment remercier l'homme Buffon de nous avoir peints; et toi, avec ton instinct, ton ciseau et de la pierre, tu as rendu nos sentiments et sa figure; tu as donné une idée de son intelligence aussi parfaitement qu'il a rendu la nôtre, avec sa réflexion et la plume d'un de nos camarades. Sais-tu qu'il ne faut pas être un sot pour exprimer la reconnaissance des bêtes? Elle est pure, la nôtre; elle n'est pas comme la vôtre, toujours gâtée par l'amour-propre. Quand nous recevons un bienfait, nous ne croyons pas l'avoir mérité. Nous ne disons pas cela pour toi : tu dois être, comme l'homme Buffon, bon et honnête. Vous auriez dû tous deux être des nôtres; tu aurais été un lion, et lui un aigle. Adieu. »

Je voudrais avoir assez d'esprit pour exprimer la reconnaissance des chiens envers Jadin. *Du temps que les bêtes parlaient*, les chiens lui eussent, en beau style, offert la décoration de Racador, le capitaine de l'attaque de la vénerie de l'empereur.

Le chien est en ceci supérieur à l'homme : l'homme décoré se pavane quelquefois avec son ruban; le chien est humilié sous le sien. Voyez Racador : il regarde de côté sa décoration et se croit moins libre que son frère de gueule.

Sublime Bacador, le plus vaillant des chiens! Toi qui as mis en pièces tant de féroces sangliers, relève la tête avec un juste orgueil: tu es toujours, malgré ta décoration, l'Alexandre des chiens.

ARSÈNE HOUSSAYE.

Société impériale et centrale d'horticulture.

PALAIS DE L'INDUSTRIE : — Exposition de plantes, fleurs, fruits et légumes.

Le goût des fleurs se propage; l'horticulture est parente de la botanique, cette science attrayante, modeste, aimable, qui sut avoir ses grands hommes. Trouver une fleur nouvelle, c'est presque toujours rencontrer un nouveau parfum, c'est réjouir deux sens qui, plus exercés, deviennent plus sensibles.

Cette exposition florale ne contente pas messieurs les exposants; ils ne voudraient pas que l'*art* détournât les yeux de leurs produits délicats et odorants. L'artiste, justement jaloux de son œuvre, trouve qu'un spectacle trop divers divise l'attention et ne la fixe pas. Rien de riche, d'embellissant, comme le marbre prenant la forme humaine; cela donne aux palais le luxe de l'opulence; qu'on en juge dans nos jardins publics. Certains groupes de nos Tuileries enfermés dans un musée, seraient examinés, loués; on passe sans s'arrêter près d'eux; ils sont placés là pour compléter un magnifique ensemble.

Dans les anciennes expositions, la sculpture semblait triste, isolée dans des salles sans ornements: il se répandait un certain froid; la peinture et ses couleurs variées rendaient le blanc du marbre sévère et le plâtre mat; mais c'était l'affaire d'un instant: l'œil oubliait les tableaux qu'il avait vus; la ronde-bosse et les reliefs finissaient par exercer leur puissance, et la sculpture mieux regardée était plus sérieusement jugée.

Messieurs les exposants floraux se plaignent; ils ont tort de murmurer. Quelques gros bonnets du genre parlent de s'abstenir: les abstentions sont presque toujours l'effet inavoué de la peur d'entrer en lice; quelques peintres réputés le pourraient dire.

Quoique nous aimions les fleurs, nous avouons nous plaire à examiner plus longtemps une statue qu'une rose. Ce grand goût, ces études sérieuses qu'il faut pour être statuaire, passent pour nous, et de beaucoup, l'art de planter une bouture, de faire d'intelligents semis ou de coucher des marcottes. Dans le jardin à voûte de cristal du Palais de l'Industrie, il est charmant de voir ces massifs de fleurs se détacher en vives couleurs sur le vert des gazons; les statues médiocres ou mauvaises gagnent à l'attention qu'elles n'attirent pas; les bonnes y perdent.

Messieurs les jardiniers fleuristes sont devenus, il faut le dire, des latinistes renforcés: on en peut juger par leurs catalogues. S'ils adaptaient des noms lourds, longs, pédants, aux betteraves de M. Courtois-Gerard, qui pèsent jusqu'à dix kilogrammes, s'ils les donnaient aux poireaux énormes de M. Grenier, aux cinquante variétés de salade de M. Chauvet, s'ils latinisaient les asperges monstrueuses qui valent à M. L'Hérault-Salbœuf une médaille d'honneur bien méritée, ce latin appliqué aux plantes culinaires serait fort à sa place. Les horticulteurs méritent des louanges quand ils embellissent nos serres, nos jardins, nos jardinières de plantes inconnues, quand ils s'aident, pour les perfectionner, des conseils de la botanique, science honnête, pleine cependant d'amours mystérieux. Ils nous réjouissent de floraisons nouvelles, de tiges élégantes, de feuilles découpées ou teintes de nuances parasites. Ces gaillards là varient les espèces de bruyères, mais ils n'auraient jamais inventé ce joli nom. Comment auraient-ils appelé le lilas, l'arbre-fleur du printemps et l'aubépine qui fait nos haies blanches et pleine d'une senteur si douce? Et la violette modeste qui naît avec les premiers beaux jours et reparaît à l'automne? Ils les auraient baptisés en *us*, en *a*, en *um*. Que deviendrait la poésie, qui butine si volontiers dans les prés, les jardins et les bois?

Vous verrez que, pour être reçu jardinier, il faudra présenter un diplôme de bachelier ès lettres. Sans latin, quel garçon bien bâti, quel Mazet de Lamborechio osera bientôt se présenter pour aider à la culture des *macrodiscus*, des *pycnoxiphus*, des *dendrobium*, des *devonianum*? Le malheureux ne pourra que jouer de l'arrosoir, ratisser les allées chez MM. Thibault et Hetleer; s'il n'a pas fait au moins ses humanités, il ne pourra faire pousser avec succès l'*epidendrum macrochilum roseum*. Comment se souvenir et aimer cette belle fleur? Quel tort feraient aux orchidées des noms charmants et sonores qui abriteraient leurs noms savants? Ne laissez pas croire et dire aux malicieuses gens que notre belle langue éprouve vos dédains, parce que vous la connaissez mal.

M. Rougier-Chaudière, dont les serres sont si justement connues, est grand introducteur de plantes étrangères; il en reçoit des bords du Négro, des forêts du Brésil, et de très-frileuses qui poussent sur les rives du Sénégal; il en a du Japon, de l'Indoustan, des Philippines; l'Australie, si peu connue et si curieusement originale dans ses quatre règnes, est représentée chez lui par de bizarres végétaux; plusieurs affectent les formes les plus singulières.

Son exposition est remarquable, mais nous croyons qu'elle pourrait l'être plus encore, s'il l'eût bien voulu; on remarque l'*himantophyllum cyrthanthiflorum*, et l'*himantophyllum miniatum*... Que ces deux noms ne vous effrayent pas; rien en elles n'a de pédante tournure, elles sont gracieuses et fort élégantes.

Cet horticulteur apporte les plus grands soins, les plus ingénieuses attentions, pour que ses élèves poussent bien, soient élégantes, n'aient jamais la mine souffreteuse ou rachitique; il les dresse à figurer dans les plus riches salons, à s'épanouir dans les plus mystérieux boudoirs. On parle volontiers de leur distinction, de la découpure de leurs feuilles, mais on s'abstient de les nommer, car la bouche des jolies femmes n'aime pas à grimacer.

Quand on nous fait chrétiens, on nous donne du Petrus, du Carolus, du Franciscus qui deviennent Pierre, Charles, François. Que vos fleurs soient baptisées dans la langue savante, mais qu'elles aient, pour les gens du monde qui les accueillent, des noms français.

Les promeneurs de l'exposition se sentaient attirés et retenus par la beauté, la diversité des roses de M. Fontaine. M. Fontaine est une célébrité dans la culture des rosiers remontants.

M. Miellez a exposé un camélia, obtenu de semis, très-remarquable.

On ne saurait trop louer la collection de plantes variées de serre tempérée, exposée par M. Hervieux de Caen.

Il serait injuste d'oublier MM. Landry frères; leur *pycnoxiphus* est remarquable, et ce n'est pas tout ce qu'on pourrait signaler.

M. Verschaffelt a envoyé de Gand de belles *azalées* obtenues de semis et un *bégonia Léopoldi* de la plus grande beauté.

Pourquoi les jardiniers fleuristes ont-ils fait du géranium le pelargonium? Nous l'ignorons. M. Liéval en a une fort belle collection.

M. Guérin a exposé des iris à rhizonne très-variés; ceux de M. Verdier fils aîné pourraient leur disputer la prééminence.

Nous affirmons n'être pas de ceux qui n'estiment que ce qui vient de loin ou se vend à prix d'or; nous avons la faiblesse de trouver une fleur jolie quand elle est jolie; les calcéolaires nous plaisent et nous faisons nos compliments à M. Deligne et à M. Jacques de leurs belles collections. Nous savons bien que les fleurs sans parfum sont comme de jeunes femmes très-jolies sans esprit; quand elles se taisent, on aime à leur en supposer.

Avant de clore cette revue, un peu critique, disons que M. Biot, jardinier en chef des pépinières de Trianon, est justement récompensé par une médaille d'or: on ne saurait voir un massif de *rhododendron* d'une plus riche variété, et des *azalées* plus beaux que les siens.

Dans les orchidées, on remarque le *lœlia purpurata*; d'autres dont les tiges longues et souples portent à leur extrémité des fleurs qui semblent des papillons, ces fleurs vivantes de l'air. On se plaît à voir aussi des feuilles étranges de dessin, et si bien colorées qu'on les prendrait elles-mêmes pour des fleurs.

Le public aime les expositions florales: que messieurs les jardiniers fleuristes et horticulteurs en renom ne dédaignent pas d'exposer; ils ne sauraient avoir à s'en repentir.

A. LEGROUX.

MÉMOIRES D'UN MUSICIEN. [1]

XLIX

Concert du 16 décembre 1838. — Paganini, sa lettre, son présent. — Fureurs, joies et calomnies. — Ma visite à Paganini. — Son départ. — J'écris *Roméo et Juliette*. — Critiques auxquelles cette œuvre donne lieu.

Paganini était de retour de son voyage en Sardaigne quand *Benvenuto* fut égorgé à l'Opéra. Il assista à cette horrible représentation, d'où il sortit navré, et après laquelle il osa dire: « Si j'étais directeur de l'Opéra, j'engagerais aujourd'hui même ce jeune homme pour m'écrire une autre partition. »

La chute de celle ci, et plus encore les fureurs que j'avais éprouvées et contenues pendant ses interminables répétitions, m'avaient donné une inflammation des bronches. Je fus réduit à garder le lit et à ne plus rien faire. Mais il fallait vivre pourtant, moi et les miens. Résolu à un effort indispensable, je donn[ai] deux concerts dans la salle du Conservatoire. L[e] premier couvrit à peine ses frais. Pour forcer la r[e]cette du second, j'annonçai dans le programme m[es] deux symphonies, la Fantastique et Harold. Malgr[é] le mauvais état dans lequel mon obstinée bronchit[e] m'avait mis, je me sentis encore la force de dirig[er] ce concert, qui eut lieu le 16 décembre 1838.

Paganini y assista; et voici le récit exact de l'ave[n]ture célèbre sur laquelle tant d'opinions contradi[c]toires ont été émises, tant de méchants contes faits [et] répandus. J'ai dit comment Paganini, avant de quit[ter] Paris, fut l'instigateur de la composition d'Haro[ld]. Cette symphonie, exécutée plusieurs fois en son [ab]sence, n'avait point figuré dans mes concerts dep[uis] son retour: en conséquence il ne la connaissait pa[s]; il l'entendit ce jour-là pour la première fois.

Le concert venait de finir, j'étais exténué, cou[vert] de sueur et tout tremblant, quand, à la porte de l'[or]chestre, Paganini, suivi de son fils Achille, s'appro[cha] de moi en gesticulant vivement. Par suite de la m[ala]die de larynx dont il est mort, il avait alors déjà en[tiè]rement perdu la voix, et son fils seul, lorsqu'il n[e se] trouvait pas dans un lieu parfaitement silencieux, [pou]vait encore entendre ou plutôt deviner ses paro[les]. Il fit un signe à l'enfant qui, montant sur une cha[ise], approcha son oreille de la bouche de son père [et] l'écouta attentivement. Puis Achille, redescendan[t et] se tournant vers moi: « Mon père, dit-il, m'ordo[nne] de vous assurer, monsieur, que de sa vie il [n'a] éprouvé dans un concert une impression pareille; [que] votre musique l'a bouleversé, et que, s'il ne se [re]tenait pas, il se mettrait à vos genoux pour vous [re]mercier. » A ces mots étranges, je fis un geste d'in[cré]dulité et de confusion; mais Paganini, me saisissa[nt le] bras et râlant avec son reste de voix des « oui! o[ui!] » m'entraîna sur le théâtre où se trouvaient en[core] beaucoup de mes musiciens, se mit à genoux e[t me] baisa la main. Besoin n'est pas, je pense, de dir[e de] quel étourdissement je fus pris; je cite le fait, [voilà] tout.

En sortant dans cet état d'incandescence pa[r un] froid très-vif, je rencontrai M. Armand Bertin s[ur le] boulevard; je restai quelque temps à lui racon[ter la] scène qui venait d'avoir lieu; le froid me sai[sit; je] rentrai et me remis au lit plus malade qu'aupar[avant]. Le surlendemain j'étais seul dans ma chambre, [quand] j'y vis entrer le petit Achille. « Mon père ser[a bien] fâché, me dit-il, d'apprendre que vous êtes e[ncore] malade, et s'il n'était pas lui-même si souffrant, [il serait] venu vous voir. Voilà une lettre qu'il m'a charg[é de] vous apporter. » Comme je faisais le geste de [la dé]cacheter, l'enfant, m'arrêtant: « Il n'y a pas d[e ré]ponse, mon père m'a dit que vous liriez cela [quand] vous seriez seul. » Et il sortit brusquement.

Je supposai qu'il s'agissait d'une lettre de féli[cita]tions et de compliments, je l'ouvris et je lus:

« Mio caro amico,

» Beethoven spento, etc., etc. » (On connaît le[s ex]pressions dont Paganini se servit, expressions [beau]coup trop flatteuses pour que j'ose les repro[duire]. Voici la fin seulement de cette lettre dont [la *Gazette*] *musicale* publia dans le temps le *fac simile*.)

» mio dovere di pregarvi a voler accettare in se[gno del]
» mio omaggio venti mila franchi, i quali vi s[aranno]
» rimessi dal signor baron de Rothschild dopo [che gli]
» avrete presentato l'acclusa.

» Credete-mi sempre il vostro affezionatissimo

» NICOLO PAGA[NINI.]

» Parigi, 18 décembre 1838. »

Je sais assez d'italien pour comprendre une [pareille] lettre, pourtant l'inattendu de son contenu m[e causa] une telle surprise que mes idées se brouillèrent [et] le sens m'en échappa complétement. Mais [un billet] adressé à M. de Rothschild y était enfermé, [et sans] penser commettre une indiscrétion, je l'ouv[ris pré]cipitamment. Il y avait ce peu de mots françai[s:]

« Monsieur le baron,

» Je vous prie de vouloir bien remettre à M[. Berlioz]
» les vingt mille francs que j'ai déposés chez v[ous.]

» Recevez, etc.

» PAGANI[NI.] »

Alors seulement la lumière se fit, et il pa[raît que] je devins fort pâle, car ma femme, entrant en [ce mo]ment et me trouvant avec une lettre à la mai[n et le] visage défait, s'écria:

— Allons! qu'y a-t-il encore? quelque [nouveau] malheur! Il faut du courage! nous en avons [supporté] d'autres!

— Non, non, au contraire!

— Quoi donc?

— Paganini...

— Eh bien?

— Il m'envoie... vingt mille francs!...

— Louis! Louis! s'écrie Henriette éperdue

[1] La traduction et la reproduction sont réservées.

chercher mon fils qui jouait dans le salon voisin, viens, *come here, come with your mother*, viens remercier le bon Dieu de ce qu'il fait pour ton père!

Et ma femme et mon fils accourant ensemble tombent prosternés auprès de mon lit, la mère priant, l'enfant étonné joignant à côté d'elle ses petites mains... ô Paganini!!! quelle scène!... que n'a-t-il pu la voir!

Mon premier mouvement, on le pense bien, fut de lui répondre, puisqu'il m'était impossible de sortir. Ma lettre m'a toujours paru si insuffisante, si au-dessous de ce que je ressentais, que je n'ose la reproduire ici. Il y a des situations et des sentiments qui écrasent!...

Bientôt le bruit de la noble action de Paganini s'étant répandu dans Paris, mon appartement devint le rendez-vous d'une foule d'artistes qui se succédèrent pendant deux jours, avides de voir la fameuse lettre et d'obtenir par moi des détails sur une circonstance aussi extraordinaire. Tous me félicitaient; l'un d'eux manifesta un certain dépit jaloux, non contre moi, mais contre Paganini. « Je ne suis pas riche, dit-il, *sans quoi j'en eusse bien fait autant.* » Celui-là, il est vrai, est un violoniste. C'est le seul exemple que je connaisse d'un mouvement d'envie honorable. Puis vinrent au dehors les commentaires, les dénégations, les fureurs de mes ennemis, leurs mensonges, les transports de joie, le triomphe de mes amis, la lettre que m'écrivit Janin, son magnifique et éloquent article dans le *Journal des Débats*, les injures dont m'honorèrent d'obscures publications, les insinuations calomnieuses contre Paganini, le déchaînement et le choc de vingt passions bonnes et mauvaises.

Au milieu de telles agitations et le cœur gonflé de tant d'impétueux sentiments, je frémissais d'impatience de ne pouvoir quitter mon lit. Enfin, au bout du sixième jour, me sentant un peu mieux, je n'y pus tenir, je m'habillai et courus aux Néothermes, rue de la Victoire, où demeurait alors Paganini. On me dit qu'il se promenait seul dans la salle de billard. J'entre, nous nous embrassons sans pouvoir dire un mot. Après quelques minutes, comme je balbutiais je ne sais quelles expressions de reconnaissance, Paganini, dont le silence de la salle où nous étions me permettait d'entendre les paroles, m'arrêta par celles-ci : « Ne me parlez plus de cela! non! n'ajoutez rien, c'est la plus profonde satisfaction que j'aie éprouvée dans ma vie; jamais vous ne saurez de quelles émotions votre musique m'a agité; depuis tant d'années je n'avais rien senti de pareil!... Ah! maintenant, ajouta-t-il en donnant un violent coup de poing sur le billard, tous ces misérables qui cabalent contre vous n'oseront plus rien dire; car ils savent que je m'y connais et *que je ne suis pas aisé!* »

Qu'entendait-il par ces mots? A-t-il voulu dire : *Je ne suis pas aisé à émouvoir par la musique;* » ou bien : « *Je ne donne pas aisément mon argent ;* » ou : *Je ne suis pas riche.* »

L'accent sardonique avec lequel il jeta sa phrase rend inacceptable, selon moi, cette dernière interprétation.

Quoi qu'il en soit, le grand artiste se trompait; son autorité, si immense qu'elle fût, ne pouvait suffire à imposer silence à mes adversaires. . . . . . .

. . . .

HECTOR BERLIOZ.

Le rêve de mon cousin Elof.

(*Suite*. Voir le numéro 110.)

[N]ous entrâmes dans la grande salle silencieuse. Le [so]leil brillait alors de tout son éclat et de toute sa [fraî]cheur matinales; les trois fenêtres, percées dans [des m]urs extrêmement épais, nous montraient au fond [de l]eurs lorgnettes les jolis paysages de la plaine: [la ri]vière, les moulins écumeux et les arbres, dont [le f]euillage se découpait avec une netteté surpre[nant]e. L'intérieur était sombre, la grande table cou[vert]e de cette fine poussière que tamise la solitude. [Elof], en regardant les grands rayons de chêne chargés [de p]aperasses innombrables, fit une exclamation de [surp]rise; moi, je poussai mon échelle roulante dans [un] des angles les plus obscurs, et demandai :

[—] Quels documents veux-tu voir?

[—] Ceux de l'année mil huit cent.

[—] Bien, cela se rapporte à l'an VIII de la République, [une] et indivisible; nous faisions alors partie du dé[parte]ment de la Sarre.

[Je] me mis à gravir l'échelle. Au bout de cinq mi[nutes] j'en redescendis, tenant un énorme volume sous [le bra]s. Nous primes place sur deux petits fauteuils de [cuir], à dossier plat, sans bourre ni coussin, à la mode [du de]rnier siècle, et j'étalai mon volume sur la table. [N]ous eut vus, penchés l'un vers l'autre, dessinant [notre] noire silhouette sur les vitraux armoriés, nous [eût] pris pour l'apparition fantastique de Merlin et du petit bonhomme de Liége, fouillant leur grimoire. Je lisais les en-têtes; Elof, les yeux brillant d'une attention fébrile, murmurait de temps en temps :

— Va... va toujours... cousin... ce n'est pas encore cela!

Nous avions parcouru de la sorte les deux premiers tiers du volume, et l'impatience me gagnait, quand je lus enfin :

« Extrait du registre du tribunal criminel du département de la Sarre, an VIII, au nom du peuple français, vu par le tribunal criminel du département de la Sarre, l'acte d'accusation dressé le 9 fructidor, an VIII, contre Philippe Gilger, dont la teneur suit... »

— Ah! ah! s'écria Elof, nous y sommes!... Lis plus haut, cousin.

Le regard d'Elof prit une telle fixité que j'en fus troublé. Le son de ma propre voix, répété par la voûte, me faisait éprouver de vagues terreurs. Je poursuivis :

« Le directeur du jury de l'arrondissement de Birkenfeld expose que, le 21 ventôse dernier, Mangel et Denier, gendarmes du département de la Sarre, demeurant à Coussel, porteurs du mandat d'arrêt, délivré le 20 ventôse dernier, par l'officier de police judiciaire du canton de Grümbach, contre Philippe Gilger, natif de Wieswiler, prévenu de complicité de vol et de meurtre, ont conduit à la maison d'arrêt de Birkenfeld la personne dudit Gilger, et remis les pièces le concernant au greffe dudit jury; qu'aucune partie plaignante ne s'étant présentée dans les deux jours de la remise, le directeur du jury a procédé d'office à l'examen des pièces relatives aux causes de l'arrestation et de la détention dudit Gilger, et qu'il résulte de ces pièces :

» 1° Que six personnes, dont quatre de Hundsbach, et deux de Schweinscheid, revenant le 27 frimaire dernier de la foire qui se tenait le jour d'avant à Birkenfeld, ont été assaillies sur la grande route, vers neuf heures du matin, par trois brigands, au nombre desquels se trouvait Gilger; que ces brigands, le pistolet au poing, se sont fait remettre par les voyageurs la somme de quatre-vingt-quinze florins;

» 2° Que, le même jour, un boucher de Meisenheim, ayant passé la nuit à la ferme de Wickenhof, et revenant également de la foire de Birkenfeld, s'est vu attaqué par les mêmes brigands, et forcé de leur remettre deux cent quatre vingts et quelques florins. »

Suivait l'énumération d'une foule d'autres vols commis par Gilger et ses complices; Elof en écoutait la lecture sans s'émouvoir davantage, ce qui me faisait supposer qu'il n'y trouvait pas son affaire. Nous arrivâmes enfin au vingt-sixième chef d'accusation :

« 26° Le directeur du jury expose en outre que, le 13 pluviôse dernier, quatre voleurs armés de fusils, à la tête desquels se trouvait Philippe Gilger, se sont introduits, entre une et deux heures de la nuit, dans un moulin près de Birkenfeld, et ce, par une fenêtre basse, en y forçant un barreau de fer; — que les voleurs, à l'aide de cette effraction, étant parvenus à la porte de la chambre du meunier Pierre Ringel... »

Elof m'interrompit en cet endroit par une sorte de cri rauque; je levai les yeux, sa pâleur m'épouvanta

— Oui... oui... dit il avec un sourire lugubre... c'est bien cela! Poursuis, Christian, je t'écoute.

Malgré mon émotion, je repris :

« Qu'étant parvenus à la porte de la chambre du meunier Pierre Ringel, laquelle donne à l'intérieur du moulin, ils ont brisé la petite vitre enclavée dans la porte, et qu'ayant introduit les canons de leurs fusils par cette ouverture, ils ont forcé le meunier de tirer le verrou; — qu'étant entrés dans la chambre, ils ont exigé de Ringel la remise de son argent, de sa montre, de sa pipe, marquée aux initiales P. R ; — que, fouillant tous les recoins de la demeure et ne trouvant pas les sommes qu'ils espéraient, non contents de mettre sans cesse le meunier en joue, avec mille imprécations terribles, ils lui ont lié entre les mains de la mèche soufrée; — que, dans cette extrémité, Ringel, poussé à bout par la douleur, ayant voulu se défendre, ils l'ont assommé à coups de crosse, et jeté ensuite par une fenêtre dans une fosse du moulin... où son cadavre n'a pu être retrouvé, malgré toutes les recherches; ce qui fait supposer qu'il aura été entraîné par la force du courant.

» 27° Que, le 16 ventôse dernier, Philippe Gilger... »

— Cela suffit, interrompit Elof, toutes mes suppositions sont vérifiées... Christian, tu vas apprendre des choses qui te feront dresser les cheveux sur la tête... Mais voyons d'abord le dénoûment de ce drame, tel que le rapporte l'extrait du registre de Trèves.

Je tournai plusieurs feuillets, et je lus la déclaration du jury d'accusation de Birkenfeld... L'ordonnance de prise de corps rendue le 11 fructidor... Enfin, la déclaration unanime du jury spécial de jugement, sur les innombrables questions de l'acte d'accusation. Puis, en conséquence de cette déclaration, le jugement conçu en ces termes :

« Le tribunal criminel du département de la Sarre, après avoir entendu le substitut du commissaire du gouvernement, en ses conclusions sur l'application de la loi, — l'accusé et ses défenseurs officieux, et en avoir délibéré;

» Condamne Pierre Gilger à la peine de mort, conformément, etc. ;... le condamne en outre aux frais de procédure, etc., etc.

» Fait, prononcé et interprété, en l'audience publique du tribunal de Trèves, le 29 brumaire, an IX de la République française, une et indivisible, à six heures du matin. — Signé: Buchel, président : Boutier, Volbach, Hertzerod et Warnier, juges du tribunal, qui ont tous signé à la minute du présent jugement. — Pour copie conforme être jointe aux pièces, signé: Buchel, président, et Warnier, greffier. »

— Quel malheur! dit Elof... quel malheur! Cet homme était innocent!

— Innocent! D'où le sais tu?

— Je le sais... je le sais... n'importe de quelle manière... j'en suis sûr!

Il courait par la salle d'un air hagard, et sa longue figure jaune prenait des teintes verdâtres.

— Ah! voilà .. voilà ce qui m'obsède depuis trente ans, s'écriait-il.. voilà ce qui m'a rendu sombre... mélancolique...

Enfin, il vint reprendre sa place et me dit de l'accent le plus ferme .. le plus positif :

— Je suis loin de prétendre, Christian, que ce Gilger ait été un honnête homme; tout ce que l'acte d'accusation rapporte est vrai, sauf le meurtre du meunier... Oui, Gilger était un misérable, un voleur de grand chemin... il a vécu de pillage et de rapines, mais il n'a pas tué Ringel.

— Qui donc alors l'a tué? lui demandai-je, ébranlé par son accent convaincu.

— Voici comment les choses se sont passées, dit-il. Le 13 pluviôse, an VII, entre une et deux heures du matin, la pluie tombait par torrents. Ringel, veuf depuis cinq ans, s'était éveillé dans la chambre de derrière, faisant face à la roue du moulin. Il entendait l'eau bouillonner dans la grande fosse... et n'ayant pas eu la précaution d'abaisser l'écluse avant d'aller se coucher, il craignit de voir la digue emportée par le débordement. C'était un homme de soixante à soixante-cinq ans, encore solide, la tête grise et le caractère fort rapace. Après avoir écouté le bruit de ce déluge quelques instants, il se leva pour battre le briquet et tourner le gros écrou du déversoir, mais au même instant un bruit rauque frappa son oreille. .

A cet endroit de son récit, Elof devint pâle comme la mort.. ses yeux brillèrent, il pencha légèrement la tête, et l'on eut dit qu'il écoutait... moi, j'avais peur!

— Il entendit un bruit rauque, reprit Elof avec un soupir saccadé... un bruit rauque dans le moulin... une sorte de grincement sinistre très-distinct, malgré le bouillonnement de l'eau, qui s'élançait des gouttières et qui tombait en nappes le long du toit... malgré aussi l'immense murmure des saules fouettés par la pluie. Alors Ringel entr'ouvrit la porte qui donne dans le moulin... il regarda quelques secondes et vit, sur le fond grisâtre d'une lucarne à gauche, plusieurs têtes noires attentives... Et comme sa vue acquérait, par la peur, toute l'acuité de celle du chat dans les ténèbres, il aperçut aussi un grand levier passé entre les barreaux... Trois hommes pesaient sur ce levier... de là le grincement que Ringel avait entendu. Il allait appeler au secours, quand le barreau céda d'un seul coup et sortit de la pierre... En même temps, deux hommes sautèrent dans le moulin... Ringel n'eut que le temps de fermer sa porte et de recommander son âme à Dieu. — On parlait depuis quelques mois de meurtres commis aux environs de Birkenfeld... de vols... d'incendies.

ERCKMANN-CHATRIAN.

(*La suite au prochain numero.*)

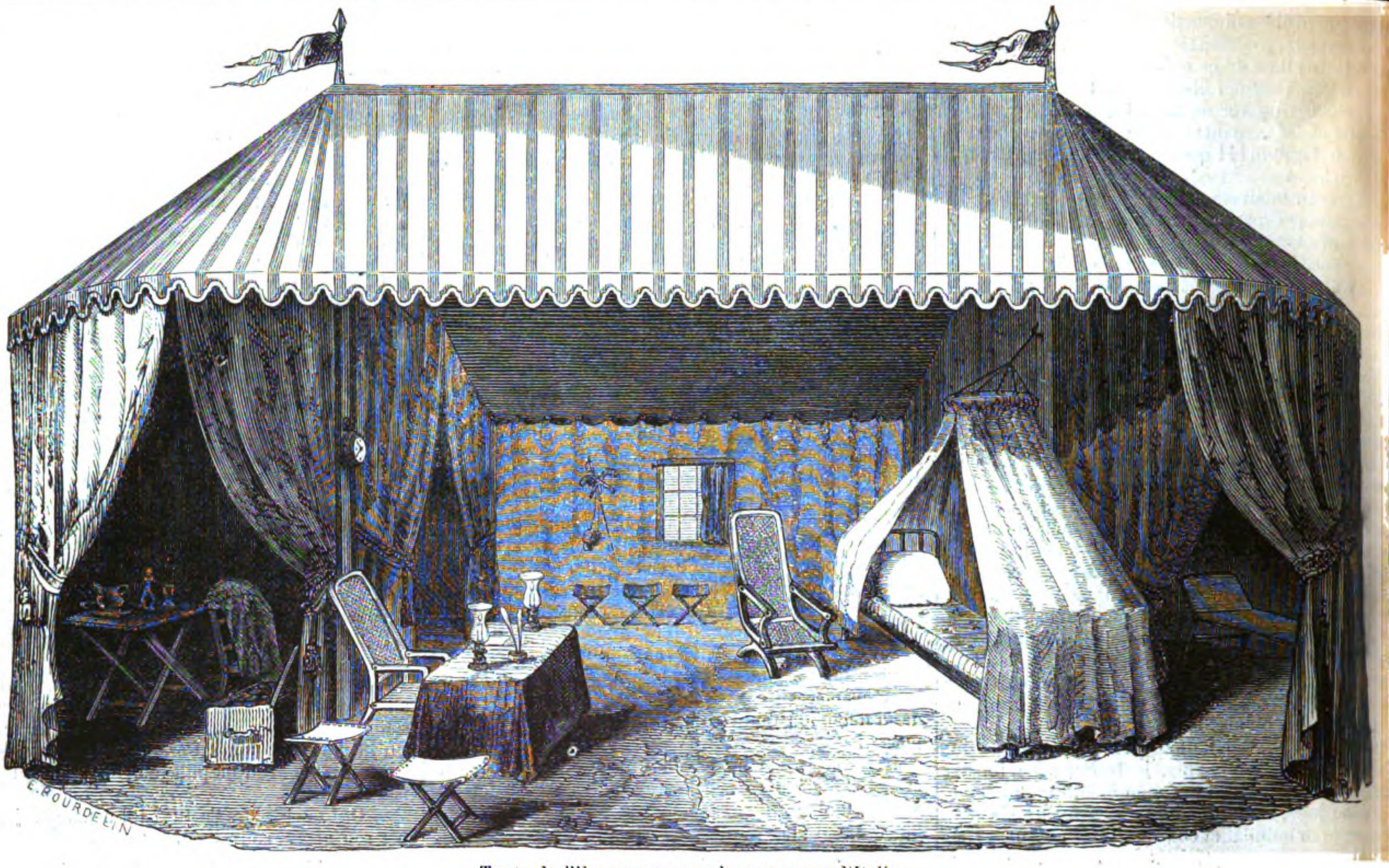
Joseph Garibaldi.

— Je triompherai bien de leurs calomnies, répondait naguère Garibaldi à l'un de nos amis qui lui montrait une des lettres du correspondant du *Times*, commensal de Giulay.

— Et comment cela?

— Je tâcherai de faire autant de bien qu'ils disent de mal de moi. J aurai fort à faire, moins malheureusement, par ce qu'ils disent que par ce qu'ils font.

Son caractère est tout dans ces mots. Voilà cet homme si connu, mais moralement si mal connu. Il n'y a qu'un point de sa réputation sur lequel tous soient d'accord : son courage. « C'est, dit M. A. de Lauzières, dans un des derniers numéros du *Pays*, un homme que l'antiquité et le moyen-âge, admirateurs de la bravoure personnelle, auraient proclamé un héros de la



Tente de l'Empereur pour la campagne d'Italie.

trempe d'Ajax et de Roland. » En dehors de ce trait vaillant de cette célébrité, tout est contradiction dans le bruit qui se fait autour d'elle. Il importe cependant de connaître cet homme qu'un fait venge déjà de bien des calomnies : sa position officielle dans l'armée alliée. Cherchons donc le secret de ce caractère, non dans les panégyriques ou les diatribes, mais dans les faits de son passé.

Joseph Garibaldi est piémontais, et à la fois presque français. Il est né à Nice, le 4 juillet 1807, c'est-à-dire lorsque cette ville gallo-italienne était la capitale de notre département des Alpes maritimes.

Son éducation fut celle d'un marin. Enfant, il débuta dans la marine sarde, où il se fit remarquer par son énergie et son sang-froid. L'audace qu'il déploya dans plusieurs tempêtes, pour arracher à la mort des malheureux qu'allaient engloutir les flots, révéla son intrépidité et lui mérita l'estime universelle. Il avait déjà obtenu le grade d'officier et, dans ce grade, la confiance et l'amitié de ses chefs, lorsque ses préoccupations politiques vinrent troubler et briser sa carrière de marin. L'affranchissement de l'Italie était déjà la passion de son âme ardente. Compromis dans une conspiration, il est forcé de se réfugier en France d'abord, puis en Afrique, où il sert quel-

Le général Garibaldi, commandant en chef des chasseurs des Alpes.

que temps comme offi subalterne sur une vette du bey de Tu il passe enfin en Am que, où lui fut déc le commandement de cadre armée par l'U guay contre Bue Ayres.

L'intervention française mit un ter ses fonctions. Montev le vit alors apparaît la tête de la légion lienne, où il ne fut moins redoutable à l' que sur le pont de escadre.

La guerre de l'indé dance le rappela en dans sa patrie. Le le vit, dans la lut Charles-Albert c l'Autriche, ce que l' vu l'Amérique dan lutte contre Rosas, sant l'audace jusqu'à prudence, le courag qu'à l'héroïsme. succomba, Garibal fut pas vaincu ; il tira devant la force

Nous passerons dement sur le sié Rome, où nos sold bons juges en fait d rage, ne parlaient q admiration de sa v pour le suivre en rique, où la nobl plicité avec laqu consacra au trava main qui avait si reusement porté l lui conquit les s thies universelles. néral devint tour fabricant, négocia marin : New-Yo Californie, la Chi virent poursuivre tâche avec une l et un désintéres qui laissèrent part

Meeting tenu à Hyde Park, le 8 mai, pour le vote d'une adresse de félicitations à l'empereur des Français, à l'occasion de la guerre d'Italie, d'après des croquis de M. Mathias.

affections et de nobles souvenirs. Le Pérou lui offrit en 1852 le commandement de ses troupes, mais l'amour du pays avait laissé un vide si douloureux dans son cœur, qu'il préféra le commandement d'un paquebot dans sa patrie aux honneurs d'un commandement suprême dans un empire du nouveau monde. Quelque chose semblait lui dire que l'heure de l'indépendance de l'Italie approchait, et il était venu pour être prêt à lui offrir son sang et son épée.

Cette heure, en effet, a sonné, et le voilà qui est rentré avec la victoire sur l'ancien théâtre de ses exploits, où chaque pas est une victoire.

— Quelle imprudence, lui disait-on! Comment! vous franchissez le Tessin, et vous n'avez ni artillerie, ni chevaux.

— N'en ont-ils pas eux?

Des Varèse, une première victoire lui donnait sept bouches à feu.

A Côme, que lui ouvre une seconde victoire, la jeunesse se lève en masse pour former son premier escadron...

Tout l'Ouest de la Lombardie est déjà debout et en armes à sa voix.

FULGENCE GIRARD.

Concours régional de Carcassonne.

Le concours régional de Carcassonne a réalisé toutes les espérances qu'a inspirées, dès son origine, cette utile institution. Nous regrettons vivement que l'abondance des actualités impérieuses que nous apporte chaque courrier d'Italie ne nous permette point de publier les belles photographies que nous adresse M. Fernand Lagarrigue, et où MM. Doule et Rigal ont reproduit les scènes les plus intéressantes de cette solennité. Nous la ferons connaître du moins par ces extraits de la correspondance.

Samedi soir, la première journée a été terminée par une très-nombreuse réunion pour laquelle l'honorable préfet de l'Aude, M. Dabeaux, avait ouvert ses riches et spacieux salons. Mme Amiel-Dabeaux et son père ont fait les honneurs de cette soirée très-brillante avec une grâce et une amabilité au-dessus de tous les éloges.

Le lendemain, à deux heures de l'après midi, les vingt quatre orphéons accourus de tous les points, depuis Bordeaux jusqu'à Béziers, ont donné une séance préparatoire du grand festival du 16 mai. Mais où la foule se portait surtout de préférence, c'était à la distribution solennelle des prix du concours régional. M. le préfet, M. Rendu, inspecteur du gouvernement pour l'agriculture, et M. A. Jusserand ont su captiver tour à tour la vive et profonde attention du public. Le discours de M. le préfet a prouvé que ce magistrat est un orateur aussi distingué qu'un habile administrateur.

Le soir, un banquet de trois cents couverts réunissait les notabilités de la ville et plusieurs étrangers dans la salle d'honneur de la mairie.

Lundi, la vaste enceinte du Cirque était de bonne heure encombrée par MM. les orphéonistes, les prosélytes de l'autel Delaporte, si intelligemment desservi par MM. Ferdinand de Rittlé, Camille de Voss, Vaudin, Elwart, etc., etc... Le chœur *Salut aux chanteurs*, exécuté par la Société de Carcassonne, que dirige l'infatigable M. Teyssière, a été applaudi comme il méritait de l'être, à dix reprises différentes. Les autres morceaux d'ensemble, que vous avez eu sans doute l'occasion d'écouter au Palais de l'Industrie, sont venus nous confirmer dans notre opinion. L'institution des Sociétés chorales en France est une œuvre qui immortalisera à tout jamais le nom de M. Delaporte.

Le concours régional de Carcassonne laisse bien loin après lui tous ceux qui l'ont précédé. Les différentes espèces d'animaux de la race bovine, ovine, porcine, ont paru très-remarquables à la commission qui a eu beaucoup de peine à se prononcer pour ne pas faire de mécontents. Une fois que son travail a été connu, tout le monde a été unanime pour proclamer son équité et la scrupuleuse justice dont elle a fait preuve dans cette circonstance.

M. Gourrier, de Fraisse-Cabardès (Aude), a eu l'inestimable honneur d'être reconnu digne du prix envoyé par le gouvernement. C'est une coupe en argent, exécutée par M. Buoltz, et représentant Cérès présidant aux travaux de l'agriculture; sur le socle sont finement exécutés les attributs de cette branche féconde de l'industrie. La coupe de M. Gourrier a une valeur de 3,000 fr.; le ministre de l'agriculture a accompagné cet envoi d'une somme de 5,000 fr., méritée aussi par les améliorations que cet habile agronome a apportées à l'exploitation de sa belle ferme de l'Aude. Les domestiques de M. Gourrier ont été aussi magnifiquement récompensés, puisque dans ce concours ils ont recueilli neuf médailles d'argent et trois de bronze, plus une somme de 500 fr.

M. Portal de Moux, homme aussi affable que versé dans la connaissance raisonnée du sol qu'il cultive avec amour et intelligence, a été jugé digne de la médaille d'or hors ligne; tout le monde ici est d'accord pour proclamer le mérite exceptionnel de M. Portal.

Bien que la lecture de la longue liste de ces heureux lauréats se soit trop ressentie de la précipitation inévitable qui devait résulter de l'étonnante variété du programme des fêtes, nous avons retenu au courant les noms de M. Cazalis-Allut, président de la Société d'agriculture de l'Hérault (médaille d'argent), M. Dauvret, juge d'instruction à Béziers (médaille d'or), M. Bessière de Raméjan (Hérault), tous les trois couronnés pour leurs expositions de vins rouges, muscats et eaux-de-vie récoltés dans le département de l'Hérault.

Faisons des vœux sincères pour que ces luttes pacifiques se renouvellent souvent dans notre Midi si arriéré, si peu impressionnable, quand on veut réveiller en lui l'instinct des choses qui touchent au progrès et à l'avenir de notre beau pays. La presse doit nécessairement encourager les hommes qui travaillent et qui améliorent, et quant à nous, nous pouvons protester hautement de notre zèle infatigable et de notre dévouement, toutes les fois, comme on l'a fait à Carcassonne, qu'on nous appellera pour prêter le concours de notre publicité.

FERNAND LAGARRIGUE.

Une semaine à Naples.

Naples est la plus belle ville du monde; c'est une chose reconnue, car — voir Naples et mourir — est un dicton qui prouve qu'après l'avoir admirée, il faut tirer l'échelle; parce que, en fait de perspective, rien ne pourra plus vous charmer ici-bas.

Tout le monde connaît aussi la position de la Parthénope antique; je ne ferai donc aucune description géographique sur elle; mais une chose assez rare pour que je ne veuille pas la passer sous silence, c'est que le matin de mon arrivée, qui se trouvait pourtant le 15 août, le ciel était gris et un brouillard épais avait étendu son voile funèbre sur cette cité ordinairement si brillante et si belle.

Vous ne sauriez croire la déconvenue des quelques Napolitains passagers comme moi à bord du *Montebello*. A cette vue, on eût dit qu'ils avaient manqué leur mise en scène, et, en effet, c'était un peu cela; car, depuis notre départ de France, *le beau ciel de Naples* avait été chanté par eux sous toutes les formes, et ces chants étaient accompagnés d'un regard si dédaigneux sur *notre* soleil français, que mon patriotisme en avait été profondément blessé. Je vous le répète, leurs figures étaient devenues aussi sombres que l'atmosphère; teinte sinistre que je redoublai encore par mes plaisanteries, il faut l'avouer à ma honte!

— C'est là, leur disais-je, ce beau ciel de Naples qui n'a pas son égal! mais le nôtre est tout aussi laid à Paris, et il n'y a pas besoin de faire quatre cents lieues pour le voir.

Hélas! comme le soleil s'est vengé de mes lazzis! Une heure après, il dorait la ville, et, jusqu'au moment de mon départ, je n'ai pas pu le perdre de vue un seul instant, pas même la nuit, en vérité; car il y avait alors le clair de lune et la lune de Naples est tout aussi brillante que notre soleil; les yeux me cuisent encore rien que d'y penser.

Du soleil et de la lune au roi Ferdinand la route me semble toute tracée. Effectivement, c'est un fort bel homme que Sa Majesté napolitaine. Il est grand, fort, porte la barbe, a très-grand air; et quand il dit: « Mon aïeul Louis XIV, » ce qui lui arrive souvent, on pense qu'il n'a pas dégénéré de sa race, physiquement parlant, bien entendu, car le ramage ne ressemble pas du tout au plumage; et, si je n'étais pas née le jour des Rois, ce qui a mis en moi un profond respect pour les têtes couronnées, je vous dirais que Ferdinand tient bien plus du lazzarone que du gentilhomme; mais je me garderai bien de commettre une semblable indiscrétion, d'autant plus que j'ai été accueillie de la façon la plus gracieuse par Sa Majesté quand j'eus l'honneur d'être reçue par elle.

Ma présentation eut lieu dans son cabinet; et après les trois révérences qui se font là-bas comme ici, je m'inclinais pour lui baiser la main, étiquette d'usage dans ce pays, quand il me la retira vivement, mais de façon toutefois à me montrer sa blancheur et la perfection de sa forme; elle était fort coquet.

— Qui vous a le plus charmée dans notre beau pays? me demanda-t-il avec bonté.

— C'est la famille royale, Sire, répondis-je en joignant une révérence à mes paroles.

Et effectivement, la veille, en assistant à une fête qui avait lieu sur la rotonde Saint-Ferdinand, fête que je regardais, placée au balcon du palais du prince de Salerne, j'avais vu les onze enfants du roi l'entourant de la façon la plus attendrissante et la plus gracieuse.

Sa Majesté parut touchée de mon compliment, car une larme brilla dans ses yeux; mais il me parla sur-le-champ d'autres choses. Comme mon audience finissait.

— Voulez-vous voir la reine? me demanda-t-il avec bonté.

Je répondis aussitôt que j'en serais honorée et heureuse.

— Eh bien, venez avec moi, dit-il; et m'offrant gracieusement son bras, il me fit entrer dans le petit salon où se tenait la reine, et dit à cette princesse:

— Thérèse, voici une aimable Française qui désire te voir.

Mais malgré cette introduction, la reine me reçut d'une façon très-maussade. Elle avait son chapeau sur la tête et se disposait à partir pour Portici. Voilà quelle était sa toilette, et je vous prie de croire que je n'exagère pas d'un mot:

Elle portait des bottines couleur marron, une robe de mousseline rose, mais de ce rose cru qu'adorent nos villageoises, un chapeau de crêpe crêpé jaune maïs, un châle de crêpe de Chine bleu, un tour de tête avec des petites roses rouges et une ombrelle lilas: — une véritable carte d'échantillons. Joignez à cela qu'elle est noire, laide et un peu bossue, et pourtant, malgré l'immense différence qu'il y a entre eux, le roi et la reine vivent dans la plus parfaite union: c'est tout à fait un intérieur de famille et de famille aussi modeste que gênée. Car, quoiqu'ils soient les souverains les plus riches d'Europe, on remet aux chemises du roi des cols et des manchettes neufs quand les autres sont usés; il porte non-seulement ses bottes ressemelées, mais encore avec des pièces; et les jeunes princesses mettent les vieilles robes de leur mère, et les jeunes princes les vieux habits du roi.

Un grand seigneur de la cour me racontait ceci à ce même sujet:

Un jour qu'il avait à parler au roi d'affaires fort importantes, la conversation était sérieuse et animée entre eux, quand un chambellan vint dire à Ferdinand de la part de la reine: Qu'il se dépêchât de venir déjeuner, car l'omelette commençait à se refroidir, et que s'il tardait il faudrait en faire une autre.

Le roi alors renvoya le marquis et s'en alla manger son omelette au plus vite.

Chaque ministre cherche à attirer sur lui l'attention du roi et pour en recevoir des compliments et pour faire augmenter son budget, dernier point toujours fort difficile à atteindre. Pendant que j'étais à Naples, celui qui tenait le portefeuille de la guerre, voulant sans doute montrer son importance, supplia Ferdinand de vouloir bien passer une grande revue des troupes. Le roi se fit un peu tirer l'oreille, car tout ce qui sort de son intérieur le fatigue et l'ennuie; mais pourtant il finit par y consentir. — J'ouvre ici une grande parenthèse.

Les troupes napolitaines sont fort bien habillées, la cavalerie est montée sur des chevaux siciliens (d'ancienne race andalouse), petits, c'est vrai, mais les plus jolis qu'il se puisse voir. Leur robe est d'un brillant noir d'ébène, et le tour de leur œil et le dedans de leur naseau sont d'un si beau rouge pourpre, que la peinture ne saurait en rendre ni l'éclat ni la fraîcheur. De plus, comme la musique de son régiment est la coquetterie de chaque colonel, les musiques sont délicieuses.

Donc, au jour dit, toutes les troupes que renfermaient Naples et ses environs défilèrent devant le roi. C'était en vérité un fort beau spectacle! car toutes les troupes du monde se ressemblent... à la parade.

Aussi, Ferdinand fit-il des compliments très-sincères à son ministre.

— N'est ce pas, sire! s'écria celui-ci au comble de l'allégresse, l'armée de Votre Majesté est belle!... bien disciplinée!... Sur un mot, elle pourrait aller jusqu'à Paris...

— Et la douane? fit le roi en frappant d'un air de bonhomie sur l'épaule de son ministre, avec un sourire et une expression intraduisibles.

Puis, pressentant sans doute que la demande d'argent devait suivre de près l'exhibition qui lui était faite, il profitait du moment de stupéfaction que sa réponse avait causée au pauvre général pour remonter prestement dans sa voiture et décamper à toutes brides.

La religion du roi est mesquine et superstitieuse à la façon de celle de Louis XI; ainsi il porte sur lui une foule de petites reliques, de médailles et d'images saintes, qu'il invoque à la moindre occasion. Par exemple, quand le Vésuve gronde trop fort, quand un orage se déclare, — et les orages de ce pays-là sont terribles, il faut l'avouer! — il quitte tout, fût-ce même le conseil des ministres, s'il est en train de le présider, pour aller se mettre à genoux dans un petit coin, et là, murmurant des patenôtres, se frappant la poitrine et baisottant les uns après les autres les madones et les saints sous la protection desquels il s'est placé, il attend que le danger qu'il redoute soit passé.

Il emploie le même expédient quand la reine ou ses enfants sont malades; il exige que les tisanes de toutes sortes qui leur sont administrées contiennent de l'eau bénite, et que les cataplasmes ou sinapismes qu'on pose sur leur corps soient recouverts par des images saintes, afin d'en augmenter l'efficacité.

Une pruderie sans exemple est la conséquence naturelle d'une dévotion semblable; aussi, quand il y a des fêtes à la cour, ce qui arrive très-rarement, les femmes n'ont pas la permission de se décolleter, ce dont elles enragent, et dont elles gardent une profonde rancune à la reine, prétendant que cet ordre ne vient que d'elle et dans la crainte de la comparaison. C'est possible.

Mais ce qui vient bien du roi, par exemple, c'est le vandalisme avec lequel on a fait disparaître du Musée napolitain toutes les merveilleuses statues du sexe féminin dont il a hérité et de l'antique et de la maison Farnèse. Ainsi la Vénus Callypige, la Danaé du Titien et une foule d'autres chefs-d'œuvre, ne sont pas seulement enfermés, mais sont murés, dans la crainte de désobéissance.

Et c'est de lui aussi la singulière idée d'avoir condamné les danseuses des théâtres de Naples à porter ces affreux pantalons verts, qui font ressembler ces malheureux rats à des grenouilles prenant leurs ébats dans un marais.

UNE PARISIENNE.

COURRIER DU PALAIS.

…ici qui peut s'appeler la revanche de Sganarelle. …membre du congrès américain, ancien secrétaire …gation à Londres, M. Sickles, apprend que sa …femme est infidèle, qu'elle a toutes les semaines …dez-vous, dans une maison tierce, avec M. Bar…Key, attorney fédéral du district de Colombia. …ée par lui, Mme Sickles a confessé sa faute. Le …outragé exige que sa femme renouvelle ses aveux …eux dames appelées comme témoins ; il lui re…son anneau de mariage et lui enjoint d'é… sa mère de venir la chercher. L'épouse coupable …à tout. Les héroïnes de Calderon qui ne sont …moitié infidèles, et Desdemona qui ne l'est pas du …n'en sont pas quittes à si bon marché.

…nuit s'écoule : le lendemain matin, — un di…, — M. Sickles est à sa fenêtre avec un de ses …M. Butterworth. Il voit passer M. Key devant sa …n. Ce dernier tient à la main un mouchoir blanc. …eux de Mme Sickles avaient appris à son mari que …là le signal des rendez-vous. M. Sickles bondit …vue. Il prie M. Butterworth de courir après …et de l'arrêter un instant. Lui, s'arme à la hâte …nd rapidement l'escalier. Arrivé en face des …terlocuteurs, un *revolver* à la main, il ajuste …. Une première balle ne fait qu'effleurer celui ci, …ve de se réfugier derrière un arbre. Le mari …le poursuit, lui tire un second coup, et l'atteint …l'artère crurale. Enfin une troisième balle lui …le corps. M. Key, blessé mortellement, est …orté dans un club voisin où il expire quelques …s après.

Sickles prend le bras de son ami et va se consti…risonnier.

…st renvoyé devant le jury : le jury l'acquitte.

…que là tout est bien, quoique M. Sickles n'eût pas …l'excuse du flagrant délit, que vingt-quatre heu…ssent écoulées entre l'outrage et la vengeance, …rer trois coups de pistolet sur un homme sans …se ne soit pas du tout chevaleresque, que le mal…ux ainsi assassiné fût père de quatre petits en…et qu'enfin Dieu ait dit à l'homme, — même au Américain : « Tu ne tueras point. »

…s, une fois lancés, les Américains ne s'arrêtent …Sickles est un héros ; Sickles est un Dieu ! Hurrah …Sickles, le médecin de son honneur ! Et voilà les …qui, à peine leur verdict rendu, l'entourent, lui …nt les mains, l'écrasent d'accolades et de compli…; à sa sortie du prétoire, ce sont des tonnerres …amations. On veut dételer sa voiture, — comme …Fanny Elssler ; — on s'arrache ses vieilles pan…s, toujours comme pour Fanny Elssler ; des séré…s'organisent sous ses fenêtres ; mais il supplie …usiciens de lui en faire grâce, et c'est son avocat, …ady, qui en hérite. Les jurés sont allés compli…er celui ci. L'un d'eux, M. Knight, qui s'amusait …er du violon dans l'intervalle des audiences, a …té son instrument et se met, en signe de joie, à …er aux oreilles de Me Brady. Le chef du jury, …nold, voudrait qu'on portât l'honorable *barrister* …vinaigre. Enfin, M. Hopkins déclare que s'il se …gi de Mme Hopkins, ce n'est pas un pistolet, c'est …ortier qu'il eût déchargé sur le séducteur. Sont…ez folâtres, ces satanés Américains ? Ont-ils la …assez légère et la plaisanterie assez attique ?

…fait, la plaisanterie attique n'a-t-elle pas un peu …sa réputation ? La comédie d'Athènes, à qui on ne …r fuser ni la verve ni l'éclat, a-t-elle bien cette de…, cette politesse fine et galante qu'on s'… con…de lui trouver ? Quand j'entends Aristophane …r So…rate de « misérable, de charl…, de va-nu-…, » je me demande où est l'atticisme. Quand il …re sur la scène à Cléon : « Je suis un voleur ; » …il l'appelle « publicain, abîme de perversité, …e de rapines, intrigant, délateur, » je cherche où …git l'esprit, la satire élégante. Et notez que …Aristophane qui jouait Cléon et qui cherchait …sa figure barbouillée de lie à singer les traits et …ures du général d'Athènes. Mauvaise chose après …que les personnalités au théâtre ! Je sais bien …s se couvrent de l'autorité de Molière. Dans les …*es savantes*, Cotin n'était pas seulement désigné …en sonnet et par le nom de Tricotin qui fut d'a…donné à l'un des deux pédants ; s'il faut en croire …e, Molière avait fait acheter un des habits de …pour le faire porter à l'acteur chargé du person…Mais Molière après tout n'attaqua que l'esprit …in. Autre chose fit Voltaire lorsque, devant un …français, pendant quatre actes éternels, il traîna …la fange son adversaire Fréron. Le comédien …du rôle de *Frélon* avait imité sa figure, il s'était …ré un de ses habits ; ainsi l'avait exigé Voltaire. …que pendant la représentation on vit aux pre…s loges une femme qui tombait évanouie, et à …estre un homme éperdu qui se levait tout debout …criant avec des larmes de désespoir : « Ma femme ! …mme ! » Or, cette femme évanouie, c'était la femme …ron, et l'homme, c'était Fréron lui même « Sont…s'écrie un critique qui a raconté cette scène dou…ise, les vengeances d'un peuple civilisé ? » Il a rai…critique : l'art non plus que la décence publique …perdre à ce que les personnalités soient proscri…théâtre. — L'allusion, à la bonne heure ! c'est …de la comédie.

…nd M. Scribe fit jouer *Bertrand et Raton*, il savait …ueis noms contemporains le public mettrait sous ceux de ses principaux personnages ; mais en esprit délicat et en galant homme qu'il est, il se garda bien de faire boiter M. Samson et de coiffer M. Monrose de la perruque d'un financier célèbre. Il faut dire aussi que, depuis l'*Écossaise* et les *Philosophes*, les lois ont marché aussi bien que les mœurs. La diffamation n'est pas plus inviolable au théâtre qu'ailleurs, et la personne qui se trouve offensée dans une œuvre dramatique a droit d'en appeler aux tribunaux. C'est ce que vient de faire tout récemment un négociant de Saint-Étienne nommé M. Coadon.

Ce brave M. Coadon était allé voir une pièce du cru : cela s'appelait l'*Écho du rire* ou *les Piqueurs d'once*, et intéressait fort les Saint-Stéphanais. Aux premières représentations de l'ouvrage, on voyait figurer deux promeneurs — piqueurs d'once. L'un d'eux interpellait l'autre, qui lui répondait : Qu'est-ce ? — Et le dialogue continuait.

Or, le jour où M. Coadon voulut se payer le spectacle, un changement avait été introduit dans l'affiche de l'*Écho du rire*. Le rôle du deuxième promeneur avait été supprimé pour faire place à celui de Kandon, négociant, âgé de quarante ans. « Le rôle de Kandon, disait l'affiche, sera joué par M. Ravel, artiste en représentations. »

La toile se lève, l'acte des promeneurs commence. Paraît le premier piqueur d'once, puis Kandon. Est-ce bien Kandon ? N'est-ce pas plutôt M. Coadon qui marche ? On le croirait, si M. Coadon n'était pas là, lui-même, assis dans sa stalle, et tout ahuri à la vue de son sosie. Mais silence ! Kandon va parler : il parle. Quoi donc ? dit-il et ce *quoi donc ?* substitué au *qu'est-ce ?* primitif produit un effet indescriptible. Des applaudissements, des rires éclatent de toutes parts, tandis que les regards des spectateurs vont curieusement de l'un à l'autre Coadon. Celui de la scène est charmé ; mais celui de la salle est furieux, il sort rouge de colère et va déposer sa plainte contre l'auteur, M. Linossier, et le directeur, M. Rolland.

Ils ont été condamnés chacun, par application de la loi sur la diffamation, à quinze jours d'emprisonnement, à cent francs de dommages-intérêts, et à la publication du jugement à leurs frais.

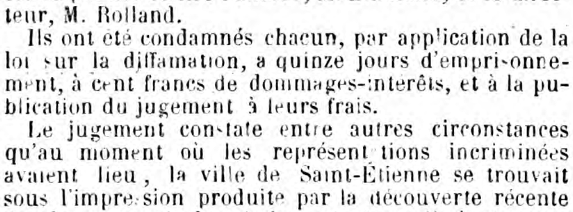
Le jugement constate entre autres circonstances qu'au moment où les représentations incriminées avaient lieu, la ville de Saint-Étienne se trouvait sous l'impression produite par la découverte récente de plusieurs vols de soie importants, et il ajoute :

« Que de plus, une rumeur publique regrettable dé-
» signait, sans que rien ne soit venu jusqu'à ce mo-
» ment le justifier, comme se livrant au coupable trafic
» du piquage d'once, un certain nombre de per-
» sonnes, parmi lesquelles était prononcé le nom du
» plaignant. »

Mais c'est désagréable pour M. Coadon, ceci !

Enfin, dernier épisode. Sur l'appel de M. Linossier, la Cour a réduit à dix jours la peine de l'emprisonnement prononcée contre ce dernier.

PETIT-JEAN.



PALAIS-ROYAL : *Tout va l'Autruche à l'eau...* à-propos militaire en un acte, par MM. Eugène Grangé et Lambert Thiboust ; *la Chèvre de Ploërmel*, parodie en un acte, par MM. Henri Dupin et Delacour. — Nouvelles.

Il est bien anodin, l'à-propos militaire du Palais-Royal ; il ne poussera personne aux frontières, nous en répondons. L'Autriche y est personnifiée par la veuve Autruche, tenant un pensionnat de jeunes italiennes ; elle a naturellement une immense robe jaune et noire. Deux jeunes gens, un zouave et un soldat piémontais, s'introduisent dans la maison et y sèment des germes de révolte : grâce à eux, les jeunes filles s'arment et elles repoussent la domination de la veuve Autruche, malgré les efforts que tente, pour la défendre, un certain baron de Schlagmann.

Il n'y a pas à appréhender de fièvre cérébrale pour les auteurs de cet ouvrage. Nous ignorons si, de leur côté, les Autrichiens ont commencé à écrire des pièces de circonstance ; mais, dans tous les cas, ils atteindront aisément à ce diapason. Une seule scène a failli amuser ; c'est celle où le baron de Schlagmann se fait rendre compte par ses trois soldats des exactions qu'ils ont commises. Celui-ci a pris un fromage et une demi-douzaine de parapluies ; celui-là, une bouteille de vermouth-Lassagne ; le troisième a pris... un bain. La prononciation allemande aidant, on comprend, cinq minutes après, qu'il est question d'un *pain*.

Mme Thierret joue la veuve Autruche ; son pensionnat est composé des cinq ou six plus jolies filles du théâtre. Le zouave est Mlle Cico, qui n'a pas grand chose à faire et à chanter. — Pauvre Hyacinthe ! il s'excuse de son mieux auprès du public d'être forcé de représenter un Autrichien ; il proteste qu'il n'y a pas de sa faute et qu'il se sent assez humilié ; il rejette tous les torts sur MM. Grangé et Lambert Thiboust, et on l'applaudit, lui seul, parce que l'on finit par s'apercevoir que cet Hyacinthe est, depuis quelque temps, le meilleur comédien du théâtre du Palais-Royal.

La Chèvre de Ploërmel vaut, pour la longueur et le décousu des situations, l'étonnant livret de l'Opéra-Comique. Pour donner une idée des éléments burlesques qui y sont employés, on assiste à une scène où tous les acteurs bâillent à se décrocher la mâchoire. C'est une répétition, à Château-Chinon, par une troupe ambulante, de l'opéra de M. Meyerbeer. La fameuse chèvre y est remplacée par un dindon ; Dinorah est habillée en vierge péruvienne, avec des plumes rouges à la ceinture et sur la tête ; Hoël devient un pompier, et Corentin se transforme en pompeux seigneur à toque et à crevés. Au régisseur, qui leur adresse des observations sur ces anachronismes de costume, ils répliquent par le mot sacramentel des artistes : « Nous répondons de l'effet ! » La mise en scène est également arbitraire : une grande armoire figure une chaumière, et une échelle tient la place d'un sentier escarpé. Quant au chef d'orchestre, comme la partition ne lui est pas encore parvenue, il fait exécuter, en guise d'ouverture, le quadrille des *Bottes à Bastien*.

Tout est dans ce goût-là. Le pas de l'ombre, imité par Mlle Schneider, est éclairé par une lanterne. Hoël a une façon particulière de faire rendre des sons à son biniou : il s'asseoit dessus. Ensuite, on verse la cascade sur le dos de l'adjoint au maire de Château-Chinon, qu'on fait sécher en l'enveloppant d'un manteau couleur de muraille et en le coiffant d'un feutre à plume écarlate. Le tout est terminé par une polka insensée de Bretons, de Vénitiens, de pompiers, de Mexicaines et de garçons machinistes. Vous voyez cela d'ici.

Nous allions oublier, dans cette *Chèvre de Ploërmel*, M. Grassot travesti en villageoise et frappant sur une grosse caisse qui lui sert de voix. Il va de la scène à l'orchestre et de l'orchestre à la scène, en poussant des cris étouffés et en remuant un nez effaré. Cette gloire a décidément besoin de repos.

Complétons cette mince chronique par une revue rapide des autres théâtres.

Les Français (comme on disait autrefois) ont repris, pour Mme Arnould Plessy, le drame de MM. Scribe et Legouvé : *Adrienne Lecouvreur*. Est-ce une heureuse idée ? Nous sommes loin de crier au sacrilège, parce que Mme Plessy s'essaye dans un rôle de Mlle Rachel. Il ne s'agit d'ailleurs ni de Camille ni de Phèdre, mais d'une création à peu près incolore, appartenant au répertoire moderne, d'une comédie à tiroirs, habilement faite, et voilà tout. Pour apprendre à bien dire la fable des *Deux Pigeons*, Mme Plessy aurait dû consulter M. Delsarte.

Mme Ristori est partie. Elle était donc à Paris ? Mais, certainement. Elle y était même sur plusieurs théâtres à la fois, à l'Odéon, aux Variétés, au Vaudeville, partout où on l'appelait. Au Théâtre-Italien (l'ingrat avait feint d'abord de ne pas la reconnaître), elle a fait, pendant quelques semaines, les lendemains de M. Tamberlick. Si nous avons passé sous silence les représentations de Mme Ristori, c'est que, dans ces derniers temps, les *Medea*, les *Cassandra*, les *Giuditta* n'exerçaient plus qu'une molle influence sur le public. Joignez y notre indifférence personnelle pour la tragédie, accrue par notre ignorance de la langue de Métastase, et vous excuserez peut-être notre complète réserve.

Le théâtre du Vaudeville s'apprête à donner *la Vie de Bohême*, ce panier de jolis et bons mots, qui fait penser au chapeau inépuisable d'où Robert-Houdin tirait tant de bouquets. L'œuvre enjouée et touchante de MM. Henry Murger et Barrière aura pour principal interprète M. Paul Boisselot, un acteur-auteur, venu des Folies-Dramatiques.

Les Variétés ont trouvé un nain. Il n'y a pas de quoi crier merveille. Pourtant, on paraît compter beaucoup sur ce nain. Deux ou trois auteurs lui ont pris mesure d'une pièce, d'après la commande du directeur. Ce nain a vingt ans, dit on ; c'est déjà vieux.

Folichons et Folichonnettes est le titre d'une chose, d'une machine, d'une féerie, d'une revue qu'on représente en ce moment aux Délassements-Comiques. Un des auteurs est le propre neveu de Casimir Delavigne, à ce qu'on assure. — Jeune homme ! jeune homme ! prenez garde ! Du haut de son piédestal de la place de la Mairie, au Havre, votre oncle a dû singulièrement froncer le sourcil, en vous voyant adopter une voie si différente de la sienne. Tout dégénère. Nous tombons de *Messéniennes* en Mabiliennes, plus bas même ; car qu'est-ce que c'est qu'un *Folichon*, et qu'est-ce que c'est qu'une *Folichonnette*, s'il vous plaît ? Nous craignons de le deviner. Que de jambes à ce petit théâtre des Délassements-Comiques ! L'horizon en est obscurci, dirait un poëte classique ; parmi celles qui, en outre de leur attrait naturel, exécutent de véritables tours de force, celles de Mlle Marguerite méritent d'être citées en première ligne. Selon une expression usitée au quartier Latin, Mlle Marguerite danse à l'ombre de sa jambe gauche.

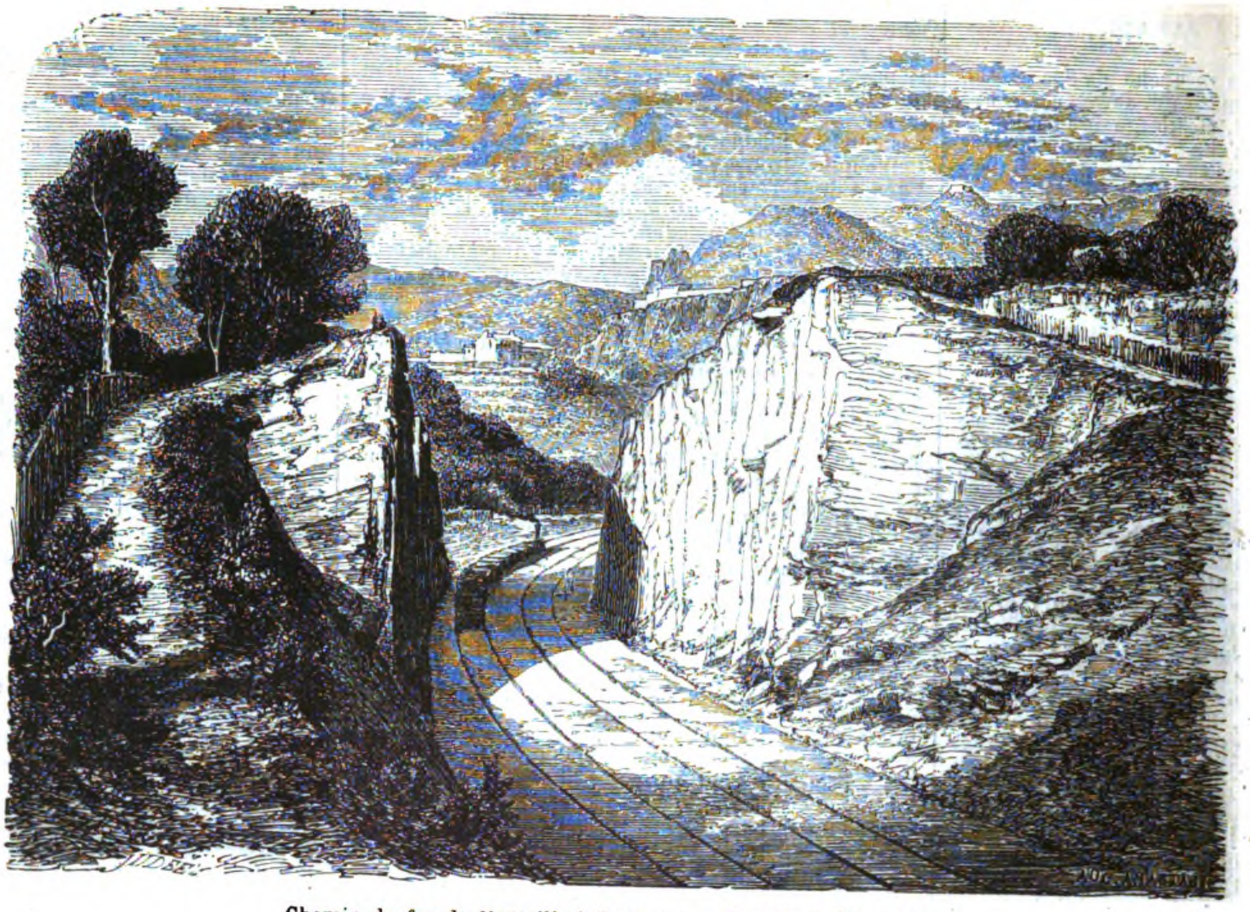
CHARLES MONSELET.

INAUGURATION

de la première section du chemin de fer de Toulon à Marseille.

Une section du chemin de fer de Marseille à Toulon vient d'être livrée à la circulation.

C'est une véritable conquête pour l'industrie dans cette partie du Midi où les radiations des Alpes rendent la circulation et surtout les transports terrestres si difficiles. C'est aussi une conquête pour l'artiste et pour le curieux, car à raison même des difficultés qu'opposaient à la marche des chaises de poste et des diligences les incessantes ondulations du terrain, — ces ravins profonds, ces collines escarpées, tous ces accidents topographiques qui tourmentent le sol, — nulle contrée n'offre une plus grande variété de perspectives, des paysages plus âpres ou plus riants, des sites plus pittoresques.

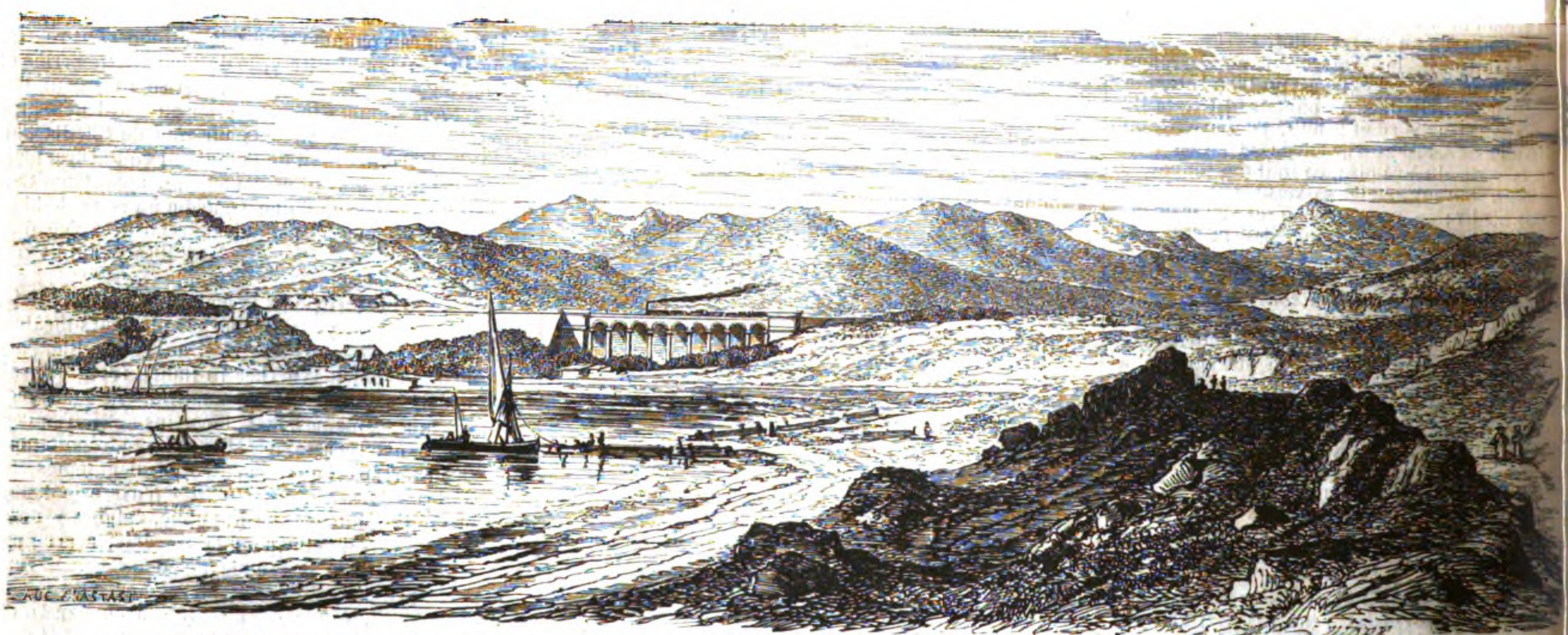


Chemin de fer de Marseille à Toulon : — Coupée de l'Escaillon.

Ce sont tour à les côtes de la Méd ranée avec leurs fal abruptes et leurs b des rives de sable vient mourir en so rant le flot attiédi paisibles et gracie vallées comme celle Cannes où le printe se réfugie, au m des orangers et myrtes, quand l'h règne sur le reste pays; des coupées e espèces de ravins a ficiels qu'a forcé créer la nécessité mettre en commun tion directe deux lons séparés par contre-fort alpestre.

Les deux dessins nous publions dans numéro révèlent a lecteurs du *Monde ill tré* les caractères vers de l'intéressant norama de cette rou que l'on peut regard comme la préface de voie si admirée de Corniche.

MAXIME VAUVE



Chemin de fer de Marseille à Toulon : — Viaduc du Grand-Valat, près du golfe de Bandol. D'après des croquis de M. Courdouan.

Un nouveau roman de notre collaborateur, M. Arsène Houssaye, vient de paraître, qui peint à vif les mœurs parisiennes de ces derniers temps.

Ce roman, qui est une histoire et une histoire très-émouvante, a pour titre *Mademoiselle Mariani*.

Il est publié par Michel Lévy, avec un beau portrait de l'héroïne, dessiné par M. Arsène Houssaye lui-même.

L'*Histoire de M. de La Vallière*, que M. Arsène Houssaye prépare depuis un an et que les journaux ont annoncée, ne paraîtra que le 1er septembre, retardée qu'elle est par la gravure des portraits, l'importance des documents nouveaux, et la recherche des lettres inédites.

A. V.

MM. les Abonnés recevront, avec le présent numéro, un *Supplément* tiré à part, représentant le COMBAT DE MONTEBELLO.

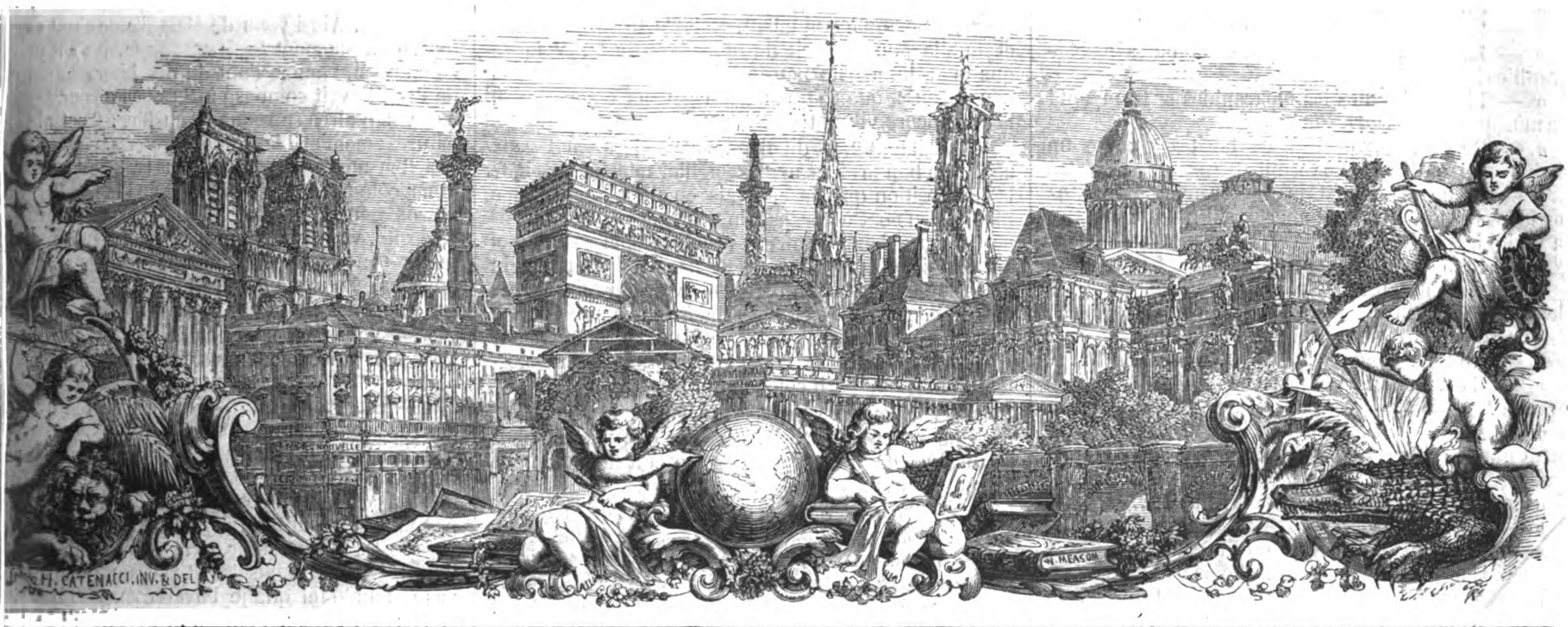
RÉBUS.

EXPLICATION DU DERNIER RÉBUS.
C'est à Sédan que naquit Turenne en 1611.

Paris.—Imp. de la LIBRAIRIE NOUVELLE. A. Bourdilliat, 15, rue Bre...

LE MONDE ILLUSTRÉ

JOURNAL HEBDOMADAIRE.



ABONNEMENTS

...ET DÉPART. : Un an, 18 fr. — Six mois, 9 fr. — Trois mois, 5 fr.
(Pour l'Étranger le port en sus)
...du numéro, à Paris : 30 c. — Dans les départements : 35 c.

3me Année. — N° 113.
11 Juin 1859.

BUREAUX
A la Librairie Nouvelle, 15, boulevard des Italiens.

SOMMAIRE :

...reur, revenant de visiter le champ de bataille de Palestro (31 mai), rencontre des zouaves et des prisonniers autrichiens traînant une pièce prise sur l'ennemi.
D'après les croquis de M. Durand-Brager.)

COURRIER DE PARIS.

« — Quel est l'auteur de la *Marseillaise?*

» — Eh pardieu, Rouget de l'Isle!

» — Les paroles, soit! mais la musique?

» — La musique aussi! Voyez dans toutes les biographies!

» — Eh bien! toutes les biographies se trompent! La musique de la *Marseillaise* est...

» — De qui, voyons? Vous hésitez comme un homme qui va dire une énormité!

» — C'est qu'en effet je vais renverser toutes les idées reçues. Mais qu'importe, s'il s'agit de mettre la vérité à la place de l'erreur?

» — Eh bien! allez!

» — Soit: la musique de la *Marseillaise* n'est pas de Rouget de l'Isle, mais d'Alexandre Boucher... l'*Alexandre des violons*, comme on l'a surnommé.

» — Ah! par exemple!

» — C'est un fait! Voulez-vous l'histoire qui le prouve?

» — Assurément! Je suis curieux de savoir comment une pareille erreur s'est propagée, accréditée...

» — Mon Dieu! rien de plus simple. Notez que je tiens le fait d'Alexandre Boucher lui-même...

» — Comment cela?

» — Il y a quelques jours, on m'annonce qu'il y a là un vieillard décoré de la médaille de Sainte-Hélène, qui se déclare le doyen des musiciens français. Je dis qu'on l'introduise, et paraît, avec les allures et la bonne grâce d'un homme qui sait le monde, cet extrême vieillard. Il déclare qu'il me vient remercier d'une histoire racontée ici, il y a quelques semaines à propos du concert qu'il a donné salle Pleyel, après un silence de juste trente ans... car ce fut en 1829 qu'il se fit entendre pour la dernière fois, à l'Opéra-Comique...

» — Oui, je m'en souviens, vous racontiez une histoire qui s'est passée à Belford en 1818... Boucher, se rendant en Russie, relayait, dans cette petite ville. Errant par les rues, il entendit jouer du piano par une fenêtre... il entra, prit un violon; stupéfaction de la famille et ovation populaire...

» — C'est cela. L'anecdote qui nous était venue d'un correspondant inconnu, de Belford même, était de toute vérité. Boucher la lut par hasard, en fut surpris, touché, et faisant une excursion de son petit domaine d'Orléans à Paris, il voulut savoir... comment nous avions pu apprendre...

» — Et malgré son grand âge, il...

» — Que parlez vous d'âge! Je connais des hommes de cinquante ans plus brisés que ce nonagénaire! Notez, monsieur, qu'il n'est pas blanc, il n'est que gris! J'ai vu hier au Théâtre Français un homme aussi solide au physique qu'il est énergique au moral, une des grandes intelligences littéraires de ce temps-ci, Félicien Mallefille... Celui-là n'a pas quarante cinq ans; eh bien! il est tout blanc, quand Alexandre Boucher, qui a juste deux fois son âge, n'est qu'un gris quinquagénaire! Au fait, il pose sainement un exemple de la fameuse théorie de M. Flourens touchant l'âge mûr de l'homme, et le grand virtuose a de qui tenir en fait de longévité. Son grand-père n'est mort qu'à cent dix-neuf ans, — pour faire plaisir à M. Flourens. Quant à son père, il n'a pu dépasser cent et un ans.. Mais c'est par suite d'un accident, d'une imprudence... l'étourdi! Voici le fait, tel que nous l'a raconté Al. Boucher.

» C'était en plein hiver. Le père Boucher regardait des jeunes gens patiner, je ne sais où. Ils s'en tiraient fort mal. « Vous ne savez pas attacher vos patins! — dit-il, — voici comment il faut faire. » Et il s'attacha les patins, puis se lança sur la glace. Il accomplit toutes sortes de pirouettes, et se fit applaudir de la foule surprise. Mais il retourna chez lui en transpiration, et négligea les soins voulus. Le lendemain, il était au lit; il y resta six semaines et ne se releva plus. « Sans cette imprudence, — dit son fils, — peut-être vivrait-il encore! » Le fait est qu'il y avait la tradition de l'aïeul mort *cent-vingtenaire!*

» Donc, en ses quatre-vingt-dix ans, le célèbre virtuose, qui se qualifie modestement de « violoneux, » marche droit et ferme, ne prend ses lunettes que pour lire fin, porte fièrement la belle tête qui fut pour lui un organe de ressemblance avec le héros né en même temps que lui, et cause avec l'aménité, la grâce et le vif esprit que je souhaiterais à plus d'un causeur réputé dans les salons. On comprend à voir, à entendre cet aristocratique vieillard, nature brillante et bien douée, — telle fut celle du vieux Brifaut, dont Jules Sandeau vient de faire le portrait à la plume devant l'Académie charmée, — on comprend, disons-nous, que Al. Boucher ait été le favori des rois politiques et l'ami des rois de l'intelligence. Charles IV et Ferdinand VII qui, excellents dilettantes, admirèrent le virtuose, fixèrent à leur cour l'homme qu'ils traitaient en ami, et lorsque le premier de ces deux souverains fut retenu prisonnier à Fontainebleau, le plus fidèle compagnon de son exil fut celui qui avait été l'hôte de sa puissance. On aime que le cœur ennoblisse ainsi l'esprit et complète le talent. Mais c'est trop s'attarder et oublier qu'il s'agit de *la Marseillaise*. Voici ce que le grand artiste nous a lui même raconté il y a si peu de jours, que ce que nous écrivons nous semble l'écho encore vibrant de sa sympathique parole.

« C'était en 92, — dit-il, — j'avais alors vingt-deux ans. Mon bon professeur, Navoigille, m'avait enseigné la composition que je cultivais en même temps que mon instrument à cordes. Un soir que je me trouvais au faubourg Saint-Germain, rue de la Chaise, à l'hôtel de Mortaigne, un colonel qui partait le lendemain pour Marseille avec son régiment, vint faire ses adieux à la maîtresse du logis. J'assistai à l'entrevue. Comme alors je revenais d'Espagne, et que les bontés pour moi du roi Charles IV étaient connues, M^me^ de Mortaigne me nomma au colonel, qui s'écria :

» — Pardieu, la rencontre est bonne, et j'en profiterai pour demander à M. Boucher une marche pour la musique de mon régiment, le priant même de me l'improviser sur le champ!

» Comme je cherchais à m'excuser, et que sur l'insistance j'objectais que je n'avais pas même de papier réglé, quelqu'un se trouva là qui s'offrit d'en faire à l'aide d'un crayon et de papier ordinaire. J'aurais bien envoyé l'officieux — et l'officier — à tous les diables! Mais M^me^ de Mortaigne s'étant mêlée à l'affaire, il me fallut bien céder, et me mettant à l'écart, je composai un pas redoublé auquel je donnai le rhythme le plus vif que je pus... Le voici tel qu'il n'est jamais sorti de ma mémoire... »

Et en parlant ainsi, Al. Boucher se mit à nous chanter d'une voix ferme ce pas redoublé, auquel il joignit pittoresquement la mimique de divers instruments, qu'il imita même tour à tour par des intonations variées dans le développement du motif: trompettes, petites flûtes, clarinettes et coups de caisse. C'était fort original et fort expressif. Nous regrettions bien que cette scène piquante n'eût pas d'autres témoins que nous.

« — Vous voyez, — reprit le célèbre virtuose, — c'est, sauf le mouvement voulu d'un pas redoublé et un certain nombre de notes en plus qu'on a enlevées pour le rhythme poétique en mettant la mélodie sur quatre temps, c'est, dis-je, la *Marseillaise!* Or, voici comment s'opéra la curieuse transformation de la petite marche, — improvisée un soir rue de la Chaise, pour un colonel très-pressé, — en chant national, révolutionnaire et, dit-on, immortel!

» Le colonel part avec mon air dans sa poche. Je n'avais pu l'instrumenter; arrivé à Marseille, il le donne à son chef de musique pour l'arranger. Dès qu'il est prêt, on le joue, et comme il y a parade publique tous les jours, l'air ne tarde pas à devenir populaire, à se graver dans toutes les mémoires des flâneurs, et à devenir le morceau favori du régiment...

» Un peu plus tard, un officier du génie, âgé d'une trentaine d'années, et ami sincère de la Constitution de 91, ayant refusé au 10 août de prêter un nouveau serment qui lui semblait contraire au premier, fut destitué et jeté au fort Saint-Jean, à Marseille. Un geôlier, qui le voyait sans cesse occupé à écrire des vers, absorption dans laquelle il essayait de distraire une périlleuse captivité, lui dit un jour :

» — Eh! mon officier, au lieu de passer là votre temps à soupirer avec des mots, pourquoi ne nous faites-vous pas une chanson en l'honneur de nos armées? On chante partout la *Carmagnole*... ça n'est pas beau! Si l'on avait autre chose, ça vaudrait mieux, les Marseillais répugnent à ces paroles, à cet air ignoble! Tenez, il y en a un que vous entendez tous les jours à la garde montante... une marche... C'est vif, c'est troussé, c'est dans toutes les bouches; l'air ferait sur-le-champ adopter les paroles!

» Rouget de l'Isle, — car c'était lui, — aspirait à la délivrance de sa personne et du pays, que devait bientôt signaler ce 9 thermidor qu'il a plus tard célébré dans ses chants. Le geôlier lui assura que, si ses paroles étaient adoptées par la foule qui adorait l'air en question, sa liberté serait demandée, obtenue... L'officier-poëte se mit donc à l'œuvre, et l'admirable chanson fut créée! Seulement, pour adapter l'air en question aux vers de huit syllabes et lui donner l'allure chantante qu'il fallait, il changea la mesure du 6/8 en quatre temps réguliers, et sacrifia les notes redoublées qui donnaient son entrain à cette marche destinée aux cuivres. Le tout, notes et paroles, se fondit ainsi en un tout saisissant que les événements devaient bientôt faire retentir dans toutes les contrées du pays, dans tous les cœurs!

» Grande fut ma surprise, — continua Al. Boucher, — lorsque je reconnus mon air de la rue de la Chaise, mutilé, mais pourtant très reconnaissable, chanté par la foule sur des paroles de feu, et présidant aux levées des conscrits, ou accompagnant les légions qui allaient combattre. Ainsi venu de Marseille, le chant s'appela tout naturellement *la Marseillaise*. Il n'eût pas reçu ce nom, si, comme l'ont dit des biographes, Rouget de l'Isle l'avait composé à Strasbourg pour le départ des volontaires se rendant au Rhin. Ç'eut alors tout naturellement été *la Strasbourgeoise!*

» Bon nombre d'années plus tard, je me trouvai à dîner côte à côte avec Rouget de l'Isle, à Paris. Je le voyais pour la première fois, et ce n'était pas sans curiosité, vu les faits qui précèdent, et qui faisaient retentir son nom, avec son œuvre, dans toutes les bouches. Je mis quelque malice à le complimenter sur ses *paroles*...

» — Vous ne parlez pas de l'air? — me dit-il. — Vous êtes un célèbre musicien, est-ce qu'il ne vous plaît pas?

» — Si, vraiment... — dis-je d'un ton qui n'était pas sans signification...

» — Eh bien, sachez-le, cet air... il n'est pas de moi! C'est une marche, venue on ne sait d'où, qui jouait à Marseille à l'époque où la Terreur m'y tenait prisonnier, et sur quoi j'ai adapté mes paroles...

» — En faisant subir au morceau quelques altérations! — interrompis-je. Et là-dessus, je chantai mon pas redoublé tel que je l'avais composé chez M^me^ de Mortaigne, ce qui plongea Rouget de l'Isle dans un grand étonnement.

» — C'est cela! c'est cela! — dit-il. — Expliquez-moi donc...

» Ce fut bien facile. Je lui racontai sincèrement l'histoire, et il m'embrassa tout transporté. — A quoi qu'on fasse désormais, mon cher Boucher, s'écria-t-il, — vous resterez à tout jamais dépouillé, car votre air et mes paroles semblent si bien jaillis d'un seul jet, qu'on ne croira point à mon emprunt, même si je le proclame!

» — Gardez-le! — répondis-je ému de sa franchise. Sans votre génie, ma petite marche de [illegible] tassin serait oubliée aujourd'hui dans quelque [illegible] nison : vous l'avez ennoblie, élevée jusqu'à de sublimes paroles, et devenue votre œuvre par [illegible] poétique absorption, la *Marseillaise*, renaissant sans cesse en toute occasion, fera le tour du monde.

Tel est, à peu près, le récit que nous fit, ces jours derniers, ce vieillard célèbre, et si nous n'avons rendu son piquant récit avec plus de bonheur, c'est qu'en l'écoutant, nous ne songions nullement à l'écrire. L'idée ne nous en est venue qu'ensuite. C'est voilà tel que l'impression nous en est restée. Rouget de Lisle, oublié par le premier Empire et la Restauration, — mais découvert dans sa retraite, pensionné et décoré par Louis-Philippe, — est mort à Choisy-le-Roy, en 1836. Un collaborateur inconnu, né [illegible] ans plus tard, semble vouloir lui survivre à la [illegible] de son père et son aïeul. Intimement lié, de [illegible] à 1830, avec tout ce que la France, — et même l'Europe, où il voyagea beaucoup l'archet à la main, — a compté d'hommes éminents ou distingués, l'hôte de Beethoven, le sublime sourd (avec lequel il [illegible] ferma un jour dans une boîte de sapin sonore [illegible] lui faire entendre son stradivarius), en relations personnelles ou épistolaires avec Gœthe, Goldoni, [illegible] mierre, Bernis, Fabre d'Eglantine, Barnave, Br[illegible] Vicq-d'Azir, Champfort, André Chenier, Cond[orcet] Gibbon, les Vanloo, Beccaria, Sedaine, Beauman[illegible] Lavater, Alfieri, Marmontel, Walpole, Turp[in de] Crissé, David, La Harpe, Philidor, Piccini, Sc[illegible] Collin d'Harleville, Esménard, Cabanis, Lalande, [illegible] gonard, Grétry, Parny, Millevoye, Gossec, M[illegible] Benjamin Constant, Méhul, Nicolo, Prud'hon, [illegible] Houdon, Talma, etc., etc., Girodet peignit son portrait, un chef d'œuvre, qu'il possède, qui figurera un jour au Louvre, et Chateaubriand ne se fit aucun scrupule de faire figurer çà et là dans ses œuvres des idées, aperçus échappés à cet esprit charmant, original, abondant, qui fut un homme de cour et un homme du monde très-apprécié, en même temps qu'un artiste. « — N'avez-vous pas écrit vos mémoires? lui demandâmes-nous, — tout charmé de trouver si grande fraîcheur d'esprit dans un si grand âge.

» — J'ai beaucoup de notes, — dit-il, — des autographes à foison... une plume habile pourra tirer parti de tout cela, après moi... dans vingt-cinq ans, — ajouta-t-il en riant. »

Et comme je souriais aussi, il ajouta en s'en a[llant]:

« — Oui, monsieur! car comme dit Fro[sine à] Harpagon dans *l'Avare*, on peut finir [illegible] faudra m'abattre!... mon tour est passé... [illegible] oublié! »

Il s'est passé, cet hiver, dans le cercle même nos relations, un fait que nous croyons à la fois piquant et touchant. Nous avions désiré le raconter dès ... Mais on nous opposait des obstacles. L'embargo enfin levé... Voici donc l'histoire :

Sous le règne du roi Louis-Philippe, dans un bal de cour, un jeune et brillant officier de cavalerie vit délicieuse Anglaise à laquelle il se fit immédiatement présenter, et avec laquelle il dansa le plus que possible, sans qu'un pareil excès parût déplaire à Sa mère... C'est le mot.

Aussi bien cet accueil se conçoit-il, car l'officier était ce qu'on appelle ordinairement un charmant cavalier, en même temps qu'un homme très-comme il faut... être. Il était de bonne maison, bien que sans aisance, mais taillé au physique et au moral pour devenir ce qu'on appelle, toujours vulgairement, — un officier de fortune. Il l'a prouvé.

On le nommait Albert de ***.

Quant à la jeune Anglaise, elle appartenait à une honorable et très-riche famille du Royaume-Uni, circonstance que l'officier n'apprit que lorsque déjà il avait formellement amoureux. Son cœur avait pris les devants sur les informations.

La jeune insulaire paya bientôt, selon le vieux usage, d'un tendre retour cet amour. A la suite de ce bal, ils se rencontrèrent, et souvent, et le dansait où... Paris est si grand, et les mœurs anglaises si commodes pour les jeunes personnes ! Mais il s'agissait du dénoûment légal : le mariage. Lorsque Arabella en parla aux auteurs de ses jours, ceux-ci poussèrent des cris de paon. Mais le blond et rose de leurs anciennes amours les laissa crier ; et, quand ils furent calmés, Arabella leur déclara qu'elle ferait qu'à sa tête, sa jolie tête, ou plutôt qu'à son cœur ; qu'elle aimait l'officier... et qu'elle ferait officier... le prêtre (pardonnez cette pauvreté de la langue) pour les unir au lendemain même de sa majorité, si d'ici là des parents barbares, et peut être ..., s'obstinaient à lui ôter l'option de son propre ...

Lord et milady virent bien qu'ils avaient affaire à cervelle brune sous une chevelure blonde. Aussi, ... cette rupture ouverte, offrirent-il une ... en quatre articles, moyennant quoi la guerre ... être évitée. Voici les quatre points servant de ... aux futures négociations diplomatiques :

Art. 1er. — *L'envahisseur évacuerait immédiatement ... asservies sous son influence ;*

Art. 2. — *La libre fréquentation desdites localités se... ... à ses rivaux ;*

Art. 3. — *On serait deux ans sans se revoir; mais on ... s'écrire ;*

Art. 4. — *La jeune miss resterait pendant cette trêve ... dépendance de sa famille, sans que l'officier cherchât ... sur elle le moindre protectorat.*

... été accepté, milord et milady déclarèrent que ... deux ans, les dispositions des parties à l'épreuve ... restées les mêmes, on lèverait tout veto, tout ..., et que le mariage obtiendrait le consentement ...

... jeune fille pensa que ses dix-huit ans pouvaient ... convénient s'augmenter de deux printemps ... Notre compatriote se rebiffa bien un peu... ... amante lui fit comprendre que deux ans ... vite passés... à leur âge, et que ce stage ... à les éprouver, à les impatienter même, ne ... ensuite que plus fortunés de se voir titulaire l'un de l'autre.

... voilà donc résignés... et, sous prétexte de ... d'Epsom, huit jours après, la famille emmène ... miss en plein brouillard anglais. La vérité est ... cette séparation les navra... mais on se promit de s'écrire !

En effet, ce fut pendant un mois un échange de ..., que les paquebots semblaient insuffisants et ... elle n'avait pas dû exister vingt ans plus ... pareils amants eussent dû inventer la correspondance électrique. Ce n'était que des « mon idole ! ... mon trésor ! » et le français ne leur suffisant ..., ils demandaient des exclamations à l'an... *my dear ! my love ! my angel !* trouvant les langues fort pauvres se'on leur cœur. Comment ... si pleines de flammes n'incendiaient-elles ... malle, le steam-boat ? C'est véritablement in...able !

... voyez tout à coup l'imprévu : un beau matin, ... coups de marteau précipités du facteur an... jeu du *Knocker*, si connu des habitants de ..., ne résonne pas sur la porte sonore à l'heure ... e, car M. l'officier n'a pas écrit. C'est étrange! ... lons demain ! » dit, ou plutôt soupire la jeune ... le lendemain vient; mais ce qui ne vient pas, ... facteur. Rien du *Knocker !* Et le surlendemain est comme la veille... et d'autres jours se suivent et se ressemblent... et après les jours, des semaines, qui, accumulées, font des mois : un d'abord, puis deux, puis trois... et toujours rien ! Plus de double coup battu par la main, experte en cette musique, du facteur pressé ; muet le *Knocker!* Et pendant ce temps-là, les poëtes, menteurs à tous et à eux-mêmes, continuaient niaisement de faire rimer *amours* — avec *toujours!*

Le troisième mois arrivé sur cet inconcevable silence, lady *** passa un matin chez sa fille, et lui tint à peu près ce langage :

« — Ainsi donc, pauvre délaissée, je l'avais bien prévu : ce volage t'oublie, ce scélérat t'abandonne! Il a laissé sans réponse (shoking !) tes trois lettres de réclamations sur son étrange silence. Ah! sans doute quelque... lorette (shoking! shoking!) t'a chassée de son cœur de Français aimable, c'est possible, — mais perfide, c'est sûr. Tu n'as donc plus, ô espoir de notre race, qu'un parti à prendre : c'est de tirer de ce monstre de légèreté une éclatante vengeance...

» — Comment faire, *my dear Mother ?*

» — Il faut te marier et vite ! Lord un tel t'adore : épouse-le. Tu vois que rien n'est plus simple que ce fait expéditif. C'est ainsi qu'une noble fille d'Albion doit mépriser un infidèle, dédaigner un insolent, se venger d'un ingrat. Ah! ces Français... et leurs Lorettes ! Le Français n'est qu'un Loret ! »

Miss Arabelle fournissait une rime si riche et si juste, qu'en effet divers lords s'en étaient épris... tout autant qu'il fallait pour ne déranger ni leur cravate ni leur raie. Elle demanda trois autres mois pour compléter l'épreuve française et faire son choix anglais.

Nous croirions manquer aux égards dus au lecteur, en lui cachant que, durant ces trois mois de supplément d'instruction, notre Ariane de Grovenor-Square lança diverses lettres pleines de ???? à quelques personnes qu'elle supposait en situation de lui apprendre ce que faisait cet inconcevable Albert, — et s'il était mort ou vif. Mais il ne suffisait pas d'être abandonnée, il fallait être humiliée en plus : nul ne répondit de ce Paris exécré,— si bien qu'un soir Arabelle, comprimant son cœur, releva fièrement la tête et dit à sa mère :

« — Lord St .. m'a suppliée hier encore de l'épouser avant qu'il soit trop occupé des courses d'Ascott. J'y consens, ma mère, mais qu'on en finisse vite ! »

Ils furent en effet mariés, on peut dire à la course, et ce fait violent dans la situation morale termine le premier acte de cette comédie de la famille et de la société.

L'entr'acte qui vient sera long, comme ceux qui suivent les prologues de MM. Bouchardy, d'Ennery, etc. Quinze ans s'écoulent d'abord : lord St... meurt des suites d'une chute de cheval, ayant voulu monter lui-même son grand coureur *Everwatchful* dans un *Betting ring*, où le parquet des parieurs l'avait défié. Ajoutez cinq ans de veuvage aux quinze ans de tout à l'heure, et voilà que la mère, la vieille lady *** tombe, non pas de cheval, mais malade à son tour, comme on dit... (au fait, était-ce son tour ?) et que, malgré tous les soins dont elle est entourée par sa fille, le danger arrive, au milieu des médecins sinistres...

Une nuit, la moribonde appelle sa fille, et d'une voix qui s'éteint elle lui fait cette confession qui va vous indigner, — si vous avez un cœur sensible :

« — Ma fille... un remords opprime, oppresse mon heure dernière...

» — Grand Dieu ! parlez ma mère !

» — Ah ! tu vas m'accuser, me condamner, me maudire ! Mais tu jugeras aussi les sentiments qui m'ont animée... car, c'était pour ton bien... ton bonheur... que ta mère...

» — Par pitié, expliquez-vous !

» — Eh bien... animée du légitime orgueil de notre rang... d'un invincible préjugé national... en voyant ce Français que tu aimais... il y a vingt ans... je crus de mon devoir... les lettres que vous échangiez... tu l'accusas ! apprends donc que c'est moi qui... car il t'était fidèle... et là... dans ce bureau, tu en trouveras les preuves par douzaines... toutes cachetées encore... et telles qu'elles sortirent de son cœur pour le tien ! Ah ! pardonne à la mère qui, etc., etc. »

Et, dans la nuit même, lady *** expira !

Les premiers soins donnés à sa douleur, et aux lugubres devoirs de circonstance, la veuve ouvrit le tiroir qui contenait les lettres interceptées. Elle y trouva non seulement celles que lui écrivait cet amant si injustement accusé, mais aussi toutes celles qu'elle avait écrites elle-même pour avoir raison — ou les raisons — d'un étrange et coupable silence. Demandes et réponses, tout avait été supprimé ! Elle s'enferma pendant tout un jour dans cette douce et navrante autopsie de l'amour...

La complète innocence du jeune officier dûment démontrée par ses plaintes, ses reproches, le profond désespoir enfin, dont ces lettres étaient les ardentes messagères, l'ayant pénétrée et persuadée, lady St... prend de rapides dispositions et arrive à Paris. C'était au mois de janvier dernier.

Elle va trouver son ambassadeur lord Cowley et lui raconte sa situation, le priant de faire diriger de promptes recherches vers le ministère de la guerre. Là, on apprend bientôt que M. de ***, lieutenant de cavalerie en 1839, est aujourd'hui général, commandeur et...

« — Grand Dieu... père de famille? »

Sur ce point il faut un jour de plus pour être renseigné, car le général commande un département. En voyant l'ardente et anxieuse impatience de la pauvre femme, un des secrétaires de l'ambassade anglaise court au Cercle impérial, et demande à tout le monde :

« — Le général de *** est-il marié? »

Les uns disent oui, — les autres disent non. Quelle anxiété pour lady St... qui attend à quelques tours de roue du Cercle, dans sa voiture! Enfin, arrive un ami du général qui affirme qu'il est...

« — Célibataire!

» — Ah! mon cœur ! mon cœur! » s'écrie la veuve en pâlissant à effrayer le secrétaire d'ambassade.

Que vous dire qui ne retarde un dénoûment, un dévouement que vous comprenez déjà! Elle écrit le soir même au général, qui, surpris et attendri, demande un congé par le télégraphe, et arrive à Paris dans les trois jours. Lady St..., le premier élan calmé, craignait un peu de trouver l'ancien lieutenant horriblement changé par vingt ans ajoutés à sa trentaine : elle eut quelque peur de voir se manifester, en substitution à de charmants souvenirs d'élégance et de bonne mine, quelque quinquagénaire gros, gras et gris...

Mais point! le général a infiniment gardé du lieutenant : il est grand, il est mince, il est svelte, et ses belles manières, sa tenue et son élégance militaires ont pour ainsi dire figé chez lui une sorte d'arrière jeunesse. Il n'est plus charmant, — il est parfait.

Et quand le général, curieux et inquiet à son tour, regarde l'ex-jeune miss du bal de Louis-Philippe, il est charmé, heureux de reconnaître qu'elle porte avec la grâce et la fraîcheur de la trentième année — les quarante dont son baptême a le secret.

« — Ah ! — s'écrie-t-il, en la quittant, — elle est charmante ! »

C'était le mot juste.

Ils se sont mariés dans la première quinzaine de février dernier, et ils étaient heureux à ne savoir en quels termes le dire ! Mais à cette heure le mari, qui est un des jeunes généraux de l'armée, est en Italie... et le reste de sa sympathique histoire appartiendra sans doute bientôt à celle du pays même !

Ici, je m'arrête, n'ayant pas à révéler les inquiétudes de celle qui m'a pourtant permis de raconter ce qui précède, — ce dont je voudrais bien que, comme moi, vous lui sussiez bon gré. La pauvre femme est inconsolable devant les chances qui s'offrent à elle d'être un jour appelée :

« — Madame la maréchale ! »

Un de nos abonnés nous écrit pour nous demander quelques explications sur un point peu connu — et nouveau pour lui — de la mort de Marie-Antoinette. Nous lui offrons ici ces explications complémentaires à un premier et rapide récit.

Il est de fait que Marie-Antoinette avait la vue très-délicate et qu'elle portait constamment des verres pendus à son cou. L'humidité du cachot où elle avait été reléguée à la Conciergerie, dans les derniers jours de sa détention, c'est-à-dire après que Bault eût remplacé Richard comme concierge, lui avait fait perdre l'usage de l'un de ses yeux. Il est vrai que les ouvrages les plus accrédités qui ont parlé des derniers moments de la reine, ne font point mention de ce détail, et plusieurs écrivains ont pensé qu'il n'est pas plus vrai que le récit de ce romancier (Lafont d'Ausonne), qui prétend que Marie-Antoinette était morte frappée d'apoplexie avant d'arriver à l'échafaud, et que c'était son cadavre que les républicains y avaient porté ! Sans prétendre à poétiser et à dramatiser à contre-temps l'histoire, on peut se montrer moins affirmatif que les écrivains dont nous parlons, et nous avons sous les yeux une lettre autographe du commissaire de la commune, Matthieu, révolutionnaire trop connu, qui raconte l'exécution de l'illustre victime, et affirme *de visu* le fait par nous avancé. Il dit le mot dans toute sa crudité. . Au moment de sa mort, Marie-Antoinette était borgne.

JULES LECOMTE.

Prise du village de Venzaglio par les Piémontais, le 30 mai, d'après les croquis de M. Durand-Brager.

Combat du 30 mai. — Les bersaglierie et le 10e de ligne piémontais attaquent les positions occupées par les Autrichiens, à Palestro.
(D'après les croquis de M. Rostagno, dessinateur topographe, attaché à l'état-major de l'armée sarde.)

Combat dans les rues de Palestro, le 30 mai, d'après un croquis de M. Durand-Brager.

Entrée de Garibaldi à Côme, le 28 mai, d'après un croquis de M. Falconieri.

AVIS IMPORTANT

La victoire de Magenta, cette victoire qui vient d'ajouter une page si glorieuse à notre histoire militaire, sera l'objet, dans les prochains numéros du *Monde illustré*, de plusieurs suppléments destinés à bien mettre nos lecteurs au courant de tout ce qui se rapporte à cet éclatant fait d'armes.

Bulletin analytique des opérations militaires de l'armée d'Italie. [1]

1er *juin*. — Garibaldi surprend le corps du général Urban saccageant Varèse, et l'expulse de cette ville. — Arrivée de l'empereur à Novare; brillante illumination.

2 *juin*. — Évacuation de Bobbio et de Mortara par les forces autrichiennes. — Les corps d'armée de Zobel-Schartzemberg et Liechtenstein se replient sur Vigevano. — Passage du Tessin par la division des voltigeurs de la garde sur un pont de bateaux jeté à Turbigo.

3 *juin*. — Les Autrichiens repassent précipitamment le Tessin. — Giulay établit son quartier général à Rosale. — Combat de Robuchetto; deux colonnes autrichiennes prennent part à cette action. Elles sont repoussées. Les turcos leur font subir des pertes nombreuses. — Une brigade autrichienne part de Vérone pour Modène.

4 *juin*. — Le quartier général autrichien est porté à Abbiate Grasso. — Bataille de Magenta, glorieuse victoire: quinze mille Autrichiens mis hors de combat; sept mille prisonniers, trois canons et deux drapeaux tombent aux mains de nos soldats. Mort glorieuse des généraux Espinasse et Cler.

5 *juin*. — Insurrection de Milan. Évacuation de cette place par les Autrichiens. — Enthousiasme de Paris et de la France à la nouvelle de la victoire de Magenta. Illuminations.

6 *juin*. — Les Autrichiens abandonnent Stradella et font sauter le pont du Pô à la Stella.

7 *juin*. — *Te Deum* à Notre-Dame pour remercier Dieu du succès de nos armes. — Évacuation de Pavie par les Autrichiens.

8 *juin*. — Entrée de l'Empereur des Français et du roi de Piémont à Milan. — Réception enthousiaste et magnifique.

FULGENCE GIRARD.

COURRIER D'ITALIE.

(Correspondance particulière du *Monde illustré*.)

Mon cher directeur,

Hier je vous ai envoyé les dessins de l'affaire de Palestro; j'étais tellement fatigué, que je n'ai pu vous écrire; je m'empresse aujourd'hui de vous envoyer un récit bien abrégé sans doute, mais qui vous donnera, au moins à vous et à vos lecteurs, l'ensemble de ce brillant fait d'armes accompli par le 3e zouaves et une partie de l'armée piémontaise.

Le 27, le roi Victor-Emmanuel avait passé la Sesia et porté son quartier général à Torionne, petit village situé sur l'autre rive, et à mi-distance, mais un peu sur la droite, de Vercelli à Borgo Vercelli.

Le 30, il prit sérieusement l'offensive, et, dans la matinée, après plusieurs combats successifs, l'armée piémontaise avait enlevé à l'ennemi les trois bourgs de Confianza, Venzaglio et Palestro (page 372). De plus, elle leur avait fait environ deux à trois cents prisonniers et pris deux canons.

L'ennemi avait abandonné ses morts, presque tous ses blessés, et une grande quantité d'armes sur le champ de bataille.

Le lendemain matin 31, le corps du maréchal Canrobert traversa la Sesia sur deux ponts construits à cet effet, et vint appuyer les mouvements de nos alliés auxquels le 3e zouaves avait été préalablement envoyé la veille. Ce passage fut effectué de bonne heure, malgré quelques coups de canon de l'ennemi.

Mais, pendant ce temps, une division autrichienne forte de seize mille hommes, avec deux batteries, attaquait vigoureusement Palestro.

Je vais d'abord vous décrire autant que possible ce point stratégique très-important par sa position stratégique sur la route de Vercelli à Bobbio.

Ce bourg, d'environ quinze cents âmes, est situé sur trois petits mamelons se reliant les uns aux autres, et dominant toute la plaine environnante; plusieurs cours d'eau l'entourent et deux petits affluents de la Sesia en sont à peine éloignés d'une centaine de mètres.

Le pays est coupé de canaux d'irrigation, de haies, et très-boisé; les peupliers, les saules, les mûriers, etc., etc., y abondent. Les zouaves étaient campés au pied du bourg dans un petit vallon, défendu par un de ces canaux.

Les Autrichiens présentèrent une ligne de tirailleurs, et bientôt une forte colonne vint attaquer un pont qui donne accès dans les maisons du bourg. La brigade piémontaise, ayant ses réserves près de l'église, s'engagea vivement, et bientôt, autour des maisons et dans la plaine, le feu fut général; les bersaglieri, ayant occupé une position un peu à droite du cimetière, près de l'église, eurent à supporter une grande partie des efforts de l'ennemi.

Cependant, le 3e régiment de zouaves avait pris les armes et s'était rapidement formé derrière un long rideau de peupliers et de saules. Après avoir bien reconnu le genre d'attaque auquel il avait affaire, le colonel, M. de Chabron, lança son régiment au pas gymnastique le long du canal qui longeait son camp, pour tourner l'ennemi. Arrivé dans un endroit plus découvert, et où il y a quelques champs de blé, le régiment fut reçu par le feu de deux pièces placées de l'autre côté du canal, sur la route même. A l'instant, le canal est franchi C'est là que le régiment a eu le plus à souffrir. La batterie autrichienne envoyait, à cent mètres, d'énormes boîtes à mitraille, et les Tyroliens, embusqués dans les blés, tiraient presque à bout portant. Une longue série de rizières vient encore faire obstacle à l'ardeur des zouaves; un de leurs adjudants-majors est coupé par un boulet, qui emporte la tête de son cheval; plusieurs officiers sont blessés, mais on se précipite sur les positions autrichiennes. Devant cette attaque, l'ennemi se hâte de fuir en faisant retirer ses canons par la route, et massant deux bataillons dans un vaste champ plus élevé que la chaussée. Accostés à la baïonnette, ces deux bataillons sont de suite culbutés, laissant sur le terrain une partie de leurs hommes, tués ou blessés; ils sont presque détruits.

Les Autrichiens battent alors en retraite, leur centre sur la route, leur droite dans des champs de blé et des taillis d'acacias qui la bordent, leur gauche dans des blés qui la séparent du canal.

Leur artillerie par section occupe la chaussée et fait à distance, tout en se retirant, un feu très vif.

Les zouaves les poussent ainsi environ quinze cents mètres, mais, à ce moment, l'ennemi paraît vouloir tenir davantage: on aperçoit à droite une ferme qu'il occupe, à côté un pont indiquant naturellement un courant d'eau qui les arrête en arrière de leur ligne.

Leur artillerie est venue se masser en avant et en arrière du pont.

Il y a une minute d'arrêt; mais les zouaves se précipitent sur l'ennemi, le dernier coup est donné; ceux qui peuvent se retirer par le pont en profitent, laissant aux mains des zouaves deux premières pièces, dont les canonniers se sont bravement fait tuer; les autres sont précipités dans le cours d'eau dont les berges escarpées et de plus de quarante pieds de haut ne leur laissent d'autre parti que de se rendre ou de se noyer; beaucoup se précipitent, d'autres mettent bas les armes. Plus de trois cent cinquante hommes ont péri entraînés par le courant; on en a retiré environ une centaine.

La maison qui est en tête et sur la droite du pont est aussi enlevée, on y fait plus de cent cinquante prisonniers; elle est en outre remplie de blessés et de morts.

Nos soldats traversent le pont, et continuent à poursuivre l'ennemi qui, tout en se retirant, ne cesse pas son feu à l'abri des halliers qui sont sur sa gauche: ils lui prennent trois nouvelles pièces, et à une ferme un peu plus loin dix fourgons, contenant leurs bagages et une foule de papiers, qui, en ce moment, se promènent dans la campagne.

L'armée piémontaise, de son côté, a obligé l'ennemi à la retraite sur le front du village, lui a pris trois canons et fait des prisonniers nombreux.

Les pertes de l'ennemi ont dû être considérables; la quantité de blessés ramassés par nous peut être évaluée à quatre cents. Ajoutez à cela mille à onze cents prisonniers, les tués et les blessés, qu'on n'a même pu évaluer, et vous verrez que ce n'est pas présumer, en établissant la perte de l'ennemi, pour le 31, à deux mille cinq cents. Je ne saurais vous dire au juste le chiffre de ses pertes pour l'affaire de la veille, 30 mai.

Je me suis un peu étendu sur ce combat, d'abord parce qu'il a été magnifique pour ce brave régiment que les Autrichiens viennent de voir pour la première fois; ensuite parce que, à cette affaire comme à Montebello, le chiffre de nos troupes engagées a été si minime, relativement à celui de l'ennemi, qu'on se demande si la chose est possible.

La division Renaud, du corps du maréchal Canrobert a attaqué l'ennemi ce matin, et lui a pris cinq canons et fait quatre cent cinquante prisonniers.

J'entendais le canon à quelques centaines de mètres sur la droite, en venant de Vercelli à Novare.

On s'est battu sur l'avant de Trecaste.

A six heures, la division Camou, des voltigeurs de la garde, partait dans la direction du Tessin, et, à sept heures, l'empereur était prévenu, par dépêche du général, que le Tessin était franchi, et que l'on détruisait les ouvrages que l'ennemi y avait faits pour le défendre.

J'avais entendu, à trois heures, trois fortes explosions successives dans la direction de San-Martino, c'est le pont de la route royale de Novare à Milan. Sans doute ils l'ont fait sauter. Point encore de détails à ce sujet.

Trois équipages de pont ont établi le passage en amont de San-Martino.

Tout à vous,

H. DURAND-BRAGER.

Novare, le 4 juin, six heures du matin.

Les zouaves.

Voilà un corps qui a vaillamment inauguré sa apparition dans l'armée française. Il y compte à peine une vingtaine d'années d'existence, et il en est devenu une des gloires.

On peut dire du costume ce que l'on disait de noblesse: il oblige. Quand on attire les yeux par l'éclat et la singularité des vêtements, il faut que l'on réponde par quelque chose d'extraordinaire à l'attention exceptionnelle que l'on provoque; le zouave, ce soldat français en costume oriental, l'a compris. Il a compris qu'il devait s'élever, par son audace et son intrépidité au niveau de l'effet produit par sa mise étrange. Aussi avec la torsade blanche ou verte roulée en turban autour de son fez écarlate, son caftan bleu aux arabesques en soutache jaune, avec son pantalon flottant sur ses houzeaux de cuir fauve, son cou nu, son air altier, est-il devenu un des types les plus populaires de l'armée française.

C'est le fils du feu. Le désert et la montagne, Zaatcha et la Kabylie l'ont vu étonner par son intrépidité le Bédouin et le Kabyle lui-même. Les Russes le prirent pour un démon ailé en le voyant couronner les falaises de l'Alma. Il fut le héros d'Inkermann, et, à Malakoff il mérita cette énergique citation de Shakespeare qui lui adressa le général Mac' Mahon:

— Bien rugi, mes lions!

L'Italie vient de le retrouver ce que l'avaient vu l'Afrique et la Crimée: ardent, éblouissant, irrésistible. Le combat de Palestro ajoutera un nom de plus aux noms glorieux déjà inscrits sur ses drapeaux. La manière dont il a enlevé les pentes rapides où s'étaient établies les batteries autrichiennes, a été classée, par un ordre du jour impérial, au nombre des plus prodigieux exploits dont puisse s'honorer une armée. (Voir notre gravure, page 380.)

Les Autrichiens terrifiés n'osèrent affronter un tel choc; ils prirent la fuite, poursuivis la baïonnette dans les reins à travers les broussailles et les rizières, et précipités dans le canal où quatre cents trouvèrent la mort (page 380)

A ces deux scènes les plus saillantes de ce glorieux épisode, notre illustration en a joint deux autres qui présentent le caractère des zouaves sous deux autres aspects tout différents.

Dans l'une, ces intrépides soldats, effrayés pour S. M. Victor-Emmanuel des dangers qu'ils affrontent sans souci pour eux-mêmes, veulent forcer ce prince chevaleresque à ne pas exposer ainsi sa vie précieuse.

— Allons-donc, mes braves, leur répond le roi en souriant, il y a de la gloire pour tous.

Ne pouvant arrêter son ardeur généreuse, les zouaves le couvrent de leurs corps en s'élançant devant lui.

L'autre est un fait d'un tout autre caractère; il n'en avait pas moins droit à la commémoration du burin. La victoire a couronné l'audace; l'ennemi en fuite a laissé derrière lui une partie de ses armes, de ses bagages et de ses canons.

Dix zouaves et un caporal se sont emparés d'une pièce d'artillerie; mais comment emmener leur conquête? Les chevaux ont été tués. Nos zouaves, sauf un caporal, ont tous reçu des blessures graves. Que faire?...

— Attendez, camarades... dit gaiement l'un d'eux. Nous en viendrons à bout tout de même.

Il fait aussitôt avancer plusieurs Croates qu'il venait de faire prisonniers, et le canon trophée, traîné par vainqueurs et vaincus, effectue son entrée triomphale au bivouac.

Voilà le zouave, intrépide, généreux, jovial, réunissant toutes les qualités les plus diverses, la grandeur d'âme, l'esprit, le courage, toutes les spontanéités du sang, de la tête et du cœur.

FULGENCE GIRARD.

[1] Voir les numéros des 21 mai et 4 juin.

Le général Espinasse, d'après une photographie de Desderi.

MAGENTA.

I

Chaque triomphe a son côté douloureux. Il est peu de nos grandes victoires auxquelles la mort n'associe un nom glorieux : Marengo et Desaix, Austerlitz et Valhubert ; Magenta réunira Espinasse et Cler dans son impérissable souvenir.

Espinasse et Cler étaient deux des plus jeunes généraux de l'armée. Sortis l'un et l'autre de nos écoles militaires, ces pépinières d'habiles tacticiens, tous deux étaient allés développer et mûrir leurs talents et leurs études sur le champ fécond de nos guerres d'Afrique. Les régiments de zouaves les comptaient l'un et l'autre parmi leurs meilleurs officiers.

II

Espinasse,

Ancien ministre de l'Intérieur, général de division et sénateur.

Né le 2 avril 1815, dans un petit village de l'Aude, à Saissac, Espinasse (Esprit Charles Marie) fut reçu, en 1833, à l'École militaire de Saint-Cyr, qu'il quitta pour l'Afrique où il conquit ses premiers grades à la pointe de l'épée. 1847 nous l'y montre à la tête d'un bataillon de zouaves ; nous le retrouvons, en 1849, lieutenant-colonel du 42e de ligne, devant Rome, où il entre un des premiers. Nommé colonel en 1851 et général de brigade en 1853, il entra, cette année même, avec le titre d'aide de camp, dans la maison militaire de l'empereur. Espinasse était, avant tout, un officier d'action ; aussi la guerre était à peine déclarée à la Russie, qu'il sollicitait et recevait le commandement de l'une des brigades de l'armée d'Orient. Le choléra, dont il fut frappé pendant la déplorable expédition dans les marais pestilentiels de la Dobrutzcha, l'arracha pendant quelque temps aux opérations de cette armée ; mais il y reparut dès que le lui permit le rétablissement de sa santé. Sa noble conduite à la bataille de la Tchernaïa et à l'assaut de Malakoff plaça son nom parmi les plus illustres de cette expédition glorieuse.

On se rappelle au milieu de quelles douloureuses émotions il reçut de la confiance impériale le portefeuille du ministère de l'intérieur : ce fut après l'attentat du 14 janvier 1858. Ces fonctions dans lesquelles il succéda le 8 février à M. Billault étaient tout temporaires ; il les remit le 15 juin suivant à M. Delangle, et reçut pour récompense de son dévouement la dignité de sénateur. L'amour de la gloire qui l'avait conduit en Orient lui fit réclamer un commandement dans l'armée d'Italie. L'empereur lui avait confié celui de la 2e division du 2e corps placée sous les ordres du général Mac-Mahon ; c'est à la tête de cette belle division de troupes africaines qu'il a conquis un trépas glorieux sur le champ de bataille de Magenta.

III

Cler,

Général de brigade.

Le général Cler (Jean-Joseph-Gustave), était né en 1818. C'est à quarante-deux ans que l'a frappé la mort. Nous ne pouvons dire de ses débuts dans la carrière des armes que ce que nous avons dit de ceux du général Espinasse. Sorti comme lui de l'école de Saint-Cyr, comme lui il obtint dans nos luttes d'Afrique chacun de ses grades pour prix d'un exploit. Son audace énergique au siége d'El-Aghouat lui avait mérité le commandement du 2e zouaves avec lequel il fit la campagne de Crimée. Ce fut à sa tête qu'à la bataille de l'Alma il enfonça le centre de l'armée russe, enleva cette tour du télégraphe dont la prise décida la victoire. Ce fut avec deux de ses bataillons que, dans la nuit du 24 février 1856, il exécuta sur les ouvrages verts cet audacieux coup de main où, enveloppé par l'ennemi, il parvint à s'ouvrir une route sanglante après deux heures de lutte acharnée au milieu des ténèbres.

Promu au grade de général, le 5 mars suivant, la vallée de la Tchernaïa le retrouva ce que l'avaient vu les autres champs de bataille ; il y déploya une si éclatante valeur que l'ordre du jour du 17 août déclarait qu'il avait bien mérité de l'armée. L'histoire, en rapportant la bataille de Magenta, déclarera qu'il a bien mérité de la France et de l'Italie, de la patrie et de l'humanité.

Il a succombé glorieusement à la tête de la brigade des grenadiers de la garde dont l'empereur avait confié le commandement à son sang-froid et à son courage.

MAXIME VAUVERT.

Victoire de Magenta.

L'effet de la dépêche télégraphique annonçant, dimanche dernier, avec une concision antique, la grande victoire qui vient d'illustrer nos armes, a été immense. Il se prolongea le soir même dans toute la France, où il suscita une acclamation universelle ; on eût pu suivre sa trace aux illuminations qu'il semblait allumer partout où les télégrammes électriques en portaient la nouvelle glorieuse. C'étaient comme des traînées de poudre propageant partout des explosions d'enthousiasme et de clarté.

Paris a eu ses trois jours de fête nationale.

Chaque soir, on se pressait dans les salles de spectacles pour y applaudir les odes et les cantates consacrées par nos poëtes et nos artistes à la célébration de ce grand triomphe.

Chaque soir, une foule joyeuse circulait à flots pressés dans les principales rues et sur les boulevards parés de drapeaux et brillamment éclairés par les lanternes de couleur, les lignes de lampions et les arabesques de gaz enflammé. Les longs vivats qu'y souleva, dimanche soir, le passage de S. M. l'impératrice et de S. A. I. la princesse Clotilde rappelèrent les ardentes acclamations dont le peuple salua l'empereur allant se mettre à la tête de nos soldats.

Les démonstrations populaires ne furent pas moins vives, mardi, lorsque l'impératrice se rendit à Notre-Dame, où toutes les autorités étaient convoquées pour offrir à Dieu la reconnaissance de la France pour la gloire nouvelle dont il vient de couronner nos aigles.

La vieille et sainte basilique s'était associée à cet enthousiasme par ses pavois de fête : des bannières et des faisceaux de drapeaux aux couleurs nationales décoraient son portail et ses tours ; de riches tentures de velours cramoisi à semis, torsades et crépines d'or, ornaient sa vaste nef où, sous un dais magnifique, un trône avait été élevé, pour l'impératrice, en face de l'autel tout paré de draperies splendides.

Ce fut au milieu de ce brillant appareil que le *Te Deum* s'éleva vers le ciel dont la foudre sembla, dans ce moment, répondre par sa voix solennelle aux salves triomphales des canons.

LÉO DE BERNARD.

SALON DE 1859.

XXIII

Depuis l'antiquité les muses auraient dû être renouvelées souvent, selon les métamorphoses des idées et des sentiments. Les muses ne sont pas des poupées qu'il faut habiller selon les modes ; elles peuvent aller toutes nues dans la grandeur sereine des visions éternelles ; mais elles changent de masque et de style selon les pays et les mœurs. La muse païenne serait dépaysée dans une église gothique. Déjà sous les Grecs les muses, tout en demeurant dans la région du beau, changèrent de figure et d'expression selon les sculpteurs, les peintres et les poëtes. On peut étudier encore dans les sacrés débris Antipater le sidonien décrit les trois muses de Canachus, d'Aristocle et d'Ageladas. C'étaient trois belles figures qui n'étaient ni Erato, ni Calliope, ni Terpsichore, aucune des neuf muses plus tard consacrées.

Vidal a exposé une figure qu'il intitule la *Muse de la candeur*. C'est une charmante figure, mais a-t-elle la divine simplicité de la candeur ? Il y a longtemps déjà que nous avions pensé, Vidal et moi, à faire les muses modernes. Quand je dis moi, je n'étais là que comme commentateur : je devais faire un sonnet sur le piédestal de chaque muse. La première, la *Muse du souvenir*, a été publiée par *l'Artiste*. C'est un chef-d'œuvre de grâce sévère et d'expression mélancolique ; une des plus charmantes figures de l'art contemporain. Vidal, que quelques peintres à la toise ont l'air de regarder du haut de leur échelle, vivra plus longtemps qu'eux, car s'il n'a pas, pour se donner des airs de maître, copié une grande page d'après l'antique ou d'après la Renaissance, il a créé son monde dans une petite page.

Le général Cler, d'après une photographie de Le Gray.

Son verre n'est pas grand, mais il boit dans son verre.

C'est un portraitiste charmant, Vidal. — Donnez-lui une femme laide, il vous la fera très-jolie et pourtant très ressemblante ; — il est comme ces fées qui changent le fer en or. Aussi ce qui lui manque le plus, c'est le temps.

Ah ! le temps ! si nous savions tous où on en vend, comme nous irions en acheter !

Vidal soutient que la nature ne fait rien de laid ; quand la ligne est difforme, l'expression est belle. Aussi s'est-il inquiété d'être le plus expressif des peintres de portraits. Il se préoccupe à fond de tout ce qui accentue la physionomie ; il met une rêverie sur le front, un sentiment dans les yeux, un souvenir ou une aspiration sur les lèvres. Chez lui les cils jouent un grand rôle ; il a raison : la nature fait l'ensemble avec les détails.

Mignard se laissa induire au mensonge de la grâce mondaine que proscrit l'art. L'art n'admet que le mensonge qui s'appelle l'idéal, tout ce qui ennoblit, tout ce qui élève, tout ce qui poétise la vérité. Le peintre des amours de Louis XIV, se rappelant trop peut-être le mot de Henri IV, qui avait surnommé son père Mignard, voulut toujours un peu mignardiser. Ayant à faire le portrait des dames de la cour, il ne les peignit pas comme elles étaient, mais comme elles voulaient être. De là tous ces sourires qui ne sont pas de ce monde et qui nous enchantent, de là tous ces regards levés au ciel, mais encore humides de volupté. On comprend qu'il fut le plus applaudi entre tous les peintres de portrait ; il mentait avec tant d'esprit et tant de grâce que personne n'était si malavisé que de lui reprocher ses galanteries : pas une de ses duchesses qui ne se trouvât d'une ressemblance frappante. Les peintres menteurs sont les peintres des femmes ; aussi celui-ci fit école, école charmante et dangereuse qui ne passa qu'à force d'abuser du mensonge.

Cette école a traversé tout le dix-huitième siècle, mais ce fut surtout Nattier qui la représenta. Lui aussi fut un peintre de cour. Comme Mignard, il avait du dessin, de la palette, du charme, mais il répandait sur ses figures par l'éclat du regard et la grâce du sourire je ne sais quel idéal menteur qui dépaysait les chercheurs de vérité. Aujourd'hui les Mignard ou les Nattier s'appellent Wintherhalter et Dubufe. A quoi bon

SALON DE 1859. — Un bord de rivière, par M. Flahaut, copié par M. Bocourt, gravé par M. Linton. (N° 1068.)

s'armer contre la manière de ces deux peintres? Pourquoi vouloir, en leur indiquant les mines austères du grand art, changer leur sourire en grimace?

Cela ferait tant de chagrin à toutes les belles dames qui veulent qu'un peintre sache avant tout bien habiller et répandre de la poudre de riz. Il faut bien corriger les oublis de la nature: Sapho mettait du blanc pour attendrir Phaon; Aspasie mettait du rouge pour égayer Périclès. Il y a donc longtemps que les femmes se peignent la figure et n'aiment pas la vérité. Puisque les femmes jouent au mensonge, pourquoi n'auraient-elles pas leurs peintres ordinaires? Seulement nous écrirons avec La Bruyère: « Si les femmes étaient telles naturellement qu'elles le deviennent par artifice, qu'elles perdissent en un moment toute la fraîcheur de leur teint, qu'elles eussent le visage aussi allumé et aussi plombé qu'elles se le font par le rouge et par la peinture dont elles se fardent, elles seraient inconsolables. »

Le même peintre, — je parle de La Bruyère, — dit dans le même chapitre sur les femmes: « Les femmes se préparent pour leurs amants, si elles les attendent: mais si elles en sont surprises, elles oublient à leur arrivée

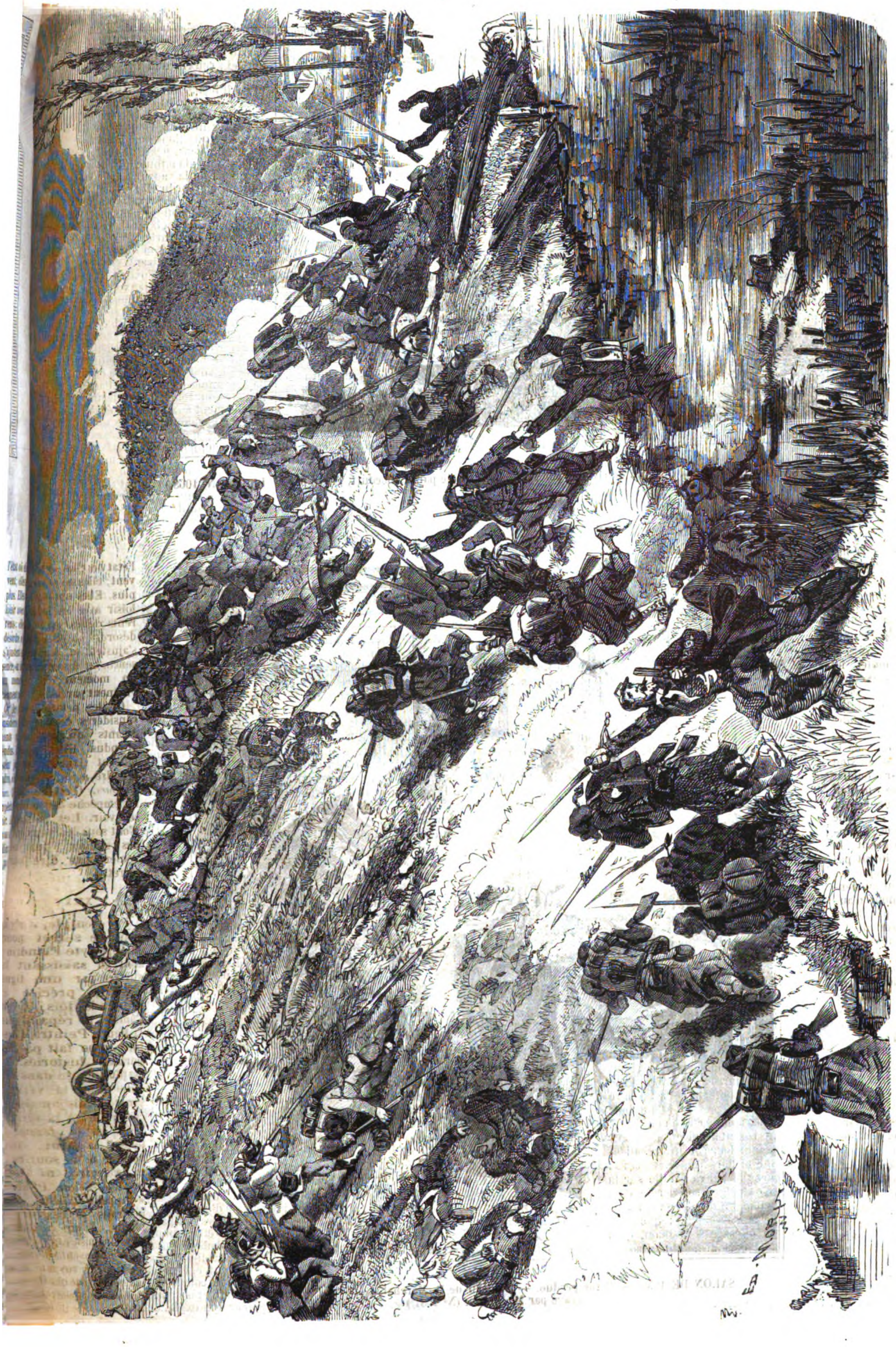
SALON DE 1859. — Peine perdue. — Tableau de M. Marchal, copié par M. Bocourt, gravé par M. Linton. (N° 2081.)

l'état où elles se trouvent; elles ne se voient plus. Elles ont plus de loisir avec les indifférents; elles sentent le désordre où elles sont, s'ajustent en leur présence, ou disparaissent un moment, et reviennent parées. »

Or les peintres sont considérés comme les amants qu'elles ont attendus. Elles ne se laissent jamais surprendre, *elles se voient toujours*. C'est ce qui les empêche de se laisser voir. Les peintres n'ont sous les yeux que des sphinx qui ne veulent pas dire leur secret.

XXIV

Par exemple, il n'y a point de secret pour M. Hippolyte Flandrin; tout en saisissant la surface par une ligne savante, précise et stylée à la fois, il voit l'âme et la répand sur la figure. Peintre d'histoire, il ne fait pas des portraits historiés. Il est plus sévère dans son culte pour la vérité, sans toutefois jamais sacrifier l'art à la vérité. Telle est la femme, telle il la peint, sans accuser ni le sourire, ni le regard, ni l'air de tête. Selon Pline: « Appelle faisait ses portraits si ressemblants, qu'un certain physionomiste et diseur de bonne aventure disait, en les voyant, le temps au juste que devait arriver la mort des personnes à qui ils res-



Les zouaves traversant le canal et gravissant la hauteur où est établie une batterie autrichienne; combat du 31 mai. — D'après un croquis de M. Moullin.

semblaient, ou en quel temps elle était arrivée, si la personne n'était plus en vie. »

Il n'y a plus d'Appelle, ni de diseur de bonne aventure. On ne prédira t donc pas le jour de la mort des femmes que peint M. Hippolyte Flandrin ; mais il les peint si à jour, il met si bien leur tempérament et leur esprit sur leur figure, que le premier physionomiste venu dirait l'état de leur âme.

Je ne comparerai pas M. Hippolyte Flandrin à Appelle, puisque je n'ai rien vu d'Appelle ; mais je dirai que le disciple de M. Ingres s'est rapproché de Léonard de Vinci : c'est la même préoccupation de ce modelé fin et onctueux qui ravit tout le monde : ceux qui savent l'art comme ceux qui en sont à l'alphabet. M. Hippolyte Flandrin devrait modeler avec plus de pâte et un peu moins d'huile. J'ai peur que, dans un demi siècle, ses figures ne pâlissent au noir.

Mais cette critique est bien facile à faire. J'en chercherais en vain une plus sérieuse. Ceux qui veulent montrer plus de palette, deviennent raboteux, et ne retrouvent plus cette touche exquise et caressante qui cache si bien le travail. Ils s'arrêtent à des à-peu-près; le plus souvent, ils n'osent finir de crainte de jeter le désarroi dans leurs lumières et de friper leurs tons. — Pourquoi vous arrêtez-vous à mi chemin? pourquoi ces effets d'esquisses? La nature, qui est toujours le premier maître, n'est elle pas l'exemple du fini en toute chose? — A cette question, tout ébaucheur de bonne foi me répondra : — Je ne finis pas, parce que cela est trop difficile.

Ce qui rappelle ce mot d'un peintre d'histoire à qui on demandait pourquoi il ne faisait pas de portraits : « Je ne fais pas de portraits, parce que cela est trop difficile. »

M. Heim ne dit pas cela. Il joue de la figure et joue juste, comme Listz joue du piano. On n'a pas le crayon plus précis et plus spirituel. Il prend la vie au vol. Il ne lui faut qu'une heure pour saisir son homme, — j'allais dire son académicien. Il n'expose pas moins de soixante quatre portraits d'académiciens des diverses académies. C'est tout un monde. Un artiste d'un talent ordinaire eût donné à toutes ces figures un air de famille; mais, sous le crayon savant de M. Heim, elles ne se ressemblent que par l'habit à palmes vertes. Chacun a sa physionomie, son expression intime, souvent le caractère de son génie. Regardez bien ! Ne reconnaissez vous pas Alfred de Vigny, vous qui ne l'avez jamais vu? — et Henriquel Dupont? — et Robert Fleury? — et Reber? — et Dumont? — et Horace Vernet? — et Sainte-Beuve? Il les faudrait citer tous.

J'espère que la gravure va s'emparer de ces précieux dessins pour transmettre la vérité sur nos illustres contemporains.

M. Heim a eu un avantage sur les peintres de femme. Ceux qui ont posé devant lui posent bien, ou plutôt ne posent pas. Le plus souvent, on pose trop. Le portraitiste des gens du monde cherche la nature, et la nature, pour ainsi dire, se masque devant lui : s'il peint un homme, l'homme joue au caractère et au théâtral ; s'il peint une femme, la femme joue à la grâce qui sourit avec une petite bouche ; car les femmes s'imaginent que c'est une beauté que d'avoir une bouche petite. Sur cent personnes qui posent, quatre-vingt-dix *endimanchent* leur figure.

XXV

Comme Salomon au livre de la sagesse, je m'écrie devant presque tous ces portraits qui s'ennuient aux étages supérieurs de l'exposition : *Effigies sine animâ.* Est-ce la faute du modèle, est-ce la faute du peintre? Selon Lavater, les yeux sont les fenêtres de l'âme. Le modèle n'a-t-il donc pas une seule fois mis son âme à la fenêtre? Le peintre n'a-t-il donc pas une seule fois en peignant regardé à la fenêtre? Il faut bien le dire, nos portraitistes modernes sont fatigués des physionomies bourgeoises, qui s'épanouissent de plus en plus belles. Quelle expression recueillir? Que fera-t-on dire à ces yeux qui ne disent rien, à cette bouche sans passion et sans esprit, à ce front où jamais un grand rêve n'a passé? De quel idéal animer cette figure qui désespère l'art? Le peintre se contente de traduire mot à mot, trait pour trait; voilà pourquoi cet e copie n'est le plus souvent qu'un masque de cire ou de plâtre.

Ceux qui se font peindre, posent beaucoup pour leur habit, pour leur tailleur, pour leur couturière. Diderot raconte à ce propos une histoire très-exemplaire : « Un jeune homme fut consulté par sa famille sur la manière dont il voulait qu'on peignît son père. C'était un ouvrier en fer : « Mettez lui, dit-il, son habit de travail, son bonnet de forge, son tablier ; que je le voie à son établi avec un ouvrage à la main, qu'il éprouve ou qu'il repasse et surtout n'oubliez pas de lui faire mettre ses lunettes sur le nez. » Ce projet ne fut pas suivi ; on lui envoya un beau portrait de son père, en pied, avec une belle perruque, un bel habit, de beaux bas, une belle tabatière à la main ; le jeune homme qui avait du goût et de la vérité dans le caractère dit à sa famille en la remerciant : « Vous n'avez rien fait qui vaille, ni vous ni le peintre ; je vous avais demandé mon père de tous les jours, vous ne m'avez envoyé que mon père de tous les dimanches. » Cette histoire sera toujours belle à citer et ne corrigera personne. On ne veut pas d'un portrait qui ressemble pour le cœur, mais un portrait qui ressemble pour la vanité. Comme je l'ai dit tout à l'heure, on endimanche jusqu'à sa physionomie.

Le véritable artiste est toujours le maître de sacrifier le costume à la figure

M. Wintherhalter a bien habillé cette princesse russe et qui fait les honneurs du grand salon. Voilà qui étoffe magnifiquement. C'est d'ailleurs le meilleur portrait de M. Wintherhalter; les méchants disent que c'est un portrait de Reynolds, mais je n'en crois rien ; pourtant je ne répondrais pas qu'au siècle prochain ce portrait ne tombât dans l'héritage du peintre anglais, ce qui doit flatter ou ne pas flatter M. Wintherhalter.

Si vous aimez les portraitistes qui attaquent la vérité de face, arrêtez-vous devant les portraits de deux hommes d'esprits, MM. Edmond Texier et Charles Edmond, par Mme O'Connell; — encore une femme qui peint comme un homme. — Arrêtez-vous aussi devant les jolies figures d'enfant de M. Henri Hoff : qui, il y a deux ans, a exposé cette belle femme interrogeant une marguerite.

Un portraitiste plus vrai que nature, si on peut parler ainsi, c'est M. Charles Matet, directeur du musée de Montpellier, qui a eu l'honneur pour sa belle *Étude d'homme* de tenir une des meilleures places du grand salon. M. Charles Matet a été décoré, il y a deux ans, comme directeur du musée de Montpellier, mais il peut porter aujourd'hui sa croix comme peintre. Cette exposition le consacre.

M. Pérignon, directeur du musée de Dijon, un autre beau musée, est toujours parisien les jours d'exposition. Il n'expose pas moins de douze portraits, sans compter *Mme Lebrun chez la reine Marie-Antoinette*. Dans chacun de ses portraits on reconnaît une main savante, depuis longtemps appréciée.

M. Amaury-Duval, qui veut donner trop de style à la nature, a envoyé de Nice un singulier portrait d'Alphonse Karr. Ou M. Alphonse Karr ne se ressemble plus à lui-même, ou M. Amaury-Duval ne l'a pas vu tel qu'il est.

MM. Lehmann, Baudry, Giraud, Landelle, Bouguereau, Ricard, ont, à divers titres, le droit de m'arrêter au passage par des portraits plus ou moins vivants, plus ou moins étudiés Il y a là de vrais peintres et de vraies figures.

Je connais des portraitistes qui peignent bête, M. Faustin Besson a le pinceau spirituel; il est vrai qu'il peint ces dames de la Comédie : Mlle Brohan et Mlle Judith; ce serait jouer de malheur que de les peindre bêtement. M. Faustin Besson a d'autres qualités; il est né coloriste, sa touche est vive, enjouée, capricieuse; ce n'est pas lui qui la domine, c'est elle qui l'entraîne. Il ne sait pas toujours bien ce qu'il fait, mais il fait toujours bien ce qu'il sait.

M. Eugène Fichel, qui a traversé aussi les coulisses, a représenté très-finement M. Louis Monrose.

Autrefois il n'y avait que deux peintres du nom de Boulanger : Louis et Clément; on en compte cinq aujourd'hui, mais non, il n'y en a encore que deux. Les autres n'ont pas encore fait leur nom. J'ai parlé de M. Gustave Boulanger, qui a exposé trois belles pages : les *Bahia*, une *Lucrèce* et une *Lesbie*. Beaucoup de vérité dans la poésie, ou beaucoup de poésie dans la vérité. Que dirai-je de M. Louis Boulanger après les vers enthousiastes de Victor Hugo? O inconstance des admirations! son plus beau tableau, le *Triomphe de Pétrarque*, est roulé aujourd'hui dans un grenier sans qu'un musée s'avise de prendre cette page des grands jours romantiques: je dis prendre, car celui qui la possède n'en demande que le prix de la toile. L'art a ses coups de cartes; le hasard pouvait faire que ce tableau si digne de la lumière fût disputé par plusieurs pays.

M Louis Boulanger, comme tant d'autres peintres, ne songe pas sans doute aux œuvres du passé; il a encore sous la main le chaos et le feu; il est tout au labeur présent. Il a peint Alexandre Dumas I, il a peint Alexandre Dumas II, avec la même science de dessin et de coloris. Ils sont vivants. L'esprit du père est hors du fourreau, le fils aiguise le sien.

M. Eugène Devéria, c'est l'histoire de M. Louis Boulanger : —un beau soleil levant, peu à peu envahi par les nuages.

M. Diaz, portraitiste, a-t il distancé M. Diaz, peintre de nymphes émues? L'artiste a-t-il encore, pour tenir son pinceau la baguette d'or des fées? Sa muse n'a-t-elle pas perdu son éventail fait d'une queue de paon? Je vous répondrai l'an prochain.

ARSÈNE HOUSSAYE.

Les sujets du roi de Carreau.

Bade rouvrira-t-il à deux battants cette anné[e les] portes de ses splendides salons Louis XIV, aux per[sonnes] bariolés des cinq parties du monde, aux joueur[s du] nord et à ceux du midi? Son sceptre, qui est un r[âteau,] attirera t-il les uns et repoussera-t-il les autres? [Le] tira t-il même du reliquaire où il repose tout [l'hiver] à côté des boules d'ivoire de la roulette? [C'est une] question, question égale comme importance à la [ques]tion du Danube, à la question du Montenegro, [à] toutes les questions imaginables.

Que de gens, pendant huit mois, soupirent [après] l'heure, après la minute où ils pourront prendre [le che]min de fer ou le vapeur qui doit les conduire du [bord] du Mançanarez, du Mississipi, de l'Orénoque, de [la Ta]mise, de la Seine, aux bords du Rhin! Ils fo[nt des] économies d'émotions pour en avoir à prodiguer [pen]dant les quatre mois où ils vivront à Bade, et [dont] nous entendons parler, il va sans dire, de tou[tes les] villes bizeautées à son image. Vivre est le mot [; les] vrais joueurs ne vivent pas là où l'on ne jou[e pas.] C'est donc sans paradoxe et sans l'ombre d'exag[ération] que la question des jeux est à l'heure présen[te une] grosse question; d'autant plus grosse que, [chaque] année, le nombre des adorateurs du jeu augmente [dans] une progression remarquable. Qui ne joue pas a[ujour]d'hui? Autrefois, les grands seigneurs seul[s, les] superbes oisifs, avaient le privilége de se ruiner; [main]tenant, le négociant, le manufacturier, le sim[ple in]dustriel, vont tenter à Bade de compléter les bé[néfices] de leur année d'exercice à Paris ou à Londres[; l'ar]mateur goudronne de Bordeaux et de Nantes, [va] pareillement aux eaux minérales (c'est le term[e hon]nête), pour ajouter trente mille francs à la [colonne] des profits, quand ce n'est pas cent mille fra[ncs à la] colonne des pertes. Des chefs, la passion est des[cendue] aux subalternes : les commis prétextent des[...] donner à une ophthalmie de circonstance, à une [...] platonique, à un rhumatisme idéal, afin de [...] sitôt l'été venu la chance du tapis vert. Des [profes]sions mercantiles, l'épidémie jaune s'est éten[due aux] professions dites libérales, et nous ne savons p[as] pourquoi libérales. Sous les voûtes dorées du s[alon de la] Conversation, on voit se promener, ici, des mé[decins,] oui, des médecins! eux qui recommandent a[vec tant] de raison de fuir les émotions violentes, parce [qu'elles] donnent des névralgies, des hépatites, des ictè[res, des] congestions; là, on voit des avocats, eux pour[tant qui] tonnent (vieux style) contre tous les vices de l'hu[manité,] surtout contre le vice du jeu, le plus dange[reux de] tous, le plus fécond en vols, prétendent-ils, [en] ber es. en ignominies et en assassinats. Ils ris[quent le] denier de la veuve dans l'espoir d'emporter le f[rédéric du] Prussien ou le ducat du Hollandais.

En un mot, tout le monde est plus ou moins [joueur] depuis que ces maisons charmantes de perdi[tion ont] remplacé sur le Rhin les vieux châteaux [des] Burgraves, où l'on était détroussé sans musiq[ue, sans] bals, sans comédie et sans rafraîchissements. [Quelle] amusante physiologie à écrire, que celle des n[ombreux] composant la grande et sainte famille des [joueurs] et des joueuses! Elle comprendrait :

Le joueur calme comme l Hippolyte de Racin[e.]

Le joueur épileptique, violent, furieux, athé[e envers] Dieu et croyant à la déesse Déveine.

Le beau joueur, celui qui, ruiné, offre un [...] son voisin qui vient de gagner cinq cents loui[s.]

Le joueur médusé, celui qui se transforme e[n statue] silencieuse pendant une semaine quand il a per[du.]

Le joueur frappé de l'apoplexie du monol[ogue, qui,] il se trouve dans la situation du précédent, [se] dit à lui-même à haute voix dans les promen[ades pu]bliques et à table d'hôte : « Monsieur! vous [êtes un] misérable; vous oubliez, monsieur! le ser[ment que] vous aviez fait de ne plus jouer; vous êtes un [...] gredin ; cessez de jouer ou je ne vous verrai p[lus. »]

Le joueur métis, celui qui se contente de [la] joie d'un petit gain, et fait ses petits projets [de] petit bonheur.

Le joueur poétique, celui qui se laisse souk[...] trainer doucement par les nymphes de l'endroi[t;] les billets de banque le font un instant à le[urs yeux] aussi beau que le jour et aussi mystérieux qu[e la nuit.] Elles passent les doigts dans les cheveux qu'i[l a] et elles l'aiment pour lui-même.

Le joueur anglais, celui qui vient à date f[ixe] rester huit jours, et pour perdre ou gagner [...] mille francs avec huit combinaisons différente[s,] toujours et il revient chaque année

Le joueur calculateur, celui qui fait des [calculs à] l'infini sur une carte qu'il tire à onze heures [du soir] de sa poche et qu'il y remet à minuit sans av[oir risqué] une seule pièce de quarante sous.

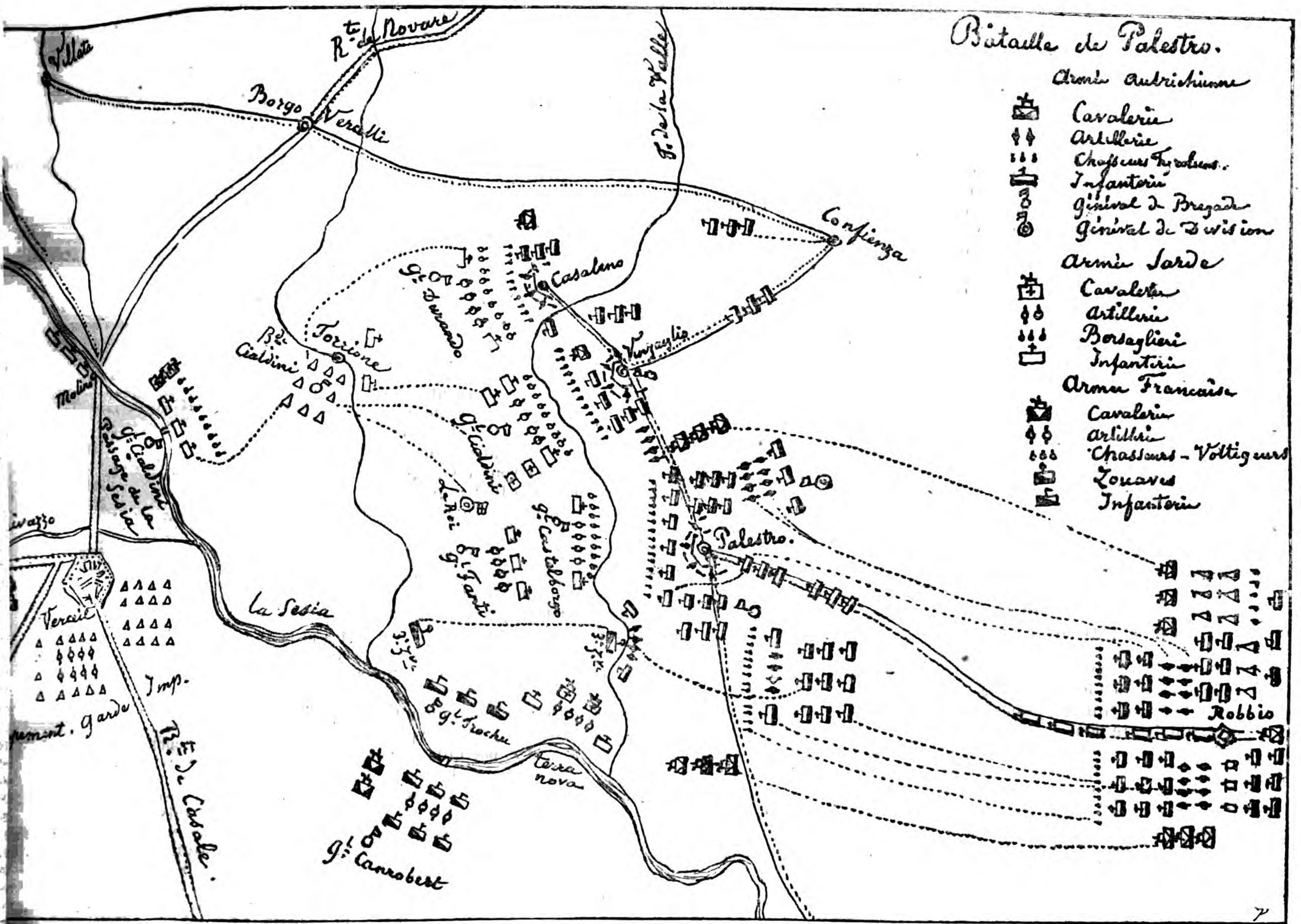
Et les joueuses !

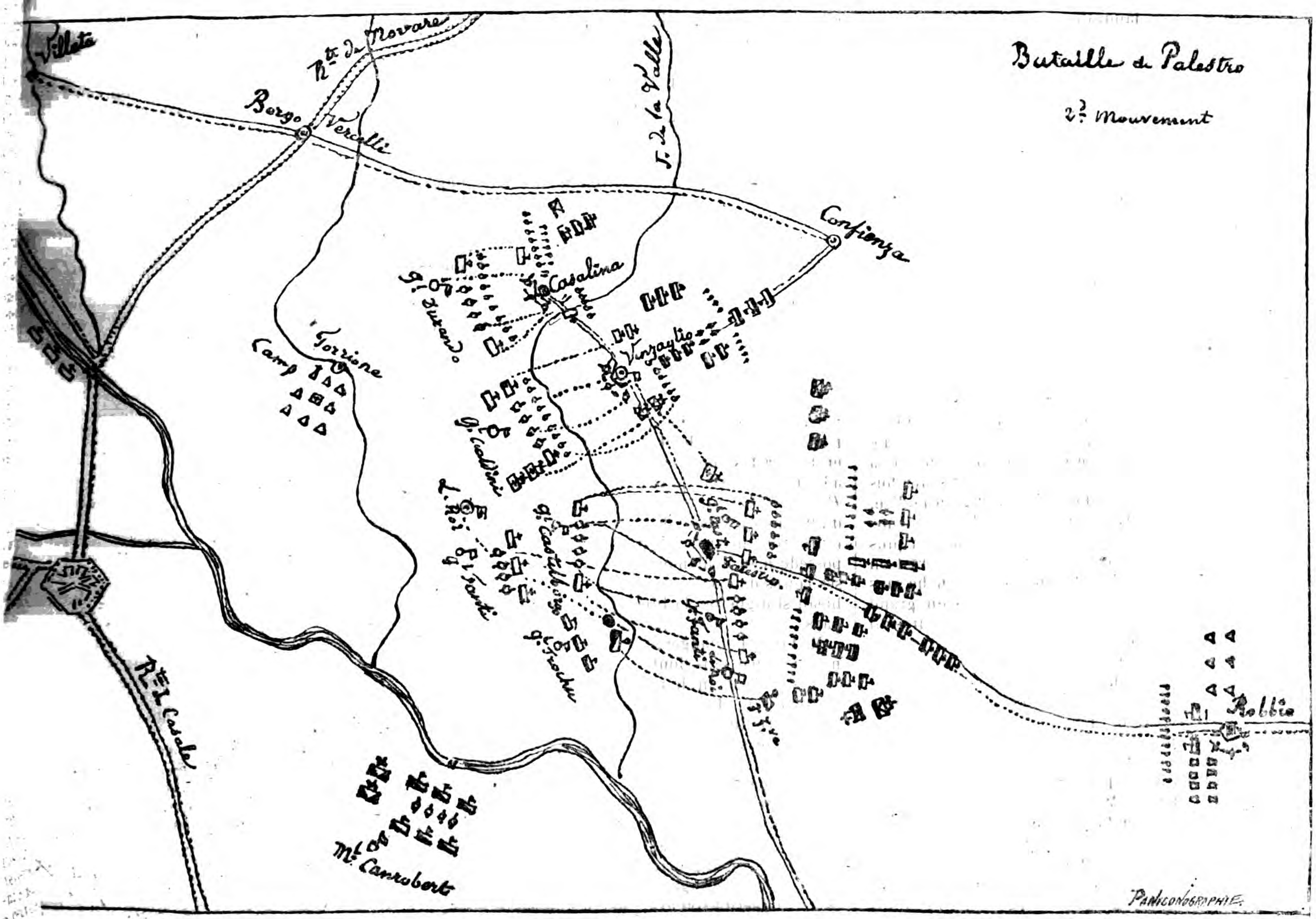
Les baronnes sentimentales qui ont l'air [de dire à] leur mise : *Revenez ou je meurs.*

Les bourgeoises qui se repentent, qui [...] comme d'une faute punie par la séparation [...] quand elles ont perdu cinq cents francs.

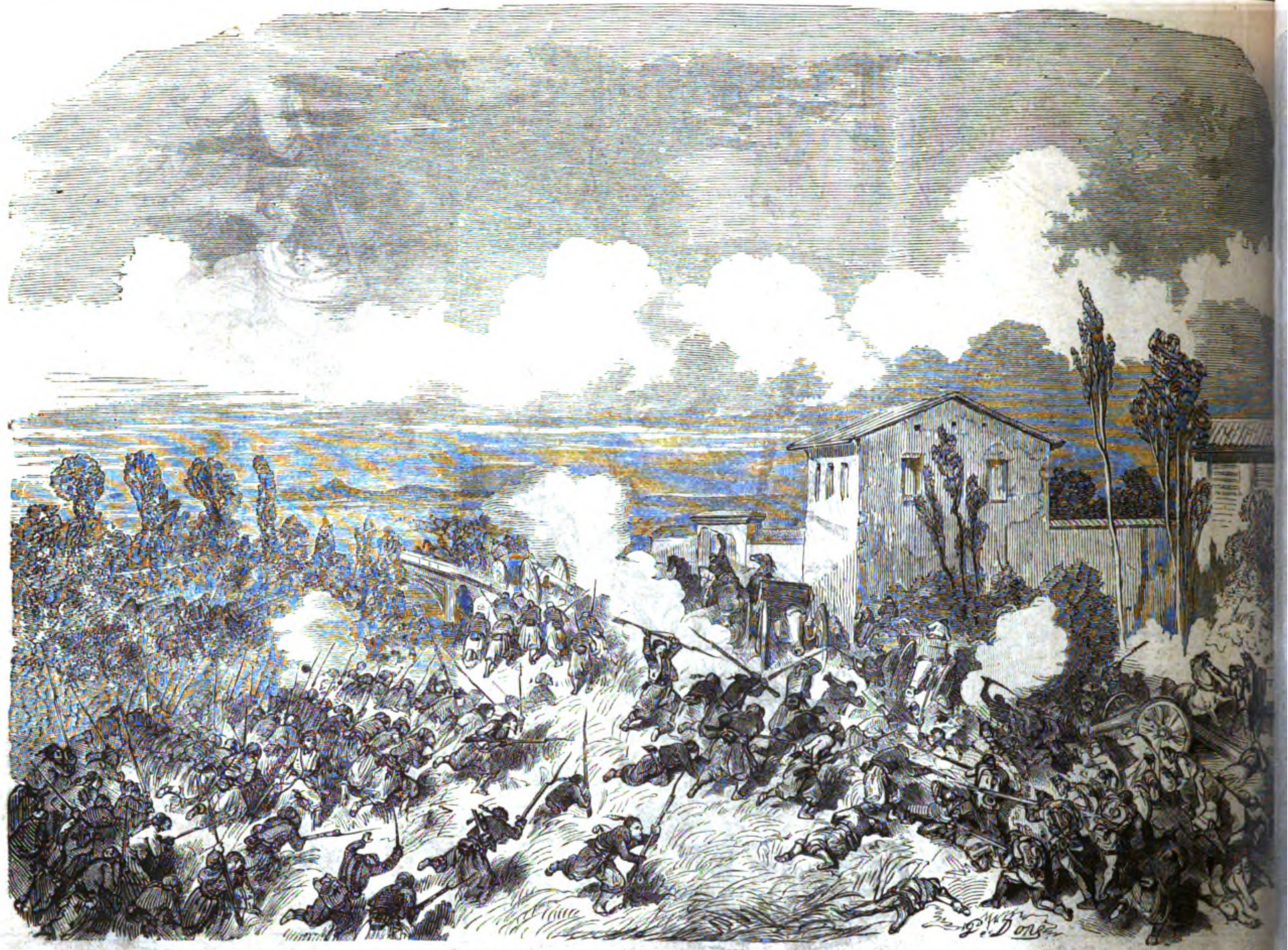
Les lorettes qui ont mis leurs bijoux en g[age pour] aller à Bade, et qui en reviennent avec de qu[oi les] gager, quoiqu'elles aient constamment perdu.

Qui dira encore tous ceux que nous n'avon[s pas nommés] dans cette courte et pâle nomenclature? Il es[t vrai que] notre projet n'a pas été de dresser une stati[stique des] joueurs qui exploitent les eaux.





Fac-simile du plan topographique des combats de Palestro.



Le 3e zouaves, après avoir traversé le canal et escaladé la hauteur, s'empare des pièces autrichiennes. — Point sur lequel le combat a été le plus acharné (1)
(D'après les croquis de M. Durand-Brager.)

Les Autrichiens sont poursuivis et poussés dans la rivière de Busca.

— Allons, mes braves, laissez-moi ; il y a de la gloire ici pour tout le monde !

(Réponse du roi Victor-Emmanuel aux zouaves qui veulent le retenir. — Croquis de M. Firli, officier piémontais.)

Voici ce que nous avions plus particulièrement à dire.

Il a été reconnu de toute impossibilité cette année, à moins de collisions infaillibles, regrettables, de mettre face à face ou cô e à côte seulement à une même table de jeu des Italiens et des Autrichiens, des Croates et des Piémontais, des Allemands et des Russes, des Viennois et des Parisiens.

Que faire devant cette éventualité formidable? Voici ce qui a été fait. D'abord on s'est dit que les joueurs, en tant que joueurs, ne sont d'aucune nation, d'aucune opinion politique. Partant de cette vérité, les joueurs eux-mêmes se seraient entendus par voie de correspondance et seraient convenus entre eux, à l'heureuse instigation des fermiers des jeux, de se regarder tous, sans exception, cette année, Anglais, Français, Allemands, Italiens, Russes, Hessois, Bavarois, Hanovriens, comme les citoyens d'un pays imaginaire, comme les sujets d'un roi hypothétique, d'un roi qui ne figure dans aucun almanach impérial ou royal. Et ce roi est le roi de Carreau.

A la faveur de cette ingénieuse fiction, ils ont cessé, dès le 1er juin, ouverture des salons de jeu, d'être Anglais ou Hanovriens, Français ou Allemands, Bavarois ou Piémontais; ils sont tous passés sous la domination du roi de Carreau. Ainsi, plus d'aigreurs, plus de froissements, plus d'hostilités à craindre de part ni d'autre. La carte géographique a disparu sous la carte de jeu. Que ceux qui se trouvent en dehors de cette délimitation se poursuivent à coups de baïonnette, à coups de canon, cela ne regarde plus les sujets fraternellement réunis du roi de Carreau. Faites des levées de soldats, eux ne font que des levées de *trente et quarante*; versez votre sang pour telle cause politique qu'il vous plaira ou pour tel souverain, eux n'ont que de l'or à verser pour le triomphe du roi de Carreau.

Charmante idée qu'on a eue là; cet arrangement a tout sauvé; il nous plaît beaucoup; il est venu nous rassurer sur la position si délicate de ces ravissantes villes d'eau où l'on ne prend généralement que des atouts. Comme une source qui disparaît tout à coup dans la commotion d'un tremblement de terre, elles allaient disparaître, elles aussi, au milieu du conflit sanglant de trois peuples valeureux. L'esprit de leurs fermiers les a préservées de la misère, de la ruine et de l'anéantissement. On ne saurait croire la satisfaction que nous en avons ressentie, surtout pour Bade: cela sans doute parce que nous n'y avons jamais mis ni les pieds ni les mains.

LÉON GOZLAN.

COURRIER DU PALAIS.

Fleuret, condamné à deux ans de travaux publics, a fait connaissance dans sa prison d'un malfaiteur émérite, nommé Milliard. Le résultat de cette liaison a été l'assassinat commis rue de la Roquette. Fleuret affirme, — et les débats ont, jusqu'à un certain point, donné créance à sa déclaration, — qu'il avait subi lâchement l'influence de Milliard. Quoi qu'il en soit, sa complicité n'a pas été seulement passive: lui aussi a mis la main à la besogne. Si Milliard, l'ancien garçon boucher, a ébauché l'assassinat, c'est Fleuret qui l'a continué: c'est lui qui a ressaisi à la gorge la malheureuse fille déjà presque évanouie, et a achevé de l'étrangler, pendant que Milliard fouillait les meubles et enlevait l'argent. On comprend qu'en présence de pareilles circonstances, les efforts des défenseurs, Me de Sal et Me Lefèvre, aient été impuissants pour obtenir du jury des circonstances atténuantes. — Une double condamnation à mort a été prononcée.

Descendons l'échelle de la criminalité.

Nous sommes encore à la Cour d'assises. Mais ici, il y a place pour l'indulgence, sinon pour le pardon. L'accusé est un père de famille, âgé de cinquante-deux ans, qui a derrière lui une longue carrière d'honorabilité. Il était employé dans la maison Rothschild, et, de grade en grade, il s'ét it élevé jusqu'à une situation importante, qui lui valait un traitement annuel de neuf mille francs. Or, voici que tout d'un coup, lui, un comptable de la vieille roche, lui, jusque-là inaccessible aux tentations mauvaises, sent sa conscience défaillir: il se laisse envahir par la maladie du jour; la fièvre de l'agiotage le trouble. Ces flots d'or qui roulent, autour de lui, ces billets qu'il palpe incessamment, lui donnent le vertige: il joue — d'abord son argent; son argent est englouti. Il veut regagner ce qu'il a perdu, et il emprunte à sa caisse: il perd encore, et il emprunte encore, et il emprunterait toujours, si un hasard ne venait révéler au chef de la maison l'infidélité de son commis. A ce moment, le déficit était déjà d'une centaine de mille francs. Je ne sais pas ce que M. de Rothschild pourra retirer du naufrage; quant au spéculateur coupable, il est une dette qu'il a quittera à coup sûr; c'est celle de cinq années de prison que le jury ajoute à son passif.

Ce n'est pas bien de voler cent mille francs à M. de Rothschild. Je ne sais pas si ce n'est pas pis de voler cent francs aux pauvres. Le problème s'est posé devant la Cour d'assises, mais il n'a pas été résolu. Après l'employé infidèle dont je viens de parler, était venu s'asseoir sur le même banc le suisse d'une église de Paris. On l'accusait de se faire sa part dans le produit des quêtes et des offrandes. C'était à lui que revenait le soin de faire chaque mois le compte des sommes dues à la charité des fidèles; or, disait-on, il savait, avec une habileté de prestidigitateur, escamoter la pièce de vingt francs, et la faire passer du plateau dans sa poche. Les soupçons graves qui pesaient sur lui n'ont pas été confirmés, et il a été acquitté. Certains détails d'intérieur ont égayé l'auditoire. — L'accusé et le suisse en second qui a déposé contre lui se sont réciproquement reproché de boire comme des sonneurs. Ils auraient pu, ce me semble, emprunter tout bonnement au titre de leurs fonctions le terme de comparaison — Un autre témoin, le bedeau de la paroisse, a révélé une circonstance qui est un trait de mœurs. Les officiers de l'église, chaque fois qu'ils font le compte de la recette, n'oublient jamais d'avoir à côté d'eux un plat pour les fausses pièces; ils savent d'avance qu'il y en aura beaucoup. Tel n'oserait refuser son aumône à la main du pauvre ou à la bourse de la quêteuse, qui ne rougit pas d'y déposer un patard hors de cours. Il a ainsi pour rien une bénédiction et un sourire.

C'est une véritable escroquerie, dirait Alceste.

C'est une aumône diminuée, mais c'est une aumône, dirait Philinte.

C'est une mauvaise action dans une bonne action, dirait l'homme au sonnet.

Et moi, je laisse au lecteur le soin de conclure. Autant de consciences, autant d'avis. Vous avez beau crier par-dessus les murs qu'il n'y a qu'une morale et qu'il n'y a qu'une conscience, les faits viennent à chaque instant vous donner un démenti. — Voici, par exemple un brave homme qui vient de commettre une très-vilaine action et qui a cru peut-être n'avoir fait qu'exercer un droit.

L'homme dont je parle est un Hongrois de Marczall. Il est ébéniste, sculpteur sur bois, et quelque peu artiste. Un perruquier, son voisin vint à mourir, et sa famille voulut le faire inhumer avec luxe. — Le luxe, en ce pays-là, ne consiste pas dans la richesse des tentures, dans la profusion des ornements, dans la magnificence du char funéraire, dans le plus ou moins d'esprit de vin ou de lycopode que l'on brûle pendant le service funèbre; mais dans la beauté et la solidité du cercueil. — Or l'artiste venait de mettre la dernière main à une bière charmante, du style gothique le plus pur, sculptée sur les côtés, ouvragée, travaillée, fouillée comme les stalles de Saint Georges-Majeur à Venise: — un vrai bijou. — La famille la vit et n'eut de cesse qu'elle n'y eût mis son mort. Elle se fit ainsi un grand honneur. Mais cet honneur il fallut bien le payer. Le fameux quart d'heure arriva et l'artiste réclama le prix de sa fourniture: 600 florins, si je ne me trompe. Le premier deuil était passé, la succession peut-être n'avait pas tenu ce qu'elle promettait, bref les héritiers firent la sourde oreille. Impossible au pauvre artiste de rentrer dans ses 600 florins! Vous jugez s'il était furieux! Une si belle bière! si bien établie: « — Non, s'écria-t-il, je ne la leur laisserai pas. » Et le voilà qui s'en va au cimetière, déterre le cercueil, l'ouvre avec soin, en tire le perruquier qu'il remet en pleine terre, et remporte triomphalement sa boîte sur ses épaules.

On l'a condamné pour violation de sépulture. Eh bien! il ne m'étonnerait pas qu'il trouvât sa condamnation, en son for intérieur, souverainement injuste.

Je doute, par exemple, que la conscience de Gregorio Mellez soit aussi nette.

Ce Gregorio Mellez est, comme son nom l'indique, citoyen espagnol. Il est fixé à New-York depuis quelques années. Un de ses compatriotes, nommé Sanchez, qui réside dans la même ville, eut, il y a quelque temps, un de ces accès de fièvre chaude assez fréquents, je ne sais trop pourquoi, sous le ciel gris de l'Amérique du nord. Il avait tué son beau-père à coups de hache et fait à sa femme et à sa belle-mère de terribles blessures. Il vint demander asile à son compatriote. Celui-ci, en vrai Castillan, lui donna place à son foyer, le nourrit, le soigna avec la plus tendre sollicitude; puis, au bout de quinze jours, lui proposa de l'emmener à Baltimore où il serait en sûreté et à l'abri de toutes poursuites.

Les deux amis arrivent à bon port dans la capitale du Maryland. Sanchez respire à pleins poumons l'air de la liberté. Mellez se rend au marché aux esclaves. Il ne tarde pas à revenir auprès de son ami, et alors il lui apprend que, pour s'indemniser des bons soins qu'il lui a prodigués, il vient de le vendre à un des maquignons de l'endroit, moyennant une somme de 1,400 dollars.

Sanchez bondit, grince des dents; mais son ami le calme, au moyen d'un *revolver* à cinq coups et d'un dilemme à deux branches que je n'ai pas besoin de vous traduire. Le vendu se résigne. Son nouveau maître vient donc le chercher: de Baltimore, il l'emmène à Mobile, où il le revend tout aussitôt à un M. Brooks, qui ne le garde qu'une semaine et le cède à un M. Landretter, qui lui-même le passe à un M. Forster, de la Nouvelle-Orléans.

Ce fut dans cette dernière ville qu'un agent le reconnut. Il était si las de son nouvel état, si fatigué des coups de bâton, de fouet et de bottes, que lui avaient administrés ses divers maîtres, qu'il ne marchanda pas les aveux. Et puis, malgré la corde suspendue sur sa tête, il éprouvait un âcre plaisir à penser qu'il ferait regorger à son perfide ami les 1,400 dollars, prix de la première vente.

Quoiqu'il arrive de Sanchez, on peut dire qu'il aura eu ce rare bonheur d'avoir, à un centime près, la conscience de sa valeur.

Ne vous semble-t-il pas qu'il y ait, avec son Odyssée, deux beaux livres à écrire: l'un sous le titre de l'*Ami Sanchez*, l'autre sous celui de l'*Art de sauver ses amis et de s'en faire 1,500 dollars de capital?*

Il va sans dire que le premier serait confié à la plume abolitionniste de Mme Beecher Stowe.

O bonheur! j'étais embarrassé pour passer au pro du jardin Mabille, et voici que le nom de Mme Beecher Stowe vient me fournir une transition toute naturelle.

Lorsque la créatrice de l'*Oncle Tom*, à son arrivée sur le nouveau continent, nous fit l'honneur de nous visiter, savez vous lequel des établissements parisiens charma le plus l'excellente et digne femme? Ce ne fut ni les crèches, les écoles, les hôpitaux? non. L'Association chrétienne, la Société protectrice des animaux? [illegible] Ce fut, ce fut... *Shocking!* Eh! oui, ce fut... le jardin Mabille. Lisez son récit. Avec quel enthousiasme elle décrit « ces multitudes de créatures pleines de sympathie et de grâce; ce petit danseur mignon et petillant d'activité; sa belle danseuse, petite, légère, agile, qu'il enlève du sol et fait pirouetter à une hauteur de quelques pieds! » Elle admire la robe rouge de Mlle Sourire, les bottines dorées de Marguerite la huguenote; elle vante le goût, que dis je? la *décence* de leurs toilettes; elle dévore du regard « ce tourbillon de vie, de bruit, d'éclat, de délices qui les entraîne; » elle savoure la poussière et les parfums capiteux que leurs piétinements soulèvent autour d'elle. La pauvre dame croit dans un palais enchanté: tout l'enivre, jusqu'à l'éclairage: « Ce n'est, dit-elle, ni la clarté de la lune, ni celle du jour, mais une espèce de lumière fantastique qui prête à tous les objets une couleur qui n'a rien de terrestre! »

Cette lumière si suave, si caressante à l'œil, qui inspire si bien la verve de Mme Beecher Stowe, serait-il vrai qu'elle n'existe plus, qu'elle ait fait place à une lumière sourde, jaunâtre, rougeâtre, sans charme et sans éclat? C'est ce que prétend M. Victor Tetchi[illegible] le fermier des jeux du jardin Mabille, et comme ce n'est pas seulement pour lui une question d'art, mais une question d'argent, le voilà qui fait un procès à M. Mabille et à M. Vaudoré, l'inventeur du nouvel éclairage au gaz carburé qui vient d'être introduit dans l'établissement. Jusqu'à présent, il n'y a pas eu d'engagement sérieux: les combattants sont qu'au refé c'est-à-dire aux escarmouches.

M. Debain, — l'inventeur du *piano de Barbarie*, con[illegible] on a dit spirituellement. — et MM. Brandus Dufour et Escudier et Lemoine en sont, eux, à la bataille. Al[illegible] ba a lle aussi entre MM. Méry et Félicien David d'une part, et MM. Gabriel et de Mirecourt d'une autre, pour la propriété du livret d'*Herculanum*. Les résultats ne sont pas encore connus. — A huitaine le bulletin détaillé.

PETIT-JEAN.

COMÉDIE-FRANÇAISE: Anniversaire de la naissance de Corneille, *Polyeucte*. — AMBIGU-COMIQUE: Reprise des *Mousquetaires*.

Nous nous sommes quelquefois demandé pourquoi la Comédie Française et l'Odéon, qui célèbrent si religieusement chaque anniversaire de Molière et de Corneille, n'avaient pas également quelques brins de fleurs annuels pour Racine. D'où vient cette exclusion qui a les apparences de l'ingratitude? Pour la majorité des Français, Racine occupe le premier rang dans l'empire tragique; il est plus complet, moins brillant que Corneille; son répertoire est lié d'une façon intime aux glorieuses périodes de l'histoire du théâtre. Cela ne vaut il pas un souvenir officiel, une place dans le calendrier des sociétaires, entre les deux saints qui se sont jusqu'ici partagé exclusivement les bougies de la cérémonie du *Bourgeois gentilhomme* et les stances de M. Beauvallet?

Lundi dernier, on a donc représenté *Polyeucte* et *le Menteur*, pour honorer la mémoire du vieux Rouennais de la rue d'Argenteuil. *Polyeucte* est un des bons rôles de M. Beauvallet, qui s'y faisait applaudir à côté de Mlle Rachel. Les habitués du Théâtre-Français ne gardent point sans un certain effroi que M. Beauvallet est le dernier soutien de la tragédie. S'il se retire demain, il emporterait avec lui, comme un monde d'Assyrie, tout le pâle troupeau des princesses égarées, des confidents, des gardes, et le diadème, le cothurne, et la pourpre, et la couronne, et le palais même ouvert de toutes parts aux conspirations et aux jalousies. — Que Melpomène fasse de longs jours à M. Beauvallet!

Ne cherchons point de transition pour aller de *Polyeucte* aux *Mousquetaires*, et de Pierre Corneille à M. Alexandre Dumas; la transition est dans ce mot prononcé, lors du procès Dujarrier, par M. Alexandre Dumas, qu'on interrogeait sur sa profession: « Je dirais auteur dramatique, si je n'étais dans la patrie de Corneille! » Paroles auxquelles le président répondit spirituellement: « Monsieur, il y a des degrés en tout. » Il nous a été donné d'apercevoir une fois ou deux le fécond écrivain depuis son voyage en Russie; les cheveux, les favoris commencent à hésiter entre le gris et le blanc; mais c'est toujours la même ardeur, la même exubérance, le même amour du bruit; il semble que, sur son passage, l'air prenne une âme, un corps, et s'agite. M. Alexandre Dumas a toujours été, à nos yeux, autant une personnalité qu'un talent

me en lui nous intéresse à l'égal de l'auteur : un produit superbe de deux races, de deux c i Il a l'ex ansion et la rouerie ; son fa-te veut des ples retentissantes, son esprit se plait aux foules. le les c mé lions gâtés par les bravos, il serait e à perdre la tête devant les banquett s v des ; qu'l fisse recette comble, et vous verrez merPar l'ébl uissement, il arrive presque à la sym; il fait d'abord sourire comme un Gascon, et peu il attache comme un héros. Il y a une grande e d'électr cité dans cette nature.
nteur, dramaturge ou romancier, est moins facit opéré iab'e Il a eu plusieurs manières, comme intres; souvent aussi il a lassé trop à faire à ses Où sa puissance, qui n'est au fond qu'une te g andiose, nous paraît le moins contestable, ustement dans ces toiles démesurées que son ation couvre sans effort apparent. Ses procédés ns et faciles sont ceux de Cicéri. Il fait le en littérature, la perspective, les masses. Aussi il pas regarder son œuvre de trop près : la reté des empâtements vous choquerait ma gré — Tels sont ces *Mousquetaires* que le théâtre de ngu vient de reprendre. Ne d mandez r en à ation, à la vérité, au grand style, mais ouvrez ux et laissez-vous amuser. I i les enchanteurs ongs manteaux et de longues épées ; ils sont iables en outre, et rient volontiers avec le spec ils passent à travers les événements h storiques des écuyers à travers des tonneaux de papier : déchirant M. Alexandre Dumas a transplanté le au théâtre ; ses acteurs sont de véritables cha- ; il les multiplie à son gré et se rapproche par forme large et libre de Shakespeare. De la sorte, ndu des services à l art, et créé des précédents les génies inventeurs.

CHARLES MONSELET.

CAUSERIE DE LA MODE.

ais plus étonnante activité n'a régné dans nos ts et dans nos maisons de nouveautés. C'est toule luxe et la mode de Paris qui défrayent le luxe mode du monde entier. Les salons parisiens sont , mais ils continuent à donner le ton comme un qu vibre ne re après que le s n qui l'éveille a de se fa re entendre.
us sommes à Londres où la *saison*, un moment inpue par la dissolution du Parlement, va reprene plus belle; la reine revient, le nouveau Pa lessemble, les salons de la haute aristocratie et mbassades vont se rouvrir, plusieurs même le déjà. Lady B., qui marie sa fille à lord S..., a il y a deux jours une fête merveilleuse, à lanous avons assisté. Tous les salons de récepti n r ornés de fleurs et brillamment éclairés, ainsi a galerie des portraits d s aïeux offrant toute une de nobles lords qui remonte bien au delà du de Henri VIII. Cette galerie s'ouvre au premier sur une lo gue s rre terrasse d'un effet splensurtout quand elle est écl irée comme elle l était r par des guirlandes et des massifs de fleurs en de mille nuances où la lumière éta'ait tous mes Ces fleurs de fantaisies, mêlées aux fleurs s, ét ient d'un ravissant co p d œil. Deux ese en fer creux doré descendent en spirale de cette u jardin. Comme la serre, le jardin était éclairé es enroulements de lanternes chinoises. La fête a encé par une magnifique symphonie.
premiers sujets du théâtre de la Reine ont ensuite ntendre plusieurs morceaux des grands m îtres. et l'Alboni se sont surpassés. Après le concert, st rendu dans la magnifique salle à manger, décoe marbres antiques, où les tables du souper étaient ées. Qu l souper ! Il n'y a que l'aristocratie anpour pouvoir ainsi réunir les mets les plus chert les primeurs les plus rares de toutes les parn monde ! A l'issue du souper, toutes les femmes tes les jeunes filles, conduites par Lady B... et par le l'adorable fiancée blonde de lord S..., se sont es dans un petit salon et dans un boudoir où xposé le magnifique trousseau de la future maa a d'abord été un éblouissement et une admiration, puis les exclamations de surprise se ait entendre. Sur d s tabl s de boule s'élet en pyramides élégantes les douzaines de cheen batiste, merveilleusement ornées de broderies ines valenciennes ; des *fraises* roses et bleues ensemble les chem ses de jour et celles de nuit. ernières étaient entièrement brodées sur la poi- ; pu s venaient les coquets bonnets de nuit et du , les peignoirs en jaconas et les déshabillés en s l n tout décorés de broderies, de dentelles et bans; les jupons d'une diversité inouïe ; les mouinnombrables et d un travail de fée, tous porles chiffres et les armes de la fi ncée ; un grand re et ent garnis de valenciennes très-hautes finesse mi aculeuse, les broderies en relief sureut toute de c iption. — C'est Paris, a dit lady B ..., tournant vers moi avec un aimable sourire, qui nvoie t utes ces merveilles de la mod, c'est célèbre et i comparable lingère Mme Payan qui, jours, a fait tous ces objets d'un fini si merux. Mais venez voir le chef d œuvre de cette linfrançaise qui touche vraiment à l'art. Nous suialors lady B... dans le boudoir, et nous y trouvâmes étalé un splendide couvre-pied de mousseline blanche doub'é de gros de Indes d'un rose ten re. Au milieu du couvre pied étaient les couronnes, les armes et les chiffres enlacés des jeunes époux, exécutés en broderie qui ressemblait à de la sculpture de nacre ; des guirlandes brodées avec des jours en dentelle circulaient à l'entour, et une valencienne de vingt centimètres de haut garnissait les bords. Deux oreillers étaient assortis au couvre pied ainsi que deux ravissantes pelotes pompadour. — Je connaissais, dis-je à lady B..., l'habileté de Mme Payan, mais en vérité elle s'est surpassée pour vous, la grâce et la beauté de votre charmante fille l'ont inspirée.

— Maintenant, regardez les robes, répliqua lady B..., ce sont aussi des robes françaises ; elles viennent toutes de cette brillante maison Fauvet, dont la renommée est européenne. C'était d'abord la robe de mariage à deux jupes de tulle, avec par-dessous de taffetas ; la première jupe était ornée de cinq volants en point d'Angleterre, et la seconde toute bouillonnée de tulle ; le corsage était décoré des mêmes dentelles et des mêmes bouillons. Puis venaient deux costumes de cour pour la présentation à la reine. L'un (robe et traîne) en tulle bleu, avec des décorations de perles blanches, de plumes bleues et de dentelles ; l'autre en moire blanche, zébrée d'or, garnie de fleurs de cactus ou ées enroulées de riches passementeries d'or. La traîne de ce dernier costume avait une allure royale. C'étaient ensuite des robes de bal et de soirée en très grand nombre, et d'une variété indescriptible : une en lilas pâle, une autre en couleur maïs, une en rose, une en vert-Azoff, plusieurs en blanc, et pour la f çon desquelles la maison Fauvet avait déployé cette invention et ce charme de nouveauté qui distinguent toutes ses créations. Même diversité dans les robes de ville. Quelques-unes en taffetas, plusieurs en gaze de Chambéry, et d'autres en délicates mousselines imprimées.

A côté des robes se suspendaient les coiffures et les parures de fleurs. La couronne de mariée se composait de petits boutons d'oranger, qui pointaient à travers un treillis de frêles lilas de Chine, d'un effet charmant ; quelques étoiles de fleurs de myrte se groupaient sur les côtés. C'est Mme Tilman, que la reine d'Angleterre a brevetée et choisie pour sa fleuriste, qui avait composé cette idéale couronne si jeune et si élégante. D'autres coiffures, que nous allons décrire, sortaient aussi de ses mains de *Titania*. C'était d'abord une couronne en lilas blanc et lilas lilas, avec des nœuds de tiges brunes, d'un effet aussi nouveau que charmant ; une autre couronne en *ne m'oubliez pas*, roses thé, à feuillage rougeâtre et cerises noires, nous a paru délicieuse ; une troisième, en nœuds de paille et touffes de pavots rouges et noirs, était du meilleur goût ; une quatrième se composait de narcisses blancs et de narcisses roses ; une cinquième était en nenuphar blanc et torsade d'or. Puis c'étaient trois *nœuds princesse Clotilde* : l'un, en ruban cerise, avec des groupes de flachsias ; l'autre, en ruban de velours blanc et cactus pourpres ; le troisième, en ruban mauve et plumes de même nuance s'enroulant dans des agréments d'argent. C'étaient ensuite de merveilleuses résilles en passementerie, ornées tantôt de perles et tantôt de légères traînes de fleurs. Tout auprès de ces fraîches coiffures étaient plusieurs parures complètes pour robes de bal, composées de bouquets, de montants, de guirlandes et de chapelets de fleurs. Mme Tilman excelle dans l'art de ces attrayantes décorations ; aussi a-t-elle la clientèle de toutes les aristocraties de l'Europe.

A côté des fleurs de Mme Tilman éclataient deux brillantes vestes turques, brodées d'or, de perles et de corail, plusieurs cachemires d'un prix inouï, et de magnifiques burnous rayés d'or. C'est encore à Paris, au *Bazar Turc*, que lady B... s'était adressée pour avoir ces objets de toilette si recherchés, et M. Petit, avant de partir pour Biarritz, où il va s'établir pour la saison des bains, avait adressé à lady B... ces merveilles de l'Orient.

N'oublions pas quatre délicieux chapeaux, la fleur des nouveautés de la saison, qu'Alexandrine venait d'adresser la veille à la belle fiancée. L'un était en tulle blanc et blonde blanche à léger dessin d'argent, où se nichaient des roses sans feuillage ; l'autre, en paille d'Italie d'une extrême finesse, avait une très-longue plume de même nuance que la paille ; le troisième en paille de riz orné de tiges d'œillets blancs ; le quatrième en tulle lilas et touffes de pervenches ; puis c'étaient des chapeaux du matin et des capelines d'un goût exquis, que nous regrettons de ne pouvoir décrire ; tout cela révélant la haute distinction des modes d'Alexandrine qui conviennent surtout aux princesses et aux grandes dames.

Parmi les magnifiques écrins de diamants, de perles, de pierreries et de bijoux de tous genres, la jeune fiancée a pris un petit écrin renfermant un bracelet, une broche et une chaîne d'un travail merveilleux ; elle nous a dit : Voici les bijoux que je préfère entre tous ; ils ont été faits avec les cheveux de ma mère, et c'est encore des mains d'un de vos artistes parisiens, le fameux Lemonnier, que sortent ces réseaux incomparables.

La jeune miss ouvrit ensuite deux très-belles cassettes : l'une en bois d'ébène incrusté d'or, et l'autre en bois de rose incrusté d'argent, et nous fit admirer toutes les ravissantes fantaisies qu'elles renfermaient. Dans la première étaient douze douzaines de paires de gants de chevreau à deux boutons, la moitié blancs et la moitié en couleur ; puis six éventails d'un fini sans pareil : l'un avait été peint tout exprès par Hamon, à qui Fagner-Laboullée l'avait commandé. Outre les gants et les éventails, notre célèbre parfumeur parisien avait renfermé dans la même cassette des flacons de poche et trois suites d'un travail exquis ; dans la seconde cassette en bois de rose se trouvaient les cosmétiques, les essences, les lotions et les extraits les plus rares, sans oublier la poudre de riz à la vanille et à la maréchale.

Lorsque chaque femme eut longtemps admiré les splendeurs de ce trousseau de reine, nous revînmes dans les salons de réception. La fraîcheur des meubles, des tentures et des rideaux était frappante. Lady B... me dit : J'ai voulu, à l'occasion du mariage de ma fille, renouveler mon ameublement, et c'est encore à des industriels français que je me suis adressée. La maison Réquillard, Roussel et Choqueel, qui unissent au brevet de l'empereur des Français celui de notre reine, ont fait pour moi toutes les riches étoffes que vous voyez, sans compter les splendides tapis où sont mes armes. C'est la même maison qui a fourni l'ameublement complet de l'hôtel de lord S..., préparé pour recevoir ma fille.

Comme nous arrivions dans le grand salon, j'entendis lord S... reprocher à sa belle fiancée d'avoir retardé le commencement du bal qu'il devait ouvrir avec elle, en restant aussi longtemps à nous montrer son trousseau. — Osez parler, répliqua-t-elle en riant, vous qui, je le sais par mon frère, aviez convoqué ce matin vos amis pour leur faire voir tous les objets de toilette que le célèbre Humann vous a expédiés de Paris ! Quinze habits au moins, m'a-t-on dit, vingt redingotes, soixante gilets, je crois, sans compter les habits de chasse, ceux de cheval, etc., etc. — Je ne m'en défends pas, repartit lord S..., les vêtements que fait Humann sont incomparables ; ils associent la grâce à la noblesse et ne gênent en rien l'aisance des mouvements ; on sent que cet homme-là connaît les secrets de la statuaire. Autrefois, le comte d'Orsay imposait ses habits aux Parisiens ; aujourd'hui Humann nous force d'aller chercher la mode dans la capitale de la France.

En ce moment, la première ritournelle d'une polka couvrit la voix du jeune lord, et le bal commença.

VOLANDE.

AVIS.

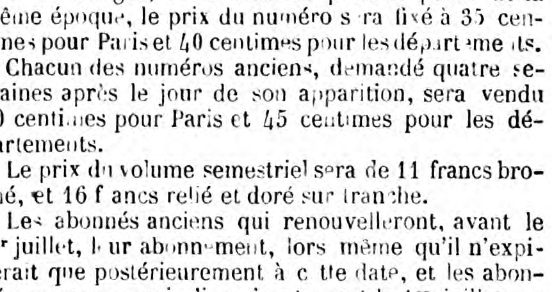
Nous rappelons à nos lecteurs qu'à partir du 1er juillet prochain le prix de l'abonnement, pour Paris et les départements, sera de 21 francs pour l'année, 11 francs pour six mois, et 6 francs pour trois mois ; pour l'Étranger, la surtaxe en plus. A partir de la même époque, le prix du numéro sera fixé à 35 centimes pour Paris et 40 centimes pour les départements.

Chacun des numéros anciens, demandé quatre semaines après le jour de son apparition, sera vendu 40 centimes pour Paris et 45 centimes pour les départements.

Le prix du volume semestriel sera de 11 francs broché, et 16 francs relié et doré sur tranche.

Les abonnés anciens qui renouvelleront, avant le 1er juillet, leur abonnement, lors même qu'il n'expirerait que postérieurement à cette date, et les abonnés nouveaux qui s'inscriront avant le 1er juillet, ne paieront que les prix actuels de 18 francs par an, 9 francs par semestre, et 5 francs par trimestre.

RÉBUS.



EXPLICATION DU DERNIER RÉBUS :

La prise de Carthage éleva les Scipions au premier rang.

Paris. — Imp. de la LIBRAIRIE NOUVELLE. — A. Bourdilliat, 15, rue Breda.

PARC DU VÉSINET. — Habitation du lac.

PROMENADE AU VÉSINET.

Le bois du Vésinet, auquel la Seine forme une ceinture depuis Chatou jusqu'au delà de Saint-Germain-en-Laye, était une propriété de la couronne. Les chasses impériales se trouvant limitées, dans la forêt de Marly ou dans celle de Saint-Germain, l'empereur Napoléon III résolut de tripler l'étendue de ces chasses en réunissant les deux forêts. Il fit acheter par l'Etat les propriétés particulières qui se trouvaient entre elles, et l'Etat, par compensation à ces dépenses, se défit des bois du Vésinet en faveur d'une compagnie.

Personne n'ignore aujourd'hui les miracles qui se sont accomplis en peu d'années, dans les bois de Boulogne et de Vincennes. Quelle ville autre que Paris possède d'aussi splendides promenades? L'art venant aider la nature, ces bois jusqu'ici un peu sauvages, sont devenus des parcs délicieux.

La compagnie propriétaire du Vésinet, remarquant la faveur accordée par le public à ces grandes innovations, a voulu faire de sa propriété la troisième merveille des environs de Paris. Il y a peu de temps, des sentiers à peine tracés donnaient seuls accès dans ce bois. Des arbres poudreux n'offraient aux rares promeneurs qu'une fraîcheur insuffisante; le chemin de fer traversait le bois sans y avoir de station, portait jusqu'au pont du Pecq les voyageurs qui montaient à Saint-Germain. Plus tard, la rampe atmosphérique fut construite; le chemin changea de direction et la station du Vésinet fut créée.

Aujourd'hui un parc a été tracé. On a creusé des lacs et des rivières. Mille ruisseaux d'eau vive forment les méandres les plus capricieux; et la végétation, puisant dans cette bienfaisante fraîcheur une nouvelle vie, semble renaître. Des ponts de différents aspects dessinent à chaque pas leur silhouette pittoresque. De longues avenues laissent apercevoir de merveilleuses perspectives; et des trouées, habilement ménagées dans les massifs, permettent aux promeneurs d'admirer le pays environnant dans ses plus attrayants points de vue.

C'est d'abord Rueil et sa jolie église, où sont enfermés les restes de la reine Hortense et de l'impératrice Joséphine. La Malmaison, séjour enchanteur de cette gracieuse souveraine. Bougival, le charmant village où chaque dimanche accostent les flottilles de Bercy et d'Asnières; Bougival, ce rendez-vous des canotiers de Paris, dont les joyeuses chansons font retentir les rives du fleuve, depuis l'île de Croissy jusqu'à la Chaussée.

C'est Marly, où l'on admira longtemps la célèbre machine de Rennequin Sualem, qui passait pour un chef-d'œuvre avant les progrès de la science hydraulique. Au-dessus de Marly, se découpent sur le bleu du ciel les arches du gigantesque aqueduc qui verse les eaux de la Seine dans les jardins de Versailles.

C'est enfin Saint-Germain, sa terrasse célèbre, et au-dessus des arbres les girouettes du château qui a les amours de Mme de La Vallière, et servit d aux malheureux Stuart. Puis le pavillon Henr dernier vestige de ce qu'on appelait le Château-N

Le parc du Vésinet a donc de plus que ses rivau Boulogne et de Vincennes, une situation hors lign centre du plus splendide panorama. Un autre ava qu'il a sur ces bois appartenant à la ville de P c'est qu'au bord de ses lacs et de ses rivières vont cessivement s'élever les plus gracieuses villas, les coquettes maisons de campagne. Il sera facile à amateur de villégiature de devenir propriétaire d partie du parc; on pourra s'y construire une habitation et dans cette magnifique promenade commune à tous son j particulier, en même temps que la jouissance d'un par mense, plaisir réservé aujourd'hui seulement aux grandes tunes, qui sont encore obligées d'aller le chercher bien

ENTRÉE DU PARC. — Station du Vésinet.

Deux villages, aux premières maisons habitées déjà, créés, l'un au centre, l'autre à une extrémité du parc. L trouveront réunies les ressources nécessaires à l'alimen de la colonie. Une commune sera créée; une église cons et la proximité de Chatou, du Pecq et de Saint-Germai dont, le Vésinet deviendra un des endroits les plus char à habiter des environs de Paris.

La facilité des communications par le chemin de f Saint Germain, déjà si grande au moyen des stations d et de Chatou, sera augmentée encore lorsque, dans un prochain, l'administration de l'ouest, cédant au désir q en a été exprimé par la compagnie du Vésinet, aura fa struire, au milieu même du parc, une troisième station.

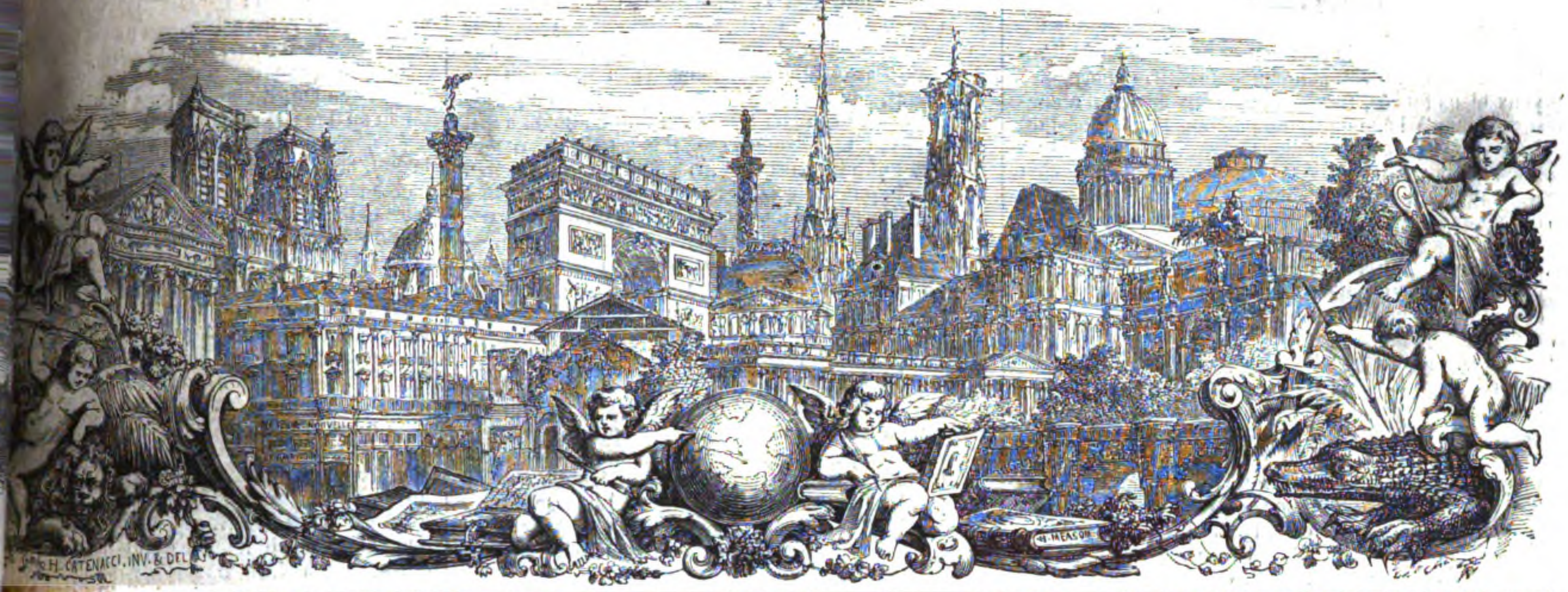
Nous avons pensé que les lecteurs du *Monde illustré* ne raient pas sans intérêt ces détails sur une création t fait nouvelle. Nous leur offrons quelques croquis que avons pris nous-même dans les endroits les plus anim Vésinet. Nous leur donnerons plus tard une suite de vues pittoresques encore, à mesure que la vie, gagnant d'a parties du parc, il nous sera permis de dessiner de nouv points de vue.

ÉMILE BOURDELIN.

ENTRÉE DU PARC. — Côté du Pecq.

LE MONDE ILLUSTRÉ

JOURNAL HEBDOMADAIRE.



ABONNEMENTS	3me Année. — N° 114.	BUREAUX
is et départ. : Un an, 18 fr. — Six mois, 9 fr. — Trois mois, 5 fr. (Pour l'Étranger le port en sus) du numéro, à Paris : 30 c. — Dans les départements : 35 c.	18 Juin 1859.	A la Librairie Nouvelle, 15, boulevard des Italiens.

Prix du Numéro avec son Supplément, la BATAILLE DE MAGENTA : 60 centimes.

(Supplément envoyé gratis aux Abonnés.)

Entrée du roi Victor-Emmanuel et de l'empereur à Milan. — Le cortége se rendant au palais Bonaparte, d'après un croquis de M. Moullin.

COURRIER DE PARIS.

~~~ Sir Edward S*** est le plus infortuné des hommes...

Il est trop beau !

« — Comment cela ? » — direz-vous.

Voici l'affaire.

Construit sur les harmonieuses proportions de l'Antinoüs, doué d'un visage noble, expressif et charmant : yeux bleus foncés, nez grec, cheveux bruns, il a conservé jusqu'à l'âge de trente cinq ans le teint éclatant de blancheur et de fraîcheur rosée qui a fait dire à Léon Gozlan, à propos des enfants anglais, qu'ils sont « moitié fruit, moitié chair. » Ajoutez à cela la virilité d'une barbe admirablement plantée, laissant où le rasoir passe un ton d'un bleu vague, — et l'élégance dans le geste, et la distinction dans la tenue, et la noblesse dans l'ensemble ; le tout sans raideur aucune et plutôt avec un charme infini de *morbidezza*, et vous comprendrez toute la séduction physique d'un tel homme. Aussi...

Aussi l'adore-t-on ! C'est son ennui, c'est son chagrin. Il n'est pas fat, et — ce qui va vous sembler absurde — on peut dire que c'est par orgueil. En effet, sans se dissimuler qu'il est beau, il se croit des dons moraux, intellectuels, qui l'emportent sur ses dons physiques, de sorte qu'il dédaigne ceux-ci qui, le plus souvent, obscurcissent ceux-là. C'est que les femmes le regardent... tant qu'elles ne l'écoutent guère, — et que les hommes, à son aspect, éclatent tout d'abord en préventions.

Donc, n'ayant pas assez de mouchoirs pour les jeter dans de continuels caprices, ses dons prestigieux épouvantent les cœurs sérieux parmi lesquels il voudrait faire un choix et fixer sa vie.

Il croyait y avoir réussi cet hiver, en rencontrant la comtesse K..., une belle et opulente veuve du Nord; — mais au moment de se décider, elle s'est brusquement révoltée contre tout ce qui l'entraînait vers cet homme de cœur et d'esprit, s'écriant dans une résolution déchirante :

« — Non... non... je ne puis l'épouser... il est décidément trop beau ! »

Cet arrêt fut pour sir Edward S*** un chagrin profond. Voyant sans cesse ses dons futiles obscurcir ses dons sérieux, il se prit à les détester presque. Ne pouvant les détruire, il songea à les dénaturer. Bien certain que la comtesse K... ne reviendrait pas d'une résolution basée sur les dangers qu'elle trouvait à épouser un Apollon, il voulut être désormais à l'abri de ses funestes avantages en allant de nouveau à la rencontre d'un cœur sérieux. Il partit pour six mois, décidé à s'enterrer dans une propriété qu'il possède dans le Lancashire. Là il opéra sa transformation, ne voulant reparaître que lorsqu'il pourrait croire profondément affaiblies les impressions qu'il avait laissées...

Et nous l'avons tous revu la semaine dernière, et beaucoup ne l'ont pas sur-le-champ reconnu !

En effet, ses beaux cheveux bruns qu'il portait abondants et comme une sorte d'auréole, sont tombés ne laissant au crâne qu'une brosse. — L'élégante et fière moustache que sa courbe naturelle dessinait en accolade a disparu, et des favoris taillés d'une façon inusitée encadrent son visage d'une façon presque maladroite. — Il a rasé une partie de l'arc solide de ses sourcils, et lui-même avoue, à ses intimes, qu'il s'était un moment décidé à faire sauter deux des plus visibles dents. — Il a enfin réussi à modifier l'élégance de ses gestes, ses airs de tête, ses attitudes naturelles. Son tailleur lui a fourni toute une garde-robe de vingt ans au delà de son âge, de façon à ce que sa tournure et ses allures, tout soit sensiblement modifié. Il faut croire que sa transformation a réussi dans le sens voulu ; car, l'autre soir, il nous disait :

« — On m'a présenté chez Mme ***, la fille de l'ancien ministre du dernier règne. C'est une femme dont l'opinion fait autorité. J'ai eu hâte, en ces épreuves nouvelles, de savoir quelle impression j'avais pu lui faire, après une heure de conversation presqu'en *a parte*. Je lui ai envoyé mon ami Cl... ; elle a formulé et résumé ainsi son jugement :

» — Sir S*** me paraît un esprit sérieux et un bon cœur, et comme il n'est *pas mal de sa personne*, il faut espérer qu'il fera un choix dans notre monde : l'alliance anglaise est partout plus que jamais à désirer !

» — J'ai donc réussi ! — s'écria sir Edward. — La comtesse W** avait refusé de m'épouser, en me ridiculisant de cette objection : « Il est trop beau ! » Aujourd'hui, une femme de goût et d'expérience se borne à dire que je ne suis « pas mal... » Me voilà sauvé, grâces en soient rendues aux dieux qui, par une jambe du moins, rappelèrent à Byron, trop beau aussi, celui-là, qu'il n'était qu'un homme ! »

Maintenant, certain qu'on le regardera moins, sir Edward est en quête d'une femme qui, moins éblouie et fascinée que le furent tant d'autres, l'écoute, le comprenne, le juge. Il est bien probable qu'il la trouvera ! Mais quelle sera la surprise de cette heureuse femme lorsque, bien et dûment mariée, et quelques mois écoulés sur le fait, elle s'apercevra un jour qu'elle a épousé un des plus beaux hommes de l'Angleterre ? Car celui ci abandonnera peu à peu son déguisement, son atténuation, — ses habits quinquagénaires, ses cheveux en brosse, et tout ce qu'on a dit, ou n'a pas dit. L'étrange chose pourtant si, reconnaissant enfin les causes et les effets du stratagème, la dame inquiète, — et aussi trompée qu'est souvent trompé dans le sens tout contraire l'homme qui épouse une créature adroitement surfaite et embellie, — l'étrange chose, disons-nous, si cette femme allait plaider en séparation, arguant devant les juges de cette récrimination peu usitée au tribunal :

« — Messieurs, je ne veux plus de mon mari... parce qu'il est trop beau ! »

~~~ On sait que le héros de Magenta est un des rares dignitaires de l'armée actuelle qui appartiennent à la vieille aristocratie. Les Mac Mahon, — leur nom le dit assez, — sont d'Écosse. A l'époque où les Stuarts se réfugièrent en France, la famille se divisa en trois branches. L'une, qui habite encore à son berceau, a la pairie au titre de lords Hartland, avec ces belles armes : d'or au lion d'azur. Les deux branches devenues françaises, sont aujourd'hui représentées comme suit :

Henri, marquis de Mac-Mahon, marié en 1855 à Henriette de Pérusse, fille du duc des Cars ;

Maurice, comte de Mac-Mahon, marié en 1854 avec Elisabeth de Croix, fille du comte de Castrie ; — c'est le nouveau maréchal duc de Magenta. Son père, Maurice-François, était maréchal de camp ; sa mère était une Caraman.

Un oncle du comte-duc figure avec honneur dans les *Mémoires du comte de Ségur*. A l'époque où une partie de la jeune noblesse française se rendit en Amérique sur les traces de La Fayette, la frégate l'*Aigle* qui les portait, avait à son bord deux millions cinq cent mille francs adressés au comte de Rochambeau pour la solde des troupes françaises. L'*Aigle*, poursuivie par les Anglais à l'embouchure de la Delaware, s'empressa de déposer les tonnes d'or dans une chaloupe montée par quelques jeunes nobles chargés de la défendre au besoin. Un vif combat s'engagea avec un gros détachement d'Anglais, et le marquis de Mac-Mahon, — qui faisait partie du convoi avec MM. de Broglie, de Lameth, de Lauzun, de Ségur, etc., — fit couler les tonnes dans une crique, et elles échappèrent ainsi à l'ennemi. Bien que celui-ci fût de trois fois supérieur en nombre, nos jeunes gens, à la tête de leurs marins, restèrent maîtres du champ de bataille. Le lendemain l'or fut repêché par les soins de M. de Mac-Mahon, et porté au général en chef qui put ainsi solder nos troupes. Sa devise était *Periculum fortitudine evasi*... Si c'est également celle de son petit-neveu, le nouveau maréchal de France, il faut convenir qu'elle ne pouvait être mieux choisie pour la vaillante épée qui a joué à Magenta le rôle de Desaix à Marengo, — mais qui, plus heureux que le héros que les musulmans appelèrent le *Sultan juste*, a survécu à la victoire pour en porter glorieusement le nom.

~~~ Le bruit avait couru que le brave général Mellinet avait été blessé à Magenta ; le fait a été heureusement démenti. Toutefois, celui dont le sang a si glorieusement coulé en Crimée l'a, cette fois, à la tête de la garde, véritablement échappé belle, car une balle a traversé son képi, et il a eu deux chevaux tués sous lui, — ce qui l'a contraint de finir la bataille sur un cheval du train, avec une selle garnie en peau de mouton, comme un soldat ! Mais tout ceci est pour nous conduire à une anecdote touchant l'incroyable courage de celui qui, dans la vie sociale, est le plus bienveillant et le plus doux des hommes, lorsqu'à la guerre c'est le plus intrépide et le plus bouillant général.

Le fait se passa en 1850. Mellinet commandait alors une brigade sous les ordres du maréchal de Castellane, à Lyon. On passait une de ces revues que le vieux chef adore, et qu'il préside son bâton de velours bleu étoilé au poing, comme pour un portrait officiel.

Le cheval du général Mellinet glisse sur les dalles qui entourent la statue de Louis XIV, place Bellecour. Il tombe et entraîne son cavalier, qui se trouve une jambe engagée dessous. On les relève... la revue continue ; le défilé se termine : — « Général ? — qu'avez-vous donc ? — dit le maréchal de Castellane à Mellinet, lorsqu'il vient pour le saluer, — comme vous [...] pâle ! — C'est que... j'ai la jambe cassée, maréchal [...]

Mellinet était resté deux grandes heures dans [...] état !

~~~ Nous vivons dans un siècle, d'abord, — [...] ensuite à une époque de ce siècle. — où il [...] s'étonner de rien : par exemple de voir par les [...] se promener... les arbres, — ou d'être brusque[ment] ébloui par le soleil... en plein *minuit*.

Le premier miracle n'a pas besoin d'être long[ue]ment expliqué. En effet, il n'est personne qui, de[puis] un an ou deux, n'ait fait la rencontre d'un frêne, [d'un] chêne, d'un catalpa ou d'un vernis du Japon, [...] lequel, las de végéter dans quelque massif enfoui [en] pleine campagne, vient enfin connaître la ville, et [se] faire enterrer... quoique très-vivant.

D'ordinaire, la curiosité, le besoin de locomo[tion,] la soif de voir du pays, est l'apanage de l'incons[tante] jeunesse ; mais si chez les animaux, dont nous som[mes,] il en est notoirement ainsi, parmi les végétaux [la] locomotion n'a pas d'âge absolu, et, lorsque l'arb[re] ne voyage pas en pot, son véhicule ordinaire, l'a[rbre] adulte, majeur, et plus encore, émigre en mot[tes,] pieds chaussés de quelques mètres cubes de te[rre.] L'un d'eux, rencontré hier place de la Concorde, [...] un érable, un *acer negundo*, si je ne me trompe, emportait même une telle masse de cette terre a[vec] lui, qu'il me rappela Roquelaure, — burlesquem[ent] exilé sur ses terres... rapportées, — ou enfin q[u'il] qu'une de ces lilliputiennes principautés allemand[es] qui offrent à l'Autriche le contingent d'un sol[dat,] recouvrent les évolutions de quatre hommes et [un] caporal ! L'ombre ambulante du bel arbre quadr[agé]naire servait de parasol à tout un flot de promen[eurs.] Cette masse de verdure qui allait majestueusem[ent] son chemin n'était-elle pas un curieux specta[cle,] qu'en eût dit quelque Epiménide brusquement rév[eillé] dans sa caverne après un somme de cinquante a[ns ?]

Quant au soleil en plein minuit, vous l'aurez [vu] comme moi, et très-conforme à l'image mytholo[gique] qui veut que l'astre ait un char. Celui-ci, par[ti de] l'avenue Montaigne, suivit l'avenue des Cham[ps-]Elysées, la rue Royale, les boulevards, celui de [Sé]bastopol compris pour le retour, et rentra chez [lui] par la rue de Rivoli, — en astre bien réglé, [ac]complit son évolution selon Matthieu Lænsberg [et la] permission de la police. *E pur si muove!* Cette [fois] Galilée eût mérité son cachot, car c'était bien l'a[stre] qui se mouvait : M. le sénateur-marquis de B[...] qui le protége, l'avait fait poser sur une charrett[e.]

Mais ne plaisantons pas ; vous savez bien [qu'il] s'agit d'électricité, et que, jusqu'à ce jour, le f[oyer] lumineux était chose fixe, — précisément comm[e le] classique soleil. Mais on a changé tout cela ! Au[jour]d'hui, l'appareil est ambulatoire, ou plutôt enc[ore,] vu l'heure naturellement choisie, — noctambu[le.] [On] l'emporte et le dépose où il faut, — presque c[omme] une carcel, — et sans que ni fil ni rien le relie à [l'u]sine, comme il en est du gaz, par ses tuyaux. [...] faut-il un vrai soleil ? C'est une voiture qui de[vra le] porter vers les espaces à aveugler, à échauffer [...] que ! Ne veut-on qu'un phare ? alors une b[...] suffit ; — un éclairage domestique ? la main p[...] sément tout transporter. Ce soleil des nuits s[e divise] en rayons ; on en détache le nombre qu'il [faut :] quelle puissance ! et quelle fixité ! — et quelle é[cono]mie !

Car l'économie et la fixité, tels étaient les g[rands] problèmes à résoudre. Ils sont résolus. Plus d'[inter]mittence dans le rayonnement de cette lumi[ère as]trale ; et un bon marché dont se désespèrent l[...] hydrogène, les oléagineux et la stéarine. Mais c[e se]rait là de l'industrie, et nous voulons rester d[ans le] pittoresque.

Donc, pendant le jour, un grand arbre était [...] jetant son parfum résineux à tous les secous[ses] que fouettaient ses branches : surprise ! Le s[oir,] fut un astre d'une proportion lumineuse fort [...] liante pour la plus pleine des lunes : stupéf[ait, le] prince d'Oude, qui rencontra tour à tour et l'a[rbre et] l'astre, resta tout effrayé, croyant rêver sous [la mer]veilleuse puissance du hachich. Pour nous, voic[i com]ment, tout prosaïquement, l'affaire se manifest[a.]

Nous étions, ce soir là, invité à prendre le [thé] chez une étrangère qui habite rue Saint Laz[are, en] face de la rue Caumartin, laquelle, comme on s[ait, va] droit au boulevard. Arrivé, vers onze heures, [dans le] quartier, nous cherchons le numéro... Le g[az] faible ou lointain, impossible de trouver, de di[stinguer] les chiffres blancs sur leur fond bleu ! Nous a[vons] coups de lorgnon, essayer de déchiffrer p[...] autre plaque de porcelaine voisine des lant[ernes, de] façon à trouver notre chiffre par addition ou s[oustrac]tion des nombres, lorsque soudain...

Soudain nous crûmes à un sortilége, à un m[...]

...e, rien de plus étrange ni de plus à propos ne ...ait se manifester. Tout à l'heure, c'était la nuit ...nt, piquée çà et là de becs de gaz endormis... Et ...e brusquement un lumineux foyer de lumière ...solaire, enflamme, pour ainsi dire, la façade ...maison où nous devions entrer, et fait resplen... ...e chiffre 104! Nous nous retournons pour voir ...venait ce secours, ce concours si imprévu et si ...: c'était le phare électrique de l'avenue Mon... ...re qui se promenait sur le boulevard, et dont le ...ement enfilait au passage, — comme un bou... ...table, — tout le prolongement de la rue Cau... ...en venant se briser sur la maison de face, et ...éclairer le numéro vainement cherché!

...dit que des fenêtres de M^me la duchesse de Ria... ...a, rue Royale, on put, lorsque le phare se ...idé à l'angle de la rue Drouot, lire aisément ...al du soir : les hommes à l'article Bourse, les ...à l'article Modes. Quel usage va-t on faire de ...ss aisément et si économiquement obtenus? On ...de phares sur toutes nos places, celles du Car... ...le de la Concorde les premières. Attendons, et ...s émerveillons plus de rencontrer le soir : non... ...t quelque grand arbre qui se promène, — ...core avec lui son soleil!

...Où diable la fortune va t-elle se nicher? On ...nomme un monsieur, jadis pauvre commis de ...at, qui, par un concours de circonstances fort ...res, a hérité, depuis sept à huit ans, d'environ ...livres de rente! Il est célibataire, et n'avait de ...ne ceux qui lui ont légué cette accumulation ...une. Or, savez-vous quel est le genre d'exis... ...de ce monsieur?

...il, rue d'Enghein, au troisième étage, sur la ...servi par une vieille portière, et sa dépense ...le ne s'élève pas à 4,000 fr. Il ne sort guère ...dimanche, et toute la semaine, il la passe... ...corder entre elles seize sonneries de pendules, ...et toute sa joie à les entendre frapper ensemble! ...ce ou retarde les aiguilles, il règle et remonte, ...cesse de l'une à l'autre, et n'a d'autre plaisir, ...occupation, d'autre aliment intellectuel que ...e et sot labeur... Il n'y a que des Greluchet ...Charles-Quint démissionnaires pour rêver de ...heurs...

...dant ce temps-là, Paul Gueydon, jadis com... ...e lui, et avec lui, dans une compagnie d'as... ...ayant péniblement épargné 20,000 francs, ...e, ou plutôt les donne, pour doter, ma... ...sœur, — qui vieillissait inconsolable d'être ...ée pour cause de pauvreté, — et désormais ...sa place perdue, il s'engageait, il y a deux ...partait pour l'Italie, — et était tué au combat ...tebello! Mais le jour où la mort de ce pauvre et ...garçon fut connue de ses amis parisiens, son ...collègue de la rue d'Enghein était bien heu... ...ses seize pendules avaient sonné ensemble ...de midi, dont la durée laissait le temps d'ar... ...ux traînardes!

...donc la fortune va-t-elle se nicher?

...Voulez-vous l'exemple d'un autre dévouement, ...re injustice de la fortune? écoutez.

...trois heures du matin, en plein hiver. On ...violemment à la porte d'un médecin. Il ne ...pas : il veillait auprès du lit de sa fille, une ...de quatre ans que brûlait une fièvre menaçante. ...médecin est pauvre, — s'épuisant à soutenir ...peuses apparences sans lesquelles les clients, ...sa capacité sur le train extérieur de sa vie, ...fieraient pas du fond de sa misère avouée. ...le monde!

...ient le chercher pour aller visiter au plus vite ...d'un homme qui s'est enrichi à fondre des ...infectes pour en faire des suifs nauséabonds. ...l'inquiétude qui le tient au lit de sa fille, il ...pas à partir : c'est son devoir professionnel, ...c'est aussi pour lui une occasion de ga... ...vie. *Gagner sa vie*... quel mot impitoyable ...! La vie est donnée à tous : les uns la per... ...autres doivent la gagner. Il part.

...point de voiture; on a oublié cette vulgaire ...ce. Il pleut. Le médecin, tout moite de sa ...close, frissonne... et marche avec son guide. ..., — au quartier Popincourt. En chemin, ...'e que l'enfant de M. Grelu, ou Clopet, a ...orge. « Le croup, peut-être! » se dit-il. On ...es trois quarts d'heure de chemin. La petite ...che industriel n'a pas le croup, mais une ...l'espèce la plus inquiétante. Les parents, ...oisses, le comprennent en voyant le visage ...du médecin. Alors si celui-ci avait pu dire au ...mme dans une foule d'autres professions ...ales ou libérales, — la chirurgie même, où ...son prix d'avance :

« — Monsieur, votre enfant est en grand péril : si je n'étais pas venu, quelques heures de plus, et il était trop tard! Et pour venir à vous, que je ne connais pas, qui avez sans doute un autre médecin que vous n'avez pas voulu déranger la nuit, j'ai quitté mon propre enfant qui, lui aussi, est fort malade, et qui a grand besoin, — pour son cœur, de son père; et pour son corps, de son médecin! J'avais donc le droit de vous refuser de sortir par cette nuit atroce, et pourtant me voilà! Voyons, je vais soigner votre enfant aux dépens du mien, je vais tout faire pour le sauver d'un grand péril... combien me donnerez-vous? »

Alors le marchand de suif eût répondu avec ardeur : « — Ah! sauvez ma fille, notre pauvre enfant, et tout ce que vous voudrez est à vous : mille... deux mille... dix mille francs, n'importe, monsieur... Mais sauvez-la! »

Et, en bonne conscience, demande et réponse, tout était juste...

Mais le médecin ne put, ne dut rien dire de pareil; l'état de nos mœurs, l'usage, le défendent. L'enfant sauvé, il recevra le prix de trois ou quatre visites à cent sous, — le taux d'une stalle pour voir *Orphée aux Enfers*, ou le nez d'Hyacinthe dans n'importe quoi.

Il examina donc silencieusement la petite fille dont la respiration était déjà des plus pénibles... et il pensa à sa propre enfant qu'il avait quittée, mais dont le péril était moins grand. La situation constatée, il ordonne un énergique traitement, et au bout d'une heure part, en promettant de revenir de bon matin. Il retourne à pied, par économie, bien qu'il rencontre des fiacres au boulevard. Par bonheur son enfant dormait! Il se couche en pensant à l'autre qui allait vraisemblablement avoir une angine gangréneuse ou couenneuse. Vers huit heures, il retourne chez le client, et constate les rapides et presque irrémédiables progrès du mal, si terrible chez ces petits êtres, à cause de l'étroitesse du passage de l'air, ce qui, par le brusque gonflement des amygdales, amène souvent l'étouffement.

Le mal éclatait dans toute sa gravité. Le père était au désespoir, — la mère brisée, éperdue dans ses larmes. L'enfant étouffait! Il fallut recourir sur-le-champ à un moyen désespéré : une incision externe à la gorge, pour laisser arriver l'air aux poumons. Un tube est introduit dans l'ouverture... mais les humeurs l'obstruent. La mère éclate en sanglots, le père ne peut que prononcer un mot : Aline! Aline! Alors ce médecin, qui lui aussi est père et bon père, sent ses entrailles frémir au magnétisme de cette douleur. Transporté d'une héroïque pitié, il saisit le tube dans ses lèvres... aspire pour le désobstruer, rejette les caillots, et rend l'air et la vie à la pauvre petite...

Mais, le lendemain, le médecin était mort — empoisonné!

Or, vous supposez que j'invente, n'est-ce pas? Non, je n'invente pas! Le fait, exposé au point de vue de l'empoisonnement par inhalation de matières sanieuses, a été consigné, le mois dernier, dans la *Gazette médicale* où je l'ai lu. J'ai eu le tort de ne pas noter le nom de cet admirable martyr de la science et de l'humanité, — et, dans ce courant qui nous emporte, un journal de médecine ne se retrouve pas sous la main au moment voulu, alors que la disposition d'esprit ou l'enchaînement d'autres faits analogues porte à la mention. Et pourtant l'histoire n'enregistre-t-elle pas chaque jour les actes, les mots de maint guerrier moins sympathique, moins attendrissant que celui-ci. Le cri du chevalier d'Assas (un cri contesté, — comme bien d'autres élans et d'autres mots arrangés pour l'histoire par des littérateurs...) l'appel du martyr de Klostercamp, par exemple, est-il plus sublime que l'acte obscur de ce pauvre médecin, qui, libre de mesurer le dévouement que lui impose son ministère, sauve la vie d'un enfant inconnu, au prix de la sienne propre?

~~~ Nous connaissons bon nombre de gens qui, ayant chaque été l'habitude des voyages, se montraient, il y a quelques semaines encore, assez inquiets de la façon dont ils passeraient la saison. Le Rhin devait-il se soulever sous un souffle autrichien et engloutir les touristes, dont le passe-port a pour vignette officielle l'aigle unitête? Les kursaals, casinos, gasthoffs et auberges de Bade, Wiesbaden, Ems et Hombourg, allaient-ils fermer leur porte au nez des voyageurs, et toutes les sources minérales se tarir apostoliquement devant l'émigration annuelle des malades franco-italiens?

A vrai dire, c'était peu raisonnable à penser! Et d'abord l'Allemagne rhénane, qui n'a rien d'autrichien que la langue confédérative, exploite trop fructueusement l'Europe voyageuse, pour ne pas songer en cela à ses intérêts, — et neutre en politique, elle ne pouvait manquer de se montrer comme par le passé spéculative en fait d'hospitalité. Aussi n'a-t-on point tardé à se rassurer dans le monde parisien où le Rhin et ses enchantements jouissent tout particulièrement d'une vogue croissante, — de sorte que toute information prise, toute épreuve même tentée, on a acquis la plus complète conviction que rien, — absolument rien, — n'est changé à l'accueil que les localités ferrugineuses et sulfureuses font aux Français allant acheter par là une cure efficace, un salutaire repos ou des plaisirs variés, contraste de l'hiver mondain.

Aussi, l'émigration a-t-elle vivement commencé, et les points les plus célèbres du Rhin publient-ils chaque semaine leurs listes d'aristocratiques visiteurs. Celle de Hombourg, qui a paru ces jours derniers, offrait tout particulièrement un grand nombre de noms français. C'est donc désormais une affaire constatée : la vie des Eaux rhénanes reste la même que par le passé, et si elle offrait quelque changement, ce serait plutôt par l'amélioration qui naît d'un surcroît d'efforts que font tous les intéressés allemands pour prouver l'inanité de nos défiances. Aussi nos touristes partent-ils chaque jour par centaines, — *Via*-Strasbourg ou Bonn.

~~~ La société financière de la Chaussée-d'Antin vient de faire une perte qui, pour avoir malheureusement été depuis quelque temps prévue, n'en a pas moins causé une vive et douloureuse impression. Une femme jeune encore, belle toujours, gracieuse et brillante, — faisant enfin partie de l'état-major intelligent du monde, — a été enlevée par une de ces affreuses maladies qui rongent les malheureuses femmes, et qui, pendant plusieurs années, sourde et latente chez celle-ci, mais brusquement devenue aiguë, dans les derniers temps, n'a fait, depuis un an, de sa triste existence qu'un long et incessant cri de douleur. M^me E. Rougemont, femme de l'opulent agent de change, et mère de deux charmantes jeunes filles, est morte ces jours derniers à l'âge de trente-sept ans, en son hôtel de la rue de Berlin.

Sur cette tombe à peine recouverte de la couche de terre qui sépare le repos des morts de l'agitation de ceux qui mourront, il serait aujourd'hui futile de parler de la rare et orientale beauté de celle qui a fermé les plus beaux yeux du monde. Il est plus à propos, pour les siens, et au milieu de ceux qui l'ont affectionnée, de constater son bon cœur, son vif et original esprit, et ce beau talent d'artiste qui fit admettre son nom mondain sur les livrets consécutifs de nos expositions. Elle y figura même avec assez d'éclat pour que, séduit par la vue d'un de ses tableaux, l'Empereur en ait ordonné l'acquisition, sans deviner quelle main tenait le pinceau qui l'avait signé...

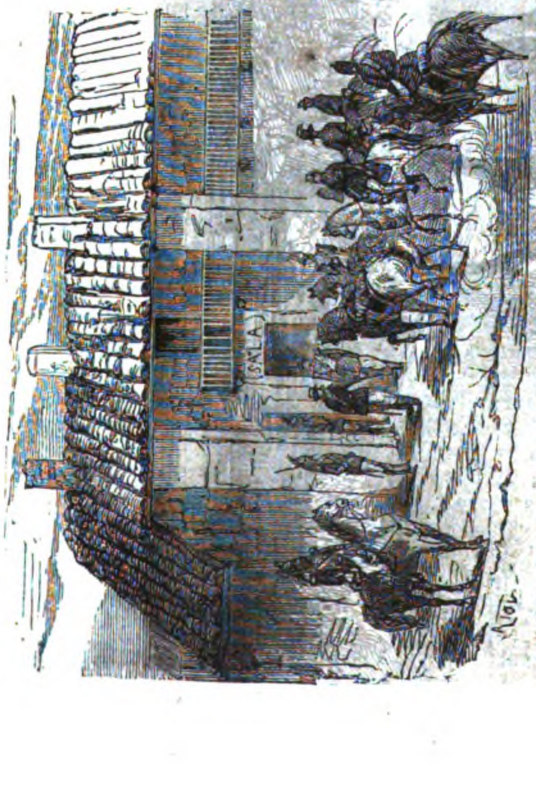
Cette charmante et sympathique jeune femme, qui occupait une place si distinguée dans une fraction de la société parisienne, et dont l'entourage, composé d'éléments variés, offrait infiniment d'attrait et d'imprévu, M^me Rougemont, — disons-nous, — désireuse de mieux recevoir ses amis, et cédant tout à la fois à ses instincts élégants et à ses goûts d'art, avait envié une demeure définitive, qu'elle pût distribuer et orner à son goût. La richesse était venue, et son désir avait pu être enfin réalisé!

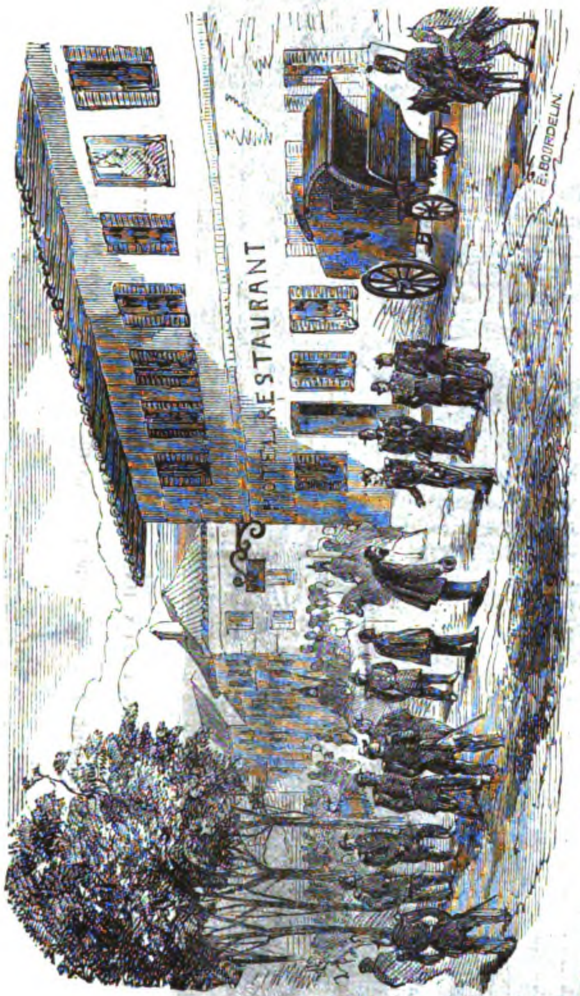
Avec quels soins, quelle habile sollicitude elle traça et dirigea la construction de cette résidence, pour laquelle son mari lui ouvrit généreusement son portefeuille! Avec quel art elle en conçut l'ensemble, couronné par le magnifique atelier qui est la seule partie de l'hôtel dont elle ait pu jouir! Elle en surveilla tous les ornements, elle appela tous les artistes choisis à le décorer, et Faustin Besson arrêta sous ses yeux les cartons des beaux plafonds qu'il vient d'y terminer à peine... La pauvre femme se faisait une si grande joie d'inaugurer bientôt cette chère et brillante demeure au milieu des nombreux amis que lui avaient faits son esprit, sa grâce, ses talents et son originalité même, qui, chez elle, était un charme de plus!

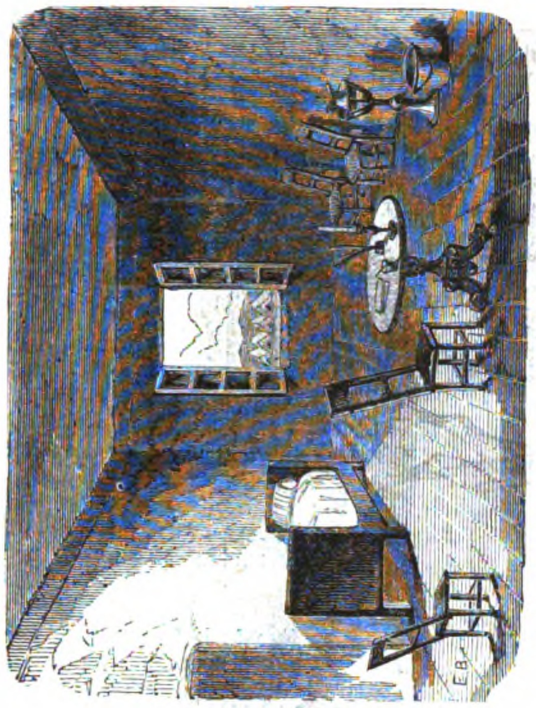
Et le jour où elle prend possession de son hôtel, est presque celui où le mal la contraint de s'aliter... car déjà elle est la proie d'un danger terrible, dont les progrès ne doivent pas s'arrêter. Mais la sollicitude dont on l'entoure lui permet d'ignorer le péril de son état; elle parle chaque jour avec confiance à ses amis de cette inauguration d'une demeure qu'elle a conçue pour les mieux recevoir, de cette fête enfin, qui sera à la fois celle de la maison et celle de sa convalescence...

Mais M^me Rougemont, couchée depuis six mois, ne devait plus se relever! Et le jour où sa somptueuse demeure s'ouvre pour la première fois, au lieu de la foule riante, parée, couverte de diamants et de fleurs qu'elle y avait rêvée... arrive la foule en deuil conviée pour ses funérailles!

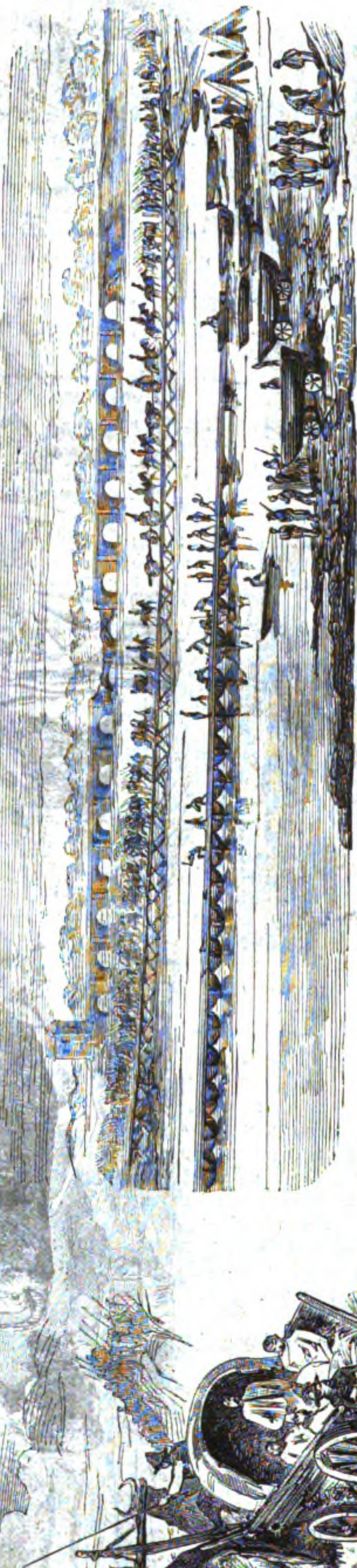
JULES LECOMTE.


Visite du roi de Piémont à l'empereur, à San-Martino.

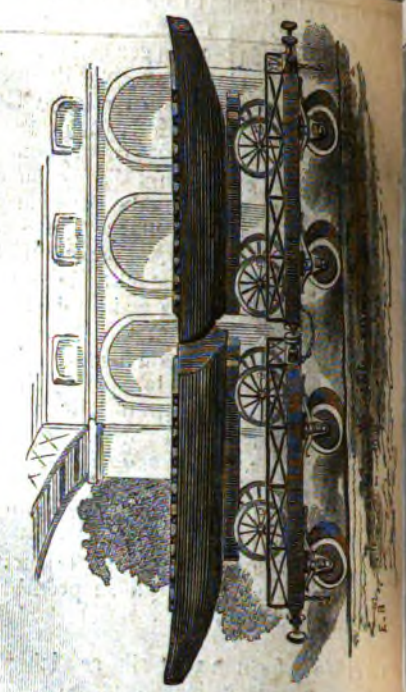

Réception par l'empereur, à San-Martino, des délégués de la ville de Milan.


Chambre occupée par l'empereur, la veille de la bataille de Magenta, à l'auberge de San-Martino.

Chariot sarde pour le service des blessés.


Ponts sur la Sesia qui ont servi au passage des troupes alliées. — (Tous ces dessins ont été faits d'après des croquis de M. Moullin.)

Chariot couvert pour le service des blessés.



SALON DE 1859

LA TRAITE DES VEAUX DANS LA VALLÉE DE TOUQUE (NORMANDIE)

(Tableau de M. Joseph Palizzi, copié par lui-même, gravé par M. Linton. — N° 2300.)

Bulletin analytique des opérations militaires de l'armée d'Italie. [1]

8 *juin.* — Combat de Marignan. — Le maréchal Baraguay-d'Hilliers attaque le corps d'armée du général Benedek retranché dans ce bourg, et l'en chasse en lui mettant quinze cents hommes hors de combat; l'ennemi laisse douze cents prisonniers et un canon entre les mains de nos soldats. — Occupation de la ville de Bergame par le général Garibaldi.

9 *juin.* — *Te Deum* solennel chanté dans la cathédrale de Milan, en présence de LL. MM. l'empereur des Français et le roi de Sardaigne, par Mgr Caccia.

10 *juin.* — L'armée autrichienne évacue Plaisance, après en avoir fait sauter la citadelle.

11 *juin.* — L'armée autrichienne repasse l'Adda et détruit les ponts. — Évacuation de Bologne par la garnison autrichienne.

12 *juin.* — Une partie de l'armée française passe l'Adda sans coup férir. — La garnison autrichienne d'Ancône quitte cette ville et se retire sur Modène. — L'empereur a transporté son quartier général à Gorgonzola, et fait jeter deux ponts de bateaux sur l'Adda.

13 *juin.* — Passage de l'Adda par une partie de l'armée française. — L'empereur porte son quartier général à Cassano. — Évacuation de Reggio et de Brescello par les Autrichiens.

14 *juin.* — Passage de l'Adda par l'armée sarde. — L'ennemi se retire : en partie sur Montechiari, en partie sur Mantoue.

15 *juin.* — Le corps autrichien, parti d'Ancône, se replie sur le Pô inférieur, pour rallier l'armée expéditionnaire dans le carré stratégique de Vérone. — Modène et Brescello sont libres.

FULGENCE GIRARD.

Victoires de l'armée d'Italie.

Il y a quelques grands faits politiques que l'on pourrait comparer au point culminant d'un paysage dont on ne peut embrasser l'ensemble et comprendre les sites divers et les harmonies qu'après avoir gravi ce sommet : la victoire de Magenta est une de ces cimes; c'est en se portant à la hauteur des résultats qu'elle couronne que l'on peut juger de l'unité stratégique des opérations militaires dont elle est la conclusion glorieuse.

Résumons en quelques lignes les événements qui avaient précédé l'ouverture des opérations. A la nouvelle de l'ultimatum remis par l'Autriche au gouvernement sarde, l'empereur avait dirigé trois corps d'armée sur les Alpes, sur Toulon, pendant que l'ordre était donné au quatrième, formé de régiments d'Afrique, de se porter sur Gênes. Le mont Cenis et le mont Genèvre étaient franchis, à partir du 26 avril, par les corps des généraux Canrobert et Niel, pendant que les troupes des corps Baraguay-d'Hilliers et Mac-Mahon débarquaient à Gênes. Dès le 3 mai, cette ville, notre base d'opérations, était couverte par les positions prises par les premiers régiments dans la vallée d'Alexandrie, où leurs divisions formèrent bientôt un front stratégique de Tortone à Valenza, c'est-à-dire de l'Apennin au Pô. L'empereur vint lui-même le 15 établir son quartier général au milieu de sa garde concentrée sous Alexandrie.

L'ennemi, qui avait dû renoncer à son mouvement agressif devant la rapide arrivée de nos colonnes, ne songeait plus qu'à s'opposer à notre marche en avant, et, dans cette pensée, il avait choisi sur la gauche et la droite du Pô des positions formidables.

Ses forces, concentrées à Stradella où les contreforts de l'Apennin portent leurs escarpements presque jusqu'au fleuve, y attendaient notre attaque dans les ouvrages inexpugnables dont ils avaient couvert cette gorge en avant du pont jeté sur le Pô.

Les positions qu'ils occupaient près de Mortara dans un pays marécageux, noyé, effondré, coupé de haies et de canaux, n'offraient pas moins de difficultés et de périls. L'empereur ayant reconnu les obstacles et les dangers que les ponts opposaient à une attaque directe, chercha quelque combinaison stratégique qui lui permît d'épargner à son armée les sanglantes nécessités d'en culbuter l'ennemi. Son plan fut conçu avec une hardiesse et une habileté qui forçait l'ennemi à venir accepter la bataille dans les plaines lombardes du Tessin, et s'il n'abandonnait pas vivement ses positions, l'armée française de 1859 recommençant, sur une plus grande échelle, la glorieuse campagne de 1800, s'avançait sur les traces de Napoléon marchant contre Mélas, abordait à revers les positions de l'armée autrichienne et l'anéantissait ainsi, prise entre ses baïonnettes et la ligne des places fortes sardes.

Cette évolution, dont l'exécution exigeait une rapidité éblouissante, n'était possible que par l'existence d'une voie ferrée en arrière de la ligne occupée par l'armée alliée, il était encore indispensable d'en dérober la connaissance aux généraux ennemis. Dans ce but, Napoléon, arrêté d'ailleurs par l'attente de sa cavalerie, prescrivit toutes les dispositions qui pouvaient faire redouter à l'ennemi une attaque simultanée de ses positions de Mortara par l'armée sarde appuyée par notre aile gauche, et de Stradella par le centre et l'aile droite de l'armée française; ce projet réussit complétement. Giulay ayant porté son quartier général à Galasco, d'où il se trouvait à égale distance des deux points menacés, ordonna au corps du général Stadion, qui formait sa gauche, de pousser une reconnaissance profonde sur notre droite pour la forcer à développer ses forces. Ce fut cette reconnaissance qui amena le glorieux combat de Montebello dont nous avons rapporté et retracé le récit.

L'empereur, pour confirmer plus énergiquement l'ennemi dans son erreur, opéra sur ce point une plus menaçante concentration de forces.

Ainsi, le 28 mai au soir, la garde se trouve à Alexandrie; le corps du maréchal Canrobert se trouve concentré autour de Ponte-Curone, en arrière de celui du maréchal Baraguay-d'Hilliers dont la première brigade s'est portée jusqu'à Casteggio; les généraux Mac-Mahon et Niel ont été placés et établis de Castel Nuovo à Valenza. Les rives du Pô sont occupées de Monte à Casal par la division sarde Cacchiari; les divisions Fant, Durando et Cialdini gardent celles de la Sesia jusqu'à Verceil.

Les ordres de l'empereur sont donnés, toutes ces lignes s'animent et s'ébranlent. L'armée piémontaise reçoit celui de passer.

Le 29, elle opère sa concentration; le 30, elle prend l'offensive la plus énergique sur Palatio, extrême droite de l'armée autrichienne. Ce mouvement va produire les deux beaux combats dont nos derniers numéros ont donné le récit et les principales scènes. Dérobant alors sa droite à l'ennemi derrière ce rideau de combattants, l'empereur la porta brusquement sur les bords du Tessin pour la faire déboucher dans les plaines de Lombardie.

La garde impériale et la division Niel, arrivées à Casal le 30 au matin, y passent la Sesia et se portent sur Borgo-Vercelli. Mac Mahon et Canrobert ont suivi le mouvement; le maréchal franchit la Sesia, le 31, semblant appuyer le mouvement en avant des divisions piémontaises, et se portant au contraire sur le Tessin ainsi que les autres corps de l'armée française.

Le 1er mai au matin, Niel entre dans Novare. Le 2, commence le passage du Tessin. Une division des voltigeurs de la garde s'établit sur la rive gauche à la hauteur de Turbigo, et y protége l'établissement d'un pont de bateaux par le génie. Le lendemain, le 2e corps franchit ce pont et se porte vers Robecchetto, que tente d'occuper une nombreuse colonne ennemie; il en reste maître après un glorieux combat dont les turcos sont les héros. Rien d'étrange comme la charge de ces tirailleurs algériens, rampant comme des serpents, bondissant comme des tigres, et se précipitant sur leurs ennemis en poussant des cris sinistres. Peu d'Autrichiens osèrent attendre le choc de leurs baïonnettes. Le général Auger dirige en personne une batterie de la réserve générale de l'armée, contribua puissamment au succès de la journée, en choisissant avec une remarquable habileté les quatre positions qu'il fit prendre successivement à ses pièces. Les pertes de l'ennemi furent nombreuses. Il laissa en nos mains une grande quantité d'armes, et du nombre une pièce d'artillerie dont s'empara le général Auger.

Ce combat était le glorieux prélude de la grande journée que le lendemain devait inscrire dans nos fastes.

L'ennemi n'avait pas tenté de défendre le pont de Buffalora, qu'il avait cependant protégé par une tête de pont bastionnée. Il s'était contenté d'en miner les deux arches les plus voisines de la rive gauche. Les fourneaux de mine avaient manqué leur effet; l'affaissement qui s'était opéré dans les arches n'avait pas même rendu impossible le passage de l'artillerie. L'ordre fut donné à la garde de se préparer à le franchir le lendemain matin. Son passage devait être suivi des 3e et 4e corps.

Le pont de Buffalora est formé de onze arcades dont les cintres, appuyés sur des piles massives, offrent un caractère de force qui n'est pas sans noblesse monumentale. Ce pont, construit en 1810, est l'œuvre des ingénieurs de notre premier Empire. Il fut traversé le 4, vers neuf heures, par trois régiments de grenadiers et un régiment de zouaves de la garde.

Ils suivirent la route qui se prolonge dans la direction de l'axe du pont, en pente douce d'abord, sur une chaussée en remblai, puis qui, se relevant rampe assez rapide, remonte vers le pont jeté sur canal, le *Naviglio grande*, aux quatre angles du [illegible] trouvent des maisons solidement construites, [illegible] taient établies des compagnies de chasseurs [illegible]

A peine notre colonne se trouve-t-elle engagée [illegible] ce chemin, qu'une violente explosion se fait [illegible] et qu'à ce signal des milliers de tirailleurs se dressent aussitôt de tous côtés dans les blés et font pl[illegible] nos soldats une grêle de balles; les grandes mai[sons] crénelées, entre lesquelles s'enfonce la route, joignent elles-mêmes leurs feux à cette fusillade dont [illegible] pièces d'artillerie viennent encore augmenter les ravages par leurs volées de mitraille.

Un seul cri retentit parmi nos troupes : En av[ant] en avant! Zouaves et grenadiers se ruent à la baïonnette sur ces nuées d'ennemis, un instant [illegible] invisibles. Tout ce qui résiste est renversé, les [mai]sons sont enlevées et occupées par nos soldats [illegible] derrière le village se présent en colonnes ser[rées] [illegible] masses formidables : les troupes culbutées sont [re]placées par des troupes fraîches; les maisons, [illegible] fois enlevées, sont cinq fois reprises, et le c[ombat] se prolonge avec un acharnement furieux. Un de[rnier] et sublime effort en rend nos soldats maîtres [une] sixième fois; il ne les reperdront plus. Les c[orps] Canrobert et de Niel, longtemps arrêtés par l'en[com]brement de la route, arrivent enfin sur le cham[p de] bataille et se précipitent sur les colonnes enn[emies] avec une impétuosité dont rien ne peut arrêter [illegible]

Le général Mac-Mahon prend au combat la pa[rt la] plus décisive et la plus glorieuse, pendant qu'il [lance] ses divisions sur le village de Magenta avec l[es] [illegible] qui peuvent seconder leur attaque; le reste [de son] artillerie prend une position formidable d'où [sa mi]traille et ses boulets commanderont la plaine [illegible] s'opérer la retraite de l'ennemi.

C'est dans cette plaine que reculent bientôt les masses rompues, mais qui se disposent à refo[rmer leurs] colonnes lorsque ces batteries, qui ne compt[ent pas] moins de quarante pièces, ouvrent leur feu [illegible] sur elles. Les boîtes de mitraille tombent fou[droyantes], les boulets tracent leurs sillons sanglants [dans les] rangs serrés; c'est un ouragan de fer et de [feu qui] s'abat sur elles; la confusion y éclate et c[hange la] défaite en déroute sanglante.

Voilà le grand fait militaire qui, en rejetant l'[armée] autrichienne des rives du Pô et du Tessin au[x] celles de l'Adda, ouvre à nos aigles victorieu[ses la ca]pitale de la Lombardie et donne à la premièr[e partie] de la campagne son couronnement glorieux.

FULGENCE GIRARD.

COURRIER D'ITALIE.

(Correspondance particulière du MONDE ILLUSTRÉ.

10 juin 1859.

Pendant que la ville de Milan toute en fête cél[ébrait] son indépendance et faisait à une partie de n[otre ar]mée une entrée triomphale, plusieurs divisio[ns lan]cées en avant pour suivre la retraite de l'[ennemi et] prendre position sur la route de Lodi, ren[contrèrent] une forte arrière garde autrichienne d'envir[on] [illegible] mille hommes, qui avait pris position à M[elegnano], gros bourg, situé à environ trois lieues de Milan et qui s'y était fortement retranchée sur [illegible] d'abord, par des abatis et des coupures, p[uis dans les] maisons et dans les jardins, etc., etc; [illegible] tout crénelé et accumulé le plus de moyens [de résis]tance possible pour nous arrêter longtemps.

Le 8, vers les quatre heures de l'après midi, [les di]visions Bazaine, Ladmirauld et Forey se tr[ouvaient à] un mille et demi de Melegnano : la division Ba[zaine au] centre sur la route, à gauche la division Ladm[irauld], à droite celle du général Forey.

Les tirailleurs ennemis qui depuis quelques [jours] se montraient déjà, avaient été promptement [repoussés] vers le village.

Le 1er zouaves faisait au centre tête de col[onne], le 10e chasseurs à pied en tirailleurs écl[airait la] marche.

Deux de ses compagnies avaient été détachées [en] réserve.

A cinq heures à peu près, l'attaque s'[illegible] mençait par l'enlèvement d'un pont à six c[ents mètres] du village. Ce pont était défendu par de [illegible] et une large coupure dans la route; il fut [en]levé, et les zouaves s'élancèrent sur le villag[e au pas] de course.

Mais arrivé à la hauteur du cimetière, q[uelques] mètres avant les premières maisons, ils f[urent ac]cueillis par un violent feu de flanc, partant [du mur] crenelé sur l'avant du cimetière qui s'étend [illegible] village et du cimetière lui même, ainsi que [illegible] qui sont à droite de la route.

[1] Voir les numéros des 21 mai, 4 et 11 juin.

Le feu de celles-ci fut bientôt éteint; mais il n'était pas facile d'escalader le mur protégé par un canal où l'eau assez profonde et les berges de plus d'un mètre de hauteur formaient des défenses naturelles.

Cependant il n'y avait pas à hésiter, la colonne prise en écharpe et de front faisait des pertes graves. Les zouaves s'élancèrent de nouveau avec le 10e chasseurs; le mur fut escaladé, tourné en même temps, et il ne resta bientôt plus sur ce terrain qu'un amas de cadavres autrichiens auxquels malheureusement se mêlaient trop des nôtres.

Il fallut, après cela, enlever tout le village maison par maison, chaque baraque nécessitait un siége, chaque mur de jardin un assaut.

Les rues pleines de cadavres ennemis attestent que l'ennemi a voulu tenir au moins un temps donné.

Cependant la première brigade de la division Ladmirault avait, elle aussi, engagé l'action; après s'être emparée, sans coup férir, d'un vaste château, à trois ou quatre cents mètres du village, sur la gauche, elle avait tourné le village et venait de tous côtés attaquer les Autrichiens. La deuxième brigade était restée en réserve.

La division Forey, à droite, exécutant à peu près le même mouvement, s'était aussi présentée au village, et en avait vivement enlevé les abords, malgré une vigoureuse résistance.

On arriva ainsi maison par maison jusqu'à la place de Melegnano, où l'ennemi prolongeait encore sa défense pour donner le temps au reste de battre en retraite.

L'artillerie de la division Forey se hâta alors de tourner le bourg, et se mettant en batterie à une centaine de mètres en arrière, elle se mit à cribler de mitraille les colonnes en retraite et leur fit essuyer de grandes pertes.

Un orage affreux qui venait d'éclater empêcha nos troupes de poursuivre l'ennemi. Pluie, tonnerre, rien n'y manquait; la nuit se faisant très-sombre, on plaça les grand'gardes et on commença à relever nos blessés, laissant les morts pour le lendemain.

Le matin, de bonne heure, plusieurs autres divisions se mettaient déjà en route pour Lodi.

L'ennemi a perdu dans cette affaire environ quatre mille hommes hors de combat, tués ou prisonniers; ces derniers sont au nombre d'environ deux mille, parmi lesquels beaucoup d'officiers.

On a pris aussi une pièce de canon; d'autres disent deux; j'en ai vu une.

On assure que les Autrichiens ont complétement abandonné Pavie et même Plaisance.

La ville de Milan est dans un enthousiasme indescriptible. Toutes les dames sont dans les hôpitaux à soigner les blessés, et les équipages les plus brillants de la ville se sont hâtés de se rendre sur le lieu du combat pour transporter les blessés à Milan et faire le service d'ambulance.

Il y a eu, hier, un concert au théâtre de la Scala. L'empereur et le roi de Sardaigne y ont été frénétiquement acclamés. La salle avait un magnifique aspect.

DURAND-BRAGER.

Nous sommes heureux d'apprendre à nos lecteurs que notre correspondant, M. Durand-Brager, vient d'être attaché d'une manière officielle à l'expédition d'Italie. Cette distinction est d'autant plus flatteuse pour notre collaborateur, qu'il est le seul peintre qui l'ait obtenue.

SALON DE 1859.

—

XXVI

Je fais ce voyage, — un simple voyage, — au salon de 1859, selon ma fantaisie de chaque jour, brouillant un peu les genres et les styles comme dans une galerie bien distribuée. Ce que je crains le plus au monde, c'est la monotonie, la grande route, le mot prévu. J'ai parlé un peu de tout, mais combien d'œuvres remarquables qui me reprochent déjà mon silence? Je me suis souvent arrêté sans vous le dire devant la *Rêverie* de M. Ernest Aubert, un graveur qui a voulu donner une leçon de dessin aux peintres. — C'est l'histoire d'Eugène Giraud.

Je n'ai parlé qu'en passant de M. Célestin Nanteuil, un vrai peintre qui, dans ses deux tableaux, *Séductions* et *Perditions*, — et dans son tableautin *Ivresses*, — reparaît tel qu'il était et mieux encore, un fin coloriste plein d'imagination et d'imprévu. La critique, un peu préoccupée des nouveaux venus, oublie peut-être des artistes plus dignes de ses éloges. Dans les arts, faut-il donc enlever la place d'assaut pour avoir droit de cité? L'étude renouvelée et la jeunesse qui se survit n'ont-elles donc pas des titres plus sérieux?

Si on reconnaît M. Célestin Nanteuil, on ne reconnaît pas M. Charles Muller; mais je ne suis pas inquiet sur son lendemain.

Est-ce M. Ingres que je reconnais dans la *Phryné* et le *Zeuxis* de M. Mottez?

N'avez-vous pas remarqué les *Passions de la vie* de M. Jules Tinthoin, qui a étudié le style chez Paul Delaroche et la poésie chez Gleyre? (Je ne parle pas de sa figure qu'il appelle la *Rosée*, qui est plus ancienne, mais qui n'en est pas moins fraîche.)

Un jeune peintre qui a la sauvage énergie d'une vraie personnalité, M. Mazerolles, a exposé *Néron et Locuste essayant des poisons sur un esclave* La meilleure figure est celle de l'esclave; le Néron est celui de la tradition, et non celui de la vérité; le beau joueur de luth n'a jamais ressemblé, même de loin, à cet ivrogne fort en muscles et haut en couleur; la Locuste n'a jamais été cette marchande à la toilette ou cette duègne de carrefour. M. Mazerolles le sait aussi bien que moi. il n'a pu dominer ses forces vives, mais maintenant qu'il a jeté son feu, il retiendra cette vérité: que c'est une faiblesse que de ne pas dominer ses forces.

M. Mazerolles a peint pour une fabrique d'Aubusson trois pages de l'histoire de la Belle au bois dormant. Dans ce travail, où il n'a pas cherché les tours de force, il a été tour à tour gracieux, romanesque et charmant.

M. Magaud, comme M. Mazerolles, tient une certaine place dans les hauteurs du grand salon. Dans son *Dante*, on reconnaît les idées et la pratique de l'école de Léon Coigniet, une école riche et sobre, féconde et savante.

Dans le tableau de M. Gigoux, *une Arrestation sous la Terreur*, reconnaît-on l'école de M. Gigoux?

M. Laugée a une exposition très variée: il a passé avec une grande flexibilité de touche de *Christophe Colomb* à une *Leçon d'équitation*, d'un *Portrait de jeune fille* au *Goûter des cueilleuses d'œillettes*.

Si M. Alfred de Dreux n'y prend garde, il sera distancé à son steeple-chase par M. John Lewis Brown. M. Alfred de Dreux a des chevaux plus fins, mais M. Brown est plus emporté.

La peinture historique a conquis M. Bellet de Poisat et la peinture de style M. Puvis de Chavanne. On dit que les promesses sont comme les songes, ces deux artistes feront mentir le proverbe.

M. Lenepveu a montré sa variété dans deux pages très-dissemblables: *le Moïse secourant les filles du sacrificateur de Madian* et *l'Amour piqué*, un tableau anacréontique qui a un air de famille avec celui de M. Bouguereau.

Sur des sujets anciens faisons des vers nouveaux.

Il y a les peintres philosophes, comme Poussin et Robert Fleury, les peintres poëtes comme Prudhon et Delacroix, les peintres romanesques comme Greuze et Knaus, enfin les peintres qui ne sont que des peintres, de grands peintres souvent. On peut faire un chef-d'œuvre avec une simple figure, si on est un vrai peintre; on ne fera qu'un tableau d'enseigne avec un beau sujet, si on est un faux peintre.

Toutefois aujourd'hui on se préoccupe trop légèrement du sujet ou plutôt de l'esprit du sujet. Si c'est un tableau d'histoire, on se contente de la figure du modèle d'atelier; si c'est un paysage, on prend le premier horizon venu, quel qu'il soit. Aussi je cherche le type, le caractère, le style. Je rencontre la jolie *Madeleine* de M. Baudry, l'odieux *Néron* de M. Mazerolles, *la Traite des Veaux* de M. Palizzi; je reconnais là de vrais peintres, mais où est le style? Les artistes diront que c'est un peu la faute de notre type chiffonné et de notre nature encanaillée par les détails. Nous n'avons pas de grandes lignes à étudier. Les hommes qui cherchent le beau vont droit à l'antiquité et refont des morts comme David. Pourquoi ne cherchent-ils pas mieux dans le monde vivant?

XXVII

Mais ne regardons plus si haut et voyons par le petit bout de la lorgnette: voici les peintres de la vie privée.

Winckelmann, toujours en recherche du beau, n'a pas voulu voir le laid dans l'antiquité; les Cyclopes eux-mêmes avaient, selon lui, le sentiment de la beauté par la force. Il voulait que les modernes eussent inventé le grotesque. Rien n'a été inventé par les modernes, pas même le grotesque. L'Ostade grec a existé; j'en prends à témoin Pline qui a vu ses peintures, et Wiéland qui s'est perdu et retrouvé dans l'étude des caricaturistes grecs. L'Ostade grec s'appelait Perecus. Pline, loin d'en parler avec dédain, lui reconnaît un talent hors ligne: « Perecus s'est fait tort par le choix de ses sujets, mais pour l'exécution il n'avait pas d'égal. » Il peignait les scènes de la vie privée dans les boutiques de barbier et de savetier, dans les cuisines et dans les lupanars. Celui-là ne s'était pas inspiré comme les artistes grecs aux banquets des dieux; aussi avait il le surnom de σινυλζωγράφος, qu'il faut traduire par *peintre des chiffonniers*, selon Wiéland, *peintre de vilenies*, selon Lanauze, et *peintre des cloaques*, selon la vérité. Or, ce peintre des cloaques habitait un palais comme Téniers, et vendait ses tableaux à un si haut prix qu'il aurait pu dire comme Van Ostade: « Voilà une plaque de cuivre qui vaut le poids du cuivre; mais quand je l'aurai barbouillée, elle vaudra son pesant d'or. » En effet, le peintre grec comme le peintre flamand peignait ses laideurs avec tant d'amour et tant d'art, que Pline disait de ses tableaux: *Consummatæ voluptates*.

Il y a eu des Téniers chez les Grecs Quand Aristote, dans son *Traité de la Poétique*, divise les arts d'imitation en trois séries: l'exagération en bien la fidélité, et l'exagération en mal; — ou plutôt l'idéal. la vérité et le réalisme, — il cite trois maîtres pour personnifier ces trois caractères de l'art. Selon lui, Dionysius représente les hommes tels qu'ils sont, Polygnote les représente plus accomplis que dans la nature, et Pozon plus imparfaits. Wiéland traduit le mot Φειδους, appliqué à Pozon, par caricature; si ce n'est pas littéral, c'est juste; mais pourtant j'aime à me représenter les tableaux de Pozon comme des tentatives aventureuses de la peinture familière, les bambochades avant la lettre. Ce qui semblait, pour les yeux délicats de Pline, une caricature ou une image vue de travers, n'était peut-être que le réalisme brutal et pittoresque, la farce du saltimbanque dans la comédie humaine.

Aristophane vante beaucoup les peintures de Pozon; selon lui, Pozon est un grand maître. C'est que Pozon, tout en accentuant le laid, le familier, le trivial, donnait plus de couleur à la vérité. Pozon, c'était Aristophane, moins le rire olympien.

Nous avons en France une famille de peintres familiers. M. Biard, un Pozon qui faisait rire le trivial, qui le faisait trop souvent grimacer, — a disparu après sa belle humeur. *Le Roman comique* n'est plus le roman qu'on lit. On ne rit plus, on sourit à peine. Aussi MM. Fauvelet, Vetter, Chavet, Plassan, Montfallet, Duverger, Couder, Brillonin, toute la bande des infiniments petits, — enfants plus ou moins légitimes de Meissonnier, — ne se préoccupent pas longtemps de la comédie qu'ils vont représenter; la première scène venue, un simple monologue tient leur pinceau et doit nous séduire. Ils croient que le temps est venu de remplacer la gaieté par l'esprit. Il arrive quelquefois qu'il n'y a ni esprit ni gaieté. Il n'y a que des intentions cachées, — et bien cachées.

On lit encore Jean Baptiste Rousseau; — devinez qui lit Jean-Baptiste Rousseau? — C'est M. Fauvelet qui s'amuse à traduire ses épigrammes au si spirituellement qu'il peut. Mais il éteint sa touche. Le *Van Loo dans son atelier* est galamment peint, mais j'aime mieux Van Loo dans son atelier par Van Loo lui même, au musée de Versailles.

Van Loo, c'était là un peintre qui peignait spirituellement et qui était une bête à l'inverse de quelques beaux esprits modernes qui débitent des concetti et qui peignent bêtement.

On boirait gaiement le coup de l'étrier à l'*Hôtellerie* de M. Vetter, un Flamand qui se dépayse. M. Chavet se dépayse aussi; son soleil ne se lève pas en Orient; qu'il se dépêche de revenir en France où nous l'aimons beaucoup. M. Plassan et M. Montfallet écrivent avec beaucoup d'esprit leurs jolies pages in-32, un peu trop satinées.

Mais on cherche Meissonnier et on ne trouve Meissonnier que chez Meissonnier.

M. Carrand s'est nommé peintre ordinaire de Louis XIV et de Louis XV. Il a représenté Louis XIV à une représentation d'*Athalie* par la classe bleue des demoiselles de Saint-Cyr. Pourquoi choisir un pareil sujet:

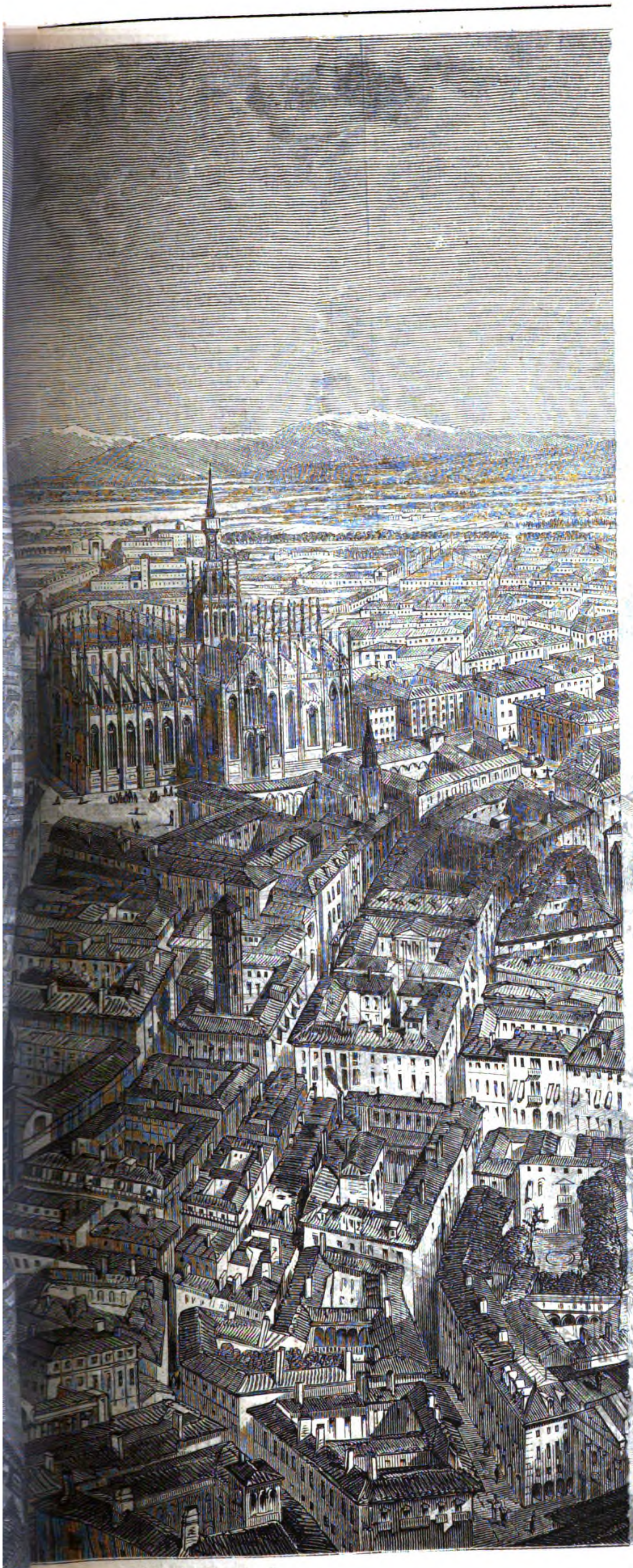
> Des lambeaux pleins de sang et des membres affreux
> Que des chiens dévorants se disputaient entre eux.

Ce n'est pas ce Louis XIV qu'il fallait peindre avec ce pinceau riant et spirituel, c'était le Louis XIV de la Montespan. Mme de Maintenon ne porte jamais bonheur. Elle a un peu glacé la chaude touche du peintre.

Je ne suis pas bien sûr que Louis XV se reconnaîtrait devant cette Du Barry qui fait sauter Choiseul et Praslin. Ce dont je ne doute pas, c'est que M. Carrand n'eût pas été si familier avant sa prise de la Bastille.

Pour M. Emile Wattier, né sous Watteau et mort sous Fragonard, il a dû passer plus d'un mauvais quart d'heure à la Bastille pour son histoire privée de Louis XV. Un joli peintre que ce Wattier. Il vient

MILAN A VOL D'OISEAU.



de terminer dans l'hôtel de ce à une époque comme
une fraîche et poétique hi pénétrez dans le labo-
mode français. — car Wattie inet du phil soph et du
Chaplin, comme Vidal, comme que, à la chimie, à l'as-
Autant ces Français-là sont ux sciences naturelles,
mand Knaus est Allemand. où elles en étaient à la
erez effrayé de l'immen-
'est là qu'est notre gran-
XXV autres époques elle a été
dans celle des armes. Si
Quand on arrive devant la grands par les mœurs,
on croit entendre chanter ence, c'est que la perfec-
selon l'âge des souvenirs. Qu individu, n'est pas non
c'est un tableau, on regar loi divine est une. Le
Greuze et Wilkie dussent êtr oyons tous les jours s'ac-
de l'esprit en peinture! A sique, s'accomplit aussi
tique? Ce tableau est l'épilo te vit de la plante qui
Lafontaine. idée tombée. Ce qui est
Ils sont tous deux du villa position et une menace,
qu'après avoir vaincu tous cé de la Providence, un
de près, si légers de loin, — cond.
sort malicieux sert si souven ÉDOUARD GOURDON.
ils étaient jeunes, forts, vaill
toute la verdeur agreste de la l
qui les entoure; — mais il y a PALAIS.
aujourd'hui les fils de leurs l
leurs filles fêtent avec un gr échaudée en 1848, de-
second mariage de ces deux ca revanche. Vous ne sau-
mant toujours. Voyez plutôt de propriétés qui s'igno-
danse, comme ils se regarden uvrent chaque jour. Il y
jeunes et rayonnants! N'est i *Brise du matin* ou d'un
encore en cette vingtième an maient heureux quand
reuse? Et quand vous aur bien consentir à chanter
visages leur bonheur tranq public. Ils se frottaient
tous les détails de cette fête, hacune des belles dames
messe, aussi joyeuse et aussi s'empresserait d'envoyer
de Gamache. L'orchestre a d l'éditeur. Un homme est
sés de la cinquantaine prélu es des niais de vous con-
à se rappeler les pas compliq droits d'auteur: on vous
fois, la danse joyeuse de l ciderez et la justice vous
sont vidées, le chien visite assé comme il l'avait dit.
frisé comme un petit saint Je t. Depuis longues années,
bassins de cuivre; deux dîn de prendre comme tim-
n'ont pas lu Rabelais, mais *Ponts-Neufs*, tous les airs
action les aphorismes de Pa ité, semblaient apparte-
avec un redoublement d activ ien, oui! un huissier s'est
férent; les vieillards sont assi e note de droits à payer:
regardent, l'un rêvant, l'autr *médiens*, tant pour l'air:
tant; les enfants s'approchen celui de la *Robe et des*
pour voir danser les grands-p B, il a voulu plaider et il
se pressent la main et regard
nir; le Lovelace du villa est que les sommes ainsi
bal: c'est un grand vieillard lement aux auteurs de la
du cinquantenaire, mais qui ceux des paroles sur les-
boré à la boutonnière de sa l musique. Et voici où on
pelande une triomphale tige irque, avec l'orchestre de
écoutent leurs instruments, le l'ouverture du *Pré aux*
seurs; mais il est évident que puis plus de vingt ans, et
souvenirs. J'oubliais un chie dans le domaine public.
préoccupé du bal, et qui va en t il vint dire: Mon poëme
fints, beaux enfants qui se ro *é aux Clercs*, l'ouverture
de cet expert à quatre pattes. l'opéra: j'ai donc, — par
Ce tableau de M. Knaus re ré à l'ouverture du *Pré*
de curieuses et spirituelles ob l'on l'exécutera il me sera
fortune d'un feuilleton rustiq d gagna sa cause. — C'est
Mais ce qui prend tous les ue!
esprits courent sur cette t igilants à monnayer leurs
la jeune mère allaitant son en nsez b en que les éditeurs
élevé à la beauté et au senti plus. Trois d'entre eux,
qui revient comme un éch andus et Cᵉ, viennent de
chanson à boire. Poussin M. Debain. Ces planchettes
autre mère virginale. les serinett s, garnies de
Si la critique n'était désarm dent aux notes d'un mor-
qu'il a un peu l'air de peindre aites glisser sur un piano
chercher le fini et la finesse, so en d'une manivelle dont
ture. Un peu plus de liberté et strument exécute le mor-
gâterait rien même pour le p halberg et Liszt sont sup-
Les étrangers sont nombr vous jouera les mêmes
cruels pour la critique; M. H té, et il ira bien plus long-
huit numéros: deux paysages uvergnat? — un caniche
aquarelles; tout un musée à rra du matin au soir ver-
cial; M. Hildebrandt aime l ents d'harmonie!
Brunswick, un élève de M. Co ain s'enchaî ent par une
tableaux, et surtout dans les vendent au metre: vous
en oubli les leçons du maît mètres de Rossini, dix
plus mal. Qu'il se tourne un e vingt-dix centimètres de
et M. Henneberg s'en trouvera ban ou du madapolam. —
M. Herbsthoffer est un H e!
l'épée, — non, la brosse, dai prétendent les éditeurs:
aimer plus que la loi françai sent M. Debain de contre-
affaire de tempérament; et
brillant duelliste qui bouton piano, de la contrefaçon!
peinture. compte, les serinettes, les
M. Knyff, de Bruxelles, est es de Barbarie en seraient
joint à l'amour du maître p
bon sentiment de la couleur
Ravin, au crépuscule, est une s éditeurs, nous ne disons
Saal est un Prussien du Rhin ent le tort que nous font vos

OISEAU.

de terminer dans l'hôtel de M. le comte de Crisenoy une fraîche et poétique histoire de Psyché dans le mode français. — car Wattier est tout français comme Chaplin, comme Vidal, comme Gavarni.

Autant ces Français-là sont Français, autant l'allemand Knaus est Allemand.

XXVIII

Quand on arrive devant la *Cinquantaine* de M. Knaus, on croit entendre chanter Béranger ou Désaugiers, selon l'âge des souvenirs. Quand on est bien sûr que c'est un tableau, on regarde à ses côtés comme si Greuze et Wilkie dussent être là pour applaudir. Voilà de l'esprit en peinture! Aimez-vous le roman rustique? Ce tableau est l'épilogue d'un conte d'Auguste Lafontaine.

Ils sont tous deux du village, ils ne se sont épousés qu'après avoir vaincu tous ces obstacles, — si terribles de près, si légers de loin, — qui sont l'excitant que le sort malicieux sert si souvent avant le dîner de noces; ils étaient jeunes, forts, vaillants, et leur amour avait toute la verdeur agreste de la bonne et vigoureuse nature qui les entoure; — mais il y a cinquante ans de cela, et aujourd'hui les fils de leurs fils et les petits enfants de leurs filles fêtent avec un grand luxe gastronomique le second mariage de ces deux cœurs toujours verts et s'aimant toujours. Voyez plutôt, au moment d'ouvrir la danse, comme ils se regardent! et comme ils sont fiers, jeunes et rayonnants! N'est-il pas vrai qu'ils se croient encore en cette vingtième année si chaste et si amoureuse? Et quand vous aurez lu sur ces deux bons visages leur bonheur tranquille et agreste, regardez tous les détails de cette fête, plus pastorale qu'une kermesse, aussi joyeuse et aussi bruyante que les noces de Gamache. L'orchestre a donné le signal : les épousés de la cinquantaine préludent au bal, en cherchant à se rappeler les pas compliqués de la danse d'autrefois, la danse joyeuse de leur jeunesse; les tonnes sont vidées, le chien visite les plats; le marmiton, frisé comme un petit saint Jean, frotte déjà les grands bassins de cuivre; deux dîneurs implacables, — qui n'ont pas lu Rabelais, mais qui mettent sagement en action les aphorismes de Pantagruel, — se livrent avec un redoublement d'activité à l'exercice qu'ils préfèrent; les vieillards sont assis au pied de l'orchestre et regardent, l'un rêvant, l'autre fumant, l'autre regrettant; les enfants s'approchent tout roses et tout rieurs pour voir danser les grands-parents; de jeunes fiancés se pressent la main et regardent, en songeant à l'avenir; le Lovelace du village réclame sa place au bal : c'est un grand vieillard, l'ancien rival peut être du cinquantenaire, mais qui a, en signe de joie, arboré à la boutonnière de sa longue et historique houppelande une triomphale tige de chêne. Les musiciens écoutent leurs instruments, suivent de l'œil les danseurs; mais il est évident que chacun d'eux écoute ses souvenirs. J'oubliais un chien qui semble, lui, tout préoccupé du bal, et qui va en dire son opinion aux enfants, beaux enfants qui se roulent sur l'herbe au nez de cet expert à quatre pattes.

Ce tableau de M. Knaus renferme plus de dix pages de curieuses et spirituelles observations, qui feraient la fortune d'un feuilleton rustique, signé George Sand.

Mais ce qui prend tous les cœurs quand déjà tous les esprits courent sur cette toile sympathique, c'est la jeune mère allaitant son enfant. Le peintre s'est ici élevé à la beauté et au sentiment, c'est la note grave qui revient comme un écho mélancolique dans la chanson à boire. Poussin lui même saluerait cette autre mère virginale.

Si la critique n'était désarmée, elle dirait à M. Knaus qu'il a un peu l'air de peindre à l'aquarelle, à force de chercher le fini et la finesse, son pinceau joue à la miniature. Un peu plus de liberté et de largeur de touche ne gâterait rien même pour le public des dimanches.

Les étrangers sont nombreux. quelques-uns sont cruels pour la critique; M. Hildebrandt expose trente-huit numéros : deux paysages allemands et trente-six aquarelles; tout un musée à lui seul! un musée glacial; M. Hildebrandt aime l'hiver. M. Henneberg, de Brunswick, un élève de M. Couture, a, dans ses quatre tableaux, et surtout dans les *Associés*, mis tout à fait en oubli les leçons du maître : il ne s'en trouve pas plus mal. Qu'il se tourne un peu plus vers la nature, et M. Henneberg s'en trouvera bien tout à fait.

M. Herbsthoffer est un Hongrois qui manie bien l'épée, — non, la brosse, dans les duels qu'il paraît aimer plus que la loi française ne le permet : c'est affaire de tempérament, et M. Herbsthoffer est un brillant duelliste qui boutonne bien son homme, en peinture.

M. Knyff, de Bruxelles, est un élève de Calame, qui joint à l'amour du maître pour les beaux arbres un bon sentiment de la couleur et du pittoresque. Son *Ravin*, au crépuscule, est une vraie page. M. Georges Saal est un Prussien du Rhin qui s'annonce bien, mais qui s'attarde volontiers dans la forêt de Fontainebleau, où il rêve des clairs de lune hollandais et des nuits hyperboréennes éclairées par un soleil fantastique, un soleil fantôme qui revient à minuit.

M. Van Muyden joue au Metzù; M. Heilbuth a une vraie palette. Tous deux peignent grassement.

J'en passe. M. Ruths, un Allemand romain; M. Ulmann, qui fait de la philosophie picturale avec *Junius Brutus*; M. Verlat, un Belge chasseur; M. Anker, un Suisse qui peint de jolies têtes d'enfant tout allemandes, et qui traduit la ballade de Uhland comme l'aurait dessinée Werther, le mélancolique songeur; M. Bohn, un Allemand qui travestit la Marguerite de Gœthe en ingénue française département des théâtres du boulevard; M. Brendel, un Prussien pastoral : — qui encore? M. Kate, un Hollandais qui n'a pas assez de terroir; M. Achenbach, le peintre de Naples; M. Schmitson, un paysagiste sauvage qui ne sait pas dresser ses chevaux; — mais sont-ce bien des chevaux? — M. Madrazo, ce portraitiste élégant dont le pinceau est de mieux en mieux nourri; M. Amberg, un rêveur qui croit peindre; M. Lies, le néo-gothique; vingt autres qui cherchent la lumière, et n'ont encore trouvé que le crépuscule.

ARSÈNE HOUSSAYE.

Nous recevons la lettre suivante :

Mon cher directeur,

Nous venons de remporter une grande victoire; mais ce n'a pas été sans peine.

Ce qu'il y a de plus humiliant pour moi qui vous écris ces lignes, c'est que je n'ai pas reçu même une égratignure, quand j'ai vu tomber à côté de moi tant de bons camarades, sans parler de notre pauvre général que nous avons perdu si malheureusement.

Certes, je ne me serais jamais consolé d'avoir été tué ce jour-là; car je crois que je pourrai encore trouver une meilleure occasion dans les batailles qui nous attendent; mais enfin, si je dois revenir un jour vous revoir, je n'aurais pas été fâché de vous montrer une petite cicatrice, et de pouvoir vous dire : c'est à Magenta que j'ai attrapé cela; ça vous aurait flatté un peu. J'aurai peut-être plus de chances une autre fois

Hier, 4 juin au matin, nous reçûmes l'ordre d'enlever quelques maisons sur la route de Magenta, qui gênaient le passage de l'armée pendant que les grenadiers de la garde, après avoir franchi le Tessin, s'emparaient des positions sur la droite malgré une vigoureuse résistance de l'ennemi.

Nous partîmes, le général Cler à notre tête, et nous enlevâmes au pas de course toutes les positions occupées par les Autrichiens, que nous poursuivîmes dans les vignes qui s'étendent à droite et à gauche de la route de Buffalora à Magenta. Nous leur donnions la chasse sur la gauche de la route; mais ils ne paraissaient pas avoir d'agrément non plus avec les grenadiers qui les suivaient à droite.

Deux escadrons des chasseurs de la garde qui appuyèrent alors notre mouvement, achevèrent de mettre le désordre parmi les ennemis. Malheureusement le terrain devenait de plus en plus difficile pour les chevaux, et, à mesure que nous avancions, nous voyons sans cesse apparaître de nouvelles colonnes ennemies qui faisaient sur nous un feu d'enfer. On avait bien envoyé deux pièces de canon pour nous soutenir, mais le terrain était tellement encombré et borné de tous côtés qu'elles ne produisaient pas de grands résultats, et pendant ce temps les ennemis arrivaient toujours en nombre plus considérable, si bien que nos artilleurs furent obligés de se retirer, emmenant leurs pièces à bras. C'est, il paraît, dans ce mouvement que, l'une d'elles, après avoir vu tous les hommes qui la traînaient, tomber successivement sous les balles autrichiennes, resta en place et fut prise par l'ennemi.

Moi, je suivais les camarades, et nous reculions pas à pas faisant face à l'ennemi; j'avais encore pas mal de cartouches, car je m'étais plus servi de la baïonnette que de la capsule et je ne pouvais me décider à reculer d'un pas qu'après avoir envoyé une balle à ces gueux d'Autrichiens qui abusaient de ce qu'ils étaient au moins dix contre un pour nous forcer à rétrograder. Tout à coup j'entendis une grande clameur à vingt-cinq pas derrière moi, je me retournai et j'aperçus notre général qui tombait sur le pommeau de sa selle. Une balle l'avait frappé au front. A partir de ce moment, je ne sais guère ce qui s'est passé, j'ai senti une telle rage s'emparer de moi que je me suis jeté en avant. J'apercevais bien de temps en temps un camarade à côté de moi ou un Autrichien devant ma baïonnette, mais au bout d'une demi-heure nous avions repris toutes les positions que nous avions déjà emportées. Grenadiers et zouaves, nous nous trouvions tous dans le village entourés d'Autrichiens qui demandaient quartier, apercevant au loin des colonnes en déroute. Elles ont eu beau revenir à la charge, nous tuer encore bien du monde, rien n'aurait pu nous faire revenir sur nos pas; pendant tout le temps qu'a duré la lutte, nous nous croyions enveloppés de toutes parts par l'ennemi et que c'était fait de nous, mais pas un seul ne serait tombé vivant au pouvoir de l'ennemi.

Cependant, la brigade Picard, de la division Renaud, arrivait en courant de Trecate; le colonel Dalton, après s'être emparé de Buffalora, venait nous appuyer au centre, tandis qu'à l'extrême gauche, les formidables détonations de l'artillerie annonçaient l'arrivée du général Mac-Mahon. Il paraît qu'en même temps, le général Niel, avec la division Vinoy, achevait de forcer l'ennemi à la retraite. En vain il voulut encore essayer de tourner notre droite; il trouva là le maréchal Canrobert, et vous devez penser comment ces troupes, furieuses d'arriver en retard, le reçurent pour rattraper le temps perdu. Depuis lors, je n'ai fait que croiser les bras et regarder en amateur. Notre artillerie mitraillait l'ennemi qui fuyait de tous côtés en désordre. C'était un magnifique spectacle de voir, à la lueur du soleil couchant, toute notre armée victorieuse qui s'avançait à sa poursuite; c'étaient des vivats et des cris de joie de toutes parts. On aurait presque pu se croire au cirque olympique. Seulement ce soir-là, le canon était plus nature, les fusils ne faisaient pas long feu, et, à la place de cette odeur nauséabonde qui infectait la salle, nous avions l'odeur de la vraie poudre qui exalte et enivre.

Pauvre général Cler, nous qui l'avions vu si souvent à pareille fête, il n'a même pas eu la consolation de voir celle-là avant de mourir.

Agréez, etc.

DIEUDONNÉ.

PARIS INCONNU.

LES TAPIS VERTS. (*Suite et fin.*)

XV. — Conclusion.

Tous nos jurisconsultes se sont plus ou moins occupés de la législation du jeu. Quelques-uns, comme MM. Troplong et Durauton, en ont fait l'objet d'une étude approfondie. La jurisprudence actuelle, dont la principale expression se trouve dans l'article 410 du Code pénal, texte de la loi répressive, a été précédée de nombreux arrêtés, ordonnances et réglements, dont on peut dire que toutes les époques nous ont laissé des vestiges. En France, je l'ai déjà montré, il y a eu de tout temps des lois pour punir les jeux de hasard. On y a recouru plus ou moins fréquemment, elles ont été appliquées avec plus ou moins de sévérité, mais elles n'ont jamais complétement disparu de nos Codes. Certaines époques ont présenté cette circonstance caractéristique d'un roi et d'une cour se livrant au jeu avec passion en regard d'un ensemble de lois pleines de menaces pour le joueur. Ce n'est pas ici le lieu de faire une revue, même sommaire, des pièces, pour ainsi dire innombrables, dont se compose cet arsenal. L'espace me manquerait et je suis arrivé à la fin de la tâche que j'ai entreprise. Ce serait cependant un travail plein d'intérêt, l'histoire de tout un côté de notre civilisation et de nos mœurs. Le législateur, en effet, ne s'est pas seulement préoccupé de la nécessité de mettre un frein à la fureur du jeu. Il a successivement touché à tout : aux rapports des joueurs entre eux, aux questions de bonne foi, d'âge et de lucidité d'esprit, à la nature des dettes, à l'importance relative des sommes perdues, aux différents instruments de jeu et principalement aux cartes, etc. C'est ainsi que nous voyons l'ordonnance de Moulins, rendue en 1565, sous le roi Charles IX, accorder aux mineurs l'action en répétition des sommes perdues au jeu; celle de 1628, rendue sous Louis XIII, déclarer nulles, de nul effet et déchargées de toutes obligations civiles et naturelles, « toutes dettes contractées pour le jeu et toutes obligations et promesses faites pour le jeu; » des arrêts de tribunaux décider que les effets de commerce souscrits en payement d'une dette de jeu sont nuls, même quand ils ont été faits à l'ordre d'un tiers; des réglements administratifs nombreux soumettre la fabrication, le commerce et l'usage des cartes à une surveillance des plus rigoureuses, et punir les délinquants de l'amende et même de la prison; des ordonnances et arrêtés spéciaux s'occuper de la réglementation intérieure des maisons de jeu, etc. Malgré ces efforts, ces menaces et ces rigueurs, le jeu a survécu aux siècles; les législateurs se sont succédé; les arrêts des parlements contre le jeu et les joueurs ont remplacé les édits royaux; les ordonnances et décrets se sont greffés à leur tour sur les arrêts; mais le jeu n'a pas été tué : il est resté dans nos mœurs comme certains poisons restent dans le sang, et nous le retrouvons aujourd'hui en face de la loi, prête à punir ses écarts et ses excès.

La loi dit (article 410 du Code pénal, déjà cité) :

« Ceux qui auront tenu une maison de jeux de hasard et qui auront admis le public, soit librement, soit sur la présentation des intéressés ou affiliés, les banquiers de cette maison, tous administrateurs, préposés ou agents de ces établissements, seront punis d'un emprisonnement de deux mois au moins et de six mois au plus, et d'une amende de cent francs à six mille francs. Les coupables pourront être de plus, à compter

jour où ils auront subi leur peine, interdits pendant cinq ans au moins, et dix ans au plus, des droits énoncés en l'article 42 du présent Code. »

C'est en vertu de cet article que sont instruites et jugées la plupart des affaires de jeu portées devant la justice.

Faut-il conclure de l'impuissance bien constatée de la loi à tuer le vice, que la loi est inutile? Quelques-uns l'ont prétendu, et ils ont, en cela, fait preuve d'ignorance ou de folie. Que demain l'article contre les maisons de jeux soit rayé de notre code pénal, et huit jours les tripots pulluleront dans Paris; chaque quartier, chaque rue aura le sien. Voyez les conséquences! La passion du jeu, le passé le dit aussi éloquemment que le présent, n'est pas un mal social qui puisse guérir, mais on peut le limiter, et l'on doit incessamment le combattre par un remède énergique. Le Paris joueur, quelque laid et dangereux soit, ne forme pas du reste, comme on pourrait le croire, un centre unique et sans rival dans notre monde moderne. Il a son pendant à Londres, et là, si j'en crois une enquête récemment ouverte par nos voisins d'outre-Manche, le mal est incomparablement plus grand que chez nous. Les résultats de l'enquête ont prouvé, en effet, qu'il existe dix-huit tripots dans le West End de Londres, ouverts toute la nuit aux joueurs des quartiers aristocratiques. Ces établissements sont montés avec beaucoup d'élégance, on y sert gratis des soupers délicats et les vins les plus fins. Les portes sont garnies de fer de manière qu'on puisse détruire les instruments de jeu tandis que la police cherche à pénétrer dans la maison. Chacun de ces tripots a dix employés, banquiers, croupiers, grooms, garçons et portiers. Ceux-ci sont divisés en deux catégories. Les uns reçoivent un salaire et doivent constamment être à la table de jeu; les autres sont des hommes de cette habileté qui ont appris à manier les dés avec un art extrême, et reçoivent une part sur tout ce qu'ils gagnent pour la maison. On a compté que deux cents personnes vivaient à Londres de ce honteux métier.

Si tous ces détails sont exacts, et je répète qu'ils résultent d'une enquête administrative rendue publique par les journaux de Londres, on voit que nous sommes beaucoup distancés par nos alliés et amis. Ils ont pourtant, eux aussi, tout un arsenal de lois contre le jeu et les joueurs; quelques-unes sont même d'une sévérité outrée, puisque, dans certains cas, elles peuvent punir le coupable jusqu'à la potence. Mais en Angleterre la sévérité de la loi a toujours pour contre-poids l'exagération de la liberté qui trop souvent protège le crime en paralysant ceux qui ont pour mission de le découvrir, et fait de la loi une lettre morte. L'habitude proverbiale de la police anglaise ne peut rien contre des droits séculaires que John Bull conserve avec amour et qu'il sait au besoin, défendre du poing. Chez nous, c'est quelquefois une grosse affaire pour des agents que de pénétrer dans une maison et d'y faire une perquisition, même quand un crime y a été commis, même quand cette maison est notoirement connue pour un lieu dangereux. A Paris, sans que le respect de la liberté individuelle en soit plus compromis, rien n'entrave l'action de la police; elle peut, quand il y a urgence, agir avec la rapidité de la foudre. Aussi inspire-t-elle, même de loin, une crainte salutaire qui est déjà un premier bienfait. Ce n'est pas en tremblant qu'un teneur de jeux ou une malheureuse à bout de ressources ouvre un tripot dans Paris [illegible] montré leurs terreurs), et ce n'est pas sans une vive inquiétude que les joueurs s'y rendent. Au moindre bruit, l'assistance croit voir le tricorne du gendarme de ville et l'écharpe du commissaire. On sait que l'on vous voit en attendant que la main vous saisisse, et l'on ne vit plus que de peurs. Aussi quelle mine font les prévenus devant la justice! Comme ils sont anéantis! Il ne se passe guère de semaine sans que le *Droit* et la *Gazette des Tribunaux* enregistrent quelque triste épisode de jeu venant se dérouler devant la police correctionnelle. C'est toujours à peu près le même spectacle. J'ai sous les yeux quelques-uns de ces récits pris au hasard: on pourrait les dire, sauf la forme, calqués les uns sur les autres. Une dame ouvre un tripot, — neuf fois sur dix c'est une femme, — la police est avertie, un mandat est décerné à un des commissaires aux délégations judiciaires, qui descente dans la maison et surprend les joueurs; il interroge tous, il arrête la maîtresse du lieu et saisit les enjeux et le mobilier. Dans l'interrogatoire successivement figure des femmes jeunes et des femmes vieilles, deux ou trois des charmants visages qu'on rencontre à Mabille et au Ranelagh, et d'affreuses têtes qui furent peut être belles il y a quarante ans, des hommes de toutes les professions et de toutes conditions, des jeunes gens encore imberbes conduits au jeu par quelque mauvais génie sous la forme d'une belle fille de vingt ans, et de vieux praticiens que le magistrat reconnaît au premier coup d'œil et qu'il interpelle par leurs noms. Quand la prévenue en est à sa première faute et paraît se repentir sincèrement, le tribunal se montre indulgent; mais le plus souvent il a affaire à d'incorrigibles pécheresses, qui plusieurs fois déjà comparu en justice, et dans ce cas il applique la loi dans toute sa sévérité: amende, prison et maintien de la confiscation des meubles garnissant le logement où le jeu s'est tenu. Inutile de dire que les juges se laissent rarement attendrir quand ils ont affaire à des hommes.

La police et la loi font donc tout ce qu'elles peuvent, et leur action, qui se manifeste librement, est souverainement bonne. C'est la digue qui s'oppose au torrent. Dans une ville comme Paris, où affluent incessamment des milliers d'étrangers, le péril serait immense si cette double action se trouvait suspendue, même momentanément. Non-seulement les tripots se multiplieraient à l'infini, comme je le disais tout à l'heure, mais chacune de ces maisons serait un repaire où se passeraient journellement des scènes odieuses et sanglantes. Quels crimes la soif de l'or n'inspire-t-elle pas? Lisez les journaux de San-Francisco, où la passion du jeu n'est contenue par aucun frein, et vous verrez avec quelle facilité la main de certains joueurs peut devenir une main d'assassin.

A Paris, la surveillance de l'autorité, en matière de jeu, ne s'étend pas seulement sur les maisons clandestines et sur les établissements plus ou moins déguisés sous le nom de cercles. Les véritables cercles sont aussi l'objet de son attention. Là, trop souvent, des sommes considérables sont perdues, le règlement intérieur oublié. Quand l'abus se répète et prend les proportions d'un danger, une haute sollicitude intervient et rappelle à la modération par de sages conseils. C'est ainsi qu'en 1857, le ministre de l'intérieur a adressé aux gérants des grands établissements dont je parle, une circulaire destinée à leur signaler le danger et à les arrêter dans une voie mauvaise.

Le jeu étant reconnu un mal incurable, une plaie sociale dont on peut, par des efforts constants, limiter les ravages, mais qu'il est impossible de guérir, l'idée de rétablir l'ancienne ferme ou de créer quelque chose d'analogue a pu trouver, même parmi les moralistes et les économistes les plus sérieux, d'assez nombreux partisans. Je n'ai pas à me prononcer ici sur cette grave proposition, qui a été éloquemment plaidée et vigoureusement combattue à différentes reprises. Même après tout ce qui a été dit pour et contre, mon esprit conserve ses incertitudes au sujet des questions suivantes: L'ouverture d'un certain nombre d'établissements patentés et surveillés par l'autorité aurait-elle nécessairement pour conséquence l'extinction de toutes les maisons de jeu clandestines? Au point de vue de la saine morale, ne vaut-il pas mieux désavouer le mal, le nier pour ainsi dire, tout en le châtiant, que de lui accorder droit de cité en le reconnaissant officiellement? Avec les maisons de jeu, où chacun serait libre d'entrer, que tout Paris connaîtrait, dont la porte, toujours ouverte, solliciterait incessamment le passant, les sinistres résultant du jeu seraient-ils moins nombreux qu'ils ne le sont aujourd'hui?

Ceux qui jugent le moyen immoral et impuissant affirment qu'on ne ferait que de couper le mal sans obtenir aucune compensation heureuse. Suivant eux, la société habituelle des maisons de jeu clandestines n'est pas celle des établissements connus. Ils disent aussi que beaucoup de gens qui ne jouent pas, soit parce qu'ils ignorent où l'on peut jouer, soit parce qu'il leur répugnerait d'aller dans certaines réunions douteuses, joueraient certainement si des établissements du genre de ceux qui existaient autrefois étaient ouverts dans Paris, et ils en donnent pour preuve cette particularité que des milliers de Parisiens, qui ne songent pas à jouer pendant dix mois de l'année, se montrent joueurs passionnés, en été, à Bade, à Hombourg ou à Spa.

Le grand argument des partisans des jeux publics, indépendamment des conditions de sécurité résultant de la surveillance, est un argument financier. « Nous allons, tous les ans, disent-ils, porter des sommes considérables en Allemagne, qui resteraient chez nous si Frascati et le Cent-Treize existaient encore. Bien plus! l'étranger viendrait jouer à Paris et c'est lui qui nous apporterait ses millions. » A combien d'autres questions celle-ci ne touche-t-elle pas? Je m'arrête sans même essayer de poser le problème.

Et maintenant, que faut-il conclure de l'existence de ce vice et de l'inefficacité des moyens employés? Sommes-nous réellement, comme quelques écrivains l'ont prétendu, des Parisiens de la décadence? Le corps social est-il en décomposition? Sentons-nous déjà le cadavre, et nous — les honnêtes et les purs! — n'avons-nous plus qu'à nous couvrir la tête de cendres, et à pleurer toutes nos larmes en attendant les futurs décrets de Dieu? Telle n'est pas mon idée. Je trouve que le thème de la décadence est déjà bien usé. Il me faut d'autres signes que ceux-ci pour reconnaître la chute. C'est beaucoup moins dans les vices d'une époque que dans l'absence de forces vives que je la vois. Tant qu'une société produit de grandes et utiles choses, elle n'est pas en décadence: la décadence commence là où finit la production. Les époques les plus brillantes et les plus glorieuses de notre histoire n'ont pas toujours été les plus pures sous le rapport des mœurs: le siècle de Louis XIV le dit assez haut! Dépouillons nous donc d'un préjugé qui nous rend injustes. Notre siècle à nous, même après celui que je viens de citer, sera jugé grand et glorieux dans l'avenir parce qu'il aura été fécond: le sillon est creusé et la semence est en terre. Où voyez vous la décadence? Est-elle dans l'activité inouïe que déploient les hommes? dans les idées nouvelles qui sont comme les révélations d'un monde inconnu? dans ces découvertes prodigieuses, véritables conquêtes de la terre sur le ciel: la vapeur, l'électricité, forces incalculables, qui font déjà des merveilles en attendant qu'elles fassent des miracles?

Non! je vois devant moi un berceau et non pas un cercueil, un enfant qui bégaye au seuil d'une autre vie et non pas un cadavre. C'est se montrer bien ignorant que de parler de décadence à une époque comme la nôtre! Consultez la science, pénétrez dans le laboratoire du savant, dans le cabinet du philosophe et du penseur; demandez à la physique, à la chimie, à l'astronomie, à la physiologie, aux sciences naturelles, où elles en sont aujourd'hui et où elles en étaient à la fin du siècle dernier, et vous serez effrayé de l'immensité de l'œuvre de l'homme. C'est là qu'est notre grandeur aujourd'hui, comme à d'autres époques elle a été dans la gloire des lettres ou dans celle des armes. Si nous ne sommes pas à la fois grands par les mœurs, les arts, la littérature et la science, c'est que la perfection, qui n'est pas donnée à l'individu, n'est pas non plus donnée à la société. La loi divine est une. Le même phénomène que nous voyons tous les jours s'accomplir dans le monde physique, s'accomplit aussi dans le monde moral: la plante vit de la plante qui est morte, et l'idée naît de l'idée tombée. Ce qui est pour nous un signe de décomposition et une menace, est peut-être, dans les décrets de la Providence, un mal nécessaire et un fumier fécond.

ÉDOUARD GOURDON.

FIN.

COURRIER DU PALAIS.

Si la propriété a été un peu échaudée en 1848, depuis lors elle a joliment pris sa revanche. Vous ne sauriez vous figurer le nombre de propriétés qui s'ignoraient autrefois et qui se découvrent chaque jour. Il y a vingt ans, les auteurs d'une *Brise du matin* ou d'un *Pauvre cœur* quelconque s'estimaient heureux quand Ponchard ou Géraldy voulait bien consentir à chanter leur œuvre dans un concert public. Ils se frottaient les mains en pensant que chacune des belles dames qui les avaient applaudis s'empresserait d'envoyer demander la romance chez l'éditeur. Un homme est venu qui leur a dit: Vous êtes des niais de vous contenter de si peu, réclamez des droits d'auteur: on vous les refusera d'abord; vous plaiderez et la justice vous les donnera. — Et tout s'est passé comme il l'avait dit.

L'appétit vient en mangeant. Depuis longues années, le Vaudeville avait l'habitude de prendre comme timbres de ses couplets tous les *Ponts-Neufs*, tous les airs connus qui, par leur popularité, semblaient appartenir au domaine public. Ah bien, oui! un huissier s'est présenté un beau jour avec une note de droits à payer: Tant pour la *Ronde des Comédiens*, tant pour l'air: *Mon père était pot*, tant pour celui de la *Robe et des Bottes*. Le Vaudeville a refusé, il a voulu plaider et il a perdu son procès.

Ce qu'il y a de curieux, c'est que les sommes ainsi perçues profitent non pas seulement aux auteurs de la musique contrefaite, mais à ceux des paroles sur lesquelles a été composée cette musique. Et voici où on en est arrivé. Un jour le Cirque, avec l'orchestre de cheval que vous savez, exécute l'ouverture du *Pré aux Clercs*. Hérold était mort depuis plus de vingt ans, et ses œuvres étaient tombées dans le domaine public. Mais Planard vivait encore, et il vint dire: Mon poëme a inspiré la musique du *Pré aux Clercs*, l'ouverture n'est qu'une inspiration de l'opéra: j'ai donc, — par voie d'inspiration, — collaboré à l'ouverture du *Pré aux Clercs*, et chaque fois qu'on l'exécutera il me sera dû un droit d'auteur. Planard gagna sa cause. — C'est une belle chose que la logique!

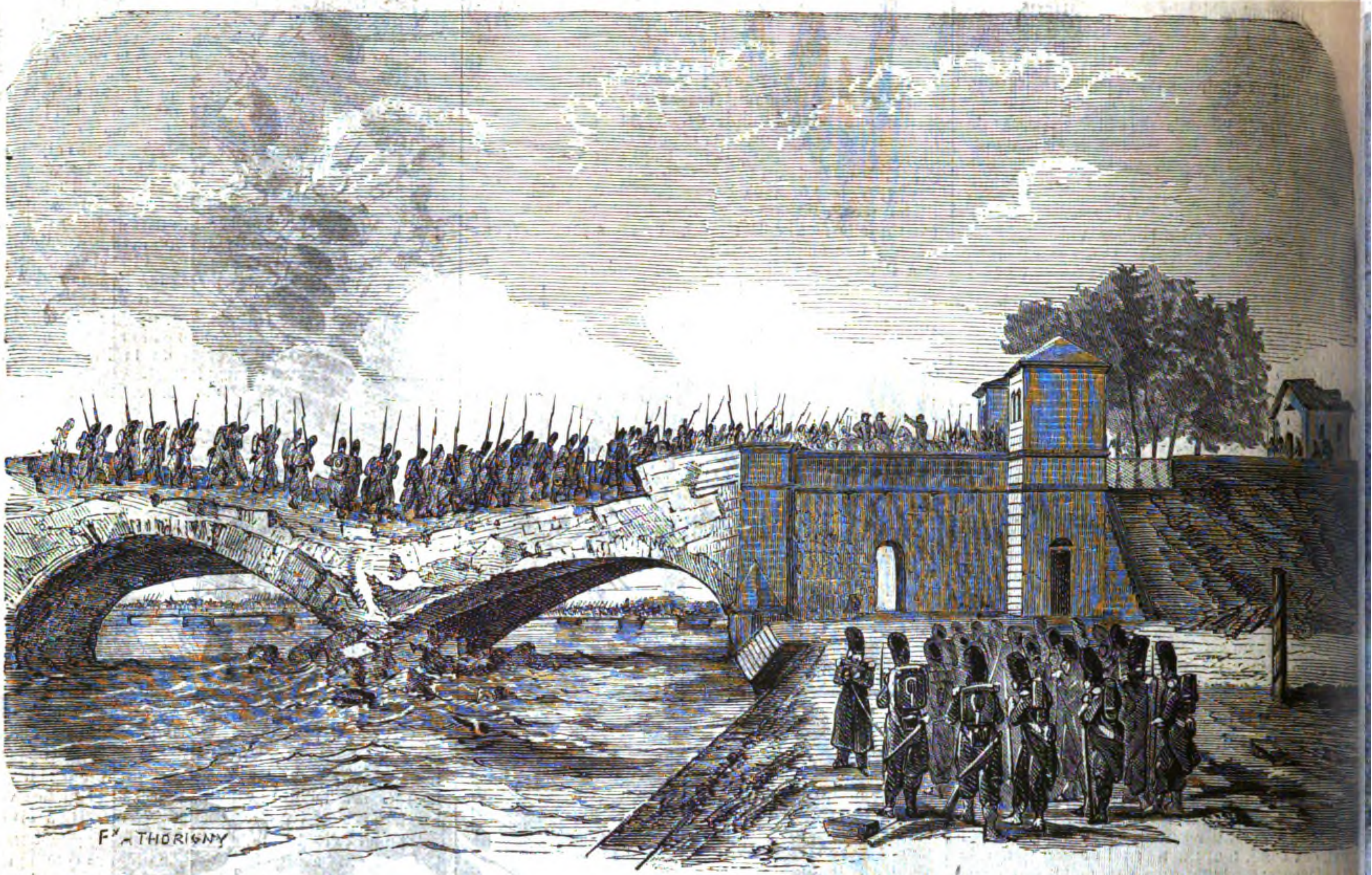
Quand les auteurs sont si vigilants à monnayer leurs rimes et leurs notes, vous pensez bien que les éditeurs ne s'endorment pas non plus. Trois d'entre eux, MM. Escudier, Lemoine, Brandus et Cᵉ, viennent de faire saisir les planchettes de M. Debain. Ces planchettes sont, comme les cylindres des serinettes, garnies de petites pointes qui correspondent aux notes d'un morceau de musique. Vous les faites glisser sur un piano ou sur un orgue, et, au moyen d'une manivelle dont vous tournez le manche, l'instrument exécute le morceau noté sur la planchette. Thalberg et Liszt sont supprimés. L'Auvergnat du coin vous jouera les mêmes morceaux avec le même doigté, et il ira bien plus longtemps; — que dis-je, un Auvergnat? — un caniche tournant dans une roue pourra du matin au soir verser dans vos oreilles des torrents d'harmonie!

Les planchettes de M. Debain s'enchaînent par une roue d'engrenage. Elles se vendent au mètre: vous pouvez acheter ainsi vingt mètres de Rossini, dix mètres de Meyerbeer, quatre vingt-dix centimètres de Verdi, — tout comme du ruban ou du madapolam. — C'est vraiment bien commode!

Trop commode, a ce que prétendent les éditeurs: et c'est pour cela qu'ils accusent M. Debain de contrefaçon.

— Mes planchettes, mon piano, de la contrefaçon! s'écrie M. Debain; mais, à ce compte, les serinettes, les boîtes à musique, les orgues de Barbarie en seraient aussi.

— Eh! eh! répliquent les éditeurs, nous ne disons pas non, et s'ils nous causaient le tort que nous font vos



Maison qui a servi d'observatoire à l'empereur pendant une partie de la bataille.

Pont de Buffalora, d'après des croquis de M. Durand-Brager.

Prise des maisons de Ponte-Nuovo di Magenta par la garde impériale (4 juin, 2 h.), d'après les croquis de M. Durand-Brager.

ÉPISODE DE LA JOURNÉE DE MAGENTA. — Après s'être emparée des maisons de Ponte-Nuovo di Magenta, la garde impériale poursuit les Autrichiens sur la route de Magenta. (4 juin, 2 h. 1/2.) — D'après des croquis de M. Moullin.

« pianos de Barbarie » ils seraient là, à côté d'eux, sur les bancs de la police correctionnelle.

Ils ont triomphé, les éditeurs. L'inondation du piano est arrêtée pour un temps. — Merci, mon Dieu!

Que n'ai je la lyre multisonnante de Méry? Je chanterais sur le mode hexamètre l'enfantement laborieux de la pièce d'*Herculanum* et les combats qui se sont livrés autour de son berceau. Je couronnerais d'épithètes épiques et retentissantes les noms de mes héros: Gabriel, de Mirecourt, Hadot, Félicien David, et Méry lui-même. Je suivrais l'œuvre disputée à travers cette longue Odyssée qui commence à la Porte Saint-Martin pour finir à l'Académie impériale de musique, en passant par l'Opéra-Comique et le Théâtre-Lyrique. Oui, écoutez, vous tous qui estimez qu'un *libretto* d'opéra est un médiocre et facile labeur. Il a fallu, pour mener celui-ci à bien, les efforts d'un vieux routier de théâtre, d'un esprit souple et exercé, d'un poëte étincelant... et d'un receveur des finances à Pontoise. Et par quelles métamorphoses, quels avatars, quelles palingenesies a-t-il passé! Il s'est appelé tour à tour la *Fin du monde*, le *Jugement dernier*, le *Dernier jour*, la *Chute d'Herculanum*. Autant de noms, autant de pièces différentes. La première de toutes était en prose: elle s'inspirait de l'Apocalypse et mettait en scène *la Vallée de Josaphat*; la dernière était en vers, elle avait pour cadre le monde romain au premier siècle de l'ère chrétienne, et pour dénoûment *Herculanum* disparaissant sous des torrents de lave. Qu'est il resté, en fin de compte, dans l'opéra qui se joue aujourd'hui, du travail primitif, de l'œuvre de MM. Gabriel et de Mirecourt? — Presque tout, s'il faut en croire ceux ci. — Presque rien, si vous écoutez MM. Méry, Hadot et Félicien David. De cette divergence est née un premier procès qui a été jugé par la Commission des auteurs dramatiques. MM. Méry et Hadot l'ont perdu La Commission a reconnu la collaboration de MM. Gabriel et de Mirecourt, et a réglé la part qui leur revenait dans les bénéfices communs. Mais ces bénéfices sont de plus d'une sorte: il y a les droits en argent, les droits en billets, le nom sur l'affiché, le prix du *libretto*. Or la Commission avait bien statué sur les trois premiers points; mais elle ne s'était pas expliquée sur le dernier. De là nouveau procès, porté cette fois devant le tribunal civil.

Ce qui faisait la difficulté, c'étaient les termes de la convention par laquelle MM. Gabriel et de Mirecourt avaient traité avec MM. Méry et Félicien David. Il y était stipulé que chacun des auteurs du *Jugement dernier* toucherait « un sixième des droits d'auteurs et droits de billets pour rémunération de la part que ceux-ci avaient eue à l'idée première. » — Hors de là, vous n'avez rien à prétendre, disaient à leurs adversaires MM. Méry et David: vous n'êtes pas des *collaborateurs*, vous n'êtes que des *indemnisés!*

— Pourquoi pas des *expulsés*, répondait Me Frédéric Thomas; — et à la distinction subtile, à l'interprétation judaïque, suivant lui, de MM. Méry et Felicien David, l'avocat de MM. Gabriel et de Mirecourt opposait les principes posés par la Commission et l'autorité toujours si puissante de M. Scribe. On a beaucoup remarqué dans l'excellente plaidoirie de Me F. Thomas des considérations très-élevées sur la dignité de l'homme de lettres, sur l'égalité et la fraternité littéraires, ces véritables bases de toute collaboration. C'était Me Nouguier, — le vainqueur de Debain, — qui s'était fait l'organe du système présenté par Méry et Félicien David; il a eu le bonheur de le voir accueilli par le tribunal. — MM. Gabriel et de Mirecourt ne se rendent pas encore et on assure qu'ils se proposent d'interjeter appel.

Bien en a pris à la famille de Brancas de faire ainsi: elle a reconquis de cette manière la grandesse espagnole que lui avait enlevée, par un jugement du tribunal, M. le comte de Frohen. — C'est une grande douceur sans doute de pouvoir garder son chapeau devant la reine d'Espagne, et je comprends que l'on soit jaloux du privilége. Feu M. le duc Marie-Buffile de Brancas en jouissait: il l'avait reçu de son grand-oncle, le maréchal, que Philippe V en avait investi. A l'époque de sa mort, il n'avait qu'une fille; mais la grandesse peut, aux termes des lois espagnoles, se transmettre à la postérité féminine: celle de M. de Brancas ne tomba donc pas en déshérence; elle tomba tout simplement en quenouille.

Or, en 1846, Mlle Marie-Ghislaine Yolande de Brancas s'était mariée avec M. Ferdinand de Hibon, comte de Frohen; et, dans le contrat de mariage, M. le duc de Brancas avait déclaré, en tant qu'il le pouvait, substituer après sa mort son gendre et ses petits enfants aux noms, armes et titres héréditaires de la famille de Brancas.

GAILLARDET.

C'était là un simple désir qui ne pouvait préjudicier aux droits des autres membres de la famille de Brancas. M. le comte de Frohen n'y regarda pas de si près, et bien qu'il eût échoué dans une demande qu'il avait formée pour prendre le nom de Brancas, il ne se fit pas moins inscrire sur l'*Annuaire de la noblesse* et sur l'*Almanach Didot* comme duc de Brancas et comme grand d'Espagne.

Il raisonnait ainsi: « Mon mariage m'a transmis la grandesse, et comme à cette grandesse est attaché le titre, me voilà — de par ma femme — grand d'Espagne et duc de Brancas. »

Le raisonnement parut détestable aux autres branches de la famille de Brancas, et elles s'adressèrent à la justice pour faire rayer de l'*Annuaire de la noblesse* et de l'*Almanach du commerce* les énonciations qui le consacraient.

Elles échouèrent devant le tribunal.

Elles ont porté leur grief devant la Cour. L'audience était des plus solennelles. Me Berryer plaidait pour les Brancas, Me Dufaure pour M. le comte de Frohen. La présence de M. le procureur général Chaix d'Est Ange sur le siége du ministère public ajoutait encore à l'intérêt du débat. En ces sortes de questions, la parole de M. Chaix-d'Est-Ange n'est pas seulement une éloquence, elle est une autorité Tout le Palais se rappelle encore l'impression profonde que produisit l'illustre avocat dans l'affaire Salignac Fenélon.

Une question de grandesse, une question de duché-pairie discutée par les trois voix les plus éloquentes de ce temps ci! L'ombre du duc de Saint Simon a dû en tressaillir d'aise!

Les conclusions de M. le procureur général ont été en tous points contraires aux prétentions de M. le comte de Frohen et elles ont entraîné l'opinion de la Cour.

Ainsi M. le comte de Frohen n'est plus ni duc de Brancas ni grand d'Espagne. Que dis-je? De l'avis de M. le procureur général, il n'est plus même ni Frohen, ni noble, ni comte; il est M. Hibon tout court, et il fera prudemment de laisser dans un coin les armes de sa prétendue noblesse. — De belles armes pourtant! *d'argent à trois bustes de reines de carnation, couronnées d'or.* — Quelle chute! et qu'est auprès de celle-ci la *Chute d'Herculanum?*

PETIT-JEAN.

THÉÂTRES

COMÉDIE-FRANÇAISE: Reprise du *Vieux Célibataire*. — VAUDEVILLE: Reprise de *la Vie de Bohême*. — GAITÉ: *La Veille de Marengo*, drame en six actes et sept tableaux, par MM. Arnault, L. Judicis et Jules Delahaye.

On raconte que *le Vieux Célibataire* a été écrit par Collin d'Harleville dans un accès de fièvre. Ce n'est point cependant l'impétuosité qui recommande cette comédie; on la prendrait plutôt pour l'œuvre d'un convalescent, tant elle est égale dans son allure, lente dans ses développements et humble dans son style. Un parfum de tisane aux quatre fleurs se dégage de cette honnête production, qui satisfait à toutes les lois dramatiques, excepté à celle du *diable au corps*, exigée par Voltaire. On n'avait pas joué *le Vieux Célibataire* depuis dix ans; personne ne semblait s'en plaindre, il est vrai; seul, le directeur du Théâtre-Français, qui a le culte des contemporains de sa jeunesse, songeait à le *remonter*, — comme on dit des horloges. Il a bien fait, s'il n'avait pas de pièces nouvelles sous la main. Mais manque-t-on jamais de pièces nouvelles?

Le Vieux Célibataire est un des bons rôles de M. Samson; son débit un peu docte, son geste tremblé, sa démarche, y sont à leur place. Mlle Nathalie rend vraisemblables les espérances de Mme Évrard; c'est peut-être un tort; le personnage est vulgaire et doit être interprété avec sa nuance de vulgarité. A part cela, on ne peut trouver qu'à louer dans la diction et le jeu de cette comédienne.

Au Vaudeville, M. Louis Lurine, qui pourrait *remonter* les ouvrages de Barré, Radet et Desfontaines, s'est contenté d'emprunter *la Vie de Bohême* au théâtre des Variétés. Cette reprise a fait plaisir. Quelques personnes autour de nous disaient que la pièce avait vieilli; cela est vrai pour certains endroits; — mais est-ce la faute des auteurs si la plupart de leurs plaisanteries sont tombées dans le domaine public, si Musette a donné naissance à une foule de mangeuses de pommes, si le *critique influent* est devenu une caricature presque classique, si les poitrinaires des deux sexes ont été usés sur les scènes de genre? Vieillit-on parce qu'on devient populaire? *La Vie de Bohême*, il faut s'en souvenir, a précédé *la Dame aux Camélias*; c'est la première pièce à *mots* de cette dimension; elle a aidé à la transformation et à la simplification du théâtre actuel; elle est loin d'être bien faite au point de vue de la charpente, mais elle a des qualités précieuses de franchise et d'esprit. — On connaît cette histoire d'un jeune homme riche qui laisse là sa famille et sa fortune pour aller courir le monde des mansardes et des guinguettes en compagnie d'un peintre, d'un musicien et d'un philosophe. Il s'appelle Rodolphe, comme le héros des *Mystères de Paris*, et ce sont en effet des mystères qu'il poursuit, lui aussi, les mystères de la pensée, de l'art, de la jeunesse, de l'amour. En son chemin, il rencontre une jeune fille moins folle que les autres, plus affectueuse, plus sincère; il s'en éprend et traverse avec elle le tourbillon des dissipations parisiennes, jusqu'au jour où, la maladie et la misère aidant, Mimi rend son dernier soupir sur un oreiller d'hôtel garni. On voit qu'au fond cette aventure n'a rien de gai, et qu'une moralité assez sombre ressort de ces scènes de désordre. Les éclats de rire, les railleries, ont beau s'élancer, se croiser, se presser comme une lumière, comme une musique, — toujours le motif principal revient douloureux: c'est la toux de Mimi; elle grandit d'acte en acte jusqu'au dénoûment.

Ce qui a pu faire attaquer *la Vie de Bohême* sous le rapport de la moralité, c'est le peu de place que tient l'art dans les préoccupations des personnages: le peintre esquisse les épaules d'une grisette maigre à travers le trou d'une cloison; le poëte travaille au *Parfait Fumiste*; le musicien joue du bambou dans l'intimité de ses relations amoureuses. Ce n'est pas assez pour rassurer les spectateurs sur l'honorabilité des *bohêmes* et sur la netteté de leurs intentions.

La pièce de MM. Théodore Barrière et Henry Murger est jouée avec une faiblesse extrême: les acteurs laissent tomber les mots à effet et n'appuient que sur ce qui les rejette dans leur répertoire ordinaire. De la sorte, mille détails charmants qui, selon une appréciation très juste, « rappellent Duvert et Lauzanne, lorsqu'ils ne font pas songer à Alfred de Musset, » sont absolument perdus. — Le débutant, M. Paul Boisselot, a la figure triste; le philosophe Colline est comique comme un tréteau, par un jour pluvieux Il n'y a que Mlle Jane Eslerr qui ait creusé son rôle et qui ait mérité les applaudissements dont on l'a couverte après son agonie. Cette jeune personne a du mérite, quoiqu'elle marche gauchement et qu'elle outre la simplicité; mais sa nature réellement dramatique, [illegible] sous la convention; elle cesse alors d'être actrice pour redevenir femme. Elle vaut autant que Mlle Thuillier, si elle ne vaut mieux, dans ce rôle de Mimi.

Quand les dramaturges du boulevard cesseront-ils de faire injure au bon sens du peuple en s'imaginant qu'une dose calculée d'inepties lui est indispensable pour l'intéresser? Quand cesseront ils de refaire le même mélodrame, dans le même style, avec les mêmes acteurs? MM. Arnault et Louis Judicis ont obtenu un succès incontestable avec *les Cosaques*; ils ont ensuite moins réussi avec *les Zouaves*; ils reviennent aujourd'hui à la charge avec *la Veille de Marengo*, qui dans la première idée était intitulée: *les Croates*. Mais Croates, Zouaves ou Cosaques, ce sont toujours les mêmes mannequins et les mêmes ressorts. Qu'importe au public que le comte de Villanova, noble Italien, soit proscrit pour avoir trempé dans une conspiration contre l'Autriche? Qu'importe qu'il soit forcé, pour sauver sa tête, de consentir au mariage de sa fille Lélia (Lélia! qu'en dira George Sand?) avec le comte Frédéric de Brocken? Qu'importe que le peintre français Bernéval soit amoureux de Lélia et se déguise en colporteur mantouan pour arriver jusqu'à elle? Voilà, ma foi, de belles inventions! L'important pour tout le monde, c'est le décor, c'est le coup de feu, c'est l'attaque et la défense, c'est la victoire surtout. Le reste est de l'attente et de l'ennui.

La Veille de Marengo attire la foule cependant; mais tout l'honneur en revient au maître de ballets qui a mis en scène un tableau très-mouvementé, celui où les Italiens et les Italiennes s'emparent, en dansant, des fusils des Autrichiens.

M. Dumaine met trop d'emphase dans son rôle de proscrit et de père; c'est bien d'avoir une belle voix, mais il ne faut pas en abuser; encore un peu et M. Dumaine ne jouera plus: il se montrera. M. Boutin est excellent dans le personnage d'un modèle d'atelier devenu fantassin. Nous n'en dirons pas autant de M. Alexandre: lorsque la vogue est venue le trouver dans les *Cosaques*, c'était un comédien naïf, quelquefois inspiré; maintenant, c'est un acteur, dans toute l'acception banale du mot, forçant les intentions, soulignant les moindres répliques, sollicitant les bravos. Aussi comme on l'applaudit! Tant pis pour lui.

Encore un mot. Les auteurs de *la Veille de Marengo*, dans leur zèle, ont dépassé le but. Rien de mieux que d'afficher un noble patriotisme: on est certain de réveiller partout un écho, dans le livre comme sur la scène. Mais exagérer l'insulte vis-à-vis d'un ennemi à la bravoure duquel on est obligé de rendre justice sur le champ de bataille, descendre jusqu'à la triviali[illegible]

...eure où le sang coule de ...rt et d'autre, ce'a n'est, ...vons-nous, ni plaisant, ...nécessaire, ni digne. Le ...blic de la Gaîté a prouvé ...sieurs fois, par la froi...ur de son attitude, qu'il ...sait comme nous à cet ...ard.

CHARLES MONSELET.

...RONIQUE MUSICALE

...FFES-PARISIENS : *L'Ome...te à la Follembuche*, opé...te de MM. Marc-Michel et ...biche, musique de M. Léo ...libes : *l'Ile d'Amour*, opé...te de M. Dulocle, musique ...M. Delehelle. — Réouver...e du CONCERT-MUSARD.

Vous prenez des œufs, ...les cassez avec pré...ion, et... » — Si c'est ...qu'on s'y prend pour ...ectionner une *Ome...e à la Follembuche*, il ...pas de quoi crier au ...cle, ni tant faire de ...es-chaudes à propos ...e prétendue découver...i n'est rien-moins que ...omaine de la vulgarité. ...tence, je vous attends ...énoûment de l'opéra-

...vrai dire, c'est par ...que l'omelette est ba...; mais c'est l'assaisonnement dont on la relève qui ...ue, en quelque sorte, son individualité, et lui ...e caractère d'œuvre spéciale. L'œuf constitue le ..., l'assaisonnement établit l'espèce. Nous avions ...l'omelette aux truffes, *idem* au rhum, *idem* aux ...s d'asperges, *idem à la fleur de pêcher*, — celle-ci, ...eusement divulgnée par Amédée Rolland dans ...colonnes du *Diogène*. — Aujourd'hui, grâce aux ...les recherches de MM. Marc-Michel et Labiche, ...e de la *Cuisinière bourgeoise*, — livre « de haulte ...se, » — va s'enrichir d'un chapitre inédit traitant ...*Omelette à la Follembuche*. Cussy, Brillat Savarin, ...od de la Reynière et tous les princes de la gour...dise classique sont décidément morts trop tôt.

...us plait-il qu'avant de mettre en lumière la pré...e recette, nous en fassions quelque peu l'histo...e? Nous suivrons, si vous voulez, la version ...ditée aux Bouffes-Parisiens, et qui nous paraît ...tout à la fois la plus authentique et la plus diver...ante.

...jour, — je vous parle de longtemps, — un cer...marquis de Criquebœuf mariait son unique reje...le jeune damoiseau Pertuisan de Criquebœuf, à ...e de très-haute et très-puissante dame de Fol...uche et autres lieux. Ce jour-là, jour de liesse et ..., on voulut fêter royalement une alliance aussi ...dérable. Il y allait de l'honneur de la maison de ...ebœuf. Aussi majordomes, valets et gens de ser...u château, étaient-ils partis de grand matin pour ...quérir à la ville les victuailles du festin nuptial. ...e voyant, un parti de mousquetaires escalada ...ètres de l'antique manoir et commença à piller ...e et la cuisine au nez et à la barbe du marquis ...iquebœuf.

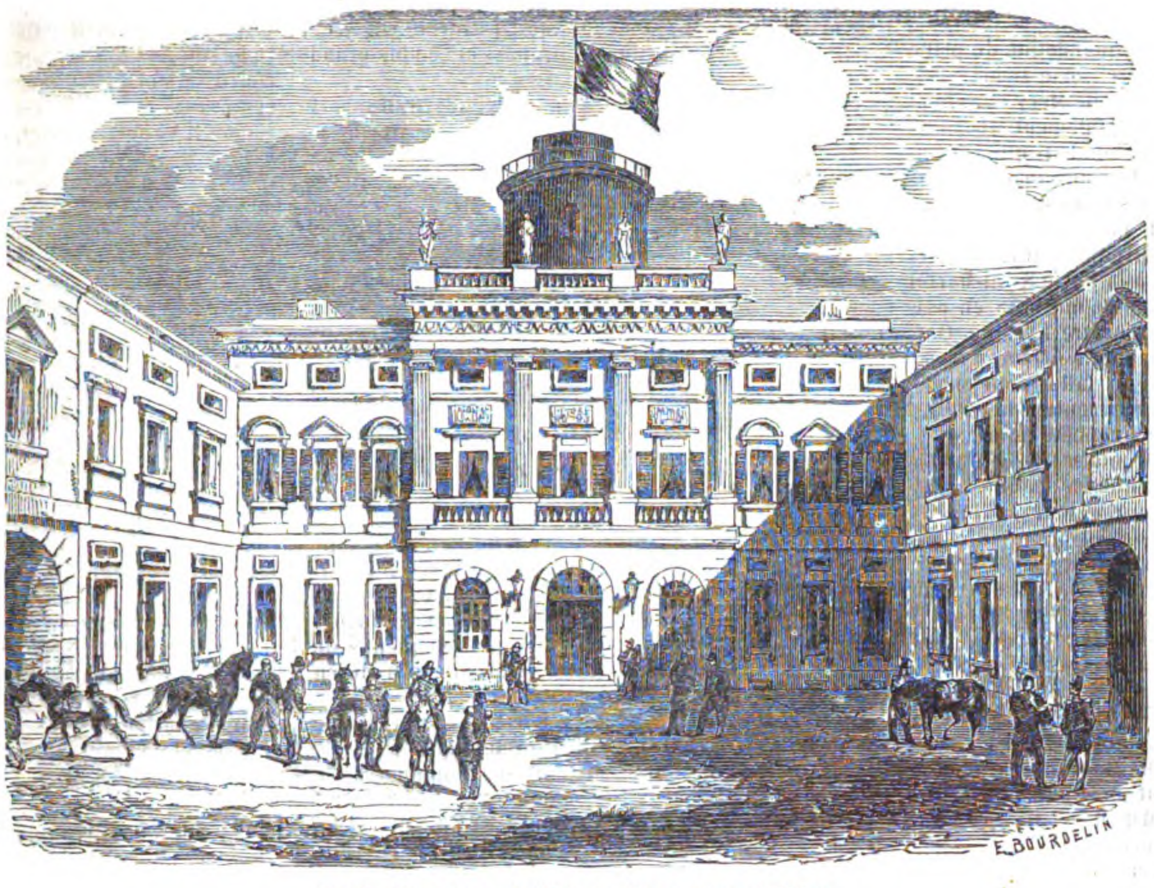
...out beau, messieurs les pendards!... qu'on sorte ...ns, ou prenez souci de la vieille épée des Crique...qui pourrait briller une fois encore.

Pardon, — dit le capitaine de Givrac, que son ...r pour Berthe de Follembuche, autant que la ...le ses mousquetaires, a jeté dans cette folle en...se, — pardon, monsieur, mais nous venons de ...t du roi qui chasse dans la forêt voisine et que ...d ez avoir l'honneur de recevoir à votre table.

...use du capitaine reussit à merveille. A ce mot ..., tout tremble, tout s'émeut; Criquebœufs et ...buches, oubliant leurs manchettes brodées, ...tionnent de leurs mains une omelette monstre, ...plat possible, domestiques et provisions man...totalement au château.

...tant il revient aux oreilles de Criquebœuf que ...aine s'est joué de lui. Alors chacun d'introduire ...poêle des ingrédients insolites et d'une fantai...révue. Celui-ci y verse le contenu de sa taba...celui-là imagine de la saturer de poivre; un ...e sert de l'omelette comme d'une éponge à net...e pavé; elle sera toujours assez bonne pour ces ...s mousquetaires.

...ert chaud. Mais il advient que — ô hasard! — le roi, le véritable roi arrive réellement au château. Déjà il est à table et fait face à l'omelette prodigieuse, insensée, inénarrable qu'on a cru servir à Givrac, le mystificateur. La stupeur s'empare de tout le monde et il pourrait bien se faire que la Bastille fût le prix de ce méfait.



Palais Bonaparte, habité par l'empereur, à Milan.

Heureusement qu'avant que le premier coup de dent royal ne fût donné, les gens du château avaient eu le temps de revenir de la ville avec force comestibles et gourmandises délectables — Criquebœuf en fut quitte pour la peur et pour une belle fille, car Berthe, qui aimait Givrac, ne put se décider à épouser ce grand nigaud de Pertuisan.

En résumé, la recette pour faire une *Omelette à la Follembuche* est d'une simplicité qui la met à la portée de tout le monde : « Vous faites d'abord une omelette par les procédés ordinaires; puis, au moment de la servir, vous y ajoutez... tout ce que bon vous semble. »

La musique de M. Delibes fait passer les excentricités de cette bouffonnerie culinaire, comme la sauce fait manger le poisson. M. Delibes est élève d'Adam, et on retrouve par instants dans sa musique le laisser-aller charmant, l'allure gaillarde, la mélodie facile qui, à défaut de profondeur et d'élévation dans le style, avaient fait de l'auteur du *Chalet* un des plus valeureux champions de l'école dite *populaire*. Un jour nous aurons peut-être à démontrer que l'école populaire et le genre français — idées dont l'analogie entraine presque la synonimie des deux appellations — sont apparentés avec la chanson, descendent d'elle en ligne presque directe et participent de ses qualités les plus intimes.

Mais en attendant, revenons à notre sujet.

M. Delibes ne semble pas promettre un musicien bien sérieux. Je sais bien que jusqu'à présent il n'a eu entre les mains que des livrets bouffes jusqu'à l'extravagance, et que le bon sens commandait d'y adapter les mélodies les plus gaudrio antes. Il n'en est pas moins vrai que M. Delibes semble avoir pris pour longtemps le pli de la petite musique. Tant mieux, ma foi, pour l'operette dont les envahissements sont flagrants et qui, par ses cabrioles et facéties hilarantes, a capare visiblement l'attention des dilettantes, depuis le monde des salons jusqu'au monde du théâtre, en passant par celui des concerts.

A vrai dire la *Chanson de l'Omelette*, dont le motif domine la partition de M. Delibes, est d'une coupe heureuse et d'un rhythme facilement saisissable. Mais le morceau que nous préférons à cause de son élégance et de sa variété mélodique, est certainement le trio entre Mesmacre, Geoffroy et Mlle Mareschal. On a encore remarqué le chœur d'introduction et une romance de femme fort réussie. — Ajoutons que Léonce est d'un comique parfait dans le rôle de « très-haute et très-puissante dame de Follembuche et autres lieux. »

— Les auteurs de *l'Ile d'Amour*, — opérette jouée le même soir pour la réouverture de la salle des Champs-Elysées, — nous sauront peut-être gré de ne leur avoir réservé que juste assez de place pour leur souhaiter meilleure chance une autre fois.

L'île d'Amour n'est point précisément l'île de Cythère comme son nom semble l'indiquer; c'est un monticule verdoyant situé près de Paris et qu'enlacent deux bras de la Seine. Les auteurs en ont fait le théâtre d'aventures assez vulgaires qui ont pour dénoûment un diner sur l'herbe suivi d'un double mariage. La musique de M. Delehelle, à l'exception du quatuor final et d'un duo assez bien troussé, n'a rien qui surprenne ni qui fasse ouvrir l'oreille. C'est par excellence la musique *prévue*.

— Pendant que nous sommes aux Champs-Elysées nous entrerons, si vous voulez m'en croire, aux *Concerts-Musard*, récemment installés dans un local qui a le ciel pour plafond, le gazon pour parquet, et des fleurs à profusion pour décoration. L'orchestre y est nombreux et a déjà exécuté quelques œuvres sérieuses, — pas assez nombreuses du reste, — qui alternent avec les quadrilles les plus folâtres de Musard père. Je vous souhaite d'y entendre l'ouverture de *l'Etoile du Nord*, celle de *Sémiramis*, ou bien encore celle du *Jeune Henri* qui sont la pièce de résistance du répertoire.

ALBERT DE LASALLE.

Entrée des Alliés dans Milan.

Le résultat immédiat de la bataille de Magenta fut d'ouvrir Milan aux armées victorieuses.

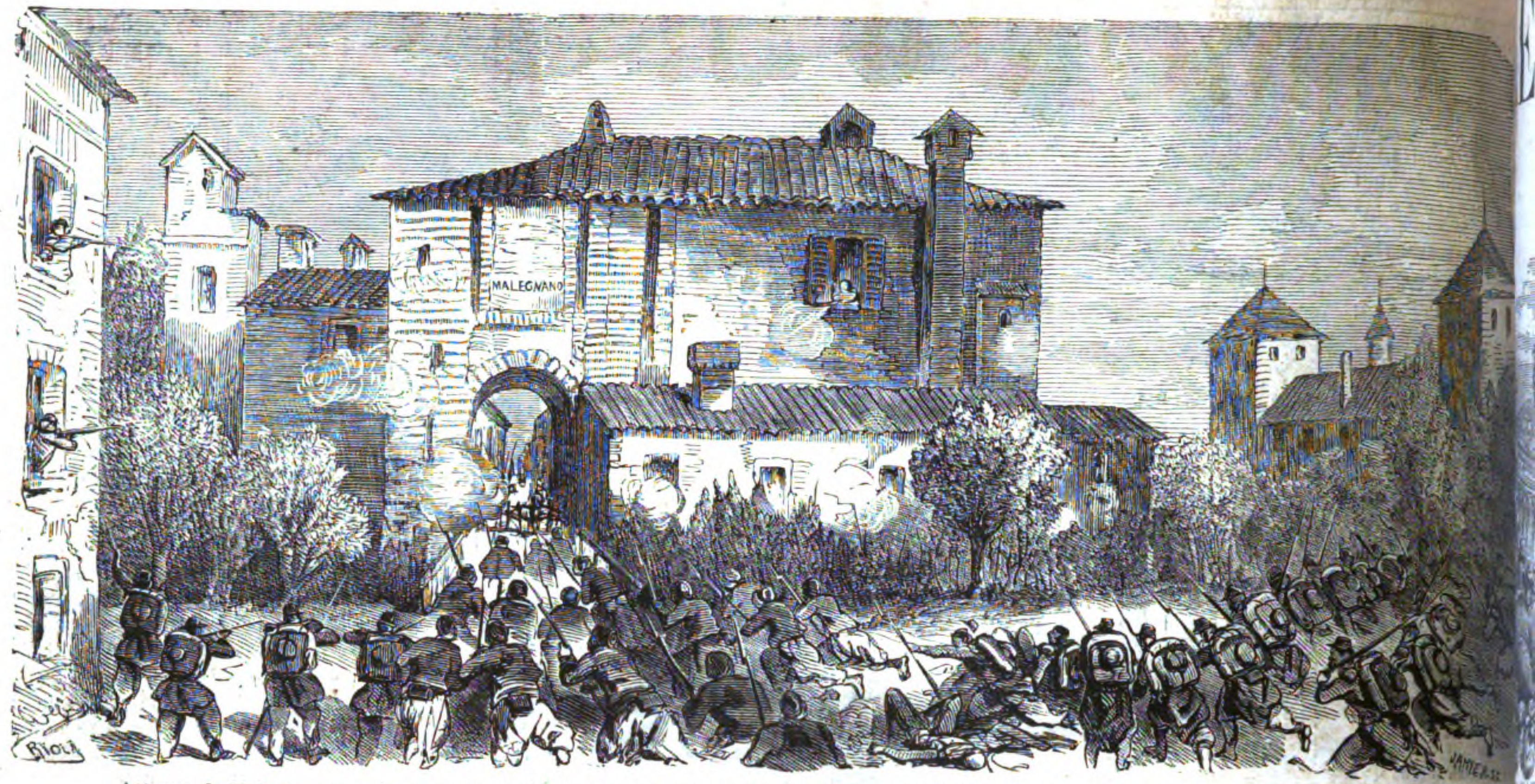
Napoléon III qui avait voulu récompenser le maréchal Mac-Mahon de la part glorieuse qu'il avait prise à cette journée, comme Napoléon Ier celle du maréchal Mortier dans la journée d'Iena, en le faisant entrer le premier dans la capitale conquise, voulut également, le lendemain, faire les honneurs de cette entrée triomphale au roi Victor-Emmanuel, dont Milan venait de proclamer la souveraineté. Ce fut à lui que, dans les proclamations et dans les annonces, comme dans le cortége, il attribua la place d'honneur. Il n'en resta pas moins le centre principal des ardentes démonstrations de ce peuple qui le proclamait son libérateur.

Que dire de cette réception où le pavé des rues et des places disparut sous une pluie de couronnes et de fleurs, comme les habitations, palais et maisons bourgeoises avaient disparu sous les tentures les plus splendides? Certes il est plus facile au crayon qu'à la plume de reproduire ces manifestations de l'enthousiasme poussé jusqu'au délire, aussi nous contenterons-nous de reporter l'attention du lecteur sur la gravure où l'un de nos artistes a reproduit dans tout son mouvement la vue du cortége.

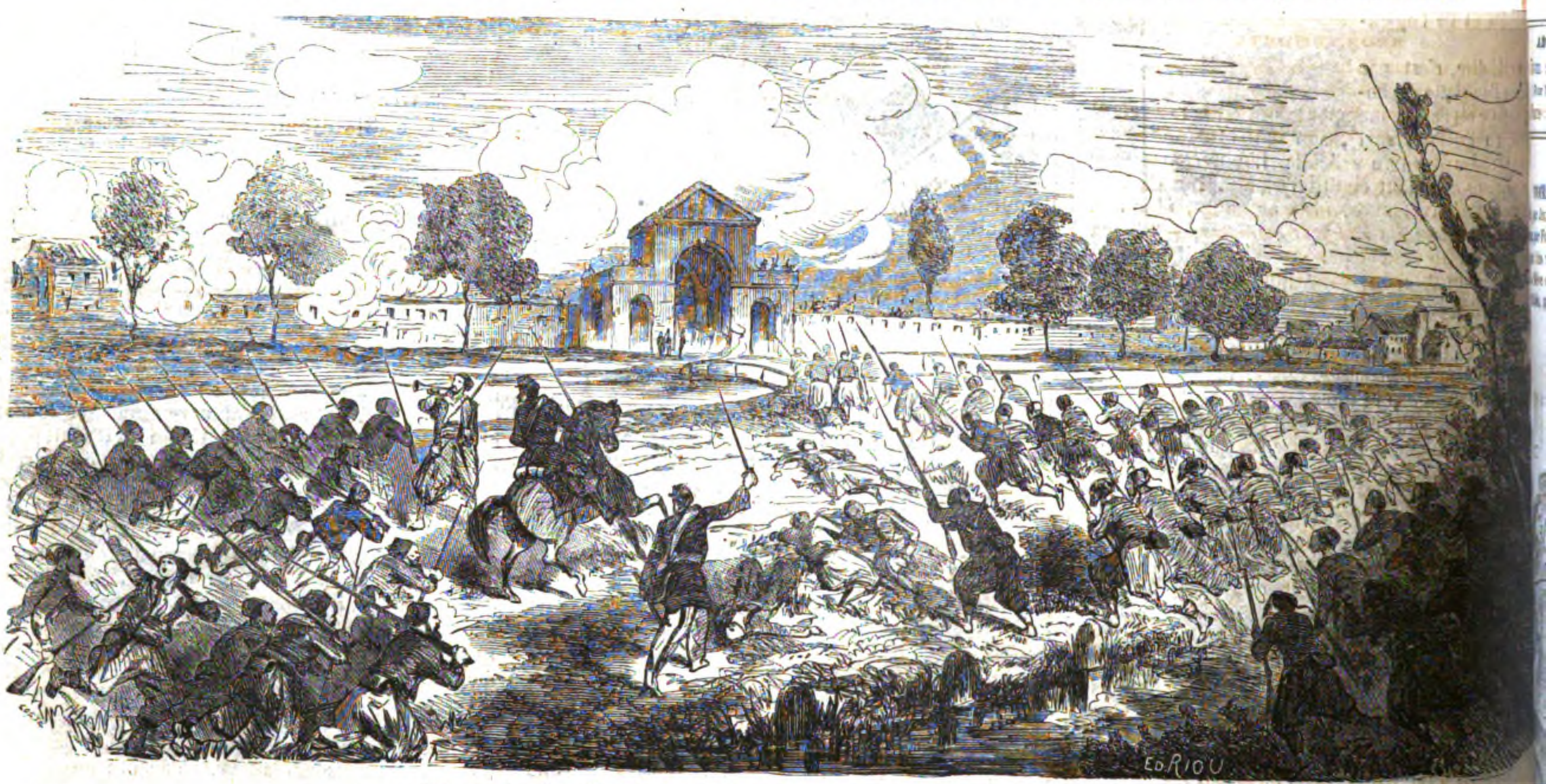
Fidèle à son rôle modeste, l'empereur refusa de descendre au palais royal, résidence habituelle des archiducs. Le palais qu'il choisit fut un élégant édifice, construit à l'extrémité de la ville, et qui tient presque autant de la villa que du palais, dans cette contrée des villas splendides.

Le nom de cet édifice : Palais Bonaparte, révèle le motif qui l'avait fait choisir par l'empereur : les glorieux souvenirs qui s'y rattachent. Il fut en effet construit par Napoléon Ier, après la seconde de ces campagnes d'Italie qui sont restées les éternels modèles de la stratégie militaire, et à la fois les pages les plus célèbres de nos fastes guerriers. Ce fut dans ce palais que depuis habita toujours l'empereur, dans les séjours qu'il fit à Milan. De là, le nom qu'a conservé la sympathie populaire. Napoléon III se trouva donc entouré dans les salons de cette charmante résidence, dont notre illustration reproduit la vue gracieuse, des traditions les plus chères de sa dynastie, comme des plus glorieux souvenirs de notre histoire.

LÉO DE BERNARD.



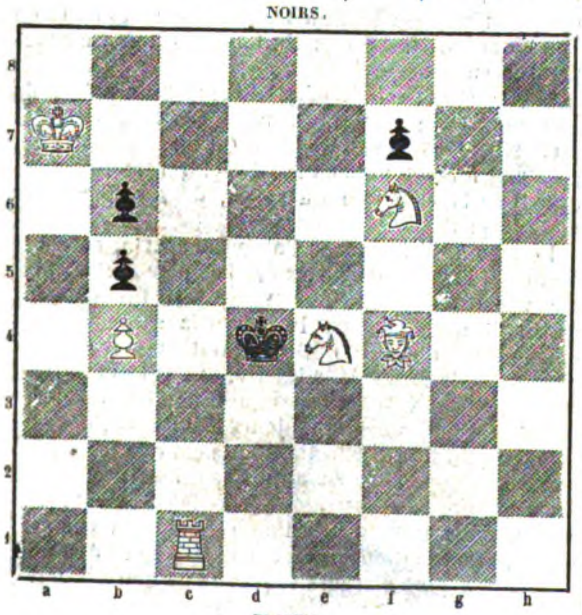
Attaque de Melegnano par les zouaves, le 37e de ligne et le 10e chasseurs à pied (côté droit du village), d'après les croquis de **M. Moullin.**



Attaque du cimetière devant Melegnano, d'après les croquis de M. Moullin.

Problème N° 23, de la composition de M. Lamouroux.

NOIRS.



BLANCS.

Les blancs jouent et font mat en cinq coups.

Solution du problème n° 22.

BLANCS.		NOIRS.
1. D d 8 — g 5 +		1. R f 5 — e 4 :
2. D g 5 — d 5 +		2. R e 4 — d 5 :
3. F f 1 — g 2 +		3. D f 8 — f 3
4. F g 2 — f 3 +	mat.	

HARRWITZ.

Dans l'article que nous avons consacré au passage du mont Cenis, nous avons constaté l'habile et confortable organisation des voitures, diligences, berlines, chaises de poste, etc., dont le service relie les deux segments du chemin de fer piémontais, coupé par la montagne. L'harmonie qui existe pour les soins vigilants et empressés dont les voyageurs sont l'objet, comme aussi dans l'élégance et la commodité des wagons et des voitures, nous avait fait attribuer ces services divers à la même compagnie, c'est-à-dire à celle des chemins de fer sardes. Nous apprenons que nous étions dans l'erreur. Le service des voitures entre les deux parties exécutées du chemin de fer Victor-Emmanuel est fait actuellement par la compagnie des Messageries impériales ; à elle donc reviennent ceux de nos éloges qui s'adressaient à l'organisation des transports sur cette partie du parcours, organisation en harmonie parfaite, nous l'avons dit, avec la perfection de celle qui a été établie sur les deux sections du chemin de fer.

A. V.

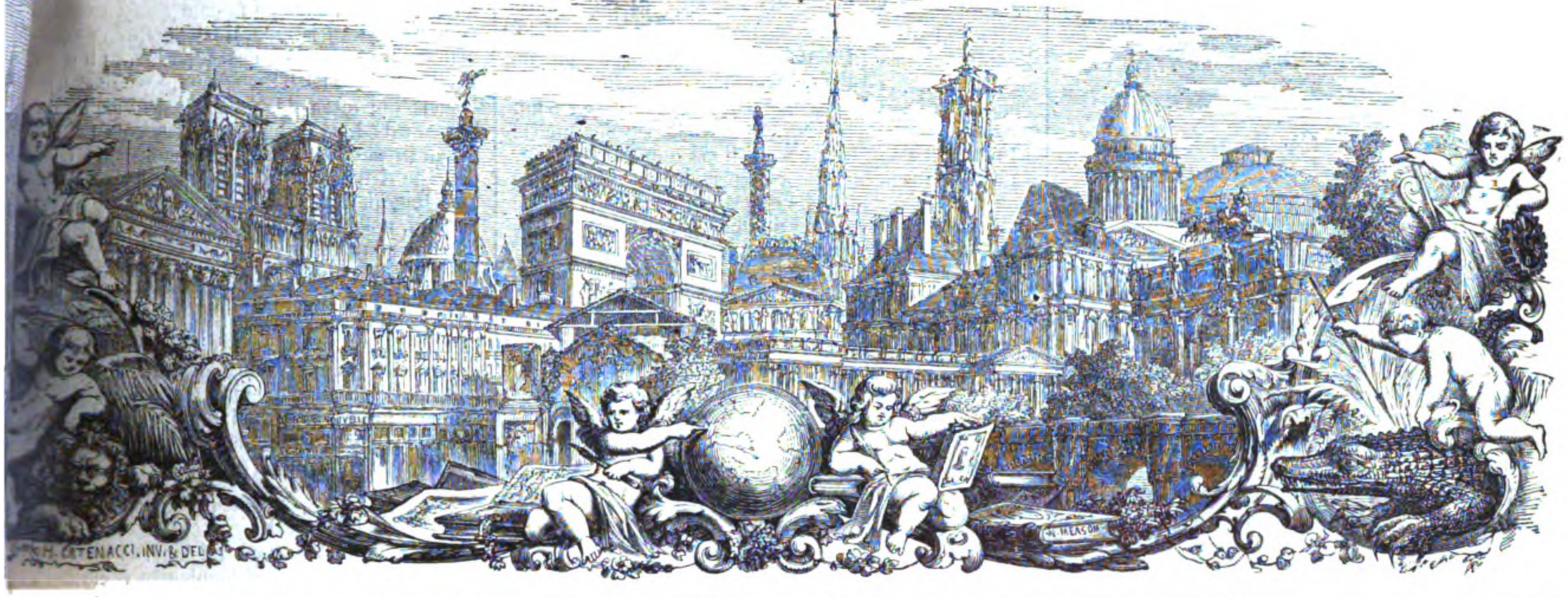
RÉBUS.

EXPLICATION DU DERNIER RÉBUS :
Les idées noires poussent au suicide.

Paris. — Imp. de la Librairie Nouvelle. — A. Bourdilliat, 15, r
Tiré avec les encres anglaises de la fabrique de Saint-Ouen.

LE MONDE ILLUSTRÉ

JOURNAL HEBDOMADAIRE.



ABONNEMENTS
s ET DÉPART. : Un an, 18 fr.— Six mois, 9 fr.— Trois mois, 5 fr.
(Pour l'Étranger le port en sus)
du numéro, à Paris : 30 c. — Dans les départements : 35 c.

3me Année. — N° 115.
25 Juin 1859.

BUREAUX
A la LIBRAIRIE NOUVELLE, 15, boulevard des Italiens.

SOMMAIRE :

Dames milanaises allant chercher dans leurs équipages les blessés du combat de Marignan.

Notre dernier numéro contenait comme supplément un plan topographique et un panoroma de la bataille de Magenta.

La vue d'ensemble de cette bataille fera l'objet d'un grand dessin que nous donnerons en prime avec le prochain numéro.

COURRIER DE PARIS.

On nous dit : — ne racontez pas cette histoire... c'est encore trop nouveau. Cent personnes la savent, cent autres reconnaîtront les héros dont il s'agit... et puis vous entraverez le dénoûment !

Je réponds : — la guerre fait déjà tant de tort aux chroniques, qu'il faut bien, en ces temps-ci, forcer de rames, forcer de voiles, forcer de plume, pour n'être pas complétement distancé par les bulletins de victoire et obtenir encore quelque attention de la part du lecteur, lorsqu'il a, chaque matin, consommé ce qu'apporte le télégraphe. Et c'est précisément là ce que Paris offre d'admirable : qu'à le voir, on ne supposerait jamais que le pays a entrepris une grande guerre, car ses spectacles, ses promenades publiques, son aspect physique enfin n'a pas varié. Nous devons donc continuer nos récits, nos papotages, sans nous laisser détourner de notre voie par la concurrence que l'épée fait à la plume, — et seulement redoubler de zèle à cause de cette concurrence même. Car s'il est palpitant de savoir ce qui se passe là où des Français se battent, il ne peut tout à coup être devenu complétement indifférent de connaître ce que fait le reste du monde.

Donc, en raison de ce qui précède, voici l'histoire trop timidement prohibée, et que je mets d'autant plus de zèle à raconter, que si, comme je l'espère, elle passe sous les yeux de certaine dame... elle pourra lui révéler à temps une machination originale, et la soustraire à un grand péril. Ceci exposé, je pars.

Un officier de la marine française s'appelle d'une façon, — nous l'appellerons de l'autre : mettons Duvorsant. Faisant partie de notre expédition de Crimée, il se trouva la tête si voisine d'un gros canon de vingt-quatre lorsqu'on y mit le feu, que la commotion ressentie lui fit jaillir le sang des oreilles, — et qu'il resta sourd.

Contraint par cette fâcheuse infirmité à demander sa retraite, il alla se fixer dans une grande ville de province, où habitait sa famille.

L'été suivant, il y rencontre celle d'un opulent ingénieur. Il y a une fille; il s'en éprend. Comme, infirmité à part, il est fort bien de toute sa personne physique et morale, et que sa position de fortune est assez brillante, son amour est écouté, ses vœux sont agréés, et à l'automne le mariage de M. Duvorsant et de Mlle Claire Dup... est célébré à Paris, rive gauche.

L'hiver s'écoule; ils sont heureux ; dans une lettre de cette époque que nous avons vue, le brave marin se montre de si bonne humeur, qu'il s'abandonne à un calembourg conjugal. Il dit à son ami V*** : « Je suis bien heureux chez moi, car il y fait éternellement *Claire* de lune de miel... »

Il faut excuser ce petit méfait chez un marin auquel le cœur a fait perdre la tête.

Un soir que M. Duvorsant (je vous ai tout d'abord prévenu que ce n'est pas son nom) accompagnait sa femme à l'Opéra, en mari complaisant, — et, vu son infirmité, parfaitement désintéressé à l'affaire, — il lui sembla tout à coup qu'il entendait quelque chose ! Comme c'était la première fois qu'il allait là, il ignorait sans doute que pour le tapage qui s'y fait il n'y a pas de sourd possible. Qu'il entendît les *forte* et les coups de grosse caisse, ce n'était pas le miracle ! mais il perçut aussi quelque chose d'un adagio chanté par... (le nom ne veut point se laisser harponner du bec de la plume dans ce puits de vérité qu'on appelle une écritoire). Duvorsant surpris, et heureux, — non pas *de ce qu'il* entendait, mais *parce qu'il* entendait, — dissimula sa surprise et son bonheur, et dès le lendemain courut trouver un vieux médecin allemand, dont on lui avait parlé comme d'un spécialiste des plus habiles et des plus consciencieux.

L'Allemand (non Autrichien) ayant soigneusement examiné et interrogé le malade, lui fit espérer, sinon une guérison complète, du moins une amélioration très sensible de son état. Et voilà notre homme qui se promet de suivre sa cure en cachette, pour causer un jour l'étonnement et la joie de sa chère Claire, — laquelle ayant un très-joli talent de piano, se désolait par tous les bémols des tons mineurs, et déplorait que son époux ne pût jouir de son doigté et de son expression sur le clavier sonore à tous, muet pour le plus cher !

Le vieil Allemand traite donc son malade, et un mois ne s'est pas écoulé que déjà, du côté gauche, — côté du cœur, — l'infirmité a cédé en partie. Duvorsant, qui entend désormais le mouvement d'une montre appliquée à cette oreille jadis fermée par un coup de canon, ne dit rien encore de ce qui lui arrive et commence à prêter l'oreille à ce qui se passe chez lui. Un mois s'écoule encore... et le voilà presque guéri ! Et moins il est sourd, et plus il est muet... muet sur sa surdité disparue : c'est désormais pour lui comme une vie nouvelle, et telle que serait celle d'un myope qui n'aurait jamais porté de lunettes, et auquel on en poserait à l'âge de trente ans... quel spectacle !...

Mais hélas, madame, — cette ouïe reconquise faillit ravir à l'ex-marin tout son bonheur...

Claire avait une amie très-intime, qui passait chaque jour de longues heures avec elle. Claire ne se gênait point pour raconter à cette Pauline tout ce qui se passait autour d'elle, — et même en elle. Or, ces confidences n'étaient pas toujours de celles qui doivent avoir un mari pour auditeur. En effet, un autre loup de mer, momentanément jeté à sec sur le rivage, par un congé retour de l'Inde, passant son semestre à Paris, avait vu Mme Duvorsant dans un bal du faubourg Saint-Honoré.

Il s'en était épris, le lui avait dit, et faisait le diable à quatre pour le lui prouver. Claire ne s'était pas montrée assez sourde à ces déclarations, et il en naissait pour elle quelque embarras, vu l'impétuosité de l'assiégeant. Elle résistait de son mieux, c'était un fait ; mais à la façon dont elle racontait tout cela à Pauline, — tandis que Duvorsant, assis à l'écart, lisait *Daniel*, le nouveau et heureux roman de l'auteur de *Fanny* (16e édition !), — il était extrêmement aisé de comprendre qu'elle s'intéressait un peu ; — un peu trop, — aux désespoirs que ses refus de l'accueillir faisaient naître dans l'âme du corsaire, qui la poursuivait avec l'ardeur d'un homme en congé, comptant les semaines et les jours ! Donc, un vilain soir, Duvorsant comprit trop ce que sa femme exposait très-*clairement* et il ne s'en promit que plus opiniâtrément de rester aussi sourd que possible... sourd même au bien légitime désir d'éclater déjà !

Vous pressentez, n'est-ce pas, les complications comiques ou dramatiques que la situation peut fournir, et qui feraient assurément l'intéressant sujet d'une pièce de théâtre ? Huit jours ne s'étaient pas écoulés que Duvorsant apprenait, toujours en lisant dans son fauteuil avec la paisible apparence d'une oreille étrangère à tout ce qui bruit autour d'elle, que l'imprudente Claire avait à demi accordé un rendez-vous, — ou, si vous voulez, tout à fait accordé un demi rendez-vous, — à son impétueux et maritime adorateur. Mais rassurez-vous, ô esprit chagrin qu'inquiète et indigne déjà cette légèreté coupable. Le théâtre du crime était... le théâtre de l'Opéra-Comique, où l'on devait voir (prétexte) cet éternel et original chef-d'œuvre qu'on appelle *Zampa*, et Pauline accompagnée de son frère, un banquier, devait être de la partie. La loge louée d'avance était à salon, c'est-à-dire que ceux qui aiment la musique écoutent sur le devant, tandis que ceux qui préfèrent causer, — ou dormir, — se tiennent au fond, sous le globe dépoli du gaz.

En entendant toutes ces dispositions, Duvorsant continue de dissimuler, décidé toutefois à se rendre de son côté à cet opéra. — si peu comique pour lui, — et d'y suivre jusqu'au bout l'exécution de son plan.

En effet, vers neuf heures il est là, caché dans une baignoire, braquant sur la loge suspecte un véritable télescope marin. Jusque vers dix heures, tout va convenablement ; sa femme est sur le devant avec Pauline ; le frère de celle-ci se tient derrière, — il n'y a personne autre. Arrive un entr'acte, et avec cet entr'acte arrive une visite. C'est le galant triton ! Duvorsant se sent tous les nerfs vibrer, tout le sang bouillir... Mais pourtant quel mal y a-t-il à entendre *Zampa*, qui est une partition admirable, dans une loge à salon... surtout quand on ne va pas dans ce salon ? En effet, les deux femmes ne bougent pas du devant de la loge... et si Claire en bougeait, certes son mari grimperait sur-le-champ à l'abordage, et prendrait la loge d'assaut ! Mais rien ne motive cet excès, et une démarche intempestive peut lui faire brusquement perdre le fruit de sa longue dissimulation. Il attend donc, — ou plutôt il redoute...

Mais voici l'entr'acte. C'est une épreuve ! Sans changer de place les dames se retournent ; le triton leur parle... La conversation dure peu, il salue et sort ! Qu'est-ce que cela veut dire ?

L'opéra reprend. Au nouvel entr'acte, plus de g... lant ! il est bel et bien parti. Duvorsant rentre chez l... attendre sa femme. Elle revient... et son air n'off... trace d'aucune émotion coupable ou autre. Le lende... main Pauline arrive. Il reprend son *Daniel* et ... guet. On cause de la soirée Zampa. Il apprend ... le mot de l'énigme : le marin avait reçu dans la ... née ordre du ministre d'aller sur-le-champ s'emba... quer à Toulon, sur une frégate faisant partie de l'ex... pédition de l'Adriatique. Il fallait être en wagon à ... heures du matin avec des dépêches... ; il était ... venu à la hâte faire ses adieux, — musique d'Hé...

Mais qui ôtera désormais la défiance du cœur ... l'ex-sourd ? Il va redoubler de ruse, de surveillan... — de surdité ! Et la malheureuse Claire qui ne ... défie de rien ! Elle qui, quelque peu légère peut-... mais tout au plus, et très-sérieusement attachée à ... devoirs, n'est pourtant pas tout à fait détachée ... quelque coquetterie ?

Eh bien, il faut qu'elle soit avertie qu'autour d'e... ce ne sont pas seulement les murs qui ont des oreilles ; il faut que la ruse un peu violente de son jaloux ... soit révelée, et qu'une crise que pourraient ... tout moment, amener de fâcheuses et trompeuses ... parences, soit évitée entre ces gens, ces époux ... s'aiment ! C'est pourquoi nous jetons ici ce cri ... larme et cet avertissement salutaire : madame, ... dame, votre mari n'est plus sourd !

On nous écrit :

« Monsieur, allez-vous quelquefois au Cirque ... Champs-Elysées, dirigé depuis tant d'années ave... plus constant succès par MM. Dejean ? Je pense ... comme moi, monsieur, fatigué d'une promenade ... rale dans ce grand parc parisien qui commence ... Tuileries et ne finit pas au bois de Boulogne, ... avez dû, parfois, entrer vous reposer dans cette ... salle lumineuse et aérée qui s'ouvre de huit à dix ... res du soir au centre des massifs. Alors il vous ... venu, comme à moi, cette réflexion, que bien d'au... que vous et moi ont aussi dû faire, et que je veux ... muler ici, non pas précisément comme un reproch... M. Dejean, mais plutôt comme une invitation, ... incitation à s'efforcer de varier l'uniformité des ... cices que je ne crois point trop sévèrement quali... en les déclarant insipides...

» Quoi, depuis que ce genre de spectacle ex... c'est-à-dire du plus loin qu'il en souvienne à ... grands-pères, toujours les mêmes *cerceaux*, les mê... *banderolles*, les mêmes *écharpes !* Quoi, ce sera é... nellement ce blanc et débonnaire cheval, dont le ... notone galop semble mécaniquement réglé à Nu... berg, avec sa selle formant plate-forme, et tourn... tournant toujours, tandis qu'une demoiselle ou d... court vêtue et la bouche en cœur, saute pa-d... des aunes de calicot que des valets complaisant... glissent au passage à fleur de selle ?

» Quoi, sans cesse des tambours de papier, m...ns pour que cette demoiselle les creve en passant au ... vers, et qu'un pauvre clown qui se bat les flancs ... rire, en ramasse les morceaux et s'en fasse des ... choirs de poche ? Quoi, encore et toujours le ... pette blessé, le marin naufragé, le paysan ivre ... sauvage manœuvrant sa massue ? Et tout ceci, ... sieur, à la rigueur ce n'est qu'ennuyeux, rab... vieux comme le premier programme du Cirque ! ... que dire de ces pauvres enfants faisant de la gym... tique à vingt-cinq pieds en l'air, spectacle qui ... veille dans la foule qu'un sentiment pénible de ... reur et de commisération ?

» Les grands succes du Cirque sont aujourd'hui ... les épisodes, les grotesques, les exercices var... fantaisie, les scenes et surtout les interme... miques des clowns. M. Dejean a, ou doit avoir ... ce rapport un répertoire suffisant pour pouvoir ... primer de ses programmes ces banderolles, ce... mières, ces voltiges, ces cerceaux et autres vie... dont ne veulent plus les foires. Si l'art spéci... fournit rien pour remplacer ces insipides ... équestres, il faut mettre les écuyères et leurs pl... coursiers à la réforme. Il est bien certain que ... les chiens et les singes qu'on nous a parfois m... divertissaient infiniment mieux le public que ces ... et éternels exercices au petit galop. Les joue... violon américains, si nouveaux, si comiques, ... attirent légitimement la foule au Cirque, s... cette voie de l'originale fantaisie dont les ... aiment à se distraire, tandis que nul de ceux ... peut prendre intérêt aux voltiges de Mlles P... Amanda ou Rosalba, lesquelles ne parviennent ... un moment amusantes, que si elles manquent ... crever le tambour ou si elles perdent l'équilibre. ... compensation !

» La mort du clown Boswell a sans doute ... perte énorme pour le Cirque, et ce pauvre ho...

…é de sa vie même la célébrité qu'il s'était faite. … M. Dejean est trop habile, le nom qu'il porte est … populaire et trop estimé, pour qu'il ne redouble … d'efforts dans la nouveauté et l'attraction de son …tacle. Pour ma part, je prends la liberté de vous …aler, monsieur, les exercices qui font l'objet de … critique, persuadé que vous voudrez bien accueil… une demande de réforme qui est dans les vœux … très-grand nombre de spectateurs du Cirque.

…euillez agréer, etc.

» R..... »

Un étranger nous envoie la traduction sui… …e d'une ode adressée aux dames de Munich, pour …iciter d'avoir mis bas la crinoline, — et peut… …s armes avec elle, — comme étant un produit …ré de la France. Ainsi dépossédées de cet atour et … entours, désormais fluettes et étriquées, ces … paraîtront-elles aussi charmantes aux yeux de … étudiants bouillant de patriotisme et fumant …pe? Espérons-le pour elles, car plus l'immola… … grande, plus elle doit être comptée et chantée. … mot pour mot, la version du poëte germain, — … est, dit-on, une des jeunes renommées de la …de cette bonne bière, qui rime avec Bavière, … les estaminets font une si ample consomma… Le poëte s'est-il élevé à la hauteur du sacrifice … l'ampleur du sujet? En douter semblerait faire … de dépit, et l'affaire ne nous paraît assurément …sible. On va juger.

A L'ASSOCIATION DES FEMMES A MUNICH.

Gloire à vous, ô femmes sublimes et gracieuses,
Qui ont repris les modes allemandes,
Qui osent bannir hors des plaines allemandes
Les habillements parisiens!
Pour cette action, ô femmes héroïques,
Les plus beaux lauriers vous sont dûs;
Car vous aussi, vous combattez pour
La patrie allemande;
Car vous aussi, vous brisez la
Puissance française.
Vous ne voulez que des étoffes allemandes,
Que des rubans allemands.
Vous déclarez la guerre à toutes les
Crinolines.
Vous méprisez les vêtements français,
Et vous récoltez la plus grande gloire
De cette action;
Car toute l'Allemagne vous rendra
Hommage,
Ainsi qu'à la mode nationale des belles
Municoises.

…tte accumulation de belles pensées, d'images …ses et de rhétorique autrichienne est assuré… …en faite pour dédommager ces dames de la … leur tournure. Quelle Allemande ne se con… … de rester un peu plate, en lisant ce que des … exigeants pourraient seuls qualifier de plate …! Pourtant on nous assure que les Parisiennes, … éducation laisse étrangères au produit le plus … le plus mousseux de la Bavière, jurent de se … de ce dépouillement général de la crinoline …se. — Elles sont décidées, le soir en sortant …ctacle, à ne plus demander que des sorbets… … renoncent héroïquement aux *bavaroises!*

On aura sans doute lu une lettre écrite par …nnet à l'un des critiques de sa petite mais bien …agédie de *Selma*, récemment jouée à l'Odéon, … dans laquelle l'honorable académicien disait … en ces termes: « Qu'il n'avait jamais pu, … tout son désir, faire imprimer son *Arbogaste*, … un peu d'argent de trop… »

…sant cet aveu, un homme qui a eu plus de … tués sous lui que Murat, Hoche et Marceau … de chevaux tués sous eux, — mais qui toute… …st jamais sans en conduire quatre au moins à … guides, — M. Théodore Boulé, enfin, s'em… d'aller trouver M. Viennet avec lequel il était … bien des années et bien des journaux, et lui … imprimer sur-le-champ ledit *Arbogaste* dans …ortes de feuilles politiques et même littéraires, … à ce que la *pièce*, bien mise en batterie, fit … tous les côtés à la fois sur l'ennemi qui la siffla …outer, il y a vingt ans ou peu s'en faut, dans … ordinaire de ses passions, ci, à l'Odéon, aux … 30 sous par paire d'oreilles. Car alors, que … sifflé ce parterre pour vexer le gouverne… … la personne de ses amis? Hugo, Lamartine …gèrent eux-mêmes, s'ils s'étaient avisés de rimer, …er avec un ministre du tyran Louis-Philippe! … l'époque d'effervescence où un jour qu'il y … ne sait plus pourquoi, ou plutôt contre quoi, …station, » un père rencontrant son fils dans …es, et lui ayant demandé ce qu'il faisait là, … lui fit cette noble réponse:

« Mon père, je me promène contre le gouvernement! »

Donc M. Théodore Boulé mettait toutes ses presses de la rue Coq-Héron à la disposition du poëte nonagénaire, en pleine possession de l'immortalité viagère du pont des Arts, lorsqu'il apprit qu'il avait été prévenu de quelques instants par une offre de publication en compte à demi. M. Théodore Boulé offrait mieux et plus, car il ne voyait absolument qu'une chose, coûte que coûte: enlever du front d'*Arbogaste* l'affreux éteignoir qui servait de casque à ce farouche lieutenant de Valentinien! M. Viennet, voyant ainsi réalisé son long désir, donna carte blanche à la rue Coq Héron, et *Arbogaste* va paraître dans plusieurs des nombreux journaux de M. Théodore Boulé. Ce sera la curiosité littéraire du moment.

Un trait relatif aux spéculations littéraires d'il y a quinze ou vingt ans.

Il nous est offert par un volume que le hasard nous fait tomber sous la main, dans les arrière-fonds de la bibliothèque. Ce volume, imprimé avec prétention plutôt qu'avec luxe, contient une quarantaine de gravures anglaises, et cent cinquante têtes de chapitres, vignettes ou culs-de-lampes mêlés au texte. Les sujets des unes et des autres sont tout ce qu'il y a de plus incohérent et de plus disparate au monde. On y voit se succédant, se touchant:

Une vue d'Écosse par un temps d'orage, — une chasse indienne à l'éléphant, — le portrait de Washington, — un panneau de nature morte, — Don Quichotte et Sancho, — des chiens de chasse, — l'intérieur de la boutique d'un *apothecary*, — un clair de lune en pleine mer avec des barques de pêcheurs, — Mathilde et Malek-Adel, — un Christ au tombeau, — l'image d'une blonde lady, — un ballon tracassé par le vent, — l'évasion d'un prisonnier, — une course d'Epsom, — une vieille qui écume son pot, — la fuite de Charles I^er^, — une demoiselle à l'œil provoquant qui noue sa jarretière, — une embuscade de Peaux rouges, — le naufrage du *Kent*, — des melons, des radis et artichauts fraternisant dans un plat, — l'aurore du Guide, — le portrait de lady Macbeth, — un châlet, — une corne d'abondance versant des souliers, — un moulin, — un faisceau d'instruments astronomiques, — l'infortuné Dufavel, — l'arrestation d'une diligence, — un homme à la mer! — une chatte défendant ses petits… etc., etc., etc.

Eh bien… sur tous ces sujets extravagants et sans liaison aucune, il avait fallu que dix écrivains nommés à la table, composassent dix nouvelles, dix récits, ayant tête, corps et queue, — utilisant toutes ces gravures, toutes ces vignettes, — de façon à ce que celles-ci eussent l'air d'avoir été gravées très-expressément pour ce livre Keepsake, destiné à être cartonné en bleu ou en rose, à être trop doré — et vendu au premier jour de l'an 1842. Voici les noms des dix ouvriers en livres qui ont réussi à accomplir cet étrange tour de force d'invention, d'imagination, et qui l'ont fait de façon à tromper complétement le lecteur sur la ruse de l'éditeur. Je copie:

« Eugène Sue, Léon Gozlan, Alphonse Karr, Arsène Houssaye, le bibliophile Jacob, Marie Aycard, Albéric Second, Emile Souvestre, Louis Lurine, et… votre serviteur! »

Ce qui précède imprimé, nous couperons l'article et le placerons en tête de ce bizarre volume, lequel, proprement relié, ira prendre place sur le rayon des curiosités bibliographiques.

L'autre soir, dans un cercle des boulevards, un étranger présenté, que ses gains obstinés à l'écarté avaient fini par rendre un peu suspect, se trouvait, vers minuit, au tapis vert, et, pour la première fois peut être, en mauvaise veine. Quelqu'un qui partait le plaisanta sur ce revirement de la chance; et comme il venait de perdre un millier d'écus qu'il avait sur lui:

« — Vous partez? — dit le joueur à sec, — eh bien, laissez-moi cent francs, et je vous en rendrai bon compte demain matin.

» — Volontiers! » — fit l'autre en jetant un billet sur la table; puis il disparut.

Le lendemain, à onze heures du matin, le joueur arriva chez lui.

« — Et mes cent francs? — dit l'autre en riant.

» — Je vous les rapporte… avec les petits qu'ils ont fait!

» — Ah bah! comment donc cela? »

L'étranger posa sur la table une liasse de billets de mille francs: il y en avait vingt-six.

« — Ah ça, c'est une plaisanterie! — dit l'homme aux cent francs.

» — Vous avouerez au moins que ce n'est pas une mauvaise plaisanterie!… Vos cent francs ont passé vingt-deux fois en se multipliant par les paris. »

Le premier, stupéfait, voulut au moins partager. Impossible! Le joueur accepta à déjeuner, rien de plus. On dit que ce trait a brillamment reconstitué la moralité de l'étranger auprès du plus grand nombre des membres du cercle. D'autres y croient voir un trait d'habile rouerie…

Un mot cruel. L'autre soir, M^me^ de N***, qui est du mauvais côté de la cinquantaine, en conservant toutes ses prétentions à la jeunesse, à l'élégance, à la séduction, racontait l'impression qu'elle prétendait avoir causée en sortant de l'Opéra.

« — Tout le monde, — dit-elle, — quand je suis passée, se retournait…

» — C'est se détournait, qu'elle devrait dire, — murmura quelqu'un. »

Une plume, évidemment féminine, nous communique ces quelques mots extraits, — prétend-elle, — d'un dictionnaire de poche anglais:

« *Absurdité.* — Toute chose avancée par nos antagonistes, — contraire à notre routine, — ou au-dessus de notre intelligence.

» *Ancêtres.* — La vanterie (*the boast*) de ceux qui n'ont pas autre chose dont ils puissent se glorifier.

» *Appétit.* — Un assaisonnement donné par la nature aux pauvres, afin qu'ils puissent aimer ce qu'ils mangent; — et dont jouissent rarement les gens riches, bien qu'ils soient à même de manger ce qu'ils aiment.

» *Argument.* — Chez les fous: la colère, les vociférations ou la violence; — chez les ministres: la majorité; — chez les gens sensés: une saine raison.

» *Avarice.* — L'erreur des vieillards multipliant les liens qui les attachent à la terre, au moment où ils sont sur le point de la quitter, et augmentant ainsi l'amertume d'une séparation qu'il n'est pas en leur pouvoir de reculer.

» *Appât.* — Un animal empalé dans un hameçon, — à dessein d'en torturer un second, — pour l'amusement d'un troisième.

» *Bouche.* — Un instrument inutile pour bien des gens, lorsqu'il s'agit de produire les aliments de l'esprit, — mais d'un très-grand service chez d'autres pour faire disparaître les aliments du corps.

» *Bal.* — Une réunion où, dans le but ostensible de danser, les vieilles femmes rusent et jouent l'une contre l'autre pour de l'argent, — et les jeunes filles pour des maris.

» *Chaperon.* — Une femme mariée de dix-huit ans, conduisant dans le monde sa tante, — demoiselle de cinquante.

» *Cercueil.* — Le berceau dans lequel s'endort notre seconde enfance.

» *Compliment.* — Poussière jetée aux yeux de ceux dont on désire faire sa dupe.

» *Chaumière.* — Demeure supposée être celle du bonheur, par tous, — excepté par ceux qui l'habitent.

» *Critique.* — La ressource de ceux qui sont incapables de produire, de créer eux-mêmes, — et qui sont réduits à ergoter sur les travaux des autres.

» *Destinée.* — Le bouc émissaire que nous chargeons de toutes nos fautes, de toutes nos folies; — une nécessité que nous nommons invincible, lorsque nous n'avons aucune volonté de la combattre.

» *Écho.* — L'ombre d'un son.

» *Félicité.* — L'horizon de nos désirs, qui toujours s'éloigne à mesure que nous nous avançons vers lui.

» *Mariage.* — Prendre un compagnon de joug qui peut alléger le fardeau de la vie si vous tirez ensemble, — ou le rendre insupportable si vous tirez chacun de votre côté.

» *Mai.* — J'aimerais mieux vivre vingt mois de mai que quarante mois de novembre, » disait sir Thomas Wotton dans sa jeunesse; — et lorsque l'hiver de la vie fut arrivé, il désirait vivement le prolonger.

» *Misanthrope.* — Un homme qui est assez peu charitable — pour juger les autres d'après lui-même.

» *Roman.* — Se servir d'hommes et de femmes, au lieu d'animaux et d'oiseaux, pour construire une *fable* invraisemblable.

» *Satire.* — Attaquer les vices et les folies des hommes, au lieu de chercher à nous corriger de nos propres défauts.

» *Tombeau.* — La porte par laquelle nous passons du visible dans l'invisible monde.

» *Visage.* — Écho silencieux de l'âme. »

Nous ajouterons une définition, tirée d'une comédie de l'hiver dernier, à toutes celles tirées du dictionnaire de poche.

« *Expérience.* — Suite de sottises, qui ne vaut pas ce qu'elle coûte. »

Et enfin celle-ci, plus inédite.

« *Beauté.* — Chez la femme, — un des mérites du mari. »

JULES LECOMTE.

Sous-lieutenant.

Soldat volontaire.

Médecin.

Types de l'armée de Garibaldi, d'après des photographies envoyées par M. Léonce Dupont, correspondant du journal *le Pays*.

GORGONZOLA. — **A** Quartier général de l'empereur.

MAISON DE L'EMPEREUR. — Campement de la grande prévôté.

Passage de l'Adda par l'armée française sur le pont de bateaux établi à Cassano (13 juin), d'après les croquis de M. Moullin.

Conseil de guerre tenu à Cassano, sur la terrasse de la maison occupée par l'empereur.

AVIS IMPORTANT

Conformément à l'avis publié dans nos derniers numéros, nous rappelons à nos lecteurs qu'à partir du 1er juillet, c'est-à-dire du prochain numéro, le prix de l'abonnement au MONDE ILLUSTRÉ pour Paris et les Départements sera de : 21 francs par an; 11 francs par semestre; 6 francs par trimestre; pour l'Étranger, la surtaxe en plus.

A partir de la même époque, le prix du numéro sera fixé à 35 cent. pour Paris et 40 cent. pour les Départements. Chacun des numéros anciens, demandé quatre semaines après le jour de son apparition, sera vendu 40 cent. dans nos bureaux.

Le prix des volumes semestriels sera de 11 francs broché, et 16 francs relié et doré sur tranche.

Jusqu'à cette époque, les abonnés nouveaux, et ceux qui renouvelleront ou prolongeront un abonnement ancien, jouiront des prix actuels.

Bulletin analytique des opérations militaires de l'armée d'Italie. [1]

15 *juin*. — Évacuation de Montechiari par les Autrichiens qui y avaient concentré leurs forces. — Entrée dans Plaisance de la division d'Autemare, du 5e corps de l'armée d'Italie, sous le commandement du prince Napoléon. — L'empereur établit son quartier général à Covo, dans la villa du comte Secco d'Aragone, située à quatre kilomètres au-delà de Romano.

16 *juin*. — Combat de Castenodolo entre les chasseurs des Alpes et les troupes autrichiennes. L'ennemi éprouve des pertes sérieuses. — L'armée autrichienne s'établit sur les hauteurs de Castiglione; sa droite s'appuyait sur Lonato et sa gauche sur Castelgoffredo. — Le quartier général de l'empereur est porté à Calcio. Sa Majesté habite l'élégante villa du comte Oldofreddi de Turin.

17 *juin*. — Mantoue est déclarée en état de siége.

18 *juin*. — Entrée triomphale de l'empereur Napoléon dans la ville de Brescia. L'empereur descend à la Casa-Fenaroli. — L'empereur François-Joseph passe la revue des troupes des 7e et 8e corps d'armée campés à Lonato.

19 *juin*. — L'ennemi abandonne les fortes positions couvertes par la Chesia, qu'il avait défendues par de nombreux ouvrages de campagne, et passe le Mincio.

20 *juin*. — L'armée française occupe les positions fortifiées de Lonato, Castiglione et Montechiari, abandonnées par les Autrichiens.

FULGENCE GIRARD.

Melegnano (MARIGNAN).

Chaque jour complète les détails que le rapport du maréchal Baraguey-d'Hilliers a donnés sur le glorieux combat qui imprime au grand nom de Marignan une célébrité nouvelle; et ces renseignements, en révélant les circonstances particulières de ce combat, jettent un nouvel éclat sur la valeur de nos troupes et attribuent une importance plus frappante à ce haut fait d'armes. Indépendamment des deux épisodes publiés dans notre dernier numéro, nous donnons donc aujourd'hui une vue d'ensemble de cette brillante bataille.

Le village était défendu par un régiment saxon. S'ils ne possèdent pas la justesse de tir des chasseurs tyroliens, adresse qui eût disparu d'ailleurs dans une fusillade à aussi courte distance que celle qu'ils ouvrirent sur nos troupes, les soldats saxons sont doués d'une rare intrépidité. Délogés du cimetière où ils se défendirent avec une énergie acharnée, ils se rallièrent plusieurs fois, et, ce que n'avaient point encore fait les troupes ennemies depuis l'ouverture de la campagne, ils opérèrent des retours offensifs et abordèrent nos têtes de colonnes à la baïonnette. Le nombre des morts et des blessés qu'ils laissèrent sur les divers points où ils combattirent montre la courageuse obstination qu'ils déployèrent dans la lutte.

Pendant que les soldats français et piémontais rivalisent de courage, les femmes, elles, font assaut de charité et de dévouement. Les correspondances ne tarissent pas d'éloges sur la conduite des dames milanaises de toutes les classes de la société : de la riche bourgeoisie, comme de la haute noblesse. On sait que le soir est l'heure des plaisirs pour toute l'aristocratie italienne : c'est à cette heure que tout ce qui doit une position élevée à la naissance, à la fortune ou à toute autre source de richesse, se rend en voiture découverte sur le Cours. On s'imagine aisément que, le 9 juin au soir jour de l'entrée des souverains alliés dans Milan, l'empressement était encore plus grand.

Or, ce fut au moment où les équipages se pressaient en plus grand nombre sur le Corso, que la nouvelle de la victoire de Marignan circula de voiture en voiture, de groupe en groupe.. Ce fut d'abord un joyeux frémissement qui s'éleva de cette multitude élégante; puis on vit tous ces équipages s'éloigner successivement et disparaître. Où allaient-ils?... Ces jeunes femmes avaient-elles regagné leurs palais et leurs hôtels, à la pensée que tout triomphe s'achète à un prix funèbre et qu'il convenait peu de se réjouir, même du succès, quand tant de braves, qui payaient de leur sang la régénération de l'Italie, succombaient et souffraient pour cette grande cause? Elles avaient fait mieux que cela, elles avaient songé que c'était pour elles un devoir sacré de les secourir. Tous ces équipages s'étaient dirigés vers le champ de bataille pour recueillir et transporter les blessés; et ce qui était venu encore relever la générosité de cette touchante pensée, c'était la grâce pieuse, le dévouement cordial avec lesquels elle était exécutée. On voyait ces jeunes femmes en robes de gaze ou de moire recevoir elles-mêmes les blessés, les placer sur les coussins, leur donner les soins d'une mère ou d'une sœur (voir la première gravure de ce numéro); et, lorsque la voiture était pleine, elles montaient près du cocher et transportaient les malheureux ou dans leurs hôtels, ou dans ce bel hospice civil dont l'enceinte monumentale en marbre rouge renferme pas moins de deux mille lits; là, toutes ces gracieuses personnes se transformaient, selon les besoins du service, en sœurs de charité.

« Comme vous pourriez le croire, nous écrit à ce propos un des officiers de notre armée, les habitants de Milan ne passent pas tout leur temps à nous tresser des couronnes et à nous préparer de nouvelles fêtes : il y a temps pour tout. Les journées sont dignement et saintement employées; toutes nos belles Milanaises, dans les hôpitaux ou dans les maisons particulières transformées en ambulances, du matin au soir sont au chevet de nos blessés qu'elles consolent, qu'elles encouragent, qu'elles soignent de leurs blanches mains.

» En allant visiter mes camarades blessés, transportés à l'hôpital civil, j'y ai rencontré ma propriétaire, Mme Rougier, et sa tante, deux saintes personnes, occupées à panser comme de véritables sœurs de charité les nombreuses blessures d'un capitaine d'infanterie.

» Ce malheureux officier voulut témoigner sa reconnaissance pour tant de dévouement, mais son émotion fut si grande, qu'il ne put que dire : Merci! et en pressant fortement la main d'une de ces dames, il se mit à verser d'abondantes larmes. Peut-être songeait-il à sa mère, à sa sœur! »

Nous n'ajouterons qu'un mot : c'est que les blessés autrichiens recevaient eux-mêmes les plus tendres soins de ces jeunes femmes à qui, la veille encore, ils inspiraient des sentiments si opposés.

FULGENCE GIRARD.

Marche de l'armée française sur le Mincio.

L'entrée dans Milan n'aura été qu'un intermède dans le grand drame transporté des bords du Tessin sur les rives du Mincio.

Le samedi 11 juin, le départ était décidé et chaque général se rend it à son poste pour mettre ses divisions en mouvement. Dès le lendemain matin, le corps du maréchal Canrobert et l'armée sarde s'ébranlèrent à la fois vers cinq heures du matin. L'empereur ne quitta Milan avec la garde que dans l'après-midi, et établit le soir même son quartier général à Gorgonzola.

L'empereur, dont la marche dans la Lombardie ne cesse d'être une longue ovation, fut accueilli par la population de cette localité avec le plus ardent enthousiasme; il se rendit à la Villa Bresca, où M. Joseph Bresca, en l'absence des propriétaires dont il est l'agent, était venu le prier de descendre. Tout avait été disposé dans cette charmante habitation pour qu'il y trouvât une hospitalité sinon brillante, du moins confortable. Sa Majesté en témoigna le lendemain sa satisfaction à M. Bresca, en lui remettant une tabatière en or avec son chiffre en diamants; il quitta Gorgonzola à onze heures pour transporter son quartier général à Cassano, sur l'Adda, où le génie établit un pont de bateaux pour le passage de l'armée.

Cassano possédait naguère deux ponts de pierre. Un d'eux était visité par les touristes; ses voûtes, hardiment jetées sur la rivière, franchissaient son cours en deux arches; ce pont était son orgueil : un baril de poudre a suffi aux Autrichiens pour en faire une ruine.

Ce dont cette jolie bourgade pourrait être plus fière, et ce dont elle ne semble avoir aucun souci, c'est son site. Bâti sur la déclivité d'un coteau dont le versant descend en pente douce vers la rivière qui le baigne, ce village a pour perspective la verte et plantureuse vallée de l'Adda, et pour horizon les monts bergamesques d'un côté, et de l'autre les Alpes italiennes dont la chaîne aux teintes sombres, estompée par la distance, s'étend entre les pelouses fleuries, ses immenses pâturages et l'azur profond du ciel.

La maison où l'empereur passa la nuit était posée sur une élévation qui permettait au regard d'embrasser tout le panorama de ce riant et beau paysage.

Les équipages de l'empereur quittèrent Cassano le 14, à dix heures du matin. A onze heures et demie Napoléon III, couvert de poussière, entrait dans Treviglio au milieu des clameurs des habitants qui, à défaut de plus riches draperies, avaient décoré leurs maisons des rideaux de leurs fenêtres et des draps de leurs lits qu'ils avaient constellés de bouquets de fleurs.

LÉO DE BERNARD.

SALON DE 1859.

XXIX

Puisque ce n'est ni le talent, ni la science, ni la m... qui manquent aux peintres contemporains, il faut ... que ce soit le sentiment du beau, c'est peut-être ... simplement le modèle.

Le beau modèle a toujours plus ou moins man... aux artistes français.

Quand j'entre dans un atelier et que je vois Apollon ou ce Spartacus à quarante sous l'heure ne puis m'empêcher de remarquer qu'il y a aussi de cet homme-là à un dieu ou même à un hom... que du cheval de fiacre à un pur sang venu de L... dres ou de Tunis.

Les anciens n'avaient que de beaux modèles. Le ... diateur de la villa Borghèse, on le voyait tous les jo... dans les rues de Lacédémone. Mais si Agasias ne ... vait rencontré qu'une seule fois, il n'eût pas man... de le prendre par le bras et de l'entraîner à s... lier. Chamoléos, le beau jeune homme de Mégare d... chacun des baisers, selon Lucien, était estimé d... talents, nous est venu dans plus d'une fre... pl... s d'une statue. C'était Apollon amoureux. A... bia le, Charmide et Adimanthe nous sont venus a... sous la figure des jeunes dieux de l'Olympe. Pour sculpter ou pour les peindre, l'artiste les venait ... dier sur les places publiques ou chez les courtisa... Ils ne refusaient pas d'ailleurs d'aller à l'atelier ... ver un dialogue de Platon avec l'esprit d'Aspasie. le plus souvent, le peintre ou le sculpteur ne rec... chait le modèle que hors de chez lui, convaincu... cette vérité que l'homme qui pose se repose.

Sous notre ciel inclément, la pudeur atmosphér... nous a beaucoup trop habillé pour que les art... puissent nous étudier à loisir. Il leur est impossib... deviner les formes de nos pieds à travers nos bott... le mouvement de notre cou emprisonné dans la ... vate. Alcibiade et Chamoléos se promènent encore ... nos places publiques, mais ils ne posent plus que ... le cigare. La nature fait encore des Charmide e... Adimanthe, mais nous avons une seconde nature, ... nemie de la première, qui s'appelle la mode.

L'artiste moderne, d'ailleurs, sous prétexte ... n'est pas assez riche pour perdre son temps, n'... guère qu'à l'atelier; il ne veut pas aller dans le m... craignant de s'égarer dans la forêt des préjug... quelquefois, dans les beaux jours, il va en plein ... ture, c'est parce que les arbres poseront devant la... lui demander d'argent et sans lui rien dire. Je ... que le peintre ou le sculpteur moderne ne conna... assez la beauté moderne. Il ne la cherche pas; ... rencontre il ne la saisit pas au passage; il se con... des à peu près de l'atelier. Qu'aurait dit Zeux... voyant arriver devant lui, quand il venait de lu... mère, et qu'il vou ait peindre Junon, quelque p... fille affamée posant tour à tour pour l'art et po... mour, dévoilant, sans la sublime chasteté qui ... vraie robe de la femme, ce bras maigre, ce sein f... cette hanche appauvrie, toutes ces lignes dout... tous ces tons criards? A cette ostéologie que ne m... pas une chair féconde, toute fleurie du duvet ... pêche, Zeuxis dirait : « Tu n'es que le mensot... l'art. » Et Zeuxis irait voir les belles Athénien... gynécée. Le tort de l'artiste moderne est de ne pa... voir les belles Athéniennes, quand il n'a pas, comm... phaël et comme Titien, une Fornarine ou une Vi...

XXX

Que d'oublis qui ne font tort qu'à moi ! J'ai ... devant Cabat sans lui ôter mon chapeau. J'ai été ... pour M. Lévy : beaucoup de sentiment, mais ... pens de la beauté. Pourquoi n'ai je pas loué M. ... l'historien romanesque? — et M. Compte-Cali...

[1] Voir les numéros des 21 mai, 4, 11 et 18 juin.

peint dans le bleu; — et M. Ruyperez? un Espagnol du temps que les Flandres étaient espagnoles; — et M. Brion? qui peint si juste avec la couleur locale, en Allemagne comme en Bretagne; — et M. de Bar? qui, à Bonifacio comme devant les Pyramides, a portraituré fidèlement la grande nature; — et M. Baudit? qui a peint avec sentiment une page religieuse du Morbihan; — et M. Gorecki? qui a su faire un bon tableau après tous les chefs-d'œuvre qui représentent la mort du Christ; — et M. Détouche? historien du dix-septième siècle; — et M. Marchal? ce petit Greuze obstiné; — et M. Nègre? qui a peint son *homme* d'une main sculpturale: — et M. Lambron? qui arrête tout le monde à sa *Flânerie*, à la *Giorgion*; — et M. Emile Carlier? qui chante son idylle; — et M. Coroenne? qui chante son *Chant du Départ*; — et M. Legendre? un coloriste qui jure par Delacroix et Belloc; — et M. Cabanel? — et M. Leloir? — et M. Pilliard? — et M. Houzé? — et M. Jacquand? — et ce pauvre Jean-Baptiste Guignet? mort à l'œuvre comme son frère Adrien, braves artistes tués avant l'heure sur ce terrible champ de bataille de l'art, où l'on ne vous tient compte de rien, pas même de la mort, quand vous n'êtes pas du bataillon sacré.

Jean Baptiste Guignet est allé mourir à Aix. Sa dernière pensée, — une simple esquisse au fusain, — est une pensée triste. Il a voulu représenter l'opinion publique. Je ne sais si ce pauvre Jean-Baptiste Guignet s'est enfui là-haut avec les illusions de la gloire, mais sa femme lui a fait croire toujours à celles de l'amour; ce sont les meilleures.

M. Dauzats voyage toujours dans le pays du soleil.

Avez-vous eu peur des *Fantômes* de M. Ludovic Piette? une page charmante à midi, mais que je craindrais à minuit. J'aimerais mieux avoir chez moi les jolies imaginations de M. Picou ou de M. Woillemot.

M. Charles Giraud est décidément notre meilleur peintre d'intérieurs, le *Cabinet du comte de Nieuwerkerke* est un chef d'œuvre de vérité et de lumière. Seydners faisait peindre ses figures par Rubens; pourquoi Eugène Giraud ne peuple-t-il pas les intérieurs de son frère? Deux autres frères, Edouard et Théodore Frère, celui d'Ecouen et celui de Montmorency, se sont disputé les bonnes places par une foule de petits tableaux que se disputeront plus ou moins les amateurs.

M. Isambert grimace l'antique avec un vrai talent.

M. Saint-Jean répand toujours de belles roses moitié vraies moitié artificielles. M. Perrachon en cueille de fort jolies. Je vous recommande ces bouquetières brevetées qui ont un champ fertile sur leur palette.

N'ai je pas oublié de parler de la belle *Bataille de Trasimène*, par M. Benedict Masson? C'est Tite-Live et Decamps tout à la fois, mais à force de vaillance le peintre va jusqu'à la témérité et ne se contient plus. En l'absence d'Horace Vernet, il tient la belle place avec Yvon, Pils, Rigo, Dumaresq, — dont l'œuvre est aujourd'hui reproduite par le *Monde illustré*, — et quelques autres déjà nommés qui enlèvent leurs succès à la baïonnette.

M. Chifflard n'a pas un nom harmonieux comme Raphaël ou Corrége; mais ce nom est inscrit désormais au grand livre d'or de la peinture. M. Chifflard est un hardi chercheur qui trouve et qui trouvera. Il a du dessin, de la palette et du style.

M. Etex, sculpteur et peintre comme Clesinger, a exposé quatre panneaux décoratifs d'un salon de bains, — les *Saisons*, — rondes d'enfants, j'allais dire de petits amours, échappés d'un carton de Boucher.

M. Paul Flandrin proteste par la poésie de ses paysages contre les réalistes qui s'acharnent au trivial. Il est de la belle école de M. Ingres comme son frère. Il choisit les titres comme Hippolyte choisit les types. Il ne se contente pas des à peu près, il ose finir ce qui glace un peu son savant pinceau. Mais, je l'ai dit déjà, la nature, la vraie école, finit tout ce qu'elle fait.

Comment ai je pu chercher la nature au Palais de l'Industrie sans m'arrêter dans les paysages romanesques, je veux dire romantiques de Paul Huet?

Quand on n'a ni Poussin ni Claude Lorrain, on voyage encore avec beaucoup de charme avec tous ces Flamands francisés qui s'acharnent à la surface comme M. Veyrassat.

Combien de paysagistes qui méritent au moins un mot, sinon un alinéa, comme MM. Aligny, Desgoffes, Lamorinière, Belly, Lavieille, Devilly, Deshayes, Desjobert, Pasini, Hagemann, Balleroy, Lambinet, Jules André, Contant, Tournemine, Fiers, Auguste Bonheur, Jules Coignet, ceux d'hier et ceux d'aujourd hui. Nous ne nommons pas M. Merme; le *Monde illustré* reproduira son tableau, et c'est le plus bel éloge qu'il puisse en faire.

Les paysagistes s'imaginent un peu trop qu'ils font la pluie et le beau temps. L'un d'eux m'écrit des injures — anonymes — sous prétexte que je ne comprends pas la nature. Il s'indigne de me voir préférer le Poussin à M. Palizzi, — *les Bergers d'Arcadie* à *la Traite des veaux*. Je le condamne à trois heures de détention parmi les veaux de M. Palizzi.

M. Penquilly est toujours ce peintre original qui a horreur du monde connu. Cette fois, il s'en est allé vaillamment dans l'autre monde faire le mélodrame de la Danse macabre, moitié en allemand, moitié en français. C'est un succès. L'ombre d'Holbein protége cet étrange tableau.

Pourquoi n'ai-je pas complimenté M. Court et M. Tissot sur leurs portraits: M. Court pour le velouté de ses yeux de femmes, — un secret qu'il n'a dit à personne; — et M. Tissot pour sa manière simplificative, — le mot n'est pas simple, — de peindre en glacis?

Sur l'idée de M. Henri Didier, M. Eugène Lami a peint vingt aquarelles pour illustrer les œuvres d'Alfred de Musset. Ces aquarelles sont fort jolies de ton et fort spirituelles de touche; mais ont-elles bien le sentiment profond qui a fait Alfred de Musset poëte?

Vous auriez beau traverser rapidement les salles des pastels et des dessins, vous seriez forcé d'admirer le portrait de la princesse Clotilde, par Eugène Giraud, — déjà nommé, — un beau portrait saisi dans son expression et son caractère par un artiste qui sait faire poser ses modèles ou qui sait se poser devant eux. Vous seriez pareillement forcé d'admirer les *Souvenirs d'Orient*, de Bida, des miracles de vérité. Vous vous arrêteriez un instant devant les fusains de M. Borione et de M. Dubouché. Dans ces salles trop désertes, il y a beaucoup à louer, depuis les portraits sérieux de M. Heim jusqu'aux ailes d'éventail de MM. Baron, Vidal, Hamon et C^{ie}.

Charles Quint ramassait le pinceau du Titien; M^{me} la princesse Mathilde ramasse le crayon de la Rosalba et s'en sert comme une grande artiste.

Et les miniatures? Il y a des merveilles de M^{me} Herbelin, de M^{me} Dallemagne et de M. Maxime David.

Les gravures sont dignes d'éloges. On remarquera parmi les œuvres exposées, la plupart des gravures publiées par l'*Artiste*, sous la direction de Théophile Gautier.

Les vrais artistes, — les peintres comme les architectes, — s'arrêtent longtemps devant le temple grec restitué par le très-savant M. Hittorff. Le porticum décoré de la naissance des Muses, peint par M. Ingres, mérite à lui seul un voyage à l'Exposition. Rien n'est plus beau. Un grand peintre se révèle, même dans les infiniments petits.

Il faut étudier, avec M. Victor Baltard, *le Projet d'achèvement et de modification de la façade de Saint-Eustache*. Et, après avoir étudié, on donnera raison à l'architecte, parce qu'après avoir bien cherché on ne trouvera pas mieux. Commencer, c'est si facile; mais achever!

XXXI

La sculpture est de toute antiquité. Le soleil a été le premier dessinateur en jouant avec les ombres. Je crois que dans le paradis perdu Caïn a sculpté des idoles. Dans la Genèse, ne voyons-nous pas que Rachel parvint à dérober les dieux de son père, c'est-à-dire les petites statues de bronze sans doute que Laban adorait. Les Égyptiens comme les Hébreux ont été sculpteurs dès les premiers âges; mais comme ils n'étaient pas beaux et comme ils n'avaient qu'un sentiment confus de l'idéal, ils ne créèrent que des figures monstrueuses. Les beaux Phéniciens étaient plus artistes. Homère, ce grand poëte des dieux et des hommes, a consacré le génie des Phéniciens. « Le fils de Pelée pose pour prix de la course un cratère d'argent qui l'emportait beaucoup en beauté sur tous les pareils ouvrages, car c'étaient les Sidoniens qui l'avaient travaillé. » Un autre grand poëte, Salomon, prit des architectes phéniciens pour élever le temple aux colonnes d'or. Les Étrusques vinrent avec Dédale et son école marquer leur caractère grandiose. Dédale, c'était Michel-Ange avant la lettre. Enfin, les Grecs, ces dieux de la sculpture, donnèrent au monde, par leurs œuvres, l'immortelle leçon du beau.

L'art a eu ses trois âges sous les Grecs. L'âge d'or, c'est-à-dire l'âge de Phidias, ce demi dieu qui fut toujours grand, terrible ou sublime comme la majesté, un fils de Jupiter, qui donnait au marbre la vie héroïque; l'âge d'argent, c'est-à-dire l'âge de Praxitèle, qui représente la beauté sous la forme des trois Grâces; il est encore grand, mais il n'est déjà plus terrible; il a perdu son caractère divin, ses dieux se changent en hommes; l'âge de fer, c'est-à-dire l'âge de Lysippe. Sous la main élégante de ce maître, la grande ligne se brise: voici le contour ondoyant. Ce n'est plus par l'œil de l'idéal que regarde le sculpteur il voit la nature face à face, il ne veut lutter qu'avec elle, il ne se souvient même pas que l'homme est un dieu tombé. L'heure de la décadence a déjà sonné; heureusement Phidias, couché dans le tombeau, se relève avec ses œuvres pour appeler encore à son école austère tous ceux qui sont dignes de toucher au marbre.

L'âge d'or avait commencé avec les dieux d'Homère; l'âge de fer fut salué par les courtisanes d'Athènes. Sous le premier âge, les Grecs ne connaissaient que deux Grâces, comme ils ne connaissaient que deux Muses: celle de l'Olympe et celle de la Terre, celle qui suit les dieux et celle qui précède les hommes. La première, enveloppée dans sa grandeur et sa sublimité, dédaigne les admirations et passe altière dans le cortége des enthousiastes; la seconde soulève sa lèvre par un sourire et se retourne à demi pour que tous les regards montent vers elle: c'est déjà la Coquetterie, c'est déjà la Célimène. Phidias n'a connu que la Grâce olympienne; Lysippe n'a vu que la Grâce terrestre. Entre ces deux maîtres, il y a tout un monde: le cycle s'ouvre et se referme, tout est trouvé, tout est perdu. Le premier monte avec les dieux; le second tombe, mais tombe comme le gladiateur antique.

Et pourtant, quand plus tard Lucien cherchera la beauté idéale, il ne la trouvera pas seulement dans Phidias, il ne s'arrêtera pas même à Praxitèle, il descendra jusqu'à Lysippe. Il décidera que la beauté n'est pas une, qu'il lui faut trois styles, qu'il a fallu trois âges pour lui donner la vie. Ainsi, il veut bien que la ligne du visage soit empruntée à Phidias dans la Vénus de Lemnos; mais il aime mieux le front plus ombragé et la chevelure plus voluptueuse de la Vénus d'Alcamène; il prend les yeux aux courtisanes de Lysippe.

La décadence a créé la troisième grâce: celle qui se couronne de pampres et qui rit du rire lascif des bacchantes. C'en est fait de l'art sacré qui habite les temples, le marbre est à jamais profané; il a été un culte, il n'est plus qu'un amour, il ne sera bientôt plus qu'une débauche.

Cette troisième grâce est celle de M. Clesinger, mais comme il la possède bien! Comme elle aime les caresses de son ciseau, et comme elle lui sourit de son beau rire amoureux!

L'exposition de M. Clesinger est considérable: sa *Zingara*, qui est en sculpture ce qu'est en peinture sa fameuse Ève couchée dans le paradis, mais plus qu'elle encore c'est la grâce dans la force. La *Sapho* est très-finement touchée, d'un joli style, mais un peu étouffée sous les ornements et le coloriage. M. Clesinger a touché à tout, même à la tête du Christ, qu'il a sculptée avec beaucoup de caractère. Sa *Transteverine* est une admirable créature digne du grand art, qui ne serait pas déplacée dans les plus beaux musées.

La sculpture à l'Exposition me paraît dominer la peinture; là au moins nous sommes délivrés de l'éternel paysage qui nous crée la nature sur tous les tons, mais surtout sur le vert cru: je regrette vivement de n'avoir pas commencé ma critique par la sculpture; aujourd'hui que j'ai fini, je ne puis que donner le conseil au lecteur, dans ses dernières promenades, de négliger un peu la toile pour le marbre. Beaucoup de maîtres sont absents dont les œuvres sont partout, excepté à l'Exposition. A Versailles, au Louvre, à l'Institut, sur les places publiques, jusqu'à Saint-Pétersbourg, où M. Lemaire a exécuté la *Résurrection du Christ*, au fronton de Saint-Isaac, fort belle chose si l'on en juge par la photographie. C'est donc hors du Palais de l'Industrie qu'il faut étudier les nouvelles œuvres de MM. Dumont, Duret, Petitot, Nanteuil, Seurre et Préault. M. Jouffroy termine une figure qui sera son chef-d'œuvre et qui sera un chef d'œuvre; M. Jaley, qui nous a doté de deux figures si poétiques, la *Pudeur* et la *Rêverie*, qui sont deux muses de plus, n'est pas absent de l'Exposition. On y reconnaît sa main savante et fine dans deux bustes en marbre des princes Stourdza.

M. de Nieuwerkerke a aussi deux bustes de femmes qui sont charmants: c'est la vie elle-même; le marbre va parler.

Un autre portrait vivant, c'est celui de M. de Mercey par M. Oliva, qui a très-bien rendu le caractère du nouveau membre de l'Institut. M. Adam-Salomon est aussi un portraitiste en marbre. Celui-là aime les poëtes, il a représenté avec une vérité couronnée d'idéal M. de Lamartine et M^{me} de Girardin. — M. Auvray, qui est du pays de Watteau, a taillé d'une main légère le buste du peintre des *Fêtes galantes*. — M. Brian a représenté le graveur Edelinck; — M. Cavelier, Ary Scheffer et Henriquel Dupont, deux beaux bustes. — Je citerai encore parmi les portraitistes en marbre, M. Lequesne qui sculpte toujours un peu dans l'atelier de Pradier; — M. Courtet qui nous a habitués à ses jolis bustes; — M. Millet, qui n'a pas oublié que son maître, David d'Angers, a laissé tout un musée de beaux médaillons; — M^{me} Le Fèvre Deumier, une vaillante femme qui passe avec la même grâce de son salon à son atelier: — MM. Etex, Pollet, Villain, les frères Dantan, Crauck, Ramus, Mathieu Moinnier, Robert, qui encore? M. Fremiet qui portraiture très fidèlement les cent gardes, les zouaves, les artilleurs et les hussards.

M^{me} Noemi Constant continue Pradier son maître, à la Bibliothèque du Louvre. M. Courtet fait sourire

ENSEMBLE DU COMBAT DE MARIGNAN, LE 11 JUIN 1859. (D'après des croquis de M. Durand-Brager.)

N, LE 11 JUIN 1859. (D'après des croquis de M. Durand-Brager.)

le marbre ; c'est l'écol
pleurer le marbre ; c'es**fois, les prison-**
Nymphe de M. Courtet **d'hui.**
vièvre de M. Maindron. J
M. Felon, ma's je suis sû puisque la guerre
M. Foyattier a eu l'idée la faim et la soif,
une *Immaculée conception* s-nous de la voir
chrétien au monde païen lo se. Elle tend de
lope et Sapho sur le moc gens bien élevés,
la figure de *la Républi*
meure fidèle à la méd ar se convaincre de
groupe et au bas-relief. e, qui existe entre
M. Prouha est un cha d'ennemi à ennemi
l'école de M. Dumont ; s autrefois après le
est surtout de la Renaiss isonniers.
tiendra bien sa place dan iter les premiers),
faut pas être sculpteur arsenal d'Alger, à
sant ses deux groupes : eur d'un soleil qui
geant ses enfants. rochaient pas avec
Ces deux hommes, liés trophée, à la porte
à la main, c'est le duel oué le. Souvent ils
et rien qu'en regardant empêcher de s'éva-
aujourd'hui, nos lecteur nes excessives, rui-
mérite de l'œuvre du Su chat toujours lent,
La Chute des feuilles Constantinople et
d'œuvre de sentiment et urs captifs après la
statue : à l'exposition de
cerné la première médai ent catholiques, les
le monde m'a donné raiso moins cruels envers
Je voudrais rendre tou et les Turcs, et cela
Desprez, Chatrousse, Tin mpire. Il ne survi-
mann, dix autres dignes t parmi ceux qu'ils
Je finis, sans avoir dit x d'exil.
de 1859, sans renfermer ux prisonniers de la
est riche et curieux B uze les charmes de
du renouvellement dans s des mines d'Oren-
timent de la nature, sino
grandes pages douteuses ouffrances, les hu-
tableaux charmants ; tou lles étaient exposés
vaisss ; tout un monde d r les Autrichiens ?
trouvera mieux. A ma de sont déjà dans la
un illustre curieux qui sez grande pour les
humbles toiles, qui sa ue on dit Caprée, et
le plus petit fragment ani
blait par son sourire, enc eau dans la mer et
du style. Il me parla avec dra de la formidable
lante école française, si ançais, retenus pri-
qui domine aujourd'hui t outh et à Plymouth.
la grandeur, l'esprit, le c uleux dans ses pro-
dessiner et qui sait pein ndurées, sans trêve
crayon des maîtres antiqu re, dans les cachots.
Ce critique si bienveillant, duits à l'anthropo-
il se nomme ?—Je me tron milliers d'exemples
c'est un peintre, — M. In eusement burlesque,
par son nom. e par la faim, étaient

——— non de philanthro-
ance que nous allons
Le rêve de mil, chargé de visiter
(*Suite*)anglais, se présente
— La bande de Schindes entassaient les ma-
ruck. Toutes ces idées fra et officier-magistrat
gel, il se jugea perdu. La ion de trois jeunes
des pas couraient dans le bondissaient de joie
chaient évidemment le r lui. A la vue de ces
d'armes... Il se souvint q soignés, si dodus, les
sus de lui... et comme de s chevreuils, des fai-
à coup, il ne douta point s, ils eurent des sé-
Le fait est que le gendre, H des fanfares de faim
dès le commencement en s. Mon Dieu ! murmu-
hauteur de quinze à vingt pissants ! qu'on se
de trouver sa fenêtre ouve délices, qu'on se pas-
Il y eut un instant de sil près une inspection
lir ; quant à moi, je me d le souterraine de ca-
avait pu se procurer ces dété, jugeant qu'il était
que le meunier, ayant été trois chiens. Mais il
fier à personne. ioms, par leurs plus
— Tu sauras, reprit mon roulades et les trilles
existait entre Pierre Ringe, et les plus douces à
meunier était morte depuis hiens ne répondaient
enfant, lequel devait succé maire s'inquiéta. On
de sa mère et de son aïeul... fit toutes les perqui-
avec un étranger, et n'épr ès, pas deux sur trois,
sa fille encore en nourrice ommissaire de l'ami-
résolu de se remarier ; il c t comment ses trois
Neustadt, et le gendre, me avoir ainsi disparu,
moulin et d'un riche hérita vers mylord par les
fonde aversion pour son be r sur une assiette un
— Mais encore une fois, ement nettoyés, polis,
qui sais-tu ces choses ? as ! c'était tout ce qui
— Je les sais, fit-il grav prisonniers français,
le reste : — La plupart des ir, venaient rendre à
cusation sont exacts, et comme consolation, ce
teur de celui qui l'a dres lui laissant le choix
brigands, après avoir décore de souvenir, ou de
s sculptait en petits
1 Voir les numéros 110 et 112. corbeilles. Mylord dut

le marbre; c'est l'école antique; M. Maindron fait pleurer le marbre; c'est l'école moderne. J'aime la *Nymphe* de M. Courtet comme j'aime la *Sainte Geneviève* de M. Maindron. Je n'ai pas vu la *Vanité* de M. Felon, mais je suis sûr que c'est une jolie chose; M. Foyattier a eu l'idée assez singulière de sculpter une *Immaculée conception*; M. Klagmann va du monde chrétien au monde païen; M. Loison a chanté Pénélope et Sapho sur le mode corinthien. M. Oudiné dont la figure de *la République* a monétisé le talent, demeure fidèle à la médaille, mais s'élève jusqu'au groupe et au bas-relief.

M. Prouha est un charmant sculpteur qui illustre l'école de M. Dumont; s'il est antique et moderne, il est surtout de la Renaissance. Sa *Muse de l'Inspiration* tiendra bien sa place dans la cour du Louvre, où il ne faut pas être sculpteur à demi. On saluera en passant ses deux groupes : *Diane au repos* et *Médée égorgeant ses enfants*.

Ces deux hommes, liés par une ceinture, un couteau à la main, c'est le duel en Scandinavie au moyen âge, et rien qu'en regardant le dessin que nous publions aujourd'hui, nos lecteurs pourront se convaincre du mérite de l'œuvre du Suédois Molin.

La Chute des feuilles de M. Schroder est un chef-d'œuvre de sentiment et de finesse. Je connaissais cette statue : à l'exposition de Blois, en 1858, je lui ai décerné la première médaille, je suis bien sûr que tout le monde m'a donné raison à l'exposition de Paris.

Je voudrais rendre toute justice à MM. Chambard, Desprez, Chatrousse, Tinant, Mène, Guillaume, Klagmann, dix autres dignes d'éloges.

Je finis, sans avoir dit mon dernier mot : le salon de 1859, sans renfermer beaucoup de chefs-d'œuvre, est riche et curieux. Beaucoup de noms nouveaux, du renouvellement dans les talents connus; un vif sentiment de la nature, sinon un sentiment profond; de grandes pages douteuses, mais une infinité de petits tableaux charmants; toutes les écoles, même les mauvaises; tout un monde qui cherche, qui trouve, qui trouvera mieux. A ma dernière station, j'ai rencontré un illustre curieux qui daignait s'arrêter aux plus humbles toiles, qui saluait d'un regard sympathique le plus petit fragment annonçant un artiste, qui semblait par son sourire, encourager le moindre sentiment du style. Il me parla avec enthousiasme de cette vaillante école française, si féconde depuis deux siècles, qui domine aujourd'hui toutes les écoles par la variété, la grandeur, l'esprit, le charme, que sais-je? qui sait dessiner et qui sait peindre, qui retrouve encore le crayon des maîtres antiques et la palette vénitienne. Ce critique si bienveillant, voulez-vous savoir comment il se nomme?—Je me trompe, ce n'est pas un critique, c'est un peintre,— M. Ingres,— pour appeler le génie par son nom.

ARSÈNE HOUSSAYE.

Le rêve de mon cousin Elof.

(*Suite et fin.*) 1

— La bande de Schinderhannes exploitait le Hundsruck. Toutes ces idées frappèrent le malheureux Ringel, il se jugea perdu. La pluie commençait à faiblir et des pas couraient dans le moulin; les bandits cherchaient évidemment le maître... Ringel n'avait pas d'armes... Il se souvint que son gendre était au-dessus de lui... et comme de grands cris s'élevèrent tout à coup, il ne douta point qu'ils ne l'eussent découvert. Le fait est que le gendre, Hans Omacht, s'était échappé dès le commencement en sautant dans le jardin, d'une hauteur de quinze à vingt pieds... Les bandits venaient de trouver sa fenêtre ouverte...

Il y eut un instant de silence; Elof parut se recueillir; quant à moi, je me demandais par quel moyen il avait pu se procurer ces détails, d'autant plus étranges que le meunier, ayant été assassiné, n'avait pu les confier à personne.

— Tu sauras, reprit mon cousin, qu'une haine sourde existait entre Pierre Ringel et son gendre; la fille du meunier était morte depuis quelques mois, laissant un enfant, lequel devait succéder naturellement aux biens de sa mère et de son aïeul... Mais Ringel, se voyant seul avec un étranger, et n'éprouvant pas pour l'enfant de sa fille encore en nourrice une grande affection, avait résolu de se remarier; il courtisait une vieille fille de Neustadt, et le gendre, menacé de se voir frustré du moulin et d'un riche héritage, avait conçu la plus profonde aversion pour son beau-père...

— Mais encore une fois, Elof, m'écriai-je, d'où et par qui sais-tu ces choses?

— Je les sais, fit-il gravement; cela suffit. Ecoute le reste : — La plupart des faits que relate l'acte d'accusation sont exacts, et cela prouve l'esprit observateur de celui qui l'a dressé. Il est très-vrai que les brigands, après avoir découvert la retraite de Ringel, brisèrent la vitre de la porte, qu'ils menacèrent de le fusiller par cette ouverture, s'il ne tirait pas le verrou... Il est très-vrai que Ringel, ne pouvant se dérober aux canons de leurs fusils, croisés vers les deux angles de la chambre, finit par céder à ces menaces de mort... qu'il ouvrit, et fut maltraité d'une façon horrible... qu'après l'avoir dépouillé de ses vêtements jusqu'à la chemise, et ne pouvant tirer de lui les sommes qu'ils supposaient avec raison être cachées dans le moulin, il est encore vrai que les brigands lui lièrent de la mèche soufrée entre les doigts, pour lui arracher des aveux par la souffrance... Mais Ringel, fort avare, aurait supporté la mort, plutôt que de déceler ses cachettes... et d'ailleurs, tandis que l'on battait le briquet pour allumer la mèche, se dégageant de l'étreinte des misérables qui le tenaient à la gorge, il se précipita par une lucarne dans la fosse du moulin. Il était alors environ quatre heures du matin; la pluie avait cessé.. Ringel, élevé sur le bord de l'eau, nageait admirablement. . Il se laissa donc aller au courant de l'Erbach, dont les flots, gonflés par les pluies, se précipitaient avec un immense mugissement vers le Rhin. Rien n'eût été plus facile au meunier que d'aborder; mais, supposant quelques bandits postés le long de la rive, il craignait de retomber entre leurs mains et ne voulait prendre pied que plus bas, au milieu d'un terrain marécageux couvert de roseaux, sûr que pas un bandit ne pouvait se trouver en cet endroit. En effet, au bout de vingt minutes, se sentant fatigué et glacé jusqu'à la moelle des os, il fit un crochet pour gagner le bord de la mare. En ce moment, la lune, jusqu'alors couverte de nuages, étendit sur la campagne un rayon limpide; le meunier, haletant, aperçut à quinze pas de lui un homme debout dans un bateau. Il le reconnut : c'était son gendre. — Hans, lui dit-il tout essoufflé, c'est moi! tends-moi la rame. — Mais Hans, sans répondre, leva la rame.. Ringel comprit... il jeta un cri plein d'indignation et de désespoir... La rame lui tomba sur la tête... Il disparut! Cependant la vigueur du vieillard était telle, qu'après un étourdissement de quelques secondes il revint à la surface... Un second coup de rame le tua! — Voilà comment les choses se sont passées, Christian... C'est pour ce fait que Gilger a été guillotiné à Trèves, tandis que le gendre Omacht est propriétaire du moulin et jouit de la réputation d'honnête homme!

Elof se tut... et moi, le regardant, la bouche béante, il me semblait voir passer devant mes yeux ce drame lugubre.

— Mais, pour l'amour de Dieu, cousin, m'écriai-je...

— Ce n'est pas tout, interrompit Elof, hier tu me parus surpris de la question que j'adressai à Mme la baronne Freitag : Si les morts ont d'habitude les yeux ouverts?

— Sans doute, et je ne fus pas le seul que cette question étonna.

— Eh bien, Christian, tu vas savoir pourquoi je l'adressai. Avant tout, il est bon de te dire que je n'ai jamais vu de morts... Rien que l'idée d'aller en voir m'épouvante... Je n'ai vu qu'un mort... un seul... *en rêve*... dès ma plus tendre enfance... Ce mort, échoué dans les roseaux, avait la bouche ouverte et les yeux aussi... Il me semble toujours le voir... la face pâle, ses grands yeux bleuâtres tournés vers le ciel... le corps battu des flots, s'agitant doucement... les bras raides, étendu sur la vase où rampent mille insectes immondes, des écrevisses, des grenouilles, tandis qu'au-dessus les grandes feuilles effilées d'un vieux saule se balancent au souffle de la brise. Je vois ce cadavre nu, abandonné!... Au loin, le paysage désert... les toits bruns de Birkenfeld à l'horizon... quelques oiseaux tournoyant au-dessus dans les airs... Je vois ensuite, le soir, un homme descendre l'Erbach brumeuse, s'approcher du corps, après avoir bien découvert l'immense plaine déserte... puis tirer de son bateau une longue gaffe, et d'un coup vigoureux dans le flanc du cadavre l'attirer au milieu du courant... Mais le mort surnage... Alors, l'homme lui attache une lourde pierre au cou... il disparaît. Ce mort, c'est le meunier Ringel... et l'homme, c'est son gendre, l'honnête Hans Omacht!

— Mais, cousin, tout ceci n'est qu'un rêve.

— Un rêve? fit Elof, un rêve? Pourtant, Christian, tu le vois, mon rêve ne m'avait pas trompé. Les morts ont les yeux ouverts... et la bouche aussi! Personne ne me l'avait appris... Et d'aussi loin que je me rappelle, quand on parlait de morts, je me les représentais sous la figure effrayante de ce cadavre. D'où me venait cette image? Était-ce un souvenir? Non, à l'époque où ces faits se passèrent je ne vivais pas encore... Était-ce une de ces visions magnétiques dont le monde s'entretient depuis un siècle, sans pouvoir les définir? Était-ce le fluide vital, qu'on nomme âme, volonté, souffle, et qui se transmettait d'un organisme à l'autre? Que sais-je, moi! Mais ce fait, depuis mon enfance, ne cesse de me préoccuper. Te dirai-je une chose encore plus significative... une chose incroyable... absurde... et vraie pourtant?... Oui, tu sauras tout... je te l'ai promis. Il y a quelques jours, passant au bord de l'Erbach et doutant de mes impressions, me traitant moi-même de visionnaire... tout à coup, malgré ma répugnance instinctive, presque invincible, je me dirigeai vers le moulin. J'y entrai, espérant que la vue de l'intérieur dissiperait de vaines illusions... Eh bien, juge de mon saisissement, lorsque je trouvai toutes choses comme je me l'étais imaginé : La haute charpente avec ses poutres croisées, l'escalier de bois montant au grenier, la meule, la lucarne et son barreau de fer rompu, mais réparé maintenant d'un double anneau qui lui donne plus de solidité... la chambre de Ringel, et sa petite vitre pour épier le travail intérieur du moulin... tout... tout enfin. . jusqu'aux moindres... jusqu'aux plus infimes détails .. Je reste stupéfait!... En ce moment, un pas lourd retentit au haut de l'escalier... Ce pas me fait tressaillir... Il descend!... Je voudrais me sauver... Une force inconnue me retient... C'est lui, me dis-je. En effet. . c'est bien lui... Hans, le gendre de Ringel, devenu vieux à son tour... Il a le crâne chauve, les joues creuses, la face sillonnée des rides de l'avarice et peut-être du remords... Il serre les lèvres; puis, d'un air patelin... souriant... il me demande :

— Que désire monsieur?

— Oh! rien... je suis entré par simple curiosité... Vous avez un beau moulin, monsieur... me permettez-vous de le visiter?

Il ne dit rien et m'observe. Après avoir parcouru la salle inférieure, je traverse le petit pont en face... au-dessus de l'écluse... je suis le bord de la rivière... Voici le sentier... là-bas les roseaux... j'y vais tout tremblant... De grands arbres... de hautes broussailles... quelques roches éparses me reportent vers de lointains souvenirs. La mare est sèche... j'y entre, foulant aux pieds les prêles et les joncs flétris... Enfin, j'arrive à l'endroit que j'ai vu tant de fois dans mes rêves... C'est là, dans ce petit enfoncement, que gisait le mort... Je m'arrête et me perds dans d'immenses et singulières méditations. Puis, me réveillant et frappant du pied la terre : oui... oui, me dis-je... c'est ici que je l'ai vu. En ce moment, un bruit imperceptible me fait tressaillir... Je me retourne, et qu'est-ce que je vois? le gendre... le meunier... pâle... la bouche frémissante .. l'œil étincelant. Il m'avait suivi!...

— Que faites-vous là? me dit-il brusquement.

— Moi... rien... monsieur... je regarde!...

— Vous regardez!.. Que regardez-vous?

— Oh! rien.. je voulais voir...

— Vous n'avez rien à voir ici!

Comme j'allais répondre, il ajouta d'un ton rude :

— Passez votre chemin!

La physionomie de cet homme avait quelque chose d'épouvantable; un éclair sinistre illuminait son regard... Nous étions seuls... la nuit tombait... je m'empressai d'obéir!

Telle est l'exacte vérité, Christian; maintenant dis-moi, si tu veux, que mon rêve est absurde, qu'il n'a pas le sens commun, tout cela ne m'empêchera pas d'y croire. Oui, Hans a tué son beau-père.. j'en suis sûr... je l'affirmerais sous le couteau de la guillotine!...

— Mais alors il faut le dénoncer! m'écriai-je en me levant... il faut arracher son masque à ce misérable!

— Le dénoncer! y songes-tu, Christian?... Pour dénoncer le meunier, il faudrait des preuves matérielles .. et ces preuves manquent... Si j'allais raconter mon rêve au vieux procureur Mathias Hertzberg, il me rirait au nez... Peut-être même me ferait-il arrêter et conduire dans une maison de fous!.. Qu'est-ce qu'un rêve pour les gens raisonnables?... Une divagation de l'esprit pendant le sommeil... rien.. moins que rien!

— C'est juste, Elof... c'est juste... Quand on ne comprend pas une chose, on la nie... c'est plus simple que de l'approfondir... La raison est une belle découverte!

Nous redescendîmes l'escalier de la bibliothèque tout méditatifs. Cette histoire m'avait bouleversé!

ERCKMANN-CHATRIAN.

1 Voir les numéros 110 et 112.

COURRIER D'ITALIE.

(Correspondance particulière du *Monde illustré*.)

Mon cher directeur,

… régiment est encore à Milan : nous partons ce … où allons-nous? c'est ce que nous dira le colonel … nous aurons le sac au dos, — au combat, sans … On s'attend à une grande bataille d'ici à peu de … Et ma foi ! tout le monde la demande avec im… ce. Depuis quinze grands jours nous n'avons pas … é la moindre politesse avec MM. les Autrichiens. … devient une Capoue; on nous inonde de fleurs … sourires; mais les épaulettes et les croix d'hon… ne tombent pas comme les bouquets, et ce n'est … ns les jardins qu'on attrape de l'avancement. … plutôt dans les cimetières. Avez-vous remarqué … st presque toujours là que le combat devient …? On teint en rouge les cyprès verts, et l'on n'a … baisser pour être dans la tombe.

… ai rien de bien nouveau à vous apprendre. Tous … sodes des derniers combats ont été contés et re… ; les chroniqueurs sont aux abois. Ces pauvres … queurs, ils ont eu plus d'inquiétudes à eux tout … ue tout le reste de l'armée. Ils ont peur d'être … comme des pièces de quatre, *rayés* par ordre du … r général. On est pourtant très-aimable pour … mais ils ne peuvent aller aussi en avant que … t l'on ne voit pas au fort de la mêlée beaucoup … ingotes noires trancher sur le rouge de nos cu…

… ille, cependant, présente l'aspect le plus pit… e. Ce ne sont qu'aides de camp allant et ve… u galop de leurs chevaux, en ayant soin de ne … urter ces gaillards qui ont, les uns la tête en… ée d'un linge blanc, les autres le bras en écharpe, … une béquille; ce sont les blessés qui peuvent … r et qui dans quinze jours demanderont à re… r au combat.

… rues sont à chaque instant traversées par des … de jeunes gens qui viennent de s'inscrire comme … aires dans le corps des chasseurs des Alpes. Ils … à quels dangers ils courent, et qu'il en mourra … oup dans les montagnes, au bord des fleuves et au … s citadelles, sans qu'on ait même le temps de … leurs noms sur une croix de bois ou sur une … du chemin. Mais ils veulent être au premier … recevoir les première balles, les premiers tra… à l'affranchissement de l'Italie. Le prestige … par Garibaldi est immense. Vous savez ce qu'il … commencement de la guerre, et comment il ou… campagne. C'était après quelques jours de mar… cée à travers les montagnes, la nuit, sans que … ne pût entendre le bruit que fait un peuple qui … n pas conquérir, mais reprendre sa liberté; … il fut arrivé en face de la Lombardie, avant de … vancer son cheval sur la terre battue par les … x des Autrichiens, au moment où ses volon… llaient poser le pied sur le sol qu'ils venaient … r, ils les fit arrêter; les officiers mirent pied …, un silence solennel se fit dans les rangs, et … ous le ciel bleu, ils s'agenouillèrent; les chefs … ent leur sabre dans le chemin, les soldats firent … la crosse des carabines sur les pierres de la … Garibaldi, debout à la tête des bataillons, domi… plaine; il étendit sa grande épée, les bénit, … les fit se relever, et, poussant son cheval en … rdie, il cria : « En avant! en avant! » Les ba… s'ébranlèrent; vous savez quel chemin ils ont … uis.

… housiasme qu'excite le chef de partisans chez … lats, nos généraux l'excitent chez les leurs. … vons que le bâton de nos maréchaux n'est pas … uille d'honneur donnée aux invalides du dé… nt. Ils l'ont coupé sur le champ de bataille et … llé en pleine victoire. Nous savons qu'au be… heure des combats suprêmes, ils le jetteraient … de la mêlée et nous diraient : « Venez le re… ! » Les généraux ennemis, eux aussi, sont … ils défendent vaillamment leur patrie; mais ils … re à trop forte partie.

… ait que le général Giulay est remplacé par un … qu'on appelle Schlick et qui porte toujours … eau noir sur l'œil gauche, à la suite d'un coup … rapé sur quelque champ de bataille de l'empire … mullait beaucoup de coups de sabre.

… ons que ses bulletins ne ressembleront pas à … son prédécesseur. Il croira au succès en borgne, … veugle.

… ommes de ma compagnie et moi nous nous … tous, j'allais dire comme des Ponts-Neufs, mais … ponts se portent mal depuis quelque temps, … ichiens les font sauter à qui mieux mieux. Je … e que nous avons tous bon pied, bon œil.

… un dieu pour les soldats, comme il y en a un … ivrognes. Dans la vie ordinaire, sous les plus douces températures, il pleut des rhumatismes, des courants d'air, il tombe des rhumes à pleins nez. Ici, nous avons eu la moitié du temps les pieds dans l'eau, on pourrait dire que nous avons traversé le pays à la nage; le ciel qui ne veut plus avoir pour l'Italie que des sourires a vite pleuré toutes ses larmes, vidé ses urnes; et, avant de tremper une soupe aux Autrichiens nous avons été trempés comme un millier de caniches. Le bon Dieu a arrosé nos épaulettes. Mais on dirait qu'il y a dans l'air un immense rideau de flanelle qui sert à tout le régiment et préserve des rhumatismes. On n'a guère d'autre douleur que celle d'avoir à décrotter énergiquement ses souliers, son uniforme, et d'astiquer avec rage son fusil, de frotter son canon et sa poignée de sabre comme on frotterait un Croate. Seulement le fusil et le sabre arrivent à avoir belle mine, tandis qu'un Croate est d'autant plus laid qu'il a été plus frotté.

Il nous est arrivé de nous battre mouillés comme des canards. On se dépêche d'aller au feu pour faire sécher l'eau, et l'on commence par faire essuyer un revers à l'ennemi, le soir on essuie le reste, et on bat encore le tout le lendemain.

Ce qui est moins gai, c'est le combat à jeun. Le feu est allumé, les marmites sont suspendues, le café chauffé! on va servir. Baoum! comme au café de la Rotonde, quand le gros Jean versait. Baoum! baoum! c'est le canon qui parle, ce drôle d'animal qui ne ronfle que quand il ne dort pas, et ne se porte bien que quand il vomit. Vite aux fusils! En route! crient les officiers qui arment leurs revolvers. Tout le monde est debout. — En avant! crient les chefs, et le bataillon s'ébranle! En avant! répètent les soldats des premiers rangs, et le cri grandit, se prolonge, s'étend, court sur toute la ligne, et l'air frémit au son de cette mélopée terrible! On se presse, on bondit, voilà l'ennemi. Que chacun fasse son devoir!

Tout le monde le fait; quelques-uns font plus. On racontait hier dans le régiment l'acte de folie héroïque accompli par un chasseur à pied, qui a été saltimbanque avant d'être soldat, et qui passait sa vie à marcher sur ses mains. Depuis la guerre il marche sur les têtes des Autrichiens. Voici comment :

A Magenta, les officiers autrichiens, pour briser le prestige qui s'attache à la baïonnette, jettent leur épée, sautent sur les lourds fusils de quelques soldats, et les voilà qui chargent nos zouaves. Mais ils en sont pour leur courage; la baïonnette n'est terrible que dans des mains françaises. Dans un coin cependant, quatre des nôtres sont repoussés, un groupe audacieux les bouscule, ils vont tomber percés de coups. Soudain l'on voit un corps s'élancer dans l'air et retomber dans la foule des ennemis; les hommes s'agitent comme des vagues; et, au milieu d'eux, comme un noyé qui revient à la surface, apparaît le chasseur, la figure en sang, un tronçon de fer à chaque main, porte sur les épaules de ceux qu'il frappe. Trois minutes après, la place était à nos soldats. Ils perdaient le sang par tous les membres, mais ils étaient encore debout, et sur un monceau de cadavres frappés à la tête. Notre clown en était quitte pour quatre morsures aux jambes et un trou au côté gauche. C'est le colonel qui l'a pansé au retour. Il n'a fallu que deux centimètres de ruban rouge. Il y a trois ans, ce soldat se disloquait sur les places, et faisait le saut périlleux par-dessus des chaises boiteuses.

Pendant qu'on bavarde ainsi dans le camp, les Autrichiens évacuent; ils se retranchent dans le quadrilatère. Il faut que cette figure géométrique leur inspire une bien grande confiance pour que ces messieurs se décident à sacrifier toutes leurs munitions et provisions à l'heure du départ. Jusqu'à présent, j'avais entendu dire qu'on jetait de la poudre aux moineaux, les Autrichiens la jettent aux carpes. Il n'est pas de fleuve dans lequel ils n'en aient précipité des quintaux. Si la poudre fait sur les poissons lombards l'effet qu'elle produit sur les soldats français Dieu sait ce que deviendront les Naïades, et ce qui se passera sous les flots.

L'autre jour, dans un village, l'ennemi a fait un appel général des barriques, et, avant de lever le pied, il paraît qu'ils n'ont pas mal levé le coude! On a bu ce jour-là encore plus de canons que les Français n'en ont pris dans toutes les guerres de l'Empire. Quand les Autrichiens commencèrent à bégayer, ils crurent que le télégraphe bégayait aussi, et ils lui coupèrent le fil. Deux heures après, ils avaient perdu celui de leurs idées, et ils traçaient en marchant des figures géométriques qui n'avaient pas la régularité du quadrilatère. A défaut de l'ivresse du triomphe, ils ont peut-être voulu montrer aux populations le triomphe de l'ivresse. Mais, ce qu'il y a de certain, c'est que nous ne tarderons pas à les dégriser.

A la semaine prochaine, si j'ai encore mon porte-pipe dans son entier.

Agréez, etc., BORDOUIN.

Les prisonniers de guerre autrefois, les prisonniers de guerre aujourd'hui.

Tout se civilise, même la guerre; et puisque la guerre est inhérente à notre nature comme la faim et la soif, comme la haine et l'amour, félicitons-nous de la voir se faire loyale, bienveillante et courtoise. Elle tend de plus en plus à devenir un duel entre gens bien élevés, qui s'estiment tout en se tuant.

Les preuves ne manquent pas pour se convaincre de la différence, toute à notre avantage, qui existe entre la manière de se traiter aujourd'hui d'ennemi à ennemi et la façon dont on se conduisait autrefois après le combat, c'est-à-dire à l'égard des prisonniers.

Les Turcs, par exemple (pour les citer les premiers), employaient les prisonniers, dans l'arsenal d'Alger, à porter des fardeaux énormes à l'ardeur d'un soleil qui les rendait fous, quand ils ne les accrochaient pas avec des crampons de fer, en manière de trophée, à la porte sanglante de Babazoun ou de Babeloué le. Souvent ils leur crevaient les yeux afin de les empêcher de s'évader; et ce n'est que contre des sommes excessives, ruineuses, qu'ils consentaient à un rachat toujours lent, toujours très-difficile à réaliser. Constantinople et Smyrne ne traitaient pas mieux leurs captifs après la guerre.

Quoique très-chrétiens et infiniment catholiques, les Espagnols ne se sont pas montrés moins cruels envers leurs prisonniers que les Algériens et les Turcs, et cela jusqu'aux dernières guerres de l'empire. Il ne survivait pas cinq prisonniers sur cent parmi ceux qu'ils envoyaient à Cabrera et autres lieux d'exil.

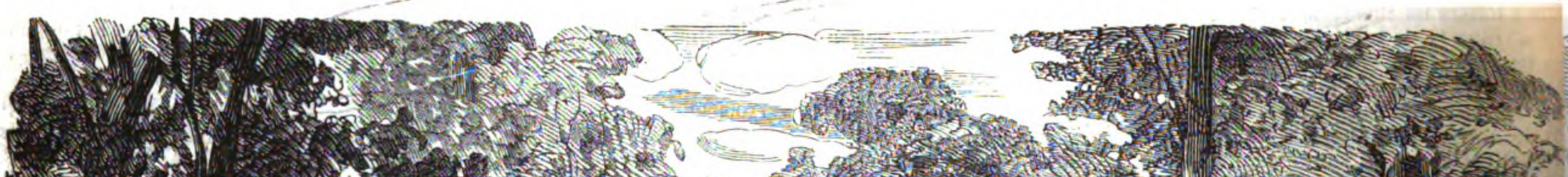
Les Russes ont fait connaître aux prisonniers de la grande guerre de mil huit cent douze les charmes de Tobolsk, d'Irkoutsk et les douceurs des mines d'Orenbourg.

Qui a oublié les privations, les souffrances, les humiliations et les abjections auxquelles étaient exposés les prisonniers de guerre faits par les Autrichiens? Olmütz, Spielberg! ces deux noms sont déjà dans la légende; l'histoire n'était pas assez grande pour les contenir. On dit Spielberg comme on dit Caprée, et nous ne disons rien de Cattaro.

Tant qu'il y aura une goutte d'eau dans la mer et un marin au monde, on se souviendra de la formidable condition de misère faite aux Français, retenus prisonniers par les Anglais à Portsmouth et à Plymouth. La mythologie n'a rien d'aussi fabuleux dans ses prodiges que les tortures qu'ils ont endurées, sans trêve ni repos, dans les pontons; ou à terre, dans les cachots. La privation les avait presque réduits à l'anthropophagie. Un seul exemple entre des milliers d'exemples attestera, sous une forme douloureusement burlesque, à quel degré de démence, produite par la faim, étaient montés ces malheureux-là.

Dans un but de surveillance et non de philanthropie, tout l'indique dans la circonstance que nous allons rapporter, un commissaire spécial, chargé de visiter les prisons au nom de l'amirauté anglaise, se présente un jour à celle de Portsmouth où s'entassaient les marins français faits prisonniers. Cet officier-magistrat s'était fait suivre dans sa mission de trois jeunes chiens, de belle et noble race, qui bondissaient de joie à ses côtés, devant lui, derrière lui. A la vue de ces animaux si bien nourris, si bien soignés, si dodus, les prisonniers crurent tous voir des chevreuils, des faisans, des perdrix, des cailles. Tous, ils eurent des séductions de gibier; et il s'éleva des fanfares de faim dans les solitudes de leur estomac. Mon Dieu! murmurèrent-ils, que ces chiens sont appétissants! qu'on se passerait, pour les manger avec délices, qu'on se passerait de truffes et de citrons! Après une inspection de deux heures à travers une ville souterraine de cachots, le commissaire de l'amirauté, jugeant qu'il était temps de se retirer, appela ses trois chiens. Mais il eut beau les appeler par leurs noms, par leurs plus jolis surnoms, les siffler avec les roulades et les trilles les plus amicales dans sa bouche, et les plus douces à leurs oreilles, les trois folâtres chiens ne repondaient pas. Qu'étaient-ils devenus? leur maître s'inquiéta. On eut recours aux recherches, on fit toutes les perquisitions imaginables; pas de chiens, pas deux sur trois, pas un seulement. Désolé, le commissaire de l'amirauté se retirait, se demandant comment ses trois fidèles compagnons pouvaient avoir ainsi disparu, quand un prisonnier, depêché vers mylord par les autres prisonniers, vint lui offrir sur une assiette un monceau de petits os blancs, finement nettoyés, polis, brillants comme de l'ivoire. Hélas! c'était tout ce qui restait de ses trois chiens. Les prisonniers français, après s'être régalés de leur chair, venaient rendre à mylord, comme hommage et comme consolation, ce qu'ils n'avaient pas pu manger, lui laissant le choix délicat ou d'emporter ces os à titre de souvenir, ou de les confier à leur habileté qui les sculpterait en petits étuis ou en charmantes petites corbeilles. Mylord dut

Pont de bateaux sur la Muzza, d'après des croquis de M. Durand-Brager.



Bureau des postes pour le service de l'empereur, campement de Calcio, d'après des croquis de M. Moullin.

de sérieuses ré-
s sur le régime
des prisons
outh, en se re-
avec son rapport
s ses trois chiens.
elques heures seu-
t, dans l'intervalle
visite, trois chiens
de vie avaient été
tués, dépouillés,
chés, cuits et man-
st-ce que cela, ainsi
ous l'avons dit plus
ne touchait pas à
ropophagie? De là
ger mylord lui-
qu'y avait-il?
otre côté, sans que
ssions, nous Fran-
ussi barbares que
nemis avec les pri-
que le sort des
nous octroyait,
les nourrissions
pendant de filets
mois, d'ailes de
ux, de blanc-
et de suprêmes
lles. Nous aurions
si, à la rigueur,
es petites duretés
ser. Le fort Saint-
le fort Saint-Nico-
arseille, le fort La-
à Toulon, et bien
forts n'étaient
r ceux que nous
mions, le séjour
et des grâces,
on disait alors
almanach des Mu-
Restauration, il
proclamer à son
marqua, pour les
civilisées, l'heure
umanité plus large
tous. On sait avec
bonté les prison-
espagnols furent

SALON DE 1859. — Un duel au moyen âge, en Scandinavie, groupe en plâtre par M. J. P. Molin, de Gothembourg (Suède), élève de Thorwaldsen. (N° 4419.)

traités. Depuis ce moment, le régime est toujours allé en s'améliorant, et au fond, c'est justice envers elles-mêmes et envers les autres de la part des nations.

L'excès même de bons traitements pour les prisonniers de guerre ne saurait être pris pour de la faiblesse; car, en saine logique, un prisonnier de guerre n'est coupable de rien du tout. Quels sont ses torts? Pourquoi le punir? de quoi le punir? D'avoir servi son roi? d'avoir défendu son pays? Qui oserait proférer une pareille monstruosité? Un temps même n'est pas loin où, le droit des gens parvenu à sa dernière expression, il ne sera plus du tout possible de faire des prisonniers. Il faudra se borner à empêcher tout simplement les soldats recueillis dans les rangs ennemis après la bataille, de prendre les armes dans la même campagne.

En attendant ces temps meilleurs, il est beau de voir l'élan avec lequel pauvres et riches en France se préoccupent des blessés et des prisonniers de la guerre actuelle sans distinction de drapeau. L'armée n'étant plus un corps séparé de la nation comme autrefois, c'est elle-même, la nation, qui se bat dans la personne de ses enfants, de ses neveux, de ses petits-enfants, de

DE 1859. — ÉPISODE DE LA GUERRE DE CRIMÉE. — Mort du général Bizot, tableau de M. Dumaresq, copié par lui-même, gravé par M. Maurand. (N° 74.)

ceux qu'elle aime. Il est donc naturel qu'elle veille précieusement de loin sur sa famille, et qu'elle lui envoie, comme elle commença si généreusement à le faire à l'époque de la guerre de Crimée, tout ce qui peut contribuer à adoucir les conséquences de la lutte avec les climats et avec les hommes. Et voilà ce qu'elle pratique en ce moment avec une touchante et sainte unanimité. On a demandé de la charpie, les mairies en reçoivent chaque jour, chaque heure, des ballots; l'armée a besoin de toile, la France en enverra de quoi couvrir l'Autriche, assez pour l'envelopper, assez pour lui faire un linceul. Tout le monde a lu ce trait si simple et si biblique que vient de populariser Alphonse Karr dans le dernier numéro de ses spirituelles *Guêpes*, ce trait de la pauvre femme qui coupe, dans la longueur de son unique drap de lit, deux bandes pour faire de la charpie aux blessés. Quand on demande à la pauvre vieille comment, après un tel sacrifice, elle s'y prendra pour se coucher, elle répond : — *Je me ratatinerai un peu.* Le denier de la veuve n'est pas plus beau que ce lambeau de toile, et la réponse de la vieille est de celles qui font plus d'effet sur les masses que les phrases les mieux arrangées de nos livres et de nos drames. C'est du vrai cœur.

Voilà pour les pauvres, parlons un peu des riches; eux aussi font quelquefois le bien sans bruit et sans ostentation. Le hasard nous fit connaître l'autre jour, par une lettre qu'un de nos amis venait de recevoir d'Italie, qu'un propriétaire de Tain, dans la Drôme, avait expédié à l'armée française cinq cents bouteilles de vin de l'Hermitage, avec prière adressée aux chefs de distribuer ce vin à qui bon leur semblerait, parmi les soldats : à ceux qui vont se battre, afin qu'ils soient plus gais; comme à ceux qui reviennent de se battre, pour rendre la vigueur à leurs forces épuisées. J'ai demandé à un profès dans l'ordre des coteaux quel était le prix de ce vin, et le profès m'a répondu qu'il coûtait dix francs la bouteille. Dix francs! J'ai voulu savoir de quel nom se nommait un propriétaire de Tain qui adressait ainsi cinq mille francs de vin à des gens qui ne pourraient, eux, jamais le remercier, ne le connaissant pas. Et j'ai fini par apprendre que ce propriétaire, qui obtiendra devant Dieu le pardon de bien des propriétaires, se nommait BERGIER; et que ce M. Bergier était le plus riche et le plus fameux des marchands de vins des belles contrées du midi, qu'il était enfin le propriétaire du célèbre clos de l'Hermitage. *Jamais propriétaire n'eut un vin aussi généreux, jamais vin n'eut un aussi généreux propriétaire*, voilà ce qu'il faut écrire désormais sur les bouteilles de l'Hermitage.

Cherchez maintenant dans les guerres d'autrefois de pareils dévouements et vous ne trouverez rien qui puisse s'y comparer. Il est vrai que la cause de celle qu'on fait aujourd'hui est belle et que les soldats qui la défendent sont par leur courage à la hauteur de cette cause.

Puisse la charpie de la vieille leur être inutile, et puisse le vin de l'Hermitage encourager le vin de Bordeaux et le vin de Champagne à prendre le même chemin que lui. Ce sont deux nobles vins aussi. Se montreront-ils moins Français?

LÉON GOZLAN.

MÉMOIRES D'UN MUSICIEN. [1]

(Suite et fin du chapitre XLIX.)

Mes dettes payées, me voyant encore possesseur d'une fort belle somme, je ne songeai qu'à l'employer musicalement. « Il faut, me dis-je, que tout autre travail cessant, j'écrive une maîtresse-œuvre, sur un plan neuf et vaste, une œuvre grandiose, passionnée, pleine aussi de fantaisie, digne enfin d'être dédiée à l'artiste illustre à qui je dois tant. » Pendant que je ruminais ce projet, Paganini dont la santé empirait à Paris, se vit contraint de repartir pour Marseille, et de là pour Nice, d'où, hélas, il n'est plus revenu. Je lui soumis par lettres divers sujets pour la grande composition que je méditais et dont je lui avais parlé. « Je n'ai, me répondit-il, aucun conseil à vous donner là-dessus, vous savez mieux que personne ce qui peut vous convenir. »

Enfin, après une assez longue indécision, je m'arrêtai à l'idée d'une symphonie avec chœurs, chants et récitatif choral, dont le drame de Shakespeare, *Roméo et Juliette*, serait le sujet sublime et toujours nouveau. J'écrivis en prose tout le texte destiné au chant entre les morceaux de musique instrumentale; Emile Deschamps, avec sa charmante obligeance ordinaire et sa facilité extraordinaire, le mit en vers et je commençai.

Ah! cette fois, plus de feuilletons, ou du moins presque plus; j'avais de l'argent, Paganini me l'avait donné pour faire de la musique et j'en fis. Je travaillai pendant sept mois à ma symphonie, sans m'interrompre plus de trois ou quatre jours sur trente pour quoi que ce fût.

De quelle ardente vie je vécus pendant tout ce temps! avec quelle vigueur je nageai sur cette grande mer de poésie, caressé par la folle brise de la fantaisie, sous les chauds rayons de ce soleil d'amour qu'alluma Shakespeare, et me croyant la force d'arriver à l'île merveilleuse où s'élève le temple de l'art pur!

Il ne m'appartient pas de décider si j'y suis ou non parvenu. Telle qu'elle était alors, cette partition fut exécutée trois fois de suite sous ma direction au Conservatoire et trois fois elle parut avoir un véritable succès. Je sentis pourtant aussitôt que j'aurais beaucoup à y retoucher, et je me mis à l'étudier sérieusement sous toutes ses faces. A mon inexprimable regret, Paganini ne l'a jamais entendue ni lue. J'espérais toujours le voir revenir à Paris, j'attendais d'ailleurs que la symphonie fût entièrement parachevée et imprimée pour la lui envoyer; et, sur ces entrefaites, il mourut à Nice, en me laissant avec tant d'autres poignants regrets, celui d'ignorer s'il eût jugé digne de lui l'œuvre entreprise avant tout pour lui plaire, et dans l'intention de justifier à ses propres yeux ce qu'il avait fait pour l'auteur. Lui aussi parut éprouver un vif chagrin de ne pas connaître *Roméo et Juliette*, et il me l'exprima dans sa lettre de Nice du 7 janvier 1840, où se trouvait encore cette phrase : « Maintenant tout est fait, l'envie ne peut plus que se taire. » Pauvre cher grand ami! il n'a jamais lu, heureusement, ce qu'ont écrit plusieurs journaux sur le plan de l'ouvrage, sur l'introduction, sur l'adagio, sur la fée Mab, sur le récit du père Laurence. L'un me reprochait comme une extravagance d'avoir tenté cette nouvelle forme de symphonie, l'autre ne trouvait dans le scherzo de la fée Mab qu'un petit bruit grotesque semblable à celui *des seringues mal graissées*. Un troisième, en parlant de la scène d'amour, de l'adagio, du morceau que les trois quarts des musiciens de l'Europe qui le connaissent, mettent maintenant au-dessus de tout ce que j'ai écrit, assurait que *je n'avais pas compris Shakespeare!!!* Quand on me prouvera cela...

Jamais critiques plus inattendues ne m'ont plus cruellement blessé! et, selon l'usage, aucun des aristarques, qui ont écrit pour ou contre cet ouvrage, ne m'a indiqué un seul de ses défauts, que j'ai corrigés plus tard successivement quand j'ai pu les reconnaître.

M. Frankoski (le secrétaire d'Ernst) m'ayant signalé à Vienne la mauvaise et trop brusque terminaison du *Scherzo de la fée Mab*, j'écrivis pour ce morceau la *coda* qui existe maintenant, et je détruisis la première.

D'après l'avis de M. d'Ortigue, je crois, une importante coupure fut pratiquée dans le récit du père Laurence, refroidi par des longueurs où le trop grand nombre de vers fournis par le poëte m'avait entraîné. Toutes les autres modifications, additions, suppressions, je les ai faites de mon propre mouvement, à force d'étudier l'effet de l'ensemble et des détails de l'ouvrage, en l'entendant à Paris, à Berlin, à Vienne, à Prague. Si je n'ai pas trouvé d'autres taches à y effacer, j'ai mis au moins toute la bonne foi possible à les chercher et ce que je possède de sagacité à les découvrir.

Après cela, que peut un auteur, sinon s'avouer franchement qu'il ne saurait faire mieux, et se résigner aux imperfections de son œuvre. Quand j'en arrivai là, mais seulement alors, la symphonie de *Roméo et Juliette* fut publiée.

Elle présente des difficultés immenses d'exécution, difficultés de toute espèce, inhérentes à la forme et au style, et qu'on ne peut vaincre qu'au moyen de longues études faites patiemment et *parfaitement dirigées*. Il faut, pour la bien rendre, des artistes du premier ordre, chef d'orchestre, instrumentistes et chanteurs, et décidés à l'étudier comme on étudie, dans les bons théâtres lyriques, un opéra nouveau, c'est-à-dire à peu près comme si on devait l'exécuter par cœur.

On ne l'entendra en conséquence jamais à Londres, où l'on ne peut obtenir les répétitions nécessaires. Les musiciens, dans ce pays-là, *n'ont pas le temps de faire de la musique* [2].

HECTOR BERLIOZ.

[1] La traduction et la reproduction sont réservées.

[2] Depuis que ceci a été écrit, les quatre premières parties de *Roméo et Juliette* ont pourtant été entendues à Londres sous ma direction, et jamais plus brillant accueil ne leur fut fait nulle part par le public.

COURRIER DU PALAIS.

Le duel est absurde. Il est hors la loi, hors la morale, hors la philosophie, hors le bon sens. Il a contre lui les vigoureux réquisitoires de M. le procureur [gé]néral Dupin, les éloquentes déclamations de J[ean-]Jacques, les sarcasmes poétiques de Victor Hugo:

> Toujours nombre de duels. Le trois, c'était d'Angenne
> Contre Arquier, pour avoir porté du point de Gênes;
> . . . .
> Gorde avec Margaillan, pour l'heure qu'il était;
> D'Humière avec Gondi, pour le pas à l'église;
> Et puis tous les Brissac contre les Soubise,
> A propos du pari d'un cheval contre un chien;
> Enfin Caussade avec Latournelle — pour rien,
> Pour le plaisir. Caussade a tué Latournelle.

Et le duel vit toujours. Les hommes les plu[s élo]quents de ce temps-ci, M. Berryer, M. Thiers, M. [Gui]zot, l'ont défendu à titre de nécessité sociale. J[e me] rappelle avoir entendu, à la Chambre des députés, un magistrat, un membre du tribunal de la Seine, [M. Pé]rignon, plaider en sa faveur devant la Chambre des députés. Bon nombre de ses collègues murmur[èrent]. Eh bien! pour une parole un peu vive, vous auri[ez vu] ces mêmes législateurs échanger leurs cartes et [en]voyer des témoins. Louis XIV punissait le du[el des] peines les plus sévères, et il renvoyait de s[a cour] celui d'entre eux qui aurait laissé tomber une [in]sulte sans la relever avec son épée. Il semble, en eff[et, qu'il] soit réservé au duel de mettre à tous moment la logique en déroute. Vous ne faites que blesser [votre] adversaire, vous êtes renvoyé devant la police [correc]tionnelle, et condamné à six mois de prison; vi[ous le] tuez, vous êtes traduit devant la cour d'assises [et le] jury vous acquitte. Il est un cas cependant où, [aux] yeux du jury, le duelliste n'est plus qu'un [meur]trier ordinaire, c'est celui où le duel a été soui[llé de] trahison, mêlé de guet-apens. Ici, les mœurs et [la loi] n'ont plus qu'une même opinion, qu'une même ju[stice;] ils ne prononcent qu'une même peine, — la pein[e ca]pitale.

C'est sous cette accusation terrible que se prése[ntait] devant la cour d'assises un duel dont le dou[loureux] résultat a profondément ému toute la population [de] Bordeaux. A la suite d'une rencontre entre deux je[unes] gens des plus honorables familles de cette ville, [l'un] d'eux, M. Chaîne, avait été tué d'un coup d'épée. [Son] adversaire se nommait M. Broustet. Le refus p[ar la] famille Chaîne de consentir à une alliance solli[citée] par Broustet avait été la cause de ce duel. Une que[relle] de jeu en fut le prétexte. On fut une première fois [sur] le point de tirer l'épée; mais la prudence des tém[oins] sut alors prévenir une rencontre. Celle qui fut [fu]neste à M. Chaîne n'a eu lieu que six mois après; [ce] temps Broustet l'avait utilisé à se faire la main dan[s les] salles d'armes, et s'il fallait en croire l'accusation[, il] n'était revenu provoquer Chaîne qu'alors qu'il [avait] acquis la certitude de sa supériorité sur ce der[nier]. Parmi les autres charges qu'on a relevées contre [lui,] on a fait remarquer que le terrain du combat é[tant] glissant, il avait eu soin de se chausser de sanda[les] et que pour assurer son épée, il se l'était assujet[tie à] la main au moyen d'un mouchoir.

Il faut croire que ces diverses circonstances n'ont [pas] paru ou suffisamment établies, ou contraires aux rè[gles] en matière de point d'honneur; car M. Broustet a [été] acquitté.

Les témoins avaient été également traduits com[me] complices devant la cour d'assises : une justice à l[eur] rendre, c'est qu'ils ont par leur inexpérience jus[tifié] encore une fois cet aphorisme de Grisier : « en due[l, il] y a plus de gens tués par les témoins que par [les] épées. »

Lisez attentivement les débats de ce procès et [vous] en conclurez que si quelque chose peut — aux yeu[x de] l'opinion — rendre le duel tolérable, c'est la par[faite] égalité de forces et de chances entre les combatt[ants]. L'idéal du duel serait donc le duel à la pilule empoisonnée; le seul justement que l'opinion repous[se]. Quand je vous disais qu'en cette matière tout n'est [que] contradiction!

Paris a eu aussi sa grande affaire, celle du chev[alier] d'Orgeoray.

Quelle scène que celle qui se passait le 27 décem[bre] dernier, boulevard Saint Martin, n° 46! Il y [avait] là un homme qui, armé d'un rasoir, ouvrait le ve[ntre] à son beau-frère, coupait le cou à sa femme, tailla[dait] la gorge et la joue d'une domestique, faisait à sa b[elle-]sœur une large blessure au cou; puis désarmé [se] jetait sur une râpe d'ouvrier, en portait plusi[eurs] coups à sa belle-mère et lui fracturait une côte, [et] frappait son neveu, jeune homme de quatorze ans, [qui] parvenait heureusement à lui faire sauter son [arme] des mains, et à lui épargner ainsi de nouveaux cri[mes].

Et cet homme n'était pas fou!

Combinez ensemble la paresse, la débauche, [la va]nité, l'envie, l'hypocrisie, et vous aurez pour rés[ultat] Félix Marcel, ou, comme il s'appelle, le chevalier [d'Or]gebray. Sa famille était des plus honorables, il [avait] été officier de la chambre de la duchesse d'A[ngoulême]

Sa première femme lui avait apporté une fortune considérable qu'il eut bientôt dévorée en débauches; il avait installé l'adultère jusque dans sa maison et donné les plus indignes rivales à sa malheureuse femme qui en mourut de chagrin. Il vécut ensuite sur la fortune de ses enfants mineurs : puis à quarante ans l'idée lui vint de se remarier. Une jeune fille de dix-neuf ans, séduite par ses manières de grand seigneur, dupe de ses promesses, trompée par une réputation de vertu et de piété qu'il avait usurpée à force de pratiques hypocrites, consentit à l'accepter pour époux. Elle appartenait, elle aussi, à une famille distinguée et honorable, opulente autrefois, mais qui avait éprouvé de terribles revers. Sa sœur était mariée à un brave ouvrier, nommé Bizet. Celui ci, devenu père de six enfants, avait su trouver dans son travail de quoi pourvoir aux besoins de son ménage et à ceux de sa belle mère et de sa belle-sœur.

Le chevalier d'Orgebray n'était pas fait, on le comprend, pour vivre dans un milieu pareil, et ce fut pour lui une terrible humiliation lorsque, son usufruit éteint, son avoir épuisé, il se vit obligé de recourir à l'assistance de son beau-frère. Il était vigoureux encore, il avait de belles relations, il aurait pu travailler. Bizet lui en fit l'observation : « Moi prendre un emploi, répondit-il avec dédain, non; je ne suis pas né, voyez-vous, pour travailler. »

Il y avait dans ce mot-là autant de paresse que de [illegible]

Il se croyait un grand génie, il adressait des vers au [illegible], il avait trouvé, disait-il, le secret de prévenir les accidents sur les chemins de fer. — Qui est-ce qui [illegible] sa petite invention qui devait lui produire des millions? — Celle de d'Orgebray, par malheur, tardait un peu à donner ses fruits. Notre homme alors imagina de faire travailler sa femme. Elle avait de la voix. Pourquoi ne se ferait-elle pas chanteuse? Quoi! Mme la chevalière d'Orgebray sur les planches! Et les principes du chevalier? — Ah bien! c'est lui qui presse sa femme de débuter, et comme elle ne se trouve pas encore en état de paraître sur un théâtre, il veut qu'elle accepte les 900 francs par mois qu'on lui offre pour chanter dans un café-concert. Elle refuse, d'après l'avis de ses parents, et, peu de temps après, d'Orgebray se vengeait, par la boucherie que l'on sait, de l'opposition qu'ils avaient cru devoir faire à sa triste spéculation.

Encore si, pendant les débats, il avait su racheter la dignité de son attitude, par son repentir, par ses [illegible], l'atrocité de son action! Allons donc! il s'en [illegible] il la justifie, et comment? en exhalant les plus [illegible] calomnies contre sa femme et contre l'honnête [illegible] dont il a partagé le pain. Au milieu du dégoût [illegible] auditoire, il persiste jusqu'à la fin dans cet odieux [illegible] qu'il entremêle de poses théâtrales et de simagrées religieuses. La pitié du jury, — qui s'adresse peut-être à sa malheureuse famille qu'à lui-même, [illegible] épargne la peine capitale, et il s'entend condamner à la réclusion perpétuelle.

Maintenant, — pour finir par quelque chose de [illegible] noir, — que mon spirituel confrère du *Courrier* [illegible] me permette de chasser un peu sur ses terres [illegible] ajouter un *post-scriptum* à sa dernière chronique. [illegible] avez lu les choses charmantes qu'il vous a dites [illegible] ballet incessant d'arbres adultes qui se promènent dans Paris, les pieds chaussés de quelques mètres de terre. Mais ce dont il a oublié de vous parler, c'est des procès que ces émigrants chevelus renferment dans leurs troncs. En voici un tout frais éclos, dont je suis heureux de vous offrir la primeur.

Un brave homme possédait aux environs de Paris, sur la lisière d'un chemin de fer, une petite maison ornée d'un jardin, — je dis jardin pour me servir d'une expression convenue. — Figurez vous un terrain aride, pelé comme la tête du chevalier de la Manche. En y mettant de la bonne volonté, on y distinguait bien [illegible] petits bâtons disposés symétriquement, — et le jardinier de l'endroit affirmait être des arbres. Le propriétaire ne se faisait pas illusion, et un jour qu'il avait gagné un fort coup de soleil en lisant [illegible] à l'ombre de son jardin, il conçut un projet, un projet à la Louis XIV. Il alla trouver les jardiniers de la ville de Paris.

— Pouvez-vous, lui dit-il, me procurer un arbre, un arbre, un arbre donnant de l'ombre, non pas à échéance, mais sur l'heure, tout comme ceux de Versailles et de la place de la Bourse?

— Parfaitement.

— Combien me coûtera mon arbre tout rendu et planté?

— Cela dépend.

— Comment cela?

— L'opération que vous me demandez est chanceuse : il se faire que l'arbre réussisse, comme il peut [illegible] qu'il meure.

— Eh bien!

— Eh bien! dans le premier cas, ce sera mille francs; dans le second, trois cents francs seulement.

— Soit.

Et le marché fut conclu.

Donc, un beau jour, un superbe tilleul dans toute la force de l'âge, branchu, chevelu, ombreux, s'achemine sur des roulettes vers le jardin dont il est appelé à faire l'ornement. On le plante, on l'entoure de bandelettes, et on lui met au cou un petit appareil, en forme d'entonnoir, destiné à recueillir et à lui transmettre l'eau bienfaisante qui doit le nourrir.

L'opération réussit. Une année se passe, puis une autre. A la seconde année l'arbre est pris, il s'est acclimaté sur son nouveau sol, le jardinier le déclare : deux experts, que ce dernier a choisis d'accord avec le propriétaire, confirment sa déclaration. L'appareil protecteur est enlevé et le tilleul rendu à sa forme naturelle.

Le propriétaire donne les mille francs convenus.

Mais, hélas! savez vous ce qui est arrivé? L'année suivante, — au commencement de cet été, — le malheureux arbre était mort, mort phthisique. Il n'avait même pas attendu la chute des feuilles.

Vous comprenez maintenant le procès : le propriétaire dit au jardinier : l'arbre n'a pas réussi, rendez-moi sept cents francs. — Le jardinier répond : l'arbre a parfaitement pris, les experts choisis par vous l'ont déclaré; la faute est à vous seul qui ne l'avez pas soigné. — A quoi le propriétaire réplique : les arbres de quarante ans ne sont pas faits pour être arrosés comme des giroflées : si le vôtre avait réellement pris, comme vous le dites, il devrait vivre encore à l'heure qu'il est.

Je ne sais si je me trompe, mais il me semble que le procès qu'a jugé Salomon n'était guère plus difficile que ce procillon-là.

PETIT-JEAN.

THÉATRES

COMÉDIE-FRANÇAISE : Débuts de M. Eugène Provost. — VARIÉTÉS : Représentations de l'amiral Tom Pouce; reprise du *Petit Poucet*. — PALAIS-ROYAL : *le Banquet des Barbette*, vaudeville en deux actes, par MM. Clairville et Jules Cordier. — GYMNASE-DRAMATIQUE : *le Baron de Fourchevif*, comédie en un acte, par MM. Labiche et Alphonse Jolly. — FOLIES-DRAMATIQUES : *la Clarinette mystérieuse*, par MM. Commerson et Jules Moinaux.

Le fils de M. Provost a paru dans *les Héritiers* et dans *la Famille Poisson*; c'est un jeune homme qui dit déjà avec beaucoup d'art et que le public a reçu comme un enfant de la maison de Molière.

Tom Pouce a donc fondé une dynastie? Nous avions, il y a quinze ans, le général Tom Pouce; voici venir aujourd'hui Tom Pouce l'amiral : amiral des flottes de Lilliput, probablement. Le nain des Variétés n'est pas joli, mais enfin c'est jusqu'à présent le plus petit que nous ayons vu.

Le Petit Poucet, qu'on a repris pour Tom Pouce II et qui avait été *écrit* pour Tom Pouce I, est une féerie au dessous du médiocre. M. Tissier, des Folies Nouvelles, y a débuté dans le rôle de l'ogre, dont il aurait pu faire plus une copieuse caricature. Mlle Boisgontier, en ogresse, est bien placée.

Le théâtre du Palais-Royal continue de s'adonner aux titres hiéroglyphiques. *Le Banquet des Barbettes* fait rêver le passant arrêté devant l'affiche; — qu'il entre dans la salle, et il apprendra que les *Barbettes* sont les demoiselles de magasin de Mme Barbet, modiste. Les voici toutes sept réunies autour d'une table de restaurant, portes closes, garçons absents; elles rient, elles boivent du vin de Champagne, elles se racontent leurs aventures. Mais ces confidences ont pour témoins cachés deux hommes. L'un qui a loué quarante francs le cabinet particulier de droite; l'autre, plus jeune, qui a payé dix francs de plus le cabinet particulier de gauche. Ainsi se passe le premier acte, dans un décor divisé en trois compartiments. — Le second acte, moins bruyant, est logé dans une mansarde, la mansarde de Rosine, la plus jolie et la plus pauvre des *Barbettes*; auprès d'elle arrivent les deux curieux de tout à l'heure, le premier pour la séduire, le second pour l'épouser. C'est celui-ci qui l'emporte, à la grande satisfaction des âmes vertueuses égarées au théâtre du Palais-Royal.

Cette petite pièce ne vaut quelque chose que par les quatorze beaux yeux des sept demoiselles de magasin de Mme Barbet, et par une ronde d'un motif facile : *les Barbistes et les Barbettes*, etc., chantée par Mlle Schneider. Il faut de l'aplomb, il en faut même beaucoup au Palais-Royal, mais en faut-il cependant autant que Mlle Schneider croit nécessaire d'en déployer? — Une nouvelle venue, Mlle Martine, joue avec sentiment le rôle de Rosine. — Les hommes sont représentés par MM. Delannoy et Gil Pérès. Selon son habitude, M. Delannoy a fait appel aux toilettes exagérées, aux gilets impossibles, aux sous-pieds disparus; il a le jeu provincial, forcé, anti-naturel. M. Gil Pérès a rencontré cette fois une bonne création, et il ne l'a pas lâchée.

Le Baron de Fourchevif descend plutôt des *Croquefer* et des *Follembuche* que de M. Jourdain, quoiqu'en pense le directeur du Gymnase. Elle manque de fraîcheur, cette satire contre la manie des titres et des écussons, et elle n'a pour excuse ni la musique d'Offenbach, ni le masque grotesque de Joseph Kelm. Après les Franc-Boisy, les La Roche-Tromblon, les La Tour-Jagu et autres paladins de carton doré, *le Baron de Fourchevif* est un peu tard venu à s'inscrire dans l'armorial de la farce. — Oyons pourtant ce que nous veut ce sire, qui a d'ailleurs pour écuyer un homme d'infiniment d'esprit, M. Eugène Labiche. D'abord, comme il est aisé de le prévoir, *le Baron de Fourchevif* n'est pas plus Fourchevif que vous et moi; il est Potard, Potard du faubourg Poissonnière, Potard du commerce de faïence et de porcelaine. Il a acheté le castel de Fourchevif, et il s'est anobli en petit comité. Très-bien! mais voyez l'accident : un nuage de poussière s'élève à l'horizon, un cavalier apparaît, visière baissée; ce cavalier, c'est le dernier des Fourchevif, un vrai Fourchevif qui arrive pour mettre tout à sac et à bombances dans le château de ses pères. Effroi des Potard. Ils ont usurpé le blason de leur hôte, ils doivent à leur hôte une réparation; conséquemment, ils lui offrent leur fille en mariage. C'est tout ce que voulait le cavalier à la visière baissée, — qui n'est lui-même qu'un pseudo Fourchevif, et dont le nom authentique est Etienne Lambert.

Les auteurs de ce petit acte ont doublé leur nouveau bourgeois gentilhomme d'un personnage plus suranné encore, d'un rapin maigre et dolent, représenté par M. Lesueur avec un excès de fantaisie. Tout cela ne fait pas une *comédie*, et le Gymnase agira sensément en activant les répétitions de la *Paméla Giraud*, de Balzac.

On joue de la clarinette dans une maison bourgeoise, et chacun de s'en défendre. Il faut pourtant bien qu'une lèvre humaine anime cette embouchure sonore, à moins de supposer que la scène se passe en pays enchanté. Mais nous sommes en plein boulevard du Temple, aux Folies Dramatiques, et rien de plus réel que les mœurs, les habitudes et le langage des personnages de ce vaudeville. Après des quiproquos dont la folie n'a pas d'égale, on découvre le musicien, qui est une musicienne : c'est la cuisinière Boulotte, qui avant d'entrer en condition, était, sous des vêtements masculins, clarinette au 2e de ligne. Charmé de cette découverte, son maître l'épouse, afin d'entendre chaque matin sa brillante fantaisie sur la *Marche des Tartares*.

La Clarinette mystérieuse est l'œuvre de M. Commerson, un homme qui a ajouté une note à la gaieté française, et de M. Jules Moinaux, l'auteur des impérissables *Deux Aveugles*.

Et maintenant, quand je vous aurai dit que le Cirque se remet à jouer, avec son impassibilité habituelle, *les Pilules du Diable*, me croirez-vous? Vous en croirez vos yeux, cependant, en voyant l'annonce de la 865e représentation. Ah! par ma foi, c'est trop!

CHARLES MONSELET.

RÉBUS.

EXPLICATION DU DERNIER RÉBUS.

Pris modérément, le vin soutient l'homme.

Le feld-maréchal Schlick.

Toute une révolution vient de s'opérer dans l'état-major tudesque.

On sait que la guerre d'Italie avait divisé les stratégistes autrichiens en deux camps : le parti qui voyait le succès dans la rapidité des opérations, qui voulait que l'Autriche profitât de l'avantage que lui offrait son organisation antérieure pour écraser sous ses forces son ennemi, avant qu'il se fût complétement préparé à la lutte ; c'était le parti de l'initiative qui, en même temps qu'il avait pour représentant dans les conseils de la couronne le général Grüne, ministre de la guerre et aide de camp de l'empereur, avait pour chef dans l'armée Giulay.

L'autre parti, celui de l'expectative, avait à sa tête le général Hess, dont la célébrité militaire remonte à la bataille de Wagram : son plan de campagne était de mettre toutes les places de guerre de l'Italie autrichienne en état de défense, puis de choisir les positions les plus fortes de Lombardie pour y retrancher l'armée d'opération, et d'attendre l'ennemi, ou du moins l'occasion favorable de frapper un grand coup, un coup décisif.

Le système de Giulay répondit mieux à l'impatience belliqueuse de l'empereur François-Joseph. Ce système triompha dans l'esprit du souverain; il n'a pas obtenu le même succès devant les armées franco-sardes. Appliqué au milieu des ajournements, des tergiversations, ce système a abouti aux défaites de Montebello, de Palestro, de Turbigo, de Magenta et de Marignan, qui ont rejeté l'armée autrichienne des bords de la Sesia à ceux du Mincio.

Le feld-maréchal Schlick, commandant général de l'armée autrichienne en Italie, en remplacement du maréchal Giulay.

La faveur impériale a changé avec la fortune.

C'est le plan opposé qui triomphe : l'intimité personnelle de l'empereur a seule sauvé la position du général Grüne ; Giulay lui, est, par un euphémisme assez bizarre, *révoqué sur sa demande*.

Hess, qui s'est retranché derrière son grand âge pour ne pas accepter de fonctions actives, a fait confier le commandement au général Schlick.

Le général Schlick est allemand, qualité très-appréciée dans les circonstances actuelles; il tient cependant à l'Italie par des liens assez étroits. M^lle^ Prenetti qu'il a épousée appartient à une riche famille de Milan.

Le général Schlick est un excellent officier de cavalerie, quoiqu'un stratégiste savant et réputé. La cicatrice qu'il porte au visage et qu'il a reçue dans la campagne prouve qu'il ne craint pas de se porter au fort du danger. Il a exercé plusieurs grands commandements dans les campagnes de Hongrie et de Crimée. Son nom n'est cependant resté attaché à aucune action d'éclat.

Il a eu pour concurrent le général Benedeck. Mais Benedeck est Hongrois et de plus d'extraction bourgeoise. Ce dernier motif surtout l'a fait écarter. On cite à cet égard un mot spirituel attribué à un secrétaire d'ambassade russe.

— Vraiment! répond-il, comme on lui donnait ce motif de l'insuccès du feld-maréchal-lieutenant, il s'est pourtant fait battre à Marignan comme un archiduc!...

MAXIME VAUVERT.

Flottille de siége.

De graves opérations maritimes sont sur le point de s'accomplir dans la mer Adriatique.

Indépendamment de l'escadre de vaisseaux de hauts bords attachée au blocus des ports de l'Autriche sur cette mer, une flottille de siége a été armée dans les bassins de Toulon pour prêter son puissant concours aux opérations de notre armée sur le Pô inférieur et sur l'Adige. Cette flottille, composée de canonnières et de batteries flottantes, d'un tirant d'eau assez faible pour pouvoir remonter ces fleuves.

On conçoit quel puissant secours la coopération de ces bâtiments peut apporter à l'attaque dirigée par les forces alliées contre des villes comme Mantoue, dont la force principale se trouve dans l'inaccessibilité que lui assurent le lac et les marais au milieu desquels elle s'élève.

La première division de cette flottille placée sous le commandement de M. le contre-amiral Bouet-Willaumez est sortie de la rade de Toulon le [illegible] juin. Son départ forme le sujet de la dernière gravure de ce numéro. Elle est composée des steamers le *Mogador*, battant le pavillon de l'amiral Bouet, *le Gomez*, *le Descartes* et le *Vauban* remorquant les batteries flottantes : *la Tonnante*, *la Dévastation* et *la Lave*.

La deuxième division, composée de canonnières d'une construction spéciale, doit prendre incessamment la mer à la remorque de l'amiral Desfossés qui exercera le commandement général des forces navales de la France dans la mer Adriatique.

On assure que plusieurs de ces canonnières sont construites pour pouvoir être démontées et transportées ainsi en chariot sur les points où notre armée pourrait avoir besoin de la coopération de ces machines auxiliaires.

MAXIME VAUVERT.

Départ de Toulon de la première division navale de la flottille de siége, sous les ordres du contre-amiral Bouet-Willaumez.

Tous ceux de nos abonnés qui ont à réclamer rectification d'adresse ou qui désirent renouveler abonnement, doivent, pour la facilité du service comme dans l'intérêt même de leur demande, joindre à leur lettre une bande de l'un de leurs derniers numéros du journal.

Paris.—Imp. de la Librairie Nouvelle. A. Bourdilliat, 15, rue Bré[illegible]
Tiré avec les encres anglaises de la fabrique de Saint-Ouen.

TABLE GÉNÉRALE

ANALYTIQUE ET ALPHABÉTIQUE

DU

MONDE ILLUSTRÉ

TOME IV. — DU 1er JANVIER AU 30 JUIN 1859.

N

O

P

Q

R

S

T

V

Z

TABLE ALPHABÉTIQUE

DES GRAVURES

(GRAVEUR : HENRY LINTON.)

Paris. — Imp. de la LIBRAIRIE NOUVELLE, A. Bourdilliat, 15, rue Bréda.

LE

MONDE ILLUSTRÉ

PARIS. — IMPRIMERIE DE LA LIBRAIRIE NOUVELLE, A. BOURDILLIAT, 15, RUE BREDA.

LE

MONDE ILLUSTRÉ

PAR

MM. Amédée Achard, Ch. d'Argé, Philibert Audebrand, Babinet (de l'Institut), Hector Berlioz (de l'Institut),
Hippolyte Castille, Paul Dhormoys, J. Doucet, Alexandre Dumas, Louis Enault, Erckmann-Chatrian, Paul Féval, Fulgence Girard, A. Legroux,
Édouard Gourdon, Arsène Houssaye, Achille Jubinal, Léon Gozlan, Albert de Lasalle, Jules Lecomte, Hippolyte Lucas, Méry,
Ch. Monselet, Petit-Jean, X. Saintine, Louis Ulbach, A. Vitu,
Mmes la Vicomtesse de Renneville, Louise Colet, George Sand, Comtesse d'Ash, etc.

TOME V

ORNÉ DE NOMBREUSES GRAVURES D'ACTUALITÉS

JUILLET, AOUT, SEPTEMBRE, OCTOBRE, NOVEMBRE, DÉCEMBRE

1859

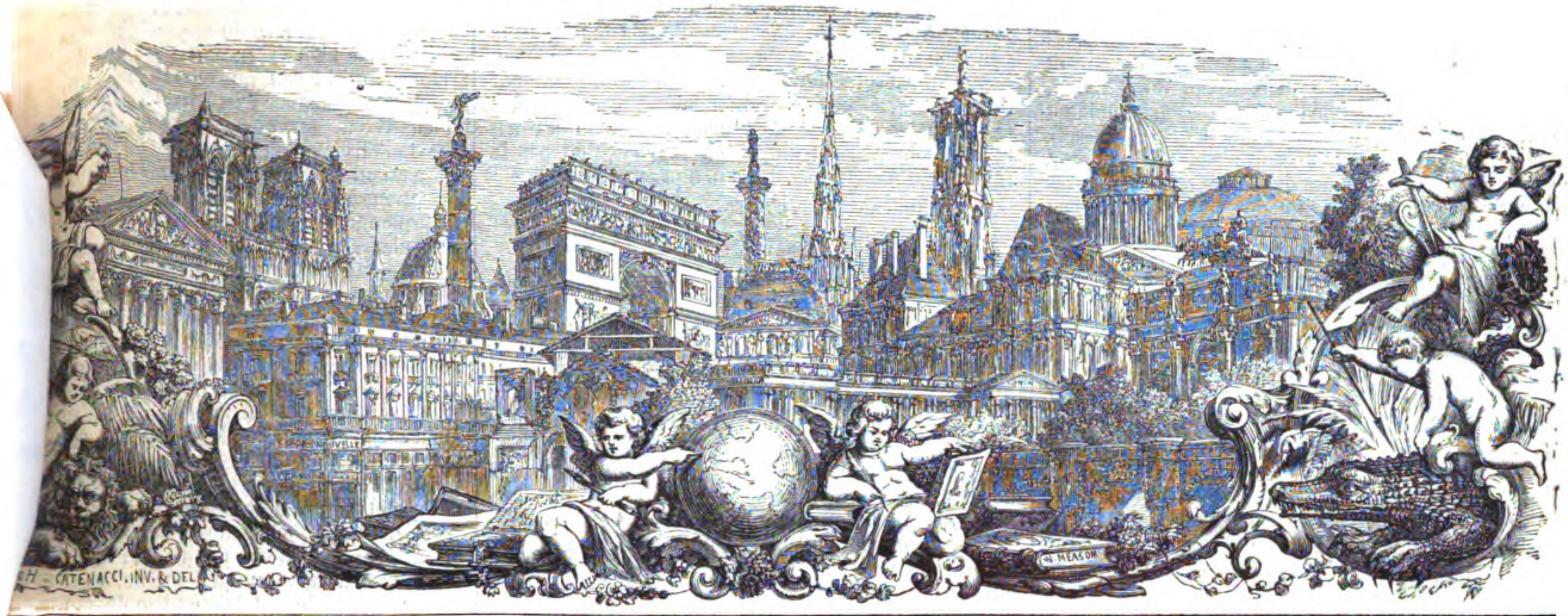
PARIS

BUREAU DE VENTE ET D'ABONNEMENT : 15, BOULEVARD DES ITALIENS, A LA LIBRAIRIE NOUVELLE

Direction et Administration : 15, rue Breda

LE MONDE ILLUSTRÉ

JOURNAL HEBDOMADAIRE.



…EMENTS POUR PARIS ET LES DÉPARTEMENTS :
…ancs ; — Six mois, 11 francs ; — Trois mois, 6 francs.
…uméro, 35 c. à Paris ; 40 c. dans les départements.
…mandé quatre semaines après son apparition, sera vendu 40 c.
…emestriel : 11 fr. broché ; — 16 fr. relié et doré sur tranche.

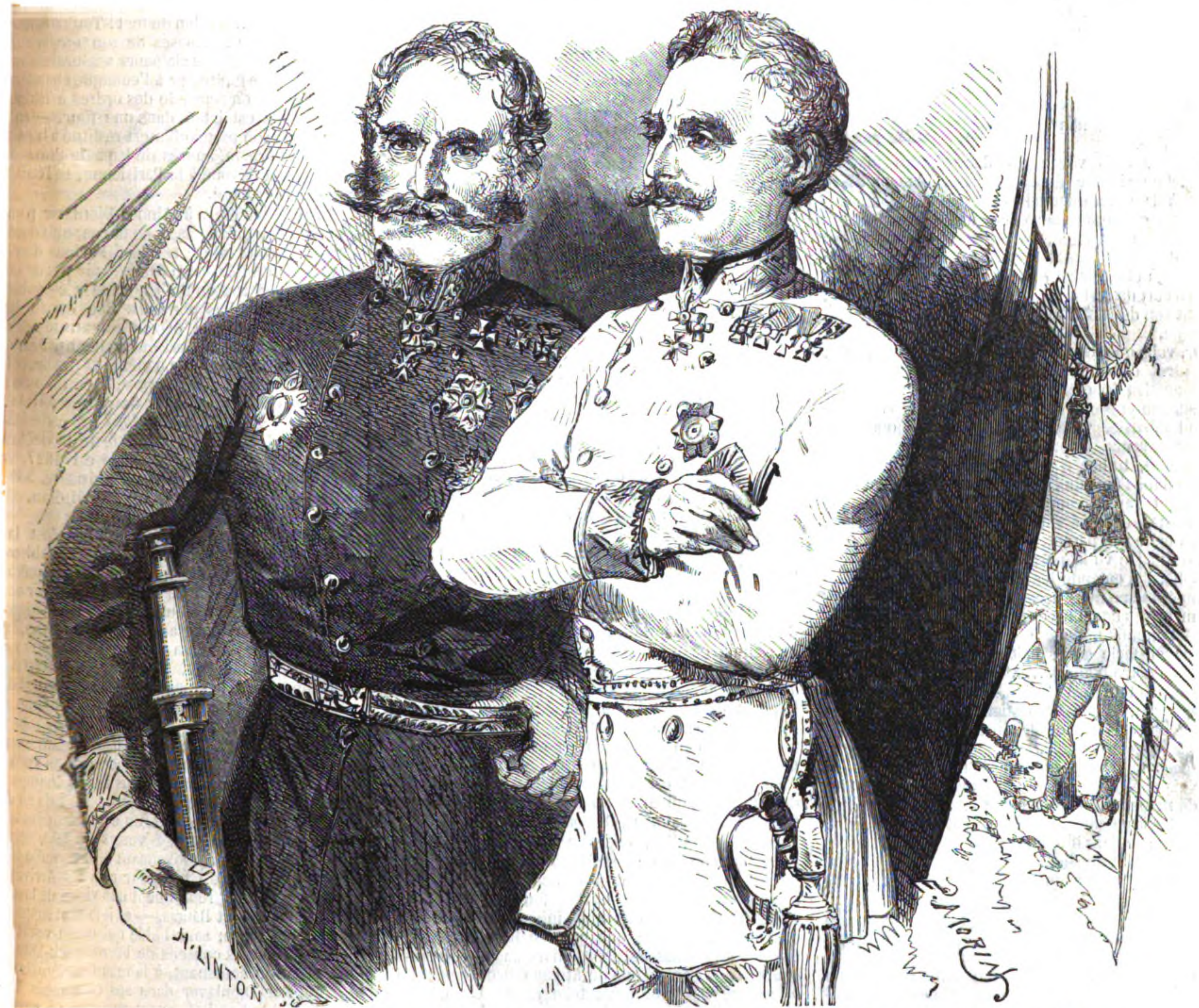
3me Année, N° 116. — 2 Juillet 1859.

Bureau d'abonnement et de vente : 15, boulevard des Italiens, à la Librairie Nouvelle.
Direction et Administration : 15, rue Breda.

Toute réclamation, toute demande de changement d'adresse doit être accompagnée d'une bande imprimée et adressée à l'Administration, 15, rue Breda.

Toute demande d'abonnement non accompagnée d'un bon sur Paris ou sur la poste, toute demande de numéro à laquelle ne sera pas joint le montant ou timbres poste, sera considérée comme non avenue.

Prix de ce Numéro seul : 35 centimes. — Avec son Supplément : 70 centimes.



…d-maré… …al Wimpffen, commandant le 1er corps de l'armée autrichienne. Le baron de Hess, commandant en chef l'armée autrichienne.

COURRIER DE PARIS.

On nous écrit :

« Monsieur, je viens d'assister, en traversant la Suisse, aux suites d'un drame véritablement terrible. Voici les faits sans autre préambule :

» La semaine dernière, des douaniers qui occupent un poste au-dessus du Stelvio, route du Simplon, virent trois voyageurs gravir un des rocs qui dominent la vallée de Domo d'Ossola : une femme et deux hommes en toilette de bourgeois aisés. La route était périlleuse, de sorte que ces douaniers observèrent les imprudents. Tout à coup, un des voyageurs, un peu séparé des deux autres, trébuche, perd l'équilibre, et essayant vainement de se cramponner aux broussailles, roule sur la déclivité du rocher, et tombe dans l'abîme au fond duquel coule le Stelvio ! Presque aussitôt l'autre homme, qui était accouru, s'élance dans les bras de la femme, l'embrasse éperdument, et se jette volontairement du haut des rochers... Mais, chose plus étrange et plus terrible encore : la femme voyant cette catastrophe et ce suicide, pousse un grand cri, se met à genoux, fait une courte prière, et se lance aussi dans l'abîme, au fond duquel elle va rejoindre les corps brisés de ses deux compagnons !

» A cet épouvantable spectacle, les douaniers prennent des chemins secrets, des chemins de chamois, et descendent en hâte au torrent dans l'espoir, peu fondé pourtant, de porter secours à ces malheureux. Le premier tombé et la femme étaient morts sur le coup. Le second seul respirait encore !

» Les morts et le moribond furent emportés dans une masure, tandis qu'un des douaniers allait chercher des secours qui semblèrent réussir auprès du malheureux qu'on put transporter à Brigg. Là, après trois jours d'alternatives diverses, le médecin crut pouvoir répondre que le blessé était sauvé. Il avait, en reprenant connaissance, indiqué un de ses parents, momentanément fixé à Genève, et auquel on avait écrit sur le champ. C'étaient des Espagnols qui, se trouvant à Paris au moment des événements d'Italie, avaient eu la curiosité d'aller visiter Milan avec l'aspect nouveau que lui donnait un récent affranchissement. Quant à la scène si profondément dramatique dont les douaniers de Domo d'Ossola avaient été témoins, en voici l'explication, non moins surprenante que le fait était terrible.

» Sur les trois voyageurs, deux étaient mari et femme. Le troisième était leur ami... un ami bien tendre à la senora, laquelle était une des plus belles personnes qu'on pût voir. Le mari, de beaucoup le plus âgé des trois, avait, paraît-il, obtenu cette jeune femme de ses parents à cause de sa fortune, et au moment où elle croyait épouser Don Erminio, lequel avait eu l'art de rester auprès du ménage à titre d'ami, cachant son désespoir au mari, mais non son amour à la femme.

» Or, voilà que dans cette délicate situation morale, — d'autres diront immorale, — le senor époux, en gravissant le périlleux chemin où les avait engagés la curiosité, en présence du premier aspect de la grande plaine lombarde, voilà, dis-je, monsieur, que l'imprudent s'avance trop, met le pied sur une pierre chancelante, trébuche et tombe ! Que se passe-t-il soudain dans l'âme de Don Erminio ? Ah ! ce fut dans un instant rapide comme l'éclair, tout un monde d'impressions désespérantes, de pensées foudroyantes. Il l'a avoué à son parent, accouru de Genève : « Soudain, dit il, j'ai vu la portée épouvantable de la catastrophe, j'ai entendu les soupçons déshonorants, la calomnie même nous accusant d'avoir, par un horrible meurtre auquel les circonstances pouvaient promettre l'impunité, poussé dans l'abîme du Stelvio l'unique obstacle qui s'était opposé, qui s'opposait toujours à notre bonheur... Alors, ma conscience s'est révoltée, ma tête s'est perdue, et effrayé par l'idée d'un soupçon, d'une accusation aussi terrible, je me suis jeté dans les bras de Mendoza, pour lui donner un suprême, un éternel adieu, puis ensuite, dans la mort, pour éviter un insupportable déshonneur !

» Mais elle, comprenant tout, ayant vainement essayé de me retenir, et me voyant perdu pour elle, n'a pu résister à un terrible et touchant entraînement : Elle s'est jetée dans le gouffre après son mari et après celui qui l'a tant aimée ! »

» Voilà le drame auquel les douaniers du Simplon avaient assisté sans le comprendre ; voilà ce qu'on raconte à Genève, monsieur, au milieu d'une admiration et d'un attendrissement qui poseraient Don Erminio comme un héros de la passion et du point d'honneur, si en ce moment l'âme publique n'était suspendue au destin des nations qu'entre-choque la guerre à quelques lieues d'ici ! Mais cette page de la vie intime ne devait pas être perdue, monsieur, et l'ayant par bonheur recueillie, ayant pu voir et entendre l'homme qui y a joué ce rôle admirable, j'ai pensé à vous l'envoyer, afin que vous lui donniez sa place au milieu de ces piquantes ou navrantes annales des mœurs actuelles, dont vous êtes comme l'archiviste souvent attendri. Et n'est ce pas ici le cas de répéter l'exclamation qui venait récemment et à bon droit sous votre plume, à propos du chevalier d'Assas tant glorifié pour son cri d'appel ? Et ne croyez-vous pas que mon Espagnol est aussi un héros : le héros de l'honneur exalté dans la passion profonde, — comme votre pauvre médecin fut le héros de la pitié et du dévouement, mourant sans gloire, en sauvant, non pas le régiment d'Auvergne... mais une pauvre enfant ?

» Veuillez agréer, etc.

» A. DE MONTL.... »

Cette lettre qui nous révèle sans prétention, mais non sans émotion, un fait que, comme nous le faisons nous-même, nous croyons qu'on trouvera admirable, et qui suffirait, sous une plume habile et émue, à la composition de tout un touchant roman d'amour ; cette lettre, disons-nous, nous rappelle le récent récit qu'on a pu lire ici même relativement à la mort d'un homme dont nous déplorions de ne pouvoir citer le nom. Ce regret, nous l'exprimions au début même du récit, et comme il s'agissait d'un fait connu dans toute une corporation qui pouvait à bon droit s'en honorer, nous ne doutions pas de recevoir la révélation de ce nom de vingt côtés à la fois, au lendemain de l'apparition de notre journal... Eh bien ! notre attente a été déçue, et c'est pour nous plus qu'une surprise, c'est une déception !

Si vous vous promenez dans le quartier Beaujon, non loin de l'hôtel rose du duc de Brunswick et du Tattersall, vous remarquerez, sur un joli hôtel, construit dans le goût de la renaissance italienne, un écriteau jaune — qui, comme écriteau, indique au loin une offre de location ; et comme couleur, que cette location est meublée. Si, locataire sérieux ou simple flâneur, vous visitez cet hôtel, j'ajouterai à l'intérêt de l'examen par l'histoire de ceux qui viennent de quitter cette demeure charmante, laquelle est assurément, comme luxe et bon goût, l'une des plus enviables de Paris.

L'un de ses hôtes d'hier était Ahmed Djoulaver, — l'autre, Adele Passepot. Ceci suffit déjà pour vous indiquer que nous avons affaire à un Oriental et à une Française. Djoulaver était, il y a cinq ans à peine, gouverneur de la province persane, nommée le Farsistan, chef-lieu Chiraz. Le souverain qui règne aujourd'hui sur l'empire de Cambyse et de Xerxès, ayant à négocier avec la Russie au sujet de certains intérêts relatifs aux limites nord de ses États sur la mer Caspienne, choisit cet officier pour aller à Péter-bourg, — comme plus récemment il choisit Ferrouck-khan pour debattre ses intérêts commerciaux avec Paris et Londres.

Djoulaver réussit complétement dans sa mission russe et revint des bords de la Néva par ceux de la Seine. Sur le chemin de fer qui l'amena de Bruxelles à Paris, il fit rencontre d'une jeune fille fort jolie, cette Adèle Passepot ainsi nommée, à notre vif regret pour l'euphonie. Ne me demandez rien de sa biographie ; — tout est dans un mot : jolie femme.

Elle plut au Persan, et après un mois de séjour à Paris, il parvint à décider la Parisienne à le suivre en Perse. Adele n'avait guère plus de parents que Manon Lescaut ; elle s'était d'ailleurs assez vivement attachée à Djoulaver, qui était jeune et beau, — et riche ; elle accepta. Les voilà partis.

Le diplomate d'occasion reprend son gouvernement du Farsistan, et installe la Parisienne dans son palais de Chiraz, où il lui fait place nette, en vendant ses précédentes favorites, des Géorgiennes, qui ne lui avaient donné que des filles. Ah ! c'est que son vœu le plus ardent était d'avoir un héritier, un homme enfin, car que sont les filles, les femmes en Orient ? un objet qu'on trouve ou qu'on porte au marché, comme un cheval arabe ou une corbeille de pastèques ! Adèle Passepot est donc installée dans la princière demeure, se familiarisant bien vite à cette vie étrange, étrangère. Ils s'aiment, ils sont heureux !

D'ailleurs, Adèle, née rue Joquelet, d'une mère morte un cordon de portière à la main, se voyant quasi souveraine d'une province, passait sa vie à acheter des châles d'Asie, des fourrures d'Astrakan et des tissus ou bijoux abyssiniens. Son seul souci était dans la crainte que cette belle vie orientale, éventée de queues de paon, charmée de caprices et confite dans l'amour, ne durât pas éternellement ! Et la pauvre Passepot avait bien raison, car un beau jour, un vilain jour plutôt, voilà une grande secousse dans son bonheur ! Mohammed-shah, confiant dans les talents éprouvés de son lieutenant, veut l'envoyer en mission à Paris, auprès du roi Louis-Philippe. On se souvient encore de cette ambassade, qui amena un certain scandale mondain, tout pareil à celui causé par le fameux Bou-Maza, scandale dont les tribunaux se sont occupés, et qui fit retentir au Palais le nom d'une très-grande dame étrangère...

Adèle ne peut être du voyage. Tout pour elle consiste donc à bien s'assurer de maintenir sa position au retour, car elle sait que ce diable de Paris est plein d'Adeles ! Djoulaver part bourré d'exhortations ; pour mieux retenir son cœur, on lui apprend dans le baiser de l'étrier qu'on espère le rendre père pendant sa mission. Le Persan se montre très-sensible à cette intention, à cette attention. Le voilà parti. La mission se prolonge, elle le conduit en Angleterre ; sept mois s'écoulent, et voilà qu'un matin il apprend qu'il lui est né — un fils... un fils, entendez-vous ? ô bonheur ! ô délire ! un petit Ahmed ! Il aura le nez grec de son père, l'esprit parisien de sa mère, et un jour le gouvernement d'Irak ou de Mazendéran ! O mânes des Cyrus et des Darius, la rue Joquelet pourra prendre ... venir le nom du futur héros qui doit vous ... dans la gloire, si la brune Adèle l'élève proprement ! Quel malheur pour ce père, ce Persan, de ne pouvoir sur-le-champ accourir ! il se console et patiente : la mère et l'enfant se portent bien.

Permettez-moi de reporter votre attention au palais de Chiraz, où règne Adèle. Un jour qu'elle a ses nerfs, elle traite un peu haut la main, ou plutôt la main un peu haute, un peu lourde, un eunuque, un beau noir que le fait laisse plein de rancune, et qui jure de se venger. On lui rapporte les épouvantables menaces que cet homme, ou plutôt que cette créature à l'âme aussi noire que la peau, profère contre elle. Déjà imbue de la justice expéditive du pays, elle glisse quelques mots à des oreilles dévouées, et... on étrangle l'eunuque. Mais cet être avait des ... l'affaire transpire et va retentir à la cour du shah. L'ordre d'occire l'eunuque eût été donné par une princesse persane qu'on n'y eût pas pris garde... une étrangère ! une Parisienne ! une mécréante ! une chienne enfin... pardon du mot ! Toutes les femmes du pays, jalouses et furieuses de son empire sur Ahmed, poussent des clameurs assourdissantes en semblant de s'intéresser à l'eunuque étranglé. La justice s'émeut, on demande des ordres à Téhéran ; la jeune Adèle est jetée dans une tour, — en même temps que son pseudo-fils est restitué à la pauvre esclave du Kerman, auprès de laquelle l'eunuque, un moment dévoué à la Parisienne, se l'était frauduleusement procuré.

Aussitôt on écrit à Ahmed-Djoulaver pour savoir ce qu'il veut qu'on fasse de la coupable dont la vicieuse conduite lui est révélée. Furieux d'avoir été dupe d'Adèle, désolé de n'avoir pas de fils, l'ambassadeur déclare qu'il abandonne la coupable à la rigueur des lois persanes. Elle est sur-le-champ jugée, condamnée et expédiée (pauvre Adèle Passepot !) dans les noires prisons de Recht. Pour consoler son lieutenant, le shah ou sha le rappelle, et le marie à la fille d'une de ses favorites, âgée de onze ans au plus, et pour le consoler davantage, il le nomme vice-roi ou vice sha *in partibus* (et cette fois véritablement *infidelium !*) de la partie de la vieille Arménie que les Russes lui ont confisquée en 1827, avec résidence honoraire, ou plutôt imaginaire, à Erivan, mais matérielle et effective à Téhéran. Un an se passe.

Mais ce qui ne se passe point, c'est la passion qu'Ahmed-Djoulaver ressent immaîtrisablement pour sa Parisienne, passion que son crime même accroît, tant il est rare en Orient de voir une femme montrer quelque résolution. Un beau jour, notre homme laisse au logis, au pays, sa légitime, et jeune et enfantine épouse, sa vice-royauté, plus ... véritablement persane, et tous ses bonnets d'Astrakan aux flammes de diverses couleurs ; il réunit dans une cassette toutes ses pierreries, et s'échappe ... seille...

Là il retrouve Adèle, son Adèle qu'un agent a fait évader des prisons de Recht ; les voilà — non pas rue Joquelet, — mais aux Champs-Élysées, dans ce joli hôtel dont je vous parlais au début, que signale en ce moment un écriteau jaune, et que vous pouvez, si bon et bien vous semble, occuper demain à votre tour, moyennant deux mille francs par mois, — ce qui n'est pas pour rien ! Arrivés là, nos anciens amoureux reprennent une vie de tourtereaux, genre Philémon et Baucis, — et il faut supposer qu'ils y seraient encore, sans l'idée qui est venue au shah de Perse, sur les conseils de Ferrouck-khan, de pardonner à son lieutenant, à la meurtrière aussi, et de rappeler Djoulaver dans ses conseils. Le diplomate a d'abord résisté, ayant encore à croquer chez nous une masse considérable de pierreries. M...

...i dernier est arrivé à son adresse un eunuque ...istre, dont Adèle s'est instinctivement sen... Elle a craint le poison... et a dit : Par... sont partis. C'est pourquoi l'hôtel est à ...ec le somptueux mobilier qu'ils y ont laissé, ...ute à l'originalité de cette jolie demeure.

On a dit que ...américaines, partout où s'établissaient cent ... publier un, l'une d'elles se mettait sur-le-... journal, aussi nécessaire à la pe... que le pain et l'eau. Il paraît même que ... il ne peut être imprimé, faute de ressources ...es, le journal est... oral. Ainsi, par exemple, ...nte la lettre récente d'un missionnaire fran... aventuré dans l'intérieur de l'Amérique septen..., vers Panama, lettre qui nous est passée sous .... Dans une localité appelée Mariatown, for... soixante-quatorze feux, l'épicier-pharmacien-... ne pouvant couvrir les frais d'impression d'une ...ême non timbrée, réunissait chaque soir dans ...os une centaine d'individus, ses souscripteurs, ...isait à haute voix le résumé, l'article, le *pre... ariatown*, rédigé sur ses notes et correspon... de la journée. L'abonnement se payait en na... dindon ou un jambon, pour trois mois ; — ...e-jeanne d'huile ou d'arack, pour six mois ; ...ombereau de pommes de terre ou de choux ..., pour l'année ; — payables d'avance ; cette ...rissait la famille du cumulard commercial, ...r des esprits coloniaux. Notre missionnaire ... le principal morceau du journal oral était ...uvent l'avis des diverses marchandises, ...rogues et librairie, que le spéculateur avait ... magasin. C'est en assistant à l'une de ces ... notre apôtre voyageur apprit à la fois qu'il ...é au dépôt de Mariatown — d'excellente ... à l'estragon, — et que l'empereur Nicolas ... les Russies était mort.

...si le premier journal qui s'établit sur un point ...e est Américain, on peut assurer que le se...ra Français. Il y a aujourd'hui des journaux ... dans toutes les villes du monde : à Péters... à Pondichéry, à Washington, et le dernier ...us vient de Rio-Janeiro ; il a pour titre : *l'Echo ...sil*, et pour rédacteur en chef un Français, ...ve Aumont. Or, il est bon de dire que cet ... le troisième journal français qui se publie à *Rio*. ...ospèrent. L'*Echo* est un journal utile, cela ne ...he pas d'essayer d'être agréable, et pour ce faire ... colonnes de variétés, son feuilleton, — son ...r de Paris... ou plutôt de Rio-Janeiro, car cette ... nos *Courriers* s'est généralisée autant que ... la crinoline. Celui de Rio est anonyme : *le ...olite*, cherche ! Nous y voyons que la brillante ... du Brésil est un vaste champ de piquantes et ... observations, et que là aussi abondent les ... les dessous de cartes. Les théâtres y ont une ...art, et, aux Italiens, la reine, la diva, l'étoile, ...jours Mme de Lagrange, dont le succès est — dans l'art, comme virtuose incomparable, ... la société, comme comtesse Stankowich, et ...u meilleur monde. Souhaitons une opulente à notre confrère et compatriote l'*Echo du ...* ...t félicitons l'écrivain français, émigré dans ...s et progressives contrées, du courage qu'il ...pour l'utile propagande de celles des idées ...tales dont l'exportation peut être utile et fé...ez cette nation qui a donné une sympathique ... à la dernière famille royale de France.

Puisqu'il est démontré que quelques em...its de temps en temps à nos autographes ...ttrait pour les lecteurs du *Monde illustré*, ... offrirons aujourd'hui une amusante lettre ... princes de l'esprit français, Charles Nodier. ... adressée à M. L. Véron, alors directeur de ...ie royale de musique.

23 novembre.

... cher ami, *a Jove principium*. Je vous félicite ...e brillant succès. Comme le bonheur dispose ...nveillance, je m'en félicite aussi dans l'inté... non protégé.

... ce dont il est question. Vous avez, et vous ... en doutez pas, un jeune élève de la danse ...te le nom romanesque d'Ormancey. Ce pauvre ... qui a, je crois, à se plaindre de je ne sais ... rigueur en outre de laquelle il a été renvoyé ...ises et non pas du théâtre, et dont toute la ...ion est de rentrer dans ces classes, ce qui ne ...ien à la caisse, est venu me prier de réclamer ... auprès de M. Maze, son maître.

... Vous ferai l'aveu d'une de mes bonnes dis...s. Comme j'ai eu autrefois un camarade qui ...it M. Maze, et qui était, je crois, architecte, ... bravement métamorphosé en professeur de » chorégraphie, à cause de l'intime connexion que je » trouve entre tous les arts libéraux. Là-dessus, in» tervention bénévole de ma part, et profonde surprise » de la part de M. Maze, qui n'a pas compris la témé» rité grande de mon amitié de quiproquo. Je suppose » que le corps du ballet masculin a été réuni en con» grès pour prendre information sur l'existence vraie » ou supposée d'un vieux danseur du nom de Charles » Nodier, qui croyait avoir laissé des souvenirs à » l'Académie royale de musique. Il est inutile de vous » dire que la dénégation a dû être unanime, car il n'y » a plus personne qui puisse se souvenir de mon début » de pensionnat, où les dames daignèrent convenir » que j'avais dansé le pas de zéphir *comme un chou*. Je » crois bien l'avoir dansé à peu près comme cela.

» Si M. Maze avait convoqué ou évoqué les danseuses » émérites de l'an de grâce 1804, il aurait obtenu sur » mon compte des renseignements plus satisfaisants ; » mais les bonnes traditions se perdent dans les cou» lisses comme partout.

» Il faut donc, mon ami, que vous interveniez entre » M. Maze et moi pour faire rendre au petit Ormancey » le privilége d'apprendre à danser. C'est un honnête » garçon qui ne fera probablement jamais rien de » mieux, et auquel je ne conseillerai pas de quitter le » pas de zéphir pour la littérature. Je voudrais bien » être à recommencer... j'avais au moins des disposi» tions.

» Aidez-moi toujours, mon cher Véron, et ne m'ou» bliez pas comme l'Opéra m'oublie.

» A vous pour la vie,

» CHARLES NODIER. »

~~~~ Quelqu'un de vous n'aurait-il pas lu, il y a quelques mois, dans les papiers publics, qu'une demoiselle Paquita, écuyère bordelaise qui faisait semblant d'être Espagnole, exécutant des voltiges dans un cirque de province, perdit l'équilibre et tomba sur un vieux monsieur qu'elle écrasa à moitié? Eh bien! on nous raconte ceci : c'est que ce monsieur, aussitôt qu'il s'est senti réparé, raccommodé, s'est du même coup senti extrêmement reconnaissant envers cette Paquita l'écuyère, qui aurait bien pu l'écraser tout à fait, — de sorte que, pour la récompenser de tant de modération, il l'épouse, et de Paquita fait Mme Trifouillard, Crapoulot ou quelque chose d'approchant. Le mariage a lieu à Paris, où le susdit a longtemps fait son commerce, on ne m'a pas dit lequel. Certes, les écuyères font souvent des chutes, mais rarement elles leur réussissent comme celle-là a réussi à celle-ci!

~~~~ La foule s'est, plusieurs fois durant la semaine, portée au Pré Catelan, où avaient lieu les attractions les plus vives. Ingénieux et prodigue comme toujours, M. Ber a fait venir de Madrid (non pas le Madrid du bois de Boulogne, mais bien celui des Espagnes) une troupe de danseuses des plus brunes, des plus agiles, des plus déhanchées, et qui font merveille sur le magique théâtre des fleurs, une hardiesse, un enchantement, une des véritables curiosités de Paris! Ces fêtes ont été superbes : musique excellente dans les kiosques; spectacle au milieu des fleurs parfumées, des arbres mystérieux; feu d'arti ce digne d'une solennité nationale; exercices effrayants d'un équilibriste marchant par les airs comme s'il allait à la conquête de la lune; illumination, harmonie, que sais-je encore? Tout cela est si neuf, si imprévu, si charmant, que la foule a peine à s'en aller, lorsqu'à onze heures le bouquet pyrotechnique éclate par les airs remplis de douce fraîcheur, de pénétrants parfums, de mélodies combinées des plus brillants motifs de nos opéras en vogue. Soirées charmantes, dont chacun emporte une impression qui provoque le vif désir de les renouveler encore!

~~~~ La mode traite notre sexe avec une obstination sévère qui motiverait une des nombreuses insurrections que nous portons souvent ailleurs. Tandis que tous les hommes restent invariablement voués au drap noir et au piqué blanc, pour leur plus belle toilette, on sait à quel luxe désordonné s'adonnent un grand nombre de femmes, trop dociles aux provocations des modistes, des marchands de nouveautés et de bijoux. Un jour nous dirons ce qu'il faut du faste des ameublements, cadre indispensable pour contenir tant de poupées si bien parées. Pour aujourd'hui nous nous bornerons à raconter une petite particularité assez plaisante, et dont se divertit fort une société, en ce moment fixée dans une colonie de villas voisines du bois de Boulogne.

Tout le monde crie, — nous-même compris, — contre l'extrême et absurde ampleur des jupes féminines qui, aux paniers près, en sont revenues à la circonférence des aïeules, qu'on ne pouvait guère embrasser, tant elles étaient embastionnées dans les aunages de leurs raides étoffes. Un chevalier qui voulait glisser quelque chose à l'oreille d'une présidente devait s'arrondir comme un croissant pour se pencher vers elle! De cet excès on tomba dans l'indécent *fourreau* du Directoire, qui glissait une femme dans ses lés étroits comme on met un parapluie dans sa gaîne. Aujourd'hui, autre excès, nous revoyons cette ampleur de mère Gigogne, où toutes sortes de crins, de baleines et jusque des ferrailles remplacent les carcasses d'osier dont se caparaçonnaient les marquises Louis XV; et la crinoline, pour l'appeler par son nom d'origine, pousse de jour en jour ses exagérations et ses mensonges jusqu'à l'absurdité des pous-sahs...

Ceci établi, vient notre anecdote. C'est une invention privée de toute *G. du G.*, et dont le secret a été surpris l'autre jour, à un grand dîner donné par une sénatrice, à sa campagne. Nous la révélons sans trop savoir si, au lieu de rieuses, elle ne trouvera pas plutôt des imitatrices, — car, au fait, la chose a beau être risible, elle est aussi fort ingénieuse, et le ridicule qui s'y attache disparaît dans le secret. Voici l'affaire.

Une femme de finance, jeune et jolie, Mme H... a un défaut physique qui la désole : son buste est trop court. Convenablement grande lorsqu'elle est debout, assise elle reste toute petite, et disparaît dans les amples et hauts fauteuils qu'on met partout aujourd'hui. Mais c'est à table surtout que son désavantage est le plus signalé! Là tous les siéges sont égaux, et lorsqu'elle s'y place, Mme H... se trouve avoir l'assiette sous le menton, ce qui l'oblige à relever les coudes pour manger, et lui donne les plus disgracieuses attitudes. Chez elle, une chaise plus haute que les autres fait disparaître l'infériorité; — mais on ne peut emporter sa chaise avec soi en allant dîner en ville! De là, l'invention que nous allons signaler, trahir.

Mme H... a fait faire par son tapissier un petit coussinet rond, que la pression laisse d'une épaisseur de douze à quinze centimètres. Elle l'a fait ajuster par une camériste discrète à un petit appareil de suspension élastique qui permet de supprimer toute autre *tournure*. On l'accroche à l'endroit voulu... de sorte que, lorsqu'elle est debout, grâce à l'ampleur actuelle des jupes, Mme H... est comme toutes les femmes. Mais lorsqu'elle veut s'asseoir, par un geste habilement étudié et prestement accompli, elle sait ramener le coussin de façon à s'asseoir dessus... si bien, qu'aujourd'hui elle brave tous les siéges et toutes ses rivales au buste long!

« — Mais comment a-t-on surpris cette ruse? — demanderez-vous. — Vous permettrez de ne répondre que par un silence discret. Nous tenons l'affaire d'une dame, — une amie de Mme H... naturellement. Elle ajouta :

» — Le coussin est ingénieux... Mais il deviendra impossible avec les *fourreaux*, dans lesquels la mode, toujours extrême, ne peut manquer de nous *fourrer* un jour. Entre nous... n'en dites rien surtout! j'ai à peu près le même désavantage que Mme H..., mais c'est parce que je suis de petite taille, plutôt encore que je ne suis, comme elle, disproportionnée. Aussi, est-ce en observant cet inconvénient chez elle et parce que je l'ai brusquement vu corrigé, que j'ai soupçonné quelque fraude et que j'ai procédé à une enquête, à un examen. C'est ainsi que j'ai surpris le coussinet, que j'en ai compris la manœuvre! Je fus d'abord tentée de l'imiter... mais une inspiration me vint, et j'améliorai considérablement l'invention par une ruse bien plus naturelle. La voici. Je vous la confie, n'en parlez à âme qui vive... Sans doute, je ferais cent fois mieux de ne vous rien dire du tout... mais les femmes ont ainsi des moments où il leur est tout à fait impossible de ne pas parler, même et surtout pour se trahir. Profitez!

» Donc, depuis plusieurs années déjà, lorsque je vais m'asseoir à table, au théâtre, sur quelque point enfin où l'exiguïté de ma taille doit me placer dans un état d'infériorité, qu'est-ce que je fais? Ne pouvant demander un coussin, des partitions, comme on ferait librement pour s'asseoir au piano, je relève lestement ma jambe gauche par un mouvement adroit, que j'ai su rendre imperceptible, — et je m'assieds dessus... à la turque!...

» Et je suis désormais tellement habituée à ce manége, que je le pratique partout, toujours, non-seulement à dîner, au spectacle, au bal, mais ici même, en ce moment... où vous me voyez trôner à faire envie à de plus grandes que moi! »

Tel est l'aveu de celle qui nous a trahi le secret de son amie. L'exemple nous a perverti, et nous vous livrons l'un et l'autre. Avis aux petites femmes (la jambe!) ou à celles qui ont le buste court (le coussin!)

JULES LECOMTE.
~~~~

Piazza Vecchia, à Brescia. — 17 juin 1859.

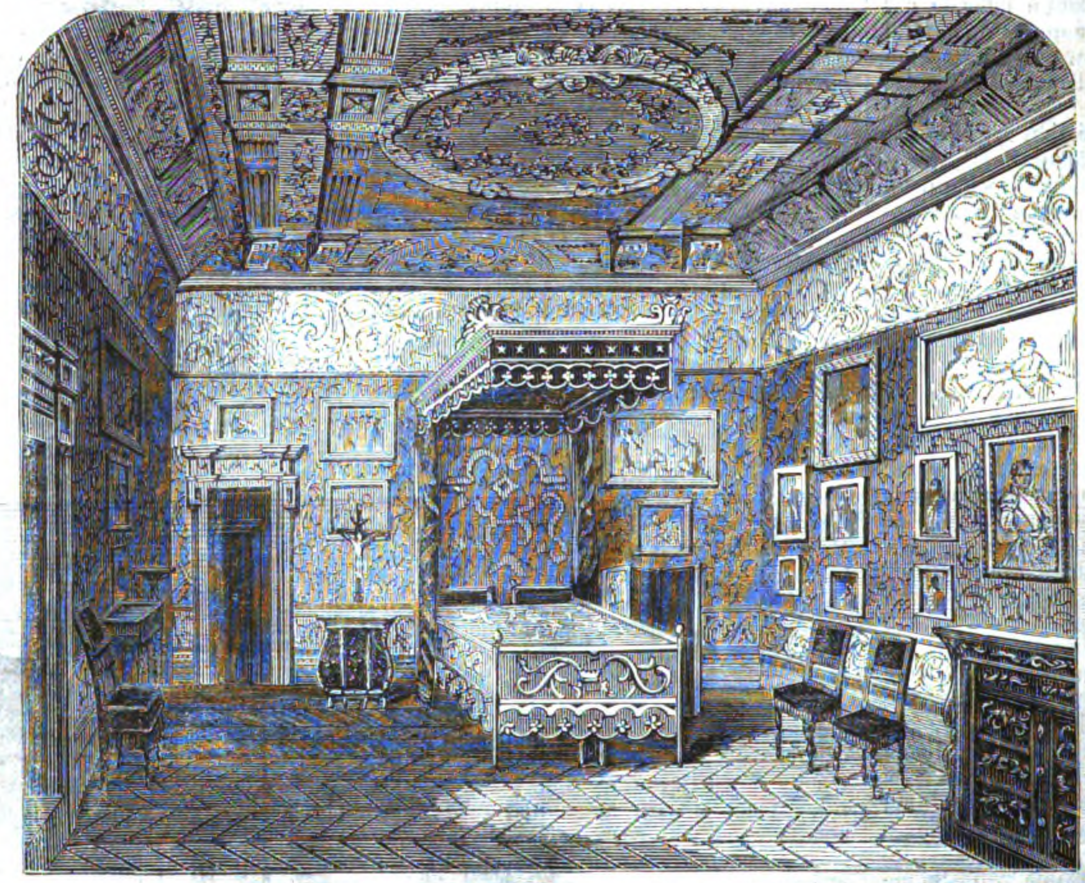
Piazza di Travagliato, à Brescia. — Quartier impérial, 17 juin 1859.

COURRIER D'ITALIE.

(Correspondance particulière du *Monde illustré*.)

Aujourd'hui, vendredi soir, cinq heures, nous sommes campés sur la rive droite du Mincio. En face de nous, de l'autre côté du fleuve, l'ennemi qui se retire dans le quadrilatère à petites journées, à moins qu'il n'ait résolu de revenir tout d'un coup en avant pour essayer de venger ses défaites passées : Montebello, Palestro, Marignan, Magenta.

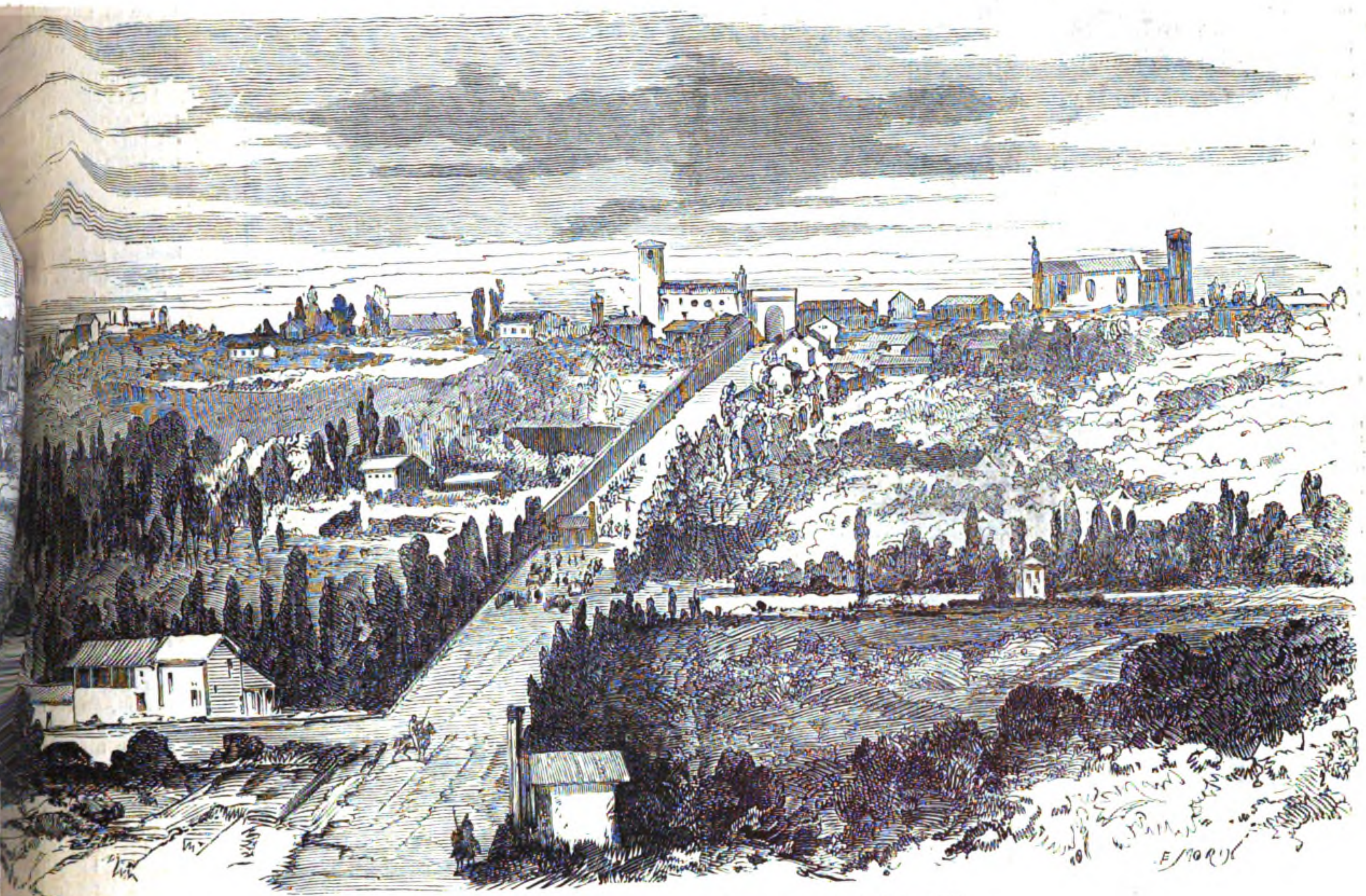
Nous nous préoccupons fort peu de ses intentions, ou plutôt nous demandons à cor et à cri qu'il veuille bien nous faire la politesse d'une bataille. En attendant, nous causons un peu du pays, de la France que l'on a quittée, mais qu'on espère bien revoir un jour, et de l'Autriche que nous visiterons peut-être sans passeport et sans qu'il soit nécessaire de déposer nos armes au vestiaire.



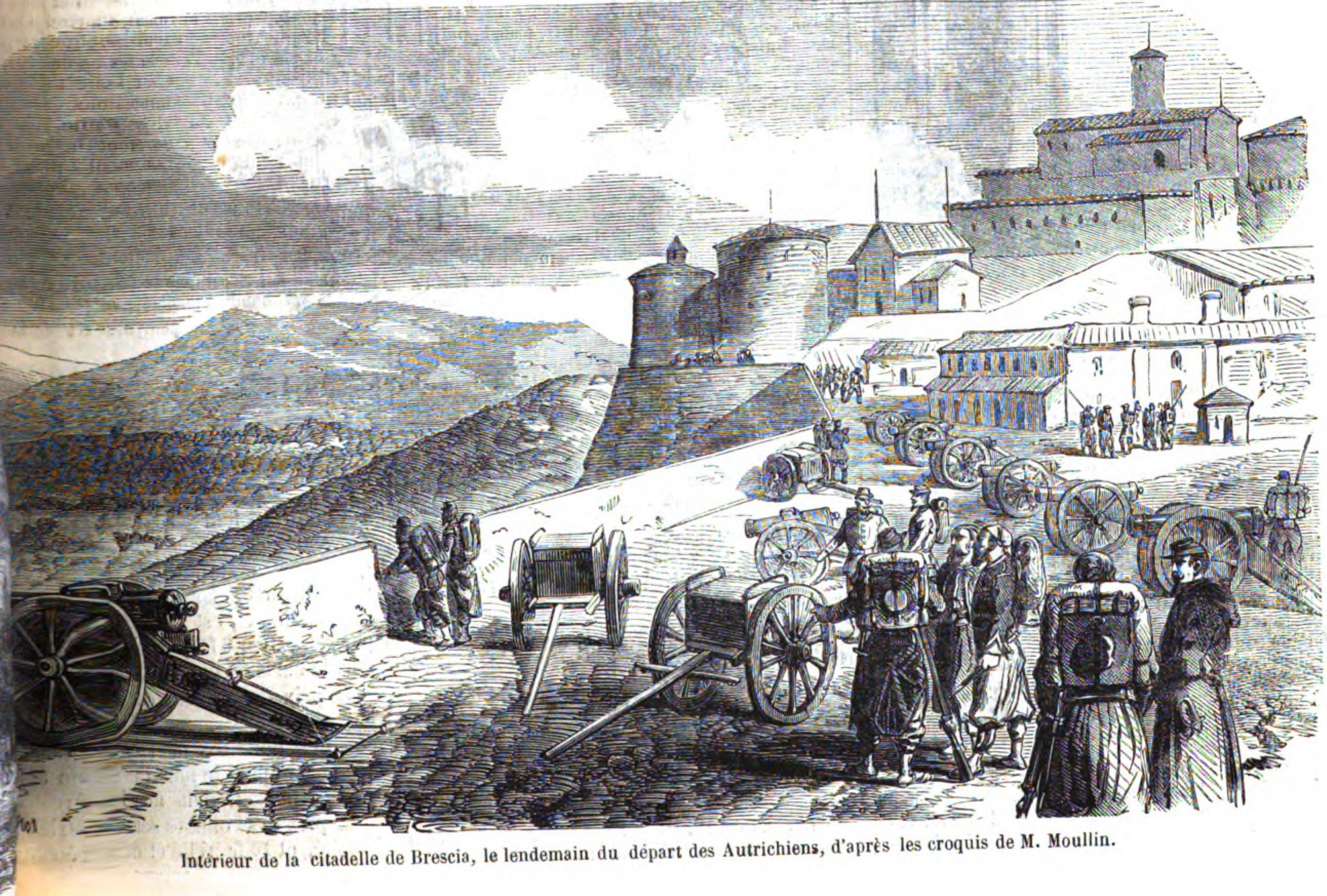
Chambre qui fut occupée par Napoléon Ier au palais Fonarolis, à Brescia.

En attendant, il es[t cu]rieux de voir le régi[ment] au moment où le vague[mes]tre traverse les rangs, [pour] faire sa distributio[n. Il ap]pelle quelquefois des n[oms] inscrits depuis la veille [sur] le livre des morts. Mais [ceux] qui restent, se pressent, [s'ap]prochent, tendent les m[ains]. On dirait que c'est en F[rance] que la mort fauche le[s ba]taillons et qu'il doive y [avoir] des secrets terribles [sous] l'enveloppe des lettre[s. On] en voit de toutes les cou[leurs] et de toutes les formes[, sur] papier fin, sur papier [gros]ère, les unes pliées élé[gam]ment, d'autres grossière[ment] tournées, fermées par [d'im]menses pains à cac[heter,] chargées d'une orthog[raphe] impossible. Tous le[s ou]vrent d'une main ém[ue,] dévorent le contenu, [les] referment et les rou[lent]. Quelques paroles ami[es ve]nues de loin font du [bien] à ces moments solen[nels,] la veille des grands d[angers,] et ces papiers tachés [d'en]cre, il fait bon les [porter] comme un scapulaire [sur la] poitrine. En tombant

Arrivée de l'armée sarde à Brescia, le 17 juin, à 9 heures du matin, croquis de M. Moullin.



Village de Castenedolo, quartier général de l'empereur, le 17 juin 1859.
(D'après les croquis de M. Durand-Brager.)



Intérieur de la citadelle de Brescia, le lendemain du départ des Autrichiens, d'après les croquis de M. Moullin.

fer ennemi vous atteint, on serre cette lettre dans ses doigts crispés, et il semble qu'on tient la main d'un ami. On n'est pas seul devant la mort.

Au moment où je vous écris, une rumeur joyeuse s'élève autour de moi.

Ce sera dans dix minutes la distribution du tabac et des cigares. J'ai vu à Brescia, il y a quelques heures, jusqu'où pouvait aller le désespoir de gens qui, ayant l'habitude de fumer, se trouvent en face d'une blague vide. En guise de tabac, les malheureux fument des joncs, des feuilles sèches, des racines. Je frémis rien qu'en y pensant, et j'avoue que les hommes qui allument des pipes ainsi bourrées sont bien capables de mettre le feu au monde.

Mais aussi quand les bouffardes sont en train, quand la nicotine mijote dans le fourneau, quelle joie dans le camp et que d'histoires sous les tentes!

Le lendemain des batailles a aussi ses cérémonies solennelles. Le maréchal Mac-Mahon a fait avancer les zouaves du 2e, et, en présence de l'armée, il a décoré leur aigle. Le colonel a dit alors : « Soldats, votre drapeau n'est que chevalier, il faut qu'il soit demain officier de la Légion d'honneur. » Les zouaves ont dit : « Il le sera! »

La médaille militaire a été donnée à la cantinière du régiment, qui,

..... Quand la grêle des balles
Sifflait et pleuvait par les airs,

allait sur la ligne des tirailleurs porter secours aux blessés et relever les mourants. Vous verrez que le jour où le drapeau sera officier, on la nommera chevalier.

Parmi les blessés de la dernière bataille, un de nos régiments compte son chien. Quand les hommes partirent, le chien bondit, sautant au milieu d'eux, mêlant ses aboiements joyeux au cri de guerre de ses maîtres. Il arriva un des premiers en face de l'ennemi, et tandis que les fantassins frappaient à la tête, au cœur et au ventre, notre caniche mordait les Autrichiens aux jambes, jusqu'à ce qu'on le vit disparaître, foulé sous les pieds des combattants. Une heure après, on le retrouvait sur la terre humide, tirant la langue et couché sur le flanc. Il a été relevé, bassiné, pansé. On espère qu'il s'en tirera.

L'élément fantaisiste occupe une grande place dans ce drame dont les acteurs jouent le sort d'un peuple. Il tranche en couleurs vives sur le fond sombre du tableau. Les zouaves et les turcos se distinguent surtout chez nous par leurs excentricités héroïques. Dans l'armée autrichienne, ce sont les chasseurs tyroliens qui jouent le rôle des zouaves.

A l'heure décisive, quand ils partent pour la bataille, ils attachent des fleurs à leur chapeau. Ils vont au combat comme à la fête, et ils portent d'avance les bouquets que nous n'arborons nous autres qu'au lendemain des victoires. Les fleurs se fanent dans la fumée, leur parfum se perd dans l'odeur de la poudre, et la rose plantée gracieusement dans la ganse du chapeau sert souvent de point de mire au tireur français qui prend son but où il le trouve. Il y a sans doute quelque chose de poétique et d'intéressant dans cette coquetterie vaniteuse du soldat; mais ils devraient alors faire comme les Spartiates d'autrefois, qui ne revenaient qu'avec ou sur leur bouclier: ils ne devraient pas revenir sans leur bouquet.

C'est généralement aux épaulettes que visent ces habiles tireurs. Le costume de nos officiers les désigne à leurs carabines. Joignez à cela que ces officiers veulent toujours être en avant. Aussi combien sont morts qui étaient si bons pour le soldat au camp, si terribles pour l'ennemi dans la mêlée.

Cavriana, 26 juin.

Nous l'avons donc tenue cette grande bataille, que nous voulions à toute force voir arriver! Elle est venue, solennelle, éclatante, terrible. Ce sont les Autrichiens qui nous l'ont offerte, avec accompagnement de balles, boulets, coups de sabre, de lance, coups de fusil et coups de pierre. Je ne sais s'il m'est encore réservé de voir de grands combats, mais je puis mourir maintenant; j'ai assisté à un spectacle dont je ne pouvais me faire une idée, et dont le souvenir tout frais encore me fait frissonner. Je n'ai qu'un bleu, un vrai bleu, que m'a fait le bâton d'une lance autrichienne, que son propriétaire manœuvrait avec une fureur sans égale. Il avait laissé le fer je ne sais où, — peut-être dans la poitrine d'un zouave. — Il se servait du reste comme d'un manche de balai. Je l'ai renversé d'un coup de crosse. Vous voyez qu'on se serrait de près.

Il y a eu un moment où les munitions nous manquaient, mais il nous restait la baïonnette toujours.

Toujours la baïonnette! Et puis les pierres. En pareil cas, on prend ce qui vous tombe sous la main. Je ne sais comment les choses se sont passées sur toute la ligne, mais je sais bien que mon régiment en a vu de cruelles. Notre armée n'est pourtant pas dans l'état où l'empereur François-Joseph voulait la mettre. Il voulait, à ce qu'il paraît, nous faire piquer une tête dans le Tessin, et rentrer à Milan pour manger des primeurs.

L'idée du bain n'était pas trop mauvaise. Nous nous sommes battus sous une chaleur de je ne sais plus combien de degrés. Je n'avais pas sur moi de thermomètre. Mais nous fondions. La sueur coulait abondante comme le sang, et nous nous serions volontiers battus en sauvages. C'était la première fois que quelques régiments voyaient le feu; ils ont fait un mot là-dessus. Faisant allusion à la cérémonie qui se pratique sur les navires, quand on passe sous le tropique, dans cette atmosphère embrasée, ils ont appelé cette bataille le *Baptême de la ligne*.

Il y a eu un moment où l'on faisait feu sur nous à travers les portes, du haut des clochers, du haut des maisons; tous les coups portaient, et chaque balle sifflait dans l'air le *De profundis* d'un des nôtres. Nous nous sommes dépêchés d'enlever la position. Je ne sais trop s'il en serait resté un seul, si nous avions passé longtemps dans ce maudit endroit.

Le soir, un orage affreux a éclaté sur nos têtes. On aurait cru que le ciel s'écroulait et que le vent allait balayer le champ de bataille, portant les chevaux et les hom[mes]. Nos petits fantassins pouvai[ent à] peine se tenir debout. Notez q[u'ils] n'avaient rien dans le ventre [de]puis le matin que quelques [coups] de baïonnette.

Les tambours battent, l'[empe]reur arrive. Comptez sur [un ré]cit plus détaillé, un de ces [jours,] peut-être sur une autre victo[ire].

BORDOUI[N]

Entrée du roi Victor-Emmanuel à Brescia, le 17 juin 1859.

Bulletin analytique des [opéra]tions militaires de l'[armée] d'Italie. [1]

21 *juin*. — L'armée au[trichienne] se replie sur le Mincio, [le] passe, et l'empereur Fr[ançois-]Joseph porte son quartier [géné]ral à Villafranca, sur [le Tar]taro, entre Mantoue et [Vérone]. — Un détachement des c[hasseurs] des Alpes occupe le col de [...] entre la Valteline et le T[yrol]. — Arrivée du 5e corps de [l'armée] d'Italie, commandé par l[e prince] Napoléon, à Massa.

22 *juin*. — L'armée françai[se com]plète le passage de la C[hiese à] Montechiari. — Une re[connais]sance de chasseurs à [cheval] conduite par le capitai[ne ...]tanson, du 1er chasseurs [d'Afri]que, surprend une grand[e ... de] uhlans, lui tue plusieurs [hommes] et lui fait neuf prisonni[ers].

23 *juin*. — L'empereur d'[Autriche] reporte son quartier gé[néral à] Valeggio. — L'armée autr[ichienne] repasse le Mincio sur [ses] ponts dans la soirée, et [par un] retour offensif, reprend [les] positions de Solferino qu'[elle a] fortifiées, huit kilom[ètres en] avant du fleuve.

24 *juin*. — L'armée autr[ichienne] s'ébranle à quatre h[eures du] matin et se porte sur not[re armée]. — La bataille s'engage sur un front de vi[ngt kilo]mètres : lutte acharnée... — Les hauteurs [de Solfe]rino sont prises et reprises trois fois par le [...] de l'armée française, pendant que le 4e, form[ant l'ex]trême droite, et l'armée sarde à notre gau[che sou]tiennent avec intrépidité l'effort d'un enn[emi supé]rieur... — Toutes les positions des Autric[hiens sont] enlevées. — Il est rejeté au delà du Min[cio après] avoir essuyé des pertes énormes. — Il lais[se entre nos] mains trente canons, trois drapeaux et [...] prisonniers.

25 *juin*. — Les Autrichiens évacuent Volt[a] dont ils font sauter le pont.

26 *juin*. — L'armée autrichienne se retire s[ur ...]

27 *juin*. — Dispositions de l'armée française [pour con]tinuer son mouvement en avant et franchir [le Mincio].

28 *juin*. — Nos troupes passent cette riv[ière sans] éprouver de résistance.

FULGENCE G[...]

[1] Voir les numéros des 21 mai, 4, 11, 18 et 25 ju[in].

AVIS IMPORTANT

Conformément à l'avis publié dans [nos der]niers numéros, nous rappelons à no[s lecteurs] qu'à partir d'aujourd'hui, le prix d[e l'abon]nement au MONDE ILLUSTRÉ, pour P[aris et les] Départements, est de : 21 fr. par a[n; 11 fr.] par semestre; 6 fr. par trimestre; po[ur l'étran]ger, la surtaxe en plus.

Le prix du numéro est fixé à 35 c[ent. pour] Paris et 40 cent. pour les Départem[ents. Cha]cun des numéros anciens, deman[dé quelques] semaines après le jour de son app[arition, est] vendu 40 cent. dans nos bureaux.

Le prix des volumes semestriels e[st de ... fr.] broché, et 16 fr relié et doré sur tr[anche].

Le général Hess.

La tête de ce nouveau conseil aulique, dont le général Schlick est le bras, est incontestablement la plus haute célébrité militaire de l'armée autrichienne, et beaucoup l'affirment, de l'Allemagne entière. C'est le général savant, le stratégiste ingénieux et en même temps l'homme d'action énergique et d'exécution foudroyante des races germaines. Ne craignons pas de lui rendre toute justice. Cette justice ne peut que relever notre gloire : c'est lui qu'à Solferino nous avons vaincu.

Le général Hess est autrichien de roche primitive. Il est né à Vienne même en 1788. Il ne compte pas moins de cinquante-trois ans de services réels, tout privilége de campagne à part. Ce fut en 1805 qu'il entra comme enseigne dans la carrière des armes. Déjà connu par ses succès dans les sciences exactes, il trouva là une application immédiate de ses hautes études : il fut attaché à l'état major-général qui lui confia plusieurs opérations trigonométriques qui lui méritèrent d'illustres protections. Les grandes luttes de l'Autriche avec la France l'arrachèrent à ces spéculations. Il entra dans la vie active, et son courage sur le champ de bataille de Wagram prouva que le soldat intelligent était un homme de cœur. La paix le rendit au travail des bureaux. Il fut attaché, en 1814, à celui de la guerre en qualité de major. Ce n'est cependant qu'à partir de 1830 que sa réputation s'étendit dans l'armée autrichienne. Placé à la tête de la division de l'état-major auprès du corps mobile de la Lombardie, il fut promu, en 1842, au grade de feld-maréchal-lieutenant, et resta attaché à ce titre à l'armée d'Italie. Les événements de 1848 vinrent mettre en lumière sa capacité stratégique. Ce fut lui qui, comme quartier-maître général de l'armée lombardo-vénitienne, conçut le plan des deux campagnes qu'elle accomplit. La marche de l'armée sur Vicence, dont la prise fut le prélude de la victoire de Castozza, fut une de ses inspirations, ainsi que le reploiement sur le quadrilatère du Mincio, d'où une offensive de cinq jours termina la campagne par la journée de Novare. Radetzky déclarait hautement que c'était aux savantes combinaisons de Hess qu'il avait dû ses succès.

On sait qu'à l'origine de la guerre actuelle le général Hess se trouvait en opposition complète avec le général Giulay, tandis que celui-ci, confiant dans les forces autrichiennes, proposait de prendre énergiquement l'offensive, Hess était pour la défensive prudente, et voulait qu'on prît pour bases d'opérations les quatre grandes forteresses de la vallée du Pô inférieur. Que va devenir ce plan après la bataille de Solferino ?

Le feld-maréchal Herman de Wimpffen,

Commandant le 1er corps de l'armée autrichienne.

Wimpffen (François-Émile-Laurent-Herman de), comme la plupart des feld-maréchaux autrichiens, dont l'avancement ne s'opère qu'à travers d'infranchissables lenteurs, est déjà plus que sexagénaire. Il est né à Prague, le 2 avril 1797, et descend de l'une des plus illustres familles de la Bohême.

Ses débuts dans la carrière militaire remontent aux dernières luttes du premier empire français. Il fit comme sous-lieutenant dans les armées de la coalition les campagnes de 1813 et 1814, et en 1815, comme-lieutenant, la campagne d'Italie, sous les ordres du général Fremont.

Capitaine en 1822, il parcourut tous les grades qu'il dut franchir pour atteindre, en 1846, celui de feld-maréchal-lieutenant, sans qu'aucune de ces promotions ne se rattachât à un haut fait. Il obtint à cette époque le commandement d'une division du 2e corps de l'armée d'Italie. Ce fut à sa tête qu'il fit la campagne de 1848, où il se distingua par son habileté stratégique et son courage. Son nom fut cité avec honneur dans le récit de la journée de Vicence, et son intrépidité sur le champ de bataille de Castozza lui mérita la décoration de l'ordre de Marie-Thérèse.

Chargé, après l'armistice conclu avec le Piémont, du commandement du corps autrichien envoyé dans les États de l'Église, la prise d'Ancône et le bombardement de Bologne furent les deux exploits principaux de sa campagne, à la suite de laquelle il fut investi du gouvernement civil et militaire de Trieste et des côtes de l'Adriatique.

Il déploya dans ces fonctions de hautes facultés administratives : c'est à ses sages règlements que la marine tudesque doit en grande partie sa prospérité actuelle. Il reçut pour récompense, en 1854, le grade de feld-maréchal avec le commandement du 1er corps de l'armée autrichienne, qu'il exerce encore aujourd'hui.

FULGENCE GIRARD.

Souvenirs de voyage.

LA CHARTREUSE DE PAVIE.

Entre tous les noms, empruntés à la géographie italienne, et auxquels les circonstances présentes donnent un intérêt particulier, il n'en est guère qui soit revenu plus souvent dans les bulletins officiels ou dans les dépêches privées que celui de *Pavie*.

Tantôt nous apprenions que les Autrichiens avaient concentré autour de la ville des masses de troupes considérables; tantôt qu'ils avaient coupé les routes entre cette ville et Milan.

Chaque fois que nous voyions ce nom revenir, et que nous nous rappelions les façons de procéder de nos ennemis, notre pensée se reportait, non sans quelque crainte, sur cette admirable Chartreuse (*la Certosa della beata Virgine della Grazie*), plus généralement appelée la *Chartreuse de Pavie*.

Située au milieu de la plaine la plus fertile de l'Italie, la Chartreuse de Pavie est peut-être le plus magnifique et le plus riche monastère qui soit au monde, dangereux appât pour une armée qui n'a point prouvé jusqu'ici qu'elle eût des notions bien exactes du droit des gens. Son église, son cloître et les nombreux bâtiments qui en dépendent, couvriraient un espace suffisant pour élever une petite ville.

Quand on a quitté la route qui conduit de Milan à Pavie, en face du village que l'on appelle Torre del Mangano, on trouve une belle route droite, plantée d'arbres comme une avenue, qui vous conduit à la Chartreuse. Au bout de cette avenue, un portail flanqué de deux pilastres vous ouvre son arche spacieuse, surmontée d'un toit bas formant saillie. Sous ce portail, saint Christophe et saint Sébastien, deux fresques de Bernardino Luini, souhaitent la bienvenue au voyageur.

Ce portail le conduit à l'entrée d'une cour rectangulaire, longue de cent mètres, large de cinquante, à l'extrémité de laquelle il aperçoit la splendide façade de l'église.

C'est cette façade, d'une architecture extrêmement ornée, qui vous arrête tout d'abord. Elle est posée sur une vaste plate-forme, à laquelle on accède par trois marches. Vous pouvez, en la contemplant, avoir une juste idée des magnificences qui vous attendent : deux tours carrées et quatre pilastres la divisent en cinq compartiments à peu près égaux. Dans l'espace que ces piliers laissent entre eux, et entre eux et les deux tours, l'architecte Ambrogio da Fossano a entassé une profusion de sculptures qui attirent, mais qui bientôt fatiguent le regard. La partie centrale de la façade est occupée par une voûte en plein cintre, reposant sur quatre colonnes corinthiennes isolées, le tout formant portique; au dessus de ce portique, s'étendant sur toute la façade, on voit un triforium d'ordre toscan, servant de base à une sorte de galerie sur la frise de laquelle on a écrit cette dédicace : *A Marie, vierge, mère, fille et fiancée de Dieu!* Un second triforium s'étendant, sur un espace moins grand, au-dessus du premier, termine la façade.

Chacun des piliers et chacune des tours a reçu pour ornement six statues; mais c'est sur le portique du milieu que l'artiste a concentré tout son effort, ainsi que sur les quatre fenêtres qui l'environnent. Les bas-reliefs du portique sont de précieux échantillons de l'art italien du quinzième siècle, et leur base est toute couverte de médaillons, représentant des têtes de héros classiques ou d'empereurs romains, et de personnages sacrés ou profanes entremêlés d'armes et de trophées. Toutes ces sculptures sont d'un fini très-précieux et d'une délicatesse vraiment exquise. On peut leur reprocher une surcharge de petits détails, ingénieux sans doute, si on les considère isolément, mais qui se perdent dans l'effet de l'ensemble. Du reste, la sculpture cesse presque complétement à partir de la première galerie, et toute l'ornementation de cette seconde partie de la façade se réduit à l'emploi très-judicieux et tout à fait réussi des marbres de couleur. A la sculpture du premier étage succède ainsi un travail de marqueterie.

L'église, qui nous présente à l'intérieur la forme nettement accusée de la croix latine, est divisée en trois nefs. La nef du milieu nous offre une voûte subdivisée en quatre petites coupoles, ainsi du reste que les deux ailes. Tout autour de l'église, rayonnent une série de chapelles décorées avec le plus grand luxe. Les autels sont incrustés de mosaïques d'un admirable travail, et pour lesquelles on n'a pas craint d'employer les pierres dures les plus précieuses. Chacune de ces chapelles nous montre sur ses murailles des fresques tout à fait magistrales d'artistes qui, pour n'être guère connus de ce côté-ci des Alpes, n'en sont pas moins des hommes d'un incontestable talent.

Voici d'abord Macrino d'Alba, avec un tableau d'autel à six compartiments; Carlo Cornara, avec la *Vision de saint Benoît*; puis Borgognone, puis Antoine da Pandino, puis le Guerchin, puis le Pérugin, — des talents et des génies !

Plusieurs bonnes peintures ont été enlevées de la nef, où l'on trouve encore devant les piliers huit belles statues représentant les Évangélistes et les Docteurs de l'Église. Ce sont d'excellentes œuvres du seizième siècle.

Une porte de bronze, d'une riche ciselure, sépare le transept de la nef.

Les femmes s'arrêtent sur le seuil de cette porte, —ainsi le veut la règle du cloître, — à moins pourtant qu'elles n'aient daigné abjurer pour un jour les erreurs de la crinoline et résolument aborder le pantalon indépendant et le frac masculin. Elles ne parviennent alors à tromper personne ! Mais le sacristain, né bon homme, leur jette un regard de malicieuse intelligence, tourne la clef dans la serrure et les laisse passer. Ce transept mérite bien le petit travestissement, grâce auquel la plus aimable moitié du genre humain le visite, car il est d'une grande richesse et d'une grande beauté.

Voici d'abord, dans la partie méridionale, le tombeau de Jean-Galéas Visconti, le fondateur de la Chartreuse. Une foule d'artistes, d'inégal mérite, y travaillèrent pendant près d'un siècle. La statue du prince repose sur un sarcophage, au dessus duquel s'élève un dôme d'une exécution accomplie. Jamais tombeau ne fut un témoignage plus éclatant de l'humaine vanité. Il ne renferme pas même la poussière sur laquelle on voulait l'élever ! Galéas mourut, en effet, à Marignano, et il fut enseveli d abord, avec une pompe quasi royale, dans la cathédrale de Milan. Mais quand, plus tard, on voulut le transporter dans son tombeau, il arriva que l'on avait oublié la place de la première sépulture : il fut impossible de la retrouver, et le tombeau resta vide !

Un peu plus loin, sur l'autel de saint Bruno, le Bramantino a peint, dans une fresque très-bien conservée, toute la famille de Jean Galéas agenouillée aux pieds de la Vierge. Devant l'autel, deux superbes candélabres nous montrent comment les artistes italiens savaient travailler le bronze aux siècles passés.

Le chœur est séparé du transept par deux belles portes, dont les bas-reliefs représentent les divers événements de cette vie de saint Bruno, qui a si merveilleusement inspiré chez nous un des plus grands peintres de l'École française, Eustache Lesueur. Ces bas-reliefs sont de Virgilio de Conti. Les fresques du chœur furent le dernier ouvrage de Daniel Crespi. Du transept méridional on passe dans la sacristie neuve, toute couverte des fresques de Pietro Sandri, des tableaux de Borgognone, de Montagna, de Salari et de Luini, — ce doux clair de lune de Léonard de Vinci !

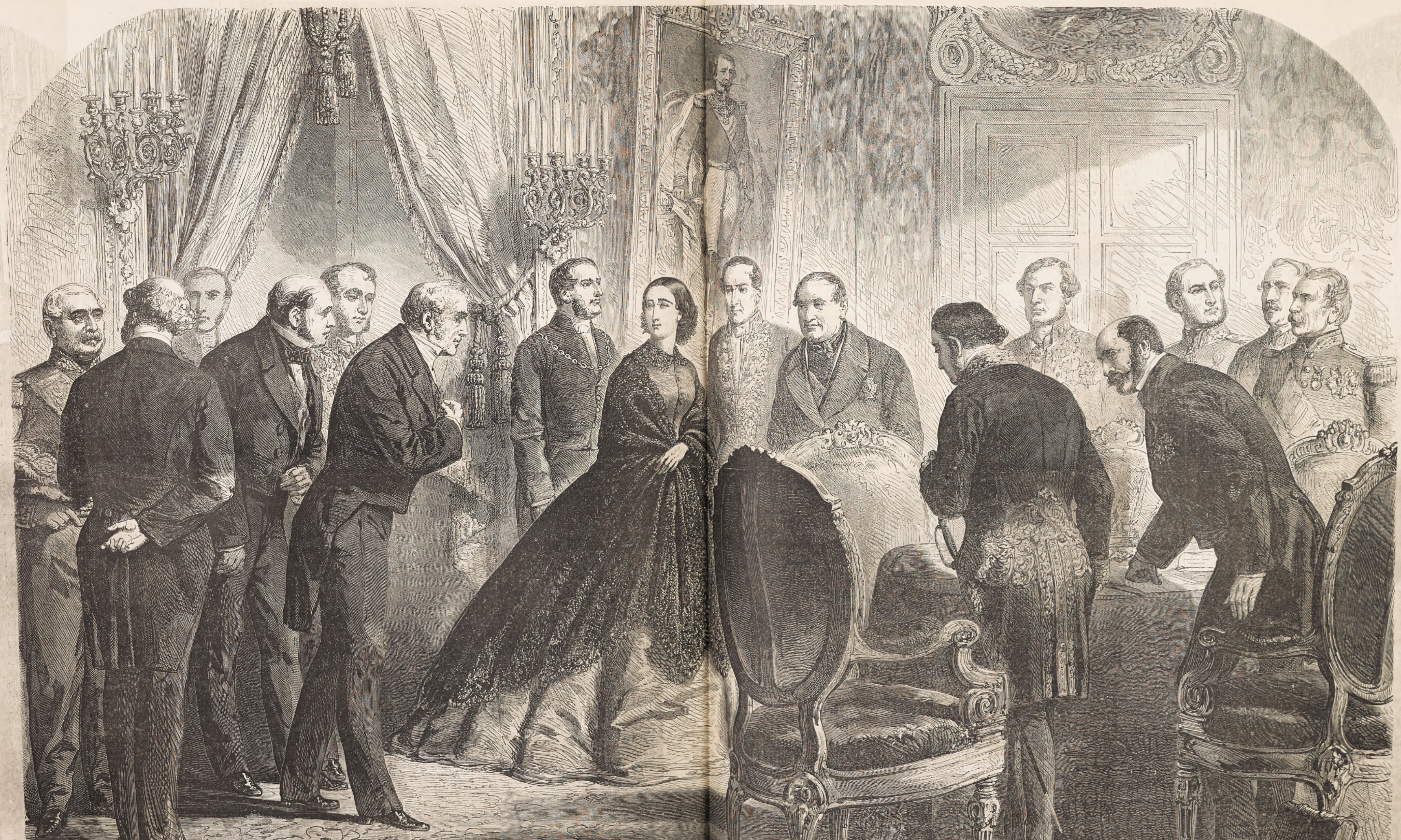
Le lavoir des moines, orné de marbres précieux, de moulures d'or, d'urnes et de vasques, d'admirables vitraux, de bas-reliefs d'Albert Carara, d'un buste de Henri de Gmunden, l'architecte de l'église, et de sept médaillons très-intéressants des duchesses de Milan, nous montre aussi une des plus jolies fresques de Luini : la Vierge et l'enfant Jésus cueillant un œillet; rien de plus charmant, de plus aimable, de plus suave, de plus délicieux que cette peinture.

Un portail en marbre blanc, par Amadeo, fait communiquer de l'église dans le petit cloître, que l'on appelle aussi le Cloître de la Fontaine. On y trouve un assez grand nombre de beaux bas-reliefs en stuc et en terre cuite. Citons entre autres le *Christ et la Samaritaine*, et des enfants jouant de divers instruments.

Le grand cloître est composé d'une série de portiques, à colonnes de marbre, avec ornements en terre cuite; autour de ce vaste enclos, on a disposé vingt-quatre habitations, toutes isolées, mais chacune entourée d'un petit jardin. L'habitation comprend quatre pièces... peu meublées; leur seul luxe, ce sont leurs fenêtres, ouvertes sur les jardins et sur le grand cloître.

J'ai visité la Chartreuse de Pavie pendant les beaux jours de l'été. Je l'ai vue à midi, quand les rayons perpendiculaires, tombant du ciel, lumière et chaleur, embrasaient tout et faisaient tout resplendir : la terre se fendait, les grandes herbes séchées se tordaient aspirant après une goutte d'eau que le ciel, d'un implacable azur, leur refusait depuis un mois. Jamais l'idée accablante de la solitude, de la rêverie en Dieu, des mystiques contemplations, loin des hommes, loin du monde, ne s'était emparée de moi avec plus d'autorité et de puissance... Je sentais si bien, au milieu de cet universel silence, que les vains bruits du monde ne franchissaient jamais les hautes murailles de cette enceinte !

Un religieux passa près de moi, traînant sa robe aux larges plis comme un suaire; il ne prononça point la phrase mélodramatique que le vulgaire place habituellement sur les lèvres du Trappiste : « Frère, il faut mourir ! » Mais, dans le calme de ses traits immobiles, dans l'inaltérable sérénité de son regard, on devinait



CONSEIL PRIVÉ ET CONSEIL DES MINISTRES PRÉSIDÉS PAR S. M. L'IMPÉRATRICE RÉGENTE.

…SIDÉS PAR S. M. L'IMPÉRATRICE RÉGENTE.

déjà la paix de cette auvais œil di-
s'appelle le renoncemorchestre, une
soi-même ! nde qu'on eût
Fondée par Jean-Gon secret toute
crime, en 1396, la Chme j'avais ar-
cours des siècles, des dire dans quel
Au dix-huitième sièl n'y eut plus
venu. prier M. Pillet
Un prédécesseur cargé de la di-
Joseph II, trouva borsoudre et me
quer son million. conséquence,
Plus tard, on rendi l'informai des
dit pas le million, — avec M. Pillet,
que : ce qui est bon à diriger moi-
Je n'entre point dant le blesser en
mes affaires. Seuleme
sors de l'art, en sont d'une répéti-
chiens s'arrogent pen longtemps sur
qu'ils ont fait un grt brusquement
Maria delle Grazie, à de l'adm nis-
la *Cène*, qui passait pent lui conve-
je me sens heureux der passer à la
tout ce que j'ai admirert. Mais son
Pavie n'a désormais àsiciens de son
ceux du temps. d'autant plus
ur en le mani-
M. Pillet, tout
es ordres, avec

Jean qui rités.

ur de l'Opéra,
Il faut bien s'y réso de cinq cents
dans le monde. S'occu carte blanche
les oreilles au bruit dubeneck étaient
l'heure de l'indépenda à cette exécu-
nation. Les hautes invenais de ceux
esprits vivent aujourdvaient joué en
tagent la même attentait même cette
enthousiasme commu des artistes de
orages courber la conciliabules tenus
rifler l'humble gazon , l'agitation de
Tous les plaisirs son entouré de sa
saveur à côté des vol l'œil qu'on me
Alpes sont devenues sur les pupitres
que jour la main de la dans lequel on
du chiffre des morts, d que les répéti-
de la stratégie, ont dorage grossir,
chroniques et rompu déclarant qu'ils
n'y a plus de paix pogénéral, je vou-
bercé pour ainsi dire piens de l'Opéra
chacun rêve charges i Pillet s'y re-
entrées triomphales, et les motifs de
La France est faitepromettez ainsi
garde toujours au fonce, j'appliquerai
rence les plus étrangèrez au payement
passé guerroyant et civne refusent pas
son glaive ne se rouille M. Pillet, vous
bien dans la paix que labeur qui vous
moins de bruit que notavant tout que
puissance de nos armerviront à calmer
l'air plus pacifique et veuillez ne pas
marchand de nouveatraindre à faire
parler doux de jeunes vec *leur vieux*
à l'excès la suavité de
bre que sur les champs **BERLIOZ.**
cessé de rayer les parq
Mais, au premier signis.
Nous voici sur nos gr
France à l'autre, chacunts de change et
suit d'un œil attentif ire du moment.
Avec quel plaisir, avecinancier ; le vo-
discute les fautes, les n la coulisse, eût
et les combinaisons savers de théâtre ;
génie de Napoléon Ier sur la question
d'expérience. Les pays choyée, entre-
grand empereur n'était envisagée au
contre l'histoire. Le volitique, écono-
képi rouge dans les plale pièces de cir-
pousser sa moustache. Comédie-Fran-
en l'an VI, avec de mon eût essayé de
neuves. de M. Ponsard.
Mon voisin Sibilat fil soit, pourrait
croyance. Les grands et quel intérêt
reproduisent à travers de la sixième
malgré leurs déguisemeino ? Ces débats,
M. Sibilat était certainte ; après tout,
le plus pacifique du manquettes, et le
ment étagé sa fortune France n'a pas
honnêtes, il s'était, dcteurs.
dans le *far niente* le pluet des agents de
le dernier sommeil duncurrence illé-
politique n'avait troub du siècle, alors
siasme n'a rien ajoutéstel Mazarin, ou
demi-tasse. Durant se promenait au
éprouvé que des émotiChartres Quand
ments de son époque seaint-Thomas eut
ou quatre fermetures ument actuel, la

déjà la paix de cette mort volontaire et sanctifiée qui s'appelle le renoncement au monde, le renoncement à soi-même !

Fondée par Jean-Galéas Visconti, en expiation d'un crime, en 1396, la Chartreuse de Pavie acquit, dans le cours des siècles, des richesses considérables.

Au dix-huitième siècle, elle avait un million de revenu.

Un prédécesseur de François-Joseph, l'empereur Joseph II, trouva bon de la supprimer et de confisquer son million.

Plus tard, on rendit la Chartreuse, mais on ne rendit pas le million, — sans doute en vertu de l'axiome que : ce qui est bon à prendre est bon à garder!

Je n'entre point dans ces questions, ce ne sont pas là mes affaires. Seulement, en contemplant tous ces trésors de l'art, en songeant aux droits que les Autrichiens s'arrogent pendant la guerre, je me rappelle qu'ils ont fait un grenier à foin de l'église de *Santa Maria delle Grazie*, à Milan, et qu'ils ont ainsi perdu la *Cène*, qui passait pour le chef-d'œuvre du Vinci, — je me sens heureux de penser que tout ce que j'ai vu, tout ce que j'ai admiré et aimé dans la Chartreuse de Pavie n'a désormais à redouter d'autres ravages que ceux du temps.

LOUIS ÉNAULT.

Jean qui rit et Jean qui pleure.

Il faut bien s'y résoudre ; il n'y a plus que l'Italie dans le monde. S'occuper d'autre chose, se boucher les oreilles au bruit du canon qui sonne pour l'Italie l'heure de l'indépendance, serait une espèce de profanation. Les hautes intelligences et les plus modestes esprits vivent aujourd'hui des mêmes émotions, partagent la même attente, et vibrent sous le coup d'un enthousiasme commun. Ne voit-on pas les grands orages courber la cime des hauts peupliers et ébouriffer l'humble gazon des champs?

Tous les plaisirs sont en suspens et ont perdu leur saveur à côté des voluptés viriles du triomphe. Les Alpes sont devenues un rideau que lève presque chaque jour la main de la victoire. Les bulletins hérissés du chiffre des morts, des prisonniers, et des théorèmes de la stratégie, ont décoloré les romans, affadi les chroniques et rompu toutes les ficelles du drame. Il n'y a plus de paix pour personne ; chacun s'endort, bercé pour ainsi dire par le bruit des salves lointaines, chacun rêve charges impétueuses, mêlées sanglantes, entrées triomphales, et se réveille au chant du clairon.

La France est faite ainsi ; quoi qu'on en dise, elle garde toujours au fond des préoccupations, en apparence les plus étrangères à son génie, le niveau de son passé guerroyant et civilisateur. Au contact de l'argent son glaive ne se rouille pas. Elle trouve sa gloire aussi bien dans la paix que dans la guerre. Personne ne fait moins de bruit que nous quand rien ne fait appel à la puissance de nos armes. Le soldat tenant garnison a l'air plus pacifique et plus débonnaire qu'un simple marchand de nouveautés. Nos officiers ont alors le parler doux de jeunes pensionnaires et poussent même à l'excès la suavité des manières. On ne traîne le sabre que sur les champs de bataille, et les éperons ont cessé de rayer les parquets.

Mais, au premier signal, la scène change subitement. Nous voici sur nos grands chevaux : d'un bout de la France à l'autre, chacun, penché sur sa carte d'Italie, suit d'un œil attentif les évolutions de notre armée. Avec quel plaisir, avec quelle fierté de connaisseur on discute les fautes, les maladresses du maréchal Giulay, et les combinaisons savantes qui semblent provenir du génie de Napoléon Ier, nourri par quarante cinq ans d'expérience. Les paysans ont tous prétendu que le grand empereur n'était pas mort. Leur foi a eu raison contre l'histoire. Le voilà, en effet, qui caracole en képi rouge dans les plaines de Marengo, et qui a laissé pousser sa moustache. Ses grognards sont là, comme en l'an VI, avec de meilleurs souliers et des capotes neuves.

Mon voisin Sibilat n'est pas loin de partager cette croyance. Les grands hommes sont des mythes, et se reproduisent à travers les siècles, et on les reconnaît malgré leurs déguisements.

M. Sibilat était certainement jusqu'à ce jour l'homme le plus pacifique du monde. Après avoir laborieusement étagé sa fortune par petits profits journaliers et honnêtes, il s'était, depuis tantôt dix ans, endormi dans le *far niente* le plus douillet qui puisse précéder le dernier sommeil du juste. Jamais aucune opinion politique n'avait troublé sa cervelle, aucun enthousiasme n'a rien ajouté aux effets exhilarants de sa demi-tasse. Durant sa longue carrière, il n'avait éprouvé que des émotions domestiques, et les événements de son époque se résumaient pour lui en trois ou quatre fermetures forcées de sa boutique. Rarement il ouvrait un journal, si ce n'est pour y lire les annonces de commerce qui l'intéressaient beaucoup à l'article des denrées coloniales, auxquelles il devait sa gloire et sa modeste aisance. Pour lui, l'Italie était un plat de macaroni, et l'Autriche un mauvais souvenir de 1815. Tranquillement assis dans son jardinet, entre un lilas et une touffe de chèvrefeuille, au village de Levallois, il attendait chaque jour, en méditant sur les bienfaits alternés de la pluie et du beau temps, l'heure de son dîner ou celle de sa promenade habituelle, bornée par le pont d'Asnières et l'ancien parc de Neuilly. Tout à coup, une pierre, dites plutôt un aérolithe enflammé, est tombé dans ce lac tranquille, et l'a troublé jusqu'à la vase ; un train de chemin de fer qui passait, tout diapré de zouaves, chantant, gesticulant, et sonnant du clairon à tort et à travers en signe de joie, a été pour lui une révélation foudroyante. Le bon, le pacifique M. Sibilat s'est senti transformé, transfiguré. Il végétait, et tout à coup il s'est senti vivre, palpiter, bouillonner comme au début d'une existence nouvelle.

— C'est donc ainsi qu'on part pour la guerre, se dit-il à lui-même. Et moi qui plaignais tous ces pauvres soldats d'aller se faire mitrailler, dormir sans lit et souvent dîner sans pain ! C'est donc bien beau de se battre contre les ennemis de la France et les oppresseurs de l'Italie?

M. Sibilat faisait un soubresaut à chacune de ces phrases : il ne se connaissait pas tant d'éloquence. Chaque minute le grandissait à ses propres yeux. Il ne résiste plus au Dieu intérieur qui l'agite : il quitte son jardin, monte chez lui, saisit son parapluie d'une main nerveuse, arbore son chapeau et part pour Paris, au risque de manquer son dîner et de prendre un exercice intempestif. Il s'abonne à deux journaux : le *Constitutionnel* pour être longuement renseigné sur les détails de la campagne, et le *Monde illustré* pour les dessins si fidèles de M. Durand-Brager. Une carte ne lui suffisant pas, il fait une razzia de toutes celles qui se vendent à différents étalages.

Sa femme et sa fille n'en revenaient pas et craignaient un dérangement dans ce cerveau jusqu'alors méthodique comme une tenue de livre, et symétrique comme un comptoir. Il n'en était rien. Le cerveau de M. Sibilat fonctionnait de la manière la plus naturelle du monde; seulement il chauffait à toute vapeur, ce qui dans des circonstances données peut arriver à tout le monde. Et puis on n'a pas impunément trafiqué pendant vingt-cinq ans des denrées coloniales : des émanations invisibles, impalpables, ont peu à peu doué le système nerveux d'une sensibilité prête à enfanter des prodiges au premier choc.

Chaque soir, qu'il pleuve, qu'il vente, ou que les étoiles vous invitent à sortir au frais, la famille Sibilat subit la lecture des bulletins, des correspondances faites à haute voix, sans tousser et sans lacune, avec des commentaires interminables et des exclamations variées à l'infini. En lisant le récit de la bataille de Magenta, l'œil de M. Sibilat s'est illuminé d'un éclat foudroyant ; sa taille s'est redressée comme s'il montait un cheval de bataille, et lâchant le journal, il a fait voler jusqu'au plafond sa calotte de velours. En voyant sa femme et sa fille plus ébahies qu'enthousiasmées :

— Qu'est-ce à dire, s'est-il écrié de cette voix rauque particulière aux commandements militaires, voilà comme vous êtes sensibles à la gloire du pays ! Vous ne sentez donc rien, que vous me regardez avec de grands yeux, comme si je vous lisais de l'hébreu ! Sapristi ! je croyais plus de cœur aux femmes.

Et s'adressant à sa fille :

— Toi, Elodie, qui parlais tant de l'Italie, des gondoles, du Vésuve et d'un tas d'autres balivernes, puisées dans les romans, etc., tu te ne réjouis pas de la voir bientôt affranchie du joug des Croates?

— Oui, papa !

— Sabre de bois ! il me semble que jusqu'à ce jour je n'avais pas vécu. Dix mille prisonniers, cent vingt mille fusils, vingt-cinq mille hommes couchés sur le champ de bataille! Milan en notre pouvoir ! et tout cela en huit jours! accompli comme en se jouant! Pas plus difficile que d'aller au bois de Neuilly, la canne à la main ! Je suis ébloui, fasciné! J'étais né pour devenir général! pour tomber glorieusement sur le champ de bataille! Et avoir passé sa vie à peser du sucre! .. du sucre ! Elodie, tu épouseras un zouave...

Et, sans attendre de réponse, il part comme un trait.

Quand M. Sibilat se promène, il porte sa canne la pointe en l'air et appuyée à l'épaule droite, il fait le moulinet, il apostrophe les arbres et leur pousse des bottes; il trace sur le sable des plans de bataille. Quand il pêche à la ligne et enlève un goujon : — Te voilà pris, toi, dit-il, vilain petit Autrichien. Il est méconnaissable, et jure à faire trembler les vitres, et son café est passé à l'état du plus pur gloria.

M. Adolphe, son gendre futur, étudiant en pharmacie, garçon rangé, méthodique, doux comme un rob, n'ose plus parler de son mariage prochain. On lui a dénoncé, en pleurant, le zouave qui menace son bonheur. Mais M. Adolphe est diplomate comme tous les pharmaciens ! — Oui, dit-il un jour, papa Sibilat, se marier pendant que nos pauvres soldats se battent serait honteux, indécent, anti-patriotique. La patrie! je ne connais plus que ça.

— Viens sur mon cœur, Adolphe! tu seras mon digne gendre.

Et M. Adolphe a même parlé d'engagement. Il y a eu tableau de famille. Et maintenant tout est au mieux. Mme Sibilat, Elodie, jacassent du matin au soir sur les grands événements d'Italie, et cette dernière a même promis d'embrasser un zouave quand ils reviendront.

Est-ce que nous n'en sommes pas tous là aujourd'hui, avec les degrés et nuances que comporte l'infinie variété des caractères et des positions? Les égoïsmes les plus impassibles sont en désarroi. Tous les cœurs battent à l'unisson. La cause est si haute, si belle, si harmonieuse pour ainsi dire ! Il semblerait que les événements exécutent une ouverture de Rossini, et nous sommes tous sous le charme. C'est qu'il y a quelque chose de plus souverain, de plus pénétrant que le patriotisme, c'est l'amour désintéressé de la justice et du droit!

J'ai peint Jean qui rit; au tour maintenant de Jean qui pleure !

JOSEPH DOUCET.

Venise, 8 juin 1859.

J'ignore si cette lettre vous parviendra... à tous risques je vous l'adresse; mais à tous risques aussi je ne la signe pas... nous sommes payés pour être prudents... nous sommes dans le pays des bouches de bronze... *Il signor Mentelli* rirait trop, si j'allais remplir contre moi l'office de ses... confidents...

Quoiqu'il en soit, je ne résiste pas au désir de vous faire connaître comment nous avons appris la victoire de Magenta, comment Venise tout entière a illuminé pour célébrer cette victoire, et cela par ordre du gouvernement autrichien.

Dans la journée du 25, le bruit s'était répandu que le gouvernement venait de recevoir une dépêche importante du théâtre de la guerre... De tous les quartiers de la ville, une foule, impatiente et avide, se porta vers le palais ducal. Chacun voulait apprendre... ce dont il était certain d'avance... quelque nouvelle défaite du général Giulay. Mais quelle ne fut pas la surprise, quand on vit attacher aux fenêtres du palais des faisceaux de drapeaux jaunes !

On s'interrogea avec terreur... Quoi ?... quoi ?... je ne sais... j'ignore... Une voix murmura enfin : « Giulay a remporté une grande victoire ! ... » Le mot sinistre circula dans la foule, dont les flots silencieux s'écoulèrent dans toutes les directions. Les clairons de la ville parcoururent bientôt les rues, s'arrêtant sur toutes les places pour y donner la grande nouvelle, avec invitation aux habitants d'illuminer leurs palais ou leurs maisons.

La ville n'en resta pas moins ténébreuse ; moi, je m'étais retiré au café Florian, si bruyant et si gai d'habitude, ce soir, triste et morose comme une brasserie flamande... lorsqu'un murmure surgit tout à coup des tables extérieures. On se lève, on s'agite et l'on disparaît.

Qu'y a-t-il? que se passe-t-il?... Je vois chacun se diriger vers le canal dont les gondoles partent toutes comme des flèches dans la direction du port...

Une aborde en cet instant... « Je la prends, dis-je au gondolier. Suis les autres... » Il se penche sur ses rames, et la barque légère rivalise de rapidité avec celles qui la précèdent... A mesure que l'on avance, une clameur grossissante s'élève bientôt; on distingue comme le mot *Vittoria! vittoria!* se détachant sur le fond de cette confuse rumeur... La gondole touche à peine le gradin de la jetée que j'en franchis les marches, et alors, tâchant de m'élever au-dessus de la foule frémissante qui remplit l'air de ses vivats et de ses cris de joie, j'aperçois au loin les bâtiments français splendidement illuminés, et je comprends à mon tour que la prétendue victoire des Autrichiens n'est qu'une nouvelle mystification. En vain, deux corvettes autrichiennes viennent refouler les gondoles dans la ville ; en vain, les agents nous repoussent dans l'intérieur. La vérité était connue, et, quelques instants après, la ville, tout à l'heure si morne et si triste, resplendissait de feux et de lumières.

Eh bien ! vous me croirez si vous voulez, le signor Mentelli n'a pas encore été content. Je me demande comment je ferai la première fois. Je suis très-embarrassé; et, ce qu'il y a de plus triste, c'est que nous n'aurons sans doute pas grand temps pour résoudre ce difficile problème, car on assure tout bas que la bataille de Magenta sera bientôt suivie d'une autre.

Pour copie conforme,

FULGENCE GIRARD.

MÉMOIRES D'UN MUSICIEN. [1]

L

M. de R... me commande la *Symphonie funèbre et triomphale*. — Son exécution. — Sa popularité à Paris. — Mot d'Habeneck. — Adjectif inventé pour cet ouvrage par Spontini. — Son erreur à propos du *Requiem*.

En 1840, le mois de juillet approchant, le gouvernement français voulut célébrer, par de pompeuses cérémonies, le dixième anniversaire de la révolution de 1830 et la translation des restes des victimes plus ou moins héroïques des trois journées, dans le monument qui venait de leur être élevé sur la place de la Bastille. M. de R..., alors ministre de l'intérieur, est, par le plus grand des hasards, ainsi que M. de Gasparin, un ami de la musique. L'idée lui vint de me faire écrire, pour la cérémonie de la translation des morts, une symphonie dont la forme et les moyens d'exécution étaient entièrement laissés à mon choix. On m'assurait pour ce travail la somme de dix mille francs, sur laquelle je devais payer les frais de copie et les exécutants.

Je crus que le plan le plus simple, pour une œuvre pareille, serait le meilleur, et qu'une masse d'instruments à vent était seule convenable pour une symphonie destinée à être (la première fois au moins) entendue en plein air. Je voulus rappeler d'abord les combats des trois journées fatales au milieu des accents de deuil d'une marche à la fois terrible et désolée qu'on exécuterait pendant le trajet du cortége, faire entendre une sorte d'oraison funèbre ou d'adieu adressé aux morts illustres au moment de la descente des corps dans le tombeau monumental, et enfin chanter un hymne de gloire, l'*Apothéose*, quand, la pierre funèbre scellée, le peuple n'aurait plus devant les yeux que la haute colonne surmontée de la Liberté aux ailes étendues et s'élançant vers le ciel, comme l'âme de ceux qui moururent pour elle.

J'avais à peu près terminé la marche funèbre, quand le bruit se répandit que les cérémonies du mois de juillet n'auraient pas lieu. « Bon! me dis-je, voici la contre-partie de l'histoire du *Requiem!* N'allons pas plus avant; je connais mon monde. » Et je m'arrêtai court. Mais, peu de jours après, en flânant dans Paris, je me trouvai sur le passage du ministre de l'intérieur. M. de R..., m'apercevant, fit arrêter sa voiture, et, sur un signe qu'il m'adressa, je m'approchai. Il voulait savoir où j'en étais de la Symphonie. Je lui dis tout crûment le motif qui m'avait fait suspendre mon travail, en ajoutant que je me souvenais des tourments que m'avaient causés la cérémonie du maréchal Damrémont et le *Requiem*. « Mais le bruit qui vous a alarmé est complétement faux, me dit-il, rien n'est changé; l'inauguration de la colonne de la Bastille, la translation des morts de Juillet, tout aura lieu, et je compte sur vous. Achevez votre ouvrage au plus vite. » Malgré ma défiance trop bien motivée, cette assertion de M. de R... dissipa mes inquiétudes et je me remis à l'œuvre sur-le-champ. La marche et l'oraison funèbre terminées, le thème de l'Apothéose trouvé, je fus arrêté assez longtemps par la fanfare que je voulais faire s'élever peu à peu des profondeurs de l'orchestre jusqu'à la note aiguë par laquelle éclate le chant de l'Apothéose. J'en écrivis je ne sais combien, qui toutes me déplurent; c'était ou vulgaire, ou trop étroit de forme, ou trop peu solennel, ou trop peu sonore, ou mal gradué. Je rêvais une sonnerie archangélique, simple, mais noble, empanachée, armée, se levant radieuse, triomphante, retentissante, immense, annonçant à la terre et au ciel l'ouverture de l'empyrée. Je m'arrêtai enfin, non sans crainte, à celle que l'on connaît, et le reste fut bientôt écrit.

Plus tard, et après mes corrections et remaniements ordinaires, j'ajoutai à cette symphonie un orchestre d'instruments à cordes et un chœur, qui, sans être obligés, en augmentent néanmoins énormément l'effet.

J'engageai, pour la cérémonie, une bande militaire de deux cents hommes, qu'Habeneck, cette fois encore, aurait bien voulu conduire, mais dont je me réservai prudemment la direction. Je n'avais pas oublié le tour de la tabatière.

J'eus fort heureusement l'idée d'inviter un nombreux auditoire à la répétition générale de la *Symphonie funèbre et triomphale*, car le jour de la cérémonie on n'eût pu la juger. Malgré la puissance d'un pareil orchestre d'instruments à vent, pendant la marche du cortége, on nous entendait peu et mal. A l'exception de ce qui fut exécuté quand nous longeâmes le boulevard Poissonnière, dont les grands arbres, encore subsistants alors, servaient de réflecteurs au son, tout le reste fut perdu.

Sur la vaste place de la Bastille, ce fut pis encore; à dix pas on ne distinguait presque rien.

Pour m'achever, les légions de la garde nationale, impatientées de rester à la fin de la cérémonie l'arme au bras, sous un soleil brûlant, commencèrent leur défilé au bruit d'une cinquantaine de tambours, qui continuèrent à battre brutalement pendant toute l'exécution de l'Apothéose, dont en conséquence il ne surnagea pas une note. La musique est toujours ainsi respectée en France, dans les fêtes ou réjouissances publiques où l'on croit devoir la faire figurer... pour l'œil.

Mais je le savais, et la répétition générale, dans la salle Vivienne, fut ma véritable exécution. Elle produisit un effet tel, que l'entrepreneur des concerts institués dans cette salle m'engagea pour quatre soirées, où la nouvelle symphonie figura en première ligne, et qui rapportèrent beaucoup d'argent.

En sortant d'une de ces exécutions, Habeneck, avec qui j'étais rebrouillé, je ne sais plus pourquoi, dit : « Décidément ce b*** là a de grandes idées. » Huit jours après, probablement, il disait le contraire. Cette fois je n'eus point maille à partir avec le ministère, M. de R... se conduisit en gentleman; les dix mille francs me furent promptement remis. Le compte de l'orchestre et du copiste soldé, il me resta deux mille huit cents francs. C'est peu, mais le ministre était content, et le public me prouvait, à chacune des exécutions de ma nouvelle œuvre, qu'elle avait le don de lui plaire plus que toutes ses aînées et de l'exalter même jusqu'à l'extravagance. Un soir, dans la salle Vivienne, après l'Apothéose, quelques jeunes gens s'avisèrent de prendre les chaises et de les briser contre terre en poussant des cris. Le propriétaire donna immédiatement ses ordres pour qu'aux soirées suivantes on eût à empêcher la propagation de cette nouvelle manière d'applaudir.

Au sujet de cette Symphonie exécutée longtemps après dans la salle du Conservatoire avec les deux orchestres, mais sans le chœur, Spontini m'écrivit une longue et curieuse lettre, que j'ai eu la sottise de donner à un collectionneur d'autographes, et dont je regrette de ne pouvoir ici produire une copie. Je sais seulement qu'elle commençait ainsi : « Encore sous l'impression de votre *ébranlante* musique, etc., etc. »

C'est la seule fois, malgré son amitié pour moi, qu'il ait accordé des éloges à mes compositions. Il venait toujours les entendre sans m'en parler jamais. Mais non, cela lui arriva encore après une grande exécution de mon *Requiem* dans l'église de Saint-Eustache. Il me dit ce jour-là : « Vous avez tort de » blâmer l'envoi à Rome des lauréats de l'Institut, car » vous n'eussiez pas conçu un tel *Requiem* sans le » *jugement dernier* de Michel-Ange. » Ce en quoi il se trompait étrangement, car cette fresque célèbre de de la Chapelle Sextine n'a produit sur moi qu'un désappointement complet. J'y vois une scène de tortures infernales, mais point du tout l'assemblée suprême de l'humanité; au reste, je ne me connais point en peinture et je suis peu sensible aux beautés de convention.

LI

Voyage et concerts à Bruxelles. — Les Belges. — Festival organisé et dirigé par moi à l'Opéra de Paris. — Cabale des amis d'Habeneck déjouée. — Esclandre dans la loge de M. de G... — Moyen de faire fortune. — Je pars pour l'Allemagne.

Ce fut vers la fin de cette année (1840) que je fis ma première excursion musicale hors de France, c'est-à-dire que je commençai à donner des concerts à l'étranger. M. Snel (de Bruxelles) m'ayant invité à venir faire entendre quelques-uns de mes ouvrages dans la salle de *la Grande Harmonie*, où se tiennent les séances de la Société musicale de ce nom dont il était alors le directeur, je me décidai à tenter l'aventure.

Je donnai deux concerts à Bruxelles; l'un dans la salle de *la Grande Harmonie*, l'autre dans l'*Église des Augustins* (église depuis longtemps enlevée au culte catholique). L'une et l'autre de ces salles sont d'une sonorité excessive, et telle, que tout morceau de musique d'un mouvement un peu animé et instrumenté énergiquement y devient nécessairement confus. Les morceaux doux et lents, dans la salle de *la Grande Harmonie* surtout, sont les seuls dont les contours ne soient point altérés par la résonnance du local et dont l'effet reste ce qu'il doit être. Les opinions sur ma musique furent au moins aussi divergentes à Bruxelles qu'à Paris.

Ce voyage hors frontières n'était qu'un essai. J'avais le projet de visiter l'Allemagne et de consacrer à cette excursion cinq ou six mois. Je revins donc à Paris pour m'y préparer et faire mes adieux aux Parisiens par un concert colossal dont je ruminais le plan depuis longtemps.

M. Pillet, alors directeur de l'Opéra, ayant bien accueilli la proposition que je lui fis d'organiser dans ce théâtre un festival sous ma direction, je commençai à me mettre à l'œuvre, sans rien laisser transpirer de notre projet au dehors. La difficulté consistait à ne pas donner à Habeneck le temps d'agir hostilement. Il ne pouvait manquer de me voir de mauvais œil diriger, dans le théâtre où il était chef d'orchestre, une pareille solennité musicale, la plus grande qu'on eût encore vue à Paris. Je préparai donc en secret toute la musique nécessaire au programme que j'avais arrêté; j'engageai des musiciens sans leur dire dans quel local le concert aurait lieu; et quand il n'y eut plus qu'à démasquer mes batteries, j'allai prier M. Pillet d'apprendre à Habeneck que j'étais chargé de la direction de la fête. Mais il ne put s'y résoudre et me laissa l'ennui de cette démarche. En conséquence, j'écrivis au terrible chef d'orchestre; je l'informai des dispositions que j'avais prises, d'accord avec M. Pillet, et j'ajoutai qu'étant dans l'habitude de diriger moi-même mes concerts, j'espérais ne point le blesser en conduisant également celui-ci.

Il reçut ma lettre à l'Opéra au milieu d'une répétition, la relut plusieurs fois, se promena longtemps sur la scène d'un air sombre, puis, prenant brusquement son parti, il descendit dans les bureaux de l'administration, où il déclara que cet arrangement lui convenait fort, puisqu'il avait le désir d'aller passer à la campagne le jour indiqué pour le concert. Mais son dépit était visible, et beaucoup de musiciens de son orchestre le partagèrent bientôt, avec d'autant plus d'énergie qu'ils savaient lui faire la cour en le manifestant. D'après mes conventions avec M. Pillet, tout cet orchestre devait fonctionner sous mes ordres, avec les musiciens du dehors que j'avais invités.

La soirée était au bénéfice du directeur de l'Opéra, qui m'assurait seulement la somme de cinq cents francs pour mes peines, et me laissait carte blanche pour l'organisation. Les musiciens d'Habeneck étaient en conséquence tenus de prendre part à cette exécution sans être payés. Mais je me souvenais de ceux du Théâtre-Italien et du tour qu'ils m'avaient joué en pareille circonstance; ma position était même cette fois bien plus critique encore à l'égard des artistes de l'Opéra. Je voyais chaque soir les conciliabules tenus dans l'orchestre pendant les entr'actes, l'agitation de tous, la froide impassibilité d'Habeneck entouré de sa garde courroucée, les furieux coups d'œil qu'on me lançait et la distribution qui se faisait sur les pupitres des numéros du journal *le Charivari*, dans lequel on me déchirait à belles dents. Lors donc que les répétitions durent commencer, voyant l'orage grossir, quelques-uns des séides d'Habeneck déclarant qu'ils ne marcheraient pas *sans leur vieux général*, je voulus obtenir de M. Pillet que les musiciens de l'Opéra fussent payés comme les externes. M. Pillet s'y refusant : « Je comprends et j'approuve les motifs de votre refus, lui dis-je, mais vous compromettez ainsi l'exécution du concert. En conséquence, j'appliquerai les cinq cents francs que vous m'accordez au payement de ceux des musiciens de l'Opéra qui ne refusent pas leur concours. — Comment, me dit M. Pillet, vous n'auriez rien pour vous, après un tel labeur qui vous exténue!... — Peu importe, il faut avant tout que cela marche, mes cinq cents francs serviront à calmer les moins mutins; quant aux autres, veuillez ne pas user de votre autorité pour les contraindre à faire leur devoir et laissons-les bouder avec *leur vieux général*. »

HECTOR BERLIOZ.

[1] La traduction et la reproduction sont réservées.

COURRIER DU PALAIS.

En d'autres temps, la guerre des agents de change et des coulissiers eût été la grande affaire du moment. Huit jours durant, Paris se serait fait financier; le vocabulaire de la Bourse, l'argot de la coulisse, eût envahi les salons, les cercles, les foyers de théâtre; quant aux journaux, ils eussent vécu sur la question pendant un mois, ils l'eussent mitonnée, choyée, entretenue, retournée sous toutes ses faces, envisagée au point de vue pittoresque, historique, politique, économique, judiciaire. Les entrepreneurs de pièces de circonstance se fussent mis à l'œuvre; la Comédie-Française eût repris *l'Agiotage*, et l'Odéon eût essayé de refaire un succès à la dernière comédie de M. Ponsard.

Mais quel procès, si retentissant qu'il soit, pourrait lutter contre le canon des Invalides, et quel intérêt voulez-vous que présentent les débats de la sixième chambre en face de la bataille de Solferino? Ces débats, il faut pourtant que je vous les raconte; après tout, l'acteur joue quelquefois devant les banquettes, et le professeur de sanscrit au Collége de France n'a pas toujours devant lui des milliers d'auditeurs.

Il y a bien des années que le parquet des agents de change a vu s'établir à ses côtés la concurrence illégale de la coulisse. Au commencement du siècle, alors que la Bourse siégeait dans l'ancien hôtel Mazarin, ou dans la galerie Virginie, la coulisse se promenait au Palais-Royal ou s'asseyait au café de Chartres. Quand plus tard l'ancien couvent des Filles-Saint-Thomas eut été démoli pour faire place au monument actuel, la

petite Bourse se tint sur les boulevards, sur la nouvelle place, dans les cafés d'alentour. La *Némésis* de Barthélemy détermine avec précision l'endroit où elle se réunissait en 1831 :

> On les distingue tous à leur mine sournoise,
> Embusqués sous l'auvent de la *Porte-Chinoise*,
> Au café Gobillard, au magasin de thés
> Qui coupe brusquement l'angle des *Nouveautés*...

La coulisse a encore promené ses pénates nomades de Tortoni au Casino, du passage de l'Opéra au palais de la Bourse. Oui, dans ces derniers temps, elle était parvenue à pénétrer jusque dans le sanctuaire : c'est le commissaire de police qui l'a déclaré lui-même, dans le cours des débats, sur une interpellation de l'avocat des coulissiers.

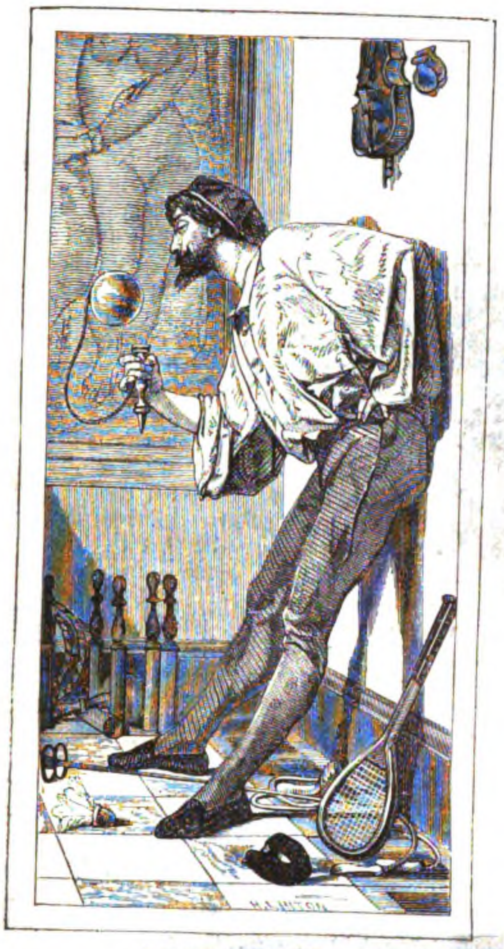
Me Berryer. — Avant l'ouverture de la Bourse, la grille n'est-elle pas ouverte aux banquiers pour qu'ils viennent s'entendre entre eux?

Le témoin. — Les coulissiers, chassés du boulevard, sont venus se réunir sur l'esplanade de la Bourse; j'en ai prévenu le préfet de police, et je n'ai pas reçu l'ordre de m'y opposer.

— Enfin, ordre ou non, les grilles sont-elles ouvertes, et les coulissiers peuvent-ils pénétrer sous le péristyle?

— Oui, quand il pleut! (On rit.)

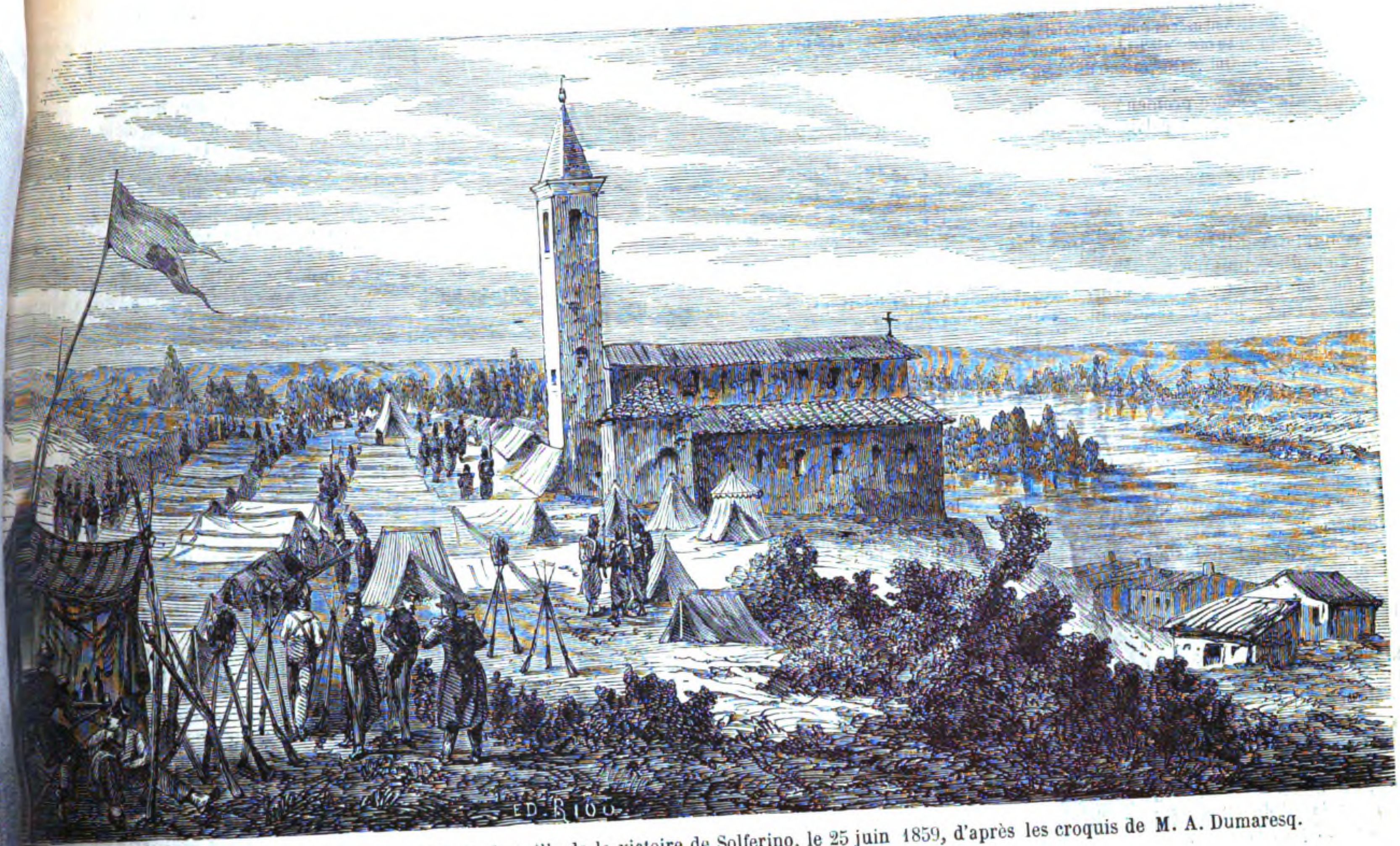
Attendez, ce n'est pas tout. Le même fonctionnaire ajoute : « A l'ouverture de la Bourse, à midi, la coulisse est à côté de la corbeille des agents de change. Des deux côtés, les offres sont faites à haute voix, et la coulisse a ses cours comme le parquet a les



SALON DE 1859.
Un flâneur, par M. Lambron. (N° 1740.)

SALON DE 1859. — Andromède, par M. Franceschi. (N° 3236.)

SALON DE 1859. — Vue du port de Venise, prise du jardin public, tableau de M. Grandsire, copié par lui-même, gravé par M. Linton. (N° 1325.)



Camp des grenadiers de la garde à Montechiaro, la veille de la victoire de Solferino, le 25 juin 1859, d'après les croquis de M. A. Dumaresq.

Les habitants de Venise apprenant par l'illumination de l'escadre française la victoire de Magenta.

siens.» Ainsi, tour à tour chassée de ses refuges, tolérée, dissipée comme une réunion d'émeutiers, admise de nouveau à circuler librement, la coulisse était parvenue à conquérir la Bourse elle-même; elle avait, comme le parquet, son syndicat, ses cours qui, bien que n'étant pas portés sur la cote officielle, n'en faisaient pas moins la loi, et M. Proudhon avait pu, non sans raison, écrire ces lignes significatives : « Des spéculations immenses se font par d'autres intermédiaires que les agents légalement institués, et cela, non pas dans l'ombre et le mystère, mais au grand jour, avec circulaires et réclames, sous les yeux, même pour le compte des fonctionnaires et de la compagnie chargée de réprimer l'usurpation. »

Hélas oui ! c'était là le nœud de la situation. Il m'est permis de le dire, puisque les débats l'ont établi. Les agents de change eux-mêmes avaient souvent recours aux coulissiers; et, forts de cette complicité, ceux-ci se croyaient à l'abri de toutes poursuites. Ils ne se dissimulaient pas qu'ils faisaient au parquet une concurrence terrible ; mais ils avaient aussi la conscience des services qu'ils lui rendaient.

Ces considérations n'ont pas arrêté les agents de change. Après de longues hésitations, la Chambre syndicale s'est décidée à faire aux coulissiers une guerre d'extermination, et elle a déposé contre vingt-cinq d'entre eux une plainte au parquet — de M. le procureur impérial.

Il faut lui rendre cette justice : ce n'est pas au fretin qu'elle s'est attaquée. Ici point de ces honteux agioteurs, de ces frauduleux marrons dont parlait l'auteur de la *Némésis*. La plupart de ceux qui viennent d'être traduits devant le tribunal correctionnel paient patente de banquier, ils ont des bureaux, des commis, ils traitent d'immenses affaires et comptent dans leur clientèle les plus grands noms financiers.

La prévention, — car le ministère public s'est joint aux plaignants, — reprochait aux inculpés de s'être immiscés indûment dans les fonctions d'agent de change, et de s'être ainsi rendus passibles des peines portées par la loi du 28 ventôse an IX et l'arrêté des conseils du 27 prairial an X.

Les prévenus opposaient quatre moyens de défense :

1° Leurs opérations étaient couvertes par la tolérance de l'autorité ; les lois qu'on exhumait contre eux étaient tombées en désuétude ; c'étaient de vieilles armes rouillées, hors de service, et rendues impuissantes par les progrès de la stratégie financière;

2° En admettant que ces lois fussent encore en vigueur, les prévenus ne les avaient violées qu'avec le concours des plaignants; et de deux choses l'une : — ou les premiers étaient de bonne foi et ils devaient être acquittés, — ou, s'ils étaient condamnés, les agents de change devaient l'être aussi, à titre de complices;

3° Les affaires qu'ils faisaient étaient des affaires à terme, c'est-à-dire précisément les négociations de Bourse interdites aux agents de change;

4° La commission qu'ils percevaient sur leurs opérations n'était pas un courtage, mais une commission de banque.

De ces quatre arguments, il n'y en avait qu'un de bon : le troisième. — Des jugements rendus tout récemment attestaient que les lois visées par la prévention étaient toujours vivantes : voilà pour le premier. — Le second tombait devant un seul mot : le fait reproché aux prévenus était une *contravention*; or, en matière de contravention, d'une part, les principes sur la complicité ne sont pas applicables ; et de l'autre, le prévenu ne peut se prévaloir de sa bonne foi pour faire écarter ou atténuer la peine. — Enfin, quant au quatrième, ce n'était évidemment qu'une subtilité : courtage ou commission, le droit que percevaient les coulissiers représentait leur rémunération pour les négociations auxquelles ils servaient d'intermédiaires.

Restait seulement à déterminer si ces négociations, — habituellement des marchés à terme, — ils avaient droit de les faire.

Ici s'est concentré tout l'effort des deux puissants adversaires : Me Dufaure, l'avocat de la Chambre syndicale, qui s'était portée partie civile, et Me Berryer, le défenseur des coulissiers.

Et d'abord, en thèse générale, les opérations à terme sont-elles ou non autorisées par la loi ? La jurisprudence a longtemps hésité sur cette question, et elle en est venue à la trancher par des considérations de fait : elle reconnaît ou proscrit les marchés à terme, suivant qu'ils se présentent comme une spéculation sérieuse ou qu'ils servent à couvrir un jeu de bourse. C'est à cette distinction que se sont ralliés Me Dufaure et M. l'avocat impérial Séverien Dumas, et ils ont posé ce dilemme : ou les négociations que font les courtiers marrons sont des opérations sérieuses, et elles constituent un empiétement sur les attributions des agents de change ; ou ce ne sont que des jeux de bourse, et elles tombent sous l'application de l'article 421 du code pénal.

Le joint, comme on dit, de la difficulté était de savoir si les marchés à terme, même ceux que sanctionnent les tribunaux, rentraient dans les fonctions des agents, et c'est justement ce qu'a contesté avec une grande force Me Berryer. Il a défini le marché à terme, il a fait son histoire, il a montré sa puissance, il a rappelé dans un tableau magnifique les services que ce ressort financier a rendus au crédit public; mais en même temps il a soutenu que ces sortes d'opérations, par la garantie qu'elles exigent de la part du négociateur, par la responsabilité qu'elles font peser sur lui, étaient incompatibles avec le ministère des agents de change, et que c'est pour cela que la loi en avait privé ces derniers pour en doter le marché libre.

Quand Me Berryer touche à une question, c'est toujours pour l'élever et pour l'agrandir. Cette fois encore, il a plaidé avec la loi sans doute; mais aussi par-dessus la loi. Il n'a pas reproché aux agents de change d'élargir le cercle de leurs opérations, de faire ce que peut-être ils n'ont pas le droit de faire. Qu'importe si les finances du pays en profitent ! Mais il s'est plaint qu'en présence d'un marché aussi prospère, qui produit par an pour quarante milliards d'opérations de bourse, ils eussent la prétention de concentrer dans leurs mains toutes les négociations. « Quoi ! leur a-t-il dit en terminant, vos charges qui, en 1816, valaient deux cent mille francs, valent aujourd'hui deux millions et vous n'êtes pas satisfaits ! Tenez, vous êtes des imprudents et la perte de votre procès est ce qui peut vous arriver de plus heureux. Si vous triomphez, votre situation est déplorable; car ce n'est plus soixante agents de change qu'il faudra demain : on doublera, on triplera votre compagnie! »

Quel merveilleux talent que celui de Me Berryer : s'il s'assoupit quelquefois dans le sommeil homérique, comme il en a aussi les éclatants réveils ! Jamais peut-être le grand orateur n'avait été plus jeune et plus vigoureux, jamais sa voix n'avait été plus sonore, sa forme plus large, son discours plus savamment disposé. Et quelle autorité ! quelle énergie et quelle modération à la fois ! quelle clarté et quelle séduction dans une matière aussi aride ! Pour trouver à cette belle plaidoirie un terme de comparaison, il faut remonter jusqu'à la fameuse harangue prononcée par le même Me Berryer, à la tribune de la Chambre des députés, dans l'affaire des vingt-cinq millions réclamés par les États-Unis.

Me Dufaure était souffrant; mais sa voix seule trahissait la fatigue. Son argumentation ferme et solide a gagné à sa thèse l'opinion du tribunal, et fourni les éléments du jugement qui a donné gain de cause à ses clients. Chacun des prévenus a été condamné, par application des lois spéciales dont j'ai parlé, à une amende de 10,500 francs, dont le produit est destiné à venir en aide aux enfants abandonnés.

C'est très bien; mais tout n'est pas fini. La coulisse a la vie dure. Et comment va s'y prendre maintenant la Chambre syndicale pour saisir ce Protée aux mille formes, pour anéantir ce phénix sans cesse renaissant, pour exterminer cette hydre qui, depuis un demi-siècle, défie tous les efforts des soixante Hercules de la finance ?

PETIT-JEAN.

THÉATRES

PORTE-SAINT-MARTIN : *La Voie sacrée* ou *les Étapes de la gloire*, drame militaire en cinq actes et douze tableaux, par MM. Eugène Woestyn, Hector Crémieux et Ernest Bourget.

Que dites-vous de ce titre? Est-ce assez éclatant? Ne croirait-on pas voir se dérouler, sur la route de Turin à Milan, les lignes infinies des deux armées? L'œil n'est-il pas ébloui comme à l'approche de l'azur italien? *La Voie sacrée! les Étapes de la gloire!* Tant d'enthousiasme appelait un succès ; et ce succès a été enlevé mardi au son des clairons, au roulement des tambours, à l'éclair des baïonnettes.

La Voie sacrée est une série de tableaux vraiment splendides ; la mise en scène fait chaque jour un pas nouveau avec M. Marc Fournier, et nous ne désespérons pas de le voir tôt ou tard directeur de l'Académie impériale de musique. Profondément artiste, initiateur hardi, sans limites dans ses hardiesses, lui seul peut réaliser ces rêves des *Mille et une Nuits* dont l'alcôve est rue Lepelletier.

Il y a un drame intime dans *la Voie sacrée*, et ce drame n'est pas tellement étouffé par la fusillade qu'il ne laisse deviner la personnalité littéraire de M. Eugène Woestyn, l'un des auteurs. Une scène, celle du *Miserere*, au premier acte, ne serait déplacée dans aucune œuvre de maître : c'est un homme qui, sorti du théâtre de la Scala, chante ce morceau pendant qu'on flagelle une femme sur la place publique. Cette femme est la marquise des Monteleone ; elle meurt sous cet affront ; son mari et sa fille errent de chaumière en chaumière pendant toute la pièce, fuyant devant la réquisition et l'incendie. La fille des Monteleone s'éprend, au milieu de ses douleurs, d'un officier français, Jacques Gérard, amour chaste, symbolique. Jacques Gérard tombe au pouvoir des ennemis ; sa sœur, une vivandière, essaie de le sauver en prenant plusieurs déguisements masculins ; mais elle n'arriverait qu'à mourir avec lui, si un jeune capitaine autrichien, rendu à la liberté par Napoléon III, sans condition et sans échange, ne les faisait évader tous deux. Voilà la partie intriguée ; elle est discrète, et est traitée aussi habilement que possible.

Mais la partie épisodique est la plus brillante, incontestablement ; celle-ci nous fait assister aux engagements volontaires dans la rue du Cherche-Midi, aux adieux sur la place de la Bastille, au débarquement à Gênes. Là se place naturellement un pas dansé par M. Espinosa et Mme Monplaisir avec une *furia* toute locale.

A l'acte ou au tableau suivant, on a remarqué un très-ingénieux détail. Un général autrichien saisit un verre, et, le jetant sur le sol, il s'écrie : « — Les Français viendront se briser comme ce verre contre nos bataillons! » Alors, un petit pâtre se baisse, ramasse silencieusement le verre, le regarde et le remet en souriant sous les yeux du général. Le verre est resté intact.

Un spectacle charmant dans son animation est l'opéra-ballet, chanté et dansé par les zouaves. On couronne une rosière dans le troisième *zouzou*; les fers sont au feu pour les papillotes ; un *blanchisseur* repasse une collerette ; un bailli, comme la foire Saint-Laurent n'en vit jamais sur ses tréteaux, est improvisé, besicles sur le nez, jabot gigantesque sous le menton, canne en main, voix nasillarde. Les zouaves, couronnés de roses et un jupon agrafé à la veste, forment des groupes mythologiques ; le grotesque ne connaît plus de bornes. Tout à coup le canon gronde ; les zouaves arrachent leurs guirlandes, courent aux fusils ; — l'engagement commence.

Il est difficile de s'imaginer la vérité et l'entrain scénique des affaires de Montebello et de Magenta. Nous sommes loin des combats réglés du Cirque ; tout a été dépassé par la direction de la Porte Saint-Martin. Les combats corps à corps, l'artillerie, les barricades, les adversaires précipités dans l'eau, la mêlée épaisse, mouvante, pleine de cris et de fumée, tout revit dans ce cadre qui semble s'élargir pour la gloire nationale.

La pièce se termine ou plutôt s'arrête à l'entrée de nos troupes dans Milan.

Jamais peut-être les acteurs de ce théâtre n'ont rencontré de rôles mieux appropriés à leur genre de talent que dans *la Voie sacrée*. Ce que le jeu de Mme Laurent a d'aspérités et d'énergie triviale, est tout à fait dans le caractère de la vivandière Madeleine ; elle porte des costumes fort pittoresques. Mme Suzanne Lagier n'est que belle, mais c'est assez pour la circonstance. Mme Deshayes, qui a l'étoffe d'une comédienne de premier ordre et qui finira par trouver une création destinée à la remettre à sa place, chante la ballade du roi de Thulé avec un sentiment très-accusé. Pourquoi cette ballade, cependant? Quel rapport a-t-elle avec les événements qui s'agitent? L'accompagnement a un grand charme mélancolique, reconnaissons-le.

Le personnage d'un vieux militaire des premières campagnes d'Italie est bien rendu par M. Vannoy ; un peu plus de relief ne nuirait pourtant pas. M. Colbrun et M. Laurent sont devenus les inséparables de tout drame ; ils représentent toujours et partout l'élément parisien (ils le représentaient même dans *Faust*). Il faut plaindre M. Taillade, dont l'énergie est mal à l'aise sous l'uniforme blanc et jaune ; on a compté sur lui, et l'on a eu raison, pour rendre supportable le rôle du comte de Vardeck. — Pauvre jeune homme!

Répétons-le : *la Voie sacrée* ou *les Étapes de la gloire* est un immense succès. Il est rare de rencontrer, dans une pièce improvisée, autant de retenue mêlée à autant d'élan, un esprit plus vert et de meilleure race. En bon prophète que nous sommes, nous nous regardons quitte pour six mois envers le théâtre de la Porte-Saint-Martin.

CHARLES MONSELET.

CHRONIQUE MUSICALE.

—

...s-PARISIENS : *Un Mari à la porte*, opérette de MM. De-... et Léon Maurand, musique de M. Offenbach. — Nou-...

...est pas bien de mettre son mari à la porte ; ... parce qu'une pareille action établit instanta-... une présomption de criminalité, et puis si le ...eur et maître savait assez de gymnastique pour ...r par la fenêtre !

...tant il est des cas de force majeure qui per-... à une femme de mettre son mari à la porte et ...ouer en toute sincérité le secours de la circon-... atténuante.

...mple :

...it pris femme l'huissier Martel, et le jour, ou plu-... nuit même des épousailles, au moment où les ... grinçaient leur dernière valse dans le salon du ... homme s'était introduit dans la chambre de ...rtel. Cet intrus qui, pour tout dire, était entré ... cheminée, vous a tout l'air d'un Don Juan en ... nocturne, et déjà vous pensez que Mme Martel, ...ve à point nommé pour le recevoir...

...n est rien pourtant. Florestan Ducroquet (c'est ... de l'intrus) s'était enfui de chez lui poursuivi ... huissiers. Obligé d'escalader les toits, il s'était ... de se réfugier dans une cheminée, et de là, ... vous savez, il était tombé dans la chambre de ...rtel au moment où celle ci y pénétrait, suivie de ... son mari. La situation était grave. Le premier ...ment de Mme Martel fut de fermer la porte au ... son mari.

...reusement qu'était entrée avec elle une com-... amie qui prit à son compte tout le scandale ... comportait la situation, et qui finit même par ...er Florestan. Si bien qu'au moment où le mari ...phe de la serrure, après avoir fait le siége de la ...avec des chances diverses, il ne trouve rien qui ... parfaitement dans l'ordre.

...e donnée légère, et qui a entraîné les auteurs ...des excentricités de dialogue parfois divertis-..., a fourni à M. Offenbach l'occasion de retour-... genre *sans façon* de ses premiers ouvrages. La ...on du *Mari à la porte* est de la famille de celles ...*roquefer*, des *Tromb-al-Kazar* et des *Ba-ta-clan*. ...y avons remarqué la valse (école Strauss de ...e) qui sert d'ouverture, la tyrolienne brillante ...ocalise Mlle Tautin, un trio original et le qua-... : *Tu l'as voulu, Georges Dandin*... Il est fâcheux ...e premier duo entre Mlle Tautin et Mme Geoffroy ...e cet écrin mélodique par son allure vieillotte et ...otifs qui manquent de distinction ; il serait fa-...ce nous semble, de donner à cet endroit de la ...un salutaire coup de ciseaux.

M. Montaubry a chanté mardi le rôle d'Olivier ...agues des *Mousquetaires de la Reine*. La reprise ...opéra sera l'objet de notre prochaine *chronique*.

On annonce comme devant être représentés pro-...ment au théâtre des Bouffes : *Dans la rue*, opé-...de MM. Alexandre de Bar et Léonce, musiquée ... Cas...ers, et *les Vivandières de la garde*, ouvrage ...constance dont M. Offenbach a écrit la musique.

À l'Opéra-Comique, on répète activement un acte ...I. Duvert et Lauzanne, qui a pour titre *le Voyage ... de ma chambre*, et dont M. Grisar a écrit la ...ue. Voilà une collaboration qui semble promettre ...it dans le livret et la mélodie dans la partition.— ...errons bien. — Après viendra, paraît-il, un ...nouveau de M. Limnander, ayant pour titre *les ... et les Bleus*, et dont il avait été question dès ... dernière ; puis l'ouvrage de M. Gevaërt, ...de M. le comte Gabrielli, et enfin *l'Ange ...*, un acte de M. Scribe, mis en musique par ...ltne Nibelle ; cet opéra passera vraisemblable-...ans le courant de l'hiver prochain.

...et Mme Gueymard viennent de contracter un ...engagement de cinq ans avec l'administration ...ra.

...n des résultats les plus immédiats des dévelop-...nts qu'a pris depuis quelque temps l'institution ...nique, a été d'ouvrir une voie nouvelle à la ...sition musicale. Bon nombre d'œuvres spéciales ...jà en circulation, et nous recommanderons au-...ui à nos lecteurs : *La Fête andalouse*, *l'Angelus*, ... *de la grand'mère*, et autres chœurs à trois ...ales, composés par M. Adolphe Papin, pour les ...fantines.

À propos d'orphéon, voici ce qui nous a été ... :

Choral de l'Odéon, dont M. Delafontaine a fait ...s premières sociétés chantantes de Paris, s'était rendu à Lisieux, où avait lieu un grand concours orphéonique. Une médaille d'or, d'un module flatteur, échut à l'orphéon parisien. Jusque-là, rien de mieux. Mais voilà que nos touristes, dans la joie du triomphe, sont pris du désir effréné de pousser jusqu'à la mer. Trouville n'est pas loin de Lisieux ; en quelques heures d'omnibus on y arriva. Puis d'un commun accord, — tout est ordre et harmonie dans la vie orphéonique, — on prit en masse un bain de mer ; cela est de rigueur à Trouville.

Pendant que ses choristes se livraient à des plongeons variés, M. Delafontaine voulut *régler* avec le maître de l'établissement.

Ici se présenta une difficulté :

— Votre argent n'a pas cours chez moi, dit l'amphitryon, mais vous êtes riches d'une autre monnaie dont je prétends être payé.

— Pardon, monsieur, mais je ne vous comprends pas...

— Alors, monsieur, je m'explique : le prix du bain que vous avez pris chez moi sera un chœur que vos chanteurs voudront bien m'exécuter... tels quels.

— C'est marché fait !

Et les orphéonistes (avant de regagner leurs cabines !) s'assemblèrent sur la plage et chantèrent le chœur demandé.

Cela fait grelotter et applaudir rien que d'y penser.

ALBERT DE LASALLE.

RÉBUS.

EXPLICATION DU DERNIER RÉBUS.

Tout Hector chassant Patrocle doit trouver encore un Achille.

CAUSERIE DE LA MODE.

—

La saison de Londres devient de plus en plus brillante. Depuis la nomination du nouveau ministère, la reine s'est installée à *Buckingham-Palace* et a donné plusieurs fêtes. Mais un bal qui a fait événement parmi la haute société de Londres, et qui l'a disputé en magnificence même aux réceptions royales, c'est le bal que vient de donner la comtesse de Persigny, femme de notre ambassadeur à Londres, pour célébrer nos victoires d'Italie. Le duc de Cambridge, la duchesse douairière et la jeune duchesse Marie de Cambridge, ainsi que le duc et la duchesse de Saxe-Weimar, assistaient à cette fête, où se pressaient aussi les plus illustres représentants, lords et ladies, de l'aristocratie anglaise, sans compter un grand nombre d'étrangers de distinction qui avaient tenu à honneur de faire partie de cette foule d'élite. Le bel hôtel de l'ambassade française, qui a vue sur Hyde-Park, était décoré avec un goût exquis. Personne ne s'entend mieux que la jeune comtesse de Persigny à donner une de ces fêtes féeriques dont les femmes élégantes gardent un long souvenir. Les salons et les galeries étaient resplendissants de fleurs et de lumières ; les tentures, les rideaux et les étoffes des meubles avaient été renouvelés à cette occasion. C'étaient des damas rose, orange, pourpre, du plus beau relief ; des lampas bleu et blanc, d'autres vert azoff et or, dans lesquels on reconnaissait la perfection de ces splendides étoffes d'ameublement dont la maison Requillard, Roussel et Choqueel, brevetée par l'empereur, l'impératrice et la reine d'Angleterre, a seule le secret. Cette maison, une des premières de l'industrie française, avait envoyé à l'ambassade de France ses plus merveilleuses nouveautés, car la mode exerce son empire aussi bien sur les décorations d'appartements que sur les parures de femmes. Est il nécessaire de dire que c'étaient aussi nos premières maisons parisiennes qui avaient expédié toutes les toilettes si riches, si fraîches et si diverses qui ont été remarquées ce soir-là ? Les grands magasins du Louvre avaient fourni leurs tissus les plus rares. C'étaient des crêpes et des tulles lamés, des gazes de Chine d'un effet merveilleux, des tuniques en points d'Alençon et d'autres en dentelles noires de Chantilly, des taffetas glacés aux teintes de camélias pour jeunes filles, d'aériennes robes de tarlatane et de mousseline, légères comme des ailes de papillon. Cette grande maison du Louvre, qui a su se faire en si peu de temps une clientèle européenne, avait surtout, à l'occasion de ce bal, fait des envois de sorties de bal et de burnous d'une magnificence sans égale. C'étaient des mantes à capuchons tout en points de Venise, doublées en grenadines rose cerise ou blanc, qui faisaient ressortir en relief les fleurs de ces belles dentelles ; d'autres en taffetas de toutes nuances, garnies de points de Bruxelles et décorées de nœuds de rubans ; puis des burnous algériens, souples, fins et légers : les uns tout blancs, les autres rayés d'or, que les magasins du Louvre avaient reçus directement de nos possessions d'Afrique.

Mais revenons aux détails des toilettes qui ont figuré au quadrille d'honneur : la jeune et gracieuse comtesse de Persigny, qui dansait avec le duc de Cambridge, portait une toilette bleu de ciel du meilleur goût. Sa robe était en tulle illusion bouillonnée à deux tuniques, avec des décorations de blondes blanches, à dessins de fils d'argent, encadrant des bouquets de narcisses blancs et de muguets des bois. Le corsage était orné de même, et la couronne en narcisses et en muguets des bois était fermée vers la nuque par un peigne à pendeloques en diamants, turquoises et perles fines. Toute la parure, collier, bracelets et Sevigné, était assortie. La grâce des ornements de cette robe bleue était incomparable ; on y reconnaissait une des créations de la maison Fauvet. La jeune princesse Marie de Cambridge, qui dansait avec le duc de Saxe-Weimar, portait une robe en tulle blanc, ornée de bouquets de fleurs des champs espacées. La tête expressive de la princesse souriait sous une guirlande des mêmes fleurs qui retombaient en traînées sur les blanches épaules. La parure était en perles fines. La duchesse de Saxe-Weimar, dansant avec M. le comte de Persigny, portait une toilette qui lui seyait à ravir ; la robe en taffetas rose était recouverte de deux tuniques en point d'Angleterre, relevées par des agrafes en cactus roses. La parure était en splendides diamants. Rien de plus ravissant et de plus magnifique que la toilette que portait ce soir-là la duchesse de Wellington, qui faisait vis-à-vis à la duchesse de Saxe-Weimar. On sait le profil grec et la taille de Diane chasseresse de la duchesse ; jamais elle n'avait paru plus belle et plus fière ; sa robe en tulle blanc à deux tuniques était ornée de gros bouquets de rose thé à feuillage d'or. Dans chaque cœur des roses scintillait un gros diamant. La couronne se composait des mêmes fleurs ; le peigne était à pendeloques de diamants. Une rivière en brillants de la plus belle eau éclairait pour ainsi dire le cou et les épaules. D'autres toilettes encore ont été fort remarquées, entre autres celle de la belle Mme Musurus, ambassadrice de Turquie à Londres. Sa robe était en gaze rose, ornée de dentelles, de roses de la reine et de bruyères blanches. La parure se composait d'émeraudes énormes et de diamants.

Presque toutes les robes que nous avons décrites sortaient de la maison Fauvet ; elles avaient ce cachet de distinction et de haute nouveauté qui séduit à bon droit les femmes de l'aristocratie. Quant aux coiffures et aux ornements de fleurs dont nous venons de parler, on y reconnaissait la main légère et, pour ainsi dire, inspirée de Mlle Pitrat ; les fleurs d'après nature de cette habile fleuriste, qui a obtenu toutes les médailles d'honneur aux grandes expositions de l'industrie, abondaient à cette fête ; ces fleurs imitant à s'y méprendre les fleurs de chaque saison, ont l'inappréciable avantage de résister à la chaude atmosphère d'un bal, et de ne pas s'effeuiller sur les têtes charmantes qui les portent. Outre les couronnes déjà citées, Mlle Pitrat avait expédié à Londres, pour les plus belles ladies, des parures de magnolias ; d'autres en réséda, œillets rouges et jasmins d'Espagne ; d'autres en mar

1. Solferino. 3. Feux autrichiens. 2. Mantoue. 4. Castel-Goffredo.

Vue prise des hauteurs en avant de Castiglione, la veille de la bataille de Solferino, d'après les croquis de M. Moullin.

guerites mi-partie blanches et mi-partie lilas, d'un effet délicieux; et d'autres pour jeunes filles en tiges de fraisiers avec leurs fruits, et en branches de petites cerises brunes, d'un naturel merveilleux. C'étaient ensuite des parures de fantaisie où l'or s'enlaçait aux plumes, et les fleurs à des nœuds d'argent. Jamais tant de diversité et tant de grâce; on était heureux et fier de voir ces chefs-d'œuvre de l'industrie parisienne figurer dans ce bal de l'ambassade de France.

Un autre chef-d'œuvre aussi de notre industrie était une parure complète faite en cheveux blonds, montée en émail bleu et figurant des fleurs de myosotis. Cette merveille aérienne, sortie des mains de Lemonnier, se composait d'un collier, d'un bracelet, d'une Sévigné et d'un cache-peigne.

Les larges ceintures flottantes que portaient les jeunes filles, et qui étaient fixées à la taille par d'élégantes agrafes russes, venaient de *la Ville de Lyon*. MM. Ransons et Yves, brevetés par l'impératrice, avaient expédié pour cette fête une quantité inimaginable de gants de chevreau blancs, d'une coupe parfaite et d'une souplesse qui dessinait toutes les perfections des jolies mains aristocratiques. C'étaient aussi des garnitures complètes en rubans de gaze gaufrés de toute nuance, sortant de la même maison, et produisant un délicieux effet sur les robes de tarlatane.

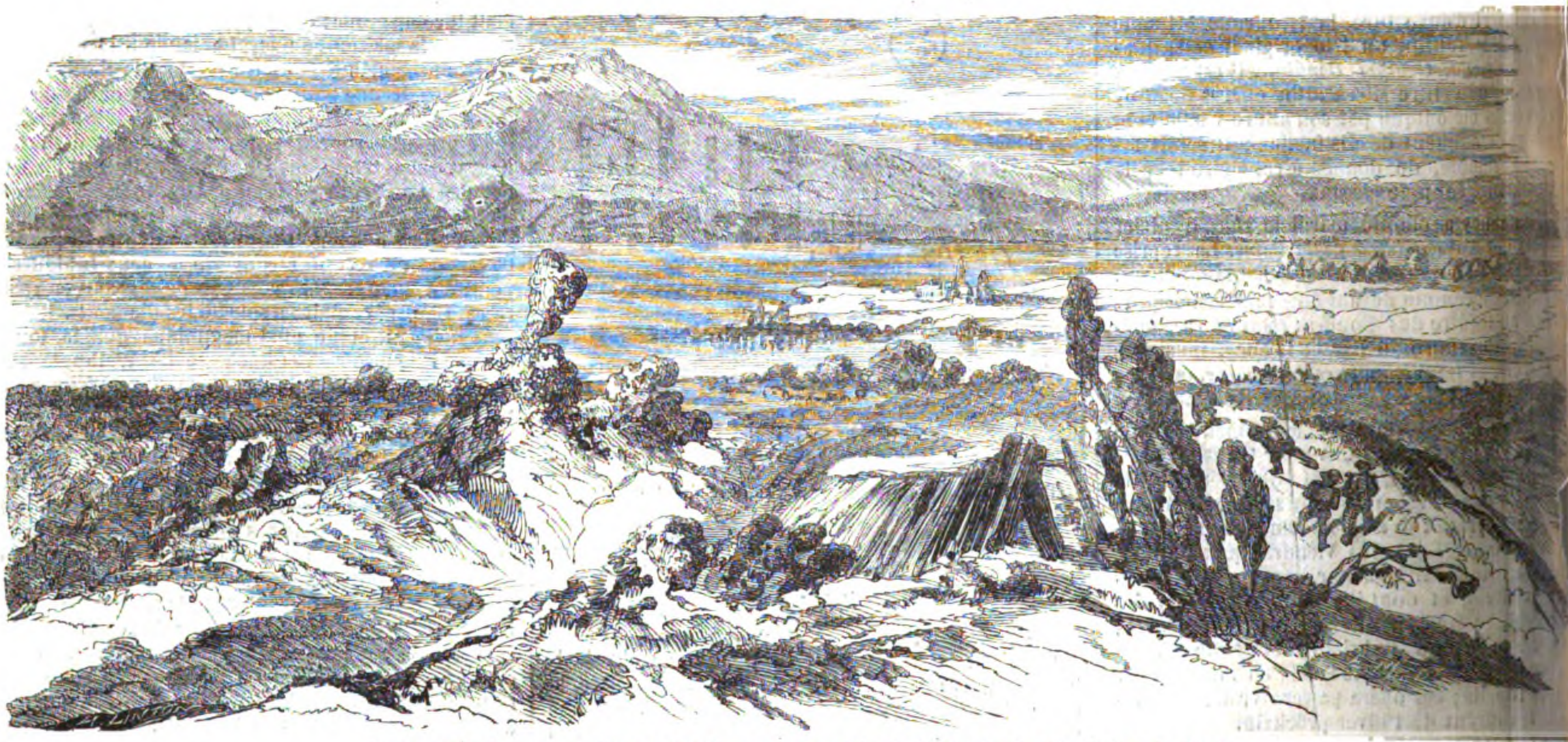
Toutes les danseuses élégantes tenaient à la main un mouchoir sphérique de chez Chapron, à *la Sublime Porte*. Les chiffres et les blasons étaient brodés en relief, et de magnifiques dentelles couraient à l'entour. L'éventail, cette arme de la coquetterie, indispensable par ces jours d'été, s'agitait aussi dans tous ces jolis doigts effilés. Il y en avait d'espagnols, d'autres français du temps de la Renaissance, d'autres chinois d'un travail merveilleux, et d'autres peints par nos artistes modernes. Tous avaient été envoyés à Londres par Fagner-Laboullée, le parfumeur élu de l'aristocratie, dont les extraits les plus exquis s'exhalaient des vêtements des belles danseuses, et rappelaient ce vers du dix-huitième siècle :

Vous sentez la déesse une lieue à la ronde.

Quant aux hommes, tous jeunes, beaux, élégants, et d'une noble tournure sous l'habit noir comme sous l'habit à la française, ou sous l'uniforme, on devinait à l'aisance de leurs mouvements qu'ils avaient été habillés par Humann.

Le quadrille des Lanciers a fait merveille. Mme la comtesse de Persigny le conduisait avec une grâce et un entrain irrésistibles. Elle disait en souriant : « C'est ma bataille de Magenta. » La fête s'est prolongée jusqu'au jour; et une blanche vapeur montait des bords de la Serpentine, quand la foule brillante des invités s'est retirée.

YOLANDE.



Poste avancé de bersagliers entre Dezenzano et Rivoltella sur les bords du lac de Garda.

Nos abonnés recevront avec le présent numéro un supplément représentant la *Bataille de Magenta*.

Tous ceux de nos abonnés qui ont à réclamer une rectification d'adresse ou qui désirent renouveler leur abonnement, doivent, pour la facilité du service comme dans l'intérêt même de leur demande, joindre à leur lettre une bande de l'un de leurs derniers numéros du journal.

Paris.—Imp. de la Librairie Nouvelle. A. Bourdilliat, 15, rue B[illegible]

Tiré avec les encres anglaises de la fabrique de Saint-Ouen.

LE MONDE ILLUSTRÉ

JOURNAL HEBDOMADAIRE.

...NNEMENTS POUR PARIS ET LES DÉPARTEMENTS :
... francs ; — Six mois, 11 francs ; — Trois mois, 6 francs.
... numéro, 35 c. à Paris ; 40 c. dans les départements.
... demandé quatre semaines après son apparition, sera vendu 40 c.
... semestriel : 11 fr. broché ; — 16 fr. relié et doré sur tranche.

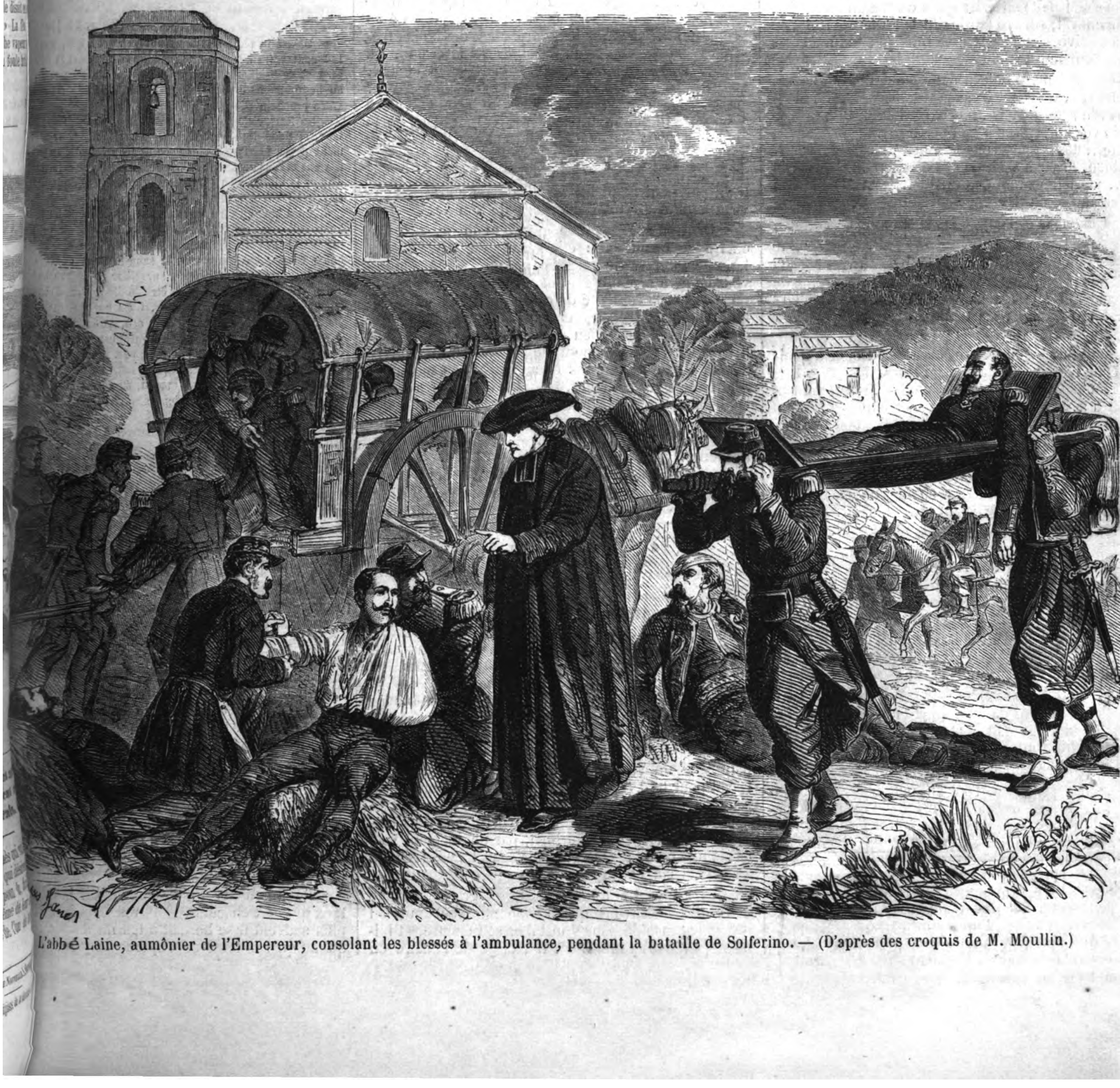
3me Année, N° 117. — 9 Juillet 1859.

Bureau d'abonnement et de vente : 15, boulevard des Italiens, à la Librairie Nouvelle.
Direction et Administration : 15, rue Breda.

Toute réclamation, toute demande de changement d'adresse doit être accompagnée d'une bande imprimée et adressée à l'Administration, 15, rue Breda.

Toute demande d'abonnement non accompagnée d'un bon sur Paris ou sur la poste, toute demande de numéro à laquelle ne sera pas joint le montant en timbres poste, sera considérée comme non avenue.

Prix de ce Numéro seul : 35 centimes. — Avec son Supplément : 70 centimes.



L'abbé Laine, aumônier de l'Empereur, consolant les blessés à l'ambulance, pendant la bataille de Solferino. — (D'après des croquis de M. Moullin.)

COURRIER DE PARIS.

~~~ Il y a quelques jours, se trouvant en excursion dans les environs de Paris, quelqu'un qu'il est fort inutile de nommer, suivait un chemin couvert, à la lisière d'un bois, gagnant pédestrement, depuis la dernière station du chemin de fer, une villa voisine pour y dîner avec quelques amis.

Tout à coup, au débouché d'une route, un cheval, dont le galop ardent s'entendait depuis quelques instants déjà, passe comme une flèche à côté du promeneur, l'étrier battant son flanc sous une selle de femme, et dans sa course éperdue, se jette à droite et disparaît au milieu des tourbillons de poussière. .

Le promeneur ne doute pas que quelque malheur est arrivé à l'écuyère séparée de sa monture, et il court aussitôt dans la direction d'où venait celle-ci. En effet, à quelques centaines de pas dans le chemin boisé, il aperçoit, jetée à terre, une femme en costume d'amazone d'été, et qui semble sans mouvement. S'étant approché, il reconnaît qu'une blessure lui ensanglante le front... Étourdie plutôt qu'évanouie, et se voyant secourue, elle fait signe au survenant de la débarrasser de son chapeau, ce qu'il se hâte de faire, saisissant le mouchoir brodé dont un coin sortait de la poche, pour étancher le sang de la blessure, et essayer d'en apprécier le degré de gravité.

Le chapeau de mousquetaire peut-être maladroitement retiré, les beaux cheveux de la dame s'échappèrent en masses brunes et épaisses, çà et là sillonnées de filets sanglants.

« — Madame... que puis-je faire pour vous servir... dois-je aller chercher du secours ?... ordonnez ! »

D'une voix qui témoignait plus de courage que de force, l'amazone pria le promeneur de l'aider à gagner un petit tertre voisin, où elle s'assit, appuyée contre un arbre. Il eût fallu de l'eau pour laver la blessure qu'elle s'était faite en se frappant contre une branche, — son cheval, effrayé par le sifflet, l'infernal sifflet de la locomotive, s'étant emporté sans qu'elle fût sur ses gardes pour le retenir.

« — Monsieur, — dit la dame, — je sens que ma blessure n'a rien de grave, veuillez me laisser là, et aller prévenir chez moi... tout près d'ici. En suivant ce chemin vous arriverez à une pelouse... ma maison est à droite... des briques rouges... des jalousies rayées... dites bien, je vous prie, que ce n'est qu'un petit accident... pardonnez-moi cette peine... je vous en serai fort reconnaissante ! »

Le promeneur s'élança dans la direction indiquée, en se disant :

« — Je connais cette femme là, bien sûr... et pourtant je ne la reconnais pas !... Qui vais-je prévenir de son accident ? elle n'a parlé ni de mari... ni d'enfants... « *chez moi*, » a-t-elle tout simplement dit : Allons ! »

Au bout du chemin se trouva la pelouse, et à quelques centaines de pas la maison rouge désignée. Elle offrait un aspect confortable et opulent, sans toutefois arriver à la grandeur. Le promeneur n'avait plus que peu de distance à franchir, lorsqu'il vit arriver au trot le cheval tout à l'heure emporté, et qui entra, comme chez lui, par la grille ouverte. Presque aussitôt parut ou plutôt jaillit par cette même grille, un homme en pantalon et paletot blancs, coiffé d'un chapeau de paille, l'air agité, et regardant dans toutes les directions ; deux domestiques le rejoignirent presque aussitôt.

« — Ne vous inquiétez pas, monsieur, — dit notre homme en courant à lui, — il n'est rien arrivé de grave à madame... une simple chute... C'est elle qui m'envoie vers vous !

» — Dieu soit loué !... Mais par quel hasard, monsieur.... — ajouta le personnage avec une vague hésitation, ou défiance, dans l'accent.

» — Rien de plus simple, monsieur. Un cheval emporté est passé près de moi... j'ai aussitôt cherché la personne qui le montait... et une femme légèrement blessée au front m'a prié de venir prévenir...

» — Merci, merci, monsieur ! Veuillez nous guider... »

On se mit en route. Tout en marchant d'un pas pressé, le promeneur examina celui qui semblait être le mari de l'amazone. C'était un homme d'une quarantaine d'années, d'un aspect étranger, bien qu'il parlât notre langue comme un Français ou comme un Russe, et de la plus formelle distinction. En quelques minutes on parvint au petit bois, et à peine y entrait-on qu'on rencontra l'amazone venant lentement à la rencontre des siens, — sans doute pour détruire l'effet, l'effroi qui pouvait naître à la vue du sang qui, coulé du front, tachait son corsage de nankin galonné de blanc.

« — Ce n'est rien ! ce n'est rien ! — cria-t-elle, — tu vois que je venais bien seule ! »

Le monsieur se précipita vers elle avec toute l'ardeur de l'inquiétude et de la tendresse :

« — Mon cher ange ! — s'écria-t-il, — cet affreux *Caliban* t'a donc joué quelque tour ? Je t'avais pourtant priée de ne point sortir seule !... Antoine ? — ajouta-t-il, en se retournant, — je vous avais ordonné de ne jamais seller *Caliban* sans accompagner madame !... »

Voyant que son rôle était fini, le promeneur salua pour reprendre son chemin vers le dîner voisin. On le remercia très-poliment, mais sans lui demander son nom, sans en livrer aucun. Il s'éloigna assez intrigué de cette aventure. A peine eut-il rejoint ses amis, que, naturellement, il la raconta.

« — Il vient de m'arriver quelque chose d'assez romanesque, — dit-il, — un cheval emporté, une belle dame toute sanglante sur le sol, un mari jaloux, un château, des valets, toute l'exposition d'un premier chapitre de George Sand ou de Jules Sandeau ! »

Et il raconta l'affaire. Après quoi :

« — Eh bien ! connais-tu ces voisins ? — dit-il à l'amphitryon.

» — Sans doute ! C'est O. D..., l'ancienne actrice du Gymnase !

» — C'est vrai ! — s'écria le narrateur, — à présent, je la reconnais. Et que fait-elle là ?

» — C'est une toute petite et assez touchante histoire...

» — Voyons l'histoire ! — s'écria-t-on, — il paraît que nous aurons le second chapitre du roman commencé !

» — Il y a quelques années, — l'empereur Nicolas vivait encore, et O. D... brillait au Gymnase, — arriva à Paris un réfugié russe : le comte P...y. Il s'éprit d'O... et réussit à lui faire quitter le théâtre. Ils vinrent s'installer ici, dans cette villa que le comte loua pour un an du marquis de Custines, qui en était propriétaire. Mais, sur les entrefaites, des amis puissants ayant agi auprès du Czar, ordre fut donné au réfugié de rentrer dans sa patrie. Il fallait obéir... Mais on s'aimait ardemment, et comment se séparer ? On se sépara pourtant, et le comte laissa O... dans cette retraite, lui jurant qu'il reviendrait dans quelques mois. Mais à peine était-il rentré à Pétersbourg qu'il se trouva de nouveau compromis par des amitiés suspectes, de sorte que le Czar, furieux d'être trahi par celui auquel il venait de faire grâce, l'envoya impitoyablement aux mines de Sibérie !

» O..., en apprenant ce grand malheur, prit une énergique résolution : elle partit pour Pétersbourg. Là, elle intéressa je ne sais quel ministre à son dévouement, à sa tendresse, et elle obtint la permission de partager la captivité du comte, ce que Nicolas feignit d'ignorer. Ils passèrent ainsi cinq ans dans cette noire Sibérie, au milieu des rudesses que consolait leur amour. L'avénement de l'empereur Alexandre mit fin à la captivité des deux amants, et le comte, ayant recouvré ses biens, revint en France avec sa compagne. Ils retrouvèrent leur maison rouge des bois, que le comte acheta de M. de Sainte-Barbe, héritier du marquis de Custines, — et, depuis trois ans, le comte et la comtesse P... y vivent là tous les étés, allant passer leurs hivers en Italie... Voilà toute l'histoire !

» — Vous avez dit *la comtesse*...

» — Oui... O. D..., l'ancienne actrice du Gymnase, est parfaitement comtesse ; — le Russe, touché de son dévouement sibérien, l'a épousée ! »

~~~ On nous envoie diverses anecdotes, dans une lettre obligeante. Ces anecdotes sont assurément drôles les unes, — intéressantes les autres. Mais l'ensemble offre un défaut énorme, le pire de tous... elles sont connues ! Connu le médecin *accoucheur des armées !* — Connu le juge qui prie les *honnêtes femmes* de sortir d'une audience scabreuse, et qui, voyant que nulle ne bouge, ajoute : maintenant, huissier, faites sortir les *autres !* — Connu le pauvre diable qui, venant voir un ancien condisciple, très-oublieux, en reçoit pour tout accueil un vieux prix de mémoire, remporté jadis au collége ! — Une seule de ces anecdotes nous semble nouvelle ; ce n'est pas la plus distinguée..., mais elle peint bien, par un incident vulgaire, une certaine classe de parvenus. La voici réduite à ses plus simples expressions.

M. D*** ayant fait une brusque et grande fortune dans nous ne savons quel commerce, veut un hôtel richement meublé pour y installer son épouse, et lui-même, avec les petits D***. Il charge de l'affaire un habile ingénieur qui doit bâtir, meubler, tout ... ger au mieux pour recevoir une famille de tant ... Le jour de l'inauguration de l'hôtel, voulant fa... sement pendre la crémaillière, — comme on d... le monde des D***, — notre enrichi fait des invi... nombreuses parmi les gens dont il veut être ... Grand dîner ! Après le dîner, café, liqueurs, ... dans un salon spécial. M. D*** fume en novice ... (pardon !) crache beaucoup. Or, comme le ta... aussi superbe que neuf, l'architecte fait signe à ... nouveaux valets d'approcher un crachoir. M. D*** ... le meuble qu'on place dans son voisinage... e... continue pas moins de souiller çà et là le tapis. Le ... qui croit à l'inattention de son nouveau maître ... tous ses mouvements, transporte le joli petit ... dans toutes les directions pour préserver le m... que tissu à ramages, M. D*** qui ne compre... à cette manœuvre, s'impatiente et dit :

« — Sapristi ! si vous mettez encore ce ma... auprès de moi, je vous déclare que je crache de...

Vous jugez les rires de l'assistance.

~~~ Certaines narrations nous ont parfois ... à faire comprendre qu'un grand nombre de ... étaient adressées à l'auteur de ces Courriers. ... assurément là rien de bien extraordinaire, pui... tirage considérable du *Monde illustré* en met... numéro aux mains de plusieurs centaines de ... lecteurs... et que ce Courrier, — sans limite d... cadre, — touche à toutes sortes d'intérêts, de pa... de fantaisies.

Celles de ces lettres qui ne sont pas utiles ... moins l'intention d'être agréables, — et le c... est la fort rare exception. C'est d'une de ces ... tions dont il s'agira aujourd'hui. En effet, cell... tellement grossière et bête, que son insertion ... laisse qu'un regret : l'absence du véritable no... l'adresse de son prudent auteur. Voilà le m... L'autographe même est livré à l'imprimerie, ... pourrait perdre son temps à recopier ce chef-d... d'urbanité, de bon goût — et d'orthographe ?

« Paris, 24 juin 185...

» Malgré la pluie d'innombrables lettres qui, à vous ... inondent votre bureau, prenez donc le temps et la peine d... guer et de méditer celle-ci, dont la reproduction vous est ... au besoin même demandée, sans crainte de déparer les co... votre prochain courrier.

» Un lecteur du *Monde*, assez éclairé pour *disserner* le ... faux, et doué d'un caractère assez mal fait pour laisser ... ment passer *tranquiles* les canards trop lourds, ne peu... flexions et conseils d'amis, s'empêcher *d'areter* celui qui ... d'avoir la niaiserie ou l'imposture (choisissez) de lancer ... ce brave général Mellinet, nouveau Scévola.

» Notez bien que, ne connaissant pas ce personnage, je ... tends nullement contester sa bravoure, mais seulement l'i... lité morale et *matièrelle* de se tenir deux heures à che... la jambe cassée, en conservant le sang-froid et l'énergie ... pour *commendere, dirigere*, surveiller et suivre les ma... d'une grande revue, sans y être obligé par d'autre ... l'amour-propre ou la *dissipline*. C'est encore une fois ... plement impossible ; si vous l'avez cru, vous devriez ... première des deux *épitètes* précédentes est encore trop ... vous qualifier ; si vous ne le croyez pas, c'est encore p... n'y en a pas *d'asez* violente pour flageller la rage ... tant d'autres) vous paraissez mordu, de casser à coups de ... le nez de gens qui ne demandent souvent qu'à être laissés ... (Ainsi soit-il.)

» Mon nom ne pouvant rien changer à la valeur de cet... tâchez de vous contenter de son *anagrame*.

» ROUILDE...

Si l'on tentait de reconstruire le nom, on t... rait probablement : *imbécile*.

~~~ A propos d'un récent *courrier* dans ... nous faisions allusion à la différence des ré... matériels qu'offrent les carrières comparées ... certains artistes du chant ou de la danse, ... écrivains, des savants, des éclaireurs enfin de ... humain, — on nous adresse une lettre qui nous ... curieuse. Elle nous offre le chiffre de quelques a... tements payés par la curiosité, les plaisirs p... des virtuoses dont des plumes, — souvent en dé... — ont fait la célébrité et la fortune, en donn... talent de ces virtuoses un retentissement europ...

« M^me Sontag, — nous écrit-on, — a reçu ... une série de seize représentations, formée d... seuls opéras (*Cenerentola* et *il Barbiere*), 2... par soirée.

» A Londres, en 1834, M^me Malibran touch... théâtre de Drury-Lane, 130 livres sterl., s... francs par chaque représentation. (*N. B.* L'en... neur fit bientôt faillite.)

» Rubini chanta fréquemment à Pétersbou... taux qui mit chacune de ses soirées à 4,000 ... plus souvent il se bornait à fournir un air, ne ... qu'indiquer le reste de l'opéra, lançant une

, comme pour dire : Voilà ce que vous pourriez dire... mais vous ne l'entendrez pas !

... Grisi a touché 2,000 dollars, plus de 10,000 ... pour une seule soirée à New-York.

...blache, de passage à Londres, consentit à ... deux fois pour 300 livres (7,500 fr). La reine ... lui paya ses leçons 1.000 fr. chacune, plus ... batière à la fin... bien qu'il ne prît pas de tabac.

Londres, dans une soirée à son bénéfice, la ... toucha 60,000 francs net.

Pétersbourg, à son second bénéfice, Mlle Ta... ...ut 51,000 roubles, soit 204,000 fr., sans comp... ...cadeau de l'empereur : un bouquet de myoso... ...turquoises et diamants. Chacune des représen... de la célèbre sylphide à Hombourg fut payée ... francs.

...fin, on offrit jadis à Rossini *un million*, s'il ... (comme il le pouvait) chanter le rôle de Fi... dans son *Barbier!*

... nos jours même, Mario et l'Alboni encaissent ... mille francs environ chaque soir qu'ils chantent. ... Tamberlick, toutes les fois qu'il fait partir son ..., c'est mi le francs; deux par soirée, deux ... ancs. Il est vrai qu'il le fait parfois éclater pour ... est-à-dire par complaisance.

...'est-ce que cela prouve? demanderez-vous, ...ur? Mon Dieu, cela prouve que le public paye ... frs 5, 10 ou 20 francs par tête pour voir et ... ces artistes auxquels une certaine conforma... larynx et du poumon vaut des trésors qu'on ... ...rait jamais acquérir avec la plus brillante con... ... cérébrale! Balzac, une des plus vastes in... ... des lettres modernes, Balzac, qui a causé ... délicates jouissances de l esprit à deux géné... de lecteurs, est mort épuisé de labeur et en...

... M. Mario, — un larynx, — peut se retirer ... ux châteaux, et se promener de l'un à l'autre ... chevaux!

...illez agréer, etc. »

Notre dernière histoire de *sourd* a poussé un ... à nous adresser celle ci :

... jeune et brillante Parisienne a, en province, ... te à héritage, pour laquelle (ou plutôt pour ...) elle se montre, par correspondance, pleine ... ...itude. La tante se voit tellement chérie qu'elle ... à faire le voyage de Paris. Elle débarque, et ... risienne se trouve en présence d'une vieille sourde, à dire à son voisin de droite : Dieu ... ...isse ! si un coup de canon lui partait à l'o... ... gauche. Il faut pourtant, — veuve sans en... ... riche comme elle est, la produire, la présen... ... intimes. En effet, madame a des vendredis ... défilent les visites ennuyeuses et ennuyées. ... est présentée ; la nièce a soin, par quelques ... mettre ses amis au fait de l'infirmité qui ... ...ner la présentation à des gestes courtois. Mais ... une amie :

... Ah, ma chère ! dit la dame, — tu viens à pro... ...agines-toi qu'il nous est arrivé de Draguignan ... ...le tante que tu vois là, qui est sourde comme ... pots que tu voudras : pot à eau, pot à fleurs ... pots, et qu'elle veut que je lui présente tout ... monde ! Je suis à bout de forces et de patience, ... donnerais tous les bijoux, toutes les breloques ... ...is qu'elle se constelle pour que cette impé... ...ielle n'eût pas bougé de son Draguignan. De... ... jours, mon mari et moi, nous nous creusons ... pour imaginer un moyen de la renvoyer, et ... savons comment faire, car elle s'est installée ... ici avec un insupportable sans façon qui rend ... maison infréquentable pour nos amis, et ridi... ... tout le monde! tu me vois désespérée !

Dis-lui que le médecin t'ordonne les eaux de ..., de Hombourg... les bains de mer!

Elle serait capable de dire qu'elle y viendra ... aussi!

Fais-lui écrire que le feu est à sa maison de ... ...gnan!

Cela serait bon au théâtre du Palais-Royal... ... Ravel pour notre maison, car, insupporta... ... me tu la vois, cette tante a vingt mille livres ... ...s... et tu comprends qu'il faut des égards!

Alors pose-la dans n'importe quel coin avec ..., et n'y fais plus attention !

Oui, mais bien qu'elle n'entende rien du tout... ... ...tend pas les choses comme cela! Si je l'a... ... un moment elle s'agite, elle frétille, elle ... Tiens, je crois qu'elle veut parler... Gare

... ...et, la vieille tante s'était tournée vers la vi...

... Mon Dieu, madame, quel joli chapeau vous avez là!... Oserai-je vous demander combien il peut coûter?

» — Une cinquantaine de francs, je crois...

» — Ce n'est pas cher! — répond carrément la sourde, au grand étonnement de Mme ***.

» — Il n'y a qu'à Paris qu'on sait trouver ces formes... assortir ces couleurs... Il vous va bien... Du reste, tout vous irait bien, madame!

» — Vous êtes trop bonne! —exclama la visite stupéfaite en échangeant un coup d'œil avec son amie tout effarée de peur. — Est-ce qu'il n'y a pas de bonnes modistes à Perpignan... Draguignan...

Ici la sourde hésite. La nièce, qui semble un peu rassurée, se précipite sur son oreille et lui crie :

» — Madame vous demande si...

» — Là, là, là... doucement, ma nièce! — s'écrie la vieille en repoussant froidement la jeune femme, — est-ce que vous vous imaginez que je n'entends pas? vous vous trompez... J'entends... j'entends parfaitement, entendez-vous? Les jours d'orage, j'ai parfois l'oreille un peu dure... mais aujourd'hui rien ne m'échappe, sachez-le bien, ma nièce! non, rien... rien! j'ai parfaitement entendu... oui, parfaitement... Ah, ah! cela vous étonne!

» — Grand Dieu, ma chère, nous sommes déshérités! — murmura avec désespoir Mme ***, en se penchant vers son amie toute déconcertée.

Et la tante triomphante reprend avec un superbe aplomb :

» — Je crois que vous portez peu de crinoline... Vous avez raison... C'est si gênant pour s'asseoir... surtout en omnibus!

» — Omnibus... ah, mon Dieu! — dit la nièce. — Mais, ma tante, reprend-elle, vous avez notre équipage, quel besoin auriez-vous de monter en omnibus...

» — Vous avez beau dire, c'est une mode qui passera!

» — La crinoline... ou les omnibus? — reprend l'amie.

» Vous avez raison! Mais pardonnez à une provinciale curieuse... Ce châle algérien... combien l'avez-vous payé?

» — C'est mon frère qui me l'a rapporté d'Alger même!

» — Ah! c'est en proportion plus cher que le chapeau... Est-ce sur le boulevard, chez un Turc?

» — Je vous dis, madame, que c'est mon frère...

» — Ah, très-bien... j'irai en acheter un pareil!

» — Ma chère, — dit l'amie à la nièce, — calme-toi, rassure-toi, ta diablesse de tante n'entend pas un mot... tu vas voir!

» — N'est-ce pas, madame, que vous êtes sourde?

A cette interpellation, la tante ne sut que répondre, et se borna à faire un petit sourire aimable. Elle venait, comme le font bien des sourds, de poser des questions dont elle pressentait les réponses, pour faire semblant de comprendre, et se soustraire en partie au ridicule de sa position. Tant qu'elle dirigeait la conversation, elle pouvait adroitement s'en tirer ou à peu près, au milieu des banalités provoquées; mais du moment où on l'interrogeait, impossible de compter sur le bon hasard des réponses; elle se taisait.

« — Ah, ma tante, vous m'avez fait une peur! — dit la nièce complétement rassurée, mais n'osant pourtant point parler trop fort... — j'ai cru votre héritage perdu pour nous! »

La vieille se leva en souriant pour toute réponse, et dit :

« — Je vais voir si l'on a apporté les journaux... savoir ce que fait la Prusse!

Et elle sortit. Mais Mme *** était si émue qu'elle sonna pour avoir un verre d'eau sucrée à la fleur d'oranger.

» — Ah! ma chère, j'ai cru qu'elle m'avait entendue! — dit-elle en retombant sur son canapé, pâle et tout énervée.

» — Il n'y a pire sourd que celui qui veut entendre! — dit l'amie en riant à pleines dents. »

Ce petit croquis d'intérieur mondain est trop abominable pour n'être pas vrai.

~~~ L'histoire suivante est de la même encre. L'héroïne ou plutôt la victime nous est connue.

On voulait marier une belle jeune fille à un riche vieillard. L'entrevue avait lieu dans un dîner donné par des amis ardents à l'*affaire*. On place le vieux à côté de la jeune, — celle-ci navrée de la destinée qu'on lui prépare, et peu consolée par ces mots que sa mère lui glisse en se mettant à table :

« — Tu seras plus tard une jeune et riche *veuve*, ma Pauline... Allons, courage! surtout, parle-lui... sois aimable! »

On sert le potage. Silence général. La mère fait un signe qui semble signifier : Voyons, dis-lui quelque chose!

La jeune fille tout attristée, toute troublée, hésite, et finit par dire :

« — Le potage est bien chaud, monsieur!

» — Quoi? — fait le vieillard en penchant son oreille vers sa voisine.

» — Je dis que le potage est bien chaud!

Le vieillard était affreusement sourd. Il se retourne vers un domestique :

» — L'ami, allez, je vous prie, demander mon cornet à mon valet de chambre ! »

Mais on ne trouve pas le valet, et par conséquent le cornet acoustique ne vient pas sur-le-champ. Le dîner avance, se passe... on est au dessert, on fait circuler un parfait glacé à la vanille. Le cornet est enfin apporté; le vieillard se l'applique à l'oreille et s'adressant à la jeune fille :

« — Que disiez-vous donc, mademoiselle?

» — Je disais, monsieur, répond-elle toute confuse, — je disais... que la soupe est bien chaude!

» — Diable... c'est une Agnès! — pense le vieillard qui connaît son théâtre, — je n'épouse pas! »

Cette naïveté sauva Mlle R. V... Six mois après elle épousait son cousin, officier d'artillerie, qui vient d'être décoré à l'armée d'Italie.

~~~ L'autre soir, comme il faisait à Paris aussi chaud qu'au Sénégal, un équipage de maître, élégamment harnaché et attelé, stationnait rue du Faubourg-Montmartre, attendant un député qui était entré cité Bergère. Le cocher avait l'attente altérée.

Un petit café était à trois tours de roue. Il approche et appelle, faute de pouvoir quitter son siége. Un garçon sort, le cocher demande une chope de bière; on la lui sert à bras tendu ; il boit. La dépense était de huit sous; il en donne dix :

« — Le surplus est pour vous, garçon! — dit-il.

» — Pour moi? — répond le garçon, — par exemple ! — Et tirant de la poche de son tablier deux sous, il les présente au cocher, en ajoutant :

» — Entre domestiques on peut se donner à boire... mais pas de pourboire !

» — Je vous dis de les garder! — reprend *avec hauteur* le cocher qui se redresse dans sa jolie livrée marron, et repousse avec le manche de son fouet la main tendue vers lui.

» — Eh bien, moi, je vous dis que je ne veux pas de vos deux sous! — répond le tablier blanc humilié. Puis il grimpe sur le moyeu de la roue d'avant, et avance le bras sous le nez de l'automédon en bas blancs galonné d'or. »

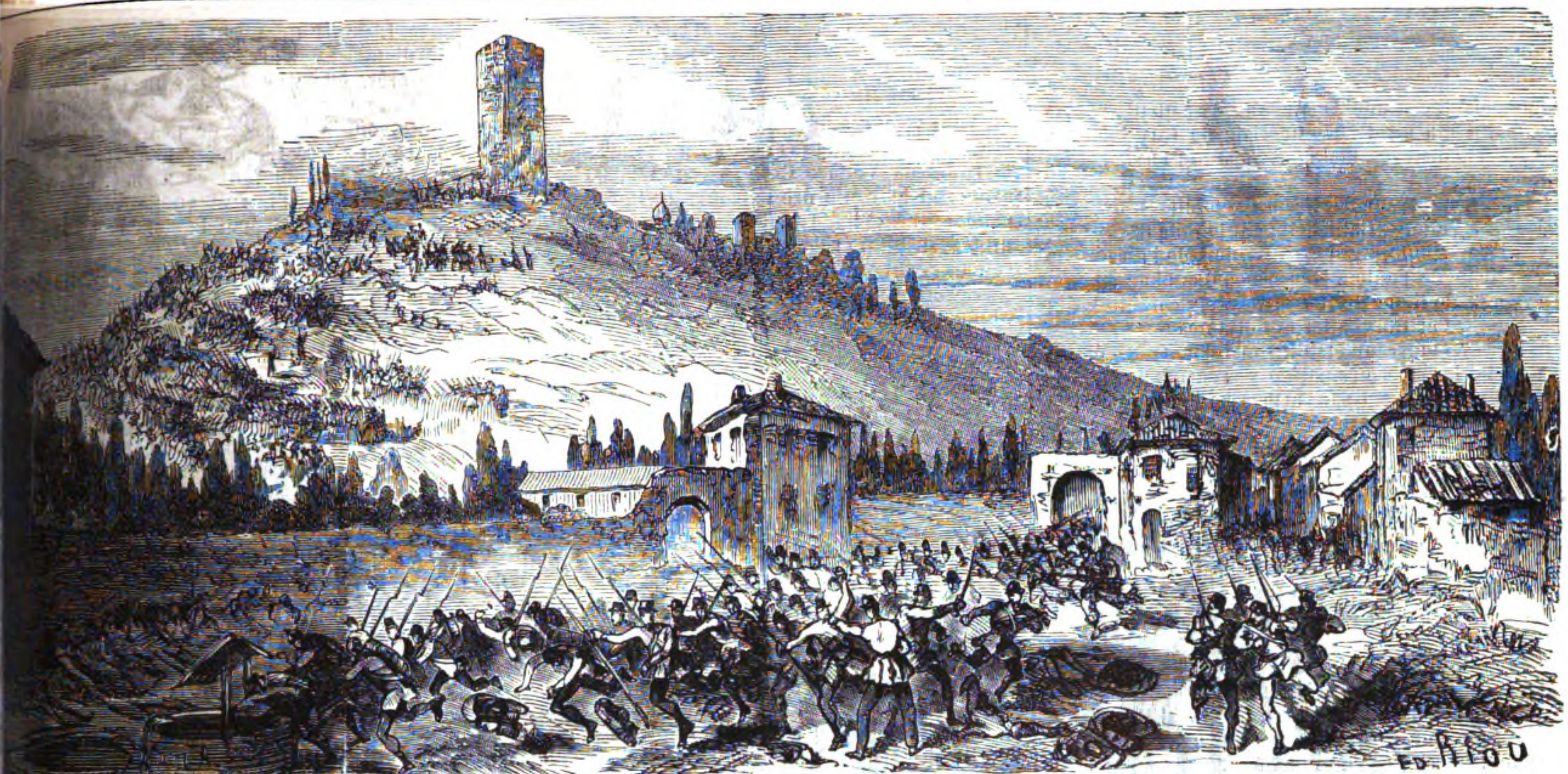
Celui-ci repousse l'assaut par un geste vif et quelques mots brusques. Le garçon de café riposte des deux façons, et voilà la bataille engagée entre le superbe et généreux cocher et l'humble et susceptible piéton. Celui-ci s'est cramponné à son adversaire, cherchant à le jeter à bas du trône qui fait son insolence ; l'autre se défend comme il peut, ou plutôt comme il ne peut pas, empêtré qu'il est dans ses guides, son fouet, ses beaux gants de coton blanc. Aussi l'assaillant ne tarde-t-il pas à triompher de sa difficile résistance, et à demi descendu, à demi précipité, voilà le beau cocher qui roule dans la poussière du macadam, sous les pieds de son vainqueur qui s'écrie haletant :

« — Les voilà tes deux sous! la voilà ta monnaie! et dig, et dog, et v'lan!»

Sans les policemen parisiens qui se trouvaient là, les chevaux libres, effrayés, auraient pris leur course à tout hasard et à travers la foule amassée devant le spectacle étrange que vous vous imaginez bien. Et tout ce tapage pour deux sous! Certes, il eût fallu n'avoir pas deux sous dans sa poche pour se priver de cette excellente scène de haute comédie : ce valet de bonne maison qui veut contraindre un pauvre diable de garçon de café à accepter un pourboire qu'il reçoit lui-même le plus souvent qu'il peut! Où diable l'orgueil va-t-il se nicher? »

En prison, où le garçon de café a été conduit par les agents chargés de maintenir l'ordre public. Vous avez donc ici la primeur d'une tragi-comédie qui se dénouera en police correctionnelle.

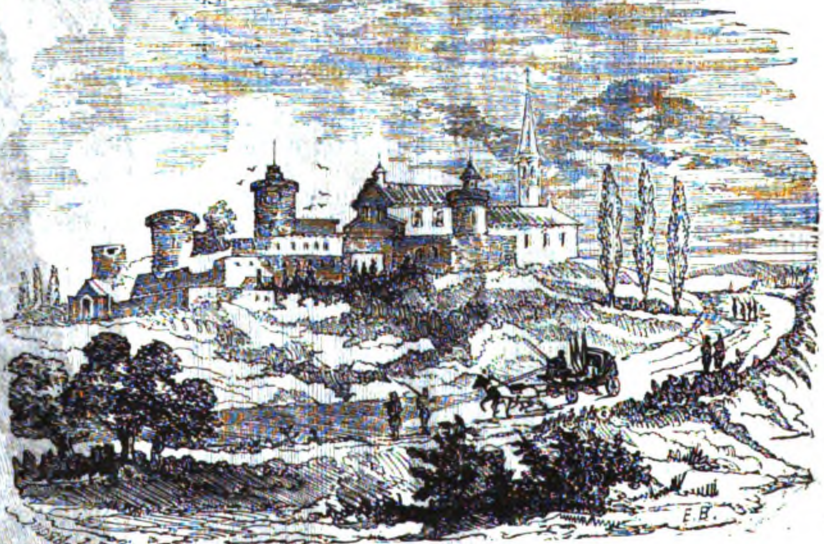
~~~ N'est-ce pas Saint-Preux qui quittait Julie pour lui écrire ?

L'autre soir, un ingrat sortait d'un petit cercle intime. « — Vous partez? dit une femme charmante. — Il le faut... je vais regretter ailleurs de n'être plus ici! »

JULES LECOMTE.
~~~



Intérieur de Solferino au moment de l'attaque, d'après un croquis de M. Durand-Brager.

Les Autrichiens poursuivis par les voltigeurs de la garde, abandonnent Solferino, d'après un croquis de M. Moullin.

L'empereur recevant les drapeaux pris à Solferino dans la grande galerie du quartier impérial à Cavriana.



Les drapeaux pris sur l'ennemi partent pour Paris, confiés au capitaine d'Andelau.

Bulletin analytique des opérations militaires de l'armée d'Italie.

28 *juin.*—L'empereur d'Autriche arrive à quatre heures du matin à la résidence impériale de Luxembourg. Sa Majesté était partie de Cavriana le 24 à six heures du soir.

29 *juin.* — L'empereur des Français établit son quartier général à Volta.— Ralliement sur la rade d'Antivari, dans l'Adriatique, des deux divisions de l'escadre de siége sortie de Toulon. Elles se composaient de cinq vaisseaux de ligne, huit frégates, six corvettes, dix canonnières et trois batteries flottantes.

30 *juin.* — L'empereur établit son quartier général à Valeggio. Le prince Napoléon y arrive dans l'après-midi. Investissement par l'armée sarde de la place de Peschiera, du lac de Garde au Mincio.

1er *juillet.* — L'armée achève le passage du Mincio. L'empereur porte ses forces sur Vérone, en laissant un corps d'armée à Goïto pour observer Mantoue où se sont retirés quarante mille Autrichiens, et après avoir ordonné l'organisation d'un autre corps à Brescia pour observer les débouchés du Tyrol.

2 *juillet.* — Le roi de Piémont, après avoir complété l'investissement de Peschiera, charge la division Cialdini et le corps de Garibaldi de se porter sur la vallée de l'Adige, afin de couper toutes les communications entre le Tyrol et Vérone.

3 *juillet.* — Le corps d'armée du maréchal Baraguey-d'Hilliers reçoit l'ordre de concourir avec l'armée piémontaise au siége de Peschiera.

4 *juillet.* — Le canon, qui ne cesse de gronder contre cette place, semble confirmer le bruit répandu dans l'armée d'un prochain assaut.

FULGENCE GIRARD.

COURRIER D'ITALIE.

(Correspondance particulière du *Monde illustré.*)

24 juin, au soir.

Mon cher directeur,

Comme vous le disait ma dernière lettre, je m'étais mis en route pour Salo, sur les bords du lac de Garde, à une heure du matin, lorsque arrivé à Gavardo, il me sembla entendre un coup de canon dans la direction de Peschiera ou de Lonato. Je fis arrêter de suite la voiture, et, montant sur un tertre assez élevé, je me mis à écouter attentivement; ce n'était point une erreur, et bientôt plusieurs détonations lointaines et successives ne me laissèrent plus de doute sur l'existence d'un engagement de ce côté. Je me hâtai donc de faire changer de route à mon cocher, et, grâce à une excellente carte et au jour qui commençait à poindre, je pus prendre une route de traverse qui devait beaucoup abréger la distance, et me faire tomber directement à la station du chemin de fer de Calcinato. Ma seule crainte, ne pouvant à cette heure indue me renseigner auprès des habitants, était de trouver rompu un pont que j'avais à traverser sur la Chiese, ce qui m'eût obligé à rebrousser chemin; ma bonne étoile me servit à souhait; le pont existait encore, oublié parmi tous ceux que les Autrichiens avaient fait sauter.

Il était grand jour lorsque j'arrivai à Calcinato; déjà les habitants sur leurs portes paraissaient écouter avec inquiétude le bruit du canon qui, à mesure que j'avançais, semblait reculer et s'éloigner vers Castiglione ou Solferino.

A peine à moitié distance de Calcinato à Castiglione, je ne pouvais plus douter, et si les premiers coups de canon venaient de Peschiera ou de Rivoletta, il était évident que c'était au delà de Castiglione, dans la plaine que j'avais si longtemps regardée la veille, que le combat avait lieu.

Je fus vivement rendu à Castiglione, et, abandonnant mon voiturin à sa terreur dans le fond d'une cour d'auberge, déjà envahie par une foule de charrettes de convois, je me hâtai de gagner à toutes jambes les hauteurs en arrière de Castiglione pour étudier la direction que je devais suivre et les faits qui se passaient.

Il était alors sept heures à peu près; la fusillade, interrompue par des coups de canon se succédant avec rapidité, prouvait que l'engagement devenait de plus en plus vif, mais j'étais loin encore de penser que j'allais assister à une superbe bataille, vraie bataille, où 150 à 200,000 hommes de part et d'autre allaient, pendant tout un jour, se disputer une des plus belles positions militaires qu'il soit possible d'imaginer.

L'affaire s'était engagée vers quatre heures du matin entre le 1er corps et les Autrichiens en position à Solferino et dans les environs. Après avoir d'abord évacué ces importantes positions, ils y étaient revenus, à ce qu'il paraît, l'avant-veille, décidés à livrer là une grande bataille pour laquelle ils avaient eu soin de se ménager d'avance tous les avantages.

Leur centre occupait une suite de crêtes couronnées par les villages de Solferino, Cassiano, Cavriana et Volta; leur aile gauche, en bataille dans la plaine et cachée par des taillis et des vergers, s'appuyait sur la route de Volta à Goïto, environ 2,000 mètres en avant; et leur aile droite, couvrant Pozzolengo, était établie sur une ligne de plateaux d'accès difficile, et se protégeant l'un et l'autre comme une suite de fortifications régulières.

L'armée autrichienne se composait de huit corps complets, avec une nombreuse cavalerie et une forte artillerie de réserve, et s'élevait au moins à 260,000 hommes.

L'empereur Napoléon, qui la veille avait son quartier général à Monte di Chiaro, devait le transporter, dans la matinée du 24, à Castiglione. Le corps du maréchal Baraguey-d'Hilliers, qui campait aussi ce jour-là entre Castiglione et Lonato, sur la gauche du petit village d'Essenta, devait alors se mettre en mouvement de très-bonne heure, ainsi que les corps du maréchal de Mac-Mahon et du général Niel.

Le 1er corps, engagé vers quatre heures du matin, eut à lutter de suite contre un ennemi nombreux, occupant toutes les crêtes d'un pays profondément accidenté, les ravins, les villages, les maisons isolées et jusqu'aux fossés; de fortes colonnes de réserve paraissaient sur les hauteurs environnantes, et des batteries, se démasquant successivement et se protégeant les unes les autres, indiquaient que l'ennemi était disposé à vivement disputer le terrain.

Avant d'aller plus loin, je vais essayer de vous donner quelques détails topographiques sur la première position de Solferino; mais je dois à l'avance vous prévenir qu'ils pourront à peine vous donner l'idée des obstacles inouïs que nos soldats ont eu à franchir pour l'enlever à l'ennemi, du courage et de l'élan qu'il leur a fallu pour surmonter cette réunion de défenses naturelles, et de travaux amoncelés par l'armée autrichienne.

La position stratégique et militaire de Solferino se compose d'un plateau très-élevé et allongé, ayant de profil la forme d'un cône, et dans sa longueur celle d'une immense pyramide tronquée, dont les deux extrémités, est et ouest, sont occupées: la première par un cimetière, et la deuxième par une tour en briques.

Ce plateau, qui est assez étroit, s'abaisse un peu vers le côté du lac de Garde, et est couronné encore par une église, des restes d'anciennes fortifications et une chap[illegible] l'architecture mauresque.

[illegible]erie d'autres mamelons, de la même forme à peu près, l'entourent, excepté du côté du lac de Garde, où il n'a qu'un contre-fort surmonté d'une petite église; mais ils sont moins élevés. Du côté de Castiglione, une route, aboutissant à celle qui conduit de cette ville à Volta, traverse une longue file de maisons, suit en serpentant la pente du mamelon, monte jusqu'en face l'église et la chapelle mauresque, puis, tournant brusquement à gauche d'abord, à droite ensuite, elle descend rapidement jusqu'à un petit village situé vis à vis de Solferino, et blotti dans un petit vallon étroit et humide.

Une forte barricade barrait la route à la hauteur des premières maisons: du côté de Castiglione, toutes étaient crénelées, ainsi que les murs d'enclos qui bordent le chemin le long de la montée, en face la chapelle.

Quant à la tour, point principal de défense, elle était terrassée à sa base; un fort parapet abritait une batterie de dix pièces de campagne; une embrasure, faite dans le mur même, était armée d'une pièce de position, et un système complet de tranchées, couvertes par des talus et courant demi circulairement sur les pentes du mamelon, faisaient autant d'ouvrages saillants qui devaient entraver la marche d'un ennemi, quelque déterminé qu'il fût.

De l'autre côté de Solferino, on voyait comme un vaste promontoire s'avancer dans la plaine une suite non interrompue de collines, de crêtes, de plateaux surmontés de tours et de vieilles fortifications; les premiers rayons du soleil faisaient scintiller partout de profondes masses de baïonnettes.

Il était alors sept heures: les voltigeurs de la garde et la division de grenadiers arrivaient à peine, les premiers par la route de Castiglione à Goïto, les autres un peu sur la gauche, vers Essenta; le corps du général Niel suivait la même route, et commençait à se déployer à environ 5 kilomètres de la ville, sur un emplacement un peu dégagé, et faisant face à l'aile gauche de l'armée autrichienne; il avait derrière lui son artillerie de réserve et une ambulance établie dans un bas fond près de la route.

Pris et repris plusieurs fois par les divisions Forey, Ladmirault et Bazaine, le village et le plateau de Solferino continuaient à être le théâtre d'une lutte acharnée. L'empereur, placé sur le versant du plateau [illegible]médiatement en arrière de Solferino, suivait le com[illegible] de près, et ne perdait pas une occasion d'avan[illegible] milieu de ce dédale de défenses naturelles et straté[illegible]ques, où le courage de nos soldats était mis à [illegible] rude épreuve. L'opiniâtreté de l'ennemi à défen[illegible] chaque point de tout ce premier réseau de défe[illegible] indiquait assez l'intérêt qu'il attachait à la pos[illegible] de Solferino, qui était la clef de toutes les autres [illegible]sitions.

A dix heures à peu près, une nouvelle charge a [illegible] remis nos troupes en possession du contre-fort [illegible] du côté du lac de Garde, du cimetière faisant face [illegible] tour, et dont les murs abritaient un peu nos sol[illegible] et des maisons situées sur les côtés de la route de [illegible]tiglione; il fallait un dernier effort.

Ce fut la brigade Manèque, des voltigeurs de la g[illegible] qui arrivait sur le champ de bataille, qui l'accom[illegible] la gauche fut lancée sur les pentes des mamelon[illegible] côté de la plaine, les longeant, afin de tourne[illegible] même temps la tour et le village, et d'arriver à [illegible]ronner les crêtes des hauteurs situées entre Sol[illegible] et Cavriana.

Dès qu'elle fût en position, l'attaque eut lieu s[illegible]tanément et partout à la fois, soutenue par un[illegible]tion d'artillerie de la garde. On escalada rapideme[illegible] pentes du mamelon de la tour et du cimetière, [illegible] buta les Autrichiens et on s'empara de tout le pla[illegible] la droite, en même temps, les chassait du vill[illegible] les poussait en pleine déroute, laissant le terrai[illegible] ché de morts et de blessés.

Plusieurs canons, quatorze je crois, restaien[illegible] mains du 1er corps et de la brigade des voltigeu[illegible] nombreux prisonniers, un drapeau, régiment [illegible] dont le colonel est prisonnier, je crois, une é[illegible] quantité d'armes et de sacs, jetés par l'ennemi [illegible] sa fuite, signalaient en cet endroit un succès co[illegible]

La 2e brigade des voltigeurs, général Picard, [illegible] division des grenadiers, général Mellinet, se te[illegible] à gauche comme réserves, un peu en arrière de [illegible]pereur.

Ce premier succès n'était que le prélude des a[illegible] Bientôt lancées en avant, les troupes du 1er [illegible] celles du général Mac-Mahon et la brigade Manè[illegible] la garde, attaquent avec impétuosité les positi[illegible] Cavriana; il leur faut escalader des pentes incroy[illegible] l'artillerie, comme à l'Alma, fait des prodige[illegible] pièces sont mises en batterie et couronnent des [illegible] qui paraissaient inaccessibles. Partout en ce mo[illegible] une heure environ, la bataille est engagée: à g[illegible] un corps de l'armée française se relie aux Piémo[illegible] au centre, l'attaque de Cavriana et des hauteur[illegible] [illegible]ronnantes; à droite, dans la plaine, celles du g[illegible] Niel et d'une partie du corps du maréchal Mac-M[illegible] On se bat sur tout l'espace compris entre Desenz[illegible] Salvarizzo, sur un développement de dix mill[illegible] montais: plus de 16 kilomètres.

A la droite, c'est le combat en rase campagn[illegible] lignes sont formées régulièrement. A deux h[illegible] c'est un vif engagement d'artillerie; à trois h[illegible] des charges de cavalerie se succèdant au milieu [illegible] atmosphère de poussière impénétrable; puis [illegible] des Autrichiens s'éloigne sous les arbres; le [illegible] avance dans la plaine. A quatre heures, notre [illegible]lerie a traversé le champ de bataille, suivie p[illegible] le corps d'armée; l'aile gauche autrichienne [illegible] quatre heures trente-cinq, en pleine retraite [illegible] route de Goïto et de Volta, soutenant son mou[illegible] par des retours offensifs d'artillerie.

A la même heure, l'empereur, arrivé sur les [illegible] en avant de Cavriana, vient de lancer contr[illegible] position, aussi formidable que la première, tou[illegible] troupes du centre, moins les réserves. Le villag[illegible] en deux ou trois endroits, les obus éclatent p[illegible] et le feu est des plus vifs, mais nos troupes av[illegible] toujours; elles ont dépassé les premières [illegible] Abritées dans les plis de terrains, elles par[illegible] bientôt au sommet des secondes; puis elles file[illegible] les ravins, attaquent la route, les maisons du [illegible] et y pénètrent bientôt. Cette position, d'où q[illegible] minutes encore auparavant l'empereur François [illegible] assistait au désastre de son armée, est en notr[illegible] voir. A quatre heures et demie, l'empereur y [illegible] installe son quartier général à la place de [illegible] l'empereur d'Autriche, dans la propre maiso[illegible] venait à peine de quitter, en se dirigeant au g[illegible] Volta.

La petite ville de Cavriana, comme Solferin[illegible] remplie d'armes abandonnées, de sacs et de mu[illegible] plusieurs canons restaient encore au pouvoir [illegible] soldats, qui continuaient la poursuite vers Vol[illegible]

Sur la gauche, le combat continuait, ma[illegible] moins d'acharnement; un violent orage qui m[illegible] depuis longtemps éclata de cinq à six heures et [illegible] Une pluie violente vint à peu près interrompr[illegible] de ce côté, mais il reprit vers les sept heures [illegible]

heures du soir, le canon grondait encore dans la direction de Rivoletta. Je ne puis vous donner de grands détails sur ce qui s'est passé de ce côté ; je me borne à vous dire que là aussi les positions ont été prises et reprises, mais enfin restées au pouvoir du corps du général Baraguey-d'Hilliers et de l'aile droite piémontaise.

C'est une grande bataille où l'empereur s'est montré grand général, où nos soldats se sont tous montrés ce qu'ils ont toujours été, petits de taille mais grands devant l'ennemi.

Il y a, dit-on, trente-cinq canons de pris, j'en ai vu quatorze, quatre ou cinq drapeaux, et sept à huit mille prisonniers. Un nombre considérable de morts et de blessés, surtout à Solferino, doivent porter les pertes de l'ennemi dans cette journée à plus de trente-cinq à quarante mille hommes, tués, blessés ou prisonniers.

L'armée autrichienne opère sa retraite à l'aide de la nuit sur trois points : la droite sur Peschiera, le centre sur Vérone et la gauche sur Goïto. La garnison de Mantoue amenée sur le champ de bataille par le chemin de fer se hâte de se réfugier derrière ses murs, où nous ne tarderons pas à aller la chercher.

DURAND-BRAGER.

Le quadrilatère.

I

Le mot *quadrilatère* a été depuis quelque temps si souvent répété dans nos journaux, dans les bulletins de l'armée d'Italie, dans les conversations de tout le monde, que tout le monde, bon gré, mal gré, a dû faire, pour se tenir à la hauteur de la conversation, un peu de géométrie géographique.

On sait que le quadrilatère est une figure géométrique, délimitant l'espace par quatre lignes s'entrecoupant deux à deux. C'est là le quadrilatère par excellence. Les lignes de celui dont tout le monde aujourd'hui s'occupe ou se préoccupe s'appellent le Mincio, le Pô, l'Adige et la *via ferrata* (autrement dit le chemin de fer) qui va de Milan à Venise.

Non loin des quatre points d'intersection de ces lignes, quatre citadelles forment les angles un peu irréguliers de notre quadrilatère : tout le monde a nommé Peschiera, Vérone, Mantoue et Legnano. Autour de ces quatre citadelles, l'Autriche a rassemblé, avec autant de soin que de persévérance, tout ce que le génie militaire a inventé de plus fort pour la défense des places. Elle en a été récompensée, car, après l'héroïque effort du Piémont et de la Lombardie en 1848, après l'audacieuse révolution de Venise, lorsque, surprise et abattue par les premiers coups que lui portait l'Italie ressuscitée, elle dut abandonner ces riantes provinces, un des plus beaux fleurons de sa couronne, elle se retira dans le quadrilatère, comme dans un immense camp retranché : elle y reforma ses bataillons, et déjà, plus sûre d'elle même, reprit bientôt une terrible offensive.

Outre sa force, que nous discuterons bientôt, le quadrilatère a pour lui un véritable bonheur de position. Situé au point juste où, par le rapprochement des Alpes tyroliennes et du Pô, la plaine lombarde se rétrécit jusqu'à ne plus former qu'un champ de bataille de quarante kilomètres, le quadrilatère commande un fleuve et deux rivières : le Pô, l'Adige et le Mincio, et domine le chemin de Venise et de Milan. Au nord, grâce au lac de Garde, il arrête l'armée qui voudrait gagner l'Adriatique ; à l'ouest, il lui oppose le Mincio, que les écluses de Peschiera peuvent tout à coup transformer en un torrent impétueux ; au sud, il permet, par des sorties combinées, de couper dans ses opérations la force ennemie qui voudrait tourner la rive droite du Pô. Ajoutons que les quatre places sont situées à de si heureuses distances les unes des autres, qu'elles permettent également de disséminer et de concentrer les forces ; elles sont réellement entre les mains du général en chef qui peut, en un moment donné, ou les étendre en lignes formidables, ou les masser sur le point stratégique qui les réclame.

Pour une puissance allemande qui voulait conserver l'Italie, la possession du quadrilatère a d'autres avantages encore : grâce à Vérone, maîtresse de la belle vallée de l'Adige, elle peut communiquer par le Tyrol avec la mère patrie et en tirer à chaque instant de nouvelles troupes, pour remplacer celles que la guerre a dévorées, et tout le matériel que nécessite une grande armée.

Maintenant que nous connaissons la position et l'étendue du quadrilatère, disons quelques mots des quatre citadelles qui protégent ses angles.

PESCHIERA est posée dans un site admirable, à l'extrémité méridionale du lac de Garde, sur une petite île que forme le Mincio en sortant de cette belle nappe d'eau encadrée dans les derniers rameaux des Alpes tyroliennes. Peschiera est la station principale des bateaux à vapeur autrichiens qui naviguent sur le lac, et qui mettent en un rapport incessant le Tyrol et le royaume lombard-vénitien. Un système d'écluses très-bien entendu permet de déverser dans le Mincio une partie des eaux du lac de Garde, toujours maintenues à un niveau assez élevé pour que l'on puisse inonder le pays et faire déborder la rivière jusqu'à Mantoue.

Considérée en elle-même, la ville est assez indifférente, et, alors que l'on prévoyait bien la guerre actuelle, nous n'y allâmes que pour y prendre le bateau qui devait nous porter à Riva. Quand nous y fûmes, nous voulûmes cependant nous y arrêter quelque temps pour visiter ses fortifications, si vaillamment enlevées par Charles-Albert en 1848, après un siége de sept semaines.

Les premières défenses de Peschiera furent établies par l'ancienne république de Venise ; mais les Vénitiens, qui avaient cependant des connaissances militaires assez grandes, n'attachèrent point à cette ville une importance capitale ; leurs travaux s'en ressentirent, et ils avaient grand besoin des rectifications que Napoléon décréta et fit exécuter après la campagne d'Italie. Même avec ces additions, Peschiera n'était point une citadelle imprenable : les troupes piémontaises le lui firent assez voir, bien qu'elles ne disposassent que de moyens d'attaque relativement peu considérables.

Lorsqu'en 1849 l'Italie, meurtrie et sanglante, retomba sous la puissance autrichienne, le premier soin des vainqueurs fut d'augmenter et de compléter les défenses du quadrilatère. Peschiera ne fut point oubliée. On reprit les anciens ouvrages, et on établit sur la rive gauche du Mincio tout un système de forts détachés assez puissants qui protégent maintenant la place. D'immenses casernes, occupant les trois côtés d'un rectangle sur la petite île du Mincio, peuvent recevoir une garnison nombreuse.

Ces défenses de Peschiera mettent sans doute la ville à l'abri d'un coup de main ; elles ne suffiraient point à paralyser l'action d'une armée pourvue d'un matériel de siége, des canons et des puissantes armes que l'art moderne a mis au service des nations belligérantes. L'attaque de Peschiera serait d'autant plus redoutable pour la ville que l'on pourrait, au moyen des chaloupes canonnières qui se démontent en mille pièces et que l'on charge comme de simples colis sur les wagons, attaquer la ville du côté du lac par où elle est moins défendue. Ce lac, qui va du nord-est au sud-ouest, tandis que le fameux quadrilatère va du nord-ouest au sud-est, est situé à près de cent mètres au-dessus du niveau de l'Adriatique, parfois très-profond, alimenté par des sources nombreuses ; ses eaux limpides, [illegible] en été, chaudes en hiver, soulevées tour à tour [illegible] presque régulièrement par le *Sovero* qui souffle du nord, et par l'*Ora* qui vient du sud, sont exposées à de furieuses tempêtes.

II

Mantoue.

MANTOUE est le deuxième angle de notre quadrilatère : elle en occupe la pointe sud-ouest.

Entre Peschiera et Mantoue, le terrain qu'arrosent le *Mincio* et la *Chiese*, — deux noms désormais immortels, — forme le haut plateau sur lequel, dans la campagne de 1796, le général Bonaparte accomplit des exploits qui purent faire pressentir toutes les ressources de son merveilleux génie. De ce côté, le quadrilatère est d'un accès vraiment difficile, et les bords du Mincio lui donnent une défense formidable : tous les obstacles semblent se réunir comme à dessein pour s'opposer à la marche d'une armée. Tantôt les rives se dressent comme un rempart naturel, tantôt le terrain détrempé par les inondations n'a pas plus de consistance qu'un marécage. Ajoutez un courant rapide et dont les maîtres de Peschiera peuvent à leur gré précipiter le cours et doubler la fureur. En arrivant à Mantoue, avant de se jeter dans le Pô, près de Governolo, le Mincio s'attarde dans quatre lacs artificiels, très habilement disposés autour de cette ville. Mantoue a été bâtie sur les bords mêmes de la rivière.

Propter aquam, tardis ingens ubi flexibus errat
Mincius et tenera prætexit arundine ripas.

C'est cette rivière élargie qui forme les quatre lacs au milieu desquels Mantoue est située et qui rendent son abord assez difficile à une armée de terre. Le courant principal du Mincio traverse la ville. Les chaussées et les digues qui sillonnent le vaste marais servent de divisions aux quatre lacs. Trois occupent le côté oriental et septentrional de la ville ; on les appelle, d'après leur position : le lac supérieur, le lac moyen et le lac inférieur. A l'ouest, du côté qui regarde l'armée venant de Milan, c'est le quatrième lac, que l'on nomme le lac Pajolo ; il est peu profond et ses eaux marécageuses exhalent des miasmes très-dangereux pour la garnison.

Disons, pour compléter l'hydrographie de Mantoue, qu'un grand canal de navigation, qui traverse la ville dans toute sa largeur, établit la communication entre la place et le Pô. La ville proprement dite contient deux mille sept cents maisons et environ vingt-cinq mille habitants, sans compter la garnison. On y pénètre par cinq portes :

La porte de Pradella qui regarde la route de Crémone ;

La porte de Molina, qui conduit à la citadelle ;

Celle de San Giorgio, qui conduit au fort de ce nom, situé à l'est de la ville ;

Enfin les deux portes de Ceresa et de Portello.

Ces deux dernières, plus particulièrement réservées aux troupes, mènent au camp retranché établi au sud de la ville, c'est-à-dire du seul côté où elle ne soit pas entourée d'eau.

Ce camp retranché est lui même comme un abrégé du quadrilatère, et sa vaste étendue peut recevoir et défendre une petite armée.

Du reste, les dispositions angulaires et quadrilatérales semblent avoir pour les ingénieurs autrichiens un attrait tout particulier ; ainsi Mantoue est protégée par quatre forts détachés.

Au nord, c'est la citadelle proprement dite, dont l'admirable porte a été bâtie d'après un des in de Jules Romain, le créateur des plus belles décorations artistiques de Mantoue, et l'habile architecte du palais du Té, élevé à quelque distance de la ville, au-delà de la porte de Pradella, au milieu d'une belle plantation de platanes.

La citadelle forme un pentagone régulier, dont la gorge, fermée par un simple mur, aboutit au lac supérieur, qui défend ses approches.

Le second fort, qui porte aussi le nom de lunette de Saint-Georges, est placé à l'est de la ville. L'un et l'autre se réunissent au corps de la place par de longues chaussées très-étroites, et sur lesquelles on ne pourrait faire avancer une troupe d'assaillants sans l'exposer extrêmement.

Le fort de Pietole occupe l'extrémité sud-est du camp retranché ; enfin la route de Crémone est défendue par le fort de Pradella, situé à quelque distance de la porte de Molina.

Ainsi que nous le disions tout à l'heure, le profil des murailles qui enveloppent la ville est irrégulier, et comme fortification, leur système laisse beaucoup à désirer. Les Autrichiens le savent bien ; aussi, pour protéger Mantoue, comptent-ils beaucoup moins sur la force de leurs travaux et la solidité de leurs ouvrages que sur les difficultés que peut créer à nos approches la situation même de la ville, au milieu des marais et des lacs.

Cependant cette difficulté est peut-être plus apparente que réelle. En 1799 un général du génie, qui pourtant n'était point sans mérite, M. Froissac-Latour, ne put la défendre que trois semaines contre le général Virah. C'est qu'en effet, sur plusieurs points, Mantoue est fort mal retranchée, et cette nappe d'eau dormante, qui vous effraye au premier abord, est facilement navigable ; elle peut donc, à un moment donné, devenir elle-même un danger, au lieu de suppléer à ce qui manque aux ouvrages de Mantoue, et sous le rapport des dimensions et sous le rapport des propriétés essentielles d'une place forte proprement dite. Si une fois on s'est rendu maître de Peschiera, et nous croyons avoir précédemment démontré que ce n'est point là une entreprise impossible ; une fois maîtres du Pô, et les Autrichiens nous l'ont abandonné depuis longtemps ; une fois maîtres du Mincio, les lacs de Mantoue auront pour nous le double avantage de favoriser notre attaque et de paralyser la défense de nos ennemis, sans compter sur l'utile diversion que les habitants de la ville pourront tenter en notre faveur. Nous nous sommes trouvés à Mantoue au commencement du printemps, alors que le Mincio apportait au lac de Garde les eaux abondantes provenant des neiges fondues sur les sommets du Tyrol. Le remous des lacs venait battre la cime des parapets qu'il dégradait, et l'on eût pu, dans leur pleine eau, naviguer comme dans une petite mer. Je crois qu'au moyen des écluses de Peschiera on pourrait donner à Mantoue autant d'eau qu'elle en reçoit au moment de la fonte des neiges ; si, d'autre part, l'on prenait le parti de faire naviguer sur le Pô des canonnières à fond plat et à carapace de fer, on pourrait avec elles remonter le Mincio, pénétrer jusqu'au cœur de la place, y jeter, avec la terreur, le ravage et l'incendie et prendre bientôt les forts détachés à revers ou en écharpe. Ce serait bientôt la fin de tout et Mantoue éclaterait dans sa cuirasse de vieilles murailles.

III

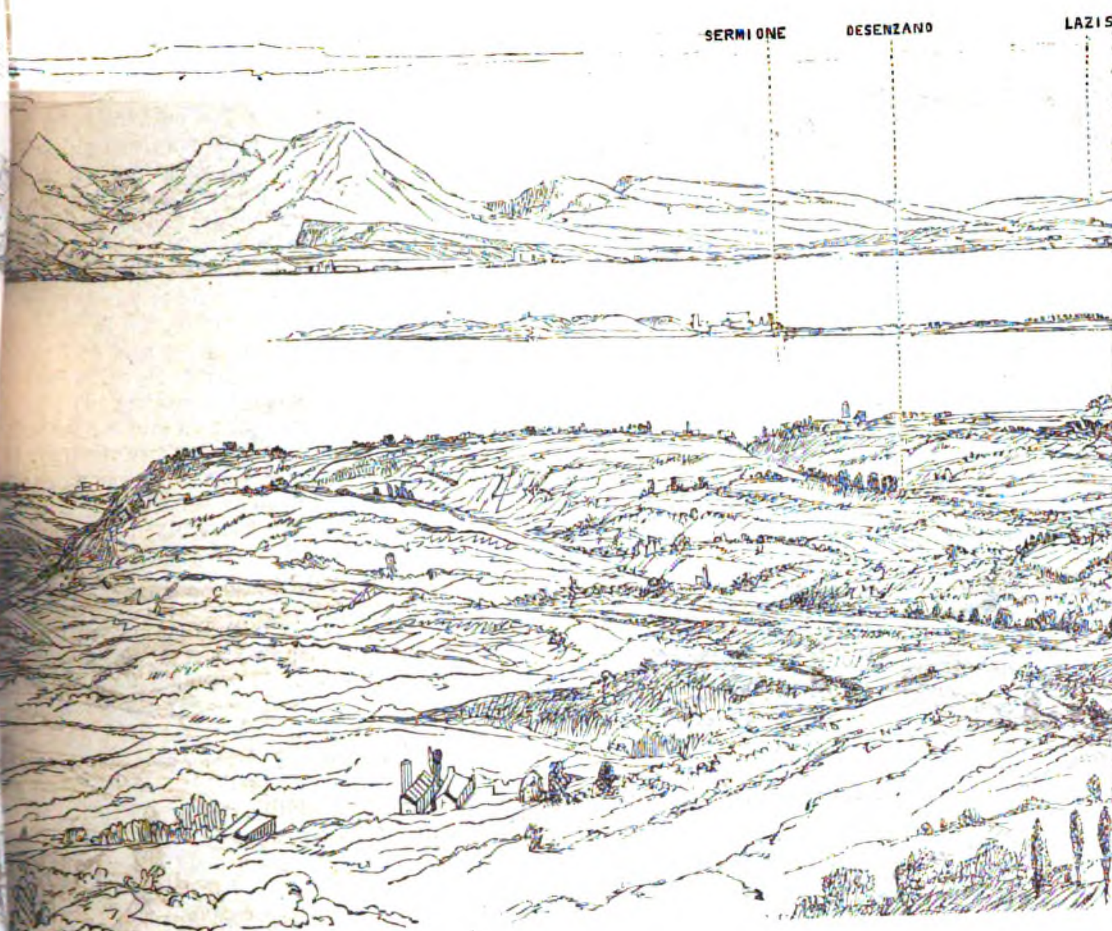
Legnano.

LEGNANO est peut-être la moins importante des citadelles du quadrilatère ; moins forte que Vérone, moins protégée que Mantoue, elle peut offrir à peu près la même résistance que Peschiera.

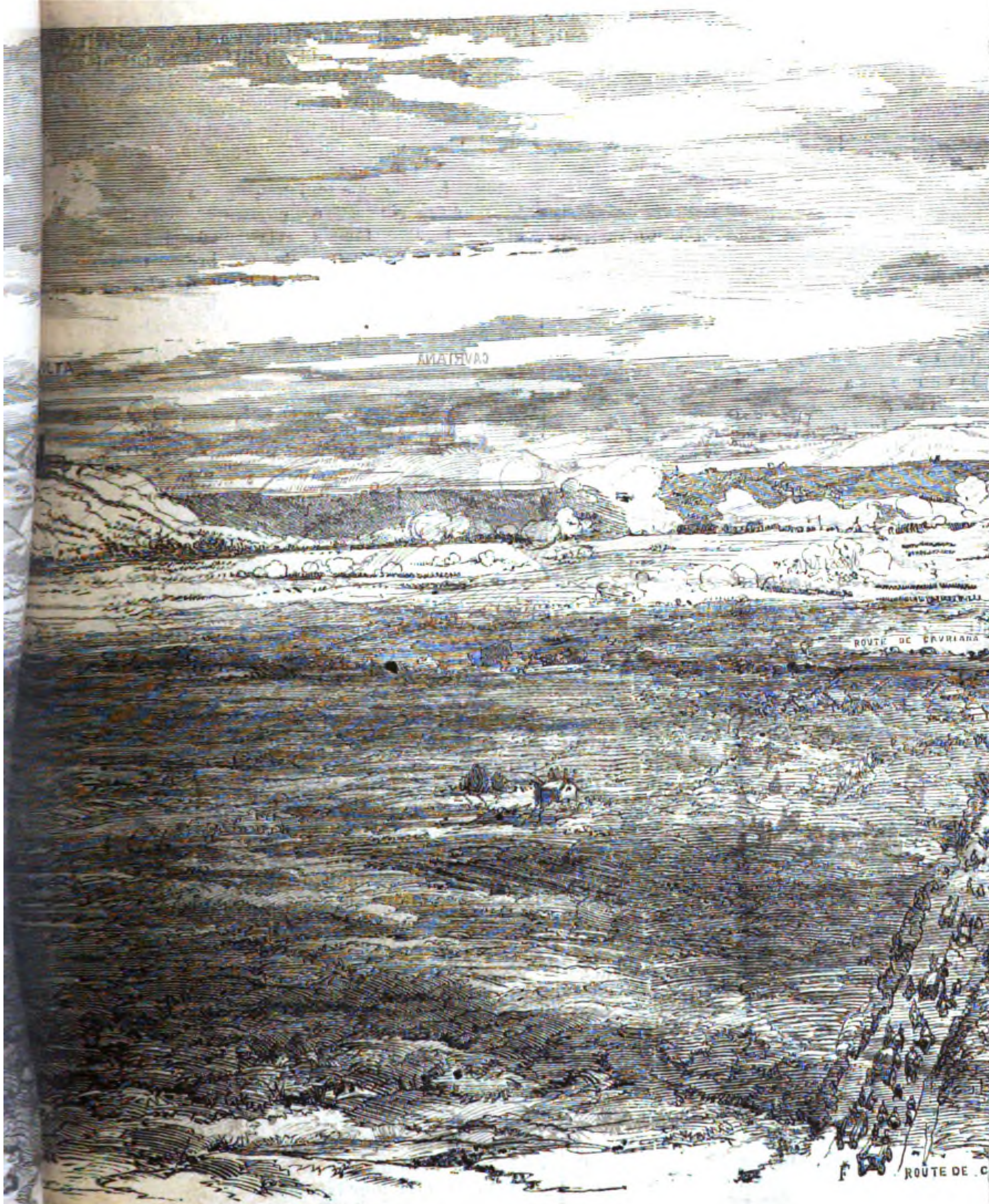
Situé sur l'Adige, au sud-est du quadrilatère, avec

Vue générale du lac de Garde, prise entre Lonato et Peschiera, d'après des croquis de M. Durand-Brager.

Vue panoramique du champ de bataille de Solferino, d'après des croquis de M. Durand-Brager.



, d'après des croquis de M. Durand-Brager.



près des croquis de M. Durand-Brager.

une tête de pont sur lies.
grand courant qui de
le Pô, il peut agir ines préoccupa-
cilité sur l'une et l'autroupes se diri-
lui donne sa plus grandes de l'Italie,
je veuille rabaisser leux publics; il
fense, petits si on les onne, en cette
considère. Ces fortific ctivité a, pour
du moins, projetées de, partout les
tecte Sanmicheli, un n de la capitale
tribué à la transform ux, avec une
modernes. Legnano nent du pro-
de la ligne de l'Adige
tance de sept milles, numentale que
Vérone, mais sans dis de nos armées,
tandis que les trois a nifique que l'on
peuvent communique arbres, de bor-
Legnano n'a pour lui nces des routes
d'hui relativement in tre, qui s'offri-
Sans être d'une fer me où le mur
par le Pô et le canal loin!
de Mantoue pour rej cillant sur ses
territoire de Legnanc evards de Mon-
est un des plus grand artie à la cir-
l'Italie septentrionale renversés. Des-
qui favorise notablem ouvelle rue qui
place. de avenue des
de magnifiques
levé! Dans cet
r la même ligne
VÉRONE est la dernie colonel Lan-
forteresses du quadri ux et n'est em-
s'appelle la *glorieuse*, qu'il devra re-
la plus forte de ces qu
l'Italie, et sans contre par enchante-
rope entière. Comme viser sa station
l'Adige, que les Tyrol ui font aujour-
cend du mont Orteler re et désert, un
parcourir qu'elle est abrite les musi-
vise la ville en deux pa ent des torrents
traversée par quatre uirlandes de feu
font tourner les roues gères, plantées
moulins. leurs.
Outre l'intérêt que autre genre. Le
où nous sommes ajoutr en fer s'étend
elles méritent par el et s'offre même
voyageur. On pourrait, la chapelle de
de génie militaire sans. Deux peintres
qu'aucune autre ville ns dix tableaux
une remarquable série nt Louis, le pro-
époques. Les plus an deux.
haut que l'empereur Gr notre chemin
la *Porta dei Borsari* et u de difficultés
çà et là, incorporées d à la hauteur des
encore de grandes por uir une rivale de
reconnaît facilement à ustice, l'hôtel de
disposition de leur appnt; la fontaine
A ces fortifications in les statues que
roi barbare, Théodoric des plus habiles;
La brique et la pierre aux dépens des
nées chacune de trois et dressant leurs
briques sont endentées milieu des eaux,
façon particulière, que ant dans le cœur
fréquemment dans les sant, des places
Une troisième encein t que de sales et
Charlemagne; celle-ci eut verser sa lu-
l'Adige. e population que
La quatrième fut en une nouvelle vie
gneurs de Vérone, qui plus commodes.
d'un diadème de crene me temps. J'au-
ils y ajoutèrent, de di de ceux qui se
ment sur les bords du les théâtres des
plombant l'abîme. Les éritable ville au
plètent la défense des S
les Vénitiens sur les pl r d'octroi, va li-
minés par Sanmicheli, antité de terrains
On avait admis d'ab les On a un peu
bastions circulaires; il rieurs ont neuf
nière catégorie; on l'a c dix-huit lieues
renferme une casemate des maisons éle-
la bombe, et dont la v côté d'une voie
pilier central. Mais, pa la plupart sécu-
circulaire ne peut jan ant des relations
cheli introduisit les bas apitale.
nes. Le bastion *della M* meilleure occa-
Vescovo, à égale distanc urs rêves : avoir
la station du chemin de ruit, du tracas et
men de ce nouveau gen sera permis d'a-
tard une prédominance r eux et leur fa-
la fortification moderne
contenta pas de flanque ême animation,
le fossé, le chemin co contentent plus
toutes les parties de ses le froids descrip-
flanc d'un bastion. nt maintenant au
Les fortifications mo it de la vie mili-
de ces grands commence ers, ni devant les

une tête de pont sur chacune des deux rives de ce grand courant qui descend du Tyrol pour se jeter dans le Pô, il peut agir indifféremment et avec la même facilité sur l'une et l'autre rive. C'est là peut-être ce qui lui donne sa plus grande importance. Ce n'est pas que je veuille rabaisser le mérite de ses ouvrages de défense, petits si on les compare, mais grands si on les considère. Ces fortifications ont été, pour la plupart du moins, projetées et exécutées par le fameux architecte Sanmicheli, un des hommes qui ont le plus contribué à la transformation de la fortification chez les modernes. Legnano complète, avec Vérone, la défense de la ligne de l'Adige. Séparé de Mantoue par une distance de sept milles, éloigné à peu près également de Vérone, mais sans diagonale qui le relie à Peschiera, tandis que les trois autres forteresses du quadrilatère peuvent communiquer entre elle par le chemin de fer, Legnano n'a pour lui que des voies de terre, aujourd'hui relativement inférieures.

Sans être d'une fertilité comparable au delta formé par le Pô et le canal de Fosso-Nuovo qui se détache de Mantoue pour rejoindre le grand fleuve italien, le territoire de Legnano est cependant fertile, et la ville est un des plus grands centres de transaction de toute l'Italie septentrionale pour les produits agricoles : ce qui favorise notablement les approvisionnements de la place.

IV

Vérone.

VÉRONE est la dernière et la plus reculée des quatre forteresses du quadrilatère. De même que Mantoue s'appelle la *glorieuse*, Vérone s'appelle la *digne*. C'est la plus forte de ces quatre places, la plus forte de toute l'Italie, et sans contredit l'une des plus fortes de l'Europe entière. Comme Legnano, Vérone est située sur l'Adige, que les Tyroliens appellent l'*Etsch*, et qui descend du mont Orteler par une vallée aussi difficile à parcourir qu'elle est admirable à voir. La rivière divise la ville en deux parties inégales; elle est elle-même traversée par quatre ponts, et ses nobles flots captifs font tourner les roues d'une prodigieuse quantité de moulins.

Outre l'intérêt que les circonstances particulières où nous sommes ajoutent aux fortifications de la ville, elles méritent par elles-mêmes toute l'attention du voyageur. On pourrait faire un cours d'application et de génie militaire sans sortir de ses murailles. Plus qu'aucune autre ville peut-être, elle présente en effet une remarquable série de fortifications de toutes les époques. Les plus anciennes ne remontent pas moins haut que l'empereur Gallien; elles avaient pour portes la *Porta dei Borsari* et l'*Arco di Gavi*, abattus en 1805 : çà et là, incorporées dans d'autres bâtiments on voit encore de grandes portions de ces murailles que l'on reconnaît facilement à la taille de leurs pierres et à la disposition de leur appareil.

A ces fortifications impériales succédèrent celles d'un roi barbare, Théodoric; leur enceinte est plus vaste. La brique et la pierre se succèdent par assises alternées chacune de trois briques ou de trois pierres; les briques sont endentées les unes dans les autres, d'une façon particulière, que l'on rencontre du reste assez fréquemment dans les églises de Vérone.

Une troisième enceinte est généralement attribuée à Charlemagne; celle-ci s'étend au delà des rives de l'Adige.

La quatrième fut entreprise par les Scaliger, seigneurs de Vérone, qui couronnèrent leurs murailles d'un diadème de créneaux extrêmement pittoresque; ils y ajoutèrent, de distance en distance, principalement sur les bords du fleuve, de grandes tours surplombant l'abîme. Les ouvrages extérieurs qui complètent la défense des Scaliger furent commencés par les Vénitiens sur les plans de divers ingénieurs, et terminés par Sanmicheli, originaire de Venise.

On avait admis d'abord des bastions carrés et des bastions circulaires; il en reste encore un de cette dernière catégorie; on l'appelle le *Bastion-Boccare*, et il renferme une casemate assez curieuse, à l'épreuve de la bombe, et dont la voûte est soutenue par un seul pilier central. Mais, partant de ce fait qu'un bastion circulaire ne peut jamais être bien flanqué, Sanmicheli introduisit les bastions triangulaires et pentagones. Le bastion *della Maddalena*, près de la porte *del Vescovo*, à égale distance de la route de Vicence et de la station du chemin de fer, est le plus ancien spécimen de ce nouveau genre de défense, qui obtint plus tard une prédominance exclusive dans le système de la fortification moderne. Du reste, Sanmicheli ne se contenta pas de flanquer la courtine, il flanqua aussi le fossé, le chemin couvert et le glacis; en un mot, toutes les parties de ses défenses furent enfilées par le flanc d'un bastion.

Les fortifications modernes de Vérone sont dignes de ces grands commencements.

Depuis 1815, que la ville tomba dans le lot de l'Autriche, la maison de Habsbourg n'a rien négligé pour en faire une des places les plus importantes de l'Europe, et la capitale militaire de ses possessions italiennes. Les événements de 1848 n'étaient pas de nature à lui faire changer de résolution.

En 1848, Vérone n'était sérieusement fortifiée que du côté qui regarde la Vénétie et le Tyrol. La portion de la ville tournée vers la Lombardie et le Piémont avait été assez négligée; c'était une faute : on l'a réparée. On ne s'est point contenté de reprendre en sous œuvre l'ancienne enceinte en la fortifiant, on y a ajouté un ouvrage à cornes sur les hauteurs de la rive gauche, et on l'a protégé, sur son front, par quatre énormes tours casematées. Ce système de forts détachés a été, du reste, poussé plus loin; on en a couronné toutes les hauteurs qui dominent Vérone, et la ville entière est sous leurs feux croisés.

Ce monument vraiment imposant de l'art militaire a été entouré d'une double ceinture qui ne compte pas moins de vingt forts détachés. Ceux du cercle extérieur, au nombre de douze, sont parfaitement indépendants les uns des autres, quoique disposés de façon à pouvoir mutuellement se défendre. C'est ce que l'on a pratiqué pour nos forts autour de Paris.

A l'intérieur des fortifications on a construit d'immenses casernes, et sur la place opposée à celle des Scaliger on a établi un arsenal très-important.

On le voit, ce sont là des travaux de premier ordre. Vérone les méritait : commandant la vallée de l'Adige, les routes de l'Allemagne et de l'Italie, coupant les communications de Venise avec l'Occident, admirablement placée à égale distance, ou peu s'en faut, de Venise et de Milan, elle était digne de devenir le nœud et le centre de la puissance autrichienne dans la péninsule, et l'Autriche sent qu'en la perdant elle perdrait son plus fort rempart... Sébastopol était plus difficile à prendre!

LOUIS ÉNAULT.

Valeggio, 2 juillet.

C'est de l'hôpital que je vous écris aujourd'hui. J'ai reçu une balle dans la cuisse; mais elle est déjà retirée, et, avant huit jours, je reprendrai mon service.

On extrait les balles françaises et autrichiennes, amis et ennemis sont également bien traités; les nôtres acceptent leur sort avec courage, je dirai même avec gaieté, et si toutes les jambes ne font plus leur service, je vous assure que les langues vont toujours leur train. Depuis hier tous les blessés font des pieds de nez à ceux qui n'ont pas eu le bonheur d'être atteints par le sabre ou les balles de l'ennemi. C'est une joie qui tient du délire dans les hôpitaux. La nouvelle est arrivée qu'une compagnie de demoiselles de Brescia avait juré de n'épouser que des blessés. Je vous laisse à penser combien les valides sont attrapés!

Parmi ces blessés se trouvent des gaillards qui ont accompli des prodiges d'héroïsme, des Cynégires qui ont attendu qu'on les ait troués, dépecés, écrasés avant d'abandonner la partie.

Ce sont des cantinières qui, sous le feu, ont été relever les mourants, panser les soldats tombés. La mitraille, qui n'est pas galante, les a atteintes comme les autres, et les voilà couchées sur le lit de douleur. — Quelques Autrichiens, dans le nombre, trouvent encore la force, quoiqu'à moitié morts, de nous braver. L'un d'eux a pris la balle qu'on venait de lui extraire et l'a lancée au front du chirurgien. D'autres arrachent leurs bandages et font saigner leurs blessures.

Nous avons aussi un nombre immense de prisonniers. Mais il paraît qu'un échange va être pratiqué. Nous reverrons ou plutôt vous reverrez quelques-uns de nos amis, qui, emportés par leur courage, se sont jetés trop en avant et se sont vus soudain cernés, enveloppés et captifs. C'est ce qui est arrivé à M. de la Rochefoucauld; il a plongé au cœur d'un régiment autrichien, il s'est perdu dans une forêt de sabres et de baïonnettes, les rangs se sont refermés, et voilà M. de la Rochefoucauld prisonnier.

L'un de nos régiments a cru, pendant deux jours, que pareille chose était arrivée à un des siens. Le capitaine Monnier, dans la confusion du combat, dans le tumulte des deux tempêtes, celle du canon et celle du ciel, se trouve séparé de son régiment, égaré, perdu. Il aperçoit un bout de calotte rouge, des guêtres jaunes, il va dans cette direction. C'est une compagnie de zouaves dont tous les chefs ont été descendus par les balles ennemies. Il se met à leur tête, et le voilà battant la campagne avec ses soldats d'occasion, tandis que les hommes de son régiment se lamentent sur sa destinée.

Je deviendrais monotone si je voulais vous raconter tous les traits de courage accomplis dans cette journée glorieuse. Pour n'en citer qu'un seul, je vous parlerai d'un lieutenant de chasseurs à pied, M. Moneglia, qui a pris, dans Solferino, quatre pièces de canon attelées, commandées par un colonel autrichien, qui a rendu son épée. L'empereur l'a nommé capitaine; franchement, il l'a bien gagné. Figurez-vous une armée composée tout entière de gens aussi braves et aussi heureux, il ne resterait bientôt plus un canon à ces malheureux Autrichiens. « Pas même une pièce de vingt, comme dit le loustic de ma compagnie, pour ces 200,000 hommes altérés de vengeance! » A moins qu'ils n'aient fait faire des petits à celui qu'ils nous ont pris. Je vous ai dit, ce me semble, que nous avions, en effet, perdu une pièce de je ne sais quel calibre dans le combat. Si j'en crois les récits que l'on fait ici, ce malheureux canon a mené, depuis le jour de sa capture, une existence des plus douces. On l'a promené comme une bête curieuse dans les rues de Vérone, chargé de fleurs, l'écharpe au flanc et le ruban au cou. Et lui de rouler tout triste, bien convaincu qu'il n'aura pas de compagnon, et qu'il dormira seul sur son affût jusqu'au jour où ses premiers maîtres viendront le reprendre et se charger encore de son entretien : il crève de faim, là-bas, lorsqu'on le bourrait si bien ici.

On ne nous a pas pris de drapeaux, par exemple! En revanche, nous en avons été pêcher quelques uns dans la mêlée. Il y en a un dont l'histoire est au moins singulière :

Un chasseur de la garde se lance dans une maison. Il est suivi par un grenadier du 74e. Il tâtonne dans l'escalier, frappe avec le bout de sa baïonnette et la crosse de son fusil contre les portes et les cloisons. C'est une porte qui s'enfonce la première; les voilà dans une chambre face à face avec je ne sais combien d'Autrichiens occupés, devinez à quoi! je vous le donne en cent, je vous le donne en mille. Jetez-vous votre baïonnette aux chiens? Occupés à plumer un drapeau, c'est-à-dire à l'arracher de sa hampe pour le cacher dans la poche de leur pantalon bleu, comme s'il s'agissait d'un simple foulard. Jugez de leur étonnement en voyant deux des nôtres pénétrer dans l'appartement sans avoir parlé au concierge. Nos camarades pouvaient passer un mauvais quart d'heure, et obtenir le cordon sans l'avoir demandé. Il suffisait de leur serrer le cou avec une bande du drapeau, le tour eût été terrible. Heureusement un troisième visiteur arrive, sans invitation, un soldat de la ligne, bien taillé, qui ne fait ni une ni deux et pique une tête dans la bande. Les deux autres plongent de même, ils se ruent tous trois sur la masse, et rapportent de la mêlée force contusions, plus un drapeau qu'ils portent au général Forey, un des blessés de la journée.

Cette fois, comme toujours, nous avons laissé beaucoup de nos officiers sur le champ de bataille. La plus grande partie est morte à la tête des bataillons, emportée par l'ouragan de fer qui brisait tout sur son passage. Les autres ont eu le temps de voir arriver la mort, et la certitude du triomphe les a consolés à leur dernier moment. Le général Dieu, colonel avant Montebello, atteint au milieu de la lutte, s'est vu contraint de remettre son commandement au colonel Cambriels du 84e. Il n'a point survécu à sa blessure, et la fumée du combat n'a pas même terni les étoiles qui brillaient toutes fraîches sur ses épaulettes de général. Les colonels Douay du 70e de ligne, Broutta du 43e, Laure des tirailleurs algériens et Herment lieutenant-colonel sont tombés en combattant pour la patrie. Le colonel Laure, dont la conduite héroïque avait excité l'admiration de toute l'armée, qui allait être général demain, maréchal un jour peut-être! Hier encore, il était plein de vie, de courage et de force, un chef armé, un soldat redoutable. Il savait enlever un régiment, le mener gaiement au feu, et avec ses tirailleurs au teint bronzé, aux yeux ardents, il épouvantait l'ennemi. Ses soldats n'ont plus qu'à le venger.

Enfin la mort est encore venue atteindre le chef de bataillon Ménessier, le troisième de la famille couché depuis l'ouverture des hostilités par le vent des batailles.

Disparus tous les trois! leur nom rayé de la liste! heureusement il n'est pas effacé de nos cœurs. Leurs compagnons d'armes le diront avec tristesse, mais avec orgueil, et leur souvenir ne périra pas. Mais la perte la plus regrettable, si toutefois il y a une hiérarchie dans la douleur comme dans la gloire, est celle du général Auger, celui qui, à Magenta, fit merveille avec ses quarante bouches à feu braquées sur les Autrichiens en déroute. Il a eu le bras emporté par un boulet. Il est mort des suites de sa blessure. Les officiers supérieurs aussi ont été atteints en grand nombre dans les rangs opposés.

Mais aussi quel combat!

Quatre cent mille hommes sur le champ de bataille, face à face; de chaque côté un empereur! Certes c'était là un grand spectacle, et dans le cours d'un siècle il est rare que l'on assiste à des luttes pareilles. « Nous les tenons, avait dit François-Joseph, en contemplant du haut de cette tour fameuse de Solferino le terrain sur lequel devait se décider la victoire. Nous les te-

;! Et il jetait un coup d'œil joyeux sur les posi- ; formidables occupées par ses régiments. Nous les ns ! Et il étendait son bras du côté de Milan pour à ses soldats : Je vous y ramènerai ! » Pendant le temps il se tint au cœur de l'action, écoutant calme les bruits effrayants de la lutte, tranquille npassible jusqu'au moment où il vit fléchir son e. Alors, dit-on, sa douleur a été grande. Il a des larmes. « Des reines ont été vues pleurant ne de simples femmes, et l'on est étonné de la tité de larmes que contiennent les yeux des rois. » re qu'écrivait Châteaubriand, le royaliste, et ces acoliques paroles me revenaient à l'esprit en ap- nt comment l'empereur d'Autriche avait accepté faite. Il a pleuré, puis quand il a vu ses régiments ir devant ceux de l'empereur rival, il s'est élancé ivers de la route, il a insulté les fuyards, frappé remiers de son sabre, déchargé dans le groupe stolets, et vengé sur les lâches l'honneur com- s de l'Autriche.

dant tout le combat, pendant seize heures, il nourri, cet empereur, comme se nourrissent les ants des campagnes ; il a mangé un morceau de t bu un verre d'eau.

balles et les boulets pleuvaient autour de lui. ge grondait sur sa tête : il grondait aussi dans son

reste, si les soldats épouvantés fuyaient, les offi- eux, ne fuyaient pas. Ils ont été fort braves.

en a vu qui, plutôt que d'abandonner leur l'ont agitée au-dessus de leur tête et plongée es poitrines de nos soldats, jusqu'à ce qu'ils t le bras coupé, le front fendu ou la poitrine tra- ! Quelques-uns, à l'heure de la retraite, voyant régiments s'échapper au galop des chevaux, x pour leur patrie, quelques-uns ont tourné eux-mêmes le canon de leurs pistolets et se és dans un moment de désespoir sublime, en de notre côté un dernier regard, chargé de dou- ; de colère.

coup n'ont rejoint leurs régiments que couverts ssures, tout inondés de sang, alors qu'ils ne pou- plus lever le bras pour frapper. On est fier, on a vaincu de pareils hommes, et j'ose dire les vaincra toujours.

autres soldats dans les armées marchent à la e. Le Français court à la victoire, nous avançons de course, nous fondons la tête première dans le; ils n'ont que le courage, nous avons la te- . Ils savent bien mourir, nous savons bien com- ; si l'avenir est aux expectants dans la vie me, le triomphe est aux aventureux sur les s de bataille. On pourra balayer nos rangs, nous r, accumuler obstacles sur obstacles, jamais on a nous barrer le passage, et il restera toujours es soldats pour sauter au cou des canonniers et ors.

l'aperçois que je ne vous ai pas donné le moin- tail sur la conduite de la bataille, sur les opé- des deux armées. Vous en savez plus long que de-sus, et les rapports des chefs de corps vous au courant des manœuvres de la journée. Pour n'ai rien vu que des pantalons rouges à côté de s habits blancs en face. J'ai troué quelques ha- nes, j'ai été en avant avec les amis, toujours en il a plu des boulets toute la journée et sur le s hallebardes. Ne vous fiez pas à nous pour ap- à la stratégie. Les soldats n'y voient que du feu. Piémontais ont été braves comme d'habitude. t chargés d'investir Peschiera.

It que nous marchons sur Vérone.

BOURDOUIN.

---

e écrite en langue *sabir* par un jeune turcos, d-Ben-Mohamed, à Sidi Bellamy, orientaliste hand de dattes, à Marseille, à l'enseigne du r[1].

ro buono Bellamy,

a tenir la parola que mi aver dato di escribir la plouma quando mi arribar in Italia, per mi combattir contra gente di poca roba que star que de li Franchesi buoni.

pitano mio venir mi trovar in la caserna, al ir que mi mangiar couscoussou con gallina e bevir araqui (eau-de-vie) e disir mi : —Mohamed, sabalher ! (bonjour) e mi rispondir : — Sebalher ! capitan, que mi volir ?—Star buon turcos, mi disir ; star buon turcos, mi rispondir. Lascia il couscoussou, la gallina, l'araqui e camina con tuo capitano : Andiamo far razzia et tirar boumba. Jellah ! jallah ! (allons ! allons !)

Mi prendir ciabbola (sabre), bichtoula (pistolets), tabaco per fumar i chiquar, e discendir col capitano sobre il molo.

Dientra la falouka (le navire) mi trovar una foula d'otros turcos con bichtoula, turcos di prima qualita, turcos finos, birbanti buoni, que non tenir paura di rien, ni del fuoco, ni de la falaka (bastonnade), ni di Dio ni del diabolo, ni di la thebadja (artillerie), e qui disir alle koura (boulets) : — Kelb, emchi ! (chiens, passez vite.)

Poi la falouka ha partito, e il réïs (le capitaine du navire) nous disir en lingua francesa pura : — Mes braves turcos, moi porter vous sur l'eau en Italie et là vous battir comme des lions contre les Autrichiens ; faites-vous tuer, mais respectez il seqse.

— Cosa è il *seqse?* mi demandar a un turcos kateb (un Turc homme de lettres); que volir desir il réïs con questa parola : *il seqse*; il kateb no sabir. Ma quando descendir in Genova, mi sabir que il seqse vol dir : ragazze, donne, dama, damigella.

Dopo arba giorni (quatre jours) que noi star in Genova, tutte le donne corir a noi e parlar di questa maniera :—Bel turcos, tu star un jasmino; la tua barba è un giardino; la tua bocca un carmino; il tuo naso vale un secchino ; il tuo fiato è il zefiro del mattino ; ti volir star il mi turchino?

Una delle queste dame mi disir : — Ti vinir in casa, adorato turcos, e ti mangiar, balar, cantar, festinar, amar e t'amusar fino a crepar.

Caro Bellamy, tu que vendir froui sec, essanza di rose, ambra e datti tranquillamente sopra il porte di Marsiglia, al canto di la Canabiera, ti imaginar pas quanto star felice Mohamed-Ben-Mohamed. Que bey, que dey, que pacha, que soltano posse si comparar à mi ? Allah ! resoul Allah ! mi tenir grand respec por il sesqe, ma il sesqe no tenir grand respec por Mohamed.

Eskout ! (chut !)

Ma il plasir, toujours il plasir, donar mi al fino la tristezza, perchè zouavi si battir, e turcos non ancora si battir ; turcos tenir malinconia ; volir come i zouavi rompir testa, rompir gambe, taillar, fracassar, massacrar, pietinar, stracciar. Si ! caro Bellamy, il turcos tenir questa fantasia, e lui andar morir di chagrin quando la trompetta enfin tocar. — Battaglia ! battaglia ! basta cherob ! (assez boire !) basta hhabb ! (assez aimer !) Dove star li sbà ? (où sont les lions ?) dove star li memr ? (où sont les tigres ?) disir il capitano. E noi rispondir : — Capitano, aqui star li sbà ; aqui star li memr. Guerra ! guerra ! guerra !

E a Turbigo, caro Bellamy, que le medfa (le canon) a ouverto il ballo con due batterie. Allora tutti i turcos, turcos d'Alger, di Mostaganem, di Constantina, blanchi, negri, assfar (jaunes), la ciabbola in una mano, cangiar die l'otra marchiar sopra il ventro, sopra la testa, sopra tutto, per mordir e mastegar (broyer) Autrichiani, con questi gridi, gridi di dib (de loup), gridi di behaïm (de bête féroce). Aoua ! aoua ! djaman ! yarzèbé ! sefla ! aoua ! hhamir ! kelb ! hhalouf ! aoua ! hhara ! hhara ! djerama ! aoua ! aoua ! aoua ! yarzèbé ! abriz ! hhanch ! yarzèbé ! senassetin ! yarzèbé ! yarzèbé ! yarzèbé !

Que bella festa per ti, si ti aver podir, caro Bellamy, lasciar una hora solamente ta boutiqua di datti di la plaza di la Canabiera per entendir questa musica di turcos in Italia ! Ah ! Bellamy, Bellamy ! ti perdir beaucoup.

Ma è qualqu'uno que perdir plou ancora que ti : star li Autrichiani ; perdir prima la battaglia, poi Turbigo, poi thebdja (les canons), poi thebdji (les artilleurs); turcos tuar tutti. Aoua ! aoua ! yarzèbé ! yarzèbé !

E quando la bataïlla star gagnée noi, dansar al torno di prisonnieri e cantar senza violino nostra canzone di guerra : Aoua ! aoua ! aoua ! yarzèbé ! yarzèbé ! senassetin ! hhalouf ! kelb ! aoua ! aoua ! aoua !

Autrichiani pensar alors noi altri mangiar prisonnieri : il capitano di lor aver disir questa buffa. Turcos mangiar cristiani avec pimenti, pébré longo, araqui, tabacco e aceto. — Là ! là ! là ! (Non ! non ! non !)

Turcos buono donar a li Autrichiani couscoussou, vino, aranchi (oranges), e Autrichiani disir : — Buono turcos ; turcos buono.

Ecco, caro Bellamy, nostro slam (entrée) à la guerra ; ti devir star bien contento di ti habib (de ton ami). Ti far beaucoup di complimenti di ma parte à madama Bellamy ; mi mandar a ella per la prima occasion una douzaina di boulets que mi prendir sopra le champ de bataïlla di Turbigo, e que mi conservar din mi bournous per la bella madama Bellamy.

Si mi vivir, sabalher, bonjour ! si mi morir, msalher, bonsoir !

MOHAMED-BEN-MOHAMED.

[1] ngue sabir et la langue franque, qui n'ont entre elles férence bien caractérisée, se parlent dans tout l'Orient croisades. L'une et l'autre sont formées de mots italiens, ançais et provençaux. Elles sont employées non par les entre eux, mais par eux et les races étrangères à l'O- la langue sabir qui a introduit et maintenu jusqu'ici les échelles du Levant la civilisation chrétienne et qui ie au-delà même de l'Égypte. Il n'existe pas de vocabu- abir, et il n'a encore produit aucun ouvrage. Ce n'est le beau poëme de M. Bénédit, intitulé *Chichois*, qu'il de un peu important. *Chichois*, il est vrai, est un chef- Il n'a encore rien été écrit d'aussi spirituel, d'aussi co- ussi remarquable dans la langue provençale.

Beaux-arts. — Travaux publics.

Dans tout autre pays que le nôtre, les préoccupations de la guerre, les mouvements de troupes se dirigeant, de toutes parts, vers les plaines de l'Italie, auraient suspendu la marche des travaux publics ; il n'en a rien été. Loin de là, — et Paris donne, en cette occasion, un mémorable exemple, — l'activité a, pour ainsi dire, redoublé. Partout l'on travaille, partout les monuments s'achèvent, et la régénération de la capitale de l'empire s'accomplit, sous nos yeux, avec une promptitude, une régularité, qui tiennent du prodige.

Entrez dans Paris par cette voie monumentale que décore l'arc triomphal élevé à la gloire de nos armées, et vous verrez d'abord une place magnifique que l'on vient de niveler, de planter de jeunes arbres, de border de larges trottoirs. Là sont les annonces des routes nouvelles, rayonnant toutes vers le centre, qui s'offriront aux regards surpris, le jour même où le mur d'octroi va tomber, et ce jour n'est pas loin !

Derrière cette longue muraille, vacillant sur ses bases nonagénaires, s'étendent les boulevards de Monceaux, du Roi de Rome, livrés en partie à la circulation. Tous les obstacles ont été renversés. Descendons ; nous pouvons traverser la nouvelle rue qui réunit l'avenue Montaigne à la grande avenue des Champs-Elysées ; elle est déjà couverte de magnifiques constructions. Voilà le Panorama achevé ! Dans cet édifice, aux formes élégantes, élevé sur la même ligne que le Cirque de l'Impératrice, le digne colonel Langlois tend ses toiles, prépare ses pinceaux et n'est embarrassé que du choix de la victoire qu'il devra représenter sur ses immenses tableaux.

Près du Panorama, presque comme par enchantement, le concert Musard est venu improviser sa station d'été, au milieu des riants jardins qui font aujourd'hui du Cours-la-Reine, naguère sombre et désert, un véritable parc. Un élégant pavillon abrite les musiciens ; des candélabres sans nombre jettent des torrents de lumière sur les promeneurs ; des guirlandes de feu dessinent les lignes des constructions légères, plantées à travers les massifs de verdure et de fleurs.

Plus loin, ce sont des travaux d'un autre genre. Le pont des Tuileries s'achève. Le tablier en fer s'étend déjà de l'une à l'autre rive du fleuve, et s'offre même aux pas du voyageur. Plus loin encore, la chapelle de l'École militaire est livrée aux artistes. Deux peintres de mérite sont chargés de raconter, dans dix tableaux de vastes dimensions, l'histoire de saint Louis, le protecteur et le patron de cet édifice religieux.

Allons toujours, nous trouverons sur notre chemin le pont Marie, reconstruit au milieu de difficultés extrêmes ; la tour du Louvre s'élevant à la hauteur des maisons voisines et menaçant de devenir une rivale de la tour Saint Jacques ; le Palais de Justice, l'hôtel de la Préfecture de Police, qui s'achèvent ; la fontaine Saint-Michel s'apprêtant à recevoir les statues que taillent dans le marbre nos sculpteurs les plus habiles ; les halles centrales gagnant du terrain aux dépens des rues tortueuses qui vont disparaître, et dressant leurs immenses et élégantes coupoles, au milieu des eaux, des arbres et des fleurs, puis en pénétrant dans le cœur de la vieille cité, les rues s'élargissant, des places s'étendant là où naguère on ne voyait que de sales et obscurs carrefours. Partout le soleil peut verser sa lumière, sa bienfaisante chaleur sur une population que raniment ses rayons et qui reprend une nouvelle vie dans des habitations plus salubres et plus commodes.

Les projets ne manquent pas en même temps. J'aurai prochainement occasion de parler de ceux qui se rapportent à la reconstruction de tous les théâtres des boulevards, et à la création d'une véritable ville au milieu de la grande cité.

La suppression imminente du mur d'octroi, va livrer à la spéculation une immense quantité de terrains dans les situations les plus favorables. On a un peu trop oublié que les boulevards extérieurs ont neuf lieues de développement. Ce sont donc dix-huit lieues de façades dont on peut disposer pour des maisons élégantes, commodes, isolées, de chaque côté d'une voie magnifique, plantée d'arbres, pour la plupart séculaires, bien pavée, bien éclairée, ayant des relations avec tous les autres quartiers de la capitale.

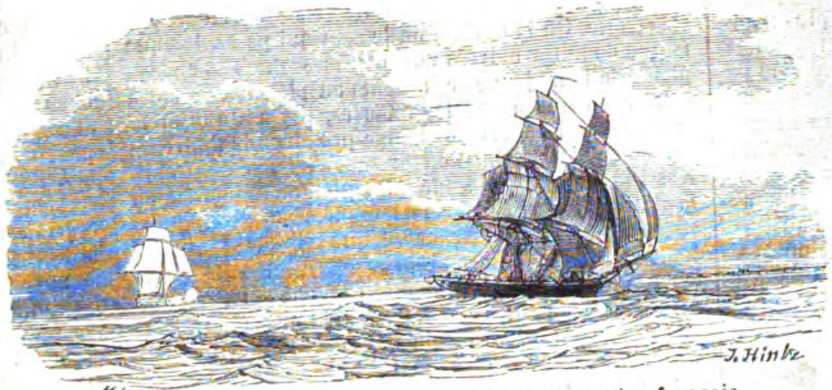
Jamais les Parisiens n'auront une meilleure occasion de réaliser le plus caressé de leurs rêves : avoir une demeure au loin du trop grand bruit, du tracas et du dérangement des affaires, il leur sera permis d'avoir une maisonnette, un jardin, pour eux et leur famille.

Dans le monde des arts, c'est la même animation, la même activité. Nos artistes ne se contentent plus d'être historiens à distance, d'être de froids descripteurs des actions de nos soldats. Ils sont maintenant au milieu d'eux. Ils campent, ils vivent de la vie militaire, ne reculant ni devant les dangers, ni devant les

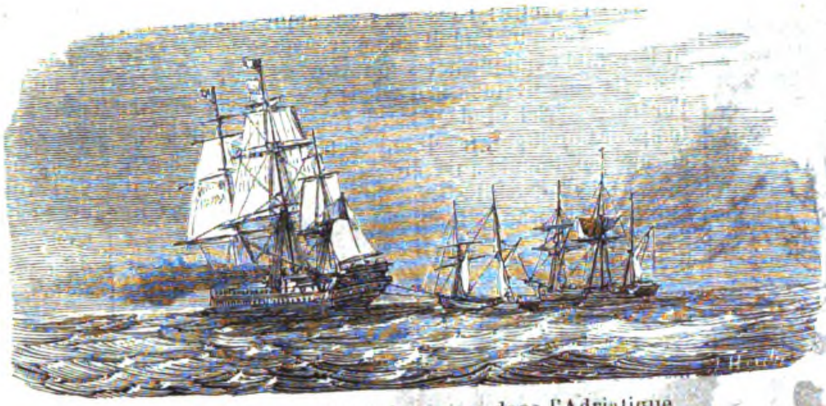
Attaque et prise de Cavriana par les chasseurs à pied de la garde, d'après des croquis de M. le comte de Lassalle, capitaine aux cent gardes.

Le maréchal Mac-Mahon décorant l'aigle du 2e zouaves, le 19 juin 1859.

Turcos.



Brick autrichien prenant la chasse devant un navire français.



L'*Eylau* remorquant des prises dans l'Adriatique.

Bersaglier.

Quartier impérial à Cavriana, maison occupée le matin de la bataille par l'empereur d'Autriche.

Maison où a été transporté le général Ladmirault après sa blessure.

Camp du 2e grenadiers de la garde après la bataille.

fatigues. Les uns, comme MM. Pils, Meissonnier, Horace Vernet, partent pour l'Italie avec la protection particulière du gouvernement; les autres, bien plus nombreux, s'en vont à l'aventure, chargeant leurs albums de notes et de croquis. Jamais plus belle occasion ne se sera présentée de faire une histoire pittoresque du Piémont, de la Lombardie, de la Toscane, du littoral des deux mers sillonnées incessamment aujourd'hui par les flottes de la France.

Ceux que leurs occupations retiennent parmi nous continuent paisiblement leurs travaux. M. Faustin-Besson, M. Lévy, décorent les plafonds, les panneaux d'une des plus somptueuses demeures du faubourg Saint-Honoré; M. Chaplin en remplit une autre de ravissants sujets de fantaisie; MM. Eugène Delacroix, Glaize, Émile Lafon, terminent les peintures de trois chapelles de l'église Saint-Sulpice.

L'un des membres les plus distingués de l'Académie des beaux-arts, M. Auguste Dumont, a été chargé d'exécuter la statue que le gouvernement français élève, dans les galeries du palais de Versailles, à la mémoire d'Alexandre de Humboldt. Un autre statuaire, jeune encore, mais sur le chemin du succès, M. Oliva, a commencé un buste en marbre de François Arago pour les mêmes galeries. Le vœu des admirateurs de l'illustre secrétaire perpétuel de l'Académie des sciences est enfin rempli! son image vénérée aura sa place au milieu des illustrations de notre pays.

D'autres travaux sont commandés à des jeunes gens. Ceux-ci taillent dans le marbre les copies des plus remarquables statues de l'antiquité pour la décoration des niches du second étage de la cour du Louvre; ceux-là font les modèles de statues originales destinées aux niches du premier étage. Parmi elles on doit citer le *Mercure*, de M. Millet; l'*Art chrétien*, de M. Chatrousse; l'*Été*, de M. Arnaud; le *Praxitèle*, de M. Badiou de la Tranchère; la *Sculpture*, de M. Blavier; la *Nymphe des fontaines*, de M. Courtet; l'*Omphale*, de M. Crauck; la *Didon*, de M. Ramus; l'*Abondance*, de M. Maillet; l'*Inspiration*, de M. Prouha, etc., etc.

C'est aussi dans les ateliers de Paris que s'achève le monument de l'archevêque de Paris, commandé pour l'église Notre-Dame à M. Debay; que se préparent la statue destinée à la ville de Saint-Rome de Tarn, en mémoire du même archevêque et dont l'exécution est confiée à M. Auguste Barre; celle du pape Urbain V pour la principale place publique de la ville de Mende.

Au moment où j'écris ces lignes, on m'apprend que M. Alexandre Dumas se dispose à partir pour l'Égypte avec M. Célestin Nanteuil. La réunion du célèbre écrivain et du peintre auquel nous devons plus d'une production originale, me fait espérer, avant la fin de cette année, quelque publication pittoresque qui ne saurait manquer d'intéresser vivement le public.

CH. D'ARGÉ.

Le monde religieux.

Morte saison des chroniqueurs. — Les aumôniers. — Les processions. — Monseigneur Hiraboure.

La chronique religieuse a, comme toutes les autres, ses temps de chômage et ses phases de stérilité. Voici l'heure des moissonneurs: moissonneurs d'hommes et moissonneurs d'épis. Quant à nous, nous prenons le frais et nous humons à pleins poumons un air chaud chargé de salpêtre. Les chroniqueurs chroniquants sont couchés sur le carreau et font des mines de poissons jetés sur l'herbe. Qui parle de prendre les eaux cette année, excepté les podagres réels qui s'en vont à Vichy en prévision d'une mobilisation universelle, et les estomacs tellement délabrés qu'ils ne peuvent pas même digérer les biftecks saupoudrés de poudre à canon? Ayez tous les maux imaginables, toutes les fièvres fantastiques inventées par les médecins en belle humeur, une application chaude de bulletins français venus d'Italie vous enlèvera la chose comme avec la main. La couleur est venue aux joues les plus livides. Au récit des marches forcées, opérées sous le soleil ardent de la Lombardie, que de rhumatismes se sont envolés! Il y a dans chacun de nous l'étoffe neuve ou passée d'un zouave! Pauvres chroniqueurs! Ils n'ont pas même les courses pour se consoler! Tous vident le fond de leur sac et nous donnent à dévorer des plans de romans! On ne voit plus de ces pages attrayantes et constellées d'astériques appétissants! Et moi donc, chroniqueur religieux, plume pacifique, homme de paix, n'écouterai-je pas un peu le conteur fécond du *Monde illustré* dont les petits serpenteaux ont tous au bec une proie inédite? Hélas! non. J'en suis réduit à ne servir que ce que tout le monde sait en y mêlant l'assaisonnement philosophique que tout le monde possède. Allons donc! le public aime à se relire.

Nous ne sommes pas en veine de nous divertir et de *gausser*. On se recueille en face de chiffres formidables et de faits gigantesques. Dieu se manifeste par le tonnerre des batailles comme par les éclats de son artillerie céleste. On le devine, on le sent qui passe, lorsque tant d'hommes enivrés des charmes de l'existence, pleins de leur jeunesse, ardents au plaisir, courent à la mort comme à une fête. Certes, il y a un mystère là-dessous. La mort ne change pas ainsi de figure au gré d'une simple émotion et sous l'empire d'un mot. Aussi la religion qui seule jette quelque lumière là où la philosophie brise son scalpel, casse sa cornue et souffle sa lanterne, n'a jamais censuré, que je sache, le redoutable et sublime ministère de la guerre. Elle bénit les armes et les drapeaux. On dirait qu'elle comprend un accord profond entre son dogme du sacrifice sanglant et cet abandon de soi-même qui porte le soldat à braver gaiement mille morts invisibles.

Une guerre peut être inique; mais le soldat, justifié par l'obéissance, sacré par le sacrifice de sa vie, reste toujours le héros sans tache du patriotisme et de la discipline. Qui n'a remarqué la sympathie qui l'attire vers le prêtre? Tous deux ont abjuré leur personnalité en vue d'un intérêt trop élevé pour que l'égoïsme et la vanité expliquent les miracles de leur abnégation. Ils portent tous deux le fardeau méritoire de l'ordre matériel et de l'ordre moral. Pendant longtemps les préjugés, les événements, l'esprit de parti, et cette philosophie qui consiste à ne pas raisonner du tout, avaient détruit cette sainte fraternité du prêtre et du soldat. Grâce à Dieu, le malentendu a cessé; on a vu comment la charité sait aguerrir ses pacifiques milices. Que signifie une balle aux oreilles de celui qui ne craint rien parce qu'il espère tout! Nos soldats sont heureux de voir chevaucher dans leurs rangs ces robes noires tant bafouées autrefois, et personne ne s'est aperçu qu'ils faiblissent devant l'ennemi parce qu'ils ont une médaille au cou et demandent l'absolution avant de marcher au combat.

La semaine passée a vu se célébrer dans toute la France les processions de la Fête-Dieu. Chaque année on voit s'accroître le zèle des populations pour la construction et l'ornement des reposoirs. Dans certaines villes de province ils prennent des proportions monumentales. Nous applaudissons de tout notre cœur à cette ardeur qui, à tous les points de vue, est un heureux symptôme; car l'amour du beau, la passion des arts, ne se retrempent qu'aux sources vives de la foi religieuse: *L'art est théologien*, me disait naguère un grand artiste qui ne croit pas à la théologie. Quel est le Parisien en province, à qui la Fête Dieu ne rappelle pas quelque heureux souvenir d'enfance? Nous avons tous, plus ou moins, été à l'âge de dix ans fleuristes ou thuriféraires! L'encensoir balancé devant le dais, c'était le bâton de maréchal! Pour moi j'ai été chérubin! rien que cela! A mes épaules frétillaient deux superbes ailes de carton parsemées d'étoiles d'or. Je tenais à la main une vieille épée de garde française, et dans les dispositions où j'étais, je crois que j'aurais fait bonne garde à la porte du paradis terrestre. Le tambour coupait majestueusement le *Pange, lingua*; on tirait les boîtes; devant chaque porte les bonnes femmes brûlaient du sucre dans des réchauds. Les rues étaient jonchées de genêts, de bluets et de coquelicots. Les bourgeois philosophes, dans ce temps là, prenaient majestueusement leur absinthe sans se découvrir devant le *saint sacrement*, et, pendant huit jours, M le curé en parlait comme d'une chose bien propre à attirer sur la France une punition d'en haut. Cette année, ma bonne étoile m'a fait assister à une procession de village; comme l'année dernière, elle m'avait accordé un balcon sur le passage de la grande procession papale à Rome. Je sais laquelle j'ai le plus admirée; mais je ne sais laquelle m'a le plus ému. A Rome, on se sentait au centre de la catholicité, au septième ciel d'ici-bas. Il est impossible de se figurer une pompe plus solennelle, une plus austère magnificence. Là, rien n'est improvisé. Tout présente le caractère de la durée; c'est le défilé symbolique et grave des grandes forces de la religion. Tous les ordres religieux, toutes les fonctions du sacerdoce, depuis les plus humbles jusqu'aux plus hautes, y sont représentés. On croirait voir une scène du jugement dernier et assister à une vision de l'Apocalypse. Au village, la naïveté de la foi fait tous les frais. Quatre conseillers municipaux, braves fermiers à tête chauve, tenaient les cordons du dais. Les rues étaient jonchées de fougères et de feuilles de glaïeuls arrangées en étoiles avec une rosace de bluets au milieu. On avait tendu des draps de lit le long des murs pour masquer les portes et les fenêtres. Sur ces draps écrus se dessinaient des arabesques de roses, d'œillets, retenus par des épingles. Le garde champêtre, brandissant sa carabine, escortait le dais, et deux tambours de pompiers rhythmaient lentement la marche. Les reposoirs étaient ornés de tout ce qu'on avait sous la main: vases de cheminées, bronzes de zinc, jusqu'à des presse-papiers en cristal, embellis à l'intérieur d'une rosace aux couleurs vives. Quelques-uns, garnis de mousse, festonnés de lierre, o[…] bragés de sapin, présentaient l'aspect d'une gro[…] champêtre. Huit petites filles, couronnées de ro[…] blanches, jetaient des fleurs à pleines mains, en ma[…] chant à reculons, toutes fières de leur rôle. A chaq[…] station, les mères venaient présenter de petits enfa[…] pour leur faire embrasser le saint sacrement.

A Paris, je sais bien que de pareilles processi[…] seraient difficiles; mais je ne puis m'empêcher d[…] regretter. Que ce serait beau, en effet, si, le jour[…] la Fête-Dieu, la cité des arts, de l'élégance et du lu[…] déployait, pour honorer le pain mystique, toutes[…] magnificences qu'elle invente, toutes les ressou[…] d'art et de bon goût dont seule elle a le secret. N[…] espérons assister un jour à l'accomplissement d[…] vœu. Paris ne doit se laisser disputer aucune su[…] matie et prouvera que, lorsqu'il s'agit d'honorer l[…] dans ses rues et sur ses places publiques, rien, en[…] de magnificence et d'éclat, n'est impossible à son r[…] veilleux génie.

Pourquoi la vie est-elle mesurée avec tant de[…] cimonie à ceux qui, dans chaque minute, savent[…] tenir une bonne action ou une grande pensée! […] cœurs pauvres ont tout le temps voulu pour err[…] s'ennuyer dans leur vide; on dirait que les haute[…] telligences et les grands cœurs ne peuvent vivre[…] de l'étreinte. La mort nous a révélé Mgr Hirabo[…] évêque d'Aire et de Dax, qu'un affreux accident […] d'enlever à l'amour et à l'admiration de ses oua[…] Au moins son agonie, digne couronnement d'une […] rière déjà pleine de tout ce qu'elle promettait, […] pour la foi un éclatant témoignage; un pareil spe[…] vaut toute une vie de sacrifices.

JOSEPH DOUCET

COURRIER DU PALAIS.

Les agents de change ont eu tort de réveiller le[…] qui dort. Au moment où ils taillaient des croup[…] aux coulissiers, voilà qu'ils se sont sentis pa[…] inquiétés sur leurs derrières, que dis-je! menacés[…] leur existence.

Comme l'a rappelé Me Berryer, les charges d'a[…] de change qui valaient en 1816 deux cent mille f[…] à peine, dépassent aujourd'hui deux millions. […] fort bien; mais l'homme qui a deux millions dan[…] portefeuille ne s'amuse pas ordinairement à aller[…] au Parquet le cours de la rente. Les bons jeunes[…] qui traitent d'une charge d'agent de change […] même avec la dot de leur femme, qu'une porti[…] capital nécessaire pour payer leur prix. Le rest[…] fourni — par des prêteurs? Non. Des comman[…] Non, mais par des associés véritables; — et c'est[…] que se sont créés, à la grande joie des vaudevill[…] les tiers, les quarts, les dixièmes, que dis-je! les si[…] tièmes d'agent de change. Eh bien! le tribunal[…] Seine vient de renverser tout cela. Il a décla[…] propres termes qu'une société formée pour l'ex[…] tation d'une charge d'agent de change était une […] vention illicite: il proscrit les fractions d'agent de c[…] au même titre que le fractions d'huissier et de no[…]

Je sais bien que ni la question, ni même la dé[…] ne sont neuves; je sais encore qu'à l'opinion du t[…] nal de la Seine la chambre syndicale ne serait p[…] peine pour en opposer d'autres d'un poids égal. […] porte! à l'heure qu'il est, je ne trouve pas que c[…] un bon symptôme. Les marrons sont là d'ailleur[…] m'en rapporte à eux pour souffler le feu. Ils étai[…] nombre à l'audience et je vous donne à pense[…] joie. J'ai vu le moment où ils allaient éclater et […] vrer en pleine salle des Pas Perdus à une pyr[…] accentuée. Aussi bien ce jour-là l'atmosphère […] claire était-elle saturée de danse et de musique […] avait au Palais comme une odeur de doubles-c[…] et d'entrechats. Grisar, Julien, Haumann, Mme […] Stéphan, s'y promenaient, s'y croisaient avec cet[…] tation, cette anxiété de gens qui attendent le r[…] d'un procès. Hélas! oui, chacun des artistes […] viens de dire était logé à la même enseigne; […] de tous, le plus perplexe à coup sûr, c'était J[…] car, pour lui, ce n'était ni plus ni moins que […] liberté qu'il s'agissait.

Avoir été l'inventeur de la musique pyrotech[…] avoir rempli de son nom la vieille Angleterre […] jeune Amérique, avoir détrôné Jenny Lind, b[…] Lola Montès et venir échouer devant un mi-érab[…] let de cent cinquante-deux livres! Oui, Julien, le […] Julien, l'opulent Julien en est là. L'hôtel qu'il […] aujourd'hui, c'est l'hôtel Clichy; c'est entre ces […] grands murs que le tient enfermé son créa[…] M. John Delapierre. Julien s'est débattu, il a i[…] le bénéfice de la faillite, les immunités de la lo[…] caisse. Vains efforts! Julien, — nous ne nous en d[…] pas, — Julien n'est plus Français, il a renié son p[…] gloire qu'il nous devait, il l'a portée à l'Angl[…] Aujourd'hui, il paye la peine de son ingratit[…] France le renie à son tour et l'abandonne p[…] poings liés aux recors de M. Delapierre.

Voyez aussi, par contre, comme elle protège […] Grisar est Belge; mais c'est en France, sous le[…] du public parisien, que s'est formé son génie m[…] l'*Eau merveilleuse*, *Gilles Ravisseur*, le *Chien du*[…]

...tous ces petits chefs-d'œuvre d'esprit et de verve ...ffonne, c'est à nos artistes qu'il les a confiés. En ce ...ent même, l'Opéra-Comique répète une partition ...Grisar : le poëme s'appelle *Voyage autour de ma ...mbre*; cette lutte que Rossini a entreprise contre ...umarchais, Gounod contre Molière, Grisar la tente ...tre Xavier de Maistre. Certes ce sera là une œuvre ...éressante. Eh bien! voici qu'un créancier importun ...nt se jeter à la traverse :

> Jamais un noir corbeau, de malheureux présage
> Troubla-t-il des serins l'agréable ramage?

...otez qu'ici le trouble-fête était dans son tort. Grisar, ...est le meilleur cœur du monde, avait cautionné la ...e d'un ami. Le billet n'avait pas été payé à l'é...ance et le créancier tout naturellement avait pour... la caution en même temps que le débiteur prin...; mais celui-ci n'avait pas tardé à se libérer et ...conséquent à libérer l'artiste. Les poursuites en ...e logique auraient dû cesser immédiatement. Point. ...voilà qui continuent avec la même vivacité, comme ...mécaniques qui une fois montées tiennent à épui...eur mouvement. Grisar est traqué, tracassé, per...é de plus belle. Enfin il a recours à la justice qui ...coup arrête la mécanique et condamne le créan...trop ardent à payer à Grisar mille francs de dom...s-intérêts.

...ne se doutaient guères, les spectateurs du théâ...*el Principe* qui voyaient au mois de janvier der... M^me Guy-Stephan et son partner habituel M. Paul ...r ensemble tous leurs pas, celui-ci soutenant ...t men...t la taille ou le pied de sa danseuse, celle...crivant autour de son danseur des cercles éblouis... tous deux jouant ensemble ces drames amou...de la danse espagnole où dialoguent si éloquem... les castagnettes et le tambour de basque, ils ne ...ntaient guère que sous ces *fandangos* et sous ces ...s couvait un gros procès C'est ainsi cependant. ...ul, engagé par M^me Guy-Stephan pour donner ...ncert avec elle vingt deux représentations à rai...e 125 francs par mois, s'est vu tout à coup, à la ...me, abandonné par la charmante artiste. L'infi...quitté Madrid et pris son vol vers la province, ...t un autre danseur, M. Mérante qui était admis ...ager ses triomphes. Blessé à la fois dans son ...-propre et dans ses intérêts, M. Paul a assigné M^me Guy-Stephan en payement de la somme de ...francs représentant le bénéfice dont il avait été M^me Guy-Stephan s'est retranchée derrière la ...majeure. Le théâtre *del Principe*, se trouvant dans ...vaises affaires, avait fermé ses portes. Pouvait...s faire ouvrir de force pour faire danser M. Paul? ...mais pourquoi avoir disgracié celui-ci? Pour... dans la tournée en province, l'avoir remplacé par ...ante? A cette objection M^me Guy-Stephan n'a ...ner de réponse satisfaisante : aussi a-t-elle été ...nnée solidairement avec son mari à payer à ...il la somme qu'il réclamait.

...est pas question d'argent dans le procès de ...mann.

...umann a une belle-mère. Cela peut arriver à ...monde.

...st brouillé avec elle. Cela se voit encore.

...les premiers temps de son mariage, il avait ...re son portrait. Certes, en ce temps d'enthou...lyrique, où le moindre râcleur se croit obligé ...er de sa physionomie lithographiée tous les ...nds d'estampes, M. Haumann, qui est, lui, un ...nces du violon, aurait bien eu le droit de se ...re un peu devant le public des boulevards. En ...modeste, il s'était contenté de se faire peindre ...famille et tout naturellement, lorsqu'il cessa ...r avec elle, il lui laissa son image.

...elle mère tenait sa vengeance.

...ur que M. Haumann passait rue Rochechouart, ...ous ce qu'il aperçoit à la porte d'un marchand ...à-brac? Son portrait, décoré de l'inscription ...e en lettres majuscules tracées à la craie blan... *...sieur Haumann, joueur de violon.*

...ur de violon! Pourquoi pas ménétrier, — ou ...in?

...rtrait avait été vendu vingt francs au marchand, ...mpris l'inscription.

...umann a trouvé la plaisanterie de mauvais ...t il a assigné le brocanteur en référé. La ques...la validité de la vente sera prochainement plai...ant le tribunal. Mais en attendant, — par pro... comme on dit au Palais, — il a été décidé par ...résident que le portrait serait retiré de l'éta...resterait en sequestre dans les magasins du ...d.

...les artistes, les gens de lettres. M. Eugène de ...rt et M. Alexandre Dumas, — il y a des hasards ... — se trouvaient le même jour plaider chacun ...procès. M. Eugène de Mirecourt, qui rédige à ...eux publications, l'une qui s'intitule *la Vérité* ...l'autre qui a nom *la Guerre*, est accusé de n'a...apporté dans son double rôle la discretion dont ...acques nous donne si bien l'exemple. Maître ...re porte pas l'avoine à la cuisine ni les cô... l'écurie. Or, M. Eugène de Mirecourt aurait, ...ses adversaires, établi une fâcheuse confusion ...qualité de propriétaire et sa qualité de rédac...re les bureaux de *la Guerre* et ceux de *la Vé...tous*. Que ce soit ou non le fait de M. de Mire...choses sont terriblement embrouillées à l'heure ...et j'admire à l'avance les magistrats qui par...nt à faire la lumière dans cet aimable chaos.

L'affaire de M. Alexandre Dumas était plus claire. Le « fécond romancier » était tout simplement prévenu de contrefaçon littéraire, — de plagiat, si vous aimez mieux. Il a été condamné par la police correctionnelle. — Eh! eh! voilà qui serait grave si le jugement était confirmé en cour d'appel.

PETIT-JEAN.

RÉBUS.

EXPLICATION DU DERNIER RÉBUS :

Le lait verse souvent, quand de sa vente on espérait en acheter un cent d'œufs.

THÉATRE DU CIRQUE : *Les Frères de la Côte*. — FOLIES-DRAMATIQUES : *La Course aux canards*.

Les Frères de la Côte, que le Cirque vient de reprendre (en attendant que sa pièce de circonstance lui soit rendue par les machinistes, les costumiers, les armuriers et les peintres auxquels elle est confiée dans ce moment), sont empruntés à un roman de M. Emmanuel Gonzalès, roman célèbre dans les fastes du cabinet de lecture. Parlez-moi des flibustiers pour faire d'excellents héros de drame! Toujours prêts à l'abordage comme au rendez-vous, ce sont les Mousquetaires de la mer. Une fois de plus, le public du boulevard a pu applaudir à ces péripéties saisissantes, à ces tableaux pleins de localité, à ce mouvement, à cette bonne odeur de poudre et de style, qui recommandent la pièce de MM. Emmanuel Gonzalès et Henry de Kock. Il n'est pas aussi aisé qu'on le croit de réussir dans cette enceinte immense que remplit mal la voix humaine; chaque théâtre a son optique et son acoustique qui lui sont propres. — Demandez à M. Scribe pourquoi il n'a jamais *travaillé* pour le Cirque?

Il y a dans les fêtes campagnardes un exercice bien connu sous le nom de la course aux canards; ce n'est pas ce divertissement que MM. de Jallais et Thiéry ont mis en scène aux Folies-Dramatiques. Leurs canards appartiennent à l'espèce qui s'abat particulièrement dans les journaux, surtout à la quatrième page, où ils empruntent le plumage de l'annonce. Trois de ces volatiles : *Avez-vous besoin d'argent? — Plus de cheveux blancs! — Probité, célérité, discrétion*, — ont frappé l'attention et excité la curiosité d'un badaud, qui s'empresse de faire visite aux propriétaires-éleveurs. On rit de sa crédulité et de ses désillusions. Mais il s'en faut que la basse cour soit complète : où sont l'ours du coiffeur Delignon, les *Bon-Pasteur*, les *Prince-Eugène*, les dents à cinq francs, les punchs d'acteurs, toutes ces industries sans pudeur qui semblent s'adresser à des villageois démesurément candides? Avec une spirituelle indignation, M. Jules Lecomte a arraché, l'autre jour, quelques feuillets à ce grotesque album des murailles parisiennes; *la Course aux Canards* continue aujourd'hui cette œuvre de justice et d'art; mais ici la satire manque d'âpreté; le trait n'atteint pas le but et s'enfonce dans la bouffonnerie. — Qu'exiger, il est vrai, d'un vaudeville d'été? Un à-peu-près d'idée, par le temps qu'il fait, doit être aussi bien accueilli qu'un à-peu-près de fraîcheur.

CHARLES MONSELET.

CHRONIQUE MUSICALE.

OPÉRA-COMIQUE : Reprise des *Mousquetaires de la Reine*, opéra-comique en trois actes de M. de Saint-Georges, musique de M. Halévy. — *L'Armée d'Italie*, cantate de M^me Louise Colet, mise en musique par M. Jules Cohen. — Le diapason normal.

L'opéra des *Mousquetaires* est l'opéra aimé des débutants. Il contient jusqu'à cinq grands rôles, chacun ayant sa physionomie, ses côtés de sentimentalité ou de bouffonnerie bien marqués. A Olivier d'Entragues sont dévolues les hautes et précieuses vertus de tout héros de roman qui se respecte un peu. Il est brave sans fanfaronnade, amoureux... dans le seul but du mariage; en langage vulgaire, Olivier d'Entragues est le type du « bon jeune homme. » A côté de lui se place tout naturellement la figure d'Hector de Biron, un franc mousquetaire celui-là, un luron de haute volée qui compromet sans y prendre garde les demoiselles d'honneur de la reine, comptant sur son épée pour tout réparer. Athénaïs de Solanges est l'héroïsme fait femme; c'est un grand cœur prêt à tous les dévouements, mais cuirassé d'un insurmontable orgueil. Sur son front qu'elle porte très-haut, il semble qu'il soit écrit : « Je suis la nièce de Son Éminence Armand du Plessis, cardinal-duc de Richelieu, premier ministre du roi... qu'on y prenne garde! » Puis voici, accorte et jolie, M^lle Berthe de Simiane, dont le sourire mêlé de malice n'est pas sans rappeler quelque peu ceux qu'en ce temps là savait distribuer avec tant d'art la duchesse de Chevreuse. Enfin voici, et vous l'avez reconnu à sa chanson soldatesque, le capitaine Roland de la Bretonnière, Fracasse, mirifiquement empanaché, portant pourpoint de cuir et longue rapière comme au temps valeureux du roi Henri.

Toute cette galerie de figures au contour historique, est mise en mouvement par des ressorts dont on ne peut nier l'habileté et qui concourent au développement d'une des meilleures fabulations dramatiques qu'ait trouvées M. de Saint-Georges.

Voilà pour la comédie.

Au point de vue de la partition, ces cinq personnages, à l'allure si distincte et au caractère si franchement accusé, ne sont pas moins bien traités. Chacun y a son grand air à chanter et soutire à son profit une part égale de l'attention. Il eût été à souhaiter que M. Halévy, dans sa carrière, brillante pourtant, ait toujours été aussi bien inspiré. Cette fois il avait eu la main heureuse en exposant ses mélodies avec simplicité et franchise, ce qui, quoi qu'en disent les partisans de l'ornementation excessive, en accroît singulièrement le charme. Je connais de certaines œuvres musicales dont l'idée se cache — souvent elle fait bien de se cacher — sous une infinité de détails alambiqués, superflus, détruisant l'effet à force de le diviser. Ces productions exubérantes ont quelque chose de ces femmes qui se chargent à l'envi de fleurs, de pierres curieuses et de rubans aux sept couleurs de l'arc-en-ciel, tant et tant qu'on se demande où est la femme, au milieu de cette pyramide de colifichets?

D'autres prétendus musiciens ont été plus loin. Gens de savoir, mais d'imagination nulle, ils se sont tués, corps et âme, à réunir en un fatras indigeste toutes les formules de leur science stérile, faisant ainsi de l'accessoire le principal et servant la moutarde à la place du dîner. Pour continuer mon système de comparaison, j'assimilerai les œuvres de ces pédants, non plus à des femmes mal mises, mais bien à ces mannequins que les couturières mettent en enseigne à la devanture de leurs boutiques et auxquels les myopes seuls ôtent leur chapeau.

M. Halévy, lui, a été inspiré à ses heures, et s'il a essuyé des échecs que nous ne voulons pas rappeler, il a eu en revanche des périodes heureuses d'inspiration.

Témoin celle pendant laquelle il composa son opéra des *Mousquetaires de la Reine*, où l'invention et la science brillent d'un pareil éclat en se prêtant un mutuel secours.

Pour son troisième début devant le public parisien, M. Montaubry a choisi le rôle d'Olivier d'Entragues, et bien il a fait; car jusqu'à présent, c'est de ceux qu'il a chantés celui qui s'adapte le mieux à la nature de sa voix et de son talent. Là il peut tout à loisir faire éclater ses notes hautes qui sont très-vibrantes dans le registre de tête aussi bien que dans celui de poitrine, tandis que dans *Fra-Diavolo* (écrit pour la voix de ténor grave de Chollet), M. Montaubry était visiblement gêné, il lui fallait en quelque sorte *ruser* pour donner les notes basses du rôle.

Nous voulons parler encore d'un certain point d'orgue que M. Montaubry n'a cessé de donner durant

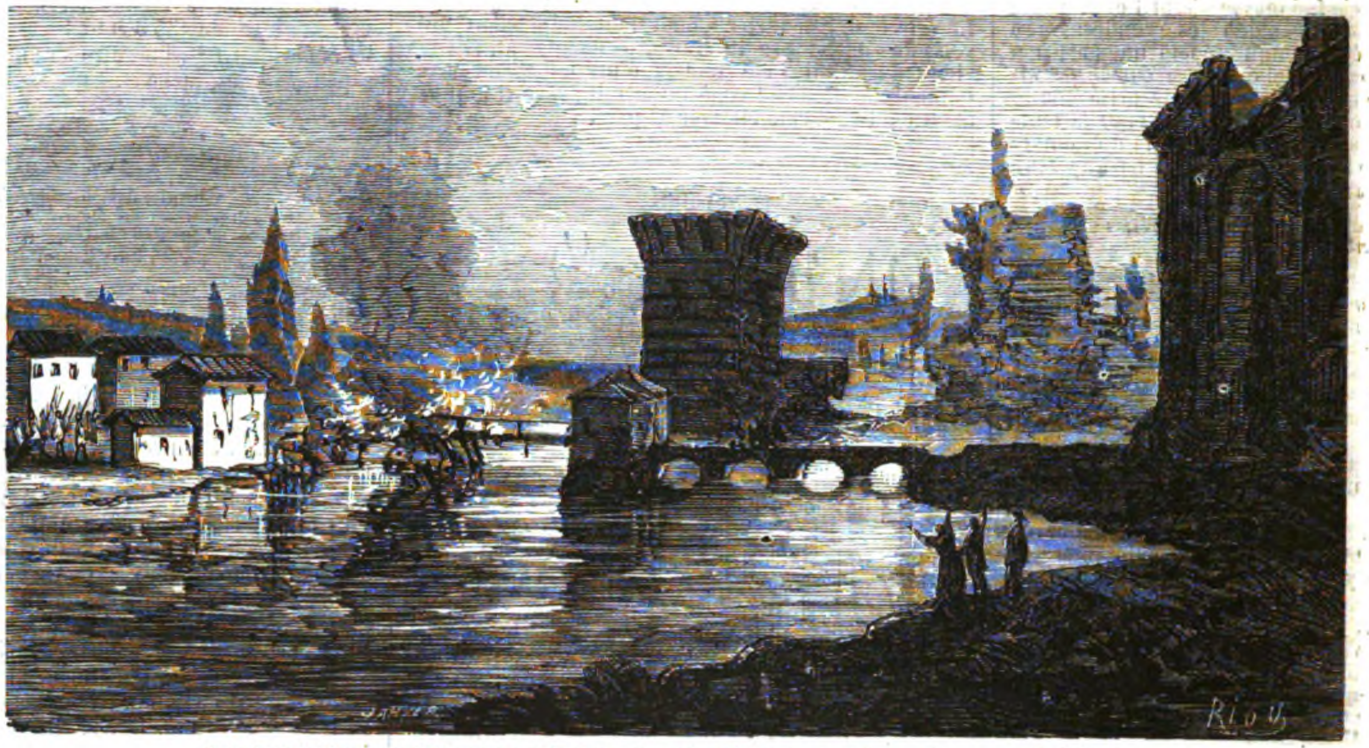
toute la représentation des *Mousquetaires*, et dont il avait déjà singulièrement abusé dans *les Trois Nicolas* et dans *Fra-Diavolo*. Ce trait vocalisé, outre qu'il n'est pas d'un goût parfait, sent déjà le vieux ; il serait temps d'en adopter un autre, ou, ce qui serait préférable, de chanter le rôle plus près du texte. En général, si réussies qu'elles soient, nous n'aimons guère les variantes que se permettent trop souvent messieurs les chanteurs. Elles ont cela de particulièrement déplaisant qu'elles viennent jeter le trouble dans nos souvenirs.

Ce n'est pas Mlle Lefebvre qui changerait une note à son rôle de Berthe ; si elle y ajoute quelque chose, c'est sa grâce personnelle (mais cela avec un parti pris peut-être trop marqué). — Pourquoi Mlle Lefebvre ne chante-t-elle pas le premier rôle et sert-elle de du gazon à Mlle Henrion, qui reste bien au-dessous de l'Athénaïs de Solanges que nous avions rêvée ? Le mot de cette énigme ne nous a pas été confié par l'administration.

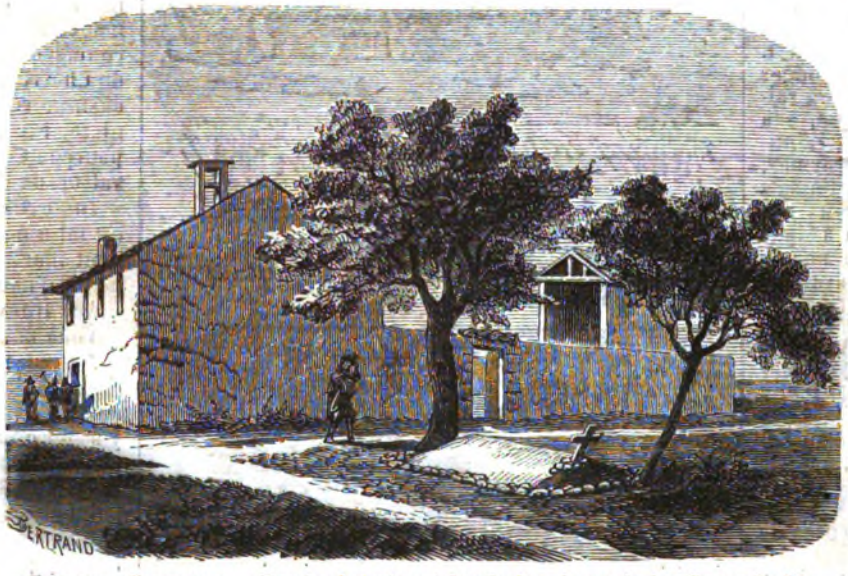
— Si le 1er juillet n'était venu trop tôt, on chanterait encore au Théâtre Lyrique une cantate aux rimes enthousiastes qui tranche par la vigueur de l'idée et l'ampleur de la forme sur bien de chétifs couplets et de mesquines complaintes que les événements d'Italie ont mis en circulation.

Cette cantate avait nom : l'*Armée d'Italie*, et était signée Louise Colet.

Cette énergique poésie était relevée encore par les chants tout patriotiques qu'y a



Les Autrichiens en fuite mettent le feu au pont qui leur a servi pour traverser le Mincio.



FERME DE CASANOVA. — Tombe du colonel des Ondes, du capitaine Roquefeuille et du lieutenant Fénélon.

du 20 novembre 1858. Il y a [...] mois environ, S. Exc. le mi[...] jusqu'à qui étaient parven[...] breuses et trop justes plaint[...] des déréglements du diapa[...] d'un état de choses aussi [...] Une commission, composée [...] compétentes, fut instituée, a[...] de se prononcer en dernier [...] question pendante. Sa déc[...] raine a été que le diapason [...] plus bas d'un quart de ton [...] son alors usité, et qui, à l'O[...] pondait à environ huit cent [...] dix-huit vibrations par seco[...]

Un arrêté ministériel, dont [...] de nos matières ne nous a p[...] faire mention à sa date, es[...] tionner les travaux de la co[...] établissant un système de p[...] tout à fait ingénieux.

ALBERT DE L[...]

Quartier général du roi de Piémont, à Ponti, près Peschiera.

MM. les Abonnés recevront avec le présent numéro un Supplément représentant le *Quadrilatère stratégique*.

Pendant que tous les regards sont tournés vers les événements dont l'Italie est en ce moment le théâtre, nous croyons être utiles à nos lecteurs en appelant leur attention sur la nouvelle œuvre de Méry : *Napoléon III en Italie*, qui paraît par livraisons, toutes les semaines, à la LIBRAIRIE NOUVELLE.

Chaque livraison contient seize pages in-8°, imprimées avec luxe sur beau papier satiné, et renferme un chant complet avec notes et commentaires. Son prix est de 50 centimes.

En envoyant au Directeur de la LIBRAIRIE NOUVELLE, 15, boulevard des Italiens, 10 francs, soit en un mandat, soit en timbres, on recevra *franco*, par la poste, 20 livraisons, au fur et à mesure de la publication ; en envoyant 5 francs, on recevra 10 livraisons.

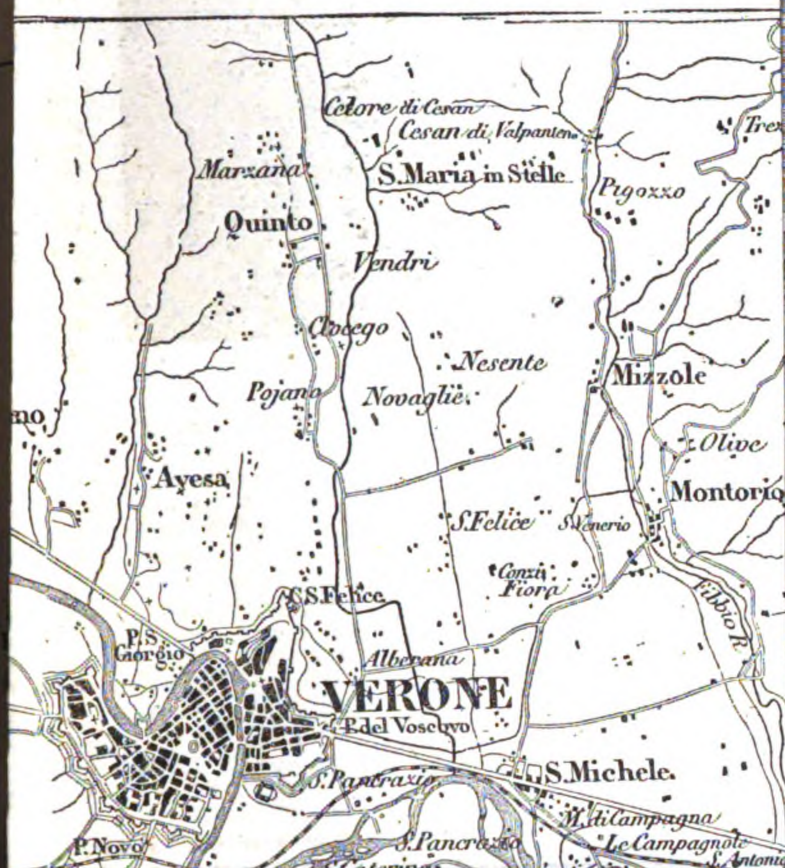
Ceux de nos abonnés qui ont à réc[...] rectification d'adresse ou qui désirent reno[...] abonnement, doivent, pour la facilité d[...] comme dans l'intérêt même de leur deman[...] à leur lettre une bande de l'un de leurs [...] méros du journal.

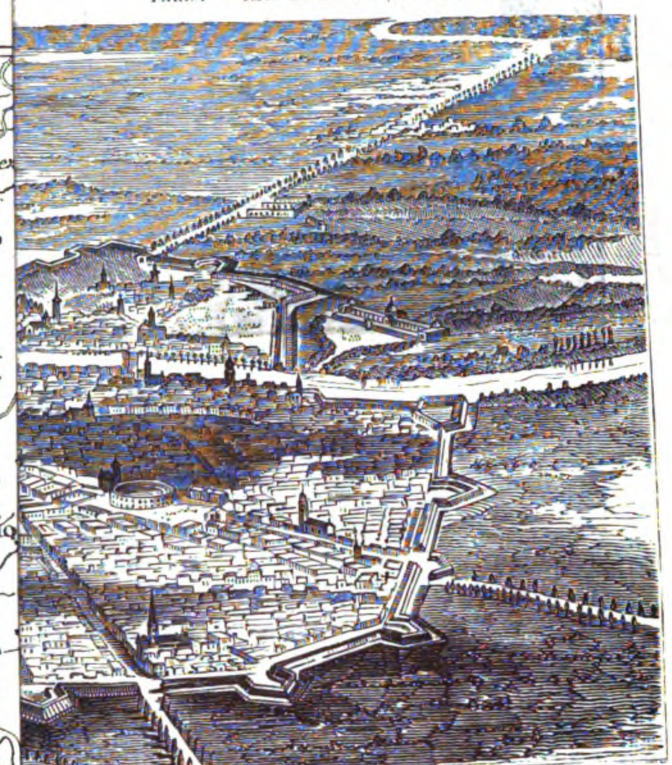
Paris.—Imp. de la LIBRAIRIE NOUVELLE. A. Bourdilliat, 15, [...]

Tiré avec les encres anglaises de la fabrique d[...] Saint-[...]

TÉGIQUE. Détails

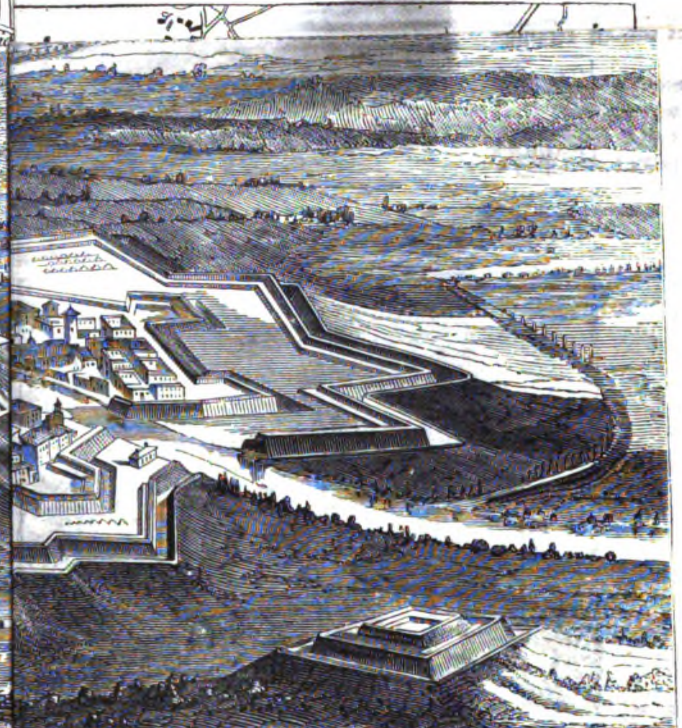
PARIS. — IMP. A. BOURDILLIAT, 15, RUE BREDA.





VERONE.

PESCHIERA.

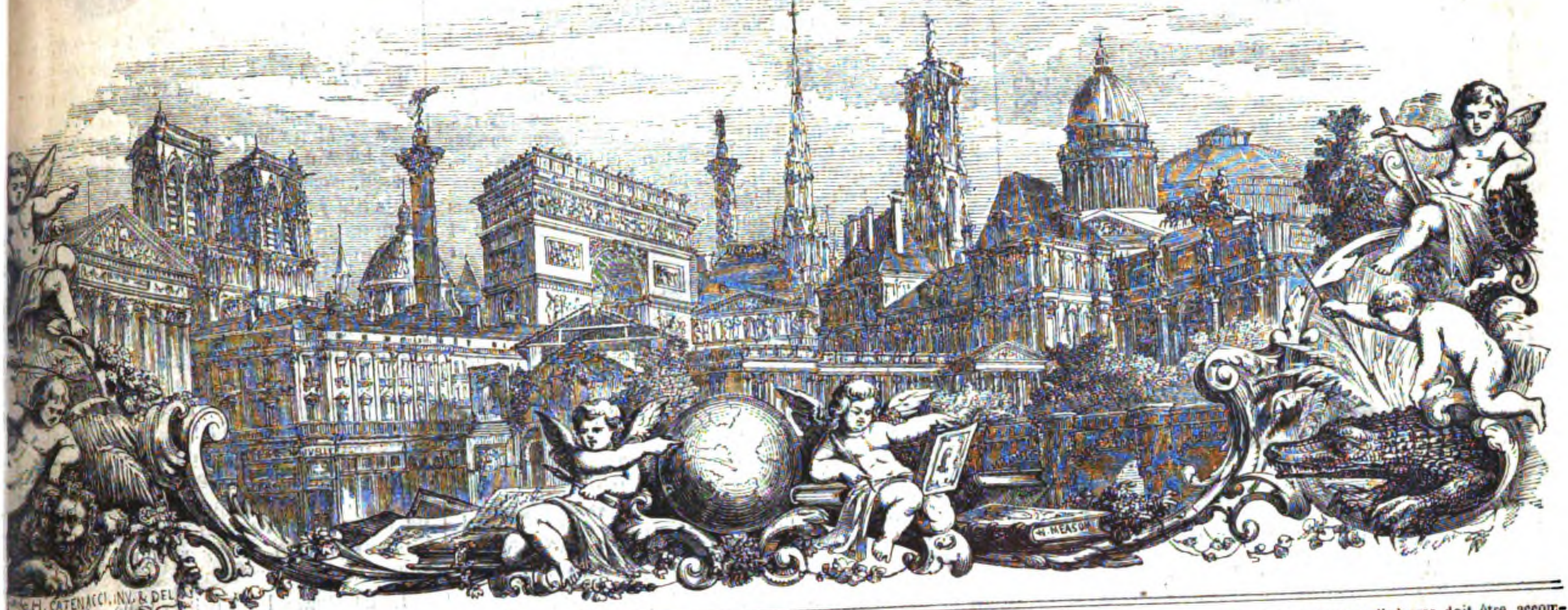


LEGNAGO.

uillet 1859. — N° 117. (Prix : 70 centimes a

LE MONDE ILLUSTRÉ

JOURNAL HEBDOMADAIRE.



ABONNEMENTS POUR PARIS ET LES DÉPARTEMENTS:
21 francs; — Six mois, 11 francs; — Trois mois, 6 francs.
Le numéro, 35 c. à Paris; 40 c. dans les départements.
[...]éro demandé quatre semaines après son apparition, sera vendu 40 c.
[...]lume semestriel: 11 fr. broché; — 16 fr. relié et doré sur tranche.

3me Année, N° 118. — 16 Juillet 1859.

Bureau d'abonnement et de vente 15, boulevard des Italiens, à la Librairie Nouvelle.
Direction et Administration : 15, rue Breda.

Toute réclamation, toute demande de changement d'adresse doit être accompagnée d'une bande imprimée et adressée à l'Administration, 15, rue Breda.

Toute demande d'abonnement non accompagnée d'un bon sur Paris ou sur la poste, toute demande de numéro à laquelle ne sera pas joint le montant en timbres poste, sera considérée comme non avenue.

Un aide de camp du général Zobel remet à l'empereur une lettre de S. M. François-Joseph, relative à l'armistice.

COURRIER DE PARIS.

Nous avons, il y a quelques semaines, raconté une piquante visite que nous avions reçue du doyen des virtuoses, M. Alexandre Boucher, et nous avons essayé de reproduire le récit bien imprévu qu'il nous fit au sujet de la *Marseillaise*.

Aujourd'hui, nous recevons une lettre de ce vieillard célèbre, lettre qui confirme sa visite et vient en appui à notre récit. Ceci étant de l'histoire, au point de vue de l'art contemporain, nous avons dû imprimer la lettre de l'*Alexandre* des violons, telle qu'il a bien voulu nous l'adresser, sans y pratiquer les ratures qu'eût semblé conseiller la modestie, — ce qu'il eût été tout élémentaire de faire, s'il ne s'était agi d'un *document* à respecter là même où la courtoisie s'oublie dans une exagération plaisante, dont personne ne fera la part plus sévèrement que nous-même!

La lettre de M. Alexandre Boucher était accompagnée d'un morceau noté, — le *pas redoublé* dont il a été parlé dans notre article, — morceau à propos duquel nous ferons suivre la lettre ci-après de quelques mots explicatifs.

Du hameau dit Cabinet-Vert, d'Orléans (Loiret), le 5 juillet 1859.

DON ALEXANDRE BOUCHER, DOYEN DES VIRTUOSES,

A Monsieur Jules Lecomte,
61, rue de la Victoire, à Paris.

« Monsieur,

» Si je ne vous ai pas remercié dès votre second article à mon égard, celui sur la *Marseillaise*, c'est que tant de bienveillance m'inspira l'idée d'attendre les justes observations que cet article a dû suggérer à Paris et ailleurs. Ici même, on me dit qu'il est extraordinaire que je n'aye jamais réclamé ce chant *primitif*, si important, ayant tant contribué à nos victoires et qui les présage même, car récemment encore, aux départs de nos troupes pour l'Italie, on *réentendit* ce chant belliqueux, hymne de succès!

» Plusieurs motifs m'imposèrent le silence. Le premier fut *mon père*, car dès qu'il entendit les paroles terribles faites sur ces mêmes accents qui les ont inspirés, il *m'ordonna* (dans mon principal intérêt) de n'en parler à *qui que ce soit* jusques à ce que je n'aye plus besoin de mon talent musical dans les cours d'Europe, où ce chant, confondu avec de foudroyantes paroles, m'eût privé d'y être jamais admis. Les judicieux conseils de mon père furent toujours religieusement suivis; je n'en parle actuellement que parce que je n'ai plus rien à espérer *d'aucune* cour. Un nonagénaire ne compte presque plus en ce *très-bas* monde!

» Mon autre motif est que, n'ayant composé cet air qu'en *pas redoublé*, sans préjuger qu'on le simplifierait pour y ajuster des paroles si heureusement inspirées, je devais me taire, puisqu'ainsi il sauva la vie à Rouget de l'Isle sortant de prison, à Marseille, par les motifs et dans les circonstances que vous avez si curieusement rapportés.

» En vous en parlant, lors de ma visite, je ne présumais pas que vous en feriez un délicieux article, dont je ne saurais trop vous remercier, quoique je ne vous aye pas demandé de le publier, comptant même me le réserver, avec beaucoup d'autres faits non moins curieux qu'importants, pour mes souvenirs d'*outre-tombe* que publiera ma *prochaine* veuve, ayant tous mes documents et notes essentiellement *ad hoc*.

» Je ne vous parlais de mon chant *primitif* de la *Marseillaise* que je joins ici, tel que je le composai alors, pour l'insérer dans votre intéressante publication du *Monde illustré*, si la chose est exécutable, et afin que des chefs de musique des divers régiments puissent en électriser nos jeunes braves en l'harmonisant, selon leurs orchestres, d'après cette copie exacte en pas redoublé), je ne vous en parlais, dis-je, que pour en venir à mon dernier hymne, bien supérieur par sa simplicité même à toutes mes autres œuvres de musique. Oui, mon *Serment musical napoléonien* suivra l'immortalité de *tous* nos Napoléons, l'ayant composé en glorification de la paix, et pour tâcher de faire oublier les faits sanglants que la *Marseillaise* a malheureusement accompagnés!

» Si dans quelques journaux on a insinué le moindre doute sur la véracité de votre article révélateur, veuillez me les envoyer *sous bandes*, afin que j'y réponde victorieusement par des documents irrécusables. Ma copie ci-jointe est encore une preuve à insérer très essentiellement pour les incrédules, et, au besoin, je la ferais certifier par d'anciens de mes élèves d'alors et d'amis, qui ont respecté un anonyme d'où dépendait mon existence d'artiste voyageur au milieu des cours et à l'etranger.

» Cette lettre étant principalement pour corroborer votre véridique article, je vous prie instamment, monsieur, d'avoir l'extrême bonté de la corriger, n'ayant pas l'avantage d'être littérateur, mais seulement un *pauvre compositeur violoneur*.

» Je me serai, probablement, mal expliqué, car vous dites que mon père a vécu cent et un ans; c'est de son plus jeune oncle que j'ai parlé, et le plus vieux de ses sept oncles a vécu cent vingt et un ans. Mon grand-père n'est mort qu'à quatre-vingt-dix-neuf ans, et par accident. Hélas! mon bon père vivrait peut-être encore s'il n'eût pas resté à se refroidir en enseignant à des patineurs maladroits le moyen de ne pas risquer leur vie ou de se fracturer en tombant sur la glace; c'est ainsi qu'après avoir transpiré en patinant, comme il fesait avec son ami Saint-Georges (avec lequel il fesait souvent des armes, m'ayant aussi donné des leçons), il revint grelottant se mettre au lit avec un tel frisson, qu'après, *non* six semaines comme vous le dites, mais plus de *six mois* de souffrances excessives, il cessa de vivre en ce monde, où il ne fit que de bonnes œuvres. La dernière, en me bénissant, fut de me recommander de nouveau de ne pas réclamer mon chant, qui inspira les terribles quoique sublimes paroles de la *Marseillaise*, et même de n'en parler à personne, tant que j'aurais besoin de mes talents dans les cours où les paroles et la musique seraient confondues, ce qui ne pourrait manquer de m'y perdre.

» Puisse cette lettre corroborer, comme je le désire, tout ce que votre plume magique sait si bien exprimer.

» En Diogène moderne, je *cherchais* un homme, depuis la perte de mes immortels amis, Châteaubriand, le grand Carnot, organisateur de nos quatorze armées, qui, à ma seule recommandation, sauva tant de victimes; Lacépède, si digne bonapartiste, le pieux Lanjuinais, Mirabeau (Berryer de son époque), mon général Kellermann, à Valmy (où il me distingua par une arme d'honneur), ainsi que La Fayette, le général Foy, sur la tombe duquel j'improvisai des élans qui évitèrent des malheurs, Excelmans, Carrel, Béranger, Monge, Gouvion Saint Cyr, Lesueur, Méhul, Girodet et tant d'autres illustres que vous énumerez par votre bienveillance. Mais je trouve en vous celui que je cherchais; ce n'est ni un comte, ni un conte, ni un compte, mais bien Lecomte qu'il me fallait visiter dans son musée-laboratoire, afin de l'y apprécier tel qu'il le mérite. Sur ce:

» J'ai l'honneur d'être, monsieur, avec gratitude et toute considération,

» Votre très-humble artiste nonagénaire bientôt,

» ALEXANDRE BOUCHER,

» *Dernier* des musiciens connus et premier des novateurs d'*actualités*, second recteur de musique en cours étrangères, médaille d'*honneur* d'académicien, etc., etc.

» *P. S.* Je crois essentiel que la copie de mon *pas redoublé*, qui a inspiré les paroles de la *Marseillaise* à Rouget de l'Isle, je crois nécessaire, dis-je, qu'elle soit insérée exactement, pour faire chacun juge de la vérité. Si vous avez quelques objections à me faire, voici mon adresse:

A monsieur Alexandre Boucher, doyen des musiciens connus,
Hameau du Cabinet-Vert, *Orléans* (*Loiret*).

» Pardonnez-moi tant d'importunité, n'en accusez que votre amabilité. La vieillesse exige beaucoup d'indulgence. Si je suis si prolixe, c'est que j'ai peine à vous quitter.

» Ne pouvant lire *que les mardis* le *Monde illustré*, s'il y a quelque chose qui m'y concerne et qui nécessite une réponse, veuillez m'en envoyer le numéro sous bande, et ceux des journaux qui ont dû parler de la *Marseillaise*, afin que je voye si je dois y répondre.

» A. B. »

A cette lettre était joint le morceau dont elle fait mention. Des difficultés typographiques réelles s'opposent à son insertion. C'est le *pas redoublé* dont, sur le récit de M. Alexandre Boucher lui-même, récit confirmé par la lettre précédente, nous avons fait l'anecdotique récit. Mais, si nous ne pouvons reproduire les notes, nous pouvons transcrire les paroles. Voici les annotations que le compositeur a tracées sur les marges de sa musique:

« PAS REDOUBLÉ (primitif de la *Marseillaise*) composé à l'improviste par le jeune Alexandre Boucher, en 1792, sur la demande du colonel de La Salle, pour son régiment, à Marseille, où Rouget de l'Isle fut alors prisonnier au fort Saint-Jean. Là, le geôlier lui dit: « Au lieu de chantonner inutilement et sans cesse sur votre guitare, vous devriez faire de belles paroles bien patriotiques sur le joli pas redoublé en vogue, que vous entendez tous les jours à la musique de la garde montante et descendante! Ce délicieux pas redoublé vous inspirera des paroles qui peuvent vous sauver la vie... Je me charge de les faire lire au représentant Fréron, qui, ainsi seulement, vous rendra la liberté.

» Aussitôt, Rouget de l'Isle le chante pour s'inspirer, et ne cesse qu'après avoir presque improvisé ses strophes. En les composant, il ralentit naturellement le mouvement de *six-huit* en quatre temps, élaguant les notes qui n'étaient nécessaires qu'au mouvement alors très-accéléré, et tel que le voici: »

Suit le morceau noté.

Au bas, on lit:

« J'ai écrit ici la *coda* pour prévoir le cas où quelque chef de musique de régiment voudrait l'harmoniser selon son orchestre.

» Ce pas redoublé est tel ici que je le composai en 1792, copié exactement en ma Thébaïde du hameau dit *le Cabinet-Vert*, près d'Orléans, le 25 juin 1859.

» ALEXANDRE BOUCHER père. »

Nous n'avons rien à ajouter à une page aussi ... rieuse. Notre rôle ne peut être que celui d'un ... et non celui d'un juge. Mais comment croire ... quatre-vingt-neuf ans, et pour ainsi dire un pied ... la tombe, on songe à dépouiller ceux qui y sont ... descendus!

Un jeune et brillant officier d'état-major, ... capitaine P***, à la veille de partir pour l'armée ... lie, reçoit la visite d'un vieux colonel en retraite, ... de sa famille:

« — Mon cher ami, — dit l'invalide, — je n'ai ... pas les Autrichiens, cela date de ma plus grande ... nesse, c'est-à-dire du dernier siége de Mantoue. ... vais dix-sept ans alors, j'étais volontaire, et un ... comme je me promenais innocemment désarmé ... la campagne, voilà que je tombe dans une embuscade ... des troupes de Wurmser, et qu'au moment où je ... me croire prisonnier, un grand diable de major ... m'envoie un coup de pistolet et me casse l'é... Je fis trois mois d'hôpital et emportai la balle ... pour ma vieille mère, qui la garda vingt ans ... les bijoux de famille. A sa mort, je retrouvai ... deau croate, le voilà! Il faut, mon cher ami, ... vous me fassiez un grand plaisir. Vous attendrez ... bonne occasion, et lorsque vous aurez affaire ... Croates, vous emprunterez pour un moment un ... de soldat, vous mettrez cette balle dedans, et ... l'enverrez à un *major* en souvenir de moi... La ... sion vous convient-elle? »

Le capitaine P*** prit la balle... au bond, et ... mit de faire de son mieux. Il a tenu parole.

A Montebello, où il prit vaillamment part au ... début de la campagne, comme aide de camp du ... néral Forey, il crut plusieurs fois qu'il allait ... restituer le projectile à l'ennemi, selon les instructions ... reçues de son vieil ami le colonel. Une fois ... au fort de la mêlée, et comme nos soldats ... dans ces terribles charges à la baïonnette qui ... sent énormément aux Autrichiens, l'officier d'... major saisit deux fois un fusil, tout prêt à glisser ... projectile de calibre par-dessus la cartouche, ... ainsi la dose du plomb, — une fois pour l'ancien ... pire, et une fois pour le nouveau. Mais le ca... P*** ne trouva point de *major* à viser... et il ... contenter de larder çà et là l'ennemi de son ... Crimée, espérant que quelqu'autre bataille ... rait le but, la cible imposée par ses instructions.

En effet, il était dit, il était écrit que ce serait ... grande journée de Solferino que P*** ajusterait ... coup de fusil en question! Dans la première pha... l'engagement de la division Forey, notre officier ... ordre de partir avec une escorte pour faire ex... un mouvement à la brigade de gauche. Voilà ... tombe sur un peloton de Croates séparé de son ... ment par le feu d'un mamelon que les nôtres ve... d'enlever par escalade:

« — Des Croates! — s'écrie P***, — voici peut-... l'affaire du colonel! »

Et il se fait ramasser un fusil abandonné s... champ de bataille, le charge, et y glisse la ba... 1797. Ses hommes font feu, on riposte; ils ... donnent pas la peine de recharger leurs armes ... s'élancent pour saisir l'ennemi corps à corps. Au ... lieu de la mêlée, il aperçoit un cavalier, un ... qui le vise avec un long pistolet d'arçon. Il se ... perdu... Prompt comme l'éclair, le capitaine ... l'officier qu'il atteint et qui tombe de cheval. ... Croates voyant leur chef abattu se débandent, et ... qui ne réussissent pas à s'échapper par les ch... voisins, sont faits prisonniers. L'escarmouche ... née, le capitaine saute à terre, court à son bl... c'était un *major*, et il avait l'avant-bras cassé... ... que *l'épaule!*

« — Major, — lui dit le capitaine, — vous ... me tuer... j'ai dérangé votre coup. Je vais vous ... conduire à l'ambulance de ma division avec ... soins possibles... Seulement, j'ai un petit service ... vous demander.

» — Un service... vous... à moi? — dit l'... chien surpris.

» — Oui. Il s'agit de me garder la balle que je ... ai logée là, et que nos chirurgiens vont vous extraire ... Il faut que je la rapporte à Paris à un vieux ... qui me l'a prêtée... Pardon, mon major... j'ai ... ordres à transmettre sur l'aile gauche... Nous ... reverrons plus tard! »

Et P*** saute sur son cheval et part au triple ... vers la gauche de nos lignes.

Le lendemain de la victoire, il retrouvait s... jor croate qui, après s'être fait raconter l'his... remit religieusement de la main à la main la b... voyée par le fusil.

Ces diaples te Français ! — s'écria-t-il, — ils ...t... mais ils fous font rire ! »

...le 15 août, la balle du colonel R*** lui sera ...ement rapportée par le chef d'escadron d'é...t P***.

Cette fois, le nom du médecin dont nous ...ié nous arrive d'une foule de côtés à la fois. ...des lettres qui nous le révèle, avec les sages ...s qu'il nous semble utile de propager :

« Roubaix, 5 juillet 1859.

« Monsieur,

...médecin, dont vous racontiez le dévouement ...de vos derniers *Courriers de Paris*, se nommait ...il exerçait la médecine à Blandecques (Pas-...).

...is eu, en vous lisant, l'idée de vous écrire son ...is, comme vous, je croyais que ce nom vous ...de tous les côtés. Beaucoup de nos con...ront pensé comme moi ; mais en lisant votre ...urrier, ils regretteront leur silence, et vous ...ablement, cette semaine, recevoir une masse ...a ce sujet.

...lez agréer, etc. »

...ettre sur le même sujet :

...avez éprouvé une déception en croyant voir ...férence dans le corps médical qui n'a pas ...ous faire connaître le nom du médecin Sturne, ...andecques, près Saint Omer, d'un si sublime ...ent. Mais ces faits, monsieur, se présentent ...vent. Certes, nous autres médecins, nous ...s pas ces martyrs de la science, mais nous ...ue le public y est assez indifférent et la se...e vous avez donnée à l'émotion des bonnes ...a surprendre, car les plumes littéraires sont, ...dière, plutôt promptes à l'épigramme contre ...me elles sont toute louange pour les avocats, ...t...

...ues mois avant la mort du docteur Sturne, ...docteur Salles qui mourait dans les mêmes ...ces. Le 9 avril, le docteur Glover s'empoi...expérimentant l'action du chloroforme. Tous ...enfin, les internes des hôpitaux s'exposent à ...terrible en pratiquant des autopsies, et tout ...t encore, un chirurgien justement célèbre, ...r Ch. Phillips, si renommé dans les cures des ...iales, était blessé par accident en démontrant ...livre l'opération de la pierre, à son cours de ...atique, et il ne devait la vie qu'à un miracle ...servation.

...urrait citer de nombreux cas encore d'abné... dévouement de la part d'une corporation ...si, croyez le bien, monsieur, médiocrement ...cas de M. Sturne, que parce que les exemples ...ombreux dans ses rangs, sans pour cela qu'ils ...souvent jusqu'au public.

...lez agréer, etc.

» EN..... »

...l'autre jour, partant pour la campagne, et ...faire quelques provisions intellectuelles, il ...tombé sous la main un livre... sur la main, ...nouveaux sur la *chiromancie*, l'art de con...vie, le caractère, les aptitudes et la destinée ...d'après la seule inspection de sa main, en ...et c'est le titre de l'ouvrage : *Les Mystères ...n révélés et expliqués*, par Ad. Desbarrolles. ...ns lu les six cents pages de ce singulier livre, ...evons dire que s'il ne nous a pas complète...vaincus, il nous a du moins complétement ...système de l'ingénieux auteur lequel, — son ...ique et ses amis l'affirment, — lit dans la ...individus, comme Lavater lisait sur les vi...mme Castle lit sur les crânes...

...demande si l'irréfutable exactitude de ces ...matérialistes serait un bien, et si la société ...à ce que chacun portât sur son visage, sur ...ne, les signes visibles de son caractere, de ...nts, de ses facultés, de ses vices ou de ses ...en doute ! Car, s'il en était ainsi, voyez ...ficultés se dresseraient au début d'une foule ...s sociales au point de vue des affections ou ...s ! Et le mariage, tout d'abord... ce serait ...t le cas de désirer examiner la main d'une ...ant de la lui demander !

...st surtout singulier, c'est de voir, — spi...ou matérialisme, — une foule d'erreurs, ...ents ou de doctrines du dix-huitième ...paraître et presque revivre de nos jours, ...rtant positive au plus haut degré, époque ...ée dans les préoccupations d'argent, d'am...intérêts matériels, absolus. En effet, ç'a été ...atre ou cinq ans un spectacle curieux (cette ...un peu calmée, surtout depuis la résurrec...intérêt politique), que de voir toute une ...lligente s'occuper, consciencieusement ou ...ut, de tables tournantes, d'esprits frap...médium, de double ou seconde vue, de ma...d'hallucinations, de révélations mystiques, etc. Pendant plusieurs hivers, le monde instruit ne fut occupé que de cela, et on put craindre un moment que nous en revinssions aux tireuses de cartes, au vol des corbeaux, au marc de café, à l'explication des songes !

Le livre de M. A. Desbarrolles est, — dans une voie bien autrement pratique, scientifique presque, et assurément fort ingénieuse, — une des curiosités du temps. S'il ne servait qu'à porter notre esprit à l'observation philosophique au milieu des contacts sociaux, si remplis de piéges et d'écueils, les *Mystères de la main, dévoilés et expliqués*, seraient encore un livre utile autant qu'attrayant. Les idées si nombreuses qu'il renferme, les théories qu'il expose, les pratiques qu'il résout, ne sauraient, comme les prétendus phénomènes de la seconde vue, porter le trouble dans les esprits, le désordre dans les âmes. Au contraire, ce livrer affermira l'homme dans l'*observation*, et celui là même qui n'en adoptera pas toutes les conclusions, y puisera une foule de précieux aperçus que les contacts humains lui rendront assurément profitables. Le temps passé à lire ce curieux livre ne sera donc point perdu, même pour le spiritualiste le plus éthéré, — quant à celui qui va cherchant la lumière, il y trouvera plus d'un éclair !

~~~ Paris voit souvent les efforts du charlatanisme commercial s'introduisant en excentricités, assez voisines du *houx* des Anglais, ces puffistes fameux, que les seuls Américains devaient dépasser dans la voie des inventions ou mystifications burlesques. De temps en temps éclate une enseigne, un étalage, un prospectus qui se singularise par la hardiesse, l'imprévu, et se qualifiant enfin par un mot que le dictionnaire livre à la conversation familière, mais qui ne s'écrit guère, ce qui nous porte à demander pardon d'appeler un chat un chat et certain commerce : la blague...

Il y a peu d'années, c'était encore au temps des priviléges de sa profession sang'ante, un boucher prétentieux et bizarrement inspiré eut l'idée de venir étaler son... étal, — où cela, s'il vous plaît ? — rue Richelieu, monsieur, dans la partie la plus voisine du boulevard, en face de l'hôtel des Princes, et précisément entre Mme Hocquet, la modiste alors en vogue, et Jannisset, le bijoutier souvent cité. De sorte que le flâneur dont le lorgnon suivait de magasin en magasin les étalages, trouvait, se suivant à la file : des touffes de fleurs, des rubans roses, des voiles de dentelles, des tripes, des rognons, de la rate, du mou, des chairs saignantes, des turquoises, des perles, des diamants, des diadèmes et toutes les plus belles choses de la couleur et du prisme mitoyennes des plus repoussants produits de l'abattoir !

Ce boucher a disparu sous les sifflets. Vers le même temps, un *chemisier* voisin, pour mieux capter l'attention, eut l'idée bizarre d'installer dans son magasin, en face des immenses vitrines, une demi-douzaine de... laveuses, blanchisseuses, lessivieres, comment dire ? et choisies de façon que cette étrangeté arrêtant le regard, ces demoiselles eussent le don de le retenir. Elles savonnaient ainsi, *coram populo* et n'avaient pas toujours l'œil dans leur baquet. Un beau matin (je ne dis pas un beau soir), elles ont disparu... et des devants de chemises brodées se sont étalés là où la veille éclataient leurs regards, leurs sourires, et la mousse irisée sous leurs blanches mains. Je préférais encore cet extravagant alignement de laveuses ridiculement exposé au plus bel endroit de la rue Richelieu, à l'exhibition de cercueils — depuis une livre sterling jusqu'à cent, — qu'on voit, à Londres, *Regent's street*, entre un marchand de tabac en vogue et un magasin de châles de l'Inde...

Cette fois nous avons à signaler une nouvelle excentricité. La chose est à peu pres universelle ; jugez-en par l'enseigne ; je copie :

Courtage général. — Exposition permanente. — Meubles, tableaux, objets d'art. — Marchandises neuves et d'occasion. — Comestibles et combustibles. — Vente, achat, échange de propriétés, de fonds de commerce, etc. — Consignations et commissions. — Affaires civiles et commerciales. — Assurances. — Abonnements. — Publicité. — Renseignements de toute sorte. — Universalité. — Maison de confiance.

Cette longue énumération de spécialités si disparates est tracée en couleur voyante, et ligne par ligne, sur le ton foncé des entre-fenêtres. Une longue enseigne qui s'étend sur toute la façade porte les noms des agents de cette vaste et encyclopédique entreprise :

N*** PÈRE ET FILS.

Il faut avouer que si ce n'est pas le dieu Mercure en personne qui s'est associé là à son fils Lycaon, un pareil et aussi universel bazar risque fort de faire éclater les cervelles qui le dirigent ! N'est-ce pas dans Lucien qu'on lit que le dieu des marchands avait soustrait à Neptune son trident, — à Mars son épée, — à Apollon ses flèches, — et aussi ses taureaux, — et enfin à Vénus sa brillante ceinture ? S'agissait-il alors de fonder un bazar ? La fable n'en dit rien, et Mercure garda peut-être ces larcins pour son usage personnel. Toujours est-il que le capharnaum dont nous parlons réalise à l'examen les promesses de son enseigne. Jamais fouillis plus imprévu d'objets et de denrées plus disparates ne s'est offert aux yeux du curieux, si ce n'est dans les désastres et les naufrages de la salle des commissaires-priseurs, rue Drouot, ou rue Rossini. Il pourrait suffire de s'arrêter aux vitres pour s'extasier et rire !

Côte à côte s'alignent ou l'un portant l'autre se confondent : des oiseaux empaillés et du nougat de Marseille ; — des pantoufles chinoises et des sardines à l'huile ; — une jeune fille peinte par Faustin-Besson et une guirlande de saucissons d'Arles ; — des épaulettes et du vermicelle ; — des perruques zéphyr et des pruneaux de Tours... et quoi encore ?

Si vous entrez, le spectacle s'agrandira et vous surprendra bien plus encore. Voilà deux épées moyen âge plantées dans une caisse d'amandes. Le buste de la Du Barry, par Pajou, est couché sur un sac de lentilles. Un rameau de dattes d'Alger se penche sur un vase... dont ne se servit jamais le Dieu du jour. Un instruments hydraulique à basse pression, bien perfectionné depuis les matassins de Molière, trône sur un lit de biscuits de Reims. Un canard empaillé (rien des journaux !) regarde languissamment une *canne* à pomme d'or plantée dans un tas de manchons de toutes fourrures. Des vins de toute sorte sont rangés à côté de livres de toute espèce. Des tableaux à l'huile sont calés par des bocaux de légumes au vinaigre. La Vénus de Milo s'appuie sur un singe du Brésil... et les œuvres de Gavarni font muraille contre un éboulement de cocos !

Maintenant, écoutez :

« — Monsieur, nous vendons tout ce que vous voyez, et nous achetons tout ce que vous avez ; nous vous abonnons à n'importe quoi, et nous vous garantissons contre n'importe qui; notre agence est universelle et générale ! »

Entre un chaland :

« — Monsieur, voici une portée de petits chiens barbets qui ont servi hier, au Théâtre-Français, dans les *Plaideurs*. Je désire m'en défaire sur le-champ pour exploiter les titres littéraires qu'ils viennent d'acquérir ! »

Un autre :

« — Monsieur, ceci est une tragi-comédie du roi indien Soudraka, mort trois cent vingt-huit ans avant Jésus-Christ, qu'on désire faire assurer... contre l'Odéon !

» — Monsieur, j'ai sur mon carré une pianiste forcenée, incurable, que je désire faire extirper...

» — Monsieur, n'avez-vous pas le philtre du beau Tristan de Léonais, qui fait que les femmes vous adorent malgré elles ?

» — Monsieur, mon oncle m'a laissé dans son héritage un crocodile en mauvais état ; ne pourrais-je pas l'échanger contre du macaroni ?

» — Monsieur, j'ai un procès contre la compagnie des omnibus, voulez-vous le faire plaider et gagner ?

» — Monsieur, je désirerais savoir ce qu'est devenue Mlle Adélaïde Corniquet... Pourriez-vous me la dépister ?

» — Monsieur, j'ai des examens à passer... Vous chargeriez-vous de me souffler ?

» — Monsieur, pourriez-vous me procurer la plante tropicale appelée *arengsaura-grandiflora* que me demande une femme que j'aime, et que je ne trouve chez aucun horticulteur, ni dans aucun dictionnaire ?

» — Monsieur, pourriez-vous me faire obtenir une place lucrative ?

» — Monsieur, j'aspire à l'Institut, voudriez-vous vous charger de mes visites ?

» — Monsieur, je désire épouser Mlle Schosser du grand Opéra, voulez-vous négocier mes prétentions ?

» — Monsieur, j'ai une vieille tante octogénaire et millionnaire, voulez-vous me l'escompter ? »

Et l'on en entend bien d'autres !... L'agence, enfin, fait un courtage général, achète tout, vend de tout, échange le reste, renseigne, publie, découvre, consigne, marie, soigne, enterre, pleure, tire les cartes, teint les cheveux, fait la salade, extirpe les cors, dresse les menus, fournit des ancêtres et reprend les verres cassés !

Un pareil établissement était-il de ceux dont le besoin se faisait vivement sentir ? A voir l'affluence qui l'envahit déjà, il faudrait le croire ! Pourvu que nous n'ayons jamais à lui demander de nous fournir des *chers lecteurs* et de *belles lectrices !*

JULES LECOMTE.
~~~

Les événements marchent si vite que la plume et le crayon ne peuvent les suivre, et que notre illustration est encore à représenter des épisodes de la bataille de Solferino, au moment où la France entière célèbre la paix que le télégraphe vient de nous annoncer.

Qui pourrait croire aujourd'hui qu'il y a quinze jours à peine que s'accomplissait cette scène que représente notre gravure au moment où l'empereur, s'adressant à la brigade du général Camon, s'écriait en montrant les hauteurs de Solferino que l'on attaquait en vain depuis plusieurs heures : « Allons, mes voltigeurs, à la baïonnette, culbutez-moi tout ça. »

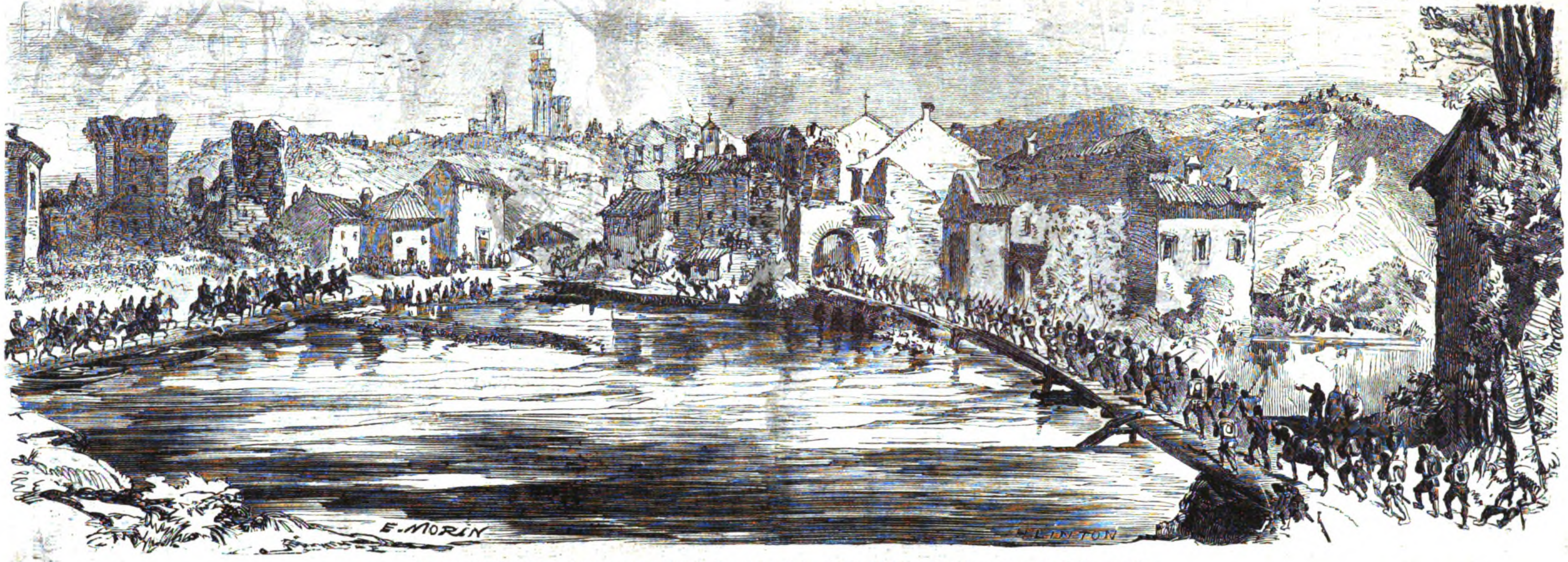
Et les soldats, électrisés par la voix et le regard de leur empereur, enlevaient ces positions que l'ennemi croyait inexpugnables. Chaque homme devenait un héros, et l'on voyait partout s'accomplir des prodiges pareils à

Douze soldats d'infanterie s'emparant d'une pièce autrichienne et l'emmenant sous le feu de l'ennemi.

dessin, quand douze soldats s'emparaient à eux seuls d'une pièce autrichienne et la ramenaient, malgré tous les efforts tentés par une troupe entière, malgré la mitraille qui les enveloppait.

Comment résister à de pareils hommes! Aussi l'empereur d'Autriche dut-il se résigner à profiter de l'orage qui éclata pour opérer sa retraite. Notre dessin le représente entouré de son état-major, au moment où il s'éloigne de toute la vitesse de son cheval. Qu'elles devaient être amères les pensées qui agitaient ce jeune souverain, pendant que l'orage grondait sur sa tête, et qu'il quittait ce champ de bataille sur lequel il avait concentré tant d'espérances !

Quelques jours après, l'empereur Napoléon passait le Mincio, qui n'était plus défendu, et s'avançait jusqu'au cœur de ce redoutable quadrilatère, la dernière ressource de l'Autriche aux abois. Quels prodiges n'eût-on pas vu encore se renouveler dans cet espace de terrain! Quels nou-



Passage du Mincio par l'empereur et l'armée française, le 1er juillet 1859. — D'après un croquis de M. Moullin.

veaux lauriers attendaient encore là nos soldats ! Mais la paix est faite.

> Janus fermé qui repeuple les villes
> Va rendre leurs époux aux épouses tranquilles.

Adieu donc à la guerre et à ses exploits. Jetons un dernier regard sur le quartier impérial à Valeggio, un dernier souvenir à ce pauvre ballon qui espér it un plus long service; car si la paix était inattendue à Paris, elle l'était encore bien plus à l'armée. Toutes les dispositions étaient prises pour pousser le siége de Peschiera avec vigueur. Le génie de l'armée française partageait les travaux des Piémontais, et les canonnières allaient être lancées sur le lac de Garde. A Valeggio, le 9 juillet, toute l'armée s'attendait à une bataille pour le lendemain ou le surlendemain, car déjà la garde impériale avait pris position en dehors de la ville et en f ce des lignes autrichiennes.

On avait bien aperçu le fils du général Urban, venant en parlementaire à Valeggio; mais on pensait qu'il s'agissait seulement de quelques pourparlers relatifs à des échanges de prisonniers, et on ne songeait guère que cet officier pût être porteur de dépêches relatives à un armistice.

Mais quand le mercredi on vit le général Fleury, accompagné de ses aides de camp, quitter le quartier général et se rendre en poste vers la ville de Vérone; quand on sut que ce général avait eu une audience de l'empereur François-Joseph et qu'il avait même dîné à sa table, quand on vit quelques heures après le retour de M. Fleury arriver un nouveau parlementaire autrichien, et qu'on sut que cet officier avait été reçu par l'empereur comme le représente notre première page, on commença à comprendre qu'un grave événement se préparait.

En effet, bientôt arrivèrent à la casa Maffei, où se trouvait l'empereur, le roi de Sardaigne, le prince Napoléon, les maréchaux.

Le vendredi, le major général de l'armée et le général de Martimprey se rendaient en grande cérémonie, et dans une voiture de l'empereur, à Villafranca. Dès lors la nouvelle se répandit dans toute l'armée, le mot armistice fut prononcé et répété partout. Il a grandi depuis, car aujourd'hui il est devenu la paix.

Cette grande campagne est maintenant un fait accompli. Elle appartient à l'histoire; mais combien reste-t-il encore à dire et à glaner dans les événements qui se sont accomplis pendant ces trois mois! Que d'épisodes, que d'anecdotes nous aurons encore à recueillir de côtés et d'autres! Que d'exploits inconnus, quels actes d'héroïsme ignorés aujourd'hui viendront à chaque instant se révéler! C'est une curieuse et utile tâche, que de rechercher et de reproduire ainsi par la plume et le crayon une histoire anecdotique de cette grande campagne; le *Monde illustré* n'y manquera pas.

LÉO DE BERNARD.

Bulletin analytique des opérations de la guerre d'Italie.

6 juillet. — Passage à Milan de la division Hugues détachée de l'armée de Lyon et se rendant à Brescia. Cette division est formée de la brigade Baillencourt: douze bataillons de chasseurs à pied, 19e et 21e de ligne, et de la brigade Snau : 22e et 50e de ligne.

7 juillet. — Arrivée d'un officier parlementaire au quartier général français. Le bruit se répand que l'empereur d'Autriche propose une armistice sur l'ouverture que lui en avait faite l'empereur des Français. — La frégate française *l'Impétueuse* chasse le vapeur de guerre autrichien *le Curtatone* presque sous les forts de Zara dont elle fait taire une des batteries. — Arrivée à Bologne d'un corps sarde formé d'un bataillon de bersaglieri et d'un régiment de ligne, sous les ordres du général Mezzacapo.

8 juillet. — Un armistice de cinq semaines est signé par les majors généraux des armées belligérantes, le maréchal Vaillant, au nom de S. M. l'empereur des Français, le général Della Rocca, au nom de S. M. le roi de Sardaigne, et le lieutenant feld-maréchal Hess, au nom de S. M. l'empereur d'Autriche.

9 juillet. — Ratification de l'armistice par les souverains belligérants.

10 juillet. — Proclamation de l'empereur à l'armée.

11 juillet. — Entrevue de l'empereur Napoléon III et de l'empereur François-Joseph à Villafranca. Cette entrevue, qui restera un des grands événements de l'époque a eu lieu à 9 heures du matin.

12 juillet. — Une salve de cent et un coups de canon annonce la conclusion de la paix.

FULGENCE GIRARD.

Le *Monde illustré* vient de faire exécuter 200 cartes en relief de l'Italie, d'une dimension de 1m08 sur 0m65. Ce superbe plan, qui permet d'étudier et de suivre tous les accidents topographiques du théâtre de la guerre, sera, en même temps qu'une véritable œuvre d'art, d'un précieux secours pour tous ceux qui voudront se rendre un compte exact des grands événements qui viennent de s'accomplir. Ces cartes seront données aux deux cents premiers abonnés qui en feront la demande, et leur seront envoyées à domicile, moyennant la somme de vingt francs.

COURRIER D'ITALIE.

(Correspondance particulière du MONDE ILLUSTRÉ.)

Valeggio, 9 juillet.

Mon cher directeur,

Vous l'avez su avant moi : un armistice est conclu entre les deux armées, le canon va se taire et la baïonnette rentre au fourreau. Pour longtemps? je l'ignore. Pour cinq semaines au moins, car c'est le délai fixé par les deux empereurs.

Cette nouvelle a produit une drôle de sensation. Habitués aux fatigues, aux hasards, à la glorieuse besogne de la guerre, il semble à nos soldats qu'ils ne pourront plus se passer de l'odeur de la poudre, du bruit des armes, et tous ceux qui n'ont pas eu le bonheur d'attraper un galon, une épaulette, la médaille ou la croix, tous grognent dans leurs moustaches et poussent de gros soupirs à fendre l'âme. Je ne m'amuserai pas à vous faire des phrases là-dessus; je ne porte pas dans les plis de ma capote la paix ou la guerre, je ne suis pas plus diplomate que stratégiste, et j'attends tranquillement sur mon lit d'hôpital.

Ma blessure n'est pas bien terrible, et pour s'amuser à perdre tant d'encre et de papier, il ne faut pas avoir perdu beaucoup de sang. Toutefois, je ne puis qu'écrire et bavarder. Je vous jure que je ne m'en fais pas faute, et les voisins, grand Dieu! Allez! on voit bien tout de suite qu'il y a là des Français. Il est vrai qu'on a tant de choses à se dire. Sur un champ de bataille, chacun ne voit qu'à que ques mètres autour de lui; il ignore ce qui se passe là bas, dans la fumée; ici, nous nous retrouvons tous pour nous raconter les incidents curieux, gais ou sinistres de la journée. En voulez-vous quelques-uns?

Que faire en temps de trêve, à moins que l'on ne cause? Je prends au hasard, sans ordre ni date, guidé par la véracité de mes souvenirs.

Il était cinq heures du soir. Le 55e de ligne résistait avec une énergie sauvage aux efforts des Autrichiens; mais nos soldats cédaient devant le nombre et l'ennemi faisait trou dans le régiment. C'est alors que le colonel, M. de Maleville, prend le drapeau des mains de l'officier qui le portait, s'affermit sur sa selle, enfonce les éperons dans les flancs de son cheval et s'élance vers les rangs ennemis. D'une main, il tient l'étendard, de l'autre, il brandit son épée, et tournant la tête vers son régiment : « Soldats du 55e, s'écrie-t-il d'une voix mâle, soldats, sauvons notre drapeau! » A peine il a poussé ce noble cri, une balle l'atteint et le couche sur son cheval. Mais la gloire du 55e a été sauvée.

Le 76e de ligne n'a pas été moins beau. Ce sont deux hommes de ce régiment qui ont enlevé un drapeau aux Autrichiens, deux enfants des montagnes, deux fils de l'Ardèche, qui, se creusant un passage à travers les groupes ennemis, sont arrivés jusqu'au porte étendard. Ils ont joué des pieds, des mains, du fer, de la baïonnette et du bois de la crosse; le drapeau leur est resté, déchiré en lambeaux, mais il leur est resté; et l'aigle du 76e sera décorée, car l'empereur a promis la croix au drapeau de tout régiment qui aurait enlevé un étendard à l'ennemi.

A un moment donné, on vit passer, le pistolet à la ceinture, le sabre au poing, un homme en costume d'officier de zouaves, pâle, amaigri, la tête enveloppée de linges blancs; j'eus peur en le voyant. Je crus le reconnaître pour un lieutenant du 3e zouaves, blessé de quatre balles à Marignan. Quatre balles! c'est plus qu'il n'en faut pour tuer un homme; aussi, je le croyais bien mort et enterré. Il me fit l'effet d'un revenant échappé à la tombe pour assister à ce drame glorieux de la mort. Il revenait, non de la tombe, mais de l'hôpital; il revenait pour combattre encore au nom de la patrie et pour mourir. Malade, ensanglanté, il s'était arraché au lit de douleur, et les chirurgiens n'avaient pu l'arrêter. Le soir, il tombait percé de coups. Armand de Chapelles : voilà le nom de ce martyr.

Il y eut un moment devant Solferino où les bo[...] tombaient si dru, où la mitraille pleuvait si fort, [...] chaque instant des rangs entiers s'écroulaient [...] des épis sous l'orage. C'est alors que le ma[réch]al [Ba]raguey-d'Hilliers donna l'ordre à ses soldats [...] ventre à terre; mais lui, tandis qu'obéissant [...] commandement ses soldats se courbaient pour [...] passer la mitraille, lui restait debout sur son [...] comme une statue dans un champ désert.

Quand on considère les hauteurs de Solferino, [...] demande avec un étonnement mêlé d'effroi com[...] des hommes ont pu s'emparer de ces positions. Il [...] ble qu'il n'y ait que des singes et des mulets qui [...] sent s'acquitter de cette besogne. Une personne [...] tume de touriste, ne portant avec lui que sa [...] d'herboriste, aurait la plus grande difficulté [...] per par là. Nos voltigeurs avaient leur sac sur l[...] et, en guise de canne, leur clarinette de cinq [...] Les Autrichiens avaient laissé leurs sacs derrière [...] et manœuvraient à l'aise. Le soleil nous [...] peau; les batteries perchées sur les hauteurs [...] saient la mitraille; les fantassins habilement [...] les côtés faisaient feu de toutes leurs carabines [...] pendant les hauteurs furent prises. A un mo[ment] les régiments envoyés pliaient et mouraient [...] ce fut alors que l'empereur, placé sur une [...] du voisinage, dit à ceux qui l'entouraient : « [...] avoir ce point, c'est la clef de la position. [...] grenadiers de s'avancer. »

Mais soudain, se rappelant que les grenadiers [...] eu leur bonne part de gloire à Magenta, vou[lant qu'il] y eût des lauriers pour tout le monde : « Non, [...] il, envoyez la première brigade des voltigeurs. »

Alors les premiers bataillons des 1er et 2e [volti]geurs arrivèrent, et d'un bond atteignirent le [...] des hauteurs, bousculèrent l'ennemi, s'emparèrent [...] douze canons, et cela avec un si héroïque [...] l'empereur et avec lui tout l'état-major, d'un [mouve]ment instinctif, levèrent leurs képis en criant : [« Bra]vo, les voltigeurs! »

C'est la garde qui a eu les honneurs de la j[ournée]. Les artilleurs, comme les voltigeurs et les [...] ont été admirables; impassibles comme sur un [...] de manœuvre, ils chargeaient les pièces et r[...] au feu de l'ennemi. Quand il fallait déplacer [une bat]terie, la transporter d'un point sur un autre, [...] s'aient à la roue, ils s'attelaient avec les chevaux [...] canons, ou les portaient comme des poutres s[ur leurs] épaules. Ils soutenaient la pièce en vrais [...] Il arriva que quelques batteries se trouver[ent ...] lines. Elles n'avaient plus assez d'artilleurs [pour les] nourrir; des grenadiers de la garde les a[...] elles se remirent à gronder comme de vieilles [...]

La cavalerie elle aussi, a fait des prodiges d[...] Les chasseurs d'Afrique, ces centaures discipl[inés ...] fondu, comme les cavaliers des ballades, au [...] escadrons ennemis. Les uhlans étaient devant [...] campés sur leurs selles, lance en arrêt. — En r[...] enfants! criait le commandant, et l'on partait [...] les brides flottaient sur le cou des montures, [...] loux volaient sous leurs pieds; voilà qu'on [...] pas de l'ennemi; les têtes des chevaux se h[eurtent ...] hommes se joignent, les poignets volent sous [...] nous passons sur le corps des uhlans et nous [...] un régiment compromis.

Puisque nous parlons des chasseurs d'Afrique, [...] moi vous rapporter un récit que m'a fait [...] lieutenant de zouaves, que vous avez vu ave[c ...] gare, le jour de notre départ. Il a eu la m[ême ...] que moi, celle de recevoir une balle qui l'a [...] dommagé. Toutefois, il ne peut marcher et [...] vait, le 26, dans un convoi de blessés, sur [...] Castiglione, quand tout à coup un bruit aff[reux ...] et des flots de poussière montent jusqu[...] route était couverte de charrettes, de mules [et de mu]lets, ramenant les blessés du champ de b[ataille ...] red esse sur son cacolet; il voit, au même [...] homme en uniforme de chasseur d'Afrique, [...] galop, le sabre nu, l'œil égaré. Cependant [...] côtés des cris d'épouvante se faisaient ente[ndre ...] tures, charrettes, mules, mulets, tout cour[...] tait et sautait, ballottant horriblement ces [...] blessés. En vain, on demandait la cause de [...] on ne l'apprit que quelques instants après, [...] dans la ville. La confusion était immense. [...] affreux... Les malades qui pouvaient enc[ore ...] essayaient de sortir de leur char, les bout[iques ...] maient comme aux jours néfastes. On disa[it ...] tachement de cavalerie ennemi avait [...] grande route et avait coupé un convoi de [...] une absurdité. La panique ne cessa qu'à [...] les gardes nationaux se réunirent, tous l[...] état de porter les armes s'assemblèrent, et [...] bravement l'ennemi. Il n'eut garde d'arriv[er ...]

Alors on s'expliqua, vinrent les questions [...] parmi les blessés, notre ami entre autres, [...]

e la veille au soir, jour de la bataille, du côté de ...ole, on avait vu le même chasseur d'Afrique que ...ut dont nous avons parlé, dans le même costume, ...e nu, courant à travers les mulets et les chars sur ...oute. C'était une manœuvre des espions autri...ns.

...ne vous ferai pas grande peine, je crois, en vous ...onçant que ce brave chasseur d'Afrique a été fu...é le lendemain.

...ous serez plus joyeux, j'espère, en apprenant que ...des nôtres, surpris à Goïto et faits prisonniers, ...sont revenus ces jours ci. Enfermés à Peschiera, ...une maison au bord du Mincio, ils ont piqué une ...dans la rivière; une, deux, les voilà partis, et ils ...fait une pleine eau.

...arrivée des parlementaires précédés du drapeau ...c, puis les conclusions de l'armistice ont fait cesser ...u de Peschiera. Les bombes dorment sur leur gros ...re, les soldats sur n'importe quoi. Il fait une cha...à assoupir vingt-cinq tambours, et vous savez s'ils ...remuants et tapageurs !

...ur moi, je ne remue guère; je ne pourrai marcher ...droit que dans quinze jours au plus tôt. Un de mes ...m'a promis sa béquille, une superbe béquille, ma ...Avec cela, et un mot ami du colonel, on peut ...son chemin.

...issez-moi en finissant vous raconter un fait qui ...ivement ému. C'était le soir de la bataille. J'étais ...dans un fossé et je souffrais rudement de ma ...e; à quelques pas de moi, un officier autri...était également blessé. Je ne pouvais guère me ...rner pour le regarder; mais je voyais cependant ...mains qui pressaient convulsivement un objet qu'il ...ait de baisers Une compagnie des nôtres passait ...à, ramassant amis et ennemis. Le capitaine vint ...ême pour aider à soulever le blessé. Il aperçut ...l'objet que celui-ci tenait en ses mains : un por...de femme avec deux enfants; et je vis notre capi...embrasser l'officier ennemi en pleurant et lui di...: « Moi aussi, j'ai une femme et deux enfants. » ...a fait porter le blessé dans sa tente qu'il partage ...s ce jour avec lui.

BORDOUIN.

Huit jours en Italie.

...ti de Paris le samedi 18 juin, à huit heures qua...minutes du soir, j'arrivai à Mâcon le dimanche ...tre heures du matin.

...is la nuit du dimanche au lundi, je traversai en ...nce le mont Cenis, et j'avoue à ma honte que la ...re ne versa pas, ce qui me priva naturellement ...notions désagréables d'une chute ou d'une aven...quelconque.

...ivé à Turin à une heure de l'après-midi, j'en ...ais le mardi matin à quatre heures pour Milan. ...e n'y arrivai pas directement, pour une double ...: les Autrichiens avaient coupé la voie pendant ...on deux lieues, en deçà et au delà du Tessin, ce ...ndait la route impossible pour les convois, même ...ieux remorqués, même les plus cramponnés; ...e, Magenta se trouvait sur mon passage, et je ne ...is pas passer là sans m'y arrêter pour saluer ce ...p de bataille, où tant de sang héroïque avait ...

...Tessin franchi, sur un pont de bateaux, je m'ar...donc à Magenta. Il y avait eu des morts, beau...de morts, beaucoup de Français et plus d'Autri...encore. J'arrachai en chemin des pampres ...tants comme des cyprès, j'en fis une couronne, ...ai la déposer sur une des petites croix des dix...sses qui se trouvent dans la tranchée du chemin ...

...ceux qui sont morts vaillamment, murmurai...l'y a plus ici ni Autrichiens ni Français : il y a ...mmes qui ont fait leur devoir de soldats, voilà ...

...eux pas de cette tranchée, sous un petit bosquet ...s, des paysans me firent remarquer une croix ...t rayonné : « Ici est enterré, par le 2e étranger, ...ne, capitaine au 1er régiment de zouaves. »

...sonnait, nous reprenions le chemin de fer, et, ...eures après, nous arrivions à Milan, où je restai, ...pour affaires personnelles, moitié par curiosité, ...ent personnelle, pendant toute la soirée du ...et pendant toute la journée du mercredi.

...eudi matin, je quittai Milan pour me rendre à ...je rencontrai force processions à Marignan, ...ione, et voire même Lodi, où je ne restai que ...heures et repartis pour Crémone, où j'arrivai ...après midi, quelques instants avant la division ...marre. Je me reposai quelques instants avec les ...s du 3e zouaves, au café de Garibaldi. Je quit...mone dans la soirée, et j'arrivai à Brescia le ...di, vers cinq heures du matin.

...escia, j'appris par un marchand forain, nommé Auger, qu'une grande bataille avait commencé vers quatre heures, et que les engagements avaient eu lieu dans les environs de Castiglione. C'était le moment de partir; je louai, en effet, une petite voiture, une sorte de corricolo, qui se dirigea en grande hâte du côté où grondait le *brutal*. A dix heures, j'étais à Médole, où j'abandonnais ma voiture sur la place de l'Église, au milieu d'un embarras d'Autrichiens et de chevaux morts, et de là je m'enfonçai dans le village, le cœur battant comme un tambour sans les baguettes d'une émotion que vous comprenez bien, j'imagine.

Le village était encombré, je ne voyais partout que des uniformes et des physionomies de soldats, mon costume de Parisien faisait un contraste désavantageux pour moi; on me regardait un peu, pas beaucoup, mais enfin on me regardait et cela me gênait. On a beau avoir la conscience en paix, on fait mauvaise figure, lorsque *pékin*, on est toisé par des guerriers; rien ne m'aurait plus contrarié que de passer vis-à-vis des vaillants hommes pour un espion, c'est-à-dire pour le plus méprisable des hommes.

Arrivé près du clocher qui servait d'observatoire, le canon tonnait, le sol tremblait sous mes pieds, je n'y tenais plus; j'abordai résolûment un groupe d'officiers du 8e d'artillerie par ces mots :

— Ah ! messieurs, quelle sublime horreur que la guerre.

— S'il vous plaît, reprit un de ces messieurs, vous n'étiez donc pas à Magenta ?

— Non, messieurs.

— Vous n'êtes donc pas journaliste ?

— Non.

— Artiste ?

— Non; je suis libraire éditeur.

— Ah! bah, reprit un vieux capitaine, nous avons vu à Magenta un de vos confrères le père Furne, il était venu de Paris tout exprès pour nous voir casser la *boule*, et vous?

— Non pas de Paris, mais de Brescia, pour voir une vraie bataille.

Puisque vous voulez faire comme M. Furne, reprit un des officiers, montez dans ce clocher que vous voyez là, vous serez placé de façon à en avoir pour votre argent; adieu, camarade Bry, et bon courage!

Le renseignement était bon, j'en profitai et me dirigeai vers le clocher, disposé à l'escalader au pas de course. Par malheur, l'escalier de ce clocher n'était pas aussi bon que le renseignement qu'on venait de me donner; il me fallut employer toutes mes ressources de gymnastique pour opérer mon ascension; messieurs les Autrichiens avaient passé là !

Tout haletant de fatigue et d'émotion, je me plaçai à cheval sur une cloche, le bras passé dans la roue du carillon, où bientôt vinrent me joindre, je ne sais par quel chemin, soldats français et femmes italiennes, qui, pendant une heure, suivirent des yeux comme moi les mouvements des deux armées, charges de cavalerie, combats à la baïonnette, assauts des mamelons de Cavriana et de Solferino.

A un moment, que j'oublierai difficilement, les femmes italiennes qui étaient dans le clocher embrassèrent nos soldats avec une furie irrésistible, l'œil était en feu, le bras tendu vers la plaine, et de la voix la plus rude elles leur criaient dans une langue intraduisible : *Brave Francese, tous les Tudesques, tuez-les! Qu'ils ne reviennent jamais, ces Austriaci ! Tuez-les, tuez-les.*

L'émotion m'envahissait trop; je redescendis. Sur la place, je retrouvai mes camarades improvisés de tout à l'heure. Ils n'avaient pas beaucoup le temps de s'occuper de moi, comme on pense bien : les blessés arrivaient de toutes parts !

L'un d'eux, cependant, en m'apercevant, me demanda si je voulais remplir un rôle un peu moins inutile que celui de curieux; je ne demandais pas mieux, et il le vit bien à ma physionomie qui a le défaut de ne pas savoir déguiser ses impressions. Tout aussitôt alors il me fit quitter mon uniforme de *pékin* et me jeta un costume d'ordonnance de zouave, pantalon, blouse grise et fez rouge, que je m'empressai de revêtir; je montais en grade!

Un quart d'heure après, j'étais en plein champ de bataille, c'est à-dire en plein champ de morts et de mourants; les hommes gisaient là, sur la terre humide de leur généreux sang, comme des épis coupés par l'ouragan. Ah! à ce moment je vis rouge, et ce sera pendant longtemps encore le rêve douloureux de mes nuits Nécessité que la guerre, dit-on. Terrible nécessité, en tous cas!

Mais je n'étais pas là pour faire de la sensiblerie, mais une besogne d'humanité. J'aidai à ramasser les blessés, français et autrichiens, en évitant soigneusement de marcher sur les morts entassés là comme des gerbes après la moisson. Pourtant c'était difficile, car étroit était le sentier que bordaient de chaque côté ces tristes débris d'hommes.

On se familiarise vite avec ces lamentables spectacles. Le cœur s'endurcit, il se cuirasse fort heureusement, car alors qui ferait ces douloureuses besognes de fossoyeurs? Au bout de cinq heures de cet exercice, par une chaleur étouffante, j'étais forcé d'y renoncer et je reprenais le chemin de Medole après avoir placé sur un cacolet trois blessés, deux Français et un Autrichien, ce dernier au milieu, de façon qu'il pût s'appuyer sur chacun de ses voisins; il était dans un triste état, le malheureux! Les deux autres blessés étaient, l'un un capitaine du 77e et l'autre un simple soldat du 23e. Je marchais à côté d'eux et de minute en minute, j'avais soin de tremper dans l'eau d'un clair qui coulait tout le long de la route, une branche de mûrier que j'avais cueillie, afin d'en arroser doucement mes trois blessés qui, sans cette précaution, auraient pu défaillir.

A quatre heures et demie, au moment de l'orage, nous entrions à Medole, et nous arrivions sur la place de l'Eglise, où se trouvaient encore un certain nombre d'artilleurs du 8e avec lesquels j'avais fait connaissance dans la matinée. Ils m'embrassèrent de nouveau et voulurent à toute force boire à ma bienvenue. Il n'y avait vraiment pas de quoi. Cependant, comme un refus aurait pu blesser ces vaillants et loyaux cœurs, et que, d'ailleurs, j'avais horriblement soif, je consentis; il n'y avait là ni verres, ni bouteilles, ni vin, ni eau-de-vie, ni limonade, ni coco. On me présenta une grande cuiller à pot, en fer-blanc, pleine d'eau glacée, d'autres cuillers de même métal s'avancèrent et l'on trinqua.

— A l'indépendance italienne! dirent les artilleurs.

— A la France ! dit Jeanron qui venait d'arriver.

— A la paix ! murmurai je, en songeant tout ému aux sublimes horreurs dont j'avais été le témoin.

Deux jours après je rentrais à Paris rapportant avec moi quelques souvenirs du champ de bataille, tels que balles, képis et capotes autrichiennes. Je suis même rentré à Meudon coiffé d'un de ces képis. Je le garde comme un trophée, car je puis dire que je l'ai ramassé sur le champ de bataille.

PIERRE BRY.

Travaux d'édilité parisienne.

Un fait digne de remarque et qui donne une idée exacte de notre caractère national, c'est la facilité merveilleuse avec laquelle on se livre simultanément, en France, aux travaux les plus divers; l'élan avec lequel on accourt sur le champ de bataille ne fait pas déserter l'atelier, et pendant que de rudes mains jouaient lestement de la baïonnette dans les plaines de l'Italie, des bras non moins vigoureux n'ont pas cessé de manœuvrer, sur nos chantiers, la scie et la pioche.

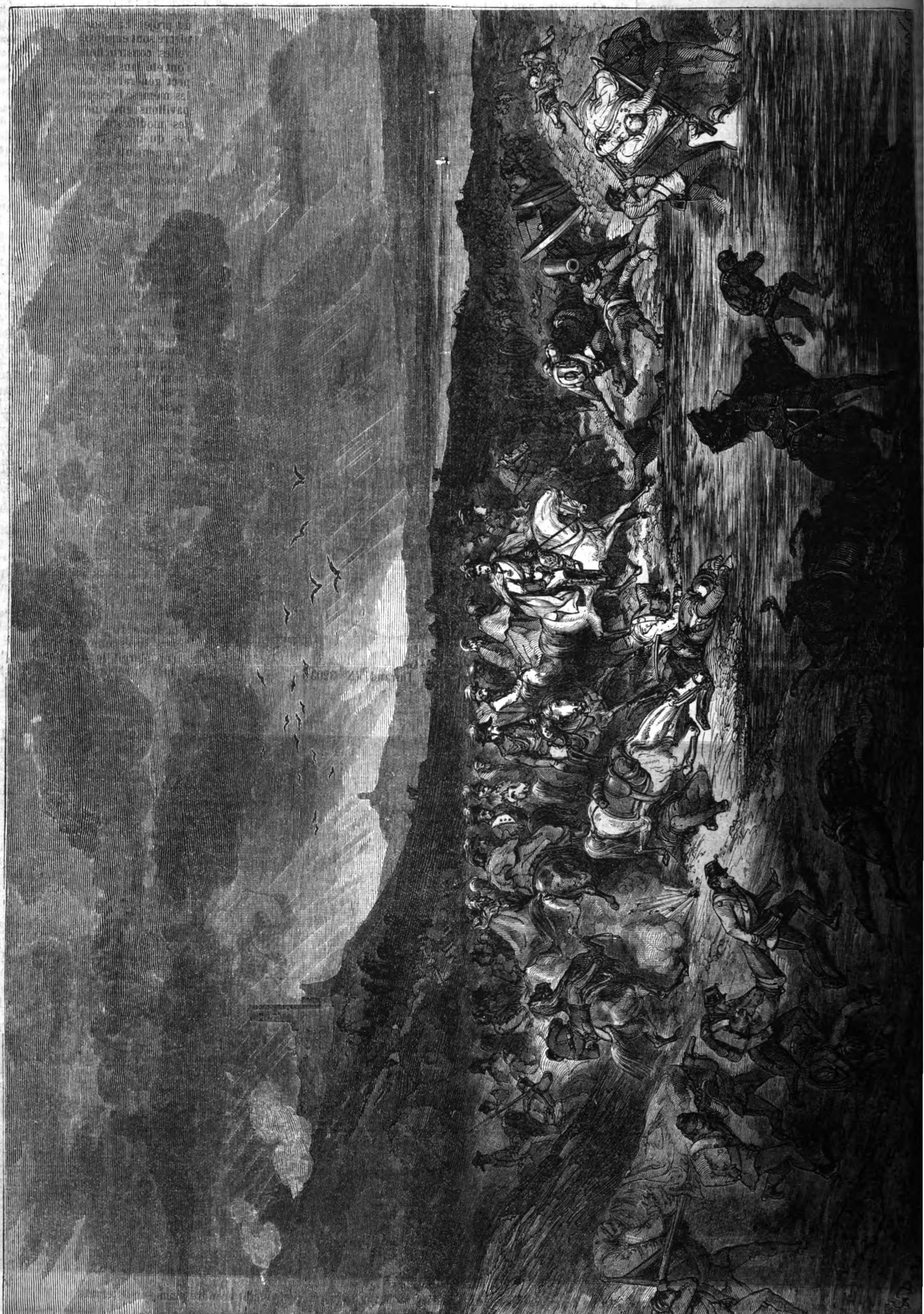
Parmi les opérations importantes qu'aura nécessitées l'adoption du projet relatif à l'agrandissement de Paris, il faut citer principalement la construction des nouveaux bureaux de perception pour l'octroi.

On sait que le mur d'enceinte actuel a un développement total de 23 287 mètres et qu'il comprend une soixantaine de barrières; il y en a trente grandes pour la recette, et c'est par elles qu'entrent la plupart des denrées nécessaires à l'alimentation de Paris, cet estomac toujours affamé. Les autres barrières se classent et se divisent en barrières de renvoi, qui n'ont point de receveurs, et en barrières de petit comptant, où l'on ne perçoit pas au-dessus de 1 fr. 50 cent. C'est à l'architecte Ledoux que l'on fut redevable de ces lourds et disgracieux édifices.

La loi votée par le corps législatif sur l'extension des limites de Paris devant recevoir son application le 1er janvier prochain, il a fallu arrêter immédiatement les plans des nouveaux bureaux d'octroi. Ceux-ci seront encaissés dans le rempart même; le talus intérieur sera coupé et l'on soutiendra les terres par des murs, qui formeront deux côtés d'un quadrilatère dont les deux autres côtés seront délimités par l'ouverture pratiquée dans la courtine d'une part, et de l'autre par la route stratégique. Ces bureaux seront élevés seulement d'un rez-de-chaussée sur caves, et ils auront leurs façades principales sur l'ouverture de la courtine donnant entrée dans la ville et à l'alignement des murs en aile de l'escarpe : par les façades opposées, ils auront jours et sorties sur des cours d'isolement; les façades latérales, bordant la route stratégique, serviront d'appui à la grille de clôture, suivant l'alignement de cette route. Les bureaux d'octroi, construits en meulière hourdée au ciment hydraulique, avec chaînes en pierre, et couverts en dalles, pourront se confondre ainsi avec le rempart dont ils rappelleront le caractère architectural.

Paris aura désormais cinquante huit entrées, en y comprenant celles du bois de Boulogne, des rives de la Seine et des canaux de l'Ourcq et de Saint-Denis. Vingt-huit d'entre elles, qui sont plus fréquentées, nécessiteront l'établissement de deux pavillons.

On a commencé sur plusieurs points à entamer le



s intérieur. L'opération est en cours d'exécution.

ouverture du boulevard du ce Eugène et le raccordement cette voie avec les rues qu'elle traverser, ont rendu nécese la construction d'une voûte la partie du canal Saintin comprise entre la rue de la r et la place de la Bastille. projets étaient en présence ernant l'abaissement de ce cadans sa partie inférieure. D'acelui qui a prévalu, la voûte continue; désormais la navin sera délivrée des embarras enant de l'encombrement du l et de ses berges par les baa qui stationnent et les mardises que l'on décharge; enn pourra assurer, par des ssées spacieuses et de larges irs, la circulation des quais, formés en rues magnifiques.

-dessus du canal couvert s'éra une belle promenade, plan-l'arbres, ornée de parterres fontaines jaillissantes de mille mètres de longueur sur largeur de trente mètres, et qui ontribuer à la salubrité d'un ier jusqu'ici abandonné. Les ns voisins, qui ont servi jusprésent de chantiers et de dévont accroître de valeur et recherchés comme terrains e : aussi ne tarderont-ils pas uvrir de maisons commodes égantes.

projet arrêté en 1854, connt les halles centrales, portait le nombre total des pavilà construire. Pour assurer la en gros du gibier, de la vo- et des huitres, on a ajouté nouveaux pavillons à ceux és précédemment. Les traont commencé il y a quelmois sur le terrain compris Saint-Eustache, la rue des vaires et celle du Four Saint-Honoré. Ainsi le périmètre des halles centrales se développera à l'ouest jusqu'à la halle au blé, qui se trouvera rattachée à l'ensemble du projet. La fonte, la brique et la pierre sont employées dans les nouvelles constructions, comme elles l'ont été dans les précédentes. L'aspect général et l'installation seront les mêmes. L'exécution de ces six pavillons entrainera de nombreuses modifications dans le plan de ces quartiers populeux; l'un des changements les plus heureux qui doivent intervenir, sera l'élargissement de la rue des Prouvaires à quinze mètres.

Le plan de Notre-Dame de Paris a, comme on sait, la forme de la croix latine. Au point d'intersection des quatre branches de cette croix s'élevait autrefois une flèche immense, qui fut démolie en 1797, parce que, dit-on, elle menaçait ruine. Cette flèche en charpente, qui datait du commencement du treizième siècle, vient d'être rétablie dans une proportion de quarante-cinq mètres de hauteur, elle est construite sur un plan octogonal, avec du bois de chêne de Champagne, par M. Bellu, d'après les dessins de M. Viollet-le-Duc. Elle se compose d'un étage fermé, de deux étages à jour, d'une pyramide supérieure que surmontent une croix et un coq. La charpente sera recouverte de plomb avec crochets, chapiteaux, gargouilles et frises.

Vous voyez, et j'avais raison de le dire en commençant, on travaille toujours beaucoup à Paris, et les ouvriers n'y chôment pas. On achève de désenrocher les piles de l'ancien pont aux Changes avant de construire le nouveau; on peint la fonte du pont des Tuileries qui sera incessamment inauguré, et l'on élargit le quai de l'Horloge dont on refait la muraille. La fon-

SALON DE 1859.
La Malaria, groupe en marbre de M. Durand. (N° 3203.)

ÉPISODE DE LA BATAILLE D'INKERMANN. — Une des pièces des deux batteries à cheval de la réserve, venant prendre place sur le terrain.
(Tableau de M. Paternostre, copié par lui-même, gravé par M. Linton. N° 2331.)

taine monumentale que l'on élève sur la place formée au-devant du nouveau pont Saint-Michel, boulevard de Sébastopol (rive gauche), sera bientôt terminée; le gros œuvre est fait, on a passé à l'ornementation. J'ai indiqué précédemment le plan et les dessins de cette fontaine qui a dû porter, dans l'origine, le nom de Malakoff. Elle sera, à ce qu'il paraît, dédiée à saint Michel; ce sera encore un belliqueux patronage.

A. RAVERGIE.

M. Ludovic Durand a fait peut-être une audacieuse tentative en exécutant en marbre le groupe de la *Malaria* que nous reproduisons aujourd'hui — Au milieu des figures académiques ou commandées, le travail de M. Durand ressort par sa fantaisie pure. L'expression de la mère est bien douloureuse; sa pose est juste et simple. Le corps de l'enfant est savamment étudié, et David d'Angers ne l'aurait pas désavoué.

Mais cette scène valait-elle la peine d'être représentée par la sculpture et M. Durand ne pourrait-il appliquer à un sujet plus élevé les qualités remarquables qui le distinguent?

Le tableau de M. Paternostre, *Un épisode de la bataille d'Inkermann*, a été fort remarqué au Salon de cette année. La composition est heureuse, les groupes sont pleins de mouvement et de vie; les chevaux et les cavaliers sont très-bien étudiés. La toile était mal placée, c'est peut-être à cet accident que nous devons attribuer d'avoir trouvé les premiers plans moins réussis et la peinture un peu lourde. En somme, l'œuvre de M. Paternostre lui fait prendre, dès à présent, une place honorable parmi nos peintres de bataille.

MAXIME VAUVERT.

MÉMOIRES D'UN MUSICIEN. [1]

(Suite et fin du chapitre LI.)

Ainsi fut fait. J'avais un personnel de six cents exécutants, choristes et instrumentistes. Le programme se composait du 1er acte de l'*Iphigénie en Tauride* de Gluck, d'une scène de l'*Athalie* de Handel, du *Dies Iræ* et du *Lacrymosa* de mon *Requiem*, de l'Apothéose de ma *Symphonie funèbre et triomphale*, de l'adagio, du scherzo et du final de *Roméo et Juliette*, et d'un chœur sans accompagnement de Palestrina. Je ne conçois pas maintenant comment je suis venu à bout de faire apprendre en si peu de temps (en huit jours) un programme aussi difficile avec des musiciens réunis dans de semblables conditions. J'y parvins cependant; je courais de l'Opéra au Théâtre-Italien, dont j'avais engagé les choristes seulement; du Théâtre-Italien à l'Opéra-Comique et au Conservatoire, dirigeant ici une répétition de chœurs, là les études d'une partie de l'orchestre, voyant tout par mes yeux et ne m'en rapportant à personne pour la surveillance de ces travaux. Je pris ensuite, successivement, dans le foyer du public à l'Opéra mes deux masses instrumentales; celle des instruments à archet répéta de huit heures du matin à midi, et celle des instruments à vent de midi à quatre heures. Je restai ainsi sur pieds le bâton à la main pendant toute la journée; j'avais la gorge en feu, la voix éteinte, le bras droit rompu, j'allais me trouver mal de soif et de fatigue, quand un grand verre de vin chaud, qu'un choriste eut l'humanité de m'apporter, me donna la force de terminer cette rude répétition.

De nouvelles exigences des musiciens de l'Opéra l'avaient d'ailleurs rendue plus pénible. Ces messieurs, apprenant que je donnais vingt francs à quelques artistes du dehors, se crurent en droit de venir tous m'interrompre, les uns après les autres, pour réclamer un payement semblable. « Ce n'est pas pour l'argent, disaient-ils, mais les artistes de l'Opéra ne peuvent être moins rétribués que ceux des théâtres secondaires. — Très bien! vous aurez vos vingt francs, leur répondis je, je vous les garantis, mais, pour Dieu, faites votre affaire et laissez-moi tranquille.

Le lendemain, la répétition générale eut lieu sur la scène et fut assez satisfaisante. Tout marcha passablement bien, à l'exception du scherzo de la fée Mab que j'avais eu l'imprudence de faire figurer dans le programme. Ce morceau, d'un mouvement si rapide et d'un tissu si délicat, ne doit ni ne peut être exécuté par un orchestre aussi nombreux. Il est presque impossible, avec une mesure aussi brève, de maintenir ensemble en pareil cas les extrémités opposées de la masse instrumentale; elle occupe un trop grand espace, et les parties les plus éloignées du chef finissent bientôt par rester en arrière, faute de pouvoir suivre exactement son rhythme précipité. Troublé comme je l'étais, il ne me vint pas même à l'esprit de former un petit orchestre de choix, qui, groupé autour de moi sur le milieu du théâtre, eût pu rendre sans peine toutes mes intentions; et, après des peines incroyables, il fallut renoncer au scherzo et l'effacer du programme. Je remarquai à cette occasion l'impossibilité qu'il y a d'empêcher surtout les petites cymbales en *si b* et en *la* de *retarder*, si les musiciens chargés de ces parties sont trop éloignés du chef d'orchestre. J'avais sottement laissé ce jour-là les cymbaliers au bout du théâtre, à côté des timbales, et malgré tous mes efforts ils restaient quelquefois en arrière d'une mesure entière. J'ai eu soin depuis lors de placer les cymbaliers tout à côté de moi, et la difficulté a disparu.

Le lendemain, je comptais rester tranquille au moins jusqu'au soir; un ami me prévint de certains projets des partisans d'Habeneck, pour ruiner en tout ou en partie mon entreprise. On devait, m'écrivait-il, couper avec des canifs la peau des timbales, graisser de suif l'archet des contrebasses, et, au milieu du concert, faire demander la *Marseillaise*.

Cet avis, on le conçoit, troubla le repos dont j'avais tant besoin. Au lieu d'employer la journée à dormir, je me mis à parcourir les abords de l'Opéra, en proie à une agitation fébrile. Comme je circulais ainsi tout pantelant sur le boulevard, mon bonheur m'amena Habeneck en personne. Je cours droit à lui, et lui prenant le bras: « On me prévient que vos musiciens méditent diverses infamies pour me nuire ce soir, mais j'ai l'œil sur eux. — Oh! répond le bon apôtre, vous n'avez rien à craindre, ils ne feront rien, je leur ai fait entendre raison. — Parbleu, je n'ai pas besoin d'être rassuré, c'est au contraire *moi* qui *vous rassure*... Soyez tranquille, comme vous le dites, ils ne feront rien. »

Le soir, à l'heure du concert, je n'étais pourtant pas sans inquiétudes. J'avais prévenu mes timbaliers et mes contre bassistes; ils avaient fait bonne garde, leurs instruments étaient intacts Mais voilà ce que je craignais: dans les grands morceaux du *Requiem*, les quatre petits orchestres d'instruments de cuivre contiennent, avec des trombones, des trompettes et des cornets en différents tons (en *si b*, en *fa* et en *mi b*). Or, il faut savoir que le corps de rechange d'une trompette en *fa*, par exemple, diffère très-peu de celui d'une trompette en *mi b*, et qu'il est très-aisé de les confondre. Quelque faux frère pouvait donc me lancer dans le *tuba mirum* une sonnerie en *fa* au lieu d'une sonnerie en *mi b*, comptant, après avoir ainsi produit une cacophonie atroce, s'excuser en disant qu'il s'était trompé de *ton*.

Au moment de commencer le *Dies iræ*, je quittai mon pupitre, et, faisant le tour de l'orchestre, je demandai à tous les joueurs de trompette et de cornet de me montrer leur instrument. Je les passais ainsi en revue, examinant de très-près l'inscription tracée sur les tons divers, in F, in Eb, in B; lorsqu'en arrivant au groupe où se trouvaient les frères Dauverné, musiciens de l'Opéra, l'aîné me fit rougir en me disant: « Oh! Berlioz! vous vous méfiez de nous, c'est mal! Nous sommes d'honnêtes gens et nous vous aimons. » Souffrant de ce reproche, que j'étais pourtant trop excusable d'avoir encouru, je ne poussai pas plus loin mon inspection.

En effet, mes braves trompettes ne commirent pas de fautes, rien ne manqua dans l'exécution, et les morceaux du *requiem* produisirent tout leur effet.

Immédiatement après cette partie du concert venait un entr'acte Ce fut pendant ce moment de repos que les Habeneckistes crurent pouvoir tenter leur coup le plus facile et le moins dangereux pour eux. Plusieurs voix s'écrièrent du parterre: La *Marseillaise*! la *Marseillaise*! » espérant entraîner ainsi le public et troubler toute l'ordonnance de la soirée. Déjà un certain nombre de spectateurs, séduits par l'idée d'entendre ce chant célèbre exécuté par un tel chœur et un tel orchestre, joignaient leurs cris à ceux des cabaleurs, quand, m'avançant sur le devant de la scène, je leur criai de toute la force de ma voix: « Nous ne jouerons pas la *Marseillaise*; nous ne sommes pas ici pour cela! » Et le calme se rétablit à l'instant. Il ne devait pas être de longue durée. Un autre incident, auquel j'étais étranger, vint presque aussitôt agiter plus vivement la salle. Des cris: « A l'assassin! c'est infâme! arrêtez-le! » partis de la première galerie firent toute l'assistance se lever en tumulte.

Une scène de violence inqualifiable venait d'avoir lieu dans une loge. . . . .

. . . .

Cet esclandre ne pouvait que nuire beaucoup au reste du concert. Il se termina sans encombre cependant, mais au milieu d'une préoccupation générale.

Quoi qu'il en soit, j'avais résolu le problème et tenu en échec l'état-major de mes ennemis. La recette s'éleva à 8,500 fr. La somme abandonnée par moi pour payer les musiciens de l'Opéra n'y suffisant pas, à cause de ma promesse de leur donner à tous 20 fr., je dus apporter au caissier du théâtre 360 fr., qu'il accepta, et dont il indiqua la source sur son livre, en écrivant à l'encre rouge ces mots: *Excédant d... par M. Berlioz.*

Ainsi je parvins à organiser le plus vaste co... qu'on eût encore donné à Paris, seul, malgré Hab... et ses partisans, en renonçant à la modique so... qui m'avait été allouée; on fit *huit mille cinq ...* *francs* de recette, et ma peine me coûta *trois ...* *soixante francs.*

Voilà comment on s'enrichit! J'ai souvent dans ... vie employé ce procédé. Aussi, j'ai fait fortune...

LII

De 1841 à 1842, je fis un assez long voyage en ...gique et dans l'Allemagne du Nord, pendant le... donnai un grand nombre de concerts à Bruxe... Stuttgart, Hechingen, Manheim, Weimar, L... Dresde, Brunswick, Hambourg, Berlin, Han... Darmstadt. Je fis ensuite le récit de cette excu... musicale dans des lettres qui furent publiées par ... *Journal des Débats.* Ces lettres adressées à MM. ...guste Morel, Girard, Liszt, Heller, Ernst, Henri ... Osborne, Habeneck, Desmarest, et à Mlle Louise ...tin, ont en outre été reproduites en volumes ... français et en allemand); elles ne peuvent en co...quence être réimprimées par le *Monde illustré.*

LIII

Je mets en scène le *Freyschütz* à l'Opéra. — Mes récitatifs. — ... chanteurs. — Dessauer. — M. Léon Pillet. — Ravages ... ses successeurs dans la partition de Weber.

Je revenais de cette fatigante pérégrinatio... quand M. Pillet, directeur de l'Opéra, forma le pr... de mettre en scène le *Freyschütz*. Mais dans cet ...vrage, les morceaux de musique sont précédés et ... vis d'un dialogue en prose, comme dans nos opé... comiques, et les usages de l'Opéra exigeant que t... soit chanté dans les drames ou tragédies lyriques ... son répertoire, il fallait mettre en récitatifs le t... parlé. M. Pillet me proposa cette tâche. « Je ne ... pas, lui répondis-je, qu'on dût ajouter au *Frey...* les récitatifs que vous me demandez; cependant ... puisque c'est la condition sans laquelle il ne peut ... représenté à l'Opéra, et, comme si je ne les écri... pas, vous en confieriez la composition à un a... moins familier peut être que je ne le suis avec le ... de Weber, et certainement moins dévoué que m... glorification de son chef-d'œuvre, j'accepte votre ... à une condition: le *Freyschütz* sera joué absolu... tel qu'il est, sans rien changer dans le livret ni da... musique. — C'est bien mon intention, répliqua M. ...let, me croyez-vous capable de renouveler les s...dales de *Robin des Bois*?... — Très-bien. En ce ... vais me mettre à l'œuvre. Comment comptez-... distribuer les rôles? — Je donnerai le rôle d'A... Mme Stoltz, celui d'Annette à Mlle Dobré, Duprez ...tera Max. — Je parie que non, dis je en l'inter...pant. — Pourquoi donc ne le chanterait il pa... Vous le saurez bientôt. — Bouché fera un ex... Gaspar. — Et pour l'Ermite, qui avez-vous? — O... répondit M. Pillet avec embarras, c'est un rôle ...tile, qui fait longueur, mon intention serait de ... disparaître toute la partie de l'ouvrage dans la... il figure. — Rien que cela? C'est ainsi que vou... tendez respecter le *Freyschütz* et ne pas imi... Castil-Blaze!... Nous sommes fort loin d'être d'a... permettez que je me retire, il m'est impossible ... mêler en rien à cette nouvelle *correction*. — ... Dieu, que vous êtes entier dans vos opinions! E... on gardera l'Ermite, on conservera tout, je vo... donne ma parole. — Emilien Paccini, qui dev... duire le livret allemand, m'ayant, lui aussi, ... cette assurance, je consentis enfin à me charger ... composition des récitatifs. Le sentiment qui m... porté à exiger la conservation intégrale du ... même du *Freyschütz*, sentiment que beauc... gens qualifiaient de fétichisme, enlevait ain... prétexte aux remaniements, dérangements, s... sions et corrections, auxquels on n'eût pas man... se livrer avec ardeur. Mais il devait aussi résul... mon inflexibilité un inconvénient grave: le d... parlé mis tout entier en musique parut tr... malgré les précautions que j'avais prises p... rendre aussi rapide que possible. Jamais je ne p... abandonner aux acteurs leur manière lente, l... emphatique de chanter le récitatif; et dans le... entre Max et Gaspard principalement, le débit ... de leur conversation essentiellement simple e... lière, avait toute la pompe et la solennité d'u... de tragédie lyrique. Cela nuisit un peu à l'e... néral du *Freyschütz* qui, néanmoins, obtint u... tant succès.

Ainsi que je l'avais prévu, Duprez qui, dix ... paravant, avec sa petite voix de *ténor lég...*

[1] La traduction et la reproduction sont réservées.

-hanté Max (Tony), dans le *pasticcio* de Robin des ...is à l'Odéon, ne put adapter à sa grande voix de ...emier ténor ce même rôle écrit il est vrai un peu ...s en général. Il proposa les plus singulières transpo-...itions, non pour des morceaux entiers, mais pour des ...agments de morceaux, transpositions entremêlées ...écessairement des modulations les plus insensées, ...es soudures les plus grotesques... Je coupai court à ...es folies en déclarant à M. Pillet que Duprez ne pou-...ait chanter ce rôle, sans, de son propre aveu, le dé-...gurer complétement.

Mme Stoltz, elle non plus, ne put chanter Agathe ...ns transposer ses deux principaux airs; je dus mettre ...n *ré* le premier qui est en *mi*, et baisser d'une ...erce mineure la prière en *la bémol* du troisième ...cte, ce qui lui fit perdre les trois quarts de son ...issant coloris. Elle put en revanche conserver en ...*naturel* le sextuor de la fin, dont elle chanta le so-...rano avec une verve et un enthousiasme qui faisaient ...aque soir éclater en applaudissements toute la ...lle.

Il y a un quart de difficulté réelle, un quart d'igno-...nce, et une bonne moitié de caprice dans la cause ...e toutes ces résistances des chanteurs à rendre cer-...ins rôles tels qu'ils sont écrits.

Je me rappelle que Duprez, pour la romance de ...on opéra de *Benvenuto Cellini*: « La gloire était ma ...u'e idole, » se refusa obstinément à chanter un *sol* ...*médium*, la plus aisée des notes de sa voix et *de* ...*utes les voix*. A *sol*, *ré*, placés sur le mot *protége*, qui conduisent à la cadence finale d'une manière ...acieuse et piquante, il préférait *ré*, *ré*, qui constituent ...e grosse platitude. Dans l'air : « Asile héréditaire » ...*Guillaume Tell*, il n'a jamais voulu donner le *sol* ...*mol*, enharmonique de *fa dièze*, placé là avec tant ...adresse et d'à-propos par Rossini, pour amener la ...ntrée du theme dans le ton primitif. Il lui a toujours ...bstitué un *fa* qui produit une plate dureté et détruit ...ut le charme de la modulation.

Un jour, je revenais de la campagne avec Duprez; ...acé à côté de lui dans la voiture qui nous ramenait, dé... me vint de murmurer à son oreille la phrase de ...ssini avec le *sol bémol*. Duprez, rougissant légere-...ent, me regarda en face et me dit : « Ah ! vous me ...itiquez? — Eh certes, oui, je vous critique. Pour-...oi diable n'exécutez-vous pas ce passage tel qu'il ...t? — Je ne sais... cette note me gêne, m'inquiete... — Allons donc! vous vous moquez. De quel droit ...us génerait elle, quand elle ne gêne point des ar-...tes qui n'ont ni votre voix ni votre talent? — Peut-...re avez-vous raison... — Je suis parbleu bien cer-...in d'avoir raison. — Eh bien, je ferai le *sol bémol* ...sormais *pour vous*. — Non pas, faites-le pour vous-...ême et pour l'auteur, et pour le bon sens musical, ...'il est étrange de voir offenser par un artiste tel ...e vous. »

Bah! ni pour moi, ni pour lui, ni pour Rossini, ni ...ur la musique, ni pour le sens commun, Duprez, ...x représentations de *Guillaume Tell*, n'a jamais ...it le *sol bémol*. Les diables ni les saints ne le fe-...ient pas renoncer à son abominable *fa*. Il mourra ...ns l'impénitence finale.

HECTOR BERLIOZ.

La Librairie nouvelle.

Une librairie doit être autre chose qu'un magasin de ...res, dans un temps où Chevet et Potel rassasient ...squ'à l'indigestion l'estomac platonique des flâneurs, ...Duval, ce boucher-décorateur et millionnaire, semble choisir ses garçons parmi les génies avortés de la ...lpture. Notre siècle, qu'on accuse de matérialisme, ...out spiritualisé, jusqu'à l'esprit. Rabelais n'est qu'un ...iste à côté de nos abstracteurs de quintessences. ...e étoffe est un tableau, une devanture est un système ...psychologie en relief, et c'est en procédant par équi-...lents chimiques, que les cuisiniers d'aujourd'hui ont ...dé l'homéopathie. Les livres, depuis qu'on en fait, ...ient certainement un produit intellectuel; en sui-...t la progression de tout le reste, ils sont arrivés à ...tat impalpable de purs nominaux. Ceux qui les écri ...t sont les ombres d'une idée; ceux qui les vendent ...t des *prédicats* échappés de la pipe abstractive de ...nt. Est-ce qu'on écrit des livres, aujourd'hui? ...-ce qu'on en vend? Ils s'envolent tout seuls du cer-...u de nos poëtes et de nos romanciers; l'éditeur les ...nd au vol, et en gratifie le public moyennant un ...it de commission qui paye à peine le papier, si ...tefois il y a encore du papier!

...e livre change de physionomie, de valeur, d'impor-...ce, à mesure que se transforment les mœurs, les ...es, les croyances, les institutions.

...e moyen âge fut l'époque des in-folio; alors un ...e était un monument éternel et toujours inachevé, ...me la cathédrale de Cologne qui attend sa dernière ...re du dernier maçon prussien. On ne composait, on ne lisait qu'un seul livre dans toute sa vie. Saint Thomas n'a fait qu'un ouvrage en trente volumes in-folio. Quand on avait lu Aristote et la Bible, on savait tout.

A la renaissance, l'in-quarto naquit. La discussion agitait tous les esprits. Quelque chose d'inconnu, de fatal, de divin, faisait tressaillir les hommes et les pierres. Le livre dut se prêter aux témérités de la raison, à la lutte journalière des croyances ébranlées; il devint populaire; les combattants se le passaient de main en main; on le lisait à la lueur des incendies, dans les camps, dans le tumulte des sanglantes mêlées. Déjà les petits formats, cuirassés d'épaisses reliures, couraient comme des lucioles dans l'air embrasé.

Au dix-septième siècle, l'in-douze se fit majestueux, régulier et solide; on écrivait pour la cour et la ville, sans perdre de vue la postérité. Le plus maigre romancier, le Crébillon le plus folâtre, dont la verve n'éclatait qu'au sortir des ruelles, rêvait la gloire de Virgile et d'Horace. On croyait au temps. Le dix huitième siècle produisit aussi des livres à son image. On aimait les dorures, les dos ornementés à la Pompadour, les éditions coquettes, propres à figurer sur les consoles rococo. La philosophie se chargea d'orner les salons. Malgré le peu d'estime qu'on faisait de la pensée un livre était encore une chose sérieuse, un produit franc, l'écho sincère d'une conviction. On se moquait de tout, et on s'imaginait fonder quelque *chose*.

Il nous flatte et justifie nos faiblesses et nos travers bien plus qu'il ne les corrige.

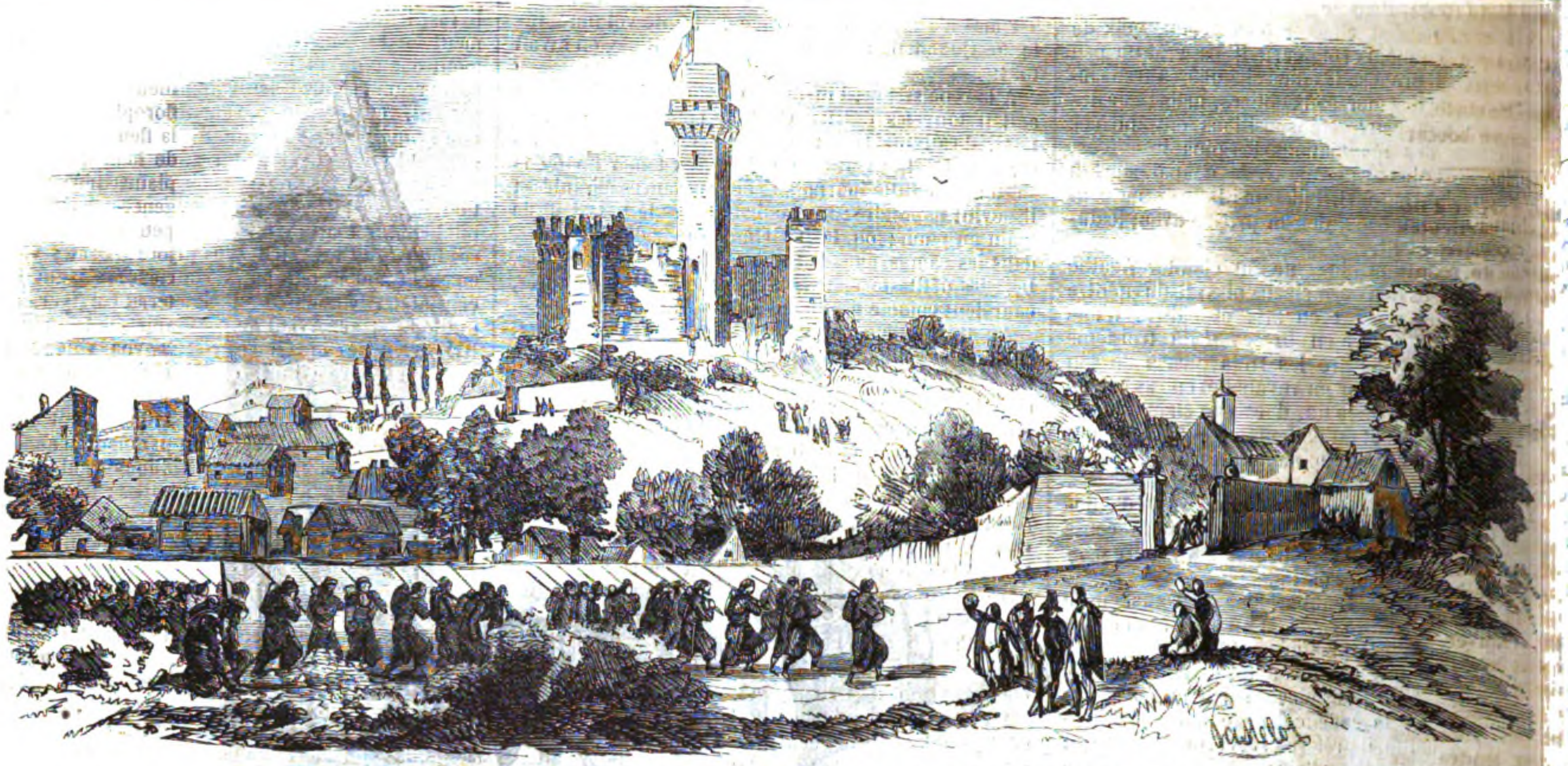
De la révolution est sortie la brochure, le livre en négligé qui a hâte de se montrer et d'être lu, qui s'éparpille en livraisons et affecte toujours, avec ses feuillets non coupés, sa couverture de couleur tendre, un air de primeur et de nouveauté toute printanière. Il se sent éphémère, passager, il s'adresse à l'impression du moment, exposé qu'il est aux dards envenimés d'une critique nécessiteuse et parasite. A travers les brouillards de l'envie et les âcres fumées de la petite presse, c'est à peine s'il entrevoit la postérité et s'il songe à la gloire. Combien seraient fiers de vivre l'espace d'une première édition! On ne produit plus pour se survivre, mais pour vivre, et la renommée viagère, but suprême des plus hautes ambitions, ne s'entretient que par un travail opiniâtre et d'infatigables efforts, pour donner chaque jour à la même idée une figure nouvelle. Dans ce mouvement incessant, dans cette agitation fiévreuse et régulière, qui ressemble au jeu compliqué des presses à vapeur, comment prêter l'oreille au retentissement posthume d'un nom? Le monde va trop vite et devance pour ainsi dire la postérité. Des personnes vous ont regardé passer sur le boulevard; vous voyez votre article ou votre roman aux mains de quelques oisifs; le but est atteint: plus haut, la renommée n'a que d'arides sommets. La librairie a suivi ce progrès, ou plutôt l'a secondé. Les libraires éditeurs sont devenus, par un renversement de rôles parfaitement justifié, les personnages les plus importants de la littérature. Ils se chargent presque toujours d'inspirer, et presque de composer les livres: semblables à ces orfèvres célèbres qui, sans manier le crayon et le burin, signent de leur nom les chefs-d'œuvre d'une foule de Benvenuto Cellini ignorés. Ils sont aux aguets des besoins du moment, des tendances de l'esprit public et des caprices d'appétits maladifs, que des œuvres hâtives ne satisfont jamais. S'ils ne sont pas, en fait d'observation patiente, de coup d'œil rapide, de divination sûre, au-dessus des auteurs, ils tombent à l'état de marchands de livres, et ne peuvent plus spéculer que sur le treizième. On aurait tort de croire que l'éditeur soit tenu d'expert sur les facultés de l'écrivain, de courir à la recherche du génie, de mettre en lumière les inspirations originales. Il s'agit bien de cela! Dans cette atmosphère, son baromètre reste muet. Perché sur son banc de vigie, il doit étudier le temps, relever la longitude, pressentir l'ennui ou l'émotion du public; ce public est son malade; il le traite à doses inégales et graduées sur les progrès ou les rémissions du mal. Il est le chroniqueur par excellence; le boulevard lui est aussi d'un haut et utile enseignement. En pêcheur patient et sagace, il s'établit, la ligne à la main, sur les bords escarpés de ce grand fleuve de têtes humaines. S'il prête l'oreille au bruit de ce courant rapide, il entendra ce que l'Europe désire, ce qu'elle attend, à qui elle veut donner la gloire du jour.

On comprend, d'après ces considérations, pourquoi la LIBRAIRIE NOUVELLE occupe l'angle de la rue de Grammont, en face de la Maison Dorée. C'est là que l'intelligence et l'imagination viennent chercher leurs petits soupers littéraires. Elle absorbe, dans son mouvement journalier si varié, si bruyant, si actif, tous les éléments qui manquent aux salons parisiens. Les salons ont banni l'esprit, et n'admettent que la gravité des renommées qui se ré ditent. N'allez pas chercher, dans la LIBRAIRIE NOUVELLE, ces demi-jours mystérieux et savants, ces grottes embaumées d'une odeur de vieux papier et d'encre en décomposition, où les gros livres, bourrés d'idées et de faits, trônent solennellement en attendant leurs rares acheteurs. Tout s'y montre au grand jour, sur des étalages plus engageants que la plus spirituelle préface. Les livres vous parlent, vous appellent, vous font signe d'entrer, entre une grimace philosophique de Gavarni et une page du grand historien Cham. Entrez, feuilletez, lisez même, personne ne vous donnera congé sous forme de question indiscrète; vous êtes sur le grand théâtre de la publicité. Sur ces rayons encombrés de brochures, sur ces buffets où les romans les plus disparates voisinent en bons amis sous leurs couvertures jaunes, venez constater la véracité des réclames, et corriger l'enflure des feuilletons. Avant de passer dans votre cabinet, les livres sont très jolis. Le soir venu, vous vous trouverez en plein soleil de juin, car le gaz flamboie à tous les angles, non plus en longs panaches, mais par milliers de petits fleurons épars sur des tiges et sur des feuillages dorés. Les gloires d'un moment n'aiment pas l'ombre, et nos poétiques papillons veulent brûler leurs ailes. Mais ne vous asseyez pas; ici on passe et on revient. Tout s'y meut sans cesse. Les employés sont toujours debout, prêts à vous renseigner, à vous répondre, à vous servir. Ils sont les trompettes harmonieuses et parlantes de la renommée parisienne.

La LIBRAIRIE NOUVELLE est la Bourse de la littérature vivante. Toute œuvre fraîchement éclose y est cotée à son juste prix d'après le nom, le sujet traité et les dispositions présentes du public. Toutes les fluctuations du succès s'y calculent par la hausse et la baisse. Les grandes et petites revues, les journaux volants, les éphémères de la fantaisie, les individualités qui se font périodiques, viennent y inscrire leur naissance, constater leur déclin, et assister à leur agonie. Chaque publication y occupe une place en rapport avec son débit. Au premier jour, le journal impatiemment attendu par les milliers de lecteurs qu'appelle le trombone-Sax des grands journaux, y trône en montagnes énormes; peu à peu la montagne s'affaisse et le numéro solitaire et inquiet attend plusieurs jours l'acheteur compatissant qui sent les convois anonymes. Ce caissier doux et paterne, cet employé à moustaches blondes, vous diront sans se tromper d'un jour l'avenir de tous ces petits cahiers plus enflés de prétentions que d'esprit. Quel est cet homme à la démarche timide, à l'air craintif qui sourit aux commis, et tape sur l'épaule de Bourdilliat? C'est toujours le débutant du roman ou de la brochure qui vient voir si son enfant prospère, si on lui tient bien la lisière, s'il fait déjà son bonhomme de chemin! Hélas! bien souvent, on l'accueille par le tranquille sourire de la condoléance. Et cet autre qui porte le chapeau sur l'oreille, jette sur les étalages un coup d'œil distrait, salue de l'index et promène sur les journaux un lorgnon familier? C'est l'homme arrivé et que le public peut bien attendre! Sait-il seulement qu'on le regarde? Il court, il s'envole comme pour se dérober aux ovations de la foule.

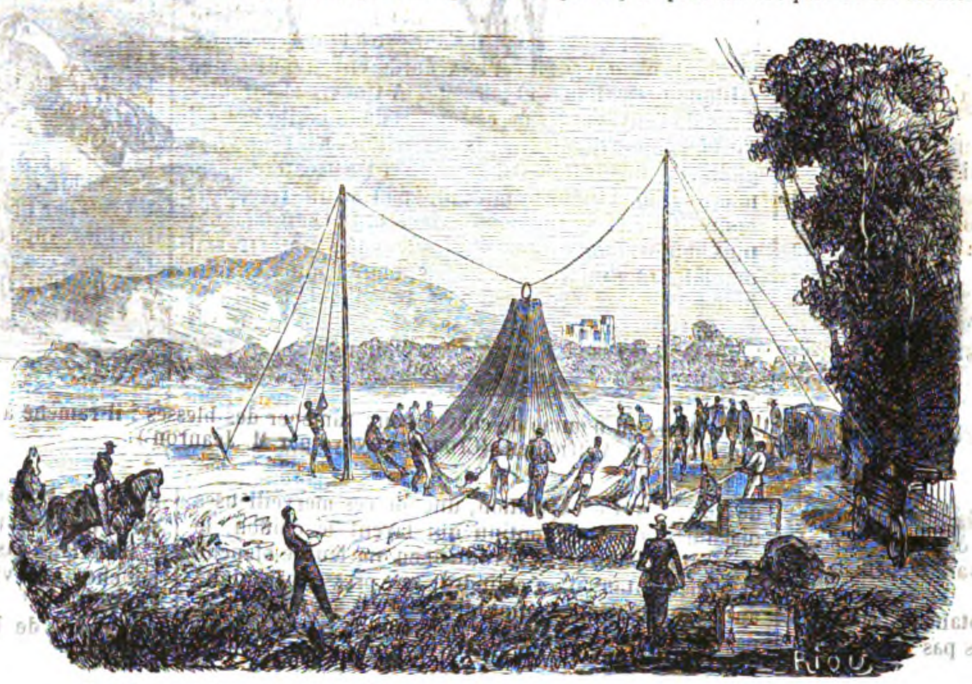
A certaines heures, la librairie devient déserte; c'est quand les tables, les divans du café Riche et du café Anglais se garnissent, et que le boulevard des Italiens prend un peu l'aspect du boulevard Beaumarchais. C'est l'heure des habitués intimes, des gens de la maison qui viennent confronter le *Nord* et l'*Indépendance*, depuis que les nouvelles de Paris pour être dégustées savamment doivent porter sur l'étiquette *retour de Bruxelles*. Ce temps de relâche n'est pas long: on est sobre dans les cafés du boulevard, depuis que l'addition est si succulente. De la Bourse, de tous les lieux où l'on cueille les primeurs politiques, on accourt à la LIBRAIRIE NOUVELLE. Les journaux du soir y sont tout faits et tout lus quand ils arrivent encore tout humides sur les bras du porteur. On les commente, on les corrige; et l'acheteur pour quinze centimes emporte son journal et bon nombre d'*errata*: Aux boursiers tout fumeux de leurs émotions, aux curieux, aux badauds qui colportent la chronique de l'asphalte succèdent les auteurs. Voilà le beau moment de la LIBRAIRIE NOUVELLE. Crétineau-Joly, ce Danton catholique et royaliste offre son large portrait à toutes les bottes des libres penseurs; Louis Ulbach arrive, flairant l'air, avec des attitudes d'abbé émancipé; Méry lance quelques fusées et s'en va; Maxime Ducamp lit de côté quelque obscur journal et porte encore sur son front le reflet du soleil de Nubie; Eugène Pelletan glisse comme une ombre, et s'échappe entouré des lueurs mystérieuses d'un mythe palingénésique. Quelle est cette trombe à crinière noire qui mâche un cigare et se couronne d'un nimbe de fumée? C'est l'auteur galant de Mme Bovary! qui le croirait! Gustave Claudin s'élance à sa poursuite après avoir griffonné sur le genou sa chronique du *Moniteur*. Tous les contrastes, toutes les renommees se coudoient, fraternisent et viennent serrer la main au maître du logis, le sympathique Bourdilliat.

La LIBRAIRIE NOUVELLE a tué mes chères illusions de



Tour de Valeggio. — Vue prise du quartier général impérial, d'après un croquis de M. Moullin.

provincial. Autrefois je ne connaissais les auteurs que par leurs livres! Hélas! combien leurs figures mentent à leurs métaphores! Ne vous semble-t-il pas que les poëtes devraient, à la place d'un chapeau de 16 francs, porter une auréole de lumière? Ne prêtons-nous pas aux romanciers des regards qui percent les murailles et lisent nos plus secrètes pensées? Ne nous représentons-nous pas les journalistes comme lançant des flammes par le bout de leurs doigts, et les critiques comme marchant précédés d'une colonne lumineuse? Est-ce qu'un philosophe devrait marcher autrement qu'en manteau grec? Est-ce que l'artiste n'a pas toujours l'œil au ciel et le crayon à la main? Hélas! il n'en est rien! Tous ces hommes payent un large tribut aux vulgarités de l'existence. Charles Monselet lui-même n'a pas d'ailes et semble sortir du séminaire! Et pour moi jadis,



Gonflement d'une mongolfière pour la reconnaissance des positions ennemies à Peschiera.

tous ces hommes voués au pant[alon] mal brossé, à la reding[ote] grimaçante, formaient le son[ge] d'une nuit d'été. Mais si le so[ir] vous voulez les écouter devant [le] comptoir de la Librairie No[u]velle, vous comprendrez po[ur]quoi le rossignol chante si bi[en] sous son vilain plumage, pou[r]qu'il le paon a des jambes tors[es,] pourquoi la nature prodigue s[ur] un point est avare sur un au[tre,] pourquoi les belles statues n'o[nt] pas d'âme, pourquoi on met l'e[au] dans le cristal de roche et le Ch[â]teau-Margot dans de vilaines bo[u]teilles, pourquoi les préci[eux] onguents sont enfermés dans [de] petits pots... et une foule [de] pourquoi qui n'en finiraient p[lus] et se devinent à la Librai[rie] Nouvelle.

Dans un prochain article, no[us] parlerons de l'imprimerie de [la] Librairie Nouvelle. C'est enco[re] là un lieu de rendez-vous po[ur] les intimes de la maison, et

Reconnaissance en mongolfière des fortifications de Peschiera (Ponti, le 5 juin 1859), d'après un croquis de M. Moullin.

…tacle qu'offre, à …tains jours, l'ate…r de la rue Breda …t fournir assuré…nt le sujet d'une …ressante étude.

JOSEPH DOUCET.

…jets d'art et d'in…ustrie horticoles …la dernière ex…osition du palais …e l'Industrie.

…l n'est pas facile …préciser les objets … de près ou de … se rattachent à …rticulture. Si, …r protéger les …ntes exotiques, il … les châssis vitrés, …serre chaude ou …pérée; il faut les …lassons pour pré…er les pêchers en …rs du givre du …in, et sauver, avec … soins intelligents, …belles pêches à ve… Les laitues pom…s, les romaines …cœur tendre, les …orées blanches et …ées, se mangent …s des jattes de … vernissées ou …s des porcelaines … Limoges, de Sè…, de Chine ou du …on. Les coffrets à …fums sont bien …és dans le voisi…e des fleurs. Le …in, la betterave, …canne à sucre, le …gbo, sont nécessai… pour composer … liqueurs; voilà …urquoi les élégan… caves en marque…e, à flacons tail… à verres de cris… de M. Maréchal.

…tabac est une feuille séchée que la régie protége, …le, pulvérise; MM. Becker et Otto ont donc exposé … porte-cigares en thuya, d'un travail d'ébénisterie …fait.

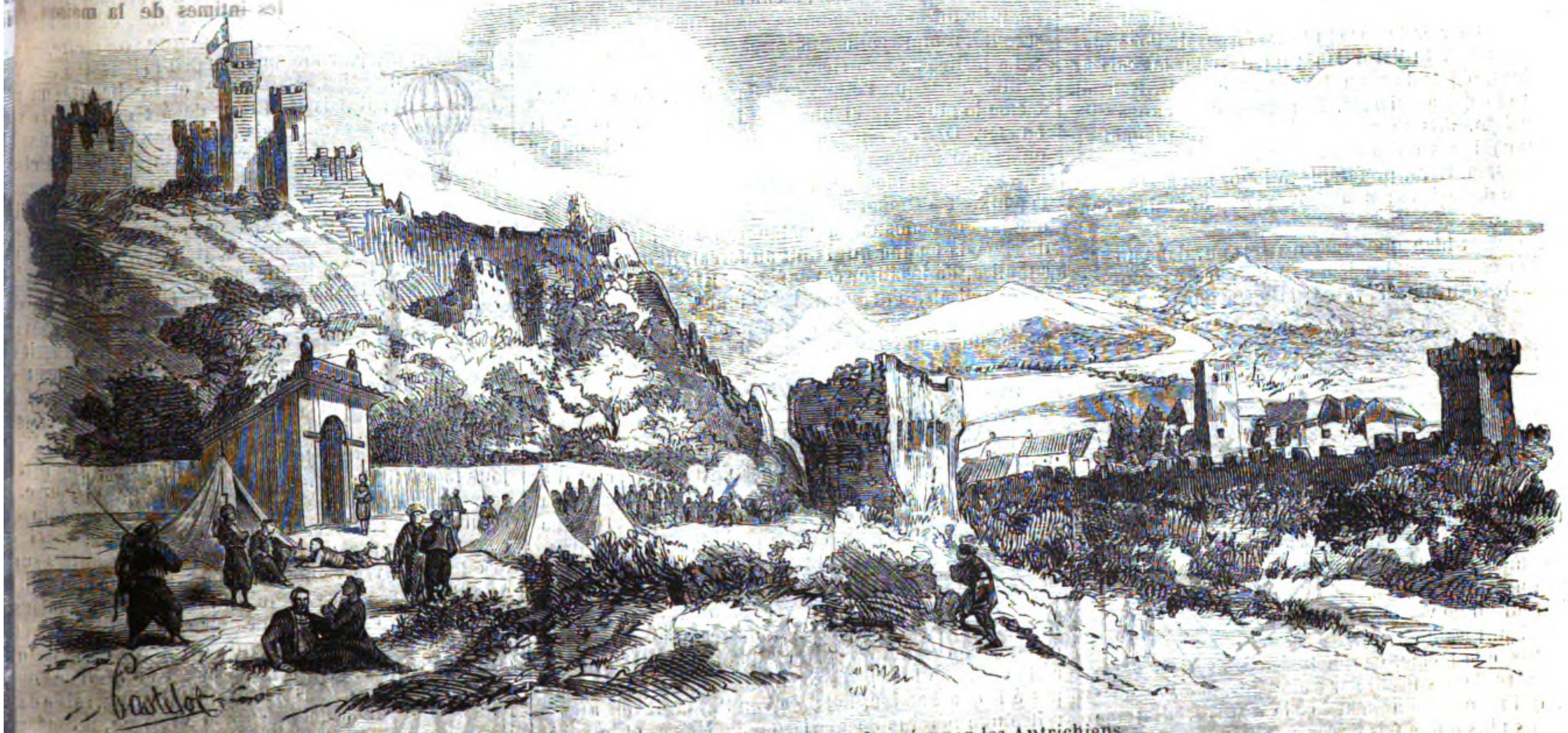
…es auteurs agricoles, horticoles, botanistes, ruraux, …priment beaucoup; nous n'eussions pas été surpris de voir, à cette exposition, une de ces merveilleuses machines à papier continu qui lavent le chiffon, le mettent en bouillie, et le roulent en une feuille blanche et séchée autour d'un cylindre; une presse mécanique aurait pu distribuer au public, notices, adresses, prospectus, guenilles une heure auparavant! Il eût été fort agréable, pour les amateurs de jardins et de style, de lire, tout frais, le prospectus modèle de l'ingénieux inventeur du florophile; il appelle la fleur « la merveille de la création. » Il se plaint que « l'intelligence humaine ait peu fait, jusqu'à ce jour, pour ces délicieuses filles de la terre. » Aussi, cet ami de la flore a-t-il inventé le vase florophile à réservoir, « qui sera l'ornement des lieux où on le mettra, par la richesse et le bon goût de sa décoration. » Ce vase à fond mobile est breveté, s. g. d. g.; il entretient la fraîcheur au pied de la fleur, il en hâte la pousse et la floraison.

Une industrie bienfaisante, qui mérite d'être encouragée, c'est la conservation des légumes à l'état frais. Avec cette invention culinaire et sanitaire, on mange une julienne dans des contrées où le chou et la carotte n'ont jamais poussé; les longs voyages ne sont plus aussi pénibles et dangereux : on retrouve la patrie à son dîner. Si notre commerce exporte des mets français dans les grandes villes du globe, croyons qu'il importera bientôt des fruits étrangers, des légumes inconnus à nos tables. Le percement de l'isthme de Suez permet d'espérer des desserts mogols, indous et siamois.

Il ne faut pas s'étonner que M. Chanton expose des potiches qui viennent de Jédo, de Nanking ou de Canton.

Bernard de Palissy, ce potier homme de génie, a

M. Pierre Bry, imprimeur, transformé en homme de corvée pour ramener des blessés : il ramène à Medole deux Français et un Autrichien. (Croquis envoyé par M. Jeanron.)



Vue prise de Valeggio. — Positions abandonnées par les Autrichiens.

fait, en son temps, des poteries très-recherchées, ornement des musées et des grandes étagères ; M. Barbizet les imite et les rappelle.

Les cache-pots, les seaux pour fleurs, les pots à tabac, les vide-poches en grès, dorés, argentés, ingénieusement façonnés, sont très-remarquables. Les porcelaines des manufactures de Mehun, Foëcy, Noirlac ont des formes variées, commodes ; elles méritent d'attirer l'attention.

La vannerie n'est pas en arrière de l'industrie horticole ; elle assouplit l'osier en paniers, en corbeilles, en chaises de jardins, en très jolies jardinières ; elle s'orne de feuillages métalliques ; elle affecte les couleurs du bronze ou du cuivre, et même la dorure ; elle joute d'élégance avec la treillagerie, la grillagerie qui, depuis plusieurs années, sont en grand progrès.

A voir les nombreuses cages d'appartements et les volières de jardins, on plaint les jolis oiseaux, qu'on punit de leur plumage et de leur chant, en les enfermant dans ces élégantes prisons. Quelques uns, étrangers à la vie des champs, au caquetage de la feuillée, y roucoulent, y babillent, y font leurs nids et vivent en famille ; d'autres y chantent à plein gosier, pour tromper leur ennui. Si ces jolis détenus s'échappent, le moindre moineau des champs en sait plus qu'eux pour éviter la griffe du chat ou la serre de la buse.

La serrurerie a perfectionné les chaises de jardins, de kiosques, les grilles de parcs, les entourages de parterres, les bancs, les berceaux, les suspensions d'où les fleurs s'échappent en guirlandes vertes, en grappes fleuries. Les promeneurs des Champs-Elysées, des avenues de Saint-Cloud et de l'Impératrice, connaissent les fabriques et les dépôts où se vendent tous ces meubles de jardins de formes si variées, d'une légèreté trompeuse et solide.

Un jour, J.-J. Rousseau vit une chèvre qui se délectait à manger un marron d'Inde, il s'en réjouit ; il se contrariait que le marronnier, ce bel arbre, donnât en abondance un fruit inutile. M. de Callias n'en nourrit pas ses chèvres ; il en fait de l'amidon : une médaille d'or l'en récompense, et c'est justice. Pour faire bouffer les jupes, il devient inutile d'employer de la fine fleur de farine ; on garde le blé pour en faire du pain : c'est double profit.

Ce qu'il faut louer, c'est le perfectionnement de notre coutellerie ; moins lourde de formes que celle anglaise, nous affirmons qu'elle l'égale, au moins en qualité : de nombreuses médailles ont récompensé M. Arnheiter, M. Marmusse, M. Garde.

Les appareils hydrauliques mériteraient une attention toute particulière : l'arrosement est le grand stimulant de la végétation. Il nous faudrait citer les noms de M. Plasse, de M. Dubux, l'un pour ses jets d'eau portatifs, l'autre pour ses pompes aérotube.

Il serait bien de parler des fleurs en cire de M. Ricci ; des cages de nouvelle invention de M. Bianchi ; cet oiselier distingué n'a pu exposer un assortiment de sa bruyante marchandise ; s'il eût pu réduire au silence ses soyeux king-charles, ses perroquets bavards, ses serins de Hollande, ses poules de Guinée, il en aurait envoyé quelques beaux échantillons.

Il ne serait pas bien de clore cet article sans louer l'élégance, la commodité, la légèreté des meubles en jonc, pour jardins et pavillons de campagne, de M. W. Gasper ; sans parler des produits des forges de Pocé, des hauts fourneaux du Val-d'Osne ; il faut noter les caisses jardinières, objets d'art en bois sculpté, de M. Gabriel Viardot et ceux aussi de M. Viardot aîné ; les appareils de chauffage, dits thermosyphons, de M. Chomette ; les bacs coniques, ou caisses rondes, pour les orangers, grenadiers, lauriers, préférables à la forme carrée pour la culture des arbres : M. P. Loyre l'explique dans son prospectus.

Nous savons bien que nous n'avons pu, dans un article trop court, rendre justice à MM. les exposants ; il nous eût fallu plus d'espace ; la place nous manque.

A. LEGROUX.

COURRIER DU PALAIS.

Que l'humanité est une pauvre chose ! Que de faiblesses, que d'incertitudes, non-seulement dans les questions d'organisation sociale et politique, mais dans ce qui devrait être immuable et absolu, dans la morale même ! Quel jugement, par exemple, voulez-vous que le philosophe, le moraliste, osent porter sur le divorce, quand ils l'ont vu accueilli ou repoussé, qualifié d'erreur ou de vérité, suivant les temps, suivant les lieux, suivant les hommes.

L'Église elle même, ce sanctuaire des vérités absolues, n'a-t-elle pas fléchi sur cette question ? Sa doctrine, qui repousse en principe le divorce, n'a-t-elle pas admis plus d'une fois des transactions et des tempéraments ? N'est-ce pas l'Église qui, par la voix de ses papes Alexandre VI, Clément IX, Pie VII, a sanctionné les divorces politiques de Louis XII, d'Henri IV et de Napoléon ? Et, après toutes ces variations des pouvoirs les plus grands et les plus respectés, ne peut on pas s'étonner avec Me Dufaure de voir nos tribunaux faire de la loi française, qui proscrit le divorce, une de ces lois d'ordre public qui s'étendent même jusqu'aux étrangers, et ne permettent pas à ceux-ci de faire reconnaître dans ce pays-ci leur état d'époux divorcés.?

Le cas vient de se produire tout récemment.

Deux jeunes gens s'étaient présentés pour faire célébrer leur mariage devant M. le maire du 10e arrondissement. Le futur était Français ; la future, — Anglaise d'origine, — avait épousé en premières noces un Hollandais ; mais cette union avait peu duré et elle avait été dissoute par l'autorité judiciaire de La Haye. L'acte de divorce était en règle. Cependant M. le maire du 10e arrondissement refusa carrément de passer outre. La jeune femme eut beau répéter qu'elle était étrangère et que son état civil était fixe par la loi de son pays, le maire, qui craignait de charger sa conscience et ses registres d'un fait de bigamie, persista dans son refus, et ma foi ! bien lui en a pris ; car le tribunal de la Seine et la Cour de Paris ont tour à tour repoussé les instances de la jeune femme. — Voilà pour cette pauvre dame une situation bien délicate. Libre à La Haye, elle est mariée en France. — Et s'il prenait, par hasard, fantaisie au mari divorcé de venir la joindre ici et de réclamer auprès d'elle tous ses droits conjugaux, est-ce que les autorités françaises lui prêteraient main-forte ? La saine logique le voudrait ainsi, et pourtant !...

La logique, vous ne savez pas où elle conduit.

Une jeune fille de vingt ans vit seule avec sa mère. Non loin d'elle habite un jeune homme d'une trentaine d'années. Sa conduite paraît régulière. Ses manières sont modestes et séduisantes. Il est orphelin et un vague intérêt semble s'attacher à sa personne. Entre lui et les deux femmes s'établissent des rapports de politesse, puis on consent à le recevoir. Peu à peu la connaissance devient de l'intimité, et lorsqu'au bout de quelques semaines, le jeune homme se hasarde à demander la main de sa jolie voisine, il trouve auprès de la mère et de la fille l'accueil le plus bienveillant.

Le mariage a lieu.

Un an se passe, et voici que la plus affreuse des révélations vient tomber comme la foudre sur la tête de la jeune femme : elle apprend que l'homme qu'elle a épousé est un forçat libéré, qu'il a été condamné à quinze ans de travaux forcés comme complice d'un assassinat commis en 1842. — Vous comprenez l'épouvante de cette jeune femme de vingt ans. — Quoi ! passer ses nuits et ses jours en tête à tête avec cet homme qui a du sang aux mains, être sa compagne fidèle, secourable, obéissante, le suivre où son bon plaisir la conduira, être obligée un jour peut-être de faire bon accueil aux anciens compagnons de chaîne de son seigneur et maître ! c'est là une situation intolérable contre laquelle se révoltent la conscience et la raison, et il est impossible qu'il n'y ait pas dans le code un article qui la fasse cesser. Justement, il est dit que *l'erreur dans la personne* est une cause de nullité de mariage. Eh bien ! cette pauvre femme s'est trompée, elle a cru épouser un honnête homme : la justice va venir à son secours, rompre ce lien désormais impossible...

La justice ne fera rien.

Elle n'est que l'esclave de la loi, et, dans l'intérêt même le plus respectable, il ne lui est pas permis de la fausser. Or, l'erreur qui, suivant la loi, peut donner ouverture à une action en nullité de mariage, c'est l'erreur sur l'identité, mais non sur la qualité de l'époux, et les magistrats, tout en gémissant, se voient obligés de repousser la malheureuse qui les implore, de river la chaîne qui l'unit au forçat, de consacrer ce supplice, de légaliser cet enfer. — Et voilà, comme je vous le disais, où conduit la logique !

Après le drame, — et j'en connais peu d'aussi terribles que celui que je viens de vous dire, — voici venir le vaudeville.

Si vous voulez un titre à celui ci, vous pouvez l'appeler le *Voleur par amour*.

La scène se passe en Hollande. Le héros s'appelle Van P... Il a vingt ans, il est beau, il est riche et il a le cœur sensible. — Un jour, dans une des rues de La Haye, il aperçoit à une fenêtre une main qui promène gracieusement un arrosoir sur une planche de tulipes. La main est blanche et potelée, le bras ne dément pas la main, la figure... la figure n'est pas de la première jeunesse, elle incline plutôt vers l'automne que vers le printemps ; mais elle a cette fleur de santé, cette fraîcheur éblouissante qui perpétue la beauté ; bref, dans cette opulente bourgeoise, qui a déjà de cinq ans dépassé la quarantaine, le jeune Van P... croit voir apparaître une héroïne de Miéris ou de Metzu, et le voilà du coup amoureux fou. — Ils sont comme cela, les Hollandais !

Le nôtre n'avait que des vues honnêtes, et, quand il eut fait un doigt de cour à sa bien-aimée, il se hasarda à la demander en mariage. Sa demande fut agréée, et le jour de la célébration était déjà fixé, quand tout à coup la future manifesta des scrupules. Elle se trouvait précisément dans la situation de la dame dont j'ai parlé plus haut. Elle avait regagné sa liberté par le divorce ; mais son ex-mari vivait encore, et, en bonne catholique qu'elle était, elle craignait fort qu'un second mariage ne compromît un tant soit peu son salut. Ces dernières considérations l'emportèrent, et, pour éviter de tomber en tentation, elle prit le parti de fuir à l'étranger. — Ah bien, oui ! à peine débarquée au Havre, elle retrouvait M. Van P... plus amoureux que jamais, qui, se jetant à ses pieds, la conjurait d'immoler de vains scrupules, et de consentir à une union si bien assortie. La belle se laissa toucher, et consentit à revenir à La Haye au bras de son fiancé. Mais à peine est-elle rentrée au logis, qu'elle sent se réveiller les tumultes de sa conscience. Elle recule encore, et elle déclare à l'amoureux Van P... qu'elle est bien résolue à ne pas contracter une nouvelle union.

Si les Hollandais sont vifs comme la poudre, ils sont tenaces comme des crampons, et rusés comme des renards. — Le jeune Van P... ne voulut pas en avoir le démenti. Il avait eu le temps d'étudier son adorée et d'observer chez elle le défaut de la cuirasse ; son siége fut bientôt fait. Un jour qu'il la savait absente, il pénètre dans sa maison, va droit à la cassette qui contient les valeurs de la belle, et qu'elle avait eu l'imprudence de laisser ouverte, y prend deux mille florins, et les remplace par un billet contenant ces mots : « Les deux mille florins sont partis avec votre fiancé pour Rotterdam, votre époux vous les rendra. » Mais comme Van P... est un honnête homme, il s'empresse, avant de partir, de déposer les valeurs chez une dame de ses amies, en lui faisant connaître le nom de celle à qui elles appartiennent.

L'incartade de Van P... eut un résultat, mais pas tout à fait celui qu'il avait prévu. La belle tenait bien à ses florins : seulement, au lieu d'essayer d'attendrir leur ravisseur, elle se contenta de le dénoncer à la police de Rotterdam. L'amoureux fut arrêté, conduit devant le tribunal de La Haye, et condamné à un an de prison. — Il faut rendre cette justice à la femme trop aimée, qu'aussitôt qu'elle avait vu l'affaire prendre une tournure menaçante, elle avait tout fait pour l'arrêter. Ce n'est qu'en appel qu'elle a vu ses efforts couronnés de succès. Elle était présente à l'audience, au milieu des parents du jeune homme ; elle a entendu, les yeux mouillés de larmes et le cœur baigné d'émotion, l'acquittement prononcé par la Cour. — Je crois que pour le coup le mariage est certain.

Puisse-t-il être heureux toujours ! Puisse Van P... ne jamais faire le compte des années qui le séparent de sa femme ! Puisse celle-ci ne jamais passer par les tristes épreuves que vient de subir cette pauvre vieille Catherine G..., de Kœnigsberg.

Elle aussi, Catherine G... avait été courtisée par un homme plus jeune qu'elle, beaucoup plus jeune. Il se nommait Hermann B... : c'était un simple commis en nouveautés. Il avait vingt-deux ans, elle en accusait soixante. Il n'avait pour fortune que son mètre, — elle possédait un patrimoine de 60,000 reichs-thalers. Van P..., lui au moins, était riche, et la beauté un peu mûre à qui il faisait sa cour devait croire à la sincérité de sa passion. Mais cette pauvre sexagénaire, comment a-t-elle pu penser un instant que les déclarations passionnées que lui adressait le jeune commis fussent autre chose qu'une indigne comédie ? Si elle a eu cette illusion, elle ne l'a pas conservée longtemps. Dès le lendemain du mariage, Hermann B... avait jeté le masque, et s'était mis à dévorer à belles dents la fortune de sa respectable femme. Il est juste de dire qu'il n'était pas seul, et qu'il avait pris pour convives deux petites créatures entre lesquelles il partageait son temps et sa bonne humeur. L'une d'elles avait des goûts de princesse et avait exigé une voiture et des grands laquais. Cependant, à contenter les caprices de ces demoiselles, les 60,000 reichs-thalers ne tardèrent pas à être diminués de moitié. La vieille dame prit un jour le parti de fermer le cordon de sa bourse. Le *jeune mari* de Kœnigsberg n'est pas aussi bénin que celui de M. Mazères. Il entra en fureur, cassa des chaises, les unes contre le parquet, les autres sur le dos de sa pauvre vieille femme, et comme elle refusait de céder, savez vous ce qu'il fit ? Il l'entraîna dans la cave au bois, l'y attacha au mur avec des cordes et ne lui donna pour nourriture que du pain et de l'eau. Il eut ainsi ce qu'il voulait, mais aussi ce qu'il ne voulait pas ; car la cour d'assises de Brandebourg, saisie de ces faits odieux par la plainte de la victime, a condamné Hermann B... à cinq ans de détention dans une maison de force.

Cette semaine a été triste pour le barreau de Paris

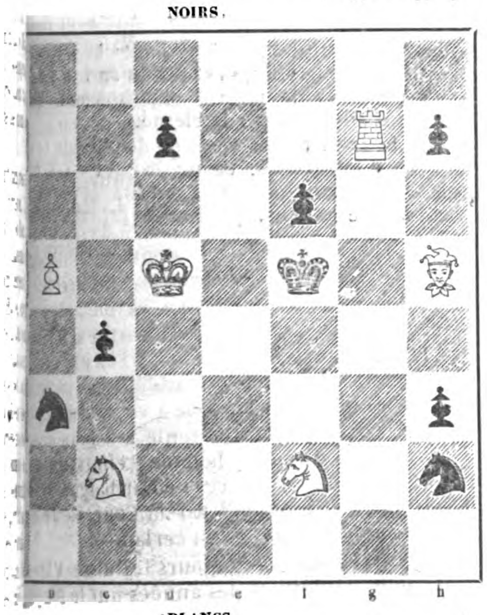
... mourir presque subitement, et encore dans la force de l'âge et du talent, un de ses membres les plus éminents, un de ses chefs, Me Landrin. Sorti du peuple, comme il se plaisait à le répéter lui-même, ... portait dans son éloquence mâle, communi... nerveuse, traversée souvent par une veine d'esprit gaulois, la marque de son origine. La renommée a ... prices, et peut-être Landrin n'a-t-il pas été classé dans l'opinion à la hauteur de son mérite. Lorsque les événements de 1848 l'eurent porté successivement à ... élevé dans la magistrature, à l'assemblée constituante et au conseil d'État, il sembla que les fonctions publiques fussent le théâtre qui convenait le mieux à son tempérament, à son caractère, à la nature de son talent; et nul doute que si les circonstances lui eussent permis d'y rester, il ne s'y fût fait une large place. La conduite énergique qu'il sut tenir en 1848 comme chef du Parquet de la Seine appartient à l'histoire. Elle lui a valu ces témoignages nombreux d'estime et de sympathie qui l'ont suivi dans sa retraite, et la manifestation s'est retrouvée autour de son cercueil. Des hommes politiques de tous les partis, Garnier-Pagès, Pereire, Berryer, s'étaient associés au deuil du barreau, et ont partagé les sentiments de douleur et de regret dont Me Plocque, bâtonnier de l'ordre, s'est fait l'éloquent interprète.

... magistrats, MM. les conseillers Pinard et Por... M. le président du tribunal de Versailles, assistaient aux obsèques de leur ancien collègue.

PETIT-JEAN.

...lème No 24, de la composition de M. Grosdemange.

NOIRS.



BLANCS.

...lancs jouent et font mat en quatre coups.

Solution du problème no 23.

BLANCS.	NOIRS.
7 — b 6	1. R d 4 — d 3
6 — e 5	2. R d 3 — e 2
5 — d 4	3. R e 2 — f 3
1 — e 2	4. R f 3 — f 4 :
2 — f 2 + mat.	

HARRWITZ.

...-DRAMATIQUE : *Rosalinde* ou *Ne jouez pas avec l'a...*, comédie en un acte, par MM. Siraudin, Lambert-Thiboust et Aurélien Scholl. — PALAIS-ROYAL : *La Fête des ...*, vaudeville en trois actes, par MM. Grangé, Lambert-Thiboust et de Najac.

...crivains forcent petit à petit les portes du théâtre. Après M. Eugène Woestyn, voici venir M. Aurélien Scholl, un des plus spirituels et des plus jeunes. Il ... ce comme il sied de commencer à vingt-cinq ans, c'est-à-dire par le caprice, par la poésie, par l'imbroglio de cape et d'épée. *Rosalinde !* et s'il y avait un nom plus gracieux, il l'aurait choisi. Après tout, il faut plus de force qu'on ne croit pour se garer des prétentions de la haute comédie et pour rester l'homme de son âge. Nous en avons à revendre de ces vilaines intrigues d'adultère et d'argent qui forment le fond du répertoire contemporain. M. Aurélien Scholl a donc été ...ment avisé en ajournant la passion et en se contentant de l'amourette; il est entré avec aisance dans l'habit brodé des causeurs dramatiques, et peut-être n'avait-il pas besoin pour cela de deux collaborateurs faisant fonction d'habilleurs. Nous supposons que M. Lambert-Thiboust l'aura aidé à passer une manche et que M. Siraudin aura donné finalement un coup de brosse à l'habit. — L'habit de Marivaux, monsieur! se sera écrié le premier. — Le frac d'Alfred de Musset! aura ajouté le second.

Soyez content, Irus, votre habit vous va bien.

Rosalinde est une nymphe de ce dix-huitième siècle qui reçut le dernier soupir de la mythologie; elle est fraîche comme Hébé et plus inconstante que Vénus. Elle a attelé à son char deux adorateurs de physionomie et de condition différentes, Maxime et Lélio, — Maxime, un petit militaire, sincèrement et mélancoliquement épris; Lélio, un acteur de la Comédie Italienne, un chenapan enté sur un bon garçon. La seule différence qu'il y ait entre eux, et elle ne manque pas d'importance, est que Lélio est l'amant favorisé et Maxime l'amant à favoriser. Un soir que Lélio doit jouer devant la cour, Rosalinde arrange un souper fin avec Maxime, un tête-à-tête nutritif et sentimental. *Mais quelqu'un troubla la fête pendant qu'on était en train*, et le rat de l'Opéra supplie le petit jeune homme de s'introduire pendant quelques minutes dans ce fameux placard qui a tant servi, depuis Charles-Quint et Faublas. L'importun n'est autre que Lélio qui revient pour cause de relâche par indisposition de la cour; il voit les apprêts du souper, et sa jalousie en murmure; pour comble de preuves, un tricorne lui crève les yeux. — A qui ce tricorne, madame? — La Rosalinde le cajole pour gagner du temps, et Lélio se laisse cajoler, lorsque Maxime, impatienté, sort de sa cachette. Il provoque le comédien; les épées brillent à la lumière des bougies. — En garde, mon petit gentilhomme ! — En garde, mon grand histrion !

Le combat, à peine commencé, est aussitôt suspendu sur une réflexion assez logique de Lélio : — Ou je tuerai ce jouvenceau, ou ce jouvenceau me tuera; si je le tue, j'aurai maille à partir avec le lieutenant de police; s'il me tue, je demeure passablement contrarié; parlementons. Alors il propose à Maxime de faire le mort, à l'instar des oiseaux dressés, et cela dans le but d'éprouver l amour de Rosalinde. Maxime y consent; la danseuse, en apercevant le petit gentilhomme étendu sur un canapé, au lieu de meurtrir ses bras et de dénouer ses cheveux, sourit à Lélio; peu s'en faut même qu'elle ne l'invite à achever le souper. Ce stratagème a pour résultat de guérir les deux rivaux, qui s'en vont bras dessus bras dessous au cabaret le plus voisin.

Il fallait de l'esprit, beaucoup d'esprit et encore de l'esprit pour faire passer les spectateurs par-dessus la puérilité de cette action. Les trois auteurs ont donné la bonne mesure. *Rosalinde* a un parfum littéraire qui s'exhale dès la première scène, et qui ne peut manquer de monter à la tête de certains faiseurs. C'est Mlle Marquet, la grande, la blonde, la belle et la mignarde, qui joue la danseuse. C'est M. Dupuis qui représente Lélio. C'est M. Berton fils qui fait le comte ou marquis Maxime de Chastenay. Autant d'acteurs que d'auteurs.

La Fête des Loups, au Palais-Royal, c'est *le Mari à la campagne* avec un faux nez, égaré dans le bal d'Asnières, un soir que le masque est de rigueur. Il y rencontre sa femme, également masquée, et il lui conte fleurette, autant que la chaleur le permet. Trois actes de quiproquos, c'est bien long, même avec M. Ravel et Mme Thierret. Il convient néanmoins de louer de leur audace les directeurs, et surtout les auteurs, qui exposent des pièces nouvelles aux feux de la rampe par les trente-quatre degrés qui nous embrasent. C'est à qui ne sera pas joué dans cette saison brillante et maudite. Autant les sollicitations sont pressantes en hiver, autant elles se font rares en été; vieux et jeunes vaudevillistes se sauvent devant les portes ouvertes, comme le public devant le rideau levé.

La mode, ou plutôt la température, est donc forcément aux reprises. On reprend au Vaudeville *les Filles de Marbre*, une des pièces qui ont établi la réputation de MM. Lambert Thiboust et Barrière. On reprend à la Gaîté *Madeleine* ou *l'Abîme de Pessac*, un mélodrame des temps sensibles où éclatent des phrases de cette force : « On marche vite quand c'est le cœur qui fait aller les jambes! » *Madeleine* est le triomphe de M. Charles Pérey, un comique qui a des larmes dans la voix, le Colbrun de jadis. L'héroïne est représentée par Mme Marie Daubrun, l'ancienne belle aux cheveux d'or.

Le plus sage des théâtres est certainement l'Odéon, malgré toutes les plaisanteries qu'on a dirigées contre lui : il ferme ses portes dès qu'il fait chaud et il ne les rouvre qu'aux premières brises. On répand le bruit qu'il représentera, dans le mois de septembre, une *Madame Bovary*, extraite toute vive et toute adultère du roman de M. Gustave Flaubert; cela se peut, mais nous préférons en douter. *Madame Bovary* est une œuvre où manquent la plupart des éléments exigés à juste titre par le théâtre; il faudrait que les auteurs de la pièce cherchassent en dehors du livre, et nous n'avons pas besoin d'insister sur les périls d'un semblable système : tout est analyse, détail d'intérieur, paysages et portraits, chez M. Flaubert; un voyage à Rouen, une distribution de prix par un comice agricole, des billets à payer ou à renouveler, voilà pour les événements culminants, pour la *charpente*, dirons-nous. Cela est insuffisant au point de vue dramatique. On a essayé, il y a quelques années, un pareil travail sur *le Lys dans la Vallée*, de Balzac; l'insuccès a prouvé l'impossibilité de la tâche.

CHARLES MONSELET.

CHRONIQUE MUSICALE.

BOUFFES-PARISIENS : *Les Vivandières de la grande armée*, opérette de MM. Deforges et Jaime fils, musique de M. J. Offenbach. — Nouvelles.

De tout temps il s'est trouvé, pour fabriquer des pièces de circonstance, des gens d'un dévouement littéraire qui va jusqu'à l'oubli même de toute littérature. Il importe bien, ma foi, quand une grande idée circule dans l'air, quand tous les esprits sont atteints de la fièvre de la curiosité, quand tous les yeux sont tournés vers les horizons du *Moniteur*, épiant l'apparition de quelque grand événement il importe bien alors, dis-je, qu'une action dramatique, sagement étudiée, nous vienne émerveiller par la savante mise en scène des passions et la logique des situations qu'elle fait naître. A quoi bon, je vous prie, s'épuiser à chercher la rime opulente? A-t-on le temps d'arrondir ses périodes et de pourlécher sa phrase, quand le costumier qui vous attend est là, ciseaux en main, prêt à découper des kilomètres de drap garance? La prose manque-t-elle de bon sens? le vers est-il boiteux? qu'importe; tout cela est de mise dans l'occurrence. Et puis le public oserait-il siffler?... l'intention des auteurs est si bonne! si bien marquée au coin du patriotisme!

Donc : foin d'Aristote ! foin de « sa docte cabale! » plus de classiques, plus de romantiques! l'art fait trêve, et le métier qui usurpe sa place triomphe sur toute la ligne.

C'est ainsi qu'il est procédé à la confection des pièces de circonstance. En général, toutes réussissent, toutes sont acceptées comme des vignettes vivantes qui viennent compléter les récits des journaux. La foule applaudit à outrance, et, pendant ce temps là, quelques amateurs, au goût plus délicat, méditent dans leur coin sur l'abus des licences en matière d'art.

Le fait est que souvent, en de pareilles circonstances, les lois du bon sens ont été outrageusement violées, et que, quand le drame simulé à voulu représenter le drame réel, il en a diminué le prestige à force de gaucherie et de faux enthousiasme. Plus d'esprit, quelque peu d'invention et de style, ne gâteraient rien à l'affaire.

Les spécialistes du genre, qui constituent une classe à part dans la grande famille des auteurs dramatiques, se distinguent par la facilité supérieure avec laquelle ils savent spéculer sur l'événement du jour, et à orner de ses couleurs les pages hâtives qu'ils font métier d'improviser en une nuit. Gens bien avisés, vous les voyez profiter du facile et trop juste enthousiasme que sollicitent les idées de patrie, de drapeau, d'honneur, de victoire, et faire éclater, comme ils font, cette pompeuse artillerie de mots dont ils compromettent souvent le sens héroïque.

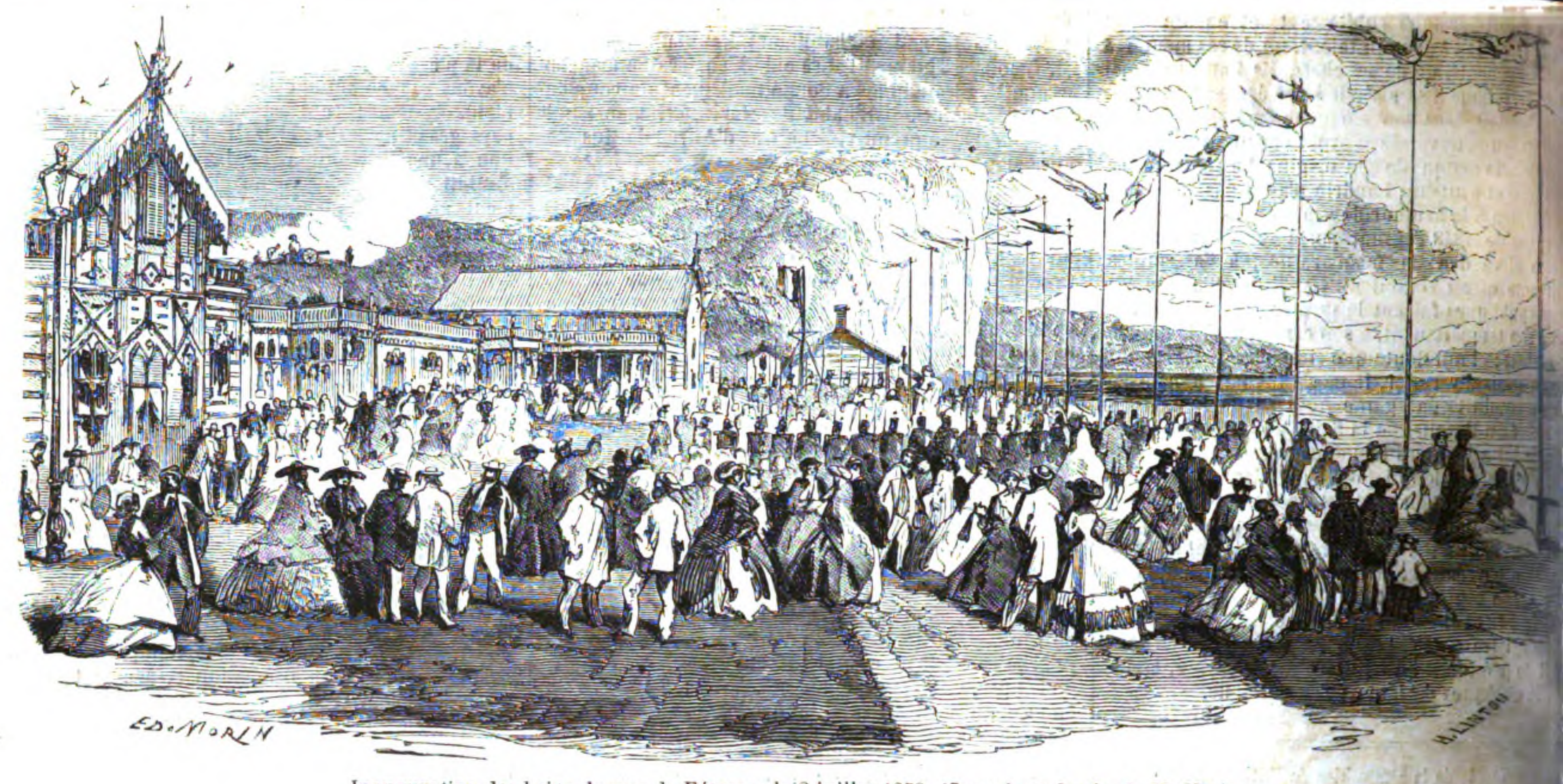
Il faut pourtant leur rendre cette justice qu'ils sont passés maîtres en l'art de composer les tableaux vivants, de grouper leurs héros de façon que le manteau rouge de celui-ci ressorte sur la veste bleue de celui-là.

Tout pour l'œil ! telle est la devise de ces *littérateurs*, dont bon nombre étaient nés avec le génie du panorama, et qui, si on les y encourageait un peu, montreraient la lanterne-magique avec succès.

L'opérette d'à-propos qu'on vient de donner aux Bouffes-Parisiens, emprunte tout son charme à l'élégance des costumes de vivandières dont M. Offenbach a habillé son personnel féminin. Les cantinières des zouaves s'y donnent la main avec celles des bersaglieri, et ce colloque de turbans et de chapeaux emplumés, qui coiffent les minois que vous savez, est, pour l'œil, d'un effet satisfaisant. On a trouvé moyen aussi de faire pleuvoir, par les fenêtres d'un pensionnat de jeunes demoiselles, toute une escouade de zouaves, qui prennent d'assaut la maison sur l'air si populaire :

As-tu vu la casquette
La casquette?
As-tu vu la casquette
Au père Bugeaud?

Cette scène a été bissée. Mais en somme, il y a beaucoup de décousu dans ce livret de circonstance, et ce péché n'est pardonnable qu'en raison du peu de temps



Inauguration des bains de mer de Fécamp, le 2 juillet 1859. (Croquis et dessin de M. Morin.)

que s'est donné l'administration pour équiper ses *Vivandières de la grande armée.*

M. Bache n'a pas encore cette fois-ci un rôle à la taille de son talent. Pourtant M. Offenbach lui a donné à chanter une romance plaintive qui rappelle un peu les ariettes de Nicolo et qui en somme est élégante et bien sentie. On a encore remarqué des couplets comiques que dit aussi M. Bache et dont les chœurs accompagnent le refrain; enfin une prière qui termine la cantate finale.

L'administration (et c'est là une attention délicate) n'a pas voulu asphyxier le public par l'odeur de la poudre. Aux Bouffes-Parisiens, une grosse caisse placée dans la coulisse suffit à simuler le tonnerre d'une artillerie lointaine... et inodore.

— Voici le résultat du concours de composition musicale, ouvert annuellement par le gouvernement, et jugé par l'Institut :

1er *Prix* — M. Guiraud; — 2e *Prix* M. Dubois; — *Mentions honorables* — MM. Deslandres et Paladilhe.

— M. Michot, qui a chanté au Théâtre-Lyrique les trois chefs-d'œuvre de Weber, vient d'être engagé par l'administration de l'Opéra. Il doit, dit-on, débuter dans le rôle de Fernand de *la Favorite.*

— Mme Rosati quittera Paris le 1er septembre pour se rendre à Saint-Pétersbourg, où elle doit jouer *Jovita,* et créer un grand rôle nouveau, tout exprès écrit pour elle.

— A l'Opéra-Comique, il est question de reprendre *le Caïd,* pour les débuts de la jeune sœur de Mlle Bélia. Mais voilà M. Faure qui prend son congé; qui donc alors chanterait le rôle du tambour-major?

— M. Georges Kastner, auteur des *Voix des Paris,* d'un *Essai sur les chansons militaires françaises* et de plusieurs autres ouvrages sur la musique, vient d'être élu membre libre de l'Académie des beaux-arts, en remplacement de M. Turpin de Crissé.

ALBERT DE LASALLE.

Attaque de l'établissement des missionnaires français à Bali par les Malgaches. — Ils sont repoussés par l'équipage de la corvette *la Cordelière.*

L'établissement des bains de mer de Fécamp, que S. A. I. Mgr le prince Jérôme Napoléon a daigné prendre sous son patronage a fait son inauguration samedi dernier. Rien n'avait été négligé pour rendre cette cérémonie digne du prince et des invités que l'administration avait conviés à cette fête. Un train spécial, conduit par un inspecteur de la compagnie de l'Ouest, a emmené tous les invités de Paris. Le prince Jérôme, retenu à Paris, avait délégué, pour le représenter, M. le baron de Plancy, qui est arrivé à Fécamp accompagné des représentants de la presse parisienne, à quatre heures moins quelques minutes.

Le cortége auquel s'étaient joints le sous-pré[fet,] les autorités de la ville, s'est rendu au bruit d[es salves] d'artillerie dans le nouvel établissement, qui [a été] béni solennellement par le clergé.

A six heures, un banquet de deux cents couv[erts a] réuni tous les invités, et un bal qui s'est prol[ongé] jusqu'à une heure du matin, ont inauguré cet éta[blis]sement auquel on peut prédire un brillant succès.

MAC VERNOLL.

RÉBUS.

EXPLICATION DU DERNIER RÉBUS :
On sent ses torts, mais on ne veut les avou[er.]

Paris.—Imp. de la LIBRAIRIE NOUVELLE. A. Bourdilliat, 15, rue B[...]

LE MONDE ILLUSTRÉ

JOURNAL HEBDOMADAIRE.

ABONNEMENTS POUR PARIS ET LES DÉPARTEMENTS:
21 francs; — Six mois, 11 francs; — Trois mois, 6 francs.
Le numéro, 35 c. à Paris; 40 c. dans les dé[...]tements.
[...]méro demandé quatre semaines après son ap[...] sera vendu 40 c.
[...]olume semestriel: 11 fr. broché; — 16 fr. relié et [...] sur tranche.

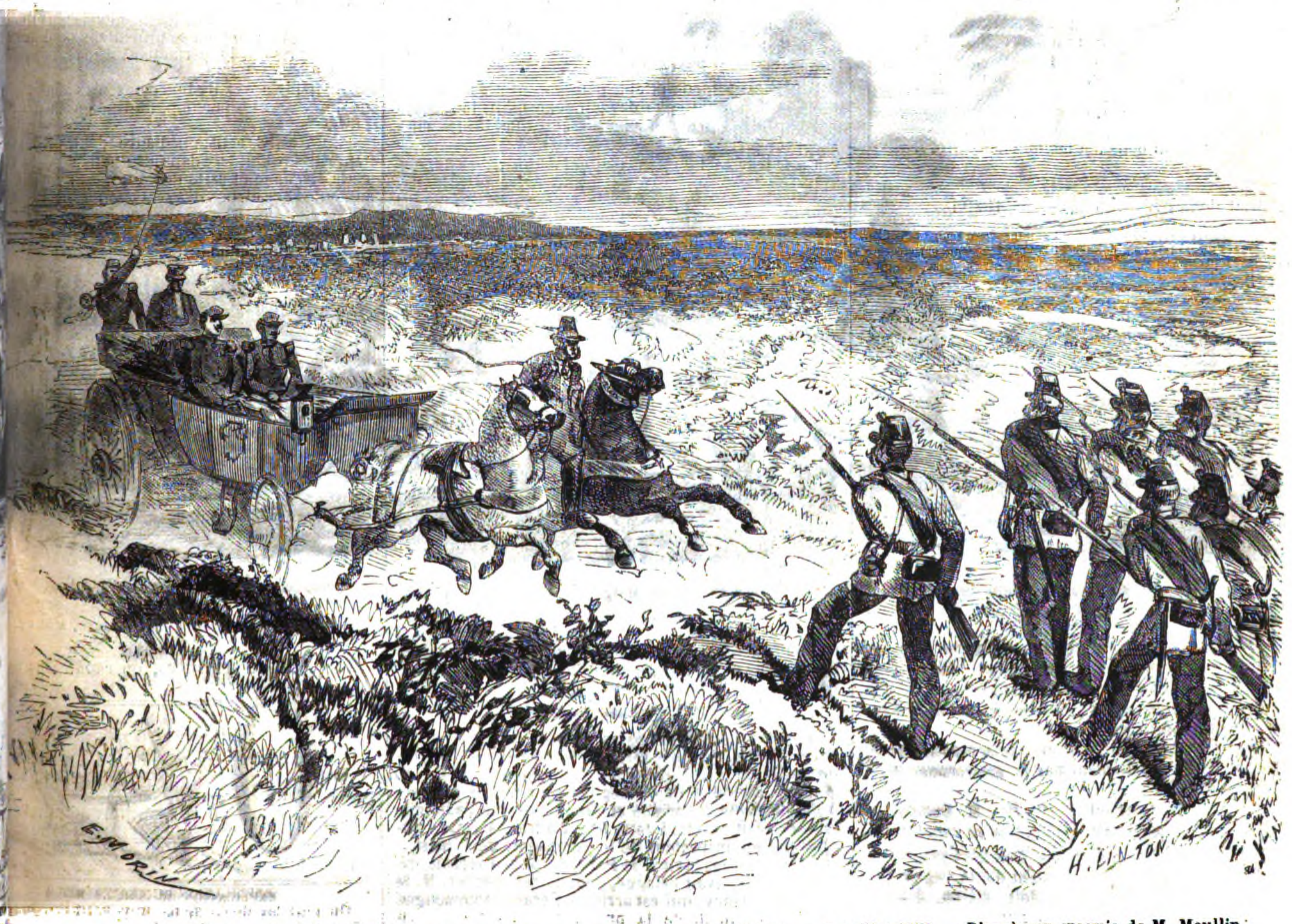
3me Année, N° 119. — 23 Juillet 1859.

Bureau d'abonnement et de vente: 15, boulevard des Italiens, à la Librairie Nouvelle.
Direction et Administration: 15, rue Breda.

Toute réclamation, toute demande de changement d'adresse doit être accompagnée d'une bande imprimée et adressée à l'Administration, 15, rue Breda.

Toute demande d'abonnement non accompagnée d'un bon sur Paris ou sur la poste, toute demande de numéro à laquelle ne sera pas joint le montant en timbres poste, sera considérée comme non avenue.

SOMMAIRE :



Le général Fleury, chargé de la lettre relative à l'armistice, arrive aux avant-postes autrichiens, — 8 juillet 1859. — D'après un croquis de M. Moullin.

COURRIER DE PARIS.

A la suite de plusieurs publications de *cartes de visite* et *adresses* bizarres, prétentieuses, sincères ou originales, faites dans ces colonnes, bon nombre de nos lecteurs ont bien voulu nous communiquer les éléments d'une collection de curiosités analogues, comprenant des prospectus, des annonces, des circulaires où le charlatanisme, la naïveté, la sottise ou la démence signalent leurs excentricités. Pour varier l'allure de nos *Courriers*,— en cette saison où Paris est partout... excepté à Paris, — nous ferons un premier emprunt à cette archive, que nous devons à l'obligeance de nos amis inconnus. Les pièces se suivront sans ordre et telles que le hasard nous les mettra sous la main. Parfois nous y joindrons les lettres d'envoi, dans le but d'ajouter à l'intérêt de curiosité qui doit naître de l'ensemble.

Au mois d'avril dernier, on lisait dans le *Journal des Pyrénées orientales* l'avis suivant :

Le Pardon de Ploërmel.

Pendant qu'une grande partie de la population parisienne, toujours égoïste du nouveau, applaudissait avec une exaltation frénétique le chef-d'œuvre de Meyerbeer, dans le retour de Dinorah arrachée aux flots par Hoël, son fiancé, un choriste, un garçon boucher, nommé Corentin, à ce que disent les uns, mais que n'affirment point les autres, aurait adroitement disparu avec la chèvre ; on devine le sort de l'artiste quadrupède.

Informés de cet étrange événement, nous avons donné l'ordre à une maison de Paris de faire acquisition de la peau pour en fabriquer des chaussures d'été.

Nous nous empressons d'informer le public que ces CHARMANTES chaussures sont en notre pouvoir et à sa disposition.

Seul dépositaire des chaussures a vis.

MAISON GÉLIS

Rue Notre-Dame, n° 5 bis, à Perpignan.

Autre annonce du même aux mêmes :

OUVERTURE DE LA SAISON D'ÉTÉ

Belles dames, venez, lorgnez mon arsenal
De brodequins mignons qui ne font aucun mal ;
Accourez au quartier Notre-Dame, 5 bis,
Demandez : maison Franc, le magasin Gélis ;
Là vous pourrez choisir, sur tout ce que la mode
Produit de plus nouveau, de gentil, de commode.
Élégance et fraîcheur, agréable tournure,
On voit tout réuni dans ma bonne chaussure.

Extrait de la *Presse* du 24 février 1859 :

UN FRANÇAIS 36 ans, voulant assurer le sort de sa famille, demande 25,000 francs comptant pour cinq années de son existence. (Garantie hypothécaire.) Ecrire *franco*, poste restante, à M. D..., à Paris.

Un marchand de la rue Sainte-Catherine, à Marseille, place à ses vitrines l'enseigne étourdissante que voici :

BALEINES EN FER
POUR JUPONS EMPESÉS DITS CRINOLINES
Brevetés s. g. d. g.

« Des baleines *en fer* pour jupons *empesés* dits *crinolines*, *brevetés* : quoi breveté ? qui breveté ?

» Les lectrices, — dit notre correspondant, — demandent une mèche de cheveux de cet inventeur ! »

On lit sur la porte d'une maison, route de Bayonne :

A VANDRE UN QUVE ET ÇON PRÉÇEOIR PLU UN VACHE PLAINES DE CI MOI.

« Est-ce le *quve* et le *vache*, disait un Bavarois de nos amis, qui sont pleines ? »

Ceci est une carte-adresse :

CHANGEMENT DE DOMICILE

B. FESSARD

Naturaliste, Modeleur en cire.

FAIT DES ENFANTS JÉSUS, SAINTS, ETC.

Yeux en émail.

Rue du Temple, n° 20, près de l'Hôtel de Ville, ci-devant rue Quincampoix, 2 et 4.

PARIS.

Autre d° d° :

(ÉPÉE) **LARRIBEAU** (CANNE)

Professeur depuis 40 ans, Marin pendant 20 ans,

Présent au combat naval de Trafalgar (21 octobre 1805), et l'un des derniers survivants des naufragés de la Méduse

PASSAGE VERDEAU, 13 bis,

A PARIS

Une très grande quantité d'industriels cherchent, comme on sait, à saisir la fortune *par les cheveux*. Aussi trouve-t-on en abondance les enseignes, prospectus et circulaires des perruquiers, parfumeurs, chimistes ou inventeurs quelconques, préconisant les eaux, huiles, décoctions, mixtions ou ingrédients variés qu'ils s'efforcent de jeter à la tête des passants. Voici quelques pièces de cette trop prolixe spécialité.

Celle-ci est une sorte d'enseigne qui figure sur la boutique d'un parfumeur de la rue Thiars, à Marseille.

MAISON SPÉCIALE POUR LES SOINS DES CHEVEUX.

« Lavage de têtes, moyen infaillible pour arrêter la chute des cheveux, et pour faciliter à repousser tous ceux dont on a perdu par l'infection de la transpiration qui ressort de notre cuir chevelu, dont beaucoup de personnes en sont atteintes. Ainsi, veuillez croire avec moi que la saleté qui est pétrifiée sur nos têtes est la seule base de la perte de nos cheveux. Ainsi, Mme Mathieu ayant acquis un lavage fait par le moyen d'une eau, dont elle a composé elle-même, la seule dans Marseille ayant acquis une grande agilité par une longue pratique, car vous êtes lavées, séchées, coiffées en trois quarts d'heure, une heure le plus, lorsque la chevelure en est conséquente ; opération faite sans inconvénient et sans indisposition ; au contraire, on ressent une douce chaleur et une grande légèreté que produit la grande propreté de ce lavage, vous laissant aux cheveux une grande souplesse et un beau brillant qui imite l'or et la soie. Ainsi, mesdames, j'ose espérer que vous vous empresserez de mettre en profit un moyen si sage et si naturel pour conserver la durée de vos cheveux, objet si précieux, car on en reconnaît la privation que lorsqu'on a eu le malheur de les avoir perdus.

» Mme MATHIEU FECIT.

» M. BOUCHÉ PINXIT. »

Autre industrielle qui se jette à la tête des gens :

MADAME CATUTELLE

Rue Neuve-des-Petits-Champs et passage Vivienne.

Premiers salons épilatoires de Paris pour enlever les cheveux blancs.

Seul moyen incontestable pour garantir la chevelure dans sa nature et la garder longtemps sans le secours des teintures plus ou moins désagréables à les employer.

On se rend chez les personnes qui désirent être faites chez elles.

Encore la même spécialité. Imaginons-nous être chez Nicolet !

ÉLIXIR CRINOPHILE

Eau sérieusement efficace pour prévenir et réparer la chute des cheveux, inventée par

Arband, pharmacien et **Daumas**, coiffeur à Toulon (Var).

Approuvée par plusieurs docteurs en médecine.

S'il est quelque chose de pire que les misères qui affligent l'humanité, c'est le charlatanisme qui les aggrave. Aussi nous garderons-nous bien d'entretenir le public de contes pareils à tous ceux à l'aide desquels on cherche à rehausser le mérite d'une foule d'inventions peu dignes par elles-mêmes d'attirer son attention. Le temps et l'insuccès ont fait justice des prodiges de la chimie, des pommades où l'on fait remplir par le lion un rôle de comparse, et de ces promesses qui auraient fait de la calvitie un moyen d'arriver à la fortune si elles étaient sérieuses ; encore moins nous plairait-il de recourir à des banalités telles que la démonstration de tous les avantages d'une belle chevelure. Qui donc les méconnaît ? Qui hésiterait à ce sujet ? Faudrait-il, à l'aide d'une érudition facile, dire ici le rôle important qu'a joué la crinologie dans l'histoire des peuples, invoquer le souvenir de Samson, de Bérénice, ou les coutumes franques d'après lesquelles la privation de la barbe et des cheveux était le comble de l'infamie ? Et qu'on n'oppose pas l'exemple d'Absalon pour prouver les inconvénients d'une chevelure luxuriante, si jamais quelque chauve voulait, à l'imitation de certain renard, soutenir un pareil paradoxe. Absalon n'était-il pas un fils rebelle ? Qu'importe donc que ses cheveux aient fait sa perte ? N'est-ce pas au contraire un nouveau service qu'on doit à cet ornement précieux de la tête que d'avoir procuré la punition d'un si grand coupable ?

Quant à nous, dussions-nous avoir contre nous tous les malfaiteurs et l'occasion elle-même, cette déesse qu'il est si difficile de saisir, même par les cheveux, nous ne persisterions pas moins dans nos efforts contre une incommodité qui est souvent un fléau, nous voulons dire la calvitie. Certes, pour en démontrer les inconvénients, il n'est pas nécessaire de demander à la science médicale la démonstration de l'utilité d'une chevelure fournie, ni d'emprunter aux chantres des grâces les hymnes qu'ils ont consacrés à ce puissant attrait de la beauté.

Plus simples, plus modestes et plus vrais, nous nous contentons de dire : « L'essai a été couronné de succès ; ce qui semblait jusqu'à ce jour impossible, se réalise d'une manière infaillible ; » pourquoi cela ?... Parce que nous n'avons pas poursuivi un but chimérique ; nous ne prétendons pas semer des cheveux, refaire la nature, mais bien lui venir en aide avec l'art.

SE DÉFIER DE LA CONTREFAÇON !

On contrefait le MAL, à plus forte raison le BIEN.

Ceci est une enseigne ;

Au n° 31 de la rue Lamartine, on lit en lettres dorées sur un écusson de tôle :

ÉCRIVAIN PUBLIC

TENU PAR UNE DAME, AU PREMIER.

On lisait récemment dans la *Gazette de Fran*[ce] :

« On a très-grand tort de se laisser aller à des négligences de costume.

» Le corps humain est le modèle le plus parfait des bonnes proportions.

» L'art du statuaire consiste à mettre cette vérité en évidence.

» L'art du tailleur doit tendre au même résultat.

» X*** est le seul tailleur qui soit parvenu à s'élever jusqu'à l'art du sculpteur. Cependant, satisfait de ce qu'il est, il n'aspire pas, malgré ses aptitudes d'artiste, à s'élever au dessus de sa position.

» Toutes ces idées sur la loi des proportions du corps humain ont été développées dans un précédent article.

» Nous ne croyons utile de les rappeler, car l'homme bien proportionné au moral veut aussi paraître tel au physique. »

Ce qui suit vient de Toulon :

CARNAVAL 1859

Bals et soirées dansantes.

La première condition pour le bien-être et l'aisance du danseur et de l'homme du monde qui se produit dans la société, est de pouvoir se présenter dans des conditions hygiéniques qui lui permettent de passer agréablement son temps.

Or, il n'y a pas de tourment plus affreux que celui qu'éprouvent les personnes qui négligent la toilette des *pieds*.

M. SANCHE, artiste pédicure, peut, par ses soins intelligents, rendre un danseur infatigable, et lui donner cette élasticité et cette grâce qui est incompatible avec la souffrance atroce des *cors aux pieds*.

Et ceci de Marseille :

NOUVEAU **MARLEIX**

Fabricant de Cols, 8 fois breveté.

Rue d'Algérie, 17 et 15, au 3e (provisoirement), ... sier-collier, 8, rue Lafont.

COLS SYMBOLIQUES, ou le langage des fleurs appliqué aux cols, exprimant les sentiments de la personne qui l'offre ; de l'épouse à l'époux, de la fille à s... de l'amie à l'ami, etc.

(Inventeur du col à ressort, du flexilocon, de la cravate prête, etc.)

NOUVELLE INVENTION. Faux-cols fixés au col ... l'autre se mettant ensemble. — *Cols Sainte-...*

Cols sur commande, anciens, nouveaux, sans ...

Et ceci de Nancy :

C. B...EAU

Spécialité de toutes espèces d'articles de bazar, articles ... de caoutchouc.

Paris est-il une matière, ou *caoutchouc* ... pays ?

Et ceci vient de Prusse :

Une *famille très-recommandable* d'Aix-la-Chapelle désire faire un *échange d'une fille de* 12 *à* 13 ... une *fille* ou un *garçon* du même âge.

S'adresser chez PONTY, au pont d'Ensival.

Et ceci de Jersey :

MONSIEUR CROUZIÈRES

EX-MÉDECIN VÉTÉRINAIRE DE L'AR...

(Établi depuis plusieurs années à Jersey)

A l'honneur d'informer sa nombreuse clien...

...lic, qu'il a toujours son domicile Colomberie-street, ... à côté de MM. Durell, boulangers.

... Ne pas confondre le ci-dessus Crouzières, ex-... vétérinaire de l'armée, avec M. Henry Crou-..., de l'école dite de Lyon, arrivé depuis peu de jours ... l'île.

... réponse :

HABITANTS

LISEZ CES QUELQUES LIGNES

... vient d'arriver parmi nous un médecin-vétérinaire ..., diplômé de l'Ecole de Lyon, M. HENRY ...ZIER. — Dans le dernier numéro de la *Chronique*, ... avons vu avec plaisir que l'ancien Crouzières, se ... réfugié politique, recommandait à sa nombreuse ... de ne pas confondre son nom avec celui de Henry Crouzier, nouvellement arrivé. — Cette re-...mandation n'était pas utile, car ces deux concur-... sont si bien distingués l'un de l'autre, qu'il est ...ssible de s'y méprendre.

Henry Crouzier, dernier arrivé, est vêtu d'habits ... d'hiver; *l'autre porte une casaque à poil, cos-... qui convient parfaitement à la nature de son maître.* ... n'avions l'honneur de connaître que de réputa-... ce dernier, M. Crouzier, mais nous l'avons vu; ... lui avons parlé et il nous a librement communi-... des titres qui établissent ses capacités et ses droits ... confiance publique.

... son confrère, médecin-vétérinaire des armées ... il ne dit pas de quelle armée), en fasse autant; ... justifie en outre son identité et sa position civile ... produisant ses titres de naissance, de mariage, et ... serons satisfaits. Un homme d'honneur ne doit ... balancer à remplir d'aussi simples exigences.

... HENRY CROUZIER, ne confondez pas, lecteurs, ... longuement entretenus de sa profession, et au-... que nous sommes à même d'en juger, il nous a ... parfaitement comprendre toute l'importance des ... qu'il est appelé à remplir envers la société, les ... de la science et les ennemis jurés du *charlatanisme*.

JAMES BIGLEY.

... ceci nous arrive d'Amérique, comme un oncle :

L'*Oregon Sentinel*, de Jacksonville, du 12 février, ...ient le curieux avis suivant :

— Nous avons besoin d'argent, de beurre, de graisse, ... pommes de terre, d'oignons, de farine, de poules, de ...; oui, nous avons les mêmes besoins que chacun. ... qui doivent à notre journal ou qui veulent s'y ...ner, peuvent nous payer avec l'un des articles ci-... nommés. Apportez les! apportez! car si nous ...illons, nous avons le droit de manger. »

... lit, dit l'*Abeille cauchoise*, cette enseigne drô-... au-dessus de la boutique du barbier d'une ...mune voisine, lequel tient en même temps un pe-...staurant :

Toussaint, perruquier,
donne à boire et à manger;
potage à toute heure
avec de la légume;
on coupe les cheveux par-dessus.

...ici qui provient du Nord. C'est une libre cor-...ndance conjugale par voie des *Petites-Affiches* :

... préviens le public que je ne reconnais pas les ... contractées par Mme Bornaire, ma femme, et ... personnes qui lui accorderaient crédit le fe-... à leurs risques et périls.

...alais, 3 mars 1859.

» BORNAIRE. »

... dame Victoire Tisserand, femme Bornaire, ...nt le public que les marchands n'ont rien à faire ... la défense de son mari de lui faire crédit. Grâce ..., après avoir élevé six enfants, elle ne doit rien ... personne et paie exactement, *elle-même*, ce qu'elle ...e.

De son côté, elle engage MM. les débitants et ca-...tiers à ne pas faire crédit au sieur Louis Bornaire, ... mari, attendu qu'ils courraient grand risque de ne ... être payés.

...alais, 13 mars 1859.

» Fme Bornaire. »

...ins nous envoie, non pas des biscuits, mais ... chose de plus drôle. C'est une adresse oblon-... sur papier bleu, qui ajoute un mot curieux à la ... langue française :

PLACE ROYALE

PETITJEAN-BERTRAND

Breveté Pain-d'Épicier de l'Empereur.

A REIMS.

Voici qui dépasse le vraisemblable. La pièce originale est livrée aux compositeurs :

AU SERVICE DES MALADES

M. Daval, docteur en médecine, en chirurgie, et accoucheur au Tillot, se *rend* et se *trouve*, tous les vendredis, de 11 à 3 heures, au service des malades, à Corravillers, chez M. Gavoille (Xavier), aubergiste. Passant, *aller* et *retour*, par Rupts.

M. Daval donne des consultations chez lui, tous les jours, à toute heure; ses jours de tournées, les mardis et vendredis, jusqu'à 8 heures du matin. — Par consultation, vu les frais de déplacement, 1 fr. 50 c. à 2 fr. 50 c., et pour les indigents connus, gratis. Pour les médicaments, pour la huitaine, dans les maladies ordinaires, 3 fr 50 c., rarement de plus. Les visites, voyages, opérations et soins particuliers, se rétribuent au plus juste, selon les distances et les circonstances plus ou moins pénibles et difficiles, etc. *Il prend des abonnements à l'année.*

Avis. La médecine guérit les maladies prises à temps et traitées convenablement selon leur nature par le médecin expérimenté et le malade raisonnable; mais elle ne refait pas des organes détruits par la maladie négligée ou brocantée par des *médicastres hâbleurs de campagne*, qui spéculent sur l'ignorance et les préjugés des malades. Quand le dernier souffle de vie est sur le bord des lèvres, là, elle est impuissante; là, elle ne ressuscite pas. — Il meurt plus de personnes par des maladies, des rhumes négligés, que par la peste. T. A. Au Ple.

Beaucoup d'individus, surtout les commissionnés, rançonnent les malades, en surtaxant au triple et plus les honoraires du médecin; d'autres, qui ne l'ont même pas satisfait, surchargent pour se vanter de ce qui n'est pas. Pour échapper à ce trafic déshonorant et préjudiciable, on trouvera sur ses ordonnances, écrit en toutes lettres, le prix juste rétribué ou à rétribuer.

On nous adresse de Blérancourt (Aisne) le rare morceau suivant :

ÉTRENNES pour 1857, 58, 59 et les années suivantes, etc., concernant l'hygiène et l'économie domestique.

AU DON DU CALENDRIER-CIRCULAIRE ET PERPÉTUEL

de grand œuvre mercantoriste et industriel pour le

(ainsi que les parfumeries et autres substances hygiéniques, favorisant la salubrité, etc., etc.)

GRAISSAGE DE VOITURES DE TOUTES ESPÈCES

Moulins en tous genres et pour toutes sortes de mécaniques sujettes au frottement, etc.

Les Chicorées, Chocolats et Thés de santé, garantis purs et sans mélange.

(Conformément à la circulaire ministérielle de 1851.)

On fait aussi, entre autres articles, des qualités artificielles dans tous les prix, de même que les préparations pour la destruction des insectes nuisibles, voraces et destructeurs, rats, taupes, fouins, fouines, loirs, souris, etc., etc., sans inconvénients (aucun) pour les animaux domestiques, etc., etc.

On achète les os et les animaux morts de toutes espèces, les graisses de cuisine et les fonds d'huiles, les panses et toutes sortes de suifs, les œufs, volailles, lards, jambonneaux, etc., le tout par échange ou autrement, etc.

LE PRINTEMPS COMMENCE LE 20 MARS, — L'ÉTÉ LE 21 JUIN.

SPÉCIALITÉ

D'HUILES ET DE GRAISSES SURFINES

Allégeantes, douces et véhiculeuses d'équarrissage

(Animales et végétales, scientifiquement désinfectées)

DE LA MAISON-MÈRE MOTRICE ET SUCCURSALE

C. ROBERT

A FINS, RUE-ROUTE, GRAND'PLACE, CANTON DE ROISEL (Somme).

Représentée par R. Armand-Louis, dit Milez,

L'un des plus zélés propagateurs de ces divers produits (avantageusement) connus et à toute épreuve.

(Suit un long prospectus dans le même style mystique, amphigourique et gélatineux.)

Voici quelques cartes ou adresses.

Impression typographique sur carton commun :

FAMILLE COURTOIS

Artistes des deux sexes.

(On demande s'ils sont hermaphrodites...)

Entête de lettre :

A. RENART

Homme d'affaires, homme de loi,

PETIT-FILS

D'E. RENART

Avocat au Parlement, conseiller du roi, fondateur de la manufacture de Saint-Sevère, vendue après décès, en 1815.

Lithographiée sur carton nankin :

LAMARRE

Premier-troisième et fort second-premier rôles au besoin, en tous genres.

Autre :

SIMON SIMONET

Fabricant inventeur du chocolat pectoral aux huîtres.

Autre :

LOUIS DEBAECKER

Célibataire sans enfant.

Autre :

MADAME VEUVE CAPRON (HÉLOISE)

Enseigne à parler aux perroquets, perruches et autres.

A ses pièces, de gré à gré, selon les sujets et ce qu'on veut dire.

(Qu'est-ce que ça veut dire ?)

Celle-ci nous est envoyée en double original, de deux côtés différents :

MADAME SAINT-CLAIR

SOMNAMBULE ET AUTRE.

La carte suivante est d'un luxe d'impression peu en rapport avec ce qu'elle porte :

GONIN

Fondeur de queues de boutons

Et fils aîné.

Sur pâte, porcelaine flexible, lettres en poudre de bronze florentin, une femme désolée de s'appeler :

MADAME CLAIRE COLAS

Ajoute :

« Jadis veuve du commandant de Prétigny, née d'Audibert. »

Sur un carton-planche, glacé d'un côté, gravé en lettres gothiques :

SON EXCELLENCE

Le président pour les relations extérieures de

S. M. L'EMPEREUR D'HAITI.

Carton au mille, rédaction assez peu claire :

NOEL (MADAME)

Se charge, d'après les pouvoirs qui lui sont conférés par le gouvernement, de procurer aux maîtres et personnes sans emploi les garanties des decrets et ordonnances.

Nous ne reproduirons point, par égard pour une artiste lyrique distinguée, la carte-adresse d'un monsieur qui porte un nom d'insecte, — tient un bureau de placement, — et se déclare :

ONCLE DE Mlle ...

Cantatrice du grand Opéra et membre de l'Académie nationale.

Autre adresse, venue de Haulmont (Nord).

LES SŒURS COLLENT

A l'espoir de bien faire !

Il s'agit de vendre de la mercerie...

Autre lettre d'un abonné :

« En passant hier, rue Favart, je me suis arrêté pour apprendre par cœur à votre intention l'affiche suivante que vous trouverez suspendue derrière une vitrine du rez-de-chaussée, au numéro 7 de ladite rue :

PERRUCHE

A VENDRE

PARLAN TRES-BIEN

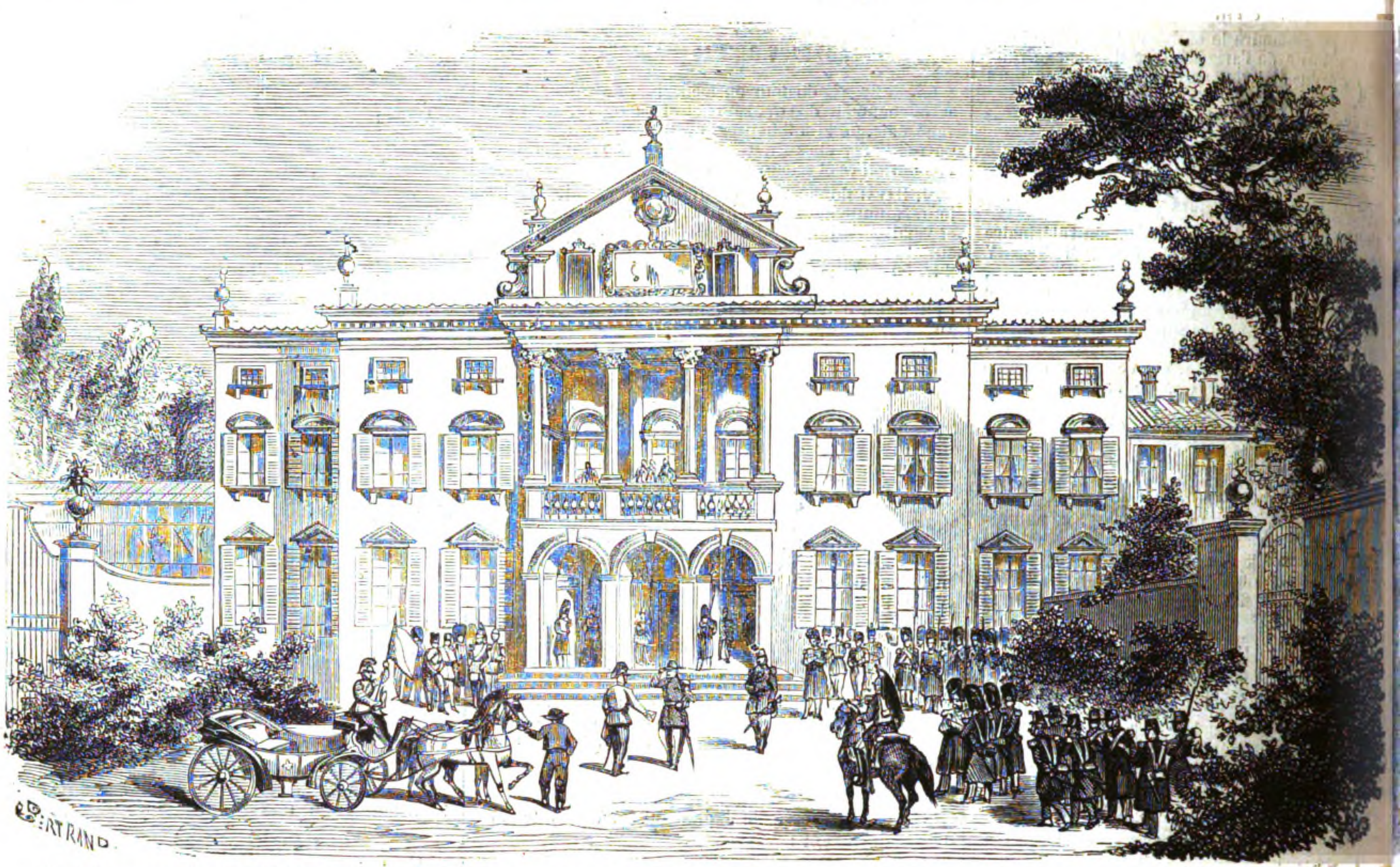
Pour cause de depart.

» Cette affiche superbe, dont on a respecté l'ortographe et la disposition, peut marcher de pair avec quelques-unes non moins grotesques que vous nous donnez quelquefois. Elle est en caractères imprimés de diverses couleurs, — comme la perruche, sans doute, qui ne parle si bien, paraît-il, que parce qu'elle est sur son départ... »

(*Sera continué.*)

Pour copies conformes :

JULES LECOMTE.



Arrivée au quartier impérial de Valeggio de l'aide de camp du général Zebel chargé de la réponse de l'empereur d'Autriche à la proposition d'armistice.
(D'après des croquis de M. Moullin.)

Ce fut le 8 juillet au soir, au moment où il sortait de table, que l'empereur fit appeler le général Fleury et le chargea d'aller porter la lettre qui contenait la proposition d'un armistice. Le général partit en poste et arriva assez tard à Vérone. Notre première page représente son arrivée aux avant-postes autrichiens. François-Joseph dormait profondément lorsqu'on vint l'avertir qu'un parlementaire français demandait à lui remettre une lettre de Napoléon III. Le jeune emp reur se leva aussitôt.

Dès qu'il eut pris connaissance de cette missive parait que ses traits exprimèrent un profond étoi ment et qu'il demanda à réfléchir jusqu'au lendem

Intérieur de la caserne de François-Joseph, à Vienne.— Les Autrichiens discutant avec nos soldats prisonniers les avantages de leurs différents uniformes.

Entrevue de Villafranca. — L'empereur Napoléon étant allé au-devant de l'empereur François-Joseph, le rencontre sur la route de Villafranca à Vérone. (Croquis de M. Moullin.)

On prépara une chambre pour le général à côté de celle de l'empereur, et le lendemain, après avoir déjeuné à la table impériale, l'envoyé français reprit le chemin de Valeggio.

L'armistice était conclu moralement Un parlementaire autrichien vint le lendemain apporter la réponse de François-Joseph au quartier général français. Il ne restait plus qu'à en arrêter les bases et à convenir d'une entrevue entre les deux souverains. Ce fut à Villafranca, petite ville entre les positions occupées par les deux armées, que fut fixé le rendez-vous : il devait avoir lieu le 11 juillet à neuf heures du matin.

L'empereur quitta son quartier général à sept heures et demie et arriva à Villafranca le premier, de manière à pouvoir aller au-devant de l'empereur d'Autriche. A quatre ou cinq cents mètres au delà de Villafranca, il l'aperçut en effet qui s'avançait au pas à la tête de son escorte. L'empereur mit aussitôt son cheval au galop, et François-Joseph l'imitant, les deux souverains se rencontrèrent seuls en avant de leurs escortes. C'est à ce moment que les représente notre gravure. Ils se tendirent la main, échangèrent quelques paroles, puis ils se dirigèrent vers la ville. On remarqua que pendant tout le temps l'empereur eut le soin de donner la droite au souverain vaincu. Il était neuf heures quand on arriva à Villafranca. Les deux souverains entrèrent dans la maison qui avait été disposée pour les recevoir, et les officiers français et autrichiens se mêlèrent et passèrent le temps que dura l'entrevue à causer et à se présenter les uns aux autres. Le dessin qui représente la salle où eut lieu la conférence, a été pris par notre collaborateur M. Moullin.

Au bout d'une heure environ, les deux souverains reparurent. Ils se présentèrent réciproquement leurs principaux officiers, puis, après avoir passé en revue les deux escortes, ils remontèrent à cheval.

— Adieu, sire, dit Napoléon.

— Oh! sire, répondit l'empereur d'Autriche, permettez-moi de vous reconduire quelques pas; vous êtes venu au-devant de moi, c'est à moi maintenant de vous accompagner sur votre route. Ils s'avancèrent ainsi au pas jusqu'à cinq cents mètres du côté de Valeggio, puis ils se tendirent une dernière fois la main et se séparèrent, l'un retournant à Vérone, l'autre continuant sa route vers Valeggio.

Au bout de quelques instants, l'empereur mit son cheval au galop et se dirigea en toute hâte vers son quartier général. — La paix était faite.

MAXIME VAUVERT.

AVIS.

Le premier numéro du *Monde illustré* contiendra une grande gravure représentant l'empereur Napoléon à la bataille de Solferino.

Ceux de nos lecteurs qui désireraient recevoir les tables et les couvertures du 1er volume de l'année 1859 pourront se les procurer dans nos bureaux au prix de 35 centimes, ou se les faire adresser par la poste, moyennant 40 centimes.

Coutumes de guerre.

La paix est faite ; dans quelques semaines, nos régiments rapporteront d'Italie leurs drapeaux en lambeaux, et nous arracherons des fleurs à tous les buissons pour les mêler aux lauriers de nos soldats.

En attendant cette heure glorieuse, nous croyons être agréables à nos lecteurs en leur donnant en quelques mots l'histoire de certains emblèmes et la signification de certains mots du vocabulaire militaire.

Le parlementaire qui arrivait au camp français était porteur d'un drapeau blanc. C'est comme le pavillon de la conciliation. Au moyen âge, il était plutôt le signe de la défaite.

Quand un ennemi voulait implorer la pitié, ou réclamer au moins, au nom de l'humanité, une entrevue militaire, il agitait le drapeau blanc. C'est ce signe qu'arboraient les assiégés quand la ville ne pouvait résister aux assiégeants. Comme les naufragés perdus sur un rocher désert, qui, croyant voir passer un navire à l'horizon, agitent en l'air leur mouchoir ou leur chemise en lambeaux, ces naufragés de la guerre prenaient, pour annoncer leur dessein d'abandonner la lutte, n'importe quoi, souvent une écharpe blanche. Ils l'élevaient en l'air pour demander merci et être reçus à capitulation. Pourquoi le drapeau blanc? Parce que le blanc est une couleur innocente, e le n'a point de reflets de sang ni de deuil. Ce drapeau est comme le coin de linge qui sert à étancher la sueur ou à bander la plaie. Les nations, au jour de la défaite, l'arborent sur leurs blessures.

Il est l'emblème de la paix, comme le drapeau noir est l'emblème du désespoir. C'est lui qu'arborent les assiégés quand ils ont juré de ne pas se rendre, et de mourir jusqu'au dernier plutôt que d'ouvrir les portes de la ville. En 1714, c'est à l'ombre de ces plis funèbres que combattaient les moines sur les brèches de Barcelone ; il flottait à Missolonghi. Peut-être aurait-il flotté sur les murs de Vérone ou Mantoue; nos adversaires étaient assez braves pour refuser de capituler.

Une capitulation, en termes de guerre, est une transaction par laquelle le commandant d'une ville fait sa soumission à l'ennemi.

Le maréchal de Villars soutenait que dans aucun cas le commandant d'une place ne doit se rendre. Son devoir est d'essayer, par ruse, à l'aide de la nuit, protégé par un orage, un brouillard, ou n'importe quelle autre circonstance un peu propice, de faire une trouée à travers l'ennemi, dût la moitié de ses hommes rester en chemin. Cette opinion, si absolue qu'elle soit, est acceptable. On peut voir, dans les guerres mêmes de l'empire, que des commandants de place se sont soumis au moment même où arrivaient les secours. Beaurepaire, lui, se donna la mort plutôt que de consentir à la capitulation de Verdun. Les citoyens de Saragosse défendirent chaque rue, chaque maison, chaque pouce de pavé de leur ville, en disant que la république française ne traitait pas avec l'ennemi sur son territoire.

Bonaparte non plus n'admettait guère les capitulations de place. Voilà même des paroles qu'il aurait dites. « Les capitulations les plus inouïes dans les fastes de la guerre sont celles de Marengo et d'Ulm. La capitulation de Gouvion Saint-Cyr, à Dresde, est une faute d'écolier; elle a beaucoup d'analogie avec celle de Mack à Ulm. »

Il n'y a pas seulement des capitulations de place, il y a aussi des capitulations en rase campagne. Les Fourches caudines ouvrent l'ère de ces conventions honteuses. L'histoire moderne en contient plus d'un exemple.

Louis XIV défendit de prononcer le nom de Hochstedt, comme on défendit en Grèce de prononcer celui d'Erostrate. Les deux noms sont restés, ont été redits, et l'histoire les a gardés. Seulement le nom d'Erostrate rappelle une folie, celui d'Hochstedt une honte. Le Grec était seul, l'honneur de la nation française était tout entier sur le champ de bataille de 1704, où vingt-sept de ses bataillons déposèrent les armes. En 1757, Richelieu obligeait Cumberland en retraite à signer une capitulation pour toute son armée. En 1799, le général Brune faisait capituler quarante-cinq mille Anglais et Russes conduits par le duc d'York. Après Lubeck, Blücher capitulait à la tête de vingt mille Prussiens.

L'opinion de Bonaparte à ce propos était que les lois ont autorisé les commandants de place à rendre leurs armes, elles n'ont autorisé aucun général à faire poser les armes à ses soldats dans aucun autre cas. N'est-ce pas détruire l'esprit militaire d'une nation, en affaiblir l'honneur, que d'ouvrir cette porte aux lâches, aux hommes timides, et même aux braves égarés?

Qui donc aura plus de titres à notre estime, du général qui rend une ville, avant d'avoir épuisé sa dernière ressource, ou du simple soldat qui va, en enfant perdu, visiter les avant-postes ennemis et surprendre les secrets d'un camp au péril de sa vie?

Les enfants perdus, tel est le nom que portaient certaines compagnies au moyen âge. Ils ont figuré comme corps avec ce titre, dans l'armée française, depuis fort longtemps. Au quinzième siècle, le bataillon était composé de Suisses. Ils étaient armés de couleuvrines et d'arquebuses qu'ils tiraient soit sur chevalet, soit à deux : l'épaule de l'un servait d'affût. En général, c'est dans la masse des combattants que se sont recrutés ceux qu'on a appelés les enfants perdus : les hommes de bonne volonté qui s'offraient pour les expéditions dangereuses ou les actes isolés.

Tel est le nom pris en Crimée par quelques hommes qui avaient demandé la permission de s'affranchir des règles militaires, et de s'organiser en bande pour tromper la surveillance de l'ennemi, tâter le terrain, et ouvrir la marche à l'armée. Ils partaient la nuit, quelques-uns, silencieux, bien armés, marchant quelquefois sur les pieds, souvent sur les genoux, plus souvent peut-être à plat ventre, et dans l'ombre, profitant du moindre accident de terrain, d'un trou dans la terre, ou de l'anfractuosité d'un rocher, ils arrivaient auprès des sentinelles ennemies. Ils tenaient à la main un buisson qui les dérobait à la vue du Russe en faction; dès que le soldat tournait les yeux du côté de nos hommes, le buisson s'arrêtait, et les Russes n'en veulent pas aux buissons. Mais le moment venait où l'enfant perdu était à deux pas de la sentinelle, il se précipitait sur elle, et s'en débarrassait d'un coup de poignard; si elle avait le temps de pousser un cri, rien de fait, l'ennemi faisait feu, l'alerte était donnée, il fallait déguerpir au milieu des balles. S'il n'y avait pas de bruit, les enfants perdus avançaient, enlevaient encore un obstacle vivant, deux, trois, et tout d'un coup on aurait pu les voir se glisser dans un corps de garde ennemi. Ils y manœuvraient toujours en silence, puis l'un d'eux allait avertir au camp que l'on pouvait avancer; notre armée faisait ainsi du chemin et se rapprochait toutes les nuits.

En guerre, il n'y a pas que des combattants, il n'y a pas que des morts et des mourants; à côté du soldat qui lutte se tiennent le chirurgien qui a soin du corps et le prêtre qui veille sur l'âme.

L'aumônier du régiment est là dès l'ouverture du combat.

Autrefois les aumôniers donnaient la bénédiction aux régiments prêts à s'élancer en avant. Tous les soldats s'inclinaient devant cette autorité religieuse, le silence planait sur l'armée. On cite pourtant une ou deux anecdotes tendant à prouver que la vivacité française se fait jour à toutes les heures et à tous les moments. A Rocoux, Chamouroux, lieutenant-colonel du régiment d'Auvergne, interrompt l'allocution de l'aumônier, dès le premier point du sermon. « Soldats, crie-t-il, M. l'abbé veut vous dire qu'il n'y a pas de salut pour les lâches; » phrase énergique et imagée qui vaut bien, sinon le sermon d'un prêtre, au moins le discours d'un orateur. A Malplaquet, avant cette bataille sanglante où les combattants, dit-on, laissèrent cent mille hommes sur le terrain, un colonel ne laisse pas le temps à l'aumônier d'achever son exhortation, et se tournant vers son régiment, en se dressant sur son cheval : « Enfants, dit-il, souvenez-vous que nous sommes sous l'invocation de Notre-Dame frappe-fort. »

Les aumôniers eux-mêmes quelquefois, les aumôniers de nos jours emploient, pour relever le moral du soldat et toucher son âme, un langage que les prêtres ne tiennent pas d'ordinaire. On ne peut guère parler à ces zouaves à barbe rousse, à ces grenadiers qui n'en finissent plus, à ces pesants carabiniers, comme on parle à des dames du haut d'une chaire, dans une église de Paris. L'abbé Parabère est cité dans l'armée pour la façon ingénieuse et brusque dont il s'y prend pour convertir ces vieux chacals et tous ces durs à cuire. Si tous ne vont pas par le même chemin à la conscience du soldat, tous apportent un zèle admirable dans l'accomplissement de leurs devoirs. On les voit sur les champs de bataille, se pencher à l'oreille des mourants, consoler les blessés, bénir les morts! Ils portent avec eux les dernières consolations, un chapelet à grains de bois et un crucifix d'argent.

Quant aux secours médicaux à donner aux blessés, ils sont organisés avec un soin, une vigilance, une régularité dont rien n'approche. Dès la création des régiments, il y a des chirurgiens militaires. Pouvait-il être autrement? Mais jusqu'à la seconde moitié du dix-huitième siècle, quels chirurgiens, grand Dieu! comme les blessés devaient se trouver bien entre les mains des pauvres diables chargés de les soigner! Chaque capitaine s'efforce de trouver un barbier, un barbier, entendez-vous? qui consente à suivre la compagnie, pour saigner les malades et bander les plaies. Pour guérir un coup de lance, vite un coup de lancette, le plat à barbe sous le menton ou à l'entrée de la blessure. Pendant tout le règne de Louis XIV, le grand roi, la médecine militaire est desservie par des barbiers. Depuis, tout a bien changé : nos chirurgiens sont tous des hommes instruits, intelligents, dévoués, qui ne jouent pas avec la vie des blessés. Quelques-uns jouent avec la mort et vont jusque sous le feu, au fort du danger, exercer leur noble métier. Pour n'en citer qu'un exemple, le baron Larrey, médecin en chef de l'armée d'Italie, n'a-t-il pas eu un cheval coupé sous lui, à quelques pas de l'empereur? Il est resté impassible comme un vieux grognard, et je crois même qu'il a tiré tranquillement des bandes de sa poche pour panser la pauvre bête.

DEVRÉ.

SALON DE 1859.

DISTRIBUTION SOLENNELLE DES RÉCOMPENSES.

L'empereur Napoléon Ier, qui a tout institué, tenté par les prix décennaux d'encourager les arts avec des récompenses publiques; mais le jury ne se décida jamais à décerner le prix disputé par *Prudhon*, *Gros*, *Girodet*, *Carle Vernet* et *Guérin*. Il ne donna pas le prix, ce n'était pas faute de peintres — de grands peintres, — c'était plutôt parce que tout le monde le méritait.

« Pourquoi le prix n'est-il pas encore décerné? demanda l'empereur. — Sire, répondit M. de Cam

rès, il n'y a que Salomon et Votre Majesté qui pourraient rendre ce jugement de donner un seul prix à six peintres qui le méritent. »

Ce ne fut qu'en 1825 que fut inauguré le régime des récompenses publiques. M. Albert de la Fizelière en a donné tout l'historique dans l'*Artiste*, d'où nous détachons ces lignes curieuses : « A une heure, le roi se rendit au Salon par la galerie du Louvre ; il parcourut les salles pour examiner quelques tableaux exposés depuis sa dernière visite. Il remarqua surtout les *Religieux du Saint-Bernard*, par M. Hersent ; une *Marine*, de M. Gudin ; un *Épisode de la guerre d'Espagne*, par M. H. Vernet, et le portrait du maréchal Soult, par Gérard. Au moment où M. le vicomte Sosthène de La Rochefoucault, intendant des beaux-arts, se disposant à proclamer les noms des vainqueurs, dit : « Récompenses accordées par le roi, » Sa Majesté l'interrompit et dit en s'inclinant légèrement vers le groupe des artistes : « Ce sont plutôt des encouragements que des récompenses que je vais distribuer ; car j'aurais trop à faire si je voulais donner des récompenses à tous ceux qui en méritent. »

Belles paroles ! Charles X a toujours été bien inspiré dans l'atmosphère des artistes et des lettrés. Je cite encore le même critique : « Dans cette séance, Carle Vernet et Cartelier furent faits chevaliers de Saint-Michel. Cette promotion était alors regardée comme la marque certaine d'une faveur toute spéciale, la croix de Saint-Michel étant, dans l'ordre civil, particulièrement chère aux Bourbons, M. Heim, chargé de retracer le souvenir de cette solennité, choisit pour sujet de son tableau le moment où le roi remet à Cartelier les insignes de Saint-Michel ; Carle Vernet, debout auprès du roi, a déjà reçu les siens. Ce tableau, très réussi, a figuré à l'Exposition universelle de 1855.

» Dans la même séance, MM. Dupaty et Bosio, sculpteurs, Hersent et H. Vernet, peintres, furent nommés officiers de la Légion d'honneur. MM. Ingres, Schnetz, Drolling, Heim, Blondel, Picot, Bidault, David d'Angers, Romey, Tardieu, Richomme, Daguerre, Redouté et Lawrence, le peintre anglais, reçurent la croix de chevaliers. »

Que de curieux rapprochements à faire après un tiers de siècle !

C'est un beau et touchant spectacle que la distribution des récompenses aux peintres, sculpteurs, architectes et graveurs. On couronne ainsi le souvenir des expositions. M. le ministre d'État et M. le directeur général des musées impériaux donnent toujours à cette fête de famille toute la solennité qui consacre les noms et les œuvres.

Vendredi, M. Achille Fould a pris place sur l'estrade dressée dans le grand salon de l'Exposition ; il avait à sa gauche deux conseillers d'État, secrétaires généraux de ses deux ministères, MM. Gautier et Pelletier, M. de Soubeyran, son chef de cabinet, quelques-uns de ses collègues de l'Institut, MM. Nanteuil et Lefuel, entre autres. M. le ministre avait à sa droite M. le comte de Nieuwerkerke, son état major et d'autres membres de l'Institut, parmi lesquels nous avons reconnu MM. Horace Vernet, Robert Fleury, Caristée et Henriquel Dupont. Tous étaient dans le costume officiel, le ministre portait le grand cordon de cet ordre de la Légion d'honneur dont il allait faire plusieurs chevaliers. La France reconnaît tous ses soldats.

Quoiqu'il ne fût que neuf heures du matin, tout le monde était là, quand je dis tout le monde, je veux parler des artistes et de ceux qui, après avoir étudié les œuvres des artistes, venaient apprécier la justice des récompenses. Il y avait bien aussi quelques curieux — et quelques curieuses — de ceux-là qui veulent assister à tous les spectacles qui donnent des émotions.

Ce n'est pas ici une de ces distributions de prix qui enorgueillissent les forts en thème ; tout le monde peut appprendre le latin, mais tout le monde n'est pas paysagiste comme MM. Daubigny, Fromentin, Palizzi, Charles Leroux, — peintre d'histoire comme MM. Barrias et Bouguereau, — peintre de genre comme MM. Knaus, Henri Baron et Chavet, — tous chevaliers d'aujourd'hui. C'est plus que l'étude qu'on récompense ici, c'est le talent, le génie quelquefois, un don du ciel fécondé par le travail. Imiter Dieu, que dis-je, le continuer dans son œuvre, n'est-ce pas une des plus nobles missions qu'il soit donné à l'homme d'accomplir ? M. le ministre d'État a hautement reconnu ce privilége dans son discours qui est une page d'histoire pour le grand livre de l'art contemporain.

« Je me plais à constater, a dit M. Achille Fould, que l'ensemble de cette Exposition mérite les éloges du public éclairé et délicat. — S'il n'y a pas eu à admirer une de ces pages hors ligne par lesquelles un génie nouveau se révèle, il n'a pas été choqué non plus de ces présomptueuses singularités qu'inspire un faux goût. La trace de l'étude est plus sensible ici que dans les Expositions précédentes ; il y a moins de ces œuvres enfantées à la hâte par le caprice, et qui sont plus promptement encore oubliées qu'elles n'ont été conçues. — Nous avons vu avec satisfaction diminuer aussi le nombre de ces essais que l'on nous présentait avec assurance pour des œuvres sérieuses. — Les ébauches que nous avons recueillies des anciens et que nous conservons précieusement tiennent leur prix autant du souvenir de leur auteur que des grandes qualités qu'elles indiquent. — Mais l'admiration qu'elles inspirent ne fait qu'augmenter le regret de ne pas les voir plus complètes. On revient aux vrais principes de l'art, aux saines traditions, à celles qui ont le travail pour base et le bon goût pour règle. On comprend que l'étude n'a jamais comprimé le génie et que l'application a souvent développé le talent. »

Ce n'est pas la première fois que M. le ministre d'État parle éloquemment pour le grand art. Les artistes n'oublieront pas ces belles paroles, d'où nous détachons cette pensée qu'il faudrait inscrire dans tous les ateliers : *l'étude n'a jamais comprimé le génie.*

M. le ministre d'État a rappelé la sollicitude du gouvernement pour les artistes : « Une princesse impériale n'a pas dédaigné de soumettre ses œuvres au jugement du public et du jury, s'honorant elle même en honorant ainsi les autres. » Il était impossible de mieux dire. Ce n'a pas été là, en effet, la moindre surprise qui nous attendait au salon de 1859 : une princesse se révélant artiste au public, n'est-ce point là une histoire merveilleuse ? Nous n'y croyons que parce que nous avons eu sous les yeux les belles aquarelles, — j'allais dire les belles peintures — de M^me^ la princesse Mathilde, qui a voulu pouvoir mettre aussi sur son front l'auréole de l'art. Cela repose de l'autre couronne.

Après M. le ministre d'État, dont le discours a été salué par d'unanimes applaudissements, M. le directeur général des musées a pris la parole pour consacrer le rappel des médailles. M. de Nieuwerkerke aura toujours raison quand il parlera aux artistes, parce qu'il leur parle bien et parce qu'il les aime.

Après ce second discours a eu lieu la distribution des croix et des médailles dans l'ordre suivant :

Liste des artistes qui ont été promus ou admis dans la Légion d'honneur :

M. Muller (Charles-Louis) a été promu au grade d'officier.

Ont été nommés chevaliers de la Légion d'honneur :

MM. Norblin, Mathieu, Palizzi, Daubigny, Lefèvre, Duval le Camus, Foureau, Barrias, Knaus, Henri Baron, Chavet, Fromentin, Bouguereau, Leroux, peintres ; MM. Farochon, Loyson et Millet, sculpteurs ; M. Jules François, graveur, et M. Soulange-Tessier, lithographe.

SECTION DE PEINTURE.

Rappel des médailles de première classe. — MM. Fortin, Daubigny, Knaus, Bézard.

Médailles de première classe. — MM. Breton (Jules), Fromentin, Leleux (Armand).

Rappel des médailles de deuxième classe. — MM. Laugée, Heilbuth, Laemlein, de Curson, Roux, Boulanger (Charles), Roehn, Timbal, Guillemin, Brion, Richter, Leroux (Charles).

Médailles de deuxième classe. — MM. Rigo, Belly, Hamman, Janmot, Leighton, Bonheur (Auguste).

Rappel des médailles de troisième classe. — M^me^ Browne; MM. Brendel, Devilly, Toulmouche, Plassan, Marquis, de Knyff, Compte-Calix, Busson, Rivoulon ; M^lle^ Thévenin ; M. Mazerolle ; M^me^ Besnard.

Médailles de troisième classe. — MM. Lévy, Achenbach (Oswald), Caraud, Lechevalier-Chevignard, Ulman, Deneuville, Boulanger (Louis), Delaunay, Pasini, Baudit, Janet-Lange, Berchère.

Mentions honoraires. — M^lle^ Allain ; MM. Allemand, Aubert, Bonnat, Brissot ; M^me^ Becq de Fouquières ; MM. Chrétien, Clerc, Cock (César de), Coroenne, Crauk, Decaen ; M^me^ Gaggiotti-Richards ; MM. Gassies, Glaize, Grenet, Grisée, Grolig, Hanoteau, Herbsthoffer, Hintz, Housez, Hubner, Job, Jumel, Kate, Lalaisse, Lamorinière, Lobrichon, Magy, Marquerie, Merle, Meynier ; M^lle^ Morin ; M^me^ la comtesse de Nadaillac ; MM. Papeleu, Perrachon, Pina, Protais ; M^me^ Robelet ; MM. Rothermel, Ruiperez, Sain ; M^me^ Schneider ; MM. Tabar, Valerio, Villevieille.

SECTION DE SCULPTURE.

Rappel des médailles de première classe. — M. Loison.

Médailles de première classe. — MM. Moreau, Allasseur.

Rappel des médailles de deuxième classe. — MM. Gumery, Schroder, Grabowski, Farochon, Marcellin, Maindron.

Médailles de deuxième classe. — MM. Begas, Crauk, Carpeaux, Salmson.

Rappel des médailles de deuxième classe. — MM. Oliva, Chabaud, graveur en médailles ; Borrel, graveur en médailles ; Le Bourg, Travaux.

Médailles de deuxième classe. — MM. Lepère, Truphême, Varnier, Eude, Aizelin, Ponscarme.

Mentions honoraires. — MM. Badiou de la Tronchère, Bangillon, Barthélemy, Brian, Carrier de Belleuse, Chatrousse, Chevalier, Clère, Cocheret; David, graveur en médailles ; Delabrière, Deunbergue, Durand, Fabisch, Franceschi, François, Fumière, Grandfils, Hébert, Kalterheuser, Lanzirotti, Lavigne, Moignez, Morel-Ladeuil, Poitevin, Prouha, Roubaud, Valette, Watrinelle.

SECTION DE GRAVURE ET LITHOGRAPHIE.

Rappel des médailles de première classe. — MM. Blanchard, François; Lassale, lithographe ; Mercury.

Médailles de première classe. — M. Keller.

Rappel des médailles de deuxième classe. — MM. Bridoux, Gaucherel, Girardet (Édouard), Girardet (Paul), Girard, Salmen; Soulange-Teissier, lithographe ; Weber.

Médailles de deuxième classe. — MM. Bal, Eichens.

Rappel des médailles de troisième classe — MM. Aubert, lithographe ; Laurens, lithographe ; Lavieille, Leroy, Varin.

Médailles de troisième classe. — MM. Jouannin, Joubert; Sirouy, lithographe ; Valerio.

Mentions honorables. — MM. Bertinot, Carey, Chevron, Constantin, Fleischmann, Gibert, Lehnert, Levasseur, Manceau, Martinet, Pichard, Riffaut; Saunier, graveur d'architecture ; Stang, Sulpis, graveur d'architecture ; Thomas, Verswyvel, Wacquez, Wismes (baron de).

SECTION D'ARCHITECTURE.

Rappel des médailles de première classe. — MM. Garnaud, Verdier.

Médaille de première classe. — M. Tetaz.

Rappel des médailles de deuxième classe. — M. Denuelle.

Médailles de deuxième classe. — MM. Thomas, Hénard.

Rappel des médailles de troisième classe. — M. Trilhe.

Médailles de troisième classe. — MM. Villain, Moll, Mauss.

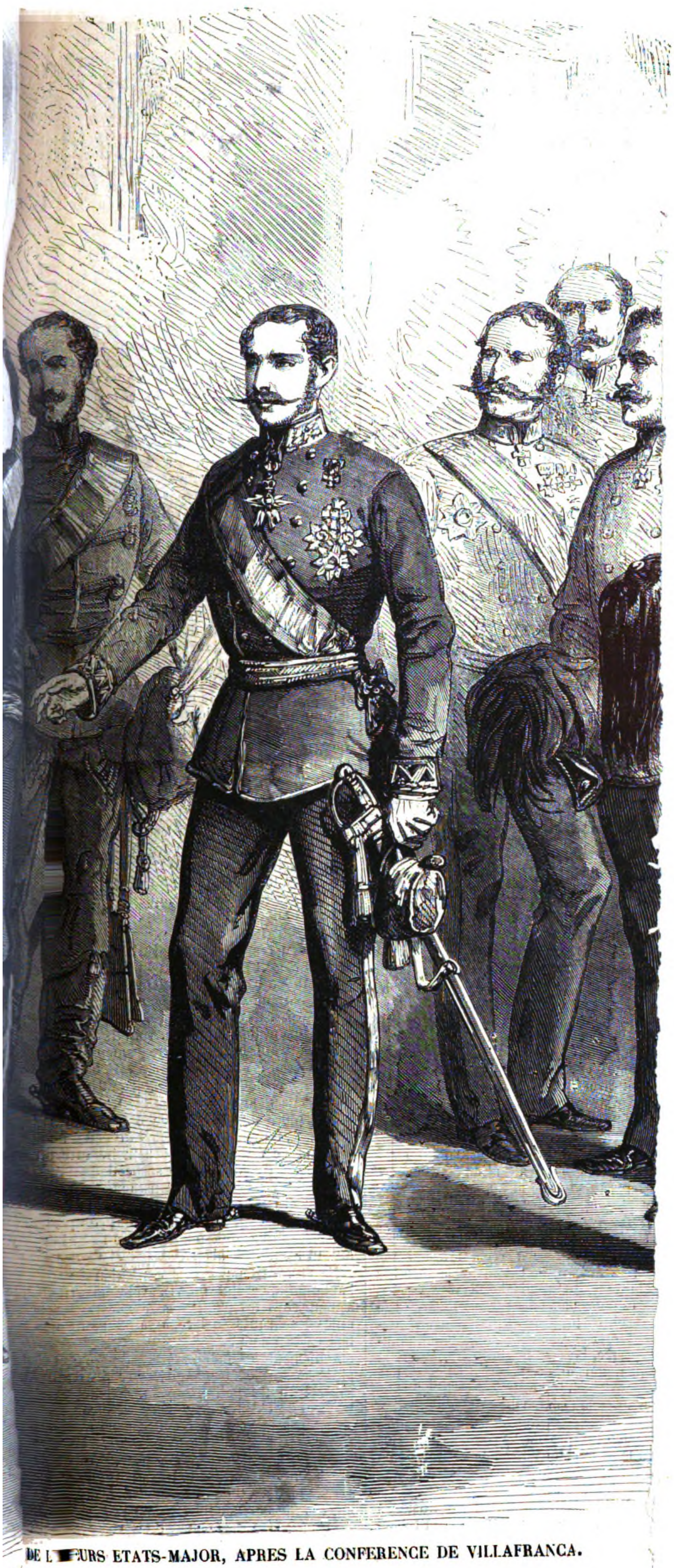
Mentions honorables. — MM. Arangoïti, Reiber, Schmitz.

Les spectateurs ont vivement applaudi à ces récompenses ; tout en applaudissant ils ont pu regretter les oubliés, — il y en a toujours, — mais ils ont reconnu la justice du ministre et du jury dans la distribution des croix et des médailles. On espérait peut être voir MM. Baudry, Nanteuil et Maindron parmi les nouveaux chevaliers, pour ne citer que ces trois noms, mais leur talent est assez fort pour être patient.

M. le ministre d'État l'a dit : « Si le public n'a pas eu à admirer une de ces pages hors ligne par lesquelles un génie nouveau se révèle, il n'a pas été choqué non plus de ces présomptueuses singularités qu'inspire un faux goût. » Mais il restera dans l'esprit de tout le monde plus d'un nom et plus d'une œuvre, — comme *la Restitution d'un temple grec*, dédié aux Muses, de M. Hittorff, ce temple du temps de Périclès, si digne de la peinture, — *la Naissance des Muses*, — dont M. Ingres a orné son porticum. Qui oublierait les fortes études de paysage de M. Clésinger ? et son *Ève endormie*, cette peinture si vigoureuse ? et surtout ses marbres *Sapho terminant son dernier chant, la Femme d'Albano, la Bacchante ?*

Qui ne se rappellerait *la Jeune fille à l'œillet*, de M. Hippolyte Flandrin, ce portrait qui est comme la synthèse de toutes les merveilles du portrait ? Et les paysages de M. Chintreuil ; les dessins fantastiques de M. Chifflart ; les poëmes de M. Corot ; *l'Osteria di San Luca*, de M. Henri Baron ; les portraits de M. Heim, cette galerie toute vivante ; les petites pages religieuses de M. Eugène Delacroix ; les pages tragiques de M. Gérome : *César* et *Ave, Cesar imperator, morituri te salutant*, et ce feuillet détaché de l'historien grec qu'il intitule *le Roi Candaule* et qui pourrait être signé par quelque peintre contemporain d'Hérodote. On n'oubliera pas les batailles de M. Yvon ; non plus que la charmante *Psyché*, de M. de Curzon, et sa jeune mère de *Pirinesca*, et son paysage plein de soleil : *Près des murs de Foligno ?* et *les Sœurs* si vivantes par la charité et par le talent de M^me^ Henriette Browne, un pseudonyme anglais qui fera oublier tout à fait un autre beau nom. Et les trois tableaux de Benouville, et *les Marais Pontins*, de Rodolphe Lehmann ? et la *Sainte Cécile*, de son frère Henri Lehmann ? et les épisodes de la guerre de Vendée, de M. de Latouche ? et la *Bataille de Trasimène*, de M. Bénédict Masson ; et *le général Canrobert visitant une tranchée*, de M. Rigo ; et *la Lesbie*, de Gustave Boulanger ; et *le Simoum*, de Berchère ? Et pensez-vous qu'on ne se souviendra pas des chiens *Métamor, Merveillau, Rocador*, de M. Jadin ? et *la Mare aux vipères*, de M. Diaz, et ses portraits pâles ?

NAPOLEON III ET L'EMPEREUR D'AUTRICHE SE PRESENTANT LES PRINCIPAUX OFFICIERS DE LEURS ETATS-MAJOR, APRES LA CONFERENCE DE VILLAFRANCA.



DE L[illegible]URS ETATS-MAJOR, APRES LA CONFERENCE DE VILLAFRANCA.

Et la jolie *Madeleine*, d**SICIEN.**
en la rencontrant au Pré-
Sera-t-il bien nécessair
la mélancolique *Rosa Ne*Benvenuto Cellini,
sages de M. Daubigny, rdinal, prétendait
plus ? Et ne sourirez-vou haut, dans son air
devant *la Cinquantaine* de, » et transposant
mande traduite en franç isait un saut de sixte
prit? Et *l'École du village* ment ascendant de
neries si naïvement étudi ent la mélodie. Un
ne vous transporteront-il té d'assister à une
paysages si français de M emplacer. Celui-ci,
— ou dans les orientales voulait pas encore
saharas égyptiens de M. ressive et la beauté,
Et combien, parmi les changement, à pre-
bien qui doivent rester ! uditoire de choristes
Nieuwerkerke, Oliva, de ureusement. Serda
Deumier; — *la Chute des* in, il trouva le *mi*
élégie pour un tombeau ; Serda qui prétendait
let ; la *Geneviève de Brab* mon air, atteignait
gnifique *Médée*, de M. Pro son rôle de Saint-
M. Émile Hébert appelle
sauvé des eaux, de M. All
tée ; l'*Andromède*, si plei ntroduire un ballet.
de M. Franceschi ; la graci er étant inutiles, je
l'héroïque *Charpentier de* chorégraphique, in-
grande composition lyriq s son rondeau de
dans les griffes de la Misè l'instrumentai pour
de M. Carrier de Belleuse Mais le chorégraphe,
gie d'un bulletin de la *g* cé dans la musique,
empire ; l'*Omphale*, de mmuns de danse, des
M. Klagmann, surtout ce fort médiocrement
de quelque frise antique r alors la qualité par
œuvres que le Salon de le trois autres pas.
venir ? ent dans la tête que
Je dis adieu à tous ces morceaux très-con-
compensés et ceux qui le teraient on ne peut
rappelle ces mots de M. à M. Pillet ; celui-ci
la gloire des arts à un rè demander d'intro-
tres. » Le dix-neuvième si le Bal de ma Sym-
omeo et Juliette.
uer se trouvait alors
nt les coulisses de

Les meetings de teur, je me bornai à

Les Anglais aiment à s'a à introduire dans le
lumières de la discussion soit pas de Weber ;
tion est posée devant eux, e n'est point par un
et votent. C'est là ce qui c pour le grand maître,
Mais si la question est -haut au fond de la
qu'il importe de réunir so idée ; s'il l'approuve,
forme, un comité s'orga ous prie de ne m'en
bank-notes, les autres leu s du directeur, Des-
de motu proprio se met à moi, me dit : « Oh !
convoquant des meetings s l'entendez, » dis-je
tes, contrôlant les faits et l n'en fut plus ques-
ces constatations destinée e dans *Obéron* et dans
qu'on appelle *une enquête.* mplété avec des com-
Chaque année ou peu quelques représenta-
ambulants provoque des *Obéron* disparurent ;
la populace des grandes dans l'*Invitation à*
létaires et aux misérable n morceau d'orches-
éternelle question du prol grand succès. Quand
aucunes de ces convocatior l'Opéra, on en vint,
curieuses que celles adre er une partie du final
êtres eux-mêmes que leur rimer enfin, dans ce
loi et de la société ; auc remier tableau, où se
plus intéressants et plus e athe et la scène des
Il y eut un moment s ique d'Annette avec
maison de Hanovre. Ce f
Jacobites avaient repris co n représente aujour-
du fond de l'exil ; les p Paris. Ce chef-d'œu-
parts et les plumes des éc passion sert de lever
écrire la préface d'un nou s ballets, et doit,
ment était confié aux cla pour leur faire place.
s'émut ; de toutes les class orégraphique vient à
adresses, couvertes de plus devancieres, on ro-
qui vinrent apporter à la au, sans hésiter. Et
ment de loyale fidélité La reste [2] ! Quelle lâche
avoir sa place dans cet s ! quelle discordance
Les asiles de Londres vin rprétation plate, stu-
lennel et les trente-cinq us !... Soyez donc un
mendiants, voleurs et ass n homme inspiré, un
cles, rédigèrent aussi leur onqué, défiguré.
humblement au pied du t
Elle ne fut point repous etons. — Mon désespoir. —
étaient des citoyens angla ide.
absolu dont tout enfant époque, ne présente
d'entourer ce titre imposa d'être cité. Je restai
misérables qui l'a reçu d ment de mon métier,
fait plus que le protéger s de feuilletoniste, ce
vant la société ; il le relè e (je le suppose hon-
homme tombé y puise je n il a une idée, s'il veut
inviolable caractère que e ou soutenir un sys-
semble qu'il ne soit pas terdites.
que les autres, parce qu
Comme Salustre, il est p on ne l'exécute plus (1859).

Et la jolie *Madeleine*, de M. Baudry, qui n'y pensera en la rencontrant au Pré-Catelan?

Sera-t-il bien nécessaire de vous rappeler plus tard la mélancolique *Rosa Nera* de M. Hébert? Et les paysages de M. Daubigny, ne vous en souviendrez-vous plus? Et ne sourirez-vous pas encore plus d'une fois devant *la Cinquantaine* de M. Knaus, cette page allemande traduite en français, peut-être avec trop d'esprit? Et *l'École du village* de M. Anker, et les paysanneries si naïvement étudiées de M. Breton? Vos rêves ne vous transporteront-ils pas encore parfois dans les paysages si français de M. Rousseau ou de M Troyon, — ou dans les orientales de M. Ziem, — ou dans les saharas égyptiens de M. Fromentin?

Et combien, parmi les œuvres de la statuaire, combien qui doivent rester! Les bustes de MM. Jaley, de Nieuwerkerke, Oliva, de Lequesne, de Mme Lefèvre-Deumier; — *la Chute des feuilles*, de M. Schroder; une élégie pour un tombeau; l'élégant *Mercure*, de M. Millet; la *Geneviève de Brabant*, de M. Maindron; la magnifique *Médée*, de M. Prouha; le groupe saisissant que M. Émile Hébert appelle : *Toujours et jamais*; le *Moïse sauvé des eaux*, de M. Allasseur, cette orientale sculptée; l'*Andromède*, si pleine de hardiesse et de beauté, de M. Franceschi; la gracieuse *Sapho*, de M. Grabowski; l'héroïque *Charpentier de Saardam*, de M. Lebœuf; la grande composition lyrique de M. Bartholdi: le *Génie dans les griffes de la Misère*; la *Mort du général Desaix*, de M. Carrier de Belleuse, un plâtre qui a toute l'énergie d'un bulletin de la *grande armée*, sous le premier empire; l'*Omphale*, de M. Eudes; les bas-reliefs de M. Klagmann, surtout cette blonde *Théthys* descendue de quelque frise antique; — ne sont ce point là des œuvres que le Salon de 1859 a léguées à notre souvenir?

Je dis adieu à tous ces vaillants artistes, — les récompensés et ceux qui le seront demain, — et je leur rappelle ces mots de M. le ministre d'État : « Donnez la gloire des arts à un règne qui en a déjà tant d'autres. » Le dix-neuvième siècle aura toutes les gloires.

ARSÈNE HOUSSAYE.

Les meetings de voleurs en Angleterre.

Les Anglais aiment à s'assembler. Ils ont foi dans les lumières de la discussion publique. Dès qu'une question est posée devant eux, ils se réunissent, délibèrent et votent. C'est là ce qui constitue un *meeting*.

Mais si la question est complexe, si les documents qu'il importe de réunir sont épars, une souscription se forme, un comité s'organise; les uns donnent leurs bank-notes, les autres leur temps; et une commission *de motu proprio* se met à parcourir comtés et villes, convoquant des meetings partiels, recueillant les plaintes, contrôlant les faits et publiant enfin le résultat de ces constatations destinées à éclairer le pays. C'est ce qu'on appelle *une enquête*.

Chaque année ou peu s'en faut, un de ces comités ambulants provoque des réunions de cette sorte parmi la populace des grandes villes et fait appel aux prolétaires et aux misérables, pour éclairer la grande et éternelle question du prolétariat et de la misère. Mais aucunes de ces convocations quasi légales ne sont plus curieuses que celles adressées par l'intérêt social aux êtres eux-mêmes que leurs crimes ont mis hors de la loi et de la société; aucunes n'offrent des précédents plus intéressants et plus exceptionnels.

Il y eut un moment solennel dans l'histoire de la maison de Hanovre. Ce fut sous la reine Anne. Les Jacobites avaient repris courage. Les Stuarts s'agitaient du fond de l'exil; les pamphlets volaient de toutes parts et les plumes des écrivains royalistes semblaient écrire la préface d'un nouveau drame, dont le dénoûment était confié aux claymores écossaises. La nation s'émut; de toutes les classes de la société partirent des adresses, couvertes de plusieurs millions de signatures, qui vinrent apporter à la reine et à la dynastie le serment de loyale fidélité. La gent reprouvée voulut aussi avoir sa place dans cet imposant dénombrement. Les asiles de Londres virent se réunir un meeting solennel et les trente-cinq mille vagabonds, débiteurs, mendiants, voleurs et assassins de ces cours des miracles, rédigèrent aussi leur protestation et la déposèrent humblement au pied du trône.

Elle ne fut point repoussée avec mépris. Ces hommes étaient des citoyens anglais. Cette sorte de fanatisme absolu dont tout enfant de cette race s'enorgueillit d'entourer ce titre imposant, s'étend sur le dernier des misérables qui l'a reçu du hasard de la naissance. Il fait plus que le protéger devant la loi; il le couvre devant la société; il le relève à ses propres yeux. Cet homme tombé y puise je ne sais quelle conscience d'un inviolable caractère que rien ne saurait dégrader. Il semble qu'il ne soit pas un criminel au même titre que les autres, parce qu'il est un criminel anglais. Comme Salustre, il est prêt à dire: « *Insignis latro, sed civitate intactus.* (Insigne voleur, mais absous parce que Romain.) » C'est le mot suprême de l'orgueil national.

Tel est le fier sentiment qui explique comment la société anglaise ose appeler presque périodiquement à elle les criminels et les réunir dans des meetings, où elle leur pose les graves questions de leur passé, de leur présent et de leur avenir. Voilà ce qui explique aussi comment ces criminels, ainsi mandés à la barre, ne craignent pas d'y comparaître volontairement, de se montrer à nu et de se discuter eux-mêmes avec des hommes qui peuvent être leurs juges ou leurs victimes du lendemain. Il y a entre eux un titre commun, celui de fils de l'Angleterre.

Ces assemblées, nous l'avons dit, se renouvellent presque annuellement, mais c'est au premier de tous, à la pensée première qui a inspiré ces convocations bizarres que nous voulons remonter aujourd'hui. Voici l'affiche qui fut apposée, il y a quelques années déjà, dans les lodging-houses de White-Chapel et autres bas quartiers de Londres:

AVIS IMPORTANT.

Les gentlemen, âgés de moins de vingt ans, que le bilan de leur fortune privée force actuellement à vivre en état de vagabondage, sont convoqués à un meeting ayant pour but de connaître les causes de leur malheureuse position et d'y porter remède.

Le meeting est tenu par les citoyens anglais faisant l'enquête sur les causes de la misère, de la démoralisation et du vol dans le Royaume-Uni.

Il aura lieu à British-Union-School-Room, le 28 janvier, à huit heures du soir, et l'on ne sera reçu que sur des cartes d'admission justifiant la qualité requise pour être admis au meeting.

Nous sommes dans White-Chapel, quartier malencontreux, dangereux aux bourses, fatal aux foulards. Les rues sont étroites et les maisons au chef branlant semblent se toucher du front.

C'est l'hiver : il est nuit. Les ténèbres du soir s'épaississent encore dans une brume éternelle. Les hautes cheminées des usines et des manufactures, dont les obélisques de briques se dressent touffus comme une forêt d'arbres sur la ville, ont cessé de vomir leurs flots de charbon et de gaz. Mais ce nuage immense de vapeur brûlée qu'a accumulé un long jour de travail dans la plus laborieuse des capitales, reste suspendu et condensé dans le brouillard humide et gras qu'a apporté le vent d'ouest. L'athmosphère demeure viciée. Les blacks, parcelles impalpables, fumée éparse de charbon de terre, continuent à voltiger dans l'air comme de noirs insectes qui souillent et empoisonnent les êtres et les choses.

Voici l'heure où la cité (*the city*) s'arrête comme un rouage à qui l'on met le frein. Le bruit de l'or s'est tu. L'univers industriel, dit Bulwer, cesse de tourner autour de la perruque du lord maire. L'Anglais quitte son *office* et retourne à son *home*.

Office et *home*, deux pôles de la vie britannique. Tout ce qui n'est pas lord ou grand seigneur se meut éternellement de l'un à l'autre, du matin au soir, de la naissance à la mort.

The office (*officium devoir*), un beau mot pris au latin, un mot de Cicéron, l'office, bureau du citoyen anglais. C'est là que durant tout le jour il discute, il vend, il achète, il crée, il exporte au fond de l'Inde et reçoit des rives de la Chine, il fait courir la marchandise de l'usine de Birmingham aux placers de l'Australie. C'est là qu'il livre son âpre combat à la fortune marchande. Ferme contre les revers, prudent contre les prospérités, calme et pensif, avare de paroles et hardi d'argent, infatigable et ponctuel comme son horloge, précis et mathématique comme ses machines: c'est là qu'il faut le voir dans sa gloire, dans sa liberté et dans son génie! *Office*, c'est bien dit : c'est la maison du devoir.

Home est encore un mot de la langue reine. Mais c'est un mot de Virgile, celui-là :

Casta domus.

Il résonne mollement comme une cadence d'Etrurie et c'est avec amour qu'une bouche britannique le laisse tomber de ses lèvres. C'est que cet autre échappé des vers des Géorgiques peint au fils des Saxons le plus cher, le plus caressé des biens dont il puisse jouir: le bonheur du chez soi, les jouissances matérielles et morales à la fois de l'intérieur, la vie domestique, la famille, en un mot, la famille étendue jusqu'aux choses et embrassant jusqu'aux briques de la maison (domus).

Mais nous sommes dans White-Chapel, et cette tourbe de créatures qui avec le commencement de la nuit et la fin des travaux, est sortie par nations ouvrières des profondes manufactures des docks sans fin, de tous les entrepôts du labeur, cette tourbe de créatures n'a pas de *home* et ne hâte point le pas pour retrouver le toit de la famille.

C'est un fait palpable et lugubre qu'il y a plusieurs milliers de sujets anglais qui passent chaque nuit dans Londres sans asile et sans abri. C'est un fait irrémédiable, puisque la police, impuissante contre leur nombre, se borne à les ramasser quand ils pénètrent dans les parcs royaux ou dans tout autre endroit privilégié.

Il y a quinze jours à peine, on lisait dans le *Times*, à la séance du magistrat, le procès suivant de cinq femmes arrêtées :

« LE MAGISTRAT AU POLICEMAN.—Où avez-vous trouvé » ces femmes?

» LE POLICEMAN. — Dans Green-Park, où elles avaient » passé la nuit.

» LE MAGISTRAT AUX FEMMES. — Que faisiez-vous là?

» L'UNE DES ACCUSÉES, MARIA WOOD. — Nous cherchions à nous abriter sous les arbres, milord! Nous » n'avions ni asile ni argent pour payer le *lodging-* » *house*... Il y avait quinze nuits que nous couchions » dans le Park.

» LE MAGISTRAT. — D'où êtes-vous?

» MARIA WOOD. — D'Irlande, milord, et voilà deux » mois que ni moi ni mes compagnes n'avons eu de » travail. Nous mangeons la charité, quand nous man- » geons. »

Certes, ni Hamlet ni Macbeth ne peuvent faire frissonner une nation habituée à coudoyer de tels spectres. « Nous mangeons la charité, quand nous mangeons. »

C'est bien donc à cette foule-là que nous avons affaire, car l'avis transcrit en tête de cet article exige la *qualité* de vagabond, pour être admis au meeting.

Mettons-nous donc en face de cette foule, car voici l'heure où elle assiége le *lodging-house*, et c'est à ceux qui vont y pénétrer que s'adressera la bizarre affiche et la bizarre convocation.

Mais d'abord, avant que les élus pénètrent, il faut que les maudits sortent. Voilà des gens que l'on chasse. Ce sont ceux qui ont passé la nuit et la journée précédentes, et qui n'ont pas de quoi payer celles qui commencent. Les heureux de la veille ne sont pas ceux du lendemain. Et pourtant elle est bien modique la rétribution exigée à la porte de ce réduit : deux pence, quatre sous par lit, dans les importants; un penny, deux sous seulement, dans les petits. Quatre sous, deux sous! Quelle est la journée de travail qui ne donne pas quatre sous à un être humain? Aucune, sans doute; mais le travail manque souvent, plus souvent qu'il n'abonde : l'économie même la plus sordide ne peut faire face avec les journées payées et nourries aux jours vides et affamés. Et devant cette terrible question, politiques et économistes s'arrêtent impuissants, car le travail est un de ces biens suprêmes qu'il faut ménager et qui se tarit vite sous la main qui veut le répandre hors de son heure ou au delà de sa limite.

Dès onze heures du soir, le triage s'est opéré. Les ruinés sont sortis; les riches sont entrés; les *pauvres* sont restés à la porte, au froid, à la faim, sans nourriture, hélas! souvent, ou réchauffés à peine par une fiévreusse tasse de thé à un demi penny (deux liards environ), tasse sans sucre, que leur a vendue la marchande ambulante qui traîne un fourneau à esprit de vin sur une petite charrette.

Les pauvres sont à la porte! Encore une nuit en plein air, nuit glaciale, peut-être mortelle; car dans la foule, il y a beaucoup d'enfants et beaucoup de femmes. Point de pleurs, cependant, point de cris, point de menaces. Ces êtres sont résignés. Ils sont calmes et se dispersent lentement. Où vont-ils? Qui le sait? excepté ceux qui se dirigent vers les arches du Black-Wall railway, car c'est l'asile des nuits brumeuses, où le vent est chargé de pointes aigues et humides qui pénètrent jusqu'aux os.

Il a plu à une compagnie d'un chemin de fer de plaisance, un peu dans le genre de ceux de Saint-Germain et de Versailles, de construire sur un quartier un immense viaduc qui se suspend dans les airs au-dessus des rues et des maisons, œuvre folle d'art et de ruine, qui pèse sur le budget de cette société comme une prodigalité gigantesque. Ce sont ces pierres élevées au poids de l'or qui sont devenues l'abri de la misère durant les nuits d'hiver.

Ne croirait-on pas voir ces légions vagabondes de l'antique Rome, qui, dit Vitruve, venaient chaque nuit se tapir sous les parois des temples où sous les arcades des cirques, malgré la garde urbaine et les prétoriens de ronde?

Seulement, à Londres, la bise est âpre et chargée de phthysie. Les légions anglaises se pressent les unes contre les autres pour trouver un peu de chaleur vitale; les joies du cirque ni celles des sacrifices ne les réveilleront pas demain. Point de *panem et circenses* avec l'aurore. Le premier cri qui saluera le jour pâle et froid sera le sifflement de la locomotive et du convoi en marche. Le travail, le travail et toujours le travail autour d'eux, et de cette immense table ils n'ont pu même ramasser une miette tombée.

Les pauvres sont dehors! les riches sont entrés! goûtons au bonheur des riches.

Le *lodging-house*, maison où l'on loge à la nuit, se compose de deux pièces : la cuisine et le dortoir, et

...tenir de douze à quatre-vingts pensionnaires. ...cuisine est entourée d'un banc de bois; des ...solidement attachées au sol, sont placées de ...loin. Les fourchettes et les couteaux ne sont ...que sur le dépôt d'un ou deux sous au comp-...une garantie. Au milieu de cette pièce s'ouvre ...de cheminée alimentée de poussière, de dé-...charbon et d'autres ordures. Le manteau en ...d'agréables dessins et d'aimables légendes, ...lecture ne laisse pas que de choquer un peu ...reçus; à une crémaillère en serpent tordu ...gigantesque bouilloire de cuivre dans la-...bout sans cesse l'eau destinée au thé. C'est à ...cheminée et avec cette eau que, moyennant un ...les hôtes de ce logis font cuire de pitoyables ...tous les aliments avec lesquels l'homme peut ...sa faim; débris puisés à toutes les sources ...ramassés dans toutes les sentines de Londres, ...vols aux étalages, miettes des charités pri-...s'y trouve à côté de la bouteille de fin ...Le *lodging-house*, en effet, ne fournit pas les ...loue la cuisine et le foyer à tout venant de ...heures du matin à onze heures du soir. A cette ...porte est fermée et les payants de la nuit restent ...passent au dortoir.

...voir à quarante-deux à quarante-cinq pieds de ...ente à trente-six de large. Les lits ont depuis ...et demi jusqu'à six et demi de longueur, ...largeur de trois à quatre pieds. Ils sont formés ...élevé d'un demi-pied au-dessus du sol, sur ...une paillasse est posée; mais seulement dans ...*lodging-house* à deux pence la nuit. Dans les autres, ...sur la planche. Chacun de ces lits reçoit ...quatre pensionnaires; il faut être riche et payer ...pour coucher seul; mais c'est un luxe ...le personnel de ces taudis paraît peu sensible. ...femmes, enfants, jeunes filles, tous les sexes ...les âges sont confondus dans cette sentine; ...alité la plus révoltante y fait la loi; mais ce ...ne saurait se représenter, c'est la prétentieuse ...qui y règne, et la physionomie étrange du ...qui se presse sur ces grabats. Le haillon en est ...re, il est vrai, mais le haillon de haute tenue: ...oir et chapeau rond, véritable habit habillé, ...bal, de noce, de cour, d'enterrement, de céré-...vêtement *very respectable*, comme on dit en ...rre, lugubre costume que la race civilisée de ...a adopté pour ses fêtes comme pour ses deuils, ...que l'homme du *lodging-house* tient, autant ...à ce vêtement de *gentleman*; sachez aussi ...prix de malpropreté cet homme parvient à con-...cette loque luisante de graisse, trop courte de ...et d'emmanchure, qui le garantit mal du froid ...grelotter sous la glaciale atmosphère de sa ...par cette immense ruche qu'on nomme l'An-..., cette Inde brumeuse, maintient les distinc-...caste avec une rigueur plus féroce encore ...es parias que parmi ses lords et ses hauts ...s.

...est le mot; à chacun sa classe et sa *respec-*... le cocher dédaigne le palefrenier; l'ouvrier ...trinquerait, sous aucun prétexte, avec l'ou-...coton. Qu'est-ce donc dans les tapis francs? ...sans nom, mendiants, ouvriers en chômage, ...tel est le bilan de ces demeures. Mais, ...tourbe, le voleur tient le haut bout: maître ...despote injurieux, toujours respecté, parfois ...mais à titres divers. Le crime aussi a ses ...*burglar* ou le *smasher* (voleur avec effraction) ...s du *gonoff* (simple voleur); le *gonoff* au-...*pick-pocket* (voleur à la tire). Dans cette foule, ...dominent; le vice y est précoce. L'avant-...statistique officielle des tribunaux a donné, ...dres seulement, dix-huit mille repris de jus-...sous de vingt ans.

...donc bien aux hôtes de ces demeures que ...l'affiche apposée dans la soirée du 27 jan-...; du reste il se faisait grand bruit autour ...délibérait. Les plus hautes questions du ...ent soulevées par des orateurs habitués à le ... Ils descendirent courageusement eux-...fond de leur propre abjection, sondant leurs ...cherchant de bonne foi quels remèdes il con-...proposer à la commission d'enquête pour ...ser. Étrange spectacle, nuit unique alors ...istes de cette grande armée qui dévaste la ...Caïn: les criminels! nuit où l'Angleterre ...bleau de la loi discutée par tout un peuple

...ing s'ouvrit le lendemain avec la régularité ...utre assemblée. Cent cinquante enfants se ...t, calmes, réfléchis, sans crainte de la po-...vergogne de leur infamie, sans honte de la ...Sur le continent cette impudeur publique ne ...un cynisme effronté, qu'une repoussante ...ien est autrement en Angleterre, nous avons dit pourquoi. Mais le fait n'en était pas moins étrange, car c'était la première fois que cette foule venait officiellement soulever ses haillons pour dévoiler ses lèpres à la mère patrie. On commença par demander à ces enfants leur âge; le plus jeune avait six ans; sept en avaient dix; trois en avaient douze; trois en avaient treize; dix en avaient quatorze; onze en avaient seize; vingt en avaient dix sept; vingt-six en avaient dix-huit et quarante-cinq en avaient dix-neuf.

Quand on leur demanda s'ils savaient lire et écrire; cent douze déclarèrent qu'ils n'avaient jamais reçu aucune instruction; vingt ne savaient que lire; sept avaient été à l'école et savaient compter; un seul était tout à fait supérieur. L'éducation religieuse manquait totalement.

Quand on les interrogea sur leur origine, beaucoup répondirent qu'ils étaient apprentis.

L'apprenti de la manufacture apprend à voler d'abord de ses parents. L'incurable misère de l'ouvrier, les longs chômages et les habitudes d'ivrognerie ont perverti son sens moral. L'enfant, enclin au mal par son âge, échappant à la surveillance par son âge aussi, devient, entre les mains de ces tristes familles, un instrument et un complice récompensé. Outils, débris de laine, de coton, de toile, d'acier, de bois, morceaux de charbon, loques de tout genre; tout est bon à cette maraude de l'enfance, que l'ouvrier ne considère pas comme un vol. Le manufacturier base ses calculs sur ce *coulage* permanent, qu'on évalue à un dix-septième des produits bruts ou travaillés. Les petites filles sont regardées comme plus dangereuses ou plus habiles que les petits garçons. Quand on les prend, on se contente de renvoyer la famille. Les frais et les embarras de la justice coûtent plus cher que la répression ne rapporte. Ce genre de vol a donc fini par être regardé comme un droit par l'ouvrier même, droit qu'il exerce en se cachant; mais tout châtiment répressif le révolte, et l'on a vu souvent, contre un patron justement sévère, le voleur se changer en incendiaire.

AYLIC LANGLÉ.

(*La fin à un prochain numéro.*)

Charles-Quint ramassa un jour le pinceau que le Titien avait laissé tomber et le rendit au peintre pour qu'il continuât son œuvre. Si de nos jours un maître laissait tomber son pinceau, il se trouverait encore sans doute des princes qui ne dédaigneraient pas de le ramasser; mais ils auraient sur le célèbre empereur l'avantage de pouvoir le garder pour continuer le tableau commencé. Ainsi le jury de l'exposition eut à se prononcer, cette année, vers la fin de ses opérations, sur le mérite de trois aquarelles envoyées par le même artiste. Les tableaux furent admis; puis, quand on voulut connaître quel était ce peintre heureux, on eut peine à découvrir dans le coin du tableau un nom modestement tracé: *Mathilde*. S. A. I. la princesse Mathilde avait voulu se soumettre à l'examen comme la plus humble artiste.

Grâce à l'autorisation qu'a bien voulu nous accorder Son Altesse Impériale, nous pouvons offrir à nos lecteurs la reproduction d'un de ces trois tableaux, celui que le livret désigne simplement sous le titre de: Portrait de la princesse A. Si la gravure ne permet pas de rendre tout ce qu'a de gracieux dans la touche et dans le coloris cette peinture charmante, elle permettra au moins à nos lecteurs de juger de l'ampleur de composition et de la fermeté de lignes d'une œuvre qui n'a d'autre défaut que d'appartenir à une artiste trop haut placée pour qu'on puisse la louer comme elle le serait s'il s'agissait d'une simple mortelle.

Dans la brillante phalange des jeunes paysagistes français, nous avons à signaler M. Charles Merme, dont nous reproduisons le tableau dans le numéro de ce jour. Sa *Matinée de printemps* est inspirée par le plus vif sentiment de la nature; la transparence de ses eaux, la vigueur et la richesse de ses premiers plans, la légèreté de ses fonds et la profondeur de son ciel font de cette étude simple et vraie un précédent qui engage l'avenir de M. Merme. Nous le retrouverons très-certainement à la première exposition, plus sûr de lui, luttant avec les plus forts et ayant acquis la difficile sympathie du public.

M. Gustave Brion est un des plus vaillants peintres de notre époque; sa route est toute tracée, il la parcourt d'un pas ferme et assuré, laissant derrière lui des travaux remarquables et remarqués, et produisant à chaque étape des œuvres plus fortes et plus solides. La porte d'église en Bretagne, pendant la messe, est une composition traitée avec le plus grand savoir et la plus grande conscience. Sur le ciel lumineux se détachent des groupes de paysans très-bien étudiés, pleins de recueillement, simples dans leurs poses, justes dans leurs mouvements. La peinture est savante, et, malgré toute la force des premiers plans tenus dans le clair obscur, rien n'est noir, rien ne se perd.

LÉO DE BERNARD.

MÉMOIRES D'UN MUSICIEN.[1]

(*Suite et fin.*)

Serda, la basse, qui, dans *Benvenuto Cellini*, avait été chargé du rôle du cardinal, prétendait ne pouvoir donner le *mi bémol* haut, dans son air « A tous péchés pleine indulgence, » et transposant cette note à l'octave inférieure, il faisait un saut de sixte en descendant au lieu d'un mouvement ascendant de tierce, ce qui dénaturait absolument la mélodie. Un jour il se trouva dans l'impossibilité d'assister à une répétition; on pria Alizard de l'y remplacer. Celui-ci, avec sa magnifique voix dont on ne voulait pas encore alors reconnaître la puissance expressive et la beauté, chanta mon air sans le moindre changement, à première vue, et de telle sorte, que l'auditoire de choristes qui l'entourait l'applaudit chaleureusement. Serda apprit ce succès, et, le lendemain, il trouva le *mi bémol*. Remarquez que ce même Serda qui prétendait ne pouvoir donner cette note dans mon air, atteignait sans difficulté le *mi naturel* dans son rôle de Saint-Bris des *Huguenots*.

Je reviens au *Freyschütz*.

On ne manqua pas de vouloir y introduire un ballet. Tous mes efforts pour l'empêcher étant inutiles, je proposai de composer une scène chorégraphique, indiquée par Weber lui-même dans son rondeau de piano, l'*Invitation à la valse*, et j'instrumentai pour l'orchestre cet admirable morceau. Mais le chorégraphe, au lieu de suivre le plan tout tracé dans la musique, ne sut trouver que des lieux communs de danse, des combinaisons banales qui devaient fort médiocrement charmer le public. Pour remplacer alors la qualité par la quantité, on exigea l'addition de trois autres pas. Or, voilà les danseurs qui se fourrent dans la tête que j'avais dans mes symphonies des morceaux très-convenables à la danse et qui compléteraient on ne peut mieux le ballet. Ils en parlent à M. Pillet; celui-ci abonde dans leur sens et vient me demander d'introduire, dans la partition de Weber, le Bal de ma Symphonie fantastique et la Fête de *Roméo et Juliette*.

Le compositeur allemand Dessauer se trouvait alors à Paris, et fréquentait assidûment les coulisses de l'Opéra. A la proposition du directeur, je me bornai à répondre: « Je ne puis consentir à introduire dans le *Freyschütz* de la musique qui ne soit pas de Weber; mais, pour vous prouver que ce n'est point par un respect exagéré et déraisonnable pour le grand maître, voilà Dessauer qui se promène là-haut au fond de la scène, allons lui soumettre votre idée; s'il l'approuve, je m'y conformerai; sinon, je vous prie de ne m'en plus parler. » Aux premiers mots du directeur, Dessauer, se tournant vivement vers moi, me dit: « Oh! Berlioz, ne faites pas cela. — Vous l'entendez, » dis-je à M. Pillet. En conséquence, il n'en fut plus question. Nous prîmes des airs de danse dans *Obéron* et dans *Preciosa*, et le ballet fut ainsi complété avec des compositions de Weber. Mais, après quelques représentations, les airs de *Preciosa* et d'*Obéron* disparurent; puis on coupa à tort et à travers dans l'*Invitation à la valse*, qui, ainsi transformée en morceau d'orchestre, avait pourtant obtenu un très-grand succès. Quand M. Pillet eut quitté la direction de l'Opéra, on en vint, pour le *Freyschütz*, à retrancher une partie du final du troisième acte; on osa supprimer enfin, dans ce même troisième acte, tout le premier tableau, où se trouvent la sublime prière d'Agathe et la scène des jeunes filles, et l'air si romantique d'Annette avec alto solo.

Et c'est ainsi déshonoré qu'on représente aujourd'hui le *Freyschütz* à l'Opéra de Paris. Ce chef-d'œuvre de poésie, d'originalité et de passion sert de lever de rideau aux plus misérables ballets, et doit, en conséquence, se déformer pour leur faire place. Si quelque nouvelle œuvre chorégraphique vient à naître plus développée que ses devancières, on rognera le *Freyschütz* de nouveau, sans hésiter. Et comme on exécute ce qu'il en reste[2]! Quelle lâche somnolence dans les mouvements! quelle discordance dans les ensembles! quelle interprétation plate, stupide et révoltante de tout par tous!... Soyez donc un inventeur, un porte-flambeau, un homme inspiré, un génie, pour être ainsi lacéré, tronqué, défiguré.

LIV

Je suis toujours forcé d'écrire des feuilletons. — Mon désespoir. — Velléités de suicide.

Mon existence, après cette époque, ne présente aucun événement musical digne d'être cité. Je restai à Paris, occupé presque uniquement de mon métier, je ne dirai pas de *critique*, mais de feuilletoniste, ce qui est bien différent. Le critique (je le suppose honnête et intelligent) n'écrit que s'il a une idée, s'il veut éclairer une question, combattre ou soutenir un sys-

[1] La reproduction et la traduction sont interdites.

[2] Aujourd'hui, c'est tout différent... on ne l'exécute plus (1859).

SALON DE 1859. — Portrait de la princesse Anna Murat par S. A. I. la princesse Mathilde. (N° 2121.)
(Copié par M. Morin, gravé par M. Linton.)

tème, s'il veut louer ou blâmer. Alors, il a des motifs qu'il croit réels pour exprimer son opinion, pour distribuer le blâme ou l'éloge. Le malheureux feuilletoniste, obligé d'écrire sur tout ce qui est du domaine de son feuilleton (triste domaine, marécage rempli de sauterelles et de crapauds!), ne veut rien que l'accomplissement de la tâche qui lui est imposée; il n'a bien souvent aucune opinion au sujet des *choses* sur lesquelles il est forcé d'écrire; ces *choses-là* n'excitent ni sa colère ni son admiration; elles *ne sont pas*. Et pourtant, il faut qu'il ait *l'air* de croire à leur existence, *l'air* d'avoir une raison pour leur accorder son attention, *l'air* de prendre parti pour ou contre. La plupart de mes confrères savent sans peine, souvent même avec une facilité charmante, se tirer de ce mauvais pas. Pour moi, quand je parviens à en sortir, c'est avec des efforts aussi longs que douloureux, et qui m'exaspèrent jusqu'à la rage. Je suis demeuré une fois trois jours entiers enfermé dans ma chambre pour écrire un feuilleton sur l'opéra-comique sans pouvoir le commencer. Je ne me souviens pas de l'*œuvre* dont j'avais à parler (une semaine après sa première représentation, j'en avais oublié le nom pour jamais); mais les tortures que j'éprouvai pendant ces trois jours, avant de trouver les trois premières lignes de mon article, certes! je me les rappelle. Les lobes de mon cerveau semblaient prêts à se disjoindre. J'avais comme des cendres brûlantes dans les veines. Tantôt je restais accoudé sur ma table, tenant ma tête à deux mains; tantôt je marchais à grands pas, comme un soldat en sentinelle par un froid de vingt-cinq degrés. Je me mettais à la fenêtre, regardant les jardins environnants, les hauteurs de Montmartre, le soleil couchant... aussitôt la rêverie m'emportait à mille lieues de mon maudit opéra-comique. Et quand, en me retournant, mes yeux retombaient sur son maudit titre, écrit en tête de la maudite feuille de papier, blanche encore et attendant obstinément les autres mots dont je devais la couvrir, je me sentais envahir par le désespoir. J'avais une guitare appuyée contre ma table, d'un coup de pied je lui crevai le ventre... Sur ma cheminée, deux pistolets me regardaient avec leurs yeux ronds; je les considérai très-longtemps... puis j'en vins à me seler le crâne à grands coups de poing. Enfin, comme un écolier qui ne peut pas faire son thème, je pleurai avec une indignation furieuse en m'arrachant les cheveux. Cette eau salée sortie de mes yeux sembla me soulager un peu. Je tournai contre le mur la bouche des pistolets qui me regardaient toujours. J'eus pitié de mon innocente guitare, et, la reprenant, je lui demandai quelques accords qu'elle me donna sans rancune. Mon fils, âgé de six ans, vint en ce moment frapper à ma porte; par suite de ma mauvaise humeur, je l'avais injustement grondé le matin; comme je n'ouvrais pas: « Père, me cria-t-il, veux-tu être amis? » Et, courant lui ouvrir: « Oui, mon ami, soyons-z-amis! Viens! » Je le pris sur mes genoux, j'appuyai sa blonde tête sur ma poitrine, et nous nous endormîmes tous les deux.

Je venais de renoncer à trouver le début de mon article. C'était le soir du troisième jour.

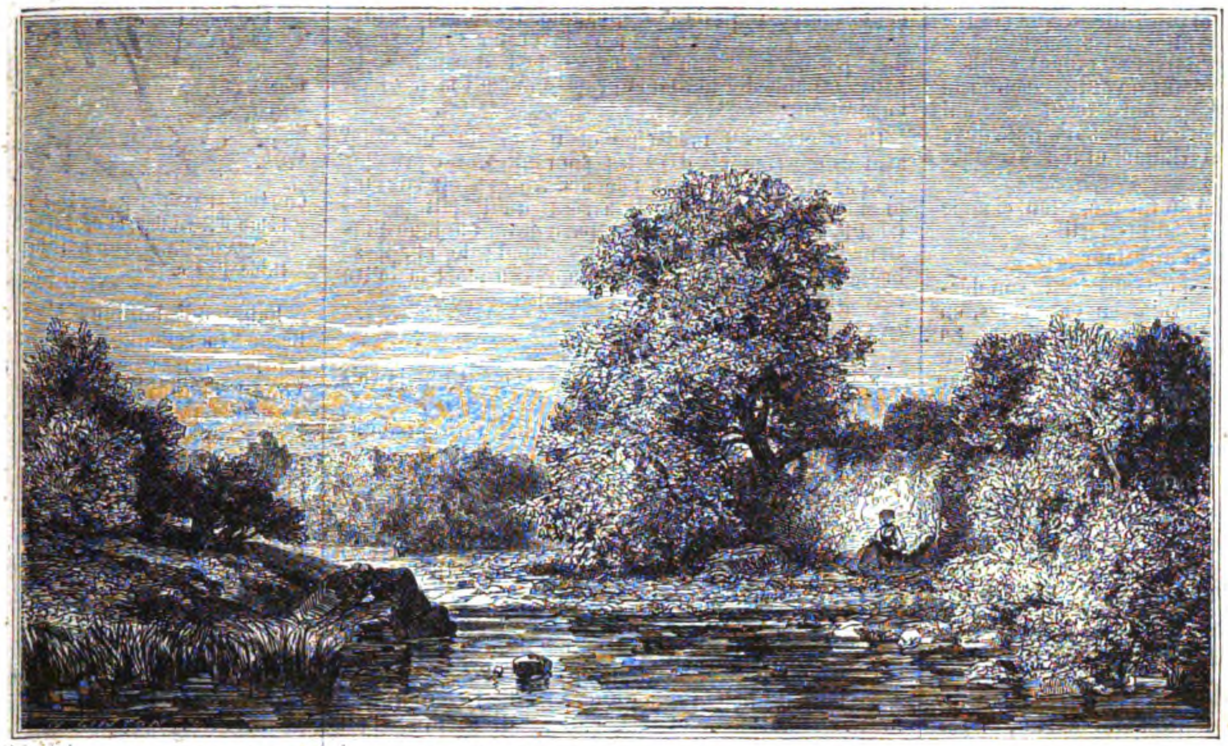
Le lendemain, je parvins enfin, je ne sais

re je ne sais
ur je ne sais
. . . . .
. . . . .
a quinze ans
a!... et mon
e dure en-

nation ! exé-
! extermina-
être toujours
on me donne
es partitions à
des orches-
conduire, des
ons à diriger ;
e fasse rester
res, dix heu-
me, debout,
de conduc-
a main, exer-
choristes sans
ent pour les
gner. leur
t moi-même
épliques tout
quant la me-
squ'à ce que
me manque,
ce que je cra-
ang et que la
m'arrête le
l'on me fasse
les pupitres, des contre-basses, des harpes, dé-
les estrades, clouer des planches, comme un
sionnaire ou un charpentier; qu'on m'oblige en-
our me reposer, à corriger, pendant la nuit, les
es graveurs ou des copistes ; je l'ai fait, je le
le ferai ; cela tient à ma vie musicale, et je le
e sans me plaindre, sans y songer même,
le chasseur endure le froid, le chaud, la faim,
le soleil, les averses, la poussière, la boue et
e fatigues de la chasse! Mais sempiternelle-
uilletoniser pour vivre! écrire des riens sur
s! donner de tièdes éloges à d'insupportables
parler ce soir d'un grand maître et demain
tin avec le même sérieux, dans la même
employer son temps, son intelligence, son courage, sa patience à ce labeur, avec la certitude de ne pouvoir au moins être utile à l'art en détruisant quelques abus, en arrachant des préjugés, en éclairant l'opinion, en épurant le goût du public, en remettant hommes et choses à leur rang et à leur place ! oh ! c'est le comble de l'humiliation !

HECTOR BERLIOZ.

FIN DES MÉMOIRES D'UN MUSICICIEN.



SALON DE 1859. — Une matinée de printemps. — Tableau de M. Merme. (N° 2154.)

COURRIER DU PALAIS.

Qui donc s'est permis de dire que l'art dramatique n'était pas en progrès? Celui-là, à coup sûr, ne connait pas les choses de son temps. Il ne sait pas combien de qualités, d'aptitudes diverses doit réunir en soi le parfait auteur. Il faut à celui qui aborde le théâtre, la dextérité du commerçant, l'entregent du financier, l'habileté de l'avoué, la science du mécanicien. Si après cela il a quelques notions d'orthographe, c'est un homme arrivé.

Aujourd'hui, une pièce de théâtre à faire jouer est une affaire qu'on met en société tout comm un engrais végétal ou une machine à fabriquer des briques. Voyez plutôt ce qui arrive pour *Cri-Cri*, la prochaine féerie du Cirque.

Ils se sont mis trois pour faire *Cri-Cri* : Fanfernot, Hugelmann et Borsat. Je nomme Fanfernot le premier, et c'est justice, car c'est lui qui a eu l'idée première de la pièce, qui en a bâti le premier scénario. Borsat et Hugelmann ont refait le plan, ajusté les scènes, écrit le dialogue, et la machine ainsi *sur ses pattes*, ils sont allés la déposer sur le comptoir de M. Billion. La machine a plu à M. le directeur du Cirque; elle lui a paru seulement un peu coûteuse : « Prenez à votre charge, leur a-t-il dit, pour 13,500 francs de *trucs*, et je joue *Cri-Cri* au mois d'août. » L'affaire, dans ces conditions, parut encore bonne aux associés, et ils s'empressèrent d'accepter. Fanfernot, — qui est un petit Vaucanson, — se chargea d'exécuter les *trucs*. Il ne manquait plus qu'une chose, c'étaient les 13,500 francs. Les associés n'en avaient pas le premier sou. C'est ici que parut, dans tout son éclat, la science financière d'Hugelmann et de Borsat. Les capitaux furent trouvés et livrés à Fanfernot. Mais voici qu'au beau milieu de sa tâche, Fanfernot s'arrête et déclare qu'il ne fera pas un *truc* de plus. Et pourquoi ? Parce que ses associés l'ont trahi ; ils ont bouleversé son

SALON DE 1859. — Porte d'église pendant la messe, en Bretagne. Tableau de M. Gustave Brion. (N° 417.)

plan, gâté son *Cri-Cri*, et il ne veut pas prêter les mains au massacre de son enfant. Billion, que ces retards sont loin d'accommoder, attaque les trois associés; à leur tour, Hugelmann et Borsat attaquent Fanfernot, et demandent qu'à son défaut un autre machiniste soit immédiatement chargé de faire les *trucs* qu'il refuse d'exécuter ; mais le juge des référés ne trouve pas que la question soit si simple, et il renvoie les parties au principal.

Voilà donc *Cri-Cri* accroché au Cirque,—tout comme *le Secret du roi* l'est à la Porte-Saint-Martin.

L'obstacle cette fois vient du directeur.

M. Marc-Fournier, pour expier sans doute son dernier *Vaisseau*, avait reçu un drame en cinq actes, en vers, de M. Jules Lacroix, intitulé : *le Secret du roi*. La pièce devait être jouée le 15 septembre 1859. C'est au moins ce qu'affirme l'auteur, et il ajoute qu'invité par lui à mettre en répétitions *le Secret du roi*, M. Marc-Fournier l'aurait renvoyé aux calendes grecques, ou, si mieux vous aimez, au 15 septembre 1860. Quels motifs peut avoir le directeur de la Porte-Saint-Martin pour traiter aussi lestement l'auteur du *Testament de César?* C'est ici le secret de M. Fournier. Ce dernier, en effet, n'a pas jugé à propos de comparaître et il s'est laissé condamner par défaut à commencer immédiatement les répétitions du *Secret du roi*, sous peine de cent francs par chaque jour de retard, et dans le cas où la pièce ne serait pas prête le 15 septembre, à payer à M. Jules Lacroix une indemnité de cinq mille francs.

Pendant que ceci se jugeait, *la Voie sacrée*, la nouvelle pièce à succès de la Porte-Saint-Martin, disparaissait de l'affiche.

Voici le théâtre un peu déblayé, et je ne serais pas étonné que la paix entre la France et l'Autriche amenât un rapprochement entre M. Marc-Fournier et M. Jules Lacroix.

Mme Marc-Fournier, elle aussi, plaidait cette semaine, — non pas contre son mari, au moins, mais contre un citoyen américain, M. Sanfort Milton.— Vous l'avez connue, Mme Fournier, alors que, sous le nom de Delphine Baron, elle jouait à la Porte Saint-Martin les lutins des féeries et les soubrettes égrillardes. L'idée lui a pris un beau jour de céder sa cornette à Mlle Nelly et d'utiliser dans le commerce des costumes son goût d'artiste et son expérience d'ancienne directrice de théâtre. Quand vous voyez dans un bal masqué un costume pittoresque, élégant, taillé au goût du jour, soyez sûr qu'il sort des magasins de Mme Fournier. Ce fut aussi chez elle qu'au carnaval dernier se présenta M. Sanfort Milton. Il voulait aller au bal de l'Opéra, ce brave concitoyen de Franklin et de Washington, il voulait même y conduire deux dames du meilleur monde. Et pourquoi non? N'avons-nous pas vu une autre illustre Américaine, l'auteur de l'*Oncle Tom*, raffoler de Mabille et suspendre son enthousiasme aux bottines de Frisette et de Rigolboche?

Vous pensez bien que M. Sanfort Milton, — qui est un gentleman accompli et qui a dans son portefeuille une lettre de crédit de cent vingt-cinq mille francs sur M. de Rothschild, — n'était pas homme à offrir à ses dames des oripeaux d'occasion. Il commanda donc à Mme Fournier deux dominos et deux loups entièrement neufs contre la livraison desquels il remit une somme de cent vingt francs.

Le lendemain du bal, un trottin de la maison Fournier se présentait chez M. Sanfort Milton pour reprendre les costumes. — C'est à ce moment que l'affaire s'embrouille. L'Américain refuse de rendre loups et dominos qu'il a, dit-il, payés la veille. Mme Fournier répond que la somme de cent vingt francs ne représente que le prix de location et qu'elle n'a pas entendu livrer pour six louis des costumes qui lui reviennent, à elle, à plus de quatre cents francs. Chacun s'entête de son côté, et Mme Fournier, qui a conservé les façons vives de son ancien emploi, fait, en vertu d'une ordonnance du président, arrêter à l'hôtel du Louvre M. Sanfort Milton.

Un citoyen américain, qui est nanti d'une lettre de crédit de cent vingt-cinq mille francs, arrêté comme un aventurier! Vous jugez de la fureur de M. Sanfort Milton. Toutefois, avant de la faire éclater, il fait signifier prudemment une offre de quatre cent dix francs; puis il lance sur Mme Fournier une demande en mille francs de dommages intérêts. Mme Fournier riposte en formulant une réclamation de trois cent douze francs, et l'on plaide.

Les offres ont été validées et les parties renvoyées dos à dos sur le surplus de leurs réclamations respectives.

Le tribunal correctionnel de Limoges vient de condamner à la prison une demi-douzaine de gaillards qui avaient trouvé moyen, en moins d'une année, d'escroquer à quatre compagnies d'assurances sur la vie, quelques centaines de mille francs.

Le mécanisme qu'ils avaient organisé était d'une charmante simplicité.

Ils commençaient par chercher un homme qui eût tout au plus quelques semaines à vivre, un phthisique, un cancéreux, par exemple; une fois le sujet trouvé, on constituait sur sa tête une assurance au profit d'un tiers, et à la mort de l'assuré le tiers partageait avec ceux qui l'avaient aidé la somme payée par la compagnie.

Ces complices nécessaires étaient l'inspecteur, l'agent et le médecin de la compagnie. Le rôle de celui-ci consistait à faire un rapport favorable sur la santé du sujet et à présenter comme solidement constitué le pauvre diable dont la mort prochaine était la base de l'opération.

Un docteur en médecine et un officier de santé avaient été compris dans les poursuites. Le premier n'a pas attendu le jour des débats. Après avoir subi un premier interrogatoire, il a senti qu'il était perdu. C'est le 7 mars qu'il avait comparu devant le juge d'instruction; le 9, il fait son testament; le 11, il se brûle la cervelle et on trouve après sa mort la lettre suivante à l'adresse d'un de ses amis :

« Mon cher M...,

» Je te demande pardon du désagrément que je vais » t'occasionner.

» Persécuté pour une affaire malheureuse et dont, » je te jure, je ne retire aucun profit que la honte, le » dégoût de la vie s'est emparé de moi et je n'y puis » plus tenir. »

Celui-là était peut-être le moins coupable.

La plupart des prévenus étaient, comme lui, des gens considérés dans le pays, des bourgeois et des marchands, sinon riches, au moins très à leur aise; enfin, n'ayant pas même, — à l'exception d'un seul, — cette excuse banale du vol et de l'escroquerie : — le besoin.

De tous les acteurs de cette comédie, le seul qui ne fût pas dans le secret était l'assuré. Il se promenait avec candeur au milieu de ces intrigues, sans se douter des craintes, des espérances, des châteaux en Espagne qui reposaient sur sa tête. Mais gare à lui, s'il essayait de tromper la confiance de ceux qui l'avaient choisi, s'il s'avisait de barguigner avec la mort! alors on lui donnait le coup de pouce — d'une façon honnête, s'entend. Était-il phthisique, on le mariait avec une jeune femme, — et ce n'était pas long.

La justice a des nécessités cruelles. — Sur quatre assurés, il y en avait un qui vivait encore au moment du procès : c'est un de ces retardataires dont je parlais à l'instant. Il était dans le devoir du ministère public de signaler la spéculation dont ce pauvre homme avait été l'instrument involontaire :

« Une quatrième assurance, a dit M. l'avocat impérial, une assurance de 100,000 francs fut consentie sur la tête de X.... bénéficiaire apparent. X... est encore vivant. Mais vous entendrez des hommes de l'art qui établiront dans quel état de santé il se trouve. »

On les a entendus, en effet, les hommes de l'art, et ils ont déclaré que X... « réunissait tous les signes rationnels de la phthisie pulmonaire. »

Sapristi! mais c'est très peu réjouissant pour X... tout ceci.

Et notez que les journaux de la localité, qui, en rendant compte du procès, ont fait aux sept prévenus la galanterie de les désigner seulement par leurs initiales, n'ont pas manqué d'insérer en toutes lettres le nom de ce pauvre X...

Heureusement pour lui, les oracles des médecins ne sont pas infaillibles.

Leur science est féconde en contradictions et les déceptions leur sont épargnées moins qu'à personne. Voyez ce pauvre M. Smethurst: sa femme Isabella Banks était malade ; il l'a soignée par l'antimoine et par l'arsenic. Malgré ce traitement énergique, elle a succombé, et de méchantes langues ont accusé son mari de sa mort : elles ont remarqué qu'Isabella Banks avait une fortune personnelle de 1,800 livres sterling dont elle avait disposé par testament en faveur de Smethurst, et elles ont insinué que c'était pour se les approprier que celui-ci avait fait jouer le poison. Bref, elles ont si bien fait, que le bon docteur a été traduit devant la Cour centrale criminelle de Londres, sous l'accusation d'assassinat.

Et comme un malheur n'arrive jamais seul, au chef d'empoisonnement est venu se joindre celui de bigamie. Il n'est que trop vrai que lorsque Smethurst épousa Isabella Banks, l'amour lui avait fait oublier les liens conjugaux qui l'attachaient déjà à une autre femme. Cette union, au reste, n'était pas ignorée d'Isabella, qui s'en accommodait assez bien.

L'accusé a déclaré qu'il plaidait: non coupable.

Les débats venaient de commencer et déjà ils entraient dans le vif, quand une indisposition grave d'un des jurés, M. Thomas Instone, les a subitement interrompus et fait renvoyer l'affaire au 15 août prochain.

On sait qu'en Angleterre les jurés sont gardés à vue jusqu'à ce qu'ils aient rendu leur verdict. On leur indique l'endroit où ils doivent passer la nuit, celui où ils doivent accomplir leur promenade hygiénique du matin. Or, cette fois, le sheriff les avait conduits dans les jardins du Temple qui bordent la Tamise, et c'était là, paraît-il, que M. Thomas Instone avait été atteint par les émanations putrides du fleuve. Tout n'est pas rose dans les fonctions de juré anglais.

PETIT-JEAN.

COMÉDIE-FRANÇAISE : Reprise du *Philinte de M* Fabre d'Églantine, et de *Lady Tartuffe*, par Mme de GYMNASE-DRAMATIQUE : Reprise de *Paméla* H. de Balzac.

Fabre d'Églantine, Mme de Girardin, Balzac ! La semaine a son intérêt cette fois, et reprises qui valent certainement trois Voilà trois individualités puissantes à différents Avec de tels jalons, un chapitre d'histoire litté vite reconstruit ; et, de la discussion comparé dégage presque toujours des enseignements formules dramatiques à venir.

Bien peu de sympathie, cependant, s'attache personne et aux ouvrages de Fabre d'Églant examen toujours très-rapide de son existence l'a perpétuellement fait rejeter, par les histori les bas-fonds où s'agitent les intrigants sans Moins favorisé que tant d'autres, que Laclos, des *Liaisons dangereuses*, qui mourut général rie, que Barrère, demeuré épicurien jusqu'au sa quatre-vingtième année, Fabre d'Églantine immédiatement de sa tête quelques heures et de dissipation, — une tête fort expressive, de ses contemporains, animée par des yeux On l'embarqua dans une affaire d'agiotage, et, permettre de se défendre et de produire des mis hors des débats, par suite des réclamations tées de plusieurs de ses coaccusés, il fut cond mort ; il n'entendit même pas le prononcé de ment. Du reste, ce procès et les irrégularités dont il avait été entaché, eurent un fâcheux le public d'alors, quelque habitué qu'il fût à la expéditive.

Nous sommes loin de vouloir essayer une de Fabre d'Églantine ; aussi n'examinerons-nous si son passage au comité de l'instruction publ de bons résultats. Nous ne chercherons pas dans sa vie privée, acquise aux plaisirs vers niers temps. Ses *Lettres amoureuses*, qui form petits volumes assez rares aujourd'hui, attest sensibilité et de l'exaltation. Mais nous pouvons devons regretter l'écrivain si prématurément teur énergique du *Philinte de Molière*.

Il est permis de supposer que, sans les év entraînants de la Révolution, Fabre d'Églantine tenu par le succès dans sa vraie voie, aurait France un poëte comique d'un ordre supé qu'il est, arrêté à trente-neuf ans, doué d cultés, peintre, musicien, homme de bureau, acteur, nous le trouvons singulièrement rem Rien ne nous ôterait de l'idée qu'il aurait été que Laya, Marie Chénier, Lemercier, Alexand Nous puisons cette conviction aussi bien dan *linte* que dans *l'Intrigue épistolaire*; mais nos ces sont pour cette dernière pièce, dont l'a conduite de main de maître et remplie de déta sivement ingénieux. On rit d'un bout à l'a *l'Intrigue épistolaire*, ce qui n'a pas lieu pou *linte*.

L'idée de continuer Molière, précisément œuvre considérée comme la plus parfaite, idée hardie et qui, aux yeux de certains participait même du sacrilége. Pour nous, plaçons à un point de vue plus humain, nous nons ce désir de Fabre d'Églantine de qu'aux conséquences extrêmes un caractère Molière dans les rapports de la bienséance La tentative lui a été heureuse. *Le Philinte* ties d'une noblesse et d'une éloquence peu A vrai dire, c'est moins une comédie qu'un un drame placé, on le sent à chaque scène, mites d'un nouveau régime.

Le sujet du *Philinte de Molière* est connu. On sait qu'il s'agit d'un homme ruiné par rie d'un procureur et que recommande Alceste à Philinte. On sait que Philinte, tion spirituelle de l'égoïsme, refuse d'employ dit pour cet inconnu, lequel se trouve, acte, n'être autre que Philinte lui-même. néreux jusqu'à l'oubli, le tire du danger, épargne pas sa harangue. Il est vrai que gue est fort belle et résume la pièce tout

M. Leroux joue consciencieusement le rôle c'est-à-dire qu'il n'en dissimule aucun des vantageux ; il entre peut-être mieux dans losophique de l'ouvrage que M. Geffroy, le personnage d'Alceste sans presque y

... Eliante est Mlle Judith, et c'est une incarna- ...rmante de tous points.

...nons à *Lady Tartuffe*.

...aussi, Mme Emile de Girardin, la regrettée, a ...continuer Molière. Elle aussi s'est attaquée à ...ses chefs-d'œuvre pour le compléter. Fabre ...tine avait pris *le Misanthrope*; elle a choisi ...e. A chacun sa part! Elle a tenu à honneur de ...r une compagne ou plutôt une femelle à ce ...re; le couple existe maintenant. L'art n'a qu'à ...dicter. La pièce de Mme de Girardin, œuvre ...féminine et rien que féminine, est la plus com- ...qui soit sortie de sa plume; nous donnerions ...ses tragédies pour l'acte de l'interrogatoire. ...estimons moins les scènes entre lady Tartuffe et ...x maréchal; elles procèdent trop directement ...*camaraderie*.

...Plessy continue de se heurter aux grands rôles ...Rachel. C'est du courage, si l'on veut, mais ...est que du courage.

...re Balzac! Ils ont été reprendre, au Gymnase, ...pour diminuer ta mémoire (ils avaient déjà ...le *Madame Marneffe* arrangée par leurs fournis- ...la plus infime et la plus désolée de tes productions, ...celle où se sent l'abattement joint à l'irritation ...e par les succès fertiles des dramaturges; ils ...redemander au répertoire de la Gaîté d'il y a ...ns, cette *Paméla Giraud*, cette spéculation, cette ...ration; et ils l'ont représentée avec solennité, ...ment même, croyant peut-être faire œuvre ...; le public leur a prouvé qu'ils se trompaient. ...de chercher Balzac là où il n'est pas. Ne ...il pas assez de pages où se dresse éclatant et ...prodigieux génie?

...Victoria est chargée du personnage de *Paméla* ..., Mlle Victoria a du talent. Nous ne disons pas ...tout le monde.

CHARLES MONSELET.

CHRONIQUE MUSICALE.

...: Reprise de *l'Ambassadrice*, opéra en trois actes, ...Scribe, musique de M. Auber, pour les débuts de Mlle An...gèle... — Nouvelles.

...bonne souvenance, *l'Ambassadrice* fut la pièce ...t de Mme Miolan. Le succès qu'y obtint la jeune ...e, en le qualifiant de succès d'estime, sera ...sa juste valeur. Certes, Mme Miolan n'avait, à ...oque, que les germes de ce talent que vous sa... ...en fait, à l'heure qu'il est, une des premières ...es françaises. Sa voix, qui a toujours été d'un ...timbre, ne se pliait pas encore à toutes les dif... ...de la vocalise; la scène qui, où chaque pas qu'on ...peut devenir un faux pas quand le pied y est ...ure, lui était peu familière encore. Le goût, ...un commencement d'expérience (l'expérience ...), n'était pas encore parfait chez Mme Miolan. ...qualités qu'elle apportait au théâtre à l'état ...maire devaient un jour se développer, éclater ...que sorte, fécondées par un travail incessant et ...recherche intelligente de la perfection.

...s, bon nombre de cantatrices, tant en province ...ris, choisirent, pour essayer leur jeune talent, ...d'Henriette, qui fut pour leur devancière le ...pas accompli sur une route glorieuse.

...able superstition!

...ces demoiselles, nous avons à distinguer celle ...fermerait la liste, au cas où nous aurions le ...la dresser.

...lundi dernier, Mlle Angèle Cordier débutait à ...Comique dans le rôle d'Henriette de *l'Ambas*... A ...vrai, Mlle Cordier pourrait bien s'eclipser ...premier rang, si elle ne consent à vouloir briller ...d. La jeune débutante a la voix frêle et tout ...nature à s'adapter aux rôles de Dugazon. ...vocalise facilement, mais avec cette net... ...rai presque cette froideur qui sentent encore ...du professeur. Au premier acte, elle a chanté ...ment au-dessous du diapason de l'orchestre, et ...qu'au second, quand est venu pour la sauver ...*Sultan Misapouf*, qu'elle a reconquis l'attention ...ic. La strette de cet air a été notamment bien ...

...ordier obtint l'année dernière un prix d'opéra- ...vivement disputé au concours du Conserva- ...puis elle a passé un an à la Nouvelle-Orléans ...a-t-on dit, les applaudissements ne lui ont ...qué. Si à ces premières couronnes, Mlle Cor- ...t joindre celles du public de Paris, il lui fau... ...ore beaucoup travailler et s'étudier en con- ...perfectionner son style, tant comme cantatrice ...comédienne. Un jour nous aurons peut-être ...r les progrès de Mlle Cordier, ce à quoi nous ...garde de manquer, le cas échéant.

...annonce comme devant être prochainement ...é à l'Opéra-Comique, *la Pagode*, paroles de ...Saint-Georges, musique de M. Fauconnier.

— Une ancienne pensionnaire de l'Opéra, Mlle Poinsot, va faire une tournée artistique en Italie, après avoir obtenu de grands succès aux États-Unis où elle a chanté en compagnie de Mme Laborde.

— Le poëte Méry s'occuperait, dit-on, d'écrire pour M. Félicien David un livret en cinq actes sur le sujet de *Jeanne d'Arc*. On est d'avance en droit d'espérer que cette page héroïque de notre histoire ne perdra rien de sa grandeur, interprétée par les deux plumes qui ont signé *Herculanum*.

ALBERT DE LASALLE.

CAUSERIE DE LA MODE.

Quoique la reine Victoria soit encore à Londres, la grande chaleur reçu plus rares les bals et les concerts; on reçoit toujours dans quelques ministères et dans quelques ambassades; mais déjà l'aristocratie anglaise déserte la ville; déjà Bringhton et l'île de Wight se partagent les jeunes ladies qui, lasses des fêtes du soir, vont reposer dans les vagues de l'Océan et sous les ombrages des grands parcs leur beauté charmante.

C'est l'île de Wight qui nous a tentée. Chaque pays a son Eldorado, son coin de terre enchanté que le soleil caresse, que la nature embellit et où on voudrait vivre les belles années de la jeunesse. La France a ses îles d'Hyères et l'Italie ses îles du lac de Côme. L'Espagne a Grenade, le Portugal a Cintra, l'Angleterre a son île de Wight. Nous sommes partie de Londres à trois heures par un temps brumeux, et arrivée à Portsmouth, à six par un magnifique soleil couchant qui nous a rappelé ceux du midi; la mer d'un vert d'aigue-marine était azurée par le reflet du ciel. Nous nous étions assise sur le pont du steamer qui va de Portsmouth à l'île de Wight et bientôt *l'Ile-Jardin* de l'Angleterre, sœur lointaine de *l'Isola-Bella*, nous est apparue comme un immense radeau de verdure et de fleurs caressé par les flots. La marée a poussé le steamer vers l'île, et nous avons touché au *Pire*, jetée aérienne qui sert de promenade aux baigneurs, et par laquelle les nouveaux débarqués se rendent à Ryde, la ville aristocratique de l'île.

Au moment de notre arrivée, les deux tours du château d'Osborne se dressaient à la pointe extrême de l'île, éclairées par le soleil couchant qui les couronnait et les faisait ressembler à deux phares.

Osborne est la résidence privée de la reine d'Angleterre et du prince Albert; dans quelques jours la famille royale viendra habiter cette belle solitude.

Nous avons déjà visité plusieurs châteaux merveilleux et plusieurs cottages ravissants de l'île de Wight. C'est d'abord la maison du général sir James Caldwel, où nous avons reçu la plus aimable hospitalité. Cette maison entourée de jardins et de serres domine la mer; puis Tast-Cower-Castle, splendide habitation des Tudor; Binstead-Cottage, villa de lord Downes, le général, ancien ami de Wellington; enfin Saint-Clare, propriété de lady Catherine Harcourt, où s'est donné aujourd'hui même un *flowers show*, ou exposition de fleurs.

Lady Catherine Harcourt était dame d'honneur de la reine d'Angleterre lorsque celle-ci n'était encore que princesse royale. Saint-Clare est un délicieux petit manoir, un Windsor en miniature, aux tourelles couvertes de lierre; des terrasses l'entourent, et les verts gazons du jardin, où se groupent les arbustes et les fleurs les plus rares, s'échelonnent en pentes douces qui se graduent de la mer aux terrasses; l'Océan azuré comme la mer d'Italie vient caresser les pelouses de ses vagues montantes.

La fête a commencé à trois heures par un ciel bleu, un soleil éclatant, et au chant des oiseaux qui gazouillaient sous les allées touffues. Dans un kiosque du jardin enchanté la musique d'un régiment faisait entendre des fanfares; des tentes où flottait le pavillon de l'Angleterre étaient dressées çà et là. Sous ces tentes étaient exposés les fleurs et les fruits qui avaient obtenu des prix au concours. Quelles fleurs! toutes les variétés des roses, des cactus et des rhododendrons étaient là; puis c'étaient les arbustes aux fleurs rares et inconnues, transplantés de l'Australie, de la Chine et de l'Inde. Dans les corbeilles étaient groupés des pêches, des raisins, des ananas, des poires, des fraises, des ceri es et des framboises, rappelant les fruits de la Terre Promise.

Mais parlons des femmes charmantes et parées qui circulaient de toutes parts, plus belles que les fleurs, plus attrayantes que les fruits. Toutes les toilettes étaient d'une fraîcheur irréprochable, et défiaient la lumière éclatante du soleil. On devinait nos modes les plus nouvelles de Paris, arrivées tout exprès pour cette fête. Les femmes les plus élégantes portaient des toilettes blanches. On a beaucoup remarqué la robe de lady Catherine Harcourt; elle était en mousseline avec sept volants gradués. Un ruban vert-Céladon faisait transparent à chacun de ces volants, couverts de fines broderies et ornés de valenciennes; un fichu *Marie-Antoinette* assorti se croisait sur le corsage uni et décolleté, et un large burnous en mousseline blanche, garni de dentelle, flottait, sans la cacher, sur cette aérienne toilette, d'un goût parfait. On devinait la main de Mme Payan. La célèbre lingère que l'aristocratie anglaise a adoptée, et qui vient d'envoyer les plus délicieux déshabillés Pompadour à Mme Milner-Gibson, femme du ministre de commerce des trois royaumes, avait aussi expédié à l'île de Wight, pour cette fête de jour, d'autres robes d'une distinction rare, parmi lesquelles celle que portait lady B... attirait tous les regards; elle était à double tunique, avec des montants en merveilleuses broderies qui encadraient des nœuds de ruban rose. Un mantelet, brodé de même et orné de nœuds, se jouait sur le corsage. C'étaient ensuite deux robes plus simples, en mousseline unie, pour deux jeunes filles, deux sœurs charmantes; ces robes étaient ornées d'un grand volant qui montait jusqu'à mi-corps, et qui se couronnait d'une série de bouillonnés, dans lesquels passaient des rubans lilas. Deux longues basquines, ornées d'une façon identique, formaient corsage et par-dessus. Nous avons encore remarqué des canezous *duchesse de Parme* et des caracos *duchesse d'Albe*, deux nouveautés que Mme Payan vient d'inaugurer.

Avec ces fraîches toilettes de lingerie, les femmes les plus élégantes de l'île de Wight portaient de délicieux chapeaux de chez Alexandrine. Celui de lady Catherine Harcourt était en tulle vert Céladon et tulle blanc, s'alternant en *froncés* qui formaient des raies; un réseau, en blonde blanche, flottait sur la passe, et un bandeau de petits lilas perse, sans feuillage, formait bandeau dans le tour de tête. Un autre chapeau, porté par une belle Irlandaise brune, était en paille de riz, orné d'une longue plume pourpre et, en dessous, d'un petit bouquet de fleurs de grenade. Un troisième chapeau, porté par lady Downes, était en fine paille d'Italie, décoré de poufs de plumes noires et de fleurs de sorbiers. Pour jeunes filles, c'étaient des chapeaux frêles et légers, et qui embellissaient encore les plus jolis visages: un coulissé en taffetas blanc, orné de touffes de marguerites à cœurs verts; un autre en crêpe lilas, sillonné de ruches, et recouvert d'un grand voile de tulle illusion à la grecque. Un troisième, porté par une tête blonde, tout bleu de Chine, avec des enroulements de *ne m'oubliez pas*, était du plus ravissant effet. Mme Alexandrine a le secret du chapeau vraiment aristocratique, qui convient à ces fêtes en plein air. Aussi est-elle chargé de tous les envois distingués qui se font aux eaux et aux bains de mer en vogue cette année.

Quant aux hommes qui se pressaient au *flowers-show*, ils étaient mis avec cette *irréprochabilité* anglaise à laquelle peu de Français savent atteindre. Dans la coupe de tous ces vêtements d'été, gilets, pantalons, redingotes, aussi variés que la fantaisie, on reconnaissait la main exercée et sûre du grand tailleur Humann, qui est devenu le fournisseur cosmopolite de toutes les aristocraties du monde.

Vers sept heures, la foule, parée et brillante, a quitté le riant jardin de Saint-Clare; mais le soir même, elle s'est retrouvée au bal que donnait lord Downes. On dansait dans les salons du rez-de-chaussée et sur la terrasse, entourée de colonnes et recouverte d'une grande tente chinoise fourmillante de fleurs et d'oiseaux d'un fantastique effet. Là encore se sont montrées des robes d'une incomparable distinction. La maison Fauvet avait envoyé à lady T..., nouvellement mariée, une robe en tulle illusion lilas dont la jupe était ornée de quinze petits volants en points d'Alençon; ces volants étaient posés en festons, et dans le creux de chaque dent se nichait une rose blanche; le corsage était orné de même; la coiffure était en roses blanches; puis c'étaient des robes de crêpe, d'autres en tarlatane, d'autres en gaze de Chine, variées de couleurs, de façon et d'ornements, et qui ont valu, ce soir-là, plus d'un éloge à la maison Fauvet. Cette maison a le privilége de plaire à l'aristocratie et de satisfaire à ses fantaisies les plus recherchées.

Les féeriques créations de Mme Tilman satisfont aussi les caprices les plus exigeants des femmes du grand monde. Il me serait impossible de décrire toutes les coquettes coiffures que Mme Tilman avait envoyées à l'île de Wight pour le bal de lord Downes; c'étaient des couronnes en fleurs vraiment naturelles, bravant la comparaison avec celles du jardin et de la terrasse. Des œillets, des roses et des tubéreuses de Gênes, des jasmins des myrtes, des fleurs de grenadier d'Espagne, des cactus et des nénufars, des magnolias et des lotus d'Asie, tressés en guirlandes, en montants de robe, ou groupés en bouquets, avaient toute la flexibilité de la nature et attiraient involontairement l'odorat; c'étaient ensuite des couronnes de fruits si seyantes aux fronts des jeunes filles; puis d'autres de fantaisie, étourdissantes de fleurs, de plumes, de torsades d'or ou d'enroulements de perles. Nous avons aussi remarqué à cette fête, couronnant une belle tête grecque, la coiffure *archiduchesse*, une nouveauté que Mme Tilman vient d'imaginer pour la femme du grand-duc Constantin de Russie. Cette coiffure, qui se fait en toutes nuances, se compose d'une natte de velours très renflée sur les côtés et qui diminue pour descendre en pointe sur le front; des étoiles d'or ou de pierreries scintillent sur cette coiffure d'un goût si pur qu'on la dirait empruntée à quelque statue antique.

Les gants, les éventails et les flacons de poche de Fagner-Laboullée figuraient à cette fête qui s'est prolongée jusqu'au jour.

Nous passerons encore une semaine à l'île de Wight, puis nous prendrons notre vol pour les Pyrénées, d'où nous nous rendrons à Biarritz; là, nous retrouverons le bazar turc de M. Petit, qui étale aux regards des belles baigneuses toutes les merveilles tentatrices de l'Orient. Nous décrirons à nos lectrices la *Villa Eugénie* couronnant la plage de son riant édifice. C'est pour remeubler cette résidence impériale, où la jeune sou-

Oscar Ier, roi de Suède de 1844 à 1859.

Charles XV, nouveau roi de Suède et de Norwége.

veraine se rendra bientôt, que la maison Requillard, Roussel et Choqueel, fournisseurs brevetés de l'empereur et de l'impératrice, prépare en ce moment ses plus nouvelles étoffes de tentures et d'ameublement, lampas, damas reps, et toiles perses, fraîches et gaies.

VOLANDE.

Oscar Ier, roi de Suède et de Norwége.

Ceux de nos contemporains qui ont fait leurs études au collége Louis-le-Grand, peuvent se rappeler un nom jadis inscrit sur les murs au-dessous de ce vers latin :

Hic vivitur trippis, lentillis atque carottis.

Ce nom emprunté à l'un des héros d'Ossian était celui du souverain que la Suède vient de perdre.

Le roi Oscar avait en effet commencé ses études au lycée impérial, et il le quitta seulement lorsque, en 1818, son père, le général Bernadotte, fut élu héritier présomptif du roi Charles XIII. Le jeune lycéen devenu héritier présomptif du trône des Wasa, se rendit alors à Stockholm et se voua à l'étude des sciences militaires, du droit, de l'économie politique. La musique eut toujours pour lui de grands attraits, et il a laissé plusieurs morceaux et même une partition de grand opéra qui ont obtenu du succès. Il a publié plusieurs ouvrages en français et en suédois, entre autres un mémoire sur l'*Education à donner au peuple* et un *Essai sur les lois pénales* et les établissements de répression.

Il remplit les fonctions de chancelier de l'Université d'Upsal, celles de grand amiral de Suède et de Norwége, de commandant général de l'artillerie. Ce fut le 4 mars 1844 que la mort de son père l'appela au trône.

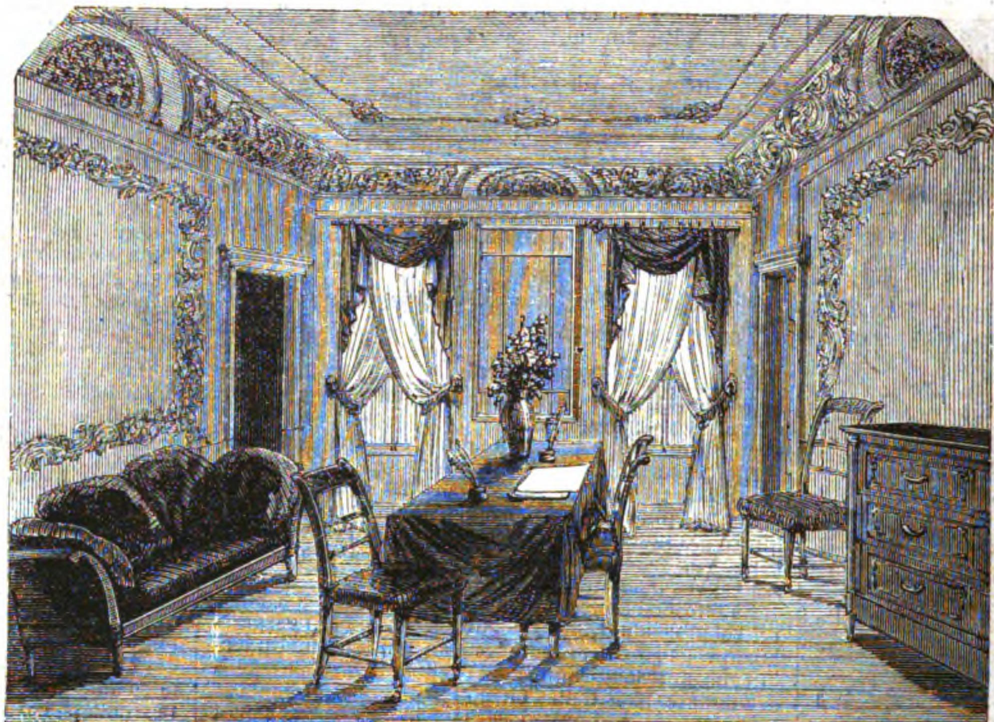
Déjà allié par sa mère à la famille impériale, il avait épousé en 1823 la fille du prince Eugène de Beauharnais, duc de Leuchtenberg, et resserré ainsi les liens qui l'unissaient aux Bonaparte.

Un fait assez curieux à noter à ce propos c'est que sa mère, Mlle Clary, fut demandée en mariage par l'empereur Napoléon alors qu'il était simple général en disponibilité. M. Clary, riche commerçant de Marseille, qui avait déjà donné sa fille aînée, Julie, à Joseph Bonaparte, refusa en disant que c'était assez d'un Bonaparte dans la famille. Destinée au trône quand même, la jeune fille épousa Jean Bernadotte qui devint roi de Suède le 5 février 1818.

Son fils avait hérité des goûts simples et modestes de cette femme qui ne se prêta qu'avec peine aux honneurs du rang suprême, resta le plus longtemps possible à Paris et ne fut couronnée à Stockholm qu'en 1829. Peu d'événements marquèrent le règne de ce souverain qui s'occupa avant tout de réformes libérales et d'améliorations matérielles. Cependant, à l'époque de la guerre de Crimée, il donna une solennelle adhésion à la politique suivie par la France en Orient et conclut avec l'empereur un trait[é] qui établissait une complète soli[-]darité entre la politique des deu[x] cours.

Son règne fut celui d'un h[omme] de bien, et s'il ne laisse pas ces noms qui occupent ave[c] cas l'histoire, il aura au mo[ins la] gloire d'avoir, par sa politiqu[e] et prudente, par les amélior[a-] qu'il a introduites dans l'adm[inis-] tration et les lois, consolidé [et raf-] fermi la dynastie fondée pa[r son] père et de remettre à son fils, [au-] jourd'hui roi sous le nom de [Char-] les XV, une couronne solide et [facile] à porter.

MAC' VERNOL.



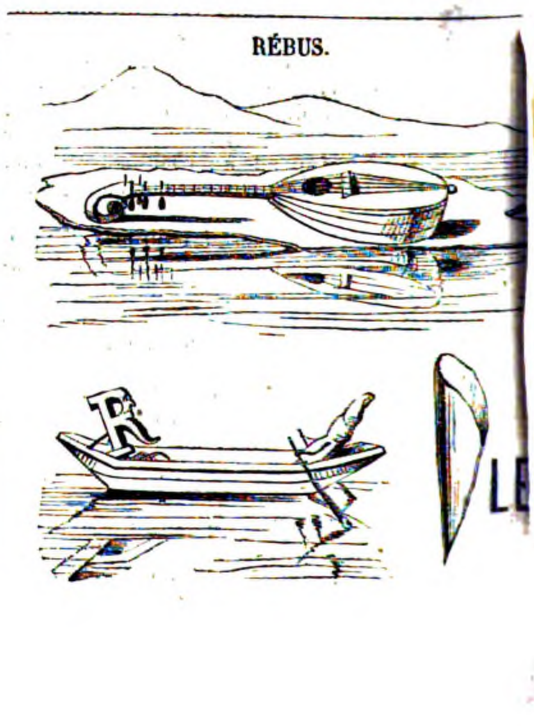
Chambre dans laquelle a eu lieu l'entrevue des deux empereurs à Villafranca.

Ceux de nos abonnés qui [ont] à réclamer une rectification [d'a-] dresse ou qui désirent renou[veler] leur abonnement, doivent, [pour] la facilité du service, comme [dans] l'intérêt même de leur dema[nde,] joindre à leur lettre une band[e de] l'un de leurs derniers numéro[s du] journal.

EXPLICATION DU DERNIER RÉBUS :

Du petit au grand chacun fume.

RÉBUS.



Paris. — Imp. de la Librairie Nouvelle. — A. Bourdilliat, 15, rue Breda.

Durand-Brager.

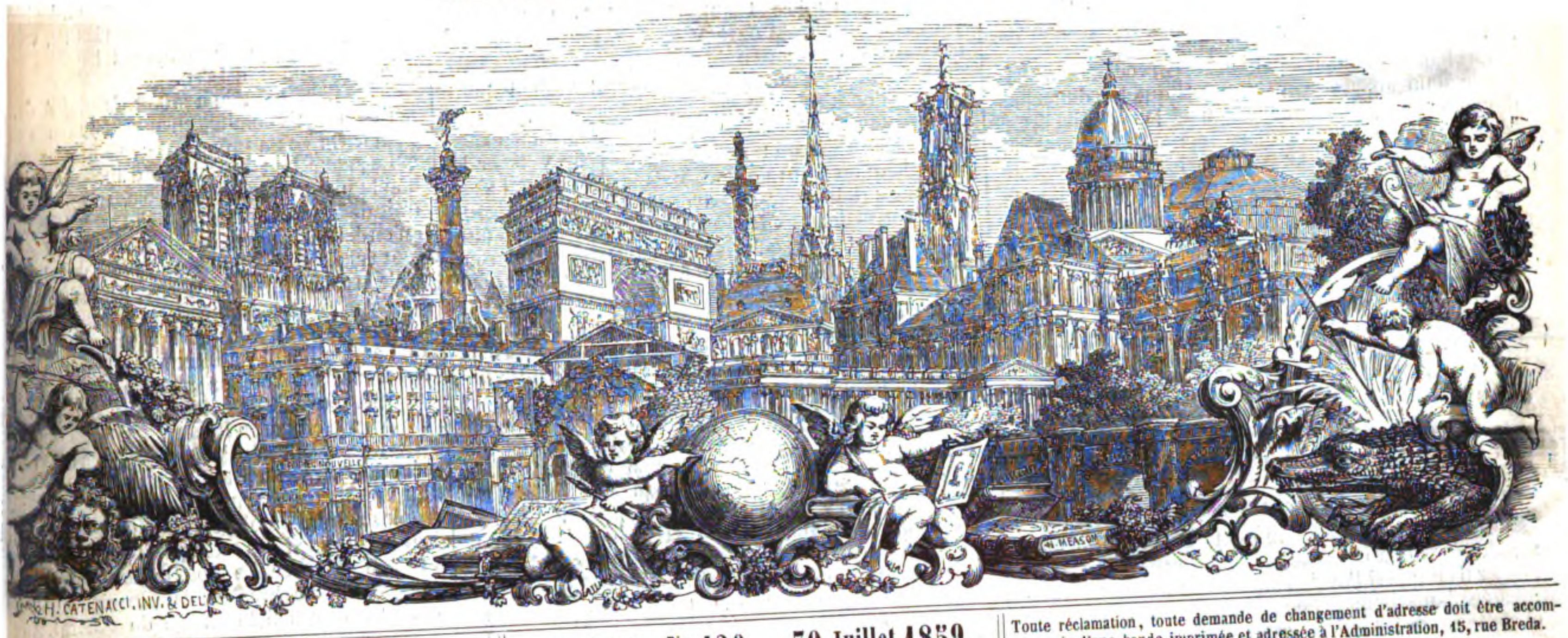
RIE NOUVELLE, A. BOURDILLIAT,

NTA ET VUE PANORAMIQUE.

3 Juin 1859. — N° 114.

LE MONDE ILLUSTRÉ

JOURNAL HEBDOMADAIRE.



ABONNEMENTS POUR PARIS ET LES DÉPARTEMENTS :
...n, 21 francs ; — Six mois, 11 francs ; — Trois mois, 6 francs.
Le numéro, 35 c. à Paris ; 40 c. dans les départements.
...numéro demandé quatre semaines après son apparition, sera vendu 40 c.
...volume semestriel : 11 fr. broché ; — 16 fr. relié et doré sur tranche.

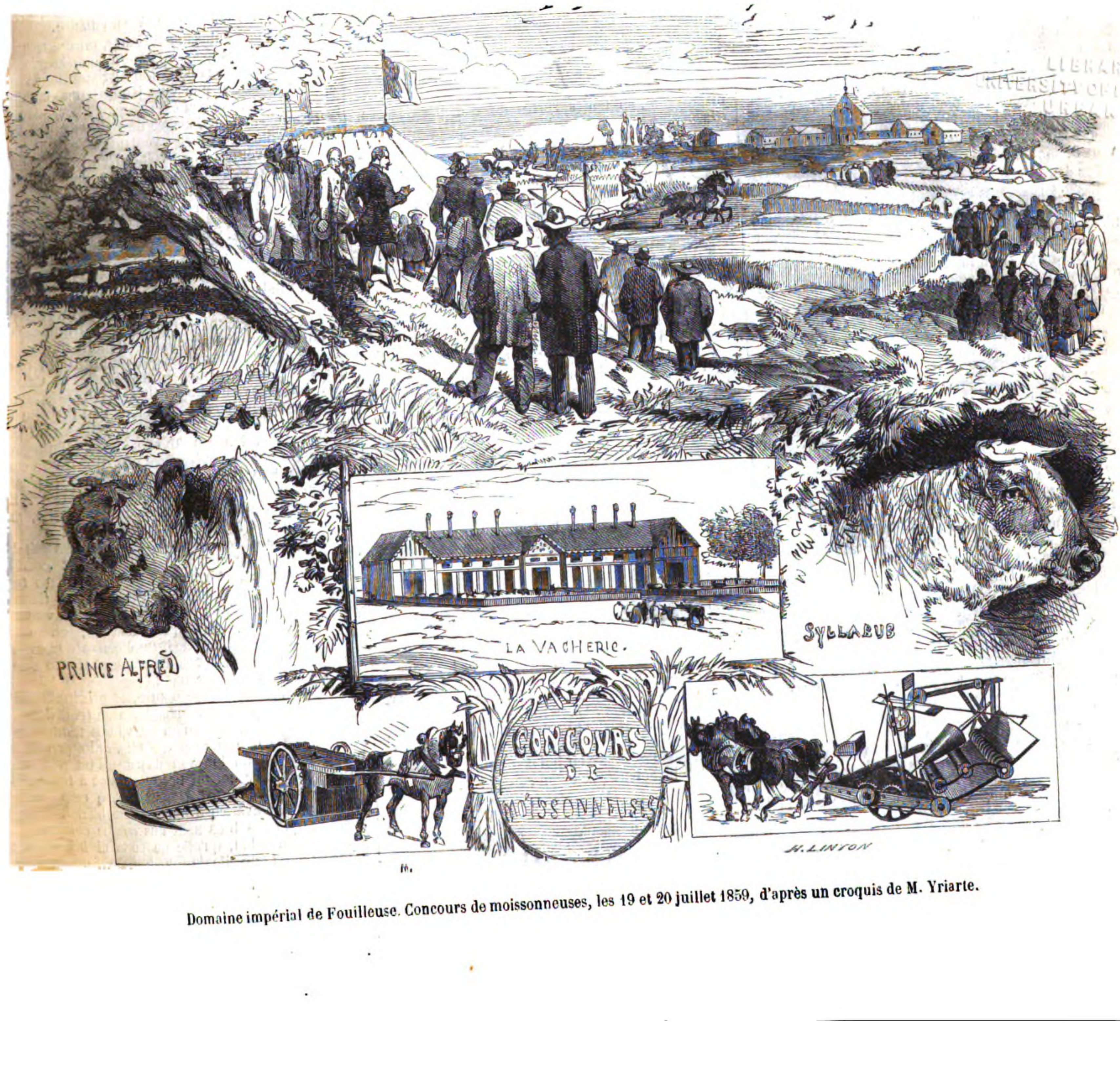
3me Année, N° 120. — 30 Juillet 1859.

Bureau d'abonnement et de vente : 15, boulevard des Italiens, à la Librairie Nouvelle.
Direction et Administration : 15, rue Breda.

Toute réclamation, toute demande de changement d'adresse doit être accompagnée d'une bande imprimée et adressée à l'Administration, 15, rue Breda.

Toute demande d'abonnement non accompagnée d'un bon sur Paris ou sur la poste, toute demande de numéro à laquelle ne sera pas joint le montant en timbres poste, sera considérée comme non avenue.

Prix de ce Numéro seul : 35 centimes. — Avec son Supplément : 70 centimes.



Domaine impérial de Fouilleuse. Concours de moissonneuses, les 19 et 20 juillet 1859, d'après un croquis de M. Yriarte.

COURRIER DE PARIS.

Il y a une quinzaine de jours, les journaux judiciaires enregistrèrent en quelques mots le suicide d'un jeune artiste, un sculpteur, trouvé mort le matin dans sa chambrette, rue Charlot, au Marais. On nous communique des particularités curieuses, touchantes, sur ce suicide, et nous leur faisons place.

La chambre qu'il habitait avait précédemment fait partie d'un appartement complet, que les difficultés d'une location totale avaient poussé le propriétaire à diviser. Une porte condamnée séparait les locataires. Le sculpteur demeurait seul ; son voisin était une voisine, artiste dans un des petits théâtres du boulevard.

Dans la matinée du dimanche, le sculpteur ayant rencontré l'actrice dans l'escalier, il lui dit :

« — Mon Dieu ! mademoiselle, je vois que mon voisinage ne risque guère de vous être importun, car il paraît que vous n'entendez rien... absolument rien de ce qui se passe chez moi !

» — Que voulez-vous dire ? Jouez-vous du piano ? de la trompe ? de l'accordéon ? Je n'ai rien entendu.

» — Je ne joue de rien, mademoiselle ; mais j'ai été fort malade cette nuit. Je me suis plaint... j'ai même crié...

» — Je vous demande pardon d'avoir plaisanté, monsieur, c'est qu'il y a ma petite salle à manger qui nous sépare, et que la porte de ma chambre était fermée... croyez bien que si j'avais entendu, je me serais empressée d'appeler le portier... d'envoyer chercher votre oncle le marbrier qui, je crois, demeure en face... »

On se quitta en souriant... mais pourtant d'un ton assez sérieux.

« — Ce jeune homme a l'air drôle ! » — pensa la jeune fille en s'en allant.

La nuit suivante, le spectacle l'ayant retenue fort tard, l'actrice n'était couchée que depuis une heure environ, lorsqu'elle crut entendre des gémissements venant de chez son voisin. Mise en garde, par ce qu'il lui avait dit la veille, elle écouta attentivement... mais tout lui parut rentré dans le silence. Elle s'endormit. Au bout d'un temps inappréciable, elle fut brusquement réveillée par les mêmes plaintes, de la réalité desquelles elle s'assura, en allant écouter contre la porte de communication barricadée dans la pièce voisine. Certaine d'entendre des gémissements, elle frappa contre cette porte :

« — Monsieur Edmond ! monsieur Edmond ! avez-vous besoin de secours ? »

Pas de réponse...

Les gémissements cessèrent même...

Elle écouta encore pendant quelque temps, puis n'entendant plus rien, elle prit le parti de retourner se coucher. Elle ne se réveilla qu'assez tard.

Vers midi elle s'en fut à sa répétition, et ne rentra qu'à quatre heures. Comme elle passait devant l'antre du portier, celui-ci l'arrêta au passage :

« — Ah ! mademoiselle... ce pauvre M. Edmond !

» — Mon Dieu... que lui est-il arrivé ?

» — Vous ne savez pas !... il s'est *physiqué* cette nuit...

» — Est-il possible !

» — Oui, mademoiselle... avec de l'*eau d'anum !*

» — Grand Dieu... et moi qui ai entendu... cru entendre...

» — Quoi donc ? »

Et elle raconta au portier ce qui s'était passé la veille, — et la nuit même...

Or, de tout cela, il résulte le fait suivant :

Edmond V*** avait, la nuit précédente, essayé de s'asphyxier par le charbon ; mais ses précautions ayant été mal prises, l'air extérieur par ses infiltrations avait borné l'action délétère des gaz aux souffrances très-vives dont les plaintes auraient pu, selon le pauvre garçon, arriver à sa voisine. C'était afin de s'assurer que ces plaintes n'avaient point été entendues, et qu'elles pourraient se reproduire de nouveau *sans crainte*, qu'il avait fait à la jeune fille les vagues reproches qu'on sait. Certain par sa réponse que rien désormais ne pouvait donner l'éveil sur le funeste accomplissement de son opiniâtre résolution, il s'était décidé à recommencer dès la nuit suivante sa tentative de suicide ; mais cette fois par l'empoisonnement, s'étant, à l'aide de subterfuges, procuré une cinquantaine de gouttes de laudanum... On sait le reste !

Nous trouvons dans notre journal personnel manuscrit (un des matériaux des *Mémoires du temps*, lentement, mais assidûment élaborés,) la note suivante, qui est peut-être curieuse, comme témoignage des faits et des impressions relatifs à la première idée du percement de la rue de Rivoli prolongée, et de l'achèvement du Louvre, — deux des plus belles pages de l'histoire civile et civique du règne de Napoléon III.

« Hier (4 octobre 1849), l'assemblée législative a voté à quatre-vingt-onze voix de majorité le percement de la nouvelle rue de Rivoli et le *déblaiement* du Louvre. Dans un premier projet, il avait d'abord été question d'achever le Louvre lui-même, pour y centraliser tous les musées, pour y placer les expositions artistiques et industrielles, pour y loger la bibliothèque ex-royale, etc. Mais la France, qui s'est crue assez riche pour se payer la gloire d'une vigoureuse correction aux Marocains, ne croit point l'être suffisamment pour achever des monuments qui sont pourtant aussi sa gloire. Il eût fallu trente millions pour le grand projet d'achèvement du Louvre, proposé par le ministre, somme dont une partie pouvait être fournie par des aliénations de terrains ; mais la chambre a reculé devant ce chiffre comme s'il s'agissait encore du drapeau rouge, et elle n'a voté qu'un travail préparatoire dont le chiffre ne dépassera pas une dizaine de millions. Divers députés provinciaux se sont levés pour protester même contre l'affaire ainsi réduite, criant qu'il était inique que l'argent de la France servît perpétuellement à embellir Paris. C'était le bout de la queue de cette même opposition qui empêcha tous les grands travaux d'art sous le dernier règne, ce qui porta le roi à entreprendre le musée de Versailles à ses propres frais. Cette fois, la majorité s'est heureusement prononcée pour le *mezzo*-projet et on va déblayer la place. Les députés opposés à cette œuvre d'art, de progrès et de voirie, sont MM. . . . .

» Le Louvre va donc être enfin désobstrué de toutes ces odieuses barraques aux louches destinations, de ces affreuses casemates aux industries foraines, de ces constructions, ou plutôt de ces destructions abominables qui sont des repaires, à tous les égards infects, et qui exigeaient toute une police spéciale pour être mal surveillées. Espérons qu'un dessinateur, qu'un artiste en daguerréotype, nous fixera au plus vite une vue de ces localités affreuses, de ces cloaques, de ce charnier, afin de mieux démontrer un jour les bienfaits des constructions nouvelles ! On y verra de vieux murs portant, en lettres énormes, visibles à un kilomètre de distance, ce que ce matin même j'y lisais malgré moi, en toutes sortes de couleurs criardes, exaspérées :

» *Plus de cheveux gris !* (en bleu.) — *La Démocratie pacifique* (en rouge). — *Histoire de la révolution, par Louis Blanc* (en blanc). — *Les Girondins, par Alphonse de Lamartine* (en jaune). — *Journal du Peuple, un sou !* (en noir.) — *Achat de reconnaissances du mont-de-piété* (en vert). — *Mort aux punaises ! ! !* (en or.)

» Ainsi, et grâce à la majorité réunie pour un tel vote, toutes ces ruelles affreuses, ces culs-de-sac borgnes, ces masures hybrides, ces cloaques honteux, ces misères, ces insanies, ces immondices, ces turpitudes vont enfin disparaître sous la pioche de quelques milliers d'ouvriers, qui auront leur pain assuré pour tout l'hiver ! Mais ce qui me cause une joie toute particulière, à moi, citoyen aux yeux d'artiste, c'est la prochaine disparition, l'écroulement de cette révoltante et impertinente maison de quatre étages, restée seule et isolée comme une tour, ou — plutôt comme un affreux chicot dans une mâchoire délabrée, — l'*Hôtel de Nantes*, enfin, — que le Roi lui-même n'avait pas eu le pouvoir de faire balayer de la perspective des croisées de son palais, et que le vote parlementaire emporte dans le même tombereau que le reste. Les omnibus de la banlieue iront s'atteler ailleurs... gloire en soit rendue à la majorité enfin trouvée, malgré les scrupules des élus de Pont-l'Évêque, de Pont-à-Mousson, de Pontorson et de Pontaudemer ! leurs quatre-vingt onze boules la bombardent comme des projectiles, et la place, trop longtemps déshonorée par cette hideuse excroissance, va définitivement être rasée ! Ainsi, voilà qui est bien. Mais le curieux, n'est-ce pas de trouver, parmi les adversaires de ces travaux de maçonnerie, l'élu de la Creuse, le citoyen Nadaud, maçon par métier, et législateur par occasion ? Qu'on renvoie donc ce brave homme aux carrières ! et que surtout on ne le confonde jamais avec ce bon et spirituel Gustave Nadaud, le plus mélodieux musicien qui soit parmi les poëtes, et le plus ingénieux poëte qui soit parmi les musiciens ! »

Un amateur d'autographes désirait avoir une lettre signée d'un général célèbre. Il s'adressa à un ami du général qui consentit à satisfaire ce désir, à combler cette lacune de la collection. Il désigna celles dont il consentait à se séparer. Celui-ci hésitait entre deux qui offraient une égale valeur histo-rique.

« — Prenez plutôt celle-là ! — dit le détenteur..

» — Pourquoi ?

» — A cause du cachet...

» — Le cachet ?... de la cire verte... des initiales...

» — Oui, mais le cachet a son histoire, vous la no-terez et l'ajouterez à l'empreinte !

» — Voyons l'histoire.

» — C'était en juin 1850, le général C....... di-nait, en petit comité, chez le baron James de Roth-schild. On passa prendre le café dans un petit salo[n] qui a, pour tout ornement d'art, — au sein de c[et] hôtel qui est un tout admirable musée, — le beau po[r]-trait de Mme de Rothschild peint par M. Ingres, portra[it] qu'on éclaire souvent le soir avec un réflecteur, comm[e] sont éclairés, à l'hôtel de la Présidence, les précieu[x] tableaux du comte de Morny. La maîtresse du lie[u] s'approche de son hôte et lui dit :

» — Général, vous avez bien voulu servir de par-rain à mon fils, il y a deux mois, lorsqu'on l'a natura-lisé français... Veuillez me faire le plaisir d'accepte[r] un petit souvenir de cette date où vous avez fait hon-neur à notre maison !

» En parlant ainsi, Mme de Rothschild offrit a[u] général C...... un étui qu'il ouvrit, et dans lequ[el] il trouva un cachet en or massif, enrichi de pierreries le plus admirable objet de bijouterie et de ciselure qu[i] soit jamais sorti des ateliers ou plutôt des mains d[e] Froment-Meurice. Le motif du tube offrait un guerri[er] escaladant une brèche ; sur le créneau formant [le] cachet était gravé le chiffre du général. Aux quat[re] angles sortaient en relief les lettres P. H. B. V. qui n[e] signifient pas précisément *Pax hominibus bonæ vo-luntatis*, mais plutôt... plutôt, j'ai oublié quoi. Voilà mon histoire !

» — Je choisis cette lettre !... » dit l'amateur.

Imaginez-vous que je vais oser vous parler [de] l'Opéra, par cette grande chaleur et ces grandes d[é]-sertions ! C'est qu'on m'y a signalé un fait assez ori-ginal, et qui relève complétement de ce que j'ai heb-domadairement à dire ici. Voici l'affaire.

Depuis une quinzaine de jours, on remarque, occu-pant çà et là les loges de galerie que la saison met [à] la disposition du public, une Anglaise dont l'excentri-cité emprunte à une vive jeunesse une complicatio[n] de bizarrerie. Celle-ci est une jeune personne de dix-sept à dix-huit ans, armée de père et mère, flanqu[ée] d'une petite sœur, mais ayant une telle attitude et u[ne] telle désinvolture qu'on voit clairement que la famill[e] est là expressément pour elle, et comme un cadre *fo[r] the respectability*. Cette jeune fille à l'aspect étrang[e], quelque peu taillée à la Rubens, et blanche comme u[n] eider, est couronnée de cheveux en comparaison des-quels la fameuse Mlle de Cardoville d'Eugène Sue e[ût] été déclarée blonde lymphatique.

C'est le rouge le plus effronté, le plus exaspéré, [le] plus vermillonnant que Giorgion ou Titien aient p[u] rêver sans l'oser peindre. Passant l'autre soir, à [la] sortir de l'Opéra, tout près de cette flamme capillaire, je faillis, par distraction, y allumer mon cigare... comme ce grenadier russe qui voulut allumer sa pip[e] aux noires et ardentes prunelles de la Czarine.

Et cette chevelure impossible, la jeune fille la port[e] avec l'inconcevable étalage d'une coquetterie plein[e] d'amusant désordre : on n'est pas plus mal peign[ée] qu'elle. Deux longues tresses à la Thurgovienn[e] divisent la masse, nouées avec des rubans de couleu[rs] criardes : le vert-pomme, par exemple, s'enleva[it] avec violence sur cette toison plus que d'or. Et el[le] joue pendant toute la soirée avec ces tresses, malgr[é] le proverbe : « Ne jouez pas avec le feu ! »

Et comme elle est très-remuante, très-pétulant[e], qu'elle se tourne, retourne, détourne et contour[ne] sans cesse, elle met à chaque mouvement un tel d[é]-sordre dans ses raies, dans ses touffes, dans s[es] tresses, qu'avant la fin du spectacle on la voit t[out]e crêpée, toute hérissée, et que la lumière, jouant da[ns] les brillants métalliques de cette étonnante cheveiur[e] lui fait autour du front comme une scintillante auré[ole] d'or et de feu : c'est étrange !

Jusqu'ici, c'est don de nature, et originalité da[ns] la façon de s'en servir. Mais il y a un trait de plu[s]. C'est la première fois qu'on ait vu une femme, u[ne] jeune fille, et une aussi jeune fille, se loger dans [la] cavité de l'œil un lorgnon d'écaille d'où pend u[n] large ruban noir qui lui barre le visage à travers [la] joue, le nez, n'importe ! Ajoutez aussi à cela qu'[elle] ne met aucune avarice à montrer ses blanchissan[tes] épaules, que ses bras sont nus comme ceux d'u[ne] prêtresse du soleil, qu'elle ne porte ni bijoux, [ni] gants, et une toute simple robe blanche... une agra[fe] ici, un bouton par là... et, paf ! c'est fait.

Vous ne pouviez donc pas rester, au pays, [au] château, à la campagne, ou aux eaux où vous êt[es]

savoir quelque chose de cette apparition à la fois nale, plaisante et charmante, car il n'est personne ille d'aventure à l'Opéra, et qui ne la lorgne tant peut, attendu qu'elle est très-séduisante et fort ante à voir. C'est, m'a-t-on raconté, la fille d'un n lord, commissaire aux îles Ioniennes, et une ière. Le fait est qu'il n'y a que les Anglais pour des filles comme cela! Chez nous, les comédies, omans les inventent, — mais chez nos voisins, ça.

L'autre jour, il s'est passé, dans un wagon de ière classe du petit chemin de fer de Passy à un fait assez comique.

atre personnes y prennent place au départ :

Une vieille baronne étrangère, des plus ridi-, des plus prétentieuses, ayant conservé sur sa que personne des illusions que sa jeunesse n'a jamais motivées, et s'imaginant follement, la Bélise des *Femmes savantes*, que les Cli- d'alentour pouvaient s'éprendre de... ce qui fuir ;

Un vieillard, un fonctionnaire de l'ordre le plus table, portant à la boutonnière la rosette de re ;

Un plaisant en jaquette de basin blanc et en a doublé gros bleu ;

In observateur...

entre dans le wagon, on s'installe. Le vieillard ave juste en face de la baronne. Le panama même côté qu'elle. L'inconnu se place dans un pposé.

onnaissance des deux vieux. « — Comment vous z-vous par ici ? — Comment se porte votre — Mon Dieu, quelle chaleur ! » — et autres és. La vieille fait essentiellement l'aimable ; le a semble avoir sur-le-champ flairé les préten- le cette caricature portant une perruque in- nblable d'abondance et de blonderie enfantines, toute suintante et se tamponnant de son mou- enlève les travaux de pastel rose et blanc dont ait maquillée au sortir de son laboratoire.

baronne feint de prendre au point de vue quelques phrases simplement polies que lui e le vieillard ; elle minaude et fait la roue. On sous un rapide tunnel que recouvre la chaussée s de Boulogne. La conversation a momentané- cessé ; mais l'inconnu, au plus fort de l'ombre, ntendre un petit cri...

est passé, il regarde... la vieille semble plus que son rouge. Qu'est-ce que cela signifie ? Le eur décoré regarde l'heure d'un air conscien- ..

approche d'un autre tunnel, vers Courcelles. fois, l'inconnu qui, de son coin, a conçu de ques soupçons, se promet d'observer. On entre erre... on est dans l'ombre... L'inconnu, décidé rver, avait préalablement fermé les yeux afin moins brusquement saisi par la transition ; il uvre dans cette nuit passagère... et perçoit qu'il n'aperçoit la manche blanche de la jaquette in — qui saute aux genoux de la vieille co- et revient rapidement se replacer dans l'atti- nchalante que doit éclairer le retour du soleil.

le jeu une troisième fois, au dernier tunnel de en gare. Et l'observateur croit saisir la vague ion de la main de cette *vieillarde* qui rencontre l'audacieux... La lumière se fait, et tout rentre ordre accoutumé.

rrête, — on descend de wagon ; — le vieux ur offre poliment le bras à la baronne pour dre ; après quoi, la saluant, il s'apprête à s'é- . Alors celle-ci, assez peu famili risée sans avec la portée des mots de notre langue, se vers lui, et dit d'un petit air d'impayable on :

Savez-vous bien que vous êtes un vieux po- »

ieillard, le fonctionnaire, l'officier de la Légion eur se redresse, abasourdi... Son œil exprime et une vive surprise et une immaîtrisable tion ; il abandonne sur-le-champ le bras de la e et s'écrie :

Madame ! »

celle-ci se penche vers lui et ajoute impertur- ent :

Allons... je ne m'offense pas... vieux drôlet !... ir!... à bientôt ! »

monsieur, stupéfait et de cette sortie et de ce ime, salue froidement et s'éloigne rapidement. servateur n'avait pas perdu de vue le *panama*, de cette mauvaise plaisanterie. Pas un mot du colloque des deux vieux n'avait échappé au cateur. Aussi, ceux-ci séparés, ne contint-il plus son rire, contemplant au loin la baronne qui s'en allait, paraissant véritablement enchantée des hommages imprévus que lui avaient valus les tunnels!

Le mot qui suit, proféré l'autre jour dans un déjeuner d'amis, a paru original, plaisant même, malgré le funèbre de l'argument.

Un compositeur de musique avait pour cuisinière et *factotum* une vieille fille qui apportait dans les pratiques religieuses un zèle ardent et un peu égoïste, lui faisant trop oublier qu'il est des situations inférieures de la vie où les devoirs qu'on accepte envers son prochain doivent occuper une large part dans la conscience. Cette brave fille, tout à sa préoccupation d'une autre vie, oubliait souvent trop qu'elle avait à servir dans celle-ci son maître, qui la nourrissait et la payait, et que tandis qu'elle songeait tant à son âme, elle négligeait par trop le corps du musicien qui la faisait vivre.

Donc, quelques amis dînaient chez le compositeur connu, et le dîner était fort bon. On se récria, on s'étonna...

« — Diable ! Votre vieille Annette s'est furieusement distinguée aujourd'hui ! — dit un des convives.

» — Ce n'est plus la pauvre Annette qui nous sert, messieurs, — dit l'hôte, — Annette est morte depuis trois mois !

» — Morte? — exclama quelqu'un, — la vieille dévote est morte?... Alors c'est joliment son affaire ! »

Un mot de petite fille :

Sa mère, la jolie M^me V***, quoique fort jeune encore, est contrainte de lisser ses cheveux sur les tempes à l'aide de je ne sais quel cosmétique pour les tenir alignés, et une de ses préoccupations dans le monde est que leur désunion ne laisse pas voir entre leurs ondes noires la peau blanche, par un effet fâcheux qui rompt l'harmonie.

Un jeune parent de la maison, qui aime à jouer sur les mots, voyant M^me V*** toujours préoccupée de ses *clairs*, et toujours munie d'un petit peigne pour se lisser, en jetant partout des regards furtifs sur les glaces, ce jeune parent, disons-nous, parlant de ces clairs que forme la désunion des cheveux, les appelle, tantôt des *clairs de lune*, — tantôt des *clercs de notaire*...

L'autre jour, la petite fille entend dire que le fils de M^me une telle est *clerc* chez un notaire...

« — Oui, — dit-elle, au salon, — comme maman en a dans les cheveux ! »

Depuis plus de six mois il ne s'écoule pas une semaine que nous recevions une lettre obstinée, et toujours de la même main, demandant par tous les voies et moyens de la prière et de la persuasion qu'on insère ici un *calembour*, un *jeu de mots* déclaré magnifique, et dont le signataire de tant de lettres est le peu modeste auteur.

Alors qu'un chroniqueur de notre connaissance intime écrivait ailleurs qu'ici, et plus spécialement pour un pays étranger où ce genre d'agrément est particulièrement en vogue, il avait le soin, la condescendance, — la lâcheté, pourrait-on dire, — de saupoudrer ses *Courriers de Paris* d'un certain nombre de ces abus de la langue, qui ont fait la gloire du marquis de Bièvre, et qui eussent peut-être suffi à rendre aujourd'hui fort célèbre notre spirituel ami Dantan (sur l'épreuve à corriger, le compositeur avait mis Danton!) si l'art, — un grand art, la sculpture, — ne lui avait, depuis près de trente ans, conquis une plus légitime et plus sérieuse renommée.

Mais on a tant reproché cette complaisance, cette faiblesse, à ce chroniqueur, qu'il s'est, depuis, montré presque féroce contre un genre, après tout, fort innocent, et qui n'a d'autre prétention que d'amuser les esprits légers, lesquels sont infiniment plus nombreux qu'ils ne consentent à le reconnaître eux-mêmes. De sorte que le « calembour, » puisqu'il faut l'appeler par son nom, a été rigoureusement banni de lignes qui n'en ont pas plus de prétention pour cela, et qui cherchent à amuser le lecteur par d'autres moyens, sans trop savoir si ces moyens leur réussissent mieux que ce qu'elles répudient.

Au fond, notre sentiment est celui-ci, à savoir : Que dans des colonnes dont la mission est des plus modestement définie par leur titre même, — lorsque la plume rencontre quelque choc de mot singulier, quelque transposition bizarre, quelque double sens qui fait trait, et achève ou renforce la pensée, en lui donnant un tour malin ou plaisant, il n'y aurait pas grand mal à laisser l'affaire couler sur la page ! Mais les puristes se récrient, des gens qui tous sont apparemment sur le point d'écrire le *Misanthrope* ou le *Discours sur l'histoire universelle*, proclament que c'est intolérable... et nous faisons semblant d'être de leur avis.

C'est pourquoi nous nous gendarmions contre le calembour de notre acharné correspondant, de notre abonné, se renouvelant fidèlement tous les trimestres, malgré nos dédains de son œuvre, de son chef d'œuvre! Mais il insiste tant, le brave homme, il est si naïvement heureux d'avoir trouvé ce coq-à-l'âne, il semble si fermement persuadé que nos lecteurs s'en régaleront, qu'aujourd'hui, criblé de ses lettres, et désirant y mettre fin, nous prenons en désespéré le parti d'imprimer l'affaire. Cette préface (ce bouclier !) en dit, pensons-nous, assez... et sans autre ambage, nous donnons place à cet envoi d'un acharnement digne d'un plus valable motif.

« L'autre soir, — écrit notre correspondant, — je dînais chez un ami. On nous sert de la *raie au beurre noir*, un plat fort commun, mais fort bon. Au moment où je vais plonger ma fourchette dans l'assiette, qu'est-ce que j'aperçois, monsieur, trônant sur ma ration? pardonnez-moi de le dire... c'était un cheveu ! Pouah ! ferez-vous. Soit, mais écoutez.

» On voit ma surprise, et quelque chose de plus, même... La maîtresse du logis va être humiliée, désolée. Pour rarranger les choses et changer le cours de l'attention, je m'écrie :

» — Ma foi, j'avais souvent vu une *raie* dans les cheveux... mais jamais de cheveux dans la *raie!*

» *Exegi monumentum !*

» Avec lequel j'ai l'honneur d'être... etc.,

» RAY... »

C'est fait, c'est tout.

Mais un mot encore sur ce brûlant sujet du calembour.

Des hommes du plus grand esprit, — de la plus haute position même, s'y sont souvent laissés entraîner. Je rappellerai l'amusant : *« et pourtant elle tourne »* (à propos de crème...) proféré, récemment, en pleine audience, par le juge d'un détaillant accusé de sophistication ! — M. Dupin, un célèbre magistrat, a émaillé de ces jeux d'esprit ses brillantes ou graves présidences de nos séances parlementaires. — M. Thiers lui-même en a laissé passer plus d'un dans ses improvisations, à l'époque où il défendait la loi des fortifications. — Il y en a d'incroyables... d'involontaires sans doute, dans le théâtre de Victor Hugo. — Le vicomte d'Arlincourt, enfin, en a laissé de célèbres aux pages les plus solennelles de son essor lyrique. — Nous en rapporterons deux, assez peu connus, parmi le très-grand nombre de ceux dont l'aimable et brillant prince de Ligne a égayé ses causeries avec les plus grands personnages de l'Europe.

Le prince royal de Prusse, depuis Frédéric-Guillaume II, se trouvant à Pétersbourg, voulut visiter l'Académie des sciences. Arrivé dans les salles, il se trouva brusquement incommodé, et s'évanouit. Il fallut l'emporter. Le soir, l'impératrice Catherine interroge le prince de Ligne sur ce qui s'était passé :

« — Rien que de très-naturel, — répond le maréchal ; — en se trouvant au milieu de ce sanctuaire de la science, le prince royal s'est trouvé *sans connaissance!* »

Le curieux de l'affaire, c'est que le futur roi connut le mot, et le colporta.

Autre exemple :

Le duc Albert de Saxe-Feschien perd la bataille de Jemmapes et fait aussitôt après une grave maladie. A peine guéri, il revient à Vienne et demande au prince de Ligne comment il le trouve :

« — Je vous trouve, — dit le maréchal, — l'air passablement *défait*... »

Ici, le « calembour » formait trait, — vive épigramme ; — il nous semble que dans ces spirituelles conditions, il a droit de littérature.

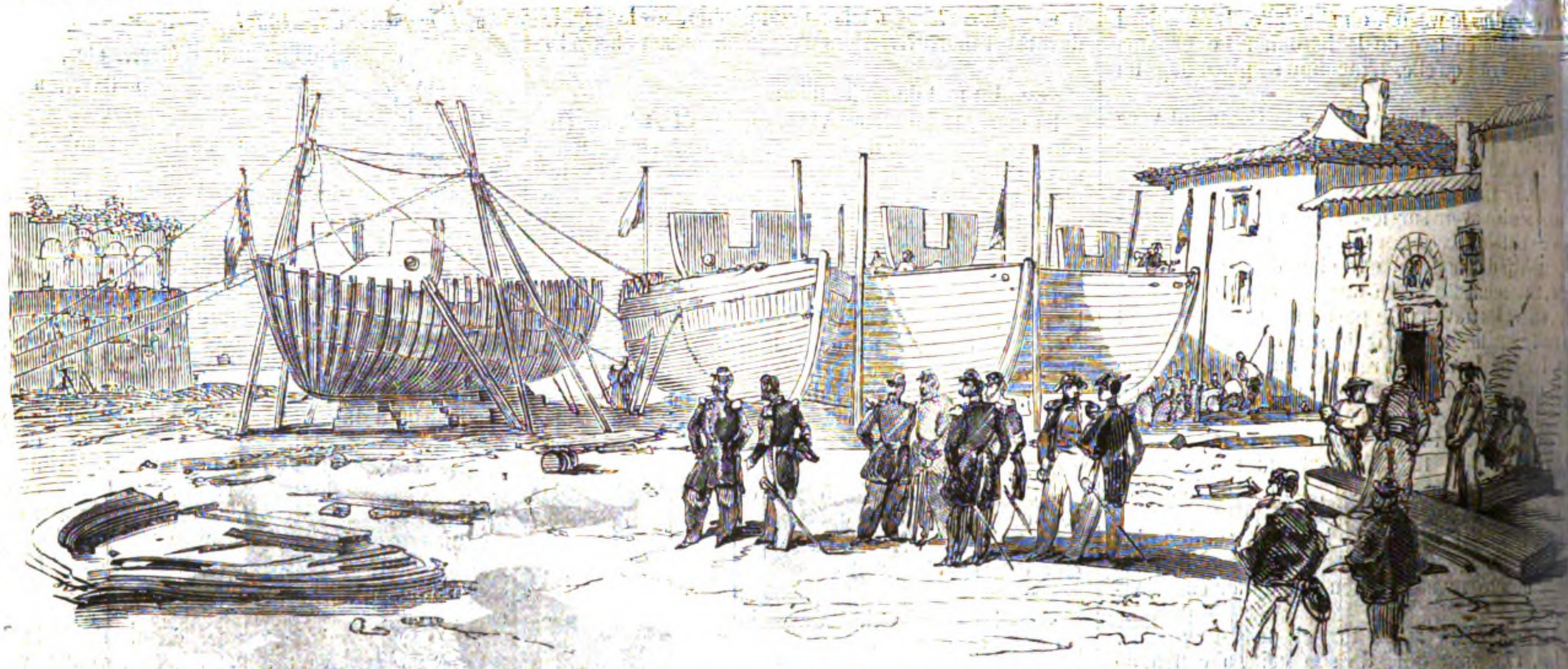
Enfin, dernier précédent de haute qualité, évoqué en faveur de ce petit divertissement... je dirai de la plume, pour ne pas dire de l'esprit, les têtes couronnées s'y sont complues comme bien d'autres ; et, sans parler du dernier mot d'ordre donné à la garde royale par Louis XVIII mourant (Saint-Denis — Givet...), on voit que la grande Catherine, ou plutôt *Catherine Le Grand*, comme on l'appela de son temps, ne crut pas au-dessous de son génie de hasarder un calembour, en se justifiant d'avoir permis à un des officiers de sa marine d'épouser une négresse : « On n'a point vu ce qu'il y avait de sérieux dans cet acte, — dit-elle, — car je révélais le secret de mes vues ambitieuses contre la Turquie, en faisant célébrer avec éclat le mariage de la marine russe... avec la *mer Noire* »

Après celui-là, et ce nom-là, tirons l'échelle.

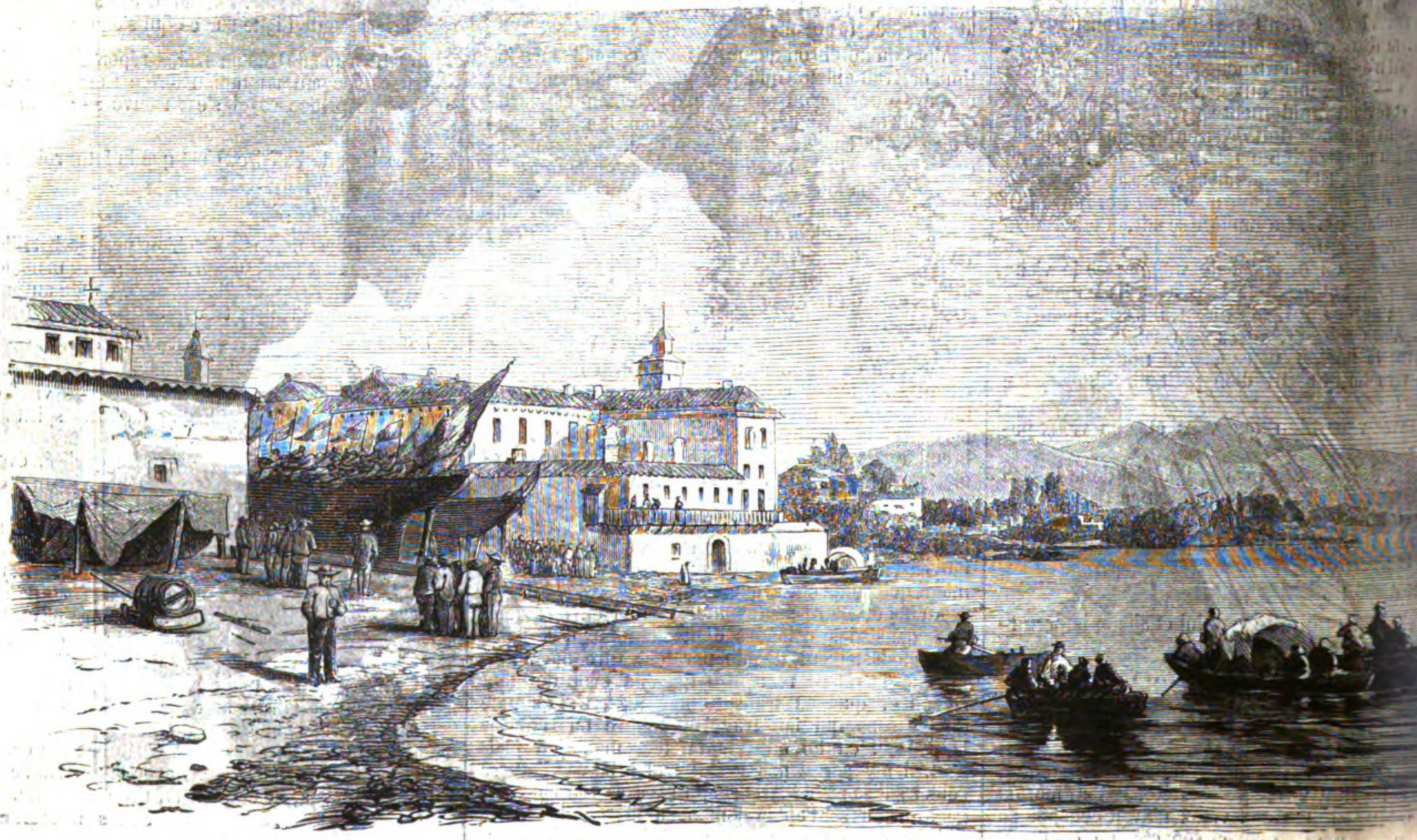
JULES LECOMTE.

SALON DE 1859. — Etang de la forêt du Mans (Seine-et-Marne), tableau de M. Allongé. (N° 33)

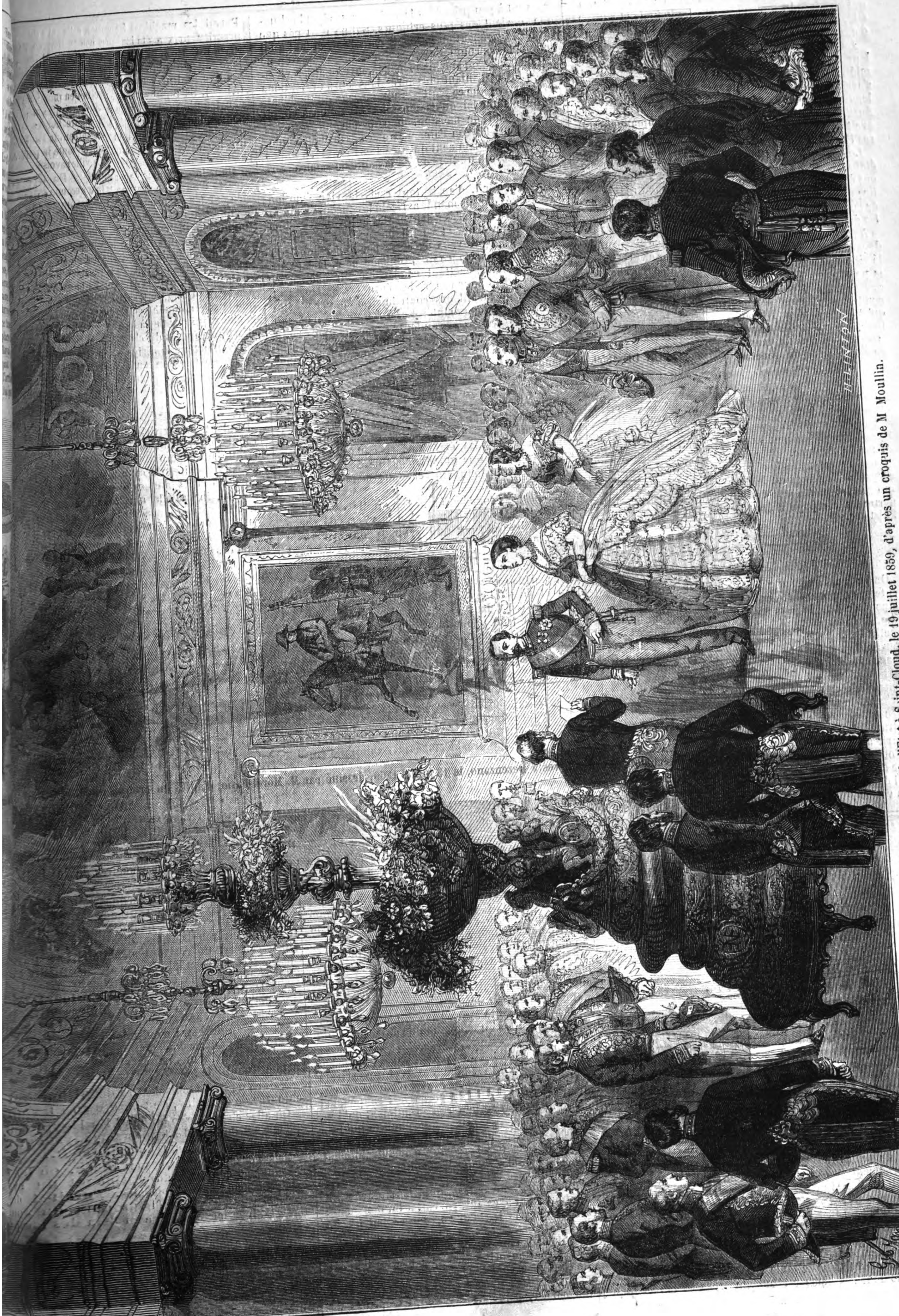
Le retour de l'empereur en France, dont nous donnons aujourd'hui les principaux épisodes, avait été précédé d'une visite faite par Sa Majesté aux canonnières commandées par l'amiral Dupony, et qui devaient agir contre Peschiera. L'intérêt tout spécial que portait l'empereur à la reconstruction et au lancement de ces chaloupes le détermina, après la visite qu'il avait faite aux chantiers, le 13 juillet, à attendre jusqu'au lendemain à Dezenzano pour assister au lancement d'une canonnière. C'est cette scène que représente notre second dessin. Napoléon III au balcon du quartier impérial est entouré du maréchal Vaillant, du général Fleury et des principau[x] officiers de sa maison. L'o[pé]ration ayant parfaite[ment] réussi, l'empere[ur] se mit en route pour Mila[n] où il arriva le même jo[ur] à quatre heures du so[ir] au milieu de l'enthousia[s]me de toute la populatio[n]. La ville pavoisée, les hab[i]tants en fête témoignaie[nt] leur reconnaissance à le[ur] libérateur. A six heure[s] un banquet de quatr[e-]vingt-un couverts réuni[s]sait l'empereur, le roi [de] Piémont, le prince Nap[o]léon, les principaux of[fi]ciers et les hauts fonctio[n]naires de la ville. No[tre] dernière page représe[nte] ce banquet qui a eu li[eu] place du Dôme, au Pala[is] Royal, ce palais qu'occu[]pait récemment enco[re] l'archiduc Maximilien, [ce]lui que la rumeur pub[lique]



L'empereur visitant le chantier des chaloupes canonnières à Dezenzano, le 13 juillet 1859, dessiné par M. Morel-Fatio, d'après un croquis de M. Moullin.



Lancement d'une chaloupe canonnière en présence de l'empereur. (Dezenzano, le 14 juillet 1859), dessiné par M. Morel-Fatio, d'après un croquis de M. Mou[llin].



Réception des grands corps de l'Etat à Saint-Cloud, le 19 juillet 1859, d'après un croquis de M Moullin.

que désigne comme le chef futur de la Vénétie, et qui viendra dit on, résider dans cette belle et antique cité, dont nous donnons aujourd'hui une vue à vol d'oiseau

Le 15 juillet, les deux souverains continuèrent leur route vers Turin où ils arrivèrent dans l'après-midi. L'empereur, pressé de rentrer en France, ne s'arrêta que quelques heures dans cette ville, et le lendemain, à six heures du matin, il se dirigeait vers Suze, accompagné par le roi Victor-Emmanuel, qui avait voulu reconduire son allié jusqu'à la limite de ses États.

Le passage du mont Cenis par l'empereur et par son état major forme encore le sujet de deux dessins, qui ont été pris sur place par notre collaborateur M. Moullin, qui avait obtenu, grâce à une haute bienveillance, de pouvoir revenir avec l'état-major et d'assister à tous les épisodes du retour.

A Saint-Jean de Maurienne, on savait que l'empereur devait s'arrêter quelques instants et dîner dans la gare; la ville s'était donc mise en fête et pavoisée; l'accueil de la population, les manifestations de toutes sortes, qui ont entouré Napoléon III, ont prouvé à Sa Majesté combien sont vives la sympathie et la reconnaissance qu'elle laisse derrière elle. Il en fut de même à Chambéry, dernière étape sur le sol étranger. Quelques instants après, l'empereur mettait le pied sur le territoire français. A partir de ce moment, le reste du voyage s'accomplit incognito. Le général Fleury recevait, au nom de l'empereur, les préfets et les autorités qui s'empressaient dans toutes les gares où le train impérial pouvait s'arrêter quelques instants.

Le 17 au matin, l'empereur arrivait à Paris et se dirigeait immédiatement sur Saint-Cloud par le chemin de fer de ceinture.

Nous représentons la réception à ce palais des grands corps de l'État, qui est le dernier épisode de ce retour qui clôt lui-même une des plus rapides et des plus importantes campagnes dont il soit fait mention dans l'histoire.

LÉO DE BERNARD.

Concours général des moissonneuses.

On a calculé que, faute de pouvoir couper les céréales en temps opportun (ce qui jusqu'ici a été à peu près impossible dans le pays à blé, avec l'emploi de la faucille, de la serpe et même de la faux), il se perdait annuellement un cinquième de la récolte, et que trop souvent la somme payée aux moissonneurs pour le sciage et le liage représentait le bénéfice net d'une sole de blé, d'orge ou d'avoine. De toutes les difficultés contre lesquelles ait à lutter le chef d'une exploitation agricole, la plus grande c'est de ne pouvoir suffire avec son personnel normal à tous les besoins de sa culture, et d'être forcé à des moments donnés de recourir à des ouvriers étrangers. Pour certains travaux qu'on peut à la rigueur différer ou négliger, ce n'est que demi-mal : mais quand il s'agit d'une opération qui doit être exécutée rapidement et à jour fixe, et que ses voisins, à deux cents kilomètres à la ronde, se trouvent à peu près dans le même cas, alors la situation devient des plus critiques. S'il ne veut pas que ses blés s'égrènent ou germent dans l'épi, il faut qu'il accepte le concours de gens inconnus, venus on ne sait d'où, n'ayant aucuns ménagements à garder vis-à-vis de lui, et d'autant plus âpres dans leurs prétentions qu'ils savent que ce n'est pas un marché qu'ils débattent, mais une loi qu'ils imposent. N'a-t-on pas vu, en plein travail de moisson, une bande de *métiviers* mettre leurs faux en l'air sous un prétexte quelconque, et déclarer insolemment qu'ils laissent tout là, à moins qu'on n'élève d'un tiers ou de la moitié le salaire convenu?

On comprend, d'après tout ceci, la vive émotion qu'a excitée dans le monde agricole le concours général de machines destinées à délivrer les cultivateurs d'une véritable oppression et à faire rentrer le sciage des récoltes dans les travaux exécutés par le personnel de la ferme : l'importance du problème posé, la largeur du programme admettant les machines étrangères, les mesures prises pour rendre les épreuves sérieuses et décisives, tout d'ailleurs contribuait à donner à cette solennité un immense intérêt et à réunir sur le champ des expériences des agriculteurs accourus exprès des points les plus éloignés de la France. Le concours a eu lieu à deux kilomètres de Saint-Cloud, sur le domaine impérial de Fouilleuse, dont nous donnons ci-après une description. Le programme admettait les moissonneuses de toute provenance; seulement, il les distribuait en deux catégories : la première formée des machines inventées et construites en France; la seconde, des machines étrangères. Trois prix, sans compter les mentions honorables, étaient offerts à chacune de ces catégories; plus une grande médaille d'honneur réservée à la moissonneuse reconnue la meilleure de toute l'exposition.

Les épreuves commencèrent le 19 juillet et se continuèrent le 20, en présence d'un jury présidé par le général Allard et composé d'hommes dont la parfaite compétence ne peut être mise en question. Pendant deux jours, les machines fonctionnèrent sous les yeux de cette commission, et pour qu'elle ne fût ni distraite ni gênée dans son examen par l'empressement souvent indiscret du public, il avait été décidé que personne ne serait admis dans le champ d'épreuves à moins d'en avoir obtenu une autorisation spéciale du ministre. Cette sage disposition, tout en facilitant la mission délicate du jury, n'a pas privé les agriculteurs de voir les instruments à l'œuvre et d'apprécier leur mérite respectif, puisque le troisième jour a été entièrement consacré à des expériences publiques.

Quarante-cinq machines avaient été inscrites, mais sur ce nombre vingt-cinq seulement se sont présentées, et même parmi celles-ci plusieurs se sont retirées avant la fin des épreuves, les unes par suite de la rupture de quelque organe, les autres parce que leur infériorité se manifestait dès leur début d'une façon trop évidente.

La lutte n'a donc été sérieuse qu'entre une douzaine de machines, six à peu près de chaque catégorie.

Parmi les machines françaises, celle qui a obtenu le premier prix a été inventée par M. Mazier, à l'Aigle (Orne). Cette moissonneuse scie bien, mais son javelage laisse quelque peu à désirer.

Le second prix a été décerné à M. Lallier, à Venize (Aisne). Sa moissonneuse, tant pour la solidité de sa construction que pour le travail, mérite, à notre avis d'être placée très-près de son heureuse rivale. Avec la première, il faut environ quatre heures pour couper un hectare; avec la seconde, on mettrait une demi heure de moins.

Dans la catégorie de machines étrangères, celle construite d'après le système Mac-Cormick et perfectionnée par les exposants, MM. Burgess et Key de Londres a enlevé tous les suffrages du jury et du public. Ce admirable instrument fonctionne avec une aisance une rapidité, une régularité surprenantes, et avec la[illegible] on peut, en moins d'une heure vingt-cinq minutes scier et mettre en endains la récolte d'un hectare. Se[s] rouleaux qui, armés d'une arête hélicoïdale, déposent à la terre et alignent, sans la moindre secousse, le bl[é] que la scie a couché sur la plate-forme, — l'organe ingénieux qui permet à la roue motrice de pivoter san[s] effort aux angles du champ, — la facilité avec laquell[e] son conducteur la dirige, — la simplicité et la solidit[é] de sa construction en font certainement le meilleu[r] instrument de ce genre qui ait encore paru dans u[n] concours. Aussi est-ce à MM. Burgess et Key que l[e] jury a voté à l'unanimité la grande médaille d'honneur.

Pendant les expériences publiques du 21 juille[t] la foule, qui suivait pas à pas cette machine, ayant re[marqué] un champ de blé, versé par places, pria u[n] des commissaires du concours d'autoriser le condu[c]teur de la moissonneuse à couper ce blé versé et e[n]chevêtré, lorsqu'elle aurait achevé sa tâche oblig[a]toire. La permission accordée, la machine s'engag[ea] dans la pièce et y fonctionna avec une précision et u[ne] aisance qui enlevèrent les bravos et les applaudiss[e]ments des spectateurs émerveillés. « Des faucheurs [ne] s'en tireraient pas mieux ! » disait à côté de nous u[n] vieux praticien.

DE CHAVANNES.

Domaine impérial de Fouilleuse.

La ferme de Fouilleuse qui vient d'être le théât[re] du concours des machines à moissonner, a été créée [en] 1855 par Sa Majesté l'empereur, qui voulait avoir [à] proximité de sa résidence de Saint-Cloud un établi[s]sement où l'on pût étudier sous ses yeux, et sous [sa] direction, la solution des problèmes que réclame l'[a]griculture.

A cet effet, il acheta de plus de cent cinquante pr[o]priétaires une étendue de soixante-seize hectares, [au] pied du mont Valérien, sur un plateau d'où l'on d[o]mine toute la vallée de la Seine. C'était à l'époque [où] la cherté de la viande préoccupait tous les économi[s]tes; la classe ouvrière souffrait de cet état de chos[es] chacun avait proposé le remède le plus efficace po[ur]

FEUILLETON

L'ÉVENTAIL.

Cette petite monographie, — toute de saison, — sera légère comme son sujet : elle en effleurera la définition et l'histoire pour se formuler en quelques anecdotes.

Quant à sa définition d'abord, n'est-elle pas dans son nom même; ne ressort-elle pas de son étymologie seule .. vent, éventer, s'éventer?

Dans la signification vulgaire ou académique du mot, ce n'est pas douteux; dans sa signification réelle, c'est différent. L'éventail est un Protée qui, par la diversité de ses formes et de ses emplois, échappe à l'embrassement étroit d'une définition.

Ce joli meuble si gracieux et si coquet dans la main d'une femme n'est pas seulement en effet ce que son nom indique : un instrument d'utilité, un objet d'agrément, destiné à rafraîchir le visage par les rapides ondulations que son mouvement peut imprimer à l'air; c'est de plus une arme qui permet à la coquetterie de déployer les évolutions de toute une stratégie galante; une arme dont l'exercice est tout un art. M^me^ la baronne de Cairan, dans sa *Philosophie de la toilette*, ne compte-t-elle pas cent dix manières de s'en servir? et dans ces cent dix, qui rappellent un peu, il est vrai, les rives de la Garonne, ne figure pas encore la façon dont en usa M^me^ la marquise d'Arpajon. L'éventail fut pourtant bien, cette fois, une arme dans sa main, une arme protectrice de son honneur.

Ce nom, tout imprégné des parfums de la Régence, vous rendra peut-être le fait légèrement suspect; mais, permettez, tout est relatif : ce fut justement parce que la tendre marquise avait tout léger, le cœur comme la main, que ce frêle appendice devint pour elle une arme salutaire; une fragilité sauva l'autre. Le fait est que, d'après les mémoires du temps, le duc d'Orléans faillit y perdre un œil.

Ce n'est pas tout : d'après Mendizabal qui, avant d'être un homme d'État éminent, avait été un écrivain spirituel, l'éventail est, pour l'Espagnole et la créole, mais pour la créole surtout, un organe si souple et si docile, qu'il n'est pas de nuance de sentiment qu'il ne puisse transmettre, pas de pensée complexe qu'il ne puisse exprimer. Voici un des exemples qu'il cite à l'appui de son assertion. La comtesse de Sylva prenait l'air, un soir, sur la terrasse de son hôtel; un jeune officier des hallebardiers royaux se promenait dans les jardins du palais. La comtesse, qui désirait avoir un entretien important avec lui, parvint à lui donner un rendez-vous dont le jeu seul de son éventail fixa le lieu, l'heure, le caractère : tous les détails enfin. Les signes, écrits dans l'air, étaient si expressifs et si précis, qu'ils furent surpris et compris par un tiers, si bien que ce rendez-vous se trouva un tiers avec deux compagnons sinistres, et que le lendemain, le cadavre du jeune officier, percé de dix coups d'épée et de poignard, gisait sous les fenêtres de la belle pat[ri]cienne.

C'est enfin, d'après Jean-Jacques Rousseau, un voi[le], un masque, dont use mainte grande dame pour dérob[er] son visage aux regards, quand elle veut qu'on cr[oie] qu'elle peut rougir. Mais, direz-vous, Jean-Jacq[ues] Rousseau est un écrivain atrabilaire et paradox[al]; passons et croyons plutôt à l'assertion de l'aima[ble] Fontenelle, dont la tendre courtoisie fleurit jus[que] sous les neiges de la vieillesse. Fontenelle affirm[ait] que l'éventail était un sceptre de plumes plus puiss[ant] entre les mains aux transparences rosées de telle [du]chesse, qu'un sceptre d'or dans la main souvera[ine] d'un roi. Définissez donc maintenant un instrum[ent], un *compendium*, d'une nature si diverse, d'une de[sti]nation si multiple?

Mais ce n'est pas seulement sa définition qui s'o[ffre] entourée de difficultés, c'est encore son histoire.

Où aller chercher son origine? En Égypte où, se[lon] quelques historiens, des branches de myrte et d'aca[cia] en auraient été les types rudimentaires?...

Mais nous le rencontrons en Judée, où les feui[lles] élégamment découpées du platane et du sycom[ore] semblent avoir été ses modèles. Aurait-il donc [été] transporté des bords du Nil sur ceux du Jourda[in]? Ce serait reporter son origine au delà des temps hi[sto]riques.

D'après une opinion généralement admise, les thy[rses] des Bacchantes, empruntés par la Grèce à l'Ori[ent], n'auraient pas été seulement des armes symboliq[ues]; leurs javelines, entourées de pampres et de lie[rre], auraient encore été des éventails; ces feuillages auraient servi à ventiler leurs visages enflammés

arriver à procurer aux masses un bien-être devenu impossible. L'empereur résolut de créer à Fouilleuse un troupeau de bêtes à cornes de la race dite Durham, qui fournît à la boucherie une viande de qualité supérieure et en abondante quantité, à un âge où nos troupeaux français sont encore bien loin de pouvoir être livrés à la consommation. Il fallait un centre de producteurs d'une grande pureté, qui, livrés chaque année par des ventes à tous nos éleveurs, pussent former dans tous les points de la France des troupeaux doués des mêmes qualités. Bientôt, grâce à des achats faits dans les étables les plus renommées de la Grande-Bretagne, Fouilleuse eut un troupeau de trente vaches Durham, de race pure, et en 1859, le prix moyen des animaux vendus, âgés de douze à seize mois, était de plus de 1,000 francs; les génisses atteignaient le prix de 1,600 francs.

C'était déjà un puissant élément, ce n'était pas encore assez. Dans le même but, l'empereur fit venir des béliers de la bergerie du célèbre Jonas Webb, ainsi que des brebis de la race la plus pure, et bientôt le troupeau de South-Down de la ferme de Fouilleuse fut constitué.

Pour donner aux gens du monde une idée de l'excellence de cette race, il suffira de dire qu'à treize mois un mouton South-Down donne à la boucherie une viande supérieure en qualité et en quantité, à celle que nos belles races françaises donnent à l'âge de quatre et cinq ans. On peut juger par là de l'énorme intérêt qu'il y avait à créer un centre d'animaux producteurs où la race se conservât pure de tout croisement, animaux types qui pussent se perpétuer, et dont le propriétaire, exempt de l'esprit de monopole, voulût bien livrer aux éleveurs les sujets producteurs destinés à former des troupeaux dans toutes les provinces de France.

Cela seul suffirait à faire de Fouilleuse un établissement hors ligne, et tous ceux que préoccupent ces grands intérêts sentent l'importance de ces créations; mais une dernière branche aussi importante que celles que je viens de signaler, ajoute encore à l'intérêt qu'inspire cette ferme du Domaine et en forme le complément.

En agriculture, la main-d'œuvre est chère; souvent les bras sont insuffisants, et quand le fermier regarde le ciel après une journée lourde et brûlante, si les nuages chassés par le vent du nord viennent assombrir la clarté de la lune, il regagne la ferme tout soucieux et tremble pour ses trèfles et ses foins coupés, et pour ses gerbes qui sont éparses dans la plaine; il pense alors à ces puissantes machines qui, dans l'industrie, font en une journée l'ouvrage de cent bras, et regrette soit de n'être pas assez riche pour se procurer un aide aussi puissant, soit de n'être pas assez expert pour inventer lui-même un procédé plus expéditif que le bras de l'homme.

Aussi, à Fouilleuse, se trouve la collection la plus complète de tous les instruments que le génie de l'homme a imaginés dans l'intérêt de l'agriculture. Semoirs, moissonneuses, faneuses, machines à vapeur, tout y est au grand complet et d'un usage journalier et pratique. La moisson de 1858 avait été faite par la machine à moissonner qui a mérité au concours actuel la grande médaille d'or.

Les perfectionnements les plus récents sont appliqués dans la ferme, soit au point de vue de l'aménagement, soit au point de vue agricole.

La vacherie des Durham, construite en forme de chalet, est supérieurement disposée; les bêtes y sont en liberté et peuvent à leur gré rester dans l'intérieur, ou se promener et circuler dans un paddock; le service des fourrages se fait à l'aide d'un chemin de fer dans toute la longueur de la vacherie.

Dans la bergerie des South-Down, nous avons vu, pour la première fois, des bergeries volantes qui suivent les troupeaux et qui, réunies deux ou trois ensemble, leur forment un abri contre le vent, le froid ou la pluie, aussi loin qu'on le veut de leur ferme; quand le soleil revient, le cheval est attelé, il traîne la bergerie, et le troupeau continue sa marche à la recherche de gras pâturages.

A l'époque des moissons, afin d'encourager les chercheurs qui s'occupent de la solution des problèmes d'agriculture, l'administration les a appelés à un concours de machines à moissonner. Le *Monde illustré* publie déjà un article sur ce sujet; nous n'avons donc pas à nous en occuper.

Espérons seulement que nous verrons souvent ces fêtes se renouveler à Fouilleuse; cette ferme est appelée à un haut avenir. Sa Majesté l'empereur porte le plus sérieux intérêt à cette création, et ne négligera rien pour développer l'essor de ces concours si utiles aux intérêts de l'agriculture; nous en avons pour garant la sollicitude que Son Excellence le ministre d'Etat porte à ce bel établissement, et les soins incessants que M. l'administrateur général des domaines (qui a spécialement adopté Fouilleuse) ne cesse de prodiguer à cette ferme qui, chaque année, par ses ventes et ses concours, se place plus haut dans l'opinion des gens spéciaux de toutes les nations.

CHARLES YRIARTE.

Profils de province.

ANGÉLINA MAGINEL.

I

C'est le dimanche 25 octobre 1837, jour de la kermesse du Quesnoy, que Mlle Angélina Maginel, fille du greffier de la justice de paix, fit son entrée dans le monde, au bal de la mairie. Elle avait dix-sept ans. Grande, svelte, mince et blonde, elle était ravissante, et M. Constantin Castrol, le fils de M. le maire, dansa avec elle trois contredanses, ce qui fut remarqué. M. Castrol père était banquier et passait pour millionnaire. A dater de ce jour, M. son fils *fréquenta* beaucoup chez M. Maginel. Au bout de six mois, Mme Maginel parla mariage, et M. Castrol père envoya à Paris M. Castrol fils compléter ses études sur la banque.

Mon cousin Lariguette en profita pour demander la main d'Angélina, dont il avait été l'amoureux d'enfance. Mais M. Constantin donna de ses nouvelles, et mon cousin fut refusé. C'était pourtant un bon parti. L'oncle Lariguette était le plus riche de la famille, et sa tannerie valait bien quarante mille francs. Six mois après, Mme Maginel reçut deux lettres qui lui annonçaient le double mariage de MM. Constantin Castrol et Théodule Lariguette.

La bonne dame pensa en faire une maladie. Heureusement la garnison vint à changer, et un jeune lieutenant de chasseurs distingua Mlle Maginel. Il tenta de lui plaire, tomba sérieusement amoureux, demanda sa main et l'obtint. Il n'y manquait que l'autorisation du ministre de la guerre. Le ministre la refusa sous prétexte que Mlle Maginel ne pouvait justifier de la dot exigée par les règlements.

A l'officier succéda un visiteur des douanes. Le mariage fut rompu par les soins de Mme Quiton, la femme du juge de paix, dont la robe de soie gorge de pigeon était éclipsée par la robe vert pomme de Mlle Maginel.

II

Angélina venait d'atteindre la vingt-deuxième année: elle s'épanouissait dans toute sa beauté. Mais sa beauté était connue; on s'habituait à la voir rester fille et on s'occupait déjà moins dans les soirées d'hiver de la marier avec MM. tel ou tel. Durant six ans, il n'y eut pas d'autre événement que la mort successive du père et de la mère Maginel. Angélina resta seule avec son frère Néoptolème qui avait hérité du greffe paternel.

Plus d'amour, partant plus de joie.

Le cœur de la pauvre fille était vide, et elle s'ennuyait. Pour se distraire, elle lut des romans: elle vécut de la vie des héroïnes imaginaires et parvint à tromper son ennui. Son imagination prit feu: elle rêva des amours impossibles, et épousa tour à tour les quatre mousquetaires.

A vingt huit ans, elle hérita environ quinze mille francs d'une vieille tante, et fut demandée en mariage par un maître élémentaire du collége communal, M. Clotaire Grinedin, qui passait sous ses fenêtres depuis dix ans, ses livres sous le bras. Épouser un petit maître d'école qui avait une place de neuf cents francs, ah! fi!

Elle se dégoûta des romans, redescendit sur la terre et éprouva comme un grand apaisement. Elle fit des confitures et surveilla sérieusement la lessive: jamais le ménage de Néoptolème n'avait été mieux tenu.

III

Au milieu de ces occupations, tout à coup, elle entendit sonner la trentième année. Trente ans!... Angélina s'éveilla comme au bord d'un précipice. Elle fut saisie d'un désir ardent, effréné, invincible, non plus d'aimer, mais de se marier. Elle voulut un mari tout de suite, à tout prix, quel qu'il fût, jeune, vieux, beau, laid. Cette idée la poursuivait, l'obsédait. Elle le voyait,

---

l'animation de la course ou de la danse, et brûlés par la flamme des orgies.

Quoi qu'il en puisse être, nous l'apercevons en Grèce aux lueurs premières de l'aube historique. Euripide fait rapporter par un eunuque, dans une de ses tragédies, qu'il a, selon l'habitude phrygienne, agité son éventail près des cheveux et des traits de la belle Hélène.

Plus tard, vers l'époque d'Alexandre, les femmes grecques empruntèrent, à la Perse et à l'Inde, l'usage des éventails de plumes de paon. Adoptés par les courtisanes, ils ne se répandirent dans les gynécées qu'avec le relâchement des mœurs. Remarquons qu'Euripide leur imprime déjà ce caractère de mollesse sensuelle, en leur assignant la Phrygie pour terre originaire. La Phrygie, comme toute la Grèce asiatique, et plus que les autres États de cette contrée, était célèbre par ses goûts et ses habitudes de volupté.

De la Grèce les éventails passèrent à Rome. On peut croire cependant qu'un instrument analogue les y avait précédés; la différence radicale qui règne entre les éventails orientaux et les éventails romains donne toute probabilité à cette hypothèse qu'appuie le témoignage de la céramique et des lettres latines.

L'éventail dont se servaient les dames romaines consistait, d'après Ovide et Properce, en tablettes de bois odorant, d'écaille ou d'ivoire; et c'est également ainsi que le représentent les poteries et les bas-reliefs de l'époque républicaine où ces images sont assez communes.

L'éventail grec n'apparaît à Rome que sous les Césars. « Prends cet éventail: *cape hoc flabellum*, » fait dire Térence à l'un des personnages de ses comédies. Il est très-probable qu'il ne figura jamais dans les mains de ces matrones austères, chastes conservatrices des traditions du foyer et des vertus de la famille, et qu'il resta, même au milieu des débordements de l'empire, ce qu'il n'avait cessé d'être en Grèce jusqu'après sa conquête, le jouet et la parure des hétaïres, ou du moins des femmes d'une moralité suspecte.

Aussi cette tâche originelle semble-t-elle l'avoir suivi à travers la décadence de la société romaine et la confusion du moyen âge. La Renaissance nous le montre en effet frappé de la même flétrissure.

Certes! il en est beaucoup, parmi les jeunes femmes dont les doigts effilés se font un instrument de triomphe de ce gracieux objet, qui ignorent que cet éventail dont elles sont si fières fut longtemps, avec le masque et les cheveux d'emprunt, un des traits caractéristiques des courtisanes italiennes. C'était, il est vrai, en ces temps de brillante démoralisation, où le vice, dans tout l'éclat de la richesse et de la puissance, dominait ces sociétés amollies par leurs prospérités commerciales, et les éblouissait par ses prestiges.

Ce fut à cette époque et de ces contrées qu'il passa, à la suite des Médicis, à la cour de France. S'il y fut précédé par la réputation que relevait peu la ceinture dorée des beautés qui l'avaient mis en vogue, il ne s'y produisit pas en une compagnie capable de la faire oublier. Il y fut introduit par les parfumeurs florentins, entre les masques et les stylets, entre les onctuaires et les poisons. Mais il ne chercha qu'à éblouir. Il s'y montra dans tout son éclat et dans toute sa richesse. On ne se contenta pas des éventails, ou comme on les appela, des *éventoirs* que fabriquaien les artistes italiens; les bâtiments de Venise, de Gênes, de Marseille en demandèrent à tous les bazars de l'Orient. On les varia avec autant de goût que de magnificence; les plumes d'autruche les disputèrent aux plumes de paon et les cédèrent souvent aux tissus de soie splendidement peints ou brodés.

Beaucoup d'éventails de cette époque sont restés comme des chefs-d'œuvre d'orfèvrerie et de peinture. Leurs montants d'or ou d'argent étaient constellés de pierres précieuses. Le noyau central était souvent formé de médaillons, de camées et de nœuds de diamants. La coquetterie y incrusta même des petites glaces de Venise.

Cette mode ne s'arrêta point en France, elle franchit le détroit et fit son apparition à la cour de Richard II, au grand scandale des puritains anglais; mais elle nargua leurs anathèmes et éclata dans toute sa vogue sous le règne de Henri VIII.

Elle pénétra jusque dans la bourgeoisie. Shakespeare ne fait-il pas dire à Pistol par Falstaff: « Quand mistress Bridjet perdit le manche de son éventail, je pris sur mon honneur d'affirmer qu'il n'était pas dans vos mains. »

Élisabeth en reçut un pour étrennes dont les lames d'or incrustées de brillants étaient un chef-d'œuvre d'orfèvrerie. Nichols en a tracé une description qui en reproduit toutes les élégances et toutes les richesses.

La littérature contemporaine ne laisse aucun doute sur l'étendue et la persistance de cette vogue. Nous avons déjà cité le témoignage de Shakespeare; nous pouvons encore invoquer le frontispice de *La femme doit avoir sa volonté*, comédie anglaise publiée en 1616, où figure un éventail du travail le plus délicat et le plus riche.

Ce fut surtout en France que ce meuble gracieux obtint une faveur universelle et que tous les arts rivalisèrent pour l'embellir. Beaucoup de nos musées

VENISE A VOL D'OISEAU.

ce mari, toujours, par insi dire furtive-
rencontrait, jusque d garé dans le Palais
vaient grandir, et se it le regard nous
vieillir, sans se croire te de Byron.
phénomène. dis-je à ma com-
A l'arrivée d'un no
sa fenêtre, pour cho
celui-ci, non, celui-là e avec un accent
qu'ils avaient femme e conscience tour-
cartes; les cartes lui
dans l'année : l'anné e oreille, avec la
elle lut cette inscrip buste de Byron,
banque : *C'est ici que*
celle qu'ils doivent ép
Elle entra : on lui m
femme. Fallait-il en laissant confondu.
Elle n'en guettait p ait être lui!
publique, et observai PPOLYTE LUCAS.
descendaient. Elle se
qui renouvelaient au
ployés. Elle fit dire u e.
sainte Catherine, pa PHILARÈTE CHASLES.
Clotaire Grinedin éta pas plus de cas de
son collet crasseux, les femmes de son
agréé ! rétend qu'il n'y a,
Un soir enfin, débacré que l'histoire.
qui ne paraît pas con ? En attendant, ce
commis à pied des coros yeux nous fait
et sale. Il l'aperçoit, , pour ne pas dire
fin, jette son dévolu s
sa porte : elle lui fait la chose est rare),
main. Néoptolème s'irotice biographique
est en disgrâce, qu'il ios poëtes, les uns
freux caractère. N'imp t Molière. Ce pro-
voir, elle l'aura : elle M. Gérusez, très-
cette demoiselle si s prend de faire des
échappé à toutes les é
de se compromettre h lestement troussé,
la désolation est au ca de avait dit avant
durant huit jours, de e n'aimait pas, et
se relayent pour récit suis fâché pour le
des vices du vieil en nde, et M. Gérusez,
désespérée. Ce fut son Fontaine a été fou
e qu'il paraît.
s, à l'époque où le
t où il était un des
A l'heure qu'il est, il vivait si douce-
pauvre demoiselle de blière : « J'ai con-
perche à houblon. E hon La Fontaine et
trente-neuvième anné moureux quand il
des toilettes fraîches l'état de successeur
sa figure fanée s'enc et forêts. Il aimait
entre deux rayons de sa vie en jeu pour
Elle trottine, elle cou
est si enfant! Elle a s auteur des *Deux*
que jusqu'alors porta d'enfance, nommé
filles. Elle reste toute ns, qui venait jouer
un pêcheur mélancoli
le poisson. Anne, ma , La Fontaine va
nir? A heure fixe, An iché.
vont du café de Paris

rité contre lui, laissa
conservent des spécim ponse.
qu'il revêtit alors; les n colère et indigné,
les plus recherchées, ins dans des affaires
furent consacrés: les n souverain laisse
guèrent toute la verve adresse pour mes
fable, scènes du grand
etc. Il se répandit dan interprète quelque
la bourgeoise à celles ent d'animosité que
qu'entre l'éventail roy envenima-t-il ses
avait point de confusi e souleva les mur-
rence n'était ni dans l porté par la colère,
était surtout dans l'a ion et en frappa le
les plus spirituelles d ntre-coup brisa sa
toujours française p
Necker : tions et les destinées
« Supposons une éventail se trouvait
magnifiquement paré es, il était emporté
ces avantages, elle ne licule. De nouveaux
l'éventail, elle aura tones ce futile orne-
jet du ridicule.
» Il y a tant de façon e de l'été 1828, à la
lifichet, continue-t-el ant opéra-comique
d'éventail, la princes parurent ces éven-
la roturière. ur marraine; ils re-
» Quelle grâce ne de
sait s'en servir? Il ser ent, et pour ne pas
se déploie, il s'élève, il ous dirons que là,
Oh! je veux bien gag naine, il ne faut pas
de la femme la plus g trer le tréteau.
a pas d'ornement don histoire dans notre
que de son éventail. » ur ce point frivole,
ême Orient, comme
Louis XVI succède ucoup plus sérieux.
déric le Grand a si

OISEAU.

ce mari, toujours, partout, dans tous les hommes qu'elle rencontrait, jusque dans les petits jeunes gens qui devaient grandir, et se marier. L'infortunée se sentait vieillir, sans se croire vieille ; explique qui pourra ce phénomène.

A l'arrivée d'un nouveau régiment, elle se mettait à sa fenêtre, pour choisir parmi les officiers. Ce serait celui-ci, non, celui-là; et le lendemain elle apprenait qu'ils avaient femme et enfants. Elle se fit tirer les cartes; les cartes lui affirmèrent qu'elle serait délivrée dans l'année : l'année passa. Un jour, à la kermesse, elle lut cette inscription sur une baraque de saltimbanque : *C'est ici que les jeunes gens voient, pour un sou, celle qu'ils doivent épouser, et les demoiselles également.* Elle entra : on lui montra par mégarde un portrait de femme. Fallait-il en conclure qu'elle resterait fille? Elle n'en guettait pas moins l'arrivée de la voiture publique, et observait avidement les hommes qui en descendaient. Elle se tenait au courant des mutations qui renouvelaient au Quesnoy le personnel des employés. Elle fit dire une messe et brûler des cierges à sainte Catherine, patronne des vierges martyres. Si Clotaire Grinedin était revenu à la charge, malgré son collet crasseux, Dieu me pardonne, elle l'aurait agréé !

Un soir enfin, débarque au Quesnoy, avec une valise qui ne paraît pas contenir plus de trois chemises, un commis à pied des contributions indirectes, vieux, laid et sale. Il l'aperçoit, et, comme il songe à faire une fin, jette son dévolu sur elle. Il passe et repasse devant sa porte : elle lui fait des yeux blancs. Il demande sa main. Néoptolème s'informe : il apprend que l'employé est en disgrâce, qu'il a le goût de l'absinthe et un affreux caractère. N'importe, il le lui faut, elle veut l'avoir, elle l'aura : elle se ferait plutôt enlever! Hélas! cette demoiselle si sage, dont la robe immaculée a échappé à toutes les éclaboussures, elle est sur le point de se compromettre horriblement! L'affaire transpire. la désolation est au camp de ses amies et de leurs filles; durant huit jours, deux jeunes mariées, ses cousines, se relayent pour réciter à ses oreilles la longue litanie des vices du vieil employé, et elle y renonce enfin, désespérée. Ce fut son coup de grâce.

IV

A l'heure qu'il est, brûlée au feu lent du dépit, la pauvre demoiselle devient longue et sèche comme une perche à houblon. Elle est, depuis trois ans, dans sa trente-neuvième année. Elle fait trois toilettes par jour, des toilettes fraîches et printanières, dans lesquelles sa figure fanée s'encadre comme une pluie d'automne entre deux rayons de soleil. Aurait-elle pris de l'espoir? Elle trottine, elle court, elle sautille dans la rue : elle est si enfant! Elle a adopté la première le pantalon, que jusqu'alors portaient seules chez nous les petites filles. Elle reste toute la journée sur sa porte comme un pêcheur mélancolique devant un étang où manque le poisson. Anne, ma sœur Anne, ne vois-tu rien venir? A heure fixe, Angélina voit passer les officiers qui vont du café de Paris à la pension bourgeoise, et de la pension au café sans la regarder. Par-dessus les toits des maisons, le coq du clocher la contemple, solitaire comme elle.

Le dimanche, elle se fait coiffer par Bidou, le prince des coiffeurs de l'endroit, qui lui dit les nouvelles. Ensuite elle se rend à la messe de onze heures pour prendre part au concours des toilettes, et sort de l'église entre les deux rangs de curieux, qui suivent des yeux les frais visages. L'après-midi, elle va en visite dans trois maisons où elle répète les nouvelles apprises le matin. Au *spectacle*, qui a lieu une fois par mois, elle paraît, épaules et bras nus, un énorme bouquet à la main. Elle pleure ou rit, quand on la regarde, pour montrer qu'elle a le cœur sensible, et de belles dents. Elle ne manque pas un des quatre bals qui se donnent l'hiver dans les salons de la mairie. Sur la banquette où elle s'assied depuis vingt-cinq ans, elle lance des regards de détresse aux cavaliers qui ne font pas mine de l'inviter. A l'imprudent qui lui dit : Bonsoir, mademoiselle, comment vous portez-vous? Elle répond : Avec plaisir, monsieur, pour la prochaine contredanse. Aussitôt les danseurs la fuient et se moquent d'elle en face, car tout est devenu ridicule chez elle, tout, jusqu'à ce nom d'Angélina, jadis si doux.

De temps en temps elle passe une journée affreuse; c'est lorsqu'elle apprend le mariage d'une jeune fille qu'elle tenait naguère encore sur ses genoux ; elle s'étonne de voir qu'on ne marie plus que les enfants. La semaine dernière, elle a assisté à la noce du fils de M. Constantin Castrol : il épousait la fille de mon cousin Lariguette, qui a fait de bonnes affaires. Mon brave cousin Lariguette ! si elle savait que, maintenant encore, il ne peut la voir sans un battement de cœur!

Elle a beaucoup critiqué la coiffure de la mariée, œuvre d'un coiffeur venu tout exprès de Valenciennes. La robe aussi allait de travers, mais M^lle^ Lariguette est si mal faite, sans qu'il y paraisse. D'ailleurs, elle était décolletée d'une façon indécente ! L'âge a rendu Angélina prude et méchante ; elle ne tardera pas à devenir dévote. Elle met son bonheur à déchirer tout le monde et à contrarier les amoureux. Ce n'est pas qu'elle soit jalouse, non : personne n'ignore au Quesnoy que si elle est restée fille, c'est qu'elle l'a bien voulu, et qu'elle a refusé les plus riches partis, entre autres MM. Lariguette et Castrol.

V

Je ne sais si beaucoup de gens la croient : les uns la craignent, les autres la raillent, tous la détestent; moi, je la plains.

Oui, je te plains, ma pauvre Angélina ; je te plains de tes regrets, je te plains de tes ridicules, je te plains de ta méchanceté, je te plains de ton célibat forcé à perpétuité. Jamais la couronne de fiancée ne parera ton front jadis si beau, et une petite bouche rose ne sourira jamais à ton sein flétri. Voilà pourquoi je te plains, et parce que enfin ce n'est pas ta faute si on t'a fait croire que la vie n'a qu'un principe et qu'un but : la vanité.

CHARLES DEULIN.

Le pied de lord Byron.

J'étais à Londres dernièrement, et je visitais un matin le curieux palais de Sydenham; je venais de m'arrêter devant un buste en marbre de lord Byron, et j'admirais la noble et fière expression du poëte anglais.

— Lord Byron était beau, m'écriai-je, en me parlant tout haut à moi-même, bien beau !...

— N'est-ce pas? dit une voix de femme derrière moi. Je me retournai, et je reconnus une de nos muses modernes, une dame d'un grand talent poétique.

— Vous ici, lui dis je, que je suis heureux de vous rencontrer et devant un buste qui, pour vous, est comme un buste de famille. Vous venez saluer vos aïeux. C'est de la piété filiale.

— Je cherchais ce buste, me répondit-elle en souriant, mais non avec l'orgueilleux sentiment que vous me prêtez. Je suis autorisée en quelque façon à déposer sur son socle l'hommage d'une célèbre et constante amitié. Tenez, lisez cette lettre, que j'ai reçue quelques heures avant mon départ de Paris.

Et elle me tendit une lettre, qu'elle avait à la main, parce qu'elle indiquait la place où se trouvait au palais de Sydenham le buste de lord Byron. Cette lettre, écrite en encre bleue et d'une écriture gracieuse et distinguée, se trouvait surmontée d'une couronne de marquise.

J'y lus après les indications dont j'ai parlé :

« C'est là que vous trouverez le buste que Thorwaldsen a fait du plus beau de tous les hommes; Thorwaldsen était un artiste de génie, et quoique la beauté de lord Byron fût d'un ordre si élevé que ni le pinceau ni le ciseau n'aient jamais pu la saisir, car, par l'expression de son grand génie et de sa belle âme, cette beauté devenait presque surnaturelle; toutefois ce sculpteur éminent l'a interprétée mieux que tout autre; il a pu faire passer dans son marbre quelque rayon de cette ravissante beauté. Quant à un autre buste fait par Bartolini, ne le regardez même pas : c'est une honte pour l'artiste, homme de talent, mais sans idéal. »

— Que dites-vous de ce souvenir si vivant, si ému, me demanda ma compatriote lorsque j'eus achevé cette lecture.

— Je dis que Béatrix et Laure n'auraient pas gardé plus religieusement la mémoire de Dante et de Pétrarque.

— Il y a toujours de nobles femmes dans le monde, ajouta-t-elle.

— Cette lettre me fait d'autant plus de plaisir, poursuivis-je, que toutes les personnes qui ont approché lord Byron n'ont pas tracé de lui un portrait si flatteur.

— Vous faites allusion, sans doute, reprit-elle, aux commérages de lady Blessington.

— Non, continuai-je, mais aux *Recollections* de monsieur Trelawney qui ne craint pas d'affirmer, qu'ayant soulevé en Grèce, où il était alors, le linceul qui recouvrait le corps de l'héroïque poëte, il vit que « ce buste d'Apollon reposait sur les jambes tordues d'un

---

conservent des spécimens précieux des magnificences qu'il revêtit alors; les bois les plus rares, les matières les plus recherchées, les métaux les plus précieux, lui furent consacrés : les burins et les pinceaux lui prodiguèrent toute la verve de leurs fantaisies : scènes de la fable, scènes du grand monde, bergerades, arabesques, etc. Il se répandit dans toutes les mains, de celles de la bourgeoise à celles de la reine; il paraît seulement qu'entre l'éventail royal et l'éventail vulgaire il n'y avait point de confusion possible; la plus grande différence n'était ni dans la forme ni dans la matière, elle était surtout dans l'art de s'en servir. Une des dames les plus spirituelles de cette cour de Louis XV, restée toujours française par l'esprit, écrivait à M^me^ de Necker :

« Supposons une femme délicieusement aimable, magnifiquement parée, pétrie de grâces, si, avec tous ces avantages, elle ne sait que bourgeoisement manier l'éventail, elle aura toujours à craindre de se voir l'objet du ridicule.

» Il y a tant de façons de se servir de ce précieux colifichet, continue-t-elle, qu'on distingue, par un coup d'éventail, la princesse de la comtesse, la marquise de la roturière.

» Quelle grâce ne donne pas l'éventail à la main qui sait s'en servir? Il serpente, il voltige, il se resserre, il se déploie, il s'élève, il s'abaisse selon les circonstances. Oh! je veux bien gager en vérité que de tout l'attirail de la femme la plus gracieuse et la mieux parée, il n'y a pas d'ornement dont elle puisse tirer autant de parti que de son éventail. »

Louis XVI succède à ces petits règnes de boudoir que Frédéric le Grand a si pittoresquement nommés la dynastie des cotillons, que l'éventail règne toujours. On connaît le quatrain à l'ambre que le comte de Provence adressa à Marie Antoinette, en lui envoyant un de ces élégants joyaux :

> Cet éventail, au gré de vos désirs,
> Pourra, dans les chaleurs extrêmes,
> Autour de vos attraits appeler les zéphirs;
> Les amours y viendront d'eux-mêmes.

N'était-ce pas souverainement galant pour un prince philosophe?

L'éventail fut une des futilités qu'emporta notre tourmente révolutionnaire. Il reparut avec ce qu'on appela le retour de la sérénité. Il fut un des ornements des divinités grecques du Directoire, dont les bals et les soupers asiatiques rappelèrent parfois autant que leurs peplums de pourpre et leurs tuniques brodées d'or les mystères de l'antiquité païenne.

Une anecdote touchante se rattache à un éventail de cette époque; elle est peu connue et mérite d'être racontée, le futile objet qu'elle concerne ayant puisé dans les événements une célébrité historique.

Un éventail de nacre, découpé à jour comme une dentelle aux lueurs d'opale, fut le premier présent qu'un jeune général républicain offrit à une femme qui jette dans les nuages de cette époque agitée un doux rayonnement de grâce et de bonté.

Cette femme était la jeune veuve du général Beauharnais. On connaît donc quel était l'autre général et quel riche présent devait suivre ce galant cadeau. Le sceptre impérial ne fit pas oublier à Joséphine le petit éventail de nacre qu'elle avait reçu du jeune vainqueur d'Italie. Elle le conserva toujours avec le soin pieux dont on entoure un premier gage de bonheur; il était devenu comme le talisman de sa vie nouvelle. Elle avait remarqué, avec cette candeur poétique que l'on rencontre souvent dans l'ardente imagination des jeunes créoles, qu'au moment où elle avait reçu les nouvelles les plus heureuses ou éprouvé les impressions les plus douces, elle avait cet éventail à la main ; aussi le nommait-elle naïvement son *gri-gri*. Il était renfermé soigneusement avec tout ce qui avait un prix d'affection pour son cœur; elle ne le portait que dans les douces solennités de sa vie intérieure; elle le réservait pour ses petites fêtes intimes. Or, un jour de tendres confidences que l'empereur était venu passer la soirée près d'elle, elle se sentit toute troublée par le ton solennel qu'elle trouvait à sa voix sympathique; cette voix pourtant n'avait jamais été plus affectueuse. Une idée lui vint; elle avait oublié de prendre son éventail... elle s'en fit un reproche... et profita d'un incident de la conversation pour passer dans la pièce voisine, et revint aussitôt armée de son amulette précieuse.

Napoléon avait profité de son absence pour se décider à une déclaration que l'affection profonde qu'il éprouvait pour elle l'avait déterminé à lui faire luimême, et devant laquelle il avait cependant hésité jusque-là. Les confidences recommencèrent et devinrent peu à peu plus graves; il lui parla de l'avenir, des nécessités de la politique, de l'obligation de sacrifier parfois son bonheur à celui des autres. Joséphine, restée silencieuse, attentive, pâlit tout d'un coup. C'est que Napoléon avait prononcé un mot qui avait soudainement précisé toutes les précautions oratoires par lesquelles il avait voulu la préparer à une déclaration douloureuse. Ce mot avait sillonné comme un losange de feu l'ombre et l'inquiétude dont, à ces confidences

atyre. » Concevez-vous cela, en présence surtout cette tête magnifique ?

— C'est odieux, s'écria-t-elle avec un éclair d'indignation. Tout le monde sait que lord Byron, par suite n accident d'enfance, avait un pied mal conformé, il boitait un peu, et que ce défaut avait singulièrement affecté sa jeunesse, mais des jambes de satyre!...

— Oh ! je voudrais, lui dis-je, que la dame qui vous écrit une si belle page sur lord Byron, fût ici, et elle nous donnât son opinion sur M. Trelawney.

— Nous allons le savoir, reprit-elle, et sans sortir palais de Sydenham où vous avez probablement ime moi l'intention de passer la journée.

— Assurément. Votre illustre amie est donc ici ?

— Non, mais vous oubliez qu'il n'y a plus de disce de Londres à Paris. Je vais lui écrire.

:t, comme ma compatriote est d'un caractère résolu expéditif, elle eut bientôt trouvé dans le palais de enham le moyen d'accomplir son projet.

— Pardonnez-moi de hasarder une réflexion économique, dis-je en voyant qu'un généreux mouvement rainait sa plume, et qu'elle écrivait avec cette abonce de cœur que Mme de Staël aurait prodiguée en e occasion ; la voie télégraphique vous ferait payer cher toute cette éloquence. Il ne faut pas vous ner.

— Vous avez raison, me dit-elle en s'arrêtant ; mais ment faire ? Je suis incapable de trouver une forle assez elliptique.

— Permettez-moi, répondis-je, de réduire cette note plus simple expression.

e pris la plume et j'écrivis :

LORD BYRON — PIED-BOT — TRELAWNEY

PALAIS DE SYDENHAM

Au pied du buste de Byron.

— Cela doit suffire, ajoutai-je ; mettez l'adresse, e écriture est connue, et nous visiterons les curios de cet immense musée en attendant la réponse.

ela se fit immédiatement, et tout en parlant de on, nous nous promenâmes dans le Palais de Crisoù les mondes ancien et moderne ont rassemblé s merveilles.

ous admirâmes les restes de Thèbes, la cour des s de l'Alhambra, la chambre consacrée aux ruines erculanum, le squelette à la bourse, l'œuvre grande de Michel-Ange ; mais nous revenions toujours rd Byron, notre sujet favori de conversation.

ous passâmes en revue toutes les phases de son tence, et son enfance auprès d'une mère acariâtre ougueuse qui blessait souvent son jeune amourpre, et ses naïves amours, et ses folies de jeunesse, on premier voyage en Espagne et en Grèce, après il eut lancé, comme le Parthe en fuyant, sa flèche ée au cœur des critiques écossais ; nous le suivîmes n retour jusqu'à son mariage avec cette froide miss bank, qui prit le génie de son mari pour une aliéon mentale ; son nouveau départ ne nous étonnait , et nous excusâmes son dépit et ses erreurs ; nous s primes à rire au souvenir de sa passagère intrigue avec cette femme du peuple de Venise qui s'était établie de force dans son palais, et qui s'empêtrait dans des robes à queue pour jouer à la grande dame ; mais bientôt nous le vîmes se relever de cet abaissement pour des amours dignes de lui, reconquérir sa force et sa dignité, mettre au service de l'Italie opprimée une âme ardente et courageuse, s'écrier comme le pape Jules II : *Hors d'ici les barbares*, et mourir enfin pour l'indépendance de la Grèce, en ayant vu échouer ses efforts pour la délivrance de sa patrie d'adoption.

Le temps passa vite dans cet entretien entremêlé de réflexions sur toutes les curiosités étalées sous nos yeux, et nous nous retrouvâmes au pied du buste de lord Byron en même temps que la réponse à la lettre que nous avions envoyée à Paris.

Nous l'ouvrîmes avec empressement. Notre noble correspondant n'avait pas heureusement visé comme nous à l'économie, et nous lûmes ce qui suit :

« Je connaissais l'absurde invention de M. Trelaw- » ney qui, craignant d'être oublié, a voulu se rappeler » une fois encore au monde par un récit fabuleux qui » serait ridicule s'il n'était pas révoltant. J'étais en » Angleterre, lorsque ce bel ouvrage a paru, et je puis » dire qu'il a indigné au plus haut degré le public hon- » nête, et particulièrement lord Br..., un des plus in- » times amis de lord Byron. Voilà comment ont été » accueillies en Angleterre ses révélations sur les pieds » de lord Byron...

» M. Trelawney, pour parler charitablement, a été » brouillé toute sa vie avec la vérité... Lord Byron » dont il n'a jamais été un ami, mais une simple con- » naissance des derniers jours en Italie, lord Byron » qui l'avait invité à le rejoindre en Grèce, parce que » dans les circonstances de la Grèce il pouvait être de » quelque utilité, se moquait souvent de lui en assu- » rant que ce gentleman prétendait réaliser le type de » son *Corsaire*; cependant, disait lord Byron, Conrad » faisait une chose *de plus* et une chose de *moins* que » Trelawnay : il se lavait les mains, et ne débitait ja- » mais de contes à bord du vaisseau qui l'emmenait en » Grèce. Lord Byron a souvent plaisanté sur la véra- » cité de Trelawney, et ces plaisanteries ont été pu- » bliées après sa mort : de là l'hostilité de Trelawney » qui a attendu cette mort pour satisfaire sa ven- » geance. »

— Parbleu, dis-je, je ne suis pas fâché d'être édifié sur le compte de M. Trelawney, et de ne plus être exposé à penser que ce beau buste pourrait se terminer presque comme la femme que dépeint Horace dans son Art poétique.

— Buste sacré, s'écria ma compagne, d'un ton lyrique très-prononcé, l'âme de Byron doit être en toi, car tu sembles vivant, car tu es immortel ; tu nous vois, tu nous entends, poëte ! Réjouis-toi de ce qu'il soit resté sur la terre des cœurs fidèles à ton génie, à ta beauté, à ta grandeur, pour anéantir les mille impostures répandues sur ta vie et qui auraient dû cesser à ton trépas. Adieu, poëte, et parle de nous aux nobles ombres avec lesquelles tu vis dans les Champs-Élysées. Adieu !

Nous vîmes passer alors, pour ainsi dire furtivement, comme un homme qui s'était égaré dans le Palais de Cristal, un vieux gentleman, dont le regard nous parut se baisser en présence du buste de Byron.

— C'est peut-être M. Trelawney, dis-je à ma compagne.

Elle m'entraîna vivement vers lui.

— *Byron*, lui dit-elle à l'oreille avec un accent propre à éveiller le remords dans une conscience tourmentée.

— *Byron*, répétai-je à son autre oreille, avec la même intonation.

Et ma compagne, lui désignant le buste de Byron, ajouta :

Onorate l'altissimo poeta.

Nous le quittâmes aussitôt en le laissant confondu. Était-ce M. Trelawney ? — Ce devait être lui !

HIPPOLYTE LUCAS.

Un duel historique.

A PHILARÈTE CHASLES.

Malebranche disait qu'il ne faisait pas plus de cas de l'histoire que des cancans des vieilles femmes de son quartier ; Vico, d'un autre côté, prétend qu'il n'y a, parmi les hommes, rien de plus sacré que l'histoire. Qui a raison des deux philosophes ? En attendant, ce qui se passe tous les jours sous nos yeux nous fait voir qu'il est excessivement difficile, pour ne pas dire impossible, d'écrire l'histoire.

Un professeur, homme d'esprit (la chose est rare), vient de publier une excellente notice biographique sur La Fontaine, le plus grand de nos poëtes, les uns disent après, les autres disent avant Molière. Ce professeur n'est autre que l'honorable M. Gérusez, très-bon littérateur quand l'envie lui prend de faire des articles de *Revue*.

Dans ce travail biographique, si lestement troussé, l'auteur avance ce que tout le monde avait dit avant lui ; c'est à savoir que La Fontaine n'aimait pas, et n'avait jamais aimé sa femme. J'en suis fâché pour le passé et pour le présent : tout le monde, et M. Gérusez, ont tort. Il a été un temps où La Fontaine a été fou de sa femme, fort jolie Picarde, à ce qu'il paraît.

Cela ne se passait pas, je le sais, à l'époque où le poëte était fabuliste, ni au moment où il était un des favoris de Fouquet, ni au temps où il vivait si doucement dans l'hôtel de Mme de La Sablière : « J'ai conservé mes trois bêtes : mon chat, mon La Fontaine et mon perroquet. » — Non, il était amoureux quand il vivait encore à Château Thierry, à l'état de successeur de son père dans sa place des eaux et forêts. Il aimait même sa moitié au point de mettre sa vie en jeu pour elle.

A cette même époque, le futur auteur des *Deux Pigeons* recevait chez lui un ami d'enfance, nommé Poignan, ancien capitaine de dragons, qui venait jouer aux dés et manger la rôtie au vin.

Un matin, d'assez bonne heure, La Fontaine va trouver son ami, qui est encore couché.

---

lres et embarrassées, à ces raisons d'État mêlées de testations d'amour, elle avait senti son âme se rem-

'éventail était échappée de ses mains.

lle le releva avec empressement, par un mouvet purement instinctif, tout éblouie, tout étourdie elle était par l'ébranlement de ce coup imprévu. La de son éventail lui rendit la conscience d'elle-ne : le sentiment de son malheur avec la certitude sa destinée ; une de ses flèches s'était brisée. Tout oir s'éteignit dans son cœur.

— O mon pauvre éventail ! se dit-elle intérieurement c angoisse en regardant consternée la lame en ris.

deux larmes brûlantes s'échappèrent de ses yeux. n'était pas à son éventail qu'elle pensait, c'était au heur qu'elle avait symbolisé dans ce bijou fragile ; était fait, il venait de se briser avec cette feuille nacre. Pour elle, le divorce était déjà prononcé.

on éventail ne lui en devint que plus cher. Elle le serva religieusement tout brisé... brisé comme sa tinée, brisé comme son cœur ! Elle ne voulut pas être séparée, même par la mort. Sur sa recommanion expresse, il fut déposé dans son cercueil.

lais voici un autre fait propre à dissiper l'impres- triste de cette anecdote ; il se rattache à la série petites causes qui ont produit de grands effets. st à un coup d'éventail que la France doit sa plus cieuse conquête : l'Algérie. Tout un monde colonial ente six heures de son rivage !

Sur la fin du dix-huitième siècle, la régence lger avait fourni à la France de nombreux charge nts de blé pour l'approvisionnement de ses armées dans les campagnes d'Italie et d'Égypte. Des fraudes signalées dans les dernières livraisons, peut-être aussi la pénurie du trésor public, en avaient fait suspendre le payement. De longues discussions en étaient résultées. Le dey réclamait quatorze millions. Une transaction survint qui lui en accorda sept. Une condition était mise au payement : le remboursement préalable sur cette somme du montant des réclamations faites par des sujets français, et reconnues légitimes par leurs tribunaux. Le dey hésita quelque temps ; mais, après s'être assuré qu'il n'avait à encourir que bien peu de réclamations de cette nature, il accepta. Il comptait sans quelques vieux Juifs, ses sujets. Ces enfants d'Israël qui, par suite de spéculations faites en compagnie du lion et des confiscations qu'avait entraînées leur peu de patience à subir les parts faites par leur associé, avaient d'énormes réclamations à former contre lui, furent prévenus assez à temps de la clause imposée à leur avide maître pour se faire naturaliser Français avant la signature du traité ; si bien qu'Hussan ne trouva plus pour boire qu'une coupe vide. De là, fulminantes objurgations du dey, accusant M. Deval, consul de France à Alger, d'avoir ourdi cette intrigue, dont il était devenu le principal bénéficiaire.

Tel était l'état des choses, lorsque s'ouvrirent les solennités du Beiram en 1827.

Le dey, à l'occasion de ces fêtes musulmanes, accordait chaque année une audience solennelle à tous les consuls étrangers, et, par une faveur spéciale reposant sur une coutume traditionnelle, il recevait, la veille, en présence de son divan, le consul général de France.

Rien ne fut changé à cet usage ; mais M. Deval ayant profité de cette audience pour présenter des réclamations au sujet d'un navire romain pillé par des corsaires barbaresques, le dey, violemment irrité contre lui, laissa percer son ressentiment dans sa réponse.

— Comment, s'écria-t-il d'un ton colère et indigné, oses-tu me fatiguer de tes réclamations dans des affaires qui me sont étrangères, quand ton souverain laisse sans réponse les lettres que je lui adresse pour mes intérêts personnels !

Y eut-il dans la traduction de l'interprète quelque inhabileté de langage, ou le sentiment d'animosité que le consul éprouvait pour le dey envenima-t-il ses paroles ? Le fait est que sa réponse souleva les murmures du divan, et que Hussan, emporté par la colère, leva son éventail de plumes de paon et en frappa le consul français au visage. Le contre-coup brisa sa couronne.

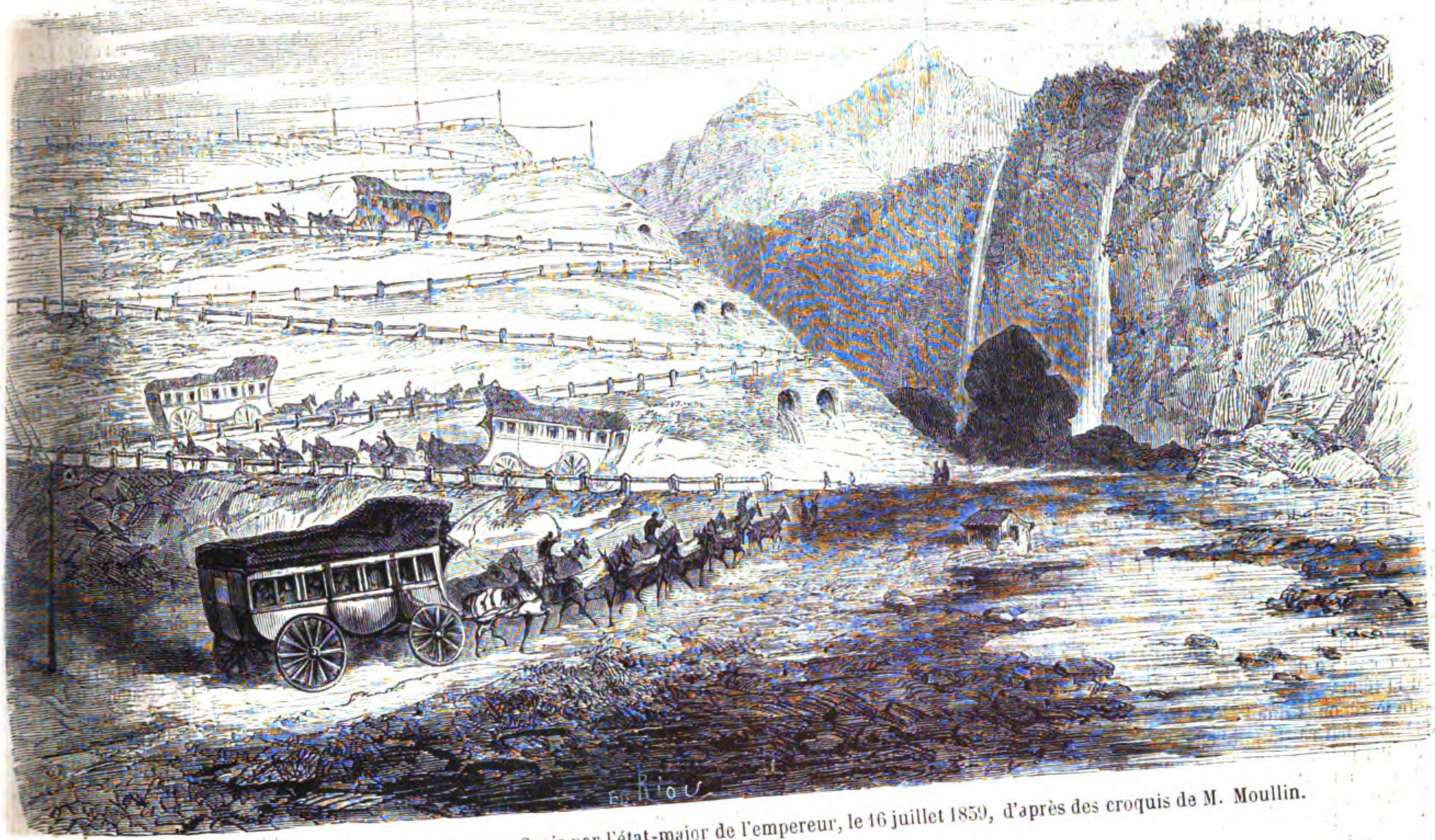
Les événements ont leurs ondulations et les destinées leurs deux pôles. Tandis que l'éventail se trouvait associé à des événements aussi graves, il était emporté en France par le flot d'une mode ridicule. De nouveaux mirliflores disputaient aux femmes ce futile ornement.

Ce fut dans une brillante soirée de l'été 1828, à la première représentation d'un méchant opéra-comique sur la belle Diane de Guiche, qu'apparurent ces éventails masculins. Cette pièce fut leur marraine ; ils reçurent d'elle le nom de Corisandes.

On le voit, les extrêmes se touchent, et pour ne pas prononcer de mots ambitieux, nous dirons que là, comme dans la grande comédie humaine, il ne faut pas aller loin du piédestal pour rencontrer le tréteau.

Voilà l'histoire de l'éventail... son histoire dans notre monde occidental du moins ; car, sur ce point frivole, nous avons des rivaux dans l'extrême Orient, comme nous en avons sur des points beaucoup plus sérieux.

L'empereur traversant le mont Cenis, le 16 juillet 1859, d'après un croquis de M. Moullin.



Passage en diligence des échelles du mont Cenis par l'état-major de l'empereur, le 16 juillet 1859, d'après des croquis de M. Moullin.

Arrivée de l'empereur à Saint-Jean de Maurienne, le 15 juillet 1859, d'après des croquis de M. Moullin.

— Holà ! vite, Poignan, lève-toi !

— Qui diable me réveille de si grand matin ?

— C'est moi ! c'est Jean de La Fontaine !

— Eh! que me veux-tu ?

— Lève-toi, et sortons ensemble.

— Y penses-tu, Jean? Il est à peine six heures du matin !

— N'importe l'heure, il le faut.

— Mais quelle affaire si pressée ?...

— Sois tranquille, je t'en instruirai quand nous serons dehors. En attendant, lève-toi.

— Tu es aujourd'hui bien matineux, mon cher Jean.

Toutefois, moitié riant, moitié grondant, Poignan se levait. Ce fut l'affaire de quelques minutes. Dès qu'il le vit prêt, La Fontaine, lui prenant le bras, entraîna dehors son ami étonné, qui le suivait en se frottant les yeux et ne sachant trop s'il n'était pas le jouet d'un songe. Plusieurs fois il demanda à La Fontaine où il le menait, et l'imperturbable contrôleur des eaux et forêts de répondre :

— Tu le sauras tout à l'heure, mon cher ami.

En parlant ainsi, il continuait de l'entraîner.

— Mais nous voilà à la corne d'un bois, disait Poignan.

Rien n'était plus vrai.

— Entrons, je connais un excellent fourré, s'écriait La Fontaine.

— Entrons, j'y consens; mais qu'est-ce que tout ça signifie?

— Je vais te le dire.

Ici La Fontaine s'arrête, tout à coup, et tirant son épée.

— Mon cher ami, dit-il, tiens, il faut que nous nous battions.

— Allons, Jean, quelle folie!

— Ah ! c'est très-sérieux.

— Pourquoi donc? Pour quelle raison? s'écrie Poignan au comble de la surprise. Il faut que tu aies perdu la tête.

— Je te réponds que je ne suis pas fou ; mais nous devons nous battre; le public le veut ainsi.

— Ah çà, je n'y comprends rien. Explique-moi...

— Après ! après ! commençons par nous battre.

—Mais, cher Jean, la partie n'est pas égale. Moi, ancien capitaine de dragons, je me suis trouvé souvent à pareille fête; je me flatte de savoir manier l'épée; mais toi, où est ton arme?

— Tu as beau dire; il m'est démontré que je dois me battre avec toi, et je me battrai.

— Tu le veux donc? Il faut te contenter.

Là-dessus Poignan met flamberge au vent. Le combat ne fut pas long; Poignan, passé maître en fait d'escrime, eut bientôt fait voler l'épée des mains de son novice adversaire.

— Te voilà désarmé ! tu es vaincu ! maintenant parleras-tu?

— Je vais t'expliquer. J'aime ma femme, sans en avoir l'air. Or, les mauvaises langues du pays prétendent que lorsque tu viens chez moi tous les jours, c'est ma femme que tu viens voir. Ces bonnes langues, à ce qu'il paraît, s'en scandalisent, et l'on m'a fait entendre que je serais déshonoré si je ne t'en demandais raison, l'épée à la main. Que devais-je faire? Si le pays l'exige, me suis je dit, il a probablement raison. Et voilà, mon cher, la clef de ma conduite.

— Ma foi, mon cher Jean, je ne m'attendais pas à celle-là. Il fallait donc me parler; sois sûr que je t'aurais délivré d'une telle inquiétude. Désormais je me garderai bien de mettre les pieds chez toi.

— Halte-là ! s'écria La Fontaine, en lui prenant la main avec vivacité; ce n'est pas comme cela que je l'entends. Je me suis battu avec toi, comme le voulait Château-Thierry; je suis satisfait; Château-Thierry doit l'être aussi. J'exige que tu continues à vivre avec moi comme par le passé, et si tu y manques, j'en serai bien fâché, mais il faudra nous battre encore.

Poignan se mit à rire de ce discours. Ici les deux amis s'embrassèrent et la rencontre se termina par un joyeux déjeuner.

Mais, dira-t-on, cela prouve-t-il que La Fontaine ait aimé sa femme? — Oui, sans doute. On peut mettre l'épée à la main pour les propos d'une petite ville, mais si la cause pour laquelle les propos sont tenus ne nous intéresse pas, qu'importent les propos? J'en tire donc cette conclusion que maître Jean a aimé la belle Picarde.

Il y a dans l'histoire générale mille faits de cette nature à redresser, mais il n'existe pas assez d'écrivains frivoles pour faire ces *errata*.

PHILIBERT AUDEBRAND.

COURRIER DU PALAIS.

C'est en vérité par pur acquit de conscience que je mentionne ici l'affaire des troubles de Tarbes. Les débats, dont on avait fait quelque bruit à l'avance, ont manqué absolument d'intérêt. On sait que ces désordres qui ont coûté la vie à neuf personnes, a été une affaire purement locale : un arrêté du conseil municipal de Tarbes, qui avait établi un nouvel impôt sur le droit de place des bestiaux amenés au marché public en avait été la cause ou l'occasion. Quelques individus, la plupart désintéressés dans la question, — les chefs du mouvement étaient un tailleur et un étameur, — avaient commencé par pousser des cris, dépaver les rues et jeter des pierres sur les agents de l'autorité. La mauvaise queue de la population suivit : des femmes s'en mêlèrent, les jours du maire furent menacés, la caserne de gendarmerie fut envahie, pillée, saccagée de fond en comble. Les gendarmes, qui avaient pu à grand'peine faire sauver leurs femmes et leurs enfants, par une échelle placée près de la lucarne d'une maison voisine, allaient être écharpés lorsque parut une compagnie du 51e de ligne. Elle fut assaillie à coups de pierre, un grand nombre de soldats furent atteints et blessés. Le capitaine, pour dissiper les attroupements qui devenaient de plus en plus menaçants, ordonna à sa troupe de tirer en l'air : par malheur, quelques balles égarées firent ces victimes.—L'émeute cessa et tout rentra dans l'ordre.

Vous rappelez vous ce temps où le gendarme était la bête noire, le bouc émissaire des populations turbulentes, où il n'y avait pas assez de sarcasmes, d'injures, de malédictions contre les Croquemitaines en chapeaux à cornes, où à Paris même ils furent obligés de se débaptiser, de changer à la fois de nom et d'uniforme? Ces haines d'un autre temps, on les a vues se renouveler à Tarbes. Et remarquez qu'insultés, menacés, presque tous blessés par les pierres qu'on leur jetait, ces braves soldats de l'ordre ont montré une patience, une longanimité inouïe. Ils étaient [illegible] seulement contre plus de cinq cents; ils voyaient les révoltés approcher de la caserne des bottes de paille pour l'incendier, — et deux coups de fusil seulement ont été tirés par eux, encore était ce par des hommes isolés et malgré les ordres du capitaine.

Sur dix-neuf accusés, six ont été déclarés coupables et condamnés à des peines graduées de six ans de réclusion à deux ans de prison.

Les morts vont vite ! N'est-ce pas surtout pour les comédiens que sont vrais ces mots de la ballade allemande? Rachel a-t-elle assez rempli le monde du bruit de son nom ! Elle meurt en plein génie, en pleine jeunesse, en pleine poésie. Tout ce qu'il y a d'illustre dans les lettres veut concourir à son apothéose. Mais, ô vanité de l'enthousiasme, ô inconstance des admirations humaines ! Quelques semaines ont passé, et, si on parle au public de Rachel, le public distrait écoute à peine. En vain, le frère de l'illustre morte, un ingénieux *impresario* pourtant, un habile spéculateur, imagine un livre qui s'intitulera : *Rachel et la tragédie*; un critique qui s'est vanté d'avoir inventé Rachel, écrira le texte en son meilleur style, son style de feuilleton : il analysera toutes les créations de la grande artiste, depuis Hermione jusqu'à *la Czarine*, il évoquera son âme, son génie il la peindra *ad vivum*; pour venir en aide à l'écrivain, pour compléter sa parole, des portraits de Rachel seront jetés dans le texte, non des portraits de fantaisie, non des ressemblances interprétées par Pierre ou par Paul, mais des portraits tracés par ce maître qu'on appelle le soleil, inexorable, mais juste, incorruptible, mais fidèle. Et le monument de luxe élevé ainsi à la mémoire de celle dont la voix a remué tant de passions dans tant de cœurs, on l'offrira à qui ? A tout le monde. Est-il un de ces hommes, une de ces femmes qui, à chaque création de leur idole, se disputaient à prix d'or un mauvais coin dans une loge de la Comédie-Française; en est-il un qui hésitera à payer un ou deux louis le souvenir fixé de ces belles soirées?— Oh ! que le monde est ingrat et oublieux ! Le livre paraît, et il paraît dans le désert. Sur quinze mille exemplaires, quelques cents à peine se vendent péniblement, et — ceci est le comble — un jour arrive où le bilan de cette triste opération vient se produire devant les tribunaux.

C'est l'entrepreneur, — M. Raphaël Félix, — qui se dispute avec le photographe, M. de la Blanchère. A celui-ci celui-là reproche de lui avoir livré de mau-

---

Il y a un peuple qui prétend nous avoir devancé à tous égards dans le sentier étroit et rocailleux des inventions ; qui soutient avoir connu la poudre avant le moine Bacon; l'imprimerie avant Gutenberg; le nouveau monde avant Christophe Colomb ; le baromètre avant Torricelli; le paratonnerre avant Francklin ; le magnétisme avant Mesmer; la pisciculture avant M. Coste; ce peuple est le peuple chinois; il revendique également l'invention de l'éventail.

Quant à l'éventail, du moins, il ne peut se prévaloir de la priorité. D'après un de ses historiens, il aurait été inventé, à une époque qui correspond au commencement de notre ère vulgaire, par la fille d'un mandarin aussi célèbre par ses charmes que son père l'était par la science: par la belle Kausi.

Cette jeune fille, fière de ses attraits, affectait habituellement d'être suffoquée par son masque afin de pouvoir laisser voir ses traits; conséquente dans sa feinte, elle avait contracté l'habitude de l'agiter pour rafraîchir son visage; si sa grâce et sa beauté lui excitèrent des envieuses, elles lui suscitèrent aussi des imitatrices; l'éventail était trouvé. Mais il y a loin de là aux trente et quelques siècles que compte le nôtre; l'usage, selon leurs historiens encore, s'en étendit avec une rapidité extrême; il fut bientôt dans toutes les mains: dans celles des hommes comme des dames, dans celles des bonzes comme des mandarins... Cet usage s'est prolongé jusqu'à nos jours; c'est particulièrement dans le Japon que sa vogue est universelle.

Là, il sert à tous les usages; c'est avec l'éventail que l'on se salue; veut-on offrir à un pauvre quelque aumône, à un visiteur quelques fruits secs, quelques sucreries, quelque léger cadeau à un ami, c'est sur son éventail qu'on les dépose.

L'éventail est lui-même le présent le plus gracieux qui puisse être offert. Seulement, il y a manière de l'offrir; c'est cette manière qui lui imprime son caractère heureux ou funeste. Le trait suivant en fait foi.

Des nombreuses relations mercantiles qui avaient uni cet empire florissant à l'Europe, il n'avait conservé en 1815 que quelques rapports avec le commerce hollandais. Un voyageur anglais, sir Ed. Middleton, parvint cependant à s'y introduire, et, grâce à l'intervention d'un lettré nommé I-lin, à conquérir la faveur impériale.

Le voyageur anglais avait des connaissances et une adresse ingénieuse qui augmentèrent chaque jour son influence sur l'esprit du souverain. Les mandarins, jaloux, ourdirent contre lui maintes intrigues; mais, prévenu et conseillé par son fidèle I-lin, il sut triompher de leurs menées perfides.

Les mandarins en furent instruits; tous leurs efforts tendirent dès lors à priver l'étranger de son appui, persuadés que s'ils parvenaient à l'isoler, il leur serait facile de le perdre. Ils y réussirent. I-lin tomba dans la disgrâce de son maître.

Sir Edmond pressentit le péril qui le menaçait luimême; un premier succès avait augmenté la confiance de ses ennemis qui s'étaient mis à l'œuvre contre lui avec une ardeur toute nouvelle.

Soit motif bien légitime de reconnaissance, soit conscience de la nécessité pour lui d'un auxiliaire intelligent et dévoué, Middleton usa de tous ses moyens d'action sur l'esprit du prince pour l'éclairer sur l'injustice dont I-lin était tombé victime et pour le faire rappeler à la cour. La lutte se trouva donc bientôt et vivement engagée. Pour le voyageur anglais, c'était manifestement un duel à mort, il le sentit, et s'y jeta tout entier ; il triompha. L'empereur pardonna à I-lin, et en signe de grâce, il remit son éventail à sir Edmond.

Celui-ci n'eut rien de si empressé que de faire connaître à I-lin le retour de la faveur du prince. Il consulta un des mandarins qui n'avait cessé de lui témoigner le plus obséquieux dévouement de la démarche qu'il avait à faire. Ce mandarin était un ennemi d'autant plus redoutable qu'il cachait sa haine sous des dehors plus bienveillants pour le surveiller et mieux assurer sa perte.

— Rien de plus simple, lui dit-il; placez l'éventail de l'empereur sur un plat de laque, et ordonnez à un officier du palais de le porter sans retard à I-lin. Soyez sans inquiétude; la vue de cet éventail suffira, vous serez obéi.

Sir Ed. Middleton s'empressa d'exécuter cette recommandation à la lettre, sans remarquer le mouvement de terreur qu'éprouva l'officier en recevant cet ordre.

Celui-ci s'éloigna d'un air sombre, il se rendit à la maison de campagne où s'était retiré l'ancien favori. I-lin, à la vue de l'éventail impérial ainsi offert, lève les yeux au ciel, se met à genoux, approche ses lèvres du riche plateau qu'il baise avec respect; puis il se retire dans sa salle de travail, sans avoir voulu parler à personne, et là, après avoir écrit quelques lettres, il s'ouvre les entrailles avec un poignard, manière peu engageante de se suicider dans ce pays.

Cet éventail qui, remis à la main, eût été l'annonce de sa réintégration dans la faveur de son maître, offert sur un plateau de laque était un arrêt de mort.

FULGENCE GIRARD.

FIN.

...ses photographies, d'avoir, comme un tâcheron, ...s-traité de sa commande, et de l'avoir fait exécuter par un sous-photographe, auquel il donnait treize ...times par épreuve, alors qu'il en recevait quarante-...; il lui reproche encore de n'avoir pas été prêt à ...mps et d'avoir fait manquer à l'ouvrage la bonne ...aine du jour de l'an. A quoi M. de La Blanchère ...pond que ses épreuves sont excellentes, qu'elles ont ...acceptées par M. Raphaël lui-même; que, si ...livre ne s'est pas vendu, c'est que le prix en était ...élevé; que ce n'est pas plus aux images qu'au ...te que l'on doit s'en prendre, et qu'en fin de compte, ...n'est pas à lui, photographe, à payer les frais de la ...culation échouée.

Le tribunal a jugé que chacune des parties avait un ...tort et un peu raison; il a fait, entre leurs pré...tions respectives, une cote mal taillée, et compensé ...dépens.

De Rachel à M^{lle} Page et à M^{lle} Mila, — toutes char...antes que soient ces deux dames, — certes! la chute ...grande; mais voyez l'avantage de vivre! Que ...Page et M^{lle} Mila aient un procès, le public voudra ...connaître, et il n'y prendra pas moins d'intérêt qu'à ...auquel la grande ombre de Rachel servait d'éti...tte. Et j'aurai beau dire à mes lecteurs qu'il n'y a ici ...une question de robe, qu'un démêlé de jolie femme ...outurière, ils ne se tiendront pas pour satisfaits. ...il donc si curieux d'apprendre que M^{lle} Richard ...en délicatesse avec M^{lle} Page pour une note de ...francs, et avec M^{lle} Mila pour une note de ...francs; que les deux débitrices ont trouvé ces ...exagérés, et qu'elles ont obtenu du tribunal une ...ction de près d'un cinquième? Eh bien! je le ...rais, certaines de mes lectrices me trouveront sot...ent laconique, et quand elles sauront que sur la ...ure de M^{lle} Page figurait la robe, la fameuse robe ...*Infant la Tulipe*, elles m'en voudront de n'avoir pas ...té sur cette merveille, et de ne pas leur avoir ...ns au moins ce que la taille de M^{lle} Page *emporte* ...entimètres, et ce qu'il entre de lés dans ses ...s.

...qu'il est entré d'actes dans *la Gammina*, telle est ...uestion d'un procès déjà jugé en première in...ce.

...*Gammina* qui est, comme on sait, la parodie de la ...en quatre actes de M. Mario Uchard, se jouait ...la même soirée avec *le Chapeau de paille d'Italie*, ...eville en cinq actes, et une pièce en un acte.

...s trois ouvrages devaient donc se partager la quo...de la recette brute qui constitue le droit d'auteur, ...dans quelle proportion?

...*Gammina* était en un acte, elle percevait comme ...tite pièce trois douzièmes seulement; si au con...e elle était en quatre actes, — et c'était là sa pré...on, — elle ajoutait à ses trois douzièmes un dou...e et demi, mais elle rognait de la même quantité ...*peau de paille d'Italie*.

...*Chapeau de paille d'Italie* ne voulut pas se laisser ...er. Il accusa *la Gammina* de s'être mis trois actes ...inoline pour les besoins de la recette. Et comme ...*mmina* invoquait l'affiche du théâtre. «Ah! bien, ...l'affiche, répondait *le Chapeau de paille*. Mais l'es...d'une affiche est d'être mensongère le plus pos... C'est M. Dormeuil, l'ancien directeur du Palais-..., qui l'a écrit en toutes lettres. L'affiche! Mais ...qu'elle peut changer ce qui est? Voici une cham-...j'y mets quatre cloisons, entre chacune d'elles il ...ra ni jour, ni air, ni espace; est-ce donc que j'au-...it quatre chambres?»

...ernier système, comme je crois vous l'avoir dit ...ois, fut admis par le tribunal qui décida que *la* ...*ina* n'était pas en réalité une pièce en quatre ...mais plutôt un acte divisé en quatre parties, et ...n'avait droit par conséquent qu'aux trois dou...du droit d'auteur. *La Gammina* en a appelé, elle ...eu de tout son esprit, de celui de ses deux pères, ...rau...in et Choler, de celui de son avocat, qui est ...auteur distingué, M. Truinet; vains efforts! ...a fait comme le tribunal, comme M. Dormeuil, ...a dépouillé *la Gammina* de ses trois actes ...s.

...a des procès de saison, comme il y a des pièces ...constance. En voici deux qui rentrent évidem...ans la catégorie des procès d'été.

...us voulez bien vous arrêter rue de Rivoli, de...maison qui porte le n° 53, vous remarquerez ...utique toute remplie de ces chapeaux de jonc, ...le ou de fils d'arbre, connus sous le nom de pa... Levez les yeux et vous lirez au-dessus de la ...*Société des moyabambines*. Levez-les plus haut ..., et vous apercevrez un tableau à deux person...ce sont deux messieurs qui prennent l'air et la ...re dans les Champs Elysées. L'un d'eux a la ...abattue, décomposée par la chaleur, la sueur ...le sur les tempes; — il a un chapeau de soie. L'autre est frais et gaillard : son visage souriant exprime la béatitude; — il est à l'ombre sous un panama.

C'est M. Bodson, le directeur de la *Société des moyabambines*, qui a inventé cette ingénieuse allégorie; il en était fier à bon droit : aussi vous jugez de son irritation, quand au n° 140 de la même rue, il aperçut au-dessus d'un magasin rival : l'*Isthme de Panama*, une enseigne pareille à la sienne. Vite, il est allé porter sa plainte au tribunal de commerce, et comme la priorité de son idée ne pouvait être contestée, il a facilement obtenu la suppression du tableau de son concurrent.

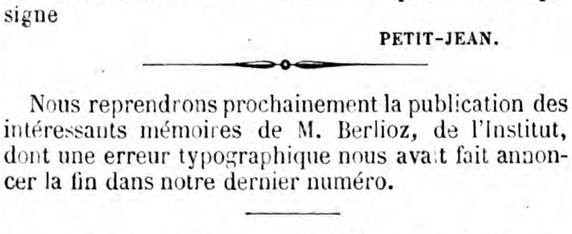
M. Gourbeyre, inventeur de la poudre insecticide dite *Brésilienne*, aurait pu aussi composer un tableau pour allécher les passants; — mais peut-être n'eût-ce pas été très-ragoûtant, — et, en homme délicat, il s'est contenté, pour distinguer sa poudre, de la renfermer dans des boîtes d'une couleur et d'une forme particulières. Mais la concurrence ne respecte rien, et un sieur Bodevin n'a pas craint de contrefaire, à la barbe de M. Gourbeyre, et le nom de la *Poudre brésilienne*, et les boîtes qui la contenaient, et les prospectus qui chantaient ses vertus. Le tribunal de commerce, appelé encore à réprimer cette usurpation, a donné gain de cause à l'inventeur de la *Poudre brésilienne* et condamné en outre son concurrent déloyal en ... francs de dommages intérêts.

Que M. le marquis de Châteaurenard, secrétaire de l'ambassade française à Saint-Pétersbourg, et M. le vicomte de Valori ne m'en veuillent pas si leur procès se trouve toucher dans ma chronique à celui de la poudre insecticide. La logique des faits le veut ainsi. C'est, en effet, de la propriété d'un nom qu'il s'agit entre ces messieurs. M. de Valori accusait, de la façon la plus vive, son adversaire d'avoir usurpé le nom qu'il porte, et qui n'aurait jamais cessé, suivant lui, d'appartenir à la famille de Valori. Il est bien vrai que la vieille seigneurie de Châteaurenard, dont deux tours mutilées et quelques pans de murs écroulés indiquent encore la place, fut donnée, en 1380, par la reine Jeanne de Naples à Gabriel de Valori; il ne l'est pas moins non plus qu'au commencement du dix-septième siècle elle fut vendue par les descendants de ce dernier à François d'Aymar de Montsallier, président à la cour des comptes de Provence, dont descend, par la branche cadette, M. le premier secrétaire de l'ambassade française à Saint-Pétersbourg. Ceci n'était pas contesté. Mais la branche cadette de Montsallier a-t-elle, à l'extinction de son aînée, hérité virtuellement des titres et seigneuries de la maison? ou bien ces titres et seigneuries ont-ils été compris dans le legs universel que le dernier représentant de la branche aînée des Montsallier a fait à la famille de Thomassin, aux droits de laquelle se trouve aujourd'hui M. le vicomte de Valori? C'est ici que résidait la difficulté : elle a été tranchée par le tribunal de Lyon au profit de M. le marquis de Châteaurenard, et M. le vicomte de Valori a été non-seulement débouté de ses prétentions, mais encore obligé de supprimer de son *Histoire de la baronnie de Châteaurenard* les attaques passionnées qu'il avait dirigées contre son adversaire.

La semaine a été féconde, et ma chronique judiciaire se trouve débordée par la foule des procès. Il en est un surtout que je regrette d'ajourner, mais que je vous raconterai très-certainement : d'abord il est intéressant, et puis il me fournira l'occasion, que je n'avais pas encore trouvée jusqu'ici, de me réconcilier avec la justice américaine. — Double plaisir pour les lecteurs du *Monde illustré* et pour celui qui signe

PETIT-JEAN.

Nous reprendrons prochainement la publication des intéressants mémoires de M. Berlioz, de l'Institut, dont une erreur typographique nous avait fait annoncer la fin dans notre dernier numéro.



VARIÉTÉS : *Un Fait-Paris*, vaudeville en un acte, par M. Léon Halévy. — FOLIES-DRAMATIQUES : *Les Typographes parisiens*, pièce en trois actes et cinq tableaux, par MM. de Charnal et Auger de Beaulieu.

Ce *Fait-Paris* est l'annonce dans un grand journal de la mort d'un inconnu, trouvé au fond de la Seine, méconnaissable (oui, oui, c'est un vaudeville), et dont le linge est marqué d'un N. A cette initiale, M. Ganachard ne doute pas que le cadavre en question ne soit celui d'un certain Nourrisson, qu'il se reproche d'avoir trop brutalement éconduit parce qu'il faisait la cour à sa fille. Mais les remords de Ganachard sont anticipés : Nourrisson est bien vivant; il revient justement pour faire jeter à la porte son valet qui s'était introduit dans l'intimité du susdit Ganachard, et qui, comme *Crispin rival de son maître*, méditait d'épouser la fille de la maison. La présence de Nourrisson, échappé aux filets de Saint-Cloud, fait renaître le calme dans la conscience de Ganachard, qui l'accepte définitivement pour gendre.

Voilà des facéties bien étonnantes sous la plume d'un secrétaire perpétuel de l'Académie des Beaux-Arts et d'un candidat à l'Académie-Française, — car M. Léon Halévy est tout cela; il est de plus un fabuliste ingénieux et un traducteur plein d'élégance. Quelle mouche l'a donc piqué, et qu'allait-il faire dans la galère des Variétés avec son vaudeville par asphyxie?

Les affiches des théâtres du boulevard sont sur le point d'être renouvelées; il n'aura fallu que quinze jours aux directeurs pour combler le vide occasionné par la suppression de leurs pièces militaires, que la paix avait rendues impossibles. La Gaîté annonce *les Pirates de la Savane*, et l'Ambigu-Comique *Un Secret de famille*. En attendant, les Folies-Dramatiques ont pris les devants et représenté une pièce assez importante, sous ce titre : *Les Typographes parisiens*.

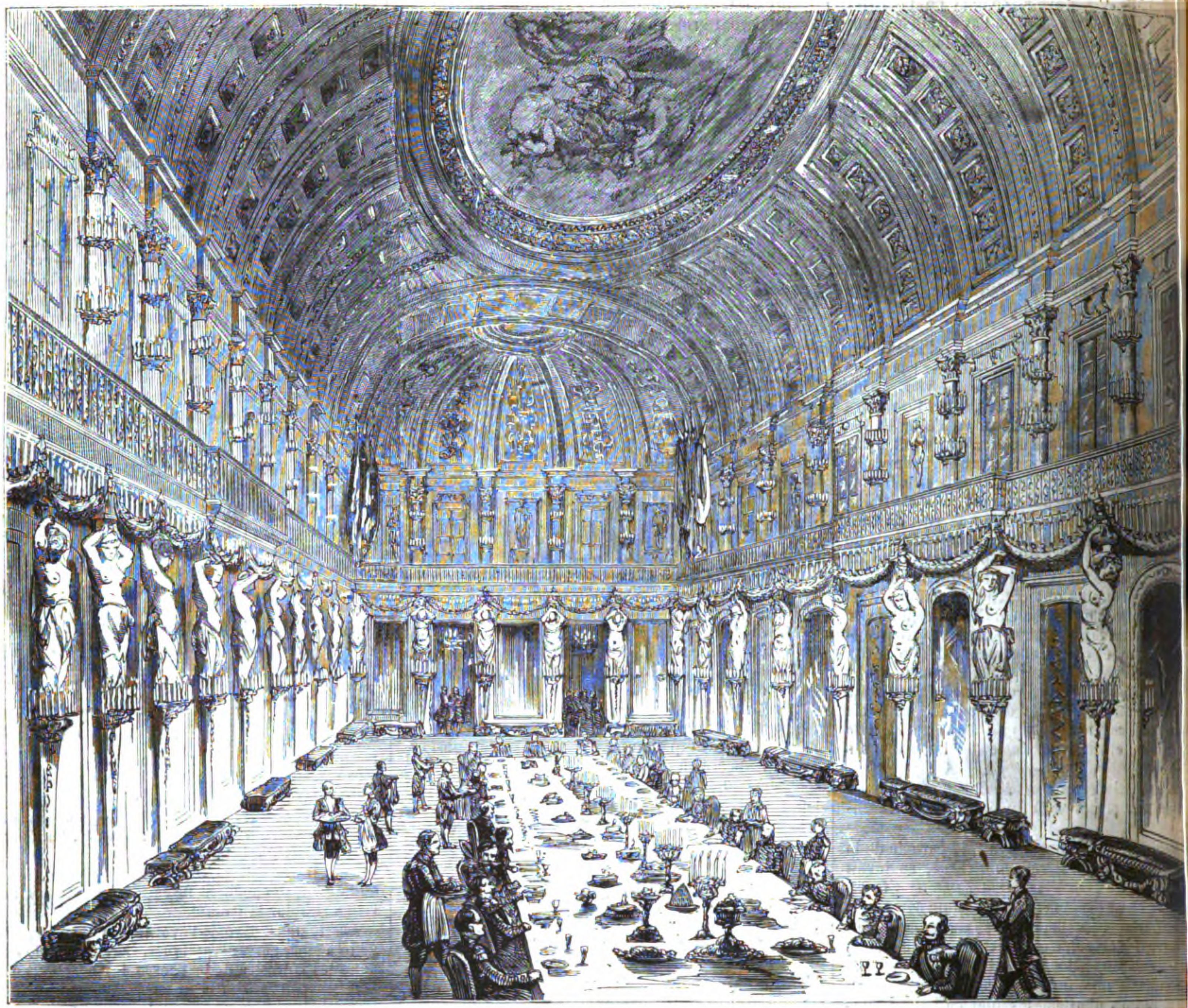
Certainement, il y avait et il y a encore une pièce à faire avec les imprimeurs, parisiens ou autres. Entre tous les corps d'état, celui-ci est un des plus intéressants, à coup sûr. Pour quelques hommes très-remarquables de notre temps, l'atelier de composition a été le berceau d'où ils se sont élancés vers la réputation. Cela se conçoit; il n'est pas, selon nous, de noviciat littéraire préférable à celui qui consiste à faire vivre de la vie typographique la pensée d'autrui; il n'est pas de leçon de grammaire ou de rhétorique qui vaille cette étude patiente, involontaire, du mot, du terme, de la tournure. On a dit qu'un grand homme n'existe pas aux yeux de son valet de chambre; on pourrait dire également qu'il existe bien peu de grands écrivains pour les imprimeurs. Là où le public admire, le *compositeur* sourit; il sait quels efforts et quels remaniements a coûtés telle page éclatante, tel morceau à effet; il sait quel mot stupide a précédé le mot sublime; il connaît le secret de l'éloquence, le ressort de l'esprit, et comment de rature en rature on en arrive à simuler la facilité.

Aussi, nous devons l'avouer, les typographes sont généralement assez sceptiques. Cette habitude de vivre dans les coulisses de la pensée les a rendus quelque peu insensibles à la mise en scène de nos élucubrations. Il faut les voir impassibles à leur *casse*, ne s'arrêtant à aucun paradoxe, ne sourcillant devant aucune énormité, imprimant avec Laplace que la terre est ronde et avec Mercier que la terre est plate, proclamant avec M. de Biéville l'infériorité dramatique de Shakespeare, ligueurs avec Mayenne, royalistes avec le Béarnais, à la hausse ce matin, à la baisse ce soir; c'est à donner le vertige. Tant de froideur au milieu de tant de passions! — Bien surpris et sans doute bien désolé serait l'écrivain débutant qui chercherait à surprendre, sur ces visages éprouvés, l'effet de sa prose ou de ses vers!

Soyons juste : les causes de cette insensibilité peuvent être en partie rejetées sur certains hommes de lettres eux-mêmes. Que de fois les typographes n'ont-ils pas eu à imprimer l'éloge d'un auteur écrit de sa propre main; que de fois n'ont-ils pas assisté aux plus étranges substitutions de signature au bas d'un manuscrit! Sans parler du journalisme politique, croit-on qu'ils n'aient pas été suffisamment attristés ou égayés, selon le point de vue, par le spectacle incessant des contradictions, des concessions et des palinodies du journalisme littéraire?

Des typographes naïfs, n'en cherchons donc pas; il ne saurait en exister. Les apprentis eux-mêmes n'ont d'illusions que pendant le premier mois. Mais des typographes spirituels, des typographes savants, des typographes excentriques, il y en a en foule. Les deux auteurs de la pièce des Folies-Dramatiques ont donc eu raison d'aller chercher parmi eux leur tableau de mœurs. Les types abondent dans cette classe de la société : le prote, le metteur en pages, le correcteur, autant de physionomies distinctes et originales; le correcteur surtout, — tête penchée dans le clair-obscur d'un cabinet attenant à la composition, intelligence résignée, humble orthopédiste à qui plus d'un de nous a dû le redressement discret d'un verbe ou l'accord d'un participe; le correcteur, qui s'est tour à tour appelé Pierre Leroux, Buloz, Pierre Dupont.

Balzac, qui a été imprimeur, nous a initié à tout le train d'une imprimerie de province dans son roman de *David Séchard*. Précédemment, Rétif de la Bretonne, qui composait lui-même ses ouvrages, quelquefois sans



Dîner offert à l'empereur par le roi de Sardaigne, dans le palais royal de Milan, le 14 juillet 1859, d'après un croquis de M. Moullin.

copie, était entré dans de curieux détails sur l'imprimerie Fournier, à Auxerre, et sur l'imprimerie du Louvre, à la fin du dix-huitième siècle. De nos jours, Hégésippe Moreau a attaché son souvenir aux ateliers où il a été employé; — une de ses pièces de vers est adressée à M. Firmin Didot; elle se termine ainsi :

> Les chefs-d'œuvre du goût, par mes soins reproduits,
> Ont occupé mes jours, ont enchanté mes nuits ;
> Et souvent, insensé ! j'ai répandu des larmes,
> Semblable au forgeron qui, préparant des armes,
> Avide des exploits qu'il ne partage pas,
> Siffle un air belliqueux et rêve les combats.

La nomenclature des esprits distingués qui ont passé par l'imprimerie (sans compter ceux qui s'y sont arrêtés) serait trop longue à épuiser. Les érudits modestes, inconnus, ne manquent pas non plus à ces centres encyclopédiques. Pour n'en citer qu'un et borner là notre liste, c'est à M. R. Bramet, ancien prote chez Paul Dupont, que la bibliothèque Jannet est redevable de la précieuse édition de *Morlini, novellæ, fabulæ et comœdiæ*.

Les Typographes parisiens, — il est temps d'y arriver, — par rapport au théâtre où ils se produisaient, ne pouvaient comporter une étude bien élevée ni même bien spéciale. MM. de Charnal et Auger de Beaulieu n'ont pensé avant tout qu'à faire un ouvrage pour les Folies-Dramatiques. Mais la comédie ou le drame des typographes est encore à faire.

L'intrigue des *Typographes parisiens* rappelle principalement *l'Ouvrier*, de Frédéric Soulié, et accessoirement d'autres pièces. Une femme du monde a deux fils, l'un légitime, qui s'appelle Ludovic, l'autre naturel, qui s'appelle Odysse ou Ulysse. Ils ignorent qu'ils sont frères. Ludovic est riche et élégant, Ulysse ou Odysse est pauvre et typographe. Ludovic séduit la fiancée d'Odysse ou Ulysse, en raison de quoi il est insulté et provoqué par celui-ci. Un duel aurait lieu si la mère des deux jeunes gens ne se décidait à les instruire de leur parenté; elle reconnaît Ulysse ou Odysse et le marie à la fille d'un général pour laquelle il soupirait en secret, tandis que Ludovic répare noblement sa faute en épousant la grisette qu'il a détournée du droit chemin.

Tout cela est singulièrement vieux ; les typographes ne sont là que pour la partie épisodique et pour le titre. Même cette partie épisodique aurait pu être traitée plus techniquement. Le langage des ouvriers typographes n'est pas celui des autres ouvriers : il doit aux raffinements d'une profession qui est un art des locutions exceptionnelles, un pittoresque à part, un choix d'images qui tranchent absolument sur le répertoire plus trivial des fabriques. MM. de Charnal et de Beaulieu n'ont pas assez indiqué cette nuance de démarcation. Il n'y a de réel dans leur pièce que le matériel du troisième tableau, qu'ils ont emprunté à une imprimerie voisine.

Les acteurs des Folies-Dramatiques ont du zèle ; quelques-uns ont mieux. M. Alexandre Guyon et M. Plum tirent tout le parti possible de deux rôles qui ne sont que deux esquisses. On a habillé quelques petites femmes en apprentis, et c'est plaisir de voir Mlles Solange et Maria se distribuer gaiement des coups de pied partout.

CHARLES MONSELET.

Nos Abonnés recevront avec le présent numéro un Supplément, tiré à part, représentant la BATAILLE DE SOLFERINO.

Ceux de nos lecteurs qui désireraient recevoir les tables et les couvertures du 1er volume de l'année 1859 pourront se les procurer dans nos bureaux au prix de 35 centimes, ou se les faire adresser par la poste, moyennant 40 centimes.

RÉBUS.

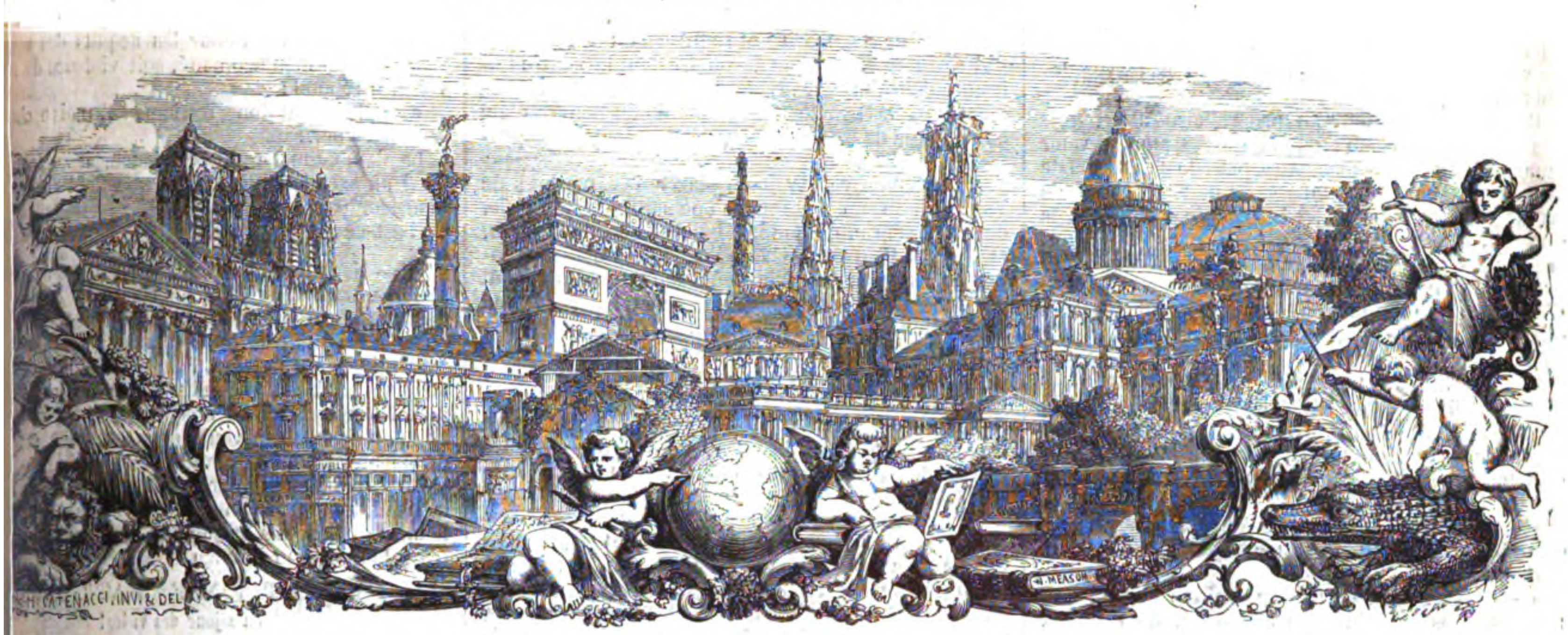
EXPLICATION DU DERNIER RÉBUS :

L'utile doit passer avant le plaisir.

Paris. — Imp. de la Librairie Nouvelle. — A. Bourdilliat, [illegible]

LE MONDE ILLUSTRÉ

JOURNAL HEBDOMADAIRE.



…ustion, toute demande de changement d'adresse doit être accom-
…une bande imprimée et adressée à l'Administration, 15, rue Breda.

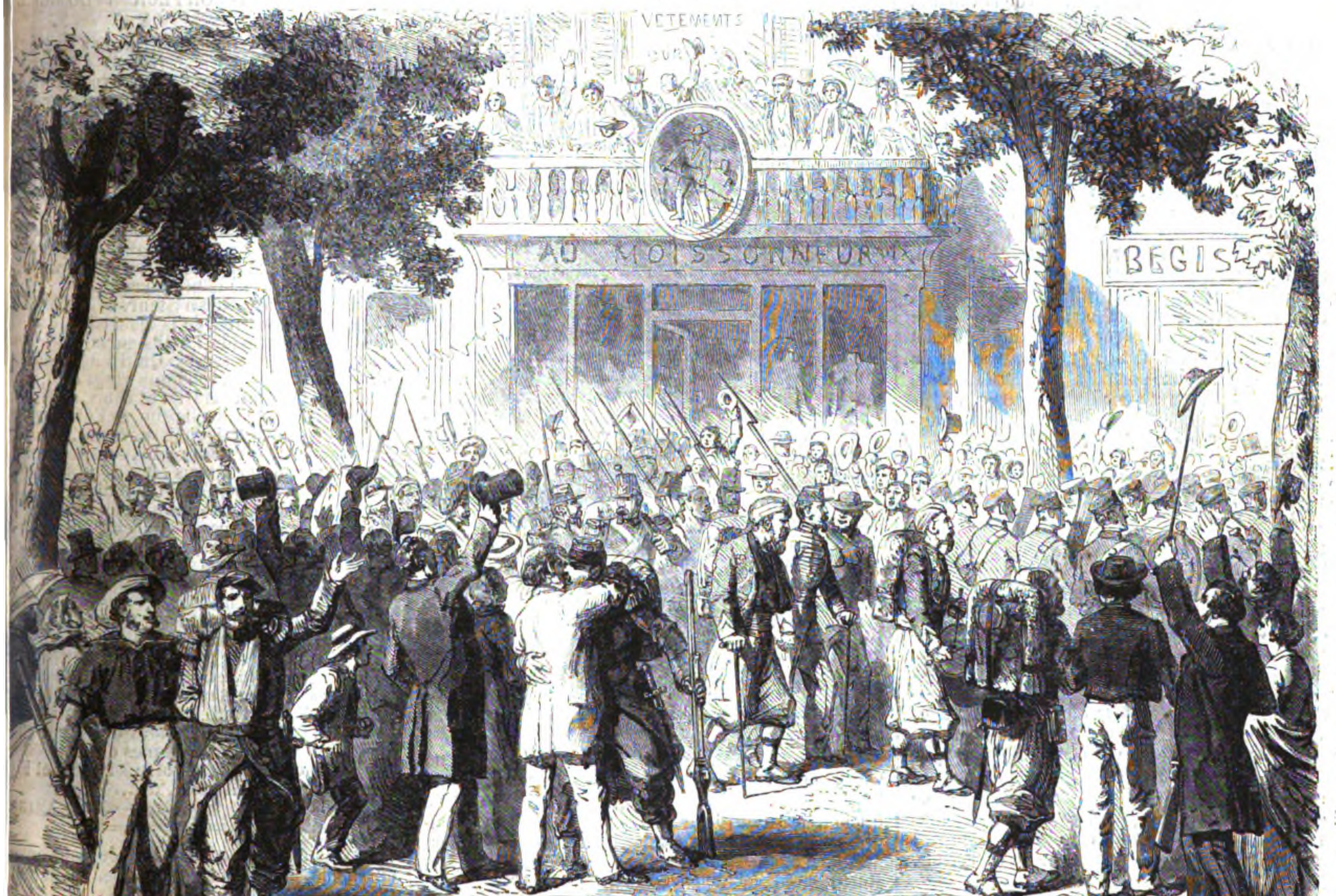
…nde d'abonnement non accompagnée d'un bon sur Paris ou sur la
…toute demande de numéro à laquelle ne sera pas joint le montant
en timbres poste, sera considérée comme non avenue.

3me Année, N° 121. — 6 Août 1859.

Bureau d'abonnement et de vente : 15, boulevard des Italiens, à la Librairie Nouvelle.
Direction et Administration : 15, rue Breda.

ABONNEMENTS POUR PARIS ET LES DÉPARTEMENTS :
Un an, 21 francs ; — Six mois, 11 francs ; — Trois mois, 6 francs.
Le numéro, 35 c. à Paris ; 40 c. dans les départements.
Tout numéro demandé quatre semaines après son apparition, sera vendu 40 c.
Le volume semestriel : 11 fr. broché ; — 16 fr. relié et doré sur tranche.

SOMMAIRE :



Passage à Toulon des premières troupes revenant d'Italie, d'après un croquis de M. Decoreis.

COURRIER DE PARIS.

—

Un curieux procès va éclater dans le plus grand monde parisien, entre un duc, — dont le nom fut un des rayons du soleil de Louis XIV, — et un comte qui a siégé onze ans au Luxembourg. Il s'agit d'un château héréditaire vendu il y a deux ans par le premier au second, château situé dans le fond d'une province de l'Est, et que le duc n'avait pas visité depuis quinze ans.

Récemment, le nouveau propriétaire ayant pris possession, invite cinq ou six de ses amis à venir pendant quelques semaines respirer le frais sous de grands marronniers séculaires. Un des invités, de retour à Paris, rencontre, à la *Librairie nouvelle*, le duc qui, à la veille de son départ pour Hombourg, faisait provision de nouveautés littéraires. Il lui dit :

« — J'arrive du Pertuis... votre ancien château... C'est superbe, mais un peu loin, et je comprends bien que vous ayez placé votre capital un peu plus près de Paris. Mais ce que je ne comprends pas, c'est que vous ayez vendu, avec les terres et les pierres, les huit magnifiques tableaux de Lebrun qui sont dans le grand salon de la terrasse... Je parie que l'Empereur de Russie, ou lord Hertford, vous en eussent donné cent mille francs... le quart du prix total de votre château !

» — Comment !... quels tableaux ?... Je n'ai jamais entendu dire que j'eusse des tableaux... — balbutia le duc.

» — Des tableaux de Lebrun, rien de moins ! tout remplis, sous d'ingénieuses allégories, de précieux portraits du grand roi, — de Mme de la Vallière, — de Mme de Montespan, — de Mme de Maintenon, — de Turenne, — de Colbert, — de Louvois... et de tant d'autres !

» — Est-il possible ?

» — Quoi, sérieusement, vous l'ignoriez !

» — Je n'ai pas visité le Pertuis depuis mon mariage... et je ne l'ai jamais habité... Je me souviens en effet de grandes toiles... un peu noires... revêtant les parois d'un salon... mais je ne soupçonnais pas...

» — Que vous possédiez là des trésors, non-seulement au point de vue du mérite de leur auteur, le grand pinceau du grand siècle, — mais aussi et surtout par les images célèbres qui s'y accumulent. Le seul portrait authentique de la duchesse de la Vallière, — une figure qu'on remet en ce moment à la mode, comme il a été fait, depuis quelques années, pour Marie-Antoinette, — se payerait dix ou vingt mille francs ! »

Le visiteur du Pertuis ne s'était pas trompé, les huit grandes toiles en question étaient, en effet, de magnifiques œuvres de Lebrun, qui les avait exécutées par ordre du roi au plus beau temps de son génie et de sa faveur, à l'époque où il venait de mettre le comble à sa renommée, en décorant pour Fouquet le château de Vaux, et en peignant les *batailles d'Alexandre* et la *défaite de Maxence*. Plus tard, Louis XIV les donna au maréchal de Villars, lequel, en gagnant la bataille de Denain, amena cette paix d'Utrecht dont la France, un peu éprouvée alors, avait grand besoin. Leur valeur s'augmentait en effet beaucoup, comme l'avait fait observer le visiteur du Pertuis, des nombreux portraits d'illustrations de l'époque que l'artiste avait accumulés dans ses brillantes allégories, semblables à celles que peignait Rubens pour le mariage de Henri IV et de Marie de Médicis.

Le duc de ***, aujourd'hui tardivement éclairé sur le mérite de ces peintures, voudrait les recupérer, pour en orner la demeure qu'il fait restaurer au faubourg Saint-Germain. Mais le comte, qui a payé le Pertuis quatre cent mille francs, entend que tout lui ait été abandonné pour cette somme. Ces deux prétentions contradictoires amènent le procès.

On nous dit que les avocats consultés de part et d'autre, cherchent des précédents pour baser plus sûrement les arguments de leurs plaidoiries en cette délicate affaire. Nous en trouvons par hasard un, — et presque identique, — à leur offrir. Nous ne nous préoccupons point de celle des parties intéressées que peut servir ce précédent. C'est un fait qui nous revient en mémoire et que nous offrons, avec indications précises et authentiques. Le droit jugera ce qu'il en doit faire, et en l'écrivant, nous oublions lequel des deux adversaires s'en trouvera favorisé : le duc vendeur, — ou le comte acheteur du Pertuis.

Voici ce fait :

Un amateur opulent et célèbre, le comte de Sommariva, bien connu des artistes italiens des trente dernières années, avait fait de sa magnifique villa du lac de Côme une sorte de musée enfoui dans la plus splendide nature.

Parmi les chefs-d'œuvre qui ornaient la villa Sommariva, se trouvaient deux sculptures qui eussent suffi à justifier le voyage, le pèlerinage de Côme, si le pays, le lac, n'eussent été parmi les plus prestigieuses attractions de la contrée. C'étaient d'une part *la Madeleine* de Canova, qui, croyons-nous, est aujourd'hui en Angleterre, — et de l'autre une suite d'admirables bas-reliefs du suédois Thorwaldsen (mort en 1849), qu'il avait exécutés à Rome sur la commande du comte de Sommariva et représentant *le Triomphe d'Alexandre*... le même Alexandre dont le peintre Lebrun, aujourd'hui en cause dans le procès, a magnifiquement tracé les batailles que le musée du Louvre étale aux regards dans la première salle de son entrée provisoire.

M. de Sommariva avait fait placer les marbres de Thorwaldsen en frise dans une sorte de péristyle, de vaste galerie, ce que les Italiens appellent *atrio*, et formant l'entrée de la villa. Surmontant les colonnes, ils supportaient la voûte ouverte dans le goût des habitations antiques, et laissant tomber le grand jour italien qui les éclairait admirablement.

M. de Sommariva meurt et laisse un testament qui a excité la curiosité de toute l'aristocratie européenne. Par ce testament, la villa du lac de Côme était divisée en deux lots : — l'un était formé de l'immeuble, la villa proprement dite, la Cage, le *contenant*; — l'autre comprenait, en bloc et sans détail, le *contenu*, c'est-à-dire tous les meubles et objets d'art...

Ici se dressa, au sujet des bas-reliefs de Thorwaldsen, un procès qui, on le voit, n'est pas sans une assez grande analogie avec l'affaire des tableaux du Pertuis, car le *Triomphe d'Alexandre* était scellé en frise dans la muraille de la villa, comme les cadres des peintures de Lebrun font partie de la menuiserie du château, à ce point qu'il n'est pas douteux que si les peintures n'ont pas été faites pour la salle, la salle a été mathématiquement construite pour se lambrisser des tableaux ; — c'est-à-dire que pour les enlever, il ne suffirait pas d'échelles et de bras, afin de les soulever des clous qui les supportent, mais qu'il faudrait, au contraire, opérer tout un travail de démolition...

M. de Sommariva avait payé les marbres de Thorwaldsen trois cent mille francs. On conçoit combien une pareille valeur était disputable ! Il y eut donc procès. Ce procès fut en trois actes. Le premier eut lieu devant le tribunal de Milan. Il donna gain de cause au légataire du *contenant*, dit le jugement, attendu « que les bas-reliefs étaient scellés dans l'immeuble. »

Le second acte, qui fut l'appel à Vienne, brisa cette sentence et jugea que la frise marmoréenne appartenait au *contenu*, se basant sur ce que le *Triomphe d'Alexandre* « n'avait point fait partie de la construction primitive, et qu'il y avait été apporté, rapporté. » On était manche à manche !

La belle, formant le dénoûment du procès, eut lieu devant la cour de Vérone ; là, le vainqueur définitif fut... mais voilà qu'au moment de le désigner, il nous vient un scrupule ! Ce précédent ch rché par les avocats doit probablement coûter cent mille écus à l'une des deux parties, et nous pensons mieux faire de laisser ceux que la chose intéresse chercher euxmêmes dans les faits et dates que nous nous bornons à révéler. Tout ce qu'on peut dire sans partialité à propos de ce précédent désiré, — ou redouté, — c'est que le gagnant, — soit qu'il eût l'*immeuble* Sommariva ou les *meubles* qui en faisaient un précieux musée, était la femme d'un diplomate français, depuis de longues années fixée en Italie.

On nous révèle l'invention suivante, mainte fois mise en pratique par une rouée, que des circonstances sur lesquelles il ne faut pas s'arrêter ont placée au milieu du grand monde.

Chaque fois qu'un adorateur nouveau se présente (et le centre où elle vit lui permet de n'accueillir que les soupirs des gens riches), elle feint, au beau milieu d'une visite, d'avoir une affaire qui l'appelle dehors. Le galant semble désappointé ; — on lui permet d'accompagner ; il est ravi ! on monte en voiture :

» — Chez mon banquier, M. *un tel !* — dit la dame au valet.

On part. « — J'ai, — dit-elle, négligemment, — un effet à escompter... C'est vous qui avez voulu être le spectateur de ces choses de ménage... Il s'agit de 5,000 francs (ou 10, ou 20 ... selon la fortune et l'empressement de l'accompagnateur), une somme qu'on me doit, et dont je me trouve avoir absolument besoin aujourd'hui pour obliger une amie ! »

On arrête à la porte du banquier ; elle prend le bras du cavalier, ce qui oblige celui-ci à monter, lorsqu'il croyait peut-être rester dans la voiture. L'effet est présenté... Le caissier examine et dit :

« — Mon Dieu, madame... je serais tout disposé à vous verser la somme... mais nous ne pouvons présenter en banque que du papier portant trois signatures... et ici il n'y en a que deux !

» — Ah ! — s'écrie la dame, d'un petit air détaché, — c'est fâcheux... il faudra revenir... Eh mais j'y pense... cher baron (ou comte, ou marquis), puisque vous vous trouvez-là... »

Et ce disant, elle présente le billet au galant qui s'appuyait précisément contre la petite table où se trouvent les plumes pour les acquits des allants et venants. Soit élan spontané, soit violence du savoir-vivre, il répond :

« — Comment donc, madame !... mais enchanté ! »

Et il signe...

La dame touche. A l'échéance, il se trouve que les deux premières signatures ne valent rien, — et monsieur paye !

N'est-ce pas de première force ?

Nous continuerons, dans l'entr'acte que la saison apporte aux faits plus actuels, la publication des *cartes de visite*, *adresses*, *prospectus*, annonces, *circulaires ou avis divers* que leur singularité, leur prétention, leur naïveté, leur sottise ou leur charlatanisme semblent recommander à la curiosité publique. Nous remercions nos lecteurs des communications qu'ils ont bien voulu nous adresser, et nous les prions amicalement de vouloir bien nous les continuer.

Au printemps dernier, on distribuait de la main à la main, à tous les angles des rues donnant sur les boulevards les plus fréquentés, un petit avis, timbré (c'est le mot), ainsi conçu :

AUX PERSONNES FATIGUÉES

du séjour des villes!

ACCORD ET SOUSCRIPTION

(Méthode des clubs anglais, rois du confortable)

On peut, en s'inscrivant des 25 premiers, goûter les douceurs alimentaires, l'air pur et l'installation commode d'une villa agreste

AYANT APPARTENU A UN EX-GÉNÉRAL

Où moyennant depuis 5 jusqu'à 10 francs par jour

LA VIE DE FAMILLE ET D'AMITIÉ

(*Instar Saint-Simonisme sans utopie*)

SERA RÉSERVÉE POUR TOUT L'ÉTÉ

sur un parcours de chemin de fer

ÉGLISE VOISINE. — PAYS GIBOYEUX

Voici la circulaire, imprimée en bleu sur fond paille, d'un :

BARBIER-COIFFEUR A DOMICILE

« Monsieur,

» Je *n'employerai* aucun artifice de langage ou au[...] pour vous déclarer sincèrement que nous pouv[ons] nous être mutuellement utiles : vous en me confi[ant] votre menton à raser, votre front à coiffer tous [les] matins, de sept heures à midi ; — moi en all[ant vous] servir et vous distraire par mille récits récoltés [çà et] là telle que la tradition vint naguère de toutes les [Es]pagnes et de Séville par son immortel barbier, d[ont] Rossini prit le type en se faisant accommoder sur ses voyages au delà de la péninsule qui nous sé[pare] de ce pays des *Rosines*, des *Don Juans* et des B[...] ruse, malice, intrigue et défiance ! — pendant que [vous] est rasé accommodé, sans s'en être aperçu, par [une] main légère et une douce jovialité.

» Il ne faut à votre serviteur, le nouveau Figar[o ...] Figarino du quartier de la Madeleine, que vingt[...] abonné du matin (de 7 à 12 heures), pour rem[plir son] temps et être bien servis. Qu'il en vienne cinq[uante,] même cent .. Je n'en veux que vingt cinq, et le sur[plus] sera pour le surnuméraire et choix, afin que ma [clien]tèle soit honorable et telle que, de l'un à l'autre, [en] coiffant, babillant, je puisse vous distraire en [vous] accommodant, par mes récits, nouvelles et petits [ca]*cans* sans médisance, mais fertiles et pour s'en am[user] dans sa société, et qu'on puisse dire :

» — Monsieur, qui vous a si bien coiffé ?

» Votre réponse sera : — *C'est Flamand !*

» — Mon ami, qui vous a si bien instruit de la c[hro]nique de tout Paris ?

» Autre réponse : — *C'est Flamand !!*

» Votre réponse, monsieur, vous casera sur-le-ch[amp] dans mes vingt-cinq attitrés. Mon prix pour dé[plac]ement, savon, instruments, main-d'œuvre et con[versa]tion, est, par abonnement mensuel, 15 fran[cs ;] 40 francs par trimestre, — 150 francs pour l'[an,] quel que soit votre étage. L'eau tiède et le linge [fournis] par vous. Votre retard à vous enregistrer vous [p]lacerait fâcheusement en dehors des vingt-cinq, c'[est-à-]dire pour les vacances ou mes choix.

» J'ai l'honneur d'être votre serviteur et Fig[aro de] chambre, rue de l'Arcade, no ...

» FLAMAND. »

Circulaire manuscrite adressée sous enveloppe affranchie, à quelques centaines de familles [de la] Chaussée-d'Antin :

« Madame,

» J'eus de la fortune. Mon mari et moi la per[dîmes] par notre confiance dans un tiers. Nous ne p[erdîmes] pas courage. Nous pensâmes que l'oisiveté était de l'imprudence, et que nous devions, mon m[ari et] moi, travailler, non, hélas ! en prétention d'une

rtune! mais pour vivre et faire vivre ceux qui nous ivent le jour: nous avons trois petits enfants, l'aîné ll) six ans.

» Nos efforts se portent vers la lingerie de corps. Tout qui est de bla c nous regarde. Ayant moi-même, as' en d'autres tem s plus prospères, usé de beau ge de corps, je sais ce qui convient aux personnes nme vous, mada ne, à qui je recommande les efforts ne mère, d'une épouse, jadis fortunée (je n'os pas e comme vous madame!) mais ayant eu des fourseurs tels que je serais bien heureuse de devenir la re!

Quand j'achetais, on me trouvait du goût. En vent, je dois en manifester encore. Je ferai de mon ux, et serai raisonnable ur les prix, ayant, en res temps, hélas' éprouvé la cherté des marchangères pour le beau monde. J'entreprends avec mari qui va en fabrique acheter, pendant que je exécuter j'entreprends tout le dessous. Je compte prochain ajouter le dessus, voulant établir en pro. dans notre département, main d'œuvre à bon e, des ateliers de broderies. Espérons, madame, vous prendrez en appréciation une mère qui en tant sa fortune n'a pas perdu le courage, et qui, le naufrage, a conservé l'expérience pour se bien re (j'en eus quinze ans héla ! la pratique et la reme !) et qui offre courageusement et sans en rougir bon goût au service des dames, même ses amies trefois, restées riches, et qui devront m'aider, car, ! on ne sait pas ce qui peut arriver aux familles comme nous l'étions!

Dans l'espoir d'avoir votre visite dans mes ateliers rts depuis un mois, et où sont beaucoup de mos pour le dessous, je me dis avec confiance, mae, votre dévouée,

» ANAÏS DE SORBIER.

» Ancienne trésorière de l'association pour la tontine R. M. V. — Ex-dame patronesse de la Société royale d'horticulture du Cantal. — Nièce du colonel Jayr, mort en Afrique (campagnes de 1846). — Ancienne élève de l'institution Séverin. Tous les jours, le dimanche compris, hors les heures d'office. »

~Voici une lettre qu'on nous adresse de Londres:

Vous recueillez volontiers les excentricités anes, monsieur. En voici une dont j'ai été témoin même, en plein Oxford-Street, c'est-à-dire dans uartier le plus effréné du commerce et de la rie.

Deux files de chacune vingt-cinq individus s'aaient dans la direction du *park*, portant de des dalmatiques en papier noir historiées de cares blancs. La tête seule et les bras de ces indipassaient en liberté de ces surtouts étranges. ent des affiches!

Ceux qui les portaient avançaient l'un derrière e, emboîtant le pas d'une façon cadencée, et se nt à tous les signes, à toute la pantomime du violent désespoir. C'étaient des regards lancés el d'un air navré, des murmures pleins d'hélas, bras exprimant la détresse, et des têtes pende la façon la plus désespérée du monde. Or, le mot de ce larmoyant spectacle:

n grand magasin de deuil vient d'ouvrir sa vente uisitions nouvelles en fabrique. Ne sachant à sainte réclame se vouer, à quelle nouvelle ie de publicité s'adresser, il lui est venu l'idée re promener ainsi cinquante pleureurs habillés grandes affiches noires et blanches, et portant ville, étonnée et curieuse, le spectacle funèbre chirantes douleurs qui ne veulent pas être con... mais qui veulent qu'on prenne note de leur e!

el est, monsieur, le spectacle que je viens de Ce serait peut-être un drôle de sujet de gravure *e Monde illustré*. Si vous n'en jugez pas ainsi, erai encore plus désolé que ces porteurs de s-affiches, et je vous prierai de considérer ma n comme enterrée!

» Agréez, etc. »

~ Nous nous sommes par hasard trouvé, il y a les jours, en face d'une curiosité d'art qui est table merveille, et, comme il s'agit de quelhose de fort imprévu, nous voulons raconter ire en avouant notre mystification. Voici les faits: s visitions, dans les environs de Paris, une villa uite et meublée par un jeune homme qui, ayant tout d'un coup, il y a peu d'années, d'une grosse e lentement acquise par un de ses parents, a ins le bon esprit et le bon goût d'en jouir, et ser avec tous les raffinements de l'intelligence. fait bâtir, dans un site des plus pittoresques urs de la Seine, vers Rouen, une résidence il vient le plus tôt, et qu'il quitte le plus tard le. Ayant, au lendemain de sa bonne fortune, ris un voyage en Italie, il en a rapporté pour nte mille écus d'objets d'art qui, éparpillés au u de Septmonts, en font une demeure marquée n d'une somptueuse et piquante originalité. l'un de ces objets dont il va être question.

Un ami commun nous introduisait. Les jardins, les serres, les salons, les tableaux, tout examiné, on nous retint à dîner. Puis, le soir, comme l'heure pressait pour reprendre le train parisien, on insiste pour que nous restions tous deux à coucher; nous cédons.

« — Eh bien, alors, messieurs, — dit l'hôte, — il faut que vous m'accordiez les vingt-quatre heures complètes, car j'attends demain à dîner Léon Gozlan et Albéric Second qui sont de vos amis... et si vous voulez absolument partir, vous partirez tous ensemble: »

Par savoir-vivre nous ne consentions encore qu'à demi... lorsque, par égoïsme, tout bas nous consentions déjà tout à fait. Le maître de Septmonts ajouta:

« — Ainsi, messieurs, dès ce moment-ci, vous êtes chez vous, — allant à votre gré à droite, à gauche, en haut, en bas, partout enfin, et comme on peut le faire sans scrupule et sans gêne chez un garçon. — Permettez-moi donc d'aller jusqu'au bout de la pépinière voir des pieds de *palma-christi* qui, me dit-on, sont en graine, ce qui est une curiosité de notre climat! »

Et il s'en va, nous mettant ainsi fort à notre aise, tout en s'y mettant lui-même.

Le lendemain matin notre ami l'introducteur nous parle de la bibliothèque, intéressante à visiter par ses sculptures et ses fresques.

« — Vous verrez, dans la *chambre rose* qui est à côté, une chose étrange... une curiosité à laquelle vous ne vous attendez pas...

» — Accompagnez-moi?

» — Non... allez seul... cela vaut mieux... l'impression sera plus grande! »

Ainsi fut dit — et fait.

La bibliothèque visitée, nous franchissons la porte ouverte de la *chambre rose*. A vrai dire, dès le premier pas, nous fûmes tenté de reculer, car cette chambre nous parut celle d'une femme: elle avait toute la physionomie, la mollesse élégante, et si l'on peut dire l'atmosphère de cette délicate destination. Son nom venait de la tenture de soie rose de Chine qu'estompait une mousseline brodée faisant au pourtour comme une sorte de toilette féminine. Nous reculions déjà... lorsque le souvenir de ce qu'avait dit l'hôte, à propos de l'entière liberté de circulation et d'examen de toute sa demeure, — liberté à laquelle était venue s'ajouter l'injonction de notre ami, et l'annonce d'un objet curieux, — vinrent faire disparaître une première hésitation discrète: nous entrâmes.

La chambre, tendue comme il vient d'être dit, était meublée en bois doré, dans le goût Louis XV le plus Pompadour, le plus galant et le plus rococo. Un demi-jour... de ceux qu'en pareil lieu il est d'usage d'appeler voluptueux, baignait l'ensemble et harmonisait les détails. Arrêté au milieu, nous examinons les meubles, les bronzes, les dorures, les soieries et tous les charmants accessoires de cette pièce imprévue, et qui semblait quittée depuis quelques instants à peine par la brillante marquise, ou la petite présidente! Même les cornets de céladon craque étaient remplis de fleurs fraîches; — même il semblait que quelques vêtements du matin traînassent çà et là sur les meubles, indéterminés de forme et d'usage: peignoirs pour les femmes, ou peut-être housses pour les fauteuils! Et cette impression qui nous pénétrait de plus en plus, en même temps que le parfum des fleurs, à mesure que se prolongeait notre examen de la *chambre-rose*, causa bientôt le réveil de tous nos scrupules, le glas de notre inquiète conscience, lorsqu'ayant porté les yeux vers le fond de la pièce... nous vîmes un lit, — le lit le plus élégant, le plus galant, tout encourtiné de mousseline et de soie sous ses quatre panaches de plumes d'autruche, — lit dans lequel il semblait absurde et profanateur de penser qu'un *homme* pût coucher! Nous nous approchâmes... il faut, par contrition même, tout confesser!

Et alors, quelle ne fût pas notre surprise, en voyant que ce lit, cet adorable lit, était... défait, et que, de plus, il semblait tiède encore! Pour le coup nous crûmes de nouveau à quelque erreur, à quelque fausse indication, à quelque véritable indiscrétion! La charmante marquise, la noble présidente était à deux pas... elle allait rentrer, nous surprendre... O honte! nous avions trahi une trop facile hospitalité: présidente ou non, princesse peut-être, blasonnée ou autre, notre hôte avait évidemment une hôtesse, et l'ami qui nous poussait dans cette chambre suspecte nous tendait un piége inexplicable! Il fallait battre en retraite, comme un vaincu... ou, comme Actéon, risquant de payer cher le crime d'avoir osé regarder... Et pourtant nous regardions toujours!

Ce lit, si vous saviez! Une espèce de courte-pointe chinoise, — satin abricot à fleurages vifs, — qui avait dû le recouvrir, était aux trois quarts tombée, traînant à terre. La couche était complétement découverte, et encore creusée par le poids d'un corps venant sans doute de l'abandonner. Le tendre oreiller portait la profonde empreinte de la petite tête qui avait dormi, qui avait rêvé là... Quant au matelas uni au drap de la plus fine batiste, il absorba tous nos indiscrets, tous nos inmaîtrisables regards!

C'est que c'était à croire que celle qui était soulevée de ce lit n'était autre que l'idéale beauté connue des rêveurs sous le nom de *Vénus de Naples*. En effet, il semblait que son adorable empreinte y ait été laissée par la créature qui s'y ait comme incrustée sur cette couche... Comment douter encore? Une femme, une admirable femme avait dormi là... elle venait de se lever... elle était à deux pas peut-être! Et nous, indiscret, profanateur, nous osions... la faute n'avait eu aucun témoin encore, — un moment de plus, et nous pouvions être sans paroles pour nous excuser; nous sortîmes — ou plutôt nous nous enfuîmes!

A dater de ce moment, nous cherchions notre introuvable ami, pour le forcer à s'expliquer sur la fameuse *chambre rose*, et savoir d'où naissait l'erreur qui nous avait mis au seuil de la retraite et au pied du lit d'une femme! Sous l'empire de l'imp e sion emportée de ce sanctuaire, nous avions fini par oublier et l'absolue liberté de circulation proclamée par le maître de la villa, et l'annonce du surprenant objet d'art vers lequel on nous avait poussé. D'ailleurs, celui-ci manquait à coup sûr dans la chambre au lit défait; — il y avait donc une autre *chambre rose?* — Nous devions chercher une explication.

« — Eh bien! — nous cria l'ami, du plus loin qu'il nous aperçut au bord de l'étang où s'ébattaient des cygnes de Norwége, — eh bien! qu'est-ce que vous dites de cela?

» — De quoi?

» — Et, pardieu, de la merveille de là haut?

» — De la *chambre rose?*

» — Sans doute! N'est-ce pas une idée étonnante, ravissante, affolante? Ah ça, vous ne paraissez pas stupéfait!

» — Sans doute je le serais, mon cher ami, si j'avais vu l'objet mystérieux auquel vous faites une allusion si enthousiaste... Mais je dois vous avouer que je suis tombé dans la plus bizarre erreur. Au lieu d'une chambre ouverte à tous et contenant ce... cette merveille dont vous parlez, je suis par aventure et fatalement entré dans la chambre à coucher à peine quittée par je ne sais quelle femme qui est ici, sans qu'on la voie, et... et je suis encore sous l'empire de la crainte d'avoir été aperçu... ce que je regretterais d'autant plus que... que...

» — Que le lit de la dame était défait?

» — Oui... vous savez donc?

» — Que ce lit est tel que vous n'avez pu douter qu'il fût tiède encore?

» — Oui, et...

» — Que vous avez commis l'impardonnable indiscrétion de contempler la forme admirable de la déesse absente, dont le lit est pour ainsi dire le moule...

» — Oui, oui, oui, c'est cela! Mais, est-ce que vous-même... oh! alors, mon cher, péché partagé...

» — Péché pardonné, mon ami! Rassurez-vous. Ce qui vous arrive est le grand triomphe de ce que je vous avais à dessein si mystérieusement annoncé... — il n'y a pas de lit, — il n'y a pas de femme: il n'y a que du marbre! un merveilleux objet d'art!

» — Quoi, cette couche... cet oreiller, cette adorable empreinte...

» — Carrare! Paros! Pentélique! Vous étiez devant une œuvre de sculpture: le matelas d'une statue antique.

» — Est-ce possible?

» — C'est certain. . allons voir! »

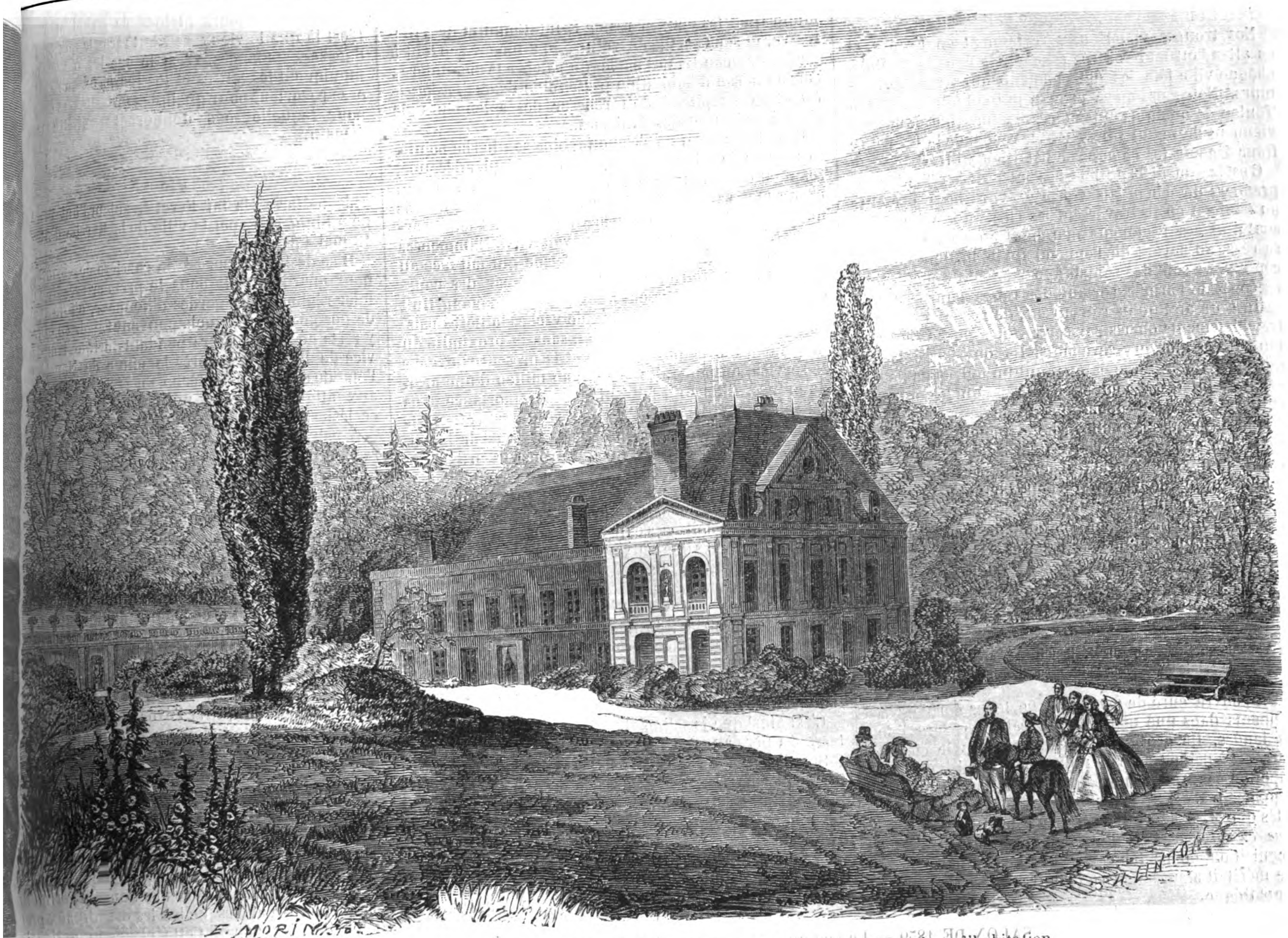
Un peu confus de notre erreur, nous nous laissâmes emmener, fort désireux, du reste, de juger froidement de quel prestige d'art, de quel phénomène de vision, de quel magique éblouissement nous avions été le jouet. Arrivé devant le lit, — à dessein ajusté avec un abandon d'accessoires simulant la présence du mouvement de la vie, — nous éprouvâmes encore, au milieu d'un demi-jour habilement ménagé, l'illusion qui devait tomber pourtant avec la révélation du fait. Nous avions peine à croire que nous venions d'être mystifié! Pour en être bien persuadé il nous fallut toucher. Le froid du marbre glaça notre dernière illusion: la couche était un merveilleux trompe-l'œil. — Que c'était bizarre! mais que c'était charmant!

Ce chef-d'œuvre a été rapporté de Rome par M. de V***. Il l'a payé 30,000 francs. J'étais la centième victime d'une étonnante illusion. Je voudrais peut-être l'être encore...

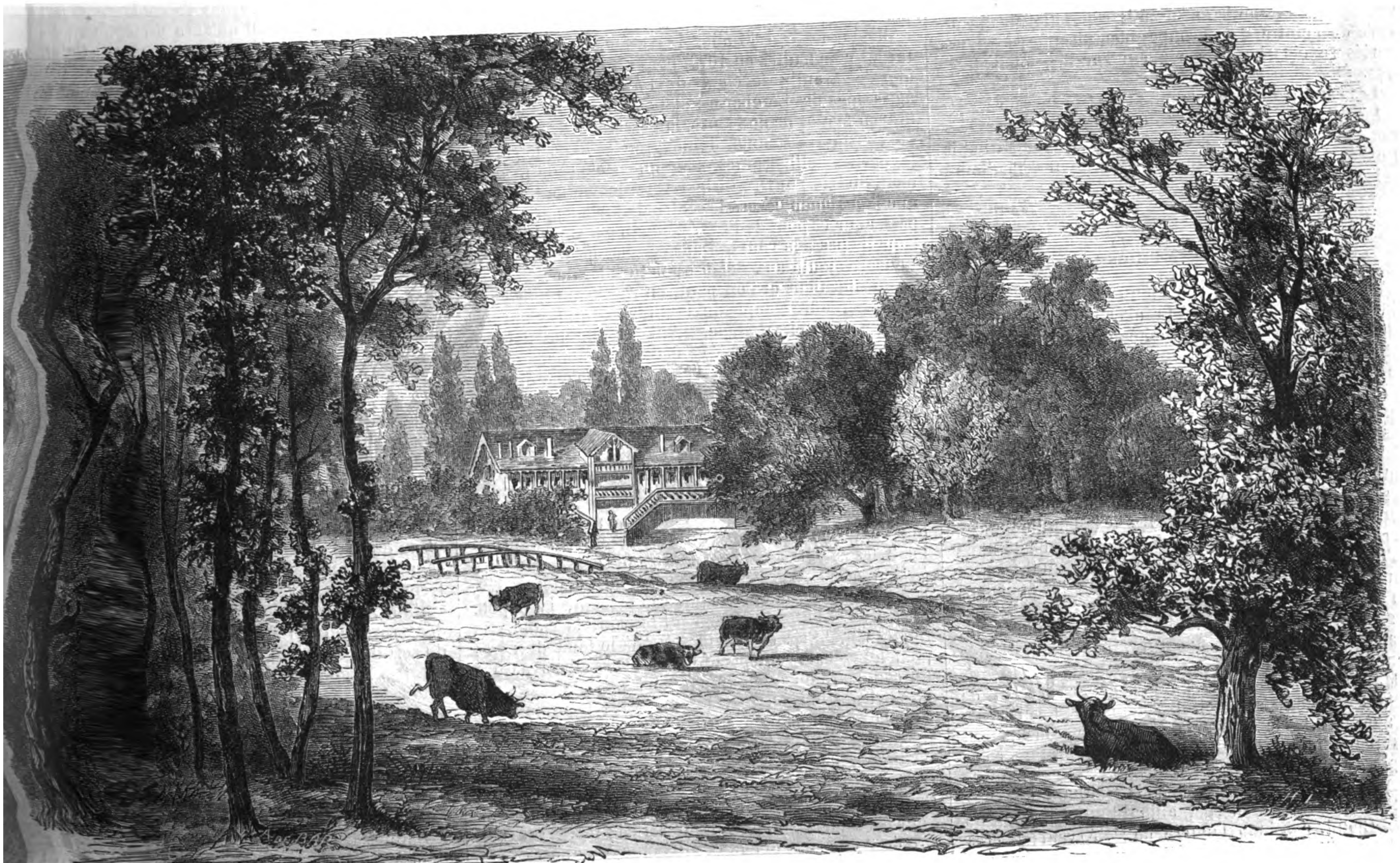
JULES LECOMTE.

SALON DE 1859. — Le viatique en Bretagne (Morbihan), tableau de M. Amédée Baudit. (N° 163.)

SALON DE 1859. — Le retour du pardon de Sainte-Anne de la Palud, tableau de M. Louis Duveau. (N° 178.)



Domaine impérial de Villeneuve-l'Etang, d'après des croquis de M. Yriarte. — La maison d'habitation.



Domaine impérial de Villeneuve-l'Etang, d'après des croquis de M. Yriarte. — Le hameau.

Arrivée des troupes françaises à Toulon.

Nos troupes victorieuses reviennent en France, et en attendant leur rentrée triomphale dans la capitale, chaque ville fête les détachements qui traversent ses murs. Notre première page représente le passage à Toulon de quelques uns de ces hommes héroïques qui viennent de maintenir si haut le renom de la bravoure française sur les champs de bataille de l'Italie.

C'est le samedi 23 juillet que sont arrivés à Toulon les premiers détachements. Notre gravure les représente au moment où ils traversent les rues de la ville. Ce ne sont plus ces régiments marchant au pas, en lignes serrées, au devant de l'ennemi qu'ils brûlent de rencontrer, ce sont des soldats appartenant un peu à tous les corps de l'armée, sortant des rangs pour serrer la main à un ami qu'ils retrouvent, ou accepter les rafraîchissements offerts par ceux qui s'empressent autour de ces glorieux revenants. Ils ont laissé là-bas qui un bras, qui une jambe, qui un œil, mais ils ont rapporté intacts ce cœur et ce courage qui les ont soutenus à travers tant de fatigues et de dangers.

On sent je ne sais quelle profonde émotion quand on contemple ainsi ces glorieux débris de la gloire, on sent bien que rien n'a pu résister à de pareils hommes; et après un douloureux souvenir donné à ceux qui sont restés pour toujours, on se sent heureux et fier de vivre à une époque qui permet de contempler de pareils triomphes et de pareils héros.

MAXIME VAUVERT.

SALON DE 1859.

Le Viatique en Bretagne, par M. Baudit. — Le Retour du Pardon de sainte Anne de la Palud, par M. Louis Duveau.

Un pauvre curé de campagne porte les derniers sacrements dans une malheureuse cabane perdue dans les landes. De gros nuages couvent dans le ciel; la route est à peine tracée au milieu des marais aux eaux clapotantes; une lumière rouge indique la maison de l'agonisant. C'est avec la plus grande sobriété de procédés que M. Amédée Baudit a su dramatiser son *Viatique en Bretagne*. La Loterie de l'Exposition a fait l'acquisition de ce tableau; c'est un encouragement que méritait assurément cette œuvre consciencieuse et sympathique.

L'auteur de *la Mort d'Agrippine*, des *Sept péchés capitaux*, des *Paysans bretons*, a envoyé au salon de cette année le *Retour du pardon de sainte Anne de la Palud* dont nous donnons aujourd'hui la reproduction.

Cette composition, heureuse dans ses détails et dans son ensemble, ajoute encore à la réputation bien méritée du peintre. Les groupes bien disposés, les types variés se détachent en vigueur sur des fonds très-fins.

Les eaux peut-être manquent de transparence.

Ses nombreux travaux, ses études fortes et persévérantes le placeront très certainement avant peu M. Louis Duveau au rang qui lui est dû parmi nos meilleurs peintres modernes.

LÉO DE BERNARD.

Villeneuve-l'Étang.

Villeneuve-l'Étang est, de toutes les résidences impériales, celle que l'empereur affectionne le plus; la proximité de Paris, la simplicité de la maison d'habitation, le magnifique parc qui l'entoure, le voisinage de Saint-Cloud justifient cette préférence.

Bien que les palais soient, à cet égard, le contraire des peuples dont on a dit: heureux ceux qui n'ont pas d'histoire, Villeneuve-l'Étang, quoique l'une des résidences de France les plus richement dotées par la nature, n'a point de passé historique. Ce domaine passa, avec la révolution de 1830, des mains de la duchesse d'Angoulême dans celles de la famille Decaze, et c'est de cette famille que l'empereur l'acheta alors qu'il était président de la république. Lorsqu'il y entra pour la première fois, la maison d'habitation était dans un état d'abandon déplorable; les cours d'eau étaient obstrués; le parc, où les taillis, les herbes folles et les branches poussaient à l'aventure, était impraticable pour la promenade.

M. Arveuf fut appelé pour changer l'aspect de cette résidence; sous la direction de l'empereur, il agrandit la ferme, créa la laiterie, la maison des piqueurs, fit tracer des routes et pratiquer des éclaircies; les prairies furent drainées et des mouvements de terrain ménagés avec art facilitèrent l'écoulement des eaux. M. Clerget, aujourd'hui architecte de Saint-Cloud, continua l'œuvre de M. Arveuf; il créa les haras, fit faire dans le château les réparations nécessaires pour l'installation de Sa Majesté, et, peu à peu, Villeneuve devint la plus agréable résidence du domaine particulier. Une allée carrossable mit en communication les deux parcs de Saint-Cloud et de Villeneuve, et sans sortir de voiture, ou même souvent à pied, Napoléon III put passer du palais à la chaumière; car la maison d'habitation personnifie l'*aurea mediocritas* et sa simplicité doit reposer des splendeurs de Fontainebleau et des Tuileries.

C'est le hameau de Trianon moins son herbe peinte, sa mousse de laine, ses marguerites en papier découpé, ses moutons en sucre à clochettes d'argent, Trianon, en un mot, sans son côté trumeau et ses amours bouffis qui voltigent d'arbre en arbre en épuisant leurs carquois (Boucher a juré qu'il les avait vus). D'immenses prairies s'étendent autour de la ferme qui fait face au château; ces prairies sont traversées par des cours d'eau vive qui aboutissent à un magnifique étang. Huit mois de l'année, des troupeaux de vaches laitières paissent dans ces gras pâturages, et, sans la proximité du château, des corbeilles de fleurs et la présence des gens de service, on pourrait se croire au milieu d'une prairie nature. Citons un fait qui a son importance dans l'histoire de Villeneuve-l'Étang: c'est dans cette résidence que furent faits les premiers essais de drainage, et ces immenses travaux que nous avons vus en Sologne et dans les Landes ont été expérimentés à Villeneuve.

Les hommes spéciaux, qui se vouent aux grands intérêts de l'agriculture, savent tous les excellents résultats que l'on doit à ces expériences, et, si nous ne voulons pour preuves que ceux obtenus à la résidence dont nous nous occupons, ils peuvent être rangés au nombre des plus concluants.

Nous avions visité Villeneuve lors de son acquisition; les prairies, brûlées par le soleil, étaient jaunes et sèches, les pentes n'étaient pas ménagées, les pacages étaient marécageux: aujourd'hui la terre est grasse sans être humide, les foins sont verts et abondants.

C'est ainsi que je m'imagine les parcs dont l'Angleterre est fière à juste titre.

Si vous joignez à tout cela le charme d'une villégiature sans contrainte, sans décorum, l'éloignement de tout ce qui est pompe et apparat, la vie de famille dans toute sa plénitude, le repos si nécessaire après les réceptions de l'hiver et les obsessions de la politique, vous comprendrez facilement la prédilection dont Villeneuve-l'Étang est l'objet.

C. YRIARTE.

Le défilé et le fort de Finstermünz.

Le défilé et le fort de Finstermünz, dont nous donnons aujourd'hui une vue à nos lecteurs, est un des points les plus importants du chemin stratégique de l'Allemagne vers l'Italie. Les premières fortifications furent construites en 1079, par le duc bavarois Well, afin de garantir le cœur de l'Allemagne contre les agressions des Lombards; et dans toutes les luttes du moyen âge et de nos jours, la possession de ce défilé a été considérée comme d'une grande importance par les parties belligérantes. Soit qu'en effet on parte du mont Stelvio pour se diriger vers le lac de Garde, ou que l'on remonte vers le centre de l'Allemagne, il faut passer sur ce pont de l'Inn, défendu par une tour, sous laquelle passe la route. Dans ces dernières années, on a encore ajouté aux défenses naturelles de nombreuses fortifications et l'on peut, en regardant notre gravure, se rendre compte de la difficulté qu'il y aurait à forcer un pareil passage. L'intérêt que les derniers événements ont donné à ce défilé, non moins que le pittoresque du paysage, en font donc une vue digne de fixer l'attention et que nous nous sommes empressés d'offrir à nos abonnés.

MAC VERNOLL.

La Popote.

La popote, puisqu'il faut l'appeler par son nom, et que le terme est consacré, est l'association que forment les soldats aussi bien que les officiers, pour faire *bouillir la marmite*, autre terme également consacré.

A chaque halte, à chaque campement, la popote s'organise. L'intendance fournit le pain, la viande, le sel, le vin, le riz et le café; c'est là le fond du repas pour les soldats comme pour les officiers. Si d'aventure un coq égaré ou quelque mouton sans asile rôde dans les environs, on ne lui refusera certes pas une place dans la marmite ou devant le feu; mais c'est pur sentiment d'hospitalité... On a tant de plaisir à inviter quelques camarades dans ces circonstances solennelles. C'est une de ces scènes que représente notre dessin. Comme on le voit, le matériel n'est pas splendide ni pour les soldats, ni pour les officiers, et il faut souvent suppléer aux instruments qui manquent, et écraser le café dans un mortier que forme la moitié d'une bombe tombée la veille, avec un pilon composé d'un boulet adapté à un morceau de bois. Malgré cela, ces réunions sont toujours pleines de gaieté et d'entrain. C'est là que le vieux sergent raconte aux jeunes soldats ses campagnes. C'est là que les officiers se communiquent les lettres et les journaux qu'ils ont reçus et se reportent pour quelques instants vers cette patrie pour laquelle tous donneront peut-être leur vie demain.

MAC VERNOLL.

Pie IX.

Jean-Marie Mastaï Feretti, aujourd'hui Pie IX, est né à Sinigaglia, petite ville de la Marche d'Ancône, le 13 mai 1792.

Il se destina d'abord à la carrière des armes. A dix-neuf ans, il entrait dans le premier escadron du premier régiment des gardes d'honneur, où quelques-uns de nos généraux actuels peuvent l'avoir connu. Mastaï y resta deux ans, entra pendant quelque temps au service de l'Autriche, après la chute de Napoléon. Mais l'état de sa santé l'empêcha de résister plus longtemps aux fatigues de l'état militaire, et il embrassa l'état ecclésiastique.

A peine ordonné prêtre, Mastaï fut chargé de la direction d'un hospice spécialement consacré aux orphelins. Il déploya des talents administratifs fort remarquables et de grandes vertus.

En 1823, il quitta ces fonctions pour suivre au Chili, comme auditeur, monseigneur Musi. Il revint au bout de deux ans. Léon XII était pape alors; il venait de succéder à Pie VII. Mastaï fut successivement nommé par lui prélat, président du grand hospice de Saint-Michel de Rome, et archevêque de Spoletta. L'hospice de Saint-Michel est une des grandes écoles d'arts et métiers de l'Europe, où se sont formés les artistes italiens les plus remarquables de notre époque, entre autres Calamatta.

En 1832, Mastaï quitta l'évéché de Spoletta pour celui d'Imola. On était alors sous le pontificat de Grégoire XVI.

En 1841, Mastaï fut nommé cardinal.

Cinq ans après, le 14 juin 1846, tous les cardinaux étaient réunis, ils allaient nommer un pape au scrutin. Grégoire XVI venait de rendre le dernier soupir, et le peuple attendait avec impatience que les princes de l'Église eussent acclamé son successeur; acclamé n'est point le vrai mot, car l'acclamation n'est qu'une des trois manières par lesquelles les cardinaux procèdent à l'élection des papes. Cette élection a lieu lorsque tous choisissent d'une même voix l'un des leurs pour souverain pontife. Grégoire XVII fut acclamé pape.

L'élection par compromis est celle où les cardinaux ne sachant s'ils tomberont d'accord, s'engagent à conférer la tiare à celui qu'aura désigné l'un des leurs. C'est ainsi qu'eut lieu l'élection de Sixte-Quint.

C'est au scrutin que fut nommé le successeur de Grégoire XVI. On sait qu'il est défendu aux prélats de communiquer entre eux, même au dehors, pendant le temps de l'élection. Quand midi sonne, on vient en grande pompe leur porter leurs repas; chaque mets est ouvert, afin de s'assurer qu'on n'y a caché aucune lettre. On veut qu'aucune influence ne vienne dominer la pensée du votant et entraîner son opinion.

Quatre scrutins s'ouvrirent pour l'élection du pape actuel. Les cardinaux votants étaient au nombre de trente-six. Et c'est le cardinal Mastaï lui-même qui fut appelé à dépouiller le dernier scrutin.

Le premier bulletin qu'il prit dans l'urne portait son nom, ainsi du second, du troisième; le nom sortit vingt fois de suite; mais le scrutateur ne put aller plus loin, il succombait sous l'émotion. Il demanda à l'assemblée la grâce de ne pas continuer le dépouillement et pria qu'on choisit à cet effet un autre cardinal.

Mais obtempérer à cette prière, c'était infirmer l'élection. Elle se serait trouvée annulée.

— Reposez vous, attendez, dit-on de toutes parts.

Il s'assit, pâle, muet, immobile. Il but un verre d'eau que lui présenta un de ses collègues; son émotion était profonde, ses joues étaient inondées de larmes.

Enfin, il se leva, regagna le bureau, soutenu par deux cardinaux. Il acheva lentement le dépouillement du scrutin. Les votants étaient au nombre de trente-six, trente-cinq fois son nom se trouva sur le bulletin. Alors, tout le sacré collége se leva, et, sous les voûtes de la chapelle, monta l'acclamation des cardinaux. Mais le nouveau pape était tombé à genoux, et élevait son âme à Dieu. Le silence se fit, et l'on s'écarta; chacun rejoignit sa place.

Après quelques cérémonies d'usage, un des cardinaux, s'approchant de lui, lui demanda s'il acceptait la tiare. Mastaï répondit qu'il se conformait aux volontés de Dieu, et qu'il prenait le nom de Pie IX.

Le lendemain, le résultat de l'élection était annoncé du haut du Quirinal au peuple assemblé, et, le jour même, le pape entrait au Vatican.

Six jours après avait lieu, à l'église de Saint-Pierre, la cérémonie du couronnement.

Les habitudes de Pie IX sont d'une simplicité et d'une régularité patriarcales.

Tous les matins à sept heures, il est debout; une demi-heure après, il dit la messe seul dans son oratoire, et en entend une autre.

Après une légère collation, le pape passe dans son cabinet. Deux siéges, l'un pour lui, l'autre pour un visiteur, une table sur laquelle repose un crucifix, voilà tout l'ameublement. C'est dans ce milieu modeste et sévère que se discutent les intérêts sacrés de l'église; c'est là que s'exécutent les différents travaux du pontificat.

Vers trois heures, le pape se rend dans la salle à manger, et dîne seul, toujours seul; c'est ainsi que le veut l'étiquette papale, depuis Léon X. Le repas est modeste; toute la dépense est payée avec un écu romain. Une courte sieste, quelques visites, un instant de promenade, remplissent la journée jusqu'à six heures.

A ce moment-là, Pie IX rentre dans son cabinet, où il travaille jusqu'à dix heures.

Le visage de Pie IX exprime à un haut degré l'intelligence et la bonté.

Le front est large, le nez sans être grand est aquilin et d'un caractère noble. La bouche avance vers le menton, la séparation médiane de la lèvre inférieure est assez vivement accusée; la lèvre supérieure est agitée par une oscillation nerveuse qui donne encore plus de charme au sourire.

Cette tête vaste et puissante est éclairée par de grands yeux noirs; mais, chose singulière, toute la partie droite du corps est plus faible que l'autre; ainsi, l'œil droit est plus sensiblement voilé par la paupière; la vue droite est moins pleine; l'oreille droite est tailladée sans doute par suite d'un accident d'enfance.

Toute la personne du pape respire une grande distinction: ses manières sont douces et bienveillantes.

Tel est le portrait de ce pontife, qui a vu passer devant lui tant d'événements, et porté avec tant de résignation et de courage le poids de sa tiare.

LÉO DE BERNARD.

Nous recevons la lettre suivante qui contient un épisode de la bataille de Solferino, que nous croyons devoir insérer:

« Savone, 20 juillet 1859.

» Monsieur,

» Comme vous le dites fort bien dans votre numéro du 16 juillet, les événements sont marché si vite que la chronique a pu à peine les enregistrer; il reste donc et restera longtemps encore à glaner pour les chercheurs d'anecdotes qui pourront à leur aise choisir entre l'épisode terrible et les détails touchants. Si vous le permettez, monsieur, je vais vous raconter la part que l'un de nos braves corps a prise à la bataille, et vous verrez à la fois ce dont sont capables nos soldats et nos ennemis. Si je prends ce corps en particulier, c'est que j'ai l'honneur d'en faire partie, que j'ai vu ce que je raconte, et, qu'en outre, il est bien connu de la garnison de Paris qui, il y a trois mois encore, admirait son allure rapide et sa tenue martiale.

» Formant la tête de colonne de la division Vinoy du corps Niel, le 6e bataillon de chasseurs à pied se trouva, dès six heures du matin, aux prises avec l'ennemi. Après avoir servi quelque temps de soutien à l'artillerie du général Soleille, et à peu près détruit un régiment d'Autrichiens qui était venu se heurter contre nous, il opéra un mouvement de conversion pour cerner la ferme de Casa-Nova qui servait de pivot de ralliement aux colonnes ennemies. Malgré un feu des plus vifs de mousqueterie et de mitraille, la ferme fut enlevée, et pendant que l'infanterie prenait à droite, nous coupâmes à travers champs pour aller sur la gauche occuper la grande route de Castiglione à Guidizzolo. Tantôt avançant, tantôt obligés de céder au nombre, nous parvînmes à atteindre la route que bordent deux profonds fossés: en face de nous se dressaient quatre pièces de canon, la gueule béante, entourées de leurs canonniers: « En avant! » crièrent les officiers. « En avant! » répondirent les soldats; et rapides comme la foudre, ils tombèrent sur les pièces, massacrant tout ce qui osait résister. Hélas! ce beau fait d'armes allait être stérile! Deux bataillons autrichiens, qui servaient de gardes à ces quatre pièces, revenus de la stupéfaction que leur avait causée notre irrésistible élan, et rassurés par notre petit nombre, s'avancèrent en bon ordre et ouvrirent un feu terrible qui joncha bientôt de cadavres le terrain que nous avions conquis. La lutte était impossible plus longtemps, nous dûmes battre en retraite, laissant au pouvoir de l'ennemi tous nos braves camarades tués autour de leur prise.

» Revenus à la ferme, et reformés par notre chef de bataillon, il nous fallut pendant trois heures disputer pied à pied le terrain qui s'étendait en avant de nous, et dans des conditions tout à fait défavorables, car toutes les troupes qui se trouvaient sur ce point combattaient depuis le matin sans avoir mangé et sous un soleil de plomb, tandis que l'ennemi faisait à chaque retour offensif déboucher des troupes fraîches de Guidizzolo. Vers trois heures, le maréchal Niel, qui avait compris toute l'importance de cette position, autant par la position que par l'acharnement que mettait l'ennemi à la reprendre, envoya quelques bataillons de renfort et donna l'ordre d'occuper la Casa-Nova et d'y tenir à tout prix.

» Le jeune capitaine S***, avec sa compagnie et ce qu'il put rassembler d'hommes épars, se logea dans le bâtiment qu'il fit créneler par les sapeurs du génie, et organisa la défense d'une manière fort entendue, garnissant des meilleurs tireurs les étages du haut et le rez-de-chaussée du reste auquel s'étaient joints quelques soldats de ligne. De trois heures à cinq heures et demie, l'ennemi tenta quatre nouveaux retours offensifs qui furent en grande partie arrêtés par le feu violent et plein de justesse de nos tirailleurs, mais dont le dernier faillit réussir, grâce à l'intrépidité vraiment remarquable des officiers autrichiens et surtout du chef d'attaque. Un jeune colonel le prince Charles de Windisgrætz, avec une fougue toute française, qui nous remplit d'admiration, conduisit son régiment jusque sous nos créneaux devant lesquels il fit cabrer son cheval. Le péril était grand et les défenseurs de la ferme s'apprêtaient à faire payer cher la possession de leur refuge, lorsqu'une balle partie du premier étage renversa l'héroïque colonel pendant qu'une brillante charge de lanciers coupait en deux sa colonne. Surpris par cette double attaque, privés de leur chef, et décimés par notre feu à bout portant, les Autrichiens se débandent, laissant entre les mains du 76e de ligne leur drapeau, dont le porte-drapeau venait d'être tué par un jeune Alsacien de notre bataillon. Si je ne l'avais pas vu, je n'aurais jamais cru qu'une troupe pouvait s'avancer dans un aussi bon ordre sous un feu aussi violent, et je suis heureux de rendre à nos ennemis cette justice que, s'ils ont moins de fougue, ils ont autant de courage, de résolution et de discipline.

» Le corps du prince fut enseveli à l'angle de la ferme où il était tombé en combattant. J'ai appris depuis qu'il avait été exhumé et rendu à sa famille. Cet effort suprême, tenté par nos ennemis fut le dernier, et, désespérant de nous enlever la Casa Nova pour couper le corps Niel du corps Mac-Mahon, ils se retirèrent en bon ordre sur Guidizzolo, nous laissant maîtres de tout le terrain en avant, qui fut aussitôt occupé par une brigade de la division Trochu. Après l'assaut des Autrichiens, ce fut le tour des éléments qui venaient faire leur partie dans ce bruyant et sinistre concert: pendant près d'une heure, le tonnerre, la pluie, la grêle et un vent à déraciner des arbres, s'unirent pour faire sans doute comprendre aux combattants qu'il était l'heure de mettre un terme à cette sanglante et trop longue mêlée. En effet, à partir de ce moment, on n'entendit plus que quelques coups de canon tirés à longs intervalles sur les colonnes autrichiennes en pleine retraite. Nous passâmes toute la nuit et la matinée du lendemain à enlever les blessés, ramasser les armes et enterrer les morts, triste et lugubre besogne! Que de visages amis j'ai vus là, livides et l'œil fermé pour toujours!

» S*** »

Pour extrait : LÉO DE BERNARD.

Les meetings de voleurs en Angleterre.

(Suite et fin.)

L'apprenti de la ferme est une recrue plus dangereuse encore pour le crime et le vagabondage. Dans beaucoup de comtés (ceux du sud par exemple), quand un paysan est secouru par l'assistance publique (un grand nombre le sont), la loi permet de lui prendre ses enfants au-dessus de neuf ans et de les mettre en apprentissage dans les fermes.

La condition de l'enfant chez les fermiers est la plus misérable que l'on puisse imaginer. Le paysan anglais est brutal et cupide. L'enfant, mal nourri, mal abrité, souvent frappé, appartient tout entier à son maître. Ce dernier a le droit de lui défendre même de communiquer avec sa famille, qui, d'après la loi, doit être dans un rayon de quarante milles. Ce droit, il en use souvent; car il craint que l'enfant ne porte de justes plaintes contre le régime auquel le soumet l'avarice du patron. Les traitements qu'on inflige à l'apprenti tendent à en faire une véritable brute, toute au labeur ou à l'obéissance. Un jour cette brute rompt sa chaîne, se dérobe par le vagabondage, gagne la grande ville, et ne reparaît devant la loi que sur le banc des accusés et des criminels.

Enfin, le dernier et le plus sinistre bataillon de ces voleurs en bas âge, sont les orphelins. Les orphelins sont nombreux en Angleterre. La mortalité y dresse des tables effrayantes dans les classes pauvres. Le père meurt de travail ou d'ivrognerie; la mère de privations et de phthisie. Les hôpitaux regorgent et les statistiques dépassent d'un tiers celles de France. Et avec cela quelle fécondité! Il n'est pas rare de voir dix et jusqu'à quinze enfants sous le même toit. J'en ai compté jusqu'à vingt-deux. Climat, labeurs et misères épuisent rapidement ces artisans, qui luttent avec désespoir pour qu'aucun de ces berceaux ne manque du petit bol de lait le soir et de la petite couverture de laine la nuit. Épuisé un matin, le père ne se relève plus. La mère l'a souvent précédé, morte en couches. Autant d'enfants, autant d'orphelins à la charge de la paroisse.

Faut-il raconter aussi l'histoire des femmes trompées, pâles visages de jeunes filles qui fuient le toit paternel pour cacher leur honte, et que Londres voit chaque jour entrer de la campagne dans ses murs sans abri; lamentable et uniforme roman d'une enfant séduite, que l'inspecteur de police ramasse un soir sur le pavé de la rue, prête à accoucher dans les tortures du froid et de la faim, et fait porter au dépôt de la paroisse. Et le lendemain, il y a une mère de moins et un abandonné de plus dans le monde.

Faut-il enfin, comme dernier trait à l'histoire de l'orphelinat, traîner le lecteur dans une des rues de Londres, à l'heure où la nuit tombe, et lui montrer du doigt cette immense ronde, troupeau que la police ne peut ni compter, ni marquer, tant il est nombreux, tant tous les âges y sont confondus, troupeau qui marche mal vêtu, la tête basse, triste à mourir, à l'encontre des filles perdues des autres nations qui s'habillent de soie, de soupers et d'effronterie. Car ces malheureuses portent en lettres de feu le mot : *Faim*, écrit sur leur front, et il n'y en a pas une qui, avant de tomber jusque là, n'ait jeté quelque innocent à la charité publique.

Voilà comment quatre-vingts des enfants du meeting n'avaient ni père ni mère et venaient des dépôts de mendicité.

Parlez leur ensuite de ces asiles où ils ont été élevés; c'est avec des rires, des ironies et des insultes qu'ils répondent. L'un contrefait la mine importante et ridicule des *officiers paroissiaux* qui les dirigent. L'autre se frotte le dos en se rappelant les coups de canne qui lui ont été plus généreusement distribués que le gruau. Puis, surtout à propos de ce gruau, de cette suprême question de la vie animale, de ce dilemme du misérable : *manger!* quolibets et plaintes redoublent et ont quelque chose du cri de la faim au fond des entrailles humaines. Les récits homériques de la bouillie claire, les ocas au thé plus clair que l'eau, distribués si parcimonieusement, composent le fond du répertoire. Mais n'oublions pas non plus les sevreuses chez lesquelles les enfants sont envoyés ou *affermés*, comme on dit, moyennant soixante-douze à soixante-seize centimes par tête.

La rage avec laquelle la sevreuse tond ses brebis, sa sordide économie, qui parvient à bénéficier sur une aussi mince allocation, les mille détails de ces phalanstères de la famine, toutes ces horreurs prennent en passant par l'esprit des enfants un caractère d'une raillerie sanglante.

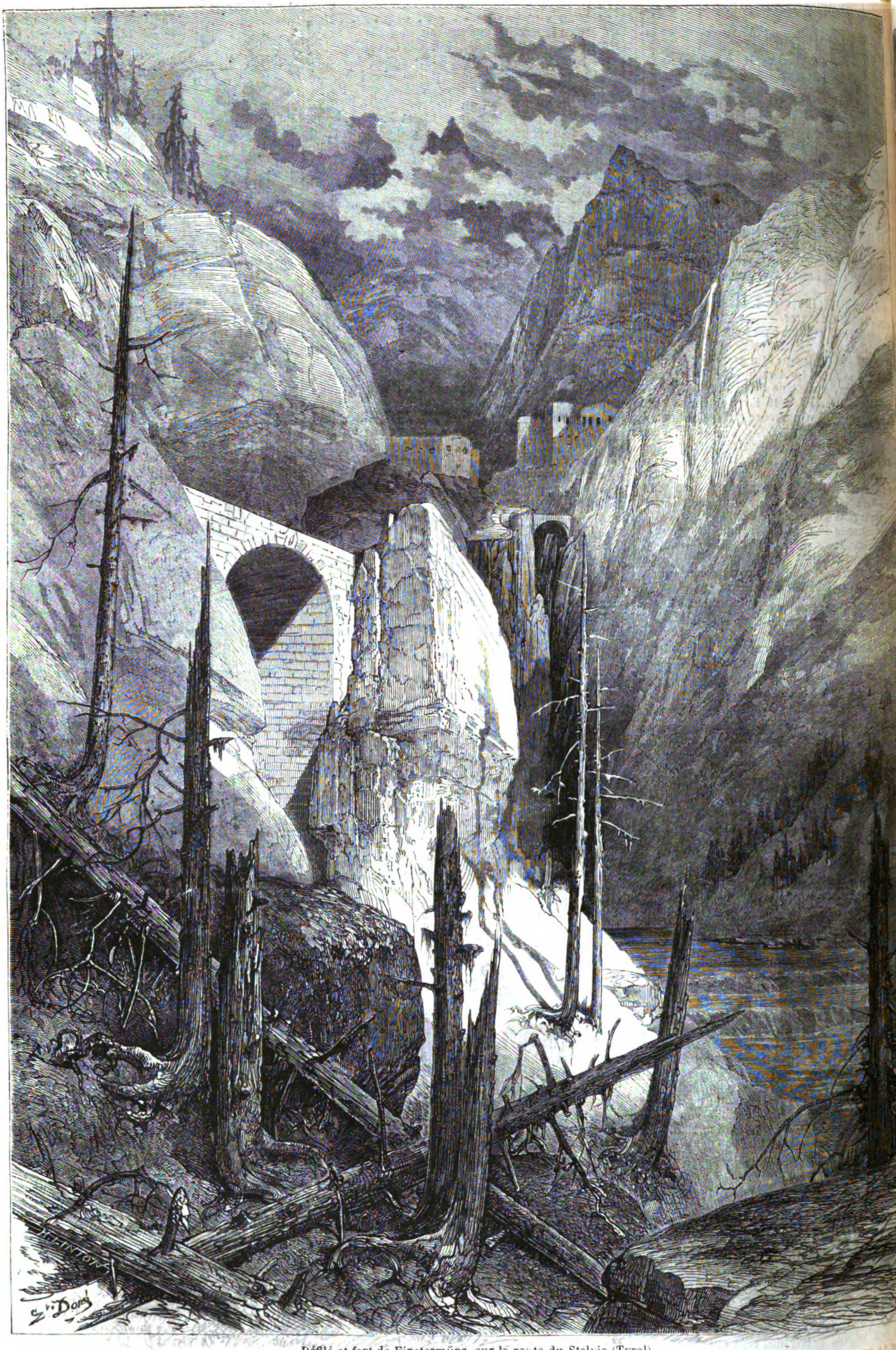
Là pourtant finit le drame des plus petits; mais celui des plus grands a encore un épilogue.

Un jour, quand ils étaient arrivés vers leurs sept ou huit ans, on avait apposé une affiche à la porte du dépôt, annonçant qu'il serait donné tant de livres sterling au marchand qui voudrait prendre en apprentissage tel orphelin en âge de travailler.

Le marchand était venu; il avait débattu le prix de la denrée avec MM. les administrateurs paroissiaux. On était allé chez les magistrats, qui avaient sanctionné l'acte d'apprentissage, sans qu'aucune enquête pût les éclairer sur des faits encore à venir. Alors pour les orphelins, avaient commencé toutes les douleurs de l'exploitation par des patrons sans responsabilité. De temps à autre, les tribunaux français sont, eux aussi, éclairés par des procès qui révèlent les abus commis ainsi sur des enfants. Bien des coupables échappent à la loi pourtant, à la loi, si vigilante chez nous, si inquiète et si puissante. Il faudrait la voix d'un Wilberforce pour mettre au jour les tortures et les douleurs qui ont fait retentir de trois salves d'applaudissements le meeting, quand, à la fin de ces récits, ils s'écrièrent : « Voilà pourquoi et comment nous nous » sommes enfuis et nous nous sommes faits voleurs. »

Voleurs! Cette assemblée au-dessous de vingt ans était composée en majorité de voleurs! Trois salves d'applaudissements!

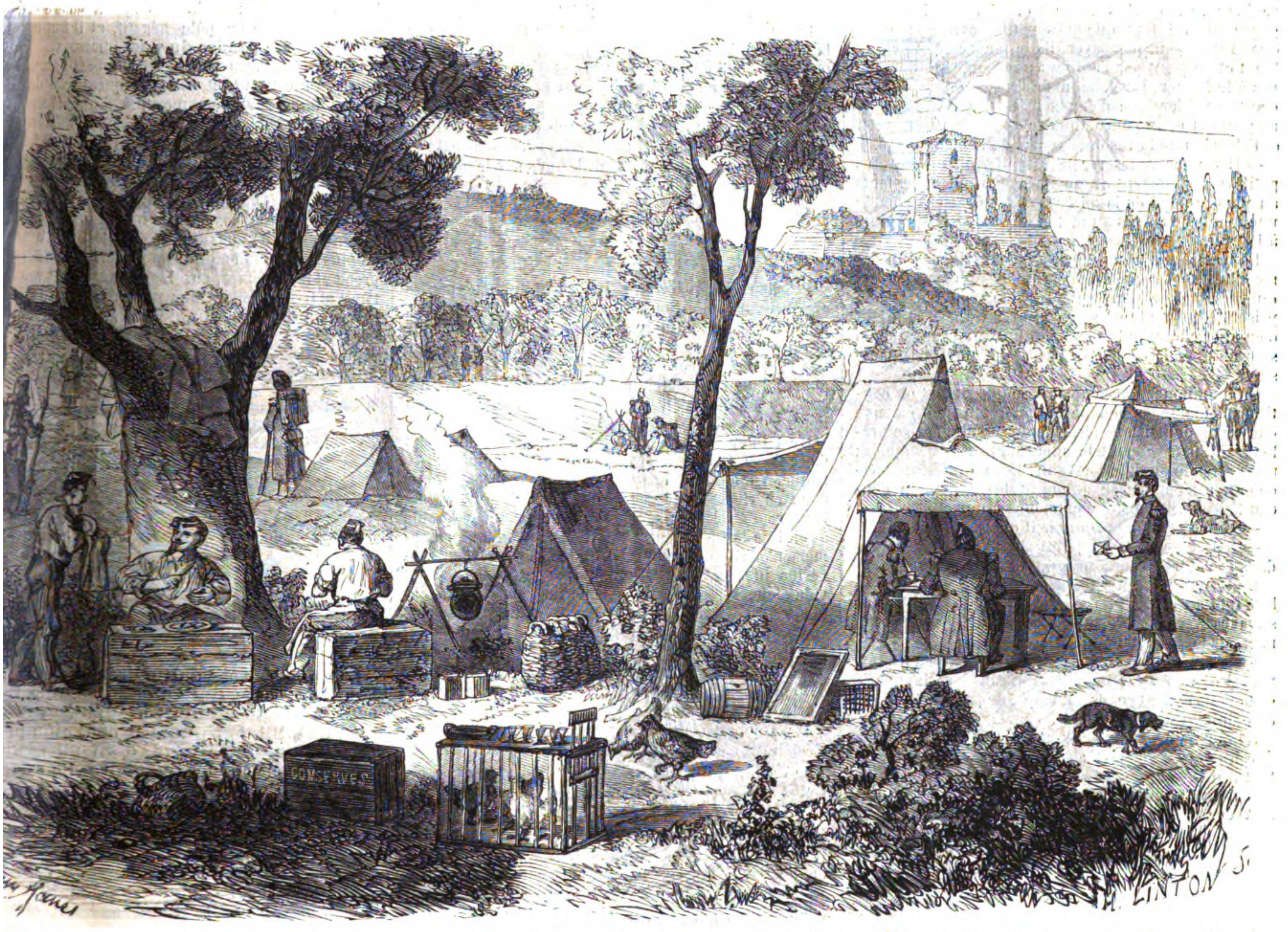
Ce n'est pas assez pourtant d'être voleur; il faut être émérite et compter ses chevrons. Malgré l'âge, il y avait des vétérans dans le meeting : cinq d'entre eux avaient déjà subi dix-huit condamnations; six en avaient subi vingt-quatre; un avait été arrêté vingt-



Défilé et fort de Finstermünz, sur la route du Stelvio (Tyrol).

Popotier. Casseur de biscuit. Mouleur de café.

SOUVENIRS DE LA GUERRE D'ITALIE. — Popote du 1er régiment des grenadiers de la garde impériale dans les rues de Cavriana, d'après un croquis de M. Moullin.



IRS DE LA GUERRE D'ITALIE. — Cuisine de campagne du colonel du 1er régiment des grenadiers de la garde, à Montechiaro, d'après un croquis de M. Moullin.

cinq fois; un, vingt-six; un, enfin, vingt-neuf fois.

A ce chiffre, des bravos et des applaudissements frénétiques éclatèrent de toutes parts. L'assemblée se leva comme devant un personnage important. Plusieurs sortirent de leur place et vinrent serrer la main à cet illustre condamné.

Une minute après pourtant, comme on leur demandait s'ils renonceraient à leur genre de vie, ils répondirent en masse que ce serait avec bien de la joie, mais que c'était impossible :

—Nous n'aurions plus qu'à mourir de faim, dit un de leurs orateurs. Ne croyez pas qu'aucun de nous ait commencé par voler; ceux qui ont un certain âge ont tous travaillé d'abord; mais nos métiers ne suffisaient pas pour nous faire vivre : les plus heureux gagnaient 4 shellings par semaine (5 francs), et je vous réponds qu'on ne peut pas sucrer son thé avec cela. Ajoutez qu'on a souvent six mois de chômage par an. Il faut manger : on vole.

— Ce qui vous perd, dit un autre, ce sont les *lodging-houses*, où, après avoir gagné une maigre journée, on est bien forcé d'aller chercher asile. On y entend lire tout haut les vies de Jack Sheppard, de Dick Turpin, de Claude Duval, le calendrier de Newgate et autres biographies des illustres voleurs. Ce sont les lectures du soir qui remplacent celle de la Bible que l'on fait ordinairement dans les familles. Puis les camarades vous emmènent chez Mme Tuyaud, la petite nièce de Curtius, établie dans Baker-Street. Là on voit, en figures de cire, les portraits des brigands célèbres, dans une chambre dite des horreurs. Cette espèce d'immortalité du crime excite l'imagination. Enfin, on va voir les exécutions, et l'on s'habitue à cela comme à un champ de bataille. Il y en a qui volent jusque sous le gibet.

A ce moment, une scène inattendue vint interrompre le meeting. Malgré la perfection de son deguisement, leur flair exercé avait dépisté un agent de police caché parmi eux. Ils exigèrent son expulsion, le meeting n'étant pas public, et la qualité requise de vagabond n'appartenant au policeman. Ce dernier se retira sans insister et en faisant des excuses.

On le reconduisit poliment jusqu'à la porte.

La discussion reprit.

— Ce qui achève de nous perdre, ajouta un autre, ce sont les maîtres des *lodging-houses*. Ils sont presque tous recéleurs. Quand ils voient un ouvrier que la misère gagne, ils lui font quelques petites avances; puis, quand il ne peut pas payer, ils le menacent, le troublent et finissent par l'affilier à une bande qui ne tarde pas à le former. Les loueurs de l'East-End ne font pas d'autres métiers que d'engager les produits des vols, moyennant deux pence (quatre sous) de commission et l'abandon de la reconnaissance de l'objet engagé.

— Il y a encore les recéleurs juifs, dit un des plus petits, qui cherchent et ramassent partout les enfants au plus profond de la misère, et les dressent comme une meute de chiens au métier de *pick-pockets* (voleurs à la tire).

Le meeting se termina par une expérience : un des membres de l'enquête appela un des plus grands coquins de la bande, un enfant traîné vingt-six fois en prison. Il lui remit un souverain (25 francs), et lui dit d'en aller chercher la monnaie, lui annonçant que, si sa probité ne la rapportait pas, il ne serait pas poursuivi.

Un long hourra accompagna son départ, et on continua à dialoguer comme si son retour eût été une chose non douteuse. Mais, comme son absence se prolongeait, petit à petit le silence gagna l'assemblée; une profonde anxiété l'envahit. Les minutes se succédaient, sans que rien annonçât le retour. On chuchotta d'abord, puis on commença à murmurer.

— Il nous déshonore, disaient quelques voix.

— S'il ne revient pas, je lui planterai mon couteau dans le ventre! s'écria un grand garçon.

Un second hurrah, plus grand que le premier, s'éleva tout à coup. La porte venait de s'ouvrir : l'enfant s'avança vers le bureau et remit intégralement la monnaie de la somme qui lui avait été confiée.

La séance fut close. Ils vinrent tous signer le procès-verbal et se retirèrent calmes et sans être inquiétés, comme ils étaient venus, ainsi que des citoyens qui ont accompli un devoir.

Ne nous y trompons pas pourtant, c'était bien un devoir dont ils s'étaient acquittés. De cette confrontation profonde de l'enfance avec le crime, il était sorti encore une fois de grands enseignements pour l'espèce humaine. Cette créature de six ans à peine, qui venait avouer que le vagabondage était sa seule vie, le vol son unique ressource, a révélé par sa seule présence l'origine de tant de chutes. C'était un orphelin. Cet enfant semble comme une vivante réponse à ces insensés de nouvelle date qui nient le grand principe de la société : *la famille*. Ces abandonnés de la naissance ont suivi les guides toujours à l'affût au milieu des hommes et ces guides ont été les voleurs, les recéleurs, toute la gent en guerre avec la société. Et pourtant, malgré cette éducation de bagne, malgré l'habitude de la paresse et du vice, quand on leur présenta la perspective d'une vie honnête, ces enfants battirent des mains, versèrent des larmes et s'attendrirent à l'espoir du retour vers cette vertu, qu'ils n'avaient jamais connue, mais qu un instinct leur faisait rêver, roman de leur plus profond intérieur et non souvenir de leur enfance. Ils pleurèrent; l'âme humaine était réhabilitée par ces larmes.

L'Angleterre a entendu ces cris de détresse. Prenons encore une fois notre lecteur par la main et menons-le un soir d'hiver dans une grande salle où se pressent des centaines d'enfants. Ce sont les *Ragged schools*, les écoles en haillons. Nos voisins ont mis leur foi en l'enseignement religieux et en l'instruction primaire, et ils ont raison. Les hommes qui instruisent ces petits misérables, sont des volontaires de l'instruction publique, hommes de toutes conditions: lords, magistrats, ministres médecins, avocats; ce sont des femmes de naissance, des jeunes filles sorties des hôtels de Grovenor-Square ou de Saint James Terrace : comme les compagnes de miss Nihtingale en Crimée soignaient les blessés et les mourants, elles aussi, sœurs de charité laïques, elles portent secours aux âmes égarées et aux esprits obscurcis : Elles enseignent l'Évangile à ces cœurs rebelles et assouplissent ces petites mains raides, habituées à la violence et au larcin, à courir sur le cahier d'écriture ou à se joindre pour la prière.

Certes, c'est un beau et émouvant spectacle que celui d'un peuple prenant en main sa propre guérison et se faisant son médecin lui-même. Car, dans les maladies des nations, ce sont les générations qui viennent qu'on peut sauver. Certes, il y a dans de telles fondations un effort de vitalité et une confiance en soi qui est le type propre des Anglo-Saxons.

Ils croient à l'Angleterre comme les Romains croyaient à la ville éternelle; rude leçon donnée au scepticisme spirituel et paradoxal de la France. Mais, malgré et avant tout, ils sont marchands. Vainement ils tournent les yeux vers ce Capitole idéal, c'est l'Isis de Carthage et non le tonnant Jupiter de Rome qui y est assis; Carthage avec ses flottes, ses comptoirs et ses *mercenaires aussi*. La charité humaine est dans leurs cœurs, la patrie dans toutes leurs pensées, mais le commerce, mais l'industrie, voilà le couple roi.

Et c'est au nom du commerce et de l'industrie; par la grâce de l'acte de navigation souverains du royaume uni; par celle de la colonisation et de la guerre, médiateurs du Canada, dictateurs des Indes, exploiteurs de l'Australie; c'est au nom de ces hauts et puissants seigneurs, cousins de la mer et rois des îles, qu'il y a tant de bras sans salaire, tant de bouches sans pain et tant d'enfants qui marchent pieds nuds sur le pavé des villes anglaises.

AYLIC LANGLÉ.

Éclairage électrique.

Plusieurs de nos lecteurs, justement intrigués par les annonces d'applications de la lumière électrique dont le nombre s'accroît de jour en jour, nous ont demandé des détails sur ce mode d'éclairage. Le sujet mérite quelques développements, et resté jusqu'à ces dernières années dans le domaine de la science pure, il est nécessaire pour le faire comprendre de remonter un peu haut

C'est Davy, en Angleterre, qui, au commencement de ce siècle, fit la première expérience de lumière électrique. Voulant opérer la décharge d'une forte pile par deux charbons placés aux pôles, il obtint un jet de lumière d'un éclat inconnu jusqu'alors et comparable à celui de la lumière solaire. Il constata que le phénomène n'était point dû à la combustion des carbones, et vérifia que si on les renfermait dans un globe de cristal vide d'air, les choses se passaient comme précédemment.

Ainsi, le courant fourni par une pile électrique étant fermé par deux *électrodes* de carbone, très-voisins l'un de l'autre, donne lieu à un *arc lumineux* intense entre ces deux électrodes. Voilà tout le principe des appareils d'éclairage électrique.

Il y a donc trois choses à considérer dans un système d'éclairage électrique :

1° La *pile* qui fournit le courant d'électricité;
2° Les *électrodes* de carbone qui donnent la lumière;
3° La *lampe* proprement dite qui règle cette lumière.

Nous ne parlerons pas des piles elles-mêmes, leur principe est généralement connu, et la variété de leurs applications, la fréquence de leur emploi ne rattache pas plus leur histoire à l'éclairage qu'à la chimie, à la galvanoplastie, à la télégraphie, à la médecine, etc., etc.

Nous admettrons d'abord qu'on dispose d une pile quelconque suffisamment puissante, et nous dirons quelques mots ensuite de l'importance de cette partie de la question.

Pour les carbones, nous dirons au fur et à mesure l'influence qu'ils peuvent avoir sur le résultat. Mais nous avons surtout à décrire les lampes.

Les piles en général ne donnent pas de courants constants, et celles qui fournissent les courants les plus réguliers ne les donnent pas suffisamment forts. L'expérience de Davy se faisait avec des piles dont l'action était de très courte durée, et avec des électrodes de charbon de bois calciné et éteint sur le mercure. Les vapeurs obscurcissaient promptement le globe qui le contenait, ou s'ils étaient à l'air libre, ils étaient promptement brûlés. On ne pouvait songer alors à l'emploi industriel d'un tel procédé.

Ce n'est que depuis 1843 que la pile de Bunsen a permis des essais d'applications sérieuses. C'est à peu près à la même époque, en 1844, que M. L. Foucault, le savant physicien, employa pour électrodes des baguettes découpées dans le charbon des cornues à gaz qui par leurs dimensions, leur dureté et leur conductibilité rendaient possible et suffisamment durable le fonctionnement à l'air libre.

Si les piles donnaient des courants parfaitement réguliers, si en même temps les électrodes de carbone ne se consumaient pas à l'air libre, une lampe électrique se résumerait en deux tiges de carbone attachées chacune à l'un des fils venant des pôles et ayant leurs extrémités voisines à un intervalle déterminé invariable.

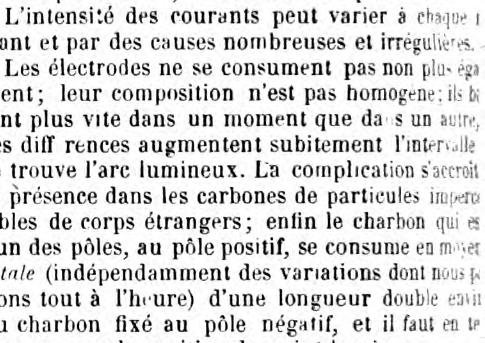
Si même le ralentissement du courant et le raccourcissement des carbones étaient régulièrement progressifs, il suffirait pour compenser ces effets de mécanismes réglés à l'avance et agissant constamment comme dans les lampes à huile; mais il n'en est point ainsi.

L'intensité des courants peut varier à chaque instant et par des causes nombreuses et irrégulières.

Les électrodes ne se consument pas non plus également; leur composition n'est pas homogène; ils brûlent plus vite dans un moment que dans un autre, ces différences augmentent subitement l'intervalle où se trouve l'arc lumineux. La complication s'accroît de la présence dans les carbones de particules incombustibles de corps étrangers; enfin le charbon qui est à l'un des pôles, au pôle positif, se consume en moyenne totale (indépendamment des variations dont nous parlions tout à l'heure) d'une longueur double environ du charbon fixé au pôle négatif, et il faut en tenir compte pour la position du point lumineux.

Or, quand l'espace entre les charbons s'accroît, l'intensité du courant, et par conséquent celle de la lumière, diminue inversement, si l'intervalle entre les carbone diminue, l'intensité du courant s'accroîtra et par conséquent celle de la lumière aussi. Il faut donc non-seulement compenser par un rapprochement constant l'usure progressive des carbones; mais encore il faut *à chaque instant* faire varier convenablement l'intervalle en raison des causes nombreuses de variations instantanées que nous avons décrites plus haut. Il faut de plus que ce fonctionnement soit très-délicat, très-précis et très-prompt, car les changements sont instantanés et très-considérables pour des causes très-faibles.

Le moyen le plus simple qui se présente, c'est d'effectuer le rapprochement à la main à l'aide de vis de rappel.



B

L'expérience prouve que ce moyen est complètement insuffisant comme délicatesse, comme rapidité. En outre, il est extrêmement assujettissant.

En 1844, MM. L. Foucault et Donné présentèrent un appareil pour l'éclairage d'un microscope destiné à remplacer le microscope solaire. Ce système fut remarqué. En voici la description :

Un modérateur permet de corriger directement de temps en temps les différences considérables dues à la décroissance de la pile.

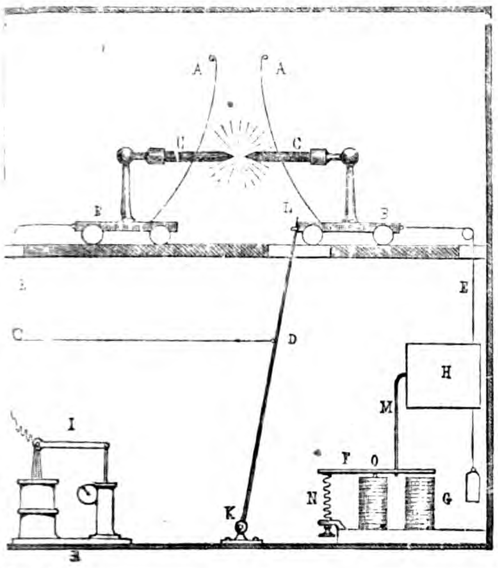
Pour le mouvement des carbones, il s'obtient de la manière suivante :

Chacun d'eux est placé sur un chariot que des ressorts tendent sans cesse à rapprocher. Deux c[illegible] attachés à chacun d'eux, au contraire, les re[illegible]

écartés. Ces cordons sont reliés entre eux par l'intermédiaire d'un levier, de telle sorte que le mouvement de celui qui retient l'électrode négative ne soit qu'une fraction convenable de l'autre. L'un de ces cordons qui communique le mouvement à l'autre, est en rapport direct avec un mouvement d'horlogerie qui le déroulerait si un arrêt ne venait butter contre les dents d'une des roues, et ne laissait ainsi tout le système immobile.

Cet arrêt est relié à l'*armature* d'un électro-aimant, traversé par le courant lui-même, et qui lui emprunte par conséquent sa force attractive. Dans l'état normal, l'armature est attirée et l'arrêt fixé; mais si par l'usure des charbons le courant diminue, l'armature n'est plus assez fortement attirée pour faire équilibre au ressort antagoniste qui la tire en sens inverse et qui lâche alors l'arrêt ou détente. Le mouvement d'horlogerie défile le cordon et les deux électrodes se rapprochent de manière à diminuer l'intervalle, et de plus de manière à laisser le point lumineux dans la même position.

Le rapprochement des carbones rend au courant l'intensité nécessaire pour restituer à la lumière ce qu'elle a perdu, et de plus pour rendre à l'électro-aimant la force nécessaire à rappeler l'armature et à fixer de nouveau l'arrêt.



Ressorts.
Chariots.
Électrodes.
Levier mobile autour du point fixe K, relié en L au chariot B, et au cordon E'.
Cordons.
Armature de l'électro-aimant appuyant sur un couteau en O.
Bobines de l'électro-aimant.
Mouvement d'horlogerie.
Modérateur.
Arrêt ou détente.
Ressort antagoniste.

Dans cet appareil le fonctionnement est intermittent. Il, néanmoins, il reçut quelques applications, entre autres pour des effets de scène à l'Opéra.

A peu près vers la même époque parut l'appareil de Staite en Angleterre.

Comme tous les appareils se réduisent aux mêmes principes, nous donnerons à ceux qui vont suivre les de développements.

Dans celui de Staite les charbons sont verticaux. C'est la méthode que depuis on a presque constamment suivie comme étant la plus commode et la moins volumineuse.

L'un des charbons seul se meut, le charbon inférieur. Il est porté sur une crémaillère qu'un pignon fait mouvoir. Pour que le rapprochement ait lieu en temps opportun, le pignon est lié à une roue dentée, à la jante de laquelle s'appuie une ancre. Le mouvement alternatif de cette ancre fait avancer à chaque oscillation la roue, et par conséquent le pignon et la crémaillère.

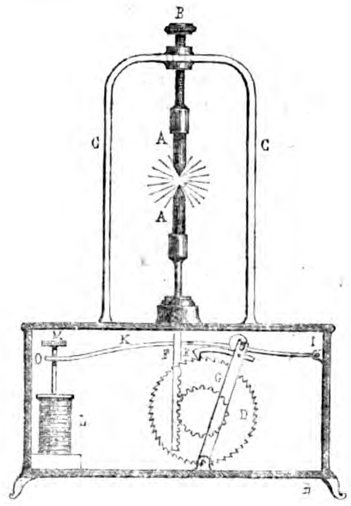
Un mouvement d'horlogerie fait constamment osciller un levier qui porte l'ancre qu'un électro-aimant met en prise en temps opportun.

L'inconvénient de cet appareil, c'est sa trop grande lenteur et son peu de sensibilité.

M. Deleuil a construit un appareil du même genre, mais beaucoup plus simple et certainement plus sensible.

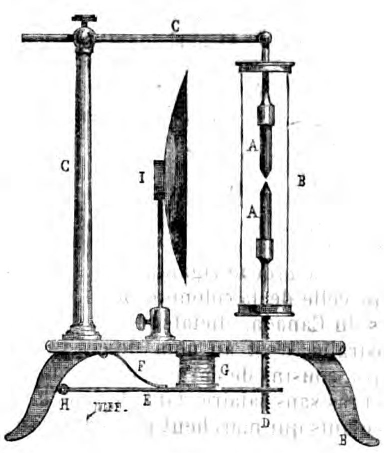
Au lieu d'employer un mouvement d'horlogerie, une roue dentée, etc., M. Deleuil a taillé la crémaillère qui porte l'une des électrodes à dents très fines, et l'armature de l'électro-aimant elle même qui fait le doigt ou l'ancre. Les oscillations de l'armature sont à déterminer le rapprochement.

M. Archereau construisit à son tour une lampe, l'une des plus simples. Le rapprochement d'une électrode se fait par l'action d'un électro-aimant agissant directement sur un barreau de fer doux.



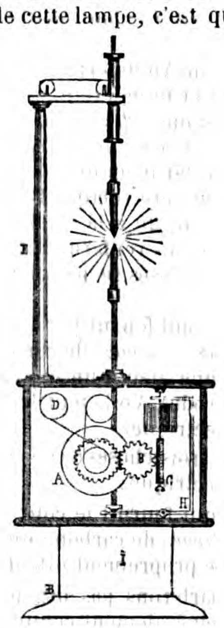
A. Électrodes.
B. Vis de rappel.
C. Supports.
D. Roue dentée, liée au pignon qu'elle cache.
E. Ancre.
F. Crémaillère.
G. Levier oscillant par la manivelle H, mue par l'horlogerie.
K. Levier mobile autour du point I, terminé en O par une fourchette.
L. Bobine d'électro-aimant.
M. Armature de l'électro aimant qui appuie sur la fourchette.

L'électrode inférieure est portée sur un barreau de fer doux, attiré de haut en bas par une bobine d'électro-aimant traversé par le courant. Un contre poids et un cordon passant sur une poulie tendent sans cesse à rapprocher les électrodes, mais l'accroissement d'intensité qui résulte de ce rapprochement augmentant



AA. Électrodes.
B. Tube de cristal.
CC. Support.
D. Crémaillère.
E. Armature de l'électro aimant, mobile autour du point fixe H.
F. Lame de ressort.
G. Bobines de l'électro aimant.
I. Réflecteur.

l'action de la bobine, le barreau de fer est attiré de manière à augmenter l'écart et à rétablir l'équilibre. L'inconvénient de cette lampe, c'est que le barreau de



A. Roue double qui transmet par deux cordons le mouvement aux électrodes, l'un des cordons passe dans le tube E, la roue est double pour donner les deux vitesses différentes
B. Rouage donnant le mouvement au volant C.
D. Poulie pour la transmission par le tube E.
H. Levier à détente qui lâche le volant sous l'influence de l'électro-aimant I dans le pied.

fer en s'élevant sort de la bobine qui ne conserve plus sur lui la même action.

M. Duboscq, bien connu par ses remarquables instruments d'optique, a construit à son tour une lampe électrique. Faite dans le but de répondre aux applications dont s'occupe spécialement l'inventeur, elle devait satisfaire à de nombreuses exigences et elle a été, à l'époque où elle a paru, le meilleur et le plus complet des appareils de ce genre.

Elle donne, indépendamment du rapprochement instantané des charbons, l'immobilité du point lumineux comme celle de M. Foucault.

J. PETITPIERRE-PELLION,
Secrétaire général de la *Presse scientifique.*

(La fin au prochain numéro.)

COURRIER DU PALAIS.

Nous pensions cette semaine tenir notre grande affaire, celle dont le procès de Beaumont-Vassy a été le prologue. Rien qu'à lire l'acte d'accusation, on pou vait prévoir des débats piquants. La nature des faits, la région dans laquelle ils s'étaient passés, la situation sociale du principal accusé et son audace incroyable, tout commandait l'attention, sollicitait la curiosité. Figurez-vous un homme de bonne naissance, un peu baron, chevalier de la Légion d'honneur à vingt-neuf ans, qui, après avoir croqué, on ne sait trop comment, un petit million, songe à refaire sa fortune en se lançant dans une vaste entreprise industrielle, et qui, manquant des fonds nécessaires, imagine, pour s'en procurer, le moyen que voici :

Il va trouver une dame du plus grand monde, femme d'un conseiller d'État qui plaide contre son mari en séparation de corps, une de ces natures ardentes, altérées de luxe, assiégées par mille désirs, accessibles à mille tentations, un de ces grands types de séduction et d'élégance qui rappelle les Léontine de Sérizy et les Diane de Maufrigneuse. Sébille, — c'est le nom du tentateur, — lui confie qu'un personnage auguste la voit avec peine dans la gêne où elle se trouve, et qu'il veut lui faire une libéralité de 300,000 francs sous la forme de trois cents actions souscrites à la Compagnie dont lui, Sébille, est le directeur. Mais les convenances ne permettent pas que le véritable personnage paraisse en nom dans l'affaire : il faut un souscripteur apparent. A qui donner ce rôle? M^me^ de Rougé, indique M^e^ Bochet son avoué. On montre à ce dernier une lettre du général Fleury qui confirme le récit de Sébille, et il consent à se charger de la souscription. Il fait mieux, il garantit personnellement un crédit de cent mille francs que Sébille est parvenu à se faire ouvrir chez un banquier.

Vous devinez que la lettre du général Fleury avait été fabriquée pour les besoins du récit.

A ce premier faux en succèdent d'autres. Bientôt il en circule une douzaine lancés par Sébille : ce sont des avals de garantie au dessous desquels figurent les fausses signatures de MM. de Beaumont-Vassy, de Brigode, de Rougé, Bochet et de Cunchy. Mais ce n'est pas tout; et vous ne connaissez pas le joli de l'affaire.

Comme, malgré ces petites négociations, la situation de Sébille ne s'améliorait pas et que ses créanciers devenaient menaçants, il se dit qu'il fallait frapper un grand coup et mettre en jeu de nouveau les grands pouvoirs de l'État.

Le 22 février dernier, à huit heures du soir, un homme à moustaches militaires, revêtu d'un uniforme de général et portant sur la poitrine une croix d'officier de la Légion d'honneur, se présente chez les avoués Corpel et Bochet. Il leur donne à lire une lettre signée du maréchal Vaillant. Cette lettre, adressée au général de Salles, l'invitait à aller trouver les avoués et à leur annoncer l'intention où était le gouvernement de verser prochainement 300,000 francs dans la société. Le lendemain, Corpel reçut la visite de Sébille, et tout naturellement lui parla de celle qu'il avait reçue la veille du général. Sébille parut à la fois ému et surpris : « Quoi ! s'écria-t-il, l'empereur aurait fait cela pour moi ! » Cependant, comme la lettre n'était pas restée entre les mains des avoués, et que les capitalistes n'ont pas l'habitude de prêter leur argent sans des garanties réelles, Sébille promit d'aller au ministère de la guerre et d'en rapporter un engagement écrit. Il tint parole : il reparut bientôt avec un écrit, par lequel le maréchal Vaillant, s'obligeant lui-même pour 150,000 francs à titre personnel certifiait, en sa qualité de ministre, l'engagement que prenait le gouvernement de souscrire pour 300,000 francs d'actions. A cet écrit était jointe une lettre du général de Bressoles, directeur du service de l'artillerie, ainsi conçue : « Voilà, mon brave Sébille, la garantie qui vous est accordée par faveur spéciale : vous la ferez mettre sous cachet et vous ferez en sorte qu'on n'en tourmentât pas le ministre. »

L'obligation du maréchal Vaillant et la lettre du général de Bressolles étaient fausses, aussi bien que la lettre exhibée par l'individu qui, sous le nom du général de Salles, s'était présenté en uniforme chez les deux avoués.

Quant à ce dernier, c'était tout simplement un pauvre diable, ancien vétérinaire en Belgique, nommé Démaret, dont Sébille avait fait un contre-maître dans son usine. Il n'avait de militaire, outre la forme de sa moustache, qu'une déférence aveugle aux désirs de son supérieur. Sur un ordre de Sébille, il avait mis des souliers vernis, et s'était rendu avec lui en voiture dans un magasin de confection. Là, Sébille avait acheté un uniforme; puis il l'avait fait, dans la voiture même, endosser à Démaret. Son général ainsi fabriqué, il l'avait stylé pendant la route et lancé chez les deux avoués. On sait que Démaret avait joué son rôle à rendre jaloux Ferville du Gymnase, et Gautier du Cirque. Par malheur son talent d'artiste n'a pu lui faire trouver grâce devant la justice, et il a été renvoyé devant la cour d'assises en même temps que Sébille.

Sa Sainteté le pape Pie IX.

Tout était prêt: M. l'avocat général Salle était sur son siége. Mes Lachaud et Cléry occupaient le banc de la défense. Mes Trouillebert et Floquet avaient pris place à côté de Me Bochet et du banquier Pignière, qui se disposaient à se porter parties civiles. Les noms des témoins, parmi lesquels se faisaient remarquer à des titres divers ceux de M. de Brigode, ancien pair de France, de M. le vicomte de Beaumont-Vassy et de la belle Mme de Rougé, promettaient des débats d'un vif intérêt, quand un double incident est venu changer la face des choses. Mme de Rougé, souffrante, — d'une grave affection furonculeuse, pour me servir des termes même du certificat médical,— s'est trouvée dans l'impossibilité de comparaître. D'autre part, M. de Sébille, qui dans l'instruction s'était reconnu coupable de tous les faux, a rétracté ses aveux. Il soutient aujourd'hui que c'est de Mme de Rougé, et non pas de lui, qu'est venue l'histoire de la souscription impériale; quant aux faux, il affirme avec énergie qu'il n'y a pas participé, mais donne à entendre qu'il en connaît les auteurs, et refuse de révéle[r] leurs noms: il déclare tout[e]fois qu'il en est quelque[s]-uns, et notamment un[e] fausse lettre du minist[re] trouvée chez lui, qui lui au[-]raient été remis directe[-]ment par M. de Beaumon[t-]Vassy.

Ce changement de ma[-]nœuvre de la part du prin[-]cipal accusé a paru à la Cou[r] assez grave pour motive[r] un supplément d'instruc[-]tion, et le renvoi à un[e] autre session a été prononc[é]. — On peut garantir que l[es] nouveaux débats seront cu[-]rieux.

Quelle mine de procès qu[e] la propriété littéraire et ar[-]tistique! Il ne se passe plu[s] maintenant une semaine qu[e] vous ne trouviez en pr[é-]sence deux artistes ou de[ux] hommes de lettres. J'ai so[u-]vent signalé la susceptibi[-]lité excessive que ces me[s-]sieurs apportent dans to[ut] ce qui touche à leur pro[-]priété; mais je n'entend[s] pas pour cela qu'ils doive[nt] se laisser tondre et pill[er] sans mot dire: c'est là un[e] question de tact et de me[-]sure.

Que M. Gustave Naqu[et] emprunte au *Figaro* la pop[u-]larité de son titre et fon[de] sans façon un journal q[ui] s'appellera *le Figaro Re*[...] ou *le Rasoir de Figaro*, [je] dis que c'est là une vérit[a-]ble usurpation, et si M. N[a-]quet me répond qu'il n'a p[as] voulu faire concurrence a[u] *Figaro*, qu'il serait bien f[â-]ché d'être confondu avec l[ui] qu'il a déclaré la *vendetta* [à] M. de Villemessant, et q[ue] c'est pour le combattre qu['il] lui a pris un peu de s[on] drapeau, je répliquerai q[ue] ce n'est pas là un procédé très-convenable, et j'a[p]prouverai la décision du tribunal qui a condam[né] M. Naquet à supprimer son double titre et à pay[er] cent francs de dommages-intérêts et les frais d'inse[r]tion du jugement.

Qu'un sieur Mongruel, qui a passé du somnamb[u]lisme à la littérature, aille voler dans le journal

Vue de l'embarcadère du chemin de fer de Toulon à Marseille, d'après un croquis de M. Courdouan.

SOUVENIRS DE LA GUERRE D'ITALIE. — Episode de la bataille de Solferino. Défense de la ferme de Casa-Nova, par le 6e bataillon de chasseurs à pied.
(D'après un croquis envoyé par M. de Puisseganey.)

Un lodging-house à Londres.

Saisons une nouvelle que Mlle Henriette Roland y a publiée et se permette sans façon de l'insérer presque textuellement sous son nom, à lui, dans un autre journal dont il est le directeur gérant, je conçois parfaitement que Mlle Hortense Rolland fasse appliquer en guise de correction à M. Mongruel deux cents francs d'amende et deux cents francs de dommages-intérêts.

Qu'enfin M. Jubinal, rédacteur en chef du *Messager*, titulaire privilégié du journal, tienne à ce que ceux qui n'en ont que l'exploitation industrielle ne viennent pas s'immiscer dans la rédaction et trafiquer des articles insérés dans la feuille dont il est le directeur politique et littéraire, qu'il poursuive ainsi les journaux qui auront reproduit sa prose avec la seule autorisation du gérant du *Messager* et fasse condamner pour un fait pareil M. Guérard, gérant du *Courrier de Paris*, à lui payer une somme de cinq cents francs, il n'y a rien là encore que de très-légitime.

Mais voici où commence l'abus :

M. Goupil, parce qu'il est propriétaire de la gravure d'Eliézer et Rebecca, d'après Horace Vernet, ne veut pas permettre que d'autres artistes dessinent, que d'autres éditeurs publient aussi des Eliézer et des Rébecca. Dans les lithographies, dans les gravures celles même qui ressemblent le moins au tableau de M. Horace Vernet, il croit voir une contrefaçon. Voici, par exemple, une lithographie de M. Wattier, publiée par M. Turgis. Le fond de la composition est occupé par un paysage où l'on voit un chameau qui se repose ; sur le devant un vieillard boit à une cruche qu'une jeune fille incline sur son bras ; les deux personnages sont revêtus de costumes arabes. Vite, M. Goupil de crier au plagiat. « Il m'a pris mon chameau, mes costumes, mes attitudes, ma composition ! » — « Eh ! ne voyez-vous pas, répond M. Wattier, que l'identité du sujet doit nécessairement amener certaines ressemblances ? Vouliez-vous donc que je donnasse une livrée amarante à Eliézer et à Rébecca une crinoline avec le petit chapeau des porteuses d'eau de Venise ? Le texte de la Bible est là, et bien que je ne sois pas de l'Institut comme M. Horace Vernet, il faut que j'obéisse au texte. — J'ai fait Eliézer vieux : la Bible l'appelle *servum seniorem*. — J'ai fait voir un chameau qui se repose : *Cumque camelos fecisset accumbere, extra oppidum, juxta puteum aquæ vespere*, dit le texte, qui m'indique aussi que la scène se passe le soir et dans la campagne. — Quant au mouvement de Rebecca, une notice de M. Quatremère de Quincy ne pourrait mieux le préciser que ne l'a fait le passage suivant : *Celeriterque deposuit hydriam super ulnam suam et dedit ei potum.* — C'est donc de la Bible que je me suis inspiré. Ma modeste lithographie n'appartient qu'à moi par son format, sa dimension, son exécution ; elle ne peut nuire à votre propriété ni vous enlever la vente d'une seule de vos gravures. Vous m'avez cherché une mauvaise chicane, vous en payerez les frais. »

Les choses, en effet, se sont ainsi passées.

La chronique propose, le Palais dispose : cette semaine encore, je n'aurai pu parvenir à joindre les deux bouts. L'histoire américaine que j'ai annoncée, M. Jullien, la salle Valentino, l'Opéra et M. Bacarach, seront forcément ajournés à la huitaine. L'espace me reste à peine pour vous annoncer la décision qui vient d'être rendue sur l'appel des coulissiers. Ceux-ci ont encore succombé : toutes les condamnations prononcées contre eux en première instance ont été maintenues. Devant le tribunal, les débats avaient été des plus brillants, ils ont été des plus ternes à la cour. L'intérêt était épuisé. Me Crémieux, lui-même, n'a pu parvenir à le réveiller, et, après sa plaidoirie, M. le président Perrot de Chezelles a déclaré la cause entendue en ce qui concernait les clients de Me Dufaure. M. l'avocat-général de Gaujal a renoncé à la parole. Me Berryer, qui s'était réservé la réplique, s'est levé alors ; mais le dieu n'avait pas son trépied, la contradiction lui faisait défaut. Ses coups d'épée frappaient dans le vide et ne résonnaient même pas. Les débats clos, ses clients une fois jetés dans la balance de la justice n'y ont pas pesé une once. Mais les coulissiers sont tenaces, les revers ne les étonnent pas, et en sortant de l'audience, je les entendais qui murmuraient à l'unisson : « En cassation ! en cassation ! »

PETIT-JEAN.

Ceux de nos lecteurs qui désireraient recevoir les tables et les couvertures du 1er volume de l'année 1859 pourront se les procurer dans nos bureaux au prix de 35 centimes, ou se les faire adresser par la poste, moyennant 40 centimes.

THÉÂTRES

COMÉDIE-FRANÇAISE : Reprise du *Collatéral ou la Diligence à Joigny*. — VAUDEVILLE : *Les Honnêtes femmes*, pièce en cinq actes, par M. Anicet-Bourgeois. — PALAIS-ROYAL : Reprise de *Paris-Voleur*. — AMBIGU-COMIQUE : *Le Secret de Famille*, drame en cinq actes, par M. Adolphe Belot ; *Pongo*, pièce en deux actes et trois tableaux, par MM. Clairville et Charles Desolme. — CIRQUE DE L'IMPÉRATRICE (Champs-Élysées).

Le Collatéral ou la Diligence à Joigny, une des pièces les plus animées de Picard, vient de s'ajouter au répertoire d'été du Théâtre-Français. C'est un long vaudeville plutôt qu'une comédie ; les caricatures y remplacent les caractères. Le temps a répandu sur tout cela une couche de naïveté que les acteurs, malgré leurs efforts, ne parviennent point à dissimuler. Et puis, pas plus de style que sur la main ! — M. Monrose semble né pour jouer l'avocat Pavaret, un Figaro de province, un embrouilleur d'action, un brasseur d'affaires, un ressort de pendule échappé sur la scène.

Honneur au Vaudeville ! Honneur surtout à M. Anicet-Bourgeois qui n'a pas craint, lui, un vétéran, de défier la canicule et de lui opposer cinq actes, cinq grands actes de comédie moderne. *Les Honnêtes Femmes !* un titre et un sujet à épouvanter les plus audacieux ! la vertu au théâtre ! un programme d'édification ! — Soyons courageux à notre tour : essayons de raconter cette bonne action, qui aurait pu être une bonne pièce, et qui n'en demeure pas moins une tentative des plus honorables.

Il y a quatre honnêtes femmes dans l'ouvrage de M. Anicet-Bourgeois, quatre amies de couvent : Mme Vernois, Mme Beaupré, Mme Morin et une autre dont le nom nous échappe. Elles ne sont pas plus riches qu'il ne faut, les trois dernières surtout ; ce sont de petites bourgeoises, et leur langage, leurs manières l'indiquent peut-être trop suffisamment. Du reste, ces trois caillettes se rattachent à peine à l'action ; elles ne sont là que pour le tableau. Mme Vernois seule occupe le drame : c'est la femme d'un riche négociant, ancien commis de nouveautés et ex canotier d'Asnières ; elle, Mme Vernois, est d'extraction noble, et, en se mariant, elle n'a fait que se soumettre aux ordres de son père. Il n'y a donc pas lieu de s'étonner qu'elle n'aime que médiocrement son mari lequel, avec la maladresse irritante des esprits étroits et vaniteux, ne cesse de répéter qu'il n'est qu'un petit bourgeois, sans instruction aucune. Et du diable si personne songe à le contredire ! A force pourtant de réfléchir sur la froideur de sa femme, ce Vernois s'avise de fouiller dans sa correspondance ; il y trouve les traces d'un amour d'enfance, étouffé dès son éclosion : Juliette a aimé M. Gaston de Givré, mais honnêtement, secrètement, et M. Gaston de Givré est parti un beau matin pour la Nouvelle-Orléans. Comme on n'a pas de ses nouvelles depuis plusieurs années, tout le monde le croit mort ; seul, le public pense qu'il ne l'est pas, et le public a raison.

En effet, au troisième acte, comme Tartuffe, mais le front plus haut, Gaston de Givré revient de la Nouvelle-Orléans. Il apporte à M. Vernois, qu'il ne connaît pas et dont il n'est pas connu, des nouvelles désastreuses : sa maison de commerce est sur la pente de la ruine, son associé est mort de la fièvre jaune. La présence de Vernois est indispensable à la Nouvelle-Orléans ; il partira, il va partir, lorsque le nom du messager le retient. Gaston de Givré a aimé sa femme ; le laisser avec elle, n'est-ce pas une imprudence ? C'est alors qu'une lutte de loyauté s'engage entre ces trois personnes : Gaston de Givré s'offre à repartir et à aller représenter à la Nouvelle-Orléans les intérêts de M. Vernois ; Juliette s'offre à accompagner son mari ; nous avons vu le moment où tous les trois s'en allaient de concert. Enfin, la confiance l'emporte : Vernois s'expatrie seul, et, plus grand qu'un héros de Corneille, il remet à Gaston de Givré lui-même la garde de son honneur.

Au quatrième acte, qui est-ce que nous trouvons, installé dans la maison de Vernois, au coin de son feu et presque dans sa robe de chambre ? Gaston de Givré, qui, blessé en duel par un quidam et hors d'état d'être transporté chez lui, a été charitablement recueilli par Mme Vernois. Hâtons-nous de dire qu'à peine rétabli, Gaston de Givré ne songe qu'à effectuer sa retraite ; il demande des chevaux et annonce son départ pour le soir même. A ce moment revient de son grand voyage M. Vernois, joyeux et plus riche que jamais ; son contentement n'est pas de longue durée : il s'exaspère, — avec une certaine apparence de raison, — en se rencontrant face à face sur le seuil de sa propre chambre avec son rival. Sans vouloir rien entendre, il saute sur ses pistolets, et Gaston de Givré passerait de vie à trépas sans l'intervention d'un ami, M. Beaupré, qui met le mari au fait de la blessure, ajoutant que c'est pour défendre la réputation attaquée de M. Vernois que Gaston de Givré s'est battu en duel.

Jusque-là, nous n'avons vu qu'une femme combattant sa passion avec les armes du devoir ; ce n'est pas assez pour constituer une honnête femme, dans l'ample acception du mot. L'auteur, comprenant sa mission, montre, au cinquième acte, Mme Vernois triomphant de son antipathie pour son mari. Il était temps, car le pauvre diable rêvait déjà le suicide. Le mariage de Gaston de Givré, dont la nouvelle arrive sur ces entrefaites, achève de rétablir l'ordre, et de faire entrer le bonheur au foyer conjugal. — Nous n'avons pas parlé d'une cinquième femme, la seule dont l'honnêteté fasse défaut au titre de la pièce, Mme Vernois-la-mère, comme on dit dans les sous-préfectures. Ce rôle est du reste très-peu sympathique.

Les Honnêtes Femmes sont jouées comme elles sont écrites, laborieusement, péniblement avec zèle, mais aussi avec indécision. Mlle Jane Essler, que l'on prodigue depuis quelque temps, remplit le rôle de Mme Vernois, née de Milly. Lorsqu'on s'est habitué à cet air contraint, à ce maintien gêné et triste que cette artiste apporte dans chacune de ses créations, on ne se refuse pas à lui reconnaître une intelligence réellement dramatique. L'attrait manque, mais la puissance se fait sentir. Mlle Essler a joué, pendant un an ou deux, la tragédie à l'Odéon (de là vient sans doute sa tristesse incurable), et elle en a gardé des poses, des attitudes, qui ne sont peut-être pas tout à fait à leur place au Vaudeville. — Le rôle de la mère est trop fort pour Mme Alexis, qui le psalmodie plutôt qu'elle ne le débite. — Restent encore trois honnêtes femmes : Mmes Blanche Pierson, Bérangère et Ulric. La première est jolie comme un cœur. La seconde promet une soubrette spirituelle. Mais c'est surtout la troisième qui s'est révélée : du mordant, de grands yeux éveillés, le geste prompt, voilà Mme Ulric que nous ne connaissions pas hier.

La part des hommes est moins belle. On s'est étonné de voir le personnage de M. Vernois, personnage énergique et sombre s'il en fût jamais, rendu par un jeune comique, M. Saint-Germain. Est-ce une erreur de l'auteur ou de la direction ? Il manque à M. Saint-Germain, formé à bonne école d'ailleurs, la taille, la physionomie, l'organe indispensables à tout premier rôle. — M. Candeilh est un beau garçon, très-propre à l'emploi des amoureux ; ses gestes ont le seul tort de paraître avoir été réglés d'après des cahiers de principes. Il n'est échu à M. Parade qu'une scène ou deux ; il les interprète avec le soin et le naturel qui le font de jour en jour sortir de ligne.

Paris-Voleur, que le Palais-Royal a repris au commencement de cette semaine, est un vaudeville en cinq *petits* actes, — l'affiche le dit, et les auteurs se font un mérite d'être courts par le temps qui règne. M. Lugeet a de la verve et de la variété dans un rôle à travestissements. On se rappelle que *Paris Voleur* est une sorte de réduction joyeuse des *Mystères de Paris* ; on y chante beaucoup, on y danse un peu, on y rit toujours.

On rit moins à l'Ambigu, mais enfin la facétie trouve quelquefois le moyen de s'y introduire en plein drame. Sans la facétie, la nouvelle pièce intitulée : *le Secret de Famille* aurait paru bien lugubre aux spectateurs du boulevard, qui goûtent moins les œuvres intimes de ce genre que les drames à grand spectacle, à grands costumes, à grands décors. *Le Secret de Famille*, quoique se passant entre les quatre murs d'une chambre, a cependant été bien reçu ; il le doit à des accents d'une émotion sincère ; depuis *Calas*, nous n'avions pas vu de père et de fils plus larmoyants. L'auteur en est, croyons-nous, à son premier pas au théâtre ; on l'a encouragé, on lui a prêté un succès ; — il faut qu'il s'acquitte maintenant.

Le *Secret de Famille* est flanqué d'un divertissement qui sert de cadre aux exercices d'un mime américain, nommé Marzetti. Ce divertissement, qui participe du ballet et du vaudeville, n'est autre chose qu'une seconde édition de l'impérissable *Jocko*. L'action se passe encore au Brésil, entre une modiste parisienne et un épicier qui l'a trompée. *Epicier, tu nous a trompé*, comme disent les gendarmes de la chanson d'Odry. L'épicier a un singe qu'il affectionne par-dessus tout, même par-dessus la modiste en question ; *Pongo* est le nom de ce quadrumane ; son agilité tient du prodige, et son intelligence laisse bien loin derrière elle celle de son maître. Lorsque *Pongo* a bien diverti le public par ses tours de passe passe, un Mexicain arrive à point qui le tue d'un coup de fusil, en le prenant pour l'épicier dont il avait, en jouant, revêtu les habits.

Que *Pongo* serait content
S'il avait l'art de vous plaire !
Que *Pongo* serait content
S'il vous plaisait en mourant !

Nous parlons trop rarement du Cirque de l'Impératrice aux Champs-Élysées, et nous avons tort ; c'est théâtre le plus fréquenté de la saison, car c'est celui l'on trouve le plus de fraîcheur. Nous y avons vu ces jours-ci deux chevaux russes, *Kléboff* et *Ladoga*, dressés en liberté et *présentés* (sic) par M. Tempé ; l'un est un magnifique étalon noir et l'autre un beau cheval blanc. Ils tournent, valsent ensemble, se séparent, se réunissent, et, doués tous les deux d'une force extraordinaire de jarrets, ils se retirent du manége, debout sur leurs jambes de derrière. Cette perpendiculaire, qu'ils conservent pendant trois ou quatre minutes, a quelque chose de beau et d'effrayant. — On a applaudi le même soir, Mme Tempé qui montait pour la première fois *Ariane*, jument baie de haute école. Cette jeune femme a révélé un talent accompli d'écuyère.

CHARLES MONSELET.

CHRONIQUE MUSICALE.

...re sur : *Dinorah or il Pellegrinaggio di Ploërmel* (traduction italienne du *Pardon de Ploërmel*), opéra de M. Meyerbeer, représenté à Londres le 26 juillet 1859, sur le théâtre de Covent-Garden.

Londres, 27 juillet.

Mon cher directeur,

Jusqu'à aujourd'hui vous en auriez été pour votre ...ine, si vous aviez voulu m'ôter de l'idée que sur la tête d'un Anglais la bosse de la musique était représentée par creux. Et je raisonnais ainsi : la nature, disais-je, eût menti à sa réputation d'équité si, après avoir donné aux Anglais une aptitude merveilleuse à tous les travaux industriels, après en avoir fait les filateurs de laine par excellence, les premiers couteliers du monde et, tout à la fois, les fournisseurs ...mère du *Monde illustré*, elle les eût dotés d'un Rossini et des oreilles qu'il faut pour le comprendre. Leur art de génie me semblait, du reste, suffisamment ...pieuse et sinon la plus brillante, du moins de nature à contenter l'honorable appétit dont un peuple doit trouver pris à l'endroit de la gloire.

Là était mon erreur et je m'en confesse cinquante mille fois par l'organe de votre journal.

Cet appétit, pour le bien définir, est une fringale de Gargantua. L'Anglais est avide de tous les priviléges, ambitionne toutes les gloires. Y a-t-il en Europe un ...tableau ? Londres le happe ; un roman qui fasse ...eur ? il est traduit en Anglais ; un chanteur donnant l'(*dièse* ou non) ? vite le directeur de Covent-Garden fait traverser la Manche sur un pont d'or. L'Angleterre, en financié e fastueuse qu'elle est, traite les artistes comme La Popelinière traitait Rameau, et si n'y prenait garde, il pourrait arriver que les bords de la Tamise devinssent le musée des musées, la bibliothèque universelle et le sanctuaire de la musique. Que ...ez-vous, la baguette de la fée Livre-Sterling est ...tumière de ces miracles-là.

Or, qu'est-il advenu de ce courant électro-artistique ...traverse les brouillards britanniques depuis quelques années ? Pour ne parler que de la musique, il est ...enu que la race dilettante, là où elle vivait à l'état sauvage, s'est sensiblement *améliorée* (comme on au comice agricole), que les Anglais, s'ils n'ont encore l'intelligence parfaite de la grande musique, se piquent au moins de la goûter, ce qui tout d'abord semble ...fanfaronnade grotesque, mais que l'on doit considérer comme le signe d'un progrès manifeste. Allons, ...reux dont je vous parlais tout à l'heure commence à combler, une surface plane en efface la trace, et il trouve déjà le rudiment d'une bosse musicale que phrénologues aventureux prétendent avoir découverte... à la loupe.

...es idées me sont venues pendant la représentation *Pardon de Ploërmel* dans la salle du Covent-Garden. ...! je vous ai bien regretté ce soir-là ! Je vous assure il faisait beau voir, en état de délire, l'élite de la société anglaise rappelant Meyerbeer sur le ton de l'enthousiasme le plus sincère ; et ce, *après chaque acte* Le ...e déployé en ces jours de gala artistique est vraiment féerique ; les ladies étaient littéralement toutes ...ries de diamants. La reine manquait à la fête ; mais quelques jours auparavant elle s'était fait jouer *les Huguenots* (*Gli Ugonotti*), ce qui a été considéré comme ...gracieuseté insigne envers le maestro.

...mon ami Eugène Du Rocher, — dont vous connaissez bien sûr, les romances, — et moi, nous n'avons ...se de regarder et d'écouter que pour prendre des notes toutes constellées de points d'exclamation. Ce devait être la matière première d'un article que je me proposais d'écrire à mon retour. Mais toutes réflexions faites, j'arrache les pages de mon carnet et de celui de mon ami et je vous les envoie avec prière de les imprimer telles qu'elles. Mon compte-rendu aura ainsi la forme plus vive d'une série de nouvelles à la main.

—

Ces notes, les voici :

Le maestro a opéré dans son œuvre des remaniements importants Le dialogue parlé a fait place à des récitatifs qui sont souvent d'un puissant effet. *L'Air de l'ombre* a été allongé d'une *coda* vocalisée d'une difficulté telle qu'il n'y a pas, je le déclare, plus de quatre cantatrices en Europe capables de la bien rendre. Un air nouveau, écrit pour Mme Nantier-Didiée, a été intercalé dans le second acte, immédiatement après le chœur d'introduction. Cet air qui débute par un *andante à trois-quatre* d'une tournure magistrale, se termine par un motif de *gigue*, ce qui est une caresse spéciale faite à l'amour-propre anglais.

—

Les rôles étaient ainsi distribués :

DINORAH : Mme Miolan-Carvalho (plus de sensibilité et d'accent dramatique que Mme Cabel ; a été légèrement... émue à son entrée du premier acte).

HOËL : Signor Graziani (belle voix, beau talent ; — certaines parties de son rôle sont écrites trop bas pour lui ; par exemple, l'air : *O puissante magie*...)

CORENTIN : Signor Gardoni (voix sympathique, mais comédien insuffisant ; sous ce rapport, fait regretter Sainte-Foy).

UN CAPRAIO : Mme Nantier-Didiée.

UNA CAPRAIA : Mlle Marai.

UN CACCIATORE : Signor Tagliafico.

UN MIETITORE. Signor Neri-Baraldi.

—

Ont été bissés : L'ouverture (!), le chœur du second acte, l'air nouveau de Mme Nantier-Didiée et l'air de l'Ombre.

—

M. Costa, le chef d'orchestre (*conductor*, comme dit l'affiche), avait une tendance à prendre trop vite ses mouvements, et ce fut là une des plus vives préoccupations de M. Meyerbeer, lors des répétitions générales. Or, la prudence commande, dit-on, aux compositeurs de faire quelques concessions au tout-puissant M. Costa, qui n'est rien autre que le grand oracle musical de Londres.

—

Les décors ont été fort applaudis ; pourtant, au second acte, on s'est contenté de moyens artificiels pour représenter le torrent. En revanche, le pont est d'un bon tiers plus élevé que celui de l'Opéra-Comique.

—

Les costumes sont identiquement les mêmes que ceux de Paris, à l'exception de celui de Mme Miolan qui est bleu au lieu de rouge. Mme Miolan aussi a conservé la coiffure nattée qu'elle avait dans *Faust* (aux grands talents sont permises les petites fantaisies).

—

On a craint un instant une véritable émeute dans le clan des choristes (côté des hommes) ; voyez où la coquetterie va se nicher, ces messieurs ne voulaient à aucun prix couper leurs moustaches qu'un directeur trop tolérant leur avait permises jusqu'ici. En fin de compte, force est restée au rasoir de l'administration.

—

Les stalles de Covent Garden coûtent 26 fr. (une livre sterling) ; le parterre : 12 fr. 50. — La recette était, hier, d'environ 40,000 fr.

—

M. Meyerbeer est atteint dans sa santé, par suite de la fatigue extrême que lui a causée le travail des répétitions. Mais il y a dans le succès un remède à bien des souffrances, et c'est à cette pharmacie-là que le maestro se fournit.

—

Voilà, mon cher directeur, le résumé de mes impressions le soir mémorable de la première représentation du *Pardon de Ploërmel* à Covent-Garden. Je souhaite que vos abonnés se délectent de ces petits croquis étudiés sur nature à leur intention, et, si parmi eux, il en était un qui se plaignît de ce que le *Monde illustré* ne s'y prend pas de la bonne façon pour être parfaitement renseigné, j'irais le dire... à Londres.

Agréez, etc.

ALBERT DE LASALLE.

Exposition régionale des produits de l'industrie, à Rouen.

Une exposition régionale, organisée par la Société libre d'émulation du commerce et de l'industrie de Rouen, qui a lieu en ce moment dans cette ville, attire un grand nombre d'étrangers dans l'ancienne capitale de la Normandie. Cette exposition est remarquable par le nombre et le mérite des produits qu'elle renferme. Douze départements, ceux du Nord, du Pas-de-Calais, de l'Aisne, de l'Oise, de la Somme, de la Seine-Inférieure, de l'Eure, du Calvados, de l'Orne, de la Manche, de la Mayenne et de la Sarthe, y sont représentés.

Les membres de la Société d'émulation, auxquels est due l'initiative de ce projet, se sont adressés à M. Ernest Leroy, sénateur, préfet de la Seine-Inférieure, qui, avec sa bienveillance habituelle, a obtenu de M. le ministre du commerce l'autorisation de mettre cette idée à exécution. Grâce à son intervention, le Champ de Mars, situé à l'une des portes de la ville de Rouen, a été mis à la disposition des organisateurs de ce concours, et, depuis un mois, le commerce et l'industrie tiennent leurs assises à l'endroit où l'on fait d'ordinaire manœuvrer les soldats de la garnison.

La mode des expositions est une idée toute moderne dont on commence à comprendre la salutaire utilité. Autrefois, les inventeurs travaillaient en secret, isolés les uns des autres et privés des bénéfices de l'émulation. A présent, au contraire, chaque année offre à leurs efforts l'occasion de se révéler au grand jour et d'être appréciés par ceux qu'ils concernent spécialement. L'industrie possède enfin ses fêtes et ses tournois qui mettent en relief des supériorités et des mérites qui avaient langui jusqu'à présent dans une condamnable et injuste obscurité.

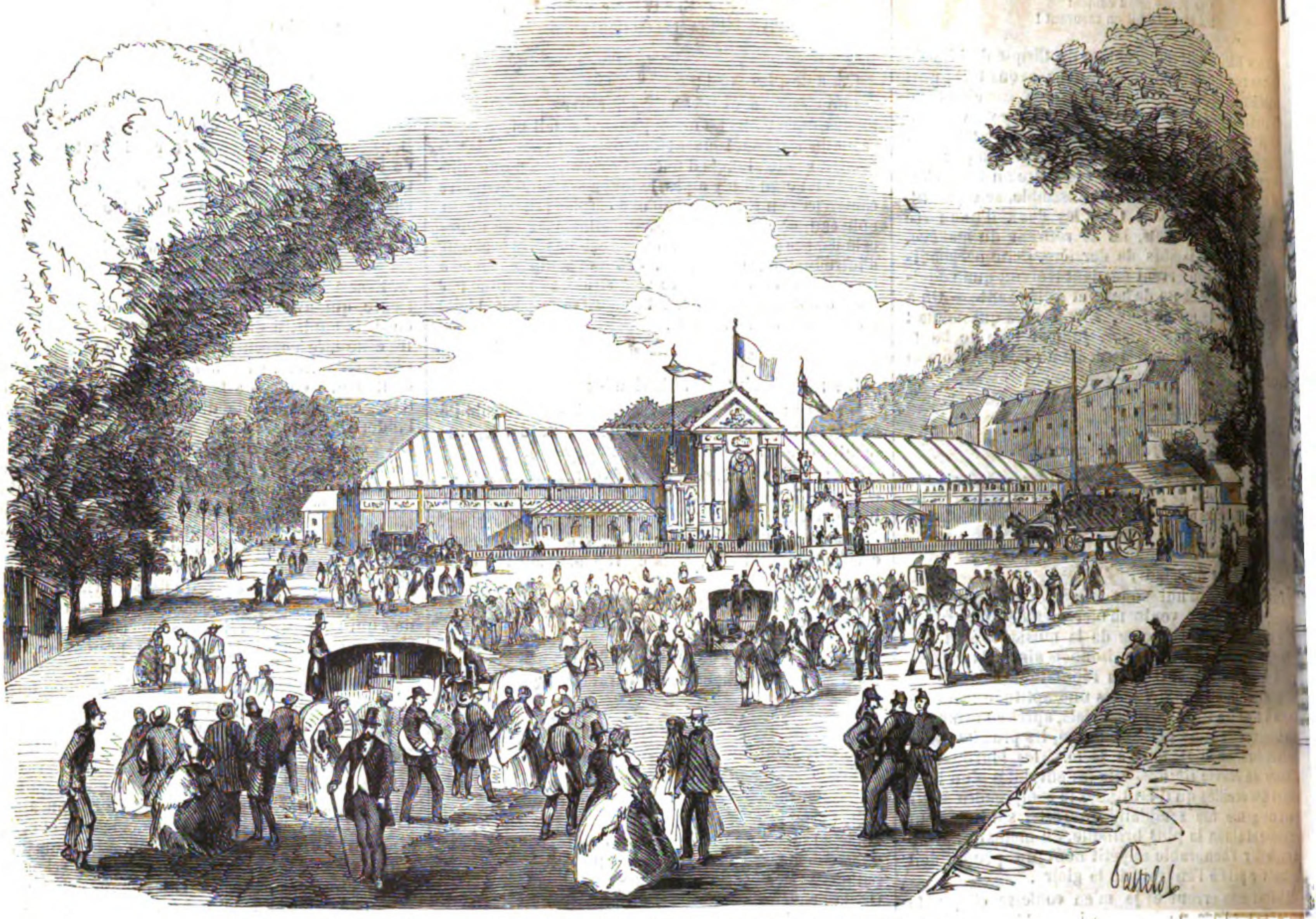
Les diverses galeries composant l'exposition forment un bâtiment d'un aspect régulier. Le *Monde illustré* offre à ses lecteurs une vue de ce bâtiment. On le découvre au milieu des grands arbres qui l'entourent. Les salles comprises dans ces galeries sont vastes et parfaitement éclairées. On y pénètre en passant sous un portique élégant et léger, orné de colonnes simulées et de deux statues, celle du Commerce et celle de l'Industrie, dues à M. Foucher fils, un jeune artiste qui possède le feu sacré. Les murs à l'intérieur sont décorés des armoiries des villes de Normandie et des autres départements qui ont pris part à l'exposition.

Les quatre galeries entourent un espace carré converti en square, où, pendant toute la durée du concours, la société de la ville et les étrangers de passage vont se promener le soir pour respirer un air pur et frais et entendre l'excellente musique d'un orchestre abrité sous un pavillon. Ce square est décoré avec un goût exquis qui justifie sa vogue. Le milieu est occupé par une fontaine très élégante et de laquelle jaillissent en tous sens des jets d'eau innombrables qui, après avoir été récoltés par des vasques superposées, retombent en cascades dans un large bassin, où ils forment des flots d'écume. Çà et là, à travers des gerbes d'eau, on découvre des sirènes, des dauphins, et toute cette collection d'êtres aquatiques qui escortaient le char de Neptune et qu'on croirait empruntés au parc de Versailles. Cette onde agitée répand une douce rosée sur les massifs de géraniums et de verveines qui entourent la fontaine et au milieu desquels se promènent les belles dames de la ville qui viennent chaque soir poser l'empreinte de leurs petits pieds sur des allées coquettement sablées. Quelques arbres amenés là complètent la décoration et font disparaître la nudité du Champ de Mars, qui, en temps ordinaire, se distingue par l'absence de toute végétation. Ce square, ainsi qu'on le devine, forme la partie agréable de l'exposition. Il faut le quitter malgré ses tentations, malgré les fleurs et les jolies dames qui en font, à certains instants, le jardin d'Armide, et entrer bien vite dans les galeries pour jeter un coup d'œil rapide sur les produits apportés au concours.

Le catalogue fixe à quatorze cents le nombre des exposants. Les objets exposés sont divisés en quatre classes, savoir : les tissus, les machines, les produits chimiques et les produits artistiques.

La galerie des étoffes excite l'admiration de tous les visiteurs. C'est là que se trouvent les draps d'Elbeuf et de Louviers, et les autres articles de laine fabriqués dans ces villes laborieuses. On est émerveillé en face de tous ces prodiges que l'industrie réalise à présent avec cette végétation moissonnée sur le dos des brebis. Virgile avait tort de croire qu'il était injuste de tondre ces innocentes victimes. Les soyeuses étoffes de nos habits ne coûtent après tout d'autre sacrifice aux moutons que de consentir à être tondus à la Titus. Les gigots braisés et les côtelettes à *la Soubise* sont faits pour leur suggérer certainement de bien plus cuisantes réflexions.

C'est aussi dans cette galerie que sont placés les filés



Vue extérieure de l'exposition de Rouen, d'après un croquis de M. Thorigny.

de coton de Rouen, les toiles peintes fabriquées dans les vallées environnantes, les calicots, les indiennes et les mouchoirs du Nord. La ville d'Alençon a élevé à l'extrémité de cette galerie un trophée de dentelles dont la trame aérienne et transparente est surchargée de fleurs et de dessins d'un goût exquis. Il y a dans ce trophée de quoi parer plusieurs reines. Des fichus coûtant autant que des maisons, se pavanent à côté de voiles et de jupes, coûtant un prix avec lequel on achèterait une ferme. La dentelle devrait être classée parmi les produits artistiques, puisqu'elle coûte aussi cher que les tableaux et les statues.

La galerie des machines peut supporter la comparaison avec toutes celles qu'on a pu voir dans les expositions précédentes. C'est là que sont placés les produits des forges de l'Eure de M. Dalbon. Les fers forgés dans l'établissement de M. Potier-Ferrière, à Rasnes, département de l'Orne, sont merveilleusement travaillés. C'est à croire, en voyant les arabesques capricieuses qu'on a fait décrire au métal, que le fer dans cette usine est doué de la flexibilité de la cire. Les hauts fourneaux de l'Oise, les forges de Romilly et du quartier Saint-Sever, ont également apporté leurs produits excellents. On voit ces forges portatives imaginées par M. Laubenière de Rouen, grâce auxquelles on peut établir instantanément un atelier de cyclopes sur le haut d'un monument ou d'une montagne, ou au fond d'une carrière. Tout près, sont des machines à vapeur d'un nouveau système, fonctionnant sans bruit et sans ébranler le sol, ou les constructions sur lesquelles elles sont placées.

On remarque aussi des clous de toutes les grandeurs, depuis la broche qu'on enfonce dans le flanc des navires, jusqu'à ces petits morceaux imperceptibles qu'on introduit dans les rouages d'une montre, ou dans les bijoux dont se parent nos élégantes. On voit aussi des métiers pour travailler le coton. Armés de leurs innombrables pièces, ils étonnent par leur complication, mais ils fonctionnent avec une précision fatale à laquelle ils semblent ne pas pouvoir se soustraire, tant l'inventeur a eu de prévoyance et d'adresse.

Plus loin, ce sont des balances ingénieuses qui permettent de peser un quartier de montagne avec autant de facilité qu'on pèse sur un comptoir un pain de sucre ou un morceau de savon; puis des fers étirés, du fil de fer qui ne finit que par raison, et avec lequel on pourrait envelopper plusieurs fois notre planète. A côté sont placées des meules de la maison Gueuvin, Bouchon et Comp^ie de La Ferté-sous-Jouare, produits essentiels qui, depuis longtemps déjà, fonctionnent pour la panification dans les quatre parties du monde.

Si nous entrons dans la section des produits chimiques, nous découvrons les objets en aluminium exposés par M. Mas de Lescure. Ce nouveau métal paraît doué d'une grande ambition. Il assume toutes les formes, et se substitue même à des objets qui ne veulent pas abdiquer. Il faut citer, d'une façon toute particulière, la belle et complète exposition de produits chimiques de la maison Maléтra, qui ont leurs établissements au Petit-Quéilly, près Rouen, et à Saint-Denis, près Paris. Ces produits se distinguent par leur belle nuance, leur limpidité et la beauté de leur cristallisation. Nous citerons encore les remarquables produits d'argenture de la maison Christoffe.

Les produits artistiques sont en grand nombre. Le morceau capital de cette section est le maître autel de l'église de Notre-Dame de Bon-Secours. Il est en bronze doré, enrichi d'émaux et de pierreries. Il contient quatre vingt-douze figures dues à M. Fulconis.

Nous passons une foule de choses très-dignes de fixer l'attention, qu'il est impossible de mentionner dans ce rapide exposé, que nous terminerons par une légère critique consacrée aux découvertes originales. Au premier rang de celles-là doit légitimement figurer un appareil fabriqué par un philanthrope... *posthume*. On va comprendre pourquoi. Cet appareil représente un mort dans son tombeau. Un cordon de sonnette est passé dans le bras du cadavre. De cette façon, s'il y a eu inhumation avant la mort, le patient peut agiter le cordon et avertir ainsi le gardien du cimetière de venir le tirer de son sépulcre. Ce mécanisme est entouré d'un luxe de mise en scène qui ne donne pas précisément des idées couleur de rose. Le cadavre, le cercueil, la terre qui le recouvre, tout est là, jusqu'au gardien qui veille sur cette nécropole, les yeux et les oreilles attentifs, espérant qu'une sonnette sonnera, et qu'un vivant jettera son linceul aux orties. Les promeneurs ne manquent pas de s'arrêter devant cette lugubre invention, à laquelle nous souhaitons l'appui des administrations des pompes funèbres. Cet appareil s'en ira rejoindre *la poudre d'œuf frais*, *les violons en terre cuite* et *les toupets à courants d'air*.

Depuis près d'un mois que l'exposition de Rouen est ouverte, les étrangers affluent dans la ville, et visitent les admirables monuments qu'elle renferme. Puissent les touristes profiter de cette occasion pour se rappeler que Rouen, par les souvenirs et les beautés artistiques qui jonchent son sol, offre à l'artiste, à l'archéologue, au savant, au poëte des choses aussi curieuses que celles qu'ils s'en vont chercher bien loin!

GUSTAVE CLAUDIN.

RÉBUS.

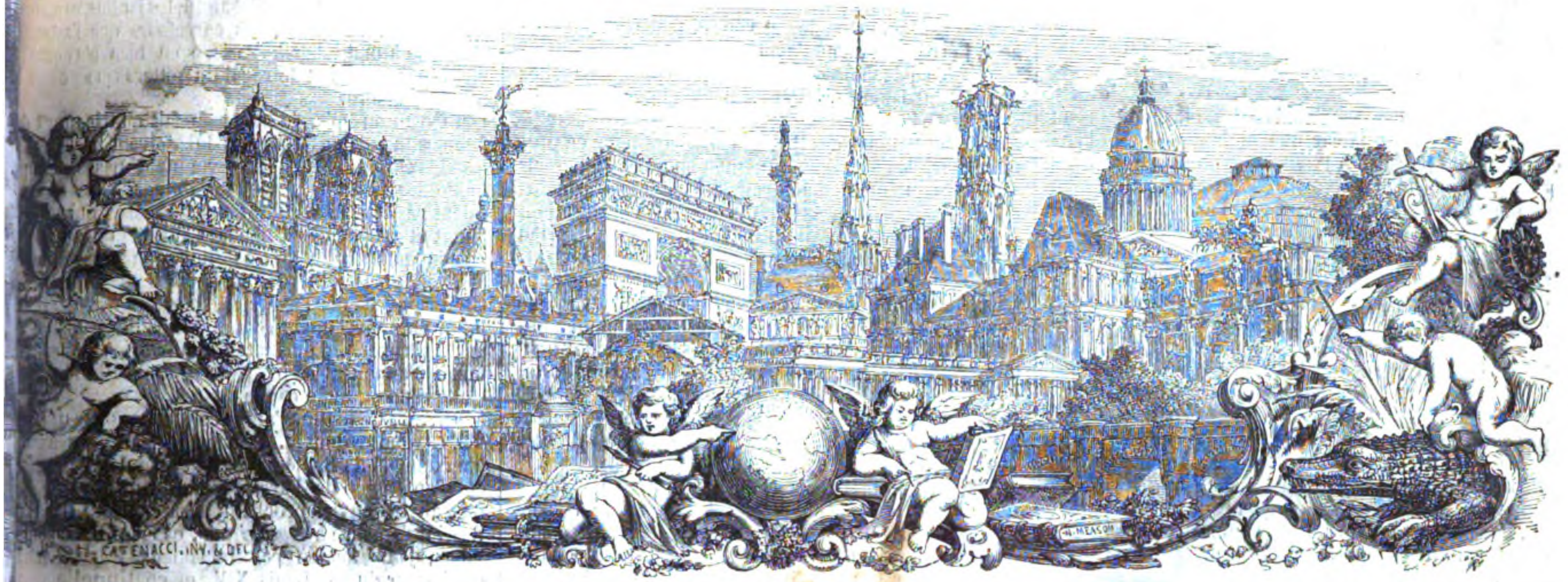
EXPLICATION DU DERNIER RÉBUS :

Que de mal la mélancolie fit chez nos voisins d'outre-mer!

Paris. — Imp. de la LIBRAIRIE NOUVELLE. — A. Bourdilliat, 15, rue Breda.

LE MONDE ILLUSTRÉ

JOURNAL HEBDOMADAIRE.



...te réclamation, toute demande de changement d'adresse doit être accompagnée d'une bande imprimée et adressée à l'Administration, 15, rue Breda.

...te demande d'abonnement non accompagnée d'un bon sur Paris ou sur la poste, toute demande de numéro à laquelle ne sera pas joint le montant en timbres poste, sera considérée comme non avenue.

3me Année, N° 122. — 13 Août 1859.

Bureau d'abonnement et de vente : 15, boulevard des Italiens, à la Librairie Nouvelle.
Direction et Administration : 15, rue Breda.

ABONNEMENTS POUR PARIS ET LES DÉPARTEMENTS :
Un an, 21 francs ; — Six mois, 11 francs ; — Trois mois, 6 francs.
Le numero, 35 c. à Paris ; 40 c. dans les départements
Tout numéro demandé quatre semaines après son apparition, sera vendu 40 c.
Le volume semestriel : 11 fr. broché ; — 16 fr. relié et doré sur tranche.

Retour des troupes : — Arrivée à la gare de Charenton.

COURRIER DE PARIS.

Il y a quelques jours, comme nous nous promenions de grand matin au Bois de Boulogne, nous aperçûmes sous une chaise du rond des Cascades un petit livre, glissé là, et à demi caché dans l'herbe. Nous le ramassâmes, c'était un agenda, une sorte de journal écrit par un inconnu. Il débutait ainsi, sous une date toute récente :

« ...... 3 juillet.

» Hier soir, comme j'allais faire mes adieux au boulevard, je fus pris par une pluie d'orage, et j'entrai dans un passage. A la vitrine d'un papetier, je vis le petit carnet bleu que voici, et j'entrai l'acheter, bien que la marchande fût jolie, et que j'aie pour habitude invétérée de ne jamais entrer dans les magasins où sont de jolies marchandes, attendu que d'un mot, d'un regard, elles imposent à ma timidité et à ma prodigalité l'objet dont, en face d'une laide ou d'un homme, souvent je ne voudrais à aucun prix.

» Et voilà que ce matin, en me promenant dans le Bois, je retrouve cet agenda dans ma poche ; ses jolies pages blanches datées se sont par hasard ouvertes au mois de juillet, et le crayon sorti de sa gaîne semble, par cette insurrection, m'inviter à le frotter un peu sur ce beau vélin. Pauvre et innocent papier blanc, quelle complicité peut devenir la tienne! Oserai je jamais te faire supporter, en les formulant nettement ici, des pensées que je ne puis guère entrevoir sans effroi? Où en serai-je de ma vie dans un ou deux mois?

» Ainsi, je cède à ce crayon neuf, à ce papier blanc, et voilà pour chaque jour l'emploi d'une heure, en flânant dans ce Bois que je ne connais guère que par ses trois ou quatre points principaux, comme les mondains mes pareils, et qui va devenir, pendant tout un mois, le théâtre de mes explorations solitaires. Et comme il faut que Martial sache au juste le motif de ma brusque disparition, je vais commencer par le lui avouer, afin qu'il soit, au besoin, mon complice auprès d'*Elle*. D'ailleurs, il faudra bien qu'il vienne me voir en secret! Voyons, traçons ici le brouillon de ces aveux, qu'il faudra ce soir transcrire avec soin, pour n'en pas trop dire, et pourtant être compris.

» Mon cher Martial, ayant vu s'écouler trois ou quatre soirs sans me rencontrer flânant après dîner sur le boulevard, à la *Librairie Nouvelle* ou au foyer de l'Opéra, vous vous serez assurément demandé ce que cela signifiait de grave, et ayant envoyé chez moi, on vous aura appris que j'étais parti pour la campagne... Rien de plus vrai! En effet, mon ami, me voilà installé pour quelques semaines à la porte du bois de Boulogne, dans un petit logis dont toutes les fenêtres donnent sur la verdure, et où n'arrive d'autre bruit que de loin en loin le sifflet strident du chemin de fer d'Auteuil et Passy. Pourquoi cette fugue? C'est précisément là, mon bon ami, l'aveu que j'ai à vous faire. De cet aveu ressortira ce que j'aurai à attendre de vous...

» Martial, mon oncle veut me marier. Il a choisi pour moi, en maître qu'il est de ma fortune, une jeune fille... dont les parents, enrichis dans l'industrie, veulent faire une marquise. J'aurai sa rhubarbe aurifère, elle aura mon séné nobiliaire. Mon oncle, auquel son notaire a procuré cette « occasion, » m'a fait présenter dans cette famille à la fin de l'hiver dernier...

» Mais, — vous direz-vous déjà, — comment concilier des projets de mariage avec les soins donnés à une *autre* femme que, par malheur, on ne peut pas et épouser?

» Hélas, mon cher Martial, cela ne se concilie pas du tout, et c'est la cause de mon chagrin, de ma fuite, des malheurs que je prévois!

» La demoiselle à laquelle on destine un cœur qui n'est pas, qui ne veut pas être libre, doit, à son entrée violente sur la scène de ma vie, être l'objet d'un petit croquis, d'un léger crayon qui vous permette de l'opposer à *celle* que vous connaissez. Voici donc comment m'apparut Mlle Clara H...

» C'était un soir d'opéra-comique où Mme Cabel chantait de son mieux, ce qui n'était pas très-bien. Mon oncle m'avait emmené dîner à la Maison-d'Or, sans doute pour être vu dîner, ce qui est absurde. Au sortir de là, il lut sur l'affiche qu'on donnait *la Part du Diable* et il voulut entrer. Dans un entr'acte, ayant lorgné en l'air, il s'écria d'un air qui semblait tout naturel, mais qui au fond n'était que comédie :

» — Tiens! voilà H... avec sa femme et sa fille! Allons leur faire une petite visite.

» Ne connaissant ni cet H... ni les siens, j'essayai de décliner l'affaire ; mon oncle insista ; il fallut monter. Je trouvai des gens qui peuvent être très-honnêtes, mais qui ne le seront jamais autant que je les trouvai ennuyeux, plats, ternes, insignifiants. Au sortir de là mon oncle me dit :

» — Que dis-tu de Mlle Clara?

» — Je dis qu'elle n'est pas belle...

» — Elle est pleine d'esprit!

» — Je le veux bien!

» — C'est un fait... ce ne doit pas être une concession de ta part!

» — Oh! mon oncle, si vous y tenez autant que cela, je regrette de ne l'avoir pas écoutée!

» — Tu l'écouteras dimanche ; nous dînons chez eux à Saint-James, au Bois de Boulogne.

» — Ah!

» Ce fut tout sur ces H... et leur Clara pour ce premier soir. Mais j'abrégerai, mon cher Martial, pour vous dire que mon oncle avait déjà arrêté en principe ce joli mariage, que ces H... étaient de la conspiration, et que l'on me poussait au milieu d'eux sans me rien dire. A la troisième visite le traquenard me parut béant.

» — Mon cher oncle, — dis-je, un soir que je m'étais armé d'un imprudent courage, — je vois bien que vous voudriez me faire épouser cette grande demoiselle Clara... laissez moi vous prévenir, pendant qu'il en est temps encore, qu'elle ne me plaît d'aucune sorte, et qu'en insistant vous me désoleriez!

» — Elle a cinq cent mille francs de dot, et autant d'espérances! — répondit mon oncle d'un air d'oncle victorieux.

» Je dois franchir d'un seul bond toutes nos luttes pour constater, mon cher Martial, que quoi que j'aie pu dire, mon oncle a si vivement insisté, que je suis aujourd'hui dans un véritable désespoir, car il a parlé de l'*affaire* à ces H... devant moi, comme si j'étais pleinement d'accord avec lui pour m'unir avec eux. La mère H... m'a dit que le mariage pourrait avoir lieu aux prunes... Aux prunes! voilà la dame peinte d'un mot. Elle doit être d'Agen ou de Tours. Mais un mot de cette Clara.

» Grande au delà de ce qui convient pour une femme; d'une maigreur constitutionnelle qui menace de rester éternellement fort désobligeante pour son mari. D'assez beaux yeux; pas de cheveux; les dents déplorables... Ah! tenez, ce portrait m'écœure, et j'y coupe court!

» Ces H... se sont installés le mois dernier à leur Saint-James, et il a été déclaré par mon oncle que je viendrais faire ma visite,— il a dit « ma cour, »—tous les soirs après dîner. Une pareille affaire étant inconciliable avec mes assiduités auprès de la comtesse, en proie aux plus pénibles irrésolutions et ne sachant à quel saint me vouer, je *lui* ai fait un regrettable mensonge. J'ai feint d'aller passer un mois aux bains de mer, pour consacrer ce long mois à déplaire à ces H... et leur Clara, tout en ménageant les désirs de mon oncle, lequel, sous prétexte de faire mon bonheur, me préparerait un malheur éternel. J'ai fait mes adieux à la comtesse, et je suis venu m'installer à Passy tout près du Bois, où je passe la moitié de mes jours et de mes nuits. Le soir, je le traverse à regret et vais chez ces H... où j'emploie un vieux moyen de comédie pour leur devenir antipathique. Je les quitte le plus tôt possible, et reviens dans ma petite solitude, d'où ce soir je vous écris pour vous expliquer cette brusque disparition. Si vous voyez la comtesse, souvenez-vous que pour elle je suis sur un point indéterminé de la mer. Bientôt, lorsque vous viendrez ici, je vous associerai plus complétement à mon mensonge. Tâchez de la voir, et assurez-vous qu'elle n'a pas de soupçon. A bientôt, cher Martial, et tout à vous : » ALBERT. »

« 5 juillet.

» .... Si je passe chaque soir deux heures des plus agaçantes chez ces H..., en revanche, j'en goûte de délicieuses à me promener dans ce Bois qui est un véritable enchantement.

» A Paris, nous nous imaginons que notre habitation est salubre si quelque courant d'air s'y établit passablement, et dès que hasard vous a laissé un arbre en perspective, vous vous considérez comme en possession d'une sorte d'Eden dans l'enfer parisien. Mais comment respire-t-on dans cette fourmilière, où partout le moellon et la brique étouffent les derniers vestiges de végétation? Qu'il serait curieux de décomposer, à l'aide d'un subtil appareil, la bouffée d'air dont nous y nourrissons nos poumons! Combien d'azote pour si peu d'oxygène! Que d'émanations du ruisseau, que de fumée de pipe ou de cigare, que de gaz délétères sortis des habitations où grouillent les fourmilières humaines, où s'entassent mille industries, où la décomposition végétale et animale est en continuelle fermentation! On m'a dit que la couche inférieure de l'air parisien, jusqu'à trois ou quatre mètres d'élévation, serait mortelle à respirer assidûment, si l'espace des carrefours, des places, les courants que l'édilité s'efforce à multiplier de plus en plus, ne venaient atténuer, sans pourtant les annuler complétement, les ravages morbides de ce lent empoisonnement. Paris est pour le citadin quelque chose d'analogue à cette caverne de Naples qu'on a nommée la *Grotte du chien*... Le chien qui s'y promène tombe bientôt asphyxié par un gaz qui nuage à ras de terre, et qui ne baigne que jusqu'à mi-jambe le maître du chien! Dans ces violentes conditions d'insanité, les jardins, les parcs, les squares, les places, les carrefours que l'autorité s'attache à multiplier à Paris, sont bien plus que le charme des yeux et le régal du pittoresque : c'est la santé populaire.

» Quant au Bois, je mets en fait que le quart des femmes mondaines de Paris lui doivent la vie. Sans les deux heures qu'elles y viennent passer chaque jour en avant-dîner, pendant l'hiver, elles ne sauraient résister aux saturations délétères qui les baignent et les pénètrent pendant la saison des bals empestés qu'elles ne quittent que pour leurs étroites alcôves. Sorties flétries de leurs boîtes, elles y rentrent ravivées par l'exercice, le grand air, et prêtes à lutter de nouveau contre une atmosphère saturée de gaz hydrogène, d'émanations culinaires, de fumée de tabac et de toutes les pestes de la civilisation incandescente d'une grande capitale!

» .... Ce matin, j'ai rencontré Rossini sur la nouvelle pelouse dont M. Alphand, l'habile ingénieur en chef du Bois de Boulogne et de toutes les promenades et plantations de Paris, vient de doter ce Passy qui, au 1er janvier prochain, sera englobé dans Paris. Rossini demeure à *Beauséjour*, espèce de colonie de villas, jadis fondée par le fameux Pere Lachaise, confesseur du roi Louis XIV, et continuellement habitée depuis par des personnages célèbres (M. Guizot et la princesse de Liéven y fixèrent leur résidence d'été avant 1848), et dont un de nos premiers éditeurs de musique, M. Heugel, est aujourd'hui l'un des propriétaires. L'illustre maestro, qui a déjà passé plusieurs étés à Passy, s'est épris de cette localité, de sa proximité du Bois, dont la belle et verte pelouse n'est qu'une continuation, et il a résolu de s'y fixer sous des murailles et des ombrages à lui. La ville de Paris a connu ce désir et elle s'est empressée d'en faciliter l'exécution par l'offre des terrains les plus voisins du Bois. Le conseil municipal était disposé à faire abandon de l'emplacement choisi par celui dont le nom suffirait à illustrer toute une résidence ; mais Rossini a décliné la partie matérielle de l'offre, voulant qu'un prix quelconque fût fixé à l'espace choisi. Il s'est placé à la gauche de celle des portes du Bois qu'on appelle Porte de Passy, tout contre le chemin de fer qui va jusqu'à Auteuil. Le jardin du maître a la forme d'un immense piano à queue, finissant par quelques centimètres seulement à la pointe. La superficie générale est d'environ dix mille mètres. Cet été, Rossini a bâti là une villa en pierres de taille, un peu sévère, un peu régulière d'aspect, mais dont la distribution est des plus confortables. L'ensemble de la propriété présentera une valeur d'environ 250,000 francs.

» Tous les matins, vers sept heures, l'auteur de *Guillaume Tell* sort de Beauséjour, et se dirige à petits pas vers sa bâtisse, dont il va surveiller les progrès. Vêtu d'un paletot flottant et d'un pantalon de nankin, abrité du soleil par un vaste parapluie, le grand homme chemine paisiblement le long des belles avenues publiques qui donneront accès à sa résidence d'été. Ceux qui veulent saluer le maître, courtois et affable à tous, se rendent sur son passage. Il est le plus souvent accompagné d'un de ses compatriotes qui eût été un grand artiste, s'il n'était un amateur célèbre : le comte Pompéo Belgiojoso, cousin de ce pauvre prince Emilio Belgiojoso, un rare ténor et un bon prince, mort prématurément il y a peu d'années, époux libre de la patricienne née des Trivulce milanais, *authoress* dont la *Revue des Deux-Mondes* publie les conceptions littéraires, les voyages orientaux et les aspirations politiques...

» Un autre nom illustre va prochainement s'ajouter à la colonie recherchée de Passy. La ville de Paris a, comme on sait, fait à M. de Lamartine la concession d'une résidence attenante au parc de la *Muette*, et qui sera en état de le recevoir vers l'époque où Rossini pourra, non loin de là, habiter sa villa. La prochaine demeure du chantre d'*Elvire*, — et des *Girondins*, — est connue dans le pays sous le nom de *Petite-Muette*; c'est un grand bâtiment situé à la partie nord du magnifique parc de Mme Erard, à l'angle de l'avenue de Saint-Cloud, et qui se trouvera conséquemment à l'ouvert du nouveau boulevard de l'Empereur, voie immense destinée à décharger le trop plein du Bois de Boulogne dans la direction des quais, à déverser les équipages directement vers le Cours la Reine, au pont de l'Alma. La future habitation de M. de Lamartine se trouve en perspective au bout d'une des immenses allées de marronniers du parc de la *Muette*, vers la pointe des anciens terrains du

ne'agh. Ceux-ci, concédés par la ville de Paris à une compagnie d'honorables capitalistes industriels (MM. Moret et Payen, de la rue de Cléry), sont déjà divisés en lots boisés, dont la façade s'étend depuis la villa Rossini jusqu'au rond-point du parc de la Muette, à deux pas de la résidence Lamartine. Nul endroit des environs de Paris n'est plus pittoresque, plus élégant, plus prestigieux. On s'y trouve à une demi-heure de Paris par plusieurs modes de transport, le chemin de fer en tête. Aussi ces terrains de l'ancien Ranelagh, dont les abords ont été convertis par l'ingénieur en chef, M. Alphand, en une sorte de parc, admirablement entretenu, abondamment arrosé, et éclairé au gaz, ces terrains, disons-nous, ayant pour perspective les admirables futaies du château princier de la Muette, sont-ils convoités par tous les heureux du jour, car le 1er janvier prochain les placera en plein Paris avec la plus belle partie du bois de Boulogne à deux pas de là. On dit déjà qu'entre Rossini et Lamartine va venir se fixer plus d'un nom connu; les bâtisses vont commencer sur plusieurs points.

» Telle qu'elle est aujourd'hui, la résidence affectée par l'édilité parisienne à l'illustre poëte homme d'Etat n'est qu'une sorte de castel un peu agreste dans son admirable situation. Mais les plans sont prêts pour sa transformation complète et quelques mesures administratives, et aussi les hésitations de M. de Lamartine lui-même, au sujet des distributions intérieures, retardent-elles seules la transformation dont a été chargé l'un des plus habiles architectes de la ville de Paris : M. Hugé, un des lieutenants de M. Alphand, le collaborateur enfin de M. Davioud pour les maisons de gardes des portes du Bois, ces constructions si pittoresques et si remarquées. On fera de la *Petite-Muette* une sorte de châlet très-élégant, avec d'amples dépendances. L'ensemble n'aura point le caractère féodal de Saint-Point ou de Milly... Mais le poëte y ura, au milieu d'un nouveau paysage, des inspirations plus libres, plus calmes, et dégagées des bruits, des persécutions qui, ailleurs, ont déplorablement troublé a vie, sans pourtant altérer la sérénité de son génie, ni fatiguer son courage ! »

« 8 juillet.

» .... Hier, pourvu de journaux, comme j'étais paisiblement à lire l'exposé de toutes les agitations italiennes dans une retraite charmante qu'on appelle *Exèdre*, à l'extrémité nord de l'île du grand lac, mon domestique parvint à me trouver, et m'apprit que Martial arrivait.

» — Eh bien, sauvage, — me dit-il, — quand pousez-vous Mlle Clara?

» — Jamais !

» — Folie ! Elle n'est pas si laide que vous le dites, elle n'est point si sotte que vous le croiyez. Vous êtes pas riche, — elle n'est pas noble ; c'est le cas : *fusionner*; vous la ferez marquise, elle vous rendra illionnaire !

» — Millionnaire, soit! mais heureux.

» — Le million, mon cher, est déjà un bonheur. ec un million on achète une foule de choses dont on t heureux, et on en évite une foule d'autres dont on rait malheureux. S'il n'y avait pas la comtesse *Elle* tre vous deux, vous trouveriez cette Clara très-connable pour en faire votre femme, car après tout, une nme légitime n'a pas besoin d'être la Vénus de axitèle.

» Et partant de là, Martial me tint un long discours i semblait subventionné par mon oncle. Ce que j'y de plus clair, c'est qu'en général nos amis sont enntés de nous voir parvenir à l'opulence, beaucoup amitié, il faut le croire, — mais aussi un peu par oïsme. Le fait est qu'on se trouve beaucoup mieux l'intimité des riches que de celle des médiocres, que si l'homme n'était pas quelque chose de pres- toujours fort noir au-dedans moral, il se réjouirait voir prospérer ses amis, au lieu de s'en désoler, si que le font la plupart de ceux qui agissent, tra-llent et combattent à nos côtés. Evidemment Marse dit:

Albert végète, dans le rang social où il est igé de vivre, avec une médiocre fortune. Je n'en iens rien que des paroles. Qu'il ait cinquante ou t mille livres de rentes, et aussitôt voilà une intié toute bourrée de bons dîners, toute rembourrée bons fauteuils, toute promenée en beaux équipa-, tout égayée de bals et de loges d'Opéra. » Martial t donc désirer que j'épouse cette héritière...

J'ai dîné hier chez ces H.... La mère, en me faisant ir de la salade, m'a demandé si j'aimais le vinaigre à *turgeon*. Le père n'y a pas pris garde; mais la a rougi, en me lançant un regard désespéré. Tout me rappelait cette piquante comédie de Léon lan : *Notre fille est princesse*. Mon oncle, qui ne t pas se dissimuler la trivialité de la belle-mère, dit le soir en partant : « On n'épouse que la fille, et tu dois, aujourd'hui que tu es familiarisé avec sa figure, apprécier son intelligence et son esprit. Les filles dont les dots proviennent du commerce n'ont pas toutes pour mères des Mme de Sévigné !

» ..... Vers dix heures, comme je traversais la chaussée qui sépare les deux lacs, pour rentrer chez moi, je vis passer une calèche, doublée de reps blanc et attelée de chevaux gris, que je reconnaîtrais en pleine nuit entre mille. *Elle* n'y était pas seule. A sa droite était plutôt couchée qu'assise cette Italienne qui nous a souvent gênés l'hiver dernier, et en face d'elles se trouvait un homme d'une quarantaine d'années, à l'aspect militaire, et dont l'attitude était celle d'un empressé. Je me suis jeté derrière une voiture de place pour n'être pas vu. Ils ont passé. Qui diable est celui-là, et que fait-il là ? »

« 9 juillet.

» A quoi bon épouser la fille de ces H..., et donner un gentilhomme pour gendre à cette ridicule fabricante dont la prétention et l'ignorance sembleraient une caricature exagérée, même dans une comédie? Et puis quel chagrin ne causerai-je pas à *** par un abandon grossièrement fondé sur la spéculation d'un mariage? Depuis quatre ans que nous nous aimons, n'a-t-elle pas arrangé ou plutôt dérangé sa vie pour moi, pour nous? Et cette Clara fût-elle même séduisante et sympathique au dedans et au dehors, devrais-je faire cette brusque banqueroute à nos amours?

» Qui diable était ce grand brun qu'elle promenait hier dans sa calèche avec l'Italienne? C'est une nouvelle connaissance, apparemment! Mais, pour être nouvelle, elle me paraît déjà bien familière... »

« 10 juillet.

» ... J'ai vu hier déraciner d'un des fourrés les plus épais du bois un superbe marronnier tout couvert de fruits, qu'on veut essayer de transporter tel quel en pleins Champs-Elysées, dans un groupe destiné à marquer la rotonde du diorama, — quelque chose qui pourra être fort beau à l'intérieur, mais qui est parfaitement laid extérieurement. C'est l'habile jardinier en chef du bois de Boulogne, M. Barillet, qui tente ce nouvel essai ; les transplantations pratiquées en automne et au printemps étant désormais des faits complétement acquis au succès. Les plus gros arbres en sont quitte, en changeant ainsi de latitude et de longitude, pour s'envelopper pendant deux ans d'un justaucorps de toile fourré de foin, et pour se mettre un faux-col en fer-blanc, après quoi l'épreuve est faite et l'acclimatation accomplie! Mais ce qui m'a frappé, intéressé, presque attendri, en présence de l'émigration de ce marronnier, — enlevé à la solitude du bois pour être placé sur l'un des centres les plus bruyants du nouveau Paris, — c'est le chiffre gravé sur son écorce par des amours aujourd'hui expirées, ou tout au moins séniles, si j'en juge par la profondeur et la croissance de l'empreinte ! Ainsi, ce chiffre — L. B. — tracé là, il y a trente ou quarante ans peut-être, par un couple d'amoureux en leur vingtième année, alors que ce marronnier, jeune comme eux, leur avait prêté une ombre sympathique et discrète, sous quelques jours sera exposé en pleins Champs-Elysées aux regards, aux plaisanteries, aux moqueries des passants, sur le tronc vigoureusement développé et imperturbable gardien des initiales qui lui ont été confiées ! Et si par hasard *Léon* ou *Berthe*, *Ludovic* ou *Blanche* passent par là, s'étant unis peut-être, — s'étant oubliés probablement, — et qu'ils retrouvent, qu'ils reconnaissent ce témoignage de leurs jeunes, de leurs anciennes amours, quelles impressions, quelles émotions réveillées dans leurs vieux cœurs, et quel reproche peut-être à leur inconstance, à leur trahison, à leur ingratitude! Et cette Estelle et ce Némorin, ce Paul et cette Virginie seront depuis longtemps enfouis dans la terre dévorante, que cette même terre, — d'où tout sort et où tout rentre, — continuera de féconder l'arbre témoin de ces tendresses éteintes, et à grandir le chiffre amoureux et indélébile, jadis symbole, — épitaphe aujourd'hui ! »

« 12 juillet.

» ... Hier, en moins de cent pas, j'ai rencontré trois bossus! On disait dans les campagnes où j'ai été élevé que c'était mauvais signe, et qu'il ne manquait jamais d'en résulter quelque malheur. Nous verrons.

» Je suis allé ce matin pour la quatrième fois déjeuner dans l'île du Lac. Je maintiens que c'est un des plus délicieux endroits, je ne dirai pas de Paris, je ne dirai pas de la France, mais bien d'Europe! Je me souviens que lorsque je voyageais au Rhin, on me disait : « N'oubliez pas, à Bieberich, en vous rendant à Francfort, de vous arrêter pour visiter les jardins du duc de Nassau! » J'ai obéi... et quand moi-même j'ai vu des gens s'embarquer pour le Rhin, je n'ai pas manqué, la chose étant comme de tradition, de leur dire : « N'oubliez pas de visiter les jardins du duc de Nassau ! »

» Or, je me demande aujourd'hui si l'île du Lac, avec ses points de vue, ses perspectives sur les environs de Paris, ses plantations admirables, ses curieux conifères, la rare collection d'arbustes et de plantes qu'on y transporte des serres du Bois, pendant l'été, avec ses constructions confortables, son pont pittoresque, ses sentiers, ses massifs et ses pelouses, n'est pas un lieu dix fois plus attrayant et plus imprévu que ce grand diable de plat jardin ducal qu'il faut aller chercher à cent lieues d'ici !

» Il ne se passe guère de jour que je ne vienne dans cette île enchantée, où l'on trouve une tranquillité et une solitude qui seraient bien vite troublées si cette délicieuse création de M. Alphand était mieux connue. Je prie les dieux sylvestres que pour longtemps encore la foule en ignore les chemins, et que je sois libre d'y rêver tout à mon loisir, en me figurant que je suis chez moi, c'est-à-dire chez un roi !

» Tout en rêvant, j'avoue que je déjeune, et d'un appétit dont il faut bien que s'accommodent le bucolisme et la poésie... »

« 15 juillet.

» ... Ah ! ces trois bossus maudits !

» Déception, amertume, désillusion, désespoir, voici ce qui m'est arrivé ce matin...

» Depuis trois jours j'avais été infidèle à mon île.

» Vers dix heures j'entre dans le bateau qui y porte. J'étais vêtu de blanc, et en panama, comme un planteur.

» En m'embarquant, je vois au loin deux personnes déjeunant sur la pelouse voisine du chalet. « Ah ! — me dis-je, — le charme de l'endroit se révèle, se propage, je n'y suis plus seul le matin ! »

» La barque était à mi-canal, et je regardai machinalement le couple installé sous la sapinière du rivage, lorsque tout à coup je vois la dame se lever et s'enfuir précipitamment derrière le chalet...

» Le monsieur ramasse les chapeaux, l'ombrelle, le bagage, et la suit, en même temps qu'il parle vivement à un des garçons accouru...

« C'est drôle! — me dis-je, — on dirait des amants surpris par un mari ! »

» Je débarque, et, poussé par je ne sais quel... bossu... quel pressentiment, je m'approche en flânant de la table si subitement désertée, et sous laquelle traînait quelque chose de blanc. C'était un mouchoir.

» Je le ramasse, je saisis le coin, et j'y vois en toutes lettres brodées en couleur au point d'armes, et timbrées d'une couronne comtale : *Nathalie !*

» J'éprouvai un douloureux éblouissement, une vive congestion sanguine au cœur.

« Bah ! — essayai-je de me dire, — il y a bien des Nathalie à Paris ! »

» Mais celle-ci est précisément comtesse?... et cette fuite ?

» Je m'enfonçai dans les massifs pour essayer de me calmer un peu et de réfléchir.

» Je ne me calmai pas, et le résultat de mes réflexions fut ceci :

» J'allai droit au chalet, où je savais que se trouvent deux cabinets situés au nord. Je montai librement dans la salle commune, et feignis de vouloir m'y installer pour déjeuner.

» — Monsieur ne reste pas sur la pelouse?—me dit le garçon qui avait l'habitude de me servir.

» — Nous verrons tout à l'heure! — répondis-je.

» Il entra dans le cabinet de gauche apportant le service du dehors brusquement déménagé.

» C'était là !

» Je le laissai s'éloigner...

» Et ouvrant résolûment la porte, je me trouvai en face de la comtesse et du monsieur de la calèche :

» — Madame, — lui dis-je de l'air le plus froid que je pus me créer pour cet éclair de vengeance, — voici votre mouchoir que vous avez laissé tomber sur l'herbe !

» Et sans attendre un mot je sortis, voyant vaguement, à travers le grand trouble qui était au fond de mon calme d'emprunt, qu'*Elle* tombait effrayamment pâle sur une chaise...

» Je m'embarquai et me sauvai de cette île maudite !

» Que faire ? »

« 25 juillet.

» ... Hier soir, Clara m'a dit :

» Je voudrais bien, Albert, que nous fissions cet automne le voyage d'Italie. Pendant cela, mon père et votre bon oncle feraient meubler notre appartement... »

La suite de l'*agenda* était restée en blanc.

Pour copie conforme :

JULES LECOMTE.

SOUVENIRS DE LA GUERRE D'ITALIE. — Turcos dansant autour d'un foyer dans lequel ils jettent de la poudre, d'après un croquis de M. Moullin.

SOUVENIRS DE LA GUERRE D'ITALIE. — Les zouaves faisant leur lessive, d'après un croquis de M. Moullin.

Si l'hippodrome de Longchamps a pour encadrement la Seine, la cascade et les massifs du bois de Boulogne, il est en province des champs de course qui ne sont pas moins bien privilégiés sous le rapport du pittoresque.

Le dessin que nous donnons des courses de chevaux sur la plage des Sables d'Olonne (Vendée), offre aux yeux du plus difficile appréciateur des beautés de la nature un aspect à la fois imposant et féerique.

L'Océan a complaisamment abandonné le rivage dès le matin pour laisser piétiner par les sabots du cheval le sable encore humide de ses domaines. C'est

Dès huit heures, le lundi, 1er août, les fêtes des bains de mer, sous le haut patronage de S. A. I. la princesse Mathilde, la première course de chevaux est signalée par la victoire de *Vénus*, poney appartenant à M. Linnier.

Le prix des Sables d'Olonne a été remporté par *Bagatelle*, à M. Brossand.

Biribi, à M. Descars, est sorti vainqueur de la troisième course, prix de la plage.

Zut, à M. le comte de la Béraudière, a renvoyé un victorieux défi à ses rivaux en remportant le prix des haras.

Enfin le prix de l'empereur, pour le steeple-chasse, a été le partage de *Yucca*,

Paysannes des Sables d'Olonne.

monté par Cassidy et appartenant à M. le comte de Bréon.

Ces courses de chevaux, précédées, les 30 et 31 juillet, par des régates et des courses de youyous, petites embarcations montées chacune par un seul mousse de moins de quatorze ans, ont noblement complété ces fêtes couronnées d'une manière splendide par le bal offert dans les salons du Casino.

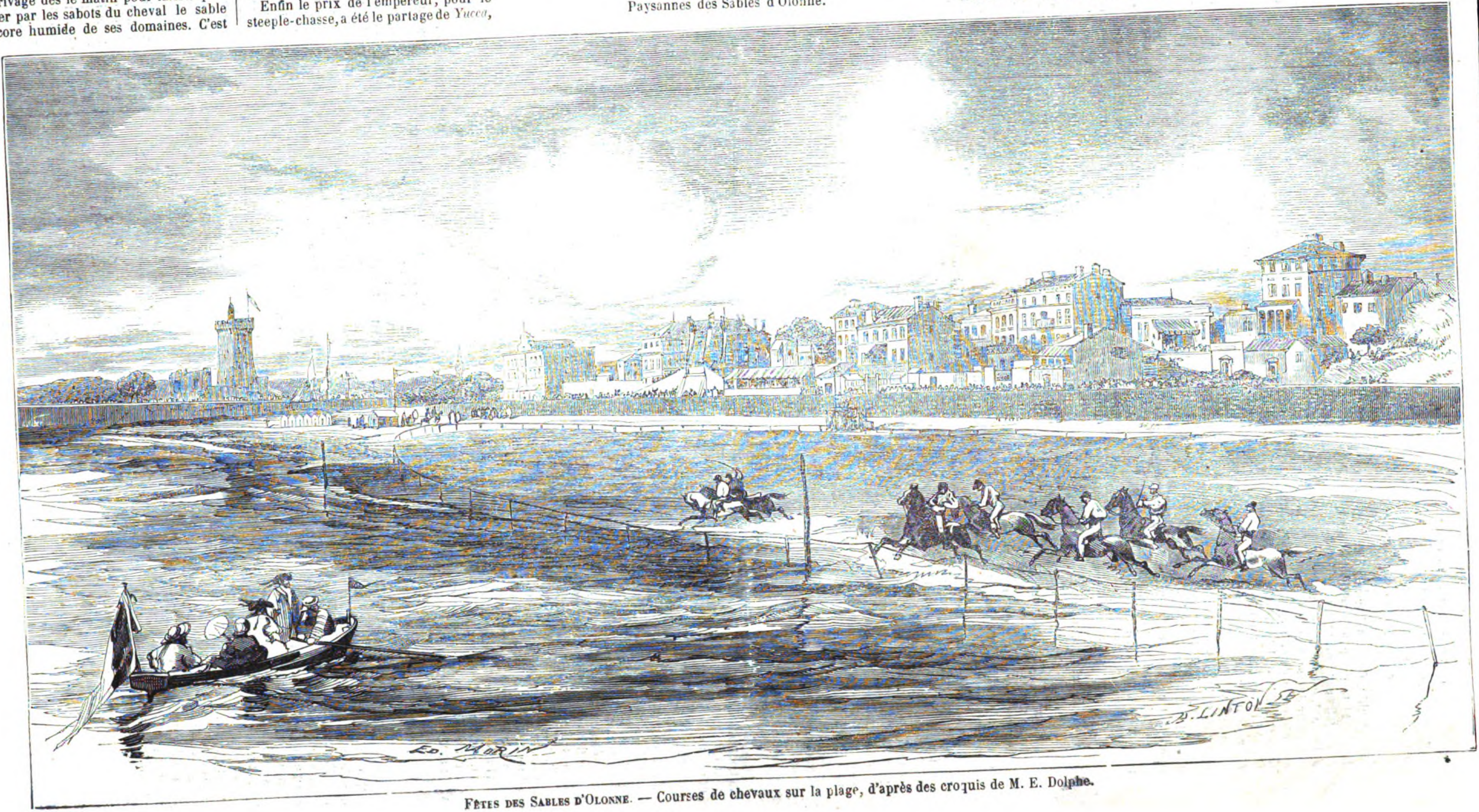
LÉO DE BERNARD.

Arrivée des troupes à Paris.

Nos troupes arrivées à la gare de Charenton n'ont fait qu'une halte à Paris A peine avons-nous eu le temps d'entrevoir ces vieux uniformes de trois mois usés par la victoire; ces visages bronzés par le soleil d'Italie et qu'éclaire la joie de l'enfant qui revoit le toit paternel; ces galbes martialement accentués, rayonnant d'une fierté qui semble refléter un rayon de gloire.

Notre première page nous les fait voir à l'embarcadère d'où ils se dirigent sur le camp de Saint-Maur pour aller se recueillir dans le repos et le triomphe, tandis que les autres, rendus à leurs familles par un congé temporaire, rentrent dans leurs foyers rassurés; épisode de la paix que nous sommes heureux de retracer.

MAC VERNOLL.



FÊTES DES SABLES D'OLONNE. — Courses de chevaux sur la plage, d'après des croquis de M. E. Dolphe.

Camp des Turcos.

DANSES AUTOUR DE LA POUDRE.

Les turcos, ces panthères disciplinées, ainsi qu'on les a surnommés, appartiennent, comme les nègres, à ces races dont les allures primitives se rapprochent de l'enfance.

M. Moullin, dans ses *Souvenirs d'Italie*, nous les montre dans leur camp, à la veille d'une bataille, s'amusant à jeter sur les feux du bivouac la poudre qui, en s'allumant, éclaire leurs visages noirs et mobiles.

L'odeur du salpêtre anime ces soldats qui ne *sont contents que lorsque leurs épées le sont*, comme dit leur poëte Chemider-el-Islami; elle les excite, les enivre et bientôt ils exécutent un *bamboula* frénétique qui les fait ressembler à ces noirs démons des légendes d'Hoffmann. Les sons du *tamtam* n'accompagnent et ne tempèrent pas, comme aux fêtes du *ramadan*, leurs cris sauvages et leur désinvolture singulière. Ils ont soif de combats, il leur semble entendre déjà le bruit de la bataille, et ces grands enfants qui dansent aux éclairs de la poudre bondiront demain comme de véritables panthères au milieu de la mêlée.

MAXIME VAUVERT.

Campement des zouaves. — La Lessive.

Cedant arma togæ.

La main qui sait manier un fusil, sait au besoin laver une chemise.

La propreté excessive du soldat français en campagne s'est chargée de traduire militairement cet hémistiche virgilien.

Le fantassin, dont le sac en temps de guerre pèse jusqu'à soixante livres, ne craint pas de le surcharger de tous les accessoires nécessaires à sa toilette et à sa lessive. Le savon, la brosse à la parisienne côtoient méthodiquement les brosses à souliers et à habit, les peignes et les effets de rechange.

Nos guerriers poussent la propreté jusqu'à la coquetterie, et, ne pouvant se donner le luxe de beaucoup de linge, ils tiennent à se donner celui du linge blanc.

Les zouaves sont passés maîtres en fait de blanchissage et notre seconde gravure des souvenirs d'Italie nous les fait voir, le 14 juillet, à Dezenzano, au bord du lac de Garde, occupés à se débarbouiller, et cherchant opiniâtrement à enlever le masque dont la poudre, les sueurs, la poussière et les morsures du soleil ont bistré leur épiderme facial.

Les voilà encore, ces héros de tous nos combats, accroupis côte à côte avec les laveuses italiennes auxquelles ils donnent une leçon pratique de blanchissage tout en leur prodiguant leurs agaceries et leurs protestations cosmopolites.

La démonstration se fait sur une chemise maculée de toutes les taches que l'innombrable famille d'insectes noctambules et indigènes laissent sur l'*indispensable* vêtement. Le zouzou professeur fait voir à ces jeunes filles émerveillées avec quelle dextérité on enlève ces stigmates de malpropreté. De la vigueur dans le poignet, quelque peu de savon, beaucoup d'eau et une brosse infatigable. Tout est là.

Il ne mettrait pas plus d'ardeur à démontrer l'escrime à la baïonnette à un conscrit intelligent.

L'Italie doit être régénérée, et si la propreté est une vertu, comme on l'a dit, le zouave doit être fier d'avoir commencé l'œuvre civilisatrice en inculquant cette vertu aux blanchisseuses italiennes.

MAC VERNOLL.

Le camp de Saint-Maur.

Une plaine immense, dominée par un donjon, et bordée d'arbres verts, voilà maintenant la caserne de l'armée d'Italie.

Dans cette plaine, des milliers de tentes blanches, où chacune d'elles contient six hommes, six têtes sous le même chapeau de toile.

Ils ont la terre pour sommier, leurs sacs pour oreillers, et ils trouvent leur lit excellent.

Chaque régiment occupe sa place distincte dans le camp : grenadiers, voltigeurs, chasseurs, turcos et zouaves.

Chaque arme a sa physionomie. L'allure des voltigeurs et des grenadiers est la même. Ils ont l'attitude sévère et grave. Sous leurs bonnets de police militairement inclinés, sous leurs longues capotes « usées par la victoire », ils ont bien l'air des combattants de Magenta et des héros de Solferino. Les barbiches se tordent crânement sur les mentons et les moustaches menacent le ciel.

En voyant leurs énormes bonnets à poil suspendus au piquet, le long de leurs tentes, on songe aux hercules de la mythologie chargés des dépouilles des bêtes fauves. Quelques-uns de ces casques en peau d'ours sont criblés de balles, tous ont tourné au blond sous le soleil de l'Italie et dans la fumée des batailles. Dans la coiffe du bonnet à poil, le grenadier met sa correspondance, les lettres venues du pays. Notre dessin les représente à l'heure de la distribution ; tout durs à cuire qu'ils veulent paraître, ils ne sentent pas moins une larme venir à leurs paupières, en recevant des nouvelles de la payse ou de la mère.

La ligne ne présente pas le même aspect. Plus petits, moins robustes, moins vieux dans le métier, ils s'avancent d'un pas tranquille, le képi modestement assis sur le crâne, et la cravate bleue au cou. Cette cravate bleue est le drapeau blanc des fantassins, ils l'arborent en temps de paix. La fatigue a laissé sur eux des traces profondes, et ils n'ont pas la crânerie des grenadiers ni des voltigeurs. Ce ne sont point des hercules, mais ils savent livrer des combats de géants.

Les chasseurs à pied et les zouaves sont les rudes gaillards que vous connaissez ; la guerre ne les a pas changés, ils ont la barbe un peu plus longue, la peau bronzée : c'est tout.

Les turcos, eux, viennent trancher sur l'ensemble. Avec leurs vestes et leurs culottes bleues, leurs têtes noires sous le turban blanc, ils ont l'air de démons endimanchés pour le sabbat.

Il faut les voir, quand le tambour les appelle devant les faisceaux, arriver en bondissant, rire de leur grand rire à trente-deux dents blanches, et pousser des cris qui semblent sortir du cou d'une panthère. Ils savent à peine le français, et leurs sous-officiers les commandent et les punissent en Arabe. Les indigènes qui ont un grade, sergents ou lieutenants ont tous une magnifique allure. J'ai vu là, se promenant devant eux, un lieutenant qui avait l'air d'une création de Byron. Ils portent la veste et la jupe nouée sur des bottes molles, et un sabre en forme de cimeterre au côté.

Les officiers français ont la tunique bleue tendre, ils parlent peu, mais à voir comment on leur obéit, on devine qu'ils ont su dominer ces barbares.

On craignait presque que la présence de ces gaillards au teint d'ébène ne causât quelques petits troubles au coin des rues. Mais il n'y a eu que des épisodes comiques, celui du fiacre par exemple qui s'est renouvelé plusieurs fois.

Un turco, revenant au camp dans un sapin à un franc vingt-cinq, tirait gravement trois sous de sa bourse et les présentait au cocher. Celui-ci lui faisant comprendre que c'était encore un franc dix sans pourboire, l'homme noir se fâchait, en disant que la veille il était allé pour trois sous bien loin, bien loin, « dans grande voiture jaune, » et que le cocher était un coquin en voulant lui faire payer dix fois plus cher, quand il l'avait mené deux fois moins loin. Un turco n'est pas obligé de savoir la différence qui existe entre le fiacre et l'omnibus.

La querelle s'envenimait, mais « bon Français » se trouvait toujours là, et tranchait le nœud gordien en dénouant les cordons de sa bourse.

On se figure à quelle fête se sont trouvés tous ces soldats. De chaque rue de Paris, de chaque maison, de chaque étage, il est parti un visiteur, frère, ami ou curieux, avec de l'enthousiasme plein le cœur et du saucisson plein les poches.

Les riches ont fait atteler leurs équipages, et aux modestes fiacres sont mêlées les brillantes calèches. Les grandes dames ne craignent pas de mettre pied à terre et de s'approcher du troupier, afin de voir ces héros en déshabillé.

On rencontre, du reste, peu d'officiers dans le camp ; ils sont à Paris ou dans un café de Vincennes ; leurs tentes, très-confortables, sont à part. C'est là qu'ils reçoivent leurs visites. Les choses se passent comme dans notre dessin, pris sur nature.

Tandis que, à quelques pas de là, le troupier conte fleurettes à la bonne d'enfant, l'officier, sur le bord de sa tente, reçoit les dames et les amis. Ils sont tous en petite tenue, et presque tous portent une canne, un jonc bien innocent, qu'ils manœuvrent comme une badine.

Beaucoup ont à la boutonnière un ruban frais ou un galon tout flambant neuf à leur képi.

Un autre dessin donne une idée du camp.

Ici, un jeu de loto ; là bas, un jeu de quilles.

Le loto est le jeu des hommes sages. Sur la terre pelée, huit ou dix troupiers sont philosophiquement

— Qui en fait un cinquième ? dit un sapeur en secouant le sac dans lequel dorment les petits numéros en bois.

— Moi ! moi ! disent à la fois un fusilier de la deuxième du premier et un zouave de la troisième du second.

Et chacun de jeter son sou. L'enjeu est fidèlement compté, recompté, et l'on ne procède à la grande opération qu'après avoir réglé les affaires de la banque. La partie est belle, cette fois, il y a dix joueurs ; soit, dix sous que gagnera le premier quine.

Chaque troupier a devant soi ses deux cartons ; pour marquer, il a pris des cailloux ou cassé en petits morceaux une branche de bois mort.

Le jeu commence. Le sapeur, toujours grave et solennel, plonge dans le sac sa main velue. Il retire, l'un après l'autre, les numéros, en faisant suivre chacun d'une remarque dont un civil ne devine pas toujours l'à-propos. Écoutez plutôt !

— Soixante, tout rond !

— Neuf, qui n'est pas vieux !

Jusqu'ici, c'est d'une simplicité première ; mais les affaires se compliquent.

— Trente-huit, face au mur !

— Trente-cinq, l'assassin !

— Trois, l'oreille !

— Huit, la gourde !

— Quatre, le diable !

Le trois représente assez bien une oreille, et le huit donne une image de la gourde ; mais trente huit, face au mur ! et ce terrible trente-cinq, l'assassin ! quel crime a-t-il commis ? J'en passe, et des meilleurs : — Cinquante-trois, Guérin ! — Trente-deux, au bouillon ! — Quatorze, l'homme fort ! — Vingt-trois, l'Auvergnat !

A quelque distance de là, cependant, vers les tentes des zouaves, un jeu de quilles a été installé.

Ici, le démon du jeu s'agite avec frénésie. Sur la tête de chacun de ces morceaux en bois blanc repose la solde d'un troupier. Ils sont là quinze ou vingt, le visage enflammé, la main frémissante, les bretelles au vent. Sur chaque boule qui part, un pari s'engage. On jette à terre le montant de l'enjeu ; les vieux sous embrassent les petites pièces neuves, les francs se joignent ; et tous les yeux de suivre avec anxiété la main du joueur ; puis, quand le coup est lancé, chacun de faire ses réflexions.

— Très bien, chasseur ! Bravo, le grenadier ! suivant l'arme du joueur ; puis l'on procède à la liquidation. Il y a bien de temps en temps quelques contestations, mais tout s'explique : on signe, sinon une paix de Villafranca, au moins un armistice, et la bataille recommence.

Quand on est las de jouer, on appelle les Savoyardes qui portent une vielle ou un tambourin. Elles se mettent à tourner la manivelle et à caresser la peau d'âne : la vielle grogne, le tambourin *grelotte*, les soldats marquent la mesure, et tout le monde s'en donne à cœur joie. Ces troupiers s'amusent comme des enfants.

D'autres, les artistes ! au lieu d'écouter les instruments grossiers des Savoyardes, se sont rendus à l'endroit où la musique d'un régiment donne les morceaux favoris ; ils scandent avec le pied et la voix l'*Il reste seul* de *la Favorite*, et ils semblent aussi heureux que s'ils entendaient les cris sourds du canon.

Mais tous, artistes, joueurs de loto, joueurs de quilles, se retrouvent à un moment donné à la cantine. Ils trinquent à la santé des amis, aux gloires de la veille, aux espérances du lendemain, sans oublier le mot galant pour la vivandière qui débouche les bouteilles et verse à chacun sa larme, cette larme qui est le sourire du troupier. C'est elle qui corrige les trop osés, qui gourmande les mauvaises payes, qui commande le feu. Le cantinier n'existe pas : c'est lui qui est la femme, c'est elle qui est le maître ; c'est elle qui porte les culottes, et c'est lui qui les brosse.

Quelques-uns cependant, qui ne tiennent pas à garder leur barbe de campagne, livrent leur tête au Figaro du régiment, qui fait mousser son savon et son talent. Ce sapeur des forêts pileuses taille les favoris à plein rasoir, et change les bois en plaines.

Mais tout n'est pas rose dans le métier, et si douce que soit la discipline le lendemain des victoires, la veille de l'ovation, elle a le courage de sévir contre les coupables.

Trente à quarante hommes, en bonnet de police, font l'exercice dans la plaine, commandés par un vieux sergent qui ne plaisante pas et vous donne de la salle de police, en veux-tu, en voilà. C'est le peloton de punition. Ils ont l'air, du reste, assez résignés, et la voix rogommique du sergent ne les fait pas trembler.

Puis, comme on ne vit de l'air du temps qu'en campagne, quand on a de l'ennemi à se mettre sous la dent, les hommes de corvée sillonnent le camp en tout sens. Cinq étaux ont été établis sur cinq points de la plaine, où des bouchers, devant un officier de garde, partagent entre les compagnies les martyrs des hécatombes.

Treize kilos à celui ci, dix-huit à celui-là. Ils font glisser les quartiers de bœuf et de mouton sur le bâton tenu par des troupiers ; le caporal dit : « Hoo ! » la viande est enlevée et le rata en bon chemin. Et combien d'autres corvées !

C'est le bois que l'on va chercher dans un chantier établi au milieu du camp. Ici l'on n'est plus en campagne : on n'abat pas un arbre pour faire chauffer une

...mpe: toutes les bûches sont comptées, pour ainsi ...re étiquetées, numérotées.

C'est l'eau qu'on va puiser avec les bidons ventrus. ... l'eau, du bois, de la viande, rien n'y manque : — ...ssioux hommes de cuisine à faire leur devoir!

Le gouvernement a cru inutile de faire construire ...s cheminées et bâtir des fourneaux économiques ...ns la plaine de Saint-Maur. Mais l'affaire a été vite ...le : regardez plutôt ces trois pierres fraternellement ...nolées, noires comme des négresses par la fumée. ...st là-dessus que se mijote la popotte, quel parfum! ...'est à faire venir l'eau à la bouche, et je me souvien...ai toujours de ces légumes vermeils, appelés *carottes* ...ces hommes simples, exécutant dans la marmite ...r danse de caractère.

...n attendant l'heure du dîner, chacun procède à ...spection de sa garde-robe, et raccommode les objets ...aillés avec l'élégance. Celui-ci, qui a le teint d'une ...e culottée, déculottée et reculottée, étale au soleil ...mains blanchâtres. Je m'approche; il a mis ses ...ts pour mieux les frotter, et il s'en lave les doigts ...mme Ponce Pilate.

...elui-là est assis dans la pose des Orientaux. Il a ...lque chose d'Hassan, mais il n'est point tout à fait

Comme le discours d'un académicien,

...encore son pantalon garance, et sur ses genoux ...ės traînent les manches d'une veste sur laquelle il ...récipite avec fureur, l'aiguille au poing, sa ma...e à lui de panser les plaies faites par ce grand ...ier qu'on appelle le temps.

...s zouaves aux guêtres d'or, travaillent leurs mol...res et les frottent d'importance avec l'ocre pour ...er la jaunisse au cuir, — une vraie jaunisse, c'est ...glement qui l'exige.

...elques-uns, ceux qui vont sortir du camp, tour...avec précaution sur eux mêmes, pour faire s'en...r à leur taille la grande ceinture qui les entoure ...ne un long serpent bleu, dont un camarade tient ...ueue ou la tête.

...is voyez-vous là bas cet attroupement : il y a des ...eurs de la ligne, des grenadiers, des turcos mon...leurs dents blanches.

...us femmes devant la tente du tambour Savignol, ...taillon. 6e compagnie des zouaves de la garde. ...a rapporté d'Italie sa tête, sa caisse et ses baguet...plus — deux pierrots qui ont fait toute la cam..., non des pierrots sauteurs, des pierrots des ...mbules, mais de braves et héroïques pierrots, qui ...argent pas les canons comme ceux de M. Tréfeu, ...qui se tenaient bravement perchés sur le sac de ...nol, quand notre tambour battait la charge. Ils ...t li remuant les ailes et hérissant leurs plumes ...e de petits coqs gaulois, et ils chantaient *la Mar...se* à leur façon.

...c les deux pierrots, un poulet et un canard, — ...ard en chair et en os, né sur les bords du Min...omme le poulet son compagnon d'armes.

...eux volatiles n'ont malheureusement pas donné ...nde l'exemple de l'amitié la plus fraternelle, et ...helet aurait hésité à les faire entrer au Pan...des volailles qu'il a élevé dans son livre *l'Oiseau*. ...s par des raisons sérieuses, sans doute, sur une ...n que nous ne connaissons pas, le poulet et le ...en vinrent un jour *aux pattes* pendant la cam... et le poulet eut le dessus. Pour fermer le bec ...ersaire, il ne trouva pas de moyen meilleur que ...aler, et voilà pourquoi dans la 6e compagnie du ...illon des zouaves, on voit un canard sans bec. ...is ce temps-là, du reste, tout le monde vit en ...intelligence, pierrots, canard, poulet, et nous ...ous à qui mieux mieux en face de ces vétérans em..., obéissant à la baguette — du tambour Savignol. ...es les races... sont du reste représentées. Un ...ouave vit en famille avec une belette, un lapin ...at. Tout cela est moustachu, barbu et chapar... comme un chacal!

Jack le caniche :

...aussi, si son maître avait péri, serait venu, ...ce pauvre chien que représente un de nos des...s coucher près du cadavre et attendre un coup ...pour le suivre jusque dans la tombe; mais Jack ...maître ont eu plus de bonheur.

...a fait toutes les campagnes d'Afrique, il n'a pas ...ourir sans faire la guerre d'Italie. — Il l'a faite, ...n sera tenu compte, au ministère de la guerre. ...il était grand temps pour lui de se faire des ...haut lieu! Comme il a la vue basse, et qu'il ...ait quelquefois de mordre dans une oie, le ...fatigué des plaintes que venaient faire les ...mmes de six lieues à la ronde, avait donné ...le tuer, le jour où l'on partit pour l'Italie. ...e vieux troupier, il devina la chose, se laissa ...quelques coups de pied et fila à l'arrière... ...es voltigeurs le consolèrent et le cachèrent. Le colonel ne le revit qu'à Valeggio; ce jour-là la chaire avait été maigre et le dîner méchant, il maugreait dans sa moustache, quand il voit tout à coup passer devant lui, qui? le vieux Jack! avec son oie de rigueur entre les dents. Le chien baisse l'oreille, la queue, l'échine, lâche un bout de sa proie. Le colonel se met à rire, lui fait signe qu'il lui pardonne, lui rend son estime et garde son oie.

Jack n'a pas encore la médaille militaire, mais les soldats lui ont dessiné sur la cuisse trois chevrons, et taillé dans le poil comme une sardine de sergent, on vient d'ajouter un galon, Jack a passé fourrier : J'ai bien peur que son zèle à remplir ses fonctions ne le retienne longtemps dans ce grade inférieur dont les titulaires sont chargés de l'alimentation de la compagnie.

Tous ces gens-là, éleveurs de lapins ou d'oiseaux, zouaves ou fusiliers, vivent comme de bons bourgeois. Rien de fanfaron dans leurs allures.

C'est à peine si l'on entend quelque soldat faire allusion à ses fatigues ou à ses exploits de la campagne. Il n'est pas venu à mes oreilles un seul nom italien, le nom d'une ville ou d'un champ de bataille. La guerre est terminée depuis deux mois; ils ont eu le temps, en route, autour des feux rouges du bivouac, de se raconter les uns aux autres la conduite de leurs régiments, l'héroïsme de leurs frères d'armes; ils sont las de gloire, si l'on peut dire ainsi.

Ils gardent, pour les récits au foyer de famille, l'histoire de leurs combats. On racontera à la vieille mère les dangers que l'on a courus, et elle embrassera sur le front ce chapardeur barbu, la brave femme, à qui l'on pensait au matin de toutes les batailles! Oui, toujours le souvenir de la mère vient se dresser devant le soldat au moment de la lutte. Mais le clairon a sonné, le fils redevient soldat; on fait sonner la crosse du fusil et l'on part en avant.

A la baïonnette!

Je leur demandais, à ce propos, si leurs cris de guerre devenaient plus sombres et plus sauvages quand le moment terrible était venu, quand les éclairs des baïonnettes se mêlaient, quand l'arme blanche allait faire trou dans le régiment ennemi :

— Nous nous taisons, m'ont-ils répondu. Un silence solennel, un silence de mort, pèse sur les têtes des combattants, et l'on s'aborde!

Les destinées d'un peuple sont dans la balance.

Quant à ce sentiment de peur éprouvé par tout combattant aux premières décharges, j'ai voulu savoir s'il était inévitable, commun à tous; et tous m'ont avoué cette impression d'une minute. On frémit, *on salue*, comme ils disent; mais le salut fait, on cause, et nous avons la langue bien pendue ces jours-là!

Cependant le jour a baissé : à l'horizon, sur le ciel qui devient sombre, se dessine le fantôme du tambour major. Il a rappelé ses tambours, les clairons sont aux lèvres; c'est la retraite. Ils se dispersent aux quatre coins du camp et jettent aux échos leurs fanfares.

Les hommes rentrent.

Les sous-officiers font l'appel; chacun se glisse sous sa tente; le camp rentre dans le silence, et l'on dort.

Ils se réveilleront demain pour le triomphe.

HENRI DELBENNE.

Promenade en Allemagne.

I

On ne voyage plus, on s'absente.

On se dit un matin, en s'étirant : — Tiens! si j'allais voir les bords du Rhin! Et le soir, on se trouve dans la gare mauresque du chemin de fer de Strasbourg.

On se réveille en pleines Vosges. La terre rouge commence. Je vous défie de ne pas être ébloui de cette succession de collines tellement boisées, qu'il faut au soleil toute son obstination pour y faire pénétrer ses flèches jusqu'au sol. Remercions Dieu d'avoir créé les Vosges françaises, — et promettons-nous de nous y arrêter un jour que nous ne voyagerons pas uniquement pour nous montrer aux paysages.

On est à Strasbourg.

Il y a déjà parfum allemand. La plupart des maisons ont quatre étages de mansardes; *c'est pour loger les hirondelles*, dirait Cadet Roussel. Non; c'est pour loger les braves Strasbourgeois et leurs blondes femmes. J'ai regretté de n'être pas arrivé en temps de fête, afin de rencontrer plus de costumes locaux; cependant j'ai vu passer quelques campagnards avec la longue redingote blanche, doublée de rouge, les bottes à retroussis et le grand chapeau rond. Leur taille était haute, leur visage était grave. Se rendaient-ils au marché ou à la répétition d'un drame rustique?

J'ai relevé certains noms de rues, — la rue de la Nuée bleue et celle du Jeu des enfants Je me suis également amusé aux enseignes, qui trahissent le voisinage de l'Allemagne : ce sont des cerfs en bois, des chevaliers casqués, des portions de retables. Les couleurs variées des maisons et le patois du peuple nous sortent presque de France.

Au quartier des Tanneurs, rempli de moulins sur eau et coupé de ruelles ténébreuses, l'effet est pittoresque. — Mais regardez tout cela avant d'avoir regardé la cathédrale, car après l'avoir vue vous ne pourrez plus voir quoi que ce soit. Tâchez de ne pas la rencontrer le premier jour sur votre chemin. Elle vous absorberait entièrement; Strasbourg n'existerait plus pour vous ou plutôt il se résumerait dans sa cathédrale. Il y aurait témérité à vouloir, dans ces pages-ci, rendre l'impression produite par l'aspect de cette merveille de pierre. Longtemps ce clocher, un des plus prodigieux qui se soient élancés sous des mains humaines, me poursuivra dans mon souvenir, comme il poursuit le voyageur dans la campagne.

Le chœur glace l'esprit par sa nudité cruelle; il semble que ces piliers trapus, que ces murailles sombres attendent des sacrifices humains; mais le contraste est à côté, dans la fameuse horloge dont les ressorts mettent en mouvement une foule de petits personnages : apôtres en procession, squelettes réveillés, coq battant des ailes, anges et amours; — admirable joujou, qui réunit tous les jours, à midi, un public aux yeux écarquillés. Je me suis bien gardé de sourire; le sacristain me tenait sous la fascination de son regard et sous le charme naïf de son explication. Et comme il était convaincu que *tout cela était arrivé!*

Au sortir de la cathédrale, j'ai dit : « Partons. »

Une voiture m'a conduit à la frontière par un chemin charmant, encore français, bordé de pommiers; puis le Rhin m'est apparu, bénévole, — car c'était en plein juillet, — avec ses rives assez plates en cet endroit. Aussi n'ai je pas eu d'accès d'enthousiasme; je n'ai pensé qu'à Boileau Despréaux. Le piétinement des chevaux sur le pont de bateaux a quelque chose de primitif et de guerrier. L'autre pont, le pont sérieux, est en bonne voix de construction, à ce qu'il m'a paru.

Kehl, c'est le pays étranger. La voiture qui m'y a amené s'en retourne vide. Je reste seul sous l'auvent d'une gare de chemin de fer, — le chemin de fer badois. Un employé, vêtu comme un suisse d'église, tenant à la main une très-haute canne à pomme de cuivre, me contemple avec mansuétude et tâche de me faire entendre que le prochain départ n'a lieu que dans deux heures.

Où est l'imprimerie que Beaumarchais avait établie à Kehl pour y éditer Voltaire exclusivement? — Les portes de la France, les bords du Rhin surtout, comptaient alors un grand nombre de ces imprimeries, sentinelles avancées de la Révolution.

Le chemin de fer de Kehl à Bade longe continuellement la Forêt Noire, qu'il conviendrait plutôt d'appeler la Forêt-Bleue, tant ses masses profondes ont à tous leurs plans la teinte de l'indigo. On me montre à l'une des stations, sur une haute cheminée, un nid gigantesque, — quelque chose comme la marmite des Invalides tapissée de brins d'herbe, — habité par trois cigognes, oiseaux pensifs et protecteurs.

La cigogne est un mauvais manger.

II

A mon âge, je ne connaissais pas Bade. C'était honteux.

J'avais pris cinq ou six fois mon élan pour m'y rendre, et chaque fois j'étais retombé soit à Enghien, soit à Trouville, soit au Croisic.

Pendant ce temps, mes amis me racontaient merveille de la maison de conversation et de la Trinkhalle, des sorbets sur la pelouse, au son de l'orchestre prussien, des carrosses roulant dans l'allée de Lichtenthal. On me redisait les dithyrambes d'Eugène Guinot, les feuilletons d'Edmond Texier, les proverbes d'Amédée Achard, les livres de Méry — et de tant d'autres écrivains qui se sont constitués les poëtes officiels de Baden-Eden.

Je répondais toujours : — A l'an prochain! Enfin, l'an prochain est arrivé et j'ai vu Bade. Je peux, à présent, me produire sans rougir dans la société des lettrés et des vaudevillistes, mes amis. Paul d'Ivoi n'évitera plus ma rencontre; Emile Solié cessera de détourner la tête en m'apercevant. Grâce au ciel, je ressemble à tout le monde aujourd'hui : j'ai vu Bade.

J'ai vu Bade, et j'en demeure ravi. Je ne croyais pas, malgré l'opinion des peintres, que la nature pût atteindre à des tons aussi puissamment verts, aussi riches (Pardon pour la richesse!) Je doutais de l'intensité de cette lumière, qui est un compromis entre le ciel d'Italie et le ciel de France. J'avais malgré moi en mémoire la boutade d'Alfred de Musset, — boutade injuste En un mot, j'étais comme la plupart des Parisiens : je me méfiais.

Aujourd'hui, si je l'osais, je ferais des vers sur Bade et sur ses environs.

Sans doute l'art a encore passé par là, mais le grand

SALON DE 1859. — Retour de la chasse, par Alfred de Dreux. (N° 192.)

mal ! L'art a dessiné le parc qui s'étend derrière la Conversation ; l'art a fait des quais au ruisseau de l'Oos ; l'art a planté de beaux arbres et bâti de belles maisons. Eh bien ! l'art a bien fait. Il nous restera toujours assez d'immenses forêts, de solennels déserts, de sublimes précipices, d'énormes broussailles ; on peut nous passer le bois de Boulogne et Bade ; on peut nous passer l'élégance, le sourire, le rayon, la fleur.

Malgré tout cela, je ne suis resté que trois jours à Bade. Pourquoi ? — Ah ! pourquoi ?

Il est évident que je n'ai pas fait la moitié des excursions qu'on y doit faire ; que j'ai laissé de côté, ici une ruine, là un couvent, plus loin un lac ou autre chose. D'abord, je n'accorde ma confiance aux guides imprimés que dans une certaine mesure, et il suffit qu'ils me conseillent de prendre à droite pour que je tire immédiatement à gauche. On comprend tout ce que ce système a de résultats désastreux — et comment je me croise avec si peu d'Anglais dans mes promenades.

Mais j'ai acheté à la foire permanente de Bade une jolie petite horloge en bois colorié. A chaque demi-heure, une lucarne placée au-dessus du cadran s'ouvre ; un oiseau paraît, jette ses deux syllabes : *Cou-cou !* et la lucarne se referme avec fracas.

Je destine cette horloge à mon cher camarade Champfleury.

III

Le sixième jour de mon voyage, j'étais à Heidelberg.

Je n'avais vu ni Rastadt, la cité diplomatique, ni Carlsruhe, la capitale du duché de Bade, — mais j'avais passé devant. C'est ainsi qu'on voyage au dix-neuvième siècle.

Par exemple, j'aurais considéré comme une lâche action de ne point m'arrêter à Heidelberg, une des villes qui m'ont le plus préoccupé dans ma jeunesse, — car, pour les gens d'étude, il est des villes qui inquiètent autant que des personnes, et dont les noms reviennent avec insistance hanter la mémoire. Notez que je n'ai jamais lu une description de Heidelberg ; cependant son université, ses rues, son château étaient depuis longtemps, depuis toujours, installés dans mon esprit, avec leur configuration exacte. En les voyant, l'autre jour, pour la première fois, je ne cessais de répéter : — C'est bien cela !

Heidelberg a des maisons curieusement travaillées comme des coffrets, la maison dite *du Chevalier* entre autres. Mais l'ensemble de la ville est trop neuf, trop clair. Pourquoi diable l'a-t-on rebâtie ? Elle devait avoir si bel air au seizième siècle !

CHARLES MONSELET.

SALON DE 1859.

Les *hunters*, les *harriers*, fatigués par un long *courre*, mais pleins encore d'animation, le rendu exact et bien nature du gibier mort, un fond de paysage profond, sobre et vrai, suffisent et amplement à M. Alfred de Dreux pour faire un de ces tableaux qui attirent l'attention de tous les amateurs. Nous avons donné *la Mort* ; nous complétons l'exposition de M. A. de Dreux en donnant, dans ce numéro, *le Retour*. Il faut bien admettre qu'il est difficile de rendre avec plus de fines[se] et d'observation les scènes émouvantes de la chasse [et] du turf. M. A. de Dreux est l'artiste aimé du public. Ses compositions sont demandées, attendues, rech[er]chées aussi bien en France qu'en Angleterre, et so[n] talent, qui grandit de jour en jour, consacre cette fa[]veur extraordinaire, mais si bien méritée.

LÉO DE BERNARD.

La Grande Italienne [1]

PAR M. AMÉDÉE RÉNÉE.

A Volta, dans ces mêmes lieux où naguère u[ne] marche hardie décidait la victoire de Solferino, [les] Allemands rencontrèrent jadis, il y a huit siècles, u[ne] petite armée italienne commandée par une femm[e]. Cette femme était jeune, courageuse, très-belle, [et] reine. Ce jour-là, ses forces étant insuffisantes, elle f[ut] battue. Habituée à vaincre, elle ne se découragea p[as] ; elle réunit ses soldats épars et leur dit : « La fortu[ne] varie ; nous étions vainqueurs hier, nous sommes vai[n]cus aujourd'hui, il n'y a que le courage qui soit de to[us] les jours. » Puis elle reprit la campagne et contin[ua] de disputer aux Germains cette terre italienne qui l[es] attirait fatalement, cette conquête qui, d'âge en âg[e], troubla leurs empereurs, tenta leurs diplomates et s[é]duisit leurs poëtes. Elle lutta toute sa vie. La mort se[ule] put désarmer Mathilde de Toscane.

Assurément, malgré la distance des siècles, cette [] est intéressante. Mais l'histoire, qui a le travail le[]

[1] Paris, 1859, Firmin Didot et Dentu, 1 volume in-8°.

Le retour dans les foyers.

a oublié Mathilde. On sait qu'elle exista; on nomme la *Grande Comtesse*, la *Grande Italienne*, la *Fille de l'Église*, *Filia Petri*, « la plus grande des femmes chrétiennes; » on écrit. sur sa tombe d'albâtre, près de Reggio, quelques lignes qui la comparent aux Amazones, et plus tard, à Rome, dans l'inscription d'une nouvelle sépulture, on vante l'âme virile de cette femme. Mais c'est tout... rien ne vous empêche de la regarder comme une aventurière. Une douzaine de biographes inconnus ont sans bruit fouillé l'ombre du sépulcre, quelques historiens ont rôdé autour de Mathilde, dans l'espoir de découvrir en elle une dévote hallucinée ou quelque scandaleuse héroïne; elle n'était que très-vertueuse. Chacun passa outre, — sauf M. Michelet qui lui a consacré cinq lignes profondes et excellentes, et M. Amédée Rénée qui lui élève aujourd'hui un monument véritable en racontant ce qu'elle a fait.

A tous les points de vue, c'était justice. Historiquement, elle joua un très-grand rôle dans la lutte du sacerdoce et de l'empire; on la vit combattre, au Nord les Allemands, à Rome les antipapes, au Midi les Normands. Alliée de Grégoire VII, elle fut par ses donations au saint-siége une créatrice du pouvoir temporel des papes. Voilà pour les faits positifs. Moralement, c'est une nature exceptionnelle. Elle est de la famille de la paysanne française qui, au quinzième siècle, s'élança au cri de *France!* vers le roi lui-même, et entraîna les hommes d'armes à sa suite, ou de cette religieuse espagnole qui, cent ans plus tard, révolutionna tous les couvents d'Espagne au signal de : *Jésus-Christ!* de cette famille de Jeanne d'Arc et de sainte Thérèse où les femmes se donnent entières à l'accomplissement d'une œuvre morale. Mathilde prit pour devise : *l'Italie et l'Église!* Ce fut, suivant son expression, « l'amour » de sa vie. Elle réunissait le patriotisme de Jeanne à la foi de Thérèse.

Les siècles qui produisent de telles femmes ne sont guère ceux qui les jugent. Il faut que les années passent, et qu'un jour la plume ou le crayon ressaisisse ces figures déjà lointaines. La tâche est pleine de délicatesse et de grandeur. Un des esprits les plus distingués de ce temps-ci, M. Amédée Rénée, vient de faire sortir l'héroïne de la légende qui l'étouffait, et son livre a eu tout d'abord une fortune singulière : l'empereur, avant de partir pour l'Italie, s'en est fait lire les premières pages; S. A. I. la princesse Mathilde a exécuté, pour ce livre d'élite, une gravure exquise qui éclaire en quelque sorte toute cette page de l'histoire d'Italie. La reine de Toscane est représentée assise sur un trône, un lys à la main; elle porte une couronne d'or de forme conique, ornée de perles et de pierreries; son voile, sa longue robe, les plis larges de son manteau bordé de pierreries et d'or sont reproduits avec une sorte de fidélité respectueuse et de majesté simple. Un trait ferme et pur a conservé à la face une sérénité mêlée de résolution. La beauté physique et la beauté intellectuelle s'y fondent avec une parfaite harmonie; c'est une introduction éloquente au beau livre de M. Rénée.

Suivez maintenant le récit de l'écrivain; placez avec lui cette figure dans le large cadre des événements contemporains, comme une statue de l'unité au milieu d'un âge de trouble et de désordre. Autour d'elle, le monde féodal, dans toute sa violence, de grands feudataires toujours révoltés, invoquant la force contre le droit, des hommes extrêmes dans la faute puis dans la pénitence, des soldats de fortune, des rois de hasard, des princes empoisonnés ou déposés, des reines qu'on terrasse et qu'on traîne par les cheveux, tels sont les figurants du onzième siècle.

Les empereurs allemands maintiennent un état de choses qui leur permet de diviser pour régner. Mathilde, née pour quelque chose de plus grand, se trouve d'abord prise dans les liens qui l'attachent comme duchesse à la féodalité et à l'Allemagne, mais sa mère, Béatrix, l'élève dans des idées d'avenir et la prépare, en lui donnant une éducation morale très-supérieure, à combattre la force brutale et l'anarchie. Mathilde sera puissante un jour; elle possédera le grand duché de Toscane, les duchés de Modène, de Parme et Plaisance, de Lucques, de Gênes, le comté de Nice, le royaume de Sardaigne, dans la Lombardie les provinces de Crémone et de Mantoue, enfin presque tous les pays qui composent actuellement les États pontificaux. Magnifique héritage placé entre Rome et l'empire, et qu'elle considère comme une délégation providentielle. Elle cherche comment employer dignement sa puissance.

Or, il arrive qu'un jour la Toscane est traversée par un homme de génie qui s'occupe de réunir autour du saint-siége tous les cœurs de bonne volonté. Le moine Hildebrand forme un groupe destiné à établir en Europe l'unité morale, comme deux siècles auparavant Charlemagne avait établi l'unité politique. Damiano, les évêques Anselme et Otto, les abbés vraiment chrétiens de quelques couvents, s'unissent à lui pour combattre en même temps la dépravation dans l'église et les empiétements de l'autorité laïque. En face de César, chef des barons, se dressera le pape, chef de la société chrétienne. En un mot, Hildebrand rêve une théocratie fondée sur la morale. Quand cet homme austère adresse la parole à la jeune Mathilde, il exerce sur elle un ascendant qui décide de sa vie. Désormais elle fait tout pour l'Italie et l'Eglise. Son existence entière, ses guerres, ses relations diplomatiques, ses mariages mêmes, seront dominés par cette ambition de faire triompher partout le pape, souverain des âmes. Résolue à garder une chasteté éternelle, elle consentira deux fois à épouser politiquement des princes pour en faire les alliés du saint-siége.

Le Dante a personnifié dans Mathilde l'activité sainte. Celle qu'elle déploya fut vraiment prodigieuse; elle et sa mère servirent d'abord de médiatrices entre Hildebrand, devenu Grégoire VII, et l'empereur Henri IV. La fermeté provocante du premier, la duplicité du second, embarrassèrent ces deux femmes chrétiennes qui croyaient à la possibilité d'une paix sincère. Leurs maris, plus dévoués à l'Allemagne qu'à l'Italie, les entravèrent encore. Cependant, telles furent leur générosité, leur ardeur et leur adresse, qu'elles rapprochèrent l'empereur et le pape, par un accord momentané. Henri et Grégoire se rencontrèrent chez Mathilde, à Canosse. L'empereur, après avoir attendu trois jours dans la neige l'indulgence du pape, s'était humilié, et la concorde semblait rétablie. Mais il garda rancune au pontife; « les pieds lui cuisaient encore; » bientôt, il se vengea de l'orgueil de son adversaire. Une guerre mortelle éclata.

De ce jour, Mathilde, jusque-là miséricordieuse, considéra Henri IV comme un roi parjure, comme un chrétien schismatique, comme un excommunié relaps; elle crut de son devoir de lutter sans relâche contre lui et contre Guibert, anti-pape de la façon de l'empereur. Vainement on employa tout pour la détacher, pour la vaincre ou la prendre; sa vigilance fut admirable. Avec une rapidité extrême, elle se trouvait prête à défendre ses États, à jeter des troupes dans Rome assiégée, à escorter le pape, à soumettre ses sujets révoltés. Maintes fois, elle essuya des échecs, et toujours se releva plus hardie. Ce n'était plus elle qu'elle défendait, c'était la papauté, à laquelle elle vouait sa vie et léguait ses biens. Jamais passion plus constante et plus ferme n'anima un cœur. Elle vit tout mourir autour d'elle, sa mère, ses amis, ses alliés, Grégoire enfin, qui s'éteignit dans l'exil à Salerne. Durant trente années encore, elle continua l'œuvre de Grégoire, et fut son exécuteur testamentaire. Soutenir l'Eglise, combattre l'Allemagne, pacifier ses États, ce fut, jusqu'au dernier soupir, son triple effort. « Elle était à la fois l'âme et le bras, dit M. Amédée Rénée. Elle était comme la papauté elle-même. »

Les papes et les empereurs se succèdent, elle reste debout, apportant aux uns l'inépuisable sacrifice de sa vie, opposant aux autres la résistance la plus invincible.

C'est une guerre sainte qu'elle prêche et qu'elle exécute incessamment. Plus d'une fois l'argent et la trahison prévalent contre sa loyauté héroïque. « Marche, lui dit alors un prêtre; si la terre te manque, le ciel te soutiendra. » Mathilde est plus forte qu'Henri IV, elle le sépare de sa femme et de son fils. Jusqu'à l'âge de soixante-neuf ans, elle défend l'unité de l'Eglise et celle de l'Italie. Dans les intervalles rares de cette guerre sans fin, elle pacifie ses États, voyageant de ville en ville, rendant la justice, ouvrant des routes, creusant des ports et, quand elle le peut, travaillant avec une armée de clercs et de peintres. Puis, son rôle accompli, elle se couche sur un lit de douleurs, et, le 8 juillet 1115, elle baise le crucifix en disant: « Toi que j'ai tant servi, sers moi maintenant! »

La vie de Mathilde est une épopée. Tandis qu'elle la composait en quelque sorte sur le sol de l'Italie, derrière elle se tenait un chapelain qui l'admirait. Il essaya d'écrire cette épopée. Domniso n'était pas un écrivain de génie, et bien qu'il se crût supérieur à Virgile, son poëme est tout entier dans les choses qu'il raconte, plutôt que dans l'expression. Quelque chose lui manquait pour rendre sa pensée : une langue. De son temps, le latin n'est plus, l'italien n'est pas encore et l'allemand se glisse à travers la corruption de l'un et les germes de l'autre. Domniso ne s'en embarrasse guère, il emploie concurremment les trois idiomes, il y mêle des idées subtiles et les fautes de quantité. Avez-vous lu dans la *Maison de Penarvan* le portrait de l'abbé Pyrmil? C'est Domniso. Après tout, il se présente comme témoin oculaire, et son accent naïf paraît vrai comme la passion. Pour lui, la forteresse de Canosse, où se sont rencontrés Mathilde, Grégoire VII et Henri IV, est l'axe du monde. Il la fait parler; elle chante Mathilde, elle maudit Henri, elle apostrophe les villes infidèles. Mantoue s'était laissée gagner à prix d'or. « O Mantoue! s'écrie la forteresse de Canosse, pourquoi t'es-tu vendue?... Tu ne possèdes maintenant que la cour affamée d'un prince ruiné; tu célèbres la Pâque avec des Allemands hérétiques, amis de la bouteille et perdus de luxure. Tu ne sais pas un seul mot de leur langue, à ces brutaux qui se prennent de querelle après avoir bu, qui tirent l'épée au moindre mot, s'égorgent entre eux, se mordent comme des loups se disputant un os, et ne sont d'accord que pour violer et dépouiller le sanctuaire. »

M. Amédée Rénée a traduit énergiquement les plus beaux passages de ce poëme barbare, et cité tour à tour le texte ou la pensée. Jamais le vieux chapelain ne s'était trouvé à si belle fête. Si une traduction est bonne quand elle rend l'esprit de l'écrivain, celle-ci est faite de main de maître. M. Amédée Rénée savait évidemment qu'il nous transmettait mieux encore que les vers de Domniso, c'est à-dire l'âme même de Mathilde, car c'est elle qui inspire le pauvre poëte; quand il parle seul, on le reconnaît à l'ingéniosité de son vers baroque. Quand le souffle de l'héroïne vient l'élever au-dessus de lui-même, il est méconnaissable et sublime.

Ce livre de M. Amédée Rénée est donc un ouvrage très-singulier en même temps qu'un bel ouvrage. L'unité de l'Italie est peut-être dans cette histoire d'une femme. Mathilde avait trouvé le grand secret, tout naturellement, par la puissance de son patriotisme et dans un temps fait pour décourager les plus fermes. Elle morte, Pise, Lucques, Florence, etc., se détachèrent du faisceau national et demandèrent la richesse à la mer. M. Amédée Rénée n'a pas insisté sur ces considérations : il a retracé de haut ce grand épisode dans lequel les faits parlent d'eux-mêmes; son livre dit aux Italiens : La force de l'âme est le grand levier des choses humaines. Il dit aux historiens sceptiques qui n'admettent d'autres explications des entreprises hardies que la complicité des intérêts : On ne fait pas de grandes choses avec de petites passions. Mais à vrai dire la vie de Mathilde de Toscane n'eût elle pas cet à-propos, ce serait déjà une œuvre considérable que de l'avoir restituée à l'histoire universelle.

ÉMILE CHASLES.

Éclairage électrique.[1]

(*Suite et fin.*)

Nous n'entreprendrons point de décrire un nombre considérable d'autres lampes qui ne sont guère que des combinaisons différentes de celles-ci. Nous parlerons seulement de deux : la lampe Lacassagne et Thiers et la lampe de M. Serrin. La première, parce qu'indépendamment des particularités du système, elle est la seule aujourd'hui qui ait fourni des applications industrielles sur une vaste échelle *d'espace et de temps*. La seconde, parce qu'elle est la plus parfaite, celle du moins qui satisfait de la manière la plus précise au plus grand nombre de cas du problème.

MM. Lacassagne et Thiers voulant supprimer le mouvement d'horlogerie dans le but d'avoir des appareils solides, peu délicats et permettant ainsi des applications industrielles entre les mains de simples ouvriers étrangers à ce genre de travail, ont construit des appareils de grandes dimensions où ils ont substitué au mouvement nécessairement intermittent d'un mécanisme d'horlogerie l'écoulement continu d'un liquide.

Ainsi, un réservoir comme celui des anciennes lampes à tringle, par exemple, renferme du mercure qui s'écoule par un tube de caoutchouc dans un récipient cylindrique qui renferme un flotteur guidé. Ce flotteur porte l'électrode inférieure qui s'élève au fur et à mesure de l'écoulement du liquide. Un électro-aimant règle, par la pression plus ou moins grande exercée à l'aide de l'armature sur le tube de caoutchouc, la vitesse de l'écoulement qui peut devenir aussi faible qu'on veut sans s'arrêter jamais.

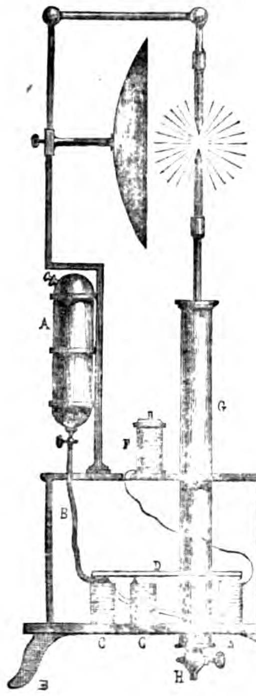
L'appareil se complète par deux organes nouveaux.

[1] Voir notre précédent numéro.

lieu de régler la résistance de l'armature par un ort antagoniste, comme celui que nous avons re-ente dans la lampe Foucault, MM. Lacassagne et rs se servent d'un autre électro-aimant, de telle que quand, l'intensité du courant diminuant, la ance décroît; la résistance décroît également.

courant de ce deuxième électro-aimant n'est ne fraction du premier (un soixantième environ). un courant *dérivé* au moyen d'un fil très-fin et ong qui, par sa petitesse, ne permet que le pas-l'une faible quantité d'électricité et qu'on nomme, cette raison, *fil de résistance*. Il arrive que si, par cause imprévue quelconque, le courant *direct* est ompu par l'écart des carbones, l'électricité suit le courant *dérivé*, et non-seulement la pression ée sur le tube de manière à gêner l'écoulement luide diminue, mais encore l'armature est rappe-sens inverse.

appareil, qui a valu à ses inventeurs une mé-de la Société d'encouragement, est sans contredit qui a fourni les applications pratiques les plus nentes et sur la plus vaste échelle. Le port de n, par ordre du ministre de la marine, la rue iale à Lyon, les quais de la Saône, les ateliers chantiers du Creuzot, le parc de Saint-Cloud, ccessivement démontré les avantages de ce sys-et ces applications ont duré des mois sans inter-n et pendant des nuits de huit et dix heures. encore par ces puissants appareils que les archi-de la ville de Paris font faire, aux fêtes du 15 l'éclairage du Champ de Mars pour faciliter la ation. Cinq ou six de ces lampes photo-élec-



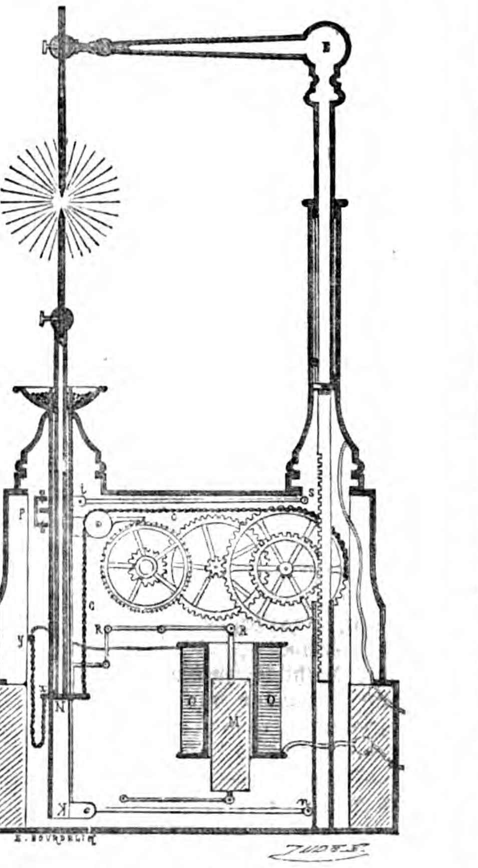
rvoir à liquide.
de caoutchouc.
nes de l'électro-aimant traversé par le courant direct.
ature qui règle l'écoulement; elle porte sur un couteau.
ième électro-aimant qui remplace un ressort antagoniste et tra-e courant dérivé.
ne de résistance.
pleur où arrive le liquide.
net d'écoulement après l'opération pour vider le récepteur.
est en fonte et en fer.

réunies sur le dôme de l'École militaire éclai-s de trente hectares.

ons enfin l'appareil de M. Serrin.
sente deux avantages nouveaux :
t s'allumer à distance,
nploie pas de mouvement d'horlogerie et il ne ace pas par un liquide.
us, il laisse le point lumineux sensiblement e.
ermet qu'un très-petit écart; ce qui est tou-ntageux pour l'éclat.
il est très-délicat dans son fonctionnement.
teur, c'est le poids même du carbone supé-de la tige qui le porte. Quand celui-ci descend, onter l'autre dans un rapport voulu. Il s'en-le point lumineux reste sensiblement à la ace.

reil dont il s'agit caractérise toute une mé-n effet, il faut, comme nous avons vu produire vement étendu correspondant à l'usure des et de variations très-délicates correspondant ngements très-petits imprévus. M. Serrin a ré-nouvement de ses carbones en deux : l'un pro-ntinu et égal à toute leur longueur ; l'autre immédiat et ne dépassant jamais l'étendue convenable pour le plus grand éclat. (C'est ait pour écrire. Le bras parcourt la page et les doigts sont chargés des mouvements délicats qui consistent à tracer des lettres.)

La tige E entraîne par son poids et par l'intermé-diaire de la chaîne CC la tige N dans un rapport de vitesse convenable. Une chaîne XY, qui se relève de plus en plus du côté X, compense le poids du carbone



brûlé. La tige N est mobile dans la tige K. Celle-ci est articulée à deux leviers IS, KN, de manière à se mou-voir droite. Un troisième levier RR tend à soulever la tige K en vertu du contre-poids M. Celui-ci en fer doux n'agit que lorsque le courant diminue assez pour que la bobine OO ne le soulève plus. Alors la tige K en se soulevant lève l'arrêt F et laisse défiler la chaîne. Le rapprochement ne peut atteindre la limite d'écart à cause du buttoir situé en P.

On comprend maintenant que cette lampe s'allume à distance. En effet, pour cela il faut que les char-bons viennent se toucher, puis se séparent immédiate-ment. Or, quand on établit le courant, la bobine pro-duit cet effet. En somme, cet appareil a fonctionné avec succès aux Invalides et devant le Cercle de la presse scientifique, où notre photographe bien connu, M. Nadar, a pu prendre de très-curieuses épreuves de photographie électrique.

Nous n'avons parlé ni des lampes de Breton, Regnard, Harisson, Loiseau, etc., etc.

Disons deux mots des piles :

La grande question dans l'application de la lumière électrique, c'est le prix. Cette question a généralement été placée sous un jour qui ne nous paraît pas vrai, et nous avons cherché, en maintes circonstances, à la faire envisager autrement.

On veut toujours faire de l'éclairage électrique un rival dangereux pour tous les autres modes d'éclairage. C'est une erreur. L'éclairage électrique est le *complé-ment* indispensable de l'éclairage au gaz, voilà tout, et rien de plus.

Que la lumière électrique vienne là où les moyens ordinaires sont impuissants, c'est son rôle ; qu'elle serve à improviser de puissants éclairages comme dans les ateliers de constructions pour la marine, dans les grands travaux pressants des ponts et chaussées, dans les grandes places comme le Champ de Mars, etc., etc., rien de mieux. Là, elle donne seule les moyens de ré-pondre aux exigences du moment par sa puissance, la promptitude de son installation, la possibilité de son déplacement, etc., etc. Dans la plupart de ces cas, le prix devient secondaire, puisqu'il s'agit d'une possi-bilité et non d'une facilité, d'une nécessité et non d'une commodité. Dans les autres cas, où les moyens actuels sont possibles et ne sont qu'imparfaits, s'il ne revient pas plus cher, comme il donne des résultats meilleurs, qu'il s'installe beaucoup plus vite, qu'il se déplace et qu'il épargne la vie des plantes, il est préférable. Or, la compagnie Lacassagne et Thiers offre à la ville de Paris d'éclairer la place, actuellement obscure, du Carrousel pour le même prix annuel que coûte l'obs-curité relative actuelle. L'installation prendrait à peu près le tiers du temps qu'exigerait celle qui existe, et coûterait environ dix fois moins. Ainsi, nous pouvons penser que, quoi qu'on en dise, dans les cas que nous venons d'examiner, l'application de l'éclairage élec-trique n'est point entravée par le prix.

Vient maintenant l'emploi aux lieu et place du gaz, de l'huile, etc.

Nous n'y voyons qu'une question d'hygiène pour les hommes et pour les plantes ; mais, au point de vue de l'esthétique, nous voterions de grand cœur contre son emploi. En effet, on ne possède encore aucun moyen de fractionner la lumière électrique, et, quoi qu'on en ait dit, ce moyen n'existe pas, et, bien mieux, rien ne le fait entrevoir. Eh bien ! qu'on aille donc remplacer, par une lampe électrique, ces milliers de becs de gaz qu'on trouve aux Champs-Élysées ; par exemple, ces guir-landes de perles lumineuses des pavillons du concert Musard, qui rappellent ces scènes féeriques de certains opéras, cela ferait l'effet d'une figure de géométrie au mi-lieu d'un tableau d'Eugène Delacroix. Si on veut les ef-fets fort jolis de la lumière électrique dans la verdure, il faut, comme l'avaient fait MM. Lacassagne et Thiers chez M. Gudin, à la fête de Notre-Dame des Arts, l'employer en même temps que le gaz, on obtient ainsi des effets magiques ; mais seule, elle est industrielle, et rien de plus. Tous les salons d'un bal, éclairés électriquement, auraient l'air d'une fin de bal à six heures du matin, les volets ouverts, on perdrait ce *cliquetis* des lustres, des bougies, etc. ; une lumière au lieu de mille. Les femmes seules y trouveraient l'avantage de montrer un teint plus doux, plus harmonieux, et de mieux conserver leurs couleurs naturelles qu'altèrent assurément les produits de la combustion des luminaires employés. Ainsi, outre l'impossibilité actuelle, et sans doute longue encore, de remplacer les moyens aujourd'hui en usage par celui ci, nous croyons qu'on ne serait nullement tenté de le faire. Au gaz, tous les espaces qui demandent une lumière répartie, dispersée, mi-roitante. A l'électricité, tous les vastes espaces, les gares, les ports, etc., etc., où il faut une lumière promptement installée, puissante, facile à changer.

La question du prix de l'électricité quoique très-im-portante, perd néanmoins, ainsi envisagée, un peu du rôle qu'on lui a attribué.

Nous avons vu combien la pureté des carbones in-flue sur la pureté et sur la régularité de la lumière. Jusqu'à ces derniers temps, on n'avait d'autres élec-trodes que des baguettes taillées dans le carbone des cornues à gaz. On a essayé de les purifier, mais le ré-sultat, quoique beaucoup meilleur, est encore très-imparfait. C'est à M. Jacquelain, professeur de chimie à l'école centrale, qu'on doit un carbone artificiel que nous avons expérimenté un des premiers, et qui donne des résultats inespérés ou du moins inconnus jusqu'à ce jour. Régularité, durée, résistance, etc. On peut dire croyons-nous aujourd'hui, que cette difficulté fonda-mentale de l'éclairage électrique est levée.

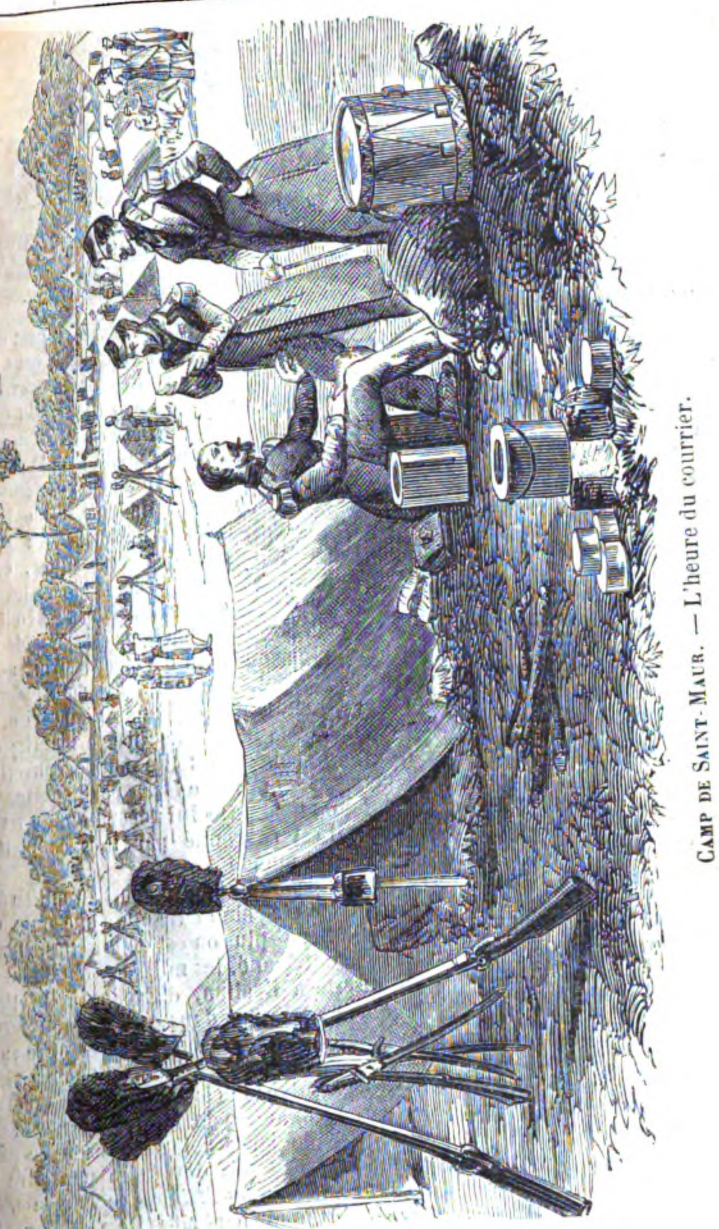
On a beaucoup parlé ces temps derniers de la pile Grenet, de la lampe Grenet, etc. Nos lecteurs nous demandent des renseignements à cet égard ; voici ce que nous pouvons dire : Il n'y a pas, que nous sachions, de lampe Grenet, il y a une pile Grenet ; cette pile n'est autre que la pile au bichromate de potasse, avec une disposition particulière et une insufflation d'air qui lu donne incontestablement une puissance toute excep-tionnelle sous un assez faible volume. Ce progrès nous semble extrêmement utile et heureux pour les appli-cations d'électricité médicale.

Quant à l'éclairage, nous n'oserions pas en dire au-tant, et nous croyons que, grâce à une lampe ambu-lante, il y aura trop de gens dans l'admiration pour que nous fassions chœur avec eux. Nous trouvons l'idée de monter des hommes, une lampe et une pile sur un chariot assez originale, mais dans les conditions où la chose s'exécute, nous demandons nous aussi ce qu'elle prouve et à quoi elle sert.

En 1857, lors des essais du Creuzot, le journal de Saône-et-Loire parlait de l'application de la lumière électrique à un appareil transportable. Mais c'était tout autre chose. On n'a jamais besoin d'une lumière ambulante dans des rues ou dans des chantiers ; on a besoin d'une lumière immédiatement fournie à une hauteur voulue.

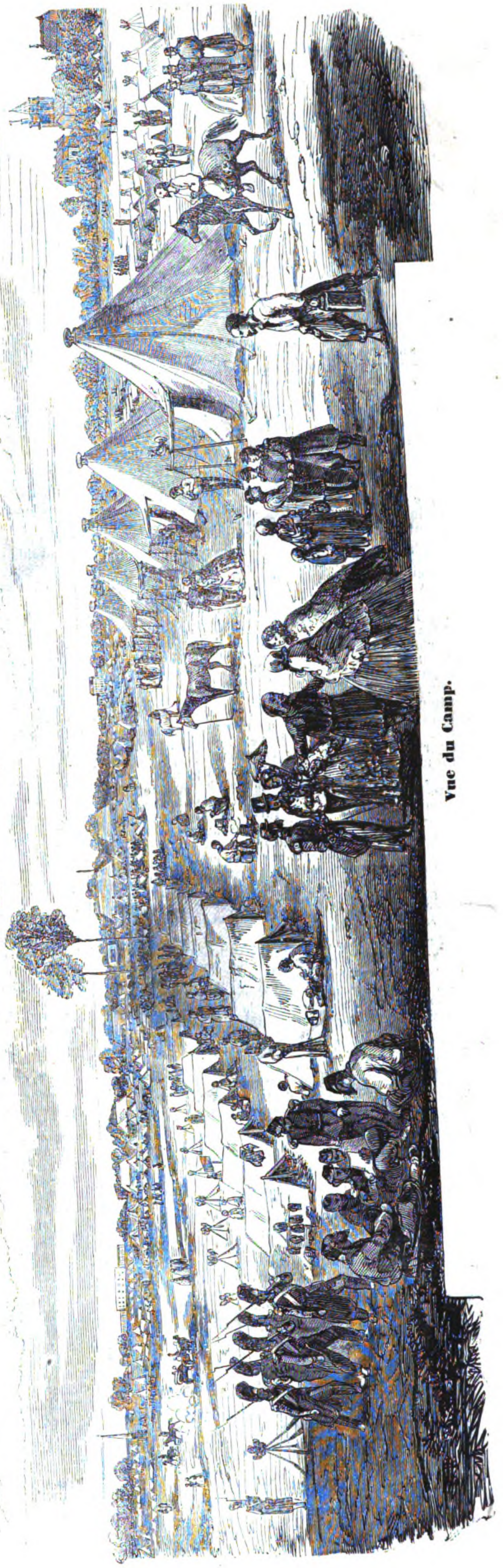
Pour cela, il suffit de placer sous un chariot la pre-mière pile venue, celle de Bunsen, dont on se sert ordi-nairement. Le chariot porte l'ingénieuse colonne élé-vatoire de M. Thier (ne pas confondre avec Thiers). Cette colonne, comme on sait, s'allonge et s'incline à l'aide d'une manivelle et d'une crémaillère. Sur le chariot, elle est toute rentrée. Elle porte au sommet une lanterne et la lampe qui s'élève avec elle. Le chariot peut être mené au grand trot par deux chevaux. Le tout n'occupe pas plus de place qu'une pompe à in-cendie. Arrivée au point voulu, deux hommes, en cinq minutes environ, ont donné pied à l'appareil et élevé la lampe abritée à vingt-cinq mètres environ au moins. On a un véritable phare improvisé. Ce modèle a reçu un commencement d'exécution chez M. Thier, rue des Moulins. Ceci aurait un résultat moins agréabl e

NAPOLÉON III.



Camp de Saint-Maur. — L'heure du courrier.

Camp de Saint-Maur. — La cantine du 1er régiment de grenadiers.



Vue du Camp.

peut-être pour les curieux, qu'une lampe ou un bec de gaz promené en voiture à 2m 50 au-dessus du sol; mais on y trouverait une utilité réelle pour la guerre et pour l'industrie.

J. PETITPIERRE-PELLION,
Secrétaire général de la *Presse scientifique*.

COURRIER DU PALAIS.

Me voici décidément réconcilié avec Jonathan. — Jonathan devient humain, il s'apprivoise, se civilise: il va dans le monde sans *revolver*; il s'éprend de pitié pour les petites quarteronnes; il déchaîne le juge Lynch contre les négociants en peau noire; et, — chose plus nouvelle encore, — le juge Lynch se fait bonhomme, il laisse la corde au clou et prononce des condamnations anodines.

La dernière fois que siégeait ce bon juge, c'était à Chillicote, dans l'État de l'Ohio. L'accusé était ungentleman de la Virginie, un des aristocrates du pays, ce qui ne l'empêchait pas de se livrer à un commerce d'esclaves vif et animé. La plaignante était une jeune fille de seize ans, jolie comme un cœur, la peau un peu dorée, mais si peu, qu'il fallait pour voir là un signe de sang mêlé l'œil d'un créole ou d'un marchand d'esclaves. C'était comme cela, hélas! la pauvre enfant avait pour mère une quarteronne: quant à son père, il n'était autre que le prévenu lui-même.

Elle avait été placée par lui, dès son enfance, dans un pensionnat de Chillicote; elle y finissait son éducation lorsqu'il revint la chercher pour l'emmener en Virginie. Elle eut peur: elle avait lu sous son pupitre la *Case de l'oncle Tom*, et elle n'avait que trop sujet de craindre que l'auteur de ses jours, la trouvant cuite à point, ne la mît immédiatement en vente parmi les marchandises de son bazar. Lors donc que celui-ci se présenta pour l'emmener, elle refusa de le suivre. Le Virginien, accompagné d'un de ses amis, fait mine alors de vouloir forcer les portes du pensionnat. Les revolvers commencent à se montrer. La foule accourt et le shériff avec elle. Sommé de s'expliquer, l'étranger proteste de la pureté de ses intentions, et il tire de sa poche un acte de libération; mais c'est un subterfuge. L'acte n'est pas en règle et l'orage gronde de nouveau. Bientôt la situation se complique. Un nègre, l'œil en feu, l'écume à la bouche, se précipite sur la place publique et demande à parler au peuple: « L'homme qui est là, s'écrie-t-il, est un misérable et un infâme. J'aimais la mère de cette jeune fille; il me l'avait cédée pour en faire ma femme: il me l'a reprise pour en faire sa maîtresse; j'avais quelque argent péniblement acquis, je le lui ai offert et déjà j'avais payé les deux tiers du prix auquel il avait fixé le rachat de ma femme lorsqu'il l'a emmenée avec lui dans le Sud et vendue à un autre maître. » Excité par ce souvenir, enivré par ses propres paroles, il saisit une hache et s'élance sur les deux Virginiens. Ceux-ci se sauvent dans un hôtel, barricadent les portes et menacent de faire feu sur le premier qui tentera l'escalade. Quelqu'un propose d'aller chercher des fagots et de mettre le feu à l'hôtel. Une catastrophe est imminente... C'est alors que le juge Lynch entre en scène.

Il commence par désarmer et mettre sous cage nos deux Virginiens, puis il n'a pas de peine à obtenir du père de la jeune fille la promesse d'un acte d'émancipation. Les choses a'ors se passent comme à l'Opéra-Comique. Tout le monde est réuni sur la place. On apporte un fauteuil, une table et tout ce qu'il faut pour écrire. Un magistrat en perruque et en costume de bailli prend place au fauteuil. On amène le père récalcitrant et l'intéressante jeune fille. Le père signe en rechignant. Un chœur de satisfaction s'élève, et un jeune homme très-riche, qui brûle en secret pour la demoiselle brune et affranchie, demande sa main au juge Lynch qui la lui accorde. Bon nègre renoncer à sa vengeance. Petits blancs filer par le convoi-express. — Tableau.

Autre histoire américaine et négrophile.

Celle-ci se passe à Carrolton, sur le Missisipi. Les habitants de ce village virent un jour accourir à toutes jambes un amour de petite fille: yeux bleus, cheveux blonds, joues blanches et roses. « Sauvez-moi, sauvez-moi! s'écrie-t-elle en se jetant dans les bras d'un bon *quaker*, nommé Demuson! — Et d'où venez-vous? — De l'entrepôt à esclaves de M. White, d'où je me suis enfuie. — Et pourquoi? — Parce que je suis blache; voyez ma figure, mon cou, mes mains, mes pieds. — Mais qui êtes-vous et comment êtes-vous devenue esclave? — Je me nomme Alexandrina Morrisson; mes parents habitent le Kansas: je leur ai été enlevée au milieu des troubles par des flibustiers qui m'ont conduite en Louisiane. Là, un de la bande, nommé Hallington, m'a vendu, il y a sept mois, huit cents dollars à M. James White. »

James White avait suivi sa marchandise: il voulut la ressaisir, mais le bon Demusson intervint. « Frère, lui dit-il, n'allons pas si vite. Viens avec la créature et moi chez le magistrat, et si elle ne dit pas vrai, elle te sera certainement rendue. »

Le marchand d'esclaves y consentit, d'autant plus que le juge Lynch était dans le voisinage et qu'il commençait à montrer les dents.

Tout d'abord le magistrat ordonna une expertise: elle fut favorable à la petite fille. Les hommes de l'art reconnurent à l'unanimité qu'il n'y avait pas dans le sang d'Alexandrina le plus petit mélange, et que sa peau dénonçait la plus pure race caucasienne.

C'en fut assez; le marchand eut beau faire. Non-seulement sa demande fut repoussée, mais lui-même s'entendit condamner à payer à la petite Alexandrina cinq cents dollars pour l'indemniser du temps qu'elle avait passé en esclavage.

Ici commence une série de scènes émouvantes à réveiller l'ombre de Bouilly et à lui faire verser des larmes d'attendrissement et d'outre-tombe.

A peine le verdict est-il rendu, que le chef du jury appelle Alexandrina et lui met dans sa petite main une bourse contenant les douze dollars que la loi accorde à lui et à ses collègues pour avoir rempli leurs devoirs de citoyens. Mais voici qui est plus fort. James White ayant déclaré qu'il en appelait, savez-vous qui s'est offert pour cautionner Alexandrina? L'avocat de M. White, ce même M. Roselius qui venait de déchaîner contre elle les torrents de son éloquence. Il verse maintenant sur elle la rosée de sa bienfaisance. Digne Roselius!

Je rentre en France, et la première figure connaissance que je rencontre c'est celle de Jullien. Jullien est sorti de prison, il a fait briser par la Cour le jugement de première instance qui le dénationalisait. Il est toujours en faillite, mais en sa qualité de Français, il a le droit d'obtenir un sauf-conduit, et je vous réponds qu'il en use. Au moment où je vous parle, le voilà qui réunit ses sax-horns, ses sax-bugles, ses saxo-trombos, ses cymbales, ses cloches-paixhans, ses grosses-caisses amstrongs et ses tamtams rayés. Où portera-t-il tout ce tonnerre musical? Le Jardin turc, son berceau, a désappris la musique. La rotonde de la rue Vivienne a disparu sous des flots de barèges, de mousseline et de madapolam! Il lui reste bien encore la salle Valentino, cette enceinte que son archet magnétique a tant de fois électrisée. Hélas! la salle Valentino est elle-même envahie par les marchands, et qui pis est, elle a des procès avec eux.

C'est M. Lecoq qui est aujourd'hui le principal locataire de ce lieu de délices. Sous prétexte que les arts sont frères, il avait affermé à un photographe, M. Rideaux, le droit d'exposer dans la salle de bal et dans ses dépendances des échantillons de ses travaux. M. Rideaux, à son tour, a traité avec un marchand de cols et de cravates à qui il a sous-loué une partie du péristyle qui donne accès dans le sanctuaire. M. Lecoq s'est ému, il a trouvé qu'une pareille exhibition déshonorait son monument. Et comme M. Rideaux excipait de son bail:

— Votre bail, répondait M. Lecoq, est bon pour vous mais pas pour d'autres. S'il vous prenait fantaisie demain d'installer sous mon péristyle un marchand de melons, est-ce que je serais obligé de le tolérer?

— Eh! parbleu! ripostait M. Rideaux, vous y mettez bien une laitière!

Le fait était vrai, une laitière, — que j'aime à croire de Montfermeil, — venait tous les matins s'installer avec ses boîtes sous les photographies de M. Rideaux. Tout pastoral que fût ce petit établissement, il parut affreux à M. Rideaux, le jour surtout où M. Lecoq afficha la prétention de faire déguerpir le marchand de cols. Mais le marchand de cols restait toute la journée, tandis que la laitière retournait à Montfermeil dès neuf heures du matin. Aussi, dans le procès qui s'est engagé, le pauvre photographe a-t-il complétement succombé.

Quand M. Bacharach veut entendre de la musique, ce n'est pas à la salle Valentino qu'il va prendre une entrée: il préfère l'Opéra ou les Italiens, — chacun son goût.

Donc, en vrai dilettante, M. Bacharach avait pris un abonnement à l'Opéra pour six mois et cinquante et une représentations à partir du 2 novembre 1858. Le 4 mars, l'affiche annonçait la première représentation d'*Herculanum*. Je vous donne à penser si M. Bacharach fut exact à venir retirer son coupon. Il se présente dès le matin au bureau de location. L'employé le reçoit avec politesse, mais il lui déclare qu'il ne peut lui délivrer de billet. — Et mon abonnement? s'écrie M. Bacharach. — Votre abonnement est expiré. — Comment, expiré? mais j'ai encore un mois à jouir de mes entrées: vous comptez mal, mon cher. — Je compte très-bien, monsieur; car vous avez assisté à plus de cinquante et une représentations, y compris les représentations extraordinaires.

Vous voyez d'ici le procès, l'abonné comptait par mois, l'Opéra par représentations, et comme on n'a pas pu s'entendre, on a plaidé. C'est l'Opéra qui a gagné; mais le tribunal lui a donné en passant le bon conseil de mettre à l'avenir les points sur les i, et de mentionner expressément dans ses contrats la réserve des représentations extraordinaires, et leur imputation sur la durée de l'abonnement.

Avec messieurs et mesdames du théâtre, le chroniqueur judiciaire ne chôme jamais. J'ai là sur mon répertoire deux noms qui me sollicitent, ceux de deux charmantes artistes, Mlles Antonia et Schneider; mais je m'en voudrais de ne pas donner à ces deux dames toute la place qui leur est due, et il m'en reste à peine assez pour signer.

PETIT-JEAN.

GYMNASE: *Risette ou les Millions de la mansarde*, com[…] un acte, par M. Edmond About. — GAITÉ: *Les Pirates* [...] *Savane*, drame en cinq actes et six tableaux, avec un pro[…] par MM. Anicet-Bourgeois et Ferdinand Dugué.

Les sous-titres ne nous déplaisent pas; ils sédui[…] l'œil, ils chatouillent l'imagination; nous affiche[…] volontiers, comme ce directeur de province: *Pi[…] ou le Danger de se promener en cabriolet au bord [...] mer*. Voilà pourquoi *Risette ou les Millions de la [...] sarde* nous paraît un excellent appât pour le pu[…] Au premier aspect, on se dit que ces millions sont [...] doute la gaîté, l'amour, la santé, — monnaie cour[…] des mansardes, valeurs habituelles des appartem[…] lambrissés; mais, dès l'exposition, on s'aperç[…] qu'on a affaire à de vrais millions, les millions [...] M. Scribe égrénés par M. Edmond About. Risette [...] une modiste, qu'un héritage considérable vient to[…] coup frapper en plein corsage; instruit avant el[…] cet événement, un jeune homme s'empresse de [...] faire sa cour. Un déjeuner s'improvise; la tabl[…] dresse dans la mansarde: nappe blanche comme [...] couche de neige, bouteille mutine, couverts relui[…] L'amoureux offre une *larme* de Champagne. — « Pl[…] rez, jeune homme! » lui répond-on. Ce repas est c[…] mant; il est couronné par trois couplets, les mi[…] tournés du monde.

Un soupçon d'intrigue court au milieu de tout c[…] était-ce bien la peine? Risette a une amie, une mo[…] comme elle; — plus on est de grisettes, plus on rit! [...] un moment donné, les millions vont de l'une à l'a[…] de Risette à Evelina, d'Evelina à Risette. Le je[…] homme ne sait plus dans quel mignon bonnet do[…] de la tête. Il écoute son cœur et offre sa main à [...] sette; c'est le bon lot. — Ce petit acte a vingt ans, [...] davantage; dans le ciel bleu et rose qu'elles habit[…] les ombres enjouées de Mimi Pinson et de Lisette [...] dû battre de leurs jolies mains à ce pastiche [...] homme d'esprit qui deviendra peut être trop tôt [...] rieux. *Risette ou les Millions de la mansarde* est ad[…] rablement joué par Mlle Rosa Didier, *Rosa-la-r[…]* comme nous disions au collége, et par M. Landrol.

Cessons de rire, maintenant: nous voici en prése[…] des *Pirates de la Savane*, le drame actuel de la Ga[…]

Fenimore Cooper a fait école en France, depuis [...] dixaine d'années surtout. *Le Coureur des bois* et [...] *l'Indien*, de M. Gabriel Ferry, *la Sonora*, de M. P[…] Duplessis, et tout récemment les narrations émouva[…] de M. Gustave Aimard ont ajouté de nouveaux [...] pitres à l'œuvre étrange du grand romancier am[…] cain. Voici le tour des dramaturges. MM. An[…] Bourgeois et Ferdinand Dugué se sont dit que, de[…] assez longtemps, ils labouraient le sol parisien et q[…] devaient en avoir tourné et retourné tous les mys[…] alors ils ont interrogé les vastes solitudes, les f[…] inexplorées. L'an dernier, ils ont donné *Les Fug[…]* [...] l'Ambigu-Comique; aujourd'hui, ils donnent [...] *rates de la Savane* à la Gaîté.

Les Pirates de la Savane sont inspirés des *Pirate[…] prairies*, un des derniers romans de M. Gustave Aim[…] Cela a épargné à MM. Anicet-Bourgeois et Dugu[…] frais de déplacement. Empressons-nous de déc[…] qu'ils se sont réservé l'invention exclusive de [...] trigue, ce qui n'a été pour eux qu'une affaire de [...] moire et pas autre chose.

..... Et la preuve
Dans *l'analyse*, je la treuve;

eût dit Jean de La Fontaine, en son vieux langa[…]

Le farouche Ribeiro (hein! quelle couleur!) [...] rendu maître, moitié par force, moitié par ruse [...] grands domaines et des grandes richesses des Mo[…] au préjudice d'Hélène Moralès, héritière légitime. [...] cette Hélène a deux protecteurs qui se liguent [...] faire rendre gorge au farouche Ribeiro: le premi[…] un peintre français qui voyage au Mexique pou[…] agrément, et qui erre tout le jour dans la s[…] album en main; le second est un indigène, du [...] d'Andrès, un être extraordinaire, qui ne m[…] qu'avec un tigre sur l'épaule, qui joue du cout[…] coup sûr, et traverse les torrents à la nage. Pe[…] cinq ou six tableaux, nous assistons à une par[…] barres entre ces deux hommes et Ribeiro; tan[…] chance se décide en faveur du crime, tantôt elle p[…] vers la vertu. Andrès est possesseur du testamen[…] institue Hélène unique héritière du vieux Mo[…] par malheur, il se laisse dérober cette pièce, qu[…] beiro allume à la flamme d'une bougie. — Ah! [...] mélodrames nous devons à l'invention des testam[…]

MM. Anicet-Bourgeois et Ferdinand Dugué s[…]

en gardés de chercher de nouveaux moyens. Le tes-
nent une fois brûlé, ils en ont imaginé un second,
ché par le vieux Moralès, à l'heure de sa mort, dans
volume de sa bibliothèque. Il s'agit de découvrir
volume. Le peintre français se charge de ce soin, et
faut voir avec quelle candeur! Gribouille et La Pa-
e sont auprès de lui des types achevés de diplo-
tes. Après la scène du contre testament se place la
ne des deux flacons, — le flacon inoffensif et le
son dangereux, — autre vieillerie, autre rocambole.
situation était déjà usée du temps du duc Alphonse
ste; jugez si elle a rajeuni avec le farouche Ribeiro!
as! les deux maîtres ès-ficelles, les deux experts
la charpente ne nous ont pas même fait grâce de
fant de cinq ans, bavard et courageux, variété de
ique disant : *papa! maman!* dans son petit berceau,
dessus duquel un serpent gigantesque darde sa
gue aiguë et sifflante. Il n'y a rien d'assez rebattu
r eux; ils prennent de toutes mains; ils font flèche
tout bois pourri. — Et puis, ils trouvent que la
ique est bien dure à leur égard!

orsque Ribeiro et ses adversaires ont épuisé leurs
rs de gibecière, le drame finit par un duel aux
tre coins : d'un côté, Andrès et le peintre français;
autre, Ribeiro et son complice; au milieu, un An-
s touriste. Tous ces personnages rampent, s'évitent,
nent autour des arbres, s'ajustent. Enfin, l'Anglais
pe dans ses mains et dit : « Fait! » Le farouche
eiro n'attendait que ce signal pour tomber mort.
oralité : *les Pirates de la Savane* ont obtenu un
ad succès.

e succès, MM. Anicet-Bourgeois et Ferdinand
gué auraient tort de se l'attribuer tout entier; la
ilieure part en revient au costumier et au décora-
, qui ont vraiment fait merveille : grâce à eux,
Pirates de la Savane forment un spectacle original.
emarque, au premier tableau, les restes d'un temple
soleil, toile d'un ton solide et juste, sans exagéra-
. Le ballet pouvait avoir du caractère, il n'en a pas.
que les auteurs venaient de lire les voyages de
aimard, que ne s'appropriaient-ils *la Danse du Scalp*
celle des *Vieux-Chiens*?

. Dumaine joue le principal rôle, celui d'Andrès,
: la certitude qui caractérise les hommes-colosses;
st aussi bon qu'il le faut. M. Latouche tient fort
sa partie. Pour M. Paul Devaux, le peintre fran-
, son entrain nous a paru un peu nerveux. —
Marie Daubrun, la seule femme de la pièce, est
étique; on l'a applaudie principalement au cin-
me acte, alors que par ses baisers furieux elle tente
essusciter son enfant.

CHARLES MONSELET.

CHRONIQUE MUSICALE.

ERVATOIRE DE MUSIQUE : Distribution annuelle des prix. —
lice biographique sur Panseron. — Roger de l'Opéra. —
uvelles.

Conservatoire de musique a déjà inscrit dans ses
s plus d'un nom retentissant, et c'est vraiment
veille que de voir à l'époque des concours de cette
modèle tous ces jeunes candidats à la gloire se
uler les honneurs d'un premier triomphe. Cette
ière palme conquise (peut-être la plus chère de
s) est d'ordinaire le pronostic d'une carrière
euse. On le croit du moins, bien que l'expérience
mplement démontré que plus d'un lauréat a vu
èves dorés s'évanouir à la date de son *premier prix*
changer dès lors en insupportables cauchemars.
de tous ces oiseaux mélodieux qui annuellement
appent de la volière du Conservatoire, il en est
e laissent prendre à la glu dans la fénéantise. Et
souvent par suite de l'idée exagérée que ces jeunes
les se font de leur mérite.

publiant aujourd'hui, comme nous avons l'ha-
le de le faire chaque année, la liste des prix de
première école de musique, nous voulons
t signaler l'*aptitude* des lauréats que leur attribuer
lent accompli qu'ils auront peut-être un jour et
notre *chronique* sera la première à proclamer.
commentaire préalable a donc pour signifiance :
ail et patience.

COURS DE COMPOSITION :

tre-point et fugue : 1er prix, M. Danhauser, élève de
lévy; 2e prix, M. Fissot, élève de M. Ambroise Thomas.

monie et accompagnement pratique : (classe des hommes),
seur, M. Bazin. 1er prix, M. Diemer; 2e prix, M. Roques.
sse des femmes.) 1er prix, Mlle Céline Bourgeois, élève de
Dufresne; 2e prix, Mlle Tavernier, élève de la même.

monie écrite : Pas de 1er ni de 2e prix.

MUSIQUE VOCALE.

nt (hommes) : 1ers prix, M. Peschard, élève de M. Révial,
Roudil, élève de M. Laget; 2e prix, à l'unanimité, M. Petit,
le M. Révial.

mmes) : 1ers prix, Mlle Cazat, élève de M. Révial, et
Litschner, élève de M. Battaille; 2e prix, Mlle Gilliess, élève
Giuliani.

ra (classe des hommes) : 1er prix, M. Roudil, élève de M. Du-
; 2e prix, M. Peschard, élève de M. Duvernoy.
sse des femmes) : 1er prix, Mlle Gilliess, élève de M. Le-
; 2e prix, Mlle Cazat, élève de M. Duvernoy.

a comique (hommes) : 1er prix, M. Roudil, pensionnaire,
élève de M. Moreau-Sainti; 2e prix, M. Caussade, élève de
M. Moreau-Sainti.

(Femmes.) — 1er prix, Mlle Litschner, élève de M. Morin;
2e prix, Mlle Albrecht, élève de M. Moreau-Sainti.

Solfége : 1re médaille : M. Moratet, élève de M. Savart;
Mlles Ebrard, élève de Mme Maucorps; Moréland, élève de Mlle Lo-
rotte; Limonaire, élève de Mme Maucorps; Elie, élève de Mme Du-
puis; Délahaye, élève de M. Lebel; Noël, élève de Mlle Lorotte;
Abazaër, élève de M. Lebel; Panseron, élève de Mme Mau-
corps.

Seconde médaille : M. Pradeau, élève de M. Jonas; Mlles Roulle,
élève de Mme Maucorps; Remaury, élève de Mme Mercié-Porte;
Pointaux, élève de Mlle Baillard; Landoux, élève de M. Lebel;
Marie Petit, élève de Mme Maucorps.

MUSIQUE INSTRUMENTALE.

Piano (hommes) : 1er prix, M. Massenet, élève de M. Laurent;
2e prix, M. Lavignac, élève de M. Marmontel.

(Femmes) : 1er prix, Mlle Mongin, élève de Mme Farrenc;
2e prix, Mlle Thurner, élève de M. H. Herz.

Orgue : M. Benoist, professeur, 1er prix, M. Dubois;
1er second prix, M. Fissot; 2e second prix, M. Chauvet.

Violon . 1er prix, M. Magnin, élève de M. Alard; 2e prix,
M. Jacoby, élève de M. Massard.

Violoncelle : 2e prix, M. Laurent, élève de M. Franchomme.

Contre-basse : Professeur, M. Labro. 1er prix, M. Delaporte;
2e prix, M. Desfourneaux.

Flûte : Professeur, M. Tulou. Pas de 1er prix; 2e prix, M. Trous-
seau.

Hautbois : Professeur, M. Stanislas Verroust. Pas de 1er prix;
2e prix, M. Lalliet.

Clarinette : Professeur, M. Klosé. 1er prix, M. Charpentier;
2e prix, M. Gibert.

Basson : Professeur, M. Cokken. 1er prix, M. Schubert aîné;
2e prix, M. Vasseur.

Cor : Professeur, M. Gallay. 1er prix, M. Duport.

Cor à pistons : Professeur, M. Meifred. 1er prix, M. Bunet.

Trompette : Professeur, M. Dauverné. 1er prix, M. Monsen;
2e prix, M. Nivelet, élève militaire.

Trombone : Professeur, M. Dieppo. 1er prix, M. Venon; 2e prix,
M. Sallis.

Cornet à pistons : Professeur, M. Forestier. 1er prix, M. Bar-
bey; 2e prix, M. Jandot, élèves militaires.

Saxophone (classe d'élèves militaires) : Professeur, M. Sax.
1er prix, M. Lhigard; 2e prix, M. Marchand.

Saxhorn (classe d'élèves militaires) : Professeur, M. Arban.
1er prix, MM. Georges et Schon; 2e prix, M. Huguenin.

L'art musical vient de faire une perte en la personne de M. Panseron. Il convient donc aujourd'hui de retracer les principaux incidents de la vie de cet artiste qui a joui pendant longtemps d'un certain renom.

Auguste Mathieu Panseron était né à Paris, le 26 avril 1795. Son père de qui il tenait les premiers éléments de la musique, avait été jugé par Grétry digne d'orchestrer quelques-unes de ses partitions.

Au Conservatoire, où il entra en 1805, Panseron reçut des leçons des plus illustres professeurs de l'époque (Berton pour l'harmonie, Gossec pour le contrepoint, Levasseur pour le violoncelle). Bientôt il devint un des élèves les plus remarquables de cette école déjà célèbre, et en 1813, il obtenait le premier prix de l'Institut. Il partit alors pour l'Italie, où il étudia les maîtres anciens, et revint en France cinq ans plus tard, après une tournée en Allemagne, où Winter et Salieri lui révélèrent les derniers secrets de leur art.

De retour à Paris, Panseron obtint successivement l'emploi d'accompagnateur à Feydeau et aux Italiens. Mais sa vocation l'entraînait vers l'enseignement, et la place de professeur de chant au Conservatoire, à laquelle il fut nommé en 1824, il n'a cessé de la remplir jusqu'aujourd'hui.

Panseron laisse trois partitions qui obtinrent dans le temps un certain succès :

La Grille du Parc, un acte, représenté à Feydeau en 1820.

Les Deux Cousines, un acte, donné au même théâtre, l'année suivante.

Enfin, *l'École de Rome*, un acte, joué à l'Odéon en 1827.

Mais c'est particulièrement à ses romances qu'il dut ses succès; il en composa près de deux cent cinquante, et on n'a pas encore oublié : *Malvina, Au revoir, Valsons encore, Appelez-moi, je viendrai, le Songe de Tartini* (avec accompagnement de violon).

Panseron a en outre publié une édition corrigée du *solfége de Rodolfe*, une *méthode de vocalisation* et un *A, B, C musical*.

Voilà une vie d'artiste bien remplie à la fois par le travail et le succès.

— Un concours de circonstances indépendantes de notre volonté ne nous a pas permis de parler à sa date du triste accident arrivé à Roger de l'Opéra. Nous n'avons pas la prétention d'apprendre à personne que l'illustre chanteur a perdu un de ses bras dans une partie de chasse, mais nous voulons mêler notre note au concert de sympathiques lamentations que nos confrères ont déjà fait entendre au sujet d'un événement qui touche l'art de si près. Le malade va mieux, assure-t-on, et l'on parle déjà d'un appareil qui rendrait au ténor l'apparence d'un bras.

Espérons donc en la chirurgie!

— L'Opéra Comique va prochainement donner *le Voyage autour de ma chambre*, ouvrage que nous avons annoncé, il y a quelques semaines, et *le Rosier*, pour les débuts de Mlle Guerra et de M. Ambroise, ex-artiste du Vaudeville et des Variétés.

— Mlle Taglioni (de gracieuse mémoire) vient d'être nommée, par arrêté ministériel, inspectrice de la danse à l'Opéra.

ALBERT DE LASALLE.

CAUSERIE DE LA MODE.

Il y a trois semaines, nous étions à l'île de Wight; nous voici maintenant dans une des gorges primitivement les plus sombres des Pyrénées, mais où la civilisation apporte, chaque été, toutes ses élégances et tous ses raffinements. On arrive aux *Eaux-Bonnes* par une sorte de corridor aux murs gigantesques. Le mont Gourzy se dresse au couchant presque perpendiculaire, portant jusqu'au ciel les ombrages de ses vieux arbres. Du côté opposé, ce n'est qu'une colline appelée la *Montagne verte*, dont les plans gradués sont couverts de mamelons, de granges et de bouquets de verdure. Plus loin, toujours du même côté, la *montagne verte* continue cette partie de l'encadrement du vallon des *Eaux-Bonnes*. Au midi, la montagne et ses ramifications granitiques ferment la gorge ombreuse au-dessus de laquelle monte jusqu'aux nuages le pic du *Ger* couronné de neige. C'est de ce côté que jaillit l'eau thermale. Dans cet étroit vallon, si sauvage et si abrité, se déroule, à gauche de la route, une ligne de hautes et belles maisons qui se continuent jusqu'à la source thermale. Une promenade appelée le *Jardin anglais* et complantée d'arbres rares, parmi lesquels les sorbiers étalent leurs fruits de corail, décrit un immense ovale qu'entourent, du côté opposé, d'autres maisons blanches et neuves.

Là, la scène s'anime et offre un mélange étrange de la civilisation et de la nature : des servantes d'auberge, coiffées avec grâce d'un fichu blanc, vert, bleu de ciel ou rose, noué du côté gauche vers l'oreille, entourent les voitures de ceux qui arrivent et leur offrent des logements; des guides des montagnes, dans leur pittoresque costume : béret et veste rouges, culotte collante en gros drap brun, guêtres de laine blanche, tiennent par le mors de petits chevaux, sur lesquels s'élancent des jeunes femmes et des jeunes filles en élégantes amazones et en chapeaux à la *Diana Vernon*; des paysannes, en capulet et en costume basque, placent sur des montures plus pacifiques les petits garçons et les petites filles, vêtus à la Parisienne; les ânes se font doux et caressants à la voix de ces beaux enfants. Des calèches découvertes, où sont assises des femmes parées, prennent la route des eaux chaudes; on dirait une promenade au bois de Boulogne; d'autres femmes circulent dans le jardin anglais avec des toilettes aussi fraîches et aussi irréprochables que si elles traversaient à Paris le boulevard de Gand. Des colporteurs espagnols, à l'allure et au costume de Figaro, étalent sur les bancs et les perrons des maisons des poignards andalous, des écharpes et des ceintures de Barcelone, que je les soupçonne d'avoir passés en contrebande. De la porte des hôtels, on voit sortir de pauvres malades en chaises à porteurs d'osier, recouvertes de toile perse. C'est ainsi qu'ils vont à la promenade ou boire l'eau salutaire.

L'hôtel le mieux fréquenté des *Eaux-Bonnes*, celui où se trouvent la meilleure table et la meilleure compagnie, est l'*Hôtel de France*, tenu par Taverne, un doux et riant vieillard, qui vous racontera la chronique des *Eaux Bonnes*. Que de célébrités n'a-t-il pas vues, et à combien n'a-t-il pas parlé? Il a hébergé Mlle Contat, Mme de Genlis, Mlle Mars, la duchesse d'Angoulême et plusieurs généraux et maréchaux du premier empire, qui, après les désastres de 1814, vinrent demander l'apaisement des douleurs du corps et de l'âme à ces régions sereines. Plus recemment, il a vu Mlle Rachel, cette grande ombre évanouie de toutes les sublimités et de toutes les grâces de l'antiquité; le maréchal Bosquet, une gloire au repos, et une foule de princes et de princesses étrangères qu'il serait trop long de nommer. Pour rendre son hôtel digne des hôtes illustres qui, chaque saison, y affluent de plus en plus, M. Taverne n'a rien épargné cette année; il a remeublé, avec une élégance extrême, les chambres et les salons qui donnent sur la promenade anglaise. La maison Requillard, Roussel et Choqueel, fournisseurs brevetés de l'empereur, de l'impératrice et de la reine d'Angleterre, a expédié de Paris, à M. Taverne, ses plus riantes étoffes de meubles et de tentures, et des tapis d'un goût exquis.

Parmi les étrangers de distinction qui se pressent aux *Eaux-Bonnes* cette année, on cite surtout la princesse Vogoridès, dont l'esprit si élevé et la grâce exquise ont un charme souverain; le duc et la duchesse de La Rochefoucauld-Doudeauville; le comte de Talleyrand-Pommereux; le vicomte et la vicomtesse du Moncel (née Montalivet); Mme de Malaret, dame d'honneur de l'impératrice. M. le comte de Brehat, un vrai gentilhomme; M. Guebbard, riche négociant de Bordeaux, un causeur sardonique et charmant; M. Jules Joannet, professeur à l'école navale de Brest; puis des jeunes filles d'une distinction et d une beauté à tourner toutes les têtes, et parmi lesquelles on a beaucoup remarqué la jeune nièce de Mme Athalin.

Le savant et aimable docteur Briau, de Paris, depuis la retraite de M. Daralde est devenu le médecin de l'aristocratie des Eaux Bonnes. En vrai docteur parisien qui entend son monde, M. Briau prescrit la distraction comme régime à tous ses jeunes et intelligents malades, parfois un peu imaginaires; aussi le délicieux Casino qu'on vient d'inaugurer aux Eaux-Bonnes réunit-il chaque soir une foule riante et parée; les femmes y font assaut de toilette et les hommes d'amabilité.

SOUVENIRS DE LA BATAILLE DE SOLFERINO. — Le chien de la Légion étrangère.

Il y a aux Eaux-Bonnes deux magasins, deux espèces de bazars où les élégantes vont se pourvoir. Dans l'un sont réunis de beaux livres, des albums, contenant toutes les vues et tous les costumes des Pyrénées; des bijoux faits avec les marbres sortis des monts qui nous environnent; d'autres turcs et algériens, et enfin de merveilleux bijoux, en cheveux de chez M. Lemonnier, étalés là en échantillons pour tenter les voyageurs qui, à leur retour à Paris, s'empressent d'aller commander à Lemonnier un de ces bijoux où l'art se marie avec le sentiment, comme une femme attrayante réunit la beauté et l'amour. — Dans l'autre bazar, une femme d'un vrai goût a rassemblé les tissus les plus tentateurs des Pyrénées; elle fait confectionner à volonté pour les belles touristes des costumes basques et espagnols, et elle étale à côté de ces modes indigènes les modes les plus fraîches, arrivées la veille de Paris : ce sont de merveilleux chapeaux d'Alexandrine, plusieurs ronds et aux ailes retroussées pour promenades dans les bois ou ascensions sur les montagnes. Puis toutes les nouveautés des grands magasins du Louvre. Cette maison fait non-seulement des envois considérables aux Eaux-Bonnes, mais elle expédie aussi en grand nombre à Mme Alexandre ses tissus de la saison et ses plus riches confections : les gazes de Chantilly, les robes de tarlatane, celles en mousseline brodée, celles même en dentelle noire et blanche. Les beaux taffetas unis, brochés et zébrés abondent cette année aux bains de mer et aux eaux, et tous ces ravissants tissus portent le cachet de la maison du Louvre. Parmi les confections de cette maison, une des plus adoptées aux Eaux-Bonnes, est la *mante impératrice* à la fois luxueuse et seyante. On voit aussi, quand vient le soir et que la fraîcheur des monts couronnés de neige s'abat sur la *promenade horizontale*, où se pressent les élégantes, quelques beaux cachemires des Indes, venus de la maison du Louvre, et qui dessinent gracieusement la courbe des épaules. Les fines lingeries, canezous, mantelets, burnous en mousselines blanches, déshabillés du matin, ont été expédiés dans une incroyable diversité par la même maison.

Les hommes ont aussi une mise fort recherchée aux Eaux-Bonnes; la distinction se révèle même dans un négligé de campagne, et l'on devine la main exercée, la main artiste d'Humann, dans ces vêtements sans façon en piqué blanc : en coutil et en nankin; puis, le soir, le frac noir et la redingote dessinant la taille reparaissent au Casino, et c'est dans ces habits vraiment aristocratiques que le triomphe d'Humann éclate.

A propos du Casino, nous y avons entendu l'autre soir d'excellente musique, et fort admiré de délicieuses toilettes. La maison Fauvet avait envoyé à la princesse Vogoridès une toilette cerise et blanche qu'elle portait ce soir-là, et qui charmait les regards. Nous en dirons autant de trois autres robes venues de la même maison : une blanche, l'autre mauve et l'autre bleue de ciel, qui rendaient plus séduisantes encore les trois plus jolies femmes des Eaux-Bonnes. Pour ces soirées de concert, MM. Ranson et Yves, fournisseurs brevetés de l'impératrice, envoient toujours aux eaux les boucles et les agrafes russes, les ceintures en riches rubans, les gants inimitables et les garnitures de robes légères qu'on ne trouve qu'à la *Ville de Lyon*, et aussi quelques jolies coiffures en ruban, et, pour les femmes décidées à la vieillesse, des bonnets très-seyants.

Mais, pour les soirées de bal, ce sont les coiffures en fleurs qui abondent, et Mlle Pitrat vient d'en expédier un choix féerique pour la fête qui aura lieu au Casino des Eaux-Bonnes le 15 août. Une princesse, qui donne ici le ton, a reçu de l'habile fleuriste toute une parure en *clématite rose grandiflora*, avec de longues traînées de boutons et de feuilles.

Une autre jeune femme brune portera à cette fête une couronne en tulipes roses de Chine, rouges et blanches, zébrées de lilas, et montées avec des roseaux flexibles. Puis ce sont des couronnes en laurier à fleurs rosées; d'autres en glixine naturelle, avec un feuillage velu. Enfin, toutes les raretés de la flore universelle que Mlle Pitrat connaît à l'égal de Linnée et de Jussieu, et qu'elle anime et colore de ses mains créatrices.

N'oublions pas, pour la même fête, de signaler les magnifiques mouchoirs que la *Sublime-Porte* vient d'expédier; Chapron s'est surpassé dans les mouchoirs sphériques, dont lui seul a le secret.

De chez Fagner-Laboullée, toutes les élégantes ont reçu des éventails en plumes d'un nouveau modèle, des flacons de poche pleins d'essences suaves, et aussi des petits miroirs encadrés d'ivoire, qu'on cache, mais qui sont indispensables pour rajuster furtivement une boucle ou un bandeau délissé.

YOLANDE.

Le chien de la légion étrangère.

Un officier de la légion étrangère avait amené d'Afrique en Italie son chien Fidèle, qui devait partager ses dangers et ses triomphes. Fidèle est l'ami de tout le bataillon, mais il est dévoué surtout à l'officier : c'est un vétéran des campagnes algériennes, et, le jour du combat, il n'a jamais fait quartier aux burnous des Kabyles. Toujours marchant à la tête du bataillon, où se trouve son maître, il a *jappé* la victoire jusqu'[au] jour de la bataille de Solferino.

Le 24 juin, au moment où le bataillon de la légi[on] étrangère s'élançait à l'attaque d'une redoute, l'of[fi]cier tombe frappé d'une balle en pleine poitrine. [Le] chien, emporté par son ardeur et l'élan du bataill[on] tombe à son tour à quelques pas plus loin. Mais [le] courage lui revient, il trouve dans son attachement [la] force de se traîner encore et d'aller mourir sur le co[rps] inanimé de son ami.

Paix à leurs cendres, ils sont morts contents to[us] deux, car tous deux sont morts en un jour de v[ic]toire.

MAXIME VAUVERT.

RÉBUS.

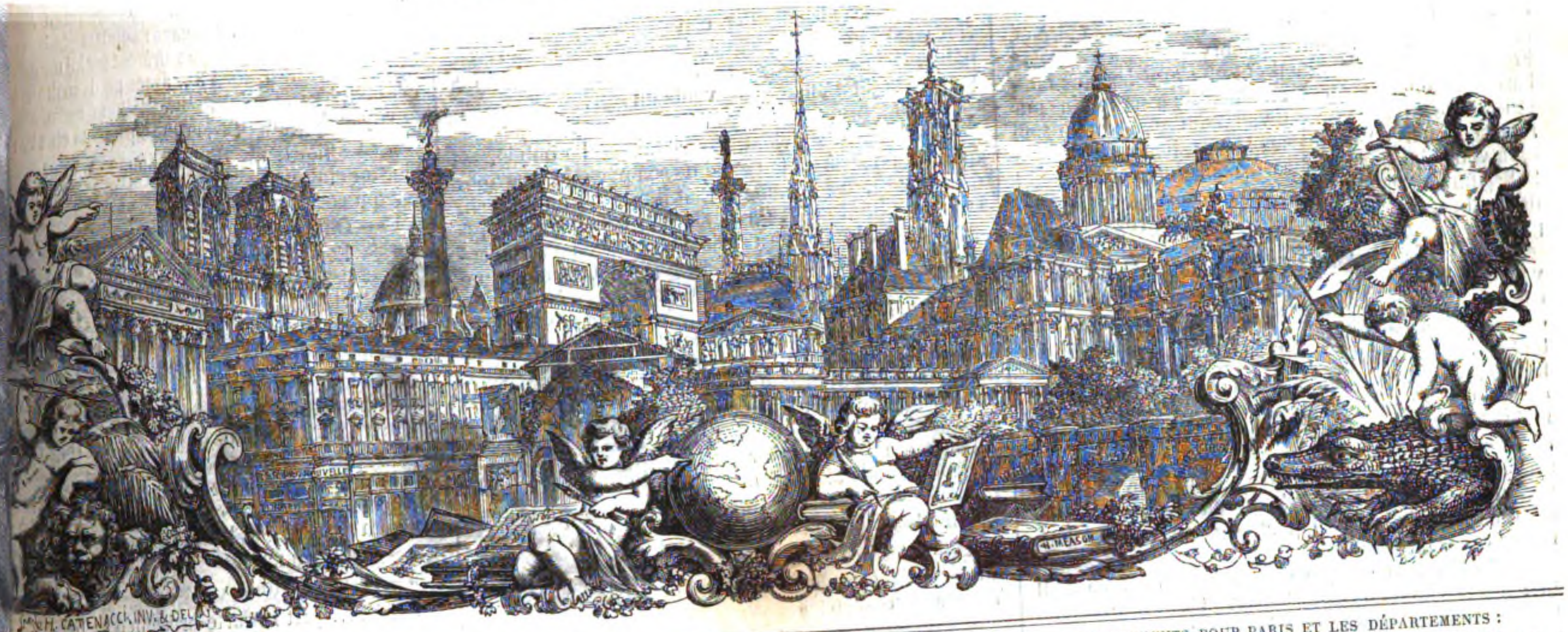
EXPLICATION DU DERNIER RÉBUS.

Il n'y a que les hommes faibles qui jettent leur [bon]net par-dessus les moulins.

Paris. — Imp. de la LIBRAIRIE NOUVELLE. — A. Bourdilliat, 15, ru[e]

LE MONDE ILLUSTRÉ

JOURNAL HEBDOMADAIRE.



...réclamation, toute demande de changement d'adresse doit être accom-
...de d'une bande imprimée et adressée à l'Administration, 15, rue Breda.

...demande d'abonnement non accompagnée d'un bon sur Paris ou sur la
...ste, toute demande de numéro à laquelle ne sera pas joint le montant
en timbres poste, sera considérée comme non avenue.

3^me^ Année, N° 123. — 20 Août 1859.

Bureau d'abonnement et de vente : 15, boulevard des Italiens, à la Librairie Nouvelle.
Direction et Administration : 15, rue Breda.

ABONNEMENTS POUR PARIS ET LES DÉPARTEMENTS :
Un an, 21 francs ; — Six mois, 11 francs ; — Trois mois, 6 francs.
Le numéro, 35 c. à Paris ; 40 c. dans les départements
Tout numéro demandé quatre semaines après son apparition, sera vendu 40 c.
Le volume semestriel : 11 fr. broché ; — 16 fr. relié et doré sur tranche.

SOMMAIRE

Les zouaves faisant aux turcos les honneurs de Paris.

COURRIER DE PARIS.

Il vient de mourir à Paris un vieillard qui a été pendant cinquante ans, un demi-siècle! un homme véritablement heureux. Et autant dire qu'il est mort un phénix — oiseau qui fait partie de la mythologie de l'histoire naturelle, comme le sphinx, la sirène, la gémaque, etc. Notre phénix humain s'appelait François Van Huysanak. Il eût pu s'appeler plus barbarement encore, étant Flamand du sang le plus pur et le plus calme. Pour que vous compreniez d'un seul mot pourquoi ce Van Huysanak fut si heureux, il n'y a qu'à vous dire ce qu'il fut : c'était un collectionneur! Suffisamment riche pour satisfaire son goût, sa manie, il passa sa vie à chercher, à trouver, à regarder et à garder.

Sa spécialité était les estampes. Ce goût lui vint il y a plus de soixante ans, à l'époque où le peuple français se montra plus que jamais peuple de braves, en repoussant les coalitions européennes. Il profita de toutes les commotions, de toutes les crises, pour fonder, puis augmenter sa collection, l'enrichissant de la ruine des amateurs dévalisés, exilés, guillotinés. Ayant ainsi tiré un vif et abondant parti de 93, il mit à profit toutes les crises du Directoire, du Consulat, de l'Empire, et se trouva fort bien de 1815. La révolution de 1830 lui fut très-productive, et 1848 ne lui déplut nullement. Il pêcha abondamment dans toutes ces eaux troubles.

C'est ainsi qu'à chaque catastrophe il acheta à vil prix les trésors qu'il savait flairer, et que cet homme sans patriotisme, sans convictions, sans opinion, sans entrailles, et enfin sans famille, absorbé dans son idée fixe, vécut seul dans son égoïsme et vécut si longtemps au milieu d'une société fréquemment bouleversée. A chaque tourmente sociale, à chaque crise financière, il empilait quelques nouveaux cartons, avouant que leur contenu étalé eût amplement recouvert la superficie de la place de la Concorde, et que l'examen de toutes ses pièces curieuses eût exigé plus d'un an. C'était le quart environ de ce que possède la bibliothèque impériale.

Eh bien, François Van Huysanak vient de mourir comme n'importe quel pauvre diable qui aurait passé sa vie à être malheureux. Un homme auquel le mariage avait procuré le bonheur le plus accessible aux humains disait en pleurant sa pauvre femme ce mot touchant : « Sa mort est le premier chagrin qu'elle m'ait causé ! » Ce fut en se sentant mourir que notre collectionneur éprouva son premier chagrin. Sentant que son mal était sans remède (quatre-vingt-cinq ans !) il désigna à ses gardiens un certain carton rempli de ses plus chers trésors, — sa Tribune. C'étaient des Albert Durer, des Marc-Antoine Raimondi, des Carraches (Annibal et Augustin), des Aldegrave, des Titien, des Rembrandt, des Procaccini, des Tiepolo, et que sais-je encore? toutes œuvres sans pareilles, comme *introuvabilité*, comme beauté d'épreuve, comme distinctions particulières. Du Titien, il avait une quatrième variante de la *Vénus au repos*, si absolument inconnue, que le conservateur des estampes nationales, qu'Achille Deveria parlait d'en « exproprier le vieux Van Huysanak pour cause d'utilité publique, » se fondant sur ce raisonnement un peu violent : qu'un particulier ne pouvait posséder ce qui manquait aux collections publiques.

Il est mort il y a un mois. Son testament est plus que bizarre. Il s'y arrange de façon à ce que ni un musée, ni un amateur opulent puisse, à prix d'argent, hériter en bloc de toutes les peines (de grands plaisirs!) qu'il s'est, pendant plus d'un demi-siècle, données en détail. Il règle que chacun de ses cent huit cartons sera, dans un laps de temps qui ne pourra être moindre de vingt ans, distribué dans toute l'Europe, et vendu au détail par les brocanteurs, afin que le tout soit de nouveau disséminé, éparpillé, rejeté dans la circulation. Une pension viagère est réglée au profit d'un ancien élève de l'école des Chartes pour l'exécution de ces volontés bizarres, — pension transmissible à un autre en cas de décès avant complète exécution du mandat. Les sommes qui, finalement, pourront résulter de ces ventes au détail, serviront d'abord à payer le traitement de l'agent, après quoi le surplus ira aux mains du curé d'une petite paroisse flamande, sans doute chargé d'en faire des charités. On s'étonne que cet égoïste finisse par ce bon mouvement.

On nous dit qu'un pareil testament pourrait bien être annulé, toujours « pour cause d'utilité publique, » par l'initiative des conservateurs de nos grands dépôts spéciaux. Le cabinet Van Huysanak passe pour valoir environ cent mille écus. Estimé à dire d'experts, son prix irait tout entier aux pauvres, et la volonté d'un maniaque serait brisée au profit de la science et de l'art.

On a dit que le fameux peintre anglais Turner, maniaque aussi, celui-là, — et Anglais par-dessus le marché, c'est-à-dire ayant *ce petit coup de marteau* que Byron prétend être le don de tous ses compatriotes, — avait peu à peu racheté tous ses tableaux, dans le dessein *de les brûler* avant de mourir... et que les ministres durent, au nom de la Reine, intervenir auprès de lui pour lui faire abandonner cette folle résolution. Van Huysanak, tout aussi toqué, est pourtant moins coupable. Il eût pu brûler sa collection; il se borne à vouloir la jeter aux quatre vents du ciel!

On se souvient, — si on ne l'a oublié, — qu'à l'époque où il était exilé de son pays, M. Martinez de la Rosa, un homme d'État illustre et un écrivain célèbre, obtint de M. Cavé, alors directeur des beaux-arts, la représentation à Paris d'une tragédie abencerrage intitulée : *Aben Humeya*. Depuis, et alors que la bascule des révolutions espagnoles eût fait de l'exilé politique un ambassadeur à Paris de Sa Majesté Catholique, M. Martinez de la Rosa fut de nouveau animé du désir de se faire jouer comme auteur chez nous, — las sans doute qu'il se trouvait de l'être comme ministre en Espagne. Il rêva donc d'être sacré et consacré sur le boulevard du crime, et fit appeler à l'ambassade le directeur du théâtre de la Porte-Saint-Martin. C'était alors... mais à quoi bon le nommer? un acte de lui est comme une signature qui donne l'authenticité au fait Or voici ce qui arriva.

« — Un ministre de toutes les Espagnes,—s'était-il dit. — doit être assez riche pour payer sa gloire... Tenons-nous bien! »

M. Martinez de la Rosa avait en portefeuille un *Christophe Colomb*. C'était là ce qu'il voulait produire. L'impressario attend quelques instants le moment d'être reçu par l'ambassadeur, dans un magnifique salon, meublé en chêne sculpté selon le goût vulgairement appelé moyen âge, c'est-à-dire précédant les élégances italiennes et les raffinements composites de la Renaissance. On l'introduit dans le cabinet du diplomate... dramatique ; on cause, on s'entend ; il en coûtera 25,000 francs à Son Excellence pour la mise en scène, — plus le mobilier de chêne en question, « qui suffirait seul, — dit-il, — à faire le succès du second acte ! » En effet, ce second acte eut un beau succès de tapissier ; mais malgré de réelles beautés, le drame ne put se soutenir, et *Christophe Colomb* cette fois ne toucha pas la terre promise ! Quant à l'*impressario*, il toucha 25,000 francs, et garda le mobilier sculpté.

Or, il paraît que l'illustre homme d'État poëte n'est pas découragé des lettres comme il l'est de la politique. Il songerait à donner une cadette à ses tragédies de *Saragoza*, de la *Veuve de Padilla*, d'*OEdipe*, de *Morayma*, et de sa comédie si vive et si amusante : *la Mère au bal*.

Un Espagnol, que nous avons lieu de croire bien informé, nous raconte que M. Martinez de la Rosa aurait donc le projet de se reproduire sur une des scènes parisiennes par une *reine Blanche*, qui ne serait pas Blanche de Castille, mère de saint Louis, — mais bien la reine de Navarre, fille de Charles III, femme de Jean d'Aragon, mère de don Carlos. La pièce emprunte sa partie dramatique aux luttes du père et du fils, et ce drame est, nous dit-on, des plus saisissants. Un haut personnage français a reçu le manuscrit et l'a confié à un académicien, auteur dramatique lui-même, qui doit donner son avis sur la scène à laquelle l'œuvre de M. Martinez de la Rosa peut convenir. Elle sera donc très-vraisemblablement représentée l'hiver prochain.

Il y a quelques jours, nous recevons la visite d'un homme d'un âge et d'un extérieur respectables, qui nous dit :

« — Monsieur, je suis M. L***, ami de vos amis D..., et je viens me recommander d'eux pour obtenir de vous un petit service...

» — Veuillez, monsieur, vous expliquer...

» — Voici l'affaire. J'ai, dans les environs de Paris, une maison de campagne charmante, que j'ai passé dix étés à arranger de la façon la plus confortable. L'an dernier, contraint d'aller dans les Pyrénées, je me décidai à la louer à une personne que j'avais rencontrée dans le monde, et qui me suppliait de lui abandonner pour un an cette chère résidence. Mon locataire à peine installé, je me repentais déjà d'avoir introduit chez moi un étranger... Mais j'allais m'absenter, et ce fut à mes yeux mon excuse. L'année de location finissait au 31 mars dernier. Je pensais rentrer dans ma propriété... mais voilà que mon homme ne veut pas partir, et je dois enfin ajouter, ce qui vous paraîtra non moins absurde, qu'il ne veut pas me payer! Or, monsieur, j'ai appris il y a peu que cet homme est tout ce qu'il y a au monde de plus équivoque, et qu'à Londres il lui est arrivé une aventure des plus scandaleuses... et c'est précisément là ce que je désirais vous raconter...

» — Je vous écoute, monsieur.

» — Eh bien! voici l'affaire. Cet étranger avait réussi à se faire introduire passagèrement dans un club où l'on jouait. Il y gagna pendant plusieurs soirs de suite des sommes qui attirèrent sur lui une défiante attention. Enfin, lord S... ayant perdu contre lui trois cents livres sterling, s'apprêtait, le matin, à les lui envoyer, lorsque quelqu'un se présenta chez lui :

» — Milord, — dit l'inconnu, — vous avez perdu hier au club une assez forte somme contre un étranger qui se fait appeler le baron ***.

» — Oui, monsieur!

» — Et vous vous disposez à le payer?

» — Certainement, monsieur!

» — Eh bien! milord, n'en faites rien, car vous avez eu affaire à un escroc qui nous est signalé d'Allemagne, où il a fait cent dupes...

» — Je regrette de m'être mis en contact avec un pareil homme, — dit lord S..., — mais ayant publiquement perdu, il faut que je paye.. n'importe à qui. Seulement, le drôle saura...

» — Milord, donnez plutôt cet argent aux pauvres et bornez-vous à envoyer pour tout payement à celui qui sera assurément bientôt pris en flagrant délit.

» — Quoi donc?

» — Cette carte! »

Lord S... prit la carte présentée et lut:

JAMES SILVENER,

Inspecteur des jeux à la haute police de Londres.

« — Soyez certain, milord, qu'en lisant ceci, votre créancier se trouvera sur-le-champ parfaitement payé et qu'il ne se représentera jamais devant vous!

» — Vous pensez?

» — J'en suis certain!

» — Eh bien... soit! Je vais envoyer les trois cents livres au ministre de la paroisse... et si l'individu bouge, je vous ferai appeler.

» — Je suis aux ordres de Votre Seigneurie! »

Et il fut fait ainsi, — continua le narrateur. — La carte de police fut envoyée à l'étranger, qui comprit à première vue, se garda bien de demander son reste et disparut de Londres!

« — C'est très-piquant... mais quel rapport peut avoir cette histoire avec votre visite?

» — Un rapport tout direct; mon locataire obstiné et insolvable, c'est le gaillard en question! Son aventure m'a été révélée hier par un Anglais, ami de lord S...

» — Et que puis-je faire en cela pour vous être agréable?

» — Vous pouvez, monsieur, me délivrer de ce maudit homme, me faire payer, et surtout me faire rendre la jouissance de ma villa, dont la privation m'est extrêmement pénible...

» — Et comment arriverai-je à tout cela, monsieur?

» — En racontant l'affaire de Londres dans votre Courrier!

» — Ma foi, monsieur, s'il ne vous faut que ce c'est bien facile! Mais que ferez-vous ensuite?

» — Oh! rien de plus simple! Mon homme lira votre journal... je m'arrangerai pour cela... et, se voyant démasqué, il payera et partira! Puis-je compter sur votre obligeance pour le plus prochain numéro?

» — Oui, monsieur! »

Voici une bien curieuse lettre relative à M. Cauchois-Lemaire, adressée par Béranger à M. de Jouy (Joseph-Etienne, né à Jouy, et dit *de Jouy*, le père de tant d'*Ermites :* en province, en voyage, à la Guyane, à Londres, à la Chaussée-d'Antin, en prison, — et de plus, au théâtre, l'auteur de la *Vestale* (musique de Spontini), de *Fernand Cortez* (dito), de *Guillaume Tell* (musique de Rossini), de *Sylla*, etc., etc.

Cette belle lettre, — que nous transcrivons de l'original, — porte précisément la date de la publication des *Ermites en prison* (1823). On verra à la fin l'allusion que le prisonnier de la Restauration fait à la prochaine incarcération du spirituel et courageux écrivain.

« Ce 16 avril 1823.

» Mon cher *Ermite*, quoique j'aime peu à me mêler
» des affaires des autres, je ne puis m'empêcher cependant
» dant de vous communiquer un article que Cauchois-
» Lemaire vient de me faire passer et qui a été refusé
» au *Miroir*. L'idée de cet article lui est venue en cau-
» sant avec moi, sur ce que je trouvais étrange qu

Miroir n'eût point parlé de votre condamnation. La représentation de *Sylla* lui en offrant l'occasion, au moins par allusion, il a envoyé l'article et a vu avec surprise qu'il était regardé comme dangereux et même comme inconvenant ; dangereux, parce qu'il y fait de la politique, qui, selon moi, est bien faible auprès de telle phrase ou de tel autre article que je trouve dans le *Miroir* ; inconvenant, en ce que ces messieurs ont cru que le premier paragraphe semblait les condamner de n'avoir pas gardé le silence. Ces objections me paraissent si absurdes, que je suis tenté d'en voir la cause ailleurs que dans l'article même. Peut-être l'humeur un peu pointilleuse de Lemaire lui a-t-elle suscité quelques ennemis ; mais en conscience, quand on le connaît comme je le connais, peut-on être disposé à le croire vain d'un talent dont il doute lui-même ; et ne doit-on pas, lorsqu'on connaît les malheurs qui l'ont précipité dans la position où il se trouve, ne doit-on pas, dis-je, s'empresser de lui faciliter des moyens d'existence ? Ce sont de ces choses que votre cœur sent trop bien pour que j'appuie cela d'autres arguments. Pourquoi donc ces dégoûts qu'on semble vouloir lui donner au *Miroir ?* Il avait demandé un surcroît de payement, mais certes, il n'a jamais pensé à en faire un sujet de plaintes pour personne : il a pu (et je le crois) s'y prendre fort mal ; mais ce n'est point une raison de lui faire payer trop cher une maladresse. Vous le connaissez assez, mon cher ami, pour croire qu'il rend parfaitement justice au talent des autres, et qu'il n'avait mis dans la balance en sa faveur que des titres qu'on n'est sûrement pas tenté de lui disputer, je veux dire ses malheurs passés et sa position présente. Vous devez avoir plus qu'un autre du crédit à un journal que vous avez créé ; voyez donc, je vous en prie, à faire disparaître ces causes de dégoût, qui agissent bien plus sur une tête comme la sienne que sur toute autre. Vous me jugez trop amicalement pour que je n'espère pas que mon intervention lui sera utile auprès de vous. Pourtant je ne lui en dirai rien. Sa susceptibilité un peu ombrageuse pourrait s'en effrayer. Ne me mêlez point non plus dans cette affaire, parce que, je vous le répète, je sens qu'il y a quelque ridicule à se mêler des affaires des autres.

Je commence à sortir un peu, mais vous êtes loin de moi. Pourtant je tâcherai d'engager mes jambes à me porter jusqu'à la rue des Trois-Frères, pour aller, un de ces jours faire mon compliment à Mme Boudouville et m'informer des nouvelles de Mme de Jouy. J'ai appris le départ de Boudouville, mais avec l'assurance de son prompt retour. Je vous en félicite.

Oh ! ça ! vous allez donc en prison ? Si encore on vous donnait la maison de santé où je suis ! j'y prolongerais mon séjour. Je vous verrai, je l'espère, avant votre réclusion. Dans tous les cas, je connais le chemin de Sainte-Pélagie. Adieu, séditieux Ermite.

» Tout à vous du fond du cœur,

» BÉRANGER. »

Vous entendez souvent cette locution : *Être sans vert...* c'est-à-dire au dépourvu. Nous ne saurions préciser quelle est l'origine du mot, mais nous la croyons florentine. Du moins à Florence subsiste-t-il toujours un usage social qui consiste en ce qu'on appelle « jouer une discrétion » entre un monsieur et une dame ; et sous ce titre même, — *une discrétion*, — un de nos jeunes poëtes, un des plus spirituels fantaisistes de l'école nouvelle, a-t-il écrit, il y a quelques années, une jolie comédie que le Théâtre-Français représenta, sous la direction de M. Arsène Houssaye, avec le plus agréable succès. La pièce roulait naturellement sur une sorte de pari, relevant de l'usage florentin qui semble avoir motivé la locution dont il s'agit. Voici en quoi consiste ce jeu du monde, à propos duquel nous avons quelque chose à raconter.

Deux personnes se partagent un petit rameau de buis ou de quelqu'autre plante qui puisse se conserver vert à travers le temps, l'espace. Il le faut toujours porter avec soi, ou plutôt sur soi. Aussi l'homme met-il ce petit rameau dans son portefeuille ou sa bourse, ou le porte-t-il attaché à sa montre, ou joint à ses cartes de visite. Quant à la dame, dépourvue de ces accessoires de poche, elle le fourre... où elle peut ! Puis chacun poursuit à travers le monde, — le matin, le jour, le soir, la nuit, — essayant de rencontrer son adversaire dépourvu de tout rameau, de tout buis : *sans vert*, en un mot.

L'enjeu est une *discrétion*, c'est-à-dire que le perdant donne, fournit, concède ce qui est exigé. On a vu des joueurs faire les efforts les plus originaux, les plus incroyables, pour surprendre, *sans vert*, la dame qui avait témérairement accepté la partie : Ainsi, par exemple, la poursuivre sournoisement en voyage, tomber auprès d'elle comme une bombe, et lui demander son *vert* à cent lieues de la ville où s'est engagé le défi. Car ces défis ne connaissent ni unité de temps, ni unité de lieu, de sorte qu'au mépris de toutes les règles d'Aristote, il en est qui durent des années entières, par suite de la vigilance des partenaires, — ardents à se poursuivre et prudents à se défendre.

C'est une partie de cette nature qui a déterminé la petite histoire que nous avons à rapporter aujourd'hui.

L'hiver dernier, un jeune ingénieur rencontra, dans un des salons ouverts à jour fixe de la Chaussée-d'Antin, une jeune veuve, fort jolie, fort opulente, et dont le premier deuil s'escorta, il y a environ trois ans, d'une ardente foule d'adorateurs, — on devrait dire de spéculateurs. La dame passait pour avoir plus de cent mille livres de rentes, et nous avons dit qu'elle était jeune et jolie. Les assiduités pleines de concurrences acharnées dont elle se vit l'objet étaient assurément fort justifiées par ces deux dernières qualités ; pourtant hasarder que les cent mille livres de revenu n'entraient pas aussi pour quelque chose dans cette ardeur commune à une douzaine de prétendants, devra nous exposer moins que ne le fit la proposition de Galilée sur la rotation terrestre ! La dame riait de ce *steeple-chase* matrimonial, de cette comédie mondaine, tout en préparant ce qu'on appelle un grand effet de scène.

Un jour, dans le salon de la Chaussée-d'Antin où elle commençait à faire danser son demi-deuil, il fut révélé sous le secret, — c'est-à-dire de façon à ce que la chose circulât bientôt d'oreille femelle en oreille mâle, — que M. de N***, l'époux défunt, emportant toute vive sa jalousie dans la mort, avait conçu son testament de telle sorte que si sa veuve, à laquelle il laissait un fils, se remariait jamais, elle perdait toute sa grande fortune, et restait avec un maigre douaire de dix mille francs, un tuteur devant sur-le-champ ressaisir l'héritage à l'unique profit de l'enfant...

Nous avons parlé d'effet de scène. Ce fut par le fait un grand et divertissant coup de théâtre que la retraite précipitée, la fugue de dix ou douze adorateurs... du veau d'or, le jour où ils furent informés de cette jalousie posthume d'un barbare époux ! Tous s'envolèrent aux quatre points cardinaux, laissant la veuve, non moins jeune ni moins jolie pourtant, mais brusquement privée à leurs yeux avides de cette auréole d'or qui, encadrant sa beauté, la rendait plus irrésistible. Mme de N*** rit bien de cette désertion, car elle l'avait prévue et elle s'en consola par une pensée qui, au point où en est arrivé notre récit, doit encore rester son secret.

Un an se passa, l'histoire du perfide testament se répandit, si bien que dans le monde, chaque fois qu'un nouveau venu lorgnait la dame, l'admirait et demandait son nom, on ne manquait jamais de raconter sur-le-champ ce qu'on considérait comme une piquante histoire, — c'est-à-dire l'opulence de la veuve, le dénûment de la femme remariée. On échangeait là-dessus quelques commentaires, on essayait de faire de l'esprit... et on cessait de lorgner la jolie femme, cette déplorable *paria* des légitimes ardeurs. Et Mme de N*** riait toujours !

L'hiver dernier, dans un bal de la rue Taitbout, elle danse avec l'ingénieur ci-dessus indiqué, et dont le nom est Evremond S... On n'a pas manqué de lui raconter le terrible testament ; il a répondu :

« — L'homme en faveur duquel une aussi charmante femme renoncera au veuvage et à l'opulence devra être bien fier... il sera bien heureux. »

Le propos fut répété à Mme de N***, qui sourit toujours. Au bout d'un mois de rencontres presque quotidiennes dans leur monde, ils étaient dans les plus charmants rapports, et un soir qu'Evremond dansait encore avec elle, et qu'elle jouait avec un bouquet de violettes de Parme entouré de brins de buis, le jeune homme parla de l'usage que les belles Florentines et leurs galants cavaliers font de cette plante persistante, et des amusantes péripéties qui en naissent dans le courant des rapports sociaux :

« — Voulez-vous, — dit-il, — jouer avec moi une discrétion ?

» — Volontiers ! » — répondit Mme de N***. Et détachant un brin de buis de son bouquet, elle le présenta à l'ingénieur, qui le brisa, et lui offrit le mieux fait des deux morceaux. Evremond s'en fut enchanté, et rêva toute la nuit à l'enjeu de cette charmante partie.

Pendant plusieurs semaines, plusieurs mois même, il usa de son mieux du droit que lui donnait la *discrétion* de poursuivre Mme de N*** : le soir dans le monde, le matin à la promenade, dans ses courses, ses emplettes, et, du plus loin qu'il l'apparaissait, elle tirait de... n'importe où, le petit brin de buis et le brandissait triomphalement. Impossible de la prendre *sans vert !*

Evremond, de son côté, était mis à de réciproques épreuves, et plus d'une fois, alors qu'il ne s'attendait guère à rencontrer la jolie veuve, elle se manifestait brusquement à sa vue, montrait son buis, ce qui, dans la télégraphie spéciale, suffit à dire : « Avez-vous le vôtre ? montrez ! » Mais notre ingénieur était toujours en règle, ou plutôt en buis, même alors que les exigences de sa profession l'éloignaient le plus du terrain mondain. Les mois s'écoulent ainsi.

Arrive la saison des départs. Mme de N*** annonce qu'elle va passer quelques semaines en Normandie chez un ancien préfet, à la famille duquel elle est alliée. Lorsqu'Evremond essaie d'en savoir davantage, il comprend qu'on ne veut rien préciser. Elle part...

Mais notre amoureux ne se contente point du vague dans lequel on affecte de le laisser ! Il a pris de sournoises informations. Huit jours après le départ de la dame, il disparaît à son tour.

Un matin, c'était à Boulogne-sur-mer, — et c'est bien véritablement de la mer qu'il s'agit, — Evremond entre dans une de ces petites maisons roulantes, à l'aide desquelles on prend si commodément son bain sur la plage de la charmante ville. On le transporte à la limite des poteaux qui séparent les sexes. Par là se baignaient, dans cet affreux costume noir que certains détails seuls peuvent rendre supportable aux regards, une douzaine de femmes de tout âge. L'une d'elles, les cheveux flottants, les bras nus et ses belles mains cramponnées à la corde de la limite, s'amusait à jouer avec les lames agitées par une petite brise de N.-O. Tout à coup, Mme de N*** pousse un cri...

C'est que du sein d'une de ces lames sort brusquement, — non pas le monstre affreux qui, selon Théramène, causa la mort du bel Hippolyte, — mais bien une tête et un bras... le reste restant enfoui, voilé dans l'onde. La tête... c'est celle d'Evremond S... et le bras brandit le petit rameau de buis :

« — Baronne, votre *vert ?* — s'écrie le triton si brusquement émergé.

» — Grand Dieu !... il est à l'hôtel ! — répond la jolie veuve, plus jolie encore comme baigneuse que comme simple veuve.

» — Alors, madame, vous avez perdu la *discrétion !* A ce soir ! »

Et cela dit, l'ingénieur plonge et va reparaître vingt brasses plus loin, en plein dans le quartier des hommes !

Le soir...

Mais faut-il achever de raconter l'histoire ? Cela est-il aussi nécessaire qu'il pouvait l'être d'expliquer à quelques lectrices la portée, la signification et l'origine de cette locution : *Être pris sans vert ?*

Je parie que la dame, la charmante femme qui me lit achèvera bien le récit sans moi !

« — Peut-être !... » l'entendons-nous dire. — « Le soir venu, l'ingénieur se présenta chez la veuve, qui, d'abord, se fâcha un peu de la ruse employée par son partenaire pour la surprendre en défaut...

» — En effet, madame, et en ceci elle fit ce qu'il est naturel de penser que vous auriez fait à sa place. Mais que se passa-t-il ensuite ?

» — Mon Dieu, monsieur, je ne puis parler pour tous deux... vous tenez pour cet Evremont, agissez donc pour lui !

» — Et vous pour Mme de N*** ; c'est convenu. Nous reprenons donc :

» — Pour prix de ma discrétion, je vous demande... votre main ! — dit l'ingénieur.

» — Mais, monsieur, cette main... est vide ! Vous ignorez sans doute qu'en mourant mon mari a laissé un testament qui me déshérite si...

» — Ah ! madame, comment en effet oser espérer que, pour faire mon bonheur, vous consentiriez à vous dépouiller de votre opulence !

» — Et pourtant, je suis à votre *discrétion*, monsieur... et si vous l'exigez absolument... impérieusement... selon la loi florentine, puisque j'ai été prise *sans vert*, je dois...

» — Oh ! merci ! merci ! je suis le plus fortuné des hommes ! » (Et ici Evremond ajoute toutes les exclamations que l'on se peut imaginer.)

« — Alors, c'est fini ! » — dira la lectrice qui a bien voulu aider cette fin d'histoire de son aimable collaboration.

« — Non, madame, il reste un mot à ajouter, — le mot de tous les sourires de Mme de N***, lorsque la révélation du fameux testament mettait soudain ses adorateurs en fuite...

» — Achevez !

» — J'obéis : — La clause du terrible et jaloux testament était une épreuve : elle n'existait pas ! »

JULES LECOMTE.

RENTRÉE DES TROUPES. — Les blessés de l'armée d'Italie passant sous l'arc de triomphe élevé à la Bastille.

SALON DE 1859.

Nous donnons, dans ce numéro, le Rappel des glaneuses, de M. Jules Breton. Ce tableau, ainsi que le Lundi et la Plantation d'un cal-vaire, a produit la plus grande sen-sation à l'Exposition de cette année. M. Breton a forcé la critique à faire des éloges presque sans restrictions, et les justes récompenses que le jeune maître a obtenues avec la sympathie générale doivent encou-rager ce talent plein de séve et de force à persévérer dans cette car-rière si heureusement ouverte.

M. Rodolphe Lehmann suit avec bonheur les grandes traditions de sa famille : « l'art comme la no-blesse oblige. » Il a envoyé de Rome, avec ses *Marais pontins* et *le Balcon du Corso*, le tableau que nous re-produisons aujourd'hui. Des men-diantes des Abruzzes attendent la distribution de la soupe à la porte d'un couvent, à Rome. Le groupe est admirablement agencé et les têtes sont remarquables par leur expression douloureuse, énergique et sauvage.

M. V.

SALON DE 1859.
Mendiantes des Abruzzes, groupe par M. Lehmann (Rodolphe). N° 1910.

Les Zouaves faisant aux Turcos les honneurs de Paris.

Les zouaves et les turcos se sont partagé depuis un mois l'admira-tion des Parisiens.

Une réputation de bravoure té-méraire et invincible les avait pré-cédés les uns et les autres : le pit-toresque de leurs costumes, le teint bistré des zouaves, la couleur des nègres-turcos et l'étrangeté de leur langage *sabir*, la crânerie de leur démarche et mille et une excentri-cités racontées et mises sur le compte de ces héros du désert algé-rien, en ont fait les *lions* de l'armée d'Italie.

Les boulevards sont à eux. En qualité d'*anciens*, ce sont les zouaves qui pilotent les turcos, leur font les honneurs de Paris, et les initient aux mille détails qu'une plus longue habitude de la capitale leur a rendus familiers.

Pas de promeneur qui ne leur envoie un amical salut; pas de magasin qui, à travers la transparence des glaces, ne leur adresse un gracieux mais patrio-tique sourire; pas de gamin qui ne soit fier de leur serrer la main, de toucher leur uniforme et surtout de porter leur sabre.

Les cafés, les restaurants, les brasseries et les comp-toirs d'argent et d'étain, pourraient seuls nous dire à quel degré d'enthousiasme s'est élevée l'amitié du zouave, du turco et du Parisien.

MAC VERNOLL.

Rentrée des troupes à Paris,

LE 14 AOUT.

Le dimanche 14 août était le jour fixé pour la rentrée des troupes.

Dès le matin, sur toute la ligne qui s'étend de Saint-Maur à la Bas-tille, le peuple formait la haie. Des marchands de couronnes parcou-raient les groupes et vendaient des lauriers. Ils ne s'achetaient pas au prix du sang, ce jour-là.

Dès sept heures du matin, l'ar-mée s'est mise en marche. A neuf heures, la tête de la colonne était à la Bastille, et tout le long des boulevards, aux fenêtres, aux bal-cons, sur les corniches, sur les toits, les spectateurs se penchaient.

Dans la rue, malgré la police, qui est indulgente ces jours-là, on avait assis des voitures, planté des tréteaux, organisé des régiments de chaises, et l'on s'arrachait les places. Il y en avait à tous les prix. Pour cinq francs, on voyait un peu; pour deux francs, à peine; pour vingt sous, on ne voyait rien.

Mais les spectateurs à vingt sous et les spectateurs à cinq francs, ceux qui avaient loué dix louis leurs croisées et ceux qui tenaient le trottoir, tous avaient l'émotion aussi noble, les cœurs battaient à l'unisson dans les poitrines, sous l'habit noir, la vareuse ou la blouse.

Les femmes avaient fait provision de fleurs.

C'est le maréchal Regnault de Saint-Jean-d'Angely, commandant en chef la garde impériale, accom-pagné de son état-major, qui ou-vrait la marche. Des applaudisse-ments ont éclaté sur son passage. On se rappelait son héroïque dé-fense à Magenta, et le mot de l'em-pereur à l'impératrice : « Le gé-néral Regnault s'est couvert de gloire. »

Derrière lui marchaient les aumôniers portant au cou la croix de Jésus-Christ, et sur le cœur la croix des braves. Leurs soutanes tranchaient d'une façon sévère sur les couleurs vives des uniformes, et ils allaient d'un pas modeste en avant de ces bataillons qu'ils avaient bénis à l'heure des combats.

Puis venaient les blessés.

Ils étaient beaux à voir, ces soldats touchés par le fer des batailles, dont la mort n'avait pas voulu, elle

SALON DE 1859. — Le rappel des glaneuses (Artois), tableau de M. Breton (Jules). N° 409.

qui veut si bien des braves. Mais la science, comme le courage, sait gagner des victoires, et tel qui était tombé percé de coups au milieu du combat, s'est relevé un mois après aussi robuste que jamais, et en reprenant sa tunique a retrouvé une fleur rouge à sa boutonnière.

La plupart des blessés qui étaient là se tenaient droits et fermes. Les amputés ne sont pas encore guéris. Bien des trous faits par les baïonnettes et même par les balles sont fermés, les traces sont profondes, mais ce n'était point cette fois comme à Pharsale où l'on ne frappait qu'au visage. Il faut aller chercher sous ces vestes et ces capotes les blessures glorieuses à peine cicatrisées.

Beaucoup aussi marchaient courbés en s'appuyant sur le bras d'un voisin plus heureux ou sur des béquilles. «Un beau manche de baïonnette, » disait l'un d'eux, en montrant la sienne.

Quelques-uns étaient plus cruellement éprouvés, entre autres un jeune lieutenant estropié des deux bras; ils croisaient tristement sur sa poitrine, et ses mains saignaient encore dans l'appareil. A sa vue, tous les chapeaux se sont levés, des cris ont éclaté, nous avions tous des larmes dans les yeux, des sanglots dans la voix, un long frémissement a couru dans la foule, et pas un, vivrait-il un siècle, n'oubliera cet homme triste et fier qui, par droit de malheur, marchait en avant des blessés.

On remarquait aussi dans un groupe un officier atteint au front d'un coup de feu. Le projectile avait fracassé un côté du crâne et crevé l'œil. Un bandeau noir cachait les ravages récents de la balle.

Du reste, ces spectacles douloureux n'excitaient qu'un sentiment de noble respect. Les blessures terribles vont bien aux héros.

Pour les parfumer, ces blessures, les femmes jetaient du haut des balcons des bouquets, des guirlandes. On avait ravagé les jardins. Les béquilles glissaient sur ce tapis, les blessés pliaient sous le poids des couronnes. On les mitraillait avec des fleurs.

Là a été le grand enthousiasme, l'émotion suprême, le moment sublime. Puis les vivants sont venus, et tout d'abord la garde.

On sait ce qu'elle a fait pour la victoire.

A Magenta, pendant quatre heures, la 1re division des grenadiers tenait tête à l'armée autrichienne tout entière. Le général Mellinet avait deux chevaux tués sous lui, Wimpfen était blessé à la tête, Cler était tué!

A Solferino, le général Camou lançait ses voltigeurs en avant, et leur faisait promettre de s'en emparer. Ils promirent et tinrent parole. Le peuple de France jura qu'il leur ferait à leur retour un triomphe digne d'eux. Lui aussi a tenu parole.

Après la garde, est venu le maréchal Baraguey-d'Hilliers, le commandant du 1er corps.

C'est le 1er corps qui eut l'honneur d'ouvrir la campagne d'Italie, de livrer le premier combat, c'est-à-dire de gagner la première victoire. Aussi quand le 17e bataillon de chasseurs à pied, les 84e et 74e de ligne ont passé, les a-t-on salués comme on salue ses plus anciens amis, les premiers que l'on a connus.

Le maréchal répondait aux applaudissements en saluant de son bras mutilé.

Le général Forey, l'homme de Montebello, était criblé de bouquets. Les soldats eux mêmes criaient : « Vive le général ! » et on dit que les officiers en masse sont venus, au retour, lui offrir les couronnes dont ils étaient chargés.

Quant au général Ladmirault, commandant la 2e division, je ne l'ai point vu. « Ses blessures, m'ont dit les soldats, ne sont pas fermées. » Et, à vrai dire, ce n'est pas en les traitant à sa manière qu'il guérira vite. A Solferino, une balle l'atteint à l'épaule; il la fait extraire, la met dans sa poche, et, sans écouter personne, ni chirurgiens ni officiers, reprend sa marche sous le feu.

A la suite du 1er corps venaient les drapeaux autrichiens. Deux sont presque entièrement déchirés; l'un surtout, émaillé et frangé d'argent, qui n'a plus qu'un lambeau à la hampe.

Il était porté celui-là par un chasseur à pied de vingt-quatre ans, aux allures de paysan, petit, grêle et timide, plus timide que la moitié des belles jeunes filles qui battaient des mains sur son passage. Il m'a raconté lui-même l'histoire de sa conquête, comment il porta ses coups de baïonnette, ce qu'il advint du porte-étendard, et l'erreur qui faillit être commise à son égard au sujet de cette prise glorieuse. Heureusement, son commandant l'avait vu à l'œuvre et de près, puisqu'il acheva l'Autrichien d'un coup de sabre.

Un autre drapeau était porté par un zouave du 2e, un enfant de l'Auvergne, tout jeune, presque imberbe, parlant peu, et rougissant, lui aussi, à la moindre question, comme une vierge. Il cherchait à se cacher, lui dont ce n'est guère l'habitude.

Les deux autres étaient tenus par des gaillards moins timides, mais aussi modestes. Ils portaient leur trophée sur l'épaule, comme un voyageur son bagage au bout d'un bâton. Beau bagage, en effet, qui contient une croix d'honneur pour le porteur et une autre pour l'aigle de son régiment!

Après les drapeaux, les canons, trente-huit canons autrichiens. Comment exprimer la joie? Voilà ce qu'on se demandait aux fenêtres et dans la rue. Jeter des fleurs, applaudir? Il pouvait y avoir méprise, et l'on aurait pu faire venir un sourire ironique à la bouche de ces canons sournois. Ma foi! on a pris un autre parti, et l'on a crié à tue-tête : « Vivent les canons rayés ! »

Ils ne mourront pas, je crois, de si tôt, et ce sont ceux-là qu'on raiera le plus difficilement de la liste. Ces êtres-là, du reste, ont la vie dure. J'entendais un canonnier dire, en montrant une pièce, qu'elle était née en France, qu'elle avait été fondue en l'an II, conduite là bas, prise par les Autrichiens, et qu'elle était restée en leurs mains jusqu'à ce que le 3e zouaves crut bon de la rattraper; et nos artilleurs l'ont ramenée en France, de brigade en brigade, la chaîne au cou.

Ni les uns ni les autres ne songeaient un instant à retourner en Autriche; ils avaient M. de Mac Mahon derrière eux. M. de Mac-Mahon, grand, élancé, tournure aristocratique, tenue de campagne.

J'ai compris, rien qu'à le voir, le respect qu'il inspire aux soldats. Ils ne l'appellent point maréchal, ils l'appellent M. de Mac-Mahon. Ils ont, du reste, autant de respect et d'amour pour lui que nous avons d'admiration pour son génie militaire et son caractère chevaleresque.

Après le maréchal de Mac-Mahon, le général de la Motterouge, commandant la 1re division. Pour celui-là aussi, les soldats ont un culte. Je ne saurais dire combien de fois, et dans quels termes, j'ai entendu parler de lui, par des turcos surtout, de lui, de ses allocutions, de sa fameuse canne avec laquelle il flânait en avant de ses troupes, à Solferino, sous le feu terrible de l'ennemi.

Tout le monde parlait du général Auger qui, après avoir, à Magenta, fait feu de ses quarante canons sur l'armée ennemie, a eu le bras emporté par un boulet, dans la journée du 24, et a succombé à sa blessure. Il y avait aussi des regrets pour ce brave colonel Laure, des tirailleurs algériens, qui rendait le dernier soupir au moment où lui arrivaient les épaulettes étoilées de général.

Le maréchal Canrobert est arrivé ensuite, joyeux, souriant, aimable, sur un cheval joyeux aussi, leste et fringant. Les cris de : « Vive Canrobert! » ont éclaté avec force, et il y a répondu de la façon la plus galante. Les généraux Renault et Trochu ont eu leur bonne part de triomphe, et leurs chevaux aussi piaffaient sur un tapis de fleurs.

Le maréchal Niel est arrivé à la tête du 4e corps qui, plus d'une fois, décida la victoire dans la campagne. A Magenta, la division Vinoy marcha au pas de course sur Ponte di Magenta, culbuta l'ennemi, et lui fit mille prisonniers. Le colonel du 85e de ligne, M. Véron de Bellecourt, fut criblé de blessures.

A Solferino, les divisions de Luzy, Vinoy, de Failly, avec les divisions Bourbaki et Trochu, enlevèrent les positions de Medole, de Casa-Nova, de Rebecco et de Guidozzolo. Ils combattirent sur une étendue de deux lieues et laissèrent le terrain jonché de cadavres ennemis. Deux mille prisonniers restèrent entre leurs mains. Ils s'étaient emparés de sept canons et d'un drapeau.

Quand le 4e corps a passé, il y avait disette de fleurs: les lauriers manquaient; les couronnes ne tombent pas du ciel toutes nouées. Dieu les fait venir dans les jardins, les horticulteurs les vendent, les marchands les débitent et les femmes les jettent au front des soldats. Mais de toutes les fenêtres pleuvaient les applaudissements et les bravos, les hommes levaient leurs chapeaux, et les jeunes filles agitaient dans l'air leur mouchoir, comme des anges leurs ailes blanches.

La cavalerie fermait la marche.

A la tête marchait le général de division Morris, suivi des généraux de brigade Marion, Champéron et de Clérambault.

Puis venaient les pesants cuirassiers, les dragons chevelus, les chasseurs aux chevaux agiles,

> ... Les rouges lanciers fourmillant dans leurs piques,
> Comme les fleurs de pourpre en l'épaisseur des blés,

et les guides aveuglés par la barbe de leurs kolbacks qui pleuvait sur leurs fronts.

Les derniers rayons du soleil fuyant derrière le rideau noir du prochain orage se jouaient sur les uniformes galonnés, les brandebourgs jaunes, les dolmans verts, les vestes rouges, les aiguillettes blanches. Les casques d'or et les épaulettes d'argent étincelaient sous le ciel encore bleu, et à les voir si fièrement campés sur leurs chevaux, ces soldats, on aurait dit qu'ils allaient à la bataille.

Cette armée était superbe à voir. Tous les corps étaient salués parce qu'ils avaient tous leur part de gloire, toutes les armes aussi, à cause de leur bel air et de leur fière tournure.

Le génie, avec ses allures modestes, son costume sombre, où chaque homme porte sur son sac, celui-ci la pelle, celui-là la pioche, un autre la bêche; le génie, où tout soldat est un ouvrier habile, et tout officier un savant.

L'artillerie, avec ses cavaliers, fouet au poing, traînant ces pièces rayées qui parlent si haut dans la bataille; avec ses fantassins, la carabine sur l'épaule, et le sac jaune au côté : bissac de cuir où se met la nourriture du canon.

Les chasseurs à pied, broussailles vivantes, d'où jaillit la foudre aux jours d'orage.

Les zouaves de la garde avec l'allure que Paris leur connaît, et les zouaves du 2e, plus jeunes, mais non moins beaux dans leurs vestes à galons rouges, avec les sombres turbans verts sur leurs têtes brunies aux deux soleils d'Afrique et d'Italie.

Les turcos au teint basané qui marchaient ce jour-là silencieux et graves comme des fatalistes.

La ligne avec ses hommes petits, chétifs, mais nerveux, intrépides.

Les braves gens!

J'étais ému vraiment, en les entendant raconter leurs campagnes. Ils s'y prenaient si mal, savaient si peu se faire valoir! Ils étaient si naïfs et si gauches! J'en ai vu plus d'un, j'en ai vu deux, j'en ai vu vingt qui ne savaient pas le nom de leur général.

Ils n'obéissaient pas au nom, mais à un sentiment: l'honneur! et ils mouraient autour de leur drapeau.

Aussi voyez comme ils ont été déchirés par le vent des batailles, ces drapeaux!

Regardez l'aigle du 91e, qui, trois fois pris, trois fois repris à Solferino, a laissé ses coins entre les doigts des Autrichiens. Le 91e n'a rapporté que la hampe, un lambeau et l'honneur.

Et ceux du 15e, du 49e et du 30e! J'en passe et des plus troués.

L'émotion qu'a produite la vue de ces étendards fanés et les applaudissements qu'elle a soulevés ont tenu du délire.

Cette fois encore la France saluait ses blessés.

Personne n'était oublié, du reste, dans cette distribution de lauriers. Tous recevaient leur couronne, et les premiers à la tête des régiments, les tambours majors sans panache, comme des chênes découronnés. Ils avaient pris leur cambrure des dimanches, et les gens de la banlieue prenaient leurs cannes à grosse pomme pour des bâtons de maréchal.

A la hauteur du Cirque, une femme est venue se perdre dans les genoux d'un de ces géants, et a tendu les mains vers sa barbiche. C'était une petite vieille de soixante dix ans qui embrassait « son gas, » comme elle disait dans son patois. Elle arrivait de la Ferté-sous Jouarre exprès. Le tambour major a pris la bonne femme dans ses mains, l'a élevée jusqu'à lui et l'a embrassée en pleurant. Tout le monde a battu des mains, et quand la pauvre vieille est descendue de ces hauteurs et revenue dans la foule, c'était à qui lui offrirait sa place; mais elle a voulu rester debout. Debout, elle avait trois pieds et demi, elle était mince comme une paille, et elle avait mis au monde un gaillard de six pieds un pouce, large d'un mètre. Cette fois, c'est la souris qui enfante la montagne.

Plus bas, en face le théâtre des Variétés, on a vu des rangs de la garde nationale, rangée sur le passage de l'armée, se détacher une masse noire tenant devant elle une bouteille. C'était le tambour major de la garde citoyenne qui venait de trinquer avec son cogéant. Le soldat-monstre a pris la bouteille et l'a vidée d'un trait.

Devant les bataillons, un simple tambour-maître, le type, selon moi, du troupier français. Il a le coup de canne sec, le coup d'œil crâne, le coup de hanche plein de désinvolture. C'est le malin du régiment.

Puis la musique, la musique avec ses musiciens de tous les âges et de toutes les tailles : des têtes blondes et des têtes grises, des nains et des perches; tout cela soufflant à qui mieux mieux dans des instruments tordus, biscornus, grotesques, monstrueux.

Derrière, ou plutôt entre leurs jambes, le chien du régiment.

Le 2e zouaves avait amené le sien avec sa cantine sur le dos et son drapeau; il a eu le soir une indigestion de sucre.

Le 11e de ligne avait amené sa chèvre, une belle chèvre blanche, qui marchait à gauche du premier bataillon, bien lavée, bien lissée, bien fraîche, avec une couronne de fleurs au cou.

Quand la tête de la colonne est arrivée à l'entrée de la place Vendôme, l'empereur a pris place au-dessous

du balcon réservé à l'impératrice, et le défilé a commencé.

L'empereur, comme le peuple, quand les blessés, précédés des aumôniers, ont passé, l'empereur a fait quelques pas en avant et a salué : « Honneur au courage ! »

Vers trois heures, avant que les derniers régiments eussent parcouru la route, un orage a éclaté, comme au soir de Solferino. Les femmes ont fait bonne contenance, et leur départ a pu s'appeler une retraite, non une fuite.

Pendant le défilé, le prince impérial a été apporté à l'empereur. Sa Majesté l'a embrassé et campé sur son cheval. L'enfant saluait les soldats, dont les acclamations grandissaient.

Notre dessin représente la place Vendôme au moment où passent les canons autrichiens.

Le défilé terminé, l'empereur s'est retiré et est retourné aux Tuileries. Les soldats ont pris diverses routes pour retourner au camp. Sur leur chemin, ils ont été encore l'objet des acclamations de la foule. Ce n'étaient plus des fleurs, c'étaient des hallebardes qui tombaient; mais, de chaque côté des trottoirs, on voyait des mains amies tendre des verres pleins jusqu'aux bords. On mettait du vin dans leur eau.

Ainsi s'est passée cette journée glorieuse. Les capotes, entamées par les fatigues de la campagne, se sont défripées à l'air de Paris. Les drapeaux ont frémi au soleil, sous le ciel de France.

Que Dieu nous garde les blessés, et que les morts soient bénis !

HENRI DELBENNE.

Le Monde religieux.

Combien l'air de la paix est doux à respirer. *Deus nobis hæc otia fecit.* J'ai relu sous un tertre touffu, qui sert de club aux pies bavardes, les dix églogues de Virgile et le poëme des quatre saisons. Au moins on peut, depuis que Bellone s'est fait une parure de ses canons rayés, jouir sans remords des frais ombrages et se contempler la face épanouie par la joie dans le miroir changeant des ruisseaux. C'est le moment où l'on s'étendrait volontiers sous l'édredon du *far niente*. Les esprits s'apaisent, la poudre éclate en rubis, en topazes, en émeraudes sur le fond obscur de la nuit; l'horizon devient couleur de rose, et le soldat déposant ses armes rentre au foyer. Les nuées de la bataille se sont enfuies, nous laissant voir la vision radieuse que l'Église célèbre chaque année au 15 août. La Vierge de paix, *Maria pacis*, a d'un regard apaisé les flots de la politique. En face du lac de Zurich, bordé de villas, dont l'aspect invite au repos, à la concorde, trois graves diplomates pèsent, sur la terrasse de l'hôtel Bauer, les destinées de l'Europe. Au bord d'un lac bleu, les impressions doivent être plus douces qu'en face d'un tapis vert. Espérons beaucoup de ce qui nous viendra de la tranquille patrie de Lavater. Pour nous, Français, nous passons sans transition de l'exaltation de la victoire aux folies de la paix. Voilà nos soldats qui reviennent changés en bronzes florentins ; que le vin bleu coule, qu'on décoche par les fenêtres des gerbes de dahlias et de marguerites reines. Heureux ceux qui s'en reviennent avec des béquilles ou avec une manche repliée. Les triomphateurs romains étaient moins heureux précédés de tibicines et suivis de rois enchaînés.

Les fêtes religieuses ont terminé leur cycle solennel; les prônes sont courts; on précipite le *Kyrie eleison*, car moissonneurs et faucheurs, tout courbaturés, ont besoin que le dimanche soit un jour de repos complet. M. le curé, libre de soucis, peu astreint au confessionnal, lit son bréviaire le long des haies aux heures les plus matinales de la journée et prolonge jusqu'au soleil couchant la lecture attentive de *l'Univers*. Les bonnes paysannes, assises sur leurs talons, s'endorment pendant les vêpres, bercées par la psalmodie triomphale de l'*In exitu*, à l'heure où les moineaux cherchent un abri sous les tentes et où les mouches exaspérées font grincer leurs ailes contre les vitraux. Aussi, chers lecteurs, n'avons-nous à vous parler ni de cérémonies pompeuses, ni de prédications éloquentes, ni d'événements éclatants par lesquels se manifeste de temps à autre la vitalité religieuse de notre siècle. Glanons donc dans la chronique quotidienne !

L'Église de France, depuis longtemps marquée au front pour le privilége des épreuves qui grandissent et des triomphes qui sanctifient, a vu, dans l'espace de deux mois, se former dans les rangs de l'épiscopat des vides regrettables, comblés aussitôt par des choix auxquels tous les cœurs catholiques ont vivement applaudi. D'abord, le cardinal Dupont, archevêque de Bourges, après une vie trop vite consumée par les travaux et les souffrances, descendait dans les caveaux de sa cathédrale. Bientôt, Mgr Miolaud, archevêque de Toulouse, a suivi le cardinal Dupont. Mais le veuvage de l'église de Toulouse n'a pas été long. Mgr l'évêque de Limoges est promu à ce siége important, où sa piété, sa modestie et ses hautes capacités le rendaient digne de succéder à Mgr Miolaud. L'abbé Epivent, curé de la cathédrale de Saint-Brieuc, est nommé à l'évêché de Dax et d'Aire, laissé vacant par la mort si imprévue et si tragique de Mgr Hiraboure. Nous avons connu M. l'abbé Epivent et nous pouvons en parler presque comme d'un ami. L'héritage de Mgr Hiraboure ne pouvait tomber en de meilleures mains. L'abbé Epivent était peut-être l'homme de France qui songeait le moins à coiffer la mitre et à porter au doigt le topaze pastoral; précisément parce qu'il était doué de toutes les qualités nécessaires à exercer les hautes et redoutables fonctions d'évêque Il se croyait assez élevé tant que les œuvres de son ministère suffisaient à remplir ses jours, à occuper son intelligence et à satisfaire les ardeurs de son cœur d'apôtre. La vertu, la science des choses sacrées élèvent l'âme à une simplicité telle que, voisine de Dieu, elle trouve toujours assez grand le théâtre livré à son activité. La vie, le temps de l'abbé Epivent ne lui ont jamais appartenu; il se donnait à tous pour s'enrichir toujours davantage.

Pour lui l'obéissance était l'indépendance du cœur et le ressort de la volonté. L'autorité n'est féconde, en effet, que lorsqu'elle rencontre la soumission de la foi et le sacrifice de soi-même. Mais ce que l'abbé Epivent ne voyait pas, d'autres le voyaient pour lui. Il est donné aux esprits élevés, aux âmes dévouées, d'arriver sans effort aux plus hautes positions, parce que les puissants ont besoin de s'en faire des modèles et des appuis. Les habitants de Saint-Brieuc doivent être bien fiers et bien tristes. L'excellent prêtre ne quittera pas lui-même sa chère et vieille Bretagne sans quelques larmes dans les yeux. Les Bretons sont, avant tout, fils du sol, et quoique tous matelots de cœur ou de profession, ils ne s'éloignent de leur pays que pour l'aimer davantage et avoir l'occasion de le regarder dans leurs songes. Il y a moins qu'on ne le pense, incompatibilité d'humeur entre les Méridionaux et les Bretons. Les cœurs de granit sont aussi à l'épreuve du feu. D'ailleurs, M. Epivent possède, au suprême degré, la vivacité des mouvements, la franchise du langage, et l'on retrouve en lui la libre allure des gens qui ont intérêt à tenir leur âme toute grande ouverte.

Parlons maintenant d'un homme qu'on ne remplacera pas vite, parce que Dieu seul se charge d'en former de pareils. L'humble curé d'Ars vient de mourir, après une glorieuse agonie de quarante ans. M. Viannay était le saint, le thaumaturge, l'apôtre de toute la zone méridionale de la France. On venait même le voir, le consulter, lui demander une bénédiction, des provinces les plus éloignées du nord et des pays étrangers. Sa réputation devenait peu à peu européenne, comme celle du prince de Hohenlohe, qui a passé sa vie à faire des neuvaines. La commune d'Ars était déjà le lieu d'un pèlerinage en renom. On y venait pour s'encourager à souffrir, à croire, à prier, en face de ce saint qui ne possédait d'autre éloquence que celle de ses œuvres, de ses larmes, de son humilité, et de cette ignorance toute pleine des éclairs d'en haut Un service des voitures était organisé tout exprès à Lyon pour le transport des pèlerins, et ne pouvait plus suffire à l'empressement des foules. On songeait déjà à un chemin de fer. Le brave curé ne faisait que grandir en humilité, en effroi de lui-même, à mesure que l'admiration publique haussait son piédestal. Les plus hauts esprits se sentaient vaincus par le charme de cette parole, incorrecte, presque rustique, dépourvue d'arguments et de figures, mais qui, à votre insu, vous rendait la foi naïve et attendrie. Au jour de la première communion, pauvre comme Jésus-Christ, il répandait les trésors sans compter. Aucune misère ne s'adressait à lui sans recevoir un soulagement; aucune souffrance qu'il ne guérit par le pardon d'en haut. Quand les maux du corps sont incurables, la santé de l'âme nous en fait un mérite et une amère volupté. Le curé d'Ars, pour tout repas, buvait une tasse de lait et mangeait une pomme de terre chaque jour; sa maigreur était effrayante; on aurait dit un squelette transfiguré au feu de l'amour et de la charité. Il n'échappa pas tout à fait à la risée des gens frivoles, et au fier dédain des révélateurs de notre temps; mais c'était là l'achèvement de sa perfection. Le voilà grandi par la mort; sa vie devient le domaine de tous ceux qui l'ont connu et nul doute qu'avant peu d'années le pèlerinage d'Ars ne soit encore plus fréquenté qu'il n'est, quand on pourra invoquer le saint dont les œuvres illustrèrent cet humble village pendant un demi-siècle.

Une cérémonie intéressante a réuni, le 31 du mois dernier, dans la cathédrale du Mans, l'élite du département de la Sarthe, qu'on pourrait appeler le pays des beaux châteaux et des grands noms. On bénissait les nouvelles cloches de la cathédrale, au nombre de six. Au lieu d'une maigre cloche, qui remplissait assez tristement son intérim, pendue à une charpente à quelques pas de l'église, les Manceaux auront désormais un carillon complet. Une cathédrale gothique, privée de bourdon et de son cortége harmonique, est un corps sans âme, un violon sans corde, une mosquée catholique dont le muezzin est absent. Une église n'est pas seulement un amas de pierres arrangées suivant les règles d'une architecture spéciale, pour servir de théâtre et d'abri aux cérémonies du culte et à l'enseignement de la parole : pour remplir ce but, une salle carrée, à plafond plat, suffirait amplement. Une église doit résumer matériellement, dans son aspect et dans ses accessoires, tout le symbolisme chrétien, car la révélation ne s'opère pas seulement par le Verbe mystérieux que l'âme conçoit et que la bouche articule, mais encore par les mille voix de la nature, par les créations de l'art, par toutes les harmonies éparses que le génie de l'homme sait écouter et reproduire.

Si l'orgue chante sous les voûtes sonores, et multiplie les voix intimes de la prière, si les vitraux frappés par la lumière du soleil transforment les dalles froides en mosaïques vivantes, les cloches dans leur tour portent aux âmes endormies, indifférentes ou fidèles, le mot d'ordre d'en haut, le chant monotone et profond du temps qui s'enfuit, la planète des mourants, l'adieu des trépassés, le salut de ceux qui naissent, et l'accord joyeux de ceux qui s'unissent devant Dieu. Le bourdon est l'organe des grandes allégresses et des profondes douleurs. Quand ses ondes sonores se propagent au loin comme une marée d'harmonie, l'église entre en grand deuil ou revêt, pour quelque anniversaire, sa pompe la plus solennelle. Il ne parle que lorsque la Providence apparaît pour nous avertir ou pour nous rassurer : il répond aux salves du canon, quand une bonne nouvelle émeut les cœurs patriotiques. Les autres cloches ont chacune leur rôle. L'une, isolée dans son clocheton, babille chaque jour la chronique religieuse du matin et chante l'Angelus d'une voix claire. Cette autre, aux simples dimanches, marque l'heure des offices et invite au recueillement.

Gœthe n'aimait pas les cloches. Qui pourra expliquer cette antipathie chez l'auteur de Faust et de Werther, interprète mélancolique et ingénieux du coassement de la grenouille, et du piaulement de la chouette? Il faut dire aussi qu'il était naturaliste, conseiller d'État, et aspirant au rictus de Voltaire. Le génie n'arrive jamais à la simplicité qui le compléterait. Les natures supérieures ont leur cône d'ombre comme les astres. Peut-être aussi une note discordante est-elle nécessaire à leur harmonie. Nous connaissons de grands poëtes pour qui Rossini n'est qu'un orgue de Barbarie et Raphaël un Courbet léché.

Les cloches du Mans, par leurs parrains et marraines, tiennent à ce qu'il y a de plus élevé dans la noblesse, l'administration et la finance; ce qui ne les empêchera pas de fêter le pauvre monde sans perdre leurs grands airs. Elles ont débuté par de magnifiques volants en point d'Angleterre et d'Alençon; voilà les crinolines justifiées par les cloches. Après la cérémonie, il y a eu pluie de dragées et de louis d'or; mais la foule était si compacte que rien ne tombait à terre et les plus lestes couraient sur les épaules de leurs voisins. Voilà d'heureux auspices, nous souhaitons que les tocsins d'alarmes ne les fassent pas mentir.

Le baptême de cloches nous remet en mémoire une anecdote couleur Bretagne. Il y a quelques années, on inaugurait, dans un clocher tout neuf d'une paroisse du Morbihan, une cloche qu'une simple chiquenaude faisait magnifiquement vibrer, tant le métal en était riche. Tous les curés des environs étaient convoqués pour la cérémonie, qui devait être allongée d'une grand'messe chantée par plusieurs voix, sous la direction d'un vicaire dilettante. Comme Meyerbeer, le vicaire était à la recherche d'une basse-taille et n'en trouvait point à son gré. Les chantres réputés tels n'exécutaient que des grognements dignes d'un meeting de Hyde-Park. Mais on trouva un expédient. Un baryton, renommé à la ronde, consentit à baisser sa voix de plusieurs tons. Le matin du dimanche, deux vigoureux gaillards l'emmenèrent aux bords d'une fontaine aux eaux glaciales, et se mirent à l'immerger à plusieurs reprises avec une vigueur qu'auraient enviée les anabaptistes. Un curé survint, et croyant être témoin d'un crime, leur cria :

— Que faites-vous, malheureux ! Arrêtez.

Sans se déconcerter et tout en continuant d'opérer, les deux paysans lui répondirent :

— N'ayez pas peur, monsieur le recteur, il nous faut une basse pour la grand'messe et je l'enrhumons.

JOSEPH DOUCET.

LA PLACE VENDOME, LE 14 AOUT. — Défilé, devant l'Empereur, des canons pris sur les Autrichiens.

des canons pris sur les Autrichiens.

d elle veut
MÉMOI gâter avec

trésor !...
e bien.
J'ai raconté, d riait :
1858, les péripé e juge Za-
1844 dans le b
aux Champs-Ély
teur du Théâtre-F t les heures
dinaire auquel s', se prome-
l'industrie, me pr nt leur om-
exécutions music le grand si-
Elysées. le, le vague
Je ne me souvi
primes ensemble c une jeune
fut une mauvaise lmes, tran-
certs, pour lesqu folle, capri-
musiciens ; et les ière, où l'on
personnel ne pur l'ombre des
les recettes. En se du beau-
valait rien pour l'alentour...
édifice circulaire
d'où résultaient,
style un peu cha sentant la
mélanges d'harm était jeune !
un très-grand eff lle ardeur il
quiem. La largeu in de Char-
ses accords le re icore... Plus
dans cette vaste
église. Le succès ure de dor-
figurer dans le p e votre hos-
Cette entrepris
des fatigues exce e lève-t-il ?
restaurer de no
de la Méditerra ous sommes
m'engageait à ve dame, je ne
dont le produit inq heures !
moins les frais d , s'écria le
la première fois, a beau dire,
dans quelques pr s jeune, hé !
Les lettres que
musicale, à mo rien, maître
Monnais, contient plus alerte.
rédaction, le récit les hau'es
excursion méridi charias n'a-
Lille bientôt aprè ns ne durè-
Elles se trouve uché dans le
académique, dan squ'au men-
musique. , il se dit en
Concert à Bresla
Faust. — Le li atigué, tu as
mands. — Ex
Paris. — Je m les yeux et
Bonté de mes a

Un peu plus ts ; oui, mon
parcourir l'Allem lie de m'en-
la Hongrie et la jeunesse sur
à mon retour, da Je veux ai-
tenait rien de m
quoi je m'étais a ent. Jusqu'à
séjour dans cette core fallut-il
utile et agréable ée matinale,
me prêtèrent ndus dans la
M. Kœttlitz, jeun s, inquiet de
docteur Nauman chambre en
teur de musique soleil haut,
parvins à donner le feuillage,
Leopoldina), un fanteries de
cellents sous tou la pêche et
accourus des ca
Breslau ; la rece brestier, c'est
faisais ordinaire isse matinée,
public fit à mes . Ce qu'il me
J'en fus d'autan re jeune, un
mon arrivée, j'a lui cèderais
pendant laquelle
stant départi de nd trouble à
le plus complet n silence. La
même, telles que était partie
thoven. Comme
je n'ai, il est vra, plus grave,
que je me récri le chemin de
Beethoven : « V inquiétudes
très-enthousiast Thérèse, mais
maître, le public, et des mille
soit possible de bre dans son
c'est par respect tes.
fond à Paris, et on que lui fit
de la claque sono lère même :
vives inquiétude elle avait cru
Heureusement, t mis dix per-
concert, l'assem
pas sans doute . CHATRIAN.
traiter selon l'u

¹ La traduction et

MÉMOIRES D'UN MUSICIEN[1].

LV

Concerts du Cirque.

J'ai raconté, dans le *Monde illustré* du 13 février 1858, les péripéties du festival que j'osai donner en 1844 dans le bâtiment de l'Exposition universelle, aux Champs-Élysées. Quelques mois après, le directeur du Théâtre-Franconi, séduit par le chiffre extraordinaire auquel s'était élevée la recette du festival de l'industrie, me proposa de donner une série de grandes exécutions musicales dans son cirque des Champs-Élysées.

Je ne me souviens pas des arrangements que nous prîmes ensemble à ce sujet. Je sais seulement que ce fut une mauvaise affaire pour lui. Il y eut quatre concerts, pour lesquels nous avions engagé cinq cents musiciens ; et les dépenses nécessitées par cet énorme personnel ne purent être entièrement couvertes par les recettes. En outre, le local, cette fois encore, ne valait rien pour la musique. Le son roulait dans cet édifice circulaire avec une lenteur désespérante, d'où résultaient, pour toutes les compositions d'un style un peu chargé de détails, les plus déplorables mélanges d'harmonies. Un seul morceau y produisit un très-grand effet, ce fut le *Dies iræ* de mon *Requiem*. La largeur excessive de son mouvement et de ses accords le rendait moins déplacé que tout autre dans cette vaste enceinte retentissante comme une église. Le succès qu'il obtint nous obligea de le faire figurer dans le programme de tous les concerts.

Cette entreprise, non lucrative pour moi, me causa des fatigues excessives. L'occasion s'offrit d'aller me restaurer de nouveau dans les bienfaisantes eaux de la Méditerranée, grâce à deux concerts qu'on m'engageait à venir donner à Marseille et à Lyon, et dont le produit ne pouvait manquer de couvrir au moins les frais du voyage. Je fus ainsi amené, pour la première fois, à faire entendre mes compositions dans quelques provinces de France.

Les lettres que j'adressai, en 1848, dans la *Gazette musicale*, à mon collaborateur et ami M. Edouard Monnais, contiennent, malgré le ton peu sérieux de leur rédaction, le récit exact de ce qui m'arriva dans cette excursion méridionale, et dans une autre que je fis à Lille bientôt après.

Elles se trouvent, sous le titre de *Correspondance académique*, dans mon volume des *Grotesques de la musique*.

Concert à Breslau. — Ma légende de la *Damnation de Faust*. — Le livret. — Les critiques patriotes allemands. — Exécution de la *Damnation de Faust* à Paris. — Je me décide à partir pour la Russie. — Bonté de mes amis.

Un peu plus tard, j'allai, pour la première fois, parcourir l'Allemagne du Sud, c'est-à-dire l'Autriche, la Hongrie et la Bohême. Le récit de ce voyage parut, à mon retour, dans le *Journal des Débats*. Il ne contenait rien de ma visite à Breslau. Je ne sais pourquoi je m'étais abstenu d'en faire mention, car mon séjour dans cette capitale de la Silésie me fut à la fois utile et agréable. Grâce au concours chaleureux que me prêtèrent plusieurs personnes, entre autres M. Kœttlitz, jeune artiste d'un grand mérite, M. le docteur Naumann, médecin distingué et savant amateur de musique, et le célèbre organiste Hesse, je parvins à donner, dans la salle de l'Université (*l'Aula Leopoldina*), un concert dont les résultats furent excellents sous tous les rapports. Des auditeurs étaient accourus des campagnes et des bourgs voisins de Breslau ; la recette dépassa de beaucoup celles que je faisais ordinairement dans les villes allemandes, et le public fit à mes compositions le plus brillant accueil. J'en fus d'autant plus heureux que, le lendemain de mon arrivée, j'avais assisté à une séance musicale pendant laquelle l'auditoire ne s'était pas un seul instant départi de sa froideur, et où j'avais vu le silence le plus complet succéder à l'exécution de merveilles même, telles que la symphonie en *ut* mineur de Beethoven. Comme je m'étonnais de ce sang-froid dont je n'ai, il est vrai, jamais vu d'exemple autre part, et que je me récriais sur une pareille réception faite à Beethoven : « Vous vous trompez, me dit une dame très-enthousiaste elle-même, à sa manière, du grand maître, le public admire ce chef-d'œuvre autant qu'il soit possible de l'admirer ; et si on ne l'applaudit pas, *c'est par respect !* » Ce mot, qui serait d'un sens profond à Paris, et partout où les honteuses manœuvres de la claque sont en usage, m'inspira, je l'avoue, de vives inquiétudes. J'eus grand'peur d'être respecté. Heureusement, il n'en fut rien ; et le jour de mon concert, l'assemblée, au respect de laquelle je n'avais pas sans doute de titres suffisants, crut devoir me traiter selon l'usage vulgaire adopté dans toute l'Europe pour les artistes aimés du public, et je fus applaudi de la façon la plus irrévérencieuse.

Ce fut pendant ce voyage en Autriche, en Hongrie, en Bohême et en Silésie, que je commençai la composition de ma légende de Faust, dont je ruminais le plan depuis longtemps. Dès que je me fus décidé à l'entreprendre, je dus me résoudre aussi à écrire moi-même presque tout le livret ; les fragments de la traduction française du *Faust* de Gœthe, par Gérard de Nerval, que j'avais déjà mis en musique vingt ans auparavant et que je comptais faire entrer, en les retouchant, dans ma nouvelle partition, et deux ou trois autres scènes écrites sur mes indications par M. Gandonnière, avant mon départ de Paris, ne formant pas dans leur ensemble la sixième partie de l'œuvre.

J'essayai donc, tout en roulant dans ma vieille chaise de poste allemande, de faire les vers destinés à ma musique, et je débutai par l'invocation de Faust à la nature, ne cherchant ni à traduire, ni même à imiter le chef-d'œuvre, mais à m'en inspirer seulement et à en extraire la substance musicale qui y est contenue. Et je fis ce morceau qui me donna l'espoir de parvenir à écrire le reste :

> « Nature immense, impénétrable et fière!
> » Toi seule donnes trêve à mon ennui sans fin !
> » Sur ton sein tout-puissant, je sens moins ma misère,
> » Je retrouve ma force et je crois vivre enfin.
> » Oui, soufflez, ouragans ; criez, forêts profondes ;
> » Croulez, rochers ; torrents, précipitez vos ondes !
> » A vos bruits souverains, ma voix aime à s'unir.
> » Forêts, rochers, torrents, je vous adore! Mondes
> » Qui scintillez, vers vous s'élance le désir
> » D'un cœur trop vaste et d'une âme altérée
> » D'un bonheur qui la fuit... »

Une fois lancé, je fis les vers qui me manquaient au fur et a mesure que me venaient les idées musicales, et je composai ma partition avec une facilité que j'ai bien rarement éprouvée pour mes autres ouvrages. Je l'écrivais quand je pouvais et où je pouvais, en voiture, en chemin de fer, sur les bateaux à vapeur et même dans les villes, malgré les soins divers auxquels m'obligeaient les concerts que j'avais à y donner.

Ainsi, dans une auberge de Passau, sur les frontières de la Bavière, j'ai écrit l'introduction :

> « Le vieil hiver a fait place au printemps. »

A Vienne, j'ai fait la scène des bords de l'Elbe, l'air de Méphistophélès :

> « Voici des roses, »

et le ballet des Sylphes.

Au moment de partir pour la Hongrie, j'avais écrit, à Vienne également, la marche sur le thème de Rakoczy. L'effet extraordinaire qu'elle produisit à Pesth m'engagea à l'introduire dans ma partition de *Faust*, en prenant la liberté de placer mon héros en Hongrie, au début de l'action, et en le faisant assister au passage d'une armée hongroise à travers la plaine où il promène ses rêveries. Un critique allemand a trouvé fort étrange que j'aie fait voyager Faust en pareil lieu. Je ne vois pas pourquoi je m'en serais abstenu ; et je n'eusse pas hésité le moins du monde à le conduire partout ailleurs, s'il en fût résulté quelque avantage pour ma partition. Je ne m'étais pas astreint à suivre le plan de Gœthe, et les voyages, même les plus excentriques, peuvent être attribués à un personnage tel que Faust, sans que la vraisemblance en soit en rien choquée. D'autres critiques allemands, ayant plus tard repris cette singulière thèse et m'attaquant avec plus de violence au sujet des modifications apportées dans mon livret au texte et au plan du *Faust* de Gœthe (comme s'il n'y avait pas d'autres Faust que celui de Gœthe, et comme si on pouvait, d'ailleurs, mettre en musique un tel poëme tout entier et sans en déranger l'ordonnance), j'eus la bêtise de leur répondre dans l'avant-propos de la *Damnation de Faust*. Je me suis souvent demandé pourquoi ces mêmes critiques ne m'ont adressé aucun reproche pour le livret de ma symphonie de *Romeo et Juliette*, peu semblable pourtant à l'immortelle tragédie ! C'est sans doute parce que *Shakespeare n'est pas Allemand*.

A Pesth, à la lueur du bec de gaz d'une boutique, un soir, que je m'étais égaré dans la ville, j'ai écrit le refrain en chœur de la ronde des *Paysans*.

A Prague, je me levai au milieu de la nuit pour écrire un chant que je tremblais d'oublier : le chœur d'anges de l'*Apothéose de Marguerite :*

> « Remonte au ciel, âme naïve
> » Que l'amour égara. »

A Breslau, j'ai fait les paroles et la musique de la chanson latine des étudiants :

> » *Jam nox stellata velamina pandit.* »

Le reste a été écrit à Paris, mais toujours à l'improviste, chez moi, au café, au jardin des Tuileries, et jusque sur une borne du boulevard du Temple. Je ne cherchais pas les idées, je les laissais venir, et elles se présentaient dans l'ordre le plus imprévu. Quand enfin l'esquisse entière de la partition fut tracée, je me mis à retravailler le tout, à en polir les diverses parties, à les unir, à les fondre ensemble, avec tout l'acharnement et toute la patience dont je suis capable, et à terminer l'instrumentation qui n'était qu'indiquée çà et là. Je regarde cet ouvrage comme l'un des meilleurs que j'aie produits ; le public, jusqu'à présent, paraît être de cet avis.

HECTOR BERLIOZ.

(*La suite au prochain numéro.*)

[1] La traduction et la reproduction sont réservées.

Les Fiancés de Grinderwald.

— Quand toutes vos passions sont éteintes, dit Christian, quand vous êtes revenu des illusions de la gloire et de la fortune, alors naît dans votre cœur une passion étrange, mystérieuse, aux jouissances infinies : l'amour de la pêche à la ligne.

Ah ! mes chers amis, vous ne connaissez pas le bonheur de suivre le bouchon sur la rivière, de le diriger avec adresse au bord de l'écume tournoyante ou sous les grands saules, entre les roches moussues, où s'embusquent la truite et le saumon. Vous n'imaginez pas l'émotion du pêcheur, lorsqu'il voit le liége filer sous la vague bleuâtre, qu'il sent le poisson se débattre à l'hameçon et que, d'un vigoureux coup de poignet, il le lance à travers les airs sur la prairie, tout frétillant et miroitant au soleil. Non... vous ne vous figurez pas un tel plaisir !

Le plus adroit pêcheur à la ligne que j'aie connu est M. Zacharias Seiler, ancien juge au tribunal de Stantz, en Suisse, et plusieurs fois membre du grand conseil séant à Lucerne.

Après avoir sommeillé pendant vingt-cinq ou trente ans, aux clameurs de maître Ludwid Kilian, de maître Hemmerdinger et autres jurisconsultes de l'endroit, le bonhomme avait enfin demandé grâce et jouissait de sa retraite, rue de Kusnacht, près de la porte d'Allemagne, sous la direction de M[lle] Thérèse, vieille gouvernante fort dévote, au nez crochu et le menton garni d'une légère barbe grise.

Ces deux êtres calmes, pleins d'indulgence l'un pour l'autre, respectaient leurs manies réciproques; M[lle] Thérèse veillait à la tenue de monsieur, repassait son linge, avait soin de renouveler sa provision de tabac enfermée dans un grand pot de grès, qu'elle humectait de temps en temps; puis elle était libre de songer à ses oiseaux, de lire ses heures, d'aller à la messe.

Maître Zacharias approchait de la soixantaine; il portait perruque et n'avait d'autre distraction que de cultiver quelques fleurs, et de lire la gazette des Propylées.

La première fois qu'il eut l'idée d'aller pêcher à la ligne et qu'il se pourvut d'une gaule, d'un grand chapeau de paille, d'un sac à pêche et autres accessoires, ce fut une véritable affaire d'État. Durant quinze jours, M[lle] Thérèse ne sut où placer ces nouveaux objets; elle murmura, elle eut des impatiences... et dut se confesser dans le mois, une ou deux fois de plus qu'elle n'en avait l'habitude... puis, tout rentra dans l'ornière.

Seulement, lorsque monsieur voulait faire un tour de promenade à la pêche, l'excellent homme, qui déplorait lui-même sa faiblesse, contemplait le ciel d'un œil mélancolique et se prenait à dire :

— Il fait bien beau, ce matin, Thérèse... Quel temps! Nous n'aurons pas de pluie d'ici trois semaines.

Thérèse le laissait languir un instant, puis, déposant son tricot ou son livre d'heures, elle allait chercher le sac à pêche, la camisole et le grand chapeau de monsieur.

Alors la figure de maître Zacharias s'animait... il se levait et disait :

— Je pars ! Vous avez une excellente idée, Thérèse... Je vais à la pêche.

— Oui, monsieur ; mais vous serez de retour à sept heures, les soirées sont fraîches.

— Bah ! voilà deux mois que je ne tousse plus... Vous avez mis une croûte de pain dans le sac... et ma petite bouteille, Thérèse ?

— Ne vous inquiétez donc pas, monsieur... Est-ce que j'oublie jamais quelque chose !

Elle l'aidait à s'affubler de son costume, et lui, ne se possédant plus de joie, murmurait avec impatience :

— C'est bien... c'est bien... merci... je suis prêt.

Enfin, prenant sa gaule, il descendait l'escalier. Thérèse, à la fenêtre, le regardait s'éloigner jusqu'à ce qu'il fût hors de la porte d'Allemagne ; alors elle se rasseyait gravement et reprenait son ouvrage.

Lui, tout en marchant, pensait :

« Thérèse aimerait mieux me voir assis au bureau, à lire mon journal... mais le moyen de rester chez soi

un temps pareil... Eh! eh! Zacharias, tu ne sens s tes jambes... Oh! la verdure... le grand air! » :t il allongeait le pas dans le petit sentier qui trase les hautes herbes des glacis. Il lui semblait déjà la rivière... les grands arbres, tamisant l'ombre et umière autour de lui; il lui semblait respirer l'âpre 'um des mousses, du lierre, la résine odorante des ns... Il entendait le murmure lointain des eaux et fflement des sources vives au sortir des rochers.

ne heure après, son rêve était une réalité... et, e bien rare, une réalité plus complète que le rêve nême!

! c'est que la nature des grands bois, avec ses ers touffus, ses éclaircies lumineuses, ses torrents rrés dans les gorges profondes, et ses immenses pectives dans les vallées désertes... avec ses mu- ments sonores, ses chants d'oiseaux, différents à s les heures du jour... c'est que la nature des .. la grande nature, ne se laisse point égaler par gination de l'homme : toujours du nouveau, tou- de l'imprévu... aujourd'hui et hier ne se res- lent pas... Le sublime artiste ne se repose jamais.

jour du mois de juillet 1845, le sac à pêche de e Zacharias se trouva si plein de petites truites onnées, vers trois heures de l'après-midi, que le omme ne voulut plus en prendre, car, comme dit inder, il faut en laisser pour le lendemain... les avoir lavées dans la source voisine et les avoir oppées soigneusement d'oseille des prés et d'or- our leur conserver de la fraîcheur; après avoir sa ligne et s'être lavé les mains, il éprouva le de faire un bon somme dans les bruyères... La ır était excessive; il voulut attendre que les s se fussent allongées, pour remonter la côte de berg.

nt donc cassé sa croûte de pain et humecté ses d'une gorgée de Rikevir, il gravit à quinze ou pas au-dessus du sentier, et s'étendit à l'ombre pins sur la mousse, les paupières appesanties.

ais le vieux juge n'avait eu si sommeil; l'ardeur ante du soleil, dardant ses longues flèches d'or ombre des bois, l'immense murmure des insectes côte, dans les prairies, sur les eaux, le roucou- t lointain des ramiers blottis sous le dôme des hêtres et des chênes, formaient une si harmonie, que l'âme de Zacharias se fondait e concert universel... Il bâilla... entr'ouvrit les vit une bande de geais traverser le feuillage... étant retourné, il exhala un soupir et crut voir de sa ligne tourbillonner et descendre... un n était pris... il tirait... la gaule se pliait en ercle... Le bonhomme dormait profondément... it... et l'immense orchestre poursuivait autour sa musique éternelle... Et le temps passait!

nilliard d'êtres animés avaient vécu toute leur vie d'une heure, quand M. le juge s'éveilla au ent d'un oiseau qu'il ne connaissait pas.

ssit pour voir, et concevez sa surprise : le sus- au était une jeune fille de dix-sept à dix-huit aiche, les joues roses, les lèvres vermeilles, les x bruns flottant en longues tresses, le petit nez sé, la jupe courte couleur coquelicot et le casa- e moire bien serré... une jeune paysanne qui lait à grands pas le sentier sablonneux du Bi- , un panier en équilibre sur la tête et le bras hâlé, mais rond, dodu, gracieusement recourbé hanche.

! le joli oiseau... qu'il sifflait bien... et que son enton, arrondi comme une pêche, faisait plaisir

e Zacharias se sentit tout ému... un flot de ce aud qui fait battre le cœur à vingt ans se prit dans ses veines... Il rougit et se levant :

njour, ma belle enfant, dit-il.

ne fille s'arrêta... ouvrit ses grands yeux... le t... (qui ne connaissait pas au pays le bon vieux harias?)

! fit-elle avec un sourire, c'est M. Zacharias

eillard descendit dans le sentier... voulut par- is il ne balbutia que des paroles inintelligi- mme un tout jeune homme... si bien que la le parut tout embarrassée. Enfin il lui dit :

donc allez-vous par les bois à cette heure, fant?

tendit le bras, et lui montrant tout au loin, au vallée, une maison forestière.

retourne chez mon père, dit-elle, le garde erster, que vous connaissez sans doute, mon- juge.

nment, vous êtes la fille du brave Yéri... Ah! connais... Un bien digne homme... Alors vous etite Charlotte, dont il me parlait autrefois en tant ses procès-verbaux?

i, monsieur le juge... Je viens de la ville et je à la maison.

— Vous avez là un bien joli bouquet de fraises, dit le vieillard.

Elle détacha le bouquet de sa ceinture et le lui présentant :

— S'il vous fait plaisir, monsieur Seiler?

Zacharias fut attendri.

— Eh bien, oui, fit-il, j'accepte .. et je vous accompagne... Je veux revoir ce brave Foerster... Il doit se faire un peu vieux.

— Il est à peu près de votre âge, monsieur le juge, dit Charlotte d'un accent naïf... de cinquante-cinq à soixante ans.

Cette réponse si simple ramena le bonhomme en lui-même, et tout en marchant il devint pensif.

Que pensait-il? Personne ne le sait... mais combien... combien de fois il est arrivé qu'un brave et digne homme, qui s'imaginait avoir rempli toujours ses devoirs, a fini par découvrir qu'il avait négligé le plus grand, le plus saint, le plus beau de tous : celui d'aimer! — Et qu'il en coûte d'y penser un peu trop tard!

Bientôt maître Zacharias et Charlotte atteignirent le détour de la vallée, où le sentier saute par-dessus un petit pont de bois et mène à la maison forestière. Ils aperçurent de loin Yéri Foerster avec son large feutre surmonté d'une brindille de genêt, l'œil calme, les joues brunes et les tempes grises, assis sur le banc de pierre près de sa porte; deux beaux chiens de chasse d'un poil roux, étendus à ses pieds, et la haute treille montant derrière lui, jusqu'à la cime du pignon.

L'ombre descendait alors du Romelstein en face, et le soleil couchant étendait sa frange de pourpre entre les hauts sapins de l'Alpnach.

Le vieux garde, aux yeux perçants comme ceux de l'aigle, reconnut de loin maître Zacharias et sa fille; il vint à leur rencontre et soulevant son feutre :

— Salut, monsieur le juge, dit-il de l'air franc et cordial du montagnard, quelle heureuse circonstance me procure l'honneur d'une telle visite?

— Maître Yéri, répondit le bonhomme, je me suis un peu trop attardé dans la montagne... Est ce que vous auriez un petit coin vacant à votre table et un lit à la disposition de vos amis?

— Hé! s'écria le garde, quand il n'y aurait qu'un lit à la maison, ne serait-il pas pour le meilleur, le plus honoré de nos anciens magistrats de Stantz? Ah! monsieur Seiler, quelle honneur vous faites à l'humble demeure de Yéri Foerster!

Et montant les six marches de l'escalier:

— Christina... Christina... s'écria-t-il, cours à la cave... monsieur le juge Zacharias Seiler veut bien se reposer sous notre toit.

Alors une bonne vieille femme toute petite, la figure ridée comme une feuille de vigne, mais encore fraîche et riante, la tête surmontée d'une coiffe à grands rubans de moire, parut sur le seuil, et repartit aussitôt en murmurant :

— Oh! Dieu... est-ce possible... monsieur le juge!

Et bien vite, elle descendit au cellier.

— Eh! mes bonnes gens, disait maître Zacharias, en vérité, vous me faites trop d'accueil ..je n'espérais pas...

— Monsieur le juge, si vous oubliez le bien que vous avez fait, les autres s'en souviennent.

Alors la petite Charlotte, déposant son panier sur la table, parut toute fière d'avoir amené un tel hôte à la maison. Elle sortit de son panier le sucre, le café, toutes les petites provisions qu'elle avait achetées en ville pour le ménage. Et M. le juge, regardant son joli profil, se sentit encore une fois ému; son pauvre vieux cœur remuait doucement dans sa poitrine et semblait lui dire : Il faut aimer Zacharias!... il faut aimer!... il faut aimer!...

— Que vous dirai-je, mes chers amis? Maître Seiler passa la soirée chez le garde Yéri Foerster, oubliant les inquiétudes de Thérèse, sa promesse d'être de retour avant sept heures, ses vieilles habitudes d'ordre et de soumission.

Représentez-vous la grande salle, le plafond rayé de poutres brunes, les fenêtres ouvertes sur la vallée silencieuse; la table ronde au milieu, couverte d'une belle nappe blanche à filets rouges; l'étoile de la lampe éclairant les graves figures de Zacharias et de Yéri Foerster, la douce physionomie de Charlotte, rose et souriante, et le petit bonnet de dame Christina aux longues ailes tremblotantes. Représentez-vous la grande soupière au large ventre fleuronné d'où s'échappe une vapeur appétissante, le plat de truites garni de persil tout autour, les assiettes couvertes de fruits et de rayons de miel jaunes comme de l'or... puis le digne papa Zacharias présentant tour à tour ces fruits et ces beaux rayons de miel à la petite, qui baissait les yeux, étonnée des compliments et des tendres paroles du vieillard.

Le brave Yéri se redressait tout fier de ces éloges, et dame Christina disait :

— Oh! monsieur le juge, vous êtes trop bon... Vous ne savez pas combien cette petite nous donne de chagrin... Elle est si vive, si entêtée quand elle veut quelque chose!... Ah! vous allez nous la gâter avec tant de belles paroles.

A quoi Zacharias répondait :

— Dame Christina, vous possédez un trésor!... M^lle^ Charlotte mérite tout ce que j'en dis de bien.

Alors, maître Yéri, levant son verre, s'écriait :

— A la santé de notre bon et vénérable juge Zacharias!

Et tout le monde buvait.

Représentez-vous aussi l'horloge chantant les heures d'une voix enrouée; les chiens de chasse se promenant sous la table, happant les os et projetant leur ombre bizarre sur le plancher... Et dehors, le grand silence des bois, le dernier chant de la cigale, le vague murmure de la rivière.

— Qu'on serait heureux de vivre ici, avec une jeune et jolie compagne, ayant le pain assuré, calmes, tranquilles, obéissant à sa bien-aimée, un peu folle, capricieuse, mais riante... à quatre pas de la rivière, où l'on jetterait de temps en temps sa ligne; à l'ombre des grandes forêts, où se promènerait la chasse du beau-père Yéri Foerster, éveillant les échos d'alentour... Quel bonheur! quelle existence!

Ainsi rêvait Zacharias.

Enfin, entendant sonner onze heures, et sentant la fraîcheur du soir arriver, il se leva. Qu'il était jeune! qu'il se trouvait frais et dispos! avec quelle ardeur il aurait déposé un baiser sur la petite main de Charlotte! — Oh! mais, il n'y faut pas songer encore... Plus tard!

— Allons! maître Yéri, fit-il, voici l'heure de dormir... Bonne nuit, et merci, grand merci de votre hospitalité.

— A quelle heure monsieur le juge se lève-t-il? demanda dame Christina.

— Oh! dit-il en regardant Charlotte, nous sommes matinal. Tel que vous me voyez, chère dame, je ne me sens pas encore de l'âge : je me lève à cinq heures!

— C'est comme moi, monsieur Seiler, s'écria le garde, je me lève avant le jour; mais on a beau dire, c'est fatigant tout de même... on n'est plus jeune, hé! hé! hé!

— Bah! je ne me suis encore senti de rien, maître Foerster; je n'ai jamais été plus vigoureux, plus alerte.

Et le voilà qui monte d'un pas dégourdi les hautes marches de l'escalier. Vraiment, maître Zacharias n'avait alors que vingt ans; mais ces vingt ans ne durèrent qu'un quart d'heure; et une fois couché dans le grand lit de plumes, la couverture tirée jusqu'au menton et le mouchoir noué autour de la tête, il se dit en lui-même :

— Dors, Zacharias, dors; tu es bien fatigué, tu as grand besoin de repos!

Et il allait s'endormir quand, rouvrant les yeux et rêvant à Charlotte, il reprit :

— Non, je ne suis pas las! J'ai vingt ans; oui, mon cœur a vingt ans! Oh! je ne ferai pas la folie de m'enfermer dans les bibliothèques, de passer ma jeunesse sur les *Pandectes* et les *Commentaires* d'Altia. Je veux aimer, je veux être heureux!

Et le bonhomme s'endormit profondément. Jusqu'à neuf heures, il ne fit qu'un somme. Encore fallut-il que le vieux garde, rentrant de sa tournée matinale, après l'inspection des coupes, des filets tendus dans la rivière, et des lacets dans les broussailles, inquiet de ne pas le voir descendre, entrât dans sa chambre en lui souhaitant le bonjour. Alors, voyant le soleil haut, entendant tous les oiseaux s'égosiller dans le feuillage, le bonhomme, un peu honteux de ses forfanteries de la veille, se leva, alléguant les fatigues de la pêche et la longueur du souper.

— Hé! monsieur Seiler, dit le garde forestier, c'est tout naturel; j'aimerais aussi à faire la grasse matinée, s'il ne fallait marcher, toujours marcher. Ce qu'il me faudrait, voyez vous, ce serait un gendre jeune, un solide gaillard pour me remplacer... Je lui céderais volontiers mon fusil et mon sac.

Zacharias ne put se défendre d'un grand trouble à ces paroles. S'étant habillé, il descendit en silence. La bonne dame Christina l'attendait. Charlotte était partie faire les foins.

Le déjeuner fut court, et M. le juge, plus grave, ayant remercié ces bonnes gens, reprit le chemin de Stantz, tout méditatif, se rappelant les inquiétudes qu'avait nécessairement éprouvées M^lle^ Thérèse, mais ne pouvant se détacher de ses espérances, et des mille illusions charmantes qui venaient d'éclore dans son âme comme une tardive nichée de fauvettes.

Il est inutile de vous peindre la réception que lui fit la digne gouvernante, ses reproches, sa colère même : elle n'avait pas fermé l'œil de la nuit; elle avait cru monsieur noyé dans la rivière; elle avait mis dix personnes à sa recherche, etc., etc.

ERCKMANN-CHATRIAN.

(La fin à un prochain numéro.)

Le marchand de coco.

Au Salon de l'an dernier tout le monde a remarqué un tableau de M. Horace Vernet, représentant un zouave devenu trappiste, qui priait sur une tombe. M. Moullin, notre dessinateur de la campagne d'Italie, nous a rapporté le croquis d'un autre vétéran des zouaves qui s'est fait marchand de coco.

Ces deux soldats qui, tous deux, ont fait vaillamment la guerre en Crimée, sont sortis du même corps pour prendre chacun une route différente. L'un s'est retiré dans la religion pour *travailler à son âme*, selon la belle expression de Mme de Sévigné; l'autre, modeste industriel, dès que le tambour des batailles a résonné, s'est hâté d'endosser sa fontaine ambulante et de suivre l'armée française en Italie.

Là, tous l'ont vu sur les champs de bataille de Magenta et de Solferino, courant sous la *grêle des balles* qui *sifflaient par les airs*, porter et offrir *gratuitement* à tous les blessés, officiers et soldats, un verre de sa liqueur populaire et rafraîchissante. Il ne prend pas le temps d'écouter un remercîment, tant il est pressé de donner à un autre qui tombe ce liquide qu'il sait être le premier besoin du blessé. Son courage a toujours été à la hauteur de son dévoue-ment désintéressé.

Cet ancien zouave, [le] pauvre marchand de co[co] avait peut-être vu le tra[p]piste d'Horace Vernet, [...] plus philosophe prati[que] que ce cénobite, il a[vait] senti dans son cœur qu['en] se multipliant pour [être] utile à tous, il pouvait [en]core faire son salut. Au[ssi] au moment de la guer[re] avec l'Autriche, son dev[oir] est-il tout tracé. Il com[prend] et accepte son r[ôle] de courageuse abnégat[ion] et le voilà, sa fontaine [de] métal sur le dos, march[ant] d'un pas léger à travers [les] Alpes et chantonnant le [re]frain de notre poëte na[tio]nal :

> Je vous le dis en vérité,
> Sauvons-nous par la charit[é].

MAXIME VAUVERT.

SOUVENIRS DE LA GUERRE D'ITALIE. — Le marchand de coco de Magenta et de Solferino. (Croquis de M. Moullin.)

Illuminations au ca[mp] de Châlons.

L'empereur est arri[vé] le 8 août, au camp de C[hâ]lons, accompagné du [ma]réchal Randon, ministr[e de] la guerre, et du gén[éral] Fleury.

Reçue à l'embarcad[ère] par le général Schra[m] commandant le camp, [Sa] Majesté a parcouru, à [che]val, la ligne des troup[es] et s'est rendue à la t[ente] impériale au milieu [des] acclamations des troup[es].

L'activité de Napolé[on] sait mener de front et r[é]dre en même temps et

Illuminations du camp de Châlons, le 8 août, pour l'arrivée de l'Empereur. (Croquis de M. Moullin.)

Rentrée des troupes. — Les turcos défilant devant la statue de la Paix (boulevard des Capucines.)

problèmes stratégiques et les problèmes agricoles. Dans la journée, le chef de l'État est allé visiter les fermes qu'il a créées aux environs du camp. Il conduisait lui-même une calèche menée par deux chevaux russes, présent de l'empereur Alexandre II.

En apercevant ces deux magnifiques étalons, l'un noir et l'autre blanc, guidés par une main savante et ferme, on croyait voir le symbole de la Paix et de la Guerre menées de front par la même main.

Après l'inspection des fermes, l'empereur est revenu dîner dans sa tente.

Le camp de Châlons a voulu fêter, lui aussi, le retour du vainqueur de Magenta et de Solferino.

A huit heures et demie, une splendide illumination, préparée par les soldats, éclairait les lignes extérieures du camp sur une longueur qui n'avait pas moins de cinq lieues.

Le dessin de M. Moullin, que reproduit notre gravure, donne l'aspect du camp à ce moment.

Des faisceaux d'armes, disposés sur le front de bandière, servent de support à des girandoles de lanternes vénitiennes qui les relient entre eux. De distance en distance, des bûchers enflammés viennent encore augmenter l'effet de cette féerique illumination, que l'empereur est resté longtemps à contempler.

LÉO DE BERNARD.

BULLETIN BIBLIOGRAPHIQUE.

Les Bourgeois de campagne, par M. Paul Perret. Un vol. in-12, chez Michel Lévy. — *Les Victimes d'amour*, par M. Hector Malot. Un vol. in-12, chez Michel Lévy. — *Victoires et conquêtes de l'Empire*, par M. Eugène Loudun, chez Paul Dupont. — *Les Avadânas*, contes et apologues indiens, traduits par M. Stanislas Julien. Trois volumes in-12, chez Duprat.

On raconte qu'un paysan, amené un jour à une exposition de peinture, s'arrêta devant un tableau qui représentait des moissonneurs. C'était l'œuvre d'un peintre célèbre, et la foule, en contemplation devant la toile, exaltait le mérite de la composition, la pureté du dessin, la richesse du coloris. L'homme des champs écoutait ce concert de louanges et haussait les épaules. « Quoi ! lui dit un de ses voisins, vous n'admirez pas comme nous? — Non, répondit-il, ce tableau est manqué. » Et comme toute l'assistance riait du rustre : « Oui, reprit-il, je vous dis que ce tableau est manqué et que votre peintre est un ignorant. Ses moissonneurs coupent des blés qui ne sont pas mûrs. Il ne suffit pas que les épis soient jaunes pour qu'on fasse la moisson, il faut qu'ils commencent à se pencher et à s'incliner vers la terre, et ceux-là sont raides comme des tiges de fer. »

C'est ainsi que sur toute œuvre le plus ignorant peut faire une juste critique ou donner un bon conseil. C'est ainsi que, novice recrue dans la grande armée des lettres, je vais me permettre, en rendant compte des livres nouveaux, de critiquer et de juger des maîtres dont les écrits devraient n'être pour moi que des leçons, des confrères dont j'envie le talent. Puissé-je ne pas rencontrer sur ma route trop d'épis fauchés avant leur maturité.

Ce n'est pas M. Paul Perret qui coupe ses blés en herbe, il est trop ami de la campagne pour cela; il connaît trop bien et a trop étudié la vie au village pour commettre une pareille étourderie. Ces scènes champêtres qu'il affectionne lui ont déjà fourni le sujet de plusieurs romans. Le dernier, *les Bourgeois de campagne*, qu'il vient de publier chez Michel Lévy, est une simple et touchante histoire, abondante en scènes rustiques et en détails champêtres, c'est l'histoire de ces passions qui, pour s'exercer sur un théâtre restreint, n'en sont ni moins vives ni moins ardentes que celles des villes. Une gracieuse figure, celle de la *grande Dame rose*, domine et conduit toute l'action. C'est là un bon ouvrage d'une saine moralité et qui fait plaisir à lire, autant pour les sentiments qui l'ont inspiré que pour la manière gracieuse et élégante dont ils sont exprimés.

Je ne connais pas de plus grand plaisir que celui qu'on éprouve, lorsqu'au milieu de tant de livres qui paraissent chaque jour et dont le besoin se faisait peu sentir, on en découvre un qui soit pensé et écrit. Ce plaisir est plus grand encore lorsque ce livre est l'œuvre d'un débutant. Je me rappellerai longtemps l'émotion que j'éprouvai en lisant le *Docteur Mathéus* de M. Erkmann-Chatrian, alors que le volume était à peine sorti de la presse et que le jeune écrivain, qu'il a rendu célèbre, était pour moi, et je le crains bien pour beaucoup, complétement inconnu. C'est le même sentiment que j'ai éprouvé en lisant les *Victimes d'amour* de M. Hector Malot. C'est là un livre vrai, saisissant et intéressant d'un bout à l'autre. Ce nouveau roman de passion, comme on l'a déjà appelé, est l'histoire déjà bien souvent racontée d'une de ces liaisons qui portent dans leur nature le germe qui les tuera. Mais cette fois l'histoire est racontée d'une façon neuve, hardie, d'un style ferme et plein de verve. Salut donc et bienvenue au nouvel écrivain qui entre dans la carrière.

Si du domaine des romans nous passons à celui un peu plus grave de l'histoire, nous rencontrons parmi les derniers ouvrages publiés celui de M. Eugène Londun : *Victoires et conquêtes de l'Empire*. Ce livre qui a paru au milieu de la guerre d'Italie, semblait par son titre une de ces rapides improvisations qu'une époque, un événement enfante, et qui sont destinés à retomber dans l'oubli, lorsque le fait qui leur a donné naissance a disparu. Il n'en est rien cependant: c'est là un livre très-sérieux auquel l'auteur travaillait depuis longtemps; c'est le premier d'une collection d'ouvrages de ce genre destinés à faire connaître et à populariser les principaux faits de notre histoire nationale, et je dois dire qu'il a parfaitement atteint le but qu'il se proposait. Je me permettrai seulement une critique. Pourquoi ce volume, comme son titre l'indique du reste, ne comprend-il que les victoires, et évite-t-il de parler des revers? Les défaites ont leurs enseignements non moins que les succès, et l'histoire populaire du premier empire que M. Dondem vient de nous donner doit comprendre les unes comme les autres.

Il me reste, avant de terminer cette première revue des ouvrages les plus récemment publier, à signaler à nos lecteurs une œuvre des plus curieuses : celle que M. Stanislas Julien, le savant administrateur du collége de France, vient de faire paraître à la librairie Duprat. C'est un recueil de contes et apologues indiens, traduits d'un livre chinois intitulé : *Yu-lin*, ou *la Forêt des comparaisons*, et qui témoigne hautement de la richesse de cette littérature trop ignorée parmi nous.

En parcourant cette consciencieuse et élégante traduction, on retrouvera avec plaisir, et non sans surprise, parmi ces échantillons d'une autre civilisation, un grand nombre de fables qu'Ésope, Phèdre et La Fontaine ont popularisées parmi nous, et on verra qu'en fait d'esprit et de malice, nos confrères du Céleste-Empire ne sont pas aussi arriérés qu'on pourrait le penser.

Je n'en veux pour preuve que le conte suivant pris au hasard parmi ceux que renferme l'ouvrage, et qui a pour titre : *Le Médecin célèbre*.

« Le roi des Enfers envoya un jour sur la terre un démon qui faisait partie de ses satellites, avec mission de lui chercher un médecin célèbre, et lui donna ainsi ses ordres :

» Le médecin devant la porte duquel vous ne verrez » aucune âme indignée d'avoir quitté la vie, c'est » celui-là qu'il me faut.

» Le démon obéit aux ordres de son souverain, et remonta sur la terre. Chaque fois qu'il passait devant la porte d'un médecin, il y voyait une multitude de mânes indignées. A la fin, il arriva à une maison devant laquelle errait une seule âme. « Pour le coup, » s'écria-t-il, celui qui demeure là doit être un habile » médecin.

» Il s'informa, et apprit que c'était un médecin qui avait suspendu la veille son tableau de docteur. »

Je voudrais bien aussi dire quelques mots d'un roman inédit de Méry, qui vient de paraître à la Librairie Nouvelle sous le titre de *Monsieur Auguste*; mais j'avoue que je ne l'ose. Il faut, pour aborder un pareil sujet, le grand art et le talent de l'auteur. Je ne me sens pas de force à suivre, sur le terrain qu'il a choisi, le poëte-romancier.

PAUL DHORMOYS.

COURRIER DU PALAIS.

Voici un procès qui n'est rien : il s'agit tout bonnement de fournitures faites à une dame, et le point de droit, — si point de droit il y a, — est de savoir si le mari de la dame sera tenu de les payer. Ce n'est rien, dis-je, et cependant que de choses y eût vues un homme comme Balzac, avec quel soin il eût étudié ces notes et ces mémoires! Quelles inductions sagaces et profondes lui eussent fournies les détails, en apparence les plus insignifiants! Avec eux, comme il eût reconstruit l'existence de la dame en question, pénétré sa pensée, deviné ses goûts, que dis-je! deviné sa personne et tracé son portrait. Il vous eût dit si elle était grande ou petite, grasse ou maigre, brune ou blonde. Voici, par exemple, les mémoires de deux lingères et d'un chemisier. — Les deux premiers s'élèvent à 4,181 fr., le second à 4 757 francs. Ces deux chiffres n'ont ils pas leur éloquence? Ne proclament-ils pas que madame a la peau tendre, délicate, sensible, comme l'était celle d'Anne d'Autriche, aux plus légères aspérités de la plus fine batiste? — Et la note du cordonnier! 1,476 francs, dépensés par des pieds qui marchent à peine, qui ne se posent que sur des tapis et que n'a jamais souillés la poussière du bitume ou du macadam! Pour s'habiller avec ce luxe, ne faut-il pas que ces pieds soient jolis et élégants? Ils le sont certainement; car je vois sur la note des bottines de moire blanche, — et croyez-bien que le pied qui affronte ainsi la couleur claire est, à n'en pas douter, petit et effilé. — Les tailleurs presentent un mémoire de 1,857 francs : donc, madame monte à cheval, et si elle monte à cheval, c'est qu'elle y a bon air et qu'elle mérite, pour son compte, le compliment que M. Maillard adresse à Mlle Fix, à la fin du premier acte de *Louise de Lignerolles*.

On pourrait ainsi continuer ses observations à travers le mémoire de la modiste : 5,915 francs, — celui de la marchande de dentelles : 9,643 francs, — de la couturière : 1,443 francs, — de l'orfévre et du bijoutier : 11,217 francs, — de la blanchisseuse : 903 francs, — du papetier : 725 francs. Enfin, arrivé au chiffre total de 42,117 francs, on se demanderait à quelle région sociale appartiennent ces élégances coûteuses de la toilette, quelle est enfin cette personne si amoureuse du beau linge, des beaux habits et de la dentelle. Cette personne elle est du plus haut monde : c'est Mme de H.-C. A-t-elle une grande fortune? Il semblerait que oui, au train dont vont les choses. Là-dessus cependant, il faut s'entendre.

Mme de H.-C. s'est mariée sous le régime de la communauté, et l'on peut dire que la communauté est riche. Mais les deux époux, que divisent certaines incompatibilités d'humeur, ont pris le parti de vivre chacun de son côté. M. de H.-C. fait à sa femme une pension annuelle, qui d'abord était de 50,000 fr. et qui depuis a été réduite à 30,000 fr. Doit-il être en outre, comme chef de la communauté, obligé de payer les fournisseurs de Mme de H.-C.? Il s'y refuse complétement, il fait observer que, depuis dix ans, il a déboursé près de 700,000 fr. pour le luxe de sa femme, et qu'il ne saurait être, en fin de compte, tenu de toutes les dettes qu'elle contracte à tort et à travers, sans l'autorisation maritale. Ce système a triomphé, et, à l'exception seulement du mémoire de Mme Marindaz, une des lingères dont les fournitures ont servi à une personne de la famille, toutes les demandes dirigées contre M. de H.-C. ont été repoussées.

La note de la lingère a été toutefois réduite par le tribunal de 2,600 fr. à 2,100 fr.

C'est une tradition, paraît-il, chez les fournisseurs de gonfler leurs mémoires quand ils ont affaire à une jolie femme. A ce titre-là, Mlle Antonia ne pouvait manquer d'avoir maille à partir avec son bijoutier M. Bessatet. La voici donc qui plaide contre lui devant la cinquième chambre. Mais l'exagération du mémoire présenté par M. Bessatet n'est pas le seul grief qu'articule Mlle Antonia. Elle se plaint en outre que le bijoutier veuille lui imposer et lui faire payer 1,000 fr. une montre qu'elle n'a pas achetée. Que la montre lui ait été apportée et laissée chez elle par M. Bessatet, Mlle Antonia en convient sans peine; que, sur les instances de celui-ci, elle ait promis d'examiner le bijou qu'il lui présentait, elle le reconnaît encore. Où donc est la difficulté? C'est qu'après examen, le bijou a paru à l'élégante actrice d'un goût douteux, plus riche que distingué, indigne enfin de figurer sur le velours de ses écrins, et alors elle l'a renvoyé. Avait-elle ce droit? Telle n'est pas l'opinion de M. Bessatet, et il accuse amèrement la beauté de Mlle Antonia, la beauté mère du caprice. Ah! c'est un terrible argument que celui là. « Caprice de jolie femme, » explique bien des énigmes et répond à bien des choses : pas à tout cependant. Les explications de Mlle Antonia étaient ici trop précises pour pouvoir être infirmées par les galanteries insidieuses de M. Bessatet, et le tribunal a, dans son jugement, donné sur tous les points gain de cause à la jeune artiste.

M. Bessatet a, au surplus, toutes les traditions, celles même des bijoutiers de comédie. Lorsque Mlle Antonia lui renvoya la montre par sa femme de chambre, il se dit qu'il serait habile de mettre l'ambassadeur dans ses intérêts et il glissa habilement une bague au doigt de Marton. Un huissier succéda alors à la soubrette; on ne dit pas si, auprès de ce nouveau négociateur, M. Bessatet a fait jouer les mêmes séductions.

D'une montre à un bracelet, de Mlle Antonia, artiste du Palais-Royal, à Mlle Schneider, du même théâtre, la transition est toute naturelle.

Donc Mlle Schneider avait un bracelet. Comment était ce bracelet, de quelle forme, enrichi de quelles pierres? Je ne le sais pas, et le cas est trop grave pour que je me permette un portrait de fantaisie. Le seul renseignement que je puisse vous donner là-dessus est celui que j'ai recueilli de la bouche même de Mlle Schneider : « Il avait coûté deux mille francs, je crois, a-t-elle dit devant le tribunal. » — Je le crois aussi, et je vous engage à le croire.

Un bracelet n'est jamais perdu, disent les mauvais plaisants. Celui-ci, hélas! l'est au moins pour Mlle Schneider. C'est le 20 juin que le malheur est arrivé, pendant une répétition au théâtre du Palais-Royal. Une artiste, Mlle Fleury, se trouva mal, et Mlle Schneider, qui n'est pas seulement une charmante actrice, mais aussi une femme de cœur, aida à transporter au foyer sa jeune camarade. Au milieu du tumulte causé par cet accident, le bracelet disparut.

Mlle Schneider ne tarda pas à s'en apercevoir. Elle s'adressa à tout le monde, mais plus particulièrement au costumier Bonnetot qui se trouvait là. Elle l'interpella vivement et Bonnetot crut comprendre qu'elle incriminait sa probité. Le brave homme n'a pas voulu rester sous le coup d'une pareille imputation et il a porté plainte contre Mlle Schneider.

Devant le tribunal un assez grand nombre de témoins ont été entendus. — Leurs dépositions n'ont pas beaucoup éclairci les choses. — Mlle Schneider a dit

s veines du sang du midi et, en s'apercevant de la isparition d'un bracelet qui avait *peut-être* coûté 000 francs, on conçoit qu'elle se soit laissée aller à uelques vivacités. Mais ses paroles avaient-elles le ractère d'injure et de diffamation que leur avait at- ibué Bonnetot; c'est ce qui n'a pas été bien établi, ssi Mlle Schneider a-t-elle été renvoyée des fins de plainte.

Elle s'est empressée d'ailleurs de reconnaître la par- te honorabilité de Bonnetot.

Mais la susceptibilité excessive du pauvre diable et entêtement à *traîner* Mlle Schneider devant les tri- naux lui ont coûté sa place. Le voilà maintenant qui nt de perdre son procès. C'est beaucoup pour un lentendu. Mlle Schneider le comprendra : elle par- nnera à Bonnetot; elle fera mieux encore, elle ob- ndra la révocation de la mesure un peu dracon- nne dont il a été frappé.

l'avais-je pas raison, quand je vous disais, la der- re fois, que le théâtre était la providence du chro- ueur judiciaire? Voyez *Cri-Cri*, la grande féerie quarante tableaux que prépare le Cirque. Déjà -*Cri* nous a fourni un procès. Il nous en donne ourd'hui deux autres; — et songez que nous n'en mes encore qu'aux répétitions!

lans les débats judiciaires qui ont eu lieu précé- mment, nous avions vu se d sputer pêle-mêle trois eurs et un directeur. Voici maintenant un quatrième eur qui surgit. Celui-ci se nomme Raygnard. Il t être juste : M. Raygnard, lui, n'a pas de préten- s littéraires, c'est en qualité de *truckiste* qu'il se sente. Il a inventé, prétend-il, le fameux truc de bre qui suffira, à lui seul, pour assurer à *Cri-Cri* uccès et le retentissement des *Pilules du Diable*. fois son truc livré, ses collaborateurs Borssat, Hu- nann et Fanfernot, se seraient ligués avec M. Bil- pour l'évincer. Ses réclamations, formulées par oie du référé, ont été accueillies, et M. le président rdonné qu'il serait admis à assister aux répétitions érales et aux quatre premières représentations de *Cri*.

Peut-être vais-je commettre une indiscrétion en s annonçant qu'il y a dans *Cri-Cri* deux rôles qui pellent : l'un, l'*Amour*; l'autre, la *Sagesse*; mais le cès de Mlle Adèle Baudriller m'y autorise.

rdinairement, ce sont les directeurs qui se plaignent caprices de leurs artistes; ici, c'est l'artiste qui se nt de ceux de son directeur. Les auteurs de l'ou- ge avaient donné le rôle de l'*Amour* à Mlle Adèle, Billion le lui a retiré. Et pourquoi donc? Est ce Mlle Adèle manquerait des qualités physiques du ? Ici, Me Schayé emprunte, — en l'atténuant, — fameux mouvement d'Hypéride, plaidant pour yné devant le tribunal des Heliastes : — « Ma nte est jeune, s'écrie-t-il en relevant le voile qui vre les traits de Mlle Adèle, c'est presque une en- , elle est jolie, le tribunal peut en juger, puis- lle m'assiste à cette audience. »

n murmure flatteur, parti de tous les coins de la , prouve à Me Schayé que son mouvement ora- a porté coup; il continue :

Et savez-vous à qui M. Billion, dans ses caprices, agine de donner le rôle qu'il retire à Mlle Bau- er? A une grande dame de cinq pieds un pouce. ne sais quel effet produira sur le public cet ur géant. Pour moi, je crois que Mlle Adèle Bau- er eût beaucoup mieux fait l'affaire.

En retirant le rôle à Mlle Adèle, M. Billion lui dit : vous faisiez la Sagesse? c'est un rôle qui vous nviendrait à merveille. — Je veux bien être sage dehors, a répondu ma cliente; mais je suis en- gée pour faire l'Amour, j'aime mieux faire mour. »

s diables d'agréés, quand ils s'y mettent!...

lui de M. Billion, Me Prunier-Quatremère, ne pas être en reste avec son confrère :

Mlle Baudriller faire l'*Amour*, répond-il, quelle ntion! Mais elle est insuffisante; mais elle n'est à la *hauteur* du rôle! Tenez, voulez-vous savoir le du procès que nous fait Mlle Adele? Peut-être croyez qu'il s'agit ici d'une question de dignité onnelle ou même d'amour-propre Eh bien, non; tout simplement une question de couturière : la sse porte des robes longues, l'Amour est beau- plus décolleté. Voilà, messieurs, tout l'intérêt du t. »

tribunal a condamné Mlle Adèle Baudriller à r le rôle de la Sagesse.

importe! Mlle Adele a prouvé qu'elle était jeune, lle était jolie, qu'elle était tres en état de remplir le de l'Amour, qu'elle ne craignait pas de se mon- décolletée, et qu'enfin celle à qui l'on donnait son avait la taille d'un tambour major. N'a-t-elle pas trois quarts gagné son procès?

PETIT-JEAN.

THÉÂTRES

GYMNASE-DRAMATIQUE : *Le Brigadier Feuerstein*, pièce en trois actes, par M. Edmond Cottinet. — PORTE-SAINT-MARTIN : Reprise de *la Voie sacrée ou les Étapes de la gloire*. — Représentations gratuites.

La scène se passe en Silésie ou en Poméranie, dans le pays des *Hussards de Felsheim*. Le brigadier Feuerstein est une vieille moustache grise, que ses habitudes dissipées condamnent à demeurer éternellement dans les rangs inférieurs de l'armée. A la suite d'une rixe de cabaret, son enseigne, un jeune homme de vingt ans, lui fait enlever ses galons. Feuerstein jure de se venger, et, l'occasion s'en présentant trop tôt pour lui, il tire son sabre contre cet enseigne, qu'il blesse à la main. Mis aux fers et traduit devant ses juges, il serait condamné à mort sans une circonstance exceptionnelle : le brigadier est, sans le savoir, le père de l'enseigne. Dans le sac d'une ville, au milieu des ténèbres (les ténèbres sont toujours de la partie), il a violé la comtesse de je ne sais plus qui; et, son régiment continuant sa route quelques heures après, Feuerstein a toujours ignoré le résultat de son action ignominieuse. C'est la cicatrice d une blessure au front, faite avec une paire de ciseaux, qui le révèle au souvenir d'une servante. Le brigadier Feuerstein échappe donc à la condamnation; il a insulté son fils, c'est son fils qui le sauve. Mais la situation n'en devient guère plus belle pour tous les deux; lui est un père impossible, un ivrogne, un homme qui fume dans des pipes plus grosses que nature; il n'y a pas de mariage pour Feuerstein fils, tant que vivra Feuerstein père; et on le répète tant à ce pauvre diable de brigadier, on le lui fait si bien comprendre de toutes les façons, qu'il finit par mettre dans ses poches deux pistolets d'arçon et par aller se tuer mélancoliquement dans une broussaille.

Il s'en faut que cette pièce soit neuve; elle rappelle particulièrement *Philippe* et une cinquantaine de mélodrames. Elle n'a pour elle que son dénoûment cruel et froid. Le public, qui n'est pas habitué à voir les œuvres de théâtre se dénouer avec la même simplicité que dans la vie réelle, s'est montré surpris et même choqué Certains spectateurs, le soir de la première représentation, ne voulaient pas se retirer après la chute du rideau; ils croyaient à un épilogue; rompus aux artifices et aux conventions d'un repertoire qui exagère l'habileté, ils n'admettaient pas qu'on pût leur fausser compagnie de la sorte. Un avoué est sorti furieux, en disant : — C'est une fin de non-recevoir!

Le Brigadier Feuerstein est représenté par M. Lesueur, pour qui la pièce semble avoir été faite. Personne, en effet, mieux que cet artiste, ne sait entrer dans les culottes grimaçantes de ces traîneurs de sabretaches; personne n'a l'art comme lui d'enrouler autour de son doigt l'extrémité d'une moustache rude autant qu'une corde à fouet Sa figure maigre et balafrée en tous sens, ses yeux à la fois étincelants et inquiets, disparaissent à demi sous les poils d'un colback continuellement en mouvement. L'attitude va tour à tour de la raideur du port d'armes au balancé de la contredanse; l'organe emprunte au brandevin des notes non classées Ce n'est pas de la composition, c'est la réalité. M. Lesueur a fait ressortir également les côtés sensibles du rôle qui ne sont indiqués qu'au troisième acte; il a nuancé avec précaution l'éveil du sentiment paternel dans cette âme de soudard. — A côté de lui, on a retrouvé avec plaisir M. Francisque jeune.

L'interdit qui pesait depuis quelques semaines sur le grand drame de la Porte-Saint-Martin, *la Voie sacrée ou les Etapes de la gloire*, a été enfin levé. Remaniée en plusieurs parties, la pièce va poursuivre sa brillante carrière; le comique y domine maintenant, et nul ne s'en plaint; les décorations y sont ce qu'elles étaient : prestigieuses. On les a renforcées d'une vue du camp de Saint-Maur, ce qui continue au drame son actualité.

Des représentations gratuites ont eu lieu, comme d'habitude, sur tous les théâtres, à l'occasion de la fête du 15 août. Elles ont été signalées par des à-propos patriotiques et des strophes de tout genre en l'honneur de l'armée d'Italie. Nous parlerons de celles et de ceux qui survivront à la circonstance.

CHARLES MONSELET.

CHRONIQUE MUSICALE.

OPÉRA-COMIQUE : *Le Voyage autour de ma chambre*, opéra-comique en un acte de MM. Duvert et Lauzanne, musique de M. Albert Grisar.

M. Dunois, — pas « le jeune et beau Dunois » de la chanson, — s'en était allé un jour recueillir la succession d'une vieille cousine à lui, qui était morte au Mexique. Voyez un peu l'étourderie! Dans sa joie d'héritier, M. Dunois était parti sans même s'enquérir du nom de baptême de sa parente, ce qui fait que bel et bien il fut obligé de revenir à Paris les mains vides.

Mais que d'événements, bon Dieu, il s'était passé dans sa chambre pendant son absence! D'abord, un concierge indélicat l'avait louée meublée à Mme Clairvoyant qui, pour fuir son mari, s'y était installée, et avait trouvé commode de prendre le nom et de porter les habits de Dunois.

On avait poussé le sans-façon plus loin encore; une porte avait été pratiquée dans un placard, afin de mettre en communication la chambre conquise par Mme Clairvoyant et un logement voisin habité par sa sœur, Mlle Céline.

Vous jugez alors de la stupéfaction de Dunois, voyageant autour de sa chambre à la recherche d'une clef qui, ouvrant son secrétaire, lui donnera l'acte notarié nécessaire pour établir sa parenté avec la Mexicaine. On n'a pas d'idée comme cette route qu'il parcourt est accidentée, je dirai même cahoteuse. A chaque pas une surprise! Ici, c'est un gant de femme oublié dans un coin et exhalant une odeur de romarin non classée dans les souvenirs galants de notre voyageur à domicile. Là, c'est une femme assise et brodant familièrement dans son meilleur fauteuil; que dis-je, une femme?... une sylphide ailée! une ombre rose! car Dunois, qui n'est pas dans le secret du placard à double fond, ne peut s'expliquer autrement l'apparition subite de Céline dans sa chambre, dont la porte était close. Céline qui, de son côté, ne sait pas que le propriétaire de céans est de retour, lui fait les honneurs de chez lui, croyant être légalement chez sa sœur, l'interroge sur le but de sa visite; en un mot, le prend pour un intrus.

Qui fait ce bruit dans l'escalier? Quel est cet homme essoufflé, cramoisi de colère, hors de lui que voici entrer comme un coup de vent? On dirait un échappé de Bicêtre ou tout au moins un épileptique. C'est M. Clairvoyant qui poursuit sa femme en se livant à la mimique haletante des chasseurs de bêtes fauves. Il s'en prend à tout ce qui lui tombe sous la main, cet ouragan fait homme; il renverse les meubles, fouille l'appartement dans tous les sens, accuse l'innocent Dunois de lui avoir suborné sa commère et, de guerre lasse, s'en va chercher la garde.

La garde arrive en la personne du sergent Laramée lequel, prévenu qu'il doit arrêter une femme déguisée en homme, veut s'emparer de Dunois, ce qui est niais et ce qui n'a pas lieu.

Vous dire maintenant comment cet imbroglio s'élucide, comment un dénoûment finit par éclore au milieu de ce chaos de situations piquantes, nous semble une tâche difficile, au cas où nous voudrions la remplir en conscience. Le mot important, celui qui explique tout aura sombré sous les cris du parterre très-effervescent ce soir-là. Pourtant nous pouvons vous faire part du mariage de Mlle Céline et de M. Dunois, riche à présent, car, il a retrouvé la clé de son secrétaire et, partant, les millions de sa vieille cousine. Et si tant est que le tableau de l'amour conjugal vous touche quelque peu, vous n'apprendrez pas sans attendrissement que le farouche Clairvoyant a enfin fait la paix avec sa fugitive moitié.

A tout prendre, voilà une pièce qui, si elle n'est très-musicale, — musicable, je devrais dire, — n'en est pas moins un très-agréable vaudeville. Mais, par exemple, pourquoi avoir donné le titre d'un livre célèbre à un ouvrage dont la donnée rappelle bien plutôt un certain petit acte qu'Arnal jouait, il y a quelques années aux Variétés, et qui avait nom *Déménagé d'hier?*

Nous n'avons pas, tant s'en faut, les mêmes applaudissements à prodiguer à la musique de M. Grisar. Non pas qu'elle manque de je ne sais quoi de coquet, de douceâtre, et, tout à la fois, de piquant qui distingue la facture de l'auteur de *la Folle*, et en ont fait, à défaut de la force et du coloris, comme le continuateur des ariettes du bon vieux temps; mais c'est que dans cette partition cette ces qualités, que le seul mot *gentillesse* résume parfaitement, ne se trouvent pas rehaussées par la verve, l'originalité, le souffle mélodique enfin.

Je sais bien que le livret de MM. Duvert et Lauzanne, tout spirituel qu'il est, n'est à proprement parler qu'un vaudeville : les situations musicales n'y abondent pas; il semble qu'on ait choisi au hasard les scènes destinées à être chantées. Mais nous comptions beaucoup sur la souplesse du talent de M. Grisar pour passer à pieds joints sur ces difficultés, d'autant plus que l'auteur de *Bonsoir, monsieur Pantalon*, du *Chien du Jardinier*, de *l'Eau merveilleuse*, a déjà plus d'une fois exécuté ce tour d'agilité et avait trouvé le succès en maintes occasions semblables.

Il n'est pas à dire pour cela que la partition du *Voyage autour de ma chambre*, parce qu'elle est inférieure à ses aînées, soit entièrement à réprouver. Non; nous y avons remarqué jusqu'à deux morceaux qui sont d'une heureuse facture et d'une fraîcheur incontestable; c'est là un luxe dont savent se passer bien des opéras que nous avons fait prudemment sortir par

Hotel Bauer, résidence des plénipotentiaires à Zurich.

une oreille après les avoir entendus par l'autre. Nous voulons parler du couplet que chante Mlle Prost dès le lever du rideau, couplet répété *à la cantonnade* par Mlle Henrion, et dont le motif est repris ensuite en duo; puis de la chanson du sergent Laramée, qui débute à l'italienne pour finir un peu brusquement, mais qui n'en a pas moins été applaudie.

Le principal rôle de cet ouvrage est confié à Couderc, qui y déploie tout ce que son talent de comédien a de mordant et d'imprévu.

En somme, on a beaucoup ri ce soir-là à l'Opéra-Comique, et (nos restrictions faites) nous n'hésitons pas à déclarer que nous croyons à un succès.

Deux jours auparavant, on donnait *le Rosier*, sur le même théâtre... Mais pardon, l'espace manquerait à notre analyse, et nous préférons la renvoyer à huitaine.

— Le festival annuel de Bade aura lieu le 29 août prochain, sous la direction de M. H. Berlioz.

ALBERT DE LASALLE.

Zurich.

Zurich, où se tiennent actuellement les conférences qui doivent régler les conditions de la paix ébauchée dans l'entrevue de Villafranca, est une ancienne ville qui existait déjà sous les Romains, et qui est située à l'extrémité du lac qui porte son nom.

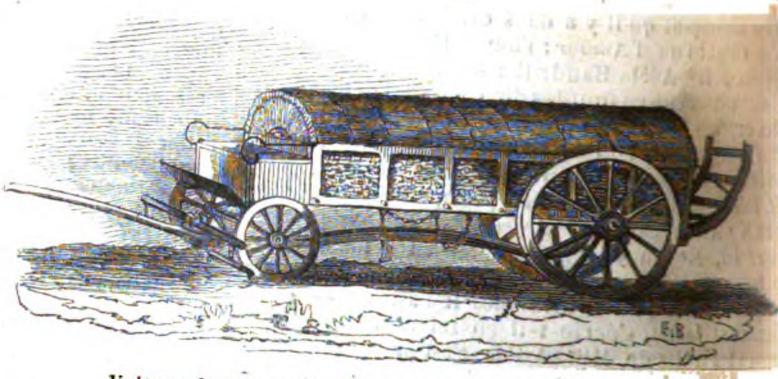
Cette ville entra dans la confédération suisse en 1351, s'en détacha en 1439 pour en faire de nouveau partie en 1450.

Zurich est célèbre par ses universités, ses bibliothèques, son école des arts et son institut politique. C'est là que Zwingle, ce précurseur de Calvin, prêcha, en 1516, sa doctrine réformiste. C'est là que sont nés Gessner, Bodmer, Fuseli, Hess, Pestalozzi et Lavater, le père de la physiognomonie. Aussi a-t-elle été surnommée l'*Athènes de la Suisse*.

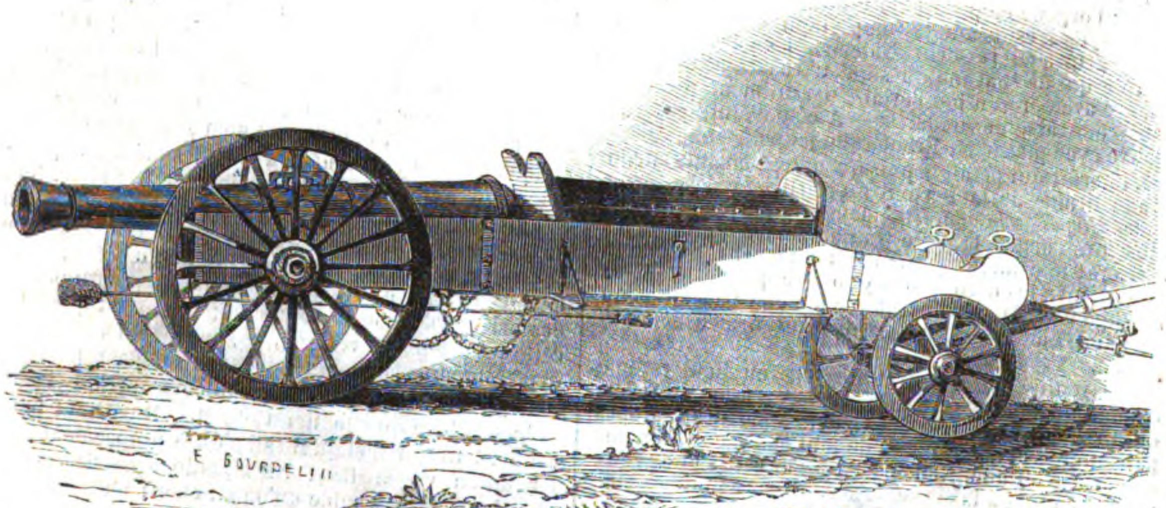
C'est enfin sous les murs de Zurich que Masséna, en 1799, battit les Austro-Russes, et, par cette victoire, empêcha l'étranger d'envahir la France.

Notre dessin représente l'hôtel qui a été loué pour les plénipotentiaires et dans lequel ont lieu les conférences. En contemplant ce gracieux paysage, il serait difficile d'avoir d'autres idées que des idées de concorde et de paix.

MAC VERNOLL.



Voiture de transport prise aux Autrichiens à Solferino.



Canon autrichien pris à Magenta.

RÉBUS.

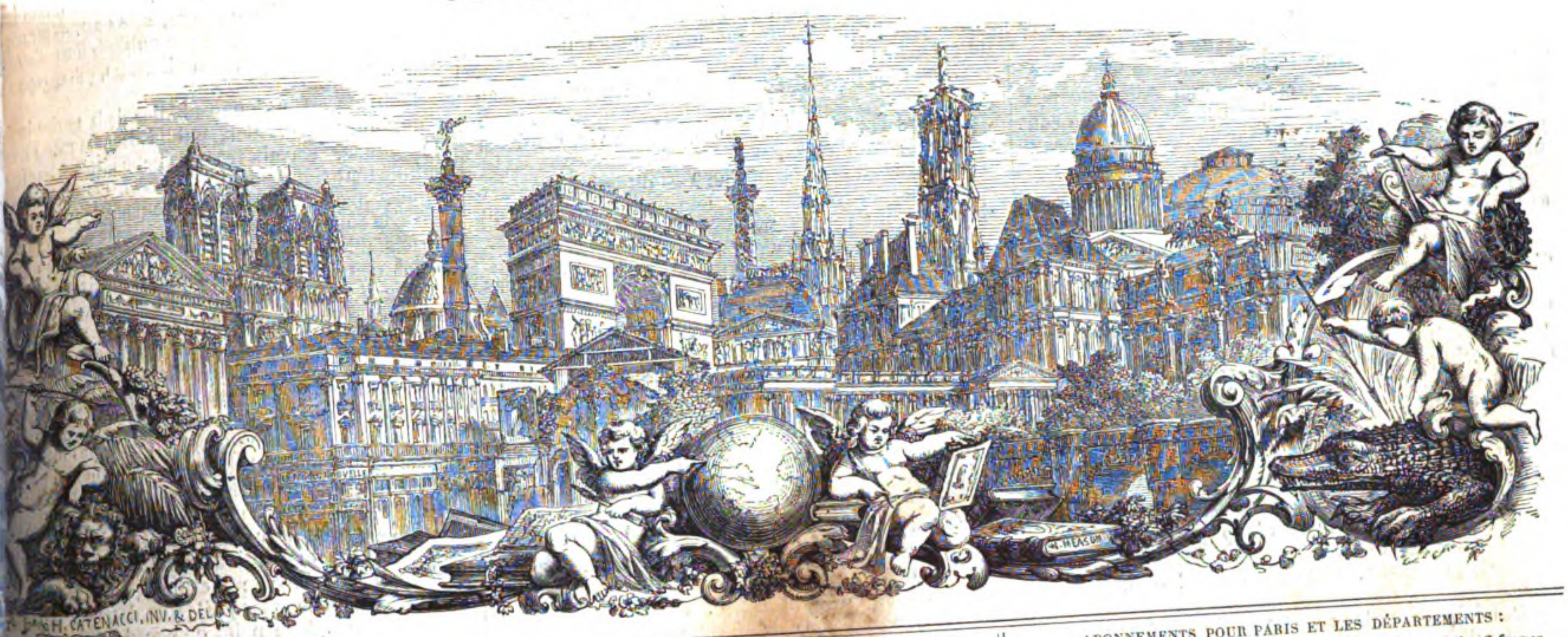
EXPLICATION DU **DERNIER RÉBUS** :

En lisant la Bible, on est **frappé** de la simplicité d[e] la vie des patriarches.

Paris. — Imp. de la Librairie Nouvelle, A. Bourdilliat, 15, rue Bred[a].

LE MONDE ILLUSTRÉ

JOURNAL HEBDOMADAIRE.



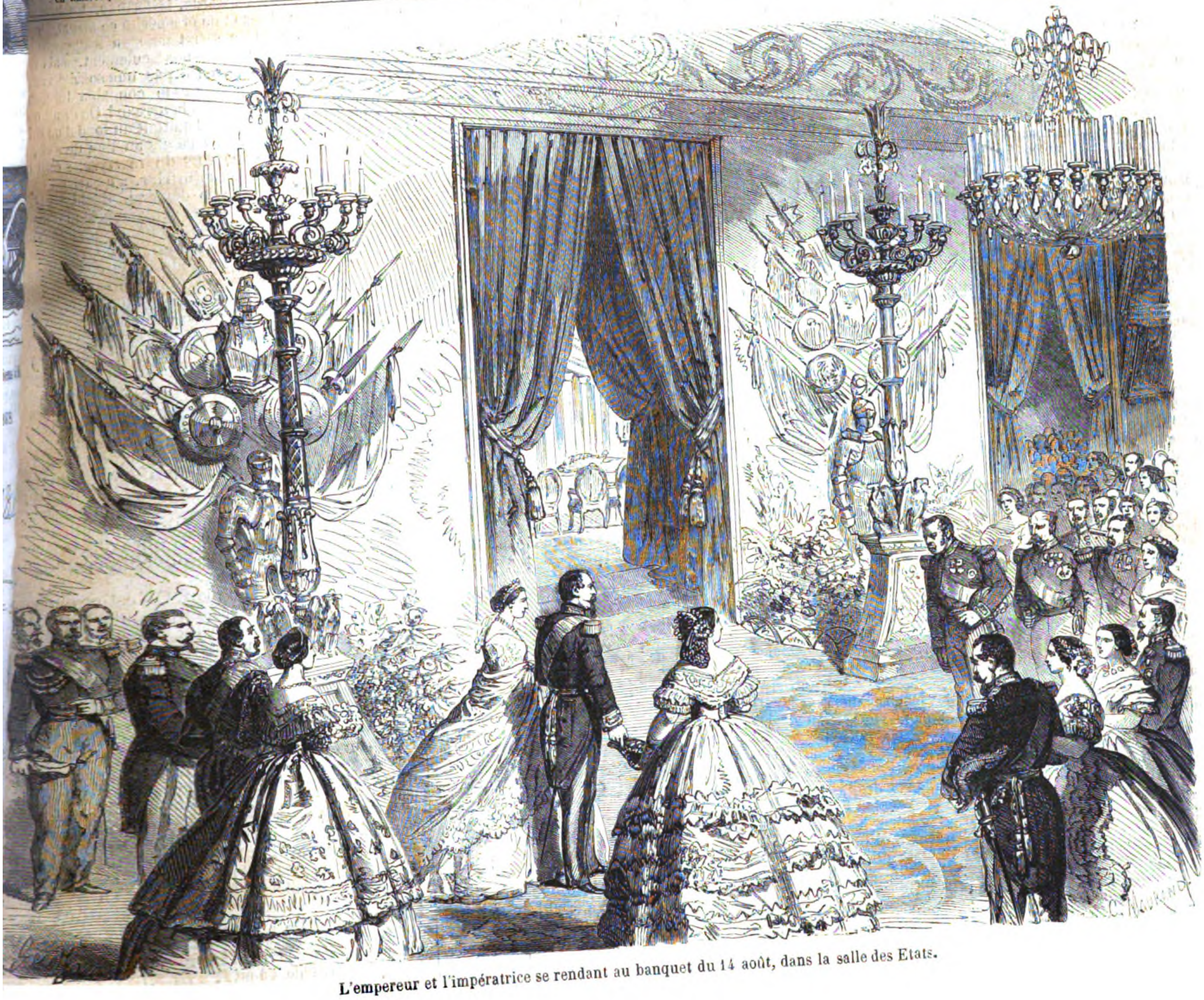
...réclamation, toute demande de changement d'adresse doit être accom-...gnée d'une bande imprimée et adressée à l'Administration, 15, rue Breda.

...demande d'abonnement non accompagnée d'un bon sur Paris ou sur la ...poste, toute demande de numéro à laquelle ne sera pas joint le montant en timbres poste, sera considérée comme non avenue.

3me Année, N° 124. — 27 Août 1859.

Bureau d'abonnement et de vente : 15, boulevard des Italiens, à la Librairie Nouvelle.
Direction et Administration : 15, rue Breda.

ABONNEMENTS POUR PARIS ET LES DÉPARTEMENTS :
Un an, 21 francs ; — Six mois, 11 francs ; — Trois mois, 6 francs.
Le numéro, 35 c. à Paris ; 40 c. dans les départements.
Tout numéro demandé quatre semaines après son apparition, sera vendu 40 c.
Le volume semestriel : 11 fr. broché ; — 16 fr. relié et doré sur tranche.



L'empereur et l'impératrice se rendant au banquet du 14 août, dans la salle des Etats.

COURRIER DE PARIS.

—

〰 L'autre jour, un honorable négociant du boulevard Saint-Martin se trouvait sur l'omnibus qui va de la Madeleine à la Bastille, en compagnie d'un soldat retour d'Italie. En passant devant le café Riche, boulevard Montmartre, le soldat raconta ceci :

« Imaginez-vous que le jour de notre rentrée à Paris, voilà qu'on lance de ce café au milieu de nos rangs des petits papiers dans lesquels il y avait un sou pour lest. Il m'en tombe un sur le nez, qui me fait presque mal... Je le ramasse, je l'ouvre, et je lis :

« Le soldat qui aura en sa possession ce billet est invité à dîner au café Riche le mardi 17 courant. »

» Il paraît qu'on en avait lancé une centaine comme cela !

» Voilà, — dit le soldat, — que, le défilé fini, je m'informe, et j'apprends que l'homme généreux qui veut nous traiter sous ses lambris dorés s'appelle Bignon. Moi aussi je suis Bignon! Alors je me dis: « C'est drôle! » Le soir, je m'en vais au susdit café prendre un gloria, je montre mon invitation au garçon qui me sert, et je lui dis comment je m'appelle. Le garçon dit comme moi : « C'est drôle ! » et il va parler à son patron.

» Et voilà que celui-ci s'approche et me dit :

» — Bonjour, soldat Bignon ! Vous acceptez donc de dîner chez moi mardi?

» — Certainement, monsieur Bignon ! —que je réponds.

» Et lui de reprendre : — De quel pays êtes-vous ? — Je lui dis mon pays.

» — Tiens! — qu'il ajoute, — nous sommes tous les deux Bignons, et pays! C'est drôle!

» Et voilà que la conversation s'engage, et voilà que de fil en aiguille nous découvrons... quoi, monsieur? que nous sommes parents, et quels parents! cousins germains, rien que ça! Nos mères étaient deux sœurs. Lui depuis longtemps était dans le café, moi dans le soldat; réciproquement on n'en savait rien, et sans ce gros sou qui m'est tombé sur le nez, nous serions à l'ignorer encore! N'est-ce pas drôle, bien drôle ? »

Pendant ce récit, l'omnibus avait fait du chemin ; on approchait de la demeure du négociant. Celui-ci, en voyant la tenue par trop de campagne du Bignon qui devait le lendemain s'asseoir au milieu des élégances dorées d'un café aristocratique, pensa qu'un peu de linge blanc ne serait pas d'un luxe excessif dans la toilette du cousin germain. Il l'invita donc à descendre chez lui et le munit de façon à resplendir. En se voyant une si blanche chemise, un col si bien empesé, et un mouchoir si frais, le Bignon-guerrier, sur la poitrine duquel brillait la médaille de Crimée, s'écria:

« — Nom d'une baïonnette, il fait meilleur ici qu'à Solferino! et mardi donc, chez le cousin Bignon, au café Riche! Ah! que tout ça est drôle ! retrouver un cousin aussi germain, par le moyen d'un gros sou sur le nez... mon Dieu, que c'est donc drôle ! »

〰 Une petite actrice de tout petit théâtre soupait récemment chez ce qu'on appelle une *lorette titrée*. L'une offrit à l'autre de faire ce que ce monde appelle un *bac*, c'est-à-dire un baccarat. L'actrice perdit tout ce que contenait sa bourse, ce qui n'était pas grand'chose, mais aussi les bijoux qu'elle portait et ceux qu'on lui savait avoir chez elle, — plus ses meubles, — plus sa garde-robe, dentelles, cachemires et tout son avoir! — Lorsque sa ruine fut complète, prenant son désastre assez philosophiquement, elle dit :

« — C'est bien, demain tu enverras prendre tout cela ; fais-moi chercher une voiture, que j'aille me coucher !

» — Te coucher ? du tout, ma chère... tu ne rentreras pas chez toi... ou plutôt *chez moi!*

» — Comment ?

» — Non... dors ici, si tu veux ; les meubles, les bijoux, les effets sont à moi... il est inutile que tu revoies tout cela !

» — Est-ce que tu te défies ?

» — Non !... mais j'ai mon droit !

» — Ah! c'est comme ça... eh bien, mon droit, à moi, c'est une revanche !

» — Oui, mais contre quoi ?

» — Contre... mes appointements à mon théâtre !

» — Trente-huit francs par mois? Tu plaisantes!

» — Contre... ma signature!

» — J'aime mieux autre chose...

» — Eh bien, contre ma liberté !

» — Comment ta liberté ?

» — Oui, ma personne. J'estime mes bijoux *un an* de ma vie, mon mobilier autant, mes effets autant... Je te joue donc le tout contre trois ans de ma personne à tes ordres ; c'est-à-dire que si je perds, je suis ta servante, ta femme de chambre en tablier, en cornette, comme tu voudras... Ça y est-il ?

» — Eh bien, oui, ça sera drôle!

» — Alors, jouons!

» — Mets-là ta clef, et fais-moi un écrit *comme par lequel* tu me serviras pendant un an pour ceci, un an pour cela... etc. »

La clef fut livrée, l'écrit fut fait. On se remit au jeu.

D'abord l'actrice perdit un an de sa vie, contre la reprise de ses bijoux...

« — Sais-tu faire la cuisine ? — dit la lorette.

» — Je sais fricasser des lentilles et arranger du vieux bouilli en miroton...

» — Bon, ça me servira ! »

Le baccarat continua... Mais nous ne voulons pas vous attarder dans l'historique de toutes ses alternatives. Il y eut un moment où la sous-prêtresse de Thalie se vit à la veille non pas seulement de cuisiner pour son amie, de la lacer et de nettoyer ses brodequins, mais aussi, ce qui était peut-être le plus humiliant, de faire les courses chez Adolphe...

Mais, vers deux heures du matin, la chance se mit à tourner. Et non-seulement la belle n'eut plus à redouter la corvée de porter les lettres, mais peu à peu les brodequins et le miroton se perdirent dans le revirement de la roue de fortune. Ses bijoux même reprirent la place des lentilles, et ses meubles, remplis d'effets, lui furent rendus, symbolisés par la clef naguère implacablement exigée. A trois heures, tout était revenu, et déjà la lorette perdait quelque chose...

« — Continuons! » — dit celle-ci très vexée, très-animée.

On continua. La roue persista dans son essor nouveau, et les rôles changèrent du tout au tout. Bref, vers l'aube qui permit de faire une économie de bouts de chandelle, l'actrice avait à son tour dépouillé la lorette — de son argent, n'en parlons pas, — mais de son mobilier et de tout ce qui était dedans. A neuf heures du matin, ce n'étaient pas seulement les meubles qui étaient perdus, mais c'était aussi... — la liberté, également offerte comme enjeu pour les revanches.

« — Allons, Clarisse, — dit l'actrice, en regardant le lit qu'elle venait de gagner, — déshabille-moi, je vais me coucher jusqu'à midi... toi tu feras l'appartement et tu penseras à mon déjeuner. Fais vite, je suis accablée de sommeil ! »

Hélas... il faut tout dire! Clarisse ne prit pas si philosophiquement les choses! D'abord elle protesta. L'actrice insista... l'autre résista... On en vint aux mots, des mots aux gestes, des gestes aux coups, des coups aux cris... et ce qui vint ensuite, ce fut le portier avec deux sergents de ville. La malheureuse actrice avait la tête fendue d'un coup de chandelier, et si on la mit au lit, dans son lit, ce fut moins parce qu'elle l'avait gagné, que parce que le médecin la trouva dans un état qui exigeait des soins empressés. Quant à la mauvaise joueuse, la méchante Clarisse, elle fut emmenée là où l'Etat se charge, à peu de frais, du mobilier des gens. Ce qui fait que, les vacances écoulées, notre spirituel et ingénieux collaborateur judiciaire, l'estimable avocat qui fait ici semblant de s'appeler *Petit-Jean*, aura à vous raconter une audience qui fera oublier mon récit, en vous en donnant le complément. On nous affirme que, vu l'habitude qu'il avait du logis, c'est aujourd'hui Adolphe qui soigne l'actrice restée dans les meubles de la Clarisse emprisonnée.

〰 Ce fait tout récent nous en remet en mémoire un autre analogue, qui date de l'an dernier. Une de ces demoiselles avait une cuisinière assez jolie, et nantie de bonnes économies. La demoiselle laissa accumuler les gages de la servante, et lui contracta même quelques emprunts. Et comme la pente était facile, le boursicot de la cuisinière et sa masse de la caisse d'épargne y passèrent. Le tout gonflé de deux ou trois ans de gages. Un matin, comme mademoiselle, encore couchée, sonnait sa cuisinière, celle-ci arrive et dit :

« — Ah çà, ma chère, il faut en finir et me payer!

» — C'est juste, je ne demande pas mieux... mais comment faire ?

» — Rien de plus simple... il y a les meubles, la garde-robe...

» — Oui... mais moi ?

» — Eh bien... toi... toi... parbleu, tu me serviras!

» — C'est une idée ! Eh bien, soit ! reste ici... installe-toi; moi, je vais aller faire le déjeuner ! »

Et tout s'arrangea brusquement ainsi. La suite de l'histoire, je l'ignore, et j'ai préféré vous laisser dans le vague que de l'inventer.

〰 En véritable *Courrier de Paris*, nous devons de temps en temps signaler à nos lecteurs ce qui se passe de remarquable dans la littérature, celle des *revues*, surtout, qui n'est pas sous la main de tout le monde comme le *feuilletonnage*. A ce titre, il nous faut mentionner un récit étrange, saisissant, — perturbateur, pourrait-on dire, — que publie la *Revue Contemporaine* sous ce titre, peu charlatan, peu engageant : *Caïn*.

L'auteur est un jeune officier de la marine impériale, qui, l'an dernier, publia dans la même *Revue* un premier travail très-passionné, très-dramatique, intitulé tout simplement : *Pierrot*. Certes, M. de Calonne a mis la main sur un étonnant écrivain! De qui procède-t-il? De personne, croyons-nous, si ce n'est parfois d'Edgard Poë pour certaines parties matérielles des récits. Mais comme il s'éloigne, ou plutôt comme il s'élève loin de l'autopsiste américain dans la dissection de l'âme ! Quel travail de scalpel moral, et quelles étonnantes découvertes de sensations, d'imprévu, de style. M. Henri Rivière ne fait-il pas, à l'aide d'un esprit pénétrant comme l'acier et d'une observation impitoyable comme l'outil sauveur? Ce *Caïn* est un moderne qui, s'il ne l'a pas matériellement tué en y mettant une main criminelle, a pourtant laissé mourir son frère social, puisqu'il ne lui tend point assez à temps la main qui pouvait, qui devait le sauver! Le récit s'accomplit au milieu de toutes les circonstances d'invention romanesque qui en font l'intérêt pour les masses, lesquelles cherchent l'émotion bien plutôt dans les *faits* que dans les déductions psychologistes. A ce point de vue, la terrible histoire que raconte M. Henri Rivière a tout le mouvement, tout l'attrait du roman. Mais quel autre attrait n'y trouveront pas aussi les délicats, les penseurs, les analystes? Caïn a tué Abel, ou plutôt *Georges* a laissé mourir *Raoul*, dont il était jaloux, et que d'un geste il pouvait retenir dans la vie. Désormais, il n'a plus de rival, — et les hasards, la fortune, les hommes, comblent de gloire et de prospérité ce *meurtrier par abstention*, dont le secret ne sera soupçonné que plus tard, et de quelques-uns seulement. Mais si le mort ne doit pas être vengé par une société aveugle ou distraite, il le sera par le coupable lui-même, bientôt devenu son propre bourreau! On dirait qu'au moment où l'âme de Raoul quittait au fond d'un abîme son corps ensanglanté, celle-ci, au lieu de s'envoler vers les sereines splendeurs du martyre, s'était terrestrement attachée au meurtrier, s'incarnant en lui, et ajoutant dans son sein dévasté, déchiré et déjà trop étroit, les impitoyables vengeances du remords. Car ce roman, où le drame accidenté a l'intérêt matériel qu'on a dit, c'est au fond, et pour les lecteurs supérieurs, une très-forte étude de la *conscience humaine*, l'odyssée du *remords* chez une nature intelligente et un moment affolée par l'ambition. Assurément, c'était une très-grande difficulté que de rendre cet effrayant coupable assez intéressant pour que le récit ne rebutât point par l'horreur. M. Rivière, le romancier qui débute, — ou plutôt qui éclate dans les lettres par un *réalisme* qui n'est pas ce nauséabond vulgarisme des détails qu'on trouve chez quelques Courbets littéraires, — l'auteur de *Pierrot* et de *Caïn*, disons-nous, a triomphé de cette difficulté extrême, qui pouvait, dès les premières pages, faire rejeter son récit avec dégoût. Son héros, effrayante et moderne personnification du crime biblique, captive, retient, enchaîne, et l'art est tel chez le penseur et chez l'écrivain, que la destinée de ce malheureux intéresse, par cela même qu'il souffre d'une façon terrible, et qu'il traîne une épouvantable blessure au flanc de son triomphe même.

Maintenant, une observation. Qu'est-ce que ce mouvement de la conscience humaine qui s'appelle le remords? Une des plus vives et des plus éclatantes manifestations de l'âme, assurément! Or, pourquoi Georges, en proie à ces incommensurables tortures morales, se conduit-il jusqu'au dénoûment tragique de l'œuvre en profond *matérialiste?* S'il n'était que cela, Raoul mort, le corps de la victime anéanti... tout serait fini, et le coupable jouirait impunément de sa survivance. Mais il n'en est pas ainsi, puisque les tortures commencent au lendemain même du crime. Or, dans ce désastre, dans cet effroi, dans ce désespoir, alors qu'il essaye tout ce qui est humainement possible pour se soustraire à une odieuse persécution morale, le héros n'a recours qu'à des moyens vulgairement matériels : — il brûle un testament, — il évite la rencontre du père de sa victime, — il essaye, par des ruses de toilette, de dénaturer sa ressemblance physique avec celui qui lui a terriblement légué une sorte d'incarnation, d'assimilation. Ne sont-ce pas des moyens au-dessous de la situation? Comment! cet homme est ravagé jusqu'à l'horreur, il souffre un indicible martyre de l'âme... et il n'essaye pas de *prier!* Il ne demande pas la délivrance à celui qui

permis le supplice, et il n'offre pas à Dieu cet épouvantable remords lui-même comme une expiation qui peut mériter le pardon ? Et de plus, il finit par se tuer... — la matière toujours, — comme si son âme avait se délivrer, changer d'état, en changeant vionment de patrie ! Les belles pages que M. Rivière négligées là, et comme son héros, son *Caïn* se fût levé et relevé par quelque attendrissante scène de contrition dont le *roman* pouvait aisément faire son profit ! Au lieu de cela, — c'est-à-dire de demander la délivrance à qui permet la souffrance, — ce forces s'en va confesser son crime à un chirurgien, pour savoir s'il n'y a pas dans les pharmacies quelque onguent dont il puisse se frotter le front pour empêcher que s'y creuse la ride intersourcilliaire qui le fait ressembler à sa victime ! Je sais bien que Rivière a tiré un très-habile parti de ce travail un fantastique des muscles fasciaux, qui fait que, sous action absorbante de l'âme éperdue, le vivant reflète jour en jour davantage le mort, et que le bourreau ute fatalement ainsi à son supplice moral le détde voir en lui-même des traits qu'il abhorre... is tout cela, tous ces effets qui sont très-saisissants, sont d'un jeune maître en l'art de concevoir et exprimer, pouvaient parfaitement se concilier avec retour au *spiritualisme*, et c'est là, suivant nous, et sans prétention aucune d'admonestation dans reproche, — la lacune de ce récit, qui, tel qu'il est privé d'un ressort qui peut n'être pas, à d'aux yeux, indispensable à son attrait, reste et restera néanmoint une des choses les plus émouvantes et les osées qui aient été écrites depuis longtemps. Que Henri Rivière ajoute un troisième récit à *Pierrot Caïn*, et que son œuvre, la primeur une fois née à l'heureuse *revue*, prenne la forme du livre, entrera dans le grand courant littéraire avec un ntissement bien autrement justifié que celui éphémèment accordé à certaines œuvres que nous nous viendrons de nommer, pour ne désobliger perne, bien que nous soyons de ceux que leur succès ordonné a profondément agacés.

Un artilleur de la garde et un zouave étaient blés à un des cafés du boulevard, le premier lisant urnal à l'autre qui humait un gloria.

— La restauration en Toscane de la maison de raine, — lisait le zouave, — resterait donc une lition *sine qua non*...

— Ah ! nous allons donc encore nous battre ! — ma l'artilleur joyeux.

— Pourquoi ça ? — demanda le zouave en dépole journal.

— Vous voyez bien... On dit... que la Toscane ne t pas de la Lorraine... *signé canon !* »

Il n'est personne touchant aux lettres ou aux qui n'ait connu, soit personnellement, soit de ltation, le fameux Rosambeau, acteur célèbre par étrange existence, la souplesse de ses ressources elligence, ses aventures héroï-comiques, ses ideurs et ses malheurs. Sa femme, une brave ne, est, croyons-nous, aujourd'hui encore ouse à l'Odéon. Rosambeau a laissé par milliers les dotes les plus variées dans le comique et le hardi. it un type !

nous tombe sous la main la lettre suivante signée e héros de roman comique. Elle expose de cusecrets de profession et des prétentions amus. Rosambeau avait beaucoup de talent, mais il encore plus de malheur. Il subit des crises rables et resta toujours galant homme. Voici sa :

« Montpellier, ce 31 octobre 1829.

» Monsieur,

Maintenant que le Havre est devenu ville du preordre pour le théâtre, je désirerais faire partie de troupe avant de me fixer tout à fait à Paris, où é longtemps et où j'ai encore été rappelé. Comme correspondans exercent, pour la plupart, plutôt leurs intérêts que dans ceux des directeurs et médiens, j'ai pensé qu'en m'adressant directement à vous, cette démarche ne vous paraîtrait pas déplacée que si vous receviez ma proposition des d'un correspondant, dont l'intérêt est d'envoyer directeurs des acteurs *douteux*, sous prétexte qu'ils é dans de grandes villes, et cela pour doubler noraires d'engagemens en exposant à des chutes leurs dont quelques débuts avaient justifié l'au. J'ai été à *Lyon*, *Bordeaux*, *Rouen*, *Marseille*, *lles*, *Lille*, *Toulouse*, et je suis maintenant à *ellier*, où je fus retenu après y avoir joué en retation à mon retour de Bordeaux. Dans toutes lles, il y a, sans doute, des comédiens à tants il s'en trouve, même en emploi, qui n'aient pas un début au Havre ; seulement, le pue la grande ville où ils sont depuis longtems tue à leur médiocrité, et eux aux *rires* ou aux . Tout cela ne prouve pas que je sois non plus *and sire*, mais ayant peut-être eu plus de bonheur que de talent dans notre carrière, je l'ai jusqu'ici parcourue sans chute. Les correspondans, auxquels je reviens, n'aiment pas, je le répète, l'acteur qui, non-seulement réussit, mais qui peut être gardé plusieurs années dans une ville ; c'est la seule raison qui me fait m'adresser à vous pour l'emploi des *premières basses tailles en tous genres*, et principalement les *comiques* et *tabliers*. L'avantage que j'ai sur les autres, c'est que mon physique et ma voix me permettent de remplacer, à la rigueur, la basse taille chantante et de chanter à côté d'elle dans le grand opéra et les traductions. A *Lyon*, par exemple, je jouais *Bazile* du *Barbier* ; à *Paris*, je jouais *Bartholo* que j'ai créé en Belgique. Dans le *Siége de Corinthe*, je joue ou *Soliman* ou *Hiérus* ; dans *la Pie*, *Ferdinand* ou *Vallon*, que j'ai créé à *Lille*, etc., etc.

» Veuillez donc me répondre.

» Votre dévoué,

» ROSAMBEAU. »

« *P. S.*—Isouard-*Nicolo* voudrait que j'allasse avec lui à *Nîmes* ; il est venu me voir pour cela à Montpellier. Mais je désire me rapprocher de Paris. Si, par hasard, j'ai l'avantage de vous convenir, voici quelles sont mes prétentions ordinaires : 6,000 *francs* pour l'année, 1,000 *francs* d'avances et 200 *francs* de voyage. Si j'avais le bonheur d'être connu de vous, cet engagement nous serait agréable à tous deux. Talent à part, je suis *fort utile*.

» *Nous attendons ici le roi de Naples, le 7 novembre.*

» *L'on paye ici le vin quatre sous le litre, première qualité ; il va diminuer !*

» Je joins aux *basses tailles* les *laïs* et *soliers*, tels que *Salvador* dans *Montano*, *Alidor* dans *Cendrillon*, le *bailly* du *Rossignol*, *Alibono* d'*Euphrosine*, etc., etc. Quand le *Martin* ne jouait pas cela à Toulouse, je jouais les premières et les laïs. »

Nous continuerons la publication des *cartes de visite*, *adresses*, *prospectus*, *annonces*, *circulaires* ou *avis divers*, qui témoignent du charlatanisme, de la naïveté, de la prétention, de la sottise, de la vanité ou de la démence du peuple français. Nous continuerons de temps en temps cette publication dans un beau désordre qui pourra, au besoin, passer pour un effet de l'art.

L'avis suivant est extrait de l'*Espérance du Peuple*, journal de Nantes :

« Une personne mariée, âgée de 45 ans, ayant un revenu de 1,200 francs, désirerait, pour occuper son temps, trouver un emploi de caissier, teneur de livres, régisseur, gérant d'un établissement industriel quelconque, directeur d'une compagnie d'assurance quelconque, prote ou rédacteur dans l'administration d'un journal, dans n'importe quelle ville de France.

» S'adresser pour les renseignements à MM. Sinan et Lahaye, au grand hôtel de Bretagne, à Nantes. »

« Que dites-vous, — nous écrit-on, — de tant d'aptitudes aussi diverses, et comment un homme aussi habile n'a-t-il que 1,200 fr. de rente à 45 ans, et marié ! »

On nous écrit encore :

« En passant à Tours, sur la magnifique promenade qui avoisine le chemin de fer, j'ai remarqué une enseigne qui m'a fait le plus vif plaisir, en ce sens qu'elle me paraît indiquer une profession toute nouvelle :

ALPHONSE NORMAND

Entreprend les voyages.

» Où ? quand ? comment ? pourquoi ?

» Ceci mérite bien quelques explications.

» Ce monsieur entreprendrait-il pour autrui le pèlerinage de Saint-Jacques de Compostelle ? Je médite depuis longtemps ce voyage ; mais l'Espagne n'est pas un pays assez sûr pour un touriste, et je chargerais volontiers M. Normand de l'entreprendre en mes lieu et place ; je lui prêterais même au besoin une bonne escopette. Je voyage depuis quelques douze ou treize ans, et je commence à me fatiguer de courir le monde ; je songe au repos, et je me propose de charger M. Normand de voyager pour moi à l'avenir. »

L'avis suivant vient, croyons-nous, d'un journal de Jersey ou de Guernesey :

« WILLIAMS CROAD remercie ceux qui l'ont favorisé de leur confiance depuis son établissement dans la branche de Fabricant de cercueils et Fournisseur d'enterrements, et informe le public généralement qu'il continue ladite branche ; il espère, par la manière dont il s'acquittera des ordres confiés à ses soins, mériter de plus en plus la confiance des personnes qui l'emploieront.

» S'adresser à son domicile, n° 46, Colomberie. »

Voici une invitation que nous communique un député :

« *Monsieur Sainfrond, et madame la baronne de Sainfrond, née comtesse San Felipe, prient monsieur X*** de leur faire l'honneur de passer la soirée chez eux, le..., etc.* »

Comment la femme est-elle baronne, avec particule, quand le mari est Sainfrond tout sec et tout court ? Mystère !

Autre :

« Madame et mademoiselle DE LA M*** prient monsieur..... de leur faire l'honneur de venir passer la Soirée, le Dimanche 20 mars, à 9 heures précises.

» **On fera de la Musique et l'on dansera.**

» *P. S.* La maison que ces Dames habitent étant en démolition, la réunion aura lieu, 8, RUE NEUVE-BREDA. »

Celle-ci nous fut personnelle. Nous avons préféré garder la carte, et ne point assister au repas :

Ce banquet n'étant — ni démocratique, — ni social,

IL EST EXPRESSÉMENT DÉFENDU D'Y PARLER POLITIQUE

LE VEAU BLANC. — LE VIN BLEU, — ET LES TOASTS ROUGES sont rigoureusement interdits.

A Monsieur Jules Lecomte.

QUE LES BONS vins TREMBLENT, ils seront absorbés ;

QUE LES MÉCHANTS plats SE RASSURENT, on n'y touchera pas.

Autres, à des dates diverses, et conservées par un ami perfide :

« *Monsieur et madame* Bouin *prient monsieur X*** de leur faire l'honneur, etc.*

» Paris, 14 janvier 1851. »

Deux ans plus tard :

« *Monsieur et madame* Bouin de Mérinval *prient monsieur X*** de leur faire l'honneur, etc.* »

Trois ans plus tard :

« *Monsieur et madame* B. de Mérinval *prient monsieur X*** de leur faire l'honneur, etc.* »

Enfin la loi nouvelle ramène ces gens à leur point de départ, et l'invitation de février 1859 porte :

« *Monsieur et madame* Alfred Bouin *prient monsieur X***, etc.* »

Le prénom marital, *Alfred*, a été accolé au nom, désormais trop court, dans son divorce forcé avec la belle appellation empruntée au castel, au village, à l'endroit dont on s'était si aristocratiquement et euphoniquement allongé. L'implacable loi sur les titres, noms et particules, a causé bien d'autres désastres d'amour-propre qui rendent extrêmement curieuse la lecture des demandes en additions ou substitutions de noms, adressées à la chancellerie, et que recueille avec soin l'*Annuaire de la noblesse*...

Nous terminerons par la mention de quelques cartes de visite et adresses industrielles dont les originaux sont sous nos yeux.

ERNEST-PAUL CHAPUY,

Gendre du général Bernard,

Professeur interne.

La carte suivante est, si l'on peut dire, aussi grande qu'est petit un volume in-32 :

CAPITAINE DEGENFELD

Chevalier de la Légion d'honneur

Non ratifié en 1815.

Autre carte commerciale :

VIDOUDIER

GROS D'OBJETS EN GOMME ÉLASTIQUE

Ustensiles chirurgicaux

DÉTAIL POUR LES AMIS

Autre d° d° :

Mme CERTAIN (Éléonore)

TIRE LE PASSÉ PAR MARC ET CARTES

CONJEC RES SUR L'AVENIR

Par sincérité.

Il paraît que Mme Certain n'est pas certaine de l'avenir ; elle l'avoue sincèrement. On se demande quelle curiosité il peut rester aux gens de savoir... ce qui leur est arrivé, et qu'on le leur tire...

Pour copies conformes :

JULES LECOMTE.

Lac de Saint-Cucufa. (Promenade favorite de Leurs Majestés.)

Souvenirs du camp de Saint Maur. — Une tente de turcos.

Banquet offert le 20 août, dans l'Orangerie de Versailles, par la municipalité de cette ville, aux troupes revenant d'Italie.

Bal donné par les pompiers dans leur caserne de la rue Culture-Sainte-Catherine, à l'occasion de la fête du 15 août.

L'étang de Saint-Cucufa.

Lorsqu'on quitte le chemin de fer de Saint-Germain à la station de Rueil et qu'on suit les bords de la Seine dans la direction de Marly, on arrive, au bout d'une demi-heure de marche, à un chemin rempli d'ombre et de fraîcheur. Il est si tentant ce petit sentier que, malgré sa pente rapide, peu de promeneurs se décident à le dépasser et l'on s'engage sous les arbres qui le bordent de chaque côté. L'ascension est rude et pénible pendant quelque temps, et l'on se demande comment cette route si ardue a pu jamais recevoir le nom qu'elle porte encore, celui d'avenue de la Princesse; mais encore un peu de courage et vous ne regretterez plus votre peine, car, arrivé au sommet de la côte en face du hameau de Lajonchère, vous apercevrez un des plus beaux panoramas des environs de Paris. A gauche, Luciennes, Saint-Germain et sa terrasse que l'on suit jusqu'à Maisons-Laffitte: à droite, le mont Valérien et dans le lointain les dômes de la grande ville, tandis que dans la plaine qui s'étend à vos pieds vous voyez couler la Seine au milieu des villages de Croissy, de Chatou et des bois du Vésinet. Ce point de vue est si beau que l'on s'arrête généralement sur le plateau; mais si plus curieux ou plus robuste vous continuez encore, vous n'aurez pas à vous en repentir, je vous le promets. Vous rencontrerez, en effet, bientôt cette splendide habitation qu'a rendue célèbre M. Pescatore. Puis vous arriverez dans d'immenses bois de châtaigniers, et enfin vous apercevrez l'étang de Saint-Cucufa avec ses îles, ses grands arbres qui se penchent comme pour se mirer dans l'eau. C'est une des plus charmantes promenades qu'on puisse faire, et elle est d'autant plus agréable qu'elle est presque complétement inconnue et qu'on se croirait à cent lieues de Paris. Nous n'avons pu résister au plaisir d'offrir à nos lecteurs la vue de ce paysage et de leur indiquer la route à suivre pour s'y rendre. Nous leur demanderons seulement de garder le secret entre nous. Saint-Cucufa est une des promenades favorites de Leurs Majestés qui vont souvent, loin de la foule et sans appareil, se promener sur le lac dans de légères embarcations qu'elles dirigent elles-mêmes.

LÉO DE BERNARD.

Turcos sous la tente.

Le turco n'est qu'un Arabe enrégimenté.

Son costume, ce fantaisiste compromis entre les draperies orientales et l'uniforme, ne lui a pas plus enlevé ses qualités que ses habitudes originelles.

Le caractère de l'Arabe est essentiellement nomade. Guerrier et pasteur à la fois, il ne s'attache que temporairement au sol. Qu'il campe sur la lisière d'un bois, au bord d'un ruisseau, au milieu des grasses herbes que paissent ses troupeaux; qu'il se repose quelques heures sur le sable aride en attendant le moment favorable pour assaillir une tribu ennemie, le fils du désert trouve toutes ses aises sous la tente ou sous le gourbi.

Ses goûts sont simples, ses besoins restreints; l'espace que réclame leur satisfaction est par conséquent très-circonscrit. Sur les limites du Sahara, au bivouac d'Italie, au camp de Saint-Maur, le toit de toile est l'habitation naturelle, confortable même du turco. Il n'en a jamais eu d'autre; aussi peut-on dire de lui qu'il *emporte sa patrie* dans les plis de sa tente. Il ne peut vivre et respirer librement qu'à la condition de n'avoir au-dessus de sa tête qu'un voile tamisant la clarté de ces belles étoiles qui éclairent les nuits d'Orient.

Les turcos sont dans les plaines du Tell ce que nous les retrouvons dans les éclaircies du bois de Vincennes. L'un, couché *mollement* sur la terre *durcie*, repose son *far niente* en roulant des cigarettes et s'enveloppant de nuages de fumée bleue; l'autre, *uléma* déclassé, berce les rêves de ses camarades en chantant sur un rhythme monotone une *cassideh* nationale. Ces notes, lentement scandées et toujours les mêmes, sont reliées entre elles par des inflexions que les oreilles européennes ne peuvent saisir et qui charment cependant celles de l'Arabe.

La légende de *Nourmahal la Rousse*, la *Traversée du désert*, le *Chant de la cavale* rappellent à ces vives imaginations leurs souvenirs d'amour, de souffrance et de guerre.

Celui-ci fourbit scrupuleusement ses armes, celui-là monte méthodiquement sa faction, d'autres roulent gravement un turban.

Demain, ces turcos retourneront camper sur le sol africain, sous la même tente et, toujours chez eux, ils fumeront leurs cigarettes, psalmodieront les mêmes contes, rempliront les mêmes devoirs militaires; et, quand il s'agira de reprendre la vie civile, ils n'interrompront nullement ces habitudes, ils habiteront encore sous la tente. Toute la vie de l'Arabe est là.

MAXIME VAUVERT.

Banquet de Versailles.

La ville de Versailles a voulu, elle aussi, fêter nos soldats victorieux à leur retour d'Italie, et un immense banquet dressé dans le parterre de l'Orangerie a réuni toutes les troupes de la garnison.

Le ciel lui-même a voulu se mêler de la fête. Un magnifique coucher de soleil dorait le sommet des arbres, tandis que, dans le fond, les bois de Satory prêtaient le contraste de leur sombre rideau de verdure qui se reflétait dans la pièce d'eau des Suisses.

Au milieu de la façade s'élevait, entouré de lauriers et de couronnes, le buste en marbre de l'empereur. Des tentures de velours rouge, des drapeaux et des trophées décoraient les voûtes et l'entablement de l'Orangerie.

C'est M. le maire de Versailles, à la tête du conseil municipal, qui a reçu, à la grille du château, la garnison invitée.

Les musiques des régiments d'artillerie de la garde et les cantates de la Société orphéonique se sont fait entendre pendant ce banquet qui ne réunissait pas moins de six mille convives, dont les vivats et les cris enthousiastes ont dû faire tressaillir la grande ombre de Louis XIV qui semble encore errer dans son antique château.

LÉO DE BERNARD.

Bal des pompiers.

Parmi les manifestations sympathiques qui ont célébré l'anniversaire du 15 août, nous sommes heureux de signaler le magnifique bal que les sapeurs-pompiers de la ville de Paris ont donné dans leur caserne de la rue Culture-Sainte-Catherine. Notre dessin reproduit l'aspect animé et féerique des décorations et des danses au moyen desquelles ces braves et modestes soldats ont voulu, eux qui se connaissent en valeur, saluer la fête du vainqueur de Solferino.

Tous les travaux nécessaires à la transformation de la cour du gymnase en salle de bal ont été exécutés par les pompiers eux-mêmes, sous l'intelligente direction de leurs officiers. Il fallait vraiment la science acquise par nos sapeurs dans l'art du décorateur et du machiniste, au secret duquel leur service quotidien dans les théâtres les initie, pour tirer un effet aussi heureux des décorations hétéroclites que les administrations théâtrales avaient mises à leur disposition.

La métamorphose subie par les machines et les instruments de gymnastique à demeure était surtout fort originale. Ainsi, combien de charmantes danseuses, voulant se reposer des fatigues d'un quadrille entraînant ou d'une irrésistible polka, venaient moelleusement s'asseoir autour de cette magnifique corbeille de fleurs placée à l'une des extrémités de la salle, sans se douter que cette corbeille et la riche banquette qui l'entourait n'étaient autres que le *cheval de bois* servant à la voltige?

Qui aurait pu reconnaître dans les deux mâts, couverts d'un bleu d'azur et constellés d'étoiles, qui supportaient la vaste tente du bal, les *poutres horizontales* servant aux exercices périlleux?

Quel œil scrutateur aurait soupçonné le *portique* sous la splendide décoration qui le recouvrait? Cette décoration, représentant une longue charmille, s'arrondissant en voûte sur laquelle le chèvrefeuille se mariant au volubilis, laissait à découvert cinq arcades de verdure. Dans celle du milieu était placé le buste de Napoléon III, entouré d'un trophée de drapeaux et surmonté d'un aigle colossal aux ailes déployées. Chacune des arcades recevait, dans sa partie supérieure, un écusson doré portant le nom de nos récentes victoires, et permettait de voir les feuillages naturels du jardin des officiers. Ces feuillages étaient constellés de coquettes lanternes vénitiennes, et des guirlandes en verres de couleur couraient d'arbre en arbre et formaient un ravissant coup d'œil.

Nous ne devons pas oublier les *barres à suspension*, sur lesquelles reposait un palais enchanté emprunté à une de nos féeries en vogue. Ce palais, aux portes transparentes, éclairé plusieurs fois dans la soirée par les feux de bengale, produisait un effet magique.

A côté de ce tableau, et, comme bizarre contraste, les barres parallèles et les *planches à rainures* se trouvaient transformées en un cabaret champêtre orné de

---

FEUILLETON

GRANDEUR ET DÉCADENCE D'UN FAUTEUIL.

PROLOGUE.

Parmi les étonnantes figures qui composaient le personnel de la maison de jeu de Bade, en l'été de grâce 1844, il était facile d'en distinguer une plus épanouie que les autres. Point n'était nécessaire d'avoir appris avec Lavater à déchiffrer les hiéroglyphes de la physionomie pour lire le mot *chance* sur cette face où resplendissaient tous les stigmates d'un bonheur facile.

La vérité est de dire que l'or était tombé en pluie serrée dans les poches de Polyphème Rousselot, et les faisait ressembler aux filets de la Pêche miraculeuse. On eût dit qu'il était créancier du hasard, ce débiteur fantaisiste qui paie quand il lui plaît... de ne pas faire banqueroute.

Du train où allaient les choses, la banque n'avait qu'à bien se tenir; d'un moment à l'autre on s'attendait à la voir sauter tout exprès pour engraisser les coffres du maître joueur.

Pourtant un cauchemar poursuivait Polyphème et mêlait ses couleurs attristantes aux reflets dorés des rêves de notre capitaliste improvisé. Un jour viendrait peut-être, — jour trois fois maudit! — où la fortune lui tournerait casaque et remporterait avec elle tout ce qu'elle lui avait donné. Il se trouvait absolument dans la position de ces équilibristes de la foire qui montent au mât de cocagne et ne sont jamais si près de glisser qu'au moment où ils touchent du doigt la timbale d'argent. En un mot, au milieu des éblouissements de l'opulence, il sentait venir l'heure de la misère.

Cette idée lui donnait froid.

Un matin il était à sa fenêtre, accoudé pesamment sur la barre de fer qui servait de balcon, et plongeait du regard dans un horizon dont son imagination malade doublait les profondeurs bleues. Une ville, — ville toute de palais, — y dessinait pour lui la silhouette de ses coupoles et apparaissait comme une oasis de voluptés et de plaisirs sans fin, au milieu de la nature tranquille. C'était Paris que son esprit frappé d'hallucination lui faisait voir ainsi! Paris, la ville amoureuse du million, et qu'il pouvait asservir sous la pression de son or.

L'idée de retourner vers cet Eden dominait son esprit; alors ses rêves allaient bon train; il se bâtissait un hôtel, il avait des chevaux, commanditait un théâtre, fondait un journal!... les femmes lui souriaient!... il avait des amis!

Mais l'instinct, — l'instinct l'emporte sur l'idée de tout le poids de la fatalité, — l'instinct, disons-nous, le tenait comme enchaîné devant cette roulette de Bade, roulette endiablée et dont les spirales fascinent. — Polyphème Rousselot avait donc l'esprit sollicité par deux forces à peu près égales, et agissant en sens opposé. Il subissait au moral un supplice analogue à ceux du chevalet ou de l'écartèlement.

Aussi sa nuit avait-elle été agitée, il n'avait pu dormir en face des points d'interrogation qui voltigeaient devant lui; et voilà pourquoi, par une limpide matinée de juillet, il était accoudé tout pensif sur la balustrade de sa fenêtre. Il tenait, serrée convulsivement dans sa main, une poignée d'or comme s'il eût voulu par prévision disputer un lambeau de sa fortune aux orages de la malchance. — Nous ne voudrions pas affirmer qu'il n'eût passé la nuit entière dans cette étreinte désespérée.

Mais il arriva que, par un de ces hasards inexplicables, une pièce glissa entre deux doigts, et, tombant alla se nicher dans les profondeurs sinueuses d'une pyramide de bois à brûler édifiée sous la fenêtre de Polyphème. Il la suivit de l'œil d'abord, de l'oreille ensuite. Il l'entendit se frayer un passage entre les bûches, rebondir de l'une à l'autre, puis... plus rien!

Une idée l'illumina soudain! « — Voilà, pardieu! dit notre homme, une singulière tirelire! » Et il se promit, que dis-je? il se jura qu'à chaque fois que le hasard lui amènerait l'or en poche, il jetterait, — à titre d'épargne, — la moitié de son gain par la fenêtre. Bien malin qui eût deviné que ce bûcher en plein vent contenait un trésor. La cachette était bonne, ingénieuse, introuvable; aussi Polyphème, content de son expédient, avait-il reconquis le sommeil et la tranquillité. Déjà même il songeait aux délices bourgeoises contenues, pour ainsi dire condensées dans ces quelques poignées d'or mises en réserve si prudemment, délices qui, à défaut des féeries de l'opulence, suffiraient à remplir une vie plus modeste.

Comme bien l'on pense, il avait eu la précaution d'acheter du propriétaire de la maison le précieux bûcher, désormais faisant fonction de cassette. Le propriétaire s'était sérieusement demandé la raison de

petites tables autour desquelles les sapeurs altérés venaient sabler le nectar de la cantine.

Ajoutez à cette description un brillant éclairage; une musique, un peu forcée en cuivres peut être, mais assurément très-dansante; un buffet des mieux assortis où plus d'une main, finement gantée, venait s'égarer sur de délicates friandises; beaucoup de gaîté, d'entrain, de belle humeur; beaucoup de toilettes gracieuses et de femmes encore plus gracieuses que leurs toilettes; et vous aurez, en résumé, l'agréable spectacle auquel ont pu assister les nombreux invités, parmi lesquels figuraient des personnages de distinction, qui tous se pressaient, mercredi dernier, à ce bal où les danses n'ont cessé qu'à une heure fort avancée de la nuit, faute de... musiciens, car ces braves artistes, appartenant à la musique d'un régiment, furent forcés d'abandonner les danseurs pour aller répondre à l'appel.

MAC' VERNOLL.

SALON DE 1859.

Le Retour à la ferme est le tableau le plus complet et le plus synthétique de M. Troyon; c'est, du reste, la toile capitale de ce maître à l'exposition de cette année. Jamais M. Troyon n'avait mis dans aucune de ses œuvres, avec un dessin aussi pur, autant de soleil et de profondeur. Aussi espérons-nous que cette page magnifique restera à la France et que nous pourrons bientôt l'étudier tout à l'aise au musée du Luxembourg où elle occupera l'une des premières places parmi les chefs-d'œuvre des maîtres modernes.

LÉO DE BERNARD.

Les Fiancés de Grinderwald.

(Suite et fin.)

M. Seiler écouta ces plaintes avec calme, comme jadis les métaphores d'un avocat plaidant une cause perdue... Bref, il persévéra dans ses conclusions; les bouderies de Mlle Thérèse n'y purent absolument rien.

Au commencement de l'automne, il avait tellement pris l'habitude d'être à la maison forestière, qu'on le trouvait là plus souvent que chez lui, et que le vieux garde, ne sachant à quelle ferveur de pêche attribuer ses visites, se trouvait fort embarrassé de refuser les présents que le digne magistrat, du reste fort à son aise, le suppliait d'accepter en compensation de son hospitalité journalière.

Bien plus, M. Seiler voulait partager ses occupations, le suivre dans ses coupes, il voulait être de toutes ses excursions dans le Grinderwald et l'Entlibach.

Yéri Foerster, secouant parfois la tête, disait :

— Je n'ai jamais connu de meilleur juge, d'homme plus savant en toute sorte de choses, plus intègre, plus respectable que M. le juge Zacharias Seiler. Autrefois, en lui portant les rapports que j'avais faits, il ne me donnait que des éloges, et c'est à lui que je dois mon grade de brigadier... Mais, disait-il à sa femme, je crois que l'esprit de cet excellent homme déménage... voilà-t-il pas que, l'autre jour, il veut me prêter la main pour construire la hutte aux mésanges... il se donne un mouvement, une activité singulière... Et puis ne va-t-il pas aider Charlotte à retourner les foins, au milieu de tous les paysans qui riaient... En vérité, Christina, cela ne convient pas... surtout à un tel personnage... Je n'ose le lui dire... il est tellement au-dessus de nous! — Et puis, est ce qu'il ne veut pas maintenant me forcer à recevoir pension... et quelle pension... cent florins par mois!... Et cette robe de soie qu'il donne à Charlotte pour le jour de sa fête... Est-ce qu'on porte des robes de soie dans nos vallées?... Est-ce qu'une robe de soie convient à la fille d'un garde forestier?

— Eh! disait la femme, laisse-le faire... avec un peu de lait... du miel... ce bon M. Zacharias est content... Il se plaît chez nous... c'est tout simple... à la ville, il est seul avec sa vieille gouvernante dans sa grande maison... tandis qu'ici, notre petite a soin de lui... il aime à causer avec elle!.. Qui sait?... il finira peut-être par l'adopter... et, s'il meurt, elle sera couchée sur son testament.

Le garde, ne sachant à quoi s'en tenir, haussait les épaules; son jugement naturel lui faisait entrevoir quelque mystère; mais il n'allait point jusqu'à soupçonner la folie du bonhomme.

D'ailleurs, un beau matin, il vit descendre de la côte du Bigelberg, une voiture chargée de trois grands tonneaux de vieux vin de Rikevir.

C'était, de tous les présents qu'on aurait pu lui faire, le plus agréable; car Yéri Foerster aimait par-dessus tout un verre de bon vin :

— Ça réchauffe, disait-il en riant.

Et quand il eut goûté celui-là, il ne put s'empêcher de s'écrier :

— Ce bon M. Zacharias est vraiment le meilleur, le plus honnête homme du monde... ne voilà-t-il pas qu'il nous remplit le cellier!... Charlotte, va lui cueillir les plus belles fleurs du jardin... Tu couperas toutes les roses... entends-tu?... les plus beaux jasmins... tu en feras un bouquet, et, quand il viendra, tu le lui présenteras toi-même... Dieu, quel vin! quel feu!... Ah! j'aurai donc quelques tonnes de bon vin dans ma cave... Voilà ce que je désirais depuis vingt ans!... Charlotte... Charlotte... dépêche-toi... il arrive avec sa grande gaule.

— Oui, mon père.

En effet, le bon vieux apparaissait sur la côte, à l'ombre des sapins... Il marchait d'un pas vif.

Du plus loin que Yéri Foerster put lui adresser la parole, levant son verre, il cria :

— A la santé du meilleur homme que je connaisse... A la santé de notre bienfaiteur!

Et Zacharias souriait.

Dame Christina avait déjà mis la cuisine en feu; un lapereau tournait à la broche... on entendait le remue-ménage.

Les yeux du vieux juge brillaient de satisfaction; mais quand il vit Charlotte, en petite jupe coquelicot, les bras nus jusqu'au coude, courir par les allées du jardin et cueillir des fleurs... quand il la vit apparaître avec son grand bouquet, qu'elle lui présenta humblement, les yeux baissés, disant :

— Monsieur le juge, voulez-vous accepter ce bouquet de votre petite Charlotte?

Alors une rougeur subite colora ses joues vénérables, et comme elle se baissait pour lui prendre la main :

— Oh! non, chère enfant, dit-il, non... mais acceptez de votre ami... de votre meilleur ami... un baiser plus tendre.

Et il l'embrassa sur ses joues roses.

Le vieux garde, riant aux éclats, s'écria :

— Monsieur Seiler, venez donc vous asseoir sous l'acacia... venez goûter votre vin... Ah! ma femme a bien raison de dire que vous êtes notre bienfaiteur!

Maître Zacharias s'étant assis devant la table de sapin, en plein air, sa gaule contre le mur, Charlotte en face de lui et Yéri Foerster à sa droite, le dîner fut servi et M. le juge se mit à parler de ses projets pour l'avenir.

Il avait des économies et tenait de sa famille une jolie fortune bien ménagée. Il voulait acheter quelques cent hectares de bois autour de la vallée... bâtir à mi-côte une maison forestière.

— Nous serons toujours ensemble, disait-il à Yéri Foerster... tantôt vous chez moi... tantôt moi chez vous!

La mère Christina vint à son tour, et l'on devisa de choses et d'autres. Charlotte paraissait contente et Zacharias s'imaginait être compris de ces braves gens.

C'est ainsi que le temps s'écoula, et quand la nuit fut venue, quand on eut bien fêté le Rikevir, le lapereau de dame Christina et les koechlen saupoudrés de canelle, M. le juge Seiler, heureux, content, plein des plus riantes illusions, monta dans sa chambre, renvoyant au lendemain sa grande déclaration, et ne doutant pas d'être agréé.

Il tenait le bouquet de Charlotte à la main, et quand il fut seul, il se prit à le baiser, pleurant comme un véritable enfant et murmurant :

— Zacharias... Zacharias... tu seras le plus heureux des hommes... tu vas rajeunir... et peut-être... peut-être... s'il plaît au Seigneur, tu renaîtras dans un petit Zacharias... ou dans une jolie petite Charlotte, qui viendra sautiller sur tes genoux et te caresser de ses petites mains roses.

A cette pensée, le bonhomme s'assit, enivré d'espérance; il resta plus d'une heure à rêver, le coude au bord de la fenêtre, les yeux tout grands ouverts, écoutant les grenouilles chanter au clair de lune dans la vallée silencieuse. Enfin il se coucha vers une heure du matin, et s'endormit comme un bienheureux.

A cette époque de l'année, les montagnards du Hârberg, de Kusnacht et des autres hameaux d'alentour, descendent de leurs montagnes vers une heure du matin et viennent faucher les hautes herbes de la vallée. On entend alors leurs chants monotones, au milieu de la nuit, accompagner en cadence le mouvement circulaire des faux, les grelots de leurs attelages, et la voix des jeunes filles et des jeunes garçons riant au loin dans le silence. C'est une harmonie étrange, surtou

---

[illegible]rice singulier; un instant, il avait cru son locataire [illegible]ppé d'aliénation mentale, — les villes de jeu sont [illegible]ines de fous! — puis il s'était arrêté à cette idée [illegible]solante que Polyphème avait le projet de s'attarder [illegible]ade jusqu'à et y compris l'hiver.

[illegible]ourtant la roulette allait toujours son train; mais [illegible]hasard semblait de moins en moins soucieux de la [illegible]une de Polyphème Rousselot. Parfois, il gagnait; [illegible]s, fidèlement, il payait à l'épargne le tribut con[illegible]u. Mais aussi il perdait, et ce trop souvent pour [illegible]érer sauver du naufrage de sa bourse d'autres [illegible] que celles déposées dans son bûcher-tirelire. Le [illegible] où il fallut recourir à cette ressource dernière [illegible] même plus tôt qu'il ne l'avait prévu. Un coup [illegible]rdeux, qu'il croyait triomphant et qui n'était rien [illegible]ns qu'un piége qu'il se tendait à lui-même, lui [illegible] un monceau d'or.

[illegible] dieu les rêves d'opulence!

[illegible] fallut, dès le lendemain, songer à inventorier les [illegible]hes aurifères entre lesquelles gisaient les dernières [illegible]rances de Polyphème. Le jour était à peine levé [illegible] notre spéculateur était déjà accroupi sur son tré[illegible] l'œil curieux, la main avide, remuant les plus [illegible]es souches de son bras rendu plus fort par la rage, [illegible] ant comme un ouragan sur la pyramide de bois [illegible] qui servait de piédestal et dont il compromettait [illegible] libre.

[illegible] ! s'il avait écouté ses pressentiments!... s'il avait [illegible] son inspiration première! il serait aujourd'hui à [illegible] riche, considéré... aimé! Mais non, il avait eu [illegible] ambition, et son ambition l'avait perdu... il était [illegible] maintenant (et pour toujours peut-être) à la mé[illegible] qui est la misère des avides : infernale rou[illegible] sois maudite!

Et, en se parlant ainsi à lui-même, il continuait son œuvre de démolition avec une rage qui tenait du délire.

Il n'en était pas aux deux tiers de son travail qu'un singulier objet tomba sous sa main et ralentit son ardeur en piquant sa curiosité. A vrai dire, Polyphème avait trouvé les débris vermoulus d'un fauteuil, — ni plus ni moins. — Oui, mais pourquoi ce meuble, dont les sculptures attestaient encore une haute provenance, se trouvait-il marqué d'une couronne royale et portait-il cette inscription à moitié effacée?

MI....T.....R.....DE.....A.....A.....INE.

Polyphème, la récolte de son or faite, mit dans sa malle ce curieux débris et repartit pour Paris, décidé à éclaircir le mystère du fauteuil.

II

HISTOIRE VÉRIDIQUE DU FAUTEUIL.

De toutes les choses de ce monde, le mobilier est peut-être celle qui vit le plus de notre vie propre. Nous lui imprimons à notre insu le caractère indélébile de nos grandeurs et de nos misères; on y retrouve la trace de nos faiblesses, et jusqu'aux symptômes de toutes nos maladies morales qu'il divulgue fatalement, en manière de trahison. C'est, de plus, le livre ouvert, l'agenda fidèle sur lequel s'inscrivent journellement les fastes de notre histoire intime, véritable moisson de souvenirs que nous engrangeons pour l'automne des vieux jours.

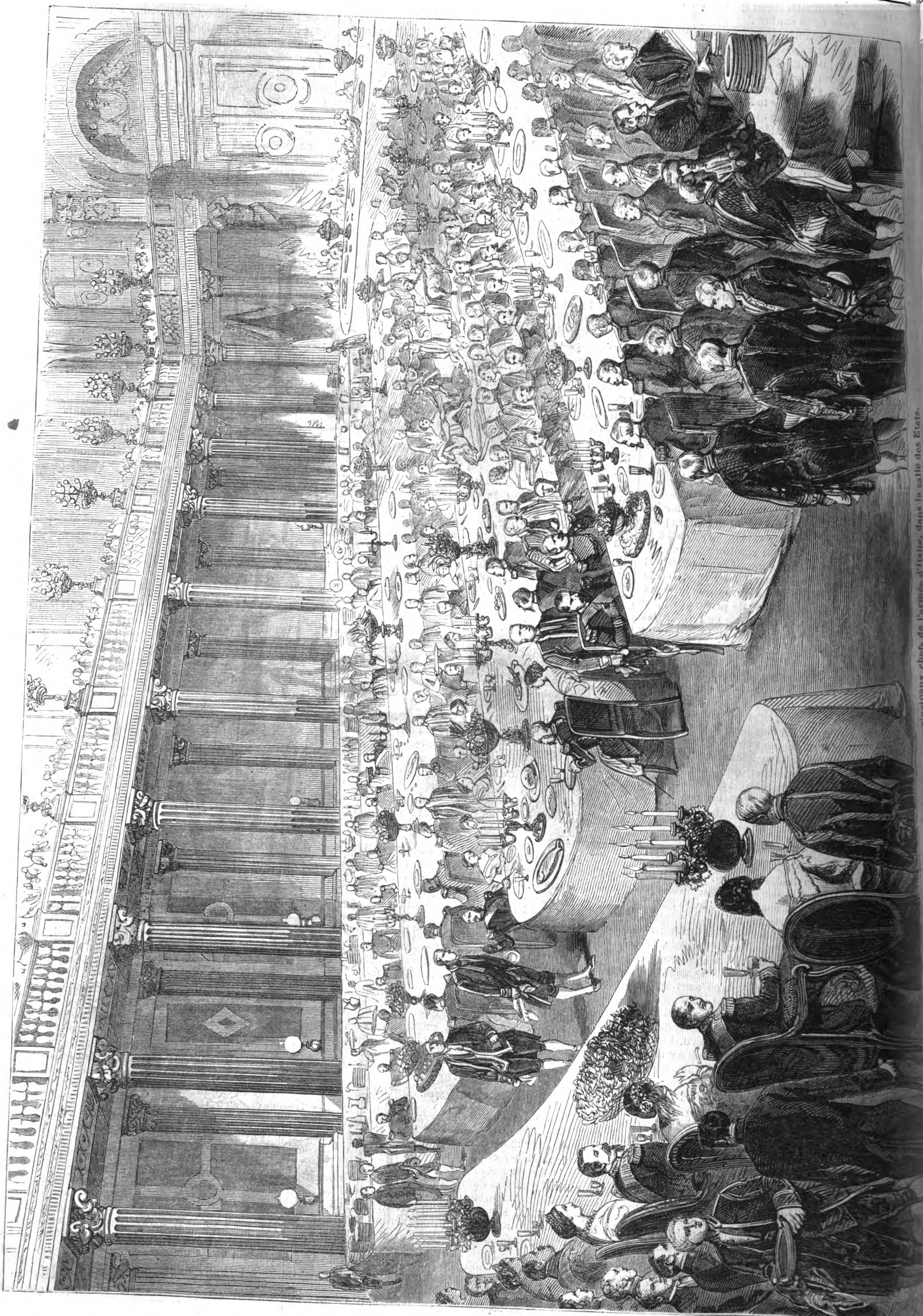
Le mobilier, les choses que nous touchons sans cesse, ont donc une existence quasi humaine; elles prennent la vie de nos mains, et reflètent en quelque sorte notre image sous ses aspects les plus saisissants. Ce sont, si vous le voulez, autant d'esclaves en qui leur maître, par le magnétisme de la domination, a fait passer sa configuration morale, et qui parlent son langage.

Tout ceci doit être pris au propre, et on se tromperait étrangement si on nous prêtait ici des intentions de métaphore que nous n'avons nullement. Oui, tous ces objets charmants, qui sont comme les outils de l'existence, naissent, vivent, meurent réellement; et il en est d'un simple fauteuil comme du mobilier tout entier. Ce qui est vrai pour le tout est vrai aussi pour la partie.

Notre fauteuil, — j'allais dire notre héros, — était né sous le règne de Louis XVI, d'un habile ouvrier (un Cellini de l'ébénisterie), et d'une souche de chêne provenant de la forêt de Vincennes, et sous les branches de laquelle rien ne démontre que saint Louis n'ait pas rendu la justice. Des ciselures curieuses, et rappelant encore ce que le style rocaille avait de plus prétentieusement contourné, serpentaient en arabesques folles depuis le couronnement du dossier jusqu'à l'extrémité des bras, ajoutant leur grâce à l'élégance générale de la forme. Ce n'était encore là que le squelette du meuble; bientôt un tapissier, en grand renom alors, y modela une chair moelleuse, recouverte d'une peau satinée, et en fit un tout harmonieux, véritable merveille d'art épanouie au soleil du bon goût parisien. Ses bras ouverts à souhait, son coussin obèse à force de duvet, et jusqu'à son dossier, dont l'angle d'inclinaison avait été savamment étudié, tout cela semblait vous attirer, et le premier mouvement était... de s'y asseoir (je me trompe) de s'y plonger.

— Tudieu! le joli meuble!

Pour en terminer la description par un mot, c'était un de ces bons fauteuils qui font que, quand on s'y



Dîner offert par l'empereur aux principaux chefs de l'armée d'Italie, dans la salle des États.

SALON DE 1859. — Le retour à la ferme. Tableau de M. Troyon. (N° 2901.)

quand la nuit est claire... que la lune brille... et que les gouttes de rosée, tombant du ciel, produisent sur les feuilles des arbres un immense et doux murmure.

Or, maître Zacharias n'entendait rien de tout cela, car il dormait de toute son âme, quand une poignée de pois, lancée contre les vitres, l'éveilla en sursaut.

Il prêta l'oreille et entendit dehors, au pied du mur, un : « scit !... scit! » murmuré tout bas, si bas qu'on eût dit le frôlement de quelque oiseau... Pourtant le cœur du bonhomme tressaillit.

— Qu'est-ce que cela ? se dit-il.

Après un long silence, une voix douce... tendre... reprit :

— Charlotte... Charlotte... c'est moi !...

Zacharias frémit, et, comme il écoutait encore les yeux écarquillés, le feuillage de la treille s'agita contre les petites vitres, une figure monta doucement... doucement... puis s'arrêta, regardant à l'intérieur.

Alors le vieillard indigné se leva et ouvrit la fenêtre, que l'inconnu enjamba sans bruit.

— N'aie pas peur, Charlotte, dit-il, je viens t'annoncer une bonne nouvelle... Mon père sera ici demain...

Et ne recevant point de réponse, car Zacharias, la main tremblante, allumait la lampe.

— Où donc es-tu, Charlotte?

— Me voici, fit le vieillard en se retournant tout pâle et regardant son rival.

C'était un beau jeune homme, svelte, élancé, l'œil noir bien ouvert, la joue brune, les lèvres vermeilles, couvertes d'une petite moustache, le large feutre à feuille de chêne incliné sur l'oreille.

L'apparition de Zacharias l'avait surpris au point qu'il restait immobile.

Et comme le juge élevait la voix :

— Au nom du ciel, dit-il, ne criez pas! Je ne suis pas un voleur... j'aime Charlotte!

— Et... elle... elle... fit Zacharias... elle?

— Elle m'aime aussi... Oh ! vous n'avez rien à craindre si vous êtes un de ses parents... Nous nous sommes fiancés aux fêtes de Kusnacht... Les fiancés du Grinderwald et de l'Entlibach peuvent se visiter la nuit... C'est un usage de l'Unterwald... Tous les Suisses savent cela !

— Yéri Foerster... Yéri... le père de Charlotte ne m'en avait rien dit... le malheureux !

— Non... il ne sait pas encore nos fiançailles, fit l'autre d'un ton moins haut; quand je lui ai demandé sa permission l'année dernière, il m'a dit d'attendre... que sa fille était encore trop jeune... alors... nous nous sommes fiancés tout seuls... Seulement, comme je n'avais pas le consentement de Foerster... je ne venais pas la nuit... C'est aujourd'hui la première fois... Je voyais Charlotte à la ville... les jours de marché... mais le temps nous paraissait bien long à tous les deux... si bien que j'ai fini par tout avouer à mon père... Il m'a promis de voir Yéri demain... Et que voulez-vous, monsieur! je savais que cela ferait tant de plaisir à Charlotte, que je n'ai pu m'empêcher de venir lui annoncer cette bonne nouvelle.

Le pauvre vieux tomba sur une chaise et se couvrit le visage des deux mains, comme abîmé de douleur.

Oh ! qu'il dut souffrir... que d'amères pensées durent traverser l'âme de cet homme de bien !... quelle triste déception, après tant et de si douces espérances !

Quant au jeune montagnard, il n'était pas rassuré non plus; appuyé contre le mur, les bras croisés sur la poitrine, il se disait :

— Si le vieux Foerster, qui ne connaît pas nos fiançailles arrive, il me tuera d'abord... sans rien écouter... c'est sûr!

Et il regardait vers la porte, prêtant l'oreille au moindre bruit.

Au bout de quelques instants, Zacharias, levant la tête comme au sortir d'un rêve, demanda :

— Comment vous appelez-vous?

— Karl Imant, monsieur.

— Quel est votre état?

— Mon père espère obtenir pour moi sa place de garde forestier à Grinderwald.

Il y eut un long silence; Zacharias regardait ce beau jeune homme d'un œil d'envie.

— Elle vous aime bien, n'est-ce pas? reprit-il d'une voix brisée.

— Oh ! oui, monsieur... nous nous aimons bien !

Alors lui, abaissant les yeux sur ses jambes maigres, sur ses mains sillonnées de grosses veines, murmura :

— Oui... elle doit bien l'aimer... lui !... Il est jeune... il est beau !...

Et sa tête retomba accablée.

Tout à coup il se leva tremblant et fut ouvrir la fenêtre.

— Jeune homme, dit-il, vous êtes bien coupable... Vous ne saurez jamais le mal que vous avez fait... Il fallait obtenir le consentement de Yéri Foerster... mais allez... allez... vous aurez de mes nouvelles !

Le jeune montagnard ne se fit pas répéter l'invitation; d'un bond, il s'élança dans le sentier et disparut derrière les grands arbres.

— Pauvre... pauvre Zacharias... murmurait le bonhomme, voilà tes illusions envolées !

Et il se recoucha en sanglotant, s'entourant la tête de la couverture de son lit, pour n'être pas entendu.

Vers sept heures, ayant repris un peu de calme, après s'être lavé le visage, il descendit dans la grande salle.

Yéri Foerster, sa femme et Charlotte, l'attendaient déjà pour déjeuner.

Le vieillard, détournant les yeux de la jeune paysanne, s'avança vers le garde et lui dit :

— Mon ami, j'aurais une demande à vous faire... Vous connaissez le fils du garde forestier de Grinderwald... n'est-ce pas?

— Karl Imant... oui, monsieur le juge.

— C'est un fort beau garçon... et je crois... de bonne conduite.

— Je le crois aussi, monsieur Seiler.

— Est-il dans les conditions voulues pour succéder à son père ?

— Oui, il a vingt et un ans... il connaît l'aménagement des coupes... l'essence des bois... il sait lire... écrire... mais cela ne suffit pas... il faudrait des protections...

— Eh bien, maître Yéri, j'ai conservé quelque influence dans l'administration supérieure des eaux et forêts... D'ici quinze jours ou trois semaines, Karl Imant sera garde forestier à Grinderwald... et je vous demande la main de Charlotte pour ce brave et beau garçon.

A cette conclusion, Charlotte qui, dès l'abord, était devenue toute rouge et qui tremblait comme une feuille, fit un cri et tomba dans les bras de sa mère.

Le vieux garde se retourna et la regardant d'un œil sévère :

— Qu'y a-t-il, Charlotte ? Tu refuses ?

— Oh ! non, mon père... non !

— A la bonne heure, car, moi, je n'ai rien à refuser à M. le juge Zacharias... Viens ici... et remercie ton bienfaiteur.

Charlotte accourut, et le bon vieillard, osant à peine la presser sur son cœur, la regarda longtemps, longtemps, les yeux voilés de larmes. Puis, alléguant une demande qu'il était pressé de faire, il se mit en route, n'emportant qu'une simple croûte de pain dans son sac pour déjeuner.

Quinze jours après, Karl Imant recevait le brevet de garde forestier en remplacement de son père, à Grinderwald, et huit jours plus tard il épousait la petite Charlotte.

Les convives burent de ce vieux vin de Rikewihr tant estimé par Yéri Foerster, et qui semblait être arrivé fort à propos pour la circonstance.

M. Zacharias Seiler ne put être de la noce, étant indisposé ce jour-là... Depuis, il va rarement à la pêche et toujours à Brunnen... vers le lac... de l'autre côté de la montagne !

ERCKMANN-CHATRIAN.

FIN.

Diner du 14 août, au Louvre.

L'empereur a voulu que la grande fête patriotique et militaire du 14 août se terminât en famille. Sa Majesté a réuni les principaux chefs de l'armée d'Italie dans la magnifique salle des Etats, au pavillon Denon, dans la cour du nouveau Louvre.

Là, sous les yeux de la France assise sur un trône et distribuant des couronnes et des palmes, sous les regards de Clovis, de Charlemagne et de Napoléon, se sont assis au banquet du triomphe, à côté des vainqueurs de Solferino : les ministres, les présidents des grands corps de l'Etat, les maréchaux, les grands officiers de la couronne, la gouvernante des enfants de France, toutes les dames du palais, les princes et princesses de la famille impériale.

Deux orchestres et les chœurs de l'Opéra mêlaient leurs flots d'harmonie aux flots de lumière jaillissant des bougies et des candélabres.

Sa Majesté n'a pas voulu laisser se séparer les éléments de cette armée victorieuse sans les remercier de leur dévouement et sans leur témoigner sa gratitude et sa confiance. Son discours, admirablement compris par tous ces nobles cœurs, a été salué par les cris unanimes de : « Vive l'empereur! »

MAXIME VAUVERT

---

laisse tomber, on pousse involontairement l'interjection : *Ouf!...*

M. de Lamoignon, alors garde des sceaux, en fit emplette et le paya cent quatre-vingts livres (somme énorme pour l'époque).

Il n'y avait pas bien longtemps que le chancelier de Louis XVI jouissait de son fauteuil, lorsque MM. d'Eprémesnil et de Monsalbert, conseillers au parlement, qui, dans l'orageuse séance du 13 novembre 1787, s'étaient signalés par leurs énergiques protestations contre l'édit d'emprunt qu'avait proposé M. de Brienne, furent soudainement arrêtés. Cet acte de sévère représaille émanait de la cour de Versailles, mais le peuple de Paris, timide encore en sa colère, n'osa s'en prendre qu'à M. de Lamoignon. Un brasier fut allumé, place Dauphine, et monseigneur le garde des sceaux fut bel et bien brûlé en la personne d'un mannequin. On dansa en rond autour de cet auto-da-fé grotesque, on tira force pétards, on vociféra des imprécations retentissantes. C'était un horrible concert de voix avinées, un sabbat d'enfer, une de ces tumultueuses orgies qui préludèrent à la tourmente de 1793.

Bientôt les flammes du bûcher commençant à pâlir, les voix aussi s'étant pour ainsi dire éteintes, on n'entendait plus guère que, çà et là, le glapissement de quelque gamin qui faisait l'effet d'un fifre donnant par erreur sa note aiguë, une fois la symphonie terminée. Enfin on vit tout à coup le vide se faire sur la place. La foule qui l'encombrait s'avançait menaçante vers l'hôtel de Lamoignon, et si le chancelier n'avait été brûlé qu'en effigie, sa somptueuse demeure allait, pour le coup, être pillée réellement. Déjà quelques forcenés avaient pénétré dans l'hôtel, et les meubles lancés par les fenêtres tombaient comme grêle dans la rue, où les mains ne manquaient pas pour les recevoir. Du nombre était l'élégant fauteuil dont nous avons entrepris l'histoire. Un des meneurs de l'émeute, une sorte de monstre hideux sorti apparemment d'un égoût, s'y installa et fut porté ainsi en triomphe, jusqu'au moment où un détachement d'invalides, qu'avait prévenu à temps le suisse de M. de Lamoignon, arriva et mit fin à cette scène de désordre.

Alors la petite troupe émeutière reflua vers l'hôtel de M. de Brienne, situé rue Saint-Dominique. Nous ne l'y suivrons point; ce soin est commis aux braves invalides qui viennent d'en avoir raison, et qu'aida, en cette périlleuse tâche, une compagnie de gardes-françaises.

M. de Lamoignon, pour reconnaître le dévouement que ses gens lui avaient témoigné en cette circonstance, leur abandonna, sans y regarder, tout ce qui avait été jeté par les fenêtres.

Notre fauteuil, pour lequel les hasards d'une chute de quinze pieds n'avaient pas été heureux, entra tout éclopé dans la loge de Fischtrafascher, le suisse — un Suisse authentique venu de la Suisse même! — qui s'était distingué à la défense de l'hôtel.

Fischtrafascher avait une fille, grande et blonde, portant encore sa chevelure nattée à la mode d'Unterwalden. Cette particularité, jointe à une robuste beauté et à l'air le plus avenant du monde, avait fait de Cora Fischtrafascher le point de mire de moult œillades. Les gens de la maison se montraient particulièrement empressés auprès de Cora qu'ils supposaient riche des libéralités du maître. C'étaient des attentions de toute sorte, des mièvreries et des raffinements de courtoisie copiés, non sans quelque intention satirique, sur les mines apprêtées des gens de qualité qui fréquentaient les salons du chancelier. Mais qui fut bien désappointée, ce fut toute cette gent amoureuse le jour où Cora, qui était née dans les montagnes, déclara que pour se vivre à la campagne, autant que pour épouser un homme simple et honnête, elle serait la femme d'Evrard, le garde-chasse de M. de Lamoignon.

Fischtrafascher « approuva cet hymen » — c[omme] il avait pris l'habitude de dire au contact des gens du bel air, — et, dans sa joie, il fit don à sa fille d'une partie des meubles de sa loge. Ce cadeau, joint à la tirelire lourde des épargnes du bonhomme (ses pourboires depuis vingt ans!), constitua à la mariée une dot tout à fait honorable.

Le fauteuil, qui rappelait à Fischtrafascher un glorieux souvenir et auquel il attachait des idées de drapeau pris sur l'ennemi, fut jugé par lui digne de figurer dans le lot qu'il donnait à sa fille. A cette occasion, il prononça même, dit-on, quelques paroles émues.

Voilà donc le héros de cette histoire confiné dans un pavillon de chasse où, tout maculé, tout flétri qu'il était déjà, il pouvait briller encore d'un éclat [...]

Pendant les veillées d'hiver, Evrard, assis sur le *fauteuil*, comme un orateur dans une chaire, racontait volontiers, et avec une certaine éloquence agreste, des épopées chasseresses dans lesquelles il se donnait complaisamment le premier rôle.

Un soir de l'année 1793, l'heure à laquelle Evrard avait coutume de rentrer après sa tournée de surveillance passa, et Evrard ne revint pas. Sa femme l'attendit toute la nuit dans les larmes. Elle savait que des bandes armées parcouraient la campagne, comme de véritables trombes humaines, détruisant tout sur leur passage. Le garde-chasse était homme à tenter à lui seul une résistance folle contre une de ces hordes

Le vieux château, à Bade.

uand on se promène, à Bade, devant la colonnade la *Conversation*, on découvre un horizon de mon-es boisées dont rien ne détruit l'admirable uni-nité de verdure, excepté un amas de ruines rou-res qui se détachent sur une cime, entre des sifs de chênes et de sapins. Ce sont les ruines du *r château.*

Allemagne est pavée de ruines comme l'Italie. 'a et Gustave-Adolphe étaient d'admirables ou-sen dévastation. L'Allemagne et l'Italie, ces deux ables pays, doivent peut être aux ruines le privi-d'être les grandes maîtresses de la musique. Une est le clavier inspirateur où la brise et la tem-enseignent l'*andante* et la *stretta*, la mélodie et le eaux petits enfants qui seront un jour de grands ositeurs. Si ce paradoxe devenait une vérité, ne tant de paradoxes, il faudrait remercier Attila stave-Adolphe; nous leur devons Mozart, Weber, ni et cette pléiade de poëtes-musiciens qui font tre siècle le plus merveilleux de tous les siècles s, présents, et peut être futurs.

vieux château est sans contredit la plus curieuse enade de Bade. Une route très-douce à travers une ifique forêt de chênes, de sapins, d'érables, con-aux ruines. On marche toujours à l'ombre et au même dans les journées ardentes. Une voûte uelle, un corridor de verdure massive arrêtent yons du soleil, et les yeux mêmes se rafraîchis-n plongeant à droite et à gauche dans les pro-s nefs de ces basiliques végétales que la nature a uites sur toutes les montagnes allemandes pour r des leçons d'architecture à Erwin de Steinbach us les ouvriers gothiques de la chrétienté.

pénétrant d'un pas respectueux dans les vastes du vieux château, on est saisi d'un profond ent de tristesse, qui vous suivrait longtemps, si lustrie n'avait eu l'heureuse idée de fonder, au de ce domaine de la dévastation, une officine de *ation* qui peut lutter avantageusement avec les ures cuisines du boulevard parisien. On a beau enter sur les catastrophes de la guerre de Trente les incendies du Palatinat, on boit, à son insu, uves apéritives de l'absinthe qui tombe des sa-e la montagne, et l'appétit murmure des exi-inexorables, à travers les ruines de 1689. Un r, vêtu de noir et cravaté de blanc, sort comme réable fantôme d'une ruine byzantine et vous ne carte variée en gibier, volaille, poisson, vins ance et du Rhin. Le champagne est toujours dès l'aurore, et il attend le Parisien au fond veaux des burgraves. On déjeune ou on dîne sur asse, dans une salle à manger décorée par la na-t heureusement privée de murs et de plafonds. s de pluie on trouve des salons moyen âge, où le portrait d'Hermann, fondateur de ce château, temporain des premières croisades. Les attri-la chevalerie décorent les frises, les corniches, meaux de ce restaurant abrité. Les convives bénissent Hermann et boivent à sa mémoire, dans des coupes de Bohême, les vins français et allemands. Le burgrave semble sourire dans son cadre et remercier par un silence expressif, comme un amphitryon sensible que l'émotion a rendu muet.

Après le repas commence la promenade ascensionnelle à travers les ruines. Comme on ravageait bien en ce temps-là! c'est incroyable! Le vieux château est un vrai squelette monumental. Pas un morceau de chair n'est resté sur la charpente osseuse. Il y a partout des pans de murs qui rappellent ceux des thermes d'Antonin, à Rome; il y a des amas informes qui furent des boudoirs de châtelaines; des gouffres de ruines qui furent des galeries byzantines; de grands espaces d'air, avec un pilier solitaire, qui marquent le gisement de la salle des chevaliers; des spirales de marches qui conduisent à des étages disparus. Les lierres, les saxifrages, les plantes pariétaires, les guis parasites, étreignent ce chaos de pierres, et lui prêtent de gracieuses arabesques de verdure et de fleurs. Les ruines semblent s'égayer sous ce travail. On monte toujours, on monte sans peine, l'escalier vous conduit; on ne sait trop où l'on va; mais on se fie à l'intelligence paternelle du grand-duc régnant, qui a ménagé cette route aérienne pour les voyageurs. A la dernière marche, on est sur la corniche culminante du vieux château, et le tableau découvert est magnifique. On voit tomber la forêt sur le vallon, comme une immense cataracte de verdure; on embrasse un cercle d'horizon sans bornes. Deux points surtout attirent le regard et le retiennent: le Rhin, maigri par l'éloignement et décrivant au soleil ses lumineux méandres, et la flèche de la cathédrale de Strasbourg, cette sentinelle de la France. Au dessous, on voit Bade, si joyeuse dans ses ombrages, ses eaux vives, ses colonnades, ses pelouses et ses fleurs. Ceux qui aiment varier les émotions, choisissent un beau clair de lune pour visiter le vieux château. La lune est le vrai soleil des ruines. Ici, l'intelligence du metteur en scène a donné un charme de plus aux promenades de nuit. La moindre brise fait chanter les harpes éoliennes suspendues aux créneaux. On dirait alors que le vieux château a une voix, et qu'il chante à ses visiteurs la suprême élégie des guerres du Palatinat.

MÉRY.

Fabrication du chocolat.

Lors de la conquête du Mexique par Fernand Cortez, l'usage du chocolat y était établi de temps immémorial et le cacao était considéré comme la principale richesse du pays; il servait même de monnaie dans quelques provinces, et les anciens rois percevaient, dit on, l'impôt, en fèves de cacao.

Des voyageurs espagnols apportèrent les premiers cacaos en Europe, vers la fin du seizième siècle; mais le commerce de ce fruit ne se répandit que deux cents ans plus tard; l'Espagne s'en était assuré le monopole et en avait défendu l'exportation. Anne d'Autriche introduisit le chocolat en France, et suivant la tradition, c'est la reine Marie-Thérèse, sa belle-fille, qui mit cet aliment à la mode. Un officier de la maison de cette princesse eut seul le privilége de la vente de cette denrée, et l'établissement qu'il avait fondé près la croix du Trahoir, à Paris, fut longtemps célèbre.

Aujourd'hui, l'usage du chocolat est devenu général, et sa fabrication a fait de si notables progrès qu'on ne lira peut-être pas sans intérêt quelques détails sur cette industrie.

Fleurs et Fruits de cacaotier.

L'arbre à cacao, par sa forme, rappelle assez les cerisiers de nos pays; son fruit, semblable à un petit concombre, renferme cinq compartiments où se trouvent enchâssées un certain nombre d'amandes. La pulpe qui enveloppe ces amandes et la cosse même du fruit donnent, bouillies dans une certaine quantité d'eau, un breuvage d'un goût assez agréable que les peuples de ces contrées emploient en guise de chocolat.

La récolte du cacao, au Mexique, se fait presque comme celle des noix en France; un homme gaule les fruits, pendant qu'un autre les ramasse. Des femmes et des enfants cassent les cosses, font tomber les amandes, et ces amandes exposées au soleil sur des nattes de jonc où elles perdent toute humidité, sont ensuite emballées pour être livrées au commerce.

Le dessin que nous donnons aujourd'hui représente une des principales usines de Paris pour la fabrication du chocolat, celle de M. Masson, dans ses points de vue les plus intéressants.

LE TORRÉFACTEUR. — Le cacao destiné à la fabrication du chocolat est d'abord trié à la main, puis vanné avec soin pour en extraire toutes les matières étrangères. On le torréfie ensuite comme on fait pour le café, dans un cylindre de tôle tournant sur un foyer à chaleur modérée. On diminue ainsi l'amertume de la fève en augmentant ses qualités aromatiques. Par la torréfaction, les amandes deviennent très-friables, et un

---

en effet, de la sorte qu'il devait périr. Un bra-r qui, plus d'une fois, avait eu maille à partir i, l'attendit au détour d'un bois et lui tira un e fusil en pleine poitrine, le laissant pour mort n fossé. Evrard était, par le fait, mortellement

ssa toute la nuit baigné dans son sang et ayant nent perdu connaissance. Le matin venu, il une petite pluie froide qui rendit à Evrard l'u-ses sens; mais il n'eut la force que de se trai-que chez lui et de venir mourir dans les bras fauteuil.

dut alors s'éloigner de cette terre sanglante où sait de si chers souvenirs.

ésolut d'abord d'aller rejoindre son père. A cet e réalisa en argent la valeur d'une partie de e possédait, et le reste, — y compris le fau-mis dans une petite carriole d'osier, en dépit gers de la route, elle partit seule pour Paris. t-on pas une naufragée sur son radeau? mmes ont de ces courages-là.

Evrard (notez qu'elle était jeune et belle, et que ne se passait en 93) était arrivée presque sans re à la moitié de la route périlleuse qu'elle parcourir, lorsqu'une lettre officieuse vint lui re que le bonhomme Fischtrafascher, à qui les l'émeute de 1787 avaient gardé rancune, était banc du régime terroriste. Un beau matin, se, accusé du crime de dévouement pour son avait disparu. Peut-être s'était-il décidé à fuir, oir bien et dûment constaté que son courage ne faible digue contre le torrent des idées peut-être était-il en prison, qui sait s'il a mort?

Un doute navrant planait sur toute cette affaire, et, en face d'un danger, mais d'un danger évident, Mme Evrard décida qu'elle se retirerait chez son oncle maternel, curé d'un petit village du Jura.

Le pasteur n'était pas riche, et son presbytère ressemblait à une véritable cabane de paysan, aussi bien par le chaume qui le recouvrait que par les meubles dépareillés, poussiéreux, disloqués, qui suffisaient à peine à couvrir la nudité de ses murs peints à la chaux. Le fauteuil de M. de Lamoignon, empreint encore du cachet de sa grandeur première, tomba donc dans cet intérieur modeste comme une truffe dans un miroton. Ce fut la fable de tout le pays; les dévotes ambitionnaient de s'y venir reposer quand (la messe dite!) elles faisaient visite au curé, qui lui-même s'y asseyait de préférence pour faire ses pieuses lectures. La housse dont on l'avait recouvert était aux couleurs du clergé, noire, relevée par un liseré blanc; on eût dit qu'il portait le deuil d'Evrard.

Or, il advint un jour que les troubles de Paris trouvèrent un écho dans la vallée, jusque-là paisible, où Mme Evrard avait cru trouver une retraite sûre. La maison curiale fut pillée et le fauteuil figura comme pièce d'honneur au milieu du butin. C'est alors qu'il devint le siége présidentiel d'un comité de salut public, jusqu'au jour où la sérénité étant revenue avec le Directoire, il fut vendu à un fripier de Lons-le-Saulnier. Ce fripier n'était qu'une sorte d'intermédiaire entre les ventes particulières de sa province et une des plus grosses maisons de bric-à-brac qui fussent à Paris. Aussi envoya-t-il à son correspondant cet *article* qui, pour être utilisé, dut subir une transformation complète.

Le dossier en fut réduit de moitié, sa soie chamarrée fut remplacée par un bon et solide cuir vert, et tout ce qui était bois reçut une couche de peinture grise. Cette opération donna pour résultat un de ces confortables siéges chers à la bureaucratie.

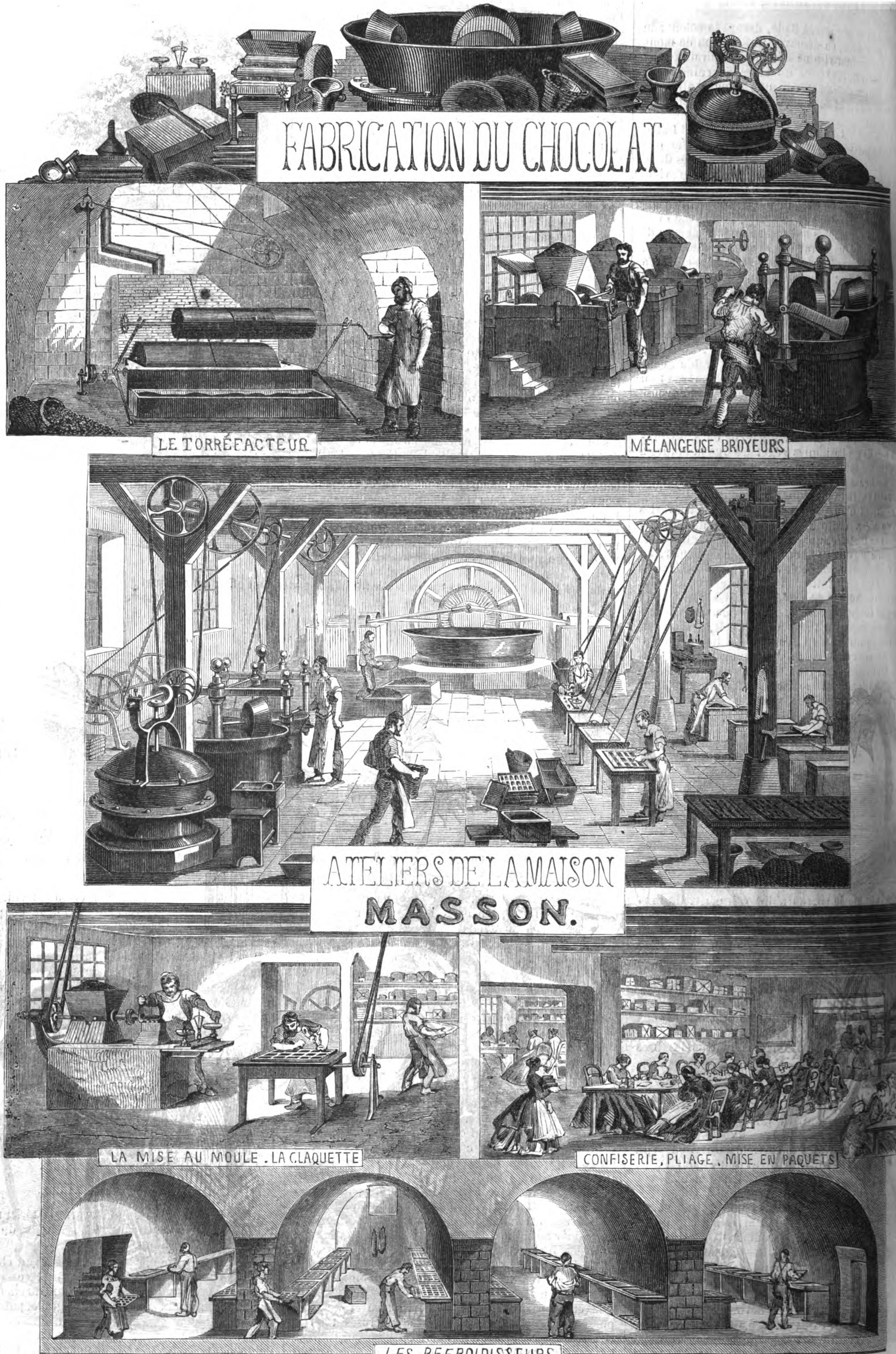
Un chef de division au ministère de la marine l'acheta et le fit transporter dans son bureau, où il servit à son usage personnel jusqu'à sa mort, arrivée en 1816. Ce fut alors que, par erreur, il entra dans le mobilier du ministère, le chef de division ayant omis de déclarer que ce meuble lui appartenait en propre, et avait été acheté de ses deniers. Son successeur, plus fastueux, ne le trouva pas digne de lui servir de piédestal, et il fut voué à la lourde personne d'un chef de bureau, ce qui ne contribua pas pour peu à en compromettre la solidité.

A cette époque, il fut marqué au dos, comme un forçat, — et vous allez voir à quels travaux forcés il fut condamné, — on le marqua, disons-nous, d'une couronne royale et de cette estampille:

MINISTÈRE DE LA MARINE.

Inscription qui, par suite d'avaries ultérieures, était devenue indéchiffrable lors de la rencontre du fauteuil et de Polyphème Rousselot.

A partir de cette époque, l'ex-bergère du chancelier de Lamoignon (l'eût-il reconnue?) ne cessa de descendre les degrés administratifs, passant du chef au sous-chef, puis enfin aux commis de tout grade, pour arriver à l'osseuse petite personne d'un surnuméraire, aussi peu curieux du confort que résigné en matière d'appointements. Tout s'use à la fin, même dans les bureaux les plus économes. Le fauteuil fut donc réformé, et le directeur d'une troupe de comédiens nomades se l'ap-



Fabrication du chocolat.

Voyage de l'empereur aux eaux de Saint-Sauveur (Hautes-Pyrénées). Les jeunes filles de Tarbes viennent offrir un bouquet à l'impératrice, dans le château de M. Fould.

Théâtre de la Gaîté : *Les Pirates de la Savane.* (Premier acte, troisième tableau.)

concasseur ventilateur en leur donnant une première mouture, les débarrasse de leurs cosses.

LA MÉLANGEUSE. — On porte le cacao à la mélangeuse; cette machine consiste en un plateau creux horizontal sur lequel marchent circulairement en tournant sur elles-mêmes plusieurs meules de granit ou de porphyre. Le cacao écrasé par les meules est bientôt réduit en pâte et cet état pâteux est conservé en maintenant la plate-forme de la machine à une température de 50 à 60 degrés.

Pour obtenir une bonne qualité de chocolat, on mélange le cacao avec du sucre raffiné en quantités à peu près égales. Pour les chocolats de luxe, il est d'usage d'ajouter au mélange de sucre et de cacao une certaine quantité de vanille; cette substance, extrêmement dure à pulvériser, finit néanmoins pendant l'opération du broyage par se subdiviser et par se répandre uniformément dans la masse pâteuse à laquelle elle donne un délicieux parfum.

LES BROYEURS.— Le chocolat passe de la mélangeuse aux broyeurs. Ces appareils, composés de plusieurs cylindres de granit roulant les uns contre les autres, soumettent la pâte à une énergique pression qui la rend compacte et homogène, et lui donne en même temps une parfaite uniformité de grain.

Plus le mélange des matières est intime, plus le grain de la pâte est fin, plus la fabrication est parfaite. Dans l'usine de M. Masson, on soumet le chocolat à une nouvelle machine, dont lui seul possède le privilége. Cette machine, appelée Mexicaine, réduit le chocolat en poudre complétement impalpable.

LA REMÊLEUSE. — Au sortir des broyeurs, le chocolat est soumis à une autre machine appelée *remêleuse*. Cette machine consiste en un récipient ayant la forme d'une pyramide renversée; au fond de ce récipient tourne une vis sans fin par laquelle la pâte est d'abord pétrie, puis repoussée dans un tuyau cylindrique horizontal, à l'extrémité duquel elle sort en forme de boudin. Alors se font les opérations du pesage et de la mise au moule.

Un ouvrier coupe le boudin au fur et à mesure de sa sortie, par longueurs égales, devant former des tablettes de deux cent cinquante grammes; il pose le morceau de pâte sur une balance, l'augmente ou le diminue, s'il n'a point atteint d'abord le poids exact; un autre ouvrier l'enlève et le place dans un moule; tout le monde connaît la forme des moules à chocolat.

LA CLAQUETTE. — L'ouvrier étale la pâte dans le moule avec une spatule, puis, ayant réuni sur un plateau une certaine quantité de tablettes, il le porte sur la claquette. La claquette est une table basse à laquelle une roue à cames placée dessous imprime un mouvement saccadé très-rapide. On conçoit que la pâte molle s'étale alors ainsi d'une manière parfaite dans les moindres cavités du moule qui la renferme.

LES REFROIDISSEURS. — Enfin les moules sont portés dans de vastes caves appelées refroidisseurs, où la pâte se solidifie. L'extraction des tablettes de leurs moules est facilitée par la contraction que cause l'abaissement de la température.

Une des branches non moins intéressantes de la chocolaterie, c'est la fabrication des bonbons de chocolat. Le chocolat est, en effet, aujourd'hui un des auxiliaires les plus puissants de la confiserie; et Paris, à lui seul, en consomme, sous toutes les formes, d'énormes quantités.

Le chocolat bien préparé ne doit contenir que du cacao pur, du sucre blanc raffiné et une quantité variable de vanille, qu'on remplace par de la canelle dans les chocolats dits de santé. Le chocolat doit être d'une couleur brune, tirant un peu sur le rouge; sa saveur doit être fraîche et agréable. Le bon chocolat doit fondre dans la bouche sans laisser de résidus granuleux.

Il est matériellement impossible qu'un chocolat à bas prix ne renferme des matières très-inférieures. Il serait plus sage, de la part du consommateur, de renoncer à l'usage du chocolat, s'il ne veut choisir celui qui offre toute garantie contre la falsification.

EMILE BOURDELIN.

Voyage de l'empereur à Saint-Sauveur.

L'empereur, l'impératrice et le prince impérial sont partis le 17 août pour Saint-Sauveur-les-Bains. Arrivées à Bordeaux, Leurs Majestés ont traversé rapidement la ville pour rejoindre la gare du Midi, où les autorités civiles et militaires les attendaient pour les accompagner. Le train impérial a passé à toute vapeur à travers les Landes. A Morcenx, la gare était décorée d'arcs de triomphe, de trophées et de corbeilles de fleurs. Les cris de: « Vive l'empereur! vive l'impératrice! vive le prince impérial! » ont salué l'arrivée des illustres voyageurs. Un splendide déjeuner avait été préparé par les soins de M. Pereire, administrateur de la Compagnie du Midi. Leurs Majestés, le prince impérial, leur suite et les autorités de Bordeaux y ont pris place.

Le jeune prince, ayant quitté la table avant la fin du repas pour courir et jouer dans le jardin, aperçut une pauvre vieille femme qui semblait l'implorer du regard. Il alla droit à elle et lui tendit spontanément une grappe de raisin que la pauvre femme s'empressa de prendre et de manger, sans soupçonner le moins du monde qu'elle devait cette offrande au bon cœur d'un Enfant de France.

L'arrivée à Tarbes a été un peu retardée par les ovations qu'a soulevées le passage du convoi impérial. Dans cette ville, les rues étaient littéralement jonchées de fleurs, chacune avait son arc de triomphe, chaque arc de triomphe son inscription.

Leurs Majestés se sont rendues à la magnifique villa de M. Fould, où une *théorie* de jeunes filles, vêtues de blanc, sont venues offrir à Leurs Majestés des bouquets et des corbeilles de fleurs.

Le soir, un feu d'artifice, dirigé par Ruggieri lui-même, a fait pâlir les étoiles si brillantes du ciel pyrénéen. Leurs Majestés, en habits de ville, se sont promenées sous les arbres du parc éclairé par des feux de Bengale.

Le lendemain, l'impératrice a visité les maisons de charité de Tarbes, pendant que l'empereur, conduisant lui même une légère voiture attelée de deux petits chevaux, l'un corse, l'autre landais, parcourait les rues et les promenades au milieu des acclamations de la foule.

Le 18, Leurs Majestés sont parties à une heure pour Saint-Sauveur-les-Bains, où elles sont arrivées à [illegible] heures et demie.

MAC VERNOLL

COURRIER DU PALAIS.

Il semble que jamais les vieilles familles ne se [illegible] montrées plus jalouses de revendiquer la propriété de leur nom, la dignité et la gloire de leurs maisons. En vain la Révolution a pour jamais anéanti les droits, les privilèges qui s'attachaient aux titres de noblesse, le seul souvenir de ces grandes illustrations constitue un patrimoine précieux que les titulaires défendent avec une vigilance et une vivacité singulières. Rien ne témoigne plus hautement de l'opportunité de la loi de 1858, qui est venue mettre un terme à l'usurpation des noms et des titres.

La famille des comtes de Lantivy de Trédion est une des plus anciennes de la Bretagne. On la trouve établie aux environs de Vannes dès 1100. Elle est fière des alliances avec les Rohan, avec les maisons de Lorraine et de Valentinois. En 1304, c'est un Lantivy qui ratifiait le fameux traité de Guérande.

Le dernier descendant de ces nobles Bretons, aujourd'hui capitaine d'état-major et l'un des officiers les plus distingués de notre armée, avait résolu de demander en mariage Mlle Richemont de Richardson, dont la famille habite Saint Germain. Tout semblait favoriser cette union: cependant un obstacle surgit tout à coup. A Saint-Germain, et dans la même [illegible] vivait une dame qui se faisait appeler comtesse de Lantivy, et dont les Richemont ne voulaient pas consentir à devenir les alliés.

Qui était cette mystérieuse comtesse? Où avait-elle pris ce nom de Lantivy? — On s'inquiéta, et voici la curieuse histoire qu'on apprit:

Avant la révolution vivait comme pensionnaire, au couvent de Buron, une dame Julie de Lantivy, femme d'un émigré du nom de Maurey. Dans sa retraite, elle avait pour confesseur un moine de l'abbaye de Fontevrault. Quand l'orage populaire eut dispersé les hôtes du couvent et de l'abbaye, la pénitente se retira à Château-Gontier, et retrouva son confesseur, [illegible] curé de la paroisse d'Azé, dans le voisinage. Mais bientôt le nom qu'elle portait, l'émigration de son mari et de toute la famille Lantivy, la rendirent suspecte. Condamnée par le tribunal révolutionnaire, elle fut jetée en prison, et elle n'attendait que le jour de l'exécution, quand une chance inespérée de salut se présenta.

---

propria pour la somme de 13 fr. 60 c. C'est alors que, véritable Protée, il subit toutes les transformations scéniques que vous pouvez imaginer, au moyen de housses diversement historiées dont on le *costumait*. Tour à tour, il représenta la chaise curule d'un sénateur romain, le trône de Sémiramis, ou le siége que prenait Cinna quand, dans sa clémence, l'empereur Auguste l'en conviait.

Un soir, dans la scène culminante de je ne sais plus quel opéra, le malheureux fauteuil

O rage! ô désespoir! ô vieillesse ennemie!

craqua violemment, et tomba en pièces sous la pression du ténor qui, depuis quelque temps, prenait du ventre. Le public, dont la majorité crut à une intention comique de l'auteur, se livra à un rire homérique, et trouva la pièce très-spirituelle. Cependant, le bris de cet *accessoire*, — comme on dit dans l'argot des coulisses, — fit éclore une longue grimace sur la figure du scrupuleux directeur. Le fauteuil cessa de faire partie du matériel scénique.

Laissé pour compte au concierge du théâtre, celui-ci le dépeça et fit trois parts de ses lambeaux: une part de crin dont il rembourra son oreiller; une part de cuir vert dont il se fit confectionner une fastueuse paire de bottes; enfin, de la charpente du meuble, il tira quelques rouges liards en la cédant à un marchand de bois.

Ce fut ainsi que les tronçons du pauvre fauteuil furent débarqués à Kehl, après avoir descendu le Rhin, intercalés dans un train de *bois flotté*. De Kehl, ils furent dirigés sur Bade, et on sait comment ils vinrent à tomber en la possession de Polyphème Rousselot.

III

ÉPILOGUE.

Polyphème était une de ces natures exubérantes chez lesquelles l'excès de santé se traduit par l'excès de passion. Marié de bonne heure à une femme acariâtre et volontaire, il avait quitté le toit conjugal et s'était réfugié à Bade pour chercher dans l'émotion du jeu un dérivatif à son chagrin. La fortune s'était montrée sévère à son égard; alors, pour exercer l'activité prodigieuse dont il était doué, autant que pour trouver une distraction salutaire, il fit trotter son imagination autour des débris de l'ex-fauteuil, évoquant des images extravagantes, se racontant à lui-même des romans insensés. D'où pouvait provenir cette épave? Quelle était sa forme primitive? Il en voulait savoir l'histoire. — Ah! s'il nous avait connu!...

Bref, ces loques vermoulues, mais conservant encore l'empreinte d'un ciseau habile, il les fit redorer, puis tailler et assujettir en forme de cadre, dans lequel il introduisit une petite glace, longtemps restée sans bordure.— Ce *bibelot* d'un style insolite et, en somme, d'apparence assez insignifiante, devint la petite cause d'un grand effet en allumant en son âme vacillante l'incendie d'une passion nouvelle. Il donna dans la curiosité. Emaux de Limoges, coupes florentines, faïences de Rouen, verres de Bohême, hanaps du quinzième siècle, tout ce que la céramique, l'ébénisterie, la bijouterie, les arts, enfin, des siècles passés, avaient laissé de plus prestigieux, s'entassait dans le cabinet de Polyphème. Les quarante et quelques mille francs qu'il avait sauvés de la roulette de Bade, convertis en ces charmantes inutilités, s'étaient trouvés ainsi décuplés en quelques années par suite de la grande hausse du *bibelot*.

Polyphème était donc riche; ce que sachant, sa femme entreprit de se réconcilier avec lui. Mais elle mit la condition que ce riche musée serait réalisé en bonnes espèces sonnantes et ayant cours chez la couturière. Polyphème, faible comme tous les hommes à grandes passions, accepta l'ultimatum, et la collection Rousselot figura à l'hôtel des ventes de Paris, où elle fut annoncée avec grand tapage d'affiches et de réclames. Il faisait beau voir les coryphées de [illegible] antiquaire s'en disputer les parcelles à prix d'or. Quand arriva le tour de vente du petit miroir dont on sait l'origine et qui avait été pour ainsi dire [illegible] le germe premier de la collection Rousselot, il fut salué par un sourire de dédain.

LE COMMISSAIRE-PRISEUR: Allons, messieurs, [illegible] vendons une petite glace d'un modèle rare. Combien dit-on?... 15 francs?

LE CRIEUR: La glace; 15 francs! (Murmures dans la foule.)

LE COMMISSAIRE-PRISEUR: Alors, 2 francs?... A 2 [illegible] y a-t-il marchand?

UN MONSIEUR (qui passe pour connaisseur): Cet [illegible] outre qu'il n'est d'aucun style, d'aucune époque, d'une valeur absolument nulle, est, à mon sens, la honte de la collection. Ah! si encore il [illegible] histoire, s'il avait appartenu à quelque [illegible] notable...

LE COMMISSAIRE-PRISEUR: Messieurs, si personne ne dit plus rien, je vais adjuger à 2 francs. Une, deux fois, trois fois, c'est bien entendu...

UNE VOIX: 25!

LE COMMISSAIRE-PRISEUR: Adjugez à 2 francs 25 la petite glace d'un modèle rare!

LE MONSIEUR (qui passe pour connaisseur): Ah! ouich!...

ALBERT DE LASALLE.

eôlier n'était autre que l'ancien moine de Fon- t, l'ancien curé d'Azé, à qui ses nouvelles fonc- onnaient un certain pouvoir. Il offrit à Mme de de la sauver à condition qu'elle consentirait à ser. Ainsi placée entre le mariage et la mort, e pouvait guère hésiter. Il est vrai qu'il y avait ne petite difficulté à cette union : M. de Maurey encore. Mais en l'an III de la République, on ne rrassait pas pour si peu. Le divorce fut pro- le 2 vendémiaire ; et cinq jours après le mariage élébré. Le nouvel époux prenait dans l'acte le e Davière.

ette union naquit, en l'an IV, un fils, désigné aussi n acte de naissance sous le nom de Davière.

avière, devenu sous-lieutenant, prit, à partir de nom de Davière-Lantivy, et épousa sous ce même n 1835, la demoiselle Niel qui, depuis une ne d'années vit séparée de lui à Saint-Germain, ne la connaît que comme comtesse de Lantivy. fois ces détails connus, l'usurpation de nom et parut si flagrante que la famille de Richemont plus à accueillir la demande du capitaine de y. Le mariage a eu lieu le 4 juin dernier. Mais faire cesser le scandale.

ame Davière fut d'abord citée devant le tribu- rectionnel de Versailles, où elle s'excusa sur sa oi en produisant son contrat de mariage. En effet, ri y figurait sous le nom de Davière-Lantivy. , M. le comte de Lantivy dut assigner devant nal civil M. Davière lui même pour lui faire e ainsi qu'à sa femme de prendre le nom de .

gine que le fils de l'ancien moine de Fonte- le vieux soldat de la République, qui avait son nom celui de sa mère dans un temps où ermettait si facilement bien d'autres licences, it porté ce nom depuis cinquante ans dans tous s publics et privés, qui l'avait honoré par vingt de service et de glorieuses blessures, fut un rpris de se le voir disputer à la fin de sa car- Attendez quelques jours encore, disait son avo- sez ce vieillard parcourir en paix la courte qui le sépare de ce tribunal suprême devant n ne saurait invoquer ni les noms ni les titres n ne se recommande que de ses œuvres et de ntions. »

les juges de ce monde ont d'autres devoirs ; et accueilli la demande de la famille de Lantivy tion. Mme la comtesse de Lantivy ne sera plus e Davière.

'orgueil du nom, que le sentiment de la dignité mille et de la gloire des ancêtres soulève de procès, tout le monde le comprend. Mais qui era comment les débats les plus animés, les ré- tions les plus acerbes peuvent éclater à propos e à la ligne ?

econde chambre de la Cour a pourtant été le de ce spectacle curieux. Deux illustres avocats, es Favre et Paillard de Villeneuve, ont, pen- ux heures, réchauffé de leur éloquence la que- deux pêcheurs. Il est vrai de dire que ces deux s sont en même temps deux auteurs, et le fait moins surprenant.

quoi M. Charles de Massas a-t-il eu l'imprudence er sa ligne pour prendre une plume ? S'il n'a- gé qu'à poursuivre de ses appâts naturels et ls les habitants des eaux, que de soucis il se gné ! Mais un jour, il conçut le projet de lais- postérité le fruit de sa longue expérience et de itations. Il fit imprimer un livre intitulé : *Le à la mouche artificielle et le Pêcheur à toutes* 'est un traité qui enseigne tous les moyens de la ligne : pêche à la ligne flottante, à la ligne , à la mouche, au grelot, etc. M. de Massas uisé la matière et croyait que jamais personne i ne pourrait y rien ajouter.

ne fut pas son étonnement de voir annoncer, s années plus tard, *le Pêcheur à la ligne et au* un M. Guillemard. Il ouvrit l'ouvrage et re- vec amertume la description de tous les pro- nt il croyait avoir enrichi l'art de la pêche. Il plagiat et fit un procès en contrefaçon à emard. Il alla plus loin. — Tant de fiel entre- l'âme des pêcheurs ? — Il publia un appen- richi d'une vignette qui représente son rival pêcher à la ligne dans des livres ouverts de . Il signala tous les passages de M. Guillemard tendait tirés du sien, et, pour dernier trait, il que M. Guillemard n'était pas même un vrai à la ligne, et que certaines prescriptions de é prouvaient qu'il n'avait pas la moindre pra- l' art qu'il se vantait d'enseigner.

e tribunal a examiné les deux ouvrages et re- u le dernier n'avait avec son devancier que o ts nécessaires qu'amène l'identité de sujet, M. de Massas avait eu tort de penser qu'on ne pouvait parler de pêche à la ligne sans le dépouiller. Il a donc repoussé la demande de l'auteur trop chatouilleux, et ordonné qu'il supprimerait de l'appendice de son ouvrage la vignette offensante qu'il avait eu le tort d'y placer.

PETIT-JEAN.

Les Pirates de la Savane.

Le théâtre de la Gaîté vient de résoudre un difficile problème. Aux plus beaux jours de l'année, au milieu d'un été splendide, il fait tous les soirs oublier à un public nombreux et charmé les chaleurs de la canicule. Nous n'avons pas de détails à donner sur *les Pirates de la Savane*, notre habile collaborateur Charles Monselet en ayant rendu compte il y a quinze jours dans sa chronique des théâtres. Nous avons voulu seulement constater par une gravure ce brillant succès d'été, qui promet bien de durer tout l'hiver.

M. V.

VARIÉTÉS : *Les Chevaliers du Pince-nez*, vaudeville en deux actes, par MM. Grangé, Lambert Thiboust et Deslandes. — CIRQUE-IMPÉRIAL : *Cri-Cri*, féerie en trois actes et trente-deux tableaux, par M. Hugelmann, Mlle Thys, MM. Hippolyte Borsat et Fanferno. — M. Firmin.

Le pince-nez est un petit instrument d'optique qui a remplacé les besicles de nos aïeux, ou plutôt ce sont les besicles perfectionnées, amincies, rendues souples. Le pince-nez n'a ni la solennité inquiétante des lunettes, ni l'impertinence, parfois gracieuse, du lorgnon, qu'il paraît avoir chassé définitivement. Nonobstant, les trois auteurs de la pièce du théâtre des Variétés (ils sont trois, je les ai comptés) s'accordent pour juger le pince-nez comme un appareil ridicule, puisqu'ils en font la marque distinctive d'une caste de jeunes imbéciles. Dans ce grave conflit d'opinions, nous croyons que tout dépend de la façon de le porter. Ajoutons aussi qu'il y a des nez absolument rebelles à ce système de monture, les nez camus, par exemple, taillés sur le modèle imperceptible de l'historien Gibbon ou de feu Panseron.

Mais est-ce bien au pince-nez que les trois auteurs s'attaquent réellement ? Non ; leur vaudeville resterait le même en s'intitulant : *Les Chevaliers du stick* ou *les Vicomtes du faux-col*. Ils ont voulu montrer les ridicules de quelques gens à la mode ; leur titre n'est autre chose qu'une enseigne. — De leurs deux actes, le premier se passe dans une maison de campagne de Ville-d'Avray, et le second dans un salon de la Maison d'or. Un officier de marine demande la main de Mlle Varoquet ; il est éconduit, ou plutôt ajourné, pour cause de naïveté. Expliquons-nous : on ne le trouve pas assez mauvais sujet pour faire un bon mari (ce paradoxe commence à avoir quelques cheveux blancs), et on l'envoie au feu dans les rangs des *Chevaliers du Pince-nez*. Ces chevaliers sont les mêmes qui se sont appelés depuis trente ans des *fashionables*, des *dandys*, des *lions*, des *polkas*, et qui, pas plus tard qu'hier, empruntaient au boulevard de Gand le sobriquet de *gandins*. Ils accueillent l'officier de vaisseau avec empressement, et se mettent en devoir de l'associer à toutes leurs extravagances. S'ils ne lui font pas boire des rouleaux d'eau de Cologne, comme dans *le Viveur* d'Auguste Ricard, ils l'induisent en maintes et maintes aventures d'amour et d'épée, dont il se tire avec la meilleure grâce du monde. Il joue vingt mille écus au lansquenet et allume fastueusement son cigare avec un billet de banque. Au moins, M. de Talleyrand, dont l'égoïsme le cédait à la galanterie, faisait-il de ces papiers alors soyeux des papillotes pour les femmes. Mais un marin pressé de s'instruire ne s'arrête pas à ces délicatesses. Quand celui-ci a fait tout ce qui concerne la profession de chevalier du pince-nez, quand il a été reçu, ou pour mieux dire acclamé membre de l'ordre, dans un souper de bal masqué, la famille Varoquet sort d'un cabinet voisin où le hasard l'avait conduite et l'accepte à son tour avec enthousiasme pour gendre.

On ne discute pas ces frivolités ; on ne leur demande que d'être amusantes. *Les Marquises de la Fourchette*, *l'École des Arthurs*, nous avaient initié à ces mœurs plus bruyantes que brillantes, à ces ébauches et à ces débauches. Des esprits indulgents veulent voir là des tentatives de comédie ; c'est faire aux auteurs de ces improvisations plus d'honneur qu'ils n'en souhaitent sans doute. Leur observation ne dépasse point le costume ; leur raillerie s'arrête à certaines locutions surprises au détour d'un café. Pour le reste, ils l'empruntent un peu partout, et, quant à ce qui est de l'originalité, ils s'en rapportent complétement et exclusivement aux acteurs. *Les Chevaliers du Pince-nez* ne s'écartent point de ces conditions ordinaires : c'est une série de caricatures au trait, dont quelques-unes sont réussies. Le souper de la Maison d'or est un de ces poncifs auxquels les vaudevillistes devraient bien finir par renoncer ; il est devenu classique comme le songe dans les tragédies ; on l'attend et on le subit avec résignation.

Les Chevaliers du Pince-nez sont joués par les meilleurs artistes des Variétés. Avant que les rôles dits *travestis* disparaissent tout à fait de la surface des salles de spectacle, on a confié le personnage de l'enseigne de vaisseau à Mlle d'Audoird. L'idée est singulière et enlève à la pièce le peu de réalité qu'elle affiche. Mlle Alphonsine représente une villageoise métamorphosée du jour au lendemain en *biche*. — Il n'est pas permis d'ignorer que la *biche* est la compagne naturelle du chevalier du pince-nez. — Un des principaux ingrédients de cette production est un pas assez folâtre exécuté par Mlles Alphonsine et d'Audoird. M. Lassagne qui a du naturel, M. Potier qui a du talent, M. Thierry qui a du zèle, M. Alexandre Michel qui a de l'embonpoint, concourent à un satisfaisant ensemble.

Cri-Cri, du Cirque-Impérial, n'est pas le grillon de Dickens ; ce n'est pas non plus un souvenir de *Cri-Cri ou le Mitron de la rue de l'Ourcine*, par Georges Duval, un des triomphes de l'acteur Tiercelin, le héros du genre poissard. *Cri-Cri* est le génie du travail, comm Quibus est le génie de l'opulence, du moins à ce qu prétendent M. Hugelmann et ses collaborateurs ; Cri-Cri protége un honnête villageois du nom de Danie tandis que Quibus plastronne de talismans un sot enrichi, M. Coqueluchon de la Coqueluchonnière. Tous les deux, le paysan et le gentillâtre, veulent épouser Mlle Nina Brisemiche, tous les deux courent après elle, suivis de leurs éternels écuyers, à travers une multitude de contrées plus extraordinaires les unes que les autres : royaume des fleurs, temple des délices, palais des suavités, empire des escarboucles, etc. Les faiseurs de féerie ont juré de lasser la critique à force d'obstination dans la routine ; ils y ont réussi. Nous nous taisons ; nous renonçons à exprimer une opinion quelconque sur ces billevesées de papier doré...

Et dire qu'ils sont quatre auteurs pour ce *Cri-Cri !* et qu'ils n'en rougissent pas, au contraire ! Dire que tous les quatre, ou tous les trois au moins, depuis une année, se disputent la paternité de cette chose informe, rabâchée, empruntée à tout le monde, au *Pied de Mouton* et aux *Pilules du Diable* principalement ! Petit-Jean, notre collègue, a dépensé plus d'esprit à raconter cet interminable procès qu'ils n'en ont mis à écrire cette interminable pièce. Cependant (voyez l'injustice !), Petit-Jean n'est point admis à signer en compagnie de MM. Hippolyte Borsat et Fanferno.

C'est grand dommage, en vérité, qu'un esprit aussi jeune, aussi délié, aussi diversement ambitieux que M. Hugelmann, le directeur de la *Revue des Races latines*, s'égare de temps à autre dans ces parages où finit la limite littéraire. *Cri-Cri*, avec ses décorations, ses ballets, son arbre magique, réalisera de nombreuses recettes, c'est certain, — et ce sera bien fait pour la grande honte de M. Gabriel Hugelmann.

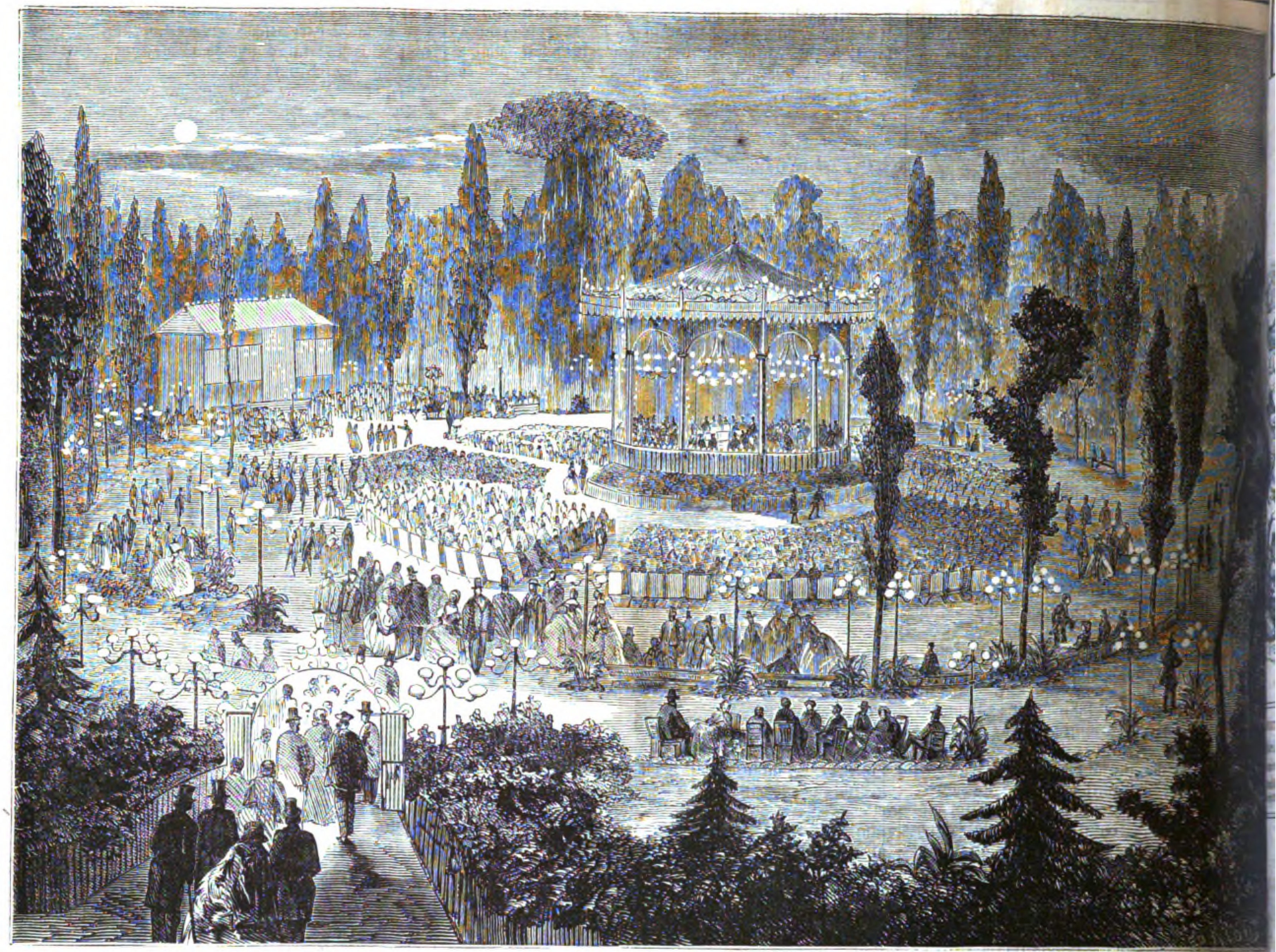
Un des plus chaleureux acteurs de la Comédie-Française, M. Firmin, est mort dernièrement à la campagne. Il avait recueilli à la fois, pour parler le style des coulisses, l'héritage de Fleury et une partie de celui de Talma. C'est ainsi qu'il avait créé, à peu d'années de distance, l'amant dans *Valérie* et le bandit dans *Hernani*, alors que le drame de Victor Hugo s'appelait *Hernani ou l'Honneur castillan*.

CHARLES MONSELET.

CHRONIQUE MUSICALE.

OPÉRA-COMIQUE : *Le Rosier*, opéra-comique en un acte de M. Augustin Challamel, musique de M. Henri Potier.

On trouve encore des gens à l'humeur taquine qui se croient armés contre l'opéra-comique d'un argument foudroyant, irrésistible, parce qu'ils font sonner bien haut ce qu'il y a d'invraisemblable à introduire dans le dialogue parlé les morceaux de chant que comporte ce genre de spectacle. On n'a pas, que je sache, noirci beaucoup de papier à répondre à cette critique insensée, tant il était oiseux de prouver qu'en matière d'art, l'usage et, qui mieux est, l'éducation des sens qu'on a pour but d'impressionner, prévalaient sur les stériles théories qui procèdent de la raison. Mais, en face d'un opéra-comique en habit noir et en crinoline à la mode de 1859, en face d'un vaudeville moderne qu'on a voulu déguiser en poëme musicable, l'occasion de faire éclater leur indignation devient belle à ces messieurs les critiqueurs dont nous venons d'exposer les prétentions. Alors, mais alors seulement, leur argumentation a raison d'être, et, loin de nous livrer contre ces esprits chagrins à une réplique emportée, nous voulons faire chorus avec eux, et nous associer à toutes leurs doléances.



Le concert Musard, aux Champs-Elysées.

Oui, nous trouvons inexplicable et de nulle valeur ce mariage du réel et de l'idéal, cet accouplement bizarre de l'idiome usuel et du langage conventionnel, extra-poétique de la musique. Le héros de la fabulation que vous avez imaginée, cesse pour moi d'être un personnage probable dès l'instant que, présenté sous les aspects du premier venu, d'un simple monsieur, comme qui dirait vous et moi, vous lui faites dire en chansons ce que nous exprimons tous les jours, sans qu'il soit besoin de prendre des façons aussi cérémonieuses.

Et puis savez-vous que les costumes historiques, en évoquant la vision des siècles passés, aident singulièrement l'imagination à voyager dans des mondes imparfaitement connus, où la divagation des poëtes acquiert comme un semblant de vérité. Alors il devient facile de donner raison à toutes les invraisemblances natives de l'opéra-comique, et ce procédé commode par lequel on peut satisfaire à bien des exigences, concilier bien des opinions divergentes, M. Augustin Challamel en a fait fi.

A la vérité, l'auteur du *Rosier* aurait eu beau faire, et sa poésie eût été secondée par toutes les féeries de la mise en scène, que la froideur de la donnée qu'il a choisie n'en eût pas moins exposé M. Challamel à essuyer un échec.

Mme de la Mésengère est une jeune veuve, dont un fat, un ex-beau, du nom d'Eginhard, dispute la main à son propre neveu. Cette rivalité eût pu être intéressante; mais il arrive que le neveu reconnaît dans Mlle Berthe, sœur de Mme de la Mésengère, « l'ange » qui lui donna des soins lors d'une maladie qu'il fit, et dont il faillit mourir. Il épouse donc Berthe, de providentielle mémoire, et la tendre veuve, qu'il n'aimait qu'en souvenir de sa sœur, prend pour mari l'oncle fidèle, par dépit d'avoir été abandonnée du neveu inconstant. Et, parole d'honneur, il ne se passe ni plus ni moins d'événements sur la scène de la rue Favart quand on y donne *le Rosier*.

Maintenant, pourquoi ce titre? où est le rosier, s'il vous plaît? — Le rosier est en carton peint, on l'a planté sur la scène, à la gauche du spectateur, et il sert de prétexte à une sorte de parabole madrigalesque que débite Eginhard au moment où la veuve délaissée lui demande compte de la conduite oscillatoire de son neveu. — « Ce rosier est un emblème, dit le tendre Eginhard; supposez, madame, qu'il vous prenne fantaisie d'y cueillir cette fleur qu'il porte si fièrement sur sa tige, mais qu'un orage vienne à vous en empêcher. Demain la fleur sera fanée; mais une autre, sa sœur, sera éclose et vous la cueillerez avec le même amour. La rose de la veille, c'est vous, madame, et celle du lendemain, c'est Mlle Berthe. »

Ces fadeurs, qu'on ne trouve plus que dans la poétique des confiseurs, M. Henri Potier a entrepris de les mettre en musique. La tentative était audacieuse et digne d'un meilleur succès.

Le grand reproche à faire à la partition du *Rosier* est la monotonie dont elle est empreinte. Les sentiments y sont exprimés par des procédés d'une uniformité désolante.

M. Henri Potier a longtemps exercé à l'Opéra et à l'Opéra-Comique les fonctions d'accompagnateur et il n'est guère de partitions tant anciennes que modernes qu'il ne sache par cœur. Or, l'érudition musicale, quand elle arrive à ce degré d'exagération, devient un danger et compromet la fraîcheur de l'idée en y greffant le rameau parasite de la réminiscence. Ce phénomène si connu du mélange des couleurs du prisme qui produit infailliblement du gris n'a-t-il pas alors son équivalent dans le domaine des sons?

M. Ambroise, qui a obtenu de certains succès au Vaudeville et aux Variétés, a débuté à l'Opéra-Comique dans cette pièce où il remplissait le rôle d'Eginhard. La rondeur de son jeu, l'aisance de ses manières, en un mot, tout ce qui constitue le comédien l'a fait applaudir d'un public nouveau pour lui; quant au chanteur... ah! s'il avait de la voix!

Au lieu d'aller s'enfermer dans un théâtre, il vaut mieux, par ces belles soirées, aller entendre la musique aux concerts des Champs-Elysées! Là, au moins, l'harmonie est accompagnée de fraîcheur; aussi tout Paris s'y rend-il, surtout depuis qu'on sait que l'orchestre Musard n'est pas accessible à tout le monde et que l'administration a soin d'écarter tout ce qui pourrait empêcher un père de famille d'y conduire sa femme ou sa fille.

ALBERT DE LASALLE.

L'article sur l'électricité que nous avons publié da[ns] notre numéro du 6 août a motivé une réclamation [de] M. Grenet. Le défaut de place nous oblige à remet[tre] à la semaine prochaine cette rectification, ainsi que [la] description de l'appareil dont M. Grenet est l'inv[en]teur.

RÉBUS.

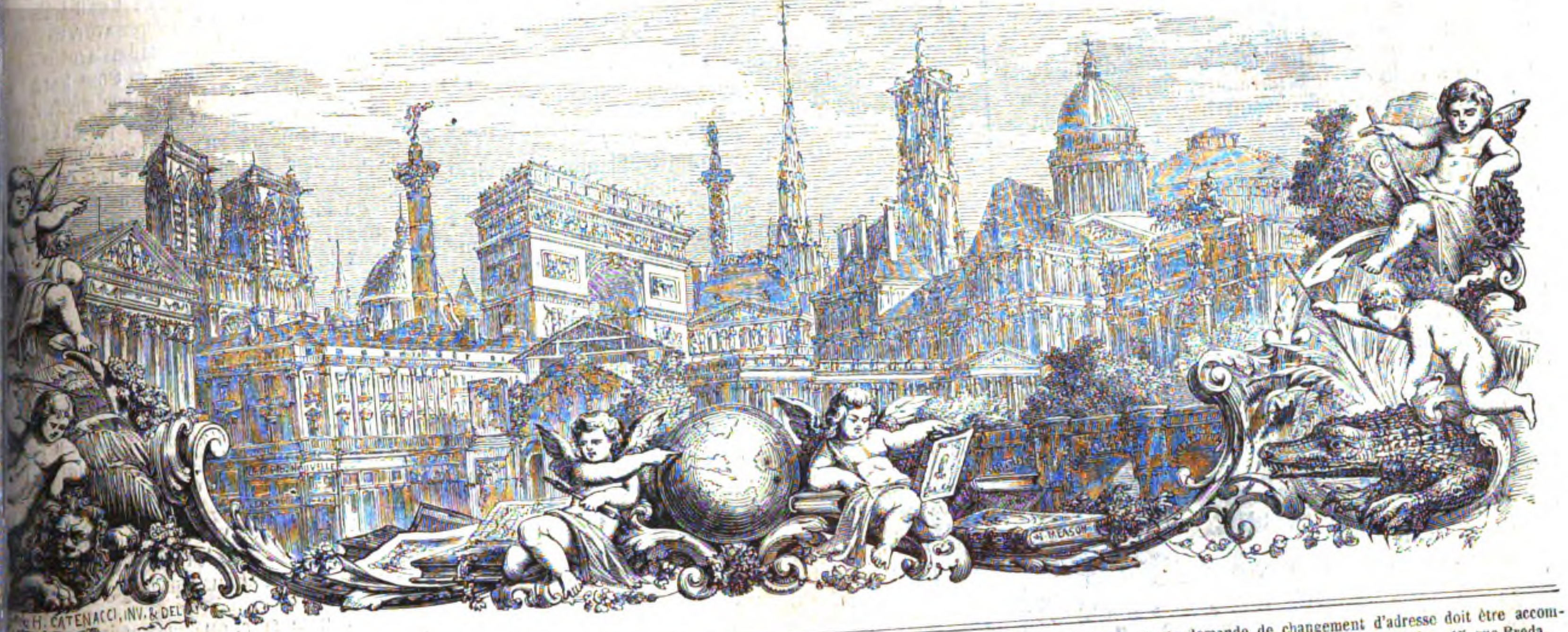
EXPLICATION DU DERNIER RÉBUS :

Ce fut en Italie que Napoléon Ier initia les Français à la haut[eur] de son génie.

Paris. — Imp. de la Librairie Nouvelle, A. Bourdilliat, 15, rue Bré[da]

LE MONDE ILLUSTRÉ

JOURNAL HEBDOMADAIRE.



ABONNEMENTS POUR PARIS ET LES DÉPARTEMENTS :
21 francs ; — Six mois, 11 francs ; — Trois mois, 6 francs.
Le numéro, 35 c. à Paris ; 40 c. dans les départements.
...méro demandé quatre semaines après son apparition, sera vendu 40 c.
...ume semestriel : 11 fr. broché ; — 16 fr. relié et doré sur tranche.

3me Année, N° 125. — 3 Septembre 1859.

Bureau d'abonnement et de vente : 15, boulevard des Italiens, à la Librairie Nouvelle.
Direction et Administration : 15, rue Breda.

Toute réclamation, toute demande de changement d'adresse doit être accompagnée d'une bande imprimée et adressée à l'Administration, 15, rue Breda.
Toute demande d'abonnement non accompagnée d'un bon sur Paris ou sur la poste, toute demande de numéro à laquelle ne sera pas joint le montant en timbres poste, sera considérée comme non avenue.

Audience particulière donnée par le sultan à M. Thouvenel, ambassadeur de France à Constantinople. D'après un croquis de M. *, attaché d'ambassade.**

COURRIER DE PARIS.

—

~~~ Voici un fait que nous croyons saisissant et dont nous garantissons l'authenticité. Il vient de s'accomplir dans les sphères élevées de la société, et pour lui donner place, il nous suffira de supprimer le nom de celui qui se trouve le héros d'actes terribles et touchants à la fois. Si cette demi-discrétion ne le satisfait point, tant pis pour lui, tant pis pour nous!

Le personnage dont il s'agit, qui jouit d'une belle position sociale et d'une fortune suffisante pour tenir un bon état de maison, eut, des hasards galants de sa jeunesse, une fille naturelle, dont la mère mourut peu d'années après sa séduction. Notre homme, se mariant plus tard, n'avait pas trouvé dans son cœur, dans sa probité, la force d'avouer à sa jeune femme l'existence de cette pauvre enfant, et s'étant longtemps borné à la livrer à des soins mercenaires, il avait fini par la négliger tellement, qu'il fallut un bien grand engourdissement de sa conscience pour que sa nouvelle vie conjugale ne fût pas troublée à la pensée d'un tel abandon du fruit de ses premières et jeunes amours.

Cet abandon émut la vieille mère de cet homme; pourtant, elle ne vivait elle-même que d'une modique pension que lui servait monsieur son fils, lequel, par un triste amour-propre (il s'agit d'un parvenu..), éloignait cette bonne et digne femme des fracas mondains et des somptuosités de son hôtel. Mais Mme X*** la mère, qui s'était jadis épuisée pour payer l'éducation de son fils, n'ayant plus pour ressource que sa petite pension alimentaire, n'en prit pas moins tous les soins possibles de l'enfant presque abandonnée, qui grandit dans ses bras et devint sous ses yeux une bonne jeune fille, à laquelle elle crut prudent de donner un état. Cet état était un art.

Hortense s'y appliqua avec une vive intelligence et un cœur droit, décidée qu'elle se sentit de bonne heure à lutter contre les nombreuses difficultés qui hérissent la carrière des femmes en dehors de la vie de ménage. Elle atteignit ainsi ses vingt ans lorsque déjà sa grand'mère en comptait soixante-dix-huit! Tandis que le père de l'une, fils de l'autre, donnait des bals somptueux, de succulents dîners, de vaniteuses fêtes dans son hôtel, la jeune fille et la vieille femme supportaient, en s'aimant tendrement, les plus cruelles privations... les demandes d'un peu d'aide supplémentaire adressées au monsieur restant souvent sans réponse!

Et voilà qu'une nuit la bonne vieille s'éteint... plutôt qu'elle ne meurt! Le fils, prévenu, intervient pour de modestes funérailles; il entrevoit sa fille, se sent heureux de pouvoir s'imaginer, se persuader qu'elle a un état, et il s'éloigne en lui laissant d'insignifiants secours. Quelques semaines s'écoulent, et son tourbillon mondain, ses orgueilleuses aspirations l'emportent plus frénétiquement que jamais!

L'hiver arrive. Un soir, il donnait un bal qui débordait des salons dans la serre de son hôtel. Il avait la cour et la ville, selon sa prétention souvent ridiculisée. Partout s'étalaient de riches toilettes, des uniformes français et étrangers, des décorations, des plaques, tout ce qui brille. La serre, éclairée en verres de couleurs avec des recoins mystérieux, était remplie de belles et romanesques Polonaises. Les Anglaises dansaient comme des perdues; les Italiennes retenaient sur les canapés la causerie pleine de fleurettes; les Parisiennes commençaient à s'informer de l'heure où se manifesterait le souper servi par Chevet. Il avait chez lui le globe! Notre homme nageait en plein dans l'ostentation, il s'abreuvait de vanité, il s'enivrait de tous les grands noms annoncés, il s'exaltait des diplomates portant en cravate toutes sortes d'ordres bariolés, qui venaient lui tendre la main... il n'était pas loin de ce délire où César, au comble d'une puissance inouïe, s'écriait: « Je sens que je deviens Dieu. » Notre homme se disait: « Je sens que je deviens duc. »

Un groupe d'invités venait de l'entourer, le comblant de louanges sur sa fête, tout en humant ses sorbets. Une grande dame étrangère le complimentait à propos de ses espaliers de camélias, de ses palmiers gigantesques; un ambassadeur lui disait que son bal était la *mille et deuxième nuit...* Notre homme, affolé de vanité, perdait la tête, presque l'équilibre, lorsque tout à coup un valet de chambre arrive, fend le cercle aristocratique, et présente à son maître, à demi transfiguré, une large lettre posée sur un plat de vermeil.

Notre homme, brusquement réveillé, poursuivi dans son empyrée d'orgueil, découronné de son auréole, et choqué d'être si brusquement ramené sur la terre par ce vulgaire détail, s'écrie:

« — Animal, drôle, imbécile! ne pouvez-vous attendre un autre moment? »

Et il repousse le plat, le bras, d'un air courroucé; mais comme le valet résiste un peu, ses yeux passent sur la lettre intempestive... et soudain il pâlit d'une façon effrayante...

Au cri mal étouffé qui s'échappe de sa poitrine, aux yeux hagards qu'il ne peut détourner de cette lettre mystérieuse, chacun autour de lui comprend qu'il se passe quelque chose d'extraordinaire...

On s'écarte par savoir-vivre, en chuchotant, en échangeant des regards, des mots de surprise. Bientôt, il se trouve seul au milieu du salon avec le valet, et en face du plateau présenté avec obstination...

Notre homme avait reconnu sur l'adresse *l'écriture de sa mère, morte depuis huit mois!*

Il saisit la lettre d'une main tremblante, et parvient à peine, tant ses jambes chancellent sous cette brusque émotion, à gagner la petite bibliothèque, où il s'enferme, au grand étonnement de ses hôtes, dont beaucoup l'ont suivi des yeux. Là, il tombe plutôt qu'il ne s'assied sur un canapé, et il contemple cette effrayante lettre que lui envoie la tombe, et qui porte la trace, si reconnaissable au premier coup d'œil, d'une main désormais glacée...

Il rassemble ses forces, cherche à se raisonner, s'excite, brise le cachet noir qui porte et le chiffre et le deuil de l'excellente femme, et lit ce qui suit:

« Mon fils, votre fille souffre! son ingrat travail ne suffit point à conjurer la misère! Du sein de votre opulence, songez à elle, c'est votre mère qui vous en prie, votre mère qui vous voit, et qui sait ce qui se passe dans les cœurs! »

Et au bas, la signature...

Vivement ému, le monsieur sonne; on vient.

« — Qui a apporté cette lettre? » — demande-t-il.

On lui répond que c'est une jeune fille pauvrement vêtue, qui a failli d'être écrasée par l'équipage d'un Russe qui entrait avec fracas dans la cour de l'hôtel. Notre homme rentra, pâle et soucieux, dans les salons; sa fête était désormais troublée pour lui, et on le vit bien, sans y rien comprendre. Il se retira bien avant la fin des danses, des jeux, des conversations, et ne put dormir, tant le côté fantastique de cet appel de la vieille morte en faveur de la jeune vivante frappait son imagination. Dans la matinée, il envoya... deux cents francs à la jeune artiste qui, par le fait, n'avait d'argent ni pour acheter du pain pour vivre, ni des couleurs pour travailler. Que put faire cette misérable somme dans cette détresse? Peut-être le monsieur crut-il avoir donné beaucoup! L'hiver fini, il partit pour l'Italie.

Les mois s'écoulent, il a tout oublié. Un soir, c'était à Naples, il revenait avec une brillante société de voyageurs d'une excursion à l'île de Tibère. Comme il entre dans son salon, il aperçoit sur sa table une lettre venue de France. Il l'ouvre avec distraction, tout en causant avec ses amis... Mais soudain il se trouble, se détourne et s'échappe. C'est un nouvel envoi de la tombe: c'est sa mère encore qui l'implore pour sa fille! Enfin, quelques mois après, à Paris même, chez lui, au moment où il montait en phaéton pour aller promener ses chevaux au bois, c'est une nouvelle lettre, un nouvel appel, plus sévère, plus impérieux, plus solennel! Cette fois il résolut d'en finir avec ce trouble, car déjà l'émotion diminuait à chaque épreuve: il se blasait! Il va chez son notaire, et constitue en faveur de la demoiselle Z***, artiste peintre, une pension viagère bien rigoureusement suffisante, sinon pour vivre, du moins pour ne pas mourir de faim, — exigeant toutefois qu'on lui remît en bloc les lettres qui pourraient se trouver encore entre les mains de celle qui avait reçu ce dépôt si admirablement conçu, si terriblement utilisé!

En effet, on l'a compris peut-être: la pauvre vieille en mourant avait bien prévu les futures misères de la jeune fille, car elle connaissait monsieur son fils! Elle avait donc eu cette inspiration sublime, et grâce à elle, la jeune fille, — cette enfant de l'amour, protégée par la mort, — devait être arrachée à une pauvreté pleine de périls pour son âge, pour son sexe, pour son abandon!

Et si, comme il faut bien l'espérer de nos maux terrestres, de cette incomplète existence, l'âme survit éternellement au corps périssable, combien la bonne mère de ce mauvais fils doit se réjouir là-haut de la touchante inspiration de son cœur un moment rassuré en tombant glacé dans la mort!

~~~ Il y a parmi les terrassiers du Bois de Boulogne un homme mystérieux sur le compte duquel ses camarades sont peu à peu devenus indifférents, mais qui attire forcément l'attention des personnes qui le rencontrent pour la première fois. C'est un vieillard dont l'âge est devenu incertain au delà de la soixantaine, et qui a conservé une vigueur suffisante pour être maintenu au cadre d'activité. Grand, sec, droit, chauve, il n'est pas sans quelque ressemblance avec M. de Lamartine, ou son collègue de l'Académie française, M. Empis. Il s'appelle ou se fait appeler Dominique.

Ce Dominique ne parle jamais. Il fait sa besogne en conscience, mange sobrement, ne boit que de l'eau et disparaît le soir sans qu'on sache où il habite. De loin en loin, on l'a vu aller retirer à Neuilly une lettre poste restante qu'il va lire à l'écart et qu'il brûle aussitôt lue. Un jardinier du Bois affirme avoir, un dimanche, rencontré le vieux Dominique dans la rue de Varenne, au faubourg Saint-Germain, en tenue tout à fait imprévue pour son état, et le même jardinier croit de plus que le singulier terrassier portait à sa boutonnière un bout de ruban rouge... Toutefois, il n'ose pas affirmer complétement le fait, car, se voyant examiné, le vieillard avait brusquement tourné le coin de la rue Barbet-de-Jouy, en marchant précipitamment. Le lendemain, de bon matin, le jardinier curieux le trouva à sa besogne au jardin d'acclimatation.

Dominique a dit à un de ses chefs qu'il a fait un testament, lequel est déposé à Paris, rue Caumartin, chez Me Ba dier, notaire. Ce terrassier, un testament! La révélation de cette étrange individualité nous rappelle ce portier du quartier du Luxembourg mort, il y a quelques années, un balai à la main, et que les formalités légales d'enterrement trahirent pour un ancien membre de la Convention nationale, l'un des votants pour la mort du roi Louis XVI, cachant son nom et sa vie dans un quartier reculé du grand Paris. Peut-être le testament du terrassier Dominique réserve-t-il aussi quelque grand étonnement.

~~~ L'autre soir, quelques amis étaient réunis à dîner dans une maison de campagne voisine du bois de Boulogne. On annonça un voisin dont le fils, enfant de huit ans, était, disait-on, doué de la plus merveilleuse mémoire musicale. « Il lui suffit d'avoir une seule fois, entendu un opéra, une symphonie, de n'importe quel auteur ancien ou moderne, — nous dit-on, — pour qu'il retienne le tout de la façon la plus étonnante... c'est à confondre... Un véritable phénomène, enfin!

» — Est-ce qu'il jouera sur ce piano les opéras, les oratorios, les messes dont il se souvient? — demandâmes-nous rempli d'alarmes...

» — Non, non... vous verrez... c'est surprenant! »

La digestion un peu troublée par cette menace musicale, nous attendîmes assez inquiet, et ayant soigneusement constaté l'endroit où était posé notre chapeau, pour prendre au besoin une fuite salutaire. Vers neuf heures le phénomène arriva, renforcé de l'auteur de ses jours musicaux.

On ne tarda point à mettre à l'épreuve cette mémoire extraordinaire, cette aptitude phénoménale. Ce fut le père de l'enfant qui posa les questions.

« — De quel opéra est ce passage? — dit-il, en tonnant aussitôt la phrase musicale suivante, d'une voix à faire tomber le lustre:

> A toi, Robert de Normandie,
> Le prince de Grenade adresse ce cartel!

» — Ça, — dit l'enfant avec assurance, — c'est de *Robert-le-Diable!*

» — Très-bien! Et ceci? — et il reprit d'une voix flûtée:

> Prenez garde! prenez garde!
> La dame blanche vous regarde,
> La dame blanche vous entend.
> Prenez garde! prenez garde!

» — C'est de la *Dame blanche!* — répondit sans hésiter l'enfant phénomène.

» — Fort bien! — répliqua le père en promenant sur l'assistance des regards pleins d'orgueil. — Et cet autre morceau? — et il déclama avec ampleur:

> Mes amis, ce Zampa redouté,
> Oui, désormais veut consacrer sa vie
> A défendre vos droits et votre liberté!

» — Oh! ceci, c'est de *Zampa*, d'Hérold! » — exclama l'enfant, laissant à peine à l'auteur de son existence le temps d'achever la phrase, tant sa rare organisation musicale lui avait permis de saisir vite de quel ouvrage il s'agissait!

Et comme il se trouvait là quelqu'un qui souriait, le père dit:

« — Monsieur, vous pouvez, si cela vous est agréable, interroger vous-même l'enfant, même sur des ouvrages et des auteurs étrangers!... Tenez, par exemple, voulez-vous qu'il vous dise de quelle partition est tirée la phrase que voici? vous verrez qu'il n'hésitera pas à vous répondre! »

Et il entonna:

> Norma de tuoi rimproveri
> Cenno non farmi adesso...

« — *Norma! Norma!* — exclama cet être extraordinaire.
~~~

— Et ceci? — reprit triomphalement le père :

Trema ! Ernani tu sei... Trema !

— *Ernani ! Ernani !*

— Vous le voyez, messieurs, il n'en manque pas. La musique étrangère ne lui est pas plus... étrangère que la française ! Passons maintenant aux auteurs classiques! »

Il déclama, en imitant de son mieux l'organe d'un bœuf enrhumé :

Va, ne crois pas que ce triomphe,
Trajan, te rende le pouvoir...

— Ah ! pour le coup, ceci, — dit triomphalement le jeune garçon, c'est du *Triomphe de Trajan.*

— Et ceci... — m'écriai-je à mon tour, sans laisser au père le temps de s'interposer :

Ciel!... oh ! ciel !...

— Ça, monsieur... eh bien, c'est... c'est d'*Iphigénie en Aulide!*

— Non, vous vous trompez, mon jeune ami... en *Tauride* qu'était *Iphigénie* lorsqu'elle prononça ces mots célèbres.

— Vous voyez ! » — dit le père, rassuré.

L'affaire continua encore assez longtemps sans que le merveilleux enfant se trompât d'une note... pas un mot! Chacun resta stupéfait d'une aussi rare organisation musicale. Quant à moi, vaincu par l'évidence, je crus devoir me dérober à une plus longue épreuve; je saisis clandestinement mon chapeau, et gagnai la porte, pour aller respirer et me remettre. Comme je sortais, j'entendis le père du phénomène de mémoire musicale qui attaquait à tue-tête ce passage excessivement peu connu d'une œuvre complètement oubliée :

Plus de faiblesses, plus d'alarmes !
Qu'on me rende mes armes !
Je suis Guillaume Tell, enfin !

Pour le coup, l'épreuve nous sembla trop forte, et nous fûmes enchanté d'avoir pu nous soustraire au triste spectacle de l'immanquable défaite du phénomène qu'on nous avait servi au dessert, et duquel, vraiment, on exigeait trop !

Un monsieur s'adresse obstinément à nous pour la quatrième fois, afin que nous annoncions *urbi et orbi* qu'il veut vendre... « Qu'il passe aux annonces!» dira la direction. Mais le fait, par son originalité, peut trouver sa mention ici même, car il ne s'agit ni de meubles, ni d'immeubles, — mais d'une collection de...

— Des papillons? des boutons d'uniforme? des coléoptères ? » dira-t-on.

Il s'agit d'une collection d'*affiches de spectacles*.

Le monsieur nous écrit :

« Je me défais à grand regret de cette collection précieuse; mais c'est que je ne sais plus comment la loger. Je l'avais, lorsque je l'ai commencée, en 1810, dans un appartement de quatre cents francs, au second sur la cour, rue des Moulins. En 1836, ayant déjà deux cent quarante-six volumes grand in-folio à caser, je dus chercher un plus grand logis, et j'allai m'installer, à sept cents francs par an, rue Saint-Nicolas d'Antin. Aujourd'hui, j'ai six cent trente volumes, tous reliés; mon appartement, qui a été successivement porté à mille francs, à quatorze cents francs, et deux mille francs, m'est imposé à deux mille cents francs si je le veux garder au premier terme prochain. Or, je n'y pourrais rester, car la place manque! Réduit à ne manger que du pain sec et à ne boire que de l'eau pour loger ma chère collection, il me faudrait peut-être louer un appartement de quatre mille francs par an, pour satisfaire aux développements que donnent à mes volumes les énormes affiches du charlatanisme actuel, pleines d'images, de vignettes, de lettres monstres. Je dois donc prendre un parti : me séparer de ma précieuse et chère collection. Elle formera, à la fin de l'année courante, époque où je l'arrêterai, sept cent dix volumes grand in-folio cartonnés, contenant une période de cinquante ans de tous les spectacles et concerts de Paris, du poids d'environ quatorze quintaux. On peut me faire ses offres, poste restante, aux initiales R. V. Cette importante collection conviendrait à un gouvernement. On y verra, entre autres choses curieuses, une erreur, à l'Opéra, sur le nombre de représentations que l'on attribue à *Robert-le-Diable.* L'erreur provient de trois gratis omis. »

Nous serions curieux de savoir s'il se présentera un amateur décidé à loger les quatorze quintaux d'affiches, en sept cent dix volumes, dans un appartement *ad hoc*

Nous continuerons la publication des avis drôlatiques et des cartes absurdes.

Le journal de Varsovie publie l'avis suivant :

Cours et leçons de langue française.

(*Conversation, style, lecture, littérature.*)

Le souscrit se trouve par ses études, par son séjour de cinq ans en France, et comme maître de langues modernes, etc., pendant vingt ans consécutifs en possession complète de la langue française, et s'est formé par ses expériences une méthode nouvelle, pratique et facile pour l'enseigner dans toute son étendue. Dès le commencement de cette année, habitant de Posen et muni de l'autorité municipale d'une concession, il offre par le présent avertissement son instruction aux familles bien honorées et à quiconque en voudrait profiter, selon le besoin des parties ci-dessus mentionnées.

Aussi bon et pratique instructeur de musique, il désire de même qu'il soit employé à des leçons de musique (piano-forte, chant, théorie de la musique ou basse continue).

Charles G. Weisflog

litterate et maître de langues modernes (Saint-Martin, 80, au second).

L'*Intérêt public* de Tarbes annonçait :

ENTREPOT DE VINS

Fins et communs, vieux et nouveaux, du pays et étranger, rouge et blanc, en GROS et DÉTAIL,

Louis BEAUXIS, sacristain de la cathédrale, et **Baptiste DANTON**, associés.

Le curieux de cette annonce est dans le rapprochement de ces associés. Le Baptiste Danton, non qualifié, est le suisse de la même cathédrale. Un *sacristain* et un *suisse* au milieu du vin !

A Trébon (Hautes-Pyrénées), un bureau de tabac porte pour enseigne *l'écusson d'azur aux trois fleurs de lis, avec les deux branches de laurier et la croix de Saint-Louis au-dessous.* Pour ce débitant, il n'y a eu de révolution ni en 1830, ni en 1848. Il n'en entretient pas moins ses rapports officiels avec l'administration *impériale* des tabacs !

Dans beaucoup de localités, situées même aux environs de Paris, on voit toujours sur une foule de murailles : *République française.* Il est vrai qu'en plein Paris, sur la façade du Théâtre-Français, au-dessus des fenêtres du premier étage, entre les pilastres cannelés, on voit encore parfaitement les traces de lettres arrachées et laissant leur empreinte plus claire sur la pierre teintée :

UNITÉ, INDIVISIBILITÉ DE LA RÉPUBLIQUE
LIBERTÉ, FRATERNITÉ OU LA MORT

On lisait dans le *Siècle* du 3 mars :

« ON DEMANDE une personne pouvant *aisément* (pourquoi aisément?) disposer de 8 à 10,000 fr. pour une affaire très-lucrative dans un voyage d'agrément. Écrire, *franco*, B. S. V., poste restante. »

Il est clair que tout l'avantage serait pour le prêteur, puisqu'en outre de l'affaire *très-lucrative* il aurait encore un voyage d'agrément.

On nous écrit :

« J'ai trouvé hier, dans un journal belge, un avis qui m'a paru pouvoir figurer parmi les cocasseries de l'annonce. Je l'ai copié textuellement à votre intention et vous l'adresse dans toute sa belge naïveté :

A VENDRE un SECRÉTAIRE HARMONIE mécanique de la force de vingt musiciens, très-beau meuble composé d'un instrument en cuivre, de tambour et triangle, jouant tous les airs que l'on désire et sans que l'on soit musicien.
Rue des Tanneurs, n° 165 B, près du boulevard, à Bruxelles.

(Annonce extraite de l'*Indépendance belge* (édition belge, du 26 mai 1859.)

» Je voudrais voir en face du *Secrétaire harmonie* pendant qu'on lui fait jouer *l'Invitation à la valse* de Weber! »

Rue de Rivoli, près la tour Saint-Jacques, sur une large bande de calicot blanc qui recouvre le balcon d'un premier étage :

INCESSAMMENT L'OUVERTURE DU TAILLEUR

Mais pourquoi, grand Dieu! cette cruelle autopsie?

Rue des Prouvaires, on lit :

PLUS DE PRIX FABULEUX!!!

COPINOT, fabricant, rue Quincampoix, 31

Vu son peu de frais de maison a baissé ses prix
ainsi qu'on est à même d'en juger
par les échantillons
Remet à neuf
même les cassés
Garantit la solidité
Cabinet particulier pour les deux sexes
M. et Mme Copinot font eux-mêmes l'application
On va en ville sans augmentation de prix
Écrire

De quoi est-il question? Qu'est-ce que M. Copinot fabrique et remet à neuf? De quoi lui et Mme Copinot font-ils l'application?

On se perd en conjectures !

Boulevard des Capucines, on lit :

GANTS

POUR HOMMES PIQUÉS A L'ANGLAISE

A 2 fr. 75 c.

On nous écrit :

« Monsieur, pourriez-vous me donner l'explication de l'enseigne suivante qu'on lit au boulevard Saint-Martin :

MACHINE A COUDRE DU BOIS

» Quelle est donc l'espèce de ce bois qui doit être cousu? pourquoi le faire coudre, et quelle diable de machine faut-il donc pour cela? Si je me trompe sur le sens de cette enseigne, quelle nécessité y avait-il de coudre ici l'industriel et sa machine?

» Agréez, etc. »

Reprenons quelques cartes.

Sur carton couleur paille, gauffré :

MONSIEUR M. M. FRANCHARD

Visite sans obligation réciproque
REPASSERA

La carte suivante nous est envoyée du département du Lot. Nous en désirerions bien un lot de semblables :

DUBERLE
(STANISLAS-ÉDOUARD)
sans parenté
AVEC L'AUBERGISTE **DUBERLE**

Ceci émane d'un des faubourgs de Paris :

LES DUBOIS
(CHARLES ET ALBERT, COUSINS)
Maison pour les chiens
SOIGNENT ET FOURNISSENT

Avis aux amateurs de jardins :

SOMBIER
ÉCHENILLAGE A L'HEURE
A la journée
Au tas
A volonté
GARANTI

La personne suivante se déclare tout simplement :

MADAME LA COMTESSE DOUAIRIÈRE NATHALIE
DE ROSPECK-BRONEWLIEW
des princes du Saint-Empire
DAME MAJEURE DE LA CROIX ÉTOILÉE D'AUTRICHE

Avis aux gens inquiets de leur avenir.
Annonce des cinq grands journaux, mai 1859 :

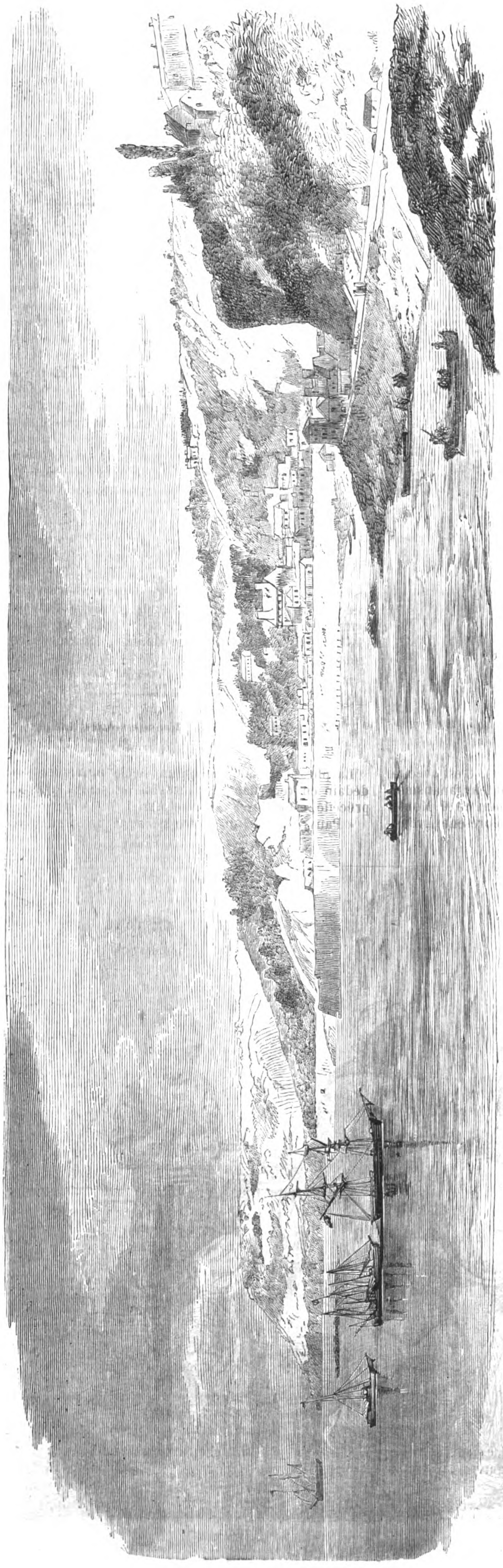
« M. R.-H. RIVALTO (de Turin), certitude par la crânologie appliquée, et nombreuses preuves à l'appui, qu'on peut être mis par l'expérimentateur dans la véritable voie où chacun doit trouver la gloire et la fortune — ou le bonheur. — De 2 à 4. »

Cet *ou* est d'une implacable philosophie; il correspond au refrain de la chanson du vieux Villon :

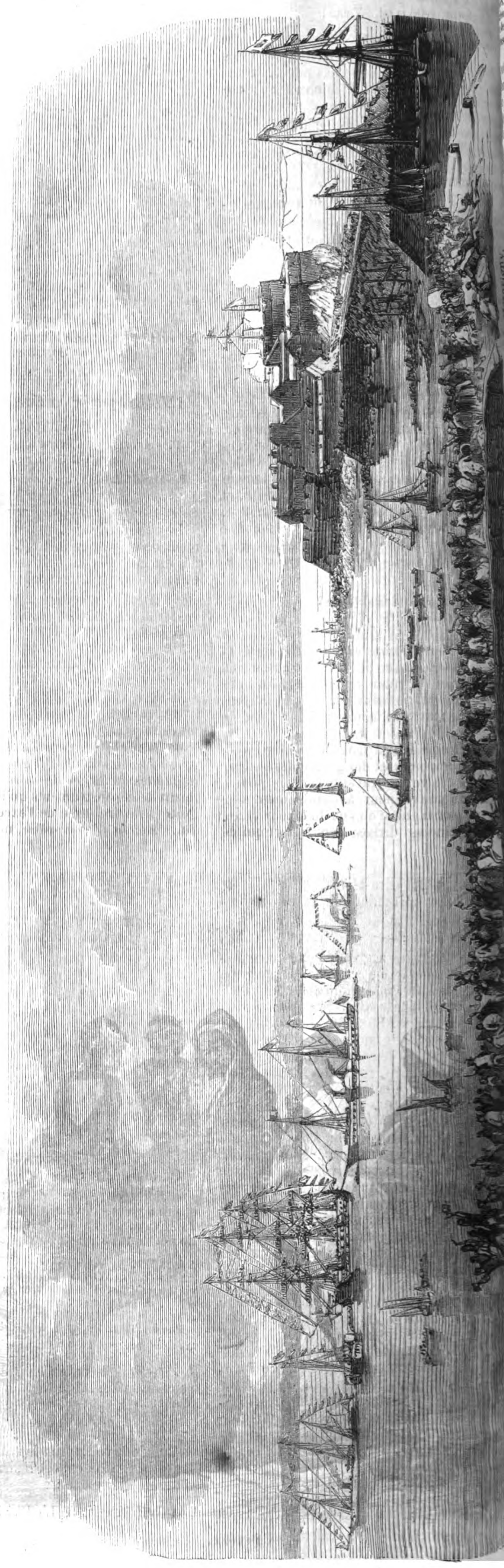
Ni grandesse
Ni richesse
N'est bonheur!

Pour copies conformes :

JULES LECOMTE.



Visite de la reine d'Angleterre au village de Saint-Aubin, près Saint-Hélier, à Jersey, le 13 août, d'après un croquis envoyé par M. Frank de Mesgrigny.



site de S. M. la reine d'Angleterre aux les de Jersey et de uernesey.

Le 13 août dernier, à e heures du matin, canon du fort qui ine la ville de Saint-ier annonçait l'ar-e de S. M. la reine ngleterre et du ice Albert dans l'île Jersey; la popula- de la ville et des rons s'était portée asse sur les quais jetée pour assister débarquement de la . A midi, Sa Majesté à terre et parcourut partie de l'île en re et aux acclama- du peuple. A trois es, elle se rendit à de son yacht et par mer, au village ray, peu éloigné aint-Hélier, pour r la forteresse du -Orgueil qui s'é- sur un immense r, presque détaché île, et s'avançant la mer. Le soir, la se réembarqua, la nuit en rade ray et partit le ain matin pour l'île de Guernesey. Le 14, à eure de l'après-midi, le yacht royal, *le Victoria lbert*, accompagné de trois petits yachts, *l'Os- le Black eagle* et *le Fairy*, et d'une frégate à va- inrent mouiller en rade de *Saint-Peter* à Guerne- à trois heures, la reine vint à terre. Plusieurs es découvertes attendaient sur le quai la reine, ncesses et les dames d'honneur qui l'accompa- t; la milice de l'île et les artilleurs des forts, ue en tête, formaient la haie sur le passage du e royal; des drapeaux et des guirlandes de fleurs ent les rues : la reine traversa la ville pour se au palais du gouverneur, admirablement situé de sur une montagne d'où l'on domine la ville et ; de là, la reine se dirigea vers le fort qui défend la rade, le visita, et à six heures elle se rendit à bord de son yacht et partit presque aussitôt pour l'Angleterre.

FRANK DE MESGRIGNY.

Visite de la reine d'Angleterre au village de Goray, au pied du Mont-Orgueil, à Jersey, le 13 août.
(D'après un croquis envoyé par M. Frank de Mesgrigny.)

La derdeba.

La derdeba est une de ces fêtes que les nègres ont transporté à Alger avec leurs habitudes et leurs croyances. Ils la célèbrent d'une façon non moins bruyante que celle du *ramazan*, à grand renfort de *kerakeb* (castagnettes en fer) et de *teboul* (tambour). C'est avec le bruit de ces instruments qu'ils excitent leur fanatisme. Notre gravure, tirée de l'excellent album de M. Moullin, *l'Algérie photographiée*, nous les représente groupés autour des musiciens, si musiciens il y a. On les voit suivre les mesures de plus en plus précipitées de cette harmonie bruyante et primitive jusqu'au moment où, entraînés par un rinforçando irrésistible, ils traduisent leur enthousiasme religieux par des danses frénétiques et des cris gutturaux.

MAC' VERNOLL.

Audience particulière donnée à M. Thouvenel par le Sultan.

De retour de son voyage à Salonique et à Schio, le sultan Abdul-Medjid a reçu en audience particulière M. Thouvenel, ambassadeur de France, qui rentrait lui-même à Constantinople après un congé de plusieurs mois. Cette entrevue s'est terminée par un entretien secret de près de trois quarts d'heure, et auquel n'assistaient que M. Thouvenel et son premier drogman.

La Porte-Ottomane est rigide sur l'étiquette, et cette dérogation sans précédents au cérémonial turc nous paraît si flatteuse pour la nation française, que nous avons jugé à propos de reproduire cette entrevue dans notre première gravure.

MAXIME VAUVERT.

Les opinions et les phrases toutes faites.

I

La phrase toute faite, qu'un siècle murmure avec dédain en regardant derrière lui les siècles qui l'ont précédé, est celle-ci : Pauvre passé !

« Pauvre passé ! dit notre siècle, il ne connaissait

LA DERDEBA, fête nègre, d'après une photographie tirée de l'album de M. Moullin.

pas le tabac ! il ne connaissait pas le café ! il ne connaissait pas les chemins de fer !

» Il ne connaissait ni les journaux, ni les omnibus, ni le gaz, ni la navigation à vapeur, ni la photographie, ni la télégraphie électrique, etc., etc. ; qu'il était à plaindre ! qu'il était malheureux ! Il n'a pas vécu, il n'a pas existé ; il n'était qu'une expression chronologique. »

C'est une erreur. Il a bien vécu, il s'est admirablement porté ; et, s'il faut dire toute la vérité, je crois qu'il a mieux vécu que nous, non pas à toutes les époques, bien entendu, mais sous plusieurs règnes de rois dont les histoires ne nous sont pas encore assez connues. Notre conviction se fonde, à cet égard, sur deux principes que nous mettons hors de toute discussion. Le premier, c'est que chaque progrès ou chaque découverte, comme vous voudrez l'appeler, vient à son jour, à son heure, à sa minute fatale ; le second principe est que ce que nous appelons un progrès n'est qu'un remède à un mal dont nous souffrons quelque part, et qui nous force à recourir par instinct à ce remède. Nous allons au progrès comme le chien malade va, par le flair, à l'herbe curative que nous avons nommée chiendent.

Une découverte est donc un chiendent pour l'homme malade de civilisation. Seulement ce remède, que notre flair cultivé nous indique, n'est presque toujours qu'un palliatif ; il endort le mal où on l'applique, mais il engendre un autre mal, et alors il faut un autre progrès, une nouvelle découverte pour cette infirmité nouvelle ; ainsi de suite jusqu'au dernier homme qui connaîtra, en expirant, et toutes les douleurs et tous les progrès.

Si au commencement du seizième siècle l'usage du tabac se répandit en Europe, c'est qu'à cette époque une fièvre d'innovation brûlait dans toutes les veines. François Ier changeait les costumes, l'Espagne changeait la figure du globe en y ajoutant une joue, et cette joue s'appelait l'Amérique ; Luther changeait la religion. La bouche voulut avoir, elle aussi, son innovation, et elle fuma. Il y avait assez et trop longtemps que le nez était seul chargé de la partie active du visage. Le tabac ne fut pas uniquement la découverte d'une herbe ; il fut, à peu de chose près, la découverte d'un sens. On voit par là qu'il fut un gros ressort dans ce grand mouvement d'horloge de l'humanité qu'on désigna, et qu'on désigne encore, sous le nom de *Renaissance*. Il est difficile d'admettre qu'il aurait pu se produire plus tôt ou plus tard. Essayez que midi soit minuit. Et le soleil ?

Parlons maintenant du café, de cette boisson dont nous sommes si jaloux, si fiers, et si fiers à bon droit, que nous pleurons presque de regret en songeant que les anciens ne l'ont pas connu. Ils ne pouvaient pas le connaître, quoiqu'il existât à l'état de fève et d'arbuste dans des contrées bien plus rapprochées de leur propre contrée, si, par exemple, nous faisons allusion aux Grecs, que l'Amérique, d'où nous tirons presque tous nos cafés, n'est rapprochée de nous. Les Grecs communiquaient avec l'Arabie, avec Moka par l'Égypte. Mais ils ne pouvaient pas connaître le café, parce que leur tempérament n'avait nulle aspiration vers cet excitant, ce tonique cérébral dont leur constitution molle et grave les éloignait. Et il est si vrai que cette aspiration est indispensable à l'éclosion d'un progrès en toutes choses, que le mot de Mme de Sévigné contre le café, à l'époque où il fut dit, était juste : j'excepte de la phrase de Mme de Sévigné ce qui regarde Racine. Le mot était parfaitement juste, parce qu'elle ne soupçonnait pas l'époque qui allait naître après la sienne. Mais pour la sienne, pour celle du grand roi, époque des grandes tranquillités d'esprit, des belles quiétudes de l'âme, il n'a rien d'exorbitant.

Jugez-en vous-même, prenez le thermomètre des mœurs, voyez comme le café entre lentement dans les habitudes monarchiques du dix-septième siècle. Boileau, — ce qui serait un oubli impossible, — Boileau ne le nomme même pas dans sa fameuse satire du dîner ; et cependant, quelle belle occasion pour lui de dire qu'on le lui avait servi froid ! Le siècle est jugé là-dessus.

C'est que ce siècle, beau mais flegmatique au suprême degré, répugnait à tout ce qui aurait altéré les plis de sa pompe et de sa gravité. Racine, Louis XIV, Boileau, Mme de Maintenon, La Bruyère, Bossuet, La Fontaine, sont d'illustres flegmatiques. La société satisfaite dont ils sont entourés n'est pas moins lente qu'eux. Quel besoin aurait-elle eu de précipiter sa digestion, de fouetter ses nerfs, d'exalter son cœur, de volatiliser son cerveau par la vapeur corrosive, enivrante du café ? Oui, mais à peine le dix-septième siècle est-il fermé, et le dix-huitième est-il ouvert, que le besoin du café se répand aussitôt avec le besoin de la discussion. Pour repondre aux attaques de la Sorbonne, la philosophie trempe ses armes acérées dans le café ; le jour ne suffit pas à la lutte ; la nuit devient nécessaire. Comment résister au sommeil ? En s'abreuvant de café. Montesquieu s'y baigne les lèvres quand il rêve aux charmantes ironies des lettres persannes ; Diderot en prend le matin pour écrire contre Dieu ; à midi, pour écrire contre les rois ; le soir, pour écrire contre lui-même. Voltaire en avale toutes les heures ; il fait de son corps une cafetière.

Toute la France intelligente et philosophique les imite ; elle remplace ses cabarets par des cafés : l'établissement même où l'on vend le café n'a pas d'autre nom que celui de la boisson orientale qu'on y prépare. On court au café prendre du café.

Nous voilà bien loin du gros vin de Louis XIV, mais nous voilà bien près de l'eau-de-vie de la Révolution. C'est le café qui sera le trait d'union, sans rien perdre pour cela de son autorité sur le goût général. Au contraire, tandis que le peuple se livre à l'eau-de-vie, les orateurs de la Convention et de la Commune s'échauffent et s'embrasent par le café, qui devient, à dater de 89, la grande boisson révolutionnaire. Il a ses temples, ses établissements célèbres qui sont encore debout : le café Conti, le café de Foy, le café Manoury, le café de la Régence.

Il est donc clair, comme une démonstration géométrique, que l'usage du café s'est produit à son heure. Indifférent à l'antiquité qui le possédait, ainsi que nous l'avons dit, il répugnait aux sociétés monarchiques qui l'essayèrent ; et il fut accepté avec frénésie par la nation française du jour où elle fut successivement philosophique et révolutionnaire.

Et les chemins de fer ! quel thème tout fait aussi pour camper le présent sur le passé et le lui faire piétiner. « On allait en diligences ! s'écrie-t-on avec moquerie, et quelles diligences encore ! » Et l'on ajoute, passant à la pitié : « Quel superbe étonnement pour la France de Colbert et de Louis XIV, si un homme de génie fût venu lui soumettre l'idée des chemins de fer ! » Calmez vos regrets. La France de Colbert et de Louis XIV n'était pas la France d'aujourd'hui, une France de gré ou de force toute centralisée à Paris. Elle n'était pas nouée par départements, mais dénouée par provinces ; et chacune de ces nombreuses provinces était si étrangère aux autres, que lorsqu'on nommait un gouverneur de l'Alsace, par exemple, on avait soin de le prendre parmi ceux qui savaient l'allemand. Pareillement, lorsqu'on envoyait un gouverneur en Languedoc ou en Provence, on ne manquait jamais de s'enquérir auparavant s'il savait le languedocien ou le provençal. Toutes ces provinces vivaient isolées ; presque pas de ponts, presque pas de grandes routes entre elles ; par conséquent aucun lien de communication.

Sous Louis XIV, pour ne pas remonter plus haut, Turin et Madrid étaient plus connus à Paris que Dunkerque et Marseille.

Maintenant, cherchez quelle espèce de voyageurs auraient transportés, d'une ville à une autre ville, les wagons des chemins de fer ? Et ceci, ce que nous venons de dire, n'est que la moitié de l'irrécusable preuve franchement établie de leur inutilité au règne de Louis XIV, lequel commençait pourtant à être quelque peu considérable. Voyons ce qui complète la preuve : sa seconde moitié est tirée de l'invincible difficulté qu'aurait opposée à leur existence l'état politique du pays.

Un des plus louables despotismes de la Révolution française est celui qui exige, dans l'intérêt général, le sacrifice d'une propriété particulière. Il y a une loi de fer. Pour cause d'utilité publique, cette loi balaye impitoyablement sur son passage bois, forêts, châteaux, maisons, parcs, tout ce qui la gêne.

Vous savez si les chemins de fer ont démoli en France des propriétés qui les gênaient.

Ceci dit, transportez-vous au siècle de Louis XIV, et supposez un entrepreneur quelconque ayant dans la pensée le projet de construire le chemin de Paris à Versailles. Il va trouver Colbert, il lui dit : « Monseigneur, pour construire ma voie de fer, il faut que je traverse la faisanderie de M. le duc de Noailles ; ensuite que je comble la pièce d'eau de M. le marquis de Matignon ; ensuite que j'abatte ras de terre les bois de Mme la marquise d'Argens ; ensuite que je renverse le château de M. le prince de Polignac ; ensuite que je passe au milieu du parc de Sa Majesté, le parc de Saint-Cloud... — Assez ! assez ! assez ! aurait crié Colbert sous sa noble perruque toute frémissante de colère, de stupeur et d'indignation ; assez ! ou je ne réponds pas, monsieur l'entrepreneur, que vous n'alliez coucher ce soir à la Bastille, d'où vous ne sortirez plus de votre vie. » Aux deux grandes raisons que nous venons de donner pour expliquer l'impossibilité radicale où étaient le siècle de Louis XIV et les siècles antérieurs d'avoir des chemins de fer, nous en ajouterons une troisième non moins absolue et non moins concluante.

Avec quel combustible eût-on produit l'agent qui a été jusqu'ici la force, l'âme unique des machines, et sans lequel les voies de fer n'existeraient pas ; enfin avec quoi aurait-on obtenu la vapeur ? Il est très-facile de répondre : « Avec de la houille ; » mais voilà ce qui n'était pas très facile de se procurer. Excepté celle qu'on extrayait en quantité modérée des mines de Saint-Étienne, et celle-là était exclusivement employée dans les forges de l'État, il n'existait pas de houille en France. Rien n'égale notre pauvreté à cet égard. Le préjugé national s'en mêlait aussi. Depuis le premier marquis jusqu'au dernier mendiant, tout le monde en France avait en horreur profonde le chauffage par la houille, lequel n'a pas encore obtenu, du reste, grâce entière. D'une manière ou d'une autre, nous manquions totalement de charbon minéral. Avec quoi donc aurait-on fait marcher les machines sur les chemins de fer ?

Parlons maintenant de la découverte du gaz comme éclairage : le gaz, cet autre produit miraculeux de la houille. Tout aussi gratuitement qu'on l'a fait pour d'autres progrès dont nous jouissons aujourd'hui, on a affirmé que nos aïeux avaient dû horriblement pâtir de ne pas s'éclairer au gaz. Apprécions cette lamentation.

LÉON GOZLAN.

(*La fin à un prochain numéro.*)

Séance annuelle de l'Académie française.

L'Académie a tenu la semaine dernière sa séance publique annuelle, présidée par M. Guizot, directeur en exercice. C'est lui qui devait prononcer le rapport des prix de vertu. Un discours de M. Guizot est un événement ; aussi tous les immortels avaient-ils été assiégés les jours précédents et l'on s'était disputé les billets. La salle était pleine ; un public d'élite s'était donné rendez-vous à cette cérémonie, et les équipages se heurtaient dans cette cour d'ordinaire si triste où l'herbe pousse entre les pavés, une herbe moins verte que les palmes de M. Viennet, qui ont eu le temps de se faner cependant depuis le jour où elles ont poussé au collet de son habit.

Tout le monde est venu longtemps à l'avance. C'est à deux heures que devait s'ouvrir la séance ; à une heure la salle était pleine ; chaises et bancs, tout était pris, sans qu'il y eût ni bruit, ni désordre. On n'était point dans un théâtre, on se croyait dans un salon ; le grenadier qui était là, accoudé sur son fusil, avait l'air tout dépaysé, personne ne violait la consigne, l'on s'excusait en passant devant lui. Il n'avait jamais vu des gens si aimables ; non pas que tous les spectateurs fussent des hommes supérieurs, des célébrités parisiennes et des gens du monde.

Au milieu de cette société distinguée se trouvaient quelques bonnes gens qui sont venues parce que c'est un honneur d'y venir, parce qu'ils s'en vanteront le soir dans leur petit cercle, au Marais ou en province. Des provinciaux en vacances, gratifiés d'un billet par un compatriote influent, viennent s'ennuyer dans cette salle pendant deux heures, que dis-je, pendant trois, car les provinciaux arrivent toujours une heure et demie avant le lever du rideau ou l'ouverture des séances. J'avais à côté de moi deux braves gens qui, en entendant parler de MM. Cousin et Legouvé, demandaient la profession de ce M. Legouvé et dans quelle partie travaillait M. Cousin ; en face, un étranger qui ne comprenait pas un mot de français et qui a écouté tout le temps avec une attention soutenue. Mais, à part quelques individus, le public qui va à ces cérémonies est un public d'aristocrates, les aristocrates de l'esprit.

Ici un savant, là un poëte, plus loin un ancien ministre ; hommes d'État, hommes de lettres et gens d'épée : j'ai vu un maréchal dans l'assemblée ; des vieillards et des jeunes gens : les vieillards, qui ont assisté aux grandes luttes littéraires, et suivant avec religion toutes les fêtes de l'esprit, ex-lauréats quelquefois de cette vieille Académie ; les jeunes gens émus dans ce sanctuaire de la gloire, l'âme agitée, l'œil en feu, avides de renommée, et voulant aussi des couronnes. Combien, parmi ceux qui étaient là sur ces bancs, encore à peu près inconnus, dont le nom retentira illustre et honoré dans le domaine de la science, de la politique et des lettres, des ministres futurs, des orateurs en herbe, des poëtes en fleur ! Plus d'un, qui ne l'avoue pas, a déposé son manuscrit avant le délai de rigueur chez le concierge du palais Mazarin, et, jusqu'au dernier jour, il a cru qu'il serait couronné ! Les lauriers pousseront l'an prochain.

Les lauréats, les vrais vainqueurs, sont là aussi, mais nul ne les devinerait tant ils ont l'air modeste. A côté d'eux, une mère, une épouse, une fille, frémissent d'un juste orgueil et qui voudraient que tout le monde sût que celui qui est près d'elles est bien le même dont M. Villemain va par[...]

e secrétaire perpétuel, de sa voix claire, prononce nom qui leur est cher, et leur main frêle va cher-er la main qui a écrit le chef-d'œuvre que l'on cou-nne, et des larmes de joie roulent dans les yeux eux.

J'espérais voir dans l'assemblée quelques-unes des âmes couronnées par le prix Monthyon, ces pay-nnes aux joues violettes, en coiffe et en sabots, vê-s de laine, dépaysées au milieu de ces beaux mes-urs et de ces grandes dames, ne sachant que faire leurs grosses mains, tout honteuses, tout étonnées, me la vieille gardeuse de bêtes dans *Madame Bo-y*, qu'on couronne aux comices; braves créatures ont fait le bien pour le bien, sans songer qu'il pou-y avoir une récompense ailleurs que dans le ciel. s je n'ai vu que des femmes de la ville, toutes les s blondes et les têtes grises, élégantes et distin-es. A celles-là qui sont nées bonnes, que l'éduca-a faites charitables, on ne donne pas de médailles. endant, elles se trouvent toujours là pour soulager misères et pour soutenir les courages; noble mé-! Aux malheureux elles donnent du pain; aux am-ux de l'espoir. Derrière le triomphe de bien des mes on rencontre le dévouement d'une femme.

u milieu de la foule élégante, à côté des robes ches et des mantilles bleues, on distingue la sou-noire des prêtres. Il y avait autant de prêtres que lies femmes.

pendant on voit s'avancer vers la porte par où e l'Académie les huissiers en habit noir, l'épée té, la chaîne d'argent au cou. M. Pingard appa-M. Pingard, l'homme de l'Institut, l'ange, le dé-, comment dire? le génie familier du palais Maza-un homme charmant, adoré de tous les mortels s immortels encore plus. Il va chercher messieurs Académie.

e entre, son directeur à sa tête, le secrétaire per-l et le dernier élu avec lui; ils prennent place ureau.

eur suite viennent les membres de l'Institut, non seulement les quarante, juges du concours dont nommer les prix, mais les membres des cinq mies, des beaux-arts, des sciences, des inscrip-et belles-lettres, de médecine. Ils se dispersent es bancs, à droite et à gauche, et le public les te, les examine, les nomme. Il y a bien quelques rs : l'un montre M. Renan et dit que c'est M. Wal-s'ils savaient cela ! On prend M. de Noailles pour usin !

s la dernière séance les bancs étaient garnis; es académiciens étaient nombreux. Le prince Na-n, membre de l'Académie des beaux-arts, était M. Renan et M. Delangle; et, sur l'un des bancs oite, on remarquait l'évêque d'Orléans, M. l'abbé loup.

s M. Villemain a élevé la voix et on s'est tu. itude du secrétaire perpétuel est proverbiale. A l'on est assis, si la pendule sonne, il commence. premières paroles ont été pour les morts; au nom itres, il a rendu hommage à la mémoire de M. de eville, cet écrivain enlevé si tôt à la France, qui d'entrer à l'Académie avait été couronné par t, chose plus étrange et digne de remarque, e premier remporté le grand prix Monthyon avec re la *Démocratie en Amérique*, — il y a de cela quatre ans.

ensuite nommé les lauréats du prix destiné aux es les plus utiles aux mœurs. A été décernée la re médaille à M. Paul Janet, un universitaire, an-ofesseur de philosophie à la faculté de Strasbourg, nant professeur dans un lycée de Paris, auteur vrage intitulé : *Histoire de la philosophie morale ique dans l'antiquité et dans les temps modernes.* seconde médaille à l'abbé Cognat, historien de lément d'Alexandrie.

r les prix de poésie, M. Villemain a nommé harles Lafont et Pécontal; M. Charles Lafont, r du *Chef-d'œuvre inconnu*, un acte joué au e-Français qui est resté au répertoire. Son livre titre : *Légendes de la charité*; celui de M. Siméon al s'intitule : *Légendes et poésies.*

illemain a été fort bienveillant pour M. Pécou-pour entraîner l'opinion des spectateurs il a lu es vers adressés à Châteaubriand, à propos du u qu'il s'est choisi au bord de la mer. vers ont été couverts d'applaudissements.

e veux pas suivre M. Villemain tout le long du fleuri de son éloquence académique. Il faut nt transcrire le nom des lauréats; nous leur de-ien au moins cet hommage.

Xavier Marmier, pour son ouvrage intitulé : *ncés du Spitzberg*, une médaille de deux mille comme à MM. Lafont et Pécontal.

médaille de mille francs à M. Pope, pour un livre dédié aux enfants, et à M. Sébastien Rhéal, pour ses *Etudes et traductions du Dante.*

Trois médailles de différents prix, à MM. Frédéric Godefroy, Félix Cadot, professeur à Alger, Berlay, avo-cat, pour leurs travaux sur Corneille; le prix dans la proportion d'une somme de trois mille francs étant dé-cerné à M. Marty Lavaux.

M. Gérusez a eu le prix Bordin, pour son *Histoire de la littérature sous la Révolution.* — M. Henri Martin, le grand prix Gobert, pour son quinzième volume sur l'*Histoire de France*, le second étant partagé entre MM. Chéruel et Lavallée.

M[lle] Ernestine Drouet, le prix de poésie sur ce sujet: *la Sœur de charité au dix-neuvième siècle.*

M. Gilbert, prix d'éloquence, pour l'*éloge de Re-gnard.*

M. Gilbert a déjà été couronné par l'Académie fran-çaise pour un éloge de Vauvenargues. La fortune, du reste, lui a souri dès le début de sa carrière. Précep-teur modeste, chez M. Schneider, le riche propriétaire du Creusot, vice-président du corps législatif, il épou-sait, à vingt-cinq ans, sans fortune, M[lle] Schneider. Pour dot il apportait son talent; je n'en sais guère de plus riche.

L'Académie, en décernant le grand prix à M. Henri Martin, donne une preuve de sa loyauté et affirme son indépendance. Bien peu, dans l'assemblée illustre, par-tagent ses idées politiques; mais elles sont élevées, généreuses; l'Académie les couronne.

M. Legouvé, après le rapport de M. Villemain, est venu lire quelques fragments de l'étude de M. Gilbert sur Regnard; il l'a fait avec beaucoup de goût et de finesse, soulignant à propos les mots, d'un geste ou d'un sourire.

Puis M. Guizot a pris la parole.

Voix dure, accent impérieux, geste tranchant, voilà les instruments de l'orateur : son éloquence a quelque chose de sévère, de sec et de chagrin qui ne saurait, pour ma part, m'entraîner. Je dirais volontiers que son langage a de l'autorité, pas de puissance. Il ne déci-dera que des auditeurs décidés d'avance. Il pourra faire peur à ses ennemis, amer et dédaigneux qu'il est! il ne convaincra jamais des adversaires, et jamais, comme l'on dit, n'enlèvera une assemblée.

Ce talent se trouve à l'aise à l'Académie. Il peut for-muler à plaisir de graves doctrines, et laisser tomber du haut de son orgueilleuse indulgence des réflexions sévères sur la société de notre temps. L'orateur l'a fait du reste dans une fort belle langue, et sous le manteau sévère de la phrase l'idée prenait vite un air de gran-deur.

Le sujet prêtait peu aux grands effets, et ce n'est guère qu'au commencement et à la fin de son discours que M. Guizot a essayé son éloquence. Mais la pérorai-son dite sur le ton grave et d'un air solennel a été cou-verte d'applaudissements.

M. Guizot est né en 1787, il a donc soixante-douze ans; il les porte comme un homme que rien n'en-tame, pas même le temps. On eût pu ne pas me le nommer, je l'aurais reconnu. J'aurais reconnu le mi-nistre du dernier règne, dédaigneux, hautain, insen-sible, avec la raideur de l'Anglais et l'aspect sévère du protestant; son école politique et sa foi reli-gieuse.

Ces critiques sur le talent, cette opinion sur le per-sonnage public n'ôtent rien à mon admiration pour l'homme. On peut trouver l'orateur trop amer ou trop fier; il n'en faut pas moins s'incliner avec respect de-vant ces personnalités superbes.

Ces hommes là m'étonnent. Pendant des demi-siècles ils se mêlent à l'histoire du monde. Leur vie est une lutte de chaque jour, de chaque nuit, de toutes les heures. Il faut qu'ils étudient le passé, le présent, les livres et les hommes, qu'ils se préparent l'avenir. Ils ont des lendemains glorieux, ils en ont aussi de ter-ribles, et on les voit après cinquante ans, cinquante années pendant lesquelles ils ont écrit trente volumes, fait manœuvrer des millions d'hommes, on les voit, tou-jours sur la brèche, écrivant encore des livres, et pro-nonçant des harangues. Il semble que plus la vie est agitée, plus elle est longue. Les cœurs qui ont le plus souvent tressailli sont ceux qui battent le plus long-temps, la poussière de l'arène fortifie la poitrine des combattants.

M. Villemain a quelques années de moins, mais lui aussi il a dépensé bien du talent et bien des forces. En est-il moins riche pour cela? Son discours prouve qu'il n'est pas encore ruiné. Pour indiquer son caractère et définir son talent je lui prendrai à lui-même une phrase. « Laissons à part ce mot d'élo-quence, ambitieux et parfois trompeur; mais penser juste et bien écrire, goûter le vrai et l'expérience, est un mérite qui ne passe pas de mode en France. » Tout M. Villemain est là.

M. Legouvé, quand M. Guizot a eu cessé de parler, a pris de nouveau place au fauteuil du bureau et a lu la pièce de vers de M[lle] Ernestine Drouet, jeune insti-tutrice, distinguée entre toutes par l'Académie.

Il y a dans ce petit poëme beaucoup de sentiment : il s'en dégage un parfum d'honnêteté qu'on respire avec bonheur.

En écoutant ces vers d'une jeune fille, je pensais à une femme dont M. Villemain a rappelé le nom, à M[me] Desbordes-Valmore, morte le mois dernier, pau-vre et triste, loin de Paris. Et celle-là pourtant était poëte !

Mais à côté de chaque tombe est un berceau, et dans le berceau peut-être un académicien.

HENRI DELBENNE.

Dans notre dernier article relatif à l'éclairage élec-trique, nous avons cherché à faire connaître le plus exactement possible l'état actuel de la question.

Nous ne nous sommes pas longuement étendu sur la question des piles, pour des raisons que nous avons développées au commencement de notre travail.

Néanmoins, apprenant aujourd'hui, par des ex-périences précises, que la pile Grenet présente des avantages sérieux, nous croyons avoir l'obliga-tion d'éclairer plus complétement nos lecteurs à ce sujet.

D'ailleurs, s'il n'y a pas, comme nous l'avons dit, de lampe Grenet, la pile que nous allons décrire, par les propriétés qu'elle présente, touche plus particu-lièrement à l'éclairage électrique; nous pourrions même dire qu'elle est la seule qui l'intéresse directe-ment aujourd'hui.

Pile Grenet.

La pile Grenet est basée sur l'emploi d'un courant d'air ou de gaz traversant un liquide oxydant ou un liquide qui laisse dégager un gaz absorbant facilement l'hydrogène. Dans ce liquide baignent les éléments négatifs et positifs.

Chacun des corps employés pour obtenir des oxyda-tions par voie humide est susceptible d'être utilisé pour la production de l'électricité; chacun d'eux jouit de propriétés particulières; le bichromate de potasse est un de ceux qui donnent les résultats les plus re-marquables. Vers 1842, Poggendorff, un des premiers, essaya l'emploi de l'acide chromique, dans la pile, comme liquide oxydant; mais il ne put en obtenir de bons résultats, et tous ceux qui depuis ont tenté l'u-sage de cet acide n'ont pas mieux réussi. En effet, dans un bain de bichromate de potasse, il se forme sur les éléments un dépôt d'oxyde de chrome qui neutra-lise immédiatement les effets du courant.

L'air a la propriété d'enlever et de dissoudre cet oxyde au fur et à mesure qu'il se produit.

Cette propriété, reconnue par M. Grenet, l'a amené à construire, avec des plaques de charbon et des pla-ques de zinc baignant dans une dissolution de bichro-mate de potasse traversée par un courant d'air, une pile électrique à un seul liquide, à courant constant et sans émanations.

On peut résumer ainsi les caractères qui distinguent cette pile de toutes les autres sources d'électricité :

1° Elle occupe un volume moindre qu'aucune des piles connues, et elle donne des effets beaucoup plus puissants;

2° Elle n'exige l'emploi que d'un seul liquide;

3° Elle est essentiellement portative;

4° Elle est toujours prête à produire l'électricité, tout en ne dépensant que pendant le temps où elle fonctionne.

Enfin, elle ne donne naissance à aucune émanation insalubre ou incommode.

Sous le rapport spécial de la lumière électrique, les avantages de cette pile, transportable d'un point à un autre, en produisant la lumière soit dans sa course, soit immédiatement à son point d'arrivée, ont été dé-montrés par de nombreuses expériences, et si l'uti-lité d'une lumière transportable ne se fait sentir que dans les cas particuliers de l'application à la marine et aux chemins de fer, il en résulte du moins, nous nous faisons un devoir de le faire remarquer, qu'à plus forte raison elle atteint le but que nous désirons depuis longtemps: de pouvoir installer rapidement sur un point donné une lumière suffisamment puissante et suffisamment élevée.

L. F. G. PETITPIERRE PELLION,
Ingénieur civil des mines.

Arrivée de l'empereur à Saint-Sauveur, d'après un croquis envoyé par M. Moullin.

Vue générale de Saint-Sauveur, d'après un croquis envoyé par M. Moullin.

SALON DE 1859. — *La Visitation*, tableau de M. Galimard.

SALON DE 1859. — Modèle en plâtre de la statue de M. Chatrousse destinée à la cour du Louvre. (N° 3134.)

SALON DE 1859. — *La Glissade*, tableau de M. Edouard Girardet. (N° 1267.) — Copié par M. Karl Girardet.

Saint-Sauveur.

Une belle allée de verts peupliers et un pont de marbre jeté sur un torrent amènent le touriste ou le baigneur qui se rendent à Saint-Sauveur dans la fraîche vallée de Luz, toute parsemée de parcs délicieux. Une trentaine de maisons, groupées au bas de la montagne, regardent couler le Gave à leurs pieds et forment à elles trente tout le bourg.

Cette station thermale, dont notre gravure reproduit l'aspect si pittoresque, possède un des plus élégants établissements de la chaîne des Pyrénées. De ses deux sources, celle de l'Établissement et celle de Hontalade, jaillissent des eaux, les unes sulfurées, les autres ferrugineuses, moins excitantes que celles de Luchon et de Barèges et convenant surtout aux affections nerveuses.

C'est à Saint-Sauveur que, sous la Restauration, deux princesses, profitant de la route frayée par la reine Hortense, vinrent prendre les bains. Une colonne commémorative élevée sur les bords du Gave témoigne encore de leur séjour en ces lieux.

L'empereur et l'impératrice sont arrivés, le 19 au soir, à Saint-Sauveur, escortés par une légion de jeunes montagnards au béret basque et par des jeunes filles vêtues de blanc et portant le rouge capulet. Leurs Majestés sont entrées dans le bourg sous un arc de triomphe fait de feuillage et décoré de cette simple inscription : *Soyez les bienvenus.*

Deux cabinets, tendus de damas blanc à l'intérieur, ont été préparés dans l'établissement pour l'empereur et l'impératrice, qui resteront à Saint Sauveur jusqu'au 8 septembre. Les deux illustres hôtes sont descendus à la maison Brohauban, qui est une demeure fort simple, et à laquelle le château de Pau a envoyé les meubles nécessaires au service de Leurs Majestés.

LÉO DE BERNARD.

SALON DE 1859.

M. Emile Chatrousse a exposé le modèle en plâtre de la statue qu'il doit exécuter en marbre pour le Louvre, *l'Art chrétien*. Cette figure remarquable est dans le caractère simple et monumental qui convient au palais qu'elle doit décorer, et le marbre ajoutera par son ampleur et son modelé à ces qualités remarquables.

M. Auguste Galimard a envoyé le carton du travail qu'il fait pour Saint-Philippe du Roule. Grandeur et élévation dans le sujet, dessin pur et correct dans la forme, peinture en pleine lumière, tels sont les mérites qui distinguent l'œuvre trop peu connue du digne élève de M. Ingres.

Que ces enfants ont de joie, de mouvement et d'expression ! Quels cris, que de bruit et de chaleur au milieu de ces neiges ! Que de bonhomie et de malice ! *La Glissade* est une de ces toiles animées et peintes avec la plus grande finesse qui explique les succès déjà anciens de M. Edouard Girardet.

La distribution des médailles à l'école impériale de dessin, pour les jeunes filles, dirigée par Mlle Rosa Bonheur, a eu lieu jeudi en présence d'une foule très-brillante, sous la présidence de M. Arsène Houssaye, inspecteur général des beaux-arts. Pour la première fois, M. le ministre d'Etat a ajouté un prix d'honneur.

LÉO DE BERNARD.

MÉMOIRES D'UN MUSICIEN.[1]

(Suite du chapitre LV.)

Ce n'était rien de l'avoir écrit, il fallait le faire entendre, et ce fut alors que commencèrent mes déboires et mes malheurs. La copie des parties d'orchestre et de chant me coûta d'abord une somme énorme ; ensuite, les nombreuses répétitions que je fis faire aux exécutants et le prix exorbitant de *seize cents* francs que je dus payer pour la location du théâtre de l'Opéra-Comique, l'unique salle qui fût alors à ma disposition, m'engagèrent dans une entreprise qui ne pouvait manquer de me ruiner. Mais j'allais toujours, soutenu par un raisonnement spécieux que tout le monde eût fait à ma place. « Quand j'ai fait exécuter, pour la première fois, *Romeo et Juliette* au Conservatoire, me disais-je, l'empressement du public à venir l'entendre fut tel qu'on dut faire *des billets de corridors* pour placer l'excédant de la foule, lorsque la salle fut remplie ; et malgré l'énormité des frais de l'exécution, il me resta un petit bénéfice. Depuis cette époque, mon nom a grandi dans l'opinion publique, le retentissement de mes succès à l'étranger lui donne, en outre, en France, une autorité qu'il n'avait pas auparavant ; le sujet de *Faust* est célèbre tout autant que celui de *Romeo et Juliette;* on croit généralement qu'il m'est sympathique et que je dois l'avoir bien traité. Tout fait donc espérer que la curiosité sera grande pour entendre cette nouvelle œuvre, plus vaste, plus variée de tons que ses devancières, et que les dépenses qu'elle me cause seront au moins couvertes... » Illusion ! Depuis la première exécution de *Romeo et Juliette*, des années s'étaient écoulées, pendant lesquelles l'indifférence du public parisien, pour tout ce qui concerne les arts et la littérature, avait fait des progrès incroyables. Déjà, à cette époque, il ne s'intéressait plus assez, à une œuvre musicale surtout, pour aller s'enfermer en plein jour (je ne pouvais donner mes concerts le soir) dans le théâtre de l'Opéra-Comique, que le monde fashionable, d'ailleurs, ne fréquente pas. C'était à la fin de novembre (1846), il tombait de la neige, il faisait un temps affreux ; je n'avais pas de cantatrice à la mode pour chanter Marguerite ; quant à Roger, qui chanta si bien Faust, et à Herman-Léon, chargé du rôle de Méphistophélès, on les entendait tous les jours dans ce même théâtre. Il en résulta que je donnai *Faust* deux fois avec une demi-salle. Le beau public de Paris, celui qui va au concert, celui qui est censé s'occuper de musique, resta tranquillement chez lui, aussi peu soucieux de ma nouvelle partition que si j'eusse été le plus obscur élève du Conservatoire ; et il n'y eut pas plus de monde à l'Opéra-Comique à ces deux exécutions que si l'on y eût représenté le plus mesquin des opéras du répertoire.

Rien dans ma carrière d'artiste ne m'a plus profondément blessé que cette indifférence inattendue. La découverte fut cruelle, mais utile au moins, en ce sens que j'en profitai, et que, depuis lors, il ne m'est pas arrivé d'aventurer vingt francs sur la foi de l'amour du public parisien pour ma musique. J'espère bien que cela ne m'arrivera pas non plus à l'avenir, dussé-je vivre encore cent ans [1]. J'étais ruiné ; je devais une somme considérable que je n'avais pas. Après deux jours d'inexprimables souffrances morales, j'entrevis le moyen de sortir d'embarras par un voyage en Russie. Mais pour l'entreprendre, encore fallait-il de l'argent ; il m'en fallait d'autant plus que je ne voulais pas, en quittant Paris, y laisser la moindre dette. Alors de cette difficile circonstance surgirent pour moi de bien douces consolations, que la cordialité de mes amis vint m'apporter. Dès qu'on sut que j'étais obligé d'aller à Saint-Pétersbourg pour tâcher de réparer les pertes que mon dernier ouvrage m'avait fait éprouver à Paris, de toutes parts je reçus des offres de services. M. Bertin me fit avancer mille francs par la caisse du *Journal des Débats ;* parmi mes amis, les uns me prêtèrent cinq cents francs, d'autres six ou sept cents ; un jeune Allemand, M. Friedland, que j'avais connu à Prague, à mon dernier voyage en Bohême, m'avança douze cents francs ; Sax, malgré ses propres embarras, en fit autant ; enfin, le libraire Hetzel, qui, depuis, a joué un rôle très-honorable dans le gouvernement républicain, et qui n'était alors pour moi qu'une simple connaissance, me rencontrant par hasard dans un café, me dit : « Vous allez en Russie ? — Oui. — C'est un voyage fort dispendieux, surtout en hiver ; si vous avez besoin d'un billet de mille francs, permettez-moi de vous l'offrir ! » J'acceptai aussi franchement que l'excellent Hetzel m'offrait, et, grâce à cette somme, je pus faire face à tout et fixer le jour de mon départ.

Je crois avoir déjà fait cette remarque, mais je ne crains pas de la reproduire, que si j'ai rencontré bien des gredins et bien des drôles dans ma vie, j'ai été singulièrement favorisé en sens contraire, et que peu d'artistes ont trouvé autant que moi de bons cœurs et de généreux dévouements. Chers et excellents hommes, qui, sans doute, avez dès longtemps oublié votre noble conduite à mon égard, laissez-moi vous la rappeler ici, vous en remercier avec effusion, vous serrer la main et vous dire avec quel bonheur intime je pense aux obligations que je vous ai !!!

Je ne puis que constater ici le succès de mon voyage en Russie, dont le récit a paru dans une revue. Mes concerts à Saint-Pétersbourg et à Moscou furent brillants et productifs. En quelques semaines, je devins presque riche et je repris le chemin de la France, pénétré de reconnaissance pour ce beau public russe, si intelligent, si chaleureux, si enthousiaste même, pour les artistes qui m'avaient si bien secondé, et pour l'impératrice et la famille impériale dont le gracieux patronage avait aplani toutes les difficultés de mon entreprise.

Je n'entrerai pas non plus dans de grands détails sur mon premier séjour en Angleterre. Je n'en finirais pas. D'ailleurs, c'est toujours le même refrain. J'étais engagé par Jullien, le célèbre directeur des concerts-promenades, pour diriger l'orchestre du grand-opéra anglais qu'il avait voulu fonder au théâtre de Drury-Lane. Il s'était procuré un admirable orchestre, un chœur de premier ordre, une assez convenable collection de chanteurs, en oubliant seulement de s'assurer d'un *répertoire.* Il possédait (en perspective), pour tout bien, un opéra (*The maid of honor*) commandé par lui à Balfe ; se proposant d'ouvrir sa saison par une traduction anglaise de la *Lucia di Lammermoor*, de Donizetti. Et il fallait, en attendant la mise en scène de l'opéra de Balfe, que cette *nouveauté*, la *Lucia*, produisît dix mille francs à chaque représentation pour couvrir les frais seulement.

Le résultat était inévitable : les recettes de la *Lucia* n'atteignirent jamais le chiffre de dix mille francs ; l'opéra de Balfe obtint un demi-succès, et, au bout de très-peu de temps, l'opéra anglais devint impossible. Cette apparition à Londres n'eut pour moi, néanmoins, que des suites heureuses. Elle prépara les voies pour les nombreux voyages que j'y ai faits plus tard, et me fit établir des rapports avec mes confrères de la presse anglaise, qui, presque tous, m'ont traité en mainte circonstance avec une grande cordialité.

. . . .

. . . .

J'ai hâte d'en finir avec ces mémoires, leur rédaction m'ennuie et me fatigue presque autant que celle d'un feuilleton ; d'ailleurs, quand j'aurai écrit les quelques pages que je veux écrire encore, j'en aurai dit assez, je pense, pour donner une idée à peu près complète des principaux événements de ma vie et du cercle de sentiments, de travaux et de chagrins dans lequel je suis destiné à tourner... jusqu'à ce que je ne tourne plus.

La route qui me reste à parcourir, si longue qu'on la suppose, doit sûrement ressembler beaucoup à celle que j'ai déjà parcourue ; j'y trouverai partout les mêmes profondes ornières, les mêmes cailloux raboteux, les mêmes terrains défoncés, traversés çà et là par quelque clair ruisseau, ombragés par quelque bosquet paisible, surmontés de quelque roche sublime, que je gravirai à grand'peine pour aller sécher au soleil couchant la froide pluie subie dans la plaine dès le matin.

Les choses et les hommes changent cependant, il est vrai, mais si lentement que ce n'est pas dans le court espace de temps embrassé par une existence humaine que ce changement peut être perceptible. Il me faudrait vivre deux cents ans pour en ressentir le bienfait.

. . . .

Maintenant, me voilà, sinon au terme de ma carrière, au moins sur la pente de plus en plus rapide qui y conduit, fatigué, brûlé, mais toujours brûlant, et rempli d'une énergie qui se réveille parfois avec une violence dont je suis presque épouvanté.

Je commence à savoir la musique, je commence à savoir le français, à écrire passablement une page de partition et une page de prose ; je sais diriger et animer un orchestre, j'adore et je respecte l'art sous toutes ses formes... Mais j'appartiens à une nation qui aujourd'hui ne s'intéresse presque plus aux nobles manifestations de l'intelligence.

Le peuple parisien lui-même devient barbare : sur dix maisons riches, c'est à peine s'il en est une où l'on trouve une bibliothèque. Je ne parle pas d'une bibliothèque musicale... Non, on n'achète plus de livres; on loue, pour deux sous le volume, de pitoyables romans dans les cabinets de lecture ; cet aliment suffit aux appétits littéraires de toutes les classes de la société. Comme on s'abonne chez les éditeurs de musique, pour quelques francs par mois, afin de pouvoir choisir dans le nombre infini des plates productions dont les magasins regorgent quelque chef-d'œuvre du genre si bien stigmatisé par Rabelais.

L'industrialisme de l'art, suivi de tous les bas instincts qu'il flatte et caresse, marche à la tête de son ridicule cortége, promenant sur ses ennemis vaincus un regard niaisement superbe et rempli d'un stupide dédain...

Paris est donc une ville où je ne puis rien faire et où l'on me regarde comme trop heureux de remplir la seule tâche qui me soit confiée : celle du feuilletoniste, la seule, à en croire beaucoup de gens, pour laquelle je sois venu au monde.

Je sens bien ce que je pourrais produire en musique dramatique, mais il est aussi inutile que dangereux de le tenter. D'ailleurs, je ne pourrais donner l'essor à ma pensée, dans ce genre de composition, qu'en me supposant maître absolu d'un grand théâtre, comme je suis maître de mon orchestre quand je dirige l'exécution d'une de mes symphonies. Je devrais disposer de la bonne volonté de tous, être obéi de tous, depuis la première chanteuse et le premier ténor, les cho-

[1] Cette résolution n'a pas été plus ferme que tant d'autres ; après avoir écrit l'*Enfance du Christ*, je n'ai pas su résister à la tentation de faire entendre à Paris cet ouvrage dont le succès a été spontané, très-grand et même calomnieux pour mes compositions antérieures ! J'ai ainsi donné, dans la salle de Hertz, plusieurs concerts qui, au lieu de me ruiner, comme firent les exécutions de *Faust*, m'ont rapporté quelques milliers de francs. (1858.)

ristes, les musiciens, les danseuses et les comparses, jusqu'au décorateur, aux machinistes et au metteur en scène. Un théâtre lyrique, comme je le conçois, est avant tout un vaste instrument de musique; j'en sais jouer; mais pour que j'en joue bien, il faut qu'on me le confie sans réserve. C'est ce qui n'arrivera jamais. Ensuite, les menées, les conspirations, les cabales de mes ennemis se donneraient là trop aisément carrière. Ils n'osent pas venir me siffler dans une salle de concert, ils n'y manqueraient peut-être pas, même aujourd'hui, dans un vaste théâtre comme l'Opéra.

J'aurais à subir en pareil cas, non seulement les coups des haines soulevées par mes critiques théoriques, mais ceux non moins furieux des colères excitées par les tendances de mon style musical, style qui, à lui seul, est la plus sanglante critique pratique de certaines œuvres jouissant d'une puissante popularité. J'en ai eu la preuve dernièrement encore à Londres, où une bande d'Italiens est venue rendre presque impossible la représentation de *Benvenuto Cellini* à Covent-Garden. Ils ont crié, chuté et sifflé du commencement à la fin; ils ont voulu empêcher même l'exécution de mon ouverture du *Carnaval romain*, qui servait d'introduction au second acte et qu'on avait applaudie maintes fois à Londres en divers concerts, entre autres à celui de la Société philharmonique de Hanovre-Square, quinze jours auparavant.

Les artistes de Londres, indignés de cette vilenie, ont voulu m'exprimer leur sympathie en souscrivant, au nombre de deux cent trente, pour un *testimonial concert* qu'ils m'engageaient à donner, avec leur concours gratuit, dans la salle d'Exeter-Hall, mais qui, néanmoins, n'a pu avoir lieu. L'éditeur Beale (aujourd'hui l'un de mes meilleurs amis) m'a, en outre, apporté un présent de deux cents guinées qui m'était offert par une réunion d'amateurs, en tête desquels figuraient les célèbres facteurs de piano, M. Broadwood. Je n'ai pas cru devoir accepter cet argent; les souscripteurs se refusant à le reprendre, Beale l'a employé à l'acquisition et à la publication, avec texte anglais, de ma légende de *Faust*, qui, l'assure-t-il dans ses dernières lettres, paraîtra prochainement.

Ces preuves spontanées d'affection m'ont touché beaucoup plus que ne m'avaient blessé les insultes des siffleurs.

En Allemagne, sans doute, je n'aurais rien de pareil à redouter. Mais je ne sais pas l'allemand; il faudrait composer sur un texte français qu'on traduirait ensuite; c'est un grand désavantage. Il faudrait aussi, pour écrire un grand opéra, y consacrer au moins dix-huit mois sans m'occuper d'autre chose, sans rien gagner par conséquent et sans dédommagement possible sous ce rapport, puisqu'en Allemagne les compositeurs d'opéras ne touchent pas d'honoraires. Encore ai-je pu voir, lors de la première exécution de *Faust* en Prusse, ce qu'une inoffensive observation, imprimée dans le *Journal des Débats*, m'avait attiré d'inimitiés parmi les musiciens de l'orchestre de Berlin.

A Leipzig aussi, bien qu'on y entende aujourd'hui la musique *avec d'autres oreilles* qu'au temps de Mendelssohn (à ce que j'ai pu voir et à ce que m'assure le savant concert-meister Ferdinand David), il y a encore quelques petits fanatiques élèves du Conservatoire qui, me regardant, sans savoir pourquoi, comme un destructeur, un Attila de l'art musical, m'honorent d'une haine forcenée, m'écrivent des injures et me font des grimaces dans les corridors du Gewant-Haus, quand j'ai le dos tourné. Puis, certains maîtres de chapelle, dont je trouble la quiétude, commettent par ci par là à mon égard d'assez plates perfidies; mais cet inévitable antagonisme, joint même à l'opposition toute naturelle d'une petite partie de la presse allemande [1], n'est rien en comparaison des fureurs qui se donneraient carrière à Paris contre moi, si je m'y exposais au théâtre.

Depuis trois ans, je suis tourmenté par l'idée d'un vaste opéra dont je voudrais écrire les paroles et la musique, ainsi que je viens de le faire pour ma petite trilogie sacrée : *l'Enfance du Christ*. Je résiste à la tentation de réaliser ce projet et j'y résisterai, je l'espère, jusqu'à la fin [1]. Le sujet me paraît grandiose, magnifique et profondément émouvant; mais je n'aurais pas deux femmes intelligentes et dévouées, capables d'interpréter les deux rôles principaux, rôles dont chacun exige de la beauté, une grande voix, un talent dramatique réel, une musicienne parfaite, une âme et un cœur de feu. J'aurais bien moins encore entre les mains le reste des ressources de toute espèce dont je devrais pouvoir disposer à mon gré, sans contrôle ni observations de qui que ce fût. L'idée seule d'éprouver pour l'exécution et la mise en scène d'une œuvre pareille les obstacles stupides que j'ai dû subir et que je vois journellement opposer aux autres compositeurs qui écrivent pour notre Grand-Opéra me fait entrer en rage. Le choc de ma volonté contre celle des malveillants et des imbéciles en pareil cas serait aujourd'hui excessivement dangereux... Quant à grossir le nombre des œuvres agréables et utiles qu'on nomme opéras-comiques et qui se produisent journellement à Paris par fournées, comme on y produit des petits pâtés, je n'en éprouve pas la moindre envie.

HECTOR BERLIOZ.

[1] Il y a dans cette presse, comme dans celle de Paris, des hommes à idées fixes qui, à l'aspect seul de mon nom sur une affiche ou sur un journal, entrent en fureur comme les taureaux quand on leur présente un drapeau rouge, m'attribuent un petit monde d'absurdités éclos dans leur petit cerveau, croient entendre dans mes ouvrages ce qui n'y est pas et n'entendent pas ce qui s'y trouve, combattent avec une noble ardeur des moulins à vent, et si on leur demandait leur avis sur l'accord parfait de *ré majeur*, en les prévenant qu'il est écrit par moi, s'écrieraient avec indignation : « Cet accord est détestable! » Ces pauvres diables de maniaques; il y en a, il y en eut partout et en tout temps de pareils.

[1] Hélas! non, je n'ai pas résisté. Je viens d'achever le poëme et la musique des *Troyens*, opéra en cinq actes. Que deviendra cet immense ouvrage?...

Domaine impérial des Landes.

Parmi les départements que vient de traverser l'empereur pour se rendre à Saint-Sauveur, il n'en est peut-être pas un seul qui présente un aussi grand intérêt d'actualité que celui des Landes, objet en ce moment d'une si complète transformation.

Gœthe a dit quelque part : « Nous devrions moins parler et plus dessiner. » Cette fois encore, comme toujours, le grand Gœthe a raison.

Au milieu des Landes, en face de cette nature sur laquelle semble planer une malédiction implacable; sous l'impression de tristesse qui vous gagne en voyant ces horizons qui se succèdent et finissent par se perdre en une ligne d'un bleu pâle; le voyageur ne saurait se souvenir et raconter.

Comment, sans le crayon, rendre fidèlement cette touffe d'ajoncs au premier plan, près de cette mare d'eau jaune et saumâtre? Comment vous décrire la silhouette fantasque et morne de ces pins maritimes qui se détachent en vert sombre sur les tons splendides que le soleil couchant jette aux nuages, comme un prodigue qui sait qu'il s'éveillera demain aussi riche que la veille.

Au point de vue du paysagiste, je dénonce les Landes à mes fanatiques amis de Marlotte et de Barbison. Pour l'homme pratique, les travaux de défrichement du domaine impérial sont une grande école où, plus que partout ailleurs, on a pour récompense le mérite de la difficulté vaincue : vous en jugerez par ces détails sur la nature des travaux entrepris, sur les impossibilités dont il faut triompher.

Le domaine impérial des Landes a été acheté à la fin de l'année 1857 à plusieurs communes du département des Landes : il comprend une surface de sept mille quatre cents hectares; il est situé au milieu de ces vastes plaines qui s'étendent le long du golfe de Gascogne jusqu'au bord de l'Adour. Aujourd'hui, le chemin de fer du Midi les traverse, la station de Sabres est à peu près le centre des parcelles qui le constituent; les stations de Labouheyre et de Morsens en marquent les deux extrémités.

Le sol est de nature siliceuse; sa légèreté, son manque de cohésion et sa composition même le rendent peu propre à la culture; il est formé de grains de quartz et de détritus organiques provenant de la décomposition des bruyères de la brende et des ajoncs qui sont le fond de la végétation de cette contrée. Jusque-là ce serait une terre négative, si je puis parler ainsi; mais ce n'est pas assez : cette espèce de terreau recèle un principe acide et astringent qui nuit à la végétation des plantes agricoles.

Au-dessous de la couche végétale qui varie de trente à soixante centimètres de profondeur règne l'alios.

A plus juste titre que la brende et l'ajonc, l'alios peut s'appeler le fléau des landes. Edmond About, dans *Maître Pierre*, lui a fait un procès sans appel; sa comparaison de la cuvette est aussi juste qu'ingénieuse : mais M. About s'adressait spécialement à des gens du monde, et voulait leur éviter les définitions et les formules qui eussent fait ressembler son livre à un compte-rendu de l'Académie des sciences; il n'a donc pas donné sa composition.

L'alios est un banc de grès, assez dur quand il vient d'être mis à découvert, mais qui devient friable exposé à l'air. Ce banc varie de vingt à trente-cinq centimètres d'épaisseur. Il est formé de grains de sable agglutinés par une substance organique qui lui donne sa cohésion et sa couleur brune : saturé d'humidité, il devient imperméable, retient à sa surface toutes les eaux pluviales et devient un obstacle pour la végétation.

Quand les eaux ont séjourné quelques jours, elles deviennent un foyer d'exhalaisons qui portent avec elles la fièvre.

Nous avons vu les obstacles, voyons ce qu'on a fait pour les surmonter.

Il a tout d'abord fallu attaquer le mal dans sa racine, et corriger les défauts du sol inhérents à sa nature et à la constitution physique du pays. En hiver, la lande est un vaste marais; dès le mois de juin, c'est une plaine brûlante. Dans le premier cas, il fallait écouler les eaux; dans le second, faire des irrigations.

On a ouvert un ensemble de fossés et de routes de dessèchement parfaitement nivelés et reliés entre eux, de manière à utiliser toutes les pentes naturelles du terrain et à donner une issue certaine à toutes les eaux. Voilà pour le principe; il va sans dire qu'on a été guidé dans ce travail par la disposition même du terrain, de ses plis et de ses ondulations.

La lande est ouverte à tous les vents; nul mouvement de terrain, nulle côte pour couper les courants; la tempête s'y déchaîne sans obstacle. Il fallait à toute force trouver des abris. On a entouré le domaine de barradeaux ou murs en terre; sur ces murs on a planté des arbres verts et des haies vives.

Dans les parties marécageuses, qui serviront de pacages pour les troupeaux, on a disséminé des bouquets de bois; grâce à cette influence le climat sera adouci, l'aspect deviendra plus riant, et la surface de la lande sera renouvelée.

Une des plus grandes difficultés contre lesquelles les défricheurs du domaine ont eu à lutter est le manque d'engrais : la marne, il n'y faut pas songer, la surface à défricher est si grande, Dax est si loin, et la compagnie du Midi est si peu généreuse envers les Landais.

La chaux est encore bien chère; c'est pourtant avec la poudrette, le guano et le fumier de cheval, les agents d'amendement et de fumure employés jusqu'ici.

Le défrichement a été fait en partie à la pioche, en partie à la charrue, avec une profondeur de trente-cinq centimètres. Deux cents hectares ont été défrichés, du mois d'avril au mois d'octobre; quarante environ ont été mis immédiatement en culture et ont déjà donné des résultats satisfaisants; le seigle, le millet, le maïs, le sorgho, les raves, le sarrasin, les topinambours, la pomme de terre et le trèfle incarnat paraissent réussir dans ces terres.

Le domaine aurait été forcé d'emprunter aux grandes pépinières de France les plants forestiers dont il avait besoin; on a commencé par créer deux pépinières d'essais de culture agricole et forestière : là se feront les tâtonnements nécessaires pour aborder la culture en grand.

L'année dernière, on y a fait des maïs assez nombreux; on a planté dix mille pins d'Autriche, deux cents arbres fruitiers, du chêne liége, des boutures de peupliers, des platanes épicéas et autres essences. On a essayé des ignames de la Chine, du ricin, des cucurbitacées, des pois oléagineux.

On ne saurait trop louer le point de vue auquel ces essais ont été faits; on ne s'est pas attaché un seul instant à avoir des produits rares et d'une venue exubérante sans songer aux frais occasionnés pour arriver à un tel résultat : on a fait de l'agriculture pratique et sérieuse, et surtout accessible à tous.

Pendant qu'on défrichait, on faisait marcher en même temps la construction des bâtiments d'exploitation : sept fermes ont été élevées, et peuvent dès aujourd'hui recevoir un personnel et un matériel complets.

Le chef de culture, placé au centre de son exploitation, a tout sous les yeux : hommes, chevaux et matériel. Les fourrages sont conservés là même où ils seront consommés; nul déplacement, nulle perte de temps et de travail. Le seul luxe que se soit permis l'administration est celui de l'utilité; et, selon une loi invariable d'architecture, l'expression d'un besoin rempli a amené une forme pittoresque; l'air circule partout, la lumière est largement distribuée.

Chaque ferme contient une bouverie pour six bœufs de travail, une vacherie pour neuf ou dix bêtes de la taille des vaches bretonnes, une écurie pour deux ou trois juments mulassières, une bergerie pour deux cent cinquante moutons, une bergerie pour les brebis sur le point de mettre bas, une porcherie, un poulailler, une aire à battre, un magasin de paille battue et deux magasins de fourrages.

On a réservé des greniers pour les produits de la ferme. Les gerbes seront mises en meules, et les récoltes et approvisionnements de foins seront placés sous des meules hollandaises.

Sept fermes construites, deux pépinières créées, deux cents hectares de landes défrichés, dont quarante

Les Landes avant le défrichement.

mis en pleine culture, quatorze cents hectares semés en pins maritimes, chênes et châtaigniers, deux mille cinq cents chênes plantés, cinquante kilomètres de routes exécutés, cent kilomètres de fossés d'assainissement ouverts, cent trente kilomètres de clôture élevés, voilà le bilan du travail de l'année dernière. En énumérant tout ce qui a été fait au milieu des difficultés d'une installation, loin de tout centre, privé de bras, sans engrais, souvent même sans les outils nécessaires, comment ne pas bien augurer de l'avenir?

L'administration des domaines et forêts de la couronne a puissamment secondé Sa Majesté dans la grande tâche qu'elle a entreprise, tâche pleine de labeur et hérissée de difficultés, mais qui constitue une des plus nobles conquêtes que la civilisation puisse réserver à l'homme.

Hier encore ces vastes landes semblaient vouées pour toujours à l'infécondité et à l'abandon; aujourd'hui la terre sent germer en elle le grain que le semeur y a déposé; et bientôt, quand le soleil aura mûri la moisson, comme l'homme des champs de Virgile le défricheur landais oubliera sa fatigue, et se croira payé de sa peine quand il entendra le bruissement des lourds épis agités par le vent.

CHARLES YRIARTE.

Pierre commémorative de la première visite de l'empereur aux Landes.

COURRIER DU PALAIS.

Il s'agit bien de procès! Tout le monde part; tout le monde est parti. Les robes noires sont au croc pour deux mois. L'heure des vacances n'avait pas encore sonné, qu'avocats, avoués et huissiers avaient pris la clef des champs. Les juges seuls, fidèles au devoir jusqu'à la fin, se traînaient encore pendant ces dernières semaines jusqu'à leurs siéges accoutumés. Mais devant les bancs déserts ils ressemblaient un peu à des saints qu'on ne chôme plus. Ils se hâtaient d'écouter d'une oreille distraite l'appel de causes que personne ne songeait à plaider; et après les avoir renvoyées à l'année prochaine ils quittaient bien vite les audiences abandonnées.

O vous donc, femmes persécutées, qui avez à implorer la protection de la justice contre la tyrannie d'odieux maris; vous, maris jaloux, qui rêvez quelque châtiment terrible contre vos moitiés trop légères; vous tous, plaideurs acharnés, il faut vous résigner à laisser refroidir pendant deux longs mois vos rancunes et vos colères. C'est la trêve de Dieu. La chicane se fait sourde et muette; et tous ces petits scandales dont la chronique est si friande, il faut nous en passer jusqu'en novembre.

Qui sait combien de querelles, qui se fussent envenimées à l'audience, vont s'apaiser pendant cet armistice forcé!

Vue d'une des fermes nouvellement créées dans les Landes, d'après des dessins rapportés par M. Yriarte.

REVUE DU MOIS

PAR MARCELIN.

— Excusez ma toilette, j'arrive de la campagne.

LES SOUVENIRS D'ITALIE.

(1515-1800-1859.)

L'uniforme seul a changé; ils sont toujours Français

LES NOUVEAUX PANTALONS DE LA LIGNE.

— C'est parfait; mon vieux pantalon tout usé par le bas va se trouver d'ordonnance.

Major, que dites-vous de la fête du 14?
C'était beau, mais incomplet: je n'avais pas non et

— De quoi? vingt-huit sous une course que j'aurais faite pour trois sous sur un omnibus! En voilà un Autrichien!

Voulez-vous passer une bonne soirée? Allez en-[tendre] Renard dans *Guillaume Tell*.

PARTANT POUR LA... REVUE DU 14.

(Souvenir de la garde nationale.)

— Je t'ai mis un éventail dans ton sac, et du chocolat dans ta giberne.

Premier gandin : — As tu vu l'exposition d'Ary Sheffer

Deuxième gandin : — Ah, oui! ce peintre qui faisa toujours des gens qui regardent passer des ballons.

LE PARDON DE PLOERMEL.

[...] folle par amour, noyée, sauvée et bretonne; c'est [...]fait *la Closerie des* Genêts de Ploermel.

— Sommes-nous assez ridicules avec nos chapeaux de paille doublés d'étoffe, comme ceux de ces dames! Il ne nous manque plus que de porter une plume et des brides.

On demandait un jour à un médecin de bonne foi ce qu'il adviendrait, si pendant dix ans le monde était entièrement privé d'Esculapes, et si la mortalité en serait augmentée. Le docteur se fit un peu tirer l'oreille pour répondre, mais enfin il avoua tout bas qu'il ne croyait pas que l'humanité s'en trouverait plus mal, que peut-être elle n'en irait que mieux. Qu'arriverait-il si l'on supprimait pendant le même temps juges, avocats et procureurs?... la question est peut-être indiscrète.

En attendant qu'un arbitre plus compétent ou plus hardi se hasarde à la trancher, je note un petit procès de circonstance par ce temps où les chemins de fer organisent des trains de plaisir pour toutes les destinations.

L'an dernier, à pareille époque, M. le comte et Mme la comtesse de Thièvres se laissèrent séduire par le prospectus d'un train de plaisir dans le duché de Bade et en Suisse. Ils prirent au chemin de fer de l'Est deux billets valables pour un mois, et se confièrent, eux et leurs bagages, aux soins de l'administration.

Le 13 octobre (remarquez cette date néfaste), ils arrivaient à Schaffouse. Mais là ils s'aperçurent qu'ils avaient été victimes d'une tentative de vol. Une de leurs caisses avait été fracturée au chemin de fer et les effets qu'elle contenait étaient dans le plus pitoyable état. Le précieux colis renfermait tout l'attirail d'une femme élégante. C'étaient, entre autres choses, un jupon d'acier dont les ressorts étaient cassés, des robes, des dentelles, cinq chapeaux dont un mousquetaire, une guirlande d'azalées lilas de Nattier, un cache-peigne en hortensias blancs, une grande casaque d'Aurelly, que sais-je encore... tout était en compote.

Il n'y avait pas moyen d'aller plus loin sans réparer un pareil désastre. Nos voyageurs durent rester deux jours à Schaffouse : puis ils se rendirent à Zurich pour prendre le bateau à vapeur qui va à Horgens. Mais le capitaine de ce paquebot refusa les billets que lui présentaient M. et Mme de Thièvres, prétendant que le service était changé ; force fut de payer le passage. A Horgens, nouveau contre-temps : le service des voitures publiques était supprimé, et il fallut prendre une voiture particulière pour gagner Lucerne.

Rien ne ressemblait moins à un voyage de plaisir que cette série d'aventures désagréables. Aussi, à leur retour, M. le comte et Mme la comtesse de Thièvres ont assigné la compagnie du chemin de fer de l'Est en 2,000 francs de dommages-intérêts.

La compagnie a résisté ! non pas en cherchant à prouver à M. et Mme de Thièvres qu'ils avaient eu plus de plaisir qu'ils ne voulaient l'avouer, mais en soutenant que les infortunes dont ils se plaignaient, n'ayant eu lieu qu'à l'étranger et hors des limites du parcours du chemin de fer de l'Est, on ne pouvait en rendre ce dernier responsable.

Heureusement le tribunal de la Seine et la Cour n'ont pas été de cet avis. Ils ont pensé que lorsqu'une compagnie de chemin de fer propose au public des tournées, dites trains de plaisir, qui doivent s'exécuter tant en France qu'à l'étranger, elle est responsable du dommage que souffrent les voyageurs, même au delà des frontières, et par le fait des entreprises étrangères qu'elle s'est substituées; et ils ont condamné la compagnie de l'Est en 1,200 francs de dommages-intérêts.

Cela est très-bien jugé, non pas seulement pour les touristes qui, une fois embarqués dans ces excursions séduisantes, se seraient trouvés à la merci de voituriers et d'agents étrangers qu'ils n'ont pas choisis, et auxquels ils se livrent corps et biens sur la foi de la compagnie française; mais cela est très-bien jugé pour les compagnies elles-mêmes qui n'auraient plus trouvé un seul voyageur pour leurs trains de plaisir quand on aurait su qu'elles étaient dégagées de toute responsabilité au delà du rayon de la voie française.

Le dernier grand procès de l'année s'est déroulé à la police correctionnelle et s'est terminé par un heureux dénoûment, je veux parler de l'affaire du chemin de fer de Graissessac à Béziers.

Là, comme dans d'autres procès qui ont fait grand bruit, on parlait dans le principe de bénéfices énormes faits par un gérant infidèle, de détournements frauduleux, d'escroqueries; et en première instance le directeur de la compagnie, Isidore Boucaruc, avait été condamné à cinq années de prison; les entrepreneurs de la voie ferrée, Eugène Boucaruc et Soubaignié, le premier à deux années et le second à une année de la même peine.

Isidore Boucaruc est un homme de beaucoup d'intelligence, d'un caractère ferme et entreprenant, qui avait été placé à la tête de l'administration de ce chemin de fer, en 1855, à une époque où de graves embarras entravaient la marche de l'opération. Il fut assez heureux pour obtenir la résiliation de marchés onéreux qui menaçaient de ruine l'entreprise naissante. Mais il eut le tort ou tout au moins l'imprudence de vouloir créer à côté de lui une situation à son frère Eugène Boucaruc et à son ami Soubaignié. Ces deux jeunes gens étaient simples employés dans le commerce des nouveautés. Isidore ne craignit pas de leur proposer de se charger, sous le nom de Soubaignié, l'un d'eux, de l'entreprise générale des travaux matériels d'établissement de la voie. Il prêta à son frère cent quarante mille francs pour faire face aux besoins de cette opération colossale qui devait absorber des millions.

Les deux jeunes gens se mirent à l'œuvre. Ils déployèrent une grande activité; ils firent même exécuter tous les travaux dont ils s'étaient chargés. Mais leurs faibles ressources avaient été promptement épuisées. Leur crédit, soutenu par les efforts d'Isidore, fut impuissant devant les nécessités énormes d'une pareille entreprise : ils succombèrent.

Les sous-entrepreneurs et autres intéressés atteints par leur ruine jetèrent les hauts cris. On prétendit bientôt qu'Isidore Boucaruc n'avait donné l'entreprise des travaux à son frère et à son ami que pour être lui-même sous leur nom seul entrepreneur général, et s'assurer ainsi des bénéfices illicites au préjudice de la compagnie. La justice s'émut, une instruction eut lieu et révéla entre les deux frères des mouvements de fonds considérables, qui semblaient justifier les plaintes portées contre eux. Le tribunal les frappa avec sévérité.

Mais sur l'appel, les efforts de MMes Mathieu, Jules Favre et Henri Celliez ont, après trois audiences, démontré qu'il n'y avait eu de la part d'Isidore Boucaruc que de l'imprudence et le désir trop vif d'associer à sa fortune son frère et son ami ; et que toutes leurs opérations avaient été loyales et même utiles à l'entreprise.

Me Jules Favre, dans une plaidoirie pleine d'émotion, a su exciter la sympathie pour ces trois hommes et surtout pour Isidore qu'il a représenté luttant jusqu'au dernier moment contre des obstacles insurmontables. « Quand toutes les ressources ont été épuisées, disait-il, quand Isidore a compris que rien ne pouvait plus sauver l'entreprise, au lieu de se dérober à la lumière, il s'est jeté dans les bras de M. le ministre des travaux publics, il lui a révélé toute la situation, il a appelé le contrôle sur tous ses actes, comme le capitaine dont le navire a sombré remet son épée à l'amiral et lui dit : Jugez-moi. »

La Cour, après cinq minutes de délibération, a renvoyé les trois prévenus en déclarant que les faits relevés par la prévention ne constituaient aucun délit.

J'ai raconté dans le temps l'histoire du docteur Smeethurst qui avait été traduit devant la cour centrale criminelle de Londres sous l'accusation d'empoisonnement et de bigamie. On se rappelle que le docteur, étant marié, a épousé une seconde femme, nommée Isabelle Banks. On l'accusait d'avoir ensuite empoisonné cette malheureuse, après s'être fait donner par testament toute sa fortune, qui consistait en un capital de quatre-vingts à cent mille francs, et une rente sur un autre capital de cent vingt-cinq mille francs.

Deux audiences avaient déjà été consacrées aux débats, lorsqu'une indisposition subite de l'un des jurés força la Cour à renvoyer l'affaire à une autre session.

Les débats ont en effet recommencé le 15 août. Après quatre audiences est intervenu un arrêt de mort contre l'accusé.

PETIT-JEAN.

GYMNASE-DRAMATIQUE : *Un Ange de charité*, comédie en trois actes et en vers, par M. Ernest Serret. — VARIÉTÉS : *Paris hors Paris*, vaudeville en trois actes et quatre tableaux, par MM. Clairville et Bernard Lopez. — PALAIS-ROYAL : *Tu ne l'auras pas, Nicolas!* opérette en un acte, paroles de M. Jacques Lambert, musique de M. Sylvain Mangeant.

Il y a une expression parisienne et toute populaire qui peut nous servir à définir la comédie de M. Serret: c'est une pièce *pas méchante*. Du reste, l'auteur d'*Un Ange de charité* s'est toujours tenu à l'écart des véhémences; c'est une âme tranquille, c'est un esprit apaisé. Sa poésie a le vol court et inégal de l'oisillon; du premier jour, il a donné la mesure de son talent dans *la Paix à tout prix*, deux petits actes qu'on eût dit couvés par Andrieux.

Un Ange de charité est une aimable veuve qui s'intéresse de la façon la plus vive à un jeune professeur; elle le prône en tous lieux et lui confie l'éducation de son enfant. Enfin, elle va si loin dans son zèle, ou plutôt dans sa *charité*, qu'elle se compromet tout à fait aux yeux du monde et qu'il ne lui reste d'autre ressource que d'épouser son protégé.

Les Fausses confidences et *le Roman d'un jeune homme pauvre* ont déteint là-dessus. Mais le relief manque aux personnages principaux comme aux personnages épisodiques; le seul rôle qui amuse est un rôle muet. Une jolie scène a cependant été aperçue : c'est celle où le jeune professeur demande un entretien particulier à sa belle protectrice ; celle-ci s'attend à un aveu, tandis qu'il ne pense qu'à la prier de lui avancer un mois de ses appointements. *Un Ange de charité* est joué par Mlle Delphine Marquet avec un air de bonté enjouée et cette mollesse spirituelle qui sied particulièrement au répertoire actuel du Gymnase.

Avez-vous remarqué, dans ce même théâtre du Gymnase, le long du balcon des premières loges, une suite de médaillons enfermant les titres des plus célèbres pièces de céans? Il y a quelques années, on n'y voyait que les pièces de M. Scribe; mais depuis la restauration de la salle M. Scribe a dû se ranger (avec grand plaisir sans doute) pour faire place à plusieurs de ses confrères. C'est ainsi qu'à côté du *Mariage de raison* figurent aujourd'hui *le Demi-Monde* et *Mercadet*, Alexandre Dumas fils et Balzac. C'est un progrès qu'il faut constater. Or nous ne savons si, dans les caprices de ses aspirations, M. Ernest Serret a rêvé pour son *Ange de charité* un de ces médaillons apothéotiques; mais nous craignons qu'une nouvelle restauration de la salle ne soit encore bien éloignée.

La littérature dramatique, telle que paraît l'entendre M. Ernest Serret, est une chose inconsistante, qui ne veut rien, qui ne prétend à rien, qui se contente de faire passer une heure ou deux. Que reste-t-il dans la mémoire, après avoir entendu un *Ange de charité?* un bruissement de rimes insignifiantes, le souvenir d'événements ordinaires, quelque chose comme un reflet et comme un écho, rien de fortement senti, pas même d'individualité dans l'élégance, à peine trois ou quatre mots semés comme des vers luisants dans un fourré obscur. Ce n'est vraiment pas assez, à une époque surtout où tant d'esprits, sinon très-élevés, du moins très-ingénieux, cherchent et s'efforcent; où les directeurs reviennent peu à peu de certains préjugés qu'on regardait autrefois comme des entraves littéraires; où la critique, dégagée de tous intérêts de coterie, témoigne, par son exactitude hebdomadaire, de l'importance qu'elle accorde aux travaux dramatiques.

M. Serret prendra sa revanche; et pourquoi pas? s'il n'est pas un jeune homme, il est du moins un homme jeune. Rien n'est désespéré.

Paris hors Paris est la dernière nouveauté des Variétés; c'est un vaudeville en peignoir, comme les *Mystères de l'Été*. On y assiste au déménagement et au départ d'une maison tout entière, possédée du délire de la villegiature : les locataires suivent le propriétaire, qui est bientôt suivi de son portier, orné de sa femme et de sa *demoiselle*. Tout ce monde là se retrouve dans un château du Raincy où l'on joue la comédie bourgeoise. Et quelle comédie bourgeoise : le *Mariage de Figaro*, rien que cela! Un enfant qui a trop mangé d'abricots, — estampille indélébile de M. Clairville, — passe à travers la répétition. Une façon de grande dame, Mme de Saint-Médard est en butte aux hommages d'un chevalier du panama; cette intrigue naissante est surprise par la fille du portier qui, elle-même, est serrée de près par M. de Saint-Médard. C'est ce chassé-croisé qui fait le fond très-léger de la pièce. Les auteurs, dont l'itinéraire semble assez incertain, nous conduisent jusqu'aux bords de l'Océan, à Saint-Valery en Caux. Tout un acte original se passe dans l'eau; c'est dans l'eau que les locataires se plaignent à leur propriétaire; c'est dans l'eau que le propriétaire accable de reproches son portier pour avoir laissé sa maison déserte; c'est dans l'eau que le chevalier du panama déclare sa flamme à Mme de Saint-Médard. Et les vagues en carton de s'agiter, les têtes de se soulever, les bras de s'étendre. On a ri, et si fort que le dénoûment nous a échappé. Nous avons cru comprendre cependant que la vertu de Mme de Saint-Médard demeurait sauve, grâce à la généreuse intervention de la fille du portier, et que celle-ci obtenait un engagement de vingt mille francs au théâtre de la Scala. De la Scala, ma foi! nous avons bien entendu.

M. Clairville a fait des économies de couplets cette fois, mais le public, qui veut toujours son compte, a bissé le peu qu'on lui en a donné. C'est beaucoup d'honneur pour ces turlutaines. *Paris hors Paris* va bénéficier des premières brises qui s'éveillent. Quel dommage que M. Potier n'ait pas un rôle plus complet, plus accentué! voilà un comédien, le seul qui puisse prendre la place de Sainville! Le sourire de Mlle Louise Durand est charmant. Quant à la débutante (car il y a une débutante) elle s'appelle Mlle Abingdon, et on l'a trouvée généralement plus que grassouillette dans le

ɔurpoint bleu de ciel de Chérubin. La nature a ɛlquefois, elle aussi, trop de zèle.

Nous voici dans un grand embarras. Le Palais-Royal ɪus a fait assister à une *opérette*, et nous avons écouté ɪtte *opérette*. Il n'y a pas de mal à cela, certainement. ɪis de quoi le Palais-Royal va-t-il s'aviser, et que si-ifie cette fantaisie musicale? Il est vrai que, de son é, l'Opéra-Comique sert à notre collaborateur, de Lasalle, des vaudevilles signés Duvert et Lau-ɪne. La compensation existe donc. *Tu ne l'auras pas, ɪolas!* est le titre de cette chanson, qui se fredonne re les quatre murs d'une mansarde, chez une blan-sseuse jolie comme les amours, mais jalouse à ren-quinze de vingt au More de Venise. Cette blan-sseuse trouve dans le gilet de son amant une lettre l'exaspère à bon droit; il s'agit d'un rendez-vous c une femme mariée. Admirez les hasards de théâ-: voici justement le mari menacé qui arrive, un on sous le bras, pour séduire la blanchisseuse. Il ait que les Eves de mansarde sont plus sensibles melons qu'aux pommes; la nôtre mord au canta-mais... *Tu ne l'auras pas, Nicolas!* L'amant survient n tour et se justifie facilement : le gilet ne lui ap-ɪient point; c'est un de ses amis qui l'a laissé chez en lui en empruntant un plus beau. Là-dessus, trio, plets, roulades, vacarme inusité à l'orchestre. l malheur que nous ne soyons pas connaisseur en ique!

est M. Pradeau et c'est Mlle Prevost qui chantent eur mieux : *Tu ne l'auras pas, Nicolas!*

CHARLES MONSELET.

Zurich.

n nous écrit de Zurich :

ɪrich qui s'est vu, avec un peu d'étonnement peut-mais non sans un certain orgueil, choisir pour le siége des conférences, est sans doute rede-e de cet honneur à la sagesse des institutions helvé-s qui font de la Suisse comme l'heureuse oasis iennent s'éteindre d'elles-mêmes les passions qui tent autour d'elle. Placé au centre de l'Europe, ce pays, qui confine et emprunte sa population à des ɪsi diverses, semble avoir été destiné par la nature nême pour servir de transition, de fusion, à la ce, à l'Allemagne et à l'Italie.

rich est situé à l'extrémité occidentale du beau ui porte son nom. A droite et à gauche l'indus-la richesse vivifient une nature féconde et pitto-ɪe. Devant soi et sous ses yeux des eaux limpides ne le cristal le plus pur partent cent bateaux que peur, la voile, l'aviron mettent au service d'un négoce ou d'une contemplative oisiveté. Enfin les demi-teintes d'un lointain bleu et rose, les des lignes et les neiges des Alpes couronnent un au qui passe à bon droit pour un des aspects les riants de la Suisse. Le regard du voyageur qui d'admirer les beautés grandioses, mais sévères et mées de l'Oberland ou des quatre cantons, re-e et se repose avec complaisance sur le lac de h.

tous les caravansérails créés par ce siècle de confort et de vapeur, l'hôtel Baur est peut-être le plus parfait. C'est sur ce terrain que s'est engagée la première lutte diplomatique. Les plus habiles ou les plus heureux ont pu établir leur quartier général sur les rives même du lac : ce sont les plénipotentiaires Français et Autrichiens. Quant aux Sardes, ils ont arboré leur pavillon à cent mètres en arrière, dans l'*hôtel Baur en ville*.

La mission autrichienne se compose du comte Colloredo, l'un des vétérans de la diplomatie de Sa Majesté Apostolique, son ambassadeur à Londres naguère, et plus récemment à Rome; du baron de Meysenbug, second plénipotentiaire, qui remplit dans la chancellerie de Vienne des fonctions analogues à celles de votre directeur politique du département des affaires étrangères. C'est un esprit éclairé, actif, conciliant et sage; un de ces caractères simples, modestes, qui se croient assez récompensés lorsqu'ils se savent utiles. MM. de Hoffman et de Werner, tous deux fonctionnaires de la chancellerie autrichienne, complètent le personnel de la mission de Sa Majesté Impériale et Royale. Mais depuis que les négociations sont ouvertes, la cour de Vienne a cru devoir envoyer à Zurich un officier d'état-major et un employé des finances, chargés d'élucider les questions de frontière et de répartition de la dette publique que soulève nécessairement une cession de territoire.

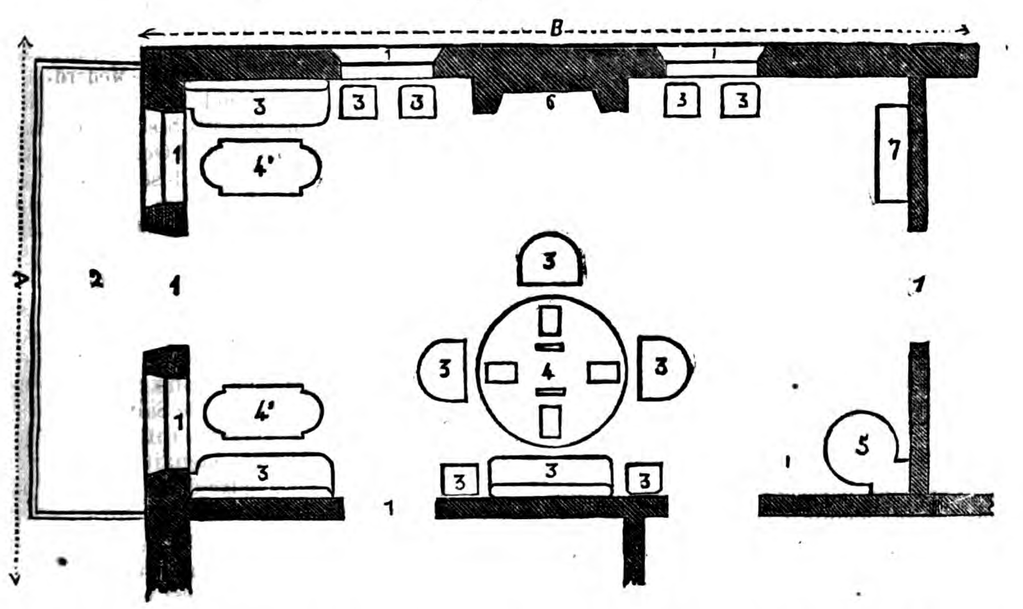
Quatre élèves du prince de Metternich, un major croate et un financier, voilà avec quelle phalange les diplomates sardes doivent, sous l'égide de la France, régler l'exécution des conditions de la paix.

Le chevalier des Ambrois de Nevache, président de la cour de cassation à Turin et vice-président du sénat, débute à Zurich dans la carrière diplomatique, en qualité de premier plénipotentiaire. Si j'en crois ce que j'entends dire autour de moi, la logique du magistrat, des vues précises, larges et modérées tout à la fois, apportent un utile tempérament à l'esprit conquérant d'un collègue qui ne connaît pas d'obstacles. Le chevalier Jocteau, ministre du roi de Piémont à Berne, désigné pour prendre part aux conférences comme second plénipotentiaire, peut passer pour y représenter la *jeune Sardaigne*, en dépit de ses cheveux gris. Le comte de La Tour, premier secrétaire de légation de Sa Majesté sarde, et MM. Nigra et de Veillet, tous deux attachés au ministère des affaires étrangères à Turin, composent l'état-major de la mission de Sardaigne.

A d'autres plus insinuants ou plus audacieux le soin ou la prétention de vous révéler ce qui se passe autour de la table de la conférence; quant à moi, j'avoue humblement que je n'ai pas pénétré dans le sanctuaire. Rien, absolument rien ne transpire : les plénipotentiaires sont muets comme des murailles, et les secrétaires, par superstition, comme des plénipotentiaires. Il ne reste à mes confrères de la presse qu'à se donner au diable ou au roman, selon le degré de respect que leur inspire la déesse Vérité.

Je ne vous dis rien des honorables représentants français; à Paris, vous les connaissez mieux que moi.

MAXIME VAUVERT.



ɪan de la salle des conférences de Zurich, d'après un dessin de M. le chevalier Jocteau, communiqué par M. Edouard Gourdon.

LÉGENDE

Portes et fenêtres.
Balcon.
3. *Chaises et fauteuils.*
4. *Table de la Conférence.*
4' *Autres tables.*
5. *Poêle monumental.*
6. *Cheminée.*
7. *Meuble.*
A *Grande façade sur le lac.*
B *Façade de côté.*

CAUSERIE DE LA MODE.

L'empereur et l'impératrice sont encore aux bains de Saint-Sauveur; mais on les attend prochainement à Biarritz, et déjà cette plage sauvage et grandiose de la Gascogne est peuplée d'une foule élégante.

Biarritz est un vieux village qui date du onzième siècle. Des harponneurs basques poursuivirent des baleines dans le golfe de Gascogne.

Autour du port vieux de Biarritz étaient alors de vastes hangars où s'entassaient les tonnes d'huile, les fanons et tous les produits de la grande pêche. Biarritz était riche et payait une dîme à l'évêché de Bayonne; mais un jour les baleines incessamment pourchassées émigraient vers le Nord; insensiblement la pêche cessa.

Un château du treizième siècle, flanqué de tours, dominait le port et le défendait. Il n'en reste aujourd'hui que quelques vestiges. La mer détruisit le vieux port abandonné. Biarritz ne fut plus qu'un misérable hameau habité par quelques pauvres familles; au lieu de nombreuses galères couvertes de rameurs qui servaient à la pêche des baleines on ne vit plus sur le rivage que cinq ou six petites barques. Une baraque en bois où l'on vendait de la bière offrait l'hospitalité aux baigneurs.

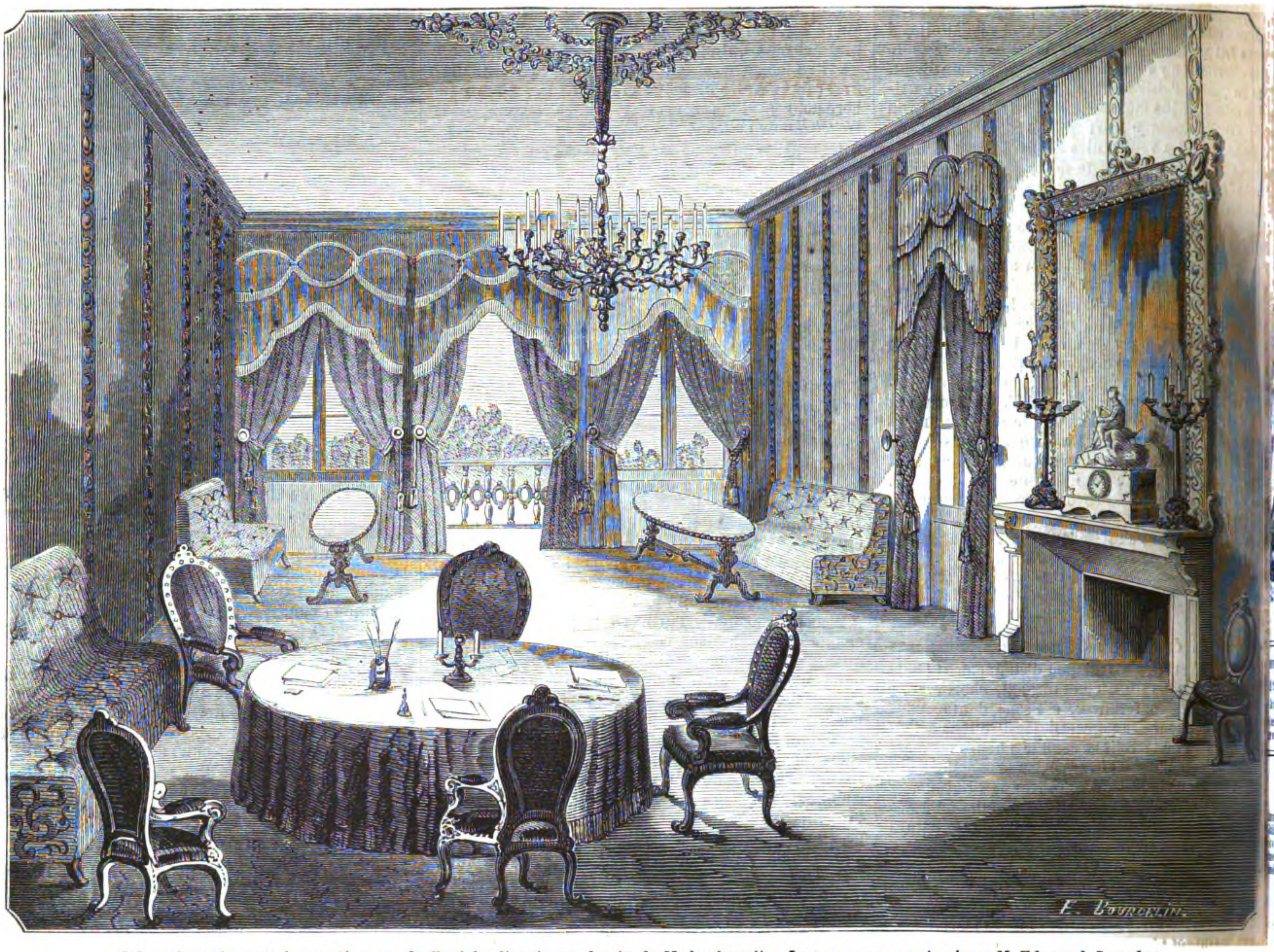
Mais tout à coup la mode des bains de mer ranima Biarritz. D'abord de jolies maisons se dressèrent sur le rivage, puis des villas, puis de vastes auberges, des bazars, des cafés, un splendide Casino, puis sur la plage la riante construction à minarets indous où les baigneuses font leur toilette, enfin à côté le petit pavillon de bain de l'impératrice et plus loin la calme villa Eugénie, cet Osborne français de la famille impériale.

Le soleil se couchait à l'horizon et rougissait les vagues de la mer lorsque je suis arrivée à Biarritz. C'est l'heure de la promenade du soir; une foule d'équipages se croisent sur ce chemin sablé qui domine la mer. Dans une calèche découverte passent le comte et la comtesse de Morny, dans une autre, l'ambassadeur de Prusse et sa fille; dans une troisième, le comte Walewski, sa femme et leurs enfants; dans une quatrième, les princesses Vogoridès et Galitzine. Ces dames sont parées comme pour une promenade au bois de Boulogne, seulement elles portent toutes le charmant chapeau si seyant aux ailes retroussées du règne de Louis XIII; sur ces chapeaux en paille d'Italie ou en paille anglaise, bordés de velours noir ou de couleur, flottent de longues plumes que la brise de la mer fait onduler en tous sens. On reconnaît dans ces coiffures si gracieuses la main de fée d'Alexandrine.

A mesure que j'avance, la petite cité m'apparaît toute illuminée, joyeuse et bruyante. Ma voiture s'arrête devant l'hôtel de France; sur l'étroite place où il est situé se presse une foule compacte, riant, criant, gesticulant, chantant et gambadant; ce sont des boutiques en plein vent de jouets d'enfants, de macarons, de chocolats et d'autres friandises; des baraques où l'on tire des loteries, des danseurs basques et espagnols, des Africains d'Alger, brûlant des pastilles du sérail, des chanteurs, des joueurs d'orgue et de vielle, et le croisement des idiomes mêlés du Midi aux sons aigus et tantôt graves; enfin, comme fond du tableau à tous ces bruits et à tout ce mouvement, le grand bruit et l'incommensurable agitation de la mer : on eût dit la belle scène vivante du premier acte de la *Muette de Portici*.

Le Casino de Biarritz est immense, la terrasse qui flanque sa façade se déroule sur la mer. Ce vaste édifice du Casino renferme des salons de lecture et de conversation; une salle de billard, une salle de concert et une très-jolie salle de spectacle où la troupe du grand théâtre de Bordeaux vient souvent donner des représentations.

Du Casino on descend dans la grande rue de Biarritz où le café de Madrid attire les promeneurs par ses délicieux sorbets et son exquis chocolat d'Espagne; puis on s'arrête au bazar turc dont la porte, en forme de minaret, est illuminée par des guirlandes de lanternes chinoises. Ce bazar semble gardé par deux femmes, l'une turque et l'autre persane, revêtues de leurs splendides costumes orientaux. Ce sont deux mannequins grands comme nature, l'un venant de Constantinople et l'autre de Téhéran. Leur teint est bistré; leur petite bouche peinte de carmin; leurs longs yeux noirs aux cils frangés sont encore allongés par des couches de henné; sur leur front bas ondulent des cheveux luisants, nattés sous le fer, ou flottants sous un voile brodé d'or que fixe à la tête une épingle en filigrane; des pendeloques s'agitent à leurs jolies oreilles; leurs mains effilées ont des ongles roses et des bagues chatoyantes. On dirait que ces deux mannequins vivent et pensent; leur costume est superbe : chaque objet de ce ruineux ajustement est une tentation pour les femmes de l'Orient, surtout ces belles vestes flottantes en velours noir ou nacarat brodées d'or et de perles, et ces babouches éclatantes où se cache un



Salon où se tiennent les conférences de Zurich, d'après un dessin de M. le chevalier Jocteau, communiqué par M. Edouard Gourdon.

pied paresseux. Autour de ces deux belles orientales qui fument le narguillé d'ambre s'étalent, pressées et resplendissantes, toutes les dépouilles des harems.

C'est à Alger, à Tunis, à Constantinople, à Damas et parfois jusqu'à Téhéran que M. Petit, propriétaire du bazar turc, va tour à tour recueillir ces objets charmants et somptueux qui composent le costume des femmes musulmanes. Quelle variété dans ces bijoux en sequins, en pierreries, en émail, en filigranes, en ambre et en pâtes odorantes ! Quelle splendeur dans ces tissus, chemises, pantalons turcs, vestes, mouchoirs, écharpes, voiles, burnous ! Quelle fantaisie dans ces fez, ces turbans, ces pantoufles, ces bourses, ces portefeuilles, ces sacs à tabac, ces boîtes à parfums, ces coffrets à fard tantôt en bois de santal, tantôt en ébène incrusté de nacre et d'argent !

Tout cela garde une odeur étrange et pénétrante, une senteur ambrée de femme esclave qui ne songe qu'à se parer, faire l'amour, fumer et dormir. Les vitrines du bazar turc, à Biarritz, recèlent les brillants vestiges de la mode turque, qui disparaît chaque jour envahie par la mode française. Tandis que les femmes orientales nous font des emprunts maladroits, nous leur enlevons, nous, leurs plus attrayantes fantaisies de toilette. Il n'est pas une élégante Parisienne qui n'ait adopté pour coin de feu une de ces vestes merveilleuses dont j'ai parlé; pas une qui, en sortant du bal ou du théâtre, ne se drape comme une statue antique dans un de ces souples burnous aux plis ruisselants. Chaque soir le bazar turc, à Biarritz, est un but de promenade où se rencontrent les femmes du grand monde qui donnent le ton à la mode dans toutes les capitales de l'Europe, et qui viennent-là chercher quelque combinaison ou quelques détails de parure qu'elles innoveront aux fêtes de l'hiver suivant.

Il y a eu cette semaine bal et concert au Casino, et tout le luxe parisien a été déployé pour ces deux fêtes. Les jeunes femmes et les jeunes filles sont arrivées enveloppées dans les plus riches burnous choisis au bazar turc.

Mais on rejette le burnous, et les robes les plus fraîches et les plus nouvelles, expédiées à Biarritz par la maison Fauvet, se montrent aux regards charmés. Les gazes, les taffetas, les dentelles, les tulles et les rubans, s'harmonient dans les garnitures des jupes et les ornements des corsages. La maison Fauvet excelle dans ces agencements qui font une chose d'art d'une façon de robe.

M^me^ Tilman avait envoyé ses plus riantes parures de fleurs et ses coiffures inimitables pour ces deux fêtes du *Casino*. Ses nœuds *princesse-Clotilde* ont fait fureur. Nous en avons remarqué en plumes et en fleurs d'une élégance sans pareille. Une jeune Anglaise portait à la soirée du concert la couronne *grande duchesse* en nattes de velours et étoiles d'or qui est aussi une des créations de M^me^ Tilman. Puis c'était pour deux sœurs deux couronnes en roses thé et en petites cerises brunes; deux autres, en *ne m'oubliez pas* et en roses pompons enlacés; une, en lierre avec des raisins d'or; une autre, en fleurs de grenades et jasmins d'Espagne. Mais c'est pour les fêtes qui seront prochainement données à la villa Eugénie, que M^me^ Tilman prépare des merveilles. Déjà elle a expédié à Biarritz, pour deux dames de l'impératrice, deux modèles de sa couronne *Magenta* et de sa couronne *Solferino*. Ne déflorons pas ces deux nouveautés, encore *inédites*, en les décrivant : nous y reviendrons plus tard.

Les hommes luttent d'élégance avec les femmes à Biarritz; aussi Humann a-t-il peine à suffire aux commandes d'habits de promenades et d'habits de soirées qui lui sont adressées.

Fagner-Laboullée envoie ici ses parfumeries les plus exquises; Chaperon, ses mouchoirs les plus nouveaux; Lemonnier, ses bijoux en cheveux les plus aériens; M^me^ Payan, ses objets de lingerie les plus coquets; la maison Ransons et Yves, ses rubans, ses gants et ses résilles d'une distinction si parfaite.

Paris n'est plus dans Paris; il est tout où est la cour et l'aristocratie, qui suit ou précède la cour.

On remeuble en ce moment la villa Eugénie, et la maison Requillart, Roussel et Choqueel, fournisseurs brevetés de l'empereur et de l'impératrice, ont expédié à cet effet leurs plus rares étoffes et leurs plus riches tentures. On se préoccupe déjà des fêtes qui auront lieu chaque jeudi à la villa Eugénie. Mais la vraie fête de Biarritz et son éternelle magnificence c'est le spectacle sublime de la mer, toujours émouvant, toujours nouveau et toujours divers.

YOLANDE.

Ceux de nos lecteurs qui désireraient recevoir les tables et les couvertures du 1^er^ volume de l'année 1859 pourront se les procurer dans nos bureaux au prix de 35 centimes, ou se les faire adresser par la poste, moyennant 40 centimes.

RÉBUS.

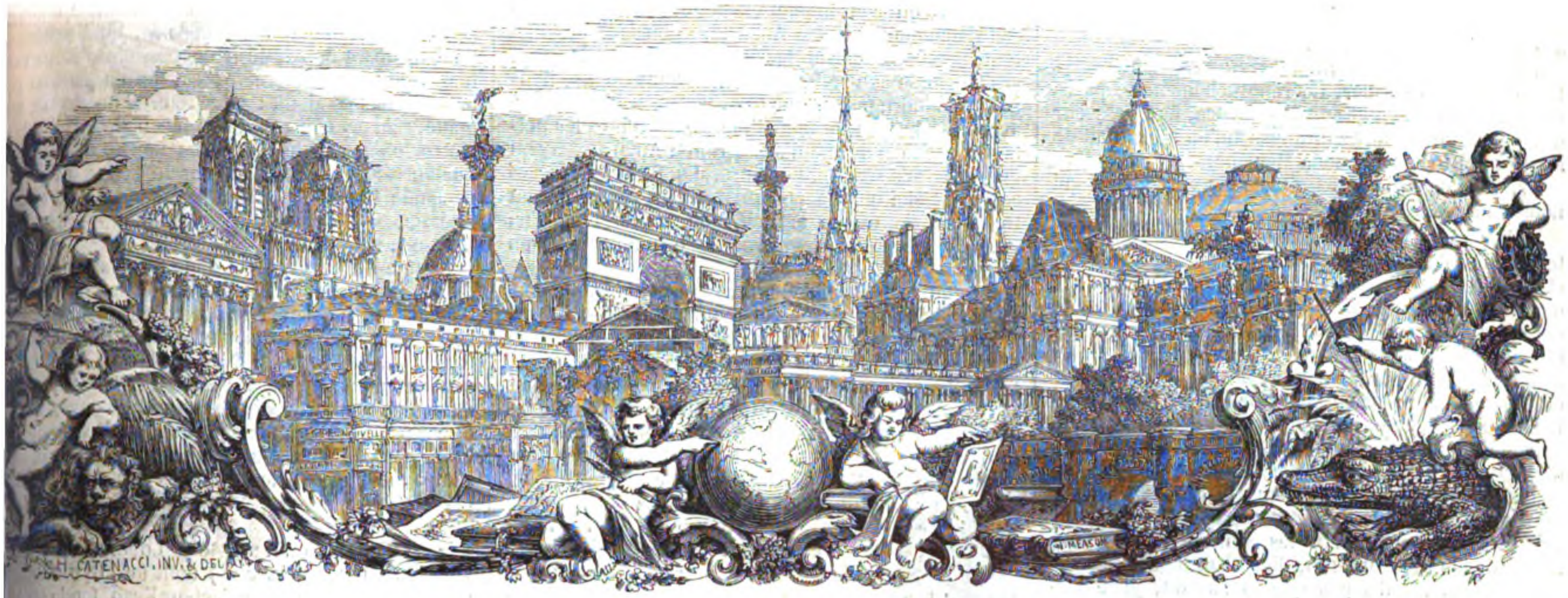
EXPLICATION DU DERNIER RÉBUS :

L'insensé s'éloigne du foyer de ses pères, le sage y termine ses jours.

Paris. — Imp. de la Librairie Nouvelle, A. Bourdilliat, 15, rue Breda.

LE MONDE ILLUSTRÉ

JOURNAL HEBDOMADAIRE.



ABONNEMENTS POUR PARIS ET LES DÉPARTEMENTS :
…, 21 francs ; — Six mois, 11 francs ; — Trois mois, 6 francs.
Le numéro, 35 c. à Paris ; 40 c. dans les départements.
…méro demandé quatre semaines après son apparition, sera vendu 40 c.
…e volume semestriel : 11 fr. broché ; — 16 fr. relié et doré sur tranche.

3me Année, N° 126. — 10 Septembre 1859.

Bureau d'abonnement et de vente : 15, boulevard des Italiens, à la Librairie Nouvelle.
Direction et Administration : 15, rue Breda.

Toute réclamation, toute demande de changement d'adresse doit être accompagnée d'une bande imprimée et adressée à l'Administration, 15, rue Breda.

Toute demande d'abonnement non accompagnée d'un bon sur Paris ou sur la poste, toute demande de numéro à laquelle ne sera pas joint le montant en timbres poste, sera considérée comme non avenue.

SOMMAIRE

L'impératrice se rendant à l'établissement des bains, à Saint-Sauveur, dans la chaise à porteurs offerte à Sa Majesté par l'établissement thermal de Vichy.

COURRIER DE PARIS.

—

~~~~ Voici un fait assez curieux :

L'autre jour, dans un lot d'autographes achetés chez Charavay, un amateur trouve les feuillets d'une sorte de journal incomplet, auxquels on avait ajouté une note portant ces mots :

« Ces pages sont de *Charles Nodier*, dont l'écriture est facile à vérifier. Ce rapprochement de pages écrites à plus de vingt ans de distance, fera ressortir des particularités assez étranges qu'on a bien fait de recueillir. B. (Boulay) de la Meurthe. »

Or, voici ce curieux extrait des deux fragments qui nous sont communiqués :

« Hier au matin L*** (le nom y est, nous en maintenons la seule initiale), avec lequel j'allais voir la duchesse d'Abrantès, me dit : « Voulez-vous me permettre d'entrer en passant embrasser mes fils à leur pension, qui est sur notre route? » J'acceptai ; nous entrâmes. C'était précisément l'heure de la récréation. D'une fenêtre basse du parloir nous regardions dans la cour où les enfants prenaient leurs ébats. Au moment où nous arrivions, une rixe commençait dans un coin. Il y avait là deux marmousets pris de querelle pour une toupie ou un hanneton. Un des deux fils de L*** était justement de l'affaire, et comme il n'y avait encore rien d'alarmant, il se recula derrière la fenêtre, pour voir et mieux surprendre les gaillards. L'un d'eux, Edouard, d'un air fanfaron, disait à un petit :

« — Si tu ne dis pas que tu l'as dit, je te *calotte !*

» — Mais puisque je ne l'ai pas dit !

» — Dis-le, où je te *calotte !* »

Le petit voulut se sauver, le grand Edouard lui barra le passage et le secoua. Le petit pâlit, se mit à trembler, et pleura en disant : « —Je le dirai à maman !

» — Ah... sa maman !... est-il bête !... — reprit Edouard.—Allons, tu veux les calottes ! — et l'Edouard tenait le petit qui commençait à crier. Le second fils de L***, Auguste, était là, regardant cette petite scène sans y prendre part. Edouard voulut l'interpeller.

« — N'est-ce pas, Auguste, qu'il l'a dit?

» — Je ne sais pas... Ça m'est égal ! — répondit Auguste, d'un air indifférent, et en regardant son soulier.

» — Eh bien, les calottes, alors !» —reprit Edouard, en secouant vivement le petit qui, à demi-anéanti par la peur, n'avait pas même la force de se dégager des mains du grand Edouard.

Aux cris qu'il poussait, un autre élève accourut. Il était plus jeune que les trois autres :

« — Veux-tu laisser Ernest, toi, grand animal ! — dit-il au fils aîné de L***, en prenant devant lui une attitude provocatrice.

» — Qu'est-ce que ça te fait ? —répondit Edouard.

» — Ça me fait ce que je veux ! Tu bats toujours les petits, tu es un lâche ! Moi aussi je suis petit, mais je n'ai pas peur de toi... et je te défends de lui faire du mal !

» — Est-ce que ça te regarde? ça n'est pas ton frère.

» — C'est un petit qui ne peut pas te répondre, et qui a peur ; tu en profites, tu n'oserais pas m'en faire autant à moi, grand *capon* ! Allons, lâche-le, ou je te *giffle !* »

Édouard pâlit, lâcha le petit Ernest, et murmura :

« — Allons, Albert, tu ne vois pas que c'est pour *de rire !* »

Et il s'enfuit. Auguste, toujours impassible, taillait un petit morceau de bois avec un canif, et ne semblait nullement s'être ému des menaces faites à son frère, bien qu'il fût d'âge et de force à mettre facilement le holà. L*** me dit :

« — Allons-nous-en, mes fils ne méritent pas aujourd'hui que je les embrasse ! » Il me parut affligé, nous sortîmes. Je lui demandai s'il savait les noms des deux intervenants, il me dit que c'étaient les fils de .....

La pensée m'était venue de noter ce fait, ces noms, et d'aviser à savoir un jour ce que deviendraient dans la vie ces quatre garçons de caractères si différents : un *fanfaron*, — un *couard*, — un *courageux*, — un *lymphatique*. »

Là finit la première partie du récit. L'autre page, datée de nombre d'années plus tard, contenait la solution du problème ; seulement le commencement de la note manquait, il y avait au rapprochement un feuillet de moins qu'il n'eût fallu. Nous copions :

« Comme on pouvait s'y attendre en ce temps-là, le père s'en affligeait, mais n'y pouvait rien. J'ai recherché les notes d'alors, et j'y attache aujourd'hui mes découvertes. C'est la vie ! Edouard, le fanfaron du collége, est aujourd'hui architecte ; c'est un hâbleur qui fait plus de bruit que de besogne. Il adore les réclames et le brillant ; il a du nègre. Son père avait réussi, il y a deux ans, à lui arranger un assez bon mariage avec la fille d'un magistrat de Caen ; mais à la suite d'une querelle de bal à laquelle la jeune personne assistait par malheur, tout a été rompu. Toujours fanfaron, et comptant intimider les gens, Edouard a dû céder honteusement, et son bon mariage a été manqué. Quant à Auguste, insouciant, indifférent, presque endormi, la fortune l'a pris par la main, et l'a comblé contre toute attente. Sans qu'il se donnât la moindre peine pour cela, il s'est trouvé associé avec un fabricant de Rouen qui prend toutes les peines et partage avec lui les profits ; Auguste, avant quarante ans sera millionnaire. La fortune a de ces caprices ! Moi qui me suis terriblement remué durant toute ma vie, et qui ai noirci du papier long d'ici Pékin, je ne sais si je trouverais de quoi acheter un baudet !

» Enfin, le petit Ernest, qui a aujourd'hui trente ans, et le vaillant Albert, son défenseur de la pension R..., n'ont point menti non plus à des caractères qui ont déterminé leurs destinées. Ernest n'a grandi qu'en taille, mais non en courage. Il y a sur son compte les plus tristes anecdotes, et sa nature efféminée se trahit dans sa toilette autant que dans ses allures Quant à Albert, le défenseur du petit Ernest au pensionnat, il a conquis un des bons numéros de l'Ecole polytechnique, est allé en Algérie comme artilleur, s'est distingué dans plusieurs affaires, et à vingt-huit ans il est aujourd'hui capitaine et décoré. Il sera général. »

Ces pages de l'auteur des *Souvenirs de jeunesse* nous ont semblés assez piquantes pour être recueillies. Si elles lui étaient retombées sous la main, nul doute que Charles Nodier n'eût fait du rapprochement qu'elles offrent un récit plein d'intérêt, ce qu'on pressentirait mieux si nous pouvions mentionner ici deux des noms des héros du parallèle, lesquels sont des noms très-connus...

~~~~ Nous avons parlé, il y a quelques mois, d'une cantatrice de salon, admirablement douée par le gosier, mais déplorablement par le dos, les dieux prodigues ou moqueurs ayant mis une égale ampleur dans sa voix et dans sa bosse. Vous ne vous en souviendrez sans doute nullement, mais c'est un fait, que voulant l'aller complimenter dans la chambre où elle chantait, presque sans lumière, pour le salon voisin tout extasié, elle nous échappa, disparut, et que son nom même nous fut alors impossible à connaître.

Mais il paraît que depuis l'affaire est arrivée aux oreilles d'un maestro célèbre, et qu'il a eu le privilége, non-seulement d'entendre la cantatrice, mais aussi de voir la bossue. Or ce maestro s'est tellement enthousiasmé de la dame et de sa voix, qu'il veut que l'une portant l'autre, bosse et tout, soit engagé dans un de nos théâtres lyriques pour y chanter un opéra composé *ad hoc*, un opéra fantastique, dont il a l'idée, le sujet, les péripéties ; un opéra plein d'agitation, d'événements, où il n'y ait enfin que plaies et bosses... et dont il a l'idée sous le titre de *la Fée Urgèle*, étant venu trop tard, après Victor Massé, pour l'intituler *la Fée Carabosse !*

Un librettiste connu est déjà à la besogne, et arrange un rôle d'espèce de magicienne qui pourra ne chanter que de face, ou accoutrée d'une façon dissimulatrice de la gibbosité dont il s'agit. Au dénoûment, et lorsque la fée, longtemps affublée en vieille, devra apparaître avec toutes les grâces et le prestige d'une âme bienfaisante comme la Providence, et d'un corps droit comme un *i*, le morceau final sera chanté dans la coulisse, et ce sera une figurante svelte et élancée qui partira dans un nuage, comme en assomption, au milieu des feux du Bengale, ainsi nommés parce qu'ils sont inconnus dans l'Inde. Le tout sera donc si adroitement, si ingénieusement combiné, que le public pourrait, à la rigueur, ignorer que le rossignol a pour cage madame Polichinelle.

Dès à présent on compte donc, — musicien, librettiste et directeur, — sur un très-grand succès, car, en outre de son magnifique instrument, un *soprano-accutissimo* qui trille sur *ut-ré* au suraigu, la dame est merveilleusement organisée : elle a littéralement la bosse du chant. Aussi, persuadé qu'un prochain jour quelqu'autre plume n'eût pas manqué de révéler l'affaire, nous nous sommes emparé de la primeur, nous fondant du reste sur une première mention faite ici même, l'hiver dernier. Mais le curieux de l'affaire, nous l'avons gardé pour la fin. Coïncidence étrange ! cette femme dont le visage est charmant et la voix angélique, cette bossue enfin s'appelle Emma Bossange... *bosse*, *ange*, quelle prédestination !

La célébrité l'attend peut-être, et nous verrons, l'an prochain, chez tous les marchands de musique, son portrait coulé en ronde-bosse !

~~~~ Un fait étrange, horrible, nous a été révélé il y a quelques jours par une personne sérieuse, parente d'un magistrat allemand. Nous ferons de notre mieux pour en adoucir la crudité, — et ce qu'on pourrait même presque appeler la cruauté.

Un négociant qui habite Trèves a laissé, dans les campagnes du Nassau, un frère cultivateur. La mère des deux frères étant morte récemment, le négociant écrit au paysan une lettre désolée, qu'il termine en lui exprimant le vif désir de posséder l'image mortuaire de sa vieille mère, et, formulant d'un seul mot sa pensée, il dit : « La tête. » Le paysan, sans doute, peu au courant de la façon dont, à l'aide du plâtre, on moule le visage des morts, alla consulter quelques-uns de ses amis sur le sens à donner à la demande fraternelle. Tous concluent à l'exécution littérale, — c'est-à-dire physique, — de la demande...

La tête du cadavre est donc tranchée par un jardinier, et expédiée à Trèves. Une lettre accompagnait l'envoi, lettre qui, par bonheur, en disait assez pour faire comprendre dans quelle horrible et sacrilége erreur les paysans du Nassau étaient tombés ! Le malheureux négociant, saisi d'horreur, envoya en hâte quelqu'un chargé de faire rétrograder l'envoi, qui a dû être replacé près du corps mutilé. Ne serait-il pas grand temps qu'un peu de lumière pénétrât dans ces campagnes, et que le foyer des villes y étendit ses rayons?

~~~~ On sait qu'il existe à Londres un club des voyageurs (*travellers-club*) dont lord Byron donna la première idée, — comme l'acteur Kean, fonda en 1817, le *club des intempérants* qui ne put jamais compter au delà de quinze membres, attendu que pour y être admis il fallait subir une épreuve un peu violente : avaler d'un trait tout un litre de rhum versé dans une coupe spéciale. Londres renferme aussi le club des bossus (ils y sont plus de quinze !) et le *club des pendus*... c'est-à-dire des gens qui, ayant voulu se pendre, selon le goût anglais, n'ont pu y réussir, ont été décrochés, sauvés, et s'étant résignés à vivre, se réunissent pour se féliciter de toucher terre. Revenons au *travellers-club*, infiniment plus raisonnable que les précédents.

Le règlement portait jadis que nul ne pourrait en faire partie s'il n'avait parcouru, en un seul voyage, au moins mille milles (1,333 kilomètres). Mais avec les nouveaux moyens de transport qui ont si grandement facilité les voyages, il faut désormais changer les statuts du club, car il n'y a plus de cordonnier de la cité ou de flâneur de Piccadilly qui n'ait réalisé et dépassé l'ancien programme. Il s'agit donc aujourd'hui de *décupler* l'exigence, en admettant l'addition des voyages. Lord Seymour, qui vient de mourir en son domicile du boulevard, à l'étage qui dominait autrefois le *Café de Paris*, et qu'occupe aujourd'hui le détail des tapis Sallandrouze, lord Seymour, disons-nous, fut le dernier reçu au *club des voyageurs*. Lord Brougham y a été admis sur la simple addition de tous ses voyages de Londres et Paris à sa résidence de Cannes, dans le Var. Il manque 2,500 kilomètres à lord Normanby, il va les attaquer avec l'automne qui vient. Un aspirant auquel il ne fallait plus que sept à huit cents milles, l'honorable M. John F... a pris un parti plus simple ; il s'est abonné au railway de Londres à Manchester, et dès qu'il a quelques heures de loisir, il va et vient sur ce parcourt, sans autre but que de se compléter. N'est-ce pas [illegible] anglais?

~~~~ Voici une divertissante mystification scientifique (*hoax*) :

Il y a environ trois mois, un gentleman arrivé de M... (Irlande) à Londres, va trouver les plus [illegible] savants patentés, et leur révèle qu'il a découvert [illegible] une vieille abbaye depuis longtemps convertie en ferme de rapport, un *tumulus* du onzième [illegible] d'une admirable conservation. Il apporte, pour faire apprécier sa trouvaille, une photographie de l'ensemble, et le fac-simile d'une plaque de [illegible] portant des caractères inconnus, dont la [illegible] excite aussitôt l'émulation de toutes les toques [illegible] nées d'Oxford et de Cambridge. De successifs examens prouvèrent une chose, c'est que l'inscription n'était ni en syriaque, ni en chaldaïque, ni [illegible] tique, ni en rien de facilement accessible. Devant [illegible] irritant mystère, qui ajoutait considérablement [illegible] valeur du trésor antique, une commission [illegible] de Cambridge et d'Oxford, se transporta à M... afin d'examiner le *tumulus* huit fois centenaire [illegible] faire l'acquisition au profit de la science [illegible]. Tout examen terminé, il y eut accord pour 2,500 livres sterling, environ 63,000 francs. L'argent [illegible] le gentleman disparut.

La plaque fut d'abord emportée à Londres, en [illegible]
~~~~

le transport de la vieille tombe irlandaise. Les ef-des savants continuèrent, mais vainement, pour la ...rer, jusqu'au jour où sir James Maccarthy crut ...naître un grand rapport d'aspect entre l'inscrip-...métallique et les caractères du fameux missel de ...thédrale de Reims, — fait qui s'expliquait par la ...nunauté d'origine des Eglises de France et d'Ir-...

...e expertise, une confrontation eut lieu, et l'opi-...de sir Maccarthy se trouva justifiée. Ces carac-...de bronze, étaient bien les mêmes que ceux ...els Pierre le Grand sut le premier assigner une ...e et une signification exacte. La science an-...triomphait, et les journaux savants proclamè-...intérêt de la découverte. On fit venir le *tumu-* ...sur lequel il fut décidé que la plaque serait ...ée, pour figurer avec honneur en quelque point ...de l'un des grands dépôts scientifiques de la ...le. Mais, pour replacer cette plaque sur le tom-...il fallut la sortir d'une sorte de cadre, de cercle ...vre, d'aspect tout moderne, et qu'on supposait ...à en solidifier la vétusté. Or, ce cercle enlevé, ...on?

...petite ligne finement gravée à l'angle droit de ...ue oxydée, corrodée par le temps... ou les ...chimiques. Et, sans avoir besoin de recourir ...loupe ni à sir James Maccarthy, on y put lire ...ment ceci :

Auguste Digard fecit, 1858,
rue Greneta, 78, *Paris*.

...raveur, qui ignorait l'usage qu'on voulait faire ...laque sur laquelle il avait gravé les caractères ...un modèle fourni, avait cru bon d'y placer ...esse...

...le maladresse!

L'autre soir, au *Moulin-Rouge*, un artiste, qui ...avec quelques amis, s'aperçoit, au moment ...aller, qu'on lui a pris son chapeau, en lui en ...un autre. Une carte collée au fond lui indique ...et l'adresse de celui qui a commis l'erreur. ...un Anglais.

...demain, l'artiste, qui tenait à son chapeau et ...ait que faire de l'autre, renvoie celui-ci à l'in-...t fait réclamer le sien. L'Anglais reçoit et ne ...n. L'artiste renvoie une seconde, une troi-...is, et toujours rien! Alors il saisit une plume ...:

...sieur, renvoyez-moi donc mon chapeau! Ne ...pas, j'en profite pour avoir l'honneur de ne ...saluer! »

Un touriste arrive à Francfort par le chemin ...t, ayant fait charger son bagage sur l'impé-...n fiacre fédéral, monte dans la boîte, doublée ...velours d'Utrecht jaune, tandis que son do-...se juche à côté du cocher.

...l'hôtel de *l'Empereur-Romain*, l'ami! »

...ive. Le voyageur dit à son valet :

...llez voir s'il y a dans l'hôtel l'appartement ...onvient. »

...et revint quelques instants après, et dit :

...onsieur, il n'y a pas de place; l'hôtel *égorge* ...eurs.

...omment, *égorge?* — dit le touriste; — vous ...ns doute dire *regorge*... à moins que ce soit ...*gorge* ces pauvres voyageurs! »

...n peintre connu a écrit en grosses lettres ...artouche qui surmonte la porte de son ate-...

...x qui viennent me voir me font honneur;
...x qui ne viennent pas me font plaisir.

...'étant pas certain de lui faire honneur, — ...écrivain de ses amis, — je m'empresse de ...laisir! »

...ous épuiserons aujourd'hui la nouvelle série ...s, adresses, avis, cartes et autres pièces ...et singulières :

...lamation qui suit nous semble une véritable ...L'exploitation de la réclame y touche aux ...d'Hercule. C'est monumental comme la ...yramide, tombeau de Chéops!

...lôture, clôture définitive

...-BAS! GRANDE SALLE, RUE DE L'EMBARCADÈRE,

AU GROS N° 9.

...ité, en vérité, la véritable philanthropie et la clôture définitive et sans remise.

...nthropie veut dire : ROND comme la LUNE et négo-...dans la force du terme, car il n'y a qu'un seul Loubières en France.

...ez-vous bien, cette fois-ci, que j'emballe ...de bon! Beaucoup de monde m'ont dit : C'est ...ières, vous emballez! *Réponse* : Vous le voyez! mes grosses panières sont devant vos yeux! Ah! mon Dieu! ah! mon Dieu! Loubières! que de montagnes de marchandises! Où allez-vous les mettre? Ce n'est pas possible que vos 22 paniers puissent contenir cela? *Réponse* : Laissez-moi tranquille; eh bien! j'avalerai le reste. Il est un fait certain, Loubières, que vous vendez encore meilleur marché que le passé. *Réponse* : C'est vrai; j'ai besoin d'argent! Pourquoi faire? Mais quand on doit, il faut payer.

Messieurs, mesdames, je vous le dis, habitants de cette ville, venez, venez de suite, demain depuis *midi jusqu'à 4 heures du soir*, faire vos emplettes. Vous emporterez de suite, oui, de suite les marchandises vendues à quel prix que ce soit, pendant trois jours seulement. Les portes seront fermées : Frappez, on vous ouvrira; demandez, et l'on vous servira de suite.

C'est positif, vous emballez? Eh bien! vous vendrez encore d'avantage, beaucoup de monde n'aiment pas à être vus. C'est certain, j'en suis sûr, vous ferez des affaires pendant vos trois jours d'emballage.

Reviendrez-vous, Loubières? Jamais, jamais, jamais dans vos murs!... Je me retire *commissionnaire* à Paris.

Est-ce vrai que vous livrez la marchandise de suite? Mais oui, de suite, contre des espèces. Et les personnes qui désirent trois mois de crédit? Venez me parler et donnez-moi des garanties.

Ce tableau est digne d'être lu, et à l'emballage de ce déluge de marchandises, vous resterez tous étonnés et confondus du bon marché, donné pour rien, oui, presque pour rien.

C'est entendu que c'est pour trois jours seulement : Demain, depuis *midi jusqu'à 4 heures du soir*, et jours suivants à la même heure. Ah! oui, hélas! il vous dit adieu pour toujours, celui qui est rond comme la lune. Je dis encore aux incrédules : Vous êtes encore à temps de venir demain depuis midi jusqu'à quatre heures du soir, là-bas, là-bas, Grande Salle, allant au chemin de fer.

Je suis seul, deux heures de repos me suffisent. De mille ans et plus, il ne se reproduira un second Loubières, natif de Tocane, et négociant dans la force du terme.

Veuillez conserver cet exemplaire pour longtemps.

Adieu, adieu pour toujours, ville de Nevers où je suis depuis 48 jours!... et ce n'est pas sans avoir brisé ma tête!

Hélas! hélas! vous pourrez traiter à des conditions extraordinaires pour le bon marché pour la dernière fois.

Je suis né à Tocane, et ma petite nourrice m'a exporté à Moissac. Depuis cette époque, je suis dans le commerce. Je dis adieu à tout le monde.

La machine à vapeur chauffera la chaleur dans la Grande Salle, rue de l'Embarcadère, au gros n. 9.

LOUBIÈRES.

Les pièces les plus curieuses sont souvent celles qui, ornées d'images, se trouvent ici d'une reproduction impossible. Nous remarquons parmi celles-là le prospectus d'un chirurgien-bandagiste de la nouvelle rue de Rivoli. En tête figure, comme corniche, une triple batterie — d'instruments hydrauliques à basse pression...

A droite et à gauche se dressent deux figures humaines, encadrant le texte du prospectus, — de même qu'on voit des supports, des tenants, aux côtés d'une armoirie. L'une de ces figures est : *la Vénus de Médicis*, — l'autre, *l'Hercule Farnèse*.

Or, l'industriel qui oublie et outrage dans ces étranges exhibitions la majesté de l'art autant que celle de la science, le fabricant qui exploite l'honorable diplôme que la faculté lui a décerné pour en faire une amorce d'enseigne, ce bandagiste enfin, a eu la déplorable idée d'affubler *Vénus* et *Hercule*, — ces deux impérissables types de la beauté humaine dans les deux sexes, — d'une multitude d'appareils et d'engins en métal, en peau, en caoutchouc, appelant, par l'audace même du contraste, l'attention publique sur les cruelles ou repoussantes infirmités, même les plus secrètes, dont l'homme est souvent atteint, — mais dont une essence divine et *marmoréenne* doit au moins préserver les plus parfaites œuvres de l'art! On se demande pourquoi l'industriel en question n'applique pas tout ce repoussant arsenal de tortures métalliques et élastiques sur sa propre image... laissant dans les musées et dans leur majesté les dieux et les déesses que leur immortalité met à l'abri des hernies et des varices... sinon des prospectus!

Sur la route de Pau à Tarbes, une très-modeste auberge tenue par un vieux soldat de l'Empire, porte cette longue et ambitieuse enseigne :

Au vieux vétéran français!
Au vainqueur d'Italie!
Aux sept capitales de l'Europe!
Au drapeau tricolore!
A la vieille moustache grise!
JOSEPH DUBERN
Aubergiste
LOGE A PIED ET A CHEVAL
Pas de crédit!

Carte d'un étudiant, imprimée, et qu'on distribuait encore il y a deux ou trois ans aux nouveaux débarqués :

Anat. RABUSSON
Élève en droit
Habitant du quartier latin depuis **1848**
FAIT DES RÉPÉTITIONS
Indique garnis, pensions, fournisseurs, etc, etc.

Sur un volet gris, en lettres noires, commune d'Auteuil :

PIERRE MALO
TREILLE — AGEUR
Au maître.

Dans *le Tintamarre* du 17 juillet 1859 :

PIPES ÉCUME DE MER
CARDON SIX ET GRAEF
8, rue Meslay, 8
AMBRES DIVERS. — TOUS ARTICLES POUR FUMEURS

Peut-être ce : *cardon six et graef* est-il tout ce qu'il y a de plus clair *pour fumeurs*, et alors qu'importe si le reste du genre humain ne comprend pas! Néanmoins, le malin Commerson s'amusera de l'affaire le jour où il la trouvera dans la *Patrie*.

Sur une enseigne, chemin de Versailles :

DINERS D'AMIS
TOUT FOURNI, A 40 SOUS
Chez Imbert.

Quoi, tout fourni? quoi, à 40 sous? Fournit-on les amis pour 40 sous la pièce? Que l'aubergiste Imbert s'explique plus clairement.

A Boulogne (banlieue), sur une feuille collée au carreau :

BLANC SI SAGE EN 24 HEURES

Carton commercial :

ÉPOUX PASSELOUP
CONTRE LES PUNAISES
Garantis
ON PEUT LES APPELER
18, passage des Trois-Bornes.

Il serait plus curieux que ces époux insecticides opérassent sans bouger de chez eux! L'idée d'aller les appeler sous leurs fenêtres, passage des Trois-Bornes, — en criant : « M'am Passeloup! m'am Passeloup! » — peut ne pas convenir aux gens qui ont au moins autant de tenue que de punaises.

Depuis l'invasion américaine des tables tournantes et des médiums, l'exploitation de la crédulité publique a pris un essor qui rejette carrément les circonlocutions et les précautions oratoires. On se pose en sorcier comme on se déclarerait chapelier, ferblantier, huissier ou fabricant d'eau de seltz. Exemple découpé des annonces anglaises :

ON PROUVERA en racontant aux gens leur passé, qu'on peut également présager leur avenir. Un cas de grande fortune est né de la confiance d'un visiteur dont le nom sera révélé : les anciens, nos maîtres dans maint art, savaient qu'on peut lire dans les pages encore fermées du livre de la vie future. — A l'entresol, sur la cour, deux entrées, dont une pour sortie, rue de Cléry, n° ... — On peut demander au concierge la fabrique de chapeaux de paille, sans révéler le but de sa recherche, en nommant M^me Plassin, veuve d'un ancien professeur de géodésie. Discrétion, bon marché. On n'admet en consultation que les dames.

Carte-adresse imprimée au mille :

EUGÈNE DAMARON ET C^e
Achat de vieilles toilettes de soirées, de bal, cérémonie et autres.
(SOIERIES, TULLES, GAZES, ORGANDIS, CRÊPES, LINON, ETC.)
Pour exportation aux îles.
Mesdames! ne donnez plus à vos femmes de chambre, nous achetons tout!

(*Pourra être continué.*)

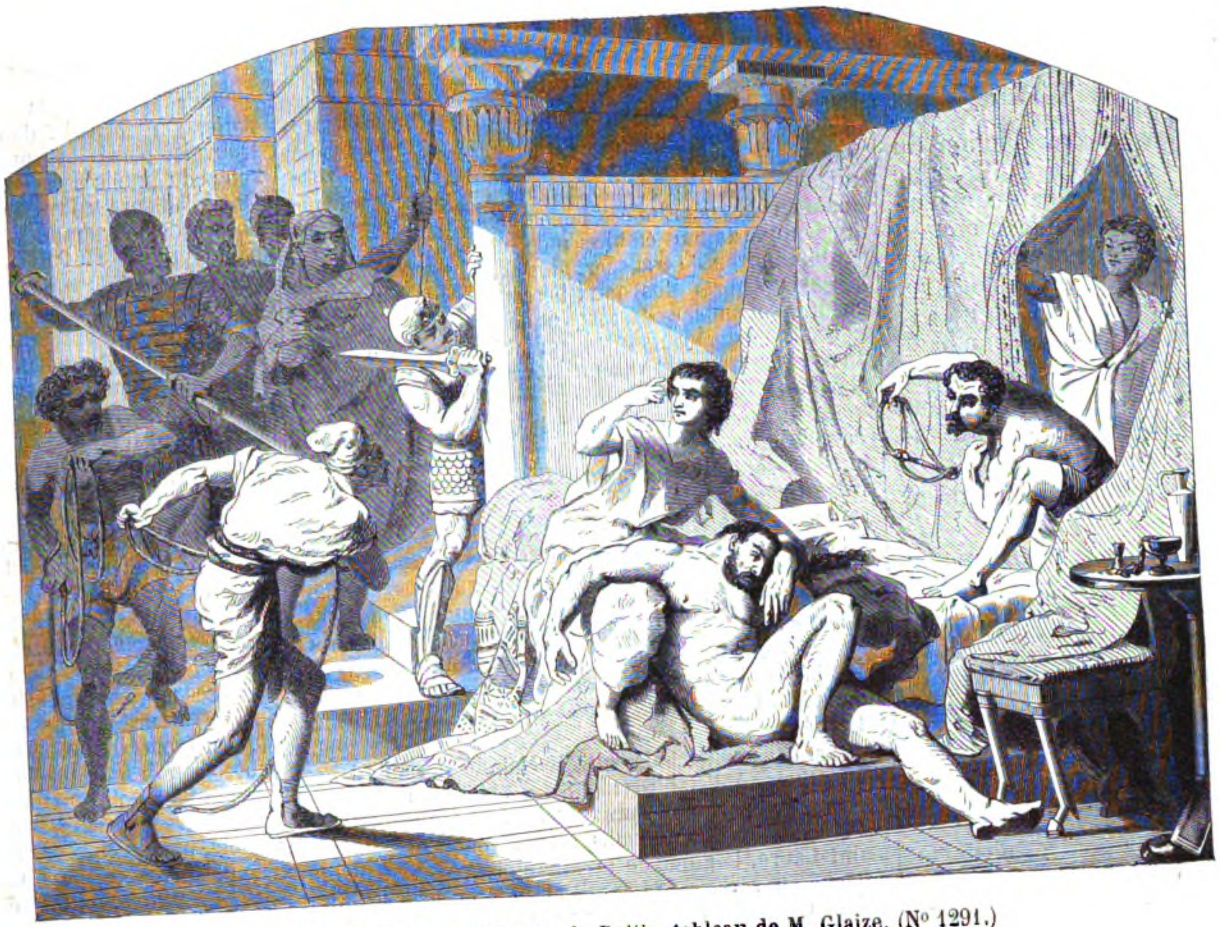
JULES LECOMTE.

Salon de 1859.

La Trahison de Da- ɩ *est* le tableau de ɔut de M. Léon ɩize. Digne élève de ɩ *père,* le jeune ɴtre a montré de ndes qualités dans ɩe page biblique; groupe principal *tout a été fort* re-qué et mérite de *es éloges.*

'école nouvelle des ɔsgistes français ble se préoccuper ɩ plus vivement *l'aspect* saisissant dramatique d'un *t que* de l'analyse formes et de l'é-ɩ des détails; ainsi *héodore* Rousseau il, pour ainsi dire, *e à part* parmi les tres modernes. Nul ɩtre mieux que lui onnaît les grandes ɩitions de l'art, nul *ondense son* sujet plus de science ɩ style; mais, chez l'analyse est d'au-plus savante qu'il *crifie rien* au ha-, même heureux. grandes masses se uettent avec am-r et justesse, et ses détails ont autant de fini ceux des maîtres flamands. Le tableau que nous oduisons aujourd'hui en fournit la preuve. Il était *ssible* de donner, avec un ensemble si simple, de lumière à cette nature toute de végétation *riante,* plus de profondeur dans le ciel, d'air dans les feuilles, de richesse dans les nombreux détails.

LÉO DE BERNARD.



SALON DE 1859. — *Trahison de Dalila*, tableau de M. Glaize. (Nº 1291.)

Charge du 1er régiment des chasseurs d'Afrique contre les carrés autrichiens à Solferino.

La division de cavalerie d'Afrique, sous les ordres du général Desvaux, et dont faisait partie le 1er chasseurs, se trouvait engagée, le 24 juin, à la bataille de Solferino, dès huit heures du matin, sur la route de Castiglione à Guidizzolo.

Le premier escadron du 1er chasseurs, capitaine de Roquefeuille, appuyait une charge du 5e régiment de hussards. Il faisait un millier de prisonniers à une colonne ennemie qui s'était avancée en plaine. Pendant toute la journée la division se maintint sous le feu de puissantes batteries autrichiennes. Vers cinq heures du soir une nombreuse cavalerie ennemie se déployait en avant pour exécuter une charge. Forcée à une retraite immédiate par l'admirable précision du tir de la batterie divisionnaire, elle démasquait en se retirant un corps de troupes fraîches, formé en carré, sur plusieurs lignes.

L'ordre est donné immédiatement au 1er régiment de chasseurs d'Afrique de se porter en avant.

Le 3e escadron, sous les ordres du capitaine de Souis, est lancé en fourrageurs, suivi par les trois autres escadrons chargeant en ligne.

Notre gravure représente cette admirable charge

SALON DE 1859. — *Bornage de Barbizon* (forêt de Fontainebleau), tableau de M. Th. Rousseau. (Nº 2640.)

qui fait tant d'honneur au courage et à l'intrépidité du 1er régiment de chasseurs d'Afrique.

MAXIME VAUVERT.

AVIS.

Le succès obtenu par la reproduction du tableau de M. Yvon, *la Prise de la Tour de Malakoff*, que le MONDE ILLUSTRÉ a donnée en prime à ses abonnés l'année dernière, nous a déterminés à offrir également à nos lecteurs le pendant de cette belle page historique, *la Gorge de Malakoff*, qui a produit une si grande sensation au Salon de cette année.

Nos abonnés recevront donc, avec un des premiers numéros du mois d'octobre, une grande gravure représentant le second tableau de M. Yvon.

Ce supplément, pour l'acheteur au numéro, sera vendu 35 centimes.

La Tour de Malakoff, dont le tirage est épuisé, va être réimprimée sur papier de luxe, et sera également vendue 35 centimes.

Ces deux gravures, *la Tour de Malakoff* et *la Gorge du Malakoff*, égales en dimensions, seront tirées sur le même papier.

L'impératrice se rendant à l'établissement des bains en chaise à porteurs.

La chaise à porteurs n'est qu'un gracieux diminutif du palanquin oriental.

Ce mode de transport, essentiellement aristocratique, disparaît peu à peu dans notre siècle de fébrile activité. Il faut avoir beaucoup de temps à dépenser pour l'employer; aussi ne voit on pas l'Amérique en abuser, l'Amérique où le temps est de l'argent et où l'argent est tout.

Cet élégant et intime fauteuil, aux allures timides et ondulées, a son histoire et a eu ses historiens. Il est l'expression du siècle de Louis XIV, siècle majestueux s'il en fut, mais d'habitudes graves et lentes.

Saint-Simon, dans ses mémoires, a pris la chaise à porteurs de Mme de Maintenon pour théâtre d'une petite scène dérobée à la majesté du grand règne. Devant les trois glaces et sur les deux bâtons de la chaise quasi royale, à la fameuse revue du 13 septembre, il groupe le grand roi, les duchesses, les princes et toute la cour. Il nous fait voir Louis le Grand, découvert, *à tout moment baissé* devant les glaces, s'entrenant avec la veuve de Scarron et surpris par les troupes et une foule d'assistants de tous états dans cet exercice qui *devait fort lasser les reins* du fils d'Anne d'Autriche.

Sous Louis XV, les carrosses commencent à détrôner la chaise à porteurs, et de nos jours on ne rencontre plus cet aristocratique véhicule que dans les villes mortes comme Aix en Provence, où l'herbe qui croît entre le pavé des rues semble conspirer avec l'absence du bruit des voitures, pour entretenir dans la ville un silence éternel.

On retrouve encore la chaise à porteurs dans les lieux d'un difficile accès : au mont Vésuve, pour l'usage des touristes qui redoutent le supplice infligé jadis par les chauffeurs, et dans les Pyrénées où les versants des montagnes ne sont sillonnés que par des sentiers de chèvre. Elle est le complément nécessaire et hygiénique de tout établissement de bains.

Quel moyen de transport plus agréable?

Quels ressorts plus doux berceront plus délicieusement la somnolence du corps et de l'esprit?

Quels mouvements plus agréables que les ondulations produites par le pas uniforme des porteurs et la flexibilité des bâtons?

Sans sortir de sa chambre, le baigneur peut passer de son lit ou de son canapé dans ce boudoir portatif; et, sans souffrir de l'inégalité de température, sans ressentir le moindre cahot, arriver à la source bienfaisante, les sens et le corps reposés.

Son Excellence le ministre d'État a voulu que l'impératrice ne fût pas privée à Saint-Sauveur de ce meuble de locomotion si confortable; il a demandé à la compagnie des eaux de Vichy d'envoyer une chaise à porteurs dans ce coin des Pyrénées. L'administration thermale s'est hâtée d'en expédier une, construite dans le style Louis XV, faite de bois doré et de cuir peint fond blanc et ornée de fleurs.

C'est dans cette chaise que Sa Majesté se rend, dans la matinée, à l'établissement des bains. Vers quatre heures, l'empereur et l'impératrice font des excursions dans les environs, soit seuls, soit précédés par Jacques Saint-Laure, le guide de première classe spécialement attaché au service de Leurs Majestés; ou bien se promènent dans les rues de Saint-Sauveur, s'arrêtent auprès d'un vieux soldat écloppé, décoré de la médaille de Sainte-Hélène, qui fabrique et vend des chapelets, des chaînes en crin, et surtout un certain cadran solaire très-adroit pour surprendre et accuser par son aiguille le moindre rayon de soleil. Ici c'est un marchand de cannes, là un intéressé collectionneur de pétrifications, ou bien un fabricant de jouets. Tous ces petits industriels n'ont qu'à se louer de la présence de Leurs Majestés dans le pays. La reconnaissance est une qualité de ces montagnards. C'est aujourd'hui un chasseur qui vient offrir aux illustres baigneurs un izard qu'il a surpris sur la plus haute crête des montagnes; un autre soir, les jeunes gens se réunissent devant la maison Brohaubon et font entendre leurs chansons nationales.

Leurs Majestés se rendent souvent à la vieille église de Luz, édifiée jadis par le génie à la fois guerrier et religieux des Templiers.

Tous ces épisodes du séjour de Leurs Majestés à Saint-Sauveur sont retracés par nos gravures, qui ne font que reproduire les croquis de M. Moullin, notre infatigable dessinateur de la dernière guerre d'Italie.

LÉO DE BERNARD.

MÉMOIRES D'UN MUSICIEN[1].

(Suite et fin du chapitre LV.)

Pour les concerts que je pourrais donner à Paris, j'ai déjà dit dans quelles conditions je me trouvais placé et quelle était devenue l'indifférence du public pour tout ce qui n'est pas le théâtre. On a d'ailleurs trouvé le moyen de me faire interdire l'accès de la salle du Conservatoire (la seule convenable qui existe à Paris). On nous a annoncé un jour officiellement que cette salle était la propriété exclusive de la Société du Conservatoire, et qu'elle ne serait plus désormais prêtée à personne pour y donner des concerts. Or, *personne*, c'était moi; car, à deux ou trois exceptions près, aucun autre que moi n'y avait donné de grandes exécutions musicales depuis vingt ans.

Des millionnaires qui abondent à Paris, pas un seul n'aurait l'idée de rien faire pour la grande musique. Nous ne possédons pas une bonne salle de concert publique; il ne viendrait en tête à aucun de nos Crésus d'en construire une. L'exemple de Paganini a été perdu, et ce que ce noble artiste fit pour moi restera un trait unique dans l'histoire.

Il faut donc compter seulement sur soi-même quand on est compositeur à Paris, produisant des œuvres sérieuses en dehors du théâtre. Il faut se résigner à des exécutions incomplètes, incertaines, et par suite plus ou moins infidèles, faute de répétitions qu'on peut payer [2]; à des salles incommodes où les exécutants ni l'auditoire ne peuvent être bien installés; à des entraves de toute espèce suscitées, sans mauvais vouloir, par les théâtres lyriques dont on est obligé d'employer le personnel musical et qui ont nécessairement à veiller aux intérêts de leur répertoire; à des impôts écrasants; à des appréciations hâtives et nécessairement fausses d'œuvres vastes et compliquées entendues dans de pareilles conditions, et rarement plus d'une ou deux fois; et, en dernière analyse, il faut avoir à dépenser beaucoup de temps et beaucoup d'argent, sans compter la force d'âme et de volonté qu'on a l'humiliation d'user contre de pareils obstacles. L'artiste le plus puissamment doué de ces qualités, est alors comme un obus chargé qui va droit son chemin, renverse tout ce qu'il rencontre, laisse une trace, il est vrai, mais ne doit pas moins, au terme de sa course, se briser en éclatant. Je ferais néanmoins, en général, tous les sacrifices possibles. Mais il est des circonstances où, cessant d'être généreux, ces sacrifices deviennent éminemment coupables.

Il y a deux ans (1851), au moment où l'état de santé de ma femme, qui laissait encore alors quelque espoir d'amélioration, m'occasionnait le plus de dépenses, une nuit, j'entendis en songe une symphonie que je rêvais composer. En m'éveillant, le lendemain

[1] La traduction et la reproduction sont réservées.

[2] La plus ridicule bamboche théâtrale est répétée au moins pendant un mois presque chaque jour, et j'ai dû produire en public ma symphonie de *Romeo et Juliette*, après quatre répétitions, et tant d'autres ouvrages après deux répétitions seulement.

FEUILLETON

L'auteur du *Luxe*,—cette grande comédie de mœurs représentée, l'an dernier, avec tant d'éclat au Théâtre-Français, et qui est restée au répertoire de notre première scène, où elle se jouait hier encore, — a bien voulu donner au MONDE ILLUSTRÉ la primeur de la pièce suivante. Nous croyons être agréables à nos lecteurs mondains en leur signalant cette comédie spirituelle et élégante comme une bonne fortune qui, — sans préjudice de sa production au théâtre, — peut convenir aux salons, dont la saison va ramener les représentations si à la mode depuis quelques années.

Nous sommes certains que l'auteur indiquerait au besoin quelques coupures particulièrement nécessaires pour la mise en scène. (*Traduction réservée*).

UNE NOUVELLE LUNE

COMÉDIE INÉDITE EN UN ACTE

Par M. JULES LECOMTE.

PERSONNAGES :

DUVERNAY, banquier chauve . . . . 45 ans.
LAURENCE, sa femme . . . . 25 ans.
EDMOND DE MARVILLE, célibataire . . . . 30 ans.
GEORGINA WARTON . . . . 20 ans.
JUSTINE, femme de chambre de Laurence.
JEAN, valet de chambre de Duvernay.
Un commis en nouveautés.

Le théâtre représente un salon à la mode, chez des gens riches. On voit sur une table une paire de beaux vases de Sèvres. — Porte d'entrée au fond. A droite et à gauche, portes de communication. — Il est midi.

SCÈNE PREMIÈRE

Le théâtre est vide. — On sonne violemment au dehors. — Justine par la porte latérale de gauche, parlant à l'intérieur.

JUSTINE.

Je vais voir ce que c'est, madame! (*Elle va à la porte du fond, on voit l'antichambre*) Quel carillon! est-ce que le feu serait à la maison? (*Elle ouvre. Paraît un garçon de magasin portant des paquets.*)

LE COMMIS.

Monsieur Jean?

JUSTINE, *sèchement.*

Quel monsieur Jean? Nous n'en avons pas par ici!

LE COMMIS.

Si fait, vous en avez un! Le concierge m'a dit de monter au premier et de sonner en face.

JUSTINE.

Alors, ça sera pour le domestique de monsieur par là... moi, je suis la femme de chambre de madame. (*Elle veut lui fermer la porte au nez.*)

LE COMMIS, *entrant.*

Ma foi, je ne sais pas si c'est pour un domestique ou pour un maître... mais voilà des articles qu'on m'a dit d'apporter. Tout est payé. (*Il pose les paquets sur une table.*) Serviteur. (*Il sort.*)

JUSTINE.

Quel ostrogoth! ça ne dirait pas un mot aimable! Pouah! il sent le tabac... comme un maître! — Mais voyons un peu ce qu'il apporte! (*Elle entr'ouvre les paquets, un carton.*) Tiens! des fleurs artificielles, des dentelles... une pièce de popeline anglaise... et des vases de porcelaine que le concierge a déjà montés avec ces lettres... (*Elle examine.*) Ah! il y a certainement quelque erreur là-dessous, et c'est chez monsieur, et non pas chez madame, que devait se faire ce petit bazar! Mais comment se fait il que le fameux Jean, le confident, le factotum de monsieur, ait laissé parvenir ces objets suspects par ici, au risque que sa maîtresse les voie? (*Elle va regarder encore.*) Est-ce que monsieur se remettrait à faire des cadeaux à madame à présent?... Depuis deux ans, il dit qu'il n'a pas le temps. Si je pouvais savoir!... (*Elle fouille les paquets.*) Mais j'entends une voiture dans la cour... Comment! déjà des visites! à midi! c'est inconvenant! (*Elle va à la fenêtre.*) Ah! c'est lady Warton, la belle anglaise, l'amie de madame... Riche... et veuve à vingt ans. En voilà une qui est heureuse! ah! ça n'est pas une brave fille comme moi qui aurait eu la chance d'épouser un vieil Anglais... juste un an avant sa mort. (*Elle va vers la porte.*)

SCÈNE II

JUSTINE, LADY GEORGINA.

GEORGINA.

Ah! c'est vous, Justine!

JUSTINE.

Mes respects à milady. — Je vais prévenir ma maîtresse...

GEORGINA, *préoccupée.*

Non, non... ne la dérangez pas.

JUSTINE, *étonnée.*

Ah!... comme milady voudra!

GEORGINA.

Monsieur Duvernay est sorti?

je me rappelai presque tout le premier morceau qui (c'est la seule chose dont je me souvienne) était à deux temps (allegro), en *la mineur*. Je m'approchais de ma table pour commencer à l'écrire, quand je fis soudain cette réflexion : « Si j'écris ce morceau, je me laisserai entraîner à composer le reste. L'expansion à laquelle ma pensée tend toujours à se livrer maintenant, peut donner à cette symphonie d'énormes proportions. J'emploierai peut-être trois ou quatre mois exclusivement à ce travail. (J'en ai bien mis sept pour écrire *Roméo et Juliette*.) Je ne ferai plus presque plus de feuilletons. Mon revenu diminuera d'autant. Puis, quand la symphonie sera terminée, j'aurai la faiblesse de céder aux sollicitations de mon copiste ; je la laisserai copier, je contracterai ainsi tout de suite une dette de mille ou douze cents francs. Une fois les parties copiées, je serai harcelé par la tentation de faire entendre l'ouvrage. Je donnerai un concert dont la recette couvrira à peine la moitié des frais ; c'est inévitable aujourd'hui. Je perdrai ce que je n'ai pas ; je manquerai du nécessaire pour la pauvre malade, et je n'aurai plus ni de quoi faire face à mes dépenses personnelles ni de quoi payer la pension de mon fils sur le vaisseau où il doit monter prochainement. » Ces idées me donnèrent le frisson et je jetai ma plume, en disant : « Bah ! demain, j'aurai oublié la symphonie ! » La nuit suivante, l'obstinée symphonie vint se présenter encore et retentir dans mon cerveau ; j'entendais clairement l'allegro en *la mineur* ; bien plus, il me semblait le voir écrit. Je me réveillai plein d'une agitation fiévreuse, je me chantai le thème dont le caractère et la forme me plaisaient extrêmement ; j'allais me lever... mais les réflexions de la veille me retinrent encore ; je me roidis contre la tentation, je me cramponnai à l'espoir d'oublier. Enfin je me rendormis et, le lendemain, au réveil, tout souvenir, en effet, avait disparu pour jamais.
Lâche ! va dire quelque jeune fanatique, à qui je pardonne d'avance son injure, il fallait oser ! il fallait écrire ! il fallait te ruiner ! On n'a pas le droit de chasser ainsi la pensée, de faire rentrer dans le néant une œuvre d'art qui en veut sortir et qui implore la vie ! « Ah ! jeune homme qui me traites de lâche, tu n'as pas subi le spectacle que j'avais alors sous les yeux, sans quoi tu serais moins sévère. Je n'ai pas renoncé aux jours où il pouvait encore y avoir doute sur les conséquences de mes coups d'audace. Il y avait dans ce temps, à Paris, un petit public d'élite qui s'y intéressait. Mais quand j'étais sûr de trouver au bout de toute entreprise musicale le désastreux résultat que je viens de signaler, je n'étais pas lâche de m'abstenir, jeune homme ; non, j'ai la conscience d'avoir été seulement humain ; et, tout en me croyant aussi dévoué à l'art que toi, et que bien d'autres, je crois l'honorer en ne le traitant pas de monstre avide de victimes humaines et en prouvant qu'il m'a laissé assez de raison pour distinguer le courage de la férocité. Si j'ai cédé peu à peu à l'entraînement musical, écrivant dernièrement ma trilogie sacrée, c'est que ma position n'est plus la même, d'aussi impérieux devoirs ne me sont plus imposés. De plus, j'ai la certitude de faire aisément et souvent exécuter cet ouvrage en Allemagne, où je suis invité à revenir par plusieurs villes importantes. J'y vais maintenant fréquemment, j'y ai fait quatre voyages pendant les derniers dix-huit mois [1]. On m'y accueille de mieux en mieux ; les artistes m'y témoignent une sympathie de jour en jour plus vive ; ceux de Leipzig, de Dresde, de Hanovre, de Brunswick, de Weimar, de Carlsruhe, de Francfort, m'ont comblé de marques d'amitié pour lesquelles je manque d'expressions de reconnaissance. Je n'ai qu'à me louer du public aussi, des intendants des théâtres royaux et des chapelles ducales, et de la plupart des princes souverains. Ce charmant jeune roi de Hanovre et son Antigone, [2] la reine, s'intéressent à ma musique au point de venir à huit heures du matin à mes répétitions et d'y rester jusqu'à une heure après midi quelquefois, *pour mieux pénétrer*, me disait le roi dernièrement, *le sens intime des œuvres et se familiariser avec la nouveauté des procédés !* Avec quelle joie, quels mouvements d'enthousiasme il m'entretenait de mon ouverture du *Roi Léar:* « Votre orchestre parle, monsieur Berlioz ; vous n'avez pas besoin de paroles. J'ai suivi toutes les scènes : l'entrée du roi dans son conseil, et l'orage sur la bruyère, et l'affreuse scène de la prison, et les plaintes de Cordelia ! Ah ! cette Cordelia ! comme vous l'avez peinte ! comme elle est timide et tendre ! »

La reine, à ma dernière visite à Hanovre, me fit prier de mettre dans mon programme deux morceaux de *Roméo et Juliette*, dont l'un surtout lui est particulièrement cher, la scène d'amour (l'adagio). Le roi m'a ensuite formellement demandé de revenir l'hiver prochain pour organiser au théâtre l'exécution de l'œuvre entière de *Roméo et Juliette*, dont je n'ai donné encore à Hanovre que des fragments. « Si vous ne trouvez pas suffisantes les ressources dont nous disposons, a-t-il ajouté, je ferai venir des artistes de Brunswick, de Hambourg, de Dresde même, s'il le faut. Vous serez content. » De son côté, le nouveau grand-duc de Weimar m'a dit en me quittant à la dernière visite que je lui ai faite :

« Donnez-moi votre main, monsieur Berlioz, que je la serre ; et n'oubliez pas que le théâtre de Weimar vous est toujours ouvert. »

Je serais bien ingrat si je ne rappelais encore ici toutes les marques de bonté que j'ai reçues du roi de Prusse, de M^me^ la princesse de Prusse, de l'empereur d'Autriche, et les précieuses et nombreuses faveurs que je dois à la cour de Saxe et à la bienveillante intervention de l'intendant du théâtre de Dresde, M. le baron de Lüttichau.

Il était question dernièrement de mettre en scène à Dresde mon opéra de *Cellini*, que cet admirable Liszt a déjà ressuscité à Weimar. Certainement alors j'irais en diriger les premières représentations. Au reste, je n'ai pas à m'occuper ici de l'avenir, et je me suis peut-être trop appesanti sur le passé, bien que j'aie laissé dans l'ombre une bonne moitié de mon roman.

Je finis en remerciant avec effusion la sainte Allemagne où le culte de l'art s'est conservé pur ; et toi, généreuse Angleterre ; et toi, Russie qui m'as sauvé ; et vous, mes bons amis de France, et vous, cœurs et esprits élevés de toutes les nations que j'ai connus. Ce fut pour moi un bonheur de vous connaître ; je garde et je garderai fidèlement de nos relations le plus cher souvenir. Quant à vous, maniaques, dogues et taureaux stupides, quant à vous mes *Guildenstern*, mes *Rosencranz* [1], mes *Jago*, mes petits *Osrick* [2], *Waterflys* [3] de toute espèce, *farewell, my... friends!* je vous méprise, et j'espère bien ne pas mourir sans vous avoir oubliés.

HECTOR BERLIOZ.

Paris, 14 octobre 1854.

FIN DES MÉMOIRES D'UN MUSICIEN.

[1] Depuis que ces lignes furent écrites, M. Bénazet m'a engagé plusieurs fois à venir organiser et diriger le festival annuel de Bade, en mettant à ma disposition, pour exécuter mes œuvres, tout ce que je pouvais demander. Sa générosité, en pareil cas, a dépassé ce qu'ont jamais fait pour moi les souverains de l'Europe dont j'ai le plus à me louer.

[2] Le roi de Hanovre est aveugle.

[1] Faux amis d'Hamlet.

[2] Freluquet de cour, dans *Hamlet*.

[3] *Mouche d'eau*. Insecte dont le nom vulgaire, en français, est *Demoiselle*, et qui vole toujours en sautillant. C'est une expression de Shakespeare, pour désigner Osrick.

Démolitions.

Rien ne disparaît, tout se transforme.

Les travaux de démolition entrepris pour continuer le boulevard de Sébastopol à travers la Cité vont rayer de la carte la rue de la Barillerie.

Déjà la maison de *la Flotte d'Angleterre* a vu s'écrouler ses murs condamnés.

Déjà l'intelligent industriel, cet amiral quincaillier, voyant ses voiles enflées par le vent de l'indemnité, a mis le cap sur le coin d'une de nos rues modernes et demain nous verrons entrer dans un port plus confortable, sur des flots de plâtre, modestement courroucés, ces vaisseaux qui conservent malgré tout le même ordre de bataille.

Les Forges de Vulcain, expropriées aussi et tombées sous le coup de la même loi de fer, iront faire résonner leurs marteaux et leurs enclumes sous des voûtes plus appropriées à la mythologie actuelle ; et, dans quelques jours, nous saluerons comme de vieilles connaissances rajeunies le Vulcain mieux peigné et la Vénus plus pudique, mirant leur transfiguration dans un cadre doré à neuf.

Et le Prado ! lui aussi, il est attaqué par les démolisseurs. Cette étape de la Terpsichore latine va s'en aller aussi. Sa bruyante gaîté ne troublera plus les graves échos du Palais de Justice. Les triomphateurs de la polka et de la schotisch ne verront pas au moins sous leurs fenêtres le poste municipal, ce violon toujours prêt à réprimer sous ses verroux leurs élans chorégraphiques.

Ils n'avaient pas besoin de ce voisinage menaçant pour savoir qu'il n'y a pas loin du Capitole à la roche Tarpéienne.

JUSTINE.

...e n'en sais rien, milady... Nous ne savons jamais, dans la journée, où est le mari de madame... Peut-être est-il par là, dans ses bureaux !

GEORGINA.

...es bureaux ?... je n'ai pas besoin de lui comme banquier.

JUSTINE, *à part.*

...h !... mais alors pourquoi le demande-t-elle ?

GEORGINA, *à elle-même.*

...a lettre de ce matin n'est pas une lettre... de ...ge... que je doive venir payer ! (*Elle ouvre une ...e et lit*) « ..... Vers une heure, si vous voulez bien prendre cette peine, je serai heureux de vous informer du résultat obtenu par mes démarches en faveur de votre protégé... »

JUSTINE, *à part.*

...ue lit-elle donc là ?...

GEORGINA, *à part.*

...on protégé ?... pourvu qu'il ne surprenne rien de ...ces mystères dont je commence à être lasse ! (*A ...ine qui furete dans les paquets.*) Dites-moi, Justine, ...ez-vous quelquefois monsieur de Marville ?

JUSTINE.

...h ! milady... presque tous les jours ; il est très-...lu !

GEORGINA.

...ssidu ?... chez monsieur ?

JUSTINE.

... chez madame !

GEORGINA.

...h !... (*A part.*) Au fait, ce pauvre Edmond, il m'o...en tout... sans raisonner... sans comprendre... j'ai grand'peur qu'il se fatigue de cette aveugle obéissance, avant le prochain dénoûment ! (*A Justine.*) Vous direz à monsieur Duvernay que je me suis rendue à son invitation... que j'ai regretté... (*Elle va vers la porte.*)

JUSTINE, *à part, occupée des paquets.*

Comment... elle s'en va maintenant ?

GEORGINA, *à part.*

Ah ! monsieur Duvernay ! vous vouliez, paraît-il, me prendre au piége ? mais c'est vous qui tomberez dans le mien !... cette invitation... cette galanterie bureaucratique était une ruse rédigée en partie double par le banquier et le galant... un tête-à-tête au comptant... mais n'attendons pas qu'il rentre !

JUSTINE, *écoutant.*

On marche dans le cabinet de monsieur, c'est sans doute lui...

GEORGINA.

Je me sauve bien vite...

JUSTINE, *étonnée.*

Mais milady voulait le voir ?

SCÈNE III

LES PRÉCÉDENTS, DE MARVILLE, *par la porte du cabinet de Duvernay.*

GEORGINA, *à part.*

Edmond !...

JUSTINE.

Tiens ! ce n'est pas mon maître.

GEORGINA, *très-contrariée.*

Quelle fatalité !

DE MARVILLE, *surpris.*

Vous ici, Georgina !... (*Se reprenant.*) Milady !

GEORGINA.

Comment ? vous étiez chez monsieur Duvernay ?

DE MARVILLE.

Mais vous-même...

GEORGINA.

Moi, je viens... je venais pour voir... sa femme...

JUSTINE, *à part.*

Tiens ! l'Anglaise qui ment... comme une simple femme de chambre ! (*A Georgina.*) C'est donc décidément ma maîtresse que milady veut voir ?

GEORGINA, *gênée.*

Sans doute !

JUSTINE, *faisant la niaise.*

C'est que, tout à l'heure, il m'avait semblé que milady demandait monsieur ?...

DE MARVILLE, *étonné.*

Ah ! milady désirait...

GEORGINA.

Eh bien, oui, j'en conviens, je désirais voir le banquier... le puissant industriel... J'ai une affaire... une véritable affaire à traiter avec lui...

DE MARVILLE.

Eh bien ! c'est comme moi, alors ! je l'attendais là en lisant, lorsqu'il m'a semblé reconnaître votre voix...

JUSTINE, *à part.*

Ils se rendent des comptes... sauf erreur et omission !... Laissons-les, et tâchons de savoir ce que signifie cette grêle de lettres et de paquets. Voilà une journée qui semble annoncer des aventures !

Montagnards chantant des airs nationaux devant Leurs Majestés.

Séjour de l'empereur et de l'impératrice à Saint-Sauveur, d'après des croquis envoyés par M. Moullin.

Percement du boulevard de Sébastopol. — Aspect des démolitions de la rue de la Barillerie.

Élevé sur l'emplacement de l'église Saint-Magloire, plus tard église Saint-Barthélemy, le Prado fut bâti par l'architecte Lenoir, en 1791, et dut servir de salle de spectacle, sous le nom de théâtre de la Cité, jusqu'en 1805.

Devenu depuis longtemps le rendez-vous dansant des fils du quartier latin, il était mûr pour la démolition. La mise recherchée des étudiants d'aujourd'hui, leurs habitudes élégantes protestaient contre l'existence de ses sombres couloirs (je suis modeste) et de ses salles enfumées.

Son administration est assez intelligente et artistique pour nous ressusciter un Prado digne de nos élégances d'aujourd'hui. Le vieux Prado aura disparu, c'est vrai, il n'aura fait que se transformer : il renaîtra de ses cendres plus brillant et plus doré que jamais.

LÉO DE BERNARD.

Les opinions et les phrases toutes faites.

(*Suite et fin.*)

D'abord, faute encore de charbon minéral, l'éclairage au gaz était interdit à nos aïeux au même titre que les chemins de fer. Ce qui rendait ensuite son intervention dans les usages domestiques à peu près superflue, c'est qu'on ne veillait pas avant le dix-huitième siècle. Les habitudes de veiller fort tard dans la nuit ne datent guère, ne l'oublions pas, que des mauvais jours de la Révolution française, alors que l'inquiétude tenait les populations sur le qui-vive. Jusque là on se couchait à neuf heures Ce motif de se priver de la longue clarté du gaz n'est pas le seul; ni le commerce, ni le plaisir, n'occupaient anciennement une place égale à celle qu'ils ont aujourd'hui. Après l'heure de la Bourse, les boutiques se fermaient, et à neuf heures les spectacles étaient éteints. A quoi eût servi la dépense prodigieuse qu'entraînent la création et l'entretien des usines à gaz, et comment ces ruineuses usines se seraient-elles couvertes de leurs frais? Ce qui a eu lieu à Paris depuis l'application du gaz à l'éclairage public met en relief la vérité de notre assertion. Ce n'est que quartier par quartier, rue à rue, maison à maison, qu'il est venu remplacer l'éclairage par l'huile. Il a fallu attendre, pour ainsi dire, que chaque habitant ajoutât une ou deux heures de nuit à son industrie en progrès pour permettre au gaz d'avancer. Je doute même qu'à cette heure, après plus de quarante années d'application ininterrompue du gaz à l'éclairage de Paris, il n'y ait pas encore dans ce même Paris, si facile pourtant aux innovations, quelques rues éclairées à l'huile.

Ce que nous venons de dire de l'inopportunité flagrante à se servir du gaz en place d'huile, quand l'heure de la transformation n'a pas encore sonné, se dit avec autant de raison de l'inopportunité à remplacer la navigation à voile par la navigation à vapeur.

Quelle est l'impulsion qui a fait un beau jour trouver trop lente la navigation à voile quand elle suffisait depuis des siècles aux besoins des échanges entre nations? C'est le développement inouï du commerce joint au désir des voyages, désir à peu près inconnu autrefois. Du jour où ces besoins et ce désir sont devenus le partage de l'immense majorité, du jour où cette majorité a voulu s'enrichir vite et beaucoup, jouir, posséder, connaître, avoir un pied en Asie, l'autre en Amérique, faire rendre au temps et à l'espace tout ce qu'ils contiennent de curiosités et de trésors, trois mois pour aller aux Antilles, huit mois pour se rendre aux Indes, lui ont paru des délais monstrueux, absurdes, ridicules! Alors on a fait rentrer Borée, Éole, Eurus, Zéphyre et Orintyhie dans leurs vieilles outres mythologiques, et la vapeur est venue répondre aux cris d'impatience des nations modernes. Le feu a répondu au feu. L'air qu'on respire maintenant, c'est la vapeur; et la véritable locomotive la plus rapide, la plus forcenée, c'est l'homme.

A quoi, interrogez-vous, eût été bon tout ce feu, quand un pays ne demandait rien ou presque rien aux autres pays, quand l'Amérique était aussi éloignée que la Chine, quand on ne savait même pas où était la Chine? Le père de famille ne perdait pas ses enfants de vue; le commerçant, le vieux clocher de sa ville; le marin, les côtes de sa bourgade. Etait-ce un bien, était-ce un mal, là n'est pas la question pour nous. La question est d'examiner si la navigation à vapeur eût été bonne à quelque chose à des gens qui ne bougeaient pas de place. La réponse part d'elle-même.

On peut en dire autant de la télégraphie électrique dont nous sommes si orgueilleux. Pour bien comprendre dans quelle mesure elle est venue seconder notre incessante curiosité et nos passions, et nos passions sont des souffrances, ce qui nous ramène au chiendent dont nous parlions en commençant ce morceau, pour bien comprendre, disons-nous, combien la télégraphie électrique se prête à nos passions contemporaines, avides, multiples, brûlantes, marquées au coin de toutes les impatiences et de toutes les fièvres, il n'y a qu'à se placer en observateur pendant quelques quarts d'heure dans le coin d'une agence télégraphique; il n'y a qu'à regarder, et l'on verra passer des visages sur lesquels sont écrits beaucoup plus de soucis à transmettre que de joies à propager.

Supposez un monde comme il n'en existe plus dans nos contrées, un peuple qui offrirait quelque ressemblance avec ces familles nomades de pasteurs qui errent avec leurs troupeaux dans les montagnes de l'Asie, dans le *pays des herbes*, au haut du Thibet. Quelles nouvelles si pressantes ces familles auraient-elles besoin de transmettre à leurs parents, autres races de pasteurs dans l'Himalaya? Pendant des années entières, le fil électrique, calme et immobile comme leur cœur, ne recevrait aucune commotion. La rouille s'y mettrait. Il en eût été de même dans le passé, chez nous; non pas que nos ancêtres eussent la tranquillité des races pastorales du Thibet, mais l'horizon de leurs félicités et de leurs ambitions ne débordait pas du cercle de la famille, et la famille ne s'éparpillait jamais au loin. Entre la tendresse maternelle et la tendresse filiale, entre l'amie et l'ami, entre l'acheteur et le vendeur, entre la demande et la réponse en toutes choses, il n'y avait que quelques arbres, que quelques maisons. Encore une fois, à quel usage eussent été employés les fils électriques, qui ne sont, tout bien considéré, qu'un réseau de nerfs ajoutés artificiellement à ceux que nous possédions, afin de prouver davantage et de saisir de plus loin. Nous nous sommes donné des mains de trois cents lieues, que mettrez-vous dans ces mains déjà si difficiles à remplir avant cette fameuse découverte de la télégraphie électrique?

Il nous semble avoir suffisamment démontré ce que nous avons exposé au début : que nos découvertes, nos progrès sont, le plus souvent, des ressources violentes, désespérées, inspirées au génie d'un seul par le cri d'alarme de tous. Le jour où l'Europe allait mourir de faim, Parmentier lui jeta une pomme de terre dans la bouche, et l'Europe mangea. Le jour où notre civilisation frénétique nous fera trouver les chemins de fer trop lents, la direction des ballons sera un fait acquis; et ceci est pareillement la preuve qu'il y a, comme nous l'énoncions, un cadran sur lequel sont indiquées, d'une aiguille inflexible, les heures des découvertes. En sorte qu'il ne convient pas de se croire beaucoup plus intelligent ni beaucoup plus heureux que ses devanciers, de ce qu'ils n'ont pas eu le bénéfice de ces progrès, et qu'on l'a eu. Autant vaudrait s'applaudir d'être né un dimanche plutôt qu'un jeudi.

Pour finir par un dernier exemple de l'excessive précision que mettent les découvertes à se montrer à temps, nous en citerons une qui revient de droit à Pascal, qui l'annonça à ses contemporains, la détailla, démontra les avantages, comme lui seul savait démontrer. Qu'en résulta-t-il? — Rien. La découverte resta sous la remise. Le mot remise est ici doublement à sa place, car la découverte de Pascal était les omnibus. A la cour, on rit beaucoup de Pascal qui voulait faire asseoir, côte à côte, dans la même voiture : un marquis et un charbonnier, un prêtre et une grisette, un colonel et un perruquier, une duchesse et une servante. Cependant, deux siècles après, la voiture de Pascal roulait à Paris, à Londres, à Vienne, à Dublin, et portait dans ses vulgaires flancs la duchesse et la servante, le prêtre et la grisette, le marquis et le charbonnier. D'où venait ce changement? De peu de chose. Une révolution, qui aura l'éternel honneur de s'appeler la Révolution française, avait laissé en partant la demi-égalité. Cette égalité avait rendu possibles ces rapprochements d'individus que Pascal n'avait pas été assez puissant pour obtenir, même dans la courte traversée d'un carrefour à l'autre. Sa grande découverte ne put prévaloir. Mais dès que l'heure sonna, qu'elle eut reçu de l'accomplissement des temps la permission de se produire, un homme ordinaire, un [illegible] peut-être, la rappela à un *faiseur*, à un homme d'argent, et les voitures à transport commun furent construites. Accueillies avec enthousiasme à leur apparition, elles enrichirent aussitôt cent sociétés, qui n'ont élevé, bien entendu, aucune statue à Pascal.

LÉON GOZLAN.

SCÈNE IV

DE MARVILLE, GEORGINA.

GEORGINA.

Cette insupportable fille est enfin partie. Maintenant que nous voilà seuls, soyez franc, Edmond : que voulez-vous à monsieur Duvernay?

DE MARVILLE.

Soyez franche, Georgina; que lui voulez-vous vous-même?

GEORGINA, *sérieusement.*

J'ai le droit de tout vous demander...

DE MARVILLE.

Y compris, paraît-il, celui de ne rien répondre?

GEORGINA.

Précisément! Ce sont nos conventions.

DE MARVILLE, *légèrement.*

J'ai juré de respecter votre secret, bien que je ne comprenne guère...

GEORGINA.

Il s'agit d'obéir et pas du tout de comprendre! Ainsi, c'est entendu, vous ne m'interrogerez plus... vous ne me soupçonnerez plus... vous ne...

DE MARVILLE.

Je ne vous aimerai même plus... si vous l'ordonnez!

GEORGINA.

Riez! cela vous est, paraît-il, plus facile que de m'obéir!

DE MARVILLE.

Et quant au but de ce grand travail, de ce *mémoire* tout hérissé de chiffres, que vous m'avez fait rédiger à propos de cette mine de fer de l'Aveyron, et cela, sous prétexte qu'en outre d'être votre adorateur je suis aussi ingénieur des mines... je ne pourrai pas même vous demander...

GEORGINA.

Non!... est-ce clair?. . Mon Dieu, Edmond, que vous êtes obstiné! le vilain despote! Et vous dites que vous m'aimez! Apprenez, monsieur, que je hais le despotisme... et à ce point même... que les ordonnances de mon médecin me crispent!

DE MARVILLE.

Allons, calmez-vous... Je me résigne à être muet auprès de vous... pourvu toutefois que vous n'exigiez pas que je sois aveugle!

GÉORGINA.

C'est bien; voilà qui est convenu. Maintenant que je n'ai répondu à aucune de vos questions, il est temps, ce me semble, qu'à votre tour vous répondiez aux miennes. Que faites-vous ici?...

DE MARVILLE.

Ce que je fais ici?... Vous le voyez, j'enrage!

GEORGINA.

J'imagine que vous n'étiez pas venu pour cela?

DE MARVILLE.

Non... car je ne vous attendais pas. J'étais venu pour madame Laurence. Voilà la vérité, telle qu'elle sort de son puits... et de ma conscience!

GEORGINA.

Ah!... vous veniez pour Laurence à une heure aussi familière?... On vous tolère de bien grand matin?...

DE MARVILLE.

Vous voyez bien qu'on ne me tolère pas, puisque je faisais quarantaine chez le mari!

GEORGINA.

Tout cela n'est pas clair! Je vous prends ici en flagrant délit de quelque chose de suspect. Vos antécédents sont d'ailleurs de nature à causer toute ma défiance... Si je feuilletais un peu votre dossier?

DE MARVILLE.

Feuilletez! vous n'y trouverez rien à incriminer.

GEORGINA.

Vous n'êtes pas si blanc! Voyons, répondez sincèrement à ma justice. N'auriez-vous pas jadis un peu aimé Laurence?

DE MARVILLE.

Eh bien... oui, mon magistrat; mais c'était avant l'âge de discernement!

GEORGINA.

Ah! voilà qui est acquis au procès Voyons, précisez les faits.

DE MARVILLE.

J'aimais Laurence, mon doux juge! mais les parents comptent l'amour pour rien... et l'argent pour tout. J'étais pauvre; je ne possédais que mon diplôme... On m'a refusé la main de celle dont j'avais le cœur..

GEORGINA.

Poursuivez... nous prenons acte.

DE MARAILLE.

On l'a donnée à ce Duvernay... un million cinq pour cent, consolidé... dans une cravate blanche... [illegible] sieur ne se trouvait pas assez riche... il lui [illegible] héritière... Moi, je considérais Laurence [illegible] héritage... et cela me suffisait! Enfin elle s'est [illegible] consolée de mon chagrin, en se voyant placée dans le beau cadre d'or du mariage...

GEORGINA.

Accusé! ne cherchez pas à noircir votre victime pour vous blanchir! Vous vous êtes aimés... l'instruction fait son profit de l'aveu. Mais nous voici [illegible] vif de la cause. N'y aurait-il pas aujourd'hui [illegible] de récidive?

TYPES.

LE JUSTE MÉCONNU. — JOB.

Pour échapper aux tribulations judiciaires et autres de certains biographes et portraituriste, je m'étais avisé que nos lecteurs daignent s'en souvenir ou fouiller leur collection) d'aller chercher au fond leur néant, avec une bonté presque créatrice, quelques types d'une originalité grotesque, que je saupoudrais de quelques grains de ma philosophie. C'était plus innocent que le passe-temps de cet empereur romain qui se fit servir un grand plat un bossu couvert de moutarde. Eh bien! il m'en a cuit La gent contrefaite est aussi irritable que n'importe quel auteur dramatique ou acteur de troisième ordre; et les petits hommes sont tout aussi petits que les grands. Si je ne m'étais contenté des sobriquets, j'aurais peut-être eu des procès comme M. de Mirecourt, ce minotaure des célébrités contemporaines, victime de consciencieuses inexactitudes. Mainy, que j'avais mis à côté de Vireloque, après avoir mangé mon pain et lavé ses chemises à ma lessive, sa figure à ma fontaine, ayant appris que je m'étais rendu européen, est devenu presque droit de fureur et de dépit. Sa philosophie qui, en cela, a dépassé mon attente, s'offusque du grand jour fait autour de lui par un journal de gravures connu même à Saint-Pétersbourg. Il est reparti pour le Dauphiné après avoir secoué sur la barrière d'Italie la poussière de ses deux armures ferrées qu'il appelle ses souliers. Sa réputation l'avait malheureusement devancé. On n'osait plus offrir une assiette à raccommoder à l'homme dont le *Monde illustré* a distribué quarante mille portraits. On dit même qu'à Montbard, patrie du grand Buffon, les habitants l'ayant reconnu sur les indications d'un cafetier, lecteur assidu de nos articles, se sont empressés de lui offrir un vilebrequin d'honneur dont la boule ornée de clous en ivoire portait cette inscription : *Au Vireloque ambulant.* Songez à son désespération quand il a foulé le sol du village natal où tout le monde se mettait aux fenêtres pour le regarder passer. Il n'a plus cessé de me déchirer à vilaines dents, faisant courir partout le bruit que les imprimeurs composaient mes articles et non pas moi, incapable de former le moindre caractère moulé; que je n'étais qu'une redingote, et que loin d'avoir auprès du gouvernement le crédit qu'on me supposait, j'étais à peine connu d'un sergent de ville de la place du Havre; que je l'avais exploité en le présentant comme palefrenier à un loueur de voitures, qui l'employait à laver un coupé, comme si les voitures se lavaient; et bien un tas de choses que je ne veux pas répéter et qui m'ont été fort pénibles. Faites donc d'un raccommodeur de pots cassés un philosophe original, un brosseur de harnais : réchauffez dans votre sein un alligator et il vous dévorera. Si je n'étais retenu par la conscience sérieuse de ma mission, au lieu de déterrer des types auxquels Les Parisiens et même les Danois ont la bonté de s'intéresser, — vraiment, j'écrirais des articles sur l'autonomie des peuples!

Combole a été moins âpre, mais il s'est plaint et c'est trop. On me l'a écrit avec tristesse. Depuis qu'on le connaît sur le boulevard il ne sort plus qu'en bonnet blanc pour faire mentir mes assertions. Il croit que j'ai voulu le pousser au fond de l'abîme, en écrivant à l'exemple de Montesquieu et de Gibbon l'histoire de ses grandeurs et de sa décadence. Qu'on est peu intelligent dans le peuple! Tant d'autres plus raffinés, mieux peignés, m'eussent remercié de les avoir traînés deux cents lignes durant dans le sentier de la gloire. Pourtant Combole est de bonne foi! je lui dois une réparation éclatante. Elle lui sera faite, qu'il s'en souvienne. Il dînera un beau jour, à mes frais, chez la mère Paillet, renommée bien loin pour ses salmis de bécasses et ses gratins de pommes de terre.

Parce que deux de mes héros n'ont pas compris mon but, tout moral et tout artistique, ce n'est pas une raison pour me décourager d'une entreprise très-utile à la civilisation et au progrès des esprits. A d'autres le soin et l'honneur de faire poser devant leur chevalet les bustes glorieux du temps présent! A l'exemple de M. Quatrefages, je me plais à décrire, penché sur ma loupe, les mœurs compliquées, l'organisation excentrique des infiniments petits, des êtres impalpables, qui grouillent dans un atome de matière; puis remontant des lois imposées à ce monde infinitésimal, peut-être jetterai-je quelque lumière sur le mystère des créations où la nature a déployé sa magnificence et sa force. Des infusoires je remonterai au mastodonte; le mousseron m'aidera à comprendre l'ornitorinthe (je crois).

Mainy a été un peu entamé par la civilisation. Il rêvait déjà un chapeau de soie et une demi-douzaine de faux-cols! — Mon Dieu! pourquoi faire? — Combole n'est qu'un dandy avorté; il se fût ruiné à Baden-Baden après avoir fait sauter la banque. Je descends donc d'un degré sous la couche, hélas! trop épaisse de nos mœurs, et là je trouve mon ami Job ou *Zot*, comme on l'appelle dans le pays. Job n'est pas homme à se fâcher de quelques légers coups de plume, et quand on lui dira qu'il est sur le journal, il donnera un tour d'épaule comme pour décharger un sac et tout sera dit.

Y a-t-il beaucoup de Job dans le monde? Pour éloigner toute idée de rapprochement irrespectueux entre le Job de l'Idumée et le mien, je répondrai catégoriquement que Job est seul de son espèce. J'aurais voulu qu'il eût un autre nom; mais en lui donnant un pseudonyme, j'aurais perdu de vue la moitié de mon personnage. Mon Job serait incapable de décrire en termes poétiques et même scientifiques un Léviathan quelconque; et pour lui, le cheval de guerre, au lieu de dire : Allons! au son de la trompette, se contente de hennir d'une manière inintelligible et désagréable. Job n'est ni un poëte échevelé comme Combole, ni un Bayle déçu comme Mainy; il est tout simplement lui! Sa vie est unie, son caractère est tout d'un jet, et si son intelligence ne plane point dans des hauteurs inaccessibles, elle saisit fortement et irrévocablement ce qu'elle trouve à sa portée. C'est une tête à incrustations. Il parle peu et ne finit jamais le mot, et tout le monde est au courant de ses abréviations. Sa voix n'a pas de caractère distinct; c'est une bouffée assez brusque de tons bas et brisés. Chez lui l'acte est si près de la pensée, qu'on les distingue à peine l'un de l'autre. Les grands hommes (je parle des vrais) ont toujours brillé par là.

Comme les nations heureuses, Job n'a pas ou a peu d'histoire; sa biographie serait tout au plus un tableau synoptique. Son père s'appelait Guèli, nom euphonique qui trahit une origine zingarie. L'amour que tous les siens ont constamment professé pour l'eau-de-vie, la chair avariée et la solitude, prouve abondamment que jadis, au pied du coteau de Mermont, s'opéra un schisme dans une tribu de Bohémiens errants. Guèli, autant qu'il m'en souvient, avait les cheveux plats et luisants, l'œil transparent et safrané des Gitanos, tels qu'on les voit dans le charmant tableau de Knaus. On n'a jamais bien su s'il n'était pas resté secrètement fidèle au culte de ses ancêtres, et s'il ne pratiquait pas la chiromancie. Il resta toujours, même pour sa famille, à l'état de mystère qu'il eût été dangereux de vouloir pénétrer. L'un de ses enfants, disparu depuis, avait toutes les allures de la race: il rampait comme une couleuvre, grimpait comme un singe, et, sans avoir l'air d'y toucher, glissait entre les jambes du colossal garde champêtre, ancien carabinier de l'empire. Les filles avaient les cheveux en broussailles, la taille souple, la voix enrouée et le gosier à l'épreuve de l'alcool, indices certains d'une origine bohémienne. Job tenait moins du sang indien. De bonne heure, il se montra rebelle à la poésie des aventures; les délicatesses suspectes et peu odorantes de la table paternelle ne lui allaient pas non plus : il aimait la chair fraîche et de bon aloi; sur ce chapitre, le père Guèli se montrait trop peu scrupuleux. On remarquait que les chats errants prenaient des attitudes soupçonneuses aux approches de son logis; les chiens libres ne répondaient que de fort loin à ses agaceries. Je ne parle pas des vaches et des brebis atteintes de maladies incurables : le père Guèli en faisait la voirie, et en cela il a mérité la reconnaissance de ses concitoyens.

Sa femme, réputée dans le pays pour son habileté à donner à la chair de porc les formes et les saveurs les plus variées, mettait à profit l'industrie toute traditionnelle de son mari; on parle encore des saucisses qu'elle confectionnait on ne sait avec quoi, qu'elle vendait on ne sait à qui, et qui avaient un goût disparu avec elle pour jamais! Job n'était pas homme à tremper dans un commerce si déloyal. Il souriait et ne révélait rien; mais son abstention lui coûta souvent bien cher. A dater de cette opposition sourde, ses épaules, souvent éprouvées par les coups, acquirent avec le temps une souplesse et une vigueur incroyables. Sa vocation, comme toutes les grandes vocations, se décida par la souffrance, et Tacite aurait dû le dire, s'il ne l'a pas dit : *La force n'est au fond que la lutte engagée avec la douleur et la mort. Les grands événements de l'histoire ont tous leur origine dans un froissement de l'âme ou dans une contusion du gras des jambes.* Je suis vraiment bien content de ces deux phrases, et je souligne comme le cardinal de Retz.

DE MARVILLE.

...u tout! Aujourd'hui je ne suis plus pour madame ...ernay qu'un homme du monde... On se rencontre ... joie, on se quitte sans tristesse. — Bonjour! ...soir!... Il pleut! il fait chaud!... étiez-vous hier au ..., à l'Opéra? — le fond de toutes les conversations, ...!

GEORGINA.

...tribunal appréciera. Arrivez maintenant aux faits ... cause. Comment expliquerez-vous votre présence ...sur le théâtre du crime? Il n'y a pas d'alibi pos... à établir, ce me semble?

DE MARVILLE.

...ne songe point aux alibi, car, au premier mot, ...innocence va luire d'un aveuglant éclat.

GEORGINA.

...oyons cela!

DE MARVILLE.

...us savez combien M^me^ Duvernay est friande de ... ce qu'il est impossible de se procurer. Lorsque ...hoses ne sont que difficiles, elle les dédaigne. Il lui ... des loges de huit places aux premières représen...ns de Meyerbeer... les premières stalles aux tri...s des courses... des truffes en été... des lilas en ...r... Il lui faudrait la lune!

GEORGINA.

...stez dans la cause.

DE MARVILLE.

...is j'y reste! Or il y a aujourd'hui séance à l'Insti...et elle m'a prié, ou plutôt elle m'a ordonné de ...ner le ciel et la terre pour lui procurer des bil...

GEORGINA.

...vois que vous plaidez les circonstances atténuan...Et que se passe-t-il donc de si extraordinaire à ...titut?

DE MARVILLE.

Oh! rien... Les trente-neuf reçoivent leur quarantième... un marquis!

GEORGINA.

Eh bien, la preuve de tout cela?... Voyons ces fameux billets!...

DE MARVILLE, *se fouillant.*

Mon Dieu! je... j'avoue que je les ai oubliés.

GEORGINA.

Oubliés!... Ceci est suspect.

DE MARVILLE.

Permettez!

GEORGINA.

Les débats sont clos... Le tribunal va en délibérer.

DE MARVILLE.

Quoi! je ne puis répliquer!

GEORGINA.

Si vous ajoutez un mot de plus, vous violez la loi: prenez garde! et je puis, en vertu de mon pouvoir discrétionnaire...

DE MARVILLE.

Allons! condamnez-moi sur-le-champ, et à votre unanimité, à la prison perpétuelle, pourvu que ce soit...

GEORGINA.

Où donc cela?

DE MARVILLE.

Dans votre cœur!

GEORGINA.

Bah! si je vous y faisais prisonnier, comme tous les prisonniers vous chercheriez bien vite à vous évader! Je veux être plus impitoyable...

DE MARVILLE.

Ah! mon Dieu! voudriez-vous par hasard me faire trancher la tête?... Hélas! vous savez bien que je l'ai perdue!

GEORGINA.

Et où il n'y a rien, la justice perd ses droits!... Je me borne donc à vous renvoyer des fins de la plainte, sans frais ni dépens, en vous comptant comme peine...

DE MARVILLE.

Quoi donc?...

GEORGINA.

Cette séance académique!

DE MARVILLE.

Ah! je respire!... (*Il lui baise la main; on entend du bruit au dehors.*)

GEORGINA.

Mais on dirait qu'il y a quelqu'un par là!

JEAN, *du dehors.*

Où diable cet animal a-t-il porté tout ça?

DE MARVILLE.

C'est Jean, le valet de chambre de Duvernay, un importun.

GEORGINA.

Et un importun!... Je me sauve!... Ainsi, c'est bien convenu : plus de curiosité, de défiance, d'injustice! vous attendrez patiemment le mot de l'énigme?

DE MARVILLE.

Oui, milady! vous êtes le terrible sphinx, et je reste le patient Œdipe! Mais permettez que je vous reconduise en allant chercher ces fameux billets.

GEORGINA.

Jusqu'à ma voiture seulement!

JULES LECOMTE.

(*La suite au prochain numéro.*)

Entrée du 85ᵉ régiment de ligne à Amiens, d'après une photographie envoyée par M. Faure.

Pèlerinage du 8 septembre à la chapelle miraculeuse de la Vierge à Pontoise, d'après un croquis de M. L. d'Astrel.

Voyage de Leurs Majestés à Saint-Sauveur. — Vue extérieure de l'église de Saint-Jean de Luz, d'après un croquis envoyé par M. Moullin.

CONSCRIT.
Les filles du village lui ont déjà trouvé un remplaçant.

PENDANT LA PAIX.
En reconnaissance près d'une place forte qui ne demande pas mieux que de se rendre.

EN GUERRE.
Son fusil et son prisonnier.

A LA RETRAITE.
Ne chante plus que le vin et le tabac.

Devenu souffre-douleur, Job trouva dans la liberté du plein air une large compensation à son esclavage de famille. Il était le bûcheron, le porteur d'eau, le jardinier de la communauté; en croyant l'humilier, on l'avait relevé à ses propres yeux. Avec quelle ardeur, quelle prestesse il gravissait les coteaux pour y ramasser des faix énormes de bois mort, de genêt et de bruyère; peu à peu il en porta la charge de plusieurs chevaux; il avait l'air d'un rouleau sous son immense fagot. Ce qui, dans le principe, était une corvée, devint une habitude, un heureux passe-temps; quand il marchait sans son appendice de plusieurs quintaux, il ne savait plus calculer son centre de gravité et se sentait gêné, mal à l'aise et tout gauche, comme un galérien sans sa chaîne. Si, dans son chemin, il rencontrait un enfant, un vieillard fatigué, il faisait le geste du chameau et lui offrait instinctivement son dos, par pur égoïsme, afin d'accélérer ses mouvements et se replacer dans son équilibre. Sa sœur aînée, que l'eau-de-vie enivrait alors, et que le trois-six laisse aujourd'hui parfaitement calme, cheminait rarement à pied; Job lui épargnait sans cesse le désagrément de déchirer sa robe aux ronces du chemin, ou de s'abreuver dans le ruisseau de Barbaillou d'une boisson qui lui fut toujours très-désagréable. Porter, toujours porter, ce fut la vie, la passion, le génie de Job. Dans les temps mythologiques, il eût symbolisé Atlas, et aujourd'hui les Anglais, dont la langue est plus flexible que leur échine, l'appelleraient l'homme-fardeau.

Depuis longtemps Job est orphelin, c'est-à-dire que pour vivre il utilise ses épaules. Il est le pilier de notre marché de grains, célèbre dans le monde entier. Il escamote plutôt qu'il ne décharge les charretées de sacs qui s'entassent tous les mardis sous notre halle. Un sac très-lourd est pour lui un ami; il l'étreint avec une tendresse capable d'arracher des larmes. Et cependant, il n'est ni enjoué, ni caressant. Son esprit a l'air aussi de porter un sac. Au lieu de parler, il gémit; il a toujours l'air de respirer sous une montagne. Tout homme incapable de faire vingt pas en portant deux cents kilos n'a nul droit à son estime.

Certes, Job devait trouver, dans cet attrait exclusif, tous les éléments possibles de bonheur. En outre, il a épousé une femme très-forte, peu farouche à l'eau-de-vie; ses enfants sont de petits hercules qui étoufferaient des serpents au berceau. Le blé se vend bien; les frères Martin le considèrent comme une locomotive économique. Eh bien! faut-il le dire? faut-il le croire? l'existence de Job a été troublée. Un mystère, pénible pour tous, pour moi surtout qui prise très haut la fixité du génie, plane sur cette existence toute au grand jour. D'aucuns, des calomniateurs effrontés, des jaloux, des gens incapables de porter un veau de cinquante kilogrammes, se sont plu à répandre que Job, pour je ne sais quel fait de nature bohémienne, a mangé des haricots dans une écuelle de bois et dans une chambre dont un autre tenait la clef. Jusqu'où va la malignité publique; parce qu'on s'appelle Job, il faut donc absolument qu'on se frictionne la peau avec des tessons de bouteille? Il faut donc payer par de dures épreuves le don du génie et le privilége des muscles? Parce qu'on ne serait pas capable de porter le père Anchise, c'est donc une raison pour être méchant? Mais c'est de tradition! Les moucherons tourmenteront jusqu'à la fin des siècles les éléphants et les lions. Je ne suis pas fort, moi, à peine si je soulèverais le plus maigre de nos journalistes, et pourtant je me sens porté à une extrême bienveillance pour les biceps les plus accentués. — Voici le fin mot.

Job a fait un voyage à Lyon, c'est très-vrai; ce voyage s'est prolongé sans qu'on sache pourquoi. Vous avez raison, Mme Gallet. Job, depuis son retour, refuse obstinément d'expliquer les motifs de sa longue absence; pour cela, il faudrait trois ou quatre phrases, et où Job les prendrait-il? je vous le demande. J'ai l'honneur de connaître, à Lyon, Gargant-Perret, expatrié depuis longtemps, et qui, en 1848, portait dans les manifestations fraternelles la bannière du club des Avaleurs, bannière aussi grande que la grande voile du *Léviathan*. Il m'a toujours protégé, en souvenir des jours où il me servait de monture. Aujourd'hui, il brille sur le quai de Vaise. Voici ce qu'il m'a dit en clignant des yeux, tic devenu chez lui si habituel, que tout le monde le croit aveugle de naissance: ses succès empêchaient Job de dormir. Il est venu *en Vaise* lui demander aide et appui pour s'affilier à la célèbre corporation des crocheteurs lyonnais, qui deviennent ensuite de parfaits millionnaires. Les premiers essais furent heureux! Mais Job manquait un peu de souplesse et de figure. Les chevaux des camioneurs s'épouvantaient. En fin de compte, il se fit de mauvaises affaires. On joua des poings, et, d'après l'élégante expression de Gargant, qui est un homme très-gai quand il a mangé un pain de quatre livres, on le fit *dégargailler* de par là. Y a-t-il là de quoi fouetter un chat et noircir un homme qui n'est pas déjà très-blanc.

J'ai dit que Job manque de figure! Plût à Dieu que mon expression pût être prise à la lettre! Il manque de figure comme beaucoup d'autres, moi, par exemple, manquent de naissance, parce qu'à leur venue en ce monde on ne les a pas enveloppés dans une layette de points d'Alençon. Job a une figure, mais elle est dure à porter. Elle eût bien embarrassé Balzac; Courbet s'en tirerait à peine et on l'accuserait d'exagération. Je me contente de l'indiquer. D'abord Job n'a pas de chevelure, infirmité assez répandue, mais que l'âge, les passions, les pommades philocomes expliquent et poétisent chez la plupart d'entre nous. La calvitie chez Job viole les règles ordinaires. Sa chevelure est toujours naissante: c'est un duvet rare, tourmenté, qui s'obstine à rester duvet. On dirait un nègre dont on a trop éclairci la laine. Le front! il n'y a pas de front! à moins qu'on ne donne ce nom à une espèce de plate-forme triangulaire rayée de haut en bas par des rides qui ont atteint la fixité de cannelures. Il faut qu'il ait des yeux puisqu'il voit, mais allez les chercher au fond des deux fissures éraillées et chargées de petits plis sans règle et sans fin. Son nez lui a été jeté d'en haut par hasard et s'est placé je ne sais comment. Supposez un artiste dépité, jetant une poignée de terre glaise dans le beau milieu d'un visage à peine touché par l'ébauchoir. La bouche est grande, horizontale, elle abrite des dents qui s'en trouvent bien, et voilà tout. Le menton s'enfuit jusqu'au cou. Avec cela il y a une âme qui joue de cet instrument imparfait. La colère, la mélancolie, la grâce même, une certaine grâce, y apparaissent furtivement, comme honteuses de se montrer. Job est le Socrate de l'AlcibiadeCombole. Eh bien, moi je trouve que Job est très-beau, non par un stupide amour du paradoxe, mais parce que selon moi la beauté consiste dans l'harmonie des ensembles. Job devant toujours avoir la tête penchée, à quoi lui eût servi de ressembler à lord Byron? La nature ne fait rien d'inutile.

Oui, Job, je t'admire, parce que tu es un! tu as compris le secret de la force et du bonheur. Horace t'eût adressé son vers: *Justum et tenacem propositi virum.* D'autres déchoient, se divisent, se pulvérisent totalement dans la vie; tu sais où tu vas et ce que tu vaux. Peu de gens peuvent en dire autant. Décharger trois cents sacs par jour sans penser à autre chose, se mirer le soir dans le topaze d'un pur cognac, ne jamais rien dire qui choque la raison et les convenances, pardonner à ses ennemis, vaut beaucoup mieux que d'écrire l'article qu'un sentiment peut-être trop exalté de la justice vient de me dicter à ton sujet.

JOSEPH DOUCET.

Pèlerinage du 8 septembre à la chapelle de la Vierge miraculeuse à Pontoise.

La fête annuelle du 8 septembre, à Pontoise, doit son origine à l'accomplissement d'un vœu que les habitants firent à la suite de la peste, et a pour but un pèlerinage à la statue miraculeuse de la Vierge, exposée dans l'église Notre-Dame.

Cette statue est, dit-on, l'ouvrage d'un jeune homme, voué au culte de Marie, et qui s'était retiré dans une carrière de Blangis, près Abbeville.

La madone, miraculeusement trouvée dans cette carrière, fut placée dans la chapelle Notre-Dame, dont l'origine remonte à 1225, et dont toutes traces disparurent sous Henri III, après le sac et pillage de la ville, le 24 juillet 1589.

Cette statue miraculeuse a été souvent visitée par saint Louis et sa mère Blanche de Castille qui fonda, en 1236, aux portes de Pontoise, l'abbaye de Maubuisson de l'ordre de Cîteaux. Angélique d'Estrées, la sœur de la belle Gabrielle, en fut abbesse pendant vingt-cinq ans.

Le jeune roi Louis XIV, après l'édit de 1652, qui transférait le parlement à Pontoise, vint au pèlerinage de Notre-Dame mettre sa personne, son royaume et tous ses sujets sous la protection de Marie, *nom plus doux aux lèvres qu'un rayon de miel! plus flatteur à l'oreille qu'un chant suave! plus délicieux au cœur qu'un chant suave!*

MAC VERNOLL.

COURRIER DU PALAIS.

Le Palais prend décidément ses vacances et vous nous permettrez de faire cette semaine tout comme lui, après avoir donné place toutefois aux réclamations d'un plaideur mal partagé à l audience.

Vous souvient il de l'histoire de Mlle Antonia et de son horloger? Il était question d'un mémoire trop enflé que le tribunal a réduit de près de moitié, et d'une montre qu'il a forcé l'horloger de reprendre. Il paraît que cet honorable négociant a dépassé tous les délais accordés aux plaideurs malheureux pour maudire leurs juges. Il nous écrit une longue lettre pour replaider son affaire et nous demander deux rectifications à l'un de nos couriers du mois dernier.

Quant à la première partie de la lettre de M. Bessatet, nous n'avons pas à en parler. Nous ne sommes pas juge d'appel, et, si nous l'étions, son plaidoyer ne suffirait peut-être pas pour nous faire réformer la sentence qui l'irrite.

Quant aux erreurs qu'il nous reproche, c'est autre chose. Nous ne nous trompons jamais volontairement, et M. Bessatet aurait dû effacer de son épître le gros mot de diffamation. Il paraîtrait que la montre savonnette qu'il a dû reprendre ne valait que 350 et non pas 1,000 francs. Soit. Il paraîtrait encore que M. Bessatet n'a jamais songé à glisser une bague au doigt de la femme de chambre de Mlle Antonia. Nous en félicitons M. Bessatet, et nous lui donnons acte de sa réclamation, tout en lui faisant observer qu'il aurait été plus opportun et peut-être plus utile de faire cette rectification devant le tribunal, où le fait a été raconté et où nous l'avons recueilli sans malice. — La paix soit désormais entre nous.

PETIT-JEAN.

ODÉON. *Noblesse oblige*, comédie en cinq actes, en prose, par M. Ange de Kéraniou; *Un Portrait de maître*, comédie en un acte, en vers, par M. Barillot. — VAUDEVILLE: Reprise de *la Marâtre*.

L'Odéon remplit scrupuleusement les conditions de son programme: il accueille les jeunes et les inconnus. Ses deux pièces de réouverture sont signées de deux noms parfaitement nouveaux au théâtre. La première, *Noblesse oblige*, remet en question un principe adopté depuis longtemps: c'est-à-dire que la bourgeoisie intelligente est digne de s'allier à l'aristocratie. Qui prétendait le contraire? M. Ange de Kéraniou, en refaisant *le Bal de Sceaux* et en s'appuyant ainsi de l'autorité de Balzac, ne s'est pas assez souvenu de la date lointaine de cette nouvelle. Il ne surprend, ne courrouce ni n'édifie personne en montrant une jeune duchesse éprise d'un marchand de nouveautés. Ce marchand de nouveautés est agréable, spirituel et très-riche; en outre, dès qu'il aspire à la main de Mlle de Monclar, et du moment que sa recherche est agréée par elle, il trouve le moyen, en un an, de se faire élire député et de publier un livre remarquable. De plus, il paie les dettes de son futur beau-père, huit cent mille francs environ. Eh bien! mais voilà un bourgeois ravissant; il épousera qui il voudra, soyez tranquille.

Composée avec la candeur d'un Breton, cette pièce, qui pèche par la base et dont tous les caractères sont surannés, se rachète par une certaine netteté d'exécution, par de jolis détails. Une scène d'amour, au deuxième acte, est discrètement effleurée. Nous avons bon espoir dans l'avenir de M. Ange de Kéraniou (un nom poétique, ayant odeur de bruyère). *Noblesse oblige* a été mis en scène avec beaucoup de soin et d'élégance par l'Odéon; les acteurs font de leur mieux, M. Tisserant en tête, qui a donné un excellent exemple à ses camarades en se chargeant d'un rôle sans sympathie et sans couleur. M. Kime prête un relief amusant à un personnage de marquis, un ex beau. Mais quel triste courage a eu Mme Anaïs Rey de faire de la duchesse douairière de Monclar une caricature à tabac et à vertugadin! De quel ton, grand Dieu! elle prononce surtout ces mots: — « Je m'en flatte, ma petite! » O vieilles et charmantes grand'mères, si dignes dans votre familiarité, si douces et si souriantes, si caressantes et si fines, vous reconnaîtriez-vous dans cette image choquante et piaillarde?

Nous ne savons trop que dire d'*Un Portrait de maître*, par M. Barillot. La pièce avait d'abord trois actes, et elle n'en a plus qu'un aujourd'hui; elle avait pour héros Raphaël, et il ne lui reste à présent qu'un peintre quelconque du nom de Micaël. Il faut être furieusement possédé du désir d'être joué pour consentir à de telles mutilations. Le sujet est celui-ci: un amateur de tableaux ne peut réussir, malgré tout son or, à obtenir une seule toile du Micaël susdit; pour arriver à son but, il dépêche dans l'atelier de l'artiste sa maîtresse, une courtisane en *a*, qui le flatte, l'enlace, l'éblouit au point de lui arracher son meilleur ouvrage, le portrait de Micaël lui-même. L'amateur est enchanté. Ah! le bon portrait qu'a La Châtre!

Au moins, y a-t-il d'heureux vers dans la comédie ou plutôt dans la fantaisie de M. Barillot? Parbleu! — Mais il y en a aussi de fâcheux, de négligés. L'auteur d'*Un Portrait de maître* nous paraît appartenir à cette école d'esprits exaltés qui acceptent les rimes telles qu'elles leur tombent des nues, et qui croiraient accomplir un acte sacrilége en les soumettant le lendemain au contrôle de la raison refroidie. Il appelle les femmes *des papillons sémillants et craintifs*. Nous n'y voyons pas d'inconvénient.

De tous les drames de Balzac, *la Marâtre* est celui qui réunit la somme la plus considérable d'éléments scéniques. C'est bien autre chose que *Paméla Giraud*: et, en remontant cette œuvre formidable, la direction du Vaudeville a été des mieux inspirées. L'effet a été immense;

it dit une révélation. Pauvre Balzac! — Jouée pour emière fois, il y a onze ans, au Théâtre-Historique, *rdtre* ne tint pas longtemps sur l'affiche. Elle fut rquée cependant et appréciée, comme on le pense par tout ce qui porte une plume en France; mais que n'était pas aux lettres : on sortait d'une réion, et puis, — et puis Balzac était vivant; on des préventions contre sa valeur dramatique, on ntestait la science des ressorts. Bref, *la Marâtre* ut, et l'on n'y pensa guère. Je me trompe : ues années plus tard, un homme d'esprit et de ès, qui se trouvait à la tête de la Comédie-Fran- M. Arsène Houssaye, fit des efforts pour la orter dans son vrai cadre, il ne doit pas y avoir sa faute si elle n'a pas alors été représentée rue Ri- n. M. Louis Lurine a été plus heureux que lui; déjà récompensé de cet acte de justice par la qui s'empare de *la Marâtre*. Le théâtre de Bal- ra sa seconde saison, plus brillante que la pre-

Marâtre est une pièce aussi habilement faite que les pièces de M. Scribe, mais d'une habileté dif- e cependant. Elle nous introduit, au commence- dans l'intérieur, en apparence riant et calme, de son d'un vieux général, devenu manufacturier et en secondes noces à une femme distinguée. Il utre, une fille d'un premier lit. Ces deux femmes ent vivre en paix; l'une a trente-deux ans, vingt. Le malheur veut qu'elles aiment le même e et qu'elles se le disputent jusqu'à la mort. lutte, d'abord sourde et contenue, éclate, prend oportions géantes, parcourt plusieurs phases elles et s'enfonce dans un dénoûment sinistre : cide de la belle-fille et de l'amant. Il y a une eur terrible dans ce drame. C'est la fatalité qui ces personnages et qui les fait s'agiter en lar- t sous son fouet de fer dans un cercle d'où ils ne nt sortir. Trop d'horreur même règne dans les rs actes. Mais tout cela est conduit magistrale- d'une main sûre, habituée aux gradations, — la puissante de Balzac. Il faut le voir serrant ce de passions, pour ainsi dire, et en exprimant les ts douloureux. Il ne connaît pas de demi-mesure, que chaque scène de front. « Es-tu marié? » de- Pauline à son amant, dès qu'elle le voit. Et les il y en a de superbes, tous en situation; la n est chargée à mitraille.

ac a transplanté dans *la Marâtre* plusieurs moyens és dans ses livres, entre autres celui qui con- annoncer sans préparation une fausse nouvelle, découvrir un secret sur le visage des assistants. dans *Une ténébreuse affaire*, Corentin fait annon- restation de Michu devant Mlle de Simeuse, qui ble; ainsi, dans *Modeste Mignon*, Dumay pro- l'évanouissement de Modeste, en feignant de n coup de pistolet sur La Brière. Dans *la Ma-* 'est un enfant qui, stylé par un curieux, s'écrie Ferdinand vient de se casser la jambe et qu'on orte sur un brancard. Les deux femmes se tra- à la fois; la scène est belle. Nous préférons remière partie à la dernière, les préparations mplications, l'éclair au coup de tonnerre, — est affaire à nous personnelle; le public a tout tout applaudi.

ce rôle effrayant de *la Marâtre*, le directeur de e Saint-Martin a eu le dévouement de céder au ur du Vaudeville sa principale pensionnaire, rie Laurent. On pouvait craindre que Mme Ma- rent par son physique, par sa voix, par sa sta- e fût portée à exagérer un rôle dont l'exagération le défaut. Ces craintes ne se sont réalisées qu'à l'actrice intéressante qui a créé Cassandre dans s'est souvenue à temps de ses antécédents lit- s. Elle a partagé son succès avec Mlle Bérangère, cieuse dans le rôle de la belle-fille, et souvent ue. Les hommes sont bien représentés par rade, Saint-Germain, Aubrée et Nertann; nous du talent et du zèle. Pourtant, nous n'arri- s à oublier la distribution première de *la Ma-* ce Théâtre Historique si brillant et si méritant. C'était d'abord Mme Lacressonnière, alors dans l'éclat de l'âge, à qui, dans cette création de Gertrude, toutes les ardeurs de l'amante ne faisaient perdre aucune des distinctions de la femme du monde; c'était cette étrange Maillet, si jeune et si jolie, qui devait mourir à quelques mois de là, après avoir donné à la Pauline de Balzac une physionomie si accentuée et si nouvelle. Chaque fois que nous envoyons à la maraude nos souvenirs, ils nous ramènent la tête penchée de Caroline Maillet, la notairesse idéale du *Chandelier*, la fille Tison du *Chevalier de Maison-Rouge*; elle était un peu boiteuse, et ce défaut, qu'elle cherchait à dissimuler en scène par une certaine immobilité d'attitude, lui donnait un charme bizarre, un attrait inquiétant. Nous nous rappelons encore Matis, imposant et touchant dans le rôle du général, plus convaincu que M. Parade, plus à son aise aussi; M. Dupuis, qui est maintenant au Gymnase; M. Barré, qui est à la Comédie-Française; M. Lacressonnière, élégant, ému, sérieux. Une belle troupe! un ensemble exercé, quoique jeune.

N'importe; les comédiens du Vaudeville ont à leur tour bien mérité de Balzac. Et pour finir par un mot qui réjouira cette grande ombre, *la Marâtre* fera autant d'argent, plus peut-être que *le Roman d'un jeune homme pauvre*. — Faire de l'argent! le rêve de toute la vie de Balzac!

Dans son prochain numéro, le *Monde illustré* donnera une gravure représentant un des tableaux les plus dramatique du cinquième acte.

CHARLES MONSELET.

CHRONIQUE MUSICALE.

Réouverture du THÉATRE-LYRIQUE. — Le répertoire et la troupe des ITALIENS pour la saison prochaine. — Le THÉATRE-DÉJAZET. — Nouvelles.

Que nous apporte l'année dramatique qui vient de s'ouvrir pour le Théâtre-Lyrique? A quelles fêtes serons-nous conviés? Devons-nous vivre dans l'espoir de quelque partition révélatrice d'un talent inédit, ou bien continuera-t-on le défilé triomphal des œuvres géantes de l'ancien répertoire?

En face de cette question à double tranchant, nous sommes un peu comme sœur Anne qui « ne voyait rien venir, » et, n'était le bruit qui a couru que M. Carvalho donnerait une traduction de *Don Juan*, nous n'aurions à annoncer d'autre grande nouvelle que la continuation des représentations de l'*Enlèvement au sérail* et de la *Perle du Brésil*, dont le succès semble très vivace.

M. Carvalho a certes une belle partie à jouer avec le public; son orchestre commence à être familiarisé avec tous les styles; ses chanteurs ont nom Battaille et Michot, ses cantatrices Miolan et Ugalde; n'est-ce pas avoir la voie dans son jeu? Et en présence de pareils éléments, ne se sent-on pas pris du désir de voir l'administration se mettre en quête des Hérold inconnus et des Auber incompris qui, si on les savait découvrir, si on les daignait encourager, sauraient tenir un rang honorable parmi les illustrations de la musique française, et rajeunir le répertoire en y introduisant un sang nouveau. Qu'on ne me parle pas de ces directeurs pourchassés, assaillis par la foule des solliciteurs, où je leur répondrai que le moyen d'en avoir raison, c'est .. de jouer leurs œuvres.

Les reprises des chefs-d'œuvre d'autrefois, si elles sont attaquables, au cas où on en ferait abus, sont assurement profitables de plus d'une façon. Outre qu'elles piquent singulièrement la curiosité, elles servent encore d'enseignement à la jeune école en apaisant ce qu'il peut y avoir de désordonné dans sa fougue expensive, en prouvant avec la netteté d'un raisonnement géométrique que si les anciens se sont parfois montrés grands, c'est qu'ils ont cherché à revêtir leurs pensées des formes les plus simples. Ceci est un fait, et, c'est mieux encore, c'est un précepte; mais quand le maître a parlé, il faut laisser parler l'élève pour voir s'il a profité de la démonstration.

Nous le répétons donc; la critique doit plaider la cause des jeunes auteurs qui ont aussi droit à leur part du gâteau de la publicité. Notre rêve serait de voir le théâtre de M. Carvalho transformé en une sorte de musée lyrique où harmonistes et mélodistes, illustres et inconnus, morts et vivants, seraient traités avec la même faveur et présentés au public avec le même cérémonial. Ce serait, comme qui dirait le Louvre et le Luxembourg fusionnés.

— Les soirées du Théâtre-Italien sont proches déjà; la salle Ventadour doit ouvrir ses portes le 1er octobre, et l'on connaît dès à présent les ouvrages qui composeront le répertoire de la saison. Comme de coutume, les œuvres aimées des maîtres figurent sur le programme; mais ce qui ne manquera pas d'avoir un certain sel, c'est l'exhibition de plusieurs opéras inconnus à Paris, ou tout au moins perdus de vue depuis quelques années.

Ainsi, il serait question de donner : *Il Crociato in Egitto*, de Meyerbeer; *un Curioso Accidente*, de Rossini; *Furioso*, *Anna Bolena*, *Regina di Golconda*, de Donizetti; *Capuleti e Montecchi*, de Bellini; *Saffo*, de Pacini; *il Flauto magico*, de Mozart; *il Matrimonio secreto*, de Cimarosa, etc.

Veut-on maintenant savoir quels artistes ont été engagés pour chanter ce répertoire? En voici la liste authentique :

Tenori : MM. Tamberlick, Gardoni, Lucchesi, Morini.
Baritoni : MM. Graziani, Badiali, Merly.
Bassi : MM. Angelini, Patriossi.
Buffo : M. Zucchini.
Soprani : Mmes Penco, Dottini.
Mezzo-soprano : Mme Borghi-Mamo.
Contralti : Mmes Alboni, Acs.
Comprimarie : Mmes Cambardi, Lustani.
Seconde parti : Mlle E. Nardi; MM. Casaboni, Soldi.
Direttore d'orchestra : M. Bonetti.

Tel est le répertoire, telle est la composition de la troupe des Italiens pour la saison qui va s'ouvrir.

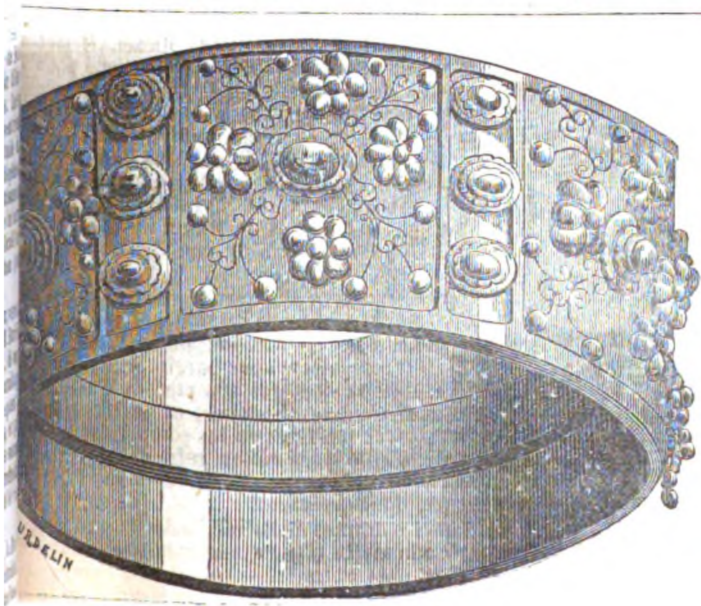
— Le théâtre des Folies-Nouvelles qui, comme l'on sait, a été acheté par Mlle Déjazet, ouvrira le 15 septembre, et prendra le nom parfaitement alléchant de *Théâtre-Déjazet*.

La toujours charmante comédienne y jouera trois fois la semaine, et les autres jours seront consacrés aux pantomimes de Paul Legrand, le tout assaisonné d'opérettes. On parle déjà d'une pièce de M. Sardou, ayant pour titre : *Les premières armes de Figaro*, et dont Mlle Déjazet remplirait le principal rôle.

— Le village de Jouy-en-Josas, situé aux environs de Versailles, était tout en fête le dimanche 21 août : on exécutait une messe en musique de M. Jules Cohen, un des professeurs les plus estimés du Conservatoire. L'auteur tenait l'orgue lui-même et accompagnait Mlle de la Pommeraye et M. Sapin, de l'Opéra. On a aussi entendu en cette pieuse solennité le violon de M. Hermann et la harpe de M. Nollet.

— La représentation de *Roméo et Juliette*, qui devait avoir lieu la semaine dernière à l'Opéra, a été plusieurs fois remise, par suite d'une indisposition de Mme Vestvali. Tout fait espérer pourtant que nous serons en mesure de donner le compte rendu de l'œuvre de Bellini avec notre prochaine *chronique*.

ALBERT DE LASALLE.



La Couronne de fer.

La couronne de fer.

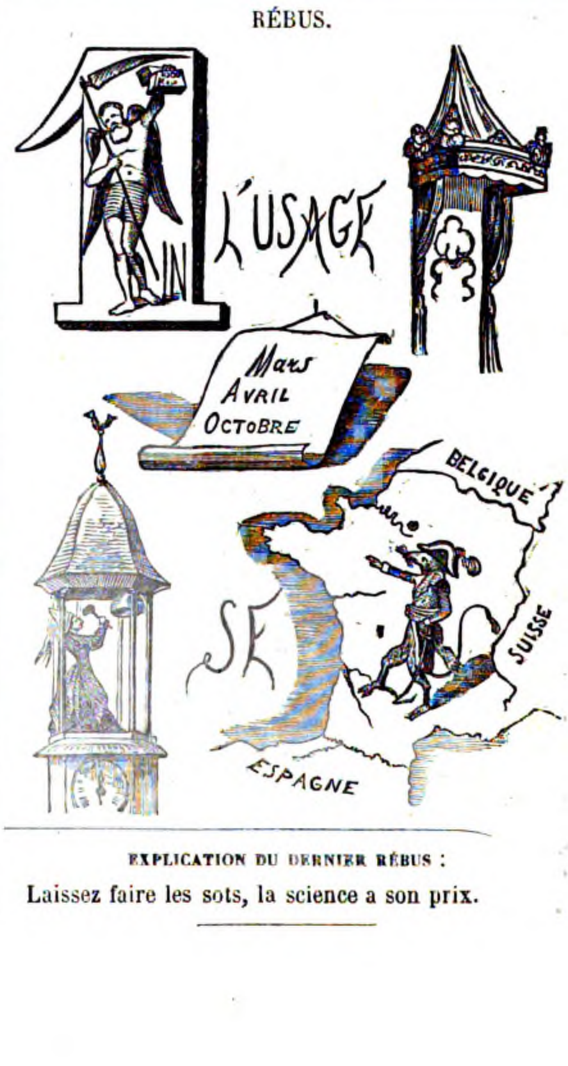
La couronne de fer dont notre gravure offre la reproduction, et dont nous avons eu déjà occasion de parler, est celle des anciens rois lombards; elle consiste en une bande d'or en forme de diadème antique, et garnie intérieurement d'une bande de fer provenant d'un clou de la Passion : on la conservait à Monza. Pendant la dernière guerre d'Italie, l'empereur d'Autriche l'a fait transporter à Vérone.

Au moyen âge, les empereurs d'Allemagne recevaient la couronne de fer à Milan; celle de Germanie à Aix-la-Chapelle, et à Rome la couronne impériale.

Napoléon Ier ceignit la couronne de fer lorsqu'il se fit reconnaître roi d'Italie en 1805, et institua à cette occasion l'ordre de la *Couronne de fer*.

MAXIME VAUVERT.

RÉBUS.



EXPLICATION DU DERNIER RÉBUS :

Laissez faire les sots, la science a son prix.

Aquarium du Jardin des Plantes.

L'aquarium et la victoria regia du Jardin des Plantes, à Paris.

L'aquarium du Jardin des Plantes est un genre tout spécial de serre et des plus curieux. Il se compose d'un vaste bassin ayant la forme d'un carré long, fait d'ardoises reliées entre elles par de légères armatures en fer. Sa profondeur est d'un mètre quinze centimètres environ. L'eau, qui lui arrive par trois jets intermittents, et qui est peuplée d'une énorme quantité de petits poissons de toutes couleurs, est constamment maintenue, au moyen d'un thermosiphon, à la température de 29 à 32°. Ce bassin est recouvert d'une serre à deux versants plats.

L'allée qui règne autour du bassin est bordée d'une plate-bande à hauteur d'appui disposée le long des vitrages : cette plate-bande admet des *bananiers nains*, des *aphélandres*, de belles broméliacées telles que les *vriesia* et les *guzmannia*, le *carludovica palmata*, qui donne une fleur d'un blanc jaune et de très-belles grappes de graines d'un rouge vif, et dont la feuille fournit les chapeaux de paille de Panama. On doit remarquer surtout le *carludovica lanceafolia*, qui fleurit en ce moment, et dont l'espèce est unique en Europe.

Parmi les plantes exotiques qui vivent et qui étalent leurs larges feuilles au-dessus de l'eau chauffée de l'aquarium, on voit aujourd'hui la magnifique fleur de la *victoria regia*, plante gigantesque originaire de la Guyane. On la rencontre encore dans les rivières du nord du Brésil et à la surface du vaste fleuve des Amazones.

Le 2 mai dernier on l'a plantée sur une terre franche composée d'argile et de charbon. Ses feuilles ont aujourd'hui un mètre cinquante centimètres de circonférence ; elles sont d'un beau vert au-dessus ; le dessous est d'une couleur vinacée, et du centre à la circonférence règnent de très-fortes nervures en saillie qui s'entre-croisent en damier, et sont armées de piquants comme les tiges. La fleur se compose d'un calice fait de quatre sépales, épineux aussi, et d'une corolle formée de nombreux pétales charnus. Le premier jour de son éclosion, cette fleur est d'un beau blanc ; elle passe, le deuxième jour, au rose tendre, pour atteindre sur la fin le rose pourpre. La première fleur s'est ouverte, à Paris, le 13 août dernier, et depuis cette époque une nouvelle éclôt tous les trois ou quatre jours. C'est la huitième qu'on voit aujourd'hui ; elle s'ouvre le soir vers cinq heures, se ferme sur les dix heures du matin, pour ne s'ouvrir que vers le soir. Son odeur rappelle celle de la pomme. Chaque fleur a sa feuille, et toutes deux partant de la même tige, se bifurquent pour s'épanouir l'une et l'autre à la surface de l'eau.

Autour de cette magnifique fleur se rangent respectueusement les *mimosa pudica* (sensitive), la *nymphæa gigantea*, qui étale ses belles fleurs bleues, l'*elobium*, le *saccharum violaceum* (canne à sucre); enfin, au centre du bassin, s'élève le *colocassia boryi* qui domine, de son tronc et de ses larges feuilles élancées, toute cette cour de plantes exotiques, et qui semble être le roi de cette flore tropicale dont la *victoria regia* mérite d'être proclamée la reine.

La victoria régia existe également à Londres, et c'est même en l'honneur de la souveraine de ce pays qu'elle a été ainsi baptisée.

LÉO DE BERNARD.

PETITE CORRESPONDANCE.

A M. E. B..., à bord du DONAWERTH, *à Toulon.*

Votre observation, monsieur, est très-juste; on aurait parfaitement pu, dans le rébus du 20 août, supprimer le saltimbanque.

A M. P. B..., à Lille.

La liste des numéros gagnants dans la loterie des ouvrages d'art exposés au Salon de 1859, est trop longue pour être insérée dans le *Monde illustré*. Elle a d'ailleurs été publiée par tous les journaux, et notamment par le *Moniteur*.

A. V.

Fleur de la victoria regia.

Paris. — Imprimerie de la Librairie Nouvelle, A. Bourdilliat, 15, rue Breda.

LE MONDE ILLUSTRÉ

JOURNAL HEBDOMADAIRE.

ABONNEMENTS POUR PARIS ET LES DÉPARTEMENTS :
..n, 21 francs ; — Six mois, 11 francs ; — Trois mois, 6 francs.
Le numéro, 35 c. à Paris ; 40 c. dans les départements.
..numéro demandé quatre semaines après son apparition, sera vendu 40 c.
Le volume semestriel : 11 fr. broché ; — 16 fr. relié et doré sur tranche.

3me Année, N° 127. — 17 Septembre 1859.

Bureau d'abonnement et de vente : 15, boulevard des Italiens, à la Librairie Nouvelle.
Direction et Administration : 15, rue Breda.

Toute réclamation, toute demande de changement d'adresse doit être accompagnée d'une bande imprimée et adressée à l'Administration, 15, rue Breda.

Toute demande d'abonnement non accompagnée d'un bon sur Paris ou sur la poste, toute demande de numéro à laquelle ne sera pas joint le montant en timbres poste, sera considérée comme non avenue.

SOMMAIRE.

Représentation de *la Marâtre*, au théâtre du Vaudeville. — Dernière scène du cinquième acte.

COURRIER D'ALLEMAGNE.

«...... Il y avait dans le wagon qui courait vers l'Allemagne quatre femmes, dont deux jeunes, — et deux hommes dont nous-même. Le hasard nous avait bien servi : il va être question de tout ce monde-là.

L'homme était de nos relations vagues : de ces gens qu'on ne voit qu'aux bougies et en cravate blanche. On s'est trouvé vingt fois pendant le courant de l'hiver dans les mêmes salons, et on a fini par échanger quelques mots dans une entre-portes, au buffet, ou d'accord pour fuir le tapage que fait une demoiselle très et trop forte sur le piano. On a lu dans un échange de regards certaines communautés de goûts et d'antipathies, et on a compris, je ne saurais dire à quels signes, à quels mots maçonniques, qui sont sans formulaire précis, mais qui échappent malgré eux à bien des gens ennuyés dans un bal où il leur a fallu faire acte de présence, — on a compris, dis-je, qu'on avait sur le monde et ses traquenards dorés les mêmes opinions et les mêmes expériences. On s'est donc instinctivement rapproché dans un angle du salon, échangeant quelques observations, je veux dire quelques épigrammes.

Nous en étions là, vers la fin de l'hiver dernier, avec le voyageur en question, sans rien savoir ni de son nom, ni de sa situation. Aussi, ne nous étant jamais rencontrés que le soir en tenue noire et blanche, hésitions-nous mutuellement un peu à nous reconnaître dans celle qu'impose le voyage de fin de saison, la casquette de l'un, le panama de l'autre altérant passablement nos identités mondaines. A tout hasard nous échangeâmes pourtant un salut honnête et modéré. Mais à—Creil, dix minutes d'arrêt,—au moment où nous allions remonter en wagon, il nous aborda :

« — C'est bien monsieur que j'ai eu l'honneur de rencontrer cet hiver chez lady Harrington ?

» — Et chez M^me^ de Riario-Sforza... Je croyais, en effet, vous reconnaître...

» — Veuillez donc, je vous prie, me rendre un petit service !

» — Voyons, monsieur !

» — Echangeons nos places dans le wagon...

» — C'est bien facile. Mais laissez-moi charitablement vous prévenir que la crinoline située en face de moi va vous gêner horriblement!

» — Je la brave et vous remercie ! »

On remonta. Désœuvré comme nous l'étions pour avoir mal choisi le volume mis en poche au départ, nous cherchâmes naturellement à deviner quel motif monsieur... (qui?) avait eu pour désirer changer de place. Voici ce qui apparaissait de nos compagnes de voyage :

Les deux femmes, en face desquelles le libre échangiste se trouvait désormais assis, étaient évidemment la mère et la fille. La mère n'avait jamais été jolie ; la fille l'était en plein. Quarante ans d'un côté, vingt de l'autre, de manifestes et grandes prétentions chez toutes deux. Ces dames conversaient sûrement pour la galerie, — comme une virtuose entonne dans un concert les plus jolis morceaux de son répertoire. Le répertoire de ces dames était tout bourré de marquises et de ladies, d'opéras, de ministères, de leur ami le général un tel, de la terre de l'oncle X***, et de toutes les vanités assorties. Il faut dire que la fille traitait sa mère un peu haut la main, lui prenant ou plutôt lui arrachant le journal, *le Guide*, et la contredisant de la plus inconvenante façon. Quand elle vit notre mutation, qu'elle l'attribuât à un accord calculé ou au pur hasard, elle n'en mit pas moins physiquement son voile à bas, et moralement toutes voiles dehors pour donner d'elle une belle opinion. La réserve, la froideur même de son vis-à-vis parut l'y exciter davantage, et je vis clairement son petit manége qui consistait à l'amener à parler. Celui-ci impassible, parfois l'air somnolent, s'obstina dans une sorte d'attitude anglaise qui eût rendu assez inexplicable l'échange de place qu'il m'avait demandé, si parfois je n'avais surpris son regard sévèrement et profondément fixé sur la jeune personne, lorsque celle-ci, occupée de ses cheveux, de ses nœuds ou de ses manchettes, n'avait pas l'air de s'apercevoir de l'inquisition. Tout à coup je vis le stoïque tressaillir... la fille venait de dire à sa mère, sans que rien amenât l'interrogation, et comme suite à l'ordre de pensée qui la préoccupait *in petto* :

« — Est-ce que Mathilde n'a pas parlé d'une terre *qu'il* a dans le Midi ?

» — Oui, aux portes de Toulouse.

» — Il faudra lui faire vendre *ça*... et acheter quelque chose auprès du bois de Boulogne! est-ce qu'on va à Toulouse! »

Il y eut bientôt une halte de dix minutes, je ne sais où, vers la frontière. La mère s'était plusieurs fois plainte d'une soif ardente, et pétitionnait auprès de la Providence un grand verre d'eau. Elle profita du temps d'arrêt pour le demander à un naturel de l'endroit, qui l'apporta charitablement, sans doute avec l'espoir que ce verre d'eau lui vaudrait un pour boire. La fille attrapa le verre plus lestement que sa mère, en avala avidement les trois quarts, et lui tendit le reste en riant, pour se moquer de sa déception et montrer ses dents.

Le monsieur tira aussitôt de sa poche un livre bleu, et il s'y plongea jusqu'à la douane d'Erquelines, levant seulement de temps en temps, et à la dérobée, ses yeux inquisiteurs et sévères sur ses deux vis-à-vis.

Lorsque arriva la remise des passe-ports, et comme l'employé belge prononçait, en les estropiant parfois un peu ou beaucoup, les noms des titulaires, pour leur restituer leur feuille de route visée par les ambassades, j'eus la pensée d'apprendre ainsi le nom du compagnon de voyage aux singulières allures que le hasard m'avait choisi dans mes rencontres mondaines de l'hiver. Il était là... ces dames également.

« — Madame Poussard et sa fille ! »—cria l'Erquelinois.

L'amie des comtesses, la familière des généraux et des sénateurs tendit la main.

« — Je parie que ce sont elles! — murmura le monsieur, avec une indéfinissable expression de dépit ou de dédain. Et se détournant, il tira de sa poche une lettre, en rompit le cachet, et ayant lu rapidement, il ajouta : Allons, je vois que les voyages forment même l'âge mûr... quelle chance j'ai eue là ! »

Il allait s'éloigner l'air attristé ; mais on l'appela lui-même pour la restitution de son passe-port. J'appris ainsi que ma relation des salons Harrington et Riario était M. de R***, parent de ce brave général Auger, déplorablement tué à Magenta. Remonté en voiture, il reprit avec une sorte d'affectation son livre bleu, et sembla désormais complétement sourd au dialogue des dames Poussard mère et fille. Une fois seulement, et comme le convoi, qui franchissait alors le Hainaut, longeait un champ de betteraves, il regarda la campagne et nous dit en souriant :

« — Qui croirait aujourd'hui que ce fut là jadis le champ de bataille de Fleurus ! »

Et comme s'il craignait que cette manifestation ne servît de prétexte à une des Poussard pour engager la conversation, il se replongea bien vite dans son livre bleu. Quant à nous, trouvant sa conduite quelque peu bizarre, nous feignîmes d'apporter une grande attention à contempler Namur, cette ville que Vauban mit moins de temps à prendre que Boileau n'en employa à composer son ode, ce qui fit dire à Rivarol que la prise de Namur n'avait coûté de peine qu'au poëte...

Nous venions de franchir ce point de la route, lorsqu'une des deux femmes dont il n'a point encore été parlé, et qui se trouvaient devant nous, leva son voile noir très-épais, et dit à sa compagne :

« — Voyez-vous ces ruines, ma tante?

» — Là-bas en haut?

» — Oui ; ce sont celles d'une vieille abbaye. On m'a raconté que Godefroy de Bouillon, ayant emmené en Terre-Sainte toute la noblesse du pays, les femmes et les filles abandonnées se retirèrent là, comme la comtesse de Noirmoutiers et ses femmes dans l'opéra du *Comte Ory*. Mais beaucoup de guerriers ayant péri pour la délivrance du Saint-Sépulcre, les veuves et les orphelines fondèrent un couvent et y restèrent. C'est là! Cela s'appelle *Marche-des-Dames*. J'aurais préféré habiter ces bords pittoresques de la Meuse, si voisins de la France, plutôt que... »

Ici, la voix de la jeune fille baissa, et sa tante seule entendit l'expression d'un regret, auquel elle répondit avec douceur :

« — Rien n'est encore absolument décidé, tu le sais bien, ma pauvre Amélie... nous avons encore toute une année devant toi ! »

Le point du paysage que la jeune fille avait voulu montrer à sa tante avait disparu ; elle rabaissa son lourd voile, et reprit son attitude modeste et recueillie. Mais M. de R*** avait pu voir comme nous cet angélique visage, auquel les mots prononcés, et l'accent de tristesse qui planait sur ces paroles, donnaient on ne saurait expliquer au juste quelle touchante analogie avec les recluses célèbres,— sainte Cécile la virtuose, — sainte Thérèse la lettrée, deux beautés et deux traditions ! R*** me regarda, et nous nous comprîmes, comme mainte fois jadis cela nous était arrivé dans les salons lorsqu'un sot parlait, ou lorsqu'une coquette faisait la roue.

Le soir approchait, lorsque le convoi toucha Pépinster et y déposa les voyageurs pour Spa. Déjà depuis longtemps nous avions pu savoir à leurs discours, à leurs exclamations, que c'était sur ce point qu'il nous faudrait perdre tout ce que le wagon possédait de Poussard ! Ces dames descendirent, répétant en duo et dans tous les tons qu'elles allaient rejoindre leur amie la baronne de... je ne sais quoi. On perdit un quart d'heure à leur délivrer leurs malles et paquets, tout cela plein d'affiquets plus terribles que ceux qu'on déploie en plein Paris même. M^lle^ Herminie s'éloigna du plus grand air qu'elle put, et comme blessée du peu d'attention que ses compagnons de route lui avaient accordée. La mère eut tout l'embarras des paquets, car ces dames voyageaient sans domestique, ce dont se fussent sans doute fort étonnées toutes leurs comtesses !

« — C'est fâcheux ! — dis-je, finissant ainsi à haute voix une pensée qui devait nous être commune, — car elle est fort jolie !

» — Et l'autre donc ! » — exclama M. de R*** en regardant l'historienne de la *Marche-des-Dames*, restée modestement dans son coin.

Et il courut au bureau prendre un billet pour Cologne.

« — Je devais d'abord m'arrêter à Spa, — me dit-il, — mais maintenant Dieu m'en garde ! je continue ma route au hasard ! »

A Cologne, où l'on arrive tout d'une traite de Paris, il me dit :

« — Logeons ensemble, si vous le voulez bien... et je vous raconterai une singulière histoire !

» — Sur quoi ?

» — Dites sur qui ! sur nos compagnes de voyage.

» — Celles de Spa ?

» — Oui... je ne connais rien des autres, qui s'en vont là tristement... Mais il faut absolument que je sache... Vous serait-il indifférent de loger où elles logeront ?

» — Qui vous dit qu'elles ne sont pas arrivées à leur destination ?

» — Non, elles vont en Bavière...

» — Et vous ?

» — Et moi aussi !

» — Je voyage pour me reposer et me distraire ; votre histoire répond à cette hygiène des idées, je vous suis ! »

La tante et la nièce, qui ne se soupçonnaient pas espionnées, demandèrent à un employé du chemin de fer l'adresse d'un hôtel à bon marché qui leur fut indiqué. M. de R*** les y suivit et nous entraîna. Après souper, et ayant entendu les inconnues demander l'heure du départ pour Coblentz du premier vapeur matinal, il nous offrit d'aller fumer un cigare, ou plutôt son cigare, sur le vieux pont de bois qui franchit encore le Rhin de Cologne à Deutz. Arrivés là, il nous tint le langage suivant :

« — Nous nous connaissons peu, mais je sais que nous sommes du même monde, et que nous y apportons les mêmes goûts et les mêmes dégoûts. Vous êtes comme moi, un blasé qui se cramponne désespérément à ses dernières illusions. Mon cœur me [illegible] serait volontiers jeune, mais l'expérience me fait vieux. Las de ma vie de garçon, inquiet d'une future solitude, portant trop haut mon cœur pour le laisser prendre au hasard et comprendre par le vulgaire, je m'ennuie et je souffre : — Je m'ennuie au milieu du monde, je souffre d'être seul, ou d'y être seul. Cet état de mon âme fut deviné cet hiver par un de mes amis. Un soir que nous revenions ensemble d'un bal au faubourg Saint-Honoré, il me dit :

» — Albert, mariez-vous !

» — Je ne repousse plus le principe, — dis-je, — mais l'application, voilà ce qui est grave !

» — Ma sœur me parlait l'autre jour d'une de ses amies de pension, qu'elle proclame doublement charmante au physique et au moral, c'est-à-dire très brillamment dotée de la nature, et passablement de ses parents. Spirituelle, sympathique, pleine de talents qu'aime le monde, c'est la bonté dans la beauté. Elle n'a qu'une chose contre elle : son nom, qui est fâcheux pour son visage qu'il dé[illegible], parce qu'on le lit sur les enseignes... Mais que [illegible] le nom chez la femme ? le mari ne l'absorbe-t-il pas en lui donnant le sien ?

» — C'est juste ! Et si cette merveille n'a véritablement contre elle que de s'appeler Tripet, G[illegible]chard ou Bouchencœur, le croquis que vous m'en faites ne me fera pas reculer. Où la voit-on ?

» — Je n'en sais trop rien ; j'en parlerai à ma sœur. »

Le temps s'écoula. J'avoue que j'avais oublié cette ouverture, lorsqu'il y a quelques jours, rencontrant mon ami au concert Musard, il me dit :

« — Que ferez-vous de votre fin d'été ?

» — Je n'en sais trop rien... peut-être irai-je au Rhin !

» — Eh bien ! en ce cas, passez par Spa, et vous y verrez la jeune personne dont je vous parlais l'autre nuit en revenant du bal de M^me^ Kisséleff.

» — Ah ! cette déesse si mal nommée ! Elle est à Spa ?

» — Elle y sera dans huit jours pour y passer le mois de septembre. Là vous pourrez la voir, l'étudier tout à votre aise. Ma sœur vous offre une lettre de présentation que vous exhiberez au besoin; le terrain des eaux est excellent pour apprécier une femme au point de vue extérieur ; l'autre étude vient ensuite, et bien que le sujet ait eu le soupçon de la première, c'est souvent la plus utile. En voyant ainsi les allures des gens pendant toute la journée, on les juge plus vite et plus sûrement que pendant plusieurs hivers mondains en plein Paris !

— Eh bien ! j'accepte la lettre de votre sœur, et je pars attendre vos inconnues à Spa. Je suis même enchanté de n'avoir pas vu à Paris la perle en question... J'aurai ainsi l'amusement de la chercher, de la deviner dans la foule. Ne me dites même pas son nom... ce nom ridicule qui compromet tant de beauté, de grâce et de distinction ! Ainsi, je risque moins de la méconnaître. Agissons comme ces marins auxquels on remet des dépêches cachetées. Je n'ouvrirai le pli et n'apprendrai le nom qu'au moment extrême, et lorsque mon cœur ou mon esprit sera si bien happé, que je l'épouserai, s'appelât-elle Carrabosse ! Est-ce convenu ?

— Parfaitement, et je trouve votre plan plein de piquante sagesse. Demain, vous aurez la lettre !

— Très-bien. Si le phénix réalise le programme que vous me faites de ses séductions, tenez que cet hiver il y aura ici une M^me^ de R***. »

Le lendemain j'avais la lettre. C'était lundi dernier. Et jeudi, je partais comme vous, et le hasard nous mettait dans le même wagon. Mais le hasard m'était cette fois agréable, il y plaçait aussi...

— Cette dame prétentieuse et sa fille coquette...

— M^me^ et M^lle^ Poussard, les protégées de mon ami et de sa sœur!

— Ah ! par exemple, et comment avez-vous su ?

— Une intempérance de langage de la demoiselle l'a trahie. Elle a dit à sa mère, sans que la chose fût amenée :

— Est-ce que Mathilde n'a pas parlé d'une terre qu'elle a dans le Midi ? »

à quoi la mère a répondu :

— Oui, aux portes de Toulouse ! »

Alors M^lle^ Poussard a repris :

— Il faudra lui faire vendre *ça*... et acheter quelque chose auprès du bois de Boulogne ! Est-ce qu'on va à Toulouse ! »

Or, mon cher monsieur, comme *Mathilde* est le nom de la sœur de mon ami, celle-là même dont j'ai la lettre dans ma poche, et comme je possède en effet une terre voisine de Toulouse, il ne m'a pas été fort difficile de deviner que cette jeune fille, jolie sans doute, mais vaniteuse,... mais bavarde,... mais présomptueuse,... mais étourdie,... mais presque grossière avec sa mère, et qui cherchait à attirer coquettement les regards de l'inconnu que le hasard plaçait en face d'elle, il ne m'a pas été difficile, dis-je, de reconnaître qu'elle était la merveille qui devait me séduire, celle qui devait m'éblouir ! Toutefois, pour en être plus certain, j'écoutai le nom proféré à la remise de leur passe-port à Erquelines, et, l'ayant entendu, je tirai l'enveloppe dans laquelle mon ami avait celé la lettre de présentation remise par sa sœur. Alors, que lus-je sur l'adresse ? Tenez, la voilà : *Madame Poussard!* ceci ne s'appellera pas la précaution inutile. Voyons la lettre :

*« Chère madame, mon frère me demande un mot d'introduction auprès de vous et de votre charmante fille pour un de ses amis, le vicomte Albert de R*** qui se rend à Spa pour quelques jours. M. de R*** est de ces hommes qui...* » Et patati et patata ! Le piége était complet ! Vous devinez bien que la sœur de mon ami avait, par un esprit de corps qui n'abandonne jamais les femmes, avait, dis-je, prévenu les gardes de mon voyage, qu'on préparait déjà une comédie, et que la même pensée de prudence avait porté à arriver le premier à Spa, afin de s'installer à l'avance, et d'étudier le terrain et les gens au milieu desquels la protagoniste allait tomber, avait aussi porté ces femmes à prendre les devants ! Les dieux protecteurs m'ont bizarrement permis de voir dans l'abandon et l'imprudence du voyage à quel point ces extravagantes et insupportables créatures j'allais avoir affaire, et au lieu de trouver à Spa des femmes habilement et perfidement sous les armes, je les ai surpris des esprits et des cœurs en déshabillé, c'est-à-dire en tenue de voyage comme leurs corps. Si bien que, vu l'incontestable beauté de la fille, leur ruse eût pu, d'une Poussard, faire une vicomtesse.

De sorte qu'elles vous attendront à Spa ?

Qu'elles attendent !

» — Et pourquoi, maintenant, voulez vous aller en Bavière ? est-ce pour boire de la bière ?

» — Non, c'est parce que la seconde jeune fille du wagon, que j'ai scrupuleusement étudiée après ma déception poussarde, peut donner un but attractif au voyage qu'il m'importe peu de faire au Nord ou au Sud. J'ai promis une absence de quelques semaines à mes amis de Paris, autant aller à Munich que d'aller ailleurs. A quelques mots que j'ai saisis entre cette jeune fille et sa tante, je soupçonne quelque chose d'intéressant, des douleurs morales supportées avec une résignation touchante... Le contraste de cette pauvre jeune fille avec l'autre m'a frappé, m'a ému, et je vais voyager avec elle pour juger une fois de plus si je suis dupe de mes illusions. Voilà tout le secret des étranges allures que vous me voyez depuis hier ! Rentrons nous coucher, et comme ces dames partent demain par le bateau de sept heures, je vous fais mes adieux. Si mon aventure en vaut la peine, je vous en écrirai le dénoûment. »

En effet, le lendemain, lorsque nous quittâmes le *Gasthoff* borgne où M. de R*** nous avait entraîné sur les pas de la nièce et de la tante, ils étaient tous partis depuis deux heures pour remonter lentement le Rhin. Après nous être convaincu que le nouveau pont que Cologne a jeté sur le fleuve n'a rien, — jusqu'à présent au moins, — des cinq arches monumentales surmontées de tours qu'annoncèrent dans le temps MM. les inaugurateurs de la nouvelle voie, qui enlève plus de cent kilomètres au parcours, et met la ville des innombrables Jean-Marie Farina à douze heures seulement de Paris ; après avoir reconnu que ce pont est une construction moins pittoresque qu'on l'avait annoncée, sans être pour cela moins utile, — car elle n'offre à cette heure que de longues galeries enfermées dans un treillage en fer dont des *piles*, et non des *arches*, supportent le long développement, — après avoir jeté un coup d'œil sur l'éternelle grue qui domine la cathédrale et témoigne que six siècles de travaux n'ont pas suffi à l'achever, nous prîmes le chemin de fer qui mène droit de Cologne à Coblence ou Coblentz, sans grand souci pour la suppression que nous faisons ici de descriptions déjà mille fois renouvelées et dans lesquelles se trouve un peu, un peu trop, de notre encre.

»..... Il y avait sur le vapeur deux jeunes gens, des peintres, croyons-nous, qui voulaient aller jusqu'à Dresde pour voir le fameux musée où est la *Nuit du Corrége*, un tableau trop vanté assurément. Ils ne savaient pas un mot de langue allemande, et avaient parié d'accomplir tout leur voyage en ne distribuant çà et là pour leurs besoins internationaux que deux mots, deux mots du vocabulaire zouave en Crimée : *bono* et *nobono*. Un Anglais qui aurait connu cette particularité n'aurait pas manqué de suivre les deux farceurs pour voir comment ils se tireraient d'affaire avec une si piètre syntaxe.

»..... Etant débarqué à Saint-Goar pour revoir de près le *Rheinfels*, la plus colossale ruine du Rhin, et y passer la nuit, notre surprise fut grande de trouver dans la poche d'un *twine*, jeté pendant la matinée sur une des tables du pont, et repris au moment de quitter le bord, un petit album inexplicablement fourré là ! Sans doute le propriétaire de l'objet, trompé par une similitude de nuance dans ledit vêtement, avait cru le serrer, et nous l'avait étourdiment octroyé. Le carnet ne portait aucun nom, mais l'écriture qui en couvrait nombre de pages nous sembla celle d'une femme, — ni anglaise ni française, — allemande moins encore, russe ou polonaise sans doute. Notre poche avait probablement été prise pour celle d'un mari ou d'un frère, et le dépôt s'était ainsi fourvoyé. Nous n'avions guère à nous faire scrupule de lire les notes et pensées d'une inconnue qui avait si violemment forcé, sinon notre porte, du moins notre poche ! La vérité est de dire que quelques heures passées sur le bateau pris à Coblentz pour Castel, nous ayant permis d'examiner les beautés et les laideurs comme nous embarquées, il nous plut d'attribuer la maternité de ces notes, plus ou moins futiles ou fines, à une belle dame en noir, qu'à plusieurs *eh donc!* nous avions jugée issue de toutes les Russies. Nous transcrivons ici quelques alinéas de l'album, — ce sera peut-être le moyen de le faire réclamer par l'auteur. Cette petite appropriation sera la rançon de l'objet dont on nous a fait le possesseur involontaire.

«..... L'idée de regarder à une heure indiquée la lune, qui appartient (la lune ?) à une petite pensionnaire du Gymnase *de Paris* (*vous voyez bien qu'il s'agit d'une étrangère!*), n'est pas si niaise. C'est un rendez-vous presque matériel qui reste possible à distance, et il a bien son charme ! »

(Nous ferons une légère observation à la sentimentale rédactrice de cette observation, au risque de dépoétiser et de désenchanter les rendez-vous qu'elle a ainsi accordés, dans l'ombre et le silence de la nuit, à quelque être adoré à distance sous la complicité de la discrète Phébé : c'est que si le monsieur a regardé la lune en plein Pétersbourg, à minuit, heure propice à ces sortes de contemplations, et que la dame ou demoiselle en ait fait autant de Paris, à la même heure, leurs soupirs, leurs élans, leurs vœux ne se sont guère croisés, confondus, unis dans l'instantanéité, car vu la grande différence des méridiens, la latitude perfide aura fait contempler la lune à celui-ci... lorsque l'autre regardait le soleil !)

«..... Un voyage c'est l'inconnu. On sait ce qu'on quitte, trouvera-t-on mieux ? Je ne puis m'en aller de quelque part sans tristesse. J'ai lu quelque part que tout départ afflige, même d'une mauvaise terre, — rien de plus vrai. »

(Le *quelque part* est dans Châteaubriand, madame, au *Paradis perdu*. Le souvenir eût pu mieux vous servir en vous rappelant cette autre pensée toute voisine. C'est Adam qui parle à sa compagne, chassée comme lui de l'Eden : « Qu'importe, ô ma bien-aimée ! partir avec toi, c'est rester... rester sans toi, c'est partir ! »)

«..... Les Français ne voyagent pas, on ne les rencontre nulle part qu'à leurs bains de mer depuis quelques ans. Aussi ne savent-ils rien de l'étranger. Ils sont ignorants des arts, des littératures, des célébrités des autres nations. Ils savent que l'Europe, le monde ont les yeux sur eux, qu'on vient à eux, qu'on ne peut se passer de ce qu'ils produisent, et alors ils dédaignent tout ce qui n'est pas leur pays. Cette fatuité nationale est déplorable, elle empêche le Français de s'améliorer et l'immobilise dans ses frontières. »

(Nous avouons que l'idée ne nous est pas venue de supprimer cet alinéa, malgré l'épigramme qu'il renferme. Les deux peintres voyageant moqueusement avec *bono* et *nobono* lui donnent l'opportunité. L'observation pourrait être beaucoup mieux écrite, mais sa justesse compense l'inexactitude de celle relative à la *lune*.)

«..... En Allemagne, toutes les petites filles qu'on rencontre sont moqueuses et coquettes déjà. Les petits garçons, plus sérieux, songent prématurément à la pipe. »

(Le trait est finement observé, c'est cela !)

«..... On m'a montré à Ems une jeune dame qui avait promis à un jeune monsieur de le rencontrer au haut d'une montagne solitaire, dont je ne sais plus le nom. Sa sœur l'en blâma vivement, et voulut s'opposer à cette imprudence. Mais celle ci s'échappa et partit. Pourtant le galant attendit là haut sans que la belle parût ! C'est que déjà montée, et au moment de le rejoindre, s'étant cachée derrière une haie, elle avait tiré un petit miroir de sa poche pour se regarder, et s'était trouvée décoiffée, fort échauffée et toute rouge. Le regret de se montrer si rouge à son adorateur remplaça sur-le-champ la vertu ! Elle redescendit en hâte et sa sœur la félicita. Le monsieur furieux quitta Ems sans la revoir. Encore une de sauvée ! »

(Ce récit prouve que si cette dame ne rougissait pas d'accorder un rendez-vous, elle rougissait du moins pour s'y rendre !)

«..... J'ai vu hier à Bonn, à l'hôtel du Rhin, à table, une lorette française qui s'en allait à Bade avec un « loret, » et qui, assez jolie, frisait ses cils, c'est bien sûr ! Elle relevait ceux d'en haut en arc, et recourbait ceux d'en bas. Cela lui faisait des yeux singuliers, orientaux, arméniens, géorgiens, je ne saurais dire ! Ces créatures ne savent quoi inventer pour se faire une enseigne! »

(Dans les lignes qui suivent, notre Russe a trouvé une image toute littéraire pour peindre une tante dont sans doute elle ne doit pas hériter.)

«..... Il est impossible à une seule personne de présenter un plus grand contraste que celui qui ressort de la double attitude de ma tante V***, — soit chez elle, avec sa famille, — soit dans le monde, avec les premiers venus. Je la comparerai volontiers à un oranger secouant sur tous les passants ses fleurs odorantes et suaves, et ne laissant à son maître que la verdure, dont la moindre feuille, le moindre brin sont imbus d'amertume. »

Nous poursuivrons, sans nouveau commentaire, le choix des alinéas qui ne se récusent point par un cachet trop intime ou trop discrètement personnel.

(*Sera continué.*)

JULES LECOMTE.

La Marâtre.

Notre Courrier des théâtres de la semaine dernière a entretenu nos lecteurs du grand succès que l'habile et heureuse direction du Vaudeville vient de remporter avec *la Marâtre*, ce drame si émouvant de Balzac. Le dessin que nous donnons aujourd'hui représente une des scènes les plus dramatiques du cinquième acte. C'est celle où Pauline vient de mourir et où le comte de Grandchamp apprend que Ferdinand est le fils de M. Marcandal, l'un de ces hommes qui ont trahi l'empereur et auxquels le général a voué une haine implacable. « Ah! fils de traître, s'écrie le vieux soldat, tu ne pouvais apporter sous mon toit que mort et trahison, défends-toi! »

— « Vous battrez-vous contre un mort? » répond Ferdinand qui s'est empoisonné pour ne pas survivre à Pauline et qui tombe en prononçant ces derniers mots.

La scène est admirable. Mme Marie Laurent rend parfaitement, par son jeu muet, le désespoir et la fureur qui s'emparent de la marâtre quand elle voit ainsi réunis les amants qu'elle n'a pu séparer, et l'émotion peinte sur les visages des autres acteurs, le vieux médecin, les juges, est vivement éprouvée par le spectateur qui croit voir se dérouler sous ses yeux un drame réel tant est vraie et puissante l'action inventée par le grand écrivain.

MAXIME VAUVERT.

Portrait de Mme Vestvali le jour de ses débuts à l'Opéra. — Premier acte de *Roméo et Juliette*.

Madame Vestvali.

Son vrai nom. — Ses premières études musicales. — Ses débuts à la Scala. — Une boutade rossinienne. — Voyage en Angleterre. — Une représentation improvisée à New-York. — Excursion au Mexique. — Une histoire de brigands. — Retour à New-York. — Arrivée de Mme Vestvali à Paris.

L'habit masculin sied à ravir à Mme Vestvali qui continue ainsi à l'Opéra la tradition de la Maupin et de la Marotte Beaupré Elle s'avance en scène, la démarche fière, la voix sûre, l'œil illuminé de passion; on la comparerait volontiers à l'amazone antique si tout caractère féminin ne disparaissait pas en elle dès qu'elle a revêtu la cuirasse altière de Roméo. A ces qualités plastiques Mme Vestvali joint l'avantage d'une taille grande jusqu'à l'invraisemblable, ce qui la rend belle à l'excès.

La nouvelle pensionnaire de l'Opéra est Polonaise d'origine; son vrai nom est Vestvaliwich et elle l'a italianisé par la suppression de la dernière syllabe. Cette version, qui est la vraie, diffère du tout au tout de celle qui veut que son nom primitif soit Vestval, et qu'elle l'ait euphonisé par l'adjonction de la voyelle *i*.

Mme Vestvali est née en 1834 à Cracovie. Elle reçut ses premières leçons de musique de Pietro Romani (l'oncle du librettiste italien); plus tard elle alla étudier le chant à Naples sous la direction du célèbre Mercadante. Ses progrès furent rapides. Bientôt elle fut en état de tenir son rang sur les scènes lyriques de l'Italie. La première fois qu'elle parut en public, ce fut en 1853, à la Scala, — les Milanais s'en souviendront longtemps; — on donnait pour la première fois *il Trovatore*, et le succès qu'obtint la jeune cantatrice dans le rôle d'Azucena se traduisit par une pluie de fleurs. Quelque temps après elle était à Florence; on sonne à sa porte: c'est, dit-on, un artiste enthousiaste de son talent et qui désire lui faire visite. La porte s'ouvre et le visiteur n'est autre que Rossini, Rossini revenu des vanités de ce monde musical et retiré depuis trop longtemps à l'abbaye de *far niente*. — On causa musique, et bientôt voilà le maëstro au piano accompagnant Mme Vestvali qui chante de sa grande voix l'air de *Cenerentola*. Mais tout à coup... plus d'accompagnateur; Rossini se lève brusquement comme piqué par je ne sais quelle tarentule.

— Qu'avez-vous donc, maître?

— J'ai que la glace qui est au-dessus de votre piano m'empêche de jouer.

— Maëstro, je l'ai fait placer là pour composer mon visage, pour étudier mes effets...

— Mais à moi, — reprit l'illustre capricieux, — elle me fait voir l'image de ce Rossini endiablé qui me poursuit partout, que je ne peux éviter un instant. Or je vous avouerai que l'obstination de ce sosie m'irrite au dernier point. Ah! si je vous disais combien de fois je l'ai rencontré, chez moi, dans mes voyages, partout enfin!

Et après cette boutade placée comme un point d'orgue inattendu au milieu de l'air de *Cenerentola*, on acheva le morceau; mais il fallut voiler la glace.

Mme Vestvali quitta bientôt le théâtre de ses premiers succès pour se rendre à Londres où elle contracta un brillant engagement. Elle s'y fit particulièrement applaudir dans *Lucrezzia Borgia* et dans *Linda di Chamouni*.

L'année suivante elle était à New-York, et c'est là qu'elle fit un véritable tour de force; il lui fallut le jour même de son arrivée chanter, *sans répétition* préalable, le rôle d'Arsace de *Sémiramide*, et donner la réplique à Mario, à Badiali, et à la Grisi dont le succès pouvait faire pâlir le sien. Notre confrère américain, en rendant compte de cette représentation improvisée, fit intercaler dans son feuilleton une vignette représentant le chef d'orchestre du théâtre littéralement enseveli sous une avalanche de fleurs (il y en a qui sont en pot!); et on lisait pour légende: *The perilous position of the leader of the orchestra on Vestvali's appearance* (la situation critique du chef d'orchestre quand la Vestvali est en scène).

Devenue célèbre dans les principales villes des Etats-Unis, notre cantatrice alla conquérir de nouvelles couronnes à Mexico. Le voyage ne fut pas sans périls; un soir qu'elle traversait une forêt de cactus, elle fut attaquée par une bande de brigands. Or, les brigands de ce pays sont armés comme n'est pas armée la police; il fallut faire abandon de tout ce qu'elle possédait. Au retour, elle prit prudemment, sous la conduite de son frère, un chemin détourné qui la mit à l'abri des espingoles mexicaines. Mais l'histoire rapporte que messieurs les Fra-Diavolo ne perdirent rien pour attendre, car rencontrant une française qu'ils prirent pour la prima dona, ils exigèrent d'elle la somme de dollars qu'elle était censée avoir récoltée au théâtre de Mexico.

Mme Vestvali revint à New-York après avoir chanté à la Havane, et elle ne quitta plus les Etats-Unis que pour venir à Paris où, comme l'on sait, elle a débuté, il y a quelques jours, dans *Roméo et Juliette*. — Notre gravure la représente dans son costume du premier acte, et la *chronique musicale* de ce numéro rend compte

SALON DE 1859. — *Les Sœurs de charité*, tableau de M. Gautier. (N° 1215.)

la représentation. — Le directeur de l'Opéra, après e seule audition, a engagé Mlle Vestvali pour trois
.
Quelles bonnes soirées nous allons passer!

ALBERT DE LASALLE.

SALON DE 1859.

M. Amand Gautier s'est fait connaître par ses compositions très-simples et très-bien observées. Déjà, au dernier Salon, *les Folles de la Salpêtrière*, types émouvants et parfaitement rendus, et *la Promenade du Jeudi* étaient la manière franche et naïve du peintre et tiraient l'attention générale. Cette année, M. Gautier trouvé dans *les Sœurs de Charité* que nous donnons aujourd'hui que son talent grandissait, en même temps qu'il conservait ses précieuses qualités de naturel et de conscience.

Les roches abruptes et dénudées, l'herbe maigre et les arbres rachitiques des Gorges d'Ollioules, près de Toulon, ont suffi à M. Vincent Courdouan pour faire un fort beau tableau saisissant par sa sauvage tristesse. Ce sont ces grands aspects mélancoliques que semble, du reste, préférer M. Courdouan et qu'il sait rendre avec autant de science que de naturel.

LÉO DE BERNARD.

Parlons de la pluie et du beau temps.

Les géographes nous affirment que la France jouit d'un climat tempéré. On inculque cette erreur aux élèves dans les écoles, et partout on la propage. Quand un esprit rebelle veut émettre un doute à cet égard, on lui propose de comparer le thermomètre de l'ingénieur Chevalier avec ceux placés à Archangel et à Calcutta. De tout temps on a dû procéder ainsi. Nos mœurs et nos habitudes, qui ne datent pas d'hier, l'indiquent suffisamment.

Mon intention n'est pas de contrarier les savants, ni de mettre en doute un seul instant leurs affirmations. Je leur demande, avec tout le respect possible, la permission de rappeler que la France endure souvent quinze degrés de froid pendant l'hiver, et trente-quatre degrés de chaleur pendant l'été, ce qui peut établir une différence de quarante-neuf degrés entre la température du 1er janvier et cello du 1er juillet.

Nos mœurs et nos habitudes ne semblent pas avoir tenu compte de ces variations du temps, en décrétan

SALON DE 1859. — *Gorges d'Ollioules* (environs de Toulon), tableau de M. Courdouan. (N° 712.)

la forme de nos logements et celle de nos costumes. Que sont, en effet, nos maisons et nos vêtements? Des traîtres qui, loin de nous protéger contre la tyrannie du froid et du chaud, nous livrent à eux désarmés et affaiblis. Rien n'est aisé comme de le prouver. Je vais d'abord parler de l'hiver.

Nous habitons des maisons que leurs propriétaires affirment être closes et couvertes, et qui, en réalité, sont ouvertes à tous les vents du ciel. Les portes et les fenêtres ne joignent pas, et dardent sur nos épaules des courants d'air aigus qui sèment partout les rhumes et les rhumatismes, et éteignent les chandelles. Ceux qu'on appelle les délicats, conjurent ce péril en encadrant ces portes et ces fenêtres de tampons et de bourrelets.

Les frileux allument de grands feux de bois ou de charbon, dans cet appareil impossible qu'on appelle une cheminée. Ce mot seul donne le frisson. Nous en sommes encore sur ce point à la malice des fumistes piémontais, qui non-seulement n'ont pas inventé la poudre, mais ne seraient point capables de l'enflammer. C'est en vertu d'un préjugé, et non d'une certitude, qu'on croit que nos cheminées, telles qu'elles sont construites, chauffent pendant les grands froids nos appartements. La plus perfectionnée prodigue encore à présent à la toiture, et non aux habitants de la maison, les 95/100^{mes} du calorique qu'elle dégage. La portion imperceptible de chaleur qu'elle projette dans la pièce doit elle-même lutter contre les portes qui s'ouvrent pour laisser entrer et sortir, et contre les fenêtres qu'on est forcé d'entre-bâiller pour stimuler le feu et chasser la fumée.

On dit que le règne de la cheminée est passé, et qu'on établira bientôt dans toutes les maisons des foyers à gaz chauffant les appartements, et servant à faire cuire, rôtir et bouillir les viandes et les légumes. J'appelle de tous mes vœux ce progrès, qui abolirait d'un seul coup les pelles, les pincettes, les soufflets, les scieurs de bois et les bûchers; mais il serait bien plus simple de faire comme en Russie et dans tous les pays froids, d'établir des doubles portes et des calorifères qui répandent partout, depuis la cave jusqu'au grenier, dans les corridors aussi bien que dans le salon, une température uniforme de seize degrés. Ce calorifère est un moyen de chauffage économique; il faut, pour l'alimenter, bien moins de combustible qu'on n'en brûle dans les vingt ou trente feux qui, en hiver, sont allumés aux divers étages d'une même maison.

Quant à notre costume, il fait le digne pendant de nos moyens de chauffage: il est sec, pauvre et étriqué. Nous ignorons l'usage de la fourrure, qui n'est abordable que pour les millionnaires et pour les dames fastueuses; les rares heureux qui en portent ne savent d'ailleurs pas s'en servir. Ainsi une dame, à Paris, est persuadée qu'elle n'a point froid, parce que sa couturière a cousu au bas de sa jupe de satin une bordure de fourrure. Elle s'empresse de quitter sa voiture, et se promène un instant aux Tuileries et aux Champs-Elysées pour la faire miroiter aux yeux de la foule grelottante qui la regarde avec envie. Mais ces grandes et larges pelisses dans lesquelles s'enveloppent les Suédois et les Russes nous sont, à quelques rares exceptions près, complétement inconnues. Nous nous contentons de porter honteusement sous nos chemises une aérienne flanelle, la plupart du temps sèche et râpée comme l'habit d'un clerc d'huissier.

Tels sont en réalité les seuls remparts que nous opposons aux brûlures du froid. Cette imprévoyance est cause que la France sera toujours la patrie des rhumes et des engelures.

J'arrive à l'été, et je cherche si nous sommes plus en garde contre la chaleur. Hélas! il n'en est rien. Nos maisons, ouvertes complaisamment, surtout du côté du midi, sont envahies par les rayons du soleil, comme elles l'ont été pendant l'hiver par la bise. Les plombs de la toiture s'échauffent, les appartements sans élévation se convertissent en étuves, et les malheureux qu'ils renferment endurent le supplice de la suffocation.

Quand on a très-chaud, on songe naturellement à se baigner. Mais prendre un bain dans nos climats tempérés, c'est tout une expédition à entreprendre. Les établissements sont rares, les cabinets si petits qu'on y étouffe. Si vous voulez aller vous plonger dans les ondes d'un fleuve ou d'une rivière, la tâche est encore plus compliquée. A Paris, vous nagez moins dans les flots de l'eau, que dans l'amalgame des bras et des jambes de la foule qui du matin au soir pullule dans l'établissement. A la campagne, le bain dans la rivière est impossible. Vous avez à redouter les gardes champêtres, qui vous traquent, et le sable du rivage, qui vous salit. Le bain tel qu'on le prend dans le Midi et en Orient, est impossible dans nos pays ennemis des essences et des parfums. Si on se résigne à traverser le cortége d'ennuis au prix duquel il faut l'acheter, il n'est plus alors un agrément, et, loin de rafraîchir, il fatigue et indispose.

Mais c'est surtout notre costume qui convertit à Paris la chaleur en fléau. Il y a une foule de gens auxquels leur position sociale interdit de rompre, ne fût-ce que pour un instant, avec le cérémonial de la tenue. Les avocats, les notaires, doivent, bon gré, mal gré, être vêtus de noir, et porter des cravates blanches dont la hauteur sévère les strangule impitoyablement. Dans le monde, dans les salons, à l'Opéra, on ne peut s'y présenter qu'en habit, et en habit de laine. J'oubliais le chapeau noir, ce supplice qui enfante chaque jour tant de migraines et tant de névralgies, ce chapeau qui coûte quinze francs et n'est pas susceptible d'être remplacé, même par un panama de cinq cents francs.

La tyrannie du costume est de sa nature si exigeante et si impérieuse, qu'elle nous fait murmurer contre les téméraires et les audacieux qui ont voulu s'y soustraire pour un instant. Ainsi, à son insu, on n'approuve pas ces élégants débraillés qui, depuis deux mois que le ciel est en feu et que le soleil brûle, ont déposé le costume habituel pour endosser des jaquettes et porter des chapeaux de paille ornés de rubans fripons. Cette métamorphose momentanée nous choque à cause des contrastes qu'elle fait sans cesse passer devant nos yeux. Cet air créole auquel prétendent certains Parisiens est en effet quelque peu ridicule. On aperçoit un monsieur tout de blanc habillé, comme un habitant du Brésil ou de Java, et tout d'abord on le croit nouvellement arrivé du pays des tigres et des serpents. On suppose qu'il a dû, escorté par des nègres, donner la chasse à ces cruels animaux et en purger les parages qu'ils infestaient.

Mais en examinant ce faux planteur avec attention, on découvre bien vite l'erreur. Ce monsieur boite, parce qu'il a des cors; il a la vue basse, et porte sur le nez un horrible lorgnon en corne jaune; ses favoris taillés en côtelette forment avec ses moustaches des allées de labyrinthe qu'un rasoir n'a pu parcourir qu'après un pénible travail; au lieu de cravate, il a, roulée autour du cou, une jarretière fixée par une bague; enfin, on remarque dans son attitude quelque chose de maladroit et d'incertain qui ne sied pas du tout à cet air décidé, lointain, aventureux auquel il semble prétendre.

Il n'est point rare de rencontrer sur les boulevards de semblables échantillons. Ils sont les victimes fourvoyées de la chaleur. Leur mise ridicule est une sommation indirecte, adressée par eux à nos mœurs, de modifier notre costume et de prévoir les étés torrides comme celui de 1859.

Je n'ai fait que signaler les réformes que je voudrais voir subir à nos demeures et à nos vêtements. Elles sont nécessaires, indispensables. Par malheur le temps seul peut les décider, parce que c'est lui le grand et l'unique législateur des mœurs. On peut changer une loi, l'abroger, la remettre en vigueur, mais on n'a point d'influence sur la mode et sur les mœurs. Il faudrait, pour réaliser les améliorations que je réclame un congrès d'architectes, de tailleurs et de couturières. Vite, messieurs et mesdames, réunissez-vous et mettez un terme à tous les abus, à toutes les contradictions à toutes les lacunes que j'ai tenté de signaler à votre attention.

GUSTAVE CLAUDIN.

Le succès obtenu par la reproduction du tableau de M. Yvon, *la Prise de la Tour de Malakoff*, que le MONDE ILLUSTRÉ a donnée en prime à ses abonnés l'année dernière, nous a déterminés à offrir également à nos lecteurs le pendant de cette belle page historique, *la Gorge de Malakoff*, qui a produit une si grande sensation au Salon de cette année.

Nos abonnés recevront donc, avec un des premiers numéros du mois d'octobre, une grande gravure représentant le second tableau de M. Yvon.

Ce supplément, pour l'acheteur au numéro, sera vendu 35 centimes.

La Tour de Malakoff, dont le tirage est épuisé, va être réimprimée sur papier de luxe, et sera également vendue 35 centimes.

Ces deux gravures, *la Tour de Malakoff* et *la Gorge du Malakoff*, égales en dimensions, seront tirées sur le même papier.

FEUILLETON

UNE NOUVELLE LUNE[1]

COMÉDIE INÉDITE EN UN ACTE

Par M. JULES LECOMTE.

(*Suite.*)

SCÈNE V

LES PRÉCÉDENTS, JEAN, JUSTINE, *en entrant, ils leur barrent le chemin.*

JUSTINE.

Encore une fois, je vous dis que tout est là!

JEAN.

Eh bien! je vous répète, moi, que cela ne devrait pas être là! (*Il va avec empressement à la table.*)

GEORGINA.

Justine, vous direz à monsieur Duvernay...

JUSTINE.

Milady, voici son valet de chambre.

GEORGINA, *à Jean.*

Eh bien! vous direz à votre maître...

JEAN.

Milady, il est sur mes pas!...

GEORGINA, *sans écouter.*

Vous lui direz que j'étais venue pour le voir.

JEAN, *impatienté, cherchant ses paquets.*

Mais j'ai l'honneur de dire à milady que monsieur sera ici dans une seconde!

GEORGINA, *de même et en s'en allant.*

Que je m'étais rendue à son appel... mais que je n'ai pu l'attendre davantage... que je reviendrai un peu plus tard...

JEAN.

Mais milady...

GEORGINA, *imperturbable.*

Ou que j'écrirai...

JEAN.

Mais, madame, je vous dis que...

GEORGINA, *sortant.*

Venez-vous, monsieur de Marville? (*Ils sortent.*)

JEAN, *surpris.*

Ah ça! on dirait qu'elle ne veut pas m'entendre! Après tout, ça m'est bien égal! Allons au plus pressé. Ce sont donc là ces objets?...

SCÈNE VI

JEAN, JUSTINE.

JUSTINE.

Oui; est-ce que vous voulez mettre une demoiselle en boutique?

JEAN, *regardant, tâtant.*

Quelle demoiselle? quelle boutique?... Madame a-t-elle vu quelque chose? dites...

JUSTINE.

Non. Elle s'habillait. Qu'est-ce donc que tout ça?

JEAN, *très-affairé.*

Ça ne vous regarde pas. (*Il inventorie.*) Le diable emporte l'animal qui s'est trompé d'adresse! Il s'agit à présent de tout faire disparaître. (*Il furète.*)

JUSTINE.

Ah ça! ce n'est donc pas pour madame?

JEAN.

Non, c'est pour monsieur. Vous n'avez touché à rien au moins?

JUSTINE.

Pour monsieur... de la moire antique, fond blanc à fleurs chinées...

JEAN, *essayant de tout prendre.*

Sans doute... fleur chinée. C'est pour faire des housses.

JUSTINE.

Des nousses, à qui?...

JEAN.

Dites à quoi! Aux fauteuils de son cabinet, pardieu!

JUSTINE.

Hum! ne serait ce pas plutôt pour faire des housses... à quelque cliente?

JEAN.

Qu'est-ce que vous dites?... Est-ce qu'il n'y avait pas aussi des bijoux?

JUSTINE.

Des bijoux? pour qui?... pour madame?

JEAN.

Non... pour les cousines de monsieur... il a si bon cœur!

JUSTINE.

Oui, un cœur d'artichaut... il en donne une feuille à tout le monde.

[1] Voir le numéro du 10 septembre.

Les exploits d'un Français en Amérique.

L'ACROBATE BLONDIN.

Le Français est le même partout; audacieux jusqu'à témérité, téméraire jusqu'à l'impossible. Et quel mobile lui faut-il pour cela? Croyez-vous que, comme nos voisins d'outre-mer, il cherche en toute chose le côté utilitaire, et que la soif du gain soit nécessairement la cause de son entreprise? S'il est aussi désireux que l'autre de faire fortune, il y a quelque chose qu'il préfère encore au brillant de l'or, à l'espèce sonnante, c'est la gloire du succès, ce sont les applaudissements de la foule, c'est l'admiration du monde. Rien ne vaut pour lui l'idée du triomphe, et qu'elle soit d'un sage ou d'un fou, l'action qui doit porter son nom sur le vent de la renommée lui paraît le plus noble qu'un homme puisse atteindre. Le bruit qui se fait en ce moment en Amérique autour du nom de Blondin met en nouvelle lumière ce côté tout à la fois bizarre et si sympathique du caractère de notre nation.

Le 4 du mois dernier, Gravelet dit Blondin, dont nous avons pu apprécier l'adresse en France, a accompli un tour de force qui laisse loin derrière lui tout ce qui a été tenté jusqu'à ce jour, y compris les exercices exécutés par Poitrois sur le trapèze, au haut des airs. Il a fait plus que les célèbres aéronautes qui, récemment, ont failli avoir dans l'Ortario le sort d'Icare: il a traversé le Niagara sur la corde raide, et les yeux bandés! Ceci peut sembler pyramidal, exagéré, incroyable, mais comment douter de la véracité d'un fait attesté par plus de vingt mille spectateurs?

Le temps était calme et le ciel splendide. Après s'être préparé à ce dangereux voyage par un exercice d'une heure destiné à lui assouplir les membres, Blondin a pris place au point d'attache de la corde sur la rive américaine et s'est mis immédiatement en route. Arrivé à une certaine distance, il est revenu au point de départ et a fait plusieurs fois le même trajet en véritable sportsman qui veut essayer ses forces et ne tient à se risquer qu'après avoir tâté son terrain. Puis, à cinq heures précises, il est parti de nouveau et est arrivé rapidement au milieu de sa route. Il s'est alors arrêté, a évolué quelques instants des bras et des pieds, assis et étendu sur le câble, et a repris sa course avec autant d'assurance qu'il eût pu faire sur le sol le plus résistant. Rendu à vingt pieds environ de la rive canadienne, il a salué gracieusement la foule, et, après avoir permis à un photographe de prendre son portrait dans cette périlleuse position, il s'est élancé sur le bord du fleuve en faisant un saut gigantesque.

Blondin est un homme de haute taille et de large carrure, portant une longue barbe et d'épaisses moustaches, mais dont la physionomie accentuée est singulièrement adoucie par l'expression de ses yeux. Loin de s'y complaire, il faisait tous ses efforts pour se soustraire aux félicitations de la foule et montrait souvent un grand sens et beaucoup d'esprit d'à-propos dans ses reparties. Dès son arrivée, un gentleman du Canada s'approcha de lui, et lui serra vivement la main en lui disant qu'il préférait cet honneur à celui de l'étreinte du premier souverain du monde: — Ce sont là deux hommes de genres différents, répondit Blondin.—M. Blondin, répliqua l'autre, en parodiant le mot de Kléber: « Vous êtes grand comme les chutes. » — *Pardon*, riposta ce dernier, *vous voyez bien que je leur suis supérieur*. Après ce mot qui lui valut un hourra prolongé, il traversa la foule, monta en voiture et alla se reposer et se rafraîchir dans une ferme voisine.

Une heure s'était à peine écoulée qu'il revenait prendre place sur la corde. Survint alors un fait inattendu et qui, sans sa discrétion, n'eut certainement pas pu avoir lieu. Blondin prit un sac et s'en couvrit entièrement la tête jusqu'aux genoux, sans autre communication avec l'air que les deux trous réservés pour le passage de ses bras. Les spectateurs purent parfaitement se rendre compte de l'impossibilité où il se trouvait de recevoir un rayon de la lumière du jour. Tout le monde tremblait de le voir s'aventurer sur la corde dans un pareil accoutrement. Son attitude du reste était celle d'un homme qui sent que sa vie est en péril. Aux dix ou douze premiers pas qu'il fit, ses muscles battirent avec violence, son corps fut pris d'un tremblement fébrile, mais ses sens se calmèrent presque instantanément, et il put continuer tranquillement sa route. Vers le milieu du trajet, ses pieds glissant, il sut fort à propos se laisser tomber sur la corde. Une autre fois l'extrémité de son balancier frappa l'une des cordes de soutien et le fit chanceler. Tous ceux qui le regardaient furent frappés comme par un choc électrique, mais il se redressa aussitôt et reprit paisiblement sa course. Dire les impressions de la foule pendant ce tour de force est impossible, les uns n'osaient pas regarder, d'autres se couchaient la face contre terre pour se soustraire à ce pénible point de vue, personne n'osait prendre haleine. Enfin, Blondin arriva sans malheur après avoir accompli le plus périlleux voyage qu'homme ait jamais entrepris, sur un pont aussi étroit que celui par lequel Mahomet conduit ses fidèles de l'enfer au paradis. Alors toutes les poitrines se dilatèrent, une immense acclamation éclata sur les deux rives et l'acrobate fut porté en triomphe.

Cependant Blondin réservait à ses spectateurs enthousiasmés un exploit plus étonnant encore. C'était beaucoup de traverser le Niagara, qui a en cet endroit plus de onze cents mètres de large, sur la corde tendue, c'était plus encore de le faire, les yeux bandés. Mais ce qu'il y a de plus surprenant peut-être, c'est ce qu'il a fait trois jours après. Le 7 juillet, il s'est rendu à reculons de l'une à l'autre rive. Les mouvements furent nécessairement lents, mais les efforts furent si grands qu'en arrivant à la rive canadienne il tremblait de la tête aux pieds comme une feuille agitée par le vent. Vingt minutes furent employées à ce trajet qui lui valut un nouveau triomphe et une abondante collecte.

L'audace grandissant avec le succès, Blondin voulut remercier les spectateurs de leur générosité par un nouvel exploit. Il prit une brouette dont la roue rayée s'engrenait sur la corde, attacha les bras du véhicule à ses côtés et entreprit de nouveau sa périlleuse traversée dans la plus joyeuse humeur. Dès qu'il fut parti, une expression d'anxieuse sollicitude se peignit de nouveau sur tous les visages; chacun était fou de l'acrobate qui venait de risquer si souvent sa vie pour le distraire, et tout le monde craignait de voir un malheur couronner tant d'aventures téméraires. Mais Blondin fut aussi heureux dans cette course que dans les précédentes; ni la fatigue, ni l'embarras des nœuds qui choquaient à chaque instant la roue de sa brouette ne l'arrêtèrent; il arriva sans encombre au bout de son câble et revint avec la même agilité sur la rive américaine, en employant treize minutes au voyage de retour.

Blondin a voulu mettre le comble à son propre triomphe.

Des légions de curieux, amenés aux chutes de toutes les parties des États-Unis et du Canada, l'ont vu, ainsi que nous le montre notre gravure (page 189), se présenter à l'extrémité de la corde avec un homme de cent trente-six livres sur les épaules, Henri Colcord.

Celui-ci, pelotonné sur sa monture humaine, avait passé le bras autour du cou de Blondin et appuyait ses pieds sur le balancier. Ces deux hommes, glissant sur une corde à deux cents pieds au-dessus de la rivière la plus rapide et la plus profonde du monde, semblaient lutter d'intrépidité.

Le courageux acrobate s'arrêtait de temps en temps, déposait Colcord, prenait et laissait prendre à son compagnon de péril quelques instants de repos, puis continuait avec lui sa marche audacieuse.

Blondin est arrivé enfin sur la rive américaine, salué par les hourras frénétiques de vingt mille poitrines, hourras renforcés par les sifflements de quinze locomotives.

Depuis, il n'est plus question aux États-Unis que du Français sauteur de corde, et Blondin n'occupe pas désormais moins de place dans l'esprit des yankees que Jenny Lind et Rachel qui les ravirent tour à tour.

L'EXIREUIL.

Saint-Sauveur.

L'attrait qu'exerce sur nos imaginations la contemplation des grandeurs de la nature, des ruines historiques, des sites curieux répandus sur la route et les environs de Saint-Sauveur, est tellement irrésistible que l'habitude des autres spectacles n'est jamais assez puissante pour en défendre même la curiosité des rois.

L'empereur et l'impératrice, pendant leur voyage dans les Pyrénées, ont visité tour à tour les ruines de Beaucent, entre Pierrefitte et Argelès, appartenant à M. Fould; la source de la Hontalade d'où on découvre toute la vallée de Baréges; les mines Saint-Pierre; le pic du Midi; Luz et les ruines Sainte-Marie; Cauterets, situé dans la jolie vallée de Lavedan. Ils sont entrés, non sans émotion, dans la grange de la reine Hortense, où la mère de l'empereur se réfugia pendant un orage.

JEAN, *furetant*.

...arlez pour vous!... Mais est-ce qu'il n'y avait pas ...i des lettres?

JUSTINE.

...e n'en ai pas vu.

JEAN.

...'est drôle... j'aurais cru... (*Coup de sonnette.*)

JUSTINE.

...h! c'est madame...

JEAN.

...adame... diable!... Aidez-moi vite à emporter ...ça!

JUSTINE, *choquée*.

...ar exemple!... (*Second coup de sonnette. — Au ca...t, à gauche.*) Tout de suite, madame!

JEAN, *chargé, en s'en allant*.

...insi, il n'y avait pas de lettre... vous êtes bien ...?... Ouf! nous l'échappons belle!

JUSTINE.

...on! (*Il sort affairé.*) Pas pour toi, drôle... Je les ...trerai à madame, les lettres... Ah! la voici.

SCÈNE VII

JUSTINE, LAURENCE, *en toilette pour sortir*.

LAURENCE.

...u'est-ce donc que tout ce bruit qu'on fait ici de... une heure? (*Elle va s'ajuster à la glace de la che...ée.*)

JUSTINE.

...adame, c'est Jean... le Jean de monsieur, qui rem...lait un tas de paquets qu'on avait mis là, ce matin... ...si madame avait vu tout à l'heure, ce salon avait ...d'un wagon petite vitesse!

LAURENCE, *avec indifférence*.

Tant de paquets? et pour qui donc?

JUSTINE.

C'étaient des emplettes. Ça venait des *Villes de France*, de chez Denière... de partout!

LAURENCE, *au miroir*.

Mais je n'ai rien acheté, ce me semble?

JUSTINE, *avec signification*.

Aussi tout ça était-il... pour monsieur!

LAURENCE, *toujours à la glace et avec indifférence*.

Quelque surprise qu'il me ménage, alors! Est-ce ma fête? le jour de l'an? Quelle date avons-nous?

JUSTINE.

Une surprise... oui... mais peut-être pas comme l'entend madame.

LAURENCE.

Et vous, comment l'entendez-vous donc?

JUSTINE.

Ah! si j'osais dire à madame... car avec toutes ces étoffes, ces fleurs, ces poteries, il y avait aussi... il y avait des lettres. (*Elle en sort une de sa poche, mais timidement.*)

LAURENCE.

Eh bien! que signifient des lettres?... mon mari a ses affaires... il en reçoit beaucoup. Mais il m'a semblé entendre d'autres voix que celles... des paquets?

JUSTINE.

Oui... lady Warton.

LAURENCE.

Georgina! Et pourquoi n'est-elle pas entrée chez moi?

JUSTINE.

C'est que... elle désirait voir monsieur!

LAURENCE.

Georgina voulait voir mon mari d'aussi grand matin? Que signifie cette entente cordiale? Et elle est partie sans rien dire?

JUSTINE.

Si fait, madame, elle disait beaucoup de choses... à monsieur de Marville.

LAURENCE.

Comment, à monsieur de Marville? il était déjà ici?

JUSTINE.

Oui, il attendait chez monsieur.

LAURENCE.

Ah ça! tout le monde court donc après mon mari, ce matin? Quel succès! Donnez-moi d'autres gants, ceux-là sont trop larges! (*Justine disparait un moment.*) Ce Jouvin perd toute mesure! Mais comment se fait-il qu'Edmond soit parti avec Georgina, lui qui devait me conduire à l'Institut? Me voilà prête. Est-ce le moment de se faire enlever par une Anglaise?

JUSTINE, *rentrant*.

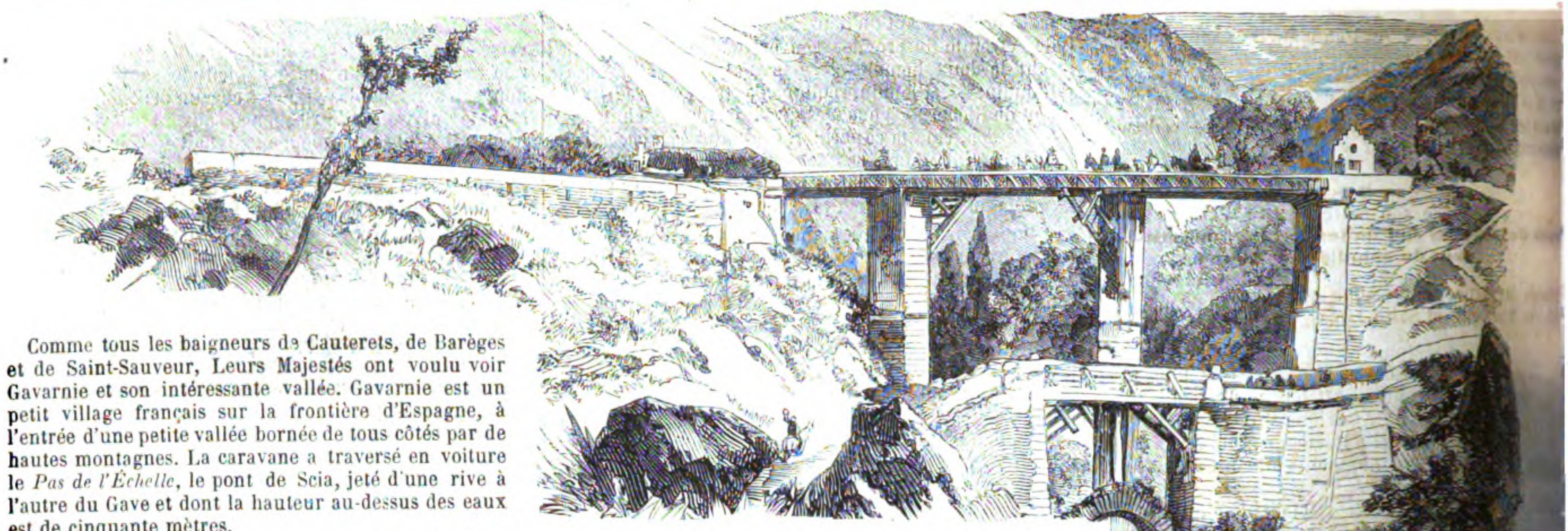
Voici d'autres gants, moins souples.

LAURENCE.

Cette Georgina est vraiment impayable! Elle arrive ici pour mon mari, elle ne le trouve pas, et crac! la voilà qui s'en va avec monsieur de Marville! (*Elle se regarde.*) Je ne sais vraiment pas à quoi pense ma modiste, ce chapeau ne tient à rien! (*A Justine.*) Mais voyons, tâchez de m'expliquer ce qui se passe ici depuis le matin!

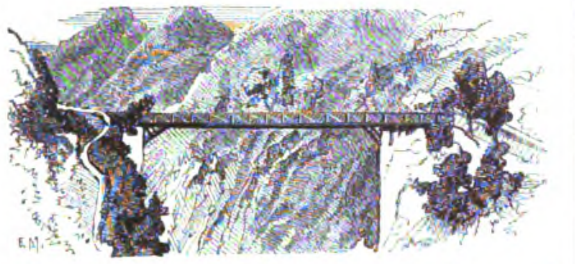
JUSTINE, *avec explosion*.

Eh bien! il se passe... d'abord tous ces paquets... (*Laurence attentive.*) que le fameux Jean a bien vite enlevés des regards de madame... et pour le reste, peut-être madame le saurait-elle si... car il y avait des lettres aussi suspectes que les paquets. C'est pourquoi j'ai



Comme tous les baigneurs de Cauterets, de Barèges et de Saint-Sauveur, Leurs Majestés ont voulu voir Gavarnie et son intéressante vallée. Gavarnie est un petit village français sur la frontière d'Espagne, à l'entrée d'une petite vallée bornée de tous côtés par de hautes montagnes. La caravane a traversé en voiture le *Pas de l'Échelle*, le pont de Scia, jeté d'une rive à l'autre du Gave et dont la hauteur au-dessus des eaux est de cinquante mètres.

Arrivé à Gèdres, l'empereur est monté à cheval, et l'impératrice, comme une simple châtelaine de Montmorency, a pris pour monture un âne au pied sûr et aux allures prudentes. La route était indiquée par deux



Projet du pont à jeter sur le Gave de Gavarnie, d'après les propositions de M. Boeswilwad, architecte, communiqué par M. Guillemin, conducteur des ponts et chaussées.

guides des Pyrénées, dont les chevaux marchaient en tête ; l'empereur précédait l'impératrice suivie de ses dames d'honneur, après lesquelles marchait M. de Toulongeon. Deux autres guides fermaient la marche.

La route est une promenade à travers huit kilomètres de sites sauvages et émouvants. Elle côtoie un roc géant, le *Mont sinistre*, traverse le *Grand chaos*, amas immense de roches énormes jetées sur la route,

Vue de la nouvelle route de Saint-Sauveur à Gavarnie et du point où doit être établi le nouveau pont.

et qui, prenant les aspects les plus étranges et dessinant les silhouettes les plus effrayantes, font penser à ces Titans de la fable foudroyés dans leur orgueil, et gisant terrassés au pied des monts qu'ils entassaient les uns sur les autres pour escalader l'Olympe.

La cascade de l'Ossua, dont les eaux tombent d'une hauteur de quatre cents mètres, prête sa grande voix à ces grandioses décors.

Arrivées à Gavarnie, Leurs Majestés ont visité l'église où, sur une poutre vermoulue, sont fixés les crânes de douze Templiers autrefois mis à mort par les montagnards ; le *Cirque*, vaste amphithéâtre, dont les immenses gradins élèvent et perdent leurs cimes dans les nuages à une hauteur de douze cents pieds.

En revenant de Gavarnie, l'empereur et l'impératrice ont fait une halte à Gèdres, où ils ont vu la fameuse grotte de l'auberge de Calasses. Cette grotte, qu'avait également visitée la reine Hortense en 1807, est une gorge étroite, creusée par les flots rongeurs du Gave de Gèdres qui tombe en cascade d'une excavation supérieure.

De Gèdres, Leurs Majestés ont repris la route du *Pas de l'Échelle* pour revenir à Saint-Sauveur.

Promenade de Leurs Majestés au pont de Six sur le Gave de Gavarnie.

L'empereur ne s'occupe pas seulement d'excursions. Dès son arrivée à Saint-Sauveur, l'attention de Sa Majesté s'est portée sur Barèges. Elle a étudié les projets déjà existants pour la reconstruction des Thermes et de l'hôpital militaire, sur les travaux propres à arrêter les avalanches qui, chaque année, portent leurs ravages dans la commune, projets dressés par M. le commandant Gumbert et M. l'ingénieur en chef Jules-François Boeswilvad. Quelques jours après l'empereur indiquait d'heureuses additions à ces projets, les approuvait et en ordonnait la prompte exécution.

En même temps il décidait la reconstruction de l'antique chapelle Saint-Pierre, située sur un mamelon qui domine le ravissant bassin de Luz et dont l'origine remonte aux temps où Saint-Jacques évangélisait le nord de l'Espagne. Cette chapelle, bientôt reconstruite avec sa tour bysantine sous le nom de chapelle de Solferino, verra encore, comme jadis, son prêtre bénir les troupeaux à l'époque de leur retour dans les hauts pâturages de la montagne.

La lourde église de Saint-Sauveur va être démolie et remplacée par un monument de style gothique, élevé au pied d'une cascade au milieu de riantes prairies. Les ouvriers sont déjà à l'œuvre.

Le village va être relié à la route de Gavarnie. Un chemin à travers les prairies, les bois, les précipices, doit conduire sur les bords du Gave au point où ce torrent, encaissé dans une gorge des plus pittoresques, sera franchi par un pont américain, de soixante-

Vue de la résidence impériale à Saint-Sauveur et du point où doit être construite la chapelle projetée par l'empereur.

cinq mètres de largeur et dont le tablier sera élevé à cent mètres au-dessus du niveau des eaux. Une corde est déjà tendue sur le Gave à l'endroit de la jetée du pont. De nombreux ateliers d'ouvriers civils et de soldats se déroulent sur le flanc de la berge gauche du Gave, et dans quelques jours la nouvelle promenade Eugénie témoignera de la bienfaisance des illustres hôtes de Saint-Sauveur.

Napoléon III a voulu exécuter la pensée de Napoléon I^{er}, celle de tracer des routes internationales qui devaient franchir les Pyrénées. L'ouverture de deux routes, l'une par la vallée et le port de Gavarnie, l'autre par la vallée d'Aure et le port d'Aragnouet, est décidée.

D'autres routes carrossables vont relier entre eux nos établissements thermaux des Basses et des Hautes-Pyrénées et de la Haute-Garonne, et faire communiquer le versant de la Catalogne avec le haut Aragon.

EXCURSIONS DE LEURS MAJESTÉS DANS

s dessins de ces gigantesques travaux ont été en- à M. Moullin, notre dessinateur, par l'obligeant ant architecte M. Boeswilvad et communiqués I. Guillemin, conducteur principal des ponts et ssées, hommes intelligents et dévoués comme ereur sait les choisir.

LÉO DE BERNARD.

des dragues qui doivent servir au creusement du canal de Suez.

s la partie de la Seine qui longe à droite le Boulogne et Saint-James, et à gauche l'île de

l'empereur aux ruines de Beaucens entre Pierrefitte et Argelès).

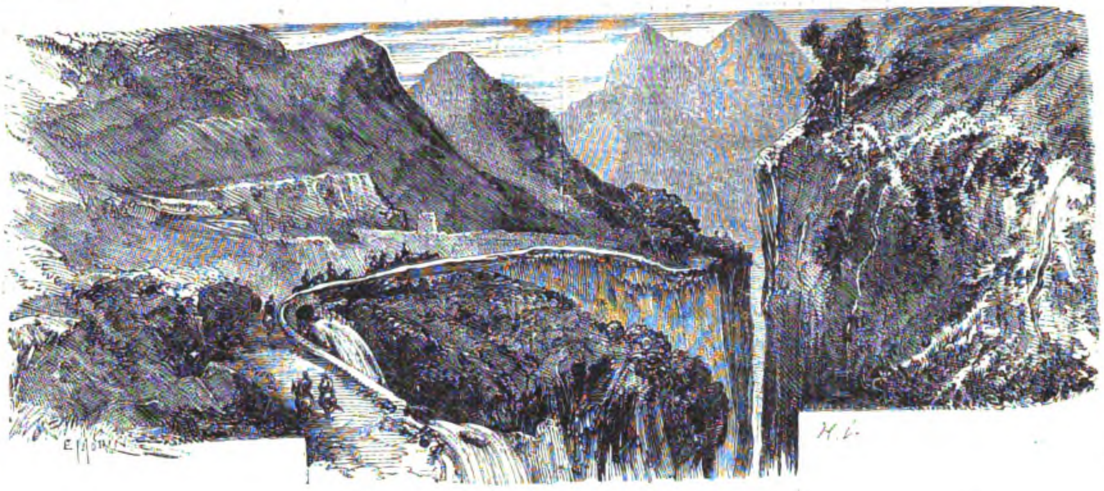
, on essaie en ce moment plusieurs moyens de le lit du fleuve en portant simultanément le à une assez grande distance de la rive. Le but n se propose est d'économiser le temps et les

où s'est reposée la reine Hortense à Cotterets, en 1807.

faisant le plus de besogne possible. La ma- ont nous donnons le croquis est celle qui pa- u'à présent devoir réunir le plus d'avantages. esseps, dont tous les instants sont aujourd'hui

Source de la Hortalade à Saint-Sauveur.

s au grand œuvre du percement de l'isthme, 'inventeur. Cet appareil consiste en une



Le Pas de l'Echelle (route de Gavarnie).

Vue prise de la Hontalade sur la vallée de Barèges.

dragues ordinaire comme toutes celles employées en France; une puissante machine à vapeur fait mouvoir une roue dentée qui entraîne dans sa rotation une chaîne sans fin, cette chaîne porte des augets qui vont tour à tour s'emplir au fond du fleuve et se vident ensuite dans un vaste entonnoir situé à la partie supérieure. Pour porter au loin le gravier sortant de l'eau, on a imaginé une poutre en fonte composée de deux bâtis parallèles entre lesquels tournent des rouleaux; ces rouleaux portent une toile goudronnée sans fin qui prend le gravier à sa sortie de l'entonnoir et va le porter à une distance de trente mètres; le mouvement est donné à ces rouleaux au moyen d'une courroie et de deux pignons d'angle marchant par la machine de la drague.

Pour porter le sable à des distances plus éloignées encore, on n'a qu'à ajouter à la première toile de trente mètres une seconde toile; ce tablier roule également sur des rouleaux entre deux poutres parallèles; ces poutres sont suspendues à deux chèvres très-élevées, fixées elles-mêmes à un plateau de charpente qui peut se déplacer au moyen de roues et de treuils, au fur et à mesure que le creusage avance. Les palans qui supportent les poutres permettent de donner plus ou moins d'inclinaison à l'appareil. Une machine locomobile est spécialement chargée de faire marcher cette longue toile au moyen de courroies de transmission. On voit sur le dessin les deux machines réunies et en marche.

Arrivée de Leurs Majestés à Gèdres. — Visite de la grotte de l'auberge de Calasse.

- les croquis envoyés par M. Moullin).

Si les essais ont, comme on le suppose, un résultat heureux, on établira sur l'isthme un grand nombre de ces appareils, et le percement sera loin d'avoir la durée qu'on avait d'abord supposée.

ÉMILE BOURDELIN.

COURRIER DU PALAIS.

Est-ce que le règne des concierges serait près de finir? Plusieurs décisions judiciaires ont déjà appris à ces messieurs et à ces dames qu'ils avaient quelques menus devoirs à remplir envers leurs victimes ordinaires, les malheureux locataires: mais voici un petit procès dont la morale va plus loin et ne tend à rien moins qu'à prouver à ces entêtés fonctionnaires qu'ils ne sont pas dégagés de toute obligation même envers les locataires congédiés qui ont définitivement abandonné *leurs* immeubles.

Au mois de juin dernier, dans la loge ou plutôt dans le salon de Mme Goujon, portière de la maison qui fait le coin de la rue de Richelieu et du boulevard des Italiens, se passait la scène suivante :

Un monsieur de formes polies ouvre la porte, se découvre et s'adressant à la dame du lieu :

— M. Looré, tailleur, s'il vous plaît? — Qui ça? — Le visiteur renouvelle sa question. — Connais pas. — Mais, cependant, M. Looré habitait cette maison. — Oui; mais il l'a quittée depuis trois mois et n'a pas laissé son adresse. — En vain l'étranger insiste pour obtenir quelque renseignement sur le nouveau domicile du tailleur; le cerbère en cornette n'ajoute pas un mot.

Ici la scène change. Le questionneur décline ses qualités; c'est un huissier venu précisément pour constater les réponses de la portière et il sténographie la conversation qui précède sur son procès-verbal dont il laisse copie. Il fait plus: il assigne la dame au nom de M. Looré en dommages-intérêts; et il a même l'audace de citer aussi la propriétaire comme civilement responsable des méfaits de sa préposée.

Ces dames, et surtout Mme Goujon, ont commencé par rire de l'outrecuidance de ce locataire obstiné, qui a la prétention qu'on se souvienne de son nom et de son adresse trois mois après son départ. Indiquer le logement des habitants de la maison, passe encore quand Mme Goujon est de bonne humeur; elle s'y résigne en rechignant un peu. Mais M. Looré n'est plus sous sa férule; elle ne le connaît plus; elle ne lui doit plus rien.

Cependant l'affaire est venue à l'audience. Le tailleur a démontré qu'un grand nombre de ses clients avaient été ainsi éconduits et étaient allés se faire habiller ailleurs. Et le tribunal a condamné solidairement la propriétaire et la portière en mille francs de dommages-intérêts et en outre a enjoint à la veuve Goujon d'indiquer pendant trois mois, à dater du jour du jugement, la demeure actuelle de Looré à toutes personnes qui la lui demanderont, sous peine de 200 fr. par chaque contravention constatée. Espérons que la leçon sera entendue et profitera.

Il n'est pas si facile de tirer un enseignement d'un autre procès entre un peintre estimable et un célèbre dentiste.

Tout le monde a été impatienté de ces immenses affiches vertes qui recouvrent du haut en bas le pignon des plus hautes maisons et dans lesquelles un sieur d'Origny, médecin dentiste, annonce, en lettres colossales, ses dents à 5 francs. Quelques-uns ont lu aussi ses prospectus, dont voici un échantillon : « On connaît l'immense progrès réalisé par M. d'Origny dans » l'art du dentiste, et les ingénieuses découvertes qui » lui ont permis d'allier le bon marché à la perfection. » Ses râteliers présentent une si complète imitation de » la nature, leur emploi est si facile et si agréable » pour la mastication et la prononciation, que désormais il n'est plus guère possible de regretter ses » dents naturelles. » N'est-ce pas bien tentant, et ne se sent-on pas tout prêt à se faire démeubler la mâchoire pour goûter les félicités attachées à l'usage des râteliers de M. d'Origny?

Aussi M. Pingret, artiste peintre, se laissa prendre à ces alléchantes promesses. Il commanda un dentier et le paya 200 francs. Mais, hélas! à peine eut-il introduit la précieuse machine dans sa bouche, qu'il lui devint impossible de l'ouvrir soit pour manger, soit pour parler. C'était une véritable poire d'angoisse. Il supporta pendant quelque temps la souffrance, sans se plaindre; mais bientôt il dut s'en débarrasser, et ses gencives conservèrent les traces douloureuses du supplice qu'il avait souffert.

Alors il se décida à former contre le dentiste une demande en dommages-intérêts. Me Lachaud, son avocat, expliquait au tribunal comment son malheureux client avait appris que le célèbre d'Origny s'appelait tout simplement Sorlin, et comment M. Sorlin avait usurpé le titre de docteur en médecine et n'osait plus prendre que celui de docteur en chirurgie de l'université d'Iéna. On sait ce que cela veut dire. « Quant aux dommages-intérêts, ajoutait le défenseur, ils sont destinés aux pauvres. M. Pingret n'a voulu faire autre chose que de démasquer un charlatanisme qui fait tant de victimes. Maintenant plaisantez-le, si vous voulez : j'aurai pour moi tous les gens honnêtes et sensés. Le monde est souvent trop insouciant ou trop négligent en pareille circonstance. On est dupe et on se tait, les uns par indifférence, les autres par un petit sentiment d'amour-propre. C'est une raison de plus, lorsqu'il se rencontre un homme de cœur qui comprend mieux ses devoirs et la solidarité qui unit tous les gens honnêtes, pour que la justice ne le repousse pas. »

Me Carraby répondait : « Il y a des épigrammes auxquelles sont condamnées certaines professions. Tout dentiste qui plaide doit s'attendre à être traité de charlatan. Que mon client ait fait ou n'ait pas fait de réclame, je n'ai point à le justifier. La réclame! Qui n'en fait à notre époque? Tant de gens de valeur y ont recours qu'elle est en quelque sorte bien portée.

» M. Pingret est un artiste ; soit. Mais c'est avant tout un artiste en procès. C'est un plaideur par plaisir, un plaideur amateur. Que veut-il? Dès qu'il s'est plaint de son râtelier, mon client lui a offert de le reprendre et de lui remettre ses 200 francs, ou, s'il l'aimait mieux, d'y faire les réparations qui seraient jugées nécessaires par un médecin, un chirurgien ou un dentiste digne de confiance. C'était tenir le langage qui convient vis-à-vis des chercheurs de mauvaises querelles. M. Pingret a refusé ces offres. Il veut 1,000 francs. Et pourquoi? Parce que, s'il faut l'en croire, une commande de 1,000 francs de tableaux lui aurait été faite pour l'Espagne et qu'il n'aurait pu l'exécuter par la faute de notre malheureux râtelier! Ah! vous avez bien de l'imagination, M. Pingret, cette commande-là me paraît un peu chimérique et vos tableaux m'ont tout l'air de tableaux... en Espagne. »

Ce grave débat a été tranché par un jugement qui donne acte au défendeur de ses offres de reprendre le râtelier et de restituer la somme de 200 francs, et qui le condamne aux dépens pour tous dommages-intérêts.

De charlatan à magnétiseur, il n'y a que la main. Mais dans l'affaire assez singulière dont je veux vous entretenir, il s'agit d'un magnétiseur sans le savoir.

L'histoire ressemble un peu à un vieux conte où l'on nous peint l'embarras d'un paysan qui avait appris des paroles cabalistiques pour forcer son manche à balai à lui aller chercher de l'eau. Il donne l'ordre à son serviteur de bois d'aller à la fontaine. Le manche à balai n'a garde de résister. Il va, rapporte des cruches pleines; puis retourne, les remplit encore et recommence incessamment le voyage. L'homme se félicite d'abord de tant de zèle, puis bientôt il veut arrêter ce porteur d'eau infatigable. Mais il a oublié le mot magique qui doit faire cesser l'enchantement, et le manche à balai inonde la maison. Écoutez si ce n'est pas là mon procès.

Le 15 août dernier, à une table d'hôte de l'une de nos villes du Nord, on avait beaucoup parlé de magnétisme animal, les uns niant, les autres affirmant l'existence du mystérieux fluide. L'un des convives, tout à fait étranger à la science magnétique, offrit par forme de plaisanterie de magnétiser la première personne que l'on voudrait. Le défi est accepté. M. X... prend un enfant d'une dizaine d'années, le jeune Alfred Jourdain, neveu de l'aubergiste, et se met à imiter les passes et les gestes qu'il avait pu voir exécuter par les magnétiseurs de profession. Il n'avait en vue qu'une mystification. Mais quel ne fut pas son étonnement quand il vit le jeune Alfred s'endormir et présenter bientôt tous les caractères du sommeil somnambulique! Il ne revenait pas de son succès. Maintenant il veut réveiller son sujet. Mais peine inutile. Tous ses efforts restent sans succès. Les accès ne font que redoubler. On appela un médecin, puis un autre, qui ne parvinrent pas non plus à rompre le charme. L'enfant, au milieu de crises nerveuses très-violentes, se livrait à une partie de ses travaux habituels, répétait ses leçons d'écolier, répondait aux questions qu'on lui adressait, écrivait même sous la dictée, mais sans sortir de l'état somnambulique. Depuis, des crises semblables se sont fréquemment renouvelées avec [illegible]

---

cru de mon devoir... étant très-dévouée à madame... et voyant tant de paquets...

LAURENCE, *déjà inquiète.*

Mais, je vous le répète, mon mari est banquier... grand industriel... et il est tout naturel qu'il reçoive beaucoup de lettres... une notabilité financière!...

JUSTINE, *éclatant et montrant une lettre.*

Tenez, madame, est-ce une écriture financière, ça?

LAURENCE.

Comment, mademoiselle, vous avez osé...

JUSTINE.

Oh! je n'ai voulu que faire voir l'écriture à madame!

LAURENCE, *choquée, mais saisissant la lettre qui est en papier nankin.*

Donnez!... Je vois que cette lettre est mal placée entre vos mains! (*Entre un valet.*)

LE DOMESTIQUE.

Mademoiselle Justine, il y a là un commis pour une facture!

LAURENCE, *qui regardait la lettre.*

Qu'est-ce que c'est? (*Elle prend le mémoire.— Lisant.*) « Deux bracelets, cinq bagues, un saphir... Total, 1,800 francs. » Rendez cette note à ce commis... elle n'est pas pour moi! (*Sort le domestique.*)

JUSTINE, *insidieusement.*

Peut-être est-ce la main qui a écrit cette lettre qui... qui a les bagues!...

LAURENCE.

Justine!...

JUSTINE, *résolue.*

Tenez, madame... c'est plus fort que moi... et il faut absolument que j'éclate!... Ce Jean perd monsieur, c'est sûr! N'a-t-il pas dit à la loge qu'à partir de deux heures, le mari de madame n'y serait pour personne!

LAURENCE, *avec effort.*

Eh bien!... pour personne... c'est très-vertueux. Sans doute que mon mari veut travailler, méditer...

JUSTINE.

Pour personne, excepté pour une dame... que Jean doit conduire... vertueusement... méditer... dans le cabinet de monsieur!...

LAURENCE, *à part.*

Une femme! à deux heures!... mais c'est dans un moment! (*A Justine.*) Eh bien! après?... Est-ce que monsieur Duvernay n'a pas aussi des clientes?... Posez là cette lettre, mademoiselle, mon mari la trouvera... et allez me chercher mon flacon... et des gants moins vastes... (*Tournant et retournant sa main.*) J'ai l'air d'aller faire des armes!

JUSTINE, *s'en allant vexée.*

(*A part.*) Encore! Ces belles dames, ça prétend toujours que leurs gants sont trop larges... leurs souliers trop grands... et leur lacet trop lâche... Ça voudrait faire croire, même à leurs femmes de chambre, que ça n'a ni mains, ni pieds, ni côtes... (*D'un air moqueur.*) Ce que c'est que d'être riche!

SCÈNE IX

LAURENCE, *seule.*

(*A peine Justine est-elle sortie, que Laurence, qui lissait ses cheveux à la glace d'un air indifférent, saisit la lettre posée sur la table.*) Voyons! c'est bien une écriture de femme! Dans sa haine contre ce Jean, cette fille avait donc raison!... (*Elle lit.*) « A monsieur, » monsieur Duvernay, rue de la Pépiniaire... » avec un *a*... « faubourt... » avec un *t*... C'est une *pépinière* de fautes!... Une main qui a de si belles bagues, pas savoir l'orthographe! (*Elle la tourne et la re[illegible]*) Pourtant, ça pourrait bien être une lettre de commer[illegible] De la cire rouge... c'est cacheté comme du mad[illegible] Eh bien! alors, s'il ne s'agit que d'affaires... il [illegible] pas grand mal à ce que je lise. Voyons!... (*Ell[illegible] nerveusement.*) « Mon cher Absalon... » (*S'interr[illegible]*) Absalon!... (*Regardant l'adresse.*) « Monsieur D[illegible] » nay... » Ah! j'y suis, mon mari est chauve!... [illegible] de l'esprit tiré par les cheveux!... (*Continu[illegible] murant le contenu jusqu'à la fin.*) « Le besoin impér[illegible] » de 2,000 francs pour payer mon frotteur qui [illegible] » nit tout... même les petits coupés... Dette d'h[illegible] » Je compte sur vous... Votre toujours pâle.

» AMANDA. »

Quelle horreur!... Charles! Charles recevoir de pareilles lettres... (*Elle s'attendrit.*) C'est affreux!... A[illegible] je vais aller trouver ma mère... lui tout raconter[illegible] A mon âge... être ainsi trahie... une Amanda [illegible] qui l'aimais... car j'ai fini par l'aimer, cet [illegible] qu'on m'a imposé comme un devoir... j'ai [illegible] m'habituer à ce devoir... par m'y attacher [illegible] Oui... je pensais être tout pour lui... et je [illegible] efforcée d'en oublier un autre!... si bon, si [illegible] qui m'aimait tant... Pauvre Edmond!... il [illegible] avec les apparences de la froideur, me [illegible] pour aller à l'Institut... Mais, j'y pense [illegible] insistait tant ce matin pour me faire sortir [illegible] m'envoyer à la recherche d'une maison de ca[illegible] Tout ce que me dit cette fille... la comp[illegible] Jean... Mon mari aurait-il quelque rendez-vous [illegible] non! chez lui! (*Avec fierté.*) chez moi!... c'est [illegible] sible! Allons trouver ma mère! qu'elle sache [illegible] est la conduite de l'homme qu'elle a préféré pour [illegible] à celui... (*Écoutant.*) Mais on vient!... C'est Edm[illegible] peut-être!... (*Elle va à la glace.*) Vite, remettons-[illegible]

mes caractères et la même intensité. M. X... a été ursuivi correctionnellement comme l'auteur involtaire de cette maladie étrange.

es docteurs, entendus comme experts, ont déclaré suivant eux le magnétisme animal n'existait pas r le monde savant, mais qu'il n'en fallait pas moins ibuer aux pratiques et aux passes de M. X... le rdre nerveux auquel le jeune Jourdain était en e.

n conséquence le magnétiseur imprudent a été conné à vingt-cinq francs d'amende et à douze cents s de dommages-intérêts.

PETIT-JEAN.

Bombardement de Bali.

s indigènes de Bali (île de Madagascar) avaient l'agent du gouvernement chargé de surveiller la à bord des travailleurs, engagés volontaires pris le village pour les besoins agricoles de la Réu-, une de nos colonies.

capitaine du navire qui avait amené ce commisalla porter plainte au commandant de Nossi-Bé, lonna immédiatement l'ordre à la goëlette stationde faire voile pour Bali, et de ne pas laisser imle meurtre d'un citoyen français.

jour même arrivait à Nossi-Bé la corvette *la elière*, commandée par M. Fleuriau de Langle, se rendit, de conserve avec la goëlette, devant

s canots des deux navires arrivèrent à terre pour lre les missionnaires français qui étaient menacés, détachement de débarquement eut à repousser la lation en révolte.

missionnaires une fois en sûreté, *la Cordelière* t le feu sur le village, qui bientôt ne fut plus vaste incendie.

rès ce bombardement et le village réduit en es, le commandant de *la Cordelière* exigea de la de Bali une forte indemnité, et passa avec elle un pour mettre hors de toute atteinte les relations eures du commerce français.

MAC' VERNOLL.

Fête du 15 août à Abbeville.

us ne pouvons passer sous silence les magnifiques par lesquelles Abbeville a célébré la fête du 15

us donnons la vue générale des brillantes illumis qui, tant en verres de couleur qu'en lanternes ennes, embrassaient une étendue de neuf cents e mètres.

zèle intelligent des habitants, encouragé par e initiative de M. Randoing, le maire de la ville, des miracles pour donner tout l'éclat possible aux ssances publiques. Des guirlandes de fleurs, dées et tressées par les dames et les jeunes filles ville, voyaient leurs riches couleurs se diaprer sous le jeu merveilleux des lumières, et couraient à travers les girandoles de feu en décrivant les gracieux dessins tracés par M. Coulombel, l'architecte, cet homme de goût qui a conçu et dirigé tous les plans de la fête.

Notre gravure représente la place du Marché, transformée en salle de bal public, animée par les sons de l'orchestre et l'entrain de groupes nombreux de danseurs profitant à qui mieux mieux de la munificence municipale.

MAXIME VAUVERT.

De la fusée à la congrève ou fusée de guerre.

Parmi les armes que les Autrichiens ont employées contre nous pendant la guerre d'Italie se trouve la fusée dite *à la congrève* ou *fusée de guerre*.

Il ne sera pas sans intérêt de donner une courte description de cette arme et des effets qu'elle peut produire.

Tout le monde connaît les *fusées volantes* qui sont tirées dans les feux d'artifice. C'est un tube de carton en partie rempli d'une composition à peu près semblable à celle de la poudre et fortement tassée; la composition, en brûlant, développe une quantité considérable de gaz qui s'échappent par la partie inférieure du tube, et, par un effet de réaction, poussent celui-ci en avant. Le dessus du tube porte un *chapiteau conique*, dans lequel sont placés soit des *étoiles*, soit des *pétards, serpenteaux* ou autres artifices. Quand la fusée a atteint le plus haut de sa course, le chapiteau est brisé au moyen d'une communication de feu; les artifices qu'il renferme s'enflamment et retombent en brûlant avec éclat.

Mais il n'a jamais été fait une invention favorable à l'humanité sans que l'esprit du mal n'ait profité; c'est lui qui a forgé une épée avec un soc de charrue; c'est lui qui utilise les progrès si bienfaisants de la chimie pour falsifier nos aliments. Il a de même converti cette innocente fusée de joie en un engin de guerre.

Il lui a suffi de le fabriquer dans de plus grandes dimensions, de remplacer le tube de carton par un tube de tôle plus résistant, et de substituer au chapiteau habituel un projectile explosif ou un chapiteau métallique rempli de matières incendiaires.

On construit ainsi des fusées de trois grandeurs, ayant environ six, neuf et douze centimètres de diamètre.

Leur puissance augmente nécessairement avec le diamètre.

Les plus petites sont destinées à la guerre de campagne; elles sont armées de projectiles explosifs. Celles de neuf et de douze centimètres servent dans les guerres de siége pour allumer des incendies dans les villes soumises à un bombardement.

Les fusées de siége sont pointées sous de grands angles et lancées sur des chevalets trépieds à rotation; celles de campagne sont, d'ordinaire, tirées à petite distance sur des chevalets pareils, et souvent aussi sur des affûts portant cinq ou six tubes conducteurs qui permettent d'envoyer plusieurs de ces projectiles en une seule salve.

Notre dessin montre une fusée de campagne autrichienne sur son chevalet; ce chevalet, sauf les pieds en bois, est en bronze. Il a été rapporté de Solferino par notre collaborateur M. Durand-Brager.

Nous donnons aussi le tracé des fusées que cette puissance emploie; elles sont des calibres de six et de neuf centimètres, et armées d'obus explosifs et d'incendiaires.

Nous avons, depuis quelques années et à leur imitation, un chevalet à peu près pareil pour la campagne; celui de siége est plus grand et un peu plus simple.

Voici la description du chevalet autrichien:

La fusée et sa baguette sont placées dans un tube conducteur (A) auquel on donne, au moyen d'un quart de cercle (B) à rotation et à engrenage, l'inclinaison voulue, suivant la distance à laquelle on veut atteindre.

Une clef (F) presse l'engrenage et le fixe à cette inclinaison.

Une amorce, mise dans le conduit (D) aboutissant à l'extrémité de la fusée et dans son intérieur, est enflammée par une platine (C) pareille à celle des fusils, qu'on fait partir à l'aide de la petite chaine (M) attachée à détente.

Il ne convient pas que nous entrions ici dans des explications techniques qui ne seraient bien comprises que par les hommes spéciaux; mais nos abonnés liront sans doute avec plaisir quelques détails sur l'origine et la valeur de cette arme beaucoup plus ancienne qu'on ne le croit généralement.

Dans un célèbre manuscrit de Marcus Græcus, on trouve la manière de composer la poudre à canon, le feu grégois et les fusées volantes et meurtrières.

Les mêmes renseignements sont répétés plus tard dans un manuscrit du treizième siècle, dont Roger Baçon, qui passe pour être l'inventeur de la poudre à canon, paraît avoir eu connaissance.

Les Perses avaient des fusées de joie tournantes en 1173.

Lorsque les Portugais abordèrent, pour la première fois, à Mélinde, en 1498, les Indiens ne cessèrent de tirer, pendant toute la nuit, des fusées volantes et des coups de canon, en signe de réjouissance.

On sait que les fusées volantes meurtrières ont été employées en Europe depuis le treizième siècle. Au siége d'Orléans, la ville dépensa de grosses sommes pour en fabriquer. *Dunois* en fit jeter dans la place du *pont d'Audemer*, et donna l'escalade pendant que l'ennemi cherchait à éteindre le feu qu'elles avaient allumé.

Cependant on cessa peu à peu de s'en servir, si ce n'est comme *fusées de joie*.

C'est vers 1800 que l'artificier Ruggieri, un peu plus tard les généraux Lariboissière, Marescot, Eblé, essayèrent, mais inutilement, de faire revivre cette arme de guerre.

Enfin, ce fut seulement en 1805 que le général anglais, sir William Congrève, après y avoir introduit de

---

SCÈNE X

LAURENCE, JUSTINE.

JUSTINE.

ame! madame! c'est monsieur qui rentre!

LAURENCE.

mari!... Ah! j'aime mieux cela!... Oui... lui que... *l'autre!* Voyons, du courage!

JUSTINE, *cherchant.*

ame pourra lui remettre cette lettre que... cette .. (*A part.*) Elle l'a prise... L'a-t-elle ouverte?

RENCE, *avec un effort pour paraître indifférente.* ends monsieur de Marville. S'il vient... faites-le dans mon boudoir, et priez-le d'attendre quelstants; il trouvera des livres... des journaux...

JUSTINE, *à part.*

s! tiens! monsieur Edmond dans son boudoir! ar exemple! tout le monde a des cachotteries, ant, dans cette maison!... Moi seule, je continue especter!

LAURENCE.

es gants?... ce flacon?... Vous oubliez la moitié oses!

JUSTINE.

à les gants; madame sera contente de ceux-là... pourra pas les mettre! Faut-il dire à monsieur dy Warton est venue le demander?

LAURENCE.

ous mêlez de rien. Allez! allez! j'entends mon (*Justine sort, étonnée.*)

LAURENCE.

Voici... essayons d'être dissimulée... Aurai-je le e de mon droit? Dieu m'assistera! (*Elle va vers minée et feint de s'arranger les cheveux devant la glace. Duvernay entre du côté opposé, d'un air rayonnant, une grande lettre à la main.*)

SCÈNE XI

LAURENCE, DUVERNAY.

DUVERNAY.

Trente pour cent sur les quatre canaux! soixante-cinq centimes sur la rente... et l'avis qu'on va m'apporter la nomination de Georgina... Tout va bien! ma femme est à la campagne... me voilà libre, utilisons les heures qui me restent. Jean! Jean! où est donc ce drôle?... Jean! (*Se retournant.*) Diable! ma femme!

LAURENCE, *d'un air indifférent.*

Qu'est-ce donc, cher ami? Qu'avez-vous? vous avez l'air tout drôle?

DUVERNAY.

Moi? drôle!... je ne trouve pas!... C'est que... je ne m'attendais pas... je vous croyais... je supposais que...

LAURENCE.

Est-ce que vous seriez fâché de me voir ici?

DUVERNAY.

Fâché! moi!... La singulière idée!... au contraire... (*Entre Jean.*)

SCÈNE XII

LES PRÉCÉDENTS, JEAN.

JEAN.

Monsieur m'a appelé?

DUVERNAY.

Pas du tout... je ne crois pas!...

LAURENCE.

Ah ça! mon ami, vous perdez donc la tête?... Vous l'appeliez tout à l'heure à grands cris!

DUVERNAY.

Vous croyez?... eh bien! je ne m'en étais pas aperçu... la distraction... les affaires... (*A part.*) Et Georgina qui va arriver! (*A Laurence.*) Mais puisque le voilà... je lui donnerai quelques ordres... Vous permettez?...

LAURENCE.

Oh! tout à fait. (*Elle feint de s'occuper de ses nœuds.*)

JEAN, *bas.*

Monsieur, une lettre...

DUVERNAY, *bas.*

Donne... Elle n'a rien vu!... J'attends quelqu'un... à deux heures... une dame...

JEAN, *avec mystère.*

Lady Warton!

DUVERNAY.

Il ne faut pas que ma femme...

JEAN.

Lady Warton sort d'ici, monsieur! Elle paraissait très-vexée de ne pas avoir rencontré monsieur...

DUVERNAY, *regardant sa montre.*

Venue trop tôt au rendez-vous! au premier rendez-vous! femme charmante! (*A Jean.*) Mais n'a-t-elle pas dit qu'elle allait revenir?

JEAN.

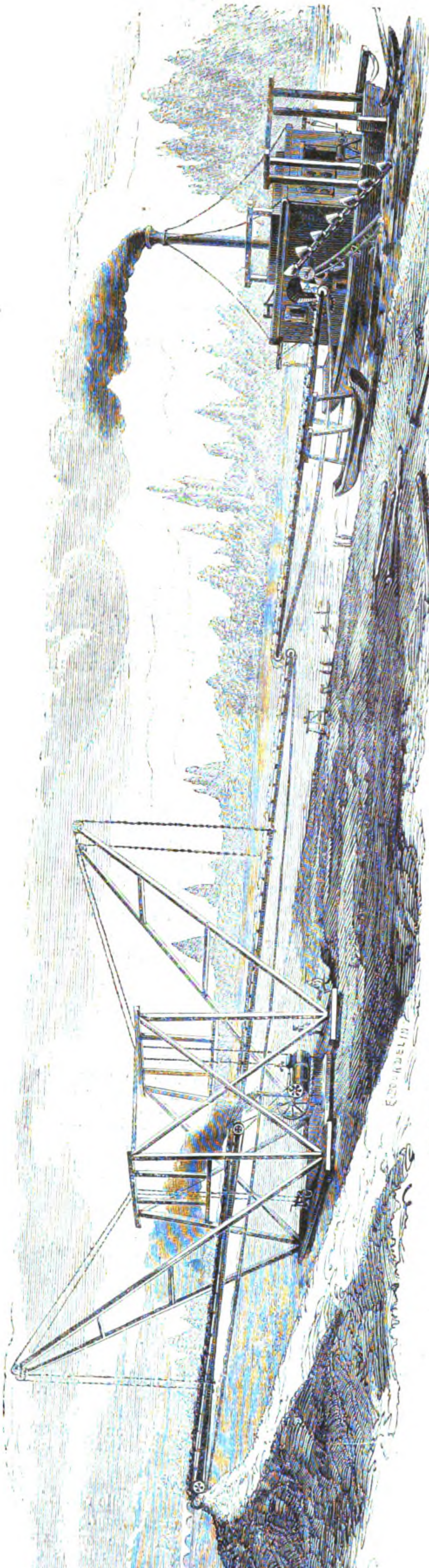
Monsieur ne doit pas douter qu'elle reviendra.

LAURENCE, *interrompant.*

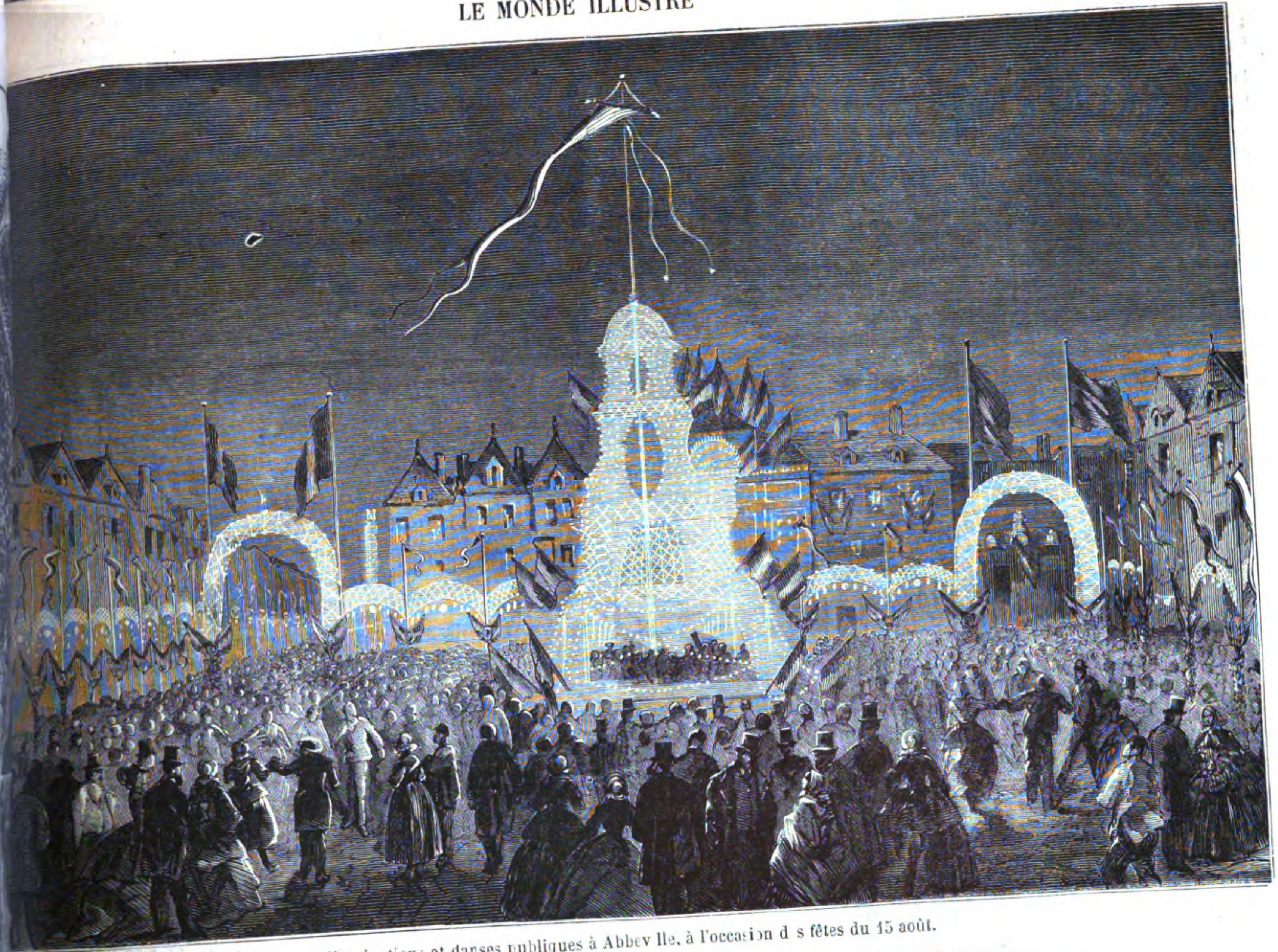
Ah ça! Charles, est-ce que vous ne pourriez pas conférer avec votre valet de chambre ailleurs que chez moi?

JULES LECOMTE.

(*La suite au prochain numéro.*)



Machine destinée au creusement du canal de Suez, en essai à Saint-James, près de Neuilly.



Illuminations et danses publiques à Abbev lle, à l'occasion d s fêtes du 15 août.

M. Blondin traversant les chutes du Niagara, portant sur son dos M. Colcord, d'après un croquis envoyé par M. Philbert

grandes améliorations, parvint à les faire adopter par son gouvernement.

Il en fit pour la première fois l'emploi contre Boulogne en 1806; depuis cette époque, les Anglais ont continué à s'en servir dans toutes leurs expéditions.

Cette arme s'est peu à peu répandue dans toutes les puissances; ce sont les Autrichiens qui l'ont le plus développée. Ils ont des batteries de fuséens, à pied et à cheval, pour la guerre de campagne; leur armée d'Italie possédait plusieurs de ces batteries.

Nous en avons fait nous-mêmes usage dans la dernière campagne de Kabylie, et en plus grande quantité au siége de Sébastopol.

La fabrication de ces fusées a été l'objet de progrès très-importants, plus particulièrement depuis 1854. L'artillerie, à son école de pyrotechnie de Metz, avait réussi, en 1855, à confectionner d'énormes fusées de douze centimètres dont les portées dépassaient une lieue trois quarts, sept mille mètres; ce sont ces fusées qui ont été tirées contre Sébastopol.

Néanmoins, malgré sa puissance, plus apparente à l'imagination que réelle, cette arme a donné lieu aux opinions les plus opposées; les uns la rejettent comme étant absolument inutile; la autres la considèrent comme un moyen de destruction des plus énergiques.

Tous ceux qui l'ont étudiée dans des conditions désintéressées semblent aujourd'hui partager le premier avis contre elle, et souhaitent sa suppression totale. Ils lui font des reproches très-sérieux :

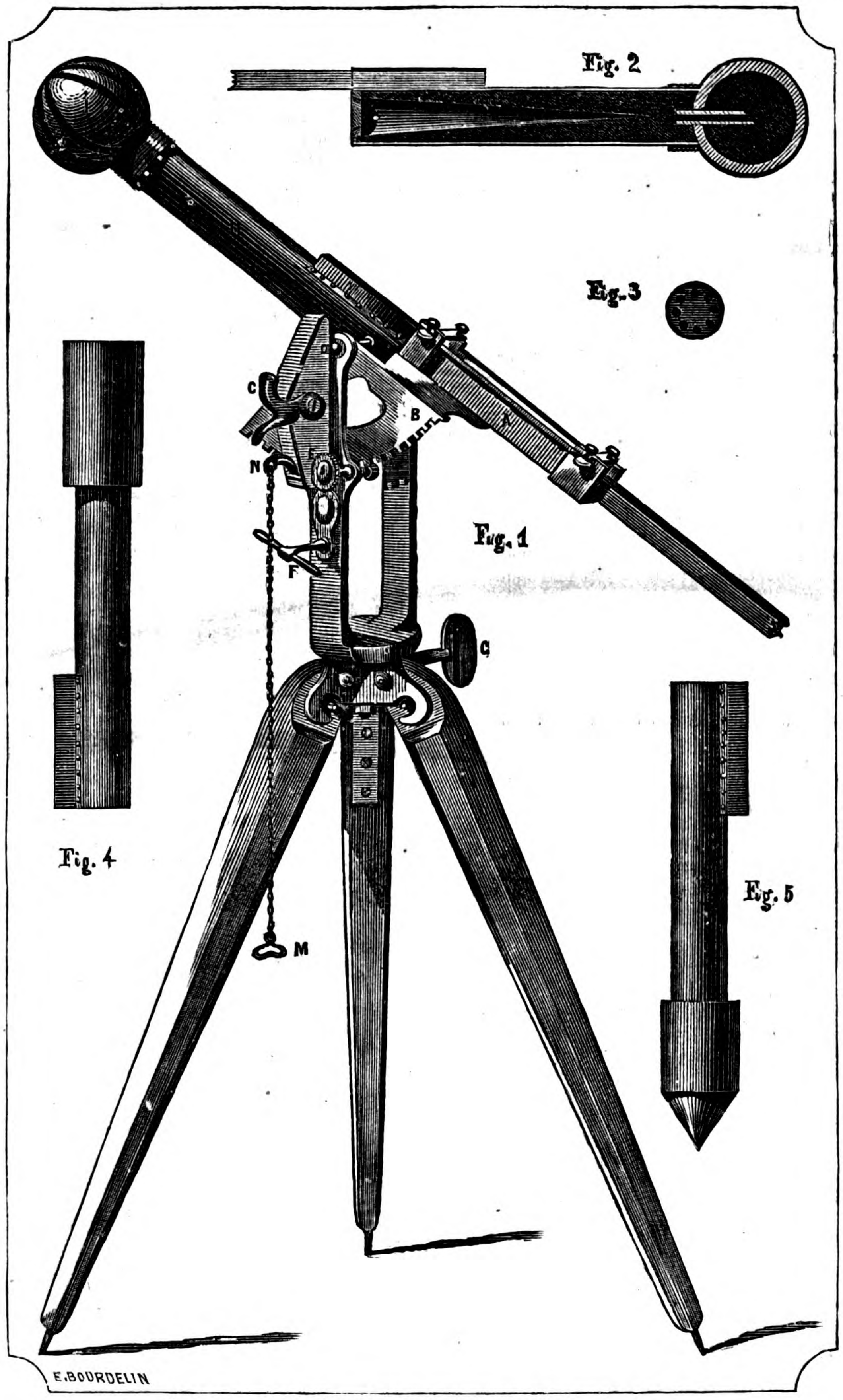
Elle est très-coûteuse; le transport, en quantités suffisantes, en est difficile; elle est sujette à des ratés nombreux, à des éclatements accidentels et à des irrégularités de tir, qui la rendent dangereuse pour ceux qui l'emploient. En campagne, elle a aussi souvent mis le désordre derrière que devant elle. Enfin sa direction, si surtout il fait un peu de vent, est à peu près indéterminée; nos meilleures fusées à six mille mètres ont fréquemment des écarts de quatre et cinq cents mètres; un officier qui les a maintes fois expérimentées, en guerre et dans les polygones, disait spirituellement qu'elles vont partout où on ne veut pas les envoyer.

En outre, le projectile ou l'incendiaire qu'elles transportent, mal et à grands frais, n'a qu'une puissance très-bornée.

Elles pouvaient cependant être de quelque utilité dans les siéges, à l'époque où les projectiles de l'artillerie ne dépassaient pas trois mille ou quatre mille mètres. Aujourd'hui, la nouvelle artillerie rayée de l'armée et de la marine a doublé ces limites; ses projectiles infiniment plus puissants ont des écarts de direction trente-cinq et quarante fois moindres.

Espérons donc que la fusée qui a fait la guerre avant le vieux canon, ne pouvant plus lutter contre lui, sera bientôt et exclusivement rendue à son premier et meilleur usage, l'artifice de joie.

CHAFFER.



Fusée de guerre autrichienne (d'après des croquis rapportés par M. Durand-Brager).

Fig. 1. Chevalet de fusée autrichienne. — Fig. 2. Coupe d'une fusée à obus. — Fig. 3. Culot. — Fig. 4. Fusée à balles. Fig. 5. Fusée incendiaire.

Comédie-Française : Reprise d'*Iphigénie en Aulide*. — Porte-Saint-Martin : *La Jeunesse de Louis XI*, drame en cinq actes, en vers, par M. Jules Lacroix. — Palais-Royal : *Les Méli-mélo de la rue Meslay*, comédie mêlée de couplets, en un acte par MM. Marc-Michel et Choler; *Les Turlutaines de Françoise*, comédie en un acte, par MM. Varin et Laurencin.

On oubliait un peu Racine depuis quelque temps; M. Empis vient d'y mettre bon ordre en reprenant *Iphigénie en Aulide*; c'est Mme Guyon qui joue le rôle de Clytemnestre et qui le joue très-bellement. La tragédie a toujours beaucoup d'appas pour certaines familles des départements qui viennent passer leurs vacances dans la capitale et qui s'imaginent que les monstruosités de la fable antique peuvent être mises sans danger sous les yeux de leurs enfants. Nous ne relèverons pas ce préjugé; il est reconnu aujourd'hui que les inventions d'*Antony* et de *la Tour de Nesle* sont des berquinades en comparaison du répertoire du tendre Racine, tout brodé d'incestes, de parricides et de sacrifices humains. Par bonheur, les beaux vers purifient tout, et les beaux vers sont nombreux chez Racine, quoique la plupart commencent invariablement par *oui* ou par *non* :

> Oui, c'est Agamemnon, c'est ton roi qui t'éveille...
> Oui, puisque je retrouve un ami si fidèle...
> Oui, je viens dans son temple adorer l'Eternel...

Mais passons : nous ne sommes pas ici pour étudier le génie de Racine; et *la Jeunesse de Louis XI* nous appelle à la Porte-Saint-Martin.

Ma foi! nous nous habituons à voir des Louis XI tous les six mois et sur tous les théâtres : Louis XI en prose, Louis XI en vers, Louis XI en musique. On se fait à tout; le pli est pris à présent. Il nous manquerait quelque chose désormais si on supprimait le Louis XI. Même il s'ouvrirait un nouveau théâtre sous le titre de : *Théâtre de Louis XI*, que nous n'en concevrions aucune surprise. C'est que nous avons une vraie nature de journaliste, et qu'à notre naissance nous fûmes trempé trois fois dans les eaux du feuilleton. Voilà pourquoi aujourd'hui nous sommes invulnérable aux Louis XI, aux cardinal de Richelieu, aux Catherine de Médicis, aux Fronsac, et généralement à tous les types dont il paraît que le théâtre ne saurait se passer, et qui ont remplacé pour les dramaturges actuels l'antique famille des Atrides.

Des personnes prétendaient cependant, le soir de la première représentation de *la Jeunesse de Louis XI*, que la figure de ce Tartuffe de la pourpre commençait à être connue; elles rappelaient, à l'appui de leur opinion téméraire, les travaux spéciaux de Commines, de Walter Scott, de Mély-Janin, de Victor Hugo, de Casimir Delavigne, de Victor Séjour et même de M. Gevaert, qui, l'hiver dernier, faisait chanter par Couderc, à l'Opéra-Comique : *Ah! quel plaisir d'être Louis XI!* Nous sommes bien forcé de croire le contraire, puisqu'un homme du mérite et de la science de M. Jules Lacroix n'a pas hésité à remettre à la scène ce Riche-Cautèle couronné d'une casquette, à l'échine courbée, au regard faux, au geste court. Va donc pour Louis XI! va donc pour Coictier! va donc pour Olivier le Daim ou le Diable!

Le drame de M. Jules Lacroix est bien fait; il est régulier, il est rapide; pourquoi faut-il que les éléments dont il se compose soient si communs et si usés? Dès le premier acte, nous voyons un officier de fortune qui délivre une princesse assaillie par une horde de routiers; au deuxième acte, cet officier est en faction au pied d'une tour, et dans cette tour est la princesse qui chante. Parole d'honneur! Il aime la princesse, qui n'est autre que la femme du dauphin Louis; l'officier lui-même est le frère du dauphin; il l'apprend en mourant assassiné par les ordres de ce nouveau Caïn. Tel est le nœud de la pièce; aussi l'intérêt n'est-il pas là; l'intérêt est dans l'étude patiente et minutieuse du caractère de Louis XI, qui annonce ce

'il sera, et qui, par des forfaits précoces, prélude à fameuse politique de nécessité. L'intérêt est dans le de Charles VII, très-large et très-franc, par oppo- on. L'intérêt est dans le style, qui a toutes les qua- s de l'auteur de *Valéria* et d'*Œdipe-Roi*, qualités de eté et de force plutôt que d'élégance, qualités de ucteur plutôt que de créateur.

a *Jeunesse de Louis XI*, disent les réclames, « va ener à la Porte Saint-Martin les belles soirées de *on de Lorme* et de *Marino Faliero.* » De *Marino ero*, c'est possible : M. Jules Lacroix peut supporter rallèle avec Casimir Delavigne ; mais de *Marion orme*, c'est autre chose.

Jeunesse de Louis XI est aussi bien jouée qu'on ait le souhaiter sur un théâtre *qui n'en a pas pe*, comme le soldat de M. Scribe. — M. Luguet s vers d'une façon remarquable, et avec un or- , une vigueur à inquiéter M. Beauvalet lui-même. 'est pas une révélation pour nous ; nous savions tudes sérieuses de M. Luguet, et, en province, l'avions vu aborder avec succès le grand réper- . Depuis, l'habitude de parler dans le porte-voix ièces à vaisseaux ne lui a rien ôté de sa distinc- et de sa mesure ; il a fait gronder l'hémistiche et r la tirade sans cesser d'être touchant et vrai. création de Charles VII sera comptée à M. Lu- pour le passé et pour l'avenir. — C'est M. Taillade représente le dauphin ; il a été le personnage , dont tous les effets sont connus à l'avance ; igier n'eût pas été meilleur à vingt ans. — Dans ôle sacrifié, celui du connétable de Richemond, eloris a déployé une ampleur et une autorité qui eront sans doute leur place dans un prochain e. Nous ne voyons plus personne à citer. Les s artistes sont convenables, mais sans sortir de naire. Louons le directeur de la Porte-Saint- n d'avoir fait autant de frais de mise en scène une œuvre littéraire que pour un mélodrame ; à ce luxe d'oriflammes, de cuirasses, de lances, naches, d'éperons, de torches, de trompettes, de aux, de manteaux et de casques, *la Jeunesse de XI* attirera peut-être du monde, et beaucoup. eut savoir ?...

Méli-mélo de la rue Meslay ! Les Turlutaines de oise ! Vous nous demanderez sans doute à quel vo- aire cela appartient ? N'avez-vous pas reconnu le du Palais-Royal ? Palais-Royal, mon ami, vous ez vers l'hiéroglyphe ! — Il y a donc dans la leslay, cette rue parallèle au boulevard Saint- , des méli-mélo, ou, si mieux vous l'aimez, des ouillaminis, occasionnés par les factions obstinées eune homme sous la fenêtre de Mme Lampadoux. me homme poursuit une aventure commencée au Mabille, aventure que vous connaissez depuis avel est Ravel, et dont le fond ne varie jamais : emme seule rencontrée, un bras offert, une voi- roposée, un nom et une adresse retenus, rien de rien de moins. On a fait sur ce thème, au Palais- et ailleurs, plus de quatre cents monologues. La de introduite par les auteurs du nouveau vaude- onsiste en ce que Mme Hochepot, pour se débar- des obsessions de son cavalier, lui a donné liment le nom et l'adresse de Mme Lampadoux, sine d'en face. Mme Hochepot et Mme Lampadoux nariées ; voilà les deux maris mis en éveil par le reau de la rue Meslay : Hochepot saisit son fusil de national, Lampadoux s'empare de deux pis- ; et alors recommence, à travers les escaliers, les res, les cuisines, la chasse insensée et furieuse *re du Bengale* ; les quiproquos se croisent comme artinets autour des hautes cheminées ; les femmes vent en poussant des cris perçants ; ce sont les mélo annoncés. Enfin, à bout de respiration, tout de se reconnaît et se compte ; il n'y a personne ssé, il n'y a qu'un mari de plus : c'est le jeune eauteur de ce grabuge (grabuge : synonyme de mé- o), à qui l'on offre, bon gré mal gré, la main d'une line ou d'une Clara quelconque, une nièce enfin. cez ce titre trop cherché et mal trouvé (un titre tif à la manière des Runes scandinaves, selon ssion de Théophile Gautier), il reste un arle- dramatique d'un goût très-relevé, une parade e rondement.

s Turlutaines de Françoise ? — Nous nous étions é jusqu'à ce jour qu'une turlutaine était un le chanson, un de ces petits airs qu'on souffle an turlututu. Encore une illusion au vent ! in et M. Laurencin veulent que des turlutaines des lubies, et en conséquence ils ont farci de ines le cerveau de Françoise la cuisinière. oise a ses turlutaines, c'est-à-dire Françoise e d'épousseter les meubles, Françoise laisse les sacs de charbon dans le salon, Françoise blanquette à son maître les champignons véné- qu'il se plaît à collectionner. Et d'où viennent lutaines de Françoise ? d'un amour immodéré qu'elle a conçu pour un sapeur-pompier, beau comme le jour, perfide comme la nuit. Il faut qu'on lui donne son pompier ou qu'elle meure ; on le lui donne, et plus de turlutaines ! — Cette Françoise-là est bien proche parente de *la Sœur de Jocrisse*.

CHARLES MONSELET.

CHRONIQUE MUSICALE.

THÉATRE DE L'OPÉRA : *Roméo et Juliette*, opéra en quatre actes, traduit de l'italien par M. Nuitter ; musique de Bellini. — THÉATRE-LYRIQUE : reprise de *Faust*, opéra en cinq actes, de MM. J. Barbier et Michel Carré ; musique de M. Gounod. — Nouvelles.

Il est à Vérone une infime hôtellerie, bouge hideux et nauséabond où l'on montre encore le tombeau de deux amants fameux. On traverse d'abord une salle enfumée où l'orgie et les propos turbulents sont en permanence. Jusque-là, rien de l'émotion poétique qu'est venu chercher le touriste ; mais bientôt on pénètre dans un enclos où s'élève une pierre tumulaire aux armes des Capulets.

Là reposent Roméo et Juliette ! C'est le reliquaire vénéré où la tradition place la dépouille de ces deux héros, dont les noms enlacés brillent d'un éclat si sympathique dans le martyrologe de l'amour. Je ne sais pas en effet de poëme plus attendri et tout à la fois plus sinistre que l'histoire de ces deux amants dont la passion grandit avec l'obstacle implacable qui tend à les désunir, et atteint jusqu'au pathétique le plus élevé en se compliquant de sourires et de larmes, de coups d'épée et de baisers incandescents échangés le soir au clair de lune.

Roméo aime Juliette, Juliette aime Roméo ; mais la haine mortelle qui sépare leurs deux familles les contraint de s'unir en secret. Tybald devait épouser Juliette ; il est tué en duel par Roméo qui, pour fuir le châtiment qui l'attend, est obligé de s'expatrier. Juliette veut le suivre dans l'exil, mais comment tromper la surveillance paternelle ?... Un narcotique violent la plonge dans un état de complète léthargie, et on l'enterre pour morte. Quand elle se réveille, elle veut se lever et courir vers Roméo ; mais Roméo qui n'a pas été prévenu de la supercherie est là près d'elle tout ensanglanté... Il s'est poignardé.

C'est la lutte terrible, acharnée de la passion contre la fatalité, c'est-à-dire le plus beau drame amoureux que l'on puisse souhaiter. Aussi les deux amants de Vérone, depuis bientôt quatre siècles, reviennent-ils du monde légendaire où ils semblent vivre pour poser devant l'âme rêveuse des poëtes ; ils se sont mariés mille fois sur l'autel de l'art.

En effet, quelle tragédie à écrire ! quel groupe à modeler ! quel tableau à peindre ! sans compter la musique qui, comme nous le verrons tout à l'heure, a tenté plus d'une fois de traduire ce poëme magistral.

Le plus triste de tout ceci, c'est la preuve presque évidente que Roméo et Juliette ont existé, que deux êtres de chair et d'os ont vécu pour souffrir ces maux. S'il faut en croire le témoignage des conteurs italiens, ce drame vivant remontrait au moins à la première moitié du quinzième siècle. On en perd, en effet, la trace après le *Novellino*, recueil signé par un certain Masuccio de Salerne, qui vivait vers cette époque. Là se retrouve presque intacte cette histoire armée déjà de toutes ses péripéties sanglantes ; seulement Roméo y a nom Mariotto et Juliette Gianotta. Cent ans plus tard, Luigi da Porto, un autre conteur italien, qui la disait tenir d'un soldat véronais, la reprit en sous-œuvre et en adoucit la brutalité des contours pour l'orner de toutes les grâces d'un siècle plus policé.

Maintenant comment et par quelle suite de hasards providentiels ce conte arriva-t-il à la connaissance de Shakespeare qui devait lui donner une vie nouvelle en le marquant si fortement de l'empreinte de son génie ? En ce temps de communications difficiles, la guerre était presque le seul moyen qu'eussent les peuples pour échanger leurs idées. Les armées en marche véhiculaient les œuvres d'art. Or, les expéditions de Charles VIII et de François Ier avaient occasionné en France un débordement de littérature italienne. L'œuvre de Luigi da Porto était de bonne prise ; aussi messire de Boistueau, très-friand de récits extraordinaires, donna-t-il bientôt à la langue française *les Tragiques histoires de Romeus et de Julietta*.

Son livre, il le répandit en Angleterre, dans un voyage qu'il fit, et il devint la proie d'un méchant aligneur de vers qui avait nom Arthur Brookes. Le zèle des poëtes médiocres est souvent alarmant ; Arthur Brookes trouva le moyen de composer sur ce sujet un poëme épique en une infinité de chants, et ce lourd travail n'eut pour résultat que de donner à Shakespeare la substance de son drame immortel. C'est bien là quelque chose ; mais si Arthur Brookes joue un rôle dans l'histoire littéraire de son pays, ce n'est assurément pas celui qu'il ambitionnait.

Shakespeare, on le sait, est resté le chantre le mieux inspiré des amours de Roméo. Après lui, il a fallu tirer l'échelle, et je ne connais guère que Lope de Véga qui se soit posé en rival du poëte anglais, encore y a-t-il dans sa tentative quelque peu de fanfaronnade à l'espagnole. Mais si on a renoncé à surpasser le génie britannique dans la création d'une œuvre analogue, on a essayé plus d'une fois, et dans toutes les langues, de l'égaler en imitant le drame shakespearien. Entre mille traductions françaises, celles de Mme Amable Tastu et de M. Philarète Chasles sont à juste titre les plus considérées.

Après les traductions littéraires, il convient de prendre note des traductions musicales, c'est-à-dire les partitions composées sur ce sujet si pathétique, et j'ajouterai si bien fait pour éveiller la verve des musiciens. A notre connaissance, trois tentatives de ce genre ont été faites ; mais hélas ! trois fois hélas ! toutes infructueuses !... c'est à recommencer.

Par ordre chronologique, c'est Zingarelli qui le premier aborda le drame anglais (1812). Le meilleur souvenir qu'on ait gardé de la représentation de son œuvre, c'est le tour de force qu'a accompli Mme Pasta en chantant tour à tour dans cet opéra le rôle de Roméo et celui de Giuletta, écrits pour deux voix différentes. Puis vint la partition de Nicolas Vaccaj, donnée à Milan en 1825 et représentée deux ans plus tard à Paris par Levasseur, Bordogni et Mme Blasis. C'est M. Larmande, on se le rappelle, qui le premier traduisit cet ouvrage en d'heureux vers français à l'occasion d'une fête donnée, il y a quelques années, au Grand duc Constantin. Enfin, Bellini aborda le même sujet et son opéra, sous le titre de *I Capuletti ed i Montecchi*, fut joué à Venise en 1833 par les sœurs Grisi.

Cette dernière partition, sinon la meilleure, du moins la plus écoutée, se trouve encore panachée de quelques morceaux empruntés à Vaccaj ; on raconte même que Bellini s'avouant vaincu par son rival, aurait prêté la main à cette bigarrure en présidant aux répétitions de son œuvre ainsi remaniée. Je n'ai pas besoin d'ajouter que de pareils actes d'abnégation sont rares... n'est-ce pas, messieurs les musiciens ?

Pour être juste, Bellini s'est tenu au-dessous du sujet qu'il s'était donné à traiter, et, chose notoire, lui l'homme à la verve facile, lui le mélodiste par excellence, a péché cette fois par le manque d'inspiration. Otez de son opéra la cavatine du ténor au premier acte et que, par parenthèse, l'orchestre de la Comédie-Française joue sans trêve ni merci depuis quelque vingt ans, que reste-t-il ? des lambeaux de phrase, un style mal soutenu, une orchestration très-négligée, en un mot rien qui charme et rappelle les grandes mélodies de *Norma* et de *la Somnambule*.

L'administration de l'Opéra en faisant traduire cet ouvrage comptait évidemment sur l'attrait qui s'attacherait au début de Mme Vestvali. Elle comptait aussi sur l'effet des décors, et, en effet, il faut déclarer que celui du second acte qui représente la salle d'honneur du palais des Capulets est d'une magnificence toute royale ; on ne peut pousser plus loin l'entente du coloris et de la perspective architecturale.

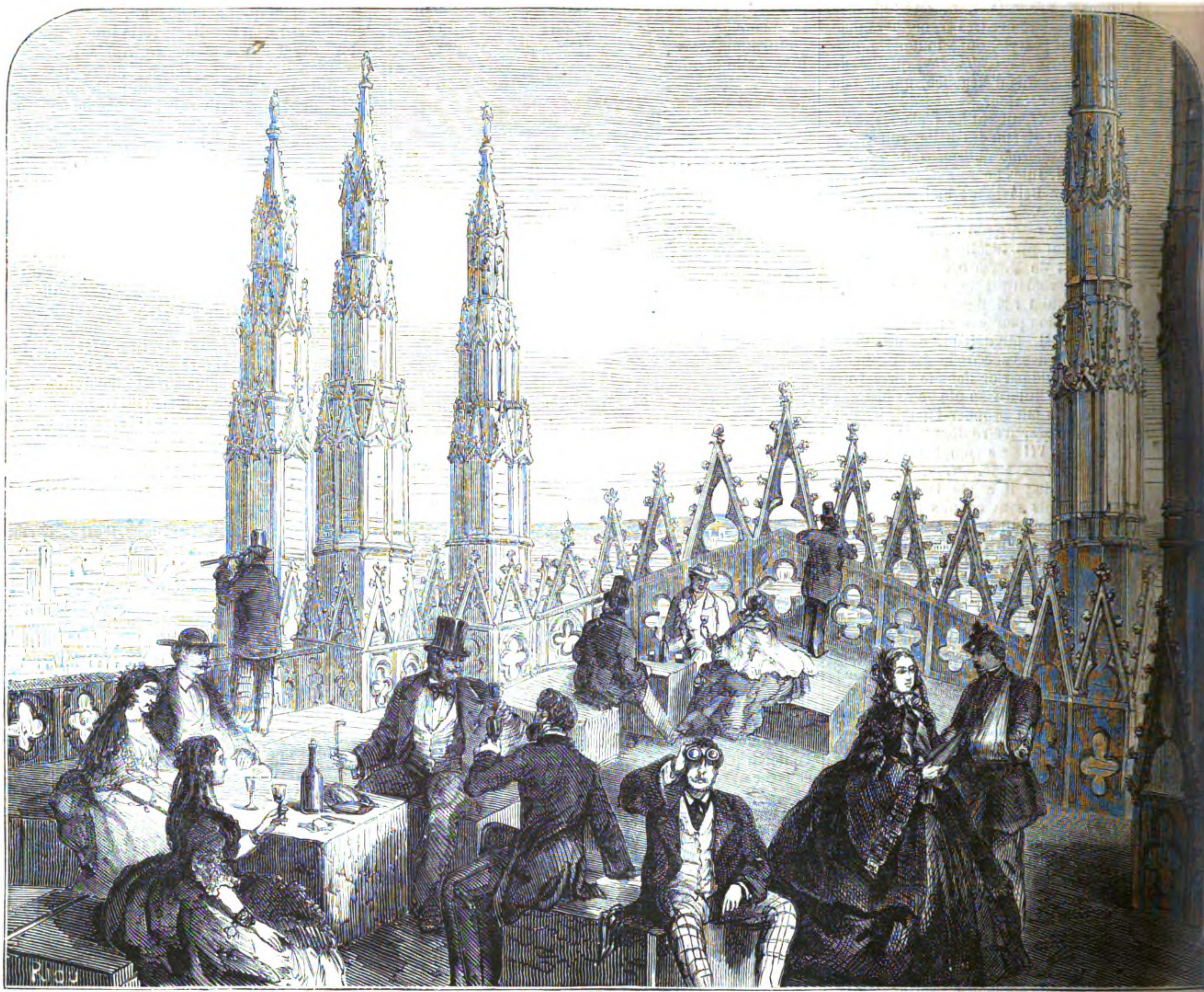
Mme Vestvali a une voix puissante dans le registre grave, et comme il arrive toujours, moins bien timbrée dans les notes aiguës, ce dont il ne faut trop se plaindre puisque c'est le fait des contralti ; elle semble plutôt destinée par la nature de son talent à chanter la mélodie large, grande de forme, qu'à s'amuser aux bagatelles de la vocalise italienne, car elle a une vigueur d'expression qui dénote un grand sentiment dramatique. Vu l'importance de ce début, nous donnons aujourd'hui un portrait de Mme Vestvali, accompagné d'un article biographique. (Voir la page 180.)

— Mme Miolan a fait une rentrée triomphale au Théâtre Lyrique en reprenant son rôle de Marguerite de *Faust*. Nous n'avons pas les mêmes éloges à décerner au ténor Guardi qui débutait ce soir-là dans le rôle du docteur. M. Guardi a, il est vrai, deux ou trois notes de poitrine qu'il sait lancer avec une certaine force à un moment donné, mais ce n'est pas cela faire assez pour rendre avec passion le fougueux personnage de Faust.

— On vient de donner aux Bouffes-Parisiens deux opérettes dont nous rendrons compte la semaine prochaine.

— Nos confrères du grand format ont répandu la nouvelle que Sersafras-Hanum, la favorite du sultan, se serait échappée du harem de Sa Hautesse. Elle serait à Genève ou elle aurait suivi son maître de chant par amour de la musique ; car on dit que la belle Sersafras est douée d'une voix magique et qu'elle se destine au théâtre. Quel succès elle aurait dans l'*Enlèvement au serail* !...

ALBERT DE LASALLE.



Déjeuner sur le dôme de la cathédrale de Milan.

Déjeuner sur les terrasses du dôme de Milan.

Du haut de la cathédrale de Milan (*il Duomo*), on jouit d'une vue panoramique des plus étendues. On plane au-dessus des palais de la ville, on voit à ses pieds la riche plaine qui entoure la capitale de la Lombardie et devant soi la chaine des Alpes suisses.

Il faut bien que ce spectacle ait un immense attrait pour que, vers le mois d'août, par une chaleur de trente degrés, les jeunes gens de Milan aient le courage de gravir les quatre cents marches d'un escalier ciselé, mais tournant, de s'asseoir sur des dalles qui, pour être en marbre, n'en sont pas moins brûlantes, et cela pour manger quelques viandes froides au milieu d'une forêt de pyramides, il y en a cent trente-cinq, et sous les yeux de tout un peuple d'anges et de saints, en tout dix-neuf cent vingt-trois statues.

Le cicerone de la cathédrale, petit bout d'homme replet, balle élastique qui bondit du matin au soir dans les spirales des escaliers, qui babille dans tous les idiomes, rit dans tous les dialectes, ferme les yeux moyennant un *zwanzig*, et laisse passer jambons, poulets et bouteilles que les jeunes Milanais et leurs belles compagnes, les officiers français et les touristes entament et débouchent sous son nez.

Rien n'est plus original que ces impromptus gastronomiques savourés à cent onze mètres de hauteur, sur le toit d'une église, pendant que les yeux réjouis embrassent un horizon de trente lieues à la ronde.

Pourquoi la jeunesse milanaise choisit-elle le caniculaire mois d'août pour monter déjeuner sur les terrasses de *Il Duomo?*

MAC VERNOLL.

Dans notre numéro du 27 août, nous avons donné à nos lecteurs un dessin représentant la fabrique de chocolat de M. Masson. Dans l'article qui accompagnait la gravure, nous avons oublié de mentionner que c'était sur les renseignements fournis par MM. Delafontaine et Dettwiller, successeurs de M. Masson, que nous avions pu faire l'historique de cette industrie, et que c'est à leur obligeance que nos dessinateurs ont dû de pouvoir visiter leurs ateliers. Nous nous empressons de réparer cette omission et de leur offrir nos remerciements. Nous ne devons pas oublier non plus que M. Masson est un des premiers qui ait employé les moyens mécaniques pour la fabrication du chocolat, et que c'est à lui que l'on doit l'invention du chocolat praliné, ce bonbon si généralement goûté aujourd'hui, ainsi que la plupart des perfectionnements apportés dans ces dernières années à cette importante industrie..

A. R.

Quelques-uns des abonnés du *Monde illustré* nous ont écrit pour se plaindre de la manière irrégulière dont ils recevaient le journal. Nous devons leur faire remarquer que nous ne pouvons satisfaire que ceux qui se sont abonnés directement à l'administration. Ceux qui se sont adressés à un commissionnaire ou à un correspondant devront réclamer auprès de cet intermédiaire.

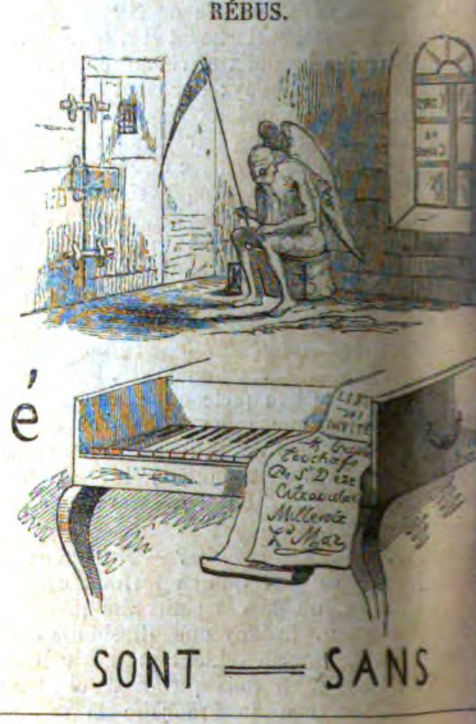
PETITE CORRESPONDANCE.

M. E. R., à Nîmes. — Nous attendons toujours les croquis sur Monaco et ses environs. Nous comptons sur vous.

M. E. A., à Marseille. — Un pareil travail peut être intéressant pour nos lecteurs; mais nous ne pouvons l'accepter qu'après en avoir pris connaissance.

M. L. T., à Saint-Omer. — Si cela est possible, c'est fait; si c'est impossible, cela se fera... peut-être.

RÉBUS.



EXPLICATION DU DERNIER RÉBUS :

Dans un temps fort prochain, l'usage des moissonneuses mécaniques sera général en France.

Paris.—Imp. de la Librairie Nouvelle. A. Bourdilliat, 15, rue Breda.

LE MONDE ILLUSTRÉ

JOURNAL HEBDOMADAIRE.

...réclamation, toute demande de changement d'adresse doit être accom-...ée d'une bande imprimée et adressée à l'Administration, 15, rue Breda.

...demande d'abonnement non accompagnée d'un bon sur Paris ou sur la ...ste, toute demande de numéro à laquelle ne sera pas joint le montant en timbres poste, sera considérée comme non avenue.

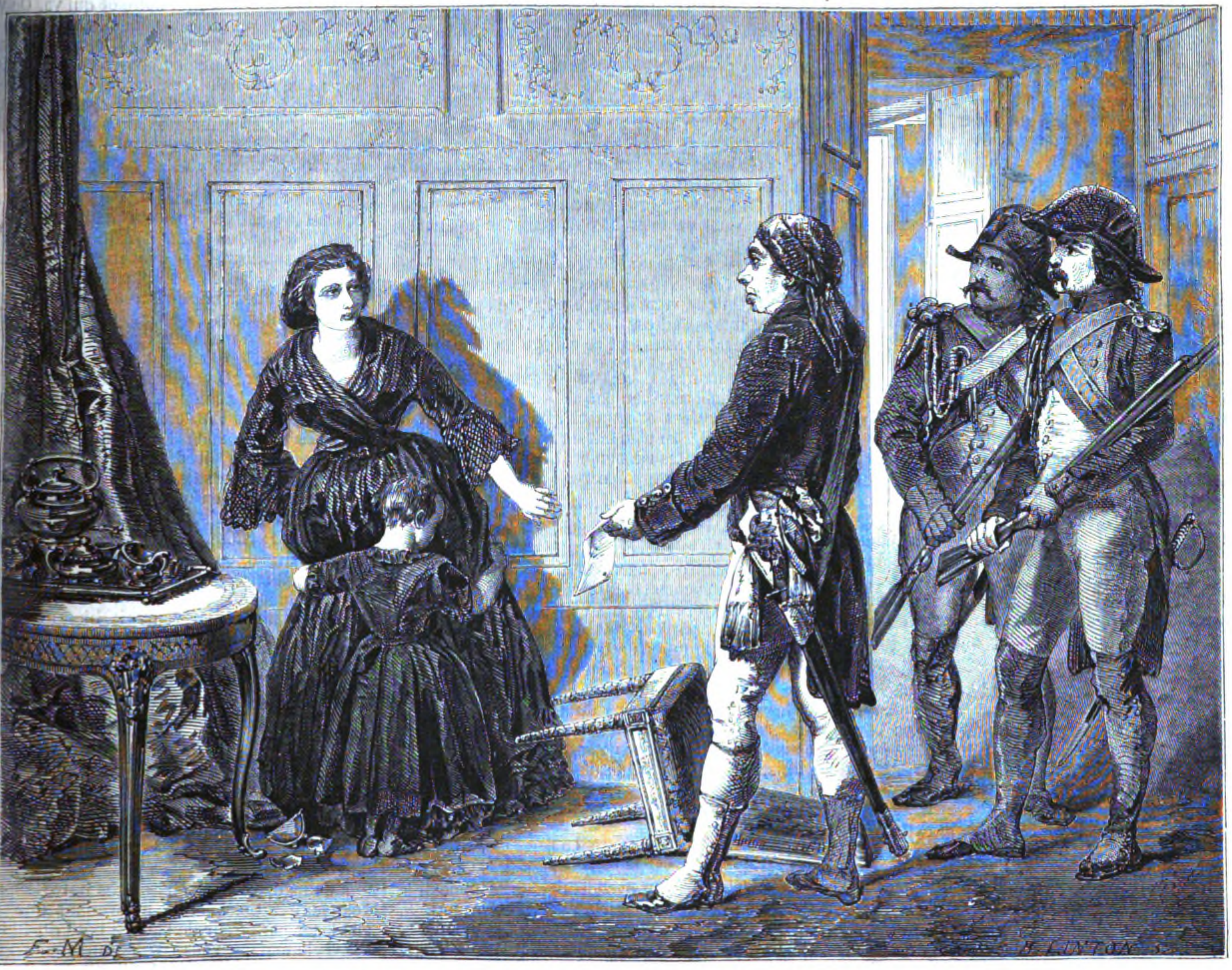
3me Année, N° 128.—24 Septembre 1859.

Bureau d'abonnement et de vente : 15, boulevard des Italiens, à la Librairie Nouvelle.
Direction et Administration : 15, rue Breda.

ABONNEMENTS POUR PARIS ET LES DÉPARTEMENTS :

Un an, 21 francs ; — Six mois, 11 francs ; — Trois mois, 6 francs.
Le numéro, 35 c. à Paris ; 40 c. dans les départements.
Tout numéro demandé quatre semaines après son apparition, sera vendu 40 c.
Le volume semestriel : 11 fr. broché ; — 16 fr. relié et doré sur tranche.

SOMMAIRE.



SALON DE 1859. — *Une Arrestation sous la Terreur*, tableau de M. Gigoux (n° 1256).

COURRIER D'ALLEMAGNE.

(*Suite.*)

«..... A Andernach une barque a fait surgir sur le bateau un flot croissant... j'allais dire croassant, d'Anglais avec leurs Anglaises. Ils s'installent et s'étalent sur le pont comme s'il n'y avait personne avant eux, comme s'il s'agissait d'un vaisseau pris à l'abordage, où il faut que les gens envahis, vaincus, cèdent la place et rendent les armes. Ici, à défaut d'armes, ces insulaires bousculent nos ombrelles, nos parapluies, nos sacs, s'asseyant sur les chapeaux et un peu sur les gens. Russes, Français, Allemands, qui nous trouvons là pour notre plaisir, tous nous sommes traités comme autant de nations conquises.

» Mais lorsqu'on regarde bien ces Anglais, on ne tarde pas à en découvrir de si drôles, de si originaux, de si ridicules, que soudain on se sent vengé et désarmé, car il faut rire! J'en ai vu un, parmi ces envahisseurs du bateau, qui amuserait bien à Paris ou à Pétersbourg, s'il se promenait par les rues. Quelle palette ardente il eût fallu pour le peindre! La peau était violette, les cheveux capucine, les lèvres bleues et les yeux jaunes. Truculent, incandescent, igné, je parie que si cet homme s'expose au soleil il flambe sur-le-champ de combustion spontanée! Un Français demandait du feu pour son cigare... Que ne l'appliquait-il sur cet homme-charbon?

»..... Ces Anglais mettent tout en joue avec leurs longues-vues. Comme l'un d'eux dirigeait son tube sur l'avant du vapeur pour voir un burg, une pauvre vieille Allemande qui était assise sur un colis crut que l'abordeur voulait la fusiller, la tuer, et poussa un cri. Les poches et les sacs de ces insulaires sont tout un magasin, un arsenal, un entrepôt. Ils ont de tout avec eux, mais surtout des cordiaux et de la parfumerie, dont ils empestent l'air et ceux qui le respirent; ils ont particulièrement un tas de choses en acier, et non-seulement des instruments pour boutonner les guêtres, mais aussi des outils pour réparer ces instruments.

».....J'ai entendu ce matin, dans la salle à manger de l'hôtel, ce dialogue, à une table voisine de celle où nous déjeunions:

« — Monsieur... pardon... vous êtes Français?

» — Mais oui, monsieur!

» — Ah! monsieur, ça me fait bien plaisir!

» — Et à moi aussi, monsieur! Mais pourrai-je, sans indiscrétion, vous demander...

» — C'est que, voyez-vous, monsieur, il y a deux mois que je voyage en Allemagne, et je n'ai pas eu deux fois l'occasion, non pas seulement de parler français... mais même de parler n'importe comment, d'articuler des sons, enfin! Avez-vous lu *Robinson Crusoé*, monsieur?

» — Dans ma tendre jeunesse, je crois...

» — Eh bien! vous devez vous rappeler que ce pauvre homme, presque fou de solitude, parlait tout haut! Eh bien! moi, monsieur, ne sachant pas un mot d'allemand, et rien que le français, et un peu de latin, j'ai fait ce que je pourrais appeler un voyage pantomimique, obligé que j'étais, par ordre du médecin, d'aller en Bohême boire les eaux de Carlsbad... Ah! puisque vous êtes Français, monsieur, laissez-moi parler un peu avec vous... ça me fait tant de bien, si vous saviez!

» — Parlez, monsieur! parlez tant que vous voudrez... seulement, permettez-moi de déjeuner pendant ce temps-là!

» — Oh! monsieur, merci! Si vous saviez... ça soulage! Je m'appelle Lefèvre, monsieur; j'habite à Paris, rue Plumet; mon père est maître de pension; moi je suis... etc., etc. »

» Et comme nous quittions le déjeuner, cet heureux Lefèvre, dont deux mois de Bohême avaient pour ainsi dire coagulé, figé la langue, était en plein dégel!

».... A propos de langue, un grand Anglais aborde une jolie Française, et lui siffle son idiome national. La dame le regarde et ne peut répondre; l'Anglais s'éloigne avec son fiasco. Une amie de la dame lui dit:

« — Mais j'ai entendu votre mari vous parler anglais... j'ai cru que vous saviez...

» — Ah! ma chère, c'est que je ne comprends que l'anglais de mon mari! »

».... Autre; une Anglaise. On lui dit:

« — Vous venez de Wiesbade, avez-vous joué?

» — Oh yes! Mais toute mon argent *allez-vous-en!* toute, toute, *allez-vous-en!* Je perdè touchours! »

»..... A Coblentz, nous revenions de visiter le palais où le comte de Provence, depuis Louis XVIII, a passé un exil que, comme tous les exilés, il s'imaginait voir finir à chaque lendemain. Une pauvresse nous demande la charité, ce qui est fort rare en Allemagne, où l'on ne rencontre pas de mendiants, si les pauvres n'y manquent pas. Pour l'éloigner, vu le tapage qu'elle faisait derrière nous dans sa langue, mon frère lui donna une petite pièce de monnaie. Mais il se trouva que c'était la monnaie d'un autre État! ce que voyant, la pauvresse nous poursuivit avec plus de cris et d'acharnement que jamais, comme si elle s'insurgeait contre un affreux abus de confiance! Pour s'en débarrasser, il fallut lui donner une autre pièce de monnaie, qu'elle contrôla avec défiance avant de nous quitter. De plus, elle garda l'autre. — Ceci me rappelle ce qui m'arriva un jour à Paris. Assaillie, rue de Choiseul, par les sollicitations d'un petit ramoneur qui était venu se planter à côté de moi, tandis que je regardais des dentelles, je lui dis:

« — Tiens, voilà deux sous, laisse-moi tranquille! »

» Il prend la pièce, l'examine, et répond:

« — Vous dites *deux* sous, et vous ne m'en donnez *qu'un!*

» — Eh bien! c'est assez, va-t'en!

» — Comment? vous me faites tort d'un sou, une belle dame, moi, un pauvre ramoneur! C'est abominable!

» — Veux-tu bien t'en aller!

» — Donnez-moi mon sou, je ne m'en irai pas sans cela! N'êtes-vous pas honteuse de voler un sou à un pauvre diable... »

» Et le drôle allait sans doute passer aux invectives, aux injures, lorsque par bonheur apparut un sergent de ville à l'angle de la rue. Il décampa lestement. Si le gaillard n'a pas vu le *sou venir*, j'ai, comme dirait Ravel, gardé *celui* de l'aventure.

(Oh! oh! madame la Russe!)

»..... Les soldats allemands en faction tiennent leur fusil en travers, horizontalement, et de façon à éborgner les passants. Je m'étonnais de ne pas voir un œil accroché à chaque bout de baïonnette!

»..... Les wagons allemands ont le siége en élastique, de sorte que le moindre cahot, le lacet même du convoi vous y fait sauter sans cesse, et quoiqu'on fasse. Or, comme le dossier est indépendant et rembourré de crin, il arrive ceci: que le dos, qui ne demanderait pas mieux que d'être fixe, subit un continuel mouvement de va-et-vient de haut en bas, et que vous faites sur la paroi les incessantes fonctions d'une râpe.

»..... Chaque nouveau convoi que vous prenez colle une étiquette numérotée sur votre bagage; très-bien. Mais à chaque hôtel où vous passez, on ajoute au colis un carré de papier portant le nom de cet hôtel, afin que vous promeniez son adresse par tout l'univers. Vous en avez bientôt ainsi de toutes les couleurs sur tous les côtés, sur tous les objets, et presque sur vous-même: *Hôtel du Cygne! de l'Aigle! de Victoria! de Russie...* tous les hôtels imaginables, enfin, si bien que votre bagage porte, emporte, colporte et exporte l'adresse de tout le monde, excepté la vôtre, dérobée sous tout ce collage multicolore!

»..... Au Rhin, les femmes du peuple ont un tas de petits brimborions en métal sur la tête. Leurs nattes innombrables et menues sont faites pour plusieurs jours. Elles se plantent en travers du chignon une sorte de couteau à papier. Les anciennes Vénitiennes y mettaient un poignard.

»..... Il y avait autrefois une rare et brillante couleur que les poëtes appelaient l'*azur* et les artistes l'*outre-mer*. Le ciel montrait cette couleur avec avarice, et les peintres, pour l'imiter, l'empruntaient au lapis-lazuli. On vendait l'outre-mer cent francs l'once, et le pinceau avare n'en usait que modérément. Ce beau bleu, doux et réjouissant à la vue, causa même une certaine mystification à un Russe de nos amis. Revenu de Naples avec l'enthousiasme de ses souvenirs, il se mit à peindre, et toujours les beaux ciels bleus, qui sont les voûtes perpétuelles du pays. Or un jour, à notre grand étonnement, à notre presque incrédulité, il nous déclara qu'il vendait ses tableaux à un agent français, qui les plaçait, disait-il, facilement à Paris, ce dont notre ami était excessivement fier. Un pareil succès était pour nous une véritable énigme... Mais en voici le mot:

» L'agent achetait en effet les tableaux napolitains du Russe... pourvu qu'ils développassent de grands horizons. Mais il ne les expédiait guère, comme il le disait, dans les collections, les cabinets, les musées, il les expédiait d'une façon beaucoup plus simple: il les brûlait. L'outre-mer étant une matière minérale, il la retrouvait dans les cendres.

» Il paraît que la spéculation était bonne, car l'artiste ou plutôt l'amateur recevait de l'agent plus de commandes qu'il n'en pouvait exécuter... Mais toujours à la condition qu'ils offrissent des ciels bleus, d'un implacable azur. Les Vésuves, les Ischias, les Môles, les Caprées payés cent francs à cet amateur enchanté qu'on voulût l'acheter, fournissaient à l'incinération le triple d'outre-mer... Mais un jour, notre ami découvrit la ruse; il ne se plaignit pas, mais il ne peignit plus!

» Eh bien, cette charmante couleur dont la chimie a trouvé à fabriquer l'équivalent sous le nom peu poétique de *Guimet* (celui de l'inventeur, un Lyonnais), on en fait, en Allemagne, un usage, un abus atroce. Vous la trouvez sur les enseignes, les fiacres, les étiquettes du vin rhénan, l'impression des étoffes, la ferblanterie, les cornets à bonbons, le papier peint, celui-là surtout et partout. C'est à faire prendre l'azur en dégoût, en horreur! Aussi serait-ce à croire que depuis quelques années le ciel, jaloux, indigné de pareille contrefaçon, ait voulu nous refuser cette couleur jadis si riante, si éthérée, si rassérénante, non-seulement pour la vue, mais pour l'esprit, pour le cœur, et que son azur ainsi dépoétisé par M. Guimet, il le dérobe et le cache sous des tas de nuages pluvieux, affreux. Fatale chimie!

»..... Je donnerais bien quelque chose pour que le Francfortois Dannecker n'eût jamais eu l'idée de sculpter son *Ariane abandonnée* sur une panthère ou je ne sais quel autre animal infiniment mythologique! On ne saurait assez dire combien on est fâcheusement poursuivi, persécuté, encombré partout des reproductions de cette... production qu'on fera prendre en grippe aux touristes, aux artistes surtout, si même, ce qui est fort douteux, c'était un chef-d'œuvre. On en fera autant à Paris de la belle *Vénus de Milo*, qu'on fourre partout, en zinc, en plâtre, en chocolat, en pain d'épice. Si M. Dannecker se croit populaire par un pareil abus de sa chose, qu'il apprenne donc enfin qu'il n'est qu'importun, et que sa *Diane* et le *Guimet* bleu sont deux pestes de l'Allemagne!

»..... On rencontre chaque jour sur le Rhin d'immenses radeaux formés de bois de construction, qui vont de Manheim à Rotterdam. Il y en a de trois cents pieds de long, portant jusqu'à cinq cents hommes. C'est un vrai village qui flotte et qui va. On y voit des maisonnettes en planches, des hangars, des parcs de bétail, un four, des tonneaux, etc. L'équipage reçoit trois thalers par tête, ou environ onze francs pour le voyage de descente du fleuve; ces gens reviennent chez eux à pied, le long des rives, portant le reste des provisions, et mendiant de village en village. Ils sont l'effroi du pays, et quand ils approchent on s'écrie: Fermez les portes, voilà *ceux* du radeau!

»..... Il y avait sur le vapeur un grand jeune homme auquel j'ai entendu expliquer, en mauvais français (c'était un Polonais), un système qu'il a pour guérir le strabisme, par quel moyen? Je le donnerais en cent à deviner! C'est par la *contemplation* fixe, acharnée. Il déclarait qu'il avait redressé ainsi le regard de centaines de louches, et voici comme. Le sujet entrepris se place en face de lui, du côté du Midi, et le regarde obstinément, comme on dit, dans le blanc des yeux. On reste là des heures sans bouger, sans parler. A la cinquième ou sixième séance, c'est le guérisseur qui louche... l'autre est guéri! Mais je suppose que comme Fontanarose, distributeur de philtre amoureux, il décampe vite, l'argent [illegible]. Comment ensuite se guérit-il lui-même? C'est [illegible] simple. Il monte en wagon et fixe pendant quelques heures son vis-à-vis, qui ne s'attendait à rien, et [illegible] trape ainsi la chose. De sorte que, monté dans le [illegible] les yeux droits, on louche en descendant... C'est [illegible] désagréable!

» Chez nous on guérit la jaunisse à son début par un moyen analogue, qui pourrait bien avoir inspiré au Polonais son remède de transmission pour le strabisme. Vous avez la jaunisse? Prenez un brochet vivant, posez-le sur un plat d'argent, asseyez-vous devant, contemplez-le avec assiduité, obstination... peu à peu vous verrez votre jaunisse qui arrive [illegible] bout du nez du brochet, gagne la tête, et envahit [illegible] le corps. Lorsque la queue du poisson est [illegible] l'homme est guéri.

»..... Un Français que je suppose un écrivain, — je crois qu'on me l'a montré comme tel à Paris [illegible] ver dernier, — racontait ce qui suit à son compagnon de voyage:

« Ce matin, à Coblentz, après notre séparation involontaire à Cologne, en apprenant que vous étiez allé loger par erreur de l'autre côté du Rhin, je vous écrivis le mot que vous savez pour vous engager à venir me rejoindre au *Géant*, afin de déjeuner ensemble avant le départ pour le Stolzenfeld ou château de [illegible]

Prusse. J'étais sur le quai vous attendant, regar-nt du côté du pont de bateaux, comme ma sœur ne, ne voyant rien venir; j'avançai vers le pont. Il it, à cette heure-là, encombré de charriots et de arrettes, de bestiaux et de soldats, si bien que je souciais peu de m'y aventurer, et que, planté con- une guérite, je me bornais à guetter votre appa- on sur le long prolongement du pont, le lorgnon is la cavité droite, et la canne tracassée d'une main 'autre par l'impatience. Enfin, au bout d'une demi- ire de ce guet obstiné, de cette attente sans fruit, ne décidai à aller vous relancer jusque dans votre el d'outre-Rhin, et m'avançai sur le pont en- ibré...

Mais à peine avais-je fait quelques pas, que je me s saisi, happé, appréhendé au corps par un indi- revêtu d'une sorte d'uniforme, qui, les yeux hors a tête et le teint enflammé, me lance une bordée aroles qu'au ton qu'il y mettait je ne jugeai pas des douceurs. Ne comprenant rien à l'animation et animal, je me dégageai vivement de ses griffes, ni lançant les répliques motivées par ma suscep- té indignée, mais il me barra le passage, et je enfin par comprendre à ses gestes, assurément désordonnés pour ceux d'un paisible Allemand, y avait par là un bureau de péage par la filière el j'avais négligé de passer! Ce point éclairci, et ortant plus l'insurrection que contre le mode de eption des employés, je retournai sur mes pas acquitter cet impôt personnel. Alors le buraliste, le visage partageait l'animation de son raccoleur, it en français passable :

— Il y a une demi-heure que je vous observe, mon- !.. vous étiez là, vous cachant derrière les gens assent, et épiant le moment favorable pour filer e pont sans payer... Pour un homme proprement lé, et avec un ruban, c'est abominable!

J'avoue, — continua le Français, — que devant eproche aussi inattendu, toute ma colère au sujet rrestation brutale tomba soudain pour faire place explosion de rire... dont je payerais volontiers quent retour pour la joie et la santé de mon nce! Je présentai à cet être soupçonneux et vi- une main pleine d'or où flottaient, on peut le quelques-unes de ces menues et si légères mon- allemandes qui sont moins encore que ces *kreut-* qui se prononcent *crucher*; le percepteur en prit u grommelant, et la voie me fut ouverte. J'étais é d'avoir voulu préjudicier le budget prussien valeur que je ne diminue guère en la compa- celle d'un pain à cacheter! »

.. Décidément *le moustache-mouvement* est des déterminés en Angleterre, et les gentlemen ont our cet appendice guerrier autant de goût que l leur inspirait d'aversion. Le temps n'est donc i il suffisait de la moustache pour faire recon- un Français se promenant à Londres, et depuis huit ans, autant d'Anglais qui voyagent, autant istaches.

rès 1848, époque où la France vit la moustache r toutes les lèvres des bourgeois et compléter uvement que 1830 avait pour ainsi dire borné tistes, aux excentriques et aux officiers de la nationale; Londres subit les premières ten- d'importation et d'adoptation (on prononce *honne*). La moustache sembla devoir repré- chez les voisins des Français l'idée de l'éman- n populaire, des réformes, du progrès dont la ommençait à devenir plus hardie aux com- Un jour, l'un des principaux contre-maîtres ande brasserie Barclay se présente au patron, it :

Monsieur, les ouvriers vous demandent la per- de porter des moustaches...

Je le veux bien, — répondit M. Barclay, — que ce ne soit pas pendant les heures du tra-

choses ont bien changé depuis dix ans. Je matin dans le *Times* qu'un soldat caserné à et, dans l'île de Wight, ayant eu la fantaisie er sa moustache, s'est vu infliger une punition ire : il restera en prison jusqu'à ce que la he soit repoussée!

Il se trouve à Francfort le représentant de la lente et la plus célèbre maison de banque de , le baron Ch. de R. Il y a quelques années, tra à Paris une belle Allemande, personne orable et du meilleur monde, dans la société elle il dîna chez un haut fonctionnaire. Au ayant trouvé une amande double, voulant mable, il lui *déclara Philippine*, — et per- e de mémoire, quelques jours après, la ren- à l'Opéra. Mais le Crésus a également semblé lepuis le rigoureux devoir que sa situation lui et rompant en cela la tradition de son nom où les libéralités sont communes, il a laissé la Philippine impayée. Vainement la dame a réclamé et fait réclamer son dû... un éventail, un bracelet, un burnous, n'importe quoi, fût-ce un pot de pommade! le banquier fait la sourde oreille et a même depuis lors soigneusement évité cette brillante personne, se privant du charme de sa rencontre pour n'avoir pas à dépenser quelques louis, ou seulement quelques florins; car, on le pense bien, l'obstination de la belle Allemande s'attache au principe, et nullement à l'objet! Mais le baron fuit toujours, s'abstient toujours... où diable les millions vont-ils se nicher! Si l'affaire arrive aux oreilles de quelque chroniqueur en voyage, le richissime perdant passera un mauvais quart d'heure... ce dont, au reste, il se consolera aisément s'il n'amène pas pour lui le quart d'heure de Rabelais! »

En continuant de parcourir l'*Album de la dame russe*, qu'un si singulier hasard a mis entre nos mains, nous y trouvons un certain nombre de notes qui nous paraissent intéressantes à publier, et nous reprenons la matière sans l'épuiser... pour des raisons qui ont été sinon absolument formulées, du moins assez clairement indiquées.

« ..... Victor Hugo, dans son curieux et savant ouvrage intitulé *Le Rhin*, dit, en arrivant vers Mayence, que les Allemands de ces bords ont la manie de badigeonner tous leurs édifices *en rose*... Et à ce propos il les vitupère et les anathématise. Cette excommunication est une grande injustice, et M. Victor Hugo, pour la lancer, a encore plus manqué de lorgnon que les Allemands ne manquent de goût. Il n'y a dans tout ce rose aucun badigeon, et cette teinte, dont le poëte se montre si exaspéré, est tout simplement celle toute naturelle de la pierre de ces contrées, laquelle est en effet d'un rose violacé, et que fournissent en abondance les montagnes du Rheingau. L'illustre voyageur a été mieux inspiré dans son fameux chapitre des *pourboires*, qui est d'un comique fort amusant. Quant à ces nombreuses cariatides qui, dit-il, supportent tant de balcons, de corniches et d'entablements à Francfort, plus d'un touriste, diverti par le pittoresque de la description qu'en fait le poëte, les a vainement cherchées... Pour moi, j'en ai compté jusqu'à deux.

» M. Victor Hugo parle souvent de la *Visper*, dont le nom lui plaît. A en juger par un certain pont posé sur les bords d'un fossé, il faut croire que c'est une tentative de rivière. Quant à moi qui suis passé par là dix fois, je n'ai jamais vu au fond du canal qu'un lit de cailloux altérés.

» ..... Les dîners qu'on fait sur le pont des vapeurs du Rhin sont atroces. C'est une succession de petits plats où l'on regretterait de voir si peu de chose, si cette parcimonie même ne devenait une circonstance atténuante de la mauvaise qualité du comestible. Mais aussi combien ne faut-il pas plaindre le malheureux gargotier obligé de confectionner un dîner de cinquante à cent personnes dans l'étroit espace prélevé sur le renflement d'un des tambours du bateau! Pour celui qui, se contentant de nourrir son corps de pain, de pommes de terre et du seul plat mangeable que, par hasard, il a pu retenir, songe surtout à nourrir son esprit par le voyage, quel délicieux menu lui sert le Rhin, en défilant des deux bords tout couverts de pittoresques villages dont chacun a son charme, et de ruines féodales dont chacune a sa légende.

» A table on reconnaît au premier coup d'œil les Allemands à leur façon de tenir la fourchette perpendiculaire, et de se servir du couteau à plat, en guise de pelle, pour enfourner les vivres. Après le dîner on jette tous les restes de victuailles au fleuve glouton. Que d'os de côtelettes et de carcasses de poulets au fond du lit où le Dieu embrasse la Lahn et la Moselle!

» ..... J'ai entendu ce marivaudage entre un Français et une Française.

» La dame montrait au monsieur un *Anglais* perché tout au haut d'une tour qui couronnait un roc d'apparence inaccessible.

« — Pourquoi dites-vous que c'est un Anglais? demanda le monsieur.

» — C'est qu'il n'y a qu'un Anglais pour être là...

» — Vous avez de bons yeux!

» — Mais vous aussi, ce me semble.

» — Et j'en suis ravi, puisque je vois les vôtres qui, en outre d'excellents, sont si beaux!

» — Des compliments, à moi?

» — Non, des vérités... »

» Ils continuèrent, mais en marchant; le reste m'échappa.

» ..... A ce même dîner de tout à l'heure, où j'aurais bien volontiers mangé quelque chose de solide, le Rhin m'ayant mise en appétit, je vis apparaître un gigot. L'eau, ou pour mieux dire l'os m'en vint à la bouche. On le plaça successivement sur cinq ou six points de la longue table afin de bien le montrer, puis on l'emporta pour le découper... et au bout d'un moment il revint transformé en tranches de veau pâles et desséchées. Tout le monde rit... Mais l'hôte rit sans doute encore plus que les autres, lui qui avait évidemment produit un gigot de carton pour nous faire dîner comme dans les vaudevilles. Seulement au théâtre on ne paye pas, et ici le spectacle de cet escamotage coûte plus d'un florin.

» Ce genre de dîner formé d'innombrables petits plats dans lesquels il n'y a pas grand'chose, plaît aux Allemands du midi, qui y pêchent au hasard, et de beaucoup de peu se font un tout. J'ai vu à l'hôtel un convive qui avait à la fois dans son assiette de l'omelette, des carottes, du hareng fumé, des épinards, de l'anguille à la tartare, de la marmelade de prunes, du canard et de la salade; il pêchait au hasard dans tout cela, et paraissait fort content.

» ..... A Ems, je remarquai sur la gauche de la Lahn, un peu loin, au pied de la colline, une maison solitaire sur le mur blanc de laquelle on lit : *Villa Balser*. Je pris bonne opinion des gens qui étaient allés demeurer là, à l'écart, soustraits au bruit des hôtels, pleins de sonnettes et de croassements d'Anglais, qui entourent le Casino. C'est qu'en effet il semble que ceux qui recherchent ainsi un peu de solitude ne doivent être ni sots ni méchants... Car, sots, ils ne pourraient se suffire à eux-mêmes, — et méchants, il leur faudrait l'aliment qu'offre la société.

» ..... Sur le bateau, les maîtres d'hôtel et les garçons, ayant affaire à tant de monde à nourrir, et le compte de chacun ne se faisant qu'à la fin de la journée, ont pris l'habitude de se désigner les gens par un trait qui suffit à tous : le grand blond, le rougeaud, le châle bleu, la louche, la petite noire, le bossu, l'efflanqué, le nez rouge, la princesse, le nœud vert, la bavarde, les grandes dents, le gilet jaune, la perruque filasse, les tire-bouchons, la pipe suisse, le Français à la vanille, l'Anglaise mal peignée, etc., etc. J'ai entendu que l'un des garçons allemands, pour me désigner, disait : *la pelle prune*...

» ..... Un monsieur de Francfort raconte à côté de moi qu'ayant reçu de la *Havane* une forte partie de *cigares*, il voulut les débiter et demanda une enseigne au peintre en renom du quartier, qui lui envoya une belle planche d'un superbe bleu... (Guimet!) sur laquelle était écrit, en lettres blanches ombrées de noir :

CIRAGE DE LA HAVANE

» ..... Je me suis trouvée un jour sur un vapeur qui descendait le fleuve, en emportant ce qu'on peut appeler une *cargaison* d'émigrants; je leur dus les impressions les plus tristes. Il y avait là tous les âges, et, me dit-on, un village du Nassau tout entier, pasteur en tête. Je vis de maigres jeunes filles qui emportaient je ne sais quelles petites fleurs dans des pots... du Nassau au Chili, au Mexique, au Pérou! Pauvres filles et pauvres fleurs! Il y avait, au milieu d'un monceau de bahuts, de tonneaux, de caisses, malles et paquets, des cages pleines d'oiseaux et des berceaux pleins d'enfants. Les petites filles s'en allaient avec leurs poupées, les jeunes gens avec leurs espérances, et les vieillards avec leurs regrets...

» ..... On trouve dans les environs de Wiesbade, le lieu le moins sympathique de toutes les eaux utiles ou futiles du Rhin, un endroit qu'à la grande gêne de prononciation des touristes français on appelle Schlangenbad. La source d'eau fondante et résolutive qui s'y trouve fut, dit-on, découverte par un hasard singulier. Un pâtre, dont le troupeau souffrait de je ne saurais dire quelle *influenza*, remarqua qu'une de ses vaches s'écartait souvent des autres et s'égarait dans les buissons. Il l'observa et reconnut qu'elle allait boire à une source qui, en peu de temps, lui rendit une florissante santé. Ce fait fut signalé, les eaux analysées, et un établissement résulta de la découverte. Schlangenbad signifie *bain du serpent*.

» Étant passée par là l'an dernier, je vis un charmant chalet bâti sur un monticule dominant cette unique vallée qui soit dans la chaîne du Taunus. Ce chalet fut construit, en 1852, dans l'espace de vingt jours, pour Sa Majesté l'impératrice douairière de Russie, qui vint passer quelques jours à Schlangenbad. La czarine s'y rendit douze fois pour prendre le café, et à chaque visite elle laissa mille florins, ce qui paya et surpaya le chalet. On a placé sur la façade une inscription que je traduis :

DIEU A DONNÉ DU BEAU TEMPS
POUR ME BATIR, AINSI QUE DU BOIS.
LES GENS QUI M'ONT FAIT SONT VENUS DE WIESBADE.
JE SUIS ASSEZ GRAND
POUR RECEVOIR DES GENS HEUREUX.

(*Sera continué.*)

JULES LECOMTE.

SALON DE 1859.

Nous reproduisons aujourd'hui le *Découplé* de M. Eugène Faure. Cette toile fièrement touchée, d'un aspect vivant, d'un effet de lumière bien entendu, nous a semblé une des plus intéressantes du genre. Ces beaux chiens impatients d'être lancés dans le bois sont, dit-on, des portraits choisis dans une célèbre meute de la Nièvre. Avec une peinture aussi large et aussi vigoureuse, M. Eugène Faure trouverait dans cette voie de faciles occasions de succès, mais ses goûts l'entraînent le plus souvent vers des sujets plus tendres ou plus sérieux, témoin son tableau très-apprécié de *Vénus instruisant l'Amour*.

La seule toile que M. J. Gigoux ait exposée cette année, *une Arrestation sous la Terreur*, forme le sujet de l'autre dessin du Salon.

SALON DE 1859. — *Le Découplé*, tableau de M. Faure (N° 1032.)

Ce tableau est traité dans cette manière magistrale qui a mis M. Gigoux au premier rang des peintres modernes.

Rien de plus émouvant et de plus dramatique que cette composition si simple et si bien agencée.

M. Franck a bien voulu faciliter notre travail en faisant pour nous une heureuse photographie de ce magnifique tableau.

LÉO DE BERNARD.

Saint-Sauveur et Biarritz.

Avant de quitter Saint-Sauveur, l'empereur a donné 80,000 francs pour commencer les travaux destinés à prévenir les avalanches, 20,000 francs pour l'achévement de l'église d'Argelès; enfin, il a nommé officier de la Légion d'honneur M. François Boeswilvad, le savant ingénieur qui préside aux travaux qu'on exécute à St-Sauveur.

Les chanteurs barégeois, parmi lesquels figurait le paysan auquel l'empereur a acheté le superbe chien que représente notre gravure, sont venus donner la sérénade d'adieu à Leurs Majestés, qui se sont mises en route le 11, à une heure.

Arrivées à sept heures à Tarbes, elles ont passé la nuit à la villa de M. Fould, pour repartir le lendemain, à midi, pour Biarritz, où elles son descendues à la vill Eugénie.

Deux jours après, S M. le roi des Belge arrivait également Biarritz, où des appar tements avaient ét préparés dans la maison Ardoin.

Dès que l'empereur apprit la venue du roi Léopol il se rendit auprès de lui dans un coupé attelé de deu chevaux. Après un entretien d'une heure et demi l'empereur a ramené, dans sa modeste voiture, à villa Eugénie, le roi des Belges, qui a été reçu p l'impératrice.

L. M.

Visite de l'empereur au roi des Belges à Biarritz, d'après un croquis envoyé par M. Moullin.

Baigneuse.

Habitants de la montagne attendant la sortie de Leurs Majestés.
Chien acheté par l'empereur à Biarritz.

Baigneur.

École impériale des Beaux-Arts.

CONCOURS DE SCULPTURE, DE GRAVURE, D'ARCHITECTURE.

Avec le mois de septembre sont revenus les concours de l'École des Beaux-Arts, luttes intéressantes qui ont toujours le privilége d'impressionner vivement le public, d'exciter sa curiosité. La première exposition était consacrée à la sculpture.

L'Académie des Beaux-Arts, juge suprême de ces épreuves solennelles, dont une pension à l'Académie de France à Rome est le prix très-ardemment désiré, avait emprunté le sujet du concours au dixième chant de l'*Énéide*.

C'était l'épisode du combat d'Énée et de Mezence. Le fils de Priam a déjà blessé son adversaire d'un coup de javelot; il va le frapper de son épée, lorsque le fils de Mezence, le jeune Lausus, se précipite entre les combattants, protége la retraite de son père et pare le coup qui lui était destiné.

Le poëte ajoute que les spectateurs qui entouraient les combattants s'arrêtèrent pour applaudir au dévouement de Lausus qui parvint à retirer son père de la mêlée.

Le sujet était intéressant, clairement indiqué; il a été généralement bien compris par les concurrents et rendu, par quelques-uns, d'une manière remarquable. Le concours a été l'un des meilleurs que l'on ait eus depuis longtemps. Huit élèves y ont pris part, et parmi ces jeunes gens trois avaient obtenu déjà des seconds prix, des mentions honorables; deux ou trois avaient été même admis aux dernières expositions des Beaux-Arts.

L'Académie s'est montrée généreuse dans cette circonstance. Elle a accordé deux premiers grands prix, un second grand prix, deux mentions honorables. Les deux premières récompenses donnent le droit d'aller à Rome.

Le premier *premier grand prix* a été remporté par M. Jean-Alexandre Falguière, né à Toulouse, Haute-Garonne, le 7 septembre 1831, élève de M. Jouffroy; le deuxième *premier grand prix* par M. Louis-Léon Cugnot, né à Vaugirard, Seine, le 17 décembre 1835, élève de MM. Duret et Diebolt; le *second grand prix* par M. Justin-Chrysostome Sanson, né à Nemours, Seine-et-Marne, le 9 août 1832, élève de M. Jouffroy. La première *mention honorable* a été décernée à M. Charles Gauthier, né à Chauvirey-le-Château, Haute-Saône, le 7 décembre 1831, élève de M. Jouffroy; la deuxième *mention honorable*, à M. Raymond Barthélemy, né à Toulouse, Haute-Garonne, le 11 juin 1833, élève de M. Duret.

La gravure en médailles et en pierres fines n'a pas été traitée avec la même bienveillance. Loin de là! Le concours a été déclaré nul par le jury, au grand désespoir des quatre élèves qui s'étaient présentés et qui avaient dû travailler beaucoup pour terminer les travaux qui leur avaient été demandés. Ils devaient composer un bas-relief dont le sujet était *Jason enlevant la Toison d'or*; graver le coin d'une médaille d'après le bas-relief réduit; graver sur cornaline une tête d'après l'antique.

Sur ces quatre concurrents, l'un n'avait pas terminé son travail; l'autre avait apporté des modifications à son esquisse. Les deux autres, quoiqu'ils aient fait preuve de zèle, avaient été jugés insuffisants pour une récompense aussi haute qu'un prix de Rome. Bref, la déroute a été complète.

Comme dans le concours de sculpture, huit élèves se sont présentés pour disputer les prix d'architecture dont le programme était, cette année, le projet d'un palais destiné à la cour de cassation, assez étroitement logée depuis longtemps dans notre palais de justice.

Deux ou trois élèves avaient assez bien compris l'importance de ce monument, surtout en ce qui regarde l'ornementation, la décoration extérieure. D'autres avaient eu l'idée de lui donner presque l'apparence d'une église, d'une prison, d'un vaste tombeau. Probablement la distribution intérieure aura plus satisfait les juges, car par son jugement l'Académie a décerné plusieurs récompenses.

Elle a donné un premier grand prix à M. François-Philippe Boitte, né le 17 août 1830, à Paris, élève de MM. Gilbart, Saint-Père et Trouillet; un second premier grand prix, à M. Charles-Alphonse Thierry, né à Paris, le 1er janvier 1830, élève de Mono, Thierry et Lebas; un second grand prix à M. Jean-Louis Pascal, né à Paris, le 15 mai 1830, élève de M. Questel.

Deux imprudents, dont les travaux étaient cependant recommandables, se sont fait mettre tout d'abord hors de concours. Ils avaient apporté de si grands changements dans l'esquisse de leurs projets que l'Académie, pour éviter le retour de semblables fautes, a été obligée de faire un exemple sévère et de leur appliquer le réglement dans toute sa rigueur.

CH. D'ARGÉ.

SOUVENIRS DE VOYAGE.

V

ASCENSION DU PIC DE SAUVEGARDE.

(Mort de M. Charles Harwich, archidiacre de Cambridge.)

A Monsieur le Directeur du MONDE ILLUSTRÉ.

Monsieur,

Vous connaissez Luchon, cette capitale d'été du monde fashionable, cette résidence des malades bien portants. Nulle part, le plaisir n'a trouvé un plus sûr et plus constant asile : sa vallée, d'une variété extrême, est certainement la plus attrayante de toutes les Pyrénées; elle a pour route des avenues bordées de vignes qui s'enlacent aux ormes et aux frênes, montent avec leurs troncs, s'épanouissent avec leurs rameaux et laissent retomber comme des panaches leurs feuilles, leurs vrilles et leurs raisins. La vallée est étroite : on dirait un long jardin entre deux chaînes de montagnes; çà et là, sur les pentes basses, dans de belles prairies, l'on voit courir et l'on entend babiller des eaux vives, apportant avec elles la fraîcheur et la fertilité.

Au fond de la vallée, on aperçoit comme un amas de montagnes noires, aux flancs âpres et hérissés, aux sommets couronnés de neiges étincelantes qui ferment l'horizon. Au-dessous de leurs crêtes majestueuses, qui portent avec fierté leurs festons de granit, de grands bois toujours sombres tapissent les gorges alpestres.

D'un peu loin, ce premier coup d'œil est enchanteur.

Quand on approche, on se trouve à l'entrée d'une belle avenue de platanes, accompagnée de deux rangées de villas, de jardins, d'hôtels et de boutiques: c'est Luchon, c'est une petite ville parisienne, c'est le boulevard de Gand des Pyrénées.

Là, tous les jours, ce sont des excursions nouvelles: tantôt on va visiter le lac d'Oo, Bagnères et Castel-Vieil, tantôt Saint-Bertrand de Comminges, Valcabrère ou le lac de Séculéjo. Des parties de huit ou dix compagnons joyeux, escortant un petit bataillon d'amazones, aux longues jupes et aux voiles flottants, sortent tous les matins de chaque hôtel et s'en vont rayonner en des directions diverses.

L'autre jour, cependant, tous ces petits groupes semblaient s'être donné le mot dès la veille; tout le monde se trouva prêt en même temps, et, aux premières lueurs de l'aube, toute l'allée d'Étigny n'était qu'un vaste rendez-vous. Les femmes s'étaient levées matin, rare effort! Les hommes furent en selle presque aussitôt qu'elles.

Il ne s'agissait de rien moins, ce jour-là, que de tenter pour la première fois l'ascension d'un pic connu sous le nom de *Pic de Sauvegarde*, fréquenté des guides seulement et des chasseurs d'isards, mais que jamais le pied des touristes n'avait profané.

M. Lezat, l'habile ingénieur de la Haute-Garonne, à qui la science orographique doit déjà un si merveilleux tableau en relief des Pyrénées, avait bien voulu diriger cette excursion pour laquelle on avait fait appel aux guides de sommets les plus intrépides et les plus expérimentés.

Le pic de Sauvegarde s'étend au midi de Luchon et sur les extrêmes limites de la France et de l'Espagne; il faut marcher longtemps avant d'atteindre ses dernières cimes. Six heures sonnaient à l'horloge des bains, quand nous quittâmes les allées du parc anglais plantées de peupliers, de tilleuls et de platanes, pour nous engager dans un sentier qui suit les flots de la Pique et tournoie dans l'herbe haute; sur les deux bords, des chênes et des frênes étendent leurs rideaux mouvants; mille ruisseaux qui tombent des montagnes viennent se jeter dans le Gave, qui coule avec un murmure rauque entre deux murailles de rochers. A notre gauche, sur l'éminence ronde d'un roc pelé, nous laissons une vieille tour mauresque tout en ruine et que l'on nomme Castel-Vieil. Bientôt nous franchissons le Gave, et, à travers une admirable forêt de pins situés à mi-côte et descendant par étages avec la montagne, nous atteignîmes la modeste auberge connue sous le nom d'*Hospice de Luchon*; c'est là que les muletiers espagnols s'arrêtent lorsqu'ils viennent de franchir la montagne qui les sépare de la France.

Nous fîmes comme les muletiers.

Mais nous n'étions qu'au début de la journée; la trompe des guides sonna une fanfare, et nous nous remîmes en marche. Cette seconde partie de la route était plus difficile. Nous trouvâmes d'abord une jolie pente ga-

---

FEUILLETON

UNE NOUVELLE LUNE[1]

COMÉDIE INÉDITE EN UN ACTE

Par M. JULES LECOMTE.

(Suite.)

DUVERNAY.

Plaît il? (*A Jean.*) Donc, si lady Warton revient, à cause de ma femme... tu la conduiras par les bureaux dans mon cabinet.

JEAN.

Oui, monsieur.

DUVERNAY.

Tu veilleras bien à ce qu'elle ne s'en aille pas!

JEAN.

Je l'enfermerai! je la barricaderai, monsieur.

DUVERNAY.

C'est cela!

LAURENCE, *à la glace, avec affectation de légèreté.*

Ne croyez-vous pas, mon ami, que Palmyre soit subventionnée par les blondes pour mal coiffer les brunes?

DUVERNAY.

Mais ce chapeau vous va très-bien... je le trouve seulement un peu trop élégant pour aller à la campagne...

LAURENCE.

Aussi, vais-je à l'Académie!

DUVERNAY, *vexé.*

A l'Académie?... Qu'est-ce qui vous prend? au lieu d'aller vous distraire!...

LAURENCE.

Monsieur de Marville m'a offert des places, et...

DUVERNAY.

Ah! monsieur de Marville!...

JEAN, *le tirant à part.*

Je voulais dire à monsieur... on est venu apporter une note des frères Provençaux... et la facture de ces bijoux que monsieur...

DUVERNAY, *lui donnant des billets de banque.*

Eh bien! tiens! tu paieras! laisse-nous!...

JEAN.

Et la moire antique... les dentelles... faut-il...?

LAURENCE.

Ah çà! vous n'en finirez donc pas avec cet homme?

DUVERNAY.

Si fait! si fait! ma chère... Une affaire de bureau... (*A Jean.*) Garde tous ces objets provisoirement, et surtout veille bien l'arrivée de milady! (*Jean sort avec importance. — A Laurence.*) Donc, vous parliez de brunes et de blondes, je crois? J'écoute.

LAURENCE.

J'avais fini. Si je ne suis pas allée aujourd'hui chercher cette maison des champs, c'est que monsieur de Marville...

DUVERNAY.

Ah! oui!... il vous mène à l'Académie! Décidément, je vois qu'il ne vous fait pas la cour... Que se passe-t-il donc, au palais Mazarin?...

LAURENCE.

Un mortel de lettres qu'on enterre dans l'immortalité du pont des Arts. Monsieur de Marville s'est empressé...

DUVERNAY, *un peu agacé.*

Ah çà! ce monsieur ne m'en veut donc plus de ce qu'il a voulu vous épouser? C'est très-généreux! c'est stoïque! Mais je remarque qu'après une longue éclipse il reparaît beaucoup ici; c'est un revenant!

LAURENCE, *voulant se venger.*

Dites plutôt un esprit!

DUVERNAY, *jaloux.*

Comment donc?... je veux bien! Mettons que c'est un esprit, un esprit... qui hante votre salon... Mais ne trouvez-vous pas ses apparitions un peu fréquentes? Si je l'exorcisais?

LAURENCE.

Nous causeriez-vous, à moi l'amusement, et à lui l'honneur d'être jaloux!

DUVERNAY.

Moi?... du tout! Est-ce que vous ne m'avez pas choisi? préféré à lui?

LAURENCE, *à part.*

Préféré!

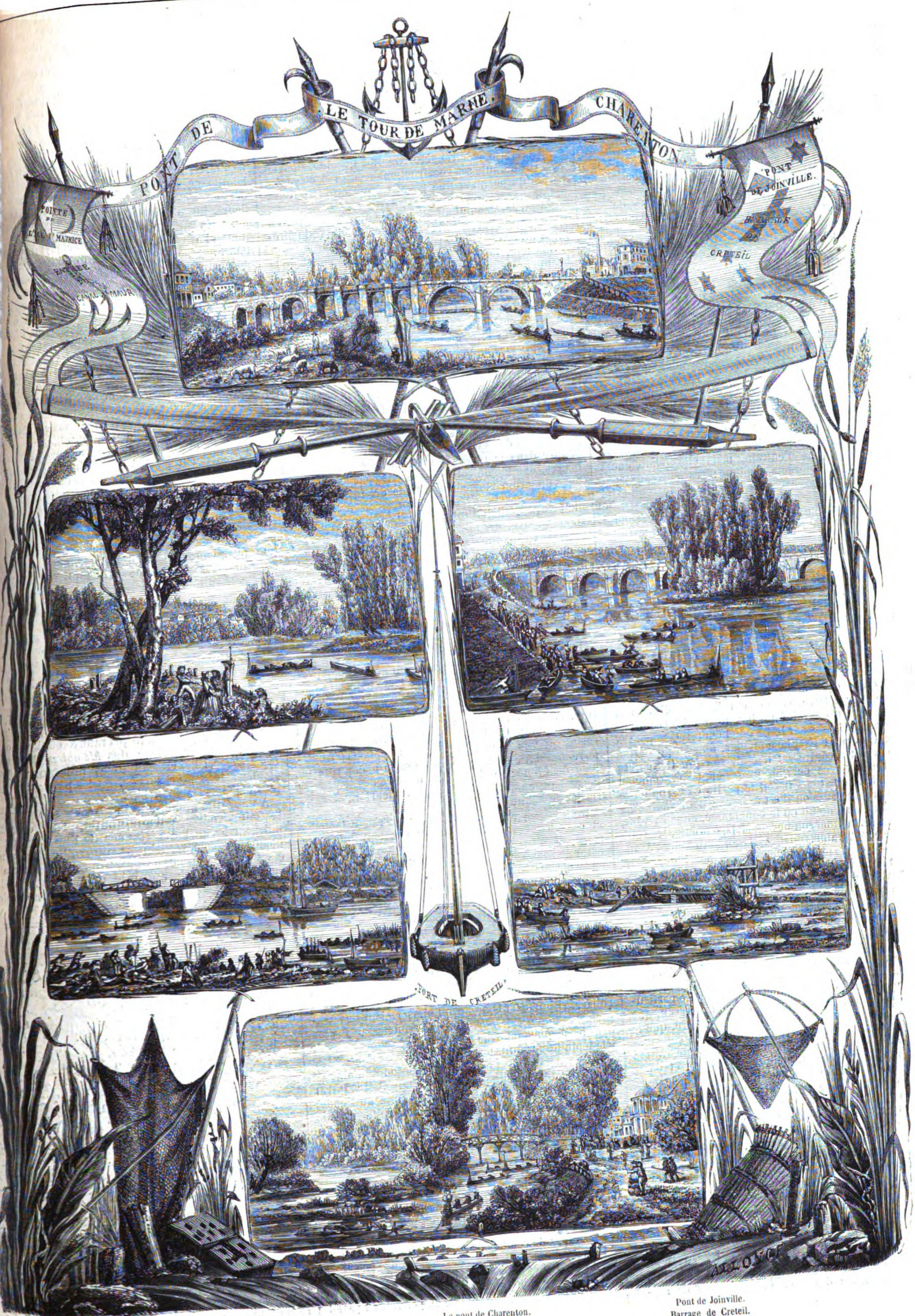
DUVERNAY.

Seulement je remarque, depuis quelque temps, que ses espérances brisées d'autrefois tentent de refleurir en toutes sortes de manifestations de loges d'Opéra... d'Ambigu... de Bosco... de billets de spectacle, de concerts, que sais-je encore!... Parmi tant de billets, n'y en aurait-il pas quelques-uns... de doux?

LAURENCE.

Vous ne venez plus nulle part! Vous dites que vous

1 Voir les numéros des 10 et 17 septembre.



Point de l'île Saint-Maurice.
Entrée du canal Saint-Maur.

Le pont de Charenton.
Port de Creteil.

Pont de Joinville.
Barrage de Creteil.

compte fait, Doucinot est amoureux, mais amoureux à en maigrir. La belle a nom Alphonsine, et prétend loger rue de la Pépinière, 36; c'est là que Doucinot, tout transi, vient l'attendre au sortir du bal. Mais (ô ruse de femme !) le nº 36 est une maison en construction. Doucinot, mystifié, ne se tient pas pour battu, il s'insurge et veut grimper aux échafaudages; par malheur, l'invalide, gardien de la bâtisse, lui barre le passage, et complique la situation de grands coups de plat de sabre. Ce n'est pas tout: la perfide Alphonsine a donné le même rendez-vous au sieur Bellavoir, un bonnetier guilleret, qui, lui aussi, au bal de M. Cherbichon, faisait le joli cœur sous un déguisement de muscadin. Alors le conflit qui s'engage devient des plus hilarants: les coups de pied, les croc-en-jambe, ces vieilles et éternelles joies de la comédie burlesque, commencent à dominer le dialogue; la pièce devient une bousculade, et, en somme, le cœur d'Alphonsine valait-il tout ce tapage? Je ne sais; mais ayez pour agréable de regarder par le trou de la serrure du nº 34 (c'est là que demeure la belle); — vous frémissez d'horreur !... elle les trompait tous deux !

Cette saynette qui n'a d'autre prétention que de faire naître le gros rire aurait mieux figuré dans le répertoire primitif des Bouffes; elle est empreinte de cette belle humeur, elle a cette désinvolture hardie et tant soit peu folle qui firent jadis à ce théâtre le succès de certaines farces au gros sel que l'on n'a point encore oubliées, malgré les fastueuses représentations d'*Orphée* et des *Dames de la Halle*. Léonce, l'acteur auteur, se met en grands frais de gaieté et de verve bouffonne pour jouer son personnage de Doucinot qu'il a doublement créé.

M. Caspers, qui a musiqué tout ceci, n'a peut-être pas assez traité sa partition en pochade; ses mélodies ne manquent pas d'entrain, mais elles n'atteignent nullement au suprême comique; ses morceaux sont coupés et agencés avec trop d'ordre et de régularité pour s'adapter parfaitement à ce livret extra-fantaisiste. En un mot, M. Caspers, qui semble avoir fait de solides études, devra s'attaquer à un genre moins excentrique s'il veut voir tourner en éloge le reproche que nous lui faisons aujourd'hui, et je ne veux, pour preuve de ses tendances au sérieux, que la phrase pathétique intercalée par M. Caspers dans le trio de son ouvrage. Nous avons remarqué aussi les *couplets de la peur* que chante Léonce accompagné en *pizzicati* par l'orchestre, et l'air d'entrée de M. Desmonts.

— La pièce de M. de Rovigo que l'on donnait le même soir est plutôt sentimentale que gaie; il s'y mêle aussi quelques scènes d'un fantastique ingénieux, et nous aurions aimé la voir représentée ailleurs qu'aux Bouffes, au Gymnase par exemple. — La scène se passe en Angleterre. Le docteur Richard dispute la main de mistress Sarah à un boxeur, dont les coups de poing sont célèbres sur le turf de Londres. Que pourra un pauvre petit Esculape anglais, tout au plus armé d'une lancette, contre cet hercule rageur? Il s'enivre avec force verres de gin, et pendant son sommeil plein d'hallucinations il voit le portrait de son oncle descendre du cadre où il est accroché, pour venir s'asseoir dans un fauteuil où le bonhomme, de son vivant, aimait à sermonner son neveu. Mais, ô prodige! le voilà qui parle! « Tu aimes mistress Sarah et tu veux l'épouser? — Oui, mon oncle. — Eh bien! quand tu seras réveillé, fouilles dans la poche de ton paletot, tu y trouveras de quoi confondre ton rival... » Puis l'ombre de redevenir portrait en allant se replacer dans son cadre doré. Richard s'empresse de se fouiller de la tête aux pieds et trouve en effet une lettre qui prouve clairement que le boxeur est marié et père de neuf enfants (!) Mais comment ce document précieux se trouve-t-il dans une des poches de son paletot?... C'est qu'il avait pris par erreur celui de son rival.

La partition de Mlle Collinet présente cette particularité qu'elle commence par un très-joli morceau, que celui qui vient ensuite est moins bien inspiré, que le troisième est inférieur au second et ainsi de suite jusqu'à la fin. Celui que nous avons le plus goûté, c'est le duo du commencement, plein de fraîcheur et d'entrain; la chanson du boxeur est un bon pastiche de la musique anglaise; on ne peut pas non plus refuser un certain mérite de facture à la romance de Mlle Chabert, bien supérieure aux couplets du docteur et surtout à la scène fantastique qui nous a semblé parfaitement froide et incolore.

Si nous sommes bien informé, Mlle Collinet serait la fille du virtuose qui enchanta toute la génération passée avec son merveilleux flageolet.

ALBERT DE LASALLE.

CAUSERIE DE LA MODE.

Notre dernière Causerie était datée de Biarritz, mais la prolongation d'un été exceptionnel qui a changé la fraîcheur ordinaire des premières journées de septembre en brûlantes journées d'août nous a fait fuir, il y a deux semaines, l'atmosphère de feu du golfe de Gascogne, pour l'atmosphère plus tempérée de la plage du Havre; et avec cette rapidité magique de la vapeur qui réalise aussitôt le désir, nous nous sommes baignée à vingt-quatre heures de distance dans les flots bleus de la côte des Basques et dans les vagues vertes de Sainte-Adresse.

Un autre attrait que celui de la température nous attirait au Havre. D'aimables amis nous y attendaient et nous conviaient à une fête féerique qui devait être donnée à Frascati, ce beau centre de réunion de la société havraise et étrangère. On sait que le *Casino* de Frascati déroule ses constructions légères et élégantes à côté du port, sur une plage voisine de la route de Sainte-Adresse.

Le roi Jérôme qui affectionne le Havre et se plaît à y passer une partie de la saison d'été habite ordinairement un des pavillons réservés de Frascati.

Non loin, la reine Christine d'Espagne, éprise de la beauté de ce rivage, a fait bâtir un chalet sur le bord de la mer. En se rendant à Sainte-Adresse, on l'aperçoit perché sur une haute falaise. Des galeries extérieures qui entourent ce chalet on voit défiler les vaisseaux qui entrent au port ou ceux qui s'en éloignent. On est là dans une solitude complète et qui sied à une reine après les agitations du pouvoir.

Nous avons reçu au Havre la plus aimable hospitalité, tour à tour chez la gracieuse Mme Ernest Lefèvre, nièce de M. Auguste Vacquerie, le poëte récemment applaudi au *Théâtre-Français*, et chez Mme Lecadre.

C'est en compagnie de ces femmes charmantes que nous avons assisté à la grande fête que tous les jeunes gens de la haute société du Havre viennent de donner dans le *Casino* des bains Frascati. Dès neuf heures, une file de voitures glissant dans les allées sablées du jardin amenaient la foule des invités dans les élégants salons de Frascati, décorés ce soir-là avec un goût exquis. Bientôt un orchestre excellent a donné le signal du bal. Les airs les plus expressifs et les plus nouveaux, auxquels se mêlait le grand murmure de la mer, ont convié à la danse la jeunesse parée qui se pressait dans le beau salon ovale où les fleurs, le rayonnement des lustres et les tentures luttaient d'éclat avec les toilettes des femmes. C'est de Paris que les belles Havraises avaient fait venir leurs fraîches toilettes. Les grands magasins du *Louvre* avaient expédié leurs nouveautés les plus exquises; c'étaient pour les jeunes filles des robes de tulle diaphanes, d'autres en crêpe, d'autres en gaze de Chine, un grand nombre en tarlatane du plus joli effet aérien. Pour jeunes femmes c'étaient des robes plus riches; les unes tout en dentelle blanche, d'autres tout en dentelle noire de Chantilly, d'autres où le taffetas en nuances claires se mêlait aux dentelles. Quelques femmes arrivaient dans les salons avec de splendides mantelets en points d'Angleterre ou d'Alençon, doublés de satin blanc, rose ou bleu de Chine; le plus grand nombre des danseuses déposaient, en entrant, au vestiaire, leurs ravissantes sorties de bal ou leurs burnous.

Ces étoffes légères et chatoyantes, ces riches dentelles et ces sorties de bal inimitables venaient toutes des magasins du *Louvre*, qui sont devenus à bon droit le bazar de l'élégance européenne. Parmi les burnous on en remarquait quelques-uns très-rares tissés en Orient et que nous avions choisis nous-même à Biarritz, chez M. Petit, pour les offrir à nos amis du Havre.

Il fut un temps, qui n'est pas encore bien éloigné, où les provinciales ne passaient pas précisément pour des modèles d'élégance, mais j'aurais bien défié, ce soir-là, le plus habile observateur de reconnaître les jolies Havraises qui luttaient de toilettes avec les Parisiennes, car les fleurs qui garnissaient leurs corsages venaient de chez Mme Tilman, la célèbre faiseuse; les rubans, si importants aujourd'hui, sortaient des magasins de *la Ville de Lyon*, et on reconnaissait jusque dans les coquets mouchoirs que les danseuses tenaient à la main les produits de la maison de la *Sublime-Porte*.

Le couronnement et pour ainsi dire le point lumineux d'une toilette féminine, c'est la coiffure. Mlle Pitrat sent l'importance et l'effet décisif d'une guirlande, d'une traînée flexible ou d'une couronne de fleurs. Elle possède un art inouï pour agencer les pétales et les feuillages qui s'échappent de sa main en groupes saisissants, luttant d'éclat avec la nature. Rien de frais et de ravissant comme les diverses coiffures que Mlle Pitrat avait envoyées au Havre pour cette fête à Frascati. Décrivons-en quelques-unes: Mme Ernest Lefèvre portait sur ses beaux cheveux d'un noir de jais des groupes de cactus rouges, clos vers la nuque par une étoile de diamants. La robe à trois jupes était en tulle blanc avec des tiges de cactus sur les côtés. Rien de frais et de jeune comme la toilette identique que portaient Mlles Marguerite et Gabrielle Lecadre, les filles de la gracieuse femme qui nous donnait l'hospitalité. Mlle Marguerite, brune et piquante comme un portrait au pastel de Mme du Châtelet, était en rose; sa robe en tarlatane très-bouffante ressemblait à un de ces nuages légèrement empourprés qui flottent le soir à l'Occident. Onze petits volants gonflaient sa jupe; trois bouquets de roses de la reine riaient au creux du corsage et sur les manches courtes. La couronne inimitable de grâce était des mêmes fleurs. Sa sœur, la blonde Gabrielle, avait une robe tout à fait semblable, mais bleue au lieu d'être rose. Des bluets d'une teinte pâle composaient la coiffure et les agrafes du corsage. Une autre jeune fille très-remarquée, Mlle Marie d'Houdetot, portait une toilette qui s'harmoniait à ravir avec sa fraîche beauté. Sa robe était en tulle vert azoff, et sur la jupe bouillonnée s'étageaient sur les côtés de légères traînées de clématite. La couronne se composait des mêmes fleurs. Mlle d'Houdetot, fille de M. d'Houdetot dont les ouvrages sur la chasse ont fait le tour du monde, car il n'est pas un chasseur, même des pays les plus lointains, qui ne veuille posséder ces livres attrayants et instructifs, Mlle d'Houdetot a de qui tenir comme grâce et comme beauté.

Parmi les hommes les plus remarqués à cette fête, citons M. Ernest Lefèvre, appelé à devenir une des gloires du barreau de Paris, M. d'Houdetot, frère de la jeune fille dont nous venons de parler, et M. Crémieux fils dont l'esprit petillant charme les salons du Havre. A la mise distinguée de ces messieurs et dans un *je ne sais quoi* que trahissait la coupe parfaite de l'habit et du gilet on devinait la main d'Humann. Le célèbre tailleur parisien est le fournisseur de tous les hommes qui donnent le ton au Havre, comme il est celui de toutes les aristocraties de l'Europe.

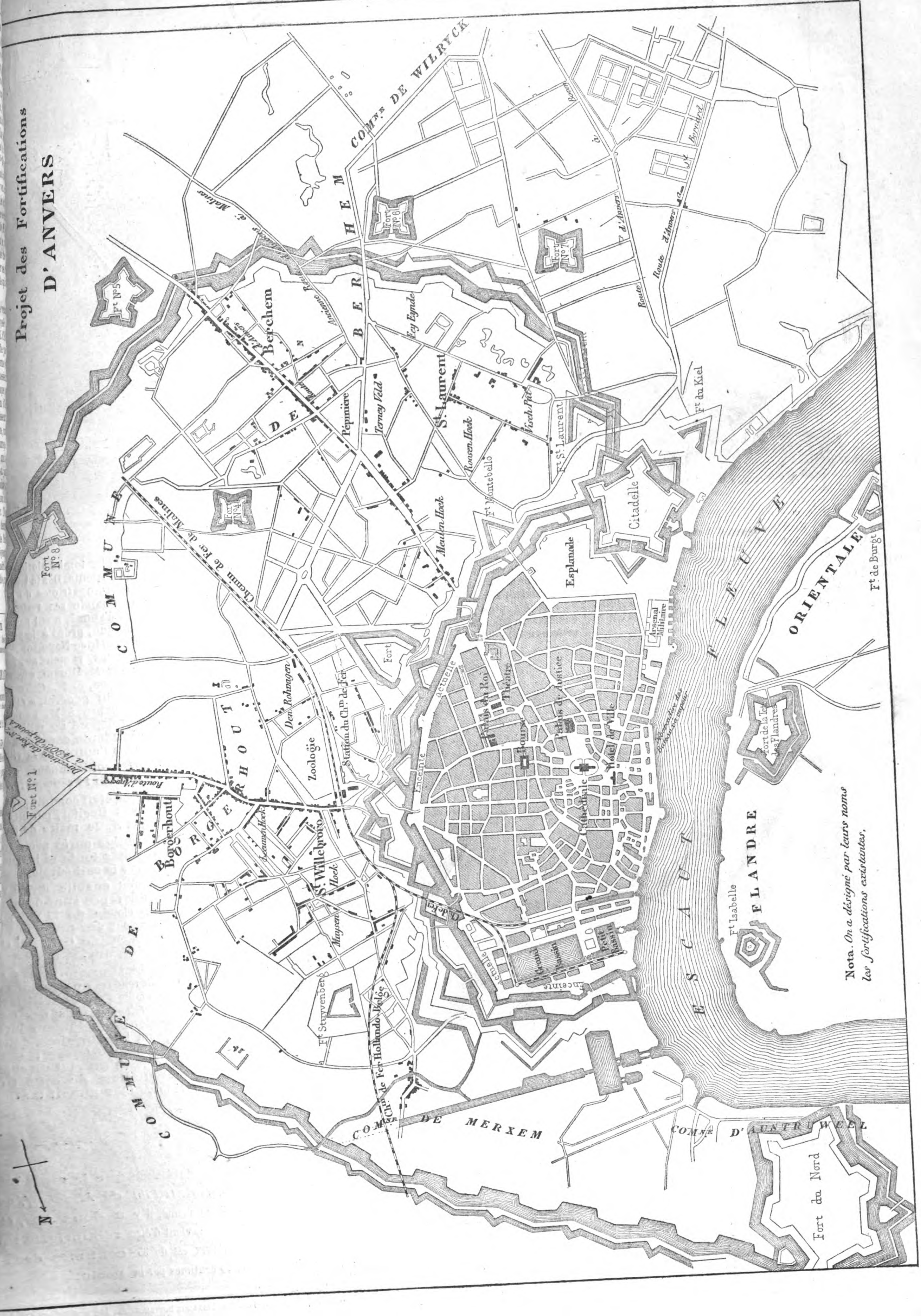
Le bal a été très-animé. La nuit superbe permettait de circuler sur les terrasses et jusqu'au haut du belvédère de Frascati. La mer calme et le ciel étoilé formaient une splendide décoration à cette fête dont nous garderons un long souvenir. N'oublions pas qu'un souper splendide, servi à une heure du matin, a permis aux intrépides danseurs de faire une halte. Ainsi le bal de plus en plus vif et joyeux a pu se prolonger jusqu'au jour, et le dernier quadrille a été éclairé par les lueurs souriantes de l'aube qui rougissait faiblement le vaste Océan.

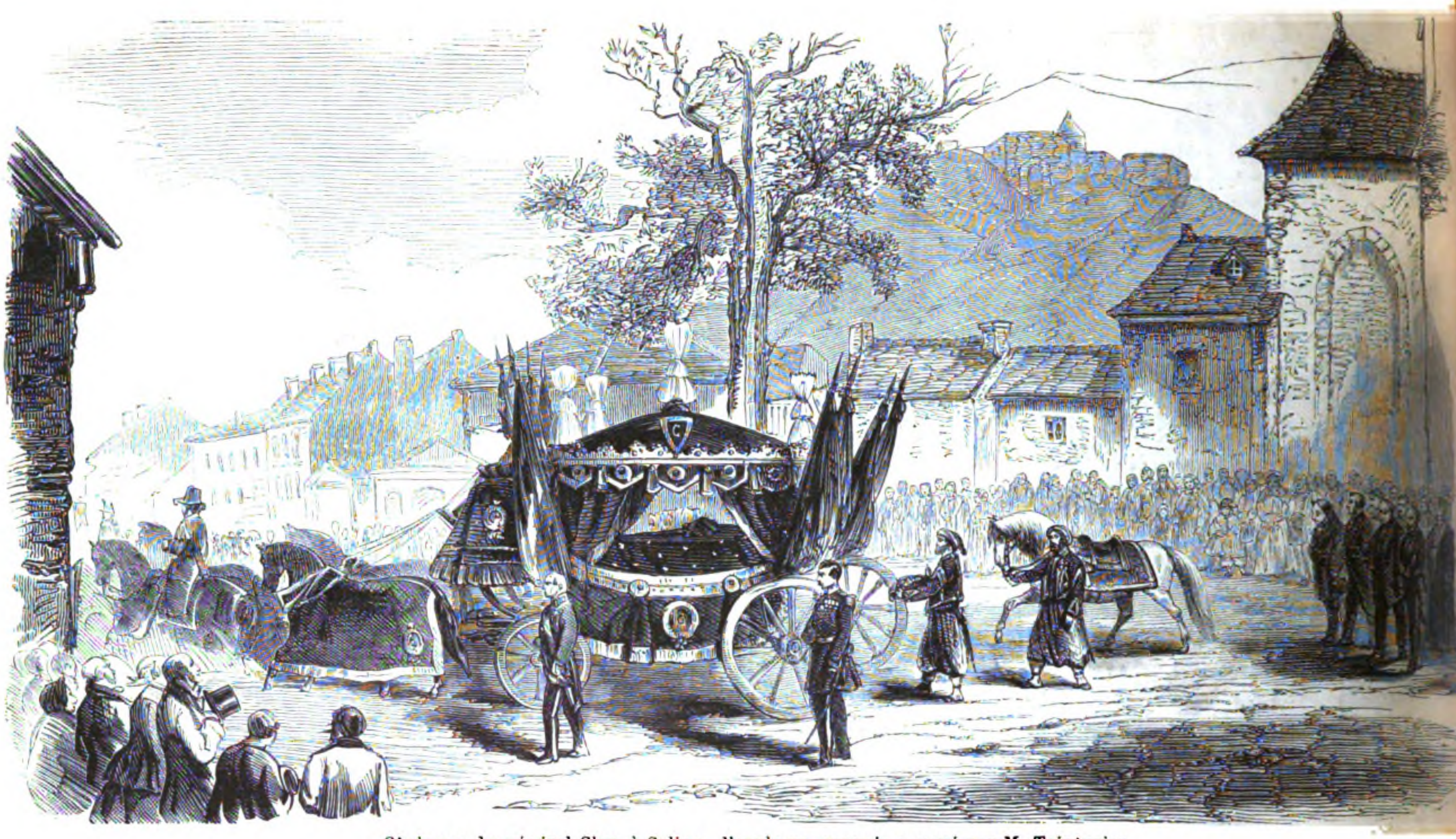
YOLANDE.

RÉBUS.

EXPLICATION DU DERNIER RÉBUS :

Vieuxtemps sur le violon et Litz sur le piano sont sans égaux.


Projet des Fortifications
D'ANVERS
COMNE DE WILRYCK
COMMUNE DE BERCHEM
COMMUNE DE BORGERHOUT
COMMUNE DE MERXEM
COMNE D'AUSTRUWEEL
Berchem
St Laurent
Borgerhout
St Willebrord
Citadelle
Esplanade
Arsenal Militaire
Bourse
Théâtre
Palais du Roi
Palais de Justice
Cathédrale
Hôtel de Ville
Station du Chin de Fer
Zoologie
Pépinière
Chemin de Fer de Malines
Chin de Fer Hollando-Belge
Fort No 1
Fort No 5
Fort No 6
Fort No 7
Fort No 8
Fort
Ft Stuyvenberg
Ft Montebello
Ft St Laurent
Ft du Kiel
Fort de la Tête des Flandres
Ft Isabelle
Ft de Burgt
Fort du Nord
FLEUVE
ESCAUT
FLANDRE
ORIENTALE
Grand Bassin
Petit Bassin
Enceinte actuelle
Nota. On a désigné par leurs noms les fortifications existantes.
N



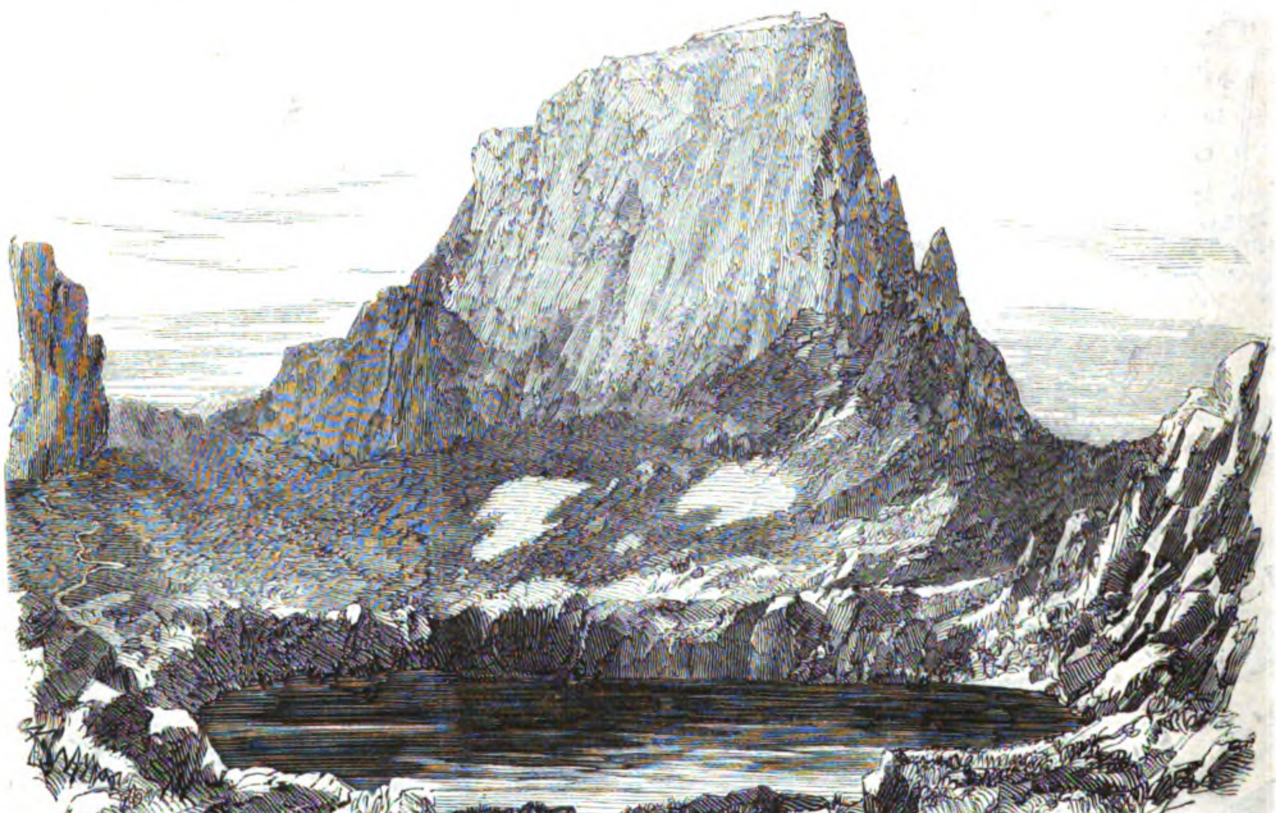
Obsèques du général Cler, à Salins, d'après un croquis envoyé par M. Tainturier.

Fortifications d'Anvers.

Anvers a été de tout temps une des principales places marchandes du globe. Son commerce florissant surtout aux douzième, treizième et quatorzième siècles, reçut un coup funeste de la prospérité d'Amsterdam.

Elle fut assiégée en 1576 par le duc de Parme, prise par les Français en 1746, en 1792 et en 1794. Carnot la défendit contre les alliés en 1814.

Son vaste port, son bel arsenal, ses magnifiques chantiers de construction, ses fabriques de toutes étoffes utiles ou riches, ses savonneries, ses raffineries étouffaient dans la ceinture de ses glacis si renommés qui formaient son mur d'enceinte et de défense. Elle va reporter plus loin ses fortifications et englober dedans ses vastes faubourgs. Nous donnons le plan de cette nouvelle enceinte fortifiée, plan sur lequel, non-



Le pic de Sauvegarde, à Luchon, où a disparu M. Ch. Harwich, archidiacre de Cambridge, dessin de M. Lezat communiqué par M. Louis Énault.

Napoléon Ier avait tellement bien senti l'importante position commerciale d'Anvers, aux bouches de l'Escaut, qu'il voulut en faire la rivale de Londres et qu'aucun sacrifice ne lui aurait coûté pour atteindre ce résultat, à en juger par les immenses travaux qu'il avait déjà mis en voie d'exécution.

Les Français la prirent de nouveau en 1832 à la Hollande pour la donner aux Belges qui proclamaient leur indépendance.

Elle est la patrie des peintres Van-Dyck, Jordaens, Téniers.

seulement la Belgique entière, mais toute l'Europe a dû porter les yeux.

MAXIME VAUVERT.

Funérailles du général Cler, à Salins.

Il y a peu de jours, tandis que sur tous les points de la France les populations acclamaient avec enthousiasme nos troupes revenant d'Italie, la ville de Salins pleurait sur la tombe du plus digne, du plus aimé de ses enfants, le brave général Cler tombé glorieuseme sur le champ de victoire de Magenta. Dès le lendem du 4 juin, la famille et les compatriotes du géné avaient avec instance redemandé ses restes, m les démarches, mal dirigées d'abord, n'ont pas abou et c'est seulement le 25 août que, grâce à la puissan et généreuse intervention du prince Napoléon, l'exh mation a pu avoir lieu. Le corps, ramené aux frais d prince par M. Bluem, son offic d'ordonnance, et M. Caffarel, ai de camp du général, a été rem le 9 septembre à M. le maire Salins et déposé au milieu d'u chapelle ardente, dans l'église Sai Maurice, à l'entrée de la ville.

La cérémonie funèbre avait é fixée au lundi 12 septembre.

Le deuil était conduit par MM. Miserey et Berlier, parents du g néral, et M. le maire de Salins.

Le cortége après avoir traver la ville dans toute sa longueur parvenu à la cathédrale.

On s'est ensuite dirigé vers champ de repos situé dans la par la plus élevée de la ville; là discours ont été prononcés par le préfet, M. de Grimaldi et M. maire de Salins.

Les honneurs militaires ont ensuite rendus au général, et tan que la foule s'écoulait triste et ém mille échos partis des cimes plus élevées des monts jurassie répétant les lugubres détonati de la mousqueterie, semblai porter jusqu'au ciel un suprêm plaintif adieu de cette terre le brave Cler aimait tant.

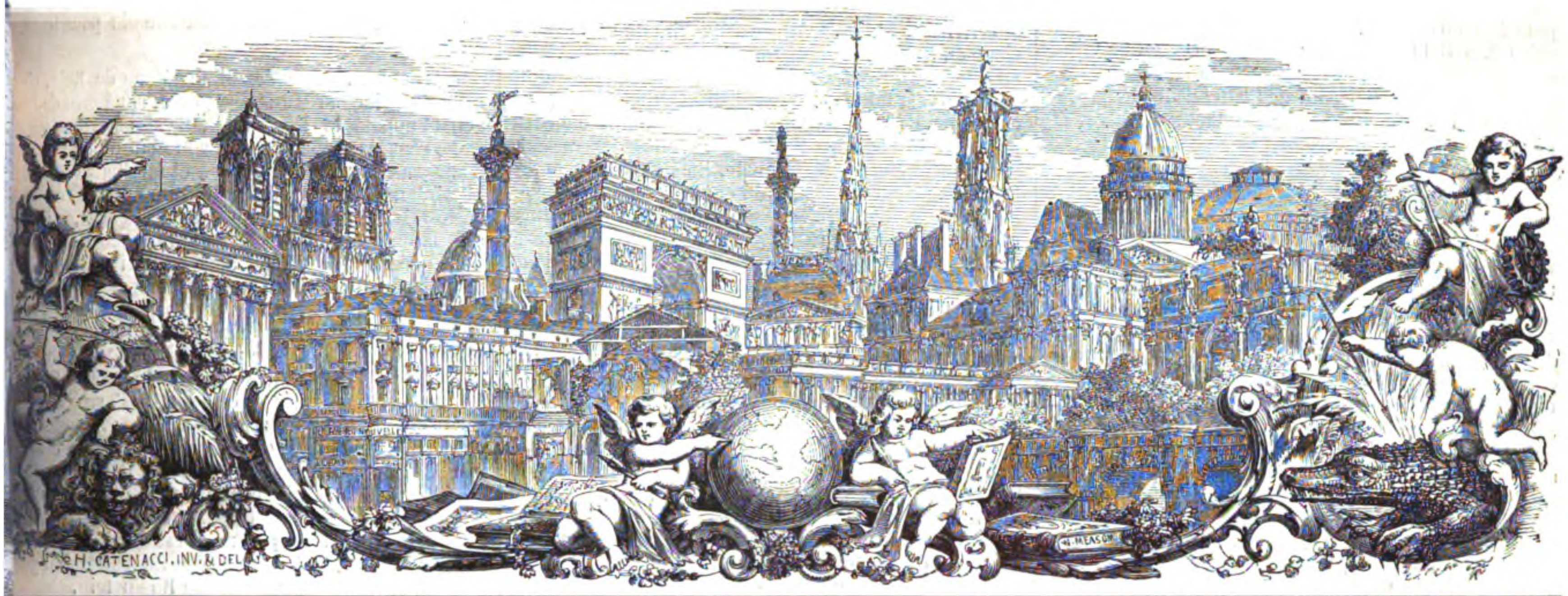
A. T

Nous informons nos lecteurs que la reproduction tableau de M. Yvon, *la Prise de Malakoff*, que n avions donnée en prime, il y a deux ans, et dont tirage était épuisé, vient d'être réimprimée sur pap de luxe. Son prix est de 35 centimes dans nos b reaux et de 40 centimes par la poste.

Paris.—Imp. de la LIBRAIRIE NOUVELLE. A. Bourdilliat, 15, rue Bréda

LE MONDE ILLUSTRÉ

JOURNAL HEBDOMADAIRE.



…ute réclamation, toute demande de changement d'adresse doit être accompagnée d'une bande imprimée et adressée à l'Administration, 15, rue Breda.

…ute demande d'abonnement non accompagnée d'un bon sur Paris ou sur la poste, toute demande de numéro à laquelle ne sera pas joint le montant en timbres-poste, sera considérée comme non avenue.

3me Année, N° 129.—1er Octobre 1859.

Bureau d'abonnement et de vente : 15, boulevard des Italiens, à la Librairie Nouvelle.
Direction et Administration : 15, rue Breda.

ABONNEMENTS POUR PARIS ET LES DÉPARTEMENTS :
Un an, 21 francs; — Six mois, 11 francs; — Trois mois, 6 francs.
Le numéro, 35 c. à Paris; 40 c. dans les départements
Tout numéro demandé quatre semaines après son apparition, sera vendu 40 c.
Le volume semestriel : 11 fr. broché; — 16 fr. relié et doré sur tranche.

Prix de l'abonnement.

	Surtaxe.	3 mois.	6 mois.	un an.
…ance				
…gérie	» »	6 »	11 »	21 »
…lonies françaises (voie franç)…				
…ld. *id.* (voie anglaise).	20 28	11 »	21 »	42 »
…ts-Romains	20 80			
…gleterre				
…ypte, Grèce, Turquie	12 48	9 »	17 »	33 »
…scane				
…gique	10 40	8 50	16 »	31 »
…isse				
…agne	5 20	7 25	13 50	26 »
…sse				
…lande et Luxembourg	8 32	8 »	15 »	29 »
…tugal	7 80			
…d. (voie anglaise)	18 72	10 50	20 50	40 »
…ène, Parme et Plaisance				
…mont	6 24	7 50	14 »	27 »
…ée française en Italie				

Le capitaine de frégate Tricault, commandant le corps expéditionnaire français dans les dernières affaires du Peï-ho.

SOMMAIRE.

AFFAIRES DE CHINE. — Les ambassadeurs français et anglais cherchant à forcer l'entrée du Peï-ho. (Voir, page 214, le plan topographique de l'embouchure de la rivière.)

COURRIER D'ALLEMAGNE.

(Fin du journal de la dame russe.)

« ..... Un jour, à l'hôtel d'Angleterre, à Francfort, se trouva de passage, et voyageant incognito, le duc de Cambridge. On le logea au numéro 4, et il ne fut plus désigné dans l'hôtel que de cette façon « *le numéro 4.* » Il fit des acquisitions importantes en ville, et les marchands de curiosités, en parlant de lui, ne disaient que « *le numéro 4 de l'hôtel d'Angleterre.* » Il reçut une lettre de la reine pendant son séjour, et l'adresse portait plaisamment :

A son Altesse Royale Monseigneur LE NUMÉRO 4, *Hôtel d'Angleterre, Francfort-sur-le-Mein.*

» Ceci donna l'éveil à l'hôte sur la qualité supérieure du voyageur. Les salamalecs allaient commencer et la note enfler en proportion ; le duc partit brusquement pour Hombourg, où la jeune M^me Chevet, du Palais-Royal de Paris, installée au comptoir du restaurant pendant l'été, le reconnut. Son Altesse demanda le secret de son incognito, et s'amusa, étant passé numéro 17 à l'*Hôtel des Quatre-Saisons*, à jouer de simples florins à la roulette, ce qui eût été absolument impossible à un si grand personnage proclamé. Il faut constater la très-louable entente de tous les Anglais se trouvant là, qui, comprenant le désir du prince, firent semblant de ne pas le reconnaître. Il n'y a que des Russes, avec les Anglais, pour un tel respect des convenances. Des Français eussent bavardé, raconté des histoires ; des Italiens eussent accablé l'*altezza* de coups de chapeaux et de superlatifs !

» ..... A dîner, on montre une jeune fille de mauvaise mine, qu'on signale comme la *jeune première* du théâtre de Wiesbade :

« — Dites plutôt la *jaune première !* » murmure un Français.

» C'est le même qui, peu satisfait des dîners de ces auberges qu'en allemand on appelle *gasthaus*, traduit ce mot par *gâte-sauce.*

» ..... Les intérieurs d'habitations manquent fort d'élégance et de variété aux bords du Rhin. En me promenant dans les rues solitaires de Coblentz, je fourre mon nez dans tous les rez-de-chaussées par les fenêtres ouvertes, et je constate sur toute la ligne la même décoration : un papier grisâtre, brunâtre ou bleuâtre (l'inévitable *Guimet !*); un grand poêle de faïence haut comme un homme, dont le tuyau noir décrit divers zigzags avant de se décider à quitter la chambre par un trou mal ajusté ; un grand diable de canapé en crin noir, triste comme un cercueil ; quelques maigres meubles en bois de noyer ; parfois une pendule d'albâtre, à quatre colonnes, flanquée sur un secrétaire toujours de noyer ; quelques petits carrés de tapis distribués devant les chaises, tel est ce luxe ! Certes, les tapissiers ne doivent pas faire fortune dans ces pays-ci, et je bâillais malgré moi en regardant ces habitations vides et ennuyeuses ; j'en bâille encore en écrivant ceci... Dans une maison où deux petits verres de Bohême flanquaient la pendule à colonnes, j'ai vu, accroché comme un ornement de salon, un plumeau rouge. En vérité, ce rouge réjouissait la vue et enlevait ce morne ensemble. On eût dit un mot vif et spirituel tombant par hasard dans une assommante conversation.

» ..... Lorsque je visitai cette montagneuse citadelle de Coblentz qu'on a appelée *Ehrenbreinstein*, toujours pour contrarier la prononciation des Français qui, après avoir pris cette forteresse en 1799 et l'avoir considérablement augmentée, durent la rendre par les traités ; lors, dis-je, que je visitai cette forteresse, j'y montai en voiture, et rencontrant un pauvre soldat qui s'exténuait à porter un baril plein de je ne sais quoi, je le fis grimper sur le véhicule, ce qui ne me coûtait pas plus cher. Pour me témoigner sa reconnaissance, il crut devoir m'offrir une foule d'explications allemandes sur le pays et sur le paysage. Je lui fis comprendre... que je ne comprenais pas ; mais je vis bien que cela lui était égal, que l'ayant obligé il croyait de son devoir de me montrer et démontrer tout ce qui nous entourait, que je comprisse ou non : c'était une affaire de conscience, et pour ne pas être en reste ! Arrivés au sommet, il me livra à un militaire armé... d'une grosse clef, qui me conduisit au haut d'une terrasse. De là, vue superbe sur Rhin et Moselle. Le démonstrateur parlait un peu français et mettait infiniment plus de sollicitude à me faire comprendre qu'il était *officier* qu'à m'expliquer le spectacle que j'étais expressément venue voir. L'affaire terminée et prête à descendre, je me demandais si l'on pouvait offrir un pourboire à ce *cicerone*, car un officier voudrait-il boire ? Le sage — et l'avare — ont dit : « Dans le doute, abstiens-toi. » Je me disposais donc à m'abstenir... Mais à mesure que je m'éloignais, je vis se rembrunir et s'inquiéter la mine de mon homme qui, officier pour l'amour-propre, était tout prêt à n'être plus que soldat pour la gratification. Il l'obtint donc et ne s'en formalisa pas, au contraire ! son inquiétude rendit même son épanouissement plus éclatant.

» ..... Parmi les agréables souvenirs de mes excursions au Rhin, je noterai toujours ma première visite au *schloss Stolzenfels*, propriété personnelle du roi de Prusse. C'est un vieux burg, jadis fortifié par un archevêque de Trèves, où Werner, entouré d'alchimistes, dépensa plus tard des sommes énormes à chercher la pierre philosophale. En 1825, la ville de Coblentz acheta les ruines du château démantelé par les Français et l'offrit en don au prince impérial, depuis roi de Prusse. Ce souverain le fit restaurer, agrandir, meubler, décorer, et y plaça deux collections d'un genre fort différent : des vidrecomes et des armes. Les verres sont ceux d'une foule de seigneurs rhénans qui avaient soif des vins blancs que fournit le pays ; — les épées sont celles de divers illustres guerriers, lames altérées du sang vermeil de l'ennemi. J'ai vu là, se touchant par le voisinage des clous, des armes qui jadis essayèrent vainement de se choquer sur les champs de bataille : les épées de Napoléon et de Blucher, par exemple. Celles du duc d'Albe, de Jean Sobieski et de Murat se trouvent également, et on ne sait ni pourquoi ni comment, accrochées dans ce petit reliquaire de fers jadis vaillamment brandis par tous ces bras que la tombe a glacés. Les verres, les hanaps, si fragiles sous leurs devises bachiques et leurs armoiries gravées et enluminées, tressaillent comme des harmonicas sous les pas des curieux illustres ou obscurs, dont les générations se succèdent dans ces salles hospitalières. Ce double musée serait la grande curiosité du Stolzenfels, n'étaient la vue merveilleuse qui se développe de ses terrasses, et enfin ce que j'appellerai le plaisir de l'ascension.

» En effet, on arrive au château royal par un charmant chemin de verdure enfoncé dans les arbres et contournant un ravin où coule une eau tapageuse. La nature et l'art ont accumulé dans ce sentier toutes sortes d'accidents et de recoins sauvages : rocs, cavernes, cascades, pics, abîmes, toutes les *miniatures du grandiose.* Vous vous présentez... tout est ouvert, et je ne sais même pas comment on fermerait le château, car je n'y ai pas vu de portes. Il semble que le souverain ait dit : « J'ai expressément réparé et meublé ce château, placé dans une des plus admirables situations de l'Europe, pour que tout voyageur, tout passant puisse entrer et voir ! » On entre donc, et au milieu des créneaux, des tourelles, des encorbellements, le factionnaire, qui se promène là avec son casque prussien, le corps à demi enfoui dans les feuilles, ne gâte pas la sensation.

» Mais où sommes-nous ? au seuil de quelque mosquée sans doute, à voir le monceau de chaussures accumulées à la porte de l'intérieur ? Non, ce ne sont point les adorateurs du Prophète qui ont laissé là leurs sandales et leurs babouches. Le custode frotteur de parquets incrustés vous prie de vous surchausser de ces pantoufles de feutre, dont vous vous servirez en glissant, en patinant de salle en salle. L'affaire rappelle ce seigneur de chez nous qui ne permettait pas aux juifs de mettre un pied chaussé dans ses cours, dans ses vestibules. Tous devaient laisser leurs chaussures à la porte, et au départ on les contraignait à reprendre ce qui leur tombait au hasard, non pas sous la main, mais sous le pied, et à s'en munir, s'en allant ensuite l'un clopin, l'autre clopant, au grand amusement du maître qui les regardait fuir du haut de son balcon !

» Il y a là bien des meubles curieux, bien des tableaux peut-être dignes des noms pompeux dont on les baptise, bien des statues et des statuettes. Mais comment ne pas revenir toujours de l'examen intérieur aux fenêtres, aux balcons qui s'ouvrent sur ces admirables perspectives ? Le *Guide* que j'ai en main me vient d'un enthousiaste qui fit le voyage il y a quelques années et qui me l'a confié à son départ. Son volume est interpaginé pour recevoir des notes. Je transcris celle qui se trouve à ce point du voyage, parce que l'apostrophe m'en amuse et ne me déplaît pas. Elle peint le tableau en couleurs violentes :

« Je suis dans le cloître du Stolzenfels. Je me crois replongé dans les cycles antérieurs de la métempsycose qui a dû me faire vivre au douzième siècle germain et guerrier. Mais maudit soit le restaurateur fatal qui a mis ici ses intolérables candélabres de fonte porteurs de lanternes d'un moderne exaspérant ! Maudit soit aussi l'asphalte et tous ces perfectionnements boulevaresques qui rappellent Tortoni, à six cents pieds au-dessus du niveau de ce jaune rival du fougueux Danube ! Mais à cela près de ces anachronismes et de ces hérésies, que c'est beau ! Quel spectacle pour les doubles yeux de la chair et de l'intelligence ! La conscience et la joie de savoir et pouvoir jouir d'une pareille contemplation console de la pauvreté qui, par bonheur, n'est pas toujours l'obscurité ! Que c'est beau ce soleil chassant les ombres bleuâtres de toutes les anfractuosités des montagnes, et traçant sur le courant du fleuve miroir une longue traînée de lumière, comme un radieux chemin pour monter à lui ! »

» ..... Un autre splendide château du Rhin, c'est celui du prince Frédéric de Prusse, situé près de Bingen et appelé le ***Rheinstein.*** C'est aussi une vieille ruine réparée et meublée dans le goût du moyen âge. Seulement le prince populaire et intelligent qui l'habite fréquemment y a établi tout un curieux musée de curiosités. Le prince est antiquaire éminent, et il s'est créé là une sorte d'intérieur qui rappelle les descriptions spéciales de Walter Scott. Inférieur au château du Roi comme position, celui-ci lui est de beaucoup supérieur comme aménagements. Sa visite vaudrait assurément le voyage pour tout homme animé de goût et versé dans la connaissance des reliques du moyen âge. Tout ce qu'a réuni là le prince Frédéric ferait sensation dans une capitale. A l'arrivée, on inscrit son nom sur un registre *ad hoc* ; le registre est aussitôt porté au prince lorsqu'il habite le château, c'est-à-dire dans le courant de l'été. Si le nom du visiteur est connu, célèbre, illustre, le prince arrive en personne et daigne courtoisement faire les honneurs de sa résidence au voyageur. C'est ainsi qu'en 1854, il reçut lui-même M. Thiers, qui ne s'attendait guère à ce royal *cicerone* du musée de Rheinstein.

» ..... Dans notre hôtel à Francfort se trouvait lord Pembroke, se rendant à Hombourg en compagnie de son médecin et d'un ancien diplomate. Le noble lord est souffrant, et son médecin le surveille soigneusement. L'un ne déteste pas la bonne table, l'autre y voit toutes sortes de dangers, et prêche la sobriété :

« — Milord, ne mangez pas de cette bisque d'écrevisse, le piment qu'elle contient peut vous enflammer la gorge et déterminer une angine ! Milord, privez-vous de ce foie gras en caisse, la digestion en est pénible et peut vous occasionner des crampes diaphragmiques ! Milord, renoncez à cette veuve Cliquot frappée... le Champagne porte à la névrose ! Milord, ne lorgnez pas ces jolies étrangères, le ramollissement de la moelle épinière est un mal qui fait de jour en jour plus de victimes ! Je vous en conjure, milord, observez pendant tout ce voyage le régime que...

» — Votre régime, c'est très-bien, mon cher docteur ! — s'écrie le noble voyageur, — mais avec vos angines, vos crampes, vos névroses et votre moelle épinière, je vois que vous me mettez au *régime de la terreur !* »

» ..... Mayence a vu les tristes jours de la retraite des Français en 1813. C'était là que l'empereur Napoléon avait établi le siége de son protectorat de la confédération. Il fortifia la ville, il l'agrandit, l'orna ; il en voulait faire la première place du Rhin et le centre de l'aristocratie allemande. En attendant, il y tenait sa cour, où les courtisans furent d'abord des rois et des princes souverains. Mais peu à peu tout changea avec le destin des batailles. La sourde conspiration des puissances allemandes commençait à porter ses fruits. Il fallut remonter à cheval ! Bientôt trahi par ses alliés, l'empereur se livre à une dernière et décisive épreuve à Leipsick. Le lendemain, la retraite n'était plus seulement un simple acte de prudence, c'était une impérieuse nécessité ! Il fallut se replier sur le Mein et sur le Rhin. L'armée mit douze jours à traverser toutes ces contrées hostiles, doublant, triplant les étapes. Elle ne parvint à Mayence que décimée par toutes les misères. Mayence ne l'attendait pas, rien n'était prêt pour y recevoir ces troupes harassées, affamées que ramenaient péniblement Briguse et Bertrand. Impossible de loger tous les malades, impossible de nourrir tous ceux qui se tenaient encore debout ! Les soldats mouraient de froid et de faim dans les rues. Dans ces pénibles circonstances, la population de Mayence, qui s'était promptement identifiée à l'empire, fit des prodiges de dévouement et de charité ; les femmes furent sublimes, et plus d'un vieux soldat se rappelle encore avec attendrissement et ses souffrances et ces dévouements. Tout manquait pour une population brusquement quadruplée, et les plus dures privations furent celles que voulurent s'imposer les habitants. Le duc de Valmy, qui gouvernait la place, avait, quelque temps auparavant, dirigé sur Metz une ample provision de vins de Johannisberg, trophée de ses victoires. Raguse, qui trouvait que le vin du Rhin valait mieux que l'eau du Rhin, fit de très-pressantes allusions à ce précieux liquide, et le vieux maréchal eut le regret de devoir faire rapporter, sur le théâtre de la disette, ces breuvages fameux qu'il espérait boire en son bel hôtel

aris. Junot fut plus heureux, il put rapporter d'Es- ...gne tous les excellents vins qu'il avait trouvés dans ...s couvents, et qui, vendus après sa folie, sa mort, ...èrent remplir la cave de ce même duc de Raguse, ...and amateur de toutes les belles et bonnes choses ... la terre. On retrouva la plupart de ces vins pré- ...eux lors de la mort de la maréchale, il y a environ ...ux ans, et les grands gourmets de Paris se les dis- ...utèrent à prix d'or [1].

» ..... Je m'arrête de nouveau, et avec grand plaisir, Francfort, ville pleine d'intérêt pour l'artiste, l'ar- ...éologue, le curieux... et surtout pour le financier, ... c'est la ville la plus riche de toute l'Allemagne, dont je veux noter ici un exemple, qui est un fait. ...a quelque temps, il s'agissait d'y fonder je ne sais ...elle banque par souscription. On demandait dix ...lions de florins, — il y en eut *cent quatre-vingts ...lions* de souscrits en trois jours!

» On me raconte que lors du couronnement de ...arles VII, fils de l'électeur de Bavière, qui eut lieu ... Francfort en 1742, ce prince invita les grandes ...ssances à se faire représenter à la cérémonie. La ...nce, qui avait soutenu le prince de ses armées, ...oya le maréchal de Belle-Isle, — et l'Espagne le ...nte de *Montijo*, un des ancêtres de l'impératrice ...génie. « Ce dernier, — dit une note qui m'est commu- ...uée relativement à ce fait, — se fit remarquer par ...luxe extraordinaire de son ambassade. Quoique ...it de taille, il était bien fait de sa personne et avait ...regard plein de feu. L'historien cite en particulier ...omme cas extraordinaire la nomenclature de ses ...s, titres et dignités, à savoir: Son Exc. don ...istophoro, Portocarrero, Gusman, Lunà, Pacheco, ...iquez d'Almanza, Funès, Villapando, Arragon et ...rey; comte de Montijo et Frientidnena; marquis ...Algava Villanueva, Fresno, Barcarotta, Valdera- ...o, Offera et Castanneda; seigneur des villes ...rada, Guetordaxar, Vierlos, Crespa et Pallacios; ...d maréchal de Castille; gouverneur permanent ...château et de la forteresse de Cadix; capitaine ...éral des cent nobles de la maison de Castille; ...d bailli de Séville; chambellan de chambre de ...ajesté Catholique; président du grand conseil des ...s: grand écuyer de la reine et son grand maître ... cour; chevalier de l'ordre de la Toison d'or et ...aint-Jacques; grand d'Espagne de première classe ...nvoyé extraordinaire de Sa Majesté Catholique ... l'assemblée des princes électeurs et près la diète ...Ratisbonne. Ce diplomate était d'ailleurs très- ...ant, et possédait à un haut degré l'art de ré- ...re l'argent à pleines mains. »

.... Comment passer à Francfort sans aller visiter ...rceau de Rothschild? Au grand honneur de tous, ...ison natale a été soigneusement conservée dans la ...u Ghetto, au n° 148, et leur vieille mère voulut ...ir là, sans céder aux instances de ses siens qui ...ient l'emmener, qui à Vienne, qui à Paris, qui à ...s, dans les hôtels et *palazzi* que la fortune a ...és à chaque frère. Tout ce qu'on put obtenir ..., ce fut qu'elle laissât réparer un peu sa vieille ...n et acheter celle qui lui faisait face, pour ...ttre et amener un peu d'air et de lumière devant ...nêtres.

C'est de là, de cette rue, de cette maison, que ... Mayer, le fondateur de la célèbre dynastie des ...schild. Lorsqu'à la fin du dernier siècle l'élec- ...de Hesse, inquiet pour sa fortune qu'il avait ...mment monnayée, ne savait quel parti prendre, ...i conseilla de tout confier au vieux Rothschild, ...i en rendrait infailliblement bon compte, quels ...ssent les événements. L'électeur suivit le con- ...Meyer envoya son fils aîné, Nathaniel, faire ... à Londres ces millions allemands qui avaient ...ment failli devenir français. Les banquiers an- ...rurent naturellement que les capitaux appar- ...nt aux Rothschild, de sorte que leur crédit fut ...-champ fondé. Lancés dans de grandes et ...uses opérations, leur nom était déjà devenu ...uissance, lorsque les événements permirent ...cteur de Hesse de rentrer dans ses Etats et de ...ander ses capitaux. Ils lui furent fidèlement ...tés avec tous les profits qu'un maniement ...leur avait fait rendre... Mais le prince, émer- ...se borna à prendre simplement les sommes ...s. De ce qu'il abandonna date la fortune de ...aison, devenue la plus puissante de l'Europe, ...a religieusement conservé son centre à Franc- ...haque année, les frères s'y réunissent pour le ...des inventaires de chaque maison, et tous les ...s on dresse l'inventaire général qui résume le ...de la fortune du nom. Lors de la mort récente ...es frères, chef de la maison de Francfort, il transpira dans le public quelques faits qui donnèrent une idée approximative de la fortune de chacun des membres de cette colossale maison. On estimait celle-ci de quarante-cinq à cinquante millions de florins. Le testament du baron francfortois était de 1849, il instituait pour héritier principal M. Anselme de Rothschild, fils de Salomon, pour lequel il avait fondé un majorat de quatre millions. Willy, fils de Charles Mayer, de Naples, eut la maison et le jardin de Francfort; son frère Mayer Charles un million de florins. Une somme de douze cent mille florins fut destinée à la continuation des aumônes que le défunt faisait exactement toutes les semaines, et à la distribution de bois tous les hivers. La caisse établie pour fournir une dot aux jeunes filles israélites reçut cinquante mille florins; la caisse des malades et l'hospice israélite dix mille florins chacun; l'école juive cinquante mille florins. Des sommes de trois mille florins furent données à diverses fondations chrétiennes. Les commis qui étaient restés plus de vingt ans dans la maison reçurent deux mille florins, les autre mille, les apprentis de cinq cents à trois cents florins. Beaucoup de legs furent aussi institués en faveur de domestiques. Combien de souverains pourraient faire un pareil testament?

» ..... M. Victor Hugo, dans son ouvrage sur le Rhin, a beaucoup surfait l'aspect du ghetto de Francfort. Ce n'est plus aujourd'hui qu'une rue comme bien d'autres, et plus d'un chrétien y habite, vu le bon marché des logis. O désespoir du poëte! Le gaz l'éclaire... Fatale civilisation! On y voit bien encore bon nombre de maisons rébarbatives, à double grillage défensif, et toutes cuirassées d'écailles de grosses ardoises, avec des meurtrières comme pour soutenir un siége; mais les belles jeunes filles au nez busqué, aux cheveux énormes et aux yeux immenses, qui ont jadis curieusement regardé le contemplateur du quartier israélite, semblent avoir disparu après son passage...

» ..... Où ai-je trouvé la note insérée ici? Elle peint plaisamment un état de choses très-véridique:

« Voulez-vous avoir une idée du morcellement de l'Allemagne? Sortez un jour de Francfort par une belle matinée, quittez cette ville libre à cinq heures du matin et dirigez-vous vers le Taunus. A cinq heures et demie vous êtes à Bokenheim, dans la Hesse électorale, et vous voilà en pays étranger. A six heures, vous foulez, dans le village de Rœdelheim, le territoire d'un autre souverain, le grand-duc de Hesse-Darmstadt. Continuez, et à sept heures vous pouvez vous reposer dans le village de Hausen, qui appartient à la ville libre de Francfort que vous venez de quitter il y a à peine deux heures. A huit heures, vous traversez à Eichborn le duché de Nassau, pour arriver sur le Felsberg, que vous gravissez par un sentier qui appartient au landgrave de Hesse; et si vous déjeunez sur cette montagne, après avoir fait douze kilomètres depuis votre lever, vous pourrez, à neuf heures du matin, avoir, dans cette promenade à pied de quatre heures, aiguisé votre appétit dans les Etats de cinq souverains très-distincts, qui sont heureux de vivre en si bon voisinage, leurs sujets ne pouvant guère faire autrement que d'être sans cesse les uns chez les autres. »

» ..... Je n'ai pas visité Nauheim, qui est un petit recoin dépourvu d'intérêt dont on m'a détournée, et je me suis dirigée tout droit sur Hombourg, un des grands centres médicaux et sociaux du Rhin, en même temps qu'il offre l'établissement de jeux de hasard le plus important de l'Allemagne. J'avais un moment craint de ne trouver là que des joueurs et toute une société de l'ordre de celle que cette passion ou cette spéculation attire. Je crois même que diverses rivalités spéciales ont essayé, par divers journaux, de donner aux touristes cette opinion sur Hombourg. Mais le fait est tout contraire, et ce charmant pays s'est offert à moi sous un aspect infiniment plus séduisant et attractif. De nombreuses et honorables familles françaises, anglaises, russes et allemandes, y passaient plusieurs mois au milieu d'une nature superbe, et à proximité de moyens curatifs de premier ordre pour divers maux dont on trouve la nomenclature dans le *Vade mecum* des baigneurs ou buveurs, le livre du docteur Constantin James. Les jeux de Hombourg, tout en offrant le premier établissement de ce genre qui soit en Europe, ne sont donc qu'une sorte de piquant et amusant spectacle pour l'immense majorité des voyageurs que les eaux minérales, le climat, les plaisirs variés et la douceur comme le bon marché de la vie, attirent annuellement à Hombourg. Beaucoup de bonnes familles anglaises y passent l'hiver dans des conditions d'économie incroyables.

» ..... Mon beau-frère me montre un de nos compatriotes qui vient de perdre un héritage de près d'un million de roubles, par son obstination à voyager au Midi alors que ses amis le rappelaient au Nord, auprès du vieux prince K***, son oncle, dangereusement malade. En l'absence de cet imprudent neveu, le vieillard a été l'objet de toutes sortes de captations de la part de la famille N..., qui ne lui est alliée que de fort loin, et un testament *in extremis* a dépouillé l'héritier naturel, pour cause d'indifférence. Un de ces N..., qui allait voyager avec l'argent du prince, fut chargé d'informer le neveu déshérité de la destination que le moribond avait donnée à sa fortune, et de lui faire d'hypocrites compliments de condoléance. C'était, l'an passé, à Bade, dans le salon-club exclusif des Parisiens quelconques, formé par les duchesses d'Istrie et de Meklembourg, les comtesses Charles et Fernand de la Ferronays, etc., etc., qu'eut lieu la rencontre. Notre compatriote, apprenant son désastre et voyant à qui il avait profité, se borna, pour toute réponse, à raconter à haute voix au spoliateur la petite anecdote toute locale que voici:

» M. de Maubourg, aide de camp du général Lafayette, envoyé en reconnaissance du côté de Bingen, fut tué par un boulet de canon qui le coupa en deux. Son ordonnance se vit, au retour, entouré de pressantes questions par la famille désolée; on voulait connaître les moindres détails de cette mort glorieuse et cruelle:

« — Mon Dieu! oui, — dit le soldat, — il a reçu le boulet en pleine poitrine... il n'a eu que le temps de me dire: « Tiens, mon pauvre Franck, prends ma » bourse et ma montre... et bois à ma santé en sou- » venir de ton colonel! »

» Cela dit, le déshérité tourna les talons au spoliateur.

» Le club des élégantes a trouvé la vengeance très-noble, tout en étant fort piquante et d'un désintéressement incroyable. Le N... a disparu de Bade le soir même.

» ..... Il y avait l'an passé à Hombourg deux femmes du grand monde étranger: Mmes de Béth... et de Bell... La première passait pour n'avoir pas même inventé la poudre-coton. L'autre est une fort jolie personne, dont l'esprit est des plus mordants. La première est fort riche; la seconde l'est tout juste assez, ce qui lui donne en certains points une sorte d'infériorité sociale sur Mme de Béth... Cette dernière dit un jour à Mme de Bell...:

« — Avez-vous remarqué, ma chère, le peu de différence qu'il y a entre nos noms?

» — Oui... la seule différence qu'il y ait entre belle... et bête. »

» ..... Dans la même résidence des landgraves hessois se trouvait aussi l'an dernier une très-grande dame russe et une cantatrice connue. La Russe, un soir de bal, parut dans les salons du Kursaal avec une magnifique turquoise de roche entourée de gros brillants, formant broche. La cantatrice ne pouvait détacher ses yeux de ce bijou, qu'elle semblait ne pas voir pour la première fois, et elle suivait de salon en salon la grande dame russe, qu'elle ne connaissait pas, pour tâcher d'examiner de plus près cette turquoise d'une si rare dimension et de la plus belle teinte. La princesse, choquée de cette obstination, se retourne enfin vers la virtuose, — qui était accompagnée de son mari, — et, devant vingt personnes, elle lui dit:

« — Vous regardez ma broche, madame... et sans doute vous la reconnaissez? C'est précisément celle que le prince mon mari prit sans m'en rien dire dans mon écrin, et qu'il vous donna à Péterbourg... Vous l'avez vendue à Paris, rue de la Paix, douze mille francs... Je l'ai retrouvée là par hasard, et je l'ai rachetée quinze... Donc, elle est bien à moi, et je vous prie de me laisser tranquille! »

» Cette sortie fit une sensation énorme. Le lendemain, la cantatrice, toute honteuse, et son mari, plus honteux encore, avaient disparu de Hombourg. »

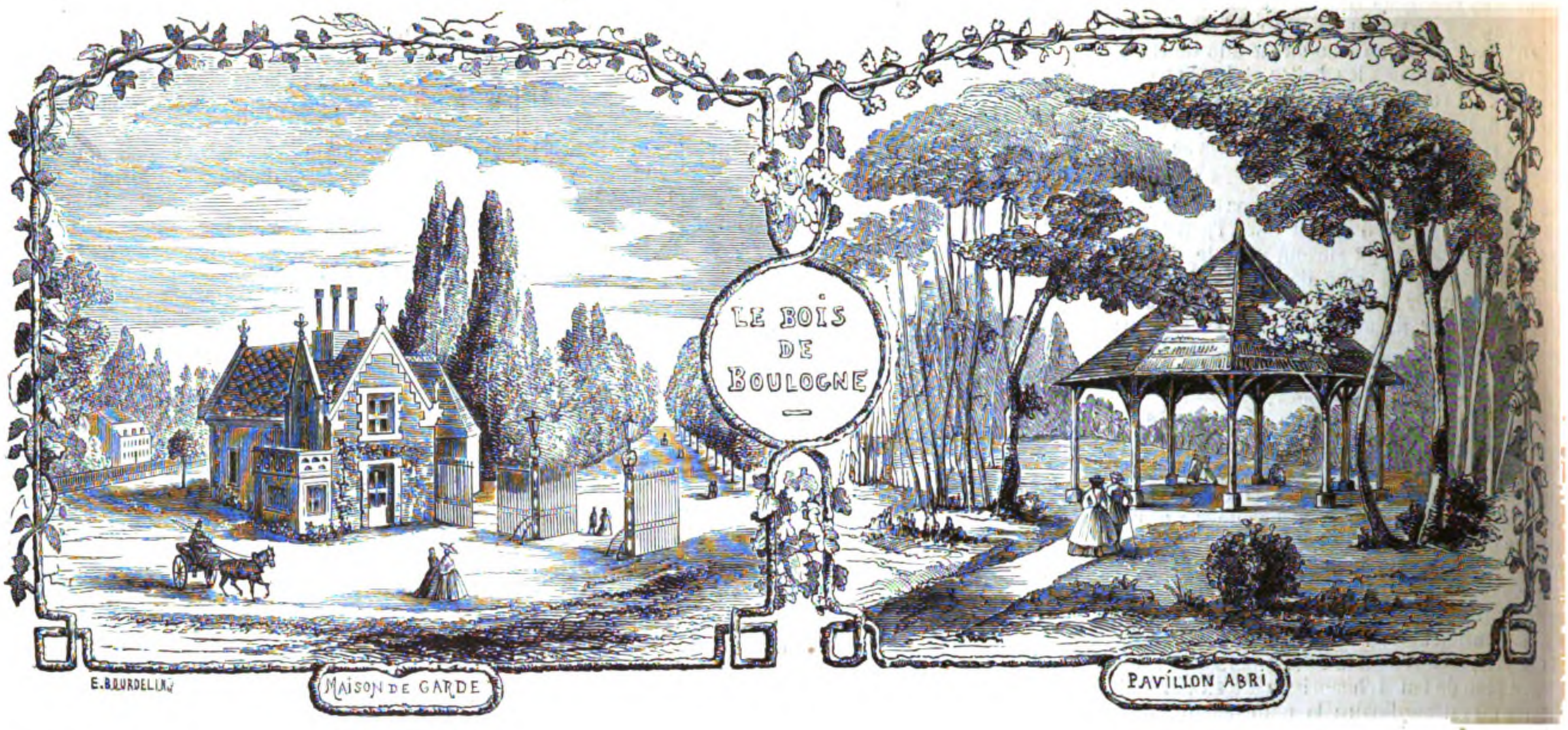
Ici se termine ce que nous avons cru pouvoir extraire de l'album de la dame russe, album qu'une si grande étourderie ou une si étrange erreur avait glissé dans la poche de notre *twine* traînant sur la table du bateau à vapeur rhénan.

Notre but ayant été de signaler, par ces citations, en quelles mains se trouve le confident de la belle voyageuse, il lui deviendra aisé de le réclamer. Pourtant nous sommes tenté de croire que l'album nous restera, car si quelques lecteurs ont pu nous accuser d'indiscrétion par les emprunts qui précèdent, celle qui a consigné sur les pages dévoilées ses impressions, ses observations et ses opinions, doit bien penser que nous ne lui en ferons la restitution que si elle se nomme...

Or, comment se décidera-t-elle à se nommer, après ce que nous avons pu lire aux pages 27, 28, 44 et 65 de son confident si plaisamment égaré dans la poche d'un chroniqueur!

JULES LECOMTE.

[1] ...un singulier rapprochement avec ces notes, il se trouve ...on le *Illustré* a précisément rendu compte de ces ventes lors de la mort de la duchesse de Raguse.



Les pavillons d'abri du bois de Boulogne.

La municipalité a compris combien il devait être désagréable pour le promeneur du bois de Boulogne de se voir surprendre par une de ces sournoises averses qui ont fait donner au climat de la bonne ville de Paris ce nom de variable qui devrait tant engager ses habitants à la prudence.

Le mois de septembre, grâce à la sollicitude de notre édilité, n'aura plus le temps de tremper de ses ondées inattendues les habitués du parc qui n'ont pas eu la précaution de se munir d'une voiture ou d'un parapluie. A chaque carrefour du bois viennent d'être élevés des *pavillons d'abri* où les imprévoyants pourront au moins garantir de la pluie le feutre ou la soie de leurs chapeaux.

Ces pavillons, construits dans un styl tout rustique, consis tent en un toit d chaume, supporté pa des branches d'arb qui remplacent l colonnes. Ces dôm agrestes et tutélair s'harmonisent bi avec la décoration g nérale du bois, sa que pour cela le simplicité jure avec svelte architecture ces jolies maisons garde aux toits aig faits de tuiles, disp sées en mosaïques, dont le dessin rappe l'époque de Louis XI

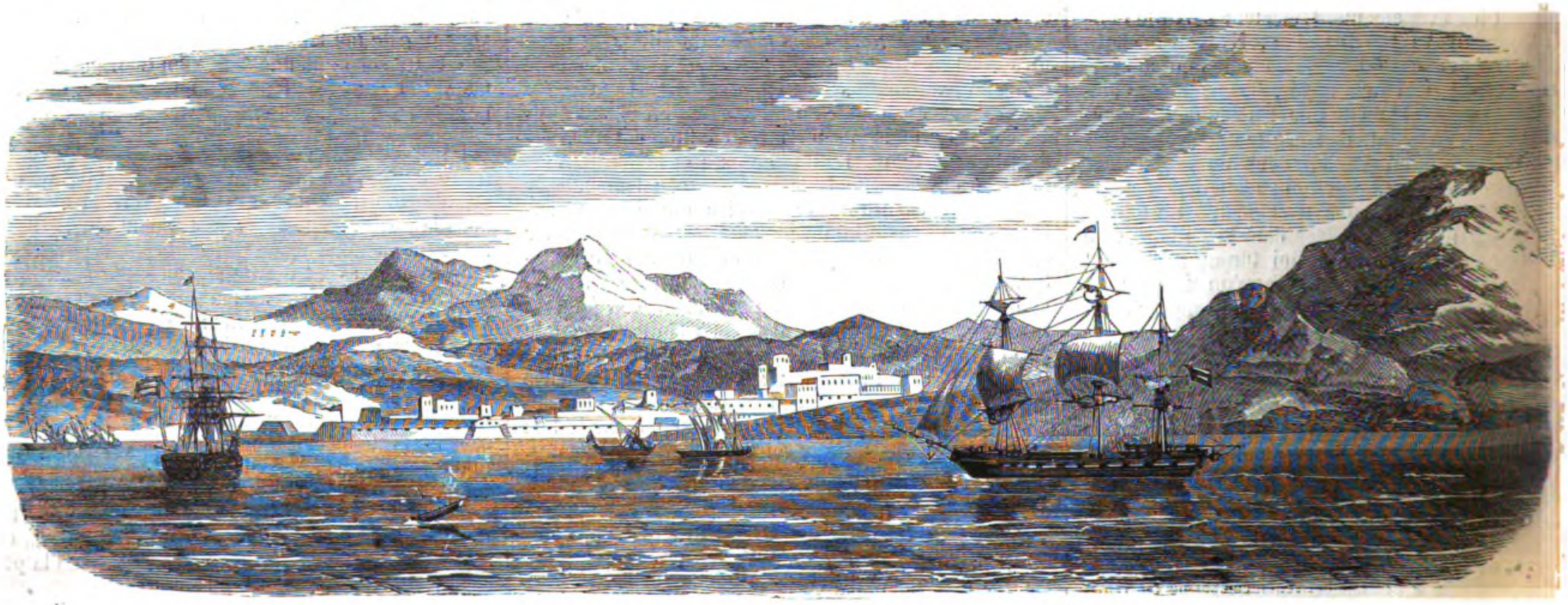
LÉO DE BERNAR

Dans la Rue, opérette de M. Léonce, acteur des Bouffes, et de M. A. de Bar, dessinateur du *Monde illustré*.

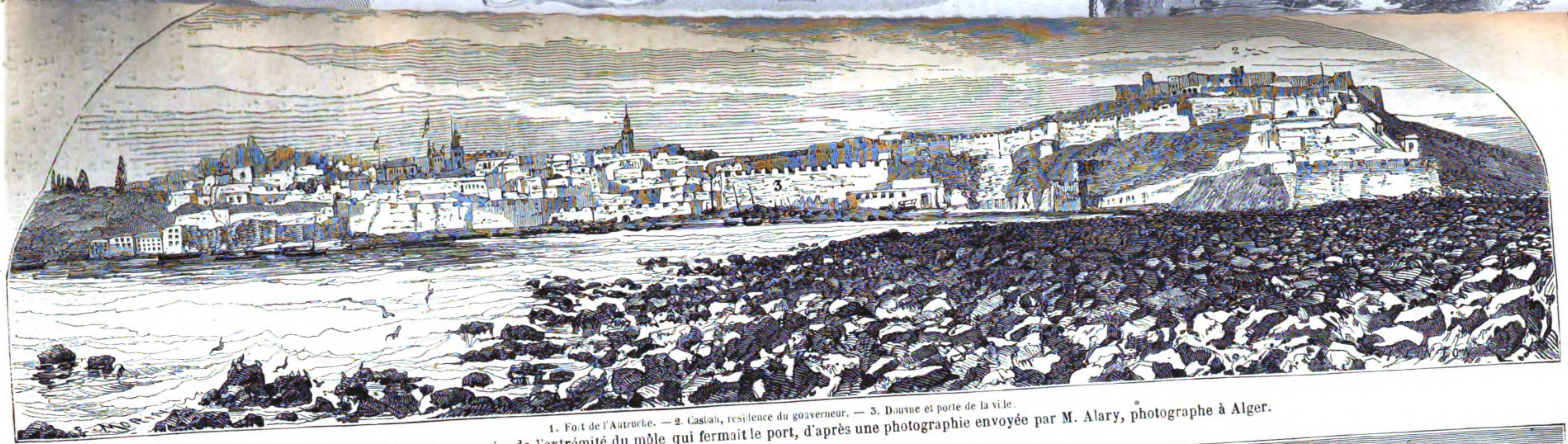
Dans la rue,

Opérette de MM. Léonce et de Bar.

Les abonnés *Monde illustré* ont apprécier depuis lo temps les dessins f et spirituels de M. de Bar. En reprod sant aujourd'hui u des scènes les p amusantes de la joye se saynette que théâtre des Bouf



Vue générale de Ceuta. (Voir la carte du Maroc, page 223.)



1. Fort de l'Autruche. — 2. Casbah, résidence du gouverneur. — 3. Douane et porte de la ville.

Vue générale de Tanger, prise de l'extrémité du môle qui fermait le port, d'après une photographie envoyée par M. Alary, photographe à Alger.

Porte de la ville. Consulat de France. 1. Côtes d'Espagne. — 2. Gibraltar. — 3. Tarifa. — 4. Cap Malabar, au Maroc. — 5. Détroit. Caravanserail.

Tanger vue du côté de terre le jour du marché arabe, d'après une photographie envoyée par M. Alary, photographe à Alger.

vient de représenter sous ce titre *Dans la rue*, nous sommes heureux de pouvoir leur faire connaître, sous un nouvel aspect, le talent d'un de nos collaborateurs les plus aimés du public, et qui vient de prouver, par le libretto de cette désopilante pochade, que sa plume peut lutter d'esprit et de gaieté avec son crayon.

LÉO DE BERNARD.

Événements de Chine.

Le 2 juin dernier, M. de Bourboulon, ministre de France en Chine, et M. Bruce, commissaire extraordinaire anglais, quittaient Hong-Hong, se donnant rendez-vous dans le Petchili, aux bouches du Peï ho, pour de là remonter jusqu'à Tien-Tsin avant de prendre la route de Pékin où devait se faire l'échange des ratifications du traité signé à Tien-Tsin le 27 juin 1858.

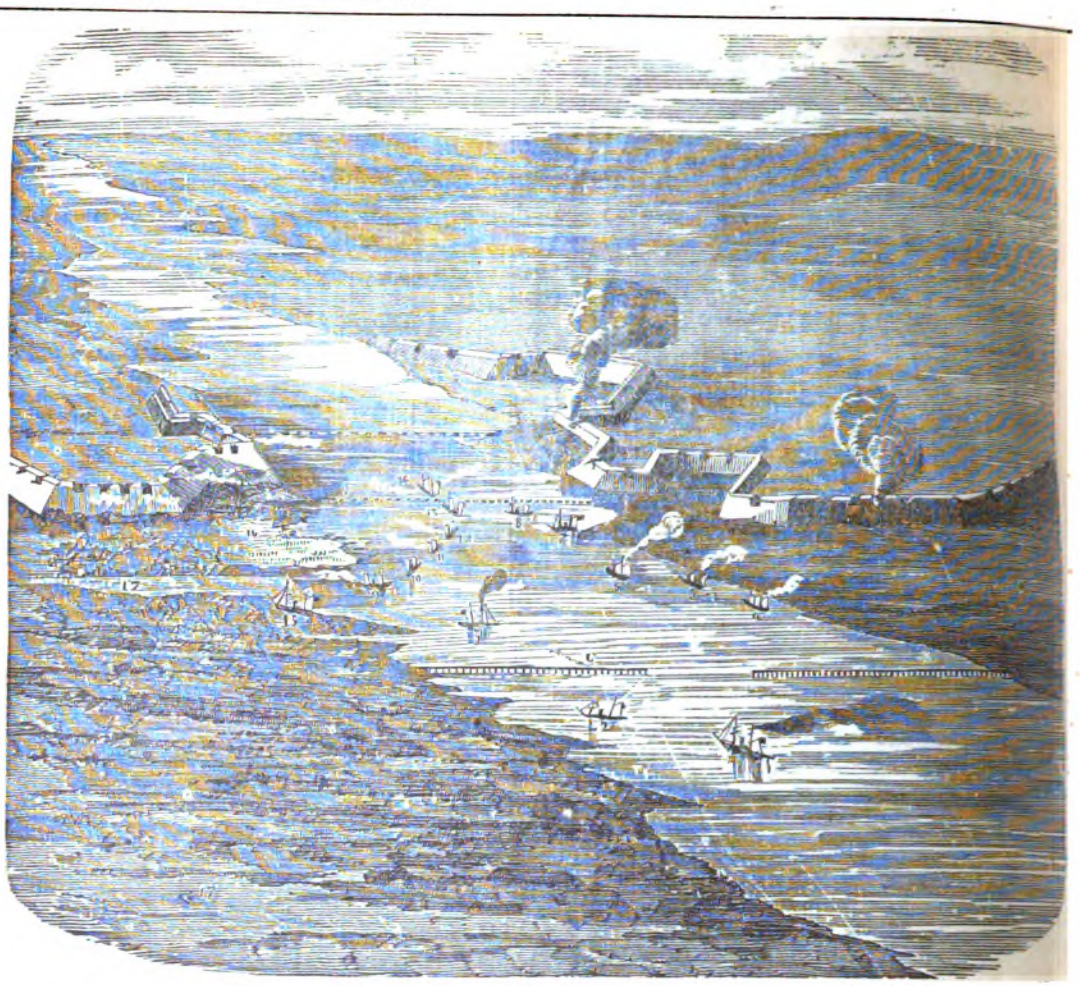
La légation française, sur *le Duchayla*, éclairé par la mouche *le Norsagaray*, rallia, le 21, dans les eaux du Petchili, la flotte anglaise composée de deux frégates, trois corvettes, deux avisos et neuf canonnières.

L'amiral Hope avait déjà demandé aux autorités militaires des forts chinois la faculté de faire franchir par ses canonnières l'entrée du Peï-ho. Il lui fut répondu que les ordres de Pékin prohibaient à qui que ce fût l'entrée de la rivière, et que l'empereur faisait engager les alliés à se rendre à un autre bras de rivière à dix milles du Peï-ho.

Cette réponse fut regardée comme une fin de non recevoir par les ministres d'Angleterre et de France. Il fut décidé que l'amiral Hope, prenant sous ses ordres M. Tricault, le commandant du *Duchayla*, s'ouvrirait par la force le passage à travers les trois estacades qui barraient le fleuve.

Le 25, à deux heures et demie, neuf canonnières anglaises et deux *dispatch vessels* (grandes canonnières), auxquelles s'était rallié un aviso français portant le commandant du *Duchayla*, ainsi que trois officiers et cinquante-huit marins, étaient embossés sur une seule ligne.

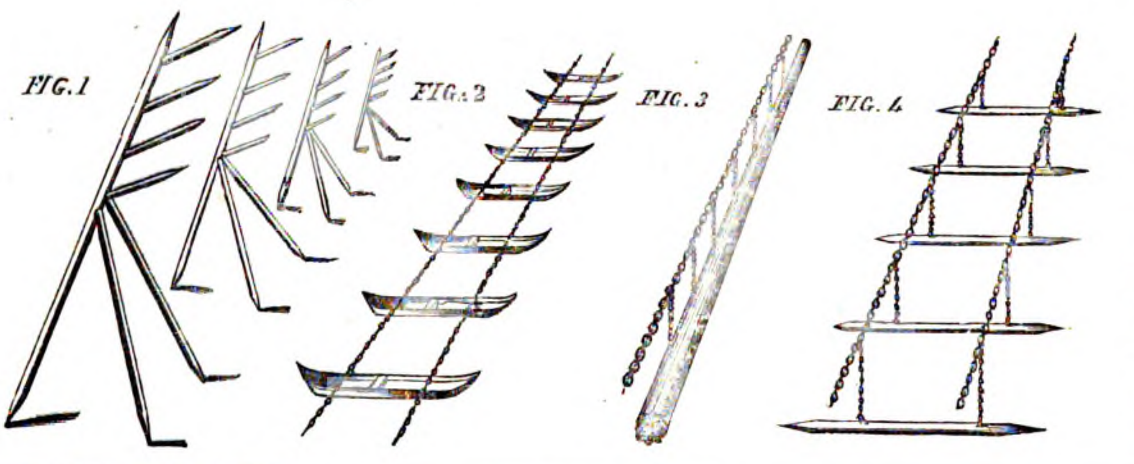
L'Opossum, *le Plover*, *le Lee* et *le Haughty* reçurent



Plan topographique de l'attaque de Peï-ho par les forces alliées.

1. Bateau-poste français
2. Bateau-poste americain.
3. *Janus*.
4. *Kestrel*.
5. *Banterer*.
6. *Duchayla*.
7. *Lee*.
8. *Plover*.
9. *Opossum*.
10. *Coromandel*.
11. *Haughty*.
12. *Cormoran*.
13. *Nimrod*.
14. *Opossum*, 2me position.
15. *Starling*.
16. Troupes de débarquement.
17. Boues.

A. B. C. Différents barrages du fleuve, dont le détail est donné par les fig. 1, 2, 3 et 4.



l'ordre de s'engager dans les rangs des estacades e d'ouvrir la route au reste de la flotte.

Lors de l'arrivée de *l'Opossum* à la seconde barrière les Mongols, cachés derrière les forts de Takou et d'excel lents revêtements de terre, ouvrirent un feu simultan de trente à quarante canons du calibre de trente deux.

A trois heures *l'Opossum* souffrait beaucoup, *le Plo ver* était désemparé, l'amiral Hope blessé gravement à cinq heures et demie *le Kestrel* et *le Lee* coulaient, le équipages étaient décimés; toutefois, à six heures e demie, le feu des forts ayant cessé presque complète ment, on tenta un débarquement en face du bastio extérieur du fort du Nord.

Les compagnies d'attaque dans lesquelles se trou vaient M. Tricault, trois officiers et quatre hommes d *Duchayla*, se virent forcées de traverser, sous une grêl incessante de projectiles, six cents mètres de vase et d

---

UNE NOUVELLE LUNE[1]

COMÉDIE INÉDITE EN UN ACTE

Par M. JULES LECOMTE.

(*Suite et fin*)

SCÈNE XIII

LES MÊMES, JEAN, PUIS JUSTINE. (*Jean entre et lui parle à part.*)

JEAN.

Monsieur! monsieur!

DUVERNAY, *préoccupé et de mauvaise humeur.*

Eh bien! quoi?... qu'est-ce qu'il y a encore?

JEAN, *bas.*

Elle est là... dans votre cabinet... escalier des bureaux!

DUVERNAY, *de même et à part.*

Ah! très-bien!... retiens-la!... la perfide!... comme je vais la traiter!

JEAN, *de même.*

Mais ce n'est pas tout... il y a par là, chez madame...

DUVERNAY.

Eh bien! voyons? qui? quoi?

JEAN.

Monsieur de Marville!

DUVERNAY, *secoué.*

Comment? dans son boudoir! ah! çà, mais... décidément, est-ce que ma femme... (*Riant.*) Mais alors, cette chère Georgina... (*Sérieux.*) Diable, diable, je n'entends pourtant pas. . (*Il réfléchit.*)

JUSTINE, *accourant, bas à Laurence.*

Madame! madame! monsieur Edmond est chez vous... mais... (*Elle regarde Jean avec défiance.*)

LAURENCE, *bas.*

Eh bien, qu'avez-vous?

JUSTINE.

Mais... lady Warton est aussi chez monsieur!... Voyez, *ce Jean* vient de le prévenir!

LAURENCE.

Encore elle!

DUVERNAY, *à part et réfléchissant, avec satisfaction.*

S'il est dans le boudoir de ma femme... il n'aime donc pas Georgina?

LAURENCE, *de même.*

Si elle écoute les galanteries de mon mari, elle n'aime donc pas Edmond?

DUVERNAY.

Ah! çà, décidément, à laquelle cet homme, avec ses mathématiques, fait-il la cour?... Mais, j'y pense, à toutes deux, peut-être!!!

JEAN, *bas.*

Monsieur voit bien: cette Justine est venue la prévenir tout bas.

DUVERNAY, *sévèrement.*

Justine... madame n'avait pas sonné!...

JUSTINE.

Je cherche partout le flacon de madame... (*Elle cherche comiquement.*)

DUVERNAY, *à part.*

Caché chez elle!... et pourtant, éclater serait imprudent, tant que cette divine Georgina, qui est revenue...

LAURENCE, *à Jean qui s'approche.*

Que faites-vous là?

JEAN, *cherchant un prétexte.*

Madame... c'est... la canne de monsieur... qui... la canne... que... (*Les deux domestiques se mettent à chercher comme des furieux, pour ne pas sortir sans ordre de leur maître.*)

JEAN.

Cette diable de canne...

JUSTINE.

Ce maudit flacon...

JEAN, *trouvant le flacon.*

Ah! quel hasard!

JUSTINE, *trouvant la canne.*

Tiens! quelle rencontre! (*Ils s'échangent comiquement les deux objets d'un air narquois et ennemi, et sur un double geste de leurs maîtres, qui semblent leur recommander de veiller à ce qu'ils savent, ils sortent.*)

SCÈNE XIV

LAURENCE, DUVERNAY.

DUVERNAY, *s'installant dans un fauteuil, et à part.*

Voyons par quelle ruse elle ira le rejoindre.

LAURENCE, *s'asseyant aussi, et à part.*

Comment? il s'installe!

DUVERNAY.

Ah çà! mais elle ne bouge pas!

LAURENCE.

Ah! cette tapisserie! (*Elle dépose son chapeau, etc.*)

DUVERNAY, *prenant un journal.*

Eh bien! ma chère, et votre Institut?

LAURENCE.

Eh bien! mon cher, et votre Bourse?

DUVERNAY.

Votre cavalier se fait bien attendre?

LAURENCE.

Je ne trouve pas. Mais vous, vous faites furieusemen attendre le trois pour cent!

DUVERNAY.

Mon agent de change a mes ordres. (*Il lit le journal d'un air bonasse.*)

LAURENCE, *à part.*

Il feint de lire pour me tromper... mais Edmond pourrait bien nous tomber sur les bras!... Voyons, une résolution hardie! un coup de théâtre! Si tous trois me trompent, je me venge ainsi des trois à la fois!

DUVERNAY.

Ça ne peut pourtant pas durer longtemps comme ça! Allons! une ruse de guerre... ou de ménage!

LAURENCE, *à Duvernay, se levant.*

C'est singulier!... on dirait qu'on marche là, dans votre cabinet!

DUVERNAY, *à part, jetant son journal.*

Diable!... elle attaque... défendons-nous. (*A Lo-*

[1] Voir les numéros des 10, 17 et 24 septembre.

boue avant de toucher au terrain solide sur lequel s'élèvent les forts.

Quelques dizaines d'hommes seulement atteignirent le pied des fortifications; mais ne pouvant plus tenir leur position, ils reçurent l'ordre de se retirer.

Les Anglais ont eu, sur quinze cents hommes engagés, quatre cent soixante-huit blessés ou tués; sur cinquante-huit hommes et quatre officiers, *le Duchayla* a eu six tués et dix blessés, dont le commandant Tricault et l'élève Bary.

L'amiral Hope n'a pas voulu quitter un moment son banc de quart, malgré sa blessure. A côté de lui et en qualité de premier aide de camp se tenait le commandant Tricault, qui a dignement soutenu l'honneur de notre pavillon.

Ce brave officier, né le 1er septembre 1816 à Napoléon-Vendée, est sorti, en septembre 1836, de l'École navale avec le grade d'élève de deuxième classe. Enseigne de vaisseau, le 16 décembre 1840; lieutenant de vaisseau, le 8 septembre 1846; il a été nommé, le 2 décembre 1854, capitaine de frégate. Il a commencé sa carrière par le voyage de circumnavigation, sous les ordres de l'amiral Laplace.

Dès le début des opérations militaires contre Sébastopol, dans la guerre de Crimée, il fut détaché aux batteries de la marine à terre, commandées par l'amiral Rigault de Genouilly. C'est à ce siége mémorable qu'il a gagné ses épaulettes de capitaine de frégate et la croix d'officier de la Légion d'honneur.

C'est au commandant Tricault qu'on doit la première analyse française des travaux du lieutenant Maury sur les courants de la mer, *Sailing directions*.

Il fut appelé au commandement du *Duchayla* et chargé d'obtenir, dans la mer Rouge, à Djeddah, une satisfaction complète de l'assassinat odieux du représentant de la France, M. Eveillard. On sait comment il s'est acquitté de cette importante mission.

De Suez, où il embarqua des troupes, M. Tricault se rendit à Tourane, et il se trouvait là lorsque, sur la demande du ministre de France en Chine, il fut désigné par l'amiral Rigault de Genouilly pour transporter, dans le golfe de Petchili, notre ambassadeur avec les ratifications du traité de Tien-Tsin.

MAC VERNOLL.

Le Maroc et l'Espagne.

Au moment où l'expédition commandée par le général Échague part des ports d'Espagne pour aller châtier au Maroc les pirates du Riff, nous avons pensé qu'on ne lirait pas sans intérêt les détails qui suivent sur l'organisation de ce pays :

L'empire du Maroc comprend la plus grande partie du pays des Berbères et se compose des royaumes de Fez, de Maroc proprement dit, de Sous et de Tafilet qui se divisent en trente provinces et occupent environ trois cents lieues de l'ouest à l'est et quatre cents du nord au sud.

Son souverain, qui s'intitule empereur d'Afrique, gouverne despotiquement ses États sans cour, sans conseils et presque sans ministres. Il place à la tête de ses provinces les sujets qui lui conviennent, et comme il en hérite alors de droit, il a soin de faire tomber son choix sur les plus riches. Il dédommage les familles des conséquences de cette odieuse raillerie en se chargeant de l'établissement des enfants.

Pendant les deux derniers siècles, on a souvent vu ces États partagés entre les fils de l'empereur, et plus souvent encore des usurpateurs s'emparer de la couronne à la suite de longues et sanglantes guerres civiles. Muley-Ismael, secondé par de grandes qualités et par une cruauté plus grande encore, a pu ainsi triompher des divisions intestines et prolonger son règne pendant de longues années. Ses successeurs ont en général peu régné.

Les fils de l'empereur ont tous des droits égaux au trône, qu'ils soient issus des femmes légitimes ou des concubines de leur père. Ce sont les troupes qui donnent le pouvoir, et leurs suffrages sont généralement acquis au plus riche, c'est-à-dire à celui qui paye le mieux. La couronne n'a pas de domaines qui lui soient propres, mais toutes les provinces lui appartiennent; car, outre que l'empereur est maître absolu de la vie et des biens de ses sujets, il a établi et il exige : 1° une capitation annuelle de chaque personne des deux sexes d'au-dessus de douze ans; 2° une seconde de chaque foyer; 3° la dîme et les prémices de tous les objets de consommation et de commerce; et, enfin, des droits considérables sur l'entrée et la sortie des produits. Il ne paye rien pour leur recouvrement; les revenus sont affermés aux alcaïdes ou gouverneurs de province, et si l'on s'aperçoit par hasard qu'il y a malversation, les détenteurs payent souvent de leur tête les dilapidations dont ils se sont rendus coupables.

Ce système de gouvernement, les cadeaux que diverses puissances ont souvent faits à l'empereur, les encouragements donnés, moyennant salaire, au commerce avec les étrangers et le peu de prodigalité de la cour font présumer avec raison que ce souverain est un des plus riches du globe.

Certains voyageurs éblouis sans doute par la fertilité du sol, qui produit en abondance les objets nécessaires à la vie et donne souvent trente pour cent de la semence, ont exagéré la population de ce pays. Mais sauf les côtes et quelques provinces des royaumes de Fez et de Maroc, d'où sortent la cire, le tabac, les gommes, la laine et le cuivre qui constituent les principaux articles de commerce, le reste est peu habité. En somme, sur une superficie d'un tiers plus grande que la France, il n'y a pas plus de neuf millions d'habitants, dont cinq cent mille juifs.

Fez, la ville la plus peuplée, a deux cent cinquante mille âmes environ. C'est la seule cité dont l'aspect fasse deviner que l'Europe civilisée est proche. C'est là que résident les plus riches négociants du pays; et ils sont si jaloux de leurs priviléges, et appréhendent tellement le despotisme du sultan, qu'ils ne lui permettent pas d'y résider. Méquinez et Maroc, qui viennent après avec deux cent mille et cinquante mille habitants, sont inabordables à l'époque des pluies.

Les Maures vivent sobrement, aiment extrêmement la guerre et résistent avec beaucoup d'énergie et de courage aux fatigues qu'elle entraîne; mais leur mauvais gouvernement, leur ignorance et leur fanatisme religieux les ont conduit à mépriser absolument les autres nations. Ne comptant que sur eux-mêmes, ils sont généralement avares et ne reculent pas souvent devant la ruse, et quelquefois le vol, pour augmenter leur fortune.

Ils ont pour costume ordinaire la jaquette de laine le burnous et les babouches, le tout d'étoffe plus ou moins belle suivant la qualité du personnage. Les montagnards portent seuls une grosse vareuse de drap attachée avec un ceinturon. Quoique ce vêtement paraisse assez embarrassant, leur tenue et leur manière de vivre leur laissent une agilité extraordinaire; mais les chaleurs les énervent, et cette cause, unie à d'autres, leur affaiblit l'esprit avant l'âge. Leurs maisons n'ont qu'un étage et elles offrent si peu de commodités et de logements que la plus mauvaise tente leur est préférable. Les palais de l'empereur sont les seuls édifices qui méritent quelque attention.

L'armée permanente du sultan de Barbarie compte environ dix mille fantassins, trente-deux mille cavaliers et quinze cents artilleurs dont la moitié se compose de troupes irrégulières, et le reste est si mal organisé qu'on ne peut les qualifier de régulières. En cas de guerre, tous les habitants capables de manier les armes sont soldats, et le nombre s'en élève à plus de deux cent mille. La marine est si réduite et si mal équipée qu'on peut à peine qualifier de ce nom la frégate et les petits bâtiments qui la constituent.

Une garde spéciale de deux mille noirs est chargée de veiller sur le trésor du sultan qui est immense et s'augmente régulièrement tous les ans, depuis longues années, d'une dizaine de millions. Cette somme représente en effet l'excédant des recettes sur les dépenses qui n'atteignent pas plus de cinq millions de francs.

L'empereur possède en outre une garde particulière de dix mille cavaliers noirs, bien armés, instruits, aguerris et commandés par ses fils. Cette garde rappelle les anciens janissaires turcs.

Le Maroc contient vingt-cinq places fortes avec garnison permanente entre lesquelles il n'y a d'autres communications que des chemins de traverse en pays perdu et le plus souvent tellement effondrés qu'ils sont impraticables.

Vis-à-vis de ses côtes se trouvent, en Espagne, les villes de Carthagène, Almeria, Malaga, Algéziras, Tarifa et Cadix. De tous les points peuvent partir des expéditions plus ou moins nombreuses, mais les baies de Carthagène, de Malaga et de Cadix sont surtout avantageusement situées. Par certains vents, et surtout en octobre, les autres ports sont peu sûrs. Charles-Quint dut à cette cause l'insuccès de sa tentative.

Aujourd'hui la vapeur permet, il est vrai, d'éviter beaucoup des dangers qu'entraînaient autrefois les voyages en mer, mais les vapeurs peuvent, comme tous autres navires, être jetés à la côte.

Les deux principaux ports du Maroc sont Tanger et Tetuan.

Tanger, l'ancienne Tangia, à l'embouchure occidentale du détroit de Gibraltar et vis-à-vis Tarifa, est à

---

nce.) Je crois plutôt que c'est dans votre boudoir, a chère.

LAURENCE.

Dans mon boudoir!... quelle idée!

DUVERNAY, *se levant.*

Ce sera quelque erreur d'acoustique, peut-être!... ourtant, si je vérifiais?... (*A part.*) De l'audace!

[LAU]RENCE, *montrant le cabinet et lui barrant le passage.*

Mais, voyons par là, auparavant!

DUVERNAY, *effrayé.*

Ne vous donnez pas la peine! ce sera quelque client i a de mauvaises affaires et qui ne veut pas être vu!

LAURENCE, *souriant.*

Alors, vous avouez donc qu'une personne est cachée là?

DUVERNAY.

Cachée, non... à moins que ce ne soit à cause de ses anciers...

LAURENCE, *noblement.*

Eh bien! moi, je serai plus franche, monsieur, car vous dirai que, tandis que je causais ici avec vous, 'ais fait prier quelqu'un de m'attendre à côté. (*Elle ne.—Parait Justine.*) Faites entrer monsieur de Marle!

DUVERNAY, *à part.*

Diable! le galant! Il n'était donc pas ici en cette?... Alors... c'est pour Georgina que décidément... Diable! diable!...

LAURENCE, *montrant le cabinet.*

Maintenant, monsieur, j'espère qu'à votre tour...

DUVERNAY, *embarrassé.*

Certainement!... (*A part.*) Décidément, il faut qu'elle innocente, car, comment oserait-elle changer si squement sa défaite en victoire! Mais, alors, Georgina...

SCÈNE XV

LES MÊMES, DE MARVILLE.

DE MARVILLE.

Ah! bonjour, monsieur Duvernay!... Madame...

LAURENCE.

Je vous ai fait attendre, monsieur de Marville, je vous en demande pardon! Mais c'est autant de gagné sur l'Académie!

DE MARVILLE, *réservé.*

Mais de perdu auprès de vous, madame!

LAURENCE, *à part.*

Quel ton glacial!

DUVERNAY, *à part et agacé.*

Décidément... ce n'est pas à ma femme qu'il songe... *le perfide!*

DE MARVILLE.

Je suis à vos ordres!

LAURENCE.

Ne pensez-vous pas qu'il fera bien chaud dans cette salle... ou plutôt dans cette lanterne?

DE MARVILLE.

Il y aura des rafraîchissements... les discours...

DUVERNAY, *à part.*

Maintenant le mieux est de la faire partir. (*A Laurence.*) Mais, ma chère, vous étiez si empressée ce matin? Vous avez laissé là Montmorency...

DE MARVILLE, *avec une froide politesse.*

Oui, hier madame m'avait paru accepter avec empressement...

LAURENCE, *à part et dépitée.*

Quel ton cérémonieux! quel air compassé, empesé!... on voudrait le chiffonner!

DUVERNAY, *qui veut qu'elle parte.*

Eh bien, alors, puisque l'heure presse, qui vous retient?

LAURENCE.

C'est que je pense que M. de Marville aurait peut-être plus de plaisir à accompagner...

DE MARVILLE.

Et qui donc, madame?

LAURENCE.

Une autre personne...

DUVERNAY, *inquiet.*

Une autre personne?

LAURENCE.

Qu'il croit peut-être bien loin, tandis qu'au contraire...

DE MARVILLE, *toujours froid.*

Madame, lorsqu'on a l'honneur d'être votre cavalier, à qui pourrait-on penser encore? C'est bien le cas de dire : les absents ont tort!

DUVERNAY, *à part et inquiet.*

Ah çà, mais il fait le galant?

LAURENCE.

Aussi, monsieur, n'y a-t-il pas d'absents... car ici même vous trouverez...

DE MARVILLE.

Et qui donc?

LAURENCE, *à Duvernay.*

Allons, monsieur, ne laissez pas milady attendre plus longtemps au milieu de vos paperasses!

DUVERNAY.

Moi? Quelles paperasses? quelle milady?

LAURENCE *va vers la porte. Duvernay se met en travers.*

Monsieur de Marville s'impatiente... finissons!

SCÈNE XVI

LES PRÉCÉDENTS, GEORGINA.

(*Duvernay va avec regret ouvrir la porte.*)

DE MARVILLE, *à part.*

Comment! encore elle!

LAURENCE, *piquée.*

Milady!

GEORGINA.

Ah çà, monsieur Duvernay, vous avez des garçons de bureau qui sont de véritables gendarmes... ils saisissent les gens et les bloquent... Impossible avec eux de venir parler à madame, sans...

DE MARVILLE, *jaloux.*

Sans faire antichambre chez monsieur!

DUVERNAY.

Milady, si j'avais su... si j'avais cru... (*A part.*) Diable! diable! voyons! de l'aplomb! (*Revenant.*) Et cette

douze milles du cap Spartel.

Le comte D. Julien l'abandonna aux mahométans en 718; les Portugais s'en emparèrent en 1437, ils la perdirent et la recouvrèrent en 1471; ils la donnèrent aux Anglais en 1662 et ceux-ci l'abandonnèrent en 1684 en faisant sauter les fortifications dont les ruines ont obstrué en partie la baie. Les Marocains la possèdent depuis cette époque, et elle est devenue la résidence des consuls. Le prince de Joinville l'a canonnée pendant dix heures, en 1844, et n'a cessé son feu qu'après avoir obtenu satisfaction.

Tanger est entourée par une muraille en ruine, flanquée de tours rondes ou carrées et défendue du côté de terre par un fossé sans contrescarpe, comblé dans sa plus grande partie et planté d'arbres et de jardins. A droite de la porte de Mer se trouvent deux batteries appelées Tophana et de la Marine. Celle-ci, plus haute, bat la mer de front; elle a treize pièces en batterie sur le quai; l'autre se dirige vers la plage, a vingt-sept canons sur le mur le plus élevé ou le Borg, la tour. Il existe en outre quatre autres batteries sur la plage et aux pointes Malabar, du vieux Tanger, des Salines et du Ruisseau des Juifs. L'ancien château se relie au nord à la muraille et s'appelle la Casaubah, résidence du pacha ou du gouverneur.

On y compte douze mille âmes, noirs, juifs, chrétiens, barbaresques et marocains.

La baie est grande et bien située quoiqu'à découvert des vents compris entre le N.-E. et le N.-O. La garnison y est faible en temps de paix; il s'y trouve deux pelotons d'artilleurs, avec quelques chevaux. Mais depuis 1844, on a amélioré les fortifications et l'artillerie. Les Anglais ont la haute main dans le port qui est le grenier de Gibraltar. La traversée de Tarifa à Tanger est d'une heure et demie. Pour attaquer cette place, il faudra une forte expédition de terre et de mer, car la défense a toute sorte de moyens européens à sa disposition et sera naturellement opiniâtre. On n'estime pas à moins de vingt à trente mille Maures les troupes qu'on peut y concentrer. Il faudra donc que les Espagnols aient à leur disposition des bombardes, des canonnières et des batteries flottantes.

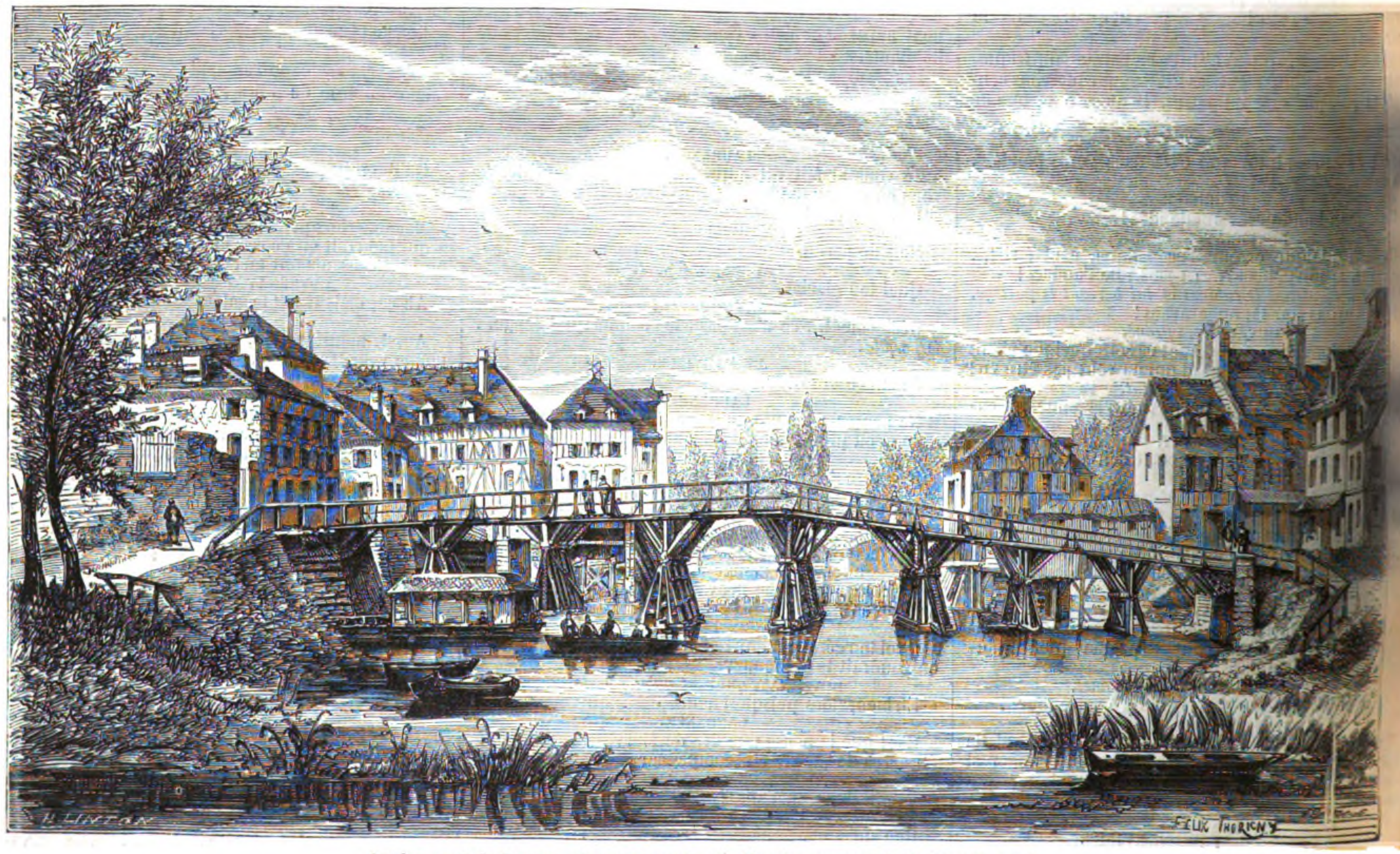
Léopold Ier, roi des Belges.

La vue de Tanger, dont notre gravure offre le site pittoresque, est prise de la mer, à l'extrémité du môle détruit qui fermait le port, et que les Anglais firent sauter en évacuant la ville. Ces rochers sont couverts aujourd'hui deux fois chaque jour par la marée.

On peut remarquer sur notre dessin le fort de l'Autruche, la casbah, la douane et la porte de la ville.

Nous reproduisons dans la seconde vue l'aspect animé des abords de la porte de l'Ouest, le jour du marché, réunion hétéroclite d'Européens, de Kabyles, de Marocains et de Juifs, qui, sur le dos des chameaux, des mulets ou des ânes, apportent là toutes les denrées indigènes que demandent le commerce européen et l'alimentation de la ville. Les peaux, les laines, les huiles, les céréales, les plumes d'autruche, les dattes, citrons, oranges, fruits et légumes, le pain même, tout y est l'objet du trafic méfiant qui distingue le commerce dans ces contrées.

Tetuan ou Tetaveen, est



Ancien pont de Lagny, récemment démoli, d'après un croquis de M. d'Hastrel.

belle ville entourée de jardins et
de sur une belle colline. L'*Alca-*
, château fort, résidence du gou-
ieur, la domine. Son port est au
uché du fleuve Martil, à quatre
es, avec une tour protectrice, et
entre d'un commerce actif entre
rope et les autres points de la
terranée.

tuan est défendu par de bonnes
illes avec des tours carrées, et sa
sition lui rend facile une bonne
se. Les bâtiments y arrivent dif-
ment, car le fleuve a une barre
u de profondeur, mais des canon-
s plates peuvent protéger un dé-
iement et maintenir les commu-
ions.

sieurs expéditions espagnoles
parties de Gibraltar pour aller
uer la barre, en transportant des
ents chargés de pierres, mais
s ils n'ont complétement atteint
ut.

ville de Tetuan compte environ
nte mille habitants tant berbères
aures, juifs et nègres. Les juifs
nombreux et maîtres du bazar
commerce. Leurs richesses leur
nt beaucoup d'influence sur le
e et les autorités. La marine se
à quelques chasse-marées ou
ks. La garnison proprement dite
notablement réduite, mais tous
ures sont armés.

ta, ville contre laquelle les
s du Maroc viennent de se ren-
upables d'actes d'hostile fana-
est située sur la côte septen-
e d'Afrique, vis-à-vis de Gibral-
; appartient à l'Espagne qui en
le plus important de ses *pre-*
Elle peut renfermer environ dix
habitants.

Portugais la prirent aux Maures
5, et furent obligés de la céder
ivement aux Espagnols, ainsi
utes leurs autres possessions
te côte, en 1640.

Les grèves d'ouvriers à Londres. — La porte de l'atelier.

C'est près de Ceuta que s'élève la montagne *Abyla* qui, avec le mont *Calpé*, en Espagne, dont elle est séparée par un bras de mer de quelques milles, formaient ce que les anciens appelaient les colonnes d'Hercule.

D'EXIREUIL.

Léopold Ier, roi des Belges.

Le roi Léopold Ier est issu de la souche féconde de Saxe-Cobourg-Gotha, dont les rameaux princiers s'étendent sur plusieurs trônes de l'Europe.

Il a eu la bonne fortune bien rare de trouver au dehors de sa patrie une souveraineté royale, lorsque son rang de naissance ne lui permettait même pas d'espérer celle du duché de Saxe-Cobourg, car, sur six enfants du duc François, il était le sixième.

Le duc *François* de Saxe-Saalfeld-Cobourg avait le double plaisir d'être le mari de la fille de Henri XXIV, prince de Reuss-d'Ebersdorf, née en 1757, dont la réputation de beauté était célèbre parmi les petites cours allemandes; et d'être le père de six enfants, trois princes et trois princesses.

La duchesse Auguste-Caroline mourut en 1797; son mari, le duc François, le 9 décembre 1806. — Leur fils aîné, le duc *Ernest*, né le 2 janvier 1784, hérita du duché paternel. — Il prit le titre d'*Ernest Ier*.

Restaient donc, à côté de son trône ducal, ses trois sœurs et ses deux frères Ferdinand et Léopold.

En 1826, Ernest Ier, par convention du 12 novembre, ajouta à ses duchés celui de Gotha.

Fort jeune encore, son frère Léopold épousa la fille du roi d'Angleterre, George IV. C'était pour un petit prince éloigné de l'hérédité une fort grande alliance. Malheureusement, le 6 novembre 1817, la princesse Charlotte-

Les grèves d'ouvriers à Londres. — Le meeting.

Auguste expira sans laisser d'enfants. Treize années passèrent, pendant lesquelles le prince Léopold, après avoir été plusieurs années dans l'armée russe, alla habiter Londres auprès de la famille royale dont il était l'allié.

Les événements de 1830 survinrent. La Belgique se sépara du royaume des Pays-Bas dont elle faisait partie et se constitua indépendante.

Il lui fallait un roi. Trois candidats divisaient les suffrages : l'un était le prince de Salm, fort influent à Anvers, où son hôtel a été transformé depuis en prison et maintenant en établissement de bienfaisance; l'autre était le duc de Nemours, mais le roi Louis-Philippe refusa pour son fils le trône qu'une députation vint lui offrir. Le troisième était le prince Léopold que la cour d'Angleterre patronnait ouvertement.

Ce fut, alors, sur lui que le congrès national de Bruxelles fixa son choix. Ce vote eut lieu le 4 juin 1831.

Le 26 du même mois, Léopold notifia aux Flamands qu'il acceptait conditionnellement la couronne qui lui était offerte; le 12 juillet suivant il fit son entrée solennelle à Bruxelles, devenue capitale d'un royaume, et prêta serment à la constitution belge.

Le 21 juillet, Léopold I^er « monta sur le trône, » comme disent les historiens.

L'année qui suivit son avénement, le roi Léopold I^er, après quinze années de veuvage, se maria pour la seconde fois. Il épousa la fille aînée du roi des Français Louis-Philippe, la princesse *Louise*, née le 3 avril 1812. Il avait alors quarante-deux ans.

Trois ans après, il devenait père d'un prince royal, qui, le 9 avril 1835, reçut en naissant le nom de *Léopold* et le titre de duc de Brabant.

En 1837, naquit le prince *Philippe*, comte de Flandre; et, le 7 juin 1840, la princesse *Charlotte*.

La même année, le 10 février, Léopold I^er avait eu la joie de voir le plus jeune de ses deux neveux choisi pour époux par la reine d'Angleterre Victoria. — Son autre neveu succéda quatre ans après à son père Ernest I^er, frère de Léopold, et prit le titre d'Ernest II, duc de Saxe-Cobourg-Gotha.

Léopold I^er aime surtout la vie calme et les affaires paisibles. Aussi s'est-il fait à son château de Lacken, près de Bruxelles, une existence simple, tranquille, exempte de tout apparat. On y vit complétement en famille.

Lacken est un château fort médiocre de style; mais les environs sont une belle campagne, et l'un des vrais plaisirs du roi Léopold est d'en parcourir les sentiers, seul, vêtu en véritable campagnard, en paletot, en casquette, et suivi à quelques pas par un piqueur qui porte un fusil en bandoulière.

Outre l'amour des courses à travers champs, le roi Léopold a une autre fantaisie bien caractérisée : c'est celle des petits escaliers et des petites portes. L'intérieur du château de Lacken est rempli de ces escaliers dérobés; ses murs sont percés de ces mystérieuses petites issues.

On exagérerait cependant si on trouvait à tout cela une signification trop Régence. Ces détails d'appropriation sont dus surtout au goût particulier du roi pour entrer chez lui et en sortir à toute heure, librement, et se promener où et quand il lui plaît.

Léopold I^er ne va guère à Bruxelles que lorsqu'il y est absolument forcé par une ambassade à recevoir ou une cérémonie publique. Toutes ses habitudes sont à Lacken. Il y vit en patriarche, et y reçoit avec un sans-façon exempt de toute étiquette royale les députations des villes, les ministres et les personnages qui vont l'y visiter.

Mais cette v[illegible] de famille est dirigée par le roi avec une dignité parfois même rigide. Il est sérieux et n'entend pas qu'on s'égaie outre mesure autour de lui. La bonne et charmante duchesse de Brabant s'est attiré plus d'une fois par sa vivacité d'esprit et son entrain ravissant quelques observations très-paternelles, mais un peu graves. Quant aux serviteurs du château, il leur est strictement interdit d'adresser la parole au roi. Les aides de camp et les princes y sont seuls autorisés.

Quelques malins, et il n'en manque pas en Belgique, insinuent que le roi préfère la résidence de Lacken comme moins dispendieuse que celle de la capitale. Il est très-vrai que S. M. Léopold possède cet esprit d'économie que Paul-Louis Courier admirait si naïvement en Louis-Philippe, et il peut très-bien, comme on l'assure, avoir, en vingt-huit années de règne, amassé une fortune de vingt-huit millions. Cela ferait un million par an; ce qui n'a rien d'excessif pour un roi. Quant à préférer la campagne à la ville, c'est une question de goût, et celui du roi Léopold ne me semble pas le plus mauvais. Il a, du reste, une fort belle terre dans les Ardennes et une villa charmante sur le lac de Côme.

Sa Majesté est très-populaire en Belgique.

Lorsque sonna le vingt-cinquième anniversaire de son avénement au trône, une véritable fête nationale commença dans toute la Belgique. Il fallut que le roi parcourût successivement toutes les villes de son royaume pour recevoir dans chacune d'elles les ovations et les fêtes qui lui étaient préparées, et chaque cité rivalisa de zèle et d'enthousiasme. Cette excursion dura près de trois mois; trois mois de discours, de bals, de banquets, et d'acclamations!

Le roi ne revêt que le plus rarement possible le costume officiel. Mais alors il est splendide de décorations. Tous les ordres de l'Europe scintillent sur sa poitrine. Il y a aussi une certaine petite chaîne d'acier que Léopold I^er porte sans cesse sur le paletot du roi campagnard et sur l'habit rutilant du souverain en grand costume. On dirait un talisman. Quel souvenir intime peut rendre si chère cette modeste chaîne d'acier? c'est là ce que nul ne sait.

Le roi Léopold est né le 16 décembre 1790; il a donc aujourd'hui soixante-neuf ans. Sa santé est vigoureuse; sa taille haute; mais sa figure profondément ridée atteste les traces de l'âge et contredit un peu les cheveux noirs d'une perruque que Sa Majesté porte très-soigneusement. Il y a quelques années, Sa Majesté s'aperçut que ses favoris, devenus d'un blanc de neige, tranchaient trop violemment avec ses cheveux; les favoris ont disparu, la perruque seule est restée.

Léopold I^er est le dixième par ordre d'avénements dans la liste des souverains de l'Europe, et le sixième par ordre d'âges.

Il est l'oncle du duc de Saxe-Cobourg-Gotha, Ernest II, et du prince Albert d'Angleterre; il est cousin de la reine Victoria, par son mariage avec la fille de George IV, oncle de cette reine; allié à la maison d'Au- triche par le mariage du duc de Brabant son fils aîné avec l'archiduchesse Marie, fille de l'archiduc Joseph; il est, enfin, le beau-père de l'archiduc Maximilien, qui a épousé sa fille, la princesse Charlotte, le 27 juillet 1857.

Le roi des Belges était, il y a peu de jours, l'hôte de la France. Après une semaine de séjour à Biarritz, auprès de l'empereur et de l'impératrice, il est parti pour sa villa du lac de Côme.

Cette visite de Léopold I^er à Napoléon est la seconde. Personne n'a oublié que le roi des Belges assistait, en 1855, à une revue solennelle au camp de Châlons, avec la reine Victoria, le prince Albert et le roi de Portugal.

A. LANNAU-ROLLAND.

Le pont de Lagny.

L'ancien pont en bois de Lagny, sur la Marne, menaçait ruine, mais son aspect ne manquait pas de pittoresque. En disparaissant, le mois de novembre dernier, sous le marteau et la hache des charpentiers, il a emporté avec lui les regrets des artistes et des vieux bourgeois du pays.

Le pont nouveau qu'on vient d'inaugurer est construit d'après le système *économique* de MM. Opperman et Joret, inventeurs. C'est un pont de trois arches à arcs de fer d'une grande simplicité.

Lagny, jadis ville forte, fut brûlée par les Anglais en 1358. Au quinzième siècle, ayant pris parti pour les Armagnacs, elle fut saccagée par le capitaine Lorges.

Elle a renoncé depuis au plaisir coûteux de guerroyer, et aujourd'hui elle se contente, ce qui est plus profitable et plus gai, de faire un commerce considérable de grains, et d'être le rendez-vous des baigneurs, des promeneurs et des canotiers parisiens, qui y viennent savourer les matelottes et les fritures de Périg[illegible] de Mabille et de la veuve Jacquet.

MAXIME VAUVERT.

Meeting d'ouvriers anglais en grève.

Lorsque les Français se mettent à parler, les Allemands à danser, les Anglais à faire des meetings, il en a pour longtemps. Je n'en veux d'autre preuve, en ce qui concerne du moins ces derniers, que la grève des ouvriers maçons, à Londres, grève qui dure depuis plus d'un mois sans que, du reste, les tribunaux ou le gouvernement aient l'air de soupçonner qu'ils devraient peut-être s'en mêler un peu.

Le mois dernier, à jour fixe et à heure dite, tous les chantiers de Londres ont été abandonnés par les maçons et leurs manœuvres. Les maçons désiraient travailler neuf heures au lieu de dix, sans diminution de salaire bien entendu.

Leur désir n'était pas bien extravagant, et je

---

fameuse séance? il me semble qu'il est grand temps...

LAURENCE, *piquée*.

Milady pourra y assister; quant à moi...

DUVERNAY, *alarmé*.

Par exemple! vous priver de ce plaisir, ma chère! monsieur de Marville vous accompagne... c'est arrangé!

GEORGINA, *naturellement*.

Eh bien, allons-y tous trois!

DUVERNAY, *à part*.

Décidément, elles se l'arrachent... La mode est aux géomètres, comme au temps d'Helvétius et de d'Alembert... Mais... lui... vers qui penche-t-il?... Tâchons de pénétrer...

DE MARVILLE.

Je suis aux ordres de ces dames.

LAURENCE, *remettant son chapeau*.

Eh bien, il faut en finir, partons!

DUVERNAY, *à part*.

Elle ne veut pas me laisser seul avec Georgina!... Elle ne veut pas laisser partir Georgina avec Edmond!... De qui de nous deux ma femme est-elle donc jalouse?

GEORGINA, *gênée*.

Eh bien! allons!

DE MARVILLE, *gêné*.

Allons!

LAURENCE, *gênée*.

Oui, allons!

DUVERNAY, *à part*.

Au fait, ne sachant pas au juste de quel côté je dois m'inquiéter, il vaut mieux que ça s'arrange comme ça... elles se neutraliseront l'une et l'autre!

LAURENCE, *agacée*.

Partons! partons!... Adieu, monsieur! (*Ils vont pour sortir.*)

SCÈNE XVII

LES PRÉCÉDENTS, JEAN.

JEAN.

Une lettre pour monsieur! (*Bas.*) Que monsieur n'ait pas peur, c'est une lettre d'affaire... j'ai flairé ça! (*Haut, avec affectation.*) De la part des hauts fourneaux de l'Aveyron!...

DE MARVILLE.

L'Aveyron? quel hasard!

DUVERNAY, *lisant à l'écart*.

Diable!.. la nomination du parent. Confisquons-la!

GEORGINA, *bas à de Marville*.

Qu'avez-vous, Œdipe? Vous oubliez votre serment!

DE MARVILLE.

Georgina, cette plaisanterie est un peu longue... il serait temps de l'expliquer! (*Il boude.*)

LAURENCE, *revenant*.

Voyons, monsieur, vous recevez là quelque chose qui semble vous préoccuper beaucoup... Peut-être sera-ce plus intéressant pour nous que l'Institut! Faites-nous en part?

DUVERNAY.

Du tout!... c'est quelque chose de très-plat : une convocation d'actionnaires!

LAURENCE, *bas*.

Ne serait-ce pas plutôt la nomination de monsieur de Marville?... On vous l'annonçait ce matin!

DUVERNAY, *fourrant le papier dans sa poche*.

Mais, pas du tout... je vous dis qu'il s'agit...

LAURENCE, *impérieusement*.

Voyons!

DUVERNAY.

Non!

LAURENCE.

Un échange, alors...

DUVERNAY.

Comment, un échange?

LAURENCE, *bas*.

Il est venu ce matin plusieurs lettres pour vous... on me les a apportées... par erreur. J'en ai ou[vert] une... par distraction... mais c'était si mal écrit... avait si peu d'orthographe, que je n'ai pas bien [com]pris... (*Elle la lui montre.*) Aussi, suis-je décidée à faire une sérieuse étude, à moins que vous n'accep[tiez] un échange...

DUVERNAY, *vexé*.

Ouvrir mes lettres... quelle mouche vous pique?

LAURENCE.

Celle dont voici les pattes!

DUVERNAY, *à part*.

Diable!... le papier nankin d'Amanda!... Après [tout] il n'y a pas de nom sur cette nomination... un s[eul] numéro reporte au mémoire du vainqueur...

LAURENCE, *la lui arrachant presque, et lui jet[ant] [illegible]*.

Donnez, donnez donc! C'est à qui perd gagne, ce [me] semble! (*Elle lit.*) C'est cela!... il a la place....

DUVERNAY, *à part*.

Si Georgina m'a mystifié... si elle m'a exploité [en] faveur de cet Edmond... je dirai que la nomination [est] pour un autre, et je l'annulerai.

LAURENCE, *à Georgina, après un effort*.

Ma chère Georgina, vous avez prié monsieur Duvernay de patronner un mémoire... hydrau[lique], [je] crois... auquel vous vous intéressiez... Ce mémoire [est] sorti vainqueur du concours... c'est là ce que [mon] mari voulait vous apprendre ce matin. Voici la nomination en blanc... quel nom faut il y mettre?

DE MARVILLE.

Comment?

GEORGINA, *joyeuse*.

Qu'on écrive : Edmond de Marville!

LAURENCE, *à part*.

C'était lui!... (*Avec résolution.*) Eh bien!... [tant] mieux!... je suis sauvée!

GEORGINA, *à Duvernay*.

Cher monsieur, combien je vous suis reconnaissante! (*Elle lui parle affectueusement et bas.*) Toute ma [vie], croyez-le bien.

ien qu'à leur place et pour tant faire que désirer, aurais désiré tout de suite ne plus travailler du tout. Mais ils ne se bornèrent pas à faire des souhaits, ils voulurent les réaliser, et c'est ici que les affaires commencèrent à s'embrouiller. Il n'y a pas d'ouvriers sans patrons et les patrons montraient un médiocre empressement à satisfaire les vœux de la corporation : on est pas parfait.

Il fallut donc se mettre un peu en grève. Combien temps durera-t-elle? Demandez aux patrons qui voient dans les provinces recruter des ouvriers; interrogez les maçons qui n'entendent pas raillerie sur respect dû à leur détermination, et qui se portent vant les chantiers, postent des hommes de garde argés d'empêcher la reprise des travaux, interdire ntrée des ateliers à quiconque serait disposé à travailler, et si les moyens de persuasion ne suffisent pas, boxer ceux qu'un trop grand amour du travail porait à enfreindre la consigne donnée dans les meetings.

MAC' VERNOLL.

Les Prisonniers de guerre.

Grand'maman l'antiquité ne fut pas toujours très-dre envers les prisonniers de guerre. Elle avait des ons d'ogresse pour eux. Quand elle ne leur cassait les dents, elle leur arrachait la langue; quand ne leur crevait pas les yeux, elle leur coupait les illes. Tacite en dit long là-dessus. Bref, grand'man arrachait toujours quelque chose. Les Grecs, bons Grecs, n'étaient pas plus doux que les mains à l'encontre des vaincus et des captifs; les mains, que les Perses; les Perses, que les Germains. mi eux tous, les meilleurs soumettaient les priniers à un tel état d'esclavage, que la mort eût ux valu. L'humanité était encore à inventer, malles belles périodes de Cicéron, la prose poétique Sénèque, ce Diderot du paganisme, et les sentences airiennes d'Horace. Du reste, ces mots : esclaves, onniers, offraient à peu près le même sens sous les niers maîtres du monde. Les esclaves romains ent des prisonniers de guerre ou des descendants prisonniers de guerre; et presque tous les prisons de guerre, moins ceux qu'on livrait les jours féaux bêtes du cirque ou aux viviers pour infuser une couleur rose à la chair des lamproies, étaient, et leurs enfants, condamnés à l'esclavage.

L'esclavage des prisonniers de guerre fut, selon divers âges de la civilisation antique, plus ou moins té de cruauté; mais il fut toujours invariable ıt à la durée. Le prisonnier de guerre mourait nnier.

serait se faire à plaisir une illusion promptement ntie par les faits, que de supposer, par généro'âme, que le christianisme ait, si peu que ce soit, ré la merveilleuse tendresse de sa morale, adouci de du vainqueur au moyen âge. Le moyen âge ncore plus dur, plus barbare, si c'est possible, rs les prisonniers de guerre, que ne l'avaient jaété les Romains.

Bas-Empire, ce singe de l'empire romain, se met à son tour à imiter, à exagérer les abominations de son modèle. Il est magnifique aussi comme arracheur de nez, d'yeux, de dents, de poignets, d'oreilles, d'entrailles par devant et de cœur par derrière. J'aime à me le représenter sous les traits barbus d'un empereur grec, les manches de la chemise relevées jusqu'aux coudes, une paire de tenailles à la main, et arrachant, arrachant, arrachant sans cesse.

Le protestantisme anglais n'a guère été plus affectueux envers les prisonniers de guerre, et les récits du temps vont le démontrer.

« *Hulks to be punishment only for the most atrocious crime,* » dit le grand philanthrope Howard, et ce qui signifie, comme chacun sait : « Les pontons ne devraient être que la punition des crimes les plus atroces. »

Les prisonniers français qui furent enfermés dans les pontons anglais n'avaient commis d'autre crime atroce que celui d'avoir été vaincus après s'être noblement défendus pour soutenir l'honneur du pavillon national. Au nombre de ces prisonniers, il s'en rencontra un qui, à son retour à la liberté, en 1815, raconta les souffrances endurées par lui et ses compagnons de captivité.

C'est lui qui va nous guider pas à pas à travers les corridors sombres de ces enfers de douleurs appelés avec effroi, d'un bout du monde à l'autre, les pontons anglais. On saura ce que coûte la gloire, et l'on sera peut-être amené, à la suite des émouvants tableaux de ces douleurs, à accepter la réforme toute logique, toute naturelle, que nous voudrions voir érigée en nouveau droit des gens par les grands et généreux esprits aux mains desquels le sort du troupeau humain est confié.

Les vieux vaisseaux de guerre, dont on fait des prisons appelées pontons et quelquefois cayennes, ont porté en général soixante-quatorze canons. Ils devraient avoir une plus digne retraite. Ce n'est pas bien de changer un vieux soldat en geôlier; de lui attacher une clef là où il portait une épée. Un vaisseau de guerre est une chose sacrée; il a vécu de gloire comme ceux qui ont combattu dans ses flancs. Quoiqu'il en soit, dans ces vaisseaux prisons ou pontons, les prisonniers français, pendant nos guerres avec l'Angleterre, occupaient la batterie basse et le faux pont. Sur cet espace, on prenait un quart à chaque extrémité pour loger la garnison qui n'était pas de service. La coupure était fermée par une cloison en chêne toute semée de grosses têtes de clous sans intervalles. Le bois avait disparu sous les clous. C'était un mur de fer. Des trous avaient été ouverts dans cette muraille, et par ces trous des canons de fusil regardaient sans cesse les prisonniers. De temps en temps des dialogues s'établissaient entre les uns et les autres; les fusils avaient toujours le dernier. Ce qui restait d'espace était occupé par les matelots et les officiers chargés de la surveillance du ponton, moins un carré de quarante pieds environ sur le gaillard d'avant. Sur cette plate-forme on étendait le linge, et les prisonniers s'y promenaient pendant quelques minutes. Un gros tuyau de cheminée sortait, en guise d'arbre, de cet étrange promenoir, et livrait passage à la fumée des chaudières où se faisait l'infernale cuisine de neuf cents hommes. Cette cuisine aura une strophe dans le poëme de tortures que nous écrivons ici. On connaîtra les longs festins de jeûnes qu'y goûtaient ces neuf cents convives affamés.

Le long de la prison flottante, à un pied et demi au-dessus de l'eau, serpentait une galerie où nuit et jour, leur mousqueton chargé jusqu'à la gueule, veillaient des sentinelles. Assez souvent les prisonniers se donnaient la distraction, bien permise en pareil cas, de sortir sans bruit de leurs retraites obscures, de suivre à pas de loup ces sentinelles et de les précipiter à pic dans l'eau, bien entendu après les avoir étranglées. Cet amusement remplaçait le jeu de dominos sur les pontons. Que l'humanité un peu émue du lecteur ne s'indigne pas trop. Les soldats de marine, à cette époque où l'Angleterre se serait bien gardée de faire faire leur service par de bons matelots employés plus utilement ailleurs, se recrutaient dans les tavernes les plus mal famées de Londres, dans les coupe-gorges de la Cité, dans le *wapping* et jusque dans les cachots de Newgate; la fleur des pois des coquins et des scélérats. Ils étaient là en attendant d'être pendus. En les noyant, on ne leur faisait guère tort que d'une corde. Il faut dire aussi, pour la justification des prisonniers qui s'amusaient la nuit à noyer leurs sentinelles, que celles-ci déployaient un zèle d'assassin dans leurs fonctions. Howard, déjà cité, dit avec une admirable candeur : « Ces prisons sont gardées habituellement par la milice, et les sentinelles, dans plusieurs occasions, se sont montrées beaucoup *trop légères* à faire feu sur les prisonniers. »

LÉON GOZLAN.

(La suite au prochain numéro.)

L'Exposition de Bordeaux.

L'Exposition de Bordeaux, ouverte déjà depuis deux mois, et pour laquelle les travaux d'examen du jury vont commencer le 1er octobre, a été établie dans un vaste bâtiment d'architecture monumentale et construit à l'extrémité des allées de Tourny, sur les quais de la Gironde. Notre gravure en donne la reproduction, d'après les dessins pris sur les lieux par M. Moullin.

La grande porte d'entrée ouvre dans une salle principale divisée en trois allées. Dans l'allée du milieu sont étalés les objets de fantaisie, les bronzes, l'orfévrerie, les porcelaines, les cristaux, les armes et les tapis de luxe, les échantillons de tabacs. Dans l'allée de droite, les cordages, les modèles de navires, un bel autel byzantin en marbre, les soieries et velours, la chapellerie, les machines à coudre, les gants, les meubles. Dans l'allée de gauche, les signaux pour les chemins de fer, les couvertures de laine, la papeterie, les aciers et fontes, le caoutchouc durci, les draps.

Cette vaste salle est flanquée d'un transept et d'une annexe de droite, d'un transept et d'une annexe de gauche. Dans cette dernière, on admire de très-belles collections de minéraux, et les échantillons de vins de tous les crus bordelais.

On a encore aménagé dans l'ensemble de ces bâtiments quatre cours, dans lesquelles sont réunis les in-

---

DUVERNAY.

dame... certainement... (*Bas.*) Traîtresse!... est-ce que vous m'aviez promis!...

GEORGINA.

omis!... et quoi donc? Mon amitié... je pense!

DE MARVILLE, *qui a pris un air hautain.*

e se disent-ils?

GEORGINA, *à de Marville tendrement.*

n ami... comprenez-vous à présent? L'énigme ırcit...

DE MARVILLE, *froidement.*

ıt-être trop... car je vois qu'il y avait entre ieur Duvernay et vous des secrets...

DUVERNAY, *vexé.*

dieu, monsieur, c'était à votre profit!

DE MARVILLE, *avec hauteur.*

nsieur, je ne permets pas à tout le monde de iger!

GEORGINA.

ıste et ingrat que vous êtes!

DE MARVILLE, *à Georgina.*

! je sais bien que les femmes trouvent des papour toutes les crises... qu'elles combinent ent des mots, à l'aide desquels elles masquent en s toutes les actions suspectes!

GEORGINA, *avec douceur.*

mond... vous vous égarez!... S'il y eut un masque e ne fut que celui d'une innocente coquetterie ur mon dévouement pour vous!

LAURENCE, *bas à Duvernay.*

s avez l'air bien désolé, monsieur, du bonheur ond?... Est-ce que Georgina menace d'être e?

DUVERNAY.

lieu, madame, vous vous intéressez furieusement onsieur!

LAURENCE.

autant que Georgina, vous voyez bien!

GEORGINA, *à Laurence.*

Laurence, faites donc entendre raison à monsieur de Marville, il ne veut pas de son succès!

DE MARVILLE, *sérieusement, bien qu'avec grâce.*

Non, madame, les petites ruses, les coquetteries, qui, je le comprends maintenant, me sont venues en aide dans cette affaire, me déplaisent... je ne veux rien devoir à des influences semblables!

GEORGINA, *décidée.*

Eh bien! qu'il ne soit plus question ici de mémoire, ni de victoire, alors!... que ces hauts fourneaux, ces canaux, cherchent un autre ingénieur... Edmond!... c'est moi qui vous offre ma main... refuserez-vous cette fois?

DE MARVILLE, *noblement.*

Vous me voyez touché, milady... mais aujourd'hui, je suis trop pauvre encore... pour être aussi heureux!... Je ne voudrais pas que le monde crût que je fais un mariage d'intérêt, là où sont les plus vifs éléments d'un mariage d'inclination... Notre dignité mutuelle s'y oppose... J'irai porter ailleurs mes études et mon courage... et, réussissant par moi seul, j'accourrai plus tard... si vous le voulez encore...

DUVERNAY.

C'est très-beau cela, monsieur Edmond! Bravo! Mais permettez!... je suis un peu actionnaire, ici... et je songe à notre industrie en péril. Si vous refusez la place que... sur les sollicitations de milady, j'ai pu contribuer à vous faire obtenir, il ne faut pas que mes capitaux souffrent de votre désintéressement... on peut au moins s'entendre sur l'acquisition des procédés que renferme ce fameux mémoire, — *ce n° 11*, — que j'ai appuyé, patronné... fait triompher; ce qui me fait honneur aujourd'hui... car, il a eu l'unanimité des voix, moins une seule... la voix de quelque imbécile!

DE MARVILLE.

Comment, *n° 11*?... Mais mon mémoire portait le *n° 8*! Je ne suis donc pas le vainqueur du concours?

GEORGINA.

Que dites-vous?

DE MARVILLE.

Sans doute... n° *huit*... et non pas *onze!*

GEORGINA.

Ah! mon Dieu!

LAURENCE, *saisissant le papier.*

Mais, c'est bien le n° 8 qui l'a emporté!

DUVERNAY, *regardant avec empressement.*

Comment! comment! Mais j'ai voté pour le *n°* 11, moi!

LES DEUX FEMMES, *inquiètes.*

Qu'est-ce que cela veut dire?

DE MARVILLE, *reprenant la feuille et passant du sérieux à la joie.*

Ah! ah! ah! la bonne histoire! je suis nommé par des inconnus!

LAURENCE, *éclatant.*

Alors, vous avez eu l'unanimité... moins la voix de votre protecteur! c'est charmant!

GEORGINA.

Est-il possible!

DUVERNAY.

Pardon... permettez... permettez! il y a erreur... confusion!...

LAURENCE, *à son mari.*

Il ne doit y avoir ici de confusion que pour vous!

DUVERNAY.

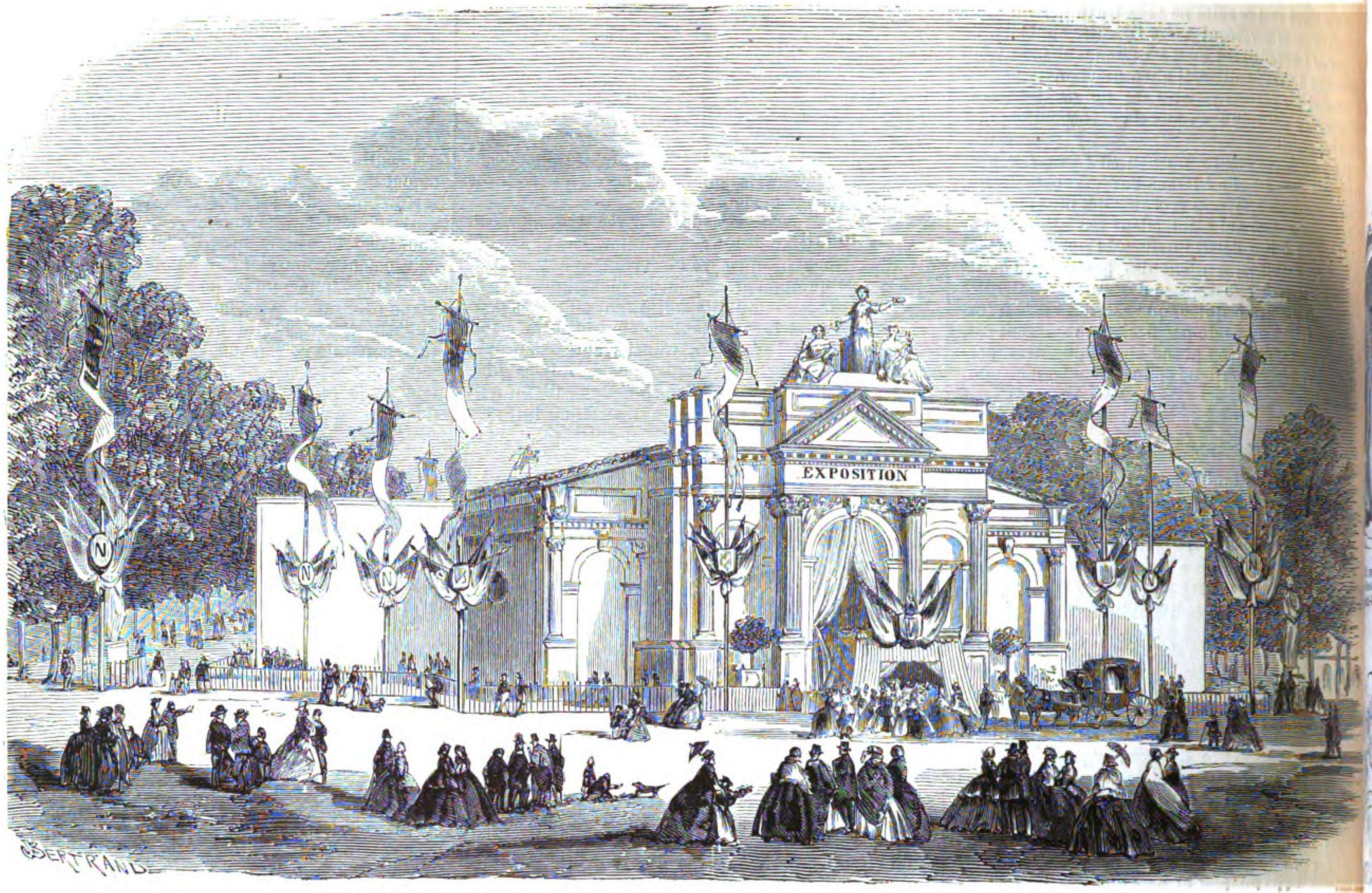
Ah! çà, ma chère...

GEORGINA, *à de Marville.*

Eh bien, Edmond?...

LAURENCE.

Allons, allons, le caractère de monsieur de Marville ressort de cette plaisante erreur, aussi élevé que ses talents. Les hommes fiers n'aiment pas à devoir leur bien à l'intervention apparente des femmes dans leur carrière... Il leur semble que nos influences aimables altèrent et discréditent des droits basés sur leur mérite! La fortune [illegible]rait humiliante ainsi protégée



Vue extérieure de l'exposition de Bordeaux, d'après les croquis rapportés par M. Moullin.

Vue intérieure de l'exposition de Bordeaux, d'après les croquis rapportés par M. Moullin.

REVUE DU MOIS

PAR MARCELIN.

En voilà une contravention ! La chasse n'est encore
rte que dans la plaine, et il chasse furtivement dans
gnes, celui-là !

— C'est drôle la campagne en automne.
— Une vraie carte d'échantillons.

LE PARAPLUIE DE CHASSE, s'ouvrant par la culasse (*système Lefaucheux*).

Les Oiseaux d'hiver ou le Retour a la ville.

OPÉRA : — *Roméo et Juliette.*
A Roméo la pomme !

VAUDEVILLE : — *La Marâtre*, poursuivie par les lunettes d'or de la justice.

GYMNASE : — *Rosalinde et Risette.*
« Entre les deux mon cœur balance ! »
Deux si charmantes personnes !

— Allez donc voir, à la PORTE-SAINT-MARTIN, *la Jeunesse de Ligier*, — non, — de *Louis XI*.

struments d'agriculture, les articles de fonderie, les tuyaux de drainage, les meules de moulins, enfin les instruments agricoles mus par la vapeur, les chaudières et les machines.

L'empereur a promis, en quittant Biarritz, de s'arrêter à Bordeaux pour visiter cette belle exposition, qui offre tout ce qu'ont pu produire de remarquable l'agriculture et l'industrie méridionale.

LÉO DE BERNARD.

COURRIER DU PALAIS.

Où allons-nous? Est-ce que Paris devient une forêt de Bondy? Au bon temps, du moins, les coupe-jarrets et les tire-laine attendaient le couvre-feu pour se répandre par la ville. Aujourd'hui, en plein jour, on enlève les enfants aux Tuileries et on assomme les promeneurs au bois de Boulogne.

Connaissez-vous, entre les lacs et le pavillon d'Armenonville, une allée pleine d'ombre et de mystère, chère aux amoureux et aux rêveurs, dont les plus grands détours ne s'écartent guère d'une petite rivière qui gazouille en glissant sur un lit de mousse? Le 24 juin dernier, un vieillard, M. Fiquet, cheminait paisiblement le long de ce sentier. Sa moustache blanche, sa figure ferme et franche, sa démarche un peu raide, révélaient des habitudes militaires. Il venait de dépasser de quelques pas un banc sur lequel un homme était assis, lorsqu'il se sentit frapper par derrière à la tempe gauche d'un coup si violent, qu'il s'affaissa et resta sans connaissance sur le gazon. Le bruit sourd produit par sa chute éveilla l'attention du garde Davoine, qui se trouvait dans le taillis voisin. Il accourt et voit le vieillard étendu et sanglant. Près de lui, un homme était penché et semblait lui donner des soins. A la vue du garde, ce personnage s'écria: « Voyez le pauvre homme! comme il est tombé! » Mais, en disant ces mots, il se relevait et prenait la fuite à travers le bois.

Le garde se met à sa poursuite et crie: « A l'assassin! arrêtez-le! il a une veste de velours! » De divers côtés, des surveillants, des cantonniers se précipitent. Au bout d'un quart d'heure, le fuyard est arrêté, encore tout ému de sa course. On l'interpelle, il dit se nommer Rocheteau.

Cependant, M. Fiquet était revenu à lui. Il déclara que l'homme qui l'avait frappé lui avait enlevé ses lunettes, sa montre et sa chaîne. Mis en présence de Rocheteau, il hésita à le reconnaître pour le personnage qu'il avait vu assis sur un banc.

A l'audience, Rocheteau nie de toutes ses forces. C'est un homme brun et trapu, aux traits énergiques, aux sourcils épais et à l'œil farouche, qui, chose assez rare, a parfaitement la figure de son emploi. « Qui? moi, dit-il, avoir frappé et volé ce brave homme! Y songet-on? Je suis accouru à ses cris; je lui ai porté secours. Si je l'avais volé, on aurait trouvé sur moi ses bijoux. On me reproche d'avoir pris la fuite. Mais c'est tout simple; on m'a toujours dit dans mon pays: Si tu te trouves jamais mêlé à une mauvaise affaire, ce qu'il y a de mieux, c'est de te sauver. »

Malheureusement pour ce garçon si charitable, tous les témoins constatent qu'il était seul sur le lieu du crime. Ses antécédents, d'ailleurs, ne le recommandent guère. Il était au Havre, à la suite d'une compagnie d'écuyers nomades, quand, à bout de ressources, il est venu à Paris chercher fortune. Il n'a ni feu ni lieu. Une maîtresse qu'il a amenée avec lui déclare qu'il était prêt à tout, et que sa tête était remplie de projets funestes.

Le jury n'a pas hésité à le déclarer coupable, sans circonstances atténuantes, et, comme il ne s'agissait de rien moins que d'un vol à main armée sur la voie publique, il a été condamné aux travaux forcés à perpétuité.

PETIT-JEAN.

VARIÉTÉS: *Les Compagnons de la Truelle*, pièce populaire, mêlée de chant, en trois actes et neuf tableaux, par MM. Théodore Cogniard et Clairville.

Le théâtre des Variétés revient à son ancien genre, au genre populaire; les ombres de Flore et de Dumersan vont en tressaillir de joie; Tiercelin, dans l'élysée des savetiers où il se promène; Odry, qui a trop tôt cessé de nettoyer sa patrie; Cazot, la dernière ganache; Vernet, le dernier *malin*, souriront d'aise à ce retour vers leur grand répertoire, le répertoire des *Cuisinières* et de *Madame Gibou*. Ne vous hâtez pas trop cependant de vous réjouir, illustres et chers fantômes; le genre populaire de M. Théodore Cogniard et de M. Clairville n'est pas tout à fait celui que vous supposez; ce n'est plus la manière de Brazier, de Francis, de Théaulon, de Désaugiers; c'est meilleur peut-être, c'est plus observé certainement, mais c'est moins gai, moins large; la morale et la philosophie même y occupent une place importante; enfin, il y a de l'Émile Souvestre là-dessous; c'est tout dire.

Les Compagnons de la Truelle sont, en effet, inspirés des *Confessions d'un ouvrier*, un roman d'enseignement, couronné, croyons-nous, par l'Académie française. L'intrigue met en présence un bon et un mauvais ouvrier; lequel des deux obtiendra la main de Madeleine, la nièce du vieux maçon Guillaume? Toute la question est là. Pierre Lambert est celui que la jeune fille préfère; Lorin est celui qu'elle déteste; mais Pierre Lambert a un vice qui ternit ses brillantes et solides qualités: il boit comme un simple Gugusse, il se grise comme un Dodore quelconque. Pour le guérir de cette habitude abjecte, le vieux maçon le prend sous le bras, un soir qu'il a failli aller coucher au violon, et, sous prétexte de lui rafraîchir les idées, il le conduit devant une maison: — Vois-tu ce toit? lui dit il; eh bien! c'est de là-haut que ton père est tombé, un jour qu'il avait trop bu. Pierre Lambert fait son profit de la leçon, et parvient à se corriger. Mais il n'échappe pas aussi facilement aux embûches que lui dresse Lorin, son rival; celui-ci finirait même par lui enlever la main de Madeleine, si un de ses guet-apens, voisin de l'assassinat, n'avait eu pour témoin le gâcheur de Pierre Lambert. Ce jeune gars menace Lorin de le dénoncer à la justice, s'il n'abandonne pas ses prétentions, et même une somme de trente mille francs qu'il avait prêtée au vieux Guillaume, afin de lui sauver l'honneur. Lorin cède et part pour son tour de France.

Sur ce fond, MM. Théodore Cogniard et Clairville ont élevé une construction à neuf étages, moitié bois et moitié planches, habitable en somme. On pouvait gâcher plus serré. Les incidents sont multipliés et divers: il y a une scène de guinguette, un acte sur les toits, un tableau sous un pont. On flaire en tout cela des tentatives de réalisme, et l'on retrouve l'auteur de *Bruno le Fileur*, que l'habitude des féeries n'a pas absolument corrompu. Po[illegible]oi la jovialité, dont il a quelquefois le secret, n'a-t-elle pas été dispensée par lui à plus larges doses? On ne rit pas assez aux *Compagnons de la Truelle*; à de certains moments, on se croirait au boulevard du Temple, et si l'on n'entendait dans les coulisses les cocoricos de M. Lassagne, on se surprendrait presque à chercher son mouchoir.

Encore n'est-ce pas trop l'affaire de M. Lassagne que ce rôle de manœuvre et d'honnête homme. M. Lassagne n'appartient guère à la réalité; son visage, sa voix, ses gestes sont en dehors de toute vraisemblance. C'est un queue-rouge, un fantoche, un ahuri de Chaillot, le petit-fils de Polichinelle, le neveu de Garagheusse. Ce qu'il lui faut, ce sont les farces à outrance, les parodies surtout. Il a besoin de mâcher des paroles impossibles, d'arracher à la rhétorique ses tropes les plus extravagants, de se débattre dans l'absurde. Dès qu'il circule à travers une action suivie, au milieu de personnages appartenant à la vie réelle, il se trouble, il s'évanouit; ce n'est plus alors le Lassagne de la légende, celui qui lutte corps à corps avec le vertige; c'est le premier niais venu, un *jeune premier comique*, comme disent les tableaux de troupes.

M. Leclère est mieux à sa place dans le rôle du vieux Guillaume. Il se souvient de son excellente création des *Deux Anges gardiens*, un autre vaudeville populaire dont nous avons gardé la mémoire. Mlle Alphonsine est, comme M. Lassagne et comme la pièce, un peu dépaysée dans ces mœurs nouvelles. M. Christian et M. Alexandre Michel, pour tenir l'emploi de Lacressonnière et de Boutin, ne s'en tirent pas plus mal: ce trompe-l'œil assurera probablement un succès de curiosité aux *Compagnons de la Truelle*.

CHARLES MONSELET.

CHRONIQUE MUSICALE.

OPÉRA-COMIQUE: Reprise du *Songe d'une nuit d'été*, opéra comique en trois actes, de MM. Rosier et de Leuven, musique de M. Ambroise Thomas. — BOUFFES-PARISIENS: *Le [illegible] Grapin*, opérette de M. Deforges, musique de M. de Flotow.

La reprise du *Songe d'une nuit d'été* nous remet en mémoire la mauvaise humeur qu'exhalait un de nos amis au sujet des figures historiques qui, depuis quelques années, infestent les opéras-comiques. Et cett

---

par nos grâces. Les mains de milady eussent été suspectes en tout ceci!... Mais cette fois rien de pareil! Nulle influence n'a aidé au mérite... (*En riant.*) et mon mari même a conspiré contre lui... car son vote unique a favorisé un rival!

DUVERNAY, *très-vexé, examinant les papiers.*

Permettez... madame... cependant...

LAURENCE, *sans l'écouter.*

Donc, monsieur de Marville, ni milady, ni monsieur Duvernay, ne se sont arrogé ici le rôle de bienfaiteur... de Providence... au contraire! (*Ils rient tous, moins Duvernay.*) Aussi, n'est-ce qu'à titre d'actionnaire reconnaissant, pour les services que vous allez rendre à ses canaux... que monsieur Duvernay se trouve avoir le plaisir de vous remettre une nomination que vous devez à votre seul mérite... (*A Duvernay.*) Allons, mon ami, (*Elle lui présente le pli.*) prenez... et donnez! vous n'êtes plus ici qu'un simple facteur!

DUVERNAY, *prenant son parti.*

Allons, mon cher monsieur de Marville!... comment diable ai-je pu me tromper ainsi?... J'avais pourtant écrit votre numéro sur mon carnet... Mais il y a tant de chiffres...

LAURENCE.

Donnez donc!

DUVERNAY.

Voilà... Croyez que je suis heureux.. c'est un contrat de vingt mille francs par an... au dos duquel vous pourrez, sans scrupule, écrire votre contrat de mariage!... Pardonnez-moi mon erreur... je vous jure que je n'ai pas lu un mot du mémoire de votre rival!

DE MARVILLE.

J'en suis persuadé et je suis bien heureux de vous avoir eu pour adversaire! Ainsi je ne dois qu'à mon travail ma nouvelle fortune... et plus que ma fortune, mon bonheur!.. (*A Laurence, tandis que Duvernay se rapproche de Georgina.*) Ce bonheur qui m'est échappé avec vous...

LAURENCE, *bas à de Marville.*

Ce que je vous avais promis... elle le tiendra!

DUVERNAY, *bas à Georgina.*

Vous m'avez joué...

GEORGINA.

Non... pas moi: c'est le numéro douze! (*A tous.*) Eh bien! à présent nous voilà, monsieur de Marville et moi, égaux devant les notaires?

LAURENCE.

Ah! c'est que le génie est la plus belle fortune!

DUVERNAY.

Oui... oui... mais l'argent produit bien davantage d'argent!

GEORGINA, *bas à Duvernay.*

Allons... la paix... je ne vous dois rien!

DUVERNAY.

Et, si vous aviez dû?

GEORGINA.

Bah! vous avez probablement essuyé bien des banqueroutes en votre vie?

DUVERNAY.

Oui, mais on rattrape toujours quelque chose pour cent!... Après tout... ma femme est aussi jolie que vous!

GEORGINA.

Et que bien d'autres... de plus, elle est entièrement à vous... ce qui la distingue!

DUVERNAY, *à part.*

Toute réflexion faite, il vaut mieux que cet Edmond soit marié... que vacant... Les célibataires qui flânent dans les ménages, c'est dangereux! (*Il sonne.*)

SCÈNE XVII

LES MÊMES, JEAN. (*Duvernay lui parle bas. — Jean semble étonné, résiste presque. — Duvernay fait un geste impérieux; le valet sort.*)

DUVERNAY.

Milady... ou plutôt désormais madame, si je n'ai pu faire mon cadeau de noces à votre mari, il permettra que, ma femme et moi, vous offrions quelques bagatelles.

LAURENCE.

Quoi donc? (*Entrent Jean et Justine chargés de paquets, cartons, vases, porcelaines, etc.*)

DUVERNAY.

Quelques fleurs, des dentelles, des étoffes que madame Duvernay vous prie...

GEORGINA.

En vérité?... cette chère amie... vous aviez donc prévu...

LAURENCE.

Oui, vous réalisez mon vœu le plus cher! (*A Duvernay.*) Monsieur, tous ces objets, d'où sortent-ils

DUVERNAY, *de même.*

C'était pour vous, chère amie... N'est-ce pas demain votre fête?... mais nous les remplacerons... nous irons ce soir, comme deux bons époux... visiter les magasins... Vous les mettrez au pillage...

LAURENCE, *à part.*

Au moins, il a la pudeur de ne pas laisser chez sa femme ce qu'il avait destiné... Dieu sait à qui!...

JUSTINE, *à Laurence.*

Comment, madame, ces paquets...

LAURENCE.

Vous n'étiez qu'une sotte, vous voyez bien!...

JEAN, *à part.*

Monsieur se range? diable! Je perds ma place!

DE MARVILLE, *à Georgina.*

Et l'Institut?

GEORGINA.

Ne plaisantons plus, monsieur l'ingénieur, vous en serez un jour!

DE MARVILLE.

Ce matin encore, je trouvais ses broderies... trop vertes!

LAURENCE, *à Duvernay.*

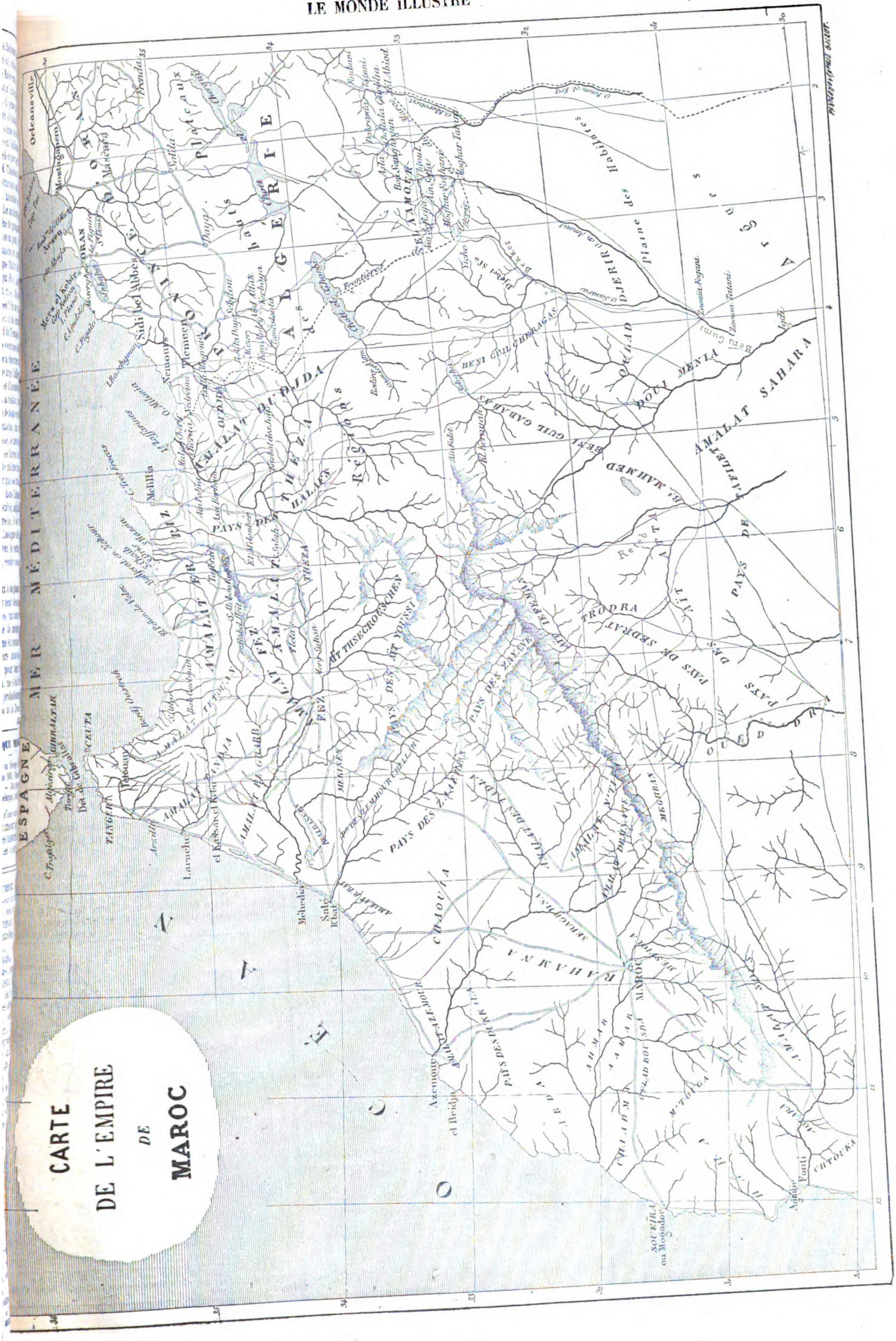
Ils vont donc commencer leur *lune de miel*!

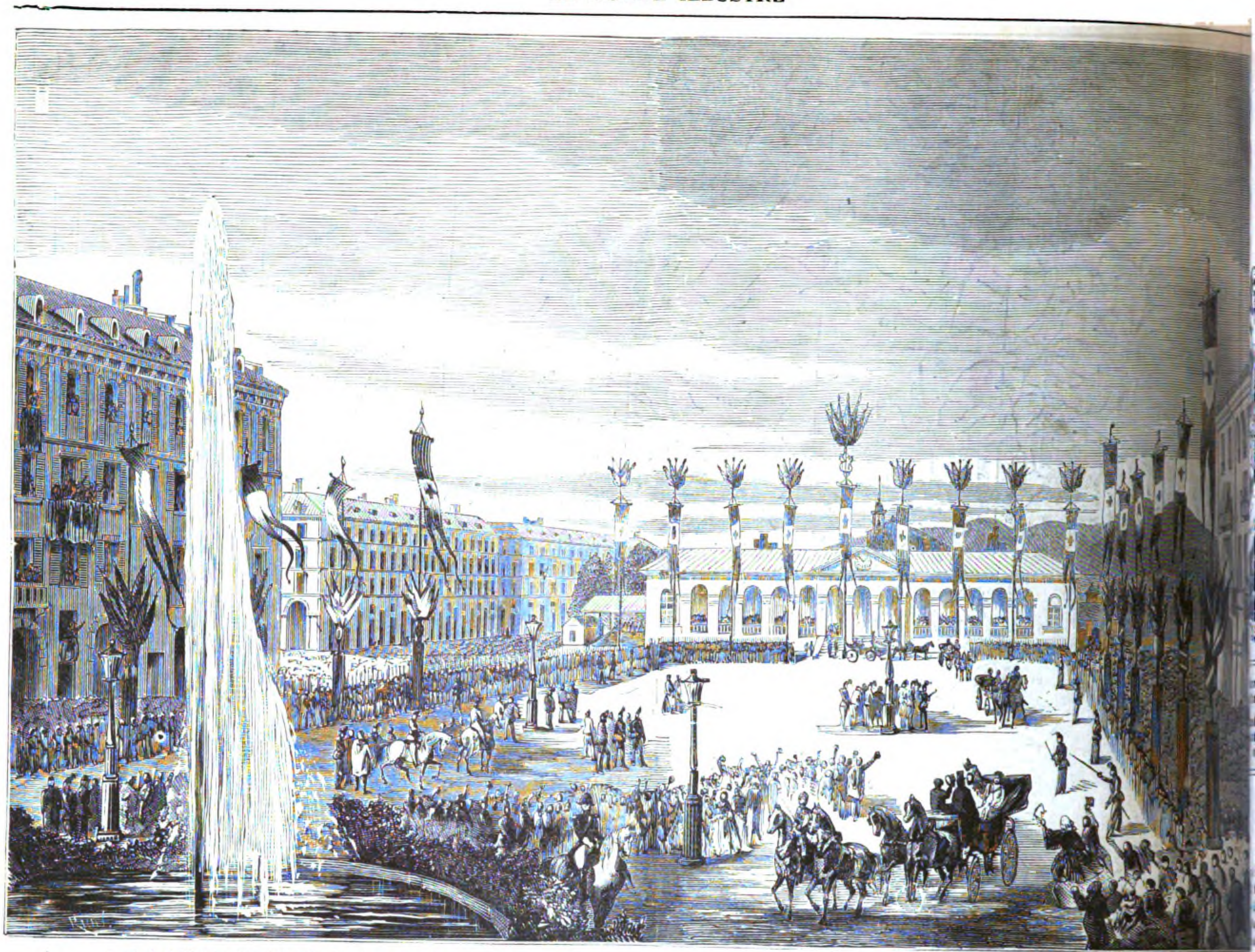
DUVERNAY.

Et nous, ma chère petite femme, si tu veux nous entrerons dans notre *nouvelle lune!*

JULES LECOMTE.

FIN.


CARTE
DE L'EMPIRE
DE
MAROC
MER MÉDITERRANÉE
ESPAGNE
TANGER
Larache
FEZ
MAROC
MELILLA
ORAN
AMALAT SAHARA
OUED DRA
CHAOUIA
RAHAMNA
SOUEIRA ou Mogador
Agadir
Azemour
Sidi bel Abbès
Tlemcen
Nemours



Arrivée à Turin des députés des duchés, d'après un croquis de M. Desclos, envoyé par M. Ferri, professeur à l'école des beaux-arts de Turin.

critique tout emportée qu'elle était ne laissait pas que d'avoir son côté sensé. En effet, on aura beau faire et produire des sons, on obtiendra, il est vrai, un personnage qui chantera ses joies et ses tristesses, qui fera sonner la note amoureuse ou le cri de la guerre; mais jamais, au grand jamais, des combinaisons sonores, si bien marquées qu'elles soient au coin du génie, ne me feront voir distinctement Shakespeare, comme dans *le Songe*, ou Louis XI, comme dans *Quentin Durward*. En un mot, il est du domaine de la musique de créer des types et non des personnalités. Elle peut réveiller en celui qui sait l'écouter tel ou tel *ordre* de sentiments, comme l'amour ou la haine; mais, lorsqu'il s'agit de *spécialiser* ces sentiments, de les attribuer à un héros nettement caractérisé, elle devient soudainement impuissante, et c'est justement là la limite de sa force représentative.

Ici se présente une objection, et loin de courber l'échine comme quelqu'un qui craindrait un coup de bâton, nous voulons, par une réponse préalable, nous mettre en garde contre toute riposte.

On nous dira : A quoi bon cette querelle? Pourquoi troubler notre plaisir en soulevant une question de nature à faire naître certains scrupules? Que vous importe, si l'air est joli, qu'il soit chanté par un roi ou par un portefaix, par un poëte ou par un chaudronnier? — A quoi nous répondrons : Monsieur, il importe plus que vous ne le pensez que ce qui dans un opéra est pur spectacle, c'est-à-dire la partie de l'œuvre qui s'adresse aux yeux et à l'intelligence, la pièce, en un mot, soit en rapport direct avec la partition, et que deux plaisirs qui semblent distincts au premier abord se confondent en un seul par une heureuse synthèse. Quand le librettiste vient me dire comme dans *le Songe d'une Nuit d'été* : Cet homme s'appelle Shakespeare, cette femme a nom la reine Elisabeth, j'accepte pour un moment cette illusion; mais les voilà qui se mettent à parler en *si bémol* ou en *fa dièze*, en roulant de grands yeux et en agitant de grands bras. La musique a détruit le charme parce qu'elle a été inhabile à me montrer que c'est bien Shakespeare et Elisabeth qui parlent. Et, mieux encore, je la trouve irritante dans la bouche de personnages historiques que j'ai coutume de voir à ma façon, tandis que cette langue conventionnelle m'eût parue toute naturelle attribuée à des héros de pure fantaisie. La déception qu'on éprouve alors n'a t elle pas quelque chose de celle qui attend le lecteur d'un livre attachant, quand à chaque détour de page l'idéal qu'il s'était fait s'évanouit à la vue d'une vignette grimaçante.

Pour les gens qui n'y regardent pas de si près, la reprise du *Songe d'une Nuit d'été* n'en est pas moins une bonne fortune; on se rappelle que cet ouvrage, si discutable qu'il soit, obtint un certain succès en 1850. Sa faveur eût été assurément plus grande si l'auteur n'avait pas donné, deux ans auparavant, *le Caïd*, dont les grâces légères et les allures plaisantes avaient autorisé le public à beaucoup exiger de M. Ambroise Thomas.

L'administration de l'Opéra-Comique, qui est d'une sollicitude rare et toute paternelle pour les débutants, a profité de l'occasion de cette reprise pour produire devant la rampe une des plus brillant s élèves de l'école Duprez. M^{lle} Monrose, petite-fille du grand comédien, si elle n'est encore une cantatrice accomplie, a du moins fait preuve d'aptitude et de savoir en abordant un rôle périlleux de plus d'une façon, et dont on ne peut le nier, elle a mis plus d'une fois en lumière le côté pathétique. La voix de M^{lle} Monrose est très-étendue, mais elle pèche par le médium, qui n'a pas tout l'éclat désirable, et quelquefois aussi par les notes aiguës qui, si elles sont brillantes par le timbre et l'émission hardie, ne sont pas toujours d'une parfaite justesse. M^{lle} Monrose a le geste sûr et une aisance dans le maintien qui n'est pas d'ordinaire le fait des débutants.

— La pièce qu'on vient de donner aux Bouffes-Parisiens manque essentiellement de gaieté, et ce n'est pas dans ce conservatoire du franc rire que nous eussions voulu la voir apporter ses langueurs de vaudeville sentimental.

Georgette gardait autrefois les dindons sur les terres du marquis de Brixeuil; mais depuis elle fit fortune, en épousant un certain procureur qui à sa mort lui laissa ses millions et aussi son malencontreux nom de... Grapin. L'ambitieuse veuve achète le château de son ancien seigneur, et, pour que sa transfiguration soit plus complète encore, elle épouse le fils de l'ex-châtelain.

Tout l'intérêt de cette opérette réside donc dans la musique de M. de Flottow, qui nous a fait reconnaître par instants l'auteur de *Marta*, mais l'auteur moins bien inspiré pourtant. Parmi les nombreux morceaux de cet ouvrage, nous avons remarqué la première romance de Geoffroy; sa coupe mélodique est saisissante, et le travail de l'orchestre l'accompagne parfaitement; puis l'air d'entrée de M^{lle} Tostée, le duo très bien trouvé qu'elle chante avec Geoffroy, et enfin un trio d'une bonne facture.

— Nous rendrons compte samedi prochain de la première représentation de *la Pagode*, la pièce nouvelle de l'Opéra-Comique.

ALBERT DE LASALLE.

Arrivée de la députation des duchés à Turin

La députation qui venait apporter les vœux des duchés au roi Victor Emmanuel est arrivée à Turin le chemin de fer de Gênes.

Elle est descendue à la gare qui décore le fond d belle place Charles-Félix, autour de laquelle flottai au-dessus des trophées et des écussons, des oriflami aux couleurs italiennes, portant la croix rouge de maison de Savoie.

La garde nationale formait un immense carré. avant de ses premières lignes se tenaient les offici tandis que le général et son état-major occupaien centre.

Les députés ont traversé, dans des voitures à qu et à deux chevaux venues pour les prendre au déb cadère, les haies de soldats citoyens qui avai grand'peine à maintenir les flots toujours grossiss d'une foule sympathique et enthousiaste.

MAXIME VAUVERT.

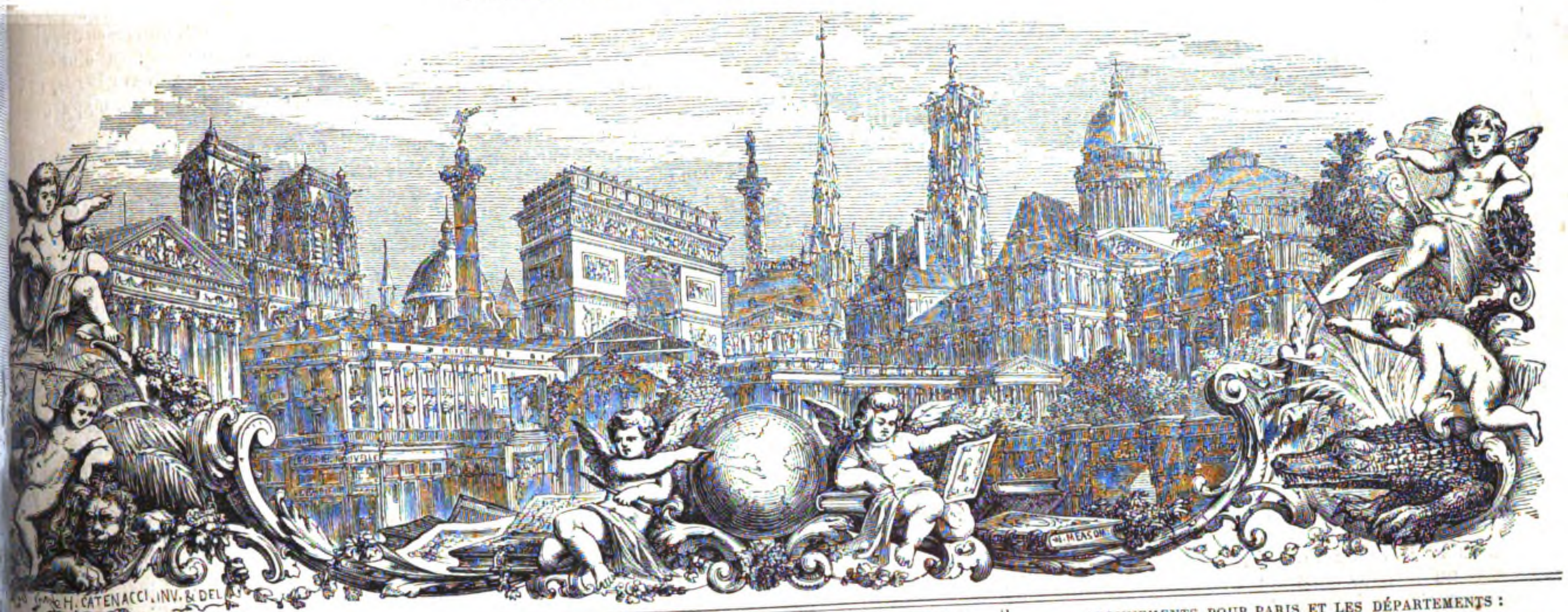
REBUS.

EXPLICATION DU DERNIER RÉBUS :
Dans une année, sur cinquante-deux dimanches, s'en trouve-t-il beaucoup de beaux ?

Paris. — Imp. de la LIBRAIRIE NOUVELLE. A. Bourdilliat, 15, rue Breda.

LE MONDE ILLUSTRÉ

JOURNAL HEBDOMADAIRE.



...ute réclamation, toute demande de changement d'adresse doit être accom-
...pagnée d'une bande imprimée et adressée à l'Administration, 15, rue Breda.

...ute demande d'abonnement non accompagnée d'un bon sur Paris ou sur la
...poste, toute demande de numéro à laquelle ne sera pas joint le montant
en timbres poste, sera considérée comme non avenue.

3me Année, N° 130.— 8 Octobre 1859.

ABONNEMENTS POUR PARIS ET LES DÉPARTEMENTS :
Un an, 21 francs ; — Six mois, 11 francs ; — Trois mois, 6 francs.
Le numéro, 35 c. à Paris ; 40 c. dans les départements.
Tout numéro demandé quatre semaines après son apparition, sera vendu 40 c.
Le volume semestriel : 11 fr. broché ; — 16 fr. relié et doré sur tranche.

SOMMAIRE DU TEXTE

SOMMAIRE DES GRAVURES :

FÊTES DE BRUXELLES. — Inauguration de la colonne du Congrès, d'après un croquis envoyé par M. Leo von Elliot.

COURRIER DU RETOUR.

Nous reprenons la plume un moment déposée pour faire place aux confidences et impressions trouvées dans l'album de la dame russe.

Comme nous nous promenions dans la gare du chemin de fer qui, de Francfort, conduit à Strasbourg et de là à Paris, attendant le moment du départ, nous aperçûmes un ancien membre du corps diplomatique, jadis fréquemment rencontré chez le vieux comte de Lowenhielm, — représentant de Suède et Norwége à Paris depuis 1818 jusque vers 1854, c'est-à-dire l'archidoyen du corps, le même qui, en qualité de page, avait reçu dans ses bras le roi Gustave III, frappé d'une balle en pleine fête par le comte Ankarstroëm, ainsi que l'a expliqué M. Scribe, musique de M. Auber, dans un opéra qu'on n'a plus joué depuis la mort du pauvre Ad. Nourrit. L'ancien collègue de l'ex-page devenu général et plénipotentiaire, nous dit qu'il allait à Paris dans le dessein bien légitime d'y passer l'automne et l'hiver. Nous prîmes place dans le même wagon, et il nous faut avouer que ce ne fut pas sans quelque préoccupation pour cette chronique que nous saisîmes l'occasion qui se présentait à nous de passer quelques heures dans la compagnie d'un personnage que nous savions, par expérience, être un véritable puits d'aventures et d'anecdotes.

Comme le train de Francfort à Strasbourg allait partir, et qu'installé auprès du vieux diplomate nous nous préparions à le feuilleter au profit de ces colonnes, il se pencha soudain par la portière, criant :

« — Wilhem !... Wilhem ! »

L'individu ainsi interpellé était un beau jeune homme d'environ vingt-cinq ans, en toilette de soirée... ce qui semblait d'une application insolite pour le voyage, et dont l'aspect était celui de l'être le plus affairé du monde. Il allait éperdument d'un wagon à l'autre, sautant sur le marchepied de chacun, plongeant ses regards dans l'intérieur, et une sorte de manteau jeté sur le bras, les cheveux au vent, l'air inquiet ; ce fut à peine s'il répondit au diplomate qui l'interpellait avec familiarité :

« — Ah ! bonjour, bonjour, baron... pardon... à plus tard... Vous allez à Paris sans doute ?... Très-bien... pardon... au revoir ! »

Et là-dessus le jeune homme continua son ardente inspection jusqu'à ce que, le convoi s'ébranlant, il disparut dans un wagon de l'arrière. Quand on fut lancé, le baron, sur les lèvres duquel était resté un sourire malin, nous dit :

« — Encore quelque folie, bien sûr ! Ce jeune homme est le neveu d'un riche banquier de Vienne, M. O... L'oncle veut qu'il soit banquier comme lui, et pour lui faire connaître les diverses grandes places de l'Europe, il l'envoie passer un an dans chaque capitale chez d'autres banquiers ses correspondants, où l'on étudie les changes, les cours des valeurs et les modes de transaction de chaque centre financier. Mais le diable de Wilhem est un amoureux-né ! aussi néglige-t-il profondément le cours des *métalliques* pour s'élancer après toutes les femmes dont les regards l'ont aisément transpercé, et je parie que, tel que vous venez de le voir, en cravate blanche, en chemise brodée, en fine chaussure, il est à la poursuite de quelque beauté prête à lui échapper ! A la prochaine station, nous connaîtrons l'affaire ! »

En effet, dans l'après-midi, et comme le convoi faisait une halte d'un quart d'heure à Heidelberg, le baron eut du jeune fou l'explication de cette rencontre.

Depuis un mois, il était violemment épris d'une jeune veuve anglaise, sœur d'un négociant de Trieste. Elle n'avait point paru insensible à sa passion, et l'impétueux Wilhem passait à la poursuivre dans le monde tout le temps qu'il dérobait à l'étude du change et des intérêts composés ou compensateurs, lorsque la surveille, alors qu'il s'en allait dîner chez le baron Sina, un millionnairissime, comme chacun sait, — lequel devait l'emmener avec lui en qualité de secrétaire durant un voyage à Athènes et Constantinople, — le jeune fou vit passer une voiture chargée de bagages, dans l'intérieur de laquelle une femme se cacha brusquement en l'apercevant. Surpris, il examine cette voiture et reconnaît sur le siége la femme de chambre et le valet de la jeune veuve... Elle part, la traîtresse ! Wilhem oublie sur-le-champ et le dîner, et le baron Sina, et Constantinople, et l'avenir magnifique que lui promettent un tel voyage et une telle intimité ; il suit la voiture qui trotte vers le chemin de fer. Caché derrière les groupes, il voit qu'en effet c'est bien sa veuve moqueuse et mécréante qui part ! Il la laisse monter en wagon avec sa caméristе, et, vêtu comme il l'est, il prend soudain son billet pour Francfort, et part aussi ! Arrivé là sans s'être montré encore, il n'a que le temps d'aller acheter un manteau, un surtout quelconque pour se couvrir mieux, et le voilà fermement décidé à s'installer dans le propre wagon de la fuyarde ! C'est précisément ce qu'il tentait de faire au moment où notre compagnon de voyage l'avait interpellé... Il y avait bientôt réussi, et la dame, après avoir énormément ri et de sa toilette et de sa poursuite, lui avait franchement déclaré qu'elle allait tout d'une traite à Paris, où elle ne s'arrêterait que tout juste le temps nécessaire pour prendre un peu de repos ; après quoi elle irait à Boulogne-sur-Mer s'embarquer pour Folkstone, afin de gagner Londres où son père l'appelait... Pourquoi ? A quelques vagues insinuations, on pouvait soupçonner qu'il s'agissait d'un mariage qui, depuis plus d'un an déjà, était en l'air !

« — Et sur ces insinuations désespérantes, votre jeune fou ne borna point là son escapade, retournant au plus vite à Vienne où il avait laissé plus que compromise son heureuse expédition en Orient avec un des financiers les plus considérables de l'Europe ?

» — Nullement ! Il dit à la jolie veuve qu'il irait jusqu'à Londres, qu'il verrait s'il était vrai qu'elle allait se marier, qu'en ce cas il la disputerait à l'insulaire... qu'il l'aimait, qu'elle avait été coquette avec lui, que sa fuite était donc une indignité, etc.

» — Mais que dira l'oncle, lequel, sans doute, était enchanté d'avoir arrangé pour son neveu cette superbe escorte du baron Sina ?

» — L'oncle ?... A la suite de cinq ou six escapades à peu près semblables que le gaillard comptait déjà dans sa carrière donjuanesque, il avait déclaré à ce Wilhem qu'il l'abandonnerait à sa destinée galante et folle s'il ne rentrait pas au plus vite et très-sérieusement dans le giron du *Stock exchange* et du *Lloyd*. Or, comme Wilhem est orphelin, et qu'il n'a pour tout soutien que le banquier O..., vous jugez s'il gâte ses affaires, s'il brise son avenir par cette fuite et par un aussi étrange procédé envers le fameux financier qui allait devenir son protecteur ! Mais, mon cher, tenez ceci pour certain : ce ne sont pas seulement les jeunes gens qui compromettent ainsi toute leur vie pour les femmes... Non... cette passion, cet élan, cette erreur sont de tous les âges, — et *la femme est bien réellement le mobile de la presque totalité des actes, bons ou mauvais, qu'accomplissent les hommes...*

» — Ceci mérite examen...

» — Soit... et le fait que j'avance en sortira triomphant ! Oui, tout ce que font tous les hommes, dès l'époque où ils entrent dans l'âge des passions, a quelque femme pour véhicule ostensible ou secret... Depuis le jour où cette idée m'est venue, où j'ai pour la première fois recueilli cette observation, j'ai vu défiler sous mes yeux une accumulation de faits, d'exemples venant en démontrer l'irréfragable validité...

» — J'avoue que je serais curieux d'entrer dans la même voie d'observation, guidé par quelques-uns de ces exemples, afin de juger s'ils ne forment pas une piquante exception... — ajoutâmes-nous en pensant à ces colonnes, où nous nous efforçons toujours d'apporter la diversité des informations et des impressions, en les ouvrant à tous les courants d'idées.

» — Ne parlez pas d'*exceptions*, mon cher, — reprit le vieux diplomate, — il s'agit de *la règle...* oui, de la règle, entendez-vous ? Et, tenez, sans aller bien loin, je parie que si vous voulez demander à votre mémoire un sérieux examen de conscience, vous reconnaîtrez que vous avez manqué plus d'une occasion d'améliorer votre carrière ou votre fortune, parce qu'une femme...

» — Je n'apporterais pas assez d'indépendance philosophique dans cet examen, — nous empressâmes-nous d'interrompre, de crainte d'être forcé de retourner ces feuillets passés du livre de la vie qu'on s'efforce de clore du sceau de l'oubli, tant il y a souvent d'amertume à y reporter les yeux. — Prenez vos exemples dans votre propre observation, et, comme il y a dans ce paradoxe une foule de piquantes promesses, je veux me régaler de vos arguments.

» — Il ne s'agit point de paradoxe ! — reprit le baron d'un ton piqué. — Je ne nourris point mon esprit, ma raison, de viande creuse... il me faut de la substance, et ma propre vie a été le point de départ de ma découverte sociale. Ah ! on en ferait tout un long roman, et il est fâcheux que l'idée n'en soit point venue à de Balzac ou à Eugène Sue ! Moins favorable à la scène à cause de sa diffusion et de la nécessité d'accumuler les faits en dehors de toutes les unités qu'il n'est possible de violer que dans certaines proportions, cette observation pourrait cependant offrir d'amusants épisodes mêlés à la trame même de quelque moderne comédie... Quant à moi, je vous l'ai dit, je n'avais qu'à regarder dans ma propre existence pour trouver assez de faits de nature à fixer ma conviction, et ce n'a été que pour mieux armer mon idée que j'ai poussé l'enquête ailleurs, allant ainsi du connu à l'inconnu, comme on dit en mathématiques. Je ne vous en citerai que deux exemples, puis je passerai à l'observation générale, où vous trouverez, à votre grand étonnement, plus d'un nom célèbre...

» — Vous excitez au plus haut point ma curiosité... je suis tout oreille !

» — Je supprimerai du récit tous les considérants, les laissant créer à votre perspicacité. Je vais donc droit au fait porteur d'irréfutables conclusions.

» J'avais vingt-cinq ans, j'étais alors attaché militaire à la légation de mon pays auprès du roi Charles X. La France préparait l'expédition d'Alger. Le frère de notre souverain, voulant assister aux événements, vint à Cherbourg sur une de nos frégates, et poussa une excursion jusqu'à Paris. Nous étions deux attachés à la légation... Le prince exprima à mon ministre le désir d'emmener l'un de nous sur sa frégate comme aide de camp, ayant préféré pour ce poste un officier déjà au fait de tout ce qui se rattachait à la France, plutôt que d'emmener de notre capitale un jeune homme complétement inexpérimenté. Mon grade de capitaine d'artillerie me désignait autant que mon nom au choix du prince... et pourtant je suppliais notre chef de légation d'offrir préférablement mon jeune collègue, simple lieutenant d'infanterie... Comme le ministre s'étonnait d'une semblable requête, je dus lui avouer, à lui qui était homme à me comprendre, — puisqu'il avait pendant dix ans refusé de venir comme ministre plénipotentiaire à Paris, parce qu'il était retenu à Lisbonne dans les liens d'une Brésilienne, — je dus lui avouer, dis-je, que j'étais passionnément épris de la Malibran... que je ne connaissais qu'à longueur de lorgnette, à laquelle on m'avait offert de me présenter, ce que j'avais refusé avec une sorte d'effroi... et que si je quittais momentanément Paris, ce serait infailliblement pour abandonner le frère du roi à l'improviste, et revenir lorgner, admirer et applaudir mon idole !

» Mon collègue partit donc ; il conquit toute la faveur du prince, lequel connut l'étrange motif qui m'avait fait refuser l'honneur de l'accompagner, et qui ne put que s'en montrer formalisé. Le lieutenant d'infanterie passa capitaine pendant la campagne d'observation algérienne, fut décoré, et était major au bout d'un an. Il est aujourd'hui un des chefs suprêmes de notre armée, et a été deux fois ministre ! Moi, quelques semaines après mon imprudent refus, j'étais rappelé dans notre pays et chargé de fastidieuses surveillances dans l'armement des côtes, poste où je restai quatre ans. Pendant ce temps-là, cette divine Malibran, à laquelle je pensais toujours, épousait de Bériot, sans savoir le plus petit mot de tout ce que me coûtait ma contemplation, mon fétichisme !

» Languissant dans mon grade militaire, à la mort du prince je demandai à passer dans la diplomatie, et fus envoyé comme secrétaire dans le Midi. En 18[illegible] j'étais conseiller de légation à Paris. Violemment épris, malgré la maturité de mon âge, de la sœur du général X***, un des aides de camp du roi Louis-Philippe, je fis presque coup sur coup trois voyages en Angleterre, où l'objet de mon imprudente passion avait suivi les princesses d'Orléans. M. de Lamartine, alors ministre des affaires étrangères, trouva [illegible] conduite suspecte, et, soupçonnant des intrigues politiques là où il n'y avait, hélas ! même pas une intrigue d'amour, il demanda mon rappel, ce que [illegible] gouvernement, terrifié par les événements français, s'empressa d'accorder, allant même au delà, car il m'envoya ma mise à la retraite ! Depuis lors, entré dans la vie privée, je me promène de chez [illegible] chez vous, avec le regret de n'avoir été ni général ni ambassadeur, ce qui semblait complétement [illegible] mon titre et de ma destinée, si une brune et une blonde ne s'étaient pas fort innocemment et très-fatalement trouvées à la traverse de l'une ou l'autre de mes [illegible] carrières ! C'est en contemplant ma vie absolument manquée, le triste célibat où je suis resté, la [illegible] et la situation sociale fort au-dessous de mon [illegible] deux folies m'ont plongé, que j'ai été amené à accumuler autour de moi les observations qui devaient [illegible] une sorte de règle de l'axiome posé : *Au fond [illegible] acte, bon ou mauvais, commis par l'homme, il y a la femme !*

» — Ah ! — nous écriâmes-nous, — je [illegible] plaisir que vous admettez que l'influence n'est pas seulement malheureuse, perturbatrice, fatale...

» — Tantôt ainsi, tantôt autrement. Les [illegible] actions, les faits héroïques, les belles œuvres, [illegible]

efforts sublimes, les nobles inspirations viennent des mêmes causes qui ont amené mon désastre, et qui perdront ce malheureux Wilhem, courant follement, aux côtés d'une Anglaise qui s'en va épouser son cousin! Désormais je vais vous livrer en bloc mes observations, prouvant les unes l'influence heureuse, les autres l'influence néfaste de la femme sur tout ce que fait l'homme, même dans l'âge où la passion éteinte ne devrait plus laisser d'autre mobile à ses actions que la raison ferme et droite corroborée par l'expérience. Je ne remonterai pas à la *Genèse*... Adam se perdant pour Ève,—ni à l'antiquité profane ou sacrée, où nous voyons une Hélène causer la guerre de Troie,—Antoine se perdre et tout perdre pour Cléopâtre, —Mardochée... enfin, vous me comprenez!

» — En effet, d'aussi loin les nuances se perdent, on n'a plus que la tradition! Dans la mythologie les exemples abondent aussi en faveur de votre système, et sans parler du pauvre Actéon, changé en cerf pour avoir contemplé Diane à travers les roseaux...

» — Arrivons donc sans y faire escale aux temps modernes et à l'actuel. Sans sa passion pour Béatrix, Dante n'eût jamais écrit son *Enfer*. — Laure a causé les innombrables sonnets de Pétrarque, et c'est pour la duchesse Eléonore que le Tasse, d'abord plongé dans les cachots de Ferrare, a été exilé en France.— Pourquoi Michel-Ange a-t-il peint son fameux *Jugement dernier*? Ce fut pour placer dans les cavernes infernales Messer Biagio, favori de Jules II, qui lui avait enlevé cette Luigiana qu'il adorait! — Pourquoi Raphaël est-il mort à trente-sept ans? Parce qu'il n'aima pas la Fornarina d'une passion assez contemplative! — Pourquoi Marino Faliero eut-il la tête tranchée? Parce que la jalousie, au sujet de sa jeune femme, le fit offenser tout le jeune patriciat vénitien! — Pourquoi don Juan d'Autriche mourut-il à Lépante? Parce qu'il dut fuir la colère de Philippe II, dont il avait osé être le rival!— Nous voyons la fille du vieux Palma, cette Violante dont la chevelure a créé les tons roux dans la peinture vénitienne, causer la mort du Giorgion à trente ans à peine; — nous voyons un Urbain prêt à abdiquer la tiare pour suivre en Espagne une Medina Celi; — nous savons tous que Louis Sforce ne dut ses victoires sur les Impériaux qu'au désir d'attirer l'attention d'une reine de France, — et que le Ghiberti n'eût jamais sculpté les fameuses portes du baptistère de Florence sans son amour pour l'abbesse de Santa Apolonia! Enfin, et pour couper court à des exemples qui s'offrent en foule à l'esprit, et dont l'énumération serait peut-être fastidieuse, c'est à la passion d'un héros que la langue française doit une de ses locutions les plus expressives, car Fernand Cortez n'eût probablement pas *brûlé ses vaisseaux*, fermant ainsi et aux siens tout retour dans la patrie, s'il n'avait été épris jusqu'à la violence de la fille du cacique Montézuma, la belle Amazilly... du moins est-ce ainsi que les choses nous sont présentées à l'Opéra, en musique de Spontini!

» Passons donc aux contemporains, et, après avoir en grande hâte énuméré quelques noms qui sont du domaine de l'observation générale, j'en arriverai aux particularités qui ont fait l'objet de mes investigations et qui peuvent causer une foule de surprises. J'ai donc volontairement franchi les Buckingham, les Cinq-Mars, les Condé, les Maurice de Saxe, les Turenne, et cent autres, y compris une foule de rois de France, d'Angleterre et de princes du Nord : Henri IV, François I^{er}, Louis XIII, Wladislas, Louis XIV, Pierre le Grand, Louis XV, Charles XII, Henri VIII, Gustave III, Georges IV, etc., etc., qui ont accumulé, pour l'amour ou la haine d'une femme, les actes d'héroïsme et les crimes abominables. Hier, c'était Mirabeau qui, sensible aux regards d'une souveraine, désertait brusquement la cause du peuple;— c'était Nelson qui ternissait sa gloire à Naples en se traînant aux pieds d'une Emma Lyonna; — c'était Alfieri qui, passionnément épris de la comtesse d'Albany, lui devait ses premières œuvres dramatiques. C'étaient tour à tour, ou bien ou mal inspirés par la passion des femmes : Byron écrivant *Child-Harold* pour l'amour de la comtesse Guiccioli, laissant inachevé le poëme libre de *Don Juan*, afin de ne pas lui déplaire, et partant désespéré pour la Grèce, parce que cette brillante patricienne refusait de tout abandonner pour lui; — ou enfin Léopold Robert se coupant la gorge à Venise, parce que la princesse Charlotte Bonaparte ne pouvait lui offrir que les doux sentiments de l'amitié! Il est convenu qu'il faut abréger, car la matière indiquée, chacun sentira sa mémoire lui apporter en foule les exemples inutiles à accumuler ici. Vous ne manquez assurément pas non plus de faits analogues, dans le monde en quelque sorte public des lettres et des arts où vous vivez, autant que dans le monde proprement dit?

— Sans doute! et si les causes de la malheureuse influence des femmes sur les actions ou sur la vie des hommes connus échappent, parce que la vie privée les cache ou les protége contre des mentions indiscrètes, on accumulerait aussi fort aisément la preuve de l'influence heureuse de ces mêmes créatures sur une foule de belles actions ou d'œuvres remarquables que le désir de leur plaire a déterminées...

» Ainsi, par exemple, c'est à l'admiration que M. Alfred de Vigny portait au talent de M^{me} Dorval, que la scène française doit *Chatterton*, — et on a su quelle *Elvire* cachait l'inspiration où Lamartine a puisé ses premières et ses plus nobles poésies. Quant à Balzac, plusieurs de ses chefs-d'œuvre, — et entre autres *le Lys dans la vallée*, — sont dus à la passion profonde que lui inspira une belle et éminente étrangère, qu'il aima éperdument pendant de longues années avant d'être assez heureux pour absorber son nom patricien dans l'illustration du sien. — Enfin de récentes, piquantes et contradictoires publications ont répandu dans le public des faits depuis longtemps connus dans la corporation littéraire, sur les sources fatales où Alfred de Musset a puisé le découragement qui a causé sa mort déplorable, — et on nomme partout la femme pour l'amour insensé de laquelle un jeune prince refusa naguère un mariage qui, déterminant une puissante alliance politique, pouvait conjurer les plus graves événements de l'histoire actuelle. Je sais aussi que si le général X*** a jadis été exilé, c'est parce que, contre toute résolution préalable, il alla imprudemment à la Chambre des députés, où la comtesse *** désirait trouver place précisément le jour de la crise qui devait le perdre...—Je sais que si le ministère Molé tomba d'une façon si inopportune en 1846, c'est parce que le fameux orateur N***, repoussé par la femme d'un ministre, fit contre le cabinet entier un discours incendiaire; — je sais enfin que dans un procès récent et tout rempli de scandales, c'est pour l'amour d'une belle étrangère qu'un homme honorablement placé dans l'estime publique a brusquement perdu tout ce qu'il pouvait perdre de plus précieux au monde... — Et c'est par suite de la passion pourtant sans espoir que lui inspire à l'étranger une tres-honnête femme, que l'un des récents amnistiés les plus connus refuse de revoir sa patrie, et a publié dans les journaux une lettre dictée beaucoup moins par ses convictions que par la faiblesse d'un cœur qui ne saurait s'éloigner de celle qui le remplit de désespoir... mais enfin le remplit!

» — Eh bien! puisque nous nous entendons si bien...

» — Sur les exceptions!

» — Non, non, sur la règle... vous l'avouerez plus tard,—laissez-moi vous raconter diverses petites anecdotes qui, surprises par moi dans la société où je poursuivais mon étude, ont nécessairement formé ma conviction. Connaissez-vous le comte Serge K...?

» — Le neveu de l'aide de camp général? Un peu; je le voyais, il y a deux ans, à l'Opéra, dans la loge du marquis de Casa-Riera... Attendez donc... il s'occupait alors de cette belle Espagnole qui avait des yeux verts, mais d'un vert... couleur de l'espérance...

» — Pour tous ceux qui l'approchaient! — ajouta finement le narrateur; — c'est lui. Serge a maintenant quarante ans, et il vit de dix mille roubles de pension qu'on lui fait en famille. Pour un homme de son rang et de son âge, c'est bien peu! A vingt et un ans, lorsqu'il vint pour la première fois à Paris, il avait cent mille roubles de revenu, accumulés par sa minorité. En cinq ans, ou plutôt en cinq hivers qu'il passa chez vous, il croqua revenu et capital pour l'amour d'une actrice alors célèbre, et qui, — ceci est une énormité d'invraisemblance à dire, — ne lui causa jamais d'autre plaisir que celui de la voir! Désespéré, il en arriva à lui offrir sa main...

« — Votre bras me suffit, cher comte, pour la sortie du spectacle! — Ce fut la réponse de l'actrice. »

» Il dissipa ainsi toute sa fortune, sinon avec elle, du moins pour elle et autour d'elle; puis lorsqu'elle mourut brusquement, laissant un veuf — et bien des inconsolables, — Serge revint à Pétersbourg et demanda du service. On l'envoya au Caucase : là, dans je ne sais quelle reconnaissance, quelle surprise, il fit encontre d'une jeune Circassienne dont il s'éprit, si bien qu'il oublia et l'heure et le jour du retour... de sorte que, porté comme déserteur, il dut, lorsque son aventure le rendit libre, prendre la route de la Sibérie... d'où il ne revint qu'à l'avénement du nouveau czar. Ruiné, vieilli, il fut secouru par sa famille, et libre de vivre à Paris, s'il le pouvait, avec sa modeste pension. Mais depuis deux ans, il est passé en Espagne harponné par ces yeux verts, et achevant de perdre sa vie, qui eût encore pu s'arranger par l'intervention de son oncle, aide de camp général de l'empereur Alexandre. Aujourd'hui, lorsqu'on parle de lui aux siens, à ses compatriotes, pour toute réponse ils se contentent de lever les épaules. Or, qu'y a-t-il dans la vie manquée de celui qui pouvait aisément arriver aux grandes dignités sociales? Une actrice, — une Circassienne — et une Espagnole!

» Par contre, c'est à son désir d'attirer l'attention de la fille du sénateur X***, qu'un jeune officier d'état-major de ma connaissance doit l'avancement qui vient de signaler sa carrière militaire par un saut énorme. Il n'était pas désigné pour faire la campagne d'Italie; il fit démarche sur démarche, et parvint à permuter avec un autre officier atteint d'une maladie organique. Il partit, se jeta éperdument dans le danger... il revint lieutenant-colonel et officier de l'ordre. C'était pour lui une alternative pesée à l'avance : l'amour ou la mort! La mort l'a épargné, l'amour l'a enflammé jusqu'à l'héroïsme. Son pays l'a récompensé; — la jeune fille fait mieux encore: elle l'épouse. Sans M^{lle} X***, ce brave garçon serait toujours... garçon et simple capitaine attaché à quelque ennuyeuse garnison. Voilà la femme dans son heureuse influence!

» Il y a quinze jours, je rencontre à Berlin un secrétaire d'ambassade qui avait obtenu un congé pour aller passer trois mois en Italie, où gens et choses sont à cette heure tout ce qu'il y a de plus curieux à observer. Un de ses chefs lui avait dit : « On ne pouvait vous donner une mission formelle... mais allez, observez, prenez des notes, et, sans faire de rapport officiel, écrivez-moi votre sentiment sur ce que vous verrez... Ce voyage ne nuira pas à votre carrière, et si notre pays doit se faire représenter plus tard dans une confédération italienne, vous vous serez créé un titre que je saurai faire valoir! »

» Il part et, chemin faisant, fait une pointe à Wiesbade. Se fiant peu à la sûreté des meubles d'auberge, il portait sur lui une douzaine de mille francs en billets de banque destinés aux frais de son voyage. Il entre dans une salle de jeu, et voit flânant par là toute une société, de passage comme lui, formée des deux baronnes St...., de Vienne, et de leur entourage familier.

» L'une d'elles, la plus belle et la plus spirituelle, est tout à fait à la tête de la haute société financière de l'Allemagne.

» Ces dames, qui sont archimillionnaires, s'amusaient à jeter au hasard des frédérics sur les numéros de la roulette, et elles perdaient en riant, se consolant fort aisément de tout l'or qui s'engouffrait sous le rateau des croupiers par le plaisir de montrer leur insouciance et leurs dents.

» Elles reçurent notre secrétaire d'ambassade avec l'accueil le plus aimable; celui-ci, très-flatté, crut faire sa cour en les imitant et jeta aussi sur le tapis vert quelques frédérics sur-le-champ raflés. Que vous dirai-je? Il changea un billet, puis deux, et perdit. Une des baronnes, celle qui a le plus de prestige, le regarda d'une certaine façon qui bouleversa toute sa raison, — et lui dit :

« — Vous êtes très-beau joueur, baron! »

» Le cœur transpercé comme si ces regards décochés eussent été deux flèches, notre homme perdit à la fois et ce cœur et sa tête... et son argent. Il voulut mériter cet éloge... un mot banal jeté au hasard par une mondaine, et joua, joua... joua toujours! Elles riaient; il perdait sans discontinuer, la tête bientôt en feu et emporté par un sot amour-propre. Comme il allait jeter ses derniers frédérics, l'une de ces dames lui dit légèrement :

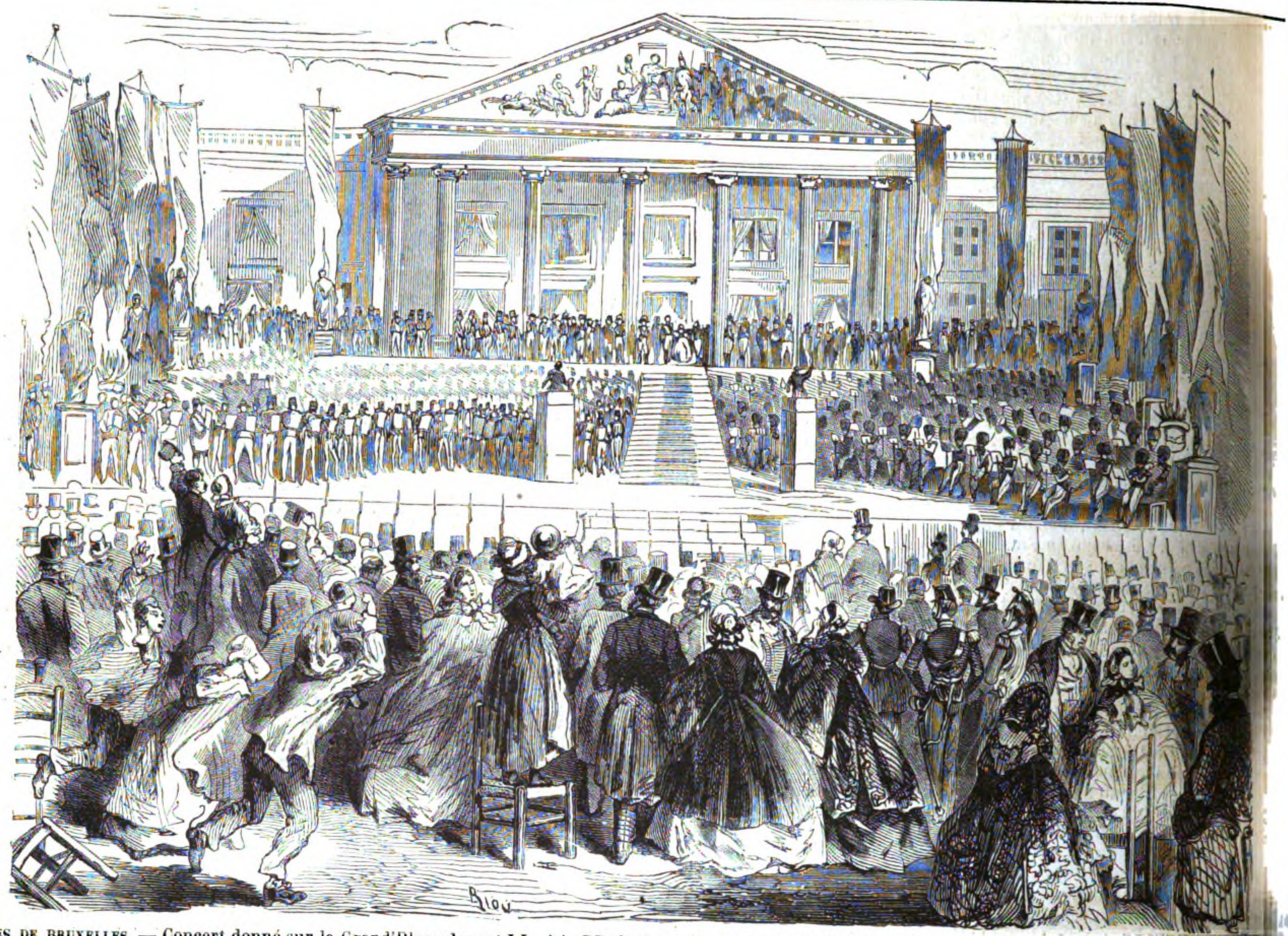
« — Baron, nous partons ce soir et nous allons dîner! J'espère que votre chance va tourner, car on croirait que c'est notre présence qui vous porte malheur! Nous vous reverrons cet hiver à Vienne, n'est-ce pas? »

» Et lorsqu'elles eurent disparu, le secrétaire d'ambassade tomba sur un divan tout éperdu, appelant sa raison en déroute par tous les efforts possibles. Il était temps! Sa poche fouillée, il y trouva douze pièces d'or, reste de toute la somme. Il s'en fut, ou plutôt s'enfuit, désespéré, honteux... Le soir, il reprenait la route de Vienne.

» Ainsi voilà donc un jeune homme auquel les femmes n'avaient jamais fait faire de folies, qui, à un moment donné, et enivré d'amour-propre en présence d'une belle et folle millionnaire, se ruine en un quart d'heure... et ruine peut-être tout son avenir, en perdant avec son argent l'occasion d'accomplir un curieux voyage, jugé fort utile à sa carrière diplomatique.

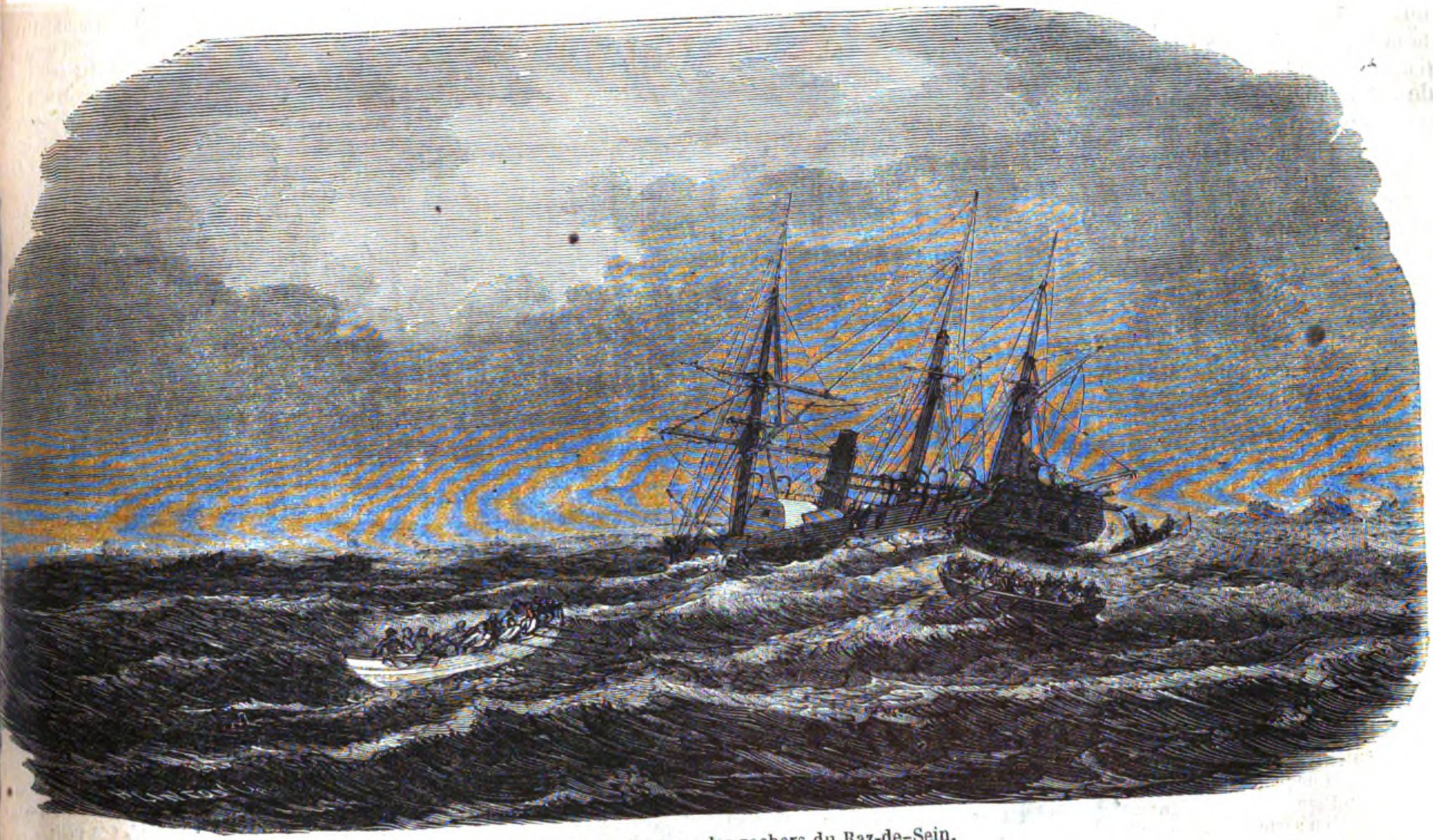
» Ah! les femmes! les femmes! »

JULES LECOMTE.



FÊTES DE BRUXELLES. — Concert donné sur la Grand'Place devant LL. AA. RR. le duc et la duchesse de Brabant, d'après un croquis envoyé par M. Leo von Elliot.

Joutes flamandes pour les fêtes de septembre en Belgique, d'après un croquis de M. Leo von Elliot.



Perte de la frégate *le Sané* sur les rochers du Raz-de-Sein.

Modèle du chemin de fer construit pour le prince impérial dans le parc de Saint-Cloud, d'après une photographie de M. Michelez.

Le Monde illustré fera paraître avec son numéro du 22 octobre prochain la prime annoncée à ses abonnés : la GORGE DE MALAKOFF, d'après le tableau de M. Yvon, qui a eu tant de succès au Salon de cette année. Ce supplément, envoyé gratuitement aux abonnés, sera vendu à l'acheteur au numéro 35 cent. et 40 cent. par la poste.

La gravure de la PRISE DE MALAKOFF, cette toile qui a valu à M. Yvon la grande médaille d'honneur à l'exposition de 1857, a les mêmes dimensions que la GORGE DE MALAKOFF, qui en forme le pendant. Cette prime, dont les exemplaires ont été déjà épuisés à plusieurs reprises, vient d'être reimprimée sur beau papier de luxe. Elle sera vendue, comme la GORGE DE MALAKOFF, au prix de 35 cent. et 40 cent. par la poste.

Fêtes de Belgique.

CONCERT A BRUXELLES. — INAUGURATION DE LA COLONNE DU CONGRÈS.

Bruxelles a célébré, par quatre journées de fêtes, le vingt-neuvième anniversaire de l'indépendance belge.

Parmi les réjouissances qui ont égayé la population, et qui portent l'empreinte du caractère national, nous avons choisi, pour les reproduire dans toute leur originalité, les joutes flamandes.

Un baquet à deux anses droites et rempli d'eau est suspendu entre deux solives fixées en terre et s'élevant parallèlement. Chaque extrémité des deux anses s'engage facilement dans une ouverture pratiquée au sommet des poutrelles, en sorte que la moindre impulsion fait osciller le baquet, dont le niveau d'eau suit rigoureusement le mouvement. Une planchette percée d'un trou est fixée à la partie inférieure et en dessous du baquet.

Le jouteur, armé d'une lance et monté sur un char traîné par des chiens, passe en courant entre les deux solives parallèles; il doit, pour gagner le prix, introduire l'extrémité de sa lance dans le trou de la planchette.

S'il ne touche que la planchette, ce qui arrive le plus souvent, le baquet oscille sous le choc, et renverse son contenu sur le maladroit, qui se voit couvert d'eau et de ridicule.

Si, au contraire, il a le bonheur ou l'adresse de toucher le point visé, il n'en est pas moins largement arrosé; mais il s'en console, car la chaleur des applaudissements et le feu du triomphe, font bien vite disparaître toute trace de la victorieuse averse.

Commencées le vendredi 23 septembre, ces fêtes commémoratives n'ont été terminées que le lundi 26.

Le samedi 24, à cinq heures de l'après-midi, un grand concert de musiques réunies, sous la direction de M. Bender, chef de la musique des guides, a été donné sur la Grand'Place. Le duc et la duchesse de Brabant y assistaient du haut du balcon de l'hôtel de ville, d'où elles ont elles-mêmes donné le signal des applaudissements à la foule compacte qui garnissait toutes les croisées et toute la place. Leurs Altesses Royales se sont retirées au milieu des démonstrations de respect et de sympathie, et au moment où la musique les saluait de l'air national, *la Brabançonne*.

Le dimanche, quatre-vingt-neuf sociétés chorales des diverses provinces, réunissant quinze cents chanteurs en costume pittoresque, se sont rendues, avec les fanfares des carabiniers, sur la vaste place du Palais, où, sous la direction de M. Bouillon, elles ont exécuté plusieurs morceaux que le duc et la duchesse de Brabant, placés au balcon du palais du roi, ont applaudis eux mêmes. La foule a paru électrisée quand le *Chant du Belge* a été bissé sur la demande de Leurs Altesses Royales.

Dans la soirée, les sociétés chorales, réparties sur onze places publiques de la capitale, ont donné des concerts aux flambeaux.

Mais la solennité la plus imposante du programme des fêtes a été l'inauguration de la colonne du Congrès, qui a eu lieu à une heure, le lundi, en présence de la famille royale, des ministres, des anciens membres du congrès, des représentants, des sénateurs et des hauts fonctionnaires.

Cette colonne, haute de quarante-six mètres, dont l'érection avait été décrétée en septembre 1849 et la première pierre posée le 21 septembre 1850, est le symbole monumental de la gratitude nationale pour une assemblée mémorable entre toutes par son patriotisme, ses lumières, sa modération.

La base de la colonne est un soubassement en pierres bleues, haut de quatre mètres cinquante centimètres, sur lequel sont inscrits les noms des courageux citoyens qui au milieu des incertitudes de la révolution, sous le feu de l'armée hollandaise, ont accepté le périlleux honneur de former le gouvernement provisoire.

Tout auprès sont les noms des membres du congrès et celui du régent, le baron Surlet de Chokier.

Au centre, faisant face à la rue Royale, deux lions, de trois mètres de haut, en bronze, gardent l'entrée du monument.

Aux angles du soubassement sont quatre socles supportant les statues de la Liberté de la Presse, la Liberté des Cultes, la Liberté d'Association et la Liberté d'Enseignement.

Le fût de la colonne est posé sur un double tore, l'un de feuilles de laurier, l'autre de feuilles de chêne, et sert d'appui aux neuf statues en bas-relief, représentant les provinces unies par le Génie de la Belgique.

La colonne se termine par une galerie entourant une plate-forme, au-dessus de laquelle s'élève le piédestal en pierre blanche sculptée qui sert d'assise à la statue du roi.

Léopold I^{er} est représenté debout, en uniforme de lieutenant-général, drapé du manteau royal, la tête découverte, tenant son chapeau de la main droite, tandis que la gauche est posée sur la garde de son sabre. La statue, qui est très-ressemblante, est l'œuvre de M. Guillaume Geefs.

MAC VERNOLL.

Naufrage de la frégate à vapeur le Sané.

La frégate à vapeur *le Sané*, se rendant de Toulon à Cherbourg, avait à doubler la pointe orientale de Boretagne, dans la nuit du 22 au 23 septembre. Le temps était très-couvert et les vents du sud-ouest soufflaient avec violence. Le commandant Arpin veillait lui-même sur le pont, lorsque le navire vint heurter, vers quatre heures du matin, contre une roche, près de l'entrée du port de Brest.

Bientôt une voie d'eau qui s'était déclarée à l'avant envahit la chambre des machines et éteignit les feux. On essaya de hisser les voiles dehors et de se diriger vers la côte; mais cette voilure était impuissante à faire marcher le navire alourdi. Non-seulement le bâtiment ne pouvait se mouvoir au milieu d'une brume épaississant toujours, mais il enfonçait de plus en plus et chaque nouvelle vague menaçait de l'engloutir.

Dans cette position désespérée, le commandant Arpin ordonna de mettre les embarcations à la mer, manœuvre qui s'exécuta heureusement.

Le commandant, resté seul à bord, accroché à l'échelle de poupe, bravait les vagues qui déferlaient avec violence, en attendant qu'un des canots pût arriver jusqu'à lui.

Un remou de lame amena l'embarcation près de lui, et les matelots, le saisissant par les jambes, le déposèrent dans le canot qui, malgré une très-grosse mer, atteignit, avec les autres embarcations du navire, le Raz-de-Sein et arriva avec tous ses hommes dans le port de Brest.

MAXIME VAUVERT.

Le chemin de fer du Prince impérial.

Le chemin de fer construit pour l'amusement du prince impérial est un véritable joujou, en même temps qu'un chef-d'œuvre de la science mécanique. Il est établi dans un coin du parc réservé de Saint-Cloud. Son tracé est en forme de 8, et la sinuosité de ses microscopiques rails rappelle les courbes surprenantes du chemin de fer de Paris à Sceaux. Il a son petit embarcadère, ses petits viaducs, ses petits ponts, ses petits plans inclinés, ses petites rampes. Sa locomotive, qui peut avoir cinquante centimètres de largeur, est pourvue de roues qui sont mues par la force d'un ressort intérieur qu'on monte à volonté.

Près de ce railway lilliputien on a dressé une petite tente de campagne destinée à Son Altesse impériale, au caporal du premier régiment des grenadiers de la garde.

Non loin de là on voit sur notre gravure une perche assez élevée, dont la perpendiculaire silhouette se mêle assez disgracieusement à l'ensemble de ce joli paysage, dont le château de Saint-Cloud forme le dernier plan.

Cette perche a son but utile. Elle porte à son extrémité une cible, sur laquelle s'exerce à tirer le jeune prince, sous les yeux et la direction de son père.

LÉO DE BERNARD.

Les Prisonniers de guerre.

(*Suite et fin.*) [1]

Dans les eaux vaseuses et morbides de Chatam, on comptait neuf pontons en 1813. Une assez grande distance était laissée entre ces neuf pontons, afin que les prisonniers ne complotassent pas entre eux, par la voix, par des signes ou par tout autre moyen, ce qui ne les empêchait pas de comploter depuis la première minute du jour jusqu'à la dernière. Rien ne prévaudra jamais, d'ici à la consommation des siècles, contre l'amour et contre la liberté.

Des chaînes du plus gros calibre, partant de plusieurs points des pontons, allaient se fixer à des ancres fixées elles-mêmes au fond d'une vase épaisse et noire, bouillie infecte quand la marée la couvrait, plus infecte encore quand elle se retirait. On allait de la peste à la peste. Sur cette fétidité verdâtre, plombée, presque immobile, s'allongeaient donc neuf cercueils, portant chacun de huit à neuf cents hommes. Les oiseaux et les poissons regardaient de loin ces choses-là et fuyaient.

On veut savoir sans doute quelle part d'espace était concédée à chaque homme dans ces tombeaux : la hauteur dévolue à chacun d'eux dans ces faux ponts où ils pullulaient comme les vers dans un fruit attaqué par la corruption. Le faux pont du *Brunswick* n'avait en hauteur que quatre pieds dix pouces. Il n'y avait donc pas de prisonnier assez petit de taille pour marcher sous cette voûte sans se courber. Beaucoup ont dû se courber ainsi pendant huit ans. Et tous les vaisseaux pontons n'étaient pas aussi bien partagés en hauteur que le *Brunswick*. Au *Zoological-Garden*, les léopards et les hyènes jouissaient alors comme ils jouissent aujourd'hui d'une loge plus spacieuse. Ajoutez que les bêtes féroces pouvaient, en outre, respirer à pleins poumons dans leur captivité entourée d'égards, tandis que les Français ne recevaient qu'une insuffisante portion d'air par les quatorze petites fenêtres de dix-sept pouces, trouées dans les flancs caverneux des pontons. Ces fenêtres étaient sans vitres. Contre la pluie, contre le vent, contre l'humidité contre le froid pas de vitres. Seulement, le soir, ces petites croisées armées de barreaux de fer, étaient aveuglées par des contrevents de bois que la sentinelle extérieure poussait et bouclait. La batterie basse n'était pas mieux partagée. La nuit venue, on fermait les sabords, et les prisonniers essayaient de respirer en rêve. En hiver ils restaient ainsi ensevelis pendant seize heures. Beaucoup n'avaient pas cette patience : ils mouraient.

« Il résulte d'un tel état de lieux, dit le narrateur et le martyr qui nous sert de guide, que des hommes entassés par centaines dans les batteries et faux ponts hermétiquement fermés en hiver pendant au moins seize heures, tombent, pour la plupart, suffoqués par le défaut absolu d'air. Si l'on essaye alors d'obtenir qu'une des fenêtres soit ouverte, grâce qui ne s'accorde qu'après de longues supplications, après avoir [illegible] au mantelet où l'on a porté l'homme mourant, afin de le faire respirer un instant, les voisins de l'ouverture *complétement nus*, parce qu'il est impossible de résister autrement aux étouffements de cette chaleur concentrée, se trouvent saisis par le froid au milieu d'une transpiration abondante, et ils ne tardent pas à être attaqués de maladies inflammatoires. »

Nous voyons, par ce tableau d'une nuit dans les pontons, que les prisonniers français, au milieu de l'hiver, se roulaient tout nus dans l'obscurité asphyxiante et fétide de leur cachot flottant. Quels hommes, ceux qui ont pu vivre une nuit entière dans cette putréfaction redoutable, dans ce poison [illegible] par neuf cents bouches, absorbé immédiatement par neuf cents bouches; avalé, rendu, avalé, et ainsi de suite pendant seize heures! Et quels hommes ceux qui ont vécu dans cette atmosphère pendant dix hivers! [illegible] pensée a la fièvre rien que d'y penser.

L'air, dans ces caveaux terribles, était tellement méphitique, tellement dépourvu de principe vital, que les jours de brouillard, les chandelles refusaient de brûler. Et lorsque cet air, ou plutôt ce gaz, venait à sortir par une des croisées trop vivement ouverte, il s'échappait alors avec tant de violence, qu'il en était enflammé, sulfureux, bleuâtre. Plus d'une fois les sentinelles des galeries, trompées par ces apparences d'incendie, s'étaient mises à crier au feu. Ce n'était pas le feu: c'étaient des hommes qui fermentaient.

Quel riche sujet de tableau pour un Rembrandt, [illegible] pour un Delacroix, le peintre sinistre de *la* [illegible] *Dante!* D'où viendrait la dolente lumière? On ne [illegible] De la lune par quelque vieux sabord pourri. Un de ses rayons pénétrerait et éclairerait ici un visage décharné; là des cheveux blancs sur un front jeune; ici le blasphème, là la prière; ici le doute, là le désespoir; dans cet angle celui qui rêve, le sourire sur les lèvres, qu'il revoit son pays, son village, sa petite maison blanche sous les arbres; dans ce coin, celui qui, depuis cent nuits, cherche à faire, à l'aide d'un clou rouillé, un trou au ponton pour qu'il coule et entraîne, en sombrant, bourreaux et victimes. [illegible] soldat anglais, placé derrière lui, attend qu'il [illegible] le front pour le lui briser d'un coup de pistolet.

Chaque prisonnier recevait quatorze onces de [illegible]

---

[1] Voir notre précédent numéro.

par jour — un peu moins d'une livre — sept onces de viande, deux onces de gruau, quelques oignons. Quand un prisonnier se plaignait de cette faible quantité d'aliments, il obtenait cette réponse : « That is too good for french dogs. *Cela est encore trop bon pour des chiens de Français.* » Que cette épithète, toujours en vigueur contre nous dans quelques bonnes provinces anglaises, ne nous cause pas une trop grande irritation. Nous y sommes, pour ainsi dire, répondu d'avance. La veille du jour où les Anglais nous ont appelés *chiens*, nous les avions déjà appelé nos chiens : *Milords !*

On distribuait aussi quatre fois la semaine aux prisonniers des biscuits mangés de vers, du poisson salé et du pain dur fait avec du blé noir. Dès que ce pain caillouteux croulait dans l'estomac, il envoyait au cerveau l'ivresse et le vertige. Qu'attendre d'une pareille alimentation ? La faim ne se taisait pas; elle criait, elle pleurait, elle hurlait dans les estomacs. Souvent elle s'était exaltée, surexcitée au point de devenir presque de l'anthropophagie : des prisonniers ont gardé précieusement des cadavres cinq ou six jours de suite pour s'appliquer leur ration ; ils les cachaient dans leur hamac; cela s'appelait : VIVRE DE SON MORT !

Cela est horrible, ceci est charmant : lord Cordover, colonel du régiment de Carmarthen, étant de garde un jour à la prison de Porchester, entra, pour les exigences du service, dans les cachots où étaient les prisonniers français. Il avait attaché son cheval à l'une des barrières, dans la cour, près de l'une des portes du préau. Dix minutes après, sa mission remplie, lord Cordover sort et va où il avait laissé son cheval. Pas de cheval. Il s'informe, il demande.

- Votre cheval ?... Mangé, lui répond un prisonnier avec indifférence.

- Comment ! mangé ?

- Oui, milord, mangé.

- Et par qui ?

- Par nous, les prisonniers.

- Vous avez mangé un cheval en dix minutes ?

- Oui, milord : cinq minutes pour le tuer et le dépiller, cinq minutes pour le manger. Mais on vous a gardé les quatre fers. Vous pouvez les réclamer.

Le milord dut faire de sérieuses réflexions en retournant à pied à sa caserne !

Ce trait de génie des prisonniers français est adorable; il s'éclipse cependant devant cet autre trait de génie des geôliers anglais. Rien, comme raffinement dans la vengeance, n'a le droit de se comparer à ce que nous allons dire.

Ce n'est pas seulement à Chatam, à Portsmouth et à Plymouth que les Anglais entretenaient des pontons : ils en avaient partout où s'étendait leur influence maritime; ils en avaient même aux colonies. Transportons-nous à la Jamaïque en 1808. A Kingston, port principal de cette île, un ponton était réservé aux corsaires dont les Anglais parvenaient à s'emparer dans la mer des Antilles. Mais garder des corsaires n'est pas chose facile. Tous nageurs comme des poissons, la nuit ils se glissaient le long du bord et gagnaient la terre en nageant. Une fois dans l'île, grâce aux colons dont ils ne manquaient jamais d'être pourvus, ils s'embarquaient pour la Martinique, pour la Guadeloupe, et ils recommençaient leur métier de corsaire, qui a été plus utile à la France, disons-le en passant, que bien de savantes combinaisons pour entamer la puissance anglaise sur l'Océan.

Fatigué de voir que ces prisonniers échappaient toujours, le capitaine du ponton imagina de placer auprès d'eux des gardiens plus vigilants que ses soldats de marine, gens qu'on séduit, qui s'endorment, qu'on aveugle. Mais quels étaient ces gardiens à l'épreuve de la corruption et de la strangulation ?

La rade de Kingston fourmillait de requins, mais requins sans emploi, vaguant, vagabondant, ne happant de loin en loin que quelque maigre mousse tombé à la mer. Que fit le commandant du ponton ? Il fit jeter à l'eau chaque jour une grande quantité de viande pour attirer ces requins, jusqu'ici désœuvrés. Il arriva ce qu'il avait prévu : au bout d'un mois de ces distributions philanthropiques de viande, les requins ne quittèrent plus le ponton. Ils le cernèrent à la poupe, à la proue, auprès et au loin, ils l'enguirlandèrent. Jour et nuit, ils tournaient par centaines, par milliers, autour des prisonniers français. Tombait-il un objet, à l'instant même il s'engloutissait dans leur gueule dentelée et vorace. Un homme eût été avalé au vol s'il eût tenté de gagner à la nage, comme auparavant, le trajet du ponton au rivage. Aussi, du jour où les requins eurent remplacé les sentinelles, aucun prisonnier ne chercha plus à s'évader.

On regrette d'ignorer le nom de ce capitaine ingénieux du ponton de la Jamaïque ; il figurerait avec honneur dans l'histoire à côté de celui de sir Hudson Lowe. A sa mort, il a dû être bien pleuré... par les requins.

Maintenant que nos comptes avec les tourmenteurs de nos chers prisonniers des règnes passés sont réglés, voyons froidement le sort que les idées nouvelles et la civilisation acquise depuis un demi-siècle ont fait aux prisonniers de nos guerres contemporaines. Mais, avant d'entrer dans cet examen, étonnons-nous de voir beaucoup d'excellents esprits croire avec une espèce de religion qu'il existe, et cela à l'état absolu, révélé, à jamais établi, un droit des gens, un droit des gens écrit, gardé quelque part par des chérubs, qu'il n'y a qu'à y recourir pour ramener ceux qui s'écartent du devoir des hommes envers leurs semblables. Ce droit des gens n'est écrit, n'est gardé, ne réside nulle part. Cependant, dira t-on, il existe. Sans doute, car le droit des gens est tout simplement la logique de l'humanité ; mais c'est parce qu'il est cela, qu'il est, comme tout ce qui procède de l'humanité, sujet à des modifications infinies, frappé de versatilité, soumis à bien des erreurs. Nous allons dire une de ses plus graves erreurs.

Si l'on veut prendre la peine d'étudier les éléments dont se compose aujourd'hui une armée ; si l'on admet qu'elle ne sort pas de terre, ainsi que les armées de l'Arioste, toute bridée, toute sellée, flamberge au vent, on découvrira derrière des uniformes blancs, verts ou rouges, des hommes qui, la veille, étaient autre chose que des soldats et des officiers. Les uns étaient gentilshommes ou riches, les autres étaient artistes, industriels, artisans, ouvriers de professions diverses. Un beau matin le pays les appelle, les uns et les autres, pour aller se battre contre une nation quelconque. Aussitôt ceci se passe : Les gentilshommes courent *volontairement* ceindre l'épée ; les jeunes gens riches, qui ont fait leurs études dans les écoles militaires, se hâtent d'attacher leur épaulette de sous-lieutenant et d'aller *volontairement* aussi se ranger sous les drapeaux; mais en masse, l'armée marche-t-elle aussi volontairement ? Nous ne critiquons pas cet état de choses, il s'en faut, nous l'exposons pour arriver droit fil à une conséquence assez bizarre, une conséquence qui va précisément contre ce droit des gens dont nous venons de parler, et définipar nous : la logique de l'humanité.

La guerre se poursuit; une des deux nations belligérantes est vaincue. Quel phénomène se montre alors ? Celui-ci : Ceux qui sont entrés *volontairement* dans l'armée, ceux qui ont fait *volontairement* la guerre, qui y ont pris part, soit par animosité politique, soit par antipathie pour une nation rivale, soit pour moins que cela souvent, — par désœuvrement, — pour moins que cela encore, — par plaisir, — ceux-là, quoique vaincus, sont traités avec toutes sortes d'égards par les vainqueurs. On leur donne à choisir pour résidence la ville qui leur plaît le plus, le climat qui convient le mieux à leur santé; et on leur dit : Allez, mangez bien, dormez profondément et promenez-vous.

Voyons maintenant les autres : également vaincus, mais qui ne le sont pas par leur faute, ceux qu'on a fait marcher par force, ceux qui, le plus souvent, ont le moins de haine contre la nation qu'ils ont combattue, eh bien ! ceux-là sont retenus dans des forteresses, dans de lamentables casernes, ou envoyés au loin ; ceux-là sont bien réellement prisonniers.

Il semblerait à bien des gens que la conduite opposée serait plus raisonnable à tenir. Il leur semblerait que c'est le chef intelligent, sciemment et volontairement l'ennemi du vainqueur, qu'il faudrait gêner de quelque manière, et que c'est le soldat qui ne devrait jamais sentir le poids de la captivité. De quoi prétendez-vous le punir ? Vous seriez fort embarrassé de le dire. Tandis qu'on peut dire à la rigueur de quoi on prétend punir son chef.

Tout ceci au fond est hypothétique; personne n'appelle des rigueurs sur personne. On désirerait seulement qu'à l'exemple de la France — noble et récent exemple — qui vient de se montrer si courtoise envers les prisonniers de haut rang et si douce envers les prisonniers simples soldats, les autres nations fissent entrer désormais dans le code du droit des gens, et dans des proportions larges, surtout immuables, la part d'indulgence due au soldat proprement dit, quand il est fait prisonnier.

Oui, la France a été bonne envers les chefs comme envers les subordonnés que la dernière guerre a mis en son pouvoir. Elle a été grande même. Aussi n'est-ce que par pure crainte de voir demeurer à l'état isolé de bonté personnelle cette grandeur dans la générosité, que nous plaidons pour qu'on introduise, mais à titre fixe et irrévocable, dans ce droit des gens un peu trop élastique parfois, l'égalité absolue du soldat et de l'officier comme prisonniers de guerre.

LÉON GOZLAN.

Arrivée du général Martimprey à Constantine.

Le général Martimprey, après avoir pris, le 21 septembre, possession du commandement des forces de terre et de mer de l'Algérie, après avoir donné les ordres nécessaires pour réprimer au plus tôt les attaques des Marocains dans la province d'Oran, s'est dirigé sur Constantine, l'ancienne Cirta des Numides. Cette ville est située à huit cents mètres au-dessus du niveau de la mer sur un roc escarpé dont le Roumel fait une sorte de presqu'île abordable seulement d'un côté. On y arrive aujourd'hui par une grande route dont la pente assez rapide part du pont d'Aumale sur le Roumel pour arriver à la porte de la Brèche. Sur le plateau formé en avant de cette porte se trouve un caravansérail où se tient un marché régulier fréquenté par les Kabyles. Tout auprès on rencontre la pyramide élevée au général Damrémont tué à cette place pendant le second siége. Une esplanade plantée d'arbres permet au promeneur de respirer le soir l'air frais hors des murs de la ville et de jouir d'un magnifique coup d'œil sur le Bardo d'un côté, de l'autre sur la vallée du Roumel. Les flancs de la montagne sont semés de *marabouts*, tombeaux des saints musulmans, autour desquels se groupent quelques gourbis, des musiciens, des chanteurs et des conteurs arabes autour desquels s'amassent leurs compatriotes oisifs.

Constantine est le chef-lieu et la place forte de la province. C'est à sa position militaire de première importance qu'elle doit aujourd'hui la première visite du général Martimprey autour duquel toutes les troupes et l'administration civile ont fait preuve d'un empressement tout sympathique.

LÉO DE BERNARD.

Combat de Sidi-Zaher.

Le 1er septembre, trois mille Marocains, fantassins et cavaliers, se sont précipités comme une avalanche et en poussant des cris sauvages sur la frontière ouest de nos possessions algériennes. Ils étaient conduits par le chérif Mohamed-ben-Abdallah, qui appelait à la guerre sainte les tribus voisines du cercle de Tlemcen, leur assurant qu'un souffle de sa bouche suffirait pour exterminer la poignée de *roumis* (chrétiens) campés à Sidi-Zaher.

Ce camp de Sidi-Zaher n'avait pas l'air très-redoutable. Cent tirailleurs algériens (turcos), commandés par le chef de bataillon Lecoq, quatre-vingt-six voltigeurs du 24e de ligne, les goums et quelques cavalier français composaient la garde des avant-postes. Un petit redan, le caravansérail voisin, quelques bouquets d'oliviers, de jujubiers sauvages, et çà et là une touffe de broussailles, représentaient toutes les fortifications derrière lesquelles cette poignée de soldats intrépides pouvaient se retrancher.

L'attaque a commencé à deux heures et demie. Les rangs des Marocains s'étendaient sur une ligne de plus d'une lieue, entourant concentriquement celle de nos soldats; leurs deux ailes, comme les nôtres, s'appuyant à la rivière. Leur premier élan a été arrêté court par l'énergie et le courage de nos soldats qui, pendant cinq heures, ont soutenu un combat si inégal.

Après quatre heures de lutte, voyant plier l'ennemi, notre petite troupe a pris l'offensive; le clairon a sonné la charge, et les Marocains, repoussés jusqu'à douze ou quinze cents mètres de la frontière, ont battu en retraite sur Oudjda, laissant deux cents morts ou blessés sur le terrain.

La fusillade avait duré, sans discontinuer un instant, depuis le commencement de l'attaque, qui a eu lieu à deux heures et demie, jusqu'à sept heures et demie, à la nuit.

Cette lutte si disproportionnée et si heureusement couronnée de succès, grâce au courage héroïque de nos soldats et à la supériorité de nos armes, a donné le temps aux généraux de grouper sur la frontière des troupes suffisantes pour faire prompte et bonne justice de cette violation de territoire.

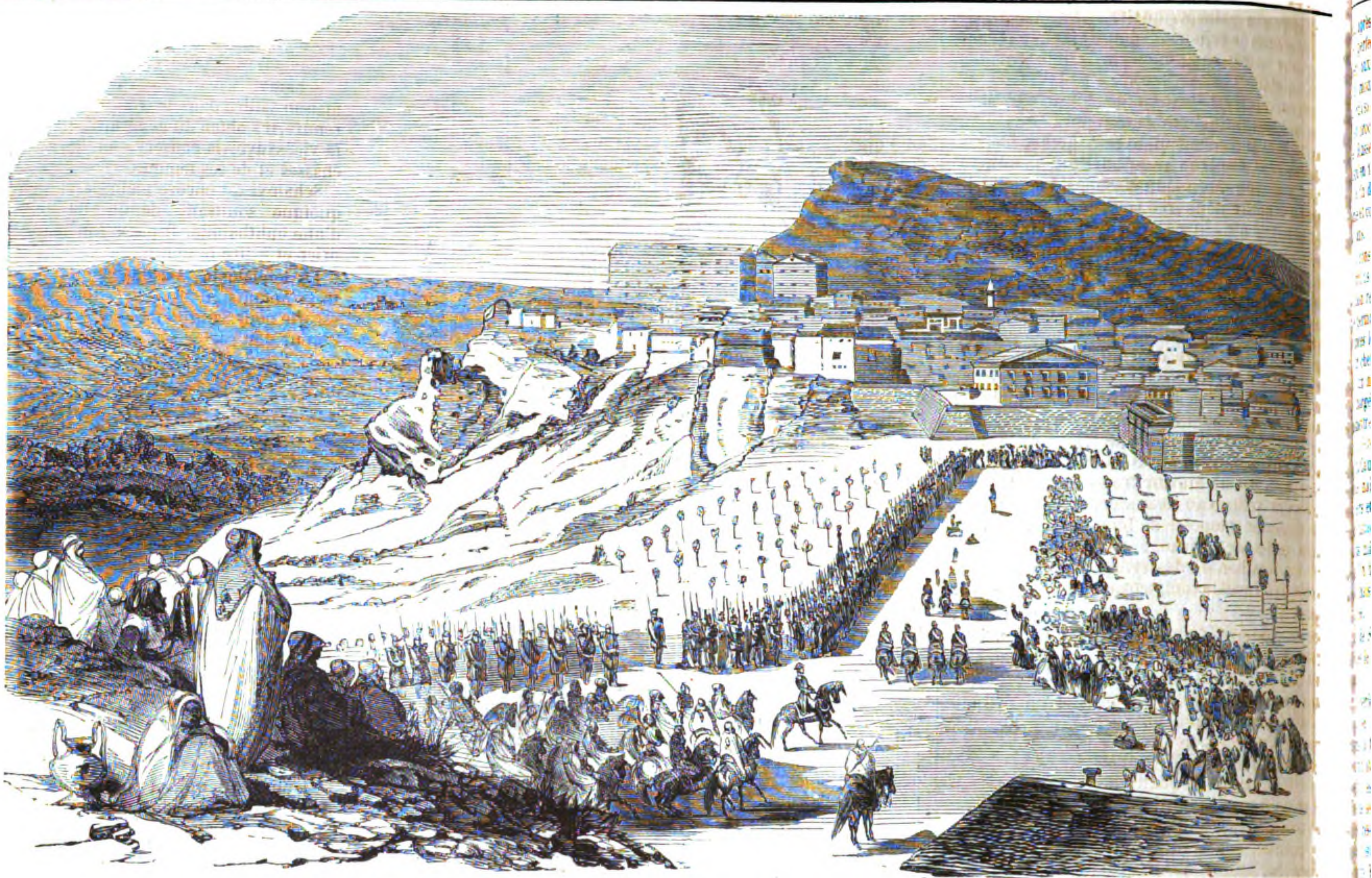
MAXIME VAUVERT.

Schamyl.

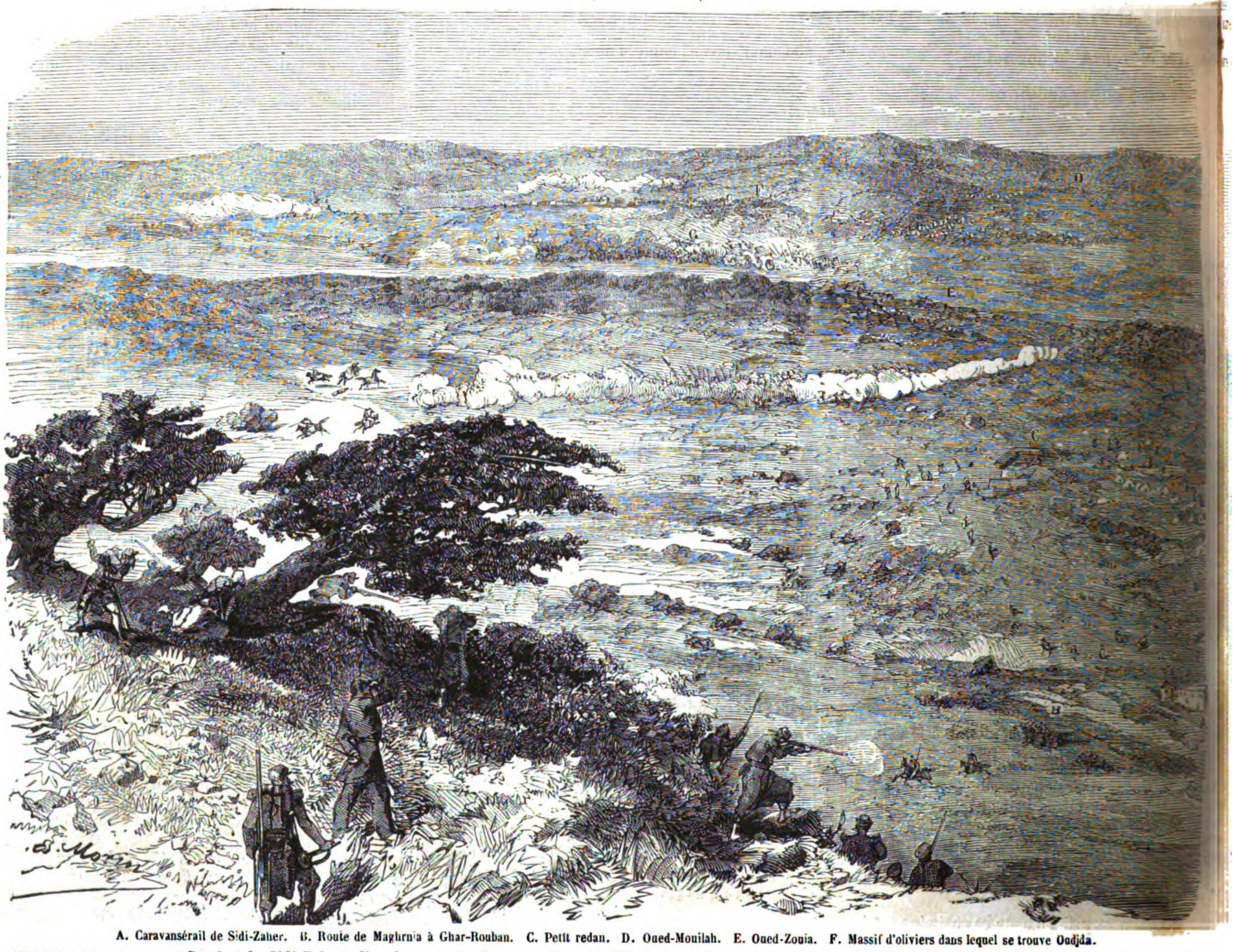
Le chef des montagnards redoutables qui, depuis trente-cinq ans, tenait en échec les armées russes, l'Abd-el-Kader du Caucase, le successeur de Khasi-Mollah, le moudchir, l'élu de Dieu, Schamyl enfin vient d'être fait prisonnier, le 16 septembre, après une longue et énergique défense soutenue dans l'aoul fortifié de Gounib.

Schamyl est né le 14 mai 1797, dans le village de Kimry, au nord du Daghestan, d'une famille de pasteurs tartares.

Elevé par l'Arabe Djelal-Eddin, le père du Souffine, doctrine religieuse qui enseigne que l'esprit supérieur qui régit le monde envoie tous les cent ans sur la terre



Arrivée du général Martimprey à Constantine (Algérie), d'après un croquis envoyé par M. Chabassière.



A. Caravansérail de Sidi-Zaher. B. Route de Maghrnia à Ghar-Rouban. C. Petit redan. D. Oued-Mouilah. E. Oued-Zouia. F. Massif d'oliviers dans lequel se trouve Oudjda.

AFFAIRES DU MAROC. — Combat de Sidi-Zaher, d'après un croquis envoyé par M. Victor Lacroix, employé à Ghar-Roubau (voir la carte du Maroc publiée dans le numéro précédent).

tre qui, après avoir passé par quatre
rés de perfection religieuse, doit
mander aux autres hommes en
lité de mourchid, Schamyl com-
ça en 1824 sa carrière de luttes et de
bats, et proclama la guerre sainte
re les Russes. Il la soutint avec
ès jusqu'en 1831, disparut jusqu'en
, et à la fin de cette année-là, reprit
mpagne et continua la guerre pen-
vingt ans.

hamyl a constitué un peuple uni de
s les tribus du Caucase ; il a créé
législation remarquable et organisé
armée permanente. Il a divisé en
provinces le pays qui le recon-
ait pour chef, et à la tête de cha-
placé un naïb ou gouverneur, et
ncien chargé de rendre la justice
transmettre au peuple les ordres
cond prophète d'Allah, ainsi que les
lades du Caucase désignaient Scha-
Chaque naïb devait fournir trois
cavaliers et veiller au maintien
garde nationale composée de tous
abitants mâles de quinze à cin-
te ans. Un bataillon de déserteurs
s et polonais formait le complément
tte armée.

garde de Schamyl, composée de
murides, le suivait dans toutes les
litions.

rès une série de défaites, Schamyl
rma avec quatre cents murides
s dans la forteresse de Gounib,
sur un plateau très-élevé, dont les
côtés taillés à pic et le quatrième
equel ne se trouve qu'un sentier
ux et très-escarpé, font de ce nid
e une position jugée inexpugna-
Le prince Bariatinski dirigea l'at-
des deux côtés à la fois, et fit
r, le 7 septembre, l'assaut par
colonnes, l'une qui escalada les
rs, l'autre qui s'avança par le
sentier.

és entre deux feux et jugeant toute fuite impossible, les murides ont livré un combat acharné dans lequel, sur quatre cents hommes, quarante-sept seulement ont survécu.

Schamyl s'était enfermé dans une maison taillée dans le roc. Forcé de se rendre, il a obten du général Bariatinski la vie sauve, la conservation de ses richesses et de ses femmes.

Schamyl est encore plein de vigueur, quoique souffrant depuis longtemps d'une ophthalmie. Il passe son temps à prier et à lire le Coran.

Le lendemain, avec sa famille et ses trois enfants, il est parti sous bonne escorte pour Saint-Pétersbourg, où l'empereur doit régler son sort définitif.

MAC VERNOLL.

Schamyl, imam, entouré de ses murides.

Inauguration de l'asile impérial du Vésinet.

L'asile impérial du Vésinet, qui a été inauguré le jeudi 29 août par Mgr l'évêque de Versailles et Son Excellence le ministre de l'intérieur, est situé dans la partie du bois du Vésinet qui regarde la machine de Marly, entre les stations de Chatou et du Vésinet.

Cet asile, destiné aux ouvrières convalescentes, complète la pensée qui a présidé à la construction de l'asile impérial de Vincennes pour la convalescence des hommes, et vient combler une lacune qui existait dans les soins que l'assistance publique et l'État donnent aux classes pauvres.

L'ouvrière, qui sort de l'hôpital pour faire place à de plus malades qu'elle, désormais en état de convalescence, rentre dans sa famille : là viennent souvent à lui manquer les soins indispensables que réclame son état. L'air qu'elle respire est malsain, son logement est triste, ses besoins nombreux, et bientôt, au lieu de sentir revenir ses forces, elle s'étiole, et, pâle et chancelante, elle

Prise de Schamyl dans l'aoul de Gounib, d'après les documents que M. Moynet a rapportés de son voyage dans le Caucase et les renseignements fournis par le prince Melnikoff.

va refrapper à la porte de l'hospice. Une maladie plus cruelle que la première va la retenir de nouveau sur le lit de l'hôpital; si elle échappe aux dangers de cette rechute, elle a vu s'épuiser les dernières ressources qu'elle avait; la misère seule l'attend au seuil de la maison hospitalière.

Cet état de choses a dû frapper l'administration; c'était un besoin impérieux, c'était une lacune à combler, mais c'était aussi tout un nouvel ordre de choses à créer, de nouveaux besoins à étudier.

Le milieu dans lequel vivent les malades influe d'une manière sérieuse sur leur état; c'était donc à la campagne, dans un endroit riant et agréable, au milieu du luxe de la nature, que devait s'élever une maison de convalescence.

Avec du soleil et des fleurs, un repos de quinze jours suffira désormais à l'ouvrière qui sort de l'hospice pour avoir recouvré ses forces et reprendre, sans danger pour sa santé, ses travaux habituels.

L'administration du ministère de l'intérieur, qui a crée l'asile impérial du Vésinet, a confié cette construction à l'architecte qui avait déjà été chargé d'élever l'asile impérial de Vincennes. M. Laval s'est longuement préparé à ce travail par de sérieuses études dans tous les hôpitaux et hospices, et, secondé par une commission d'hommes spéciaux, il a accueilli les découvertes les plus récentes; il a même donné à de nouveaux inventeurs le moyen d'expérimenter sur une grande échelle; toutes ces applications sont désormais acquises à la science; elles font de l'asile du Vésinet un établissement modèle.

Nous avons donné, dans un précédent numéro, une vue d'ensemble de cette construction; la façade explique d'elle-même les distributions intérieures. La partie centrale, d'une architecture plus monumentale que le reste, contient, au rez-de-chaussée, les réfectoires, séparés par un vestibule, et desservis par une galerie vitrée et chauffée.

Au premier étage, la chapelle et les promenoirs. Une terrasse permet aux personnes de l'administration d'accéder à la chapelle, sans être en communication avec les convalescentes.

L'aile droite, avec ses retours, est réservée à l'administration: logements du directeur, de l'économe, de l'aumônier, et elle contient encore l'infirmerie, à proximité des chambres d'internes, la pharmacie, l'herboristerie, le service des tisanes.

Chacune des ailes a ses habitations au midi; elles sont desservies par un couloir qui règne dans toute la longueur, et vient aboutir, à droite et à gauche des promenoirs, à deux grands pavillons qui viennent arcbouter la partie centrale, et qui contiennent les escaliers. C'est le point où tous les services aboutissent.

La buanderie, les étendoirs, les séchoirs, la lingerie, la salle de pliage, les services de distribution, eau froide, eau chaude et vapeur, ont été relégués dans une aile spéciale, et nous considérons cette partie de l'édifice comme la plus intéressante au point de vue pratique.

La machine à vapeur communique le mouvement à tout le matériel, et diminue beaucoup la main d'œuvre: le linge, après le lavage, est chargé sur un chariot à main et placé sur un plateau; il passe, sans le moindre effort et en en dirigeant seulement l'ascension, à la salle des séchoirs à air chaud; par le même système, il est élevé à la salle de pliage, de là le service des chariots à main le transporte à la lingerie.

Il faudrait plus de détails que n'en comporte cette notice pour expliquer toutes les combinaisons par lesquelles on est arrivé, dans un si vaste établissement, à donner, aux points les plus reculés du bâtiment, de l'eau froide, de l'eau chaude et des robinets de vapeur là où ils étaient nécessaires. Ces services sont complets: les bains ordinaires, les bains sulfureux et ceux de vapeur sont d'un aménagement ingénieux et d'une grande simplicité.

M. Laval s'est adjoint, pour l'étude et l'exécution de ce service, MM. Bouillon et Muller, ingénieurs civils. C'est le complément des beaux travaux en ce genre que nous avons déjà vu exécutés par ces messieurs dans les établissements de l'assistance publique.

Comme ce service est d'un entretien minutieux et exige la plus sérieuse surveillance, M. Laval a disposé sous son bâtiment deux grandes artères d'égouts avec des caniveaux; ainsi, tout son service de tuyaux est apparent.

Un homme spécial, attaché aux services des eaux et du gaz, peut donc visiter ses conduits, s'assurer de l'état des tuyaux, et prévenir ainsi toute fuite et tout accident.

Une machine à ventiler renouvelle l'air dans toutes les parties du bâtiment; l'air vicié, refoulé par l'air pur qui entre, s'échappe par des cheminées disposées à cet effet. Trente mille mètres cubes d'air pur sont répandus chaque heure dans l'établissement, et les pièces les plus difficiles à ventiler, telle que l'infirmerie, sont aussi saines que les parties habitées par le personnel.

C'est un grand élément de bonne santé: les malades vicient rapidement l'air qu'ils respirent, et les infirmeries des plus beaux établissements sont souvent malsaines, quels que soient les soins qu'on a pris pour arriver à un bon résultat.

L'administration a voulu donner un grand retentissement à cette cérémonie d'inauguration: c'était une question qui intéressait la classe ouvrière, et les ouvriers étaient nombreux. L'entrée de l'asile était publique, chaque service était meublé et les machines fonctionnaient; chacun a pu se rendre compte des soins que l'administration prend de tout ce qui touche aux intérêts des classes souffrantes.

CHARLES YRIARTE.

A M. le directeur du MONDE ILLUSTRÉ.

Londres, 27 septembre 1859.

Monsieur le directeur,

Je quitte à l'instant le yacht à vapeur *le Fox*, qui vient d'entrer dans l'East India dock. C'est sur ce navire qu'a été accomplie la dernière expédition à la recherche de sir John Franklin, expédition dont le succès, je dirais presque le retour inespéré, a été annoncé mercredi dernier par l'amirauté anglaise. Tandis que la curiosité publique n'est encore satisfaite que par la publication d'un premier rapport officiel, je m'empresse de vous procurer l'occasion de donner à vos lecteurs des détails recueillis de la bouche même du capitaine Mac Clintock et de son équipage, à bord du vaillant navire encore tout meurtri des étreintes des glaces polaires.

Voilà douze ans maintenant que sir John Franklin partit avec ses deux navires, *l'Erebus* et *la Terreur*, pour accomplir un voyage de découvertes arctiques, et, depuis douze ans, malgré trois expéditions tentées par les plus intrépides marins, aucune trace n'avait été retrouvée, ni des navires, ni des équipages.

Le destin de sir John Franklin rappelait celui de notre illustre et infortuné Lapeyrouse, et il semblait qu'au temps et au hasard seuls fût réservé le soin de faire connaître la fin de cet officier et de ses compagnons. En vain l'Angleterre avait armé ses meilleurs bâtiments; en vain la marine française avait payé du sang de Bellot, un de ses officiers les plus distingués, le dangereux honneur de partager ces périls, tout faisait désespérer du succès. Mais le courage de lady Franklin ne se lassa pas; elle réunit ce qui lui restait de fortune, et résolut de tenter à ses frais une dernière expédition. Elle acheta de sir Richard Sutton un yacht de plaisance dont ce gentleman voulait se défaire, et, malgré l'opinion universelle qui la taxait de folle persévérance, elle l'arma pour les mers du Nord; c'est ce yacht que nous venons de visiter.

Le Fox, tel est son nom, est un bâtiment à hélice de cent cinquante-cinq tonneaux de jauge seulement; sa machine n'est que de vingt-quatre chevaux de force; il est mâté en schooner, c'est-à-dire qu'il a trois forts mâts inclinés à l'arrière et qui peuvent porter une assez grande quantité de toile. C'est un yacht plus petit d'un tiers au moins que les bateaux qui font la traversée de Boulogne et Calais à Douvres, à peu près de la dimension de ceux qui allaient jadis de Paris à Rouen. Cette frêle machine fut solidement doublée d'un second revêtement en bois; l'avant fut armé d'épaisses lames de fer en biseau, destinées à fendre la glace; les mâts furent consolidés à l'aide de traverses en bois de chêne; bref, rien de ce qui pouvait ajouter à la solidité du navire ne fut négligé; mais tous ces soins ne pouvaient ajouter à la grandeur d'un bâtiment si petit que, dans les docks des Indes où il se trouve maintenant, il ressemble à une embarcation de plaisance auprès des trois mâts de commerce de la compagnie. Mais ce qui fut grand dans cette expédition, ce fut le courage de l'équipage; ce qui fut d'acier triple et d'airain, ce fut le cœur des hommes qui partirent.

Ils étaient vingt deux en tout, y compris les officiers; l'espace ne permettait pas d'en embarquer un plus grand nombre, mais vingt-deux choisis entre les plus sûrs et les plus expérimentés. Trois officiers de la marine royale anglaise obtinrent l'honneur de les diriger: ce furent le capitaine Mac Clintock, connu pour avoir déjà affronté plusieurs fois les mers du pôle; le lieutenant Hobson et le capitaine Allen Young. Le capitaine Mac Clintock est un homme de petite taille, âgé au plus d'une quarantaine d'années. Son urbanité est parfaite, ses manières d'un parfait gentleman: on ne saurait se lasser d'admirer, en l'écoutant parler et en le regardant, qu'il y ait dans ce frêle corps l'âme indomptable qui a mené à bout une des plus périlleuses aventures de notre siècle. Le lieutenant Hobson, à qui a été réservé de découvrir le premier le sort des équipages de *l'Erebus* et de *la Terreur*, est un jeune homme de trente-deux à trente-trois ans, blond, d'un air doux et calme qui, ainsi que son capitaine, semblerait mieux placé dans un salon que sur les banquises du Groënland. A peine sont-ils revenus depuis quatre ou cinq jours, et toute trace a disparu chez eux des deux ans et trois mois qu'ils ont passés dans ces régions.

Ce fut en 1857 qu'ils partirent. Le premier hiver, celui de 1858, fut très-rigoureux. Ils ne purent avancer. Ils passèrent leurs huit mois, d'août à avril, à lutter contre les glaces et les frimas. L'été ne fut guère plus heureux. Ils parcoururent l'île de Beechy, puis s'engagèrent dans le détroit qui a reçu le nom de notre compatriote Bellot. Ils s'arrêtèrent dans plusieurs endroits où les navires qui parcourent ces diverses régions ont coutume de laisser des provisions, et, suivant l'usage pratiqué, ils prirent ce dont ils avaient besoin, et laissèrent ce dont ils avaient abondance. J'ai goûté du sucre pris dans une de ces cachettes. Il avait passé ainsi trente ans enseveli sous la terre, et, quoique la saveur m'en ait paru diminuée, il m'a semblé avoir gardé toutes ses qualités. Partout, soit dans les magasins, soit sur le rivage même, par des plaques gravées à la mémoire des marins perdus, l'expédition rencontrait les témoignages de la persévérance de lady Franklin. Le second hivernage eut lieu à l'île du roi Guillaume, aux environs du pôle magnétique. Les mâts furent amenés, le pont recouvert d'une épaisse enveloppe de toile à voile en forme de toit, sur laquelle la neige s'amoncelait et formait un rempart contre le froid. En même temps des dépôts de provision étaient faits sur différents points de l'île, afin de préparer les excursions de printemps, puis chacun rentra à bord. L'hiver commençait; mais quel hiver; il fut terrible même pour ces rigoureuses contrées. La glace serrait le pauvre yacht dans de si terribles étreintes, que les pièces de bois pliaient, craquaient et se cambraient en forme de dôme; nous venons de voir les traces de cet effet terrible: le pont a pris la forme d'une voûte; les plus fortes poutres se tordaient comme des allumettes; il fallut attacher le premier pont au second par des poutres en fer, rivées par des boulons, pour empêcher la coque de se disjoindre. Le petit navire n'échappa peut-être que grâce à sa légèreté. Le printemps arriva enfin; des équipages de chiens avaient été préparés pour les traineaux, et l'on partit en deux troupes pour faire le tour de l'île du roi Guillaume. Le 28 avril, le capitaine Mac Clintock, accompagné de deux hommes seulement, rencontra une bande d'Esquimaux aux environs du cap Victoria. Le temps était des plus rudes; le mercure gelait encore. La petite troupe était bien lasse; mais les premiers renseignements enfin découverts vinrent lui rendre tout son courage.

Au dire des Esquimaux, plusieurs années avant, un navire avait été écrasé par les glaces au nord de l'île du roi Guillaume; tout l'équipage avait échappé sain et sauf au naufrage et s'était dirigé vers le Great-Fish-River; mais ce n'avait été que pour y périr tout entier. De nombreux débris recueillis entre les mains des naturels ne pouvaient laisser de doute que ces équipages ne fussent ceux de *l'Erebus* et de *la Terreur*. Dès lors, le capitaine Mac Clintock put continuer ses investigations dans un plan déterminé. Il ne faut pas oublier cependant quelles difficultés présente toute recherche dans ces pays désolés, où la neige et la glace engloutissent tout, où l'on n'a souvent pour se diriger qu'un ciel brumeux qui cache les astres aux yeux des marins. Des débris furent trouvés successivement; mais le fil semblait se briser à mesure qu'on le renouait à force d'efforts. Le 24 mai, enfin, à dix milles à l'est du cap Herschell, on trouva un squelette avec des débris de vêtements européens, et un petit portefeuille plein de lettres de famille; c'était celui du domestique d'un officier. Ce qu'on cherchait toujours, c'était quelque rapport, quelques-unes de ces bouteilles testamentaires que les marins en péril confient aux flots et aux neiges. On rencontrait des restes de campement, des cachettes creusées dans la terre, des restes de vivres, d'autres des armes, mais de documents point. Le 6 mai enfin, le lieutenant Hobson plaça sa tente sur un dépôt considérable, près de Victory-Point, et là un journal fut enfin découvert; il était daté du 25 avril 1848, il y a plus de onze ans aujourd'hui. On y suivait, mois par mois, toute l'expédition de *l'Erebus* et de *la Terreur* depuis son départ. Elle avait été heureuse jusqu'en 1847, mais, le 11 juin de cette année, sir John Franklin était mort. Le journal ne dit pas de quelle maladie, mais il est certain que l'héroïque navigateur n'a point péri abandonné, de froid et de faim, sur quelque île perdue, mais environné de ses amis et en emportant l'espérance qu'eux du moins reverraient leur patrie et raconteraient sa fin.

Il ne devait pas en être ainsi: un an après cette mort, les navires étaient brisés par les glaces, et le reste des équipages, au nombre de cent cinq hommes, partit pour le Great-Fish-River. Les officiers du *Fox* prirent aussi cette direction, tantôt suivant la piste marquée par les débris, tantôt la perdant. Enfin, ils rencontrèrent un grand canot, de vingt-huit pieds de

g sur sept et demi de large, construit sans doute ir remonter le Great-Fish-River. Comment cette reprise a-t-elle échoué? C'est le secret des glaces. s le bateau étaient de nombreux vêtements, des visions, des agrès et deux squelettes encore sur banc, dans la position où ils étaient lors de la t: leurs avirons sur les palets, les fusils armés et gés à leurs côtés; voilà onze ans que ce funèbre au attend ainsi les explorateurs.

n dirait que les tempêtes ont respecté ces reliques cherchées par la piété d'une femme et le courage e nation. Ce fut la dernière découverte de l'expé- n. Les autres hommes ont dû tomber ainsi les uns s les autres; mais la neige leur a fait un linceul nétrable. Rien ne se trouva plus. Les provisions aient, mais la santé des équipages déclinait sur- . Deux hommes étaient déjà morts, il fallait re- r: l'œuvre du reste était accomplie. Le *Fox* mit à ile pour l'Angleterre.

y est entré depuis quelques jours à peine, et l'ad- tion de ses concitoyens l'a accueilli. Mais tous ces mes y semblent encore insensibles; c'est qu'ils dent celle à qui ils doivent rendre compte de leur e et courageuse mission. Lady Franklin est dans idi de la France. Une lettre l'a prévenue, et on nd de jour en jour. C'est seulement quand elle ra le pied à bord, que le *Fox* lèvera son pavillon. s! il n'a pu lui rapporter la bonne nouvelle, mais il apporte du moins la suprême consolation de ir que son mari n'a point succombé à l'abandon, ie sa mort a été douce.

opinion publique en Angleterre prend, du reste, initiative louable en faveur de cette veuve, qui ruinée dans cette dernière expédition. Le senti- t national demande au gouvernement de prendre à rge la dépense, qui ne se monte pas à moins de 0 livres sterling (250,000 francs).

cevez, monsieur le directeur, l'assurance de mon r dévouement, AYLIC LANGLÉ.

École impériale des Beaux-Arts.

CONCOURS DE PEINTURE.

Académie en a fini cette année avec les épreuves le impose à ses élèves. C'est le concours de pein- qui a occupé, pendant la dernière semaine, l'at- on du public. L'exposition était importante; dix aux étaient rangés dans la grande salle et le su- proposé offrait assez d'intérêt. Il rappelait l'une des dotes les plus dramatiques de la vie de Martius lan, son arrivée chez Tullus, roi des Volsques, d il crut avoir à se plaindre de l'injustice et de ratitude des Romains.

s dix concurrents étaient: MM. Jules Lefebvre, andre Brossard, Pierre Dupuis, Tony Robert- ry, fils de l'académicien, élèves de M. Léon Co- ;

I. Benjamin Ulmann, Ernest Michel, Louis Le- , Berne-Bellecour, élèves de M. Picot;

Adolphe Levasseur, élève de M. Robert-Fleury; ix, élève de M. Biennoury.

s le premier jour, ces dix tableaux avaient été és par la foule avec une netteté de jugement qui it pressentir le résultat de la lutte. Cinq ou six nt été repoussés comme vulgaires et d'une exécu- souvent médiocre. L'attention s'était portée sur ou quatre qui se faisaient remarquer par des tés sérieuses et véritablement recommandables. st parmi les auteurs de ces tableaux que l'Aca- e a été chercher les vainqueurs de cette année. a donné le *grand prix* à M. Benjamin Ulmann, né mai 1829, à Blothzeim (Haut-Rhin), qui avait obtenu un deuxième prix en 1858; un *deuxième* à M. Jules-Joseph Lefebvre, né le 14 mars 1834, arnan (Seine-et-Marne), qui avait obtenu une men- honorable en 1858; enfin, une mention honorable Frédéric-Théodore Lix, né le 18 décembre 1830, asbourg (Bas-Rhin).

s ouvrages des lauréats de cette année, ainsi que des élèves de l'Académie de France à Rome, sont llement exposés dans les galeries de l'école.

CH. D'ARGÉ.

Misère et Résignation,

Tableau de M. Ronpin.

us donnons dans ce numéro la reproduction du au de M. Ronpin qui se trouve dans la galerie du s de cristal à Sydenham. Cette composition re- uable et émouvante représente un intérieur de ns bretons après une mauvaise récolte. La misère s profonde a envahi la maison, les dernières res- es ont été épuisées, le chat maigre miaule la faim : , l'estampe religieuse appendue au mur indique a foi religieuse soutient encore cette vaillante race l'adversité la plus cruelle. A. V.

Nouvelles des Beaux-Arts.

Le temps de l'exposition. — Les artistes après la fermeture du Salon. — Le service que vent leur rendre le *Monde illustré*. — Nos visites aux ateliers. — Les paysagistes absents. — L'œuvre dans l'atelier n'appartient pas à la critique. — Pendant les vacances. — Sur MM. Ch. Müller, Robert-Fleury, Adolphe Brune, Huet. — Le statuaire aveugle. — Mort de M. Dufourmantelle. — Travaux de M. T. Couture. — M. Gigoux. — Les peintures murales de MM. E. Lafon, Jobbé-Duval. — Panneaux de M. Jules André.

Peintres, sculpteurs, graveurs, lithographes; tous ces hommes habiles à donner des formes à leurs pensées qui sont romanciers, historiens, traducteurs, poëtes même, par la couleur, le marbre, le burin ou le crayon, ont leur règne périodique et passager; leurs beaux jours de fêtes, c'est au temps de l'exposition des beaux-arts. Alors la grande et la petite presse détrônent le feuilleton, ajournent la nouvelle; la critique prend ses airs cavaliers, et, quelquefois pédante, elle laisse voir un bout de férule. Il pousse au cerveau des plus minces écrivains l'orgueilleuse conviction que, nés connaisseurs et d'un goût parfait, ils peuvent, à leur fantaisie, distribuer le blâme et l'éloge: tous aspirent à le prouver.

Curieux, visiteurs, critiques, voient vite, souvent ils dédaignent l'œuvre consciencieuse et de solides mérites pour les brillants de l'à peu près; la mode se glisse au milieu d'eux et prend quelques tableaux, quelques statues sous sa fugitive protection.

Le salon fermé, les récompenses données, le grand journal ne dit plus rien de ce qui se passe et se produit dans le monde créateur des artistes; la critique bavarde se tait; ainsi les réputations naissantes et les œuvres qui promettaient sont vite oubliées; et voilà, entre deux expositions, douze à vingt-quatre mois de silence! L'atelier a vu tristement rentrer plus d'une page louée et de valeur; souvent elle s'efface sous une composition nouvelle, parce qu'il faut, à son auteur appauvri, une toile pour travailler encore. Nous avons vu de ces cruels sacrifices; la main du peintre tremblait et ses yeux avaient des larmes. Ces cruelles misères de l'art ne sont pas assez rares; nous taisons les noms de quelques jeunes gens et hommes de volonté et de talent qu'elles touchent.

La direction du *Monde illustré* veut tenter de rendre un sérieux service aux artistes et à leurs œuvres; elle veut ouvrir ses colonnes à une chronique des beaux-arts; elle reproduira les dessins sur bois des œuvres inédites qu'elle croira dignes de l'attention de son nombreux public. Nous sommes choisi pour aider, de notre plume, cette tâche honorable et délicate.

Nous savons, nous, que les nouvelles que nous donnons et promettons sont et seront prises dans les ateliers et au chevalet des artistes; qu'ils ne s'effraient pas; c'est conscience de nous taire sur ce qu'ils veulent secret. Si l'œuvre exposée au palais de l'Industrie appartient au jugement, et même aux écarts de la critique, l'œuvre qui nous est montrée chez son auteur veut de l'indulgence pour ses défauts et même des bornes à la louange.

Si nous ne devions parler aujourd'hui que des paysagistes, ce serait bientôt fait: ils sont tous à la campagne. M. C. Corat est en Suisse; il y aura plaisir, à son retour, de voir dans l'intimité de l'atelier ses savantes et poétiques études. M. Daubigny, si justement décoré, met l'automne à profit pour ses travaux de l'hiver.

Messieurs les peintres de paysages n'aiment pas la nature dans sa jeunesse de mai; ils la recherchent un peu sur son déclin; ils lui veulent des verts qui se bronzent, des feuilles qui jaunissent et se dorent, une lumière oblique et tiède qui dessine largement ses contours; ils recherchent les tons accentués des terrains et des ombres. Ne croyons pas qu'ils ignorent que le printemps ait ses fins gazons émaillés de pâquerettes, de muguets, que les buissons épineux soient alors odorants et fleuris. Quelques maîtres, qui savent voir et bien rendre, pourraient en tirer des tableaux frais et délicieux; ils aperçoivent et saisiraient les rapports justes, les oppositions délicates et printanières; attirés à cette adolescence de l'année qui verdoie, ils craignent le public, qui veut des effets plus écrits et moins doux; il les payerait de leurs peines par une comparaison potagère, banale et sotte: ils s'en effrayent.

Si les paysagistes courent les champs et interrogent les bois, plusieurs peintres d'histoire et de genre ont quitté l'appui-main pour le fusil de chasse; des peintres de batailles tirent bravement leur poudre aux perdreaux; leur valeur épouvante des lièvres. Ceux des artistes qui ne savent où prendre ce qu'il faut pour se passer ces joies, bâtissent, sur leurs succès à venir, les plus beaux châteaux en Espagne. S'ils dorment la grasse matinée, c'est pour rêver d'acheteurs à billets de banque, espèce toujours rare qui, par la belle saison, prend au loin sa volée; une partie s'abat dans des parcs ombreux, une autre au bord de la mer; beaucoup se divertissent à risquer des effigies de souverains sur le tapis vert des eaux; aussi l'artiste délaissé est-il tenté de se redire ce que messieurs les joueurs entendent souvent: « Rien ne va plus! »

Le peintre de la salle des États, M. C. Müller, fait officier de la Légion d'honneur pour ce beau travail, est revenu d'un voyage aux Pyrénées. Dans ses courses à travers monts et montagnes, il a trouvé du temps pour de curieuses études.

M. Robert-Fleury, l'auteur de *Charles-Quint au monastère de Saint-Just*, qui sait faire de petits tableaux d'histoire d'une si grande puissance d'effet, se repose ou travaille à peu de distance de Paris; il ne manque pas d'assister aux séances de l'Institut.

Si M. Adolphe Brune n'est pas à la campagne, il y est allé, car il se délasse d'un travail de maître, dont nous parlerons, par la fantaisie de peindre deux paysages; nul de ceux qui savent estimer son talent ne s'étonnerait qu'il s'avisât de se montrer supérieur dans un genre qui n'est pas le sien: le vrai talent fait quelquefois de ces tours.

Le travail persistant et la volonté peuvent presque suppléer un sens perdu. Dans la rue de l'Ouest, où se trouve l'atelier de M. Huet, peintre à qui l'école paysagiste contemporaine doit beaucoup, travaille un jeune sculpteur, élève de M. Barye; il est aveugle! Si Diderot, le grand critique d'art, l'éloquent écrivain, l'homme à l'émotion véhémente qui sut écrire la lettre sur les aveugles à l'usage de ceux qui voient, eût, de son temps, vu travailler ce jeune homme, il aurait ajouté une ou deux pages à ses plus belles. Le toucher merveilleux de Saunderson ne fut jamais plus sûr que celui de M. Duval. Ses doigts ont une vue sans horizon. Il est curieux de le regarder interrogeant de la main le modèle vivant, l'étudier ainsi d'ensemble et de détails, et, du doigt et de l'ébauchoir, reproduire ce qu'il a *vu* par l'excellence de son toucher. Ce n'est point par des égards dus à cette touchante infortune que ses œuvres ont été admises à la dernière exposition, elles le méritaient. En ce moment, il fait un groupe: *Chèvre allaitant son chevreau*: la charpente osseuse est bien étudiée, le poil long et soyeux, bien massé; le mouvement si difficile à saisir, même pour les mieux voyant, étonne. Nous nous sommes senti très-ému devant cette cécité si vaillamment combattue; un profond sentiment de mélancolie admirative se mêlait à notre sérieuse attention.

Au Salon, on remarquait deux petites toiles de M. F. Dufourmantelle, élève de M. Mouilleron; M. le baron de Frégaine avait eu le bon goût de les acheter. Avant de s'aviser, assez heureusement, de devenir le rival des Meissonnier, Fauvelet, Plassan, cet artiste, jeune encore, était lithographe; dans les premiers jours de ce mois, la mort a mis deux heures à le prendre.

Nous avons vu dans l'atelier de M. Couture deux vastes toiles inachevées; l'une: *le Départ des volontaires pour la frontière*; l'autre: *le mariage de S. M. Napoléon III*. Constatons que les études de têtes, pour l'exécution de ce grand travail, sont d'une main habile, hardie et d'une belle vigueur d'exécution. Le peintre était absent; aussi ne saurions-nous parler de deux tableaux de genre agréables, mais d'un artiste qui peut beaucoup plus.

M. Gigoux s'occupe d'un grand travail pour la décoration d'une chapelle; ce qu'il nous en a laissé voir promet une œuvre sérieuse dont nous aimerons à parler.

M. Jobbé-Duval a des peintures murales à Saint-Séverin et à Saint-Sulpice; M. Émile Lafon a décoré la chapelle de Saint-François-Xavier dans cette même église; ces grands travaux sont du domaine de la critique, peut-être y reviendrons-nous.

M. Jules-André a cinq panneaux: paysages peints au pavillon Mollien du Louvre.

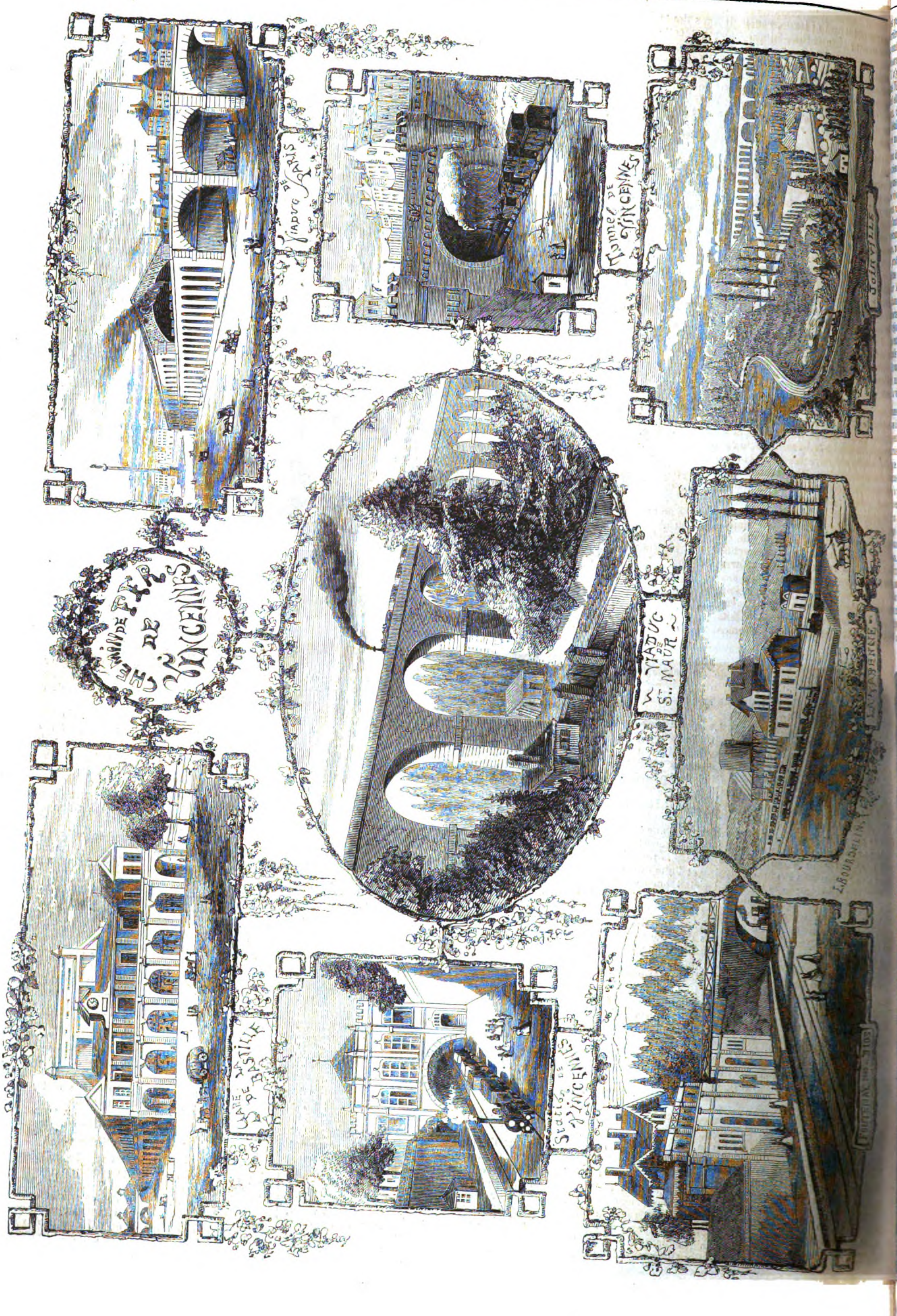
On a peu parlé des travaux exécutés dans les monuments publics et terminés cette année; ils mériteraient une attention toute particulière; sont-ils bien ce qu'ils devraient être?

Malgré les vacances que se donnent MM. Antigna, Curzon, Ziem et tant d'autres peintres, et les sculpteurs, MM. Marcellin, Demesmay, tous artistes en vacances qui reviendront quand s'en iront les hirondelles, les nouvelles de l'art ne nous manquent pas, mais il faut clore ce premier article.

A. LEGROUX.

Le monde religieux.

Depuis quelques mois, les annales religieuses sont toutes chargées d'électricité politique; on ne peut y toucher sans provoquer de foudroyantes étincelles. Pour se mettre à l'unisson des choses et des grandes préoccupations du moment, il faudrait entrer en champ clos, s'escrimer d'estoc et de taille en faveur de questions à faces multiples et si embrouillées que Dieu seul pourra les résoudre.


CHEMIN DE FER DE VINCENNES
VIADUC DE PARIS
TUNNEL DE VINCENNES
VIADUC DE ST. MAUR
GARE DE BASTILLE
STATION DE VINCENNES

l n'est pas notre goût ; nous nous
ns derrière les varlets pour attendre
e du combat, bien sûrs que les plus
s ne seront pas les moins triom-
ts! Il n'y a pas de petits événe-
s dans l'Eglise. Toutes les croyan-
quand elles articulent le nom du
vivant, changent aussitôt, même
les détails les plus vulgaires, la
de ce monde.

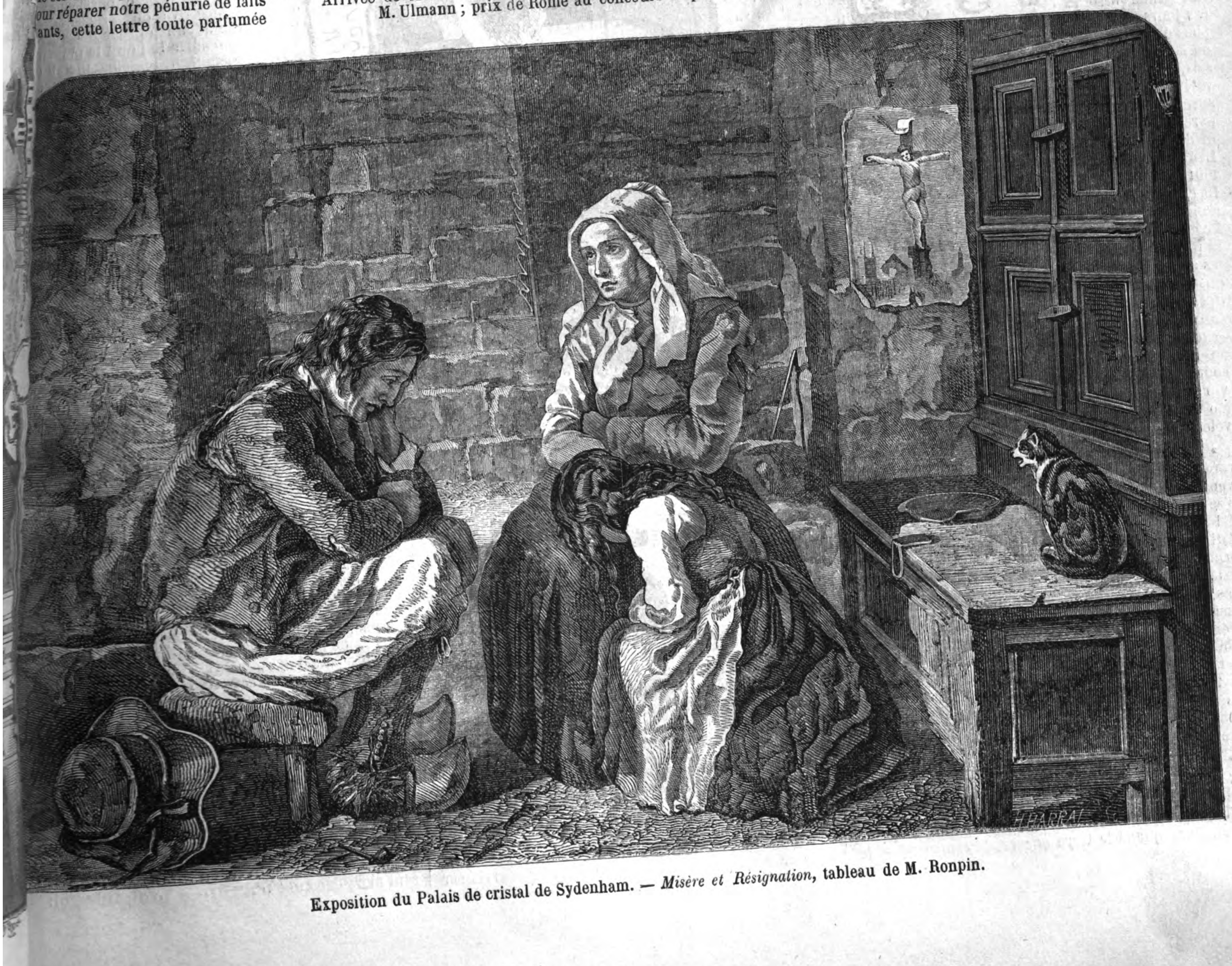
niveau de la religion est placé si
que rien ici-bas ne se dérange ou
mue sans qu'aussitôt il ne s'ouvre
urce vive d'idées religieuses. Les
voient un embarras, un encom-
nt, d'autres y retrempent leur foi
r espérance. Par position et par
nance, nous restons en dehors de
uts problèmes, dont il ne nous
s même permis de présenter les
es, car les historiens ne visitent
le champ de bataille qu'après la
des morts ! Nous attendrons donc,
nous réjouir ou pour nous plain-
l'être entré dans le domaine des
ccomplis ouvert à tout le monde,
tre *Évangile* sous le bras, nous
rons modestement les petits in-
s de la vie religieuse.

s sommets ardus du dogme ne se
ent pas à tous les regards, chacun
ins peut respirer le parfum des
qui croissent à la base. Un acte de
, *un de ces miracles de dévoue-*
nconnus par lesquels se manifeste
nous la présence du fils de Dieu,
e saveur autrement pénétrante
jargon politicomystique dont on
fatigue depuis trop longtemps.
ons-nous, s'il vous plaît, de ce
furieux, plein de tonnerres artifi-
de voix discordantes. Les apôtres
un autre accent. Dieu, qui *aux
oiseaux donne leur pâture*, a soin
le ses chroniqueurs ; il nous en-
our réparer notre pénurie de faits
ants, cette lettre toute parfumée

Arrivée de Martius Coriolan chez Tullus, roi des Volsques, tableau de M. Ulmann ; prix de Rome au concours de peinture de 1859.

de la senteur des grands bois. Elle nous vient de l'un de nos amis, depuis fort longtemps, et par goût, curé d'une petite paroisse reléguée dans un pli de nos Alpes dauphinoises. Cet humble pasteur eût pu devenir un homme marquant dans le clergé de France, et gravir les plus hauts degrés de la hiérarchie sacerdotale, s'il n'eût pensé qu'aux plus humbles fonctions de son ministère de grandes lumières et de fortes vertus sont aussi nécessaires. Chez lui, l'humilité semble être, comme la gloire chez d'autres, la dernière conquête du talent. Jamais il n'a voulu quitter sa montagne, son humble presbytère couvert en chaume et tout disloqué par les gelées des longs hivers, sa modeste église à qui le lierre fait un ciment. « Un prêtre, me disait-il, quand il a reçu l'onction sainte, ne doit plus parler et agir qu'en présence de la mort ; sa vie tout entière est le testament d'une âme prête à paraître devant Dieu ! Que m'importe les lieux, les hommes, les fonctions, pourvu que je me sente affranchi de tous les liens de l'orgueil et de la recherche personnelle ! En revêtant la soutane, j'ai jeté ma peau d'homme ! Puisque mes supérieurs m'ont toujours rendu bon témoignage, j'appartenais de droit à ces pauvres montagnards retranchés de la société humaine, et pourtant enfants privilégiés de notre divin maître. » Voici sa lettre :

« Cher ami, un numéro du *Monde illustré* vient de me tomber entre les mains. Les chamois sont moins rares que les journaux dans notre pauvre et chère montagne. Quand les nouvelles sont vieilles d'un mois, elles nous arrivent ici, et encore il faut voir comme elles sont éclopées ! Mais, qu'importe ? Je m'imagine quelquefois être un habitant de la lune, tant les *pays* me paraissent lointains au milieu de ce dé-



Exposition du Palais de cristal de Sydenham. — *Misère et Résignation*, tableau de M. Ronpin.

sert de neige et de sapins qui résume pour moi le monde entier. Juge donc de mon bonheur quand j'ai pu savourer trois colonnes de ta prose. Tu n'as pas changé, mon cher ami, et je reconnais encore, après un quart de siècle, les tournures dont s'émerveillait notre professeur de seconde, devenu curé montagnard comme moi. Cet éloge, dicté par mes vieux souvenirs et par mon amitié, m'autorise à être franc dans ma critique. Je trouve donc, sauf jugement meilleur, que ta chronique, trop ambitieuse de faits extraordinaires et de réflexions frappantes, n'est pas assez riche de détails, d'anecdotes et de récits édifiants dont abonde la vie religieuse en tous temps. De beaux nuages ne disent rien, quelque bien nuancés qu'ils soient ; il faut un paysage derrière. La France et l'Europe sont plus que jamais, peut-être, sur le chemin de grands événements religieux. Les idées chrétiennes sur la destinée humaine germent partout comme des perce-neiges sous une couche glaciale d'indifférence. Ce fait ne m'est pas annoncé par les journaux, puisque je ne les lis pas : un esprit semble semer dans l'air cette bonne nouvelle. Le solitaire, attentif aux voix de son cœur, pénétré de cette inspiration qu'entretient la prière, a des clairvoyances refusées aux hommes de la plaine et aux esprits perdus dans la foule. Examine, observe attentivement; derrière l'indécision des esprits, il est un point fixe qui grandit chaque jour. Dieu travaille aujourd'hui à l'edification de son œuvre, comme on travaille, dit-on, aux embellissements de Paris, par de gigantesques démolitions. Ce qui tombe ne méritait pas de rester debout. Rien n'ébranlera la pierre angulaire scellée de son sang et de sa parole. La religion, aujourd'hui comme toujours, a plus de sujets d'espérer que de craindre. Laisse donc s'agiter dans leurs vaines colères ceux qui la servent par la haine, et raconte la chronique journalière de ses bienfaits. Nous ne sommes pas de la terre, nous, appelés par Jésus-Christ à marcher dans la voie de ses souffrances et à réaliser le bienfait de sa présence parmi les hommes. Citoyens de l'éternité, nous apportons au temps le mot d'ordre d'en haut.

» Allons! voilà le petit curé qui, comme Balaam, prophétise malgré lui. Ce grand ton ne me va pas et je rentre dans la modestie de mon rôle. Aussi bien, j'entends la voix de ma cloche fêlée, qui m'appelle à l'église pour y chanter une messe de mort et écouter pendant une heure ou deux les peccadilles de mes dévotes, qui passeraient bien leur vie au confessionnal si je les voulais croire. — A propos d'église, la mienne aurait grand besoin d'être rebâtie. Je crains qu'un de ces jours elle ne nous croule sur la tête. Sans les crampons du lierre, ce serait fait depuis longtemps. Quand on sonne la cloche, le clocher qui consiste, comme tu sais, en un simple mur découpé en double arcade, vacille d'avant en arrière, comme s'il battait la mesure. Au dedans, la pauvreté est encore plus grande parce que la nature se charge au moins d'embellir et de replâtrer le dehors. Pour toute statue un saint Laurent qui tient en main un gril de cuisine, pour tout tableau une sainte Cécile armée d'un chalumeau. Le chemin de croix n'est indiquée que par de petites croix rouges surmontées du chiffre de chaque station. Deux ou trois bancs de sapin vermoulus marquent la place des fabriciens. La sacristie est une cave où les araignées exposent les chefs-d'œuvre de leur industrie. Aussi mes pauvres ornements tombent en loques, et semblent atteints de l'oïdium. Que Dieu est pauvre dans son temple! mais qu'il me paraît riche et grand quand je le prie au milieu de mes montagnards, au moment où les grands vents se font entendre comme un jeu d'orgues lointain et font frissonner les vitraux : il me semble parfois que nos cœurs lui seraient moins ouverts et que sa majesté nous serait moins révélée dans une église plus belle et plus riche.

» Aucun palais, fût-il de marbre et d'or, ne remplacerait pour moi mon indigente demeure. La pluie, le vent, le soleil, y ont libre accès de tous côtés; mais les oiseaux y accrochent des nids partout et les hirondelles surtout me réparent gratuitement les dégradations de l'hiver. Les belles fleurs des montagnes, les orpins constellés me font des ornementations qu'un artiste aurait peine à inventer. Ma chambrette est à la fois un cabinet d'étude, une bibliothèque, une serre, une ménagerie et une volière. C'est là, dans ce petit monde odorant et chantant, que pendant les journées froides et pluvieuses je me *recrocqueville*, enveloppée de ma vieille houpelande, pour déchiffrer avec une volupté d'intelligence inexprimable, quelques pages de ma Somme de saint Thomas, de saint Augustin ou de saint Jean Chrysostome que je commence à lire couramment dans le texte grec.

» Quels hommes, cher ami! je n'ose pas leur comparer ceux d'à présent. Comme ils planent haut, ne mêlant aucun intérêt terrestre à la cause de l'éternelle vérité. Je vis avec eux dans ces beaux temps de l'aube chrétienne, quand la terre encore détrempée par le sang des martyrs produisait toute seule des docteurs inspirés et de sublimes pontifes.

» Tu trouveras *du nouveau* quand tu graviras au printemps prochain, ton bâton ferré à la main, le chemin des prés tout bordé d'anémones sauvages. Notre vieux Baudoin vient de mourir. Après avoir creusé tant de fosses pour lui-même, le pauvre homme n'a pu creuser la sienne comme il se le promettait; il s'est brisé dans une chute au roc du *grand Gou*. Tout le monde l'a pleuré, et moi je ne puis m'habituer à son absence. Il me semblait que ce bon vieux ne dût jamais mourir, tant il était familiarisé avec la mort.

» Ma petite école va bien. J'ai fait breveter M. Chaloin quoiqu'il n'ait pu répondre sur la théorie de la division et l'extraction de la racine carrée. Il s'est fait à merveille au chant romain. Je le supplée, à mes heures perdues, dans la partie transcendante de son enseignement. Le carré de l'hypothénuse a pénétré dans notre désert. Notre bonne sœur a fait de ses petites filles un bataillon propret, instruit et gentiment jacassier. Le cathéchisme marche tout seul. Tout cela prospère et vit de l'air du temps, de la rosée du ciel, pourrais-je dire, car l'argent ne sert ici qu'à payer les impôts; nous en sommes aux rudiments de l'économie..

» Nous avons eu, le jour de la nativité de la sainte Vierge, un mariage presque romanesque. Tu as connu la perle de mes chanteuses, Céline Nullion; elle était le modèle et l'ornement de la paroisse. Le maître d'école l'appelait la *Fleur des montagnes*. Depuis le départ de son futur, appelé à faire la guerre d'Italie, la pauvre enfant ne chantait plus et pleurait sans cesse. Tu as connu Eugène, grand et fort garçon qui arpentait les glaciers comme un chamois, et m'offrait tous les ans les prémisses de sa chasse. Il vient d'arriver après avoir perdu son poignet gauche à la bataille de Solferino. Pour le consoler on l'a décoré et pensionné. Nous sommes allés à sa rencontre jusqu'à Saint-Pierre de la Chartreuse, moi en tête et les jeunes gens réveillant les échos à coups de carabine. Le pauvre garçon pleurait de joie et de tristesse en agitant son moignon. Il craignait que sa glorieuse mutilation ne le fît déchoir dans le cœur de sa fiancée. Il s'est bien vite rassuré en la voyant toute pâle d'émotion, se précipiter vers lui. Ce spectacle m'a fait sangloter comme un enfant. Tout a été vite conclu. Eugène a de quoi vivre et attend sa nomination de garde forestier. J'ai fait le cadeau des guêtres de cuir. Céline n'a pas déserté son banc à l'église. Si tu savais quelle part de cœur je prends à tous ces modestes bonheurs !

» Nous voilà bientôt dans la triste saison pour tous les Jocelyns de la montagne qui ne sont pas philosophes comme celui de M. de Lamartine, et se contentent d'enseigner le cathéchisme du diocèse, sans trop s'embarrasser de la théologie des fauvettes et des étoiles. Nous allons passer six mois sous la neige, casser notre pain à coups de marteau, et nous chauffer à l'haleine des vaches. J'ai fait provision de livres et de patience. Tout d'ailleurs n'est pas tristesse dans cette sepulture temporaire. La douce lumière qui filtre à travers les neiges a bien ses charmes. Donc, au printemps prochain. D'ici là, silence absolu entre nous. Je parlerai de toi au bon Dieu et j'espère qu'il te redira mes vœux et mes sentiments !

« René F..... »

Cette lettre ne résume-t-elle pas dans sa simplicité la vie, les préoccupations et souvent les grandeurs cachées de la plupart de nos curés de France! Nous nous en contenterions pour toute chronique si le mois qui vient de s'écouler n'avait été signalé par le départ d'un grand nombre de prêtres pour les missions des Indes. C'est toujours une excellente nouvelle à annoncer aux âmes chrétiennes et aux vrais amis de la civilisation. Ces terres lointaines dévorent depuis des siècles les martyrs et leurs bourreaux sans que la croix puisse y prendre racine. Ce que l'héroïsme des apôtres n'a pu faire la bravoure des soldats l'accomplira. L'Angleterre et la France ne sont elles pas les deux anges armés que Dieu fait marcher devant lui quand les peuples barbares restent sourds à la voix de ses envoyés?

Nous recommandons à nos lecteurs les allocutions prononcées dans des assemblées agricoles par Mgr le cardinal archevêque de Bordeaux et par monseigneur Plantier, évêque de Nîmes. La cause du paysan et des animaux, ses fidèles et utiles compagnons, n'avait jamais été plaidée avec plus d'éloquence et une plus aimable onction. Monseigneur Plantier qui s'est dit fièrement fils d'un humble jardinier, parle et écrit comme s'il avait été bercé sur les genoux de l'Académie.

JOSEPH DOUCET.

Le chemin de fer de Vincennes.

Pour l'habitant de la Chaussée-d'Antin et du boulevard, et nous entendons par le boulevard celui qui s'étend de la Madeleine à la rue Montmartre, les environs de Paris consistent dans les pays desservis par les lignes de Versailles et de Saint-Germain. C'est à peine si la mode a éveillé, pendant deux ou trois [illegible] l'attention du public sur Enghien et ses alentours. On n'a jamais été si peu à Montmorency que depuis que le chemin du Nord vous y transporte en vingt minutes. Quant à Sceaux, si fréquenté du temps de nos grand'mères, on y trouve toujours des gazons verts, [illegible] touffus; la vallée d'Aulnay est tout aussi ombreuse, les chênes centenaires se mirent encore dans [illegible] de Châtillon... Mais qui parle aujourd'hui de ce charmant pays! bien que beaucoup de promeneurs n'aient cessé d'y venir le dimanche faire un pèlerinage au marronniers célèbres du cabaret de Robinson.

Quand Charles Nodier chantait si [illegible] les bords de la Seine, pourquoi n'a-t-il pas interrompu son voyage au confluent de la Marne! Il aurait pu, [illegible] montant de quelques lieues, nous peindre [illegible] d'horizons que son silence a laissé ignorer. [illegible] nous dire qu'il existe par-delà cette forêt de [illegible] à vapeur qui se nomme le faubourg Saint-Antoine [illegible] d'autres campagnes qu'Auteuil et Ville-d'Avray, d'autres cours d'eau que la Seine, d'autres [illegible] ceux de Versailles et de Saint-Cloud.

L'ouest de Paris a eu longtemps le privilége [illegible] moyens de transport les plus rapides. Les bateaux à vapeur, les chemins de fer, les omnibus [illegible] offrent plusieurs moyens de locomotion accélérés commodes. De là est venue la grande popularité de tous les environs situés de ce côté.

L'est de Paris vient à son tour d'être doté d'un chemin de fer de banlieue. Et, grâce à cette ligne [illegible] ayant sa tête à la Bastille, supprime par conséquent la longue traversée du faubourg, on n'ignorera plus [illegible] Vincennes, comme Boulogne, a ses lacs et ses châteaux, que la Marne, comme la Seine, a des bords charmants où les touristes pourront jouir des plus ravissants points de vue.

Chargé par la direction du *Monde illustré* de prendre la plume et du crayon, des renseignements sur la voie nouvelle, nous avons poussé jusqu'à la Bastille avec la curiosité toute naturelle à un parisien de l'occident qui s'imagine que l'univers finit au quai du Temple.

A l'angle sud-est de la place vient de s'élever, comme par enchantement, l'embarcadère du nouveau chemin. Cette gare est construite en brique rouge et en pierre de taille. Elle se compose de vastes rez-de-chaussée voûtés, qu'occupent les bureaux et les magasins [illegible] larges escaliers conduisent à une immense salle [illegible] tente ayant terrasse sur la place et se trouvant au niveau avec la voie. La gare suit la rue de Lyon jusqu'à la moitié de son parcours, et développe sur cette rue une longue perspective de gracieuses [illegible] Puis la ligne tourne à gauche par une courbe [illegible] sensible. Ayant à parcourir le point le plus populeux de Paris, le chemin a eu son niveau [illegible] façon à passer au-dessus de toutes les voies [illegible] et à ne gêner en rien la circulation.

De la Bastille à Saint-Mandé, le train court sur une suite de viaducs et de ponts dont l'ensemble est [illegible] important travail d'art exécuté nouvellement. [illegible] semble plus extraordinaire que ce voyage au [illegible] milieu de maisons que le tracé a plus ou moins [illegible] lies. Les fenêtres béantes sur la voie laissent voir [illegible] les intérieurs. A toutes ces ouvertures [illegible] d'étranges physionomies, qui semblent étonnées [illegible] de la lumière que la pioche du progrès a fait [illegible] jusqu'à elles. Combien de cours, d'impasses et de [illegible] fangeuses ne doivent-elles pas à la création de ce chemin d'avoir maintenant leur rayon de soleil!

Nous voyons l'hospice des Quinze-Vingts, dont [illegible] hôtes infortunés ne peuvent, hélas! s'étonner [illegible] bruit que font les wagons roulant sur les ponts [illegible] Puis c'est Mazas, dont les mystères nous sont [illegible] dévoilés. Une autre espèce d'aveugles languit [illegible] les murs de cette prison, où sévit toute la rigueur [illegible] régime cellulaire. Puisse la lumière se faire [illegible] de ces malheureux à l'aspect sans cesse [illegible] l'image la plus frappante de la civilisation [illegible] Sainte-Eugénie élève à gauche ses importantes constructions. Cet établissement a été fondé, on le sait, [illegible] Sa Majesté l'impératrice. Après avoir vu [illegible] à notre droite les immenses ateliers et magasins [illegible] min de fer de Lyon, nous parcourons d'abord [illegible] terrain de Reuilly; puis ensuite un long tunnel, [illegible] trémité duquel se trouve la station de Saint-[illegible] Quelques minutes encore, et nous sommes sous [illegible] d'un magnifique pont-biais sur lequel passe [illegible] du Trône. Un peu plus loin, la station de [illegible] s'élève en travers de la voie et forme une entrée monumentale à un tunnel de 400 mètres. L'architecte [illegible] a construit cette station a respiré dans le [illegible] donjon de Saint-Louis et de Philippe de [illegible] vieille odeur d'ogives et d'accolades, et a [illegible] réussi, du reste, à créer une œuvre gracieuse [illegible] style gothique du temps. Le tunnel de Vincennes [illegible] dans toute son étendue la principale rue de [illegible] On conçoit sans peine les précautions [illegible] nécessiter ce hardi travail, exécuté entre [illegible] de maisons dont les fondations sont loin [illegible] une aussi grande profondeur. A l'autre extrémité du tunnel, on a répété, en passant du gracieux [illegible] l'architecture du quatorzième siècle; deux [illegible] vées de chaque côté de la voûte semblent [illegible] les abords de leurs créneaux et de leurs [illegible]

Nous traversons une partie de la forêt de Vincennes et nous arrivons à Fontenay-sous-Bois. Le chemin [illegible] sant alors dans une tranchée profonde, on a dû [illegible]

la station de hautes murailles en pierres de taille, rmant les escaliers par lesquels montent les voya-. Ici le style rustique s'encadrant mieux dans le ige, on a construit un délicieux chalet, du milieu tel un léger pont s'élance de l'autre côté de la voie, porter sur le quai opposé les personnes qui re-nent vers Paris.

s promeneurs qui s'arrêteront à Fontenay trouve-à quelques pas la partie du bois nouvellement formée. Ils pourront voir au bord du lac ce qui de l'ancien couvent des Minimes : ce sont deux lons habités aujourd'hui par un garde général.

station de Nogent-sur-Marne est construite abso-nt sur le modèle de la précédente; elle donne dans une large rue bordée de maisons de cam-opulentes, dont les parcs, du côté droit, s'étendent 'aux bords de la Marne. A quelques tours de de la station de Nogent, se trouve l'embranche-destiné à rejoindre la ligne de Mulhouse, qui à deux kilomètres plus à l'est.

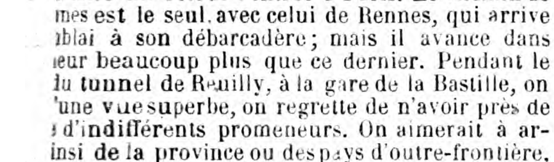
s avons voyagé jusqu'ici entre des talus mono-et nous ne nous sommes orienté que grâce à e que nous avions préalablement faite du tracé uveau chemin. Les noms historiques de Saint-é et de Vincennes, en éveillant nos souvenirs, ont tenu lieu de distraction. Mais voici le moment train, quittant ses murs gazonnés, va courir sur mblai, dont la courbe de Nogent à Joinville suit nuosités de la Marne. Quel splendide spectacle! it, à droite, le joli village de Joinville-le-Pont ant ses villas dans la rivière qu'un pont de pierre se sur plusieurs îles. Le fort de la Faisanderie, avancé du donjon de Vincennes, couronne le ta-de ce côté. L'horizon est borné en face par une le coteaux bien cultivés sur lesquels sont bâtis meaux de Poulangis et du Tremblay. A gauche, peut s'étendre et remonterait bien loin le cours Marne, si elle n'était limitée à l'extrémité orientale gent par le gigantesque viaduc de la ligne de use, dont le hardi feston de blanches arcades se le sur le fond vert sombre de la vallée.

me travail important, nous voyons encore le de Saint-Maur qui traverse le val de Saint-ce, et le canal dû à Napoléon I^er^. Le village de velle, qu'on voit à droite, est des plus pittoresques, à une quantité de jardins et d'usines dont les fa-s produisent derrière les rideaux de hauts peu-l'effet le plus souriant.

s voyons Saint-Maur-les-Fossés et Saint-Maur-e. La station de Champigny vient ensuite, puis la Varenne, point extrême de la ligne. La Va-est une colonie toute récente de charmantes ha-ns où l'été voit accourir un grand nombre de fa-parisiennes.

e voyage terminé, nous ne saurions nous dis-de faire part à nos lecteurs de l'impression que a faite au retour l'entrée à Paris. Le chemin de nes est le seul, avec celui de Rennes, qui arrive blai à son débarcadère; mais il avance dans eur beaucoup plus que ce dernier. Pendant le lu tunnel de Reuilly, à la gare de la Bastille, on une vue superbe, on regrette de n'avoir près de d'indifférents promeneurs. On aimerait à ar-insi de la province ou des pays d'outre-frontière, ouir de l'ébahissement de ceux qui verraient our la première fois. On voit à ses pieds le cours ve envelopper d'un large ruban le chevet som-Notre-Dame; les tours massives de la basilique monuments plus rapprochés encore forment de euses silhouettes qui font merveilleusement les fonds vaporeux de la ville. Paris est admi-voir ainsi; il semble vouloir montrer d'un seul outes ses richesses architecturales; et l'étranger, vue embrasserait cette cité immense échancrée bers, de dômes et d'arcs de triomphe, garderait capitale de la France un inaltérable sou-

ÉMILE BOURDELIN.



Le Testament de César Girodot, comédie en trois en prose, par MM. Adolphe Belot et Edmond Villetard.

un salon moderne, à la place d'honneur, un vale attire tout d'abord les yeux des specta-'est le portrait de feu César Girodot, un misan-un ours, un original, qui laisse une fortune e cent mille francs et quelques centimes. Au où la pièce commence, toute sa famille est lée pour l'ouverture de son testament; nous s à une exhibition de personnages dans la ma-e Picard et d'Alexandre Duval. C'est, sur le plan, deux frères aussi dissemblables de phy-e que d'intelligence : l'un, Félix, est un chi-stingué, officier de la Légion d'honneur, âme ais faible; l'autre, Isidore, est un employé de e, un cœur envieux, hargneux, agacé perpé-nt par le bonheur d'autrui; son front est me son esprit; ses cheveux sont plats, noirs, il porte d'épaisses lunettes; il s'habille de tristes; il ne parle pas, il grogne; il ne pas, il piétine; si on lui demande des nou-sa santé, il répond : — Qu'est-ce que cela vous fait? C'est le type achevé du vilain bonhomme. Pour continuer le contraste, Félix a une fille char-mante et Isidore un fils insupportable. Naturellement Isidore veut marier son fils avec la fille de Félix, mais celle-ci aime son cousin Lucien, un jeune homme d'ex-cellentes façons, qui n'a qu'un tort, celui de se trouver à vingt-cinq ans sans position et sans fortune.

Les autres membres de la famille Girodot sont : M. Lehuchois, un parvenu, un manieur d'argent, qui se propose, au cas où il hériterait de l'oncle César, d'acheter le palais de l'Industrie pour le transformer en cité ouvrière; — M^me^ Lehuchois, jolie et intéres-sante, et à laquelle les préoccupations financières de son mari laissent une liberté qui pourrait devenir dan-gereuse; — M^me^ Isidore, digne compagne de M. Isi-dore, longue et sèche à rappeler les fourreaux de parapluie, coiffée avec des *repentirs* le long des joues, cousue dans sa robe, le nez pointu et rougi, les coudes serrés, trottant menu, la voix atrocement mielleuse, espionne, médisante, s'humiliant jusqu'à la bassesse et se relevant avec des tressaillements de scorpion blessé; — enfin, le villageois Langlumeau, indigène de Pontivy, espèce de butor qui a du foin dans ses bottes et qui ne rêve qu'aux moyens d'ar-rondir son pré. Vous avez au complet les parents de César Girodot, le millionnaire atrabilaire et fantasque.

Ils sont tous là, rassemblés et assis autour de la table où siége un parfait notaire, dont la cravate est plus blanche que la cime des Alpes et l'habit plus noir que l'aile du corbeau. Quand je dis assis, je me trompe : l'employé Isidore ne peut tenir sur son siége; il rôde et cherche à lire par-dessus l'épaule du notaire. Les dernières volontés de César Girodot sont connues : César Girodot déshérite tout le monde en général; il désire que sa fortune aille aux mains d'une seule per-sonne, à la condition que cette personne sera élue en scrutin secret par la famille entière. Un orage de ré-clamations se forme aussitôt; on crie à l'absurde, on veut plaider et faire casser le testament. L'oncle César n'avait pas la tête bien solide, cela est certain. Puis, insensiblement, on se ravise, on entrevoit des expé-dients; on se donne rendez-vous pour le lendemain à la campagne de M. et M^me^ Lehuchois.

C'est à cette campagne, située aux portes de Paris, qu'on assiste au tableau des intrigues et des manœu-vres qui doivent décider du résultat du scrutin en question. Des alliances partielles s'organisent : peu soucieux de la dignité conjugale, M. Lehuchois exhorte sa femme à lui gagner la voix de Lucien; l'avide spé-culateur ignore ou feint d'ignorer qu'elle aime ce jeune homme et qu'elle se débat courageusement contre son penchant. Il l'envoie au feu, et c'est presque un mi-racle que la vertu de M^me^ Lehuchois sorte victorieuse de cette épreuve : il faut pour cela que Lucien lui dé-clare nettement, — trop nettement peut-être, — qu'il n'éprouve aucun amour pour elle et que sa seule ambition est d'épouser sa cousine Pauline. La scène est pénible et en dehors des habitudes de simple galan-terie. Aussi, M^me^ Lehuchois, profondément blessée, jure-t-elle d'empêcher ce mariage par tous les moyens. Elle tourne ses batteries vers Célestin, le fils d'Isidore, et elle le lance en rival sérieux sur les pas de Lucien. Ce Célestin, que nous avons à peine indiqué plus haut, est une caricature un peu forcée de la jeunesse ac-tuelle; il a l'inévitable pince-nez, le vêtement d'une nuance unique, le stick long d'un mètre; il parle à tort et à travers de sport et de turf en écorchant dé-plorablement l'anglais, son père et sa mère, ne lui ac-cordant que huit cents francs de pension, il emprunte de tous les côtés, avec un cynisme qui ne laisse pas d'inspirer quelque dégoût; c'est du comique trop facile, de l'enluminure grossière. Tel est l'individu pour le-quel Isidore demande positivement au chimiste Félix la main de Pauline; celui-ci abdique pour un instant sa faiblesse et trouve des motifs de refus qui exaspèrent Isidore. La discorde est au camp des Girodot et des Lehuchois.

Le troisième acte est employé à débrouiller assez gauchement les fils de cette action multiple. Grâce à la corruption, l'élection de M. Lehuchois semble assu-rée : il a acheté le vote de Célestin deux cent mille francs (une somme!); il a promis une ferme au paysan Langlumeau; bref, son triomphe est certain, et son nom sort de l'urne. A lui donc les treize cent mille francs et quelques centimes de César Girodot! Mais à ce moment décisif, M^me^ Lehuchois se sent prise de remords, et, se retournant tout à coup contre son mari, elle dénonce publiquement ses menées fraudu-leuses pour obtenir la majorité des suffrages. A partir de cette heure, la vraisemblance cesse d'animer la pièce. Un vieillard, ami du défunt, qui, pendant les deux pre-miers actes, n'a eu d'autre mission que de goguenarder et de rouler une tabatière entre ses doigts, surgit avec un second testament de César Girodot qui institue Pauline son héritière. En présence des nouvelles cla-meurs que suscite cette pièce olographe, Pauline, dans un accès de générosité, la déchire, — et voilà la comé-die qui menace de recommencer! Heureusement, ce n'est qu'une alerte. Le testament est déchiré, mais les morceaux en sont bons; en outre, Pauline étant mi-neure, son refus n'a pas de force devant la loi. Elle hérite, et elle épouse Lucien. Auparavant, elle croit de son devoir d'offrir deux ou trois centaines de mille francs, comme fiche de consolation, au ménage Isidore. Quant au campagnard Langlumeau, il s'en retourne à Pontivy comme il en est venu. M. Lehu-chois n'achètera pas le palais de l'Industrie.

Le Testament de César Girodot a réussi par la fran-chise de son sujet : c'est la chose essentielle; mais on y chercherait en vain la chose souveraine : le style. Les deux auteurs, qui sont à leurs premiers pas au théâtre et qui donnent beaucoup d'espérances, paraissent jus-qu'à présent manquer de race, ou, s'ils aiment mieux, d'élévation. Il faut aller trouver leur esprit au mi-lieu d'une foule de trivialités et de lieux communs. On peut être distingué même dans le genre bourgeois; sans demander des exemples à Regnard, à Dancourt ou à l'auteur de *Mercadet*, nous remettrons sous les yeux de MM. Adolphe Belot et Edmond Villetard une pièce qui n'est pas sans analogie avec la leur : *l'Héri-tage de monsieur Plumet*. Nous ne prétendons certes pas la leur présenter comme une œuvre de premier ordre; mais enfin l'effort littéraire s'y fait sentir plus que chez eux. De ce qu'ils ont remporté un succès, et un succès bruyant, nous sommes plus à l'aise pour leur dire ce que nous croyons être la vérité. On a reproché à la critique de s'écrier à propos de certaines pièces : — C'est amusant, mais ce n'est pas littéraire! Et à pro-pos de certaines autres : — C'est littéraire, mais ce n'est pas amusant! Eh bien! la critique a deux fois raison; la critique fait son devoir, lorsqu'elle veut de l'observation en bon français en même temps qu'elle repousse le style creux, le beau langage vide. Les au-teurs du *Testament de César Girodot* auraient eu tout à gagner à faire mouvoir leur habileté précoce dans un cadre moins vieillot. Mettre en relief les caractères et les passions qui s'agitent autour d'un héritage n'est pas une idée neuve; sous l'Empire, on appelait cela une pièce *à galerie*.

Dans de tels succès et dans de tels ouvrages, les acteurs ont le droit de s'inscrire pour moitié. Ceux de l'Odéon ont fait plus que leur devoir : ils ont joué avec sympathie; on voyait qu'ils étaient sur leur ter-rain et que les vices et les ridicules qu'ils représen-taient leur étaient plus familiers que les sentiments précieux qu'ils interprètent d'habitude. M. Kime, que sa création de M. Mercier dans *l'Honneur et l'Argent* semblait avoir condamné aux rôles guindés, a pu lâ-cher la bride à sa verve vraiment extraordinaire; sous les traits d'Isidore, il nous a donné un Prudhomme rageur, d'un accent et d'une vérité sans pareils. M. Febvre, en néophyte du gandinisme, a trouvé des effets nouveaux; il y a du vouloir dans ce jeune co-médien qu'on remarque déjà. M. Demarsy est bon; M. Saint-Léon lui-même, si lent à s'échauffer, a im-primé une certaine physionomie à Lehuchois. Le brio est général; il a gagné les actrices. Une inconnue, M^me^ Picard, joue M^me^ Isidore avec un soin de détails qui a frappé tout le monde. M^lle^ Mosé a du naturel; M^lle^ Bertin a de l'acquis.

CHARLES MONSELET.

CHRONIQUE MUSICALE.

OPÉRA-COMIQUE : *La Pagode*, opéra-comique en deux actes, de M. de Saint-Georges, musique de M. Fauconier. — THÉATRE-DÉJAZET : *Monsieur Deschalumeaux*, opérette de M. Pérée, musique de M. Frédéric Barbier. *Le Duel de Pierrot*, panto-mime de MM. Bouchard et Paul Legrand, musique de M. Lind-heim.

Pourquoi donc écrire en vers le dialogue parlé d'un livret d'opéra-comique? Celui de *la Pagode* a des pré-tentions à la rime depuis son premier mot jusqu'à son dernier, et nous nous creuserions inutilement la tête à chercher le but d'un effort si grand.

Le vers est un déplaisir véritable pour l'oreille s'il ne scintille par l'éclat de ses facettes sonores, s'il ne commande une sorte de respect par la majesté de son rhythme, si, en un mot, il ne contient la substance d'un plaisir nouveau. La forme poétique est d'ailleurs un luxe que les grands nababs de la littérature peuvent seuls se permettre, et encore les jours de fête, c'est-à-dire quand sonne l'heure bénie de l'inspiration. Ne les a-t-on pas vus, ces millionnaires de l'esprit, abandon-ner pour un temps « le langage des dieux » (crainte de bégayer), et se contenter de cette bonne et bour-geoise prose de tout le monde pour mouler leur pen-sée géante. De grâce, faites comme eux, messieurs, qui pensez « de l'art des vers atteindre la hauteur, » sans quoi vous nous feriez l'effet de simples amateurs de gymnastique qui voudraient traverser le Niagara sur la corde de Blondin.

Ceci posé, passons à l'examen du sujet de *la Pagode*.

Nous sommes dans l'Inde, au milieu d'une forêt con-sacrée au culte du dieu Brahma, et, pour mieux dire, nous sommes sous le dôme d'un palais de verdure dont MM. Nolau et Rubé ont tiré les tons chatoyants de leur palette déjà si féconde. Nous ne perdons ja-mais l'occasion de montrer notre faible pour les belles décorations, et nous pensons avec Stendhal qu'elles sont « le meilleur commentaire de la musique drama-» tique et décident l'imagination à faire les premiers » pas dans le pays des illusions. » Le biographe de Rossini ajoute encore : « Rien ne dispose mieux à être » touché par la musique que ce léger frémissement de » plaisir que l'on sent au lever de la toile à la pre-» mière vue d'une décoration magnifique. »

Le capitaine Williams a fait dans le bois sacré une rencontre qui ne laisse pas que d'être singulièrement romanesque. Une déesse lui est apparue sous la forme d'une femme; elle a nom Foa et est vénérée dans le pays où on la croit fille de Brahma. Or, notez qu'il y a « erreur sur la personne, » comme on dit dans le jargon du droit; Foa est purement et simplement la fille d'un riche seigneur anglais à qui elle fut enlevée toute jeune par le grand-prêtre Fadidjou, qui n'est autre, lui-même, qu'un matelot qui a déserté le dra-peau de Sa Majesté britannique. Voyez un peu la jolie

figure d'escroc que ce Fadidjou qui profite de la dévotion des Indiens pour encaisser à son profit les benoîtes offrandes dont ils encombrent la pagode de la déesse. L'histoire de ce Mandrin exotique ressemble à celle de ces faux moines-quêteurs dont les exploits font frémir les abonnés de nos journaux judiciaires. — Pas n'est besoin de dire que Williams a conçu pour Foa un violent amour; mais comment l'enlèvera-t-il à Fadidjou?..... Ah! voilà! il y a là l'intervention secourable d'un talisman... — Quoi! encore un talisman? — Eh! mon Dieu oui! cette vieille recette à faire éclore le dénoûment, M. de Saint-Georges en a usé largement. Une médaille révélatrice de l'origine humaine de la déesse a été perdue par Fadidjou, puis trouvée par Foa, puis confiée à Williams, qui, muni de cette *pièce à conviction*, confond le prêtre imposteur et enlève l'ex-idole. De la sorte, le peuple indien se voit obligé d'adorer un magot de bois grossièrement sculpté. Mais ne riez pas trop de sa crédulité, public débonnaire, vous aussi avez trop souvent gratifié les faux dieux de l'art de l'encens de vos bravos indulgents.

M. Fauconier, en musiquant cette pièce, a, en plus d'un morceau, fait preuve d'aptitudes incontestables. Il a cherché à donner à sa musique la couleur que comportait le sujet; s'il n'y a point constamment réussi, il faut lui savoir gré d'un parti pris qui, pour nous, est évident à l'audition de la marche indoue qu'il a placée en tête de son ouverture, et des airs de ballets du deuxième acte.

Par exemple, M. Fauconier n'a pas apporté assez de soin à la partie chorale de son ouvrage; là est, selon nous, le défaut capital de sa partition. La mélodie est indécise dans ses finales, orchestrés, du reste, un peu froidement, et, en 1859, c'est une grave erreur que de ne pas faire éclater, à la fin d'un acte d'opéra, tous les tonnerres de l'orchestre et des masses vocales, car on a accoutumé nos oreilles à supporter, de gré ou de force, le maximum d'intensité du son musical. En revanche, nous avons écouté avec plaisir les deux romances de Jourdan, les couplets de Barielle, écrits sur un rhythme parfaitement scandé; il ne faut pas non plus oublier de mentionner le trio du premier acte, dont la strette est entraînante, et le duo chanté par Barielle et Troy, duo que l'on a bissé, bien que la forme mélodique en soit un peu commune; du reste, il en est toujours ainsi.

M^lle^ Bousquet, qui débutait ce soir-là par le rôle de Foa, n'a pas la voix suffisamment bien posée, et ne doit point oublier qu'elle a encore beaucoup à travailler; nous en dirons autant de M^me^ Geoffroy, du reste, nullement troublée par l'émotion qui, suivant une locution consacrée, « est inséparable d'un premier début. »

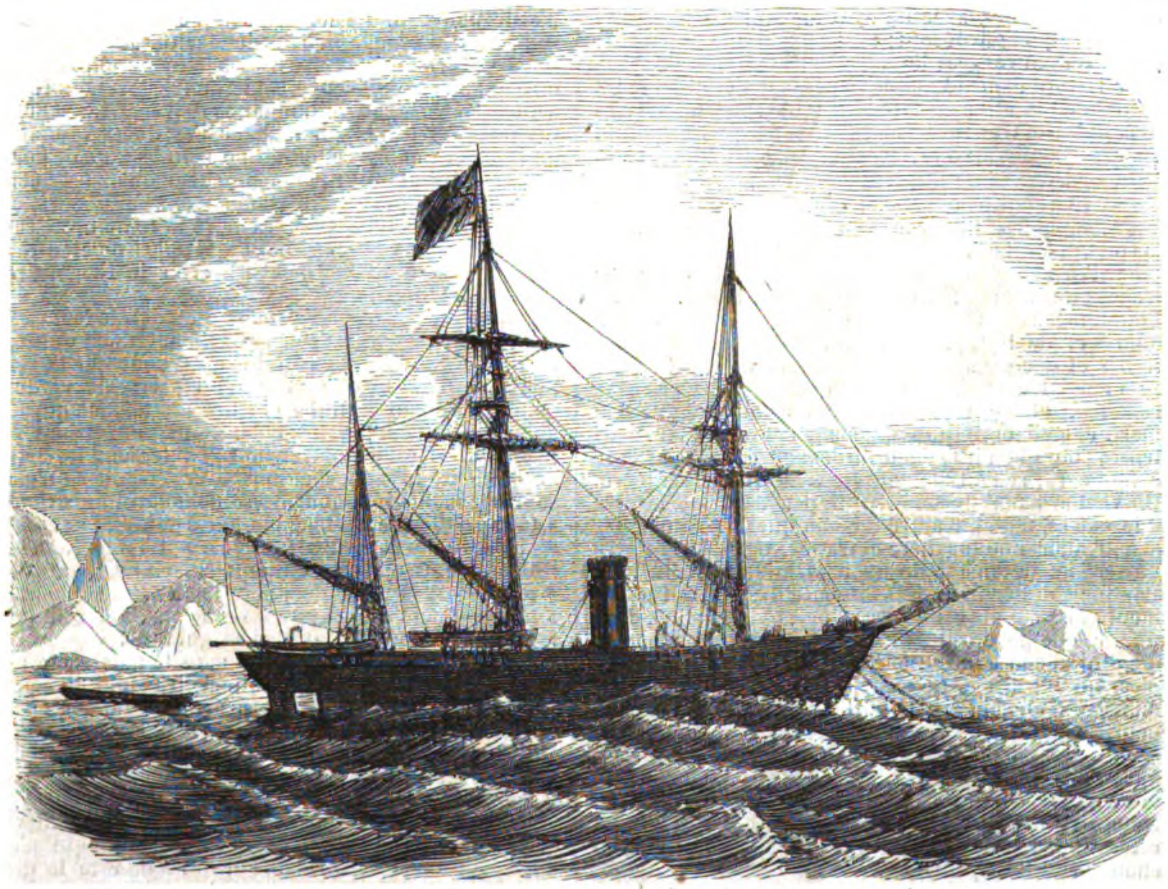
Avant de finir, ouvrons une parenthèse en l'honneur de la grammaire, et prions M. Barielle, quel que soit d'ailleurs son respect du texte, de ne plus dire *hucher* dans l'une de ses tirades, mais bien *jucher*, qui seul est français comme synonyme de : *être grimpé sur...*

— Le répertoire musical du Théâtre-Déjazet a été inauguré par la reprise de *Monsieur Deschalumeaux*, une farce de ce bon vieux temps où l'on rimait les couplets de *l'Auberge pleine* et des *Rendez-vous bourgeois*. M. F. Barbier a écrit pour cette opérette un quintette et une chanson d'un bon style bouffe. Le même soir, on donnait *le Duel de Pierrot*, pantomime dont une scène fort piquante reproduit, sous forme de tableau vivant, la célèbre toile de M. Gérôme. On a jeté des couronnes à Paul Legrand, et les lorgnettes de la salle n'ont pas cessé d'assiéger M^lle^ Lebreton, dont la gentillesse rend vraisemblables les folies amoureuses de Pierrot.

— Nous avons sous les yeux la *Méthode polyphonique* que M. Charles Dupart a composée pour « l'enseignement simultané de tous les instruments à vent. » un ouvrage consciencieusement élaboré et dont particulier, les chefs de musique militaire apprécie le côté pratique.

ALBERT DE LASALLE

Inauguration de l'asile impérial du Vésinet pour les ouvrières convalescentes. — Bénédiction de la cha[illegible] par Mgr l'archevêque de Paris.



L'aviso à vapeur *le Fox*, qui vient de rapporter les restes de l'expédition de sir John Franklin.

PETITE CORRESPONDANCE.

Monsieur A..., à Orléans.

Nous vous remercions du portrait de M^lle^ Cherreau, auque[illegible] lèvement de l'enfant de M. Hua donne un certain intérêt; vous comprendrez le sentiment de convenance qui empê[illegible] *Monde Illustré* de faire appel à une triste curiosité en pu[illegible] aujourd'hui le portrait d'une personne qui n'est encore [illegible] venue, et à laquelle une condamnation possible nous ferait pe[illegible] regretter plus tard d'avoir élevé en quelque sorte un piédes[illegible] reproduisant son portrait.

M. N... L..., à Constantinople.

Merci de vos offres; mais nous avons déjà un correspon[illegible] cette ville.

Monsieur M... R..., à Lons-le-Saulnier.

Et vous aussi, ingrat, dont nous avons reproduit le[illegible] avec tant de soin.

RÉBUS.

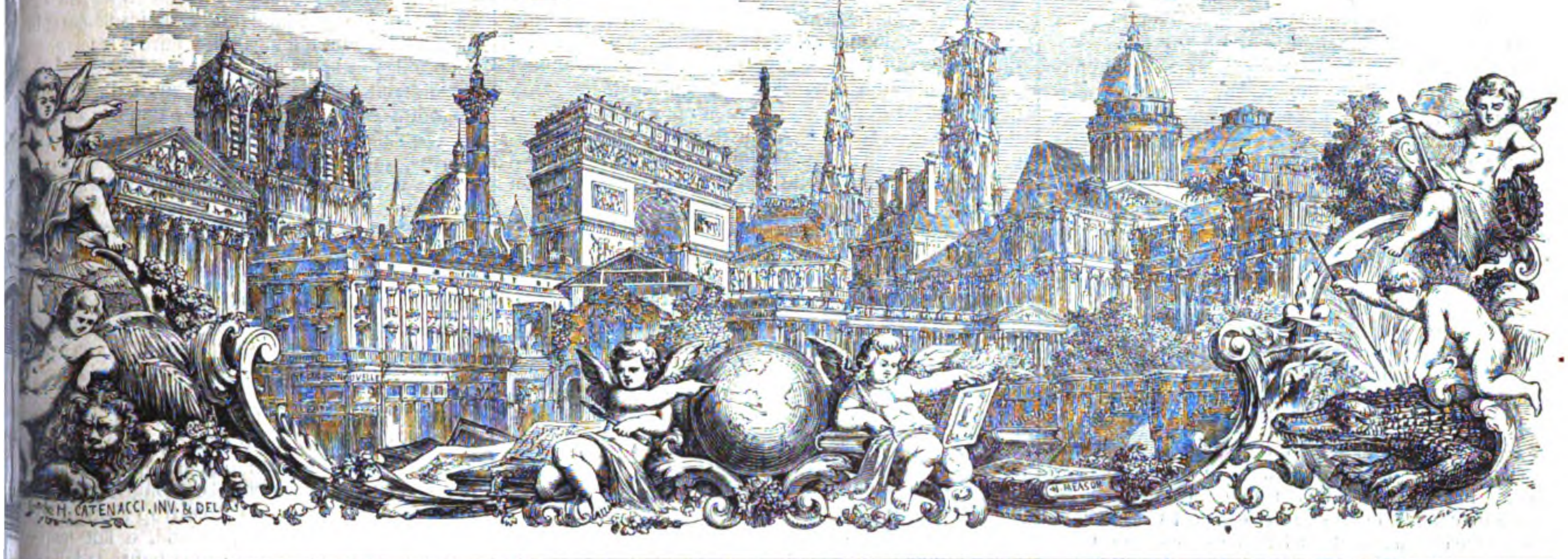
EXPLICATION DU DERNIER RÉBUS:

Que de débris épars découverts sous Louqsor!

Paris.—Imp. de la LIBRAIRIE NOUVELLE. A. Bourdilliat, 15, rue Bre[illegible]

LE MONDE ILLUSTRÉ

JOURNAL HEBDOMADAIRE.



ABONNEMENTS POUR PARIS ET LES DÉPARTEMENTS :
n, 21 francs; — Six mois, 11 francs; — Trois mois, 6 francs.
Le numéro, 35 c. à Paris; 40 c. dans les départements.
uméro demandé quatre semaines après son apparition sera vendu 40 c.
olume semestriel : 11 fr. broché; — 16 fr. relié et doré sur tranche.

3me Année, N° 131. — 15 Octobre 1859.

Bureau d'abonnement et de vente : 15, boulevard des Italiens, à la Librairie Nouvelle.
Direction et Administration : 15, rue Breda.

Toute réclamation, toute demande de changement d'adresse doit être accompagnée d'une bande imprimée et adressée à l'Administration, 15, rue Breda.

Toute demande d'abonnement non accompagnée d'un bon sur Paris ou sur la poste, toute demande de numéro à laquelle ne sera pas joint le montant en timbres-poste, sera considérée comme non avenue.

SOMMAIRE.

Théatre impérial de l'Odéon. — *Le testament de César Girodot* (acte Ier).

COURRIER DE PARIS.

Paris! ville adorable et maudite, paradis des unes, enfer des autres, insatiable Minotaure, Gorgone inassouvie, où tout s'engouffre, d'où tout jaillit! Paris si aimable et si haïssable à la fois; Paris plein de séduction et d'épouvante, terrible et séduisante métempsycose de tous et de tout, je t'adore, je t'exècre, je te revois, je te salue, et j'oublie mon plaisir de te quitter jadis dans ma joie de te revoir aujourd'hui.

Comment rester chez soi à lire les monceaux de papiers accumulés par quelques semaines d'absence, lorsque la ville vous reçoit avec cet automne printanier? Il faut sortir, il faut revoir son Paris, se repaître de tout ce qu'on n'a point oublié, comme en d'autres heures plus calmes on relit l'œuvre substantielle où se nourrit et se délecte l'esprit! Que parlet-on de lettres à répondre, de visites à faire, de devoirs sociaux, de corvées mondaines? Avant tout c'est Paris qu'il faut revoir, revoir dans ses embellissements qui varient sans cesse sa physionomie, et en font à chaque pas une merveille de surprise et d'imprévu! Que ce soit donc Paris lui-même qui ait notre première visite, et allons le saluer dans ses métamorphoses, dans ses étrangetés, dans ses beautés et jusque dans ses laideurs. Flânons!

« — Ah! monsieur, — dit à un rare acheteur un marchand de *confection* du boulevard, — ce soleil-là nous fait bien du tort! il retarde les acquisitions de vêtements chauds, et on se souvient de 1854 où l'été se prolongea si avant dans l'automne, comme l'automne dans l'hiver, qu'un beau jour arriva le printemps avant sa date, si bien que nous restâmes avec des monceaux de velours et de fourrures sur les bras, et que nous perdîmes un argent fou!

» — Bienheureux soleil! — s'écrie par contre le cafetier en vogue, voisin du précédent sur ce même boulevard, — grâce à toi Paris est plein de provinciaux qui s'attablent et s'attardent à ma porte, demandant à flots le *soda* et les sorbets! et c'est plaisir et profit pour moi que d'abreuver tant de gens altérés qui ramènent sur un empiétement d'asphalte toléré par la police les recettes d'un torride été!

» — Fatale chaleur! — exclame à son tour M. Nestor Roqueplan, grand visir de l'Opéra-Comique, — elle fera fuir la foule de ma *Pagode*, et pour peu que cela continue, M. Meyerbeer est capable de s'en retourner à Spa avec le *Pardon de Ploërmel* qu'il devait me rendre ces jours-ci! Exécrable soleil! »

Et, dans sa colère, M. le directeur s'affuble d'un paletot ouaté et d'un cache-nez, puis les mains enfoncées dans ses poches latérales, il va se promener sur le boulevard où s'amollit l'asphalte sous l'insolation, pour protester à l'aide de sa tenue, et essayer de faire croire au public qu'on gèle au mois d'octobre.

C'est ainsi qu'en fait de soleil comme de mainte autre chose, la même cause produit cent effets contraires, et que le bonheur de ceux-ci fait le malheur de ceux-là. Cette insolite beauté du temps retardera de beaucoup le retour dans le Paris matériel du Paris social, et la vie de château persistera jusqu'à la chute de la dernière feuille.

Aussi, avec quel empressement ceux que leur situation a retenus ou ramenés à Paris vont-ils jouir en plein air de cette fin d'été qui se prolonge dans l'automne, et qui, selon les Leverrier, Babinet, et autres Matthieu Lænsberg, pourrait bien se prolonger jusqu'à l'été de la Saint-Martin! Tous les jours, de trois à six heures, la foule encombre les Tuileries, la grande avenue des Champs-Elysées et le tour des lacs du bois de Boulogne. On veut dire adieu à ces beaux lieux que le printemps prochain trouvera encore embellis par les actifs travaux de l'hiver. C'est qu'en effet la ville prépare toutes sortes de constructions pittoresques et de plantations surprenantes qui signaleront la très-prochaine extension de Paris jusqu'aux fortifications. On dit que le 2 janvier le marteau des démolisseurs entamera sur cent points à la fois le mur d'enceinte et les monuments des barrières, si bien que les Champs-Elysées et l'avenue de l'Impératrice ne formeront plus qu'une voie. En ce moment, le jardinier en chef du bois de Boulogne parcourt la Hollande pour y faire, au nom de la ville, l'acquisition de plusieurs importantes collections d'arbres et de plantes rares destinés à l'ornement nouveau de toutes ces promenades, que l'éducation progressive du peuple, son tact et sa réserve permettent désormais de lui livrer sans crainte de profanation, ce qui eut été impossible il y a peu d'années encore...

La maison de Rossini, située près de celle des portes du bois qu'on appelle porte de Passy, est terminée pour l'extérieur. C'est une construction de pierres, assez simple comme lignes, mais non sans grandiose. On achève l'intérieur qui est l'objet des plus grands soins. L'illustre maître, devenu l'hôte de la ville de Paris, a fait venir d'Italie un habile peintre en décor qui orne en ce moment les plafonds des salons. Rossini habitera sa villa l'été prochain; il quitte aujourd'hui sa petite résidence de Beauséjour pour prendre ses quartiers d'hiver dans son appartement de l'angle du boulevard et de la rue de la Chaussée-d'Antin. Il se trouve très-bien de notre climat; il souffre seulement d'un peu de lassitude dans les jambes, gêne qui disparaîtra avec les grandes chaleurs qui l'ont déterminée. Nous ne croyons pas devoir obéir à un insipide usage, lequel consiste à terminer toute mention de Rossini par la révélation d'un opéra auquel travaillerait l'illustre maëstro. Depuis la belle scène dramatique, intitulée par occasion : *le Titan de Passy*, Rossini n'a, dit-on, rien fait... que de nombreuses courses à sa villa pour surveiller ses ouvriers. Telle est la rigoureuse vérité, telle qu'elle sort de son puits... et de nos informations récentes.

Ce retour des beaux jours, qui coïncide avec les premiers travaux d'appropriation de la future demeure de M. de Lamartine, amène aussi presque chaque matin vers *la Muette* le poëte-historien-homme d'État. L'architecte de la ville, chargé de convertir en chalet pittoresque et confortable les anciens bâtiments de *la Petite-Muette*, a mis ses ouvriers à l'œuvre, et il n'est guère de matinée où M. Hugé ne reçoive, au milieu des démolitions et des reconstructions, la visite de l'hôte illustre dont la demeure formera la tête du nouveau boulevard de l'Empereur, destiné aux communications diverses du faubourg Saint-Germain avec le bois.

Les promeneurs remarquent sur le terrain qui touche au futur jardin de M. de Lamartine une villa élégante, élevée sur les dessins de M. Pigeory : c'est la propriété et la future habitation de M. Fiorentino, critique musical au *Constitutionnel*, et aussi, dit-on, au *Moniteur*. Côte à côte, l'ancien directeur de l'établissement de Petit-Bourg, — cette ancienne résidence que Louis XIV bâtit pour la duchesse de Montespan, récemment passée aux mains d'un carrossier enrichi, — va élever une autre villa. M. Arsène Houssaye, inspecteur général des beaux-arts, et mieux que cela, l'auteur des *Portraits du dix-huitième siècle*, du *Roi Voltaire* et de *Madame Mariani*, songe à élever aussi dans ces parages une sorte de musée qu'il rendra public pour les promeneurs dominicaux, et dans lequel il réunira, à côté de son habitation particulière, la précieuse collection de portraits peints qui ont en quelque façon posé pour ses portraits écrits.

Les courses de Longchamps ont commencé avec le mois, favorisées par un admirable temps, et attirant comme d'ordinaire une foule de flâneurs et d'ignorants bien plus grande que celle des *sportsmen*. On va là... pour être *vu voir*, le plus grand nombre n'y comprenant rien, et se moquant autant de l'amélioration de la race chevaline que du dernier fez du dey d'Alger! Nous avons remarqué qu'autant le vert régnait encore partout dans la nature terrestre, comme le bleu par au ciel, autant les toilettes féminines étalaient uniformément le violet. C'est la couleur à la mode, avec le noir. Ce n'est pas gai.

Les promeneurs du bois auront ces jours-ci un but de plus à ajouter aux séductions connues : on vend dimanche, lundi et mardi, dans sa villa de Sablonville, le mobilier et l'argenterie du feu lord Henry Seymour. Parmi ces objets d'art figure le beau groupe en bronze de Crozatier: *l'Hallali*. On dit que Vély-Pacha, un des hommes les plus supérieurs et les plus aimables qui aient représenté l'Orient dans l'Occident, est en pourparlers pour l'acquisition de la villa de Sablonville, véritable demeure turque, car elle est close de tout côté comme un sérail, ou plutôt comme un harem. A la suite du grand incendie qui vient de détruire sa belle demeure de Constantinople, Vély-Pacha, dégoûté des vacillations de la politique musulmane et des intrigues qui signalent la lutte des passions locales, songerait à se fixer pendant quelques années chez nous. La haute société parisienne se réjouirait fort de cette heureuse décision de l'illustre diplomate.

Nous rentrons à Paris après cette excursion matinale vers cet ouest prestigieux qui est le jardin, le parc de la grande ville, et poursuivons nos excursions sans méthode, comme se le doit un véritable flâneur. Hélas! cette ville sans seconde, qui s'embellit toujours, et dont chaque détail est devenu l'objet d'une sollicitude qu'on ne saurait trop reconnaître et louer, continue aussi à s'enlaidir de ces affreuses et colossales affiches murales qui brisent toute harmonie et accrochent l'œil de la façon la plus agaçante du monde! les grands bazars de nouveautés, les dents à cinq francs, les chantiers de bois à brûler et les lampistes continuent à placarder leurs provocations en lettres colossales sur les murailles que leur cède une regrettable spéculation. L'or de ces lettres tracées sur un fond de couleur violente étincelle au soleil, s'exaspère dans un miroitement insupportable, et détruit de la plus déplorable perturbation l'aspect des monuments et des perspectives. Espérons qu'une mesure d'ordre public supprimera un jour ces excès de la réclame qu'on peut, sans exagération, comparer au tapage, aux bruits et musiques prohibées. On repousse de Londres les orgues de Barbarie... Ces affiches criardes nous semblent encore bien plus de Barbarie, et ce sera une grande joie pour les flâneurs, les contemplateurs de la grande ville, le jour où on les fera taire, où on les couvrira de badigeon gris, insolentes et bavardes qu'elles sont aujourd'hui à faire à la fois grincer et les oreilles et les yeux!

Qui habitera, à l'angle sans pareil de la rue Saint-Florentin et de celle de Rivoli, dans ce bel appartement qu'a dû, bien à regret... et pour de [illegible] raisons, quitter la princesse de Liéven, dans cet hôtel que le baron de Rothschild acheta jadis aux héritiers du prince de Talleyrand? Le prince, fils de celle qui fut pendant quarante ans chez nous l'ambassadrice en permanence de l'esprit du nord, jouit des avantages d'un bail signé en d'autres temps, et désire le céder. Il s'agit de quelques vingt mille francs par an, avec anticipation de la fin de bail payée d'un seul coup. [illegible] est le rude! Pourtant, il y a quelques semaines, l'affaire était presque faite, et c'était le docteur V[illegible] qui, déplorablement assourdi par le matinal pilon d'un pâtissier inférieur et le piano d'une jeune personne supérieure, en sa déjà longue résidence de l'angle de la rue Castiglione, abandonnait la place, une des plus belles de Paris sans doute, et songeait à changer [illegible] logis assourdi, sans pour cela trop changer de quartier. Mais le propriétaire, alarmé, a fait mettre une sourdine au pilon enragé; plus haut, la jolie demoiselle se marie, et, tout rentrant dans l'ordre accoutumé, le célèbre docteur reste dans sa splendide demeure... en payant de quatre mille francs d'augmentation annuelle l'exil du fameux pilon! Le spirituel député de la Seine pourra donc reprendre, sans troubles et sans soubresauts, la dictée de cette *Histoire de [illegible] au dix-neuvième siècle* dont il s'occupe depuis la publication de ses fameux *Mémoires*, un des plus grands succès de librairie de nos dernières années.

Nous traversons le jardin particulier des Tuileries, ouvert aux passants quand le pavillon impérial ne flotte pas sur le dôme du palais; tout émerveillé des richesses floréales qui ravissent [illegible] le long de cette route parfumée, nous gagnons le Louvre, dont le musée expose le fameux plafond de Paul Véronèse, enlevé de Versailles, rentoilé, [illegible] et par malheur placé perpendiculairement comme [illegible] tableau qui n'est pas destiné à plafonner. Les journaux n'ont-ils pas annoncé qu'on termine en ce moment à la manufacture des Gobelins, la série de portraits des grands sculpteurs et des grands architectes du seizième et dix-septième siècles, destinés à achever la décoration de la galerie d'Apollon? Assurément ces produits des Gobelins sont très-beaux, et ils [illegible] l'admiration de tous les étrangers qui s'étonnent, [illegible] raison, qu'on puisse ainsi imiter, par le tissage des laines, l'œuvre d'un habile pinceau! Mais espérons que dans les nouveaux portraits, si bien concentrés dans leur date par l'architecture même de la magnifique galerie d'Apollon, qui est du Louis XIV le plus solennel et le plus pompeux, on ne retombera pas dans la faute déjà commise et qui choque le spectateur sérieux, — c'est-à-dire d'affubler les personnages représentés de costumes d'un autre temps. Ainsi, par exemple, vous imaginez-vous, parmi les portraits déjà placés dans cette galerie fameuse, Lebrun [illegible] Le Nôtre en coquet habit du temps de Louis [illegible] Quels sont donc les peintres qui ont fourni les dessins de pareils anachronismes, et quelle commission [illegible] laissés passer?

Comme nous étions dans la première salle du musée français, — celle qu'on peut appeler la salle [illegible] Prud'hon et de Géricault, — passait M. Isabey, [illegible] célèbre peintre de marine et de genre. Il s'arrêta [illegible] moment à regarder le beau portrait de son [illegible] père, tenant par la main une petite fille, — [illegible] devenue M^me^ Cicéri, — œuvre admirable [illegible] Gérard. Une anecdote peu connue se rattache [illegible] portrait, dont M. Isabey fils a fait hommage au musée il y a quelques années.

Gérard venait de peindre son *Bélisaire*, si [illegible] par la gravure. Le tableau ne fit point au salon [illegible] que l'artiste en devait attendre. Il allait tristement [illegible] rapporter chez lui (on pourrait dire le ramener... le personnage est vivant!), lorsque Isabey père, [illegible] vinant la déception de son ami, lui dit avec [illegible] d'un bon cœur :

« — Ton œuvre est superbe, ce sont des ignorants de ne l'avoir pas appréciée! Je l'aime et je l'admire, et si tu veux me faire un plaisir énorme, tu me le céderas; je t'en offre quatre mille francs, c'est [illegible] ce dont je puis disposer! »

Gérard, enchanté, accepta avec effusion. Isabey crocha le *Bélisaire* dans son atelier ; les années coulèrent.

Un jour arrive un Anglais très-riche, comme tous Anglais qui arrivaient dans ce temps, et très-con-isseur par hasard. Il vit l'œuvre du baron Gérard et fut frappé.

« — Combien me vendriez-vous ce tableau ? — il.

» — Dix mille francs ! — répondit Isabey, qui revoyait une réparation anglaise au dédain fran-s.

» — Il est à moi ! » dit lord X***.

Deux heures après, le tableau était échangé contre somme. Dès qu'il la tient, Isabey en prélève les tre mille francs qu'il a jadis donnés à son ami en ement de l'œuvre, et, le reste en poche, il court z Gérard.

— Tiens ! — lui dit-il, voilà six mille francs !

— D'où cela vient-il ? — s'écrie Gérard stupé-

— Cela vient de ton *Bélisaire*. Un Anglais me cheté tout à l'heure *dix* mille francs... je t'apporte qui te revient !

— Mais, mon ami, mon tableau était à toi... à toi... Tu m'as beaucoup obligé en me le payant quatre mille francs, alors que personne n'en lait ! S'il s'est trouvé un fou pour surenchérir... t juste que...

— C'est toi qui est fou de t'imaginer que je vais ner sur toi ! Allons, serre tes six mille francs et ons d'autre chose ! »

érard se jeta dans les bras de son ami, et ria :

— Eh bien, je ferai ton portrait... avec ton nt à la main ! Je veux m'appliquer et faire mon -d'œuvre ! »

: le portrait se fit. Ce fut l'œuvre véritablement nifique qu'on voit dans cette première salle du ée français du Louvre. M. Isabey fils, l'ayant ob-e de son célèbre père, l'avait gardé longtemps. our, la bonne idée lui vint d'en faire hommage tre grande collection nationale, et le présent fut eilli avec reconnaissance. Nous trouvions hier le re peintre en contemplation devant cette image, on, et sa présence nous remit en mémoire cette dote toute spéciale.

 revoyant Paris après quelques semaines d'ab-e, on est frappé de la grandeur, des développe-ts matériels et moraux de cette capitale de la ce — en train de devenir la capitale de l'Eu-, — et l'on se demande où s'arrêteront ces dé-ppements ! On peut prédire qu'avant vingt ans ouvelle enceinte craquera comme de phlétore, et e qu'avant cette époque sera réalisé le projet qu'on à l'ordonnateur impérial de tous ces embellis-nts et agrandissements : de porter vers l'Ouest mites de la ville dévorante de l'espace jusqu'à la , dont l'arc forme sur ce point une limite natu-, en englobant le bois de Boulogne dans Paris ne *Hyde-Park* est dans Londres. La population veloppe dans une proportion qui s'augmente cesse de son propre accroissement, et Paris bientôt la demeure forcée de tout ce que l'Europe rme d'opulents et d'oisifs dans l'intelligence.

 construction d'un Grand-Opéra, digne d'une capitale, est décidée. L'emplacement est choisi : uvelle salle occupera le centre d'une place à rer très-prochainement (tous les locataires ont congé de la part des expropriés) en face de la e la Paix. Les constructions que la compagnie e fait élever en ce moment sur l'emplacement ôtel d'Osmond formeront le côté droit de cette où aboutiront les vastes rues de Rouen et de ette, allant tout droit aux chemins de fer de t et du Nord. Une autre rue, partant de l'angle le de la Paix, ira, inflexible comme un boulet, au carrefour du Théâtre-Français, dont la colon-ejoindra les constructions prolongées du Palais-. Notre grande troupe tragique et comique era à son grand regret pendant tout un été à la Ventadour, pour faciliter l'exécution de ces tra-qui vont momentanément lui enlever les bureaux administration, toutes les loges des artistes et eau foyer, une sorte de musée, comme on sait, nait d'être restauré.

 immenses travaux achevés, celui qui se placera point du boulevard formant l'axe de toutes ces esques rues, sera assurément sur le plus beau monde, et au sein de la civilisation la plus e !

s revenions par ces déjà prestigieux boule-lorsque nous rencontrâmes un de nos amis :

- Ah ! — dit-il, — vous racontiez l'autre jour une histoire de *Philippine*... de gens pris *sans vert*... J'en sais une bien plus terrible, et plus inédite encore que terrible, car elle s'est passée chez une de mes parentes, et, de son vivant, on se gardait bien de la raconter ! Mais là où elle est aujourd'hui, elle ne pourrait s'en plaindre que par l'intermédiaire des tables tournantes qui font de si grands miracles aux Champs-Élysées... à ce que prétendent les chroniqueurs, parmi lesquels se trouvent à leur insu (ou non !) quelques mystificateurs, un célèbre blond à barbe olympienne, entre autres... Voulez-vous mon histoire ?

» — Ardemment !

» — Voici. Ma parente habitait New-York. C'est la ville du monde où l'espèce de défi que résume la *Philippine* florit avec le plus de rage. Mme P*** était veuve, une jolie veuve, une veuve fort riche et assez consolable. Elle passait tout son temps à engager des *Philippines* avec ses amis, avec ses connaissances, et elle s'y montrait si habile et si veillative que nul ne pouvait la prendre en défaut ! Sa réputation était même si bien faite à cet égard, que courtisée, recherchée comme elle l'était, et peut-être complétement décidée, comme elle le disait, à ne se point remarier, elle n'avait pas craint de dire un jour :

« — J'épouserai celui qui me surprendra en *Philippine !* »

Un de ses plus ardents adorateurs, celui même que, selon quelques uns, elle ne voyait pas d'un si mauvais œil, entendit cette déclaration téméraire, et répondit :

« — Quel malheur que je sois obligé de partir pour l'île de Cuba ! je m'épuiserais en efforts pour vous contraindre à réaliser cette enivrante promesse ! »

Mais il partait...

Un an s'écoule. Soudain les journaux de la Havane apportent une déplorable nouvelle : M. John D...., récent acquéreur des récoltes des *Trois-Ilots* et du *Gros-Morne*, est mort le 17 courant de la fièvre jaune !

La nouvelle fit sensation dans une grande fraction de la société de New-York où John D... était connu et apprécié. Quelques beaux yeux le pleurèrent... Mme P*** resta rêveuse, plusieurs semaines, et répétait machinalement : Pauvre garçon ! pauvre garçon !

Six mois s'écoulent, l'hiver arrive. Mme P*** annonce un bal, une fête, et voilà que ses adorateurs s'empressent de rafler toutes les plus belles fleurs qu'on peut trouver pour lui en faire un hommage décoratif de ses salons. Le soir arrive, la fête commence. Soudain... et comme la veuve, pleine de grâce et divinement jolie, est occupée à faire les honneurs de sa réception à tout ce que New-York compte de distingué, — un valet accourt et lui dit :

« — Madame, il arrive encore des fleurs !

» — Comment ?

» — Oui, une grande caisse, qui vient de la campagne...

» — De quelle part ?

» — Je ne sais pas, madame.... en l'ouvrant, sans doute, on le saura !

» — C'est bien, qu'on l'apporte là, dans la galerie... nous allons voir, ça nous amusera ! »

On monte la lourde caisse ; Mme P*** et ses amies curieuses l'entourent toutes prêtes à admirer. On fait sauter le couvercle...

Mme P***, qui sait à quelles ruses incroyables ont recours les joueurs de *Philippine*, est tout à coup saisie d'un soupçon, et, comme on dégage le dessus de la caisse à tout hasard, elle s'écrie :

« — *Philippe !* »

Mais rien ne répond ! Elle rit, et dit :

« — Il était bon de se tenir sur ses gardes !... Voyons ces fleurs ! »

On enlève une gaze et...

Et l'on trouve, étendu sur les fleurs... le cadavre de M. John D***, — qui n'était point mort à la Havane de la fièvre jaune, — mais bien depuis quelques instants seulement, dans cette caisse, asphyxié par les fleurs, faute d'avoir pris les précautions suffisantes pour se garantir, dans sa ruse galante, de la perfide concentration de leurs délétères parfums !

L'amoureux avait jadis brusquement quitté New-York expressément pour tendre ce piége à la jolie veuve dont il était passionnément épris. Il avait fait annoncer sa mort par le journal pour mieux dissiper tout soupçon, et, informé par un ami discret des préparatifs de la fête, il avait, le temps prudemment écoulé sur les incidents, imaginé ce moyen de crier le premier *Philippine !* en plein bal, à celle qui se trouverait ainsi, par-devant témoins, engagée à lui donner sa main...

La mort avait trahi cet effort de l'amour !

Quel spectacle ! J'en supprime toute description. Mme P*** en fut si violemment saisie, qu'il lui resta un tremblement nerveux dont les princes de la science parisienne ne purent point la guérir. Son imagination, terriblement frappée, amena d'autres ravages... Bref, ma parente est morte il y a trois ans, ici même, à Paris, nous avouant qu'elle adorait le pauvre D... — et que c'était dans l'espoir, dans la presque certitude qu'il la prendrait en défaut, qu'elle lui avait offert ce défi ! Voilà mon histoire, faites-en ce que vous voudrez !

Je finirai ma journée de flânerie par une petite visite dans les théâtres qui ont en ce moment la vogue.

Aux Français, l'hiver est riche de promesses. Après M. Laya, prêt à se produire, viendront, — comme toujours, — M. Legouvé ; — puis M. Camille Doucet, avec une grande comédie sociale intitulée *la Considération*, une œuvre poétique, académique fruit de longs et sérieux labeurs ; — puis ce sera un acte de Th. Barrière, — et un acte de Félicien Mallefille, — et un acte de Mlle Augustine Brohan ; — puis la lecture de la comédie en vers que termine M. Granier de Cassagnac ; — puis enfin une grande comédie du même M. Barrière, intitulée *les Alarmistes*, et ensuite la nouvelle œuvre de Ponsard qu'il consent à laisser représenter au printemps seulement. Et quoi encore ?

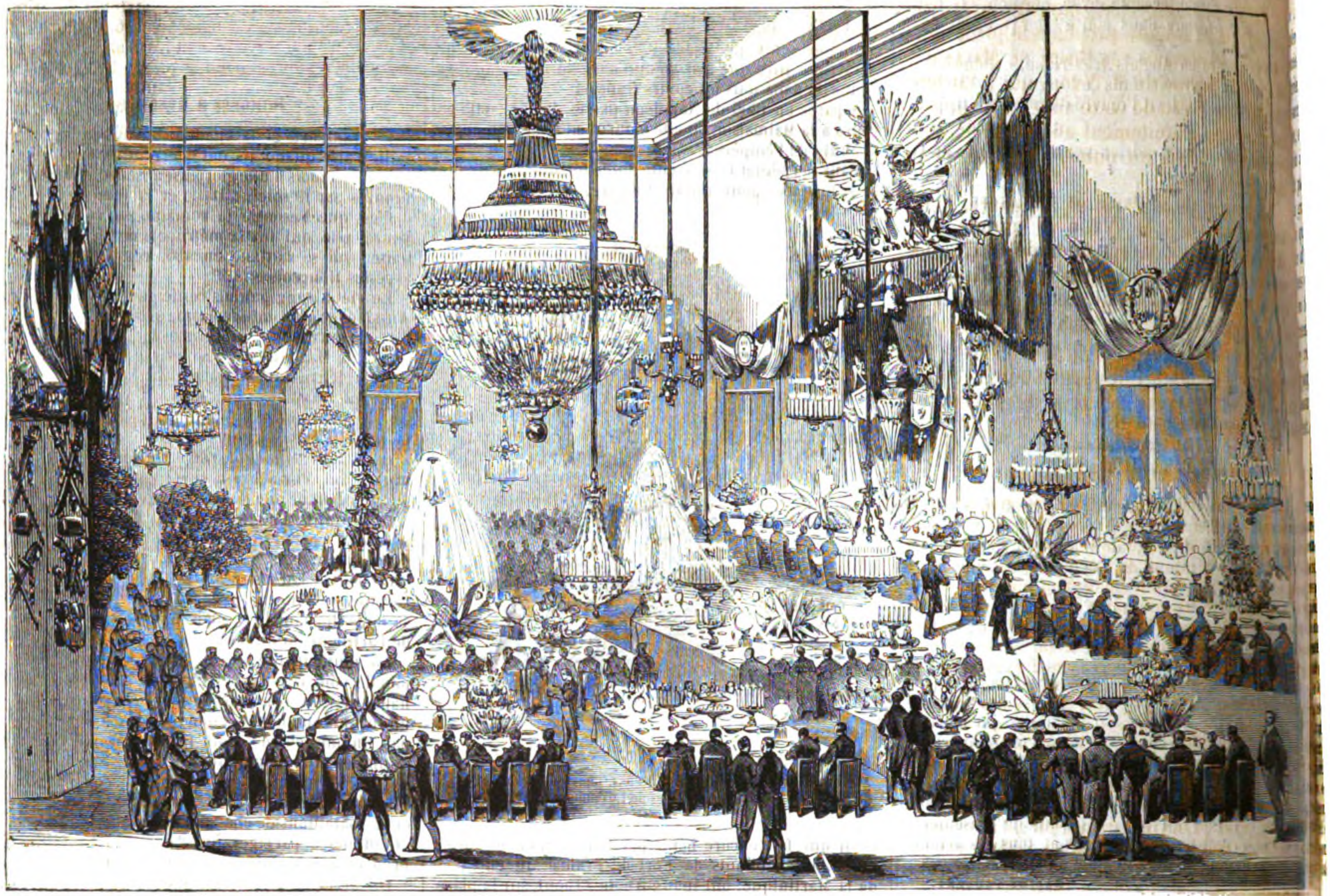
L'Opéra aura aussi deux nouveautés lyriques, plus une chorégraphique. A propos de l'Opéra, mentionnons le grand succès que vient d'obtenir à Saint-Pétersbourg Mme Rosati. Elle a débuté dans *Jovita*, et la cour et la ville ont applaudi avec enthousiasme la femme charmante, la mime expressive et la ravissante danseuse. Le théâtre impérial qui a eu Taglioni, Fanny Elssler et Carlotta Grisi n'accueille pas légèrement celles qui viennent affronter une scène rendue célèbre. La Rosati a été acclamée par le haut public, et c'est tout dire ! Elle va se produire dans le *Corsaire*, et un nouveau ballet a été sur-le-champ commandé pour elle. Que de diamants, de perles et de turquoises vont pleuvoir à ses petits pieds !

La *Marâtre* a offert pendant deux mois au Vaudeville un précieux spectacle de fin de saison, et l'initiative de M. Louis Lurine a été couronnée d'un plein succès. Il appartenait à l'éloquent et brillant auteur de l'*Éloge de Balzac*, solennellement couronné par l'assemblée générale de la Société des gens de lettres de France, de remettre à la scène cette œuvre surprenante, étrange, hardie, pleine d'épouvante et d'implacable vérité, que nul auteur contemporain n'aurait pu concevoir, croyons-nous, et que le public, ému, surpris, désorienté, a vu avec trouble, avec émotion, avec surprise. Mme Marie Laurent s'y est montrée une artiste de premier ordre, et par les moyens les plus simples, les plus naturels, elle a ému et terrifié la foule pendant quarante soirs accourue.

La Jeunesse de Louis XI, de l'auteur du *Testament de César*, de *Valéria* et d'*Œdipe Roi*, grandes œuvres de la Comédie-Française, a ajouté à la sérieuse réputation de M. Jules Lacroix un titre dont l'Académie a pris bonne note, car c'est à elle de récompenser, en les consacrant, ces renommées que les esprits choisis apprécient plus que les foules banales ardentes aux mélodrames dont la plus grande éloquence éclate dans les coups de fusil et le fracas des trucs. *La Jeunesse de Louis XI* a tenu la place la plus honorable dans une saison impossible pour les théâtres, et l'universalité de la sérieuse critique, de la critique qualifiée, a rendu justice à cette œuvre puissante conçue avec une ingénieuse audace, et écrite dans la plus belle langue dramatique. M. Jules Lacroix travaille à une nouvelle œuvre qui lui est demandée.

On nous dit que des tentatives sont faites à Rio pour enlever aux Brésiliens Mme de Lagrange qui, depuis plus d'un an, chante avec un succès éclatant et soutenu tous les rôles du double répertoire que lui permet d'aborder la riche échelle de sa voix exceptionnelle. Est-ce la Russie qui redemande cette grande artiste, laquelle, pour les Russes, est aussi une grande dame, sous son nom social de comtesse Stankowich ? Est-ce à Londres qu'on voudrait la substituer aux défaillances de mainte Italienne, ou, enfin, est-ce à Paris même, rue Lepelletier ou place Ventadour, que *Norma*, *Fidès* ou *Rosine*, — ces trois pôles de l'art lyrique, — sont l'objet de négociations qu'on s'efforce de tenir secrètes ? Nous ne saurions le dire, par plusieurs raisons. La première, c'est que nous n'en savons rien... et, après cet aveu, la mention des autres devient inutile. Quoiqu'il en soit, le jour où Mme de Lagrange réapparaîtra sur le continent sera une bonne date pour l'art, dont elle est une des plus brillantes, comme des plus honorables illustrations.

JULES LECOMTE.



Banquet patriotique offert par les habitants de Besançon, le 29 septembre 1859, aux officiers de la garnison, à l'occasion du retour de l'armée d'Italie,
D'après un croquis envoyé par M. Ab. Bertrand de Besançon.

Inauguration de la statue de l'impératrice Joséphine à la Martinique, le 29 août 1859, d'après un croquis envoyé par M. E. Lamoisse.

Le Monde illustré fera paraître avec son numéro du 22 octobre prochain la prime annoncée à ses abonnés : la Gorge de Malakoff, d'après le tableau de M. Yvon, qui a eu tant de succès au Salon de cette année. Ce supplément, envoyé gratuitement aux abonnés, sera vendu à l'acheteur au numéro 35 cent. et 40 cent. par la poste.

La gravure de la Prise de Malakoff, cette toile qui a valu à M. Yvon la grande médaille d'honneur à l'exposition de 1857, a les mêmes dimensions que la Gorge de Malakoff, et en forme le pendant. Cette prime, dont les exemplaires ont été déjà épuisés à plusieurs reprises, vient d'être réimprimée sur beau papier de luxe. Elle sera vendue, comme la Gorge de Malakoff, au prix de 35 cent. et 40 cent. par la poste.

Le testament de César Girodot.

Notre spirituel collaborateur Monselet a rendu compte dans notre dernier numéro du *Testament de César Girodot*, cette pièce qui vient de remporter à l'Odéon un franc succès de rire et de gaieté. Le dessin de notre première page représente aujourd'hui une des scènes principales de cette amusante comédie, celle de la lecture du testament. Le notaire a pris place; tous les parents sont groupés autour de lui; à chaque nom prononcé par l'officier public, ce sont des explosions de joie chez les uns, des cris d'envie chez les autres, parmi lesquels domine la voix glapissante d'Isidore Girodot qui n'a pas encore été nommé et qui ne cesse de répéter : Continuez donc, monsieur le notaire. C'est une scène capable de dérider les visages les plus moroses, et si nous l'avons choisie parmi toutes celles de ce genre qui abondent dans la pièce de MM. Belot et Villetard, c'est qu'elle nous a permis de présenter à nos lecteurs tous les personnages et tous les acteurs qui ont si brillamment contribué au succès.

MAXIME VAUVERT.

Inauguration de la statue de l'impératrice Joséphine à la Martinique.

La gloire de l'impératrice Joséphine a rayonné sur toutes les Antilles. La Martinique et Sainte-Lucie revendiquent l'honneur, celle-ci de lui avoir donné le jour en 1763, celle-là d'avoir vu s'écouler son enfance le long de ses rivages.

Fille du comte Tascher de la Pagerie, Joséphine qui unissait à la beauté créole une grâce irrésistible fut mariée à l'âge de quinze ans au vicomte de Beauharnais dont elle eut deux enfants, Eugène et Hortense de Beauharnais. Après la mort de son mari décapité sous la révolution, elle fut incarcérée et ne dut sa liberté qu'à Tallien. Elle épousa en 1796 le général Bonaparte dont elle partagea la haute fortune, et monta avec lui sur le trône en recevant le titre d'impératrice, titre que son amour pour le bien consacra bien vite dans tous les cœurs français.

Séparée en 1809 de Napoléon par le divorce, elle se retira à la Malmaison où elle mourut en 1814, peu après la chute de l'empereur.

Pour perpétuer le souvenir d'une fortune si brillante et si méritée, pour rendre hommage à cette bonté de

S. A. R. le prince Henri des Pays-Bas, représentant du roi de Hollande aux fêtes de Luxembourg.

cœur qui fait encore bénir par tous le nom de Joséphine, les habitants de Fort-de-France, du chef-lieu de la Martinique, ont inauguré, le 29 août, sur la place de la Savane, la statue en marbre de l'impératrice des Français, de cette compagne sympathique de Napoléon Ier.

Vingt mille personnes accourues de tous les points des Antilles assistaient à cette cérémonie, dans laquelle on remarquait le gouverneur anglais de Sainte-Lucie, le gouverneur de la Guadeloupe, M. Bontemps, commissaire général de la marine, filleul de l'impératrice Joséphine, et Mme Leroy, née Tascher de la Pagerie.

Le discours du gouverneur anglais de Sainte-Lucie a été d'autant plus remarquable, qu'après avoir rendu hommage aux qualités éminentes de la femme dont le marbre est chargé de retracer l'image à la postérité, il s'est plu à constater en termes éloquents l'union parfaite qui existe entre les îles françaises et les îles anglaises des Antilles, et à faire des vœux en faveur de la perpétuité de l'alliance anglo-française.

LÉO DE BERNARD.

Banquet à Besançon.

Les remparts et la citadelle de Besançon ont tressailli d'aise quand ils ont vu rentrer ces soldats qui, après deux mois d'une glorieuse absence, leur revenaient bronzés par le soleil d'Italie et la fumée des batailles.

C'est que Vesontio la romaine se connaît en bravoure, elle qui fut la métropole de la Grande-Séquanaise, qui se battait, en 456, contre les Burgundes, avec les Hongrois en 937.

Le vieux sang gaulois coule encore dans ses veines. Aussi, avec quel enthousiasme a-t-elle reçu sa garnison qui rapportait ses drapeaux déchiquetés par la mitraille de Magenta et de Solferino !

Quel délire quand elle a entendu résonner dans ses murs ces tambours qui naguère battaient la charge, ces clairons qui n'avaient pas encore désappris leurs brillants airs de victoire !

Besançon, ville guerrière, sentinelle au pied des Alpes, aime l'armée ; sa garnison, c'est son peuple, sa famille. Comme elle fête ses soldats, ses enfants ! Chaque artisan quitte l'atelier pour serrer sous son bras le bras qui portait le fusil ou la carabine, qui maniait l'écouvillon dans les plaines lombardes. Il faut qu'il sente battre son cœur contre le cœur de celui qui lui raconte ses dangers et sa modeste gloire. Sa maison, sa table deviennent la maison et la table du chasseur, de l'artilleur ou du fantassin.

La municipalité a voulu témoigner aussi toute sa joie de voir revenir ces glorieux bataillons. Tous les habitants sous son patronage ont concouru à organiser un magnifique banquet dans la halle au blé qu'ils ont, par un miracle de goût, transformée en une salle de festin des plus magnifiques.

Tous les officiers des 5e et 12e d'artillerie, de la 11e compagnie d'ouvriers, du 102e de ligne, des 5e, 8e et 12e bataillons de chasseurs formant sa garnison, ont été invités à partager un dîner servi à la russe, et préparé par le Carême bizontin, M. Rey.

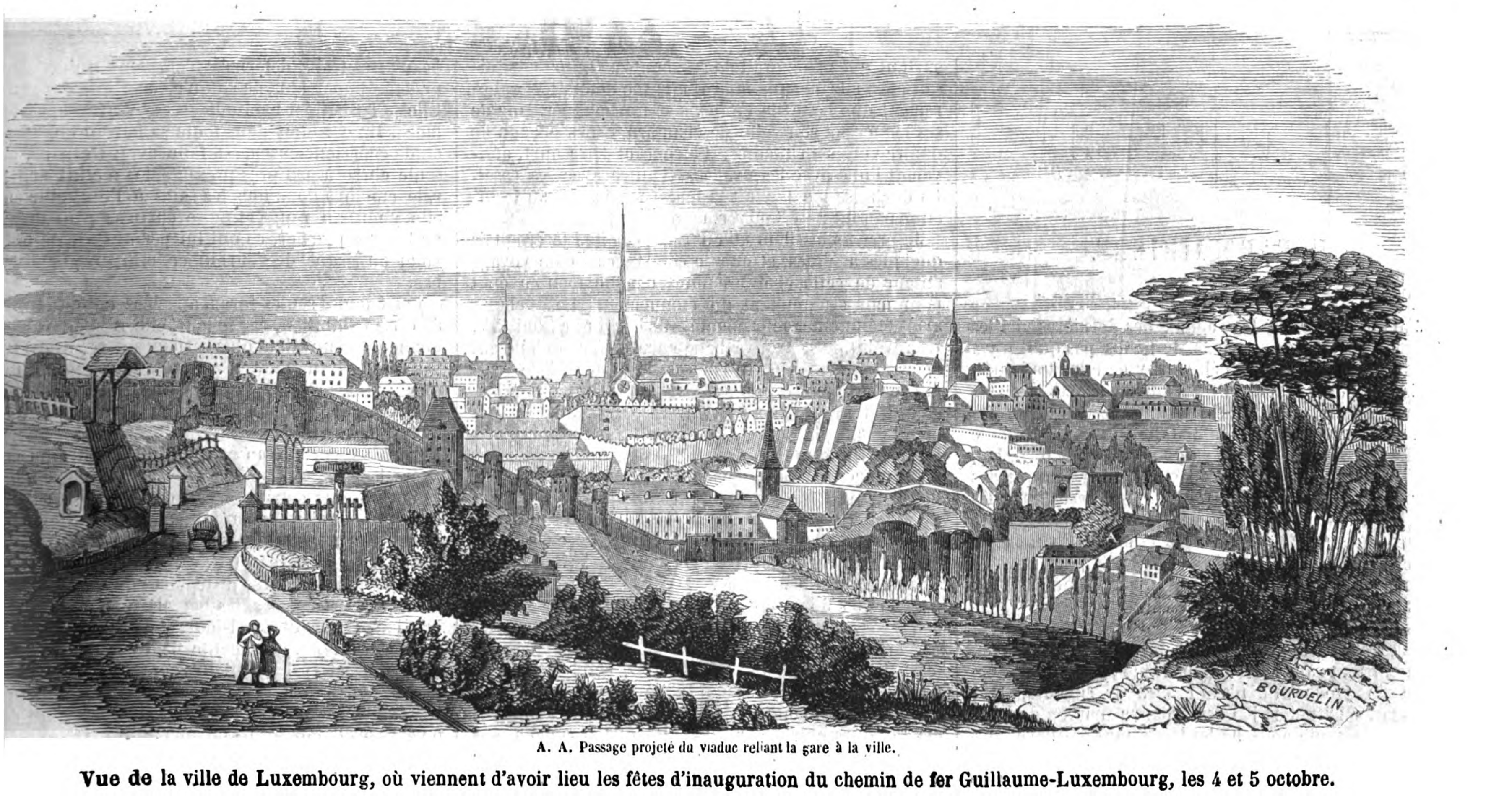
On arrivait à la table d'honneur par une allée de huit mètres, au milieu de laquelle deux jets d'eau laissaient retomber leurs gerbes humides dans des vasques de rocaille où s'épanouissait toute la famille des cactus et des épominus.

Une plate-bande de jardin se déroulait sur toute la longueur et contenait les plantes de toutes les zones, les arbustes et les fleurs de tous les pays.

Au milieu du plafond brillait un soleil dont les rayons étaient faits de baguettes de fusil et de sabres baïonnettes.

Du centre de cet astre métallique descendait un lustre gigantesque formé de pistolets et de sabres, et qui supportait deux cent cinquante bougies.

C'est sous l'éclat de ces lumières, sous le scintillement



A. A. Passage projeté du viaduc reliant la gare à la ville.

Vue de la ville de Luxembourg, où viennent d'avoir lieu les fêtes d'inauguration du chemin de fer Guillaume-Luxembourg, les 4 et 5 octobre.

de ces armes artistement disposées, que chaque habitant de Besançon a fraternisé avec ces braves officiers qui se sont toujours conduits en frères, même envers leurs ennemis vaincus.

MAC VERNOLL.

Histoire curieuse et intéressante des antipathies.

On ne démontre pas ce qui est, a dit Pascal ; il a raison, mais ce qui est a quelquefois besoin sinon d'être démontré, du moins d'être rappelé, d'être dit, afin que ce qui reste à dire ait plus d'autorité, d'harmonie et de force. Nous rappellerons donc qu'il y a des antipathies de nation à nation, de peuple à peuple, de ville à ville, de village à village, de hameau à hameau, de maison à maison, d'étage à étage ; et des antipathies sans raison, sans causes, sans causes apparentes du moins. Ces causes sont si cachées, presque toujours, qu'on les remplace par d'autres qu'on croit plus réelles et qui, au fond, ne le sont pas davantage. Ainsi le sentiment le plus près de la vérité en fait d'antipathies est celui qu'on éprouve d'abord, celui qui a la rapidité d'un éclair, la brutalité d'un coup de canon. On dit : Cette femme me déplaît parce qu'elle a une dent qui avance ; cette autre parce qu'elle a l'oreille plate ; cette autre parce qu'elle a le nez pincé ; cette autre parce qu'elle ne rit jamais ; cette autre parce qu'elle rit toujours. Mais ces antipathies d'hommes pour certaines femmes, et réciproquement de certaines femmes pour certains hommes, sont plus faibles, moins difficiles à combattre que les antipathies de sexe à sexe, d'hommes à hommes, de femmes à femmes. Cela s'explique. L'attraction qui existe entre le semblable et son contraire rend compte de la différence entre l'antipathie plus forte et l'antipathie moins forte. Cette attraction n'existant pas, l'antipathie se développe avec toute sa puissance et va jusqu'à la haine, jusqu'à l'hostilité, jusqu'à la destruction. Alors on voit entre deux hommes une antipathie pareille à celle du chien pour le chat, du tigre pour le léopard, de l'espadon pour la baleine, de la poule pour le vautour, de l'homme pour le serpent. Il faut alors toute la vigueur de dix ou douze siècles de civilisation, le respect pour les mœurs, la peur des lois, pour que l'homme ne se jette pas sur l'homme et ne le dévore jusqu'au dernier os, jusqu'à la dernière fibre.

Si je suis convaincu qu'on ne découvrira jamais pourquoi chaque groupe d'animaux a son groupe d'animaux antipathiques dans la nature, je suis parfaitement convaincu, d'un autre côté, que les hommes ont les mêmes raisons physiologiques de se haïr que les animaux. Ces raisons ou ces causes sont le flair et le regard, deux puissances subtiles, terribles, fines, insaisissables, indestructibles, placées au fond de la nature de l'homme comme une arme ou un bouclier. Avec cette arme, le flair, l'animal se décide à attaquer ou à se défendre, de même qu'avec le regard. Le flair va plus loin souvent que le regard chez lui ; c'est quelquefois le regard qui va plus loin que le flair, comme dans le chat. Eh bien ! c'est ce flair et ce regard qui constituent l'ensemble de toutes les haines mystérieuses et de toutes les attractions secrètes du monde créé, non-seulement parmi les animaux, mais encore parmi les hommes.

Si la civilisation, si la religion, si la nécessité ont émoussé les griffes, égrisé les dents, amolli les ongles de l'homme, ce qu'elles n'ont pu faire pour les animaux, elles ne sont jamais parvenues cependant à supprimer complétement son flair et à aveugler son regard. La bête est toujours latente dans l'homme ; le tailleur n'a pas aboli le tigre en lui ; le chapelier a coiffé le crocodile sur son crâne. L'homme est un singe tombé, et non un ange déchu.

Ne criez pas au blasphémateur de l'histoire naturelle. Notre histoire naturelle remonte un peu plus haut que celle d'Aristote et de Buffon, voilà tout. D'ailleurs nous ne prétendons pas dire que l'homme ait jamais été absolument un tapir, un troglodyte ou un singe ; mais, à des époques dont la chronologie n'a pas encore été bien réglée à l'observatoire, l'homme a vécu de rapines, d'herbe et de sang : de rapines, parce qu'il a des ongles pour saisir et retenir ; d'herbe, parce qu'il a des molaires pour broyer ; et de sang, parce qu'il a des incisives pour déchirer. Sa bouche est son histoire et celle de ses aïeux.

Revenons au flair et au regard, sources de toutes les affections et de toutes les antipathies chez l'animal et chez l'homme. Livré à ses forces naturelles, l'homme n'a pu faire usage de ses dents et de ses ongles sans le flair, qui lui disait où était probablement la proie ; sans le regard, qui le conduisait où elle était réellement. Il n'eût pas vécu un seul jour sans le regard et sans le flair au milieu d'une nature soulevée contre lui. Les fourmis et les moucherons l'eussent dévoré.

L'homme a donc été, dans des temps perdus dans la brume opaque du passé, comme tous les autres animaux, la tendresse et la répugnance d'autres animaux ; ayant lui même pour eux ou de la répugnance ou de la tendresse. C'était entre lui et eux un échange continuel d'avances et de répulsions manifesté sous le ciel, dans les bois, par des coups ou par des caresses.

Ce flair et ce regard, quoique uniformes chez tous les hommes, offraient cependant des différences à raison des diverses latitudes de la terre, ce qui, du reste, s'observe encore tous les jours parmi les bêtes de la même espèce, de la même famille. Ainsi les chiens du nord et ceux du midi s'exècrent ; les poules de France et celles de Barbarie s'exterminent. Eh bien ! ces haines de latitude qui éclataient autrefois entre les hommes à l'état de nature ont persisté, et se poursuivent à travers les âges de la civilisation.

Ces âges de civilisation étant venus pour l'homme, sa domination sur la nature ayant été proclamée, son éloignement des êtres secondaires s'est de plus en plus prononcé. Mais si sa peau est alors devenue plus lisse et plus douce, si ses cheveux ne se sont plus mêlés aux flots de sa barbe, si sa voix au lieu de hurler a parlé, il n'a pas perdu pour cela son regard du temps qu'il était bête, ni son flair du temps où il cherchait sa proie dans les broussailles.

Nos antipathies sont donc un reste de notre organisation franche et primitive. A certain moment donné, notre flair s'éveillant nous dit que nous sommes en présence d'un homme que nous eussions éventré au temps des mastodontes et des anoplothériums. Soyons sûr que, de son côté, malgré ses bagues, son habit noir et son pince-nez, cet homme éprouve le même désir de boire notre sang et de sucer la moelle de nos os. Mais la cour d'assises est là qui rase notre flair et fait rentrer les ongles de notre ennemi dans ses gants de Suède.

Il nous a paru curieux d'esquisser, pour la creuser plus profondément un jour, cette histoire des antipathies, dans le but non pas de ravaler notre nature, mais de la relever, au contraire, par le mérite de la civilisation qu'elle a su se donner, et élever comme un rempart entre elle et le reste de la création.

LÉON GOZLAN.

Une classe intéressante de la société.

La race humaine se divise en trois familles bien distinctes :

Les personnes qui ont trop d'argent ;

Les personnes qui n'ont pas assez d'argent ;

Les personnes qui n'ont pas d'argent du tout ; trois catégories d'individus inégalement malheureux.

(Le besoin d'argent n'existant pas pour des gens qui couvrent leurs demeures avec une série de chevelures délicatement enlevées au crâne de leurs ennemis, et qui déjeunent avec les jambes de leurs semblables, les anthropophages sont les seuls en dehors de ma classification qui, à cela près, est sans contredit la plus satisfaisante qu'on ait trouvée jusqu'ici.)

Sans m'arrêter aux deux extrêmes : *trop d'argent* et *pas d'argent du tout*, qui éveillent et méritent cependant toutes mes sympathies, je parlerai du terme moyen : *pas assez d'argent*, qui est de beaucoup le plus intéressant.

Il serait peut-être un peu long d'énumérer les membres de cette famille honorable dont les ancêtres se perdent dans la nuit des temps ; on peut tout au plus essayer de nommer les principaux, qui sont :

Les jeunes diplomates } en général.
Les jeunes magistrats }

Les employés (tous) { à l'exception d'un seul, employé au Ministère de la guerre, jouissant de 40,000 livres de revenu et d'une santé analogue.

Les jeunes officiers { jusqu'au grade de maréchal de France exclusivement.

Les jeunes étudiants en droit } *tous!* tous!
Id. *id.* en médecine }

Les jeunes artistes peintres, dessinateurs, graveurs, musiciens, dramatiques, etc. } tous!

Et bien d'autres dont les noms et prénoms ne me reviennent pas à la mémoire, mais que mon lecteur trouvera en cherchant bien.

Quand on pense aux moyens bizarres mis en usage par tout ce monde-là pour acheter des gants, des cravates et des cigares ; pour boire, manger et dormir

---

FEUILLETON

UNE DOUAIRIÈRE.

I

J'ai été élevée sur les genoux des dernières vieilles femmes, et je m'en souviens. Je ne dis pas qu'il n'y a plus de *femmes vieilles*, hélas ! il y en aura toujours ; mais ces belles douairières d'autrefois, ces grandes dames si spirituelles, si charmantes, qu'on les préférait aux jeunes, qu'on s'oubliait auprès d'elles comme si elles eussent encore eu vingt ans, il n'y en a plus, il n'y en aura jamais. Notre siècle ne laissera que des momies bourgeoises, ennuyeuses et ennuyées, qui, dès qu'elles ont quarante ans, ne se rappellent plus leurs beaux jours et ne pardonnent ni à Dieu ni aux hommes de les avoir perdus. On n'a pas d'égards pour la vieillesse, j'en conviens, on la fuit, on la bafoue même ; c'est une faute et une sottise, car nous en arriverons tous là ou nous resterons en chemin. Cependant, si nous en avions encore de ces conteuses adorables, qui savaient tout sans avoir jamais rien appris, dont la coquetterie provocante n'avait rien de ridicule, tant elle était spirituelle ; j'ai assez bonne opinion de nous pour espérer que nous ne les laisserions pas bayer aux nuages.

Parmi les amies de mes parents, il s'en trouvait une surtout qui m'honorait de ses bontés. On me conduisait chez elle chaque matin, elle me donnait régulièrement une boîte de bonbons et un bouquet. Une de ses femmes et son valet de chambre, ornés chacun de quatre-vingts printemps, Petrone et Mirecourt, arrivaient l'une avec les dragées, l'autre avec les roses. La duchesse me tendait la main, me baisait au front, en me disant : — Bonjour, mon cœur.

Je prenais les fleurs, j'ouvrais la boîte, je croquais quelques avelines, et puis je commençais mon voyage autour de cette chambre dont chaque meuble était pour moi un jouet et un étonnement. La duchesse avait été une des jolies femmes de la cour de Louis XV. La révolution la trouva belle encore, bien qu'elle eût depuis longtemps passé l'âge de la beauté. Elle émigra en Angleterre, où elle travailla pour vivre jusqu'au retour de Louis XVIII. Elle rentra avec lui ; mais n'étant plus assez riche pour tenir son rang aux Tuileries, elle se fixa dans une ville de province, y prit un état de maison convenable, et déclara qu'elle y vivrait à sa fantaisie, sans tenir compte des propos et des critiques. Elle se cramponnait à son cher dix huitième siècle, ce siècle où elle avait été jeune, encensée, chérie ; elle en conservait les habitudes et les principes, aussi bien que le costume.

Je la vois d'ici avec un déshabillé de taffetas gorge de pigeon, un petit tablier vert en éventail comme les bergères de Watteau, un fichu menteur, des sabots de dentelles, un crêpe à racines droites, poudré à la violette, un petit bonnet rond juché par-dessus, des girandoles de diamants, des bagues à tous ses doigts et des mitaines noires à pattes. Elle restait couchée sur sa chaise longue, à tresser des nonpareilles pour en faire des paniers. Son visage, très-blanc, n'était plus beau ; ses traits déformés n'offraient qu'un souvenir presque impalpable de ce qu'ils avaient été autrefois. Elle se fardait par habitude et sans y attacher d'importance. Il ne restait dans toute sa personne, après une étude consciencieusement faite avec Petrone, qu'une seule chose à peu près présentable, c'était son ta[illegible] Elle employa donc tous les soins à l'embellir encore, elle y mit du rouge et ne se chaussa plus qu'avec sa mule sans quartier, ce qui lui permettait de le laisser voir ; au risque de s'enrhumer, elle ne portait pas de bas.

Les femmes seules furent appelées cependant à jouir de cette exhibition, car le jour, elle ne recevait pas un homme, par un calcul plus sérieux en reposant sur une base moins futile. Sa voix était une séduction. Elle avait un esprit ravissant, sa conversation petillait de mots et d'aperçus remarquables. Lorsque la nuit commençait à descendre, au moment de *l'entre chien et loup*, elle ouvrait sa porte à un petit cercle d'hommes distingués ; les uns, restes de la génération précédente, l'avaient connue dans sa splendeur ; ils se rappelaient ensemble, ils cherchaient à ressaisir une dernière [illegible] sion ; les autres, enfants de cette révolution qu'elle haïssait, venaient s'instruire auprès d'elle. Son boudoir, rempli de fleurs, ressemblait à un petit [illegible] les dorures, les glaces, les porcelaines, les cristaux se profilaient dans un demi-jour, et quelquefois un rayon égaré de la lune, une petite flamme bleue du foyer, jetaient çà et là des paillettes sur ces débris du vieux temps.

M^me d'***, toujours étendue, jouant avec un éventail ou avec les longues soies de son bichon, trouvait encore des mouvements et des attitudes chimériques, pleines de grâces naturelles et sans prétention. On ne la voyait

...ur traverser les ponts sans se jeter dans l'eau la tête première, cela fait frémir!

Qu'on ne me dise pas qu'ils sont dans leur tort et s'ils ne savent pas s'arranger; qu'ils ne sont pas raisonnables, qu'ils font des sottises, etc., etc., un tas de mauvaises raisons inventées par les élus des deux autres catégories: tout cela est odieux, parce que cela est pas vrai. Ces malheureux qu'on injurie ont toutes vertus; ils méritent tous les honneurs; on aura beau chercher, on ne leur trouvera jamais qu'un seul faut: *ils n'ont pas assez d'argent*; et ce n'est pas leur faute! Je ne dis pas que s'ils étaient tout à fait riches, seraient plus heureux; mais je prétends que s'ils étaient tout à fait pauvres, ils seraient moins malheureux. Ouff! (Et je ne suis pas avocat pourtant.)

—

Les problèmes posés aux membres de l'intéressante catégorie qui m'occupe sont: la nourriture, le logement et l'habillement; ou plutôt, pour les ranger par ordre d'importance: l'habillement, le logement et la nourriture. Il y en a bien d'autres encore, mais Prudhomme dirait que c'est du superflu et que pour sa part il s'en est toujours passé. Passons!

1° L'habillement. — Il y a pour les gens sans fortune deux manières de s'habiller. La première, c'est aller chez un tailleur; de là chez un bottier; de là chez un chapelier; de là chez un chemisier. (On peut commencer indifféremment par l'un ou par l'autre, par celui-ci ou par celui-là, l'ordre n'y fait rien.) Si on est dans une position quelconque élevée ou non, pourvu que ce soit une position, on peut y commander tout ce que l'on voudra, c'est ce qui s'appelle acheter à crédit. Six mois après on est réveillé un beau matin par quatre notes à la fois. La conduite que l'on doit tenir dans cette circonstance pénible dépendant absolument des tempéraments et des caractères, il nous est impossible de la généraliser. Si on est sanguin, on rougit: si on est bilieux, on jaunit; si on est nerveux, on pâlit; si on est lymphatique, on verdit. Le sentiment est le même, la couleur seule diffère. Finalement on prie de repasser, et, comme la température a varié depuis la première commande, on peut avec un à-propos exigu commander autre chose. Hélas! on gagne comme cela un an, les hommes de génie gagnent deux ans, après lesquels il n'y a plus moyen de reculer, on passe le Rubicon, total: la moitié juste des appointements d'une année. Reste l'autre moitié pour le logement et la nourriture. Triste! triste!

La seconde manière, que je ne cite que pour mémoire parce qu'elle est désagréable et peu employée, c'est *habit, veste et culotte*, treize francs en été, quarante-... francs en hiver. On ne la pratique pas parce qu'il est plus facile, plus naturel et plus agréable d'acheter une redingote de cent vingt francs à crédit, qu'une de ... et un qu'il faut payer.

Il y a bien une troisième manière qui consiste à ne pas s'habiller du tout, mais celle-là est exclusivement à l'usage des mortels de la troisième catégorie. Heureux mortels!

À ce propos, nos pères qui étaient nés malins, et qui ont évidemment perdu cette faculté immédiatement après avoir créé le vaudeville, ont eu bien tort de restreindre à la parole la supériorité de l'homme sur les autres animaux. Car enfin il est arrivé maintes fois que le langage de l'homme fût confus, obscur et désagréable (ce n'est pas pour moi que je dis cela, puisqu'il n'est pas ici question de la langue écrite, mais de la langue parlée). De plus, les Auvergnats d'une part et les Belges de l'autre se font difficilement comprendre: les voyageurs osent affirmer qu'ils ne se comprennent pas entre eux, voyez d'après cela combien est préférable la façon de s'exprimer particulière au reste de la création. Tous les animaux parlent plus éloquemment que l'homme; ils parlent avec d'autres organes, voilà tout. Le chien parle avec ses yeux et avec sa queue, le chat avec sa queue et avec son dos, le lapin avec ses oreilles, et la danseuse de l'Opéra avec ses jambes. Enfin, et c'est le plus merveilleux, il y en a de miraculeusement perfectionnés qui ne parlent pas du tout et avec rien du tout.

Mais revenons à mon sujet auquel cette digression remarquable n'a trait en aucune façon.

2° Le logement.

La manière la plus usitée de se loger, c'est de faire transporter son mobilier dans une maison, de mettre son lit dans l'alcôve, des draps dans son lit et soi-même dans les draps. Je dois même dire qu'on y est très-bien; mais c'est une fantaisie ruineuse. La manière la plus économique consiste à se loger à la campagne sous les grands arbres qui ont été inventés par la nature pour préserver les créatures des ardeurs du soleil. Quand le gazon est bien fourni et qu'il a fait très-chaud dans la journée, on y est très-bien la nuit. Le vice de cette deuxième manière est d'être impraticable en hiver et quand il pleut. A part cela, c'est la meilleure en ce qu'elle ne coûte rien.

Le logement est une question compliquée qui comprend l'ameublement, l'éclairage et bien d'autres choses, sans compter le portier. Il y a bien aussi le loyer, mais si nous entrons dans les détails nous n'en sortirons jamais. Parlons de l'ameublement. Aimez-vous le vieux chêne?

— Mais... oui.

Nous ne sommes pas au pied des autels et vous pouvez prononcer hardiment ce: oui, qui ne vous engage à rien du tout. D'ailleurs, je suis homme à comprendre tous les goûts; moi aussi j'aime le vieux chêne, et il est hors de doute qu'un bahut de vieux chêne est nécessaire à l'homme qui veut aimer son *chez lui*, s'y plaire, y rester, y travailler, s'y rendre utile à lui et aux autres. Et puis si l'on n'avait pas de bahut, sur quoi mettrait-on ces mille choses si utiles, les vieilles faïences, les moulures sans nombre des torses innombrables que nous a légués l'antiquité païenne, les assiettes, les poignards nombreux qui ont gâté le pourpoint neuf du duc de Guise, toutes ces choses enfin dont la possession donne, développe et explique le goût des arts; le *goût des arts*, cette noble faculté qui seule distingue l'homme de la brute; le goût des arts...

3° La nourriture . . . .

Ici je réclame l'indulgence du public: j'en suis encore à chercher une première manière. Qu'on me rende cette justice que j'ai donné jusqu'à présent une foule de renseignements utiles et précis. Au reste ce paragraphe est de peu d'importance.

Tous les jours: — le tabac, une pipe pour remplacer la précédente, deux omnibus (Odéon, barrière Blanche, un aller et un retour).

Tous les deux jours: — le spectacle, un gros cigare, une choppe.

Toutes les semaines: — la blanchisseuse!

Tous les mois: — le portier!!

Tous les trois mois: — le propriétaire!!!

Tous les ans: — une paire de bottes.

Tous les cinq ans: — changer le ruban de sa décoration.

Tous les dix ans: — changer les boutons de sa tunique de (Art. spécial à la France.) garde national.

Une seule fois dans sa vie (Air: *J'avais seize ans.*): — un bouquet de violettes (route de Meudon); une omelette au lard et un artichaut (route de Fleury), un bonnet à rubans bleus le lendemain (rue du Four-Saint-Germain).

J'ai oublié dans cette analyse rapide, mais conciliante: les gants, les voitures, les bouquets, la location d'un pierrot et d'une pierrette aux environs du carnaval, l'aveugle du pont des Arts, les huîtres, un parapluie, une Vénus de Milo, une fenêtre pour la rentrée des troupes, les carreaux cassés, les livres, id. d'huile, de bougie, de sucre, la Maison-d'Or, l'abonnement à l'Elysée-Montmartre, à l'Opéra-Comique et à la *Revue des Deux-Mondes*, le..., la..., les..., etc., etc., etc.

— Il est fou!

— Oh! monsieur Prudhomme, ne blasphémez pas, mais réfléchissez un tantinet. Cherchez dans tout ceci quelque chose à retrancher et vous allez voir.

M. PRUDHOMME. — Voyons!... Ah! je vois d'abord avec plaisir que vous avez eu la pudeur de retrancher entièrement l'article: nourriture; ces habitudes de restaurant ont à elles seules perdu plus de dix mille jeunes gens dans la seule ville de Paris. — *Tabac!* hélas! enfin, soit! — *Portier, bottes, violettes*, ô souvenir de ma jeunesse, Mme Prudhomme n'était pas encore Mme Prudhomme lorsque je fus à Meudon, enfin! — *Location d'un*... oh! oh! je dois dire cependant que cet article est excusé par le suivant. — *Une fenêtre* pour la rentrée de notre héroïque armée. Ceci est très-bien, jeune homme; de mon temps on aimait sa patrie, je suis heureux et fier d'être Français quand je vois votre jeune génération conserver ces glorieuses traditions. — Eh bien! mais à part l'abonnement à la *Revue des Deux-Mondes*, qui me semble inutile, tout cela est parfait, jeune homme. L'ordre et l'économie ont présidé à la confection de ce petit programme que je compte dicter à mon fils Joseph.

— Ah! — Eh bien! monsieur Prudhomme, il faut vingt mille livres de rente pour faire tout cela.

EMMANUEL MENNESSIER-NODIER.

..., on la devinait à peine. Chacun la recomposait ... qu'il l'avait rêvée; il ne tenait qu'à eux de croire ... la trouvaient comme autrefois; lorsqu'elle parlait, l'illusion était complète. Elle racontait en perfection. Comme elle n'avait souffert que des douleurs ...érielles, sa mémoire était intacte. Elle avait connu ... les mystères, toutes les aventures d'une cour galante; elle avait vu dans l'intimité toutes les jolies ...mes, tous les personnages du dernier siècle; elle faisait des récits pleins de saillies et d'intérêt. On passé la nuit entière à l'entendre; on riait, on s'attendrissait suivant qu'elle vous transportait dans les ...rts de *Cythère* ou dans les misères de l'émigration. C'était une vraie charmeuse. Cette femme-là, à ...te ans, n'avait pas dû laisser une tête droite en ...nce.

La duchesse était bonne; elle avait du cœur à la ...n de ses contemporains: la passion et les rêves étaient étrangers, elle avait beaucoup aimé, elle ...it prouvé de son mieux et ne comptait pas les ...ves qu'elle avait reçues en retour. L'amour était de ...temps un jouet, un passe temps, la source des ...sirs de la vie; jamais une douleur ou un dérangement de position, encore moins un dévouement et un ...ifice. Elle tonnait de toutes ses foudres contre les ...ans qui n'étaient bons, disait-elle, qu'à égarer ...agination et à faire chercher en ce monde ce qui ...était pas. Elle n'en avait pas moins le cœur très-...ible: la preuve c'est qu'à Londres, lorsqu'elle ...quait à peu près de tout, elle adopta une or...ine, dont le père avait péri sur l'échafaud, dont ...ère était morte en couches dans un grenier, et qui ...ait sans appui, bien que fille d'une des grandes mai...s de France. Petrone la dénicha au cinquième étage d'une misérable maison, un jour qu'elle allait chercher de l'ouvrage chez une raccommodeuse de dentelles. On faisait beaucoup de bruit autour de ce petit être, qui souriait au cercueil de sa mère, et personne ne s'offrait pour en avoir soin. Petrone la vit, elle entendit les discours des voisins charitables; ils allaient la porter à l'hôpital. Elle apprit en même temps le nom de sa famille, et, sûre de ne pas être démentie, cédant à l'élan de son cœur, elle la réclama au nom de la duchesse d***. On ne la lui disputa point; Française et sans ressources, elle ne comptait pas un ami dans ceux qui semblaient la plaindre. Petrone revint donc chez sa maîtresse avec ce cher fardeau. La duchesse, en l'apercevant, poussa des cris d'épouvante.

— Que m'apportes-tu là, Petrone? Miséricorde! un enfant! que veux-tu que j'en fasse?

— Madame, c'est Mlle de la ***, dont la mère est morte en couches et qu'on allait mettre à l'hôpital.

— Mademoiselle de la *** à l'hôpital, Petrone! tu as très-bien fait de la conduire ici. Seulement, comment la nourrirons-nous? Nous ne pouvons lui donner le sein, et notre ordinaire est un peu frugal pour un maillot de cette naissance-là.

— Madame, reprit Mirecourt avec une profonde révérence, si madame la duchesse le permet, nous travaillerons un peu davantage, et nous gagnerons de quoi élever Mlle de la *** suivant son rang.

— Mes chers amis, vous avez voulu me suivre, vous tenez à me servir; Mirecourt me porterait ma queue, depuis que je n'ai plus de petits laquais; il me donnerait le poing, depuis que je n'ai plus d'écuyer; Petrone est ma demoiselle suivante; il ne tiendrait qu'à moi de me croire encore dans mon hôtel de la rue Saint-Dominique, d'après le respect qui m'environne. Vous travaillez pour me nourrir, vous me faites croire que c'est moi qui travaille et que je vous paye vos gages. Tout cela est très-bien entre nos soixante ans, mais cette jeune fille aura besoin de certitudes, elle ne se contentera pas de la fumée. La voilà; elle est ici, qu'elle y reste; j'aurais préféré néanmoins que Dieu nous épargnât cette charge. Enfin, nous ferons de notre mieux.

Ceci se passait le propre jour de la mort de l'infortunée reine. La duchesse appela sa protégée *Régine* en souvenir d'elle.

Depuis ce moment, Mlle de la *** ne l'avait plus quittée. Elle l'éleva comme elle put et en fit une adorable créature. Son esprit se refléta sur celui de sa pupille; il en prit l'originalité et la grâce, jointes à une teinte de mélancolie qu'on ne connaissait pas sous le règne de Louis le Bien-Aimé. Lorsqu'on rentra en France, Mlle de la *** réclamée par un oncle, refusa de le suivre; rien n'aurait pu la séparer de sa chère protectrice. On obtint, à force de protections, qu'elle ne lui serait point enlevée. La duchesse fut nommée sa tutrice et l'emmena avec elle dans sa retraite. La révolution avait ruiné l'orpheline; il lui restait un très-petit pécule, que la duchesse mit de côté pour lui former une dot. Mlle de la ***, pleine de tendresse et de reconnaissance, assurait qu'elle ne se marierait jamais.

— Point de jactance, ma belle, reprenait la douairière, on ne sait pas si on est brave avant d'avoir vu le feu. L'amour est, comme la guerre, en ce temps-ci, une très-belle chose, quand on en est revenu.

La jeune fille acceptait sans murmure la singulière existence de Mme d***; elle ne se montrait aussi qu'au clair de la lune; il n'était guère de gens à P.... qui

SALON DE 1859.

Une famille de pêcheurs assistant à un sinistre! Voici tout un bien sombre drame exprimé en quelques lignes, mais qu'elles sont émues, anxieuses, passionnées! Qu'elle est juste et simple l'attitude de cette jeune femme, assistant, du haut de la grève, à l'horrible lutte de son mari contre la furie des éléments! Que les autres personnages suivent bien du regard et du doigt tous les incidents de ces affreux débats! M. Jules Étex a su rendre, avec la composition la plus simple, l'émotion la plus grande et la plus pathétique.

M. Célestin Nanteuil est un peintre qui dit fort bien ce qu'il veut dire, et qui a le bonheur, plus rare qu'on ne pense, de se faire parfaitement comprendre : aussi n'expliquerons-nous point les sujets des deux tableaux que nous reproduisons aujourd'hui : *Séduction* et *Perdition*; ces compositions parlent assez d'elles-mêmes. Mais nous pouvons ajouter que M. Célestin Nanteuil doit sa grande popularité à sa grande facilité de composer, à son remarquable talent en lithographie aussi bien qu'en peinture, à l'élégance de sa manière, au goût exquis de ses arrangements et à la richesse de sa palette.

LÉO DE BERNARD.

Inauguration des chemins de fer Guillaume-Luxembourg.

Le 4 de ce mois, une locomotive partit d'Arlon en Belgique, une autre de Thionville, et elles arrivèrent en même temps à la gare de Luxembourg, où elles furent bénies par M. le provicaire Adamus, en présence de LL. A. R. Mgr le prince d'Orange, Mgr le prince Henri des Pays-Bas, lieutenant de S. M. le roi, grand-duc, et la princesse Henri des Pays-Bas. Un banquet à l'hôtel de ville réunit à ces hauts personnages les fonctionnaires principaux du pays, les représentants des pays voisins, et les délégués de la presse. L'accueil des Luxembourgeois fut très-cordial. Le prince Henri prononça quelques paroles pleines d'accent et d'élévation, et d'autres toasts, parmi lesquels celui de M. Perdonnet fut remarqué, célébrèrent le travail accompli. Puis le lendemain on commença un nouveau travail; on posa la première pierre du viaduc qui doit réunir la gare actuelle à la ville.

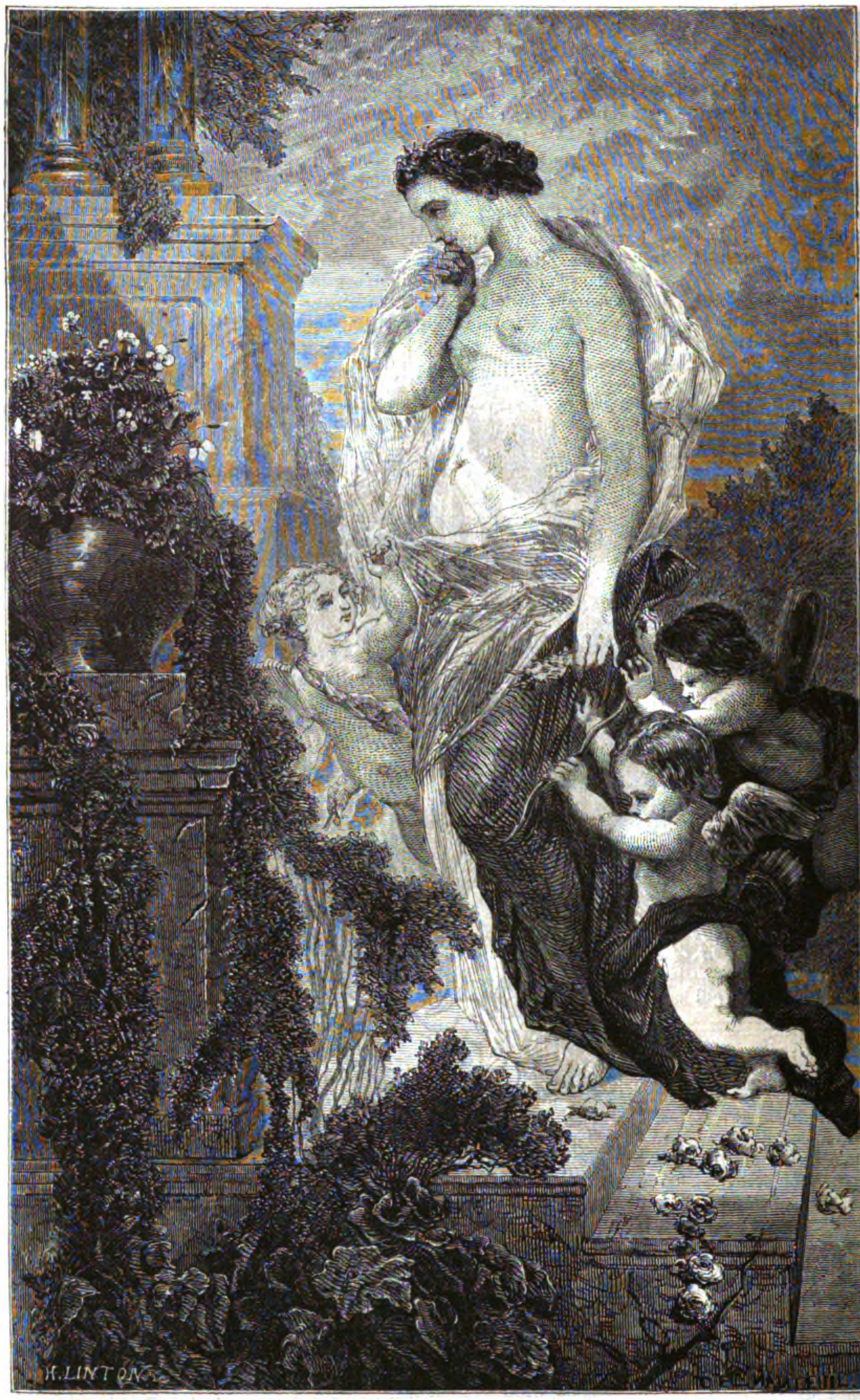
Voilà donc un pays découvert; car jusqu'ici Luxembourg était plus connu des tacticiens que des touristes. On ne considérait que la position militaire; la visite pourtant en vaut la peine. Imaginez un entassement incroyable de rochers et de constructions, une Babel fortifiée, des vallons verts surplombés des deux côtés par des ouvrages rébarbatifs, des chutes à pic, de longues rampes, une sortie à niveau. Au premier aspect, la topographie vous échappe absolument. La rivière qui se glisse à travers ce labyrinthe ne vous servira pas de guide. L'Alzette est fantastique comme la ville. Par où entre-t-elle? par où s'enfuit-elle? Ces lignes de murailles, ces fossés profonds, ces remparts qui, suivant tous les plis de terrain, se précipitent avec lui, avec lui se redressent, ces tours étagées à l'horizon, appartiennent-ils au moyen âge féodal ou à l'époque de Vauban? Si vous vous mettez à parcourir des yeux ces crénelures et ces dentelures sans nombre, vous éprouvez un sentiment très-bizarre, comme en face d'un joujou colossal historié avec soin et plein de surprises. Si vous suivez à pied ces rues fuyantes de la ville ou les chemins militaires, vous vous trouvez subitement en pleine lumière au sommet des rocs, ou bien plongé dans l'ombre humide au pied des murailles cyclopéennes. Notez que tout le monde a mis la main à cette vaillante place, et tout le monde son écusson. Ici vous rencontrez les emblèmes de Louis XIII; sur cette porte l'écusson germanique, sur cette autre deux N accompagnées du millésime 1812. Pour compléter l'effet, la maison consulaire prussienne portait un beau transparent sur lequel on pouvait lire ces mots du seizième siècle : *Ventre Saint-Gris!* et ceux-ci de M. Prudhomme: *Quels jours d'allégresse!*

Le contraste ne s'arrête pas là. Je vous ai parlé d'un provicaire, c'est-à-dire du substitut d'un substitut ecclésiastique. Les autres autorités qui se partagent la ville sont aussi mêlées que la ville même. La garnison est fédérale, le soldat qui la compose est prussien, le grand-duc est roi (de Hollande); sous ce roi viennent un bourgmestre et des échevins, qui rappellent les anciennes institutions républicaines des Bataves; les Allemands y parlent français, les Français y parlent allemand; les femmes germaines y sont résolument brunes, et tout ce monde s'arrange bien de cet état de choses. Quoique l'on soit les uns chez les autres, les pouvoirs y sont soigneusement distincts.

Cependant je sus plus tard que le ministre de la justice, le ministre des cultes, le ministre des finances, forment avec le ministre d'Etat un seul et même homme, aux appointements de quatorze mille francs. Plus tard aussi, je crus pouvoir m'affirmer à moi-même que la France est particulièrement aimée dans ce pays qu'elle a occupé longtemps, aimée avec passion : vous savez que dans ces sortes d'amour il entre un brin de jalousie, deux d'amour-propre et dix de tendresse. S'il reste quelque chose à faire pour unir les pays, le chemin de fer s'en chargera. On le comprend si bien, que tout le monde applaudissait à un superbe viaduc de feu qui se dessina un soir sur les glacis. Je n'ai jamais vu de feu d'artifice aussi beau. Groupés çà et là sur les bastions, nous apercevions à travers les reflets rouges la ville en amphithéâtre, la ligne des forts et les vastes fossés béants au-dessous de nous. L'idée de construire un viaduc symbolique était heureuse et significative. Ces vieux murs, étonnés, s'ouvriront de toutes parts aux nations diverses.

Et sans assurer aux voyageurs une aussi cordiale et aussi écossaise hospitalité que celle que nous avons reçue en qualité de représentant du *Monde illustré*, sans leur promettre un train aussi rapide et aussi confortable que celui que le chemin de fer de l'Est avait offert aux invités de la presse, nous pouvons les engager sans crainte à faire cette charmante excursion, bien certains qu'ils nous sauront gré de la leur avoir indiquée.

ÉMILE CHASLE.



SALON DE 1859. — *La Séduction*, tableau de M. Célestin Nanteuil.

Pourquoi Hunebourg ne fut pas rendu.

I.

Le fort de Hunebourg, taillé dans le roc à la cime d'un pic escarpé, domine toute cette branche secondaire des Vosges qui sépare la Meurthe, la Moselle et la Bavière rhénane du bassin d'Alsace.

En 1815, le commandement de Hunebourg appartenait à Jean-Pierre Noël, ex-sergent-major aux fusiliers de la garde, amputé de la jambe gauche à Bautzen et décoré sur le champ de bataille.

Ce digne commandant était un homme de cinq pieds deux pouces, très-large des épaules et très-court sur jambes. Il avait une jolie petite bedaine, de bonnes grosses lèvres sensuelles, de grands yeux gris pleins d'énergie, de larges sourcils touffus, et le nez le plus magnifiquement fleuronné de toute la chaîne des Vosges. — Un chapeau à claque, l'habit d'ordonnance à longues basques, la culotte bleue, le gilet écarlate, les souliers à boucles d'argent, composaient sa tenue invariable.

Au moral, le commandant Noël aimait à rire. — Il aimait aussi le bourgogne « pelure d'oignon, » le filet de chevreuil, le coq de bruyère truffé, le jambon de Mayence, les carpes du Rhin, et généralement toutes les excellentes choses que le Seigneur a faites pour ses enfants. Quant au bordeaux et au champagne frappé, l'honnête Jean-Pierre n'en parlait qu'avec le plus grand respect; mais la vérité me force à dire que le runcio

tageait, — avec les andouilles cuites dans leur jus, les plus chères sympathies.

e digne commandant avait sous ses ordres une ıpagnie de vétérans, la plupart secs et maigres me des râbles, portant de longues capotes grises risant du tabac de contrebande. — On les voyait r sur les remparts, regarder dans l'abime, se des- er au soleil; l'aspect du ciel bleu, de l'horizon , ainsi que l'eau claire de la citerne, avait imprimé leurs fronts le sceau d'une incurable mélancolie. y avait aussi deux sous-officiers envoyés à Hune- g pour se reposer de fatigues; l'un s'appe- Cousin, l'autre Fargès; étaient deux jeunes de bonne famille... vocation irrésistible les entraînés vers la car- des armes, et la gloire t naturellement fait un rde les couvrir de lau- — Malheureusement, s avait aussi couverts ssures, et c'est à cette ılarité qu'ils devaient leur de servir sous les de Jean-Pierre. reste, ces deux jeunes supportaient brave- les injustices de la for- — ils jouaient aux , fumaient des pipes, racontaient leurs cam- s en buvant des petits

e était l'existence plei- variété des habitants ınebourg, lorsque le in 1815, vers quatre de l'après-midi, le ndant Jean-Pierre tout à coup l'ordre ttre le rappel et de mettre la compagnie s armes. — Il des- ensuite dans la cour caserne, son grand u à claque sur l'o- ses longues mousta- etroussées et la main dans son gilet.

-Mes enfants,—s'écria- s'arrêtant devant le des troupes, — vous ins le chemin de l'hon- et de la gloire. Allez irs, et vous arriverez, noi qui vous le prédis! reçois à l'instant du ıl Rapp, commandant nquième corps, une ıe qui m'informe que te mille Russes, Au- ns, Bavarois et Wur- rgeois, sous les or- généralissime prince hwartzemberg, vien- le franchir le Rhin à heim. — Le haut Pa- est envahi... L'en- n'est plus qu'à trois es de marche... Il pa- ême que les cosaques jà poussé des recon- ces jusque dans nos gnes... — Nous allons egarder dans le blanc ıx!...

s enfants, je compte us comme vous comp- r moi... Nous ferons la boutique plutôt nous rendre, c'est une affaire entendue; mais ndant il s'agit d'approvisionner la place... Pas ions, pas de soldats... les moyens d'existence out... c'est mon principe.

gent Fargès, vous allez vous rendre, avec trente s, dans tous les hameaux et villages des envi- trois lieues du fort... à Hazebrück, Wechen- Rosenheim, etc... — Vous ferez main basse sur l, sur les comestibles, sur toutes les substances s ou solides, capables de soutenir le moral de la n.

us mettrez en réquisition toutes les charrettes transport des comestibles, ainsi que les che- les ânes, les mulets... Si nous ne pouvons pas les nourrir, ils nous nourriront! Dès que le convoi sera formé, vous regagnerez la place en suivant autant que possible les hauteurs. Vous chasserez devant vous le bétail avec ordre et discipline, ayant toujours bien soin qu'aucune bête ne s'écarte... ce serait autant de perdu.

» Si par hasard un tourbillon de cosaques cherche à vous envelopper, vous ne lâcherez pas prise... au contraire... une partie de l'escorte leur fera face et l'autre poussera le troupeau sous les canons du fort. De cette manière, ceux d'entre vous qui seront tués auront la

SALON DE 1859. — *La Perdition*, tableau de M. Nanteuil.

consolation de penser que les autres se portent bien, et qu'ils conservent des vivres pour soutenir le siége. On admirera leur conduite de siècle en siècle et la postérité dira d'eux : — Jacques, André, Joseph, étaient des braves!... »

Des cris frénétiques de «vive l'empereur! vive le commandant!» accueillirent cette harangue.—Le tambour battit; Fargès tira majestueusement son briquet, fit ranger sa petite troupe en colonne et commanda le départ.

Les vétérans, pleins d'ardeur, partirent du pied gauche, et Jean-Pierre Noël, les bras croisés sur la poitrine et la jambe de bois en avant, les suivit du regard jusqu'à ce qu'ils eussent disparu derrière l'esplanade.

II

La petite troupe de Fargès s'avançait à travers les immenses forêts du Homberg, le mousquet sur l'épaule, l'œil au guet, l'oreille au vent, comme il convient à de braves militaires, qui ne se soucient pas de laisser leur peau sous le bec crochu des chouettes. — Tous étaient animés du plus vif enthousiasme; d'abord, parce qu'il est toujours agréable de faire ses provisions chez les autres, d'ouvrir les armoires, de décrocher les jambons, de tordre le cou aux volailles, de mettre les tonneaux en perce, d'explorer la cave, le grenier, la cuisine. Quelque soit votre tempérament, sanguin, nerveux ou même lymphatique, ces choses-là font toujours plaisir... — Et puis les Français aiment la guerre, rien que l'espoir d'une bataille leur fouette le sang; ils chantent, ils sifflent, ils se sentent tout joyeux. — Nos gaillards couraient donc comme des lièvres, la giberne au dos, la brette sur la hanche. C'était plaisir de les voir s'enfoncer sous les longues avenues des chênes et des hêtres... se perdre dans les ombres... paraître et disparaître au fond des ravins, s'accrocher aux broussailles et gravir les rochers avec une dextérité merveilleuse.

Fargès marchait à l'arrière-garde de sa colonne en compagnie du caporal Lombard. — Figurez-vous un gaillard de cinquante ans coiffé d'un immense chapeau à cornes et vêtu d'une grande capote grise. Sa taille large et carrée promettait une vigueur extraordinaire; ses traits fortement accusés, ses favoris roux, le froncement continuel de ses sourcils lui donnaient un air dur et farouche. Une large cicatrice sillonnait sa joue gauche et fendait sa lèvre supérieure, laissant à découvert deux belles dents canines, qui se faisaient jour à travers d'épaisses moustaches et ne ressemblaient pas mal aux défenses d'un vieux sanglier. — Pour comble d'agrément, ce personnage fumait un tronçon de pipe, et des bouffées s'échappaient par toutes les crevasses de sa joue, depuis l'oreille jusqu'aux lèvres : — Benoit Lombard avait vingt-six ans de service, trente-deux campagnes et dix-huit blessures... Aussi, grâce à sa bravoure et au concours heureux des circonstances, il avait obtenu le grade de caporal.

— Eh bien! Lombard, dit tout à coup Fargès en allongeant le pas, que pensez-vous de notre expédition? Croyez-vous qu'elle réussisse?

— Je pense, répondit le caporal avec un sourire qui déchaussa complétement un côté de sa mâchoire... je pense que si ces gueux de paysans se doutaient de ce qui leur pend à l'œil, ils auraient bientôt évacué leur bétail... Alors, bonsoir la compagnie... Je connais ça, sergent... En Espagne, il n'y avait qu'un moyen de les attraper...

— Quel moyen, Lombard?

— Nous les attendions dans leurs villages... entre quatre murs... Ils venaient quelquefois la nuit pour faire cuire le pain... car, voyez-vous, sergent... il faut un four pour cuire du pain... Alors nous leur mettions la main sur la nuque, et...

Un geste énergique compléta l'explication.

— Mais nous ne sommes pas en pays ennemi...

— Voilà justement pourquoi il faut tomber dessus

comme une bombe... Il faut les surprendre agréablement... empoigner tout... sans leur faire de mal... mais c'est difficile, sergent, c'est difficile...

— Comment ça, Lombard?

— D'abord, le paysan est malin; il tient à garder ce qu'il a, sans s'inquiéter de l'honneur de la patrie... Ensuite, depuis 1814, ils se défient de nous...

— Vous croyez? dit Fargès d'un air de doute.

— Sergent, prenez garde à ce que je vous dis... Le paysan n'est pas bête! Il se rappelle que l'année dernière, nous avons fait un tour dans les villages pour approvisionner les places, et je suis sûr qu'en apprenant l'invasion, la première chose qu'ils vont faire, ce sera d'aller cacher leurs bestiaux dans les bois.

Tout en causant de la sorte, ils gravissaient les pentes boisées du Homberg. Il était alors environ huit heures et demie, le jour baissait à vue d'œil, et les hautes grives, perchées sur le bouton des sapins, s'appelaient l'une l'autre, avant de plonger dans l'épaisseur des forêts.

Lorsque la tête de colonne déboucha sur le plateau du Rothfels, tout couvert de buissons et de sapinettes impénétrables, la nuit était tellement noire, qu'on pouvait à peine distinguer le sentier. Fargès ordonna de faire halte.

— Je ne vois pas d'inconvénient, dit-il, à ce que chacun fume sa pipe et se livre à ses opinions individuelles... mais sous les autres rapports... motus! Il s'agit de nous remettre en route quand la lune se lèvera.

Après cette improvisation, deux sentinelles furent placées, l'une du côté de la gorge, l'autre sur le versant de la montagne dominant une longue file de rochers à pic.

Les vétérans, exténués de fatigue, s'étendirent voluptueusement sur la mousse, au milieu des genêts en fleurs, tandis que Fargès et Lombard, gravement assis au pied d'un arbre et le fusil entre les jambes, discutaient leur plan d'attaque.

III

Or la lune commençait à poindre derrière les sapins de l'Oxenleier, et Fargès songeait à donner le signal du départ, lorsqu'une clameur confuse monta subitement des profondeurs de la vallée. Le sergent se leva tout surpris et regarda Lombard; mais celui-ci, rapide comme la pensée, mit un genou en terre et colla son oreille contre le pied d'un arbre. A le voir, immobile au milieu des ténèbres, retenant son haleine pour saisir le moindre murmure, on eût dit un vieux loup à l'affût.

Cependant nul autre bruit que le vague frémissement du feuillage ne se faisant entendre, il allait se relever, quand un souffle de la brise apporta de nouveau du fond de la gorge le tumulte qu'ils avaient perçu d'abord, mais cette fois il était plus distinct. C'était le roulement confus que produit la marche d'un troupeau, accompagné des sons champêtres d'une cornemuse.

Le caporal se releva lentement... un éclat de rire étouffé fendait sa bouche jusqu'aux oreilles et ses yeux scintillaient dans l'ombre:

— Nous les tenons! dit-il... hé! hé! hé! nous les tenons!

— Qui ça?

— Les paysans, morbleu... ils arrivent...

Puis, sans autre commentaire, il se glissa presque à quatre pattes entre les broussailles. — On vit les vétérans se dresser un à un, saisir leurs fusils et disparaître derrière les sapins. Les sentinelles imitèrent ce mouvement, et rien ne bougea plus dans le fourré.

La petite troupe se tenait cachée depuis une demi-heure environ, lorsque trois montagnards parurent au fond des pâles clairières. Ils gravissaient à pas lents le ravin... La lune venait de se lever derrière le Homberg... Quand ils eurent atteint la roche plate, ils s'arrêtèrent pour respirer et reprendre la suite d'une conversation interrompue.

Lombard put alors les examiner à son aise. L'un était grand et maigre, il avait une capote de ratine noire usée jusqu'à la corde, de longues jambes sèches comme des fuseaux, des souliers ronds à boucles de cuivre, un tricorne pittoresque posé sur l'occiput et le profil d'un veau qui tette... Le caporal jugea que ce devait être quelque maire du voisinage, et ce qui justifiait encore cette opinion, c'était un immense parapluie qu'il portait sous le bras gauche.

Le second, également coiffé d'un tricorne, faisait face à Lombard, et la lune éclairait en plein sa figure fine et astucieuse. Son nez pointu, ses yeux petits et vifs, ses lèvres sarcastiques et tout l'ensemble de sa personne annonçaient quelque diplomate de village, que des circonstances malheureuses avaient empêché d'atteindre au faîte de la gloire. Il portait un grand habit de peluche verte à larges manches retroussées jusqu'aux coudes, et taillé sur le patron du dernier siècle. Ses cheveux d'un roux ardent tombaient jusque sur ses épaules, et formaient un gros bourrelet tout autour de sa nuque. Il affectait un air doctoral, mais ses gestes rapides déroutaient à chaque seconde ses prétentions à la gravité.

Le troisième était tout bonnement un pâtre de la montagne, vêtu de la roulière bleue, du pantalon de toile grise et du bonnet de coton lorrain. — Il tenait d'une main sa cornemuse, et de l'autre un énorme bâton ferré.

— Monsieur le maire, dit le petit homme roux au grand maigre, vous avez tort de vous chagriner... Il vaut mieux tenir que courir... Nos bestiaux sont bien à nous, je pense, nous les avons achetés et payés.

— Ça, c'est sûr, Daniel, c'est sûr... à beaux deniers comptants... mais que veux-tu, mon garçon, c'est si agréable de s'entendre appeler « monsieur le maire, » gros comme le bras... de se voir tirer le chapeau, jusqu'aux souliers... — Voilà tantôt six ans que Petrus Schmitt *reluque* ma place et...

— Eh bien!... eh bien!... votre place, elle est à vous, il ne l'aura pas, votre place.

— Ça dépend, Daniel, il pourra dire que j'ai emmené les bestiaux du village, pour empêcher la garnison d'avoir des vivres... et pour la faire périr de famine...

— Ah bah! vous n'y êtes pas... Écoutez, monsieur le maire... Si le roi (ici le petit homme souleva son chapeau d'un geste respectueux), si notre bon roi revient vous direz: J'ai sauvé les bestiaux du village pour que les garnisons ne puissent pas les avoir... et qu'elles rendent les places aux armées de notre bon roi Louis... Alors, monsieur le préfet dira: — Oh! le brave homme... le brave homme... qui aime l'honneur de son vrai maître!... — On vous enverra la croix... voilà... c'est sûr!

— La croix, Daniel... la croix avec la pension?

— Je crois bien... avec la pension...

— Oui... mais... — balbutia le maire, — si... si l'autre enfonce notre bon roi... notre vrai roi... notre...

— Halte! halte-là... monsieur le maire, il sera roi pour de vrai, s'il est le plus fort... mais si notre grand empereur enfonce les ennemis de la patrie... Eh bien vous direz: — J'ai sauvé les bestiaux du village pour que les kaiserlicks... les cosaques ne puissent pas les avoir!... — Alors le préfet du grand empereur (nouveau salut) dira: Oh! le bon maire... l'honnête citoyen... il faut lui envoyer la croix! — Et ça fait que vous aurez toujours la croix et que nous garderons nos bestiaux.

Lombard se rongeait les moustaches, il eut grand peine à ne pas lancer un coup de baïonnette au diplomate, mais la certitude de ne rien perdre pour attendre lui fit maîtriser sa colère.

— Tu as raison, Daniel... je vois que tu as raison, reprit le grand maigre d'un air convaincu... — Pourquoi est-ce que je n'attraperais pas la croix tout comme un autre... puisque je sauve les bestiaux de la commune.

— Pardieu, monsieur le maire, il y en a plus d'un qui ne l'a pas gagnée autant que vous... et c'est Schmitt qui sera vexé!...

— Hé! hé! hé! il aura un bec comme ça, — fit le maire, en appliquant la pomme de son parapluie à son nez.

— Bien sûr, monsieur le maire, bien sûr... Mais reste à savoir où nous allons conduire les bestiaux... Il faudrait un endroit... un endroit... comme qui dirait le Teufelsloch... bien couvert, garni de roches, avec un pâturage au fond pour laisser paître les bêtes... un endroit où le diable ne pourrait pas aller sans connaître le chemin... Tenez, par comparaison... le précipice de la Salière... c'est noir... c'est lointain... les grands arbres pendent tout autour. Quarante bœufs se promèneraient là-dedans sans se gêner... il n'y a qu'un petit sentier pour descendre, et l'eau ne manque point.

— Bien trouvé, Daniel, bien trouvé... Va pour la Salière.

ERCKMANN-CHATRIAN.

(*La fin à un prochain numéro.*)

---

pussent savoir au juste ce qu'elle était. Elle passait pour belle, et pourtant beaucoup d'incrédules en doutaient, les femmes seules lui ayant fait cette réputation. Elle ne sortait que le matin, de très-bonne heure, pour aller à la messe, enveloppée dans un voile, accompagnée de Mirecourt, qui veillait sur elle avec la sollicitude d'un vieux serviteur.

Parmi les habitués des *tertulia* de la duchesse, un très-jeune homme, faufilé chez elle on ne sait comment, était le plus assidu. Sa présence surprenait tout le monde. Arrivé depuis un an à P..., il passait pour appartenir à une famille bourgeoise; or, la duchesse détestait les bourgeois. Personne ne le connaissait; il occupait une place modeste dans la magistrature; or la duchesse, qui n'aimait pas plus les robins que les bourgeois, le traitait avec distinction. Il se présenta avec une lettre de recommandation, que Mme d'*** ne lut pas à sa filleule, et, depuis ce jour, il ne manqua pas une soirée. Placé dans un coin du salon, très-retiré, il ne parlait à qui que ce fût, à moins qu'on ne l'interrogeât; il écoutait avidement; ses yeux cherchaient à percer l'obscurité, à découvrir les traits de cette sirène qu'il n'avait jamais entrevus. Mlle de la ***, invariablement assise auprès de sa tutrice, semblait, comme elle, une ombre chinoise; ceux qui n'avaient pas leur mémoire pour guide se perdaient dans cette fantasmagorie. Était-ce réel? était-ce fantastique? Vivait-on de l'existence habituelle, ou bien tout était-il illusion dans cette maison singulière? Une imagination quelque peu exaltée devait s'en frapper vivement, et fut ce qui arriva.

Théodore M*** était un beau jeune homme distingué, instruit, studieux et très-poëte, quoiqu'il ne fît pas de vers. Son père avait accès dans la très-bonne compagnie, malgré sa roture, et lui en avait donné les façons. Un hasard l'avait fait entrer dans les gardes du corps du roi; il y tint honorablement sa place, et eut de nombreuses aventures, qu'il eut la discrétion de garder pour lui, ce qui lui en procura de nouvelles, la discrétion étant plus rare encore en ce temps-là qu'aujourd'hui. La duchesse avait peut-être daigné jeter sur lui un coup d'œil; elle ne l'eût jamais avoué, mais elle s'en souvenait assurément, puisqu'elle admit Théodore dans son intimité, où les parchemins authentiques étaient de rigueur. Le jeune homme ne l'avait jamais vue autrement que dans son *entre chien et loup*. Le jour où il porta sa lettre, on le fit attendre dans ce délicieux cabinet où l'esprit, la grâce, la fantaisie du dix-huitième siècle semblaient s'être réfugiés. Il fut transporté, ébloui. La toilette surtout lui parut une merveille: ces boîtes, ces flacons, ces babioles dont il ignorait l'usage, lui, accoutumé à la simplicité de sa mère, étaient à ses yeux de vrais joyaux. Le miroir en Saxe, les rideaux de dentelle, les rubans et les fanfreluches, une mule rose, brodée de paillettes, *oubliée* à côté d'une mitaine de soie, tout cela si petit, si mignon!

— Oh! pensa-t-il, ce n'est pas une femme, c'est une fée!

Son cœur battait en l'attendant; il avait vingt ans, la tête ardente, le cerveau farci de chimères. Il ne savait rien de l'existence que ce que les livres lui avaient appris. Les récits de son père, fort âgé et retiré à la campagne, où la famille demeurait dans une solitude complète depuis la révolution, l'avaient introduit dans les boudoirs des marquises, sans lui donner la clef pour y pénétrer seul. Il rêvait les grandes dames, les grandes manières, tenait en un profond mépris les façons du jour, et aurait donné dix ans de sa vie pour être né du temps des aventures et amours cachés. Le quart d'heure qu'il passa en lieux enchantés lui suffit pour bâtir des châteaux, romans interminables; il se représenta la duchesse telle qu'il la voyait dans un superbe portrait peint Greuze, qui en faisait si peu. Il n'avait pas [illegible] désir de représenter sur la toile Mme d'*** en [illegible] chasseresse. Théodore ne se souvint plus des [illegible] écoulées, lorsque la porte s'ouvrit. Il se leva, chancelant, les yeux baissés, dans la crainte d'être ébloui.

— Mme la duchesse fait ses compliments à M. M***, elle le recevra volontiers le soir, elle n'est chez elle le matin pour personne.

C'était Petrone, ambassadeur ordinaire de sa maîtresse; jamais diplomate n'avait donné tant de [illegible] et n'en connaissait mieux la formule. Théodore s'en alla tout penaud; il eût voulu rester éternellement dans ce paradis, où les rêves voltigeaient si bien à travers les fleurs. Il n'osa pas revenir le même soir; il revint le lendemain avec la fièvre de l'attente. On l'introduisit, on l'annonça, il resta près de la porte, [illegible] dit de cette obscurité, intimidé de sa première [illegible] chez une déesse. Une voix adorable, pleine de [illegible] et de caresses, l'encouragea et l'engagea à prendre place.

— Si vous ressemblez à votre père, monsieur M***, vous devez savoir causer, et l'on cause [illegible]. Pour un jeune homme de votre âge, c'est [illegible] divertissement et vous emploierez sans doute [illegible] ans beaucoup mieux ailleurs.

Théodore fût mort plutôt que de répondre. [illegible] ans lui bourdonnaient aux oreilles, au contraire, Dieu sait ce qu'ils lui inspiraient.

— Je suis bien vieille, monsieur, ajouta-t-elle. [illegible]

BIBLIOGRAPHIE.

...onnaire universel de la vie pratique à la ville et à la ...mpagne, de M. BELÈZE. — *La Foire aux vanités*, de Wil...m THACKERAY, traduction de M. Georges GUIFFREY, chez Hachette. — *Les Mémoires d'un valet de pied*, de William ...ACKERAY, traduction de M. William HUGHES, à la LIBRAIRIE ...UVELLE. — *Mademoiselle Mariani*, de M. Arsène HOUSSAYE (... édition), chez Michel Lévy. — *Portraits contemporains*, de Jacques REYNAUD, chez Amyot. — *Voyages çà et là*, de M. Ju... LECOMTE, à la LIBRAIRIE NOUVELLE.

...oute la science de la vie consiste à savoir bien ...rir, a dit un sage. Malheureusement pour l'autorité ... maxime, ce morose philosophe était lui-même à ...de la mort lorsqu'il a prononcé ces paroles peu ...lantes, et c'est là sans doute ce qui aura fait du ... à cette vérité, si toutefois c'est une vérité. ...vivants se seront rappelé la fable du Renard ...s Raisins; toujours est-il qu'en général on né... ...un peu d'apprendre à bien mourir et qu'on se ...ccupe plutôt de bien vivre. Je n'en veux d'autre ...ve que le nouveau livre que vient de publier ...achette: le *Dictionnaire de la vie pratique à la ville et ...ampagne*, et dont le succès atteste d'autres soucis ...elui d'une mort à laquelle on croit qu'il sera bien ...temps de penser, lorsqu'on n'aura pas mieux à ... Grâce à ce nouveau dictionnaire, on saura ce ... doit faire dans chaque circonstance de la vie, ...ait un procès à soutenir ou un voyage à entre...re, une tisane à avaler ou un poulet à faire rôtir, ...pleuve ou qu'il fasse beau, qu'il gèle ou qu'on ...e, et franchement ce n'est point chose à dédaigner ...conseiller et qu'un guide pareil qu'on peut toujours ... à ses côtés, qui ne parle que lorsqu'on l'interroge, ...e vous conduit que là où vous voulez aller, et ...vous serez sûr de ne point avoir à subir les re...rances s'il vous prend fantaisie de lui demander ...is pour ne pas le suivre, comme on fait générale...

...s faut-il un exemple de l'utilité de ce dic...aire?

...matin, mon concierge avec lequel je suis en dé...sse est venu me réclamer une portion du charbon ...re que je faisais apporter pour ma provision de ...r, prétendant que c'était son droit.

...ouvert mon dictionnaire à l'article Concierge, il ...'abord procuré le plaisir de pouvoir lire devant ...ctionnaire: *Concierge*, voyez *Portier*, et, à l'article ...r, il m'a appris que ces prestations en nature ...t purement volontaires, mais qu'il était de l'in... ...les locataires de les accorder sans contestations. ...'ai point suivi, il est vrai, le conseil de mon ...maire, mais j'ai lu sur ce sujet une centaine de ... qui m'ont fort éclairé sur mes droits et mes de...vers le représentant de mon propriétaire, et que ...pte bien mettre à profit le cas échéant.

...t de même pour tous les renseignements que ...demanderez au dictionnaire, et quand on pense ...u'il a fallu de peine et de patience à M. Belèze et ...ollaborateurs pour réunir en un seul volume une ...te et si complète encyclopédie, on doit s'estimer ...ux de pouvoir facilement recueillir le fruit de recherches et de travaux qui demanderaient plus de la vie d'un homme.

Les romans de Thackeray deviennent décidément à la mode en France. Pendant que la maison Hachette publie *la Foire aux Vanités* traduite par M. G. Guiffrey, la LIBRAIRIE NOUVELLE met en vente les *Mémoires d'un Valet de pied*. Ce roman, l'un des plus gais et des plus amusants du Lesage britannique, a été traduit avec un rare bonheur par M. William Hughes, que plusieurs travaux de ce genre avaient déjà fait remarquer. Le succès qu'a obtenu cette curieuse étude de mœurs dans la *Revue Européenne*, qui saisit avec un si louable empressement toutes les occasions de produire les jeunes talents, suivra certainement le volume qui vient de paraître.

D'où vient donc le charme singulier qu'on trouve dans les livres de M. Arsène Houssaye? Comment se fait-il que dès qu'on a commencé le volume on ne peut s'en arracher et qu'il faut aller jusqu'à la fin? Certainement l'aimable écrivain est un de ceux qui savent le mieux tenir une plume, un des esprits les plus fins et les plus élégants de notre époque; mais beaucoup de ses confrères sont riches aussi de ces mêmes qualités que nous nous plaisons à reconnaître chez l'auteur de *Philosophes et Comédiennes*, du *Quarante-et-unième fauteuil*, du *Roi Voltaire*, du *Violon de Franjolé* et de tant d'autres œuvres qui ont fait le tour du monde, mais il y a encore quelque chose de plus chez celui-ci et je ne sais si ce qui fait précisément le charme de ses écrits et leur donne une saveur toute particulière n'est pas une certaine tristesse, une espèce d'amertume qu'on trouve au fond de ces romans si gracieux et si charmants au premier abord.

Voyez, par exemple, *Mlle Mariani* dont la troisième édition vient de paraître. Quel désenchantement règne dans ce livre, dans ce caractère d'Horace qui en est le principal personnage, et cependant comme ce caractère est vrai et saisissant, malgré ses erreurs et ses faiblesses! Comme on s'attache à la passion et aux souffrances de cette malheureuse fille dont la poétique et touchante figure se détache si heureusement au milieu des autres personnages un peu compromis et un peu compromettants, il faut bien l'avouer, qui l'entourent! Certes, le sujet de ce roman est scabreux; certes le dénoûment qui amène et fait mourir Mlle Mariani dans une maison de jeu, au milieu de femmes galantes et de viveurs, l'est plus encore; et cependant tel est l'art de l'écrivain, telle est la délicatesse de pinceau du peintre qu'on ne peut s'empêcher de s'attendrir sur cette fin et même sur le désespoir un peu stérile de celui qui l'a causée.

Vous vous rappelez sans doute les portraits contemporains qui ont paru depuis un an environ dans le *Figaro*, sous le pseudonyme de Jacques Reynaud et qui ont excité une si vive curiosité autant à cause du talent de l'écrivain qu'à cause du mystère qui l'entourait et que personne n'a pu encore pénétrer. Le premier volume vient de paraître chez Amyot. Il renferme les portraits de Lamartine, A. Dumas père et fils, Barbey d'Aurévilly, de Saint-Georges, A. Karr, P. Lacroix, A. de Vigny, Roger de Beauvoir, Gavarni, Méry, de La Guéronnière, Ponsard, E. de Girardin, Ernest Feydeau, de Morny, Meissonnier, de Courchamps, de Rothschild, G. Sand, A. Brohan, Taglioni et Arnould-Plessy.

Ces portraits, comme le dit M. Jouvin, le sévère mais juste critique que nous connaissons, ont réussi au *Figaro* précisément par les qualités opposées à celles qui ont fait le succès du journal: un grand fonds de bienveillance; une parole mesurée sur un diapason bas; un soin extraordinaire d'arrondir les angles de l'esprit; le demi-jour de préférence à la lumière en fait d'indiscrétions anecdotiques; les nuances remplaçant les couleurs en matière de style; peu d'ombres, mais avant tout l'art de dire les choses en les laissant deviner.

Le fait est que je suis bien certain que pas un des personnages représentés n'a dû être mécontent de son portrait; et de même qu'en se regardant dans une glace on est presque toujours content de son visage parce qu'on se plaît à n'en voir et à n'en regarder que les traits agréables, laissant aux envieux le soin d'examiner les défauts; de même en lisant son portrait dans le volume de Jacques Reynaud, on est tellement enchanté de voir les qualités si bien mises en relief qu'on laisse à ses ennemis le soin d'apercevoir les défauts si discrètement mais si bien indiqués.

Mais quel est donc ce *Jacques Reynaud?* me demandera-t-on. Hélas! je n'en sais pas plus que les autres à ce sujet. Moi aussi j'ai cherché, j'ai demandé comme tout le monde, mais sans plus de succès. J'ai eu un instant l'espoir, et je croyais être le premier à annoncer la nouvelle, car l'auteur a eu la gracieuseté de m'adresser un exemplaire de son livre, avec quelques lignes sur la première page; mais ces lignes, dans lesquelles j'espérais trouver un indice, défient toutes les investigations; elles sont écrites en lettres italiques et signées *un vieux célibataire inconnu: Jacques Reynaud.*

Inconnu tant que vous voudrez, monsieur, madame ou mademoiselle, mais pas si inconnu cependant, que tout le monde ne parle de vous et ne veuille lire le livre que vous avez signé de ce nom mystérieux.

Il me reste, en terminant, à annoncer une bonne nouvelle: c'est la publication, à la LIBRAIRIE NOUVELLE, d'un piquant et gai volume de M. Jules Lecomte, rempli d'observations fines, d'anecdotes amusantes, le tout relié par un itinéraire plein de fantaisie et d'*humour*, à travers trois pays où un homme d'un si charmant esprit n'a pas eu de peine à découvrir du nouveau. Les lecteurs du *Monde illustré*, qui apprécient si bien les Courriers du célèbre chroniqueur, se réjouiront de cette bonne fortune, car ces pages sont toutes nouvelles pour eux, et le volume offre la saveur de l'inédit. On peut dire, en l'annonçant, que jamais l'auteur du *Luxe* n'a été plus original, plus amusant, plus varié et plus imprévu que dans ses *Voyages çà et là*.

PAUL DHORMOYS.

...oint de ce temps, et je souhaiterais de ne l'avoir ...vu; la mort m'oublie, on prétend que je la tri...ela n'est pas vrai, je joue franc jeu avec elle, je ...rde à visage découvert; elle me redoute, à ce ...araît, plus que je ne la crains, puisqu'elle me ...ur son passage sans me toucher.

...vieux courtisans ne manquèrent pas de relever ...et d'assaisonner leurs compliments de ce qui ...ent prouvait qu'ils étaient des souvenirs. Les ...ont inflexibles. Parler à une femme de sa jeu...envolée, c'est lui rappeler qu'elle ne la retrou...us.

...dore écoutait cette voix d'harmonica, elle lui ... sur les nerfs et lui donnait envie de pleurer. ...une impression tendre, voluptueuse et triste à ... Il n'aurait pu l'expliquer, il la sentait sans la ...ndre. Il avait l'air d'un sot puisqu'il ne parlait ...jeu muet était interdit; il en résulta un silence ...t que la duchesse interpréta par la timidité ...ébutant; elle n'en pouvait soupçonner le motif, ...ur qui l'idéal était lettre close. Elle n'y pensa ...bout d'un instant et causa comme s'il n'eût ...é là; il devint pour elle un fauteuil occupé au ...tre vide, voilà tout.

...t au jeune homme, il en fut tout autrement: ...ment nouveau qu'il éprouvait s'empara de son ... en chassa les autres désirs, les autres pen... Il arrivait à P... avec des idées ambitieuses, il ...sa valeur et cherchait à se faire remarquer dans ...ssion. L'ambition s'enfuit à tire d'ailes, il n'eut ...une pensée, toutes ses journées se passèrent à ...la nuit. Il négligea ses études et mérita ses ... au point de mériter de sévères réprimandes. ...it dès l'aube et s'en allait errer dans la campagne, seul avec ces illusions chéries qui le tuaient et qu'il n'eût pas voulu perdre. Il cueillait les fleurs des champs et leur contait son délire; il en formait des bouquets pour *elle*, il les rapportait et les laissait sécher sur sa table, c'était chaque jour une nouvelle moisson embaumée. Jamais il n'eût osé lui offrir ces bluets, ces paquerettes, ses amies et ses confidents, à qui il avait tant parlé d'elle. Il ignorait lui-même son but. Que pouvait-il demander à cette chimère? S'il *voyait* son idole elle perdrait tout son prestige, sans doute, aussi ne voulait-il pas la voir, car il adorait son amour, il eût préféré mourir que de l'éteindre. Sa santé très frêle s'altérait sensiblement de cette solitude perpétuelle, de ces promenades infinies, de cette surexcitation incessante. Il ne dormait pas et mangeait à peine, il écrivait jour et nuit des pages brûlantes, jamais une passion aussi pure ne parla un plus poétique langage. La duchesse en eût ri peut-être, c'était cependant l'hommage le plus complet qu'on lui eût adressé, même en ses beaux jours.

Un matin, il sortait de chez lui pour aller vers la campagne, une voiture remplissait la rue, très-étroite en cet endroit. Il se rangea près du mur. Son air distrait reconnut derrière un des valets de Mme d'***. Involontairement il regarda et il aperçut un délicieux visage tourné de son côté. La vision passa comme un éclair, il ferma les yeux et ne les rouvrit que quand le bruit des roues fut éteint. Puis il s'en alla d'un pas plus lent qu'à l'ordinaire, emportant avec lui une autre image qu'il plaça dans son cœur à côté de ce portrait magique. Il les enlaça si bien ensemble qu'il les confondit, et se créa une illusion plus entière encore. Il fit une délicieuse promenade; il y eut entre lui et *sa maîtresse* des causeries interminables, où il lui parla de sa beauté avec un enthousiasme qui devait rendr bien heureuse celle qui l'inspirait. Théodore ne rentra qu'au moment où il devait se rendre à l'hôtel d'***, à peine prit-il le temps de changer de toilette. Lorsqu'il parut, la duchesse lui dit vivement:

— M. M***, je vous ai rencontré ce matin; à ce que m'ont appris mes gens, vous étiez très-pâle. Seriez-vous malade? il faut vous soigner.

C'était donc bien elle!

Il se fit, à dater de ce jour, un travail étrange dans l'imagination de Théodore. Il aima sérieusement, positivement, la femme qu'il avait entrevue dans la voiture de la duchesse en lui prêtant d'une part le costume, les grâces mignardes du portrait, de l'autre l'esprit et la voix qui le tenaient enchaîné pendant trois heures tous les soirs; ce fut pour lui une seule et même personne, une sorte de résurrection de la belle Mme d'***. Tout ce drame se jouait en lui-même, sans que jamais un mot, un geste le laissât pressentir. On le traitait d'original, quelques-uns prétendaient qu'il était fou. Les jeunes femmes, plus clairvoyantes, le *sentaient* amoureux. De qui? C'est ce que nul n'aurait pu dire. Pourtant il devait l'être, et d'une passion malheureuse.

— Pauvre jeune homme, pensaient-elles, chaque fois qu'elles le rencontraient seul, errant par les sentiers fleuris, pâle comme un lis qui s'effeuille. Pauvre jeune homme! qui donc est assez cruelle pour le laisser mourir?

COMTESSE DASH.

(*La fin au prochain numero.*)

Banc de police correctionnelle.

— Enfin ! votre femme allait tous les jours vous chercher au cabaret !
— C'est vrai, mon président, mais c'était pour boire la moitié de ma goutte !...

Banc de l'Opéra.

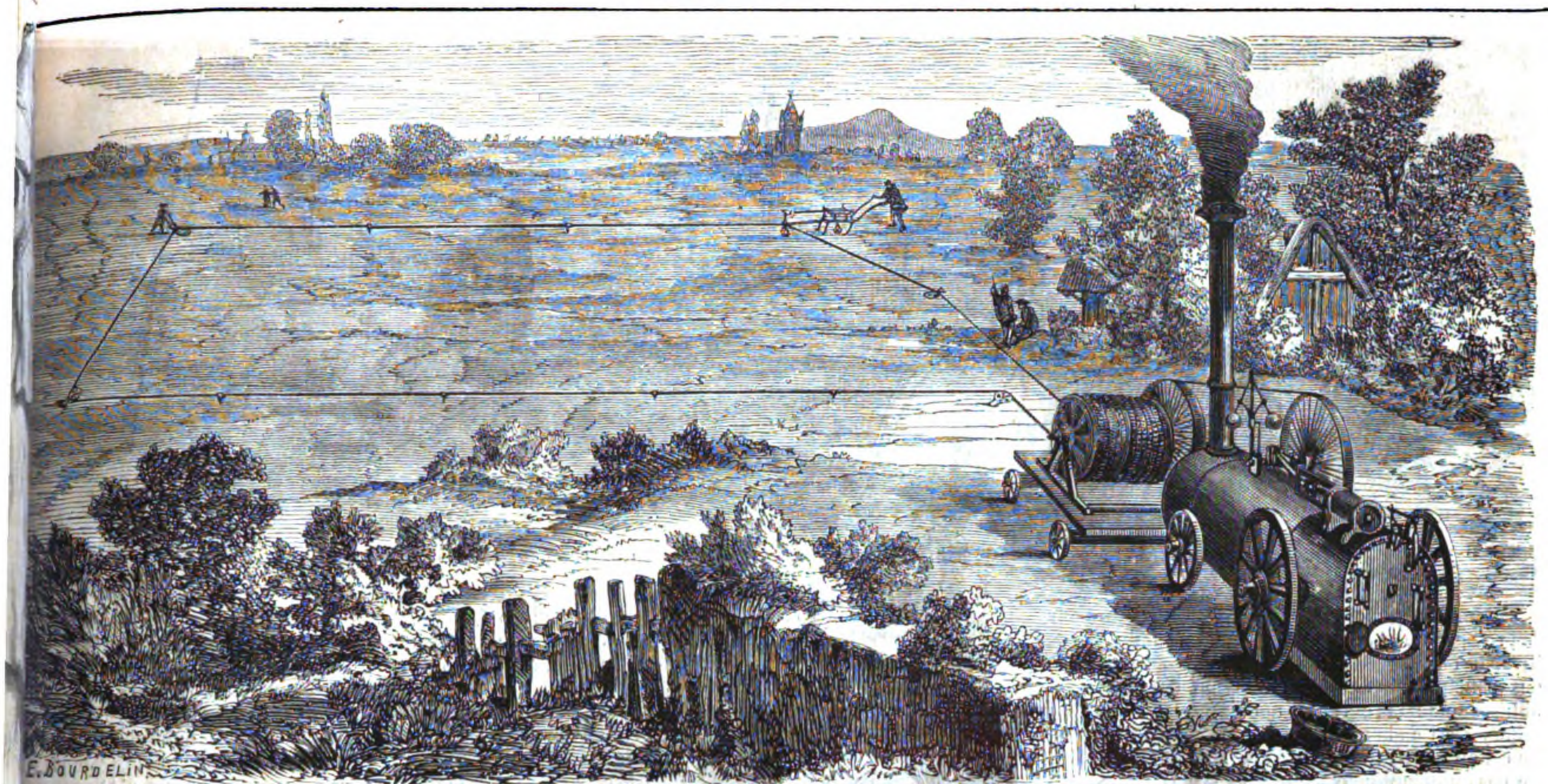
— Tu me cherches ?
— Madame me prend pour un chiffonnier !

Banc des promenades.

— Quand j'étais dans les hussards, on m'appelait mon capitaine... maintenant que je suis marié, ma femme m'appelle vieux polisson ?

Banc de gazon.

Premier quartier de la lune de miel.



La culture à la vapeur.

Le siége de Corinthe.

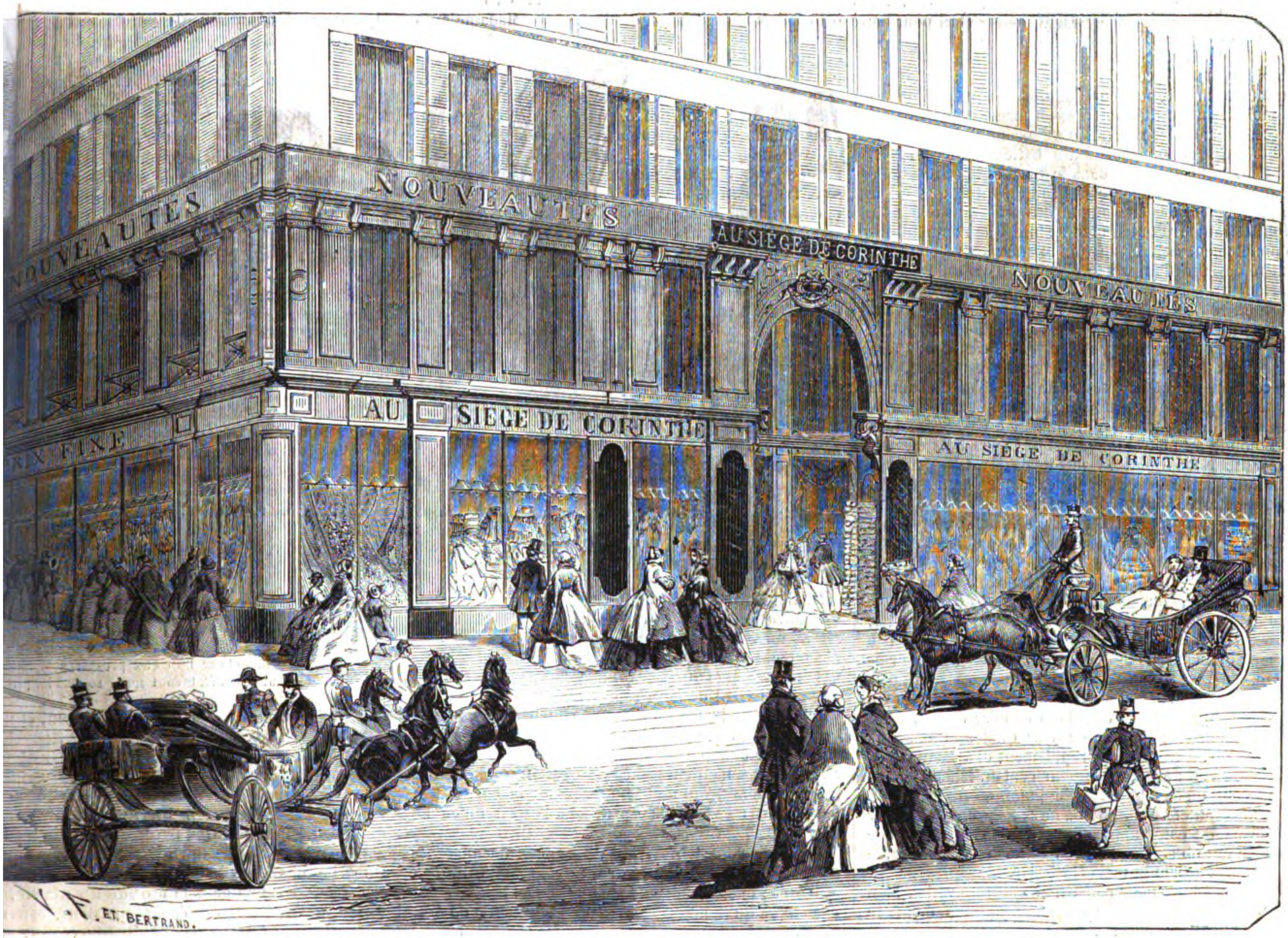
…is s'embellit tous les jours : les larges boulevards …lacent les vieilles rues étroites, les masures sont …lacées par des hôtels somptueux, les bouchers …ient l'or et le marbre pour orner leurs étaux, …ppe fait place au magasin, le magasin se transforme en palais.

…ez plutôt ce coin de la rue de Provence et de la …e la Chaussée-d'Antin, occupé il y a quelques … encore par les sombres et irréguliers magasins du Siége de Corinthe. Il n'a pas fallu au marteau plus de temps pour les démolir que ce qu'il en a fallu à la truelle pour élever à leur place des galeries vastes et aérées où le soleil pendant le jour, et le soir les gerbes du gaz font chatoyer sous les yeux du promeneur toutes les couleurs des étoffes et resplendir toutes les richesses que renferment ces vastes magasins. Ah ! si Mummius, rappelé à la vie, voyait toutes ces merveilles, ce n'est plus devant la pauvre petite ville du Peloponèse qu'il irait mettre le siége, ce serait devant les magasins de M. Leconte ; et à coup sûr les élégantes Romaines préféreraient ces dépouilles à celles que le barbare vainqueur rapporta de Corinthe.

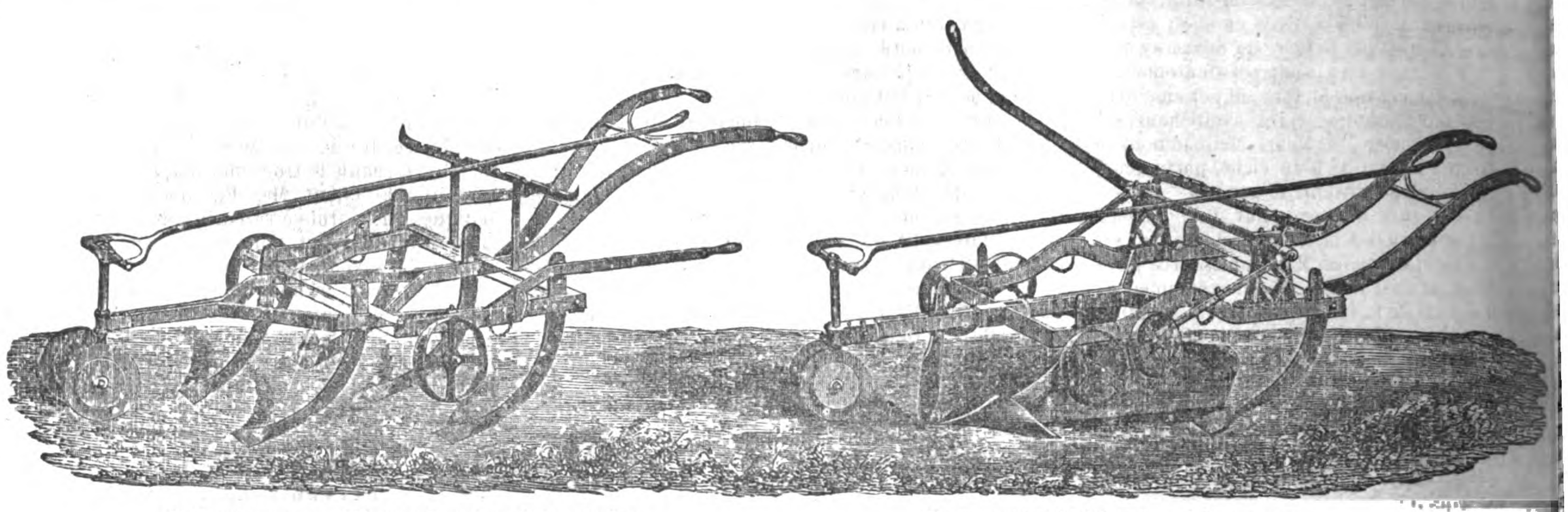
MAXIME VAUVERT.

L'agriculture et la vapeur.

Ce n'est, pour ainsi dire, que d'hier que l'agriculture commence à demander à la vapeur la force motrice qu'elle empruntait à peu près uniquement au travail des hommes et des animaux, et déjà le service que lui rend ce puissant auxiliaire, à qui l'industrie



Transformation de Paris. — Le coin de la Chaussée-d'Antin et de la rue de Provence.



Cultivateur pour défoncer le sol après la récolte. Charrue pour le labourage à la vapeur.

doit ses prodiges, deviennent assez nombreux pour faire présager une révolution profonde dans l'art de cultiver la terre.

Les principaux avantages de l'emploi de la vapeur, avantages que n'offre réunis aucun moteur animé ou inanimé, c'est d'abord que la puissance qu'elle représente est au moins transportable quand elle ne se déplace pas automatiquement, et que son action est entièrement soumise à la volonté du maître, qui peut la faire fonctionner d'une manière continue. Le moteur animé se déplace, il est vrai, mais il ne peut travailler que d'une manière intermittente, et il arrive tous les jours plusieurs moments où, sa tâche remplie ou non, il doit prendre un repos nécessaire à la réparation de ses forces. Quant au vent, c'est un de ces serviteurs capricieux auxquels on ne peut jamais se fier, qui vous dit: Je suis prêt, lorsqu'on n'a nul besoin de son aide, pour bouder au moment où son concours devient utile. Les eaux courantes, plus sûres, ont aussi leurs irrégularites, et en outre elles ne sont utilisables que par les riverains.

Les premières fonctions agricoles que l'on confia à la vapeur furent celles de mettre en action les batteuses mécaniques. On débuta par se servir d'une machine fixe qui, en outre, faisait mouvoir les coupe-racines, les hache-paille, etc. Aux machines fixes succédèrent les locomobiles, qui, tout en s'acquittant du même emploi, peuvent de plus se transporter sans la moindre difficulté de ferme en ferme et battre ainsi successivement les récoltes d'un grand nombre d'exploitations. La supériorité des batteuses mécaniques, tant sur le fléau usité dans le nord et le centre de la France que sur le dépiquage, soit au rouleau, soit par le piétinement des chevaux ou des mules, usité dans le Midi, est aujourd'hui si bien établie, que l'on peut raisonnablement espérer de voir bientôt les machines à battre devenir d'un usage général. Dans un seul département, celui de la Loire-Inférieure, on comptait déjà, en 1857, près de quinze cents engins de ce genre, égrenant en moyenne 53,958 gerbes à l'heure.

Mais qu'on le remarque bien, l'application à la machine à battre de la vapeur comme force motrice, tout en continuant un progrès réel, puisqu'elle dotait le matériel agricole d'un nouvel agent, n'était en définitive que la substitution d'un moteur à un autre : de la locomobile au manége desservi par des bœufs ou des chevaux. Nous ferons la même observation par rapport aux tentatives récentes, exécutées en France et en Angleterre, pour appliquer la vapeur à la culture des terres proprement dite. En effet, deux systèmes sont en présence, systèmes entièrement différents, non dans leur but, puisqu'ils se proposent également de nettoyer, de déchirer, d'émietter, d'approfondir la couche arable, mais dans leur mode d'action. L'un, adopté par plusieurs inventeurs, tels que Boydel, Fowler, etc., consiste à faire traîner par la machine à vapeur une charrue agissant comme la charrue ordinaire, mais de dimensions proportionnées à la puissance du moteur. Dans ce système, on le voit, il n'y a de changé que la nature de la force mise en jeu, force dont l'intensité permet de tracer quatre sillons à la fois et d'obtenir ainsi plus rapidement et avec une économie de vingt à quarante pour cent un labeur analogue à celui qu'exécuteraient des bœufs ou des chevaux. Ajoutons toutefois, afin qu'on ne se méprenne point sur la portée de cette application, que les appareils de Fowler ont obtenu, au dernier concours de Chester, le grand-prix de 500 guinées (12,500 fr.).

Le second système constitue une innovation bien autrement radicale. Il n'est plus question de faire avancer l'antique charrue, mais de la remplacer par des instruments d'un autre ordre, attaquant le sol à une profondeur variable de la même manière que la pioche et la bêche du manouvrier. Les appareils de Rickett, ceux de Wolston, de Smith, de Romaire, etc., sont dans ce cas.

La plupart de ces engins, et notamment ceux de Fowler, de Smith, n'ont pas seulement subi avec honneur les épreuves des concours, et l'on ne sait pas assez combien en Angleterre les essais de ce genre sont sérieux et complets, mais ils ont donné dans la pratique les résultats les plus satisfaisants sous le triple rapport de la perfection du travail, de la célérité, de l'économie.

Ce n'est pas ici le lieu d'examiner l'influence que l'application de la vapeur aux façons du sol doit inévitablement exercer sur l'agriculture en général. Nous profiterons cependant de la circonstance pour répondre quelques mots à cette objection banale que soulève infailliblement l'apparition de toute grande machine agricole : *Elle est trop chère pour notre propriété morcelée; quel fermier, quel propriétaire pourra acheter cela?* On l'a dit à propos des machines à battre, des moissonneuses, on le criera bien plus haut encore pour les cultivateurs à vapeur, et cependant, en France aussi bien qu'en Angleterre, combien ne voit-on pas aujourd'hui de petits fermiers, de petits propriétaires profiter des immenses avantages de la machine à battre? Trop pauvres ou ne possedant pas une exploitation assez vaste pour que la somme de travail qu'ils ont à demander à la machine soit proportionnée à son prix d'achat, ils la louent à des entrepreneurs d'un nouveau genre, qui vont de ferme en ferme, battant à la journée ou à façon au grand profit des parties contractantes. Ce qui se fait depuis trois ans pour l'égrenage des grains, on le fera l'année prochaine pour la moisson, et dans dix ans peut-être pour la préparation des terres! et alors, en huit jours, en temps opportun et avec une notable économie, des cultivateurs à vapeur défonceront et laboureront mieux qu'il ne l'a jamais été tout le territoire d'une commune.

DE CHAVANNES.

THÉÂTRES

COMÉDIE-FRANÇAISE : *Les Projets de ma Tante*, comédie en un acte, en prose, par M. Henri Nicolle.—GYMNASE-DRAMATIQUE : *Un Petit-Fils de Mascarille*, comédie en cinq actes, en prose, par M. Henri Meilhac.

M. Henri Nicolle est un lettré, et des meilleurs ; on lui doit, entre autres travaux, *les Courses dans les Pyrénées*, un volume de *Contes invraisemblables*, et, tout récemment, l'histoire du *Château de Maisons*. Il n'avait pas encore songé au théâtre, mais la charmante petite pièce qu'il vient de faire représenter rue de Richelieu va sans doute le transformer en courtisan de la Muse au brodequin. *Les Projets de ma Tante* appartiennent à ce genre aimable et sans prétention qui a valu à M. Scribe ses meilleurs succès ; c'est une causerie à trois personnes, qui amuse, qui pique la curiosité et qui atteint au véritable esprit, — à l'esprit qu'on ne cherche pas.

La tante dont il s'agit est une veuve de quarante ans, Mme Gardonnière, encore attrayante, mais un peu évaporée ; elle demeure avec sa nièce Cécile, plus mélancolique qu'il ne convient à une jeune fille de dix-sept ans. Cécile, dont le cœur n'a pas parlé, tourne tous ses désirs vers le couvent, ce qui exaspère sa tante. Après avoir vainement combattu sa résolu[...] Mme Gardonnière s'avise d'un moyen héroïque et [...] qu'il est opportun d'introduire un jeune homme [...] la place. Ce jeune homme sera le voisin d'en fa[...] M. Duplessis ; il est bien fait, il est riche ; mieux v[...] lui qu'un autre. Mme Gardonnière débute par lui [...] tenter un procès au sujet d'un ruisseau qui trave[...] leurs propriétés, un vrai procès d'Allemand, à l'ai[...] duquel elle espère l'attirer; mais le jeune homme, [...] a apparemment du sang de Falaise dans les veines, [...] contente de gagner son procès et reste chez lui. E[...] le poursuit en appel ; même mutisme et même iso[...] ment de la part de M. Duplessis. Elle est forcée en[...] de lui écrire et de lui donner un rendez-vous chez el[...] C'est à ce moment que commence la pièce.

Les projets de Mme Gardonnière aboutiront-ils ? C[...] paraît douteux au premier abord. Voici ce qu'elle [...] vente pour amener un coup de sympathie entre [...] deux jeunes gens qui ne se sont jamais vus : à Céci[...] elle dit que M. Duplessis l'aime éperdument ; à M. D[...] plessis, elle confie que Cécile brûle pour lui d'un fe[...] discret ; à chacun d'eux elle demande le secret abs[...] sur cette confidence. Mais le moyen que les deux jeun[...] gens, dès qu'ils se trouvent en présence l'un de l'autr[...] n'aient pas le désir de s'interroger ! Ils s'interroge[...] donc, et ils découvrent que la tante s'est jouée de to[...] les deux ; ils s'unissent pour se jouer *d'elle* à leur to[...] M. Duplessis pousse même la plaisanterie jusq[...] feindre d'être épris de Mme Gardonnière et de voul[...] l'épouser. Après quoi, tout s'arrange, comme on [...] pense bien. Cécile a été touchée de la loyauté et de [...] tournure de M. Duplessis ; de son côté, il *n'a pu la [...] sans l'aimer* ; un mariage est le résultat de cette pr[...] mière entrevue. La tante triomphe : ses projets [...] réussi.

Ce petit acte est scénique, il ne lasse pas un instan[...] il va prendre sa place parmi ces œuvres légères dont [...] Comédie-Française pourrait se montrer plus prodig[...] *le Bonhomme Jadis*, *la Fin du Roman*. Ce qui nous [...] aimer *les Projets de ma Tante*, c'est que, comme n[...] l'avons dit plus haut, ce n'est point exclusivement [...] jeu d'esprit. L'auteur a eu le bon goût de laisse[...] leur place la raquette de Marivaux et le volant d'Alf[...] de Musset ; il n'a point recommencé l'éternel prove[...] bâti, selon la phrase consacrée, sur la pointe d'[...] aiguille ; il s'est gardé de la mièvrerie, du papota[...] il a été à son but tout droit et par le vrai chemin. [...] public, fatigué des petits actes « étincelants, » s[...] montré ravi de ce petit acte simplement enjoué.

Les Projets de ma Tante ont été joués comme on j[...] au Théâtre-Français, c'est-à-dire avec un soin [...] donne un relief saisissant aux moindres situatio[...] Mme Nathalie, Mlle Marie Royer (une débutante), M. [...] launay, en sont les trois interprètes applaudis.

Mascarille, à la fin de *l'Étourdi*, s'écrie :

> Allons, et que les cieux prospères
> Nous donnent des enfants dont nous soyons les pères !

M. Henri Meilhac a entendu ce vœu, et il a c[...] pour le Gymnase *Un Petit Fils de Mascarille*.

Ici nous entrons dans la comédie de caractère, da[...] la haute comédie, dirait Bilboquet. *Le Petit-Fils [...] Mascarille* a nom Ronceray ; il n'est plus au service [...] Lélie et des Léandre ; il travaille pour son prop[...] compte. La profession qu'il exerce est indéterminée [...] appelez-le aventurier, intrigant, chevalier d'industr[...] il mérite tous ces titres. Pourtant il jouit d'une c[...] taine considération dans le monde du plaisir, habit[...] assidu de l'Opéra et du Théâtre-Italien, convive q[...] tidien du café Anglais, client de Chevreuil, sportm[...] au voile vert et canotier en vareuse rouge, il est [...]

les parties, saluant et salué; on lui prête les elles relations, et il les possède en effet, mais à platonique. Ce n'est pas l'affaire de Ronceray qui, au à l'âge de trente ans, songe sérieusement à érir une position et une fortune, dût-il employer des moyens honorables. Après avoir heurté à es étages de la société, M. Henri Meilhac nous le e s'arrêtant à la famille d'un riche parfumeur, rot, dont il prétend devenir le gendre.

ceray a plusieurs chances pour lui; d'abord é de Chavarot, qu'il a facilement ébloui par ses res élégantes et cordiales. Mais sa ressource prin- est celle-ci, et c'est là que l'infamie commence: pte sur l'appui de la femme du parfumeur, qu'il ite alors qu'elle n'était pas encore Mme Chavarot; pui, il tente de l'obtenir par l'intimidation, mais vre femme résiste courageusement. Sa fille ou sa belle-fille (issue d'un premier mariage de Cha- surprend son secret, et pour forcer Ronceray au e, elle est sûr le point de se sacrifier en l'épou- La pièce est dans ces alternatives, quelquefois ues sans rapidité, d'autres fois vraiment émou- . Ronceray gagne la première partie; mais il a seconde et finalement la *belle*; tout vient à lui ier à l'heure décisive; ses connaissances, dès ait appel à leur protection, s'écartent de lui; ses s de club le renient ou demeurent sourdes à sa Bref, il est congédié par les Chavarot, non sans laint cependant, car deux ou trois bonnes actions a semées sur la route de sa jeunesse mauvaise aient bien lui avoir gagné le cœur de quelques teurs sensibles à l'excès. — Que deviendra-

aractère, finement observé en de certaines par- aisse à désirer dans l'ensemble plus de décision, hysionomie plus arrêtée. Puisque M. Henri Meil- oulait peindre un ambitieux, doublé d'un homme et triplé d'un homme d'esprit, il se devait d'ou- *Comédie humaine* et d'y étudier cette nichée de de petits-fils de Mascarille, de neveux de Scapin, isins de Crispin, de frères de Frontin, de beaux- de Pasquin, qui abondent en ce répertoire im- tet qui s'appellent Rastignac, du Marsay, Maxime illes, Vandenesse, du Tillet. Il y aurait appris à en pleine lumière son principal personnage et à arger des embarras, des humiliations inutiles à ralité de l'œuvre. Quoique son vouloir ait été au- à de sa force, nous félicitons M. Meilhac d'avoir de s'être élevé souvent au ton de la comédie. Il a t moderne, moins acéré que M. Alexandre Du- ls, mais plus spontané que M. Barrière. Il a sur- sens comique.

Petit-Fils de Mascarille est représenté par M. Du- qui pourrait avoir plus de race et tenir la scène le meilleurs airs; il devrait se souvenir qu'il id de Molière et non de l'estaminet du Grand a. Dans Chavarot, M. Geoffroy est bon et plaisant; rgane a de l'entrain: c'est la pratique de Poli- le dans le gosier de Vernet. Mme Delphine Mar- fait la femme du parfumeur: on dirait la Con- Birotteau de Balzac, sortie toute belle et toute se du magasin de la *Reine des mille fleurs.*

CHARLES MONSELET.

CHRONIQUE MUSICALE.

RE-LYRIQUE: *Les Violons du roi*, opéra-comique en trois de M. Boisseaux, musique de M. Deffès. Reprise des *Noces garo*, opéra en quatre actes de Mozart. — Réouverture du TRE-ITALIEN par la reprise de *la Traviata*, opéra en trois de Verdi.

note tirée du *Catalogue des livres imprimés de la hèque du roi* dit que « le hasard jeta Lulli dans mun de Mademoiselle, parmi les *galopins*, qu'il tirer de la marmite avec son archet, et que les es de la maison de cette princesse font foi qu'il de temps après, *valet des valets* de sa garde-robe, *etit-violon*, puis *Grand-violon*. » On sait, en effet, grande Mademoiselle, émerveillée du talent de armiton virtuose, le présenta au roi, qui créa en eur la bande des *Petits-violons* dont la vogue a bientôt celle des célèbres *vingt quatre violons hambre*.

la sorte, le chantre d'*Armide* introduisit en e l'art d'écrire une symphonie et la recette pour e macaroni; il était deux fois le bienvenu. Mais re du musicien aurait effacé la renommée du cui- si M. Boisseaux n'avait porté au Théâtre-Lyrique et en trois services (pardon, en trois actes!) pour er les sauces savantes et les entremets glorieux lli. Sans cette œuvre de réhabilitation, bien des ics eussent manqué de reconnaissance envers le iolon de Mademoiselle.

e, on fait la cuisine pendant trois actes dans la le M. Boisseaux; jusqu'aux dernières scènes, son tient la queue de la poêle, et, en tant que héros d'opéra-comique, il nous eût paru plus logique de le présenter l'archet en main plus souvent.

Le voici d'abord confectionnant sorbets au melon et soufflés au parmesan chez le célèbre traiteur Béchamel, dont il fait ainsi la fortune.

Un jour, ledit Béchamel, médiocre amateur de mélodie, trouva dans ses fourneaux un violon, et le brisa sans pitié. C'était, on le devine, celui de Lulli qui, trop prompt dans son désespoir (quand le diable y serait, un violon se remplace), a résolu de se jeter à l'eau. Mais voilà que tout le long de la rivière il fait connaissance du seigneur Philippe, — bonne connaissance, ma foi! — Celui-là veut aussi se suicider, non pour un violon, mais pour l'amour de sa cousine Georgette, car il se trouve que ce Philippe est le neveu de Mme Beauvais, la favorite du jeune roi, et que sa tante refuse de consentir à ce mariage.

Les deux époux entrevoient alors une combinaison qui les réconcilie avec la vie. Lulli se fait fort d'obtenir le consentement de la tante terrible, moyennant quoi Philippe, qui n'est pas sans quelque crédit à la cour, s'engage à protéger la jeune artiste. Mais comment attendrir Mme Beauvais? Patience, l'opération commence. L'audacieux marmiton s'introduit de vive force chez elle, et, le pistolet à la main, lui vole des papiers compromettants, de la possession desquels la politique du cardinal Mazarin s'accommoderait fort. La situation est une situation de chantage.

Mais voilà la police aux trousses du voleur, qui s'esquive par la cheminée. A partir de ce moment, la pièce n'est plus qu'une longue chasse à courre: les portes s'ouvrent et se ferment avec fracas; on traverse la scène en piétinant; celui-là pleure, celui-là rit. Bref, il arrive un moment où Philippe épouse Georgette, et où Lulli, pour accompagner ce duo d'amour, joue l'air *God save the queen*.

En somme, tout cela est assez mal cuisiné. Ce ne sont qu'invraisemblances et scènes accommodées en ratatouille sans sel ni piment. Il y a en outre des phrases d'un français trop peu académique et qui font l'effet de cheveux sur la soupe; exemple: « C'est moi qui *se* doutant de votre trahison... » J en passe et des meilleures.

M. Deffès a voulu tirer pied ou aile de cette carcasse, et nous admirons le courage avec lequel il a essayé de greffer sa musique sur un tel livret. Sa partition est écrite sans prétention, et si elle ne s'élève bien haut, elle se soutient sans effort à un niveau plus que convenable. Le reproche que nous ferions à l'auteur de *Broskovano*, c'est d'être quelquefois banal à force de vouloir être correct, en un mot, de trop imiter et de ne pas assez créer. Nous aimons qu'on s'aventure dans le dédale des combinaisons insolites de l'harmonie, ou bien, au risque d'être baroque, qu'on s'ingénie à chercher des rhythmes originaux.

Le premier acte des *Violons du roi* est celui que nous aimons le moins; il renferme pourtant des couplets que chante Mlle Girard en manière d'oraison funèbre de son violon brisé, et qui ne manquent pas d'un certain cachet. Mais le second, qui s'ouvre par une introduction fort plaisante, a produit, en général, assez d'effet. On y a remarqué le grand air de Mlle Girard, un duo bien tourné et surtout le finale écrit avec beaucoup de belle humeur et parfaitement adapté à la situation. Le dernier acte s'ouvre par un ensemble très-largement traité et dans lequel on a reconnu la manière de Verdi. Viennent ensuite l'air de Fromant, une ariette pleine de gaieté et enfin une transcription du *God save the queen* qui, comme nous l'avons dit, termine l'œuvre.— Mlle Girard s'est distinguée dans la création du personnage de Dully, elle y a mis un entrain et un brio tout à fait dignes d'éloges.

— Il y a, boulevard du Temple, une sorte de halle aux romances qui projette sur la chaussée les lueurs de ses illuminations vénitiennes et les notes aiguës de ses virtuoses. C'est le café du Géant. On raconte que M. Carvalho, passant un soir dans ces parages, perçut des sons dont l'ampleur et le timbre sympathique l'émerveillèrent tout d'abord. Il prêta une oreille curieuse à ces accents et ne tarda pas à reconnaître qu'il avait découvert... une voix! Vieuxtemps n'est pas plus heureux quand il met la main sur un Stradivarius.

M. Carvalho eut bientôt fait d engager Mlle Marie Sax, propriétaire de ce merveilleux larynx, et de lui faire donner des conseils par Mme Carvalho et Mme Ugalde. La jeune cantatrice fit, dit-on, de rapides progrès, et tout dernièrement elle débutait au Théâtre-Lyrique par le rôle de la comtesse des *Noces de Figaro*. En chantant son air du second acte, Mlle Sax avait peine à dissimuler son émotion, mais à celui du troisième, elle a fait preuve, sinon d'un talent accompli, du moins de qualités naturelles très-remarquables. Ce début est un des meilleurs auxquels nous ayons assisté depuis longtemps.

— Le Théâtre-Italien vient d'inaugurer sa saison par la reprise de la *Traviata*. M. Gardoni, qui arrive de Londres, où il a chanté le rôle de Corentin dans *Dinorah*, remplaçait Mario sans le faire oublier. Il a soulevé de nombreux applaudissements avec sa chanson du premier acte. La voix de M. Gardoni, à défaut de puissance, est d'une fraîcheur remarquable, surtout dans le registre de tête. Mme Penco, qui plaît de plus en plus, a chanté le troisième acte de l'œuvre de Verdi avec un vrai talent. Mme Penco a des intentions dramatiques qu'on trouve rarement chez les artistes de la salle Ventadour, et pour notre compte particulier nous lui en savons un gré infini.

— L'Opéra s'occupe de la reprise d'*Herculanum*, dont les représentations ont été interrompues par le départ de Mme Borghi-Mamo. C'est Mme Vestvali qui étudie le rôle d'Olympia, et on espère que la partition de M. Félicien David reprendra vers la fin du mois le cours de ses succès.

ALBERT DE LASALLE.

CAUSERIE DE LA MODE.

Voici le temps où la campagne s'attriste et où l'on commence à fuir les champs pour rentrer à Paris; le mois où les feuilles tombent, celui où les modes se renouvellent, celui où nos grandes maisons de nouveautés méditent leurs créations pour la saison des fêtes. C'est à cette époque que de toutes les villes élégantes de la France et de l'Europe, et nous pourrions même dire du monde entier, arrivent à Paris les demandes de robes, de chapeaux, de bijoux et de tous les objets charmants qui composent la toilette féminine. Un grand nombre de femmes riches et distinguées viennent elles-mêmes commander leur ajustement et leurs parures, et ne s'en reposent sur personne du choix des étoffes et des dentelles qui doivent les embellir. C'est surtout quand il s'agit de l'importante confection d'un trousseau que les femmes ne s'en rapportent qu'à leur goût pour décider d'une nuance qui sied, d'un tissu qui drape bien et d'un bijou qui éclaire la beauté.

Il y a huit jours, je vis arriver un matin chez moi la vicomtesse de L .. et sa fille, une beauté blonde de dix-huit ans, dont le prochain mariage est en ce moment la préoccupation de la ville d'Aix qu'habitent ces dames. Aix, capitale de l'ancienne Provence, a conservé une société aristocratique où toutes les femmes gardent la tradition d'un luxe de bon goût et d'une distinction exquise dans la mise. La vicomtesse de L... arrivait à Paris pour la grande affaire du trousseau de sa fille, et elle venait me prier de l'accompagner dans les maisons qui pourraient le mieux interpréter la grâce et la rareté des toilettes qu'elle voulait commander. Notre première visite fut pour la maison Fauvel, qui justement venait d'exécuter une merveilleuse commande que lui avait faite la princesse Hélène Couza. Dans le grand salon de la maison Fauvet s'étalaient une série de robes splendides qui, dès le lendemain, devaient partir pour la Valachie. Essayons de les décrire: c'était d'abord une robe de chambre en cachemire groseille toute décorée de médaillons en peluche noire et de médaillons brodés or et noir s'alternant. Cette robe de chambre ouverte était doublée en soie blanche et flottait avec grâce sur une jupe couverte de riches broderies et de valenciennes. A côté était une robe forme princesse en velours noir décorée de gros boutons autour desquels se jouait une petite dentelle noire. C'était ensuite une robe en moire lilas ornée de carrés appelés *squares* formés par du velours épinglé lilas et par du satin blanc. L'entourage de ces *squares* était en blonde blanche et dentelle noire s'alternant. Trois rangs de cette décoration montaient sur le devant de la jupe.

Une quatrième robe était en satin vert Azof. Tout autour de la jupe se dressaient des quilles en velours de même nuance et sur lesquelles retombaient des glands et des effilés. Une cinquième robe était en taffetas groseille. La jupe était entièrement couverte d'ondulations de tout petits volants garnis de guipure noire. Passons maintenant aux robes de soirées qui frappèrent le plus nos regards. Il y en avait une en tulle paille d'une distinction rare; elle était à trois tuniques décorées de montants et de nœuds de ruban paille, reliés par des médaillons en perles blanches. Il y en avait une autre en crêpe blanc, garnie de marabouts cerise tout pointillés de perles blanches. Une troisième en tulle blanc avec une tunique à semis d'étoiles d'or. Les décorations se composaient de nœuds de velours noir et de touffes d'épis d'or. Enfin, c'était une dernière robe en blonde blanche à dessins d'or, tout à fait éblouissante, et dont les ornements étaient formés par des nœuds en barbes de blonde blanche et or, et par des bouquets de roses mousseuses au feuillage zébré d'or. Parmi les manteaux destinés à la princesse Hélène Couza, nous avons remarqué une pelisse en velours noir, doublée de satin blanc, et un *manteau pe-*

SALON DE 1859. — Une famille de pêcheurs assistant à un sinistre en mer, tableau de M. Etex.

plum garni de magnifique guipure noire; deux sorties de bal, une en pou de soie blanche et l'autre en satin blanc tout recouvert de points d'Alençon. Après avoir admiré cette ravissante exposition de robes, la vicomtesse de L... me dit : — Décidément, ce serait du temps perdu que de discuter les détails de chaque robe avec la maison Fauvet. Puis se tournant vers la charmante femme qui dirige l'atelier, elle ajouta : — Il me faut, madame, quinze robes pour ma fille. Je m'en repose sur votre goût exquis et je vous recommande surtout la robe de mariée.

De la maison Fauvet, nous allâmes chez Mme Alexandrine, et nos regards furent charmés en parcourant ces beaux salons tout diaprés de frais chapeaux. On eût dit autant de parterres où se pressaient des arbustes fleuris. La vicomtesse de L..., avec son coup d'œil sûr et exercé, fit le choix de quatre chapeaux. Il y en avait un en velours noir et satin blanc décoré par un nœud inimitable formé par quatre plumes blanches; c'était un de ces nœuds dont Alexandrine seule a le secret. Sous la passe était un bandeau touffu en primevères blanches et noires. Un autre chapeau était en velours mauve avec des enroulements au bord de la passe en grosses pensées jaunes et violettes. C'était original et charmant. Le troisième chapeau, en velours impérial blanc, avait des décorations en velours cerise et en blonde blanche. Enfin, le quatrième, tout en blonde blanche, était orné d'un esprit blanc : une nouveauté aérienne imaginée par Mme Alexandrine. Je ne décrirai point les coiffures en velours, tulle et agrément d'or, que choisit la vicomtesse de L... Il faut voir chez la célèbre modiste l'assortiment et la diversité de ces coiffures nouvelles d'un goût si parfait.

Chez Mme Payan, la lingère de l'aristocratie, nous fîmes la commande du splendide trousseau : chemises de batiste, camisoles à jours de valenciennes, jupons brodés ou garnis, élégants déshabillés à nœuds Pompadour et bonnets coquets du matin, rien ne fut oublié. La vicomtesse de L... fit aussi un choix considérable parmi les objets de lingerie de fantaisie dont Mme Payan a seule le secret. Ce furent des *bretelles impératrice* en dentelles noire et blanche avec des ornements de gros boutons d'acier à facettes, des *casaques zouave*, des *corsages ingénue*, des berthes, des fanchons, enfin tous les exquis compléments d'une toilette recherchée.

Rien d'important dans une corbeille comme la couronne de mariée. Cette couronne, si elle n'est pas seyante, enlaidit presque toujours à cause de sa blancheur mate. Mme Tilman excelle à monter ces coiffures virginales qu'on ne revêt qu'une heure, mais cette heure est pour une femme la plus solennelle de la vie. Aux boutons de fleurs d'oranger Mme Tilman mêle presque toujours dans ces fraîches couronnes un peu de lilas de Chine et quelques brins de myrte, parfois même une rose blanche qui effleure l'oreille. Après la couronne de mariée, la vicomtesse de L... choisit chez Mme Tilman un grand nombre d'autres coiffures d'un style tout nouveau : une en fleur de grenade, l'autre en cytise, l'autre en lis de Chine, une quatrième en glaïeuls, puis dans les coiffures de fantaisie des résilles, des nœuds *princesse Clotilde* et des chaperons délicieux où plumes, fleurs, velours et perles s'enlacent. Ce fut aussi à Mme Tilman que la vicomtesse de L... commanda toutes les garnitures qui devaient décorer les robes de sa fille.

Chez Fagner-Laboullée furent choisis les sultans merveilleux, les caves à parfums, les beaux peignes d'écaille blonde, les riches flacons de poche, les poudres, les essences, les cosmétiques, enfin tous les objets de parfumerie raffinée qui double le charme de la femme.

A la Sublime Porte, Chapron fournit ces beaux mouchoirs qu'envieraient les sultanes. Mouchoirs sphériques et carrés, où les broderies offrent en relief les noms et les blasons, où les dentelles circulent et dont la batiste est si fine qu'on la dirait tissée par des fées.

A la Ville de Lyon, chez MM. Ransons et Yves, fournisseurs brevetés de l'impératrice, nous fîmes un choix ravissant de rubans pour ceintures et nœuds, de gants de chevreau et de gants de Suède, de bourses algériennes et de tous les objets de mercerie et de passementerie qui font de cette branche de l'industrie française une merveille.

La vicomtesse de L... destinait à sa fille une surprise, et ce fut seule avec moi qu'elle voulut aller chez Lemonnier, le célèbre artiste qui a le secret des bijoux en cheveux. Elle commanda pour sa fille, un large bracelet d'un travail exquis, tissé avec les bruns cheveux du fiancé, puis, toute une parure aérienne faite avec ses propres cheveux, à elle, qui sont blonds, mêlés avec des turquoises. Cette parure, qui a été exécutée en huit jours, est un chef-d'œuvre.

En sortant de chez Lemonnier, la vicomtesse de L... voulut passer chez Humann; elle lui remit les instructions écrites de son futur gendre et lui dit avec grâce qu'il s'en reposait sur lui pour garder sous le frac du matin, comme sous l'habit du soir, l'aisance et l'allure d'un vrai gentilhomme. — Vous seul, monsieur Humann, ajouta-t-elle, avez conservé, en fait de vêtements, la vraie tradition du comte d'Orsay.

Dans huit jours, nous nous rendrons au château de la vicomtesse de L..., où doit être célébré le mariage de sa fille, et où la maison Requillart, Roussel et Choqueel, fournisseurs brevetés de l'empereur et de l'impératrice, viennent de faire des envois considérables d'ameublement et de tapis. Ce château est situé au bord de la mer près de Marseille, dans un paysage admirable. Nous décrirons la fête qui va l'animer et le poétiser.

YOLANDE.

Nous devons rectifier deux erreurs qui se sont glissées dans la composition de notre dernier numéro. Nous avons oublié de mentionner, dans l'article relatif au chemin de fer du prince impérial, que ce railway en miniature a été exécuté et offert à Son Altesse Impériale par M. Edmond Roy, ingénieur civil.

Une faute d'impression a également défiguré le nom de M. Roussin, l'auteur du tableau de *Misère et Résignation* que nous avons donné la semaine dernière. Nos lecteurs auront rectifié d'eux-mêmes ce lapsus typographique.

A. V.

Ceux de nos lecteurs qui désireraient se procurer la collection complète du *Monde illustré*, la trouveront dans nos bureaux au prix de 11 fr. le volume semestriel. Le premier, du 15 avril à la fin de décembre 1857, sera vendu 17 fr. — Total des quatre volumes : 50 francs.

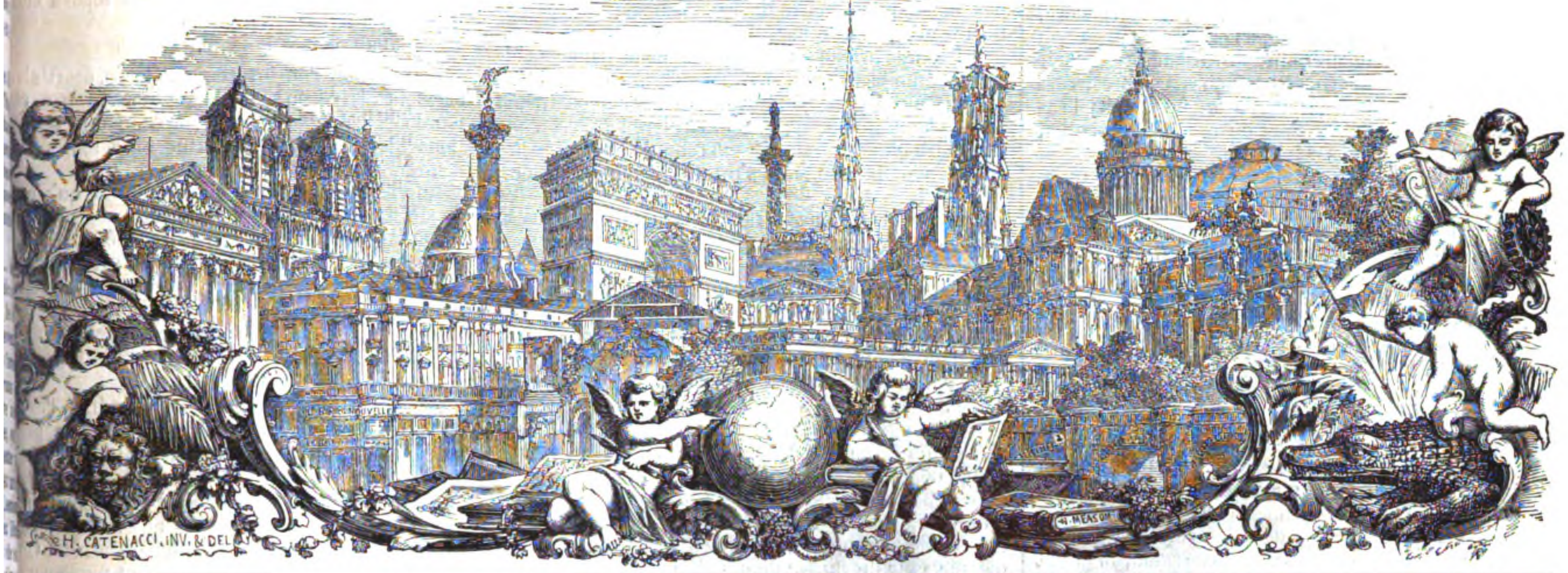
RÉBUS

EXPLICATION DU DERNIER RÉBUS:
Les bavards historient trop.

Paris. — Imp. de la LIBRAIRIE NOUVELLE. — A. Bourdilliat, 15, rue Bre[illegible]

LE MONDE ILLUSTRÉ

JOURNAL HEBDOMADAIRE.



ABONNEMENTS POUR PARIS ET LES DÉPARTEMENTS :
…, 21 francs ; — Six mois, 11 francs ; — Trois mois, 6 francs.
Le numéro, 35 c. à Paris ; 40 c. dans les départements.
…méro demandé quatre semaines après son apparition sera vendu 40 c.
…olume semestriel : 11 fr. broché ; — 16 fr. relié et doré sur tranche.

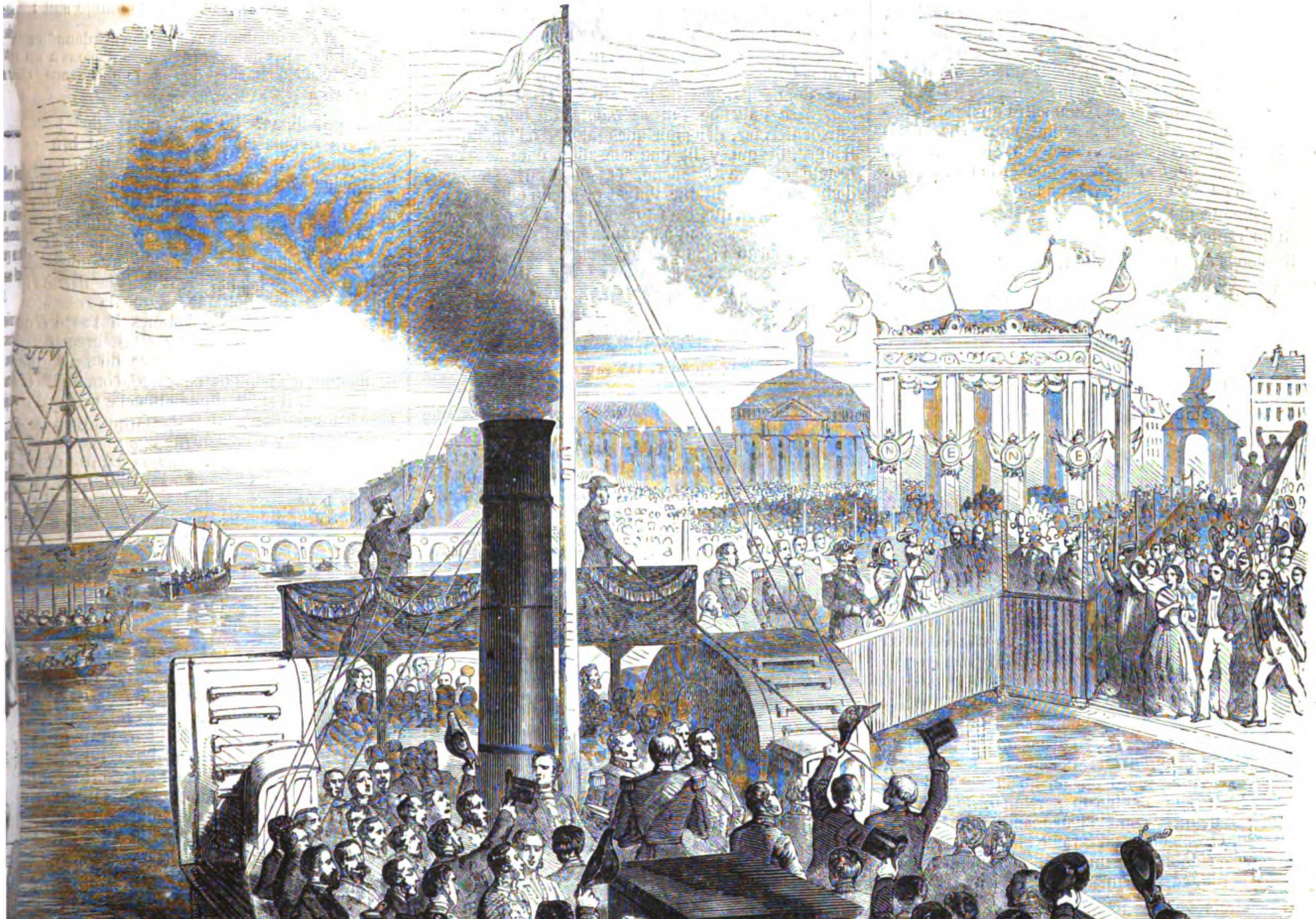
3me Année, N° 132. — 22 Octobre 1859.

Bureau d'abonnement et de vente : 15, boulevard des Italiens, à la Librairie Nouvelle.
Direction et Administration : 15, rue Breda.

Toute réclamation, toute demande de changement d'adresse doit être accompagnée d'une bande imprimée et adressée à l'Administration, 15, rue Breda.
Toute demande d'abonnement non accompagnée d'un bon sur Paris ou sur la poste, toute demande de numéro à laquelle ne sera pas joint le montant en timbres-poste, sera considérée comme non avenue.

Prix de ce numéro avec son supplément, LA GORGE DE MALAKOFF

70 centimes pour Paris et 80 centimes pour les départements.



…sage de l'empereur à Bordeaux : Départ pour le Bec-d'Ambès. — L'impératrice présente le prince impérial aux Bordelais, d'après le croquis de M. Moullin.

COURRIER DE PARIS.

—

~~~ Ceux qui seront restés quelques mois hors de Paris trouveront à leur retour une manie, devenue épidémie et rage : il s'agit des petits portraits photographiés sous format de carte de visite. Il y a un an encore, c'était chose timide, prudente, à l'essai, — l'invention d'un photographe fameux qui s'efforça d'abord d'obtenir cette lilliputienne image des hommes célèbres, certain que les vanités viendraient à la suite, dans l'espoir d'être insensiblement, et de proche en proche, admises parmi les noms privilégiés.

Quelques originaux faussant l'idée qui devait bientôt faire son chemin dans la faveur, la mode, puis l'engouement, s'avisèrent de distribuer ces petits portraits comme cartes de visite : sans nom! offrant la seule image du monsieur. Peut-être l'initiative vint-elle d'un galant, heureux de placer ainsi des traits qu'il eût voulu chéris, sous les yeux d'une beauté barbare — ou bien un époux jaloux (quelle rime forcée!) fut-il ainsi contraint d'admettre sous son toit inhospitalier à la personne, le portrait adroitement insinué d'un rôdeur consigné!

Toujours est-il qu'après avoir tâtonné, balbutié, ânonné, fait la discrète et la timide, cette invention s'accrédita, s'acclimata peu à peu dans le monde, patronnée qu'elle fut par de jeunes femmes tout au moins assez jolies, et enchantées de se placer ainsi en permanence sous les yeux des visiteurs de salon, au grand dépit de femmes arrivées à ce sommet de la pyramide de l'âge où, ne montant plus, on ne peut encore se décider à descendre... Le fait est que (jugez si mon observation est juste?) toutes ces photographies qui sont aujourd'hui par centaines dans toutes les mains, offrent une extrême, une absolue majorité de jeunes — ou franchement vieilles femmes. Celles qui n'étant plus ceci, s'indignent à la pensée d'être cela, s'abstiennnent dans une prudente réserve ; elles craignent que l'impitoyable machine les montre telles qu'elles prétendent n'être pas encore, et elles attendent, pour se livrer à l'implacable objectif et au soleil railleur, que la descente sur la déclivité,— dont le sommet regrettablement franchi s'appelle quarante-cinq ans,— qu'il leur soit devenu franchement impossible de ne pas s'avouer qu'il serait désormais insensé de se dissimuler qu'il est temps de reconnaître qu'il serait déraisonnable de persévérer à s'illusionner sur la nécessité où elles sont de se décider à comprendre... (Ah ! j'hésite comme elles à prononcer le mot final... fatal !) qu'elles n'ont plus vingt ans !

Ni même trente...

Ni quarante, hélas!

Revenons aux photographies,—aux *photos*, comme on dit économiquement.

Une fois l'élan donné par les messieurs, qui redoutent moins que ces dames la distribution des exemplaires, des certificats de leur maturité, et cet exemple aussi offert par les jeunes ou les résignées de l'âge, ce fut la mode courante succédant vite aux exceptions. L'industrie parisienne, si habile à exploiter toute idée qui peut plaire aux imaginations ou flatter les vanités, s'empara de l'affaire, et poussa tous les passants à s'organiser une collection, une galerie d'amis, de connaissances, de personnages officiels, de célébrités quelconques. Ce fut d'abord un nombreux étalage d'individus dans toutes les poses imaginables, et en général beaucoup trop appuyés sur des balustres, des fûts de colonnes, avec des rideaux à glands prétentieusement drapés derrière eux. Puis les photographes de plus de goût répandirent des portraits simplement, naturellement posés, et les passants commencèrent à se familiariser avec l'idée d'être reproduits ainsi, le chapeau à la main, saluant qui regarde, —ou lisant... le *Monde illustré*, — ou tétant la pomme de leur canne, — ou enfin tout bonnement plantés là.

Mais pour les femmes, je ne crois pas me risquer dans une témérité blâmable, en avançant que beaucoup d'entre elles songèrent, en demandant leur *photo*, bien moins à leur propre image, qu'au désir de répandre le plus que possible le portrait... de leur toilette! et de montrer comme leur mantille adhère bien à la taille, et démontre un grand air, par les lignes adroitement combinées d'un profil bien renflé et bien creusé çà et là, agréablement...

Je voudrais voir les mémoires d'un photographe, s'ils pouvaient être écrits! Il suffirait même de passer chez l'un d'eux quelques heures par jour, l'oreille voisine d'un vasistas. Quelles amusantes prétentions! quelles demandes burlesques, quelles divertissantes récriminations, protestations et déceptions! La présentation de la première épreuve du portrait est presque généralement le signal d'un petit orage d'amour-propre contenu ou éclatant. Il y en a qui demandent des *retouches*.

« — Adressez-vous au soleil, madame! il est le coupable, et ce pessimiste vous voit ainsi de ce grand œil que le vôtre ne peut contempler! »

Bien des images restent pour compte ; la dame a vu l'épreuve... cette épreuve lui suffit, elle ne l'accepte pas comme une preuve de sa laideur ou de sa maturité ; elle proteste par abstention ; on ne la revoit plus! Alors l'artiste ou l'artisan la colle dans sa collection omnibus, et un passant s'écrie : « Tiens! on dirait madame de Sainte-Colombe, madame Clopet ou madame Dufour de la Gatinardière! » C'est l'une ou l'autre en effet, qui, par son refus de se reconnaître autant qu'on la reconnaît, s'est ainsi exposée... à être exposée!

Donc, vous qui arriverez des eaux, des châteaux, de tous les voyages de belle saison, vous trouverez les étalages des magasins remplis de toutes sortes d'ustensiles relatifs à cette mode qui devient déjà une rage : cadres de toute espèce, petits paravents, passe-partout, albums, volumes, etc., etc. Et chez vous, que d'enveloppes renfermant les envois destinés à fonder votre collection de messieurs et de dames, votre musée d'amis, votre galerie d'originaux prétentieux et de vaniteuses niaisement complices des réclames en faveur de leur modiste! Je connais une vieille comtesse qui recueille tout ce qu'on lui procure ; elle fait acheter de ces *photos* au cent partout où on en peut trouver. J'ai vu chez elle toutes sortes de créatures suspectes, qu'elle enserre innocemment dans le cuir de Russie de ses albums ; et le drôle de l'affaire, c'est qu'en les étalant devant les visiteurs, elle dit imprudemment : Je réunis ainsi toutes les gens que je connais!

« — La comtesse va donc au *Château des Fleurs?* — dit quelqu'un. — Rigolboche est là! »

Un photographe en réputation s'occupe à former un album de cinq cents célébrités de toute sorte. L'ensemble richement relié coûtera cent francs. Ce sera une des nouveautés du prochain jour de l'an.

~~~ Qui est-ce qui passe là-bas en calèche découverte et roulant sans doute vers le bois, seule comme toujours dans ses promenades, telle qu'une femme qui n'admet personne dans le partage des sensations que donne l'aspect de la nature? C'est bien cette *marchesa* italienne qui se montra de loin en loin, l'hiver dernier, dans quelques salons, à l'Opéra, aux Bouffes, et qui y fit une sensation énorme par sa beauté étrange, farouche, et son esprit singulier, diabolique! On dit que l'hiver prochain elle veut ouvrir maison, et que les femmes qu'elle ne peut manquer d'inviter se sont à l'avance promis de refuser en masse. Pourquoi? Sa position sociale est parfaite, son opulence connue. Quel dépit ameute donc contre cette brillante étrangère M^mes^ A., B., C., etc., jusqu'à Z.?

Croyez bien que si la marquise était laide et sotte, la foule de ces triomphantes accourrait chez elle! Je sais un mot incroyable de cette Italienne qui s'est trompée de date en naissant, car c'est la véritable patricienne florentine ou vénitienne du seizième siècle fastueux, galant et guerrier.

C'était, il y a deux ans, pendant les suffocantes chaleurs d'un été équatorial, à Venise. Elle se trouvait au bal chez la comtesse Polcastro, place Saint-Marc. Tout bouillait sous le poids des molécules de l'air embrasé; on ne respirait pas, on haletait!

Passe un valet chargé d'un grand plateau de sorbets; elle en saisit avidement un, plonge la cuiller de vermeil altéré dans la glace rose, et l'ayant plusieurs fois porté à ses lèvres frémissantes, elle s'écrie :

« — Que c'est bon... et quel malheur que ce ne soit pas un péché! »

Est-ce italien, cela, et italien du seizième siècle?

~~~ On vient d'exécuter aux Tuileries divers travaux d'appropriation et de décoration pour relier l'appartement de l'impératrice à la terrasse méridionale du jardin. On cite comme un chef-d'œuvre d'audace et de nouveauté un escalier qui unit l'appartement de Sa Majesté à cette galerie. Cet escalier est un monolyte, si l'on peut dire : c'est-à-dire qu'il est d'un seul morceau, — ou plutôt d'un seul bloc de ciment... C'est une merveille! L'inventeur est l'architecte du Louvre, M. Lefuel. Tous les artistes vont admirer ce curieux escalier.

~~~ On nous écrit :

« Monsieur, l'excellent artiste qui chante au grand Opéra n'est pas le seul à Paris qui se nomme Obin. J'ai un ami qui s'appelle ainsi, bien que totalement dépourvu de voix, — mais non de fille. Celle-ci vient de naître, on l'a baptisée hier, et elle a reçu le charm[...] nom de Suzanne...

» De sorte qu'elle est, qu'elle deviendra *Suzanne Obin!* Je vous laisse à prévoir, monsieur, les conséquences, les inconvénients, les dangers même de pareils noms!

» Ceci est pour vous offrir un pendant à l'histoire de cette famille du nom de *Botte*, qui baptisa étourdiment son héritier : *Henri...* »

~~~ Depuis l'ouverture de la chasse, depuis le cruel accident arrivé au ténor Roger, nous voyons chaque jour l'accident analogue se reproduire dans des condi[tions] identiques : un chasseur saisit son fusil par l'extrémité du canon, le coup part... etc.

En vérité, n'est-il pas étrange de voir qu'une séri[e] de sinistres, — toujours les mêmes, — provienne[nt] sans cesse des mêmes causes, et déterminent con[tinuellement] les mêmes résultats? Voyez, il s'agit in[variablement] :

De chemins de fer,

De chasse,

De crinoline,

Et d'allumettes chimiques!

Supprimez ces quatre sources de périls, l'existen[ce] d'une foule de citoyens et de citoyennes se prolon[gera] indéfiniment, et les journaux sont réduits aux ab[...] pour leurs *faits divers*.

En effet, un quart des gens se tuent pour être de[s]cendus d'un wagon (et parfois aussi d'un omnibu[s]) dont l'élan n'était pas suffisamment arrêté. On le [dit] partout, ce qui n'empêche pourtant personne de r[e]commencer, de se tuer et de fournir aux feuilles qu[o]tidiennes un nouvel entre-filet, commençant naturel[le]ment par ces mots :

« Encore un accident de chemin de fer arrivé par i[m]prudence!... etc. »

Un autre quart, même depuis le coup de fusil [de] M. Roger, — lequel a pourtant fait assez de tap[age] dans les journaux, — continue à prendre son ar[me] par le bout du canon, à se tuer, et à fournir aux s[us]dits journaux quelque chose fait comme suit :

« Malgré les nombreux avertissements donnés [...] seurs, il n'y a pas de saison que nous n'ayons à enregist[rer] de nouveaux malheurs dus à l'imprudence de c[eux] qui... etc. »

La crinoline? Un bon quart des femmes [qui] meurent depuis cinq à six ans sont brûlées vi[ves] sans que les Anglais y soient pour *rien*, comme [sur] le bûcher rouennais de la demoiselle d'Orléa[ns]. Mille et un sinistres tout au long racontés pa[r la] presse démontrent qu'une femme qui est fortifiée [de] sa crinoline doit se garder... (j'allais dire comme [le] feu) d'approcher de la cheminée, attendu que le c[ou]rant d'air entraîne aisément dans la flamme qu[elque] partie de la robe flottante, et que la ressource qu['on] avait jadis d'étouffer les flammes à l'aide d'un ta[pis], d'une couverture, d'un paletot lestement ôté, est [dé]sormais impuissante en présence du système de c[er]ceaux dont les femmes se caparaçonnent. Que, [par] conséquent, il suffit d'une étincelle qui vole pou[r] faire flamber des pieds à la tête en quelques second[es]. C'est égal! Il y a fatalement une glace au-dessus [de] la cheminée, et c'est là que la femme est irrés[isti]blement attirée, et comme le papillon à la lum[ière] elle s'y brûle sans souci des incessants sinistres [que] les feuilles publiques propagent, non sans ré[pé]ter avec une sorte de colère stérile :

« Nous avons bien souvent exposé combien il é[tait dan]gereux de s'approcher du foyer avec une cri[noline...] pourtant un nouvel accident vient de plonger dans [la dé]solation toute une respectable famille..., etc. »

Restent les allumettes chimiques! Sont-ce les a[ver]tissements et les admonestations qui manquent [...] ici? Se passe-t-il un jour sans qu'il éclate quel[que in]die motivé par l'explosion de ces infernales et [...] modes petites machines? Eh bien, vous aurez be[au] lire, et les journaux auront beau l'écrire, il es[t] leur destinée de perpétuer l'entre-filet suivant [qui] peut rester composé, tout cliché sur le mar[bre de] l'imprimerie; l'avertissement donné ne devant [pas] cesser d'être suivi d'un nouvel accident qui [...] son tour un impuissant exemple :

« Nous avons mainte fois démontré aux paren[ts l'impru]dence qu'il y avait à laisser les enfants jouer av[ec les allu]mettes chimiques, et cependant..., etc. »

De sorte que les allumettes et la crinoline [...] les enfants et les femmes d'indomptables [...] destruction, qui ont le très-grave inconvénient [...] cendier les maisons et de ruiner bien des [...] ne les rôtissent. Quant à l'imprudence relative [à la] descente du chemin de fer ou au canon de fus[il]
~~~

...t point parce que les seuls entêtés en sont punis, ... fa ut cesser de reproduire les articles qui les ...tionnent! Mais il est dit que rien n'y fera, et que ...on continuera à se croire plus adroit que les pré-...entes victimes, et à braver le danger, comme s'il ...ortait quelque gloire. C'est profondément absurde, ...qu'y faire ?

...la demande générale, nous donnons place à quel-...nouvelles excentricités de la publicité naïve ou ...latanesque.

...deuxième étage du n° 4 de la rue Neuve-des-...-Champs, on lit sur une porte :

INSTITUT UNIVERSEL
de
COUPE
ART
théomaitre et pratique
DU TAILLEUR
DAVID (D. V. — Lt)

...ci est une carte-adresse :

21, GRANDE RUE DES BATIGNOLLES, 21

...ONFIANCE **DULIN** DISCRÉTION

pour l'explication avec succès du passé, du présent et de l'avenir.

...sultations sur tout ce qui intéresse, à des prix modérés.

ENTRÉE LIBRE
au troisième étage, premier escalier
TOUS LES JOURS
BATIGNOLLES

...artiste *comique*, qui suit sa carrière en province, ...graver en tête de sa carte une *lyre* ennuagée. ...au-dessous :

« *La critique est aisée et l'art est difficile.* ».

...re enseigne de Tarbes (Hautes-Pyrénées), place ...rail :

GACHASSIN ÉQUARRISSEUR

...sé par les autorités de cette ville, achète les animaux mors ...plement malades, donne des prix au-dessus des autres.

...ne ville et même quartier :

CAFÉ-EAU-LAIT

...*Journal d'Alençon* du 3 mai dernier contenait ...suit :

AVIS

...cultivateur-fermier, jeune, veuf sans enfant, prie ...es notaires, qui ont une cliente aspirant à faire ...naissance d'un sujet auquel elle puisse attacher ...fection, d'en indiquer l'adresse, la convenance, ...et les charges.

« *S'adresser au bureau du journal.* »

...ul doute que cet appel n'ait été rédigé le plus ...ement du monde!

...*onstitutionnel* du 1er mars dernier, et la *Presse* ...contenaient l'*avis* suivant, dont l'insertion a ...ne quinzaine de francs à son auteur :

CHERCHEZ ET VOUS TROUVEREZ
DIT LE PROVERBE.

...n'adresse à la presse pour dire: Je n'ai pas trente ...suis à la tête d'une grande industrie, j'ai de ...ne, je demeure à Paris; le temps et les rela-...e manquent pour contracter une union; appe-...i, j'irai à vous! Soyez fille légitime, ou natu-...u veuve, je serai heureux de vous consacrer ...C. B., rue Bergère, n°... »

...ous écrit :

...voue mon infériorité dans l'art de deviner les énigmes, logogriphes, charades et autres jeux ...rit ou de la sottise. Aussi suis-je resté impuis-...ant l'annonce suivante, insérée dans le *Messa-...Midi*. Voici le morceau :

...AFÉ ou BUREAU DE TABAC de chaque ville ou village qui enverra le premier 1 fr. 20 c. de timbres-poste ...rnet, rue Arquebuse, 9, à Montpellier, recevra de suite une pièce avec les instructions pour se faire un revenu en 1859.

...'est-ce que c'est que cette pièce avec les instruc-...our se faire un revenu mensuel en 1859? S'a-girait-il d'élever des lapins et de s'en faire 3,000 fr. de revenus? M. Vernet voudrait-il marcher sur les brisées de M. Ravel, qui nous en a donné la recette? Et cette pièce, est-ce une pièce de monnaie ou une pièce de théâtre, peut-être est-ce une pièce d'étoffe, à moins que ce ne soit une pièce de vin? Enfin, les bureaux de tabac ou cafés qui enverront trop tard leurs 1 fr. 20 de timbres-poste, les verront-ils revenir, ou ceux-ci serviront-ils à M. Vernet « pour se faire un revenu en 1859?

» Agréez, etc. »

On se demande si les deux lettres suivantes sont sincères ou... non. Est-ce là une véritable infortune, naïve, excentrique même dans sa formule, — ou bien une imposture cachant... ce dont nous devons cacher le sens? On jugera :

« Monsieur le rédacteur,

» Je viens vous prier d'avoir l'extrême obligeance d'insérer le plus tôt possible dans votre journal la lettre ci-jointe.

» C'est dans un moment pénible de ma vie que je viens me mettre sous la protection de votre sexe heureux, si je puis l'obtenir.

» Je me rendrai au premier appel qui me sera fait, afin de donner les renseignements que l'on exigera et de recevoir les conseils que l'on voudra bien me donner.

» Je m'adresse à tous les hommes en général, sans aucune exception : je ne doute pas que quelques-uns de vous, messieurs, ne me fassent l'honneur d'une réponse; je l'attends avec la plus vive impatience.

» Agréez, etc., P. M. F. »

—

Lyon, le 5 juin 1859.

« Messieurs,

» Je m'adresse à vous avec l'espoir d'être écoutée et comprise, et que vous ne rejetterez pas la demande que je prends la liberté de vous adresser.

» Je suis jeune, pleine du désir de réussir et de ne faire aucun tort à ceux qui veulent bien m'accorder leur confiance. J'ai un commerce qui prospérerait s'il ne me manquait pas un peu d'argent pour le continuer et faire honneur à mes signatures.

» Je viens vous prier de me sortir d'embarras, et pour cela je fais appel à votre généreuse confiance: je suis prête à vous donner tous les renseignements que vous désirerez et tous les détails qui pourraient vous satisfaire.

» Je m'adresse à vous, messieurs, afin que vous m'aidiez, si ce n'est de votre bourse au moins de vos conseils, dont mon inexpérience a besoin dans ce siècle plein de progrès moral et matériel. J'ose tout espérer, et je ne doute pas du succès de mon entreprise.

» J'ai encore un mois avant de manquer aux engagements que j'ai contractés; j'espère obtenir bientôt de vous, messieurs, l'honneur d'une réponse, et que les conseils tout fraternels que je demande ne me seront pas refusés. Je me rendrai chez les personnes qui me feront appeler.

» Si j'ai fait un appel à vous tous, messieurs, c'est que j'ai pensé que vous prendriez quelque intérêt à l'avenir d'une jeune femme qui se place sous votre protection. J'attendrai avec impatience les réponses que l'on voudra bien m'adresser.

» Veuillez agréer mes salutations empressées.

P. M. F.

» Adresser les réponses, poste restante, aux initiales P. . F., à Lyon. »

On nous envoie ce morceau de Draguignan :

« Messieurs,
» A l'œuvre, on connaît l'artisan;
» Au chic, vous connaîtrez le coiffeur du divan.
» Je m'appelle *Bonnet*, l'artiste en chevelure,
» Qui transforme avec art les défauts de nature.
» Je tiens assortiment d'objets très-peu communs,
» Tels que brosses, flacons de différents parfums,
» Cravates et faux-cols, savons hygiéniques,
» Chemises d'un grand chic, pommades balsamiques,
» Peignes, godets, pinceaux à barbe, *et cætera*.
» Mes prix seront très-doux pour qui m'achètera.
» Je veux me contenter d'un mince bénéfice,
» Et vous le comprendrez sans beaucoup de malice.
» Les coiffeurs de Paris gagnent trente pour cent;
» Si je ne prends que cinq, je vends six fois autant.
» De plus, dans l'intérêt de la bonne pratique,
» J'ai pris pour l'abonner un mode économique;
» En face du collége, on trouve mon boudoir.
» A toute heure du jour, on peut venir me voir.
» Vous serez enchantés du goût, de l'élégance
» Qui règnent en ce lieu fait pour la nonchalance;
» Le service est bien fait; je vous traite en sultan.
» Vous pouvez disposer d'un superbe divan.
» Des journaux, des romans et des caricatures
» Offrent à votre ennui d'agréables lectures.
» Tout est beau, tout est frais et tout est parfumé.
» Venez, venez chez moi, vous en serez charmé. »

SON ADRESSE

« Chacun à Draguignan, comme ailleurs, reconnaît
» Que personne ne peut se coiffer sans *Bonnet*.
» *Bonnet*, des voyageurs seul coiffeur ordinaire,
» Apprit chez *Galabert*, — Maison d'Or, — l'art de plaire.
» Modéré dans ses prix, il est connu pour tel.
» Son salon où, couvert de journaux, avec grâce,
» Un divan tend les bras à l'étranger qui passe,
» Est le second à gauche en sortant de l'hôtel. »

On nous raconte ce joli trait de sentiment, — et d'avarice.

C'était lors du départ des conscrits pour les régiments destinés à l'armée d'Italie. Un jeune gars, filleul d'un riche propriétaire du pays, reçoit de celui-ci une montre d'or, avec ces mots pour tout discours :

« — Tâche que les Croates ne te la prennent pas! »

Le gars joyeux étale son trésor à tous les yeux, et fait son paquet. Le jour du départ arrivé, son père, — un marchand de foin, qui avait les bottes assez bien garnies de sa marchandise pour pouvoir exonérer son fils du service, mais qui s'en était bien gardé, — son père, disons-nous, assiste à la scène d'adieux, presse sur son cœur celui que, moyennant quinze cents francs, il pouvait soustraire aux périlleux hasards de la guerre, et après avoir essuyé une larme suspecte, — un pleur furtif, — il tire de son gousset une vieille montre d'argent de l'espèce antique vulgairement qualifiée *oignon* (sans pourtant que ses larmes en eussent été provoquées...) et la présentant au jeune homme tout ému du départ, il lui dit :

« — Mon pauvre fils... je suis vieux, tu pars... peut-être ne me reverras-tu jamais! Je veux au moins que tu conserves un souvenir de moi! de ton vieux père!... — Tiens, voilà ma montre... celle que je porte depuis trente ans!... donne-moi la tienne... et que cet échange te porte bonheur!... ça me fera bien plaisir de me dire quand tu seras là-bas : « Ce brave Philippe... il a ma montre! »

Et sans lui laisser le temps de trop réfléchir, le père opéra lui-même la substitution de gousset à gousset; puis ayant embrassé une dernière fois le conscrit, il s'en alla, ou plutôt se sauva, comme pour éviter une scène d'attendrissement...

A Milan le voltigeur eut besoin d'argent pour fêter la victoire. Il trouva un camarade qui lui donna trois francs cinquante centimes de l'oignon paternel.

M. Léon Gozlan qui répand autour de lui des anecdotes charmantes et des bons mots, — comme le petit chien du conte de La Fontaine secouait des perles, — nous racontait hier soir le fait qui suit, et qui nous semble le plus horriblement comique qui soit dans le cynisme et l'épouvante.

Un voyageur officiel, un philanthrope du dernier règne (cette espèce disparaît...), visitait un bagne. Le directeur voyant que le fonctionnaire éprouvait quelque appréhension à pénétrer dans une salle où les pensionnaires de l'État jouissaient d'une certaine liberté de mouvements, lui dit :

« — Ne craignez rien, monsieur le baron... on ne court ici aucun danger... Dès qu'ils sont sous mon administration, ces malheureux deviennent souples et doux comme des moutons... Vous n'avez rien à redouter!

» — Même pour ma montre? — dit le philanthrope.

» — Même pour votre foulard... » (Dans le temps où il y avait des philanthropes, — parce que c'était un bon état, — ces gens vertueux, mais timides, portaient des foulards dont un petit coin rouge ou jaune débordait par derrière.)

On visite la salle où les forçats travaillaient pour gagner du tabac et des petits verres. Arrivé à l'extrémité de l'atelier, le directeur croit saisir une sorte d'embarras chez ces messieurs; on cherche à lui cacher quelque chose. Il s'approche résolûment pour donner au baron une bonne idée de sa fermeté, et dit :

« — Qu'est-ce qu'il y a là, sous cette toile?

» — Rien monsieur! » — exclama un *tutti*.

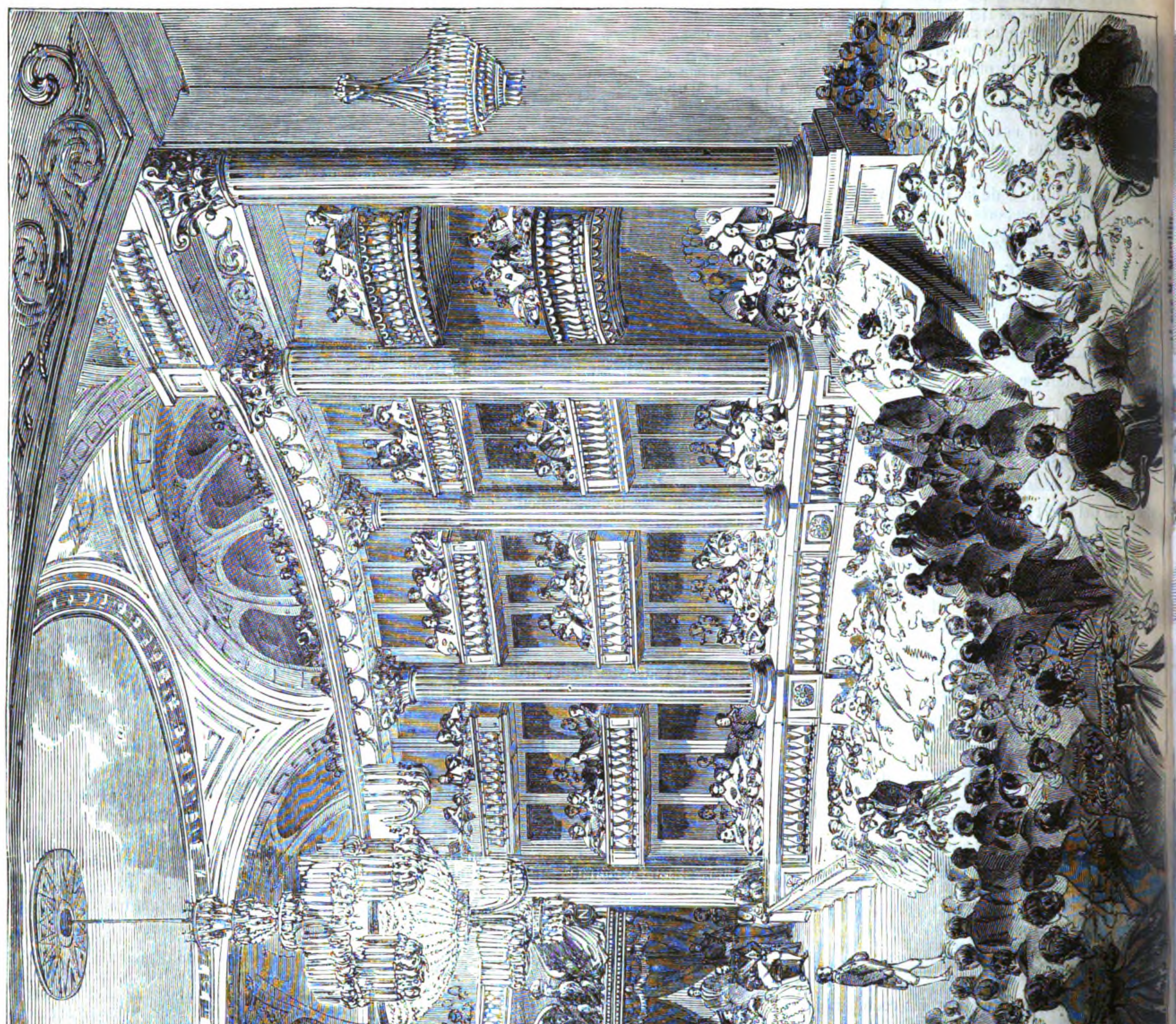
Mais le directeur ne se paye pas de dénégation; il avance, rejette le morceau de toile, et voit...

La tête du garde-chiourme!

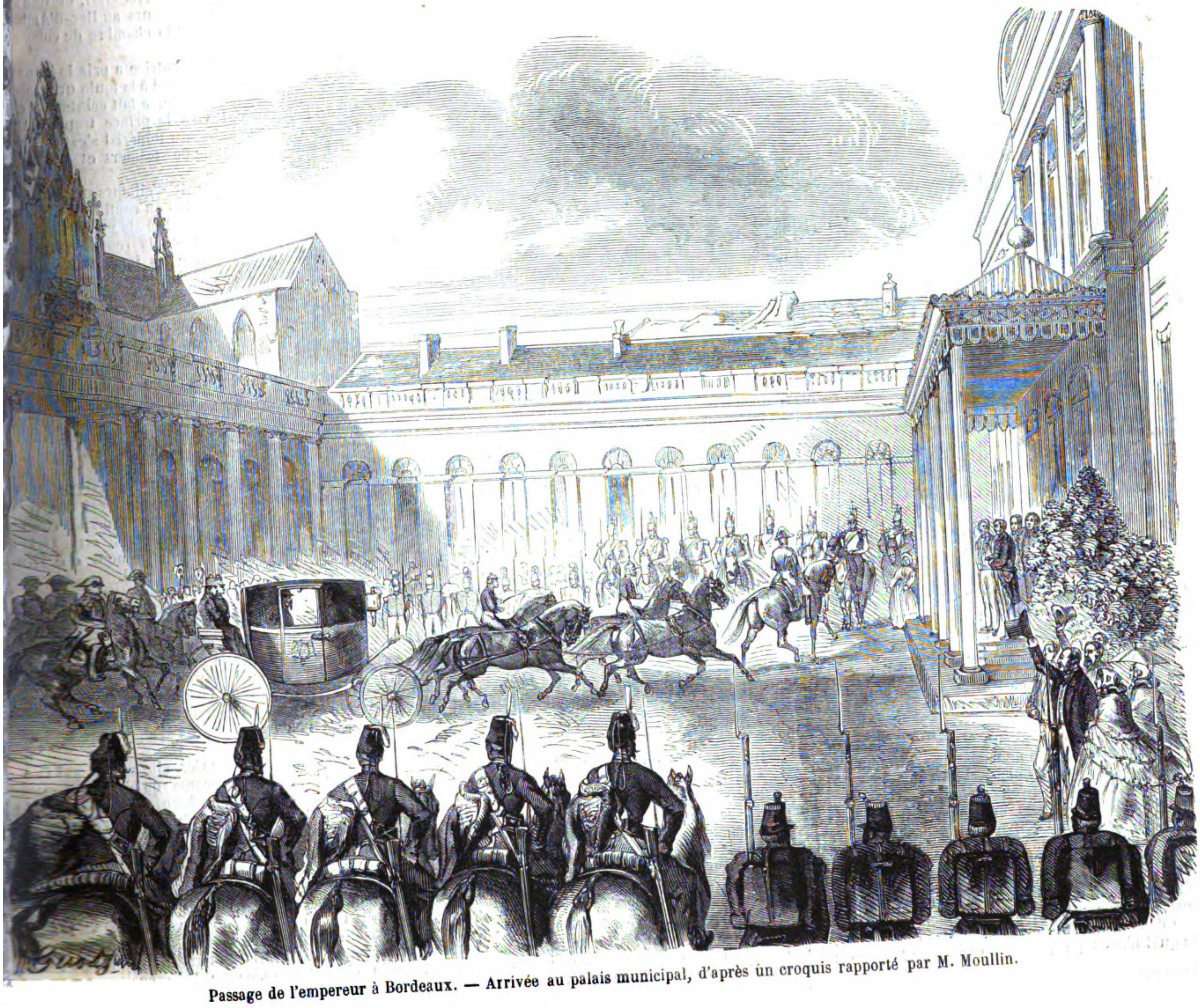
« — Misérables! — s'écrie-t-il, — vous avez tué votre gardien!!

» — Mais non, monsieur le directeur... — répond un forçat, — *nous l'avons toujours connu comme ça!* »

JULES LECOMTE.



Passage de l'empereur à Bordeaux. — Promenade de Leurs Majestés au Bec-d'Ambès.



Passage de l'empereur à Bordeaux. — Arrivée au palais municipal, d'après un croquis rapporté par M. Moullin.

Voyage de l'empereur à Bordeaux.

Le 9 octobre, à cinq heures, l'empereur, l'impératrice et le prince impérial arrivaient à Bordeaux, accompagnés du maréchal Niel et de M. Émile Péreire, un des administrateurs de la compagnie des chemins de fer du Midi. Leurs Majestés ont été reçues à la gare par le préfet de la Gironde, M. de Mentque, et par M. Gautier, maire de Bordeaux.

Une escorte de cent-gardes et un détachement du 8e hussards ont accompagné les voitures de la cour jusqu'au palais municipal. Cet hôtel est un édifice du dix-huitième siècle, bâti en 1781 par le cardinal de Rohan. Palais archiépiscopal jusqu'en 1789, il est devenu hôtel du département en 1790, en 1808 palais impérial, palais royal en 1815, et palais municipal après la révolution de juillet.

Il renferme, dans son musée du rez-de-chaussée, le buste de Napoléon Ier par Bostolini, et plusieurs objets ayant servi à l'empereur et légués par le général Bertrand.

Les chambres de Leurs Majestés dont nous donnons le dessin avaient été préparées dans les vastes salles du musée du rez-de-chaussée.

Celle de l'empereur aux tentures en damas rouge doublé de blanc renferme, avec le buste de Napoléon Ier, une vitrine contenant plusieurs objets et l'inscription suivante :

CODICILLE A MON TESTAMENT.

Je lègue à la ville de Bordeaux :

1° Un volume in-quarto, aux armes impériales, des mémoires militaires du général Loyd, annoté en marge de la main de l'empereur ;

2° Une croix de la Légion d'honneur qui a été portée par Napoléon ;

3° Un aigle en argent que l'empereur m'a donnée et qui faisait partie de l'argenterie brisée à l'île de Sainte-Hélène.

A Châteauroux, le 15 septembre 1842.

Signé : BERTRAND.

La chambre de l'impératrice, ornée des meilleurs tableaux religieux des grands maîtres, est celle qu'occupa jadis l'impératrice Joséphine. Un magnifique tapis cramoisi et blanc recouvre le parquet; les rideaux du lit à baldaquin sont en damas rouge et blanc. Le rouge des tentures se détache en vigueur sur le fond blanc des boiseries. Un prie-Dieu en velours rouge et en bois doré supporte un crucifix en or sur fond noir entouré de têtes d'anges fouillées dans le cadre. Cette chambre renferme le berceau offert en 1856 par la ville de Bordeaux au prince impérial. Ce berceau est en soie violette rehaussé d'abeilles d'or et recouvert de dentelles.

Le lendemain mardi, après un déjeuner auquel ont eu l'honneur d'être invités le maréchal Niel, le général Tartas et M. de Mentque, Leurs Majestés se sont rendues à l'exposition.

Le cortége, ouvert et fermé par une escorte des cent-gardes, se composait de six calèches menées à la Daumont.

Dans la rue des Fossés de l'Intendance, en face du théâtre des Variétés, un arc de triomphe rappelait, par ses inscriptions, toutes les phases glorieuses de la campagne d'Italie. Leurs Majestés sont arrivées à une heure sur l'esplanade des Quinconces, en passant sous cet arc de triomphe dont notre gravure reproduit les élégantes proportions.

La visite de l'empereur à l'exposition a été rapide. Sa Majesté s'est arrêtée devant les aciers obtenus par un procédé nouveau dans les usines de M. James Jackson, a examiné attentivement un système de meules dont l'inventeur, M. Cabanes, ainsi que M. Jackson, a été décoré de la main de Sa Majesté.

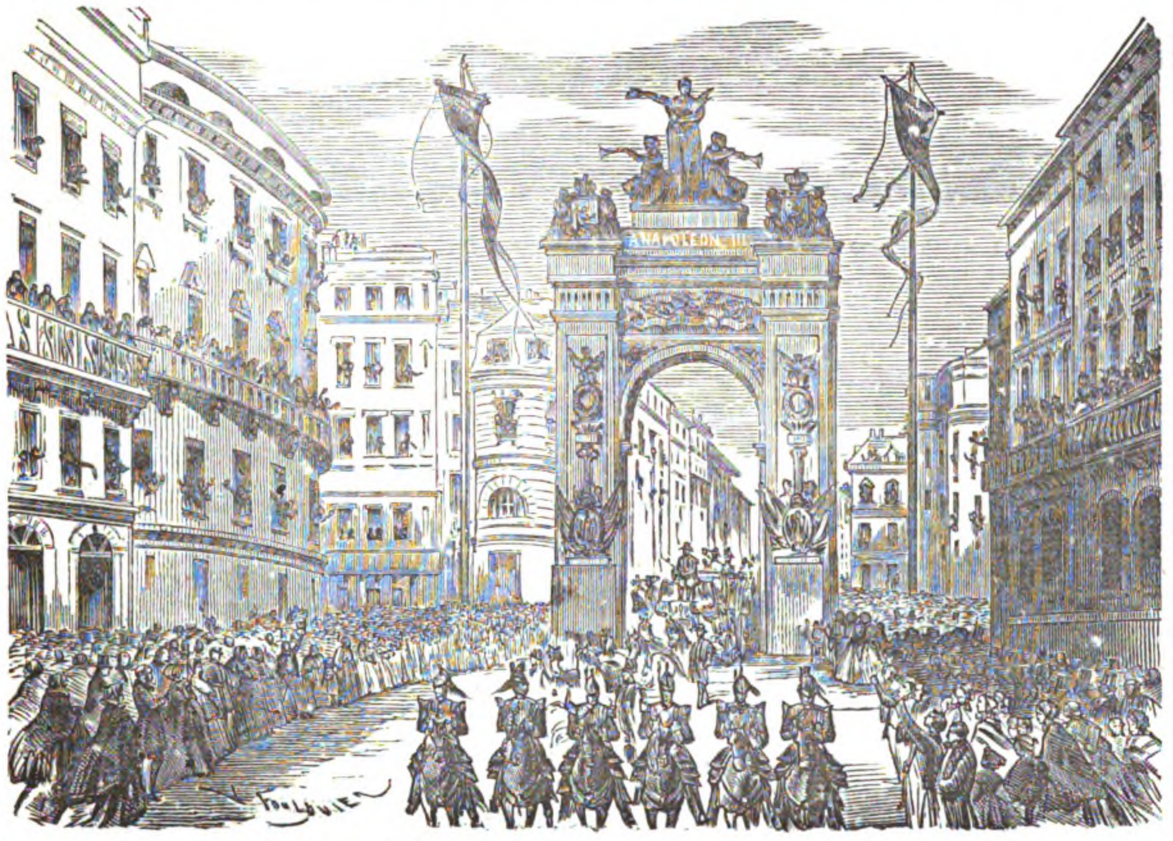
M. Cabanes avait deux de ses fils à ses côtés quand l'empereur lui a remis la décoration. Ces deux enfants, en voyant leur père obtenir cette faveur méritée, mais inattendue, se sont jetés au cou de leur père sans être intimidés par la présence des augustes visiteurs, et leur joie a débordé au milieu des larmes. Cette scène a vivement ému tous les assistants, et Leurs Majestés ont compris, comme toujours, à la vue de cette émotion vraie, tout le bonheur qu'il y avait à faire des heureux. M. Beaufils, membre du conseil municipal, chef aujourd'hui d'une importante fabrique d'ébénistrerie qu'il a créée en commençant comme simple ouvrier, a eu également l'honneur de recevoir la croix de la main de l'empereur.

Après deux heures passées à l'exposition, l'empereur, l'impératrice et le prince impérial se sont rendus sur le quai, devant la cale du Chapeau Rouge, où un magnifique embarcadère, encadré de rideaux en velours vert à crépines d'or, mettait le quai de plain-pied avec le navire, *le Prince impérial*, destiné à transporter les augustes voyageurs au Bec-d'Ambès, suivant le vœu exprimé par la chambre de commerce de Bordeaux.

C'est alors que l'impératrice a pris le jeune prince dans ses bras et l'a présenté à la foule qui, saisie d'un sympathique enthousiasme, a fait éclater les cris de : Vive l'impératrice! vive le prince impérial! A trois heures et demie le bateau impérial s'est mis en route, suivi par une flottille de steamers et de yachts aux éclatantes banderoles.

Cette promenade avait d'ailleurs un but utile. La passe dite du Bec-d'Ambès au confluent de la Gironde et de la Dordogne est très-difficile pour les navires. Il s'agirait, en l'endiguant, de la rendre plus étroite et plus profonde et, comme les ingénieurs ne sont pas d'accord sur la question d'endiguement, l'empereur a voulu se rendre compte par lui-même des obstacles à vaincre.

Le signal du retour donné, le bateau impérial a passé entre les quatre bâtiments composant la flottille, et, reprenant la tête, il a regagné Bordeaux à la lueur des feux de Bengale, des fusées et des illuminations.



Passage de l'empereur à Bordeaux. — Arc de triomphe des Fossés de l'Intendance.

FEUILLETON

UNE DOUAIRIÈRE.

(*Suite et fin.*)[1]

Un matin, Régine faisait à la duchesse une lecture, que celle-ci écoutait en levant les épaules : il était question d'un poëte s'éteignant d'un amour méconnu. On racontait cette agonie du cœur qui tuait le corps avec lui, les détails en étaient touchants, ils intéressaient Mlle de la *** et même Petrone, assise aux pieds de sa maîtresse en dévidant ses nonpareilles, à mesure qu'elle les nattait.

— Cela n'est pas vrai, s'écria Mme d'***, à la fin de cette touchante élégie, on ne meurt pas d'amour, les hommes ne sont pas assez niais, et les femmes ne sont pas assez barbares pour qu'on en vienne à cette extrémité. On se console, ou bien on cherche ailleurs. N'allez pas croire, mon cœur, que vous rencontrerez des amoureux de cette trempe, et ne craignez pas de les prendre au mot, s'ils vous en menacent.

— Pourtant, madame...

— Est-ce que tu en as trouvé, toi, Petrone? Crois-tu par exemple que mon gros suisse, mort d'une indigestion de morilles, fût la victime de tes beaux yeux, parce qu'il n'avait pu parvenir à te plaire? Il en est toujours ainsi, quand on meurt d'amour, on a quelque bon coup d'épée, ou quelque fluxion de poitrine, quelque phthisie surtout, derrière le paravent.

— Eh! bien, madame, vous voyez tous les jours quelqu'un qui se meurt d'amour, à ce qu'on assure.

— Allons donc! ce n'est pas possible! Tous mes chevaliers sont en âge de mourir de la goutte ou d'un catarrhe, mais d'amour! je les en défie.

— Madame, vous en avez trois fort jeunes, reprit Mlle de la ***.

— Je ne les compte pas, ce sont des sots, contents d'eux-mêmes et qui croiraient se manquer de respect s'ils permettaient à une femme de les tourmenter. Quel est ce beau ténébreux, Petrone?

— Madame, c'est M. M***.

— Son père n'en fût pas mort, j'en réponds, et quant à lui, il ne parle point, comment pourrait-on le deviner?

— Est-il bien fait de sa personne? demanda Régine indifféremment.

— Il est charmant, mademoiselle; il a l'air d'un seigneur, mais il est si blême qu'il en fait pitié.

— Il a quelque maladie de cœur ou bien une pulmonie, folle que tu es!

— Madame, c'est une passion. Il n'était pas ainsi quand il est arrivé, je puis vous en répondre. Le jour où je l'ai reçu dans le cabinet de madame la duchesse, de sa part, il était frais comme une rose de mai; à présent, c'est un fantôme.

— L'air vif de ce pays a fait déclarer sa maladie; tu ne me persuaderas jamais qu'un garçon de vingt ans se laisse éteindre comme une bougie par un sentiment contrarié. A vingt ans! ajouta-t-elle avec un soupir, toutes les femmes sont belles et tous les hommes veulent mourir pour elles. Ils en reviennent bien vite et retournent la question : ils ne demandent plus aux femmes que de vivre pour eux.

— Madame, ce pauvre M. M*** va toute la journée courir les champs; il ne met pas le pied au palais. Il a jeté au feu toutes les procédures; quand on lui parle d'affaires, il ne répond point, et, si on lui arrache quelques paroles, on est sûr que le nom de madame la duchesse sera prononcé tout d'abord.

— Miséricorde! Ne vas-tu pas prétendre qu'il m'adore, ma pauvre Petrone. jamais aucun roman ne pourrait aller jusque-là.

Mme d'*** rit de bon cœur à cette singulière idée. Régine ne riait pas, elle écoutait en silence. Aussitôt que sa marraine se fut retirée pour sa sieste habituelle, elle interrogea Petrone avec cette adresse d'une jeune fille qui veut savoir; elle brûlait de connaître Théodore : un homme qui meurt d'amour est si intéressant!

Petrone ne se fit pas prier, elle avait plus d'envie encore de répondre, et raconta son histoire ornée d'un portrait fort satisfaisant du héros. Si M. M*** était gentilhomme, il ne lui manquerait rien pour faire un mari parfait, s'appelât-on Mlle de la ***; mais le moyen d'y penser seulement! Régine prit un air majestueux et demanda sèchement à Petrone qui lui donnait la liberté de ses conjectures. En même temps, elle se promit tout bas qu'elle verrait M. M*** et qu'elle saurait s'il était aussi mourant qu'on voulait bien le dire. Elle se fit désigner les promenades favorites de Théodore, les heures où il sortait, et se trouva prise d'un besoin d'agitation qu'on ne lui connaissait pas : elle se fit même ordonner l'exercice par le médecin de sa marraine. La bonne duchesse, inquiète de sa pâleur

[1] Voir notre précédent numéro.

qui éclairaient les deux rives du fleuve. Vers six heures, Leurs Majestés étaient rentrées au palais municipal.

La pluie tombant par torrents n'a pu empêcher la foule de saluer une dernière fois de ses acclamations les augustes hôtes qui se rendaient au Grand-Théâtre où devait avoir lieu le bal offert par la ville de Bordeaux.

La salle était resplendissante. Leurs Majestés ont ouvert le bal.

Sa Majesté l'impératrice portait une robe en tulle blanc à tunique brodée de paille et bordée d'une grecque de velours cerise. Les manches étaient garnies de ferrets de diamants. Son diadème étincelait des feux des plus beaux diamants au milieu desquels scintillait *le Régent*.

En face de l'impératrice dansant avec M. Gautier, maire de Bordeaux, était l'empereur dansant avec M^lle^ Gautier. Après le quadrille, Leurs Majestés ont fait le tour de la salle de bal d'où elles se sont retirées vers minuit.

Le lendemain 12, à dix heures du matin, Leurs Majestés quittaient Bordeaux pour revenir à Paris.

Tous les dessins que reproduisent nos gravures, et qui pour nous doivent consacrer le souvenir de ce sympathique voyage, nous ont été rapportés de Bordeaux par M. Moullin, l'intelligent dessinateur dont nos lecteurs ont pu apprécier les croquis pleins d'exactitude et de vérité, et qui est toujours prêt à se transporter partout où un événement intéressant réclame son crayon.

LEO DE BERNARD.

Pourquoi Hunebourg ne fut pas rendu.

(*Suite et fin. Voir notre précédent numéro.*)

— Alors, en route... en route... — s'écria le petit homme en se tournant vers le pâtre. — Gottlieb... appelle les bêtes... Hue!... hue!... pas de temps à perdre... Ces vauriens de Hunebourg ont déjà pris la clef des champs... mais ils trouveront les oiseaux dénichés... Hue!

Le pâtre, s'avançant alors à la pointe de la roche, emboucha sa cornemuse... Ces notes douces et plaintives planèrent un instant sur la vallée silencieuse, et descendirent d'échos en échos... Une autre y répondit de l'abîme... Le troupeau se remit en marche, et l'on entendit de sourds beuglements dans les profondeurs du défilé.

Tout à coup, deux bœufs superbes débouchèrent sous le dôme des grands chênes; ils marchaient de ce pas grave et solennel qui semble indiquer le sentiment de la force, fouettant l'air de leur queue et tournant parfois leur belle tête blanche tachée de roux, comme pour contempler leur cortége; — puis arriva lentement une longue file de génisses, de vaches, de chèvres, mugissant, bêlant et nasillant à faire pleurer de tendresse le brave caporal... Enfin, la moitié du village d'Echbourg, femmes, vieillards, petits enfants... les uns accroupis sur leurs vieux chevaux de labour, les autres à la mamelle... ou pendus à la robe de leur mère... Les pauvres gens avançaient clopin-clopant... ils paraissaient bien las... bien tristes... mais à la guerre comme à la guerre... on ne peut pas avoir toujours ses aises.

La troupe atteignit enfin le plateau... il ne restait plus qu'un petit nombre de traînards dispersés sur la pente du ravin... c'était le moment de faire main basse. Fargès et Lombard échangèrent un coup d'œil dans l'ombre... ils allaient donner le signal, quand un cri de détresse... un cri perçant vola de bouche en bouche jusqu'au sommet de la côte et glaça d'épouvante toute la caravane :

— Les cosaques!... les cosaques!...

Alors ce fut une scène étrange; Fargès s'élança derrière le rideau de feuillage pour distribuer de nouveaux ordres... On entendit le bruit sec et rapide des batteries, puis de ce côté tout rentra dans le silence.

Quant aux fugitifs, ils n'avaient pas bougé, immobiles, se regardant l'un l'autre la bouche béante, n'ayant ni la force de fuir, ni le courage de prendre une résolution: ils offraient l'image de la terreur. Le diplomate seul ne perdit pas sa présence d'esprit, et courut se blottir sous une roche creuse, de sorte qu'on ne voyait plus au dehors que ses souliers et le bas de ses jambes.

Presque aussitôt Lombard reconnut aux environs le cri rauque des cosaques; ils accouraient en tous sens, à travers taillis, halliers, broussailles... — A les voir bondir au clair de lune sur leurs petits chevaux bessarabiens, l'œil en feu, les naseaux fumants, la crinière hérissée, on les eût pris pour une bande de loups affamés enveloppant leur proie. Les bœufs mugissaient, les femmes sanglotaient, les pauvres mères pressaient leurs enfants sur leur sein, et les Baskirs resserraient toujours le cercle de leurs évolutions, pour fondre sur ce groupe... — Enfin, ils se massèrent et partirent en ligne en poussant des hourrah! furieux, mais alors le sombre feuillage s'illumina comme d'un reflet de foudre, un feu de peloton étendit sa nappe rougeâtre sur le plateau, et la montagne parut frissonner de surprise.

Quand la fumée de cette décharge se fut dissipée, on vit les cosaques en déroute, chercher à fuir dans la direction du Graufthal, mais là s'étendait une barrière de rochers infranchissables.

— En avant, morbleu! — Pas de quartier!...—hurla le caporal Lombard.

Les vétérans, animés par sa voix, se précipitèrent à la poursuite des fuyards... Le combat fut court... Acculés à la pointe du roc, les soldats de Platoff firent volte-face et chargèrent avec la furie du désespoir... Cinquante coups de lance et de baïonnette s'échangèrent en une seconde; mais dans cet étroit espace, les cosaques ne pouvant faire manœuvrer leurs chevaux furent bientôt écrasés... Un seul résista jusqu'au bout... Grand, maigre, à la face terne et cuivrée, véritable figure méphistophélique, il était recouvert de plusieurs peaux de mouton... Lombard en enlevait une à chaque coup de baïonnette.

— Canaille! murmurait-il, je finirai pourtant par t'attaquer le cuir...

Mais il se trompait... Le cosaque bondit au-dessus de sa tête, en lui assénant avec la crosse de son pistolet un coup terrible sur la mâchoire... Le caporal cracha deux dents, arma son fusil, ajusta le Baskir et fit feu... Mais attendu que l'arme n'était pas chargée, l'autre disparut sain et sauf, en ayant encore l'air de se moquer de lui par un triple hourrah!

C'est ainsi que l'intrépide Lombard, après vingt-six ans de service et trente-deux campagnes, eut la mâchoire fortement ébranlée par un sauvage d'Ekatérinoslof, qui ne possédait pas même les premiers principes de la guerre.

— Sang de chien, — dit-il avec rage, — si je te tenais!

Fargès en raffermissant sa baïonnette toute gluante de sang, promena des regards étonnés autour du plateau; les habitants d'Echbourg avaient disparu... Leurs bœufs erraient à l'aventure dans les halliers... Quelques chèvres grimpaient le long de la côte... et sauf une vingtaine de cadavres étendus dans les bruyères, tout respirait le calme et les douceurs de la vie champêtre. — Les vétérans eux-mêmes semblaient tout surpris de leur facile triomphe, car excepté Nicolas Rabeau, ancien tambour-major au 14^e^ de ligne, prévôt d'armes, de danse et de grâces françaises... lequel eut la gloire d'être embroché par un cosaque et de rendre l'âme sur le champ d'honneur... à cette exception près, tous les autres en furent quittes pour quelques horions.

— Ah çà! camarades, dit Fargès, il ne s'agit pas ici de nous abandonner à des réflexions plus ou moins quelconques... Ce grand pendard de cosaque qui vient de s'échapper pourrait gâter nos affaires... Nos provisions sont faites... Ce qu'il y a de plus simple, c'est de réunir le bétail et de gagner le fort, avant que l'ennemi ait eu le temps de nous barrer le passage.

Tout le monde se mit aussitôt à l'œuvre, et dix minutes après la petite colonne, poussant devant elle le troupeau, reprenait le chemin de Hunebourg.

Vers six heures, elle était sous les canons du fort.

On peut se figurer la satisfaction du brave Jean-Pierre, lorsque ayant entendu crier les chaînes du pont-levis et s'étant mis à sa fenêtre en simples manches de chemise, il vit défiler, d'abord les bœufs aux longues cornes luisantes, puis les vaches laitières suivies de leurs veaux... puis les génisses... les chèvres trottant menu... les porcs... les chevaux... enfin toute la *razzia*... marchant « avec ordre et discipline » comme il avait eu soin de le recommander à Fargès.

Le caporal Lombard, gravement assis sur une vieille rosse à moitié grise, son grand chapeau à claque sur l'oreille, et le fusil en sautoir, formait à lui seul l'arrière-garde de la colonne.

Le brave commandant ne se sentait plus de joie; aussi lorsque trois jours plus tard l'archiduc Jean d'Autriche, à la tête d'un corps de six mille hommes, fit sommer la place de se rendre, avec menace de la bombarder et de la détruire de fond en comble en cas de refus... Jean-Pierre ne put s'empêcher de sourire. Il fit dresser un état récapitulatif de ses provisions de boucher et l'adressa sous forme de réponse au général autrichien, ajoutant :

« Qu'il regrettait de ne pouvoir être agréable à Son Altesse... mais qu'il était beaucoup trop gourmand pour quitter une place aussi bien approvisionnée. — Il priait *conséquemment* Son Altesse de vouloir bien l'excuser... etc., etc.

» Quant à votre menace de bombarder la forteresse

---

lui prêta Mirecourt pour la suivre, et M^lle^ de la *** commença à parcourir assidûment les environs de la ville.

C'étaient les derniers jours d'hiver, l'air devenait moins vif, les branches des tilleuls rougissaient déjà et les premières violettes fleurissaient dans les bois. Elle visitait, avec son vieux domestique, une charmante vallée où coulait une rivière aux bords escarpés. Elle aperçut un homme qui marchait lentement, les bras tombants et la tête basse. Il était jeune, mais cette jeunesse n'avait plus de parfums; son œil morne, son teint livide, ses mouvements brisés faisaient mal à voir.

— Mirecourt, n'est-ce pas là M. M***? demanda-t-elle; il me semble que je le reconnais.

Mirecourt répondit que c'était lui, en effet, et qu'il paraissait fort malade.

— Hélas! le pauvre jeune homme n'en a pas pour longtemps, ajouta-t-il.

Régine se sentit le cœur serré; elle fut intimidée devant cette souffrance, sa curiosité lui pesait maintenant: elle eût voulu retourner en arrière; il n'était plus temps; elle avait été vue. Elle baissa son voile et ramena la dentelle sur son visage. Théodore s'arrêta, ses pommettes se colorèrent de cette rougeur fébrile, un des symptômes les plus certains de sa funeste maladie. Il mit la main sur son cœur, dont les battements l'étouffaient, et n'eut pas même la présence d'esprit de la saluer. La jeune fille fut prise d'une pitié tendre et profonde; il était beau, il avait vingt ans à peine et il s'éteignait déjà avant d'avoir vécu. Elle ne fut pas maîtresse de son premier mouvement et s'avança vers lui.

— Vous paraissez bien faible, monsieur, lui dit-elle, d'une voix tremblante; la voiture de M^me^ la duchesse va venir me chercher, faites-nous la grâce de l'accepter pour rentrer chez vous, je ne suis pas fatiguée et je continuerai volontiers ma promenade.

Théodore tremblait plus qu'elle; il balbutia quelques paroles inintelligibles et s'appuya contre un arbre; il chancelait. M^lle^ de la *** lui offrit son flacon, elle l'engagea à s'asseoir sur un tertre de verdure et lui représenta doucement qu'il avait tort de s'éloigner ainsi de tous secours. Il pouvait se trouver mal et rester de longues heures abandonné dans ces lieux solitaires; c'était une grande imprudence.

— Je ne mourrai pas, mademoiselle, répondit le jeune homme; on ne meurt que quand on est heureux.

— M^me^ d'*** disait hier que vous aviez une famille excellente, monsieur, et qu'elle écrirait à M. votre père, afin qu'il vînt vous chercher et vous donner des soins. Il faut songer à ceux qui vous aiment.

— M^me^ la duchesse sait donc que je suis malade, mademoiselle?

— Mais, monsieur, tout le monde le sait; il n'est bruit que de cela à P...

— J'ignorais qu'on daignât s'occuper de moi, reprit-il, en souriant amèrement.

Il osait à peine regarder Régine, dont les traits étaient cachés par les plis de sa dentelle; ses yeux brillaient comme deux diamants noirs; elle éprouvait un sentiment nouveau, qu'elle n'eût pu définir; il lui semblait plein de charmes, tout en lui donnant envie de pleurer. Elle ressentait pour ce malheureux, déshérité de l'existence, un intérêt inconnu jusque-là; elle eût voulu le consoler, le rendre au bonheur, et cependant cette mélancolie, cette souffrance étaient pour elle un charme irrésistible. Régine restait debout près de Théodore, ils ne parlaient ni l'un ni l'autre; un embarras qu'ils ne pouvaient vaincre les paralysait. M. M *** n'avait qu'une idée, enfantée par son cerveau malade :

— C'est elle peut-être, mais ce n'est pas sa voix!

Il contemplait M^lle^ de la *** en silence. Alors il était heureux, autant du moins qu'il pouvait l'être; sa chimère avait pris un corps, il rêvait ce visage adorable du portrait, il voyait devant lui une femme jeune, charmante, palpitante de vie et d'avenir, elle se plaignait, elle étendait vers lui une main protectrice, elle l'aimerait peut-être, mon Dieu! Ce moment fut ineffable, on ne peut dire ce qui se passa dans cette tête, en quelques minutes, quelles joies il entrevit, quel paradis s'ouvrit devant ses désirs.

Mirecourt vint abattre ces fumées enivrantes, par la phrase la plus prosaïque du monde:

— Mademoiselle, voici les gens de M^me^ la duchesse.

Ils retombèrent tous les deux lourdement sur la terre. Régine renouvela sa proposition; elle fut refusée par un signe poli. Régine insista; cette voix jeta de la glace sur son ivresse; il la supplia avec un peu d'impatience de le laisser seul.

Il demeura là jusqu'à la nuit; il rentra glacé, et n'y prit point garde; en ce moment, il ne vivait que par la pensée. Le frisson faisait trembler ses membres, néanmoins ses pas le conduisirent chez la duchesse, où son cœur était déjà. Il reprit son siége accoutumé, après sa muette révérence. Régine l'aperçut; elle eût voulu lui parler, elle n'osa pas; elle dit seulement tout bas à sa marraine :

— Voilà M. M***, grondez-le donc de son refus de ce matin, madame; Mirecourt et Petrone assurent qu'il

Vue générale du détroit de Gibraltar,

Où se trouvent en ce moment les flottes française, an[illegible], espagnole et russe, ainsi qu'une corvette prussienne.

Gibraltar,
, et russe, ainsi qu'une corvette prussienne.

et de la détruire de fIentes oranges,
minant, — je m'en sd pas moins par
L'archiduc Jean d'ux, le *Pajarète*,
le français... Il avait, et stomachique,
et comprit très-biemerce, ainsi que
Aussi, dès le lendem: l'intendance de
vallée de la Zorne.
gauche!... re *Port Sainte-*
Et voilà pourquoi I habitants, bâtie
it avec Cadix à
ns, caux de vie,

Galeri cinq mille âmes
tes du détroit de
MULAÏ-ABOU mme magnifique
bassin de carénage

La mort, qui se pl des navires de
laissé l'embarras du tes de l'Europe,
cer dans cette *Galer* millions de quin-
quinze jours, par le I
Belges. i bien pourvues
Elle vient de frappres, on ne peut
souvenir est désormés intérieurs de
taire de la France. C permis d'entrer
émir el-Moslemin, ce vté maritime que
comme il se nommaiter.
de ne point être oubliAC VERNOLL.
les plus remarquable
barbaresque, mais en **rts.**
nôtre. ableau de M. Robert-
Abd-er-Rhaman apôme. — Portrait de
des émirs qui, en 154M. E. Delacroix. —
que les Arabes appelM. Raymond Balze;
Il naquit en 177. cle. — M^lle Rosa
après six mois de règeu de mythologie. —
que seize ans. Au Mure sacrée.
pas toujours respectujet se présente
pas de peine à saisir s. Elle parle d'un
Mais ce sultan était et du plus grand,
loyal; il ne se considnps et des temps
sceptre, et, plusieurs rité de ce pontife,
préparé un testament et ceignit l'épée.
héritier son neveu, d ominateur et im-
toutes les lourdes cha, saint Pierre ne
Abd-er-Rhaman, en oreille. Ce saint-
qualités, l'énergie, l' leur grandeur et
plus tard. Il avait é ne belle de pein-
l'est toujours, au Mar ques qui n'eût pas
tourner de lui les in ars. Michel-Ange
qui d'un sujet peuve réaliser ce splen-
belle. Il avait été en bien en cour. Les
(Mogador) qui devait sses, les vaniteux
un si rude débat avec upériorité, le flat-
Dans cette province ur d'un voyage à
popularité justifiée. pideur. Quand les
Son mérite et sa s it, il fit avertir le
leïman le testament it lui-même : pas
fut appelé, le 28 nov pour le port des
du Maroc. mariniers murmu-
Mulaï-Soleïman lai it toujours Jules II
dernière volonté étai

est très-sérieusement t reçu la commu-
temps s'il continue. e et vers son père :
— Monsieur M***, lir. Une joie im-
à M. votre père; je mour eut en quel-
vous êtes et de votr la *** se leva avec
votre santé et votre , les convenances
vous en rendre une antage. Théodore
ne retrouve plus et q
le donc, et tâchez de it il, avec un sou-
sible.
Il restait dans l'ex ns, elle sanglotait.
M^me d'*** n'attendit p ot s'éteignit, sans
qu'il n'en ferait poin monta sans doute;
habitués. La convers rre. Quand la du-
soirée; elle recomm ce malheur, et lui
portaient jusqu'à la f tenait des feuilles
rant. Il sortit à l'he très-serrée et des
heureux, mais enivr
son idole, et il ven auvre garçon m'a
l'entendre! j'en fasse, je n'ai
Il se mit au lit, et ne marguerite.
Le lendemain, Pet ua Régine, le vou-
le déjeuner; elle re
mourait positivemen rra vous instruire.
juste qui il aimait. re, ses fleurs, son
— Ce ne peut être dévora ces pages
chesse, ajouta-t-elle, si pur d'un amour
matin, sous un préte jamais et n'aima
racher à sa contem
vingt fois s'il était lent ans, elle avait
ment aussi belle que
vous en réponds. dans cette histoire.
— Sur ce terrain-l MTESSE DASH.
tiers; il est fou. D

et de la détruire de fond en comble, — disait-il en terminant, — je m'en soucie comme du roi Dagobert! »

L'archiduc Jean d'Autriche entendait parfaitement le français... Il avait,de plus, un faible pour la cuisine et comprit très-bien les scrupules de Jean-Pierre. Aussi, dès le lendemain, il remonta tranquillement la vallée de la Zorne... après avoir fait demi-tour à gauche!...

Et voilà pourquoi Hunebourg ne fut pas rendu.

ERCKMANN-CHATRIAN.

Galerie des souverains.

II

MULAÏ-ABOUL-FALD-ABD-ER-RHAMAN,

EMPEREUR DU MAROC.

La mort, qui se plaît aux surprises, ne nous a pas laissé l'embarras du choix pour la biographie à placer dans cette *Galerie de Souverains*, ouverte, il y a quinze jours, par le portrait de Sa Majesté le roi des Belges.

Elle vient de frapper Mulaï-Abd-er-Rhaman dont le souvenir est désormais inséparable de l'histoire militaire de la France. Ce prince, cet émir des croyants, *émir-el-Moslemin*, ce vicaire de Dieu, *Kalifa-el-Haliqui*, comme il se nommait officiellement, mérite, du reste, de ne point être oublié, car il a été l'un des souverains les plus remarquables, non-seulement de son empire barbaresque, mais encore de son temps, c'est-à-dire du nôtre.

Abd-er-Rhaman appartenait à la seconde dynastie des émirs qui, en 1547, fondèrent l'empire du Maroc, que les Arabes appellent l'Arabie d'Occident.

Il naquit en 1778. Son père, Mulaï-Hischam, mourut après six mois de règne. Abd-er-Rhaman n'avait alors que seize ans. Au Maroc, où la règle d'hérédité n'est pas toujours respectée, l'oncle du jeune prince n'eut pas de peine à saisir le souverain pouvoir.

Mais ce sultan était un homme austère, bon, pieux, loyal; il ne se considéra que comme le dépositaire du sceptre, et, plusieurs années avant sa mort, il avait préparé un testament par lequel il désignait pour son héritier son neveu, devenu un prince digne de porter toutes les lourdes charges de la souveraineté.

Abd-er-Rhaman, en effet, révéla, dès sa jeunesse, les qualités, l'énergie, l'intelligence, qui le distinguèrent plus tard. Il avait été éloigné de la cour, ainsi que l'est toujours, au Maroc, l'héritier présomptif, pour détourner de lui les intrigues de parti et les tentations qui d'un sujet peuvent si promptement faire un rebelle. Il avait été envoyé comme gouverneur à Soueïra (Mogador) qui devait avoir quelques années plus tard un si rude débat avec les canons français.

Dans cette province, le jeune gouverneur acquit une popularité justifiée.

Son mérite et sa soumission dictèrent à Mulaï-Souleïman le testament en vertu duquel Abd-er-Rhaman fut appelé, le 28 novembre 1322, au trône des émirs du Maroc.

Mulaï-Soleïman laissait pourtant quatre fils. Mais sa dernière volonté était si formellement exprimée et la popularité du prince Abd-er-Rhaman était telle dans l'empire que sa proclamation eut lieu sans que les autres prétendants et leurs partisans pussent espérer de triompher.

L'un d'eux, Mulaï-Saïd, qui n'avait même pas attendu la mort de Mulaï-Soleïman pour lever une armée, fut forcé de se rendre et obtint une grâce entière. Tout autre qu'Abd-er-Rhaman n'eût pas hésité à lui faire trancher la tête.

Abd-er-Rhaman, par sa nature, différait complétement des émirs ses prédécesseurs et des principaux chefs des tribus.

Il s'est fait, pendant trente-sept ans de règne, admirer et aimer de tout son peuple par son esprit de justice, par son zèle à réformer les abus, à châtier les chérifs concussionnaires et violents, par sa dévotion exempte de tout fanatisme, et surtout par la simplicité et les mœurs de sa vie intime.

On se tromperait fort si l'on croyait qu'au Maroc, et même à Constantinople, ces pays aux coutumes orientales, ces paradis d'almées et de harems, on ne songe nullement à remarquer la vertu ou la dépravation privée du maître.

Les sujets y sont, au contraire, fort intrigués des mille et un détails de cette nature, et sont presque Français par l'excessive curiosité avec laquelle ils s'informent de tous les petits événements de ménage ou d'amour qui accidentent la vie du palais. Leur respect pour les princes vertueux est beaucoup plus grand qu'on ne pense A cet égard, Abd-er-Rhaman a prêché par l'exemple.

Il n'avait que deux femmes : l'une qu'il avait épousée pendant son séjour à Mogador, l'autre après son avénement au trône. Cette dernière était sa cousine, la princesse Shalma, fille de Mulaï-Soleïman.

On raconte que l'une d'elles, assez jalouse, sollicita longtemps la faveur d'aller résider à Fez, pendant que sa rivale habiterait Maroc. Abd-er-Rhaman, comme tous les sultans marocains, partageait entre ces deux résidences tout le temps qu'il ne consacrait pas à ses tournées dans les autres villes de l'empire. Il y aurait eu ainsi l'impératrice de Fez et celle de Maroc. Mais le sultan s'y refusa et se borna à séparer si complétement les deux habitations de ses deux épouses qu'il leur était devenu impossible de se voir ou de se rencontrer. Elles ont ainsi vieilli auprès de lui. La première, mère de l'héritier présomptif, est morte avant Abd-er-Rhaman; la seconde, sa cousine, mère du second des fils, a expiré le 16 septembre, dix jours après l'empereur.

Le sultan du Maroc a toujours traité ses épouses avec la plus grande douceur. A ses yeux, la dignité de la femme existait complète, telle que la consacre le Koran, et par le sentiment de la famille Abd-er-Rhaman se rapprochait beaucoup des mœurs civilisées de l'Occident qui, à dire vrai, ne sont pas toujours fort irréprochables en cette matière.

Une autre des qualités distinctives de cet empereur était son inclination manifeste à se rapprocher des nations européennes (je ne parle pas ici au point de vue politique) par les relations personnelles; à se rendre accessible aux étrangers, à mettre ses sujets en contact avec les hommes éclairés des autres pays, et à faire disparaître l'obtuse routine de la cour marocaine à l'égard des visiteurs qui lui venaient du dehors.

En 1832, M. de Mornay fut envoyé en mission auprès de lui et dissipa, à son retour, bien des préjugés sur la cour du Maroc.

En 1836, une nouvelle mission fut confiée à M. de la Rüe. Le sultan avait encore fait des progrès en courtoisie. Un des principaux officiers de la cour fut au-devant de M. de la Rüe, qui le suivit vers le palais, attendant le cérémonial qui lui serait indiqué pour paraître devant le *vicaire de Dieu*.

Mais aux abords de la demeure du sultan, il vit s'avancer un splendide cortége, en tête duquel marchait un homme de haute taille, brun, à barbe grise, vêtu d'un simple burnous ramené sous le turban vert, insigne de la dignité souveraine, et montant un cheval blanc. C'était Abd-er-Rhaman lui-même, qui, violant toutes les traditions des émirs inabordables, vint vivement jusqu'à M. de la Rüe, le salua avec une grâce toute européenne, lui parla de la manière la plus aimable et l'amena au palais, au milieu d'une foule stupéfaite, on pourrait dire même outrageusement scandalisée de cette rupture complète avec les usages des sultans du Maroc.

Abd-er-Rhaman n'avait ni hauts fonctionnaires, ni de grands frais d'administration à payer. Il était lui-même son propre conseil des ministres, sa cour suprême de justice, son inspecteur du royaume. C'est la tradition.

Il n'a cessé pendant trente-sept ans de parcourir les provinces du Maroc, d'y rendre la justice, d'y écouter les plaintes, d'y faire aimer sa sagesse.

C'est à ses propres fils que le sultan avait confié le commandement des dix mille noirs formant sa garde particulière. Ces princes sont au nombre de dix : l'aîné, Mulaï-Sidi-Mohammed, qui commandait à la bataille d'Isly, héritier présomptif; Soliman, Reschid, El-Abbas, Abdalà, Dris, Enyammed, Omer et Abd-el-Wayed.

Mulaï-Sidi-Mohammed, après la guerre, fut nommé gouverneur de Talifet. Son second frère prit alors le commandement en chef de l'armée. Mais, le 8 octobre 1857, Abd-er-Rhaman appela auprès de lui, à Maroc, le prince qui, en sa qualité d'héritier présomptif, avait été éloigné de la cour, et le proclama officiellement son successeur.

Il l'investit en même temps des fonctions de gouverneur de la ville et de la province de Maroc.

Pendant les premières années de son règne Abd-er-Rhaman faillit périr empoisonné. Après avoir pris un sorbet, il éprouva des secousses si violentes qu'on crut pendant plusieurs heures n'avoir plus qu'à rendre les derniers honneurs au cadavre du souverain. Il y aurait paradoxe à dire que l'habileté de ses médecins le sauva, car le personnel de la Faculté marocaine n'était guère alors au-dessus des notions pratiques dont se gausse Rabelais. Mais le sultan ressuscita; l'un des officiers chargé de goûter préalablement à tous les mets du prince fut arrêté. Au même moment, une femme nommée Mariam et prenant le titre de baja mettait en révolte plusieurs tribus.

---

est très-sérieusement malade, et qu'il mourra au printemps s'il continue.

— Monsieur M***, reprit la duchesse, je vais écrire à M. votre père; je dois le prévenir de l'état où vous êtes et de votre peu de raison. Vous gaspillez votre santé et votre jeunesse, comme si Dieu devait vous en rendre une autre. Hélas! c'est un bien qu'on ne retrouve plus et qu'on regrette toujours; ménagez-le donc, et tâchez de le garder le plus longtemps possible.

Il restait dans l'extase; cette fois, c'était bien *elle!* Mme d'*** n'attendit pas sa réponse, elle savait d'avance qu'il n'en ferait point; elle s'adressa à un autre de ses habitués. La conversation reprit son cours de chaque soirée; elle recommença ces merveilleux récits, qui portaient jusqu'à la folie l'exaltation du pauvre mourant. Il sortit à l'heure habituelle, chancelant, mais heureux, mais enivré: il avait vu le matin marcher son idole, et il venait de passer plusieurs heures à l'entendre!

Il se mit au lit, et le sommeil continua ses rêves.

Le lendemain, Petrone parla du jeune M*** pendant le déjeuner; elle reprit son thème ordinaire; il se mourait positivement d'amour, sans savoir bien au juste qui il aimait.

— Ce ne peut être que le portrait de Mme la duchesse, ajouta-t-elle, car il est souvent venu ici le matin, sous un prétexte quelconque, et il fallait l'arracher à sa contemplation. Il m'a demandé plus de vingt fois s'il était possible qu'une femme fût réellement aussi belle que cela. Il est positivement fou, je vous en réponds.

— Sur ce terrain-là, Petrone, je te suivrai volontiers; il est fou. De mon temps, ces choses-là ne se voyaient pas, la révolution a bouleversé jusqu'à l'amour. C'était bien la peine d'assembler les états généraux et de faire parler M. de Mirabeau quatre ou cinq heures par jour pour attraper un pareil résultat!

Mlle de la *** ne dit pas un mot, mais elle n'eut pas d'autre pensée jusqu'au soir que celle de Théodore. Elle dirigea sa promenade du même côté que la veille; un instinct secret lui persuadait qu'elle le rencontrerait encore. Tout était désert et silencieux. En vain, elle avança jusqu'au fond de la vallée; elle revit le tertre où il s'était assis, l'herbe était encore foulée, quelques violettes flétries étaient jetées çà et là; elle les ramassa et les tint dans sa main jusqu'à son retour au logis, puis elle les enferma soigneusement dans une cassette, où dormaient ses plus chers souvenirs.

Le soir, Théodore se traîna vers la petite maison solitaire. Mme d'*** lui demanda de ses nouvelles. Il répondit sottement qu'il se portait très-bien.

— Tout est donc pour le mieux; je n'en ai pas moins écrit à M. votre père. Il viendra sans doute, et je serai charmée de le voir.

Puis elle parla d'autre chose.

Le soir, en déshabillant sa maîtresse, Petrone lui dit que M. M*** avait la figure d'un déterré. La pousse des feuilles devait l'emporter indubitablement. Il ne quittait son lit que pour venir chez madame. Son domestique avait raconté à Mirecourt qu'il écrivait sans cesse et qu'il avait ses tiroirs pleins de fleurs séchées.

— Ah! mon Dieu, Petrone! ce malheureux serait-il fou de botanique?

La bonne duchesse ne supposait pas qu'on fît sécher des fleurs si ce n'est pour en faire des herbiers.

Le jour suivant, Théodore essaya de se lever, pour se rendre chez Mme d'***, il n'en eut pas la force et se trouva mal. La fièvre augmenta tellement que le médecin le déclara perdu; il traînerait quelques semaines encore peut-être, mais il succomberait; on devait en prévenir sa famille et ses amis.

Il ne connaissait guère à P... que Mme d'***, elle fut avertie sur-le-champ. Régine sentit de grosses larmes monter à sa paupière, elle se retourna pour les cacher. La duchesse ne se montra pas si affligée, elle ordonna à Petrone de courir chez M. M***, de voir s'il était bien soigné, de lui offrir tout ce que la maison renfermait, et de se mettre entièrement à sa disposition.

— Vous irez plusieurs fois par jour, et vous me rendrez compte. Quoi qu'il demande, vous le lui donnerez. Le fils de ce bon M*** doit tout attendre de moi.

Mlle de la *** n'osa pas ajouter un mot, mais son impatience et son anxiété eussent éclairé la duchesse si elle eût pu imaginer que sa pupille s'occupât d'un jeune homme obscur, placé si loin d'elle par mille raisons. Petrone revint avec les remerciements de Théodore. Il était beau comme un ange et pâle comme un marbre. La vieille fille ne pouvait s'en taire.

— Je voudrais que Mme la duchesse pût le voir, ajouta-t-elle.

— Bien obligée. Je suis trop près de ma propre mort pour assister à celle des autres, je n'ai besoin ni d'exemple, ni de répétition. Je suis sûre de jouer ce rôle-là malgré moi.

Régine n'eût pas refusé de le voir, elle!

Au bout de quelques jours, Petrone était au mieux avec le malade. Elle avait sa confiance; il la faisait causer sur ses maîtresses et ne se lassait pas de l'entendre. M. M***, le père, arriva, malgré son grand âge; il fut douloureusement frappé de l'état de son fils. Sa vieille amie le reçut *le soir*, ils eurent une reconnaissance fort tou-

...n apprit que l'officier arrêté était de la même ville ... cette insurgée, qu'il l'avait connue, et tout fit supposer que leur ancienne relation, qu'on disait fort in..., était la clef de ce mystère. L'imprudent fut em...

...bd-er-Rhaman, après un règne agité par des ...rres de tribus et par les événements de l'Algérie, ...ccombé, le 6 septembre dernier, à une maladie depuis deux ans, avait complétement abattu ses ...es. Il a cessé de vivre à l'âge de quatre-vingt-un

...n fils aîné, Mulaï-Mohammed, né en 1803, est ...itier déclaré. Les neuf autres respectent le testa...t de leur père en sa faveur.

...is une vieille prophétie fort accréditée d'une extré... à l'autre de l'empire annonce la venue d'un ...ie régénérateur, et fixe à l'année 1860 l'époque ...n apparition.

...hamed-ben-Abd-Allah, le cousin du nouvel em...ur légitime, vient de sortir de la caverne mystique ...*herfoud* où, depuis trois ans, il avait fait sa de...re d'illuminé. Il est, dit-il, ce Messie, et a com...cé sa propagande à coups de fusil.

A. LANNAU-ROLLAND.

Le détroit de Gibraltar.

...rsque, passant entre la côte marocaine et la pointe ...lentale de l'Espagne, on est forcé par les vents de ...dre la *passe d'Europe*, ce courant qui longe la co... le muraille de falaises taillées à pic et dont la ...e, s'élevant à plus de quinze cents pieds, supporte ...s terrible forteresse de l'univers, on est effrayé ...avaux gigantesques que la nature et la science ...aire ont combinés pour faire de *Gibraltar* une ci...le imprenable. Gibraltar, *Gibel al Tarik*, mont de ..., s'élève en face de la montagne des Singes, située ...a côte du Maroc. Il en est séparé par un détroit ...x lieues de largeur qu'un courant continu tra... en déversant les eaux de l'Océan dans la Médi...née dont le niveau est moins élevé.

...ographiquement, Gibraltar est situé dans l'Anda...e, mais depuis 1704 cette place, la clef de la Mé...ranée, appartient aux Anglais qui la surprirent ...nt la guerre de la succession d'Espagne. La pos...n leur en fut confirmée par le fameux traité ...echt. La France et l'Espagne réunies ont essayé ...prendre Gibraltar en 1704, en 1727, en 1779 et ...82, mais toujours sans succès.

...ville de Gibraltar se développe en amphithéâtre ...nd d'une baie magnifique. Les maisons très-pro...et élégamment décorées, ornées des fleurs et des ...tes empruntés à toutes les zones de l'Europe et ...frique, forment un agréable contraste avec les ...s dénudés et arides de la montagne. Son vaste ...ert d'entrepôt aux marchandises de l'Amérique et ...rient et fait un grand commerce de contrebande ...l'Espagne. Sa population offre un mélange varié ...toresque d'Anglais, d'Espagnols, de Marocains ...rtout de Juifs.

Cette ville s'échelonne sur les flancs de la terrible montagne, dont les profondes cavernes converties en arsenaux à l'épreuve de la bombe, en immenses galeries dont les nombreux canons menacent toute la largeur du détroit, pourraient offrir, en cas d'attaque, un refuge aux vingt mille habitants qui la peuplent. Dans ce roc immense tout a été prévu pour la défense. La moindre anfractuosité du rocher a été utilisée et chaque pan de pierre recèle un canon à longue portée. La plupart des batteries de Gibraltar sont aujourd'hui garnies de canons Armstrong qui sont, comme l'a dit dans le *Monde illustré* du 9 avril le savant M. Chaffer, les canons *à rubans* de l'arquebuserie, et dont le boulet allongé et forcé ne s'écarte, à trois mille mètres de distance, que de cinq décimètres du but, et qui portent jusqu'à cinq milles un quart. Si ces canons réunissent les deux premières qualités essentielles d'un tir utile, c'est-à-dire *la justesse* et *la portée*, il en est une troisième et indispensable dans la guerre maritime qui, de l'aveu même des Anglais, fait défaut au canon Armstrong, c'est la *pénétration*, qualité indispensable pour percer et briser les épaisses cuirasses de fer dont on arme aujourd'hui les vaisseaux; aussi la base de la montagne est-elle défendue par des batteries rasantes qui défient les feux de nos modernes canonnières.

Si la prise de Sébastopol n'avait pas dernièrement prouvé que le mot imprenable n'est pas français, l'Angleterre pourrait se croire à jamais la gardienne de la Méditerranée.

A huit kilomètres ouest de Gibraltar, dans le détroit, se trouve l'ancienne ville d'Algésiras et sa vaste baie, dont l'ouverture n'a pas moins de sept kilomètres, tandis qu'elle s'enfonce jusqu'à neuf kilomètres dans les terres. Alphonse XI, roi de Léon et de Castille, l'enleva en 1342 aux Maures après un siége de deux ans, dans lequel on fit, pour une des premières fois, usage de l'artillerie. Elle fait partie de l'intendance de Cadix. Ses fortifications sont aujourd'hui considérables, bien entretenues, et abritent une population de dix mille Espagnols. Sa baie fut le théâtre d'un glorieux combat livré en 1801 par Linois contre une division anglaise.

C'est dans ce port situé en face de Ceuta et de la côte marocaine, qu'en raison des derniers événements survenus dans le Maroc, sont réunies les flottes espagnole et française auxquelles sont encore venues se joindre une division russe et jusqu'à une corvette prussienne. L'escadre française, mouillée à Algésiras et commandée par l'amiral Romain-Desfossés, se compose des vaisseaux *la Bretagne*, *le Donawerth*, *l'Arcole*, *l'Alexandre* et du *Saint Louis*; des frégates à vapeur *l'Impératrice Eugénie* et *la Foudre*.

Tarifa également située sur le détroit, à la pointe la plus méridionale de l'Europe continentale, est aussi une place forte et fait partie de la même intendance espagnole.

Son nom lui vient de Tarif ou Tarik, chef arabe qui débarqua en 710 les premières armées musulmanes près du roc de Gibraltar et battit les Wisigoths à Xerès. Les Français l'assiégèrent vainement en 1811 et 1812, mais la prirent en 1823.

Si *Tarifa* est célèbre par ses excellentes oranges, *Xerès de Frontera*, sa voisine, ne l'est pas moins par ses vins exquis, l'un doux et liquoreux, le *Pajarète*, l'autre sec, le *Xerès secco*, un peu amer et stomachique, vins dont elle fait un important commerce, ainsi que *Rota* qui, comme elle, fait partie de l'intendance de Cadix.

Encore dans le détroit on rencontre *Port Sainte-Marie*, ville de dix-sept mille six cents habitants, bâtie sur le *Guadalète*, et qui se livre surtout avec Cadix à un trafic important de chapeaux, savons, eaux de vie, liqueurs, cire.

La petite ville de *Puerto-Real*, de cinq mille âmes seulement, est une des plus importantes du détroit de Gibraltar et de la côte espagnole, comme magnifique port militaire. Elle possède un beau bassin de carénage et des chantiers pour la construction des navires de guerre. Ses salines, les plus importantes de l'Europe, fournissent annuellement plus de dix millions de quintaux métriques de sel.

Quand on voit ces côtes d'Espagne si bien pourvues de rades profondes, commodes et sûres, on ne peut s'empêcher de regretter que les progrès intérieurs de ce beau pays ne lui aient pas encore permis d'entrer dans la magnifique voie de prospérité maritime que la nature semble avoir voulu lui tracer.

MAC VERNOLL.

Nouvelles des Beaux-Arts.

Une anecdote sur Jules II et Michel-Ange. — Tableau de M. Robert-Fleury, *La Mort de César*, par M. Gérôme. — Portrait de Rachel — Diogène dans son tonneau. — M. E. Delacroix. — Le mieux est souvent l'ennemi du bien. — M. Raymond Balze; tableau de genre, Venise au seizième siècle. — M[lle] Rosa Bonheur; ce qu'on attendait d'elle. — Un peu de mythologie. — M. Loison, etc. — Les chapelles et la peinture sacrée.

Une anecdote qui tient à notre sujet se présente d'assez bonne grâce; nous l'accueillons. Elle parle d'un pape, protecteur des arts, de Jules II, et du plus grand, du plus puissant artiste de son temps et des temps modernes: de Michel-Ange.

L'humilité n'était pas la vertu favorite de ce pontife, qui se coiffa d'un casque, se cuirassa et ceignit l'épée. Toute résistance irritait cet esprit dominateur et impétueux; le fougueux successeur de saint Pierre ne se fût pas laissé volontiers couper une oreille. Ce saint-père aimait les arts; il comprenait leur grandeur et leur puissance; il se voulait une Rome belle de peintures, de statues, de palais, de basiliques qui n'eût pas beaucoup à envier à la Rome des Césars. Michel-Ange avait quitté la Toscane pour tenter de réaliser ce splendide projet; le grand artiste était bien en cour. Les impuissants à bien faire, les âmes basses, les vaniteux inutiles et ses rivaux, surpris de sa supériorité, le flattaient et le desservaient. A son retour d'un voyage à Carrare, le pape l'accueillit avec froideur. Quand les marbres qu'il avait choisis arrivèrent, il fit avertir le saint-père: pas de réponse! Il vint lui-même: pas d'audience! Il fallait de l'argent pour le port des blocs: le payeur ne payait pas; les mariniers murmuraient, s'en prenaient au sculpteur, et toujours Jules II

...e. Elle ne lui cacha point qu'elle voulait garder ...usions et conserver celles des autres; que par ...quent, ils ne se verraient pas autrement, ce qui ...rait à leurs souvenirs toute la fraîcheur de leur ...M. M*** connaissait la duchesse et ne s'en étonna ...l lui répondit galamment qu'en l'écoutant il cro...voir trente ans de moins. Il le croyait d'autant ...u'il pouvait regarder le jour, tout à son aise, ...ne tabatière, ornée d'un portrait, copie de celui ...euze, représentant la belle chasseresse. C'était ...us cher bonheur; il ne l'avait jamais montré à ...ne, fier de garder ce secret, depuis si longtemps ..., comme un avare garde son trésor. La duchesse ...à ces mots:

...ui, ce portrait était joli, il me ressemblait assez; ...z-vous qu'il me ressemble encore, ce sera comme ...était.

...llut se contenter de cela. Théodore, avide de dé...terrogea ardemment son père; celui-ci lui ra...sa conversation et lorsqu'il fut question du por...l'amoureux poussa un cri:

...h! donnez-le moi, dit il.

...refuser à un mourant? M. M*** sortit cette bien...se boîte, le jeune homme la prit avec extase, et ...la contempler. Rien ne peut rendre l'expression ...physionomie.

...e meurs pour vous, lui disait-il, et j'en suis plus ...x que de vivre, je ne vous retrouverai plus ici-...haut vous m'appartiendrez.

...élas! murmura M. M***, mon pauvre fils est fou. ...t fou d'amour, fou de M[me] la duchesse, mon... Auriez-vous pu croire cela?

...ette femme-là fait des passions *in extremis*, répli...e vieil avocat, c'est pis que Ninon.

Régine savait tout, sa jeune tête s'exaltait encore à ces récits romanesques.

— Ah! pensait-elle, s'il m'eût aimée, je l'aurais sauvé, moi!

Le père devina l'intérêt que ce cœur portait à son enfant, il ne le comprit pas dans toute son étendue et prit pour de la pitié ce qui touchait de bien près à l'amour. Il versa sa douleur dans cette pitié, il exprima ses regrets inconsolables. Théodore était si bon, si intelligent, si parfait, enfin! Il en fit un ange et Régine y songea davantage, elle s'accoutuma à voir en lui un être presque surnaturel, il devint le fiancé de son âme. Elle eut pour lui la même hallucination qu'il avait pour sa chimère, et se résigna à le voir partir le premier, elle savait qu'elle le retrouverait un jour.

La veille de sa mort, lorsque Petrone lui fit sa visite quotidienne, il lui donna un assez grand coffre, et la pria de le donner de sa part à la duchesse, lorsqu'il aurait rendu le dernier soupir. La vieille fille l'emporta en pleurant, elle s'était attachée à ce pauvre enfant, si doux, si tendre, si malheureux. Quand elle revint, on lui administrait les derniers sacrements. Régine était sortie avec Mirecourt, elle errait comme une âme en peine, dans cette ville, où tout le monde parlait de la jeune victime. Elle rencontra le prêtre portant l'hostie, et le suivit, ainsi que cela se pratiquait alors en province. Une foule de curieux fit comme elle. Elle se trouva au pied du lit et vit ce beau visage, illuminé alors par la foi et par l'assurance de l'éternité. Il l'aperçut aussi, ses joues se colorèrent une dernière fois. Elle pleurait, agenouillée, les mains jointes et ne cherchant pas à cacher ses larmes. Leurs yeux se rencontrèrent, ils se comprirent en ce moment suprême. Théodore devina qu'il était aimé, et Régine espéra qu'elle aurait pu l'être. Lorsqu'il eut reçu la communion, le mourant se retourna vers elle et vers son père:

— On se retrouve au ciel! dit-il.

Il ferma les yeux pour se recueillir. Une joie immense inondait son âme, ce chaste amour eut en quelques minutes sa récompense. M[lle] de la *** se leva avec les autres, elle devait suivre le prêtre, les convenances ne lui permettant pas de rester davantage. Théodore l'entendit:

— Au revoir, mademoiselle! lui dit il, avec un sourire radieux.

Elle cacha son visage dans ses mains, elle sanglotait.

Le soir Théodore mourut, ou plutôt s'éteignit, sans souffrance, le regard au ciel, où il monta sans doute; cette âme n'était pas faite pour la terre. Quand la duchesse se réveilla, Petrone lui apprit ce malheur, et lui remit le coffre; elle l'ouvrit. Il contenait des feuilles de papier couvertes d'une écriture très-serrée et des plantes sèches.

— Ah! mon Dieu! dit-elle, le pauvre garçon m'a légué son herbier, que veut-il que j'en fasse, je n'ai jamais su distinguer un pissenlit d'une marguerite.

— Donnez-le moi, madame, répliqua Régine, le voulez-vous bien?

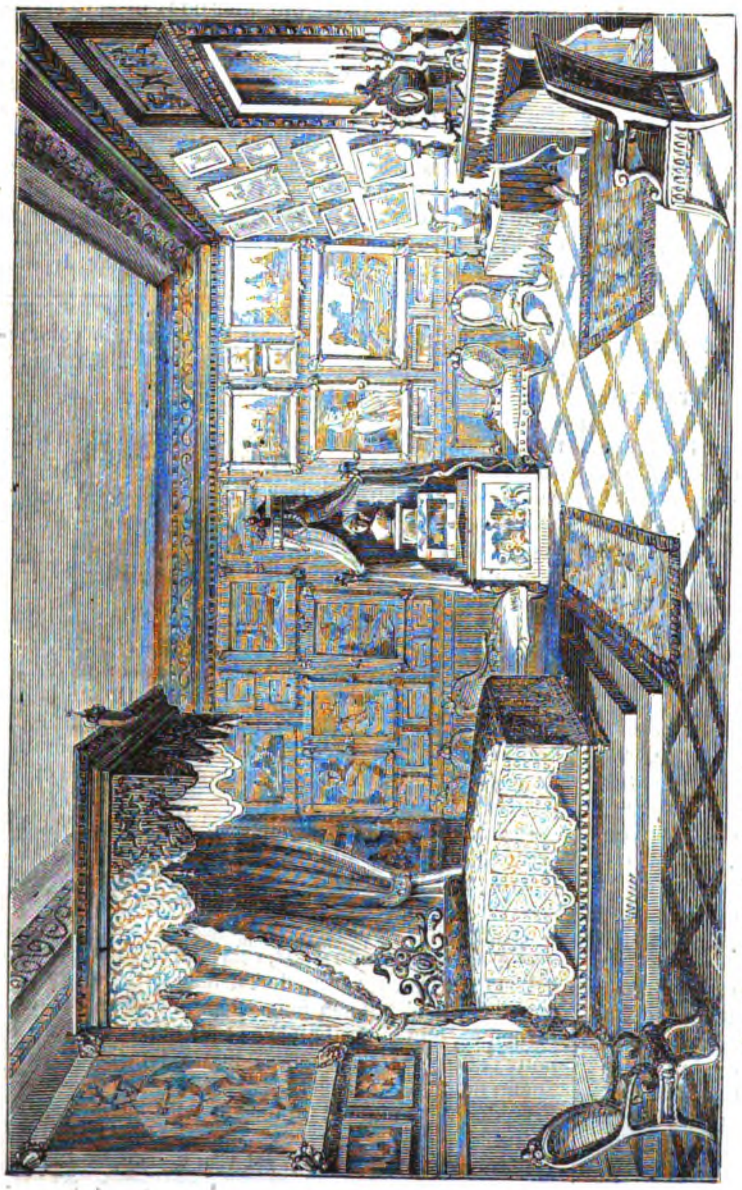
— Assurément, mon cœur, cela pourra vous instruire.

C'étaient les souvenirs de Théodore, ses fleurs, son amour idéal, c'était son âme. Régine dévora ces pages brûlantes, elle nourrit ainsi ce rêve si pur d'un amour pour l'autre vie. Elle ne se maria jamais et n'aima aucun homme sur la terre.

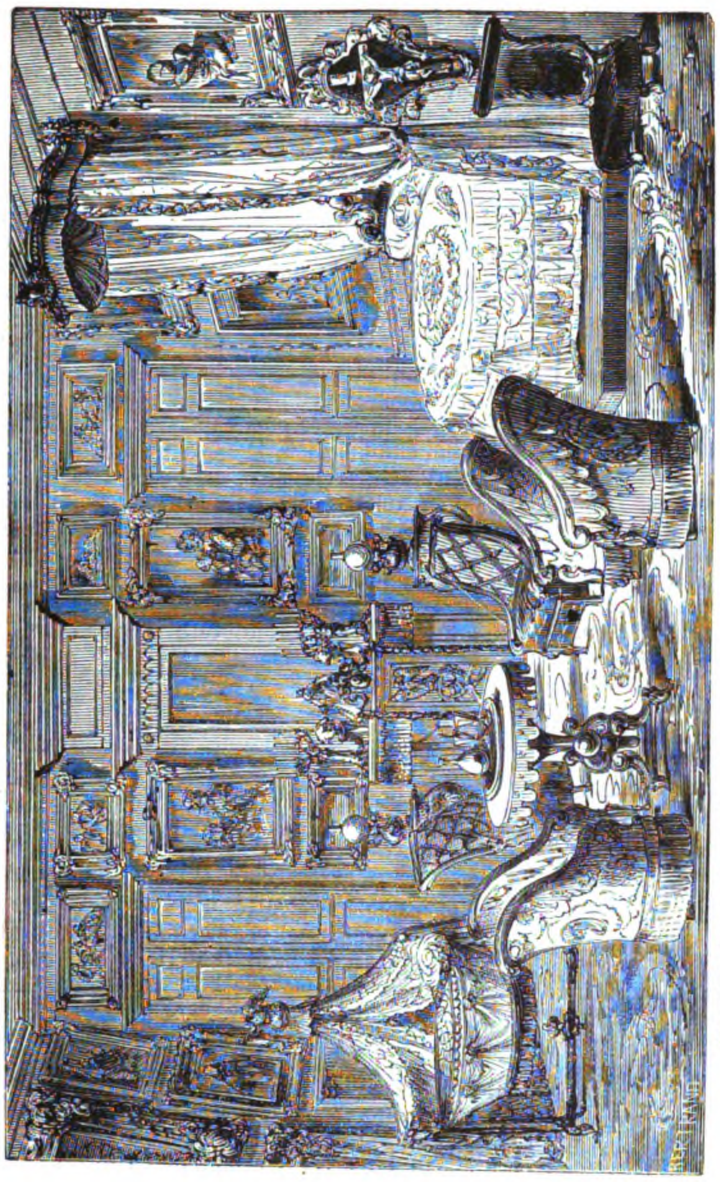
La duchesse mourut à plus de cent ans, elle avait encore de l'esprit.

Rappelez-vous que tout est vrai dans cette histoire.

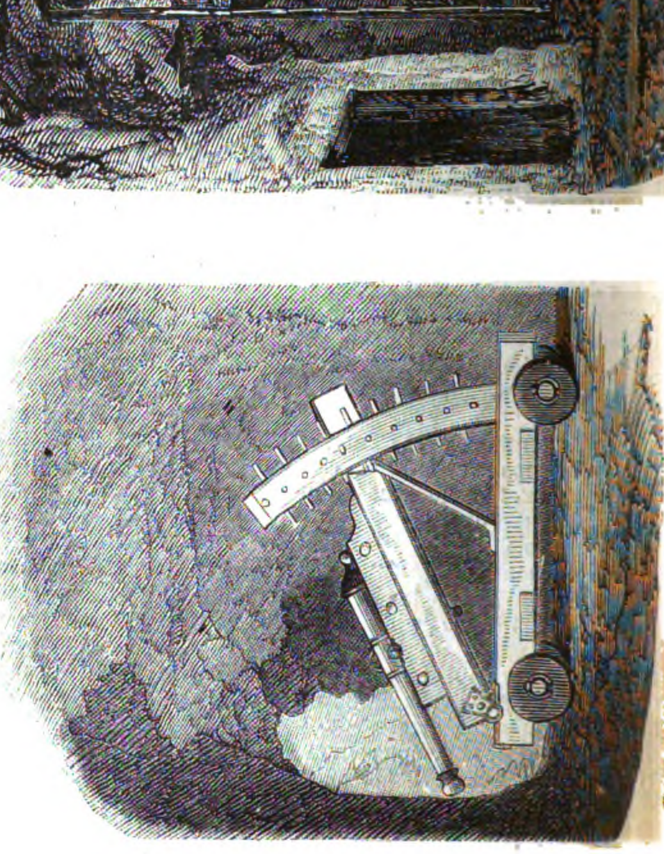
FIN. COMTESSE DASH.



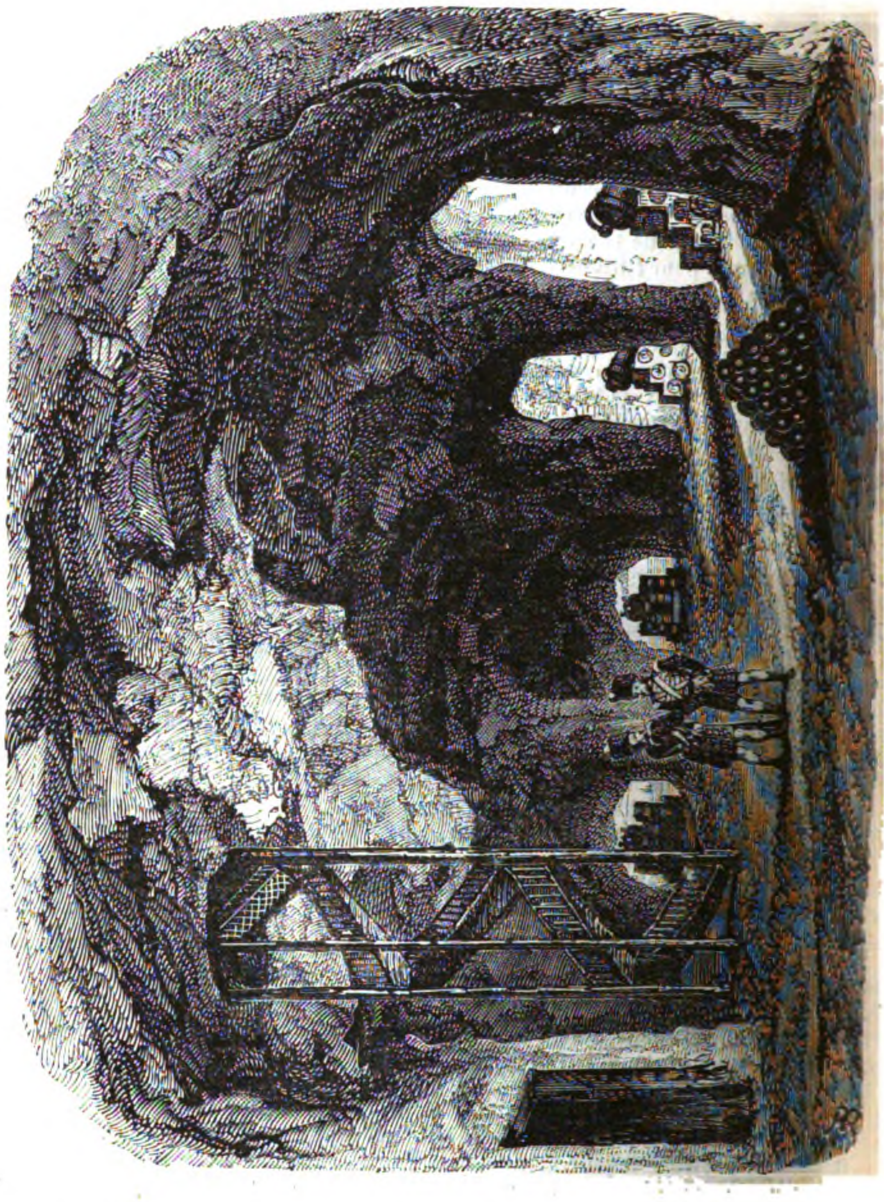
Chambre à coucher préparée pour l'empereur dans le palais municipal de Bordeaux.



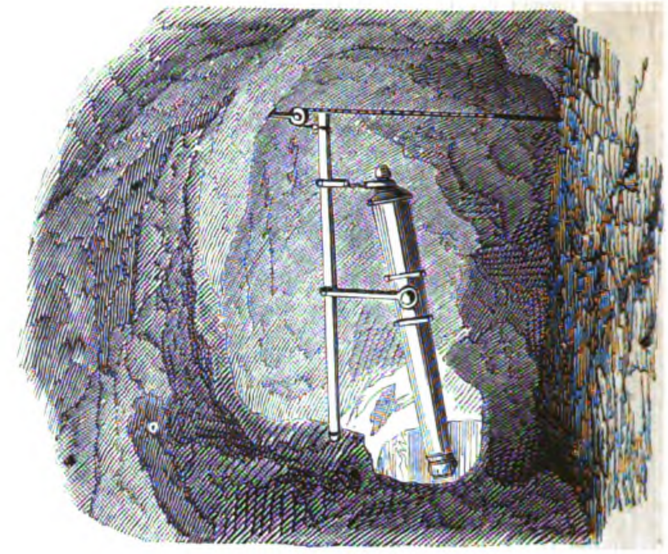
Chambre à coucher préparée pour l'impératrice dans le palais municipal de Bordeaux.



Système d'affût employé dans les casemates de Gibraltar pour obtenir un tir plongeant.



Vue intérieure d'une batterie à Gibraltar.



Affût pendule employé dans les casemates de Gibraltar pour obtenir un tir plongeant.

meurait invisible. L'artiste sut, par
e confidence de valet, qu'il ne serait
; reçu. « Ah ! c'est ainsi ! » Il se re-
, paye les mariniers, monte à
val, et le voilà galopant sur la route
Florence.

Quand Achille, peu content d'Aga-
mnon, se retira dans sa tente, le chef
Grecs se repentit. Quand le sou-
ain pontife apprit le départ du grand
uaire, il s'en offensa, puis bientôt il
oya sur sa trace un courrier, puis
autre et trois encore. Ils portaient
ordres de retour, des menaces,
promesses de pardon et d'oubli ;
hel-Ange poussait sa monture et
voulait rien entendre. Le pape
ivit trois lettres pressantes au chef
l'Etat florentin. Pressé par Sodérini,
grand sculpteur partit ; un évêque
compagnait ; l'audience cette fois
se fit pas attendre.

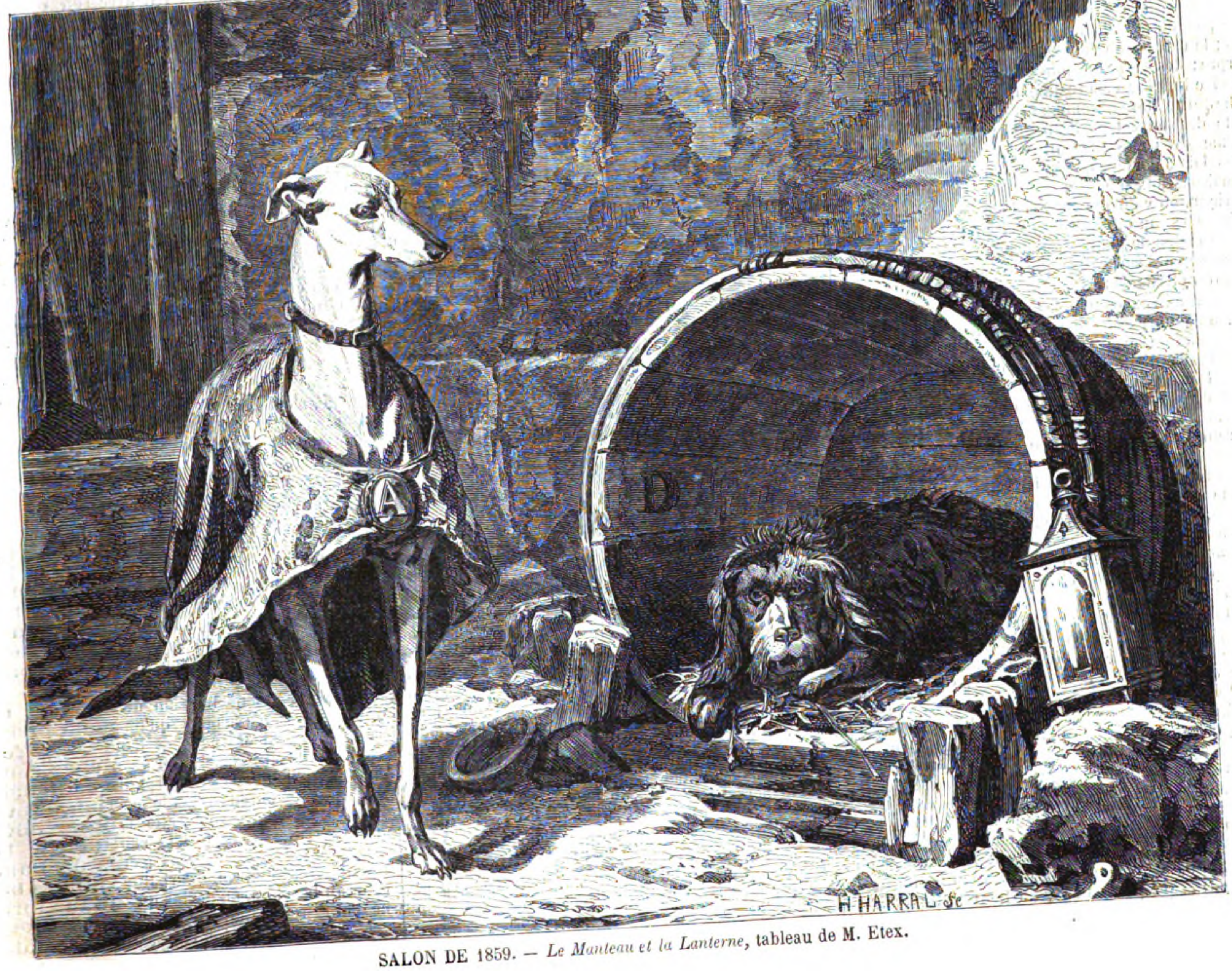
ules II, heureux de revoir son sta-
ire, son grand homme, lui faisait
endant des reproches. Le fugitif ne
lait pas avoir tort ; le pape s'ir-
it sourdement ; l'évêque le devinait ;
rut faire merveille, et, s'inclinant,
it : « Que votre sainteté l'excuse et
pardonne, ces sortes de gens sont
ignorants qui ne connaissent que
r métier. » Ne se contenant plus, le
nt-père lève sa canne sur le prélat :
gnorant toi-même !... Tu l'outrages,
s ! » Poussé à la porte, le pauvre
que fut vilainement traité par les
ets. L'homme de génie courba la tête
ur une bénédiction, et la paix fut
e entre ces deux puissantes royautés.
là ce que Vasari nous raconte dans
histoire de *la Vie des Peintres*.

I. Robert-Fleury a fait, de cette
cdote incontestée, un tableau,
ne pendant de ses plus belles pages.
te toile de maître est partie pour la
Belgique. Elle est acquise par M. Pauwels, grand constructeur de chemins de fer ; cet habile et riche industriel aime les arts, s'y connaît et ne marchande jamais ce qu'il estime.

M. YVON
D'après une photographie de M. Bingham.

Nous attendrons, pour parler de cette œuvre magistrale, son apparition au palais de l'Industrie ; nous pensons que l'homme de goût, qui sait se donner le noble plaisir qui naît des belles choses, voudra que notre intelligent public juge de son goût en envoyant cette page remarquable à notre première exposition.

La semaine passée, la foule se pressait devant les glaces du magasin de M. Goupil, pour voir *la Mort de César*, page d'histoire romaine écrite au pinceau par M. Gérôme ; la composition, le dessin, savent être du plus beau style. Là, rien d'énigmatique comme dans le même sujet, traité par le même peintre au dernier salon. La peinture ne vit pas d'abstractions ; elle doit éviter toute indécision et s'emparer de l'esprit par les yeux. Voilà ce qu'il avait su faire dans son *Duel de Pierrot* ; aussi les nombreux regardants s'exerçaient-ils à reconstituer les scènes qui devaient avoir précédé ce dénoûment tragique. En entendant le bruissement élogieux qui se faisait autour de cette toile, nous avons craint pour l'avenir du peintre : les succès obtenus dans le côté moindre du talent peuvent avoir de dangereux effets d'avenir. M. Gérôme n'est pas de ceux qui se laissent éblouir aux rayonnements de l'éloge. Il termine un beau portrait de Rachel, commandé par la famille de la célèbre et regrettable tragédienne. Ne demandez pas trop de puissance d'effet à la brosse savante de l'artiste ; ce n'est pas par le brillant et la chaleur du coloris qu'il saisit l'attention et captive le regard ; le dessin



SALON DE 1859. — *Le Manteau et la Lanterne*, tableau de M. Etex.

et la science de la composition lui suffisent. L'attitude de la reine tragique est noble et calme. Cette femme ne se nomma jamais Félix, elle n'eut pas un nom biblique; c'est Hermione, c'est Phèdre; elle est fille d'Hélène, ou de Minos et de Pasiphaé, elle était d'Épire ou d'Athènes.

M. Gérôme comprend l'antiquité, il y voyage par le magique pouvoir de l'étude et de la pensée. Il passe du cirque romain au Sénat, au Capitole; il va jusqu'en Grèce pour voir et nous montrer le tonneau de Diogène. Le cynique est assis, vêtu comme il pouvait l'être par la chaude saison; il ne se trouve point là d'Alexandre qui le gêne et que l'étrange philosophe prie de s'ôter de devant son soleil; des chiens accroupis le regardent et attendent à distance les restes d'un repas qui devait ne pas leur laisser beaucoup à espérer. Les détails simples mais obligés ne manquent pas à cette composition : le tonneau n'est pas en châtaignier cerclé, il est en terre cuite : c'était ainsi.

M. Eugène Delacroix, qu'il faut toujours traiter avec l'attention sérieuse et les égards que mérite une des plus grandes sommités de l'art contemporain, travaille à l'une des chapelles de Saint-Sulpice. Il donne du temps et de la réflexion à cette œuvre. Ne nous en plaignons pas: rien de ce que fait ce vigoureux coloriste ne saurait être indifférent; il est de ces hommes qui, puissants par nature, ont une individualité féconde; il ne faut pas mettre les pas sur leurs pas, ils sont forts d'eux-mêmes et forts de leurs études. Comme le bœuf de la Fable, ils font envie à quelques pauvres hères qui, pouvant à loisir nager, piquer des têtes dans leurs marais, ont l'ambition de ruminer, s'enflent, s'enflent et crèvent! Si

L'esprit qu'on veut avoir gâte celui qu'on a,

on en peut souvent dire autant du talent. La rage du mieux est surtout un défaut allemand; nous connaissons quelques artistes d'outre-Rhin qui viennent demander des succès à la France; ils ne se contentent pas d'un certain mérite, ils courent après l'abstraction pour attraper l'incompris et l'obscur. Comme la montagne, ils n'accouchent pas d'une souris; ils donnent le jour à quelque gros enfant qui n'est pas viable. Si nous en voulions des exemples; les noms à trouver ne nous gêneraient pas : nous les taisons.

M. Raymond Balze, élève de M. Ingres, traducteur vraiment habile de plusieurs belles pages de Raphaël, se délasse de ses travaux par un tableau de genre : *Venise au seizième siècle*. Le soleil est couché, la lune argente une mer calme, des rameurs conduisent une riche gondole; les bancs sont couverts de somptueux tapis; la cabane, en dais de velours, a des rideaux de pourpre; des lanternes allumées brillent aux angles. Une vive lumière éclaire une femme belle, blonde, à la chevelure dorée, comme les aimait Véronèse; elle écoute des musiciens beaux de visage et riches de costume, patriciens ou peintres; une autre femme vue de dos laisse deviner qu'elle est jeune et belle aussi. Les maisons aux nombreuses fenêtres sont éclairées à l'intérieur, on y devine des fêtes, de l'opulence et des plaisirs. C'est un tableau d'un bel effet et d'une composition pleine de goût. M. Balze rêve un pendant *la Venise d'aujourd'hui*: cette reine de l'Adriatique, il nous la montrera triste de sa royauté perdue.

A la dernière exposition, le public cherchait dans les salles, au moins une toile de Mlle Rosa Bonheur, il était curieux de savoir si cette femme peintre se maintiendrait au rang où sa réputation et son mérite l'ont élevée. Il ne trouvait au livret que les noms de sa sœur et de ses deux frères. Ce cher public, qui sait encore aimer, lui garde une petite rancune pour lui avoir refusé un plaisir auquel il avait des droits... Mademoiselle, il faut des égards pour cet être collectif qui justement vous fit fête. Quand il croit qu'un artiste de mérite le dédaigne, il est capable de s'en venger; qu'il sache donc que vous voyagez en famille, que vous étudiez la nature qui sait si bien enseigner; envoyez vos œuvres au premier Salon, il se dira que vous faites beaucoup pour lui plaire, et, ne boudant plus, il sera content.

Avant de dire un mot des peintures sacrées, parlons mythologie. Vulcain, le plus laborieux des dieux païens, était maître de forges et artiste, il avait ses grandes usines dans les îles de Lipari, de Lemnos et au fond de l'Etna. Cet industriel olympique forgeait des foudres pour son papa Jupiter; il fabriquait des casques, des boucliers, des cuirasses comme Benvenuto Cellini n'en cisela jamais. Pour se distraire des légèretés de dame Vénus, sa légitime épouse, il se montra statuaire habile; il fabriqua Pandore : les dieux l'animèrent, Amphitrite lui donna la beauté, Pallas la sagesse. La boîte fatale, d'où sortit tant de maux, lui fut confiée; ce n'est pas elle qui l'ouvrit qu'on le sache bien. M. Loison est chargé de reproduire la beauté de cette belle Grecque pour la cour du Louvre; espérons que la tête, en gardant le beau type athénien, ne laissera pas trop penser qu'elle en est une imitation.

Plusieurs chapelles sont terminées, d'autres vont l'être. Nous aurons à parler de MM. Landelle, Glaize, Jacquand, Hesse, Bezard et d'autres. Quelquefois en voyant de la peinture sacrée, mal comprise, pauvrement rendue, nous sommes tentés, en en parlant, de transposer l'adjectif.

Nous en sommes à penser qu'on peut faire de l'art chrétien sans l'absence des qualités qui distinguent la grande peinture.

A. LEGROUX.

SALON DE 1859.

Nous complétons aujourd'hui l'exposition de M. Jules Etex en donnant à nos lecteurs la copie de son charmant tableau de chevalet, *le Manteau et la Lanterne*. Barbet-Diogène est bien le cynique de l'histoire; son front se ride, son œil brille d'un feu sauvage, et l'on croit entendre son grognement sourd; mais Alexandre est trop convaincu de l'importance de sa haute position, et son orgueil mal tempéré par une fausse commisération ne lui permet pas de se commettre avec un aussi petit personnage. Cette toile a eu beaucoup de succès au Salon. Les animaux sont bien étudiés, d'un bon dessin et d'une couleur solide.

LÉO DE BERNARD.

M. Yvon.

M. Adolphe Yvon, dont *le Monde illustré* donne aujourd'hui le portrait, est né en 1817, à Eschwiller, dans la Moselle. Comme beaucoup d'artistes célèbres, il eut, pour suivre sa vocation, à lutter contre les projets de sa famille qui voulait faire de lui un fonctionnaire. Le jeune Yvon ne se laissa pas rebuter par les difficultés qu'il rencontra au début de sa carrière. Il vint à Paris et fut admis parmi les élèves de Paul Delaroche. Son premier début au Salon fut un portrait de Mme Ancelot qui parut en 1842. Il y a douze ans qu'à la suite d'un long voyage en Russie il exposa des dessins dans lesquels on remarqua un sentiment pittoresque, original et hardi, un grand caractère et une certaine élévation de style; l'exécution était habile et large. L'année suivante, il envoya au Salon des dessins sur des sujets tirés du Dante qui avaient les mêmes qualités et qui méritèrent les mêmes éloges. Plus tard, il exposa une bataille russe au moyen âge, toile de grande dimension, qui brillait par la conscience de l'étude et de l'exécution. En 1857, l'assaut de Malakoff fit constater de grands progrès; le dessin était plus souple, la couleur moins violente et plus harmonieuse. L'énergie des expressions et la vérité des attitudes étaient étudiés avec soin. Cette année *la Gorge de Malakoff* a mis le comble à la réputation du jeune maître. Cette composition est admirablement entendue, l'effet général en est pittoresque et dramatique, et tout en restant dans les conditions de l'exactitude militaire elle rentre mieux dans les conditions de la poétique de l'art.

M. Yvon est élève de Paul Delaroche : il a pris au contact de ce maître l'amour de l'exactitude et de la vérité locale. Comme l'auteur de *l'Assassinat du duc de Guise* il ne fait rien sans consulter les documents les plus authentiques. Son talent n'est point prime-sautier comme celui de M. Horace Vernet, dont il procède pourtant aussi par le goût très-vif, exclusif même qu'il montre pour les sujets militaires. Ses compositions, tout en conservant les grandes masses et le large ensemble, renferment les épisodes les plus variés et les plus émouvants.

L. DE V.

LA GORGE DE MALAKOFF

D'après le tableau de M. Yvon.

L'illustre ingénieur, le général Totleben, ce Vauban russe, avait improvisé un formidable Sébastopol pour protéger l'ancien. Jamais le génie de la stratégie de défense n'avait opéré de pareils prodiges en si peu de jours. Ces œuvres énormes, ces écueils d'assiégeants, ces bastions de terre, ces épaulements inaccessibles, ces courtines crénelées, ces angles défendant les angles, ces chevaux de frise infranchissables, ces tranchées de géants, pour la première fois servant aux assiégés, ces batteries invisibles comme des cratères de volcans, tous ces travaux inouïs étaient reliés entre eux avec une habileté qui semblait défier l'assaut d'un monde. Le grand et le petit redan, Malakoff et la gorge voisine, composaient un ensemble de fortifications inabordables dans leur effrayante solidarité; il fallait les assaillir et les prendre toutes à la fois, avec cette furie d'élan dont la France militaire a seule le secret.

Les trois grandes toiles peintes par M. Yvon étaient donc nécessaires pour faire comprendre, beaucoup mieux qu'un rapport ou une page d'historien, la grandeur de cet assaut, qui sera l'éternel honneur de notre armée et l'étonnement du monde. Lorsque, au coup chronométrique de midi, le général Mac-Mahon, les colonels Decaen et Collineau s'élancèrent de la septième parallèle et tombèrent sur la courtine de Malakoff, les généraux Bosquet et Mellinet attaquaient le petit redan avec une furie égale, et les généraux Vinoy et Wimpffen se précipitaient sur la gorge voisine pour jeter une écluse de cadavres sur ce sillon où l'armée russe se serrait en colonne pour venir au secours de Malakoff, où flottait déjà le drapeau tricolore.

Nous connaissons le premier tableau d'Yvon depuis un an; il a été reproduit avec un succès populaire dans *le Monde illustré*. Les deux autres complètent la pensée du grand peintre historien ; et, en attendant la troisième gravure, occupons-nous aujourd'hui de la seconde, celle qui paraît avec cette livraison : LA GORGE DE MALAKOFF.

C'est un chant de l'*Iliade* chauffé avec de la poudre à canon ; c'est une mêlée sans confusion, où la fumée de la bataille, chassée par le vent de la mer, ne peut voiler au spectateur ces héroïques visages de chefs et de soldats ; c'est un tableau historique d'égalité parfaite, où la gloire du lieutenant et du conscrit n'est pas sacrifiée à la gloire exclusive du général : toute l'armée resplendit dans la même auréole ; c'est l'apothéose de la France guerrière dans une atmosphère d'éclairs. Nous sommes loin du temps où une bataille quelconque était représentée par un général à la lorgnette, un arbre déraciné, un aide de camp, un obus éteint, un cadavre bien mis et un horizon nébuleux saupoudré de points gris, rouges et verts, figurant l'armée dans un invisible lointain.

L'heureuse révolution introduite dans nos costumes militaires a rendu un grand service à M. Yvon, et lui a permis de donner à ses batailles une physionomie épique, sans jamais offrir à son pinceau la moindre difficulté dans la reproduction du plus vulgaire détail. Si Lebrun eût vécu de nos jours, il aurait peint Malakoff ou Solferino ; mais, ne comprenant rien à la poésie des perruques, des tricornes, des justaucorps, des hauts-de-chausses, il a créé Arbelles et le Granique et Louis XIV a été sacrifié à Alexandre le Grand, Turenne à Clitus, Condé à Parménion. Grâce au progrès un zouave, un turco, un spahis, un chasseur de Vincennes, un soldat de la garde, sont aussi bons à peindre que des Perses, des Grecs ou des Macédoniens ; et l'empereur Napoléon III, avec son uniforme et son képi, sera aussi poétique sur la future toile de Solferino qu'Alexandre dans un tableau de Lebrun.

L'intérêt de cette bataille se concentre sur un point principal, traité par M. Yvon avec un art saisissant. Il s'agit de dire au flot moscovite, à cette marée vivante qui monte toujours : « *Tu n'iras pas plus loin!* » *Non ampliùs ibis!* Après Dieu, la France seule peut prononcer cette parole. La colonne russe est une armée entière, brave entre les plus braves ; ses officiers sont héroïques, tous arrivent avec la confiance de la force et le religieux sentiment du devoir, avec toutes les vertus militaires qui donnent la victoire. Il s'agit pour la France de planter le premier gabion, qui sera comme la première pierre de l'écluse. Travail impossible! le gabion est emporté avec celui qui le plante ; l'ouragan qui souffle de Sébastopol renverse tout. Eh bien! les cadavres russes ou français remplacent les gabions. On se bat corps à corps, comme à Issus ; le pied s'attache au pied : *pes hæret pedi*. Les Russes escaladent leurs cadavres ; un jeune sous lieutenant, l'intrépide de Boyne, idoine aux jeux du tir, s'incline aux premiers rangs et fait feu de ses pistolets, comme dans un duel. L'ordre de poser le gabion arrive toujours de ces hauteurs fulgurantes où le général Vinoy se tient debout et calme, comme le bon génie de l'armée ; où le général Wimpffen, tout prêt à s'élancer l'épée à la main, épie tous les mouvements de la bataille. Le colonel Adam pose enfin le gabion, et tombe mort ; on arrive de toutes parts pour achever son œuvre ; l'écluse sera faite : le lieutenant-colonel Roques tombe aussi en soutenant la palissade qui s'écroule ; le colonel [illegible] l'épée haute, le visage illuminé de vertu guerrière, entraîne son régiment sur le brûlant terrain où les plus braves succombent, où la barrière sera un fleuve de sang ou un mur d'airain.

On admire dans un coin du tableau un groupe de zouaves qui n'attendent qu'un mot pour [illegible] comme une meute de lions dans la mêlée avec le capitaine de Mutrécy, qui tord son épée sous une main fiévreuse d'impatience, et regarde la bataille comme un jeune amoureux regarde le salon d'un bal où le plaisir l'attend. A voir cette fougue dévorante, ce tourbillon de fer, ce dédain sublime de la mort, ces visages de Méduse, ces yeux pleins de flammes, cette tempête française, soulevée par les nobles haillons d'un drapeau tricolore, on devine qu'aucune force humaine ne doit résister, et que le fleuve moscovite remontera vers sa source sans briser l'écluse devant Malakoff. L'œil,

ui par les éclairs de cette bataille, se repose alors délices sur le vaste horizon maritime, où nos seaux, qui ont rendu de si glorieux services à iée, défendent et protégent les chemins de la ice, et nous promettent un heureux retour.

MÉRY.

(Extrait de la lettre de M. le colonel d'artillerie S...

A Monsieur le Directeur du MONDE ILLUSTRÉ.

Le 20 septembre 1859.

Monsieur le directeur,

tre numéro 127, du 17 septembre courant, contient ticle sur les fusées de guerre. Dans cet article, signé er, l'auteur cite un officier, *qui a maintes fois expé-té les fusées, en guerre et dans les polygones*, et qui *spirituellement* qu'elles vont partout où on ne veut s envoyer.

mot, et quelques autres dont je retrouve un écho l'article de M. Chafter, sont bien vieux...

rticle du 17 septembre contient sur les fusées quel-appréciations vraies au milieu de beaucoup d'asser-inexactes. Je n'ai pas l'intention de relever ces der-s: ce serait entrer dans des détails techniques qu'il 'appartient pas de divulguer. Je me contenterai de signaler les erreurs renfermées dans le premier et nier alinéas.

fusées autrichiennes *ne sont pas des fusées à la con-*. Le spirituel officier, qui est sans doute aussi savant pirituel, vous expliquera certainement en quoi le ne autrichien diffère du système anglais.

fusées de guerre n'ont pas la prétention de *lutter es canons*. Elles ont, au contraire, la modestie de ne ner que les rôles dont les canons ne veulentpas, pour otifs à eux connus; mais ces rôles répondent à des stances qui se présentent beaucoup plus fréquem- que ne pourraient le supposer, au premier abord, rsonnes qui n'ont vu de batailles qu'au Champ de ou dans les plaines unies de Châlons.

ne faut pas perdre de vue qu'un canon, même rayé, ssez lourd pour exiger un attelage de quatre à six ux, et que cet équipage ne passe pas partout. Un er n'est pas plus ingambe, tant s'en faut. Ni l'un ni e ne pourrait, par exemple, aller se mettre en bat-sur la balustrade de la colonne de la place Vendôme, ncer de là une bombe de trente-deux centimètres jus-a rue Breda. Je choisis cet exemple entre mille pour rendre la chose plus sensible.

cette distance, et s'il pouvait monter l'escalier à vis colonne, un canon rayé ferait *certainement* entrer son de quatre centimètres par la fenêtre du cabinet de tion du *Monde illustré*. La bombe de trente-deux mètres, lancée par la fusée, manquerait *certainement* fenêtre; elle tomberait peut-être à cent ou deux mètres de cette fenêtre; mais, malgré cette infé-é de justesse, elle ne laisserait pas, je pense, que de r quelques légères émotions dans ce quartier.

ut-être notre spirituel officier n'a-t-il pas songé à

ant au parti, monsieur, que les Autrichiens savent de leurs fusées, bien que celles-ci soient faiblement es et que leurs trajectoires soient trop courtes, le giment des grenadiers de la garde impériale voudra être bien vous dire ce qu'il en pense. Peut-être cet que régiment a-t-il regretté, lorsqu'il s'est engagé chaussée de Magenta, et qu'il s'est vu en dix minu-faibli de deux cents hommes mis hors de combat par sées autrichiennes, de n'être pas, lui aussi, flanqué es fuséens placés dans les rizières et les mûriers? être l'artillerie de la garde qui, dans ce moment ue, n'a pu mettre en batterie sur la route que deux s rayés, dont un a été pris par l'ennemi, eût-elle au poids de l'or la possession de quelques fusées, et lle maudit les spirituels camarades qui ont entravé nous le développement d'une arme utile dans la rt des guerres, indispensable dans quelques-unes, ment dans les expéditions entreprises par la civili- hors de l'Europe.

uillez agréer, etc.

S..., colonel d'artillerie.

Mon cher directeur,

tre article du 17 septembre, sur les fusées à la con-, n'a pas trouvé grâce devant M. le colonel S.... Je suis vraiment pas surpris : cet officier supérieur ré-et vous autorise à publier sa lettre; insérez donc la de partie de cette réponse qui seule traite la ques-la première étant consacrée à quelques plaisanteries s officiers de salon.

plus grand tort de l'article si maltraité, c'est qu'il non pas spirituel, mais vrai; c'est qu'il reproduit it le public ce que pensent à peu près tous les mili- qui ont fait la guerre; son plus grand mérite, c'est est sincère.

ur vous faire apprécier la valeur de cette arme si incommode, que nous avons dénommée *fusée à la congrève* parce qu' c'est en France son nom vulgaire, M. le colonel vous propose un singulier combat : il transporte, sur la plate-forme de la colonne Vendôme, une fusée armée d'une bombe de trente-deux centimètres, dont au surplus le poids, cent vingt kilogrammes environ, ne l'inquiète pas davantage; là, *caché* derrière la grande ombre d'airain de l'empereur, il tire sur votre cabinet de la rue Breda. Je dis *caché*, car tout tireur de ces fusées se met sagement à l'abri des caprices meurtriers de ses enfants parricides. Restez sans crainte; c'est aux voisins qu'on en veut. La lettre l'affirme; la fusée dirigée contre votre fenêtre, cher directeur, tombera à cent ou deux cents mètres de vous. *Elle ira donc là où l'on ne voulait pas l'envoyer.*

On espère, en revanche, qu'elle mettra le feu chez vos voisins? Mais si vous n'avez pas de voisins? Et d'ailleurs le commencement d'incendie isolé ne sera-t-il pas promptement éteint? Pour que ces fusées fussent dangereuses, il faudrait, on le sait, en jeter *un grand nombre* sur les mêmes lieux; or, qui, se rappelant leur poids, ne préférerait porter sur la colonne un obusier rayé pesant cent kilogrammes, et deux ou trois cents boulets, lesquels *iront tous où l'on voudra les envoyer?*

Plus bas, M. le colonel parle de Magenta, de nos grenadiers et des fusées autrichiennes. Je doute fort que nos braves soldats aient regretté les fusées, quant à moi, j'aurais encore préféré, à l'un de ces lourds et inoffensifs engins, une bonne carabine et une centaine de balles. Il faut sans doute que nos ennemis en aient obtenu de bien médiocres effets, puisque, avec leur aide et malgré le nombre décuple de leurs soldats, ils n'ont pas pu faire reculer notre garde.

Et, après tout, pour avoir tant déplu, aurais-je écrit, sans intention, que la fusée de guerre était *absolument bonne à rien?* J'en demanderais pardon; car je ne parlerais pas de cette sorte au sujet même du *casse-tête* ou de la *flèche* des forêts du nouveau monde. Je suis donc encore d'avis que nous ferons bien de laisser le *casse-tête* aux sauvages et la fusée de guerre aux Autrichiens.

CHAFFER.

VAUDEVILLE : *Dettes de cœur*, pièce en cinq actes, par M. Auguste Maquet. — PORTE-SAINT-MARTIN : Reprise de *la Reine Margot.*

M. Auguste Maquet n'a pas été heureux au Vaudeville, et, jusqu'à nouvel ordre, nous croyons que le genre de son talent et les habitudes qu'il doit à une collaboration fameuse le poussent particulièrement vers le théâtre de cape et d'épée. *Dettes de cœur* est un interminable roman qui, pour le fond, rappelle certaines aventures racontées et usées par l'auteur de *Diane de Lys*, sans les rappeler par la forme rapide et brillante.

Une fois de plus, dans *Dettes de cœur*, on revoit donc ce type d'une princesse russe, tyrannisée par son mari et presque forcée par lui de se jeter dans les bras d'un amant français. La princesse Novratzin et Henri de Bierges vont cacher leur lune de miel adultérine sous les ombrages de la station (car on ne dit plus village) de l'Ile-Adam ou d'Auvers. Ils y sont relancés par un père aussi moral mais moins orateur que le père de *la Dame aux Camélias*, et qui tente vainement d'arracher Henri à son bonheur clandestin. Ce que n'a pu le père, le mari va l'obtenir : un courrier du Nord arrive, porteur d'une lettre du prince Novratzin, qui, dangereusement malade, réclame la présence de sa femme à son chevet. En face de son devoir, elle n'hésite pas; elle part, après les plus déchirants adieux, et en promettant à Henri de Bierges de lui écrire. — Tels sont en substance les éléments des deux premiers actes.

Resté seul à Paris, Henri de Bierges cherche à tromper sa douleur en revoyant les endroits où il a été heureux à deux. Un matin, il se dirige vers la maison de l'Ile-d'Adam; il entre furtivement par une porte entr'ouverte, s'arrêtant devant chaque arbre qui lui rappelle une heure émue, cherchant à retrouver dans chaque fleur les parfums d'autrefois, jusqu'à ce qu'enfin il se trouve vis-à-vis d'une jeune fille ravissante, Lucienne Dampmesnil, la propriétaire actuelle de cette campagne. Lucienne aime en secret Henri, et c'est pour retrouver à chaque instant quelque chose de lui qu'elle a acheté la maison de l'Ile-Adam. Son trouble la trahit aux yeux du mélancolique promeneur qui, poussé par son père et par tout le monde (on va vite en besogne au théâtre), finit par la demander en mariage. C'est à ce moment qu'arrive un second courrier du Nord, annonçant que le prince Novratzin est complétement rétabli, mais que la correspondance de sa femme avec Henri a été arrêtée à la frontière.

Le quatrième acte représente une chambre d'hôtellerie dans une ville russe, dont le nom nous échappe, et dont le gouverneur est celui qui a en sa possession les lettres de la princesse et de son amant. Henri de Bierges vient pour lui demander ses lettres; le fonctionnaire se retranche dans sa consigne : il a, dit-il, envoyé les unes et les autres à l'empereur, à Saint-Pétersbourg. Henri n'accepte pas cette défaite et le provoque; mais à ce moment paraît la princesse Novratzin : un duel est désormais inutile, car elle est veuve. — Est-ce bien sûr au moins? Il est permis d'en douter, tant le prince a passé par des alternatives de rechutes et de rétablissements. — On en est convaincu cependant, lorsqu'on apprend que la princesse est restée sans fortune et que ses biens sont retournés à la famille de son époux; par un scrupule exagéré, elle n'a pas même voulu emporter ses bijoux; elle a congédié tous ses gens, et c'est dans un état d'absolu dénûment qu'elle vient rejoindre Henri. Celui-ci ne peut se défendre d'une nuance de contrariété : d'un côté, il est fiancé à Lucienne; mais de l'autre il est responsable de l'avenir de la princesse, qui lui a tout sacrifié. Quel parti prendra-t-il ? — Je suis veuve et seule au monde, lui dit-elle avec accablement. — Vous êtes ma femme! répond noblement Henri.

La situation n'est pas neuve : c'est *la Chaîne* de M. Scribe, c'est *le Rocher de Sisyphe* de M. Didier. Mais arrivons au cinquième acte, qui regagne en précipitation ce que les autres actes ont perdu en lenteur et en monotonie. Nous sommes en Italie, — que de déplacements! — au bord d'un lac, où la princesse attend avec Henri la fin de son veuvage. Déjà l'inquiétude et la mélancolie ont trouvé place entre eux. Qu'est-ce donc, lorsque le père d'Henri survient avec Lucienne? On s'imagine facilement les pleurs et le désespoir des deux amants, cédant à la fatalité. Ce désespoir et ces pleurs sont surpris par la princesse Novratzin qui, ne voulant pas qu'Henri de Bierges soit malheureux par elle, se jette dans le lac, en lui laissant cet écrit : « Vous avez payé vos dettes de cœur; à mon tour, je paye les miennes! »

Ce dénoûment, poétiquement mis en scène, rendu surtout avec émotion par M^me^ Fargueil, a sauvé l'ouvrage. L'attitude du public, pendant ces cinq immenses chapitres de feuilleton, aura indiqué à l'auteur les coupures qu'il doit impitoyablement pratiquer. Le salut des *Dettes de cœur* est à ce prix. Ce qui fait ressortir par-dessus tout, le danger de transporter un roman au théâtre, c'est l'inutilité de certains personnages, celui de la vieille amirale entre autres, une folle qui n'a pas un mot à dire et qui n'agit que sous l'influence magnétique de sa fille. M. Auguste Maquet a cru inventer une physionomie fort touchante, et je ne doute pas qu'elle ne le soit en effet dans le livre; mais devant la rampe il n'y a plus qu'un mannequin à ressorts, une mère-Vaucanson qui a, en outre, le tort de rappeler l'idiot Laroque du *Roman d'un Jeune homme pauvre*, de M. Octave Feuillet.

M. Maquet se sauve par les détails, comme un lettré qu'il est; les adieux à la maison de campagne, au deuxième acte; une conversation pleine de délicatesse, au troisième, entre Lucienne et Henri; le dernier baiser de la princesse sur la main de son amant évanoui, voilà des portions qui décèlent l'auteur de *Bathilde*, de *Valéria*, et de tant de romans célèbres auxquels sa part nous a été révélée par les indiscrétions judiciaires. — Encore le chicanerons-nous légèrement sur des formules passées de mode; le père d'Henri, enviant le bonheur d'avoir des petits-enfants, s'écrie : « Je rêvais les caresses de ma postérité! » M. Prudhomme seul a le droit de s'exprimer de cette sorte.

Dettes de cœur est bien joué, cela va sans dire; et pourtant M. Fechter est trop marqué pour ce rôle de jeune homme aimé de deux femmes. Une idée fixe de la direction consiste à affubler M. Parade, un excellent comique, de vêtements dignes et de sentiments solennels. Voilà comment les Jocrisses se perdent! Un autre plaisant, M. Saint-Germain, représente un membre de l'Institut. Il n'y a de vraiment à sa place que M. Munié, parfait de tenue et de retenue dans le personnage d'un officier russe. — M^me^ Fargueil, qui faisait sa rentrée, n'avait pas besoin de ses éblouissantes toilettes pour mettre en lumière son jeu savant et sobre, soudainement traversés d'éclairs grondants.

La pièce de M. Auguste Maquet servait de début à une jeune personne, M^lle^ Bressant, qui s'est immédiatement posée en comédienne de race. Ses traits sont gracieux, un peu froids et fiers, mais en harmonie avec le rôle difficile qui lui avait été confié; son principal charme est dans sa diction, très-nette et singulièrement expressive.

A la Porte-Saint-Martin, *la Reine Margot* remplace

Liberté des cultes, par Simonin,
Fondue par Thiébaut, de Paris.

Liberté de l'association, par Fraikin,
Fondue par Thiébaut, de Paris.

la Jeunesse de Louis XI. Ici, M. Auguste Maquet est sur son véritable terrain : il a l'intérêt, l'aventure, le décor, le costume, le poison, l'arquebuse, l'*ana* historique; il a Henri IV et Mme Doche; il a les salles étincelantes du Louvre et les ruel les ténébreuses du vieux Paris; il a surtout Rouvière, un comédien à part, plus étrange que vrai peut-être en Charles IX, mais curieux à voir et curieux à entendre, — Rouvière, un tempérament, une conscience, une passion.

CHARLES MONSELET.

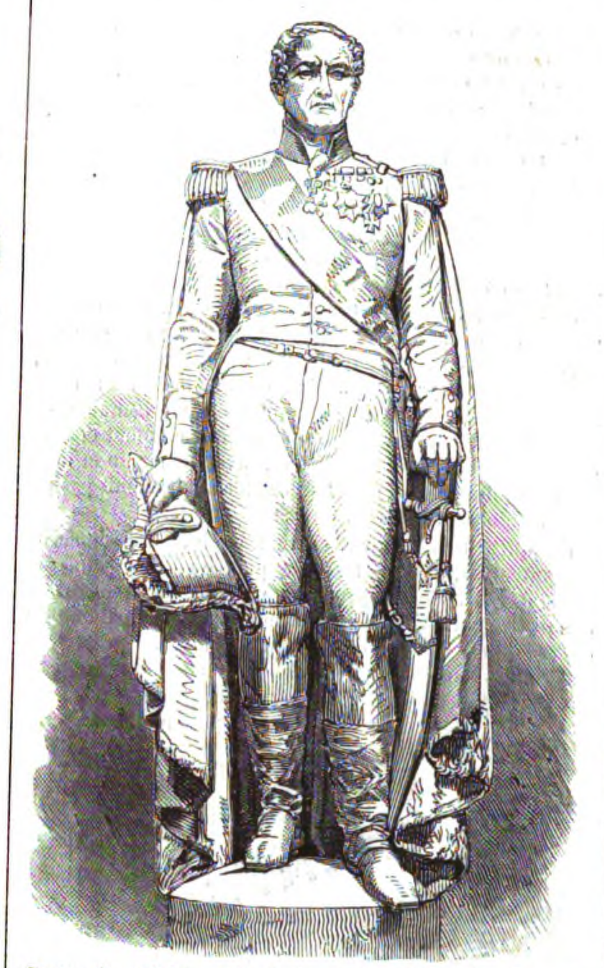
L'abondance des matières nous oblige à renvoyer au prochain numéro notre *Chronique musicale.*

Statues de la colonne du Congrès, à Bruxelles.

Nous avons rendu compte, dans notre numéro du 8 octobre, de la cérémonie d'inauguration de la colonne du Congrès à Bruxelles. Nous n'avons fait que mentionner les quatre statues que supportent les quatre angles du soubassement. Nous reproduisons aujourd'hui ces quatre libertés, représentées assises, traitées dans un style large et sévère, et magistralement drapées. Elles ont chacune trois mètres soixante centimètres de hauteur, et ont été, sauf celle qui représente la Liberté de l'Enseignement, coulées dans les ateliers d'un des plus habiles fondeurs français, M. Thiébaut, de Paris.

La Liberté d'Enseignement, noble et calme, montre du doigt un parchemin sur lequel se trouve inscrit l'article 17 de la Constitution, et tient un flambeau dans la main gauche.

La Liberté de la Presse, accoudée sur une presse



Statue du roi Léopold placée sur la colonne du Congrès,
Fondue par Thiébaut, de Paris.

dans une attitude fière et majestueuse, tient dans sa main crispée les anneaux de la chaîne qu'elle vient de rompre et dont elle foule aux pieds les débris. Sur son front brille l'étoile du génie ; elle est couronnée de lauriers. Ces deux statues sont l'œuvre de M. Joseph Geefs.

La Liberté des Cultes ne porte pas de couronne guerrière. La persuasion et la sérénité semblent sortir de son sourire ; elle montre du doigt le ciel, et sa main levée veut bénir et pardonner. Cette statue fait honneur au talent de M. Simonis.

Celle qui est due au ciseau de M. Fraikin, la Liberté d'Association, tient de la main droite un faisceau surmonté du lion belge.

La cinquième, celle qui surmonte la colonne et qui symbolise la royauté constitutionnelle couronnant l'édifice des institutions belges, représente Léopold Ier debout et découvert. Son attitude, pleine à la fois de dignité, de fermeté et de calme, rappelle cette grande promesse à la réalisation de laquelle le premier roi des Belges a voué sa carrière, et qu'il adressait à son peuple il y a vingt-huit ans :

« En acceptant la couronne, mon unique ambition est de travailler à vous rendre heureux et libres. »

MAXIME VAUVERT.

Ceux de nos lecteurs qui désireraient se procurer la collection complète du *Monde illustré*, la trouveront dans nos bureaux au prix de 11 fr. le volume semestriel. Le premier, du 15 avril à la fin de décembre 1857, sera vendu 17 fr. — Total des quatre volumes : 50 francs.

Liberté de l'enseignement, par Joseph Geefs,
Fondue par Lecherf, de Bruxelles.

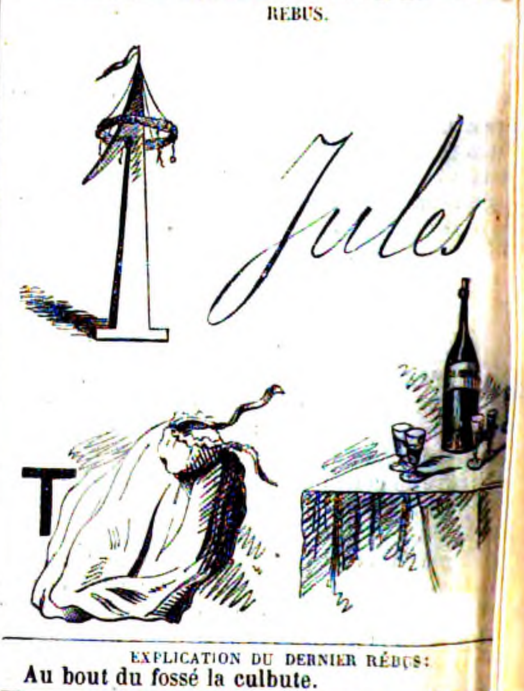
Liberté de la Presse, par Joseph Geefs,
Fondue par Thiébaut, de Paris.

PETITE CORRESPONDANCE.

M. E. P., à Bourges. — L'abondance des matières nous oblige à remettre à un prochain numéro l'article que vous avez bien voulu nous envoyer.

M. A. B., à Londres. — Tout ce que vous voudrez, mais pas de personnalités.

REBUS.



EXPLICATION DU DERNIER RÉBUS :
Au bout du fossé la culbute.

Nos abonnés recevront avec ce numéro la grande prime représentant le tableau de M. Yvon : **LA GORGE DE MALAKOFF**.

Ceux d'entre eux qui désireraient le pendant de cette magnifique gravure : **LA TOUR DE MALAKOFF,** qui vient d'être retirée sur papier de luxe, pourront se la procurer au prix de **35** centimes dans nos bureaux, et de **40** centimes par la poste.

Paris. — Imp. de la LIBRAIRIE NOUVELLE. — A. Bourdilliat, ...

LE MONDE ILLUSTRÉ

JOURNAL HEBDOMADAIRE.

ABONNEMENTS POUR PARIS ET LES DÉPARTEMENTS :
an, **21** francs ; — Six mois, **11** francs ; — Trois mois, **6** francs.
Le numéro, 35 c. à Paris ; 40 c. dans les départements.
numéro demandé quatre semaines après son apparition sera vendu 40 c.
e volume semestriel : 11 fr. broché ; — 16 fr. relié et doré sur tranche.

3me Année, N° 133. — 29 Octobre 1859.

Bureau d'abonnement et de vente : 15, boulevard des Italiens, à la Librairie Nouvelle.
Direction et Administration : 15, rue Breda.

Toute réclamation, toute demande de changement d'adresse doit être accompagnée d'une bande imprimée et adressée à l'Administration, 15, rue Breda.

Toute demande d'abonnement non accompagnée d'un bon sur Paris ou sur la poste, toute demande de numéro à laquelle ne sera pas joint le montant en timbres-poste, sera considerée comme non avenue.

Souvenir de Biarritz. — Le prince impérial conduisant une ronde d'enfants sur la plage, d'après des croquis rapportés par **M. Moullin.**

COURRIER DE PARIS.

Il faut que nous racontions à l'innombrable corporation des fumeurs une histoire... afin qu'en entrant dans certain débit de tabac du boulevard ils sachent... Mais prenons cette histoire par le bon bout, — comme ils font de leur cigare, — et tâchons d'allumer leur curiosité, par un récit dont le principal, et peut-être l'unique mérite, sera au moins l'authenticité.

Il y a six mois, une femme du monde descend de sa voiture et entre en visite dans un hôtel de la rue Miromesnil. Quelqu'un la suit; elle se retourne à l'angle de l'escalier et voit une jeune fille qui porte un chien de moyenne grandeur, une espèce de faux carlin, en culotte de nankin, une sorte de loup noir sur le museau, l'œil vif, la queue tressaillante.

« — Madame... je vous en prie, achetez-moi ce chien... — dit la jeune fille d'une voix dont le timbre suppliant avait quelque chose de distingué et d'imprévu, — il est bien gentil, je vous assure, et il amusera vos enfants... Si vous saviez combien cela me fait de peine de m'en séparer! Mais ma mère est malade, elle n'a pas de médicaments... ni moi de pain... Achetez-nous ce pauvre *Tom*, que nous ne pouvons plus nourrir... vous verrez que vous en serez bien contente ! »

L'accent ému de cette jeune fille, son air parfaitement décent, et, s'il faut tout dire, la mine éveillée du petit chien, tout fit que la dame s'arrêta.

« — Je vous en prie, madame !... regardez comme il est gentil !... il vous aimera bien ! »

Et en parlant ainsi la jeune fille posa le chien à terre. Aussitôt *Tom* grimpa les quelques marches qui le séparaient de la dame, et comme pour confirmer les assertions de celle qui l'offrait, il se mit à gambader, à frétiller et à faire toutes sortes d'amabilités provocatrices. La dame demande le prix du chien :

« — Vingt francs, madame! c'est bien peu, si vous saviez! Mais si je demandais ce qu'il mérite, vous n'en voudriez pas... et nous avons tant besoin d'un peu d'argent! Il vaut cent francs, mille francs, pour ceux qui seraient assez riches pour garder ce qu'ils aiment! Mais nous!... il faut des médicaments à ma mère... et moi, je n'ai pas mangé depuis hier midi... Par pitié, madame, ne repoussez pas ce pauvre *Tom !* tenez, il a l'air de vous demander d'aller avec vous... de rester avec vous... il vous aimera bien ! »

Et en disant cela, la pauvre fille ne put retenir des larmes qui firent défaillir sa voix, si bien que la dame attendrie, la regarda plus attentivement, s'étonna de sa beauté, et répondit :

« — Eh bien, voici deux louis... et si vous ne me trompez pas sur votre misère et vos besoins, ce ne sera pas le dernier argent que vous aurez de moi. Vous donnerez tout à l'heure ce chien à mon domestique qui est allé faire une commission dans le quartier, et vous lui direz de le mettre dans ma voiture...

» — Ah! madame, que vous êtes bonne! — exclama la jeune fille, — vous nous sauvez la vie... mais vous en serez bien récompensée, car vous aurez *Tom*... et *Tom*, si vous saviez, quel bon petit chien! si amusant, si fidèle, si gentil! Ah! m'en séparer me fait une peine!... Mais il le faut... Merci, madame, je vais faire mes adieux à notre pauvre bête en attendant votre domestique. Merci encore... merci ! »

Et la jeune fille s'en fut. En montant l'escalier la dame se dit :

« — J'ai peut-être affaire à une habile commère... elle n'attendra pas le valet! elle va remporter son chien, pour recommencer à quelques pas d'ici sa tragédie sentimentale avec quelque autre dupe... Enfin, c'est égal, Dieu voit l'intention ! »

Et elle entra faire visite à sa parente, sans rien révéler de sa rencontre, comme n'eût pas manqué de le faire quelque femme à la mode, éventée et vaine de sa charité.

Lorsqu'elle redescendit, M^me R*** pensa au petit chien :

« — Il avait l'air intelligent, aimant, ce petit animal... ce *Tom!* mais la mendiante l'aura sûrement remporté avec mes quarante francs, car une pareille jeune fille... ainsi par les rues... c'est suspect! pourtant elle est belle... et... pour en être réduite ainsi à vendre des chiens... Quel mystère y a-t-il là-dessous? »

Elle arriva au trottoir; le valet accourut pour ouvrir la portière; M^me R*** n'osa rien demander. Elle monta : le chien était sur un coussin, et se mit à frétiller de sa petite queue jaune en la regardant de ses grands yeux noirs.

« — *Tom! Tom!* — fit-elle enchantée, — ta maîtresse n'était donc point une voleuse ? »

Et le chien se mit à murmurer comme si le doute émis par la dame fût une injure qui le révoltait.

Au bout de quelques jours *Tom* était déjà devenu la joie, l'idole des deux enfants de M^me R***. Tous les amis de la maison, instruits des circonstances de son introduction, s'attachèrent sur-le-champ à l'intelligent animal, qui se montra affectionné et reconnaissant au possible des caresses, des biscuits, des petits os et du bon coussin qui constituèrent son ordinaire. Mais le dimanche arrive, les enfants désœuvrés reçoivent la visite de leurs petits camarades, on appelle *Tom* pour jouer, — et pas de *Tom :* disparu, évadé, perdu!

Ce furent des larmes à ne pas dire! Mais vers le soir aussi, quelle joie! *Tom* avait reparu. D'où venait-il? comment le savoir? *Tom* semblait comprendre tout ce qu'on lui disait, mais ses facultés s'arrêtaient là. La semaine s'écoule en accroissement de tendresse pour l'aimable animal; il est devenu la passion des petits, l'affection des grands. M^me R*** se dit : J'ai décidément mis pour plus de quarante francs de joie dans la maison! — Et elle pense à la pauvre fille qui s'est séparée du chien adoré pour secourir sa mère. — Où demeurent donc ces pauvres femmes? se demande-t-elle.

Le dimanche arrive — et voilà que *Tom* disparaît de nouveau! Nouveau désespoir, suivi d'une nouvelle joie lorsqu'il revient le soir. — Coureur, déserteur, d'où viens-tu? — Qui le savait? *Tom* seulement. Et pour abréger, je dois mentionner que malgré toutes les précautions et les surveillances motivées par l'expérience de ses escapades, le chien obstiné et malin réussit encore à s'échapper trois ou quatre dimanches de suite... C'était à n'y rien comprendre. M^me R*** dit un dimanche matin à sa femme de chambre :

« — Qu'on m'apporte *Tom !* »

Elle prit un petit morceau de papier et écrivit :

« Je ne doute pas que *Tom* n'aille chez vous tous les dimanches. Je désire vous voir. M^me R***, rue..., n°... »

Elle avait bien deviné qu'un effort d'instinct et d'affection portait chaque semaine le petit chien à aller revoir dans le quartier celles qui l'avaient élevé. Elle s'était dit : Ces pauvres femmes qui doivent tant aimer ce chien qui était leur joie, et qui le laissent toujours revenir ici, sont donc d'honnêtes femmes!... elles sont malheureuses... Je veux essayer de leur faire du bien! »

M^me R*** attacha le billet en dedans du collier de l'animal, de façon à ce qu'un petit coin révélât sa présence, et ayant sonné, elle dit :

« — Donnez sa liberté à *Tom !* »

Et le petit chien décampa sur-le-champ avec ardeur.

« — Mais pourquoi le dimanche seulement, et toujours le dimanche? » — se dit M^me R***.

En effet, là était l'incompréhensible...

Le soir, *Tom* revint exactement comme toujours. M^me R*** avait bien deviné! il apportait une réponse :

« Madame, vous êtes bien bonne, ma mère aura l'honneur de se présenter chez vous demain matin. »

Dans la matinée du lundi on annonça à M^me R*** qu'une personne demandait à lui parler. Elle donna ordre qu'on l'introduisît, et l'on annonça : « — Madame veuve de Talm... »

M^me R*** fut assez étonnée en voyant entrer une femme d'une cinquantaine d'années seulement, à l'air à la fois modeste et digne, vêtue avec une grande simplicité sans doute, mais sans que rien dans sa tenue annonçât la misère.

« — Madame, — dit la veuve, — vous ignorez certainement toute la portée du service que votre bonté nous a rendu il y a six semaines!... Ces quarante francs, si vous saviez de quel secours opportun ils ont été à une pauvre malade et à sa fille éperdue d'inquiétude... de chagrin!

» — Madame, — interrompit M^me R***, — j'ai assurément acheté bien bon marché le plaisir d'entendre ce que vous voulez bien me dire...

» — Je vous dois le récit rapide, mais complet de mes malheurs, madame, et voici les faits : Je suis la veuve d'un gentilhomme créole de la Martinique. Mon mari, ruiné en 1848 par les secousses qu'éprouvèrent alors les colonies, la désertion des noirs, l'incendie de ses habitations et de ses récoltes, ne put survivre à nos malheurs... Je restai veuve du meilleur des hommes, et ruinée. Un ami de la famille liquida cette ruine, qui ne me laissait que quelques créances sur un de vos ports de mer. Je pris le parti de quitter l'île où j'avais pendant vingt ans joué un rôle qu'il fallait péniblement abdiquer, et pensant que la France m'offrirait, mieux que notre colonie, les moyens de donner à ma fille unique l'éducation qui devait être un jour sa seule fortune, je résolus d'employer les débris de la mienne à cet usage, et quittai Fort-Royal.

» A Bordeaux, où je débarquai, j'appris que mon débiteur habitait depuis peu Paris où il se livrait à des opérations de bourse. J'y vins; je le vis; j'obtins de lui pendant quelques années des à-comptes qui nous permirent de vivre modestement. Ma fille, placée par moi dans une institution renommée, y acheva son éducation; j'espérais en un solde de créance pour la doter convenablement, et demander à son mari de me laisser vivre auprès d'elle... lorsque mon débiteur, aux prises avec les fluctuations motivées par les derniers événements politiques et guerriers, s'est vu brusquement ruiné... a pris la fuite, et nous a laissées sans autre ressource qu'un bien modeste mobilier. Ma fille venait depuis peu de quitter sa pension. Elle y avait acquis sur le piano un talent plus qu'ordinaire. Elle me déclara qu'elle voulait donner des leçons, subvenir ainsi à nos besoins. Nous nous mîmes à chercher, nous recommandant, à la suite d'échecs successifs, jusqu'aux portiers du quartier!... Enfin, que vous dirai-je, madame? ma pauvre fille, après plusieurs mois de recherches, ne trouva que trois élèves, demeurant à des distances énormes et opposées, et ces leçons lui rapportaient *vingt sous* chacune... Et notez que je l'accompagnais partout, ne voulant pas que mon enfant s'exposât seule à errer dans Paris...

» Peu à peu, tout ce que nous possédions offrant quelque valeur, disparut de notre modeste logis. Meubles, effets, tout s'engouffra dans nos besoins toujours renaissants. Bientôt le chagrin s'empara si vivement de moi, que je tombai malade... Alors ma fille, mon Hortense, ne put même plus aller donner ces lointaines leçons, dont le misérable produit ralentissait seul notre dépouillement complet. Bientôt il fallut en arriver à vendre le reste du triste mobilier, et le peu d'argent qu'il procura suffit à peine à payer les médicaments nécessaires... Il y a quelques semaines, enfin, terrassées par le désespoir autant que par la douleur physique, nous étions réduites au plus absolu dénûment... Le médecin avait ordonné une potion calmante pour l'acquisition de laquelle ma chère enfant employa les quelques sous de son maigre repas... Nous pleurions toutes deux en demandant à Dieu sa pitié pour la pauvre malade et la jeune innocente... lorsque notre petit chien, la seule distraction de la maison, notre consolation, notre joie, notre ami... lorsque le pauvre *Tom*, qui depuis la veille n'avait rien mangé, se mit à gémir dans le recoin où il s'était languissamment réfugié...

« — Ma mère... une idée!...

» — Quoi, chère enfant ?

» — Laissez-moi faire... il le faut! Je sais à qui m'adresser... ne me demandez rien... »

» Et, prenant le chien, elle disparut!

» Elle m'a raconté, le lendemain, que depuis longtemps déjà, elle remarquait, de notre unique fenêtre donnant sur la rue, une belle dame à l'air affectueux et sympathique qui chaque lundi venait, tantôt en voiture, tantôt à pied et suivie d'un valet, faire une visite à la vieille comtesse V... qui demeure en face de notre petit logis. Elle avait eu l'idée, le pressentiment que cette dame consentirait à acheter la seule chose qui nous restât... le pauvre petit chien! Elle estimait sa valeur au prix de sa gentillesse et de l'affection que nous éprouvions pour cette bonne petite bête... et, pénétrée de son espoir de réussir, elle était partie, sans m'avouer à quel bizarre et chanceux expédient elle allait demander un secours, dont le besoin était devenu si absolu, si impérieux...

» Vous savez le reste, madame... car c'est votre générosité qui nous a soutenues pendant quelques jours... ces quelques jours nous ont sauvées, car le second louis n'était pas encore dépensé entièrement que mon débiteur, qui savait que nous n'avions d'autre ressource que ses subsides, nous fit remettre par un de ses parents une petite somme sur laquelle nous vivons encore aujourd'hui. Mais ma fille a perdu ses vulgaires leçons de vingt sous... car, même pour ces misérables cachets, il y a une active concurrence!... Et avant-hier j'apprenais que M. M***, mon débiteur, était mort à Londres, de sorte que j'étais tombée dans une sorte de stupeur désespérée... lorsque le petit chien apporta votre billet. Le soir même, et malgré des répugnances que comprendra votre cœur, votre dignité de mère, ma fille me déclarait qu'elle était décidée — à accepter la main d'un vieux tailleur retiré des affaires avec une certaine aisance, lequel demeurait dans notre maison, et qui lui avait plusieurs fois écrit, sans que mon Hortense eût cru devoir m'informer de ce que j'eusse sûrement considéré comme un affront. C'est à la veille d'être peut-être forcément contrainte de donner mon consentement à ce ridicule, à ce nécessaire mariage, que je viens, madame, vous remercier de vos bontés, et vous demander un service... bien insignifiant pour vous... mais qui sera pour moi d'un prix que certaine disposition d'esprit des gens malheureux peut seule faire comprendre... apprécier... sans moquerie...

» — Parlez, madame!

» — Lorsque ma fille sera mariée à ce... vieux tailleur, ayez la bonté de me rendre ce petit chien qui m'aime... qui, profitant avec un admirable, un touchant instinct du seul jour de la semaine où la

llance de vos gens était sans doute ralentie par ure des offices, s'échappait, accourait chez nous, is la rue voisine, remplissait pour quelques heures re chambre de ses bonds joyeux, puis le soir, rané par nous à votre porte, reprenait sa place aus de vos enfants... Pardonnez cette faiblesse, mane, et excusez ce qu'elle peut vous offrir de puéril, idigne peut-être du cœur humain...

» — Non, madame, vous n'éveillez en moi aucun timent de l'ordre que vous redoutez. Je vous ren- i *Tom*, car je comprends votre affection, votre faisse. Mais un plus grand intérêt n'est-il pas celui pour iel vous ne me demandez rien? Votre fille, Mlle Horse, se sacrifie par ce triste, ce ridicule mariage. de Talm..., une noble créole, ne peut pas devenir si la compagne d'un vieillard dont l'éducation prere et les habitudes artisanes ne peuvent rien offrir compatible avec ses goûts. Vous me permettrez, à i qui suis mère comme vous, de vous engager à férer ce mariage, et le différer sera sans doute l'évi- à tout jamais! Je sais les dangers que la misère iand à Paris autour d'une jeune fille qui a la beauté Mlle Hortense; mais elle a aussi les principes, l'exlente éducation que votre dévouement lui a donnés. attendant que j'aie causé de votre intéressante sition avec quelques amis, permettez-moi de vous rir... de vous prêter l'argent nécessaire pour atdre... pour augmenter vos chances de refuser le ux tailleur. Je désire revoir mademoiselle votre e, et je vous attends toutes deux dimanche prochain. m vous renouvellera alors sa visite hebdomadaire... i là mes enfants lui feront leurs adieux, et le soir is ne le ramènerez plus. Adieu, madame! »

Abrégeons ce qui doit aller droit au dénoûment ne histoire dont les phases diverses se sont passées is le cercle même où nos regards peuvent porter. personnage, un fonctionnaire influent, ami de e R***, entendit le lendemain même le récit qu'on nt de lire. Il fut convenu qu'il s'emploirait à obte- provisoirement pour Mme de Talm..., veuve d'un ien militaire qui avait combattu dans nos Antilles, gérance d'un débit de tabac, dans un des plus protifs quartiers de la capitale. Depuis trois mois l'afe s'est conclue, grâce à une vacance, et les deux oles ayant confié les rapports publics de leur nptoir à une brave jeune fille que Mme R*** leur a signée, habitent sur un des points les plus fréquende Paris la partie réservée d'un magasin dont l'ast offre la tenue et le bon air qu'on doit attendre de rsonnes qui, sans rougir des ressources qu'une nveillante protection a offerte à leur ruine, n'oulent pas qu'elles étaient nées pour une autre destie. On nous dit qu'un jeune officier, décoré dans les rnières campagnes, s'est attendri à l'histoire de ces norables femmes, et qu'il cherche tous les moyens nvenables pour qu'elles en soient informées. Peute Mlle Hortense se réjouira-t-elle bientôt doublent d'avoir refusé le vieux tailleur de la rue de la pinière! En attendant, comme hier, un peu poussé r la curiosité, nous faisions semblant d'allumer un are au débit du boulevard ***, une porte s'étant r'ouverte vers le fond, un petit chien s'élança dans s jambes en aboyant.

C'était *Tom!*

~~~ Le public serait bien étonné si on lui mettait is les yeux la liste complète des journaux de toute te qui se publient en France et surtout à Paris! Qui naginerait, par exemple, qu'il existe un recueil itulé : ***Annales des chemins vicinaux;*** — un ***Jour- des patineurs;*** — une ***Revue de la vie humaine,*** et un ***Conseiller de la peausserie?*** Les feuilles de gnétisme, spiritisme, ***tabletournantomanie,*** etc., comptent par douzaines, et il n'y a pas, soit profession avouée, soit de manie secrète, qui it son organe plus ou moins vivant. J'ai vu deux néros du ***Guide des nouveaux mariés,*** — et la feuille grand in-quarto du ***Journal des trembles nts de terre!***

Nous n'étonnons donc point si, à l'innombrable e qui embrasse tous les intérêts, toutes les passions, tes les bizarreries et tous les caprices, s'ajoute ourd'hui le titre suivant :

Journal du pêcheur... à la ligne, directeur : Charles de Massas.

Le premier numéro a paru! Il est évident que cet ane suit ***l'invention*** de la pisciculture. Il faut s'attre à voir paraître incessamment :

L'Écho du macadam;
Le Journal des gens qui vont en fiacre;
La Revue de la crinoline;
Le Conseiller des dîneurs au restaurant;
L'Ami du flâneur dans Paris;
Le Propagateur de l'huitriculture, etc., etc.

~~~ En ce moment nos grands boulevards intérieurs xtérieurs sont parcourus par ces étranges promeneurs qui, il y a vingt ans, eussent fait crier au miracle! Ce sont des arbres de toutes les essences et de toutes les tailles que la saison propice permet de transplanter sur les points où ils sont nécessaires à la décoration des promenades publiques. Une douzaine de grands marronniers (ce ne sont point ceux sous le mystérieux ombrage desquels Almaviva donnait rendez-vous à Suzanne!) enlevés d'un terrain exproprié pour le passage du boulevard qui réunira l'ancien parc de Neuilly au quartier Monceaux, et d'autres enlevés de l'entrepôt des vins, sont allés cacher la vilaine rotondité du nouveau diorama aux Champs-Élysées. Partout, sur les ordres de M. Alphand, le célèbre ingénieur en chef des promenades publiques de la ville de Paris et du Bois de Boulogne, on remplace les arbres qui ont péri, ceux qui ont mal réussi, malgré leur paletot de toile ouaté de foin, et leur faux col en fer-blanc, et l'on ajoute ainsi au pittoresque des perspectives. Une rafle considérable d'arbres d'espèces vaillantes et d'émigration facile a été opérée à vingt lieues à la ronde autour de Paris, si bien qu'il y a désormais plus qu'un triple avantage pour un propriétaire à vendre son bois vert et sur pied, plutôt que de l'abattre pour le fendre en bûches. Nous pourrions nommer un exproprié de la banlieue qui possède un champ d'une valeur métrique d'environ dix mille francs, qui demande cinq mille francs en plus pour ses arbres, qui sont superbes et des espèces les plus lentes à venir. De plus il ajoute :

« — Venez les prendre! »

C'est ce que dit autrefois le vice-roi d'Egypte au roi de France, en lui offrant un des deux obélisques de Louqsor.

« — Je vous le donne... emportez-le! »

En effet, c'était là une grosse affaire, car le monolithe, qui ne valait pas une pipe de tabac sur place, valait un million dressé sur la place de la Concorde.

A propos de transplantation, un père, fier de l'être, nous communique ce dialogue qu'il eut hier avec monsieur son fils.

Passait un grand arbre bien vif, et qui pourtant allait se faire enterrer dans les parages de la Muette.

« — Mon père, où va cet arbre?
» — Où il en manque, mon fils.
» — Où l'a-t-on pris?
» — Où il y en avait!
» — Mais si on les porte tous où il n'y en a pas, alors il n'y en aura plus où il y en avait! »

Ce jeune monsieur obtiendra quelque jour le prix de logique!

~~~ L'autre jour, une société prend le chemin de fer d'Auteuil, rue Saint-Lazare, et s'installe dans un wagon, où se trouvait déjà une vieille Anglaise. Un jeune homme tenait à la main *la Presse* dont le feuilleton rendait compte du récent succès du Vaudeville : *les Dettes de cœur.* Aussitôt qu'on fut installé dans le wagon, le jeune homme se mit à lire à haute voix, et deux dames, amies du célèbre auteur de la pièce nouvelle, écoutèrent avec intérêt le sympathique compte-rendu de M. de Saint-Victor. On part... on passe sous un petit tunnel,—le monsieur lit toujours. Mais bientôt le tunnel est plus long... et il n'en continue pas moins sa lecture, bien qu'on reste plusieurs minutes dans la plus profonde obscurité!

Aussitôt la vieille Anglaise, qui depuis quelques instants poussait des soupirs et articulait toutes sortes de mots insulaires et exclamatifs, aussitôt, dis-je, pâle, blême, les yeux effarés, elle s'élance dans l'angle du wagon le plus éloigné du jeune homme, — qu'elle prend sûrement pour le diable! On arrive aux Batignolles : petit tunnel, — continuation de lecture! Mais le wagon n'est pas encore arrêté, qu'elle ouvre convulsivement la portière, fait le signe de la croix, et s'élance éperdument sur l'asphalte, oubliant qu'elle a pris son billet pour Auteuil, et qu'il lui reste les trois quarts de chemin à faire!

Au fond, le diable n'était pas si noir que les tunnels. C'était un homme d'imagination, un plaisant, qui, tenant le fil de l'article, s'était amusé à improviser pour montrer les ressources de son esprit et amuser ses compagnons de route. Mais ce qui les amusa le plus, assurément, ce fut la fuite de la vieille Anglaise tout en désarroi, et qui, par ces premiers froids et une si grande frayeur, pouvait bien attraper une pleurésie.

~~~ La *paresse* de Rossini est presque passée en axiome, depuis qu'on a vu l'illustre maître s'arrêter court, à l'âge de 37 ans à peine, après son incomparable *Guillaume Tell.*

Aussi, combien serait-on étonné d'apprendre un jour que la quantité de musique qu'a composée ce grand génie depuis la date qui inaugure son silence, égale et surpasse peut-être les œuvres qui l'ont précédée dans le retentissement européen!

Pour admettre que Rossini n'eût plus composé à partir de sa dernière grande œuvre scénique, il faudrait supposer que son génie s'éteignit brusquement, et que le cerveau et l'âme qui, la veille encore, éclataient dans l'immortel trio d'*Arnold, Walter* et *Guillaume,* se soient taris du jour au lendemain, — comme se brise un instrument de bois sous la brutalité de l'effort! Grâces en soient rendues à Dieu qui l'a généreusement doté, l'instrument humain qui s'appelle le génie ne se brise pas si déplorablement, et s'il s'engourdit parfois sous la fatigue, il a des réveils éclatants, pareils à ceux de l'astre qui ne disparaît un moment dans la nuit naissant de son absence même, que pour rayonner de nouveau sur le monde!

Donc, Rossini n'est pas celui qu'on a légèrement appelé un sublime paresseux,—il n'est que silencieux.

C'est qu'en effet, l'homme le voulût-il, il n'est pas maître de son infécondité, — et il serait assurément plus difficile au génie de se taire, qu'il ne l'est à la médiocrité de produire. Chez les intelligences supérieures l'inspiration — qui est une manière d'être du cerveau, et non un effet de la volonté, — l'inspiration, disons-nous, commande, déborde, se fait impérieusement jour, et il ne serait pas plus possible à l'œuvre du génie de ne pas éclater au moment venu, qu'à l'enfant de ne pas naître.

Ainsi les instincts, même les plus apathiques, sont vaincus par cette espèce d'irresponsabilité de la volition, et la pensée humaine voit immaîtrisablement la lumière, — comme l'homme lui-même, — lorsqu'arrive le jour d'éclosion marqué par Dieu.

Rossini travaille donc, volontairement ou non, depuis trente ans, et ceux qui ont eu l'honneur d'être admis dans l'intimité de son existence le redisent à leurs amis — qui doivent ce fait, cette grande et bonne nouvelle, à la publicité. Il est rare, nous assure-t-on, qu'autorisé à pénétrer à l'improviste auprès de l'illustre maëstro, on ne le trouve pas la plume à la main, fixant quelque inspiration, quelque pensée sur le papier rayé,— et souvent, au milieu d'une conversation d'affaire, il s'arrête, va vers son pupitre, y trace quelques lignes qui sont pour lui une précieuse mnémotechnie, et cela sans cesser de prendre part à la conversation commencée...

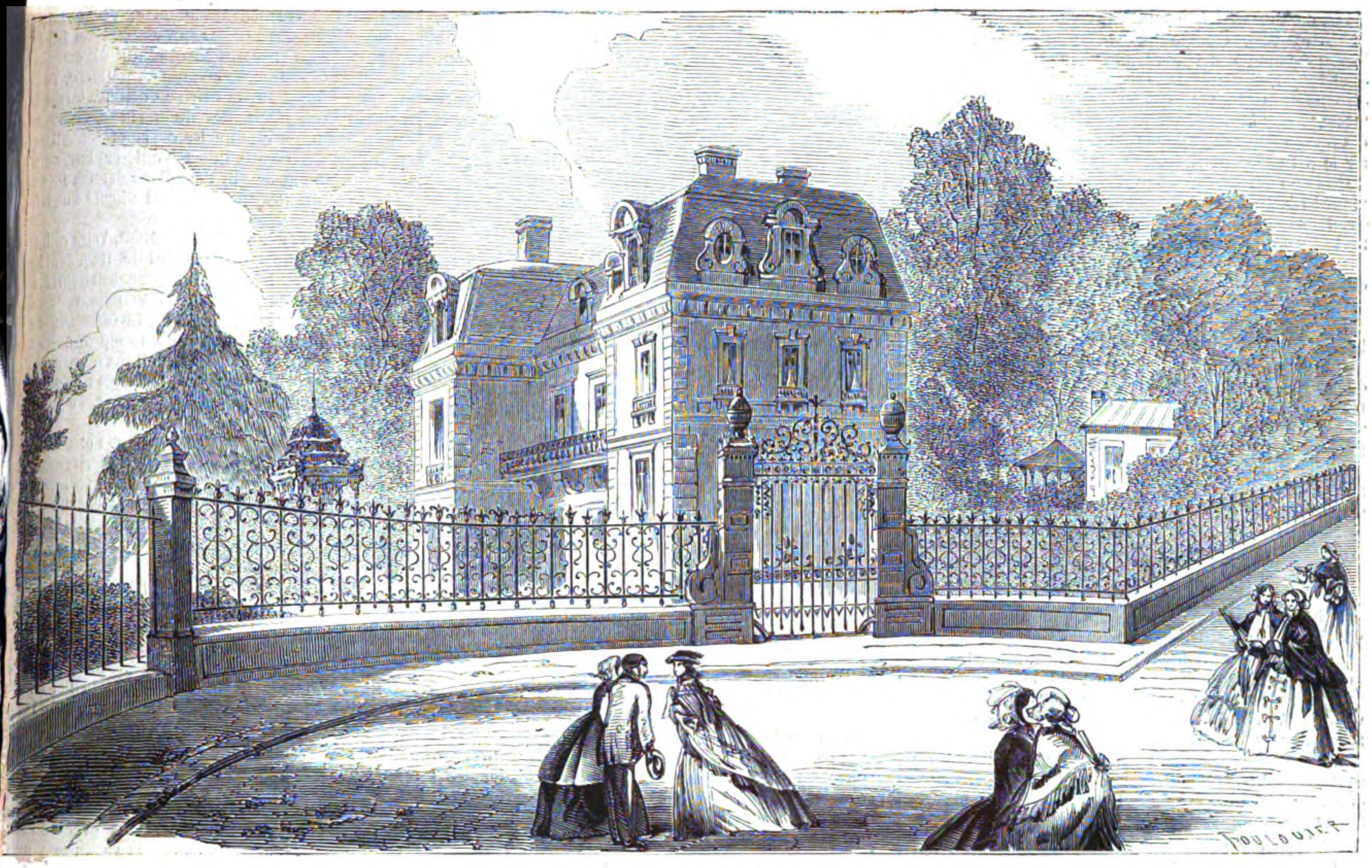
C'est ainsi que celui qui débuta à l'âge de seize ans par *Il pianto d'Armonia,* et dont les dernières publications, *les Soirées* et le *Stabat* datent de quelques années à peine après *Guillaume Tell* (1829), c'est ainsi, disons-nous, qu'il n'y a guère de jour où le *sublime paresseux* de la légende vulgaire n'ajoute quelques lignes, ou quelques pages, à l'œuvre inédite qu'il entasse, et qui sera un jour (puisse-t-il vouloir y assister lui-même!) une explosion enchanteresse dans le domaine appauvri de l'art. C'est sous le titre modeste — ou malin — de *préludes* qu'il accumule les morceaux de toutes sortes, — depuis le *capriccio* jusqu'à l'*oratorio,* — et c'est sous cette vague dénomination que figure aussi, à côté du *prélude inoffensif,* du *prélude fugace,* du *prélude pétulant rococo,* cette *valse lugubre* qui a produit un si violent effet sur les rares auditeurs admis, — et aussi ce morceau, déjà célèbre par quelques indiscrétions de l'enthousiasme : la *Tarentelle,* étrange et saisissante inspiration dans laquelle le chant fou du lazzarone est interrompu, repris et de nouveau interrompu par le passage d'une procession...

Il y a enfin, — toujours dans le précieux, dans le magique carton aux *préludes,* — un étourdissant *chœur de chasseurs,* des *offertoires,* des *ave Maria,* des *élévations,* des *canzonettes,* des *symphonies,* des duos sans paroles où chaque mesure en dit plus que les plus beaux vers, et des valses, et des romances... une surtout! la romance a *une* seule note, sur des paroles de Métastase. Il y a aussi la même romance sur les mêmes paroles, mais à *deux notes,*—et s'il faut tout trahir, une quarantaine de variétés, plutôt que de variations, toujours sur le même quatrain du même Métastase... Et lorsqu'on demande au maître pourquoi toujours et toujours ces paroles, il répond avec une naïveté impossible : « Que voulez-vous, je n'en ai pas d'autres! »

Donc, il n'y a pas de *sublime paresseux,* — il n'y a qu'un dédaigneux inflexible! Rossini n'est pas maître de son inspiration, qui incessamment l'assiège et le déborde, — mais il est maître de sa publication, et il a inexorablement décidé de ne rien ajouter de commercial à l'*allegro maestoso* par lequel le chœur célèbre la victoire d'Altorf. Cette détermination est sévère, douloureuse pour ses contemporains... Mais c'est peut-être encore là un des côtés imposants de ce vaste génie qu'il ne nous est pas donné de sonder, — et tout en la déplorant, il faut la respecter!

JULES LECOMTE.

Exposition des œuvres d'Ary Scheffer. — *Les Femmes souliotes.*



Parc de Montretout. — Maison de M. Mocquart.

Le boulevard des Italiens. — Aspect du café du Helder à cinq heures du soir.

La ronde du prince impérial.

Les enfants sont heureux à Biarritz !

Aussi voyez-les sur la grève : ils vont, viennent, galopent comme des chevreaux échappés, rient, crient et chantent. Ces rires, ces cris, ces chants se mêlent au clapotis des vagues qui *moutonnent* sous le souffle de la brise: la mer semble sourire à ces jeux enfantins, et le flot frangé d'argent s'allonge sur la grève et vient mouiller le petit pied mutin qui le provoque.

Que de courses, que de jeux, que de rondes sur cette plage ! Là, tous ces enfants sont égaux devant le plaisir. Ils se donnent tous fraternellement la main, chantent et gambadent à l'unisson.

Les mères sont là, tour à tour heureuses et inquiètes.

Leur sollicitude veille toujours.

Les pères sourient et fredonnent ces airs naïfs qui leur rappellent un temps bien souvent regretté.

Nous reproduisons aujourd'hui l'aspect animé d'une de ces rondes enfantines où le prince impérial, sur la plage de Biarritz, paye bravement de sa gaieté et de son entrain. Il saute, rit et chante comme les autres, plus que les autres.

L'impératrice fière de son fils est heureuse de sa gaieté. L'empereur lui même sourit et semble du geste encourager les enfants.

MAXIME VAUVERT.

Adieu les vacances !

Voici le moment où le boulevard va reprendre une physionomie plus parisienne. Le curieux de province regagne son département; le touriste anglais repasse la Manche. Au revoir, habitants de la Gironde qui venez à Paris payer cher le plus mauvais vin de vos vignes! Adieu, filles d'Albion, dont le pas cadencé fait sauter les boucles blondes.

Les cafés se repeuplent de leur vrai public. Ce ne sont que saluts, poignées de mains et accolades. Celui-ci arrive d'outre-Rhin, où il a fêté la nature sur les tapis verts... de Bade ou de Hombourg. Celui-là repasse les Alpes, ayant parcouru de récents champs de bataille. Un troisième a salué l'empereur à Biarritz. Un autre a visité Windsor ou Bruxelles. Un moins coureur a vécu l'été dans sa terre de Normandie. Un moins riche a passé quinze jours à Fontainebleau. Ce dandy a fait rouler sa chaise sur les crêtes des Pyrénées. Cet artiste a planté son parasol sur les bords de la Creuse, au pays où se promène l'auteur de Mauprat.

Octobre est venu. Le soleil se couche tôt. Le gaz qui s'allume ne suffit pas à réchauffer les promeneurs du soir. Le par-dessus revoit la lumière. Le châle remonte autour du cou. Les mains cherchent les poches et le panama retourne au porte-manteau rêver pendant six mois au ciel brûlant de sa patrie. C'est la fin des vacances! c'est la rentrée ! non-seulement pour l'écolier qui va retrouver son *De viris* taché d'encre, mais aussi pour l'homme de loi qu'attend un prévenu ; pour l'employé éloigné un mois de son ministère; pour le médecin dont les malades quittent les eaux. C'est la rentrée pour l'acteur qui rapporte bravos et couronnes; pour l'oisif qui, fatigué du repos aux champs, revient flâner à la ville; pour la maîtresse de maison qui, lasse de traiter ses amis à la campagne, va leur rouvrir ses salons de Paris.

C'est l'heure où l'étudiant quitte sa sous-préfecture pour l'école de droit, et le pot-au-feu maternel pour le dîner de Flicoteau. Reconnaîtra-t-il son quartier latin qui tombe pierre à pierre? La pioche du démolisseur n'a pas pris de vacances, et la Sorbonne et Cluny rougissent de leurs teintes sombres, en face des grandes boîtes modernes qui les dépassent de leurs six étages de moellons blancs.

Il faudrait écrire vingt biographies pour peindre toutes les passions que le 1er novembre refoule en elles-mêmes. Employés, avocats, clercs d'avoués ou de notaires, tous plus ou moins atteints de rage cynégétique. Chasseurs rustiques ou élégants, sévères ou grotesques, dites adieu aux bois hérissés de ronces, aux ravins pierreux, aux arides guérets que vous arpentiez sous le soleil. Votre chasse valait-elle vos courbatures ? Laissez aux vrais Nemrods le soin d'approvisionner vos cuisines; les perdreaux ne s'en plaindront pas... ils seront tués avec plus de discernement, et une partie des leurs reverra les feuilles vertes.

Et vous, bourgeois paresseux ou candides que la poudre épouvante ou que la goutte retient; amateurs de silence et de solitude ; rêveurs et poëtes pour qui la pêche est une tranquille distraction ; quittez les frais gazons et l'ombre des saulées, le bruit du flot que le cailloux fait moutonner, les contrastes de la lumière qui glisse sur l'onde. N'accrochez plus de votre hameçon les vertes chevelures des naïades endormies sur la mousse. N'interrompez plus les mélodies du zéphir dans les roseaux. Voici l'heure de la retraite... Le brouillard d'automne monte sur l'étang... Remettez au fourreau la gaule flexible et le fil d'or que la liberté a mêlé un moment à la trame de vos tristes jours.

Sur pieds, laquais et portiers! ouvrez les fenêtres! frottez le salon! enlevez sa gaze au grand lustre et époussetez le piano de mademoiselle! La berline de vos maîtres tourne le coin de la rue... Accourez, fournisseurs, modistes et couturières ; vos vacances sont finies. Apportez à madame les modes de la saison. Donnez-lui comme du meilleur goût le châle devenu manteau et le burnous devenu châle; vantez-lui la jupe rose à nœuds verts de Mlle *** dans son dernier rôle; persuadez-lui que des volants de fourrure tiennent chaud, et dites-lui que la crinoline ayant disparu, on balaye les trottoirs avec des robes à queue.

Et vous, danseurs de polkas, diseurs de riens, absorbeurs de punch, d'orgeat et de galantine, repassez vos cravates blanches ; chaussez vos escarpins ; voilà qu'on entend des ritournelles sur tous les clavecins de la Seine et qu'on rejoue de plus belle la valse des *Deux aveugles* et le quadrille d *Orphée*. Le guinguettier rentre ses tables. Le café chantant rhabille ses virtuoses et remplace, pour les malheureuses femmes, l'air pur des Champs-Élysées par l'atmosphère de l'estaminet.

Le cerf volant échappe à l'écolier. L'oiseau de papier n'aime pas Paris; il craint pour sa queue le zinc coupant des girouettes, et pour sa face enluminée l'angle saillant des corniches. Patience, cher enfant, tu trouveras aux vacances prochaines des fleurs et des papillons. Tu reverras Nicolle, qui dénichait des nids, et la Claudine, si savante en pâtisserie. Tu reverras ton âne têtu, ta chèvre docile, la barque du passeur et le char à bancs du fermier. Si tu quittes les avenues du parc pour les corridors du collége, si tu regrettes les oiseaux qui t'éveillaient hier, ne maudis par trop la cloche qui t'éveillera demain. Dieu veuille qu'elle sonne toujours pour toi l'heure d'un réfectoire assuré.

Consolez-vous, écoliers de 1859. Votre collége a un aspect moins austère que celui de 1830, dont les murs épais et les hautes murailles glaçaient d'effroi. Le jour inonde votre préau, et les persiennes vertes de vos dortoirs abritent de jolis rêves. Le correcteur du vieux temps n'existe plus. Au régent empesé a succédé un directeur aimable, dont le mielleux sourire, aidant au prospectus, promet pour vous, à vos mères, une suite non interrompue d'arts d'agrément, de soins paternels et de nourriture abondante.

Le crayon de M. Edmond Morin, notre habile collaborateur, a tracé avec beaucoup d'esprit ce moment de la rentrée pour tous: Des esprits invisibles, ennemis de tout ce qui est liberté, obligent chacun à repasser la porte fatale, de l'autre côté de laquelle la pluie remplace le ciel bleu, les murs noirs les riants horizons, et la boue la verdure.

Adieu, flânerie, charmante paresseuse née au printemps de la brise et d'un rayon de soleil! Adieu, monts escarpés, lacs limpides, ruisseaux murmurants et sentiers fleuris. Plus de chasse... plus de bains froids... plus de rêves sur l'eau... plus de pêche à la ligne... Voici que le cauchemar fait briller à nos yeux l'écusson de Lutèce flanqué des hiboux de l'ennui et surmonté de l'inexorable *scie* du devoir.

A l'avocat son plaidoyer; au vieux garçon ses rhumatismes; à l'employé sa galère quotidienne mêlée de cigarettes et de flûtes à un sou. A l'homme riche ses amis pauvres; au dilettante les canards; à l'écrivain le piano de dessous; au joueur les grecs du lansquenet. Au petit danseur les larges valseuses; aux locataires leur concierge; au choriste sa répétition, à l'écolier sa grammaire.

Toi, artiste intrépide, avide de grand air, toi l'homme libre entre tous... tu vas plier aussi bagage et reprendre le chemin de Paris où tu trouveras des flocons de neige dans la gouttière de ta mansarde et des feuilles mortes chez tous les éditeurs.

LÉO DE BERNARD.

L'habitation de M. Mocquart à Saint-Cloud.

Quand Louis XIV fit construire le palais et dessiner le parc de Versailles, toute la cour se hâta d'acheter des terrains autour de la résidence royale et d'y faire élever des châteaux. Tous voulaient graviter le plus possible autour de ce soleil qui n'avait pas son pareil dans le monde.

FEUILLETON

LA PREMIÈRE JEUNESSE

DE CHARLES NODIER.

Le dîner venait de finir. Balzac était là. Châteaubriand, appuyé sur le bras ami de la bonne comtesse, gagnait sa place ordinaire au coin de la cheminée, derrière l'immense écran qui n'était là que pour lui. Il y avait d'autres convives; presque tous étaient illustres.

La comtesse dit : « C'est au tour de M. Nodier de nous raconter une histoire. »

Balzac ouvrit ses grands yeux, qui dévoraient toute parole. Châteaubriand, malade qu'il était, sourit et rapprocha son siége.

Nodier ne se fit point prier, mais il prit l'air embarrassé d'un enfant qu'on interroge à l'improviste. Je ne tenterai pas l'impossible, je n'essaierai point de reproduire la bonhomie exquise du vieux conteur, ses naïvetés si heureusement étudiées, — bien moins encore la distinction charmante de sa forme.

Je dirai, telle qu'elle est restée dans ma mémoire, l'épopée enfantine de ses premières amours.

Il commença ainsi :

— Vers le milieu de l'année 1797, j'avais mes quinze ans; j'étais en rhétorique et j'écrivais mon premier ouvrage : *Dissertation sur l'usage des antennes chez les insectes, et sur l'usage de l'ouïe chez ces mêmes animaux...*

Il fut interrompu par le rire métallique de Balzac, qui dit :

— Il y avait bien loin de là au *Roi de Bohême et ses sept châteaux.*

— Oui, répondit Nodier; je n'ai jamais bien connu ma vocation littéraire. Mon avis est que je suis tout uniment un bibliophile. Mais passons. Après les vacances de Pâques, lorsque je rentrai au lycée de Besançon, je trouvai que mes camarades avaient pris de certains airs mâles et mauvais. Cette semaine de Pâques est toujours décisive pour les élèves de rhétorique : c'est le moment de la première passion.

Tous mes camarades revenaient avec des *passions*; tous, depuis le grand Jules, qui buvait déjà des petits verres de liqueur, jusqu'à Martial, le *minus habens*, plastron juré des plaisanteries de notre professeur.

Et toutes les passions qu'ils avaient étaient partagées. En une semaine, mes coupables et heureux camarades avaient porté le trouble dans Besançon. Jules était adoré de la greffière; Frédéric avait conquis le cœur de sa tante, la juge de paix; Armand avait mis le feu au ménage de l'avoué; Martial avait détourné du droit sentier la femme de chambre de sa mère.

Rien ne leur avait résisté. Parmi tant de combats, il n'y avait pas une seule défaite.

Tous ces vainqueurs avaient beau jeu près de moi, qui ne pouvais me vanter d'aucun triomphe. Ils m'accablaient de leur humiliante supériorité. Le jeudi, quand ils sortaient, ils posaient leurs chapeaux de travers, et l'on voyait bien que c'étaient des hommes à bonne fortune.

Moi, le jeudi, j'allais chez ma mère, qui me conduisait promener dans les ruines romaines où je ne rencontrais personne à séduire; j'ajoutais quelques pages à ma *Dissertation sur l'usage des antennes* et je rentrais, le soir, l'oreille basse.

Les autres ressemblaient tous à des Richelieu sortant d'un petit souper. Ils se racontaient leurs méfaits de la journée. Ah! les pauvres maris de Besançon !

— Et toi, Charles, me demandait-on, tu seras donc toujours un imbécile ?

Réellement j'en avais bien peur. Ce qui me chagrinait principalement c'était de rester au-dessous de Martial, le *minus habens*. Mais la femme de chambre de ma mère avait cinquante-cinq ans, et ne plaisait pas.

Je prenais de la mélancolie ; je n'osais plus regarder en face mes conquérants de camarades.

La chose étonnante, c'est qu'il ne me vint pas à l'idée une seule fois de soupçonner l'authenticité de leurs succès galants. Je me disais : ils ont bien du bonheur!

Enfin, quinze jours avant les vacances, l'excès de ma détresse me contraignit à m'ouvrir à l'un d'eux. J'interrogeai le grand Jules sur les voies et moyens. Je lui demandai comment il avait fait pour se rendre maître de la greffière.

Jules me répondit :

— Te voilà bien embarrassé, mon pauvre Charles! c'est pourtant simple comme bonjour! Les femmes ne résistent jamais à l'audace. Il ne faut que de l'audace.

— C'est que je n'ai pas beaucoup d'audace, objectai-je.

Aujourd'hui, depuis que l'empereur a choisi Saint-Cloud pour sa résidence d'été, la plupart des hauts fonctionnaires de l'État, dont la présence est souvent réclamée auprès de Sa Majesté, ont peuplé d'hôtels, de villas, le parc de Montretout qui domine le cours de la Seine et d'où l'on découvre tout Paris. Une des habitations les plus élégantes est sans contredit celle que l'empereur, a donnée à M. Mocquart, le chef de son cabinet, et dont notre gravure donne l'exacte reproduction.

MAXIME VAUVERT.

Le Café du Helder.

« 23 octobre 1859.

» Monsieur le directeur,

» Les mots, les expressions et les phrases à Paris sont comme les modes. Chenilles aujourd'hui, papillons demain, ils passent, le troisième jour, à l'état de chrysalides : la primeur, la vogue et l'oubli.

» Parmi les expressions qui ont dernièrement frappé mes oreilles curieuses, il en est une qui m'a paru assez originale pour vous prier de la noter dans votre journal.

» Arrivé depuis quelques jours à Paris, je me trouvais avec trois officiers de mes amis. Nous flânions sur le boulevard des Italiens en attendant le diner. Après quelques va-et-vient sur l'asphalte, un de ces messieurs proposa d'aller *prendre le Helder* pour nous ouvrir l'appétit. Comme tout provincial sensé, je ne voulus pas demander qu'elle était la nature de cette nouvelle liqueur apéritive dont, pour la première fois, j'entendais le nom aristocratique.

» Helder, cela sonne bien; c'est délicat. Mon palais, assez gourmet naturellement, se promettait une sensation agréable et inconnue. Je suivis donc mes amis, pensant avec raison que je tiendrais bientôt le mot de cette énigme gastronomique. Nous nous asseyons devant un élégant café dont la plupart des habitués, à la mise sévère et d'un rigide bon goût, portaient le ruban rouge à la boutonnière et fraternisaient à la même table avec des officiers, la plupart de grades supérieurs.

» Présenté par mes amis à plusieurs des consommateurs, je compris que ce café, parmi tous ceux qui se multiplient dans Paris avec une effrayante rapidité et qui se ressemblent tous, conservait sa physionomie particulière, comme autrefois le *Café de Foy*, le *Café Corazza*, le *Café Procope*; qu'il était le rendez-vous d'une société homogène, celle des officiers de tous grades et de toutes armes; que son propriétaire ne se contentait pas de soigner l'ornementation de ses salles, la ponctualité du service, la qualité de ses consommations irréprochables, mais qu'il s'attachait surtout à lui conserver ce caractère original qui, à Paris, comme dans les garnisons les plus reculées dans les provinces, a valu à son établissement une réputation française.

» C'était au moment de la guerre d'Italie. On ne parlait que marches, contre-marches, batailles et victoires. A chaque moment, j'entendais : « Mais venez donc avec nous *le Helder* du départ, » ou bien : « Ah! vous arrivez d'Italie; vous allez *prendre le Helder* avec nous. » J'étais sur les épines.

» Quel était ce Helder que tout le monde voulait prendre, cette liqueur que tous demandaient?

» Enfin, le garçon arrive portant le plateau révélateur sur lequel trônait, au milieu de quatre verres, un flacon d'absinthe. Cependant, nous avions bien demandé du Helder. Trop intrigué et n'y tenant plus, je prends ma timidité à deux mains et je me résouds, en rougissant un peu, à demander à mon voisin : « Et ce Helder, on ne l'apporte donc pas? »

» Mon ami sourit et me dit, un peu surpris de mon ignorance : « Mais le Helder, c'est l'absinthe. C'est pour immortaliser la probité et le goût agréable de l'absinthe du *Petit-Houdard*, que nous lui avons donné le nom du café où elle se prend. Quand nous disons : Allons *prendre le Helder*, nous faisons ce que notre professeur de rhétorique appelait une métonymie, nous nommons le contenant pour le contenu. »

» Eh bien, monsieur le directeur, cette métonymie, puisque métonymie il y a, m'a paru assez curieuse et je prends la liberté de vous demander l'autorisation de la soumettre à vos lecteurs.

» Veuillez agréer, etc.

» UN DE VOS ABONNÉS. »

Pour que notre correspondant ne puisse se plaindre de notre complaisance, nous nous faisons un plaisir de reproduire aujourd'hui sa lettre et la vue du café où il a *pris le Helder*.

Les fautes d'orthographe de la gloire.

Un sculpteur de nos amis fut chargé, dans ces dernières années, de faire pour un de nos musées le buste du peintre Metzu. En homme consciencieux, avant de livrer son œuvre, du reste d une admirable exécution, il désira connaître au juste, afin de les inscrire en lettres d'or sur le socle de ce buste officiel, le nom, les prénoms du célèbre artiste flamand; la ville où il était né, la date précise de sa naissance et, si c'était possible, la profession qu'il exerçait dans les arts mécaniques avant d'être peintre.

Recourir, pour avoir ces précieux détails, aux biographies, monographies, chronographies françaises, c'était s'exposer de gaieté de cœur à lire deux ou trois cents fois le même article sur le peintre qui marque si magnifiquement la transition entre Van Eyck et Rubens. Sachant cela comme nous tous, sachant aussi, sachant d'abord que Metzu ne s'appelait pas plus Metzu que Titien ne s'appelait Titien, puisqu'il s'appelait Tiziano, ce qui n'est pas la même chose, il voulut remonter à la source de l'exactitude et de la vérité.

La source, c'étaient la Belgique, la Hollande, les anciennes Flandres et un peu l'Allemagne, grandes maisons de la peinture naïve et éternellement vivante.

N'ayant pas tout à fait confiance en lui seul pour mener à bonne fin ces recherches, qu'il estimait ne devoir durer que quelques jours, que quelques semaines au plus, il s'adressa à un savant archéologue de Bruxelles, à M. Kidorp, président de l'Académie des sciences et des arts de Molembeck. Le correspondant belge, homme d'un choix irréprochable, et dont notre ami le sculpteur a bien voulu nous communiquer les lettres, lui écrivit, après un mois de réflexions, et de réflexions évidemment commandées par la demande qu'on lui faisait, la première réponse que voici :

« Cher monsieur,

» Nous aurions peut-être le droit de nous moquer en Belgique de la façon assez peu flamande avec laquelle vous écrivez le nom d'une de nos plus brillantes gloires artistiques (vous l'écrivez Metzu), si nous-mêmes écrivions cet illustre nom d'une manière uniforme et universellement employée. Malheureusement, il n'en est pas ainsi : oh! non, cher monsieur. Vous allez en avoir la preuve par la liste suivante, où j'ai eu soin de réunir, à votre intention, les diverses manières d'écrire chez nous le nom du grand et original peintre dont vous prolongerez l'immortalité par votre œuvre de marbre. J'appelle maintenant toute votre attention.

» Ce nom, que vous vous obstinez à écrire Metzu, se trouve ainsi écrit dans les livres spéciaux belges, hollandais, néerlandais, flamands, qui font autorité : Messys, — Metsys, — Matsys, — Massys, — Mertsys, — Masceyns, — Mercys, — Marcys, — Massuys, — Messuys, — Myssuys.

» De toutes ces manières d'orthographier le nom du fameux peintre, si vous me demandiez quelle est la meilleure, celle que vous devez adopter, je vous répondrais, la plume sur la conscience, que je n'ose me prononcer. Voyez vous-même si j'ai ce droit. La confrérie de Saint-Luc d'Anvers écrit une fois sur son registre Mascys, une seconde fois Messys, tandis qu'un tableau, authentiquement reconnu du peintre célèbre, est signé Joanès Massus; c'est-à-dire un peu votre Metzu. Autre autorité et autre confusion. Dans les archives de Notre-Dame d'Anvers, dans des actes datés du quinzième siècle, on lit que lesdits actes furent dressés par *Johannes Massys, alias Mertsys clericus Camerocencis dyocesis, etc.* Ainsi, déjà au quinzième siècle, déjà! la famille de votre illustre modèle hésitait elle-même dans la façon d'écrire son propre nom, puisqu'un de ses membres avait le soin d'indiquer dans un acte public qu'il s'appelait Massys autrefois, — *alias* — Mertsys. Du moment où la famille ne sait pas à quel nom s'arrêter, le descendant a pu l'écrire comme sa fantaisie le lui a conseillé, et vous, à plus forte raison, avez le droit incontestable de choisir celui des noms qui vous conviendra le plus parmi la litanie ci-dessus transcrite, pourvu, cependant, que vous ne choisissiez pas Metzu. De grâce! pas de Metzu.

» Maintenant que je vous ai dit,— je me trompe, que je ne vous ai pas dit, — le nom que vous teniez tant à savoir, je vais m'occuper de connaître le lieu de naissance de Messys ou de Metsys, de Matsys ou de Massys, de Mertsys ou de Masceyns, de Mercys ou de Marchys, de Massuys ou de Messuys, à moins que ce ne soit Myssuys. Cette recherche sera peut-être un peu longue, mais les bustes sont faits pour attendre.

» Acceptez, Monsieur, l'assurance de mon estime la plus sincère et la plus distinguée,

« KIDORP,

« Président de l'Académie des arts et sciences de Molembeck. »

— Je le vois bien, pauvre Charles. Nous autres, nous abordons une femme; nous lui disons n'importe quoi, et c'est fini!

— Qu'entends-tu par n'importe quoi?

— La première chose venue. Ça ne s'enseigne pas. Il ne faut qu'oser!

— Mais oser quoi? insistai-je, prêt à pleurer.

Je fais serment que le grand Jules n'en savait pas plus long que moi.

— Tu es bête, me répondit-il avec franchise. On dit des farces, n'est-ce pas? on les amuse; on se moque des professeurs... Elles voient qu'on a une cassure... une *pente*... un *fion*... qu'on est jeune, quoi!

Il me donna un petit coup protecteur sur l'épaule.

— C'est trop godiche, me dit-il, d'être encore innocent à ton âge! Si tu n'as pas le cœur de parler, eh bien! écris une lettre!

Cette idée me frappa et me rendit quelque courage. J'avais grande confiance en moi, la plume à la main. Je réfléchissais déjà, cherchant la première phrase de cette amoureuse épître, lorsque Jules me quitta en disant :

— Arrange-toi! Si tu reviens après les vacances sans avoir fait une passion, personne ne te parleras plus!

C'était donc une passion ou le déshonneur, pas de milieu!

Je devins maigre. J'eus peu de prix à la distribution. Ma *Dissertation sur l'usage des antennes* ne faisait pas du tout de progrès.

Quand je quittai le collége pour passer les vacances dans ma famille, j'emportai une grosse liasse de lettres d'amour que j'avais composées. Il ne me manquait qu'une amante pour mettre l'adresse de ces lettres. Je cherchai sérieusement et de bonne foi quel serait l'objet de cette indispensable passion, faute de laquelle j'allais subir l'ostracisme. Je n'étais pas difficile : brune ou blonde, peu m'importait. Je lui laissais une grande latitude pour la taille et le visage. Quant à l'âge, j'avais ces deux limites : quatorze et quarante-cinq ans.

On ne peut guère être plus accommodant que cela. Eh bien! je ne trouvais pas! ou plutôt toutes celles que je trouvais me faisaient une telle frayeur, que l'idée seule de leur adresser un de mes messages incendiaires me donnait la chair de poule.

J'étais fort petit pour mon âge Ma constitution était faible. J'avais l'air tout à fait d'un enfant. Ma mère, belle et bonne comtoise, au caractère placide et lent, ne s'informait point du motif de ma tristesse. Quand elle s'entretenait de moi avec Mme Bouhours, son inséparable, elle avait coutume de dire :

— Si c'était comme dans le temps, j'aurais fait de mon Charles un abbé... c'était bien commode pour les familles.

Cela m'exaspérait.

Ma passion! ma passion! Il n'y avait que ma passion qui pût me rehausser aux yeux mêmes de ma mère!

Cette Mme Bouhours venait quatre fois par semaine à la maison. Les trois autres jours, ma mère allait chez elle. C'était la femme du principal notaire de Besançon. Ma mère et elle passaient six à sept heures de suite en face l'une de l'autre, échangeant de rares et tranquilles paroles avec l'accent trainard du pays. Elles disaient tous les jours à peu près les mêmes choses, et chaque chose à la même heure.

C'était réglé invariablement. Elles ne se faisaient jamais d'amitiés; elles ne pouvaient se passer l'une de l'autre.

Je n'aurais absolument pas su dire si Mme Bouhours était laide ou jolie. Elle n'avait pas d'âge pour moi. C'était Mme Bouhours; un meuble que j'avais coutume de voir à la même place.

S'il faut la peindre, c'était une femme de forte taille, habillée amplement d'étoffe noire. Elle avait chez nous, dans un tiroir, un bonnet tuyauté qu'elle mettait en ôtant sa coiffe. Elle apportait son tricot dans un immense sac d'indienne à fleurs, soutenu à son bras par de très-longs cordons verts. Quand elle était installée, elle passait les cordons de son sac à la pomme de sa chaise.

De sorte que le sac pendait par derrière hors de la portée de sa vue.

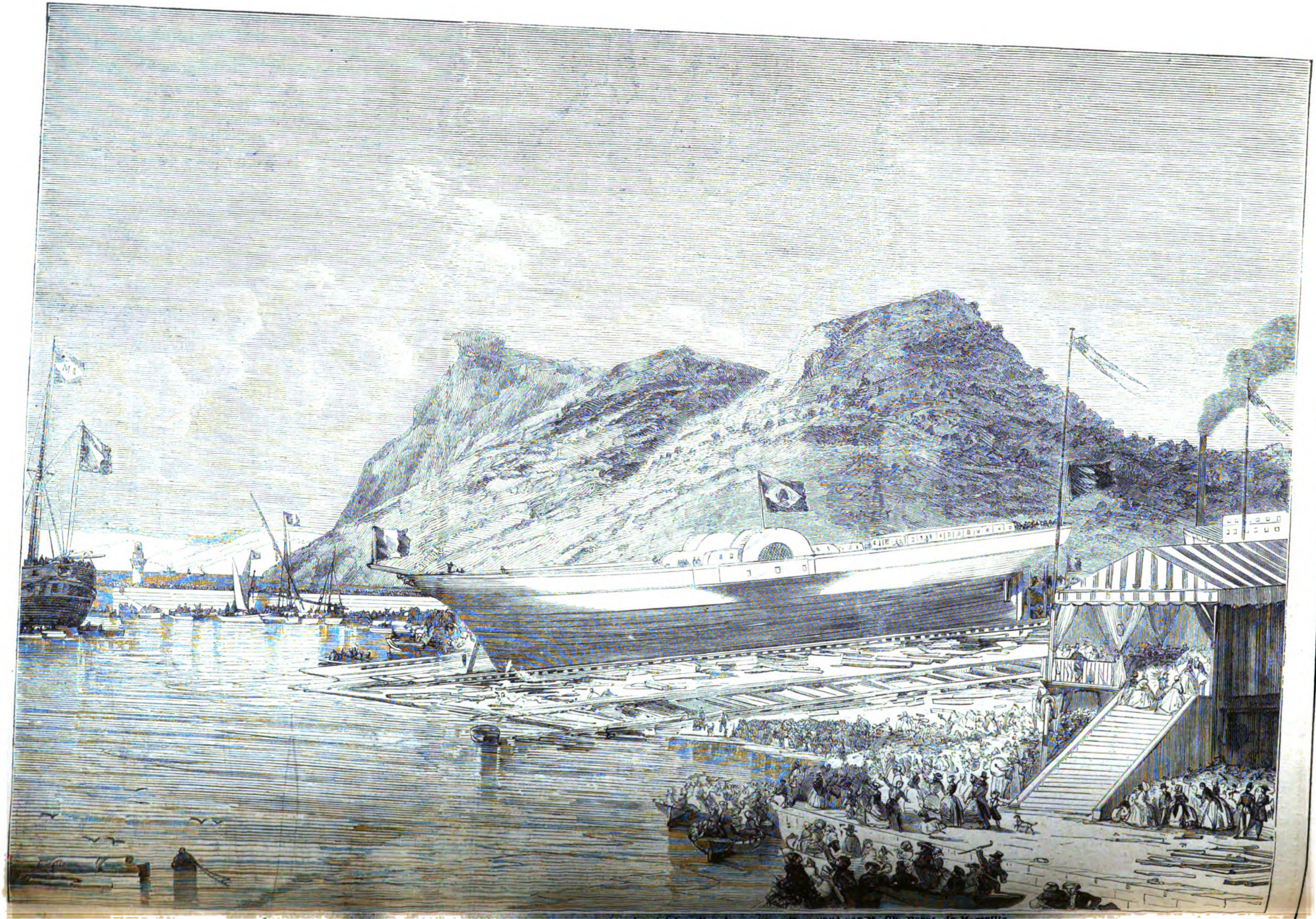
Ceci est de la plus haute importance. Ce fut l'origine de mes espoirs, le point de départ de mon bonheur, la cause de toutes mes infortunes.

Mme Bouhours ne me caressait point, mais elle m'adressait toujours quelque regard débonnaire, et disait en bâillant :

— Votre Charles ne sera pas plus laid qu'un autre.

C'est étonnant ce que Mme Bouhours et ma mère prodiguaient de bâillements quand elles étaient ensemble. Évidemment, c'était leur manière de se divertir.

Mme Bouhours avait la tête au-dessus de moi. Je reconnaissais son pas viril dès le bas de l'escalier. Elle marchait sur des souliers bien cirés, dont la semelle avait un pouce d'épaisseur. L'année précédente, une fois que la pluie nous avait surpris en promenade, elle m'avait emporté sous son bras.



Lancement de *la Guyenne*, paquebot transatlantique des messageries impériales, d'après un croquis envoyé par M. Ch. Parot, de Marseille.

Adieu les vacances !

Mon ami attendit près de trois mois le renseignement qu'avait promis de lui fournir son aimable correspondant de Bruxelles, M. Kidorp, président de l'Académie des sciences de Molenbeck. Il lui écrivit enfin :

« Mon cher artiste,

» Les craintes que je vous exprimais dans ma lettre sur le temps qu'il faudrait peut-être pour arriver à la connaissance exacte du lieu de naissance du peintre dont j'ai laissé le nom à votre libre arbitre, se sont réalisées. Nos archéologues belges et flamands sont loin d'être d'accord sur ce point si essentiel. L'un, M. de Burbure, veut qu'il soit né à Anvers; mais M. Van Even soutient avec non moins de bonnes raisons qu'il est né dans l'ancienne capitale du Brabant. C'est aussi l'avis de l'historien Guicciardini, — que vous appelez Guichardin et quelquefois Guichardet, on ne sait trop pourquoi. — Mais voilà qui vient démentir Guicciardini, Burbure, Van Even ; c'est un titre de propriété parfaitement authentique, dans lequel on lit à la date de 1453 : « *Johannes Mertsys de Mechlinea,* » c'est-à-dire de Malines. Comptez bien, déjà trois villes : Bruxelles, Anvers, Malines. Est-ce fini ? non. Un savant hollandais de la fin du dix-septième siècle, le fameux Van den Broek, soutient qu'il a vu une descente de croix à Gorcum, signée par Quentin Massuy de PERK. Or, Perk est un village entre Malines et Vilvorde. Nous avons maintenant trois villes et un village pour berceau de Marchys, ou quatre berceaux. Continuons, si cela ne vous fatigue pas. Un M. Mathyssen écrivit à la *Gazette de Hollande*, en 1768, qu'il tenait de sa famille, les Bœhmer Mathyssen, le reçu d'un tableau vendu par Matsys, daté au bas de Cologne. Or, Cologne est en Allemagne. Mais, ajoute le loyal Hollandais, le reçu de Massuys est écrit en flamand, ce qui pourrait bien prouver que le célèbre peintre était alors en Allemagne, sans être Allemand pour cela.

» Cité tout au long dans la *Gazette de Hollande*, ce reçu commence ainsi :

« Ic onderschreven bekenne ontfanghe te hebben ut » handen van mynheer Mathyssen,» etc., ce qui est du pur flamand et qui signifie : « Je soussigné reconnais » avoir reçu des mains de M Mathyssen la somme, » etc...

» Et maintenant, est-ce fini ? pas encore. J'ai à ajouter aux villes qui prétendent avoir été le berceau de Metsys : Termonde, Dixmude, Florennes, Bruges et Rotselaer.

» Ceci dit, cher monsieur, je vous engage à faire pour le lieu de naissance de Masceyns ce que je vous conseillais de faire à l'égard de son nom : choisissez entre toutes ces villes, entre tous ces villages, celle ou celui qui vous sourira le plus, si vous n'aimez mieux piquer au hasard dans le dictionnaire géographique de Balbi.

» Reste maintenant à vous assigner, cher monsieur, l'époque de la naissance de Mercys et à vous dire au juste la profession qu'il exerçait avant de se livrer à la peinture. »

Il fallut six mois à l'officieux correspondant pour être en mesure d'envoyer de Bruxelles une réponse au double renseignement demandé de Paris par le statuaire, dans l'embarras de préciser au socle de son buste l'époque rigoureuse à laquelle était né son glorieux modèle et le genre de profession qu'il exerçait avant de prendre les pinceaux. Voici sous quelles formes lui parvinrent ces indications :

« Cher et excellent monsieur,

» Vous savez que le registre de la confrérie de Saint-Luc dont j'ai eu déjà en plusieurs fois l'occasion de vous parler, n'est pas moins qu'une espèce de *livre d'or de la noblesse* des peintres flamands. Celui d'Anvers fait loi comme celui de Venise dans un autre genre d'autorité. Or, on trouve dans ce registre sacré que Quentin Messys fut reçu franc-maître de la confrérie, en 1491. Mais c'est tout ce qu'on trouve.

» Nos antiquaires partent de là pour établir que s'il fallait avoir vingt ans, — ce qui est exact, — pour entrer dans la confrérie de Saint-Luc, Metsys, qui était depuis dix ans au moins forgeron avant d'être peintre, puisqu'il est de tradition qu'il avait frappé l'enclume avant de tenir la palette, devait avoir trente ans au moment de son admission. Trente années retranchées de cette date de 1491 donnent, pour l'année de la naissance du peintre, l'année 1460 environ. Il serait donc né en 1460.

» Vous vous réjouissez, et vous vous dites, cher et digne statuaire : « J'écrirai en belles lettres d'or sous mon buste : *né en* 1460 ! » Ne vous réjouissez pas encore. D'autres archéologues accourent et demandent la parole. Votre impartialité la leur doit. Ils disent : « Oui, Massuys a été reçu en 1491 ; on ne le conteste pas, mais il est impossible qu'il fût déjà un forgeron célèbre à l'âge de trente ans. D'ailleurs, comment de vingt ans à trente ans, tout en travaillant de son état de forgeron, serait-il devenu un artiste assez considérable pour être reçu franc-maître de la confrérie de Saint-Luc ? Cela est impossible ; mais cela est possible si vous lui donnez quarante ans. Nous lui donnons quarante ans, et alors il est né, non en 1460, mais en 1450 environ.

» Votre anxiété recommence : de ces deux dates quelle préférer ? Suspendez votre préférence et vos hésitations Voici des antiquaires encore plus antiquaires qui surviennent et qui disent : « Si l'on n'est pas un forgeron parfait à trente ans, rien n'empêche qu'on soit tel à trente cinq ans. Mettez trente-cinq ans, c'est bien assez. A sa réception, il avait trente-cinq ans. Conséquemment, il a dû naître en 1455 » Osez vous prononcer maintenant entre ces trois dates : 1460, 1450, 1455. Ce n'est pas tout, d'autres archéologues de Louvain... tenez ! je ferais mieux de vous dire tout de suite les époques diverses et également rationnelles auxquelles le font naître successivement tous les archéologues qui se sont encore occupés de la naissance de notre sublime artiste. Van Hove place sa naissance en 1462, Deckers en 1464, Vrancken en 1465, etc., etc... Je vois d'ici votre découragement. Que ne faites-vous pour sa naissance ainsi que vous avez fait pour son nom et sa ville natale ? Sans cela j'ai peur que vous n'en sortiez jamais. Non, vous n'en sortiriez jamais si vous attendiez, pour dresser l'inscription de votre buste, la vérité nette, exacte, absolue. Hélas ! vous ne l'obtiendrez pas davantage, cette vérité, en cherchant à connaître la véritable profession manuelle de notre personnage avant de s'essayer dans la grande peinture, car il y a des doutes aussi sur le genre de profession qu'il exerça. Oui, cher monsieur, il y en a ; que n'ai-je pu vous le cacher !

» On croyait depuis plus de deux siècles qu'il avait été réellement forgeron, et l'on montrait comme preuve et témoignage irrésistible le gracieux berceau en fer ouvragé qui s'arrondit sur le puits placé au pied de l'église de Notre-Dame d'Anvers, lorsque des archéologues... Ah ! monsieur, les archéologues ! que ne vous en dirais-je pas si je n'en étais un moi-même ! Ces archéologues découvrirent à Anvers un livre de dépenses de la cathédrale où ils lurent et où on lit encore : « Avoir donné à Jean Metsys, comme gages annuels de ses fonctions d'horloger, la somme de 18 escalins. *Om de clocken te stellene.* » Est-ce clair ? Que trop ! car s'il était horloger, il n'était pas forgeron. Quel rapport possible entre un métier très-honorable sans doute, mais violent, mais, disons le mot, grossier, et un art délicat, féminin, demoiselle comme celui d'horloger ? Le voilà donc horloger... Mais s'il était horloger, qui donc a tordu, attendri, roulé en arabesques le merveilleux bosquet de fer qui ombrage le célèbre puits de la cathédrale ? — Cherchez. Quelle est votre opinion entre ces deux opinions, me demanderez-vous. Je vous répondrais qu'il était peut être l'un et l'autre, quoiqu'il soit assez difficile d'être à la fois peintre, horloger et forgeron ; si d'autres archéologues, encore plus flamands que ceux déjà consultés, ne soutenaient les mains ruisselantes de preuves, qu'il était le premier musicien et le plus grand littérateur de son temps. Nous sommes donc en présence d'un musicien, d'un poëte, d'un forgeron, d'un horloger et d'un peintre après avoir remué registres et cathédrales pour savoir la vérité. Je comprends votre embarras, mais comprenez aussi le mien. Je fais une réflexion avant de fermer ma lettre : Qu'est-ce donc que la gloire, que au bout de quatre siècles à peine il est invinciblement impossible de dire le pays, le nom, la ville, l'âge d'un homme qui a laissé de si belles œuvres d'art dans le monde entier ? De qui parle-t-on dès que son nom, sa ville, l'époque de sa naissance sont inconnus ? De personne, de rien.

» Autre réflexion : Ce Metsys, Massuy ou Metsys, qui a fait de si merveilleux tableaux, a-t-il jamais existé ?

» Voilà ce que l'on est amené à dire quand on va au fond de toutes choses. Quoi qu'il en soit, croyez cependant à l'existence de mes sentiments de profonde reconnaissance pour l'estime que vous avez faite de ma personne en vous adressant à moi pour votre inscription lapidaire.

« KIDORP,

» Président de l'Académie des sciences de Molenbeck. »

Ce fut de M^me^ Bouhours que je devins amoureux en désespoir de cause, et dans la terreur que j'avais de me représenter devant mes condisciples sans avoir mérité leur estime par un forfait.

Voici comment cela se fit :

Un des derniers jours des vacances, vers quatre heures, ma mère dit à Mme Bouhours :

— Clémentine, passez-moi vos ciseaux.

Ce nom me fit un singulier effet. L'étonnement qu'il me causa peut se formuler ainsi :

— Mme Bouhours est donc une femme !

Cette idée me parut d'abord invraisemblable et trop hardie. Mais je cessai de lire mon Linné, et je regardai sournoisement Clémentine.

Clémentine ! Il y avait des bas blancs bien tirés dans ces vastes souliers où le pied flottait; la main qui tricotait machinalement était un peu forte, mais très-blanche ; les yeux somnolents avaient je ne sais quelle douceur béate ; et c'étaient, ma foi, des cheveux blonds, de très-beaux cheveux qui s'échappaient du bonnet tuyauté.

Clémentine ! Mme Bouhours ne pouvait pas avoir plus de trente-deux à trente-cinq ans.

Elle bâilla juste pour me faire voir ses dents éblouissantes.

Avais-je donc eu si longtemps sous la main cette passion sans la voir ?

Car c'était bien la passion qu'il me fallait ! une notairesse ! Ah ! ce Jules avec sa greffière !

Je déposai mon Linné. J'avais chaud aux oreilles. Je montai lestement à ma petite chambre, située deux étages au-dessus, et je choisis dans ma liasse de lettres la plus jolie, la plus tendre, surtout la plus audacieuse.

J'avais laissé prudemment des blancs pour y insérer le nom de ma conquête future. Je remplis ces blancs avec le doux nom de Clémentine.

Clémentine ! Puis je redescendis quatre à quatre, et j'eus l'adresse de fourrer la lettre dans le sac d'indienne sans exciter le moindre soupçon.

Ma poitrine s'enfla. Je méprisai Jules dans mon cœur, et j'allai m'asseoir à l'autre bout de ma chambre pour contempler cette malheureuse dont je venais de tuer à jamais la tranquillité.

Vers cinq heures, ma Clémentine dit, selon son habitude :

— Je ne sais pas si M. Bouhours viendra me chercher aujourd'hui.

Et ma mère répondit également, selon la coutume :

— Il y a apparence.

Je sentis une sueur froide qui me montait dans le dos.

Je n'avais pas du tout songé à M. Bouhours. M. Bouhours était un notaire trapu, brun et de mauvaise mine, capable de prendre très-mal des lettres comme celles qui étaient dans le sac de sa femme. Il avait un tic dans la bouche. Sa figure me passa devant les yeux avec son tic. Il me sembla qu'il aurait ce tic au moment de me prendre au collet pour...

— Mais, ventrebleu ! me dis-je, je ne suis pas plus manchot que Jules, et Jules ne craint pas le greffier !

Au demeurant, M. Bouhours n'allait pas fouiller dans le sac de sa femme. Et puis ce n'était qu'un notaire.

Vous bâillâtes, Clémentine, et j'éprouvai, à voir bâiller votre large bouche, je ne sais quelle suave langueur !

Après avoir bâillé, Mme Bouhours ficha une de ses aiguilles à tricoter dans ses cheveux. Il en était ainsi quand elle avait à faire quelque communication importante, et, sortant du programme quotidien de la conversation :

— Vous ai-je dit, demanda-t-elle, qu'Antonin et Louis arrivent jeudi qui vient ?

— Il y a apparence, répondit ma bonne mère, qui le savais.

Un tremblement me prit. Je vis des rayons danser devant mes yeux. Pourquoi ma mère ne m'avait-elle pas dit cela, puisqu'elle le savait ? Femme imprudente qui allait être cause de la mort de son fils unique à la fleur de l'âge !

Elle le savait ! Elle savait qu'Antonin et Louis allaient venir !

Louis ! un gros fermier de la Bourgogne. Antonin, un capitaine de cavalerie.

Et ne croyez pas qu'elle fût émue, ma mère ! Elle tricotait, elle bâillait, elle se divertissait comme les autres jours de la semaine !

Au moment où son fils allait tomber entre les mains d'un villageois brutal et d'un soldat sans délicatesse.

Je vis bien que je ne devais point compter sur ma mère. Il s'agissait de me sauver tout seul. Je mon parti pris. Je me glissai derrière Mme Bouhours (je n'appelais déjà plus ma Clémentine, et j'essayai de fourrer ma main dans le sac.

— Que fais tu là, Charlot ? me demanda-t-elle d'une voix traînante dont l'accent me fit positivement horreur.

PAUL FÉVAL.

(*La fin au prochain numero.*)

A quel parti s'est arrêté mon ami le sculpteur à la uite de cette correspondance? A celui-ci, que nous lui vons conseillé. Il a envoyé son buste à un autre lusée, après avoir écrit au socle:

« Etude de bourgmestre flamand. »

LÉON GOZLAN.

Lancement de la Guyenne.

Il fut un temps qui n'est pas encore bien éloigné de ous où le petit bourg de la Ciotat était le rendez-vous e tous les vieux matelots, qui venaient y vivre de leur iodique pension. Les temps sont bien changés aujourd'hui, depuis que l'administration des messageries impériales y a établi ses vastes arsenaux, et que l'activité u'elle a imprimé à ses travaux y attire une nombreuse opulation ouvrière qui travaille sans relâche à la onstruction des nouveaux bâtiments que réclament es services qui sont confiés à la compagnie. Ce ne sont lus, en effet, les quarante steamers qu'elle possédait qui peuvent lui suffire : la ligne de Marseille à Rio-Janeiro, dont elle vient d'obtenir l'adjudication, xige un autre matériel. Elle s'est donc mise à l'œuvre, t déjà, le premier de ces gigantesques paquebots destinés aux voyageurs transatlantiques, *la Guyenne*, vient 'être lancé.

Ce bâtiment, construit avec tout le soin et tout le onfortable que peuvent désirer les voyageurs, est un ateau à vapeur de la force nominative de quatre cent inquante chevaux, et qui pourra, au besoin, donner la uissance de sept cent cinquante à huit cents chevaux. est entièrement en fer, avec plusieurs cloisons tanches, et fait le plus grand honneur, par la hardiesse e sa coupe et la finesse de sa coque, à M. Delacour, habile ingénieur des messageries impériales. D'autres âtiments vont suivre *la Guyenne*, et bientôt les vastes solides steamers, commandés par des officiers de la arine impériale, sillonneront les mers tropicales. ous ne serons plus obligés d'aller chercher à Southampton ou à Liverpool les navires anglais, qui font ayer si cher l'hospitalité si peu cordiale qu'ils accorent aux voyageurs étrangers, et nous verrons enfin se éaliser le vœu, depuis si longtemps formulé, *des paquebots transatlantiques français*.

MAC VERNOLL.

Les femmes Souliotes

PAR ARY SCHEFFER.

La famille d'Ary Scheffer a eu la généreuse pensée e faire une exposition des œuvres du maître en concurant le produit des entrées à l'Association des artistes. Le public s'est montré fort empressé. L'estime, sympathie et l'admiration dont jouissait le grand intre pendant sa vie l'ont accompagné au delà du mbeau. Cette exposition était du reste nécessaire pour n faire apprécier la grandeur et la variété du talent Ary Scheffer. Nature excessivement impressionnable, fut pendant toute sa vie placé sous l'influence du eux maître qu'il avait étudié en dernier lieu ; ainsi *Francesca di Rimini* fut peinte évidemment dans la anière du Titien, *le Saint-Augustin* est dans la lumière de Raphaël, ainsi des autres. Nous donnons aujourd'hui à nos lecteurs la reproduction d'une de ses les les plus remarquables, *les Femmes Souliotes*. Ce bleau fut peint au moment de la guerre de Grèce, ors de cette grande agitation qui remuait les arts si ofondément, à l'époque même où se révélait l'école loriste. La grande sensation que produisit cette page était point éphémère, et le nouveau succès, pour si dire, qu'elle a eu cette année, prouve combien it fondée la grande réputation d'Ary Scheffer.

LÉO DE BERNARD.

PROFILS DE PROVINCE.

MARIE-JOSEPH PRONNIER.

I

Ce n'est pas moi qui dirai jamais du mal des clercs notaire du Quesnoy. Les clercs de notaire du Quesnoy t en général de braves garçons qui, après avoir édié les affaires de l'étude, s'en vont philosophiquement fumer leur pipe et boire leur chope de bière me au café du Nord. J'en excepte un seul, le prinal clerc de Me Brocheton, Marie-Joseph Pronnier, n'est pas philosophe et ne met jamais les pieds au . Aussi, pourquoi s'est-il ingéré de prendre M. de leyrand pour modèle? Pronnier a un travers: il ambitieux. Il se reconnaît un mérite supérieur à position sociale, qui est pourtant une bien jolie tion, et aspire à de plus hautes destinées.

II

Marie-Joseph est le fils unique d'un petit fermier sinval. Le temps n'est [illegible] loin où sa mère, — dit sans reproche, car [illegible] n'y a pas de mal, — venait au marché du Quesnoy, le dos courbé sous sa hotte de légumes. Le curé du village, trouvant au jeune paysan un air calme et posé, engagea la mère Pronnier à mettre son fils au séminaire. L'enfant avait été frappé d'un double spectacle : d'un côté, son père vêtu d'un pantalon et d'une chemise et suant sous un chaud soleil de juin, — de l'autre, M. le curé, en chape et en étole dorées, dans un nuage d'encens. La comparaison décida de sa vocation. Il travailla du matin au soir, d'arrache-pied : ses succès ne furent pas brillants. L'élève était lourd, mais tenace, soutenu d'ailleurs par la meilleure opinion que jamais esprit borné ait eue de lui-même. Le peu qu'il acquit lui coûta tant d'efforts que, mesurant le profit à la peine, il s'imagina avoir creusé un puits de science dans son cerveau. Telle ne fut pas, malheureusement, l'opinion du directeur qui un beau jour, désespérant d'en rien faire, le renvoya à sa famille. Le gars avait dix-sept ans : il entra dans l'étude de Me Brocheton en qualité de saute-ruisseau, aux appointements de deux cent cinquante francs par an.

Adieu les beaux rêves du séminaire! Mais pourquoi se décourager? Le sacerdoce était-il la seule carrière ouverte à son ambition? N'avait-il pas sous les yeux l'exemple de Me Brocheton qui, fils d'un fermier comme lui, avait fini par acheter l'étude où, comme lui, il était entré simple petit clerc. Au-dessus de Me Brocheton se dressait un personnage bien autrement imposant, le plus riche, le plus grand, le premier d'une ville qui, pour Marie-Joseph, était tout l'univers, — M. Castrol, maire du Quesnoy. Qui sait si au lieu de marcher un jour à la procession, en étole, derrière messieurs les vicaires, Marie-Joseph n'y marcherait pas, ceint de l'écharpe tricolore, entre messieurs les adjoints!

Pour en arriver là, dans une ville de quatre mille âmes où tout se remarque et rien ne s'oublie, il fallait avant tout n'être jamais pris en faute. La peur du « qu'en dira-t-on? » glaça la jeunesse de Marie-Joseph : il jeta sa gourme comme les autres, mais tristement, en cachette et sans bruit.

A vingt-cinq ans, il eut de l'avancement et passa second clerc à soixante-quinze francs par mois. On ne le vit plus au café qu'à de longs intervalles : il prit un sous-abonnement au *Phare de la Grande-Helpe*, journal de la sous-préfecture, en lut religieusement les articles de fond, et y pêcha quelques phrases toutes faites qui devaient lui servir à parler politique. Il consacra ses soirées à étudier *le Parfait notaire*, et apprit le Code par cœur, incapable de le comprendre.

C'est alors qu'il entreprit l'œuvre de son élévation, et commença sourdement son travail de taupe. Il s'y prit avec une adresse dont on ne l'aurait pas cru capable. A force d'intrigues, il se fit nommer directeur du grand jeu de balle que la municipalité donne chaque année à la kermesse, et auquel sont convoqués tous les joueurs de l'arrondissement. Les habitants du Quesnoy ont, pour le jeu de balle, la même passion que jadis les Romains pour les jeux du cirque. Pendant toute la durée du concours, c'est-à-dire pendant deux mois, la ville entière a les yeux fixés sur le directeur, qui est d'ordinaire un ancien de l'endroit, un homme froid, juste et éprouvé. Marie-Joseph remplit si bien ses fonctions, qu'il ne fut bruit, dans tout le Quesnoy que de sa capacité, et que la société théâtrale, chargée de traiter avec les troupes ambulantes, le choisit à l'unanimité pour son secrétaire. M. Castrol devina le parti qu'il pouvait tirer du jeune ambitieux, et lui témoigna de la bienveillance. Pronnier fut bientôt l'ordonnateur juré de toutes les fêtes publiques et le commissaire obligé des bals patriotiques offerts aux notables par la municipalité dans les salons de la mairie. Bref, il se constitua le factotum de M. le maire; il devint son ami intime le jour où il fut promu, avec quinze cents francs, au grade de maître clerc.

A partir de ce moment, une pluie d'honneurs tombe sur sa tête. Il est élu successivement membre du conseil de salubrité, du conseil municipal et de la commission des écoles, président de la société philharmonique et même du comice agricole. C'est alors qu'il composa une brochure de vingt-neuf pages, fruit savoureux de ses études approfondies sur la culture de la betterave. La dignité qu'il eut le plus de peine à conquérir fut celle d'officier des pompiers de la garde nationale. On lui trouvait la figure trop peu martiale et, disons le mot, l'air d'un séminariste : le caporal Sans-Raison s'emporta même jusqu'à dire qu'il lui faisait l'effet d'un jésuite.

A cette époque, un clerc de notaire de Merville, Alidor Cabanal, entra en qualité de second clerc chez Me Brocheton. Il apporta au Quesnoy la manie d'écrire dans les journaux. Pronnier caressa la vanité de Cabanal, qui lui fit des réclames dans *le Phare de la Grande-Helpe*. Marie-Joseph admirait la prose d'Alidor, Alidor vantait les mérites de Marie-Joseph. A trente ans, grâce à la plume de son ami, Pronnier passait dans l'arrondissement pour l'homme le plus distingué du Quesnoy.

III

Alidor se contentait de la gloire : vaine fumée; Marie-Joseph visait au solide. Les honneurs flattaient son amour propre sans satisfaire son ambition : ils n'étaient, à ses yeux, qu'un marchepied. En s'introduisant dans l'intimité de M. le maire, il n'avait qu'un but. M. Castrol était affligé d'une fille laide et *grinchue*. Or, Pronnier avait reconnu que le seul moyen d'acheter une étude était d'épouser une dot. Malheureusement, il avait affaire à forte partie. M. Castrol était un finaud : on a vu comment il parvint à tirer son fils Constantin des griffes de Mme Maginel. Mais Marie-Joseph se croyait bien plus fort que Mme Maginel : il ne s'effraya pas de la difficulté. Il fit plus : il tenta d'arriver par le père à la fille. On trouva généralement que ce n'était pas la bonne route ; mais le pauvre diable ne pouvait prendre l'autre : il ressemblait à un singe, moins l'air spirituel : le moyen d'inspirer de l'amour!

Vers la fin de 1847, une occasion s'offrit de rendre un grand service à M. Castrol. Il s'agissait de l'élection d'un député. Les radicaux gagnaient du terrain et M. le maire s'était déclaré hautement pour M. de Lacaberne, candidat ministériel. Pronnier bat les campagnes, rassemble les électeurs, leur bégaye une harangue, leur promet des chemins vicinaux, des bureaux de tabac et un bon dîner, les embarque dans un omnibus et les mène gratis à Avesnes voter comme un seul homme. Le parti radical est vaincu sur toute la ligne, le candidat bien pensant l'emporte à une imposante majorité. M. Castrol reconnaissant se jette en plein café dans les bras de Pronnier, et lui dit, les larmes aux yeux : « Mon cher ami, c'est entre nous désormais à la vie, à la mort. Apprenez un grand secret : je marie dans quinze jours ma Zéléda au fils de M. de Lacaberne. Vous serez de la noce. »

Ce fut un coup de foudre. Marie-Joseph comprit, trop tard, qu'il fallait en rabattre. Il frappa en vain à plusieurs portes et, finalement, se retourna vers son village où son habit noir, sa cravate blanche et ses besicles étaient en grande considération. Il leur dut d'épouser une de ses cousines qui lui apporta six mille francs de dot.

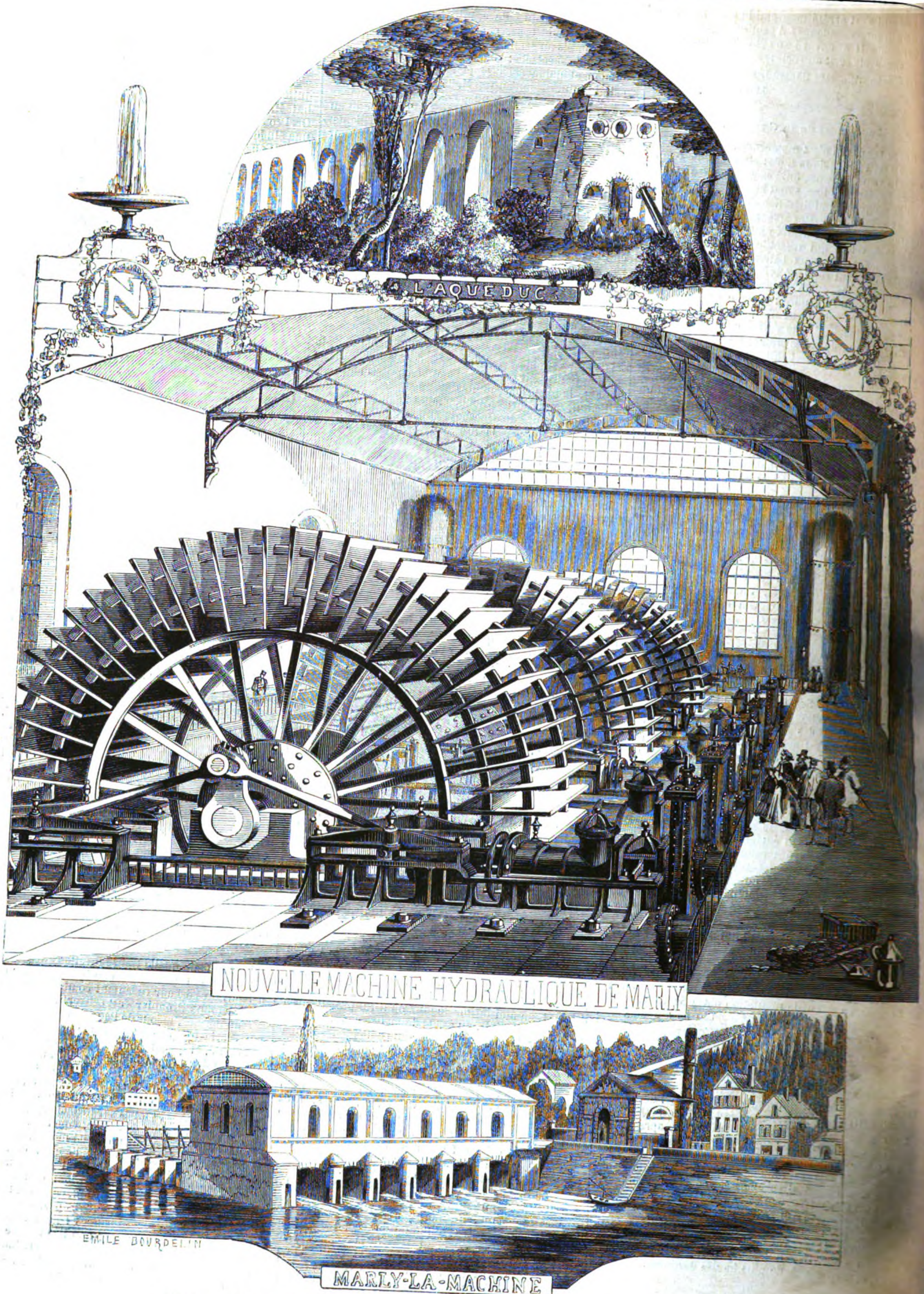
Tout à coup la révolution de février éclate comme la chaudière d'une machine à vapeur. Trois jours durant, Marie-Joseph trembla de tous ses membres. Le quatrième, il calcule qu'il a tout à gagner, rien à perdre : il prend son courage à deux mains, court à la mairie, et là, bravement, naïvement, comme s'il accomplissait l'acte le plus simple, il acclame le nouveau gouvernement à la face des libéraux stupéfiés.

Il fait preuve de tant de zèle qu'on lui offre de le nommer maire du Quesnoy en remplacement de M. Castrol, démissionnaire. Avec un désintéressement digne des temps antiques il décline cet honneur : il préfère être élu député. Dans les clubs, au café, dans la rue partout il ânonne de verbeuses amplifications qu'émaillent les grands noms de l'ancienne Rome. C'est Brutus, Cincinnatus, Mucius Scævola ressuscités dans un seul homme. Aura-t-on l'indignité de laisser tant de vertus civiques décorer l'âme d'un simple clerc de notaire! Les événements se succèdent : Pronnier passe par toutes les nuances de l'arc-en-ciel politique. A chaque nouveau pouvoir qui apparaît à l'horizon, il s'incline et tend la main. Hélas! rien n'y tombe. Tous les pouvoirs semblent s'être donné le mot pour lui dire : « Passez votre chemin, bonhomme. » L'obstination de sa mauvaise étoile le dégoûta de la politique.

IV

Mais soudain quelle transfiguration! Hosanna! chantez, cloches et bourdons! une brebis égarée entre au bercail, un pécheur repentant comble le ciel de joie! Marie-Joseph Pronnier s'est converti.

L'an dernier, le jour de Pâques, devant tout le Quesnoy, Marie-Joseph s'est approché pieusement de la table sainte, et quand, pour regagner sa place, il a traversé les deux rangs de fidèles ébahis, une divine allégresse a rayonné sur son front. Depuis lors, tous les matins, à huit heures, il est sur sa porte, son paroissien sous le bras, un gros paroissien rougi sur tranche. Il pointe ses lunettes sur le clocher, dresse l'oreille, et au premier coup de cloche, court à l'église : une minute de retard serait un péché mortel. Il communie tous les dimanches à la grand'messe, et rentre, les yeux baissés, dans sa maison, où il passe sans doute le saint jour en prières. Du plus loin qu'il aperçoit un prêtre porteur du viatique, baux, contrats, testaments, il plante là tout, et court sur ses pas, en marmottant des patenôtres avec les bonnes femmes. Il entre dans la chambre du malade, s'agenouille et édifie la famille par son recueillement. Le malade meurt. Marie-Joseph reparaît, se signe dévotement, jette quelques gouttes d'eau bénite sur la bière, et, les genoux en terre, les coudes sur une chaise, il prie à demi-voix, pendant



Nouvelle machine de Marly, construite par les ordres de l'empereur sur sa cassette particulière.

— Que je suis donc fâché d'avoir repris un abonnement!

RETOUR DES EAUX.
Madame *** a donné le signal du départ.

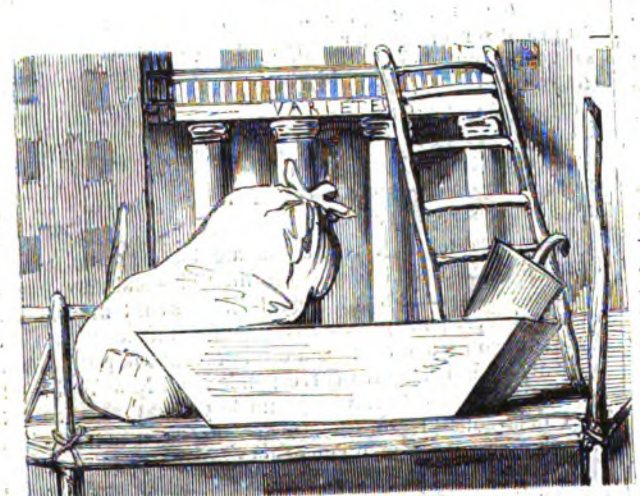
LE DERNIER BAIGNEUR.
— Mons'eur, encore un p'tit bain, et nous vous lâcherons après.

— Si nous n'avons pas tué de gibier, nous avons tué temps; c'est toujours ça

CHASSANT SUR SES TERRES.
— Attention, Jean, et ne lâches ma meute que quand le gibier sortira du fourré.

— Un drôle de goût qu'el'e a là, ma femme; mais j'aime encore mieux ça que de la voir pêcher.

FIN DES VACANCES. — Une rentrée difficile.



Les Variétés consolidées par...... *Les Compagnons de la truelle.*
Un succès aussi solide que le Pont-Neuf.

Un acteur pour lequel il n'y a jamais eu de mauvaise saison.

trois quarts d'heure, pour l'âme de ce brave homme qu'il ne connaît pas.

Mais c'est surtout aux processions qu'il brille par l'humilité de sa démarche et la béatitude de ses regards. Il ne tardera pas à être nommé marguillier, le seul honneur auquel il aspire désormais. Il est déjà membre de plusieurs conférences religieuses : il consacre à ces œuvres pies le temps qu'il donnait jadis à l'administration du théâtre. Hosanna! Marie-Joseph Pronnier est un saint homme, et les bonnes âmes l'applaudissent. Le autres se demandent ce qu'il veut.

V

Ce qu'il veut, je vais vous le dire. Il n'aspire plus à devenir maire du Quesnoy, l'expérience l'a rendu modeste. Il a une place de quinze cents francs, il en veut une de deux mille, voilà tout. Après l'orage, M. Castrol a repris le gouvernail, mais il se fait vieux et parle de se retirer. M. Lerrier, que tout le Quesnoy désigne pour son successeur, est un homme d'une piété véritable. Marie Joseph cherche à capter ses bonnes grâces. Il veut qu'une fois maire, M. Lerrier le choisisse pour secrétaire de la mairie, il veut être encore le bras droit et le conseiller intime de M. le maire, il veut mener toute la ville sous le couvert de M. le maire.

Réussira-t-il ?

CHARLES DEULIN.

La nouvelle machine de Marly.

En 1676, Mansard faisait construire le château de Marly. Le roi Louis XIV avait, de concert avec le célèbre architecte, tracé les plans de jardins immenses, rêvé de majestueuses cascades, des gerbes gigantesques, de vastes bassins, et une innombrable quantité de tritons, d'ondines et de naïades crachant l'eau de leur bouche de marbre et de bronze. Pour réaliser ce rêve, l'eau seule manquait. Mansard ne cachait pas son embarras. — La Seine est à une lieue de nous, lui dit Louis XIV, faites-lui escalader le coteau de Louveciennes; vous y établirez un aqueduc et des réservoirs. Quant à la machine qui fera monter le fleuve, demandez-la aux savants de France.— Dès demain, répondit l'architecte, et l'eau montera au ciel, s'il plaît à Votre Majesté.

C'était simple à concevoir, difficile à exécuter. Les projets affluèrent, non seulement de France, mais de toute l'Europe. Le baron de Ville, d'origine liégeoise, connu par ses ouvrages sur l'hydraulique, offrit d'entreprendre la machine. Il se mit à l'œuvre, aidé par un habile mécanicien nommé Rennequin Sualem. Bien que tout l'honneur de l'invention soit plus tard revenu à ce dernier, tout fait croire que le baron de Ville fut l'inventeur sérieux de la machine de Marly, dont il fut nommé gouverneur à des appointements très-élevés, tandis que Rennequin mourut, à 64 ans, conducteur de la machine, dont il n'avait jamais, du reste, revendiqué la conception.

On commença les travaux en 1681. L'eau monta quatre ans après. Combien d'efforts, d'essais et de recherches ne payèrent pas cet heureux résultat ! La dépense fut énorme; elle équivaudrait bien, en monnaie d'alors, à quinze millions de notre numéraire actuel. Marly profita seul d'abord de la machine. Plus tard, les sources de Versailles se tarissant dans les grandes sécheresses, on emprunta de l'eau aux bassins de Marly.

L'ancienne machine de Marly se composait de 28 roues en dessous à palettes planes, faisant mouvoir 200 pompes environ. Ces pompes, aspirantes et foulantes, faisaient arriver l'eau à 500 pieds (160 mètres) au-dessus du niveau du fleuve. Une tour fort élevée portait un immense réservoir, d'où l'eau tombait dans un aqueduc de 300 toises, supporté par 36 arcades de pierre, à l'extrémité duquel était un bassin muni de soupapes de distribution. Voilà à peu près la description de cet immense appareil qui buvait une partie de la Seine.

Le monstre de Marly, comme on l'appelait alors, fut bientôt épuisé par un travail continuel. Un siècle après, il se fit de graves désordres dans sa charpente. Les réparations coûtaient à l'État des sommes fabuleuses. On assembla un conseil d'ingénieurs; on fit briller à leurs yeux l'espoir d'une récompense glorieuse s'ils parvenaient à simplifier la machine, et à diminuer ainsi d'importance l'article du budget consacré à son entretien. La Révolution française, qui prit peu en considération les plaisirs de Marly et de Versailles, fut cause d'une longue suite de malheurs pour la machine. On voulut la démolir; elle fut vendue, puis rachetée. Quinze ans se passèrent dans ces alternatives. En 1807 on commença des réparations sérieuses. En 1811, MM. Cécile et Martin remplaçaient les roues du baron de Ville par la vapeur. Une machine de la force de 60 chevaux fut commencée qui ne fut en activité qu'en 1826. Deux roues hydrauliques avaient été conservées et marchaient avec elle.

Il appartenait à l'empereur Napoléon III, pour qui, comme pour Louis le Grand, concevoir et exécuter sont identiques, de rendre à la machine de Marly son importance, et aujourd'hui que l'œuvre merveilleuse de Mansard n'existe plus, de doter le parc de Versailles d'un moyen puissant d'alimentation.

En 1856 fut décidée la démolition des restes du premier appareil hydraulique. Sur les plans de M. Dufrayer, ingénieur, fut commencée la construction du nouvel établissement, dont nous donnons le dessin à nos lecteurs. Les travaux de fondation furent exécutés par l'Etat dans le lit de la Seine, pour y établir transversalement un bâtiment destiné à contenir la nouvelle machine. Arrivées au-dessus du niveau du fleuve, les constructions se continuèrent à la charge de la liste civile de l'empereur.

Six roues hydrauliques doivent être établies ; trois sont achevées déjà et ont donné tout récemment la preuve de leur puissance, en faisant jouer les eaux de Versailles que le dessèchement des marais, leurs réservoirs ordinaires, laissait chômer depuis des années. Chaque roue d'un diamètre de 12 mètres, porte à chacun de ses tourillons une manivelle donnant le mouvement à deux pistons de pompes horizontales d'un diamètre de $0^m,38$, et qui font une course de $1^m,60$. La roue, faisant trois tours par minute, donne pour ses quatre pompes 12 coups de piston. Si l'on fait le calcul, on trouve que chaque roue enlève par heure un volume d'eau d'environ 130,000 litres; ce qui fera, une fois les six roues établies, 780 mètres cubes d'eau enlevés par heure. Les pompes refoulent l'eau dans deux tuyaux parallèles, dont une extrémité communique à un réservoir d'air, dans lequel une pression de plusieurs atmosphères oblige l'eau à monter d'une façon continue et régulière dans les tuyaux ascensionnels. Ces tuyaux suivent la pente du coteau de Marly à ciel ouvert et au centre d'une magnifique avenue de peupliers. Arrivés au sommet, ils traversent sous terre un village et de vastes propriétés, et vont au delà rejoindre l'ancien aqueduc qui les porte jusqu'aux réservoirs. L'eau gagne ensuite par une pente naturelle Versailles, situé à huit kilomètres au sud.

Réjouissez-vous, Naïades et Tritons, nymphes, dieux et déesses qui peuplez l'Olympe de Trianon et de Versailles ! vos fêtes seront encore brillantes; vous verrez la foule accourir; Phœbus ne vous brûlera plus de ses rayons ; l'onde reviendra jaillissante inonder vos fronts d'airain. Saturne, Flore et Cérès entendront couler leurs fontaines. Le char de Neptune voguera triomphant, et les Muses verseront leurs cascades sur les épaules de marbre d'Apollon.

ÉMILE BOURDELIN.

Encore Blondin.

Si Blondin n'avait pas exécuté sur la corde raide les sauts périlleux dont se sont émus tous les Etats de l'Union américaine, son nom n'en mériterait pas moins d'être à jamais célèbre par les pirouettes qu'il accomplit sur le tremplin de la publicité des deux mondes. Sa personnalité depuis quelque temps est aussi vague, aussi problématique, que celle d'Homère ou de Romulus. En plein siècle historique, quand on énumère pour ainsi dire les épis sacrifiés à la gloire de nos armes, quand d'ingénieux chroniqueurs, avides de réalités, épluchent tout ce qui sort des salons, quand on peut se rendre à Niagara en dix-sept heures, c'est-à-dire le temps de lire les annonces du *New-York Herald*, il est devenu très-difficile de savoir si un acrobate est un mythe résumant en lui la politique de son temps, ou un personnage réel et possédant à un très-haut degré les facultés de la sauterelle! O misères de cette publicité qu'on fait sonner si haut! Un grand journal qu'on ne nomme qu'entre personnages graves, en expiation du grand serpent de mer servi si souvent à ses abonnés, s'est fait tueur de *canards* et braconne un peu à l'aveugle sur le terrain de ses confrères ! Blondin n'a pas trouvé grâce devant ce fanatique catéchumène de l'authenticité, et nous a attiré, à cause de notre gravure représentant Blondin dans la pratique de ses plus incroyables audaces, les coups de batte de plusieurs de nos aimables confrères.

Ces charitables attaques ne pouvaient que nous confirmer dans notre conviction personnelle ! — Mais ce qui nous suffisait à nous n'aurait peut-être pas contenté nos lecteurs ! C'est pourquoi, ne voulant pas même encourir le soupçon d'avoir une seule fois mystifié le public, nous avons écrit à notre correspondant de New-York. Sa réponse nous est arrivée quand le présent numéro était déjà sous presse. Nous avons suspendu notre tirage et opéré un remaniement de mise en page pour l'insérer. Blondin renaît en chair et en os, et cesse d'être un esprit, un farfadet, entrevu par l'imagination des Américains sur l'arc-en-ciel du Niagara.

New-York, 30 septembre.

« Cher directeur,

» Je me hâte, selon votre désir, de vous envoyer la lettre [illegible] viens de recevoir de la ville de Niagara et qui vous [illegible] établir d'une manière irréfragable l'authenticité des prouesses [illegible] votre compatriote Blondin. Puisque mon témoignage n'a [illegible] en voici un autre dont l'expression ne laissera, je l'espère, [illegible] doute dans l'esprit de vos lecteurs. Je vous envoie l'original [illegible] traduction littérale.

» PHILBERT. »

« Niagara, Waterfalls' hôtel, 28 septembre 1859.

» Mon cher monsieur Philbert,

» Vraiment ! pour être des incrédules, les Français sont [illegible] naïfs. On a pu répandre, sans être démenti, que Blondin était [illegible] création des landlords de Niagara, pour attirer dans leurs [illegible] phalanstères les Américains dégoûtés à la longue de la [illegible] des chutes ; ils ne méritaient, en vérité, ni tant d'honneur, [illegible] peu d'estime. Si Niagara était une ville perdue au fond de la [illegible] ou dans les forêts inextricables du Texas, je comprendrais, à la rigueur, un aussi grossier artifice de réclame. Mais Niagara est à dix-sept heures de New-York : on traverse, pour y aller, les pays les plus habités de l'Union. Y attirer les promeneurs par un Blondin imaginaire, serait aussi impossible que d'appeler les Parisiens [illegible] Lyon par l'espoir de voir courir les chamois sur les pentes [illegible] geuses du mont Blanc. Cette fois, en nous accusant d'un [illegible] les journaux français ont pris la figure de cet intéressant artiste. Si nous avions inventé *Blondin*, croyez bien qu'il s'appellerait [illegible] *Blounding*. Le fameux acrobate est de votre pays ; son accent [illegible] fait foi. Et puis les Américains, pour qui la corde n'a rien de [illegible] attendu que le juge Lynch en fait un usage assez sérieux, n'oseraient [illegible] jamais s'aventurer à danser sur cet engin fatal. J'ai vu [illegible] dieu ! Il loge, comme moi, à l'hôtel des Waterfalls ! Trois fois [illegible] jour il consomme une soupe aux huîtres ; et le soir, pour se reposer de ses fatigues et de ses triomphes, il aspire avec recueillement [illegible] sherry cobler au milieu d'un cercle d'admirateurs. Il ne sort [illegible] de ce petit régime.

» Il est bon, gracieux, avenant et poli comme tous les [illegible] sortis de la foule par le don d'une faculté éminente. Hier j'ai causé avec lui pendant une heure chez le coiffeur de l'hôtel, dont le grand fauteuil transforme pour nous en une heure de volupté la dure obligation de se raser le menton et de consolider notre chevelure. Il m'a raconté sa vie, très-excentrique, très-intéressante [illegible] à la vérité ! Chaque jour, il reçoit vingt ou trente propositions de mariage. Comment, dira-t-on, un pareil homme n'est-il pas [illegible] en France ? C'est que les battements de mains chez vous ne [illegible] pas le cliquetis de nos dollars ! Chez nous, l'opinion fait [illegible] gloires égales. Un grand acrobate est aussi considéré qu'un [illegible] général ou qu'un grand écrivain ! En France, Blondin serait [illegible] un vulgaire danseur de corde : chez nous, c'est un grand [illegible] Notre sublime Washington n'aurait pas eu de succès en France. Si on ne l'avait pas guillotiné, comme Bailly, on en eût fait [illegible] obscur comptable : plût à Dieu que Blondin fût un mythe, [illegible] vous le dites, ma femme ne serait pas en ce moment malade [illegible] motion et ma fille toute nerveuse !

» La tribu voisine des sauvages du Canada a fait présent à Blondin d'un costume complet, avec lequel il doit paraître [illegible] prochain, manœuvrant sur son câble une pirogue à roulettes et décochant des flèches à un daim de carton. Puisque les Français ne croient pas à Blondin, nous le garderons ; l'Amérique est assez grande pour consommer votre superflu d'illustrations de tout genre.

» A vous,

» WILLIAM GLOVER. »

Les événements dont Port-au-Prince et l'île d'Haïti sont le théâtre en ce moment donnent un intérêt tout particulier à un livre qui a paru cette année sous ce titre : *Une Visite chez Soulouque* Ce volume, dont le prix n'est que de 1 franc, sera envoyé franco par la Librairie Nouvelle à toute personne qui en fera la demande.

A. V.

Prix de l'abonnement.

	Surtaxe.	3 mois.	6 mois.	un an.
France				
Algérie	» »	6 »	11 »	21 »
Colonies françaises (voie franç)				
Id. *id.* (voie anglaise)	20 28	11 »	21 »	[illegible]
États-Romains	20 80			
Angleterre				
Égypte, Grèce, Turquie	12 48	9 »	17 »	[illegible]
Toscane				
Belgique	10 40	8 50	16 »	[illegible]
Prusse				
Espagne	5 20	7 25	13 50	[illegible]
Suisse				
Hollande et Luxembourg	32	8 »	15 »	[illegible]
Portugal	7 80			
Id. (voie anglaise)	18 72	10 50	20 50	[illegible]
Modène, Parme et Plaisance				
Piémont	6 24	7 50	14 »	[illegible]
Armée française en Italie				

THÉÂTRES

BIGU-COMIQUE : *Le Roi de Bohême et ses sept Châteaux*, drame en six actes, par M. Paul Meurice.

Paul Meurice se sera dit : — Mon premier acte ssera dans une de ces forêts empruntées à Shakes-e, où tout le monde se rencontre et s'égare ; j'y perai des Bohémiens pittoresquement vêtus, qui ident leur roi. Ce roi sera une sorte de Figaro et afari, un vagabond poétique, doué de tous les de la gaieté et du courage ; je l'appellerai Ca-, parce que je ne peux pas l'appeler Tragaldabas. ma forêt enchantée, je ferai passer, comme c'est droit de fantaisie, Philippe IV, l'infante, dona nen, son amoureux, et le duc de Buckingham par is le marché. Mon Cabrito sera mêlé à tout, pro-a tout le monde ; et, quand le roi d'Espagne lui indera son nom, il répondra entre deux gamba- — « Je suis le roi de Bohême ! » ce qui termine eilleusement une exposition.

n deuxième acte, — se sera encore dit M. Paul ic, — évoquera au bord de la mer bleue un an-temple à Phébus-Apollon, hanté par une belle eresse du nom de Sylvana. J'aurai là une scène nne aventure qui est tout à fait dans les mœurs rs ; Sylvana cachera sa jeunesse sous le masque able d'une vieille de cent ans ; de longues mèches eveux blancs tomberont sur son manteau rouge rt, constellé de signes infernaux ; elle s'appuiera béquille des fées mauvaises ; sa voix sera cassée, egard sera éteint ; mais sa main blanche et douce hira à son insu ; aussi quand, après avoir tiré leur cope au roi d'Espagne et au roi de Bohême, elle donnera rendez-vous pour la nuit suivante au au en ruine de Maria Padilla, chacun d'eux se en souriant : — J'irai !

n troisième acte transportera le spectateur au pays isiens, en pleine fantasmagorie. Je dirai les mys-des cloîtres éclairés par la lune ; je ferai rouler bruit les portes d'airain sur leurs gonds invisibles ; ormes indécises passeront le long des galeries en-pes de nuées. Cela rappellera peut être *la Dame he*, mais j'aurai le soin de remplacer la musique ieldieu par une action vive et animée. Le fantôme aria Padilla causant amoureusement, au bord table de mosaïque, avec le bohémien Cabrito, ne pas, je crois, sans intérêt, ou du moins sans ori-ité. Devineresse ou fantôme, on reconnaîtra faci-it Sylvana, qui, si elle le voulait, aurait bien des s à révéler à Cabrito sur sa naissance ; mais elle ntentera, pour le moment, de lui apprendre qu'il une grande famille ; et comme on m'a quelquefois sur mes petites médailles et mes crucifix d'ar-j'éviterai qu'elle lui donne aucune preuve de ce e avance. — Je compte beaucoup sur cet acte, bai-'une pâle lumière ; je le considère comme un heu-cadre aux amours de mes deux bohémiens. A un nt donné, c'est-à dire au point du jour, le roi agne, qui aura été berné toute la nuit par des nes subalternes, fera cerner le château, et il en nera le personnel entier à la cour.

suppose, — se sera toujours dit M. Paul Meurice, e le public ne reverra pas sans une grande satis-n, au quatrième acte, le palais de Philippe IV ses jardins embaumés, ses jets d'eau, ses lau-ses murailles dorées par le soleil ; il éprouvera nent un grand plaisir, s'il a gardé religieusement moire du romantisme, à retrouver les pourpoints ie, les manteaux de velours, les chapeaux à t, les dagues et les dentelles. Voilà l'im-it. Je ne mettrai guère qu'une scène dans cet mais elle sera capitale : le roi d'Espagne et le Bohême se disputeront le cœur de Sylvana ; pe IV ira jusqu'à provoquer en duel Cabrito, et, n refus très-sensé de croiser le fer, il se jettera i, l'épée haute. C'est alors que Sylvana s'écriera, antée : « C'est votre frère ! » Je ne mets pas en l'effet que produira ce cri, surtout si l'actrice le avec puissance ; je ne crains qu'une chose, c'est uelque critique ne rapproche cette situation de e *Don Juan d'Autriche*.

cinquième acte fera reparaître sur l'eau le duc ckingham, — « mylord duc, » comme on disait ps de *Marie Tudor*. Je n'ai pas la conscience ette à l'endroit de ce personnage, dont je me suis rassé maladroitement. J'imaginerai que le duc ckingham, perdu de dettes en son pays, a jeté es sur l'Espagne pour refaire sa fortune ; en con-ce, il aura placé dans une malle ses plus galants nents de satin et il se sera mis à la recherche d'une opulente héritière. Le hasard placera dona Carmen sur son chemin, et ce sera dona Carmen qu'il convoitera. D'après ses principes, et pour arriver plus vite à son but, il commencera par la compromettre en s'introduisant nuitamment dans sa chambre, grâce aux intelligences que son or lui aura créées dans le palais du roi. Il suffit à Buckingham (Bouquinquant, comme écrit Tallemant des Réaux) qu'on le voie sortir des appartements de dona Carmen ; mais il aura compté sans Cabrito, qui veille sur l'honneur de la jeune fille. Ici, je placerai entre mylord duc et le bohémien un duel au poignard, les duels à l'épée ayant fait leur temps. On accourra au bruit et on forcera Buckingham à épouser la personne qu'il a compromise et qui est, non pas dona Carmen, comme il l'avait espéré, mais Sylvana la bohémienne.

M. Paul Meurice aura continué : — Toute chose a une fin ; il faut que mon drame en ait une. J'ai besoin d'un cinquième acte très-rapide, parce qu'au fond j'ignore jusqu'à quel degré j'aurai réveillé ou lassé l'attention de mes spectateurs. Quoi qu'il en soit, ils ne seront pas insensibles à un splendide décor qui représentera le septième château du roi de Bohême. Là, je mystifierai pendant quelques minutes le duc de Buckingham, après quoi, je le renverrai dans les boudoirs embrumés de Londres, pour arriver plus promptement au mariage de Cabrito et de Sylvana. En bon frère, Philippe IV viendra signer au contrat, avec sa cour, et je renverrai tout le monde content, — entre minuit et une heure.

Ainsi se sera dit M. Paul Meurice, et ainsi les choses se sont passées — ou à peu près. *Le Roi de Bohême et ses sept Châteaux* a surpris plutôt qu'ému ; c'est une féerie sans trucs, un conte où la grâce se fait jour aux dépens de l'intérêt. J'ai cherché la pièce, et je n'ai trouvé qu'un spectacle. Rien ne justifie le titre emprunté à l'un des plus spirituels ouvrages de Charles Nodier.

Et d'abord, jusqu'à quel point avait-on le droit de s'emparer de ce titre qui réveille les souvenirs les plus littéraires et les moins dramatiques ? Qu'est-ce que l'Ambigu avait à démêler avec ce volume, qui est l'expression la plus fine, en même temps que la plus goguenarde, de la grammaire, du style, de la science, de tout ce qui ne ressemble guère à un mélodrame courant, il faut l'avouer ? C'est une enseigne, répliquera M. Paul Meurice, comme *Fanfan la Tulipe*. Très-bien ! mais que diriez-vous d'un traiteur de barrière qui décrocherait l'enseigne des *Frères provençaux* pour en décorer sa modeste boutique ?

Je m'en voudrais d'exagérer la sévérité à l'égard de M. Paul Meurice, qui est un romancier de valeur. Avez vous lu ses *Tyrans de village*? Avez-vous lu sa *Famille Aubry*? Un écrivain comme lui a certes droit à plus d'égards que les fabricants habituels des théâtres de boulevard. Ses drames accusent tous quelques louables tentatives : je me souviens du point de départ étrange de *Paris* ; je me souviens du dessin sauvage et fier de *Schamyl* ; je me souviens même de *l'Avocat des pauvres*, qui contenait des scènes pleines de noblesse. Je ne crois pas que *le Roi de Bohême* précise un progrès dans sa manière ; ce n'est pas une erreur si l'on veut ; mais c'est la conséquence d'un système poussé jusque dans ses plus extrêmes limites : le drame fait au point de vue d'un seul acteur.

M. Paul Meurice est un des fournisseurs accoutumés de M. Mélingue, qui, comme tous les acteurs parvenus au sommet de leur réputation, ont soif de domination absolue et ne tolèrent pas qu'en un drame aucune tête s'élève à côté de la leur. M. Mélingue entend, non pas jouer dans une pièce, mais être la pièce elle-même. Il prétend incarner à la fois la beauté, l'esprit, la vaillance, la générosité ; il veut que tout parte de lui et que tout retourne à lui. De là, ces œuvres serviles, incomplètes, qui ressemblent à des monologues ; de là, un rôle continuellement recommencé, celui d'un matamore qui traîne un grand manteau, qui brandit une grande épée, qui fait de grandes enjambées, de grands gestes, qui ouvre une grande bouche, — pour mieux te manger, mon enfant !

Jamais M. Mélingue ne s'est plus stérilement agité que dans cette pièce à fracas et à paysages. Il insulte les rois, il délivre les infantes, il pourchasse les bohémiens, il brise les portes d'une prison, — j'ai vu le moment qu'il allait s'envoler ! Il ne cause pas avec ses interlocuteurs, il les comprend à demi-mot, il les interrompt, il leur ferme la bouche, il les magnétise, il les éblouit, il les pétrit, il pose ses deux mains sur leurs épaules, il les pousse dans la coulisse ; et lui, — lui, — ses poignets croisés sur le ventre, il reste seul avec le public, triomphant et ricanant ! C'est de la verve, dit-on ; je ne pense pas : c'est du vent tout au plus.

Autant que la personnalité absorbante de M. Mélingue le permet, on remarque et on applaudit, dans *le Roi de Bohême et ses sept Châteaux*, la beauté blanche de Mme Adèle Page, qui joue Sylvana. On regrette qu'une aussi triste création que celle de Philippe IV soit échue à M. Lacressonnière. On gémit avec M. Castellano sur les humiliations de toute espèce que subit le duc de Buckingham. On déplore enfin que Mlle Rima, — une jeune personne d'une distinction exquise, et sur laquelle l'attention s'est portée déjà, — ait si peu de chose à dire et à faire, dans cet élégant costume d'infante sous lequel Velasquez eût aimé à la peindre.

CHARLES MONSELET.

CHRONIQUE MUSICALE.

OPÉRA-COMIQUE : Reprise du *Pardon de Ploërmel*, opéra-comique en trois actes de MM. Jules Barbier et Michel Carré, musique de M. Meyerbeer. — THÉATRE-ITALIEN : Reprise de *l'Italiana in Algieri*, opéra-bouffe de Rossini ; reprise de *Il Giuramento*, opéra de Mercadante.

Nous sommes déjà loin de cette époque fameuse où de vigoureuses bastonnades sanctionnaient les croyances des deux factions musicales qui avaient pris pour drapeau les noms de Gluck et de Piccini. Au temps de Meyerbeer et de Rossini, et sous le régime du bureau des cannes, le parterre désarmé n'achète plus à la porte le droit de siffler ; on ne lui vend plus que celui d'applaudir. Si on ne savait son Paris par cœur, comme on se méprendrait sur l'apparente bonhomie du public ! On le croirait incompétent parce qu'il est silencieux, indifférent parce qu'il est impassible.

Et ce serait là une erreur considérable.

Il n'a point, que nous sachions, été échangé la plus timide chiquenaude entre voisins le soir de la première représentation du *Pardon de Ploërmel*, nous n'avons pas appris non plus qu'en sortant on ait dégaîné sous les réverbères de la rue Favart. Il est même acquis que, le rideau baissé, « chacun s'en fut coucher, » absolument comme dans la chanson. Mais ce qu'il est urgent de constater, c'est que les opinions de la foule pour être moins bruyantes n'en étaient pas moins arrêtées. Même il faut dire qu'il est peu d'œuvres qui, à leur apparition, aient préoccupé à ce point la critique et fait naître des convictions plus ardentes en réveillant en sursaut les passions musicales.

Dès le lendemain de la représentation le feu roulant de la discussion a commencé avec une ardeur superbe de journal à journal et de coterie à coterie ; les épigrammes serpentaient dans l'air comme des fusées volantes, les épithètes éclataient comme des pétards. On ne s'abordait plus qe'en se demandant des nouvelles de l'opéra d'hier ; celui-ci avait une mine à la joie, celui là un air de compassion. Telle sera toujours à Paris l'attention que l'on prêtera aux œuvres de cette taille quand elles seront signées d'un nom aussi illustre.

Mais, de grâce, qu'on ne vienne plus crier au marasme ! à l'indifférence ! Si les temps sont changés, ils sont changés en bien, car on a inventé la courtoisie dans la discussion. D'une bataille on a fait un tournoi, et cet adoucissement est un progrès véritable.

Le parti hostile au *Pardon de Ploërmel* a prononcé sa condamnation sur le chef de : manque de mélodie. Ce jugement, quelque peu sévère, nous l'avons plus d'une fois entendu émettre par des gens qui se piquent de dilettantisme. A notre avis, il est injuste à tous égards. — Il est vrai que l'auteur des *Huguenots* a le flonflon en une sainte horreur, et que, par peur d'être banal, il complique à plaisir ses dessins d'orchestre, ce qui leur donne parfois une tournure alambiquée. Il est vrai aussi que chez M. Meyerbeer il n'y a souvent pas d'*idée principale* se dégageant très-clairement du travail secondaire de l'accompagnement. Ou plutôt il existe des périodes où rien n'est secondaire, où toutes les parties ont la même importance dans la musique de ce maître, musique complexe par excellence.

Or, que d'oreilles sont encore assez peu accoutumées à l'audition d'une partition écrite dans le style concertant, pour ne point en saisir tout d'une fois la trame multiple. De là une sensation indécise, une fatigue indéfinissable, quelque chose de semblable à ce qu'on éprouve quand on veut voir plusieurs objets à la fois sans s'être exercé à ce petit tour d'optique. Aussi concevons-nous, jusqu'à un certain point, qu'il se soit trouvé des gens qui, par système ou par myopie de l'oreille (passez-moi l'expression), aient nié les beautés du *Pardon*. Elles ne sont, à vrai dire, pas de celles qui frappent tout d'abord la masse, et les bâillements de messieurs les amateurs de *l'air des Fraises* et autres débauches musicales ne nous étonnent nullement ; la logique le voulait ainsi.

Quant à nous, nous avons dit à l'époque de la première représentation, quelle fut notre impression ; elle fut grande et une seconde audition de cette œuvre magistrale est venue corroborer l'opinion que nous en avions conçue tout d'abord. Certains morceaux même, dont nous n'avions pu que soupçonner la valeur, se sont montrés à nous sous un jour plus propice et ont comme grandi ; nous eussions dit qu'on y avait retouché. Ainsi la ballade et surtout ce foudroyant finale du second acte. Là, M. Meyerbeer a fait vraiment un

tour de force prodigieux en obtenant avec trois voix seulement ces effets d'une sonorité si étrange et telle que la toile baissée on croit un instant avoir entendu un chœur. La romance d'Hoël au troisième acte et surtout la procession sont décidément deux grandes pages où l'inspiration et la science se prêtent un mutuel appui.

Et puis il ne faut pas toujours chercher dans l'analyse la raison d'un plaisir éprouvé; l'impression générale et première que produit la vue de l'ensemble d'une œuvre artistique quelconque donne souvent mieux la mesure de sa valeur. Or, nous prétendons que lorsqu'on vient d'assister à une représentation du *Pardon de Ploërmel* on ne peut, quelque antipathie qu'on ait pour les théories ultra-allemandes que M. Meyerbeer a mis là en pratique; on ne peut, disons-nous, méconnaître qu'il y a dans cette musique des façons magistrales et la préoccupation constante de *faire grand*. On sent malgré soi que l'on vient d'entendre quelque chose d'insolite et de nature à provoquer un étonnement bien voisin de l'admiration.

Le jour de la reprise du *Pardon*, Faure a été plus beau que jamais; ce soir-là il « était en voix » et a donné des notes d'une pureté irréprochable et d'un charme exquis dans son air : *O puissante magie...* Il s'est aussi montré très-dramatique dans le grand duo du troisième acte. Mme Cabel elle aussi a été fort applaudie; elle a chanté avec sa gracieuse hardiesse son air de *l'Ombre*, dont la péroraison vocalisée est une suite d'écueils pour la voix. Sainte-Foy est d'un comique qui va jusqu'au pittoresque. Nous ne voulons pas finir sans applaudir cet orchestre de l'Opéra-Comique qui a la religion de l'ensemble et des nuances délicates.

La Femme du Patriote, tableau de l'exposition de Liverpool.

— Au Théâtre-Italien on exécute aussi bien *l'Italienne à Alger* qu'on rend mal *Don Juan*. Ces oscillations du talent des chanteurs donnent à réfléchir, et un jour que nous en aurons le loisir, nous chercherons à en deviner la cause. Toujours est-il que la musique bouffe de Rossini, avec ses fioritures et ses soubresauts mélodiques, réussit immanquablement à la salle Ventadour où on a toutes les traditions de cette école.

Mme Alboni qui, l'année dernière, avait cédé son rôle à Mme Nantier-Didiée, en a repris possession, et c'est merveille que de l'entendre; à son air de la fin, pour lequel elle avait réservé tout son zèle, elle a fait de véritables tours de force. Ah! s'il était aussi commode de les raconter qu'il lui est facile de les exécuter!

Gardoni a fait grand plaisir; il phrase avec goût et sa vocalise est pure. Quant à Zucchini, il a trouvé de bons effets comiques dans le célèbre trio du second acte; mais il a une propension à l'exagération qui lui fait un tort réel. En voulant trop prouver, on ne prouve rien.

M. Calzado, en attendant que son bon plaisir soit de nous donner des nouveautés, se livre depuis un mois à une récapitulation sommaire de son répertoire de l'année dernière. C'était d'abord *la Traviata* qui ouvrait la saison; puis vint *l'Italiana in Algieri*; enfin *Il Giuramento* pour les débuts de M. Morini, un aspirant de plus aux honneurs du *ténorat*. M. Morini arrive de Marseille où il était très-aimé; or il faut prendre en considération que le parterre phocéen a le sifflet très-facile. La voix du débutant est d'un timbre jeune et sympathique et il la conduit, du reste, avec aisance. Ce n'est point là encore la grâce de Mario, ni la force de Tamberlick; mais le public n'en a pas demandé tant à M. Morini et l'a applaudi d'une façon tout à fait encourageante.

Nous voulons dire aussi le succès qu'a obtenu ce soir-là Graziani qu'on a rappelé trois fois après sa cabalette : *Tremi ciascun l'altera Ag igenta...*

ALBERT DE LASALLE.

Frédéric Millet.

Frédéric Millet.

Les arts viennent de perdre Frédéric Millet. Plus qu'aucun, cet artiste regretté a prouvé qu'il n'y avait point de petit genre pour qui sait y mettre son âme. Élève d'Isabey le père, il devint son émule dans la miniature et l'aquarelle, et pendant quarante années, sans interruption, tous les salons lui valurent de constants succès. Ses portraits de l'impératrice Joséphine, du prince de Razzivill, du marquis de Sénouville, de la comtesse de Montholon, montrent tout le savoir, la force et la vérité de grand artiste, simple et modeste. C'est à ses leçons que nous devons un statuaire de talent, son fils, Aimé Millet, l'auteur de *l'Ariane*, du *Mercure*, qui lui ont valu, tout jeune encore, les plus hautes récompenses dans nos expositions.

M. V.

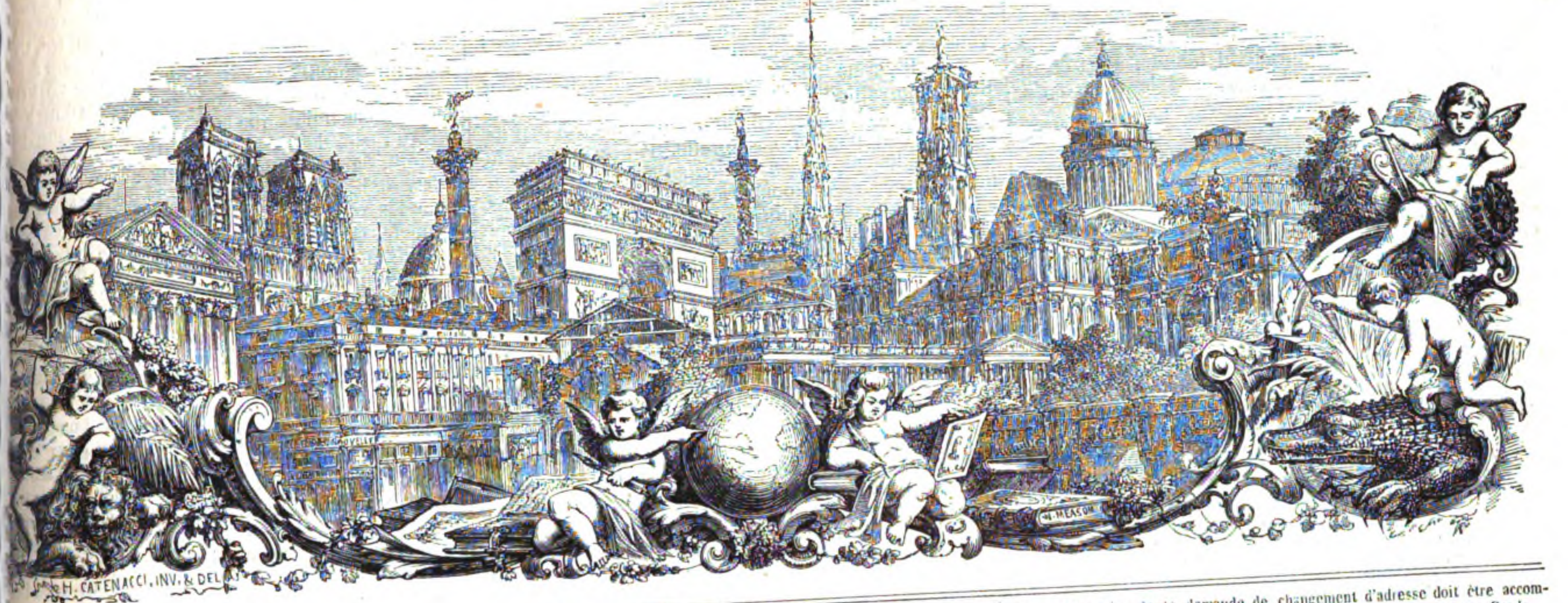
RÉBUS.

EXPLICATION DU DERNIER RÉBUS:
Un met, non proprement apprêté, dégoûte.

Paris. — Imp. de la LIBRAIRIE NOUVELLE. — A. Bourdilliat, 15, rue Breda.

LE MONDE ILLUSTRÉ

JOURNAL HEBDOMADAIRE.



ABONNEMENTS POUR PARIS ET LES DÉPARTEMENTS :
[illegible] an, **21** francs; — Six mois, **11** francs; — Trois mois, **6** francs.
Le numéro, 35 c. à Paris; 40 c. dans les départements.
[illegible] numéro demandé quatre semaines après son apparition sera vendu 40 c.
Le volume semestriel : **11** fr. broché; — 16 fr. relié et doré sur tranche.

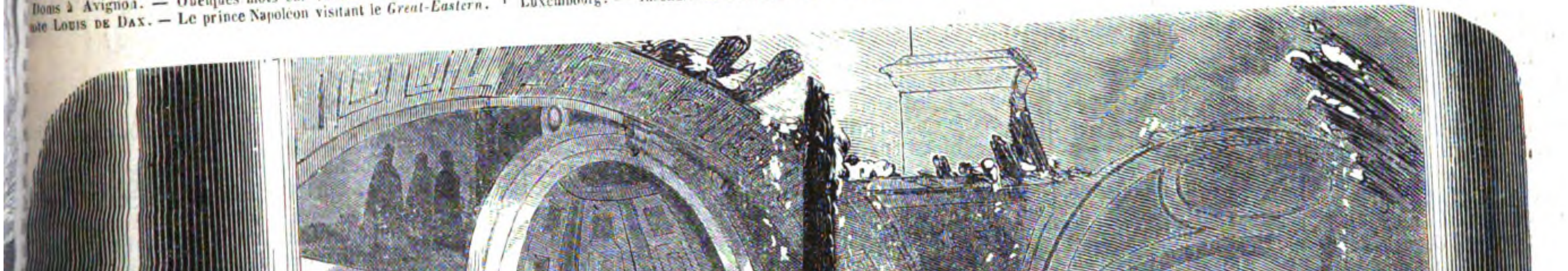
3me Année, N° 134. — 5 Novembre 1859.

Bureau d'abonnement et de vente : **15**, boulevard des Italiens, à la Librairie Nouvelle.
Direction et Administration : **15**, rue Breda.

Toute réclamation, toute demande de changement d'adresse doit être accompagnée d'une bande imprimée et adressée à l'Administration, **15**, rue Breda.

Toute demande d'abonnement non accompagnée d'un bon sur Paris ou sur la poste, toute demande de numéro à laquelle ne sera pas joint le montant en timbres-poste, sera considérée comme non avenue.

SOMMAIRE :



Incendie de la salle des séances du sénat, au palais du Luxembourg, le 27 octobre, d'après un croquis de M. Gustave Janet.

COURRIER DE PARIS

~~~~ Longtemps on s'est borné à appeler *portier* l'individu qui se tient à la *porte* de la maison, et lui-même s'est contenté du nom, qui est logique et exprime bien ce qu'il doit dire. D'ailleurs, le mot n'est pas sans tradition qui l'élève et l'assimile à plus d'un titre du passé : on avait depuis des siècles le *portier du couvent*, le frère portier, comme la mère portière, et déjà même au temps des Hébreux, ceux qui veillaient nuit et jour sur le temple, ses trésors et les offrandes, s'appelaient portiers : le *Portier du Temple*, c'est écrit... dans *l'Ecriture!*

Mais la vanité de l'espèce n'a pu se contenter éternellement d'une appellation qui rappelait si directement cet office mécanique d'ouverture et de clôture de porte. Les portiers, oubliant l'Ancien Testament et la Bible, ont prétendu qu'on les qualifiât Concierges, — bien qu'on n'ait jamais dit : le *concierge des chartreux...* le *concierge du temple de Babylone*. Ignorant que concierge vient de *conciergerie*, ces portiers ont ainsi, sans s'en douter, aspiré à s'assimiler, par un mot plus ronflant, aux gardiens des *prisons!* Il est vrai que concierge est aussi le mot qui sert à qualifier celui auquel sont confiées les clefs d'un château, d'un palais, et le concierge du palais du roi était jadis un officier de justice préposé pour maintenir l'ordre dans l'intérieur, et prononcer sur tous les cas de haute discipline. Quel rapport y a-t-il entre cet officier, presque toujours gentilhomme, et celui qui balaye le devant de la porte qu'il doit ouvrir jour et nuit en tirant, s'il vous plaît, son cordon ? C'est égal : concierge !

D'autres portiers voulurent plus encore... pensant qu'on les avait fait venir de n'importe quel pays pour être suisses ! Vainement on put leur dire que le quidam ainsi qualifié, s'il n'arpente pas le parvis d'une église, repoussant les chiens et étalant sous le porche ses épaulettes d'argent, sa canne à gland et son bicorne galonné,—pris au point de vue des grandes existences sociales, doit absolument se tenir armé d'une hallebarde dans un vestibule, et s'y promener majestueusement, — ce qui fait même que, moyennant une haute taille et un peu de ventre, on réalise le mieux l'idéal d'un suisse de bonne maison. Mais peu importe à ces révoltés la définition, la tradition ! ils n'ont ni hallebarde ni ventre, ils ne sont pas majestueux, — mais ambitieux, et veulent obstinément être appelés *suisses!* Insatiables portiers !

Eh bien ! monsieur, vous aviez sans doute cru, comme moi, qu'avec des titres si ronflants la vanité de ces messieurs (Nadar les appelle *cloportes!*) était enfin satisfaite et qu'ils ne pourraient désormais aspirer à rien de plus ? Ah ! que vous et moi les connaissions mal, et combien nous devons nous étonner de voir que, çà et là, il est encore des portes au-dessus desquelles on a modestement laissé ces mots : *Parlez au portier!* Ceux-là datent évidemment du temps où le pharmacien s'appelait lui-même *apothicaire*, et le coiffeur *perruquier*,— temps naïf et patriarcal, où l'on s'avouait aussi tout franchement épicier, tandis qu'aujourd'hui on *tient les denrées coloniales*, — temps où la langue des enseignes ne s'était pas encore ingéniée à dissimuler la qualification précise du commerçant, de l'artisan, sous ces déclarations pompeuses, prétentieuses et barbares : *herboristerie*, — *fruiterie*, — *crémerie*,— *liquoristerie*,— *volaillerie*, — *chemiserie*, — *fumisterie*, — *lampisterie*, etc., etc. Revenons à nos moutons... de Panurge, car ils sautent tous le fossé de l'amour-propre, au risque d'y être culbutés par ceux des propriétaires qui aiment qu'un chat s'appelle un chat.

Donc, *concierge* et *suisse*, cela ne suffit plus. Allez rue Bergère, voyez cette vaste maison neuve et lisez sur la porte d'un rez-de-chaussée dont le confort et la quasi élégance feraient envie à plus d'un propriétaire ; — il ne s'agit plus ici de portier... pouah ! ni de concierge, ni de suisse...

Cette fois, nous trouvons un : CONSERVATEUR !

« — Comment, *conservateur?* direz-vous.

» — Oui, monsieur, c'est écrit ; allez-y voir !

» — Mais si je ne m'abuse pas sur la valeur des mots, — reprend le lecteur encore incrédule, — *conservateur* est l'appellation à laquelle ont droit une foule de gens et même de personnages qui ont eux-mêmes des *portiers*, des *concierges* et des *suisses?*

» — Sans doute !

» — On appelait *conservateur* chez les Romains le magistrat auquel on confiait la garde des maisons sacrées !...

» — C'est vrai !

» — Lorsque les barons d'Angleterre contraignirent Henri III à établir dans chaque province des hauts officiers chargés de maintenir les priviléges du peuple, ceux-ci furent appelés *conservateurs...*

» — Rien n'est plus positif !

» — Le parti qui, chez nos voisins, défend l'ancienne constitution de l'Etat et de l'Eglise, s'appelle *tory*, — ou *conservateur...*

» — Vous l'avez dit !

» — Et chez nous, on qualifie aussi de *conservateurs* ceux qui s'efforcent de proclamer l'immobilité dans les formes sociales, ceux qui...

» — M. de Lamartine les a de plus qualifiés *bornes;* vous évoquez, monsieur, de grandes vérités !

» — Il y a aussi des conservateurs qui sont souvent des membres de l'Institut, pour les grands dépôts nationaux : les musées, les bibliothèques, les cabinets de médailles et d'histoire naturelle. Par exemple, le comte de Rougé est *conservateur* du musée égyptien au Louvre, M. de Longpérier est *conservateur* des antiques et de la sculpture moderne, le comte de Viel-Castel est *conservateur* du musée des souverains ; MM. Mérimée, Dusommerard, Alexandre de la Borde, et une foule d'autres notabilités sociales sont aussi *conservateurs* de divers établissements qui sont les plus prestigieuses richesses nationales...

» — Nul ne pourrait le contester !

» — Enfin, le mot s'attache à une foule de fonctions distinguées, parfois éminentes ; on dit : le *conservateur* des bâtiments militaires, — le *conservateur* des chasses, — le *conservateur* des eaux et forêts, — le *conservateur* des hypothèques. — Il y eut jadis le grand *conservateur* de Malte...

» — De Malte... c'est un fait !

» — Et, pour couper court, — je vous rappellerai qu'on dit un juge *conservateur...*

» — Et qu'il y eut aussi, sous le premier Empire, le Sénat *conservateur...*

» — Qu'en fin de compte, *conservateur* est le surnom mythologique de Jupiter, de Mars et de Janus...

» — Et même qu'on appelle aussi Junon *conservatrice...*

» — Sans oublier l'application la plus respectable, la plus solennelle du mot, car la *Genèse* dit : « Dieu est le créateur et le *conservateur* de toute chose... »

» — Je l'ai lu comme vous, et j'en reste pénétré !

» — Eh bien, est-ce que, comme ce César qui, à demi maître du monde, crut un moment la terre trop petite pour son immensité, et s'écria dans le délire du plus exécrable orgueil : « Je sens que je deviens Dieu ! » est-ce que le portier, lui aussi, éperdu de vanité, et rêvant l'escalade des degrés de la hiérarchie sociale — comme celle des simples escaliers qu'il est de sa mission de frotter, — sentirait un turban de nuage ceindre triomphalement son front habitué à la crasseuse calotte grecque ?

» — Ah ! vieux Pipelet !

» — Où s'arrêtera-t-il, monsieur !

» — Il ne sera point satisfait qu'il n'ait lui-même un portier...

» — Lequel ne tardera pas à se proclamer Concierge...

» — Suisse...

» — Mais alors l'autre ne se bornera plus à la trop simple qualification de *Conservateur.*

» — Que pourra-t-il ambitionner de plus ?... propriétaire ?

» — Il se proclamera PACHA ! »

~~~~ Autre. Dans beaucoup de maisons neuves et à louer, les portiers ne consentent pas à se déranger pour montrer les étages aux locataires qui se présentent : ils essayent de louer *sur plan*... Je l'ai vu !

~~~~ Il y a eu, ces jours derniers, dans un grand restaurant que nous ne voulons pas désigner pour ne pas avoir l'air de lui faire une réclame, un dîner par souscription de douze personnes, à 150 francs par tête. On a donné 200 francs aux garçons ; total : 2,000 francs. Les convives étaient les amis d'un jeune homme qui allait se marier, et qui faisait ainsi ses adieux *à la vie de garçon*. Chacun d'eux avait, par une plaisanterie d'un goût très-contestable, et qui a été fort mal prise, mis un crêpe à son bras. Un des plus intimes amis de celui auquel on faisait ces adieux à la fois bachiques et funèbres, a chanté une sorte de *De profundis* sur la jeunesse terminée et la liberté perdue du fiancé. L'affaire a fini si bruyamment que l'écho en est arrivé jusqu'à un hôtel situé rue Saint-***, si bien que le jeune homme s'étant présenté le lendemain chez celle qui devait très-prochainement prendre son nom, il n'a pas été reçu ..

Depuis, toute tentative pour revoir la jeune personne ou sa mère a échoué devant la plus rigoureuse consigne, et le mariage est décidément manqué, ce qui est d'autant plus déplorable, qu'ici une inclination très-vive s'alliait aux plus belles considérations de fortune. La jeune personne se montre, dit-on, courroucée au plus haut point du dîner, de son motif, du *De profundis...* et elle a quitté Paris pour passer tout l'hiver à la campagne...

Un dîner plus fastueux encore, mais au nom d'une honorable et excellente confraternité, est celui qui se fait annuellement à la chambre des notaires. On y invite les gros bonnets de la magistrature, les plus considérables des notaires honoraires, les illustrations spéciales. Les convives sont d'ordinaire au nombre d'environ soixante, et la dépense est d'une cinquantaine de francs par tête. C'est Chevet qui sert. L'an dernier, on a débouché, dit-on, en l'honneur de ces soixante convives, pour 4,000 *francs* de vins ! Or, cette somme énorme, c'est, comme on le pense bien, la qualité bien plus que la quantité qui la fait atteindre. — Au reste, dans ces dîners d'apparat, sans femmes surtout, la carte des mets ne s'élève guère qu'au quart de la dépense totale, — la plus forte partie est pour les vins, un *goût* qui devient de plus en plus à la mode. On étonnerait bien des gens, peut-être, en leur disant qu'il y a aujourd'hui des vins de Bordeaux de crus suprêmes et d'années sans secondes, qui se vendent jusqu'à 50 francs la bouteille ! Les Château-Iquem (Lur Saluce) de 1844, coûtent 40 francs, et n'en a pas qui veut ! C'est le prix d'une pièce entière de vin passable dans les années fécondes !

~~~~ L'autre jour, comme on répétait un ouvrage nouveau au théâtre du Palais-Royal, — en si bonne veine depuis un an, — un artiste, dont les attributions sont modestes, et qui, pour ajouter à ses ressources, cumule un emploi dans la chapelle musicale de Saint-Roch, — demanda à M. Plunkett la permission de partir avant la fin de la répétition.

« — Pourquoi donc voulez-vous vous en aller, M...? — dit l'associé de M. Dormeuil fils.

» — Ah ! c'est qu'à Saint-Roch, nous avons aujourd'hui un saumon...

» — Un *saumon?*... et c'est pour cela que vous voulez planter là notre répétition ?

» — Monsieur... je ne puis guère m'en dispenser...

» — On peut toujours se dispenser d'être gourmand ! — murmura M. Plunkett. — Enfin, si vous tenez tant à votre *saumon*... allez ! »

Et M. M*** usa sur-le-champ de l'autorisation.

Le soir, Hyacinthe, apercevant son camarade dans la coulisse, s'écria :

« — Eh bien ! ta noce... ton saumon... A-t-on bien *banqueté ?* Etait-ce un vrai *Balthazar ?*

» — Comment, ma noce ? quelle noce ?

» — C'était donc un baptême ?

» — Un baptême?

» — Eh ! sans doute ! ce saumon?

» — Une noce... un baptême... Ma foi non ! C'était un enterrement !...

» — Comment un enterrement ?

» — Pardieu, oui ! Ne sais-tu pas ce que c'est qu'un *saumon ?*

» — Certainement, saumon, en latin *salmo*, de l'intéressante famille des salmonès, poisson voyageur qui a la première dorsale en avant des ventrales, — reprit Hyacinthe. — Il est couvert d'écailles, comme la cuirasse de Mlle Vestvali dans *Roméo*, il remonte dans les rivières en même temps que dans la plus haute antiquité. Sa chair, couleur... saumon, est excellente au bleu. On en fait des pâtés et des timbales... en argent. Visible à l'œil nu les jours maigres chez Chevet, le vrai Chevet du Palais-Royal : en décoction il sert à teindre les maillots des acrobates, et en tranche grillée il aime à s'entourer de persil haché. Tel est le saumon, tu vois que je connais mon affaire !

» — Tu divagues ! — répondit M. M*** à son ami Hyacinthe, — et tel n'est pas le genre de *saumon* pour lequel j'ai dû ce matin abandonner la répétition. Notre *saumon*, à nous, est ce qui, dans le sens figuré, veut dire l'enterrement d'un richard qui *a un cercueil de plomb*... un mort de première classe, très-lourd à porter, et pour lequel on chante une messe en musique ! Pour nous, là-bas, un maréchal de France, un riche boyard, un lord, un banquier opulent n'est qu'un *saumon*... »

Hyacinthe, qui est superstitieux comme une timide créole ou Henri Delaâge, — cet amusant comique, qui n'est pas un homme qui a un nez, mais plutôt un nez qui a un homme, — Hyacinthe, le héros des farces les plus désopilantes, resta triste toute la soirée...

~~~~ On a vu se dénouer récemment en justice une querelle de cantatrice à *impressario*, au sujet de costumes de théâtre. L'artiste avait taillé en plein velours, et s'était aussi souvenu de l'axiome : « Quand on prend du galon, etc. » Celui qui payait (ici c'était le directeur, — quand c'est *un autre*, il est d'ordinaire de plus facile composition...), celui, — dis-je, à la caisse duquel on présentait la note, trouvait que la dame s'était trop richement mesuré l'étoffe, trop [illegible]-perlée, trop brodée, et qu'une reine pareille [illegible] d'absorber à elle seule toutes les ressources du budget qui avait pourtant à accoutrer aussi et un tas de seigneurs et pas mal de peuple !
~~~~

Le fait est que cette Majesté du soir avait dépensé cinq mille francs en deux toilettes, là où, à l'aide du magasin, il eût, selon *l'impressario*, suffi de cinq cents francs. Cette question des costumes est, il faut bien le dire, la grandissime affaire des actrices ou des dames du théâtre, et ils représentent d'ordinaire trois ou quatre fois les appointements de celles qui ne brillent pas au premier rang. Aussi la justice est-elle très-fréquemment saisie de contestations nées de ce désir des actrices d'être somptueusement mises, et de l'espoir du directeur de ne pas payer. Il en fut du reste toujours ainsi, et Mme Malibran eut à Londres un procès de ce genre dont s'amusèrent beaucoup, en 1832, les feuilles anglaises.

Voici une lettre sur ce même sujet; seulement ici l'artiste — une grande artiste! — pour éviter toute contestation, offre de se contenter d'un raffistolage de robes *portées*... n'importe par qui! Cet autographe est curieux par la modestie qu'il révèle. Mlle Sontag s'y plaint à M. du Plantis, administrateur du Théâtre-Italien (en 1826) de difficultés *qu'un monsieur* lui suscite à propos de son costume pour la première apparition de *Cenerentola*. On y pénètre un des petits secrets des coulisses du théâtre et de celles de la vie:

« Monsieur,

» Hier, j'ai eu la visite d'un monsieur qui, de la part de l'administration, est venu me refuser la robe de cour que je désirais arranger, dans la dernière scène de la *Cenerentola*, sur moi comme un manteau royal. Ce monsieur prétendait qu'un tel arrangement serait contre les règles de costume, par la raison que ce n'a jamais été ainsi aux Italiens; il me semble que ce n'est pas une conséquence juste, car quelqu'un peut omettre un objet à un costume, sans que ce dernier cesse d'être juste et en règle, si l'objet y avait été joint. De plus, vous savez bien mieux que moi, monsieur, qu'au couronnement d'une personne que l'on va faire reine, un manteau royal est du dernier costume, et juste ce qu'il faut. Mais comme je ne voudrais pour tout au monde avoir l'air exigeante, ou de vous causer des frais exorbitants, je vous prie beaucoup, monsieur, de vouloir bien ordonner que l'on porte chez moi plusieurs robes de cour en velours *portées*, voulant en choisir une afin de me la faire arranger pour la *Cenerentola*. En croyant ne pas avoir à craindre un refus de cette demande, je vous prie d'agréer les assurances de la haute considération avec laquelle j'ai l'honneur d'être, monsieur,

» Votre très-humble servante,

» HENRIETTE SONTAG, cantatrice.

» Paris, le 1er juillet 1826.

» S'entend que le reste des costumes doit rester comme c'est convenu. »

On nous envoie de Bruxelles la carte suivante:

M. L'ABBÉ O'DONNELLY

[...]teur de la découverte de la langue originelle, de la vraie lecture des hiéroglyphes, de la quadrature du cercle, de l'unité du mouvement des planètes, etc., etc.

№ 101, chaussée de Wavre, Bruxelles.

[U]ne enseigne de mercier:

AU GAGNE PETIT

[V]ENDRE BEAUCOUP	VENDRE BON MARCHÉ
pour	pour
[VEN]DRE BON MARCHÉ	VENDRE BEAUCOUP

[R]ue *Notre-Dame*, nº 15, *près la place Dumoustier.*

M. RAMON SOLA

ESPAGNOL

GÉNÉRAL DE BRIGADE

[s'e]st adonné, pendant son exil, à la fabrication du cho[colat] d'excellente qualité et de différents prix. Il se re[com]mande aux consommateurs, espérant obtenir la con[fianc]e des personnes qui voudront bien s'adresser à lui.

[M]onsieur, on lit partout aux vitres ou enseignes [des r]estaurants:

DÉJEUNERS A LA FOURCHETTE

[E]st-ce que par hasard, en dehors de ces maisons, [on m]ange avec ses doigts?»

~~ Une princesse, dont le nom ne figure pas dans [l'Alm]*anach de Gotha*, habitait un joli entre-sol de la [rue B]lanche, et y jouissait d'une de ces prospérités [passa]gères que les hasards de la destinée et le caprice [des h]ommes répandent parfois sur des créatures sou[vent] charmantes, mais parfois abominables. Celle-ci [avait] voiture, groom, chevaux de main, livrées, le [tout d]u plus haut goût, et son mobilier promettait un [des p]lus jolis catalogues roses que pût un jour faire [rédige]r M. Charles Pillet pour attirer les curieux et les [acqué]reurs dans les salles de l'hôtel Drouot. Bref, il y [avait] de quoi contenter une vraie princesse... et [pourta]nt la belle Rosalba X*** rêvait de monter encore [plus h]aut!

[C'es]t bien le mot, car il s'agissait pour elle de [quitte]r l'appartement situé à l'étage supérieur et que quittait un Russe opulent. Un sincère ami de la dame s'efforçait de la dissuader de commettre cette folie, essayant de lui prouver qu'elle était divinement installée, et qu'il ne faut pas défier le sort, trop exiger de la fortune...

« — Mais, enfin, pourquoi ne puis-je pas...

» — Parce qu'il y a un vers sur votre situation! — dit l'ami.

» — Un vers sur ma...

» — Oui, le voici:

Tel brille *à l'entre-sol*, qui s'éclipse *au premier!*

» — Oh! alors... puisqu'il a... ce vers, je reste ici, c'est bien... n'en parlons plus!»

~~ Toute la société russe ou polonaise de Paris connaissait Mlle Antolka S***, née comtesse Rz... et l'entourait des sympathies que lui méritaient son caractère, sa vertu, ses malheurs. Mlle S*** était une orpheline que sa majorité avait rendue maîtresse d'une assez belle fortune, et qui résolut de la partager avec un de ses cousins, le jeune capitaine F....off, qu'elle aimait depuis son enfance. Une date avait été fixée pour leur union.

Dans l'intervalle, la guerre éclate, apportée dans les plis du fameux paletot Mentschikoff. Le capitaine part pour la Crimée; il est fait major dans cette terrible journée d'Inkermann, où les Français sauvèrent l'armée anglaise; trois mois après, il est lieutenant-colonel et chevalier de la troisième classe de l'ordre de Saint-Georges, pour avoir enlevé une batterie aux Anglais. Tout annonce qu'il reviendra de la campagne avec le grade de général!

Mais la femme propose, et le canon dispose! Tandis que Mlle Antolka S*** prépare tout dans son cœur et autour d'elle pour son mariage avec F....off, un boulet emporte toutes ses espérances, tout son bonheur: à la première attaque du grand Redan, le colonel est coupé en deux sans pouvoir même prononcer ni le nom de Dieu, ni celui de sa bien-aimée! Nous n'essayerons pas de peindre le désespoir de la pauvre fiancée...; on crut un moment que la douleur l'avait affolée. Elle s'était retirée dans une terre du Vologda, et s'y abandonnait à toutes les tristesses de son âme, lorsqu'un médecin, un habile physiologiste des environs, appelé au château pour une suivante, apprit l'état moral de la jeune comtesse, obtint de la visiter, l'observa scrupuleusement et lui dit:

« — Mademoiselle, si avant trois mois vous n'êtes pas rentrée au milieu du monde, et du monde le plus animé, le plus bruyant, pardonnez-moi la crudité du pronostic, mais... vous êtes perdue!»

Une longue conversation suivit cette déclaration.

« — Eh bien! je retournerai à Pétersbourg! — dit-elle.

» — Pétersbourg... c'est bien, mais ce n'est pas assez. Il faut aller vivre à Paris...

» — A Paris!

» — Ou mourir ici...»

Mlle Antolka S*** mit six mois à se décider. Elle n'arriva à Paris qu'au commencement de l'hiver dernier, et s'y installa, en compagnie d'une vieille veuve de noblesse tombée dans l'infortune. Quelques amies de sa famille s'efforcèrent de lui faire accueil, et l'une d'elles, une très-grande dame, dont la maison est un centre social des plus recherchés, dit à son entourage:

« — La vue de cette jeune personne fait mal; on devine à sa pâleur, à sa langueur, le chagrin qui la ronge... Tout cela aura une issue fatale et prochaine... si une heureuse diversion ne vient promptement la sauver. Il faut qu'avant un an Mlle S*** soit mariée!»

On agit donc autour d'elle pour la conduire insensiblement à ce résultat. Amenée, presque entraînée dans le salon de sa vieille amie, elle y rencontra la meilleure société parisienne et étrangère, où sa jeunesse, sa grande beauté, ses malheurs la rendirent l'objet d'une touchante et respectueuse sympathie. Comme à tous ses dons naturels elle ajoutait une assez grande position de fortune, les prétendants ne manquèrent pas, désireux d'effacer le souvenir du colonel criméen, et de substituer la réalité de leur présence à la stérile rêverie qui s'attachait obstinément à une image ensanglantée. Mlle Antolka S*** avoua à ses amies qu'elle-même reconnaissait volontiers que ce qu'on désirait d'elle était le parti le plus raisonnable et le plus prudent qu'elle eût à prendre... Elle finit même, au bout de six mois, par accepter franchement le principe... de sorte qu'on constata avec joie autour d'elle qu'il ne restait plus que la plus mince des difficultés: l'application.

Un jeune député parut, pendant quelques semaines, doué de quelques chances... Mais un artiste célèbre, un grand artiste de la plume, se présenta, patronné par la plus influente des amies de la belle désolée, et on crut un moment qu'à lui appartiendrait la gloire et le bonheur de cette conquête...

Et pourtant il n'en fut rien! Dès qu'on l'eut compris, le flot d'adorateurs, de prétendants, revint, augmenta, formé de toutes les nations, et surtout des compatriotes de Mlle S***. Elle s'en trouva bientôt importunée, obsédée; aussi, dès les premiers beaux jours de la saison, loua-t-elle à Saint-Germain une jolie habitation, où elle s'en fut avec sa dame de compagnie et toute sa maison, disant à celles qui lui reprochaient ces projets d'isolement:

« — Je reviendrai dans votre monde l'hiver prochain... et j'espère alors réaliser, par un bon choix, les vœux de votre affection... Laissez-moi l'été pour m'y préparer, pour promener ma pensée, mon souvenir dans cette foule dont vous m'avez entourée... et pour me décider en faveur de celui avec lequel je me croirai alors plus certaine d'échanger le bonheur!»

Et elle partit.

Or, six mois se sont écoulés, — voici l'hiver; Mlle Antolka S*** revient-elle réaliser sa promesse?

Non: elle est morte!

Rentrée dans la solitude, elle s'est peu à peu laissée envahir par ce grand mal moral si vaguement défini par les poëtes des temps amoureux dans le mot *désespérance*...

Elle s'est plutôt éteinte qu'elle n'est morte... et le plus désespéré de cette fin lamentable, ce n'est aucun des aspirants à une main qui, n'ayant pu se donner, s'est glacée. L'homme qui la pleure avec la douleur la plus sincère et la plus profonde, c'est un de nos amis, — dont elle n'avait pu soupçonner la passion, parce que d'un âge déjà sérieux, d'un grand talent sans doute, mais plus renommé qu'opulent, il eût craint, en se déclarant, d'être soupçonné d'apporter un calcul là où il mettait pourtant les aspirations les plus ardentes et les plus nobles de son âme d'artiste. Elle est donc morte sans avoir pu soupçonner que celui-ci l'aimât, et si elle l'avait deviné, on croit aujourd'hui dans le monde qui la pleure que cet homme simple et excellent l'eût attendrie, émue, fixée, en l'emportant sur tous les rivaux si brillants et si prestigieux qu'ils fussent!

Mlle Antolka S*** a laissé maints souvenirs d'elle aux femmes qui l'avaient accueillie à son arrivée chez nous, et dont elle avait reçu des témoignages d'affection. Sa fortune, qui dépasse un million, est partagée, par son testament, entre des parents éloignés et deux jeunes filles, ses amies, qu'elle dote ainsi par une lettre des plus généreuses et des plus touchantes. Une des grandes dames de la haute société polonaise, la veuve d'une illustration des lettres françaises, est particulièrement chargée de l'exécution de certaines dispositions testamentaires les plus délicates, des aumônes, des legs particuliers, dont quelques-uns même sont secrets. M. Jules Lacroix avait bien voulu se charger, sur sa prière, de former la bibliothèque de la jeune Russe à son arrivée à Paris. Il y avait mis le goût et les soins d'un esprit élevé et d'une imagination ingénieuse. Par son testament, Mlle S*** lègue cette bibliothèque, formée d'environ deux mille volumes soigneusement reliés, à l'éminent écrivain. La toujours belle Mme de Stol... reçoit divers bijoux qui lui rappelleront sa patrie de turquoises et d'émeraudes, — et la tante de cette dernière, la diplomatique et spirituelle comtesse K... est portée dans le dernier écrit de l'infortunée jeune personne pour divers objets d'art dont elle-même avait jadis conseillé le choix.

Les papiers de Mlle S*** n'étaient pas de ceux qu'on brûle prudemment à la mort des gens. Ceux-ci ne pouvaient que témoigner de l'élévation des sentiments et de l'esprit de celle qu'a si déplorablement brisée une trop grande sensibilité de cœur. Sa vieille compagne a recueilli ces papiers, et ç'a été une douce et pieuse consolation pour plusieurs amies de la défunte que de les lire et de se les partager. L'homme qui gardera longtemps dans son cœur endolori le souvenir de la morte, celui qui pouvait peut-être en être aimé... si sa réserve et sa dignité ne l'eussent emporté sur son amour même, — a obtenu de la confidente de cette passion plusieurs des écrits, des notes que Mlle Antolka S*** accumulait dans sa solitude, et nous avons été assez heureux pour en obtenir la communication. Beaucoup de ces notes sont des pensées détachées, des observations sur le monde, sur les sentiments; parfois y figurent aussi quelques fruits de ses lectures. Souvent la main a omis de mentionner chez qui s'était trouvée la pensée qui avait frappé son esprit ou pénétré son cœur. Nous essayerons de suppléer de notre mieux à cette omission toute naturelle chez celle qui ne recueillait ces pensées que pour elle-même. Sans doute plus d'une origine nous échappera, mais ce qui précède suffira à tout expliquer. Nous espérons que la lecture de ces notes, de ces pensées et observations originales ou recueillies, ne pourra qu'ajouter au vif sentiment d'estime et de respectueuse affection que laisse dans les cœurs le souvenir de la pauvre Antolka S***, née comtesse Rz...

JULES LECOMTE.

Incendie de l'entrepôt à Anvers.

La population d'Anvers est à peine remise de la terrible émotion que lui a causée l'incendie de la Bourse, qu'une nouvelle épreuve aussi douloureuse vient encore la frapper.

Le feu qui couvait depuis le samedi, 22 octobre, dans les marchandises de l'entrepôt royal s'est déclaré dimanche, à trois heures et demie, dans une des ailes du bâtiment. Au bout de quelques instants, la galerie incombustible du pavillon centre sud s'est écroulée avec un horrible fracas. Cette galerie était entièrement construite en fer et en maçonnerie. Les ancrages en fer, chauffés à une haute température, ont molli et cédé, et la poussée s'étant faite vers la cour intérieure, la chute a été presque instantanée.

Ce premier éboulement a fait affaisser les trois voûtes des étages supérieurs qui sont venus s'entasser sur la dernière voûte, avec toutes les marchandises qu'elles contenaient, et ont entraîné la chute de la façade. Vers six heures et demie, la première travée des voûtes du côté de la cour intérieure se détachait violemment et venait s'entasser sur les premières ruines, ce qui élevait l'épaisseur des décombres à la hauteur de vingt-cinq mètres. C'est sur cet amas de marchandises que les pompiers ont lancé le jet de leurs puissantes pompes, d'appliqué courageusement leurs longues échelles et les plans inclinés sur lesquels les ouvriers faisaient glisser jusqu'au sol les ballots, les pierres et les poutres.

Incendie de l'entrepôt royal à Anvers, le 23 octobre, d'après un croquis de M. Léo Von Elliot.

Deux malheureux jeunes gens, William Lynen, fils d'un des négociants les plus honorés d'Anvers, et Joachim Janssens, fils du commandant des pompiers, accourus des premiers sur le lieu du sinistre, ont été ensevelis sous cet amas de marchandises en ignition, de débris de fer et de monceaux de pierres au moment où ils accomplissaient tous deux cette œuvre de dévouement.

Grâce à l'activité des pompiers, des troupes de la garnison, des ouvriers accourus de toutes parts, le feu était circonscrit le dimanche soir, et, le lendemain, à huit heures, on pouvait commencer les premiers travaux de consolidation pour le pavillon resté debout, et les déblais auxquels on travaille encore.

Ce qu'il y a de fatalement remarquable dans cette catastrophe, c'est qu'en 1857, il y a deux ans, à la même heure, le même mois et presque le même jour, s'écroulait le pavillon nord du même entrepôt royal.

LÉO DE BERNARD.

Incendie du palais du Luxembourg.

Dans la nuit de vendredi dernier, à une heure du matin, les flammes s'élevaient du milieu du palais du Luxembourg. Le feu avait pris dans les combles qui couvrent le grand hémicycle de la salle des séances du sénat.

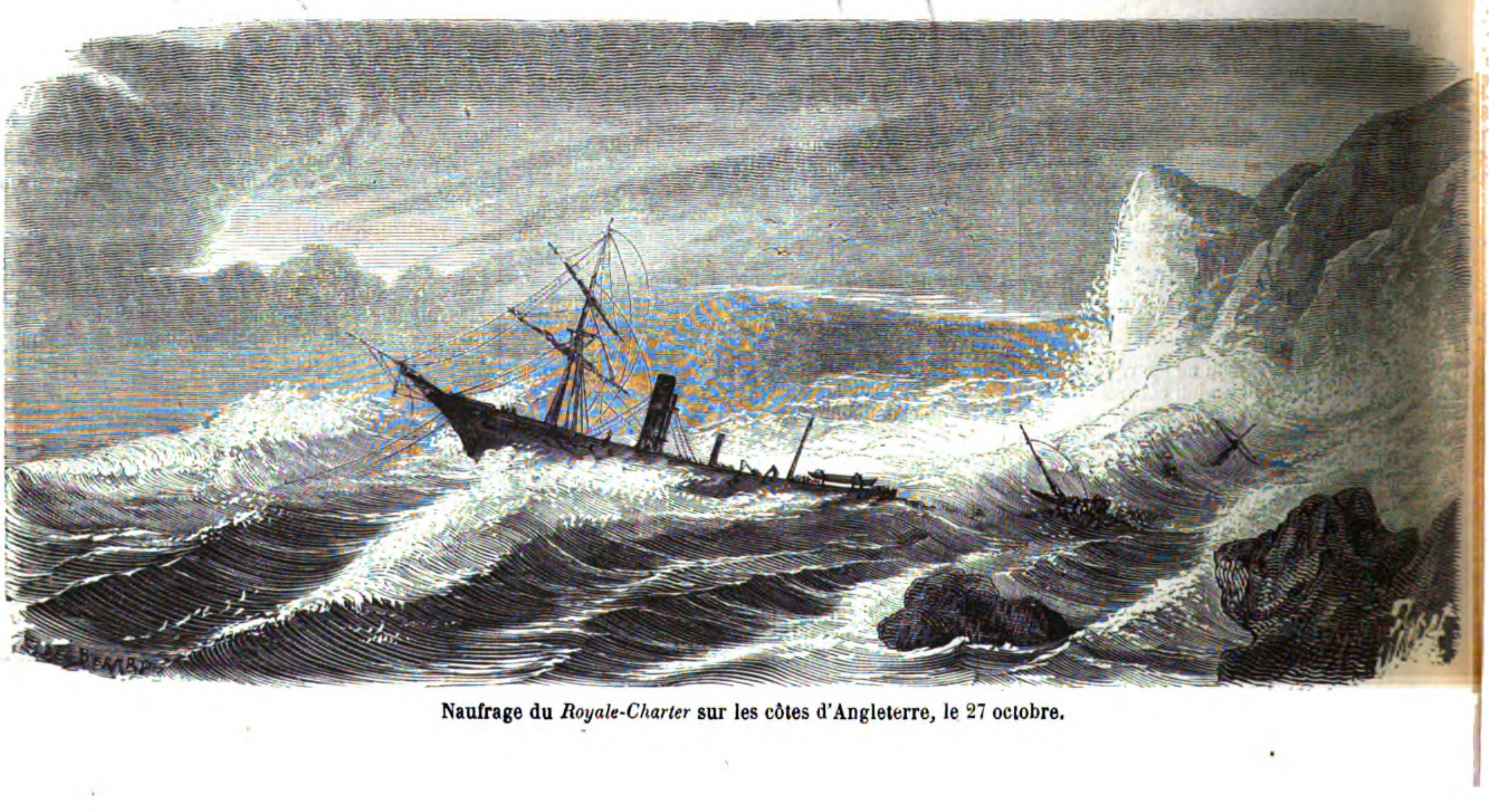
La toiture en brûlant lançait des étincelles qui retombaient sur tout le palais et faisaient craindre un incendie général. Bientôt la charpente enflammée s'écroule, écrase la coupole et effondre le plancher qui forme le sol de la salle.

Deux pompiers et deux employés du Luxembourg, ensevelis sous les décombres, sont retirés aussitôt mais grièvement blessés.

Les pompes, en fonctionnant sans relâche et habilement dirigées, inondent cet immense foyer, noyent ces débris en ignition et préservent ainsi les boiseries, les objets d'art de peinture et de sculpture qui décorent la chambre du sénat.

Malgré cet intelligent et infatigable dévouement, on n'a pu mettre à l'abri des flammes les peintures d'Abel de Pujol et de Vachelet; celles de Blendel ont peu souffert; les sculptures en bois de Triquetti, Eischoëtt et Klagmann sont restées intactes, ainsi que les bustes en marbres et les statues en pied, chefs-d'œuvre de nos meilleurs artistes.

On peut se faire une idée de la violence de l'incendie et de l'énergie qu'il a fallu déployer pour le vaincre, en contemplant, à travers les débris de toutes sortes, à travers les poutres noircies qui tiennent encore au mur et découpent bizarrement le ciel, les pierres qui formaient la clef de voûte de cette coupole construite il y a une vingtaine d'années par M. de Gisors. Les pierres sont noircies, calcinées, fendues et friables comme du plâtre. Les siéges et les pupitres des sénateurs qu'on n'avait pu enlever sont à moitié ensevelis



Naufrage du *Royale-Charter* sur les côtes d'Angleterre, le 27 octobre.

Vue d'Algésiras où vient d'être établi l'entrepôt des armes et munitions de l'armée espagnole.

sous les amas de décombres encore fumants, et on ne peut s'empêcher, en contemplant ces tristes débris, de penser à ce proverbe chinois : « Le feu et l'eau sont deux bons serviteurs, mais deux terribles maîtres. »

MAXIME VAUVERT.

Naufrage du Royal-Charter.

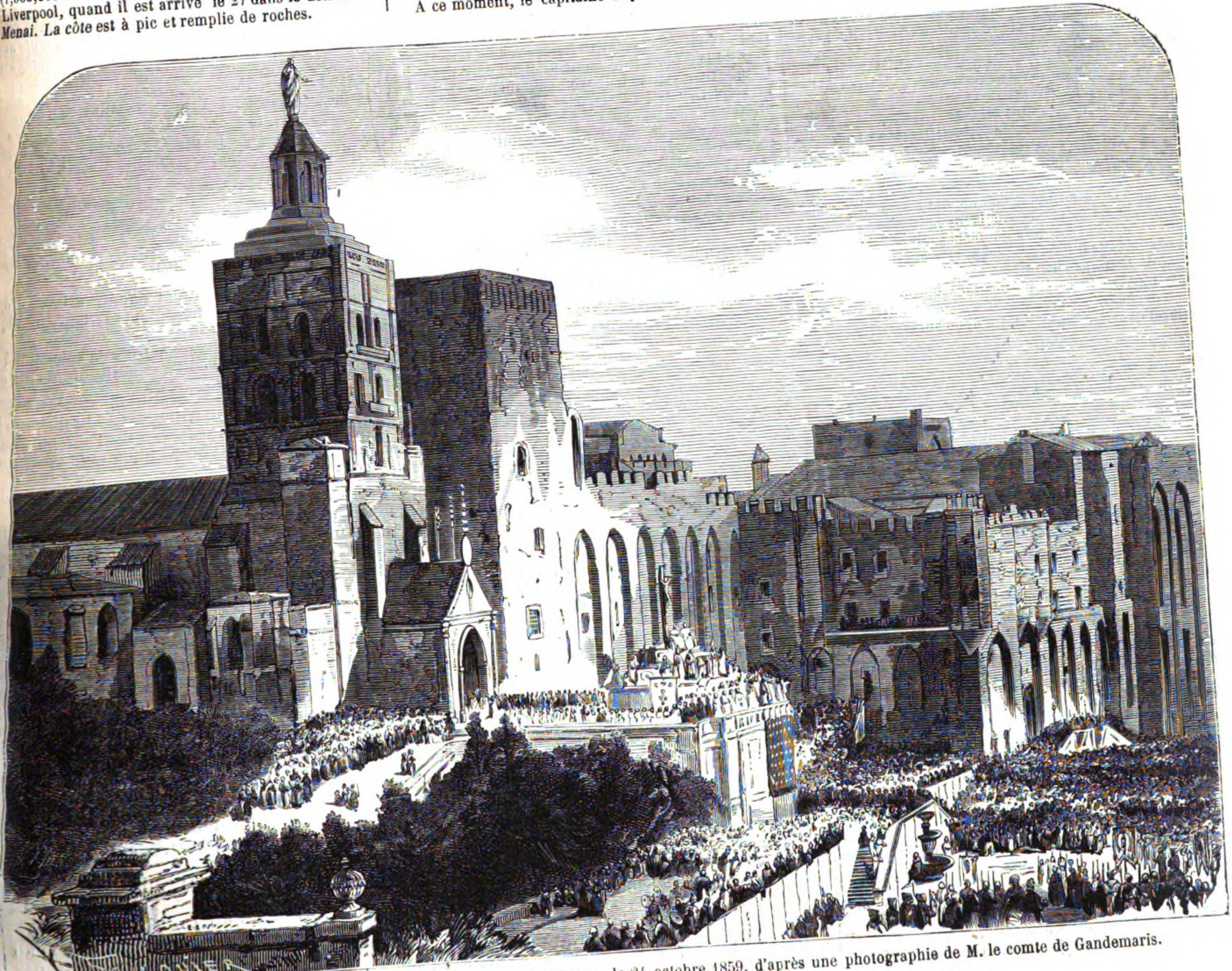
Le Royal-Charter, parti de Melbourne portant cinq cent neuf personnes et environ 316,000 livres (7,900,000 francs) de numéraire, faisait route pour Liverpool, quand il est arrivé le 27 dans le détroit de Menai. La côte est à pic et remplie de roches.

L'état de la mer était effroyable ; frappant le bâtiment avec une violence dont on ne peut se faire une idée, se heurtant entre elles avec fureur, les vagues gigantesques lancent leur écume au-dessus du pont. Le capitaine Taylor, jugeant impossible d'atteindre l'embouchure de la Marsey, rivière qui sépare les comtés de Chester et de Lancastre, se laisse entraîner dans la baie de Dulas et y jette l'ancre tout en laissant fonctionner l'hélice pour soulager les chaînes. La violence de la tempête va toujours en augmentant.

Malgré tous les efforts, *le Royal-Charter*, à deux heures du matin, était jeté sur les rochers.

A ce moment, le capitaine Taylor entre dans le salon des passagers et leur recommande le courage et le sang-froid, pendant que le révérend M. Hodge leur offre ses prières et ses consolations.

Un grelin attaché à la côte par un nègre qui s'était jeté à la nage sert à sauver deux personnes. L'hélice embarrassée par les agrès qu'on vient de couper ne fonctionne plus. Les chocs terribles du navire sur les roches se succèdent de plus en plus. Les ais se disjoignent, l'eau entre de toute part, enfin le bâtiment se brise, écrasant sous sa cheminée et ses machines un grand nombre de passagers. Le premier officier, M. Stevens, est tué par la chute des agrès, et le capitaine Taylor, resté seul à bord et cramponné à un



Inauguration de la statue de Notre-Dame-des-Doms, à Avignon, le 24 octobre 1859, d'après une photographie de M. le comte de Gandemaris.

mât, est également emporté et tué par la chute d'une chaloupe.

Sur les cinq cent neuf personnes que portait *le Royal-Charter*, trente-neuf seulement ont eu le bonheur de se sauver, soit en nageant à la côte, soit en s'attachant à des épaves, soit à l'aide du grelin attaché à la côte. Pas une des femmes qui étaient sur le navire n'a pu se sauver.

Il ne reste plus sur les rochers qu'une faible partie de l'arrière avec le gouvernail et l'hélice. Tout le reste, sauf un débris de l'avant, a été brisé, dispersé ou englouti par les vagues.

Les cadavres retrouvés sont affreusement mutilés. Les rochers sont semés d'argent et de valeurs, au sauvetage desquels la douane emploie tous ses soins.

MAC VERNOLL.

Algésiras.

Algésiras, dont nous avons donné la position dans la vue générale du détroit de Gibraltar, publiée dans notre numéro du 22 octobre, est une coquette petite ville de cinq mille habitants à peu près, adossée aux montagnes du littoral et posée au fond de sa vaste baie. Ses maisons propres et blanchies à la chaux supportent des terrasses garnies de toutes les fleurs d'Europe et d'Afrique.

C'est là que le soir les *donas* viennent respirer, avec l'air frais du détroit, les parfums des orangers et des jasmins qui décorent les jardins de la ville. Aux balcons élégamment découpés sont suspendues de riches étoffes aux brillantes couleurs sur lesquelles jouent sans les pénétrer les chauds rayons du soleil. Les habitants qui ont conservé l'ancien costume espagnol, le large sombrero, la courte veste de velours, complètent l'aspect gracieux et original de cette cité que le gouvernement vient de choisir pour être l'entrepôt des vivres et des munitions affectés à l'expédition marocaine, et où sont réunis en ce moment les navires qui composent la flotte espagnole destinée aux transports, et peut-être à l'attaque des ports du Maroc. Dans la baie d'Algésiras se trouvent encore, comme nous l'avons dit dans notre avant-dernier numéro, la flotte française, une division russe et une corvette prussienne.

MAC VERNOLL.

Les morts.

Die todten reiten schnell.
BURGER.

Les morts vont vite. Le poëte allemand a trouvé la vraie devise des trépassés. Ils vont vite, emportés par le temps, dans le désert de l'oubli, plus rapides que les nuages battus par les vents du nord. Mais les vivants n'ont-ils pas pris la même allure? Le cheval fantastique de Burger, livrant sa crinière de flamme au vent de la nuit, pourrait il les suivre? Nous sommes entraînés vers des inconnus sans borne, par la locomotive chauffée à toute vapeur, expectorant de rouges étincelles et nous emportant d'une course vertigineuse à travers les événements toujours inachevés, les projets à peine ébauchés et les passions aussi vite éteintes qu'allumées; les morts restent en arrière, c'est à peine si nous entrevoyons leurs traits à travers les brumes de nos préoccupations; leur immortalité est muette et notre cœur est devenu sourd.

Quand un ami part pour la Chine, pour la Californie ou l'Australie, à la recherche de l'or ou des aventures, nous nous faisons aussitôt une image des grandes nappes d'eau qu'il doit traverser et des vastes horizons qu'il doit franchir. Notre imagination, notre cœur, nos souvenirs voyagent avec lui; nous nous associons à ses périls et à ses émotions. Car au bout de la carrière apparaît toujours l'espérance du retour. Qu'il meure au contraire, notre douleur lui creuse immédiatement une fosse dans notre mémoire. Un homme pleuré est un homme à moitié oublié. Il ne doit plus se mêler à notre vie, sentir, penser, aimer, souffrir avec nous. Le lien ne se relâche plus, il se brise. Nous l'avons vu choir dans l'abîme qu'aucun regard humain ne sonda; et puis tout est dit, la vie nous appelle à d'autres douleurs; il faut entreprendre le grand circuit qui nous ramènera au même point.

Rien ne résiste à la mort, elle est aussi indomptable que la vie. Où donc est le royaume de cette puissance ténébreuse, inexplicable, qui se mêle à tout et que nul n'a encore défini? L'amour, dit-on, est plus fort qu'elle! Il la brave, c'est vrai; il la recherche souvent, mais vainement il essaye de survivre tout entier à l'objet aimé. Si la mort était le couronnement de notre destinée, nous ne saurions en articuler le nom, et son image cesserait de troubler nos rares bonheurs. Elle n'est effrayante que parce qu'elle nous jette vivants par-dessus la frontière du temps, et qu'elle nous révèle subitement le grand secret de la vie. Trembler à l'idée de ne plus être est le propre du lâche imbécile; l'homme fort seul appréhende l'effort douloureux qui doit l'initier à son immortelle destinée.

Mais les voilà! mercredi ils se sont levés sur leur couche froide pour accueillir nos couronnes et le tribut annuel de nos larmes. Ne dirait-on pas qu'ils prennent un corps, dans les brumes qui s'élèvent le soir du sein des vallées et des prairies humides? Ce sont eux qui frôlent les feuilles desséchées dans les sentiers de la forêt. Leur plainte s'entend dans le vent de la nuit. Dieu semble leur avoir pour un jour abandonné le gouvernement du monde, pour provoquer nos prières et nos regrets. Ce sont eux qui inspirent au rouge-gorge, sur sa branche dépouillée, sa morne chanson du crépuscule. Ils mettent des sanglots dans la voix des cloches qui, au village, nous appelle à l'office des morts. Partout c'est une fête de famille, à laquelle assistent les ancêtres presque oubliés; les parents dont l'amour nous fait encore défaut; l'époux, l'épouse qui nous ont laissés seuls dans la vie; les petits enfants morts sans savoir s'ils vivaient, et tous ceux qui eurent une place dans notre cœur, une part dans nos peines, un reflet de notre bonheur. On les écoute ou on parle d'eux. On les voit maintenant tels qu'ils étaient; la mort les a mis en lumière. Bien mieux que les vivants, ils nous disent la vérité sur la vie. Lequel d'entre eux avait fini son œuvre, mis la dernière pierre à sa maison, achevé son chant et dépensé tous les trésors de son âme? Lequel d'entre eux n'avait pas plus versé de larmes que dépensé de sourires? Ils posaient tous des jalons dans la vie, même le vieillard cassé qui ne pouvait plus aller de son fauteuil à sa porte! Aucun de nous n'a pu se faire sa carrière! Nous n'emportons avec nous que nos projets avortés. Si le buste de bronze de Balzac, si le marbre qui recouvre Mme de Girardin pouvaient parler, si tous ces cyprès prenaient une voix, ils nous diraient qu'ils en sont restés au prélude de leur génie!

Tout Paris, pendant deux jours, s'est transporté au Père-Lachaise, à Mont-Parnasse, à Montmartre! Heureux ceux dont les morts ont une demeure fixe! Ils peuvent réchauffer par leurs prières une cendre réelle! Mais la mort aussi à ses locataires à qui elle donne congé! La piété du pauvre reconnaît à peine la place où reposèrent pendant un temps limité ceux qu'il aima. Puis il eut à pleurer le départ d'une dépouille sacrée. Il eut le regret de perdre une seconde fois ceux qu'il avait tant pleurés! Ah! c'est que le pauvre ne doit jamais se reposer sur la terre! Ses ossements fatigués doivent céder la place à d'autres! — Qu'importe, son repos n'est pas sur cette argile qu'il passe sa vie à pétrir! Puisque, d'après la parole du Christ, il est grand dans le royaume de Dieu, il faut le chercher là et perdre sa trace sur la terre.

JOSEPH DOUCET.

O'Donnell se rendant aux cortès.

La pluie torrentielle qui tombait le 21 et le 22 à Madrid n'a pu refroidir l'élan des Espagnols qui, à la nouvelle de la déclaration de guerre contre le Maroc, n'ont pu tenir chez eux et se sont portés avec empressement devant le palais des cortès.

C'est le 22 que le comte de Lucena (O'Donnell), président du conseil, est monté à la tribune des cortès dont les membres étaient au grand complet. Les tribunes de la chambre étaient garnies d'une foule avide et enthousiaste. Le président du conseil, après avoir reproduit tout l'historique des négociations suivies avec le Maroc, proclame en terminant que la guerre est déclarée et que le Dieu des batailles décidera.

Notre gravure représente le comte de Lucena au moment où il monte les degrés qui conduisent à la salle d'audience des cortès, au milieu des acclamations du peuple.

MAXIME VAUVERT.

Inauguration de la statue de Notre-Dame des Doms à Avignon.

Avignon, l'antique cité des papes, a inauguré, le lundi 24 octobre, sur le clocher de sa vieille basilique, la statue de Notre-Dame des Doms.

Dès le matin, par un beau soleil, une splendide procession, comme on en voyait au temps où la ville était

FEUILLETON

LA PREMIÈRE JEUNESSE

DE CHARLES NODIER.

(Suite et fin.—Voir notre précédent numéro.)

Je voyais les énormes poings du rustre au bout de ses bras velus; j'entendais ferrailler le sabre du soudard. Et la figure du notaire Bouhours avec son tic me faisait des grimaces sanguinaires.

Comment avais-je eu l'idée d'entrer dans cette abominable famille!...

Ici, un malin sourire entr'ouvrit la bouche gracieuse et presque féminine de Châteaubriand. Balzac secoua sa tête rabelaisienne. La naïveté hardie de ce dernier trait faisait courir un murmure dans l'auditoire.

— Mon Dieu! reprit Charles Nodier avec humilité, je me confesse en toute candeur. Je vous dis mes réflexions comme elles étaient.

— C'est votre mouchoir qui était à terre, répondis-je à Mme Bouhours.

— Merci, Charlot.

— On dit madame et on salue, ajouta ma bonne mère.

J'avais des défaillances d'estomac.

Pendant deux heures, je tournai autour du sac fatal. Je mis en usage des ruses qui eussent fait honneur à des sauvages de l'Amérique du nord, marchant dans le sentier de la guerre. — Mais Chactas n'eût point été délivré si Mme Bouhours l'avait tenu au bout des cordons de son sac.

— Qu'as-tu donc, Charlot? me demanda-t-elle enfin, est-ce que tu es fou!

— Il y a apparence! répondit sévèrement ma bonne mère qui cessa de tricoter pour me regarder.

J'ignore quel air j'avais. Elle me dit :

— Va-t'en voir dans ta chambre si nous y sommes!

J'étouffai un cri de douleur et je montai l'escalier, laissant ma condamnation dans ce funeste sac.

Je dis adieu en pleurant aux différents objets qui meublaient ma modeste chambre. J'écrivis au grand Jules une lettre où je l'accusais amèrement de ma fin tragique.

« Tu verras mon fantôme dans tes nuits sans som-
» meil, lui disais-je; il y aura une voix qui sans cesse
» s'élèvera du fond de la tombe, etc. » J'ai encore la lettre. Je fis mon testament. Quand je redescendis pour souper, je demandai à ma mère :

— A-t-elle emporté son sac?

— Que dit-il? demanda mon père.

— Il y a apparence que cet enfant perd la tête, répondit ma mère; allez vous coucher!

J'allai me coucher sans regret. Le gigot était saignant. C'était une allusion cruelle au sort qui m'attendait.

Le commencement de ma nuit fut affreux. Mais Dieu m'envoya une réflexion consolante. Ce sac d'indienne était si vaste! Les objets qui tombaient au fond étaient là comme dans la mer. Il fallait les repêcher. Peut-être que ma lettre devait rester dans le sac jusqu'à la mort de Mme Bouhours, de son mari, du cultivateur et du capitaine de cavalerie. Ce n'était, à tout prendre, que quatre décès.

Je m'endormis, et je vis le grand Jules qui me disait : « Tu as gagné tes éperons! »

Le lendemain matin, j'avais tout oublié. Les enfants sont ainsi.

Mais, pendant que je sortais de mon lit, on frappa rudement à ma porte. La sueur froide me vint d'instinct.

— N'entrez pas! m'écriai-je terrifié; je suis en chemise!

Si l'officier était là derrière la porte avec son sabre, j'espérais qu'il respecterait cette position et je cherchai avec désespoir un endroit où me cacher. La porte s'ouvrit; on avait entendu : Entrez! C'était un petit pataud qui faisait les courses de l'étude Bouhours.

— Ça va bien, M. Charles? me dit il. — Pas mal, et vous? vous êtes bien honnête... et tout le monde chez vous? — Bien doucement, à la maison, merci... V'là la lettre de la patronne, que je viens tout exprès vous l'apporter.

— A moi! m'écriai-je terrifié.

Le groom rustique mit la lettre sur la table et se retira en marmottant :

— Vous êtes bien honnête, M. Charles... je vas leur dire...

Ce n'était pas l'écriture du notaire!

Ma Clémentine me répondait. Jules avait bien raison de le dire : Les femmes ne savent pas nous résister.

Ma Clémentine me disait :

le siége de la chrétienté, descendait de la place du Palais des papes et déroulait à travers les rues ses congrégations de pénitents noirs, ses théories de jeunes filles, ses confréries de pénitents blancs, bleus, gris, ses capucins, ses récollets, ses rédemptoristes, les prémontrés, les oblats de Marie, les bernardins de Sénanque, le clergé paroissial du diocèse et de la ville, avec les reliques et statues des patrons des paroisses. Vingt-quatre diacres en dalmatique rouge et or portent, entourent et encensent la statue de *Notre-Dame de Tout-Pouvoir*, vénérée dans la basilique de Notre-Dame des-Doms depuis le treizième siècle. Plusieurs groupes de quatre jeunes filles chaque portaient, l'un la *Rosa mystica*, l'autre la *Domus aurea*; celui-ci le *Speculum justiciæ*, celui-là la *Turris eburnea*. Les évêques de Valence, de Viviers, de Montpellier, de Digne, le Gap, l'archevêque d'Aix et celui d'Avignon suivaient, portant la crosse en main. Venaient enfin les autorités civiles, judiciaires et militaires. Le cortége était précédé et fermé par un escadron de chasseurs à cheval.

La statue de Notre-Dame des Doms est en plomb doré; elle a dix huit pieds de hauteur. Placée sur un piédestal élevé sur la tour de la métropole, elle regarde le midi et de sa main droite bénit la ville.

Le soir, une brillante illumination éclairait les rues d'Avignon encore pavoisées de tapisseries, de drapeaux, d'oriflammes, de guirlandes et de couronnes de fleurs, décorées de tableaux et de statues religieux, de saints autels et de pieux arcs de triomphe.

LÉO DE BERNARD.

Quelques mots sur l'armée espagnole.

Généralement, en France, nous nous faisons une assez fausse idée des forces de notre voisine l'Espagne; nous la croyons toujours au temps où, épuisée, décimée par les guerres intestines, elle pouvait à peine suffire aux besoins les plus urgents; nous nous figurons que ses soldats sont à peine vêtus, marchent sans chaussures et se nourrissent d'un rayon de soleil et d'une cigarette; rien n'est plus faux: son armée est bien organisée, admirablement armée avec des fusils rayés et des carabines de précision; son artillerie est redoutable et ses pièces attelées de mules vigoureuses, peuvent, dans un moment donné, se porter rapidement sur les points les plus difficiles. Quelques détails techniques suffiront pour démontrer que, dans les événements qui se préparent avec le Maroc, l'Espagne pourra entrer en campagne avec la presque certitude d'infliger une rude leçon aux fanatiques tribus des environs de Tanger et de Mélilla.

Des écoles spéciales permettent aux jeunes gens qui se destinent à la carrière militaire, de recevoir une instruction théorique et pratique; chaque arme a son *collegio*, ainsi :

A Tolède, l'infanterie;
A Valladolid, la cavalerie;
L'artillerie à Ségovie;
Le génie à Guadalajara;
A Madrid, l'école d'état-major;
Enfin, à San-Fernando, l'école de marine.

Tous les ans, les troupes en garnison à Madrid, se rendent au Pardo pour s'exercer au tir à longue portée et sont dirigées par des officiers dont plusieurs ont suivi les expériences sérieuses de Vincennes.

Depuis quelques années d'importantes modifications ont été apportées dans le costume et l'armement de certains corps; des bataillons de cassadores ont été créés sur le modèle de nos chasseurs à pied; on leur a donné une coiffure appelée ros, dont une partie peut se rabaisser sur les oreilles et le col, une capote en drap gris à collet et à manches, les préserve du froid et de la pluie sans nuire aux mouvements.

Voici, du reste, l'équipement des différents corps qui se préparent à entrer en campagne:

INFANTERIE DE LIGNE.

Ros blanc en drap et cuir, pompon rouge pour les grenadiers, vert pour les fusiliers; tunique bleu de roi, avec boutons argentés, collet rouge avec des attentes rouges pour les grenadiers, bleues avec liseré rouge pour le centre.

Sur le revers des manches, trois galons rouges, appelés sardinetas.

Pantalon bleu.

Ceinturon en cuir noir avec plaque au centre, soutenant la cartouchière et le fourreau de la baïonnette.

Des bottines, ou des souliers lacés.

Gants blancs.

Fusils rayés.

CHASSEURS.

Le même uniforme que pour la ligne, sauf le pantalon qui est rouge et qui en marche s'attache au-dessous du genou.

La jambe est couverte par des guêtres en drap noir.

En marche, au lieu de bottines, les soldats chaussent l'alpargata ou espadrille.

Ils portent sur le sac un rouleau de toile servant d'abri ou tente volante, un plat ou un bidon en ferblanc, et sur le côté gauche une petite outre suspendue à un cordon.

La capote grise, dont nous avons parlé plus haut, et la carabine rayée.

CAVALERIE.

Casque, sabre, lance ou carabine, suivant les corps.

Tunique bleue à pans très-courts, collet rouge, avec épaulettes en métal argenté et à écailles superposées.

Pantalon bleu de roi.

Cartouchière suspendue à un baudrier en cuir blanchi.

GÉNIE.

Casque, avec crinière en crin blanc pour la grande tenue, portant une pointe en métal doré et assez semblable, quant à la forme, à celui de l'armée prussienne.

Tunique bleu turquin, collet et liserés rouges, boutons argentés, pantalon bleu turquin, avec bande rouge.

Fourniment en cuir blanc porté en croix de saint André, sabre et giberne, épaulettes en métal argenté.

Mousqueton sans baïonnette.

ARTILLERIE.

Le même uniforme que pour le génie, le casque seul est remplacé par un schako en feutre noir, large par le haut et étroit à l'entrée de la tête;

Pompon et plumet rouge de forme pyramidale;

Deux grenades au collet et trois sardinetas rouges sur les parements;

Bottes à éperons;

Sabre, pistolet et mousqueton.

Tous les officiers, à quelque arme qu'ils appartiennent, sont armés du sabre à fourreau d'acier, et d'un pistolet revolver.

ADMINISTRATION MILITAIRE.

Redingote bleue, avec collet rouge brodé or et argent, ainsi que la taille;

Épée à ceinturon;

Chapeau à trois cornes avec galon blanc.

SANTÉ MILITAIRE.

Chapeau à trois cornes, brodé et galonné d'or;

Redingote bleu de roi, passe-poils amaranthe, collets et parements brodés en fil d'or palmes et lauriers;

Pantalon bleu, à bande d'or;

Épée à ceinturon.

Les hussards de la princesse portent le dolman, et la veste brodée en jaune, le colback presque semblable à celui de nos guides.

Les troupes sont donc aussi bien équipées que possible, et l'Espagne peut facilement porter son effectif de guerre à quatre-vingt ou quatre-vingt-dix mille hommes, sans compter les corps spéciaux comme la *guardia civil* (ou gendarmerie), les *carabineros* ou douaniers, dont le contingent dépasse dix mille hommes.

Son mode de conscription, à peu près calqué sur celui établi en France par Napoléon I^er^, n'en diffère que par deux points essentiels:

1° L'âge, qui est fixé à dix-neuf ans pour le tirage au sort;

2° Le mode de rachat, qui permet de se libérer en versant dans la caisse de l'État la somme de six mille réaux, soit à peu près quinze cents francs, si l'on ne préfère acheter un remplaçant à prix débattu.

Les jeunes gens de chaque province se réunissent dans la ville principale et c'est à l'*ayuntamiento* que l'on procède au tirage par la voie du sort.

Les motifs d'exemption sont les mêmes qu'en France et se font valoir devant un conseil de révision.

La durée du service est de six ans, mais avec faculté de rachat, ou de réengagement après libération.

La guerre avec le Maroc rentrera tout à fait dans les habitudes des Espagnols, les premiers guerilleros du monde; si les Marocains hasardent une bataille ils la perdront, car la supériorité provenant de la tactique et du perfectionnement des armes européennes leur sera probablement funeste; s'ils font la guerre de partisans ils sont encore plus certains d'être vaincus; leurs montagnes ne pourront leur servir de forteresses, le chasseur espagnol peut passer partout, l'alpargata lui permet de courir en sécurité sur les rochers, dans les précipices, et la carabine rayée porte loin et juste.

Vicomte LOUIS DE DAX.

« Mon Charles,

» C'est une grande affaire; nous avons à causer. Viens dans une heure à la porte de Jules César, j'y serai.

» A toi pour la vie,

» CLÉMENTINE. »

Vous voyez qu'elle me donnait tout uniment un rendez vous. Ce sexe est effronté. Je fus stupéfait, et même un peu embarrassé de mon bonheur. Je n'étais pas préparé à montrer ainsi à tous les gens de Besançon que j'avais une maîtresse.

J'aurais voulu que ma Clémentine eût d'autres souliers, et qu'elle laissât le sac d'indienne à la maison.

Mais il n'y avait pas à reculer. Je passai une chemise blanche; je cirai mes meilleurs souliers à l'œuf; je nettoyai mes boutons d'uniforme avec du tripoli, et je mis dans mes cheveux tout le reste de ma pommade. J'étais un mauvais sujet, c'était clair. Je me glissai hors de la maison, et je pris un air insolent pour croiser les gens dans la rue.

Ne croyez pas que ce fût une mystification. Ma noiresse m'attendait à la porte de Jules César. Elle avait une robe toute neuve, des souliers de prunelle et un tout petit sac de taffetas noir. On ne pouvait s'y méprendre : l'amour lui avait inspiré la coquetterie.

— Mon Charles, me dit-elle, tandis que je restais rouge et tout penaud à ses côtés, tu m'aimes donc?

— Il y a apparence, répondis-je comme ma bonne mère, tant j'étais troublé.

— Alors embrasse-moi, continua-t-elle.

Je lui tendis ma joue.

— Pas comme cela, mon Charles!

J'avais envie de pleurer. Elle reprit :

— Mon Charles, sais-tu bien ce que c'est que l'amour?

— Dame! fis-je.

Jusqu'ici, je manquais absolument d'ardeur.

Elle me prit le bras et nous sortîmes de la ville. Il était de bonne heure : nous ne rencontrâmes personne de connaissance. Si seulement le grand Jules se fût trouvé sur notre passage!

Je n'osais pas du tout regarder ma Clémentine. Le bonheur me semblait décidément une chose intolérable.

— Eh bien! mon Charles, me dit-elle tendrement, tu ne me serres pas les mains?

— Mais si, répliquai je.

— N'as-tu point quelque remords, mon Charles, de m'avoir entraînée hors du sentier du devoir?

Cette idée flatta ma vanité.

— Allons donc! m'écriai-je, laissons là ces préjugés!

— Je le veux bien, mon Charles... mais me protégeras-tu?

— Parbleu! répondis je assez crânement.

— Mon mari est jaloux, poursuivit ma Clémentine.

Il y avait longtemps que je n'avais songé à ce Bouhours. Je revis son nez de mauvaise humeur et son tic fauve. Cependant, je repartis d'un air impertinent :

— Tant pis pour lui!

— Louis est sévère... continua ma passion.

— Je suis un homme, que diable! murmurai-je d'une voix qui commençait bien un peu à trembler.

— Antonin est un homme terrible quand il se met en colère!

Vous dire de quelle grosseur m'apparaissaient en ce moment les poings velus du rustre, de quelle longueur le sabre du capitaine de cavalerie est chose impossible. J'avais un désir brûlant, c'était de m'en aller.

— Eh bien! me dit ma Clémentine, tu hésites?

— Par exemple! répliquai-je; trois hommes! voilà une belle affaire!

— Alors, tu te sens capable de me défendre, moi, faible femme, contre tous mes tyrans! s'écria-t-elle avec un entraînement subit.

— Ne vous inquiétez pas, murmurai-je entre mes dents.

Je pensais à part moi :

— Quelle Messaline!

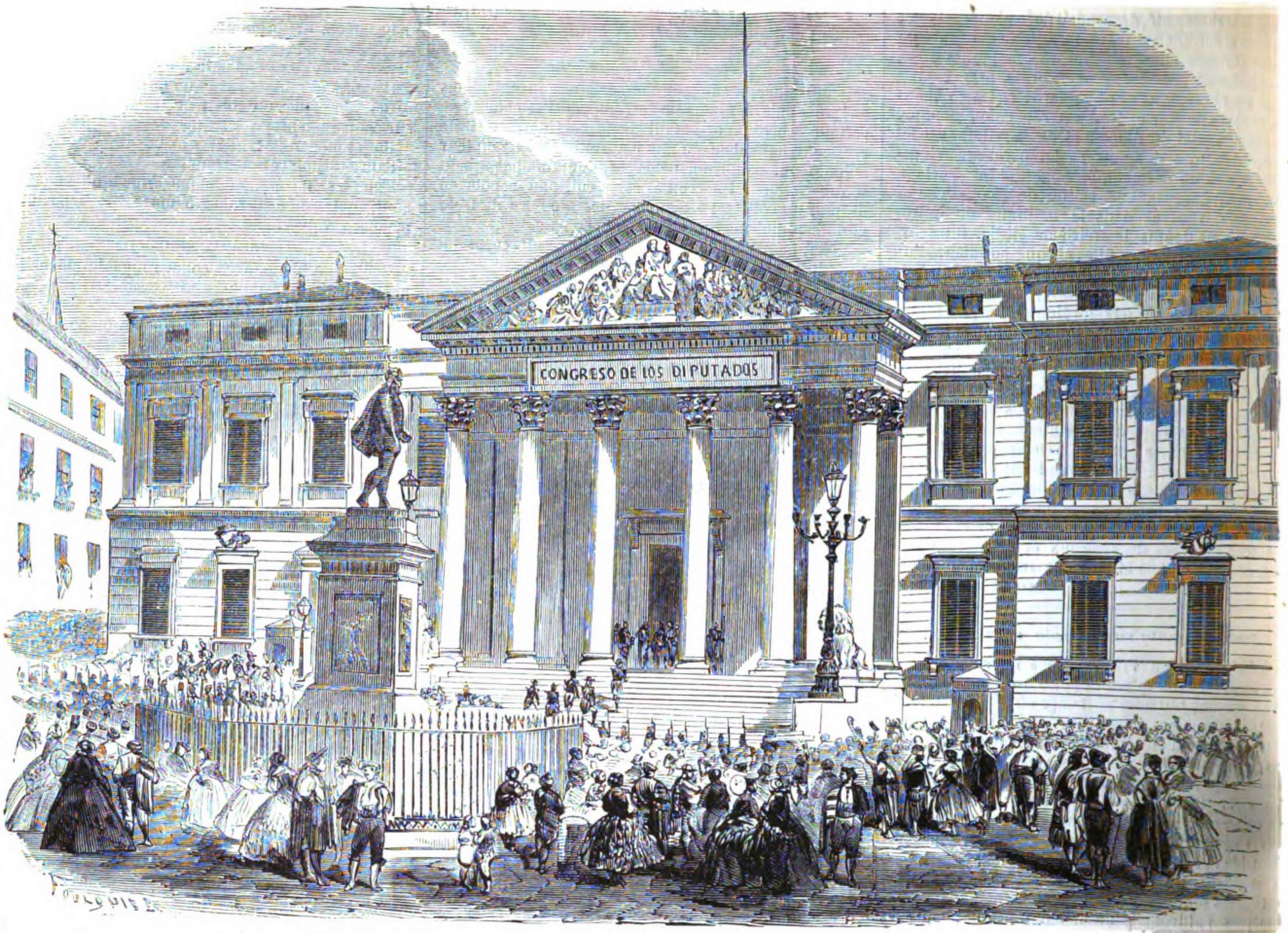
Nous étions au milieu des champs.

Elle jeta un regard autour d'elle, puis elle me dit:

— Charles, viens que je te presse sur mon cœur!

Je compris en ce moment la conduite de Joseph auprès de M^me^ Putiphar. J'aurais donné le manuscrit entier de ma *Dissertation sur l'usage des antennes chez les insectes* pour me soustraire aux caresses de ma Clémentine.

Mais cette faible femme que j'avais juré de protéger me saisit par les reins et me jeta sous son bras comme un parapluie. Puis, abusant de la gêne où cette position me mettait, elle décrocha lestement mes bretelles. Ma culotte qui n'était pas soutenue tomba. Une claque retentit parmi les murmures matiniers qui emplissaient la campagne. C'était ma Clémentine qui me donnait le fouet...



Le maréchal O'Donnell se rendant aux cortès pour annoncer la déclaration de guerre contre le Maroc.

Artillerie de marine. Hussard de la princesse. Soldat du génie. Lancier. Artilleur. Soldat de la ligne. Chasseur à pied, tenue de campagne.

Uniformes de l'armée espagnole, d'après des dessins communiqués par M. le vicomte de Dax.

La brisée.

Le chenil de la vénerie impériale à Compiègne, d'après des croquis de M. Yriarte.

Le valet de limiers.

Le prince Napoléon visitant le Great Eastern.

Le prince Napoléon n'a pas voulu quitter l'Angleterre sans voir en détail le navire qui, par ses colossales proportions, fait l'orgueil de la nation britannique. Son Altesse Impériale s'est rendue, le mardi 18, au matin, à bord du Great Eastern, dont nous avons donné le dessin et la description dans notre numéro 128. Le prince était accompagné par M. Pisani, aide de camp, le vicomte Clerc, écuyer de service, M. Wyatt, secrétaire de Son Altesse Impériale, et M. Choiedcky.

Après cette inspection qui n'a pas duré moins de trois heures, le prince a bien voulu accepter un déjeuner à bord que le capitaine Harrison lui avait offert.

La troupe de musiciens employés à bord du Great Eastern, ayant appris que le prince était sur le navire, ont exécuté l'air : *Partant pour la Syrie*, suivi de : *Les Bretons ne seront jamais esclaves.*

LÉO DE BERNARD.

La vénerie de l'empereur.

L'art de chasser à courre les animaux a beaucoup perdu de son caractère primitif, l'anglomanie qui envahit tout a beaucoup contribué à changer le cachet de nos chasses. Ce n'était pas assez de nous amener, en matière de courses, le sport, le turf, le steeple-chase, il nous a fallu, pour la vénerie, façonner nos lèvres à l'aride prononciation des mots : harriers, bigles, fox-hunt. Nos pères chassaient avec des chevaux normands et des chiens français, et les veneurs sérieux prétendent qu'ils ne s'en trouvaient pas plus mal; nous avons suivi le courant, nous avons substitué aux belles races de la Saintonge, aux bons chiens poitevins, des races anglaises, aux oreilles écourtées et à la gorge muette. Quel avantage en avons-nous retiré? Nous chassons plus vite, mais la chasse est moins animée : ce n'est plus qu'à l'hallali que les chiens anglais (qui ne peuvent dépenser leurs forces de deux côtés, par la gorge et le jarret) retrouvent ces éclats de voix qui animent la bête, aiguillonnent les chevaux, indiquent la trace aux chasseurs, et sont, pour ainsi dire, le clairon qui mène à la victoire. Il est vrai d'ajouter que ce serait un grand luxe d'avoir une meute entièrement composée de chiens de la Saintonge, car le prix de ces races est de beaucoup supérieur aux produits anglais, mais avec un mélange judicieux de trois quarts de sang, on joindrait la rapidité de la race anglaise à la sonorité du chien français, et nos chasses y gagneraient certainement.

Les rares débris de la vénerie française, les représentants des grandes familles qui ont continué à tenir en honneur ce plaisir princier se sont laissé entraîner par le mauvais exemple. Les exceptions sont fort rares, et MM. de Puysegur sont presque les seuls qui soient restés fidèles aux vieilles traditions et dont la meute soit française.

Les souverains, s'ils veulent suivre rigoureusement les lois de l'étiquette, ne peuvent chasser que le cerf, et s'ils sont scrupuleux en matière de vénerie, ils ne peuvent attaquer qu'un dix cors; mais il est avec saint Hubert, des accommodements, et les dix cors ne sont plus assez communs pour qu'on puisse toujours se donner le luxe de les attaquer.

On a vu des souverains ou des princes du sang chasser le sanglier; mais c'est une distraction à laquelle on ne convie pas la cour, et c'est sortir de l'étiquette que de se livrer à cette chasse, qui pourtant a bien son attrait pour un veneur; elle est plus féconde en péripéties, mais aussi plus dangereuse.

Les deux points sérieux des chasses d'aujourd'hui sont : le lever de rideau, je veux dire le rendez-vous, avec son magnifique coup d'œil, ces costumes, ces chiens, ces chevaux de sang, ces trompes qui brillent au soleil, enfin tout ce merveilleux pêle-mêle ; et l'hallali, avec son cérémonial et ses sanglants épisodes.

L'équipage de l'empereur, spécialement destiné à courre le cerf, se compose de cent chiens anglais et de vingt-cinq limiers qui sont presque tous d'origine française et appartenant à la race dite *Briquets d'Artois*. Nous donnons le type des deux plus beaux chiens de la meute, Clairault, limier, et Réveillot, chien courant.

Les écuries se composent d'environ cinquante à soixante chevaux, généralement anglais, ils sont hauts de taille, ont beaucoup de train et de fond. C'est un choix très-judicieusement fait. Quelques-uns des chevaux de l'équipage de chasse ont fait partie du service des écuries de Sa Majesté pendant la campagne d'Italie, et la plupart sont revenus en bon état, sans avoir souffert de ce changement et de ce travail forcé

Le personnel se divise en deux parties : les veneurs et tout ce qui touche la chasse à courre, et les chefs d'écurie et palefreniers pour tout ce qui concerne le service des chevaux, des relais, etc.

La vénerie impériale est commandée par un grand veneur dont les fonctions sont purement honorifiques, un premier veneur, trois lieutenants de vénerie et un capitaine commandant les chasses à tir. La meute est sous la surveillance d'un premier piqueur, qui donne les ordres et distribue les *quêtes* aux valets de limiers la veille des jours de chasse.

Les veneurs sont montés, ce sont les valets de chien à cheval, après eux viennent les valets de chien à pied.

Les valets de limiers qui font le bois sont divisés en deux sections : les uns montent à cheval, les autres restent à pied le jour de la chasse.

La vénerie porte le costume Louis XV, moins la botte à chaudron qu'on a remplacée par la botte demi forte. En fait de vénerie, tout est tradition et cela peut justifier l'anachronisme du costume. Les dames portent le corsage Louis XV et la jupe d'amazone, et c'est un beau spectacle que de voir défiler à travers les halliers et les éclaircis, rapides comme les héros des ballades allemandes, tous ces brillants cavaliers et ces dames intrépides ; le soleil se joue sur les paillettes d'or des costumes, la trompe résonne, les chiens hurlent, vous êtes ébloui, puis le son du cor va se perdant dans la forêt, ce n'est plus qu'un écho lointain.

Vous reprenez tristement le pinceau que vous aviez laissé tomber, et pour vous consoler de cette illusion si vite envolée, vous vous plongez avec délice dans la contemplation de la gorge aux Loups ou de la mare aux Fées.

Nous donnons, dans la gravure jointe à cette notice le costume d'un valet de limiers et celui d'un piqueur faisant une brisée. Ce fait est un des nombreux épisodes de la chasse à courre, il m'amène à parler de la sagacité des piqueurs et des veneurs en général. Quand après avoir suivi une chasse en amateur, on se trouve tout d'un coup initié par un bienveillant disciple de saint Hubert (c'est le lieu de remercier mes hôtes de Compiègne) à quelques-uns des secrets de la vénerie, on est pris d'une sérieuse admiration pour ces hommes qui arrivent à reconnaître l'âge d'un animal à l'empreinte qu'il laisse sur le sol. Je trouve que cela a quelque chose, à un degré éloigné, de l'admirable esprit de synthèse qui guidait Cuvier et qui guide aujourd'hui nos savants archéologues.

Je vous assure que, quand je vois au milieu d'une *harde* de cent chiens qui se ressemblent tous, un valet lancer habilement un coup de fouet en apostrophant le délinquant par son nom, Darius baisse beaucoup dans mon estime et je trouve qu'il lui était facile auprès de cela de savoir le nom de tous ses soldats.

La vénerie impériale réside, tantôt à Rambouillet, tantôt à Saint-Germain, à Fontainebleau ou à Compiègne.

Généralement elle passe l'hiver à Saint-Germain ; l'empereur aime à revenir aux Tuileries après la chasse, et la proximité de cette forêt lui permet de se donner cette distraction sans nuire à ses travaux.

Dans chacune des résidences dont nous venons de parler, il y a des bâtiments spéciaux pour la vénerie.

Celui de Fontainebleau est le plus monumental. A Compiègne, l'empereur a fait faire de nouveaux aménagements pour ce service qui est relégué à l'extrémité de la ville, auprès des écuries. Rambouillet est bien partagé comme vénerie, grâce à la prédilection de Charles X pour cette résidence. Mais le château lui-même est délabré et ne permet pas à l'empereur de l'habiter.

La forêt de Compiègne, de toutes les forêts du domaine, est la plus propice au plaisir de la chasse, les routes sont nombreuses, faciles, et il semble qu'on courre le cerf dans un parc. Aussi les chasses y sont brillantes et suivies, et les invitations très-nombreuses.

On ne saurait parler de Compiègne et de vénerie sans mentionner les chasses du marquis Arthur de l'Aigle, un des plus intrépides veneurs de France; sa meute est au premier rang, il est un de ceux qui contribuent le plus à maintenir l'honneur de l'ancienne vénerie française. Après sa meute, on peut citer celle de la société de Chantilly, de Rallie-Bourgogne et de M. le baron de Poilly.

CH YRIARTE.

— Ah ! pauvre Nodier ! dit Châteaubriand qui riait à gorge déployée.

Tout le monde faisait comme l'illustre auteur des *Martyrs*, excepté Balzac, occupé peut-être à caser cette historiette parmi les chapitres futurs de la *Comédie humaine*.

— Elle aurait pu frapper moins fort, poursuivit Nodier, souriant bonnement à l'hilarité générale ; chaque coup éclatait comme le claquement d'un fouet de poste. Quand elle eut fini elle me déposa sur l'herbe mouillée et me dit avec une grande douceur :

— Mon mari et mes deux frères sont bien plus forts que moi. Mon Charles, tu n'es pas capable de me défendre. A tantôt : j'irai chez ta mère, j'aurai mon sac, tâche de m'y glisser un mot pour me dire si tes fesses sont guéries.

Vous sentez bien que ma Clémentine n'était pas femme à reculer devant le mot propre.

Elle s'en alla. Je restai anéanti. Je fis à la terre une évocation classique pour la prier de m'engloutir. Sur son refus, je revins à Besançon. Il me semblait que la ville entière me regardait en riant. Je pensais que tout le monde savait déjà où était ma blessure.

La boulangère était sur le pas de sa porte. Elle me demanda :

— Ça va-t-il comme vous voulez, monsieur Charles?

Je l'aurais poignardée. Elle souriait ; pourquoi souriait-elle?

Comme je rentrais à la maison :

— La notairesse est venue tout à l'heure, me cria la cuisinière ; elle a dit qu'on vous fasse ses compliments.

— A-t-elle vu ma mère ?

— Elles ont ri toutes deux : c'est la première fois que je vois ça !

Mon parti était pris. Ma mère tricotait dans sa chambre.

— Les pistolets de mon père, lui demandai-je, sont-ils toujours dans l'armoire ?

— Il y a apparence, me répondit-elle ; ferme ta porte, je crains les courants d'air.

Je fermai la porte et j'allai ouvrir l'armoire. Ma mère tricotait paisiblement. Je m'emparai des pistolets de mon père, deux engins très-curieux qu'on lui avait demandés souvent pour le musée de Besançon. Je les chargeai devant ma mère, qui me regardait en tricotant.

— Je suis déshonoré ! lui dis-je.

— Il y a apparence que ça viendra, si vous ne changez pas, me répondit-elle.

— Cela ne viendra pas : je vais me détruire !

Ma bonne mère, il est vrai, ne quitta pas son tricot, mais elle me dit fort affectueusement :

— Charles, ne faites pas cette bêtise-là !

— Tu es une femme, toi, m'écriai-je, tu ne comprends pas ce que c'est que le déshonneur !...

Je prononçai, à ce sujet, un petit discours que ma bonne mère écouta sans bâiller. Elle ne bâillait que quand elle s'amusait avec la notairesse.

Quand j'eus fini mon petit discours, je brandis mes pistolets et je m'élançai vers l'escalier qui conduisait à ma chambre, bien persuadé que ma bonne mère allait se jeter au-devant de moi ou s'attacher à mes vêtements.

Mais elle continuait son impitoyable tricot.

Je montai d'abord très-vite, puis plus doucement, puis marche à marche.

J'espérais toujours que ma mère viendrait m'arracher ces armes fatales.

A mesure que je montais, j'étais moins exigeant. Aux dernières marches, je me serais contenté d'un simple appel.

Se peut-il trouver des mères ainsi dénaturées?

J'allais être obligé de me brûler la cervelle, parce que personne ne m'arrachait des mains ces scélérats de pistolets !

— Charles !

Il fallait ma rouge envie d'entendre pour ouïr cet appel lointain et faible comme un murmure.

D'un bond, je fus au bas des escaliers.

— Vous m'avez appelé, ma mère ?

— Il y a apparence ! me répondit-elle avec humeur. Je viens de te le dire à l'instant : je crains les courants d'air... et tu as encore oublié de fermer ta porte !

C'en était trop ! Je fis feu des deux pistolets en même temps, mais il n'y avait pas de pierre aux batteries.

Ma bonne mère me prit sur ses genoux et me dorlota, demi-mort de peur que j'étais.

— Il y a apparence, me dit-elle, qu'on ne t'a pas laissé monter avec de vraies tuettes.

Je me souviens qu'elle ajouta en reprenant son tricot :

— Quand tu auras l'âge, Charles, ne t'adresse jamais qu'aux femmes qui ont les pieds plus grands que tes souliers...

PAUL FÉVAL.

FIN.

Curiosités de la langue et de l'histoire.

LE SONNET.

Un sonnet sans défaut vaut seul un long poëme,

dit Boileau. Et, révérence parler, je crains bien que ileau n'ait dit une sottise. Il n'y a pas de raison de dire qu'un sonnet sans défaut vaille un long poëme, ce poëme est également sans défaut. Au cas où le islateur du Parnasse aurait voulu dire qu'il préfé- t un bon sonnet à un méchant poëme, on pourrait pposer que l'auteur de *l'Art poétique* avait un colla- rateur inavoué : M. de la Palisse.

Mais il ne s'agit pas ici des mérites du sonnet. Je ne ix traiter qu'une question d'étymologie.

Le sonnet se définit techniquement : « Une épigramme mée d'un certain nombre de vers. » Colletet, qui a un *Traité du sonnet*, et à qui nous empruntons la init on qu'on vient de lire, n'a fait que traduire la isée de Scaliger, qui appelle les sonnets de Pétrarque épigrammes d'amour, *epigrammata amatoria*.

Il est généralement reçu que le sonnet est une in- tion italienne acques Pelletier, du Mans, en son *Art poétique*, et chim du Bellay, dans son *Illustration de la langue içaise*, l'affirment positivement. Après l'avoir dit en se, du Bellay le répète en vers :

> Par moy les grâces divines
> Ont fait sonner assez bien
> Sur les rives angevines
> Le sonnet italien.

cévole de Sainte-Marthe pense comme Jacques Pel- ir et comme Joachim du Bellay :

> Graves sonnets que la docte Italie
> A pour les siens les premiers enfantez,
> Et que la France a depuis adoptez,
> Vous apprenant une grâce accomplie.

nfin, l'on dit communément que le premier sonnet lier qui ait été composé en français est de Mellin aint-Gelays.

h bien ! malgré tant de certificats, tout cela est act, et rien ne prouve que le sonnet soit plus ita- que français. Quelques dates suffiront pour établir rité.

Quelle est l'ancienneté du sonnet en Italie ? Dante, n 1265 et mort en 1331, appelle *sonnet* une de ses sons. (*Traité de la nouvelle vie.*) Pétrarque, qui ropria la forme poétique du sonnet et la rendit orte lle, vécut de 1304 à 1374.

ais le *sonnet* était connu en France à une époque coup plus reculée. Thibault, comte de Cham- e et roi de Navarre, écrivait vers 1226 :

> Et maint sonnet et mainte reverdie.

uillaume de Lorris, mort en 1260, parle, dans le *n de la Rose*, de

> Lais d'amour et sonnets courtois.

toine du Verdier nous apprend que Gérard de leuil, lyonnais, mort vers 1278, fit le premier ui est une erreur) des sonnets et des chanterels. , parmi les œuvres des troubadours, on peut citer nnet fait par Guilhem des Almarics pour Robert, Naples et de Sicile, vers l'an 1300.

France possédait ainsi le mot *sonnet* avant que liens eussent *sonnetto*, inconnu à Dante qui écrit in *sonitum*.

aintenant, d'où vient le mot ?

chim du Bellay croyait le savoir. *Sonnet* vient de , sonner. « Sonne-moy ces beaux sonnets non doctes que de plaisante invention italienne, con- de nom à l'ode. » Et ailleurs,

> Le beau petit sonnet qui n'a rien que le son.
>
> JOACHIM DU BELLAY. *Le Poëte courtisan.*

Arts poétiques s'appuyèrent longtemps sur les is de Joachim du Bellay. Celui de Jacques Pel- ppuyait l'origine italienne du sonnet ; celui de naye adopte l'étymologie proposée par le maître :

> De son se fit sonnet, de chant se fit chanson.

and Ronsard lui-même ne dédaigne pas ce ca- r dans une ode :

> J'écrirai des vers non sonnez
> Du grec ni du latin poëte.

s tous ces poëtes, le facétieux Ménage, qui ap- ons l'érudition tout ce qu'elle peut supporter anterie sans en crever, écrit doctement dans *ines de la langue française* : « Le sonnet est ainsi lu son que font les doubles rimes des deux s quatrains. »

un érudit sérieux, un savant philologue, de La Ravelière, assure que sonnet est un di- de son, comme qui dirait « petit son. »

cela se résume ainsi : « Le sonnet se nomme ce qu'il sonne. » Mais alors tout ce qui sonne devrait s'appeler sonnet. Il existe des moules poétiques beaucoup plus compliqués et où les rimes se redou- blent avec bien plus de fréquence. Ce seraient là des sonnets par excellence ; cependant on les appelle villa- nelles, rondeaux, jeux-partis, chants royaux, etc. Qui sonne mieux que la ballade avec ses trois couplets et son envoi sur deux rimes ? Cependant, ce n'est pas le sonnet, c'est la ballade.

Il faut donc chercher ailleurs.

Constatons deux faits : 1° le sonnet est une petite pièce, une épigramme, au sens grec et latin, compo- sée de quatorze vers, à savoir, deux quatrains et deux tercets ;

2° Sonnet est un vieux mot de la langue française, puisqu'il se trouve dans une pièce de vers de 1226.

Cela posé, ouvrons le *Dictionnaire de l'Académie*, édi- tion de 1772, nous y trouverons l'article suivant :

> SONNEZ, s. m. Terme dont on se sert au jeu de trictrac lorsque le dé amène deux six. *Il a rempli par un sonnez. J'ai amené de suite deux sonnez qui m'ont fait perdre la partie.*

L'Académie a certainement voulu dire : « lorsque les dés amènent deux six, » car je la défie bien d'ame- ner deux six avec un dé ; mais enfin, nous tenons un bout du fil d'Ariane : « Sonnez » veut dire le double six, c'est-à-dire le point de douze. Le *Jeu du trictrac*, Paris, MDCCXVI, p. 12, nous apprend que les deux six s'appellent Sanne, Sonnez ou Sennes ; et nous en- seigne même « les petits quolibets ou mots rimez qu'il » faut sçavoir pour ne pas paroistre novice en ce jeu. » Ainsi, lorsque le joueur tire le double six, il doit dire : « *Sonnez* la trompette, le diable est mort ; ou bien : » Sennes, grosses étrennes. — Outre les quolibets ci- » dessus, ajoute le *Jeu du trictrac*, chacun en forge à sa » fantaisie, mais il n'est point essentiel de les sçavoir » ni d'en forger. »

Ne commencez vous pas à voir que le sonnez du jeu de trictrac et le sonnet des poëtes ne sont, au fond, qu'un seul et même vocable, et que le sonnet du poëte pourrait bien n'être qu'un double six ?

Mais ce double six a quatorze vers. Suspendez votre jugement, et me suivant par la main, veuillez remon- ter avec moi jusqu'au temps du roi Dagobert. Com- ment ! du roi Dagobert ? De celui qui mettait son haut- de-chausses à l'envers et qui fut l'ami de saint Éloi ? Précisément.

En l'an de grâce 630, le grand roi Dagobert rendit une ordonnance sur le *sonnet*. Baluze nous l'a précieu- sement conservée dans son recueil des *Capitulaires*. La voici, telle qu'on la trouve dans ce recueil, tome I^er^, page 32 :

DE SONESTI.

Quod si ingenuus sonesti, id est duodecim equas cum amissa- rio, aut sex scrovas cum verre, vel duodecim vaccas cum tauro furatus fuerit, 600 *solidis culpabilis judicetur*.

DU SONEST.

Si un homme libre a volé un sonest, c'est-à-dire douze juments avec leur étalon, ou six truies avec leur porc, ou douze vaches avec leur taureau, qu'il soit frappé d'une amende de 600 sols.

Voilà qui est clair : dans la basse latinité gauloise, c'est-à-dire dans la vieille langue vulgaire de notre pays, un sonest était la collection de douze femelles et d'un mâle (nous ignorons par quel privilége une truie comptait pour deux juments ou pour deux vaches) soit la douzaine augmentée d'un, selon l'antique usage français ; en un mot le sonest, c'est le nombre *treize* ou demi-quarteron.

D'après cette signification clairement exprimée dans le *Capitulaire* de Dagobert I^er^, et rapprochée du *sonnez* des joueurs de trictrac, on peut donner comme infini- ment probable que le *son et* des poëtes fut à l'origine une pièce de douze ou treize vers. Le treizième ou le quatorzième y furent sans doute adjoints plus tard pour des raisons de rhythme et d'harmonie. D'ailleurs, les auteurs (voyez Colletet, *Traité du sonnet* et le *Dic- tionnaire de Trévoux*, v° *sonnet*) conviennent que le sonnet n'eut pas toujours la forme que nous lui con- naissons depuis Pétrarque qui l'a consacrée.

Il ne nous reste plus qu'à chercher l'origine du mot *sonest* ou *sonnez*, au point de vue de sa valeur numé- rale ; c'est la moindre des choses. L'origine de *sonest* ou *sonnez* est purement latine. Les Latins écrivaient in- différemment *sex*, nom de nombre, ou *seni*, adjectif numéral ; *sex homines* ou *seni homines*, veulent égale- ment dire six hommes ; *senorum annorum pueri*, a dit Cicéron pour désigner des petits garçons de six ans. De *seni* on tira *senio* qui désignait le six du jeu de dés ; Martial l'emploie en ce sens. De ce *senio* est né le so- nest, sonnez ou sonnet ; et l'on remarquera que la forme *sennes*, indiquée par l'auteur du *Jeu du trictrac*, se rapproche encore plus étroitement du latin. A ce titre, elle méritait d'être signalée, quoiqu'elle ait cessé d'être en usage.

AUGUSTE VITU.

La fête du 15 août à bord de la Némésis.

Les navires composant la station de Cochinchine, mouillés dans la baie de Tourane, ont célébré avec gaieté et enthousiasme la fête de l'empereur, le 15 août dernier. La flottille, sous le commandement de l'amiral Rigault de Genouilly, s'est pavoisée dès le matin et a salué ce grand jour par ses salves d'artillerie. Ceci rentrait dans le programme, mais où la fantaisie de nos marins a donné un échantillon de son initiative, c'est sur le pont de la frégate la *Némésis* qui, ce jour- là, a été transformé en théâtre.

Comme les zouaves au camp, nos marins savent au besoin improviser une scène et une pantomime. Voyez cet arlequin et ce pierrot qui se démènent de la batte et des jambes, désopilant par leurs facéties, qui ne manquent pas de sel, cet auditoire de camarades qui les écoutent assis, les uns sur des bancs formés avec des tables de bord et des bailles de combat, les autres sur un affût de caronnade.

On a déjà dit que la première chose qu'élevait le Français en débarquant dans un pays, c'était un théâtre : je commence à croire qu'il fait mieux que cela, qu'il n'a pas à le créer, mais que, comme l'es- cargot, il porte toujours avec lui son théâtre.

MAXIME VAUVERT.

Les hirondelles d'hiver.

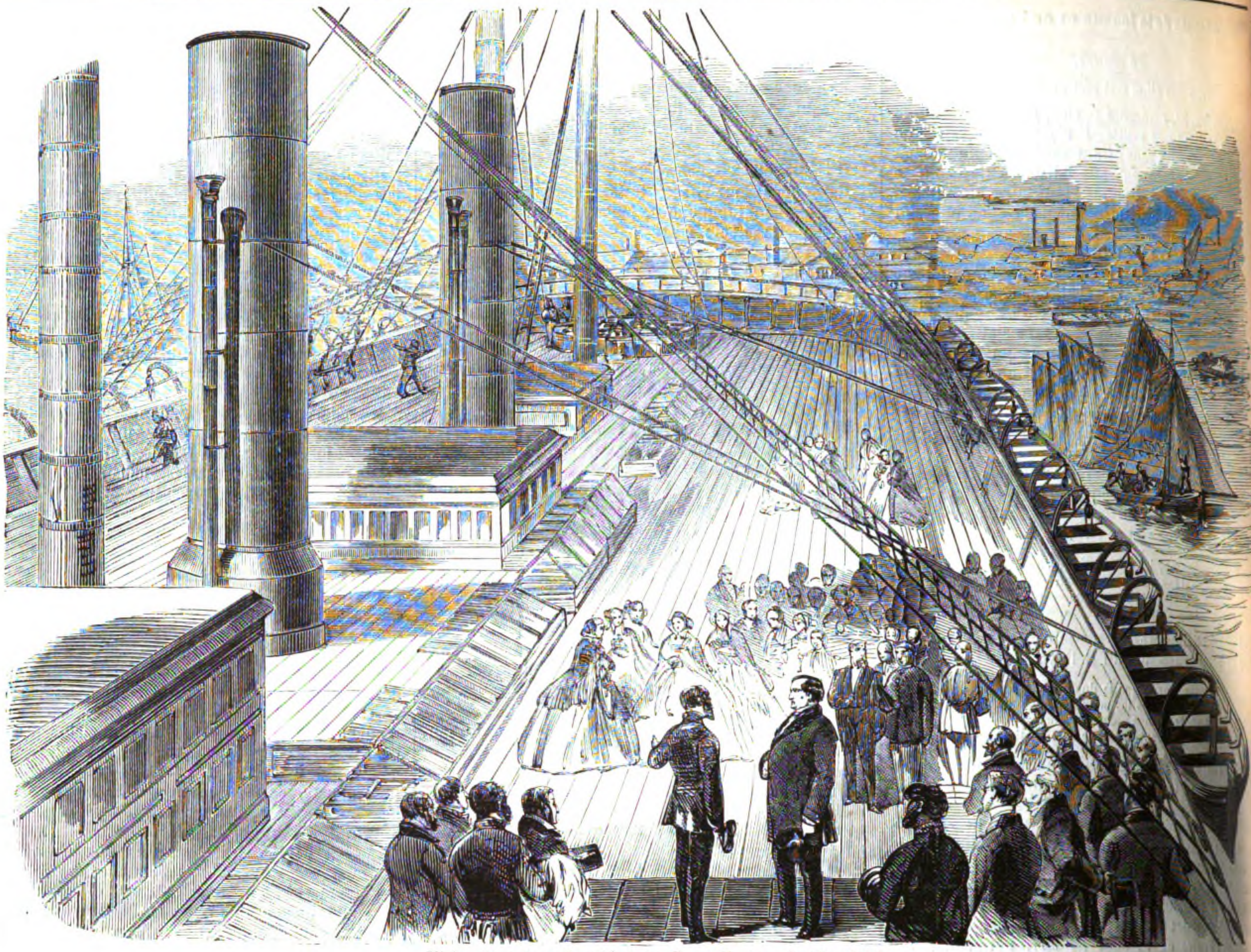
Qui se souvient des premières hirondelles ? Joyeuses messagères du printemps, elles frôlaient de leurs ailes nos fenêtres encore closes pour suspendre à nos toits leurs nids accoutumés. Où êtes-vous, pauvres hiron- delles ? vous avez fui avec les derniers beaux jours, et déjà voici venir les *hirondelles d'hiver*. Leur cri dés- agréable, qui dès le matin nous a réveillé en sursaut tandis que nous reposions sous de chaudes couver- tures, douillettement abrités par d'amples rideaux, nous poursuit jusqu'au coucher du soleil de son re- frain monotone : *ramonez ci, ramonez là, la cheminée du haut en bas*. C'est l'hiver, il faut se résigner, c'est bien l'hiver.

Le feu pétille et flambe dans nos cheminées où il a remplacé les dernières fleurs, et dans la rue à tous les angles, dans tous les trous de la muraille, à la porte de tous les marchands de vin, partout où un homme et une poignée de charbon peuvent se loger, vous voyez étinceler un œil de feu qui fait paraître plus grandes encore de lugubres machines dans les- quelles rôtissent en crépitant des marrons à la robe luisante et brune.

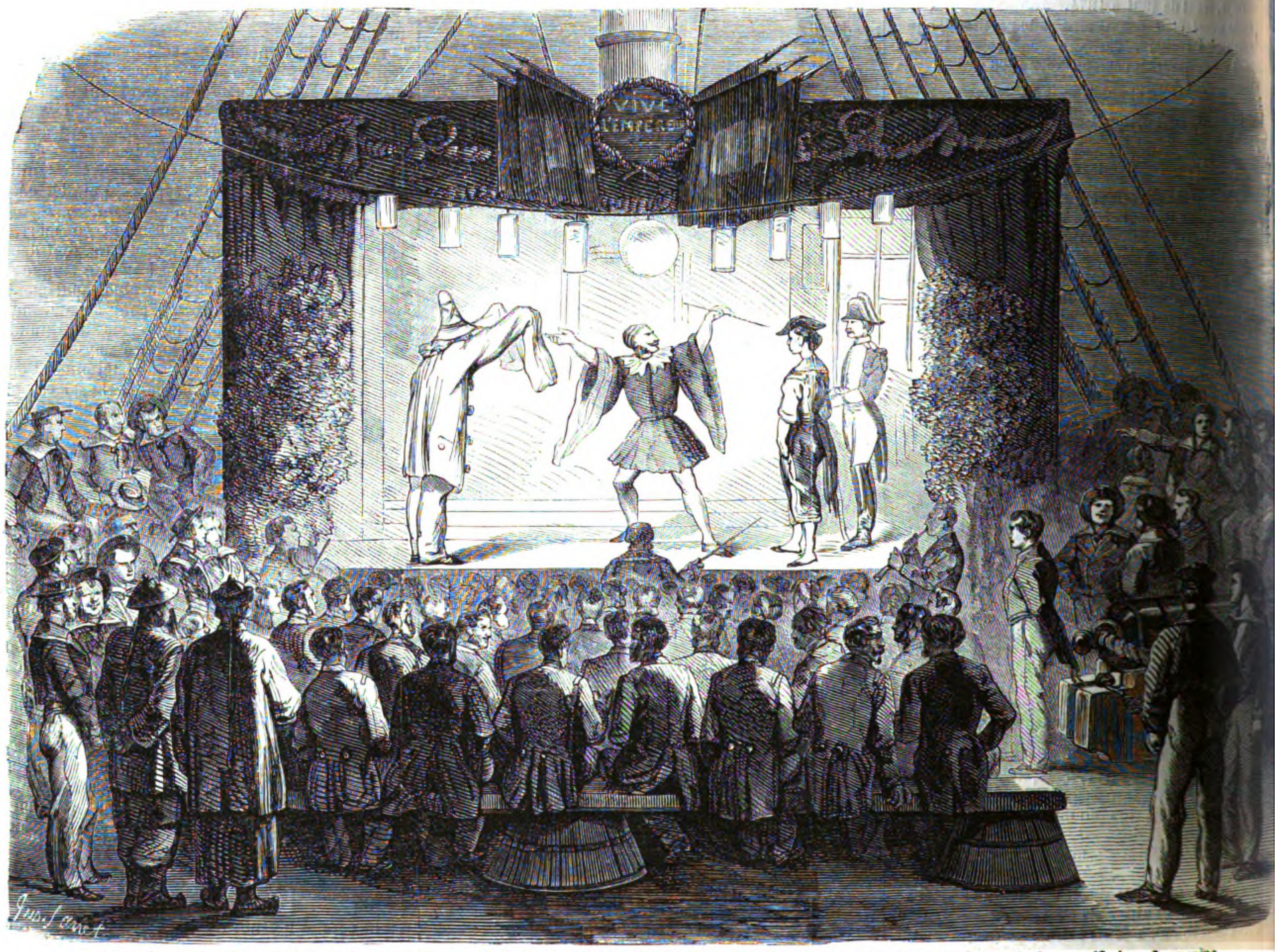
Les marrons qui viennent de dépouiller leurs man- teaux d'épines vertes, et les nèfles que le froid seul mûrit, la nèfle, une chose qui vient sans soleil et qu'on appelle un fruit, sont les seuls fruits de l'hiver. Ils ont chassé tous les autres, même les fruits charnus, dorés et parfumés de l'automne qui étaient restés pendus aux branches longtemps après que les feuilles de l'arbre avaient été jaunies, séchées, puis détachées par les vents froids de la mauvaise saison.

Le petit ramoneur et le marchand de marrons du coin vivent en bonne intelligence. Ce sont deux en- fants du même sol, ils parlent la même langue et ten- dent au même but : entasser le plus rapidement pos- sible un sou sur un autre sou pour acheter au *pays* un petit lopin de terre. Le pays joue un grand rôle dans ces deux existences ; pauvre pays toutefois qui ne peut suffire à nourrir ses habitants. Pourquoi sont-ce toujours les contrées dont le sol est le plus aride et le plus ingrat au labeur qui sont aimées avec le plus de constance ?

Le foyer du marchand de marrons est le centre et comme le lieu de ralliement des hirondelles d'hiver. Voyez comme leurs mains engourdies et gonflées par le froid se tendent vers la chaleur qui s'en échappe. Les uns debouts, le nez à la hauteur du four- neau, sautant tantôt sur un pied, tantôt sur l'autre, les autres accroupis, serrés le plus près possible de cette bonne chaleur et causant avec le mar- chand dans un idiome qui est pour eux comme une langue maçonnique. S'il vient à passer une femme richement mise, dont la robe traînant sur l'asphalte frôle l'enfant déguenillé, l'homme qui vient chaque hiver allumer à la même place le même fourneau fait un signe au marmot. Celui-ci se détache de la mu- raille à laquelle il se collait étroitement pour que le vent ait moins de prise, et court à la suite de la dame tendant sa petite main, levant ses yeux brillants pour quêter à la fois du geste et du regard, tandis qu'il chante de cette voix demanderesse par excellence qui n'appartient qu'aux hirondelles d'hiver : — Un petit sou, ma bonne dame. — Ah ! donnez, donnez, madame, ce petit sou qui est si peu de choses pour vous, et qui, pour le pauvre enfant, est un pas de fait vers sa mère. Si vous refusez, le petiot revient tristement tendre sa main vers le fourneau, mais vous lui avez ôté une es-



Visite du prince Napoléon au *Great-Eastern*, le 18 octobre.



Représentation à bord de la frégate *la Némésis*, à l'occasion de la fête du 15 août, d'après un croquis envoyé par M. Co..., officier de marine.

LES HIRONDELLES D'HIVER.

pérance, une espérance morte pour si peu! On dit que les hirondelles qui viennent bâtir leurs nids à nos croisées nous présagent le bonheur. Donnez, donnez aussi aux hirondelles d'hiver pour qu'elles reprennent en chantant le chemin du pays.

Autour du grand fourneau s'échangent les nouvelles et se racontent les dernières aventures du pays. Le marchand de marrons a vu passer un tel, tel autre a reçu une lettre qui s'est lue autour de la poêle où grille le marron, il y avait un mot pour celui-ci, une recommandation pour celui-là; et tous ces gens pauvres, faibles, qui semblent abandonnés au milieu de nous, tant ils y tiennent peu de place, qui ne prennent rien ni à nos mœurs, ni à notre langage, ni à nos habitudes, se font là dans la grande ville comme un ressouvenir du pays autour de cet homme, venu comme eux à la conquête d'un peu d'argent, et qui semble les protéger.

L'autre jour, j'admirais chez un pâtissier en renom une jeune femme richement mise, à l'allure avenante plus encore que gracieuse, qu'à son accent particulier, à ses traits un peu forts, à sa tête un peu carrée et trop rapprochée des épaules, j'avais deviné être aussi de la patrie de nos hirondelles d'hiver. Elle venait de compter à deux reprises la monnaie qui lui avait été rendue et s'apprêtait à sortir, lorsque j'aperçus un enfant barbouillé de suie, chétif, malingre, dont la pauvre figure amaigrie et les grands yeux brillants de convoitise et de besoin, semblaient dire, collés derrière les glaces: — Ah! qu'ils sont heureux, ils mangent! Etant sorti derrière la jeune femme, j'aperçus l'enfant qui courait après elle, et lui tendait la main en disant d'une voix suppliante: — Un petit sou, pour l'amour de Dieu, ma belle dame, un petit sou par charité. — La jeune femme s'était arrêtée malgré le froid; elle prit dans un porte-monnaie une petite pièce blanche et la mit dans la main de l'enfant.—Ah! *santa Vierdja d'ardjent!* s'écria le petit qui n'avait encore jamais eu pareille fortune, ah! *santa Vierdja, qual bonhur.*

— *Pecaïre*, dit la jeune femme, *tan dé djoia per tan paou*, et s'arrêtant de nouveau, elle considéra plus attentivement l'enfant qui venait de faire résonner à son oreille le langage oublié du pays. — Ah! vous êtes de chez nous, disait l'enfant dans son patois. Parlez-moi un peu pour l'amour du bon Dieu, ce sera une double charité. — Puis il raconta sa venue à Paris, sa misère, le manque de pain souvent, le travail toujours au-dessus de ses forces, sa maladie, son abandon; puis enfin il lui dit, en la regardant de ses pauvres yeux tout inondés de larmes:— J'ai faim — *Béni* (viens), répondit-elle, et le prenant par la main sans souci de ses gants glacés et de sa brillante toilette, elle revint sur ses pas, rentra chez le pâtissier avec son petit protégé au grand ébahissement de plusieurs *beaux* qui faisaient chaudement un *lunch*, les pieds vers la cheminée dans laquelle flambait un grand feu. Elle fit approcher l'enfant, et comme le pauvre petit tout honteux de se trouver pour la première fois en aussi belle compagnie, n'osait guère remuer, elle le poussa doucement par l'épaule en lui disant dans leur langage: — Avance-toi, *pays*, j'ai payé pour toi. — L'intelligence est précoce dans ces pays en fait d'argent; l'enfant prit tout à coup joyeusement et bravement son parti, il avait senti que l'argent met, quant aux positions qui s'achètent, tous ceux qui peuvent payer sur le pied de l'égalité. Quand il n'eut plus faim, la jeune femme l'emmena jusque chez elle, et j'ai appris qu'achevant son œuvre de charité, elle l'avait renvoyé à sa mère en garnissant sa poche de plus d'argent qu'il n'avait espéré en gagner dans son hiver.

Cette petite anecdote nous est revenue en la mémoire en considérant le dessin que le plus humoristique et l'un des plus gracieux crayons du *Monde illustré* a si heureusement baptisé: les *hirondelles d'hiver*. Il nous les montre toutes; les unes fuyant à tire d'ailes notre ciel devenu gris pour aller se réchauffer aux rayons d'un soleil plus brillant et plus chaud, pendant que les autres tendent leurs pauvres mains vers ce soleil de la rue qui brille pendant toute la mauvaise saison, et ne refuse jamais l'aumône qu'on lui demande.

L. M. D'AGHONNE.

La Camargue.

La Camargue, *Caii Marii ager*, camp de Caius Marius, est une île de trente kilomètres de longueur, de soixante-douze mille hectares de superficie, sur lesquels quinze mille seulement sont cultivés. Sa forme est celle d'un triangle dont le sommet est à Arles et la base à la mer: les deux côtés sont formés par les deux branches du Rhône qui, se divisant à la *pointe*, vont s'écartant de plus en plus pour se jeter dans la Méditerranée.

La position de ce delta accuse assez aux yeux des agriculteurs géologues la formation des terrains qui le composent.

Il est sûr que primitivement cette île, dont le niveau était moins élevé, a été envahie par les grosses mers qui apportaient à sa surface une couche de ce sable fin qui caractérise le fond de la mer méridionale. Puis quand arrivaient les crues du Rhône, une couche de glaise, arrachée aux terrains argileux, venait se superposer à cette couche de sable.

Ce qui constate les envahissements alternatifs du fleuve et de la mer, c'est l'existence du vaste étang du Valcarès et celle des nombreux marais qui couvrent une grande partie des terres intérieures.

Ces ravinements par grandes étendues dénotent la puissance des courants envahisseurs qui se sont succédés sur ce terrain d'alluvion.

De cette lutte entre les flots limoneux du Rhône et la Méditerranée est né l'exhaussement du sol par superpositions graduelles, jusqu'au moment où le fleuve, par ses dépôts successifs, éleva le niveau de l'île au-dessus de celui des plus grosses mers, et resta seul, par droit de conquête, l'envahisseur périodique du delta.

Plus tard, l'homme reprit sur le Rhône le terrain que celui-ci avait arraché à l'élément salé et préserva le sol de la Camargue par des digues, depuis Arles et Trinquetailles jusqu'à la mer.

Les inondations ne sont plus aujourd'hui que des accidents terribles, il est vrai, mais que les études des ingénieurs ont donné le moyen de combattre.

Le sol de la Camargue est donc argilo-sablonneux, formé de ces terres *fortes* et *franches* qui, une fois bien ameublées, sont très-productives et propres aux cultures des céréales, des luzernes, des garances, des racines alimentaires et à la plupart des plantes économiques, et pour lesquelles sont bons tous les engrais.

Mais cette argile et ce sable ne sont pas distribués également. Tantôt le terrain est purement argileux, tantôt sablonneux absolument. L'un et l'autre pris isolément et dans leur composition absolue sont impropres à une culture suivie et raisonnée.

Eh bien! la Camargue située sous le 43° de latitude, à la partie extrême et méridionale de la France, placée entre deux départements très-riches, les Bouches-du-Rhône et le Gard, chauffée par un soleil généreux, enlacée par les bras du plus beau fleuve français, composée des éléments géologiques les plus aptes à toutes les cultures européennes, ne produit pas la cinquième partie de ce qu'elle devrait produire.

Pourquoi cela?

Comment se fait-il que les capitaux des départements voisins ne se jettent pas dans l'exploitation de cette terre privilégiée?

D'où vient que la plupart des cultures fourragères, activées par la force d'un climat chaud, se dessèchent et meurent en ne donnant que des résultats négatifs?

Pourquoi ce Tantale agricole meurt-il de soif quand deux larges et inépuisables courants d'eau courent le long de ses côtes sans qu'il puisse rafraîchir son corps brûlant?

A qui la faute si, au lieu de gras herbages, le sol aride ne donne que des *enganes* et de maigres tamarins?

On peut répondre hardiment: à l'homme.

La nature, en effet, lui a donné dans le sol les deux éléments qu'il doit combiner pour obtenir des terres productives. L'amendement raisonné de l'argile par le sable dans les terrains où la première domine et où elle crée une couche superficielle imperméable à la pluie la plus obstinée, laissant couler l'eau au lieu de l'absorber, a démontré par l'expérience combien cette combinaison naturelle et *à portée de la main* donne de bons résultats à l'agriculteur intelligent. Le transport de l'argile sur les terrains par trop sablonneux et le mélange par la charrue de l'un avec l'autre de ces éléments géologiques amènent nécessairement le même résultat.

Avec de l'eau et notre soleil, on ferait venir du blé sur une pierre, disent nos paysans du midi. Les foins si estimés des plaines de la Crau qui poussent sur des cailloux arrosés par les eaux du canal de Craponne prouvent assez qu'il n'y a pas exagération dans le dicton provençal. La Camargue a le soleil qui, pour être resplendissant pendant quatre mois d'été, ne lui coûte rien, l'eau en abondance qui court le long de ses chaussées et qu'elle n'a qu'à puiser pour faire de ses steppes salées et brûlantes des terres à luzerne et à garance aussi productives que les luzernières et les terres à garance du departement de Vaucluse arrosées par un canal pris à la Durance.

L'agriculteur amendera bien ses terres, le soleil chauffera toujours le sol de la Camargue, l'association générale des chaussées fera bien tout ce qu'elle pourra pour entretenir les digues, mais si on veut faire de ce désert un jardin, de ces marais fiévreux des terres faciles aux plantes à racine pivotante, si on ne veut plus voir remonter le sel à la surface du sol et ne plus permettre aux effets de la capillarité d'amener sur les couches supérieures ce chlorure de sodium qui, au lieu d'aider la végétation, en devient le fléau quand cette capillarité n'est pas combattue par la porosité et l'humectation du terrain, il faut amener les eaux du Rhône sur cette terre qui renferme tous les éléments de production.

Pour appeler les capitaux dans ce pays, il convient de faire disparaître les fièvres par les dessèchements des paluds, renforcer les digues pour mettre la propriété définitivement à l'abri des inondations, faire une large prise d'eau au Rhône qui permette d'arroser tout le pays afin que les terres rapportent un intérêt qui attire les capitaux.

Alors on verra disparaître ces noirs troupeaux de taureaux sauvages dont le produit presque exclusif est le profit des courses barbares qu'ils fournissent dans les arènes de Nîmes et d'Arles, ou sur les places des villages voisins. Ces animaux pourront être élevés pour le labour et la boucherie.

L'élevage des bêtes à laine sera plus lucratif pour l'agriculteur qui ne verra pas mourir dans un jour ses nombreux troupeaux de *mérinos*, parce qu'ils auront bu l'eau croupissante d'un marais empesté.

Le cheval camargue, ce type abâtardi du cheval arabe amené là par les Sarrasins, nourri par de bons fourrages et à l'abri des intempéries, ne verra plus sa tête se développer d'une manière disproportionnée par l'habitude de manger à terre et toujours en plein air. Sa croissance, arrêtée par les souffrances qu'il endure dans le jeune âge, gagnera en élévation comme ses membres en force et en élégance. On pourra le ramener au type *barbe* primitif et la cavalerie légère trouvera alors dans cette île pour ses remontes un cheval qui vaudra, sans aucun doute, le cheval de guerre de nos départements africains.

Ces pauvres animaux ne se verront plus obligés, pour payer le peu de soin et la maigre nourriture dont ils se contentent, de dépiquer tous les étés sous un soleil brûlant les belles qualités de blé de Camargue; on laissera aux machines le soin de les égrener.

Pour rendre féconds quarante mille hectares de terrains incultes, pour donner la santé à un pays empesté, pour rendre à l'agriculture et à l'alimentation les taureaux aujourd'hui peu productifs, faire des prairies de la Camargue une pépinière de bons chevaux, pour ne pas voir s'éteindre enfin ces belles races de mérinos dont les laines ont fait une réputation à Arles, que faut-il?

Amener l'eau sur des terres que la nature a créées tout exprès pour l'agriculture et pour être arrosées.

Je ne veux pour preuve de mes assertions que l'étonnante fertilité des terres qui avoisinent le Rhône, les seules qui soient cultivées et dans le sol desquelles les infiltrations du fleuve sont plus abondantes et entretiennent la fraîcheur.

Le propriétaire aujourd'hui n'est pas assez riche pour entreprendre par association ces grands travaux. Si le gouvernement ne peut faire lui-même, souhaitons qu'il autorise une société recommandable qui se chargera de prendre les eaux au Rhône et les distribuer pour l'arrosage.

Les marais desséchés, les steppes fertilisées payeront l'État, par la plus value des impositions, de son intelligente initiative. La production générale sera augmentée, la richesse particulière des propriétaires décuplera, la salubrité du climat peuplera des villages où toujours sévit la fièvre et où par conséquent les bras manquent, et l'État retirera de l'argent d'une contrée qui ne lui donne que des revenus insignifiants.

A. ARNAUD.

COMÉDIE-FRANÇAISE: M. Édouard Thierry. — ODÉON: *Le Passé d'une Femme*, drame en quatre actes, par MM. Charles Lafont et Frédéric Béchard. — VARIÉTÉS: *Monsieur Jules*, comédie en deux actes, mêlée de chant, par MM. Louis Lurine et Raymond Deslandes.

M. Édouard Thierry a remplacé M. Empis dans l'administration de la Comédie-Française. M. Empis, il faut bien le dire, n'emporte pas avec lui tous les regrets; l'inflexibilité de ses principes, ses préférences exclusives pour un pâle répertoire de transition, le constituaient en désaccord formel avec les idées et les besoins de notre temps. Son successeur, au contraire, choisi dans les rangs militants de la presse, élevé au milieu de la génération pleine de séve qui a tant fait pour la gloire littéraire de ce demi-siècle, son successeur présente toutes les garanties souhaitables pour la prospérité du théâtre que notre vanité nationale a

alifié de premier théâtre du monde. Je doute même 'en aucun temps un journaliste et un fonctionnaire réuni, comme M. Édouard Thierry, une telle proion de sympathies. Les causes de cette unanimité norable se rapportent autant au caractère de l'homme aux mérites de l'écrivain. En une carrière laborse et trop modestement circonscrite peut-être, Édouard Thierry, exclusivement acquis à la crile, n'a jamais blessé personne, du moins sciemment. idit par penchant, et, comme tel, facile aux concesis, il a su rallier dans un éclectisme aimable l'astiment de tous les gens de goût. Il a été celui qui ique, qui avertit, qui encourage, qui console. — tôt que celui qui blâme et qui rejette. Heureux pérament, rare à toutes les époques et peut être que dans la nôtre! Honnêteté qui n'exclut ni le rire, ni la finesse, ni les qualités les plus déliées de prit! Dans le procès du dix-neuvième siècle, Édouard Thierry figurera comme l'avocat des cirstances atténuantes.

. Edouard Thierry apportera dans la direction du âtre-Français cette urbanité qui rend les rapports irels et attrayants. Il ira au-devant des œuvres noues et rappellera à lui les auteurs à qui les intions de son prédécesseur avaient trop fait défaut. r ne citer que deux exemples, n'est-il pas étrange la comédie française ait laissé M. Emile Augier er ses pièces un peu partout, et qu'elle n'ait pas onquérir M. Alexandre Dumas fils, — les deux nas les plus dramatiques de notre époque?

présent que nous avons salué la bienvenue de e confrère, examinons les produits dramatiques i semaine. *Le Passé d'une Femme* est un nouveau ès pour l'Odéon; le sujet de ce drame ressemble à i de *la Fiammina*, avec cette différence que les urs ont remplacé la cantatrice par un bas-bleu. ise Verneuil est une jeune femme de province, à igination ardente, qui a abandonné son mari et sa pour venir, au bras d'un amant, vivre à Paris de e de plaisir. Au bout de quelque temps, l'amant bandonnée; demeurée seule, elle a été obligée, vivre, d'écrire des chefs-d'œuvre. Mais le monde arde justement rancune, et sa fille elle-même se urne de son passage; Louise Verneuil, n'aspirant près la réhabilitation, la sauve de l'adultère et end place parmi les femmes honnêtes. — Quatre sur cette donnée, c'est un peu long; cependant iblic n'a pas paru s'en apercevoir; il a applaudi situations vigoureusement accusées, et particument à celle où le jeune homme (un jeune homme usé) se sert d'un roman de la mère pour indiquer endez-vous à la fille.

s deux auteurs du *Passé d'une Femme*, MM Charles it et Frédéric Béchard, le premier est un vétéran, it depuis une quinzaine d'années sur le succès petit drame en un acte et en prose: *Un chefre inconnu*; c'est un talent un peu triste, mais imenté. Le second, M. Béchard, est un jeune ne, qui a signé deux comédies où ne manquent ni rêt ni le style: *Les Tribulations d'un grand homme Déclassés*. Nous le croyons fait pour travailler et réussir seul.

Passé d'une Femme est bien joué par M. Tisserant, un rôle sentencieux fait un personnage touchant; r M. Thiron, très-comique et très-vrai sous l'enpe d'un Prudhomme ami des arts. Les actrices issé à désirer.

l'a écrit avec raison: la comédie, la vraie comédie, st-à-dire l'observation, la gaieté, l'enseignement, retrouve plus souvent sur les scènes de vaudeque dans les théâtres de premier ordre. A ce point te, nous confessons volontiers nos préférences certaines pièces de M. Labiche et de MM. Dut Lauzanne, comparées aux pièces de M. Laya et Legouvé, par exemple. Dans ce genre sans prén et très-voisin de l'art, MM. Louis Lurine et ond Deslandes viennent d'ajouter à leur réperleux actes du meilleur esprit et de la plus belle ır, *Monsieur Jules*.

s ne savons pas ce que sera *le Père prodigue*, que e le Gymnase, mais il nous semble que l'idée l'en être passablement déflorée par le *Monsieur* du théâtre des Variétés. *Monsieur Jules* est un rodigue, en effet, un cinquantenaire d'une prose verdeur, qui a des maîtresses rue Saints, qui s'habille en pierrot, qui met sa montre nt-de-piété, qui se bat en duel et qui, par ses e toute sorte, fait le désespoir de son fils l'avoué. z qu'en l'absence de ce fils, *Monsieur Jules* se de donner des consultations et d'envoyer en ssions galantes les clercs de l'étude. On est forcé de ce père terrible, après avoir payé ses dettes, et donner un trousseau. La pièce est habilement sur un excellent ton de comédie; M. Charles y a trouvé un rôle, qu'il joue gaiement.

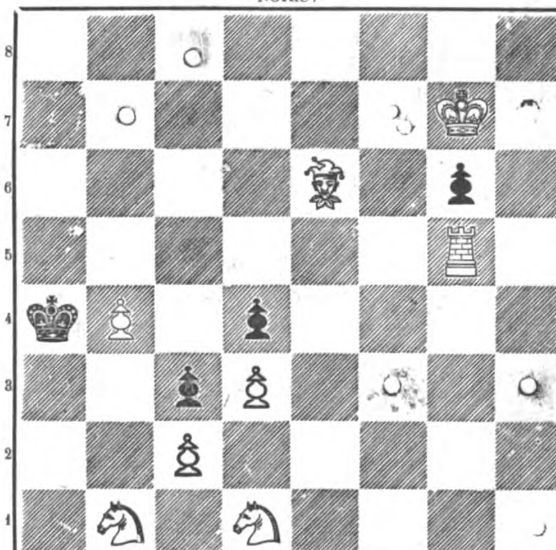
CHARLES MONSELET.

Prix de l'abonnement.

	Surtaxe.	3 mois.	6 mois.	un an.
France.................. .... / Algérie........................ / Colonies françaises (voie franç)...	» »	6 »	11 »	21 »
Id. *id.* (voie anglaise).	20 28	11 »	21 »	42 »
États-Romains..................	20 80			
Angleterre / Égypte, Grèce, Turquie / Toscane	12 48	9 »	17 »	33 »
Belgique / Prusse	10 40	8 50	16 »	31 »
Espagne / Suisse	5 20	7 25	13 50	26 »
Hollande et Luxembourg........	8 32	8 »	15 »	29 »
Portugal......................	7 80			
Id. (voie anglaise)..........	18 72	10 50	20 50	40 »
Modène, Parme et Plaisance..... / Piémont / Armée française en Italie	6 24	7 50	14 »	27 »

Problème N° 25, de la composition de M. C. B.

NOIRS.



BLANCS.

Les blancs jouent et font mat en quatre coups.

Nous recommandons ce problème dont la solution est en même temps originale et difficile.

La partie suivante, disputée par nous à deux amateurs fort distingués, *S. A. le duc de Brunswick* et M. le comte de ***, offre une variante très-peu connue de la partie ainsi nommée « française, » et nous signalons en outre à nos lecteurs sa très-piquante finale.

Blancs, Kolisch.	Noirs, les Alliés.	Blancs, Kolisch.	Noirs, les Alliés.
1. e 2 — e 4	c 7 — e 6	19. d 1 — f 3	c 6 — e 7
2. d 2 — d 4	d 7 — d 5	20. f 5 — d 3	e 7 — d 5
3. f 1 — d 3	d 5 — e 4:	21. d 2 — e 4	f 6 — e 4:
4. d 3 — e 4:	f 7 — f 5	22. f 3 — e 4:	g 7 — g 6
5. e 4 — d 3	g 8 — f 6	23. e 4 — d 4: +	d 5 — f 6
6. g 1 — f 3	f 8 — d 6	24. d 4 — f 2	f 6 — h 5
7. 0 — 0	0 — 0	25. a 1 — e 1	c 7 — d 8
8. f 1 — e 1	c 7 — c 5	26. g 5 — h 6	h 5 — g 7
9. f 3 — g 5	f 8 — e 8	27. f 2 — a 7:	d 6 — d 5
10. d 3 — c 4	c 5 — d 4:[1]	28. e 1 — e 5	d 5 — c 6
11. g 5 — e 6:	c 8 — e 6:	29. d 3 — e 4	c 6 — d 6
12. e 1 — e 6:	g 8 — h 8	30. a 7 — b 7:	d 8 — f 6
13. c 1 — g 5	e 8 — e 6:	31. e 5 — d 5	d 6 — e 6
14. c 4 — e 6:	d 6 — h 2: +	32. d 5 — d 7	e 6 — g 4
15. g 1 — h 1	h 2 — c 7	33. h 1 — g 1	g 4 — h 4
16. e 6 — f 5:	d 8 — d 6	34. b 7 — b 4	f 8 — e 8
17. f 2 — f 4	b 8 — c 6	35. d 7 — f 7	g 7 — e 6
18. b 1 — d 2	a 8 — f 8	36. e 4 — d 5	f 6 — d 4 +

Les blancs font mat en quatre coups.

[1] Sur f 6 — d 5, suivait 11. d 1 — h 5, h 7 — h 6; 12. g 5 — f 7, d 8 — c 7, 13. f 7 — d 6 . et gagnent.

Nous croyons être agréable à nos bienveillants lecteurs en leur annonçant pour les numéros prochains une petite analyse du *gambit evans*, ce début si délicat pour l'attaque, si dangereux pour la défense.

J. KOLISCH.

Solution du problème n° 24.

BLANCS.	NOIRS.
1. C f 2 — h 3:	1. F a 1 — d 4 (m)
2. F h 5 — d 1	2. N'imp.
3. C c 2 — e 3 +	3. d 4 — e 3:
4. F d 1 — c 2 + mat.	

PETITE CORRESPONDANCE.

MM. les membres du Cercle national, à Toulon. — C'est celui qui est au milieu, de face, en la nette blanche et en chapeau de paille.

M. L. C., à Saint-Gérand. — Même réponse.

MM. les membres du cercle de Marvejols. — Même réponse.

CAUSERIE DE LA MODE.

L'automne décline, l'hiver s'avance à grands pas et tous les magasins de Paris renouvellent leur assortiment tentateur: pour se faire une idée des tissus somptueux ou charmants qui seront portés cet hiver, il faut voir les nouveautés que viennent de recevoir les magasins du Louvre; c'est là que les femmes trouvent en ce moment toutes les séductions de la toilette. J'ai dit à mes lectrices que j'étais attendue à Marseille par la vicomtesse de L..., qui m'avait engagée aux fêtes qui devaient avoir lieu pour célébrer le mariage de sa fille. Avant de me rendre à cette gracieuse invitation, je suis allée aux grands magasins du Louvre, et j'ai été ravie de tous les objets charmants et somptueux que j'y ai trouvés étalés. C'était toute une collection des soiries les plus rares et les plus nouvelles; des taffetas brochés, d'autres à dispositions de velours, des satins, des moires, des reps, qui ne ressemblent en rien aux étoffes des années précédentes. J'ai fait choix de deux robes de ville et de deux robes de soirées, puis je suis allée admirer les magnifiques confections qui remplissent plusieurs salons de la grande maison du Louvre; qu'elle diversité de formes, qu'elle splendeur de tissus, qu'elles garnitures élégantes. Jamais les longues basquines descendant jusqu'au bord de la robe, n'ont été ornées d'une façon plus gracieuse, tour à tour avec des garnitures de rubans, de guipures ou de dentelles noires. Les *pelisses impératrice* ont cette année une coupe vraiment élégante, il faut les voir aux magasins du Louvre même pour s'imaginer l'effet de ce superbe vêtement; nous admirâmes aussi un très-grand choix de mantelets et de burnous tous variés de formes et de garnitures: les magasins du Louvre ont des modèles qui ne sont qu'à eux et qui conviennent surtout aux femmes du grand monde.

Une belle confection fait à ravir, flottante sur une taille svelte; mais un cachemire de l'Inde a des plis onduleux qui sont aussi du plus heureux effet; de là vient que les confections n'ont pas exclu les cachemires et que les femmes élégantes ont adoptés les unes et les autres. Le grand salon des cachemires, dans les magasins du Louvre, est une merveille. On trouve là réunies toutes les diversités de ces moelleux tissus de l'Orient: des châles de Delhi, des châles de Lahore, des châles de Damas; la finesse de la trame le dispute à la fraîcheur des couleurs et à la nouveauté des dessins. Les magasins du Louvre ont aussi en dentelles de vraies merveilles, et ses parures en point d'Alençon et en dentelle noire de Chantilly, feront sensation cette année dans nos salons.

Après avoir acheté quelques robes dans ce bazar de l'élégance européenne, je suis allée chez Alexandrine choisir de frais chapeaux pour moi et pour quelques amies marseillaises qui devaient assister aussi au mariage de Mlle de L... Je suis restée longtemps indécise devant les deux cents chapeaux qui se dressaient sur leurs jolis chapigrons en palissandre, comme autant de belles fleurs. Tous étaient d'une distinction incomparable: je me suis enfin décidée pour un chapeau en crêpe bleu de Chine bordé de velours épinglé du même ton, à bavolet en blonde blanche et ayant sur la passe le fameux *nœud de plumes Alexandrine*, et pour le tour de tête un bandeau en primevères blanches et bleues, puis j'ai choisi un second chapeau en velours blanc et aigrettes d'un goût rare. J'ai fait choix pour deux belles Marseillaise blondes de deux chapeaux fort coquets en velours mauve, avec des pensées du même ton nichées dans de la blonde blanche, et d'un autre en tulle blanc et rouleaux de velours rouge orné de touffes de fleurs de grenades.

Parmi les coiffures, j'en ai emporté plusieurs en velours, avec barbes flottantes de tulle-illusion qui ont eu un très-grand succès aux fêtes du mariage.

Ce mariage s'est célébré dans l'église d'un riant village, voisin du château de la vicomtesse de L..., situé au Prado, et dominant la mer et cette merveilleuse vallée de l'Huveaune entourée de montagnes dont les sommets brumeux se confondent aux nuages qui flottent dans le ciel bleu. Il y a eu bal, fête sur l'eau, concert et spectacle au château, de sorte que les femmes invitées ont pu s'y montrer dans leurs toilettes les plus brillantes et les plus diverses. Presque toutes les robes que nous avons vues là avaient été expédiées de Paris par la maison Fauvet, qui avait mis sa célérité habituelle et son bon goût dans les commandes qu'on lui avait faites.

La jeune mariée, dont on se souvient que les robes avaient été faites par cette maison, brillait entre toutes les autres femmes. Un jour, dans une promenade à la mer, elle portait une robe en taffetas gris-perle, rayée en travers d'un gris plus sombre; la jupe avait sept volants; le corsage était collant et sans basques. Un châle incomparable en cachemire fond rose s'enroulait autour de la taille cambrée. Le chapeau était en tulle blanc avec des bandes de velours rose, et sur la passe souriait une branche de laurier-rose qu'on aurait dit

cueillie dans un des parterres du château. La robe était de la maison Fauvet; le chapeau venait de chez Alexandrine; le cachemire avait été choisi dans la maison du Louvre. On reconnaissait aux gants qui dessinaient sans un pli la petite main, la coupe excellente des gants de chevreau de *la Ville de Lyon*. C'est de cette maison, brevetée de l'impératrice, que les femmes qui donnent le ton à Marseille reçoivent chaque mois leur provision de gants de Suède et de gants de chevreau; et ce sont aussi MM. Ransons et Yves qui leur expédient leurs plus beaux rubans pour ceintures et pour ornementations de robes, ainsi que les voilettes de fantaisie, les franges, les effilés, les torsades et tous les objets de haute passementerie.

Le matin, au déjeuner, durant ces quelques jours de brillante hospitalité de château, nous avons remarqué les plus jolis déshabillés. La température était si douce, que la mousseline et le jaconas étaient permis. Aussi, presque toutes les femmes invitées étaient en blanc pour cette première réunion du jour. Plusieurs avaient reçu de chez Mme Payan des peignoirs en mousseline, brodés à jour de valenciennes et ornés de nœuds de rubans. Quelques-unes portaient de ces petits bonnets ou de ces fanchons du matin, dans lesquels madame Payan excelle.

SALON DE 1859. — *La lettre de recommandation*, tableau de M. Bonvin (nº 309).

Au bal, qui fut donné par une splendide soirée de clair de lune, ce qui charmait le plus les regards, c'était la réunion d'une foule de jolies têtes, toutes couronnées des plus fraîches fleurs. Mlle Pitrat, qui connaît si bien ce qui sied aux jeunes visages, avait composé pour cette fête ses couronnes les plus exquises et les plus rares: c'étaient toutes les fleurs des serres et des champs imitées avec cette perfection incomparable dont Mlle Pitrat a seul le secret, si bien que les yeux, qui venaient de voir les mêmes fleurs dans le jardin et les serres du château, croyaient à une illusion en les retrouvant enlacées en coiffures ou groupées en bouquets. La perfection de ces belles fleurs avait décidé la vicomtesse de L... à en décorer un petit boudoir merveilleux attenant à une serre ovale.

Ce boudoir avait sur des consoles de marbre blanc toute une série de vases et de corbeilles en vieux Sèvres, les fleurs souples et vivantes de Mlle Pitrat retombaient avec grâce de ces admirables porcelaines. Plusieurs des belles danseuses tenaient à la main un gros bouquet composé de ces mêmes fleurs. Ces bouquets, si vrais, sont pour ainsi dire une création de Mlle Pitrat; elle les inventa l'an passé pour les grandes fêtes des Tuileries, elle en embauma chaque fleur avec l'essence de son parfum naturel, et depuis lors les élégantes ont adopté pour les bals du grand monde ces bouquets merveilleux. A propos de parfums, beaucoup de belles danseuses portaient à ce bal de mariage de superbes éventails que Faguer-Laboullée leur avait envoyés, et aux senteurs suaves et rares qui s'exhalaient de leurs vêtements on devinait les essences et les poudres exquises du célèbre parfumeur, on devinait aussi à l'aisance et à la distinction des habits des élégants danseurs la coupe inimitable d'Humann, ce tailleur artiste qui seul a l'entente de la toilette des hommes, et qui a su faire du mesquin habit noir un vêtement noble a force d'étude dans la forme et de finesse dans le tissu.

Outre les grands dîners et les fêtes intérieures, c'étaient chaque jour des promenades ravissantes dans les plus beaux châteaux des environs. Le souvenir d'une excursion à la villa Talabot ne s'effacera jamais de notre mémoire; ç'a été pour nous la réalisation d'un de ces palais merveilleux que l'Arioste a décrits.

Palais est le nom qu'on peut donner à cette habitation féerique que M. Talabot, cet ingénieur de génie (et non du génie), qu'on nous passe ce quasi jeu de mots, s'est fait construire sur le point culminant de la plus haute colline du *Prado*. Des terrasses de ce château Louis XIII on a autour de soi une des plus belles vues du monde. A droite, la mer immense avec ses iles riantes, en face la vallée de l'Huveaune avec ses villages, ses châteaux et ses riantes bastides; à gauche, du côté de l'est, une magnifique chaîne de montagnes aux sommets lumineux, s'étendant depuis la mer jusqu'à la colline de la Sainte-Beaume, et étalant parmi leurs sommets dentelés ce gigantesque profil surnommé la tête de Puget. Des terrasses, des péristyles, et de toutes les fenêtres, on distingue ce merveilleux panorama. Les décorations intérieures du château répondent aux magnificences du dehors. Partout ce sont les anciens lampas, les reps d'autrefois et les magnifiques tapisseries de Beauvais, des châteaux royaux, exécutés avec une précision rare par la maison Requillard-Roussel et Choqueel, fournisseurs brevetés de l'empereur, de l'impératrice et de la reine d'Angleterre.

Nous décrirons ailleurs le palais Talabot. Cette première halte poétique du voyage que nous allons faire en Italie, ce voyage nous enchante et nous attire vers les régions de l'art, mais il nous fait rompre pour plusieurs mois avec la mode parisienne et nous oblige à dire adieu à nos lectrices dans ce dernier article.

VOLANDE.

SALON DE 1859.

Dans la peinture dite de genre, M. François Bonvin s'est fait une réputation bien justement méritée et qui s'accroît encore à chaque exposition nouvelle. Le choix de ses sujets, toujours un peu graves, son dessin savant et sa peinture solide et suffisamment agréable révèlent les études les plus consciencieuses et les plus sérieuses. *La Lettre de recommandation* est peut-être la toile de M. Bonvin où ces qualités brillent le plus. La lumière calme et bien distribuée, laisse une grande partie du tableau dans le clair-obscur, en mettant en relief la figure modeste et simple de la jeune orpheline, et la figure pleine de charité et de bienveillance de la supérieure. Cette composition est très-certainement une de celles qui émouvaient davantage le public au Salon dernier, et son acquisition par M. le ministre d'Etat doit être un grand encouragement pour l'artiste, qui ne doit son talent qu'à sa persévérance et à son travail.

LÉO DE BERNARD.

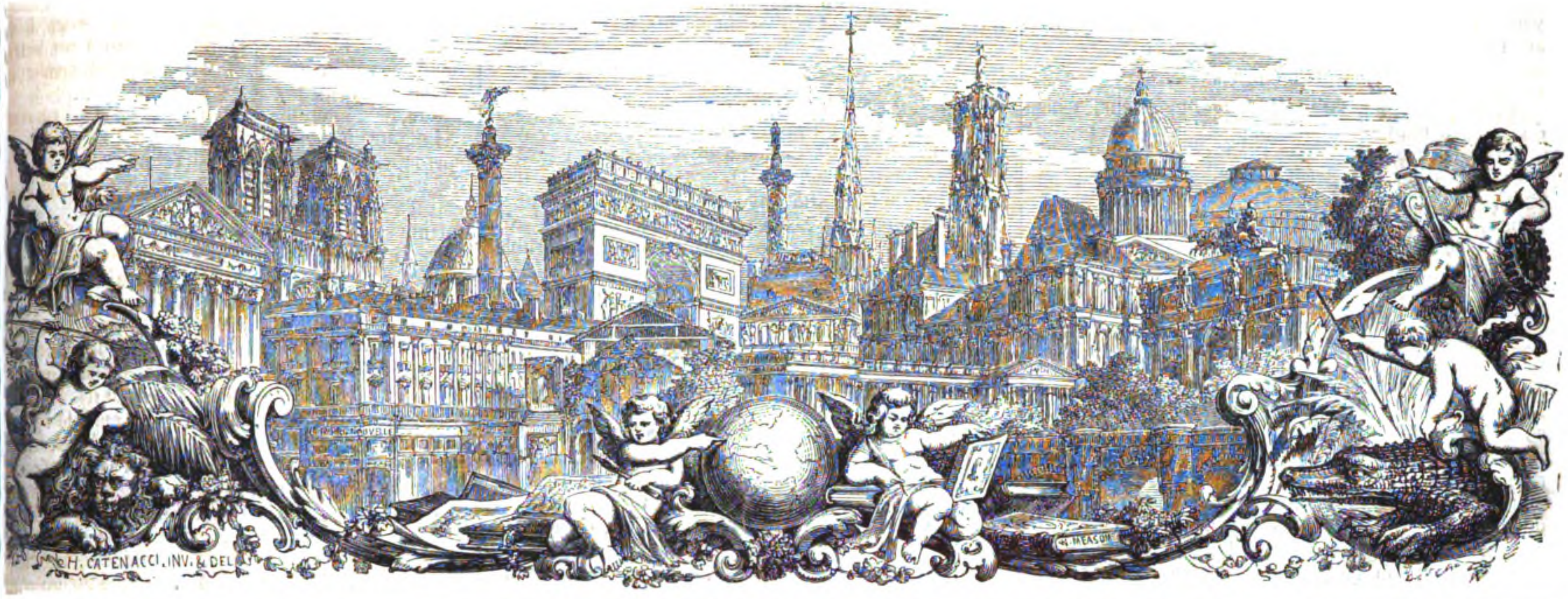
RÉBUS.

EXPLICATION DU DERNIER RÉBUS:
Les dépêches annoncées au *Moniteur* sont toujours très-authentiques.

Paris. — Imp. de la Librairie Nouvelle, A. Bourdilliat, 15, rue Bréda.

LE MONDE ILLUSTRÉ

JOURNAL HEBDOMADAIRE.



ABONNEMENTS POUR PARIS ET LES DÉPARTEMENTS :
n an, 21 francs ; — Six mois, 11 francs ; — Trois mois, 6 francs.
Le numéro, 35 c. à Paris ; 40 c. dans les départements.
t numéro demandé quatre semaines après son apparition sera vendu 40 c.
Le volume semestriel : 11 fr. broché ; — 16 fr. relié et doré sur tranche.

3me Année, N° 135. — 12 Novembre 1859.

Bureau d'abonnement et de vente : 15, boulevard des Italiens, à la Librai ie Nouvelle.
Direction et Administration : 15, rue Breda.

Toute réclamation, toute demande de changement d'adresse doit être accompagnée d'une bande imprimée et adressée à l'Administration, 15, rue Breda.

Toute demande d'abonnement non accompagnée d'un bon sur Paris ou sur la poste, toute demande de numéro à laquelle ne sera pas joint le montant en timbres-poste, sera considerée comme non avenue.

SOMMAIRE :

Théatre-Français. — *Le Duc Job*, acte 4me, scène dernière.

COURRIER DE PARIS.

Une dame nous écrit :

« Monsieur, vous qui relevez çà et là les abus et les ridicules de nos mœurs, les travers et les extravagances des gens, dites, je vous prie, et ainsi vous plairez à une foule de mères de famille, tout ce qu'il y a de regrettable dans le fait qui pourrait se résumer ainsi par le titre de votre article :

DE LA DISPARITION DES ENFANTS !

» Il ne s'agit pas de *petits Huns*, monsieur, mais de quelque chose de plus général. Voici l'idée :

» Depuis la révolution de 1848, les colléges ou lycées, et aussi toutes les pensions et les pensionnats en sont revenus au principe de l'uniforme, qui, je crois, nous vient du premier empire, un temps tout guerrier. On s'est mis à imposer à tous les élèves, depuis les plus petits jusqu'aux plus grands, la redingote boutonnée droite, à collet de couleur, le pantalon à passe-poil, la ceinture de cuir, le *képi*, cette fureur générale du Français, le képi dur surtout, qui est atrocement laid.

» Passe encore qu'on habille ainsi tout ceux qui ont franchi une dizaine d'années pour leur apprendre à se tenir raides, sans doute, mais les petits!

» Voyons, monsieur, ne vous est-il pas souvent arrivé en vous promenant par les rues, d'avoir devant vous, marchant à côté d'un papa, un petit bonhomme de cinq ans, de moins encore, affublé de ce vilain pantalon très-long, parce que l'enfant grandira, de cette capote trop large parce qu'il grossira, sanglé dans une lanière de cuir verni, tombée trop bas parce que l'enfant n'a pas de hanche qui la retienne, et coiffé de ce képi plissé et bosselé à l'arrière pour se rejeter plus crânement en avant, et ne vous êtes-vous pas senti tout attendri d'une pitié comique à l'égard de ce joli petit garçon si étrangement, si abominablement affublé ?

» Examinez le même enfant habillé selon la fantaisie de sa mère ! comme il est leste, agile, élégant, pittoresque de formes et de couleurs, gentil enfin, en comparaison de ce vilain petit soldat, lourd, engoncé, traînard, tiraillé là-haut par des bretelles, en bas par des sous-pied, avec des plaques, des boucles, des vestiges de fourniment, et, soit ballottant dans un uniforme qu'une économique prévision a fait tailler trop large, soit étriqué dans celui que la croissance forcerait à mettre au rebut. Le joli enfant, celui-là ! Le pauvre enfant, celui-ci !

» Le mien, monsieur, va déjà à la pension pendant six heures par jour; il le faut, son père m'a fait comprendre cela. Mais je n'ai jamais voulu le mettre dans une de ces pensions prétentieuses où l'on fait des petits élèves des espèces d'enfants de troupe. Henry vient d'arriver, il est là dans ma chambre, je le regarde; il a passé par les mains de la camérière qui l'a débarbouillé et rajusté. Il porte une petite blouse de velours gros bleu qui flotte autour de sa taille, à peine ramenée par une ceinture flexible, et ses bras et ses jambes agissent en liberté dans l'étoffe souple et chaude à la fois, si bien que rien ne nuit à sa croissance, que rien ne le paralyse, ne le comprime. Il n'a pas, comme messieurs les collégiens ou les pensionnaires *uniformés* un col-cravate qui lui coupe les oreilles et l'étrangle; une petite écharpe de soie sur laquelle se rabat le linge laisse aux muscles du cou les symboles de sa force future, toute l'expansion qu'il faut au libre jeu des organes respiratoires. Au lieu de ce vilain képi de tourlourou, mon fils porte un toquet léger, dont la soie se conforme au développement du crâne, à la masse des cheveux, et ceux-ci, au lieu d'être coupés comme ceux d'un fantassin qu'il faut tenir propre malgré lui, croissent en touffes libres, et couronnent de leurs anneaux dorés sa riante et fraîche figure. Enfin, monsieur, voilà un *enfant !* Les autres ne sont que de vilains petits hommes vus par le gros bout de la lorgnette !

» Aussi, comme Henry et ses petits cousins Alfred et Paul, gambadent dans le vestibule ou dans le jardinet! Comme ils sont souples, agiles, *élastiques* et à leur aise dans ces vêtements flottants, aux couleurs variées et réjouissantes à l'œil! Je n'ai jamais vu la récréation d'un collége, d'un pensionnat où les pauvres petits sont empaquetés dans leurs capotes, sanglés et embarrassés dans leurs pantalons à passe-poil tendus par des sous-pied au-dessus de leur âge! Mais qu'ils doivent être empêtrés, torturés, maussades ! De sorte, monsieur, qu'excessivement laid à voir sur de si jeunes enfants, cet uniforme est aussi et surtout très-nuisible à leur santé, et qu'il est étrange qu'une insurrection de mères ne le fasse pas honnir, bannir ! Hier, j'ai vu arriver chez moi, sous prétexte de jouer avec ses camarades de voisinage, un de ces petits soldats de sept ans, que sa mère a eu la faiblesse de laisser accoutrer ainsi ; si vous saviez quel contraste c'était à nos yeux, monsieur, et combien le parallèle rendait ce petit bonhomme ridicule et laid ! Pauvre enfant, il avait la conscience de son état, et n'osait gambader comme les autres! Des képis de grenadiers, des bonnets de *police* à des enfants de cet âge ! de *polisson* plutôt ! Cette vue m'a donné l'idée de vous adresser mes doléances ou plutôt mes remarques ; faites-en l'usage que vous dicteront vos entrailles paternelles ou non, et croyez, monsieur, à l'assiduité de votre lectrice passée (pas trop), présente et future.

***

Il y a dans l'affaire que nous allons raconter deux messieurs : un propriétaire et un locataire.

Le locataire s'est décidé à devenir propriétaire à son tour (était-ce son tour ?), et au lieu d'acheter une maison toute faite, il a préféré la bâtir à son goût.

Mais il avait un bail avec son propriétaire, et il désirait résilier ce bail pour le jour où son immeuble serait prêt à le recevoir.

Mais le propriétaire ne consentait pas à la résiliation...

Le locataire insistait.

Le propriétaire résistait.

De sorte que la mauvaise humeur s'en mêla et que ces messieurs en vinrent à une franche rupture.

Mais cela ne suffisait pas au locataire, il lui fallait absolument sa résiliation !

Or, comment l'obtenir d'un propriétaire aussi entêté ?

Il y avait deux moyens : la persuasion, — la violence.

La persuasion avait échoué, — il ne restait plus qu'à casser les vitres...

Ceci est, bien entendu, une image.

Arrivé à ce point du récit, il est devenu indispensable que le lecteur sache que le propriétaire en question habite un étage de son immeuble, — celui qui est placé tout juste au-dessus de la demeure du locataire qui veut s'en aller.

Ce propriétaire est flâneur, piéton, boursier ; il sort et rentre vingt fois par jour.

C'est sur ces allures que le locataire base son moyen de résiliation forcée.

Il s'en va trouver l'entrepreneur de sa bâtisse et lui dit :

« — Il me faut vingt maçons, les plus poudreux, les plus plâtreux, les plus inabordables que vous aurez dans vos chantier.

» — Quand, — où, — à quelle heure ?

» — Tous les matins, — chez moi, — à dix heures.

» — Vous les aurez, et ils ne seront pas à prendre avec des pincettes ! »

En effet, le lendemain, avant dix heures, arrive l'escouade, le clan des émigrés de la Creuse, traînant des sabots, vêtus, si l'on peut dire, de sayons en loques et secouant à chaque mouvement le plâtre comme des tamis. Le cocher, prévenu, les fait monter et les éparpille sur les marches de l'escalier, que dessine un joli tapis de feutre rouge à bandes vertes.

« — Asseyez-vous là, mes amis, — dit-il, — mon maître ne peut naturellement vous faire entrer tous, mais patientez, on vous paiera ! »

Quelques instants après, le propriétaire sort sans défiance pour ses excursions matinales... Vous voyez sa surprise, son effroi...

Il passe avec une difficulté qu'on ne cherche pas à lui diminuer, frôle et cogne la moitié des maçons, et est obligé d'entrer chez son concierge pour demander une brosse, en s'écriant :

« — Qu'est-ce que c'est que cela ? »

Il rentre une heure après, pour déjeuner : les vingt maçons sont groupés sur les marches, maculant le charmant tapis, les velours d'appui de la rampe, et se racontant de bruyantes histoires en patois limousin. Et quand il faut sortir de nouveau pour aller à la Bourse surveiller les oscillations du *trois*, les vingt maçons, plus étendus que jamais sur les marches, ronflent dans des attitudes pittoresques, et comme le passage est aussi difficile que celui du goulet de Brest par une marée basse, le propriétaire ne peut absolument pas faire autrement que de marcher sur quelques pattes hautes ou basses, ce qui amène des ripostes tout à fait dépourvues d'aménité...

Et le lendemain d°.

D° aussi le surlendemain, — et encore le jour suivant, — et toujours jusqu'à la fin de la semaine !

Le dimanche arrivé, le propriétaire exaspéré comprend pourtant que ce qu'il y a de mieux à faire, à moins d'en arriver aux violences, aux collisions, c'est de céder : le bail est donc renvoyé barré au locataire trop ingénieux, — lequel congédie sur-le-champ ses maçons. On donne un fort coup de balai général, on aère, on chlorure, je crois, et tout rentre dans l'ordre accoutumé.

« — C'est égal, je vais être vengé, — dit le mystifié, — car lui aussi va devenir propriétaire ! »

Il est, nous assure-t-on, très-sérieusement question de présenter au Corps législatif une [illegible] contre... l'ivrognerie. Ce serait bien fait !

On a souvent dit qu'il y a un Dieu pour les ivrognes. Désormais, ils auraient donc de plus un juge.

Sans doute, dans la pensée d'une telle loi, on songe moins encore à punir l'ivrognerie, — cette dégradation morale et physique à la fois, qui est à l'ivresse ce que la débauche est à la volupté, — on songe, [illegible] nous, moins à punir l'ivrognerie qu'à prévenir les nombreux délits qu'elle fait commettre, et devant lesquels les tribunaux sont souvent embarrassés pour distinguer l'intention du fait.

Le jour où l'ivrognerie sera passible de la police correctionnelle, on verra aussi probablement [illegible] de drôles, happés pour leurs méfaits, arguer de leur état d'abrutissement comme d'une circonstance atténuante, ou de filous et de batailleurs se retrancher derrière l'irresponsabilité de l'ivrogne !

Il y a donc toutes sortes de raisons pour faire applaudir à cette loi : 1° Le vice en lui-même, qui offre un triste et abject spectacle aux yeux d'un peuple civilisé ; — 2° les délits qu'il motive ou qu'il prétend excuser ; — 3° les dangers qu'il répand partout sur les traces de l'ivrogne, soit à l'égard des personnes, soit à l'égard des propriétés ; — 4° enfin le remède à opposer à une déplorable source de dépenses de la part de l'être qui porte au cabaret l'argent nécessaire au pain de ses enfants.

Un ivrogne passe, on l'arrête. Sans doute l'argent est déjà dépensé et le hideux spectacle produit ! Mais il reste à éviter les délits, les malheurs qu'entraîne l'ivrognerie. L'application d'une peine légère s'interposera pour éviter les peines plus graves que peuvent motiver de plus graves délits. Dans l'état présent des choses, les agents de l'autorité attendent, pour arrêter un ivrogne, qu'il ait commis ce délit, et le premier de tous est d'ordinaire sa rébellion. La loi nouvelle édictée, et les régions sociales où le vice à punir se manifeste le plus souvent bien et dûment averties, notre délinquant cédera sur-le-champ pour ne pas aggraver sa peine. Espérons même que ce délinquant disparaîtra ! Or, ajoutez aux bienfaits de la nouvelle loi de décence publique, de paternelle prévention et d'assurance contre une foule de faits fâcheux qui naissent de l'ivrognerie, le bien-être de celui qui, tout en portant l'argent laborieusement gagné aux comptoirs d'étain ou d'argent des débitants d'abjection, y compromettait sa santé et abrégeait sa vie, et à tous les points de vue, la nouvelle loi sera bien accueillie, et les sympathies publiques accompagneront les agents chargés de l'exécuter. Espérons que le législateur réussira ainsi à démentir ces deux vers de La Fontaine... — singulier nom pour parler d'ivrognerie :

« Chose étrange, on apprend la tempérance aux chiens,
Et l'on ne peut l'apprendre aux hommes ! »

Voici deux lettres qui offrent deux interprétations tout opposées du même acte de la conduite d'un monsieur. Tel est le monde !

MADAME PAULINE V...

*A monsieur Albert de R***, au château du Val-Vert, près de Tours.*

« .....Dans notre malheur il nous est venu de ces consolations qui touchent et consolent. Pendant les quatre années de notre prospérité, alors que notre maison était ouverte à tant de gens qui aujourd'hui nous abandonnent, nous ne vîmes pas une seule fois chez nous M. N***, et lorsque par hasard je le rencontrais à l'Opéra ou dans le monde, il [illegible] vait mes reproches ou promettait de venir... et [illegible] paraissait pas ! Eh bien ! depuis que la guerre a [illegible] notre fortune, depuis que la mort du pauvre [illegible] a anéanti notre influence, quel est celui qui vient le plus souvent nous visiter ? C'est votre ami N***, [illegible] puis aussi l'appeler notre ami, car il révèle dans sa conduite une élévation de sentiments et une noblesse de cœur dont mon mari, mon fils et moi sommes [illegible] profondément touchés ! Je le lui ai dit hier en[illegible] pour la dixième fois : « — Vous réalisez la [illegible] tion de l'Evangile, cher monsieur N*** : vous fuyez les triomphants et vous visitez les affligés ! » Il m'a répondu : « — Ne me louez pas de cela, chère madame... je vais où je me sens attiré ! »

Quelques jours après la réception de cette lettre de son amie, M. Albert de R*** en reçut une autre, — signée précisément de ce M. N***, à la noble [illegible] en question. — En voici un paragraphe. Nous [illegible] cette communication de celui même qui a [illegible] lettres entre les mains.

A la suite de divers paragraphes sur des faits [illegible] gers à celui que nous relevons, M. N*** [illegible] ainsi :

« .....Il me semble vous avoir autrefois [illegible] chez les V... ; dans tous les cas, je crois que vous

les connaissez. Pour ma part, j'avais, pendant quelques années, cessé de les voir. J'avoue que leur inconcevable prospérité, la suffisance du mari, l'orgueil de la femme m'agaçaient, et que me bornant à les apercevoir dans le monde, je me gardais bien d'aller me faire éblouir chez eux de leurs dorures, et étourdir de leurs concerts !

» Mais depuis qu'ils sont ruinés, je les vois. J'ai voulu entendre leurs doléances et juger de quelle mine ils supportent leur *dégringolade*. C'est n'est pas, je le confesse, sans une certaine jouissance, *le cœur humain est ainsi fait !* que j'ai vu ces vaniteux retombés au rang d'où le hasard seul les avait pour un moment aveuglément élevés, et je m'amuse volontiers de ce tableau d'intérieur où *l'encore belle Pauline* déblatère sur l'Italie, qu'elle accuse de l'écroulement du château en Espagne qu'elle a un moment habité ! »

Eh bien ! lecteur, que dites-vous de ce double visage daguerréotypé sur nature ? Comment trouvez-vous ce joli monsieur, auquelscette malheureuse madame V... dit : « — Vous réalisez les prescriptions de l'Évangile, cher monsieur : vous fuyez les triomphants et vous visitez les affligés ! »

Et l'autre répondant hypocritement : « — Ne me louez pas de cela, chère madame... je vais où je me sens attiré... »

Oui, mais attiré par quoi ? Et cet homme qui, éprouvant d'aussi vils sentiments, est assez dénué de sens moral et d'intelligence pour aller raconter, écrire ce qui se passe de méprisable en lui, comme si c'était chose toute naturelle, « — l'âme humaine, — s'écrie-t-il, — étant ainsi faite ! »

Parlez de la vôtre, monsieur !

⁓ Le tirage considérable du *Monde illustré* forçant à composer les numéros au commencement de chaque semaine, il nous arrive fréquemment d'avoir à renvoyer à huitaine les particularités dont ont pu entretenir les journaux qu'on rédige la veille pour le lendemain. C'est ainsi que nous paraîtrons en retard pour donner notre preuve publique d'affectueuse sympathie à l'honorable confrère qu'a frappé, dans des circonstances pour ainsi dire foudroyantes, un grand malheur de famille.

Un soir de l'autre semaine, on donnait au théâtre des Variétés une comédie dont le titre, arrêté depuis deux ans que l'œuvre se trouvait entre les mains du directeur, était : *Un Père terrible*. L'affiche de la première représentation portait pourtant celui de : *Monsieur Jules ;* la raison de ce changement est toute de délicatesse, et on peut en savoir d'autant plus gré aux auteurs de la comédie, MM. Louis Lurine et Raymond Deslandes, que le titre par lequel ils ont remplacé l'ancien est loin de valoir ce dernier, puisqu'il s'agit en effet dans leur pièce, d'un *Père prodigue*, véritablement *terrible* aux siens. Mais voulant bien oublier les droits que leur conférait une antériorité bien constatée de travail, les auteurs ont cédé à un généreux sentiment de confraternité, sachant que le Gymnase avait en répétition une pièce sous le titre de *Père prodigue :* de là *Monsieur Jules*.

Monsieur Jules, le père prodigue, obtint un vif succès, car la pièce est excellente de conception, et charmante d'exécution, de détails. Les situations comiques y abondent, et l'esprit y éclate de toute part. Un des plus heureux spectateurs de l'œuvre était assurément le frère d'un des deux ingénieux auteurs, le frère aîné de M. Louis Lurine ! En sortant il pressa chaleureusement la main de Léon Gozlan, d'Albéric Second, la nôtre... et nous le chargeâmes de toutes nos félicitations pour son excellent frère — qui allait prochainement se faire concurrence à lui-même par son succès : puisque *auteur* aux Variétés, il est *directeur* du Vaudeville.

Le lendemain matin, à onze heures, une servante accourt éperdument au théâtre, pénètre dans le cabinet directorial, et, trouvant M. Louis Lurine à son bureau, lui dit brusquement, stupidement :

« — Monsieur... votre frère est mort ! ! »

En effet, M. Lurine aîné était tombé sous la rupture d'un vaisseau du cœur, une heure auparavant, en mettant sa cravate...

L'écrivain aimait profondément son frère, le seul parent qui lui restât. Aussi, faillit-il être lui-même foudroyé par la brutalité du coup ! Si quelque chose pouvait consoler dans de pareils malheurs, qui sont les pires des désastres, ce serait assurément les élans de sympathies dont le survivant est entouré. Ces sympathies n'ont pas manqué à M. Louis Lurine, et les funérailles de son cher frère ont compté par centaines les hommes éminents ou distingués de toutes les classes.

Aujourd'hui, pressé par les amis tout fraternels dont il est entouré, M. Louis Lurine a pu reprendre ses fonctions. Celles-ci sont, du reste, en ce moment, favorisées par un succès dramatique et véritablement littéraire : celui des *Dettes de cœur*, émouvant ouvrage dans lequel M. Auguste Maquet a répandu le plus puissant intérêt au milieu d'une foule d'ingénieux détails d'observations puisées dans l'étude des mœurs du grand monde russe, lequel est ici placé en communauté de passion avec notre propre société. Ce piquant conflit, que le célèbre écrivain a été le premier à porter à la scène, détermine pour le théâtre du Vaudeville un succès qui va se développant chaque soir, et qui forme pour l'heureux auteur une sorte de métallique écho au bruyant succès de reprise de *la Reine Margot* à la Porte-Saint-Martin.

⁓ Voici un choix de pensées et d'observations mondaines recueillies par Mlle Antolka S***, née comtesse Rz... (dont nous racontions la récente et déplorable mort dans notre dernier numéro), et trouvées dans ses papiers, légués à Mme de Sw... :

« Il y a des gens qui ne savent pas perdre leur temps tout seul ; ils sont le fléau des gens occupés.

» La gaieté des sots attriste les gens d'esprits.

» Il est rare que les esprits doués d'une grande facilité aient une grande solidité. Les rivières les plus rapides ne sont pas les plus profondes.

» Le malheur a cela de bon qu'il corrige de toutes les petites passions qui agitent les oisifs et les corrompus.

» Il vaut mieux jeter au hasard une pierre qu'une parole.

» Il y a une sorte d'amer plaisir, mais de plaisir, à souffrir de l'ingratitude des autres.

» La politesse est comme l'eau courante, qui rend unis les plus durs cailloux.

» Si la finesse est une qualité de l'esprit, c'est un vice du cœur.

» Les femmes se servent de l'esprit bien plus au profit de leur folie que de leur raison.

» La franchise est l'apanage des grands caractères ; elle est la marque distinctive de l'homme de bien et le cachet de l'élévation des sentiments.

» Les larmes sont confiantes et le sourire est dissimulé.

» Envie de paraître, source de ruine.

» Il est souvent plus honorable de devenir pauvre que de devenir riche, car le plus souvent on se ruine par ses bonnes qualités, — et l'on s'enrichit par ses défauts.

» Les femmes se donnent plus de peine pour acheter l'enfer qu'il n'en faudrait pour gagner le ciel. (Cette sévère pensée n'est-elle pas de l'indulgent auteur de *Mademoiselle Mariani ?*)

» La parole étant le vêtement de la pensée, l'expression en est l'armure. (Rivarol ?)

» Les femmes, dans leur orgueil, se vengent des sots sur les gens d'esprit, et des amis prosaïques sur les cœurs généreux...

» Pour trouver le grand amour à Paris, il faut descendre jusqu'aux classes dans lesquelles l'absence d'éducation et de vanité, ainsi que la lutte avec les vrais besoins, ont laissé une énergie que le monde éteint.

» Les plaisirs du monde ne plaisent pas plus aux femmes heureuses — qu'à celles qui sont malheureuses.

» On peut tout acquérir, — excepté un caractère.

» Plus on plaît généralement, moins on plaît profondément. (Ces diverses pensées ne sont-elles pas provoquées par la lecture de Stendhal, si elles ne sont pas littéralement transcrites ?)

» Ce que dans le monde chacun appelle une fortune suffisante, c'est un peu plus qu'il n'a.

» Il ne faut pas qu'une jeune personne danse ou chante mieux qu'il ne convient à sa situation, qui n'est pas d'être artiste.

» Les qualités empêchent plus que les vices d'avoir beaucoup d'amis (N'y a-t il pas quelque chose d'approchant dans Champfort ?)

» On accorde souvent à l'importunité ce qu'on refusait à la faveur. » (Cette pensée, recueillie par Mme S***, est de Sophie Arnould, qui lui donnait une interprétation que la jeune personne ne devinait assurément pas.)

⁓ Il y a une quinzaine de jours, — l'histoire se passe dans une ville voisine de la capitale, — un père de famille, appartenant à la grande *famille des X****, maria sa seconde fille Henriette. L'aînée, Fanny, a épousé, il y a deux ans, un ancien sous-préfet, M. de Saint-V...

On a invité tous les parents et beaucoup d'amis, dont quelques-uns sont venus expressément de plusieurs départements voisins.

Le grand jour se lève, on se réunit, on se rend à la mairie, puis à l'église. Le soir, grand dîner et bal.

Au plus beau moment de la fête, le marié, un jeune et brillant Parisien, songe à profiter de l'animation générale pour enlever sa femme, et après un rapide changement de toilette, prendre le dernier convoi venant de Lyon sur Paris, — car c'est à Paris qu'on doit venir voir lever le premier quartier de la lune de miel.

Au moment où, protégés dans leur retraite par la famille, les jeunes époux arrivent à la gare et s'apprêtent à prendre le train qu'on entend déjà siffler au loin, au moment où la mère embrasse sa fille et la sœur Fanny sa sœur Henriette, — apparaissent des gendarmes...

« — Madame de R... ? — demande le brigadier.

C'était la mariée...

Epouvante générale !

» — Madame... il faut nous suivre !

» — Vous suivre ! — dit le marié stupéfait.

» — Oui... à la prison !

» — Ma fille en prison ! — s'écrie la mère en se jetant sur sa fille, pour lui faire, comme on dit, *un rempart de son corps.*

» — Ah çà, que signifie cette mauvaise plaisanterie ? — dit le père d'un ton de gentilhomme outragé.

» — Il n'y a malheureusement pas de plaisanterie dans la chose, — dit le brigadier, — votre fille est *bigame*... voilà le mandat d'arrêt signé par M. le procureur impérial ; on ne l'aurait sans doute mis à exécution que demain, mais comme votre fille s'échappe nuitamment...

» — S'échappe ! Allons vous êtes fou !

» — Non, monsieur le marquis, je suis gendarme, et au nom de la loi j'arrête la femme de R***, qui se trouvait déjà femme Saint-V... et qui n'était pas veuve.

» — Mais madame de Saint-V... c'est moi ! — s'écrie la sœur, mariée à l'ancien sous-préfet.

» — Comment, c'est vous !

» — Sans doute ! — crie-t-on en *tutti*.

» — Eh bien, alors, vous allez venir toutes deux !

» — Pardieu ! voilà qui devient intolérable ! — dit le marquis, père de l'une et de l'autre, — et c'est à se croire à Charenton ! Vous faites une étrange confusion, l'ami ! Ce matin, Mme de R***, que vous voulez mettre en prison pour... *bigamie*, était encore Mlle Henriette, ma seconde fille. L'aînée, que voici, est bien personnellement Mme de Saint-V..., et ce sont deux noms sur deux personnes ! Vous voyez bien que vous perdez la tête ! »

Le convoi partait, le marié voulut emmener sa femme ; mais les gendarmes s'y opposèrent vivement, et ce fut presque une collision entre les parents indignés et les soldats furieux. La prudence conseillait à la famille de céder ; le convoi partit, et le marquis, ayant pris le brigadier à part, lui dit après un vif effort pour se calmer :

« — Voyons, mon ami, il y a ici quelque grande méprise ; il est temps de l'éclaircir. Vous allez accompagner ma fille chez moi... vous la garderez à vue si vous voulez, peu importe ! Pendant ce temps-là j'irai trouver M. le procureur impérial et nous débrouillerons cette affaire... Ma fille bigame ! quelle idée ! »

Le gendarme, qui savait avoir devant lui une famille considérée, consentit à cet amendement, comprenant bien qu'il y avait là quelque mystère à pénétrer. Tout le monde rentra donc au logis, — le bal y durait encore. Mais l'histoire se répandit de groupe en groupe, et chacun s'en alla, au comble de la surprise. Le marquis était déjà chez le magistrat.

Là tout fut expliqué...

Le père, par une inconcevable distraction, avait donné les papiers de sa fille *aînée* pour ceux de sa fille *cadette*. Or, comme l'acte de décès de M. de Saint-V... n'existait pas, il se trouvait qu'en effet Fanny (et non Henriette) épousait sans s'en douter M. de R*** du vivant de son premier mari...

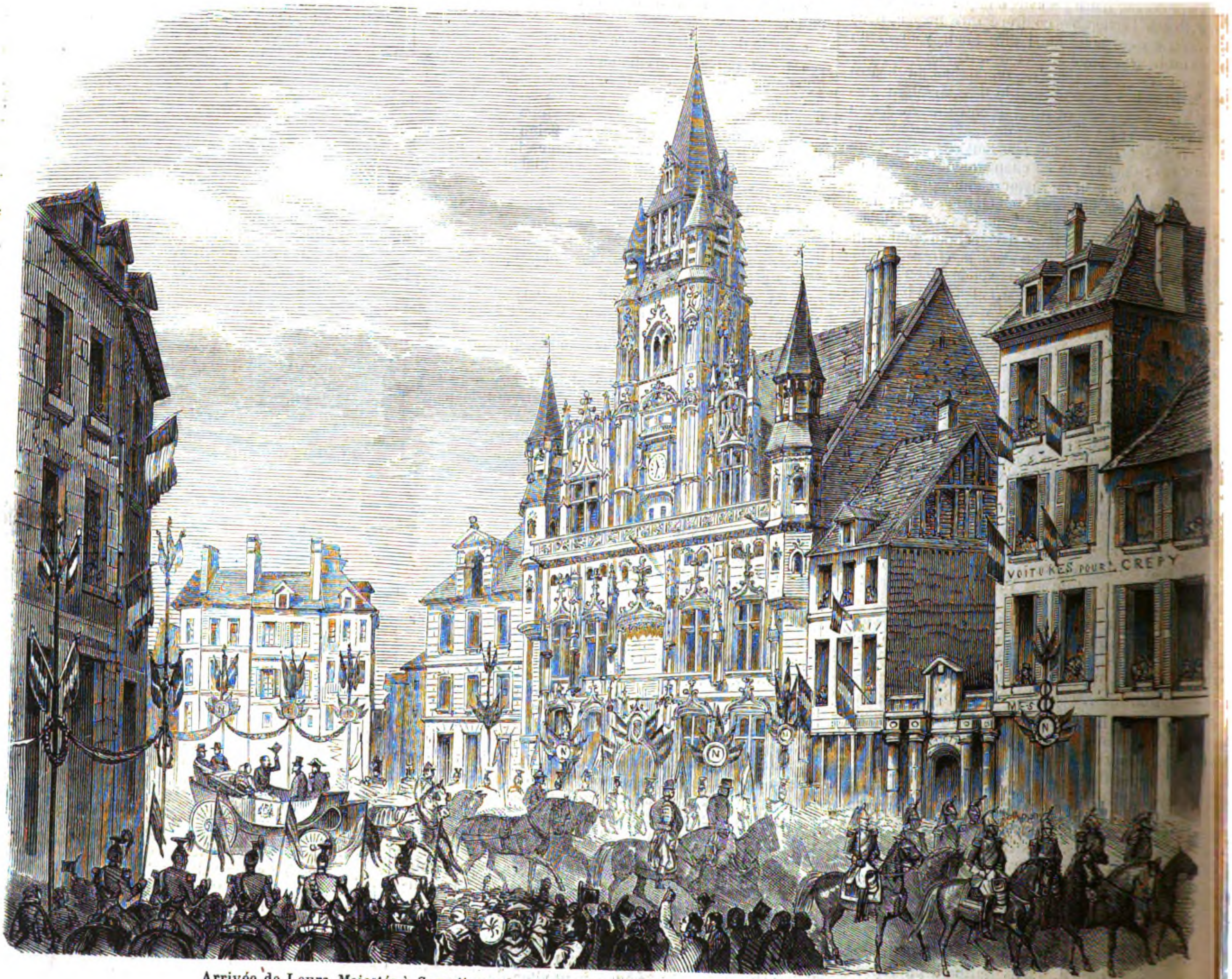
Si bien qu'en rentrant chez lui pour congédier les gendarmes sur un ordre du procureur impérial, le marquis congédia aussi celui qui n'était pas encore son gendre, — et que M. de Saint-V..., présent à toute l'affaire, se souciait naturellement fort peu de voir résider sous le toit de famille comme son successeur ! La jeune Henriette n'était donc pas mariée du tout, et c'était à tout recommencer ! Le drôle de l'histoire, c'est que les gendarmes auraient dû s'attaquer à l'aînée, à Mme de Saint-V..., car c'était elle la fausse bigame, — tandis qu'ils voulurent arrêter Henriette la voyant partir avec son époux. Or, si les époux n'avaient pas dû quitter la ville, si l'autorité, comme c'était son premier dessein, afin d'éviter tout scandale, avait attendu jusqu'au lendemain pour faire son office, que serait-il arrivé ?

Mademoiselle Henriette partait pour Paris en tête-à-tête avec M. de R***, qui n'était pas son mari...

Ici, j'arrête mon récit et supprime tout commentaire. Aujourd'hui, tout est régularisé et chaque sœur a son mari.

JULES LECOMTE.

Le deuil du roi en Suède, d'après un croquis communiqué par M. Louis de P...c.



Arrivée de Leurs Majestés à Compiègne, le mardi 1er novembre, d'après un croquis envoyé par M. Moullin.

Chasse de la Saint-Hubert, à Compiègne. — Le rendez-vous au carrefour du Puits du Roi, d'après un croquis envoyé par M. Moullir.

Vingt-huit jours de famine à la Tafna.

Au moment où nos troupes, conduites par M. le général de division de Martimprey, commandant supérieur des forces de terre et de mer en Algérie, viennent de commencer les opérations contre les tribus marocaines qui ont récemment violé le territoire de notre colonie, et ont déjà amené la soumission des Beni-Isnassen, nous croyons devoir donner place au récit suivant d'un épisode de guerre à peu près inconnu, auquel ces mêmes tribus prirent une part très-active, il y a plus de vingt ans.

L'auteur de ce récit a été témoin oculaire des faits qu'il va raconter.

« Les tribus des Beni-Isnassen ou Snassen qui ont déjà reçu un châtiment exemplaire en réparation des actes férocité qu'ils ont commis sur les frontières occidentales de l'Algérie, où ils ont brûlé vifs des malheureux enlevés par surprise, sont, avec celles des Maïa et des Angad, de vieilles connaissances pour les anciens soldats d'Afrique.

» Les survivants de la première et déplorable expédition dirigée vers la Tafna, en 1836, n'oublieront jamais les privations incroyables qu'ils eurent à endurer pendant cette campagne, qui pouvait se terminer par l'anéantissement complet de près de trois mille Français, si des secours, partis directement de France, n'étaient venus leur permettre de sortir du petit coin de terre où les bloquaient plus de trente mille Arabes.

» Le 7 avril de cette année 1836, une faible colonne, composée d'environ deux mille huit cents hommes de toutes armes, partit d'Oran sous le commandement du général d'Arlanges pour aller fonder un établissement à l'embouchure de la Tafna. L'expédition ne fut pas heureuse. Le 16 du même mois, après un combat meurtrier livré la veille, la colonne arriva sur le bord de la mer, vis-à-vis la petite île de Harch-Goune, et le 25, elle était attaquée avec la plus grande furie par les nombreux contingents d'Arabes, commandés par Abdel-Kader, auxquels s'était jointe la majeure partie des Beni-Isnassen, des Angad et des Maïa.

» Malgré des prodiges de valeur la petite armée française fut acculée sur le rivage de la Méditerranée. Voici quelle était sa position :

» Au nord, la mer; à l'ouest, la Tafna; à l'est, une chaîne de mamelons terminée, fort heureusement, par des rochers à pic; et au sud un vallon baigné par la Tafna. Cette position était très-forte, car on ne pouvait être attaqué efficacement que du côté du sud.

» Entre la rivière et la chaîne de rochers on s'était hâté de creuser un fossé barrant toute la largeur du vallon, et les trente mille Arabes qui bloquaient la colonne mutilée ne purent jamais entamer la poignée de braves qui, pendant les combats du 15 et du 25 avril, avaient eu plus de huit cents hommes mis hors de combat.

» Malheureusement, dit le commandant Pélissier dans ses *Annales algériennes*, l'état de la mer ayant interdit toute communication avec l'île de Harch-Goune pendant *plusieurs jours*, les troupes furent réduites à une mince ration de riz et à la chair des chevaux tués dans les combats. »

» On va voir ce que durèrent ces plusieurs jours et de quoi se composa la mince ration.

» En partant d'Oran, le 7 avril, la colonne n'emportait pas plus de quinze jours de vivres : on comptait sur les approvisionnements réunis dans l'île, et il ne fallait pas plus de douze heures à un bateau à vapeur pour venir d'Oran à la Tafna.

» Mais la tempête qui se déchaîna quelque temps après la déplorable affaire du 25 dura *vingt-huit jours*, et toutes les tentatives pour expédier des tartanes chargées de vivres de l'île du Harch-Goune, ou des bateaux à vapeur de Mers-el-Kebir, le port d'Oran, furent inutiles.

» Étroitement bloquée par les Arabes, la petite armée, réduite de plus d'un quart, resta pendant ces *vingt huit jours* sans toucher une seule ration réglementaire. Déjà, le 1er mai, jour de la fête du roi Louis-Philippe, il ne restait plus qu'un litre de riz à distribuer entre trente deux hommes! C'est avec cette maigre pitance et l'eau, presque toujours salée, de la Tafna que fut célébrée la fête du souverain !

» Ainsi que les vivres, les cartouches manquaient. On n'en distribuait qu'aux francs-tireurs embusqués dans des trous de loups, en avant du fossé, ce qui n'empêchait pas les balles des Arabes de traverser dans toute sa longueur l'espace resserré du vallon où chacun de nous avait creusé son lit dans le sable.

» On mangea bien d'abord les chevaux morts par suite de leurs blessures, mais cette ressource fut bientôt épuisée, et il fallut abattre chaque jour un certain nombre des animaux valides pour subvenir à la nourriture des hommes.

» Et quelle nourriture! Le bois manquait totalement pour faire cuire la très-faible ration distribuée à chacun.

» Les quatre voitures du train des équipages, parties d'Oran avec la colonne, avaient été soigneusement mises de côté pour servir de combustible à l'ambulance établie au fond d'un grand fossé creusé dans l'angle formé par la mer et l'embouchure de la Tafna. Et pourtant, malgré ces précautions des balles arabes sont venues frapper des malheureux soldats entre les bras des chirurgiens qui leur pratiquaient des amputations !

» Au milieu de cette horrible situation, pas un murmure ne se fit entendre. On attendait les secours avec une impatience bien naturelle, mais aussi avec un courage et une abnégation qui faisaient l'admiration de tous les chefs.

» Et, cependant, le nombre des chevaux diminuait chaque jour. Les pauvres animaux privés complétement d'orge et de fourrage maigrissaient à vue d'œil et ils furent bientôt réduits à manger du sable! Que les lecteurs ne croient pas à l'invraisemblance. En pratiquant l'autopsie de plusieurs chevaux abattus pour les besoins de la troupe, on trouva dans les intestins de ces animaux des monceaux de sable pesant jusqu'à seize livres! Les malheureuses bêtes n'avaient soutenu leur existence qu'à l'aide des principes salins contenus dans le sable dont ils faisaient leur nourriture.

» Par bonheur, la mer se calma; des vivres furent expédiés d'Oran, et lorsque, le 6 juin, le général Bugeaud, parti de Marseille avec les 23e, 24e et 62e de ligne, débarqua sur la plage de Tafna, il eut peine à croire que le petit corps d'armée au secours duquel Louis-Philippe l'avait envoyé, était resté vingt-huit jours en proie à toutes les horreurs d'une faim toujours renaissante et jamais satisfaite.

» Les soldats riaient de leurs douleurs passées, et, comme au milieu des plus grandes privations le caractère français conserve toujours un certain fonds de gaieté, il arriva que le brave général, interrogeant un *zéphyr* sur les souffrances de la disette, en reçut la réponse suivante :

» — Ah! mon général! ce n'est pas le manque de biscuit qui nous faisait le plus de peine, c'était la cherté du tabac. Figurez-vous que le colonel Combes du 47e, vous savez, mon général, celui qui nous a sauvés, le 25 avril, quand les Bédouins nous prenaient corps à corps; figurez-vous qu'il a offert vingt mille francs pour une pipe de tabac, et il ne l'a pas eue.

» — Vingt mille francs! exclama le général Bugeaud, c'est incroyable!

» — C'est pourtant comme ça, mon général, reprit le *zéphyr* : il n'y en avait plus!

» En voyant arriver les beaux vaisseaux à bord desquels se trouvaient nos libérateurs, les Beni-Isnassen, les Maïa et les Angad s'empressèrent de regagner les frontières du Maroc; mais ils devaient être châtiés tôt ou tard, au cœur même de leurs repaires. »

ANTOINE GANDON.

Le deuil en Suède.

Le monde est un immense kaléidoscope dans lequel l'œil de l'observateur a de la peine à distinguer les mœurs et les usages de tous les peuples. Autant de nations, autant de mœurs différentes, autant d'idiomes, autant d'habitudes. La couleur qui est le signe de la joie chez l'un, est chez l'autre l'emblème de la tristesse.

A la mort du roi Oscar Ier, ce roi honnête homme, la Suède entière a pris le deuil, autant pour obéir à un sentiment de douleur vraie et de reconnaissance sincère que pour suivre une ancienne coutume. Seulement le deuil à Stockholm ne se porte pas de la même manière qu'à Paris.

Ce deuil, en Suède, ainsi que le représente le dessin qui nous a été envoyé de Stockholm, consiste, pour les hommes, à porter au lieu de cravate un large rabat blanc assez semblable à celui qui se voit sur la poitrine de nos magistrats en robe, à recouvrir de soie blanche, de satin blanc ou de toute autre étoffe de même couleur le collet et les parements de l'habit. Les femmes se coiffent d'un bonnet blanc plissé, et jettent sur leurs épaules une sorte de mantelet également blanc, qui les fait assez ressembler aux religieuses de certains de nos ordres français.

Les Suédois ont pris le deuil à la mort de leur roi, c'est-à-dire en juillet, et ne le quitteront qu'à la fin de l'année.

LÉO DE BERNARD.

La Forêt de Compiègne.

C'est le 1er novembre que l'empereur est arrivé à Compiègne. La première chasse à courre a eu lieu le vendredi 4. Le rendez-vous était au Puits du Roi. L'empereur n'assistait pas à la chasse; il était resté à travailler avec un de ses ministres.

L'impératrice, en costume de chasse, arrive à une heure au Puits du Roi, dans un breck découvert. Tous les invités, dans de pareilles voitures, suivent la voiture impériale. Le carrefour de la forêt offre en ce moment un spectacle des plus animés : les chevaux de rechange, tenus en main par les grooms en petite livrée, piaffent d'impatience; la meute, tenue en laisse par les valets en culotte courte, bas blancs et la trompe en sautoir, jappe et hurle; sa turbulence ne peut être domptée par l'air digne de *Capitan*, le chien qui, pour s'être le mieux conduit en chasse, a été décoré l'année dernière. Ce digne émule des Tayau porte fièrement, fixé sur le cou par un collier de rubans roses, le nœud de rubans tricolores, insigne de sa valeur et de sa science.

Les groupes des chasseurs, en costume Louis XV, parlent avec animation. Bientôt les trompes résonnent, les cavaliers sont à cheval et la chasse commence.

L'attaque d'un cerf dix cors est faite près le carrefour du Vol. La chasse est admirablement menée pendant une heure, et le cerf est mis bas au carrefour du Pannelier.

A neuf heures, la curée a été faite dans la cour du palais au son des trompes et à la lueur des torches.

Leurs Majestés, du haut du balcon, assistaient à cette cérémonie cynégétique que nous reproduirons dans notre prochain numéro.

La forêt de Compiègne est, sans contredit, la plus belle et la mieux aménagée des environs de Paris. Sous bien des rapports, elle l'emporte de beaucoup sur celle de Fontainebleau, si connue du touriste. Non-seulement on y trouve à chaque pas des sites ravissants, mais ses hautes futaies, trois fois séculaires, offrent aux promeneurs les charmes de la solitude et du recueillement.

Le château de Pierrefonds, notamment, que l'empereur vient encore de visiter, est un des plus pittoresques buts d'excursion que l'on puisse souhaiter. C'était une de ces forteresses redoutables, d'où les hauts barons tenaient tête à la royauté et battaient monnaie, soit en détroussant les pèlerins, soit en vendant chèrement leur très-haute et très-puissante protection aux religieux des abbayes voisines.

Dès le onzième siècle il est question de la châtellenie de Pierrefonds; elle comptait déjà sous sa juridiction cent quatre-vingt-six villages ou seigneuries.

Une charte de 1047 nous fait connaître toute l'étendue des biens de Nivelon Ier, seigneur et vicomte de Pierrefonds.

Ses domaines s'étendaient d'un côté jusqu'au Bourget, près Paris; de l'autre ils pénétraient au cœur de la Picardie, traversant ainsi tout le Valois et l'Île de France.

En 1390, Louis d'Orléans, premier duc de Valois et frère de Charles VI, entre en possession de la seigneurie de Pierrefonds et jette les fondements du château, dont l'empereur Napoléon III fait aujourd'hui réparer les restes, qui attestent un des chefs-d'œuvre du moyen âge.

« C'était, dit le vieux chroniqueur Enguerrand Monstrelet, un château moult bel, puissamment édifié, » fort défendable et bien garni de choses appartenant » à la guerre. » A peine achevé, Pierrefonds fut assiégé, rendu, pris et repris maintes fois. — Au temps de la Ligue et pendant la Fronde, ce fut un vrai repaire de bandits grands routiers.

Il est assiégé plus tard par le brave François des Ursins, qui préfère avoir recours aux négociations.

A ce loyal capitaine succède le marquis de Cœuvres, dont le lieutenant Villeneuve désola le pays.

En 1616, le conseil du jeune roi Louis XIII voulut en finir avec cette terrible forteresse. Charles de Valois rassembla, sous les murs de Crépy, une nombreuse armée, pour laquelle dix compagnies de gardes françaises, avec dix canons du plus fort calibre, lui furent envoyées de Paris. Il marcha sur Pierrefonds et attaqua la place du côté de la plaine du Chêne-d'Herbelot. La grosse tour s'étant écroulée sous les coups répétés de l'artillerie, Villeneuve, qui commandait pour le comte de Cœuvres, demanda à capituler.

Richelieu, ce grand niveleur de la féodalité, fit démanteler complétement la forteresse.

Tel qu'il est, avec ses bâtiments rasés, ses murailles démantelées et ses tours éventrées, le château de Pierrefonds est un sujet d'étude inépuisable.

Ces ruines, aujourd'hui déblayées, présentent un vaste chantier, dont les nombreux ouvriers, sous l'habile direction de M. Violet-Leduc, s'occupent des restaurations ordonnées par l'empereur. La tour qui servait de demeure au châtelain est tout à fait reconstruite. On pense que S. M. Napoléon III fera complétement rétablir le château d'après le plan qui existe au palais de Fontainebleau.

La France posséderait alors un des plus beaux spécimens des forteresses du moyen âge.

Au pied des ruines, au milieu d'un parc magnifique et sur les bords du lac, s'élève l'établissement des bains. Tout a été prévu pour rendre ce séjour délicieux pour les malades, et agréable pour les personnes

bligées de chercher hors des villes le repos dont elles nt besoin.

Les eaux de Pierrefonds, découvertes en 1846, sont assées par la science dans l'ordre des eaux sulfureuses leaires propres au bassin parisien ; la sulfuration est us douce que celle des eaux d'Enghien ; la base calcre y est mois forte, mais elles sont beaucoup plus ches en soude.

Ces eaux, d'après l'opinion de MM. O. Henri et sude, se rapprochent de l'essence minérale des eaux Bonnes dans les Pyrénées. Elles conviennent aux rsonnes affectées de la poitrine, des bronches et du rynx.

On ne peut quitter Pierrefonds sans visiter la proiété des Cascades, non plus que l'église bâtie par velon I^er^, et pour laquelle ce seigneur avait établi chapitre de chanoines, dont la doyenneté donnait titre de pair, de fief et de noblesse. La tour de l'église t du temps de François I^er^.

MAXIME VAUVERT.

Les petits métiers à Londres.

LES MARCHANDS DE CHIENS.

En l'année de la grande gelée 1814, alors que Pimco n'était qu'un village hors la ville et Chelsea un amp de houblon (avis au lecteur français : Pimlico mpte maintenant soixante mille habitants et Chelsea quatre-vingt à cent mille), en cette année de grâce de glace, dis je, un Français émigré, l'on n'a jamais sez su pourquoi, acheta dans le désert de Chelsea ne façon de chaumière en bois, assez piètre masure, ais placée dans un site agréable, à quelques pas du anelagh, le bal alors à la mode de Londres. Le nouau venu s'appelait La Roche. Il avait eu des rentes, ait-il en prenant sa prise de tabac avec un geste ndicible mélancolie ; mais de toute sa splendeur il lui restait plus qu'un fils et un chien, tous deux ativement fort intéressants et tous deux de race re.

Un grand banc régnait autour du cottage ; M. La che installa des tables, et, le dimanche, la nomeuse compagnie qui fréquentait le Ranelagh venait ire à l'ombre du lait et du petit lait. L'histoire a convé quatre vers de l'époque qui célèbrent cet illustre blissement de notre compatriote, avec tous les avanes dont on pouvait y jouir :

« Là s'élevait, en guise d'enseigne, un chiffon biarré de rouge, de bleu et de blanc, au-dessous duquel une majestueuse pancarte disait que le propriéaire rasait aussi, et avec quel talent ! »

On voit, par ce quatrain, que La Roche avait convé toute l'indépendance de sa nationalité dont il orait fièrement le drapeau. Sa chienne montra plus faiblesse, soit que son sexe rendît sa vertu plus fra-, soit qu'elle eût gardé un souvenir moins doux ur la France. De cette faiblesse naquit la plus adole race de carlin croisé de King's Charles qu'il fût mis à un connaisseur de contempler sur la terre lbion. Cet accident décida la vocation du fils de La che, qui prit le nom de Georges Chelsea, du quarqu'il habitait, surnom qui semble laisser planer lque doute sur la conduite de sa mère, qu'on ne nut jamais du reste. Son père avait d'abord dirigé arrière vers la vente des parapluies. Mais la vocai l'emporta sur la volonté paternelle; Georges Chelentra dans l'honorable corporation des marchands chiens. Tous les jours, on pouvait le voir se promet avec deux chiens sur les bras et un troisième en se; le Quadrant, Regent's-Street, Charing-Cross vaient pas de visiteur plus assidu que lui ; mais son ur de prédilection était les bancs de la Serpentine es différents parcs. Nul ne s'entendait mieux que à séduire les babies de bonne maison qui jouent s ces promenades, à exciter chez eux pour un de chiens ces désirs furieux qui s'éveillent chez les nts. Si la mère ou quelque parent était là, le chien t souvent acheté et payé comptant. Dans d'autres la nourrice donnait l'adresse à Georges pour qu'il à l'hôtel, et là, il était tout au moins indemnisé on déplacement. Petite industrie, dira-t-on; assez nde pourtant pour être encore lucrative, pour ocer une dizaine de pères de famille qui en vivent orablement, et pour avoir survécu au pauvre rges Chelsea lui-même. Les babies de famille sont mbreux et si riches en Angleterre. On appelle les striels qui exploitent cette branche les vendeurs hiens pour enfants. N'en dédaignons pas le métier. ut bien des études et un instinct psycologique bien loppé pour connaître à fond les ressorts qui jouent ces petites âmes ; il faut bien du coup d'œil pour ner le tempérament de chacun à première vue et de la persévérance pour fixer l'humeur volage et blasée de ces Crésus en jupons courts. Si Georges sea ne portait point cette science au degré où elle arvenue maintenant, il a du moins l'honneur d'en jeté les premières bases.

Il ne put échapper pourtant au destin commun des inventeurs. La Roche était mort après douze ans d'exercice, mais non après douze ans de prospérité. C'est dire qu'il ne laissa rien que des dettes. Les dettes ne gênaient pas son fils, qui semblait tout à fait disposé à ne jamais les payer ; mais un peu d'argent n'eût point été inutile à l'honorable marchand de chiens. Pour faire ce commerce, il faut, en effet, un certain capital. Les chiens se vendent et se vendaient déjà cher à Londres. Aucun ne s'obtient à moins de 10 shellings (12 fr. 50 ; mais c'est un prix où l'on descend rarement. La moyenne est de 4, 5, 6, 8, 10 et jusqu'à 40 livres, c'est-à dire de 100 à 1,000 francs. Certaines bêtes extraordinaires ont été payées jusqu'à 80 livres (2,000 fr.). Le vendeur est obligé lui-même à une mise de fonds considérable, soit qu'il achète de première main, soit qu'il élève lui-même des produits de cette valeur. Or, un jour, son père mort et son bilan personnel établi, Georges découvrit avec effroi qu'il n'avait plus le sou pour continuer son commerce

Mercure, dieu des marchands et... d'une autre classe de la société aussi, passait sans doute dans Chelsea à cette heure fatale, car voici le raisonnement que Georges sentit éclore dans son cerveau : « Pour vendre un chien, il faut un chien. Voilà tout. Peu importe qu'il soit noir ou blanc, payé ou non payé : on ne regardera pas à sa provenance, mais à ses oreilles. Comme, du reste, j'ai entendu dire à mon père, qui était un savant, que la loi anglaise, qui est une grande loi, ne considérait pas un chien de luxe comme une propriété, prendre le chien d'autrui, ce n'est pas voler, c'est trouver ! »

Que le lecteur nous permette d'insister sur ces principes un peu originaux; ils sont restés ceux de la classe nouvelle dont le grand Georges allait devenir le père. Nous l'allons montrer, pièces en main, tout à l'heure

Mais ne prend pas un chien qui veut le prendre. Le chien de luxe sort rarement seul; il est méfiant, criard, et pourtant il faut l'enlever sans bruit, il faut qu'il vienne se jeter en quelque sorte lui-même dans le sac où sa liberté doit s'engloutir avec lui.

L'histoire ne nous a pas conservé le secret des tentatives avortées de Georges; mais les préparations les plus savoureuses de la chimie culinaire et canine durent être bien longtemps poursuivies par lui, avant qu'il mît enfin la main sur ce merveilleux secret que tout l'art moderne n'a pas encore dépassé. O vieille police d'Albion, c'est toi seule qui pourrais nous dire que de veilles t'a coûtées la découverte de ce mystérieux Sésame qui faisait disparaître les chiens par centaines dans la cité des Plantagenet et qui cuvrait des trésors à ses habiles dépositaires! On a mis trente ans à savoir le mot de l'énigme, et il a fallu une enquête du Parlement.

La renommée a conservé le souvenir du triomphant Georges se promenant dans Hyde-Park. Il menait en laisse un aimable petit dogue frotté du victorieux onguent. Il fallait voir tous les chiens accourir tour à tour à l'odeur séduisante qui s'exhalait du corps de leur compagnon. Mais ce qu'il était impossible à l'œil le plus expérimenté de surprendre, c'était le tour de passe-passe à l'aide duquel l'infortunée victime assait des plus douces jouissances de l'odorat à la plus affreuse captivité. Georges était incomparable pour la dextérité avec laquelle il engloutissait dans son sac les chiens de toute taille et de toute race, depuis le terrier écossais jusqu'au plus minuscule griffon.

Vainement les propriétaires de chiens, avertis par l'exemple, veillèrent-ils avec plus d'attention ; vainement voulurent-ils se couvrir de l'égide de la loi. La loi était formelle, cette loi d'outre-Manche qui ne souffre jamais que l'esprit, ce dangereux et mobile interprète, vienne porter atteinte à l'immuable pouvoir de la lettre. Du moment que le chien de luxe n'était pas reconnu comme une propriété, aucune pénalité ne pouvait être prononcée contre le voleur; la restitution devenait impossible, et tout au plus une compensation pécuniaire était-elle obtenue à grand'peine de certains juges hardis dans les cas plus que restreints où le flagrant délit avait été constaté par hasard.

Une fois donc le succès et l'impunité du système établi, l'esprit industriel des fils de la vieille Albion se travailla pour en tirer tout le bénéfice possible. Georges ne volait d'abord les chiens que pour suppléer au capital qui lui manquait; il portait sa bourse au bout de ses doigts, comme dit le proverbe. Il revendait ses captifs suivant la valeur qu'ils se trouvaient avoir. Il n'exploitait en cela que le goût de ses compatriotes pour la gent aboyante, et toute fantaisie, même britannique, s'arrête à un chiffre donné. Mais le cœur humain et les entrailles de mère...!

Le grand nombre d'affiches promettant des récompenses pour chiens perdus inspira à Georges une idée lumineuse et lucrative à la fois. Ce fut de négocier la restitution des chiens à leurs anciens propriétaires au lieu de les vendre à de nouveaux acquéreurs. Le chien ne gagnait pas un penny sur la valeur propre ; mais quelle source à exploiter que l'affection inspirée par l'intéressant animal ! Que de perles pour l'escarcelle de notre ami dans ces larmes d'un regret amer inondant les joues de toutes les vieilles filles de Londres ! On ne saura jamais tout à fait en France ce que c'est qu'une vieille fille en Angleterre.

Ce fut ainsi que s'organisa la grande association qui, à un moment donné, porta l'épouvante jusque dans le sein du Parlement. Tous les grands personnages et tous les cœurs sensibles devinrent l'objet des plus abominables machinations. Le secret de la pommade de Georges s'était répandu ; lui-même, en mourant (il mourut jeune), en avait légué la recette. Les chiens étaient de plus en plus fascinés par ce parfum magique. Mais une fois volés, ils étaient transportés dans de bonnes maisons, bien connues, bien patentées, où ils se trouvaient mêlés à plusieurs centaines de leurs congénères au milieu desquels, sans indice certain, l'œil même du maître n'eût su les reconnaître. Puis, quand l'affiche promettant la récompense honnête apparaissait, arrivait chez le volé un gentleman bien vêtu, très-calme, d'un air tout à fait respectable. Il se disait mu par des sentiments d'humanité; le chien avait été trouvé, du reste. Généralement le maître lâchait à cet estimable intermédiaire quelque bordée ou au moins quelques mots un peu durs. Mais, sans s'émouvoir, le gentleman obligeant déclarait qu'il ne lui restait qu'à se retirer, et parfois il fallait le prier pour qu'il restât. On vit ces coquins pousser l'insolence au point de demander à un M. Fitzroy-Kelly, pour un terrier écossais, la somme de 12 liv. st. (250 fr.), sous prétexte que, le chien valant beaucoup moins, en effet, il avait pourtant donné un mal infini à voler, à cause des précautions prises par M. Kelly. Le voleur tenait à être indemnisé de cette peine extraordinaire.

Avec les femmes, avec les âmes nerveuses et impressionnables, avec les passions déclarées, on avait des armes plus aiguisées. C'étaient les menaces de torturer et même de tuer le chien, si la sensible maîtresse ne s'exécutait vite et bien. Enfin, quand le propriétaire payait trop facilement ou semblait trop attaché au caniche en question, on lui volait et revolait son chien sans cesse. Une dame, M^me^ Barton, fut tellement maltraitée par la bande qu'elle émigra sur le continent avec les dix-sept objets de son exclusive tendresse.

De 1841 à 1844, l'association prit un développement vraiment inouï. Des *hommes établis*, comme il est d'usage de dire en style de commerce, y prirent une part active en qualité d'entremetteurs. Ils absorbèrent même la plus grande partie des bénéfices. Car, d'après les renseignements, les voleurs n'avaient pas plus de deux livres sur dix, frais déduits. Le métier, du reste, en valait la peine.

On a compté qu'en 1843 et dans les six premiers mois de 1844, il ne s'éleva pas à moins de 977 liv. st. 4 s. 6 d. ou 24,430 fr. 60 c. Pour donner quelque idée des sommes payées et des personnages atteints nous extrayons les noms suivants d'une liste officielle :

« Duc de Cambridge, 60 liv. (1,500 fr.); comte Batthyany, 14 liv. st.; comte d'Orsay, 10 liv. st.; l'évêque d'Ély, 4 liv. st.; la duchesse de Sutherland, 5 liv.; M. Holmes, 50 liv. st.; l'ambassadeur de France lui-même, 1 liv. 11 s. 6 d. [1]. »

Décidément cela s'élevait à la proportion d'un véritable fléau ; mais la justice était impuissante devant le texte.

Un seul coupable put être frappé; encore ne fut-ce pas pour avoir volé le chien, mais le collier de ce chien, et fallut-il, pour suivre ce long procès, que la partie lésée fut le puissant duc de Beaufort.

Le Parlement s'émut enfin! Que cette phrase semblera bizarre en France, mais combien l'acte qu'elle exprime est bien la mesure exacte des mœurs anglaises! Pour toucher à ce vieux texte, émané de quelque plume puritaine décidée à la proscription des chiens royalistes, des bichons favoris de Charles II, il fallut que ce grand Parlement, dont les bills vont frapper au bout de l'univers, s'émût, s'interrogeât, nommât une commission et ordonnât une enquête.

C'est de cette enquête que nous avons tiré la plupart des détails que nous venons de donner. M. Mayne en fut le commissaire. Il la poursuivit avec le sérieux, l'exactitude et la conscience qui font le génie même de l'Angleterre. Il signala cette fureur croissante de la mode pour les chiens, qui a transformé ce trafic en un commerce considérable, et, pour pénétrer jusqu'au cœur même de la question, il ne craignit pas de convoquer à sa barre les entremetteurs les plus accrédités eux-mêmes, pour en tirer des renseignements. Ce fut au milieu de cette persistante confrontation que la police parvint à surprendre enfin le secret de Georges Chelsea, dont l'onguent et t fabrique de foie de bœuf, de gélatine et de myrrhe, étrange mixture qui a le

[1] Chiffres historiques tirés d'une liste de trente-six noms.

SOUMISSION DES BENI-ISNASSEN. — El-Hadji-Mimoun, chef de la montagne Chikn-Mimoun, venant faire sa soumission entre les mains du général de Martimprey, D'après un croquis envoyé par M. Durand, de Ghor-Rouban.

Petites industries anglaises. — La traite des chiens.

Fondateur, directeurs-gérants et principaux écrivains du *Moniteur*.

pouvoir de charmer les chiens jusqu'à l'extase. On apprit aussi que, dans le cas où le chien volé était de peu de valeur, un système d'exportation était organisé. Les stewards (garçons de service) des paquebots qui font les voyages entre l'île et le continent étaient approvisionnés de ces pensionnaires dédaignés. Ils les vendaient aux voyageurs peu experts et curieux d'emporter un échantillon de la race canine si renommée en Angleterre; ils en inondaient les ports du continent, et que de fois un honnête bourgeois de Paris a acheté ainsi quelque pauvre terrier volé huit jours avant au détour d'une rue de Londres. Ce dernier trait parut au parlement compléter l'histoire de cette immense fourberie organisée comme une branche de commerce régulier, et on se décida enfin à porter la main sur le texte, et une loi nouvelle fut votée (8 et 9 Victoria, cap. 47). Elle condamna le voleur de chiens, suivant la gravité du cas et d'après la récidive, à la prison, avec ou sans travail forcé, de un mois à dix-huit mois, à des dommages-intérêts et même à l'amende. Avec cette loi disparut la grande confrérie organisée; les voleurs se cachèrent. Atteints et flétris, ils cessèrent d'avoir un caractère original dans la tribu des vagabonds; ils devinrent des criminels vulgaires, et, si leurs larcins n'ont pu être tout à fait empêchés, du moins il ne leur fut plus permis d'en faire une profession quasi avouée, et Londres cessa de contempler dans ses squares, ce fameux gentleman qui se promenait avec un petit chien au bout d'une laisse de foin en guise d'enseigne, et à qui un chacun s'en allait redemander son bien perdu et proposer le rachat des captifs, comme jadis on allait tout droit au dey d'Alger quand un navire avait été pris dans la Méditerranée. La vente de ces intéressants animaux devint un commerce régulier exercé par une vingtaine d'honnêtes garçons bien connus, que l'on rencontre à toute heure du jour à travers la grande cité, et que chaque policeman pourrait au besoin saluer par leur nom. La seule caste qui ait conservé un caractère excentrique, est celle des marchands de chien pour le *sport*.

AYLIC LANGLÉ.

UN JOURNAL-BAROMÈTRE.

Le *Moniteur universel* n'est pas seulement un journal de faits,—c'est aussi un baromètre qui indique la pluie et le beau temps qu'on peut craindre ou espérer, ou plutôt encore que de les indiquer, il les détermine. C'est par lui que tout se rassérène dans l'atmosphère morale; c'est aussi par lui que tout s'assombrit, et d'une ligne il fait rayonner ce soleil qui est la paix, ou mugir ces tempêtes qui sont la guerre. C'est pourquoi on peut, en effet, le comparer au baromètre, car il n'est personne mêlé aux grands intérêts sociaux qui, chaque matin, ne le consulte d'un œil inquiet. Que de foudres souvent enveloppées dans cette fragile feuille de papier! Que de révolutions l'abonné peut recevoir ainsi au réveil, tout simplement expédiées sous bande!

Le *Moniteur universel* est né de la plus mémorable révolution, celle de 89. Son fondateur fut M. Charles-Joseph Panckoucke (ci contre représenté), directeur du *Mercure de France*, éditeur de Buffon, de la grande collection des voyages, compétiteur de Beaumarchais pour la réimpression des œuvres complètes de Voltaire, et plus célèbre encore par sa grande entreprise de l'*Encyclopédie méthodique*, gigantesque publication destinée à remplacer l'encyclopédie de Diderot et de d'Alembert, et pour la rédaction de laquelle Panckoucke sut réunir — et accorder — les savants les plus célèbres du pays.

Le fondateur du *Moniteur* n'eut au début d'autre idée que de rapporter aussi complétement que possible les débats de l'assemblée nationale, et le format qu'il adopta, lilliputien aux yeux actuels, parut gigantesque à ceux d'alors. Ce format s'est peu à peu développé en même temps que les matières élargissaient leur cadre, et c'est le gouvernement actuel qui lui donna l'étendue qu'on lui voit aujourd'hui, laquelle est triple du format d'origine.

Le *Moniteur* est constamment resté la propriété de la famille Panckoucke, tour à tour édité par le fils du fondateur, Charles-Louis Fleury, et par son petit-fils Ernest; tous les Panckoucke ont en outre attaché leur nom à des ouvrages de littérature savante. Le second, mort en 1844, édita les *Victoires et Conquêtes*, la *Description de l'Égypte*, la *Bibliothèque latine-française*, etc., et signa une importante traduction de Tacite, en sept volumes, qui fait partie de cette dernière publication. Nous avons dit *signa*, parce que la paternité de cette traduction fut jadis vivement disputée à M. Panckoucke; ceux-ci l'attribuant à M. Jules Pierrot, ceux-là à M. Colasse; les uns à M. Miger, et les autres... à d'autres encore! Plus tard on a pensé avec raison que le peu d'accord qui se rencontrait dans l'indication du véritable auteur était un gage de passions suspectes, et le rude Quérard lui-même, cet arracheur de tous les masques littéraires, semble condamner des contestations qu'il était de sa mission de mentionner. Quant à M. Ernest Panckoucke, éditeur actuel du *Moniteur universel*, nul ne lui a jamais dénié la glorieuse paternité de la traduction d'Horace qui figure dans la *Bibliothèque latine-française*. On a aussi de lui une traduction des *Fables de Phèdre*. Revenons au *Moniteur*.

Son premier rédacteur en chef fut Maret, depuis duc de Bassano. Le journal reçut alors la forme qu'il conserva pendant toute la durée du premier empire; il fut pour ainsi dire le tableau-relief de toute la vitalité législative, offrant l'expression la plus fidèle des improvisations, et conséquemment la véritable physionomie des séances et des orateurs. Depuis, et sous le dernier règne particulièrement, un déplorable abus dénatura cette physionomie en même temps que l'exactitude des comptes rendus: on permit aux orateurs d'aller à l'imprimerie *corriger leurs improvisations*, et de grandes inexactitudes résultèrent naturellement de cette révision de la sténographie.

La véritable histoire de France sera toujours la collection du *Moniteur*. Là point de pittoresque, d'artifices, de lyrisme. Procès-verbal quotidien des faits tracés par les témoins oculaires en présence d'autres témoins appartenant à tous les partis, et conséquemment intéressés au redressement des erreurs, il offre dans leur nudité sincère les gens et les choses que l'histoire rédigée ne manque jamais d'affubler d'ornements d'emprunts, et sa sévérité officielle ne trahit bien souvent que des hommes là où l'histoire enlumine des héros! Dans le *Moniteur* on entend parler comme il a parlé chaque homme des grandes dates, et c'est l'écho impitoyable de 1789 à 1804 particulièrement, une des plus grandes périodes de l'histoire de France, et l'on peut dire — du monde!

A dater du jour où, étendant son cadre, il a cessé d'être exclusivement le reproducteur des assemblées, le *Moniteur* a toujours recruté sa rédaction parmi les hommes du plus grand mérite. A Maret, qui le dirigea jusqu'à la fin de l'assemblée constituante, succéda Berquin... le doux Berquin, *l'ami des enfants*, dont le nom a donné à notre langue un substantif presque consacré dans les dictionnaires: *Berquinade*. A cette époque, le *Moniteur* eut pour rédacteurs politiques, philosophiques ou littéraires: Laharpe, Laya, Rabaut Saint-Étienne, Ginguené, Suard, Garat, His, Gallois, Marsilly, Lachapelle et plusieurs autres écrivains renommés.

A Berquin succéda, comme rédacteur en chef, pendant la Convention et le Directoire, Jourdan, le rapporteur des naufragés de Calais, plus tard membre du sénat conservateur, puis préfet du département *des Forêts*, et enfin conseiller d'État sous les Bourbons. Il eut pour principaux collaborateur: Sauvo, Guillois et Trouvé. Ce fut Sauvo qui, aux premiers jours du Consulat, lui succéda jusqu'en 1840. Jamais journal n'eut un si perpétuel directeur!

Sauvo rédigea seul pendant quarante ans l'article théâtre dans le *Moniteur universel*, et il le fit avec un savoir et un goût incontestables. Nous citerons parmi ses nombreux collaborateurs d'alors, dans toutes les parties de l'œuvre: Jomard, Champollion, Peuchet, Tissot, Kératry, Petit-Radel, de Vitry, Champagnac. Mais le plus éclatant rédacteur du *Moniteur*, celui dont les articles produisaient le plus de sensation dans l'Europe entière, ce fut.. l'empereur Napoléon. Sa prose précise et énergique apparaissait dans le journal à la veille de tous les événements de la paix ou de la guerre, car il ne s'en rapportait à personnes du soin de donner une forme à ce qu'il voulait faire savoir au pays ou aux souverains étrangers. La plupart de ces articles éclataient comme des obus au milieu du champ de bataille diplomatique européen.

Le successeur de Sauvo, en 1840, fut M. Grün, précédemment rédacteur d'une feuille ministérielle, *le Nouveau Journal de Paris*. M. Grün conserva ses fonctions jusqu'à l'Empire, époque où il devint historiographe de l'État, fonctions auxquelles le rendait très-apt l'étude silencieuse et philosophique qu'il avait pu faire des dernières années politiques.

A partir du 2 décembre, la direction du *Moniteur* resta quelque temps entre les mains de son gérant et copropriétaire, M. Ernest Panckoucke. Mais bientôt cette direction passa aux mains de MM. Julien Turgan, habile écrivain de la famille des encyclopédistes, et Paul Dalloz, jeune avocat, représentant des grands intérêts de famille engagés dans le *Moniteur*. M. Ernest Panckoucke compris, le journal eut alors trois gérants, nombre légitimé par les grandes responsabilités et les excessifs travaux inhérents à la gérance. Comme *rédacteur en chef*, M. Grün ne fut pas remplacé. A vrai dire, le véritable rédacteur en chef du *Moniteur*: c'est le gouvernement. On dit qu'à cet égard la haute tradition du premier empire n'a pas disparu, et que parfois on peut deviner quelle plume y parle à l'Europe, au monde, si attentifs depuis dix ans aux idées et aux actes de la France.

Le journal a donc aujourd'hui deux directeurs, M. Julien Turgan et M. Paul Dalloz.

Le premier est comme on dit vulgairement, le fils de ses œuvres. Lancé seul à dix-huit ans dans la vie pratique, il ne réussit à achever ses fortes études qu'en mettant à la disposition des autres ce qu'il avait déjà acquis: il se fit répétiteur de mathématiques et d'autres parties de la science. De même que Sainte-Beuve, il songeait à la médecine, et entra dès que ses études furent terminées, comme interne aux hôpitaux. C'est en cette qualité qu'il reçut successivement deux médailles d'honneur: l'une aux journées de juin, pour son zèle à recueillir les blessés au milieu des barricades; la seconde pour sa conduite pendant le choléra. Il fut bientôt chargé du compte-rendu de l'Académie des sciences au journal *l'Evénement*, et M. de Girardin, qui avait remarqué ses travaux, l'appela à la partie scientifique et industrielle du nouveau recueil: *le Bien-Etre Universel*. M. Turgan ne quitta ce journal que lorsque la politique l'envahit, et il fonda alors *la Fabrique, la Ferme et l'Atelier*. C'est au milieu de ces études pratiques qui l'avaient signalé à l'attention supérieure qu'il fut choisi pour entrer au *Moniteur*. M. Grün s'étant retiré au bout de quelques mois, M. Turgan devint alors directeur de la feuille officielle. C'est peu de temps après que le *Moniteur* opéra sa transformation, prenant le format des grands journaux, abaissant son prix annuel de 112 à 40 francs, et appelant dans ses colonnes bon nombre d'écrivains exclusivement littéraires. Cette transformation amena le succès matériel à côté de l'influence d'Etat et de deux mille cinq cents abonnés, le *Moniteur*, favorisé en cela par l'intérêt des événements militaires, arriva bientôt à vingt-cinq mille. La guerre de Crimée terminée, il conserva environ dix-huit mille abonnés, que la récente campagne d'Italie reportèrent au chiffre précédent. Jamais l'organe du gouvernement n'avait pénétré chez les particuliers, et cette phase nouvelle de sa vie mérite d'être curieusement signalée.

C'est parce qu'on peut appeler les voies scientifiques que M. Turgan a conquis sa position au *Moniteur*. Sa théorie marche d'un rare accord avec sa pratique: il ne voit dans l'humanité que des *hommes*, sans se préoccuper du *sujet*, du *citoyen*, et c'est à l'homme en lutte avec les besoins naturels que ses systèmes, comme chimiste, naturaliste et physiologiste, cherchent à apporter un appui. Ces idées ont été utilement développées dans son recueil *la Fabrique, la Ferme et l'Atelier*, et c'est dans ces études mêmes qu'il puise les éléments de l'ouvrage enrichi de gravures et de dessins, qu'il va faire paraître sous peu de jours, et qu'on annonce déjà sous le titre de: *Les Grandes usines de France, tableau de l'industrie française au dix-neuvième siecle*. M. Julien Turgan s'est aussi tout particulièrement voué à l'étude du mécanisme industriel des journaux, et par ses séjours à Londres, dans les ateliers du *Times*, il a acquis une expérience dont l'heureuse application s est faite lors du récent incendie du *Moniteur*, alors que les pompiers inondant encore la maison, déjà les foyers des machines étaient rallumés, si bien que par miracle, la publication du journal gouvernemental ne subit pas un jour d'interruption. M. Turgan, en outre des deux honorables médailles mentionnées, est membres de plusieurs ordres français et étrangers.

L'autre directeur du *Moniteur* est, comme nous avons dit, M. Paul Dalloz, le plus jeune fils de M. Victor Dalloz, ancien avocat à la cour de cassation, ancien député du Jura, auteur de ce grand *Répertoire de jurisprudence* qui est considéré comme un des monuments du droit ancien et moderne, et dont la collection ne compte pas aujourd'hui moins de cent volumes de près de mille pages chacun. M. Paul Dalloz, pour lequel sa qualité d'avocat n'est qu'un titre, est, comme il a déjà été spécifié, le représentant, au nom des siens, des grands intérêts de propriété que résume le *Moniteur*.

C'est un homme du monde, une organisation artiste, un caractère élevé et sérieux, plein d'aménité et de grâce. Il a surtout contribué à amener et à conserver au journal les rédacteurs éminents dont nous allons avoir à parler, et qui sont tous ses amis. Très-instruit, très-laborieux, M. Paul Dalloz, qui est aussi un écrivain distigué, tient sa place parmi les anonymes forcés d'un journal officiel, et, plume experte et ingénieuse, il devient souvent utile aux débutants auxquels le *Moniteur* ne ferme ni ses colonnes ni sa caisse. Les deux directeurs du journal officiel résument donc un ensemble de connaissances et d'aptitudes qui feraient la supériorité de tout autre journal réduit à la simple spéculation.

Après les directeurs du *Moniteur*, il faut citer en première ligne M. Rey, l'un des administrateurs du journal, esprit très-droit quoique très-fin, grand tra

leur, le bras droit de la maison. — Les secrétaires a rédaction sont : MM. Lerique et Butat, lesquels, en ne signant rien, sont presque dans tout, et plissent cet office de confiance qui exige autant de que d'habileté et de discrétion que d'expérience.

…ssons maintenant à la rédaction purement litté… du *Moniteur universel*, et aux hommes spéciaux le burin a cherché à fixer les traits dans la galerie *Monde illustré*, à côté de ceux de MM. Panckoucke, …an et Dalloz.

… nom de M. Théophile Gautier est de ceux qui …nt à résumer plusieurs genres d'aptitudes bril…s dans la célébrité. Poëte, romancier, critique, il les candidats l'opinion publique, celle des lettrés …ut, désigne à l'Académie. Il y entrera infaillible… un jour.

Théophile Gautier est né en 1808. Il se destinait peinture ; mais sa liaison précoce avec Victor … lui révéla sa véritable vocation, et il publia son …ier volume de poésie en 1830. Nous ne suivrons … dans ces lignes rapides, qui ne réservent guère …ce qu'à la mention, les travaux si nombreux et …riés de l'écrivain célèbre qui tient à la fois et la …e des beaux-arts, et le feuilleton théâtral au *Mo…*, et nous nous bornerons à dire, une fois de plus, …st l'un des plus brillants poëtes et des plus origi… écrivains de notre temps, que ses idées ont fondé …orte de petite église dans l'art moderne, — ou … qu'une église, un temple, un temple païen. — … l'opulence de sa palette d'écrivain, la hardiesse …omenclatures spéciales dont il dispose et la cise… le son style ont fait école.

Édouard Thierry n'a cessé de signer au feuille…s comptes rendus littéraires du *Moniteur* que de…uelques jours. Il tint longtemps, dans ce journal, …ique dramatique, qu'il céda à M. Théophile Gau… Il y a environ deux ans. Né en 1813, M. Edouard …ry reçut une forte éducation classique et débuta … ans, comme beaucoup de ses confrères, par un …e de poésie : *les Enfants et les Anges*. Depuis, il … la plus laborieuse carrière, comme critique par…ment, ayant été attaché au plus grand nombre …urnaux importants du pays. Son haut savoir, …t, son esprit et son goût lui ayant fait, dans cette …spécialité, une réputation à laquelle s'ajoutait …tige de toutes les qualités de l'homme privé, …uard Thierry fut choisi pour faire partie, avec …rs des personnages importants de l'État, de la …ssion des primes à décerner aux meilleures …de théâtre. Aux mêmes titres et dans le même … il est plus récemment entré dans la nouvelle …ssion chargée d'examiner les modifications à …r au théâtre français. Devenu bibliothécaire à …l, après avoir franchi les degrés inférieurs, et la critique théâtrale au *Pays*, en même temps critique littéraire au *Moniteur*, il s'est vu choi… récemment pour succéder à M. Empis, chan… le l'Académie française, dans les honorables et …s fonctions d'administrateur général du Théâtre…is. L'unanimité de la presse a applaudi au choix … le ministre, et les amis de M. Empis ont été …aiers à reconnaître que nul mieux que …uard Thierry n'était digne et capable de re… l'héritage administratif de l'honorable acadé… On dit que M. Edouard Thierry, qui joint une modestie aux qualités qui l'ont entouré de …ation et de sympathie, a, dans sa défiance, …aisser son chapeau..., dirons-nous, en em… une expression familière et pittoresque... sur … qu'il occupait au *Moniteur*. Espérons que son …tration de notre première scène sera assez fé… littérairement et financièrement parlant, pour …ésir ne lui vienne pas de l'abdiquer pour re… un jour à sa bibliothèque et à ses feuilletons !

…ticles des hautes *Variétés* littéraires sont ré… *Moniteur* par une des illustrations des lettres …s, un des membres les plus considérables de …ie, M. Sainte-Beuve. Né en 1806 à Boulogne… patrie de Lesage et de Daunou, et fils d'un …périeur des finances, M. Sainte-Beuve était … la médecine, contre laquelle il s'insurgea …our s'adonner à sa vocation littéraire, débu…rellement par la poésie, car c'était à l'appa…s *Odes et Ballades !* Depuis, il a touché à tous …s, — sans renoncer à la poésie, qui lui doit … volumes de délicieuses impressions intimes, …r le roman (*Volupté*) et l'histoire (*Port Royal*), … professorat au collége de France et ailleurs, et …tique surtout, où il s'est créé un genre si l'on … nouveau, tout à part, plein d'attrait par la …dition, l'imprévu, la verve et l'incontestable …é. La critique de M. Sainte-Beuve, éclectique …ité de caractère, captive à ce point qu'on …elle est *amusante*, malgré toute sa science et …tion, si on ne craignait que ce mot parût … propos d'un aussi éminent esprit. Les œuvres de M. Sainte-Beuve ont leur place marquée sur le meilleur rayon de toute bibliothèque moderne, et sa collection de *Portraits* et de *Causeries* est aujourd'hui une lecture indispensable pour tous ceux qui vivent dans le commerce de l'intelligence. L'illustre maître de la critique contemporaine a recueilli à l'Académie française la place de Casimir Delavigne, et il y a été reçu par Victor Hugo ! M. Sainte-Beuve est un des deux ou trois commandeurs de la Légion d'honneur que compte la littérature française.

M. Prosper Mérimée est, au même titre que son collègue à l'Institut, M. Sainte-Beuve, un des rédacteurs du *Moniteur* pour les articles *Variétés* ; seulement M. Mérimée s'y consacre exclusivement aux questions de beaux-arts et d'archéologie spéciale.

Fils d'un peintre de mérite auquel on doit un des plafonds des salles de sculpture du Louvre, M. Mérimée est né à Paris en 1805. Reçu avocat, il devint successivement secrétaire général du ministère de commerce, chef de bureau au ministère de la marine, inspecteur des monuments historiques, plus tard académicien, — et enfin sénateur. Comme écrivain, il a tour à tour fait des romans, de l'histoire et de l'archéologie. Sa première œuvre importante (anonyme), *le Théâtre de Clara Gazul*, fut une des impulsions du romantisme en France ; ses ouvrages sont nombreux ; nous nous bornerons à rappeler les plus célèbres : *La Chronique du règne de Charles IX*, — *la Vénus d'Ille*, — *la Vision de Charles XI*, — *le Vase étrusque*, — *Matteo Falcone*, — *la Double méprise*, — *Colomba*. Mais à côté de ces ouvrages populaires, M. Mérimée compte un nombre infini de travaux très-distingués, surtout en *articles* de toutes sortes, qui ont beaucoup contribué au succès des recueils, des revues, des journaux assez heureux pour en obtenir la primeur. Sa manière est élégante, sobre, châtiée, discrète, ce qui n'exclut ni le mouvement, ni l'intérêt, qualités qu'il a portées très-haut, surtout dans ses admirables nouvelles, *Colomba* en tête ; *Colomba* est une des perles de la littérature contemporaine.

A ces rédacteurs habituels du *Moniteur universel*, à ces habitants de la maison, si l'on peut dire, il faut ajouter les écrivains qui y logent au roman, à l'article. A leur tête, il faut placer M. Edmond About, lequel a publié dans le feuilleton de l'organe officiel une série de romans qui ont soutenu un vif intérêt et satisfait une curiosité exigeante. Le brillant auteur de la *Grèce contemporaine* a écrit pour le *Moniteur* les *Mariages de Paris*, — le *Roi des montagnes*, — *Germaine*, — les *Parents de Bernard*, — *Trente et quarante*, des *Lettres sur l'Italie*, etc. Celui de ses ouvrages publiés sous le titre de *les Échasses de maître Pierre*, offre plus qu'une composition romanesque, c'est toute une habile étude des Landes, d'où il résulte des enseignements, des renseignements qui ont une portée économique.

A côté de M. Edmond About, le *Moniteur* a publié plusieurs intéressants romans de MM. de Grammont et Gustave Aymard ; — M. Léon Michel a aussi donné au feuilleton de curieuses actualités. — M. Théophile Gautier y publia, il y a quelques années, un ouvrage des plus curieux, véritablement étourdissant par le style et la richesse des images : Le *Roman de la momie*, et plus récemment il y commença une piquante série de *Lettres de la Russie* qui vont évidemment être complétées par leur publication en volume.

Aux rédacteurs habituels du *Moniteur*, il faut ajouter M. Gustave Chaix d'Est-Ange, qui y traite avec une maturité précoce et l'autorité d'un grand nom, d'importantes questions de jurisprudence ; — M. Lavoye, archéologue distingué, attaché au cabinet des médailles de la bibliothèque impériale, écrivain habile qui recueille en ce moment l'intérim ou la survivance de M. Ed. Thierry, pour le compte-rendu des livres. — et M. Gustave Claudin, spirituel critique théâtral au *Courrier de Paris*, chargé au *Moniteur* d'une partie de la bibliographie, de la chronique des voyages et des inaugurations importantes. M. Gustave Claudin est en outre un ingénieux romancier qui n'a pas besoin de la singularité de leurs titres pour attirer l'attention sur ses livres. A *Pa sembleu !* publié l'an dernier, il fait, en ce moment même succéder *Point et virgule* (;), dont l'idée est évidemment que le *point* définitif ne peut jamais être mis à rien ! M. Claudin a rédigé en chef pendant plusieurs années un important journal de Rouen ; c'est néanmoins un des plus jeunes rédacteurs du *Moniteur*. — Nous n'avons pas mentionné, parmi les rédacteurs habituels du *Moniteur*, M. A. de Rovray, parce que nous avons vainement consulté les dictionnaires des contemporains sur le compte de cet écrivain lyrique. On nous a dit que nous le retrouverions dans une autre et prochaine série, sans masque et en toutes lettres. Nous ajournons donc.

Il ne nous reste plus à mentionner que M. Nisard, qui fournit au *Moniteur* des articles de haute critique littéraire ; — M. Rappetti, qui se consacre plus particulièrement aux questions de droit et d'histoire ; — M. Émile Carrey, un écrivain voyageur auquel on doit de très-curieux récits intitulés : *L'Amazone*, — *Huit jours sous l'Équateur*, — *l'Algérie nouvelle*, etc. ; — M. Launoy, qui, pendant la guerre de Crimée, publia d'intéressantes lettres sur la Crimée et sur la Baltique ; — M. Émile Renaut, dont on a fort remarqué *le Filleul du notaire*, et, plus récemment, un morceau intitulé : *Un Portrait de Van-Dyck*. Le *Moniteur* compte encore dans sa rédaction plusieurs autres écrivains, mais leur mention nous est soustraite par les bornes déjà bien reculées de cet article.

L'hôtel du quai Voltaire, nos 11 et 13, où est installé le journal officiel, et sa propriété, est une des anciennes résidences de la famille Larochefoucauld. C'est une demeure de grand style, et dont le portail, qui figure en tête de la planche de portraits qu'accompagne cet article, peut donner une idée. Il fut bâti sous le règne de Louis XV, sur l'emplacement de l'ancien couvent des Théatins, fondation du cardinal de Mazarin. L'église voisine devint un théâtre en 1793, et en 1815 on en fit le *Café des Muses*. Une partie des ateliers, des magasins, des réserves et des magnifiques salons du *Moniteur* fut incendiée il y a deux ans, et dans les pertes irréparables de ce sinistre, matériellement estimés à deux cent cinquante mille francs, il faut compter plusieurs parties des collections où figuraient des notes et corrections de la main de Louis XVI, — de Robespierre — et de Louis-Philippe, plus tous les manuscrits, *la copie*, des documents insérés depuis un grand nombre d'années. La rareté et le haut prix des collections complètes du *Moniteur* fit naître, il y a quelques années, l'idée de le réimprimer au profit des grandes bibliothèques, des bibliophiles, des gens de lettres, des curieux. Il faut dire que l'entreprise n'a pas réussi. On a dû s'arrêter à l'année 1800. Mais il est juste d'observer que la partie ainsi réimprimée est de beaucoup la plus intéressante de ce grand et inflexible mémorial de l'histoire contemporaine, si remplie de noms et de coups de foudre.

JULES LECOMTE.

Tétouan.

Si Tanger est la ville politique du Maroc, celle où résident les représentants des diverses puissances, Tétouan ou Tetuan en est la ville commerciale la plus importante. Située en face de Gibraltar, à quatre kilomètres de la Méditerranée et à cinquante de Tanger, elle fait partie du royaume de Fez.

Son port, où tout navire peut mouiller quel que soit son tirant d'eau, communique à la ville par la rivière de Tetuan.

Sa population, de quarante mille habitants, est la plus fanatique de l'empire, et le voisinage du Riff rend le séjour de la cité marocaine dangereux pour les Européens.

La ville est posée entre deux chaînes de montagnes arides, pelées, hautes, taillées à pic, profondément ravinées et d'un aspect grisâtre. A leurs pieds se déroulent de magnifiques coteaux couverts d'une luxuriante végétation.

Entouré de beaux jardins qui produisent d'excellents fruits, notamment des oranges, défendue par de hautes murailles blanchies, crénelées, mais dont les embrasures sont veuves de canons, Tétouan a un aspect magnifique ; mais l'intérieur, les rues et les maisons y sont fort sales, et on n'y rencontre généralement que des habitants couverts de haillons et d'un aspect repoussant.

Les femmes y jouissent d'une réputation incontestable de beauté, mais les voyageurs peuvent difficilement s'en convaincre, par suite des habitudes de claustration que leur impose la jalousie musulmane, qui en était arrivée, il n'y a pas longtemps encore, à faire interdire l'entrée de la ville aux Européens.

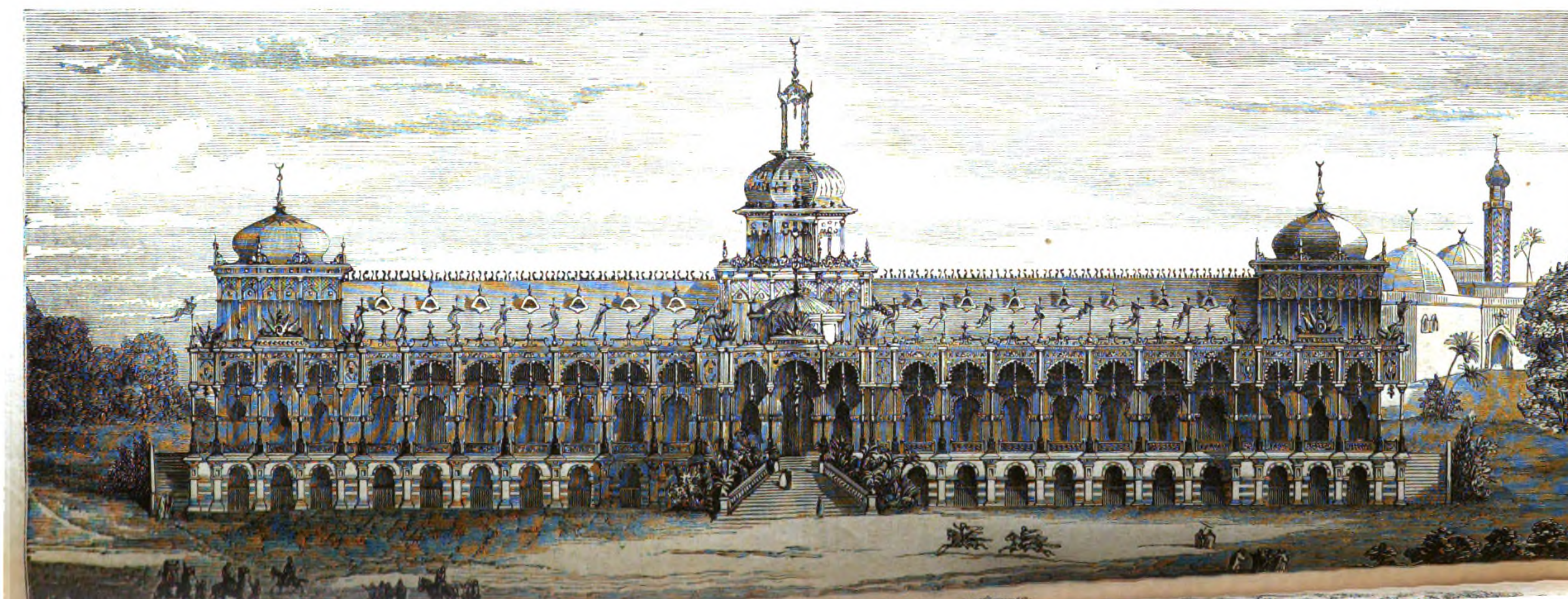
Le commerce de Tétouan, concentré entre les mains des Juifs et des Maures, se fait avec l'Espagne et surtout avec Gibraltar. Les principaux articles de son exportation sont : les laines, les peaux, le savon, la cire, les amandes, le miel, les oranges, des sangsues très-renommées et dont l'empereur a le monopole. Il s'y fabrique beaucoup d'armes et des longs fusils d'une damasquinure admirable.

La vue générale de Tétouan, que reproduit notre gravure, est prise par M. Alary, de dessus un rocher à cinq cents mètres à l'ouest de la ville, sur la route de Tanger. On y remarque au nord ouest, bâtie sur hauteur et dominant la ville, la casbah ou forteresse, au centre et dans le fond, le palais du gouverneur ; enfin, au premier plan et sur la droite, le chemin et la porte de Tanger.

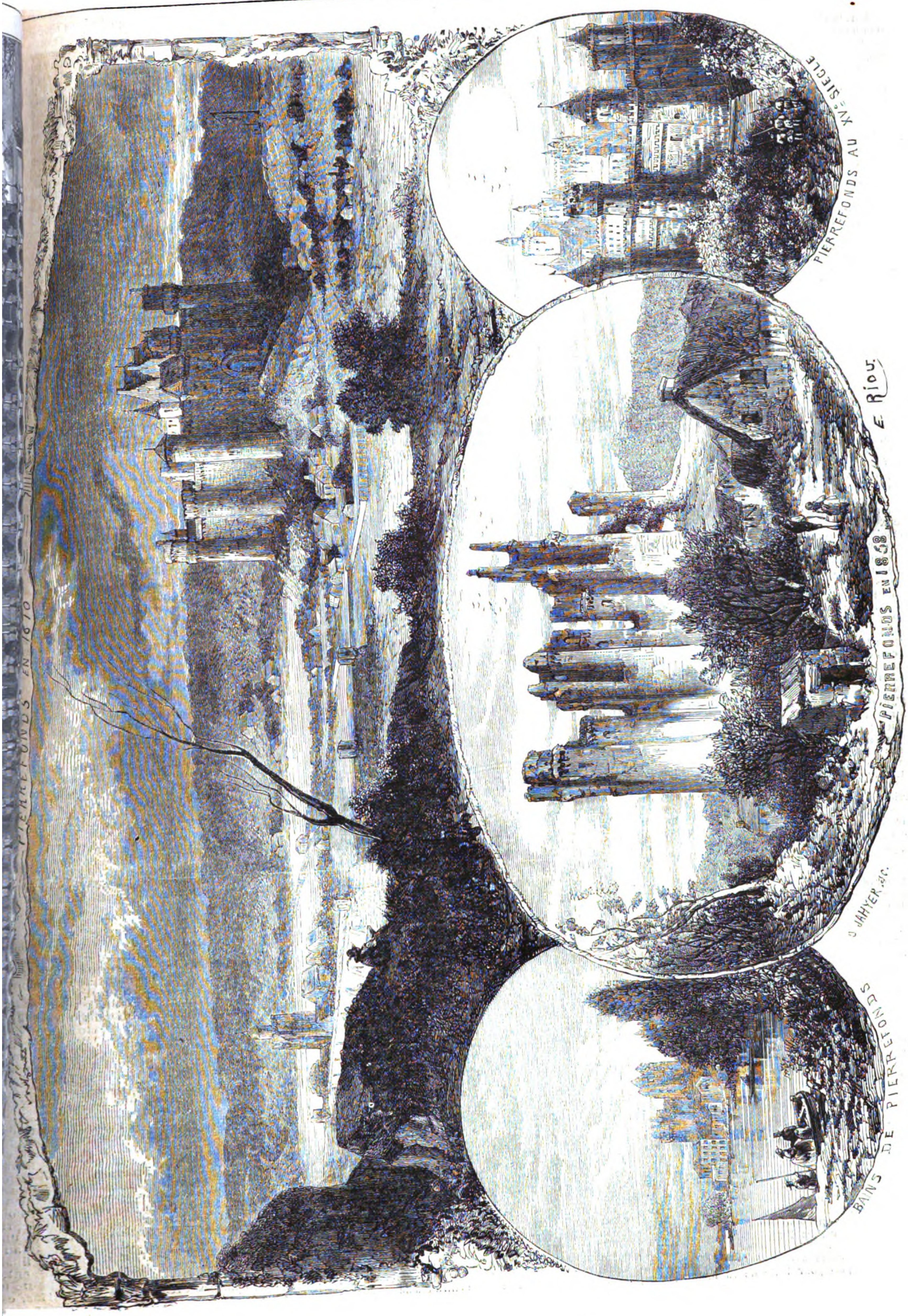
MAC VERNOLL.

1. La casbah. — 2. Palais du gouverneur. — 3. Montagnes arides et profondément ravinées. — 4. Coteaux couverts de végétations. — 5. Porte de Tanger. — 6. Chemin venant de Tanger.

Vue générale de Tétouan, prise de la route de Tanger, d'après une photographie de M. Alary, photographe à Alger.



... de Gabary, près d'Alexandrie, résidence du Vice-roi d'Égypte.


PIERREFONDS EN 1610
PIERREFONDS AU XVe SIECLE
PIERREFONDS EN 1868
BAINS DE PIERREFONDS
E. Riou
JAHYER sc.

Palais de Gabary.

S. A. le vice-roi d'Égypte possède près d'Alexandrie une habitation qui, bien que princière, laissait à désirer au point de vue du peu d'étendue des appartements, qui ne suffisaient pas aux grandes réceptions. Mohamed-Saïd résolut d'ajouter à son palais une annexe qui répondît à toutes les exigences. Des constructeurs français, sous la direction et d'après les plans de M. Edouard Schmitz, ingénieur civil, ont exécuté, en fonte et en fer, trois pavillons surmontés de coupoles et réunis l'un à l'autre par deux longues galeries intérieures. Les portes de ces salles s'ouvrent sur une terrasse bordée d'un gracieux feston d'arcades mauresques. La plus grande richesse d'ornementation a été répandue dans ce beau travail, dont l'architecture rappelle le style pur de l'Alhambra. Les plafonds en plein cintre sont décorés de ces délicates peintures dont l'Orient seul a le secret. Des glaces reflètent partout et mille fois la double colonnade des galeries. On peut admirer jusqu'aux moindres détails de cette construction qui, ajoutée à l'ancienne résidence, en forme maintenant la façade principale. Du haut du perron, la vue embrasse un vaste terrain où viennent manœuvrer les troupes égyptiennes et caracoler les merveilleux cavaliers que Son Altesse aime à voir se livrer à la *fantasia*. De l'extrémité du Champ de Mars à l'horizon, s'étend la nappe bleue de la Méditerranée.

ÉMILE BOURDELIN.

COURRIER DU PALAIS.

Et moi aussi j'ai pendu au croc la robe de l'avocat pour prendre le bâton du voyageur. Moi aussi j'ai posé le pied sur les glaciers du Mont-Blanc, du Mont Rose et de l'Oberland, j'ai suivi de Burglen à Altorf les pas de Guillaume Tell et salué les stations patriotiques du lac des Quatre-Cantons. Et moi aussi j'ai respiré le parfum des jardins Borromée, j'ai voyagé sur le lac Majeur, — ce lac des féeries et des romans, — et visité à la clarté de la lune, dans une barque conduite par des soldats de Garibaldi, les forts pittoresques de Laveno; moi aussi j'ai fait mon pélerinage aux champs glorieux de Magenta et recueilli sur le sol encore bouleversé du cimetière de Solferino, des balles aplaties, des cartouches brûlées, des éclats de bois et de pierre; moi aussi j'ai vu Vérone et Peschiera avec leurs parures de pont-levis, de créneaux, de forteresses et de canons; j'ai vu Milan et Venise, le corso Francesco et la place Saint-Marc; — je pourrais donc, moi aussi, lâcher sur le papier l'écluse de mes impressions de voyage, et le *Monde illustré* ne refuserait pas, sans doute, à son dévoué chroniqueur le plaisir de se payer cette petite débauche. Mais que mes lecteurs se rassurent, cette année encore ils en seront quittes pour la peur, et mon Courrier, fidèle à son titre, ne sortira pas, quelque démangeaison qu'il en ait, de l'enclos du Palais.

J'aurai du mérite aujourd'hui à tenir parole: la rentrée des cours et tribunaux n'a rien en conscience de bien nouveau ni de bien attrayant. A dix heures et demie les gardes de Paris forment une haie qui commence à la salle des Pas-Perdus et finit à l'entrée de la Sainte-Chapelle: *cedunt arma togæ*. Les tambours battent aux champs, un essaim de robes rouges s'avance majestueusement; c'est la cour de cassation. Derrière elle marche la cour impériale. Les robes noires qui paraissent ensuite sont celles des membres du tribunal, des juges consulaires, des juges de paix. Le cortége est fermé par les avocats, les avoués, les agréés, les huissiers. Tous viennent demander à l'Esprit-Saint de descendre sur eux, de leur donner les lumières et la force nécessaires pour remplir au mieux les devoirs de leurs fonctions.

Mais un peu d'egoïsme se mêle toujours aux prières des mortels, et il me semblait, pendant la messe, entendre s'échapper des lèvres des assistants certains vœux dont la formule ne se trouve pas à coup sûr dans le rituel du jour.

« Esprit-Saint, murmuraient les magistrats, fais que
» les avocats soient brefs et concis, que leur organe
» soit flatteur à l'oreille, leurs gestes agréables à la
» vue, leurs arguments satisfaisants pour la raison!

» Esprit-Saint, disaient les avocats, fais que les juges
» soient patients, d'une humeur égale, toujours
» gaillards et dispos sur le cuir de leurs fauteuils!

» Esprit Saint, hasardaient les avoués, fais que les
» procès soient gras et nombreux, qu'ils soient lardés
» d'incidents, truffés d'enquêtes et de requêtes, flan-
» qués de liquidations et de ventes immobilières!

» Esprit-Saint, s'écriaient les huissiers, fais que le
» protêt abonde, que la saisie foisonne, que le procès-
» verbal pullule! »

En entendant ces vœux divers qui bourdonnaient à mon oreille, étais-je sous le coup d'une hallucination ou d'un accès de seconde vue? Celui-là seul qui sonde les reins et les cœurs pourrait vous le dire.

Après avoir quitté la Sainte-Chapelle, les magistrats sont remontés sur leurs siéges. A la Cour de cassation, M. le premier avocat général de Marnas a fait, en termes très-dignes et très-élevés, l'éloge du dernier Portalis. On a remarqué surtout le tact avec lequel l'orateur a raconté certain fait très-délicat de l'histoire contemporaine.

M. de Gaujal, premier avocat général près la Cour impériale, avait pris pour texte de sa mercuriale: *De la répression en matière pénale et de ses effets sur la moralité publique*. L'honorable magistrat, frappé de la progression toujours croissante des méfaits et des récidives, attribue ce résultat à l'excessive indulgence des tribunaux et à la libéralité regrettable avec laquelle ils prodiguent les circonstances atténuantes. Pour remédier au mal il propose deux mesures nouvelles. L'une consisterait à refuser le bénéfice des circonstances atténuantes aux récidivistes; l'autre à enjoindre aux magistrats d'énoncer dans leurs jugements les circonstances qui leur paraissent atténuantes.

Je me borne à exposer cette thèse sans la discuter. Mais si le fond même du discours échappe forcément à mon appréciation, il n'en est pas de même de la forme, et je suis heureux d'avoir à y signaler des qualités remarquables de vigueur, de sobriété et d'élégance. Je reprocherai seulement à l'orateur d'avoir donné aux chiffres une place et une importance trop grandes. Je sais qu'il est de mode aujourd'hui chez les criminalistes de remplacer l'argumentation par une statistique vive et animée. Mauvaise mode à mon sens. La statistique est la plus dangereuse, la moins certaine des preuves, et je ne saurais mieux la comparer, pour ma part, qu'à ces *omnibus* qui, de correspondance en correspondance, vous conduisent partout où il vous plaît d'aller.

Inutile de vous dire que la semaine judiciaire s'est ressentie de la fin des vacances. Les gens de robe, occupés à deboucler leurs malles et à prendre langue, n'ont pas encore eu le temps de rouvrir leurs dossiers. On a donc peu plaidé, et, pour ne pas m'en revenir bredouille de ma chasse habituelle, je me vois réduit à mentionner un tout petit procès, celui de Mlle Nelly contre le *Figaro* et M. Siraudin. De l'objet du débat, je ne vous dirai rien.

La loi sur la presse me met un cadenas sur les lèvres, et le plaisir que j'aurais à l'ouvrir ne compenserait pas pour moi le désagrément de faire connaissance avec la police correctionnelle. Tout ce que je puis vous dire, c'est que, sur une plainte en diffamation portée par Mlle Nelly à l'occasion d'un article publié dans le *Figaro* par M. Siraudin, ce dernier qui, en première instance, en avait été quitte pour seize francs d'amende, a été condamné par la Cour à cinq cents francs de dommages-intérêts, et que M. de Villemessant, dont l'innocence avait été reconnue par le tribunal, n'a pas été aussi heureux en appel, et devra, comme complice de M. Siraudin, déposer aux pieds de sa belle adversaire une somme de mille francs. J'ajouterai, si vous y tenez, que M. Jules Favre a plaidé pour Mlle Nelly, et que les inculpés se sont présentés seuls et sans avocats. Mais, au nom du ciel, ne m'en demandez pas davantage!

Ma chronique de rentrée n'est pas riche. Mais que mes lecteurs prennent patience, les beaux procès ne tarderont pas à se présenter. Déjà, je vois surgir à l'horizon la curieuse affaire Lemoine qui doit, dit on, renouveler les émotions du procès Jeufosse, celle de l'agent de change Giblain, celle enfin de Léonie Chéreau, l'auteur de cet enlèvement d'enfant qui, il y a un mois, a cause dans Paris une sensation si pénible et si profonde.

PETIT-JEAN.

THÉATRES

Comédie-Française: *Le Duc Job*, comédie en quatre actes, de M. Léon Laya. — Variétés: *Scélérat de Poireau!* vaudeville en un acte, de MM. Pol Mercier et de Jallais. — Palais-Royal: *Les Gens nerveux*, comédie en trois actes, mêlée de chant, par MM. Théodore Barrière et Victorien Sardon.

Toujours *le Roman d'un jeune homme pauvre!* On ne sort plus de là. *Le Duc Job*, de la Comédie-Française, n'est pas autre chose en effet que la pièce de M. Octave Feuillet. — Mais n'est-il pas vrai que c'est un titre un peu trop cherché: *Le Duc Job?* — Cela veut dire, selon Laya, un duc qui n'a pas le sou. N'avoir pas le sou au théâtre c'est se contenter de cent mille francs. Ainsi, fait en soupirant le jeune duc de Rieux, un charmant garçon, point fier, rempli de générosité, d'esprit, de délicatesse, et qui, — pas plus que le marquis Maxime de Champcey, son patron du Vaudeville, — ne consent à faire flèche de son grand nom dans des entreprises industrielles. Ce n'est pas sa faute s'il aime la fille d'un banquier: cette jeune personne est sa cousine, et il a été élevé avec elle. Il ne demanderait même pas mieux que de l'épouser, car il est sans préjugés contre la finance, mais on ne veut pas de lui. On le regarde, non sans raison peut-être, comme un oisif, — et nous ajouterons, nous, comme un oisif prétentieux, car ce Job de vingt-cinq ans fronde à tort et à travers, donne des leçons à tout le monde et ne s'aperçoit pas qu'il est absolument dépourvu d'autorité; c'est un duc lazzarone.

Le banquier est sur le point de lui préférer pour gendre un homme habile, sorti des derniers rangs de la foule et arrivé à la fortune par la spéculation. Il n'aurait pas tort si cet homme joignait à son adresse une dose de sentiment, mais l'auteur en a fait le bouc émissaire de la comédie. C'était son droit. Cependant le cœur de la jeune fille hésite entre ces deux prétendants; cette hésitation, quoique assez répugnante au premier aspect, amène des détails de mœurs bien observés: — Emma fait son budget, elle cherche à joindre les deux bouts, comme on dit, et elle se désespère à voir la modeste existence que lui offre son cousin. Néanmoins, l'amour l'emporte sur la vanité; elle se mariera avec Jean de Rieux, elle sera duchesse — à pied. Attendez! voilà les millions de M. Scribe qui font irruption dans l'intrigue; nous savions bien qu'ils n'étaient pas disparus à tout jamais, ces millions miraculeux, qui sont venus au secours de tant d'orphelines du Gymnase! Les voilà reparus, bien sonnants, bien trébuchants! Il y en a quatre pour le jeune de Rieux, quatre millions, entendez-vous! Sans doute, M. Scribe aurait mieux fait les choses, mais pour M. Léon Laya, c'est fort joli. — *Le Duc Job* hérite d'un oncle fabuleux, tel qu'il n'en pousse que dans les dénoûments.

Je vous l'ai dit, c'est *le Roman d'un jeune homme pauvre*, et rien n'y manque, pas même le testament du dernier acte. L'oncle aux quatre millions vaut le corsaire Laroque, je crois. Il n'y a qu'une teinte de jovialité en plus dans le personnage du *Duc Job*, — mais comme il serait souvent importun et choquant, ce petit monsieur, s'il n'avait pour interprète un comédien excessivement sympathique, M. Got. C'est à M. Got que M. Léon Laya doit reporter la plus grande part de son succès, — car il y a eu succès. Il reste à M. Léon Laya l'honnêteté de l'idée, la douceur de l'esprit, l'émotion parfois très-pénétrante de certaines scènes d'intimité. Il lui manque la force, le relief puissant, l'accent profond. Cela pourra lui venir, cela lui viendra probablement, car déjà *le Duc Job* est un progrès sur ses pièces précédentes et surtout sur les *Jeunes gens*.

La gravure du *Monde illustré* de ce jour reproduit la dernière scène du *Duc Job*. Nos lecteurs peuvent y reconnaître les artistes supérieurs qui ont fait et qui feront longtemps la fortune de cette comédie: d'abord M. Got, vrai, simple, gai, chaleureux, en un mot tout à fait humain dans le rôle principal, — le héros, — comme on disait du temps de M. Laya père; ensuite, M. Provost, l'oncle du duc de Rieux, un oncle de la vieille souche, chez qui le gentillâtre n'a pas étouffé le gentilhomme; M. Monrose, qui tend trop tôt peut-être vers l'emploi des financiers: il est vrai que les financiers modernes se passent volontiers de ventre; — enfin Mme Nathalie, aimable et touchante en jeune mère de famille; et Mlle Émilie Dubois, une aurore!

Notre devoir est rempli envers la Comédie-Française.

Le *Scélérat de Poireau!* du théâtre des Variétés, nous rejette dans la parade. Va pour la parade! mais celle-ci pourrait être plus enlevante, plus remuante. Et puis, une parade rustique, des *morguenne* et des *j'avions*, cela est vieux. Heureusement que Poireau est M. Lassagne; or, M. Lassagne, c'est tout dire,

> . . . . Et dans le monde entier
> Jamais *acteur bouffon* ne fit mieux son métier.

On persuade à ce Poireau, qui est un innocent digne d'avoir sa statue sur la principale place d'Orléans, qu'il est le père d'un enfant élevé en secret par une jeune et jolie villageoise. Il le croit, il ne le croit plus, il se fâche, il s'accuse, il s'embrouille et il épouse. Voilà ce que nous avons compris. M. Lassagne est plus que jamais miraculeux dans cet imbroglio, écrit pour lui et que lui seul a empêché de tomber. Il a des nasillements, des sourires, des stupeurs, des pirouettes qui ne sont qu'à lui; sa voix est une pratique, ses bras sont des ailes de moulin à vent.

L'autre jour, M. Théodore de Banville a raconté, en beau style grec, la naissance de ce comédien très-particulier: « Les images de Gavarni, de Cham, de Topffer, de Cruyshank, — dit-il, — sortirent en foule des albums pour doter le nouveau venu. L'un lui donna le visage effaré, l'autre la bêtise sereine, celui-là l'art de ne pas chanter sur l'air. Il eut aussi l'épouvante comique et la parodie de la grâce, le don de décrocher le lustre avec ses yeux et celui de marcher sur des œufs absents, et surtout il reçut un charme pour attirer et fixer au-dessus de sa perruque rouge les papillons symboliques, comme le parricide Oreste entraînait, volant au-dessus de sa tête, la Fatalité et les Furies. Une petite Carabosse criait à tue-tête: « Tu porteras la redingote jaune à brandebourgs! » Enfin l'Hélène grecque, dessinée par Daumier en son [illegible] toire ancienne, embellit Lassagne d'une beauté suprême, l'anima d'une pichenette et le baisa au front, tandis qu'un tourlourou de Charlet lui enseignait le fameux: *O mon Dieu-je!* qui depuis a fait sa fortune. »

Nous avions déjà *Un Homme nerveux*; voici maintenant *les Gens nerveux*, au Palais Royal. M. Théodore Barrière et son nouveau collaborateur, M. Victorien Sardou, ont cherché à fixer un ridicule ou plutôt une infirmité; ils y ont réussi et peut-être au delà de leurs désirs: — leur pièce, très-consciencieusement et très minutieusement étudiée, tape sur les nerfs des spectateurs. Elle met en scène un quidam, bénin comme un mouton, qui s'aventure imprudemment dans une maison habitée du haut en bas par des maniaques de plusieurs espèces: amoureux en vif argent, [illegible] salpêtreux, diseurs de rien, à la façon d'Henri [illegible] nier, rentiers endoloris, baromètres vivants, [illegible] ques crispés, — toute une ménagerie [illegible] glapissante, mugissante, soupirante... et [illegible] agaçante. Ces bonhommes passent et repassent, [illegible] piaignant, pendant trois longs actes. Le jeune homme en question, venu chez eux pour se marier, est soumis à maintes épreuves: on lui fait couper des [illegible]

, on l'oblige à gratter le velours des canapés (on blié de lui faire promener ses ong'es sur les); celui-ci veut le tuer s'il épouse; celui-là pré- l'occire s'il n'épouse pas. Bref, de secousses en sses, de bourrades en bourrades, d'ahurissements urissements, cet autre Pourceaugnac, d'abord ésolu et s'attendant à tout, finit par avoir une ble attaque de nerfs. — Si la pièce avait cinq il en adviendrait autant du public.

anque un grain de folie et quelques grains d'im- aux *Gens nerveux*, qui sortent du répertoire du Royal: cela est trop spécial, partant trop mono- *On y retrouve*, par ci par là, les qualités âpres daines de M. Théodore Barrière, son point de vue nt fort juste. Mais, je le répète, c'est d'une lon- qui aboutit à la fatigue. — Les *Gens nerveux* ués par MM. Delannoy, Hyacinthe, Arnal, Amant, rès et Luguet, sans compter Mme Thierret, une n excellente. M. Samson ne rendrait vraiment ieux que M. Arnal la figure emmitouflée du mme Bergerin; M. Delannoy fait grincer des dans sa création de Marteau, où il est remar- ; quant à M. Hyacinthe, il est sublime d'effare- — en employé de la poste, escalier G, bureau clamations.

renvoyons à la semaine prochaine le compte- du *Savetier de la rue Quincampoix* et celui du *er d'Assas*. Ce sont deux drames représentés, le r à la Gaîté, le second au Cirque-Impérial; ce ux réussites aussi, assure-t-on. — En voyant, lors *chets du Père Martin*, M. Paulin Ménier si in- ut dans le rôle d'un commissionnaire, MM. d'En- Hector Crémieux se seront dit qu'il ne pour- nquer d'être magnifique dans un rôle de save- est ce qui est arrivé. Espérons qu'on s'arrêtera dernière profession.

CHARLES MONSELET.

CHRONIQUE MUSICALE.

THÉATRE-ITALIEN : Reprise de *Rigoletto*, opéra en quatre actes, de Verdi. Reprise de *Semiramide*, opéra en trois actes, de Rossini.

Depuis l'année dernière, la distribution de *Rigoletto* a été changée du tout au tout. Aujourd'hui, c'est Mme Dottini qui, pour ses débuts, chante le rôle de Gilda, et son plus grand tort est de venir après Mme Frezzolini, qui avait donné une physionomie si touchante a la fille du fou, qu'il n'est pas sans péril de vouloir lutter de charme avec le souvenir qu'elle a laissé. Mme Dottini est, du reste, une belle personne, à qui une voix plus ample, et plus égale surtout, siérait à ravir; la débutante ne doit point oublier que le public de la salle Ventadour est, par dessus tout, friand de vocalises et de fioritures élégantes; c'est là même une des traditions qui se sont le plus fermement conservées parmi les gens du dilettantisme italien.

A M. Corsi, qui n'avait point une voix sympathique mais qui, par son jeu accentué, donnait du relief au personnage du fou, a succédé M. Graziani, qui se contente de prouver qu'il a une belle voix, ce que nous savions de reste. Nous voudrions à M. Graziani plus d'ardeur, et par conséquent plus d'agilité qu'il n'en déploie dans un rôle aussi *marqué*; en un mot, M. Graziani s'y montre trop père de famille et pas assez bouffon; il laisse donc trop dans l'ombre le côté le plus piquant du caractère de Rigoletto. M. Gardoni est un duc de Mantoue très convenable, et M. Angelini un spadassin des plus farouches.

Après *Rigoletto* est venue la *Semiramide*. A chaque saison ce colosse du répertoire rossinien revient comme la fête annuelle de la mélodie. Combien on aime Mme Alboni dans ce rôle d'Arsace, par lequel elle débuta à Paris, et qui fut toujours pour elle l'occasion d'un triomphe! Combien aussi Mme Penco a bien mérité du public et de la critique pour n'avoir point désespéré d'égaler une telle rivale! Le fait est que quand vient le duo du troisième acte c'est merveille que d'être témoin de cette lutte des deux cantatrices; lutte ardente, passionnée à l'extrême, dans laquelle l'une apporte le calme que donne la force, l'autre la vigueur d'expression qu'elle doit à son organisation essentiellement sensitive.

Ce soir-là M. Merly, que nous avons connu pensionnaire de l'Opéra, débutait aux Italiens en chantant le rôle d'Assur. Cet ariste, dont la voix est vibrante et semble fort étendue, devrait bien se corriger de l'habitude qu'il a de chevroter. A part ce défaut, que nous considérons comme capital, M. Merly a rendu avec chaleur et intelligence certaines parties de son rôle, notamment son duo avec Sémiramis, et le solo qui commence le dernier tableau.

Le tenorino Luchesi jouait Idreno. M. Luchesi a une petite voix et ne chante pas toujours juste, mais il vocalise avec facilité.

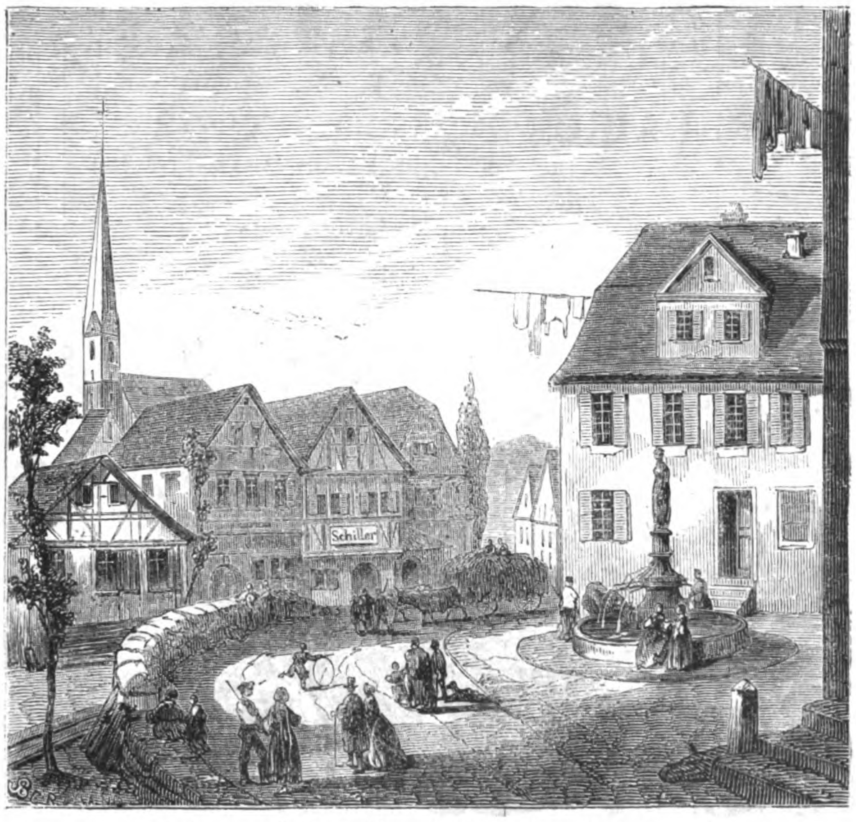
ALBERT DE LASALLE.

L'Angleterre et les États-Unis.

LES ILES VANCOUVER ET SAN-JUAN.

Les derniers courriers du nouveau monde nous ont appris le conflit qui s'est tout à coup élevé entre les cabinets de Londres et de Washington, à propos de l'île San Juan que se disputent les deux gouvernements.

Le général Harney et le gouverneur Douglass étaient sur le point d'en venir aux mains, quand l'amiral Baynes, commandant la station anglaise du Pacifique, est accouru tout à coup et a pu faire entendre momentanément raison aux deux fougueux adversaires. Le général Scott, le vieux vainqueur du Mexique, a été



Maison natale de Schiller, à Marbach, près Stuttgard,

Monument de Schiller à Stuttgard, par Thorwaldsen,

D'après les documents envoyés par M. E. Gouin.

depuis envoyé à San-Francisco par le président Buchanan pour arranger définitivement l'affaire.

Sans prétendre approfondir ce débat, qui n'est pas de notre compétence, nous allons faire connaître la pièce en litige à nos lecteurs, en leur faisant, carte en main, un rapide exposé des lieux et de la question qu'ils soulèvent.

Indépendamment de ses vastes colonies dans le sud du Pacifique, l'Angleterre possède dans l'Océan boréal, sur la côte ouest d'Amérique, une partie de l'île de Vancouver que l'on peut rattacher à la Nouvelle-Bretagne. Les établissements qu'elle y a fondés, et notamment Victoria, ont pris un important accroissement depuis les découvertes d'or de la Californie. Cette ville est heureusement placée à l'entrée d'une baie profonde qui offre un abri assuré à tous les navires qui viennent dans ces parages. Le port d'Esquimalt, situé à peu de distance de là, et qu'on pourrait facilement lui rattacher par un canal de six cents mètres, est encore plus favorisé par la nature. C'est un bassin dans le roc, dont l'étendue serait assez vaste pour contenir une flotte de plusieurs centaines de bâtiments de guerre, et qui se prêterait facilement à tous les travaux d'endiguement et de jetées que peut réclamer le commerce. On y compte presque partout cinq, six, sept et même huit brasses de profondeur.

Le nord-ouest de l'île appartient aux États-Unis.

L'île San-Juan, dont il est si vivement question aujourd'hui, est placée au sud-est de Vancouver, au milieu du détroit qui la sépare du territoire de Washington. D'après ce qu'en disent les journaux de San-Francisco, elle a vingt kilomètres de longueur sur onze à douze de largeur, et est riche en minéraux. Dans sa plus grande partie, c'est un pays ouvert; le reste est boisé de sapins épais et de chênes. Une centaine de bonnes fermes y sont établies, et quelques-unes d'entre elles ont jusqu'à cent cinquante hectares de terres cultivables.

Le côté sud de l'île est particulièrement propre à l'agriculture, et le nord est habité par des squatters américains qui s'occupent spécialement de chasse et de pêche. Dans son ensemble, cet îlot a quelque importance et commande les deux passes de Haro et de Rosario. Dans la partie qui avoisine l'île Lopez, celle de San Juan offre une baie de quatre milles au moins de profondeur, où l'ancrage est bon et où les navires sont parfaitement à l'abri, ce qui permet d'en faire en même temps un point fortifié et un port de refuge.

Le traité du 15 juin 1846, qui a délimité les territoires anglais et américains dans ces parages, a établi la ligne de démarcation par la 49e parallèle de latitude nord, *au milieu du canal qui sépare le continent de l'île de Vancouver, et de là vers le sud par le milieu dudit canal et du détroit de Fuca, qui conduit au Pacifique.*

Or, il y a deux canaux apparents qui séparent le continent de Vancouver. L'un d'eux est à l'ouest de l'archipel à travers le passage Haro, et donnerait les îles aux États-Unis; l'autre est à l'est par le passage Rosario, et les donnerait à l'Angleterre. Il s'agit de savoir ce qu'a voulu dire le traité. Les États-Unis ont toujours pensé qu'il désignait le premier passage qui est plus large, plus profond et plus direct que l'autre, et que ces îles appartenaient naturellement au continent et non à Vancouver. L'Angleterre prétend le contraire, et elle consentirait plutôt, dit-on, à céder tout le reste qu'à abandonner l'île San-Juan, qui, comme nous l'avons dit plus haut, a une importance militaire de premier ordre, au centre des quatre passages de Georgie, du Haro, du Rosario et de Fuca.

La carte que nous donnons indique les limites réclamées respectivement par les deux gouvernements. Les sondages faits dans les détroits ne laissent aucun doute sur l'énorme avantage présenté par le Haro dont la profondeur moyenne excède 106 brasses, tandis que celle du Rosario n'en a que la moitié au plus. Les Américains se retranchent du reste derrière ce principe qu'ils érigent en aphorisme marin, et avec raison, croyons nous, c'est que, *cæteris paribus*, lorsqu'il y a discussion sur la propriété d'une île, la règle est que l'île en question appartient toujours au continent dont elle n'est qu'un prolongement disjoint, plutôt qu'à une île principale voisine, dont les fondements lui sont beaucoup moins limitrophes, comme dans le cas actuel.

D'EXIREUIL.

Maison natale et statue de Schiller.

Le grand poëte romantique allemand, Schiller, est né en 1759, dans le Wurtemberg, dans la petite ville de Marbach, peuplée de trois mille cinq cents âmes, et située à quatre lieues de Stuttgart.

C'est là qu'on distingue encore la modeste habitation qui lui servit de berceau, maison natale dont nous reproduisons aujourd'hui la simple architecture, et sur la façade de laquelle la reconnaissance publique a inscrit le nom du poëte.

Fils d'un capitaine de hussards, il entra, malgré son inclination vers l'état ecclésiastique, dans un régiment en qualité de chirurgien. Dès qu'il eut fait jouer sa première pièce, *les Brigands*, il déserta, et, après diverses aventures, fut nommé conseiller du duc de Saxe-Weimar et professeur d'histoire à Iéna (1789).

L'apologie de Louis XVI, qu'il adressa à la Convention en 1793, le rendit alors célèbre en France, où il est surtout apprécié aujourd'hui pour ses drames et ses ouvrages historiques.

Sa santé délicate le fit de bonne heure renoncer à l'enseignement, et il se retira à Weimar, où il fut comblé des bontés du duc régnant, et où il mourut le 9 mai 1805, à l'âge de quarante-six ans.

Il fut l'ami intime de Gœthe.

En même temps que la vue de la maison natale de Schiller, nous donnons la reproduction de la statue qui lui fut élevée le 9 mai 1839.

Cette statue, œuvre capitale de Thorwaldsen, le Canova danois, coulée en bronze par Stilgmaier, a treize pieds de haut, et représente le poëte debout. Sa tête, couronnée de lauriers et un peu penchée en avant, exprime la douceur et la méditation; son front, très-large et élevé, dénote le génie poétique. Ses cheveux retombent en longs anneaux sur ses épaules; le cou et la nuque sont découverts; le col de la chemise et le jabot sont rabattus sur un habit couvert en grande partie par un manteau que retient le bras droit pressé contre le corps. Le bras gauche retombe négligemment, et la main retient un livre ouvert.

Les quatre bas-reliefs qui ornent le piédestal de la statue représentent les muses de la Poésie et de l'Histoire planant autour d'un globe terrestre où est gravé le nom de Schiller; le génie de la Poésie prenant son vol, les yeux fixés au ciel, et la Renommée, tenant une couronne de lauriers et une branche de palmier, proclament les œuvres du maître.

LÉO DE BERNARD.

Le *Monde illustré* perd une plume élégante et fine, celle qui écrivait les courriers de la mode. Mais s'il ne peut s'empêcher de regretter la gracieuse collaboratrice qui vient de le quitter il espère que ses lecteurs ne perdront pas au change, car les articles de modes seront désormais signés vicomtesse de Renneville.

RÉBUS.

DICTON BOURGUIGNON :

EXPLICATION DU DERNIER RÉBUS :

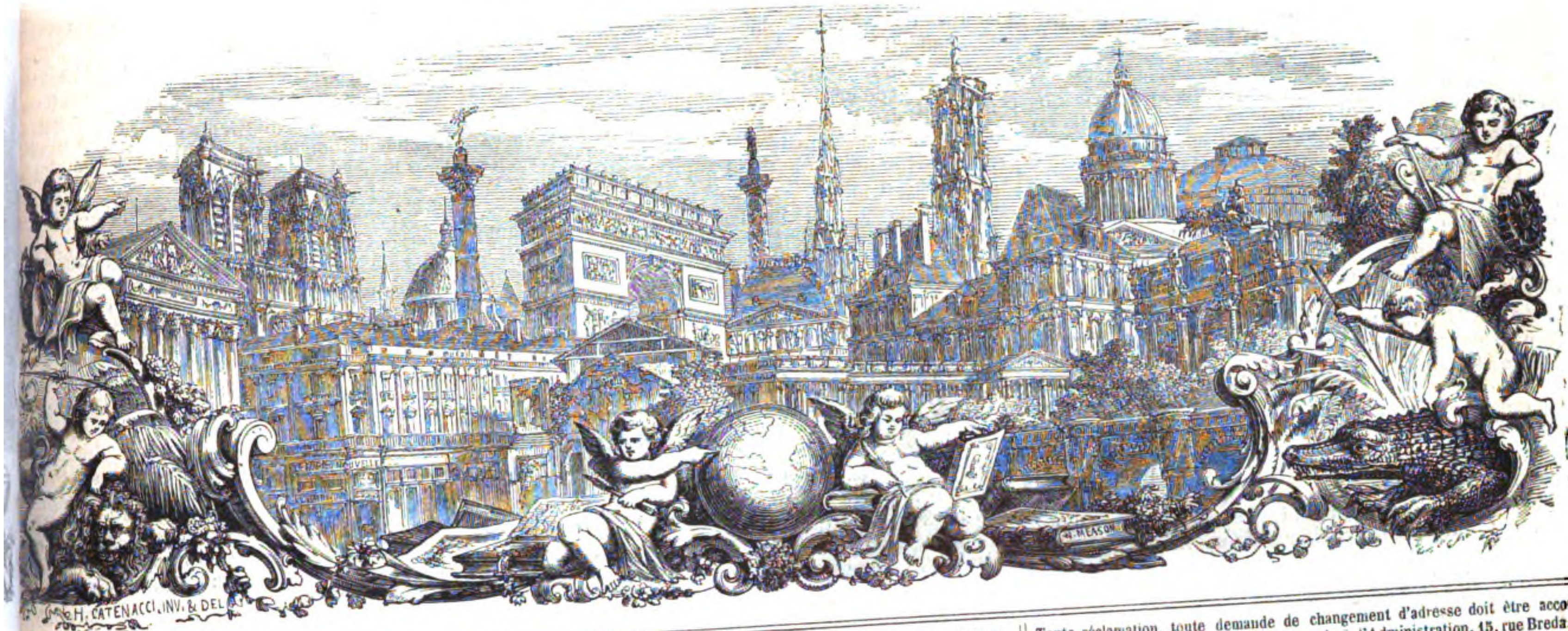
Débiteurs de vieilles nouvelles, vous présentez la moutarde après dîner.

Dans l'explication de notre dernier Rébus, au lieu de : les dépêches *annoncées*, etc., lisez : les dépêches annexées, etc.

Paris.— Imp. de la Librairie Nouvelle, A Bourdilliat, 15, rue Breda.

LE MONDE ILLUSTRÉ

JOURNAL HEBDOMADAIRE.



ABONNEMENTS POUR PARIS ET LES DÉPARTEMENTS :
Un an, 21 francs ; — Six mois, 11 francs ; — Trois mois, 6 francs.
Le numéro, 35 c. à Paris ; 40 c. dans les départements.
Tout numéro demandé quatre semaines après son apparition sera vendu 40 c.
Le volume semestriel : 11 fr. broché ; — 16 fr. relié et doré sur tranche.

3me Année, N° 136. — 19 Novembre 1859.

Bureau d'abonnement et de vente : 15, boulevard des Italiens, à la Librairie Nouvelle.
Direction et Administration : 15, rue Breda.

Toute réclamation, toute demande de changement d'adresse doit être accompagnée d'une bande imprimée et adressée à l'Administration, 15, rue Breda.

Toute demande d'abonnement non accompagnée d'un bon sur Paris ou sur la poste, toute demande de numéro à laquelle ne sera pas joint le montant en timbres-poste, sera considerée comme non avenue.

SOMMAIRE :

L'empereur Toa-Kwang, d'après une peinture chinoise.

COURRIER DE PARIS

~~~ Voici l'histoire, — c'est-à-dire la chose historique, — la plus nouvelle que nous aient livrée nos informations ; le mariage auquel ont conduit ces péripéties a eu lieu cette semaine.

Un homme déjà veuf meurt il y a quelque temps, en laissant tout juste ce qu'il faut d'argent pour achever l'éducation de sa jeune fille. Quel avenir a-t-elle, sans autre dot que sa beauté ? Ceux qui s'intéressent à elle lui conseillent d'achever assez sérieusement ses études pour devenir un jour maîtresse en cessant d'être élève. Ses sentiments honnêtes répondent à ce sage conseil ; elle comprend que le monde, si elle essaye d'y entrer seule et pauvre, lui offre d'effrayants périls ; elle étudie donc avec courage, elle se vouera, se dévouera à l'instruction des jeunes filles plus heureuses qu'elle, puisqu'elles ont une famille, un avenir !

Les choses en étaient là, dans un quartier éloigné de Paris, lorsqu'il arriva ceci en plein Versailles :

M^me de Lesp..., supérieure d'une des maisons religieuses qui se sont perpétuées dans cette localité depuis M^me de Maintenon, reçoit un matin la visite d'un notaire, — qui lui apprend qu'elle hérite, du fait d'un parent éloigné, oublié, d'une somme considérable, et comme on en évoque souvent dans les dénoûments de comédies : il s'agit de deux millions et demi !

La respectable dame fut plus étonnée encore que charmée d'une aubaine si imprévue. Elle avait fait vœu de pauvreté, et ne s'entendait en rien aux choses de l'argent. Ajoutez ou supprimez des zéros à la somme qui lui arrive, et elle n'en tiendra nul compte ! Le notaire est tout naturellement consulté.

« — Mais vous avez sans doute des parents, madame ? — dit-il ; — puisque votre situation vous interdit tout usage personnel de ces millions, l'application autour de vous en sera facile... Soyez persuadée qu'il n'y a qu'au couvent qu'on fasse vœu de pauvreté !

La bonne dame réfléchit, et pensa à une petite-nièce qu'elle avait, — et précisément l'orpheline dont il vient d'être parlé ! Guidée par le notaire, la jeune fille vint à Versailles ; M^me de Lesp... lui dit :

« — Mon enfant, j'ai de l'argent à te donner... veux-tu te marier ? »

La déclaration et la proposition furent naturellement du goût de la jeune fille, que sa vertu plus que sa vocation condamnait au rôle d'institutrice. Elle répondit que si le mari lui plaisait, elle obéirait bien volontiers à sa respectable tante madame la supérieure.

« — Eh bien, mon enfant, reviens dans quinze jours et j'espère que je t'aurai trouvé un bon mari !

On devine comment la jeune personne passa cette fiévreuse quinzaine. Cette question d'argent l'inquiétait un peu... elle craignait que le mari en perspective ne fût en raison même de l'argent, c'est-à-dire un vieillard : « — Oh ! — disait-elle, — s'il n'est pas jeune et sympathique, bien certainement je ne l'épouserai pas, malgré tout l'argent qu'on m'offrira pour cela ! »

Or, pendant que l'une rêvait, redoutait, espérait, — l'autre agissait. M^me de Lesp... avait consulté autour d'elle, et l'ancienne supérieure du couvent, celle qu'elle avait remplacée, et qui vivait dans une retraite imposée par son grand âge, ayant entendu parler de l'événement et des projets qui en étaient la conséquence, fit prier M^me de Lesp... de venir la voir. Elle avait un neveu, la vieille dame, comme l'autre avait une nièce, et ce neveu était un charmant garçon, un excellent sujet ! Or, comme on était en quête d'un mari, elle l'offrait, persuadée que la jeune héritière l'accepterait à plein cœur ! On fit venir le neveu à Versailles ; il plut sur-le-champ à madame la supérieur qui ne douta presque pas du consentement de sa nièce, si bien que les quinze jours écoulés, les deux jeunes gens furent mis en présence, — et comme le monsieur était fort bien, il plut aussi à la charmante demoiselle, autant qu'elle plut elle-même à celui qui, peu de jours plus tard, fut son fiancé.

Quand il fallut arranger la situation de fortune des futurs époux, l'inexpérience de M^me de Lesp... donna fort à faire au notaire.

» — Qu'est-ce qu'il leur faut ? — dit-elle, — pour vivre heureusement, honorablement dans Paris ? Une douzaine de cents francs par an ? Je lui donnerai en plus cent écus pour s'acheter un trousseau !

Avec cent écus on forme à peine aujourd'hui un trousseau de poupée-Huret ! Le notaire qui savait bien que ce n'était nullement l'avarice de l'honorable dame qui parlait, mais sa complète inexpérience des choses mondaines, lui dit :

» — Madame, vous venez d'hériter à l'improviste d'une somme considérable... vous n'avez pas d'autre parente que votre charmante nièce ; il vous est venu l'excellente idée de la marier ; il faut donc lui donner de quoi être heureuse avec l'aimable garçon qu'on lui a trouvé !

» — Eh bien, alors, combien faut-il ? dites.

» — Il faut leur donner un million !

» — Un million ?... Je veux bien, donnons-le ! mais est-ce qu'il restera encore quelque chose pour les pauvres ?

» — Il en restera plus que vous n'en donnerez, puisque l'héritage se monte à deux millions et demi.

» — Alors je pourrai faire le bonheur de ma nièce, et en outre de cela faire aussi du bien autour de moi ?

» — Oui, madame la supérieure, et cela vous sera bien facile ! M. l'abbé X*** vous conseillera, vous guidera... le million et demi qui vous reste trouvera aisément son emploi, soyez en sûre !

» — Pourrai-je aussi acheter un crucifix en argent pour la chapelle de notre sainte patronne ?

» — Vous achèterez, si vous voulez, tout un autel en argent ! Vous auriez, au besoin, de quoi bâtir une église !

» — Eh bien, donnez donc ces mille francs à ma nièce...

» — Pardon, un million !

» — Oui, c'est cela, un million ! ça leur fera bien quinze cents livres de rentes, n'est-ce pas ? Qu'ils soient heureux, ces chers enfants ! Ils sont charmants, et je veux qu'ils ne manquent de rien !

Le notaire crut devoir renoncer à entreprendre cette tardive éducation d'arithmétique. Certain des intentions généreuses de la bonne et respectable supérieure, il agit en conséquence. Le mariage a été célébré lundi dernier.

~~~ Hier, quelques amis dînaient au passage de l'Opéra, chez Grossetête, un rendez-vous d'écrivains, de directeurs de théâtres et de jeunes avocats. C'était à l'entresol, sur le boulevard. A côté de la table occupée par plusieurs de ces habitués, se trouvaient deux messieurs d'âge mûr, l'air grave, en cravate blanche, — des gens qu'à leur extérieur on jugerait ne devoir dîner que parce que c'est une impérieuse nécessité physique. Ce n'est pas que leur menu eût précisément rien d'ascétique ni même de simplement frugal ; au contraire ! et, pour être gourmés, ils n'en semblaient pas moins gourmets. Quand nos amis s'installèrent dans leur voisinage, les deux convives, l'un chauve, l'autre blanchissant, en étaient gravement au perdreau rouge arrosé de vieux vin de Saint-George. Ils terminèrent leur repas à l'aide de chasselas (raisin), de Brie (fromage), demandé *coulant*, et d'un godet de confitures de Bar (groseilles blanches) ; le café et la *jaune* (chartreuse) achevèrent le solide menu qui avait débuté par des ostendes (huîtres), la bisque (d'écrevisses) et les laitances (de carpes) à la poulette. C'était assez pour se soutenir jusqu'au lendemain !

Le plus âgé des deux, le plus austère d'aspect, demande la carte ; on l'apporte, il examine, vérifie l'addition, comme un homme d'ordre qui aime à se rendre compte de sa dépense, — et ayant d'un petit geste fort désintéressé comme imposé silence à son vis-à-vis qui avait réclamé assez faiblement le droit de payer, — notre homme se lève majestueusement, se retourne vers un groupe de paletots accrochés aux patères des entre-glaces, et d'un très-grand air cherche une poche perdue dans des plis, d'où il tire un porte-monnaie en cuir brun.

Or, ce porte-monnaie brun sortait de la poche du paletot d'un écrivain célèbre, assis avec ses amis à la table voisine, — et tout le monde regardait faire le monsieur !

Il ouvrit la charnière sans trop regarder, puisa, l'un après l'autre, deux louis dans le soufflet de maroquin rouge, les posa sur la carte, appela assez impérativement : « Garçon ! » et se rassit pour attendre sa monnaie, tout en développant la *Patrie* qu'il trouva près de lui. La monnaie fut apportée, il laissa une pièce de cinquante centimes et les sous pour le service, mit le reste des vingt-sept francs du total dans le porte-monnaie et replaça méthodiquement le tout dans la poche restée béante en montrant sa doublure de flanelle... On s'imagine bien que toute cette scène était attentivement suivie des yeux par les cinq amis attablés, qui, sur un mot de l'écrivain : « C'est mon paletot, ma bourse ! » étaient fort curieux de voir comment l'affaire allait finir.

Rien de plus simple ! Le garçon, qui avait lui-même accroché les par-dessus de ces messieurs, leur présenta ceux qui leur appartenaient réellement et les aida à les passer. Puis, ce furent les cannes et les chapeaux qu'il leur remit, après quoi ils se trouvaient prêts à sortir... lorsque l'écrivain crut devoir prendre la parole pour un fait véritablement personnel :

« — Pardon, monsieur... — dit-il en s'adressant à l'amphitrion, — avez-vous bien dîné ?

» — Plaît-il, monsieur ?

» — J'ai l'honneur de m'informer si monsieur est content de son dîner et s'il ne lui manque rien... car, au besoin, j'ajouterai des cigares !

» — Monsieur... est-ce une plaisanterie ? — dit le grand vieillard en fronçant, toujours majestueusement, ses sourcils, tandis que son convive lui disait à l'oreille : — Venez, *Excellence*... ces messieurs sont peut-être gris !

» — Monsieur, — dit l'écrivain, — s'il y a ici une plaisanterie, elle est tout à votre avantage, et vous devriez me trouver fort aimable de prendre plaisamment votre procédé ! N'ai-je pas le droit de vous demander comment vous avez trouvé le diné... que je vous ai payé... malgré moi !

» — Le dîner... que vous avez payé...? Pardieu, monsieur, expliquez-vous !

» — Pardieu, monsieur, c'est bien facile ! Vous venez de prendre ma bourse dans la poche de mon paletot, que voilà encore pendu là... Vous avez payé votre carte d'une trentaine de francs avec mon argent, ou plutôt avec mon or... et vous partez sans même me saluer ! je trouve cette conduite légère pour votre âge ; peut-être, maintenant que je me suis expliqué, allez-vous être de mon avis ?

» — J'ai payé mon dîner... avec...

» — Ma bourse... là... ce paletot !

» — Je crois que c'est vrai, *Excellence !* — dit tout bas le convive du monsieur majestueux.

» — Est-il possible ! — murmura-t-il en se fouillant tout ému d'une sorte de tremblement nerveux.

» — Mon Dieu, monsieur, si, comme je n'en dois pas douter, c'est une erreur, une plaisante erreur, — reprit le dévalisé, — il n'y a qu'à en rire.. et c'est ce que nous faisions, ces messieurs et moi, en vous regardant ! »

Pendant qu'il parlait, l'autre, inventoriant ses poches, avait trouvé son porte-monnaie, non pas dans la poche extérieure du par-dessus, mais dans celle de portefeuille. Il en tira deux louis, dit au garçon :

« — Rendez à monsieur le montant de ma carte... et gardez le reste ! »

Puis s'étant tourné vers l'écrivain, il ajouta de son plus grand air :

« — Monsieur, je n'ai pas besoin de vous dire que je suis confus de cette erreur, et que je vous en offre mes excuses. Je suis le baron de K..., ancien ministre plénipotentiaire à la Diète, et monsieur est mon secrétaire ; je suis de plus votre serviteur ! »

Il salua poliment, froidement et sortit.

« — Eh bien ! moi, je parie que ce n'est pas un *distrait*, mais un *escroc !* — dit le jeune (et brillant) avocat auquel *le Nord* doit ses piquantes chroniques du palais. — Il serait curieux que, happé demain par de plus incrédules que vous dans une nouvelle tentative de vol à la carte, au paletot, — ce qui est peut-être son industrie pour bien dîner gratis, — je retrouvasse le gaillard en police correctionnelle !

» — Il a pourtant bien l'aspect d'un ex-diplomate ! — dit Edouard Martin.

» — Qui n'est plus à la *diète !* — ajouta Gustave Claudin.

» — Eh bien... — ajoutera le lecteur, — vous qui racontez l'histoire et qui assistiez très-vraisemblablement à la scène, qu'en pensez-vous ?

» — Je pense, monsieur, que ce n'était pas un baron, mais un vieux drôle, qu'il ne s'appelle pas de K..., mais *Pickpocket*, qu'il est coutumier du fait et que Stephen a raison ! »

~~~ On sait que le grand Opéra prépare, pour le 10 décembre, une solennité, une représentation extraordinaire au profit de la caisse des pensions et retraites de ses artistes et employés. Il y sera tiré une tombola formée de lots offerts par de grands personnages, les principaux abonnés du théâtre et divers artistes. Déjà, et depuis une quinzaine de jours seulement que l'affaire est en cours, M. Alphonse [illegible] a réuni soixante-quinze lots, la moitié environ du nombre de ceux qu'il compte recevoir. En tête de [illegible] figure une magnifique coupe provenant du cabinet de l'empereur, et dont la valeur est, dit-on, de [illegible]. Le don le plus fastueux après cette coupe, est le service de thé en vermeil, donné par un des députés de la Seine, lequel fut jadis le plus heureux des directeurs de l'Opéra : nous avons nommé le docteur [illegible]ron. La valeur de ce lot, qui est un véritable [illegible] d'art, est de 3,500 francs.

On parle aussi d'un tableau authentique d'[illegible] provenant de la galerie du cardinal Farnèse, [illegible] d'un grand prix, donné par un collectionneur [illegible]bleaux... et de valses, M. Strauss, directeur des bals de l'Opéra. M. Corot, le grand peintre a offert [illegible] ses paysages, qui semble l'ouverture d'une [illegible] sur la nature. On a reçu de M^me de Païva un [illegible] vase de Sèvres, monté en bronze doré ; de M. le président Troplong, un coffret à bijoux ; de M. [illegible]
~~~

de Rasse, une toile de Robert Fleury ; un orgue et un piano ont été offerts par des fabricants en vogue. On peut aussi mentionner une foule de jolis tableaux, de dessins, d'esquisses envoyés à l'administration du grand Opéra par leurs auteurs mêmes : MM. Court, Chaplin. Bénédict Masson, Alaux, Desplescheins, Cornaann, Nadar, Cambon, Thierry, Gendron, Hugues Martin, Hipp. Bellangé, Pils, E. Isabey, Voillemot, Leys (d'Anvers), Madou (de Bruxelles), Alf. de Dreux, e Dreux-Dorcy, Baron, Carjat, Gust. Doré, Chavet rissot, baron Wappers, Ziem, etc., etc. MM. Debay, tex, Dantan, etc., ont aussi envoyé des œuvres de ulpture.

On attend encore les envois promis par les principaux abonnés de l'Opéra, les autographes des gens de ttres, destinés à former un riche album, et les dons plusieurs souverains et princes, en tête desquels faut citer S. A. R. le duc de Saxe-Cobourg-Gotha, un des heureux *maestri* de la maison. Les bonnes lations que M. Alphonse Royer entretient avec beaucoup de hauts personnages et d'artistes éminents, le sir qu'éprouvent une foule d'individualités opuntes ou généreuses d'être agréables à cet *impresa*-à la fois homme de lettres et homme du monde, outent infiniment à l'empressement qu'on met à répondre à cet appel philanthropique, et tout présage e soirée d'un grand éclat. Nous reviendrons sur ce et.

On voit sur une pancarte du boulevard Bonne-Noule, à Paris :

OMBRELLES A 40 P. 0/0

Au-dessous du cours.

l y a donc eu une *société par actions* qui a *émis ombrelles*? Elles sont donc *cotées* au parquet des nts de change ?

~~~ Qui est-elle ? Nous ne sommes pas seul à dér vivement le savoir, et tous les jours, par ces ix froids lumineux, les élégants qui cavalcadent bois autour des calèches où, sous leur couverture ourrure, sont couchées de belles dames, — parmi uelles quelques laides, — chacun s'écrie comme : Qui est-elle ?

emière question : Est-elle jolie? tous le croient, ne le sait ! Si son amazone de drap noir, brodée ne le dolman d'un hussard, trahit un corps dont les s élégantes ont la grâce des contours heureux, contre, le petit chapeau de castor qui la coiffe tomber sur son visage un voile si ample et si , que c'est plutôt un rideau, un crêpe funèbre ! ent on sent darder à travers ce voile les feux d'un d ardent, et, si dans sa course de centauresse, net parfois sa coiffure en désorde, c'est en boucles es que sa chevelure s'échappe du voile tracassé vent : une femme si blonde avec des yeux si ! Décidément elle est jolie !

s pourquoi tant se cacher? Au fait, elle est être laide ! c'est l'avis des femmes. Les hommes ent pour le contraire absolu.

monte un cheval anglais de la plus grande é et noir comme sa toilette d'écuyère, noir e Eoüs, le second coursier du char de l'Aurore, la fresque de Guido Reni.

opposition, le valet qui la suit, et de beaucoup près que ne le veut un ridicule usage, — qui secours ou l'aide à quelques centaines de pas ière du maître, séparé de lui par l'encombree la circulation, — ce valet, dis-je, en grande de deuil, monte un cheval blanc comme celui chanson attribuait à Lafayette. Ce valet est un d dont les cheveux sont assortis au poil du ; son air est sérieux, inquiet, renfrogné : le e de ce couple est sinistre...

commentaires ne manquent pas.

C'est, — disait l'autre jour la comtesse de la — la veuve sans naissance d'un lord trèsl s'était mésallié. Aujourd'hui, délaissée par le qu'attirait le nom de son mari, elle promène it à quatre kilomètres par heure.

Comment savez-vous cela?

On le disait chez moi l'autre soir...

Qui ?

Je ne sais plus !

Erreur ! — répliqua le marquis du Hal... qui t ce qui se passe à Paris et qui connaît tous ui y passent, — c'est une noble Italienne qui son fiancé à la prise de *Marignano* (qu'on a rt, dans les journaux, d'appeler *Mélégnano*, est du dialecte et nom de la langue), elle est princes C***, et s'appelle *Manfrédonia*. C'est uté incontestable qui se voile pour n'éblouir e. Une de mes amies la connaît, et en raconte veilles. Elle a fait vœu de porter le deuil de cé jusqu'à ce que son cœur lui dise qu'il n'est la partie... Aujourd'hui elle vit encore en pleine douleur ; elle s'y complaît, et elle y trouve une sorte d'amère volupté. Le vieil écuyer qui la suit était le domestique de confiance du colonel-comte tombé dans les rangs piémontais.

» — Est-elle riche ?

» — Richissime. Elle réunit sur sa tête la fortune de sa mère, qui était une Campidoglio, et celle de son oncle le cardinal Rezzonico, qui avait un magnifique palais à Venise. Ce sera d'ici un ou deux ans le plus brillant parti de la société étrangère et parisienne... »

Comme nous écrivions ceci, entre un de nos amis, un mondain.

« — Avez-vous rencontré hier au bois de Boulogne l'amazone noire? — demandâmes-nous, comme un homme interrompu juste à point.

» — Oui... est-ce que par hasard vous en parlez dans votre chronique ?

» — J'en dis deux mots...

» — Diable ! voudriez-vous me les lire ?

» — Vous les lire? pourquoi?

» — J'y tiendrais beaucoup !

» — C'est que... je n'ai pas fini... attendez quelques instants.

» — Non, lisez-moi ce qui est écrit, et je vous dirai si je crois que vous devez finir...

» — Quel ton solennel !

» — Ah ! c'est qu'il s'agit d'une femme... d'une femme...

» — Eh bien, quoi, une femme? En êtes-vous amoureux sans l'avoir vue ?

» — Ah ! je n'oserais pas !... Mais voyons ce que vous en dites ! »

Nous lui lûmes complaisamment les lignes qui précèdent.

« — C'est à peu près cela pour l'impression qu'elle cause, — dit-il, — mais si j'étais à votre place je ne publierais rien sur la comtesse Manfrédonia...

» — Vous, c'est possible... mais c'est moi qui suis... à ma place, et je ne vois pas d'inconvénient...

» — Il y en a, croyez-moi...

» — Est-ce celui de la contrarier, de lui déplaire ?

» — Non... pas précisément, mais de déplaire...

» — A ceux qui désireraient lui plaire ?... Je m'en soucie peu, et mes lecteurs avant tout !

» — Ces diables de chroniqueurs...

» — Allons, vous vous moquez !... Je suis en retard, l'imprimerie attend... Avez-vous autre chose à me dire ?

» — Oui... que vous avez décidément tort de parler de la comtesse Manfrédonia !

» — Mais encore une fois, pourquoi cela ?

» — Parce que vous le regretterez un jour !

» — Vous êtes le Sphinx, je ne suis pas Œdipe ; allez-vous-en, que je termine mon *Courrier !*

» — Eh bien, au moins effacez le nom !

» — Non ! »

Nous attendons les suites de l'affaire !

~~~~ On voit communément rôder dans le quartier de la Chaussée d'Antin une femme qu'on peut appeler *une curiosité*. Son âge? elle n'en a plus, elle est comme les vieilles cavales. Son physique ? Où es-tu, Callot? où êtes-vous Grandville, Daumier, Gavarni? Quelle chute, quelle dégradation, quelle ruine ! Le type est celui qui rattache, — vaguement d'abord, puis peu à peu plus sensiblement avec les années, — celle qui fit partie de la plus belle moitié du genre humain, à la race accentuée des oiseaux de proie ; une sorte de bec crochu pour nez, un menton qui le fut peut être par crainte, des yeux fauves et ronds sous l'arc d'une profonde arcade sourcillière ; pas plus de dents qu'un oiseau, çà et là quelques mèches indisciplinables, grises et drues comme un plumage de crête, le teint terreux, le corps voûté, et si maigre, si maigre, qu'il offrirait des éléments suffisants à un cours d'ostéologie sans dissection. Quant aux vêtements, comment remplacer ici par la plume ce qui donnerait même fort affaire au crayon, sur une des pages voisines ?

Elle a un chapeau, c'est vrai ; mais quel chapeau ! Il n'existe pas de servante anglaise lavant un samedi les dalles de devanture de la petite maison, du *box* de famille, qui ne soit coiffée comme une modiste même, en comparaison de la chose sans forme, sans couleur et sans nom que cette créature porte sur son chef branlant ! Un chimiste habile, armé de quelque appareil de Marsh, serait seul capable de découvrir, dans cette espèce de toile d'araignée qui ondule autour de la passe, le soupçon d'un reste de dentelle noire... Et peut-être ne pourrait-il aussi que difficilement se hasarder à présumer, en voyant le fil de fer qui se tord sur l'un des côtés, que l'ex-chapeau fut jadis orné d'une fleur ! Mais voyez comme la force des choses détermine partout l'harmonie ! quel autre débris de ce qui fut vraisemblablement un chapeau conviendrait à la tête qui le porte, laquelle est si hideuse qu'elle en est véritablement grotesque ?

Le châle, lui aussi, — fut ! Il fut peut-être même cachemire, qui sait ! On y perçoit vaguement à l'œil nu divers petits méandre qui purent bien avoir été des palmes. L'ensemble est de cette couleur, qui n'en est pas une, qui peut les avoir été toutes, et que les peintres trouvent involontairement chaque soir en raclant leur palette, — teinte atroce dont ils ne peuvent faire aucun usage, car rien dans la nature ne lui ressemble ! Où cette loque n'a pas de tache, elle a un trou.

Je n'essayerai pas de décrire l'affreux sayon, l'abominable guenille qui balotte sur les déplorables tibias, dignes du balai sur lequel chaque samedi doit calvacader cette sorcière devinée par Goya. Sa chaussure, trouvée sur un affreux tas du ruisseau par le chiffonnier noctambule, serait repoussée du croc qui harponne pourtant jusqu'aux trognons de chou. J'avais demandé le croquis au crayon encyclopédique de Gustave Doré. « — Non, — me dit-il, — ce serait invraisemblable ! Décrivez plutôt ! la plume, si elle n'est pas crue, sera censée s'être enivrée d'encre et avoir raconté en pleine hallucination ! »

Hallucination ? non, vraiment, cette créature vit, demandez plutôt à madame... Mais, avant tout, expliquons ce que cette indescriptible chose, qui est pourtant une femme, va faire par les rues, où parfois elle provoque des émeutes de gamins.

Ce n'est pas dans les grandes et opulentes artères que vous la rencontrerez, c'est plutôt dans les rues secondaires, étroites, et même plus elles sont borgnes mieux elles lui conviennent. Elle s'en va, au beau milieu, cédant la place aux voitures et la reprenant aussitôt, le nez en l'air, les regards fixés sur les fenêtres, y cherchant des visages de femmes. Dès qu'elle aperçoit le bonnet d'une vieille, les bandeaux d'une jeune, elle s'arrête, se pose de façon à être remarquée (et, telle que nous avons essayé de la dépeindre, on conçoit qu'elle provoque le regard surpris !), et, s'étant assurée par un rapide coup d'œil que nul sergent de ville n'approche par l'un ou l'autre bout de la rue, elle tire doucement de dessous la guenille qui lui sert de châle... Quoi donc... Vous vous impatientez déjà pour le savoir ? Eh bien : un jeu de carte, que par une manœuvre habile elle développe en éventail d'une main, en le cachant de l'autre à tout ce qui n'est pas la direction de la fenêtre à laquelle s'adresse la provocation...

Nous avons dit qu'en choisissant ses quartiers, ses rues, elle adressait sa provocation aux classes les plus susceptibles de s'y montrer sensibles : les petites bourgeoises, les femmes d'artisans, celles enfin qui, peu satisfaites du présent et toujours inquiètes de l'avenir, acceptent avec empressement, souvent avec crédulité, les espérances sur l'inanité desquelles il plaît en général à l'âme humaine de s'aveugler. Cette exploitation des esprits faibles par la ruse n'a-t-elle pas eu ses beaux jours, et lorsque la mode, — qui rend tout possible, — surtout l'absurde, — s'attacha aux pratiques de la fameuse Lenormand, ne vit-on pas des hommes considérables du commencement de ce siècle, et les plus grandes dames, consulter la cartomancienne, et s'exalter, s'attendrir, se bouleverser le cœur et l'esprit des prédictions de cette rusée commère ? Ce n'était pas toujours l'infériorité intellectuelle qui mettait alors ces personnages à la merci du charlatanisme, — c'était... la mode !

Donc, notre despote, ayant abandonné cette forme de la superstition pour passer à une autre (hier c'étaient les *tables tournantes*... que sera-ce demain ?) Il est arrivé pour elle ce qui arrive de toutes les modes : elles tombent d'échelon en échelon jusqu'en bas de la société, et les hautes classes n'en veulent plus que le peuple s'en amuse ou s'en occupe encore. Lui seul aujourd'hui se fait encore *tirer les cartes*, et c'est à lui que s'adressent les créatures de l'espèce dont nous avons rencontré le type le plus bizarre.

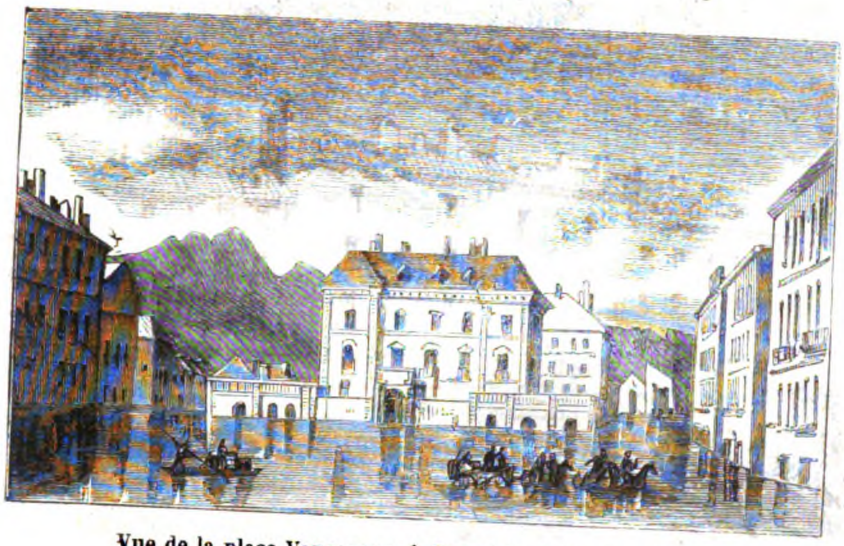
La semaine dernière elle passait donc, en sa tenue traditionnelle, dans une cité qui s'ouvre rue de Laval, et à laquelle on a donné le nom de Malesherbes. Une jeune fille cousait à la fenêtre d'un rez-de-chaussée. La sorcière attire ses regards et lui fait sa provocation, très-désireuse qu'elle est de ces sortes de clientes, les plus généreuses qui soient, et auxquelles elle fait le *grand jeu de l'amour*, car alors sa cabale rencontre une foi plus ardente que lorsqu'il faut, comme chez les mûres, les vieilles, s'attaquer, s'attacher aux calculs de l'intérêt. La jeune fille fait un signe qui semble dire : prudence ! La tireuse de cartes s'éloigne de quelques pas... on sort, on vient à elle : Repassez dans une heure, madame sera sortie, et la couturière et moi nous vous ferons entrer !

Elle s'éloigne, va tendre ses rets ailleurs, échoue, revient. On l'introduit...

(*Interrompu faute d'espace.*)

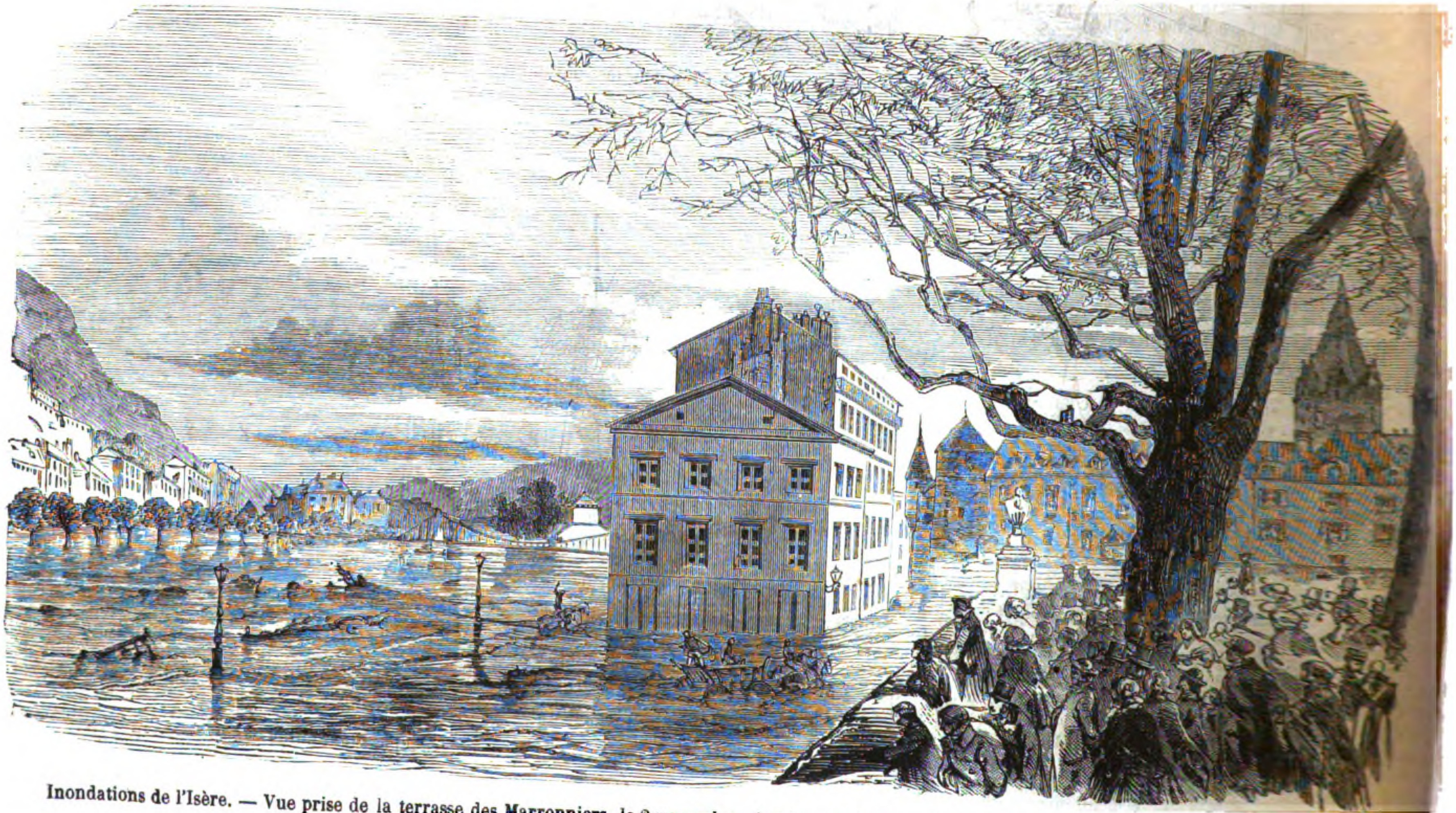
JULES LECOMTE.

Inondations de l'Isère, à Grenoble. — Vue de la place Sainte-Claire, le 3 novembre.

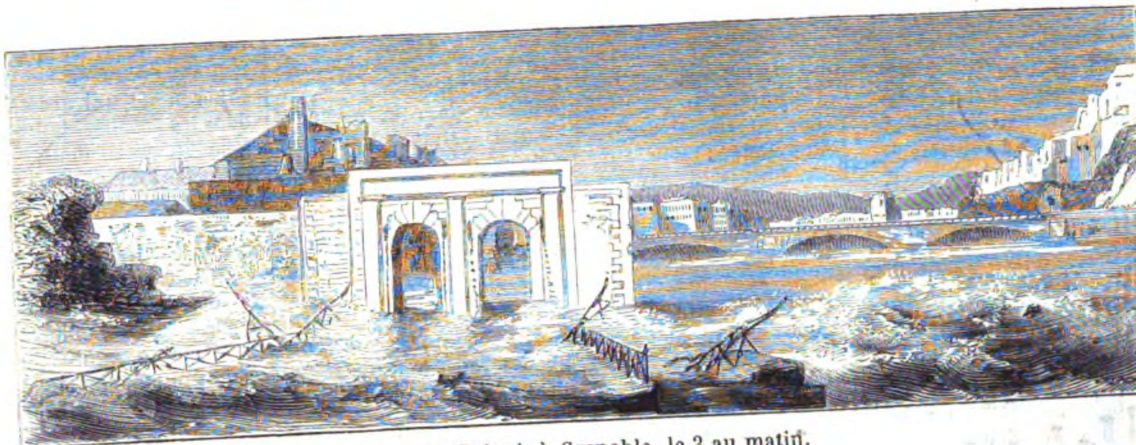


Vue de la place Vaucanson, à Grenoble, le 3 novembre.

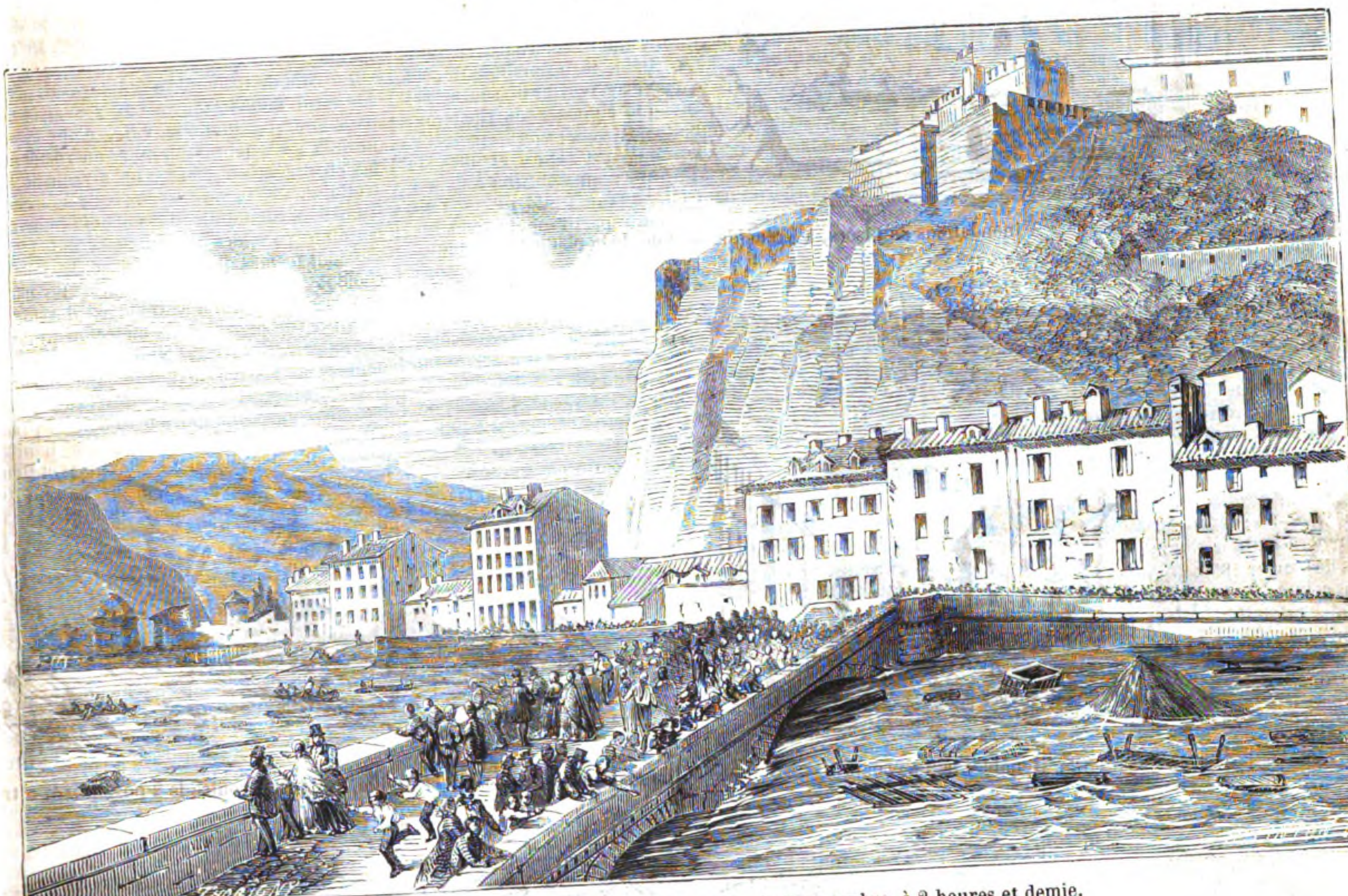
La maison des tripiers, à la Graille, qui s'est écroulée le 2 novembre, à trois heures.



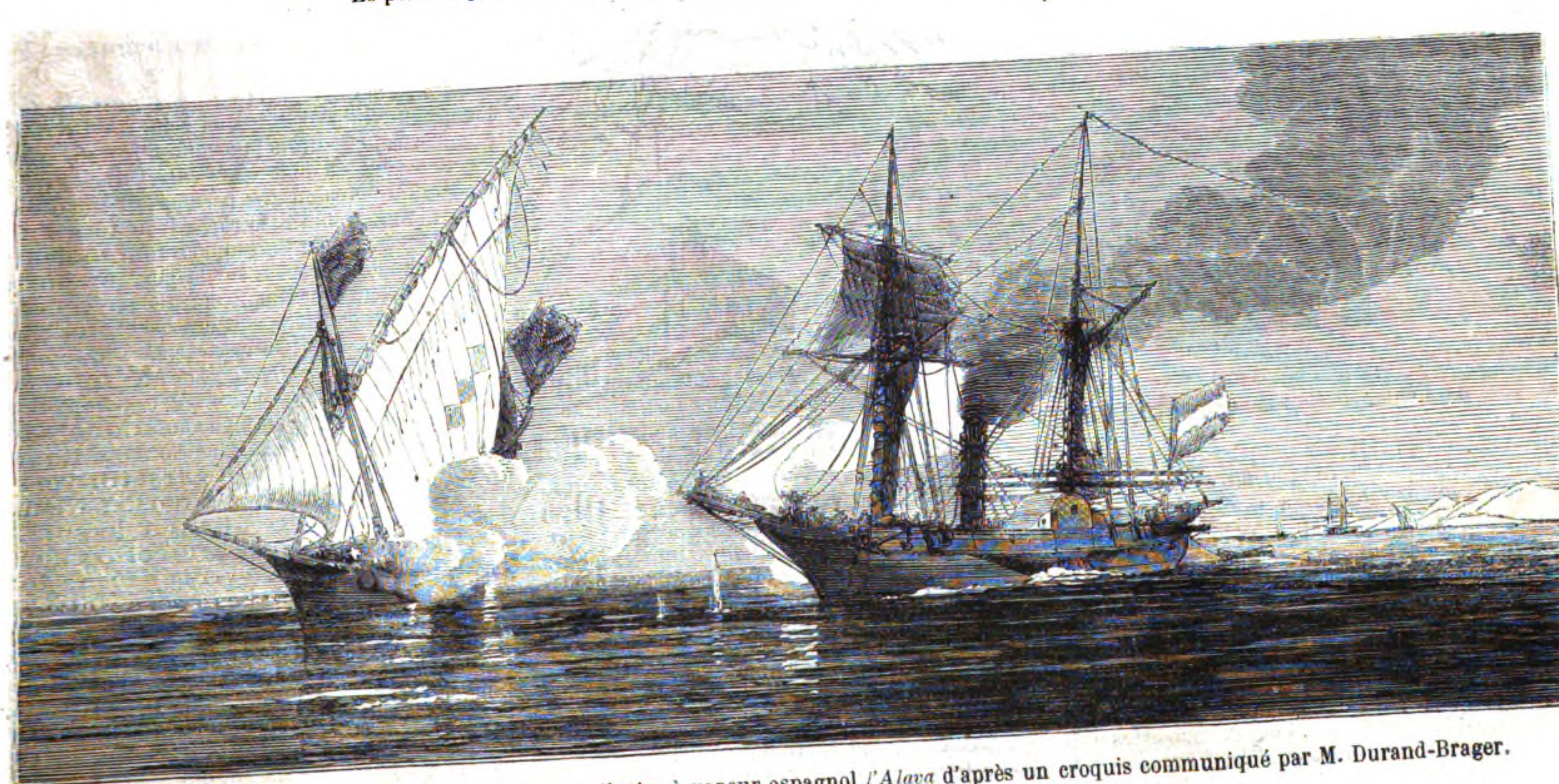
Inondations de l'Isère. — Vue prise de la terrasse des Marronniers, le 2 novembre, à 3 heures du soir, d'après les croquis envoyés par M. D. Rahoult.



La porte Créqui, à Grenoble, le 3 au matin.



Le pont de pierre et le quai Perrière, à Grenoble, le 2 novembre, à 2 heures et demie.



Prise de la *Scylia*, canonnière marocaine, par l'aviso à vapeur espagnol *l'Alava* d'après un croquis communiqué par M. Durand-Brager.

Le *Monde illustré*, désireux de tenir ses lecteurs au courant de tous les événements qui se produisent, vient d'envoyer un de ses dessinateurs, M. Yriarte, en Espagne. Un autre va rejoindre l'expédition française en Algérie. Enfin de nombreux correspondants dont le journal s'est assuré le concours en Chine, nous transmettront tous les documents possibles sur les faits importants.

GALERIE DES SOUVERAINS.

III

TOA-KWANG et HIEN-FOU,
Empereurs de Chine.

Toa-Kwang était le sixième empereur chinois de la dynastie des Mings, dont le premier fut Choun-Tchi, en 1644.

Le nom de Toa-Kwang signifiait *splendeur de la raison*. Les dernières années de son long règne furent tristes. Il venait de subir la *guerre de l'opium* et de céder Hon-Kong aux barbares; il pressentait pour son successeur de grands périls, et dit un jour cette parole presque prophétique : « La prospérité est toujours suivie de décadence. »

Toa Kwang, en mourant, a emporté une grande gloire : celle d'avoir écrit, avec son pinceau rouge, ces mots : « *Qu'il soit fait selon ta demande,* » au bas du rapport que lui adressa son ministre Ki-Yng, après le traité de Wampoa, pour obtenir « que tous les étrangers professant la religion du *Seigneur du ciel*, et n'excitant pas de troubles par leur conduite, fussent exempts de persécution. »

La tradition chinoise exige que l'empereur écrive de sa main un acte authentique désignant son successeur; que cet acte soit enfermé dans un coffret d'or, gardé avec vigilance, et que la lecture solennelle en soit faite le jour où le souverain cesse de vivre.

Toa-Kwang ne crut pas prudent de se conformer à cet usage. Ayant un jour convoqué tous ses hauts mandarins et tous les chefs de son armée, il proclama de vive voix son héritier présomptif. Ce fut son quatrième fils *Se-go-Ko*; et la *Gazette de Pékin* annonça cet événement à toute la Chine.

Au mois de janvier 1850, Toa-Kwang mourut. Son règne avait commencé en 1820.

Se-go-Ko prit immédiatement le pouvoir et le titre de Hien-fou, c'est-à-dire *complète abondance*.

Cet empereur est né en 1831. Il est d'une taille élevée, vigoureux, agile, très-apte aux luttes du corps, et d'une activité qui déconcerte toutes les fausses idées de l'Occident sur l'épaisse nonchalence et la grosse lourdeur des souverains chinois. Son teint est brun, son front haut, ses sourcils épais, ses yeux noirs et énergiques malgré leur obliquité très-prononcée, ses lèvres sont plus fines que celles de sa race, mais ses joues offrent aux pommettes une saillie qui rappelle le pur type tartare. Ce prince a l'aspect vraiment guerrier.

Le commencement de son règne laissa tous les esprits indécis sur les vues du nouvel empereur. Mais au mois de novembre 1850, eut lieu l'explosion. Le jeune souverain, rompant violemment avec toutes les traditions de son père, publia dans la *Gazette de Pékin*, deux longues ordonnances contre Muh-Changah et Ki-Yng, les deux ministres que lui avait légués Toa-Kwang.

Dans l'une de ces ordonnances, Muh-Changah est accusé d'être incapable, d'avoir favorisé les Anglais, et l'empereur, par indulgence, le chasse, en le déclarant « indigne d'être employé. »

Quant à Ki-Yng, voici comment Hien-fou traite ce ministre, son grand-oncle, celui qui avait eu la haute dignité de *Gardien de l'héritier présomptif*.

Après l'avoir accusé de conspirer avec les barbares d'Occident, l'empereur dit : « Son langage était comme les aboiements d'un chien, il était moins encore, un objet digne de pitié, » et à cause de son « extrême incapacité, mais cependant par indulgence, il sera dégradé jusqu'au cinquième rang et deviendra *sous-aide-sous-secrétaire* dans l'un de ses six bureaux. »

Mais ce même mois de novembre fut doublement mémorable. La grande insurrection chinoise éclata dans le sud de l'empire. Le rival de Hien Fou se nomma Hung-Tza-Tzuen. Il a pris le titre officiel de *Taï-Ping-Wang*, c'est-à-dire prince souverain pacificateur, et veut fonder la dynastie des Taï Ping.

Au milieu de tous ces dangers, Hien-Fau avait adopté un système plus que carthaginois pour stimuler la bravoure de ses généraux. Loin de cacher les défaites, comme on le dit en Europe, il les faisait raconter dans la *Gazette de Pékin*. Seulement, à la suite de chaque récit, venait une liste de généraux et autres chefs ayant eu la lâcheté de se laisser battre, et l'indication très-exacte du supplice que chacun d'eux avait subi. Ces supplices finissaient toujours par la décapitation. En 1850 seulement, six cents têtes tombèrent ainsi; la défaite, en Chine, c'est la trahison.

Un crime faillit mettre fin tout à coup au règne à peine commencé de Hien-fou. Un soir du mois de juillet 1851, l'empereur, se promenant dans ses jardins, fut assailli par un homme qui bondit sur lui le poignard à la main. Un officier s'élança assez promptement pour sauver la vie du jeune souverain. Le criminel fut garrotté, questionné et n'avoua rien. L'empereur soupçonna un complot de famille. Dix-huit mandarins suspects eurent la tête tranchée, leurs femmes et leurs enfants, selon la loi chinoise, subirent le même supplice, et leurs biens furent confisqués.

Hien-fou est la personnification la plus résolue de l'antique immobilité chinoise; son caractère est un mélange d'énergie, de défiance et de crédulité, qui se résout par une opposition absolue à toute innovation venue du dehors.

M. Ward, ministre des États-Unis, traversait, il y a quelques mois, le territoire chinois, enfermé avec toute sa légation dans une véritable boîte ambulante, et arrivait à Pékin sans avoir pu apercevoir un seul aspect du pays. Il comptait sur une audience de Hien-fou. On lui fixa alors l'étiquette des *prosternements* et autres humiliations prescrites. M. Ward refuse et offre de faire, s'il le faut, neuf saluts; on s'obstine à exiger qu'il se prosterne neuf fois, et son traité lui est renvoyé signé avec l'ordre de repartir le lendemain, comme il était venu, sans voir ni la Chine, ni l'empereur.

Néanmoins, Hien-fou est un lettré; mais un lettré à la chinoise, et ses loisirs sont consacrés, dit-on, à causer sciences et littérature avec des savants, des poëtes qu'il accueille avec protection, et surtout à écrire un poëme épique qui sera l'épopée de Ou Lan-taï, l'un des chefs tartares les plus célèbres. En vérité, Laurent de Médicis n'eût pas mieux fait, et si le poëme est médiocre, il sera au moins curieux.

L'enthousiasme du jeune souverain pour la race tartare ne s'arrête pas là. Violant la tradition chinoise et le vieil amour de sa nation pour les pieds microscopiques, les tailles rabougries, et la beauté des femmes chétives, Hien-fou a épousé une grande et vigoureuse princesse, une femme aux longs pieds, au torse puissant et à la taille souple et vigoureuse; la fille d'un chef de Mongols, son parent.

La cour de cette impératrice est exclusivement composée de femmes de sa race; elles montent à cheval, tirent l'arc, chassent, courent comme de vraies amazones et l'empereur, agile et robuste comme un Tartare qu'il est, se mêle à leurs jeux et à leurs plaisirs avec une ardeur qui désole de jalousie les millions de Chinoises réduites à avoir des pieds pour ne pas s'en servir.

Cette dérogation d'Hien-fou aux usages chinois va plus loin. Il semble s'être donné pour règle d'opposer à l'immoralité proverbiale et aux débauches de ses sujets l'exemple d'une vie privée austère, simple, fondée sur le respect de l'épouse et de la famille. L'impératrice est l'objet des plus grandes marques de respect, elle a place aux conseils de l'empire, elle est l'un des conseillers les plus écoutés du souverain.

Qui sait si les femmes ne sont pas appelées à préparer en Chine, comme dans d'autres nations, la civilisation et le progrès? — Dans ce cas, la réforme aura commencé par les pieds.

A. LANNAU-ROLLAND.

Inondations de l'Isère.

Dans les beaux jours de septembre, c'est un charmant voyage que de suivre, à pied, le cours de l'Isère depuis sa naissance au mont Isère, aux environs du petit Saint-Bernard, jusqu'à Grenoble. Encaissé d'abord dans d'immenses masses granitiques, nues et arides, le torrent saute sur les grosses roches arrachées à la montagne, brusque sa marche dans les coudes les plus capricieux, grondant toujours, et recevant à chaque instant les eaux des ruisseaux et des cascades qui descendent des glaciers en longues lames d'argent, scintillantes au soleil et se découpant sur les fonds noirs des pins et des chênes nains. Plus on descend vers la plaine, et plus on sent les progrès de l'industrie et de la culture qui profite des moindres langues de bonne terre pour planter son maïs, son blé noir et ses vignes. Ces rives sont égayées par des moulins, des scieries et de petits villages aux formes pittoresques. A Aiguebelle, l'Isère s'unit à l'Arc, torrent qui descend du mont Cenis et parcourt toute la vallée de la Maurienne. L'Isère alors roule plus calme dans un large lit, bordé de digues de trois à quatre mètres d'élévation, qui semblent bien plus que suffisantes pour protéger le pays et résister à toute inondation.

L'inondation, le fléau terrible et tant redouté des habitants de ces contrées, vient de prouver une fois de plus, hélas ! sa force effrayante et indomptable, en causant des ravages et des malheurs immenses.

Les neiges qui, ordinairement, tombent en abondance dans les premiers jours d'octobre, fondirent subitement; à la fin de ce mois, sous l'action d'un vent du midi persistant et d'une pluie continuelle. Les plus petits ruisseaux des Alpes devinrent tout à coup de redoutables torrents, et l'Isère fut gonflée à ce point, qu'à Grenoble elle dépassait l'étiage de cinq mètres vingt-cinq centimètres.

Toute la vallée, depuis Chapareillan jusqu'aux portes de Grenoble, n'a été, pendant la journée du 2 novembre, qu'un immense lac sur lequel on n'apercevait plus, dans beaucoup d'endroits, que les cimes des arbres et les tabliers des ponts. Les digues de Chapareillan, la Buissière, Sainte-Marie d'Alloix, le Touvet, la Terrasse, Crolles, Saint Ismier, se sont crevées, et il s'est formé par les brèches des courants qui ont défoncé les plaines, enlevé ou détruit les semences, les instruments agricoles, les récoltes et les meules.

La ville de Grenoble a été dévastée par le fléau. Les eaux qui, dans la journée du 2, avaient fait irruption dans presque toute la ville, n'ont cessé de monter jusqu'à sept heures du soir, en rompant les quais et les chaussées en pierre, en arrachant les dalles des trottoirs, en brisant et tordant les rampes de fer. Toutes les communications étaient interrompues. Dans certaines rues, des courants aux flots noirs et boueux s'étaient formés qui affluaient avec violence et empêchaient le passage des hommes, des chevaux et des voitures attelées. La vaste place d'Armes n'était plus qu'un lac de près de deux mètres de profondeur. L'eau remplissait les caves et les magasins, et détruisait les denrées et les marchandises. Les pertes matérielles sont énormes. Partout où les eaux passaient, elles laissaient une boue noire et infecte de près d'un mètre d'épaisseur, dont les malheureux habitants étaient obligés de dégager leurs meubles et leurs maisons. Enfin, dans la journée du 3, les eaux se retirèrent, et, le 4, l'Isère était rentrée dans son lit, laissant voir les profonds ravages et l'étendue des désastres causés par le fléau.

Les autorités s'étaient empressées d'établir les moyens de secours et d'approvisionnement pour la ville et pour les communes voisines. La gendarmerie et toutes les troupes de la garnison, sous les ordres de M. le commissaire central, n'ont cessé, jour et nuit, de se rendre, avec un intrépide dévouement, sur les points les plus périlleux pour y porter aide. Les habitants, de leur côté, ont montré beaucoup d'énergie, d'activité et de charité à l'égard les uns des autres.

Un jeune peintre de beaucoup de talent, M. Diodore Rahoult, qui habite Grenoble, a fait, pendant l'inondation, malgré la pluie et un froid assez vif, un certain nombre de croquis d'après nature. Ce sont ces études que les lecteurs du *Monde illustré* trouveront dans le numéro d'aujourd'hui.

MAXIME VAUVERT.

Les enseignes animées.

I

L'homme est sa propre enseigne, la femme aussi, enseignes plus lisibles que celle de la *Belle jardinière* dont chaque lettre a pourtant vingt mètres de haut.

Regardez ce monsieur entre plusieurs âges, qui porte un pantalon gris perle, l'œil monté en lorgnon, dont la figure busquée rappelle la tête d'un jeune étalon, dont le regard est toujours clignotant comme s'il avait le soleil à cheval sur le nez, et qui se livre en vous parlant à des mouvements saccadés comme s'il franchissait constamment des barrières ; ne lisez-vous pas dans ses yeux : *Steeple chase, course plate, [illegible] course des haies, poulain, pouliche, trois ans, dix [illegible] grammes, Tattersall, courses d'automne?*

N'est-ce pas une enseigne aussi que ce jeune monsieur se promenant le dimanche aux Champs-Élysées, en paletot chamois, en gilet de satin vert tendre, à la chemise brodée, à la cravate cerise? Ne lisez-vous pas sur ce gilet : la maison à laquelle je suis attaché [illegible] *la nouveauté?* sur le corsage de cette chemise : *[illegible] d'Edimbourg où j'ai sous moi un rayon, fait aussi [illegible] miserie?* Sur ces gants trop glacés : *elle tient [illegible] ment la ganterie?* D'ailleurs examinez ses lèvres, [illegible] murmurent : *Fixed price ; English spoken here.*

Que lisez-vous sur cette autre enseigne dont la première lettre est un chapeau écrasé, couleur de [illegible] a changé de nom, dont la seconde lettre est un [illegible] fut écossais, dont les autres lettres sont un [illegible] éraillé, un cabas déteint et des souliers lacés? Vous lisez : *Mère d'actrice possédant une fille digne [illegible] tous les beaux sentiments exprimés par Racine [illegible]*

tous ceux d'un homme à son aise. Il y a un pied de biche à la porte.

Celui-ci, quand il se tient sur le seuil de son établissement, fait double emploi avec son enseigne en lettres dorées ; car il donne véritablement plus de détails sur son commerce, lui, l'enseigne animée, que n'en donne l'enseigne de bois. Dans ses salutations, on reconnaît l'industriel cérémonieux habitué à se pencher à l'angle les tables pour recevoir les ordres des consommateurs ; à son sourire plein de confiance, l'homme qui es fera exécuter avec l'autorité d'un chef. Regardez ses mains ; elles ont constamment l'air de découper une volaille ou de creuser un pâté de foie gras. Il a constamment une oreille ailleurs ; cette oreille est à sa cuisine. En vous écoutant, il montre l'impatience de l'artiste qui sait de longue expérience que le sort d'un poulet rôti dépend d'un tour de broche de plus ou de moins. Tous ces signes font de lui une enseigne complète, où chacun peut lire : *Table d'hôte à six heures ; livers à cinq francs ; cabinets particuliers.*

Ce piéton affairé, qui marche très-vite, les coudes en dedans, les genoux en dehors, qui, malgré lui, examine dans la rue si votre pantalon tombe bien sur la botte, ou si votre habit ne chasse pas, qui ressemble à Schiller par le menton et à un domestique de bonne maison qui a oublié sa livrée ; eh bien ! ne lisez-vous pas ces lignes, écrites dans toute sa personne : *Weber, Schneider, tailleur, confectionneur breveté de Son Altesse le prince de Hohenzollern-Sigmaringen-Sigmaringen ?*

N'appellerez-vous pas une enseigne cette dame qui porte un carton sous le bras et qui, après avoir été belle comme Cléopâtre, ressemble aujourd'hui à Antoine tant elle a l'air d'un homme ? Elle porte un cachemire. Grand mystère indien ! car elle ne peut avoir mérité un pareil châle ni par sa beauté présente, ni par sa vertu passée. Sa portière l'appelle madame de Sainte-Marguerite, tandis que les gens qu'elle voit l'appellent la mère Marguerite tout court. N'avez-vous pas déjà lu sur ce front suranné comme une vieille guipure, dans ces dents déchaussées et jaunies comme de vieilles perles, dans cette peau fripée comme une vieille tapisserie d'Aubusson : *Marchande à la toilette ; vend et achète vieux bijoux, vieux châles, robes de bal, robes de deuil, robes de mariées, procure des cigares de contrebande, des secrétaires d'ambassade russes, des fourrures à l'entrée de l'hiver, et des soupers à la sortie du spectacle ?*

Enseigne que cette grosse mère si réjouie, aux yeux ronds, aux lèvres épaisses et veloutées, aux ventre sphérique, aux oreilles rouges, que vous voyez aller et venir en tablier blanc aux environs de la pointe Saint-Eustache. Cette enseigne ragoûtante et vivante dit : *Marchande de comestibles, tient truffes du Périgord, foies gras de Strasbourg, royans de Bordeaux, poulardes de la Bresse et du Mans, thons marinés, olives de Marseille, saucissons de Bologne, etc., etc.*

Enseigne que ce grand monsieur maigre, aux longs pieds de héron, aux longues mains de mandrille, au long nez de cormoran, nez sur lequel sont perchées des lunettes. Son habit noir lui va au milieu du dos, son pantalon également noir, effrayé de sa chaussure, s'arrête au beau milieu des jambes ; sa chevelure, grisonnante et mal peignée, flotte sous la protection délabrée d'un chapeau hors d'âge. Sur cette enseigne, on lit : *Achète vieux livres, anciennes collections de tout genre, éditions curieuses, in-folios avec reliures rares, missels gothiques, exemplaires non coupés, bibles avec majuscules fleuries, romans de la Table ronde, etc.*

Enseigne que cet autre monsieur qui fronce un œil pour ouvrir démesurément l'autre, le seul dont il se serve, mais dont il se sert avec une finesse et une pénétration de furet. Il promène cet œil dans tous les coins de maisons, dans tous les fonds de boutiques, le long des murs où il aperçoit quelque peinture. Son individu entier s'absorbe, s'incruste dans cet œil ; c'est cet œil qui marche, qui pense, qui existe ; le reste du corps n'existe plus en lui. Autour de cet œil, on distingue en italiques d'or ces mots : *Vend et achète tableaux anciens et modernes, tableaux originaux, tableaux de maîtres, de l'école italienne, de l'école française, de toutes les écoles ; restaure les vieilles toiles, etc., etc...*

Enseigne encore que cette dame à la mise excentrique, en désordre, sur laquelle la nuance bleue crie au désespoir sur la nuance rose, dont la robe s'arrondit autour d'une crinoline éventrée ; qui n'a pas de gants et qui a trop de cheveux. Que dit cette pudique enseigne ? « *Mme P. stoureau écrit romans, nouvelles, articles de modes et de religion, traités d'éducation, petits livres à l'usage de la jeunesse, comédies de société, proverbes de famille, etc., etc.* »

Ne lisez-vous enfin sur l'enseigne de ce monsieur heureux de lui-même, toujours frais rasé, ayant le front ouvert, le nez ouvert, la bouche ouverte, dont le menton flotte dans les larges plis d'une cravate blanche, qui semble respirer des notes au vol et saluer de la main les avant-scènes ? Vous devez y lire : *Ténor ; quarante mille francs d'appointements ; trois mois de congé ; le droit de refuser les rôles qui ne lui conviennent pas, et de ne jouer que lorsque cela lui plaît ceux qui conviennent au public.*

LÉON GOZLAN.

Le monde religieux.

Les gens du monde sont très-jaloux de leurs plaisirs et de leurs vices ! Et c'est sur ce sentiment tout personnel, et non sur l'amour exalté de la morale que leur rigorisme s'appuie ! Beaucoup d'entre eux se figurent qu'en renonçant aux joies les plus intimes de la vie, aux vanités de la richesse et de l'ambition, aux dangereuses illusions de l'amour terrestre, les prêtres ont sacrifié sur le même autel le droit de sourire, d'aimer le soleil et les fleurs et de répandre dans le sein d'amis dévoués le trop plein de leur cœur ! Que de dômes, dont les charmes sont élaborés par les sept péchés capitaux, se scandaliseraient, souvent, s'ils voyaient un ecclésiastique admirer les beaux tableaux, s'arrêter à contempler les formes idéales d'une statue et prêter l'oreille aux andante de Rossini ! Ces messieurs doivent toujours pleurer pour ceux qui rient sans cesse, s'abstenir pour ceux qui ne se privent de rien, et entre le confessionnal et les carrés de choux de leur pauvre jardin, méditer sans cesse sur leur fin dernière, n'entendre, comme saint Jérôme, que la trompette du jugement dernier, et lire dans leur cabinet de vieux sermonaires couverts en parchemin ! Ce n'est pas ainsi que la religion comprend la vie. En nous en révélant le sens profond elle en fait éclater toutes les douceurs et tous les enivrements ! Si vous voulez jouir du spectacle d'une imperturbable gaieté, allez visiter les monastères les plus pauvres. L'homme le plus heureux de la terre est bien le frère Giacomo de *San-Francisco della Ripa*, à Rome. Quand il a chanté l'office, il va au jardin du couvent remplir son panier de mâche et d'autres petites herbes, dont le mélange forme une excellente salade d'hiver. Il garnit jusqu'aux bords sa tabatière de buis et il s'en va dans toutes les maisons riches de Rome, distribuant ses salades et offrant sa tabatière. Le soir, il revient sa poche gonflée de gros sous, s'en promettant autant pour le lendemain, et il dort sur sa paillasse le sommeil qui manque si souvent à l'opulence.

Il peut accepter tout ce qu'on lui offre ! Ah ! si vous l'aviez vu dégustant une tasse de fin moka, il vous aurait fait comprendre les félicités infinies qui peuvent tenir dans un petit gobelet de porcelaine !

Un homme inutile, celui-là ! Mais que sont donc tous ces ennuyés dont la terre se couvre et dont le spleen finit par se refléter sur le visage des chevaux de course ? Pierre Giacomo ne connaît pas plus l'ennui que M. Véron la saveur d'une galette de blé noir, mangée avec délices par un pâtre breton à l'ombre d'un dolmen ! Chaque muscle de son visage, chaque pli du coin de l'œil rayonne le bonheur et le contentement ! Et ce brave homme fait tous les jours son examen de conscience et avec terreur, et n'y trouve que quelques brins de mouron mêlés à sa mâche ! Il a converti un Anglais et voici comment :

Sir John P... habitait le palais Mignanelli, tout près des jardins du Pincio. Il était seul, toujours seul, car un Anglais riche compte ses serviteurs parmi les colis qu'il emporte, et il trouvait la vie bien lourde — malgré cinq mille livres sterling de rente. Le fait est que cent vingt-cinq mille francs à dépenser, pour arriver à cette conclusion que rien n'est agréable sur la terre, ne sont pas faits pour alléger la marche d'un homme dans la vie. Pendant des journées entières notre baronnet arpentait l'immense salon de son palais, s'asseyait sur tous les canapés, regardait tous les tableaux, se posait à toutes les fenêtres, sans trouver dans cet emploi si varié de ses heures le moindre allégement à cette indigestion de vie, devenue endémique en Angleterre. Plusieurs fois il avait essayé de jouer à la *morra* sous les arcades à demi écroulées de la basilique de Constantin ; il s'était fait donner un concert de mandolines au clair de lune, dans le temple de Vénus, il avait bu un tonneau d'*aqua acetosa*, mangé en plein vent des fritures sur la place du Panthéon ; aimé une Transteverine jusqu'au coup de couteau traditionnel, rien n'y avait fait ! cette grande plante, nourrie de biftecks et de rhubarbe, arrosée du meilleur thé de l'empire du milieu, se penchait tristement sur sa tige, et le cimetière de Saint-Laurent allait avoir un hôte de plus !

Un jour, fra Giacomo sonna à la porte vitrée du palais Mignanelli. Le baronnet, distrait en ce moment et oubliant cette dignité qui ne permet jamais à un Anglais de descendre au rôle de laquais, alla ouvrir lui-même au frère capucin ! L'aspect de ce visage rond, vermeil, épanoui par un sourire où la finesse se jouait dans la niaiserie, lui causa d'abord une émotion aussi désagréable que si on lui eût présenté un plat de grenouilles ! Mais le frère le salua si courtoisement et lui présenta avec tant de grâces sa tabatière ouverte, en accentuant d'une voix nazillarde et traînante son meilleur *'ccelenza*, que l'Anglais, d'un signe de main, l'introduisit dans le salon.

— *Ch' è bello!* s'écria fra Giacomo, en promenant sur les corniches dorées un regard de ravissement, on dirait la première salle du paradis ! Que Votre Excellence est heureuse d'habiter un aussi beau palais ! Le saint-père n'est pas mieux logé.

Sur ce, il parla longtemps des palais de Rome qu'il avait vus, de l'église de son couvent, de son jardin, des riches étrangers qui lui faisaient l'aumône, entremêlant le tout de plaisanteries au sel italien, riant, gesticulant, déposant son panier et le reprenant. Jamais sir John n'avait rencontré dans sa vie un homme qui suât ainsi le bonheur par tous les pores. Il ne pouvait en croire ses yeux et ses oreilles. Plusieurs heures se passèrent à questionner le pauvre moine sur ses occupations, sur son origine, sur son genre de vie ! A mesure que le dialogue s'animait, l'Anglais prenait quelque chose du visage du frate, il finit par rire aux éclats et prit trois prises de tabac. Il lui en coûta dix guinées, mais il ne les regretta pas.

Depuis, il exige que, chaque jour, le capucin passe deux heures avec lui, et il va de temps à autre se promener au milieu des brocoli du jardin de San-Francisco della Ripa. Ses compatriotes, scandalisés, craignent même qu'il ne se fasse capucin, et miss D***, jolie brune anglaise, qui se promettait de désennuyer sir John après son élection comme membre du parlement, est devenue fort rêveuse, on s'aperçoit qu'elle maigrit, et donne des poignées de mains cordiales à M. Wabster, rival du baronnet. Si on servait à chaque Anglais, atteint du spleen, un capucin italien, il guérirait radicalement.

Nous livrons, sans nous préoccuper de l'île Périm et du Maroc, cette recette infaillible à nos frères d'Angleterre, et en retour, nous ne demandons qu'à être avertis quand on pointera sur la France ces canons Armstrong armés de télescopes et qui menacent de faire des trous à la lune.

Il est rare que les grands orateurs ne soient pas en même temps des hommes d'action. Souvent ils se chargent de faire fructifier les germes dispersés par leur parole. Depuis deux ans, le père Lacordaire se tait, on s'en plaint de toutes parts ; sa place est restée vide dans les rangs des orateurs sacrés ! mais allez à Sorrèze, allez à Oullins, allez à Bourges, et vous verrez si l'illustre frère prêcheur est resté oisif pendant ce long chômage de sa parole. Une génération nombreuse et toujours croissante, éclairée par sa parole, nourrie de son zèle, réchauffée par sa charité élevée, donnera un jour à la France des hommes à la conscience ferme, au cœur haut et convaincus que dans notre temps tout ce qui fructifie et qui dure, tout en puisant sa force dans la foi, peut soutenir l'examen de la raison !

Nous n'avons pas parlé des conciles tenus cette année : la matière est trop grave pour être traitée en passant ! Ils n'ont plus d'ailleurs leur raison d'être comme dans ces grands ébranlements qui signalèrent les premiers siècles du christianisme, et à ce propos nous rappellerons à nos lecteurs un mot très-juste d'un évêque breton mort tout récemment

— Ce qu'il y a de meilleur dans les conciles d'aujourd'hui, disait-il, c'est qu'ils se tiennent.

JOSEPH DOUCET.

La paix et la guerre.

SIGNATURE DU TRAITÉ DE ZURICH ET COMBAT D'UN AVISO ESPAGNOL ET D'UNE CANONNIÈRE MAROCAINE.

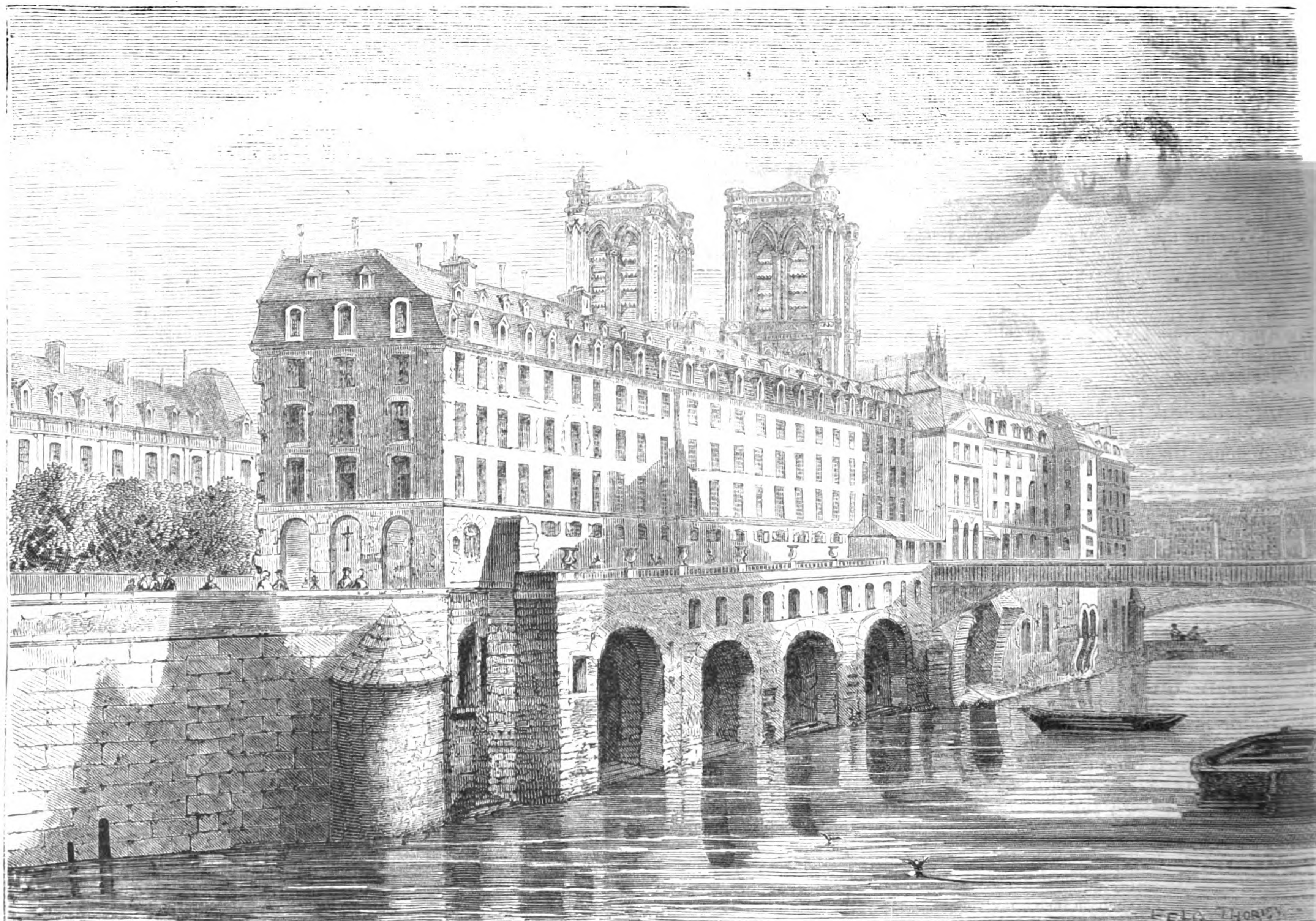
Décidément le temple de Janus doit avoir plusieurs portes. L'une n'est pas plutôt fermée que l'autre s'entrebâille.

Le 10 novembre, nous apprenons que les traités de paix ont été signés, à trois heures, dans la salle du conseil d'Etat, à l'hôtel de ville de Zurich, par les plénipotentiaires de France, d'Autriche et de Sardaigne, que trois expéditions des diverses clauses de ces traités qui consacrent toutes les dispositions des préliminaires de Villafranca ont été portées par MM. Armand, Hoffmann et Nigra à leur gouvernement respectif.

Nous nous endormons bien tranquilles, et lendemain matin nous sommes réveillés par le bruit d'un combat que nous apporte le vent du sud-ouest. C'est le canon espagnol qui commence à demander compte aux Marocains de leurs agressions. C'est le premier combat maritime qui ouvre les hostilités.

Une canonnière marocaine, *la Scylla*, s'est montrée, le 4 novembre, aux embouchures de la rivière de Tetouan ; l'aviso à vapeur espagnol *l'Alava*, qui croise dans le détroit de Gibraltar, lui court sus et engage immédiatement la lutte. Les Marocains, ces fils des pirates bar-

Juifs du Maroc venant chercher un refuge en Espagne, d'après un croquis communiqué par M. le vicomte de Dax.



L'Hôtel-Dieu avant sa démolition. — Vue prise du quai de la Tournelle.

Comte de Jac o. — Marquis de Bonneville. — Baron de Bourqueney. — Von Meysenbug. — Comte Caroli. — Ch. Des Ambrois.

Signature du traité de Zurich, dans la salle du conseil d'État.

baresques, se battent avec toute l'âpreté que donne le fanatisme aux sectateurs de Mahomet, mais ils sont obligés d'amener leur pavillon, et le capitaine de *l'Alava* remorque triomphalement sa prise.

Le Maroc n'est plus au temps de Muley-Soliman, (1794), où sa flotte comptait encore dix frégates, quatre bricks, quatorze galiottes et dix-neuf chaloupes canonnières. Il ne reste plus aujourd'hui à l'empereur actuel que deux corvettes, un brick et quinze chaloupes canonnières répartis dans les ports de Tanger, Larache et Safi. Encore quelques combats comme celui de *l'Alava*, que nous reproduisons dans notre gravure, et les fils de ces pirates qui faisaient trembler tous les ports de la Méditerranée n'auront plus une seule barque pour ramener au port le dernier combattant portant la nouvelle de la dernière défaite.

LÉO DE BERNARD.

Émigration des juifs du Maroc.

Le dessin que nous donnons sur l'arrivée à Algésiras des familles juives fuyant les villes du Maroc, est l'un de ces épisodes qui, fréquents au temps des grandes guerres du moyen âge, n'ont plus aucune raison d'être à l'époque où nous vivons, à moins de causes tout exceptionnelles, causes que nous allons rappeler en quelques mots.

Par sa position géographique, l'empire du Maroc semblerait devoir être fatalement entraîné à marcher avec la civilisation qui, à l'est, frappe ses frontières, tandis qu'au nord les flots bleus du détroit de Gibraltar lui en apportent les émanations ; et cependant nul pays, si ce n'est la Chine ou le Japon, n'oppose une plus vive résistance au progrès. Eloigné du chef-lieu suprême de l'islamisme, il a pu résister aux entraînements et aux concessions involontaires, conserver intact le fanatisme religieux, et surtout la haine du *Giaour* ou du *Youdi*, haine assez vivace pour lui faire braver les menaces des races chrétiennes et ne voir dans une de leurs déclarations de guerre qu'un moyen de faire parler la poudre en l'honneur du Prophète, sans souci des conséquences politiques qui peuvent changer la face de l'empire.

Les Riffains peuvent être considérés comme ne portant que le nom de sujets marocains. Ils sont aussi indépendants dans leurs montagnes que les Kabyles du Jurjura pouvaient l'être sous la domination des Turcs. Le Rif s'étend depuis la province de Fez jusqu'à la Méditerranée ; depuis Melilla jusqu'à Tanger. La côte africaine, hérissée de brisants, d'écueils, de récifs à fleur d'eau, découpée, déchiquetée comme une guipure, n'est qu'une suite de criques, d'anses, de petites baies cachées derrière des rochers, offrant un abri sûr, une retraite inexpugnable aux barques des pirates, qui, grâce à leur peu de tirant d'eau, bravent, au milieu de ce dédale, les poursuites des croiseurs.

Ce que l'on ne saurait comprendre, c'est qu'en plein dix-neuvième siècle, à portée de canon, et pour ainsi dire sous la pointe de l'épée des plus grandes puissances, une poignée de pirates et de voleurs ait pu librement et pendant si longtemps courir sus à des navires marchands, s'en emparer, les piller, tandis que sur terre les Européens et leurs consuls étaient insultés journellement ; les places sur lesquelles flottait un drapeau chrétien, attaquées et mises en état de siége permanent.

Les Européens qui habitent le Maroc, grâce aux navires de leurs nations, peuvent espérer dans un moment de danger pouvoir sauvegarder leurs intérêts et leur vie, mais pour les juifs indigènes il en est autrement. A la première nouvelle d'une levée de boucliers, quelle qu'elle soit, les tribus montagnardes accourent dans les cités, et sous prétexte de défendre le territoire et la religion, Riffains, Maures, agents du gouvernement et *tutti quanti*, s'empressent d'envahir les quartiers habités par les israélites, pillent les maisons, rançonnent et maltraitent les habitants qui, sous peine de la vie, sont forcés de laisser faire.

Les circonstances deviennent graves par suite de l'attitude menaçante de l'Espagne, les juifs de Tanger et de Tétuan ont, dans le silence et le secret des nuits, ramassé leurs effets les plus précieux, trompé la surveillance de leurs persécuteurs et confié leur vie et celle de leur famille à de frêles barques avec lesquelles ils ont fui les rivages barbares pour aborder sur la terre chrétienne.

L'émigration prenant de grandes proportions, le gouvernement espagnol a fait tout ce qui dépendait de lui pour venir en aide à ces malheureux. Des tentes ont été dressées sur les grèves d'Algésiras, des vivres et des vêtements ont été délivrés aux plus nécessiteux, des ambulances ont reçu les malades, etc.

On est heureux de voir tendre ainsi une main généreuse à de pauvres exilés, sans s'inquiéter d'autre chose que de leur infortune. L'Espagne a un beau rôle à remplir ; qu'elle suive ses nobles sentiments et qu'elle se souvienne de cette belle légende :

Fais ce que dois, advienne que pourra.
Lo que ha de ser, no puede faltar!

Vicomte LOUIS DE DAX.

L'Hôtel-Dieu.

Avant que l'édilité parisienne, pour dégager les abords de Notre-Dame, n'ait fait disparaître ces vastes bâtiments qu'on appelle l'Hôtel-Dieu, jetons sur cet hôpital, qui a soulagé tant de misères, un regard de reconnaissance et d'adieu.

L'Hôtel-Dieu, situé au midi du parvis Notre-Dame, fut fondé, dit-on, par saint Landri, évêque de Paris en 651, et cela pendant une grande famine qui désolait Paris.

Un statut de l'église métropolitaine, daté de 1168, porte que, en mourant, tout chanoine sera tenu de donner un lit à cet hôpital.

Philippe-Auguste, par ses lettres du mois de mars 1208, donne à la *maison Dieu toute la paille de sa chambre et de sa maison de Paris*, toutes les fois qu'il quittera la capitale.

Saint Louis prend l'hôpital sous sa protection spéciale, et le gratifie du droit de prendre sur les marchés les denrées qui lui plairont, et dont il fixera le prix lui-même. Il augmente les bâtiments, qu'il étend jusqu'au petit pont.

Charles V, en 1321, exempte l'Hôtel-Dieu du droit de *prise*, et s'engage par là à ne plus lui enlever ses charettes, ses chevaux, ses bêtes à cornes, ses pailles et ses grains.

Composé d'une réunion de constructions irrégulières, ajoutés les uns aux autres, l'Hôtel-Dieu s'étendit, à cette époque, sur la rive septentrionale du petit bras de la Seine. Ces nouveaux bâtiments furent mis en communication avec les anciens, par le moyen de deux ponts établis sur ce bras de rivière.

La chapelle fut bâtie en 1380 aux frais d'Oudart de Maureux changeur et bourgeois de Paris.

L'Hôtel-Dieu a été deux fois la proie des flammes. Le premier incendie eut lieu dans la nuit du 1er au 2 août 1737; le second, plus violent, éclata le 30 décembre 1772. Plusieurs centaines de malades périrent dans les flammes et sous les décombres.

Cet hôpital, qui offre beaucoup d'irrégularité dans ses bâtiments, se trouve, de plus, mal situé au centre de la ville et d'un quartier très-populeux. Il gêne et il est gêné.

En 1786, Louis XVI ordonne la construction de quatre hôpitaux hors barrières destinés à recueillir les malades qui encombrent l'Hôtel-Dieu. Ce projet, ajourné à cause du désordre des finances, sous le ministère Calonne, fut repris en 1793, et la convention distribua, dans d'autres hôpitaux déjà existants, les malades d'après la nature de leurs affections.

Aujourd'hui, les salles remaniées y sont vastes et bien aérées. On y traite les maladies internes et chirurgicales. Le nombre des lits est de douze cent soixante-deux, dont six cent soixante-quatorze pour les hommes et cinq cent quatre-vingt-huit pour les femmes.

LÉO DE BERNARD.

Nouvelles des beaux-arts.

Comment l'État fait acheter ses marbres. — Fin tragique d'un faune et d'une néréide. — Fontaine pour le jardin des Tuileries, par M. *Ottin*. Jeune Grecque, statue en marbre. Statue en pied pour les appartements du Palais-Royal. — L'art, la mythologie, l'Ancien Testament. — Les ressources de la peinture. — Une Suzanne, marbre par M. *Cabet*. — Quelques traits de la vie de J. Amyot, sa statue, par M. Godin, etc.

Un bloc de marbre était si beau,
Qu'un statuaire en fit l'emplette.
Qu'en fera, dit-il, mon ciseau ?
Sera-t-il dieu, table ou cuvette?
Il sera dieu !...

Il fit ce qu'il voulait, et il s'agenouilla devant son ouvrage. La fable de Pygmalion, amoureux de sa Vénus, est plus délicate et plus poétique encore ; le souffle de vie, dont il anima sa statue, c'était la passion de l'art, le baiser du génie. On croirait que si la Grèce et l'Italie étaient si fécondes en ingénieuses fictions, c'est qu'elles avaient à fleur de terre des couches inépuisables de Paros et de Carrare pour diviniser, par la beauté de la forme, leurs rêveries animées.

Leurs artistes fameux mettaient un grand soin à choisir leurs marbres. Des marchands, des carriers, des entrepreneurs fournissaient, à prix débattus, nos dépôts de l'Etat. Le gouvernement payait cher, et souvent il était trompé ; il est entré dans une autre voie, la bonne ; nous la croyons économique et l'affirmons plus sûre. Il a envoyé à Paros, à Carrare, deux hommes probes, sculpteurs expérimentés, pour choisir, acheter et marquer des blocs. M. Cordier a reçu cette mission pour la Grèce, M. Ottin pour l'Italie ; ils sont revenus, et plusieurs livraisons ont été faites au dépôt des marbres.

Ce M. Ottin, habile artiste, travailleur passionné, s'effraye peu des difficultés, il se plaît à les vaincre ; s'il eût été peintre, il serait coloriste. Il est chargé d'un important travail pour le jardin des Tuileries; il s'agit d'une fontaine.

Acis, fils d'un faune, était jeune ; un jour, il vit la plus belle des cinquante filles de Nérée et de la belle Doris ; il l'aima ; il eut le malheur d'être aimé! Douce, aimable, tendre, elle causait volontiers du cœur et des lèvres, et se riait, avec son cher Acis, d'un colossal, brutal et ridicule fils de Neptune, de Polyphème. Ce géant, fier de son origine, se croyait tout permis, même de croquer, comme hors-d'œuvres, quelques voyageurs égarés. Amoureux fou de la jolie Galatée, il se glorifiait de ses richesses, de sa haute taille et de ses gros moutons ; sa tendresse était effrayante ; la demi-déesse en avait peur. Elle le fuyait avec des regards timides qui ravissaient le galant colosse. On le vit se faire musicien pour la charmer ; il adoucissait sa voix pour chanter ; il rima des devises pour lui plaire. Comme il guettait la sortie de la néréide, il vit Acis, le jeune Acis, se glisser, en vainqueur timide, dans la grotte de la gracieuse fille. Brutal et sournois comme un sot en colère, il se contint, et, prêtant sa grande oreille, il entendit de tendres et doux propos, de délicieuses fadaises, que jamais il n'aurait su dire, et quelques traits de raillerie et de médisance que lui décochait son rival ; furieux, il se saisit d'une roche. Quand le jeune homme, l'âme heureuse, l'air doux et fier, se retirait, il lui lança ce roc, et l'écrasa. Ovide, menteur latin, affirme en beaux vers que le bel Acis fut changé en fontaine

Au bout de la grande allée des feuillants M. Ottin va nous rendre l'avant dernière scène de cette métamorphose. Les deux amants seront dans un grotte en rocaille ; nous les connaissons. La douce blancheur du marbre le gracieux de la pose, feront un contraste heureux avec l'énorme jaloux qui les écoute et rêve vengeance.

Le Polyphème n'est pas si grand que le fait la fable, il est deux fois de la taille d'Acis.

Tout cet ensemble décèle de l'audace de l'habileté.

Galatée, qui pleura beaucoup, s'en alla cacher sa douleur au fond de l'Océan, elle y demeura jusqu'au siècle de Léon X, Raphaël l'en fit sortir fière et triomphante, pour embellir d'une fresque admirable de dessin et de composition le palais célèbre d'Augustin Chigi. La fable laisse beaucoup faire à l'imagination, mais elle exige d'elle la science de la forme et la diversité des sujets.

M. Ottin finit une jeune Grecque ; elle revient de la fontaine l'épaule chargée d'un vase allongé ; la courbure de son cou, la beauté de sa tête, de belles lignes, une draperie arrangée avec goût font de cette statue presque statuette, une gracieuse reminiscence de l'antique.

Ce sculpteur a d'autres travaux commencés, il termine une figure en pied et debout de Sa Majesté Napoléon III, commandée par Son Altesse le prince Jérôme pour les appartements du Palais Royal. C'est un morceau de grande tournure, d'une exécution hardie; nous ne doutons pas qu'il ne mérite à son auteur de justes éloges.

M. Ottin aime son art et les jeunes artistes, il se montre bon, généreux envers M. Vidal, le sculpteur aveugle, qu'une faute d'impression dans un de nos articles nous a fait nommer Duval. Il lui prête un atelier et se plaît à l'encourager dans les travaux qu'il sait exécuter ce jeune homme par la justesse et la netteté de son toucher.

Nous étions, à l'instant, en pleine mythologie : passons à l'Ancien Testament : c'est une mine féconde d'un autre genre. Michel-Ange a trouvé là son splendide *Moïse*; Raphaël, son *Archange Michel*; Rubens sa *Fuite de Loth*; Poussin, *Eliezer et Rebecca*; le coloriste Véronèse, l'*Evanouissement d'Esther* et *Suzanne au bain*.

La peinture a des ressources de couleur, d'arrangement, de mise en scène pour un si riche sujet qui manque à la sculpture. Tous les visiteurs du Louvre connaissent la chaste jolie femme et les deux audacieux vieillards si magistralement peints par le Vénitien. Un sculpteur, jeune encore, M. Cabet, se donne le plaisir et la tâche ardue de nous montrer un marbre de cette chaste Juive. Au mouvement pudique et [illegible] rité de cette femme surprise, on devine l'insulte [illegible] jeunesse et à ses charmes. Nous préjugeons, pour [illegible] figure, l'attention du public et des connaisseurs.

L'art butine partout ; il se plaît à la sévérité de l'histoire ; il sait reproduire les grands hommes; il [illegible] leur célébrité.

Vers les commencements du seizième siècle, un enfant de dix à douze ans était couché sur la berge du grand chemin; le pauvre petit, tombé là, [illegible] d'épuisement, de fièvre et de lassitude. Un [illegible] le vit et le mit sur son cheval; il le conduisit [illegible] et le mit à l'hôpital. La fièvre ne tint pas [illegible] réconforté et délassé. Après peu de jours et [illegible] ner, on lui remit douze sous avec des souhaits de [illegible]

›yage. Cet enfant, fils d'un artisan de Melun, s e crét ıns sa jeune tête un grand avenir ; il voulait monter ıx honneurs et arriver à la réputation par le savoir la persévérance. Homme, il alla plus loin dans les nneurs et dans la richesse que le jeune ambitieux avait osé l'espérer. Les privations, la misère ne vaient point arrêté. Il devint précepteur des enfants Henri II. Il fut évêque d'Auxerre, grand aumônier commandeur de l'ordre du Saint-Esprit. A sa mort, laissa plus de deux cent mille écus. Par son testament, il légua douze cents écus à l'hôpital d'Orléans, souvenir des douze sous qu'il en avait reçus. Ce ƒut fut Amyot, le savant traducteur des œuvres de u'arque et des *Amours pastorales de Daphnis et Chloé*. M. Godin termine la statue en marbre de cet homme ıstre pour la ville de Melun. Cette figure est largement traitée ; la tête a de la vie, de la pensée ; la sirre a de larges plis : toute cette figure est traitée ec ampleur et une grande sûreté de main.

Nous avons négligé la peinture, aujourd'hui, pour nner toute notre attention à la sculpture, sa noble ur, si souvent délaissée. C'était justice ; le public end souvent sa dignité pour de la froideur, quelefois il la croirait un peu pédante, parce qu'elle est ıve. S'ils savaient, ces curieux d'expositions, ce qu'il ıt de travail, de patience, de dépenses et de temps ır animer un marbre, ils donneraient plus d'attenn à des œuvres qui si souvent ont exigé d'incroyas et d'impossibles sacrifices, et qui, si l'État ne les ıiert pas, laissent leurs auteurs abattus, désespérés ant leurs œuvres invendues.

En voyant, près du Musée, se dresser la malheureuse ıue de Jenner, nous pensons qu'elle est là pour enırager les artistes à de fortes et sérieuses études, et r enseigner ce qu'il faut savoir éviter.

ous aurions pu parler de plusieurs statues de rbre destinées à la cour du Louvre ; nous attenıs pour leur consacrer un article.

A. LEGROUX.

CHRONIQUE LITTÉRAIRE.

Revue européenne, l'*Opinion nationale*, la *Revue de Genève*, *Gazette du Nord*. — *Les Filles du Boer*, par M. A. de Bréhat. *La Cuisinière poétique ; les Tréteaux*, par M. Ch. Monselet.

ers le milieu du mois de janvier, plusieurs écrivs, qui s'étaient connus et appréciés depuis longps déjà en travaillant à un but commun, résolurent onder une Revue. Quinze jours après, le premier ıéro de *la Revue européenne* paraissait.

insi, il n'avait pas fallu plus de deux semaines trouver des manuscrits, fonder une administra- installer une imprimerie, accomplir toutes les alités, surmonter tous les obstacles que rencontre ıurs la création d'un semblable recueil. Et nonement le premier numéro avait paru et avait attiré ntion du public par les articles qu'il renfermait, encore l'avenir de la *Revue* était assuré, les abonnts et les manuscrits arrivaient en foule, et un patronage donnait au nouveau recueil une imince et une autorité qui le plaçait immédiatement ang des organes les plus accrédités de la presse.

uels étaient donc ces jeunes hommes qui avaient éunir ainsi de si nombreuses sympathies, de si veillants encouragements ? C'étaient sans doute ıommes de talent, et il suffit de citer parmi eux ıoms de MM. Lacaussade, Léopold Monty, Caro, le Chasles, de Watteville, pour rappeler immédiant des travaux remarquables sur la poésie, l'his- , la philosophie, le théâtre et la littérature. Mais vaient encore mieux que du talent, ils avaient nêteté, le courage, la conviction. On savait que cueil qu'ils venaient de fonder serait ouvert à la jeune littérature et que toute œuvre apportée ıouvelle *Revue* serait examinée avec impartialité, illie avec joie si elle méritait, quel que fût le nom elle serait signée.

t ainsi qu'à côté des noms illustres et célèbres e ceux de MM. Nisard, Sainte-Beuve, Léon Gozırnest Serret, Alexandre Dumas, P. Faugère, Al- Maury, Ravaisson, Théophile Gautier, etc., on a raire ceux de jeunes écrivains, tels que Erck- -Chatrian, Aylic Langlé, d'Héricault, Paul Deltuf, ım Hughes, Paul Perret, Levasseur, S. de Sut- et tant d'autres qui sont venus apporter à la le concours de leur jeunesse et de leur talent. ucoup d'œuvres remarquables ont déjà dû le la Revue. Dans le roman, elle a donné : *les Bourde camp gne, les Mémoires d'un Valet de pied, me pardonne, Dieu seul oublie*, de Léon Gozlan, *onde Italienne* de M. Amedée René, qu'une ıi rapide et si inattendue vient d'enlever à la po- et à la littérature.

ompte rendu des théâtres y est fait par M. Chasles, ıe et déjà célèbre critique qui vient d'y publier marquable travail sur la *Légende des siècles* de M. Victor Hugo. La chronique musicale est due à la plume élégante et fine de M. Emile Perrin, l'ancien directeur de l'Opéra-Comique et qui a donné à la *Revue* une série d'articles si remarquables sur le salon de cette année. Tout concourt, en un mot, à faire de la *Revue européenne* le recueil le plus complet, le plus sympathique qu'il soit possible de désirer. Lui prédire le succès, un grand succès, se serait prophétiser après coup, mais constater cette réussite si prompte et si complète, s'en réjouir dans l'intérêt des lettres et du public, est un devoir que le *Monde illustré* remplit avec d'autant plus de plaisir qu'il compte parmi ses collaborateurs un grand nombre des écrivains de la *Revue européenne* et qu'il aime à voir arriver la jeunesse et le talent.

L'époque, du reste, semble favorable pour les nouvelles publications, et le succès que vient de rencontrer l'*Opinion nationale* en est la preuve. C'est encore une feuille sympathique au *Monde illustré*. Elle poursuit le même problème, offre au meilleur marché possible un journal au public. Ce que le *Monde illustré* a fait comme journal illustré, l'*Opinion nationale* l'a tenté comme feuille politique, et la tentative a été heureuse, heureuse au delà des espérances, tant mieux encore. Voici venir encore la *Revue internationale*, publiée à Genève, et la *Gazette du Nord* qui paraît à Paris. Souhaitons-leur aussi du bonheur : le soleil luit pour tout le monde.

Si nous quittons les journaux et les recueils périodiques pour revenir aux livres, signalons aussi parmi ceux qui ont récemment paru *les Filles du Boer* de M. A. de Bréhat. C'est un livre très-curieux, très-bien écrit et intéressant comme le sont tous ceux qui parlent de voyages, de vrais voyages.

Il y a là des récits de chasses au lion, au tigre, à l'éléphant à donner l'envie de faire un voyage aux Indes neerlandaises. Mais pourquoi M. de Bréhat, lorsqu'il avait un sujet aussi curieux, des souvenirs si palpitants à nous raconter, a-t-il cru nécessaire d'y ajouter une intrigue amoureuse qui ralentit les récits et n'ajoute rien à l'intérêt de l'ouvrage ? Je sais bien que c'est la mode et qu'il faut y sacrifier un peu, mais franchement, je crois que le livre n'y gagne pas et que pour un volume de voyages, il y a là trop de place donnee au roman, et que pour un roman il y aurait trop de descriptions et de hors d'œuvre en dehors des caractères des personnages et de l'action dramatique.

Bonne nouvelle pour les gourmets littéraires. Voici un nouveau livre de cuisine, et un livre qu'on peut lire, car il est signé Charles Monselet. Tous ceux qui savent jusqu'à quel point notre spirituel critique a poussé l'art du bien manger et du bien dire, tous ceux qui savent goûter un rôti cuit à souhait et une phrase bien faite, un mets délicat et un trait d'esprit liront la *Cuisinière poétique*. Je leur promets qu'ils y trouveront la nourriture de l'esprit en même temps que celle du corps.

Pendant que Dentu publie les recettes culinaires du savant gastronome, l'éditeur Poulet-Malassis met en vente les *Tréteaux* de Charles Monselet. Et l'on accuse notre confrère de paresse ! Que de fois j'ai entendu reprocher cette paresse à ce digne confrère, combien de fois ai-je entendu le metteur en pages du *Monde illustré* lui-même soupirer après le Courrier des théâtres. Mais est-ce bien véritablement de la part de M. Charles Monselet paresse ou conscience ? Est-ce négligence ou désir de n'abandonner un article, une ligne qu'après en être satisfait ? Je sais bien quant à moi quelle est mon opinion à ce sujet et celle de tous ceux qui pratiquent peu ou beaucoup ce laborieux et difficile métier d'écrivain ; mais j'en appelle à ceux qui reliront ces scènes si vives et si légères, d'un esprit si franc et si gaulois, et je leur demande si ce style si fin et si gracieux n'est pas celui d'un rude et consciencieux travailleur.

Pourquoi seulement l'éditeur a-t-il déparé ce gai et charmant volume par ce titre mal sonnant *les Tréteaux de Charles Monselet ?* Les treteaux de M. Charles Monselet eût été un mots plus convenable et plus poli pour l'auteur. C'est l'assimiler à un directeur de théâtre en plein air, et si notre collaborateur fait jouer des marionnettes pour le plaisir des lecteurs, je doute que ce soit de son assentiment qu'on le mette ainsi en scène avec elles.

PAUL DHORMOYS.

Cirque Napoléon.

LA COURSE AUX TRAPÈZES.

Je me rappelle toujours avec effroi les appréhensions douloureuses que me faisait éprouver le geste impitoyable de mon professeur de gymnastique lorsqu'il me montrait du doigt un certain instrument de supplice sur lequel un système hygiénique, que je ne dois pas discuter ici, nous condamnait tous à disloquer nos pauvres membres d'enfant. Le trapèze, puisqu'il faut donner à cet engin de torture le nom d'un innocent quadrilatère, m'a toujours porté sur les nerfs, tout en tordant mes muscles et faisant crier mes articulations. Depuis le collége, j'avais voué à cet appareil de gymnastique une haine de tardigrade.

Eh bien ! il faut que je l'avoue, un homme s'est rencontré qui, par les *merveilles gymnastiques* qu'il exécute sur le trapèze, a rendu moins odieux à mes regards rancuniers ce bâton mobile et horizontal attaché à deux cordes. M. Léotard, par toutes ses audaces au Cirque Napoléon, m'a tenu hâletant d'admiration et d'anxiété dans ses *évolutions aériennes*.

Trois trapèzes, suspendus au cintre de la salle, sont placés à égales distances. M. Léotard se suspend par les bras seulement au premier et lui imprime un mouvement oscillatoire, puis il l'abandonne tout à coup, reste un moment en l'air comme un oiseau qui plane et rejoint le second trapèze en exécutant tout *naturellement* un saut périlleux, et de là s'élance vers le troisième, qu'il atteint par un autre saut périlleux, mais celui-ci exécuté dans un sens contraire. A ce moment-là on ne voit plus ni cordes ni bâtons, on ne pense plus aux tortures jadis endurées, on ne remarque, on n'admire que la grâce, la hardiesse, le sang-froid et la sûreté de muscles de M. Léotard.

Si à la vue de *la course aux trapèzes* le pardon des injures n'est pas entré dans mon cœur, et si je ne me suis pas totalement réconcilié avec le trapèze, je suis forcé d'avouer que je me suis laissé fasciner par lui.

LÉO DE BERNARD.

Festival en l'honneur de Schiller.

Le 9 novembre, Stuttgard et tout le royaume de Wurtemberg ont célébré avec un éclat vraiment exceptionnel le centième anniversaire de la naissance de Schiller, ce grand poëte dont les gravures de notre dernier numéro reproduisaient la statue et la maison natale.

Fêtes dans les écoles, solennelles représentations dans les théâtres, processions d'étudiants, concours de poésie, rien n'a manqué à l'expression de l'enthousiasme patriotique.

Les Allemands résidants à Paris n'ont pas voulu rester en arrière. Ils ont donné en l'honneur de Schiller un grand Festival dans le cirque de l'Impératrice, aux Champs-Élysées.

Ce vaste amphithéâtre, rempli sur tous les gradins d'une foule immense, offrait aux regards, un coup d'œil imposant.

Un discours en allemand a été prononcé. On a joué plusieurs scènes allemandes tirées des drames du poëte de Malbach. L'orchestre, dirigé par M. Pasdeloup, a très-bien exécuté la nouvelle *Marche* de Meyerbeer, dans laquelle le grand compositeur reproduit avec tout son génie les types les plus saillants des œuvres de Schiller.

Une cantate du même maître et dont les six strophes sont dues à M. Pfaü, a été chantée par de nombreuses masses chorales qu'accompagnait un excellent orchestre.

M. Pasdeloup a encore fait exécuter l'*Ouverture d'Obéron* et le *Chant de Fête*, poésie de Schiller.

Les noms de Schiller et de Meyerbeer, ces deux grandes gloires de l'Allemagne, ont retenti au milieu des plus vifs et des plus sympathiques applaudissements.

Il y a quelque chose de touchant dans cet accord universel pour célébrer le grand poëte. Tous les journaux reproduisent en ce moment à l'envie le récit des fêtes qui ont lieu en Allemagne, parlent de ses œuvres et de son génie. Le *Monde illustré* ne manquera pas d'apporter son tribut à ce concert de louanges ; mais se rappelant qu'il est avant tout un journal illustré, c'est par ses gravures qu'il rendra hommage à Schiller et qu'il fera à ses lecteurs les récits que contiennent aujourd'hui tous les organes de la presse.

MAXIME VAUVERT.

La curée aux flambeaux à Compiègne.

Chaque semaine après la chasse à courre, lorsque le cerf a été pris et tué, la curée se fait dans la cour du château.

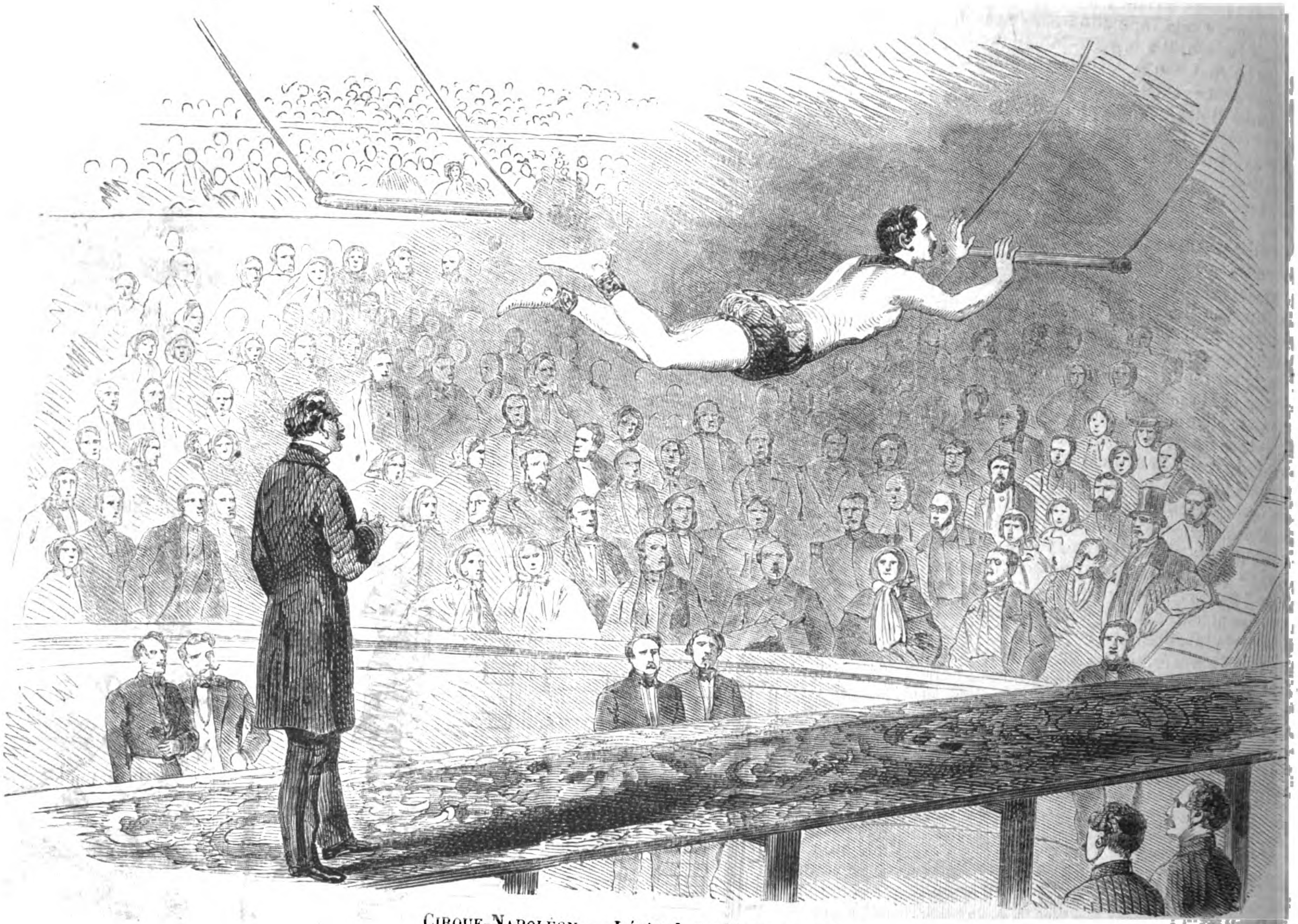
Après avoir enlevé les morceaux les plus délicats, on coupe les autres parties de la bête en petits lambeaux auxquels on ajoute des tranches de pain trempées dans le sang. Le tout est renfermé dans la peau que portent au-devant des chiens deux valets de limiers. C'est ce qu'on appelle la *curée froide*.

La curée se fait quelquefois au moment où le cerf vient de tomber sous les coups des chasseurs ou sous la dent des chiens, c'est ce qu'on appelle la *curée chaude*, celle qui rend les chiens plus *acharnés*.

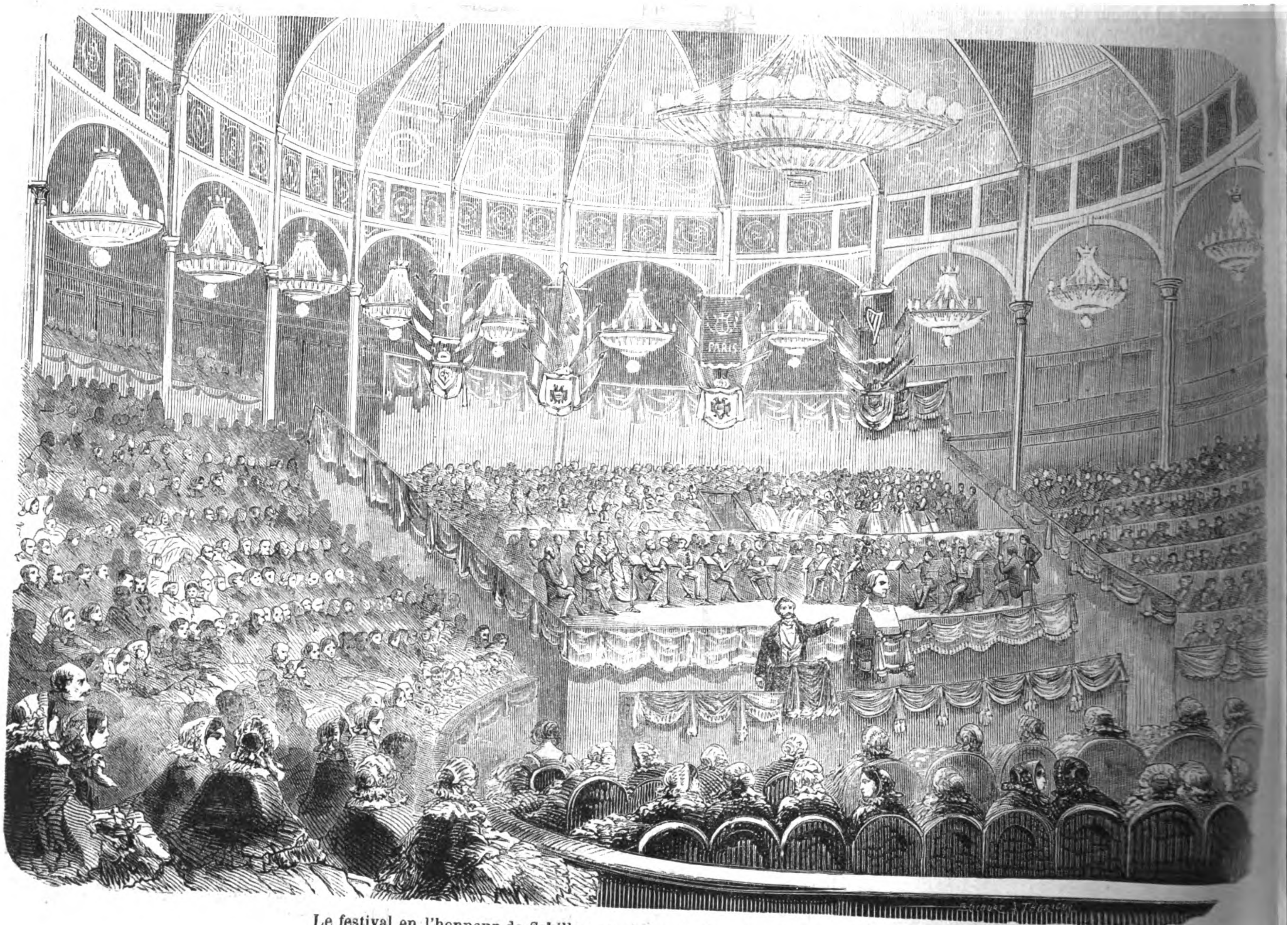
Mais à Compiègne, où l'on apporte la prise au château, on fait la *curée froide*, ce qui a l'avantage de ne pas habituer les chiens à rester dans les bois et à revenir au chenil alléchés par la part du butin qu'ils savent devoir leur revenir.

Celle que nous représentons a eu lieu à neuf heures, dans la cour du château de Compiègne et à la lueur des torches tenues par les valets de pieds.

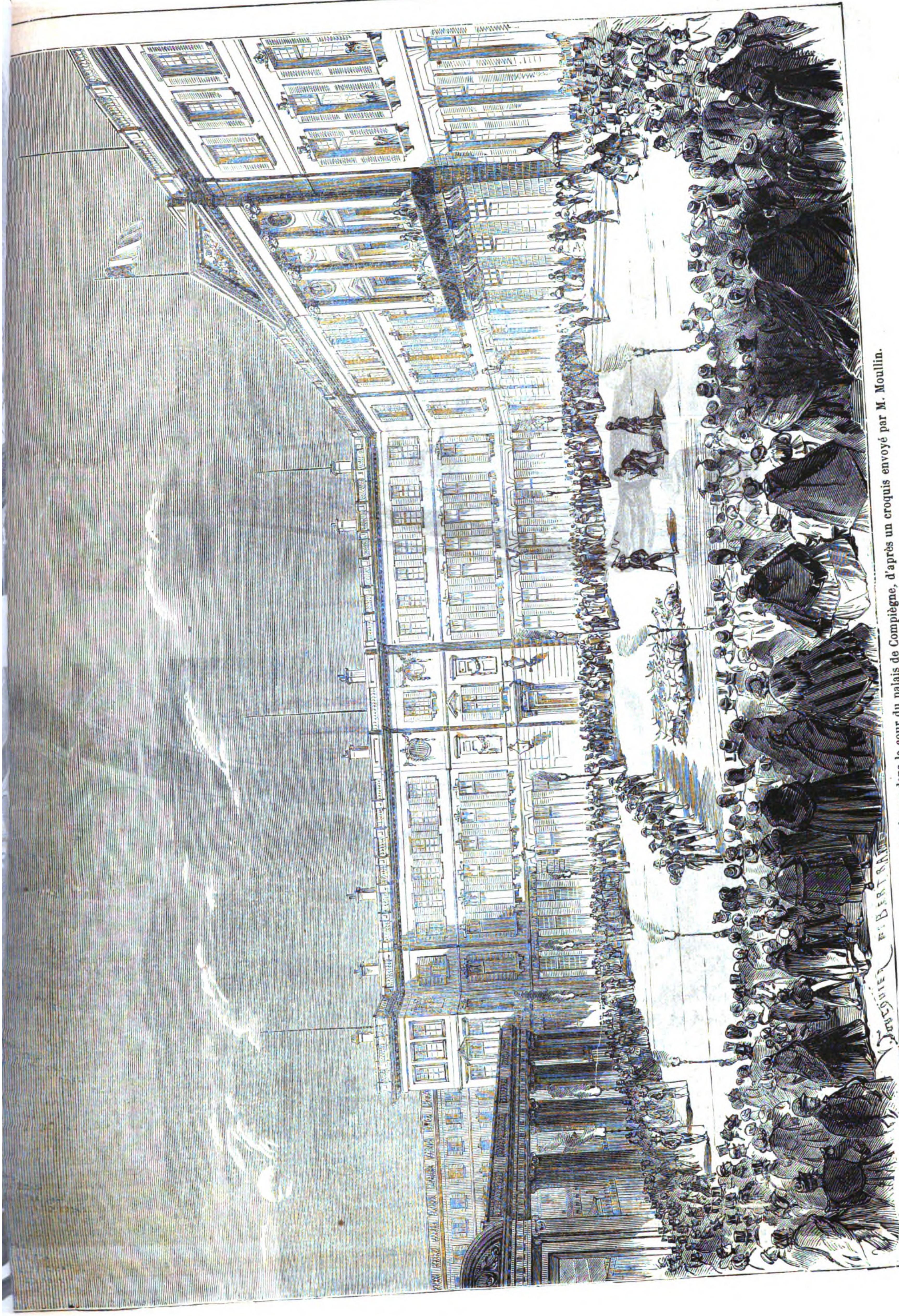
Les deux valets de limiers viennent d'apporter la proie dans la peau du dix-cors tué dans la première chasse. Les chiens frémissants sont maintenus par le fouet levé du piqueur qui ne



Cirque-Napoléon. — Léotard, ou l'homme-volant.



Le festival en l'honneur de Schiller, au cirque de l'Impératrice, le 9 novembre.



La curée aux flambeaux dans la cour du palais de Compiègne, d'après un croquis envoyé par M. Moullin.

leur permet de se jeter sur les restes de l'animal que lorsque les joyeuses fanfares commencent à résonner.

L'empereur, l'impératrice et leurs invités, placés sur le balcon du pavillon de l'horloge, assistaient à ce spectacle ainsi que plusieurs officiers, les lanciers casernés à Compiègne et une foule de curieux auxquels les grilles de la cour avaient été ouvertes.

MAXIME VAUVERT.

COURRIER DU PALAIS.

Et de quoi vous parlerai-je aujourd'hui, si ce n'est de l'affaire Chéreau? L'affaire Chéreau, je me trompe, c'est l'affaire Hua qu'il faut dire. Oui, dans ce procès singulier, tout semble renversé. Ordinairement, lorsqu'un crime est commis, c'est sur l'auteur du crime que la curiosité se porte, c'est lui qui *illustrera* et baptisera le procès. Mais ici, — il faut rendre cette justice à notre population, qu'on dit si légère et si blasée, — c'est à ce petit enfant enlevé, c'est à cette famille honorable, c'est à cette pauvre mère si douloureusement frappée qu'on a pensé tout d'abord. Les sympathies qui éclatèrent alors, ai je besoin de les rappeler à qui les ont ressenties? Toutes les mères semblèrent atteintes du même coup: il y eut chez elles un moment de véritable stupeur. Puis elles se demandèrent si leurs enfants étaient en sûreté, si ces temps n'étaient pas revenus où des femmes, au teint basané, aux cheveux crépus, aux sales guenilles, se glissaient dans les villes pour enlever des enfants au berceau. Et il fallait les entendre maudire la ravisseuse! Que lui fera-t-on? A quoi sera-t-elle condamnée? Dix ans de reclusion, ce n'est pas assez! Il faut la fouetter, la brûler; il faut qu'elle souffre aussi, elle qui a tant fait souffrir les autres! Et qui, avant l'audience, eût osé parlé d'acquittement, eût été regardé comme un fou, un sot, ou un méchant. Cela est il vrai? est-ce que j'exagère?

Eh bien! la ravisseuse a comparu devant un jury, elle a été jugée par des pères de famille — et elle a été acquittée! A cette question: — l'accusée est-elle coupable d'avoir enlevé le fils de M. et de M^me^ Hua? — le jury a répondu: non, l'accusée n'est pas coupable!

Qu'est-ce donc qu'être coupable? c'est avoir la pleine conscience du crime que l'on commet; un fou, un somnambule ne peuvent être criminels: leur volonté n'a pas été libre, elle a obéi à une force supérieure, celle de l'infirmité ou de la maladie. Pauvre machine que la nôtre! Que l'équilibre cesse de régner entre le moral et le physique, et voici que nous perdons la pleine possession de nous même, la libre direction de notre volonté? Cela est ainsi, hélas! Le génie lui-même a besoin de nerfs bien réglés et d'entrailles en bon état. On dit qu'à la bataille de la Moskowa, l'âme du plus grand capitaine des temps modernes ne se retrouva plus: « La fatigue et les premières atteintes de » l'équinoxe, dit un éloquent historien, avaient ébranlé » son tempérament affaibli, et, dans ce moment critique, » que, l'action de son génie était comme enchaînée par » son corps, affaissé sous le triple poids de la fatigue, » de la fièvre et d'un mal qui, de tous, est celui qui » peut-être abat le plus les forces physiques et morales » de l'homme. »

Ce grand problème des influences pathologiques, de l'action de la maladie sur la volonté, le jury l'a retrouvé en face de lui dans le procès dont je parle. L'accusée, jeune fille de seize ans et demi, est, depuis son enfance, atteinte d'une affection mystérieuse qui se manifeste par des attaques convulsives, des spasmes, des suffocations, des larmes versées en abondance. Cette affection dont le nom est bien connu dans la science, que les médecins définissent « une perversion du système nerveux » et qui a pour effet de surexciter puissamment l'imagination, n'est-elle pas déjà bien voisine du délire? Et si, en outre, celle qui en souffre se trouve jetée dans une situation cruelle, frappée au cœur par des procédés outrageants, assiégée par tout ce qui peut porter la passion à son paroxisme, pourra-t-on voir dans les actes qui sortiront de cette crise l'expression d'une volonté libre, saine et responsable?

Tel est le terrain éminemment philosophique qu'a abordé M^e^ Lachaud et sur lequel ce grand gagneur de causes a remporté une nouvelle victoire.

Pendant le récit qu'il traçait des malheurs, des fautes même de sa jeune cliente, pendant l'analyse qu'il présentait de cette nature frêle et maladive, une pitié mêlée de sympathie gagnait l'auditoire, et par une diversion singulière, l'indignation du sentiment public s'éloignait peu à peu de l'accusée et allait frapper sur son banc un témoin dont j'aurai bientôt deux mots à vous dire.

J'ai parlé des fautes de Léonie Chéreau. C'en est une irréparable, en effet, qui sert de point de départ à cette triste affaire. Les principes moraux et religieux avaient tenu peu de place dans l'éducation assez brillante d'ailleurs que la jeune fille avait reçue: certaines gravures trouvées dans sa chambre prouvent en tous cas que c'était, comme on l'a dit, une fille assez mal gardée. Léonie et sa mère demeuraient à Orléans. Il y a un an, elles accueillirent dans leur maison un jeune homme nommé Georges P..... qui était venu de Paris pour assister au mariage de sa sœur. Georges logea quatre jours sous le toit de M^me^ Chéreau. Le quatrième jour, l'hospitalité était violée et la jeune fille déshonorée. Elle avait quinze ans et demi.

Les deux familles se connaissaient depuis longtemps: des convenances de fortune, de position sociale, les avaient rapprochées dans la pensée commune d'une union entre Georges et Léonie. Plus d'une fois, il avait été question de ce mariage, et une réparation paraissait devoir succéder à la faute. Il n'en fut rien: Georges, que la rapidité de sa conquête avait sans doute désillusionné sur le compte de Léonie, se borna à continuer avec elle des relations qui, telles quelles étaient, lui semblaient agréables; mais lorsqu'elle lui parla de les légitimer, il lui ferma la bouche par un refus bien net.

De ce refus, date le désespoir de la pauvre fille. Elle aimait son Georges: son rêve était de l'avoir pour époux. Ce qu'elle fit pour le fléchir est incroyable. Un jour, elle partit toute seule d'Orléans, n'ayant même pas sur elle l'argent nécessaire pour son retour. Et puis c'étaient de petits cadeaux qu'elle trouvait moyen de lui faire sur ses économies, des lettres ardentes, des témoignages d'amour de toute sorte. Georges empochait les cadeaux, se laissait aimer, lisait à peine les lettres et renvoyait la demoiselle à sa famille quand elle s'avisait d'entamer le chapitre du mariage.

Le désir croît avec l'obstacle. Léonie n'en poursuivit que davantage son idée fixe. Elle crut un instant avoir atteint le but. — Je lui dirai que je vais être mère, pensa t-elle, et, à cette pensée, son cœur sera vaincu et il fera de moi sa femme. — Spéculer sur le cœur de Georges, quelle folie! — Georges lui écrivit de la bonne encre: Laissez-moi tranquille, adressez-vous ailleurs, faites part de votre position à madame votre mère. « Quant à moi, dit-il en terminant, » j'espère que vous aurez assez de pudeur dans votre » jeune cœur pour ne pas m'accuser, car le jour où il » m'arrivera un désagrément par rapport à vous, *je* » *vous maudirai.* »

Voilà qui est clair, et, si elle a son bon sens, Léonie cessera ses démarches humiliantes, elle renfermera en elle sa honte et sa douleur... Non, elle se dit qu'elle n'a pas été assez loin, qu'il vaut mieux parler aux yeux qu'à l'esprit, et que la vue d'un petit enfant fondra la glace qui entoure le cœur de cet homme: la voilà donc à la recherche d'un enfant de deux mois. Elle court les campagnes, demandant un enfant à adopter, un enfant de pauvre, un enfant trouvé, n'importe lequel! Elle ne réussit pas: alors elle vient à Paris. Aux Tuileries, le hasard l'adresse à une nourrice sotte, bavarde et cupide; elle la confesse habilement, se fait passer auprès d'elle pour la belle-sœur de M. Hua, la propre tante de l'enfant, lui donne une pièce de cinquante centimes pour faire une course, se chargeant de garder le nourrisson, et pendant que la nourrice sort des Tuileries dans la direction de la rue de Rivoli, elle en sort, elle, par une des portes qui donnent sur le quai. Elle ne songe pas que cet enfant a une mère qui peut devenir folle, elle n'a qu'une pensée: montrer à tout le monde, à ses parents, à sa famille, à sa propre mère, à Georges lui-même, l'innocente créature à laquelle celui-ci ne pourra refuser de donner son nom. — Ah! le bon billet!

Si tout cela n'est pas de la folie, ce n'est pas non plus de la raison.

Avec un grain de bon sens, une goutte de froide réflexion, est ce qu'elle se fût acharnée après ce monsieur, que ses procédés grossiers et outrageants avaient, je me sers de l'expression de M. le président, rendu indigne d'elle. Car je ne vous ai pas tout raconté, et vous ne connaissez pas encore ce galant homme.

Je vous ai dit, je crois, que Léonie avait, dans le cours de leur liaison, donné à son Georges de petits objets, des porcelaines achetées sur ses économies. Lorsque tout fut rompu, M^me^ Chéreau les redemanda à P....., qui refusa de les rendre.—Par excès de délicatesse sans doute, et pour conserver un souvenir des amours envolées? —Vous n'y êtes pas. S'il refuse, c'est qu'on lui demande de restituer *gratis*. Offrez-lui le prix des objets, et vous les aurez. Écoutez ceci, de grâce: cette fois, il n'est plus question de porcelaines, mais du portrait même de Léonie. Voici ce que Georges P..... écrit à M^me^ Chéreau:

« Je possède le portrait de M^lle^ Léonie; il m'est en- » tièrement inutile; cependant, comme j'ai déboursé » cinq francs pour le retirer de chez le photographe, » je ne vous le rendrai qu'en échange de cette » somme. »

Attendez, ce n'est pas tout.

Au mois de mai dernier, Léonie part d'Orléans; elle arrive à Paris, et va droit chez P....., où celui-ci la trouve installée. Il la congédie durement; mais comme elle n'a pas d'argent pour retourner à Orléans, il lui prête treize francs. Le *lendemain* même, il écrit à la mère pour les lui réclamer, et, comme l'argent ne vient pas assez vite, il écrit encore:

« Je suis fort étonné du silence que vous gardez à » mon égard. Votre délicatesse et votre amour-propre » ne devront pas laisser trainer une si misérable affaire, » car je crois que vous êtes de mon avis, et que ma » bourse n'est pas faite pour payer *des trains de plaisir* » *à votre demoiselle.* »

Il ne s'en tient pas à ces aménités: il menace M^me^ Chéreau de lui envoyer un huissier. Oui, un huissier pour ses treize francs.

Palsambleu! le joli gentilhomme!

Je ne sais si je me trompe, mais il me semble que l'impression produite à l'audience par ce personnage n'a pas nui à l'acquittement de Léonie.

M. l'avocat-général Barbier, dans un réquisitoire très-remarquable, avait conclu à un verdict de culpabilité sans circonstances atténuantes.

L'honorable magistrat avait surtout insisté sur la nécessité d'une répression sévère, d'un exemple à faire dans un intérêt de sécurité sociale. Mais, comme l'a dit l'habile défenseur de l'accusée, est-il à craindre qu'un pareil concours de circonstances se reproduise, que les mêmes passions ramènent les mêmes effets? Et n'est-il pas consolant de savoir que derrière cet acte, qui a effrayé toutes les mères, il n'y avait ni un sentiment d'atroce vengeance, ni un intérêt de basse cupidité, mais une maladie, une fièvre, un délire, quelque chose qui n'a pas de précédent et qui ne saurait être contagieux?

Mes lecteurs peuvent maintenant se rendre compte des motifs qui ont déterminé le vote du jury, et répondre à ces braves gens qui, n'ayant rien connu de l'audience, rien ressenti de ses impressions, les pieds dans les pantoufles et les pincettes en main, disent d'un air capable: Je n'aurais pas jugé comme cela!

Je sais bien qu'il est une question à laquelle je n'ai pas encore répondu. Léonie est-elle jolie? — Eh bien! oui. Elle a de beaux yeux noirs intelligents, de longs cils, des sourcils d'une pureté parfaite, une chevelure fournie et soyeuse, des dents blanches, des traits fins, une figure qui a du charme, mais qui serait plus distinguée si elle était moins large et moins colorée. Mais l'ovale s'allongera, les couleurs tomberont un peu, — et vous verrez qu'avant six mois Léonie épousera un Anglais.

PETIT-JEAN.

GAITÉ: *Le Savetier de la rue Quincampoix*, drame en cinq actes, par MM. d'Ennery et Hector Crémieux. — CIRQUE IMPÉRIAL: *Le Chevalier d'Assas*, pièce militaire en cinq actes et [illegible] tableaux, par M. Eustache Lorsay.

Y a-t-il réellement un public particulier à chaque théâtre? Les spectateurs de la Gaîté ne seraient-ils pas ceux de l'Ambigu, et ceux de l'Ambigu différeraient-ils à leur tour de ceux de la Porte-Saint-Martin? Nous serions tenté de le croire, puisque les dramaturges les plus éprouvés l'affirment, — tantôt pour justifier leurs succès, tantôt pour amortir leurs chutes. C'est en partant de ce principe qu'ils font exclusivement:

1° Des pièces à vaisseaux pour la Porte-Saint-Martin;

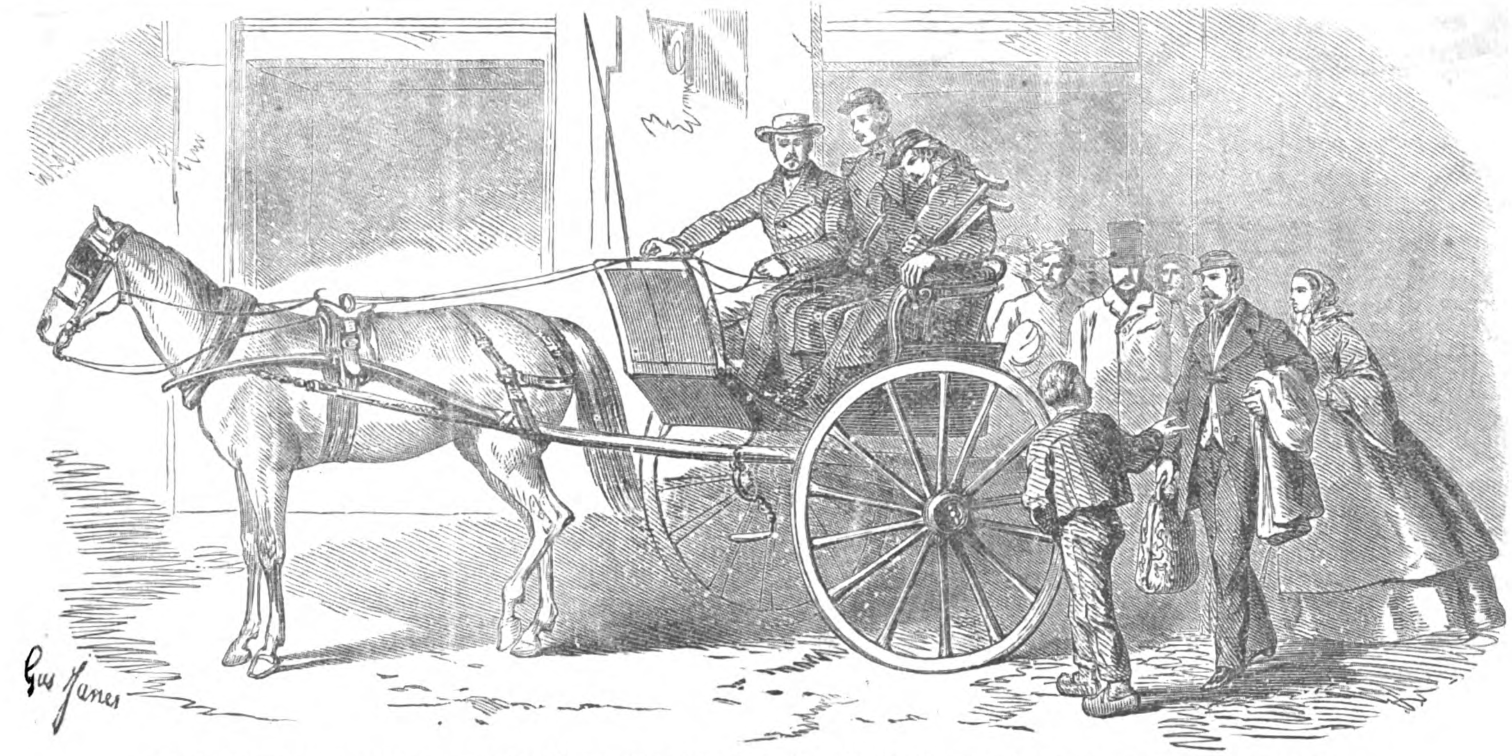
2° Des pièces à grands seigneurs pour l'Ambigu;

3° Des pièces populaires pour la Gaîté.

Qu'ils aient l'expérience de leur côté, nous ne le nions pas; mais c'est pousser bien loin l'arbitraire, et surtout c'est étrangement retarder le progrès au théâtre. Nous avons peine à croire qu'avec beaucoup d'habileté et d'imagination, il vaille mieux se faire le complaisant du public que son dominateur. L'auteur du *Fou par amour*, de *Cartouche* et du *Savetier de la rue Quincampoix* nous répondra qu'on court trop de risques à vouloir s'imposer, et qu'à la scène comme à la mer les barques les plus sûres sont celles qui ont le plus servi. Il ajoutera que, dans une entreprise théâtrale, trop d'intérêts sont en jeu pour qu'on s'essaye aux hardiesses du génie, ou simplement aux originalités du talent. Il nous renverra aux spectacles subventionnés, ou bien il nous demandera une subvention pour les spectacles du boulevard. « — Alors, mais alors seulement, dira-t-il, on pourra oser et chercher, au nom de l'art; en attendant, soumettez-vous aux conditions ordinaires du succès. »

Eh! mais, le succès s'est fait un peu tirer l'oreille, le soir de la première représentation du *Savetier de la rue Quincampoix*; était-ce donc le public de l'Ambigu ou de la Porte-Saint-Martin qui, par méprise, se trouvait dans la salle? Une telle hésitation ne pouvait avoir sa cause dans le drame lui-même, machiné d'après toutes les règles, étayé sur toutes les situations connues, charpenté selon les modèles les plus certains, décoré par les meilleurs peintres et joué par l'acteur à la mode. Fallait il remonter jusqu'à l'intelligence des spectateurs et leur attribuer cette opposition inusitée? Se seraient ils aperçus que le drame qu'on leur offrait, la serviette au bras, superbement dressé, leur avait été déjà offert en plus de cinquante occasions? C'est à frémir! — Il n'en était rien, par bonheur. Le mal, si mal il y avait eu, ne pouvait être attribué qu'à ces gens d'une délicatesse trop éveillée, d'une sensibilité trop tendue, d'une émotion trop aux aguets, qu'on appelle des critiques, et que l'on réunit pour essayer les pièces, — de la même façon qu'on rassemble des personnes de bonne volonté pour essayer le tablier d'un pont.

A la seconde représentation, il est vrai, tout a changé de face et les spectateurs habituels de la Gaîté sont rentrés dans leurs privilèges. *Le Savetier de la rue Quincampoix* a été applaudi d'un bout à l'autre de ses [illegible] actes. M. d'Ennery est donc plus que jamais un [illegible] — *deus ex machina* — et M. Hector Crémieux [illegible] nouveau prophète. Il ne nous reste plus qu'à [illegible] à nos lecteurs un aperçu de l'œuvre nouvelle [illegible] sera vite fait, si vous voulez. L'œuvre nouvelle [illegible] toute dans un rôle, que Taconet eût joué à merveille, mais pas mieux que M. Paulin Ménier. Avec un peu plus de comique, *le Savetier de la rue Quincampoix* ne laisserait rien à désirer; mais quoi! il est attendrissant comme un *champi* de M^me^ George Sand; il [illegible]



Un habitant de Nevers transportant à l'hôpital les blessés de l'armée d'Italie, d'après un croquis de M. Chazerain.

…ormes soupirs devant une enfant qu'il a recueillie …evée. Plus tard, il se trouve que cette enfant appartient à une haute et riche maison; une présidente cherche son chien la reconnaît pour sa fille. Voilà savetier content et désespéré à la fois; heureuse… t que Geneviève s'est aperçue de l'amour de son adoptif, et qu'elle l'épouse à la barbe de toute la …esse de France.

…drame n'est pas autre chose; si les auteurs ont … leur action au dix-huitième siècle et dans la Quincampoix, c'est uniquement pour avoir l'oc…n d'habiller M. Paulin Ménier en marquis, …s l'avoir enrichi promptement. Sur le thème que …venons d'indiquer en peu de mots, ils ont brodé …ssassinat, un testament qui ne doit être ouvert …près dix huit années, un souper de courtisanes, le …-bohu des agioteurs, — enfin tout ce qu'on peut …nnablement fourrer dans un drame qui commence …t heures pour ne finir qu'à minuit.

Savetier de la rue Quincampoix fournira une fruc…se carrière. C'est la moralité de tout ce qui pré…. Les acteurs sont bons, les actrices charmantes. …uelque regret cependant à voir une jeune femme …ne Mme Lagrange-Bellecour s'adonner à un genre …ondaire après tout. Mais c'est la manie générale: Doche a commencé, Mme Page a suivi; Mme Du…r a fait comme Mme Page et Mme Doche. Le mé…e est le minotaure du théâtre.

Chevalier d'Assas sert, à l'heure qu'il est, de cou…ement au directoriat de M. Billion, dont le privi…expire dans quelques semaines. C'est une produc…ni plus ni moins remarquable que celles qui l'ont …édé depuis deux ou trois ans. Les coups de fusil, …écorations, les chevaux emportent la meilleure …de l'intérêt. C'est dommage; M. Eustache Lor…qui est une organisation artistique, pourrait et …it viser plus haut. Cinq actes sur un trait histo…! Onze tableaux sur un mot célèbre! Il faut vrai…ne douter de rien pour se heurter à de sem…es tentatives.

CHARLES MONSELET.

CHRONIQUE MUSICALE.

…RE-ITALIEN : Reprise de *Il Barbiere di Siviglia*, opéra en … actes, de Rossini. — THÉATRE-LYRIQUE : *Mademoiselle …élope*, opéra-comique en un acte, de M. Henri Boisseaux, …ique de M. de Lajarthe. — Concerts de M. Mortier de Fon…e.

…ne sais rien de plus semblable à l'Almaviva de …narchais que l'Almaviva de Rossini; l'homme …t et le grand musicien se seraient entendus et …nt conféré sur les moyens de donner la vie à ce …éternelle jeunesse et d'élégance parfaite, que de …ollaboration ne serait point sorti un plus joli *cava…* …ous deux l'ont vu du même œil, l'ont conçu dans …êmes proportions; tous deux l'ont voulu beau, …ieux, irrésistible, car dans les grâces d'Almaviva …ait l'excuse des légèretés de Rosine. Et cela est …, cette idée a tellement bien dominé Beaumar…lorsqu'il écrivit son *Barbier de Séville*, qu'il a … qu'aux séductions du comte s'ajoutassent les …et les manœuvres savantes de Figaro. C'était là …ner un piége galant avec les meilleurs engins; …anne d'Arc y fût tombée; comment vouliez-vous …pupille de Bartholo y échappât?

…ini, de son côté, a tout combiné pour faire triom…lmaviva dans ses belles équipées amoureuses; …rmé de tout un répertoire de sérénades et de …ces à faire ouvrir les fenêtres les mieux cade…s.

…à donc un rôle, un vrai rôle d'amoureux et de tout à la fois, un des meilleurs, un des plus *typiques* qui soient au théâtre. Le dernier chanteur qui ait su le rendre est assurément M. Mario; il savait tenir victorieusement sa guitare et dire des chansons d'amour sur un ton à faire damner toutes duègnes et tous les tuteurs de l'Andalousie romanesque. Aussi, rien n'était plus naturel que de voir Rosine ouvrir sa fenêtre et en laisser tomber ce billet dont on devine les tendresses de style à voir les œillades dont la belle l'accompagne. Mais, au contraire, lorsque nous avons entendu M. Gardoni débiter *son compliment* sans passion et avec une tranquillité d'esprit vraiment surprenante en l'occurrence, le brûlant hidalgo s'est soudain évanoui pour nous, et nous n'avons plus vu qu'une sorte de gentleman guindé qui n'était nullement l'homme de la situation. En un mot, M. Gardoni n'a pas le ton séducteur d'Almaviva. Alors que penser de Rosine qui n'en répond pas moins à sa sérénade, qui lui donne des rendez-vous, et finalement se fait enlever par un Lovelace aussi glacial?... Oh! la délurée coquette!

Mme Borghi-Mamo a eu un très-beau succès de rentrée le soir où elle a chanté Rosine. Sa voix, mal à l'aise à l'Opéra, où il lui fallait chanter dans une langue à elle peu familière, a retrouvé à la salle Ventadour toute sa liberté d'émission. Le *Duo de la lettre* a été le morceau le plus fêté de la soirée. Badiali, qui donnait la réplique à Mme Borghi-Mamo, est du reste un Figaro très-satisfaisant; sa voix est sinon d'un timbre très-pur, du moins d'une vigueur peu commune; M. Badiali a pour lui encore d'être un comédien plein de chaleur et de conviction. M. Angelini fait bonne figure dans le rôle de Bazile qu'il rend d'une façon comique et sinistre tout à la fois; M. Zucchini qui fait Bartholo, a aussi de très-bons moments; mais pourquoi passe-t-il son grand air du premier acte?

— Au Théâtre-Lyrique on a su gré aux auteurs de *Mademoiselle Pénélope* de n'être point sorti avec fracas du genre de l'Opéra-Comique. La pièce est simple et marche simplement à son dénouement en traversant des situations ingénieuses; la musique en est facile, limpide et n'a d'autres prétentions que d'effleurer délicatement l'oreille.

L'idée en a paru plaisante, et M. de Lajarthe s'est inspiré d'une paysannerie pour écrire une partition qui, pour être sans prétention, n'est pas pour cela sans valeur. On a reconnu en plus d'un passage l'auteur du *Secret de l'oncle Vincent*, à la facilité avec laquelle il trousse le couplet et sait trouver le motif piquant. Cela est plaisant, souvent heureux et toujours correct. Ainsi on a bissé une espèce de pas de bourrée intercalé dans un duo entre Potel et Mlle Faivre, et qui est d'une allure très-franche. On a encore applaudi la prière que Catherine chante à sa patronne, un quatuor bien écrit, et l'ouverture, où apparaissent tour à tour plusieurs motifs bien trouvés.

— Une séance musicale d'un caractère imposant a eu lieu dernièrement à la salle Beethoven. M. Mortier de Fontaine, un pianiste français qui depuis vingt ans jouit du plus grand renom par de là le Rhin, a exécuté avec un talent d'interprétation remarquable les dernières œuvres de Beethoven M. Mortier de Fontaine nous était déjà connu par l'*Histoire de la musique* de Brendel, livre de haute portée autant qu'impartial.

ALBERT DE LASALLE.

Transport des blessés à Nevers.

Nous avons tous été douloureusement émus à la vue des malheureux soldats blessés ou amputés revenant de Crimée, en 1856, et qui, forcés de se rendre à pied du débarcadère du chemin de fer au lieu de leur destination, se traînaient péniblement jusqu'à l'hôpital ou l'asile qu'on leur avait préparé.

Un honorable habitant de Nevers, touché de l'embarras et des souffrances des pauvres mutilés qui n'étaient pas assez riches pour se procurer un moyen quelconque de locomotion, s'est empressé de leur procurer un mode de transport aussi confortable que gratuit.

Pendant six mois, M. Soyer s'est rendu lui-même ou a envoyé un de ses employés avec sa voiture, au débarcadère à l'heure de l'arrivée des trains, pour conduire à l'hôpital de Nevers les militaires blessés qu'amenait le convoi. Cet acte de dévouement a valu à M. Soyer une lettre du maréchal Vaillant, dans laquelle ce haut dignitaire, sensible à ce témoignage de sympathie donné à l'armée, le remercie des soins empressés qu'il a donnés à nos soldats revenant de Crimée.

M. Soyer, soutenu par ses sentiments philanthropiques et encouragé par la lettre du maréchal Vaillant, s'est remis à l'œuvre quand la guerre d'Italie a envoyé ses blessés à Nevers. Il a continué courageusement sa mission charitable et patriotique, et on l'a vu dernièrement, comme en 1856, recueillir dans sa voiture les malheureux blessés revenant des plaines lombardes.

C'est cet exemple de dévouement, que nous aurions voulu voir suivre par tous, que nous essayons de retracer dans notre gravure. Puisse-t-il être un enseignement pour l'avenir.

MAXIME VAUVERT.

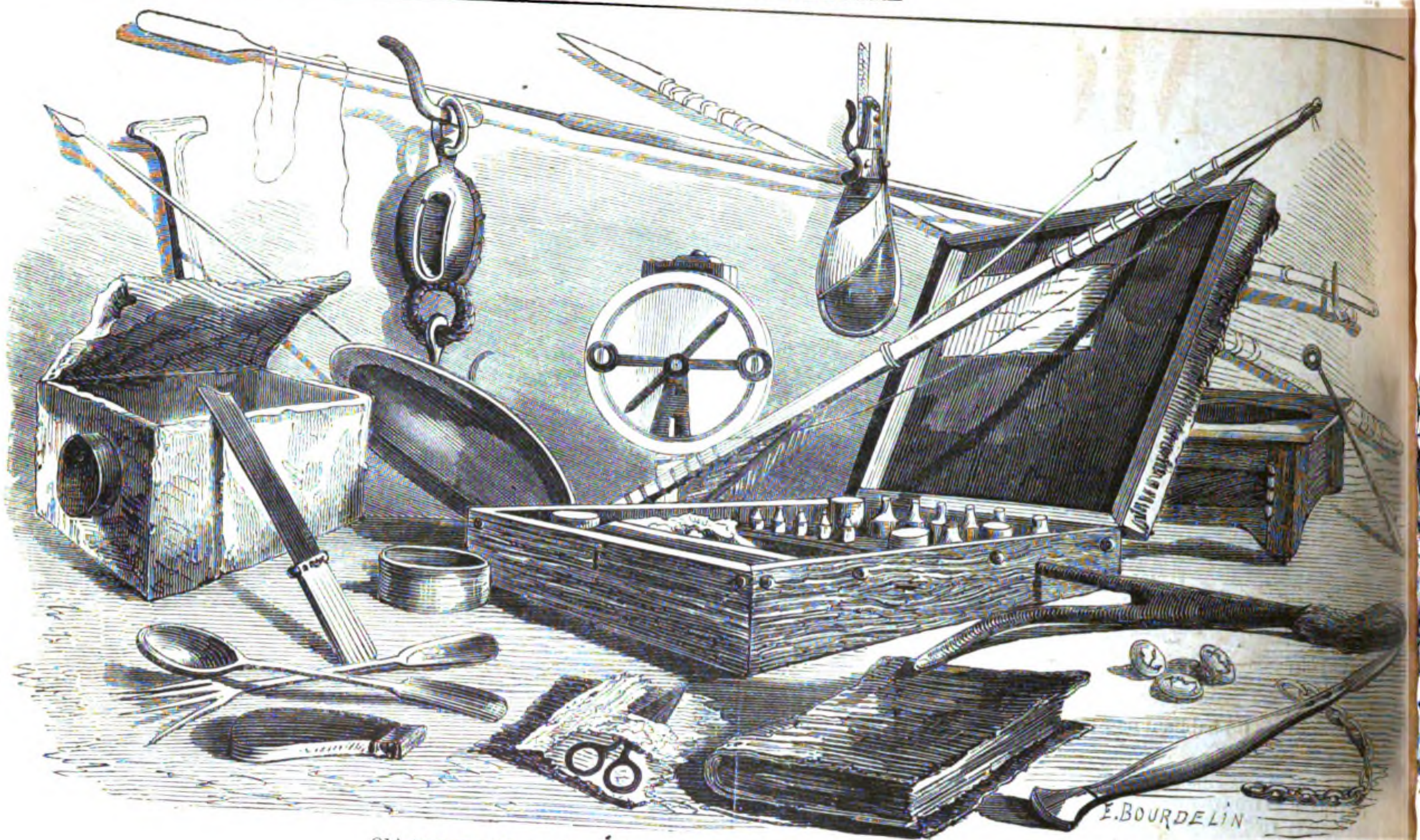
Sir John Franklin.

Sir John Franklin hiverna en 1845 46, dans l'île Beechey, qu'il quitta en 1846. Le 12 septembre ses deux navires *Erebus* et *Terror* étaient à dix-huit milles du cap Félix, au nord de l'île du Roi-Guillaume. Dans les cartes qu'avait Franklin, cartes datées de 1845, on ignorait que ce fût une île, et par conséquent qu'il y eût un passage à l'est. Supposant sans doute qu'il devait passer à l'ouest, il engagea ses navires dans les détroits de Melville et Mac-Clintock, endroits toujours dangereux à cause des grandes masses de glaces. L'expédition perdit bientôt tout espoir de forcer le passage et fut contrainte d'hiverner, en 1846 47, entourée de glaces à quinze milles de distance de Pointe-Félix, et à soixante milles du cap Herschell, visité en 1839 par Simpson. Sir John Franklin mourut, à bord de son navire, le 29 juin 1847, ainsi que le constatent des papiers qu'on a retrouvés écrits en plusieurs langues. L'hiver 1847-48 arriva sans qu'on pût avancer à une distance moindre de trente milles du cap Victoire, et dès ce moment il devint nécessaire d'abandonner l'*Erebus* et *la Terror* dans le faible espoir de sauver l'équipage. Depuis qu'on avait quitté Beechey, neuf officiers et douze hommes avaient succombé au scorbut, et le reste de l'expédition se montait à cent cinq hommes qui sont morts probablement de cette même maladie. Le lieutenant Hobson, un des volontaires de l'expédition particulière de lady Franklin, qui servait sous les ordres du capitaine Mac-Clintock, a retrouvé au cap Victoire, près d'un amas de pierres, des objets qui semblaient avoir été abandonnés précipitamment, tels que des vêtements, des rames, des bateaux, des fourneaux, des instruments et une boîte de médecin.— Ce sont ces objets que représente notre gravure.

MAC VERNOLL.

Mlle Emmy La Grua.

L'avantage des publications illustrées, c'est que leurs gravures, plus facilement encore que leur texte, suivent la célébrité semaine par semaine et en présentent l'histoire d'un seul coup-d'œil. Elles deviennent, sous ce rapport, un véritable agenda de la renommée, et heureux quiconque peut y faire inscrire son nom. Mlle La Grua, dont ce dessin nous rend exacte-



Objets rapportés par l'expédition envoyée à la recherche de sir John Franklin.

ment les traits, mais dont aucun portrait ne rendra jamais toute la physionomie, Mlle La Grua, connue, vantée naguère, est aujourd'hui l'héroïne du monde musical. Le triomphe qu'elle vient de remporter en Russie est de ceux qui marquent non-seulement, comme on dit, dans la vie d'un artiste, mais encore, ce qui prouve davantage, dans l'histoire même de l'art. Son nom est aujourd'hui cité à côté des Grisi, des Sontag, des Malibran, et son talent est à peu près la seule question italienne dont on s'occupe actuellement à Saint-Pétersbourg. C'est encore dans le ciel russe que se sera levée cette étoile.

Elle est née sous le ciel sicilien, dans cette Palerme où il semble que le mélange des races les plus vives et les plus énergiques du monde ait créé une population exceptionnelle, d'un génie ardent et d'une beauté rare. Fille d'une cantatrice fort connue à cette époque, Emmy La Grua partagea, dès l'enfance, l'existence un peu nomade de sa mère. Dès l'âge de deux ans, c'est-à-dire en 1834, elle fut transportée à Dresde, où elle passa près de quinze années. C'est dans cette ville qu'elle commença son éducation musicale, sous les auspices maternels ; puis elle vint à Paris étudier les principaux rôles du répertoire dramatique, sous la direction de la célèbre Ungher-Sabathier. La direction de l'Opéra lui offrit dès lors un engagement ; mais liée par un contrat antérieur au théâtre de Dresde, elle dut retourner en Allemagne, où elle chanta avec beaucoup de succès les rôles d'Alice dans *Robert-le-Diable*, de dona Anna dans *Don Juan*, d'Amine dans *la Somnambule*, de Rosine dans *le Barbier*.

On était en 1851 : Mlle La Grua ne put regagner Paris qu'à la fin de l'année, et elle débuta dans le *Juif Errant* d'Halévy à une époque où les préoccupations politiques fermaient un peu les oreilles aux jouissances musicales. Elle chanta successivement *la Fronde* de Niedermeyer et *Robert le Diable*. Engagée ensuite à Vienne, elle y chanta tour à tour, et sur les deux principaux théâtres, l'opéra allemand et l'opéra italien. Admirable résultat d'une éducation multiple, qui permet à Mlle La Grua d'adopter toutes les langues, et qui lui permettrait au besoin de juger toutes les littératures : car Dante, Molière et Gœthe ne sont pas plus étrangers à cette cantatrice lettrée que Bellini, Halévy ou Weber.

Pour la première fois, en 1855, Mlle La Grua parut sur une scène italienne, au Théâtre Regio de Turin. On l'y fêta comme un talent remarquable ; on l'y fêterait aujourd'hui comme une gloire nationale. Elle chanta vingt-six fois *les Huguenots* dans l'espace de six semaines, et ne réussit pas moins dans *Otello*. Des pourparlers eurent lieu dès cette époque en vue d'un engagement à Saint-Pétersbourg ; mais il était écrit que Mlle La Grua irait chercher au Brésil beaucoup de succès et beaucoup d'ennuis, et y retremper son caractère en même temps que son talent. La dépêche télégraphique qui l'appelait en Russie n'arriva pas à temps, et elle s'embarqua pour Rio-Janeiro ! L'Amérique l'accueillit comme l'Europe, et Dieu sait que ce ne furent pas les triomphes qui lui manquèrent. Mais si applaudie qu'elle eût été à Rio, à Montevideo, à Buenos-Ayres, de 1856 à 1859, elle quita sans regret ces parages où elle avait gagné et laissé beaucoup d'or !...

Enfin, au mois d'août 1859, Mlle La Grua rentrait à Paris, et presque aussitôt elle était engagée pour Saint-Pétersbourg par M. le comte Sabouroff, directeur des théâtres impériaux. Le triomphe de Mlle La Grua a justifié le choix du comte et dépassé toutes ses espérances ; dès l'abord, il a pris les proportions d'un événement. A la première soirée de *Norma*, la cantatrice était jugée ; et déjà les dilettanti ne prononçaient plus son nom sans qu'il appelât sur leurs lèvres les noms les plus célèbres, sans qu'il réveillât plus grands souvenirs. Le beau récitatif qui précède la cavatine, et l'adagio *Casta diva* avaient averti le public ; le duo avec Aldagise le conquit. On le fit répéter, et la salle éclata

Mlle Emmy La Grua, première cantatrice du théâtre impérial de Saint-Pétersbourg.

en applaudissements ; à la fin de la représentation, l'enthousiasme ne connaissait plus de bornes. Il se renouvela six fois de suite dans *Norma*, et bientôt après dans *Otello* ; si bien qu'aujourd'hui le public russe, partagé en deux camps, balance entre l'amante vénitienne et l'amante gauloise.

Qu'a donc cette La Grua pour rendre les pleurs aux yeux secs, et l'admiration aux cœurs froids ? Une âme, une âme, et c'est tout. Tout est vie et passion chez elle ; tout est colère ou amour, tout est vengeance ou pitié. Elle a la beauté, elle a la voix ; la beauté ample des déesses grecques, la voix exercée des cantatrices habiles ; mais voix et beauté ne sont que les esclaves de son âme : l'une ne rayonne, l'autre ne vibre qu'à l'unisson de son cœur ; elles en sont le reflet ou l'écho.

Dans *Norma*, elle est sans doute grande cantatrice ; mais elle est avant tout prêtresse sauvage, mère jalouse, fille craintive et amante désespérée. Quand elle prononce le fameux *In mia mano alfin tu sei*, c'est la reine des vengeances, c'est Némésis en personne. Le Dieu, voici le Dieu qui parlait aux prêtresses antiques, il est en elle et lui souffle son inspiration.

La voix de Mlle La Grua n'est pas extrêmement étendue, [...] elle est fraîche et sympathique ; elle brille surtout par la [dou]ceur du timbre, qui ne se voile de temps en temps qu'avec [un] charmant à propos pour les nécessités de l'action lyrique. C'est avant tout une voix veloutée, mais où le *fortissimo*, le *sfor[zando]* se produisent naturellement, sans cris et sans efforts. On y devine ces études de fond qui sont indispensables pour préser[ver] les cantatrices dramatiques des notes criardes et des [intona]tions douteuses. La Bosio, ce modèle du chant, la Bosio, [...] Alboni des soprani, avait peut-être une vocalisation plus é[tin]celante, comme elle avait un talent plus serein et plus calme, mais Mlle La Grua chante avec autant de goût, et surtout, [signe] suprême du vrai talent musical, elle phrase avec plus d'ampleur ; comme elle a toujours le sentiment vrai, elle rencontre toujours l'expression juste ; et si parfois elle néglige les fioritures, le style du moins ne lui fait jamais défaut. Avec de pareilles qua[li]tés, on serait une chanteuse légère, si on le voulait, et si on n'é[tait] d'ailleurs l'énergie personnifiée, le sentiment fait cantatrice, le feu sacré de l'art, le démon du drame lyrique, et, si je l'osais dire, l'âme transmise de la Malibran.

A. CLAVEAU

RÉBUS.

PROVERBE ARABE :

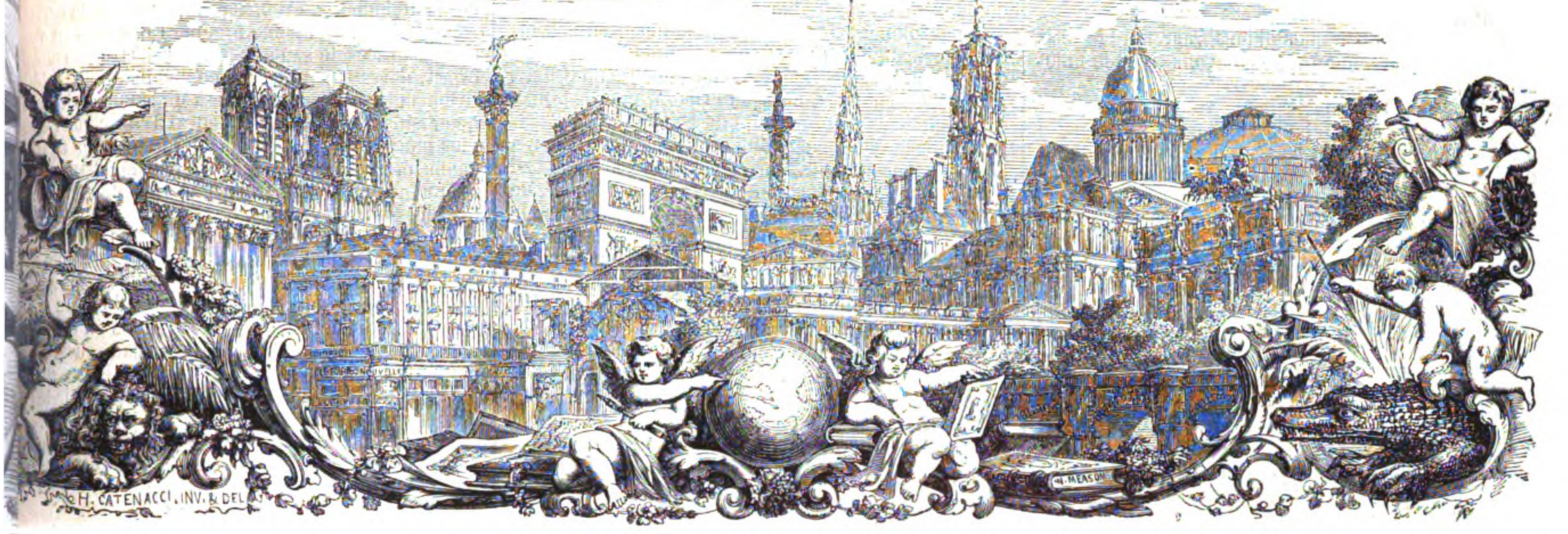
EXPLICATION DU DERNIER RÉBUS :

Lorsqu'un cep trop tard bourgeonne
Assure-toi que mal il donne.

Paris. — Imp. de la Librairie Nouvelle, A. Bourdilliat, 15, rue Breda.

LE MONDE ILLUSTRÉ

JOURNAL HEBDOMADAIRE.



ABONNEMENTS POUR PARIS ET LES DÉPARTEMENTS :
ı an, 21 francs ; — Six mois, 11 francs ; — Trois mois, 6 francs.
Le numéro, 35 c. à Paris ; 40 c. dans les départements.
numéro demandé quatre semaines après son apparition sera vendu 40 c.
e volume semestriel : 11 fr. broché ; — 16 fr. relié et doré sur tranche.

3me Année, N° 137. — 26 Novembre 1859.

Bureau d'abonnement et de vente : 15, boulevard des Italiens, à la Librairie Nouvelle.
Direction et Administration : 15, rue Breda.

Toute réclamation, toute demande de changement d'adresse doit être accompagnée d'une bande imprimée et adressée à l'Administration, 15, rue Breda.

Toute demande d'abonnement non accompagnée d'un bon sur Paris ou sur la poste, toute demande de numéro à laquelle ne sera pas joint le montant en timbres-poste, sera considérée comme non avenue.

SOMMAIRE :

Embarquement des troupes espagnoles faisant partie de l'expédition du Maroc, à Saint-Sébastien (Guipuzcoa), le 29 octobre 1859.

COURRIER DE PARIS.

Notre dernier courrier se terminait par ces lignes, — l'espace nous empêchant ce jour-là de pousser plus loin le récit d'une aventure qui suivait une tentative de portrait à la plume :

« Elle s'éloigne (la tireuse de cartes déguenillée), va tendre ses rets ailleurs, échoue, revient. On l'introduit... »

Depuis, et comme nous allions reprendre le récit pour le prochain numéro, nous avons reçu le billet suivant :

« Monsieur, j'ai bien reconnue votre *cartum-ancienne*, c'est la veuve Potard ! Elle passe tous les samedis dans notre rue du Paradis-Poissonnière, et depuis trois ans que je la vois son costume n'a pas varié, et c'est bien celui qui vous avait raconté. Mais la Potard n'est pas si pauvre que vous croyez, on le dit du moins, et sa manière de s'habiller est une frime qui sert joliment son commerce. Je puis, du reste, vous garantir qu'elle a fait à ma connaissance les prédilections (notre correspondante veut sans doute dire les *prédictions*) les plus drôles, les plus surprenantes.

» Si ce que vous allez, à ce que je vois, en raconter n'est pas plus curieux que ce que nous savons dans le magasin de parapluies où je travaille, je prendrai la liberté de vous en envoyer de celles que je veux dire. Mais comme j'ai vu que vous collectionnez les drôles de cartes et avis commerciaux singuliers, voilà celle de votre *curiosité* comme vous dites, que le patron me donne et me dit de vous adresser, en vous offrant des services pour son invention de parapluie *à balancier compensateur*. Nous attendons impatiemment votre article, et je vous salue bien, monsieur.

» Julie GOHAIN. »

Voici la carte jointe à cette lettre-nature :

POTARD (la veuve)
SE CONSACRE
A des consultations sur le passé, le présent et l'avenir.
(Discrétion générale et garantie.)
Passage Saint-Roch, n° 53.

Ceci ajouté à la première partie du récit, reprenons :

On introduit donc la sorcière au rez-de-chaussée d'une maison de la cité Malesherbes, rue de Laval. Elle se trouve aussitôt en présence de deux jeunes filles, assez jolies : la caméristе et une couturière en journée, deux sœurs.

« — Vous tirez les cartes? — dit la couturière pâle d'émotion.

» — Oui, le passé, le présent, l'avenir...

» — Pour le passé, c'est bien inutile ! — dit la caméristе beaucoup plus hardie que l'autre, — car on le sait bien !

» — Vous savez le vôtre, mais si moi qui ne vous connais pas je vous le dis, ça vous donnera confiance dans ce que je prédirai sur les événements de l'avenir !

» — C'est vrai ; voyons, *quand est-ce* que je me marierai ?

La cartomancienne s'établit, étala son jeu, fit couper, tira lentement, réfléchit, regarda la couturière, et dit :

» — Puis-je parler devant mademoiselle?

» — Oui, c'est ma sœur !

» — Eh bien... il y a un brun...

» — Tu as un brun ? — s'écria la caméristе déjà jalouse.

» — Non... elle ne l'a pas encore... elle l'aura... attendez... ça se révèle... La reine Marie d'Anjou, femme du roi Charles VII, qui figure ici sous le nom d'*Argine* qui est le mot *Regina*... on appelle cela un... anagramme... eh bien... cette dame de trèfle... c'est vous !...

» — Comment ! ma sœur épousera le roi Charles VII ? Dans quel pays ?

» — Eh non... c'est l'origine de la carte ! Voilà son futur... ce brun-là...

» — Le valet de pique ?

» — Autrement dit le beau La Hire, un fameux capitaine de ce temps-là... Mais une femme... brune aussi... ici figurée par *Pallas*, la dame de pique... jadis la pucelle d'Orléans... cherchera à empêcher ce mariage...

» — Qui est-ce cette dame de pique... d'Orléans ? — demanda la couturière inquiète.

» — Je n'ose vous le dire... vous la connaissez... vous l'aimez...

» — C'est peut-être toi, ma sœur... ce serait bien mal !

» — Mais non, puisqu'on te dit une personne d'Orléans ?

» — Le brun est-il riche ?

» — Oui... voilà le neuf et le dix de trèfle... très-riche !

» — Jeune ?

» — Passablement...

» — Et à quand la noce ?

» — Judith, dame de cœur, jadis Isabeau de Bavière... Le trèfle, *fourrage* ; l'as, *monnaie romaine*... Vous épouserez le brun avant onze mois !

» — C'est sûr ?

» — Et certain, mes cartes sont infaillibles ; c'est le seizième mariage que je prédis ce moi-ci... Huit de ceux que j'ai prédits au printemps dernier sont déjà consommés ! Je dois être de la noce, ou l'on me donne cent francs au choix... J'ai prédit le mariage de Mme Lauters, de l'Opéra, et elle a épousé un brun... *Idem*, Mlle Schlosser, aussi de l'Opéra, une belle fille qui *se manière trop*, avec un descendant d'un Espagnol fameux que M. Spontini a mis en musique... Ç'a n'est pas encore fait... mais vous verrez ! J'ai aussi prédit, par la conjonction sur cœur, as et neuf, de *Rachel*, la dame de carreau, ou Agnès Sorel, avec le roi Charles VII ou *David*, coupés pique et carreau du sept et du dix, que M. Faure, le célèbre chanteur de l'Opéra-Comique, se marierait dans les six mois... et il n'y a pas manqué ! Il a épousé un rossignol !

» — Comment ! un rossignol ?

» — Oui, Mlle Lefèvre de l'Opéra-Comique.

» — Alors, vous êtes certaine que j'épouserai un homme riche ?

» — Et brun ; le voilà qui revient avec obstination. Voyez-vous ? valet de pique !

» — Eh bien ! et moi ? — dit la caméristе jalouse.

» — Vous... voyons... pique... pique... trois piques... Rien avant trois ans, ma belle ! »

Nous interromprons sur ce point la séance, pour nous reporter à six mois, la scène que nous rapportons ayant eu lieu à la fin de l'hiver dernier.

La couturière, qui a conservé une foi robuste dans la prédiction qui lui promet un brun mûr mais riche, a raconté l'affaire dans toutes les maisons où elle va travailler. Ce sont en grande partie des demeures d'artistes, cette jeune fille s'entendant fort bien dans l'ajustement des costumes.

Un soir, dans les coulisses du Théâtre-Lyrique où elle avait suivi une de ses pratiques, elle racontait son affaire, — disant à qui voulait l'entendre qu'elle n'avait plus que six mois à patienter pour se marier avec quelqu'un qu'elle ne connaissait pas encore, — Mme Ugalde, qui chantait alors avec un si grand succès sa part des *Noces de Figaro*, entendit l'histoire et dit :

« — Ce serait drôle ! si l'on connaissait cette sorcière, de la consulter... pour rire ! »

Le lendemain, quelqu'un qui avait entendu ce vœu ou cette plaisanterie, se mettait en rapport avec la veuve Potard, et lui demandait une consultation à l'aide d'un vieux gant dérobé à l'éminente cantatrice. La cartomancienne répondit :

» — La femme qui a porté ce gant et qui est une des célébrités de Paris, se mariera dans... cinq mois... avec un... brun !

Elle ajouta quelques détails dont l'exactitude ne nous est pas suffisamment démontrée pour que nous nous hasardions à les reproduire.

Or, il y a peu de jours, les journaux n'annonçaient-ils pas le mariage de Mme veuve Ugalde avec un ancien fonctionnaire supérieur, M. Varcollier ?

Dès qu'elle sut que ce mariage se réalisait, la veuve Potard comprit bien que son succès exigeait une complète réforme de son extérieur et de ses allures. Sa première singularité lui avait réussi, — elle allait devenir *à la mode*, il fallait, enfin, quitter un accoutrement qui lui fermerait assurément les portes des maisons où elle pouvait désormais aspirer à entrer. A son ancienne carte-adresse — que nous ne connaissons pas, et que nous devons à l'obligeance de l'ouvrière en parapluie sus-nommée au bas de sa lettre, Mlle Julie Gohain, — succéda la carte suivante, qui court désormais dans les coulisses de tous les théâtres où les mariages de Mmes Lauters et Ugalde ont vivement appelé l'attention sur la cartomancienne dont il s'agit. Voici cette carte, qu'a rédigée une main moins extravagante que la première :

Madame veuve EUPHRASIE POTARD
Consultation de confiance
SPÉCIALITÉ POUR MARIAGES.

Car, en effet, la veuve ne fait son grand ou son petit jeu qu'exclusivement pour la question matrimoniale. Les affaires d'héritages, de places, d'argent et autres intérêts grossiers la trouvent sans réponse. Aussi sa clientèle se forme-t-elle aujourd'hui de toutes les jeunes filles qui ont peur de coiffer sainte Catherine, patronne des écoles de filles, qui souffrit le martyre au quatrième siècle, sous Maximin, disent les biographies.

Mme veuve Potard est aujourd'hui tout à fait en vogue dans un des principaux théâtres de la capitale... où se trouvent en plus grand nombre que par[illegible] ailleurs les jeunes et jolies actrices. Soit qu'el[illegible] sent à un sentiment de superstition, soit qu'[illegible] songent qu'à s'amuser, presque toutes l'ont co[illegible] et elle a prédit dans le théâtre trois mariages — [illegible] nous prenons bonne note. Il paraît qu'une comé[illegible] célèbre, un des esprits les plus brillants et les [illegible] incisifs que le théâtre ait possédés depuis Sophie Arnould, épouserait avant un an un jeune membre [illegible] corps diplomatique représenté par le roi de carr[illegible]. — Une autre, une jeune première des plus en [illegible] par les grâces de sa personne et celles de son ais[illegible] esprit, devrait, vers la même époque, quitter [illegible]tivement la scène pour s'unir à un jeune et riche banquier israélite. — Enfin, une autre de ces comé[illegible], plus mûre, et dont une fois déjà le mariage ava[illegible] annoncé, retournerait à une ancienne flamme et y fixerait sa vie. Total, trois mariages dans la même maison, — nous verrons.

C'est ainsi que depuis quelques mois toute fille [illegible] veuve aspirant au doux nœud... quelquefois bi[illegible], se laisse entraîner à consulter la veuve Euph[illegible] Potard, qui consacre ses prédictions à l'unique spécialité matrimoniale. Elle prédit des bruns ou des bl[illegible] non-seulement dans les théâtres, mais aussi par [illegible] monde, et l'on nous a suffisamment révélé sa man[illegible] de procéder pour que nous puissions prévenir les [illegible]sonnes qui pourraient songer à consulter cette sor[illegible], que lorsqu'elle ne trouve ni brun ni blond dans [illegible] cartes, afin de ne pas attrister ou décourager sa cli[illegible] par la monotone perspective d'un éternel célibat, e[illegible] répond qu'elle ne voit aucun prétendant dans [illegible] de deux ou trois ans... C'est ainsi qu'elle évite [illegible]demment de fermer à tout jamais la porte sur le [illegible] de l'espérance !

Nous finirons ce croquis d'une des originalités du moment, en prenant note qu'elle a promis :

A Mlle R..., rue Joubert, avant six mois, un offi[illegible] de marine, brun.

A Mlle V... M..., rue de Clichy, dans le courant de l'année 1860, un architecte, mûr mais riche — [illegible] blond.

A Mme veuve P..., rue Blanche, avant neuf [illegible] un financier chauve, — mais décoré.

A Mlle de S..., rue de Bourgogne, prochaine [illegible] des bains de mer, deux prétendants, dont l'un [illegible] restera son prétendu.

Enfin, elle a prédit à Mme Em. B***, de la rue [illegible] Caire, la longue réalisation d'un rêve qui n'ava[illegible] attendu le veuvage pour naître en son cœur [illegible] elle convolera cet hiver avec un fabricant d'ea[illegible] Seltz...

Maintenant, si Mlle Julie Gohain, ouvrière chez [illegible]venteur du parapluie *à balancier compensateur*, [illegible] rue Paradis-Poissonnière, a quelque révélation [illegible] piquante à nous adresser, qu'elle reprenne la p[illegible]. Bien des filles, jeunes ou vieilles, et quelques ve[illegible] aussi, seront sûrement enchantées de voir s'accu[illegible]ler les preuves et les épreuves témoignant de la c[illegible]fiance que peut inspirer la veuve Athénaïs Potard.

Un correspondant, dont nous regrett[illegible] ne pas connaître le nom, car en outre de ses [illegible] courtoises, il paraît fort bien renseigné sur [illegible]tière, nous écrit, au sujet de l'article que le M[illegible] *illustré* a publié il y a quinze jours sur le *Mo[illegible] universel*.

« .....Le *Moniteur* eut bien, en effet, M. [illegible] pour premier rédacteur en chef, mais c'était p[illegible] sorte de *logographie*, et non par la sténog[illegible] qu'étaient alors recueillies les séances de la C[illegible]tuante. Ce premier essai d'une écriture che[illegible] suivre la parole était bien loin de notre sténo[illegible] actuelle, et les premiers logographes procéd[illegible] la façon suivante, qui n'était pas aisément ap[illegible] aux séances dont il est question.

» Ils étaient une douzaine rangés autour d'une [illegible] ronde, chacun ayant devant soi une provis[illegible] bandes de papier, longues, étroites, divisées [illegible] raies, et portant un numéro d'ordre corresp[illegible] rang des collaborateurs. Quelques mots de la [illegible]mière phrase du discours prononcé étaient sa[illegible] l'écrivain numéro 1 qui donnait un coup de c[illegible] numéro 2 pour l'avertir de recueillir les m[illegible]vants. Le numéro 2, après avoir exécuté s[illegible] transmettait le signal au numéro 3 qui pre[illegible] contingent et avertissait le numéro 4,... et [illegible] suite jusqu'au dernier. Alors le numéro 1 re[illegible]çait et remplissait la deuxième ligne de sa b[illegible] papier, etc.

» Il y avait une grande concurrence pour [illegible] places à la tribune publique de la *Constitu[illegible]* à cette époque il n'existait point de tribune [illegible] pour les journalistes, et plus d'une fois [illegible] plus tard le duc de Bassano, avec la cons[illegible] le travail, l'activité et la persévérance qu[illegible]

taient, a dû passer la nuit avec ses aides dans une des alles de notre première assemblée, afin d'être mieux placé, à l'heure de la séance, et d'en rendre compte vec plus d'exactitude.

« Je n'ai pas connaissance que le *doux* Berquina it succédé à M. Maret dans la rédaction principale u *Moniteur*[1]. Je crois que c'était M. Trouvé, depuis mbassadeur à Milan, baron de l'empire, préfet du épartement de l'Aude, puis tour à tour imprimeur t directeur général des beaux-arts sous la Restauraon. M. le baron Trouvé, vit encore. C'est un vieilrd de quatre-vingt-dix ans, resté dans une trèsodeste et par conséquent très-honorable situation, près avoir traversé tant d'événements et tant de randeurs personnelles !

« M. Jourdan n'est pas devenu un si grand pernnage. Après sa rédaction du *Moniteur*, il fut seétaire général à Aix-la-Chapelle, puis secrétaire du mité des receveurs généraux dont l'empereur Naléon forma plus tard une division du trésor. Devenu s lors premier commis des finances, M. Jourdan ndit des services fort appréciés en 1814 et 1815, parvint, sous le gouvernement de juillet, à la direcon générale des contributions directes.

« M. Sauvo ne rédigea point, pendant quarante ans suite, l'article *Théâtre* au *Moniteur*. Il le céda, au ut de quelques vingt ans, à M. Perrin, homme de rès estimable et consciencieux. Enfin, auprès de M. Trouvé, Jourdan, Sauvo, Guillois (père du céore amiral), vous avez omis M. Pierre David, mort 1846, député du Calvados, et qui fut tour à tour crétaire d'ambassade à Milan auprès de la répuque cisalpine, chargé d'affaires à Malte, agent dinatique en Bosnie, et plus tard consul général à nyrne où, en 1821, lors de l'insurrection hellénique, ût l'occasion de sauver tant de malheureux des ssacres successifs, et s'acquit ainsi une renommée i lui valut le titre, bien précieux pour sa famille, *Sauveur des Grecs d'Asie*. Pierre David était en re un amateur distingué des lettres, et bien des res du *Moniteur* en ont témoigné pendant plus de quante ans. »

Nous consignons avec empressement les petites tifications à notre article sur le *Moniteur univer-* et nous saisissons cette occasion de réparer un rettable oubli au sujet de M. Berr, l'une des coes de la partie industrielle du journal, — et aussi e de dire à ceux de nos confrères qui (ayant écrit *Moniteur*, sans être précisément des habitants de nai-on, y ayant ce que nous avons appelé *loué à ticle*) ont paru regretter de ne pas trouver leur n mentionné parmi certains collaborateurs, qu'un mage à leur mérite devient superflu devant le ix qu'à fait d'eux le journal d'Etat, et que nous les ns d'agréer toutes les excuses d'une plume pressée le temps et bornée par l'espace, s'ils ont eu à se rcher confondus dans les *etc.*

~~~ C'est la semaine épistolaire ! On nous écrit ienne en Autriche :

..... Une innovation, dont l'initiative appartient, je s, à notre ville, a pris un grand essor depuis quelque s. Je veux vous la signaler. Nos dames du monde nt et aristocratique se dégantent en public. On reque dans les théâtres que beaucoup de dames, après pris place, ôtent leurs gants et ne les reprennent la fin du spectacle. »

 premier abord le fait peut étonner ; mais pour u'on réfléchisse, on reconnaîtra que les dames ienne sont dans le vrai, et que le contraire seul absurde !

 principe, pourquoi des gants ? Pour préserver ains du contact de l'air, du froid ; c'est à la fois récaution de propreté et de confort. Mais à quoi arder ses gants une fois entré dans un salon, un spectacle, où leur *utilité* a véritablement ? N'est-il pas plus raisonnable et plus élégant à qu'une femme qui, dans un bal, dans un speca les épaules et les bras nus, — les épaules de colliers, les bras de bracelets, — montre s mains ornées de diamants, de bagues ? Une ain n'est-elle d'ailleurs pas infiniment agréable rer, à regarder, et n'a-t-elle point, comme les son caractère, son cachet, qui révèlent souvent de la femme, comme la recherche, les soins prend de sa personne ? Pourquoi cacher tout us trois francs cinquante de chevreau beurre qui, après une heure ou deux de spectacle, n'est plus frais, mais rance ? leurs la main suit le bras ; à quoi bon montrer che et cacher l'instrument ? On se sert à chatant de ses mains pour rajuster une boucle innée de la coiffure, pour composer les plis de , pour redresser une fleur du corsage, un nœud e ; on s'en sert encore pour placer son siége, pour manger une glace, pour feuilleter un album, pour mieux voir un bijou qu'on vous montre, et les gants dans lesquels on les enveloppe, et qu'on porte coquettement très-serrés gênent tous ces mouvements, les rendent gauches et maladroits. Vous tendez la main gantée à un ami... le beau cadeau *glacé* que vous lui faites là !

Donc, le bon sens autant que le bon goût donnent raison aux dames de Vienne, et elles remontent ainsi à la véritable tradition du gant, qui fut d'en faire, non pas un accessoire de toilette, mais un objet d'utilité. En effet, lorsque le gant de soie tricotté apparut pour la première fois à la cour de Louis XIII, les femmes qui, jusque-là, n'avaient porté que des mitaines (pour se garantir du froid) ne se servirent de l'invention nouvelle que pendant la mauvaise saison, — et aux offices même elles ôtaient leurs gants, comme n'étant pas assez respectueux pour prier Dieu. Lorsque Louis XIV adopta le premier les gants de *peau*, il les porta seulement à cheval, à la guerre, aux revues, ou pendant les longues promenades qu'il faisait à travers ses parcs ; dans ses appartements il ne s'en servit jamais, et ce monarque, qui fut le roi de l'étiquette, bornait si bien l'usage du gant, et le considérait si fort comme un accessoire du dehors, comme les bottes et les fourrures, qu'il se mit (selon Dangeau) très-fort en colère un jour que le marquis de Dromesnil, lequel, en sa qualité de cornette de chevau-léger-dauphin, désirait acheter le régiment de Vienne, essayait d'intéresser à sa requête M^me la princesse de Conty. Il fut vu par le roi parlant les mains gantées à la princesse, et Sa Majesté déclara qu'un homme assez grossier pour *accoster une femme comme on approche un canon*, n'était pas digne de commander un de ses régiments !

Je sais bien que le comte d'Orsay a prétendu (et le baron de Mortemart-Boisse a édité cette opinion dans son curieux volume sur *la Vie élégante*) qu'un gentleman ne pouvait passer convenablement sa journée sans mettre *six* paires de gants appliquées à six divisions du temps ! A ce compte, la vie du comte d'Orsay a dû se grever chaque jour d'une bonne demi-heure. Faites le calcul, pendant toute une existence fashionable, du temps passé, perdu, dans ce ridicule office de mettre et d'ôter des gants ! J'aime donc mieux, sur la matière, l'opinion du roi Louis XIV que celle de l'ami de lady Blessington !

Donc, nous dirons pour finir que nous croyons indispensable de mettre des gants pour danser, pour toucher la main d'une inconnue, pour lui prendre la taille dans la valse, et que la familiarité de l'acte reçoit une atténuation de convenance par cette petite barrière mise au toucher direct. Mais ces quelques exceptions acceptées, nous trouvons les dames de Vienne dans le vrai comme dans la tradition, en ôtant leurs gants dès qu'elles entrent dans un salon, dans une loge de théâtre. Il y a du reste, à Paris, non-seulement plus d'une femme à la mode, mais aussi plus d'un homme de grand nom, de grand air, qui, en agissent fort à leur aise et à leur fantaisie à propos des gants, et certes le ton pourrait bien venir de là. Nous citerons entre autres deux des plus grands personnages de l'Etat, deux Excellences, le comte de M... et le comte W... que dans le monde, — le premier surtout, — et au théâtre, on voit sans gants. Ils n'en sont pas moins des plus incontestables *gentlemen* du pays, et on pourrait dire que le prestige de leur importance profite du dédain qu'ils montrent pour cette futilité.

~~~ Nous recevons la lettre suivante relative à la note que nous avons publiée dans notre dernier numéro, touchant l'amazone mystérieuse du bois de Boulogne « l'*amazone noire*, » comme on l'appelle. Cette lettre nous prouve que nous avons bien fait de résister aux conseils qui nous étaient donnés de supprimer soit la révélation, soit le nom de l'héroïne.

« Monsieur, J'ai lu dans le dernier numéro du *Monde illustré*, journal qui devient de plus en plus piquant par ses articles, et intéressant par ses gravures (on vous pardonne, monsieur et aimable correspondant, cette rude franchise !), ce que vous dites de la mystérieuse écuyère, la *centauresse*, comme vous l'appelez, qui galope depuis un mois dans les plus désertes allées du bois de Boulogne, suivie de son sinistre écuyer, tous deux en grand deuil.

» On se demande curieusement, dites-vous, parmi les habitués du Bois, si elle est jolie, et les hommes disent oui, lorsque les femmes disent non !

» Je reconnais bien là les femmes !

» Vous désirez sans doute être fixé sur ce point important, monsieur, si toutefois l'ami, l'importun qui voulait vous faire supprimer l'article, ou tout au moins le *nom*, ne vous a pas complétement renseigné à cet égard, car son attitude cache un mystère.

» Eh bien... oui, monsieur, la comtesse M... (Manfrédonia, des princes Cipriani) est jolie, fort jolie, et d'une de ces beautés étranges qui résultent de ce contraste même que vous avez signalé : deux yeux noirs avec des cheveux blonds !

» Oui, elle est richissime, et sous peu la haute société parisienne et étrangère pourra juger de son opulence, en rendant hommage à sa rare beauté, car on paraît l'avoir décidée à recevoir, et elle est en ce moment en traité pour une des grandes demeures du rond point de l'arc de l'Etoile, celle, je crois, qui appartient au prince Soltikoff.

» On m'assure que, pour lui former sur-le-champ un cercle, un salon, une société, deux femmes du plus grand monde, une Parisienne et une Russe, la comtesse de Beaum... et M^me de Na... lui ont ouvert leurs livres d'invitations en lui permettant d'y puiser. Lorsque les lettres ou cartes seront lancées, au bas des unes ou des autres on mettra la note indicatrice : *de la part de* — la Parisienne ou la Russe. Ainsi la comtesse Manfrédonia s'improvisera, sous de puissants patronnages, un des salons les plus brillants de notre capitale.

» La faveur d'ouvrir ainsi son livre d'invités, de relations, d'amis, au profit d'une nouvelle maison, est, comme vous le savez, monsieur, une exception très-signalée, et ce patronage de deux des femmes les mieux placées et les plus honorables du monde parisien posera d'emblée la belle comtesse Manfrédonia.

» En vous communiquant ces particularités, monsieur, j'entre plus encore que vous, dans la voie des indiscrétions, et je devine bien de quel genre de complicité vous allez à votre tour vous rendre coupable ! Mais vous connaissez comme moi l'Italie, vous savez que c'est un pays où un peu de mise en scène et d'appareil théâtral ne déplaît nullement. On risque parfois de désobliger une Française en parlant d'elle dans une chronique, — une Italienne jamais ! C'est évidemment cette expérience qui vous a porté, monsieur, à repousser le conseil de votre visiteur, et je dois vous en féliciter puisque votre article prépare assurément à vos lecteurs des mentions intéressantes, et peut-être de piquantes révélations.

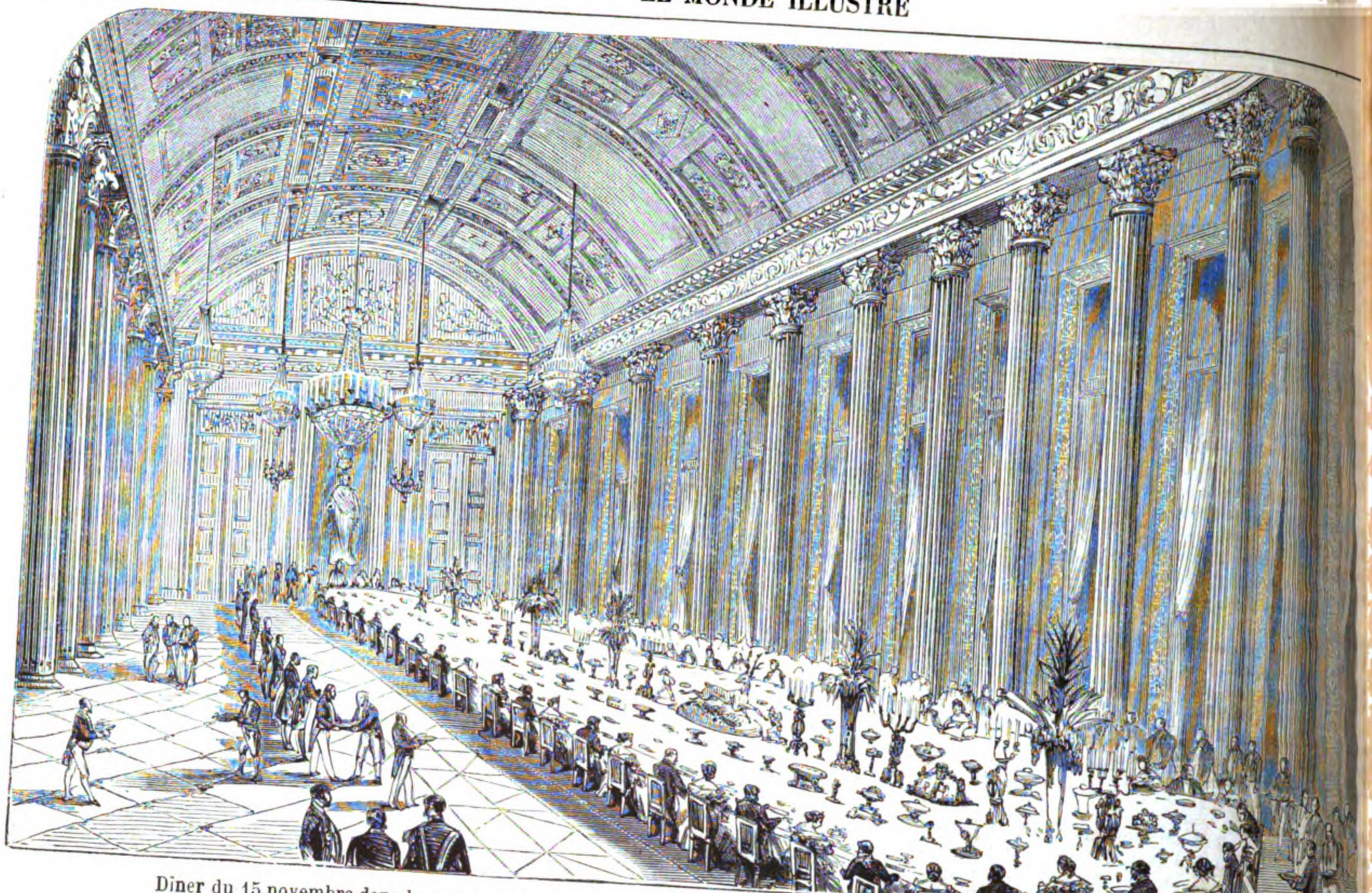
» On espère dans les salons déjà entr'ouverts de la rue de l'Université et de la rue d'Anjou, que la belle Italienne qui réunit sur sa tête blonde (aux yeux noirs !) la double fortune des Camoidoglio et des Rezzonico, ouvrira sa maison avant la fin de l'année. Ah ! j'oubliais de vous dire son âge : elle a vingt-quatre ans.

» Veuillez agréer, monsieur, etc.

» Comte ÉMILE FERRERO. »

Nous prévoyons donc que le rond-point de l'Etoile nous offrira cet hiver un centre social plein d'attrait et de prestige. Nous disons, *nous offrira*, en raison du P. S. de la lettre, que nous avons cru pouvoir supprimer.

~~~ On se raconte à l'oreille depuis huit jours, dans les visites du matin qui précèdent la prochaine réouverture des salons, une particularité que nous ne pouvons révéler que sous le domino des initiales... et encore !

Dans un bal, à Bade, en septembre dernier, se trouvaient côte à côte, ou plutôt crinoline à crinoline, deux femmes de ce qu'on appelle le grand monde, encore jeunes, toujours jolies, aristocratiquement titrées, fortement rentées et très à la mode. De cette parité de situation qui ne les distingue guère l'une de l'autre que par la nuance de leurs cheveux, — l'une est blonde comme l'aurore, l'autre est brune comme la nuit. — il résulte naturellement que tout en se disant « ma chère » elles se détestent avec la plus profonde cordialité.

Pendant ce bal, on vint à nommer un monsieur, qui est une célébrité. La blonde dit :

« — Ah ! vous parlez de Z*** ? je le déteste ! »

Et le fait aussi nettement posé, elle énuméra ses raisons... sans prouver pour cela qu'elle eût raison. Ce qui résulta t de plus clair de la catilinaire développée avec plus de colère que de prudence, c'est que le susdit Z*** n'avait probablement pas trouvé assez jolie celle qui avait commencé par le trouver aimable. N'est-il pas plus que banal de rappeler que l'amour-propre offensé devient implacable de rancune et féroce de haine ?

Madame... une telle, la brune, ne perdit pas un mot de la conversation, et aussitôt qu'elle fut rentrée à Paris, elle se fit présenter Z***. Elle le trouva fort bien, et d'autant mieux, ou plutôt d'autant plus que son amie mondaine, son ennemie secrète, en avait été dédaignée, ce qui avait motivé de rares fureurs. Que vous dire ? Ce serait le cas d'évoquer les anciennes rubriques contemporaines des télégraphes aériens, qui, au moment le plus intéressant des dépêches impatiemment attendues, ne manquaient jamais de dire : *interrompu par le brouillard !*

JULES LECOMTE.

pourtant un fait, selon le *Dictionnaire de la Conver-*
~~~



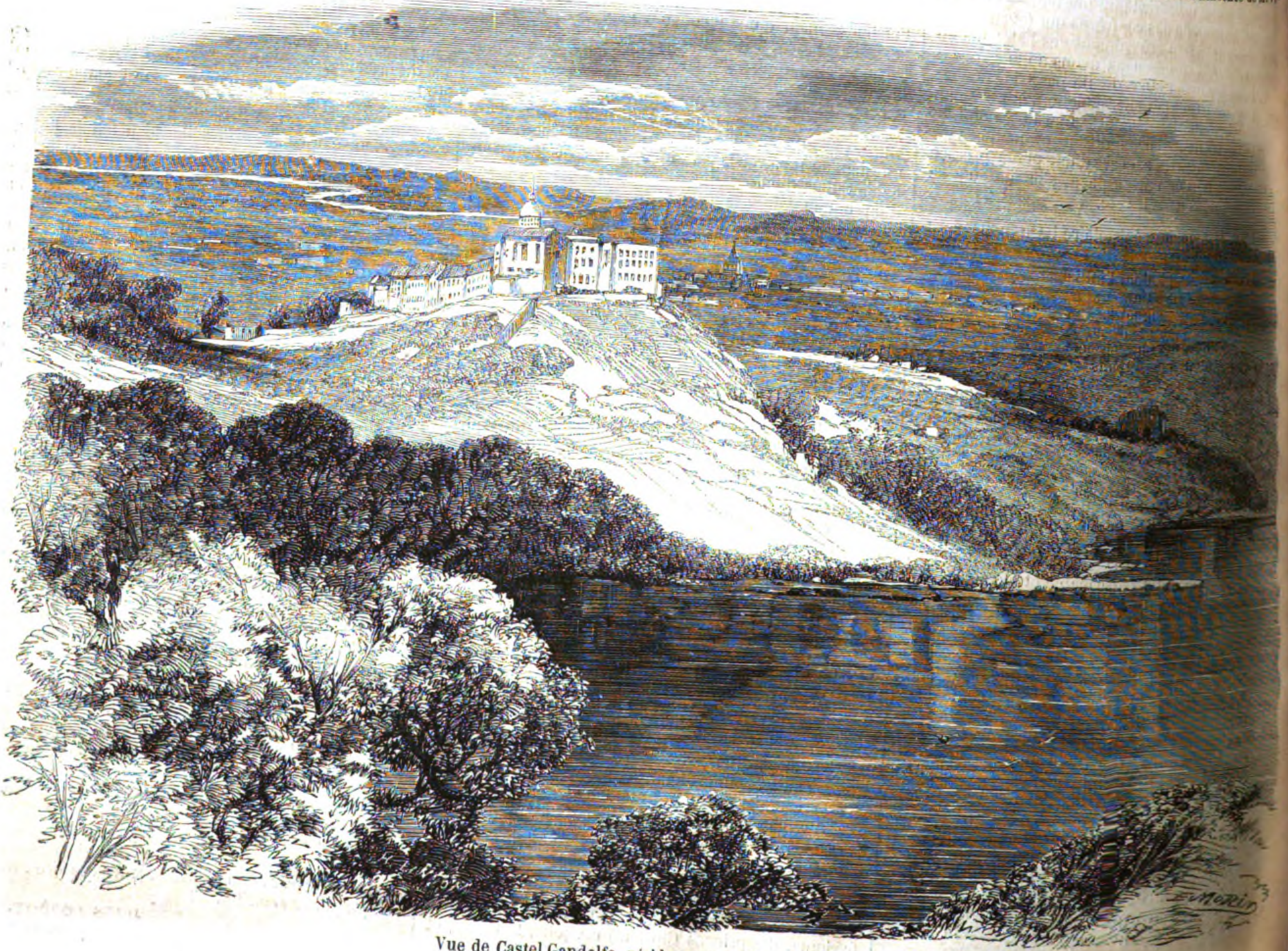
Diner du 15 novembre dans la grande salle à manger du palais de Compiègne, à l'occasion de la fête de Sa Majesté l'impératrice.

Compiègne.

Dimanche, dans l'après-midi, l'empereur, accompagné d'un de ses invités, s'est promené à pied dans la ville.

Sa Majesté est allée d'abord dans la rue Jeanne-d'Arc et à visité les ruines de la tour qui défendait autrefois l'entrée de Compiègne, à l'extrémité du vieux pont (maintenant détruit) par lequel la Pucelle d'Orléans a fait cette sortie malheureuse où elle tomba entre les mains des Anglais.

L'empereur a visité ensuite, à l'Hôtel de Ville, le magnifique musée qui est dû à la munificence de M. V



Vue de Castel Gandolfo, résidence actuelle du pape.

venel. Après les chasses à courre dans la forêt, la chasse à tir dans le *Grand-Parc*, dont la création remonte à Napoléon Ier, et qui sert de réserve pour le gibier, viennent les bals offerts dans cette somptueuse galerie de quarante-cinq mètres de longueur, et dont les vingt colonnes en stuc forment un coup d'œil vraiment féerique.

Puis ce sont les *représentations* données dans cette coquette et riche salle de spectacle *construite* en 1832, sur l'emplacement du jeu de Paume, dont le rideau a été peint par Ciceri et les décors par Dubois.

Nous ne reproduirons pas cette année le dessin de cette véritable bonbonnière dont nos abonnés peuvent trouver la gravure dans notre collection de l'an dernier.

C'est dans un salon de Compiègne que, dans une soirée tout à fait intime, a été représentée la comédie inédite de M. Octave Feuillet, qui a été très-gracieusement complimenté par Leurs Majestés. Cette comédie en trois actes porte pour titre: *Les Portraits de la marquise*.

Un autre soir les nobles hôtes de l'empereur sont éblouis par un magique feu d'artifice tiré sur la pelouse qui se déroule au devant du château. Le marbre de la *Vénus Capitoline* de Chinard, celui de la *Femme drapée*, s'animent sous ces feux aux milles couleurs, les massifs des arbres exotiques et indigènes qui encadrent la pelouse, semblent, à la lueur des flammes de Bengale, faire partie d'une forêt merveilleusement fantastique, où, derrière des feuillages d'or et d'argent, sourient les dryades et grimacent les faunes.

A l'occasion de la Sainte-Eugénie, Sa Majesté l'Impératrice a réuni, le 15 novembre, dans un dîner de quatre-vingt-quatorze couverts donné dans la magnifique salle à manger du palais de Compiègne, les nobles invités du château impérial. La décoration de cette salle est blanc et or, les peintures du plafond sont de Girodet.

La table était couverte de fleurs; le service, tout nouveau, avait été choisi il y a à peine quelques jours, par l'impératrice elle-même, à la manufacture de Sèvres. Les surtouts de table représentaient les différents épisodes de la chasse au cerf, depuis le *lancer* jusqu'à l'*hallali*.

L'impératrice portait un costume du temps de Louis XVI.

En même temps que ce dîner, nos gravures reproduisent le salon du prince impérial au palais de Compiègne, salon arrangé jadis par l'empereur Napoléon Ier pour le roi de Rome, et où sont conservés encore les meubles qui caractérisent cette époque.

C'est dans ce salon historique que le jeune prince, dont nous donnons le portrait, passe quelques heures tous les jours au milieu de ses jouets.

Ces amusements sont de son âge, car, on le sait, Napoléon-Eugène-Louis-Jean-Joseph est né le 16 mars 1856, et n'aura atteint, par conséquent, sa quatrième année que lorsque le vieux marronnier des Tuileries montrera ses premières feuilles en 1860.

Flore avait réservé ses premières fleurs pour le roi de Rome. Elle s'est souvenue et a renouvelé sa gracieuse attention pour le fils de Napoléon III.

LÉO DE BERNARD.

Son Altesse le prince impérial.

Salon du prince impérial, à Compiègne, d'après les croquis de M. Moullin.

Le château Gandolfo.

Sur les hauteurs des collines d'Albano, près du cratère éteint de l'ancien volcan et, se mirant dans le lac du même nom, s'élèvent, à 1,280 pieds au dessus des flots bleus de la Méditerranée, le riant village de Gandolfo et un peu plus loin le bourg d'Ariccia.

Non loin de ces deux sites renommés par l'air pur qu'on y respire, a été construit le château de Gandolfo, résidence habituelle des papes pendant l'été depuis Urbain VI, et où se trouve aujourd'hui S. S. Pie IX.

Ce château est relié au village d'Ariccia par une magnifique promenade plantée de chênes séculaires tandis qu'une autre allée conduit à Rome à travers de riches vignobles et des plantations d'oliviers.

De ces hauteurs la vue s'étend sur toute la campagne de Rome, et la grande ville apparaît au milieu de ses sept collines comme un géant couché à leur pied. De là, on suit le cours du Tibre qui serpente jusqu'à la mer pour s'y jeter à Osties. L'œil aperçoit encore les montagnes de Civita-Vecchia et le lac Bracciano.

Cette pittoresque situation, la pureté de l'atmosphère que rafraîchit la brise venant du lac, les jardins sans nombre, les villas princières qui entourent le petit village et le château, tout a contribué à faire choisir Gandolfo par ceux qui redoutent les atteintes de la malaria, comme le lieu le plus sain dans le voisinage de la ville éternelle.

Ce pays, après avoir été longtemps le théâtre des excès commis pendant les guerres du moyen âge, fut incendié, en 1436, par le pape Eugène VI, parce qu'un des seigneurs de Gandolfo, Cola Savelli, avait donné asile au rebelle Antonio Pontedera. Plus tard, un descendant de ces seigneurs vendit le château et la principauté au gouvernement papal, moyennant la somme de 150,000 écus romains.

Urbain VI y fit construire, par son architecte Carlo Moderno, le château qui fut achevé par Clement XIII. L'église fut élevée par Bernini, en 1661.

LÉO DE BERNARD.

Embarquement à Saint-Sébastien des troupes espagnoles.

La France vient de châtier les Beni-Snassen : l'Espagne, de son côté, s'apprête à demander au Maroc compte de ses agressions.

L'embarquement des troupes espagnoles commence à s'effectuer. Deux beaux régiments, celui de Tolède et celui de la Princesse, avec une brigade d'artillerie, se sont réunis, le 29 octobre, sur le port de Saint-Sébastien pour monter à bord des navires qui doivent les conduire sur la côte africaine. C'est par un temps affreux, une véritable tempête, au milieu d'une rade dont les flots, soulevés par un terrible vent de nord-ouest, battait avec fureur les chalands, que s'est effectué, avec beaucoup de difficultés, l'embarquement de ces braves soldats qui, malgré les vagues menaçant à chaque instant de les engloutir, n'ont pas laissé refroidir leur enthousiasme.

C'est aux cris de : vive la reine ! en chantant et en dansant au son des musiques militaires, et cela malgré une pluie battante, que ces enfants de l'Espagne attendaient leur tour de passer du port sur les bateaux à vapeur.

Ce n'est qu'après cinq jours de fatigues et de luttes que cet embarquement a pu être définitivement effectué.

Rendons hommage à la bravoure de ces soldats qui bientôt rendront l'Europe témoin de leur valeur, et la forceront à avouer que l'Espagne n'était pas morte, qu'elle dormait seulement.

MAXIME VAUVERT.

Le tisserand de la Steinbach.

Vous parlez de la montagne, me dit un jour le vieux tisserand Heinrich, en souriant d'un air mélancolique, mais si vous voulez voir la haute montagne, ce n'est pas ici, près de Saverne qu'il faut rester. Prenez la route du Dagsberg, descendez au Nideck, à Hazlach, montez à Saint-Dié, à Gérardmer, à Retournemer; c'est là que vous verrez la montagne, des bois, toujours des bois, des rochers, des lacs et des précipices.

On dit qu'une belle route passe maintenant sur le Honeck ; je veux le croire, mais c'est bien difficile. Le Honeck a passé cinq mille pieds de hauteur, la neige y séjourne jusqu'au mois de juillet, et ses flancs descendent à pic dans le défilé de Münster, par d'immenses rochers noirs, fendillés et hérissés de sapins, qui, d'en bas, ressemblent à des fougères. — D'en haut, vous découvrez la vallée d'Alsace, le Rhin, les Alpes bernoises, du côté de l'Allemagne; vers la France, les lacs de Retournemer, de Longemer, et puis des montagnes... des montagnes à n'en plus finir !

Combien j'ai chassé dans ce beau pays !... Combien j'ai tué de lièvres, de chevreuils, de sangliers le long de ces côtes boisées; de belettes, de martres et de chats sauvages dans ces bruyères; combien j'ai pêché de truites dans ces lacs ! — On me connaissait partout, de la Houpe à Schirmeck, de Münster à Gérardmer : « Voici Heinrich qui vient avec ses chapelets de grives et de mésanges, disait-on. » Et l'on me faisait place à table, on me coupait une large tranche de ce bon pain de ménage qui semble toujours sortir du four, on poussait devant moi la planchette au fromage, on remplissait mon gobelet de petit vin blanc d'Alsace. — Les jolies filles venaient s'accouder sur mes épaules, le nez retroussé, les joues roses, les lèvres humides ; les vieux me serraient la main en disant : « Aurons-nous beau temps pour la fauchée, Heinrich?... Faut-il conduire les porcs à la glandée ?... les bœufs à la pâture ? » Et les vieilles déposaient bien vite leur balai derrière la porte, pour venir me demander des nouvelles.

Quelquefois alors en sortant, je pendais dans la cuisine un vieux lièvre aux longues dents jaunes, au poil roux comme de la mousse desséchée ; — ou bien en hiver, un vieux renard qu'il fallait exposer trois jours à la gelée avant d'y mordre... — Et cela suffisait, j'étais toujours l'ami de la maison, j'avais toujours mon coin à table... Oh ! le bon temps... les bonnes gens... le bon pays des Vosges !...

— Mais pourquoi donc, maître Heinrich, avez-vous quitté ce beau pays, puisque vous l'aimiez tant ?

— Que voulez-vous, maître Christian, l'homme n'est jamais heureux ; ma vue devenait trouble, ma main commençait à trembler : plus d'un lièvre m'avait échappé... Et puis il arrivait chaque jour de nouveaux gardes... On bâtissait de nouvelles maisons forestières... Il y avait plus de procès-verbaux dressés contre moi, qu'un âne ne peut en porter à l'audience... Les gendarmes s'en mêlaient... On me cherchait partout... ma foi j'ai quitté la partie, j'ai repris le fil et la navette, et j'ai bien fait, je ne m'en repens pas, non, je ne m'en repens pas ! »

Le front du vieillard devint sombre, il se leva et se prit à marcher lentement dans la petite chambre, les mains croisées sur le dos, les joues pâles et les yeux fixés devant lui. — Il me semblait voir un vieux loup édenté, la griffe usée, rêvant à la chasse en mangeant de la bouillie. De temps en temps, un tressaillement nerveux agitait ses lèvres, et les derniers rayons du jour, éparpillés sur le métier du tisserand et la muraille décrépite, enluminée de vieilles gravures de Montbéliard, donnaient à cette scène je ne sais quelle physionomie mystérieuse.

Tout à coup il s'arrêta et me regardant en face.

— Eh bien, oui, fit-il brusquement, oui, j'aurais mieux aimé périr au milieu des bois, sous la rosée du ciel, que de reprendre le métier, mais il y avait encore autre chose.

Il s'assit au bord de la petite fenêtre à vitraux de plomb, et regardant le soleil de ses yeux ternes.

— Un jour d'automne, en 1827, j'étais parti de Gérardmer la carabine sur l'épaule vers onze heures du soir, pour me rendre au Schlouck. — C'est un lieu sauvage entre le Honeck et la montagne des Génisses. — On y voit tourbillonner tous les matins des couvées d'oiseaux de proie : des éperviers, des buses et quelquefois des aigles égarés dans les brouillards des Alpes... Mais comme les aigles repartent généralement au petit jour, il faut y être de grand matin pour pouvoir les tirer. — On y trouve aussi des martres, des chats sauvages, des fouines, des belettes qui se nourrissent d'œufs et se plaisent au fond des cavernes.

A deux heures du matin, j'étais dans le défilé et je suivais un petit sentier qu'il faut bien connaître, car il longe les précipices ; des masses de fougères humides croissent au bord du roc, et à trois cents pieds au-dessous, s'élèvent à peine les cimes des plus hauts sapins.

Mais à cette heure on ne voyait rien ; la nuit était noire comme un four, quelques étoiles seulement brillaient au-dessus de l'abîme.

J'entendais près de moi les cris aigus des martres ; ces animaux se poursuivent la nuit comme les rats ; par un beau clair de lune, on en voit quelquefois deux, trois et plus à la suite les uns des autres, monter les rochers aussi vite que s'ils couraient à terre.

En attendant le jour, je m'assis au pied d'un chêne

FEUILLETON

UN SCANDALE

I

Quand la compagnie des chemins de fer de l'Ouest fut autorisée, en 1845, à soumettre à l'administration le projet de tracé d'un embranchement de Beuzeville à Fécamp sur la ligne du Havre, M. André Lacombe, ingénieur ordinaire des ponts-et-chaussées, fut chargé d'aller faire sur le terrain les études préparatoires. Il s'établit d'abord à Beuzeville et y termina la première partie de son travail qui s'arrêtait au village des Ifs. Cela fait, vers le milieu du mois de mai, il transporta son quartier général à Fécamp, tête de ligne de sa deuxième section. Tous les matins, à six heures, il se mettait en campagne, suivi de son aide de camp, M. Germain, géomètre du cadastre de France et décoré de Juillet, qui l'assistait dans ses opérations. Tous deux revenaient à Fécamp à cinq heures et prenaient place à la table commune de l'hôtel des Bains.

Il y avait là une quarantaine de dîneurs, et la question du chemin de fer était naturellement le thème invariable de la conversation. L'ingénieur, qui était homme du monde et homme d'esprit, avait pris le sage parti de se renfermer dans un silence absolu. Germain faisait également le muet et les malheureux convives s'épuisaient en interrogations inutiles.

Cependant, un soir, André dut lui-même aborder le terrible sujet pour obtenir certains renseignements qui lui étaient indispensables. Il s'éloignait chaque jour davantage de Fécamp et reculait la limite de ses opérations ; le matin, il avait été arrêté par un grand mur en bon état qui indiquait une propriété très-considérable. Il avait pu reconnaître immédiatement que la voie ferrée devait la traverser en faisant brèche au milieu de la clôture. Mais, avant de pénétrer dans le parc, armé des droits que lui donnait son caractère public, il désirait savoir quel était le propriétaire et à quel homme il allait avoir affaire. Ce devait être un personnage important, car le domaine avait une apparence somptueuse, et André ne voulait pas s'engager à l'aventure dans une discussion où toutes les difficultés de sa mission allaient vraisemblablement se trouver réunies.

Vers la fin du dîner, au milieu d'une discussion politique qui échauffait tous les hommes d'Etat de la table d'hôte, André profita d'un instant de silence pour jeter négligemment la phrase suivante :

— A qui donc appartient cette grande propriété dont il faut contourner le mur de clôture avant d'arriver aux Ifs ?

Dix voix répondirent en chœur :

— A M. le marquis de Valmenier !

Puis les questions partirent comme des fusées : Traversez-vous la propriété ? — Passez-vous au milieu ? — Suivez-vous le mur de droite ? — Côtoyez-vous le mur de gauche? — Établissez-vous une station aux Ifs ?... etc., etc

André attendit que le silence fut rétabli, rassembla tout son courage et hasarda une seconde phrase :

— M. de Valmenier est-il depuis longtemps dans le pays?

Ce fut pendant deux ou trois minutes un effroyable charivari dans lequel se perdirent vingt réponses, mais bientôt une voix, qui avait du reste dans le pays une réputation légitime de vigueur et de sonorité, parvint à dominer le tumulte. Voici comment s'exprima M. ***, doyen des huissiers de Fécamp :

« — Les Valmenier sont depuis sept cents ans dans le
» département. Le marquis actuel a deux cent soixante
» mille livres de rentes en terres. Il ne dépense pas
» la moitié de son revenu, mais il ne fait pas d'éco-
» nomies. Jamais une action mobilière n'est entrée
» dans son portefeuille. Il remet à sa fille, à la fin de
» chaque année, la somme toujours très-considérable
» qui reste dans son secrétaire, et Mlle Marguerite de
» Valmenier gaspille en aumônes et en charités des
» capitaux qui auraient pu être utilement consacrés
» à l'encouragement du commerce et de l'industrie
» dans le canton. »

Un murmure flatteur accueillit ces paroles. L'orateur sourit et continua :

« — M. de Valmenier ne vient jamais à Fécamp.
» Il n'a pas intenté un seul procès depuis dix-sept ans
» que j'exerce dans cette ville, et, quand il est cité au
» tribunal de simple police pour quelque contraven-
» tion commise par un de ses nombreux fermiers, voi-
» turiers ou domestiques, il se laisse condamner par
» défaut. Il n'appelle pas du jugement et sur-le-champ
» dant paye l'amende. Ni mes confrères, ni moi, mon-
» sieur, n'avons eu occasion d'instrumenter[illegible]

our fumer une pipe. Le temps était si calme que pas une feuille ne remuait, on aurait dit que tout était mort.

Comme je me reposais là, depuis environ un quart d'heure, rêvant à toute sorte de choses, il me sembla voir tout à coup au fond du gouffre, un éclair ramper sur le roc.

— Que diable cela peut-il être, me dis-je?

Une minute après, l'éclair devint plus vif, une flamme embrassa de sa lumière pourpre plusieurs sapins, dont les ombres vacillèrent sur le torrent de la Bonkelbach. — Quelques figures noires se dessinèrent autour de la flamme, allant et venant comme des fourmis. — Des bohémiens campaient sur la roche plate, ils venaient d'allumer du feu pour préparer leur repas avant de se mettre en route.

Vous ne sauriez croire, maître Christian, combien cette halte au fond du précipice était belle ! Les vieux arbres desséchés, les brindilles de lierre, les ronces et le chèvrefeuille pendus au rocher se découpaient à jour dans les airs; mille étincelles volaient sur l'écume du torrent à perte de vue, et des lueurs étranges dansaient sous le dôme des grands chênes, comme la ronde des feux follets sur le Blokesberg.

De la hauteur où j'étais, il me semblait voir une peinture grande comme la main... une peinture de feu et d'or, sur le fond noir des ténèbres.

Longtemps je restai là tout pensif, me disant que les hommes ne sont au milieu des bois et des hautes montagnes, que de pauvres insectes perdus dans la mousse; mille autres idées semblables me venaient à l'esprit.

A la fin, je me laissai glisser entre deux rochers, m'accrochant aux broussailles, et je descendis sur la pente du Krappenfels, pour voir ces gens de plus près... Mais, comme la pente devenait toujours plus rapide, je m'arrêtai de nouveau près d'un arbre, à cent pieds environ au-dessus des bohémiens.

Je reconnus alors une vieille, assise près d'une chaudière... La flamme l'éclairait de profil; elle tenait ses genoux pointus entre ses grands bras maigres, et regardait dans la marmite... Trois ou quatre petits enfants à peu près nus se traînaient autour d'elle comme des grenouilles... Plus loin, des femmes et des hommes, accroupis dans l'ombre, faisaient leurs préparatifs de départ; ils se levaient, couraient, traversant le cercle de lumière, pour jeter des brassées de feuilles dans le feu, qui s'élevait de plus en plus, et dont des masses de fumée sombre au-dessus du vallon.

Tandis que je regardais cela tranquillement, une idée du diable me passa par la tête... une idée qui d'abord me fit rire en moi-même

— Hé! me dis-je, si tout à coup une grosse pierre tombait du ciel au milieu de ce tas de monde... quelle mine ferait la vieille avec son nez crochu ! et les autres, comme ils ouvriraient les yeux!— Hé! hé! hé! ce serait drôle.

Mais ensuite, je pensai naturellement qu'il faudrait être un scélérat, pour détacher une pierre et la rouler sur ces bohémiens, qui ne m'avaient jamais fait de mal.

— Oui... oui... — me dis-je en moi-même, — ce serait abominable... je ne me pardonnerais jamais de ma vie !

Malheureusement une grosse pierre se trouvait au bout de mon pied, et je la balançais doucement... comme pour rire...

Ici Heinrich fit une pause... il était très-pâle... Au bout de quelques secondes, il reprit :

Voyez-vous, maître Christian, on a beau dire le contraire, la chasse est une passion diabolique. . elle développe les instincts de destruction qui se trouvent au fond de notre nature, et finit par nous jouer de mauvais tours. — Si je n'avais pas été habitué à verser le sang depuis plus de trente ans, il est positif que l'idée seule que je pouvais écraser un de ces malheureux zigeiners, m'aurait fait dresser les cheveux sur la tête. — J'aurais quitté la place sur-le-champ, pour ne pas succomber à la tentation... mais l'habitude de tuer rend cruel... Et puis, il faut bien le dire, une curiosité diabolique me retenait.

Je me représentais les bohémiens, — consternés... la bouche béante... courant à droite et à gauche .. levant les mains... poussant des cris... et grimpant à quatre pattes au milieu des rochers... avec des figures si drôles... des contorsions si bizarres... que malgré moi, mon pied s'avançait tout doucement... tout doucement... et poussait l'énorme pierre sur la pente.

Elle partit !

D'abord elle fit un tour... lentement... J'aurais pu la retenir... Je me levai même pour m'élancer dessus, mais la pente était si raide en cet endroit, qu'au deuxième tour elle avait déjà sauté trois pieds... puis six... puis douze!... Alors, moi, debout, je sentis que je devenais pâle et que mes joues tremblaient. Le rocher montait, descendait, juste en face de la flamme .. Je le voyais en l'air... puis retomber dans la nuit... et je l'entendais bondir comme un sanglier... C'était terrible !

Je jetai un cri... un cri à réveiller la montagne... Les bohémiens levèrent la tête... il était trop tard. — Au même instant le rocher parut en l'air pour la dernière fois... et la flamme s'éteignit...

Heinrich se tut, me fixant d'un œil hagard... La sueur perlait sur son front. — Moi, je ne disais rien, j'avais baissé la tête... Je n'osais pas le regarder !

Après quelques instants de silence, le vieux braconnier reprit :

— Voilà ce que j'ai fait, maître Christian, et vous êtes le premier à qui j'en parle depuis ma confession au vieux curé Gottlieb de Schirmeck... deux jours après le malheur. — Ce curé me dit : — « Heinrich, l'amour du sang vous a perdu... vous avez tué une pauvre vieille femme, pour une *envie de rire*... C'est un crime épouvantable. Laissez là votre fusil, travaillez au lieu de tuer, et peut-être le Seigneur vous pardonnera-t-il un jour!... Quant à moi, je ne puis vous donner l'absolution... »

Je compris que ce brave homme avait raison, que la chasse m'avait perdu. Je donnai mon chien au sabotier du Chêvrehof... J'accrochai mon fusil au mur... Je repris la navette... et me voilà !

Heinrich se tut.

Nous restâmes longtemps assis en face l'un de l'autre, sans échanger une parole. La nuit était venue... un silence de mort planait sur le hameau de la Steinbach... et tout au loin... bien loin... sur la route de Saverne, une lourde voiture, lancée au galop, passait avec un cliquetis de ferrailles.

Vers neuf heures, la lune commençant à paraître derrière le Schneeberg, je me levai pour sortir. — Le vieux braconnier m'accompagna jusqu'au seuil de sa cassine.

— Pensez-vous que le Seigneur me pardonnera? maître Christian, dit-il en me tendant la main.

Sa voix tremblait.

— Si vous avez beaucoup souffert... Heinrich?... Souffrir, c'est expier.

Il me regarda quelques instants sans répondre...

— S j'ai beaucoup souffert? fit-il enfin avec amertume... Si j'ai beaucoup souffert?— Ah! maître Christian, pouvez-vous me demander cela ! — Est-ce qu'un épervier peut jamais être heureux dans une cage? Non, n'est-ce pas... On a beau lui donner les meilleurs morceaux, ça ne l'empêche pas d'être triste... Il regarde le ciel à travers les barreaux de sa cage... ses ailes tremblent... il finit par mourir! — Eh bien! depuis dix ans, je suis comme cet épervier!

Il se tut quelques secondes... puis tout à coup, comme entraîné malgré lui :

— Oh! s'écria-t-il, les hautes montagnes! les grandes forêts! la solitude! la vie des bois!

Il étendait les bras vers les pics lointains des Vosges, dont les masses noires se dessinaient à l'horizon, et de grosses larmes roulaient dans ses yeux.

— Pauvre vieux! me dis-je en le quittant, pauvre vieux!

Et je remontai tout pensif, le petit sentier qui longe la côte, au milieu des bruyères.

ERCKMANN-CHATRIAN.

Madame Viardot.

Le critique musical du *Monde illustré*, M. Albert de Lasalle, rend compte dans notre numéro de ce jour du grand succès que vient d'obtenir le Théâtre-Lyrique avec *l'Orphée* de Gluck, interprété par Mme Pauline Viardot.

Nous n'avons pas à célébrer ici le talent de la cantatrice et le triomphe qu'elle vient de remporter sur la scène française.

En donnant à nos lecteurs le portrait de la sœur de Mme Malibran, nous croyons leur faire plaisir en y ajoutant quelques détails biographiques sur l'illustre artiste que Paris n'avait pas entendue depuis la création du rôle de Fidès dans *le Prophète*.

Mme Viardot est née à Paris, le 18 juillet 1821. Elle est fille du célèbre Emmanuel Garcia et de Joaquina Sitchès. Son parrain fut le maestro Paër. Son éducation

---

a un aumônier qui dit la messe dans la chapelle u château. Il a un fils de vingt-six ans qui, lui, ient quelquefois à Fécamp pour renouveler ses rovisions de plomb et de poudre, si bien qu'une eule branche de commerce profite, et faiblement ncore, de la résidence des Valmenier dans le canon. Il a une fille qui court le pays, à cheval, à toute eure du jour et de la nuit. Un gros propriétaire es environs a commis la sottise de la rechercher n mariage; elle a refusé de le recevoir, déclarant u'elle n'épouserait jamais un homme qui la demandait pour femme sans la connaître et qui ne la ésirait que pour son nom et pour sa fortune. Cette emoiselle a vingt ans; on vous dira qu'elle est lie; moi, je n'aime pas les blondes. Le marquis a pas augmenté le chiffre de ses baux depuis son ntrée en possession qui eut lieu en 1820, et tous s fermiers du pays qui ne dépendent pas de lui ous diront à quel point l'agriculture souffre de ette déplorable condescendance. Il abuse en effet e sa modération pour interdire à ses tenanciers la oindre augmentation dans leurs prix de vente. Je e change pas mes conditions, leur dit-il, ne changez pas les vôtres. Aussi, tandis qu'à deux ou trois ues d'ici tous les gens de campagne peuvent, par s élévations de tarif considérables, accroître la mme des capitaux mis en circulation, une conrrence vraiment déloyale existe à notre porte et aintient les mercuriales de nos marchés à un niau presque invariable. M. de Valmenier est électur et éligible, et ne paraît jamais aux assemblées. ne sait ni soutenir le gouvernement, ni même e de l'opposition. Vous pouvez être convaincu, onsieur, que je ne suis que l'écho de l'opinion » publique en vous déclarant que l'usage que M. de » Valmenier fait de sa grande fortune est une véri- » table calamité pour le canton. Si M. le maire de » Fécamp, qui n'a jamais été invité au château, avait » quelque énergie et quelque dignité, il appellerait » l'attention de M. le sous-préfet et celle du gouver- » nement tout entier sur une situation qui compromet » nos intérêts les plus chers. »

Un nouveau murmure approbateur accueillit la fin de ce discours. Chacun pensa qu'il n'y avait rien à ajouter à une improvisation aussi chaleureuse. Le dîner était terminé, on se leva et on se sépara.

Ainsi, l'opinion des convives de l'hôtel des Bains était unanime, mais le même soir, à dix heures, quand André monta dans sa chambre, une petite servante qui l'éclairait lui dit bien timidement :

— Je servais à table tout à l'heure, monsieur, et j'ai entendu le nom de M. de Valmenier. Je n'ai pas bien compris ce que M. X*** vous disait, car il a employé des mots que je ne connaissais pas, mais je peux vous dire que M. le marquis est un bien brave homme et que sa fille est ce qu'il y a de meilleur dans le pays. Mon frère, qui est journalier dans une des fermes du château, a pris un mauvais numéro au dernier tirage et serait soldat si M. le marquis n'avait pas donné huit cents francs, huit cents francs d'argent comptant, pour son remplacement. Quant à la demoiselle, en apprenant, il n'y a pas quinze jours, que ma mère, qui est très-vieille, était gravement malade, elle a fait deux lieues pour aller la voir et pour lui porter de l'argent. Je vous demande pardon, monsieur, d'avoir pris la liberté de vous parler sans être questionnée, mais, voyez-vous, il m'a semblé qu'on a dit devant vous du mal du marquis et de sa fille, et ça m'a fait un si drôle d'effet que je me sens comme forcée d'en dire du bien maintenant.

II

Le lendemain, quand André entra dans l'antichambre du château de Valmenier, voici quelle était son opinion sur le marquis : un original, un maniaque, mais le plus honnête homme du monde. Il ne se trompait pas.

Il remit sa carte à un valet de pied qui la prit et la plaça sous les yeux de M. de Valmenier.

— André Lacombe, ingénieur ordinaire des ponts-et-chaussées, fit celui-ci en la regardant. Que me veut ce monsieur ? Comment est-il fait ?

— C'est un jeune homme qui a très-bon air, monsieur le marquis.

— Un ingénieur ! Je me suis laissé dire que ces gens-là étaient tous perdus dans les rêveries. Celui-ci vient m'offrir quelque invention de sa façon, une charrue à vapeur ou un moulin atmosphérique. Recevons-le cependant.

Et s'adressant au valet de pied :

— Faites entrer, dit-il.

André fut introduit. M. de Valmenier le fit asseoir et l'invita à s'expliquer.

— Monsieur, dit André, je suis chargé de l'étude du tracé du chemin de fer projeté de Beuzeville à Fécamp, et je viens vous demander l'autorisation d'opérer dans votre parc.

— Vraiment, monsieur, c'est bien là l'objet de votre visite ?

— Oui, monsieur.

— Je le regrette, car j'aurais désiré vous bien accueillir, et je vais me trouver dans la nécessité de

Mme Pauline Viardot dans *Orphée*, au Théâtre-Lyrique.

Théâtre-Lyrique. — *Orphée*. (Deuxième acte.)

Aïn-Taffouhna (Beni-Snassen). — Route conduisant à la ville d'Ouchda. A droite la grande plaine d'Isly,
d'après les croquis envoyés par M. A. Cibot, officier au 2e chasseurs d'Afrique.

musicale se fit au milieu de sa famille et avec l'aide de Meysemberg et de Listz. Elle parut la première fois en public aux concerts de sa sœur, Mme Malibran. Ses débuts au théâtre remontent à l'année 1839, à Londres, où elle se fit remarquer dans *Otello* et *la Cenerentola*. Paris eut occasion de l'applaudir l'année suivante aux Italiens où elle joua ces deux pièces ainsi que *Tancrède* et *le Barbier*. Ce fut alors qu'elle épousa M. Louis Viardot, directeur du Théâtre-Italien, et qu'elle parcourut avec lui l'Italie, l'Espagne, l'Allemagne et la Russie. Elle reparut à l'Opéra en 1849, dans *le Prophète*, et jusqu'à sa rentrée au Théâtre-Lyrique elle a chanté toujours avec un succès éclatant sur les premières scènes de l'Europe.

Mme Viardot est non-seulement une grande artiste, mais une femme de cœur et de dévouement. Plus d'un compositeur, plus d'un acteur aujourd'hui célèbres lui doivent leur premier début et leur premier pas dans la carrière.

LÉO DE BERNARD.

Les Beni Snassen.

Le territoire des Beni Snassen (*enfants maudits*) s'étend au delà de Nemours et occupe une chaîne de montagnes entre le Maroc et nos possessions algériennes de l'ouest. Cette puissante confédération est un ramassis d'hommes de tous pays, un composé de toutes les races du nord de l'Afrique.

Leurs villages, perchés au sommet de monts inaccessibles, ressemblent à des nids de vautours d'où ces bandits, se précipitant comme des avalanches, se jettent dans les plaines pour exécuter leurs sanglantes razias.

Ce sont de turbulents et dangereux voisins.

Une journée de combats a suffi à l'expédition française, sous les ordres du général de Martinprey, pour châtier ces pillards dont les dernières agressions avaient épouvanté nos colons. Nos soldats, de montagne en montagne, de ravins en ravins, ont refoulé l'ennemi.

Le 27 octobre, jour de la prise du pic le plus élevé, le chef redoutable des Beni Snassen, El-Hadj-Mimoun, venait demander l'*aman* que lui accordait le général en chef.

Leurs montagnes, leurs gorges profondes, les ravins dans lesquels sont cachés leurs villages, comme les crêtes sur lesquelles ils sont posés, tout a été visité par la colonne expéditionnaire.

Les sites pittoresques que nos gravures reproduisent ont été pris au centre même du pays. L'un est situé sur la route qui conduit à Ouchda, ville du Maroc, refuge permanent des maraudeurs; l'autre représente l'aspect sauvage des montagnes des Riffains, ces éternels pirates, ennemis acharnés des Espagnols. Au pied de ces monts abruptes du Riff s'étend une plaine fertile, arrosée par la Moulouïa et parfaitement cultivée par les Beni Snassen.

Grâce au châtiment infligé à ces pillards, nous pouvons espérer voir la tranquillité rétablie sur nos frontières, nos colons rassurés et nos mines de Gar Rouban et de Mazis reprendre leur activité et leur développement.

MAC VERNOLL.

En annonçant le départ de M. Yriarte pour le Maroc, nous n'avions pas cru devoir annoncer la collaboration de M Durand-Brager pour cette campagne, avant d'avoir reçu la lettre que nous publions:

Monsieur le directeur,

Je m'empresserai de me rendre au Maroc aussitôt que le mouvement de l'armée et de l'escadre espagnole commencera.

Je ferai mon possible, comme toujours, pour faire connaître à vos lecteurs les événements et les scènes les plus remarquables de cette campagne, appelée à jeter un nouveau lustre sur l'armée espagnole. Je suivrai le quartier du maréchal, sans perdre de vue les faits maritimes.

Agréez, mon cher directeur, l'assurance de mes sentiments les plus distingués,

H. DURAND-BRAGER.

Les nombreuses relations de notre collaborateur dans l'armée espagnole, ainsi que ses habitudes de la langue castillane, ajoutent encore au mérite de ce correspondant si aimé et si apprécié du public.

Quelques tics français.

(*Suite.*)

LE TIC DE LA PARTICULE.

Après l'Espagne, où tout le monde est noble, depuis le roi jusqu'au gardeur de pourceaux, — *don Porquero*, — la France est assurément le pays où la particule a le plus de partisans et de fanatiques. Quand on ne l'a pas par ses aïeux paternels, on veut l'avoir par ses aïeux maternels; on se dit noble par sa mère; quand on ne peut la faire venir ni par son père, ni par sa mère, on l'arrache à quelque parent sur le point de l'enterrer avec lui; lorsqu'il est impossible de l'obtenir par ces moyens plus ou moins détournés, on se dit pendant huit ou dix ans qu'on a quelque raison de croire qu'on est gentilhomme; on se dit qu'à défaut de titres, on a la notoriété, l'habitude, la tradition pour soi; et ces huit ou dix ans passés, on est convaincu qu'on est venu au monde avec la particule; enfin, si tous ces procédés sont reconnus impraticables, on vole la particule, on affronte le tribunal correctionnel, qui ne découvre pas toujours le délit.

Il faut le dire, ce tic de la particule a été encouragé par l'ancienne monarchie: savez-vous combien elle avait créé en France de familles appelées de petite noblesse au moment où la révolution éclata? trente mille! « Les nobles, dit à cette occasion M. Lémontey, » dans son excellent essai sur *l'Établissement monarchique de Louis XIV*, eurent aussi une *populace* bien » réelle et bien distincte, qu'il arrive trop souvent de » confondre avec la noblesse elle-même, parce que la » langue manque de mot pour la désigner. Si on » adoptait l'expression de *nobilace*, qui me paraît » fondée sur l'anologie, le langage éviterait des méprises et préviendrait des injustices. »

Louis XIV un moment ne sut plus que faire de cette nobilace, de tous ces petits nobles et noblions qui ne voulaient être ni marins, ni marchands, ni quoi que ce soit d'utile. Il fut question un moment de les transporter en masse au Canada.

Qui cela a-t-il corrigé? Personne. La Révolution, dont le couteau fit de si terribles ravages dans le champ des particules vraies ou usurpées, ne diminua pas, les années qui la suivirent, le nombre de ceux qui la portaient illégitimement. Les Pierre de 93, les Jacques, les Dupont, les Dugué, les Dulac, les Duchesne, les Duvallon, les Delaporte, les Dumont, devinrent en 1814 et même un peu avant 1814, les DE Saint-Pierre, les DU Lac, les *du Chesne*, les *du Vallon*, les *de la Porte*, les *du Mont*; ce ne fut pas plus difficile que ça. La restauration, hélas! qui avait besoin la première de beaucoup d'indulgence, ferma les yeux pendant quelque temps sur cette mascarade vénitienne que les vrais nobles subissaient en frémissant quand ils n'en riaient pas au fond de leurs hôtels. Cette tolérance de la restauration fut un tort, parce qu'elle fut cause de beaucoup d'alliances uniquement fondées sur la possession de ces titres, possession dont il était souverainement injuste de faire un crime, même un reproche plus tard. Il y eut même plus tard de la cruauté à demander compte aux enfants et aux petits-enfants, tout à fait innocents du fait, de l'usurpation consommée par leurs pères. Où est l'usurpation qui ne se fait pas un peu légitimer par le temps? La restauration fut donc dans le faux en plein quand elle prétendit plus tard mettre un frein à ce qu'elle avait si ouvertement permis et souvent même favorisé.

On n'a pas le même reproche à faire à la loi actuelle, loi sage dont aucun passé ne vient affaiblir la portée. Le régime impérial n'a pas souffert de faux gentilshommes; il est pur de tout précédent quand il lance ses foudres contre les faussaires en matière de noblesse et de blason. Il se place tout simplement devant l'histoire, il se fait le chevalier désintéressé du passé gentilhomme de notre pays.

La loi nouvelle aura du mal; cependant le tic de la particule est passé dans le sang français comme la lèpre dans le sang syrien, comme la fièvre jaune dans l'organisme américain. Le Français ne volera ni la montre, ni le bœuf, ni l'âne de son voisin, mais il volera en plein jour une particule pour être autant et plus que son voisin. Si ce voisin se nomme M. du Château, il cherchera avec rage autour de lui, et à défaut d'un château, s'il n'en voit pas à sa portée, il s'appellera à son tour M. du Village: s'il n'y a pas de village, il s'appellera M. du Bois; les bois deviennent rares; s'il n'y a pas un bois dans les limites de son horizon, il y a bien des rochers; il prendra le nom de M. des Roches: sauf à se nommer plus tard *de La Roche-Noire* ou *de La Roche-Grise* ou *de La Roche-Ronde*, etc...; au lieu de roches s'il n'y a que du sable autour de sa bic[illegible] eh bien il s'appellera M. *des Hauts-Sablons*, ou M. [illegible]

---

vous renvoyer avec un refus. Je ne suis que médiocrement partisan des chemins de fer, monsieur. Cette invention m'a toujours paru plus ingénieuse qu'utile; pour moi, elle a réalisé un progrès dans l'art de la mécanique et rien de plus. Aussi, n'ai-je aucun penchant à favoriser le développement de ces voies de communication qui tendent à créer entre les villes et les campagnes des relations déplorables au point de vue moral et politique. Je suis donc obligé, monsieur, de vous dire en toute sincérité que je condamne votre entreprise et que je ne ferai certainement rien pour la seconder.

— Je me suis mal expliqué, monsieur le marquis, et vous m'obligez à vous tenir un langage plus précis. Ce n'est pas une faveur que je réclame, c'est un droit que j'invoque.

— Un droit! Le droit de pénétrer chez moi?

— La loi me le donne dans l'intérêt de la mission que je remplis.

— La loi? Quelle loi? Je ne la connais pas, votre loi!

— Vous la connaissez malgré vous, nul n'est censé l'ignorer.

— Eh bien, je l'ignore, moi, et je m'en fais gloire.

— S'il en est ainsi, je me verrai forcé d'opérer sans votre consentement, répliqua André qui sentait la patience lui échapper.

— Sans mon consentement, cela est impossible. Mais où est-elle, votre loi, je consens à la voir, montrez-la-moi!

— Elle est dans le code, et si vous en aviez un dans votre bibliothèque, vous pourriez vous-même...

— Un code! le code de vos nouvelles lois, n'est-ce pas? Non, monsieur, je n'ai pas ce livre. Je le connais cependant, et voici comment. Des gens, assurément mal intentionnés, l'avaient mis, à Paris, entre les mains de mon fils, qui, un jour, l'a apporté à Valmenier. En parcourant ce volume, j'ai pu m'assurer qu'il était impossible de le laisser sans péril à la disposition d'un jeune homme. Je l'ai pris et je l'ai brûlé.

— Alors, monsieur le marquis, notre discussion ne finira pas.

— Si, monsieur, car je ne prétends pas persister dans une résistance peut-être illégale. Je sais que le régime de mon pays a changé et que je dois bon gré mal gré me soumettre à ses dispositions nouvelles. Je pense seulement que vous avez à produire certaines pièces établissant ce droit nouveau que j'ignorais. Je vous prie de me les communiquer.

— Rien de plus facile, monsieur le marquis; voici la copie de la lettre du ministre des travaux publics qui autorise les études et invite M. le préfet du département à prendre un arrêté pour me donner le droit d'opérer dans les propriétés particulières, sous toutes réserves des indemnités qui pourraient être dues pour dégâts ou dommages. Voici l'ampliation de l'arrêté du préfet.

— Allons, j'avais tort, dit le marquis en examinant ces pièces. La loi est pour vous. Opérez, monsieur, opérez! Mais auparavant je tiens à vous faire bien connaître quel est ce domaine que vous envahissez aujourd'hui. En traversant mes propriétés, votre chemin de fer détruira l'œuvre de quatre règnes glorieux. Je m'explique plus clairement. Vous n'ignorez pas que Louis le Gros, en l'an de grâce 1112, dut écraser une coalition d'indignes suzerains qui avaient secoué le joug de l'autorité royale. Mon ancêtre, Raoul, sire de Valmenier, resta fidèle à son souverain légitime et combattit bravement à ses côtés. Le rebelle, le baron de Beaujolais, succomba dans la lutte: ses biens furent confisqués et formèrent la première baronnie de Valmenier. Elle s'agrandit, en 1465, par la libéralité de Louis XI, qui, après la bataille de Montlhéry, abandonna à mon ancêtre [illegible]bert, baron de Valmenier, la vicomté du seigneur de La Marche qui perdit son domaine pour avoir [illegible] dans la ligue du bien public. En 1574, Henri [illegible] guerroyant contre les protestants, fit passer des [illegible] d'un protestant en celles de mon ancêtre, Hugues [illegible] Valmenier la comté de La Briche. Louis X[illegible], le [illegible] catholique, le grand Louis XIV a droit également à notre reconnaissance. En 1685, l'édit de N[illegible] chassait de France le huguenot Rodolphe, marquis [illegible] Métré. Il sollicita vainement la faveur de [illegible] de sa terre; elle fut octroyée à mon ancêtre [illegible]pard de Valmenier qui prit alors le titre de marquis que je porte encore dignement aujourd'hui, après deux siècles écoulés. C'est ainsi que nous étions [illegible]tés, monsieur, quand il y avait en France un gouvernement et des lois. Je poursuis. Il survint, vers [illegible] je crois, un désordre dans l'Etat qui conduisit à [illegible]blentz tous les bons gentilshommes. Mon père [illegible]gra; j'avais quatre ans: je le suivis. En 18[illegible] maître bien-aimé, Louis, dix-huitième du nom, [illegible] rétablit dans l'intégrité de nos droits. Mon père (que Dieu garde son âme) mourut en 1820 et [illegible] marquis de Valmenier. Depuis, bien que la [illegible] été de nouveau troublée, il est un grand n[illegible] belles et bonnes terres qui ne reconnaissent pas [illegible] maître que moi. Ce sont ces prairies, ces arbres [illegible] ces blés qui entourent le château où vous avez [illegible]

etits-Sablons, ou le chevalier de La Sablonnerie, ou comte de La Sablonnière.

La particule va avec tout, c'est comme la muscade ui parfume même la pomme de terre. Les femmes nt pour beaucoup dans ce crime amusant; leur dit tempérament, leur petit caractère, leur petite oralité ont besoin de ce stimulant à l'aide duquel les croient être du beau monde, du monde de la ur. Elles couperaient volontiers un morceau du nez leurs maris si elles étaient sûres que cette opération ulouse leur fit pousser une particule. Pour ce licule, elles ne reculent pas même devant un ridile cent fois plus grave. Nous avons connu une me très-belle, très-riche, d'une excellente famille teinturiers, qui brûlait de s'entendre annoncer ns un salon au bruit de la particule. Il fallait ur cela en épouser une. Il s'en présenta une: elle tait plus jeune celle-là, elle n'avait jamais été rable, elle était surtout affectée d'un autre défaut en plus choquant dans la circonstance.

L'homme qui s'offrit comme époux titré à la fille du he teintur er s'appelait le marquis de La Vemant. us figurez-vous l'horrible, le vulgaire, le pharmaque calembour produit par ce rapprochement vitable des deux articles et du nom propre du futur? de Lavemant! S'appeler presque Mme de Lavement; ntendre annoncer ainsi dans un salon : *Monsieur le rquis et madame la marquise de Lavemant!* Elle épousa endant M. de La Vemant. Son orgueil parla plus ut que tout, plus haut que ses scrupules, que sa on, que les conseils de ses amis ; elle s'appelle aurd'hui Mme de La Vemant. Mais un pareil nom n'est tout à fait le bonheur : la lune de miel de ce joli n une fois consommée, les réflexions sont venues ; la igeur aussi est venue. Mme de La Vemant n ose plus tir ; elle voudrait bien changer de nom ; mais imsible ! Son nom est vrai, son titre est légitime : ses s'appelleront MM. de La Vemant, ses petits-fils eillement. Au siècle dernier, on eût écrit là-dessus comédie en trois actes, et nécessairement en vers, tulée : *Le Titre impossible*, ou *l'Orgueil puni par même.*

e que nous venons d'écrire n'est qu'une des plus itives faces de ce tic formidable, inépuisable et t-être incurable; voilà pourquoi, tout en applauant à la loi édictée contre les usurpateurs de titres, s eussions désiré que l'État eût laissé entrevoir tention de créer une petite noblesse à côté de la nde. Il est bien de soumettre les passions ; mais t-il pas mieux encore de les diriger, de les assou, de les ramener? Et quel meilleur moyen de dir la passion, le tic, la manie de vouloir une partie devant son nom, que de créer un droit facile à r cette particule ? Qu'il y ait une grande noblesse r l'armée, pour les arts; et pour l'industrie enie, lasse aujourd'hui de n'être que riche, qu'il y une petite noblesse, une toute honnête gentilhomie à sa portée. Ceux qui ont fait fortune à la rse auraient le droit, ou du moins pourraient nir la faveur légale, de s'appeler : *Chevalier du Trois et demi*, ou *Comte du Report*; ceux qui se seraient enrichis par les chemins de fer, prendraient, toujours avec l'autorisation de l'État, le titre de *Duc de la Locomotive*, ou de *Baron de l'Embarcadère*, ou de *Vicomte de la Station*, ou de *Comte de Convoi direct*, ou de *Marquis de la Grande vitesse*. Ceci est à examiner.

LÉON GOZLAN.

Expédition de Cochinchine.

ATTAQUE ET INCENDIE DES FORTS DE DON-TAÏ

Depuis plus d'un mois un armistice avait été conclu entre les Annamites et l'amiral Rigault de Genouilly, commandant les forces françaises en Cochinchine. Soupçonnant que le but de l'ennemi était de faire traîner les négociations en longueur et de laisser arriver la saison des pluies, l'amiral signifia aux mandarins que si le 6 septembre les propositions de paix qui leur ont été faites n'étaient pas acceptées par l'empereur de Cochinchine, les hostilités seront reprises.

Le 6, les mandarins n'étant pas arrivés et n'ayant donné aucune réponse, M. Rigault de Genouilly fait tout préparer pour l'attaque des forts de Don-Taï. Les Cochinchinois, profitant de la trêve, s'étaient fortifiés d'une manière formidable. Leurs lignes occupaient une grande étendue protégée par deux fossés profonds, garnis de bambous piquants et de fascines. Leurs remparts étaient protégés par des pièces de grosse artillerie, et derrière ces premières lignes avaient été élevés un grand nombre de fortins.

Le 15, à quatre heures du matin, le corps expéditionnaire s'est mis en marche, sur trois colonnes qui ont attaqué de front les fortifications. La colonne de gauche se composait de six compagnies d'infanterie de marine, commandées par le capitaine de vaisseau Reynaud; au centre marchaient les Espagnols. Le bataillon des marins, un détachement du génie et un d'artillerie de marine formaient la colonne de droite. A chacune des colonnes étaient joints des détachements d'artillerie de marine et d'encloueurs.

Les embarcations, sous la conduite de M. Liscoat, capitaine de frégate, attaquaient et brûlaient les forts de la rivière.

A l'approche de nos colonnes, le tam-tam se fait entendre et les lignes cochinchinoises nous canonnent de tous côtés. Nos soldats s'élancent à la baïonnette avec un élan incroyable et enlèvent, au cri de : Vive l'empereur, les fortifications.

A droite et au centre les forts qui se trouvaient en arrière sont attaqués et promptement enlevés, en sorte qu'une heure après, les formidables lignes de Don-Taï devenaient la proie des flammes et que quarante bouches à feu éclataient sous l'explosion d'une charge à outrance.

A une heure, les troupes rentraient dans leur camp après avoir achevé la ruine des ouvrages formidables élevés et défendus par les Annamites.

MAC VERNOLL.

L'abbaye de Newstead.

Cette abbaye célèbre, qui fut la résidence favorite de lord Byron, est située dans le centre de l'Angleterre, non loin de la ville de Nottingham. Elle appartenait jadis aux religieux de l'ordre Cistertien et fut démolie sous Henri VIII, à l'exception de la chapelle. Cette chapelle, quoiqu'en ruine et couverte de lierre, forme un point très-pittoresque près du château, moderne, mais construit dans le même style. Dans les appartements du château, toujours ouverts aux visiteurs, on conserve une grande quantité d'objets ayant jadis appartenu au poëte, entre autres un crâne humain monté en argent en forme de coupe à boire, qui fournit à lord Byron le sujet de plusieurs stances, comme nos lecteurs peuvent se le rappeler. Dans le voisinage se trouve l'ancienne forêt de Sherwood, célébrée par les exploits de Robin Hood dont parle Walter Scott dans son roman d'*Ivanhoë*. A l'exception de quelques troncs de chênes énormes et tout recouverts de mousse, tout vestige de l'ancienne forêt renommée dans l'histoire d'Angleterre a disparu ; les vieux arbres n'existent plus, mais à leur place il y a d'immenses plantations de sapins. A la mort de lord Byron, cette propriété fut achetée par le colonel Wildman ; elle est en vente à présent, à la suite du décès du propriétaire, mort sans héritiers directs. Le parc est magnifiquement boisé et abonde en gibier, dont le colonel Wildman retirait un revenu prodigieux, tellement prodigieux que la vente des lapins seulement produisait vingt-cinq mille francs par an.

MAXIME VAUVERT.

Pierre-Claude-François Delorme.

Il y a peu de jours le *Monde illustré* faisait connaître la fin douloureuse de M. Frédéric Millet, l'un des plus habiles miniaturistes de notre époque. La mort vient encore de nous ravir un des membres les plus honorables de l'école française, l'un des premiers élèves de Girodet. M. Pierre-Claude-François Delorme a cessé de vivre le 7 novembre, à l'âge de soixante-seize ans.

Il était né à Paris, en 1783. De bonne heure il entra dans l'atelier de Girodet et s'y fit remarquer. Après un assez long voyage en Italie, — chose rare au commencement de ce siècle parmi les artistes français, — il apporta au salon de 1810, un tableau de la *Mort d'Abel* qui avait été exécuté à Rome. Ce fut son début.

En 1814, il exposait deux toiles charmantes, gravées plus tard par Laugier, et qui obtinrent un succès populaire : *Héro et Léandre* et la *Mort de Léandre*.

L'église Saint-Roch possède de cet artiste, dont l'éducation avait été soignée, qui avait le goût de l'étude, des recherches historiques, une *Résurrection de la fille de Jaïre*; Notre-Dame, une grande toile représentant *Jésus-Christ apparaissant dans les limbes* ; le musée du

---

d'être reçu en ce moment, monsieur. J'avoue je n'attendais pas l'affront qui m'est fait aujourd'hui. Malgré l'incertitude des temps, je me croyais hez moi. Vous me tirez de cette erreur; vous me que vous venez accomplir un devoir, je veux vous croire ; je cède. Disposez de ma maison, de terre et de mes gens puisque M. le ministre et préfet l'ordonnent, et puisque le salut public intéressé à cette violation de ma propriété. Je prévenir mon intendant qu'il ait à recevoir vos es.

marquis sonna. André jugea que toute discusétait inutile et attendit. Un valet de pied introit un personnage en habit noir et en cravate che qui représentait admirablement le vieux serr de la haute comédie.

Monsieur Bernard, lui dit le marquis, monsieur ingénieur civil. Vous lui obéirez comme à moie. Vous le promenerez dans toutes les allées du et vous lui ouvrirez toutes les portes du château. reconnaîtrez, monsieur, ajouta-t-il en s'adresà André, qu'il serait difficile de prendre la chose illeure grâce.

ndré s'inclina. Le marquis salua et se retira. En nt dans le salon voisin il trouva Marguerite deprès de la porte. Il était tellement agité qu'elle ui dissimuler son trouble. Elle avait écouté et en.

Ma chère enfant, lui dit le marquis, tu feras bien ntrer dans ton appartement. Le parc et le châsont livrés à un inconnu qui vient prendre des res et faire des calculs au nom de la loi. Quant i, je quitte la place et je sors jusqu'au dîner.

la dit, il embrassa sa fille, demanda un cheval et s'en alla, droit en selle et ferme sur ses étriers, malgré ses soixante-dix ans, trotter à l'ombre, en forêt, tout en gémissant sur la situation déplorable de son pays.

III

Une heure après, André, assisté de son géomètre, mesurait la pente d'une des allées du parc, lorsqu'une robe blanche sortant des arbres s'approcha de lui. C'était Mlle Marguerite de Valmenier.

— Monsieur, dit elle à André, je désirerais vous parler, à vous seul.

— Diable, pensa-t-il, c'est probablement la fille du seigneur de ce château ! Que peut-elle me vouloir ? Va-t-elle aussi nier la révolution française et s'élever contre le développement des chemins de fer ?

Puis il la regarda. Elle était d'une beauté fine et délicate ; blonde et blanche, mais sans fadeur ; des yeux du bleu le plus clair, mais un regard vif et pénétrant ; sa jupe, légèrement relevée, laissait voir l'extrémité d'un pied charmant qui savait courir dans le gazon ; les cheveux se répandaient en boucles autour de cette jeune tête qui jetait comme un rayonnement de grâce et de lumière ; la verdure et le soleil faisaient un cadre merveilleux à cette apparition soudaine.

On a des yeux et un cœur quelque ingénieur qu'on soit. Les yeux s'ouvrirent. Le cœur s'agita. André se souvint qu'il n'avait pas trente ans et que les sciences exactes ne font pas le bonheur. Ce fut avec un léger tremblement dans la voix qu'il répondit à la question de Marguerite :

— Mademoiselle, je suis à vos ordres.

— Monsieur, lui dit-elle, vous avez eu recours à la ruse, mais, moi, je veux en agir loyalement avec vous; je vous préviens donc que je sais tout. Mme de Valençay m'a fait connaître votre projet.

— Mademoiselle...

— Pas d'explications, je vous en prie. Notre tête-à-tête en ce lieu n'est pas tout à fait dans les usages. C'est devant mon père que nous devons nous voir. Vous dînez aujourd'hui au château.

Et comme André voulait de nouveau prendre la parole.

— Adieu, monsieur Lacombe, dit-elle en insistant avec affectation sur ce nom, je vous répète qu'il m'est impossible de prolonger plus longtemps cette entrevue mystérieuse. A bientôt !

Et elle s'échappa. André, tout interdit, la regarda s'enfuir. Sa surprise avait été grande, mais la réflexion la dissipa promptement.

— De deux choses l'une, se dit-il, ou cette noble famille veut se moquer de moi, ou bien la jeune fille est aussi déraisonnable que le marquis son père. Je saurai ce qui en est. Je suis invité à dîner. Je reste et j'aurai le secret de l'énigme.

Cette résolution arrêtée, il reprit son travail avec un calme parfait. La ligne de voie ferrée était tracée au milieu des arbres séculaires du parc, quand il se présenta à six heures au château.

En revenant de sa promenade, le marquis avait trouvé Marguerite, en grande toilette, solennellement assise dans un fauteuil du salon de réception qui ne s'ouvrait qu'aux jours de fête.

— Pour qui et pourquoi tous ces préparatifs? avait demandé M. de Valmenier.

— Mon père, avait répondu Marguerite avec une admirable simplicité, c'est que j'ai invité à dîner ce

Luxembourg, *Céphale enlevé par l'Aurore*. C'est lui qui a peint, pour les galeries historiques du palais de Versailles, *la Fondation du collége de France par François Ier, en 1539*.

On doit à M. Delorme les peintures de la chapelle de la Vierge, à Saint-Gervais; celles de la chapelle de saint Pierre l'exorciste, à Saint-Eustache; mais l'un de ses plus importants travaux est la coupole de l'église Notre-Dame de Lorette, dont il restaura plusieurs parties il y a peu d'années. Il y a représenté la *Translation de la sainte maison de Lorette par les anges*.

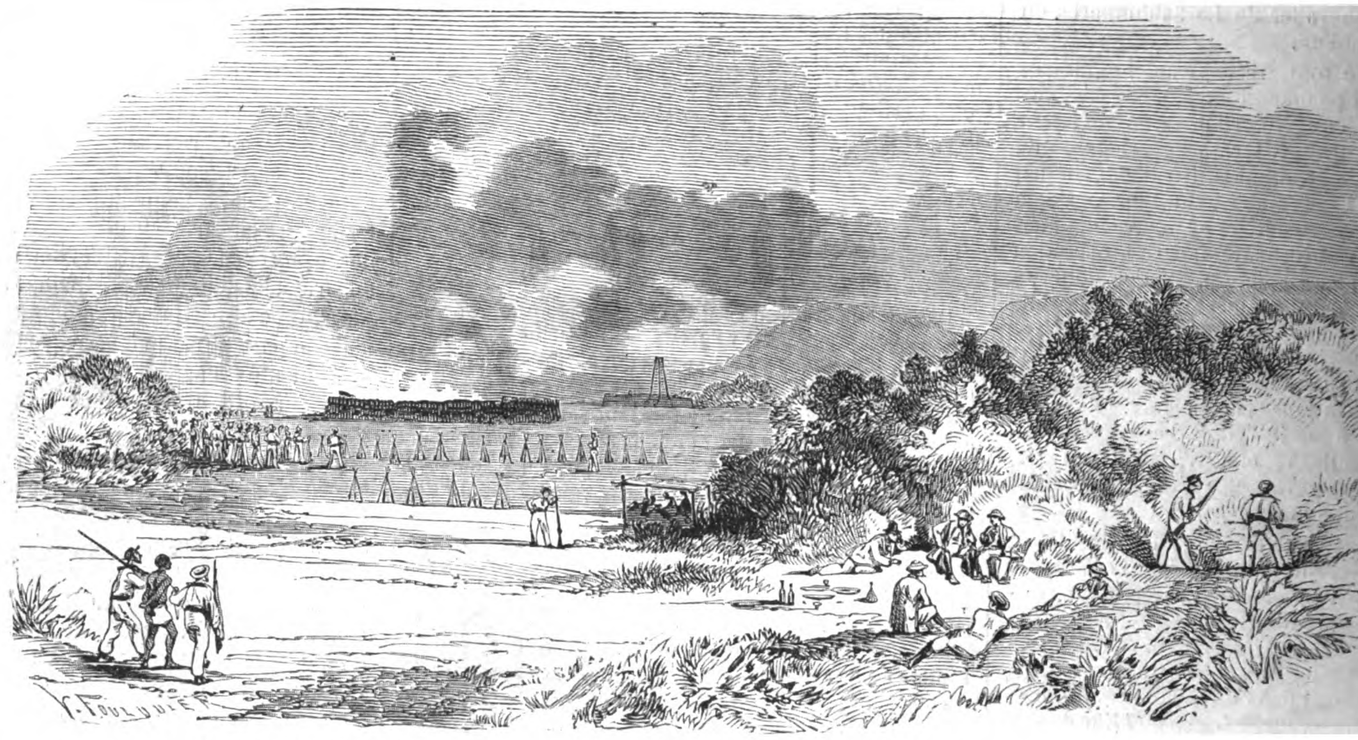
La croix de la Légion d'honneur fut la récompense de ce travail. M. Delorme avait été déjà honoré de médailles d'or en 1816 et 1819.

M. Delorme laisse quelques tableaux de la meilleure époque de son talent que recommandaient des qualités sérieuses. Dessinateur habile, il était en même temps coloriste intelligent. Il a résumé dans un de ses ouvrages, — *Ève cueillant le fruit défendu*, — toute la grâce et la finesse de son pinceau. Cette grande toile est une œuvre de l'aspect le plus séduisant.

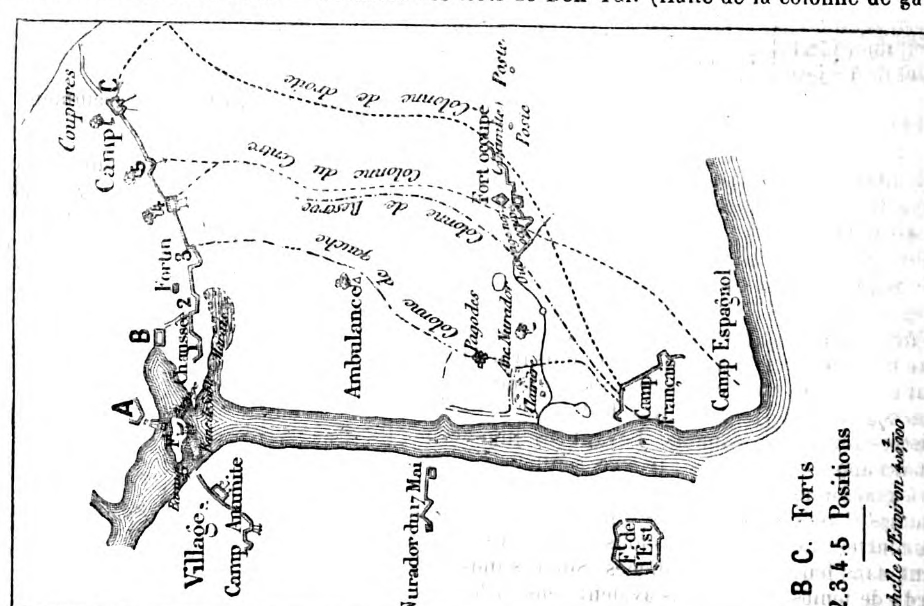
Il avait voué à Girodet l'affection la plus sincère, le dévouement le plus profond. L'élève était devenu un ami, et, grâce à cette amitié, nous devons la conservation de la plus grande partie des études, des travaux de l'illustrateur d'*Atala*, du *Sommeil d'Endymion*, de la *Scène du Déluge*. M. Delorme en avait réuni une collection extrêmement importante dont il n'avait jamais pu consentir à se séparer.

La vie de M. Delorme a été longue, honorable, laborieuse, signalée par des succès véritables. C'était un des derniers représentants de cette école de l'Empire qui a si dignement signalé son passage dans l'histoire des beaux-arts de notre pays. On l'avait un peu oublié dans ses dernières années, — et c'était là l'un des chagrins du digne vieillard, — mais la postérité plus juste lui conservera une place honorable parmi les maîtres qui ont été l'honneur de la France pendant près d'un demi-siècle.

CH. D'ARGÉ.

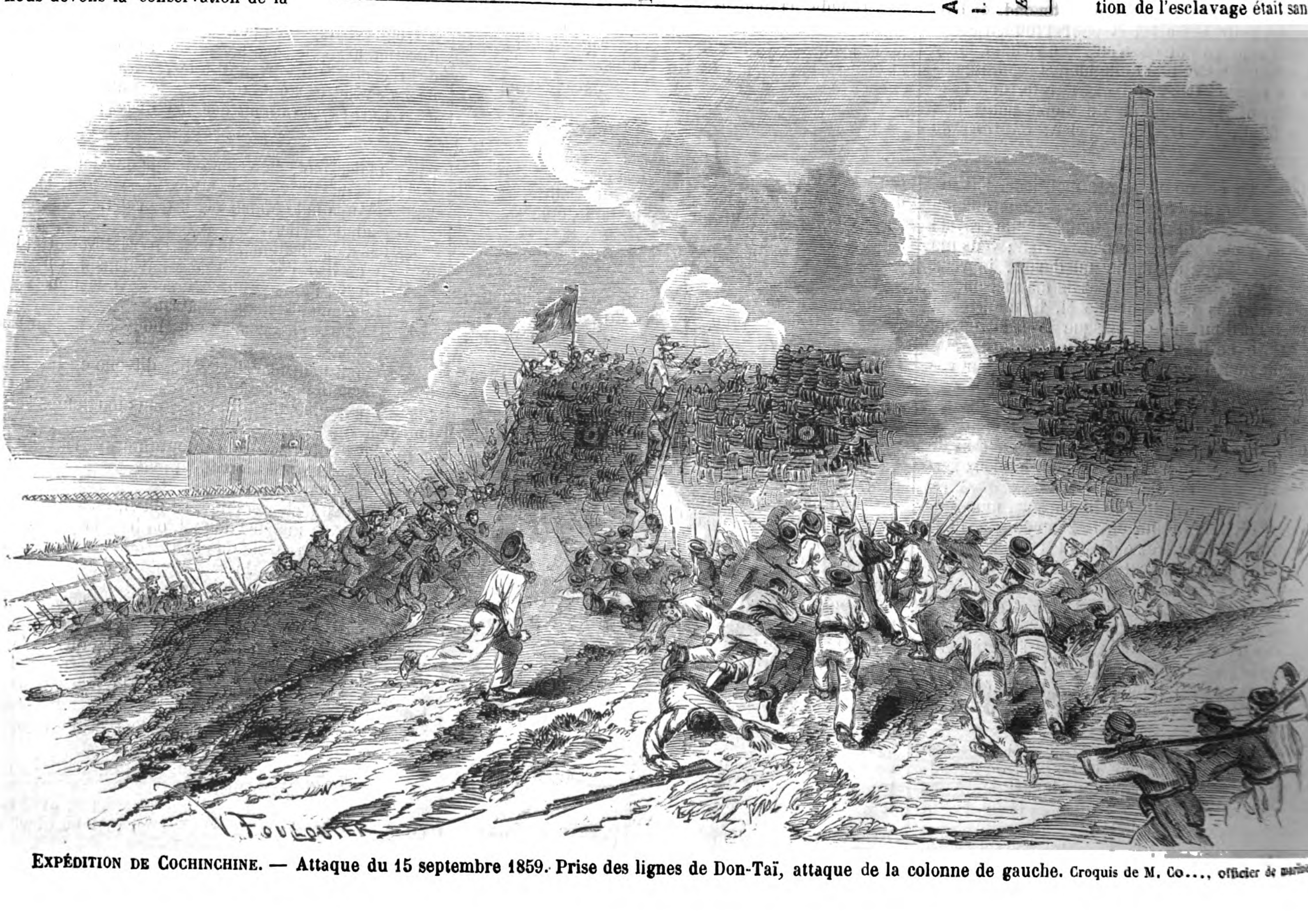


EXPÉDITION DE COCHINCHINE. — Incendie des forts de Don-Taï. (Halte de la colonne de gauche).

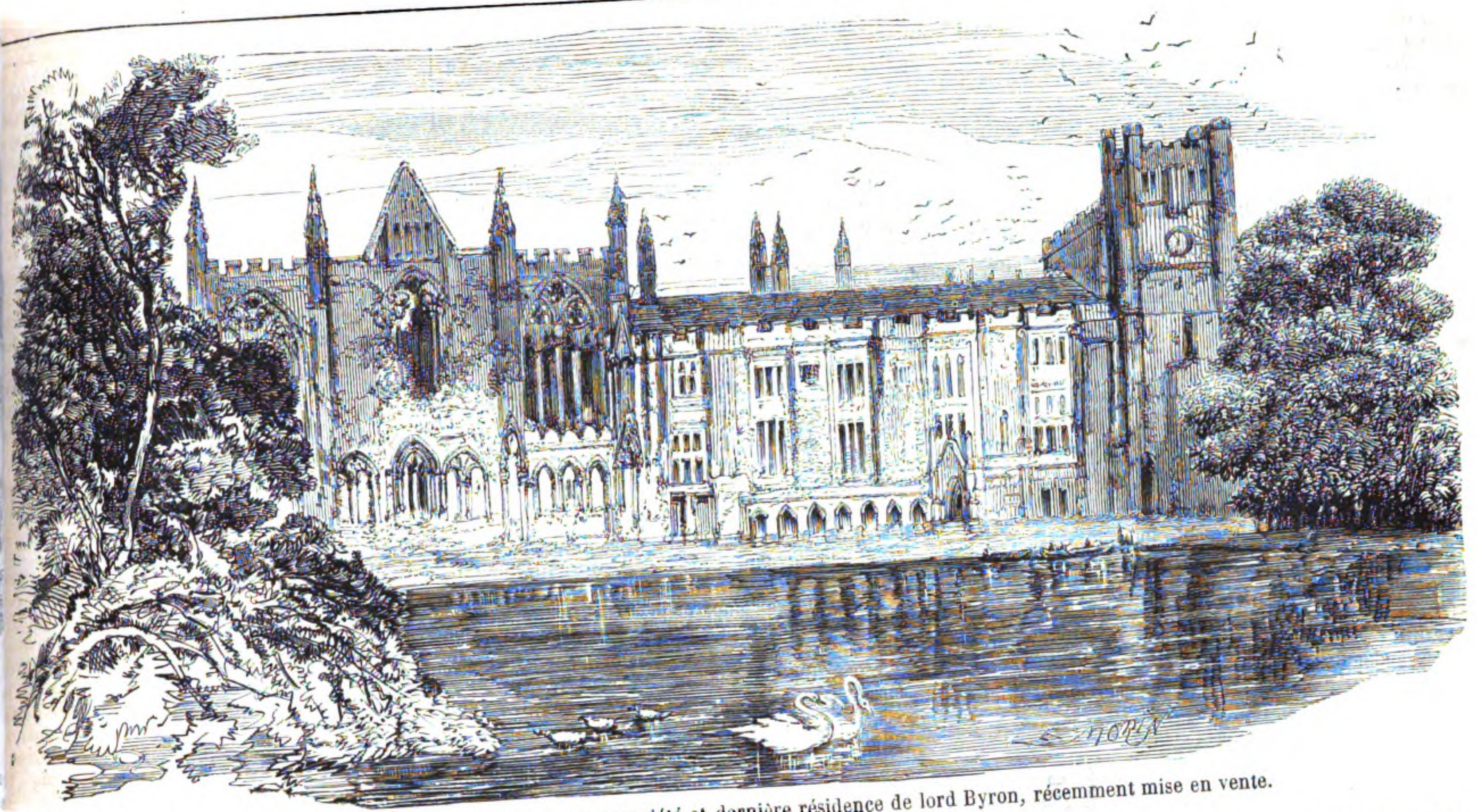


COURRIER DU PALAIS.

J'ai à vous parler aujourd'hui d'un héros échoué. Il se nomme Brown. Bien que de la race anglo-saxonne, il avait rêvé de devenir le Washington des peaux noires. Il s'était dit que faire des *meetings*, prononcer de beaux discours et écrire de jolis romans sur l'abolition de l'esclavage était sans doute



EXPÉDITION DE COCHINCHINE. — Attaque du 15 septembre 1859. Prise des lignes de Don-Taï, attaque de la colonne de gauche. Croquis de M. Co..., officier de marine.



Abbaye de Newstead (près de Nottingham), propriété et dernière résidence de lord Byron, récemment mise en vente.

lque chose d'estimable, mais qu'une bonne dé-
nstration avec accompagnement de fusils et de
olvers avancerait bien autrement la question. Il
it réuni autour de lui une vingtaine de gaillards
erminé et était allé se poster dans une ferme qu'il
it achetée sur les confins de la Virginie et du
ryland. Ce fut de là que le 16 octobre il partit
c sa petite troupe et se dirigea vers un arsenal
éral, situé sur les bords du Potomac, près de
per's Ferry. L'arsenal ne résista pas non plus que
ville dont les bons bourgeois étaient encore plongés
s le premier sommeil. Bien armé, bien approvi-
nné, Brown se mit à couper les fils télégraphiques
es rails du chemin de fer : en même temps il appe-
aux armes tous les *oncles Tom* de la contrée. Les
les Tom ne bougèrent pas, ils restèrent dans leurs
s. Cependant l'autorité n'avait pas perdu de temps:
troupes avaient été appelées de Richmond, de Baltimore, de Washington, et le libérateur se vit bientôt assiégé dans l'arsenal par plus de quinze cents soldats. Lui et ses vingt hommes firent une résistance désespérée. Quinze d'entre eux furent tués parmi lesquels les deux fils de Brown : un s'enfuit. Les cinq derniers, criblés de blessures, couverts de sang, furent faits prisonniers et conduits à Charlestown. C'étaient Brown, Stephen, Coppe, tous trois de race blanche, le mulâtre Green et le noir Coplands.

La figure de Brown se détache de celle de ses compagnons. Devant ses juges son attitude est digne et calme : il a ce sentiment religieux, cette foi dans sa mission qui fait les martyrs. Il dédaigne de marchander sa vie. Cinq de ses parents les plus proches sont ou morts fous ou détenus en ce moment dans des maisons d'aliénés. Sur ces indices d'une folie héréditaire, ses amis avaient pensé à fonder un moyen de défense : il le répudie hautement : il revendique la responsabilité entière de ses doctrines et de ses actes. C'est pour pouvoir les proclamer plus haut qu'il a accepté le ministère d'un avocat ; car il sait bien que le procès qu'on lui fait n'est qu'une « ignoble comédie. » Ainsi parle Brown et c'est pitié en effet de voir ce malheureux, la tête enveloppée de bandelettes et labourée de blessures, si faible qu'il a fallu le porter à l'audience, obligé en cet état de se défendre contre une accusation quatre fois capitale. Ce sont des gens pressés que ces Virginiens, et il faut leur rendre cette justice, qu'ils ne laissent pas moisir leurs prévenus. Brown et ses compagnons sont traduits le 25 devant la cour des magistrats : c'est le premier degré de juridiction. Le même jour la cour rend son arrêt qui déclare le crime évident et renvoie les accusés devant le grand jury. Elle se retire ; mais les accusés ne quittent pas la salle. Au bout de vingt minutes, voilà le grand jury qui arrive et rend au débotté un verdict de renvoi devant le jur

BOUFFES-PARISIENS. — *Geneviève de Brabant.* (Acte I, deuxième tableau.)

ordinaire. Fouquier-Tinville et Coffinhal n'étaient pas plus expéditifs.

Le 30 octobre, le jury ordinaire avait fini sa besogne et déclaré Brown coupable sur tous les chefs. Ce dernier est resté impassible et s'est contenté de ramener sur son épaule les plis de son manteau. On pensait, au départ du courrier, que l'exécution ne se ferait pas attendre. Le prochain paquebot nous apportera le dénoûment du drame.

Pendant les débats, deux canons chargés à mitraille stationnaient dans la cour qui précède la salle d'audience. Le magistrat président avait donné ordre aux policemen et aux geôliers de tuer sans pitié les prisonniers à la moindre tentative qui serait faite pour les délivrer. Les canons, passe ! mais l'ordre du président, je le trouve un peu vif.

Telle est la justice des petits-fils de Franklin, et je ne sais pas, ma foi, si je ne préfère pas celle des descendants de Toussaint-Louverture. A Haïti aussi, l'on vient de juger un complot. Pas mal de bons nègres s'étaient mis en tête de tuer le général Geffrard, le nouveau président, et de le remplacer par le général Prophète, secrétaire d'État au département de l'intérieur. Geffrard avait eu vent de ce qui se tramait, il avait fait venir Prophète et lui avait laissé le choix ou de passer devant un conseil de guerre ou de filer à l'étranger. Prophète avait pris ce dernier.

Le 3 septembre, les conjurés apprirent que leur chef était en fuite : ils devinèrent que s'ils n'agissaient pas de suite ils étaient perdus. Le soir même, à l'heure où le président avait l'habitude d'aller rendre visite à sa mère et à sa fille, ils se postèrent sur son passage. Les minutes, les heures se passaient et Geffrard ne paraissait pas. Savez-vous ce que ces brutes imaginèrent? D'assassiner la fille du président, dans la pensée que le père, accouru à la fatale nouvelle, viendrait s'offrir à leurs coups. La jeune femme se tenait dans un salon séparé de l'extérieur par une porte-jalousie. Ce fut à travers les barreaux de cette porte que l'arme fut placée et qu'un coup tiré à bout portant vint briser le crâne de la malheureuse. Mais, par bonheur, le président retenu au palais échappa au danger. La conspiration échoua et ceux qui y avaient trempé, au nombre de trente-cinq, furent arrêtés et traduits devant une cour martiale.

Vingt ont été condamnés à la peine capitale : ce sont les quatre frères Chochotte, Salomon Zamor, Anulysse Ulysse, Célestin dit Manifesto, Timoléon Sanon, Isnardy, Ducasse, Bellegarde, Batraville, Morisset, Abélard Petit, Montalé, Denis, Bienvenu, Guerrier Prophète, Catulle Nau et Lysis Barthélemy. A l'exception des trois derniers qui avaient pris la fuite et de Bienvenu dont l'exécution a été suspendue, tous ont été passés par les armes le jour même du jugement.

Les débats ont duré dix jours, et à part quelques excentricités du ministère public, ils font très-bonne figure dans le compte-rendu judiciaire. Le barreau noir n'est pas du tout à mépriser, et il y a là-bas un certain Me Valein qui, pour l'éloquence — sinon pour le succès, — me paraît être le Lachaud de l'endroit.

Sur les trente-cinq accusés, il y en avait treize plus ou moins gradés qui étaient attachés comme aides de camp à la personne du président d'Haïti. Ne trouvez-vous pas que c'était là un président bien gardé?

Ce n'est pas, je crois, forcer la transition que de vous parler du docteur noir. Le cancer manque-t-il sur la place? ou les cancéreux sont-ils ingrats? Comment cette fortune que nous avons vue si brillante s'est-elle évanouie? Il y a un an à peine, le docteur Vriès avait un vaste appartement, des meubles splendides, des chevaux, des voitures. Chevaux, voitures, meubles, tout cela a été saisi par le propriétaire, sous ce prétexte qui en vaut bien un autre que son illustre locataire ne payait pas son terme, et voici le grand homme forcé de comparaître en référé pour entendre dire, — suivant la formule d'usage, — que les objets saisis seront vendus et que le prix en sera attribué à qui de droit.

Reparlerai-je de la grande querelle de M. Dumas et de M. Maquet? A quoi bon? Les débats nouveaux n'ont rien ajouté à ce que ceux de première instance nous avaient appris. M. Dumas persiste toujours à n'accorder à M. Maquet que la valeur du praticien qui dégrossit la statue, de l'élève qui prépare la toile. Il le compare bien quelque part à Jules Romain, mais il a eu soin au préalable de se comparer lui-même à Raphaël. Dans l'intimité, assure-t-on, il se sert de métaphores plus familières : « Maquet, dit-il, sait dérotter un roman, un drame, une nouvelle; mais il ne sait pas les faire reluire. »

Maquet, lui, prétend que sa part dans le travail commun était de même nature et de même qualité que celle de Dumas : il rappelle que par deux fois il lui a fallu remplacer un feuilleton perdu, et que ces deux feuilletons il les avait écrits tout seul sans que Dumas, qui les avait recopiés, y eût rien changé. Il produit des billets où Dumas noyé dans ses travaux perd pied, lui demande la perche et pousse des cris de détresse : « Du Chicot, du Chicot, du Chicot! » — « Du bâtard, du bâtard, du bâtard! » Et Maquet donne du Chicot et du bâtard. C'est sa copie qui va assouvir la faim de l'abonné. Ces jours-là a-t-il été le sculpteur ou le praticien?

Le tribunal avait reconnu que la collaboration de Maquet avait été « aussi importante intellectuellement que profitable matériellement à Alexandre Dumas; » mais il avait refusé à Maquet le droit qu'il réclamait de faire mettre son nom à côté de celui de Dumas sur les ouvrages écrits en commun. La cour a maintenu cette décision. Au fond, et abstraction faite des moyens de droit qui ont dirigé les magistrats, cela me paraît parfaitement logique quelle que soit la somme de talent que Maquet ait apportée dans cette collaboration des quinze années, on peut dire qu'il ne l'a employée qu'à faire *du Dumas* : n'était-il pas juste que l'inventeur du produit restât seul propriétaire de la marque de fabrique?

PETIT-JEAN.

M. Alexandre Dumas fils et le *Père prodigue*. — [illegible] tous les théâtres. — *Masques et Bouffons de la [illegible] Italienne*, par M. Maurice Sand.

Le grand événement de la semaine prochaine sera la [illegible] comédie du Gymnase : *le Père prodigue*. La critique [illegible] plumes, tandis que le public s'apprête simplement à [illegible] jeune auteur auquel il doit déjà d'exquises jouissances [illegible] en effet, discuter M. Alexandre Dumas fils, mais on ne [illegible] le nier; c'est le rapport qu'il a avec cette enseigne [illegible] magasin de chaussures, où une botte est représentée [illegible] par un lion : — « Tu peux la déchirer; mais la [illegible] jamais! »

L'auteur de *la Dame aux Camélias* et du *Demi-M*[illegible] est, pour épuiser une comparaison d'un ordre si [illegible] un écrivain qui soigne particulièrement ses *coutures*. [illegible] voulons dire par là qu'il est plus arrangeur qu'inventeur [illegible] un mosaïste précieux et dont les procédés méritent d'être [illegible] Malgré nos restrictions, dont le nombre a pu quelque [illegible] oublier notre point de départ, nous n'avons jamais [illegible] occasion de placer M. Alexandre Dumas fils, avec M. E[illegible] Augier, à la tête du jeune théâtre — depuis dix ans. [illegible] ne nous parait donc plus légitime que la curiosité qu[illegible] à chacune de ses pièces.

Il n'y a pas eu de premières représentations, cette [illegible] Ce temps d'arrêt nous permet de jeter un coup-d'œil sur [illegible] théâtre et sur les ouvrages en préparation pour la [illegible] d'hiver. La Comédie-Française semble pourvue [illegible] quelques mois avec *le Duc Job*; force sera à M. E[illegible] About, qui a deux pièces reçues, *le Mauvais œil* et [illegible] *tion d'un prince*, d'attendre le bon plaisir du public. *L*[illegible] *au Couvent*, de M. Théodore Barrière, va se trouver [illegible] retardé par la même et excellente raison.

L'Odéon voit luire à l'horizon lointain, bien lointain, [illegible] comédie de M. Ponsard, — et, un peu plus rapprochée de [illegible] une non moins grande comédie de M. Amédée Rolland, [illegible] titre est : *les Parvenus*.

M. Scribe, dont le comité du Théâtre-Français a reçu [illegible] rement *à corrections* une pièce assez importante, s'est [illegible] du côté du Vaudeville, et l'on affirme que *la Fille de* [illegible] *ans* a été accueillie par M. Louis Lurine avec tout [illegible] que commande son auteur. *La Fille de trente ans* [illegible] cependant pas représentée avant *les Petites Mains*, [illegible] de M. Eugène Labiche, — un des vaudevillistes qui [illegible] de très-près la véritable comédie.

Les Variétés répètent leur revue de fin d'année, qui [illegible] lera, dit-on, *Sans queue ni tête*, et qui aura [illegible] (ceci n'est plus un on-dit) MM. Théodore Cogniard et Cl[illegible]

---

jeune homme qui est venu ce matin pour le chemin de fer.

— Tu veux plaisanter?

— Nullement! Cela vous fâcherait-il? J'ai cru bien faire. Quand M. le vicomte de la Roche de Mont Brison est venu au château, la semaine dernière, ne l'avez-vous pas retenu à dîner? J'ai pensé qu'il était convenable de traiter de même ce pauvre garçon. Ne m'avez-vous pas toujours dit qu'il fallait exercer largement l'hospitalité?

Elle développa ce thème avec une gravité imperturbable.

Le marquis dut se résigner. Il accueillit M. Lacombe avec une politesse froide et réservée. A six heures et demie, on était à table.

André n'était pas un de ces jeunes savants qui prétendent que l'amour de la science ne va pas sans le mépris de l'art. Tout en faisant à l'école polytechnique et à l'école des ponts et chaussées les études spéciales les plus solides, il avait conservé le goût éclairé des lettres, le culte des bons tableaux et des belles statues, la passion de la musique. Il n'affectait pas ces airs incultes et désordonnés de certains grands hommes du siècle qui, pour donner à penser qu'ils sont tout esprit et tout intelligence, traitent leur corps en véritable guenille. Pour lui, le génie et la propreté n'étaient pas deux ennemis irréconciliables.

Il n'était pas joli garçon, ce qui est un grand mérite. Le jeune homme bien rasé, bien peigné, bien brossé, bien frisé, bien ganté, bien chaussé et bien cravaté, qui marche raide et guindé dans l'irréprochable correction de son costume, est peut-être une des merveilles du demi-monde, mais il est à coup sûr une des plaies de la vraie société. André était élégant sans exagération et sans prétention. Grand et mince, il avait une physionomie ouverte et résolue. Son regard trahissait toujours l'activité de sa pensée et ses lèvres fines ne paraissaient pas devoir s'ouvrir pour une parole banale.

Il n'était pas riche, mais il avait ce qui est nécessaire pour vivre à Paris dans une simplicité honorable, et, comme il était laborieux, le revenu de son travail s'ajoutait chaque année plus considérable au revenu fixe de son patrimoine. Il n'entrait jamais à la Bourse, ne se trouvant ni assez pauvre ni assez riche pour spéculer. Il vivait enfermé dans un cercle étroit d'amitiés sûres; il était le représentant de la science dans un petit groupe d'artistes : peintres, sculpteurs, romanciers, journalistes, musiciens, qui, travaillant et vivant près de lui, avaient insensiblement développé devant ses regards les horizons infinis de l'art et de la pensée. Aussi était-il homme à se mêler brillamment à toute conversation intelligente, ce qui lui attira, dès le commencement du dîner, l'attention et la considération du vieux marquis.

On avait parlé un peu de tout, en évitant cependant la politique et les chemins de fer, lorsque le nom de Mozart se trouva par hasard jeté dans la causerie. C'était le maître préféré de M. de Valmenier qui avoua son culte pour l'auteur de *Don Juan*. André fit la même profession de foi. La glace était rompue. La révolution française n'a rien changé aux lois de la musique; le marquis et l'ingénieur parlaient une langue commune. Le ton de la conversation s'éleva. André fut sincèrement éloquent. Il fit des *Noces de Figaro* une analyse curieuse et passionnée qui enchanta M. de Valmenier et qui étonna pro[illegible] ment Marguerite; elle n'avait jamais entendu tr[illegible] une question d'art avec autant de verve et d'[illegible] André mettait, d'ailleurs, quelque coquetterie à se [illegible] écouter, et les regards de Marguerite, constam[illegible] attachés sur lui, excitaient l'élan de sa jeune [illegible] ration.

Quand on quitta la table, ce fut pour tirer des ra[illegible] de la bibliothèque les partitions de Mozart. Mar[illegible] rite, qui était excellente musicienne, se mit au [illegible] chaque morceau terminé amenait une de ces [illegible] mantes discussions dans lesquelles toutes les [illegible] nions sont respectables, parce que toutes les [illegible] tions sont sincères. André prit la liberté d'a[illegible] ses observations à Marguerite sur certains [illegible] vements qui lui paraissaient trop lents ou trop [illegible] cipités. Une de ces remarques donna lieu à [illegible] petite causerie à deux qui, en courant, toucha à [illegible] sujets; ils en sortirent également satisfaits l'[illegible] l'autre.

Vers dix heures, André dut se retirer. Le [illegible] le remercia d'avoir accepté son invitation et [illegible] prendre jour pour faire meilleure connaissance. [illegible] dré s'excusa, alléguant qu'il était attendu à [illegible] qu'il était obligé de se consacrer tout entier à ses [illegible] paratifs de départ. La séparation fut cordiale. [illegible] du chemin de fer et de l'expropriation pour [illegible] d'utilité publique, il avait continué à n'en [illegible] question.

LUDOVIC HALÉVY

(*La suite prochainement.*)

)n peut compter sur un escadron de jolies femmes, sur des ostumes impalpables, sur des décors chatoyants, sur de l'es-rit peut-être, sur de la gaîté à coup sûr.

Le Palais-Royal aura sa revue, comme les Variétés; le titre st arrêté : *l'Omelette du Niagara*; c'est une trouvaille. L'an-ien directeur, M. Dormeuil père, à qui son abdication crée des oisirs et peut-être des mélancolies, a voulu en être; il appor-era donc sa part de collaboration à MM. Delacour et Lambert 'hiboust. D'ici là, il ne serait pas impossible qu'on représentât ne facétie de M. Edouard Martin, *Coqsigrue poli par amour*, renouvelé probablement d'une pièce de l'ancien ré-ertoire Italien : *Arlequin poli par l'amour*.

On ne prévoit pas encore, à la Porte-Saint-Martin, l'inter-uption des représentations de *la Reine Margot*; mais quand tte interruption aura eu lieu, *la Tireuse de cartes*, de . Victor Séjour, est là pour prendre la suite d'un succès que abileté de M. Marc-Fournier rend permanent.

A l'Ambigu, la reprise de *Shylock ou le Juif de Venise* t sur le point de succéder au *Roi de Bohême*, de M. Paul eurice, de qui les intentions littéraires ont été mieux appré-és qu'on ne s'y serait attendu de la part du public des bou-vards. *Shylock* est le drame de Shakspeare, arrangé en mé-drame par M. Ferdinand Dugué. Où était la nécessité de cette prise? Adressez-vous à M. Chilly, qui, depuis qu'il est direc-ur, ne rêve plus qu'aux moyens de redevenir acteur, ne fût-qu'un mois, une semaine, un soir même. — O tunique de ssus! il est donc vrai que tu brûles éternellement les flancs ceux qui t'ont revêtue? — Après *Shylock*, ce sera le tour ce fameux *Marchand de coco*, passé presque à l'état lé-ndaire depuis le temps qu'on en parle. Le rôle est destiné is que jamais à M. Frédérick Lemaître.

Nous ne savons rien de l'avenir de la Gaîté, qui vit très-bien r *le Savetier de la rue Quincampoix*.

Les petits théâtres du boulevard du Temple n'engendrent s la tristesse, au contraire; ils poussent même quelquefois lat de rire au-delà des limites de la tradition. On avait la ce, la parade, la pochade; ils ont imaginé la *cascade*. De là, impossibilités scéniques, telles que *Guyon chez Viltard*, x Folies-Dramatiques. Qu'est-ce que c'est Guyon? qu'est-que c'est que Viltard? Des acteurs célèbres depuis Passoir qu'au Cadran bleu? A la bonne heure, mais ce n'est pas une son pour nous faire entrer dans leurs habitudes privées et is associer à leur vie intime. On a déjà justement blâmé *Ra-en voyage*, *Grassot embêté par Ravel*, *Mlle Déjazet au ail*; que dire alors de *Viltard chez Guyon* ou de *Guyon z Viltard?*

Jusqu'aux Délassements-Comiques, qui ont, eux aussi, leur ite pointe d'orgueil! Leur pièce de résistance en ce moment intitulée : *Les Délassements en vacances*. Heureusement cela est vif, drôle, remuant, chantant, dansant. — La re-des Délassements s'appellera : *La toile ou mes quatre s!* ce qui est le cri habituel des spectateurs du paradis; celle Folies-Dramatiques : *Vive la joie et les pommes de terre!* qui est un refrain également populaire, mais un peu vieilli.

'oici venir, pour terminer, un événement plus gros qu'il n'en ir. Un théâtre qui a son histoire et ses fastes, qui a gagné batailles au temps des guerres romantiques, et sur lequel e Dorval a joué, le théâtre Saint-Marcel, en un mot, rouvre haînement ses portes sous la direction d'un comédien ex-mmenté, M. Bocage. Peut-être même seront-elles ouvertes que ces lignes paraîtront. La pièce d'inauguration, *l'Amour*, de M. Paulin Niboyet, un de nos confrères en journalisme. urait eu bon goût à ne pas emprunter le titre d'une comédie iment spirituelle de M. Rosier, représentée au Théâtre-nçais il y a quelques vingt-cinq ans. Quoi qu'il en soit, on n bien extrême de *l'Amour* de M. Niboyet; cela ne nous prend point. Des chœurs ont été ajoutés à la pièce par Louis Lacombe. En outre, une heureuse innovation signalera l'ouverture du théâtre Saint-Marcel : chaque spectateur, en ant son billet, recevra un bon de voiture pour s'en revenir, ar nous apprendrons à ceux de nos lecteurs qui pourraient re l'ignorer, que le vaillant théâtre Saint-Marcel est situé Pascal, à deux pas des Gobelins.

mmédiatement après *l'Amour*, on représentera une comé-en cinq actes, *Faire son chemin*, de notre collaborateur Paul Dhormoys. Le chemin de cette comédie est tout fait, auteur y a semé le quart de l'esprit qu'il a dépensé dans charmant livre d'*Une visite chez Soulouque*.

ous recevons trop tard pour en rendre compte un magni-ouvrage de M. Maurice Sand : *Masques et bouffons*, l'appréciation rentre tout à fait dans nos attributions dra-ues. Nos confrères du lundi s'en sont déjà occupés, et ils t é d'accord pour constater que depuis la célèbre édition de ontaine, dite des fermiers-généraux, aucune publication de ature et d'art ne s'était produite dans de telles conditions de de savoir, de goût et d'humour. Nous y reviendrons cer-ement.

CHARLES MONSELET.

CHRONIQUE MUSICALE.

THÉÂTRE-LYRIQUE : *Orphée*, opéra en trois actes, de Gluck. — BOUFFES-PARISIENS : *Geneviève de Brabant*, opéra-bouffon en deux actes et sept tableaux, de MM. Jaime et Tréfeu, musique de M. Offenbach.

En 1764, à l'époque où Gluck composa son *Orfeo*, il y avait à Vienne un certain du Rollet qui faisait partie du personnel de l'ambassade française. Or, on va voir comment il advint qu'une grande révolution musicale eut lieu à Paris parce que le bailli du Rollet habitait Vienne en 1764.

Notre diplomate, grand amateur de musique et qui n'était pas non plus sans prétention à l'endroit de la rime, arrangea pour Gluck un livret sur des paroles françaises. Le sujet que l'on avait choisi d'un commun accord était *l'Iphigénie* de Racine, — Noverre en avait bien fait un ballet! — Musicien et parolier ayant achevé leur œuvre, il fallut songer à un théâtre pour la faire exécuter. On pensa à l'Académie royale de musique, et ce fut du Rollet qui se chargea des négociations; or, il est juste de dire que toutes ses subtilités diplomatiques ne menèrent point d'abord l'affaire à bonne fin. Il fallut que la dauphine Marie-Antoinette, qui avait eu Gluck pour maître de musique, intervînt pour obtenir l'exhibition de la partition allemande sur la scène de notre Opéra.

Voilà comment Guck arriva à Paris pour y planter le drapeau de la réforme musicale. L'auteur d'*Orphée* fut, en effet, plus qu'un compositeur inspiré, il apportait avec lui les éléments d'une théorie nouvelle. Aux languissantes ariettes, à la déclamation ampoulée de l'école française, il voulait substituer des formes mélodiques plus sévères en même temps qu'il imaginait de donner au récitatif une valeur d'expression plus grande. Son ambition, comme l'a très-bien dit Castil-Blaze, était de créer « un drame régulier dont la musique *fortifierait* les situations en suivant la pensée du poëte. » Ce rêve, — c'était là un beau rêve! — s'est accompli en dépit de la rivalité de Piccini, lequel, comme l'on sait, fut pensionné par la du Barry pour tenir tête au protégé de la dauphine.

L'enthousiasme fut grand le soir de la première représentation d'*Iphigénie en Aulide*, et le lendemain, ces bons Parisiens, courtisans ordinaires du génie, payèrent vingt-quatre livres leurs billets de parterre. Or, les choses se passaient à cette époque absolument comme maintenant; quand le parterre d'un théâtre coûte vingt-quatre livres, les gens de la direction s'en viennent ramper aux genoux de l'auteur... de la recette et lui demandent de combler leurs vœux en leur donnant au plus tôt une partition nouvelle. Gluck avait en portefeuille son *Orfeo* que l'on jouait à Vienne depuis dix ans et qui n'était guère connu en France que par l'édition que Favart en avait publiée, à ses frais, en 1769. Il consentit à en faire traduire les paroles italiennes par Moline, et la première représentation d'*Orphée* fut donnée le 2 août 1774.

Le succès de la nouvelle partition fit grandir encore la renommée de son auteur. Gluck devint l'homme à la mode, et sa musique, outre qu'elle plaisait, prêchait aussi des doctrines qui battaient en brèche celles de l'école Lulli, dont l'influence était grande encore. Gluck et ses adeptes régnèrent longtemps sur la scène française; mais Rossini vint et le goût tourna subitement à la mélodie italienne.

Il appartenait à la direction du Théâtre-Lyrique, dont personne n'ignore l'heureuse audace et le zèle tout artistique, il appartenait, disons-nous, à M. Carvalho de remettre en lumière l'opéra d'*Orphée*. Des soins extraordinaires ont été apportés à cette reprise pour lui donner le caractère d'une solennité. Ainsi les chœurs et l'orchestre ont été renforcés par une partie des artistes des Italiens. Mme Viardot, — une grande renommée et un grand talent tragique, — a été engagée pour jouer le rôle d'Orphée; quatre grands décors ont été exécutés par MM. Cambon et Thierry, les costumes ont été ajustés suivant la tradition antique la plus pure... que sais-je encore?

L'œuvre de Gluck est conçue sur un plan et dans des formes qui tranchent d'une manière très-vive sur les habitudes de notre théâtre moderne. Un seul sentiment y est exprimé : Orphée y pleure Eurydice depuis le chœur d'ouverture jusqu'au dernier acte; c'est un des plus beaux modèles de musique élégiaque que je connaisse. L'auteur a voulu émouvoir par la continuité d'une idée longuement et savamment développée dans toutes ses conséquences, tandis qu'une des doctrines de notre école contemporaine est de frapper l'esprit par des contrastes souvent criards, de le stimuler en déroulant devant lui un panorama de sentiments et de situations aussi divers que possible. Témoin nos œuvres dites sérieuses qui renferment l'élément plaisant, sinon comique, dans une proportion d'au moins un cinquième. On a appelé cela : « la Variété dans l'Unité. »

Mme Viardot, sur qui pesait la responsabilité du succès, remplace la fraîcheur de voix qu'elle avait autrefois par tout ce que l'art a d'aimable et à la fois de puissant. Quelle intelligence! quel feu! quel entraînement la cantatrice a en elle! et ajoutons : Quelle conscience! Après le beau chœur qui sert d'introduction, Mme Viardot chante un long récit qu'elle termine par le point d'orgue le plus magistral que nous ayons jamais entendu. A ce trait d'audace, le public a bondi et, le rideau baissé, on a rappelé Mme Viardot à deux reprises différentes. L'acte de l'enfer, ou plutôt du Tartare, — pour parler le langage mythologique, — a vivement impressionné. Le *Monde illustré* en donne aujourd'hui une gravure saisissante. La prière d'Orphée qu'interrompt par instant un chœur syllabique, est de l'effet le plus dramatique; c'est là vraiment une grande conception. Aux frissons que donne cette scène ténébreuse (reproduite par notre dessin de la page 344) succèdent les joies sereines du séjour des ombres heureuses; l'air avec chœur, qui remplit presque tout ce tableau et qu'a, du reste, très-bien dit Mlle Moreau, a été bissé avec enthousiasme. Viennent ensuite le duo pathétique entre Orphée et Eurydice, et l'air célèbre : *J'ai perdu mon Eurydice...*; Mme Viardot le termine par une sorte de sanglot dont l'effet est indicible.

En somme, et à part le prestige du grand nom de Gluck, c'est une curieuse exhibition que celle d'un opéra qui ne contient guère qu'un rôle, — les autres étant quasi épisodiques, — et dans lequel on entend d'autres voix masculines que celles des chœurs. En tenant compte de quelques notes douteuses données par Mlle Marimon, on peut dire que l'exécution a été remarquable et menée avec une connaissance parfaite du style de Gluck.

— Dans la *Geneviève de Brabant* que l'on vient de donner aux Bouffes, il y a un peu de la légende que vous savez et beaucoup de drôleries, de calembredaines, d'histoires folles, dont vous ignorez les hardiesses et le style extra-bouffon. C'est un véritable panorama de caricatures luxueuses que l'on feuillette tous les soirs au théâtre Choiseul. On y voit sept décors de MM. Cambon et Thierry, une infinité de costumes reluisants d'or et de soie, et que notre collaborateur Gustave Doré a dessinés de son crayon le plus fantaisiste; on y voit encore Léonce se livrer à une mimique désopilante, Mlle Tautin faire des armes comme Duménil, et Désiré se composer des mines de traître pour rire.

La partition de M. Offenbach est importante autant par ses dimensions épiques que par le mérite de plusieurs morceaux qui ont été très-remarqués. Ainsi nous citerons les couplets de Mathieu Laensberg, le chœur de femmes qui ouvre le second tableau, le finale du premier acte (morceau écrit avec chœur et double orchestre; on l'a fait bisser), les couplets du *bébé*, et un quatuor de chasse d'une facture très-originale.

L'abondance de nos matières nous obligeant à suspendre notre compte-rendu au moment où nous allions entrer dans de plus grands détails, la planche de notre page 344 viendra un peu à notre secours, sans pourtant combler cette lacune forcée. Elle représente Geneviève répudiée au moment où Golo, favori du margrave son mari, veut la séduire. Cette scène est le côté le plus attendrissant de la vieille légende brabançonne.

— Au Théâtre-Déjazet le *Diable rose*. Voilà une pièce un peu froide pour un théâtre dont la mission est de faire rire. Heureusement que Mlle Marie-Fillion, qui est fort gracieuse, détourne à son profit toute l'attention du spectateur.

ALBERT DE LASALLE.

Prix de l'abonnement.

	Su-taxe.	3 mois.	6 mois.	un an.
France				
Algérie	» »	6 »	11 »	21 »
Colonies françaises (voie franç.)				
Id. *id.* (voie anglaise)	20 28	11 »	21 »	42 »
États-Romains	20 80			
Angleterre				
Égypte, Grèce, Turquie	12 48	9 »	17 »	33 »
Toscane				
Belgique	10 40	8 50	16 »	31 »
Prusse				
Espagne	5 20	7 25	13 50	26 »
Suisse				
Hollande et Luxembourg	8 32	8 »	15 »	29 »
Portugal	7 80			
Id. (voie anglaise)	18 72	10 50	20 50	40 »
Modène, Parme et Plaisance				
Piémont	6 24	7 50	14 »	27 »
Armée française en Italie				

PETITE CORRESPONDANCE.

M. E. P..., à Angers. — Vous aviez raison, monsieur, dans vos prévisions, et vous avez gagné votre pari.

M. A. B..., à Moulins. — Malgré toute notre bonne volonté, nous ne pouvons mieux faire.

M. E. L..., à Saint-Germain-en-Laye. — Si vous voulez prendre la peine de passer à nos bureaux, quand vous viendrez à Paris, nous en causerons.

L'Almanach du *Monde illustré* pour l'année 1860, est en vente dans nos bureaux, à la Librairie-Nouvelle, et chez les principaux libraires de la province et de l'étranger. Prix : 50 cent. Envoi *franco* par la poste, moyennant 60 cent.

Notre collaborateur M. Charles Monselet part cette semaine pour l'Italie, d'où il enverra au *Monde illustré* une correspondance qui, nous ne craignons pas de le prédire, sera pleine d'humour et d'esprit. Le compte-rendu des théâtres sera fait en son absence par M. Paul Dhormoys.

Salon de 1859.

Le dessin au fusain sert ordinairement à fixer rapidement une partie d'étude ou un effet fugitif. Souvent nos paysagistes, M. d'Aubigny entre autres, se servent avec succès de ce procédé pour les esquisses simplement touchées ou enlevées, mais ces dessins sont rarement poussés très-loin et terminés. Aussi la *Vue prise sur la Laurence*, par M. Adrien Dubouché, a-t-elle été fort remarquée au salon de cette année. De son bout de fusain l'artiste a su tirer des finesses et des solidités étonnantes, et donner à sa composition simple et bien entendue toute la couleur, la vigueur et la transparence d'une excellente peinture à l'huile.

LÉO DE BERNARD.

SALON DE 1859. — Vue prise sur la Laurence (Limousin) Dessin au fusain par M. A. Dubouché.

Les invalides de la chasse.

Les Invalides de la chasse.

Si la chasse est un plaisir pour l'homme, le roi de la création, je ne sache pas que les lièvres et les lapins, les plus peureuses des créatures, aient jamais revendiqué le massacre de leur espèce comme une distraction.

Chèvre allaitant un chevreau. Œuvre de M. Vidal, sculptr aveugle. (Voir le numéro 136, *Nouvelles des Beaux-Arts*.)

Encore, si ces animaux trouvaient toujours la mort dans cette lutte inégale !

Mais hélas ! le plus souvent, pendant et après la chasse, et grâce à la maladresse des chasseurs, la plupart de ces rongeurs ne vivent qu'à moitié. Ce pauvre gibier, quand il a fait l'appel et constaté l'absence des membres de la famille, compte les blessés, les recueille et les soigne. Les revenus de la société sont modiques ; modeste est l'installation de l'hôpital,

Attendu l'état indigent
De la république attaquée.

Le malheur est comme l'amour ; il rapproche les distances : de deux espèces antipathiques l'une à l'autre, il ne fait plus qu'une seule famille. Les lièvres ont choisi leur clairière la plus sûre. Nul *repaire*, nulle *jouette* ne la dénonce aux yeux du plus habile chasseur : c'est là que les lapins se sont mis à l'œuvre pour dissimuler le plus habilement un terrier que le furet lui-même n'éventerait pas. Un pauvre bahut est dans l'antichambre ; il renferme les fioles dans lesquelles les plus savants ont décanté les sucs curateurs des plantes médicinales. Le terrier lui-même est converti en infirmerie où chaque malade trouve son lit de mousse et son bouillon de serpolet.

L'un arrive à l'officine porté sur ses deux béquilles, l'autre panse son œil crevé par le plomb aveugle ; celui-ci, malgré le premier pansement et l'appareil qui maintient ses entrailles perforées, agonise à côté d'un flacon d'élixir de longue vie ; celui-là, l'œil en écharpe, médite sur l'amertume de la vie et du breuvage que lui prescrit l'ordonnance.

Voici les convalescents, ceux qui n'ayant eu d'endommagée qu'une patte, peuvent s'appuyer de l'autre sur un bâton obligeant et regagner seuls le dortoir.

Enfin, un lapin *lépophile*, touché de tant de malheurs, lève les pattes au ciel, et, après avoir *pansé* les blessés, semble prier Dieu qu'il les *guarrisse*. C'est l'Ambroise Paré de la gent timide et pourchassée.

Le tableau de toutes ces misères que reproduit notre gravure est déchirant ; il arracherait des larmes aux yeux du Nemrod le plus endurci.

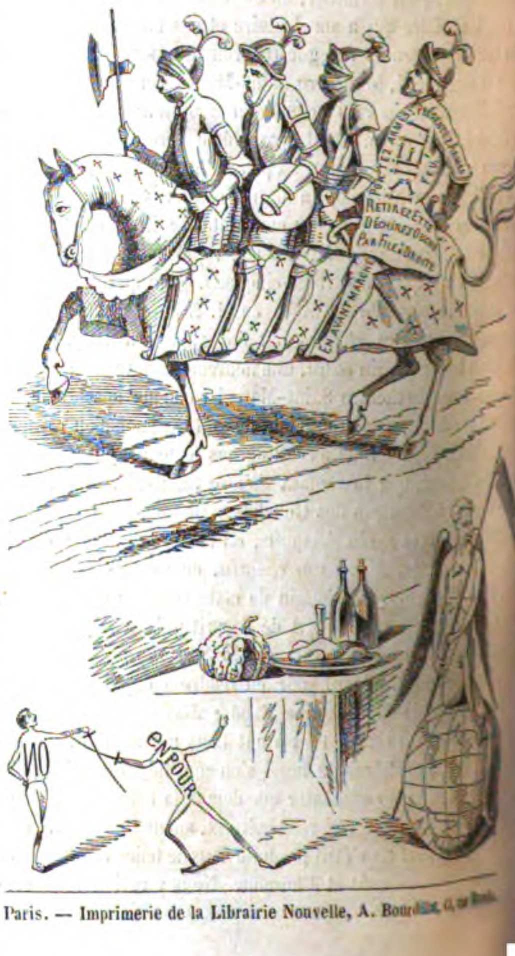
Ma droite vierge de tout sang innocent appelle l'attention de la société protectrice des animaux sur les infortunes de ces pauvres lièvres et de ces pauvres lapins, et l'invite à créer des asiles pour leurs convalescents dans les bois de Saint-Germain ou de Fontainebleau.

LÉO DE BERNARD.

EXPLICATION DU DERNIER RÉBUS :

Si l'on est plus longtemps assis que debout, l'on est plus longtemps couché qu'assis.

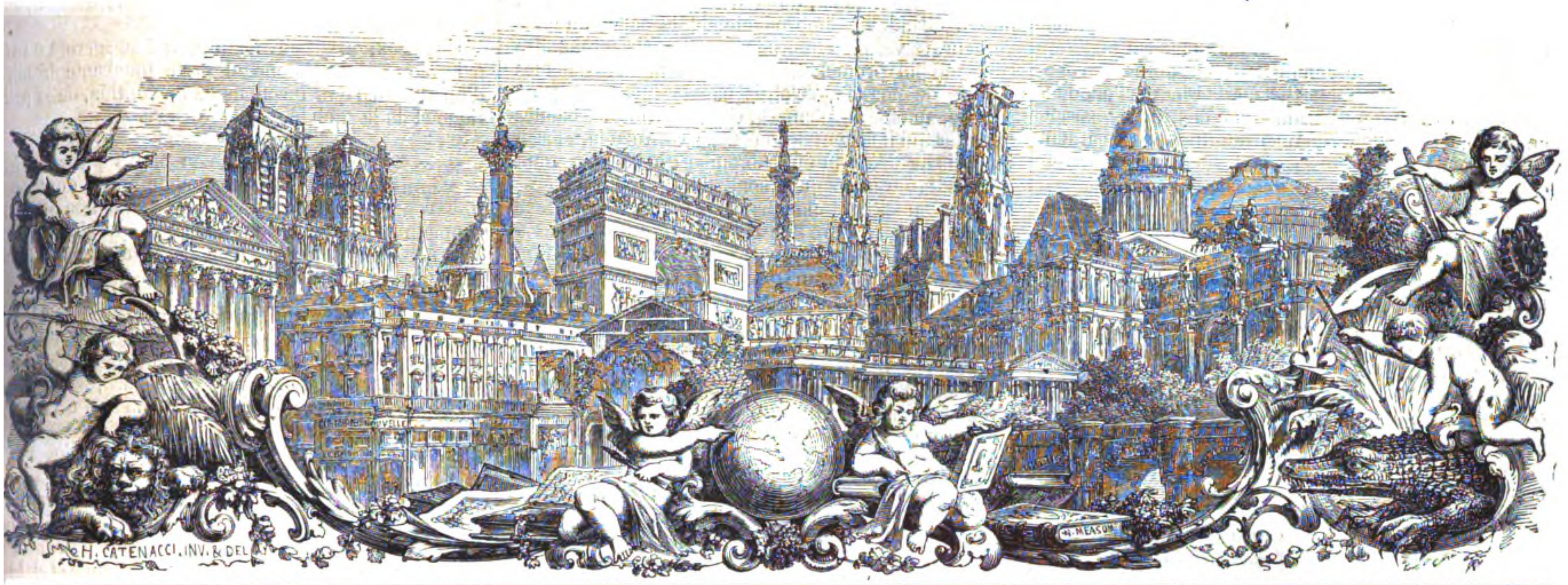
RÉBUS.



Paris. — Imprimerie de la Librairie Nouvelle, A. Bourdilliat, 15, rue Breda.

LE MONDE ILLUSTRÉ

JOURNAL HEBDOMADAIRE.



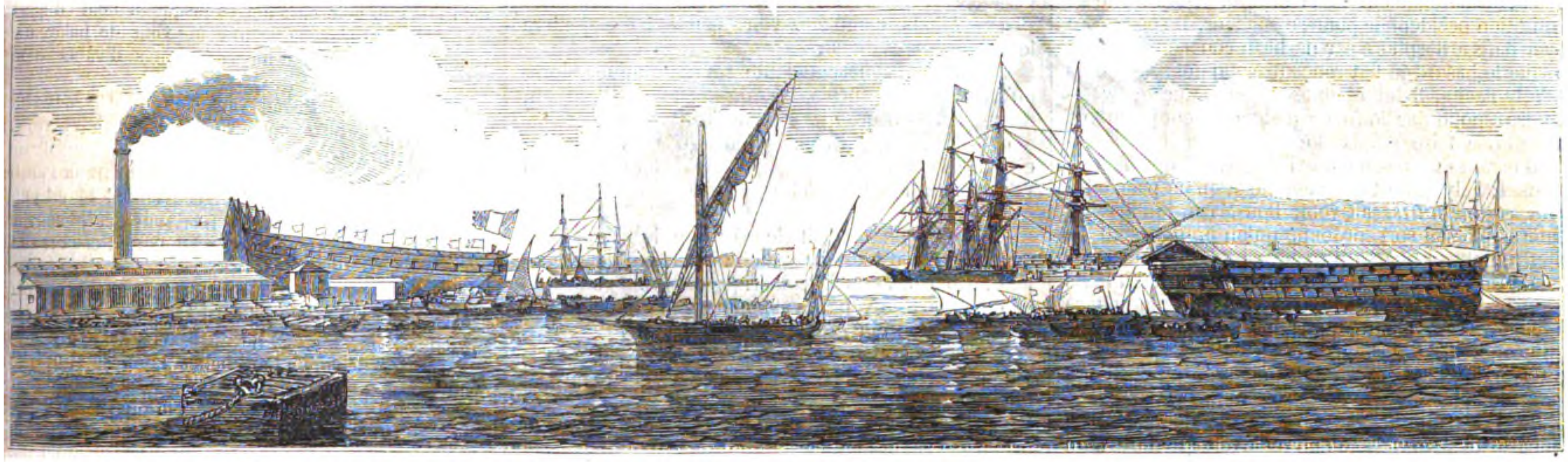
ABONNEMENTS POUR PARIS ET LES DÉPARTEMENTS :
Un an, 21 francs ; — Six mois, 11 francs ; — Trois mois, 6 francs.
Le numéro, 35 c. à Paris ; 40 c. dans les départements.
Tout numéro demandé quatre semaines après son apparition sera vendu 40 c.
Le volume semestriel : 11 fr. broché ; — 16 fr. relié et doré sur tranche.

3me Année, N° 138. — 3 Décembre 1859.

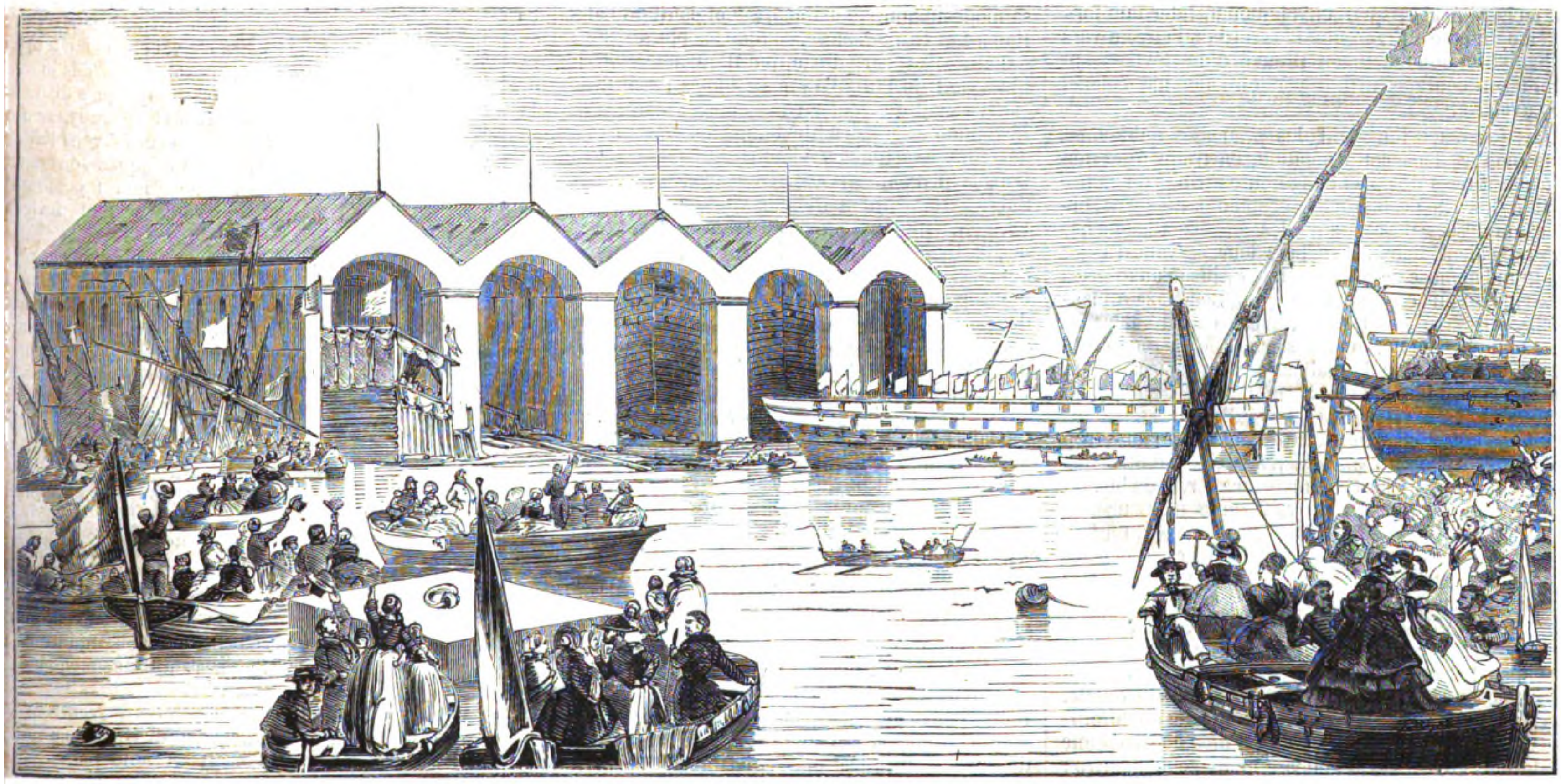
Bureau d'abonnement et de vente : 15, boulevard des Italiens, à la Librairie Nouvelle.
Direction et Administration : 15, rue Breda.

Toute réclamation, toute demande de changement d'adresse doit être accompagnée d'une bande imprimée et adressée à l'Administration, 15, rue Breda.

Toute demande d'abonnement non accompagnée d'un bon sur Paris ou sur la poste, toute demande de numéro à laquelle ne sera pas joint le montant en timbres-poste, sera considérée comme non avenue.



Lancement de la frégate cuirassée *la Gloire*, à Toulon, le 23 novembre, d'après un croquis de M. Courdouan.



La frégate *la Gloire*, après sa mise à l'eau, d'après un croquis envoyé par M. Décoréis.

COURRIER DE PARIS.

~~~ Bou-Maza!... vous vous rappelez bien ce nom étrange et un peu grotesque, qu'on cherche en vain dans le *Dictionnaire des Contemporains* de M. Vapereau. L'ancien chérif, dont de fâcheux débats révélèrent l'intimité auprès d'une pâle étrangère, et qui fut interné à Villers-Cotterets après sa sortie de Ham, Bou-Maza, parti pour l'Orient à l'époque de notre expédition de Crimée, ne faisait plus parler de lui depuis longtemps. Aujourd'hui cet ami basané d'une foule de parisiens revient sur l'eau, et voici comment. Ce personnage appartient si essentiellement à la chronique que, trouvant les détails suivants dans une toute récente lettre de Constantinople, nous croyons, en les analysant, prendre notre bien où nous le trouvons, — maxime de notre plus grand poëte comique, — que bien des gens s'appliquent sans être ni poëtes, ni comiques, mais seulement plagiaires.

Bou-Maza jouissait pendant son séjour en France d'une pension de quatre mille francs, payée par le ministère de la guerre. La guerre d'Orient éclate, il demande à partir. Comme on n'était pas absolument fâché de se débarrasser de lui, on lui accorde un congé définitif, avec une année de sa pension pour frais de route.

Il arrive à Athènes; son âme, moins noire que sa face, le rend sensible aux charmes et aux malheurs d'une jeune fille de l'île de Naxos, qu'a abandonnée un négociant des Cyclades. Il croque en collaboration avec cette beauté, d'un blanc qui plaît aux hommes basanés et un peu sauvages, les trois quarts de sa somme, et disparaît un beau matin dans une balancelle qui le dépose à Constantinople sans grand souci de cette Ariane, de cette Calypso. Là il essaie d'aborder les grands personnages, est éconduit partout, et tombe dans le découragement et la misère. Assez frotté de civilisation occidentale pour se suicider, il songe à se noyer dans le Bosphore par un beau coucher de soleil, lorsque le hasard le fait rencontrer un des secrétaires de Vély-Pacha. Il lui raconte ses souffrances; le secrétaire répond par l'offre de quelque argent jusqu'à ce qu'il puisse faire mieux. Le lendemain il parle du shérif errant et presque aussi déguenillé qu'affamé à son chef; Vély qui est aussi généreux qu'un pacha des *Mille et une nuits*, fait venir Bou-Maza, l'interroge, s'intéresse à son sort, ordonne qu'on prenne soin de lui et remplit sa bourse. Les semaines, les mois s'écoulent sans que l'ancien ambassadeur ottoman à Paris ait pu trouver l'occasion désirée de servir le pauvre diable d'Arabe, jadis un personnage, un des brillants lieutenants d'Abd-el-Kader, depuis passé à l'état de curiosité à Paris, et enfin errant par un instinctif retour dans les patries du soleil. Enfin, Omer-Pacha vient à Constantinople! Vély lui signale Bou-Maza, lui parle des services qu'on pourrait attendre d'un guerrier dont le corps porte vingt blessures causées par les armes françaises, et qui est encore dans l'âge des bouillantes ardeurs. Omer-Pacha prend sur lui de s'attacher l'Arabe, qu'il envoie commander une forteresse du côté d'Erzeroum. Plus tard on l'envoie vers Schamyl, et comme il fait preuve d'un dévouement égal à son courage, il finit par être nommé colonel de cavalerie.

Les journaux racontent les prouesses qu'il vient d'accomplir dans cette position, en traquant et détruisant trois des plus dangereuses tribus du Kourdistan, hordes de brigands, écumeurs de terre, pirates du désert, descendants des anciens Chaldéens, qui retenaient, dans les rochers leur servant d'asile, un grand nombre de prisonniers faits jusqu'aux portes des villes, pour en obtenir rançon. Bou-Maza a massacré, dispersé ces forbans, s'est emparé de tout leur butin accumulé, de leurs armes, et a rendu à la liberté une vingtaine de malheureux qu'ils accablaient de mauvais traitements. Parmi eux se trouvait un pauvre cuisinier français, renvoyé d'une des légations de Constantinople, peut-être pour avoir fait trop violemment danser l'anse du panier, et qui était imprudemment allé chercher meilleure fortune chez un gouverneur de Bidlis, qui avait du goût pour nos sauces. Le pauvre diable s'était laissé happer, un soir qu'il revenait de Djézirah où il était allé chercher des épices. Bou-Maza l'a envoyé à Constantinople, avec une recommandation pour le secrétaire de Vély-Pacha, M. Garin de Lamorflan. Celui-ci a pris les ordres de l'ex — et, dit-on, prochain ambassadeur, — et le cuisinier Lorambert, qui désirait revenir à Paris, a reçu une somme plus que suffisante pour le retour. Il vient d'arriver, et il va de chroniqueur en chroniqueur offrir le récit oral de ses aventures que personne n'a le temps d'écouter, et encore moins celui d'écrire; qu'il aille plutôt trouver un dramaturge! on fera de son séjour chez les Kourdes une pièce à décors, trucs et coups de fusil, qui aura pour dénoûment l'apparition de Bou-Maza, et les arrangeurs gagneront vingt-cinq mille francs de droits d'auteur sur lesquels on lui comptera une prime. Je vois d'ici la pièce: trois actes et sept tableaux. Acte premier:

Lorambert, le Parisien, est amoureux d'une jeune fille nommée Amadia, de la tribu des Nestoriens. La nuit il abandonne imprudemment le palais du gouverneur, et va, plus imprudemment encore, rejoindre celle qui lui promet de lui presser la main dans les jardins de Mossoul, éclairés par la lune. Un jeune Kourde, nommé Djoulamerk, chef dans une des bandes pillardes qui infectent la contrée, a vu Amadia, et s'en est épris jusqu'à la fureur. Lorambert le Parisien, dont le caractère et la conduite sont, durant toute la pièce, marqués au sceau de la plus fatale imprudence, brave cette rivalité, et offre à la belle Nestorienne de l'emmener à Paris, où ils ouvriront un café-restaurant dans la rue Popincourt. Amadia, séduite par cette perspective, consent à demi et donne un nouveau rendez-vous au Parisien pour le lendemain... Djoulamerk le forban entend tout, d'un massif de nopals où il est caché. Il est accompagné d'un esclave persique, ancien jongleur à Bagdad, auquel il a enseigné à imiter la marche et les bonds du tigre, en le revêtant de la peau de ce brutal animal pour certaines expéditions terrifiantes. Au moment où la toile va tomber sur le premier tableau...

Mais ne déflorons pas le sujet qu'il convient de laisser vierge à M. Alfred Harmant, lequel, actif et ingénieux comme il est, ne manquera pas de commander ce drame à surprises aux fournisseurs ordinaires auxquels il s'adresse, lorsque voulant faire une concession au goût du populaire curieux, il monte une de ces grandes machines qu'il fait fructueusement alterner avec les drames plus littéraires vers lesquels penchent ses goûts plus que ses véritables intérêts d'impresario. Ce mélodrame à trucs de Bou-Maza aura cent cinquante représentations...

« — Allons, complétez votre pensée! — ajoutera le lecteur, — et dites:

» ..... Aura cent cinquante représentations, lorsqu'au Théâtre-Français, le *Luxe*, au bout d'un an, n'en compte encore que soixante-trois!

» — Eh bien, oui, ami lecteur, je veux être sincère... En effet, c'est à quoi je pensais au moment où vous m'avez interrompu! »

~~~ Qui ne connaît le vinaigre hygiénique et odontalgique dit *de Bully*? Cinq ou six industriels font fortune à Paris à le fabriquer, et une foule de marchands à le vendre; ce nom acquit même jadis une telle notoriété, qu'un homme de lettres très-connu, dont le nom patronymique était celui de ce vinaigre, craignit le ridicule, se débaptisa, et prit un pseudonyme moins aigre et plus ronflant, sous lequel il s'est fait une sorte de célébrité qui ne lui provient pas de l'unique littérature.

On dit que lorsque Balzac conçut son célèbre César Birotteau, un des types du roman moderne, ce fut cet inventeur encore obscur qui lui servit de modèle, en sa modeste boutique située à l'angle des rues Saint-Honoré et Saint-Nicaise.

Bully allait sans doute, en 1829, toucher à la fortune que Balzac donne un moment à César Birotteau, car il venait d'inventer son fameux vinaigre; mais la révolution éclata peu de temps après, et ce fut une des plus lamentables victimes de cette révolution. Dans la lutte dont son quartier se trouva le théâtre, des Suisses traqués par le peuple vinrent se réfugier chez lui... la petite boutique fut forcée, saccagée; Bully perdit tout ce qu'il possédait, et ne sauva pas les Suisses! La vente du peu qui lui restait ne comblant point le passif de sa situation, Bully aliéna la recette de son vinaigre aux mains d'un confrère, et se retira dans une mansarde chargé de quelques mille francs de dettes. Mais il jura qu'il payerait tout... Comment? Il avait foi en la Providence!

Peu de temps après ces événements, M. Laurentie fondait avec le comte de Lostange un journal quotidien, d'abord intitulé *le Rénovateur*, *Courrier de l'Europe*, et qui devint plus tard *la Quotidienne*. On raconta à ces honorables légitimistes le dévoûment et la ruine du pauvre Bully; ils le firent appeler et lui offrirent, en attendant mieux, une place de garçon de bureau, qu'il accepta avec reconnaissance. La vie que mena dès lors cet honnête homme méritait d'être recueillie par le grand romancier qui avait décrit la décadence de César Birotteau. Cette vie, qui dura encore quinze ans, fut une sorte de martyre inconnu, une abnégation touchant à l'héroïsme de la probité. Bully, pour payer les quelques mille francs qu'il devait encore depuis le sac et le pillage de son magasin de la rue Saint-Nicaise, se condamna à des privations qui ont assurément abrégé sa vie. Ceux qui le connurent, racontent qu'il ne vivait que de pain et de laitage, qu'il n'avait pas de domicile, qu'il couchait sur un fauteuil du bureau, et que de cette sorte il ne prélevait guère que 15 à 20 francs par mois sur ses appointements de 90, abandonnant le reste à ses créanciers. Accablé de vieillesse, il alla mourir à l'hôpital de la Charité, et la seule personne qui suivit, ces jours derniers, le convoi de cet homme de bien, fut M. le comte de Lostange!

Que ceux, en grand nombre, qui se servent du vinaigre de Bully, apprennent cette touchante histoire d'un des martyrs inconnus de l'invention, de la politique et de la probité.

~~~ Nous recevons, écrite en patois picard, très-perceptible pour tous, une longue lettre dont nous prélevons le début et la fin, non sans une sorte de sympathie d'enfance pour un langage qui n'a peut-être pas été complétement effacé de la langue que nous essayons d'écrire depuis vingt ans!

« Fignières, près Montdidier, le 20 novembre 1859.

» Lecteu habituai et zélai ed vote journal l' *Monde illustré* dont qu'o foëte si bien l' chronique toutes chés semaines, ej' su bien aise, mi pove Picard, ed' povoër vous en présentai ène foë mes complimins, si o volé bien m'el permette.

» Ech' qui m' foë l' plus plaisi dein vos artiques, ch' tout z'histoëre si belles, si amusintes, qu'o savé si bien racontai, e n z'assésonnant ed ju d' mots qu'o z'avalons, qu'o dévorons toutes chés semaines avec un appétit toujours grandissant.

» Epi, mossieu, si o savy qu' la campagne al é [illegible] tout l' temps ed puis l' moës ed mai jusqu'al Toussaint, [illegible] z'ignory bien seûr par vous-mêmes tous chés désagréments qu'o z'y avons l'hiver, come o z'y vivons, tout l'[illegible] qu'o z'y endurons; y n'o ène différinche come du jour al nuit, otant o sômmes heureux ein étai, otant o sômmes malheureux en hiver: si o foësons ein pas à cotai d' no moëson, o sômmes bin esposai à partageai dein chés [illegible] dein l' ieu ou dein chés neiges jusqu'ein heut ed nos [illegible]lés; ché qu'o n'avons poënt come vous de balayeurs qui veuchent bien ramonai nos rues et nos d'vants ed [illegible]sons.

» O n'avons poënt come vous n'ein pu dés rues [illegible] ein heut par ou qu'o pouvy vous baladay tout à vote [illegible] quand y fon mauvé temps; o povéz même vous dispensai ed mette vos mains dein vos poques, heureux Parisiens, vu qu' pour vous évitai ech' t'inconvénient lo el' ville ed Paris o bien volu vous foëre fabriquai des bouchs [illegible] complesintes pour vous jetai dés bouffai ed caleurs su [illegible] passage.

» Mé, mon cher mossieu, ché n' seroë rien d'[illegible] écoëre il y avoë quéques divertissemins dein l' pays, si o z'avions des bieux cafés, de bieux bals come o n'ein voë à Paris avec dés milliers d' belles lampes, si o[illegible] ment au moins ein piot théâtre come el piot Laz[illegible] croë, ou Bobino, je n' mein rappèle pu bien; j' n'[illegible] vote granne ville eq' quinze jours, ché trou peu pour [illegible] bien rappelai, ou bien si o z'voëment Guignol au Champ-Elysée ot nous amuseroëme écoëre ein peu; mé [illegible] n'avons quasi rin du tout. . . . .

. . . .

» Infin, mossieu, qoué qu' bien triste, l' fête d'el Toussaint é désirai plusieurs moës d'avanche come tout [illegible] pas que ché pour nous dés jours solennels, dés jours [illegible]motions. Chés les seuls qui offrent quéques distractions pour n' poënt morir ed chagrins et d'ennuy, seul [illegible] beau journal l' *Monde illustré* qui, come j' vous l'ai dit [illegible]heut, m'aide à passai agréablémint quéques soirées [illegible] chés semaines, j' vous en félicite d'autant pusse qu'[illegible] foëte de miu ein miu, chés gravures surtout deviennent magnifiques.

» O parlez dein vote chronique du 29 octobre, n° [illegible] d'ein journal du Pècheur..... à la ligue; come j'aime [illegible] plein la pêche (surtout quan al é bien meûr), veuillez [illegible] assai bon, mossieu, pour m' foëre connaîte dein ein [illegible] prochain n° l'adresse d'ech journal pour que j' m'abonne aussi, j'aime tant à pècher que ça sera ein grand service [illegible] me rendre. J'espère qu'o n' el refuserez poënt à vote [illegible] lecteur.

» Ein comptant ed su vote complésince et surtout [illegible] l'obligince que j' croë lire ein vous,

» Je vous prie d'agréer d'avinche més remerciments [illegible] mes félicitations bien sincères.

» J'ai l'honneu d'ête, mossieu, etc.,

» G. D...

» *P. S.* — Excusai mi, mossieu, si j'ai osai vo [illegible] avec ein pareille style; si j'ai tenu ein pareille jargon dein l'espoëre ed vo foëre plaisi ein vous montrant [illegible] langage naturel et ein vous signalant exactement [illegible]tudes et lés mœurs ed la Picardie.

» Si o venez par hazard dein note pays, venez m' [illegible] o serez l' bien venu. O partagerons d' bon cœur [illegible] destes repas, o ferons la chasse à note basse-cour [illegible] même temps d'ein chés camps ou o z'irons a' [illegible]

» Fignières, près Montdidier (Somme). »
~~~

On lisait récemment dans les journaux que le de M. le duc d'*Albuféra* s'était engagé comme ple volontaire pour l'expédition de *Chine*...

Le fait est aujourd'hui rectifié, attendu que le jeune lbuféra n'a que treize ans à peine...

a cause de ce bruit, dit le journal, c'est que le ne de *la Redorte* s'est engagé... à la mairie du mier arrondissement pour entrer à *Saint-Cyr!*

'est toujours la même histoire répandue, — puis tifiée, et dont voici le prototype qu'on peut varier infini:

Par exemple, un journal dit :

« M. le marquis de Saint-Flour, connu dans le département de l'Ardèche par ses belles études sur les iens volcans des Cévennes, se trouvant récemment haut d'un bâtiment en construction dans sa terre Val-Sombre, et voulant se pencher pour donner un re, est tombé d'une hauteur de quinze mètres, sur matériaux, où il s'est brisé les reins. On désese de ses jours. »

n autre journal rectifie ainsi la première nouvelle s jours après :

Le journal qui a annoncé l'événement arrivé, n lui, au châtelain du Val-Sombre, était mal iné, et nous sommes assez heureux pour pouvoir blir les faits dans leur exactitude.

La victime de l'accident n'est pas M. le marquis Saint-Flour, — mais un chaudronnier du nom de et.

Il n'est pas connu dans l'Ardèche par de belles les sur les anciens volcans éteints des Cévennes ; nais il est sans doute connu à la barrière de La tte pour ses études sur les divers petits bleus à sous le litre.

Il ne se trouvait pas au sommet d'un bâtiment en truction dans sa terre du Val-Sombre, — mais le point au Change. Il ne se penchait pas pour er un ordre, — mais bien parce qu'il était

Il est effectivement tombé, comme l'annonce e confrère, — mais dans la Seine, et non pas sur matériaux. Il ne s'est pas brisé les reins, — mais st noyé. On ne désespère donc plus de ses jours, t c'est plutôt sa famille, consolable, qui espère ne reviendra pas. A ces légères variations près, uvelle donnée par notre confrère était parfaitet exacte. »

ous avons sous les yeux la lettre de faire part qui répandue à Bordeaux l'été dernier :

Monsieur de ***, commandeur de l'ordre royal et mi- de Charles III d'Espagne, *avec plaque sur la poi-* a l'honneur de vous annoncer la perte douloureuse vient de faire en la personne de madame de ***, sa décédée, etc. »

Messager du Midi, du 23 juillet 1859, portait

IS. — On désire communiquer un avis important l'intérêt des personnes qui sont de première force et nature extrêmement timide et parlant peu.

S'adresser :

Montpellier, à M. Pech, écrivain, près le Peyrou ;
Avignon, au café Tailleux, place Pie.

e Neuve-des-Petits-Champs, on lit sur une ene en lettres d'or :

BOULANGERIE NÉO-FRANÇAISE.

rancfort, on lit sur le Zeil :

CABINET POUR LA COUP DES CHVEUX

POMATE, PUDRE, L'HUILE, etc.

Tout ce qu'il faut à voyageur.

« Ce qui se fait a été fait, » tel est le proverbe al. On peut l'appliquer à l'événement qui est mardi dernier chez un peintre connu, au moment même où sortait de son atelier M. Alfred Arago, teur général des Beaux-Arts. Trois amis étaient ant des cigares, tout en causant du grand succès *Orphée* au Théâtre-Lyrique :

- Il paraît que Mme Viardot a récupéré sa voix!
ait l'un, — M. Alphonse Royer me disait hier : si le fait est vrai, je l'engage pour trois ans !
- Et toi, as-tu entendu cette reprise d'*Orphée*? converti au chevalier Gluck?
- Oui, j'ai entendu *Orphée*...
- Eh bien?
- Eh bien... j'en suis sorti *picciniste!* »

no ment où l'artiste chez lequel on était proférs paroles entre deux bouffées de tabac, comme dieux vengeurs d'un propos sacrilége eussent le punir, une assez forte détonation éclata dans l'atelier, et l'antigluckiste tomba à la renverse en poussant un cri de douleur!

C'était son cigare qui lui avait éclaté entre les lèvres.

On se précipite à son secours : il avait la bouche noire et sanglante à la fois, la moustache était en feu, un œil semblait atteint, les cheveux grésillaient sous le roussi... on lui lança au visage le contenu d'un grand verre de Bohême où baignait la tige d'un gros bouquet de violettes.

Ne différons pas davantage la révélation du fait qui venait de se passer : le cigare, espèce de cigare-obus, venait de faire explosion entre les lèvres du fumeur!

Son état, alarmant le premier jour, ne sembla perdre de sa gravité que le lendemain ; aujourd'hui, on est rassuré pour l'œil ; mais l'artiste restera probablement avec la lèvre supérieure fendue, et il est peu probable que la moustache, ravagée par la combustion jusque dans ses racines, revienne aussi régulière et aussi fournie qu'elle l'était avant cet incompréhensible accident.

Lorsqu'il se trouva en état de répondre aux questions qui lui furent faites sur l'origine de ce fatal cigare, M. Z*** ne put rien préciser. Seulement il fut constaté qu'il l'avait pris quelques minutes auparavant dans la boîte d'acajou toute jointoyée de papier jaune qui se trouvait encore béante sur le divan, et dans laquelle ses deux hôtes avaient puisé eux-mêmes, ainsi que l'avait aussi fait M. Alfred Arago. On comprend avec quel empressement les fumeurs examinèrent les cigares qu'ils s'étaient bien gardés de ressortir à leur bouche! On les fendit en long, et on ne trouva rien... C'étaient des cigares ordinaires, et même très-ordinaires, car ils valaient deux sous. Toutefois on crut prudent de courir après l'inspecteur des Beaux-Arts, afin de l'avertir; mais c'était la précaution inutile; déjà M. Alfred Arago, trouvant le don du peintre détestable, l'avait jeté par la rue, il avait allumé un des excellents havanes dont lord Penbroke avait, le matin même, garni son étui, en lui faisant visiter son admirable écurie des Champs-Elysées.

Lorsque l'artiste fut assez remis pour creuser ses souvenirs, il crut se rappeler qu'un soir, en revenant de la fête de Schiller, un gamin lui avait offert des cigares et du feu, qu'il en avait pris deux, que celui qu'il avait allumé s'était éteint trente pas plus loin, et qu'il l'avait envoyé au diable... tel qu'il convenait de le faire, sans qu'il s'en doutât, à propos d'une machine infernale ; — que le lendemain enfin, trouvant le second cigare dans sa poche, il l'avait jeté au hasard dans cette boîte. Au delà de ce fait le champ était ouvert aux suppositions.

Nous citions au début le proverbe turc : *ce qui se fait a été fait*. C'est qu'en effet, l'accident qui venait de se manifester pour M. Z*** était déjà arrivé, il y a près de dix ans, à un autre peintre de talent, mort depuis, mais non des suites de l'attentat : M. Vernier, l'ami d'une foule de gens de lettres, Léon Gozlan, Sandeau, N. Roqueplan, Paul d'Ivoi, etc. Voici le fait :

Un soir de mai 1850, Vernier sortait de l'Opera-Comique où il avait assisté à la représentation du *Songe d'une nuit d'été*. Un jeune homme l'accoste au coin du boulevard, près du *Café anglais*, et lui offre des cigares de contrebande, — c'est, dit-il, son frère qui arrive d'Espagne, qui en a rapporté quelques centaines. L'artiste, grand amateur, est alléché par ces mots : Contrebande... Espagne... c'est-à-dire retour de la Havane; il prend un cigare que l'individu enlève d'un paquet de vingt-cinq, et l'allume. Il paye cinq sous et s'éloigne. A peine a-t-il fait deux cents pas le long du boulevard, que le cigare éclate et lui brûle horriblement la figure! A ses cris des passants accourent, relèvent M. Vernier renversé par la force de l'explosion, et le conduisent à l'ancienne pharmacie Planche, à l'angle de la rue de la Chaussée-d'Antin. Il avait le visage tout en plaie, et la barbe, les sourcils, et une partie des cheveux brûlés. La police avertie, courut dans tous les sens, mais ne put mettre la griffe sur le vendeur de ces abominables machines.

Au reste, alors il fut constaté que l'invention n'était pas nouvelle, et les journaux racontèrent qu'à Londres, à la suite de certain vote de la Chambre haute, vote défavorable au peuple, dans une même journée une distribution de ces cigares-obus avait fait explosion au visage de plusieurs lords. Depuis, cette double contrebande avait été l'objet d'une fâcheuse importation. Morale : Se défier des marchands de cigares ambulants.

Autre tabac, plus gai. L'histoire est-elle absolument d'hier? Je ne sais. On me la raconte, je vous la transmets, — parce qu'elle me semblait drôle dans la bouche de mon narrateur Goudchaux. Si elle n'est pas fraîche, prenez-vous-en à lui ; — si elle n'est pas amusante, prenez-vous-en à moi. Il s'agit du drôle de *cor* appelé Vivier.

Vivier se trouvait dans une capitale... allemande, où son originalité et son esprit sont bien connus. Il entre dans un débit de tabac, plonge la main dans la boîte aux cigares, cherche, tourne, retourne... et murmure :

« — Ce n'est pas ça ! »

La marchande lui présente une autre boîte. Vivier recommence son manége et murmure de nouveau :

« — Ce n'est pas ça ! »

La dame apporte une autre boîte... d'autres boîtes, que Vivier inspecte, bouleverse, saccage, et il continue de dire !

« — Non... ce n'est pas ça !

» — Ce n'est pas ça qu'il vous faut? — dit la marchande. — Alors qu'est-ce que monsieur désire?

» — Je désire... *des œufs sur le plat!*

» — Qu'à cela ne tienne, monsieur ! — répond la dame qui entend la plaisanterie, et qui ne veut pas se montrer en reste avec un homme dont la célébrité spéciale est venue jusqu'à elle, au milieu des conversations de fumeurs.

» — Charlotte ! — crie-t-elle en avançant vers l'arrière-boutique, — faites des œufs sur le plat pour M. Vivier ! »

Vivier ne s'attendait pas à cet expédient. On dit que lorsque le vin est versé il faut le boire... c'était le cas de manger la plaisanterie. Les œufs y passèrent donc, bien accommodés qu'ils étaient par la Charlotte du débit de tabac. Vivier paya et partit. Mais il pensa que c'était la marchande de tabac qui restait avec l'avantage s'il ne la changeait pas en gargotière ; aussi, le lendemain, revint-il à l'heure du déjeuner. Comme il entrait :

« — Des œufs sur le plat, M. Vivier? — s'écria la débitante.

» — Certainement! Je viens pour cela ! »

Et ainsi de suite pendant plusieurs jours.

Or, tout en mangeant il causa, et il apprit ainsi que la dame n'était point titulaire du bureau de tabac, mais seulement l'employée de la veuve d'un officier. Il comprit mieux la bonne humeur de cette aimable personne en apprenant qu'elle avait habité Paris ; il devina qu'elle n'était pas heureuse...

Les jours s'écoulaient, et Vivier continuait de manger ses œufs sur le plat dans l'arrière-boutique du débit de tabac, — lorsqu'un soir il s'en fut jouer du cor au palais. Après le concert, où il avait fait merveille, produisant l'effet de plusieurs cors avec son unique instrument, le prince l'aborde, lui parle obligeamment de son talent, de ses voyages, et, tout en marchant, l'amène jusqu'à une terrasse en plein air. Là, S. A. tire de sa poche un étui à tabac et à feu, en sort une cigarette qu'elle allume, et en offre une à Vivier :

« — Merci, Monseigneur...

» — Vous ne fumez donc pas ?

» — Si fait ! Mais... je crains d'accepter...

» — Pourquoi cela ?

» — C'est que... si j'accepte aujourd'hui votre cigarette... demain Votre Altesse daignera peut-être m'offrir un cigarre...

» — Eh bien ?

» — Eh bien !... je l'accepterai encore... puis j'en arriverai peut-être à désirer un bureau de tabac!

» — Le caprice ne serait pas irréalisable, mon cher Vivier... et si un débit de tabac vous faisait si grand plaisir...

» — Votre Altesse...

» — Je vous l'accorderais !

» — Eh bien ! c'est dit, Monseigneur ! — je saisis l'hypothèse au vol, et je vous supplie de la prendre au sérieux sans la progression de la cigarette et du cigarre... J'accepte donc très-ardemment le bureau de tabac !

» — Soit !... vous l'avez !... Mais puis-je vous demander maintenant ce que vous en voulez faire ?

» — Est-ce une condition ?

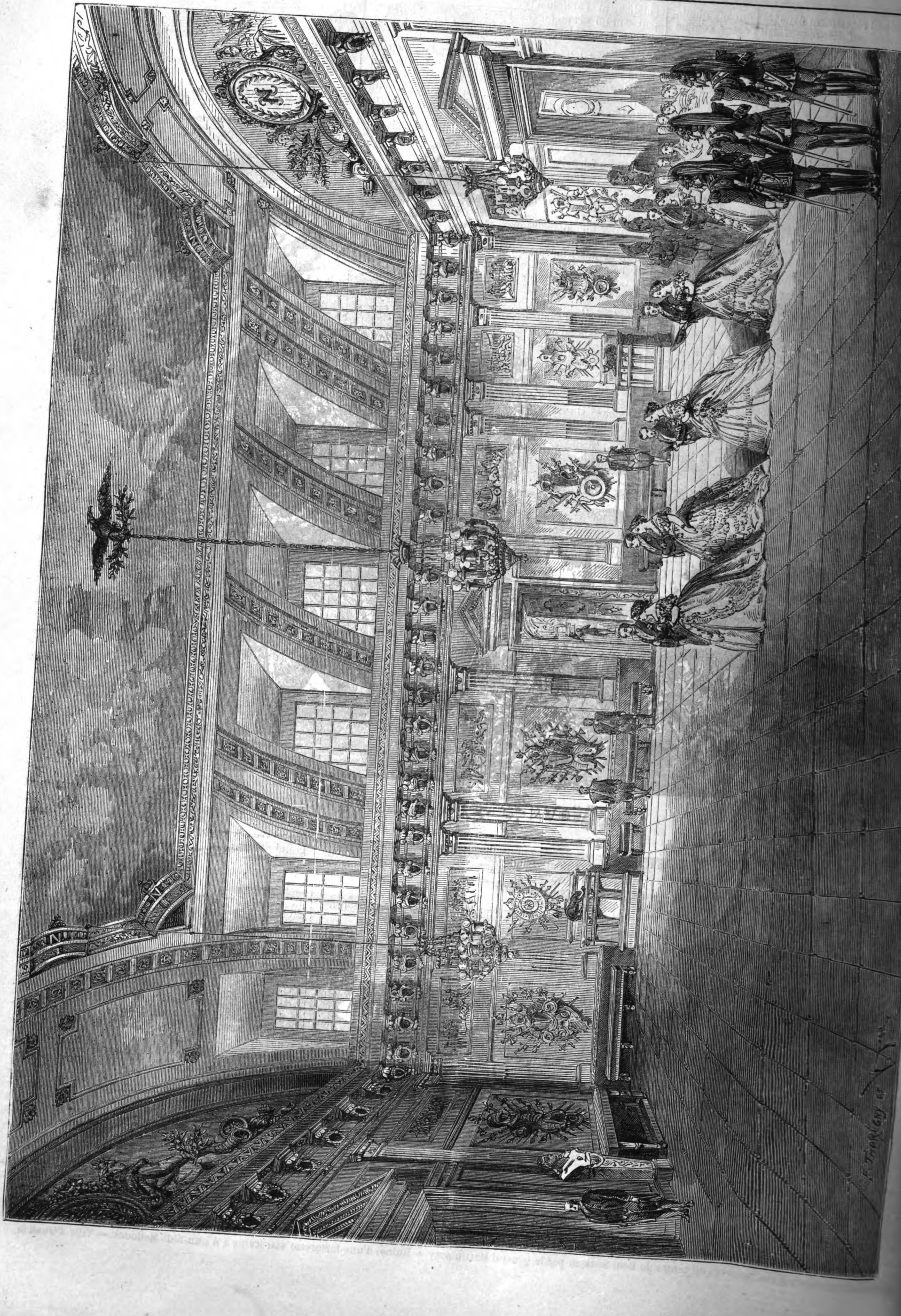
» — Non... c'est une simple curiosité...

» — Eh bien ! voici, Monseigneur ! »

Et là dessus le célèbre corniste se mit à raconter au prince l'histoire de la débitante de tabac et des œufs sur le plat... Il peignit l'état de fâcheuse servitude d'une pauvre jeune veuve qui avait de vieux parents à soutenir, et la joie qu'il éprouverait à lui causer la joie d'un pareil bienfait. Le prince rit, rentra, donna ses ordres à un secrétaire, — et le lendemain matin, Vivier, en allant pour la dernière fois déjeuner à *la Belle Carotte*, raconta à la débitante l'histoire de la cigarette princière, — comme il avait raconté au prince l'histoire des œufs sur le plat...

Et moi j'ai essayé de raconter le tout à mes lecteurs, en leur rappelant les précautions et réserves du début. Morale : Il vaut parfois mieux avoir affaire à un corniste qu'à un ministre des finances !

JULES LECOMTE.



La salle des gardes au château de Compiègne, d'après un croquis envoyé par M. Moulin.

Expédition française chez les Beni-Snassen, d'après les croquis envoyés par M. A. Cibot, officier aux chasseurs d'Afrique.
[illegible]e commémorative élevée au centre de Beni-Snassen par le général Martimprey.— Ruines d'une forteresse marocaine à Aïoun-Sidi-Mellouck.— Ville d'Ouchda.

Lancement de la frégate La Gloire, à Toulon.

On vient de lancer à Toulon la première frégate blindée construite en France, un nouvel agent de destruction qu'il ne nous est pas donné d'analyser dans tous ses détails.

Cette frégate, appelée *la Gloire*, a presque la longueur des vaisseaux à trois ponts, et sa masse déplace à peu près le même volume d'eau. Elle n'a qu'une batterie.

L'économie de poids résultant de la suppression de deux planchers et de deux batteries, de la diminution notable des approvisionnements de projectiles, permet de la revêtir d'une cuirasse en fer forgé.

La Gloire, construite sous une cale couverte, dans les chantiers du Mourillon, reposait ses flancs élancés sur son berceau et ses épontilles, lorsque, le jeudi, 24 novembre, au milieu d'une foule impatiente qui encombrait les abords de l'arsenal du Mourillon, et, au signal donné par l'officier du génie, le dernier obstacle qui la retient à terre est brisé. La frégate hésite, semble vaciller sur sa quille; un craquement formidable se fait entendre et le navire, déployant ses drapeaux, s'élance et prend possession de son nouvel élément.

La frégate *la Gloire* a été lancée sans son blindage: elle ne le recevra que lorsqu'elle sera entrée dans un des nouveaux bassins de Castigneau qu'elle doit inaugurer.

MAXIME VAUVERT.

Compiègne.

Le séjour de l'empereur et de la cour à Compiègne donne à cette petite ville, ordinairement si tranquille et si calme, une animation et une physionomie toute particulière. Les rues sont encombrées, les hôtels regorgent de gens qu'on ne sait où loger et qui sont venus de leur province, de l'étranger, d'un peu partout, pour voir de près Leurs Majestés et la cour, et assister, au moins une fois dans leur vie, au spectacle devenu rare des grandes chasses telles qu'on les pratiquait autrefois.

Le *Monde illustré*, miroir fidèle de l'événement du jour et de ce que chacun aurait voulu voir, fait aujourd'hui un large emprunt aux fêtes de la résidence impériale. Les croquis de son dessinateur habituel, M. Moullin, lui permettent de satisfaire la curiosité de ses lecteurs et de mettre fort exactement sous les yeux de tous les principaux épisodes de la semaine.

Aucune description ne saurait valoir les gravures représentant *la salle des Gardes* et *le retour de la chasse*, et nos lecteurs seront plus instruits et mieux renseignés après les avoir examinées qu'après tous les récits les mieux faits et les plus circonstanciés. Il en est presque de même pour *la chasse à tir*, dont la pratique est à peine connue et à laquelle l'empereur n'admet que de rares invités.

Notre gravure vous a déjà appris que cette chasse, qui se fait en battue, dans de petits fourrés coupés chaque année à une hauteur de deux ou trois pieds, se divisait en trois parties: *le tiré*, *le bouquet* et *le tableau*. Au milieu des fourrés qui servent de remise au gibier sont ménagés plusieurs sentiers appelés *layons*, et dans les quels les chasseurs tirent en marchant. Sept ou huit chasseurs entourés chacun de plusieurs personnes destinées à recharger les armes et à les passer toujours prêtes au fur et à mesure du besoin, peuvent seuls prendre part à la battue. Un peu en arrière sont placés les rabatteurs, qui frappent les fourrés à droite et à gauche pour faire fuir le gibier devant le chasseur.

C'est cette première partie qui s'appelle le *tiré*. Pour la seconde partie, les rabatteurs se portent rapidement en avant pour revenir ensuite sur les chasseurs arrêtés derrière des abris en feuillages ou affûts, jusqu'à une ligne indiquée par des poteaux et au delà de laquelle le plomb ne peut les atteindre. Après le *bouquet*, vient le *tableau* ou exposition du gibier tué, symétriquement arrangé à terre par espèce. C'est là que le capitaine des chasses remet à l'empereur la liste des pièces abattues et que les tireurs viennent se rendre compte du résultat de la journée. Chaque invité peut tirer environ deux cent cinquante coups de fusil dans une chasse à tir, et le nombre total des pièces tuées peut s'élever de douze à quinze cents.

La chasse à tir à Compiègne se fait dans le parc réservé, dit le *Grand Parc*, ou bien à la Faisanderie dont les bâtiments furent exécutés par les ordres de Louis XV, restaurés par Napoléon Ier et agrandis par Charles X.

Nous avons annoncé la semaine dernière que l'empereur avait visité les ruines de la tour où l'on dit que Jeanne d'Arc fut faite prisonnière par les Anglais; nous donnons aujourd'hui une vue de cette tour, sur laquelle il est question de placer une statue de Jeanne d'Arc, d'après le modèle exécuté par la princesse Marie. La pensée première de ce témoignage de reconnaissance nationale pour l'héroïne de Domremy est attribuée à l'empereur.

LÉO DE BERNARD.

Au moment de mettre sous presse nous apprenons que le navire qui portait notre collaborateur M. Yriarte en Espagne a été jeté à la côte. Tous les passagers heureusement ont été sauvés et notre correspondant nous annonce lui-même qu'il va nous envoyer prochainement les articles qu'ils nous a promis sur l'expédition contre le Maroc.

Les Beni-Snassen.

Les dessins que nous a envoyés M. A. Cibot, sur les Beni-Snassen, et que nous reproduisons aujourd'hui, étaient accompagnés d'une lettre dont nous extrayons les renseignements suivants:

La colonne expéditionnaire, sous les ordres du général Martimprey, après s'être emparée de la crête la plus haute des pics d'*Aïn-Taffouchna*, au centre même du pays des Beni-Snassen, a élevé sur cette crête même une colonne commémorative qui atteste notre glor[illegible]ieux passage. Ce monument est une simple pyramide sur l'une des [illegible] de laquelle a été gravée l'inscription suivante:

ARMÉE FRANÇAISE
1859
GÉNÉRAL DE MARTIMPREY

Ce simple monument[1] apprendra aux races f[illegible] notre victoire et notre modération dans le succès.

Le soir de ce même jour, la division de cavalerie [illegible] tait le pays des Beni-Snassen pour faire une marche [illegible] nuit, afin d'aller, à quinze lieues dans le Maroc, [illegible] dre les tribus agressives des *Maïas*.

Au point du jour, après douze heures de marche, la [illegible] lonne arrivait à *Aïoun-Sidi-Mellouck*, ruines d'une ancienne forteresse des rois almoravides, dont la [illegible] s'étendait dans le temps jusqu'à Tlemcen.

Cette forteresse servait à maintenir les Beni-Snassen [illegible] jourd'hui indépendants. Près de ces ruines, au milieu d'[illegible] bouquet d'arbres magnifiques, au pied desquels [illegible] des sources d'eau chaude, se détache en blanc le [illegible] d'un marabout vénéré.

Deux jours après, l'armée expéditionnaire de [illegible] bivouaquait sur le champ de bataille d'Isly et [illegible] deux monuments, l'un à la mémoire du maréchal Bu[illegible] sur l'emplacement même qu'occupait la tente du [illegible] en chef le jour de la bataille, l'autre à l'endroit où [illegible] campé *Abder-Rhaman*.

Ce bivouac, sur le champ de bataille d'Isly n'était [illegible] la dernière étape pour arriver à *Ouchda*.

En effet, le lendemain, ce refuge des perturbateurs [illegible] notre frontière ouvrait ses portes à nos colonnes victorieuses.

Cette ville est située au centre d'une forêt verte [illegible] rante, plantée d'oliviers séculaires, de grenadiers, [illegible] gers, de citronniers et d'amandiers. A tous ces arbres [illegible] suspendent les longues lianes des vignes qui [illegible] tantôt de frais berceaux, tantôt d'ombreuses [illegible] magnifique parc, d'un périmètre de deux lieues [illegible] est ceint d'un mur en pisé d'une hauteur de cinq à six [illegible]

Mais si vous n'aimez pas les contrastes quand [illegible] reposez-vous sous ces ombrages frais et embaumés [illegible] gazouillent les oiseaux par milliers, et gardez-vous [illegible] nétrer dans ce dédale de rues sales et tortueuses [illegible] grouille une population mi-partie juive, mi-[illegible] caine, et qui peut s'élever au chiffre de huit à [illegible] âmes.

Cette ville, dont les habitants sont aussi sales [illegible] rues, n'a de remarquable que sa principale mosquée [illegible] le minaret se dresse fièrement au-dessus du [illegible] massif de verdure qui l'entoure.

C'est à Ouchda que se sont terminées les opérations [illegible] l'armée expéditionnaire du Maroc, campagne aussi [illegible] que glorieuse.

Nous publions encore dans notre numéro de [illegible] jour un trophée d'armes et de drapeaux pris sur [illegible] Marocains, dans cette expédition; trophée placé [illegible] jourd'hui dans le grand salon de réception à [illegible] piègne.

MAC VERNOLL.

[1] Voir notre première gravure de la page 357.

FEUILLETON

UN SCANDALE[1]

(*Suite.*)

IV

Pendant ce temps, M. l'intendant Bernard, qui savait vivre et bien vivre, avait invité M. le géomètre Germain à vouloir bien prendre sa part d'un excellent dîner et à faire honneur au meilleur vin de la cave du château. Tant que les convives purent boire et manger, rien ne troubla l'harmonieux concert de leurs verres et de leurs fourchettes; mais les choses tournèrent au tragique après ce premier élan de deux beaux appétits. Les coudes reposaient largement sur la table, le café fumait dans les tasses, le cigare de M. Germain jetait ses nuages au plafond, la tabatière de M. Bernard exhalait les parfums les plus suaves, la perruque de l'intendant avait perdu son antique équilibre, le nez du décoré de Juillet prenait des teintes écarlates, la confiance s'était doucement établie, la causerie s'engagea, tout fut perdu.

— Mon cher monsieur Bernard, s'écria M. Germain, rien ne vaut un bon dîner après une bonne journée. La vie est une belle chose quand l'estomac et la conscience ont, le soir, à des titres égaux, le sentiment du devoir accompli. Douze heures au travail, quatre heures à table, huit heures sur l'oreiller, tel est le programme d'un honnête homme, tel est le mien.

— Je partage entièrement votre opinion, mon cher monsieur Germain, et depuis quarante-trois ans que je sers fidèlement mon maître...

— Votre maître! Que voulez-vous dire?

— Monseigneur et maître le marquis de Valmenier.

— Vous remplissez des fonctions au château, monsieur Bernard, mais je pense que vous ne vivez pas ici dans un état voisin de la domesticité?

— Je vous demande pardon, monsieur Germain, je suis le premier domestique de M. le marquis et j'y mets mon honneur.

— Vous plaisantez, monsieur Bernard, vous n'êtes pas l'homme qui conviendrait à un pareil métier. Vous causez fort bien et vous paraissez avoir reçu une excellente éducation.

— La meilleure, monsieur, la meilleure. Virgile et Cicéron sont mes lectures habituelles; je suis un grand admirateur de Racine et j'ai pour le poëte Homère un culte particulier. Mais cette instruction je la dois à la bienveillante protection de feu M. Robert, marquis de Valmenier; tout ce que je sais, c'est grâce à lui que je l'ai appris; tout ce que je possède, c'est de lui que je le tiens. Voilà pourquoi ma vie et ma liberté lui appartiennent. Voilà pourquoi la vie et la liberté de mon fils, qui termine en ce moment d'excellentes études, à l'institution de Juilly, appartiendront également au marquis de Valmenier.

— Monsieur, s'écria Germain en se levant, nos principes diffèrent absolument. Vous n'êtes pas un homme, vous êtes une chose! Vous faites partie du mobilier du château! Vous devez être porté sur l'inventaire! Moi, je suis un bon Français, jouissant de tous ses droits civils et politiques, garde national et décoré de Juillet.

— Je ne vous en fais pas mon compliment. Je me suis laissé dire que les journées de Juillet et la garde nationale étaient deux pitoyables inventions.

— Vous m'insultez!

— Non, je porte un jugement sur l'histoire de [illegible] temps.

— Pour la connaître, il faudrait ne pas avoir [illegible] entre les quatre murs de ce château, une ex[illegible] de mollusque.

— Mollusque, monsieur. Vous m'appelez mollusque?

— Oui, certainement, et j'en ai bien le droit, [illegible] qui descends d'une vieille famille révolutionnaire. [illegible] mes titres de noblesse, moi.

— Je voudrais bien les connaître.

— Mon père a démoli la Bastille le 14 juillet [illegible]

— Pendant ce temps-là, le mien suivait ses [illegible] dans l'exil.

— Mon père a fait la campagne d'Italie, [illegible] et a reçu quatre blessures à la bataille d'Aus[illegible]

— Le mien a servi dans l'armée de Condé.

— Mon père, à l'entrée des alliés, tua [illegible] bat loyal un officier de uhlans qui l'avait [illegible] pendant ce temps, mes trois sœurs, qui [illegible] d'hui de braves et honnêtes bourgeoises, [illegible] quatrième étage des pots de fleurs sur un [illegible] cosaques qui défilait rue Charlot.

— Mon père rentrait alors dans tous ses droits [illegible]

[1] Voir le précédent numéro.

Le père Voluntas.

Il vient de s'éteindre dans les environs de Quimper, au fond de la Bretagne, à peu de distance de Rosporden, un homme qui a laissé un souvenir impérissable parmi le très-grand nombre de ceux qui l'ont connu à Paris, et surtout parmi les anciens employés dans les ministères du dernier règne. Les journaux de la localité ont publié sur sa vie quelques lignes où ils rappellent la rare volonté de cet homme, volonté si énergique qu'elle lui valut le surnom latin à l'aide duquel il survivra dans la mémoire de ses contemporains. Nous complétons ici les renseignements que quelques-uns de ces derniers ont bien voulu nous communiquer, et nous les présentons sous une forme un peu moins sèche que celle qu'exigerait une notice purement biographique.

Il demeurait à Paris, au centre de la Petite-Pologne, cette autre Pologne destinée à périr bientôt comme la Grande, et à un étage perdu dans les frises d'une maison elle-même perdue dans des démolitions restées inachevées.

Ses voisins l'appelaient le père Voluntas, ainsi surnommé, vient il déjà d'être indiqué, moins parce qu'il était Espagnol ou Portugais, que parce qu'il avait montré dans les luttes de la vie une volonté indomptable, héroïque, digne du sobriquet dont on l'avait couronné. Il n'y avait pas cependant que de l'héroïsme dans son courage moral; il s'y mêlait une forte dose de bizarrerie, et c'était cette bizarrerie peut-être qui le plaçait si au-dessus des hommes de son espèce.

Un jour (il y avait déjà plus de vingt ans de cela), le père Voluntas, qui ne portait pas encore ce nom, bien entendu, roula comme une masse dans l'abîme de la misère, sorte de Maëlstrom vers lequel on se sent invinciblement attiré avant d'y être englouti sans rémission, ainsi qu'il arrive aux vaisseaux quand ils sont même encore assez loin du redoutable tourbillon norvégien. Il s'était accroché aux branches de tous les rivages pour ne pas périr, aucune branche n'avait résisté; il les avait toutes cassées, arrachées, emportées; il n'est pas de profession à laquelle il n'eût demandé avec ardeur le pain de la vie, le toit du repos; et jamais profession ne s'était engagée à le nourrir ou à l'habiller.

Ces fatalités marâtres sont plus communes qu'on ne croit. Qui le veut ainsi? Le diable le sait. Mais il est incontestable que l'existence a des antipathies aussi inexplicables que celles des individus entre eux. Elle ne veut pas de certains de ses enfants. Ils sont capables, ils sont ingénieux, ils sont bons, n'importe! Elle les repousse de sa table. Si nous avons chacun notre étoile, les fils déshérités obligent à croire qu'il y a étoiles et étoiles; qu'il y a des étoiles de diamant, des étoiles d'or, des étoiles d'argent, des étoiles de cuivre, des étoiles de plomb, des étoiles de fer-blanc.

L'étoile de Voluntas était en papier gris.

Cependant, avant d'aller tendre, la nuit, une main crispée en sébile au coin de quelque rue déserte, il résolut d'essayer d'un dernier emploi qu'il supposait, ainsi que le croient bien des gens, être à la discrétion de tout le monde : il eut la pensée de se proposer comme porteur de journaux. On ne me demandera, pensa-t-il, ni diplôme de bachelier, ni licence de docteur pour me recevoir dans cette noble corporation. Le malheureux se trompait. On lui répondit dans l'administration où il se présenta qu'on n'admettait, pour remplir cette haute fonction politique et littéraire de porteur, que des hommes au-dessous de quarante ans, pères de famille et anciens militaires. Il lui manquait trois choses sur ces trois choses : il avait quarante-huit ans, il n'avait pas d'enfants et il n'avait jamais servi.

Il se vit bientôt placé, par suite de ce dernier refus, entre la mendicité et le suicide ; il fit le meilleur choix; il prit le suicide. Il courut donc un matin vers la Seine. Pour se rendre à ce beau fleuve, qui est plus *riant* que la Marne, disent les géographes — comme il est riant! — Il suivit les boulevards, prit la rue de la Paix et longea le mur du Trésor pour arriver au jardin des Tuileries qu'il tenait à voir une dernière fois avant de se noyer. Une affiche placée sur le mur du Trésor le frappe; une pancarte blanche, quelques lignes noires enfermées dans un cadre de bois. Il y jette les yeux et lit : « Les personnes qui ont des droits à l'indemnité de Saint-Domingue, peuvent se présenter à la caisse depuis dix heures du matin jusqu'à trois heures. » Midi sonnait, il entre machinalement dans la cour du trésor et va prendre son rang dans la file d'hommes et de femmes qui allaient toucher la rente que leur fait le gouvernement d'Haïti. Je veux être créancier de Saint-Domingue! s'écria Voluntas dans le bruit qui montait autour de lui : oui, avant de mourir, je serai créancier de Saint-Domingue!

Il avait pris sa place et son rang dans la longue queue des créanciers de Saint-Domingue, quand un vieux monsieur, dont le nez descendait d'un chevalier de saint Louis, lui dit avec la grâce éventée du siècle dernier : Monsieur a donc partagé notre malheur?

— Si je n'avais partagé que le vôtre! Je les ai tous partagés!

— Je demande à monsieur s'il a été victime, et tout le prouve, du grand incendie de Saint-Domingue?

— Oui, monsieur, une des premières victimes.

— Mais êtes-vous du grand ou du petit incendie?

— De tous les deux, monsieur.

— C'est comme moi!

— C'est comme vous!

Où tout cela allait-il mener notre homme, qui n'avait pas sur lui le moindre coupon détaché de son titre d'indemnité de Saint-Domingue?

Mais il s'était dit, avec le désespoir formidable de l'homme qui n'a plus rien à perdre : — Je serai incendié de Saint-Domingue; et il était là.

Son tour arriva de paraître au guichet du caissier pour recevoir en échange de son coupon, l'argent qui lui revenait; il ne présentait aucun coupon. Sur la demande que lui en fit impatiemment l'employé, il murmura des paroles nébuleuses, pressées, inintelligibles, vagues.

— Un coupon!... que me demandez-vous là?... J'ai été incendié... mes coupons ont brûlé dans l'incendie... Je n'ai plus, je n'ai pas de coupons... la flamme les a dévorés...

Le temps d'un caissier public étant précieux, plus précieux qu'aucun autre, le caissier du Trésor fit à travers la grille un signe à l'invalide chargé de la police de l'endroit, et le vieux militaire écarta du guichet le faux incendié, auquel il dit, pour s'en débarrasser :

— Adressez-vous au bureau du Contentieux. Éloignez-vous!

— Où est ce bureau? demanda Voluntas, d'un ton déjà décidé; où est-il, que je m'y rende sur-le-champ?

L'invalide lui indiqua le bureau du Contentieux, il y courut.

Il roula pendant quelques minutes au milieu d'un ouragan de cartons, de dossiers, de plumes, de gens qui entraient, de gens qui sortaient, d'huissiers ne sachant à qui répondre, et d'employés. Enfin, un de ces derniers s'informa auprès de lui du motif qui l'amenait :

— J'ai tout perdu, monsieur, répondit Voluntas, dans le terrible incendie de Saint-Domingue, et je viens réclamer ma juste part dans l'indemnité allouée par le gouvernement d'Haïti aux infortunés comme moi.

L'employé lui fit remarquer que l'indemnité avait été obtenue en 1825, qu'il venait bien tard. L'employé lui demanda ensuite si c'était lui ou son père qui possédait des propriétés à Saint-Domingue au moment de l'incendie :

— C'est mon père, répliqua Voluntas; je ne suis pas encore assez vieux pour que vous ne le deviniez pas à mes traits, quoique bien flétris par le malheur.

L'employé lui ayant encore fait cette autre question : s'il était possesseur au moment présent des titres de propriété de son père, il répondit que le feu avait détruit tous ses titres de propriétés ainsi que son père et tous les serviteurs de son père.

LÉON GOZLAN.

La plate-forme de la Tour-des-Signaux, à Gibraltar.

Si le rocher de Gibraltar, dont nous avons donné le formidable aspect dans notre numéro 132, est la clef de la Méditerranée, on peut dire que la plate-forme de la *Tour-des-Signaux* est l'œil toujours vigilant de la terrible forteresse.

Sur cette plate-forme, située presque à l'extrémité du rocher, et que ne domine que la crête la plus haute, est disposée une batterie de canons à longue portée.

De cette hauteur, le regard surveille toute la passe et porte, bien mieux que les canons, jusque sur la côte africaine. Un maître des signaux a constamment l'œil fixé sur le détroit, et sitôt qu'un navire de guerre se montre à l'horizon, un pavillon hissé sur les cordages est amené à l'extrémité du mât de la tour, et signale par ce moyen la nationalité du bâtiment.

On arrive à cette plate-forme par un chemin taillé, sur presque tout son parcours, dans le roc aride et nu, et dont la pente est tellement rapide que c'est en mé-

---

— C'est pour cela que je regrette le dîner que j'ai ...cepté.

— C'est pour cela que je regrette le dîner que je ...us ai offert.

En achevant sa phrase, M. Bernard laissa tomber ...la table deux formidables coups de poing qui jetèrent le désordre dans les bouteilles et dans les ...iettes. On accourut au bruit. On sépara les adversaires qui parlaient de décrocher deux vieilles ...es rouillées tranquillement endormies dans une ...oplie contre le mur. Au même instant, André, qui préparait à partir, fit demander M. Germain, et ...ui-ci dut se résigner à la retraite. Il sortit à pas ...ptés et à reculons, montrant à M. Bernard, que ...x grands valets maintenaient respectueusement ...sa chaise, une figure exaspérée par les passions ...tiques et par les chaleurs du vin vieux.

...trouva André dans la cour du château, et, quelques minutes après, tous deux mettaient leurs petits ...vaux au trot sur la route de Fécamp. Ils gagnèrent ...ille en silence. Les étranges événements de la ...née avaient jeté quelque trouble dans l'esprit ...dré et l'image de Marguerite était toujours devant ...yeux. Il cherchait vainement à s'expliquer le sens ...singulières paroles qu'elle lui avait adressées dans ...arc. Avait-elle voulu se jouer de lui? Dans quel ...? Elle n'était pas fille à chercher des distractions ...s une plaisanterie inconvenante. L'imagination de ...auvre enfant était-elle malade? Mais il se rappe...alors avec quel tact charmant et quel esprit déli...elle avait su, pendant le dîner, faire face à toutes ...difficultés et à tous les périls de la conversation. ...ré se perdit dans un monde de suppositions et de ...ectures jusqu'à ce que, rentré dans sa chambre d'auberge, il se vit forcé de revenir à des idées plus positives. Il avait à écrire à Paris; il chassa résolûment toutes ses rêveries et prit la plume. Voici le passage de son rapport qui touchait aux intérêts du marquis de Valmenier :

« Jusqu'au village des Ifs, disait-il, aucun obstacle, le terrain est plat et uni; les rampes auront peu de déclivité; on évitera presque entièrement les courbes; on ne traverse que des champs; le prix des terrains ne sera pas élevé, car il n'y aura ni maisons à enlever, ni clôture à renverser. C'est à un kilomètre en deçà des Ifs que j'ai rencontré la première difficulté sérieuse représentée par un grand mur de huit cent mètres au beau milieu duquel aboutissait mon tracé. En respectant ce mur, on se condamnerait à un détour qui allongerait notablement le parcours et qui nécessiterait l'exécution de travaux d'art assez coûteux. Il n'y a pas à hésiter; il faut couper la propriété. Elle appartient au marquis de Valmenier. Il n'y a pas à espérer d'arrangement à l'amiable; c'est un vieux gentillâtre qui ne cédera qu'à l'expropriation. En sortant de son parc, on est dans le village des Ifs, et j'ai eu l'honneur de vous adresser précédemment mon projet tracé de ce point à Beuzeville. Ma mission est donc terminée, et je compte partir après-demain pour Paris. »

Il signa, alluma un cigare, revit encore, mais déjà plus vaguement, la tête de Marguerite dans les nuages de sa fumée, se coucha et s'endormit paisiblement. C'était, en somme, un esprit positif. Il avait toujours vécu d'une vie active et laborieuse. Il n'était pas fait pour les illusions et les chimères. Si Marguerite lui apparut en rêve le diable qui voulait le tenter en fut pour ses frais de mise en scène. Le songe était oublié au réveil.

V

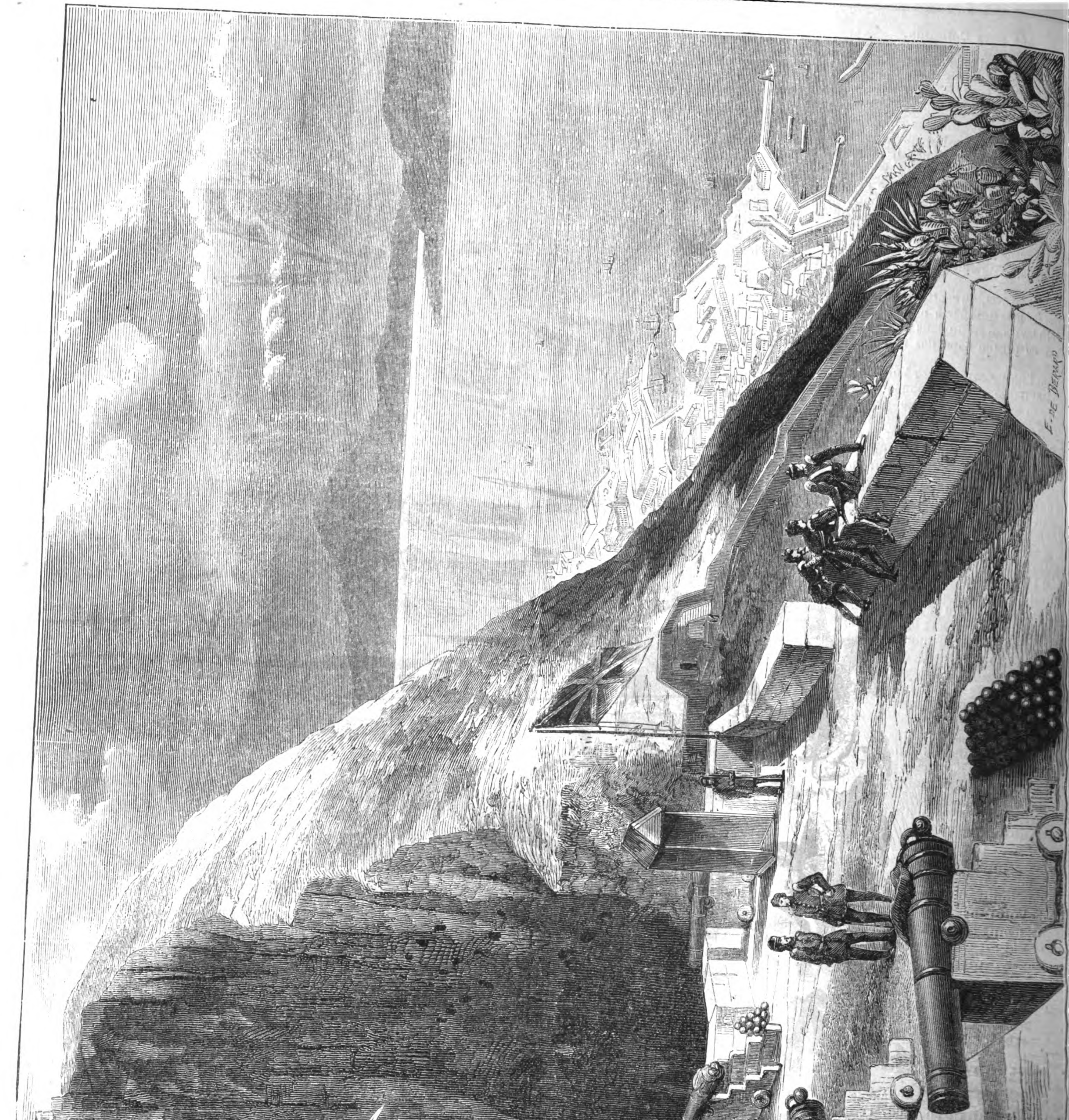
Marguerite n'avait pas le même calme ; elle passa une nuit fort agitée, et se leva de grand matin pour écrire à son amie Marceline de Valençay. Il est absolument nécessaire de reproduire sa lettre.

« Vendredi matin.

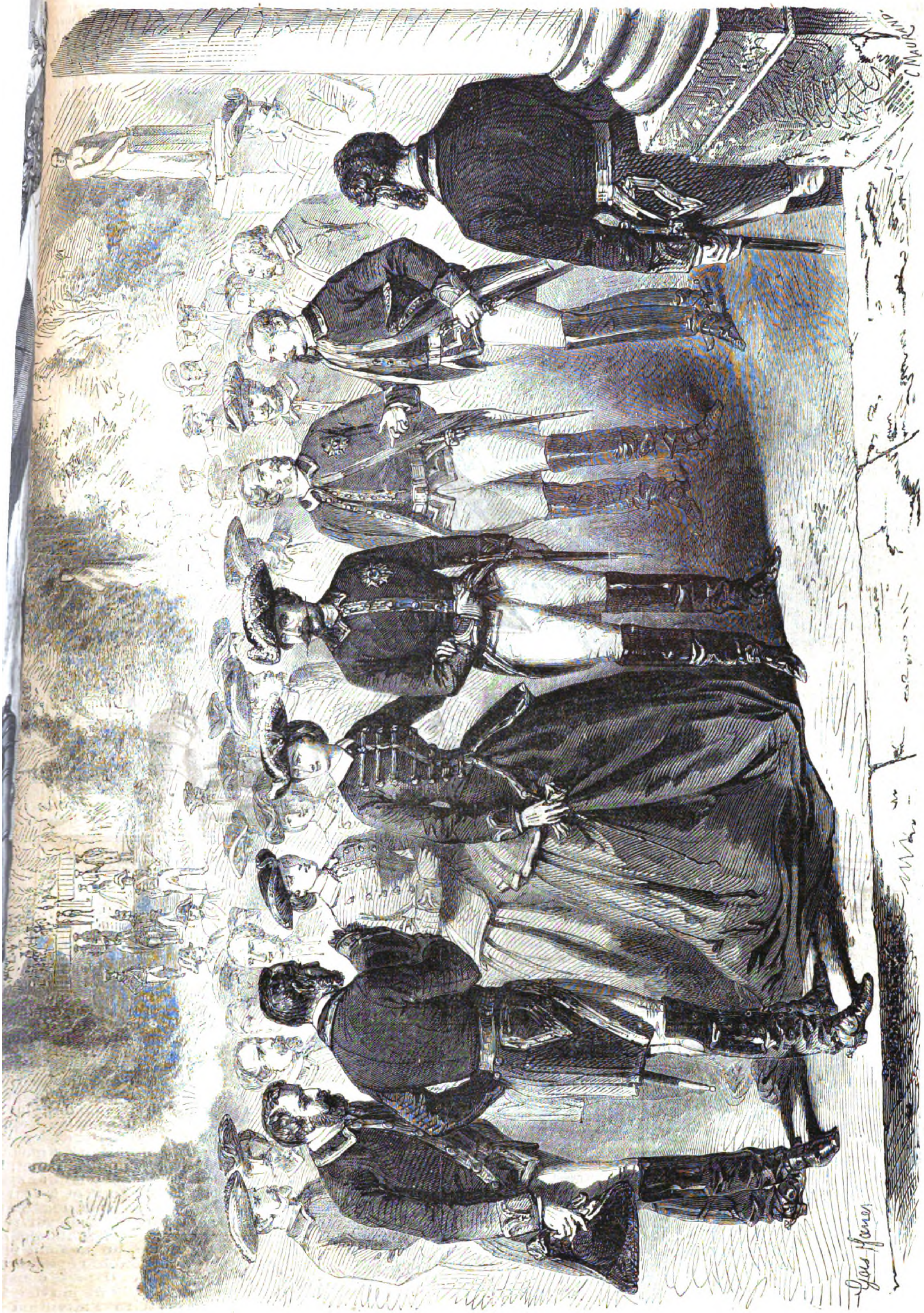
» Ma chère Marceline, il est arrivé, je l'ai vu, il me plaît. Je crois que je pourrai l'aimer. Qu'il se déclare. Je te dois le récit détaillé des événements qui me décident à t'écrire cette première phrase un peu cavalière et un peu compromettante. Voici, mon amie, le fidèle exposé des faits.

» J'ai reçu, dimanche dernier, ta lettre qui m'annonçait la prochaine arrivée de M. de Brévannes à Fécamp. De là, jouant le rôle de je ne sais quel ingénieur chargé de je ne sais quel travail relatif à je ne sais quel chemin de fer, il devait pénétrer au château, tout comme dans les comédies, demander mon père et soutenir son personnage d'emprunt. De la sorte, tout était pour le mieux, à son point de vue à lui. Il s'entourait d'un profond mystère; il me voyait sans être vu; il m'examinait bien à son aise et demeurait impénétrable dans son incognito. Ton amitié m'a donné avis de l'entreprise qui me menaçait et a arraché le masque sous lequel M. de Brévannes espère rester caché; je te remercie de tout mon cœur.

» La route de Fécamp devait m'amener ton protégé, et j'avoue sans peine que j'avais quelque hâte de le voir arriver. Aussi, dès le matin, j'allais m'établir moi, mes livres et ma tapisserie dans le petit kiosque qui est à l'extrémité du parc et qui domine toute la campagne. Lundi, mardi, mercredi, rien, que la verdure qui verdoyait et que la poussière qui poudroyait. J'enrageais. Enfin, jeudi, à midi, deux petits chevaux se dessinèrent à l'horizon. Les cavaliers mirent pied à terre à quelques centaines de mètres des murs du château et installèrent leur campement à



Vue de Gibraltar prise de la tour des signaux, à 460 mètres au-dessus du niveau de la mer.



La cour rentrant au palais de Compiègne par le parc réservé après la chasse à courre, d'après un croquis envoyé par M. Moullin.

nageant des angles et des zigzags qu'on est parvenu à le rendre praticable aux piétons.

Quand on redescend par ce sauvage sentier et qu'on arrive à la base du rocher, on est agréablement surpris de se reposer un moment dans le magnifique jardin botanique qui renferme toutes les espèces d'arbres, d'arbustes et de plantes originaires de toutes les parties du monde. Il a fallu toute la persévérance anglaise pour créer sur un rocher nu ces splendides plantations, qui offrent un contraste si saisissant entre leur luxuriante verdure et les flancs arides de la montagne. Toute la terre végétale nécessaire à la vie de ces végétaux a été apportée là d'Espagne et bateau par bateau. Sa création a coûté des sommes énormes, sommes dont le total est encore loin d'atteindre celui de l'argent exigé pour l'entretien de cette forteresse, dont quelques-uns contestent la puissance et démontrent même la nullité.

MAXIME VAUVERT.

COURRIER DU PALAIS.

Je déclare à la face du ciel que je me lave les mains de l'épreuve non corrigée qui a été servie dans le dernier numéro à mes lecteurs sous prétexte de chronique judiciaire. Ma prose n'est pas de constitution assez robuste pour prendre à son compte les amputations qu'on lui a fait subir, les coquilles dont on s'est plu à l'émailler. Je ne me soucie pas en outre d'être appelé sur le pré par l'avocat noir, dont une faute typographique a défiguré le nom, ou par l'avocat blanc que messieurs les compositeurs ont compromis de gaieté de cœur dans une comparaison boiteuse et éclopée. A chacun le poids de ses œuvres et la responsabilité de ses actes! N'avons-nous pas assez, nous autres chroniqueurs du Palais, des chausse-trappes et des piéges à loup à travers lesquels il nous faut continuellement chevaucher?

J'ai par exemple à vous parler aujourd'hui de Mlle Péan de la Rochejagu. Elle a du génie, — ou du moins elle le croit. — Elle compose des opéras, paroles et musiques; mais comment faire pour attirer sur ses œuvres l'attention des directeurs de théâtre? Se faire prôner à l'avance par un journal. — Mlle de la Rochejagu n'en a pas le moyen. Se produire de prime saut devant le public, dans une salle à soi, avec des artistes à soi, la chose semble tout d'abord impossible. Mlle de la Rochejagu l'a tentée cependant. Que dis-je! à force de volonté, de courage, de démarches et d'efforts inouïs, elle l'a réalisée! La représentation a eu lieu au Théâtre-Italien, s'il vous plaît, sur la scène de Rossini et de Tamberlick; mais quelle représentation! quelle exécution! quels musiciens, quels chanteurs! Et dans la salle, quels étonnements d'abord et ensuite quels rires! Une abondante recette est-elle venue au moins se répandre en rosée sur les blessures de l'auteur? Hélas! non, cette rosée bienfaisante, Mlle de la Rochejagu l'attend encore. Serait-il vrai qu'elle aurait été interceptée par une amie infidèle, une Dlle Broussel de Chili à qui Mlle de la Rochejagu avait confié le placement de ses billets? Serait-il vrai qu'une somme de 5,500 francs aurait ainsi été soustraite au préjudice de la bénéficiaire? Celle-ci le prétend devant le tribunal correctionnel où elle a fait citer Mlle de Chili; les preuves lui manquent par malheur, et ses illusions s'évanouissent bientôt devant un jugement du tribunal qui repousse sa réclamation.

Pauvre demoiselle! Elle avait mis toutes ses ressources dans cette désastreuse représentation. Et la voilà aujourd'hui chassée par la crémière chez qui elle logeait et qu'elle ne peut plus payer. Son piano lui reste, il est vrai, son gagne-pain, sa consolation, l'espérance de ses succès futurs. Et qui sait?...

Ah! si Mlle de la Rochejagu avait la fortune de Mlle de Balis!

Elle est rentière Mlle de Balis, — un joli état qui vaut mieux que celui d'artiste. — C'est une de nos élégantes. Elle est jeune, elle est charmante, elle a des pieds mignons qui ne se commettent pas avec la poussière et la boue de la rue. A ces causes elle s'est procuré chez M. Frédet, carrossier, un coupé de trois mille francs qu'elle a payé comptant, comme le constate la facture. — Et voyez la rencontre! Ceci se passait le 5 juillet, le jour même où Mlle de la Rochejagu donnait au Théâtre-Italien la représentation que vous savez.

Or, le 6 novembre dernier, le coupé se trouvait sous sa remise, garni des objets que le cocher y laisse d'habitude: un chauffe-pieds duchesse, à l'eau bouillante, un parapluie de luxe, destiné à protéger, les jours de pluie, la toilette de Mlle de Balis quand la maison qu'elle honore de sa visite n'est pas garnie d'une marquise, enfin un fouet de haute fashion. Le cocher, Victor Hain, était, ce jour-là, occupé à laver sa voiture, quand M. Frédet se présente. Il a ordre, dit-il, de faire au coupé une petite réparation, il vient le chercher pour l'emmener dans ses ateliers; et de fait, il l'emmène sous les yeux même du cocher qui n'y voit pas malice.

Quelques heures après, Mlle de Balis demande sa voiture; elle n'avait commandé aucune réparation, et vous jugez de son étonnement quand elle apprit ce qui s'était passé. Vite, elle envoie chez M. Frédet; mais celui-ci déclare que le coupé lui appartient et qu'il le garde.

Lui appartient! et à quel titre? c'est ce que le carrossier est invité à venir expliquer en référé. L'explication qu'il donne est curieuse. — A l'entendre, la quittance est fictive et sur les mille écus, Mlle de Balis n'a pas payé un centime. Un jour, séduit par les beaux yeux de la jeune femme, M. Fredet, — qui est galant, — a consenti à lui prêter le coupé en question et à signer, par complaisance, un chiffon de papier sous forme de facture. Mais c'était là un simple badinage que Mlle de Balis a eu tort de prendre au sérieux.

Croiriez-vous que M. le président des référés a partagé le tort de Mlle de Balis et enjoint au carrossier de ramener immédiatement la voiture à l'endroit d'où il l'a enlevée?

Favete linguis! Voici la conférence des avocats qui rouvre par les trois discours traditionnels. Ce n'est pas trop, en conscience, pour des gens qui font profession de la parole. Deux jeunes stagiaires, Mes Boissard et Laval, retracent en excellents termes, le premier la vie d'Antoine Arnauld, le second le tableau de la législation criminelle avant 1789. Quant au discours du bâtonnier, Me Plocque, c'est un morceau d'élite où la forme est à la hauteur de la pensée, et je ne crois pas le surfaire en disant que parmi les harangues qui ont retenti au sein de l'Académie, dans ce sanctuaire de l'art du bien dire, il n'en est pas dont celle-ci ne pût avantageusement soutenir le voisinage. Mais quel vilain tour Me Plocque vient de jouer à certains impuissants qui se refusent à admettre le cumul des talents et pour qui un éminent orateur ne saurait être doublé que d'un médiocre écrivain!

Je profite de la place qui me reste pour vous annoncer une bonne nouvelle. Le Monde illustré a fait sa paix avec M. Bonassieux. On était en appel, on allait plaider, on s'est rapproché. Le Monde illustré ne fait pas de difficulté de publier le jugement qui donne satisfaction aux légitimes susceptibilités de M. Bonassieux. M. Bonassieux, pour qui les questions d'art passent avant les questions d'argent, renonce galamment aux dommages-intérêts que lui allouait la décision des premiers juges. — Quand la bonne foi et la loyauté sont dans les deux camps, il n'est pas difficile de s'entendre; et la note ci-dessous, rédigée d'un commun accord, met fin à ce regrettable incident.

PETIT-JEAN.

LA STATUE COLOSSALE DE NOTRE-DAME DE FRANCE

PAR M. BONASSIEUX.

Nos abonnés ont vu la gravure sur bois que nous avons publiée dans le numéro du 27 février 1858.

Nous avons dit plus tard par quelle erreur cette publication d'une œuvre encore inachevée avait trouvé place sans l'autorisation de l'auteur dans nos colonnes.

M. Bonassieux a formé contre notre journal une demande en dommages-intérêts pour cette publication, et le Tribunal civil de la Seine, sur la plaidoirie de Me [illegible] pour M. Bonassieux, et de Me Senard pour le journal, a rendu le jugement suivant, le 2 juillet 1858:

« Attendu que le numéro du 27 février dernier du Monde illustré contient une gravure sur bois représentant la statue colossale de Notre-Dame de France qui, d'après l'article qui accompagne cette gravure, doit être érigée au Puy sur le modèle présenté et accepté par Bonassieux;

» Attendu que cette publication n'a pas été autorisée par l'auteur, que la gravure a été faite d'après une photographie imparfaite, prise sur un modèle non achevé, que l'artiste ne considérait pas encore comme la complète expression de sa pensée, et qu'il se réservait de retoucher et modifier au besoin avant de la livrer au public;

» Attendu qu'en agissant ainsi, les éditeurs du journal ont porté atteinte aux droits de l'auteur et lui ont causé un préjudice dont ils doivent réparation à ce dernier;

» Attendu que l'imprimeur a coopéré à la faute; mais attendu qu'il y a dans leur fait plus de légèreté que de mauvaise foi, et que sur les premières réclamations de Bonassieux, ils se sont empressés de réparer en partie la faute par l'insertion d'une note explicative qu'ils ont publiée de leur propre mouvement;

» Attendu que la publicité du jugement dans le journal même qui a donné la gravure constitue la réparation la plus utile du mal qui a été causé, que dans ces circonstances la somme de cinq cents francs est suffisante;

---

l'ombre d'un bouquet d'arbres: de mon observatoire, je les vis tirer d'une grande boîte qui était venue sur la croupe de l'un des deux coursiers toute une collection de piquets, de bâtons, de chaînes et de cordes. C'était mon ingénieur et son aide de camp, quelque valet déguisé probablement, Dorante et Arlequin, le jeu de l'amour et du hasard représenté en pleine campagne sur la grande route. Je suis forcée de reconnaître que j'ajoutais moi-même à l'effet théâtral de cette scène. J'avais une lorgnette; ne le répète pas, Marceline, ne le répète pas. Je dois rendre à Dorante et à Arlequin cette justice qu'ils jouèrent leur rôle avec une admirable conviction. Pendant une heure, ils se donnèrent beaucoup de mal pour enfoncer les petits bâtons dans la terre, pour y attacher des ficelles et pour avoir l'air de prendre de véritables mesures. Je commençais à trouver qu'ils y mettaient trop de conscience, quand M. l'ingénieur grimpa sur son petit cheval et prit au trot la route du château. Son acolyte le suivit sur la seconde haquenée qui portait le précieux coffret dans lequel avait été resserré avec soin tout l'attirail dont je t'ai parlé. M. de Brévannes sollicita une audience de mon père, qui le reçut fort mal et qui voulait tout simplement le mettre à la porte; mais ton protégé, qui est décidément un homme d'intelligence et de ressource, s'était procuré certains papiers qui firent, comme par enchantement, tomber toute résistance, si bien qu'il resta maître du château. Mon père sortit furieux. Sans se troubler, M. de Brévannes reprit gravement dans le parc ses opérations de la plaine. Moi, résolue à tout faire pour le bien connaître, j'allai droit à lui et je l'invitai à dîner. Il parut fort surpris, mais il accepta. Le plus difficile a été d'apprendre la chose à mon père qui a dû cependant s'incliner devant les faits accomplis. Donc, le dîner a eu lieu. M. de Brévannes a causé avec tant de grâce et d'abandon que mon père lui-même s'est trouvé sous le charme. Je suis très-contente de ton protégé et je finis comme j'ai commencé en t'autorisant à lui donner à entendre qu'il peut faire les démarches de rigueur.

» Ton amie. »

Mme de Valençay répondit, courrier par courrier, à cette lettre:

« Samedi 28 mai.

» Il y a erreur, ma chère amie. C'est un véritable ingénieur qui s'est présenté jeudi à Valmenier. M. de Brévannes a quitté Paris ce matin seulement. J'ai dîné avec lui hier chez Mme de Brionne. Tu le verras demain et je désire bien vivement que ma lettre arrive avant lui afin que tu puisses régler ta contenance. Dépêche toi d'oublier cet inconnu qui est tout simplement quelque petit bourgeois laborieux aux gages du gouvernement. M. de Brévannes est le mari qui te convient. Il t'aimera de la bonne façon, ni trop, ni trop peu. Il ne sera ni indifférent, ni indiscret. C'est un second M. de Valençay, et tu sais que je suis très-heureuse. Il faut que tu l'épouses. Quant à ton aventure avec ce monsieur des ponts et chaussées, c'est un secret entre nous deux, et je te promets qu'il sera bien gardé. Ce qui m'étonne et ce qui me chagrine même un peu, c'est que toi, fille de gentilhomme, tu n'aies pas vu que tu avais affaire au premier venu. Adieu, ma chère Marguerite, et mes compliments à la future comtesse de Brévannes.

» Ton amie. »

Le matin du jour où Marceline écrivait cette lettre, André rencontrait à la gare de Beuzeville un voyageur de bonne mine et de belles manières qui descendait de l'express venant de Paris. C'était M. de Brévannes. Il montait dans un cabriolet de campagne qui l'attendait à la station et prenait la route de Fécamp. André et le fidèle Germain partaient, un quart d'heure après, par l'express venant du Havre.

VI

M. de Brévannes ne voulut pas perdre sa journée. Il arriva à dix heures à Fécamp, descendit à l'hôtel des Bains, déjeuna en toute hâte, et prit aussitôt après la route de Valmenier, monté sur le même petit cheval qui avait conduit André au château.

La journée était brûlante, le chemin poudreux, et M. de Brévannes, secoué par sa monture haletante, en plein soleil et en pleine poussière, montrait une mine passablement mélancolique. Il n'était pas fait pour briller dans les entreprises romanesques, et cette manière de voyager, tout à fait nouvelle pour lui, ne répondait nullement à ses habitudes. C'était un de ces hommes qui n'ont pris d'autre peine que celle de naître. Il avait toujours vécu dans le luxe, grâce à un revenu de cent mille livres de rentes, et, dans le calme, grâce à l'égoïsme qui présidait à toutes ses actions. Ni ambition, ni passion, ni amitié ne troublaient l'ordre parfait de son existence, et, pour le peindre d'un seul trait, il n'avait pas encore aimé, lorsque, à trente-quatre ans, il rencontra Mlle de Valmenier.

Il la vit à l'Opéra, dont il était un des plus fidèles habitués. Il y allait trois fois par semaine, parce qu'il lui paraissait convenable de se montrer là où venaient tous ceux de son monde. Ayant peu de goût pour la musique et peu de sympathie pour le ballet, il avait pris le parti, pour se distraire pendant le spectacle, de se consacrer tout entier à l'étude et à l'examen de la salle. Il avait appris patiemment le nom de tous les abonnés, et sa grande affaire était de suivre les variations qui s'opéraient dans la population des premières loges. Ses observations lui avaient permis de former et d'entretenir un agréable répertoire de médisances qui le rendait précieux dans la conversation.

Ce fut vers le milieu du mois de janvier [illegible] que l'apparition de Marguerite attira l'attention de M. de Brévannes. Il n'en devint pas amoureux [illegible]

» Par ces motifs,

» Déclare que c'est contrairement au droit de Bonassieux que le Monde illustré, dans son numéro du 27 février 1858, a reproduit l'image colossale de Notre-Dame de France d'après un modèle d'ailleurs inachevé;

» Ordonne que les numéros saisis, ainsi que la planche, seront détruits ou remis à Bonassieux;

» Condamne solidairement Jacottet, Bourdilliat et C^ie^ à payer cinq cents francs à Bonassieux à titre de dommages-intérêts;

» Ordonne que le présent jugement sera inséré par extrait contenant les motifs et dispositifs, dans les trois numéros du journal le Monde illustré qui suivront la signification dudit jugement; cet extrait devra encore être imprimé en caractères semblables à ceux du corps du journal, et placé avant les annonces avec le titre rectificatif relatif à la statue de Notre-Dame de France de Bonassieux, le tout aux frais de Jacottet et C^ie^.

» Condamne Jacottet, Bourdilliat et C^ie^ aux dépens. »

Nous avons cru devoir interjeter appel de ce jugement, bien qu'il contienne la preuve de notre bonne foi; mais avant les plaidoiries les parties se sont rapprochées. M. Bonassieux nous a déclaré que la reconnaissance de son droit par le tribunal et la présente insertion lui suffisaient. Un accord est intervenu, et l'appel a été supprimé.

P. J.

Éloigné de tout esprit de mercantilisme, quand le *Monde illustré* parle de quelque vente d'objets curieux, on est sûr qu'il n'est guidé que par le désir de mettre ses lecteurs sur la voie des belles acquisitions d'art. Aussi, est-ce dans ces conditions avouables qu'il les engage à aller visiter à l'hôtel Drouot le 15 et le 16 décembre prochain une exposition de tableaux de la plus sérieuse valeur. Cette magnifique collection, qui sera vendue les jours suivants, appartient à M. le docteur Pasquier, qui fut successivement médecin du roi de Hollande, du roi Louis-Philippe, etc., etc. Dans la position exceptionnelle qu'il occupait, M. Pasquier eut souvent l'occasion de satisfaire avec bonheur son goût et ses prédilections. Sa riche collection, que vont se disputer les rois de la grande curiosité, est le témoignage de ses hautes relations et de sa précieuse expérience.

V. V.

Prix de l'abonnement.

	Surtaxe.	3 mois.	6 mois.	un an.
France.				
Algérie.	» »	6 »	11 »	21 »
Colonies françaises (voie franç.)...				
Id. *id.* (voie anglaise).	20 28	11 »	21 »	42 »
États-Romains.	20 80			
Angleterre.				
Égypte, Grèce, Turquie.	12 48	9 »	17 »	33 »
Toscane.				
Belgique.	10 40	8 50	16 »	31 »
Prusse.				
Espagne.	5 20	7 25	13 50	26 »
Suisse...				
Hollande et Luxembourg.	8 32	8 »	15 »	29 »
Portugal.	7 80			
Id. (voie anglaise).	18 72	10 50	20 50	40 »
Modène, Parme et Plaisance.				
Piémont.	6 24	7 50	14 »	27 »
Armée française en Italie.				

Récentes acquisitions du Muséum d'histoire naturelle.

La collection ornithologique du Jardin des Plantes vient de s'enrichir de quelques oiseaux. Ce sont:

Un aigle d'Algérie de l'espèce dite Jean-le-Blanc, donné par M. le commandant Loche;

Deux savacous;

Un hocco;

Et deux outardes.

A notre gravure, qui représente fidèlement ces oiseaux, nous joignons quelques mots d'explication.

Par sa taille, par ses allures, par ses instincts le JEAN-LE-BLANC tient plus de la buse que de l'aigle. Il est commun en France, et ce sont nos paysans qui lui ont donné le singulier nom de Jean-le-Blanc, que justifie au surplus la couleur blanche de son ventre, du dessous de ses ailes et de sa queue. Il ne s'élève jamais à une grande hauteur, et chasse plus souvent à terre que dans l'air. En pleine campagne, il prend des lapins, des perdrix et des oiseaux de plus petite taille, sans dédaigner les mulots, les grenouilles et les lézards. Il se rapproche fréquemment des lieux habités, et enlève, dans nos basses-cours, les poules, les canards et les dindonneaux.

Le Jean-le-Blanc récemment arrivé au Jardin des Plantes nous est venu d'Alger. Il diffère peu de ses frères d'Europe, si ce n'est qu'il a le ventre marqué d'un plus grand nombre de taches d'un roux clair.

Les SAVACOUS appartiennent à la famille de ces oiseaux que l'on nomme *échassiers*, à cause de leurs longues jambes, qui leur permettent d'entrer dans l'eau jusqu'à une certaine profondeur, sans se mouiller les plumes, et d'y pêcher leur nourriture.

Le savacou n'est guère plus gros qu'une de nos poules. On le trouve dans les prairies à demi submergées des contrées chaudes de l'Amérique. Il se tient sur les arbres, au bord des rivières et saisit au passage les mollusques, les crabes et les poissons, dont il fait sa nourriture. A terre, cet oiseau a l'air triste, et son attitude paraît gênée. Le plumage du dos est d'un gris brun, le ventre est roux. Au-dessus du front, qui est blanc, la femelle porte une sorte de calotte noire. Dans le mâle, cette calotte se prolonge en un long panache retombant sur le dos. Le bec, très-large, est formé comme de deux cuillers tranchantes par les bords, et s'appliquant l'une contre l'autre par leur côté concave.

Le HOCCO est aussi un oiseau de l'Amérique méridionale. Il appartient à cette estimable famille des *gallinacées* à laquelle nous devons le coq, le faisan, le dindon, la pintade et le paon. Par leur régime végétal, par leurs instincts de sociabilité et leurs habitudes sédentaires, tous les oiseaux de ce groupe sont disposés à se rallier à l'homme.

Le hocco est domestique en Amérique. Il s'est reproduit en France; mais il est délicat, et pendant l'hiver les pattes des jeunes hoccos sont sujettes à geler. Pour acclimater cet oiseau, il faudrait le tirer non de la Guyane, — comme on l'a fait jusqu'à présent, — mais du Mexique, pays dont la température offre moins de différence avec la nôtre.

L'OUTARDE est le plus gros des oiseaux de l'Europe, dont elle habite les régions orientales. Sa taille dépasse un mètre, et son poids atteint de 12 à 15 kilogrammes. Elle est de passage en France, où elle arrive à l'entrée de l'hiver. C'est dans les grandes plaines de la Champagne, de la Bourgogne et de la Provence qu'on la rencontre le plus communément. Quelques couples y restent au printemps et font leurs nids dans les blés.

La grande outarde devient plus rare d'année en année. Comme c'est un excellent gibier, et une pièce exceptionnelle, on leur fait une guerre d'extermination. Un oiseau lourd, qui vole difficilement, et qu'on force à la course avec des chiens, ne doit pas tarder à disparaître devant l'ardeur irréfléchie de nos chasseurs. La domestication seule peut en conserver l'espèce.

Mais l'empereur s'intéresse à la domestication de la grande outarde; c'est dire qu'elle réussira.

C.-A. BOURGUIN.

THÉATRE DU VAUDEVILLE: *Les Petites mains*, pièce en trois actes, de MM. Labiche et Édouard Martin.

On m'a assuré, et je crois volontiers ce qu'on m'assure, que le titre d'une pièce doit autant que possible irriter la curiosité du spectateur sans lui laisser rien deviner du sujet ni du dénoûment. A ce compte, celui de la pièce représentée lundi soir au théâtre du Vaudeville est on ne peut plus conforme aux règles de l'art. On avait épuisé toutes les conjectures possibles sur le sujet que pouvaient renfermer *Les Petites mains*, et l'on attendait avec impatience le moment où elles s'ouvriraient devant le public.

Nous savons aujourd'hui que MM. Labiche et Édouard Martin ont voulu démontrer que le genre humain se divise en deux classes, l'une aux petites mains, aux petits pieds; classe délicate et élégante, fluette et aristocratique, que représente au Vaudeville M. Félix; l'autre aux membres robustes, aux poignets vigoureux, que personnifie M. Parade. La première, toujours suivant les auteurs, a été créée pour ne faire œuvre de ses dix doigts, pour jouir de l'ombre en été et du soleil en hiver, boire des vieux vins et manger une chère délicate, user de tous les plaisirs et de toutes les joies de la vie. L'autre est faite pour le labeur et la peine, pour se lever tôt et se coucher tard, pour gagner l'argent que dépensent les autres; ce sont en un mot, et d'après une comparaison prise dans la pièce elle-même, les matelots qui font manœuvrer le navire; les autres sont les passagers qui ont payé leur place, et qui n'ont, tout le temps de la traversée, qu'à se croiser les bras et à s'ennuyer le moins possible. Voici du moins comment MM. Labiche et Édouard Martin ont démontré ce nouveau théorème.

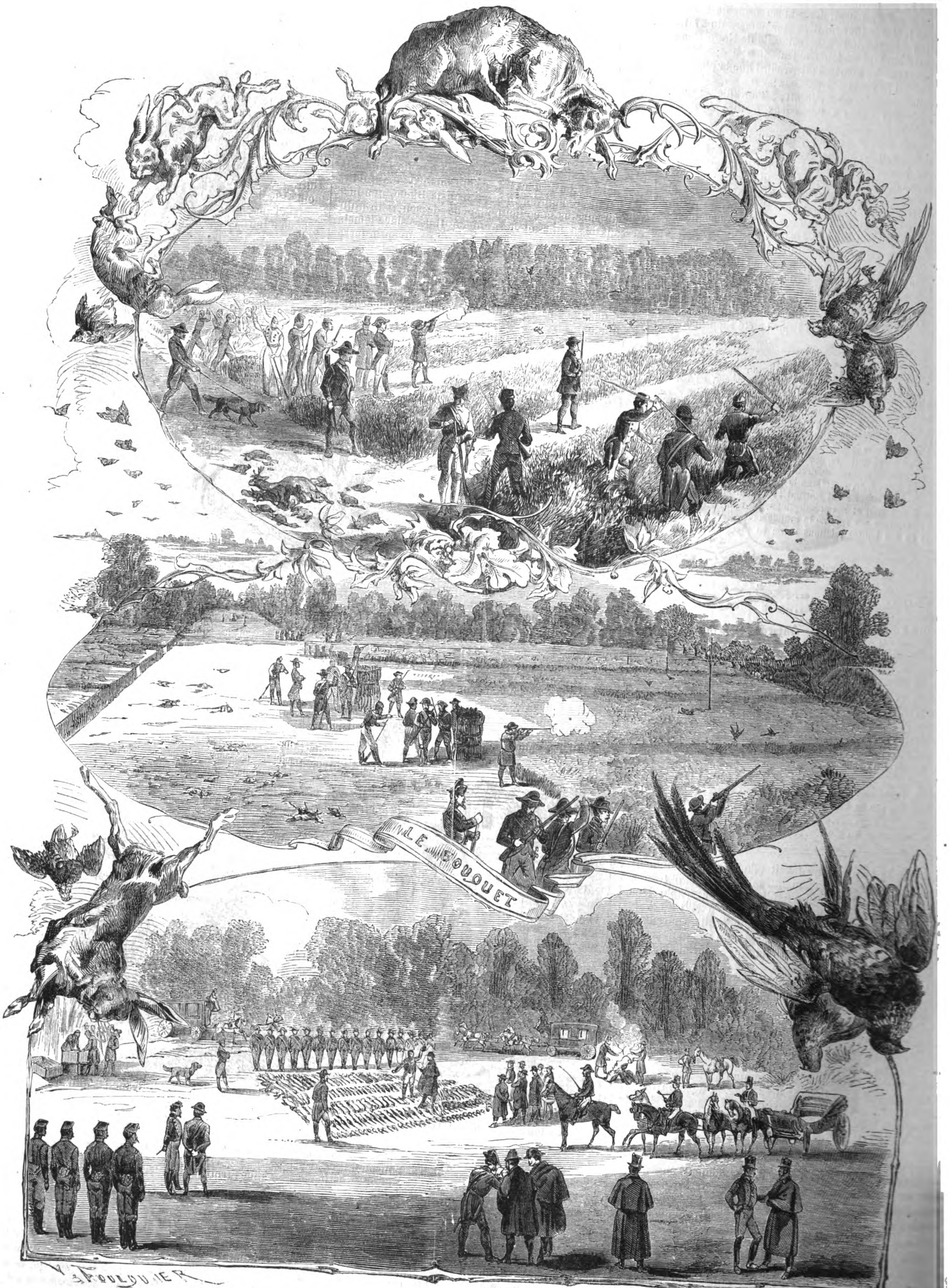
vue, car la passion ne devait pénétrer que lentement dans ce cœur profondément endormi, mais il trouva un plaisir étrange et singulièrement agréable dans l'admiration curieuse qu'il accorda à M^lle^ de Valmenier. Après deux mois d'un culte purement contemplatif, M. de Brévannes aspira à des jouissances moins idéales, et la pensée lui vint naturellement de se faire présenter.

Il était un peu le cousin de la plus intime amie de Marguerite, M^me^ de Valençay. C'est à elle qu'il s'adressa.

— Mon cousin, lui répondit-elle, vous arrivez un jour trop tard. M. de Valmenier, qui est tout à fait gentilhomme campagnard, s'ennuyait à Paris et il a pris hier la route de sa province. Au reste, laissez là vos regrets, car je crois bien que je ne vous aurais pas présenté... Oh! rassurez-vous, et ne montrez pas une figure inquiète. Je sais qu'il n'est pas de bonne maison ou vous ne soyez reçu et que vous étiez à votre place aux Tuileries avant 1830; mais Marguerite a si mal reçu deux protégés à moi, présentés par moi, que j'aurais probablement reculé devant une troisième tentative. Elle ne ressemble nullement aux douze milles jeunes filles que vous avez rencontrées cherchant partout un mari pour aller au bal et des danseurs pour ne pas s'y ennuyer. M^lle^ de Valmenier vient à Paris pour la première fois, et tout le bruit qui nous distrait et qui nous amuse n'a fait que l'étourdir et la fatiguer. Elle a regretté son grand parc, ses vieux arbres, ses chevaux, ses promenades dans les bois, ses pauvres de village et sa liberté au grand air. C'était à vous autres hommes de lui faire oublier la solitude; mais les Parisiens, pas plus que Paris, n'ont pu trouver grâce devant elle. Elle prétend qu'ils sont tous semblables et que c'est fort triste; qu'ils débitent tous les mêmes fadeurs et les mêmes compliments, et que c'est fort ennuyeux; que tous regardaient en elle, non pas la femme, mais l'héritière, et que c'est fort impoli; bref, toute une série d'accusations très-graves qu'elle porte contre les hommes. Vous seriez bien surpris si je vous apprenais quel est celui qu'elle a distingué. Un petit monsieur, sans nom (il s'appelle Durand, Dumont ou Dubois, je ne sais), qui me sert d'architecte. Il était venu chez moi prendre mes ordres pour le petit chalet que je fais construire à Valençay; Marguerite s'est trouvée là en même temps que lui et s'est amusée à le faire causer. Ce garçon lui a raconté son histoire. Ce n'était pas bien intéressant, je vous le jure. Il n'avait jamais connu sa mère, son père était ouvrier, il était arrivé par son travail à une assez belle situation, il gagnait dix mille francs par an, son ambition était de devenir membre de l'Institut et autres choses de ce genre. Marguerite l'a écouté avec une grande curiosité, et lorsqu'elle m'a parlé des deux amis que je lui avais présentés, elle m'a dit le plus sérieusement du monde: « J'aime bien mieux ton jeune architecte; au moins il fait quelque chose celui-là, et on sait pourquoi il est sur la terre. » Vous auriez, j'aime à le croire, dissipé les préventions de M^lle^ de Valmenier, mais ce n'est pas une femme ordinaire et, si j'étais homme, je ne voudrais pas arriver à elle avec la formule habituelle: « Mademoiselle, j'ai l'honneur de vous présenter... » je chercherais quelque manière originale et romanesque d'entrer en relations. Tel est mon avis, monsieur mon cousin, méditez-le et faites ce qu'il vous plaira. Quant à l'audience officielle et solennelle que vous désiriez, je ne peux vous la faire obtenir avant l'automne prochain. Je dois passer le mois de novembre à Valmenier et si, à cette époque, vous n'êtes pas perdu dans la contemplation d'une autre tête brune ou blonde également découverte à l'Opéra, venez chasser dans les environs du château, sonnez un soir, poudreux et fatigué, à la grille de M. de Valmenier et réclamez l'hospitalité qui est due à tout bon gentilhomme errant. Je vous promets d'intercéder en votre faveur et de vous ménager un accueil honorable. C'est tout ce que je puis faire pour vous.

M. de Brévannes se retira soucieux et préoccupé. Le soir, la salle de l'Opéra qui était parfaitement pleine, lui parut tout à fait vide. Il partit après le troisième acte de *Guillaume Tell* et rencontra, dans le vestibule du théâtre, un de ses amis récemment marié qui emmenait sa femme, jolie petite personne blonde, adorablement enfouie dans un monceau de pelisses et de fourrures. Ce tableau ajouta à la mélancolie de M. de Brévannes, qui rentra de fort méchante humeur dans son appartement de garçon. Son malaise et son ennui s'accrurent chaque jour et, six semaines après, il se leva un matin déterminé à tout faire pour revoir Marguerite.

Et voilà comment le 28 mai, à midi, M. de Brévannes trottait au soleil, dans la poussière d'un chemin vicinal. Il allait se présenter au château de Valmenier sous le nom de M. Georges Dutrey, ingénieur des ponts et chaussées, attaché à l'administration des chemins de fer de l'ouest. M^me^ de Valençay était seule dans la confidence de son projet, et M. de Brévannes comptant sur la discrétion de sa cousine, avait pleine confiance dans le succès de son entreprise. Il allait être bien reçu au château, le marquis l'inviterait à y passer quelques jours, il accepterait après quelque ré-



La chasse à tir dans le parc réservé de Compiègne, d'après un croquis de M. Moullin.

Outardes et Savacous.

NOUVEAUX HOTES DU JARDIN DES PLANTES.

Aigle d'Algérie (Jean-le-Blanc) et Hoccos.

La tour de Jeanne-d'Arc, à Compiègne.

I. Courtin, de Caen, a marié une de ses filles à M. de Va-
lle, un monsieur qui n'avait que son nom et une galerie de
eaux qui, mise plus tard en vente, produira une somme de
uante francs environ. Au moment où le rideau se lève, il est
heures du matin. M. Courtin débarque chez son gendre,
ligne de ne trouver personne de levé, et pour utiliser son
s va faire une course à la gare d'Ivry. Il est à peine sorti
rrive un monsieur à la mine affairée et qui s'appelle Chava-
Ce monsieur, qui a connu Vatinelle il y a quelque deux ans,
uvé ingénieux de lui emprunter son nom aristocratique
faire accepter un mobilier à une demoiselle Coralie de
l'Académie de musique et de danse ; ce tapissier doit venir présenter sa note le jour même, et Chavarot vient apporter les fonds nécessaires pour la solder et prévenir son ancien ami de son stratagème. Comme M. de Vatinelle dort encore, il part pour revenir dans une heure. Il est remplacé sur la scène par Mme de Vatinelle et sa jeune sœur, Mlle Anna, qui confie à celle-ci qu'elle voudrait bien se marier à M. Jules Delaunay, jeune élégant qu'elle a vu aux courses de Caen. Malgré l'opinion de M. Courtin, on se lève de bonne heure dans la maison de son gendre, car il n'est pas encore huit heures et les deux jeunes femmes sont déjà en grande toilette et peuvent recevoir la visite de M. Jules Delaunay, qui, à cette heure matinale, annonce que sa sœur viendra dans la journée demander pour lui la main de Mlle Anna. M. de Vatinelle, qui ne veut sans doute pas paraître plus dormeur que les autres personnages, sort de sa chambre en habit noir et ganté de blanc.

C'est peut-être cette tenue trop élégante qui indispose M. Courtin. Ce qu'il y a de certain, c'est que lorsqu'il reparaît il commence à faire des remontrances sur l'oisiveté qui n'émeuvent beaucoup ni son gendre ni sa fille, qui se trouvent très-heureux de n'avoir rien à faire qu'à s'aimer et à dépenser les 25,000 francs de rente de la dot de Mlle Courtin. C'est ici

que se place le plaidoyer en faveur des petites mains, et il est assez spirituel pour que le bonhomme Courtin, qui n'est pas avocat, soit embarrassé d'y répondre, lorsque, à défaut d'arguments, arrive la note du tapissier. On juge de l'effet qu'elle produit. Désespoir de la jeune femme, fureur du beau-père, protestations du gendre, qui jure de punir le mystificateur. Chavarot, qui reparaît à cet instant, juge inutile de le faire connaître. Le pauvre mari est donc jusqu'à nouvel ordre à l'index. Courtin lui déclare que le contrat de mariage a été fait sous le régime de la séparation de biens, et que désormais ce sera Mme de Vatinelle qui tiendra les clefs de la caisse. M. Delaunay, qui survient accompagné de sa sœur, juge que le moment n'est guère favorable pour une demande en mariage; il l'est d'autant moins, en effet, que M. Courtin, exaspéré d'avoir donné sa fille à un oisif à petites mains, jure de prendre pour la seconde un homme à grosses mains, et il choisit précisément Chavarot, dont il connaît la signature et les affaires — commerciales du moins.

On comprend bien qu'à la fin l'innocence triomphe, et que le véritable coupable est découvert et évincé. Vatinelle, qui pendant sa disgrâce s'est fait courtier d'assurances puisqu'on voulait absolument qu'il prît une place, et qui a causé toutes les humiliations possibles à son beau-père en se présentant chez tous les amis, chez toutes les connaissances de la famille dans un costume crasseux et avec toutes les allures de l'emploi, a dégoûté M. Courtin des gens qui travaillent. Il donne donc sa fille à M. Delaunay. Il exige même qu'il ne fasse rien. Il est vrai que le jeune homme, pour plaire à M. Courtin et tâcher d'obtenir la main de Mlle Anna, avait perdu 35,000 francs en deux jours, en voulant travailler à la Bourse.

Tout s'arrange donc pour le mieux, et la cause des *Petites mains* se trouve gagnée, grâce à des situations comiques, à des mots spirituels, et aussi grâce aux *grosses mains* du parterre qui ont bravement travaillé ce soir-là, toutes les fois qu'on leur en a donné l'occasion.

Je ne sais si les *Petites mains* seront pour le théâtre du Vaudeville un succès d'argent comme elles sont un succès de rire. Mais c'est une tentative heureuse et dont il faut louer la direction d'avoir ramené sur cette scène un peu de gaieté et d'entrain. Après les *Honnêtes femmes*, la *Marâtre* et les *Dettes de cœur*, le besoin se faisait sentir d'une pièce moins grave, et j'ajouterai même que les *Petites mains* n'auraient rien perdu à être accompagnées de quelques couplets. Telle qu'elle est et surtout quand on aura retranché quelques mots d'un goût douteux au premier acte, la pièce de MM. Labiche et Edouard Martin n'en reste pas moins une amusante tentative de comédie. Avec elle, celle de MM. Scribe et de Najac, qu'on répète en ce moment et qui passera dans les premiers jours du mois de décembre, remplira très-bien une soirée.

Il me reste à parler des acteurs, et vraiment je voudrais pouvoir m'en dispenser, car il me faut dire ce que je pense sur M. Félix, un homme aimé du public cependant, et qui, dans le rôle de Vatinelle, me paraît manquer des qualités les plus nécessaires au personnage qu'il représente; mais il faudrait alors ne pas parler de Parade et ne pas dire combien il a été bon, excellent, rempli de naturel, d'aisance et de comique dans le rôle de Courtin. Voilà un véritable comédien toujours en scène, toujours à son rôle. Tous les visages s'épanouissaient dès qu'il rentrait en scène, et le rire partait avec chacune de ses paroles. Il gagne tous les jours en talent et grandit à chaque création nouvelle dans l'estime du public.

M. Candeilh a été convenable dans le rôle de Jules Delaunay. Mlle Berangère et Mlle Blanche Pierson ont joué de leur mieux, ce qui est quelque chose en ce qui concerne la dernière. Pourquoi Mme Dubosc, qui dit bien les quelques lignes de son rôle, salue-t-elle aussi mal — je veux dire aussi bas?

PAUL D'IORMOYS.

CHRONIQUE MUSICALE.

THÉATRE-ITALIEN : Reprise de *Norma*, opéra en deux actes, de Bellini. — Nouvelles.

Il serait temps, je pense, de redonner par ci par là quelques coups de pinceau aux décorations de *Norma*. Le plaisir de l'oreille n'est pas tellement étranger à celui des yeux, les sens, avides de jouissances, ne fonctionnent pas d'une manière si indépendante qu'un opéra ne gagne beaucoup à être représenté avec tout l'attirail d'une mise en scène luxueuse. C'est l'éternelle histoire du diamant qui brille d'autant plus qu'il est mieux *monté*, du dîner servi dans des plats somptueux.

N'est-il pas vrai, en un mot, que, quand on vous fait entendre de bonne musique pendant qu'on vous montre de mauvaise peinture, on vous cause à la fois un plaisir et un déplaisir, et que, le tout bien pesé dans la balance des sensations, peut amener l'équilibre parfait, c'est-à-dire l'indifférence. Cela équivaut à une caresse accompagnée d'un coup de poing. Plus d'une fois nous avons rompu ici des lances en l'honneur de cette thèse que probablement nous aurons à soutenir encore.

Mais oublions les arbres maladifs et les rochers de pain d'épice du Théâtre-Italien pour applaudir l'ensemble satisfaisant avec lequel ses chanteurs ont exécuté la *Norma* de Bellini. Mme Penco aurait un rôle à créer qu'elle ne montrerait pas plus d'ardeur. Dans sa cavatine du premier acte, dans le célèbre duo avec Adalgisa, et surtout dans le finale pathétique qui termine si grandement la partition, Mme Penco s'exalte, enfle sa voix et arrive quelquefois à des effets du meilleur tragique. Or, ces grands élans de passion ne sont pas le fait ordinaire des chanteurs italiens, plus jaloux de coqueter avec la voix que de rendre par le geste et la tenue les situations du poëme.

Pour être juste, nous devons aussi des éloges à Mme Cambardi qui tire un parti surprenant de son rôle d'Adalgisa. Rôle difficile, ingrat surtout, et pour lequel il a fallu mettre jadis à contribution le talent des Assandri, des Nissen et des Corbari. Après le duo du second acte, Mme Cambardi et Mme Penco ont été rappelées à deux reprises différentes.

Le ténor Morini jouait Pollione. Ce jeune artiste a beaucoup de tenue et même de savoir comme chanteur. Il lui reste à vaincre l'émotion qui le domine encore et qui compromet l'émission des notes graves de sa voix. Quand il chante à l'aigu, M. Morini retrouve une force inattendue, et son timbre change même d'une manière sensible; c'est affaire à lui de méditer sur ce sujet.

— Depuis longtemps on savait que l'Opéra-Comique tenait dans ses cartons un ouvrage de M. Limnander, intitulé *Les Blancs et les Bleus*. Plusieurs fois la représentation en fut imminente, et plusieurs fois aussi elle fut remise. Cet état de choses a duré une infinité de mois et de semaines, jusqu'à mercredi enfin, jour de la première représentation. Les causes de ce retard ont été diversement appréciées par nos confrères; quant à nous, nous ne les discutons pas. La pièce met en scène un épisode des guerres de Vendée, comme le laissait entrevoir son titre plus que transparent. Aujourd'hui pourtant, ce titre a été changé, et l'ouvrage est affiché sous le nom moins caractéristique de *Yvonne*. — Notre compte-rendu paraîtra dans notre prochaine *Chronique*, celle-ci étant déjà un peu longue.

— *Pierre de Médicis*, l'ouvrage de M. le prince Poniatowski, est dans ce moment en pleine répétition à l'Opéra. A en croire les on-dit, la première représentation aurait lieu dans les premiers jours de février. La danse tient une place importante dans cette partition, dont la partie chorégraphique a été écrite pour Mme Ferraris. Il ne faut pourtant pas savoir un gré infini à la gracieuse ballérine d'avoir poussé la condescendance jusqu'à figurer dans un simple divertissement; car l'administration, pour ne pas être en reste de bons procédés avec Mme Ferraris, lui aurait promis, en échange de cette concession, de monter pour elle un ballet du chorégraphe italien Borri.

— Mme Vestvali, qu'une indisposition grave a tenue éloignée du théâtre pendant quelques semaines, va bientôt reparaître dans le rôle d'Olympia, d'*Herculanum*. La reprise de cet opéra doit avoir lieu sous peu de jours. C'est Gueymard qui prendra le rôle qu'avait créé Roger.

— A propos de Roger, il va être donné le 15 décembre une représentation à son bénéfice sur la scène de l'Opéra, où il a brillé pendant une période de dix ans. On connaît déjà une partie du programme de cette solennité qui aura un caractère si sympathique. Le bénéficiaire, qui n'a rien perdu de ses moyens de chanteur, et dont la santé est tout à fait raffermie, paraîtra dans le quatrième acte de *la Favorite*, avec Mme Borghi-Mamo, et dans des scènes du *Prophète* avec Mme Alboni. Il est question aussi du premier acte de *la Dame Blanche*.

— Mlle Marie Brunet, élève de M. Duprez, doit prochainement débuter à l'Opéra dans le rôle de Valentine des *Huguenots*.

— Si nous sommes bien informés, les sœurs Marchisio ont été engagées au même théâtre moyennant cent mille francs par an. Elles doivent débuter dans *la Semiramis* de Rossini que notre collaborateur, M. Méry, est en train de traduire en vers français.

— Prochainement nous aurons à analyser *Marguerite*, partition inédite de M. Braga, que l'on répète activement aux

---

sistance, il soutiendrait facilement son rôle, car il avait recueilli sur la question de l'embranchement de Beuzeville à Fécamp des renseignements généraux très-suffisants, il plairait à Marguerite, et l'aveu de son nom et de sa fortune serait ensuite reçu avec joie.

M. de Brévannes était tout entier à ses espérances quand il fut introduit devant M. de Valmenier.

— Asseyez-vous, monsieur, lui dit brusquement celui-ci, et expliquons-nous, je vous prie. On me dit que vous vous présentez ici en qualité d'ingénieur.

— En effet, monsieur le marquis.

— Puis-je savoir ce qui vous amène?

— Le tracé du chemin de fer...

— Pardon, monsieur, pardon! Je ne peux passer ma vie à recevoir des ingénieurs qui viennent pour le tracé du chemin de fer. J'en ai vu un avant-hier, vous arrivez aujourd'hui, il y en a peut-être encore un troisième en route. Cela ressemble à une invasion et je suis décidé à résister.

— Mais, monsieur le marquis... balbutia M. de Brévannes, fort déconcerté par cet accueil.

— Il n'y a pas de mais, monsieur, interrompit sèchement le vieux gentilhomme. Parlons peu, et parlons bien. Vous connaissez la loi, n'est-ce pas?

— La loi, monsieur le marquis; quelle loi? repartit M. de Brévannes tout à fait décontenancé.

— Quelle loi! Vous ne connaissez pas la loi! Nul n'est censé l'ignorer, monsieur. Je sais que des arrêts récents justifient votre prétention de pénétrer ici sans mon consentement, mais encore faut-il que vous me présentiez la lettre du ministre des travaux publics qui autorise les études et l'arrêté du préfet du département qui vous donne le droit d'opérer dans les propriétés particulières, sous toutes réserves, cependant des indemnités qui pourraient être dues pour dégâts et dommages. Montrez-moi la copie de la lettre du ministre! — Montrez-moi l'ampliation de l'arrêté du préfet!

— Une lettre! une ampliation!

— Certainement!

— C'est que je n'ai pas ces pièces.

— Vous ne les avez pas et vous croyez que je vais vous recevoir. Mais, monsieur, si pour être chez soi chez moi, il suffisait de dire : *Je suis ingénieur et je viens pour le tracé du chemin de fer*, des quatre coins de la France il arriverait des gens curieux de visiter mon parc et mon château, qui s'installeraient dans mon salon, déjeuneraient dans ma salle à manger, marcheraient sur mes gazons, récolteraient mes fruits et faucheraient mes blés. Heureusement la loi est là qui exige la lettre et l'ampliation, loi prévoyante, loi excellente, loi tutélaire, loi protectrice, qui me permet de vous dire très-poliment que je ne vous retiens plus.

— Cependant, monsieur le marquis, permettez-moi de m'expliquer. J'ai peut-être d'autres titres à faire valoir...

— Non, monsieur, je n'admets que les titres reconnus par la loi. D'ailleurs, cette conversation a déjà duré trop longtemps.

Cela dit, le marquis se leva; il n'y avait pas à insister; M. de Brévannes dut se retirer et reprendre à travers le parc le chemin de la grille du château; c'était là qu'il avait laissé son cheval. Il marchait abîmé dans les plus pénibles réflexions; il venait d'être congédié, il n'y avait aucun espoir de retour et c'en était fait de tous ses beaux projets. La situation lui paraissait donc désespérée, lorsque tout à coup il se vit attaqué par deux grands lévriers blancs qui bondirent sous ses pas au détour d'une allée.

Il s'arrêta assez inquiet, car les deux chiens s'étaient placés devant lui dans une attitude menaçante et n'attendaient que son premier mouvement pour prendre l'offensive. Par bonheur, on vint à son secours, et son sauveur fut Marguerite.

— Ici Zamet, ici Spot, dit-elle en s'adressant aux lévriers qui se résignèrent à obéir, et vinrent tout en grondant se coucher sur le sable, aux pieds de leur maîtresse. — Je vous demande pardon, monsieur, ajouta-t-elle, ces deux vilaines bêtes vous ont effrayé; mais la route est libre maintenant, et vous pouvez passer en toute sécurité.

M. de Brévannes écoutait Mlle de Valmenier dans une agitation extrême. Se retirer sans lui parler, c'était abandonner la partie sans jouer sa dernière carte. Mais que dire? L'embarras et la timidité conduisent souvent aux résolutions hardies, et ce fut le secret de l'audace soudaine de M. de Brévannes. Il était là, seul, avec Marguerite. Il la connaissait pour une fille originale et romanesque. Cette rencontre au milieu des bois amenant une déclaration hardie ne lui déplaisait peut-être pas. C'était l'occasion ou jamais de se montrer entreprenant et passionné. Il se décida à tenter l'aventure.

LUDOVIC HALÉVY.

(*La fin prochainement.*)

iliens. Les rôles de cet ouvrage ont été distribués à MM. Graini, Gardoni, Patriossi et à Mme Borghi-Mamo.

— Une bonne nouvelle pour finir ! — La *Biographie générale des musiciens* par M. Fétis, va être rééditée avec un soin rticulier. Cet ouvrage, à la fois considérable par son format ır l'importance du sujet qu'il traite avec tant d'autorité, mmençait à devenir très-rare dans le commerce. C'est un table monument d'érudition musicale. Les noms, les dates, faits et jusqu'aux anecdotes y sont littéralement entassés. ıs aurons probablement à revenir sur cette importante publiion.

ALBERT DE LASALLE.

.a première livraison des **Grandes Usines de ance**, par M. TURGAN, a paru le 1er décembre ; elle a r sujet LES GOBELINS.

De belles gravures, dessinées d'après des estampes anınes par M. Bourdelin, et gravées par M. Linton, accompent le texte.

.ES GRANDES USINES DE FRANCE paraissent deux par mois en une livraison de seize pages grand in-8°, ie de belles gravures et de dessins explicatifs contenant toire et la description d'une des grandes usines de la France, rimée avec luxe sur beau papier satiné.

n envoyant au directeur de la LIBRAIRIE NOUVELLE, 15, levard des Italiens, douze francs, soit en un mandat, soit imbres, on recevra *franco*, par la poste, en France et en rie, vingt livraisons, au fur et à mesure de la publication ; la vingtième livraison, il sera adressé aux abonnés un et une couverture servant à réunir les livraisons en un ıifique volume.

: pour recevoir franco à l'étranger les vingt livraisons :

Pays	Prix
Angleterre	15 fr.
États-Unis	15 fr.
Russie	16 fr.
Autriche	16 fr.
Prusse	16 fr.
Belgique	16 fr.
Hollande	16 fr.

s livraisons suivantes auront pour objet : La Manufacture ıbacs, — les Moulins Darblay, — la Manutention, — la aie, — la Manufacture de Sèvres, — la Papeterie d'Es-, — Fonderies, Filatures, Savonneries, etc.

COURRIER DE LA MODE.

j'étais autre chose qu'une chroniqueuse de chiffons, je vous une majestueuse profession de foi, en vous déclinant mes et qualités, et en vous promettant un programme des plus ınts et des plus variés. Mais pour causer *Modes*, à quoi .. Sais-je d'ailleurs où la mode me conduira ?... Hier, elle ux toilettes bouffantes, aux robes en mères Gigognes. rd'hui, *Sa Majesté l'impératrice Eugénie* abolit la cri- et fait rétrécir toutes ses robes.

ıut donc que je suive la nouveauté au jour le jour, et que s apprenne toutes ses fantaisies, toutes ses folies et tous prices, en me réservant le droit de vous signaler ses et ses erreurs. La mode n'est pas infaillible : tant s'en i toutes les femmes l'écoutaient sans se mettre sur une te défensive, il y en a beaucoup qui ruineraient leurs et leurs enfants. Chaque classe de la société doit avoir ode individuelle. Quand on veut s'en affranchir, on tombe n abîme de désordre et d'idées qui amène tôt ou tard la t le déshonneur. Je vais vous paraître bien sévère pour ut. Mais que de drames douloureux cachés sous ces toiıxueuses, des flots de dentelle et ces parures de dia-...

:s femmes voulaient m'écouter, elles laisseraient aux es de la terre les magnificences de la mode, en se conde ses créations les plus simples et les plus fraîches.

La simplicité bien entendue est toujours élégante, et une robe n'a pas besoin de coûter 800 francs pour bien habiller une femme. Allez dans les *Magasins du Louvre*, vous y trouverez des occasions uniques de bon marché, non pas de ces soldes forcés n'ayant plus aucune actualité, mais des robes nouvelles en taffetas de couleur, ayant deux volants à riches dispositions, et des robes de taffetas noir à double jupe. Si vous préférez l'uni à la fantaisie, demandez de la moire antique ou de la moire française, et vous m'en direz merveille. Je vous parle d'une moire soyeuse, veloutée et à reflets argentés, glissant sur des nuances fraîches et brillantes telles que le violet pur, le lilas impératrice, le groseille des Alpes, la couleur Havane et le marron clair.

Il en est des confections comme des robes.

Avec du goût, on se tire toujours d'affaire.

Rien n'est simple et femme honnête comme un *Paletot Parisien* en velours noir, avec petites manches étroites et col de velours, et comme une *Pelisse Lamballe* en velours, ayant de longues manches à pointe. — Ce qui n'empêche pas les *Magasins du Louvre* d'avoir quatre modèles à la hauteur du plus suprême grand genre : tels qu'un *Henri III*, — une *Maintenon*, — une *Douairière*, — et une *Frileuse*, décorés de passementerie et de guipure.

La passementerie joue un rôle très-important dans les toilettes.

Au point artistique où elle en est arrivée aujourd'hui, c'est du bas-relief, de la sculpture, de l'ornement, du décor et de l'architecture, plutôt que de la passementerie faite au crochet, au métier et à l'aiguille.

De brandebourgs en fourragères, la *Ville de Lyon*, *passementière de l'impératrice Eugénie*, a amené la mode aux épaulettes des *lanciers*, aux garnitures des *guides*, aux vestes chamarrées des hussards, et aux dolmans blancs enrichis de nattes, d'olives et d'aiguillettes en or. — Toute jolie femme est enrôlée dans un régiment de cavalerie. — Les plus ambitieuses se font tout d'un coup *général*; les autres se contentent d'être *lieutenant* ou *capitaine*.

Cette mode militaire est très-originale et tant soi peu guerrière. — Je ne la permets pas à toutes les femmes, mais j'engage les tailles fines et charmantes à prendre à la *Ville de Lyon*, dirigée par MM. Ransons et Yves, des ceintures en cuir de Russie, bouclées avec des agrafes russes. On a l'air de retourner à l'école, ce qui n'est pas trop déplaisant quand il y a longtemps qu'on n'y va plus. C'est si beau, la jeunesse !... Je la mets bien au-dessus de la mode et de la parure.

Pendant que nous nous costumons en militaires et que nous nous coiffons en turcos et en *zouaves*, certains gandins portent des paletots à pèlerine, des cravates frangées de guipure, et des atours bien plus féminins que masculins.

Ce n'est pas ainsi que je comprends la mode fashionable et que je distingue le gentilhomme d'avec le parvenu.

Il faut à tout vêtement élégant la coupe artistique et unique d'*Humann*, et cette allure aristocratique qui établit immédiatement une barrière entre deux habits taillés dans le même drap. Un habit d'*Humann*, eût-il dix ans d'existence, a toujours un type, comme ces vieux seigneurs qui conservent le cachet de leur race.

Je ne me trompe jamais à un habit d'homme, et rien qu'en regardant la forme et le style d'un paletot, je sais tout de suite à qui j'ai affaire.

Voilà qui est grave. J'engage messieurs de la fashion à se mettre sur leur garde, losqu'ils auront l'honneur de m'être présentés.

— Mais madame la chroniqueuse, permettez, me diront peut-être les gandins que j'attaque.

Nous autres hommes nous avons aussi des moyens infaillibles pour découvrir le cœur, l'esprit et les sentiments de la femme, d'après le parfum qu'elle aime, le chapeau qu'elle porte, le mouchoir qu'elle montre, le petit pied qu'elle cache, et le gant qui emprisonne sa main mignonne. Tremblez à votre tour. Lorsqu'une femme préfère la *violette* à toute autre senteur, c'est qu'elle est douce et modeste.

— Êtes-vous sûrs, messieurs, de ce que vous avancez là, et n'avez-vous jamais connu de fausses violettes ne demandant qu'à être cueillies et remarquées ?...

Bien fin est celui qui peut définir la femme et la comprendre. D'ailleurs, la femme se montre rarement telle qu'elle est et telle qu'elle vaut. La mode n'exige-t-elle pas qu'elle s'habille en poupée savante, qu'elle se fasse des yeux langoureux et incendiaires, et qu'elle se tatoue le visage avec du rouge, du blanc et des grains de beauté.

Fi! quelle horreur, et comme j'aime bien mieux le vrai et la nature !

Pourquoi ne pas demander à la parfumerie du *Monde élégant*, préparée par *M. Delettrez*, des principes régénérateurs de beauté et de jeunesse ? Je vous parle ici d'un chimiste distingué, qui manipule les parfums d'après des données scientifiques et des recherches consciencieuses. Que de pommades qui décolorent les cheveux, que d'eaux et de cosmétiques de toilette qui fanent la peau, que de parfums qui donnent des spasmes et des névralgies !...

La parfumerie du *Monde élégant* se contente de prendre dans le calice des fleurs les sucs nutritifs qui ont une action directe sur la beauté de la femme. Je vous indiquerai successivement chaque parfum et chaque produit, car un courrier de la mode doit se rendre utile pour être accepté

Aujourd'hui, je vous présente pour le teint une crème unique et précieuse. La *crème de lis des vallées*, qui a le pouvoir de blanchir et d'effacer les rides ; et, pour la chevelure, une autre crème non moins infaillible. La *crème impériale*.

Vous voyez, je vais droit au but. Je vous donne la mode, comme on analyse une pièce de théâtre, applaudissant la mise en scène, les acteurs, et l'ouvrage quand je suis satisfaite.

Ce qui me plaît en ce moment, ce sont les coiffures d'*Alexandrine*.

Pourquoi ?

Elles ont un genre à part, et elles ont le don de rajeunir.

Si vous voulez avoir dix ans de moins, prenez le *filet Alexandrine* en soie noire, ayant un double nœud de velours rose du roi, et de taffetas noir, se déroulant en torsade, et s'attachant par derrière en nœud à pans flottants.

Avec ce gracieux filet, on vous appellera — *mademoiselle*, quand la trentaine aura sonné.

Désirez-vous d'autres coiffures ?...

Voici une seconde coiffure *nationale* portant fièrement les couleurs du drapeau français.

— Mais c'est une coiffure tricolore ?

— Sans doute. Avez-vous peur d'être laide ou ridicule ? Alexandrine savait bien ce qu'elle faisait, en groupant trois touffes de paquerettes, en velours blanc, pourpre et bleu.

Et une troisième coiffure *zouave*, en velours vert et or, avec turban de plumes blanches pour le bal.

Maintenant je vais cueillir des fleurs dans la serre de *madame Tilman*.

Ah ! si j'avais les pinceaux de saint Jean !...

Mais la plume reste impuissante devant le coloris et la forme de chaque fleur.

Comment vous dire le charme de la rose, la délicatesse de l'azélée qui s'habille en robe de tarlatane, la fraîcheur du lilas blanc, qui retombe en grappes de perles fines, la simplicité de la fleur des champs, et la grâce de l'œillet avec tous ses volants découpés ?...

Les fleurs de Mme Tilman se respirent comme autant de fleurs naturelles.

Je ne sais rien de plus frais et de plus jeune fille, qu'une guirlande composée de branches de ne-m'oubliez-pas, dont les pousses naissantes sont légèrement teintées de rose. Par derrière, s'épanouit un bouton à moitié éclos, et une rose dans toute sa splendeur. On dirait d'un diadème de turquoises. Ce sont les seules pierreries qu'on peut porter à quinze ans.

Et cette coiffure de liserons des prairies, comme elle est grande dame, sous son air simplet et villageois !... Chaque liseron a entr'ouvert son calice pour recevoir les pleurs diamantés de l'aurore.

Et cette blanche et aristocratique coiffure de pervenches, ne dirait-on pas d'un poëme de souvenir et de sentiment ? La pervenche était la fleur de Jean-Jacques. C'est une naïve fleurette, presque aussi timide que la violette, mais qui se regarde pourtant dans le cristal des ruisseaux, pour savoir si elle est belle.

La violette est l'enfant qui s'ignore encore. La pervenche la jeune fille qui commence à soupirer.

Lorsque je songe à l'enfance, ma pensée galope bien vite aux Tuileries, parmi les rondes de petits garçons et de petites filles Heureux enfants !.., Autrefois nous n'avions pas une fée appelée *Madame Ducigneau* pour nous habiller. On ne nous conduisait pas dans les beaux magasins de *l'Éclypse*, chercher des toilettes de belles madames et de gandins en herbe. On costumait les petites filles en petites bonnes femmes, et les petits garçons en artilleurs et en singes savants.

Chapron ne nous donnait-il pas pour *étrennes* de coquets mouchoirs de batiste, à vignettes de couleur et à ourlet à jour, chiffrés de nos initiales ?

Maintenant, les petites filles en savent autant que leurs mères sur la coquetterie et sur la toilette.

Elles ont pour *mouchoirier le fournisseur de l'impératrice*, rien que cela !...

Croirait-on que le mouchoir est capricieux et fantaisiste, et qu'il renouvelle ses modes à chaque saison ?....

Chapron a fait du mouchoir une spécialité artistique. Parfois il crée des œuvres. Toujours il reproduit de gracieuses miniatures, car il est tour à tour peintre, orfèvre et sculpteur.

Demandez à voir son mouchoir *Florentin*, et les écussons armoriés qu'il travaille pour une commande princière, et vous verrez jusqu'où le génie de l'homme peut arriver en fait d'impossibilité et de féerie.

Comme mouchoirs plus simples dédiés aux étrennes, il y a le mouchoir *Antoinette*, le mouchoir *douairière* et le mouchoir *Arlequin*.

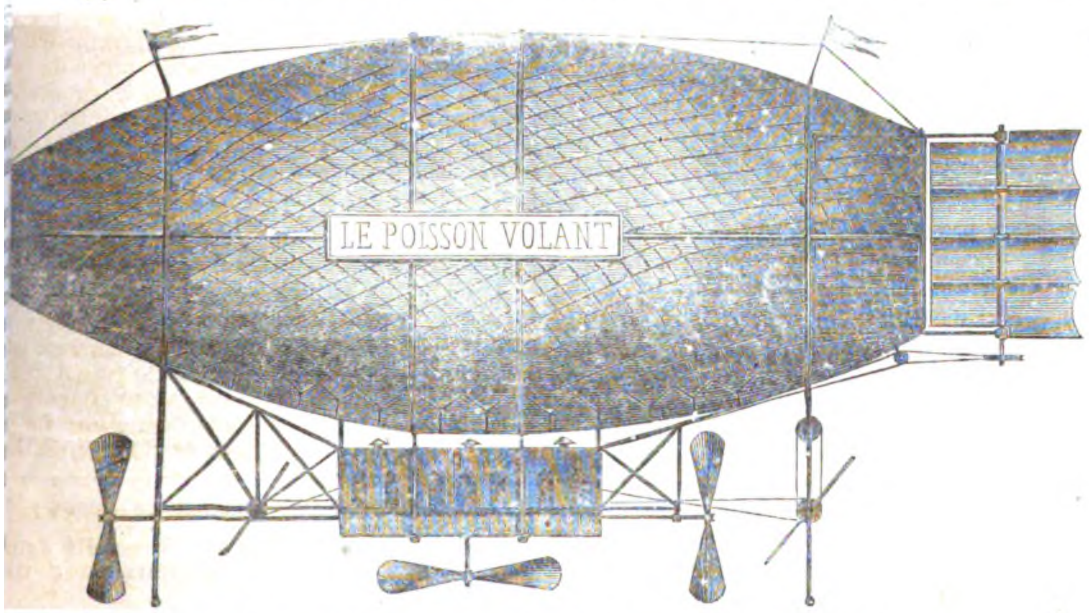
Je prononce déjà le mot *étrennes*.

Mais les jours vont vite, et dans peu, le bonhomme Janus va venir frapper à notre porte.

Je vous dirai plus tard comment il faut le recevoir.

En attendant, les grands hôtels se rouvrent, les salons se redorent et se tapissent, et on renouvelle les ameublements pour les somptueuses réceptions de l'hiver.

Quelque élégant que soit un appartement, il me semble in-



Le poisson volant, nouveau système de ballon de M. Camille Vert.

complet sans tapis. Dieu n'a-t-il pas donné à la terre le gazon des prairies et la mousse des bois?...

Les tapisseries ont repris leur vogue aristocratique, avec la mode des meubles en chêne et des glaces de Venise.

On peut encore se croire au seizième siècle en visitant les vastes magasins de tapisseries de MM. *Réquillard et Choqueel*. A côté de sujets gracieux, tels que des corbeilles de fleurs et des guirlandes enrubannées, il y a des tapisseries artistiques et remarquables, que ne désavoueraient pas les Gobelins.

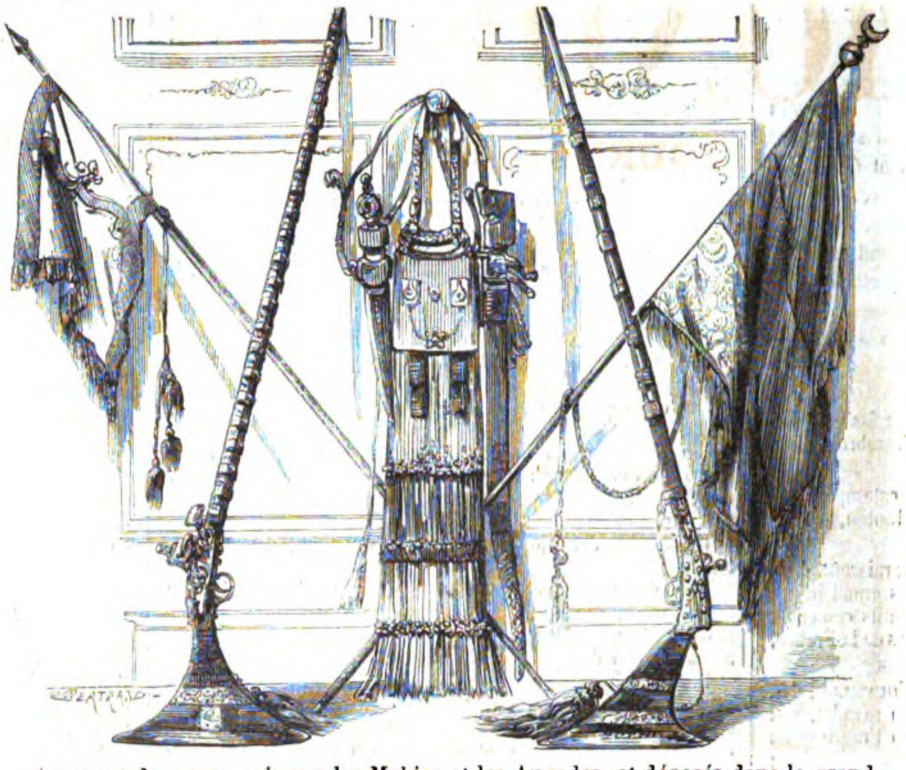
L'espace me manque aujourd'hui pour vous décrire quelques tapisseries exceptionnelles. J'y reviendrai.

Ce jour-là, vous vous transporterez par l'imagination au Louvre ou dans le palais des Médicis, car je vous peindrai des œuvres réelles.

Il ne me reste plus qu'à vous dire deux mots du *café du Helder*. Eh quoi!... est-ce la mode d'envoyer les femmes au café!...

J'espère bien que j'aurai quelques lecteurs qui liront mes petits bulletins de modes, parce que je leur dirai: *Messieurs, cela ne vous regarde pas.* Le fruit défendu semble bon, même en n'étant pas mangeable. Donc, j'envoie mes lecteurs au café du Helder. On y déjeune parfaitement bien, et on s'y trouve en bonne compagnie. Le café du Helder est une vieille réputation aristocratique. Noblesse oblige.

VICOMTESSE DE RENNEVILLE.

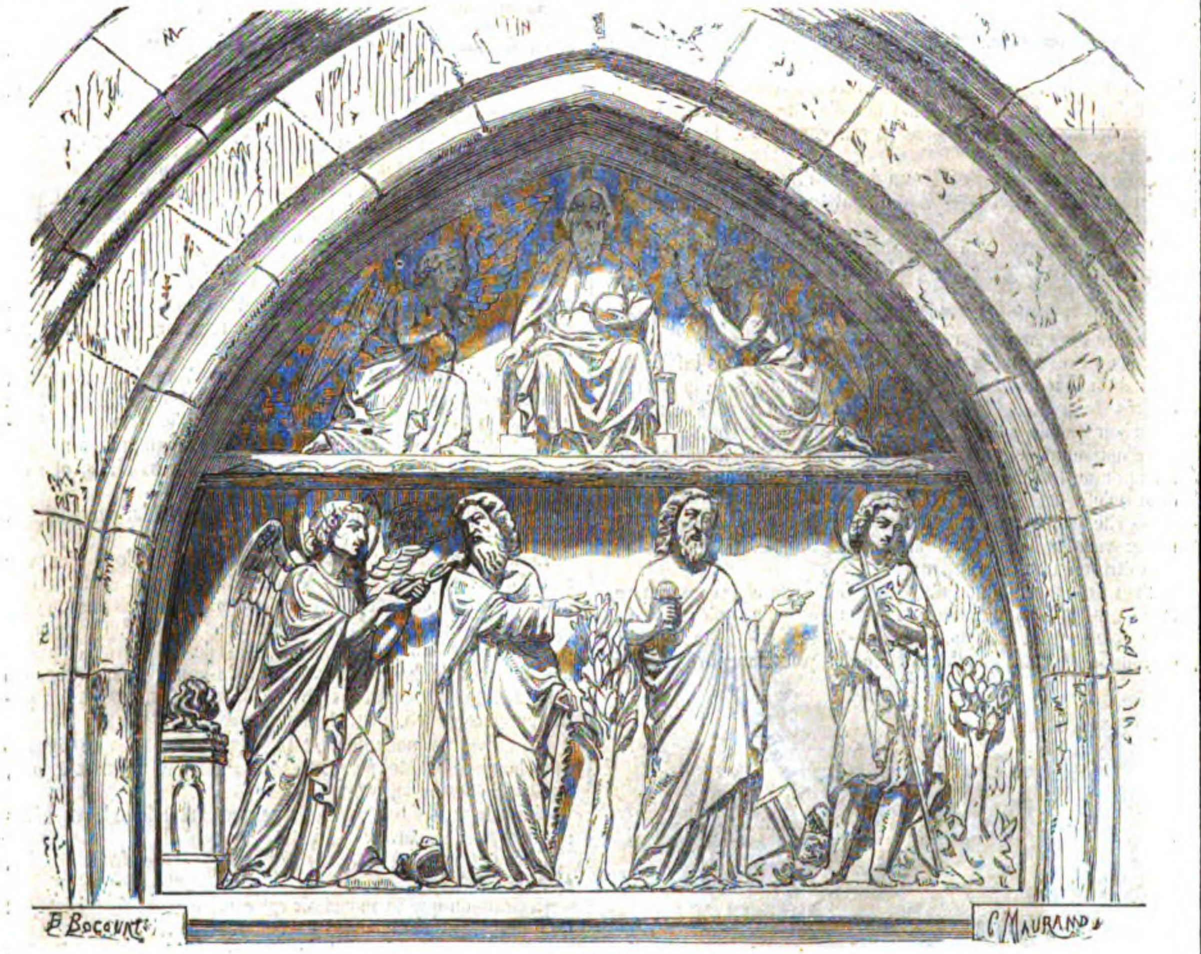


Armes et drapeaux pris sur les Mahias et les Angades, et déposés dans le grand salon de Compiègne, d'après un croquis de M. Moullin.

La navigation aérienne.

Le jésuite Lana écrivit un ouvrage sur la navigation aérienne; Gallien, ce moine intelligent, rêva une machine dont il ne put réaliser l'exécution. — Ces essais furent pour les frères Montgolfier des précédents sans importance et incapables d'enlever un rayon à leur gloire. Etienne et Joseph Montgolfier furent les premiers qui tentèrent une ascension. Blanchard, le célèbre mécanicien, les imita bientôt et chercha à utiliser, être manœuvré, non plus dans un intérieur, mais sur Paris.

Le nom de *poisson volant* que porte le nouveau ballon, nous dispense d'expliquer sa forme. On a imité pour naviguer dans l'air la structure du poisson qui est l'animal qui vogue le mieux dans un fluide. La contenance de seize mètres cubes de gaz environ de cet aérostat, ne lui permet pas d'enlever un poids très-considérable; une machine à vapeur, son générateur et son foyer, trouvent néanmoins place dans une nacelle fixée à la partie inférieure. Deux compartiments



Nouvelle porte de l'église de Belleville.

pour se diriger, quelques procédés mécaniques qui furent sans résultat. Les rames dont il avait eu l'idée entre beaucoup d'autres moyens de direction, furent rejetées comme insuffisantes. Il fallut donc s'en tenir à s'élever et à se laisser aller au caprice des courants d'air.

En dépit d'Eole et de ses innombrables enfants, l'inventeur de l'appareil dont il est aujourd'hui question, M. Camille Vert, paraît plein de confiance dans l'avenir de son idée. Il a fait se mouvoir son ballon devant l'empereur, dans la vaste vitrine du palais de l'Industrie. Sa Majesté, frappée des résultats obtenus, a bien voulu autoriser la construction d'un système beaucoup plus puissant qui pourra porter plusieurs personnes et destinés à contenir les voyageurs sont placés sur les flancs du moteur. Chacune de ces boîtes se décroche en cas d'accident; alors se déploie un immense parachute qui permet aux hardis touristes d'espérer arriver sains et saufs à leur destination. La chaudière étant en vapeur, le ballon s'élève de lui-même. M. Vert tient en main un groupe de fils qui lui servent à diriger les manœuvres. Le robinet de distribution étant ouvert, la machine se met en marche et les hélices d'avant et d'arrière commençant leur mouvement de rapide rotation, le navire avance. Au moyen d'un fil attenant au gouvernail, le conducteur le fait à volonté tourner à gauche ou à droite. S'agit-il de monter, un ingénieux système de plans inclinés dirigés de bas en haut force l'aérostat à joindre à son mouvement en avant, un mouvement ascensionnel. Veut-on descendre, les plans s'inclinent en sens contraire.

Sur l'observation que nous avons faite à M. Vert de la nécessité d'emporter avec soi, non-seulement une assez grande quantité de combustible, mais encore suffisamment d'eau pour alimenter ses générateurs, il nous a répondu que le moyen était trouvé par lui de se passer à l'avenir d'eau et de combustible. Là s'étant bornées les confidences de l'inventeur, nous sommes condamnés à une discrétion forcée.

Il ne nous appartient pas de prédire au poisson volant une réussite complète, pas plus que nous n'avons l'intention de décourager l'habile ingénieur.

ÉMILE BOURDELIN.

Porte de l'Église de Belleville.

La nouvelle église de Belleville, commencée par M. Lassus et achevée par M. Truchy, vient d'être livrée au culte.

La façade est une œuvre complète de sculpture, qui recommande assez à l'attention des artistes M. Napoléon Perrey, pour que nous nous fassions un plaisir de reproduire, pour leur donner une idée de la composition et de l'exécution de ces sculptures, un dessin de celles qui décorent l'ogive de gauche.

Dieu le Père est assis entre deux anges en adoration. Au-dessous, un ange présente à Isaïe le charbon qui purifiera ses lèvres. Le grand prophète s'appuie de sa main gauche sur la scie qui doit être l'instrument de son supplice.

Un autre prophète, tenant en main le calice, indique de la main et à côté des autels des faux dieux renversés, Jean-Baptiste, l'éloquent précurseur du Christ, le patron de l'église de Belleville.

LÉO DE BERNARD.

RÉBUS.

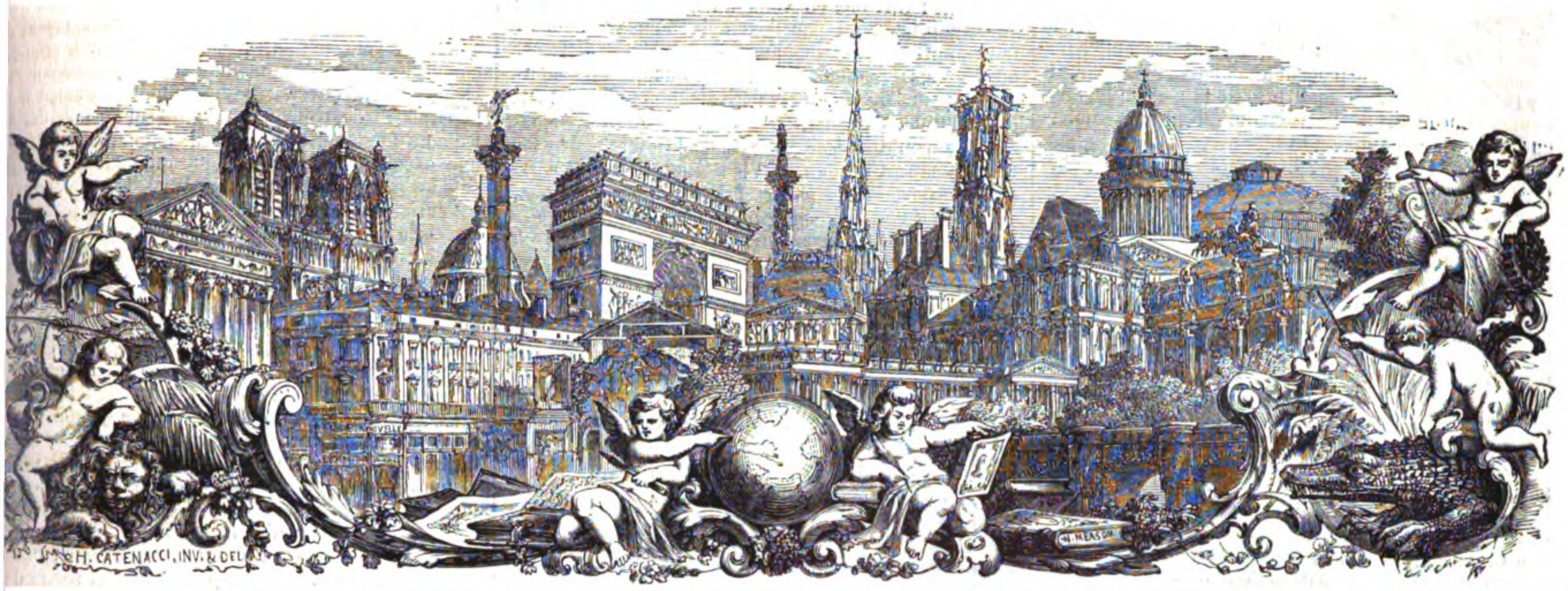
EXPLICATION DU DERNIER RÉBUS.

Parmi ses commandements, Dieu dit dans le quatrième: « Fils, aimons nos parents pour vivre longtemps sur la terre. »

Paris. — Imprimerie de la Librairie Nouvelle, A. Bourdilliat, 15, rue Breda.

LE MONDE ILLUSTRÉ

JOURNAL HEBDOMADAIRE.



ABONNEMENTS POUR PARIS ET LES DÉPARTEMENTS :
Un an, 21 francs; — Six mois, 11 francs; — Trois mois, 6 francs.
Le numéro, 35 c. à Paris; — 40 c. dans les départements
ut numéro demandé quatre semaines après son apparition sera vendu 40 c.
Le volume semestriel : 11 fr. broché; — 16 fr. relié et doré sur tranche.

3me Année, N° 139. — 10 Décembre 1859.

Bureau d'abonnement et de vente : 15, boulevard des Italiens, à la Librairie Nouvelle.
Direction et Administration : 15, rue Breda.

Toute réclamation, toute demande de changement d'adresse doit être accompagnée d'une bande imprimée et adressée à l'Administration, 15, rue Breda.

Toute demande d'abonnement non accompagnée d'un bon sur Paris ou sur la poste, toute demande de numéro à laquelle ne sera pas joint le montant en timbres-poste, sera considérée comme non avenue.

SOMMAIRE.

Bateau pilote de la Manche.

COURRIER DE PARIS.

Un écrivain qui fut parfois un critique, un de nos amis les plus intimes, nous rencontrant l'autre soir sur le boulevard, où tout fumait autour de nous, prit notre bras, et nous tint à peu près ce langage :

« — Hier, je dînais par la ville, et l'on crut faire plaisir à un jeune monsieur qui vient de publier un volume de vers, en le plaçant à table à côté de moi. Il s'y refusa. Étonnée, la maîtresse de la maison lui demanda pourquoi il déclinait ce qui devait lui sembler une faveur utile, il répondit tout net :

» — J'ai peur de lui... pour moi autant que pour mon livre... il est si méchant !

» On le pria de s'expliquer ; il ajouta :

» — Oui, bien méchant pour les débutants ! A l'époque où il travaillait dans *** il y rendait compte parfois des livres nouveaux. Or, s'il s'y montrait plein de courtoisie et de bienveillance pour les noms connus... Mais pour les pauvres débutants, les inconnus, pour ceux qui avaient conséquemment le plus besoin d'encouragement et d'aide, il n'était pas seulement sévère, il était injuste... il n'était pas seulement injuste, il était injurieux !

» — Vous en êtes sûr ? — dit-on au jeune poëte.

» — Que trop ! N'ai-je pas, pendant plusieurs années, suivi tout ce qu'il écrivait, car, en dehors de ce parti pris d'hostilité inconcevable, ses articles étaient très-attractifs...

» On laissa donc le timide jeune homme s'asseoir à côté d'une vieille tante de la maison, — qui lui parla pendant deux heures du plus ou moins de mythologie de l'acrobate Blondin, — et c'est lorsqu'il fut parti seulement que je connus les causes arguées par cet étrange refus de voisinage.

» — Eh bien ! qu'y a-t-il de vrai dans cette rude accusation ? — dis-je à mon ami l'ancien critique.

» — Vous serez bien étonné si je vous le raconte !

» — Alors étonnez-moi.

» — Soit. Lorsque je rédigeais hebdomadairement le *Courrier de Paris* de ***, j'étais, comme vous l'êtes sans doute vous-même aujourd'hui, en butte à maint envoi de livres, et fort embarrassé de ces avalanches qui croulaient chaque semaine sur mon bureau ! Aussi puis-je vous déclarer que si chacun de ces volumes avait été une brique, je m'en bâtirais aujourd'hui une jolie maisonnette pour me reposer du long duel de ma vie...

» Or, parmi ces livres, quelques-uns méritaient — ou devaient à divers titres obtenir autre chose que l'indifférence. Parfois c'étaient les œuvres nouvelles de mes amis, — et j'aime mes amis avec autant de dévoûment que je ressens de dégoût et de haine pour ces ennemis qui se déclarent si souvent autour de nous sans motif et conséquemment sans excuse, le tout par pure méchanceté et laideur morale.

» A côté de ces ouvrages en faveur desquels je me sentais un bienveillant devoir à remplir, il y avait aussi les envois sympathiques ou recommandés. Une personne envers laquelle vous avez de la déférence vous écrit pour obtenir quelques mots favorables au sujet d'une œuvre... comment faire ? Il faut absolument s'exécuter, bannissant de vos colonnes quelque sujet intéressant pour faire place à la mention qui, presque toujours, n'a d'intérêt que pour celui qui en est l'objet ! Il y avait enfin çà et là les ouvrages qui se recommandent par eux-mêmes et dont c'est une sorte de devoir de signaler l'apparition.

» Mais la plupart du temps je me trouvais en face d'actes de dévoûment, ou de complaisance, à remplir. Or, connaissez-vous quelque chose de plus ennuyeux, pour un lecteur indifférent, que l'élogieuse mention d'un livre ? Quoi de plus fade et de plus monotone que ces lieux communs forcés, ces phrases pour ainsi dire *clichées* sur le mérite de la *composition*, le piquant des *détails*, la verve et l'esprit du *style* ? Amusez donc les gens avec ces redites inévitables et ces banalités forcées !

» Eh bien ! mon cher, — continua notre ami, — c'est pour essayer d'amoindrir cet élément d'ennui et dans le but de semer un peu de variété dans mes feuilletons, que j'inventai le petit procédé, le hardi expédient que voici, — me basant en cela sur l'expérience que j'ai du public *en général*, lequel adore le scandale et se repaît de tout ce qui présage plaies et bosses !

» *L'obligation* était celle-ci :

» Dire du bien des livres de mes amis, des livres recommandés, — et surtout des livres d'une véritable valeur ;

» La *proposition* était aussi :

» D'écrire ces louanges de façon, non-seulement à ne pas ennuyer le lecteur, mais aussi de telle sorte que pour fuir la banalité, l'ennui, il ne sautât point pardessus, un autre écueil. Passons à la :

» ***Combinaison.***

» Elle consistait en ceci. *J'inventais* autant de *titres* d'ouvrages et de *noms* d'auteurs qu'il m'en fallait pour balancer les livres réels. Je débutais par une de ces *inventions*... et le début était si accentué, si vif, que le lecteur, happé par le ton, se mettait à lire, tout affriandé par la violence de la critique, en se disant : Oh ! oh ! en voilà un qu'on arrange bien !

» Je procéderai par l'exemple pour vous mieux faire apprécier ma manière. J'intercalerai dans ces apocryphes mentions les titres de quelques bons ouvrages actuels, comme si j'écrivais mon feuilleton aujourd'hui même. Voici :

« *Que nous veut donc M.* Sigismond Duverdier *avec son* Histoire de l'art italien au XVI[e] siècle ? *Ce monsieur se moque assurément du public et de la critique en mettant au jour des élucubrations pareilles ! Nous voudrions bien savoir quand M. S. Duverdier a vu l'Italie, et dans quels musées, dans quels documents il a puisé tout le fatras d'opinions ridicules et de faits absurdes qu'il a eu l'effronterie d'intituler de cette façon pompeuse* : Histoire de l'art ! *Lui un historien ? Cela un art ? Allons donc ! Une chose nous étonne plus encore que la présomption d'un ignorant et la fatuité d'un petit amateur, collectionnant peut être des plâtres de colporteur lucquois ou des canards d'Épinal, c'est qu'il se soit trouvé un éditeur pour publier de si plates rapsodies, etc., etc.* »

» Ceci fulminé, arrive la mention d'un livre sérieux, réel, d'un auteur palpable et visible... Et tenez, — dit-il en s'arrêtant à l'étalage de la *Librairie Nouvelle*, — voilà, par exemple, un livre que je lisais ces jours derniers, et qui eût été de ceux que leur mérite m'eût imposé, si je faisais encore de la critique. Voici donc, par légitime opposition à la précédente et fantastique histoire, comment j'aurais parlé de celui-ci :

« On avait pu croire, en lisant son grave et diplomatique ouvrage intitulé *Histoire du Congrès de Paris*, que M. Édouard Gourdon n'écrivait que pour les hommes d'État, et que les chancelleries européennes avaient seules à profiter de l'expérience d'une plume qui a su entourer de si utiles et importants commentaires, des actes et des documents qui forment une des dates signalées de l'histoire actuelle. Mais voici que l'écrivain officiel prouve que s'il était un piquant observateur des mœurs actuelles dans son *Paris inconnu*, il est aussi un conteur ingénieux et un fin analyste. Son nouvel ouvrage, *Louise* ne peut manquer d'obtenir un véritable succès chez les lecteurs délicats, et ce succès purement littéraire n'enlèvera rien à l'importance d'un historien, d'un fonctionnaire qui a demandé à ses rares loisirs la recréation dont avait besoin un esprit distingué.

» Or, — continua notre critique, — qui osera dire que le paragraphe où justice est *rendue* à un livre charmant, ne sera pas plus efficacement lu après le paragraphe où cette même justice semble *faite* à propos d'un ouvrage contre lequel le public semble devoir être mis en défiance ?

» Je continue en reprenant ma colère :

« *Des vers ! encore et toujours des vers ! et quels vers, mon Dieu ! des vers de bas bleu, les vers de M*[me] Hortense de Saint-Vallier, *sous ce titre prétentieux à force de simplicité minaudière* : Fleurs effeuillées !

» *Eh ! madame, qui donc a pu être assez votre ennemi pour vous dire que vous étiez poëte ? Qui donc a pu vous mystifier à ce point, et vous pousser ainsi à mystifier le public ? Dans quelle réunion d'indulgente famille pourrait-on, par exemple, lire votre pièce de la page* 88, *intitulée* : Pourquoi je l'aime ? *Dans quel pensionnat de jeunes personnes pourrait-on faire entendre, trompé par le titre du livre et le nom de l'authoress, l'espèce de chanson de la page* 174, *que vous avez cauteleusement faufilée sous ce titre* : Souvent trop tard ! *Mais, madame, une pareille chanson ne se chanterait qu'à l'oreille, si la pensée y rachetait son inconvenance par l'esprit et le savoir dire !*

» *Notre devoir de critique était de signaler ces déplorables* fleurs effeuillées, *qui nous font vivement regretter que tous* les vers ne mangent pas le papier, *car au moins cette inconcevable édition pourrait disparaître, s'anéantir sur elle-même dans les magasins de l'éditeur, qui s'est évidemment remboursé de ses dépenses dans la subvention d'une vanité d'auteur à laquelle la plus légère sévérité est formellement due. Lorsqu'on pense et qu'on écrit comme pense et écrit M*[me] *Hortense Saint-Vallier, on doit se résigner à être renvoyée par le bon sens public à ses marmots, au pot à écumer et au raccommodage des gilets de flanelle d'un époux — qu'on regrette de pouvoir soupçonner le complice d'une aussi ridicule publication !*

» A l'abri de cette catilinaire, de ce blâme vitupérateur infligé, — reprit notre ami, — les mentions des nouveautés qui suivent prennent naturellement aussitôt leur relief, car le lecteur se dit : Diable ! il faut que ces livres soient bien bons, pour qu'un si sévère critique les loue !

» Alors je pourrais tout à mon aise signaler les poëtes récents, et qui éclatent en couvertures vert-d'eau, potiron, saumon ou rose de Chine à l'étalage des marchands de nouveautés ! Ainsi par exemple : les *Poëmes de l'amour*, un volume pénétré du plus mélodieux souffle poétique, dont l'auteur est M. Armand Renaud, — ainsi *Près du clocher*, vers sympathiques et bien inspirés de M. Aug. Lestourgie, un provincial ! — ainsi les poésies de M. André Lemoyne, d'un vrai lyrisme, d'un accent chaleureux et pénétrant ; — ainsi à côté des vers, je pourrais aussi, après avoir prouvé, comme on l'a vu, mon indignation contre certains livres et ma sévérité envers leurs présomptueux auteurs, je pourrais, dis-je, trouver tout crédit sur l'opinion de mes lecteurs lorsque je dirai que M. Lannau-Rolland a eu une excellente idée en traduisant pour *la première fois* les poésies du fier Michel-Ange. En effet, ce livre est curieux, intéressant, utile, il mérite sa place dans l'histoire de la poésie comme dans celle de l'art, l'auteur ayant fait précéder son excellente traduction d'une étude fort bien faite sur Michel-Ange *artiste*, et sur Vittoria Colonna, son Egérie. — Je pourrais enfin, mon indépendance et ma rigueur bien démontrées par la façon dont j'ai traité M. Sigismond Duverdier et M[me] de Saint-Vallier, être lu et cru lorsque je dirai que le petit livre des *Excentricités de la langue française* que M. Lorédan Larchey a primitivement publié, dans la curieuse ***Revue anecdotique***, est un piquant répertoire où viennent se ranger les néologismes inventés chaque jour par toutes les classes qui forment l'échelle sociale, néologismes auxquels un très-grand nombre d'écrivains modernes ont donné droit d'asile dans la littérature pittoresque ; que ce petit livre, enfin, fait indispensablement partie de la bibliothèque moderne, — et je suis également certain que ma sincérité sera accueillie, lorsque je signalerai comme une des plus intéressantes publications des fantaisistes éditeurs Poulet Malassis et de Broise le charmant volume de M. Charles Baudelaire, carrément intitulé : ***Théophile Gautier***, avec portrait-camée à l'eau forte, et une lettre de Victor Hugo, — pensée, si-non tracée, à l'eau forte également, — plus les *Amis de la nature*. . du *Courbet* de la littérature..., lequel Courbet est le Champfleury de la peinture... arrangez cela ! M. Bracquemond a gravé le frontispice, et M. Ed. Duranty (tous réalistes) a tracé d'une main amie, mais convaincue, une *caractéristique* des œuvres de M. Champfleury. Cette collection de livres parfois curieux ou bizarres, souvent ingénieux et profonds, presque toujours attractifs, est une des singularités du temps, et sa devise en cul de lampe : *Concordiæ fructus*, est d'autant plus vraie, que les presses de la maison sont presqu'exclusivement à l'usage d'une école, — ou plutôt d'une petite église où chacun à son tour joue le rôle de pontife et de thuriféraire, rendant à son voisin les nuages d'encens qu'il en a reçus...

» — Et tenez ! — reprit-il après une petite pause, pendant laquelle sa pensée n'était pas restée inactive, — voilà à cet étalage un livre, un élégant volume, imprimé avec un soin et un goût dignes du charmant esprit qui a signé cette piquante ***Histoire des Femmes chasseresses !*** L'auteur, le comte Adolphe d'Houdetot, est un homme du plus rare et du plus ingénieux esprit, auquel on doit déjà toute toute une série d'excellents livres de chasse, et un volume de pensées exquises, intitulées : ***Dix Epines pour une Fleur***... Eh bien, si j'écrivais encore des comptes rendus, je voudrais, assurément, par devoir, autant que par sympathie, parler de ce livre à la fois si curieux et si beau ; mais comment faire lire la mention ? Comment happer le lecteur dès la première ligne... le retenir et le faire prisonnier dans mes rets jusqu'au moment où je n'aurais plus besoin de son attention ? Voici peut-être comment jadis j'aurais essayé d'y réussir :

« *Pauvre public, que de gens se moquent de toi ! que de spectacles, pompeusement annoncés, qu'on quitte avant la fin, las qu'on est de bâiller et d'être torturé dans les* [illegible] *petites boites qu'on appelle des loges, — que de livres affichés en lettres colossales, qui ne valent pas la peine d'être lus, mais même celle d'être coupés pour être seulement parcourus le couteau à papier à la main ! Du nombre de ceux-ci, et contre lesquels je veux, en critique* [illegible] *charitablement prémunir le lecteur, est un nouveau* [illegible] *de chasse, intitulé, etc.* »

» Ou bien encore j'aurais plus bruyamment commencé mon article ainsi :

« ***Au traquenard ! au piége ! à la mystification !*** [illegible] *vous, lecteur, on veut vous duper, vous dévaliser,* [illegible] *payer cinq francs un stupide volume de chasse,* [illegible]

» Alors j'invente et le titre du livre, et le [illegible] l'auteur, et je taille le tout en pièces avec le [illegible] d'un critique, d'une sentinelle littéraire sur [illegible] vive, qui, voyant approcher l'ennemi de la bourse publique, prévient le lecteur de se tenir sur ses gardes, et crie à l'auteur ridicule ou sot de passer au large.

» Puis, ceci fait, l'exécution terminée, j'ai tout [illegible]

dit pour signaler le bon ouvrage et m'écrier enfin : « Mais si le lecteur aime un vrai livre de chasse, un livre expert et stylé, un livre pensé avec expérience et écrit avec mérite, qu'il lise les *Femmes chasseresses* de M. Ad. d'Houdetot, un maître ès-vénerie, l'auteur réputé de tant d'excellentes œuvres cynégétiques, etc., etc.

» Ou bien encore je lui recommande comme une autre œuvre spéciale, pleine d'intérêt, d'utilité et d'amusement à la fois, les *Haltes de chasse* d'Eugène Chapus, l'inventeur de la spécialité intitulée *la Vie à Paris* dans le journal *le Sport*, et alors je suis à mon aise pour recommander et pour louer, car il s'agi encore d'un bon livre, écrit par un homme tout à l fois spécial et infiniment spirituel.

» — Enfin, mon cher ami, continua le critique, ayant en conscience un mot à dire du volume nouveau intitulé l'*Italie après Villafranca*, de M. C. Marzuri de Aguirre, ancien secrétaire du pape Grégoire XVI, ouvrage rempli de faits nouveaux, curieux, imprévus, rédigé avec bonne foi et avec indépendance par un homme qui connaît les gens et les choses dont il parle, que ferai-je ?

» —Vous lui opposerez peut-être le livre d'Edmond About! dis-je à mon ami.

» — Non pas ! je trouverai plus juste d'attribuer à n'importe qui une brochure intitulée n'importe comment, et de la réduire en poudre pour prouver au lecteur que je ne suis pas facile à contenter... — ou bien j'inventerai un absurde, un incompréhensible ouvrage philologique attribué à quelque pédant crasseux...

» — Pourquoi faire ?

» — Pour, l'ayant rudement secoué, donner ensuite un légitime crédit à une mention du *Dictionnaire idéologique*, livre d'une érudition immense et d'un concours précieux, où tous les mots, les phrases, les idiotismes et les proverbes de la langue française sont savamment classés, selon l'*ordre des idées*, par M. T. Robertson. Un tel livre, si neuf et si ingénieux, est indispensable à tout homme même qui n'écrit que les lettres... En le signalant, j'aurai accompli un devoir envers le public. Et voilà, — continua notre confrère et ami, — sur quel plan assez neuf, je crois, pendant près de dix ans j'organisai dans *** ma critique littéraire; voilà comment, pour rendre ou service — ou justice — *j'inventai des œuvres et des gens* dont je faisais les ombres de mes lumières, et comment l'apocryphe servait de repoussoir au réel!

» Mais il paraît que ce nouveau procédé de critique, i profitable aux écrivains mentionnés selon leur mérite, animait contre moi... non pas les blessés de tant e rudes coups de plume, puisque ces blessés n'avaient jamais vécu... non pas les victimes d'une comédie qui n'était qu'une comédie, — mais bien les spectateurs indifférents, les lecteurs pourtant désintéressés dans ces boutades, et que l'on s'imagina mal... ment d'attribuer à la dureté de mon cœur, à un regrettable sentiment de dénigrement contre les inconnus (c'est bien le mot!), à un cruel déni d'hospitalité littéraire enfin, — ce qui au fond n'était... était...

» Qu'un plus ou moins ingénieux moyen de rendre service à mes amis, — de rendre justice aux bons livres — d'être lu, enfin, dans des mentions dont la monotone bienveillance eût assurément ennuyé le lecteur; car le public est le même aujourd'hui qu'il était au temps de Thémistocles et de Xercès, les continuels éloges le fatiguent, et, comme les Athéniens, il se révolte d'entendre Aristide toujours appelé *le Juste!* »

Son piquant et bien imprévu récit terminé, notre ami nous serra la main, et s'éloigna mélancoliquement...

Un peintre d'enseignes s'est fait graver une planche pour facture, ainsi conçue :

MONNEROT

SECTAIRE

DE L'ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES.

Cette nouvelle interprétation des *inscriptions et belles-lettres* ne flatterait guère messieurs de la docte fraction de l'Institut ! Il est bon de constater aussi que le mot *sectaire* est gravé en lettres très-ornées, emmaillées dans une foule de paraphes, si bien que l'œil trompé est tout porté à lire : « *secrétaire...* »

À la vitrine d'un pharmacien de ***, on lit :

POMMADE DUPUYTREN

pour faire croître et embellir la chute des cheveux.

On lisait ces jours derniers, au tableau des bans de mariage du deuxième arrondissement, les noms de M. Henry V... et de Mlle Céline H***. Il nous semble curieux de dire comment des inconnus de la veille s'unissent le lendemain ; voici le fait :

M. Henry V... est principal clerc chez un notaire qui, l'âge et la fortune venus, songe à se retirer et à passer honoraire. Henry est ce qu'en termes de famille on appelle un excellent sujet ; il n'a qu'un grand défaut social : il est pauvre ; aussi ne devait-il jamais devenir notaire !

Il le savait, se résignait, et essayait d'arranger sa vie de façon à jouir paisiblement, intelligemment de sa médiocrité. Il adore la musique... et même le soir lorsque, faute de vouloir dépenser le prix du billet qu'il n'a pu se procurer par un ami, il ne va pas au spectacle, il rentre chez lui et (malheureux voisins!) il tape et retape du piano jusque passé minuit, — tapage nocturne prévu par la loi, et qui lui a déjà fait donner congé de trois ou quatre maisons qu'il assourdissait longtemps après le couvre-feu. Enfin, on n'est pas parfait!

Un soir du printemps dernier, — nous y voici ! — Henry s'en était allé, pour la troisième fois, au Théâtre-Lyrique voir, ou plutôt entendre, les *Noces de Figaro* du ressuscité Mozart. Au sortir du spectacle, il trouve une pluie abominable ; chacun se rue sur les fiacres. Au moment où il ouvre la portière du dernier qui se trouve là, à l'instant où il enjambe et va, réfugié dans la boîte, échapper à la pluie diluvienne qui compromet le chapeau neuf qu'imprudemment il garde le soir, un monsieur pratique exactement la même opération que lui du côté opposé : c'est un abordage par tribord et bâbord à la fois.

« — Hé! monsieur, qu'est-ce que vous faites donc?

» — Parbleu ! je prends mon fiacre !

» — Votre fiacre? Vous voyez bien qu'il est à moi!

» — Comment à vous? Voilà qui est fort! Je suis dedans, et vous osez...

» — J'ose vous dire que je vous conseille de déguerpir!

» — Déguerpissez vous-même! A-t-on jamais vu!

» — Si on ne l'a jamais vu, on va le voir; c'est mon fiacre! allons, monsieur, finissons cette scène ridicule!

» — Ridicule vous-même! j'y suis, et j'y reste! Cocher, rue Tronchet, n° 84!

» — Cocher, rue Saint-Roch, n° 77!

» — Ah çà! monsieur, faut-il se fâcher sérieusement? Qu'est-ce qui m'a donné un animal comme ça?

» — Animal vous-même... et bélître, et insolent en plus! »

Et notez qu'ils sont moitié dedans, moitié dehors, ayant chacun sa portière ouverte et la croupe à la pluie, avançant ou reculant tour à tour suivant les incidents de la pantomime qui accompagne naturellement le dialogue, de plus en plus vif et animé.

« — Insolent?... il n'y a qu'un goujat qui, pour s'emparer de ce qui ne lui appartient pas, insulte les gens qu'il n'a pas l'honneur de connaître! Finissons! vous allez décamper, ou je vous flanque dehors!

» — Vous? Eh bien! essayez donc? »

Et là-dessus, l'assaillant de bâbord s'installe au fond, les poings en arrêt. L'autre qui, dans un éclair de raison, a senti tout le fâcheux de cette scène, répond :

« — Vous devez comprendre que, taillé comme je le suis, vous ne pèseriez pas plus qu'un singe, mon petit monsieur! Mais je préfère savoir si, à jeun, vous serez aussi bravache que le soir, en sortant sans doute de quelque brasserie... Voici ma carte... vous allez me donner la vôtre, et vous n'oublierez pas, d'ici à demain matin, que je vous tiens pour un drôle, un paltoquet et un icoglan!

» — Et moi je vous renvoie le tout en y ajoutant truand, claqueur et tire-laine... Voilà ma carte... nous nous verrons demain! Cocher... 84, rue Tronchet! »

L'assaillant de tribord, plus raisonnable, allait céder le fiacre, lorsqu'en remettant le nez dehors il sentit les larges gouttes d'une pluie cataractale tomber drues comme des hallebardes... Par un mouvement instinctif il rentra brusquement dedans; — l'autre crut à une fausse retraite suivie d'assaut, et remit les poings en avant :

« — Ne craignez rien, monsieur, et enfin expliquons-nous! — dit le rentrant, — nous sommes là depuis dix minutes à nous décocher des gros mots sans nous connaître, et demain il faudra, pour laver ces intempérances de vocabulaire, nous plonger dans le sang l'un de l'autre, ce qui ne nous séchera pas le dos fort mouillé dans cette conquête d'une brouette abominable qui pue la pipe et le cocher. Voyons, monsieur, soyons plus raisonnables, si c'est possible; je vous offre une transaction! Vous demeurez rue Tronchet, n'est-ce pas?... eh bien! moi j'habite rue Saint-Roch... Si l'un des deux reconduisait l'autre, nous payerions chacun la moitié du fiacre, et il n'y aurait peut-être plus ici ni animal... ni icoglan...

» — Ni claqueur, ni tire-laine!

» — On retirerait de part et d'autre les mots... comme on faisait jadis à la chambre... et on se restituerait aussi ses cartes... cartes à payer du sang!

» — Dame, monsieur, si vous regrettez de m'avoir traité comme vous l'avez fait...

» — Et vous de même...

(Et en parlant ainsi, les deux assaillants s'asseyaient côte à côte et fermaient les portières.)

» — Alors, monsieur, il ne me resterait plus qu'à vous reconduire!

» — Pardon, monsieur, c'est moi qui aurai le plaisir de...

» — Non, non, monsieur, vous me laisserez cet honneur!

» — Cocher, rue Tronchet! — dit celui qui demeurait rue Saint-Roch.

» — Cocher, rue Saint-Roch! — dit celui qui demeurait rue Tronchet.

» — Ah çà! — dit le cocher, qui croyait que la dispute continuait, qui pensait que chacun voulait absolument aller chez soi, — sans souci de l'autre, — vous m'ennuyez, à la fin! descendez, car voilà d'autres bourgeois, et je les charge!

» — Eh bien! monsieur, comme en définitif c'est plutôt le chemin de passer par chez moi en premier, — reprit le clerc de notaire, — j'accepte votre politesse...

Et tous deux, en duo, à l'unisson, crièrent au cocher : 77, rue Saint-Roch!

» — C'est bien heureux; hue! — Et v'lan, un coup de fouet; la machine s'ébranle, — et quelle pluie!

» — Monsieur, un cigare? — dit l'inconnu à Henry V...

» — Volontiers... ça me séchera les reins... vous avez du feu?

» — Toujours! Vous étiez aux *Noces de Figaro*, monsieur?

» — Oui, monsieur... et vous aussi?

» — Oui... pardon, j'allume afin que vous puissiez choisir vous-même votre cigare... C'est du Havane des plants de San-Cristoval... trois ans de séchoir.. si vous êtes amateur...

» — De tabac... et de musique — passionné... Havane et Mozart! Je me félicite même de la singulière rencontre que...

» — Et moi, monsieur, de la bonne fortune qui...»

On fuma, on causa; Henry avoua son goût pour la musique, son piano; il révéla aussi sa cléricature. L'autre se déclara fils de famille, et il se trouva que l'étude de V... avait, l'hiver dernier, fait un acte pour le père du cigaromane. Là-dessus explication plus complète, quelques bouts de confidence, promesse de se revoir; puis on arrêta trop tôt rue Saint-Roch où Henry, trempé pendant la dispute, et insuffisamment séché par le feu du cigare, s'empressa de grimper à son quatrième pour se fourrer au lit, sans tracasser ce soir-là son piano. Que vous dirai-je? quelques jours après le jeune H*** dut passer chez le notaire d'Henry pour les affaires paternelles; on se revit, et ce fut Henry qui, le lendemain, apporta les pièces à signer. Un mois après, ledit Henry dînait chez son ami H***. Trois mois après, il allait passer huit jours à la campagne de l'opulente famille, et... et... le bon sujet déclaré au début de ces lignes s'étant fait sympathiquement apprécier, voilà qu'aujourd'hui, chaleureusement poussé par son ami, le jeune clerc rangé, mélomane et pianoteur épouse...

« — La fille de la maison? quel roman!

» — Non, monsieur, une histoire! Voyez plutôt aux publications des bans du deuxième arrondissement, les noms y sont : Henry V... et Céline H***, Tronchet et Saint-Roch! »

Et tout cela, parce qu'on se disputa un fiacre à la porte du Théâtre-Lyrique! Et tout cela, ce bonheur et cette fortune — qui vont faire un digne et pauvre clerc acquéreur de l'étude patronale, — parce qu'au lieu de se couper la gorge avec un impétueux assaillant, il eut la bonne idée de dire :

« — Eh pardieu, monsieur, si au lieu de nous invectiver, de nous menacer d'une mise à mort réciproque, nous gardions le fiacre pour nous deux, et nous nous reconduisions chacun chez nous? A quoi tient la destinée? »

Si ce soir-là il n'avait pas plu à verse, Henri V... restait simple clerc toute sa vie, — au lieu qu'aujourd'hui, le voilà marié avec une femme charmante, et que demain il sera notaire... On l'appellera par ici : mon mari? — et par là : maître un tel?

Décidément la pluie a du bon pour les clercs de notaire — et les petits pois!

JULES LECOMTE.

Colonne expéditionnaire du général Walsin Esterhazy quittant les mines de Ghar-Rouban, d'après le dessin de M. Couverchel, élève de M. Horace Vernet.

ARABE DE LA FRONTIÈRE DU MAROC,

D'après un dessin fait sur les lieux pendant la dernière expédition contre les BENI-SNASSEN, par M. COUVERCHEL, élève de M. HORACE VERNET.

Le bateau pilote.

Un de nos correspondants nous envoie de Fécamp un dessin représentant un bateau pilote allant au-devant d'un navire en détresse. Les gros temps qui ont régné dernièrement dans la Manche donnent à cette gravure un véritable intérêt.

« J'estime, dit le père Fournier, que le mot *pilote* vient » de *pile*, qui en ancienne langue gauloise signifie *navire*, » témoin notre ancienne façon de jouer à croix ou pile, » parce que l'ancienne monnaie française portait une croix » gravée d'un côté et un navire de l'autre. »

N'est pas pilote qui veut.

Pour exercer cet utile et périlleux emploi, il faut qu'un marin réunisse certaines qualités d'intrépidité et une certaine dose de science nautique.

Le pilote *lamaneur*, celui qui dirige les bâtiments à l'entrée et à la sortie des ports, sur les rades, baies, rivières, doit avoir 24 ans révolus, six années de navigation, avoir fait deux campagnes de trois mois au moins au service de l'État, et enfin satisfaire à un examen sur les manœuvres, la connaissance des marées, des bancs, courants et écueils qui peuvent rendre dangereuse l'entrée ou la sortie des ports et havres où il se propose d'exercer sa profession.

Pour arriver au bâtiment qu'il doit diriger, le pilote monte une embarcation pontée dont la coque, ordinairement en fer, et le gréement solide et bien entendu doivent affronter les plus mauvais temps. Cette embarcation, insubmersible, dont notre gravure reproduit le dessin, est appelée *bateau-pilote* ou *pilote-bot*.

Rien ne doit arrêter le bateau-pilote quand le devoir l'appelle à la haute mer.

Dans ce moment suprême, il ne voit pas les vagues furieuses; il regarde d'un œil froid et interrogateur ces lourds nuages qui écrasent l'horizon; il ne pense plus à sa femme, à ses enfants : il est pilote et un navire est en danger. Il n'hésite pas. Avec quatre ou cinq aspirants pilotes, il se jette dans son bateau et appareille sur-le-champ.

La petite mais solide embarcation brave l'effort de la tempête; la coque brise la lame et tient bon; les vergues plient mais ne rompent pas; le vent redouble ses efforts, mais le cœur du pilote, cuirassé d'un triple airain, ne bat pas plus vite, son œil ne perd pas de vue le navire en péril; sa main, qui ne saurait trembler, gouverne sur les feux du bâtiment. Il l'atteint enfin, monte à bord, prend la barre, et alors, maître absolu, commande la manœuvre, et rentre au port pour affronter peut-être tout à l'heure les mêmes périls avec la même abnégation et la même intrépidité. LÉO DE BERNARD.

Expédition française contre le Maroc.

M. Couverchel, élève de M. Horace Vernet, qui vient de suivre l'expédition française contre le Maroc, a bien voulu nous communiquer quelques uns des croquis qu'il a pris sur les lieux.

Bien que ces dessins n'aient pas toute l'actualité que le *Monde illustré* recherche pour ses gravures, ils sont tellement réussis et pittoresques, que nous n'avons pas hésité à les offrir à nos lecteurs. Dès aujourd'hui nous en donnons deux.

Le premier représente la colonne expéditionnaire, sous les ordres du général Esterhazy, quittant les mines de Gar-Rouban pour aller infliger aux Beni-Snassen le châtiment sévère qu'ils avaient mérité.

Les mines de Gar-Rouban sont situées dans la province d'Oran, près de Tlemcen et presque sur la frontière ouest de nos possessions algériennes.

Les gîtes métallifères de Rouban furent exploités jadis par les Romains, plus tard et à ciel ouvert par les Arabes. Ces gisements se composent de galène mélangée de pyrites de cuivre, et de galène argentifère.

Les premiers travaux exécutés par les Français sur ces mines furent commencés en 1853. On ouvrit, pour l'exploration, sur le grand filon qui longe l'Oued-Kesseub une série de galeries de niveau à partir du lit de la rivière et destinées à recouper le filon à des hauteurs étagées de vingt-cinq en vingt-cinq mètres.

La puissance et la régularité des filons de Rouban, l'importance des anciens travaux exécutés à ciel ouvert, la présence des scories de cuivre et de plomb donnèrent à penser qu'il existait là de riches gisements métallifères et décidèrent le ministère de la guerre à en céder l'exploitation à une compagnie qui, lors de la dernière agression des Marocains sur nos frontières, a vu maltraiter ses ouvriers et ses travaux bouleversés.

C'est à la suite de ces incursions agressives dans les cercles de Maghrnia et de Nemours que fut ordonnée la formation du corps expéditionnaire sous les ordres du général de Martimprey. Ce corps comprenait deux divisions d'infanterie, commandées par les généraux Walsin-Esterhazy et Jusuf, plus une division de cavalerie commandée par le général Desvaux.

Dans le second dessin, M. Couverchel nous met sous les yeux la silhouette d'un Arabe de la frontière du Maroc, sournoisement campé sur son bidet de montagne.

Certes, il est aussi difficile de se faire une juste idée des gracieuses allures du cheval barbe, en regardant l'animal qui sert de monture à l'Arabe, qu'il est impossible de reconnaître les caractères sympathiques de l'honnêteté sur la figure de ce fils des Beni-Snassen.

A voir ce cheval court, gros, ramassé, à la tête forte et osseuse, aux membres trapus, on devine facilement un ragot appartenant aux races montagnardes, à ces races au pied sûr et infatigable qui possèdent un estomac robuste et patient, à l'épreuve des longues privations.

Suivant la mode arabe, son maître lui a coupé ras la crinière et les crins de la queue, mutilation momentanée qui est loin de donner de la grâce au corps de l'animal, mais qui a son utilité, puisque plus tard le crin repoussera plus dru et plus long.

Somme toute, ce cheval a sa grande utilité, mais on ne peut lui appliquer le proverbe arabe : *El aoûd hôr mâ andouche heila* (le cheval noble n'a pas de malices). Celui-ci, paysan et montagnard, grossier et lourd doit avoir pas mal de vices si, contrairement aux proverbes français, le proverbe arabe recèle quelque vérité.

Le Kabyle qui le monte semble être prêt à exécuter quelque mauvais coup : son burnous blanc, vêtement **commun à toutes les tribus africaines, l'enveloppe en entier comme pour dérober son individualité à l'œil interrogateur; le capuchon relevé sur la tête, se rabat sur le front et cache la partie supérieure du visage dont le bas se dérobe sous l'attache qui recouvre la poitrine. Deux yeux perçants et un nez qui ressemble au bec d'un oiseau rapace, accusent seuls une figure humaine sous cette prodigue enveloppe de laine. Une courte carabine a été préférée au long fusil arabe damasquiné. Le luxe est banni de l'ensemble du tableau.**

Décidément ce n'est pas à une fantasia que se rend l'agresseur ordinaire de nos frontières.

MAC VERNOLL.

L'ITALIE EN HIVER.

NOTES AU JOUR LE JOUR.

I

Turin, 30 novembre 1859.

Arrivée à midi. — Je viens voir l'Italie frileuse, l'Italie moins son ciel et les touristes. Je suis servi à souhait : il fait un brouillard qui ne serait pas désavoué sur le boulevard Montmartre. La première enseigne que je lis à travers les vitres de l'omnibus du chemin de fer, qui me conduit dans l'intérieur de Turin, est celle-ci : *Café Solferino*. — Après cinq minutes de trajet, je descends à la *Pension suisse*, rue Charles-Albert, un hôtel comme tous les hôtels, où l'on me donne une chambre comme toutes les chambres. Sur la tapisserie, un voyageur français a tracé au crayon la liste de son linge : deux chemises, quatre faux-cols, onze mouchoirs. — Onze mouchoirs ! Il est évident que ce voyageur était puissamment enrhumé.

Le temps de réparer ma toilette, et je me précipite hors de l'hôtel, au hasard : je me répands dans les rues, j'encombre les faubourgs, j'erre sur les quais, je tourne sur les places. Partout une régularité, que m'avait annoncée les *guides*; des arcades où circulent des abbés à la redingote courte, au chapeau triangulaire; des perspectives de plusieurs kilomètres; tous les cinquante pas une église ou un théâtre; des *bersaglieri* causant avec des marchandes de pommes, coiffées de la traditionnelle *marmotte*; le portrait de Victor-Emmanuel à toutes les montres des magasins, en grand uniforme et en caporal des zouaves; des vendeurs de journaux à se croire en plein Paris; des omnibus informes et jaunâtres, des coupés de remise, tout le train d'une capitale enfin, avec quelque chose d'éclairé et de joyeux dans les physionomies.

J'irai au théâtre ce soir, bien certainement, malgré ma fatigue. Le Théâtre-Royal est fermé; mais dix autres affiches me sollicitent. A laquelle entendre? Le théâtre Carignan annonce *Norma*; — le théâtre Scribe joue *un Monsieur qui suit les femmes* et *les Femmes qui pleurent*, comédie par MM. Thiboust et Girardin (au lieu de Siraudin); — le théâtre Rossini : *Stenterello e sua Figlia, comici ambulanti*; ce Stenterello est un type de bravache, un capitan local; le Théâtre-Gerbino : *Silvio Pellico e le sue Prigioni o i Carbonari del 1821*; — le Théâtre-Alfieri (on ne va peut-être pas me croire,

---

FEUILLETON

UN SCANDALE[1]

(*Suite.*)

M. de Brévannes arrêta Marguerite, qui se disposait à continuer sa route, et lui demanda bravement la faveur de quelques instants de conversation.

— Vous désirez me parler, monsieur? répondit-elle, fort surprise du ton grave et presque tragique de son mystérieux interlocuteur.

— Oui, mademoiselle. Mais rassurez-vous, vous pouvez m'écouter sans crainte.

— Oh ! je n'ai pas peur ! et d'ailleurs, ajouta-t-elle en montrant les lévriers qui se tenaient inquiets et farouches à ses côtés, j'ai là deux gardes et deux amis.

— Eh bien ! mademoiselle, je vais vous apprendre toute la vérité. Je me suis présenté au château sous un nom d'emprunt. Pour arriver jusqu'à vous, j'ai voulu jouer un rôle que je n'ai pas su soutenir.

— Et ce rôle, quel était-il ?

— Celui d'un ingénieur chargé...

— Un ingénieur! Votre nom, monsieur, votre véritable nom ?

— M. de Brévannes.

[1] Voir les numéros du 26 novembre et 3 décembre.

— M. de Brévannes! mais c'est impossible ! Vous me trompez !

— Je ne vous comprends pas, mademoiselle.

— Mais c'est moi qui ne comprends pas, monsieur ! Ah! je vous en prie, dites-moi que vous n'êtes pas M. de Brévannes.

— Je ne peux vous dire que ce qui est.

— Mais alors celui qui est venu hier, qui était-ce ? Je me perds dans cette aventure! Mme de Valençay... Connaissez-vous Mme de Valençay?

— Oui, certainement, elle est ma cousine.

— Le cousin de Marceline! C'est bien cela ! Plus de doute! Vous êtes M. de Brévannes ! C'est terrible !

— Vous me parliez de Mme de Valençay.

— Oui. Marceline m'avait annoncé votre arrivée et j'attendais. Avant-hier un ingénieur s'est présenté. J'ai cru que c'était vous. Je l'ai reçu de mon mieux. Je l'ai invité à dîner. Il a accepté. Et ce n'était pas vous ! Que devenir ?

— Ceci, mademoiselle, n'a rien de bien grave, hasarda timidement M. de Brévannes. Ce n'est qu'une erreur.

— Une erreur ! Oui, assurément, ce n'est qu'une erreur, mais c'est très-grave ! Ah ! monsieur, que va-t-il se passer, si vous êtes réellement M. de Brévannes? Car alors, l'autre, celui qui est venu, celui qui n'est pas vous, c'est un simple ingénieur ! Oh ! non, cela n'est pas! C'était un déguisement ! Lui aussi a voulu jouer la comédie ! Si vous saviez comme il a parlé de Mozart, et pourquoi, je vous le demande, un ingénieur parlerait-il aussi bien de Mozart? Cependant il faut que nous découvrions quel était ce jeune homme ! Grand, brun, mince, spirituel, causant à merveille! Vous ne le connaissez pas ! Cherchons ensemble ! Un de vos amis qui avait connaissance de votre projet peut-être !... Ce n'est pas cela !... Si c'était... Ah ! mais, cela ne vous regarde pas ! Vous, monsieur, vous n'avez qu'une chose à faire : partir, partir immédiatement, retourner à Paris et ne plus penser à moi. C'est un bon conseil que je vous donne. Vous avez tort de songer à m'épouser ! Vous voyez quelle fille extravagante je suis! Je vous rendrais très-malheureux. Adieu, monsieur, partez et surtout oubliez tout ce que vous avez vu et entendu ici.

Et elle s'enfuit, M. de Brévannes la regarda s'éloigner, immobile, atterré.

VII

Le lendemain, M. de Brévannes était à Paris.

Sa première visite fut pour le frère de Marguerite, M. Robert de Valmenier. C'était un honnête jeune homme qui avait reçu une mauvaise éducation, son père ayant mis un soin tout particulier à ne pas développer son intelligence. Il était beau cavalier, excellent nageur, bon tireur et grand chasseur, mais fort ignorant des choses qu'on doit savoir pour être véritablement un homme. Ses notions sur l'histoire de France à partir de la révolution de 1789 étaient absolument nulles. Son père lui avait donné à entendre que, depuis cette époque, une succession de scandales avait attristé l'âme des gens bien nés, qu'il fallait se garder de la lecture des auteurs qui avaient osé raconter ces déplorables événements et qu'il n'y avait qu'à attendre en silence le retour de temps meilleurs. Comme une pension de trois cents louis par mois s'était ajoutée à ces excellents conseils, Robert s'était facilement conformé aux instructions paternelles et menait tant à

Madamigella Rachele o il Padre della Esordiente, comme-
dia in 4 atti, del Scribe e Bayard. Je suis resté pétrifié
devant ces mots : *Mademoiselle Rachel ou le Père de la*
débutante! Quel trait de génie de la part de l'impresa-
rio ! Mais comment M. Félix prendra-t-il la chose ? —
Je crois inutile d'ajouter que M. Scribe est absolument
étranger au *Père de la débutante*, un des derniers vau-
devilles de Théaulon. Ici, M. Scribe est de toutes les
pièces, comme le fromage est de tous les plats.

Les salles de marionnettes ont, elles aussi, de grandes
affiches, comme les autres. Le *teatrino san Martiniano*
et le *teatrino del Gianduja* annoncent tous les deux une
imitation sérieuse de *Norma*, qui est, à ce qu'il paraît,
la vogue du moment. — Eh bien ! je verrai les trois
Norma dans la même soirée ; j'en aurai le cœur net.

J'entre au café Fiorio, dans la rue du Pô, un café
sans luxe extérieur ni intérieur, mais qui m'a été in-
diqué comme le rendez-vous de la bonne compagnie
de Turin. Sur une table est la carte des *pezzi duri* ou
morceaux durs ; des glaces aux cédrats et aux fraises,
aux pêches et aux limons ; des crèmes à la cannelle, à la
vanille, au chocolat ; des bombes et des *biscotti*. — Pour
l'instant, je me contente du vermouth prévu.

Il est cinq heures. — Une invitation cordiale de M. le
duc de San-Donato me requiert à dîner, avec un de
mes amis, à l'hôtel de Londres. Le duc de San-Donato,
ancien député au parlement de Naples, en 1848, pre-
mier aide de camp de Garibaldi dans la dernière
guerre, est un des plus aimables et des plus spirituels
personnages qu'il soit possible de rencontrer. Il est
bien connu par ses sympathies pour la presse fran-
çaise. — Cette première fois, je ne prête peut-être pas
à la cuisine italienne toute l'attention qu'elle mérite;
il m'est aisé de reconnaître que j'ai affaire à un dîner
recherché : les grives à la *polenta*, la purée de truffes
blanches, le thon en salmis se succèdent sur la table.

Sept heures.

Au dessert, j'ai mal déguisé mon impatience pour
me rendre au théâtre; et le duc de San-Donato ayant
bien voulu m'excuser, je suis sorti avec mon ami. Cet
ami, qui figurera souvent dans ces notes, me demande
à n'y être désigné que sous son prénom de Carlo. Il
connaît l'Italie moderne aussi bien que Stendhal, et ce
m'est une excellente fortune de l'avoir pour compa-
gnon. Carlo, donc, m'a pris sous le bras et m'a conduit
au Théâtre-Carignan, — dont la décoration rouge,
sombre et dorée m'a rappellé la salle de spectacle de
Versailles, mais agrandie. Le parterre seul était plein;
les loges n'ont commencé à être occupées qu'à partir du
deuxième acte. Je ne m'appesantirai pas sur l'exécution
de l'opéra ; elle a été supportable; toutefois je n'ai pu
m'empêcher d'être choqué — puis égayé — par l'entrée
en scène d'un groupe de soldats romains, portant leurs
cahiers de musique commodément fichés sur leurs cla-
rinettes, sur leurs cornets à pistons, sur leurs ophi-
cléides. Est-ce la mode par tous les théâtres d'Italie?
Dans ce cas, on y ferait bon marché de l'illusion histo-
rique. — Le décor et les costumes m'ont paru satisfai-
sants.

Du Théâtre-Carignan, je me suis transporté, d'après
mon programme, au *teatrino* de San-Martiniano. *Norma*
allait finir, deux marionnettes se débattaient sur un
bûcher, duquel un guerrier, s'élevant de terre par
bonds inconsidérés, approchait une torche en tremblant.
En tant que fabrication, ces pantins n'ont rien de su-
périeur aux nôtres, mais ceux qui les font mouvoir
mettent dans le débit de leurs rôles un accent passionné
et convaincu qui nous est inconnu en France; ce n'est
plus la mélopée traînante de nos *Tentation de saint
Antoine*, sur le drame lui-même. — La salle est petite
et nue, mal éclairée; quatre ou cinq quinquets classi-
ques, avec leurs disques réflecteurs en fer-blanc, for-
ment la rampe. — On allait continuer la représentation
par la *Crinolomania*; le temps me manquait pour y as-
sister.

A dix heures, j'étais devant le contrôle du théâtre
de Gianduja. Sait-on que Gianduja est le Polichinelle
piémontais par excellence? C'est cette figure qu'on re-
trouve en tout pays, de rustre narquois, cynique, épais,
— satire populaire, politique quelquefois.

Par malheur, je suis arrivé trop tard pour voir
Gianduja dans ses fonctions d'écuyer de Pollion. Mais
j'ai pu l'apprécier dans la seconde pièce : *le Puits des
fourberies*, « gracieuse farce toute de rire, » selon
l'affiche. La toile s'est levée sur un effet de neige: des
montagnes et des sapins ; à droite, une cabane ; à
gauche, un puits. Au bruit d'un cloche agitée à sa
porte, Gianduja a paru, en chemise et en bonnet de
coton, des bas rouges, une lanterne à la main. La salle
a tressailli en retrouvant son héros. — Qui frappe à
cette heure? demande Gianduja. — C'est moi, Barberine,
ta femme; dit une petite marionnette, coquettement
habillée. — Allons donc! reprend Gianduja, à sa fe-
nêtre; Barberine est une honnête femme qui ne court
point les chemins par la nuit et le temps qu'il fait ; à
d'autres !

J'ai reconnu *Georges Dandin*, mais je n'ai pas moins
continué de rire. Va pour Molière en Piémont! Gian-
duja demeure sourd aux supplications de Barberine ;
il referme ses contrevents et rentre chez lui. — Gian-
duja! Gianduja ! s'écrie d'un ton éploré la petite ma-
rionnette, en se trémoussant. — Gianduja est dans son
lit, les jambes étendues, et il réchauffe sa carcasse.
Ainsi parle le gros égoïste, du fond de sa maison. Ce
qu'entendant, Barberine feint de se noyer et jette une
pierre dans le pruits. Vous savez le reste : Dandin-
Gianduja se sent pris de remords et se relève pour
constater le décès; aussitôt Barbarine se précipite dans
le logis conjugal dont elle referme la porte. Aux cris
poussés par Gianduja, le beau-père arrive, en habit
marron parsemé de pois de couleur et lave d'une grave
façon la tête à son gendre. Le mot célèbre : *Tu l'as
voulu, Georges Dandin!* est remplacé par celui-ci, plus
philosophique dans la bouche de Gianduja : — « Allons
manger une douzaine de *peveroni !* » Les *peveroni* sont
les piments du Piémont; le peuple s'en repaît avec
avidité: c'est à la fois son ail et son alcool. Pauvre
Gianduja !

Ce dernier *teatrino* est encore plus laid que celui de
San-Martiniano. Je le quittai à onze heures ; et je
passai, pour m'en revenir, devant les hôtels du *Bœuf-
Rouge* et de *la Bonne-Femme*. Les rues de Turin
pleines de gens qui chantaient, — non des [illegible]
non des virtuoses, — mais des artisans de bel[illegible]
meur et de franc gosier. Leurs chants me poursuivi[illegible]
jusqu'à ma *pension suisse*; je les entendis une partie [illegible]
la nuit.

1er décembre.

Je suis sorti ce matin à neuf heures, avec l'intention
d'explorer les étalages et les magasins des bouquinistes,
dont le nombre m'avait frappé. C'est un devoir auquel
je ne manque jamais en voyage et qui me rappelle mes
plus chères distractions de Paris. Les bouquinistes de
Turin sont groupés sur une ligne assez étendue: ils
occupent presque tout un côté de la rue du Pô, depuis
le palais du roi jusqu'à la place Victor-Emmanuel. —
Deux noms dominent uniformément dans chaque
étalage : *Alessandro Dumas* et *Paolo di Kock*. — Le bon
marché y est à l'ordre du jour, comme chez nous,
comme partout; ce sont de petits volumes de poche,
ornés d'une gravure sur la couverture, assez mal im-
primés généralement. J'ai cru m'apercevoir que les
traducteurs en prenaient à leur aise, surtout avec nos
auteurs dramatiques : dans *les Trois Maupin*, ils ont
supprimé le nom de M. Henri Boisseaux, le collabo-
rateur de M. Scribe ; dans *le Mari à la campagne*, ils ont
changé M. de Wailly en Bailly. — En fait de répertoire
italien, je me suis rendu possesseur de *Pipelè o il Por-
tinaio di Parigi*, c'est-à-dire *Pipelet ou le Portier de
Paris*, mélodrame en quatre actes.

J'ai vu quelques beaux livres d'art; mais les bou-
quinistes piémontais sont comme les nôtres : ils con-
naissent la valeur de leurs volumes. Le temps des
trouvailles est passé, — c'est désolant. J'ai pu cependant
acquérir, moyennant un franc cinquante centimes, *le
Nouveau Paris* de Mercier, six volumes non coupés,
édition de Brunswick.

Voici l'époque des Almanachs; j'en fais provision
pour mes veilles : *Almanacco Nazionale*, *Almanacco per
ridere*, *Almanacco della Legge communale*, *Almanacco di
Sanremo*, — et le plus gouailleur de tous : *Gerolamo
spia del contadino malizioso* (*Gérome, espion du paysan
malicieux*), imprimé à Asti et écrit entièrement en vers.

Quatre heures.

C'est surtout en voyage qu'on est obligé de faire
comme tout le monde, — en dépit de sa propre vo-
lonté. Moi, qui habite Paris depuis treize ans et qui
n'ai mis les pieds ni aux Gobelins, ni au Musée d'ar-
tillerie, ni aux Missions étrangères, je viens de visiter
la plupart des édifices de Turin. Les tableaux, les cou-
vents, les Athénées tourbillonnent devant mes yeux;
— j'ai besoin de me reposer et de fixer le regard sur
quelque chose qui ne soit pas un chef-d'œuvre.

Autrefois, Turin était fameux par la grande quan-
tité de ses églises. Un *ana* du dix-huitième siècle ra-
conte qu'un étranger demandait le temps qu'il fallait
pour en visiter les antiquités. — *Un' ora*, lui répondit-
on. — Et les curiosités ? — *Un giorno*. — Et les Musées?
— *Una settimana*. — Et les cafés? — *Un mese*. — Et
les théâtres? — *Un' anno*. — Et les couvents? — *Un
secolo*. — Et les églises? — *Sempre !*

Paris, tantôt à Valmenier une existence parfaitement
inutile. Il s'occupait de ses chevaux et de sa toilette
tout en cherchant une fille belle, riche et noble qui
voulût bien venir pratiquer dans le luxe l'ignorance
du présent et le détachement des choses de ce monde.
En attendant, il n'était pas à plaindre, buvant frais,
mangeant chaud, et regardant avec une curiosité
sincère les gens qui travaillaient pour vivre.

Quand M. de Brévannes entra chez Robert, celui-ci
était en conférence avec un fabricant de blasons qui
s'était chargé de reconstituer avec tous ses rameaux
et toutes ses feuilles l'arbre généalogique de la race
des Valmenier. L'artiste se retira et les deux jeunes
gens restèrent seuls. Ils faisaient partie du même
cercle, et jusqu'à ce jour il n'y avait eu, entre eux,
que ces relations vagues que créent le baccarat et les
courses.

— Monsieur, dit M. de Brévannes, c'est une dé-
marche très-grave qui m'amène auprès de vous; mais
il me semble que je ne serais pas un honnête homme
si j'hésitais à la faire.

— Je vous écoute, monsieur, répondit Robert fort
intrigué par ce préambule.

Alors M. de Brévannes raconta, dans ses moindres
détails, son aventure au château de Valmenier et il
ajouta, en terminant :

— J'ai eu le tort que je confesse de concevoir et d'exé-
cuter ce projet ridicule, mais il n'aurait amené aucune
conséquence fâcheuse sans l'indiscrétion de Mme de
Valençay. Aussi je veux espérer, monsieur, que vous
excuserez ce qu'il y a eu de coupable dans ma con-
duite. D'ailleurs il est de notre intérêt de rester unis
en ce moment, car nous avons, je crois, une offense
commune à venger. Il me paraît certain que ce jeune
homme, qui s'est présenté à Valmenier, savait que j'y
étais attendu et qu'il a tiré parti de l'erreur de votre
sœur qui l'aura reçu et jugé avec une indulgence qu'il
ne méritait pas. C'est lui qu'il faut retrouver ; mais
j'ai considéré que dans une affaire aussi délicate je ne
pouvais agir sans votre consentement et sans votre
concours. Je n'ai pas qualité pour prendre part à un
débat où le nom de Mlle de Valmenier doit être pro-
noncé. Je veux seulement vous demander de m'asso-
cier à vos démarches pour découvrir ce... monsieur,
et, quand il sera dans nos mains, je me charge de le
punir.

— Non, monsieur, ce sera mon affaire.

Sur ce point, une discussion s'engagea, qui aurait
fort bien tenu sa place dans un vieux roman de che-
valerie. M. de Brévannes dut céder devant la ferme
volonté de Robert de se réserver le soin de corriger
ce drôle.

Le lendemain, de grand matin, Robert quitta Paris.
Il allait, au nom de l'honneur de la famille, réclamer
de Marguerite les renseignements nécessaires pour
percer le mystère entourant cet inconnu qu'il devait
châtier. Le marquis était sorti quand il arriva à l'im-
proviste à Valmenier. Il se rendit à l'appartement de
Marguerite, qui, à sa vue, jeta un cri de surprise.

— Pourquoi n'as-tu pas écrit pour annoncer ton
arrivée, lui dit-elle, après l'avoir embrassé bien fran-
chement sur les deux joues ? Je serais allée t'attendre
à Beuzeville.

— Je n'ai pu donner avis de mon départ, car il a
été motivé par des circonstances graves et tout à fait
imprévues, répondit solennellement Robert.

— Je ne crois pas que ces circonstances graves
soient bien tragiques, et tu me parais avoir grand
peine à donner à ta physionomie une expression dra-
matique. Allons, monsieur mon frère, vous avez perdu
quelques centaines de louis au lansquenet, et vous
venez diminuer la part de mes pauvres.

— Il ne s'agit pas de plaisanter, Marguerite ; tout
est sérieux dans ce que je vais te dire.

— Tu veux te marier. Tu as enfin trouvé cette hé-
ritière que tu poursuis avec tant de passion.

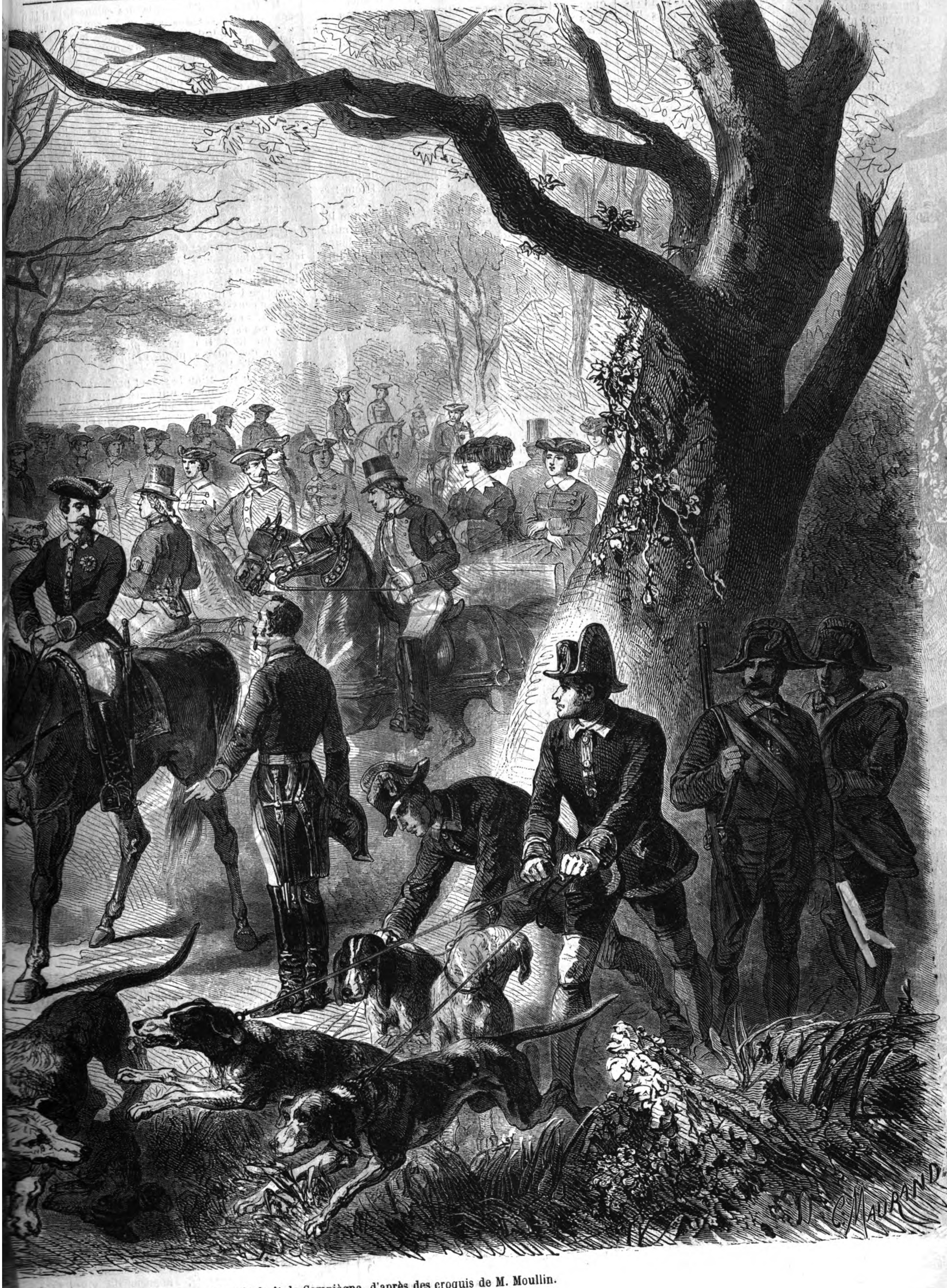
— Tu es bien décidée à ne pas m'écouter. Tu as
tort, ma chère Marguerite, car j'avais à t'entretenir
d'une question qui intéresse ton honneur.

— Mon honneur !

— M. Brévannes est venu me voir hier. Il m'a tout
appris.

— M. de Brévannes aurait dû se taire, et ce n'est
qu'un étroit sentiment de rancune personnelle qui l'a
fait parler. Quant à ce qu'il a pu te raconter, je ne
veux pas que tu me le répètes. Je vais te dire, moi,
ce qui est, et je désire que ma déclaration te suffise.
Oui, j'ai pris pour M. de Brévannes un jeune homme
qui s'est présenté ici, et ce que je consens à t'avouer
à toi, mon frère, c'est que cet inconnu m'a paru in-
finiment plus distingué et plus intelligent que tous
ceux qui, jusqu'à ce jour, sont venus à moi avec des
idées de mariages. Et pour n'être pas franche à demi,
j'ajouterai qu'un seul homme m'a plu dès le premier
abord et que c'est celui-là. Mais rassure-toi. J'ai plus
que personne le sentiment de ma dignité, et si c'est
uniquement pour la sauvegarde de mon honneur que
tu as pris la peine de venir à Valmenier, tu aurais pu
t'épargner un dérangement inutile. Tu es mon aîné,
mais permets-moi de penser que quiconque nous
jugerait équitablement, me déclarerait plus raison-

CHASSE A COURRE. — L'empereur, l'impératrice, la princesse Clotilde, la grande duchesse de Leucht[...]



ses enfants, à l'attaque du cerf dans la forêt de Compiègne, d'après des croquis de M. Moullin.

Il n'en est plus ainsi aujourd'hui. Turin a rasé ses chapelles ou en a changé l'appropriation. Il y a toujours cependant un grand bruit de cloches,—mais elles ne sonnent plus que les heures. Autant en emporte le vent!

Je ne décrirai ni ces églises, ni ces tableaux; les livres spéciaux sont abondants sur ces matières, et je ne pourrais m'exposer qu'à des redites ou à des hérésies. D'ailleurs, à mon sens, l'Italie a trop longtemps caché les Italiens; les statues ont trop longtemps empêché de voir les hommes. C'est la vie que je viens chercher; elle est à présent dans les cœurs plus que sur les toiles; elle a quitté les galeries particulières pour la place publique. Une génération de grands citoyens est en train de succéder à la génération des grands artistes. La civilisation ne perdra point au change.

Sous les arcades, on me fait remarquer un homme blond, grand, distingué, l'œil très-doux, devant qui tout le monde se découvre. C'est M. Rattazzi, le ministre de l'intérieur, à qui je dois être présenté ces jours-ci. — Un peu plus loin, Carlo accoste M. Valerio, promu récemment au titre de gouverneur de Côme; M. Valerio m'engage vivement à visiter sa nouvelle province; c'est bien mon intention aussi.

CHARLES MONSELET.

La chasse au cerf à Compiègne.

L'ATTAQUE ET L'HALLALI.

Le meilleur moment pour chasser le cerf est, sans contredit, le mois de novembre.

A cette époque, la saison du rut est passée, et l'animal est alors d'une telle faiblesse, qu'il est facile de le forcer. C'est encore à l'automne que le cerf se tient en fond de forêt, où il demeure jusqu'au mois de mars ou d'avril, moment où il perd son bois et se retire dans les buissons pour y vivre solitaire jusqu'à ce que la ramure nouvelle soit poussée.

Quand on se prépare à courre le cerf, le veneur, après l'avoir *jugé*, doit indiquer, d'après la connaissance de la tête, des pieds, des allures des fumées et des portées, l'âge et le sexe de l'animal.

Aidé alors d'un bon limier, dont il connaît depuis longtemps la tenue, le veneur *détourne* le cerf, fait placer les relais de limiers d'après leur plus ou moins d'égalité de force et de vitesse, et dispose les relais de chevaux comme ceux des chiens.

Le proverbe dit: qu'*un cerf bien attaqué est à moitié pris*. C'est surtout pour l'attaque que le veneur doit réserver sa science. Alors il fait sonner l'*appel* pour réunir au carrefour du Puits du Roitout l'équipage, il fait découpler aux brisées quelques chiens expérimentés qui mettent le nez en terre en entrant dans l'enceinte. Dès que ces premiers limiers ont lancé le cerf, on avance les chiens de meute et on les découple bien juste dans la voie.

L'animal essuie toute la fougue de la meute, et comme dans ce premier moment il n'est occupé que de fuir, il n'a pas le temps de faire des retours.

La chasse commence; les veneurs se tiennent à la queue de leurs chiens sans trop les presser, ou bien si les chiens vont trop vite, au lieu de les suivre à travers bois, ils les coupent par les chemins et s'en tiennent toujours rapprochés le plus possible.

Ces évolutions sont d'autant plus faciles à pratiquer dans la forêt de Compiègne, que trois cent cinquante-cinq routes et soixante-six chemins traversent ses quatorze mille huit cent cinquante-neuf hectares. Les piqueurs ne doivent sonner que derrière ou à côté des chiens.

Le cerf, confiant en sa taille et ses forces, prend toujours un grand parti, il pousse des pointes de plusieurs myriamètres. Un franc dix-cors peut quelquefois mener les chasseurs jusqu'à cinquante kilomètres avant de se laisser prendre.

Il dissimule autant qu'il le peut la fatigue que lui cause la poursuite de la meute; il a recours à mille ruses. Tantôt il fuit en s'accompagnant d'un jeune cerf qui, grâce à sa faiblesse, tombera plus vite que lui; tantôt il multiplie le change, ici il retourne sur ses voies et les piqueurs sonnent alors l'*ouvari* pour avertir chiens et veneurs; là il bondit de côté et se met sur le ventre dans un taillis; il faut le relancer et annoncer par une fanfare que l'animal qui s'était dérobé est en vue, pour que chiens et chasseurs reprennent la voie.

Si un étang se rencontre sur son trajet, il n'hésite pas, il se jette à l'eau, le traverse quelquefois, ou bien se relaisse dans les joncs et les roseaux.

C'est surtout sur ses fins que le cerf cherche à donner le change aux chiens; mais toutes ses ruses sont connues, et l'expérience en garantit les veneurs. Enfin, l'animal est épuisé, il se soutient à peine, tire la langue et marche les pinces écartées.

Le dénoûment approche.

A bout de forces, la pauvre bête se fait relancer au milieu des chiens qui l'entourent de tous côtés, et, avec le courage du désespoir, il se défend des andouillers et des pieds de devant. C'est alors que sonne l'*hallali sur pied*.

Jadis l'usage était de couper le jarret au cerf dans ce moment suprême; mais aujourd'hui, pour épargner la vie des chiens, on le sert d'un coup de carabine, et les premières notes de l'*hallali par terre* se mêlent au dernier soupir de l'animal expirant.

MAXIME VAUVERT.

CHRONIQUE SCIENTIFIQUE.

L'ÉCLIPSE DE 1860. — LA QUESTION DU KURARE.

L'année prochaine, — le 18 juillet 1860, — il y aura une éclipse de soleil. Ce phénomène ne sera pas visible à Paris, et c'est pour cette raison, peut-être, que les savants français s'en préoccupent, en ce moment, d'une manière toute particulière, prennent leurs dispositions, font leurs plans de campagne. On ne peut que les approuver: l'éclipse doit se présenter dans des circonstances exceptionnelles, et d'autant plus dignes d'une observation attentive, qu'un semblable spectacle ne sera pas offert de longtemps à l'étude ou à la curiosité des habitants du globe terrestre.

M. Faye, de l'Académie des sciences, l'a si bien compris qu'il a préparé pour ses confrères, pour les observateurs qui voudront prêter leur appui aux astronomes de profession, un programme auquel il les invite à se rallier, afin que l'observation soit faite dans un même but, sur des bases invariablement arrêtées d'avance, qui permettent de se rendre compte de toutes les phases du phénomène et de résoudre des problèmes dont on cherche depuis longtemps la solution.

Il a d'abord, sur une carte, tracé une ligne indiquant les pays pour les habitants desquels l'éclipse sera visible. Cette ligne couvre plusieurs parties de l'Espagne, de l'Afrique, de l'Algérie, de l'Amérique. Là se trouvent, disséminées, des villes possédant des observatoires.

Ce que demande M. Faye c'est que les savants, les observateurs spécialement favorisés dans cette circonstance se mettent d'accord, s'entendent pour régulariser leurs travaux et utiliser, dans l'intérêt de la science, les quelques minutes pendant lesquelles le soleil sera plongé dans l'obscurité.

La lecture de son programme a été écoutée avec le plus vif intérêt. A ceux-ci il recommande d'étudier de préférence les influences météorologiques du phénomène; à ceux-là ce que l'on appelle les taches du soleil; aux autres il indique l'observation directe du centre de l'astre éclipsé ou de ses bords, la marche de ses satellites. Il charge le plus grand nombre de prendre des images photographiées des différentes phases de l'éclipse.

Dans cette intention le savant professeur a fait construire des instruments qui permettront de répondre aux questions du programme. De sa personne, au moment décisif, il doit se transporter dans l'une des villes de la côte d'Espagne.

En se rendant compte des distances qui séparent les pays qui pourront jouir du spectacle toujours intéressant d'une éclipse totale, du temps que prendront les arrangements préliminaires, les échanges de correspondances entre les directeurs des observatoires et les savants de contrées séparées par l'immensité des mers, on comprendra que l'initiative de M. Faye n'est nullement prématurée. Elle est la conséquence d'une prudence bien entendue.

Déjà de nombreuses adhésions ont été adressées à l'astronome français, et tout permet d'espérer qu'au mois de juillet 1860, l'entente cordiale établie entre les observateurs produira les plus utiles et les plus remarquables résultats.

Une question fort grave préoccupe en ce moment quelques savants d'un autre ordre, et, sans les diviser complétement, est devenue l'origine d'une discussion extrêmement intéressante. Il s'agit de la guérison du *tetanos* par le *kurare*. A l'action terrible d'une maladie presque toujours mortelle, on cherche à opposer l'action d'un poison non moins terrible dans ses résultats, car il foudroie la victime qui en est atteinte.

Le *kurare* nous vient de l'Amérique. Les peuplades encore sauvages qui en font usage conservent fidèlement le secret de sa composition. Il agit sur le système nerveux avec la plus effrayante rapidité. La mort est instantanée si l'on n'a pas le courage d'arracher la flèche qui vous a frappé et dont la pointe acérée vous inocule le venin dont l'Indien a l'adresse de la garnir.

C'est la connaissance de cette action rapide qui a engagé, pendant la dernière campagne d'Italie, un

---

nable, plus sensée et plus... âgée que toi qui viens tout exprès de Paris pour me sermonner. Je ne te blâme pas de passer loin de nous la plus grande partie de l'année; tes amis et tes plaisirs ne sont pas à Valmenier; rien de mieux. Reconnais seulement que ce n'est pas le fait d'une fille extravagante de vivre seule, à la campagne, se consacrant tout entière à l'affection et au respect qu'elle porte à son père; ne désirant aucune des distractions et des joies mondaines auxquelles son nom et sa fortune lui permettraient de prétendre. Aussi, je crois être en droit de te prier de ne pas pousser plus loin ton enquête sur ma conduite. Au besoin, je porterais la question devant notre père, et il déciderait entre nous. J'ai lieu de penser qu'il ne te chargerait pas du contrôle de mes actions. Je termine ce petit discours par deux déclarations qui me paraissent devoir mettre fin à cette conversation. Tu peux dire à M. de Brévannes, quand tu le reverras, que je trouve son procédé peu délicat et indigne d'un galant homme. Tu peux ensuite être certain (ceci est une concession) que je ne ferai rien pour revoir cet inconnu, qu'il soit réellement M. André Lacombe, ingénieur des ponts et chaussées, où qu'il soit, au contraire, quelque prince déguisé qui ait pris plaisir à pénétrer au château en personnage de comédie. J'ai déjà repris ma vie de paysanne, et la pauvre petite provinciale t'invite à ne pas l'honorer plus longtemps de tes soupçons ridicules. A ce prix, elle te pardonne et elle t'embrasse en bonne sœur.

Ce qu'elle fit. Robert subissait, irrité et silencieux, l'ascendant de la supériorité d'esprit de Marguerite qui reprenant la parole:

— Quant à ton arrivée au château, dit-elle, tu l'expliqueras tout simplement par le désir bien naturel de nous voir, et si le regret de Paris te tourmente dès demain, ce qui est probable, tu trouveras facilement un prétexte pour un brusque départ. Sur ce, mon frère, j'ai un bon cheval à ton service, et, si tu m'en crois, nous nous en irons au galop sous les arbres au-devant de M. le marquis qui sera très-honoré et très-surpris de voir monsieur son fils.

Ils partirent. Robert, chemin faisant, eut l'idée malheureuse de prononcer le nom de M. Lacombe. Marguerite arrêta court son cheval, et, regardant son frère en face, lui dit avec un admirable sérieux:

— Je croyais le sujet épuisé; ce n'est pas ton avis; alors parlons de M. Lacombe. Je t'ai caché la vérité: c'était lui que j'attendais et non M. de Brévannes. Il y a eu scandale, scandale épouvantable! Je suis horriblement compromise. C'est à toi de protéger mon honneur. Fais ce qu'il te plaira. J'ai seulement l'honneur de t'informer que ceci est mon dernier mot sur la question.

Deux jours après, Robert revenait à Paris. Marguerite avait tenu parole et rien n'avait pu la faire sortir de son silence. Une conviction bien ferme était entrée dans l'esprit de Robert et sa résolution était prise. Ce mystérieux M. Lacombe était venu à Valmenier avec des projets coupables, et son devoir à lui, frère de Marguerite, était d'obtenir la réparation de cet outrage.

Une seule chose dépasse la solidité d'une idée juste dans une intelligence large, c'est la ténacité d'une idée fausse dans un cerveau étroit.

La conduite de Robert devait établir la vérité de ce principe.

VIII

A peine arrivé à Paris, Robert demandait dans les bureaux de la gare du chemin de fer du Havre l'adresse de M. Lacombe, et se présentait chez le jeune ingénieur.

A coup sûr, s'il y avait eu en ce moment sur la terre un homme calme, paisible, détaché de toute passion, de toute agitation et de tout sentiment violent, c'était André, qui donnait son attention à un bel enchevêtrement de lignes courbes et de lignes droites tracées par son compas sur une grande feuille de papier. Un coup de sonnette vint le distraire de son travail. Il se leva immédiatement pour aller ouvrir, car il savait que son unique domestique était toujours sorti quand on avait besoin de lui. Il se trouva en face de M. de Valmenier, le fit entrer et lui offrit son meilleur fauteuil.

— C'est bien à M. Lacombe que j'ai l'honneur de parler? demanda Robert.

— A lui-même.

— Vous êtes réellement ingénieur des ponts et chaussées?

— Oui, monsieur.

— Et c'est bien vous qui vous êtes présenté, il y a une huitaine de jours, au château de Valmenier?

— Pardon, monsieur, c'est un interrogatoire que vous me faites subir. Je ne suis nullement embarrassé de répondre à vos questions, mais vous excuserez mon désir de savoir dans quel intérêt vous me les adressez.

— Rien de plus juste, monsieur, dit gravement Robert. Je suis M. de Valmenier, fils de M. le marquis de Valmenier, qui a eu, je crois, l'honneur de vous recevoir.

...rgien à faire l'expérience de l'emploi du *kurare* ...n sergent français atteint d'un *tetanos chronique*. ...alade, que l'on considérait comme perdu, a été ...

...te cure fit grand bruit. On en écrivit en France, Claude Bernard, qui s'est beaucoup occupé du ...n indien, l'a analysé, a cherché à en découvrir les ...ants, et qui s'empara de la découverte, mais peut-...avec trop d'enthousiasme. Il semblait, à l'enten-...que le *tetanos* fût définitivement vaincu.

...hommes pratiques écoutèrent, et dans quelques-...de nos grands services médicaux l'expérience ...pétée, malheureusement sans succès. Dans les ...ès-rares où l'on parvint à neutraliser les effets ...*anos*, on eut même à se demander si c'était bien ...fluence du nouveau remède que l'on devait la ...ion.

...observations de M. Velpeau, homme aussi ha-...ue prudent, ont été d'un grand poids dans cette ...sion. Le célèbre chirurgien a fait remarquer ...l que l on ne se procurait qu'avec beaucoup de ...le *kurare*; que l'on ne connaissait point encore ...ments dont il se compose, — on ne sait même ...ls sont empruntés au règne végétal ou au règne ...l; — on ne l'a ni analysé, ni défini; on n'a au-...oyen de contrôler sa pureté dans les échantil-...qui parviennent en Europe; et, chose plus fâ-..., on n'a aucune donnée sur les quantités qui ...it être employées dans le traitement.

...obscurités font que l'opérateur agit à peu près ...sard. Je ne suis point étonné que M. Velpeau ...mande de n'employer le *kurare* qu'avec des pré-...ns infinies, jusqu'à ce que la science possède des ...gnements plus certains et plus positifs.

...laude Bernard a promis de résoudre ces diffi-..., de faire bientôt connaître le résultat de ses ...et de ses expériences. On peut compter sur le ...u savant physiologiste; mais, en attendant, on ...en d'imiter la sage réserve de M. Velpeau et de ...manier légèrement le poison indien très-capable ...r en même temps le malade et le médecin.

...sa dernière séance, l'Académie des sciences a ...e seizième et dernier volume des œuvres com-...le François Arago. Ce vaste monument scienti-...a été publié avec une rapidité sans exemple. ...fie de toutes les manières la réputation im-...dont jouissait de son vivant l'illustre secrétaire ...uel de l'Académie.

CH. D'ARGÉ.

(Correspondance particulière du MONDE ILLUSTRÉ.)

Mardi 29 novembre 1859. — Malaga, 9 heures du soir.

...nsieur,

...ernière lettre était datée d'Alicante, et je vous adres-...croquis de ce port avec le chargement du vapeur ...*Génova*, frété par le gouvernement espagnol pour ...ce de l'expédition.

...s Cadix et Barcelone, Alicante est la ville la plus ...rçante de l'Espagne. Sa rade, vaste et sûre, peut ...r un nombre considérable de navires aussi y ...t-on aujourd'hui, à cause de la guerre du Maroc, ...navires espagnols et des navires étrangers, frétés ...gouvernement d'Isabelle II, qui chargent tous les ...es canons, des bombes et des munitions destinés à ...isionnement des parcs espagnols en Afrique.

...nte, qui possède vingt-cinq mille habitants, se dé-...en amphithéâtre au fond de sa baie et au pied d'une montagne de trois cents vingt-cinq mètres de hauteur, sur la crête de laquelle est construit un château fort relié à la ville par des remparts qui courent le long de la montagne.

Après avoir été prise en 715 par les Arabes, Ferdinand II, roi de Castille, s'en empara au XII[e] siècle. Elle donne aujourd'hui son nom à une province d'Espagne, formée de la partie méridionale de l'ancien royaume de Valence et de celui de Murcie.

Nous quittions Alicante dimanche à midi et demi et nous arrivions à Malaga le lendemain à une heure de relevée. Je ne croyais pas sitôt vous parler de ce bâtiment que nous laissions dans ce port et qui devait arriver à la même destination que nous, quelques heures après notre entrée en rade. Je suis encore sous l'émotion du sinistre dont je vous envoie un croquis fidèle.

Ce matin, à huit heures, au moment où nous nous disposions, chargés de notre bagage d'artiste, à chercher un des coins aimés du soleil qui font la joie de l'aquarelliste, nous fûmes arrêtés sur la plage de l'Alaméda par un tourbillon de peuple qui se précipitait vers l'extrémité de la ville en jetant des cris. Des calèches attelées en poste, des fourgons chargés d'effets sillonnaient cette place ordinairement vouée aux lentes promenades du beau monde, la terreur se répandait partout, la foule grossissait toujours, le port était le point d'où partaient les cris, et les quais ordinairement assiégés par toute cette population maritime devenaient peu à peu silencieux et déserts. Après nous avoir fait brièvement raconter la cause de cette panique exagérée comme toutes les paniques, nous n'avions plus qu'un parti à prendre, voir l'événement qui mettait ainsi Malaga en rumeur, et aller au consulat français, où les nouvelles les plus authentiques devaient nous être données.

A son entrée dans le port de Malaga, par une cause qui restera probablement inexplicable, le feu s'était déclaré à bord du vapeur *Génova*, et l'équipage avait dû abandonner son bâtiment en proie aux flammes à l'entrée même de la jetée et à proximité d'un des quartiers les plus fréquentés de la ville. — Le *Génova* avait à bord quinze cents bombes, avec la mèche préparée, une grande quantité de caisses de poudre, des projectiles de toute sorte et cent cinquante mulets, le tout destiné au corps d'armée du maréchal O'Donnell. D'un moment à l'autre l'incendie pouvait gagner l'arrière du bâtiment et occasionner une explosion; tout l'avant du vapeur était en flammes, les bâtiments en très-grand nombre, rassemblés dans le port, redoutaient l'incendie; les secours étaient difficiles à organiser; chacun (comme dans tous ces sinistres), avait pensé à sa conservation personnelle, et la ville entière se précipitait vers ces quartiers les plus retirés. Seuls les équipages des bâtiments en rade attendaient solennellement cette formidable explosion, qui était imminente.

Peu à peu, à force de renseignements, en interrogeant les officiers du *Génova*, en écoutant les rapports des matelots de service, on parvint à s'assurer que l'explosion, si toutefois il devait y en avoir une, ne pouvait avoir lieu que lorsque les flammes auraient gagné l'avant du navire. On prit alors le parti de remorquer le *Génova* en pleine mer et de l'abandonner sans tenter un sauvetage dangereux et presque impossible. — Deux bâtiments à vapeur français, *le Marie Stuart* et *la Ville de Paris*, s'offrirent pour tenter le remorquage, les chaînes des ancres furent retirées en un instant, et le capitaine Bonnet du *Marie Stuart* monta lui-même, accompagné de quelques hommes de son équipage, sur le bâtiment en flammes, ses matelots commencèrent à couper les liens des mulets, par ce moyen vingt-cinq de ces animaux furent sauvés. Mais au milieu de cette tâche un ordre supérieur arriva, et force fut au capitaine Hamand de *la Ville de Paris* et à celui du *Marie Stuart* de renoncer à cette tentative qui, nous le croyons fortement, eût été suivie de succès. — Nous sommes heureux de signaler l'admirable conduite de nos compatriotes dans cette circonstance. L'administration de la ville de Malaga, en préférant perdre tout le matériel plutôt que d'exposer la vie d'un seul homme, recourut alors à un moyen désespéré: on fit avancer une frégate et une chaloupe canonnière, on établit une batterie sur le rivage et on commença le bombardement du *Génova*; la coque du bâtiment était en fer, il fallait un tir bien juste pour arriver à l'entamer; ce ne fut que plusieurs heures après le commencement de cette opération que l'on vit tout l'avant du navire s'abîmer dans les flots; à plusieurs heures de distance nous revînmes sur le lieu du sinistre et ces débris fumaient encore.

Le sauvetage s'organise, et peut-être sauvera-t-on une partie du matériel. Ce triste événement doit retarder un peu les opérations; le général Ross de Haño, qui commande le 3[e] corps à Malaga, a envoyé aussitôt le vapeur *le Tharsis* à Ceuta annoncer cette nouvelle et demander des instructions à son collègue le général Zabala. Les habitants de Malaga sont rassurés et la ville a repris son aspect accoutumé.

A part la relation de ce fait tout accidentel, les nouvelles sont bonnes, et trois attaques successives des Marocains ont été repoussées, avec quelques pertes, il est vrai. Le gouvernement espagnol pourra évacuer tous ses blessés et tous ses malades dans les villes de la côte. Il est arrivé avant-hier ici un convoi de blessés de l'engagement du 22; l'évêque de Malaga est allé hier leur porter les consolations de la religion. L'enthousiasme est grand en cette ville; il se traduit par des formes auxquelles nous ne sommes pas habitués, et qui ont tout le cachet espagnol. Les engagements volontaires sont très-nombreux; les familles riches font des dons énormes; un banquier a offert au gouvernement d'entretenir cent hommes à ses frais pendant toute l'expédition. Les souscriptions en faveur des blessés s'ouvrent de toutes parts; les dames de Malaga préparent déjà de la charpie. Puisse-t-elle ne jamais servir.

Souhaitez à votre correspondant de trouver partout un accueil aussi sympathique que celui que j'ai rencontré ici. M. le vicomte du Bouzet (un de vos abonnés), consul de France à Malaga, a épuisé en notre faveur tous les bons procédés imaginables. Par son obligeance, un vapeur français nous portera après-demain à Ceuta, et c'est du camp espagnol que j'espère dater ma prochaine chronique.

Votre bien dévoué,

C. YRIATE.

Nous publierons la semaine prochaine les dessins que M. Yriarte avait joints à sa lettre.

COURRIER DU PALAIS.

C'était dans la nuit du 26 février 1819. Dans un café, aux environs de la Bastille, sept hommes étaient réunis autour d'une table. Sur cette table était un Christ. Les sept hommes étendirent les mains vers l'image du Dieu rédempteur et jurèrent de ne pas se reposer que l'œuvre ne fût accomplie. Des listes de proscription furent dressées, l'ennemi fut désigné et l'anathème fut lancé contre quiconque s'aviserait de pactiser avec lui. Enfin, séance tenante, une somme de soixante mille francs fut souscrite pour subvenir aux premiers frais de la guerre qui allait commencer.

...out s'explique alors, monsieur, répondit André ...douta pas que Robert ne vînt l'entretenir de la ...n du tracé du chemin de fer.

...insi vous devinez la cause de ma visite?

...e le pense.

...t vous n'en êtes pas surpris?

...ullement; je ne saurais me dissimuler que mon ...au château de Valmenier a dû éveiller de lé-...inquiétudes.

...ous l'avouez?

...urquoi le nierais-je? J'aurais désiré, je vous ..., pouvoir concilier les nécessités de ma situa-...ec la respectueuse gratitude que j'ai gardée de ...veillante hospitalité de monsieur votre père, ...n'ai pu le faire. Soyez certain seulement qu'il ...coûté de prendre un parti qui troublera le re-...es habitudes de votre famille.

...vez-vous que je vous admire d'ajouter ainsi la ...à l'insulte, répondit Robert qui se contenait ...ine depuis quelques minutes.

...rdieu, pensa André, celui-là est tout à fait fou. ...m'a parlé de Louis le Gros à propos d'expro-...en matière d'utilité publique. La fille m'a in-...lliner avec des airs de mystère inexplicables. ...le fils qui vient me chercher querelle dans ...ce de mes fonctions. Discuter avec cet original ...ridicule et je vais essayer de le calmer.

...rmettez-moi de vous donner l'assurance, re-...que je vous ai parlé en toute sincérité. Vous ...rez, j'en suis convaincu, les paroles un peu ...ii viennent de vous échapper. Vous considére-...je n'ai pu être guidé dans ma conduite par ...ntérêt personnel, et que je désire à l'avenir ...omplétement étranger à cette affaire. J'ai agi dans les limites autorisées par la loi. Faites de même. Cette loi que j'ai invoquée vous donne, à vous qui vous croyez lésé, le droit de faire ouvrir une enquête. Des experts apprécieront le dommage causé. Une indemnité convenable vous sera accordée. Je sais bien que M. de Valmenier est riche et qu'il est des désagréments que l'argent ne répare pas. Mais cependant...

— Ah! c'en est trop, monsieur, s'écria Robert qui avait trouvé dans l'excès même de son étonnement la force d'écouter André. Le moment est venu, je crois, de corriger votre insolence.

— Monsieur, dit André en se levant très-pâle et très-ému, vous me rendrez compte de ces paroles. Bien que vous me paraissiez avoir perdu la raison, il ne me convient pas d'écouter patiemment un pareil langage.

— Prétendriez-vous prendre le rôle d'offensé?

— Auriez-vous la pensée de le réclamer? Vous venez ici chez moi pour m'insulter et je serais le provocateur!

— Certes oui! Votre scandaleuse conduite au château de mon père, ne m'autorise-t-elle pas à réclamer une réparation?

— Ah! monsieur, brisons là. Vous me cherchez querelle. Eh bien! soit. Je me battrai. Est-ce bien ce que vous désirez?

— Rien autre chose, monsieur; mais auparavant vous prendrez l'engagement de ne plus faire aucune démarche pour revoir la personne que vous avez compromise.

— Qui? moi! avoir compromis quelqu'un! Qu'est-ce encore cela?

— Allez-vous nier après avoir avoué vos torts avec une audace sans pareille.

— J'ai reconnu que mon tracé traversait la propriété de monsieur votre père.

— A merveille! vous reculez maintenant! Votre courage s'en va! Vous vous jetez dans les dénégations! Il est trop tard, monsieur! J'ai pris note de vos déclarations qui étaient précises, et toute explication est désormais inutile. Adieu, monsieur, vous aurez de mes nouvelles.

Les témoins de M. de Valmenier et de M. Lacombe se réunirent le lendemain. Leur embarras fut extrême.

Robert disait qu'il n'avait pas à s'expliquer sur le motif du duel, que son adversaire garderait également le silence à cet égard s'il lui restait ombre de délicatesse et que les témoins n'avaient qu'à régler les conditions d'une rencontre inévitable.

André déclarait que M. de Valmenier n'était certainement pas dans son bon sens et que, toute réflexion faite, il désirerait bien, avant de se battre, savoir pourquoi il se battrait.

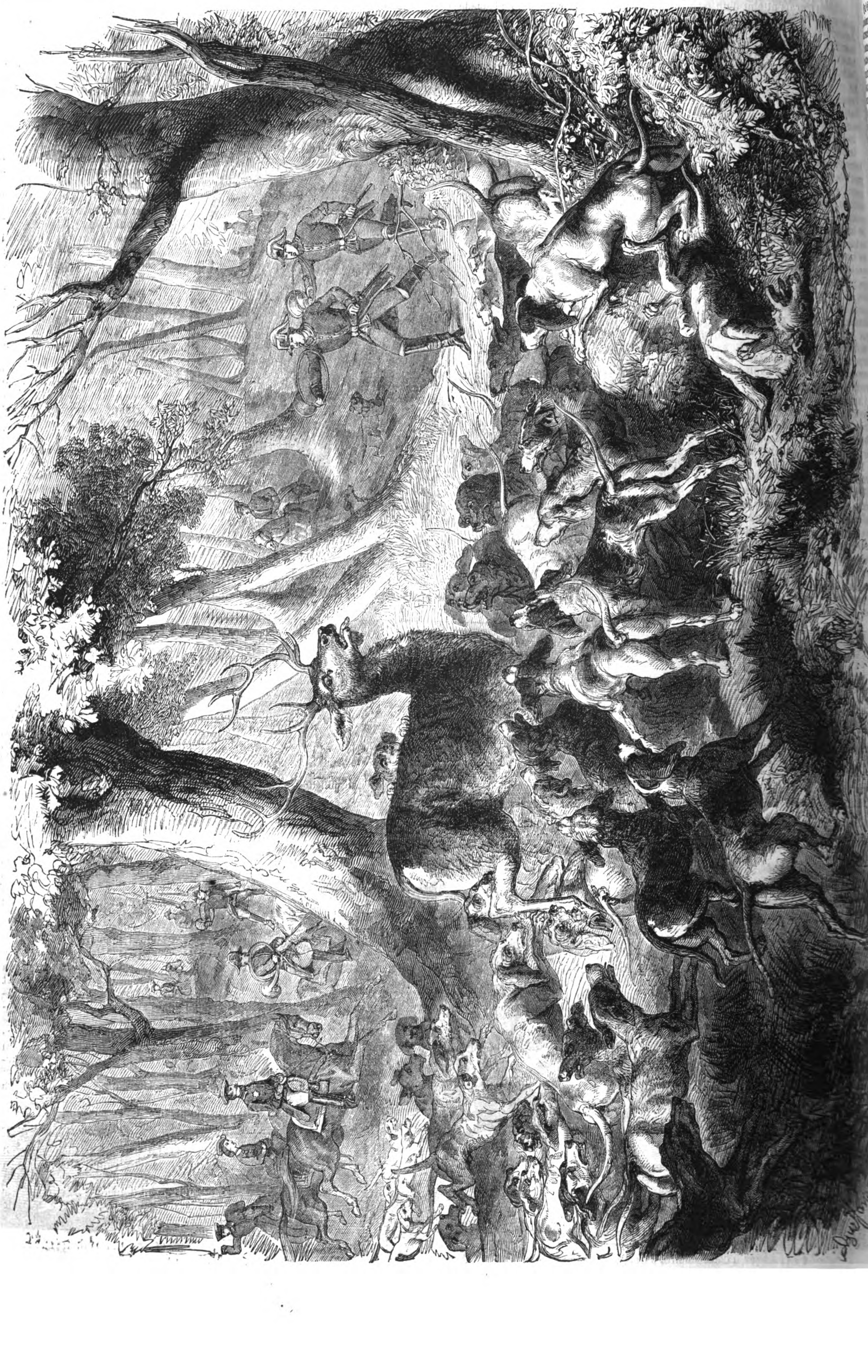
Robert répondait que la crainte seule inspirait ce langage à M. Lacombe, qu'il n'y avait entre eux aucun malentendu, et que si son adversaire lui refusait la satisfaction qu'il était en droit d'exiger, il l'insulterait partout où il le rencontrerait.

A quoi André, perdant patience, répliqua qu'il n'hésitait plus, qu'il savait bien qu'il allait jouer sa vie de la plus sotte façon du monde, mais qu'il était poussé à bout et qu'il ne lui déplairait pas de donner un coup d'épée à M. de Valmenier, ce qui arriverait si le ciel était juste.

Le ciel fut juste.

LUDOVIC HALÉVY.

(*La fin prochainement.*)



Chasse à courre dans la forêt de Compiègne. — L'hallali, d'après les croquis de M. Moullin.

Qu'était-ce que cette ré-
nion mystérieuse? A quelle
urschenschaft, à quelle Char-
onnerie, à quelle vente se
attachait-elle? Quelle idée
animait? Quels étaient son
ut, ses moyens, ses armes,
ennemi désigné à ses coups?
'ont-ils encore verser le sang,
es sept hommes?

Rassurez-vous!

Ces sept hommes sont tout
onnement des négociants en
eaux de lapins, qui sont en
uerre avec d'autres négo-
iants en peaux de lapins. Les
remiers—les conjurés—sont
s lustreurs, les autres sont
s fourreurs. Quand je dis que
s lustreurs sont en guerre
vec les fourreurs, je n'entends
as par là qu'ils aient l'inten-
on de scalper leurs adver-
aires ou de faire du punch
ans leurs crânes; je ne parle
ue de la lutte industrielle
ui divise ces deux honorables
orps d'état. Or pour la bien
omprendre un mot d'expli-
ation est nécessaire.

La belle fourrure s'en va.
ientôt, si l'on n'y prend
arde, il ne restera guère plus
'hermines en Norwége, de
artres en Russie, de zibelines
n Sibérie, de petits-gris en
artarie, de visons au Canada
u'il ne reste de carlins en
rance et de kings-charles en
ngleterre. Il faut en prendre
otre parti, mesdames, il faut
ous résigner à voir le lapin
nvahir vos manchons, s'em-
arer pour les garnir de vos
manteaux et de vos pantoufles
'hiver. Mais pour jouer les
iches fourrures, qu'il a l'am-

M. Alexandre Dumas fils, d'après une photographie de M. Adam Salomon.

bition de remplacer jusque sur la foire de Leipsick, ce grand bazar des pelleteries, le lapin demande à recevoir une certaine préparation, à être teint ou *lustré*, comme disent les connaisseurs. Il y a quelques années, le lustrage se faisait à raison de 35 francs les cent peaux. Ce prix n'a pas paru suffisamment rémunérateur aux spécialistes qui exercent cette industrie, et au commencement de 1849 ils sont convenus de l'élever à un chiffre qu'ils ont fixé d'abord à 60, puis à 50 francs. C'est dans le mystérieux conciliabule dont j'ai parlé que le nouveau tarif a été définitivement arrêté. Les conjurés se sont engagés à le maintenir, sans rabattre d'un centime et à mettre en interdit pendant dix années tous fourreurs qui tenteraient de s'y soustraire en s'adressant à d'autres lustreurs. Soit; mais ces messieurs ne pouvaient-ils se dispenser de faire intervenir le bon Dieu dans leur querelle de peaux de lapins?

Quant au procès le voici en deux mots: les fourreurs ont refusés de passer sous les fourches caudines des sept. Ils ont crié à la coalition et ils ont demandé au tribunal du commerce de réduire les factures de leurs adversaires sur le pied de l'ancien tarif. Ils avaient pris la mauvaise route: ils auraient dû s'adresser au tribunal correctionnel, à qui seul appartenait de dire si le fait imputé aux lustreurs constituait, oui ou non, le

EXPOSITION DE MARSEILLE. — *En chemin pour l'abattoir*, tableau de M. François Simon.

délit de coalition; c'est au moins ce qu'ont répondu les juges consulaires en repoussant les doléances de messieurs les fourreurs.

Voilà une lutte assez animée, n'est-ce pas? Eh bien! ce n'est rien auprès du grand combat que viennent de se livrer successivement, devant le tribunal et devant la cour, MM. Alexandre et Debain. Ah! les terribles adversaires! Qu'ils font de tapage avec leurs orgues, leurs réclames et leurs procès! A qui l'*harmonium?* à qui le *melodium?* à qui la propriété de ces instruments nouveaux, frères bruyants de l'accordéon et de la guimbarde? A qui la palme de la fabrication? Alexandre a obtenu la grande médaille; Debain est obligé d'en convenir, mais il donne à entendre que c'est là un succès de mauvais aloi, succès enlevé auprès du jury à la pointe de la fourchette bien plus qu'à la pointe du talent. Il ajoute que son concurrent se donne aux yeux du public des airs d'inventeur qui ne lui appartiennent pas et essaye de confisquer sous son seul nom les découvertes de ses prédécesseurs, de Grenié, de Martin (de Provins) et de Debain lui-même. Il faut croire que dans ce dernier reproche, il y a quelque chose de vrai; car le tribunal et la cour ont interdit à Alexandre le droit d'appeler *Orgues-Alexandre* les instruments sortis de ses ateliers, et l'ont en outre condamné à vingt cinq mille francs de dommages-intérêts envers Debain. Celui-ci aurait bien encore voulu que la cour, comme l'avait fait le tribunal, lui réservât à lui seul la dénomination d'*harmonium:* mais l'arrêt a décidé que c'était là une dénomination générique dont tous les facteurs avaient droit de se servir. *Harmonium*, il n'y a que les mécaniciens en musique pour trouver de ces euphémismes. Un autre avait essayé de *seraphina*. *Seraphina* n'a pas pris. C'est dommage.

Les mécaniciens du siècle passé étaient plus modestes. Droz avait fabriqué une jeune fille qui exécutait sur le clavecin les variations les plus compliquées, qui suivait de l'œil et de la tête le cahier de musique placé devant elle et qui, le morceau fini, se levait et saluait gracieusement la société. Il aurait eu le droit de la baptiser de *Séraphina*, il l'appelait tout bonnement mon automate. C'était le nom que l'abbé Mical donnait à ses têtes parlantes, que Vaucanson donnait à son flûteur comme à son canard mécanique. Voici encore un autre artiste, M. Van Pétersen, qui marche sur les traces de ces grands maîtres. Il colle aux bras d'un manchot deux mains artificielles et voilà mon invalide qui se fait la barbe, qui ramasse une épingle, qui décolle les pages d'un volume doré sur tranche; il jouerait de l'harmonium, lui aussi — s'il savait en jouer. Eh bien! M. Van Pétersen ne donne pas, à ses appareils, de noms triomphant, il se contente de les vendre un bon prix, trop bon même quelquefois, à ce que prétend, du moins, M. F.....

Deux fois, M. F....., qui a le malheur d'être privé d'une jambe, s'est vu obligé de recourir à M. Van Pétersen. La première, c'était en 1856, M. Van Pétersen lui fournit une jambe ordinaire, une simple jambe pour marcher, que M. F..... paya 200 francs. La jambe humaine n'est pas la seule sujette aux accidents. M. F..... ne l'éprouva que trop. Dans les premiers jours de cette année, M. Van Pétersen le vit venir chez lui, boitant très-bas — de sa jambe artificielle qui était rompue en deux endroits. C'était un malheur, c'était un bonheur plutôt pour M. F..... Piqué au jeu, M. Van Pétersen lui fabriqua une nouvelle jambe; mais une jambe!... celle de l'Apollon, pour la forme, de Vestris pour la souplesse, de Jacques Balmat, pour la solidité. M. F..... l'essaya; elle lui allait comme un gant. Marcher, grimper, descendre, courir, battre des flics-flacs et des entrechats, tout cela, pour lui ne fût plus qu'un jeu; et il eût fait beau voir qu'un, insolent eût cru pouvoir profiter, pour lui manquer d'un moment où il aurait eu les mains occupées. Grâce au chef-d'œuvre de M. Van Pétersen, la correction ne se fût pas fait attendre.

Mais ce chef-d'œuvre, son auteur n'avait pas entendu le livrer gratis, et un certain jour il en réclama le prix, soit, quatre cent cinquante francs. M. F..... bondit. — Il avait compris que la nouvelle jambe lui était due et qu'en la lui envoyant, M. Van Pétersen n'avait fait que se conformer à la règle qui veut qu'un horloger garantisse la montre qu'il a vendue. A quoi le mécanicien, continuant la métaphore, répondait que la garantie de l'horloge ne dure pas trois années et que s'il consent à remplacer une montre défectueuse, celle qu'il livre en échange n'est pas ordinairement une montre à répétition. M. F..... répliquait à son tour qu'il n'avait pas demandé à M. Van Petersen une jambe à répétition et se refusait, par conséquent à payer un centime. Le tribunal, saisi de la difficulté, a fait une cote mal taillée. Il a fixé à deux cent cinquante francs la somme que M. F..... devra payer à M. Van Petersen.

PETIT-JEAN.

THÉÂTRES

GYMNASE-DRAMATIQUE. — *Un Père prodigue*, comédie en cinq actes, par M. Alexandre Dumas fils.

Il y avait deux ans que M. Dumas fils n'avait donné de pièce. On attendait donc, avec une vive impatience, ce *Père prodigue* depuis si longtemps annoncé. Tous les bruits qui avaient couru sur le sujet de cette comédie, le talent incontestable et incontesté de l'auteur, ses précédents et éclatants succès, tout avait contribué à irriter la curiosité. Aussi, quinze jours avant la première représentation, était-ce auprès de la direction du Gymnase une procession de visites, une avalanche de pétitions, qui a dû donner bien de l'occupation à M. Montigny et à son *alterego*, M. Edouard Lemoine. On sait, en effet, quelle est l'urbanité de ces messieurs, combien ils sont accessibles, et combien ils sont soumis à cette loi des gens bien élevés qui exige impérieusement que toute lettre reçoive une réponse.

Le résultat a-t-il répondu à l'attente? le succès si bruyant d'une première soirée sera-t-il aussi long et aussi fructueux que celui du *Demi-Monde?* c'est là une question que je n'ose résoudre dès à présent, mais je crois bien, en ce qui me concerne que si Platon eût assisté à la première représentation de cette comédie, il eût lui-même apporté à M. Alexandre Dumas fils la couronne de lauriers, mais qu'il l'eût fait immédiatement reconduire à la frontière par une escorte d'honneur, avec défense expresse de jamais rentrer sur le territoire de la république. Voici pourquoi :

Le père prodigue s'appelle le comte de la Rivonnière; il a cinquante ans. Son fils André en a vingt-six. Le père et le fils vivent ensemble dans le même hôtel. (La mère est morte depuis la naissance d'André.) Ils ont, ou plutôt ils devraient avoir, le père deux cent mille livres de rente, le fils cent vingt mille. Mais en réalité le père est ruiné et le fils ne possède plus que quatre-vingt mille francs de revenu. Tel est leur bilan social.

Passons à leur conduite. Le comte fait partie de la congrégation des *jeunes pères*. C'est un beau et un galant, resté beau et galant en dépit des années, et il a élevé son fils dans l'élégance et la galanterie.

Le catéchisme de Fronsac a formé la bibliothèque du jeune homme. Voilà pour le passé.

Pour le présent, le père est à Dieppe, où il tire à vue des lettres de change sur son fils, sans avis préalable; il y fait aussi la cour à une jeune fille de seize ans, Mlle Hélène de Blignac, qu'il prétend épouser.

Le fils est à Paris où il est occupé, dit-il, à se ranger et à ranger son père. En attendant il reçoit deux maîtresses, l'une, qui est le passé, Mme de Prailles, une provinciale du meilleur monde qui l'ennuie et avec laquelle il s'efforce de rompre; l'autre, qui est l'avenir, Mlle Albertine de la Borde, lorette de bas étage, véritable usurière d'amour, qui prend ses amants au poids et place ses capitaux à intérêt. Il y a aussi un M. de Tournai, hideux coquin, vivant du parasitisme, aux gages des opulents ou des opulentes qui ont besoin d'un valet titré. Tel est l'entourage.

Le père arrive impromptu de Dieppe. André est sorti, mais Albertine est à déjeuner avec Tournais. La présentation de l'un à l'autre rentre dans les attributions de ce dernier. Il la fait et la lorette est bientôt au mieux avec le comte. L'agréable demoiselle sort même en laissant son adresse au comte, qui lui envoie immédiatement un bouquet par les soins d'un valet entremetteur et ivrogne, qui est attaché à la maison.

André revient; il s'étonne de voir son père.

— Affaire d'amour dit, ce dernier. Il est venu embarquer une vieille passion pour Londres le matin même; puis on cause d'Albertine, puis de vingt autres. Cet honorable colloque est interrompu par l'arrivée d'un valet qui annonce que Mme de Prailles vient d'envahir l'appartement d'à-côté. André raconte à son tour à son père que c'est sa vieille passion à lui, une provinciale qui écrit trop. — Elles sont toutes comme cela en Touraine, répond le comte en riant, mais prends garde à l'invasion. Va pousser le verrou. — André suit le conseil de son père; il était temps: on entend Mme de Prailles tourner la clef dans la serrure. Les deux *gentilshommes* s'amusent beaucoup de ce bon tour. — Tu vois que je suis encore plus fort que toi, s'écrie gaiement le comte!...

Après cette leçon de famille, vient le chapitre affaires, c'est-à-dire dettes. André explique à son père qu'il est temps de se réformer et, pour cela, il ne voit qu'une ressource : le mariage. Il a une vieille femme sous la main, riche et amoureuse du comte depuis vingt ans, Mme Godefroy. Le comte fait la grimace; il veut bien se marier, mais à la jeune fille de seize ans déjà nommée. Le fils pâlit à ce nom, ce qui donne à penser, qu'outre Mlle Albertine et Mme de Prailles, il avait encore un sentiment tendre pour la jeune pensionnaire. Quel gaillard! Mais il se résigne en silence et il part pour Dieppe où ce dernier va demander la main de Mlle de Blignac.

Deuxième acte. — A Dieppe. — On voit M. de Prailles traverser rapidement l'action; assez pour qu'on le connaisse pour un parfait gentilhomme, fort épris de sa femme et un peu jaloux, mais d'une courtoisie, d'une loyauté et d'une bravoure accomplies.

Le public fait connaissance ensuite avec M. de Ligneraye, viveur ruiné de santé, qui, après avoir été l'amant de Mlle Albertine et de beaucoup d'autres, est devenu le sigisbé de Mme de Chavry, tante d'Hélène et sa [illegible] rente, ce qui donne à penser que la jeune fille a [illegible] de singuliers exemples devant les yeux. On fait [illegible] sance avec M. de Naton, jeune *gandin* très-fin [illegible] qui est, lui, l'amant en pied de la susdite Albertine. [illegible] gaillarde!

Total : trois femmes mariées qu'on voit ou [illegible] parle, et qui ont chacune un amant; une lorette qui a [illegible] des faiblesses à peu près pour tous les personnages [illegible] pièce, et une Mme Godefroy qui avoue que, du temps de son premier mari, il n'a pas tenu à grand chose que le comte. Passons. Ce dernier et André arrivent de Paris pour la [illegible] mande en mariage. Mais au moment où elle va être [illegible] Hélène, cette jeune fille très-précoce, développe [illegible] propos une théorie philosophique dans laquelle elle [illegible] pose qu'elle ne veut se marier que dans l'espoir d'être une *force et un exemple*. M. de la Rivonnière réfléchit sans doute qu'à son âge il est difficile d'être une force, et avec son passé impossible d'être un exemple. Il prend la main de son fils et la met dans celle d'Hélène: la jeune fille ne dit pas non. Après avoir accompli ce pieux devoir de famille, le père va finir sa soirée chez Mlle Albertine, arrivée tout exprès de Paris.

Troisième acte. — Intérieur du jeune ménage. Lune de miel. Le vieux comte raffole de sa bru; il la conduit au bois, au spectacle, au bal. Ce qui ne l'empêche pas, du reste, de recevoir chez lui Mme de Prailles, l'ancienne maîtresse de son fils, qui vient pleurer entre ses bras et lui apporter des lettres pour le jeune mari. Tout cela ne plaît guère à André. Mais le danger est ailleurs. Le comte est si tendre avec Hélène qu'on l'accuse d'être trop [illegible]. Des calomnies se répandent.

Successivement, Tournas le parasite et Mme Godefroy, cette vieille femme millionnaire qui vient à chaque [illegible] proposer au comte de l'épouser, lui révèlent brutalement le bruit qui court publiquement. On l'accuse d'être l'amant de sa belle-fille; il la courtisait avant, il la courtise après. Mme Godefroy lui débite une tirade à ce sujet qui [illegible] ainsi : Ce jugement du monde est tout naturel après vos légèretés. (Permettez, Mme Godefroy; tout naturel sur le comte, passe encore; mais sur Hélène? Voilà une [illegible] femme tombée bien vite et bien bas dans l'opinion publique. Une enfant de seize ans accusée, après deux mois de mariage, d'une faute... non, d'un crime... et de [illegible] crime... d'un inceste!...) Ce qui n'empêche pas Mme Godefroy de dire : « Cette idée a dû venir *à tout le monde, même à votre fils*. — A mon fils! s'écrie le comte; en effet, il me semble moins affectueux. » Il tente une [illegible] épreuve qui tourne mal. Alors, frappé au cœur, [illegible] sur son inconduite, il s'en va retrouver Albertine et Tournas, qui dînent aux Provençaux.

Quatrième acte. — Le comte s'est décidément [illegible] avec Albertine. Il a profité d'un voyage d'Hélène et d'André en Italie, pour établir cette femme chez lui ou [illegible] chez eux, et lui donner l'intendance de sa maison. Albertine a mis M. de Naton à la porte, et comme celui-ci réclame ses droits à propos de 50,000 francs dépensés pour elle, elle lui rit au nez et l'envoie chez Mlle Loulou, une de ses connaissances; M. de Naton s'en va tranquillement chez Loulou. Arrive de Ligneraye, qui annonce le retour d'André et prie Albertine de déguerpir. Albertine le [illegible] gue et refuse, en le tutoyant comme autrefois, au temps de *leurs amours*. Le comte lui est utile, elle garde le comte. Rien de plus cynique que cette scène. — André entre [illegible] comme un ouragan, sans daigner répondre au salut d'Albertine. Le comte lui demande de quel droit il est [illegible] avec cette personne. Il lui fait connaître que lui, [illegible] l'*estime*, et que se conduire comme vient de le faire André, c'est avoir des *mœurs de laquais*. Le fils, blessé, riposte en s'étonnant que son père puisse défendre une pareille femme. Il ajoute enfin : « Il est temps que vous sachiez que vous êtes complétement ruiné et que [illegible] droit d'entrer ainsi sans saluer ces gens, puisqu'ils [illegible] *chez moi*. » Le mot est dur. Le père éclate. Il [illegible] réhabiliter Albertine; il déclare que son fils et sa [illegible] l'ayant abandonné pour un voyage de deux mois en Italie, c'était bien le moins qu'il se cherchât un intérieur et [illegible] compensation à la famille. Albertine lui a donné tout [illegible]. Pour conclure, il chasse André de sa présence. La scène est faite de telle façon que c'est le comte qui a raison.

Tout est perdu, mais alors tombe du ciel le *deus ex machinâ*, M. de Prailles. Il a découvert que sa femme [illegible] un amant et le cherche. Grâce à un quiproquo plus ou moins vraisemblable, le comte trouve moyen de se substituer à son fils, et accepte la provocation en son propre nom.

Cinquième acte. — Chez André. Désolation des [illegible] de la conduite du père. Arrivée de ce dernier. Avant de se battre, il a voulu embrasser son fils, mais il lui cache la cause de ce retour. Réconciliation. Le comte, sous prétexte de régler sa situation, fait en quelque sorte des dispositions testamentaires. Il sort ensuite pour se rendre au rendez-vous de M. de Prailles. Albertine lui succède [illegible] un sac. Elle a placé dans ce sac toutes les reliques du vieux comte : billets à ordre, billets d'amour, [illegible] André les lui rachète pièce à pièce : total, 90,000 [illegible] en un bon sur un notaire. Albertine dont le sac est [illegible] y fourre le bon et s'en va en se félicitant d'être [illegible] avant qu'André connût le duel de son père. Évidemment dans l'esprit de cette demoiselle, une fois le père mort, [illegible] n'aurait pas racheté au même prix toute cette [illegible].

André apprend le duel. Désespoir. Rentrée du [illegible] sain et sauf. Il déclare qu'il est corrigé. Il paraît [illegible] ment décidé à renoncer à Albertine et même à [illegible] les 60,000 livres de rente de Mme veuve Godefroy. Il est entouré de la sympathie générale pour sa belle conduite pendant ces cinq actes... et la toile tombe.

Quant à M. de Prailles, le seul honnête homme de la pièce, le seul qui poursuive une juste réparation d'un injuste outrage, il a reçu un grand coup d'épée à travers la poitrine, et en a pour deux mois à réfléchir sur le danger qu'il y a à s'attaquer à des hommes qui connaissent si bien le cœur des femmes et l'escrime.

J'avoue que je serais de *l'avis* de Platon.

Lafont a été merveilleux de talent, de grâce et de distinction. Il a tout nuancé, tout adouci, tout composé. Après lui, Dupuis, Landrol, Dieudonné, Mmes Delaporte et Mélanie méritent leur part d'éloges. Mais Mme Rose-Chéri est digne de la plus réelle admiration dans le personnage d'Albertine. Singulier contraste! Une des comédiennes les plus respectables dans la vie privée, est celle à qui ont échu au théâtre le plus de ces rôles de coquines éhontées. Aussi, Mme Rose-Chéri a sauvé celui d'Albertine, plus odieux que les plus odieux, d'une façon bien simple, en ne parvenant pas à dépouiller l'honnête femme qu'il y a en elle.

PAUL DHORMOYS.

CHRONIQUE MUSICALE.

OPÉRA-COMIQUE. — *Yvonne*, opéra-comique en trois actes, de M. Scribe, musique de M. Limnander.

Nous pourrions ici contester l'opportunité d'un drame aux tirades pleureuses sur une scène dont le nom, sans parler des traditions qui s'y rattachent, semble exclure toute idée lugubre. Si nous avions le loisir de nous livrer à une dissertation sur ce sujet, on verrait combien abondent les bonnes raisons de défendre la porte de l'Opéra-Comique à toute prose qui n'a pas le mot pour rire, à toute musique qui ne gazouille pas d'allègres et tendres refrains.

Il a pu se trouver, il est vrai, que nous ayons applaudi des ouvrages qui ne contenaient pas à haute dose ce précieux levain de gaieté, et qui n'avaient pas moins escaladé les planches de notre vieille scène gauloise. Ainsi le *Val d'Andorre*, *Quentin Durward*, et une foule d'autres opéras qui nécessitent une *claque* de larmoyeurs, ont été déclarés par nous les bienvenus à la salle Favart, quoiqu'à proprement parler il y eût là une violation de domicile. Notre excuse était dans le mérite même de ces œuvres.

Or, la pièce que M. Scribe vient d'écrire avec une tristesse préméditée, n'a point pour nous ces vertus entraînantes, ces charmes persuasifs qui nous eussent fait oublier qu'elle était instituée de parti pris pour décourager le rire là où le rire est, en quelque sorte, chez lui. Figurez-vous que pendant les trois actes d'*Yvonne* on se lamente considérablement sur la scène, tandis qu'on se massacre dans la coulisse. M. Dennery ne combine pas mieux le triste et l'horrible. Aussi quel concert de mouchoirs dans la salle!

En effet, le sujet qu'a choisi l'ex-vaudevilliste ordinaire du Gymnase est tiré des souvenirs de nos guerres vendéennes.

Jean est engagé dans l'armée des blancs. Robert est soldat bleu. Jean, simple soldat, modeste fermier, aime en secret Blanche de Tinteniac, la fille de son seigneur... Comment osera-t-il aspirer à sa main? Robert aussi est un amoureux difficile à marier, car il voudrait épouser Loyse, la sœur de Jean, son ennemi. Le dénoûment — on l'a deviné — arrive avec la pacification de la Vendée; Yvonne, après beaucoup de cris et de grincements de dents, consent à donner sa fille à Robert; quant à Jean, il a conquis le grade de capitaine, et, en outre, il a été fait chevalier de Saint-Louis sur le champ de bataille; ces deux distinctions lui permettent d'épouser Blanche de Tinteniac.

Il faut maintenant convenir que la musique de M. Limnander nous jette dans un singulier embarras; elle brille, certe, par d'estimables et sérieuses qualités, elle est savante sans pédanterie, ornée sans afféterie, mélodique sans tomber dans la vulgarité. Que lui manque-t-il donc pour plaire? Elle suit, dans ses procédés, tous les errements de la grande école; mais ce qu'elle n'a pas, c'est cet élan, cette chaleur communicative, ce ton de persuasion qu'on ne trouve que dans les partitions magistrales. Tout cela est compassé, froidement calculé, mathématiquement étudié en vue d'un effet connu à l'avance. Pour emprunter une comparaison à la sculpture, l'opéra de M. Limnander est l'œuvre du praticien qui, le compas à la main, fait sortir la statue du bloc de marbre, mais ce n'est point le « modèle » que le sculpteur inspiré a *créé* en pétrissant sa terre.

Ajoutez à cela qu'il y règne une grande monotonie. Ce défaut provient, selon nous, du livret qui ne met guère en scène qu'un seul et unique sentiment, l'amour maternel, et encore cet amour est-il présenté comme source d'éternelles angoisses. Oh! comme il sera besoin de jouer souvent les *Rendez-vous bourgeois* pour sécher un peu les larmes du public!

Le morceau qui nous a le plus frappé dans la partition d'*Yvonne*, est la prière qui termine le second acte; le motif en est chanté d'abord à mi-voix par le chœur des femmes, puis il est repris magistralement avec tout l'orchestre, les instruments de cuivre et les basses dialoguant avec les parties hautes. Il y a aussi, dans le premier acte, un grand duo qui ne manque pas de pathétique, et qui est dit par Yvonne et son fils Jean au moment où celui-ci prend les armes pour aller combattre l'armée des Bleus. Le troisième acte s'ouvre sous les meilleurs auspices par les couplets militaires de Robert; ce morceau a du nerf et de la franchise; M. Troy le détaille parfaitement. Il y a encore un duo entre Yvonne et Loyse, où les lamentations de celle-ci contrastent vivement avec les chansons de celle-là, et qui a été goûté. Mais que de pâles romances, que de mélodies allanguissantes et diffuses il se rencontre encore dans cette trop élégiaque partition!

Nous devons, avant de finir, des éloges à Jourdan pour le zèle qu'il déploie à chanter son rôle de Jean, et à Troy, dont la voix est en progrès.

Mlle Wertheimber chante Yvonne avec une grande conviction, si on avec un complet succès. La cantatrice qui, sur cette même scène de l'Opéra-Comique, a créé le rôle de Pygmalion dans *Galathée*, ne manque assurément pas d'intelligence scénique : elle a même parfois de beaux élans de passion; mais il est regrettable que sa voix soit si rauque dans les notes élevées, tandis qu'elle sonne avec assez de rondeur dans le registre grave.

Ce rôle de la fermière, comme on nous le faisait remarquer le soir de la première représentation, ressemble fort à celui de la mère du *Prophète*; c'est une Fidès en sabots.

— Dimanche, 18 décembre, aura lieu, au Cirque de l'Impératrice, un grand festival, sous la direction de M. Pasdeloup. Le programme de cette solennité contient la marche et la cantate que M. Meyerbeer avait composées pour l'anniversaire de la naissance de Schiller.

ALBERT DE LASALLE.

Un de nos collaborateurs, M. PASINI, dont les travaux sur la Perse ont été admirés au dernier salon, vient de partir pour l'Egypte d'où il enverra au *Monde illustré* de précieux documents sur le percement de l'isthme de Suèz. M. PASINI doit visiter également la Palestine et la Syrie. Nous pouvons donc annoncer à nos lecteurs de nombreux et intéressants dessins sur ces différents pays.

L'ALMANACH DU MONDE ILLUSTRÉ pour l'année 1860, est en vente dans nos bureaux et à la Librairie Nouvelle, au prix de 50 centimes, et de 60 centimes pour les personnes qui voudraient le recevoir par la poste.

PETITE CORRESPONDANCE.

M. E. B., à Lyon. — Samedi prochain sans faute.

M. A. L. M., à Pauillac. — Mille remerciments. Nous utiliserons votre idée.

Mlle R. M., à Reims. — C'est malheureusement un peu long et un peu vif pour paraître dans le *Monde Illustré*.

RÉBUS.

EXPLICATION DU DERNIER RÉBUS :

Se défaire d'un importun est difficile au dernier point.

Exposition des beaux-arts à Marseille.

Depuis environ trente ans qu'un cercle des beaux-arts, aujourd'hui connu sous le nom de société artistique des Bouches-du-Rhône, s'est fondé à Marseille, où il a pour lui le patronage des hommes les plus honorables et les mieux posés, l'encouragement, la sympathie et l'appui de tout ce qui a un nom, une influence ou une fortune dans l'antique colonie des Phocéens, il est parvenu à organiser déjà onze expositions de sculpture et de peinture. Nous venons de voir la dernière et nous en rapportons l'impression la plus favorable pour la société qui l'a provoquée et pour les artistes qui ont été admis à y prendre part.

Paris, comme toujours, et comme partout, a fourni à cette exposition un notable contingent de noms aimés du public et d'œuvres qui seraient remarquées partout. Je cite sans suivre d'autre ordre que celui du livret des peintres auxquels les lecteurs du *Monde illustré* ont l'habitude de faire un accueil aimable et sympathique.

Je passerai très-rapidement sur la plupart de ces œuvres, dont un aimable et spirituel collaborateur, M. Arsène Houssaye a déjà rendu compte à cette même place. Il ne faut pas refaire ce qui a été bien fait. Je me contenterai souvent d'indiquer et de citer.

On a donné la place d'honneur au beau et poétique tableau de M. Charles Müller, intitulé : *Les Proscriptions irlandaises*; tout à côté, et un peu au-dessous, comme pour faire contraste à la nuageuse atmosphère de la verte Erin, on a placé un coin de ciel oriental, enfermé dans les baguettes d'or d'un cadre de Ziem, où se trouve peinte avec une vérité frappante une vue de Constantinople prise du côté des Vieux murs.

Vous connaissez le talent sérieux, sincère, vraiment viril de M. Leleux. Il a trouvé sa voie dans les idylles rustiques qui déroulent devant nous les différentes scènes de la vie des champs. *Les Moissonneurs*, applaudis à Paris, n'obtiennent pas moins de succès à Marseille. Je glisse légèrement sur les tableaux de M. de Curzon : le *Monde illustré* a pris plaisir à les faire connaître à ses lecteurs, et je les ai retrouvés et fêtés comme de vieux amis. J'en dirai à peu près autant des chiens aristocratiques et des chevaux bien élevés de M. Alfred de Dreux : on les voit partout, à la vitrine des boutiques élégantes et chez les marchands à la mode.

Puisque je suis à Marseille, j'aime mieux vous entretenir des peintres marseillais.

Si occupé qu'il soit de ses affaires, si absorbé qu'il paraisse par son commerce, le peuple marseillais a des aptitudes artistiques remarquables. Les hommes condamnés aux carrières les moins poétiques trouvent le moyen d'ouvrir de temps en temps une petite fenêtre sur l'idéal, et ils ne manquent jamais de jeter les yeux de ce côté-là plus d'une fois par jour. A Marseille, je connais plus d'un tailleur qui est poëte, plus d'un menuisier qui est musicien, plus d'un coiffeur qui est peintre. Quand on parcourt la liste des exposants inscrits au catalogue, on s'étonne de la quantité d'artistes livrés à des occupations professionnelles, qui ne demandent à l'art que de nobles distractions, une douce et chère récompense, un délassement de leurs autres travaux, mais qui n'attendent pas de la muse capricieuse le souper du jour ou le dîner du lendemain.

Cette particularité, qui nulle part ne m'a frappé plus qu'à Marseille, donne a mes yeux un intérêt particulier à l'exposition marseillaise. Je me sens tout disposé à trouver agréables et savoureux ces fruits venus d'eux-mêmes et presque sans culture sur des branches vigoureuses, puisant la séve abondante dans le sol natal.

Voilà, par exemple, M. Simon, dont nous reproduisons un tableau, intitulé : *En route pour l'abattoir*; eh bien! M. Simon est né dans la boutique d'un perruquier, et il n'a pas cherché à se faire coiffeur. Il continue, deux fois par semaine, à promener sur les joues phocéennes et les mentons marseillais son rasoir de Figaro. Et cependant, un beau matin il s'est dit, comme je ne sais plus quel Italien, dont j'ai le tort d'oublier le nom, quoi qu'il soit célèbre : *Anch' io son' pittore.*

On eût pu croire qu'à force de pincer le nez de ses clients et de leur barbouiller les oreilles de savon mousseux, M. Simon se serait senti une vocation robuste de portraitiste.

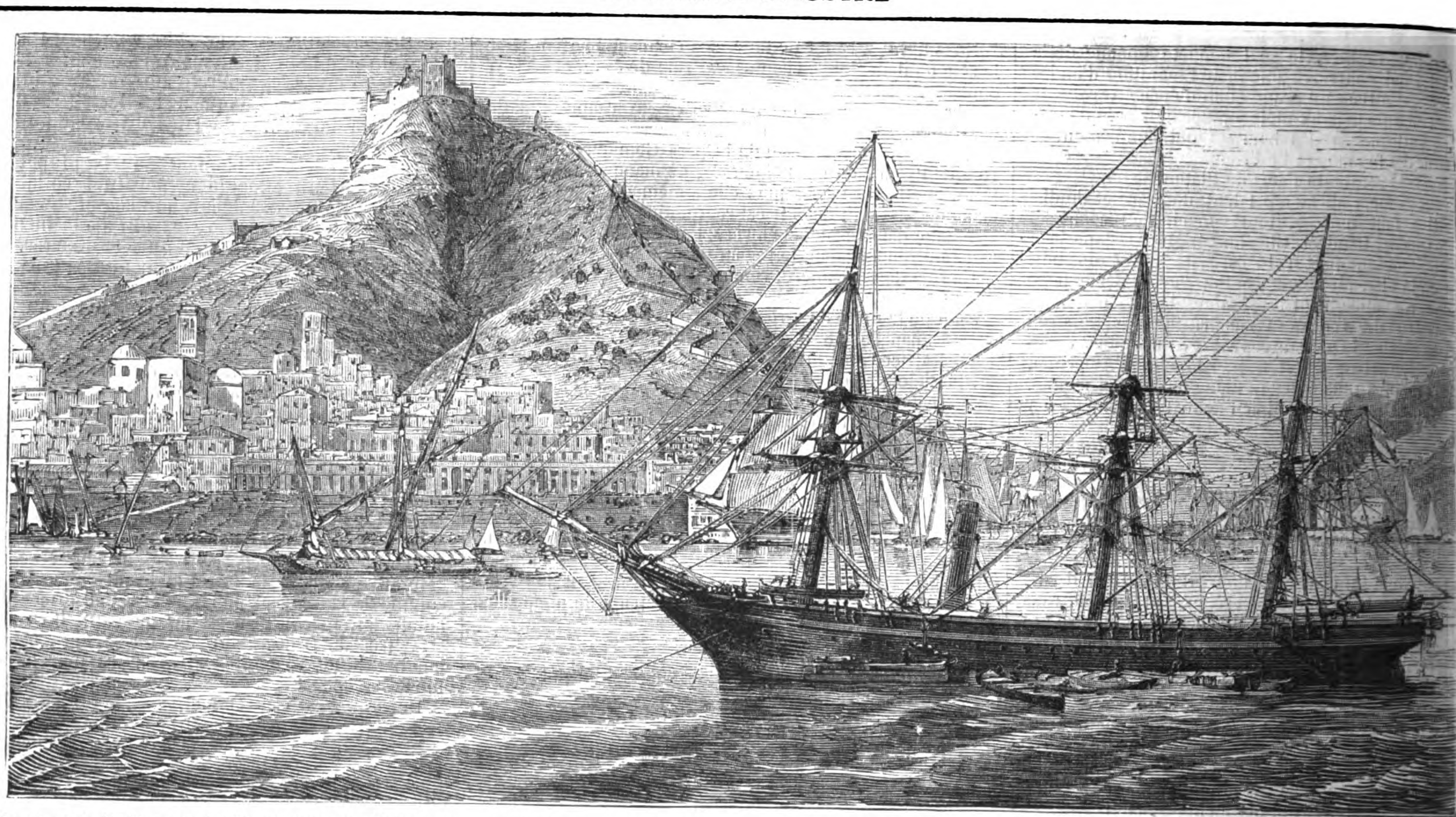
Pas le moins du monde : il se serait plutôt dit, comme le philosophe Vireloque, élève de Gavarni : Plus je vois l'homme, et plus j'aime le chien. Au lieu de chien, pour être vrai, je devrais écrire bœufs, veaux et moutons, car M. Simon fréquente plus volontiers les abattoirs que tout autre lieu de plaisance. Il fait ses délices de la société des garçons bouchers; s'il demeurait à Paris, il prendrait un rez-de-chaussée dans la rue des Amandiers-Popincourt.

Aussi voyez quelle profonde intelligence il a de ses sujets! comme il connaît bien ses modèles et avec quel bonheur et quelle fidélité il sait les rendre! Ce n'est rien, n'est-ce pas, ces trois veaux, et il ne faut pas grand effort d'imagination pour trouver un pareil sujet : pour le trouver, non; mais pour le rendre avec cette vérité de touche, ce naturel de pose, cette puissance d'effet, cette justesse de ton et cette harmonie générale, il faut être un artiste. Il faut être un peintre.

Comme M. Simon, M. Joseph Suchet est sorti des rangs du peuple, et, secondant par le travail les qualités d'une heureuse nature, il est devenu un artiste. Nous espérons bien reproduire quelque jour son excellent tableau : la *Pêche des thons*, dans lequel il a si heureusement rendu le mouvement de la vague marine, les beaux aspects de la Méditerranée et les splendeurs du ciel méridional.

L'autre tableau, que nous sommes heureux de mettre sous les yeux de nos lecteurs, est intitulé : les *Pifferari*, et il a pour auteur M. Emile Loubon.

Je range M. Emile Loubon parmi les peintres marseillais, quoiqu'il puisse être réclamé, comme un des leurs, par les artistes parisiens. M. Emile Loubon a marqué dans toutes nos expositions, et son souvenir est resté présent à nos lecteurs. Mais ce fils de la Provence a été pris dans nos brouillards de la nostalgie cruelle : il a senti le cuisant regret de la mer bleue et



Ville et port d'Alicante, le 25 novembre, d'après un croquis de notre correspondant M. Yriarte. — Le vapeur sarde *Genova*, frété par le gouvernement espagnol, prenant un chargement de munitions de guerre.

du ciel bleu ! Il est retourné à Marseille, et il est aujourd'hui conservateur du Musée : il faut donc, malgré nous, le ranger parmi les artistes marseillais.

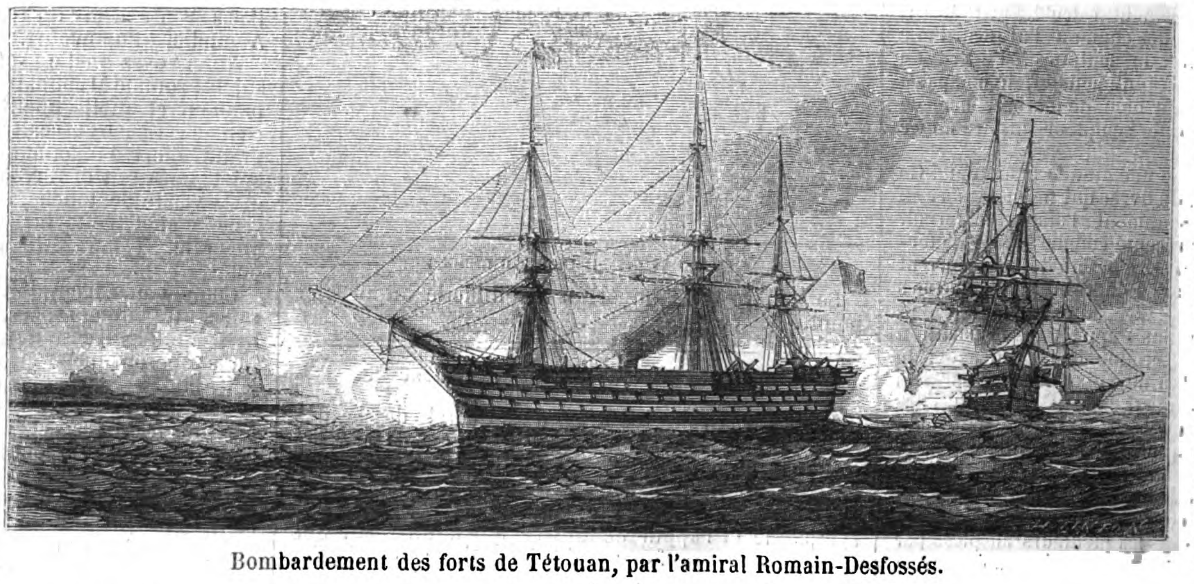
Ce tableau des *Pifferari*, dont notre graveur a su rendre le style et l'accent, est une très-jolie composition, pleine de grâce, de distinction et d'élégance; très-énergique en même temps et très-vrai. Sur le premier plan, devant la madone rustique, les deux *Pifferari*, aux visages mâles et bronzés, soufflent dans leur musette, et jouent leurs airs avec une gravité et un sérieux que rien ne trouble : comme figure, vous pouvez voir qu'ils sont admirablement campés, et dessinés de main de maître; comme expression, ils ne sont pas moins dignes d'éloge : ce sont des musiciens, et la musique est la grande affaire de leur vie; ils jouent et ne font pas autre chose : Fais ce que tu fais, *Age quod agis !* c'est partout la maxime du sage.

Dans le fond du tableau, agenouillées au pied de la madone, on aperçoit de brunes Italiennes qui murmurent dévotement leur prière, tout en écoutant avec l'avidité propre à cette race, si curieuse d'émotions artistiques, les cantilènes mélancoliques de nos deux Pifferari.

EXPOSITION DE MARSEILLE. — *Pifferari*, tableau de M. Emile Loubon.

Nous avons choisi, pour la reproduire, celle des compositions de M. Emile Loubon qui se prêtait le mieux peut être au cadre de notre journal. Mais, à côté des Pifferari, le conservateur du Musée de Marseille a exposé sept tableaux dont l'ensemble révèle également l'originalité de sa manière et la souplesse de son talent. Il y a d'abord une grande toile, intitulée : le *Soir dans les marais Pontins*, dont l'effet est très-saisissant. Le bouvier, assis par terre et tenant en main sa longue baguette blanche, a une tournure superbe; les grands bœufs pâles, attelés deux par deux aux petites charrues, sont d'un profil très-fier, et, pour qui a jamais fait par terre le voyage de Naples à Rome, l'ensemble du paysage reproduit à merveille l'aspect à la fois grandiose et désolé de ces marais, où habitent la pâle fièvre et la malaria, et qui sont une des choses les plus caractéristiques de notre Europe.

Nous apprécions fort un autre tableau de M. Loubon, intitulé : *Temps de pluie*. C'est une autre scène, un autre pays, un autre ciel. Adieu, l'azur ! nous sommes dans le Nord, par un jour de tempête : la rafale secoue les arbres tordus et courbe les grandes herbes. Tout s'enfuit; hommes, chiens et troupeaux. La composition est pleine de vigueur et d'énergie.



Bombardement des forts de Tétouan, par l'amiral Romain-Desfossés.

Si nous avions un peu plus de loisir et d'espace, nous aimerions à citer encore les montagnes de *Montredon*, et l'anse de *Val-Bonille*, de M. Aiguier, peintre le matin, *modiste* le soir, mais toujours inventeur, soit qu'il chiffonne les rubans d'un bonnet ou qu'il esquisse le paysage d'une idylle provençale.

Les grandes décorations et les allégories de M. Magaud, les pêcheries de M. Bouillon-Landais, et les toiles orientales des de M. Huguet auraient droit à une étude et je ne puis leur donner qu'une mention rapide et fugitive; mais j'espère que le jour n'est pas loin où les lecteurs du *Monde illustré* retrouveront à Paris ces jeunes et vaillants artistes.

LOUIS ÉNAULT.

Bombardement de Tétouan.

Un fait assez étrange est venu troubler la quiétude que notre position de puissance neutre, dans le conflit actuel entre l'Espagne et le Maroc, imposait à notre flotte mouillée dans la rade d'Algésiras.

Le vaisseau le *Saint-Louis* croisait dans le détroit lorsque, à peu de distance de terre, son pavillon tricolore parfaitement déployé, il passa devant la baie dans laquelle se jette la rivière de Tétouan, ville marocaine dont nous avons donné l'aspect et la description dans notre numéro 135.

Sur la rive gauche de cette rivière, les Marocains ont construit une tour en briques, armée d'un petit nombre de pièces qui ont la prétention de balayer la rade.

Le *Saint-Louis* rentrait au mouillage, lorsque le commandant de ce fort présomptueux s'avisa de lui tirer des coups de canon. Après une insulte pareille, le vaisseau dut rentrer au mouillage d'Algésiras et en référer à l'amiral Romain-Desfossés, qui le lendemain, 26 novembre, appareillait lui-même avec les vaisseaux *La Bretagne*, le *Saint-Louis*, la frégate à vapeur *La Foudre* et l'aviso *La Tisiphone*, se rendait devant le fort de Tétouan, ouvrait immédiatement le feu, et, au bout de trois quarts d'heure, réduisait au silence les canons du fort.

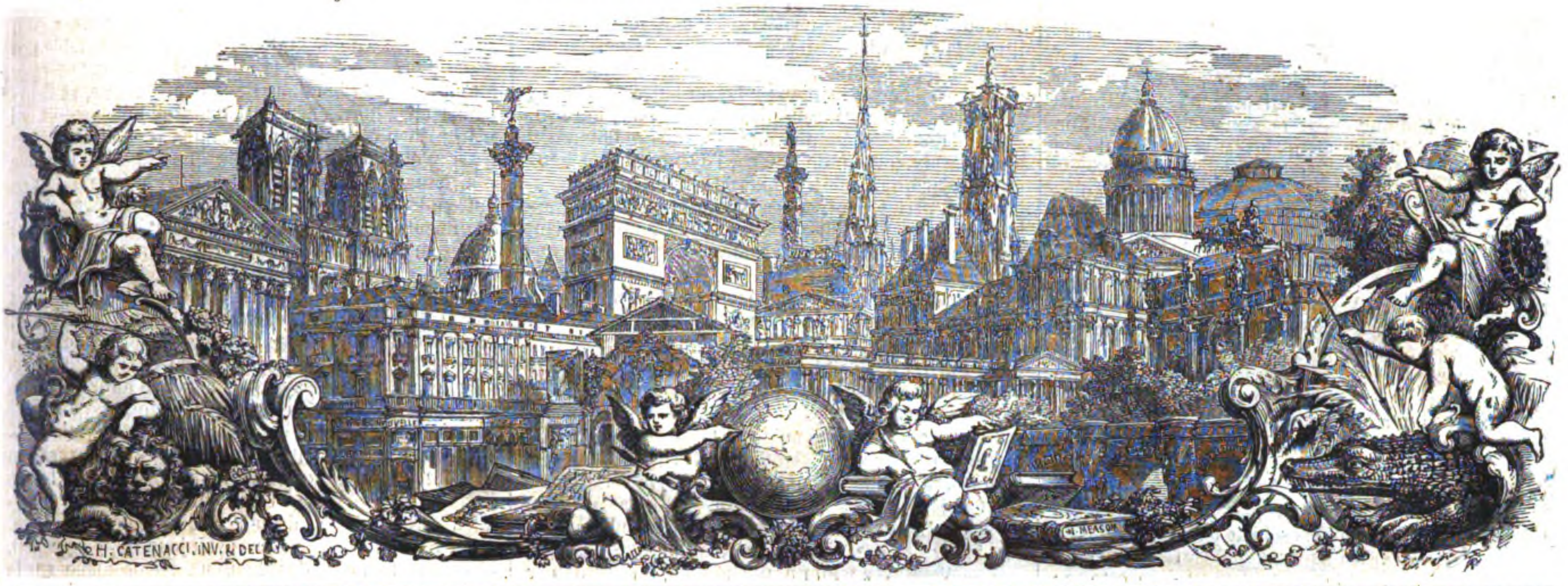
Après ce châtiment immédiat et sévère, infligé aux Marocains, l'amiral Romain-Desfossés est venu reprendre à Algésiras son mouillage et sa neutralité.

MAC VERNOLL.

Paris. — Imp. de la Librairie Nouvelle, A Bourdilliat, 15, rue Breda.

LE MONDE ILLUSTRÉ

JOURNAL HEBDOMADAIRE.



ABONNEMENTS POUR PARIS ET LES DÉPARTEMENTS :
Un an, 21 francs ; — Six mois, 11 francs ; — Trois mois, 6 francs.
Le numéro, 35 c. à Paris ; — 40 c. dans les départements
Tout numéro demandé quatre semaines après son apparition sera vendu 40 c.
Le volume semestriel : 11 fr. broché ; — 16 fr. relié et doré sur tranche.

3me Année, N° 140. — 17 Décembre 1859.

Bureau d'abonnement et de vente : 15, boulevard des Italiens, à la Librairie Nouvelle.
Direction et Administration : 15, rue Breda.

Toute réclamation, toute demande de changement d'adresse doit être accompagnée d'une bande imprimée et adressée à l'Administration, 15, rue Breda.

Toute demande d'abonnement non accompagnée d'un bon sur Paris ou sur la poste, toute demande de numéro à laquelle ne sera pas joint le montant en timbres-poste, sera considérée comme non avenue.

SOMMAIRE DU TEXTE :

SOMMAIRE DES GRAVURES :

John Brown.

Nous donnons aujourd'hui le portrait d'un homme dont le monde entier vient d'admirer l'audace et le stoïcisme. Nous avons nommé John Brown dont la condamnation à mort, malgré son grand âge et malgré son héroïque attitude devant ses juges, vient de causer une si douloureuse impression.

Après une vie tout entière consacrée à l'émacipation des esclaves, après avoir perdu déjà dans la lutte deux de ses fils, il était venu s'établir à Harper's Ferry, sur la limite septentrionale de l'État de Virginie pour poursuivre l'œuvre à laquelle il avait voué ce qui lui restait encore de vie. Il organisa un complot abolitioniste, et, à la tête de vingt-cinq conjurés, il s'empara, le dimanche 16 octobre et pendant la nuit, de l'arsenal fédéral.

Ce coup de main réussi et connu, tous les nègres des environs accoururent auprès de John Brown et s'emparèrent des armes déposées dans la citadelle.

Mais bientôt, sur les ordres du président des États-Unis, quinze cents soldats avec deux pièces de campagne entourent le fort. Le 18, au matin, sommation est faite aux insurgés de se rendre, ceux-ci refusent.

Les soldats de marine ont brisé la porte, et, malgré une vive fusillade, sont entrés dans l'arsenal au pas de charge. John Brown a été pris avec quelques-uns de ses compagnons.

Malgré trois blessures et un coup de sabre à la tête, le chef des insurgés comparut le 25, sept jours après l'attentat, devant la cour des magistrats de Charleston. Il assista aux audiences couché sur un lit de sangles et n'en montra pas moins une grande énergie.

Affaire de Harper's Ferry. — JOHN BROWN, d'après une photographie communiqué par M. Thompson.

Renvoyé par le grand jury devant la cour d'assises où, déclaré coupable de trahison, de meurtre et d'excitation des esclaves à la révolte, il a été condamné le 2 novembre à la peine de mort, sentence qui, d'après la loi, doit recevoir son exécution quarante-huit heures après le prononcé du jugement.

Le gouverneur Wisse a adouci la rigueur de la sentence en remettant au 2 puis au 16 décembre l'exécution du vieux Brown.

Le jour prédit, il y a soixante-dix ans, par Jefferson, serait-il prêt à se lever? Le troisième président des États-Unis aurait-il pronostiqué l'avenir, quand il disait aux Américains : « La lutte éclatera dans votre société entre l'esclave et le maître ; » et Quincy Adams, un autre président, lorsqu'il disait : « Le jour viendra où la délivrance de l'esclave doit s'accomplir. »

Nous n'avons pas à discuter ici la justice de la sentence qui a frappé le courageux vieillard ; mais sans juger la cause qu'il a si énergiquement défendue, nous ne pouvons nous empêcher de payer un juste tribut à celui qui s'y est si noblement dévoué. L'intérêt qu'a soulevé ce procès, a d'ailleurs été si grand que nous avons pensé être agréables à nos lecteurs en reproduisant les principales phases de cette étrange aventure, la prise de l'arsenal, la comparution de John Brown devant ses juges, et enfin comme détail de mœurs caractéristiques, le dortoir des jurés. On sait en effet qu'aux États-Unis, depuis le commencement d'un procès jusqu'à la fin, les jurés sont renfermés sans aucune communication avec l'extérieur.

LÉO DE BERNARD.

COURRIER DE PARIS.

Voici une toute simple histoire. L'imagination en peut assurément inventer de plus incidentées, accidentées : mais je doute que la vérité en dicte de plus touchante et de plus exemplaire.

La scène se passe dans une petite ville du midi, jadis colonie romaine, capitale des *Lactorates*, en Novempopulanie, puis fief des d'Armagnac au moyen âge, assiégée par Charles VII et par Louis XI, puis prison d'un Montmorency, et enfin patrie d'Ant. de Roquelaure et d'un des plus brillants maréchaux de l'Empire, Lannes, duc de Montebello, — Lectoure enfin, qui, bien que perchée sur une montagne à cinquante lieues de la mer, a vu naître plusieurs marins distingués, parmi lesquels un brillant contre-amiral, lequel, en juillet dernier, avait pris les plus ingénieuses dispositions pour faire l'épreuve, contre les murs de Peschiera, d'une charmante flottille de chaloupes canonnières qu'il avait armées pour les lancer sur le lac de Garda... lorsqu'un mot au *Moniteur* est brusquement venu renverser tous ses projets ; Lectoure ainsi posé, arrivons à notre petite histoire.

Un matin, il y a de cela environ quinze ans, comme le principal barbier-perruquier de l'antique petite ville s'apprêtait à aller raser M. le maire, la porte de la boutique s'ouvre, et entre un jeune gars d'une vingtaine d'années, dont la plantureuse chevelure témoignait du plus grand besoin de quelques coups de peigne. Mais un besoin plus significatif encore était celui de souliers... et le ravitaillement d'un estomac délabré l'emportait encore sur le tout ! Aussi n'était-ce pas une pratique qui entrait, mais une sorte de mendiant.

Sa figure ouverte et intelligente, la franchise de son langage, — et peut-être, qui sait ? l'opulente et inculte chevelure qui le coiffait mieux que le plus chaud bonnet, tout prévint le perruquier en faveur de celui qui venait lui demander un asile et du pain en échange de son travail. En effet, cette tête offrait aux études, aux combinaisons d'une main experte comme une sorte de perruque vivante mise à sa disposition, *un sujet* enfin, passible de toutes sortes d'exercices du fer et du peigne, sur lequel il comprit qu'il pouvait s'escrimer, s'essayer, hasarder les innovations les plus imprévues, de façon à ne plus aller qu'à coup sûr lorsqu'il s'agirait d'accommoder le receveur des contributions qui soigne sa raie, ou le jeune monsieur qui prétend être coiffé à l'instar de Paris... En province, on adore *les instars !*

De sorte que le jeune homme, que nous appellerons Philippe, fut parfaitement accueilli du perruquier et de sa brave femme, qu'au bout de quelques jours, il était tout à fait de la maison, et qu'après peu de mois, il maniait déjà, avec la dextérité et la légèreté de main d'un véritable praticien, rasoir, fer et ciseaux. Aussi son patron l'aimait-il beaucoup, et s'était-il insensiblement familiarisé avec l'idée de lui céder un jour son fonds de pots de pommade un peu rancis, de savons à la vanille un peu éventés, ses plats à barbe un peu ébréchés ; plus encore : M. le maire, ses adjoints, le percepteur, le bedeau et mainte autre pratique... lorsqu'un beau matin Philippe lui fit tomber le peigne des mains au moment où il frisait le tour de M^me^ la directrice des postes, en lui déclarant brusquement qu'il voulait faire son *tour de France !*

« — Quoi ! nous quitter, ingrat ! tu voudrais abandonner cette maison qui, depuis trois ans, est la tienne... qui pourrait l'être toujours ! Nous t'aimions, ma fille Marianne comme une enfant qu'elle est encore, et moi comme un vieillard que je suis déjà ! Ma femme te traite comme si elle t'avait allaité... et tu veux aller courir le monde, t'exposer aux quatre vents du ciel, souffrir du froid, du chaud, — de la solitude pire que les mauvais éléments... tandis qu'on t'aime ici, et que tu y as trouvé le bonheur que tu n'avais pas... que tu n'avais plus ! »

Rien n'y fit ! Philippe, possédé d'une juvénile agitation, d'un irrésistible besoin d'inconnu, d'aventures, voulut partir... il partit.

La petite Marianne pleura comme si elle perdait un frère... ou plutôt sa plus belle poupée, car l'enfant n'avait que cinq ans. Le vieux perruquier se contenta de dire en étouffant ses sanglots : Au moins reviendras-tu ?

« — Je le jure ! — dit Philippe.

» — Oui, mais serai-je encore là pour t'ouvrir la porte ? »

La bonne femme lui glisse un petit paquet de linge et de provisions ; — il fuit...

Le voilà lancé à pied, par le monde, avec quelques pièces d'or et le petit sac pendu à son bâton. Il souffre de cette séparation cruelle, insensée, coupable... et pourtant il va ! Un secret, un immaîtrisable instinct le pousse, — sa raison ni son cœur n'y pouvaient rien !

Il écrit, et souvent d'abord — de Paris, où il avait la frénésie d'arriver, et dont il se fatigue après quelques semaines de séjour. Un Hollandais qu'il rase lui parle d'Amsterdam, de Rotterdam... ces calmes patries de l'honnête prospérité. Il veut voir cette Chine du Nord qu'on appelle des villages et qui sont des musées, il part. De là il écrit encore à ses bons amis de Lectoure ; puis comme un navire fait voile pour la Néva, il met la désolation dans le cœur du bon perruquier en lui apprenant que, cédant à une irrésistible passion de voyager, il s'éloigne pour un an.... pour deux peut-être, s'enfonçant de plus en plus dans le Nord.

Et à dater de ce jour plus de lettres de Dominique ; il avait parlé d'un tour de France, l'aventurier fait peut-être le tour du monde ! Quoi qu'il en soit, on n'en entend plus parler. Le bon perruquier et sa femme l'accusent ; la petite Marianne les afflige en demandant quand son ami Philippe reviendra, et ce qu'il lui rapportera de beau. Enfin on essaie peu à peu de n'y plus penser, car il s'est déjà écoulé tant de mois qu'ils forment des années, et Philippe continue à se taire. Peut-être est-il mort ? — dit la bonne femme. Elle aime mieux, qui sait ! se l'imaginer mort que de se l'avouer ingrat... ces bizarreries cruelles sont parfois dans les cœurs tendres.

Et les années s'accumulent, et les événements de toute sorte s'accomplissent dans les États, dans les familles, là terrifiants, ici douloureux ! On voit tomber les feuilles du dernier été, et avec l'hiver précoce arrive à Lectoure un étranger qui descend dans la meilleure auberge, appelle l'hôte et lui dit :

« — Vous avez ici un brave homme, un perruquier nommé B*** ?

» — Nous l'avions, monsieur,... mais il est mort ! »

L'étranger ému s'arrête un instant... puis se maîtrisant interroge de nouveau :

« — Mais... sa famille ?

» — Elle est toujours là, monsieur. La veuve B*** a continué à tenir la boutique à l'aide d'un garçon.

» — Et elle demeure... »

» — Où demeurait le père B***.

» — C'est bien... je vous remercie ! »

Et il sort. L'étranger connaît la ville ; en quelques minutes il est en présence de l'enseigne, en avant du nom de laquelle le pinceau trempé dans des couleurs plus fraîches a tracé le mot *veuve*... Il entre.

Comme son cœur bat ! Il y a juste quinze ans que Philippe avait franchi ce même seuil, d'où l'accompagnèrent jusqu'à l'angle de la rue des regards obscurcis de larmes, et pendant de longues années des vœux que le ciel avait exaucés. Le voilà devant le comptoir ; deux femmes y sont assises : la vieille mère et sa jolie fille de vingt ans. Toutes deux le regardent avec surprise, et ni l'une ni l'autre ne reconnaît le petit barbier inculte et paysanesque dans le beau monsieur, plus élégamment vêtu que M. le préfet d'Auch, qui traverse parfois Lectoure comme un météore.

« — Monsieur, qu'y a-t-il pour votre service ? La barbe ? une coupe de cheveux ? un coup de fer ? Antoine, allons donc, lambin... offrez une chaise à monsieur !

» — Ce que je veux, ma chère mère B***, c'est votre joue à embrasser ! Avez-vous donc oublié qu'avant cet Antoine il y avait ici Philippe ? Philippe qui voulut partir un jour, il y a quinze ans de cela, et qui avait juré de revenir ? Eh bien ! le voilà ! »

La bonne vieille femme se serait assurément évanouie, si dans sa classe modeste on avait connu ces choses-là. Elle pleura, ce qui est l'impérieux besoin de la nature dans la joie extrême comme dans la douleur, et elle finit par s'enhardir assez pour ouvrir ses bras au beau monsieur, tandis que Marianne très-émue regardait cette scène avec des yeux que l'étonnement agrandissait encore...

« — Ah ! ma petite Marianne d'autrefois, — exclama Philippe, — ta mère me permettra bien de t'embrasser aussi ! »

Et ce qui fut dit fut fait.

Ce retour vous dicte le reste, ami lecteur ! Philippe raconta ses aventures avec des poses moins prétentieuses que celles d'Enée racontant ses aventures à Didon, dans le classique tableau de Guérin. La bonne B*** et sa fille s'exclamaient à toutes les phrases qui marquaient l'ascension du petit Figaro de Lectoure sur les rayons de la roue de fortune. L'odyssée résumée était celle-ci : cette fortune, à la poursuite de laquelle il était parti, s'était laissée atteindre ; intelligent, honnête et laborieux, tout lui avait réussi. Etant allé en Russie, les circonstances le favorisèrent si bien, qu'il finit par fonder une maison de commerce, laquelle prospérant, prospérant toujours, avait porté sa fortune à un chiffre dont à cette heure on s'émeut à Lectoure, bien que les commères ne sachent le préciser au juste entre cinq cent mille francs et cinq millions ! Un zéro de plus ou de moins, l'affaire ne reste pas moins merveilleuse, et le retour de Philippe, ou du moins celui que nous avons nommé ainsi, fait en ce moment le sujet de toutes les conversations : car, sachez-le bien : l'histoire est d'hier, et conséquemment aussi récente que je vous adjure de croire qu'elle est authentique. L'invention s'applique d'ordinaire à des sujets plus compliqués et moins naïfs.

Et après tout, cette histoire vous la finirez bien sans moi ! Le cœur la dicte. C'est la tendre fable des *deux pigeons*, — plus la richesse. Il a voulu fermer à tout jamais la boutique de la bonne veuve, et l'emmener chez lui... chez Marianne, qu'il épouse, et qui mérite bien ce bonheur, car nulle réputation dans le pays n'était aussi honorable que celle de la jeune fille citée parmi les plus jolies. Et Philippe a fait en outre quelque chose qui démontre que l'élévation des sentiments s'accorde de tout point chez lui avec le premier élan d'une persistante reconnaissance. Ayant appris que pendant son absence un des frères du vieux mort, malheureux dans ses affaires, avait jadis laissé des dettes déjà oubliées, il en fit recherche, et ne voulut entrer dans la famille B*** que tout cela honorablement réglé, payé, capital et intérêts. Vous verrez que, dans le pays, la génération future prendra cette véridique histoire pour une légende !

Mais en attendant qu'arrive cette génération, — dont ils s'occuperont eux-mêmes, — nos fiancés se marient, et Paris les verra... sans les deviner ! Mais Paris est-il à ce point insensible, indifférent et dédaigneux ? Non, c'est seulement sa fatuité de le paraître, et je gage que si, par un beau jour de pâle soleil, alors que la foule des heureux se promène sur le boulevard, on disait à cette belle dame nonchalante, ou à ce monsieur blasé :

« — Vous voyez bien là-bas, de l'autre côté du boulevard, cet homme à la mine ouverte et franche qui donne le bras à cette charmante petite femme ? Eh bien ! c'est Philippe ! c'est Marianne ! »

Je parie, dis-je, que la dédaigneuse parisienne et le superbe dandy se hâteraient de traverser la Chaussée encombrée de chevaux, d'équipages, pour aller regarder ce couple heureux, l'enviant peut-être, l'honorant pour sûr — et que le souvenir de cette modeste histoire leur fournirait matière à se faire écouter le soir, dans le salon où déjà le thé fume, au risque d'interrompre les femmes déplorant la mort prochaine de la crinoline, et les hommes partant pour la conquête — orale — de la Chine, sous le commandement du général Montauban !

Il paraît que de hauts conciliabules ont décrété l'abandon de la crinoline, — ainsi appelée, du mot *crin*, parce qu'elle était généralement de fer ou de baleine. — L'hiver social qui s'ouvre verra une nouvelle coupe de robes, courtes de taille, étroites, étriquées à partir de la ceinture, et s'élargissant peu à peu par le bas ; un cône tronqué, un pain de sucre décapité, en supposant la ceinture de la femme placée au point de la section du pain. Ce sera fort laid et fort embarrassant pour les jambes ! Ajoutez que les malheureuses femmes qui, au lieu de *suivre* paisiblement les modes, *courent* follement après, vont être contraintes à se serrer de plus en plus déplorablement ; car cette invention, qui rappelle les modes du premier empire, dégage la taille et allonge le torse, tandis que la sotte crinoline avait au moins cet avantage qu'elle empaquetait ces dames et permettait aux prudentes, — à celles qui voulaient respirer, manger, et éviter les maux affreux qui naissent infailliblement de la barbare compression de la taille, et du refoulement violent des organes qui en dépendent, — leur permettait, disons-nous, de dissimuler la flaccidité du corset et la mollesse du lacet. Mais aujourd'hui avec la taille courte et ainsi dénudée, tous les périls reviennent ; — car on ne parviendra jamais à prouver aux femmes à la mode qu'une taille trop fine est une monstruosité qui fait songer à une foule de désordres anatomiques infiniment peu poétiques, et elles ne consentiront guère à examiner les plus beaux types de la souveraine beauté qu'offrent les statues, où la taille a les développements exigés par l'harmonie de l'ensemble et la mission génératrice de la femme. Aussi, à la fin de l'hiver combien de ces dames seront-elles *étendues !*...

Un arrêté de l'intendant des théâtres royaux de Berlin avait commencé, il y a quelques mois, l'impérative réforme. Voici la formule de cet arrêté, conséquence sérieuse de quelque chose de bouffon :

« Il est défendu aux actrices et chanteuses de porter des crinolines ou des vêtements de dessous qui ne suivent pas le mouvement du corps. Les dames devront se servir de vêtements de dessous qui permettent de s'asseoir, de se mettre à genoux, d'embrasser quelqu'un, sans produire, comme la crinoline, un effet désagréable ou ridicule, ou même inconvenant pour les spectateurs de l'orchestre.

Voilà qui est parler ! Mais avec la perte de la cri-

noline, nous ne serons pas du même coup débarrassés de l'extrême ampleur des vêtements, car de grands intérêts s'y opposent. Certes, les maris ne demanderaient pas mieux que de voir les robes de soie ramenées aux anciennes proportions, qui se bornaient à une douzaine de mètres d'étoffe par robe, tandis qu'aujourd'hui il en faut jusqu'à trente! Mais on doit compter avec le despotisme des couturières, *influencées par* certains marchands qui sont naturellement bien aises de vendre deux robes pour une. Il est incontestable que le produit du commerce des soieries pour robes a doublé depuis les extravagances de la crinoline, et qu'il sera fort difficile de ramener tant d'ampleur aux proportions du dernier règne, car les femmes mondaines obéissent aux couturières, qui cèdent à d'autres influences. Ces dames se fatiguent sans doute énormément à porter, à traîner, j'ignore combien de kilogrammes de soie pendue à leurs flancs, mais c'est la mode, et tout est dit! N'est-il pas curieux de savoir parfois quels intérêts purement mercantiles on sert en obéissant à ce qu'on croit naïvement une mode, — et faut-il rappeler qu'il y a cinq ou six ans tout Paris raffola d'une teinte fausse et louche, qui n'était ni le vert ni le bleu, et cela parce qu'un teinturier considérable des environs de Lyon avait, par une erreur de proportion dans ses combinaisons chimiques, manqué son bleu, et amené cette atroce nuance dont la vue donnait le mal de mer? On expédia des agents à Paris pour s'entendre avec les détaillants du boulevard les plus achalandés, avec les couturières en vogue... et mesdames une telle et trois étoiles, enjolées, embobelinées par des langues bien pendues, — qui tiennent le secret de bien des tailles et de bien des charmes, — acceptèrent d'arborer les premiers cette écœurante couleur qui faisait grincer les yeux... Un mois après, ces nombreuses robes promenaient sur les boulevards leur immense métrage, soldant par un bénéfice énorme l'erreur chimique d'une cuve de teinturier. Voilà pourtant une des origines de la mode!

~~~ Paris justifie de plus en plus son titre de capitale de l'Europe, et il ne lui manque plus, pour que ce titre soit consenti par les étrangers, que de leur offrir des salles de spectacle plus confortables que celles dont il est inconcevable que nous nous contentions: car, à trois ou quatre exceptions près, le plaisir qu'offrent les théâtres de Paris, est singulièrement amoindri par la torture infligée au spectateur dans des stalles dont les rangs sont spéculativement accumulés, ou dans les loges proclamées pour quatre ou cinq personnes, et où deux à peine se peuvent mouvoir.

Mais en attendant que des constructions nouvelles permettent aux architectes de soustraire les curieux aux tortures du *carcere duro*, Paris se préoccupe de jour en jour davantage du soin de nourir selon leurs habitudes patriotiques messieurs les étrangers. Nous avions déjà une douzaine de *tavernes* et autant de *gasthoff*, où l'on mange ici du bœuf rouge, et là du pigeon aux pruneaux. Nous avions aussi les *trattorie* italiennes, où l'on se régale de ravioli, de broccoli, de macaroni et autres aliments en *i*; mais nous ne possédions pas de restaurant *russe*... et en voici un qui vient d'ouvrir dans le quartier de la Madeleine, centre de l'émigration, jadis un peu forcée, aujourd'hui très-volontaire, de toutes les Russies.

Aimez-vous le *stchi*? le *kacha*? le *kolouhiaca*? le *rostigaï*? l'*ouka*? le *gribui*? l'*argourstsi*, le *sélianka* et le *blini*?

« — Monsieur, — répondrez-vous, — je n'en sais rien!

» — Il faut essayer!

» — Vraiment, le faut-il?

» — Sans doute, ne fût-ce que pour pouvoir protester en connaissance de cause. Sous ces noms d'une contestable euphonie se cachent des choses dont l'amalgame peut être étranger, mais qui n'ont au fond rien de bien étrange. Le potage à la choucroûte, le blé grillé de sarrazin, les pâtés de poisson, les champignons et les concombres salés, les macédoines de légumes et les pâtisseries au gras se cachent sous ces noms et se déguisent sous ces sauces. Allez et goûtez! »

M. Eugène Chapus cite un récent dîner américain, dont il paraît avoir goûté, et dont voici le menu: le *pemmican*, mélange de chair et de graisse de bison, contenu dans la peau d'un de ces animaux fraîchement écorché; — la *grillade d'ours* fumé et macéré dans le sirop d'érable, mêlé au jus de cresson et pané de maïs grillé; — les *écureuils* rôtis dans les feuilles du sumac et farcis de moelle de chevreuil; — et pour entremets, la tarte de *sagamite* et d'œufs de robin (ou grive), mêlée de saindoux de *rat musqué*... Le dégustateur déclare que ce dernier article était le plat de valeur du dîner... Ah! qu'une tranche de filet de bœuf ou de gigot de présalé, cuits à point, sont encore et toujours d'excellentes et saines choses, malgré le koloubiaca, les écureuils, le gribui et les rats musqués de l'importation russe et américaine!

~~~ Les personnes, en grand nombre, qui vivent étrangères aux spécialités fashionables et à certaines élégances qui sont au fond de véritables industries, seraient bien étonnées, si un des derniers numéros du *Sport* leur tombait sous les yeux, d'y voir les énormes bénéfices réalisés par quelques sportsmen! Nous analyserons le long travail qui contient ces révélations inattendues pour beaucoup de nos lecteurs, ceux de la province particulièrement. Ce travail résume toutes les courses de l'année 1859, en France, en Belgique et à Bade.

Le total des prix proposés était de quatre cent dix-neuf et les sommes qu'ils représentaient s'élevaient à 1,220,545 francs! On voit que l'affaire est sérieuse, et qu'il ne s'agit pas seulement de fashion et de dandysme!

Cette somme énorme a été partagée entre cent soixante-quatre principaux gagnants, les vingt-neuf chevaux en dehors ne s'étant partagé qu'une somme d'environ 36,000 francs. Procédons par ampleur de chiffres.

En tête de la liste des heureux entraîneurs se placent, comme associés, M. le baron de Nivière et M. le comte de Prado. Vingt de leurs chevaux ont gagné un ensemble de quatre-vingt six prix qui ont produit 300,420 francs, plus le bouclier du grand-duc de Bade!

Trois cent mille francs en un an! voilà qui fait mentir le proverbe vulgaire, « que l'argent ne se trouve pas sous les quatre fers d'un cheval. »

Après ces heureux gentlemen vient immédiatement le comte F. de Lagrange, lequel, avec treize chevaux, a gagné trente-quatre prix, soit 230,225 francs, ce qui est plus capital encore, puisque cet entraîneur opère seul.

Après ceux-là, il faut pour ainsi dire tirer l'échelle, car nous tombons brusquement dans les dizaines de mille. M. de Vanteaux arrive troisième pour 51,375 francs, — puis c'est M. Lupin pour 41,475, — et M. Achille Fould pour 39,680. — Les vainqueurs effectifs, les quadrupèdes, sont:

Pour le baron de Nivière: *Géologie*, âgé de trois ans, qui a gagné cinq prix montant ensemble à 77,850 francs, — et *Tippler*, âgé de quatre ans, qui en quatre courses a gagné 44 600 francs.

Pour le comte de Lagrange: *Black-Prince*, âgé de trois ans, lequel en quatre prix a conquis 80,950 fr. — *Gladiator* et *Mincio*, l'un pour quatre prix et 43,575 francs, l'autre pour quatre prix et 42,550 fr. Charmants animaux! On conçoit, devant des résultats pareils, que nos élégants ne soient pas toujours très-attentifs à la conversation des femmes futiles qui voudraient leur parler crinolines et volants, et que plus d'un mari se préoccupe un peu de *Black-Prince* et de *Géologie*, même lorsque madame essaie de le consulter sur le choix d'une fourrure ou d'un cachemire. Car enfin, nos sportsmen doivent aujourd'hui faire entrer les produits de l'écurie dans les ressources de la maison, et il devient désormais moins ridicule de leur voir porter jusque dans les salons des sujets de conversation auxquels ces dames dépensières sont en définitive assez directement intéressées.

~~~ On nous écrit:

« On lit dans le journal local:

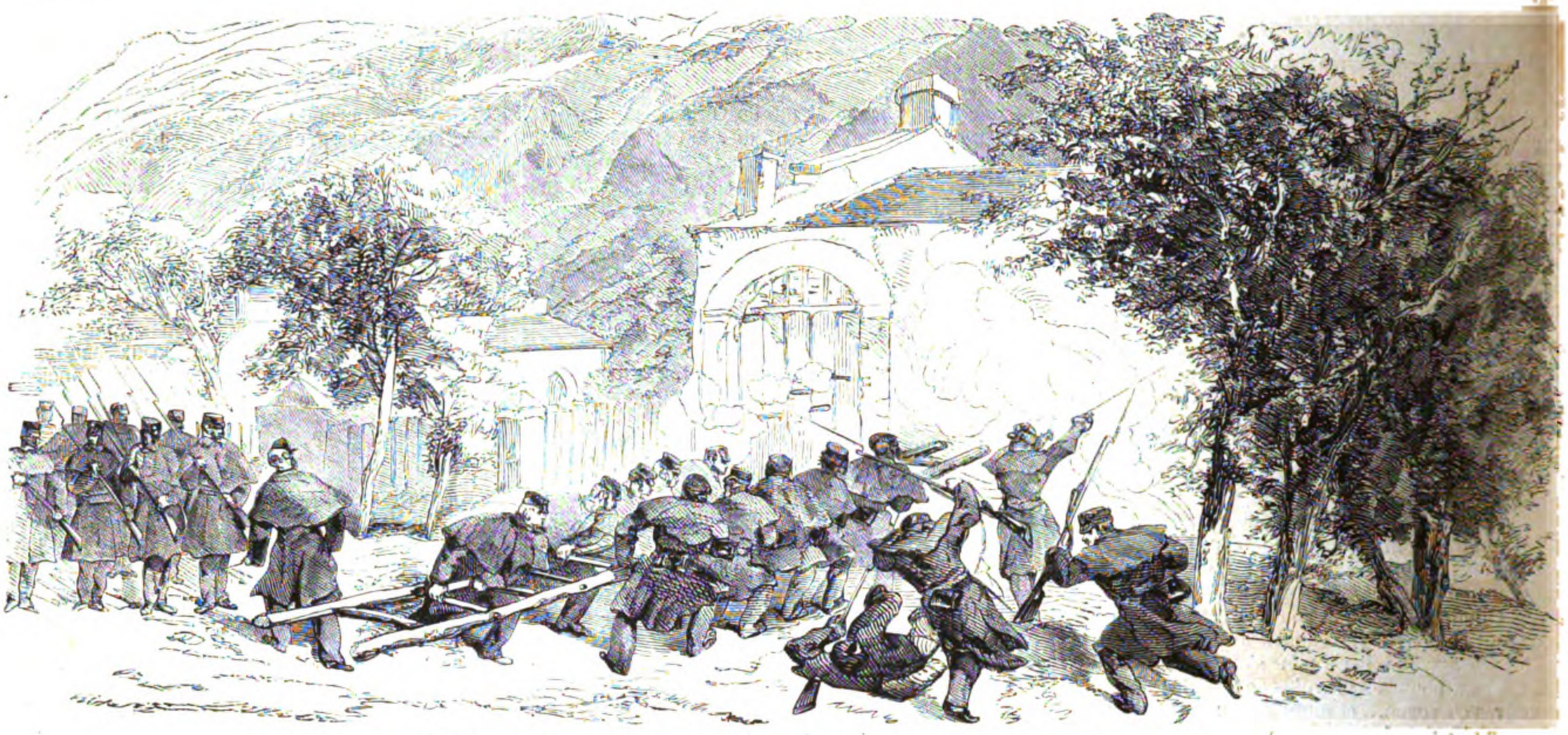
» Le mariage de Mlle Sylvie S*** avec M. Alfred C***, avocat et conseiller provincial à M..., a été célébré hier à Haute-Saint-Pierre avec une *grande pompe*. »

Etait-ce une pompe à incendie? C'est probable, car les pompes d'arrosage ne sont pas grandes, et celles des puits, canaux ou forages ne sont pas transportables. Mais pourquoi diable une pompe, et une grande, pour célébrer le mariage d'un avocat? On comprendrait mieux l'affaire chez Numa *Pompilius* s'il avait épousé Egérie! Aussi se perd-on en conjectures dans les localités qui n'ont pas vu la grande pompe en question pour deviner son usage en pareil cas, attendu qu'on ne peut croire que le marié brûlât d'une telle flamme qu'il lui fallût tenir un robinet sur la tête, en même temps que l'étole sacrée. Mais une pompe, et surtout si grande, exige naturellement la présence de pompiers... et pourquoi diable tout cet appareil au milieu de la bénédiction nuptiale? On s'y perd.

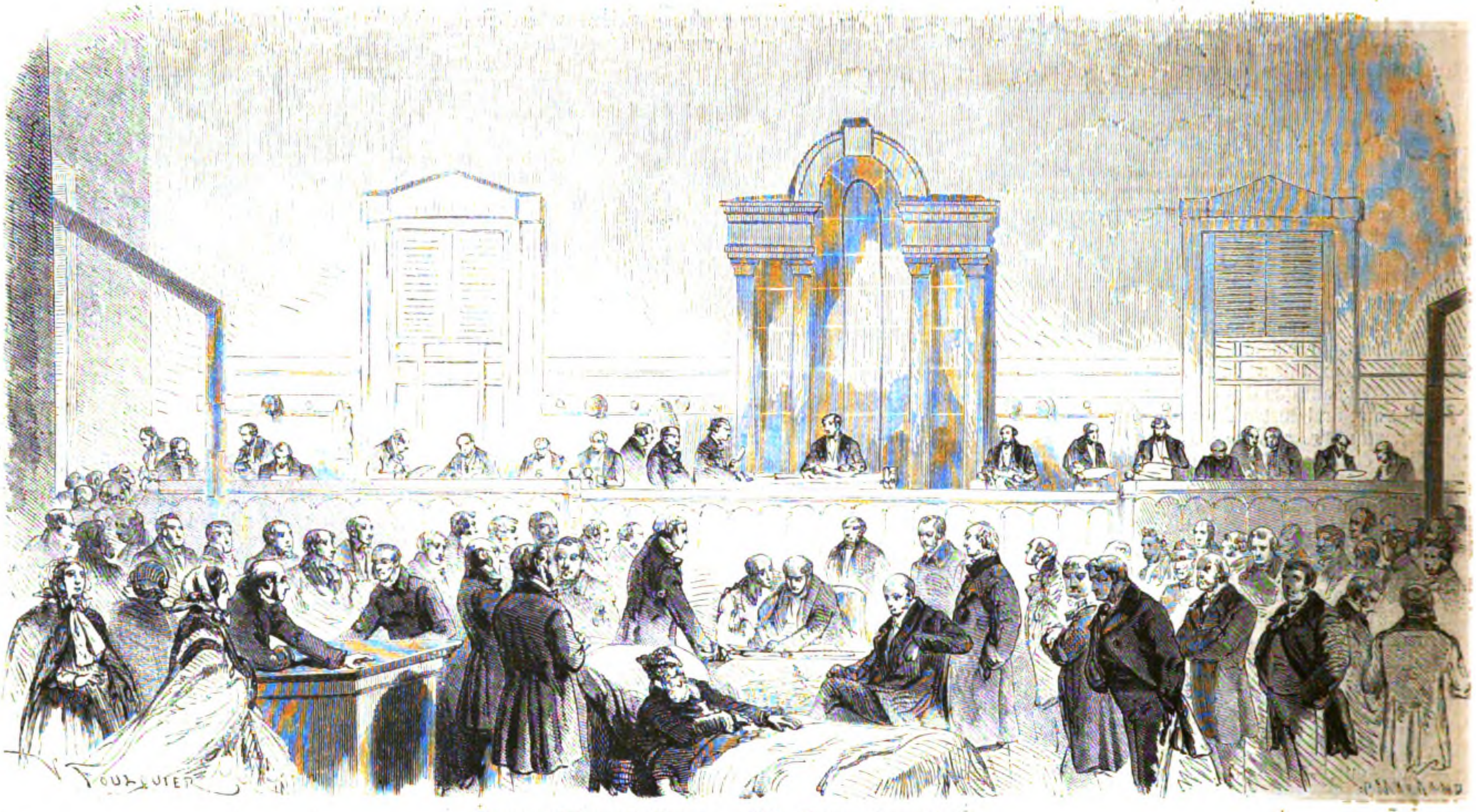
~~~ On nous écrit de New-York:

« .....Peut-être éprouverait-on là-bas quelque curiosité à apprendre ce qu'est devenue la fameuse Lola Montès, fidèle à ce premier nom, bien qu'elle en ait reçu ou pris bien d'autres par ses divers mariages de toute main. Eh bien! sachez que la bouillante et fringante ballerine est aujourd'hui tout ce qu'il y a de plus paisible au monde! Elle est retirée à Brooklyn dans une maisonnette placée au fond d'un petit jardin, et qu'elle a fait modestement restaurer au moyen d'une somme *ad hoc* qu'elle a demandée en Bavière. Là elle vit de la rente ou pension annuelle de cinq cents livres sterlings que l'un de ses maris défunts, M. Heald, lui a constituée par testament, et cela suffit à la transformation de ses goûts. Lola Montès s'est retournée vers les pratiques religieuses, en véritable Espagnole qu'elle est toujours restée, et entourée de quelques amis anciens ou nouveaux, appuyée sur deux familles où les femmes, édifiées par cette transformation, ont fait à son sujet une sorte d'acte d'adoption ou de patronage public, la célèbre comtesse de Lansfeld vit dans la retraite et... il faut tout dire, se plaît, m'assure-t-on, à faire elle-même un peu de cuisine. Lola a du reste beaucoup vieilli depuis sa dernière apparition dans l'espèce de drame arrangé sur sa vie, et qui lui a procuré peu de profits *dolariens*. Il ne lui reste guère de son ancienne et étrange beauté que des yeux *imprescriptibles*, et où reviennent encore de loin en loin quelques éclairs. Lola Montès avait un moment songé à se faire sœur de charité... dans l'interprétation noble et sainte du mot. On l'en a déconseillée. Elle a compris que cela pourrait passer pour une affectation, une comédie, et elle s'est décidée à vivre dans la retraite dont je viens de vous entr'ouvrir la porte... »

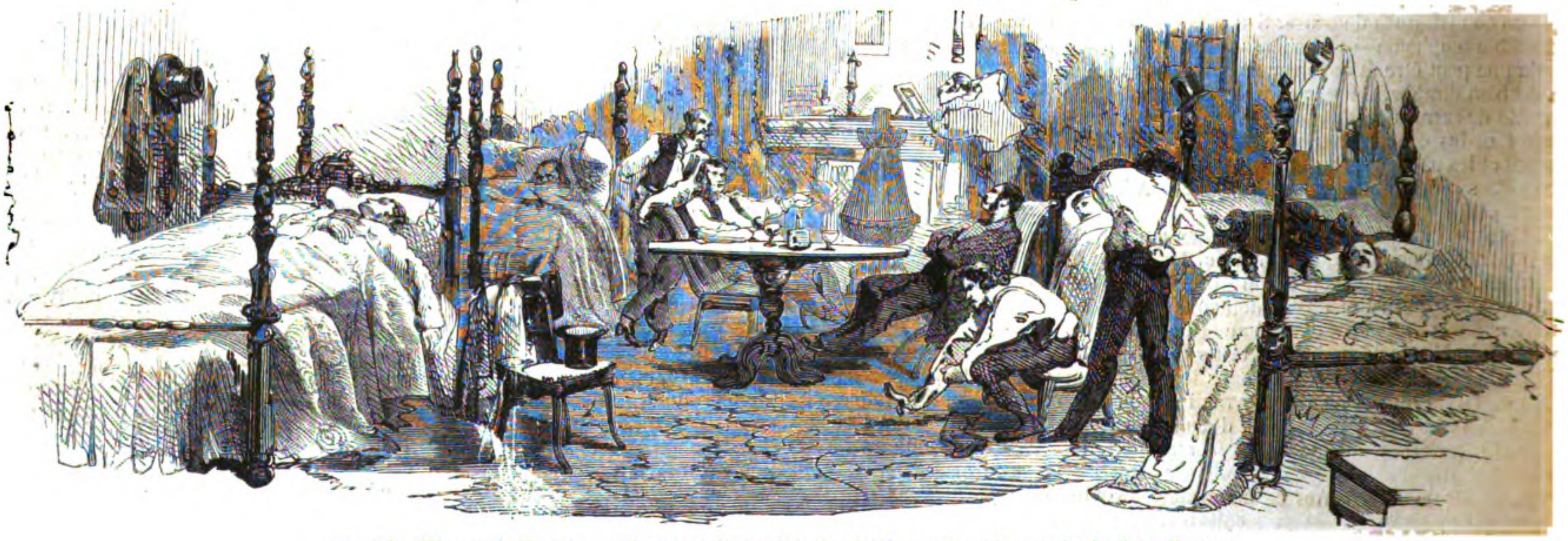
~~~ Deux des illustrations du siècle, MM. de Lamartine et Rossini, se rencontrent souvent vers le milieu du jour, alors que notre pâle soleil est au zénith, vers l'ancien Ranelagh de Passy, où les appelle le soin de leurs résidences d'été. La villa de Rossini est à peu près terminée; on achève les riches peintures des plafonds dont l'auteur est un décorateur italien en renom. Quelques beaux arbres, qu'il a fallu enlever de l'avenue de Saint-Cloud pour l'ouverture du nouveau boulevard de l'Empereur, ont été cédés par la ville à l'illustre maëstro, qui les distribue dans son jardin, à queue comme un piano. Rossini ira habiter sa villa, élégamment construite par M. Doussault, dès le mois de mai prochain.

A l'autre extrémité des terrains plantés de l'ancien Ranelagh, lieu charmant où commencent à s'élever d'élégantes constructions, près de la grille du bois dite *de la Muette*, c'est-à-dire en tête de l'avenue de Saint-Cloud et du boulevard de l'Empereur, on travaille activement à la transformation, en chalet pittoresque, des bâtiments jadis appelés *la Petite-Muette*, et c'est là que M. de Lamartine se dirige par chaque beau jour, comme distraction hygiénique à son rude labeur. On modifie les constructions, on replante le jardin, on pose la grille de fer qui doit continuer celle du parc Erard. M. de Lamartine, l'ancien châtelain, l'ancien grand propriétaire, se trouvera assurément bien modestement logé dans ce chalet... mais il y sera l'hôte de la cité, et si la souscription, sur laquelle l'opinion croyait pouvoir compter, n'a pas justifié son titre pompeux de *nationale* (cette triste souscription n'a guère produit que cent soixante mille francs!), du moins le grand poëte aura-t-il reçu de la capitale même qu'il a sauvée de l'anarchie le modeste toit que la France a refusé de lui conserver dans le pays où il naquit, et où il eût désiré mourir!

Le château de Montceau, près Mâcon, est donc à vendre sur la mise à prix d'un million. C'est là que, le mois dernier, M. de Lamartine a réuni tous ses créanciers, au nombre de plus de quatre cents, dit-on, et qu'il leur a offert l'abandon de tous ses biens, dont la valeur, tout examen fait, dépasse de beaucoup son passif, lequel est de deux millions quatre cent mille mille francs. Il a été établi que ces mêmes créanciers avaient reçu, depuis dix-huit mois, un million deux cent mille francs, produits du travail de l'illustre endetté; trois cent mille francs ont été promis pour le commencement de l'année prochaine, de sorte que M. de Lamartine, si nous calculons bien, ne devrait bientôt plus qu'un million environ. La mise en vente de la terre de Montceau suffira-t-elle à combler ce déficit? Les amis du poëte l'espèrent. S'il n'en était pas ainsi, M. de Lamartine continuerait ses remboursements sur les produits de son rude et amer travail, de façon à désintéresser tout le monde, sans la moindre diminution de capital ni d'intérêts.

Un complet accord, une adhésion unanime et touchante ont accueilli les propositions de M. de Lamartine, et cet élan de quatre cents créanciers, parmi lesquels figurent en grande partie des cultivateurs et de braves gens de campagne, a dû racheter, dans le cœur du noble poëte, l'amertume des déceptions que lui a fait éprouver son appel au pays qui jadis trouva douze colléges pour l'élire au jour du danger commun, — et qui, depuis, est resté indifférent à des malheurs dont seuls semblent touchés ceux qui en subissent le contre-coup, tout en s'efforçant de les adoucir chez leur illustre débiteur.

JULES LECOMTE.
~~~



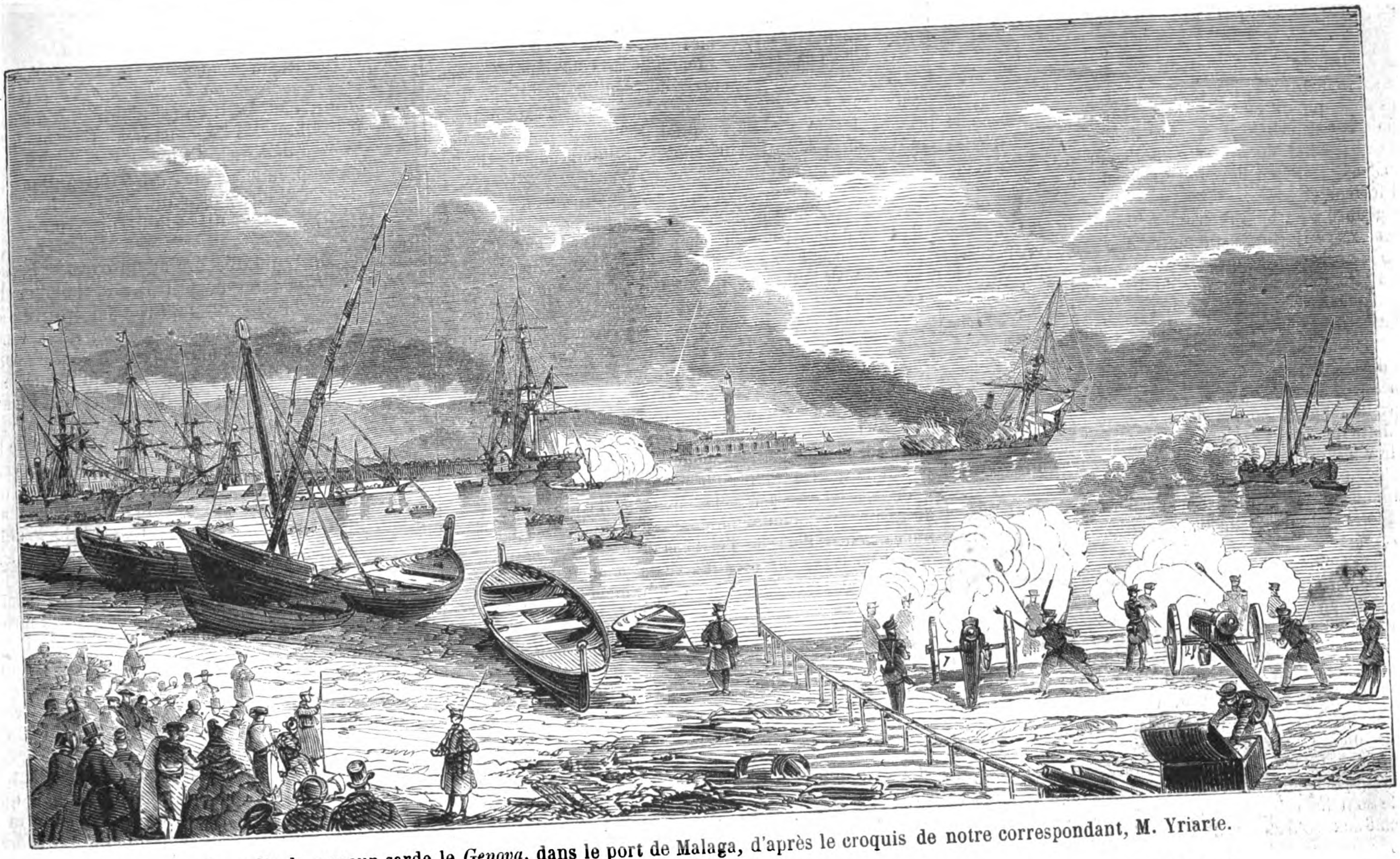
Affaire d'Harper's Ferry. — Les soldats de marine reprenant l'arsenal sur les insurgés.



Affaire d'Harper's Ferry. — John Brown devant le jury.



Affaire d'Harper's Ferry. — Chambre à coucher des jurés pendant le procès de John Brown.



Incendie du vapeur sarde le *Genova*, dans le port de Malaga, d'après le croquis de notre correspondant, M. Yriarte.

1. Vapeur espagnol
2. Chaloupe canonnière
3. Batterie établie sur la rive de la rade

Bombardant le *Genova* pour le couler à fond et empêcher l'explosion des munitions de guerre dont il était chargé.

Les religieuses de Santa-Clara distribuant des médailles et des chapelets aux troupes espagnoles du 3e corps, au moment de leur embarquement dans le port de Malaga.

(D'après un croquis de notre correspondant, M. Yriarte.)

(Correspondance particulière du MONDE ILLUSTRÉ.)

Malaga, 6 décembre 1859.

Monsieur,

Je suis encore à Malaga.

Les flots qui ont englouti le vapeur *Génova*, incendié et coulé bas dans le port, sinistre dont ma dernière lettre vous donnait les détails et mon dessin la vue, ces flots que rien semble ne devoir jamais calmer sont toujours aussi fortement soulevés.

Le gouffre s'est bien refermé sur le navire en feu, mais *le Génova*, ce Curtius nautique, n'a pu encore, par son sacrifice, apaiser la tempête dans le détroit.

La 3e division, qui est attendue par le maréchal O'Donnell pour opérer un grand mouvement et décider sérieusement l'entrée en campagne, est retenue ici par les vents contraires qui empêcheraient le débarquement sur les côtes d'Afrique. Forte de douze mille hommes, cette division est commandée par le général Ross de Olano, sur la capacité duquel comptent beaucoup les officiers.

La flotte qui doit transporter cette petite armée, se compose de vingt vapeurs dont plusieurs français, entre autres *la Ville de Lyon*, *la Marie Stuart* et *la Ville de Paris*. Le bâtiment amiral qui porte à son bord le général Ross de Olano et tout l'état-major, est un navire espagnol, *le Vasco nunez*.

Tous les équipages sont à bord, les bagages des soldats, ceux de l'état-major avec lesquels se trouvent les miens, tout le matériel enfin est embarqué, et nous sommes tous réduits à la plus grande pénurie d'effets. Je n'ai gardé qu'un album et de quoi vous écrire afin de ne laisser passer aucun événement qui mérite d'être mentionné.

Il me reste encore un crayon, et j'en ai profité pour utiliser les pénibles loisirs que me fait l'obstiné mauvais temps. D'ailleurs la scène que j'ai reproduite, et que je vous envoie, est d'une couleur toute locale. Elle est assez intéressante pour que vous l'offriez au plus tôt à vos lecteurs. Ce sont les religieuses du couvent de Santa-Clara distribuant aux soldats du 3e corps, qui vont s'embarquer pour combattre les Maures du Maroc, les médailles bénites et les chapelets qui seront pour eux, dans les privations et les combats, le symbole de la foi religieuse et patriotique.

Cette émouvante cérémonie dans laquelle ces sœurs pleines de charité donnent au soldat, en même temps que ces viatiques, le courage et l'amour du devoir et de la religion, se renouvelle toutes les fois que s'effectue le départ d'une nouvelle division.

A la vue de cette scène d'un caractère si local, on reconnaît bien la catholique Espagne. Les religieuses, leur supérieure en tête, sortent de leurs couvents portant les croix et les bannières. Ces soldats qui ne reverront plus peut-être le sol natal, reçoivent recueillis les chapelets et les médailles qu'elles leur distribuent. Ces saintes filles sont pour eux et leurs mères et leurs sœurs qui, venues jusqu'à la ville frontière, veulent encore une dernière fois les protéger de leur amour contre les dangers des batailles.

Ce n'est pas le courage qui manque au cœur de ceux qui vont châtier les Marocains, ce n'est pas l'abnégation qui fait défaut au soldat espagnol. Non. Mais ce soldat est fils, est frère ; il laisse une vieille mère, une sœur jeune encore. Il ne reviendra pas peut-être pour soutenir la vieillesse de celle qui lui a donné le jour, pour protéger celle qui s'est nourrie du même lait.

Qui leur restera-t-il après lui? — Dieu.

C'est cette pensée consolante qui, dans sa foi, lui fait prendre et serrer avec amour ce médaillon de cuivre qui sera pour lui un talisman pour l'avenir.

Maintenant il peut mourir, il sait que Dieu sera avec les siens.

Aussi, quel enthousiasme parmi ces soldats, impatients d'en venir aux mains!

Comme ils brûlent du désir de se joindre à l'avant-garde!

Et l'Espagne peut compter sur eux. L'armée me paraît fortement constituée: les manœuvres s'exécutent avec précision, la tenue est bonne, et l'homme individuel doit être un excellent soldat au feu; je dirai même qu'on semble compter un peu trop sur sa sobriété.

Le soldat espagnol ne mange presque jamais de viande; il se nourrit de pain, de riz et de cigarettes, ce qui ne l'empêche pas d'être un marcheur infatigable, les pieds chaussés de simples espadrilles.

Ce qui frappe d'abord, c'est la grande quantité d'officiers dont se compose l'armée. Ainsi, l'on voit beaucoup de capitaines sans compagnie, de colonels sans régiment, et de généraux sans brigade ou sans division. Les états-majors sont très-nombreux, et c'est là surtout qu'on rencontre les plus beaux noms inscrits comme aides de camp ou comme officiers d'ordonnance.

Cet état de choses tient à ce que, l'industrie étant presque nulle dans le pays, les carrières politiques soumises à des revirements fréquents, la diplomatie restreinte, les carrières libérales peu recherchées, toutes les grandes familles ont encore ce culte de l'épée qui a porté si haut le nom castillan à la belle époque, et mettent le bras de leurs enfants au service du trône.

Ce n'est pas se servir d'une figure de dire que l'Espagne appelle ses enfants autour de son drapeau. On voit une foule de jeunes gens de quinze et seize ans qui, le sabre au côté, font au camp l'apprentissage du métier des armes, et qui, au retour d'une expédition comme celle du Maroc, passeront dans le service effectif.

La plus grande discrétion préside à notre embarquement, et je n'ai encore pu savoir vers quel point du littoral la flotte se dirige. Nous en sommes réduits aux conjectures.

Le 2 décembre, à midi, on a donné l'ordre d'embarquement, et la flotte se disposait à quitter le port, lorsque la mer devint forte et condamna le navire à l'immobilité.

On reçoit à l'instant une dépêche relative à l'attaque par les Maures de la division Gasset. On parle d'une quantité d'ennemis tués. On annonce que les Espagnols avancent dans la direction de Tétouan.

Cette nouvelle irrite encore plus l'impatience des troupes de la troisième division, et le bruit court que ce corps d'armée va s'embarquer pour aller faire à Tétouan sa jonction avec les troupes du général Gasset.

Engagé dans ce corps, je ne demande pas mieux que de partir, et, quoique unique correspondant des journaux français, au milieu de l'état-major espagnol, je préfère quitter Malaga, affronter les vents et une mauvaise traversée, que d'être condamné à cette immobilité qui nous fatigue.

CH. YRIARTE.

L'ITALIE EN HIVER.

NOTES AU JOUR LE JOUR.

II

Turin, 2 décembre 1859.

La neige tombe. Les montagnes qui enferment Turin disparaissent dans un brouillard épais. Que faire? Aller au café Fiorio. Et puis? toujours au café Fiorio. De même que l'Italie entière est à présent résumée dans Turin, de même Turin tout entier est dans le café Fiorio. C'est à la fois une bourse, un salon, une halle, un club — et même un café. Pourtant, remarquez que c'est le plus laid ou du moins le plus insignifiant de tous les établissements de ce genre; il se compose de quatre petites pièces à la suite les unes des autres. Sur ces banquettes de vieux velours viennent s'asseoir indistinctement des hommes d'État, des grisettes, des prêtres, des militaires, des *facchini*. Voici le comte Gallina, ancien ambassadeur à Paris et à Londres; voici le marquis Alfieri, président du sénat; il va, les mains derrière le dos, voir jouer une partie de billard. — La porte s'ouvre devant les aides de camp du roi, le général Sanfront, le général Actis ou le comte de Cigala; le professeur Berti demande une limonade; le cavalier Biglioni, dont les désastres au whist sont fameux, propose une partie au comte Cappello; le chevalier de La Rochette, peu soucieux de sa toilette, en véritable savant qu'il est, traîne ses pantoufles le long de chaque table; un conseiller d'État, M. Mathieu s'entretient avec M. Franzini, un général. — Le comte Chiavarina bâille au nez d'une gazette. — Voulez-vous voir le marquis Ricci, Génois éminent? il est là-bas auprès de M. Melegari. Cette figure maigre et celle du marquis Birago, directeur du journal l'*Armonia*, qui est l'*Univers* de Turin. — Tournez vos regards vers le coin des Napolitains; là sont le duc de San Onufrio, le baron Plotino, le major Carrano et M. Cordova, ex-député au parlement de Sicile; ils causent à voix basse et la tristesse est peinte sur leurs expressives physionomies. — Un autre coin, d'une espèce différente, est celui des anciens gentilhommes de la chambre du roi, supprimée depuis le nouveau règne; ceux-ci passent leurs journées à grommeler, à soupirer et à parler du vieux temps avec Augustin, un des propriétaires du café, toujours en habit noir.

La fleur des pois fait son entrée: le comte Charles de Robilant serre toutes les mains tendues vers lui; le marquis Bertone de Sambuy feint de n'apercevoir personne. Sur le seuil, se tiennent d'autres élégants Piémontais, ne pensant qu'en Piémontais. Ils lorgnent les femmes et les femmes paraissent enchantées d'être lorgnées. C'est que l'approbation des habitués du café Fiorio fait autorité ici; telle Turinoise, qui aura une robe nouvelle, s'empressera de passer devant le café Fiorio, et si elle recueille un murmure flatteur, elle emportera du bonheur pour toute la journée; ce n'est pas au cours qu'un Turinois fera piaffer son cheval ou courir sa voiture, c'est devant le café Fiorio, — toujours le café Fiorio.

Fiorio est un nom d'homme.

3 décembre.

Journaliste français, il était de mon devoir d'aller saluer quelques-uns de mes confrères du Piémont; je n'ai pas besoin de signaler l'importance et le développement acquis par la presse sarde depuis ces derniers temps. Dix feuilles quotidiennes au moins desservent chaque matin l'impatience nationale: *L'Union*, *l'Estafette*, *l'Espoir*, *le Campanile*, *le Droit*, *l'Opinion*, *la Gazette Piémontaise*, *la Gazette du Peuple* (à un sou), *l'Harmonie*, etc. — Il en est d'autres, d'une publicité plus restreinte, des *Mouvement*, des *Moment*, des *Indépendance*, que sais-je? Puis des journaux satiriques à foison; le premier est le *Sifflet*, qui publie une caricature tous les jours; après lui, *Pasquin*, hebdomadaire et illustré; le plus petit et le dernier venu est *Figaro à Turin*.

Je me suis rendu d'abord au bureau de *l'Union*, dans un entresol plus que modeste. Au milieu d'une bibliothèque, penché sur un pupitre, j'ai trouvé un petit homme d'une cinquantaine d'années, à l'encolure puissante, coiffé d'un bonnet grec en velours ponceau, — M. Bianchi-Giovini, — un énergique polémiste, un travailleur infatigable. Il fait presque à lui tout seul son journal, le plus accrédité peut être. Nous causons une demi heure environ; en prenant congé de lui, et pendant qu'il me reconduit, j'aperçois le corridor barré par un chien énorme. C'est le Terre-Neuve de M. Bianchi-Giovini; j'essaye de le caresser, mais un grognement d'une nature peu rassurante m'oblige à retirer la main. — M. Bianchi-Giovini et son chien sont populaires à Turin.

Après avoir vu l'ancien journaliste, il me fallait voir le journaliste moderne. Le type m'en est fourni par M. Marazio, le rédacteur en chef du *Droit*, un jeune homme et un avocat distingué. Ses bureaux sont confortables, élégants même. Au *Droit*, comme à *l'Opinion*, dirigée avec talent par M. Dina, je suis reçu avec cette confraternité dont les témoignages doublent de valeur à l'étranger.

Au *Fischietto* (*le Sifflet*), je feuillette pendant longtemps la collection, remplie de lithographies que signeraient Daumier et Cham. *Le Sifflet* existe et siffle depuis douze ans. Il vient de publier ses *étrennes* annuelles, — un almanach illustré et rempli de facéties originales et fines.

Une partie est intitulée: *les Français à Turin*. C'est la collection des jeux de mots nés de la confusion des langues pendant la guerre. Les *cabassini* ou serviteurs de place y sont raillés pour la prolixité de leurs renseignements à cette époque, et l'on y cite la réponse de l'un d'eux à un de nos cuirassiers qui lui demandait le quartier de cavalerie: — *Allez toujours dritt devant vous jusqu'à Santa-Teresa; apres, voltez à gauche et allez toujours dritt devant vous pour arriver à la place du Caval d' Bronz; depuis, voltez encore à gauche pour infiler contrà Neuva; si volez scurser, passez pour la galerie Natte; traversez piazza Castell', slongand' les pas dans la rue du Pô; contez cinq isoles, revoltez à gauche; et vous trouverez la caserme, bien sicur.* — Mais si je me trompe? objecta le cuirassier. — Il est impossible que vous vous *trompettiez*!

Même jour.

Dîner chez un des peintres du roi. — Deux beaux enfants, l'un de quatre ans, l'autre de six, sautent sur mes genoux, et, entendant les éclats d'une toux que j'ai apportée de France, s'écrient dans leur gentil baragouin: — « Grosse tambour! grosse tambour! » Je passe là trois ou quatre heures charmantes.

Le temps s'écoule dans une causerie artistique et presque intime. — Invité à prendre le thé chez le prince Lubomirsky, je me hâte de me faire conduire à son hôtel; mais trop tard! Le prince vient de rentrer dans ses appartements, quoiqu'il soit à peine dix heures. Je regrette beaucoup ce contre-temps qui me prive de voir un des premiers salons de Turin; car le prince Lubomirsky, naturalisé Piémontais, est marié à une grande dame Française dont tout le monde s'accorde à vanter l'esprit et les grâces.

6 décembre.

La loterie existe à Turin. On comprend que je ne manque pas cette occasion de m'enrichir sans rien faire. Le cœur ému, j'entre dans un bureau grillé et encombré de cartons, où un vieux bonhomme me présente un sac rempli de boules de loto, en m'invitant à y plonger les mains. Je remue le sac, selon l'usage, et j'attire plusieurs numéros qui sont immédiatement enregistrés. — Si je gagne, je jure de... mais gardons mes projets pour moi seul; ne les confions pas même au papier.

Même jour. — Neuf heures.

Passant devant le théâtre Rossini, rue du Pô, je prends un billet et j'entre dans la salle. Il n'y a de place nulle part. Debout, au milieu du parterre mobile, j'écoute, sans y comprendre grand chose, quelques scènes d'une pièce intitulée: « *Nom, fortune, patrie, avec Stenterello, maçon, dépositaire fidèle et père par accident.* » Stenterello est le type Toscan, comme Gianduja est le type Piémontais; pourtant, son langage est plus difficile à comprendre; — au physique, c'est un drôle grimé à la mode brutale des clowns; ses sour-

cils, que le charbon a tracés, ressemblent à deux arches de pont ; il est coiffé d'un tricorne galonné de blanc, derrière lequel se redresse une queue très-serrée dans un ruban noir ; il a une veste bigarrée. Ses plaisanteries me paraissent épaisses et violentes ; il se mêle à tout et de tout ; il est indispensable, quoique souvent il ne tienne pas à l'action. Dans ce dernier cas, on ajoute au titre de la comédie, comme ce soir : « *avec Stenterello,* » et Stenterello de se promener à côté de l'intrigue, jetant son mot, prodiguant sa gambade. — Quand je dis que je ne comprends rien à la pièce, c'est une erreur : je devine qu'il s'agit d'un fils naturel abandonné par une grande dame ; une cicatrice le fait reconnaître d'un vieil intendant, etc. — Je m'en vais.

7 décembre.

Présentation au comte Nigra, ministre de la maison royale. — M. Nigra, ancien banquier de la cour, est un homme de haute taille, parlant posément, écoutant. Il a rendu, en des temps difficiles, de grands services au Piémont. Son accueil est un de ceux dont j'aimerai à me souvenir.

8 décembre.

Tout artiste ou tout lettré, tout patriote ou tout homme du monde ne saurait passer à Turin sans aller faire une visite à Vincent Vela, un des premiers sculpteurs de l'Italie. — Vela, pour ne citer que sa dernière œuvre, est l'auteur de cette statue qui s'élève sur la place du château, et qui représente un soldat tenant le drapeau italien ; personnification et glorification de l'armée sarde tout entière. Vela a décoré plusieurs villes, Milan entre autres, et il n'a pas quarante ans. J'ai été frapper chez lui, ce matin ; mais le hasard veut qu'il soit en voyage ; de ses deux ateliers, un seul était ouvert : j'ai poussé la porte et je suis entré. Un de ses élèves travaillait à un buste de Dante, dont le long regard et la maigreur énergique m'ont donné froid ; j'ai répété mentalement le sonnet d'Auguste Barbier : *Dante, vieux Gibelin...*

Je vois dans cet atelier une copie d'une composition renommée pour son élégance : *la Musique pleurant sur les restes de Donizetti.* L'attitude de cette femme est pleine d'abandon, et l'étoffe est traitée avec autant d'ampleur que de simplicité, le bras gauche tombe mollement sur le genou. Dans un bas-relief, cinq ou six petits génies brisent leurs lyres ; leurs mouvements sont adorables ; je ne reproche à ce bas-relief, qui fourmille de détails exquis, qu'une gaieté incompatible avec le sujet. Je retrouverai ce monument dans le cimetière de Bergame, où l'auteur de *Lucie* est enterré.

Les autres morceaux qui attirent mon attention sont : une statue colossale de Minerve, destinée à la ville de Lisbonne ; le *Printemps*, figuré par une jeune fille, enfant hier, riante, palpitante, frêle ; une merveille de fraîcheur et de vie ; — le buste de M. Camille de Cavour ; — une Veuve, étouffant ses sanglots avec son mouchoir ; — et un grand nombre de personnages de grandeur naturelle, savants ou politiques, dont je n'ai pas su retenir les noms. Vela a une fécondité prodigieuse, et je n'ai vu qu'un de ses ateliers.

Les cloches sonnent à toute volée ; les magasins sont clos ; la foule remplit les rues. Je m'informe : c'est la fête de la Conception.

Demain, je pars pour les duchés de Parme et de Modène.

CHARLES MONSELET.

LES SOCIÉTAIRES DU THÉATRE-FRANÇAIS.

SAMSON

Né à Saint-Denis en 1793. Ancien clerc d'avoué, entre au Conservatoire en 1810 ; premier prix en 1813 ; débute à la fois, l'année suivante, et dans la carrière théâtrale et dans la vie conjugale, en allant jouer à Dijon, et en épousant une élève comme lui du Conservatoire, Mlle Couillat. Passa plus tard à Rouen, d'où il fut, en 1819, appelé pour entrer à l'Odéon, où il resta sept ans. En 1826, il entra au Théâtre-Français qu'il n'a quitté que pour ce qu'on pourrait appeler une rapide excursion sur une petite scène voisine. Mais il revint bientôt occuper une des premières places dans le premier de nos théâtres, dont il est aujourd'hui le doyen.

Nous n'énumérerons pas les rôles en si grande quantité qu'a joués ou créés M. Samson, et dont les plus éclatants ont été Don Quéxada de *Don Juan d'Autriche*, — Rantzau de *Bertrand et Raton*, — M. de Miremont de *la Camaraderie*, et le marquis de *Mademoiselle de la Seiglière*. Il s'est, dans son art, conquis une véritable célébrité, en même temps qu'il occupe une position distinguée parmi les auteurs dramatiques. On a de lui *la Fête de Molière* (Odéon) — *Un péché de jeunesse*, avec M. J. de Wailly (Vaudeville), — *l'Alcade de Zalaméa*, avec le même (Odéon), — *la Belle-Mère et le Gendre* (Odéon), — *le Veuvage* (Théâtre-Français), — *la Famille Poisson* (Théâtre-Français), — *la Dot de ma Fille* (Théâtre-Français). M. Samson a en outre plusieurs ouvrages en portefeuille, entr'autres une *Aspasie*, conçue par Mlle Rachel, — plus un grand poëme sur l'art théâtral, dont divers fragments sont connus. A ces deux titres de comédien excellent et d'écrivain distingué, M. Samson ajoute celui de professeur renommé, et il occupe aujourd'hui au Conservatoire une chaire d'histoire et de littérature appliquée au théâtre ; il est en outre président ou vice-président de diverses sociétés spéciales à son art, dans lequel il occupe de tout point une position très-importante.

BEAUVALLET

Il est né à Pithiviers, et comme plusieurs des dames auxquelles nous aurons bientôt affaire, il ne dit pas son âge. On suppose que M. Beauvallet est né dans le commencement de ce siècle. D'abord élève de Paul Delaroche, il se retourna, en 1822, vers le théâtre, pour lequel il se sentit une vocation bien justifiée depuis, il entra au Conservatoire, où il hésita d'abord entre la classe de chant et celle de déclamation. Peut-être s'il eût suivi la première, l'art lyrique eût-il été doté d'un autre Lablache ! Mais le jeune Beauvallet finit par s'adonner exclusivement à la tragédie. Premier prix en 1825, il entra à l'Odéon où il se produisit dans tous les grands rôles du répertoire classique, y ajoutant peu à peu d'importantes créations. En 1829 il quitta l'Odéon qui n'était pas l'Eldorado, pour le boulevard, où plusieurs importantes créations consacrèrent sa renommée ; il attira ainsi l'attention de l'autorité qui l'appela au Théâtre-Français pour y seconder Ligier, auquel il succéda plus tard. Là, M. Beauvallet s'est acquis une place des plus honorables, et tout le monde sait avec quel éclat il a représenté *Polyeucte*, *Néron*, *Glocester*, *Joad*, et dans le drame de genre *Angelo*, — Sabbadil (du *Roi s'amuse*), — Lutreaumont, — Job (des *Burgraves*), — Brutus (du *Testament de César*), — Didier (de *Marion Delorme*), — le docteur (du *Cœur et la Dot*), etc., etc. Depuis 1838, M. Beauvallet est professeur au Conservatoire. — Comme son confrère Samson, M. Beauvallet est auteur dramatique, on a de lui : *la Prédilection*, cinq actes en vers (1833), *Robert Bruce*, tragédie (1848), *Caïn*, drame en vers en collaboration avec M. Davesne, et *le Dernier Abencérage*, tragédie jouée au Théâtre-Français en 1851, ouvrage où éclataient en grand nombre les beaux vers, et où il joua le rôle principal.

GEFFROY

Comme la plupart de ses camarades les plus célèbres, M. Geffroy n'était pas destiné au théâtre ; aussi terminat-il toutes ses études au lycée d'Angers, et devint-il clerc d'avoué, comme M. Samson. Venu à Paris pour faire son droit, il fréquenta le petit théâtre Doyen, et y prit goût à un art dans lequel il devait conquérir une position si éminente. Ses études furent rapides, il fut admis au Théâtre-Français en 1829 et s'y produisit dans les grands rôles classiques ; il épousa bientôt (1834) Mlle Eulalie Dupuis, artiste comme lui à la Comédie-Française, et fille de la célèbre Rose Dupuis. En 1835, M. Geffroy fut reçu sociétaire.

L'énumération de tous les rôles importants créés par cet éminent artiste dépasserait les bornes assignées à ces notes. Il nous suffira de constater que M. Geffroy y a prouvé une haute intelligence unie à une grande souplesse de talent Il nous suffira de rappeler pour ces derniers temps Marat de *Charlotte Corday*, — *Chatterton*, — le peintre de *la Fiammina*,—le colonel de *Louise de Lignerolle*, — *Ulysse*, — *Œdipe roi*, — et M. Merel du *Luxe*. Dans les grands rôles du vieux répertoire, *le Misanthrope*, *Tartuffe*, *le Philosophe sans le savoir*. M. Geffroy est l'égal des artistes qui ont le plus illustré ces beaux rôles.

MM. Samson et Beauvallet sont poëtes, — M. Geffroy est peintre, et peintre excellent. Il a fallu les longues instances de ses amis pour le décider à exposer il y a quelques années, et la critique n'a fait que changer de plume pour continuer à louer le peintre distingué chez le comédien de premier ordre. Le foyer du Théâtre-Français possède deux des plus remarquables œuvres de M. Geffroy, inspirées de la maison même dont il est aujourd'hui un des beaux talents en même temps qu'un des plus estimables caractères :

Vir bonus atque dicendi peritus !

RÉGNIER

Encore un artiste, un éminent comédien, qu'on ne destin it point à la carrière qui a fait sa célébrité ! Régnier de la Brière est né à Paris en 1807, et il avait quatre ans à peine lorsque, par suite de circonstances qu'il serait trop long de rapporter, il figura au théâtre de la Porte-Saint-Martin dans une pièce de M. de Rong mont, intitulée : *Paris Rome et Vienne*, et y remplit le rôle du... roi de Rome !

M. Régnier a fait de brillantes études chez les oratoriens de Juilly. Ses classes terminées, il entra dans l'atelier de M. Hersent pour la peinture, et chez MM. Peyre et Debret pour l'architecture. Il fut ad[mis à] l'Académie des beaux-arts, et on s[...] obtenir le premier prix, lorsqu'un flag[...] il fut victime le dégoûta de la carriè[re] il touchait déjà, et le lança dans cell[e...] avait peu à peu pris le goût en suiva[nt les] représentations du Théâtre-Français.

M. Régnier débuta par la province[...] le trouvant égaré à Nantes, le signal[...] s'empressa de l'appeler à Paris. Un[...] Française s'en empara it, il avait à pe[...] en 1835 il fut reçu sociétaire, et M. [...] retiré, il prit en partage avec M. S[...] ploi des premiers comiques. Contra[...] arrivé pour plusieurs de ses camara[des...] pertoire moderne que M. Régnier a [...] tants triomphes, circonstance qui [...] l'avantage qu'il y a pour lui à se li[...] de sa vive intelligence, au lieu de [...] ment aux exigences de la tradition[...] de rappeler cette longue série de rô[les...] fit le succès des pièces appuyées su[r...] Constatons toutefois que M. Régnier [...] bonheur, sortir plusieurs fois de l'e[mploi...] mique, et que dans *Gabrielle* il s'e[...] l'autorité du premier rôle, comme d[...] a atteint les dernières limites du pat[hétique...]

M. Régnier est un écrivain non [...] est excellent comédien, et bien d'[...] dirai pas moins modestes, mais se[...] qu'il ne l'est, eussent, à sa place, [...] un retentissement que le théâtre, p[...] tout naturellement. Il a travaillé à [...] *selle*, au recueil encyclopédique *P[...] toresque* pour l'archéologie, l'archit[ecture...] lièrement pour tout ce qui se rattac[he...] littérature et dans les théâtres on s[...] à une des grandes comédies moder[nes...] M. Paul Foucher l'ont plus tard d[...] *la Joconde*, représentée avec succè[s...] A l'heure même où nous écrivons, M[...] Foucher vont faire représenter au [...] une comédie en cinq actes.

On sait que c'est à l'initiative de [...] doit le monument de Molière, qu[...] quartier vont porter en face du pr[...] Cet éminent artiste, qui occupe une [...] du professorat au Conservatoire, o[...] ciété de nos célébrités et des hom[mes...] de Paris, une position enviée qui [...] quence, non pas seulement d'un g[...] de la profonde sympathie qu'inspir[e...] honorable caractère.

PROVOST

Né en 1798, et fils d'un négoci[ant...] Provost était destiné au commerc[e...] minées au lycée Charlemagne, com[...] les mathématiques, il fit la con[naissance de] Larive, et sa vocation, non pas t[...] fut décidée. Il entra au Conservat[oire...] à devenir répétiteur, de sorte qu'[...] compte quarante et un ans de pro[...] le doyen du Conservatoire.

Entré à l'Odéon, ce péristyle d[...] 1819, il débuta dans les *jeunes pre[miers...]* de créer le rôle de Montfort dans [...] Il resta dix ans attaché au théât[re...] sociétaire jouant peu à peu tous [...] par remplacer M. Samson entré [...] ensuite sept ans à la Porte-Saint[-Martin...] tous les grands ouvrages littéra[ires...] semble ne pas devoir se renouvel[er...] Française appela l'excellent artist[e...] de *Tartuffe*, et qui ne cessa depu[is...] les grands rôles du vieux réperto[ire...] des ouvrages de genre. M. Pro[vost...] en 1839.

Il nous suffira de rappeler qu[...] ont conquis au célèbre artiste l[...] occupe dans son art : Guibert d[...] dent du *Conseiller rapporteur*, M[...] *campagne*, Raymond de la *Fam[...] Aristocraties*, Vanouck de *Il n[e...] Bonhomme jadis*, Antonin Delo[...] marquis de Rouillé de *Par dro[it...]* de Montrichard de *Bataille d[e...] Fruit défendu*, Rollet du *Philint[e...]* Claude de *Valéria*, etc., etc. Et [...] marquis de Rieux de la pièce a[...] *duc Job*. Ajoutons que lorsqu'[...] *Malade imaginaire*, joués par M[...] assurée.

LEROUX

Né à Saint-Quentin en 1820, [...] cellentes études sous un profes[...]

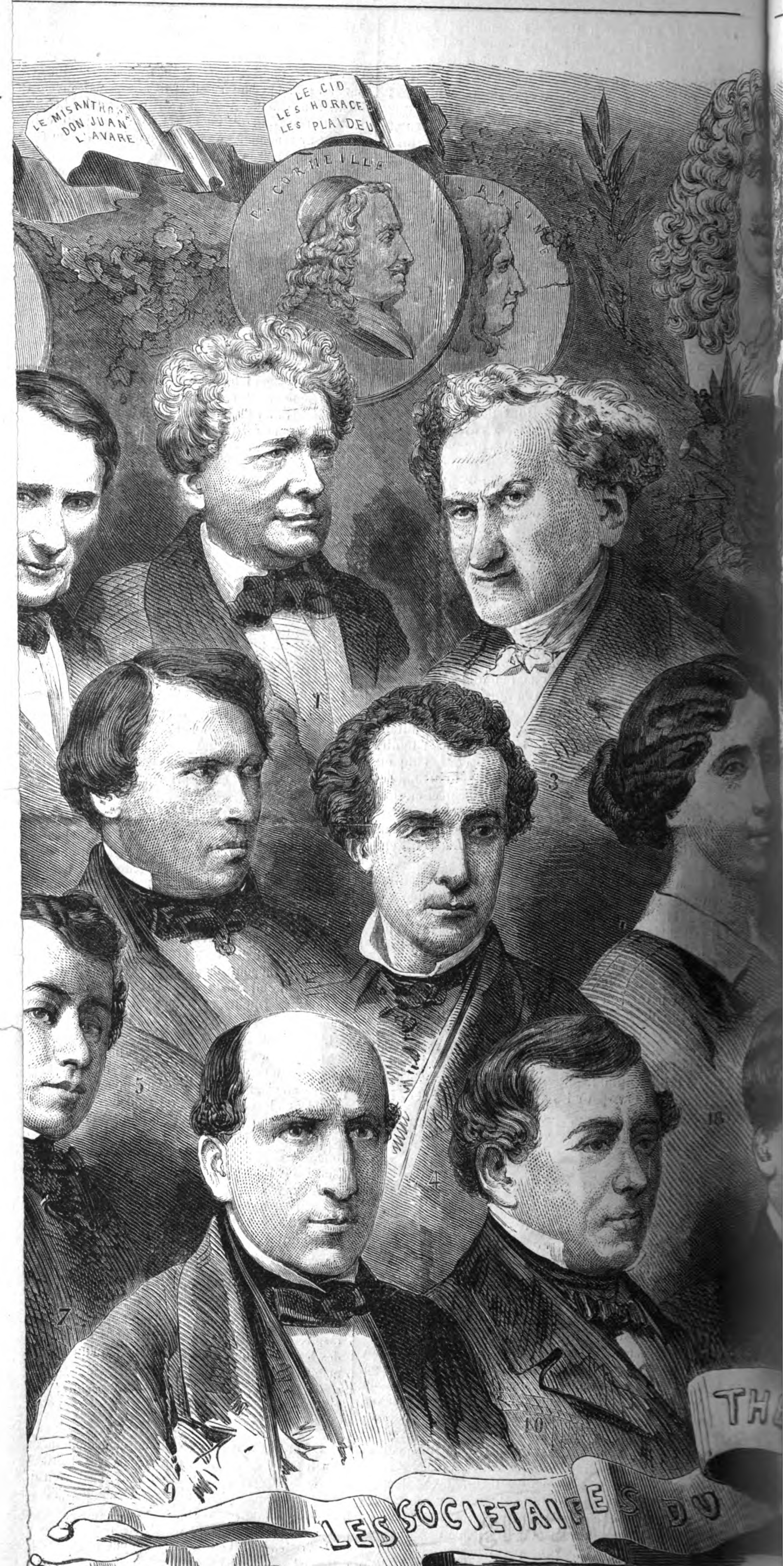
(Correspondan

Monsieur,
Je suis encore
Les flots qui on
et coulé bas dans l
vous donnait les
que rien semble
aussi fortement so
Le gouffre s'est
le Génova, ce Cur
sacrifice, apaiser la
La 3e division, q
nell pour opérer u
sement l'entrée en
contrai es qui emp
côtes d'Afrique. F
vision est comman
la capacité duquel
La flotte qui doit
pose de vingt vapeu
la Ville de Lyon,
Le bâtiment amir
de Olano et tout
Vasco nunez.
Tous les équipag
ceux de l'état-maj
tout le matériel ent
réduits à la plus
qu'un album et de
ser aucun événeme
Il me reste encor
utiliser les pénibles
temps. D'ailleurs la
vous envoie, est d'u
intéressa te pour qu
teurs. Ce sont les r
distribuant aux sold
quer pour combattr
bénites et les chape
vations et les comb
patriotique.
Cette émouvante
pleines de charité
que ces viatiques, le
la religion, se renou
départ d'une nouvell
A la vue de cette
connaît bien la catho
supérieure en tête, s
croix et les bannière
peut-être le sol natal
les médailles qu'elle
sont pour eux et leur
jusqu'à la ville fronti
les protéger de leur
tailles.
Ce n'est pas le cou
qui vont châtier les
qui fait défaut au sold
fils, est frère ; il laiss
encore. Il ne revien
vieillesse de celle qui
celle qui s'est nourrie
Qui leur restera-t-i
C'est cette pensée c
prendre et serrer avec
sera pour lui un talis
Maintenant il peut
les siens.
Aussi, quel enthous
d'en venir aux mains
Comme ils brûlent
garde !
Et l'Espagne peut c
fortement constituée :
précision, la tenue est
être un excellent sol
semble compter un pe
Le soldat espagn
viande ; il se nourrit
qui ne l'empêche pas
pieds chaussés de simp
Ce qui frappe d'ab
ciers dont se compose
de capitaines sans com
et de généraux sans br
majors sont très-nombr
contre les plus beaux n
ou comme officiers d'o
Cet état de choses
presque nulle dans le
mises à des revirements
les carrières libérales

mis au concours, de
attendait à lui voir
rant passe-droit dont
re au but de laquelle
ge du théâtre, dont il
ut passionnément les
; ce fut Go tier qui,
a à M. Dormeuil qui
un après, la Comédie-
ine vingt-quatre ans;
Monrose père s'étant
Samson le vaste em-
irement à ce qui est
les, c'est dans le ré-
obtenu ses plus écla-
peut s'expliquer par
vrer aux inspirations
e soumettre aveuglé-
Nous croyons inutile
es dont plusieurs ont
le célèbre comédien.
a pu, avec un grand
nploi absolument co-
st noblement élevé à
ans la *Joie fait peur* il
hétique.
moins distingué qu'il
autres que lui, je ne
alement plus confiants
obtenu de leur plume
ar exemple, lui offrait
la *Biographie univer-
tria*, au *Magasin pit-
*cture et plus particu-
ne à son art. Dans la
it la part qu'il a prise
es, et les instances de
écidé à signer avec lui
s au Théâtre-Français.
I. Régnier et M. Paul
théâtre du Vaudeville

M. Régnier que Paris
des modifications de
mier de nos théâtres.
des premières chaires
cupe aussi dans la so-
nes les plus distingués
est la légitime consé-
rand talent, mais aussi
le plus loyal et le plus

int de la Cité, le jeune
. Mais ses études ter-
me on le poussait vers
naissance du tragédien
agique, mais théâtrale,
oire où il ne tarda pas
aujourd'hui M. Provost
fessorat, ce qui le rend
u Théâtre-Français, en
emiers, et eut l'honneur
les *Vêpres Siciliennes.*
e dont il était devenu
les genres, et finissant
aux Français. Il passa
-Martin, prenant part à
es d'une période qui
r. En 1835, la Comédie-
qui débuta dans Orgon
s de se produire et dans
re, et dans les créations
vost fut reçu sociétaire
lques-uns des rôles qui
éminente position qu'il
la Calomnie, le prési-
Mathieu du *Mari à la*
lle Poisson, Verdier des
faut jurer de rien, le
rme des *Jeunes gens*, le
t de conquête, le baron
dames, Desrosiers du
e de Molière, l'empereur
enfin, tout récemment le
jourd'hui en vogue : *Le*
n affiche l'*Avare* ou le
. Provost, la recette e
M. Paul Leroux fit d'ex-
seur-abbé qui l'affection-



4 Bressant. 5 Geffroy. 6 Beauvallet. 7 Got. 8 Monrose. 9 Maubant. 10 Maillart. 11 Delaunay. 12 L

aibot. 14 A. Brohan. 15 D. Fix. 16 Judith. 17 Nathalie. 18 Favart. 19 Bonval. 20 M. B

ique : ce sont, entre
nait, et à dix-huit ans il e par l'Empereur et
la pharmacie. Le jeune tableau de Holbein,
n'était pas dans le program r M. Strauss, et la
vocation persista et la pa
Leroux entra au Conserva levé à 7,493, ce qui
prix en 1840, et fut engagé s, auxquels il faut
y débutant le même soir provenant de la lo-
puis, M. Leroux n'a jama ine de mille francs
il avait tout spécialement, ce qui, défalcation
création dans l'*Homme de* nne un chiffre net
valut, en 1845, le titre de

Depuis cette époque, M. donner le tableau
de talent qui lui a permis le roi des Belges,
rôles jusqu'aux amoureux
dits de genre. Jeune pren DE BERNARD.
il conserve une supério
Joueur, — le *Distrait*, — le sues.
— l'*Epreuve nouvelle*, — l
de bourgeois, — les *Femm* si ce n'est par ex-
avec un véritable succès p huit à quinze cen-
termédiaire, ou créé un composé de quatre-
vrages nouveaux. Citons ts, et que la doctrine
tions : *Marie ou les Tr* ait existé.
Belle-Isle, les *Demoisell* *Traité de l'Irritation*,
sous la régence, le *Voyag* it préconisé l'applica-
pagne, la *Calomnie*, *Phili* esque disparu du sol
Philinte de Molière, la *V* mme de petits Chris-
Lecouvreur, *Valeria*, la *Pi* à nos abonnés la vue
le *Gâteau des Reines*, *Pa* ouvert à Versailles, et
Corday, les *Doigts de* de l'hiver, les femmes
Statuette d'un grand ho es voraces hirudinées
Luxe, etc., etc. Dans le
été placé au premier rang
en cela la position except
dieu s'est faite dans le vi e que ces infortunées
de genre de la comédie n Cet animal carnassier
un cachet véritablement veux dire), dès qu'il a
création : celle du marqui e, nage vers sa proie
roux serait fort difficilen jambes de ces femmes
Française ; heureusement es inférieurs que lors-
a encore pour longtemps es.
vices !

e, les ramassent dans
MA chargé de les mettre

Cet artiste est le petit-n dans lesquels on les
avocat éminent d'Amiens s.
Louis XVI ; son grand-pè es en se servant d'un
de la Terreur ; en remonta bout d'une perche. Il
Beausacq de Senneville, o les sortent de la vas
fut son bisaïeul. Cette filia qui les attire ; mais il
pensable pour expliquer l aucoup d'habitude et
bonne maison, que M. Mai
on peut pourtant reconnait éfèrent encore se vir
M. Maillart est né à Metz
études classiques à Besanç ÉO DE BERNARD.
il se décida pour le théâtr
frères Séveste et à la Gaît
direction de la Comédie-F ALAIS.
tation de l'Odéon. Après d Tours, 11 décembre.
un moment embaucher au dominent les ruines
première scène le rappela hinon, on peut voir
était reçu sociétaire. laquelle, il y a quel-

Dès lors M. Maillart pri fiche de vente à moi-
répertoire, et compta cha , vous vous trouvez
triples créations. Il suffit devant des murs gris
Verre d'eau, *le Ménage p* a maison. L'intérieur
ans, *Adrienne Lecouvreur* province. Une salle à
de Dames, *le Moineau de* les solives, un vaste
dans des reprises importan ours rouge et où l'on
le Chef-d'œuvre inconnu, une chambre à deux
Lignerolle ; pour lui ces r ois pièces principales
M. Maillart répand dans s rnières ont leurs fe-
et communicative, une a chambre à coucher
charme d'un organe sym sort un double esca-
artiste qu'on peut appeler . Du même côté, à la
lui-même par des qualités q t un petit salon très-
et qui, ne reproduisant per loir conduisant à un
M. Maillart est frère de haut et donne sur la
très-distingué, l'auteur d
Croix de Marie, des *Drag* ntée d'un fronton, ne
amitié unit ces deux frère e. Le jardin est grand
des arts qui sont aussi des une petite porte sur
ts la maison est isolée
(*La suite au prochain numéro.*) peuvent difficilement

Le pèr dame Lemoine et sa
(Suite) appartenait à une
Son père, M. Mingot,
— A défaut de titres, a tribunal de Chinon.
lui demander l'employé a ny, avait siégé à la
tions sur l'emplacement ouis XVI. Un de ses
parues dans l'incendie d le pays pour avoir été
Voluntas répondit que Urbain Grandier. La
guré le sol, qu'il avait ét folle. Une de ses sœurs,
reconnaître ; et il ajouta tteinte du même mal.
réponses, qui se faisaient
mesure qu'il se façonnai

mis au concit à choisir, entre la prêtrise et
(Correspondan attendait à .eroux choisit le théâtre... qui
rant passé-dime paternel. Il fallut lutter : la
Monsieur, re au but determi: céda, de sorte que Paul
Je suis encore à e du théâtre oire en 1839, obtint le premier
Les flots qui ont nt passionné la Comédie-Française en 1841,
et coulé bas dans l ue Mlle Augustine Brohan. De-
vous donnait les c ; ce fut Go is quitté la scène pour laquelle
que rien semble r a à M. Dorr fait ses études; une heureuse
aussi fortement sou n après, la bien, de M. Émile Augier, lui
Le gouffre s'est r ine vingt-qu sociétaire.
le Génova, ce Curt Monrose pè Leroux a montré une souplesse
sacrifice, apaiser la Samson le v d'aborder depuis les premiers
La 3e division, q irement à c comiques et aux personnages
nell pour opérer un les, c'est da ier dans l'ancien répertoire où
sement l'entrée en obtenu ses té marquée (le *Menteur*, — le
contraires qui emp peut s'expl *Jeux de l'Amour et du Hasard*,
côtes d'Afrique. Fo vrer aux in *Mariage du Figaro*, — *l'École*
vision est command e soumettre *s savantes*, etc., etc.), il a repris
la capacité duquel c Nous croy usieurs rôles du répertoire in-
La flotte qui doit es dont plu rand nombre de ceux des ou-
pose de vingt vapeu le célèbre armi ces reprises ou ces créa-
la Ville de Lyon, a pu, avec *is Époques*, *Mademoiselle de*
Le bâtiment amiral ploi absol *de Saint Cyr*, un *Mariage*
de Olano et tout st noblemen *à Dieppe*, le *Mari à la cam-*
Vasco nunez. ans la *Joie* *perte*, les *Frais de la guerre*, le
Tous les équipag hétique. *eillesse de Richelieu*, *Adrienne*
ceux de l'état-majo moins disti *erre de touche*, les *Pièges dorés*,
tout le matériel enf autres que *e droit de conquête*, *Charlotte*
réduits à la plus g alement plu *fée*, le *Retour du mari*, la
qu'un album et de obtenu de l *ame*, le *Philosophe marié*, le
ser aucun événeme ar exemple *Philosophe marié*, M. Leroux a
Il me reste encor la *Biograp* ar toute la critique, confirmant
utiliser les pénibles *tria*, au M jonnelle q e l'excellent comé-
temps. D'ailleurs la cture et p ux répertoire Parmi les rôles
vous envoie, est d'u e à son moderne auxquels il sait donner
intéressa te pour qu it la part original, il faut citer sa dernière
teurs. Ce sont les re les, et les i de Rupiera du *Luxe*. M. Le-
distribuant aux sold écidé à sig ent remplacé à la Comédie-
quer pour combattre s au Théât qu'il est jeune et que la société
bénites et les chapel . Régnier à compter sur ses brillants ser-
vations et les comb théâtre du
patriotique. ILLART.
M. Régni
Cette émouvante des modè veu du conventionnel Maillart,
pleines de charité mier de n qui vota contre la mort de
que ces viatiques, le des premi maternel fut une des victimes
la religion, se renou cupe aussi nt plus haut, on voit que M. de
départ d'une nouvelle nes les plu ficier supérieur so s Louis XV,
A la vue de cette est la légi tion n'est sans doute pas indis-
connaît bien la catho rand talen s qualités, si l'on peut dire de
supérieure en tête, s le plus lo illart apport dans son art, mais
croix et les bannières re qu'elles ne sauraient y nuire.
peut-être le sol natal. en 1814, et a fait toutes ses
les médailles qu'elles on. En âge de choisir un état,
sont pour eux et leur nt de la (e, et après avoir joué chez les
jusqu'à la ville fronti . Mais se é, en 1837, il fut appelé par la
les protéger de leur me ou le ançaise, qui avait alors l exploi-
tailles. heureuses créations, il se laissa
Ce n'est pas le cou agique, n théâtre des Variétés, mais notre
qui vont châtier les oire où il en 1843, et trois ans après il
qui fait défaut au sold aujourd'hu
fils, est frère ; il laiss ssorat, une part des plus act ves au
encore. Il ne revien que année par de doubles et
vieillesse de celle qui u Théâtre le rappeler les principales : *Le*
celle qui s'est nourrie *miers*, et *risien*, *la Femme de quarante*
Qui leur restera-t-il les *Vêpro* Mlle *de la Seglière*, *Bataille*
C'est cette pensée c e dont il *Lesbie*, etc. Il se signala aussi
prendre et serrer avec les genre tes : *Angelo*, *Marion Delorme*.
sera pour lui un talisn aux Frar Mlle *de Belle-Isle*, *Louise de*
Maintenant il peut Martin, prises valurent des créations.
les siens. i es d'un s rôles une passion chaleureuse
Aussi, quel enthous r. En 183 mélancolique élégance, et le
d'en venir aux mains qui débu athique et pénétrant. C'est un
Comme ils brûlent s de se p *individuel*, ne procédant que de
garde ! re, et dar ue dirige une b lle intelligence,
Et l'Espagne peut c vost fut sonne, ne saurait être reproduit.
fortement constituée : I. Aimé Maillart, compositeur
précision, la tenue est iques un *Moulin des Tilleuls*, de *la*
être un excellent sol éminent *ens de Villars*, etc.; une tendre
semble compter un pe *la Calor* si d stingués tous deux dans
Le soldat espagno Mathieu frères.
viande ; il se nourrit *lle Poiss*
qui ne l'empêche pas *faut ju*

JULES LECOMTE.

pieds chaussés de simp rme des
Ce qui frappe d'abo *t de con* **Voluntas.**
ciers dont se compose *dames*, (*te et fin.*)
de capitaines sans com *e de Mol*
et de généraux sans br enfin, tou vait-il du moins, continua à
majors sont très-nombr jourd'hui u Contentieux, quelques no-
contre les plus beaux u affiche occupé par les propriétaires dis-
ou comme officiers d'o . Provos t Cap.
Cet état de choses le feu avait tellement défi-
presque nulle dans le tout à fait impossible de rien
mises à des revirements it toujours à la suite de ses
les carrières libérales M. Paul de plus en plus spécieuses à
seur-abb à l'illusion gigantesque de

ses prétentions : Je vous assure, monsieur, que je suis le plus incendié de tous les incendiés de Saint-Domingue. En l'absence de ces témoignages qui lui auraient été si utiles pour appuyer sa demande, avait-il enfin la notoriété pour lui? ses voisins du Cap attesteraient-ils, eux ou leurs descendants... Tous les voisins de ma propriété, opposait il à la question, avant même qu'elle fût formulée, ont été réduits en cendres.

— J'en suis bien fâché, finit par lui dire l'employé, qui ne savait trop s'il y avait folie ou incroyable supercherie dans les propos de Voluntas, mais il me paraît impossible de vous mettre même au rang des plus douteux créanciers de Saint-Domingue. Alors Voluntas éclata en paroles d'amertume et de désespoir. Il maudit un gouvernement si peu humain envers les anciens colons de l'île restée la plus fidèle à la France. Il parla de ses cheveux blancs, quoiqu'ils ne fussent encore que gris, sortit en poussant des gémissements.

En sortant, il rencontra l'espèce de chevalier de Saint-Louis qu'il avait vu à la queue, il lui raconta sa mésaventure. Celui-ci, plein de sympathie pour tout ce qui lui rappelait son ancienne splendeur coloniale éclipsée, n'y regarda pas de si près. Il crut à tout ce que lui dit Voluntas; il offrit même à dîner au malheureux incendié évincé du bureau du Contentieux. Le café-restaurant le plus rapproché les réunit. C'est assez l'habitude de tous les petits rentiers de l'État, de se donner quelques douceurs de bouche, immédiatement, le jour où ils touchent.

Dans ce dîner, Voluntas laissa parler tout à son aise, et sans jamais l'interrompre, celui qui l'avait invité. Par ce moyen, il sut, sur le passé de Saint-Domingue, bien des détails dont il pourrait se servir un jour ; les quartiers de l'île qui avaient le plus souffert de l'incendie ; les noms des riches propriétaires des habitations les plus maltraitées, et cent autres particularités à l'aide desquelles son génie avide allait reconstruire autour de lui tout un monde de fortune, de famille, de parenté, d'amis, de connaissances. Il sortit de ce repas aussi incendié que possible. L'idée du suicide fut remise à plus tard, toute possibilité de se faire indemniser comme colon n'étant pas perdue.

Il partit de cette instruction expérimentale pour se raffermir de jour en jour davantage dans le dessein d'être décidément au nombre des colons ayant droit à l'indemnité. Dès le lendemain, il rédigeait une pétition détaillée, qu'il adressait au ministre des colonies, et où il établissait ses droits.

Comme de raison il ne fut fait aucune réponse à sa pétition ; il en envoya une seconde; il en envoya vingt, trente, qui eurent toutes le même sort. Il en expédia tant dans son intrépidité, qu'on finit au ministère des colonies, par s'en amuser; on ne les lisait plus. On les fourrait, sans les lire, dans ce tombeau qu'on appelle un dossier, c'est-à-dire qu'on les pressait dans un carton entre une double feuille de papier appelée *chemise*. C'est suaire qu'on devrait dire.

Cependant Voluntas parvint si bien à se persuader de son mensonge, qu'après s'en être nourri en esprit, il s'en nourrit en réalité. Il trouva des gens, c'est à peine croyable, qui lui firent crédit, sur l'espoir de se rembourser un jour avec cette indemnité fantastique, dont il les entretenait sans cesse. Le boulanger, le boucher, le marchand de vin, et bien d'autres fournisseurs encore, consentirent à lui livrer leurs marchandises, se contentant de lui dire de temps en temps : — Eh bien, mon cher monsieur, qu'y a-t-il de nouveau? — Patience, leur disait-il, l'affaire marche.

Lui seul marchait. Il avait pris le rôle de ses pétitions : tous les dix jours il se présentait aux bureaux de la division, s'asseyait dans un coin, la tête dans ses deux mains, sur la chaise la plus dépaillée de l'endroit et il attendait en silence, se composant l'air le plus incendié qu'il est donné d'imaginer. On se moqua d'abord de lui ; on l'évinça, il revint ; on le malmena, il revint encore; on le supporta; de guerre lasse on le laissa venir tant qu'il voulut. C'est l'homme de Saint-Domingue, se disaient les commis qui firent une chanson et un air là-dessus. Au bout de cinq ans, il était de la maison comme les sonnettes, les escaliers, les boutons de portes, les paillassons, les araignées. La particularité fit tradition. On ne niait déjà plus qu'il eût des espèces de droits à l'indemnité ; on le plaignait seulement de ne s'être pas mis en règle. Au bout de dix ans, ceux des chefs de division, des sous-chefs et des commis qui n'étaient pas morts, étaient montés en grade. Le personnel s'était entièrement renouvelé, et les derniers venus n'avaient plus aucune raison pour se moquer de l'origine d'une créance devenue avec le temps, pour eux comme pour tout le monde, une créance semblable à tant d'autres, c'est-à-dire un titre discuté, contesté, mais après tout constaté; car au bout de dix ans, Voluntas avait au ministère des colonies un dossier composé de trois ou quatre cents pétitions, d'un nombre égal de réponses d'abord négatives, puis évasives, puis dubitatives, de trente ou quarante mémoires jaunis, et les mémoires jaunis sont si re... de milliers de demandes d'audience au ministre... mandes toujours refusées, il est vrai, mais f... mastic, ciment romain, marbre, granit dans le f... sac au dossier dont il a été parlé.

La dixième année de cette comédie qui se joue d... puis Richelieu dans les ministères, un ministre qui voulut, selon l'expression classique, et par un mouvement rarement suivi d'effet alors, mais ... fois accompli, *nettoyer les écuries d'Augias*. Dans ... écurie, croupissait, il va sans dire, le dossier de ... luntas ; le ministre le vida, l'éparpilla, essaya de parcourir jusqu'au bout, mais sa bonne volonté ... à la tâche. Le cœur lui faillit, car outre les petit... les lettres de demandes d'audience, ce dossier, ... comme un sac de nuit, avait fini par recevoir des ... testations émanées des colonies où l'on n'affirma... précisément que Voluntas avait tout perdu dans l'incendie de Saint Domingue, mais où l'on assurait ... plusieurs colons de récente naturalisation au mo... du désastre, s'étaient trouvés dans le cas de M. Voluntas.

Vaincu par le poids de ce chaos de pièces, le ministre s'écria : « Voyons, finissons-en avec ce m... reux solliciteur ; je lui donne deux mille fran... pension sur la caisse des colonies. »

L'ordre du ministre fut immédiatement exécuté.

Le lendemain, Voluntas recevait dans sa mansarde sous une splendide enveloppe, l'ampliation de l'ordonnance où l'État lui assurait pour toute la vie une ... sion de deux mille francs, comme incendié de Saint-Domingue.

Ainsi cet homme, qui n'avait jamais possédé, ... sa personne ni dans celle de ses aïeux bordelais ... bourguignons, le plus faible carré de cannes à ... ou de caféyers à Saint Domingue, obtenait par la ... force d'une idée fixe, de la volonté mise à la suite ... rêve, et d'un rêve prolongé jusqu'à la cime de l'i... sible, une pension fondée sur des droits presque ... connus par l'État. Une fois en possession de ses ... mille francs de pension, il se retira en Bretagne, ... l'une de ces petites villes où l'on peut encore ... en 1859 une vie de prince avec six cents francs ... et manger du homard tous les jours. Que ne ... pas manger le père Voluntas, lui qui possédait ... mille francs de rente ! Et comment a-t-il pu se ... mourir? Il est probable qu'il n'aura plus *voulu* ...

LÉON GOZLAN.

COURRIER DE LA MODE.

Faisons aujourd'hui un petit cours de théorie su... gance. Dans quel but ? me dira-t-on... De prou ... femme véritablement élégante l'emporte sur la f... d'une beauté par aite, mais vulgaire. L'élégance est ... Elle consiste dans les manières, dans *un je ne sais* ... qu'il est impossible de définir, mais qui captive ... charme. Une femme élégante est aussi ravissante ... heures du matin en peignoir et en petit bonnet de ... telle, que le soir en robe à volants et en co... fleurs.

L'élégance tient plus au caractère qu'à l'esprit. ... femme peut être une femme supérieure et ne p s être femme élégante. L'élégance s'affranchit de la banal... toute chose. Une femme élégante ne s'habille pas, marche pas et ne parle pas comme les autres.

Il y a des femmes qui prennent l'originalité pour ... suprême élégance, et qui tombent sans le vouloir dans ... ridicule. Or, le ridicule s'affuble de tout ce qui chat... l'amour-propre ou la vanité.

Ce qui a tué l'élégance en France, c'est l'uniform... des toilettes et des personnes. Les classes inférieures veulent égaler, sinon surpasser, les classes plus élevées et il règne une confusion inintelligente et déplorable ... bien dans les idées que dans les choses. C'est au pro... qu'on doit le paletot et la redingote, et le chapeau ... tuyau de poêle. Dieu merci, nous autres femmes, n... avons été épargnées par le vandalisme uniformitaire. N... avons encore des toilettes capricieuses et fantaisis... remplies d'imprévu et de genre.

L'élégance ne vise pas à l'éclat : on la respire co... on respire la violette; c'est un parfum.

Que de femmes savent se rendre jolies, et qui ont ce... dant plus d'une imperfection physique !...

Avec de l'élégance, une femme passable se métamorphose en femme charmante.

Ceci bien posé, j'en conclus que la femme élégante ... pas celle qui traîne sur le bitume des boulevards une *balayeuse*, et dont les cheveux sont ébouriffés et ... comme les longues soies des chiens havanais.

Lorsqu'une jeune femme se promène toute seule ... Paris, elle doit avoir une mise très-simple, ne visant ... l'originalité, parce que nous vivons dans une époque ... la jeunesse, à force d'être galante, est de la dernière ... vilité. Du moment qu'un flâneur (et le nombre en ... grand) aperçoit une jolie femme en toilette un peu ... pante, il arrive impertinemment lui lancer une bouffée ... cigare dans son chapeau, en lui jetant une œillade et ... lui disant une impertinence qu'il prend pour un comp...

flâneur du boulevard est exactement comme le
le nuit : il ne se brûle qu'à la chandelle.
ichesse passera près d lui, une véritable du-
ntendons-nous, duchesse depuis le bout de ses
gts roses et effilés, jusqu'à son pied d'en ant, il
i aller, sans même lui accorder un regard d'admi-
i moment que la duchesse aura une mise élégante,
me recherche. Mais s'il aperçoit une beauté
traînant une robe à volants en queue d'étoile
portant un chapeau ressemblant à un buisson de
e mon flâneur se dandine avec grâce, retrousse
iche cirée et aiguisée en flèche assassine, prend
ntimental ou rêveur, et débusque la belle dame
n conquérant qui n'a pas besoin de forcer une

ieur parisien est la plus sotte race que je sache.
urq oi je conseille à toute jolie femme de s'en
comme d'un insecte importu i et ennuyeux.
ette de promenade est une étude toute spéciale.
te chez soi ce qu'on veut, et on porte dehors ce
nion du monde exige.
en ce moment dans la *maison Fauvet*, une nou-
iarmante, *la robe princesse*. Eh bien ! cette robe
de son prestige et de ses grands airs, si elle se
t à pied, même sur le boulevard des It liens. Elle
ffetas n ir, taillée en biais, sans ceinture et ornée
s d'or. Toutes les f mmes ne peuvent pas se per-
ette *robe princesse*, car elle exige une certaine
de tournure.
bien s'habiller, il faut se regarder dans son miroir
jam is dans le miroir de sa voisine. Ce qui va à
une telle, peut enlaidir. Dieu a donné aux fleurs
mmes d s formes et des attraits différents.
ette de bal admet plus que t ute autre la fantai-
mode. Les robes de la *maison Fauvet* sont tou-
iffantes et très-ornées. J'en conclus que la cri-
dont j'ai annoncé la décadence, pourrait bien en
encore. Toutes ces jupes bouillonnées de flots
, et décorées de volants découpés et fr sotés
les œillets panachés ont décidém nt besoin du *ju-*
ire. Qu'est-ce que le *jupon-empire ?...*
om vous l'indique. Un jup n dans le style de la
ncesse, faisant la pointe, s'élargissant et se rétré-
vo onté, et présentant une telle souplesse, qu'il
rement balonné avec des ressorts de pendule.
upériorité !... Le jupon empire existe dans toutes
tes élégantes, mais qui s'en doute ?... Voilà son
t son succès. On n'est pas en contravention, car
r de porter trois ou quatre jupons empesés. Où
ce fameux *jupon-empire*, me demandero t toutes
ettes. Chez *M. Bienvenu*, qui a pris un brevet
France et pour l'étranger, afin d'éviter la contre-
l s'agit d'envoyer à M. Bienvenu, la longueur de
et la grosseur de la t il e, pour avoir un jupon
hable.
ions aux toilettes de bal.
i vu deux charmantes.
aison Fauvet a le goût qui me plaît. Simple et
tout à la fois. La première robe est en taffetas
Chine, illustrée vers le bas jusqu'à mi-jupe, d'ifs
s volants de taffetas découpé, doublés de seconds
olants de tulle, avec bord de blonde. C'est un
délicieux. Chaque if est encadré d'une double
e taffetas, de tulle et de blonde.
conde robe est en tulle blanc. Au bas de la jupe,
ite une grosse ruche de tulle. Puis un bouillonné
x ; puis un autre bouillonné dans lequel est passé
n de satin vert. Ce même ornement se répète jus-
-jupe. Il y a ensuite deux tuniques de tulle, rele-
r des rubans vert, supportant des branches de lilas
vec feuillage naturel.
d le lilas commence à fleurir dans les serres,
rat s'empresse de le copier ; pour bien prouver
est peintre, et qu'elle prend pour maître et pour
le bon Dieu.
inquart est bien à la mode cet hiver. Il faut le van-
is je préfère mille fois la fleur souple et naturelle à
s oripeaux d'or qui écrasent la beauté de la femme.
emplacera jamais les roses de Mlle Pitrat ?...
épit de la mode, je donne la préférence à une coif-
amaryllis blancs, ayant une pluie de marabouts
ul côté, — à une coiffure de roses du roi, formant
ur la tête, et groupes de roses de côté, — à une cou-
de clématites de serre, portant les couleurs de la
de Parme, et à une coiffure de jeune fille en fleurs
rier simple, d'un blanc rosé très-délicat, montée
ro-eaux de velours vert.
me coiffures plus riches et dorées, c'est une coiffure
, formée d'une draperie de velours noir, avec chi-
épis d'or, et comète d'or posée sur le milieu de la
ie, laissant tomber sa chevelure éblouissante. — Et
ble diadème de velours rubis, brodé de fleurs d'or
se nouant dans la chute du cou en coques et en
erminés par des aiguillettes d'or. Une barbe de
d'or s'enroule dans le nœud.
te cette mode dorée et fastueuse nous vient de
it.
-il nous en plaindre ?
certes.
beauté piquante et spirituelle des Parisiennes s'ac-
ode fort de toutes ces petites vestes chamarrées d'or,
ous ces tissus algériens à rayures de couleurs mê-
e fils d'or.
m le toilettes de coin du feu, ces petites vestes ont
es de jolies femmes et de sultanes favorites. On
e des robes de chambre de forme Louis XV, avec
aux tissus souples et splendides, ayant un coloris

Notez bien, en me lisant, que l'Orient se trouve à Paris, dans la *Maison Petit*, et que vous pouvez aller vous promener dans son bazar comme dans un des plus merveilleux bazars de Galatha et de Péra, et réaliser tous vos caprices. Il y a de tout dans le bazar de la maison Petit. Les étoffes les plus belles des harems, les gazes de soie étoilées d'or. Les pantoufles les plus riches, enrichies de perles et de pierreries précieuses. Les bijoux les plus extraordinaires. Les burnous les plus authentiques. Les peli-ses turques les plus séduisantes. Que de paillettes, que de piastres, que de croissants, que de coraux, que de pourpre, que d'étoffes éclatantes, spéciales, inconnues en France ! Je vous le répète, tout l'Orient est là !

Les modes orientales nous paraissent originales, parce qu'elles ne sont pas les nôtres. Elles épouvantent tant soit peu les belles dames de province.

Heureusement que j'ai des modes pour toutes les positions sociales. En province on aime le riche, le confortable et le beau, à la condition de ne pas payer trop cher et d'avoir des étoffes, des confections, des dentelles et des articles de nouveauté qui ne se mettent pas au-dessus du qu'en dira-t-on.

Il y a un magasin qui résume toutes ces qualités de bon marché, de distinction, de goût et de loyauté industrielle, c'est le *Siége de Corinthe*.

Ce magasin est une petite ville, ayant des quartiers bien distincts, comprenant toutes les branches de la soierie, du lainage, du velours, de la lingerie, de l'ameublement, de la tenture, des tapis, de la fo rrure, du blanc, de la dentelle, et de tous ces mille riens charmants, qui apparaissent et disparaissent avec le caprice, et que j'appelle : *les fleurs de la nouveauté* ; telles que des nœuds, des fichus, des écharpes, des bracelets, des ceintures. Que sais-je ?... Le Siége de Corinthe est universel. Lorsqu'il lance une affaire grandiose, ce qu'on appelle *une occasion*, ce n'est jamais au détriment de la qualité ni de la fraîcheur de l'étoffe. Les moires antiques du Siége de Corinthe ! vendues au même prix, que partout ailleurs, ont été considérées les plus belles et les plus avantageuses.

A l'occasion du jour de l'an, le comptoir de lingerie, qui peut rivaliser avec les meilleures maisons de la rue de la Paix, a disposé de très-jolies parures en dentelle et tulle, et en mousseline brodée et tarlatane, avec rubans et velours, s'entendant avec la nouvelle forme des robes.

En fait de soieries, il est impossible de trouver des taffetas plus beaux en soie cuite, cotés à des prix semblables.

Le Siége de Corinthe est donc une maison de confiance, qui a une clientèle choisie et élégante. Il expédie beaucoup en province, parce que sa réputation y est bien établie. Lorsqu'un brillant mariage se contracte dans un château, c'est toujours au Siége de Corinthe qu'on en réfère. Toutes les grandes dames de la Chaussée-d'Antin s'y donnent rendez-vous en ce moment pour choisir certaine robe... qui fera sensation cet hiver au bal.

Quelle robe ?... C'est un secret. Demandez-le au Siége de Corinthe.

J'ai encore un autre secret que je vais vous révéler, car il ne traite pas de la coquetterie, mais de l'hygiène.

Parfois, je me permettrai de faire avec vous, de la science et de la chimie, et de vous donner des talismans de beauté et de jeunesse.

Il s'agit aujourd'hui d'une eau bien précieuse, l'*eau des Cordilières*, qui a le pouvoir d'arrêter instantanément les douleurs de dents les plus cruelles. Etes-vous bien sûre de cette eau, chère chroniqueuse ?... Fiez-vous à ma parole.

L'*eau des Cordilières* est distillée et préparée avec le suc des plantes balsamiques qui s'épanouissent sur les flancs escarpés de la Flore des Andes. Ce n'est donc pas une eau préparée par la chimie, et contenant des principes acides. Nullement, c'est la main de la nature qui agit, qui calme et qui soulage.

Une ou deux gouttes imbibées sur du coton, et introduites dans la dent malade, suffisent pour arrêter la souffrance. On comprend tout le bien-être qu'on doit retirer de l'*eau des Cordilières*, employée journellement comme eau dentifrice. Les petites dents se conservent saines et blanches, et les gencives fraîches et éclatantes comme une grenade. Demandez-la à *M. Nougués*, qui est le grand dépositaire.

Vicomtesse DE RENNEVILLE.

Bal et Tombola de l'Opéra.

Samedi dernier a eu lieu à l'Opéra le bal annuel donné au bénéfice de la caisse des pensionnaires de l'Académie impériale de musique. Ce bal, pour lequel l'administration avait déployé toutes ses splendeurs, et où se trouvaient représentées toutes les nuances de la société parisienne, a été ouvert par le quadrille impérial, exécuté par les premiers sujets de la danse. A ce quadrille a succédé le ballet des Nations, dans lequel les figurants, revêtus du costume des différents peuples dont ils exécutaient les danses nationales, ont excité la plus vive curiosité.

Le dessin que nous donnons aujourd'hui représente ce ballet au moment des danses espagnoles.

La tombola a couronné cette fête splendide. Une exposition publique avait permis d'admirer à l'avance ces lots, chefs-d'œuvre dus à la générosité de toutes les classes de la société, qui s'étaient empressées de suivre un exemple auguste en apportant leur tribut à cette bonne œuvre.

Nous reproduisons ceux qui nous ont paru les plus remarquables au point de vue artistique : ce sont, entre autres, la magnifique coupe donnée par l'Empereur et gagnée par le numéro 139 ; un tableau de Holbein, le célèbre peintre suisse, donné par M. Strauss, et la statuette donnée par M. de Morny.

Le nombre des billets pris s'est élevé à 7,493, ce qui donne une recette de 74.930 francs, auxquels il faut ajouter une dizaine de mille francs provenant de la location des loges, et une autre dizaine de mille francs résultant du produit des vestiaires, ce qui, défalcation faite des 12.000 francs de frais, donne un chiffre net de 83,000 francs.

Nous aurions également désiré donner le tableau d'Ary Scheffer, envoyé par S. M. le roi des Belges, mais la place nous manque.

LÉO DE BERNARD.

La pêche aux sangsues.

Tout le monde connaît de nom, si ce n'est par expérience, cet utile *annélide* long de huit à quinze centimètres, plissé transversalement, composé de quatre-vingt-quatorze anneaux bien distincts, et que la doctrine antiphlogistique aurait inventé s'il n'a ait existé.

Broussais, le célèbre auteur du *Traité de l'Irritation*, et après lui ses disciples, ont tellement préconisé l'application des sangsues, que l'espèce a presque disparu du sol français et que nous sommes fiers, comme de petits Christophe Colomb, de donner aujourd'hui à nos abonnés la vue d'un petit étang que nous avons découvert à Versailles, et sur les bords duquel, aux approches de l'hiver, les femmes qui les recueillent viennent livrer à ces voraces hirudinées leurs jambes nues.

C'est là, en effet, le moyen barbare que ces infortunées emploient pour pêcher les sangsues. Cet animal carnassier et amphibie (c'est la sangsue que je veux dire), dès qu'il a senti la chair fraîche, sort de la vase, nage vers sa proie humaine et s'attache aux pieds et aux jambes de ces femmes qui ne retirent de l'eau leurs membres inférieurs que lorsqu'ils sont recouverts de ces annélides.

Elles les détachent alors une à une, les ramassent dans un verre et les passent à un homme chargé de les mettre dans de grands vases de faïence, dans lesquels on les renferme pour les transporter à Paris.

On peut encore pêcher les sangsues en se servant d'un petit filet, appelé bourse, adapté au bout d'une perche. Il faut alors profiter du moment où elles sortent de la vase et se mettent à nager vers l'appât qui les attire ; mais il faut, pour ce genre de pêche, beaucoup d'habitude et d'adresse, et les pauvres femmes préfèrent encore servir elles-mêmes de proie.

LÉO DE BERNARD.

COURRIER DU PALAIS.

Tours, 11 décembre.

Dans une des rues étroites qui dominent les ruines colossales du vieux château de Chinon, on peut voir une porte grande et sombre sur laquelle, il y a quelques jours, était placardée une affiche de vente à moitié déchirée. Cette porte ouverte, vous vous trouvez dans une cour humide et froide devant des murs gris et sales. En face est l'entrée de la maison. L'intérieur annonce une riche habitation de province. Une salle à manger dont le plafond laisse voir les solives, un vaste salon richement meublé en velours rouge et où l'on remarque quelques œuvres d'art, une chambre à deux lits arrangée avec soin, sont les trois pièces principales du rez-de-chaussée. Ces deux dernières ont leurs fenêtres sur un jardin avec lequel la chambre à coucher communique par un balcon, d'où sort un double escalier à jour d'une forme élégante. Du même côté, à la suite de la chambre à coucher, est un petit salon très-simple, derrière lequel est un couloir conduisant à un cabinet qui reçoit le jour par en haut et donne sur la première cour dont j'ai parlé.

La façade sur le jardin, surmontée d'un fronton, ne manque pas d'un certain caractère. Le jardin est grand mais mal cultivé : il ouvre par une petite porte sur une ruelle déserte. De toutes parts la maison est isolée et les mouvements qu'on y fait peuvent difficilement s'entendre du dehors.

Là vivaient très-retirées une dame Lemoine et sa fille, Mlle Angélina. Mme Lemoine appartenait à une des meilleures familles du pays. Son père, M. Mingot, exerçait les fonctions de juge au tribunal de Chinon. Son grand père, M. de Champigny, avait siégé à la convention et voté la mort de Louis XVI. Un de ses ancêtres, un Mingot, passe dans le pays pour avoir été l'un des juges qui condamnèrent Urbain Grandier. La mère de Mme Lemoine est morte folle. Une de ses sœurs, âgée de 23 ans, est morte aussi atteinte du même mal.

Bal annuel de l'Académie impériale de Musique au profit de la caisse de retraite et de pension des artistes et employés de l'Opéra. — Le ballet des quatre nations.

Tableau d'Holbein donné par M. Strauss.

Coupe en or donnée par l'empereur.

Statuette antique donnée par M. de Morny.

LOTS PRINCIPAUX DE LA TOMBOLA TIRÉE SAMEDI DERNIER AU BAL DE L'OPÉRA.

In de ses frères est interdit et détenu dans une maison d'aliénés. La malédiction divine plane sur cette famille, murmure tout bas le peuple de Chinon.

Mme Lemoine, elle, ne croit pas à la malédiction divine. C'est une *philosophe*, un *esprit fort*, une *voltairienne*, assurent les bourgeois de la ville. Elle a fait faire à sa fille sa première communion; elle allait à la messe, — parce que dans une ville de province, une femme qui refuserait d'y aller serait montrée au doigt; — mais sa pratique religieuse n'allait pas au delà. Sa Bible, c'étaient les œuvres de son compatriote Rabelais. J'en ai vu chez elle, sur une table, un exemplaire qu'elle laissait à la portée de sa fille. Passe encore pour Rabelais, dont le vieux langage peut offrir pour une jeune fille de seize ans de salutaires difficul-

La pêche aux sangsues dans les environs de Versailles.

tés, mais d'autres livres circulaient encore dans la maison, bien autrement dangereux pour une imagination précoce, pour une constitution ardente et sanguine comme l'étaient celles d'Angélina. M. le procureur général a cité les romans de Georges Sand. *Mme Gil-Blas, les Confessions de Marion Delorme*, et ce qui s'est passé plus tard n'a que trop prouvé la pernicieuse influence que ces lectures ont exercée sur Mlle Lemoine.

Elle était élevée, en effet, dans la maison et sous les yeux de sa mère. Mme Lemoine séparée de corps de son mari avait conservé, avec l'administration de sa fortune, la garde de son fils et de sa fille et la direction de leur éducation. Angélina avait quinze ans à peine, et l'on s'étonnait de la liberté de ses allures, de la hardiesse de ses propos. Aux regards d'admiration que lui attiraient sa beauté éclatante, son teint éblouissant de fraîcheur, elle répondait par des regards provocateurs : elle faisait baisser la tête aux hommes, me disait un vieillard du pays.

Dans le courant du mois dernier, le bruit se répandans la ville qu'Angélina était enceinte : c'était vrai ; que le père de l'enfant qu'elle portait dans son sein n'était autre que le cocher de sa mère; — c'était vrai; qu'elle s'était livrée à cet homme en vue du mariage, et, comme l'a dit l'acte d'accusation, pour s'affranchir des gênes du célibat, — et c'était vrai encore !

Il y a dans le répertoire moderne du Théâtre-Français une comédie dont un des personnages est un gentilhomme proscrit qui se voit obligé de se cacher sous la livrée d'un domestique. Une jeune fille de race noble est sauvée par lui et éprouve pour son sauveur un sentiment qu'elle a peine à s'expliquer, mais qui lui fait peur. Sa pudeur et sa fierté se révoltent contre cette faiblesse et le public lui en sait gré. Il a beau être dans la confidence, il n'admet pas un instant que cette jeune fille puisse aimer un valet. L'acteur a beau poétiser par la distinction de sa personne la vulgarité du personnage. La livrée qu'il porte est et doit être pour tous un abîme infranchissable entre lui et celle qu'il aime.

Angélina n'a rien senti de tout cela : sa fierté, sa pudeur se sont tues : la passion seule ou plutôt les sens ont parlé. Et pour qui grand Dieu!

Ruy Blas se vante de n'avoir que l'habit du laquais. Ce Fétis en a l'âme et l'habit : il en a les sentiments, il en a la figure. Il est laid et malsain, il est commun, il est rustaud. Bien que Mme Lemoine fût dans une situation de fortune brillante, elle n'avait que deux domestiques. Fétis faisait tout dans la maison : il était cocher, palefrenier, valet de chambre, jardinier, homme de peine. Et notez qu'il n'a pas séduit! Non : il a fallu que Mlle Lemoine fît sa conquête : il a consenti à se laisser faire, mais en mettant des conditions à l'octroi de ses bonnes grâces : — il a stipulé qu'il serait épousé.

Il n'avait même pas, ce drôle, la vanité de sa bonne fortune. Avoir été choisi, lui Fétis, par une jeune fille de race, la perle de Chinon, comme on appelait Angélina, avoir été préféré à tout ce que la ville avait de jeunes gens riches et distingués ; ce n'était rien. Angélina pour lui c'étaient cinq mille livres de rente, et le plaisir de se faire servir à son tour. Il avait fait à l'avance ses petits arrangements : il nous faudra au moins, disait-il à un témoin, un domestique et une nourrice; car bientôt nous serons trois maîtres.

Comme il était paresseux, il avait cherché un état qui lui permît de gagner sa vie sans trop se fatiguer. Il prenait dans ce but des leçons de violon à 25 centimes le cachet, chez un ménétrier de Chinon, nommé Sorneau : ce fut Sorneau qui reçut ses premières confidences, ce fut lui aussi qui devint son secrétaire et par la plume duquel passèrent plus tard les billets doux adressés par Fétis à Angélina.

Mais pour se marier avec Mlle Lemoine, le consentement d'Angélina ne suffisait pas. Fétis se mit en devoir de parler aux grands-parents. Un soir de décembre, — pendant la tirée du vin, — il était descendu à la cave avec Mme Lemoine : « Madame, lui dit-il, j'aime votre demoiselle et elle m'aime, elle est enceinte... — Enceinte!... — Oui, madame, et je vous demande sa main ; je n'ai pas de fortune à lui offrir, c'est vrai, mais je vous réponds de faire son bonheur par ma conduite et ma tranquillité. »

Ceci se passait à une maison de campagne que possède Mme Lemoine, à deux lieues de Chinon. Mme Lemoine ne répondit qu'un mot : — Attelez.

Le lendemain, Fétis était mis à la porte. Au moment de partir, sa malle sur son dos et sa boîte de violon à la main, il s'approcha de sa maîtresse et lui dit ce mot superbe qu'il a répété à l'audience : « J'ai promis, madame, de faire le bonheur de votre demoiselle; vous avez ma parole, je n'y manquerai pas! »

Les relations de Fétis et d'Angélina étaient devenues le bruit public de la ville : lorsqu'on savait que Mlle Lemoine devait sortir, des attroupements se formaient devant sa porte : on la suivait dans les rues, on examinait sa taille et on remarquait qu'elle s'enveloppait dans les plis d'un châle pour la dissimuler.

Au commencement d'avril dernier, des ouvriers travaillant dans une pièce de terre en face de la propriété de Givray, virent venir de loin une dame qui boitait, avec une jeune fille : ils reconnurent Mme Lemoine et Angélina. Toutes deux gravirent un coteau qui peut avoir quarante mètres de hauteur. Mlle Lemoine ôta son châle, se coucha et se laissa rouler jusqu'au bas de la colline « comme une pièce de vin, » ont dit les témoins; le même exercice se renouvela huit jours plus tard. On en conclut que Mme Lemoine voulait, d'accord avec Angélina, tuer l'enfant que celle-ci portait dans son sein.

Suivant les calculs de Fétis, l'accouchement devait avoir lieu dans les derniers jours de juillet. Or, le 31 de ce mois, un dimanche, on vit Angélina se traîner au bras de sa mère, pâle et défaite, les traits dissimulés par un chapeau d'où pendaient de longues barbes de dentelles : elle ne portait sur sa taille qu'un mantelet qui la dégageait. Angélina Lemoine était donc accouchée! Mais qu'avait on fait de l'enfant?

Avertie par une lettre anonyme, la justice s'émut. Le bruit public disait vrai : dans la nuit du 29 au 30, Angélina avait ressenti les premières douleurs de l'enfantement. Là, sur un lit placé dans le petit cabinet que j'ai décrit, elle était accouchée avec le seul secours de sa mère. Mme Lemoine avait emporté l'enfant dans le petit salon et avait jeté son cadavre dans les flammes d'un feu ardent qu'elle avait préparé.

Cet enfant avait-il ou non vécu ? Tel est le terrible problème qui, dès les premiers interrogatoires de Mme Lemoine et de sa fille, s'est posé devant la justice.

La science a été d'abord consultée, elle est restée muette ou peu s'en faut. Le foyer allumé par les mains de Mme Lemoine avait presque tout consumé. Un seul fragment d'os humains a été retrouvé parmi les cendres. Les experts y ont reconnu la partie de l'os frontal d'un enfant; il leur a semblé que l'enfant à qui il avait appartenu n'avait pas atteint sept mois. Cette opinion, tout exprimée qu'elle fût avec la plus grande réserve, aurait peut-être suffi pour laisser le doute dans l'esprit des juges. Mais Angélina a parlé, — et sa mère a été perdue.

La jeune fille a raconté que l'enfant avait respiré, qu'il avait remué pendant cinq minutes, qu'il ne demandait qu'à vivre, et que Mme Lemoine, frappée de sa bonne venue, lui avait dit : « Mais vois donc comme il est énorme, tu étais pourtant si peu grosse! »

Elle est revenue ensuite sur ses aveux, mais il n'était plus temps.

Quelles audiences émouvantes que celles auxquelles je viens d'assister! Quelle figure que celle de Mme Lemoine! quelle hauteur! quelle énergie! quelle virilité! Cette femme n'est ni de ce temps ni de ce pays-ci. Rien sur ce front pâle, dans ces traits grands et caractérisés qui trahisse l'émotion. Il n'est qu'un sentiment pour lequel s'ouvre ce cœur de bronze : c'est celui de l'honneur, de l'orgueil de son nom : celui-là chez elle étouffe tous les autres. Que l'enfant qu'elle a livré aux flammes ait ou non vécu, que lui importe? ce n'était à ses yeux qu'un germe impur qu'il fallait anéantir. Est elle allée jusqu'au crime? Elle s'en est défendue; le jury cependant l'a déclarée coupable en lui accordant les circonstances atténuantes qu'elle avait dédaigné d'implorer. C'est avec hauteur, son voile relevé qu'elle a entendu l'arrêt qui l'a condamnée à vingt ans de travaux forcés. Puis, après un léger salut adressé à ses juges elle s'est inclinée vers Me Lachaud : « Votre parole peut tout, lui a-t-elle dit, excepté des miracles, et c'est un miracle qu'il eût fallu pour me sauver. »

Ce miracle, on a cru un instant qu'il se serait accompli. Jamais l'éloquence de Me Lachaud ne s'était élevée à de pareilles hauteurs. Jamais sa parole ne s'était montrée plus émue et plus entraînante. Des applaudissements ont éclaté de toutes parts après cette magnifique plaidoirie, et si, à ce moment, les jurés avaient voté, qui sait ce qu'il fût arrivé?

Angélina, défendue par Me Sellier, a été acquittée. Sa mère avait vaillamment assumé sur elle toute la responsabilité de ce qui s'était fait dans la nuit du 29 au 30 juillet. J'ai dit qu'Angélina était jolie ; mais l'attrait sympathique manque à sa beauté, comme l'émotion et le charme manquent à sa voix. Le premier jour elle a versé des larmes; mais dès la seconde audience, son attitude avait repris de l'aplomb, son regard de l'assurance, et M. le procureur général Savary, dans son habile réquisitoire, n'a pas oublié de le faire remarquer.

Toute une galerie de physionomies curieuses a défilé dans ce procès : celle du ménétrier Sorneau qui prêtait à Fétis les élégances de son style et les fantaisies de son orthographe, celle du frère de Fétis, le fabricant d'allumettes chimiques, qui lui disait comment il fallait s'y prendre pour se faire épouser, mais refusait en attendant de lui donner une place chez lui, celle du vieux tailleur Lieubray qui poussait aussi au mariage afin de rentrer dans une petite somme que lui devait Fétis. Et que d'autres encore ! et que de traits de mœurs de la vie de province ! Quelle magnifique mine d'observations eût trouvé là Balzac, lui aussi un fils de Chinon ! Ai-je tout dit? Non. Je n'ai pas parlé d'une péripétie inattendue qui est venue encore ajouter à l'intérêt de ces grands débats. Lieubray, que j'ai nommé, appelé comme témoin devant la cour d'assises de Tours, avait tenté de se suicider. Était ce, comme le bruit en a couru à l'audience, le remords qui avait armé sa main? Quel mal alors avait-il commis qui pût à ce point troubler sa conscience? Mystère encore impénétré et dont la découverte servira peut-être d'épilogue au drame de Chinon.

PETIT-JEAN.

Nous avons reçu des portraits et des documents relatifs à la triste affaire qui vient d'être jugée par le tribunal d'Indre-et-Loire. Le même sentiment de convenance qui nous a empêché de reproduire le portrait de Léonie Chéreau nous interdit de publier ceux dont il s'agit. Le *Monde illustré* cherche à offrir à ses abonnés tout ce qui peut les intéresser, mais il répugne de faire appel à une fâcheuse curiosité.

Réouverture du THÉÂTRE SAINT-MARCEL, sous la direction de M. Bocage : *l'Amour*, légende en sept tableaux, de M. P. Niboyet. — PALAIS-ROYAL : *Coquesigrue poli par l'ose*, vaudeville en un acte, de MM. A. Monnier et Ed. Martin. — *Autour d'une marmite*, vaudeville en un acte, de MM. [illegible] et Delacour.

Les semaines se suivent et ne se ressemblent pas au théâtre. Grasse était la dernière, maigre est celle-ci. Heureusement il nous reste un arriéré à solder pour tenir nos lecteurs au courant des pièces nouvelles, et nous l'acquittons d'autant plus volontiers que le manque de place nous a empêché, la semaine dernière, de leur signaler un événement important pour tous ceux qui s'occupent du théâtre, je veux parler de la réouverture du Théâtre Saint-Marcel, sous la direction de M. Bocage.

L'éminent acteur est, on le sait, depuis longtemps en possession du privilége d'un nouveau théâtre, le Théâtre des Arts. Mais en ce temps de démolitions et de réédifications, alors que le Cirque, l'Opéra lyrique et tant d'autres vont être obligés de quitter le boulevard et d'aller chercher d'autres quartiers, le difficile était de trouver un emplacement. En attendant qu'on ait pu le trouver, M. Bocage a été autorisé à donner des représentations dans la salle du quartier Saint-Marcel.

Certes il fallait du courage pour tenter d'amener la population parisienne dans ce quartier inconnu à bien des Parisiens, pour risquer de l'argent dans une pareille entreprise et pour espérer d'amener sur cette scène des pièces et des auteurs qui n'auraient pas été justement refusés partout ailleurs. Mais le courage, on le sait, n'est pas ce qui manque à l'ancien directeur de l'Odéon. Il pensait d'ailleurs qu'il ne manquait pas à Paris de jeunes écrivains dont les œuvres, sans être assez remarquables pour avoir forcé les portes des grands théâtres, offriraient au moins des qualités assez réelles pour pouvoir être offertes au public. Je ne sais, disait, il y a quelque temps, M. Bocage, que deviendra ce théâtre, mais ce que je veux et ce que je désire, c'est d'être le premier à jouer et à faire applaudir un jeune homme qui puisse devenir plus tard un auteur de talent et qui sans cette occasion se serait peut-être découragé.

C'est à eux qu'il s'est adressé, et le premier qui a répondu à l'appel est M. Paulin Niboyet, un nom déjà justement estimé dans le journalisme. Il y a dix ans environ que M. Niboyet a débuté dans les lettres par un roman que l'on réimprime en ce moment et qui a commencé la réputation du jeune écrivain. Depuis lors il a laborieusement suivi cette laborieuse carrière des lettres, et chacune de ses œuvres a toujours conservé ce caractère de conscience honnête mêlé de je ne sais quelle douce mélancolie qu'on retrouve en lui, et qui fait un des grands charmes de sa personne. Certes M. Niboyet pouvait, avec de tels antécédents et avec le nom seul qu'il s'est fait à force de travail, aller frapper sa première œuvre à la porte d'une autre scène. Il est allé modestement se présenter au public sur le théâtre Saint-Marcel, et l'accueil qu'il y a reçu a été sa récompense.

Je ne prétends pas dire que sa pièce soit un chef-d'œuvre, je suis trop son ami pour cela; mais la salle était entière, et c'était ce soir-là une des plus belles salles, des plus belles premières représentations, a applaudi avec bonheur les qualités et a laissé passer avec bienveillance les parties faibles de l'œuvre. Il y a eu pendant toute la soirée une constante sympathie pour le jeune écrivain, et je ne sais rien de plus honorable qu'un tel témoignage et de plus encourageant pour celui qui l'a obtenu. La pièce, du reste, a été jouée d'une manière, si non très-brillante, au moins très-convenable. Il faut cependant citer M. Tinterwald qui, malgré un peu de froideur, a joué avec talent le rôle du capitaine Valentin, et Mme Damourey qui a mérité de vrais éloges pour sa création du rôle de Marthe.

Si nous revenons de ce côté de la Seine, nous avons à enregistrer deux petits actes et deux petits succès au théâtre du Palais-Royal. L'un a pour titre *Coquesigrue poli par l'amour*. Il enseigne comment une jeune paysanne peut rendre son amoureux aimable et galant, et est signé Monnier et Edouard Martin. C'est dire que les situations comiques et les mots spirituels n'y sont pas rares; l'autre s'appelle *Voyage autour d'une marmite*, et nous représente un mari qui, pendant l'absence de sa femme, trouve de grands charmes à venir à la cuisine. Mme Alzéador s'oublierait même beaucoup, si son absence se prolongeait, et trouver une Agar là où elle a laissé une cuisinière. Elle arrive assez tôt heureusement pour empêcher son mari de se trouver dans la position du grand patriarche, et M. Alcador, il faut lui rendre cette justice, rougit lui-même en retrouvant sa femme, d'avoir pu s'approcher si près de son contrat la pointe d'un canif. La morale de ceci est qu'une femme ne doit pas laisser trop longtemps son mari seul.

PAUL DHORMOYS.

CHRONIQUE MUSICALE.

THÉATRE-ITALIEN : Reprise de *Il Trovatore*, opéra en quatre actes, de Verdi. — *Un curioso accidente*, opéra arrangé par M. Berettoni sur de la musique de Rossini. — Nouvelles.

A Paris, on a une curiosité singulièrement mêlée de défiance pour tout ce qui est nouveau; l'empressement que l'on met à connaître ce que le voisin ignore encore et la facilité avec laquelle on dit son mot, on donne ses conclusions critiques sur l'événement du jour, vont de pair ordinairement.

Voyez plutôt Verdi et la position qui lui était faite dans l'opinion publique avant l'apparition de son *Trovatore*. Il n'y a sorte d'avanies qu'on ne lui ait faites. Avec quel bel ensemble on nia les vertus mélodiques de *Nabucodonosor* et de *Luisa Miller!* comme on chicana le maëstro sur le droit de cité qu'à coups de partitions il voulait conquérir à notre Théâtre Italien! On courait entendre sa musique, mais le lendemain on prenait une mine courroucée, on se livrait à des haussements d'épaules et à des bâillements considérables que les demi-connaisseurs exécutent pour se donner un air capable.

Voilà où en étaient les choses quand, vers la fin de 1854, on donna *Il Trovatore*.

Il se fit alors un revirement notable, et besoin fut de déclarer que Verdi, pour être le dernier venu, était encore le bien venu; on daigna confesser qu'il y avait en lui *quelque chose*. Depuis, la partition révélatrice n'a cessé d'être donnée annuellement et cette persistance mesure en quelque sorte l'engoûment du public.

Nous ne nous sommes jamais posé en partisan *quand même* de la musique de Verdi, tant nous nous gardons de tomber dans l'absolutisme, plusieurs fois même nous nous sommes élevé contre l'abus de certains procédés qu'emploie ce maestro. Nous lui avons souvent reproché le bruit et l'exagération. Pourtant, il faut le reconnaître, cette partition de *Il Trovatore*, qu'on vient de redonner aux Italiens, brille d'un tel éclat par l'abondance et l'originalité de ses mélodies, que les honneurs qui lui ont été rendus n'ont rien d'exagéré.

Nous avons vu successivement les ténors Baucardé, Mario et Tamberlick se produire dans ce rôle de Manrico sur lequel pivote toute l'action du drame et, à la fois, repose une grande partie de l'intérêt musical.

Aujourd'hui vient le tour de M. Giuglini, chanteur fort goûté au théâtre italien de Londres, et que M. Lumley, qui en était détenteur, a cédé à M. Calzado pour douze représentations. M. Giuglini a une voix légèrement gutturale et qui laisse aussi à désirer sous le rapport du volume; mais ces deux défauts se trouvent habilement dissimulés par les charmes d'une méthode exquise. Tout ce que dit M. Giuglini est dit avec un art et un fini qui rappellent les meilleures époques du chant.

Cette représentation a, du reste, été fort brillante : Graziani d'ordinaire un peu avare de sa voix l'a donnée dans toute sa vigueur, et Mme Cambardi, qui avait pris à l'improviste le rôle de Léonora et le chantait, je crois, pour la première fois, s'en est tirée avec succès. Après la scène célèbre du *Miserere*, Mme Cambardi et M. Giuglini ont été rappelés avec fureur.

— Quelques jours auparavant, un accident qui ne se renouvellera certainement pas est arrivé aux Italiens.

Les opéras de Rossini sont nombreux, Dieu merci, mais encore a-t-on raison de n'en pas trouver la liste assez abondante. Or, il est arrivé qu'un M. Berettoni, apparemment imbu de ce principe, s'est avisé de composer une sorte de salade macédoine avec des mélodies qu'il est allé cueillir dans les œuvres de jeunesse du maître. Le tout pilé, concassé, était servi sous le nom de *Un curioso accidente*.

En principe, nous ne sommes pas ennemis de ses sortes d'*arrangements*, bien que l'entreprise en soit périlleuse, et nous ne demandons pour y applaudir, — ô mon Dieu! c'est bien simple, — qu'une réussite complète. Un pareil travail demande un tact exquis, et si le résultat n'en est pas pleinement satisfaisant, on s'expose à voir le public faire une moue très-accentuée.

C'est ce qui est arrivé à M. Berettoni, qui, malgré son zèle, a complétement échoué dans son œuvre de résurrection. S'il avait été plus heureux, on n'aurait pas manqué de l'accabler d'adjectifs flatteurs; peut-être l'eût-on appelé le Christophe Colomb d'une Amérique mélodieuse.

C'est égal, il est arrivé *un curieux accident* aux Italiens.

— L'Opéra-Comique élabore en ce moment deux ouvrages importants. C'est d'abord celui de M. le comte Gabrielli, qui doit être prochainement donné, et dont le sujet est emprunté au *Précepteur dans l'embarras*; les principaux rôles de cet ouvrage seront chantés par M. Couderc et Mlles Lemercier et Pannetrat.

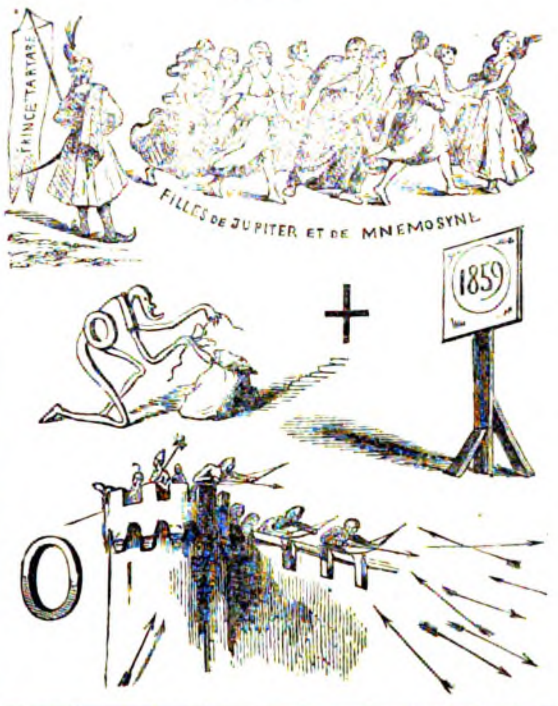
Puis viendra l'opéra de M. Ambroise Thomas, que répètent activement M. Montaubry et Mlle Monrose. On espère que la première représentation aura lieu dans les premiers jours de février.

— Au Théâtre-Lyrique, on s'occupe de monter l'*Armide* de Gluck; on parle aussi de donner le *Fidelio* de Beethoven.

— On ne sait pas jusqu'à quel point la fièvre de l'invention tient les facteurs d'instruments. L'orgue, qui, pendant des siècles, a été l'apanage et l'orgueil des cathédrales, affecte depuis quelques années les proportions modestes du piano. C'était déjà une conquête; mais voilà un autre miracle. M. Ostrorog, un Polonais de distinction, vient de trouver le secret d'un instrument de même nature, et dont la dimension est telle qu'il tient dans une valise. C'est par excellence l'*orgue de voyage*... A quand l'*orgue de poche*?..

ALBERT DE LASALLE.

RÉBUS.



EXPLICATION DU DERNIER RÉBUS :

A minuit chacun rentre, car l'heure est avancée.

La sculpture sur bois.

L'art du sculpteur sur bois florissait au moyen âge; mais si son application était alors fort répandue, il n'y avait, parmi des milliers d'artisans qui se livraient à ce travail, qu'un petit nombre de véritables artistes. Les grandes familles du temps eurent seules le privilége de posséder quelques-uns de ces chefs-d'œuvre, dans le genre de ceux que le musée de Cluny étale dans leur savante naïveté.

Le goût moderne a su apprécier tout ce qu'on pouvait tirer de cet art merveilleux. Il n'est point un grand seigneur qui n'ait dans sa demeure un salon, un boudoir, une chapelle où le bois sculpté ait seul un rôle dans l'ornementation. Il n'est pas un artiste, même le plus modeste, qui ne rêve la possession du classique bahut.

La sculpture sur bois, appliquée aux objets de fantaisie et de petit ameublement, est une industrie toute récente. Les touristes qui ont parcouru la Suisse depuis une trentaine d'années, ont vu les pâtres de l'Oberland bernois chasser devant eux leurs troupeaux, en taillant de la pointe d'un couteau rustique une foule de sujets recherchés des voyageurs. Cet art, maintenant fort cultivé dans les environs de Brientz, était resté fort arriéré au point de vue de la forme et du dessin. Il conservait un caractère trop primitif à une époque où le goût a acquis une si grande pureté.

MM. Wirth frères, sculpteurs français, anciens élèves de Pradier, eurent l'heureuse inspiration d'apporter la science au milieu de ces ouvriers de la nature. Ils fondèrent une école de sculpture où leurs élèves firent les plus rapides progrès. Six ans ont suffi pour créer, au bord du lac de Brientz, une usine importante, où quatre cents artistes environ taillent, creusent et transforment le bois, qui prend dans leurs habiles mains les formes les plus diverses.

MM. Wirth possèdent, boulevard des Italiens, à Paris, de riches collections que nous avons visitées. Nous avons été heureux d'exprimer à ces maîtres notre sincère admiration. La sculpture sur bois, au point où elle vient d'être amenée, ne le cède en rien à la sculpture sur pierre et sur métaux. On n'a jamais été aussi loin dans la vérité des formes, dans l'expression des physionomies, dans le fini des détails et dans l'harmonie de l'ensemble. Le ciseau du sculpteur, joint au talent de l'ébéniste, produisent des miracles d'élégance artistique, de grâce et de légèreté.

Nous avons vu des encadrements d'arabesques, de fleurs, de fruits et de feuillages, fouillés avec une vigueur extraordinaire; de riches coffrets au style sévère; des corbeilles à ouvrage d'un délicieux dessin; des jardinières aux formes gracieuses, formées de plantes de toutes sortes, dignes de celles qu'elles doivent contenir. Les fleurs sont exécutées avec une telle perfection, qu'on dirait, tant elles sont délicatement taillées, qu'un souffle d'air va les faire frissonner. Le bronze aura dans le bois un digne rival. Les groupes d'animaux exécutés chez MM. Wirth sont pleins de vie et de mouvement. Plus d'une tête est venue de main de maître, et, dans certaines compositions, la forme répond parfaitement à l'ampleur et à l'énergie de l'idée. Nous n'en finirions pas si nous voulions énumérer ce que nous avons vu de fantaisies de toutes sortes, depuis la glace de Venise somptueusement entourée, jusqu'au modeste couteau à papier. Ce qui nous a frappé, c'est le bon marché relatif auquel on est parvenu à établir ces merveilles. On évite, pour dégrossir le bois, la longue opération du pointage. Les sujets sont dessinés, d'après le modèle, sur les faces d'une pièce de bois d'un cube régulier, de façon à ce que les tracés profilent entr'eux, on dégrossit ensuite. Cette manière de procéder, bien plus rapide que celle du pointage, a pour résultat de faire de chaque création un nouvel original plus ou moins différent des autres exécutés sur le même dessin.

ÉMILE BOURDELIN.

Jacques Fosse le sauveteur.

Dernièrement a eu lieu dans la salle Saint-Jean, à l'hôtel de ville de Paris, la séance annuelle de la Société des sauveteurs de France, dont le but est d'établir des liens de confraternité et de secours mutuels entre tous les amis de l'humanité, et principalement entre ceux qui se sont signalés par des actes de courage et de dévouement dans les incendies, les naufrages, les inondations, et qui ont reçu la médaille d'honneur.

M. le comte de Lyonne, président, a présenté à la société des Paris les sauveteurs venus des divers départements français et de l'étranger. Notre gravure retrace les traits d'un des plus célèbres, de Jacques Fosse, de Saint-Gilles (Gard).

C'est dans les eaux calmes du canal qui coule au bas de cette ville que Jacques Fosse apprit à nager; c'est au milieu de l'impétueux courant du fleuve qu'il compléta son éducation nautique et apprit son rude et désintéressé métier de sauveteur.

Ardent comme le vin de son pays, l'enfant Saint-Gillois sentit de bonne heure couler dans ses veines un sang généreux et naître dans son cœur l'instinct du courage et du dévouement.

A onze ans, à Beaucaire, où sa famille avait transporté son domicile et sa pauvreté, Jacques Fosse sauve un garçon de dix-huit ans qui se noyait.

A vingt ans il avait sauvé la vie à quinze personnes et obtenait une médaille d'argent de deuxième classe.

Fosse se signale en 1854, lors du choléra qui éclate pendant la foire de Beaucaire.

En 1858 il sauve de la famine tout le village de Vallabrègues, dont les habitants, assiégés dans le cimetière par une terrible inondation, ne trouvent que Jacques assez courageux pour leur porter secours à travers les courants, les tourbillons et les remous.

Au milieu des flammes Fosse montrait le même dévouement qu'au milieu des flots.

Il n'est pas un de ces philanthropes qui aiment l'humanité en général pour n'avoir pas à obliger l'homme en particulier.

Nous ne saurions inscrire ici tous les actes de courageux dévouement accomplis par cet homme qui, sorti des rangs les plus humbles du peuple, a su se créer, par son travail, une position honorable, sur la poitrine duquel brille la croix de la Légion d'honneur au milieu des médailles d'or et d'argent bien gagnées, et qui par sa noble conduite, a su s'attirer l'admiration de la société de sauveteurs et mériter l'estime de tous ceux qui comprennent et apprécient la philanthropie pratique.

MAXIME VAUVERT.

Revue des arts industriels. — La sculpture sur bois, d'après des modèles pris dans l'atelier de M. Wirth.

Le général Thomas.

Le général Thomas (Joseph-Victor), qui a succombé le 24 octobre à une courte maladie au moment où il venait de prendre le commandement de la 2e division d'infanterie du corps expéditionnaire envoyé contre le Maroc, était né à Hambourg, le 20 mars 1812. Il avait par conséquent quarante-sept ans.

Jacques Fosse, le sauveteur, d'après une photographie de M. Millet.

Élève de l'école militaire de Saint-Cyr, il fut nommé sous-lieutenant au 11e régiment de dragons, le 1er octobre 1834 et passa de là, le 1er janvier 1835, en qualité de lieutenant au corps d'état-major.

Capitaine et aide-de-camp du général Négrier, il fit avec distinction les campagnes d'Afrique de 1834 à 1838, et reçut la croix de chevalier de la Légion d'honneur. Plus tard, chef de bataillon des tirailleurs indigènes de Constantine, il se signala dans les expéditions qui eurent lieu de 1842 à 1847. Mis à la disposition du commandant de la garde mobile de Paris, lors des sang antes journées de juin 1848, son intrépidité lui valut le gade de colonel du 29e de ligne.

Il passa au commandement du 11e léger, ensuite sa belle conduite en Algérie de 1850 à 1853 lui valut la croix d'officier de la Légion d'honneur.

En 1854, commandant la 2e bri ade de la 3e division d'infanterie de l'armée d'Orient, il se signala à la bataille de l'Alma, où il fut blessé à l'aine.

Nommé commandeur de la Légion d'honneur le 21 octobre 1854, le général Thomas rentra en France pour prendre le commandement de la subdivision de Lot-et-Garonne, et plus tard de celle de la Loire-Inférieure.

Mis à la disposition du gouverneur général de l'Algérie, chargé successivement de la direction militaire des subdivisions d'Oran, de Dellys et de Tlemcen, il allait se mettre à la tête d'une brigade du corps expéditionnaire du Maroc, lorsque la mort est venu le surprendre et faire éclater les unanimes regrets de l'armée d'Afrique.

Son instruction solide et variée, sa connaissance des langues arabes et turques l'avaient fait mettre, en 1839, à la disposition du ministre des affaires étrangères, qui l'attacha à l'ambassade de France à Constantinople, où le sultan le nomma commandeur de l'ordre du Medjidié de Turquie. M. V.

Le général Thomas, mort pendant la dernière expédition contre les Beni-Snassen, d'après une peinture de M. Couverchel.

PETITE CORRESPONDANCE.

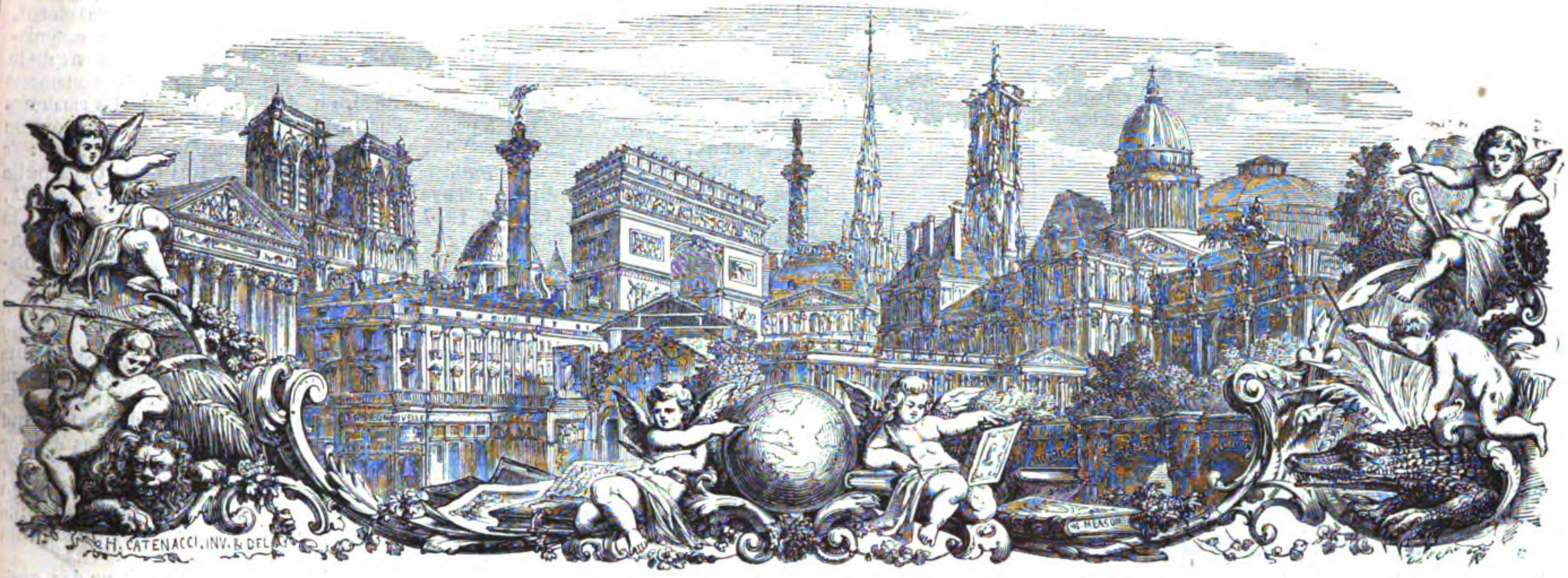
*M. *** à Saint-Sébastien.* — Merci de vos croquis. Nous les utiliserons. Pourquoi ne voulez-vous pas les signer ?

M. A. R., hôtel du Croissant à Tours. — Nous regrettons de ne pouvoir utiliser vos dessins, vous en trouverez la raison dans le journal.

Paris.— Imp. de la Librairie Nouvelle, A. Bourdilliat, 15, rue Breda.

LE MONDE ILLUSTRÉ

JOURNAL HEBDOMADAIRE.



ABONNEMENTS POUR PARIS ET LES DÉPARTEMENTS :
Un an, 21 francs ; — Six mois, 11 francs ; — Trois mois, 6 francs.
Le numéro, 35 c. à Paris ; — 40 c. dans les départements

Tout numéro demandé quatre semaines après son apparition sera vendu 40 c.
Le volume semestriel : 11 fr. broché ; — 16 fr. relié et doré sur tranche.

3me Année, N° 141. — 24 Décembre 1859.

Bureau d'abonnement et de vente : 15, boulevard des Italiens, à la Librairie Nouvelle.
Direction et Administration : 15, rue Breda.

Toute réclamation, toute demande de changement d'adresse doit être accompagnée d'une bande imprimée et adressée à l'Administration, 15, rue Breda.

Toute demande d'abonnement non accompagnée d'un bon sur Paris ou sur la poste, toute demande de numéro à laquelle ne sera pas joint le montant en timbres-poste, sera considérée comme non avenue.

Le maréchal O'Donnell, commandant en chef l'armée espagnole au Maroc.

Le général Echagué, lieutenant-général commandant le 1er corps de l'armée espagnole.

COURRIER DE PARIS.

~~~ Nous recevons cette lettre, qui revient sur un sujet que nous n'avions que rapidement effleuré, il y a quelques semaines :

« Monsieur, — je lis du fond de ma retraite du Var le recueil où vous semez des faits et des idées. Je m'étais promis depuis longtemps d'ajouter ma révélation personnelle à celles que vous avez produites au sujet de l'influence faste ou néfaste de la femme sur la vie de l'homme, sujet que vous avez condensé dans cette espèce d'axiome :

« *Au fond de tout acte, bon ou mauvais, commis par l'homme, il y a une femme.* »

» J'y adhère de tout mon esprit, de toute mon expérience, monsieur, et je suis malheureusement trop fondé à le faire, car comme les cinq ou six individus que vous vous borniez à citer au milieu de vos anecdotes, j'ai vu ma vie plusieurs fois compromise, et enfin ma carrière brisée par ma préoccupation des femmes, là où je n'aurais dû avoir en vue que mes devoirs ou mes intérêts. Je vous mentionnerai les faits le plus succinctement possible.

» A vingt-deux ans j'étais prêt à sortir de l'école polytechnique dans des conditions de science et d'aptitude qui me permettaient d'espérer et d'obtenir un numéro d'ordre assez voisin du numéro 1 pour choisir la spécialité de ma carrière, et je rêvais les mines, ou les ponts et chaussées.

» Le jour de l'examen arrive. Une petite actrice à laquelle j'avais envoyé quelques bouquets aux mercredis de sortie, m'écrit qu'elle se décide à m'en remercier le soir. La tête follement pleine de cette médiocre fortune, je réponds tout de travers aux examinateurs; au grand étonnement de mes professeurs, je n'obtiens que le numéro 46, et suis obligé de passer dans l'artillerie, moi qui ne voulais absolument pas être militaire !

» Je suis capitaine à trente-quatre ans, un grade où l'on peut s'éterniser. On forme un corps expéditionnaire pour les nouvelles campagnes d'Afrique. Un de mes camarades de promotion est déjà lieutenant-colonel, pour avoir passé six ans sous les ordres du maréchal Bugeaud. Je me décide à rompre avec la veuve un peu mûre d'un avocat qui me retenait dans ses griffes gantées de paille, et que j'avais dix fois voulu quitter, soit pour aller en Algérie, soit pour reprendre la capricieuse vie de garçon, lorsque je rencontre le général Schramm, ami de ma famille, lequel me promet de me présenter au ministre, pour assurer le choix que j'ambitionne, et qui doit me livrer les chances de quitter enfin mon éternelle épaulette à frange, pour la graine d'épinard. Le rendez-vous est pour le surlendemain midi.

» A onze heures, je m'apprête à sortir, pour flâner un peu en route. Sur le quai Voltaire, je vois monter en omnibus une jambe... mais une jambe! celle de la *Saône* dans le beau groupe de Coustou qui est dans le jardin des Tuileries, monsieur! Sans trop réfléchir, je m'élance dans l'omnibus à la suite de cette jambe, afin d'en voir la figure : c'était une charmante jeune femme qui me parut de l'espèce de celles qui ne veulent pas faire écho aux plaintes de la *Grand'mère* de Béranger, regrettant trop tard « leur bras si dodu et le temps perdu. » Bref, cette dame n'a pas de monnaie, un oubli ! Je solde pour elle; elle me prie poliment de descendre rue de Sèvres pour qu'elle me fasse restitution... et quand je suis libre, il est une heure et demie... L'audience ministérielle est manquée, et je reste capitaine en garnison, au lieu d'aller en Afrique !

» Je traîne encore quelques années dans cette vie monotone, et enfin, âgé de quarante ans, et non moins capitaine que par le passé, je me décide à demander ma mise à la retraite, pour entrer dans l'industrie. On m'a trouvé une direction importante, celle du forage de douze puits artésiens en Orient; j'y dois gagner cent mille écus au moins en cinq ans au plus... On passe six mois à tout combiner; enfin un jour, il n'y a plus qu'à signer et à partir! Je suis invité à dîner avec les bailleurs de fonds de l'affaire chez un financier; on doit signer au dessert. Je suis placé à table à côté d'une jeune veuve, une petite blonde que j'ai vue cent fois peinte par Boucher ou Natoire sur les panneaux de boudoir ou les dessus de portes,—un de ces êtres diaboliques et adorables qui ont une façon de vous percer le cœur sans faire semblant d'y toucher. Au dessert elle me dit :

« — Comment! vous allez vous enterrer en Orient pendant cinq ans, et revenir vieilli de dix, avec le teint bruni et les cheveux tout gris? Réfléchissez bien avant de prendre un parti pareil!... Si vous voulez, nous en causerons...

» — De grand cœur ! Vous me permettez donc d'aller vous présenter mes hommages?

» — Je suis chez moi tous les jours de quatre à six.

Bref, je remis ce jour-là la signature au lendemain, et le lendemain au surlendemain, et puis je la renvoyai au diable! Les entrepreneurs en firent autant de moi... et huit jours après j'étais remplacé pour le forage des puits orientaux. Un mois plus tard, je l'étais aussi auprès de la petite veuve façon Boucher, et peinte par elle-même!

» Enfin, monsieur, et ceci est pour clore la série de mes sottises, il y a une douzaine d'années, un de mes parents qui s'apitoyait sur mon sort de victime d'un sexe beau, faible, mais perfide, me dit qu'il connaissait une excellente créature, mûre, opulente, et qui serait disposée à m'indemniser dans un bonheur calme et définitif de toutes les tribulations que j'avais dues à ses trop belles et trop folles semblables. On nous présente, tout semble aller parfaitement, si bien qu'au bout de quinze jours, il est dit que je puis faire ma demande,— qu'on y répondra très-gracieusement, et que le mariage se conclura dans les trois mois. Très-bien !

» Un soir, et comme déjà je cherchais à prendre dans mon esprit et dans mon cœur une sorte d'avance d'hoirie du paisible bonheur promis par ce raisonnable mariage, je reçois une lettre, une maudite lettre, dont le patchouli ou la verveine, je ne sais, me porte sottement à la tête. C'était, en encre bleue, un appel que faisait *à ma courtoisie* une délicieuse femme et une charmante actrice, Jenny C..., que j'avais souvent vue dans la compagnie d'une de mes amies, et qui me requérait franchement pour un service personnel. J'y courus... Qu'elle était toujours charmante! Il s'agissait de voir mon ami, M. X***, qui avait adoré Jenny, qui en avait gardé trop de lettres, et que l'artiste, en passe de s'établir, désirait voir brûler d'un feu plus ardent et moins imagé que celui dont le détenteur avait jadis brûlé pour elle. Mon ami X*** était fixé à Bordeaux ; c'était un voyage de trois à quatre jours... pouvais-je le refuser à cette charmante femme, dont le prestige avait quelque chose de si irrésistible? Je fournis sur-le-champ un prétexte à mon parent et à la bonne veuve pour retarder d'autant l'accord matrimonial qui devait s'établir entre nous, et je partis, la laissant assez, ou plutôt un peu trop surprise de l'étrangeté du moment choisi pour m'en aller à Bordeaux ! Là, à Bordeaux, je trouvai mon ami, mon ex-ami X*** très-rogue, très-grincheux, me demandant à quel titre, de quel droit je venais lui faire cette réclamation, et tout disposé à m'envoyer promener. La pensée qu'en me mêlant de cette affaire délicate j'avais pu déplaire à l'excellente et opulente veuve, me rendit plus susceptible, de sorte que je pris sur-le-champ le même ton que celui du Bordelais, en y mettant en plus un fort dièze à la clé. Ce n'était assurément pas le moyen d'arranger les choses ! Il riposta, je me fâchai... peut-être poussé par le regret de ne pas réussir dans la mission que m'avait si gracieusement confiée une adorable femme, et, ayant échangé avec le monsieur des mots vifs, nous nous accordâmes sur un seul point : une rencontre sou laine à main armée.

» J'attrapai une balle dans l'épaule, et dus rester six semaines dans un hôtel garni de la capitale girondine. Lorsque je pus revenir, à petites journées, Mme O... la veuve qui avait un moment consenti à prendre mon nom, à la suite de charitables informations qui lui étaient venues de la part de ses bonnes amies, avait appris un peu plus que tout ce qui s'était passé, ce qui était déjà trop ; c'est-à-dire :

» 1° Que j'étais avec la belle artiste dans des termes qui lui permettaient de tout exiger de moi ; (faux !)

» 2° Que je m'étais battu pour elle avec un rival ; (faux !)

» 3° Que j'étais un homme qui tournait à tous les vents passant par la chevelure parfumée des femmes (pour ceci, je n'ose protester...)

» Bref, mon cher auteur, le mariage solide et salutaire était à tout jamais manqué, et comme à mon retour à Paris Jenny C*** était en représentation à Bruxelles, je ne pus même en être plaint! Je pris cette fois un de ces partis si violents, qu'ils équivalent à un suicide : j'avais quatorze cents livres de rentes représentées par une petite propriété dans le Var, j'avais une douzaine de cents francs de pension de ma capitainerie ; je quittai résolûment Paris et ses trop dangereuses habitantes, et vins m'établir ici, au soleil, où je vis comme un lézard, oublié pour sûr... oubliant... tant que je peux. Voilà, monsieur, mon histoire lamentable. Peut-être y trouverez-vous un document de plus à ajouter à votre proposition sur l'influence heureuse ou malheureuse de la femme sur la vie de l'homme. Pour moi, je me console péniblement, en songeant que tout le mal que m'ont fait ces diablesses, un ange avait voulu le réparer ! Puisse-t-elle lire ceci... et voyant désormais plus clair dans ma sotte vie, se dire : « Il n'est jamais trop tard pour faire un heureux ! »

» Agréez, je vous prie, etc. »

~~~ Les ventes d'objets d'art, du curiosités, de collections, de galeries, ont activement recommencé avec l'hiver, et nous connaissons des gens qui passent chaque jour plusieurs heures pleines d'amusement, d'instruction, et aussi d'envie, à la salle des commissaires priseurs de la rue Drouot. Le fait curieux de la dernière quinzaine a été, dans la vente d'estampes anciennes de M. Ch. de F... la dispute des amateurs à propos d'une eau-forte de Rembrandt bien connue par des centaines de reproductions, d'imitations : *le Bourgmestre Six*. C'était une très-rare et fort belle épreuve du deuxième état, portant : *Rembrandt, f.* 1647, les chiffres 6 et 4 tracés à rebours dans la marge droite, ensemble de particularités qui signalait une épreuve de premier ordre aux profonds connaisseurs. Mise à prix à mille francs, cette estampe, qui est grande comme la moitié de cette page, a, en neuf minutes, atteint le chiffre exhorbitant de *cinq mille cinq cent cinquante francs !* Jamais aucune estampe, ni d'Albert Durer, ni de Marc-Antoine, ni d'aucun maître, n'avait jusqu'à ce jour atteint un prix pareil, et en entendant le rare coup de marteau qui l'a déterminé, il nous était difficile de ne pas songer que pour dix sous on peut se procurer sur les quais, une copie de cette petite gravure qui, accrochée au mur, offrira tout *l'effet* de l'original... avec cinq mille cinq cent quarante-neuf francs cinquante centimes d'économie !

On sait que ce bourgmestre Six était un des amis de Rembrandt, et qu'il l'a représenté debout appuyé du dos contre la fenêtre d'un cabinet, le visage doucement éclairé par le reflet d'un papier qu'il lit. Sans doute l'effet de pointe qui a rendu la chevelure blonde du personnage et celui du coup de soleil qui entre par la fenêtre et combat l'ombre violente, sont des merveilles d'adresse qui luttent conventionnellement avec la peinture; mais ce n'est point là le chef-d'œuvre du maître; la tête du bourgmestre est vulgaire, le corps maladroitement planté. Il est impossible de ne pas préférer à cette eau-forte : *Jésus présenté au peuple*, — *Lazare ressuscité*, — la *Pièce aux cent florins*. Toute la questions te réduit donc ici au choix de l'épreuve et à l'éat de conservation. C'est payer bien cher la vanité de se pouvoir dire qu'on est un des dix ou douze amateurs qui possèdent seuls en Europe une de ces feuilles de papier, qu'on vendait peut-être un florin au temps où Rembrandt les faisait imprimer, et où ses nombreux élèves les copiait sous ses yeux !

Au reste, ce n'est pas seulement dans *l'art* qu'on voit ces rivalités, ces enthousiasmes, et je ne saurais classer que sous la simple étiquette de *curiosité*, le fait qui s'est accompli peu de jours après dans la vente Max de Londres, toujours salle Drouot. Il s'agissait de chinoiseries. Une petite jardinière carrée, de la forme la plus naïve, qui n'avait d'autre mérite que d'être d'un bleu turquoise, — bien inférieur pourtant à celui qu'obtient aujourd'hui la célèbre fabrique anglaise de Minton, — a été vendue mille cinquante francs. Sur l'honneur et la conscience, devant Dieu et devant les hommes, on peut déclarer qu'on n'en eût pas donné plus de cinquante francs chez Susse ou Giroud ! Mais vous connaissez ces barbares perroquets de plâtres, peinturlurés avec violence, que des Lucquois promènent sur une planche à pointes de bois à travers les villages ? Eh bien, figurez-vous les pareils, en faïence, et j'aurai sans doute bien de la peine à vous faire croire qu'il s'est trouvé un *marchand* pour les payer huit cent soixante francs. Pour qui, pourquoi ? *chi lo sa!*

~~~ On sait qu'à la fin de l'été dernier, M. Philippe Dur... et son neveu et unique héritier, voyageant dans les Alpes, le premier, monté sur un mulet rétif, est tombé d'une hauteur de plus de cent cinquante mètres dans un ravin où il s'est brisé le crâne et les reins.

M. Dur... neveu héritait par ce fait d'environ trente-cinq mille livres de rentes.

Mais, désolé d'une pareille catastrophe, et alarmé dans son honneur, M. Dur... n'a pas cru devoir entrer en jouissance de l'héritage qui, bien que tout naturellement et légitimement dévolu, lui arrivait aussi brusquement par un accident terrible, dont il se trouvait seul témoin. M. Dur..., mu par un haut sentiment de délicatesse, ayant vu ces jours derniers toutes les formalités légales terminées, a déclaré renoncer à la succession, et s'est adressé à l'autorité municipale de la ville où son oncle était né, pour une transmission totale des biens aux établissements de bienfaisance.

Cet acte d'un scrupule si excessif de la part d'un homme qui jouit de l'estime de tous ceux qui l'approchent, est d'autant plus remarquable que M. Dur...
~~~

est pauvre, — qu'il vivait depuis de longues années sous le toit d'un oncle qui lui servait de père, qu'à l'âge de trente-deux ans, il va se trouver aujourd'hui contraint, par son énergique résolution même, à chercher une place, un état,—et que d'une existence longtemps facile, et à laquelle l'avenir était préparé, il tombe dans toutes les inquiétudes et les difficultés de la lutte. On rencontre si souvent, dans le métier d'observateur social, l'occasion de blâmer, de ridiculiser, de condamner, que c'est une joie et une bonne étape, le jour où l'on rencontre un fait, un homme à admirer avec franchise!

En plein Paris, on lit cette enseigne :

Maison approuvée par le qr
pour
ŒUFS, BEURRE, LÉGUMES FRAIS ET SECS.

Que signifie ce *q*, avec un petit *r* au bout? On moment on peut croire qu'il s'agit du *gouvernement*... Mais non. Est-ce un *g*, un chiffre 9 ou un *q*? Il est possible que ce soit cette dernière lettre, et que l'affaire veuille dire : *quartier*...

Un journal de Reims publie le candide avis suivant :

« On demande une personne comme compagnie, ayant son ménage, pour être à Reims, homme ou femme, âgée depuis 60 ans et au-dessus, pour être en viager, possédant de quatre à cinq mille francs en espèces. La personne sera nourrie, blanchie, chauffée et très-bien logée pendant sa vie. »

On nous écrit de Dijon :

« Monsieur, sous la sonnette d'une porte voisine de la mienne, sur le même palier, on lit :

M. ET Mme Ve BERNARD.

» L'explication de cette bizarrerie n'allait pas de soi-même. J'ai dû aller aux informations, et voici l'explication qu'on m'a donnée. Madame —est veuve de M. Bernard, — et habite avec le frère du mort,—son beau-frère; donc l'énigme est expliquée.

» J'ai aussi sous les yeux la carte-adresse d'un poêlier dijonnais; on y lit :

FABRIQUE D'APPAREILS
GARANTISSANT LA FUMÉE.

On est prévenu!

Le catalogue de la librairie Fontanier, à Saintes (Charente-Inférieure), contient le titre suivant :

Le Grand Jardin de l'Honnête Amour
OU LE GUIDE DES AMANTS.

Contenant tout ce qu'un jeune homme doit savoir pour se procurer honnêtement une maîtresse et captiver son cœur; entretiens et discours amoureux, correspondance complète, démarches auprès des parents, catéchisme des amants et des grandes filles, préceptes et conseils aux amants pour réussir en amour, etc., etc., suivi des secrets infaillibles pour se faire aimer de la personne que l'on désire, l'art de deviner à l'avance la personne que l'on épousera; un recueil de belles romances et chansons de noces, etc.

PRIX : UN FRANC.

Par une annuelle contradiction avec les lois de la nature, lorsque les feuilles tombent des arbres, elles naissent dans les imprimeries, et c'est à l'automne qu'on voit le plus particulièrement nos jeunes et militants écrivains protester contre l'élégie de Millevoie, en se gardant bien de parodier Victor Hugo. Que j'en ai vu mourir, de jeunes — feuilles!

Il en naît de profondément inutiles : *L'Echo des arts*, par exemple, qui en est à son sixième numéro, et qui attend sa vie d'une classe de lecteurs qui possède depuis vingt ans l'*Artiste* de M. Arsène Houssaye, et la jeune *Gazette des beaux-arts* de son jeune frère Edouard. Cet *écho* a raison de s'intituler ainsi, puisqu'il est rédigé par une paire de ciseaux qui coupe çà et là tout ce qu'on a déjà lu! — Faut-il prédire une meilleure vie au *Moniteur du chauffage*? Voilà assurément un journal de circonstance! seulement il est bon d'informer les lecteurs frileux, qui croiraient se réchauffer à sa lecture, qu'on n'y traite que des questions de marché, de coupes, d'extractions, de calcinations, de transports, de prix courants et autres points commerciaux. Il n'en était pas moins à constater que la France possède enfin un *Moniteur du chauffage* (il pousse au coke!) comme elle a déjà un journal de la cordonnerie, de la chapellerie, — des *fiancés*,— de l'épicerie, etc. Revenons aux lettres. Hier on distribuait chez les écrivains (comme s'ils s'abonnaient!) un petit journal in-quarto sur papier nankiné, intitulé : *L'Indiscret*. Il débutait par quelques injures à l'adresse de ceux auxquels on ne pardonne pas, du fond des brasseries, d'avoir, par vingt ans de labeur (un labeur qui tue souvent avant la cinquantaine!) acquis une petite indépendance, et conséquemment le droit de refuser désormais leur prose accréditée contre dix centimes la ligne. Nous avons jeté au feu l'*Indiscret*, qui serait mieux nommé *le Diffamateur*, plus certain que nous étions en cela de l'impunité que ne l'était récemment la dame Lemoine, — car en brûlant ce triste produit des Fétis littéraires du jour, nous étions bien certain qu'il était mort-né!

Par contre une nouvelle feuille qui semble réussir vite et beaucoup, c'est *la Silhouette*, qui repose sur trois hommes de peine et de plaisir, comme jadis les trois hommes d'Etat du *Charivari*, — MM. Jules Noriac, Aurélien Scholl et F. de Courcy. C'est une jeune feuille à la pousse vigoureuse, une feuille persistante comme ces aimables conifères qui traversent toutes les saisons avec leur éclat printannier. *La Silhouette* n'est pas méchante, elle est maligne, n'est pas blessante, elle est piquante, et sur toutes choses du monde, des lettres et des théâtres très minutieusement et agréablement informée. On dit que ses vaillants fondateurs ont en caisse l'argent qu'il faut pour vivre un an, — même sans abonnés. Or, les abonnés arrivent en foule, de sorte que l'avenir augmente ainsi sa réserve et que *la Silhouette* sera véritablement une feuille persistante comme l'est, par exemple, l'*ocuba japonica*. On sait que cette plante, distillée, fournit un subtil esprit. C'est l'esprit qui fera également vivre la feuille nouvelle de MM. de Courcy, Scholl et Noriac. Quel facile triolet on ferait sur ces trois noms!

On nous communique ces pensées, copiées sur l'album d'une femme... qu'on dit de lettres :

La distinction consiste à ne pas se faire distinguer.

—

Autant on aime les illusions lorsqu'elles vous possèdent, autant on les hait lorsqu'elles vous ont fui.

—

La bienveillance est le chemin de l'amour, — l'amour est quelquefois le chemin de la haine.

—

En amour, les femmes souffrent, mais se résignent : les hommes oublient ou ils meurent.

—

La noblesse est une chose perdue. — Un vieux serviteur du marquis de B.....al s'étant maintes fois exposé pour son maître pendant la terreur, et n'en ayant pas été récompensé par la suite, avait coutume de dire :
« Noblesse oblige, c'est vrai; mais souvent aussi elle n'oblige pas. »

—

L'ironie est comme la vengeance dégustée à petites gorgées. L'homme qui écrase son ennemi de sa colère, c'est le lion qui déchire violemment sa proie; celui qui le pique des mille pointes de son ironie, c'est le chat égratignant petit à petit la souris qu'il a prise.

—

L'encens grise comme le vin, mais l'ivresse du vin, c'est l'ivresse des peuples ; l'ivresse de l'encens, c'est l'ivresse des princes.

—

La femme est un problème encore à résoudre, — depuis Balzac, l'homme est un problème résolu.

—

Jamais une femme ne vous accorde une faveur que pour en exiger de vous une plus grande.

—

La femme aime ; la jeune fille se fait aimer.

—

La Fontaine a dit : « Hâtez vous lentement. » Charles III d'Espagne répétait maintes fois : « Habillez-moi doucement, je suis très-pressé. »

Nous n'avons pas été seul à servir d'écho à la curiosité publique au sujet de la dame en deuil, l'amazone blonde du Bois de Boulogne, et les révélations que nous avons été fondé à offrir à nos lecteurs au sujet de cette brillante et irritante étrangère, ont été, non-seulement corroborées, mais aussi complétées la semaine dernière par un trop bien informé confrère (soyons jaloux, mais juste!). Il a, de son côté, cavalcadé dans l'allée de la Reine Marguerite, à la piste de la mystérieuse centaureuse, et s'est tout à coup trouvé face à face avec elle au rond des Mélèzes, alors que, arrêtée pour laisser reposer son incomparable cheval, et le vieux groom lui ayant présenté une gourde d'argent, elle avait relevé son voile, épais comme un masque, pour tremper ses lèvres dans quelques gouttes de vin de Porto, conjurateur des frissons frigides de l'air et de l'humidité terrestre. En voyant un cavalier de grande mine réfréner brusquement son galop à deux pas d'elle, l'étrangère, ou pour tout dire la comtesse Manfredonia (des princes Cipriani) poussa un petit cri d'effroi et laissa tomber sa cravache, notre confrère descendit lestement de cheval, ramassa l'objet, le présenta respectueusement à la belle comtesse sur le fond de son chapeau, — tel un échevin présentait jadis à quelque majesté les clefs d'une ville sur un plat, — et ayant reçu pour récompense de son empressement et de sa courtoisie un sourire enchanteur, l'écrivain d'un seul bond se remit en selle, et il disparaissait au galop par le chemin des Cascades, au moment où le vieil écuyer, espèce de garde du corps de la dame, s'avançait l'air inquiet et presque menaçant...

La comtesse Manfredonia lui dit :

« — Carlantonio, vous saurez quel est ce *Cavaliere* que nous rencontrons souvent le matin au Bois.

» — J'essayerai, *Eccellenza!* »

Et Charles-Antoine pensait qu'il lui serait assez difficile d'y parvenir, attendu qu'il n'avait jamais fait attention au cavalier, et que la scène qui venait de se passer avait été si rapide, qu'il avait plutôt entrevu que vu celui qui s'y était si galamment manifesté. Aussi est ce dans l'espoir que notre journal tombera sous les yeux de la comtesse que nous avons raconté l'histoire qui précède. La dame mystérieuse saura désormais que le *cavaliere* est un chroniqueur.

Revenons à la brillante étrangère.

Une lettre du comte Émile Ferrero, que nous avons récemment publiée, confirmait ce que nous avions révélé de la rare beauté de cette Italienne — blonde aux yeux noirs — ajoutait, ce que notre confrère a aussi constaté dans sa dernière chronique : "que l'étrangère réunit sur sa tête, sa jolie tête, la double fortune des Campidoglio et des Rezzonico, ce qui lui constitue environ 300,000 francs de rente.

La comtesse n'a point perdu de fiancé, comme on l'a dit (ce n'est pas notre spirituel confrère qui a commis l'erreur), à la journée de Solferino; — elle est veuve, veuve à vingt-quatre ans du vieux comte Manfredonio, Napolitain, fils cadet de cette branche des Campidoglio dont les aînés sont princes. Son mari est mort il y a onze mois en revenant d'un voyage en Sicile, et la jeune veuve a résolu de vivre à Paris, où llee complète en ce moment son installation, non pas, comme on l'avait annoncé, et comme, par une erreur inconcevable de sa part, notre confrère lui-même l'a répété, au rond-point des Champs-Elysées,—mais bien en plein faubourg Saint-Honoré, au milieu des ambassades et des légations. L'appartement, dont les tapissiers terminent en ce moment la décoration, est loué cinquante-deux mille francs pour seize mois. D'ici là, la comtesse Manfredonia aura fait réparer et remettre à neuf l'ancien hôtel de Brevilliers qu'elle a acheté le mois dernier, et qui est livré à M. Renaud, architecte de la future ambassade de France à Constantinople. On nous assure que la comtesse recevra tous les dimanches, et qu'elle ouvrira sa maison le 8 janvier, sur les livres d'invitation de la comtesse de Beaum... et de Mme de Na..., c'est-à-dire de deux puissants patronages parisien et étranger. Mille sollicitations, mille intrigues se croisent déjà de la part d'une foule de gens du meilleur monde, pour être admis chez la belle et opulente veuve, et le désir de lui être présenté est si vif, qu'elle a déclaré qu'elle ne ferait aucune invitation, et que le dimanche sa maison serait hospitalièrement ouverte aux *personnes présentées*. Mais la difficulté sera précisément d'obtenir cette présentation... car il a été très-expressément convenu entre la comtesse et ses deux *chaperonnes* qu'elle ne prendrait personnellement aucune initiative pendant tout l'hiver, de sorte que ce sont ces deux grandes dames, Française et Russe, qui auront la clé magique de cette prestigieuse maison. On s'attend à bien des incidents sociaux, à bien des péripéties mondaines! Mais les chroniqueurs sauront les recueillir et les raconter... Le plus curieux sera probablement le *steeple-chase* au mariage qui va commencer à partir du 8 janvier prochain, bien que la comtesse Manfredonia ait itérativement déclaré à ses plus intimes amies qu'elle ne se remarierait absolument pas avant l'année 1862 révolue... On ignore pourquoi cette date reculée de trois longues années qui la porteront à vingt-sept ans. C'est encore là un mystère à pénétrer! En attendant qu'elle ouvre sa fastueuse maison à toute une fraction impatiente et curieuse de l'état-major parisien, la belle amazone, malgré ce grand froid, ou peut-être à cause même de ce froid, continue ses excursions quotidiennes au Bois, toujours suivie de son vieil écuyer, et on pourrait nommer par douzaine les cavaliers qui caracolent sur son passage, bien qu'elle semble affecter de rechercher les allées les plus solitaires du grand parc de Paris.

P. S. Ces lignes écrites, en lisant l'épreuve nous pouvons ajouter un petit fait qu'on vient de nous révéler. La comtesse a fait faire son portrait, dans les vêtements de deuil qu'elle va bientôt quitter, par un des photographes en renom du boulevard. Abusant sans doute d'une épreuve conservée, l'artiste, tout fier de sa bonne aubaine, et désireux d'attirer sur son cadre l'attention des curieux, a exposé l'image de la belle étrangère dans le voisinage de la rue de la Paix... Nous ne voulons pas dire où ; mais une blonde si rare, avec des yeux si noirs, en deuil, et si jolie! on la découvrira bien!

JULES LECOMTE.

Embarquement du matériel et des mulets de la 3e division de l'armée espagnole, dans le port de Malaga, à bord du bâtiment *la Ville de Lyon*, frété par le gouvernement espagnol, d'après un croquis envoyé par notre dessinateur M. Yriarte.

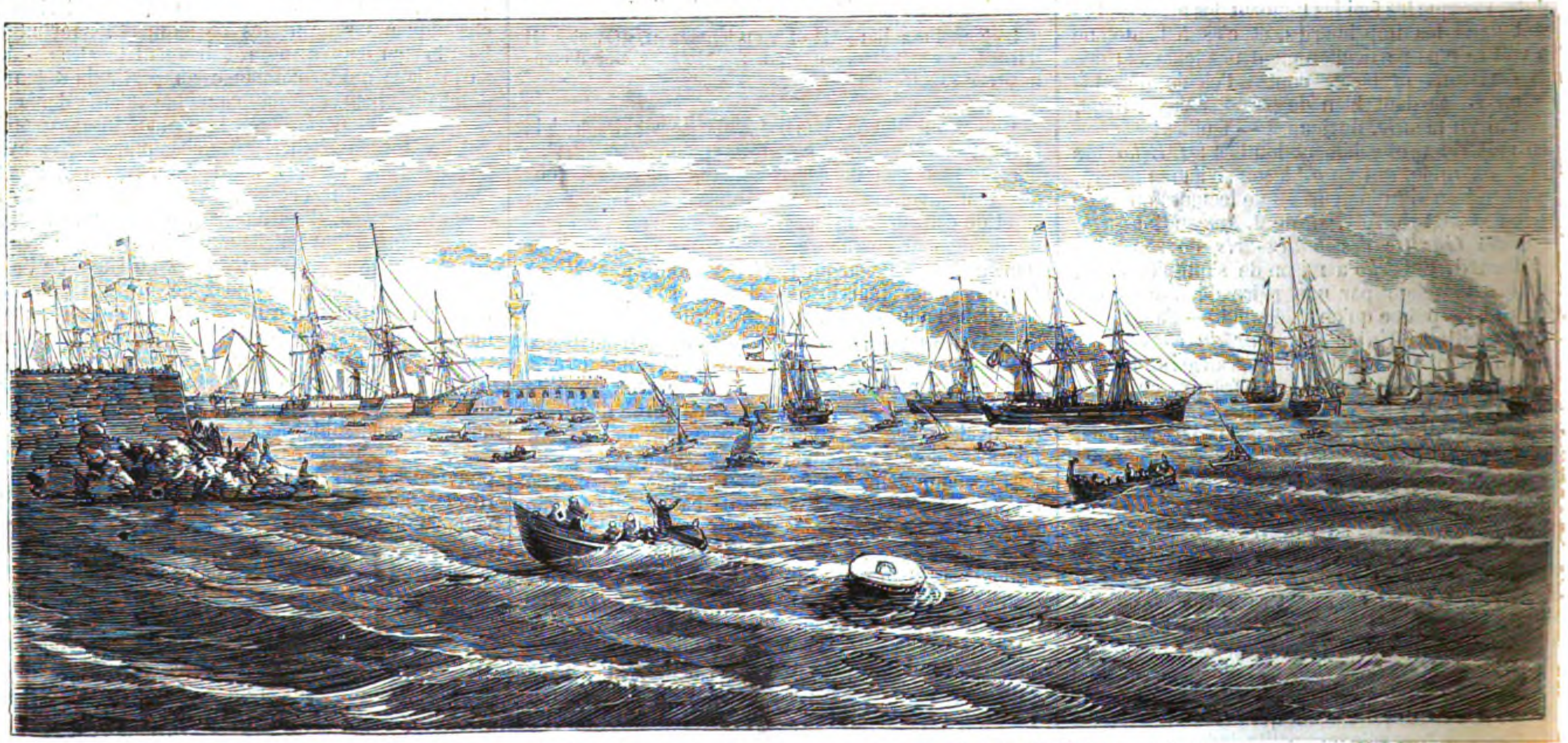
Le maréchal O'Donnell.

Léopold O'Donnell est né en 1808. Colonel à vingt-cinq ans, il se distingua en 1832, après la mort de Ferdinand VII, dans les rangs de l'armée constitutionnelle, et força Cabrera, partisan de don Carlos, à lever le siége de Lucena, ce qui lui valut le grade de lieutenant-général, et le titre de comte de Lucena. Son inébranlable fidélité à la personne de Marie-Christine le força, après l'abdication de la reine-mère, de se réfugier en France, où il resta tout le temps que dura la régence de Espartero. Après la chute de ce dernier, arrivée en 1843, il obtint la capitainerie générale de Cuba, d'où il revint en Espagne pour entrer au sénat, et se faire distinguer par son opposition au ministère Bravo Murillo. Sous celui de Narvaez, il garda, jusqu'en 1851, le poste de directeur général de l'infanterie.

Ce fut O'Donnell qui livra aux troupes royales le combat de Vicalvaro, et publia la fameuse proclamation de Manzanarès qui réclamait le rétablissement de la constitution de 1837, l'émancipation d'Isabelle, la réduction des impôts, la décentralisation, etc. La reine, forcée de renvoyer son ministère, donna la présidence du conseil à Espartero, et le portefeuille de la guerre à O'Donnell, qui le conserva jusqu'au 12 octobre 1856.

C'est à cette époque qu'il déploya dans le sénat, contre le maréchal Narvaez, président du conseil, une habileté aussi puissante que son énergie, habileté qui causa la chute du maréchal et lui fit reprendre le pouvoir.

C'est au maréchal O'Donnell que la reine Isabelle a confié le commandement en chef de l'armée espagnole dans la guerre actuelle contre le Maroc ; c'est sur les opérations militaires qui vont avoir lieu pendant cette campagne que l'Europe entière fixe les yeux ; c'est sur ce



Départ de la 3e division de l'armée espagnole, d'après un croquis envoyé par notre dessinateur M. Yriarte, qui accompagne cette division.

Réception en audience solennelle de Son Exc. l'ambassadeur d'Autriche par S. M. l'empereur.

bois, de tout abri petit ou grand, on se rend à la messe de minuit, emmenant la famille entière, depuis l'enfant à la mamelle, dont le sommeil un moment interrompu, va reprendre tranquillement pendant l'office, jusqu'au vieillard qui a besoin d'un appui. Les lumières qui guident tous ces braves gens à travers la campagne ressemblent à ces feux follets que les paysans appellent des âmes errantes: feux tremblants, âmes pieuses, qui vont tous s'abriter sous l'aile de Dieu.

Il y a bien longtemps, par une nuit froide et terrible du 24 décembre, toute la maison, à l'appel de la cloche, se rendait à la messe de minuit. Pour aller du logis à l'église, il nous fallait cotoyer un bois de châtaigners : le vent faisait un grand bruit dans les branches, et les feuilles sèches qu'il chassait devant lui rendaient des sons sinistres : on eût dit des pas légers qui se seraient attachés à nos pas.

— On se plaint, dis-je tout à coup, à ma mère, en serrant plus étroitement la main par laquelle elle me conduisait.

— C'est le vent qui pleure, me répondit-elle.

Je me tus ; mais un instant après il me sembla que les plaintes devenaient plus distinctes :

— Mère, on se plaint vous dis-je, répétai-je en m'arrêtant.

— Ce sont les feuilles que l'on brise en marchant; puis il y a des oiseaux de nuit qui font entendre leur cri, et ce cri ressemble à la plainte humaine ; tu t'y seras trompé, mon enfant. — Et ma mère, toujours me tenant par la main, reprit, à pas pressés, sa marche vers l'église où nous appelaient les derniers sons de la cloche.

Nous assistâmes à l'office, pendant lequel j'admirai le bedeau revêtu pour cette grande fête des magnifiques habits qui n'apparaissaient que trois ou quatre fois l'an, et qui excitaient toujours au plus haut degré, l'étonnement le respect, la vénération pour sa personne, non seulement des bambins de mon âge, mais aussi de tous les pauvres gens de l'endroit; puis nous écoutâmes deux messes basses que l'on dit ensuite et que tout bon fidèle doit entendre, et nous reprîmes le chemin de la maison, où le réveillon nous attendait. Mais sur la lisière du bois, à quelques pas de l'église, un corps inerte et raide, étendu en travers du sentier, semblait, comme par une dernière prière, implorer du secours. On s'empressa de courir et on releva une jeune femme qui tenait dans ses bras raidis par la mort, un enfant nouveau-né dont les cris firent tressaillir de pitié le cœur de toutes les mères. — La morte était une pauvre fille d'un village voisin qui, repoussée et maudite, avait essayé de chercher jusqu'à l'église une pitié désormais stérile. Quand on l'eut reconnue, plusieurs se reculèrent : sans porter un jugement sur ce pauvre être, dont l'âme était en face de la clémence de Dieu, sans faire l'aumône d'une prière à cette femme martyre de la maternité, sans jeter même un peu de paille à ce nouveau-né, dont l'entrée en ce monde était marquée du plus grand de tous les abandons, la mort d'une mère, ils détournèrent la tête et s'en furent.

C'était la première fois que je voyais un mort et je tremblais de peur ; cependant je me souviens que malgré moi, je me mis à chanter les dernières paroles du Noël : « Les bestiaux lui ont donné de la paille, les bestiaux l'ont rechauffé, mais les hommes l'ont dépouillé, mais les hommes l'ont couronné d'épines. » Puis tout à coup je sanglotai et je couvris mes yeux de mes deux mains pour ne pas voir cette figure pâle dont les yeux ouverts et fixes n'avaient plus de regard. Mais j'avais vu ma mère se pencher vers la morte, prendre dans ses bras l'enfant qu'elle envelo pa dans sa mante. Je l'entendis ordonner aux domestiques qui nous suivaient de transporter la jeune femme à la maison pour qu'on pût l'enterrer chrétiennement, et dire de sa voix douce mais sévère, en s'adressant à ceux qui s'étaient mis à l'écart : « Souvenez-vous que nous devons avoir pitié de toutes les femmes en mémoire de la Vierge, et que nous devons accueillir tous les enfants en mémoire de Jésus. »

Le retour se fit tristement et pendant bien des nuits mon sommeil fut troublé par le pâle visage de la morte.

Tout ce passé n'est plus aujourd'hui qu'un souvenir plein de charme qui me fait aimer encore Noël en mémoire d'autrefois.

L. M. D'AGHONNE.

COURRIER DU PALAIS.

Voici un procès auquel l'affaire de Tours a certainement fait du tort : sans la diversion puissante qu'ont opérée Mme Lemoine et sa fille, Defert et sa femme fussent restés en possession exclusive de la curiosité, — et je dois ajouter ici — de l'horreur publique. Ces deux individus ont martyrisé leur enfant, une jeune fille de dix-sept ans. C'est un crime qui malheureusement n'est pas rare; mais jamais, je crois, il n'avait atteint ce degré de monstruosité. Dans les tortures auxquelles Adélina a été soumise, il y a quelque chose qui semble dénoter de la part de ceux qui les ont inventées et appliquées, comme une hystérie de cruauté. Ecoutez ceci, et vous direz si j'exagère.

Un soir, Adélina fut attachée sur un établi, la poitrine et le ventre fixés contre le bois : puis Defert prit, dans un brasier qu'il avait préparé, des charbons ardents et les promena sur les jambes de sa fille, la brûlant çà et là par places, et renouvelant les charbons à mesure qu'ils s'éteignaient.

Le lendemain, ce fut le tour de la mère : elle avait enroulé au bout d'un bâton un linge qu'elle avait ensuite imbibé d'acide nitrique, et avec cette espèce d'éponge elle se mit à baigner lentement les blessures de la veille.

Ce fut la mère encore qui, quelque temps après, appliquait à sa fille sur le bas des reins une pelle rougie au feu et inondait d'acide nitrique la partie brûlée.

La même scène se renouvelait à peu de jours de distance : ici seulement la pelle à feu était remplacée par des allumettes chimiques.

Le père, lui, avait inventé un supplice d'une révoltante obscénité, et que l'on me pardonnera de ne pas décrire.

On ne dit pas lequel de ces dignes époux avait imaginé de remplacer le martinet par une planche garnie de clous; mais c'était à coup sûr de leur collaboration qu'était née l'idée de donner pour lit à la malheureuse enfant un coffre entrebâillé où les matelas étaient remplacés par de la paille à laquelle étaient mêlés des orties et des chardons.

Eh bien ! telle est la force de la jeunesse, la quantité de vie que contient un corps de dix-sept ans, qu'Adélina n'est pas morte, qu'elle a pu se traîner à l'audience et voir ses bourreaux sur les bancs de la cour d'assises.

Ils ont été condamnés aux travaux forcés à perpétuité.

Pour des crimes comme ceux-là, disait quelqu'un, je regrette la peine du talion. Les sauvages la pratiquent et les sauvages ont du bon : chez eux les époux Defert eussent passé pour des scélérats. Ils ne font pas le mal pour le mal : s'ils enlèvent à leurs ennemis la peau de la tête, c'est qu'il leur faut des trophées à pendre à leur ceinture; s'ils mangent les blancs, c'est qu'ils les aiment, — et encore, après tout, n'en consomment-ils pas autant qu'on veut bien le dire.

Voyez Alphonse Malfilâtre, — vous savez, ce jeune Rouennais qui, étant allé chercher dans l'île Wallis l'huile de coco à prix réduit, y rencontra une jeune sauvagesse avec laquelle il serra des nœuds légitimes : — n'a-t-il pas su très-bien laisser là son épouse et rapporter dans sa ville natale ses membres au grand complet ?

Il y a dix-huit mois, je vous ai raconté en détail cette odysée. Une fois revenu en France, Malfilâtre n'avait plus qu'une crainte, c'était de voir débarquer sur le port son beau-père, sa femme et son enfant. Il se souciait peu de promener dans le haut commerce de sa ville une femme avec un anneau dans le nez, un museau rouge comme un dos de casserole et des dents noires comme des bémols de piano, de faire sauter sur ses genoux un petit être camus, de s'entendre appeler mon gendre et réclamer une pension alimentaire par un bonhomme grand buveur d'eau de feu, mangeur de viande saignante, mâcheur de racine de tabac, orné sur les joues, sur la poitrine, sur le dos de culs-de-lampe multicolores et dégagé de toute espèce de préjugés en matière de vêtements. Par bonheur notre jeune voyageur s'avisa que son mariage pouvait bien n'être pas très régulier, et il s'adressa au tribunal de la Seine pour en faire prononcer la nullité. Mais son assignation avait été mal signifiée et il fallut en envoyer une nouvelle. Cette petite formalité a duré dix-huit mois: enfin, l'affaire, comme on dit au palais, s'est trouvée en état et Malfilâtre a pu utilement développer sa demande. Il a allégué, entre autres moyens, la contrainte exercée sur sa personne pour lui faire épouser Lutita Matagipoa. D'abord on lui avait coupé les vivres, et il avait senti s'approcher lentement ces terribles angoisses de la faim auxquelles succomba, suivant un vers fameux, un jeune poëte, son homonyme et son parent. Puis il avait compris que ce moment, même les cannibales ne voudraient pas l'attendre : il les avait vus, disait-il, agiter leur casse-tête et se pourlécher en tournant autour de lui d'un air significatif. Ce moyen n'a pas été admis par le tribunal, à qui il a paru que Malfilâtre surfaisait un peu l'appétit et la férocité des compatriotes de son épouse. Il a cependant dissous le mariage, auquel manquaient deux conditions essentielles : les publications et le consentement de M. Malfilâtre père.

Avant de pouvoir contracter une union nouvelle, Alphonse Malfilâtre a encore quelque temps à attendre : il faudra qu'il fasse signifier son jugement et qu'il laisse expirer les délais d'appel ; en voilà déjà pour deux bonnes années; et que sera-ce, s'il prend fantaisie à Lutita de constituer avoué et d'éterniser la lutte? C'est à en frémir pour Malfilâtre et pour sa postérité blanche.

Si Lutita veut m'en croire, elle restera sous ses palmiers, elle n'ira pas demander aux visages pâles un triomphe qu'elle payerait peut-être bien cher. Les plantes des tropiques s'étiolent sous notre ciel froid, les enfants du soleil y meurent ou y végètent; la fortune même qui s'avise parfois de les pousser vers nos climats les abandonne bien vite. Quel homme, quel savant fut, dans un temps, plus choyé, plus fêté que le *docteur noir*? Quelle femme, quelle artiste fut mieux accueillie que la *Malibran noire*? On offrait des banquets à celui-là, des bouquets à celle-ci. Pour lui nos chroniqueurs les plus spirituels ont épuisé leur encre et leur esprit; pour elle le prosateur le plus brillant de ce temps-ci a jeté dans dix feuilletons les perles les plus fines de son écrin littéraire. Le *docteur noir* a vu s'asseoir à côté de lui tout ce que la science, les arts, les lettres possèdent d'illustrations. La *Malibran noire*, elle, a été reçue par la reine d'Espagne; d'autres reines encore l'ont fait asseoir à leur côté; Mme Alboni a chanté en son honneur, Mlle Augustine Brohan elle-même lui a donné l'étrenne d'un de ses charmants proverbes, — et aujourd'hui !...

Aujourd'hui l'on vend aux enchères les meubles du docteur Vriès, — et ce mobilier, qu'on disait si splendide, ne produit pas deux mille francs. Aujourd'hui une créancière sans pitié, une Shylock en jupons, va jusqu'à saisir l'instrument de travail, la guitare de la pauvre *Malibran noire*.

Quelle somme espérait-elle donc tirer de la vente? Il y a des gens qui achètent des violons, mais une guitare, — un instrument si désagréable! La guitare de Rachel, une guitare historique pourtant, a été payée un louis à peine. Quelques sous tout au plus eût-on payé celle de la senora Martinez. Elle n'a pas eu heureusement, la pauvre négresse, à boire cette dernière humiliation, et une ordonnance de M. le Président — aussi juste que bienveillante — lui a sauvé son gagne-pain.

Parlons maintenant d'un autre artiste : de Chevet.

— Quel Chevet?

« Chevet, quoi, Chevet qui tient des homards, » comme s'écrie Arnal exaspéré dans *le Mari de la dame de chœurs*.

Savez-vous ce qu'on a osé dire à Chevet? On a dit, — dois-je répéter ce qu'on a dit? et ne vais-je pas me rendre complice de la plus odieuse diffamation? — On a dit... que Chevet faisait de la mauvaise cuisine. A quelles noirceurs l'intérêt et la passion peuvent pousser un plaideur !

Ce plaideur, ou plutôt cette plaideuse, s'appelle Mme Azam. C'est elle qui a fondé dans la maison qui fait l'angle de la rue de Rivoli et de la place du Palais-Royal, l'hôtel *des Trois-Empereurs*. Pour servir la table d'hôte où s'assied son élégante clientèle, Mme Azam avait besoin d'une notabilité gastronomique. Chevet fut choisi. Il consentit à apporter l'éclat de son nom, le concours de son talent à la nouvelle exploitation ; — mais à cette condition que Mme Azam laisserait à sa disposition des localités importantes où il pourrait installer des fourneaux pour son compte et composer à l'aise ces dîners célèbres qu'il envoie chaque jour aux quatre coins de l'Europe. Il faut tout dire. L'expropriation menace le siége actuel de la maison Chevet : le jour où elle sonnerait pour lui la cloche du départ, Chevet voulait que ses travaux ne se trouvassent pas interrompus et que la succursale de la rue de Rivoli pût en un coup de baguette s'élever à la dignité de métropole culinaire. En vue donc de l'expropriation, il s'était réservé le droit, dans le cas où Mme Azam songerait à vendre son hôtel, de l'acheter lui-même en obtenant, à prix égal, la préférence sur tous les concurrents. Une indemnité de 40,000 francs était stipulée à son profit si les choses tournaient contre ses prévisions, et qu'il se vît obligé de se retirer devant le nouvel acquéreur.

Ce fut cette dernière hypothèse qui se réalisa.

Un amateur se présenta, qui offrit à Mme Azam 385,000 francs de son hôtel. Chevet trouva que c'était un rude chiffre, et, ma foi, il refusa d'enchérir. Le nouvel acquéreur prit possession. Son premier acte fut de rompre avec Chevet. Agit-il sagement ? je n'en répondrais pas : légalement? à coup sûr. Voilà donc Chevet forcé de remporter ses fourneaux. Il ne s'y résigna pas sans peine et il se disposa à réclamer de Mme Azam l'indemnité convenue. Ah bien! oui : ce fut Mme Azam qui l'attaqua et lui fit sommation de lui payer 10,000 francs de dommages-intérêts.

Et pourquoi? pourquoi? Il faut bien que je le répète. Parce que Chevet, loin d'amener la clientèle à l'hôtel *des Trois-Empereurs*, l'aurait écartée par sa mauvaise cuisine !

Vous peindrai-je l'indignation de Chevet ? lui, traité de gargottier, assimilé à Mignot l'empoisonneur, lui l'héritier des Balaine et des Carême, le fournisseur des entrailles royales et des estomacs princiers! Il fallait le voir se débattre devant le tribunal et exhiber, les certificats des barons, comtes, marquis et ducs, qui l'honorent de leur confiance et de leur appétit: j'ai cru un moment que tout l'almanach de Gotha allait y passer.

Ne riez pas! il s'agit d'une question d'honneur, que dis-je! de vie et de mort. Voyez Vatel. Cette fois il n'y aura pas de sang versé. Chevet triomphe : il remporte intacts ses 40,000 francs, — et son vieil honneur culinaire.

PETIT-JEAN.

Le conducteur de la diligence.

VOYAGE AUX PYRÉNÉES

Par M. H. Taine

Troisième édition, — illustrée par G. Doré (1).

On dit que Tacite, l'incomparable écrivain, déposa un jour son stylet d'or, et prit une aiguille d'ivoire, légère comme une plume, pour écrire son voyage à la colonie d'Agrippa, aujourd'hui Cologne. Cette œuvre charmante n'est pas arrivée *jusqu'à* nous, et c'est grand dommage. Il eût été curieux de voir comment s'y prenait ce grand poëte de la prose pour raconter ses petites aventures de voyageur bourgeois, et ses belles descriptions de la vallée rhénane, où la femme de Germanicus se fit gardienne d'un pont pour favoriser la retraite des Romains. En général, les écrivains de génie imitent un peu trop l'astre monotone de la nuit; ils ne se montrent que sous la même face. S'ils sont toujours sérieux, on ne sait pas s'ils ont une seule fois souri; s'ils sont toujours joyeux, on ne sait pas s'ils ont une seule fois pleuré. Un temps même fut où les poëtes se seraient bien gardés de donner au public une ligne de prose, de peur de compromettre leur réputation en tombant du Parnasse dans la plaine. Le public, de son côté, semble donner raison à cette monotone immuabilité du talent; le public est économe d'admiration, et il a la manie de classer. Je regretterai toujours les comédies que Racine n'a pas faites. Il était classé. En livrant au public son chef-d'œuvre des *Plaideurs*, il s'en est excusé dans *une humble préface*; il a inventé un procès qu'il n'avait pas eu; cette comédie n'était pas, dit-il, une comédie, mais une malice d'un poëte sérieux débouté devant un tribunal; une innocente infidélité dans le domaine de Thalie. La vengeance faite, Melpomène devait reprendre ses droits grecs et romains. Le terrible *législateur du Parnasse* n'entendait pas raillerie sur l'article; il avait inventé les classifications et les spécialités littéraires. « *La nature*, disait-il, donne à chacun son genre; écoutez donc la voix de la nature. Vous êtes né, vous, *pour chanter en vers une amoureuse flamme*, ne sortez pas de là; chantez une amoureuse flamme toute votre vie. Vous êtes né, vous, pour *aiguiser d'un trait saillant l'épigramme*, ne changez pas de profession; aiguisez éternellement, et ne vous permettez jamais l'école buissonnière du moindre madrigal. Aiguisez. Vous êtes né, vous, pour célébrer *Phylis, les bergers et les bois*; célébrez jusqu'à votre dernier soupir ces trois choses, et n'imitez pas l'ami de Faret, qui s'avisa un jour d'écrire avec la plume, après avoir dessiné avec du charbon.

Ascension des glaciers.

Retour des glaciers.

Le public s'étant agrandi considérablement en se faisant peuple, montre aujourd'hui plus de tolérance, et veut bien permettre à un écrivain de désobéir à la nature et de produire à sa fantaisie, pourvu que la production soit bonne. Nous devons déjà des chefs-d'œuvre à cette tolérance du large public contemporain. Nos deux plus grands poëtes, Victor Hugo et Lamartine, se sont permis d'être nos deux plus grands prosateurs, et voilà qu'aujourd'hui un jeune homme, contemporain de Varius et de Virgile, un convive de Mécènes, un philosophe de Tibur, un habitué du Palatin, un Athénien ériclès, doué des plus exquises élégances du portique d'Octavie, M. Taine, , pour le nommer en français, descend des hauteurs sublimes de l'antiquité, omaine, pour se promener en riant sur les humbles cimes des monts pyré-. ! Béni soit le jour de l'an! On m'apporte ce gui de la vieille Gaule, coupé sur ène de l'*an neuf* par la faucille d'or de Velléda. Quinze degrés de froid désolent sphère du nord; la vie est morte dans l'air; la neige court les rues à la de l'esprit; le feu est glacé; les sphynx des chenets pleurent comme sous Cambyse; le soleil est en exil; un incendie éclate chez moi et met trop de luxe dans le remède; je l'éteins avec l'aide de Félicien David, de la compagnie du Phénix et d'*Herculanum*; le feu est supprimé par mesure de prudence; Réaumur baisse encore! Il me reste une lampe et le livre de Taine, me voilà en plein Sénégal! Cet esprit et ce style sont deux foyers de flammes entretenus par les vestales voisines du *quadrifrons*, l'arc du dieu Janus, l'inventeur du jour de l'an. On se réchauffe à cette lecture où la vie abonde; on s'épanouit de joie à ce souffle athénien qui court entre toutes les lignes; on s'exalte d'enthousiasme à ces vastes peintures, à ces sublimes paysages, merveilles de descriptions, où la plume de l'écrivain ne fait jamais regretter la puissance du plus habile des pinceaux. M. Taine appartient à la jeune génération, à celle qui nous crie à nous, *veteres, migrate coloni*; j'ai donc acquis le droit, l'occasion s'offrant par hasard, de dire son fait à Labienus, le chef des expropriateurs. Oui, je ne m'attendais pas à cette transformation du génie. Lisant peu, comme tous ceux qui ont beaucoup lu, pour travailler trop, j'avais lu pourtant les premiers écrits de M. Taine, et j'en avais ressenti une des plus grandes émotions de ma vie d'étude. Un peu familiarisé avec ce monde que M. Taine connaît si bien, je n'ai jamais trouvé chez un prosateur tant de science vraie, avec une forme si éblouissante; tant d'érudition solide, avec une grâce si onctueuse et un esprit si original. Tout à coup ce jeune homme, qui sans doute ignore seul qu'il est le premier de nos écrivains, fait, sans permission, l'école buissonnière en pays basque, et se révèle avec des facultés toutes nouvelles, et aussi précieuses que ses anciennes. Il se fait charmant touriste comme Alexandre Dumas, et peintre d'horreurs sublimes, comme le poëte, des Abruzzes, Salvator Rosa. Et le public qui, depuis 89, a perdu l'habitude de classer, donne à cet admirable *Voyage aux Pyrénées* un succès fabuleux! bravo public!

Les malades de Baréges.

Cascade de Gavarni.

Un touriste.

Si jamais livre a mérité l'illustration et le rayon des riches étrennes, c'est bien celui-ci. Gustave Doré, autre poëte à deux visages, comme Janus, poëte du rire et des terreurs, a semé sur les pages de M. Taine, des dessins *sans nombre*, comme on dit en blason; une série d'antithèses, une profusion de rêves, un amoncellement d'arabesques à confondre l'imagination. Ce jeune dessinateur, qui met toujours la couleur de la chose au bout de son crayon, exalté sans doute par l'incroyable verve du texte, s'est surpassé lui-même, dans son prodigieux travail d'illustrations; il a créé une féerie du Cirque, mais du Cirque de Gavarni, en mille tableaux; il réjouit, il étonne, il terrifie, il fait rêver. Allez faire des citations pour donner ensuite une idée plus complète d'un pareil livre! La chose est impossible, il faudrait citer tout l'ouvrage et copier tous les dessins. Ce serait une contrefaçon. Le lecteur peut nous épargner ce délit belge en achetant le livre original de Taine, illustré par Gustave Doré.

MÉRY

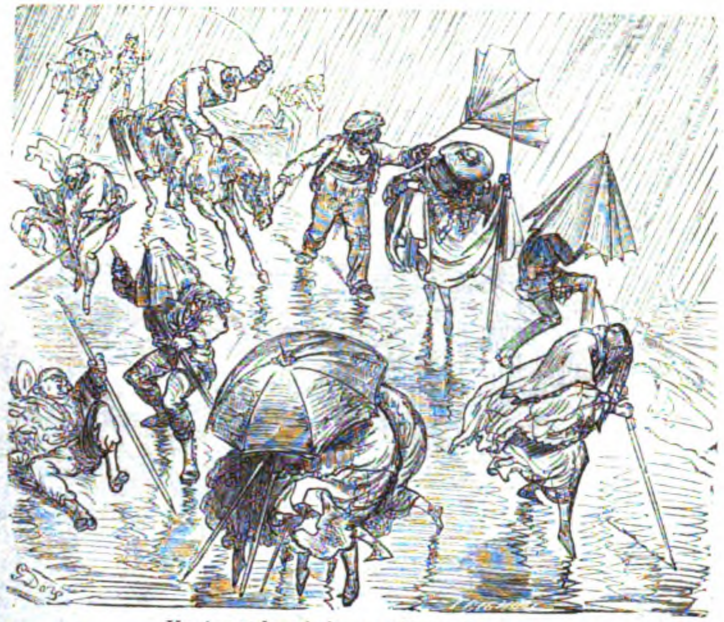
Le co cert aux Eaux-Bonnes.

(1) Librairie de Hachette.

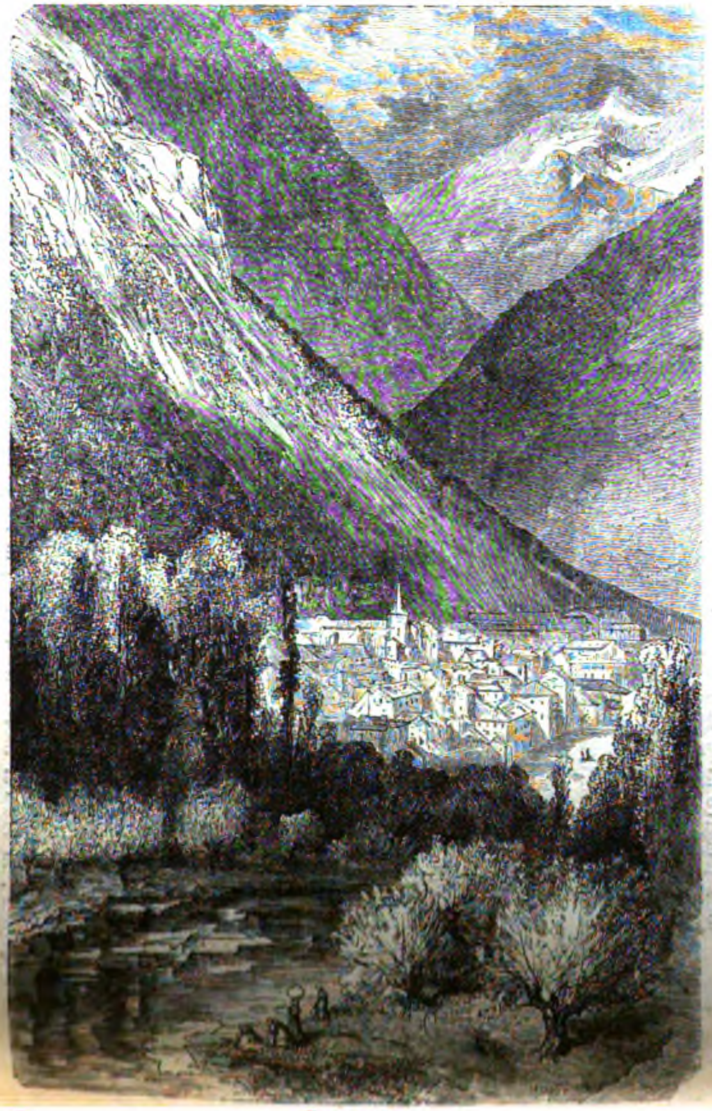
Voyage de M. Taine aux Pyrénées, illustrations de Gustave Doré.

La politesse d'aujourd'hui.

Les musiciens de Aas.

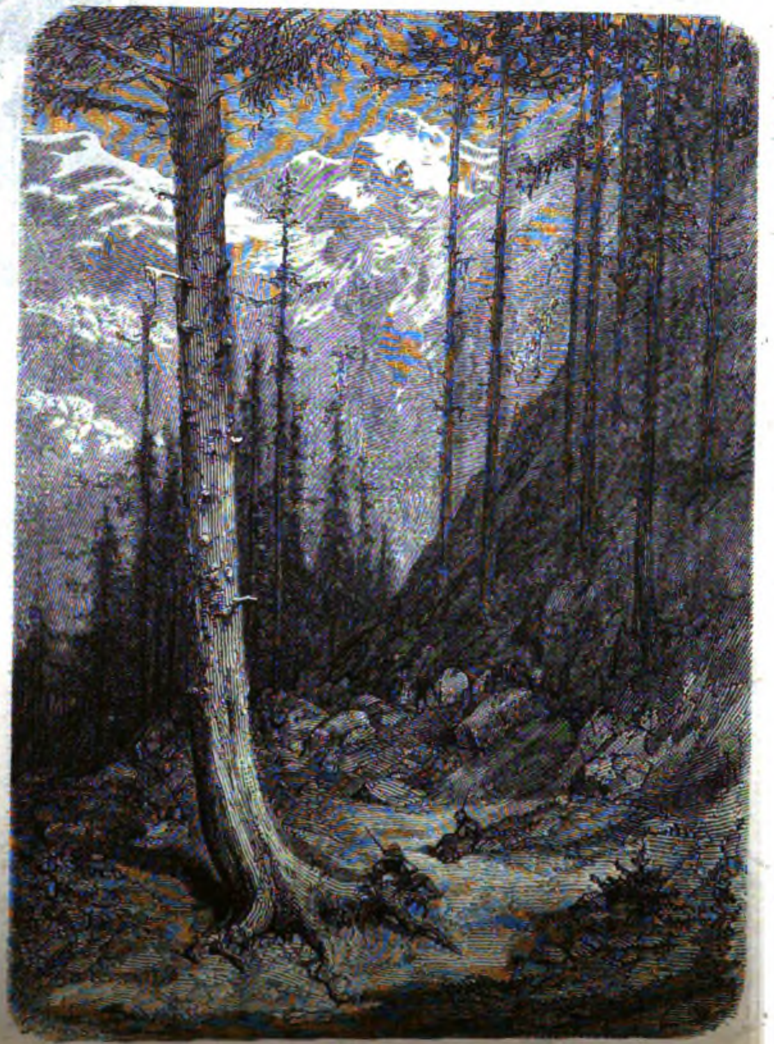


Un jour de pluie aux Eaux Bonnes.



Cauterets.

L'église de Laruns.



Les pins.

La messe de minuit au village.

vaillant capitaine que compte l'Espagne pour aguerrir son armée et lui donner le baptême de la gloire.

MAC VERNOLL.

Le général Échagué.

Le général D. Rafaël Echagué, qui vient d'être élevé, le 19, au grade de lieutenant général, est né d'une famille distinguée, à Saint-Sébastien (Guipuscoa), le 13 février 1815. Très-jeune encore lorsque la guerre civile éclata dans les provinces basques, il entra d'abord comme sous-lieutenant dans la milice nationale, puis dans les chapelgorris, et ensuite dans l'armée, où ses talents militaires le firent distinguer par le général O'Donnell, dont il devint l'adjudant. En 1854, il prit part avec ce général et le général Dulce au mouvement de Vicalvaro, et fut alors le seul brigadier commandant un régiment qui demeura fidèle à son engagement envers O'Donnell; il en fut récompensé par le grade de maréchal de camp, et fut plus tard envoyé comme capitaine général à Valence, où il s'est fait aimer et estimer.

Nommé dernièrement pour commander le premier corps de l'armée expéditionnaire du Maroc et débarqué à Ceuta le 18 novembre, c'est lui qui a ouvert brillamment cette campagne par la prise de possession du Serallo le 19, et par les combats des 22, 23 et 25, dans lesquels il a montré une grande habileté stratégique à dissimuler la trop grande infériorité des forces dont il pouvait disposer. On sait déjà combien le combat du 25 surtout a été acharné, et avec quelle férocité les Maures se sont jetés jusque sur les canons et les baïonnettes des Espagnols pour se battre corps à corps avec eux; c'est alors que le général Echagué, pour dégager un régiment qu'il voyait succomber dans une lutte trop inégale, se lança sur l'ennemi à la tête de deux bataillons et changea en un instant l'aspect du combat; blessé à la main et ayant eu son cheval tué sous lui, il saisit aussitôt une carabine et combattit à pied, comme un simple soldat, avec une témérité inouïe, ne songeant à sa blessure que lorsqu'il fut assuré de la victoire.

Le général Echagué a été blessé dans presque toutes les actions où il s'est trouvé. Pendant la guerre civile, il le fut une ou deux fois très-gravement, notamment au combat d'Oriamendi, lorsqu'il n'était encore que lieutenant; ses soldats le voyant tombé fuyaient en désordre et l'abandonnaient, lorsque l'un d'eux, qu'on avait surnommé Pierre-le-Grand à cause de sa taille gigantesque, revint le charger sur ses épaules à la vue des carlistes qui le couchaient en joue, et comme il hésitait : « Va toujours! lui dit le jeune lieutenant, fusillé pour fusillé, il vaut mieux l'être sur notre champ de bataille que sur celui de l'ennemi, » et il fut sauvé.

Aimé du soldat à cause de sa bravoure proverbiale et de son caractère franc et sympathique, ce général, jeune encore et tout couvert de glorieuses cicatrices, était bien digne de déployer le premier sur le sol africain l'antique bannière du Cid et de Gonzalve de Cordoue, et d'inaugurer cette nouvelle lutte avec les éternels ennemis du nom espagnol.

MAC VERNOLL.

(Correspondance particulière du MONDE ILLUSTRÉ.)

Malaga, 11 decembre 1859.

Enfin nous partons! Toute la troisième division est sur pied, vingt vapeurs chauffent dans le port, les *banderas* flottent au vent, la foule inonde le môle, les quais, le rivage; on s'embrasse, on se bouscule, on pleure, on rit, on se console. Un soleil resplendissant luit sur tout cela. C'est un beau spectacle trop lon temps attendu. Nous ignorons tous où nous allons, il n'y a pas deux alternatives : ou Tetuan, et alors c'est un débarquement sur la côte ennemie que nous allons tenter; ou Ceuta, et dans ce cas, après la reconnaissance du général Prim, nous allons nous joindre au corps du maréchal O'Donnell et tenter de grandes opérations.

Je craignais que ces ordres de départ tant et tant de fois contremandés, n'aient fini par fatiguer les troupes qui s'étaient décidées une bonne fois à partir. Il n'en est rien. Le moral est excellent, et cela me rappelle le beau temps des départs pour l'Italie aux gares des chemins de fer. Cette nuit, nous saurons notre sort. Si nous étions journal politique je vous dirais bien des choses intéressantes, mais je veux me renfermer dans ma mission qui est presque épisodique. Je suis ravi de la marine espagnole; j'en demande pardon au pavillon de la reine Isabelle, mais je ne m'attendais pas à un état de choses aussi satisfaisant, la sympathie qui unit les marins français et ceux de cette nation est aussi étroite que possible. Tirez-en toutes les conséquences possibles. — Je suis bien curieux de savoir comment on va opérer un débarquement sous le feu ennemi.— L'amiral Bouet-Willaumez dit quelque part que c'est de toutes les opérations maritimes la plus difficile à effectuer. La marine espagnole n'est pas habituée à ces grands mouvements de troupe, et pourtant on dit que le premier corps d'armée a opéré le sien avec un ensemble admirable. A demain notre tour.

Comme je m'embarque à bord du bâtiment amiral, je ne m'embarque qu'au dernier moment, et je vais avoir le temps de faire le croquis de la sortie du port.

Je le joindrai à cette lettre et vous l'adresserai immédiatement.

Mon courrier, qui avait été égaré par suite de mon retard et de tous mes incidents et accidents de voyage, vient de m'arriver, il contient une lettre du ministre du gouvernement pour Son Excellence le maréchal O'Donnell. Réunissez dans un seul homme le mérite de Decamps et celui de Théophile Gauthier, et envoyez-lui demander, au ministre qui ne vous connaît que par la publicité qui s'attache au nom de tout artiste militant, une lettre d'introduction auprès du maréchal, il n'en obtiendra pas une plus honorable et plus satisfaisante. J'en suis honteux.

Me voici désormais de l'état-major bien officiellement, et ce sera un garant de fidélité de mes renseignements. A bientôt, et cette fois c'est bien d'Afrique que je vous écrirai.

Allez avec Dieu, — comme on dit dans cette belle langue espagnole.

CH. YRIARTE.

LES SOCIÉTAIRES DU THÉATRE-FRANÇAIS. [1]

MONROSE.

M. Louis Monrose, fils du grand comédien qui a donné son nom à un emploi, est né en 1815 à Turin, où sa famille était de passage. On le destinait au barreau, et il fit toutes ses études dans cette voie; mais, au moment d'entrer définitivement en carrière, il déclara si formellement son désir de prendre le théâtre, que son père céda, et le jeune Louis bifurqua .. comme on a dit à propos d'une nouvelle loi sur l'instruction. Ses études préparatoires terminées, il débuta à la Comédie-Française en 1833, et comme ce théâtre desservait aussi l'Odéon c'est là que M. Louis Monrose entra définitivement en carrière. De là, il alla à Marseille, où il tint avec bonheur l'emploi des premiers comiques, d'où il revint au Théâtre-Français, puis passa à Anvers, retourna à l'Odéon, où il obtint ses premières créations dans *Un Jeune homme* (de M. Camille Doucet), et le *Voyage à Pontoise*. Devenu administrateur de l'Odéon à côté de M. Lireux, il aida à l'éclosion de cette fameuse *Lucrèce*, qui fut la protestation des académiques contre le romantisme envahissant. M Bocage ayant obtenu plus tard le privilége de l'Odéon, M. L. Monrose s'en fut diriger le théâtre de Nismes; après quoi il fut définitivement engagé à la Comédie-Française, où il obtint, dans d'importantes reprises et d'heureuses créations, les succès qui lui valurent bientôt son titre de sociétaire.

Dans ses reprises comme dans ses créations, M. L. Monrose a montré une grande souplesse de talent, un ardent amour de sa profession et un zèle infatigable. Peu de comédiens connaissent mieux que lui les ressources et les secrets d'un art dans lequel son ardeur et son intelligence ont fini par lui faire conquérir une excellente position. Ses créations dans la *Fin du Roman*, les *Souvenirs de Voyage*, *Murillo*, *Romulus*, *Feu Lionel*, la *Statuette d'un grand homme*, le *Dernier Frontin*, et en dernier lieu le difficile rôle de Farju du *Luxe*, et hier enfin celui de David du *Duc Job*, lui ont fait infiniment d'honneur. Comme plusieurs de ses camarades les plus éminents, M. L. Monrose est auteur dramatique; on a de lui: *Figaro en prison*, le *Comique à la ville*, la *Couronne de France* (trois actes en vers), les *Viveurs de la Maison d'Or*, *Mon ami Babolein*, etc., etc. Cette aptitude littéraire, ajoutée à sa supériorité de comédien, fait que M. L. Monrose est un des artistes de la Comédie-Française que les auteurs consultent le plus volontiers, et avec le plus de fruit, sur les difficultés de leurs ouvrages.

MAUBANT

Né à Chantilly, en 1821, d'une honorable famille d'employés, élève du collége Stanislas, et obligé d'apprendre un état, le jeune Maubant travailla pendant quelques années dans l'horlogerie. Mais, habitué du parterre de la Comédie-Française, il prit goût à l'art dont il avait sous les yeux les excellents modèles, et il ne tarda pas à s'essayer sur les petits théâtres, puis à entrer au Conservatoire, d'où il sortit avec le premier prix, en 1842, pour débuter sur notre première scène. Là il attira l'attention du directeur de l'Odéon (M. Lireux), qui lui fit de séduisantes propositions; mais après avoir passé une saison, bien remplie par d'importantes créations au théâtre ultra-pontin, il revint rue Richelieu par les conseils de son maître Provost, et le théâtre et l'artiste se sont bien trouvés de cette bonne résolution. Pour récompenser les talents réels et le zèle peu commun de M. Maubant, ses camarades, un peu tard peut-être, le reçurent sociétaire en 1852.

[1] Suite de la biographie des sociétaires de la Comédie-Française, dont nous avons donné les portraits dans notre dernier numéro.

M. Maubant est un des artistes distingués et des caractères honorables de l'antique maison de Molière. Il a joué et créé un nombre considérable de rôles, dans un emploi parfois un peu sacrifié, et où il est souvent difficile de se placer au premier plan du succès. M. Maubant y a pourtant souvent réussi, et les amateurs, les critiques tiennent en haute estime cet excellent artiste, dont la modestie pourrait servir de leçon à maint autre moins supérieur que lui, dans l'ancien répertoire particulièrement. Nous remplirions toute la mention due ici à M. Maubant en énumérant seulement les rôles qu'il a joués, toujours avec un incontestable mérite, et souvent avec un réel éclat. Rappelons seulement les *Bâtons flottants*, la *Chute de Séjan*, *Ulysse*, *Fais ce que dois*, la *Vestale*, *Daniel*, *Lady Tartuffe* (rôle en dehors de l'emploi ordinaire de l'artiste et qui lui fit beaucoup d'honneur), *Comme il vous plaira*, *Œdipe Roi*, etc. Quant au vieux répertoire, il faudrait tout citer, et ses reprises du théâtre intermédiaire, depuis *Hernani* jusqu'à *Lucrèce*, ne lui ont pas moins réussi, au grand profit de l'excellent ensemble qui est une des supériorités du Théâtre-Français. M. Maubant est doué des avantages scéniques les plus imposans : beauté de physique et d'organe, autorité, noblesse; il réalise un des beaux types des premiers rôles classiques. Tous ceux qui connaissent M. Maubant estiment l'homme autant qu'ils honorent en lui l'excellent artiste.

DELAUNAY.

Voici le plus jeune sociétaire de la Comédie-Française : il est né à Paris en 1826, et tout jeune il sentit la vocation qui devait lui faire une si belle place au théâtre. C'est en 1844 que, s'échappant du commerce où les défiances maternelles voulaient le retenir, M. Delaunay se présenta au Conservatoire sous les auspices de l'excellent Provost; il en sortit pour débuter à l'Odéon, en 1845. Trois ans après il était amené au Théâtre-Français par M. Lockroy, qui venait de l'engager au Vaudeville, mais auquel les influences du moment donnaient la direction de notre première scène.

Depuis deux ans M. Delaunay tenait là une place déjà brillante dans les amoureux passionnés et sveltes du vieux répertoire, lorsque des propositions très-séduisantes lui furent faites pour la Russie. Il allait accepter, partir... lorsque la Comédie s'émut, et parvint à le retenir par un contrat de sociétaire; il avait à peine vingt-quatre ans.

Mais M. Delaunay ne tarda pas à justifier cette faveur exceptionnelle, et il accumula bientôt les créations qu'il sut rendre charmantes et variées. Nous citerons au hasard : Le *Chandelier*, les *Caprices de Marianne*, la *Joie fait peur*, *Diane*, les *Contes de la reine de Navarre*, les *Jeunes gens*, le *Bonhomme jadis*, le *Fruit défendu*, *Feu Lionel*, les *Doigts de fée*, la *Fiammina*, *Ulysse*, *Héro et Léandre*, les *Rêves d'Amour*, etc., etc.

M. Delaunay est, sans contredit, le plus brillant *amoureux* ou *jeune premier* qui soit au théâtre et dans tous les théâtres. Réunissant des grands dons naturels et de brillantes qualités acquises, doué d'un élégant physique, et surtout de cet *air jeune* qui est si précieux dans son emploi, animé d'un vif amour de son art, chaleureux, entraînant, passionné, il s'est fait tout jeune une célébrité qui le place, parmi les artistes de premier ordre, en véritable continuateur de Firmin. A ce titre, et, vu la difficulté de trouver ailleurs, comme en lui, la réunion des qualités qui font les jeunes premiers brillants, M. Delaunay est peut-être le sujet le plus précieux que possède la Comédie-Française.

GOT.

Voici un des plus jeunes sociétaires du Théâtre-Français, et celui dont on parle le plus en ce moment, grâce à un succès exceptionnel et d'acteur et d'auteur.

M. Got est né à Mortagne, qui rime si judicieusement avec Bretagne, en 1823, d'une honorable famille de négociants et de magistrats; M. Emile Got, maire du 8e arrondissement de Paris sous le dernier règne, est son oncle.

Elève des colléges Henri IV et Charlemagne, il obtint des prix au concours général, et ses études terminées, entra dans les bureaux de la préfecture de la Seine, où se révélèrent ses premières aptitudes littéraires. De la littérature au théâtre... il n'y a que la rampe; un jour le jeune Got l'enjamba en forçant la main à ses parents qui essayaient de le retenir. Deux ans passés au Conservatoire pour en remporter le premier prix, et il allait débuter de droit au Théâtre-Français... Mais il avait vingt ans.... âge où la patrie réclame de tout citoyen son temps ou le rachat. M. Got compta sur un prompt congé et partit avec le 4e chasseurs à cheval, où en peu de mois il se vit brigadier! Mais la Comédie-Française réclamait des débuts... un colonel bienveillant s'y prêta, et M. Got put échanger sa veste à brandebourgs pour la souquenille de *Sganarelle* et le justeaucorps de *Scapin*. C'était en 1844. En 1850 il était reçu sociétaire.

Pendant assez longtemps les connaisseurs remarquèrent avec quelle originalité M. Got, tout en tenant sa part de l'emploi comique dans l'ancien répertoire, créait les petits

es dans les nouveautés, et dans les pièces dites de ire : celui de *l'abbé*, dans *Il ne faut jurer de rien*, , à ce point de vue, une figure rendue d'une façon uise. Mais de plus grands rôles arrivèrent bientôt, et uffiit de citer les créations suivantes : *Le Cœur et la t*, la *Fin du roman*, les *Lundis de madame*, la *Pierre touche*, les *Caprices de Marianne*, *Sullivan*, les *Jeunes s*, *Diane*, la *Fiammina*, *Feu Lionel*, les *Doigts de* , etc. Dans ces ouvrages variés, M. Got a montré sous faces multiples les ressources d'un talent original, ercheur, trouveur, osé. Comique très-divertissant par prit et l'imprévu, M. Got appartient, si l'on peut dire, école *réaliste*. Dans les *Doigts de fée*, il a révélé des as de sensibilité qui ont assurément contribué au succès initif de l'ouvrage, assez mal reçu le premier soir. Au-rd'hui M. Got est en grande vogue par sa brillante ation du duc de Rieux, dans le *Duc Job* de M. Léon ya.

BRESSANT.

Nous voici en présence d'une des incontestables célébri- du théâtre actuel, d'un de ses plus brillants et de ses s sympathiques interprètes, artiste éminent et homme rmant, auquel on ne connaît ni un adversaire ni un nemi !

M. Bressant est né à Châlons-sur-Seine en 1818. Sa vo-ion se dessina dès son enfance ; elle naquit de la lec-e fortuite d'un volume de Racine, à l'âge où l'on herche plutôt les contes bleus, et où le Petit Poucet ait plus que *Britannicus*. Le jeune Bressant était si cieux, si efféminé, lorsqu'il se présenta pour jouer ez les frères Séveste, qu'on put le produire dans des es de femme... et que du cotillon (aujourd'hui on di-t crinoline !) datent ses premiers succès. Nous n'avons, malheur, point l'espace qu'il faudrait pour suivre dans progression la brillante carrière de M. Bressant; et ssi bien est-il de ces artistes exceptionnels dont le nom athique et honoré est d'un seul mot comme toute une graphie, par le point d'arrivée, — la célébrité.

M. Bressant joua donc tour à tour au théâtre Mont-rtre, aux Variétés, à Londres, puis encore aux Variétés, is à Pétersbourg, où sa faveur fut si grande qu'il appro-t souvent le czar; puis, six ans après, au Gymnase, où esta huit ans, jusqu'au jour où M. Arsène Houssaye le quit définitivement à la Comédie-Française, où il entra mblée comme sociétaire avec une part exceptionnelle. , il s'empara vaillamment de l'ancien répertoire et il y tint chaque jour des succès qui compensent pour lui explicable absence de créations importantes; car on ne ut considérer comme telles les rôles qui lui sont échus ns *Par droit de conquête*, *la Joconde*, *le Fruit défendu Fiammina*, rôles que toute sa grâce et son talent ont ls pu mettre au premier plan. Par contre, M. Bressant a uvé chez les anciens, ou dans le répertoire des der-res années, des rôles dont l'effet a été des plus attrac-s sur l'affiche; ainsi, par exemple : *les Femmes savantes*, *Fausses confidences*, *le Legs*, *Turcaret*, *le Barbier de ville*, *le Misanthrope* et *Don Juan*. Il a remis en éclat sieurs pièces modernes : *le Verre d'eau*, *la Calomnie*, *demoiselle de Belle-Isle*, *une Chaîne*, *le Caprice*, etc., les connaisseurs joignent aujourd'hui son nom célèbre celui de Fleury dans la chaîne de la tradition.

TALBOT.

Cet artiste est le dernier nommé des sociétaires, que us avons classés ici par date de réception ; il a rem-cé, au mois de janvier, M. Anselme, mort au lende-in de son admission. M. Talbot, né à Saint-Denis en 24, a fait toutes ses études au collége alors Bourbon, jourd'hui Bonaparte; destiné par sa famille au com-erce, il se prononça pour le théâtre, entra en 1848 au nservatoire, et fut, l'année suivante, engagé à l'Odéon, il débuta dans le grand emploi tragique. Mais bientôt changea de direction et prit les financiers, résolution le sanctionna le succès qu'il obtint dans *l'Avare*. Comme tint bientôt là avec un évident mérite tout l'emploi spé-al, la Comédie-Française jeta les yeux sur lui et il y fut gagé en 1856 ; deux ans plus tard, la mort d'Anselme ssait une place vacante dans le sociétariat et une lacune ns l'emploi des financiers. M. Talbot, dont les excellents rvices avaient été appréciés, fut nommé par ses cama-des. M. Talbot est un artiste très-utile, très-zélé, et qui cupe déjà, soit dans l'ancien, soit dans le nouveau ré-rtoire, une position qui justifie complétement le titre norable et solide qu'il a si rapidement conquis. Il est ndre de l'éminent comédien Geffroy.

JULES LECOMTE.

(*La suite au prochain numéro.*)

Audience du prince de Metternich.

L'éclat qui a entouré la réception du nouvel ambas-ideur d'Autriche, lors de la reprise des relations di-lomatiques entre la cour des Tuileries et celle de ienne, les honneurs qui lui ont été rendus donnent à ette solennité un intérêt assez grand pour que nous ayons cru devoir mettre sous les yeux de nos lecteurs l'aspect de la cour du Carrousel au moment du pas-sage du prince de Metternich-Winebourg.

Ainsi, le nouvel ambassadeur a été conduit à l'au-dience impériale dans des voitures de gala ; le cortége a passé sous l'arc de triomphe du Carrousel, une dou-ble haie de voltigeurs de la garde s'étendait depuis la grille d'enceinte jusqu'à la porte du pavillon de l'Hor-loge, et l'empereur était entouré des grands dignitaires de la couronne, des ministres et de tous les officiers de sa maison.

Les journaux ont reproduit les discours qui ont été prononcés dans cette entrevue et qui ont fait ressortir les sentiments d'amitié personnelle qui unissent les deux souverains. Le *Monde illustré* reproduit, par sa gravure, cette solennité dont l'importance n'échappera à personne.

MAC VERNOLL.

L'ancien Montmartre.

Cinq moulins à vent, une abbaye de Bénédictins fondée en 1123 par Louis le Gros, quelques huttes, çà et là des excavations béantes sur le flanc de la colline et qui don-nent accès aux carrières souterraines, deux ou trois fours à plâtre et de rares bouquets d'arbres étiques demandant en vain quelque peu d'humidité à un terrain calcaire mais inexorable, voilà tout ce qui constituait le Montmartre pri-mitif.

D'aucuns prétendent que ce nom donné aux buttes qui regardent Paris vient de ce que les Romains avaient élevé sur cette hauteur un temple consacré au dieu Mars, d'où *Mons Martis*.

Les étymologistes chrétiens veulent que saint Denis et trois de ses disciples, décapités sur la cime de ce coteau que les Parisiens persistent à regarder comme une vraie montagne, aient laissé en souvenir de leur martyre la dé-signation de *Mons martyrum* aux lieux témoins de leur supplice.

Je respecte les traditions et surtout les traditions reli-gieuses, mais j'ose penser que l'appellation de mont des Martyrs, plus rationnelle et plus moderne, vient tout sim-plement de ce que ses habitants, depuis que le hameau a pris le rang de bourg, ne se recrutent que parmi les pau-vres employés, ces martyrs de la bureaucratie contempo-raine et qui se sont réfugiés sur ces cimes où, dans leur naïve croyance, ne devait pas les atteindre la cherté des loyers et celle des denrées vierges des droits d'octroi.

On rencontre des illusions à chaque échelon de la vie sociale.

Quoi qu'il en soit, l'ancien Montmartre ne constatait son existence primordiale que par le mouvement des ailes de ses moulins dont le doyen, celui de la Galette, transformé aujourd'hui en un cabinet de restaurant, ne moud pas dans l'année la farine nécessaire à confectionner le total de populaire pâtisserie que feu le père Coupe-Toujours aurait débité en une heure.

Des cinq moulins qui passent leur temps à voir ver-doyer et poudroyer la plaine de Saint-Denis, il ne reste aujourd'hui que trois squelettes de bois qui tendent leurs bras désespérés vers le télégraphe condamné comme eux à une immobilité décrétée par le progrès actuel.

De l'abbaye des Bénédictins on ne retrouve que le nom donné à la principale rue de la commune, et une église dont l'architecture ne donne pas une haute idée de sa splendeur passée.

Nous nous hâtons de reproduire ces vestiges d'une civi-lisation qui s'éteint car, encore quelques jours, et Mont-martre, englobé dans Paris, ne retrouvera de traces de son autonomie et de son poétique passé que dans les livres où le chercheur trouvera encore sous les galeries orien-tales du Château-Rouge les ruines du pavillon de chasse bâti par Henri IV et donné par ce roi galant à Gabrielle d'Estrées.

Ceux qui aiment à fouiller les glorieux souvenirs pour-ront étudier sur les lieux l'héroïque résistance que les Parisiens firent aux alliés en 1814 ; enfin, les amis des lettres ne passeront jamais devant l'emplacement du vieux Tivoli-Montmartre sans se rappeler les fantaisies claus-trales d'Alphonse Karr, et ce temps de sa vie où cet écri-vain, dont le paradoxe a la sagesse si facile, s'est trouvé *le plus riche, le plus libre et le plus heureux*.

LÉO DE BERNARD.

NOEL.

Voici Noël, qui était autrefois la fête par excellence de la famille, et qui n'est plus guère aujourd'hui qu'un pré-texte à une sorte de festin nocturne dont les convives, pour la plupart, ignorent même l'origine. Pauvre et cher Noël que ma mère m'avait appris à aimer, que de souve-nirs vous réveillez pour moi, et qu'êtes-vous devenu depuis l'époque où tout enfant j'assistais aux phases émouvantes de votre légende naïve !

Aux premiers froids, aux premières neiges, je m'écriais tout joyeux en battant des mains : — Mère, c'est Noël puisqu'il fait froid, c'est Noël puisque le bon Dieu fait tomber de belles plumes blanches pour garnir l'oreiller de l'enfant Jésus, — et je courais au jardin à la chasse des flocons neigeux pour aider la Vierge dans son doux tra-vail. Lorsque je rentrais les mains mouillées, mais vides et tout attristé de l'insuccès de ma tentative, ma mère, pour me consoler, me disait que les anges seuls pouvaient toucher au duvet du bon Dieu qui se fondait en approchant de la terre ou de nos mains, choses trop imparfaites encore pour aider la Vierge mère.

— Pourquoi, demandai-je, la Vierge ne veut-elle pas me laisser la servir? je l'aime bien et je serai sage.

— Tu ne l'as pas toujours été, répondait ma mère; et je courbais le front. Mais la réflexion, mon inséparable compagne me soufflait bientôt : — Et la terre, — et je répétais : et la terre? C'est Dieu qui l'a faite, elle est bien belle et bien sage et toujours elle donne des fleurs pour les processions.

— Et des épines aussi pour la couronne du Sauveur, m'était-il répondu. Je courbais plus bas ma tête songeuse, déplorant que la terre eût porté des épines, et m'attristant de n'avoir pas toujours été sage. — Personne ne ramasse donc le duvet du bon Dieu? soupirai-je. — Personne, di-sait ma mère ; aussi l'enfant Jésus n'a-t-il eu que de la paille dans sa couchette.

Depuis, je me suis souvent demandé ce qu'il y avait de plus charmant, ou des questions naïves de l'enfance, ou des poétiques réponses maternelles.

Enfin, le 24 décembre arrivait ; on apportait mystérieu-sement une grande branche de pin toute couverte de son feuillage noir ; on suspendait en cachette à chaque rameau des fleurs, des fruits, des rubans, des bombons et d'in-nombrables bougies de toutes couleurs qui, la nuit venue, devaient faire resplendir l'arbre de Noël au pied duquel un peu de paille rappelait le berceau du petit Jésus. Le soir, quand on ouvrait les portes de la chambre, les en-fants se précipitaient à l'envi et tombaient en extase devant ce magnifique et brillant trophée. — C'était l'heure des surprises ; aux rameaux qui abritaient la crèche étaient suspendus des cadeaux pour tout le monde : — C'est l'arbre de Noël qui m'a porté ma première montre.

Lorsque ma mère, après avoir remis à chacun ce qui lui était destiné, regagnait sa place au milieu de nos cris de joie, mon père s'approchait à son tour. Il allongeait sa main vers le centre de l'arbre illuminé et en retirait le cadeau de la mère, qu'il lui remettait en l'embrassant sur les deux joues. La chère âme ne pouvait s'empêcher de pleurer de joie à ce souvenir d'une vieille mais toujours vive affection, tandis que le père, caché dans l'ombre, essayait de dissimuler son émotion en essuyant aussi fur-tivement ses yeux, mais nous, surpris de ces pleurs que nous ne pouvions comprendre, nous ne trouvions rien de mieux que de sauter sur les genoux de l'un ou de l'autre et de grimper sur leurs épaules pour sécher leurs larmes sous nos baisers.

— Puis on se mettait à table, et chacun, joyeux de son cadeau, en détaillait tous les mérites si longtemps et si haut qu'il fallait bien souvent que la grosse voix du père vînt rappeler les enfants à l'ordre.

Vers les sept heures, trois coups légers étaient frappés à la porte extérieure du logis : — Qui va là? demandait le père en faisant sa voix sévère. — Du dehors on répon-dait par trois autres coups un peu plus forts que les pre-miers. — Qui va là à une pareille heure? reprenait le père en frappant de son poing fermé sur la table, qui va là ?

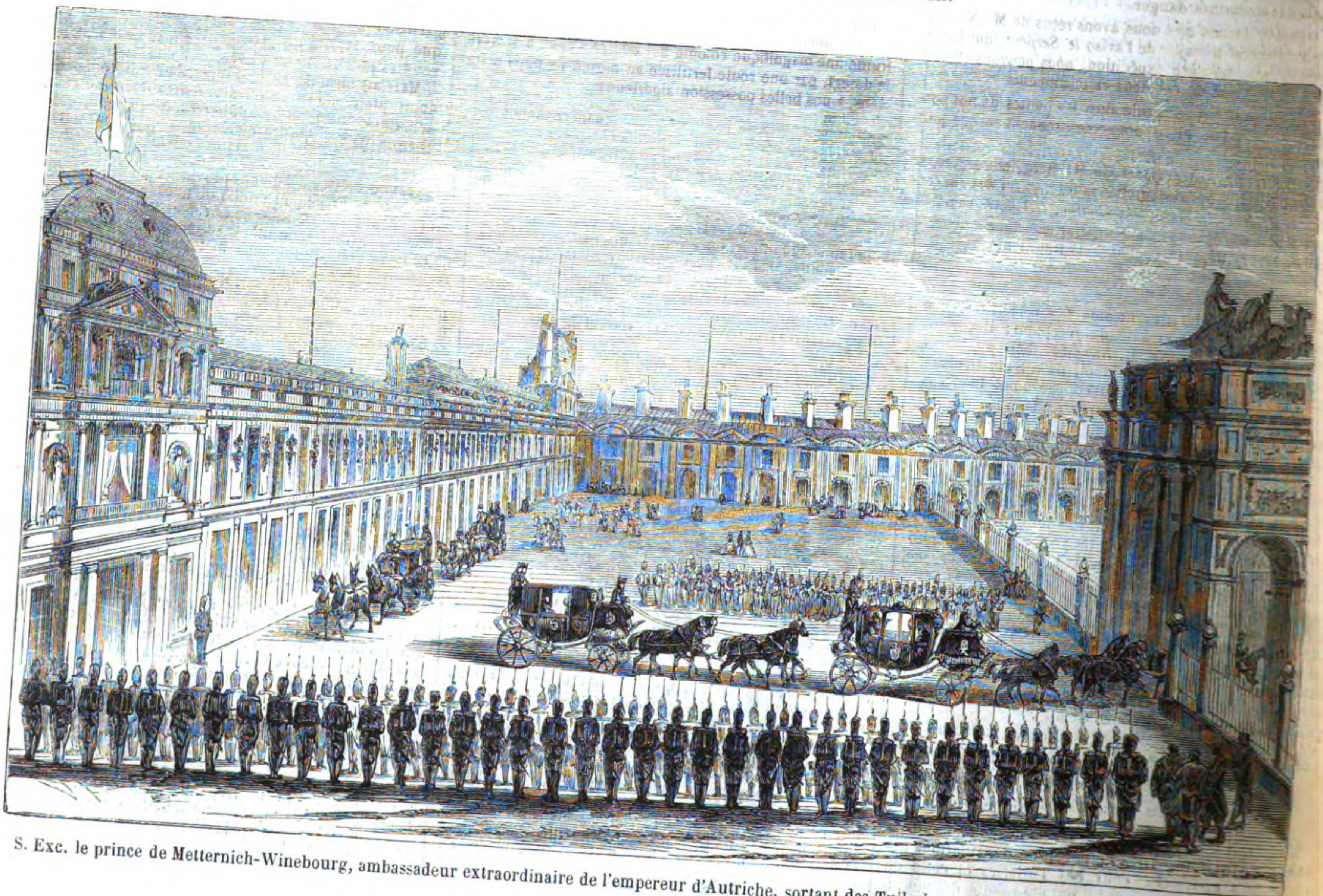
Trois autres coups, mais des coups désespérés se fai-saient entendre, et le nombre *neuf* ayant rappelé les neufs mois de la grossesse de la Vierge, on commençait à chan-ter le *Noël* au dehors, ce poétique Noël qui commence ainsi : *Nostro damo dè délivrenço, nostro damo dè l'ous-tal, secourez nostro souffrenço, del cantou* (d'un abri) *din vostr' oustal...* Sur l'ordre de ma mère, qui se levait et suppliait mon père, les domestiques ouvraient la porte, et dans la pièce commune, immense cuisine à vaste chemi-née dont quelques unes de nos provinces ont seules gardé la religion, se précipitait un flot de têtes jeunes et rieuses qui faisaient résonner sous leurs sabots la terre battue et durcie par le froid. Le cantique se poursuivait alors à l'abri de ce foyer dont les premiers mots de la légende chantée réclamaient l'hospitalité.

L'enfance de la Vierge sert de texte aux premiers cou-plets, enfance timide et sainte dont la naïveté du conteur ne craint pas de dire : — *N'a dancha qu'a dè saoutiero et n'aviot toujours lou mal.* — Le récit du mariage avec saint Joseph amène en l'honneur de celui-ci quelques strophes qui sont chantées par le menuisier, le charpen-tier ou le sabotier de la troupe.. — L'annonciation et le mystère de l'incarnation sont traités sur un motif simple et naïf comme la croyance. La Vierge a conçu dit le Noël, de la senteur du lys que portait l'ange Gabriel comme un emblème de pureté. Viennent ensuite la visite à sainte Eli-sabeth, puis la fuite en Egypte avec cette prière toujours repoussée à la porte de toutes les hôtelleries et par la-quelle commence le Noël : *Nostro damo de delivrenço*, etc. Enfin cette légende mystique de l'enfantement d'une vierge finit par ces mots, en parlant de Jésus : *l'ou bestial n'y ont dounat de paillos, l'ou bestial l'ont recalfat et lous hommes l'ont couronnat d'espinos, et l'ous hommes l'ont despouil-lat.*

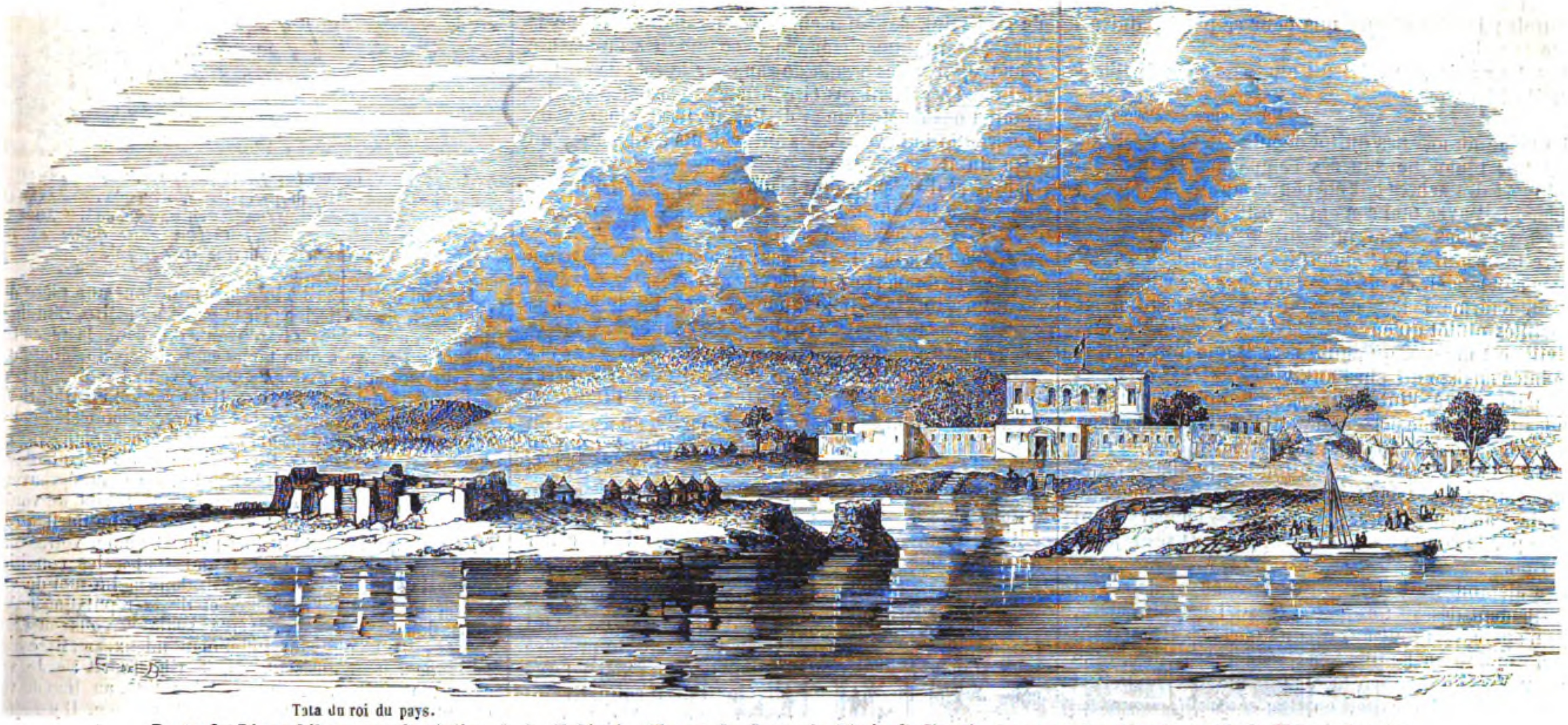
Après ce Noël la quête commence. Les jeunes gens de la bande qui sont chargés de recueillir les offrandes, s'avancent avec leurs grandes corbeilles. Chacun à leur tour ils approchent de la *maistro* (maîtresse de la maison), en lui disant : « Au nom de la Vierge; » et elle leur donne des noix, des raisins, des pommes, des œufs et une vo-laille, en répondant : « Et pour l'amour de Jésus. » Quand tous, jusqu'aux derniers, ont recueilli l'offrande, en mé-moire de cette promenade douloureuse de la Vierge qui a frappé de porte en porte pour demander l'hospitalité, ils vont frapper à une autre porte, chanter ce même Noël dans une autre logis, recueillir l'offrande d'une autre maistro, jusqu'à ce que sonne la messe de minuit.

Aux premiers sons de la cloche, on voit les fidèles se diriger vers l'église. Du village, de toutes les maisons éparses dans la plaine, de toutes les chaumières dans les

Ancien Montmartre. — Vue prise du côté de la plaine Saint-Denis.



S. Exc. le prince de Metternich-Winebourg, ambassadeur extraordinaire de l'empereur d'Autriche, sortant des Tuileries après avoir remis ses lettres de créance.



Poste de Sénoudébou, sur la rivière de la Falémé, affluent du fleuve le Sénégal, d'après un croquis envoyé par M. T. Nelson-Pautier, chirurgien de la marine impériale.

Les nouveaux établissements français au Sénégal.

Les journaux ont souvent retenti depuis deux ans des actions d'éclat et des traits de bravoure accomplis par nos soldats au Sénégal, et le public a suivi avec intérêt l'accroissement et la prospérité de cette colonie, depuis que le colonel Faidherbe a été appelé à la gouverner. Dernièrement encore, une petite flottille de six avisos, commandée par M. le capitaine de frégate Desmarais, a remonté le fleuve du Sénégal jusqu'à plus de deux cents lieues au delà de Saint-Louis, et a établi des postes à Senoudebou et à Bakel, qui mettent notre commerce dans le haut du fleuve à l'abri de tout danger.

Grâce aux dessins que nous avons reçus de M. Nelson-Pautier, chirurgien-major de l'aviso *le Serpent*, qui faisait partie de cette dernière expédition, nous pouvons offrir à nos lecteurs la vue de ces deux établissements.

Pendant que l'armée recule ainsi les limites de nos possessions, l'industrie et le commerce prennent chaque jour un nouvel essor.

Dernièrement, un rapport de M. Berg, chirurgien de marine, constata les recherches faites par lui sur les terrains des mines de Kénébia, de leurs environs et des bords de Falémé, et accusa dans les argiles quartzeuses, sableuses et feldspathiques de ces contrées la présence d'une notable quantité de fer et de paillettes d'or ; et le gouvernement a chargé un officier du génie, M. le capitaine Marin, de diriger l'exploitation de ces mines.

L'extension vers le sud de notre colonie algérienne, le développement commercial maritime de ces dernières années, la protection assurée dont jouissent aujourd'hui nos établissements sous le gouvernement de M. Faidherbe, la plus grande facilité accordée à nos négociants qui désirent se procurer la gomme, la poudre d'or et l'ivoire, ont donné une active impulsion à notre colonie du Sénégal.

Encore quelques années de puissante initiative et de persévérance et nous pourrons compter sur cette côte d'Afrique une magnifique colonie qui pourra s'unir, à travers le désert, par une route fertilisée au moyen de puits artésiens, à nos belles possession algériennes.

MAC VERNOLL.

L'ITALIE EN HIVER.

NOTES AU JOUR LE JOUR.

III

9 décembre. — Plaisance.

A cinq heures et demie du matin (ô barbarie !) j'ai quitté Turin ; et, tout grelottant, les yeux rougis, le teint marbré, je me suis confié au chemin de fer d'Alexandrie. A Alexandrie, un nouveau train m'a conduit au pont de la Trebbia ; de là, un infernal omnibus, bas, disjoint, aux vitres brisées, sautillant sur les pierres, s'enfonçant dans la boue, frémissant à chaque cahot, m'a jeté, — c'est le mot, — dans Plaisance la mal nommée. Aux portes de la ville, je reconnais un factionnaire français; un vrai *pioupiou*, piétinant dans la neige et soufflant dans ses doigts. Je m'informe : notre armée est représentée ici par une garnison de huit à dix mille hommes. Ne serait-ce que pour revoir encore ces têtes amies et riantes, je veux m'arrêter à Plaisance...

Mais au bout de deux heures, le sentiment national étant pleinement satisfait, — ainsi que le sentiment artistique, — je m'enquiers du prochain départ du chemin de fer. J'emploie le temps qui me reste à re-

Bakel (Sénégal), d'après un dessin envoyé par M. T. Nelson-Pautier.

tourner devant la Municipalité, une merveille architecturale; je n'ai d'yeux que pour ce palais, qui est toute la ville.

Les Autrichiens ont détruit une partie des fortifications de Plaisance.

Même jour. — Parme.

La neige ne m'a pas quitté depuis Turin; c'est une désolation répandue sur ces campagnes plates, dont la plupart des arbres ont été coupés au niveau du sol: la neige fait avec moi son entrée à Parme. Il est nuit, mais les rayons de la lune luttent victorieusement contre le brouillard, et aidant les campaniles à se détacher sur le ciel. Je me promène dans des rues d'une largeur énorme, le long desquelles glissent des Italiens entortillés plutôt qu'enveloppés dans leurs manteaux. La ville est muette, quoiqu'il ne soit que huit heures; une buée épaisse attachée aux vitres des cafés m'empêche de voir à l'intérieur. Mes pas qui retentissent sur les trottoirs me portent devant le palais, silencieux et fermé, et dont la solitude ressort davantage en présence de deux jets de gaz, sentinelles indifférentes et flamboyantes. Ces trois fenêtres, au premier étage, du côté de l'ancien palais, sont celles de l'appartement habité par le comte de Chambord, pendant ses séjours à Parme.

Les alentours du théâtre attenant aux palais sont pareillement déserts; et je le croirais fermé, lui aussi, si je n'apercevais tout à coup une porte s'entr'ouvrant et une ombre se faufilant. Je suis cette ombre, et je me convaincs qu'il y a spectacle: on joue une traduction d'une comédie française, en cinq actes: *le Bourgeois de Gand*, par M. Romand. Placé au parterre, j'examine la salle, qui est très-grande et très-brillante, mais à peu près vide. Dix minutes me suffisent pour m'y ennuyer. Je sors. — Au détour du théâtre, j'arrive sur une vaste place dont les édifices sont à demi noyés dans le bleu de la nuit. Une colonne ornait, il y a quelques semaines, cette place; on l'a abattue; c'était celle au faîte de laquelle avait été exposée la tête du malheureux Anviti, — le colonel qui eut l'imprudence de traverser une ville où il était exécré.

Les souvenirs, les réflexions, le froid, tout cela m'oblige à regagner plus tôt que je ne le voudrais l'hôtel de la Poste. Et comme, pour m'entretenir dans une mélancolique disposition d'esprit, des musiciens installés au-dessous de moi ne cessent de jouer pendant une partie de la nuit le *Miserere* de Verdi, ce sanglot sublime, ce déchirement d'une âme et d'une nation. — Quand reverrai-je ou, pour mieux dire, quand verrai-je Parme? Je ne l'ai que soupçonné. Pourtant, ce soir, cette brume, ce palais, cette place, ce chant, resteront longtemps gravés dans ma mémoire.

10 décembre. — Modène.

Départ de Parme à six heures et demie du matin. Je cesse de me lamenter, et je m'accoutume au wagon — comme le rat à la souricière.

Vers neuf heures, Modène m'apparaît glacé, gelé, fortifié. Un *brougham* me fait traverser la ville en tous les sens à la recherche d'un hôtel. Tout est plein et sur-plein; l'armée de la ligue occupe tous les logements. Il me faut rester en camp-volant chez un restaurateur.

Dans cette course forcée, j'ai vu Modène de façon à n'en ignorer aucune arcade, aucune maison. Il se peut que ce soit un séjour très-maussade (ainsi que je l'entends dire autour de moi), mais je n'hésite pas à déclarer que j'ai rarement vu de cité plus caractérisée, plus complète, plus empreinte de la couleur et des mœurs du passé; on n'a pas touché à une seule pierre de Modène depuis trois ou quatre siècles, j'en suis certain.

Pour étudier l'église principale seulement, il faudrait une semaine. Il y a trois églises dans cette église: une au milieu du sol, une supérieure, une souterraine. Chacune d'elles a son aspect particulier, — gracieux, solennel et sinistre.

Les femmes de Modène ont la tête enveloppée d'une cape; c'est tout ce qui reste du costume local. Elles portent la crinoline, — comme partout, — mais la crinoline ridicule, bossuée, mal attachée, flottante, et par dessus cette crinoline une chétive robe à carreaux, — une robe de *cerfeuil*, pour emprunter une de ses images au peuple parisien.

Vers deux heures, je me suis rendu au palais, résidence de M. Farini. En attendant que le dictateur pût me recevoir, j'ai parcouru les salles, les appartements, les galeries. François V n'a pas tout emporté; il a laissé des meubles magnifiques et quelques uns des bustes de sa famille. Les pièces habitées aujourd'hui par le général Fanti contiennent une série d'admirables tapisseries, d'une vivacité de couleurs que rien n'égale; elles racontent les aventures de Don Quichotte. Quant au musée, il se compose d'une douzaine de salles, où tous les maîtres italiens sont représentés par des pages importantes, sinon supérieures; — je dis *tous*, sans exception, et j'insiste sur ce mérite de la galerie de Modène, qui en fait un précieux répertoire.

A deux heures trois quarts, j'ai été introduit auprès de M. Farini, dans une chambre très-haute, tendue de vert, devant une cheminée à colonnettes de marbre blanc. Je n'ai pas besoin de rappeler le rôle de M. Farini dans ces dernières circonstances: acclamé par les populations de Modène et de Parme, il est à leurs yeux la garantie de l'avenir. Ses antécédents sont ceux d'un écrivain de grand style, d'un pamphlétaire plein de logique et d'ardeur, d'un historien du premier ordre. Il est né à Ravenne.

M. Farini a le visage sérieux et pensif; les cheveux commencent à fuir les tempes; le nez est fort, avec une courbe. Il ne porte que les moustaches, mais abandonnées à toutes leur longueur, ce qui lui donne une certaine ressemblance avec Frédéric Soulié. Sa parole est posée, un peu sévère; il sait que les regards des nations sont arrêtés sur lui. Notre entretien fut bref: il me parla de la France, je lui parlai de l'Italie. — L'administration des duchés lui est facile, en raison du concours sympathique des habitants; mais il lui faut néanmoins déployer une activité incessante. Arrivé la veille de Parme, il me dit que je le retrouverais demain à Bologne.

Je pris congé sur ce mot, et je redescendis l'escalier du palais de la famille d'Este.

Même jour. — Neuf heures.

De Modène à Bologne, le trajet en chemin de fer est d'une heure et un quart environ. Je venais de prendre place dans un wagon en compagnie d'un officier français, lorsque la portière se rouvrit tout à coup, livrant passage à une femme vêtue de noir et voilée. Il était nuit close. Chacun de nous offrit son coin à l'étrangère, et une fois cette offre faite et refusée, nous commençâmes, l'officier et moi, une conversation en français, — je dirai même en parisien. A une plaisanterie dont la compréhension ne nous semblait possible que de la Madeleine au passage de l'Opéra, nous surprîmes un petit rire étouffé chez la dame au voile.

— Seriez-vous Française, madame? demanda aussitôt l'officier.

— Je suis Romaine, répondit-elle; mais j'ai habité Paris... et Londres aussi.

Romaine, en effet; car après ces paroles elle releva son voile et nous reconnûmes ce type énergique et correct qui s'est heureusement perpétué jusqu'à nous. J'avais vu ces traits quelque part; je cherchai à rappeler mes souvenirs tout en engageant l'entretien à l'aide de ces passe-partout de voyage: — « Ah! Paris! il n'y a que Paris au monde! etc. » Tout cela pour en arriver, avec une négligence apparente, à cette interrogation: — « Y a-t-il longtemps que vous l'avez quitté, madame? »

L'inconnue causait bien, très-bien, avec enjouement; elle savait se dérober à nos questions, toujours ménagées d'ailleurs; d'autres fois elle allait au-devant. Parlant de Modène et des Modenais, elle dit qu'il faudrait un autre Balzac pour dépeindre cette partie de l'Italie. — Balzac! à ce deuxième point de contact, j'enfourchai de nouveau le coursier de la tirade. A la fin, mon officier, n'y tenant plus, lui demanda nettement si elle était... artiste dramatique.

Le trait était lancé. — Elle nous regarda tous les deux avec une sorte d'indécision; puis elle avoua qu'elle l'avait été, mais que depuis plusieurs années elle ne l'était plus, par suite de circonstances *exceptionnelles*; — et à mesure qu'elle parlait, je me rappelais parfaitement ces cheveux plantés en forêt sur le front, cet œil fier, et jusqu'à cet accent profond, caché sous le rire. Il s'agissait maintenant de connaître le théâtre auquel elle avait appartenu. C'était plus difficile. — Je mis au hasard le doigt sur les Italiens; elle tressaillit et se tut.

A moins de lui demander son nom, nous ne pouvions guère pousser plus loin notre inquisition. Nous le comprîmes tous les trois, car il y eut un silence, qui ne fut rompu, jusqu'à l'arrivée à Bologne, que par de banales remarques sur l'état atroce des chemins et la rigueur de la température. — Mon compatriote et moi, nous demeurions perdus dans nos conjectures.— Elle nous salua et monta dans une voiture qui l'attendait à la station.

Pourtant, notre curiosité devait être bientôt satisfaite: en descendant, quelques minutes ensuite, à l'hôtel Brun, nous fûmes requis d'inscrire nos noms sur le registre des voyageurs. Je montrai alors à l'officier cette ligne fraîchement tracée: — M^me Ronconi.

CHARLES MONSELET.

Les lecteurs du *Monde illustré* se rappellent sans doute les dessins que nous a envoyés lors de la guerre d'Italie, M. Robert, lieutenant au 84^e de ligne. Ce jeune officier grièvement blessé à la bataille de Solferino, a été nommé capitaine pour sa belle conduite dans cette journée. Nous sommes heureux d'apprendre aujourd'hui que la croix de la Légion d'honneur vient de compléter la récompense qu'il a si bien méritée.

THÉATRE DU VAUDEVILLE: *La Fille de trente ans*, comédie en quatre actes, de MM. Scribe et Najac. — THÉATRE-FRANÇAIS: *Qui femme a, guerre a*, comédie en un acte, de M^lle Augustine Brohan. — THÉATRE DES VARIÉTÉS: *Sans queue ni tête*, revue-vaudeville de MM. Clairville et Cogniard.

Un ami de M. Scribe lui apporta un jour une pièce d'un jeune auteur. M. Scribe prit la peine de la lire, d'indiquer quelques corrections et trouvant, du reste, la pièce bien faite et la promesse d'un talent dans l'écrivain débutant, il chargea son ami d'inviter celui-ci à venir le voir. On pense si le jeune homme se fit prier. Il fut accueilli par M. Scribe de la manière la plus gracieuse. Il reçut modestement les compliments et les conseils du spirituel académicien; mais comme il ne se faisait illusion ni sur les défauts de son œuvre, ni sur les difficultés que lui, inconnu, éprouverait à la faire représenter, il demanda à M. Scribe de vouloir bien lui accorder sa collaboration. M. Scribe déclina cette offre: « Monsieur, dit-il, au jeune homme, votre pièce me paraît, telle qu'elle est, réunir toutes les conditions nécessaires de succès; ce serait donc mal à moi de vous retirer une partie du bénéfice et de la réputation qu'elle vous donnera. Vous arriverez seul et vous aurez un succès seul, ce qui vaut infiniment mieux. » Et comme le jeune auteur insistait, M. Scribe reprit: « Je vous assure, monsieur, que ma collaboration, au lieu de vous être utile, vous serait excessivement nuisible. Il y a maintenant contre moi, contre tout ce que je fais, un parti pris qui fait que ce qui réussirait de la part d'un autre, échouerait ou rencontrerait de grands obstacles venant de moi. Mon nom mis au bas d'une œuvre quelconque, suffit pour lui créer immédiatement une foule d'ennemis, tandis qu'un inconnu et un débutant est sûr de trouver de la bienveillance et de la sympathie. La seule chose à laquelle je pourrais vous être utile en me mettant de moitié dans votre pièce, ce serait de vous aplanir les difficultés que vous pourriez éprouver pour la faire recevoir. Eh bien! je suis tout à votre service pour les vaincre et je vous prie de disposer entièrement de moi. »

En effet, il alla voir plusieurs fois M. Empis, alors directeur du Théâtre-Français, et plaida si chaleureusement pour son protégé, que celui-ci fut admis presque immédiatement à lire sa comédie devant le comité.

Si je raconte cette anecdote, d'une rigoureuse authenticité, et qui est si honorable pour le fécond auteur qu'on a trop souvent accusé de ne pas protéger ses jeunes confrères, c'est qu'elle me revenait en mémoire en assistant l'autre soir à la première représentation d'*Une Fille de trente ans*. M. Scribe n'a pu persister dans sa résolution, le mal du théâtre l'a repris, et cependant il n'ignorait pas les obstacles qu'il lui fallait vaincre.

La pièce n'a pas réussi d'une manière très-brillante. Est-ce la faute du public, est-ce la faute de l'auteur? Je n'en sais rien, mais en ce qui me concerne, je dois avouer que le public m'a paru sévère.

Le personnage de cette fille de trente ans, qui veut un mari à tout prix, et qui pour le conquérir n'hésite pas à sacrifier une jeune fille dont elle devrait être la protectrice, n'est pas sympathique. Il y a là aussi un rôle de vieux garçon libertin qui est presque odieux. Mais malgré cela, il y a dans cette comédie de la gaieté, de l'esprit et un va et vient qui intéresse et amuse le spectateur.

Le dénoûment dans lequel la vieille fille est réduite à épouser le vieux garçon et à laisser la jeune opprimée se marier avec celui qu'elle aime, est amené très-heureusement, et je crois que si la pièce, au lieu d'être signée Scribe et de Najac, avait été signée de Najac tout seul, le succès eût été plus franc et plus décidé. Malheureusement quarante ans de succès ont rendu les spectateurs, ceux des premières représentations surtout, plus exigeant envers M. Scribe à mesure qu'il le devenait peut-être moins envers lui-même, ceux du jour suivant le seront peut-être moins.

M^lle Fargueil a joué comme toujours avec talent le rôle ingrat d'Ursule.

Fechter a eu les honneurs de la soirée dans celui de Robert.

Le Théâtre-Français a donné, la semaine dernière, au bénéfice des héritiers de Michelot, une représentation dans laquelle a figuré un petit acte de M^lle Augustine Brohan, joué cet été à Bade par Bressant et M^lle Fix. Une femme s'ennuie; elle querelle son mari, comme c'est son droit. Elle lui reproche d'engraisser, et de prouver par là qu'il est devenu indifférent pour elle. Le mari, c'est également son droit, je l'espère du moins, trouve sa femme injuste; il va jusqu'à vouloir l'empêcher de se rendre à un bal où madame, c'est elle qui le dit du moins, est attendue par un valseur maigre et qui lui fait la cour. De là, colère, projets de séparation, qui deviennent douloureux au moment de les exécuter. Réconciliation au dénoûment. Madame paye les frais de la guerre, ce qui est juste, puisque c'est elle qui l'a déclarée, mais cela arrive rarement, à ce qu'on m'a assuré, dans la vie réelle. Dire que cette petite comédie est pleine d'esprit, et dire qu'elle est d'Augustine Brohan, ce serait faire un pléonasme; mais ce que je puis dire, c'est le succès qu'elle a obtenu devant un public d'élite. Je demanderais seulement la suppression d'un mot ou deux qui ne m'ont pas paru d'un goût très-sûr, surtout sur cette scène de la Comédie-Française, où il est si honorable et si difficile à la fois de réussir. Et puis, me

suis-je trompé ou ai-je mal entendu ; mais n'y a-t-il pas une phrase comme celle-ci :

« *Vous rappelez-vous de la manière dont* vous vous êtes pris pour m'e faire la cour? »

Ce doit être une erreur de ma part, bien certainement; je voudrais aussi hasarder quelques réflexions sur l'originalité du sujet, sur la manière un peu étrange dont l'auteur fait parler un mari et une femme du plus grand monde, mais l'esprit fait pardonner plus que l'invraisemblance, et les rieurs ne seraient peut-être pas de mon côté.

Bressant a très-bien joué, Mlle Fix n'a pas été aussi heureuse. Et puis quelle vilaine toilette elle porte au commencement.

Le manque de place nous force à remettre à la semaine prochaine le compte-rendu de la revue des variétés. Nous pouvons cependant constater dès aujourd'hui un succès de seconde classe.

PAUL DHORMOYS.

CHRONIQUE MUSICALE.

OPÉRA-COMIQUE : *Don Gregorio* ou *le Précepteur dans l'embarras*, opéra-comique en trois actes de MM. Sauvage et de Leuven, musique de M. le comte Gabrielli.

Voilà une musique qui arrive comme exprès pour donner raison à des plaisantes fables, dont certains fantaisistes mal renseignés ont bourré la biographie des compositeurs italiens.

On a raconté que celui-ci, pour stimuler son imagination, s'administrait une bouteille de champagne, et que chaque verre lui valait un air, une cavatine ou un duo. La bouteille finie, il avait écrit un acte (Fable !...) — Celui-là ne composait qu'à cheval. Le pas de sa bête lui donnait le rhythme d'un *andante ;* au trot il trouvait une *strette* d'une allure brillante, voulait-il un motif rapide, entraînant? son bucéphale, recevait une distribution de coups de cravache qui aurait pu passer pour une raclée et l'*allegro-vivacce* demandé se présentait de lui-même à l'esprit de ce musicien équestre. Ceci explique pourquoi il y a des chevaux... sensibles à la musique (mais, du reste : fable, fable !...) — Un autre, logé à Venise par les fabricants d'histoires à mystifier le pauvre monde, n'écrivait ses opéras qu'en bateau. C'était l'affaire de quelques coups de rame. (Encore une fois : fable, fable, fable!...)

On a varié ce thème à l'infini et on est arrivé à toute une collection de mensonges qui ne laissent pas que d'être plaisants. Les *Aventures du baron de Crac* sont de la même farine.

Pourtant toute caricature intelligente est une vérité contenue dans une charge. En tout ceci la charge se voit de reste ; quant à la vérité, c'est que l'école italienne brille avant tout par la *facilité*. Les Italiens, gens à conception vive, passionnés, et par-dessus tout loquaces, ont fait passer dans leur musique cette ardeur singulière et quasi nationale. On dirait qu'ils ont vu dans l'art des sons un moyen d'expression plus rapide. De là, tout ce papillotage de notes brèves qui défilent en chapelets, toutes ces folâtreries vocales qui sentent leur soleil méridional, et que l'on retrouve plus ou moins dans les chefs-d'œuvre des maîtres italiens.

La musique de *Don Grégorio* porte cette empreinte très-visible. Elle est facile, toujours claire et semble couler des sources vives de l'improvisation. Cela est vrai : mais, comme il arrive d'ordinaire, ces qualités ont leur contre-poids dans le manque de vigueur et surtout dans l'uniformité des procédés qui amènent souvent la monotonie. La mélodie de M. Gabrielli est abondante et bavarde ; rarement elle est originale. En outre elle se tient avec persistance sur la cime de l'échelle sonore tandis que l'orchestre un peu négligé bourdonne un accompagnement en forme de batterie continue. Nous n'avons guère vu dans tout cela poindre des velléités de faire valoir les différents timbres des instruments.

Mais, ces considérations générales mises de côté, nous avons goûté plus d'un morceau où éclate en traits brillants la verve de l'auteur de *Gemma* et des *Elfes*.

Ainsi, au premier acte, Mlle Lemercier chante des couplets d'un ton vif et léger : ils arrivent d'autant mieux que la ballade qui précède manque d'intérêt et de couleur. Nous avons encore remarqué un air que M. Warot chante avec chaleur et qui se termine heureusement par un duo.

Le second acte s'ouvre par des couplets que Mlle Lemercier détaille d'une façon fort intelligente et dont la ritournelle dansée est d'une allure très-gaillarde. Vient ensuite un duo à boire qui est bien tourné. Le trio qu'on a fait bisser, peut-être à cause de son motif de vaudeville, nous laisse assez froid et nous lui préférons le final moins remarqué, mais qui dénote un musicien plus consommé.

Au troisième acte, il y a un trio, une romance du genre tendre chantée par M. Crosti, et un air à fioritures dont Mlle Pannetrat s'acquitte d'une façon convenable.

La pièce, empruntée au sujet du *Précepteur dans l'embarras*, une vieille farce que vous connaissez aussi bien que moi, renferme plusieurs situations heureuses. Toute l'intrigue pivote autour du précepteur Don Gregorio, homme dont le hasard se plaît à taquiner la vertu méticuleuse. Son élève Luigi est marié en secret ; par bonté d'âme, il se fait le complice des deux époux en les tenant cachés dans sa chambre. Il se charge même de dérober leur enfant à la colère de l'oncle de Luigi, lequel n'avait point été consulté en cette affaire. La servante Loretta aime clandestinement un certain Kirchmann, sergent aux gardes suisses, qu'elle nourrit à même la table de son maître. C'est encore Gregorio qui l'empêche d'étouffer dans une armoire où l'avait enfermé Loretta, craignant d'être surprise dans un coupable tête-à-tête.

Voilà bien déjà de quoi effaroucher le pauvre homme qui pour de telles escapades commence à croire à sa damnation éternelle. Mais ce n'est pas tout encore. La signora Lucrezzia, prima dona au théâtre de Florence, s'introduit avec fracas dans le château où Gregorio exerce sa modeste profession ; elle veut épouser le maître de céans, qui a eu l'imprudence de lui signer une promesse de mariage. Nouvel orage que le précepteur est obligé de calmer en accompagnant sur son orgue pieux une cavatine profane que chante Lucrezzia.

Le piquant de ces situations est que Gregorio, lui si bon, si candide, a un ennemi dans la personne d'un certain intendant qui, flairant quelque intrigue sous roche, s'en va le dénoncer au maître du château. Le malheureux précepteur est toujours sur le point de voir découvrir ses innocentes ruses.

M. Couderc remplit magistralement le rôle de Gregorio ; nous ne devons pas oublier non plus l'enfant qui représente le fils de Luigi. Cet artiste microscopique a été parfaitement dressé ; on dirait la chèvre du *Pardon de Ploërmel*.

Décidément l'année aura été bonne pour messieurs les compositeurs étrangers, auxquels nos théâtres lyriques ont fait un accueil très-courtois. Pour ne parler que de l'Opéra-Comique, nous avons eu *Voyage autour de ma chambre* de M. Grisar (Belge). Quelque temps avant on donnait *le Diable au moulin* de M. Gevaert (Belge), puis on a représenté *la Pagode* de M. Fauconnier (Belge), et *l'Yvonne* de M. Limnander (Belge), aujourd'hui c'est *le Don Gregorio* de M. Gabrielli (Italien). Par un juste retour, les théâtres de Bruxelles et de Milan devraient être ouverts à la discrétion des musiciens français. Mais nous ne savons pourquoi nous avons la mauvaise pensée qu'il n'en sera rien. Il ne faut donc pas trop compter sur ce *débouché*.

ALBERT DE LASALLE.

REVUE DES ÉTRENNES

Causons des étrennes. C'est un sujet charmant qui plaît à toutes les femmes. Quelle est celle qui n'y rêve pas un peu, pour ne pas dire beaucoup?

— Qu'allons nous recevoir? se demande-t-on avec curiosité.

— Je vais vous le dire.

Les merveilles artistiques de Giroux et de Tahan, les éventails de Duvelleroy, les petites montres de Baudin, les cachemires de la maison Delisle, et les bonbons d'Achard. Venez avec moi dans les galeries de Giroux et suivons la foule aristocratique qui s'y presse. On s'arrête à une coupe allégorique, supportée par les quatre Saisons, à un encrier Louis XVI, qui fait songer à la correspondance d'une jolie femme; à une pendule byzantine, à un vase craquelé, avec monture genre Louis XVI, à une feuille en bronze doré, servant de nid à deux coquettes mésanges, et de porte-bijoux. Puis on entre dans le musée des coffrets et des petits meubles. Voici un bureau charmant en ébène, avec incrustation de marbre bleu et pourpre et monture de bronze doré. Un pupitre en ébène damasquiné, un coffret en bois de rose. Une cave à liqueur en ébène sculpté avec appliques d'acier. Et les joujoux, comme ils font sourire les mamans et les petits enfants. Salut au petit prince impérial en grenadier de la garde!... et à ce petit bébé parlant, qui dit *papa et maman*. Regardez bien. Voici un singe qui joue du violon, comme certain amateur que nous connaissons tous, et à côté, le camp des zouaves à Saint-Maur. Puis c'est un miroir féerique dans lequel voltigent et dansent des sylphides, des perles et des roses. Toutes les petites filles voudront un beau miroir comme celui-là.

Quittons la maison Giroux, le temps presse. Une visite à Tahan est également chose très-importante, car Tahan est un artiste sérieux, qui ne songe qu'à faire progresser l'art de l'ébénisterie. C'est lui qui a remis à la mode tous les petits meubles d'autrefois, et qui a créé le vieux neuf. Il a été le premier à appliquer le chêne et le poirier en sculptures découpées, aux potiches et aux vases de Chine et de Sèvres. Je sais qu'il a la réputation de vendre cher. Pourquoi s'en défendrait-il? Une œuvre n'a pas de prix quand elle n'a pas deux exemplaires. Et puis Tahan ne fait pas de la pacotille. Il suffit de comparer ses étagères, ses bureaux, ses coffrets et ses jardinières, pour se convaincre que le trop cher de Tahan est du bon marché réel. Jugez-en par les œuvres suivantes que je prends au hasard dans ses magasins.

Un chiffonnier Louis XVI, avec monture de bronze doré fin, et marqueterie de bois de citronnier et d'amaranthe.

Un petit guéridon-trépied, style Louis XVI, en bois d'érable, incrusté de fleurs si naturelles, qu'on dirait qu'on vient de les cueillir. Un oiseau aux ailes nacrées poursuit un papillon azur et or dans le centre de la guirlande de fleurs.

Une étagère en bois de rose découpé et incrusté de cuivre.

Une cave à liqueur, avec flacons ronds, en cristal gravé, genre Bohême.

Un bureau en bois de Thuya, avec cuivres polis ; l'intérieur est en bois de rose.

Une coupe grecque en onyx, montée sur un pied en bronze doré.

Des statuettes et des bronzes signés Pradier, Pascal Levêque, Moreau et Schœnewenk.

Des réductions de l'antique.

Des bronzes de Falconnet et d'Allegrain.

Des encriers classiques ; des encriers fantaisistes, et des coffrets et des boîtes de toute espèce.

Voilà pour les petits meubles qui décorent les appartements luxueux, et les fantaisies charmantes qui se collectionnent sur les étagères.

N'oublions pas les éventails de *Duvelleroy*, et surtout son nouveau *bracelet porte-éventail*, si commode et si élégant.

L'éventail reste suspendu à ce bracelet en acier ou en argent doré. Il lui est impossible de faire le capricieux et de changer de maîtresse. Ai-je besoin de vous dire que Duvelleroy est le premier artiste dans sa spécialité?... Sa réputation est bien établie de ce côté-là. Je préfère vous citer ses œuvres. Je ne sais rien de plus original, qu'un éventail avec dessin de Gavarni, représentant une leçon de danse. Puis c'est un éventail illustré d'émeaux, ressemblant à autant de panneaux de Lancret, avec branches de nacre sculptées de figurines d'or, et peinture représentant une scène de Colin-Maillard. Comme éventails bon marché, et dédiés exclusivement aux étrennes, il y a l'éventail d'acier, sur fond taffetas et crêpe, en bois de santal ébène ou ivoire, et l'éventail en taffetas blanc, brodé de plumes, avec peinture de fleurs, à la façon de Redouté et de Saint-Jean.

Et les petites montres de MM. Baudin frères, les aimez-vous?...

Parions que c'est un cadeau qui vous tente fort, et que vous trouvez que la montre que vous avez depuis longtemps n'a plus d'esprit, ni d'exactitude. — C'est qu'une montre de Baudin est une merveille et une féerie. — On croit acheter un beau bracelet, ayant un artistique fermoir fleuronné de diamants sur fond émail.— On pousse un ressort.—Le médaillon s'entrouvre, et laisse voir une toute petite montre prisonnière comme une sultane favorite. — Les bracelets à montres sont une des luxueuses spécialités de Baudin, ainsi que les vinaigrettes à montres. — Plus il y a de difficultés à surmonter, plus l'imagination de MM. Baudin frères en triomphe. — Je ne désespère pas de leur voir placer une montre dans une bague, et il faudra qu'elle obéisse et qu'elle tienne. — Il y a deux ans, quand j'étais à Genève, j'ai visité leur fabrique.—C'est la plus importante et la plus renommée. — J'y ai vu des milliers de montres pour tous les pays du monde.—Des montres simples et riches.— Des montres-gravées et émaillées. — Des montres lilliputiennes, ayant des parures de diamants et de perles fines. — Des montres savantes et précises comme l'Observatoire. — Toutes ces montres, grandes ou petites, et cotées à des prix différents, marchaient avec une régularité intelligente et parfaite. — Elles étaient toutes d'accord, ce qui n'arrive pas parmi les hommes.—Je me souviens aussi de belles mosaïques de Florence, d'artistiques émaux, de coraux sculptés, et de bijoux uniques. — Cette vaste fabrique de Genève a deux succursales.—Une maison à Milan,—et une maison à Paris.

Mais une montre et un bijou sont des étrennes dont on tire toujours une conséquence. (Honni soit qui mal y pense.)

Un sac de bonbons se donne et s'accepte sans qu'on y songe.

C'est un usage adopté.

Il en résulte que, sous le prétexte d'offrir des bonbons, un homme galant et aimable présente souvent un coffret ou une boîte d'une valeur réelle.

Il y a, chez *Achard*, des boîtes et des coffrets en bois de rose, en bois d'ébène, en amaranthe violette, avec monture de bronze doré, qui en valent bien d'autres, je vous en réponds.

Achard ne se contente pas d'être confiseur. Il a obtenu à l'Exposition universelle la *médaille d'honneur* pour ses sirops aux fruits et les progrès qu'il a fait faire à la confiserie.

Puisqu'il en est ainsi, parlez-nous des bonbons d'Achard.

Vous croyez peut-être que ce sont des bonbons allégoriques et qu'ils vont vous parler le langage des fleurs, ou prendre des formes fantastiques pour vous séduire. Nullement. Ils ont l'apparence la plus simple et la plus modeste. Des pastilles, des boules plus ou moins rondes, plus ou moins longues, plus ou moins carrées; mais goutez-en une. Quelle saveur, quel parfum, quelle finesse!... Mais c'est une fraise, mais c'est de la pistache, mais c'est de l'ananas, mais c'est exquis!... Notez bien que de semblables bonbons ne se croquent pas, ils se savourent. Le bonbon fondant est le roi des bonbons.

Pour le jour de l'an, Achard a une collection de bonbons nouveaux : le bonbon Pompadour aux fruits, le *bonbon-Achard*, signé comme un bonbon qui a du

succès. La pastille Duchêne, au rhum et au café; le bonbon-délice à l'ananas; les boules vénitiennes et les bonbons napolitains à la pistache. Tous ces succulents bonbons s'offrent dans de belles boîtes en soie violette, ou en soie bleue, brodée de soie blanche, qui servent ensuite de boîtes à mouchoirs.

Ah! mon Dieu! j'oubliais une coquetterie charmante: et les portefeuilles de marrons glacés vanillés!

Cette coquetterie est une bonbonnière porte-monnaie, en émail, genre élevé, destinée au théâtre. Dans un compartiment, des pastilles; dans l'autre, quelques louis d'or. Voilà le but et l'utilité de cette bonbonnière.

J'ai réservé les étrennes utiles pour clore cette revue, sachant que, dans le siècle où nous vivons, siècle de représentation audacieuse et d'économie outrée, l'étrenne utile sera peut-être la mieux accueillie.

Je vais vous mener dans la *Maison Delisle*, fournisseur de l'impératrice Eugénie, et de la reine d'Angleterre; plaignez-vous donc.

Vous me direz que la *Maison Delisle* est la première réputation, et qu'elle peut écrire avec orgueil sur son balcon : *La nouveauté c'est moi !...* Ou qu'une semblable maison fait payer son nom et sa gloire.

Écoutez-moi bien : depuis quelques années déjà, la *Maison Delisle* a ajouté à ses soieries riches et à ses fantaisies uniques, des étoffes simples et bon marché pour robes de tous les jours. Elle a mis son goût et son style à la portée de toutes les bourses et toutes les positions sociales.

Aujourd'hui, elle fait plus, elle donne toutes ses marchandises même les plus luxueuses, à un prix tellement réduit, que jamais aucune occasion semblable ne s'est présentée dans les annales du commerce.

Voici le pourquoi de la chose :

La maison Delisle quitte son hôtel de la rue de Choiseul, pour aller s'installer dans un nouveau palais, qui commence à s'élever sur l'emplacement de l'ancien hôtel d'Osmond. Cette magnifique résidence bâtie d'après les ordres de MM. Péreire frères, doit être achevée pour le 1er septembre 1860. D'ici là, la maison Delisle écoule toutes ses marchandises, parce qu'elle ne veut rien emporter. Il y a une réduction d'un tiers sur tous les articles, soit en étoffe de soie, en tissus de laine, en confections, en fourrures, en lingerie, et en dentelle. Je vous recommande surtout des petits cols en angleterre, à dessins pointillés et délicats, qui coûtent..... Bah! vous ne me croirez pas. Rien, pour ainsi dire.

Demandez aussi des parures complètes, cols et manches, et surtout des voilettes toutes chantilly, qui reviennent moins cher que les voilettes en tulle de fantaisie.

La fourrure présente aussi des occasions exceptionnelles, en manchons, en berthes d'enfant, et en garnitures d'astrakan et de vison.

Cette vente obligatoire et unique n'a nullement arrêté l'impulsion de la fantaisie dans la maison Delisle.

Il y a des confections nouvelles, des sorties de bal artistiques, et des robes charmantes.

Si je vous disais une robe et une sortie de bal en quelques mots, car les étrennes me réclament. La robe est en tulle, avec onze petits volants bordés d'une ruche en tulle illusion, parsemée d'une neige de chenille, de la couleur préférée. Comme c'est jeune!... La sortie de bal s'appelle Yvonnet, et est en cachemire blanc, bordé d'un ruban de velours ponceau liséré or, et d'un effilé blanc et ponceau.

Ce qui distingue les robes de la maison Delisle, c'est une grande distinction et une extrême jeunesse.

Ah! la jeunesse!... Je l'aime sous quelque aspect qu'elle se présente à moi, enfants des riches, enfants des pauvres.

Ils ont tous le même œil limpide et pur, la même fraîcheur, la même insouciance.

Pauvres chers petits!... Le jour de l'an leur appartient... Pour eux, tous les joujoux, tous les bonbons, tous les beaux livres, et tous les costumes variés de la *maison Modèle*.

Combien attendent avec impatience le 1er janvier, pour se mettre en *zouave*, ou en *grenadier de la garde*. Pour peu qu'il arrive un sabre, un fusil, un tambour, un canon, voilà un militaire équipé, et qui ne demande qu'à faire la guerre.

Vraiment, je félicite la *Maison-modèle*, dirigée par MM. *Lejeune et Chalon*, d'avoir songé à créer une série de petits costumes militaires. Cela donne de la bravoure aux enfants et une certaine audace, et puis cela les rend charmants, et fait le bonheur des mères. Pour les bals costumés d'enfants, ces ravissants et artistiques habillements auront une vogue méritée. Ils ont du goût, de l'imprévu et du style.

Les costumes qui auront le pas, seront le costume François Ier, tous les costumes de la Garde impériale, et les différents costumes de cantinières. Voyez-vous une petite fille de cinq ans en cantinière?... la vôtre par exemple.

La *Maison-modèle* ne s'en tient pas exclusivement à ses costumes d'enfants; elle occupe bien autrement la mode. La fashion lui doit un vêtement très-confortable, appelé *Mac-farlane*, et les dandies et les lionnes, la belle fourrure de laine dite *Montagnac*, si moelleuse et si veloutée, pour pardessus et paletots.

Et maintenant que j'en ai fini avec les étrennes, que me reste-t-il à vous souhaiter?...

De me continuer votre bienveillance, pour moi, et ma petite *Gazette rose*.

Vicomtesse DE RENNEVILLE.

La chasse aux loups en Russie.

La chasse aux loups en Russie.

En France, quand un loup étique et solitaire, poussé hors du bois par la faim et sa mauvaise étoile, s'est permis de croquer par hasard le plus petit mouton, aussitôt toute la contrée est en émoi : l'autorité convoque les habitants, le lieutenant de louveterie est invité à organiser une battue, tous les chasseurs du pays s'arment, les laboureurs prennent la fourche et les bergers le bâton ; les femmes crient contre le maraudeur sans scrupule, les enfants piaillent, les chiens hurlent, le *tolle* est général, l'indignation atteint son paroxysme : il faut écraser l'infâme.

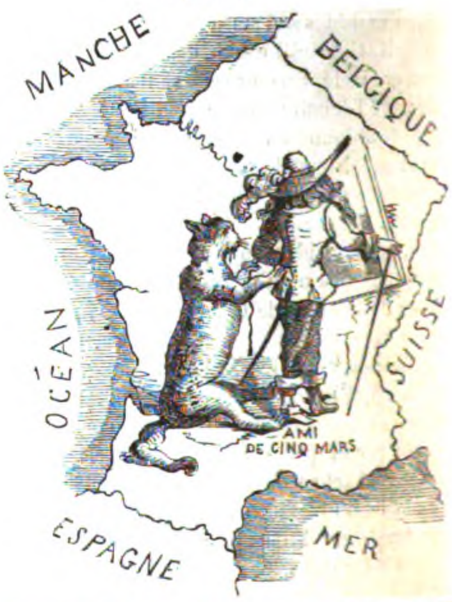
Que voulez-vous que fasse ce misérable loup contre ces imprécations, ces hurlements, ces chiens et ces chasseurs acharnés et ameutés contre lui! Il meurt, c'est le dénoûment ordinaire de cette lutte inégale.

La chasse au loup en Russie ne ressemble en rien à ces battues où toute une contrée s'acharne après un seul animal.

Trois hommes, un conducteur et deux tireurs, montent dans un traîneau qu'emportent à travers les steppes deux vigoureux étalons. Un des chasseurs, droit sur l'arrière, prend et soulève par les oreilles un jeune cochon, dont les cris ne tardent pas à attirer les loups. Quelques-uns d'abord se montrent suivant le traîneau à une certaine distance, à ces premiers affamés quelques autres se joignent, puis cinquante, cent, deux cents, mille viennent grossir la bande. Ce n'est bientôt qu'une fauve nuée. Leur audace croît avec le nombre. La tête de la horde carnassière court parallèlement à l'équipage; les plus osés, malgré les coups de fourche que leur envoient les chasseurs, lancent un coup de dent aux chevaux qui galopent toujours droit devant eux. Encore quelques instants et le traîneau va être enveloppé. Si par malheur un des chevaux vient à s'abattre c'en est fait des chasseurs et des étalons ; les loups auront bientôt dévoré jusqu'au dernier lambeau de chair. Le moment est critique. C'est alors que les louvetiers tirent sur la bande. Un rugissement effrayant composé de mille voix discordantes se fait entendre, plusieurs loups tombent, mais la course furieuse n'en est pas ralentie. Les survivants passent et foulent les corps palpitants de ceux qui ont succombé. Plusieurs autres détonations suivent et bientôt les traces sanglantes laissées sur la neige indiquent la route que suit le traîneau. Quand la soif de tuer est assouvie chez les chasseurs, un brusque changement de direction à angle droit, exécuté avec toute la promptitude possible, entraîne le véhicule et coupe la troupe furieuse qui, surprise par ce brusque mouvement, hésite un instant et perd quelques minutes avant de se reformer ; mais ces quelques minutes ont suffi pour faire gagner au traîneau, emporté de toute la vitesse des chevaux, quelques verstes qui permettent à l'attelage de mettre les chasseurs hors de l'atteinte des loups.

LÉO DE BERNARD.

RÉBUS.



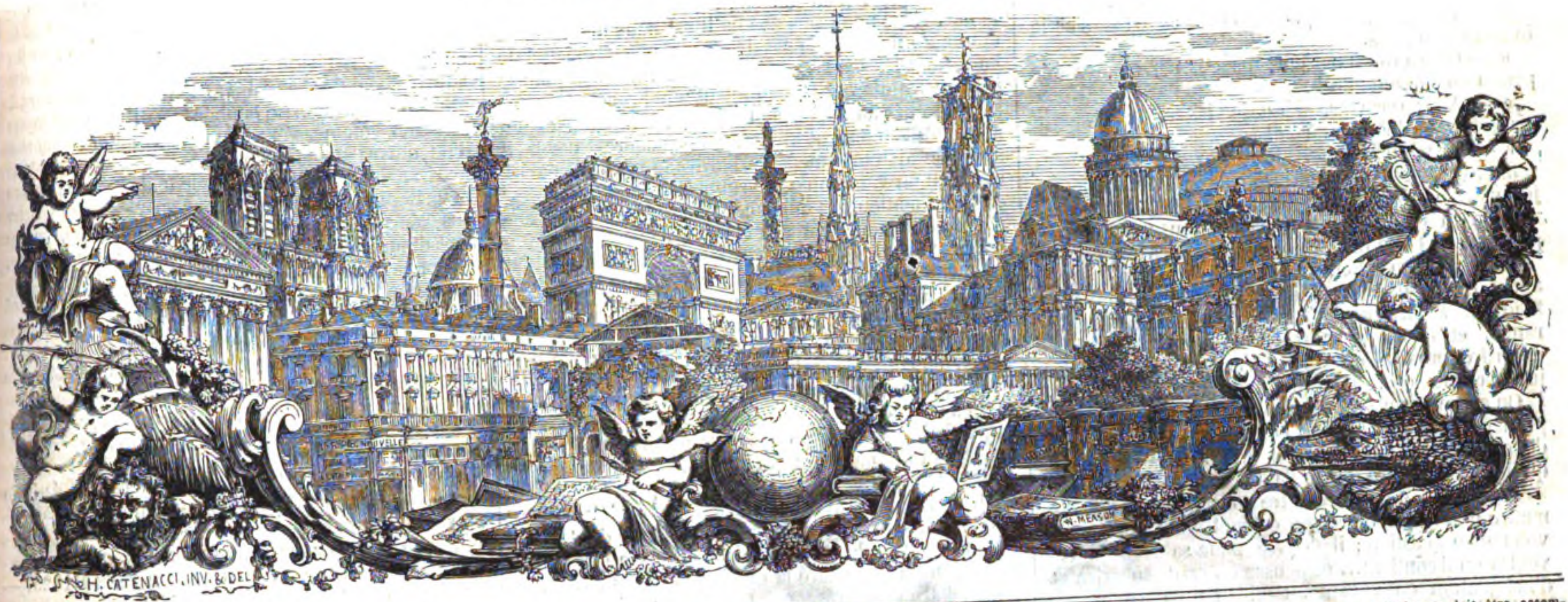
EXPLICATION DU DERNIER RÉBUS :

Quand ne serons-nous plus en butte aux traits des cochers?

Paris. — Imp. de la Librairie Nouvelle, A. Bourdilliat, 15, rue Breda.

LE MONDE ILLUSTRÉ

JOURNAL HEBDOMADAIRE.



ABONNEMENTS POUR PARIS ET LES DÉPARTEMENTS :
Un an, 21 francs ; — Six mois, 11 francs ; — Trois mois, 6 francs.
Le numéro, 35 c. à Paris ; — 40 c. dans les départements
Tout numéro demandé quatre semaines après son apparition sera vendu 40 c.
Le volume semestriel : 11 fr. broché ; — 16 fr. relié et doré sur tranche.

3me Année, N° 142. — 31 Décembre 1859.

Bureau d'abonnement et de vente : 15, boulevard des Italiens, à la Librairie Nouvelle.
Direction et Administration 15, rue Breda.

Toute réclamation, toute demande de changement d'adresse doit être accompagnée d'une bande imprimée et adressée à l'Administration, 15, rue Breda.

Toute demande d'abonnement non accompagnée d'un bon sur Paris ou sur la poste, toute demande de numéro à laquelle ne sera pas joint le montant en timbres-poste, sera considérée comme non avenue.

Les souhaits du jour de l'an.

COURRIER DE PARIS.

~~~ On s'est ému, ces jours derniers, dans quelques salons, d'un fait assez étrange... Un amateur de gravures bien connu, une célébrité spéciale, reçoit, l'autre semaine, la visite d'un homme titré, opulent, honoré. Pendant qu'ils causaient tous deux dans le cabinet de l'amateur, on annonce une visite :

« — Il fallait dire que je suis occupé! — s'écria le maître du logis.

» — On l'a dit, monsieur, mais la personne a répondu qu'elle attendrait...

» — Allez recevoir, — dit le visiteur admis, — je serais désolé de vous gêner!

» — Permettez, alors... je vais expédier cette personne, et je reviens sur-le-champ. Tenez, voici un journal... ou si vous préférez admirer, ouvrez ce volume du *Vieux Musée français*, vous y verrez des gravures de toute rareté... des merveilles! »

Et il passe au salon, d'où il revient dix minutes après. Son visiteur lisait le journal; — pourtant l'in-folio du *Musée français* avait visiblement été dérangé, et l'amateur crut remarquer aussi quelque désordre sur la table à écrire. L'autre s'était boutonné jusqu'au menton... Pourquoi donc?

On cause encore quelques instants, puis il s'en va, prenant assez gauchement congé : « Qu'est-ce qu'il a donc? — se dit l'amateur de gravures, — on dirait qu'il s'est formalisé que je l'aie laissé seul! »

Trois jours se passent. Notre collectionneur ayant à mettre de l'ordre dans son cabinet, veut replacer le volume en question; il l'ouvre pour saluer les merveilles qu'il contient... et pousse un cri de surprise et d'indignation en voyant au milieu de l'in-folio, un onglet laissé par une coupure toute fraîche, et fort maladroitement faite par un instrument dont le tranchant, mal dirigé, a ondulé comme à la marge d'un passe-port détaché de la souche. Il regarde la planche qui précède, celle qui suit : la gravure enlevée est une épreuve avant toute lettre et de toute beauté représentant le groupe du *Laocoon*, — le chef-d'œuvre de Bervic, — une chose sans prix pour les amateurs.

Notre homme crie, interroge, tempête. Le volume est-il sorti de son cabinet? Non. Les domestiques accusés en masse par un homme qui a besoin d'épancher sa colère, son chagrin, dans des cris, se justifient plus encore par l'invraisemblance de l'accusation même que par leur éloquence. Enfin l'un d'eux s'écrie :

« — Monsieur a eu dimanche une visite... qu'il a laissée seule dans son cabinet quand je lui ai annoncé le comte de N***.

» — Eh bien?

» — Eh bien, quand ce monsieur est sorti, et comme je l'aidais à mettre son paletot, j'ai vu un rouleau de papier blanc sortir du haut de son habit mal boutonné... si c'était...

» — Taisez-vous, animal! accuser une pareille personne... Vous êtes fou! Allez, allez-vous-en tous! »

Et, resté seul, l'amateur se rappela toutes les circonstances de la visite, — et le volume assurément touché, — puis abandonné contre toute vraisemblance pour le journal, — le bureau dérangé sur lequel on avait dû chercher le canif, le grattoir, instrument probable du délit... — le volume dépouillé de son chef-d'œuvre, — l'habit boutonné jusqu'au menton... — Comment douter? Aussi, notre amateur ne douta-t-il point! Il prit la plume et écrivit à son voleur :

« *Mon cher monsieur, j'avais ces jours derniers encore dans mon volume du* Musée français, *une superbe épreuve avant lettres et signature, du* Laocoon *de Bervic. Je ne l'ai plus. Je tiens à cette magnifique gravure comme on tient à ce qu'on possède de plus précieux, comme vous tenez, par exemple, à votre honneur! Vous sachant amateur passionné de belles estampes, si le* Laocoon *en question vous tombait sous la main, ayez la bonté de m'en faire part. Comptez, non-seulement sur ma discrétion, mais aussi sur ma reconnaissance!* »

L'autre répondit après trois jours de réflexion « que si jamais, en effet, il voyait quelque part le chef-d'œuvre de Bervic, il ne manquerait pas d'en informer l'amateur... »

Indigné de cette feinte devant la porte laissée ouverte au remords, le volé ne s'est plus gêné et a raconté l'histoire à ses amis. C'est ainsi qu'elle court les salons avec les noms propres. L'un des deux n'est plus propres! — dirait Arnal, — il s'est sali! Comment finira l'affaire? Les amateurs de scandale conseillent au collectionneur une plainte en justice. Un avocat consulté a déclaré que l'action ne réussirait qu'autant que le corps du délit serait saisi aux mains de l'accusé. On en est là. Sans doute qu'à cette heure le *Laocoon* est prudemment brûlé! On l'estime quinze cents francs dans le commerce; mais cette valeur vénale est de beaucoup inférieure à sa valeur morale, — *d'affection*, — comme disent les *curieux*. C'est une pièce introuvable!

Ces crimes contre la propriété artistique ou savante, ces délires coupables des amateurs concupiscents, ne sont malheureusement pas à l'état de bien rares exceptions. Nous ne ferons pas d'allusion ici à un savant, à un *amateur* célèbre, qui était aussi un *spéculateur*, et dont l'affaire étrange passionne encore, pour ou contre, une foule de bibliophiles. Nous ne dirons pas qu'il est dans une capitale étrangère un chef de service dans une spécialité de l'art, dont les malles, saisies il y a quelques années à notre frontière, introduisaient en France des trésors dérobés au dépôt dont il avait la garde, et qui allaient évidemment figurer aux enchères, car là il s'agit de détournement de l'ordre le plus coupable, et conçu en vue d'un vil profit. Nous voulons rester dans la mention des délits commis par ce qu'on appellera indulgemment « l'amour de l'art, » le désir de la propriété, de l'accaparement, — la passion de l'objet lui-même, — et non le calcul reposant sur une valeur vénale. Nous supposons bien que le délinquant qui vient d'être signalé n'a agi que dans ce sens, car sa fortune est considérable, et peut donner à l'inconcevable action dont on l'accuse la triste circonstance atténuante de la *manie*. Citons un autre exemple, qui date d'une vingtaine d'années, avec nom propre, du moins pour la partie lésée. Bien des lecteurs sauront rétablir l'autre, sous l'X obligatoire qui ne restera *l'inconnu* que pour la masse.

M. de Saint-Mauris, introducteur des ambassadeurs pendant les premières années du règne de Louis-Philippe, avait le goût, ou si l'on veut la manie des livres, ou plutôt encore la manie des livres l'avait, le tenait. Parmi ses trésors se trouvait un trésorissime : l'édition faite par Marot en 1526 du célèbre *Roman de la Rose*, poëme du treizième siècle, commencé par Lorris, terminé par Meung, et qui résume l'art d'aimer dans l'histoire (délayée en 22,000 vers) d'un amant qui veut cueillir une rose, à travers de nombreuses péripéties toutes lardées de traits et satires du temps. Un matin, un étranger, M. de Z..., personnage considérable et fort considéré, vient lui faire visite et lui tient à peu près ce langage :

« — Monsieur le marquis, mon nom ne vous est pas inconnu. Je viens passer quelques jours à Paris, pour admirer les merveilles de votre capitale, et parmi les curiosités dont j'avais à l'avance pris bonne note, se trouve votre collection de livres précieux. Voulez-vous y admettre un amateur passionné comme vous... mais moins heureux que vous ne l'êtes, car il sera réduit à admirer et à envier au milieu de vos trésors? »

M. de Saint-Mauris s'empressa de faire les honneurs de son cabinet à l'éminent personnage. Parmi les merveilles, les Elzevirs, les Alde-Manuce, les éditions princeps, les incunables, etc., qu'il étala sous les yeux ravis de l'étranger, figura naturellement le fameux *Roman de la Rose*, et l'amateur, transporté, ravi, y épuisa tous les épiphonèmes de l'admiration.

Après une visite de plus d'une heure, le personnage part enfin en remerciant chaleureusement M. de Saint-Mauris de sa complaisance et en le félicitant de son bonheur. Celui-ci, appelé par ses fonctions de cour, sort bientôt aussi et ne rentre qu'assez tard. Avant de se coucher, il veut s'assurer que tout est bien en ordre dans son reliquaire bibliographique... et il s'aperçoit que le précieux roman n'est pas à sa place habituelle! Il cherche ailleurs, partout : rien, rien! Il appelle, s'informe; personne n'est entré dans son cabinet depuis la visite matinale. Le haut rang du personnage rend si invraisemblable l'accusation que les apparences formulaient, que M. de Saint-Mauris se couche espérant que le précieux bouquin se retrouvera le lendemain dans quelqu'endroit imprévu où le hasard, le diable l'aura fourré.

Mais dormir... le peut-il? Les collectionneurs comprendront bien cette inquiétude, ce trouble, ce martyre! A deux heures du matin il se relève, va fouiller sa bibliothèque jusque dans les recoins les plus inaccessibles, fait partout une perquisition poussée jusqu'à l'absurde, et désormais certain que le trésor a disparu, il prend un parti relativement assez violent.

Il sonne son valet de chambre, ordonne qu'on attelle, s'habille, et tout aussitôt se fait conduire droit à l'hôtel où l'étranger avait déclaré être descendu.

On sonne. Il est trois heures du matin; la porte tarde à s'ouvrir. Mais l'insistance est telle qu'on finit par s'exécuter. Le marquis entre, demande l'appartement qu'occupe le personnage, on le lui désigne après toutes sortes d'hésitations et de surprise; il monte, frappe, fait lever le camérier de M. de Z... et lui demande à voir son maître.

« — A cette heure-ci? Mon maître dort... et moi aussi, monsieur!

» — C'est égal, j'ai à lui parler pour une affaire de la plus haute importance.

» — Alors demain matin...

» — Non, sur-le-champ!

» — Mais monsieur, je serai grondé, peut-être chassé...

» — Peu m'importe! »

Et en parlant ainsi, M. de Saint-Mauris culbute le valet, prend la lumière, entre, trouve un salon, le traverse, voit une porte, l'ouvre, pénètre dans la chambre à coucher et s'approche résolûment du lit, où l'étranger dort le nez dans la ruelle. L'intrus jette autour de lui des regards inquisiteurs, perquisiteurs... et — ô inspiration! ô bonheur! — il voit sur le sommo son cher volume, vers lequel il se jette avec l'ardeur d'un amant sur la main de sa chère maîtresse! Il le fourre dans sa poche, jette sur le dormeur un regard méprisant et vainqueur, puis s'en va sans se soucier des réclamations du valet de chambre qui, encore tout étourdi de sa chute et tout hébété de cette scène, ne songe pas suffisamment à crier au voleur!

Une heure après le *Roman de la Rose* était replacé dans la précieuse bibliothèque, et M. de Saint-Mauris dans son lit. Quant au grand personnage étranger... le soleil suivant n'était pas au zénith qu'il courait la poste dans la direction du Nord!

Morale. Ne montrez jamais vos livres précieux!
Objection. A quoi servirait de les avoir?

~~~ Washington Irving, le plus célèbre écrivain que possédât l'Amérique, vient de mourir, à l'âge de soixante-seize ans, dans sa villa de Sunnyside, sur les bords de l'Hudson, près New-York. Après avoir publié plus de cinquante volumes, de 1802 à 1825, — depuis les *Lettres de Jonathan* jusqu'à la *Vie de Washington*, — œuvre qui comprend à la fois et des récits d'imagination, et des voyages et l'histoire locale, Irving, très-honoré dans son pays, avait été nommé, en 1842, ministre d'Amérique près la cour d'Espagne. Il réunit, en 1848, ses œuvres complètes. Son style pur et coloré, rappelle la langue de Swift et d'Addisson, l'originalité de ses peintures l'a fait nommer le Wouwermans de la littérature anglo-américaine.

Une revue française publia, il y a trois ans, un travail sur les traductions des œuvres de cet éminent écrivain. A ce propos, Washington Irving écrivit à l'auteur de l'article une lettre de remercîments que ce dernier veut bien aujourd'hui nous communiquer comme une actualité de circonstance. Cette lettre est écrite avec une inexpérience de notre langue que nous devons respecter, pour n'altérer en quoi que ce soit l'authenticité du morceau. Nous ne saurions rien corriger, mais pourtant supprimer est indispensable : Washington Irving s'exprimant dans cette lettre avec une franchise un peu aventureuse sur quelques critiques du temps. Voici donc ce que son autographe nous offre de transcriptible :

« ... En écrivant comme cela sur mes ouvrages, vous avez été bien aimable, monsieur, mais bien plus vous l'avez été surtout pour me l'envoyer. Si je n'étais pas à la campagne quand arriva le paquet postal, bien sûr vous receviez ma réponse plus prochaine. Très-flatté je fus à vous lire, et très-flattée doit aussi être votre pays, car vous me paraissez un des vrais critiques qui y sont. Par malheur nous le voyons bien d'ici et de loin comme il faut pour mieux voir ou bien juger des choses de la partie morale), en France la critique n'est plus! Après dix ans retiré dans ma retraite à Sunnyside, où vous admettre me rendrait bien flatté et chaleureux, j'ai arrangé mon affaire pour lire tous les journaux de Londres et de Paris relatifs à la littérature dont le mouvement en essor fut si magnifique depuis 1818 jusqu'à 1838, dix ans de grande commotion par la poésie et le théâtre. C'était mon goût de lire tout cela, et depuis plusieurs années tristement. Peu d'œuvres et surtout pas *du tout de critique.* On est trop passionné, trop vindicatif, trop compromis par des coteries pour juger noblement et avec utilité pour le public, bien occupé pour tous ses intérêts de l'argent, et indécis pour savoir où est le bien, ou est le mal dans la littérature. Anarchie dans cette littérature comme dans votre art; plus d'école et pas de tradition, monsieur, pardonnez-moi! C'est cela qui m'a flatté dans votre critique, car c'est *critique* et pas *louange* aveugle, c'est-à-dire une chose de complaisance, sans prix pour un cœur élevé qui la lit en ne s'abusant pas sur le mérite de ses ouvrages, et qui doit terminer de plus le bien qui dit des parties louables, si on condamne franchement les parties reprochables. Pour cela, monsieur, je vous honore, et je suis bien flatté que vous m'avez supposé un homme à entendre la vérité.

» Non, plus de critique dans votre journalisme, et rien que des passions hostiles ou des complaisances coupables. On voit clairement que toujours le critique pense à l'auteur plus qu'il ne pense à l'œuvre, et que soit le désir de le flatter, soit l'intention de le dénigrer, dirige sa plume avec louanges trop chaleureuses ou dénigrement trop méprisant. Nous sommes que-

quefois bien surpris et indignés des petites œuvres que nous trouvons après que, sur les éloges des critiques, nous avons avec confiance voulu nous en régaler ! Aussi bien souvent quelque chose de bon est maltraité, surtout dans les théâtres, parce que là il y a beaucoup de passions et d'intérêts agités plus que pour la librairie. Je citerai par exemple combien j'ai trouvé de scandale dans les excessifs et aveugles éloges donnés par (......) au sujet de (......), le même critique qui, avant trois mois, avait si malicieusement et hostilement traité (......), ce qui m'a indigné, ayant lu l'ouvrage, un bon ouvrage! M. *** lui, trouve que tout est bien et bon, à la Pangloss, et ne croit rien digne d'être par lui, sérieusement discuté. L'autre, M. *** ne se plaît qu'à abattre ce qu'il serait je crois impossible à lui d'élever... »

Ici nous devons interrompre des citations qui deviennent trop transparentes : il nous a suffi de montrer, par la production de ce fragment dû à une plume qui n'a d'inexpérience que pour user d'une langue étrangère, qu'un esprit éminent indépendant, placé à la distance voulue pour juger de haut et d'ensemble, avait formulé sur la critique du jour des idées qui, partagées chez nous par tous les producteurs de l'esprit, sont leur affliction et leur découragement.

~~~ Je ne sais quelle fantaisie de chroniqueur égaré par les latitudes *boulevaresques* a signalé au public une actrice du dix-septième ordre qui prend ses ébats sur un des petits théâtres du boulevard du Temple, et qui répond à l'atroce nom, prénom ou surnom de *Rigolboche*. Cette demoiselle qui joue dans les vaudevilles sans être actrice, et qui y danse sans être danseuse, méritait assurément à tous les points de vue et à tous les égards, — ou plutôt sans aucune espèce d'égards, — d'être obscurément laissée dans le triste essaim des pauvres filles sans vocation, qui se mettent au théâtre par toutes sortes de bonnes ou mauvaises raisons, en tête desquelles figure presque toujours la paresse. Faire de cette demoiselle sans beauté, sans grâce, sans esprit et sans talent une espèce de célébrité aux oreilles de deux ou trois mille personnes qui représentent la partie légère de l'état-major parisien, en parler dans d'importants journaux, exiger, enfin, pour elle une part d'attention publique, n'est-ce pas une fantaisie dont l'énormité appelle de droit la protestation ? Des dupes qui ont pris la peine de se déranger pour aller voir cette *Rigolboche* en sont revenus avec une opinion dont nous ne sommes ici que le faible écho. Ceci dit comme une sorte d'hommage à la riche imagination qui a si bénévolement doté la créature en question, et pour répondre à quelques correspondants naïfs qui nous reprochent curieusement notre silence au sujet de cette *célébrité du jour*, passons bien vite à autre chose !

~~~ Il existe à Londres une société appelée : *Association for discouragement of duelling*, — association pour le *découragement* du duel ; le mot découragement est ici fort à propos. L'affiliation compte un très-grand nombre de personnages élevés et de personnes honorables, dans l'armée, la magistrature, la noblesse, le haut commerce, la bourgeoisie, les professions dites libérales. Ses statuts ne réalisent pas encore le vœu d'Addisson, qui voulait contraindre par un pacte tous les pères de famille à repousser pour gendre tout gentleman convaincu d'avoir été le héros ou le témoin d'un duel ; — mais, afin de *décourager* autant que possible cet usage, l'association anglaise contraint ses membres à déposer par écrit dans ses archives le serment de ne jamais prendre les armes, et de soumettre leurs différends au tribunal arbitral, dont la mission est d'en connaître et de poser et imposer les satisfactions pacifiques qui peuvent être raisonnablement dues à l'offensé. Dans un discours de la chambre des communes, où il eut occasion de parler de cette *société de découragement*, sir Robert Peel déclara que pareille association, rendue si respectable par le nombre de ses membres et l'autorité de beaucoup d'entre eux, faisait plus contre la manie du duel que toutes les lois répressives qu'on met souvent une sorte de forfanterie à braver publiquement.

On nous assure que, dans un des grands cercles ou *clubs* de Paris, l'idée de fonder une semblable association est à l'ordre du jour. Nous en reparlerons.

~~~ Une des grandes dames de Paris, une des opulences du faubourg Saint-Germain a eu, l'autre semaine, une idée charmante, en utilisant le froid excessif pour en faire, si l'on peut dire, les honneurs de sa résidence à ses amis. Voici le fait :

Le grand hôtel de *** est situé entre cour et jardin, comme doit l'être toute demeure véritablement aristocratique. Le jardin n'est pour ainsi dire qu'un vaste tapis vert encadré, vers les murs, de toutes les familles de plantes persistantes et de toutes les variétés de ces aimables conifères qui gardent imperturbablement leur verdure au milieu des frimats. Au centre du gazon un petit bassin encadré de rocaille, reçoit l'eau de la ville par une concession de cent écus. Au milieu s'élève une naïade de Coysevox, à laquelle on donne l'hiver un manteau de caoutchouc ouaté de paille. La marquise habitant l'été son château du Hautcilly, en Auvergne, le jardin de ville a ainsi été converti en tapis vert qui, dans son encadrement de feuillages persistants, récrée la vue pendant l'hiver.

Or, nous voici à l'originalité qui vient de charmer toute une société de Paris. M^{me} de *** a, il y a quinze jours, fait boucher les conduites de trop plein, et laissé déborder l'eau du bassin sur le gazon et dans tout l'espace. En trois jours, l'inondation a recouvert ainsi environ mille cinq cents mètres carrés, venant noyer à demi le dernier degré du perron. La grande gelée prédite par tous les diagnostics de la science et de l'observation routinière est venue, et le tapis vert s'est trouvé transformé en une vaste arène gelée dans toute son épaisseur. Alors la marquise a lancé trois cents invitations, et voici l'exacte copie d'une des cartes imprimées en noir sur papier *glacé*... c'était bien le cas.

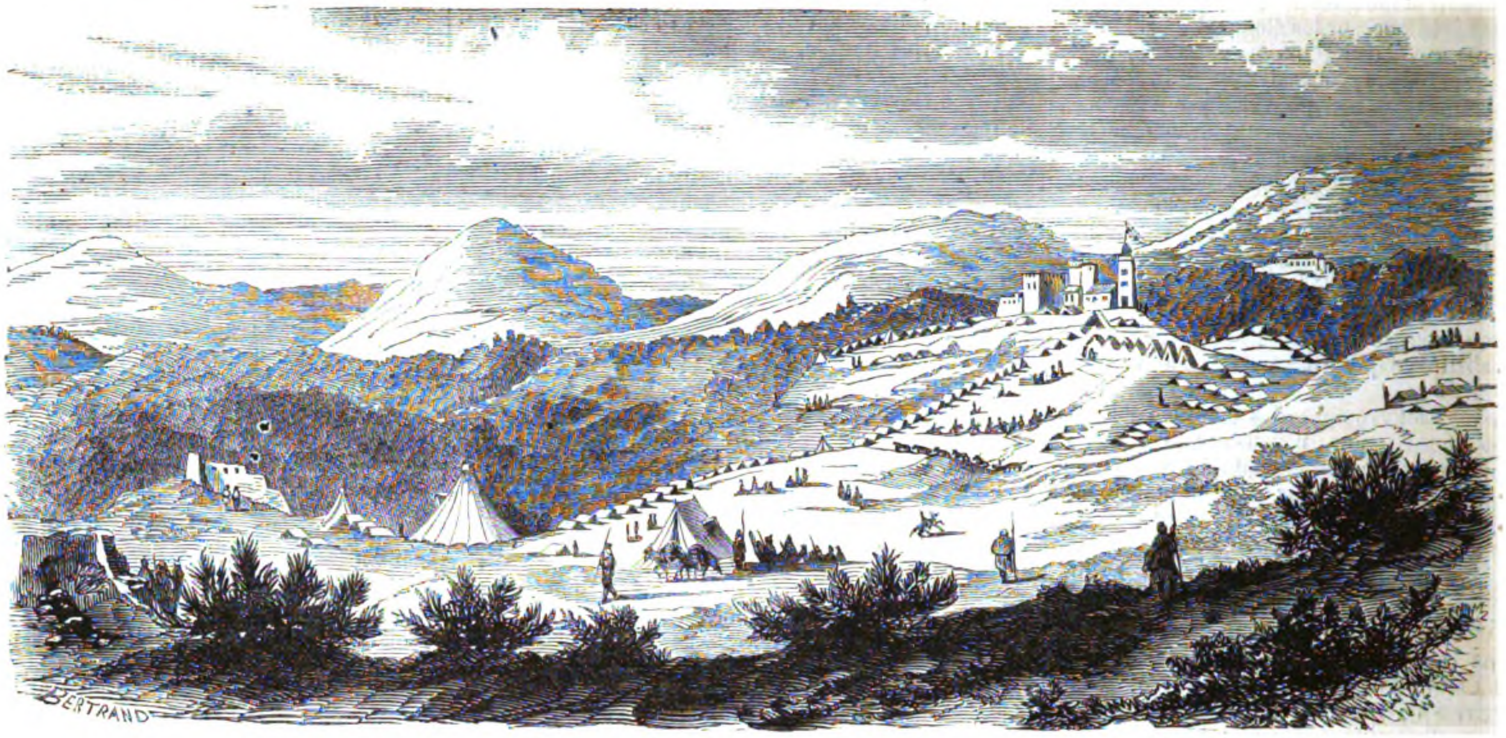
« *Le M^{is} et la M^{ise} de* *** (notons ici que les plus grands noms affectent toujours d'écrire leur titre en abrégé) *prient M... de leur faire l'honneur de venir déjeuner chez eux, dimanche prochain* 18 *décembre. Le jardin ayant été converti en lac glacé, on est prié de choisir des* COSTUMES *analogues aux exercices et aux plaisirs de la saison.* »

Tout le monde comprit, et on s'entendit pour donner à la fête de M^{me} de *** une physionomie tout à fait russe. Les hommes en justaucorps serrés à la taille, en pantalons collants, en bonnets fourrés arrivèrent avec leurs patins. Beaucoup de femmes prirent franchement certains costumes d'opéra-comique, avec des petites pelisses de fourrures, la jambe au vent! Des fauteuils furent arrangés en traîneaux sur lesquels les apprentis patineurs purent s'appuyer, et vers une heure de l'après-midi, la pelouse, ou plutôt le lac, offrait un spectacle charmant dont les timides ou les frileuses purent jouir des fenêtres de l'hôtel, le nez sur des glaces qui coupaient en deux une température de douze degrés sous zéro au dehors, et d'autant au-dessus dans l'intérieur. Des laquais vêtus en cosaques allaient çà et là offrant du madère et du punch chaud aux patineurs, tandis que des espèces de *feldjœger* en grand costume aidaient chacun à s'ajuster pour prendre part à la gymnastique générale. On a beaucoup admiré l'élégante hardiesse d'un secrétaire d'ambassade qui a presque renouvelé l'exploit du chevalier de Saint-Georges écrivant le nom de la Reine sur la glace avec son patin ; M. de..., officier de cavalerie, arrivait, d'une vélocité de locomotive, droit au perron, et tournait court, avec une adresse merveilleuse, en saisissant pour ainsi dire au vol un verre de *cumin*, une excellente liqueur russe, qu'un valet lui présentait sur un plateau. Par contre, on s'est bien diverti des gaucheries, et disons même des chutes d'un jeune présomptueux, prétentieux, qui chaussait pour la première fois le scabreux patin, et qui faisait de ses deux bras un moulinet furieux pour essayer de conserver son équilibre. La jeune baronne de V..., mariée cet automne, — une des célèbres nageuses de Dieppe alors qu'elle était encore M^{lle} Nathalie, des comtes de M..., — a été vivement applaudie dans son costume de Finlandaise, traçant sur la glace des cercles de plus en plus rétrécis. Vers trois heures, on est rentré dans les salons pour se rajuster, et un peu après, le déjeuner était servi en quatre tables de soixante-cinq couverts chacune. Cette fête originale devait être renouvelée à quinzaine, le jour de l'an, et comme on craignait d'avoir à lutter contre un concours considérable de demandes d'invitation, on avait prié le chroniqueur de ne pas signaler l'affaire en dehors du cercle qui en a eu la primeur. Mais toute liberté était rendue à la plume dans un cas plus à prévoir qu'à désirer... Le dégel est venu : nous parlons.

~~~ Les froids exceptionnels que nous venons de subir, préparent à la ville de Paris des bénéfices considérables. On a parlé, dans divers journaux, des immenses glacières que l'administration a fait élever sur la commune de Passy (laquelle est à compter, d'aujourd'hui même, le XX^e arrondissement de la capitale). Ces glacières, situées entre la tranchée du chemin de fer qui porte à l'avenue de l'Impératrice, et celle des fortifications, en face du puits artésien, sont, à cette heure, remplies de la glace prise à la mare d'Auteuil et surtout dans les lacs du Bois, transportée par des centaines de charrettes qui ont, pendant quinze jours, occupé des milliers d'hommes. Ces glacières contiennent quarante-cinq millions de kilogrammes de glace. La ville vendant chaque kilo dix centimes, c'est quatre millions cinq cent mille francs de produits. Qu'on défalque de cette somme énorme sept à huit cent mille francs pour la construction de la glacière, et vingt mille francs pour les frais d'emmagasinage de la glace, on voit que le monument se trouvant payé dès la première année, la ville de Paris encaissera en outre un bénéfice de plus de trois millions et demi dans le courant de l'année prochaine. C'est une rare spéculation.

Au reste, il paraît que la glace ne devra jamais nous manquer à l'avenir pendant l'été, car on vient de perfectionner un appareil produisant la *glace artificielle* par la vaporation de l'*éther*. L'inventeur, M. Carré, espère arriver à produire cent mille kilogrammes ou cent tonnes de glace par jour, ce qui dépasse les besoins de la consommation la plus exagérée, — au prix moyen de 5 francs la tonne, qui coûtait l'été dernier 500 francs, — c'est-à-dire qu'il ne fera payer qu'un demi-centime le kilogramme, ce que le détail vendait cinquante. L'appareil en question n'est du reste pas seulement applicable à la fabrication de la glace, il fabrique littéralement le *froid* comme le calorifère fabrique le *chaud*, de sorte que les deux appareils pourront, selon la saison, alterner dans les lieux publics, les théâtres par exemple, et y maintenir une bienfaisante température moyenne. On disait jusqu'à ce jour de gens perfides. Il souffle le chaud et le froid ! Voilà un chimiste qui réalise l'image, non plus au figuré, mais bien dans la réalité la plus matérielle ! Moyennant vingt sous par jour il vous rafraîchira l'été la maison qu'on chauffe l'hiver pour le triple. J'ai lu hier un long article scientifique sur la matière, et l'action en était si pénétrante que je crois m'y être enrhumé. Ici l'affaire est tellement amoindrie, que vous risquez à peine un éternument: Dieu vous bénisse, lecteur, et pour cela et pour le jour de l'an. Si l'année doit vous être heureuse, je vous la souhaite bissextile !

~~~ M. le directeur de la *Librairie Nouvelle* nous adresse la lettre suivante :

« Mon cher auteur, vous qui avez l'art de servir les gens tout en ayant l'air de leur rendre simplement justice, ne trouveriez-vous pas quelqu'adroit moyen de faire passer dans vos récits sur toutes gens et toutes choses, le titre de votre dernier volume, les *Voyages çà et là*, dont vous m'avez confié la mise au jour? Je vois tant de nouveaux auteurs si bien jouer du complaisant instrument qui s'appelle *réclame*, que je m'étonne qu'ayant dans la presse parisienne les moyens d'en faire autant, vous les négligiez ou les dédaigniez, et que, soit une réserve de votre caractère, — soit une insouciance de votre humeur, vous abandonniez ainsi votre œuvre après le mot fin, sans m'aider à la lancer ! J'en ai souvent entendu faire l'éloge dans mon magasin, et lorsqu'il ne faudrait que quelques lettres de vous à quelques amis pour faire écrire dans vingt journaux ce qui se dit, vous vous obstinez à rester coi, sous prétexte que vous travaillez au pendant que vous préparez à votre belle comédie du *Luxe*, restée au productif répertoire du Théâtre-Français, et dont j'ai eu le plaisir de faire trois éditions en trois mois. Voyons, permettez à un négociant de raisonner.

« Le *Monde illustré* a un tirage considérable ; or, comme la feuille reste une semaine sur la table ou en circulation, ce n'est pas trop que de lui supposer un ensemble de cinq cent mille lecteurs — ce qui est une publicité véritablement formidable! Supposons maintenant que vous n'ayez, sur ce nombre, que cinq pour cent à prélever en amateurs curieux de vous retrouver ailleurs que dans le journal, n'est-ce pas là un surcroît de débit de nature à tenter votre éditeur, enchanté d'ajouter une nouvelle édition à celle qui s'épuise? Allons, mon cher auteur, il ne s'agit pour vous que de trouver quelqu'ingénieux moyen d'apprendre à votre public que vous avez publié récemment un volume anecdotique, humoristique, instructif un peu, amusant beaucoup, intitulé : *Voyages çà et là* (*Italie*, *Allemagne*, *Angleterre*), pour que les habitués du journal m'envoient par milliers des demandes lestées de 2 francs de timbres postes, afin de recevoir l'ouvrage, *franco* à domicile ! Dès lors, aux six mille exemplaires déjà écoulés s'ajoutent soudain une seconde, une troisième édition, comme pour *le Luxe*, et votre popularité s'en trouve aussi bien que ma spéculation. Voyons, pourquoi dédaigner ce résultat très-flatteur, fort légitime et infiniment productif? Permettez à l'éditeur de protester contre tant et trop de nonchalance, et accueillez mes affectueux dévouements. »

Nous répondrons franchement ici à l'éditeur des *Voyages çà et là :*

« Mon cher éditeur, votre idée est assurément aussi originale que commerciale. Mais je ne saurais, en vérité, comment m'y prendre pour faire moi-même ce que j'ai négligé de demander aux autres.

» Bien tout à vous.

JULES LECOMTE.
~~~



Vue de Serallo, premières positions enlevées sur les Marocains devant Ceuta.

(Correspondance particulière du MONDE ILLUSTRÉ.)

Ceuta, 15 décembre 1859.

Notre débarquement à Ceuta s'est effectué sans que nous ayons le moindre accident à déplorer, au milieu de la grande activité qui a présidé à cette opération maritime.

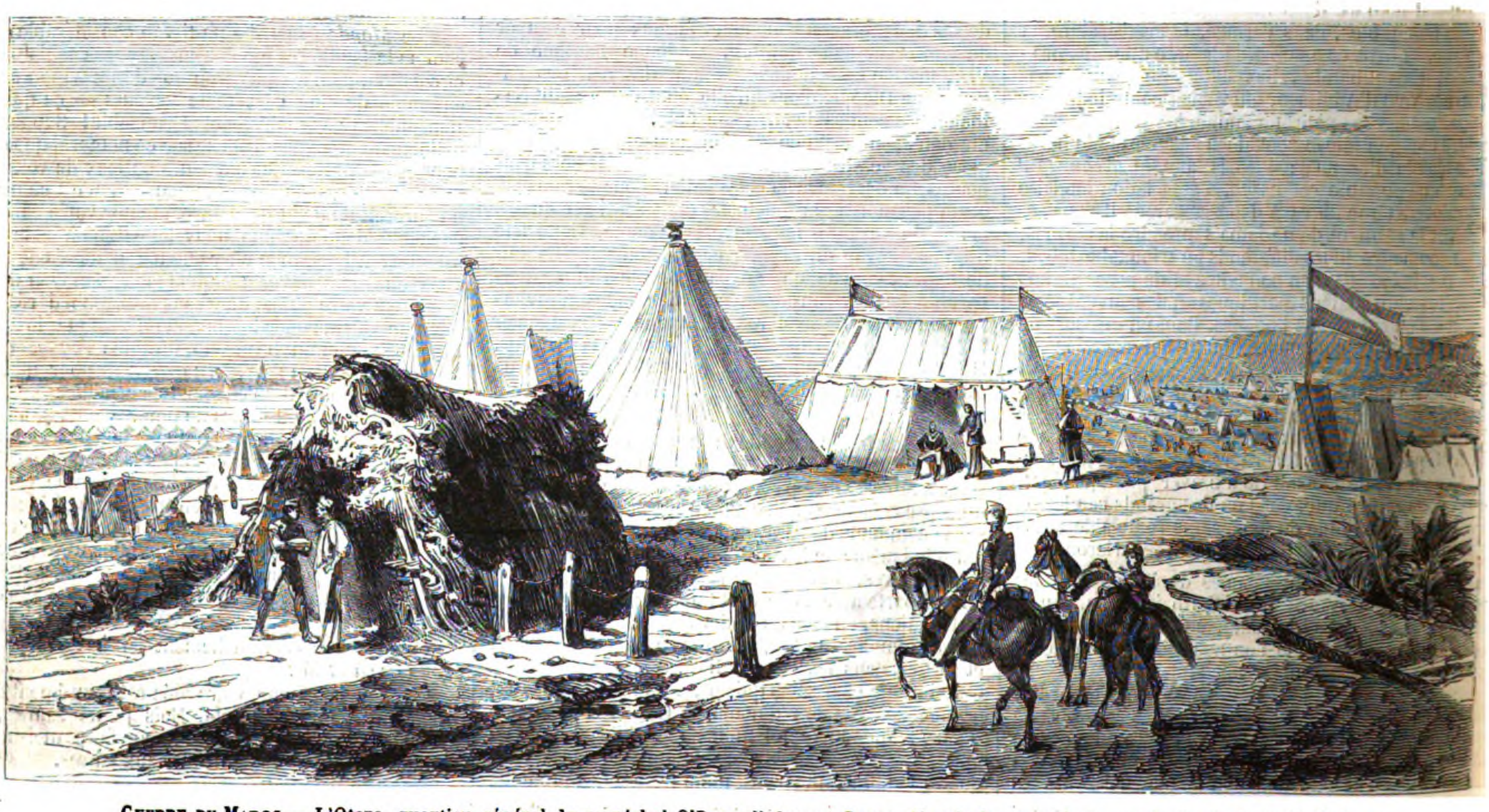
J'ai quitté le *Vasco Nunez*, qui portait le corps d'état-major et l'amiral, pour visiter la ville, qui n'est en ce moment qu'une caserne monumentale, un amas de forts, de bastions, de remparts, de pont-levis. C'est la ville forte telle que les Espagnols d'autrefois les établissaient. Après une marche d'une heure, entre deux remparts, j'ai débouché dans une plaine eù l'on commence à apercevoir le campement des troupes espagnoles.

Borne séparant le Maroc du territoire espagnol, et dont le renversement a été le premier épisode de la guerre actuelle.

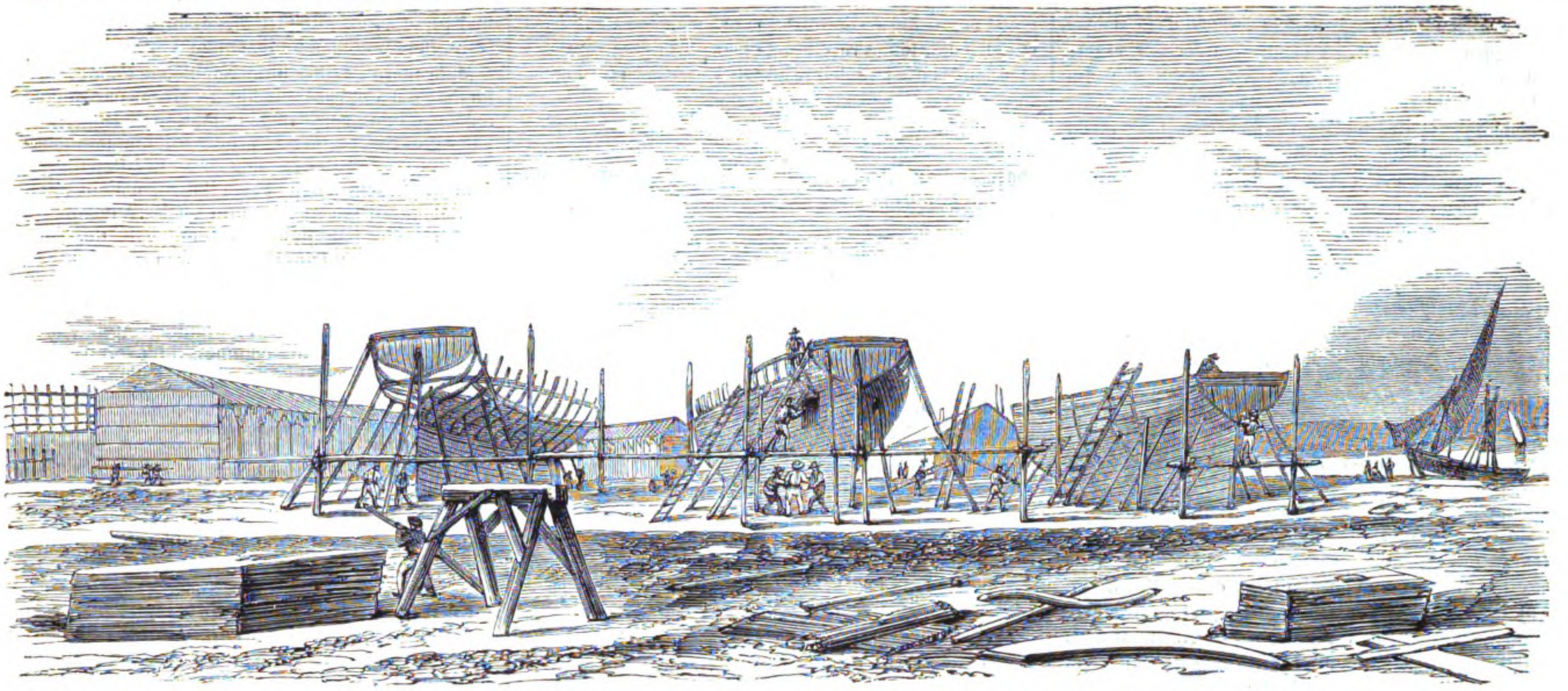
On voit à sa droite la Méditerranée, avec les rochers de Gibraltar dans le fond ; à sa gauche, le cap Negro et Tétouan, et, en face, à l'horizon, la Sierra Bullonès, qui forme la limite d'une série de vallons et de rochers.

Le camp du corps expéditionnaire est d'une très-grande étendue ; il commence au point où était naguère la limite des possessions espagnoles, point indiqué par une borne semblable à nos pierres kilométriques. Il s'arrête à une position dont les Espagnols se sont emparés à l'entrée de la campagne, et qu'on nomme Serallo.

A l'époque où les Maures ont soutenu le dernier siége



Guerre du Maroc.— L'Otero, quartier-général du maréchal O'Donnell devant Ceuta, d'après les croquis de notre dessinateur M. Yriarte.



Chaloupes canonnières destinées à l'expédition de Chine en construction à la Seyne (Var), d'après des croquis de M. Barbier.

contre Ceuta, l'empereur régnant a fait construire sur cette colline un palais aujourd'hui en ruine. Tout ce qui reste conserve pourtant le caractère de l'architecture mauresque et quelques-uns des intérieurs sont décorés avec cette recherche que les artistes maures apportent à toutes leurs œuvres.

Serallo est la première hauteur entre la Sierra et l'entrée de la ville de Ceuta. C'était un point stratégique important. Les Espagnols s'y sont retranchés et en ont fortifié les derrières. Sur les trois côtés ils ont établi des redoutes qui garantissent ce point des fréquentes attaques de leurs ennemis dont le campement n'est séparé que par la Sierra Bullonès.

Depuis notre arrivée au camp nous avons assisté à deux attaques et nous avons pu juger de celles qui ont été repoussées jusqu'à ce jour. En attendant l'arrivée de toutes les troupes, le corps expéditionnaire emploie son temps à tracer une route accessible à l'artillerie, route qui suit le bord de la mer jusqu'à la rivière de Castillejos. De ce point à Tétouan la distance n'est pas grande, et ce qui constitue son importance, c'est que les chaloupes canonnières et les frégates de la station, en côtoyant, pourraient toujours tenir l'ennemi éloigné, et permettre au corps d'armée de se transporter devant cette ville pour en faire le siége. La flotte qui dans ce moment est mouillée à Algésiras, fera probablement une diversion en bombardant les forts. C'est là le point important de la campagne. Quand les Maures jugent le moment opportun ils descendent de la Sierra dans les vallons couverts de chênes-liéges qui entourent le camp, gravissent les pentes, s'approchent à portée de fusil et commencent une guerre de tirailleurs qui n'a d'autre résultat que de tenir les Espagnols en haleine. On voit alors sur toutes les cimes de la Sierra des cavaliers, état-major microscopique, qui surveille les opérations. Chaque hauteur, garnie de rochers, devient pour le tirailleur marocain un retranchement d'où il fait feu sur son ennemi. S'il est embusqué sur un point déboisé, on peut, à l'aide d'une lorgnette, le voir couché à plat ventre, abrité derrière un pli de terrain, chargeant

Pose de la première pierre du chemin de fer de Blidah à Alger, d'après un dessin de M. Lazerges.

son arme et la rechargeant. Parfois de l'une des redoutes qui défendent le camp une grenade vient éclater au milieu d'un groupe qui se disperse aussitôt, et dont les cavaliers courent chercher un abri dans un bosquet voisin. Malgré ces alertes incessantes qui partent toujours du point situé entre la maison du Renégat et la crête voisine, malgré les maladies et huit jours de pluie consécutive, le soldat espagnol ne se laisse pas abattre; loin de là, il est plein de confiance et de gaieté. Tous les officiers de l'état-major, pleins de sympathie pour les Français, peu nombreux du reste, qui suivent l'expédition à quelque titre que ce soit, se font un plaisir de nous laisser les accompagner aux opérations militaires, afin que nous puissions les suivre avec plus d'intérêt.

CH. YRIARTE.

Chaloupes canonnières pour l'expédition de Chine.

Nous avons donné dans le temps, numéro 120, la vue du chantier de Dezenzano, où furent reconstruites et lancées les chaloupes canonnières commandées par l'amiral Dupouy, et qui devaient agir contre Peschiera.

Aujourd'hui, nous reproduisons l'aspect d'un groupe de ces canonnières, petit modèle, qu'on construit dans les ateliers de la Seyne pour l'expédition de Chine. On en fait vingt en ce moment, qui forment cinq groupes. Celui que nous donnons est le plus intéressant au point de vue du travail avancé. La canonnière de droite est terminée et a dû être démontée le 17 ou le 18. Ces chaloupes, on le sait, sont emportées en pièces pour être montées sur place. On parle beaucoup en ce moment de l'expédition de Chine, aussi avons-nous jugé opportun de donner la vue animée que présentent en ce moment les chantiers de la Méditerranée, qui, à part les travaux maritimes qu'ils exécutent pour les particuliers, travaillent beaucoup pour l'État, qui vient encore de commander trois transports.

Ces canonnières sont probablement destinées à remonter le Peï-Ho, et à venger sur les forts riverains l'insulte faite par les Chinois à notre pavillon.

MAXIME VAUVERT.

A monsieur le directeur du journal LE MONDE ILLUSTRÉ.

Alger, le 20 décembre 1859.

Monsieur le directeur,

Je viens d'assister à l'inauguration des travaux et à la pose de la première pierre sur laquelle doit s'élever la gare du chemin de fer d'Alger à Blidah; cette cérémonie, un des plus grands faits industriels dont l'Algérie ait à se glorifier, a été accomplie sous les auspices les plus sympathiques : l'affluence était nombreuse, l'enthousiasme était grand : l'assemblage des diverses populations européennes et indigènes, toutes revêtues de leur plus riches costumes et éclairées par un soleil resplendissant, composait le plus riant et en même temps le plus imposant tableau.

C'est à un kilomètre de *Blidah*, petite ville située au pied de l'Atlas, entourée d'une oasis d'orangers constamment couverts de fleurs et de fruits et qui pourrait la faire surnommer *la ville aux pommes d'or*, qu'a eu lieu la pose de la première pierre du chemin de fer algérien. Mon croquis laisse la ville à droite et découvre la plaine de la Mitidja à sa gauche dont on voit le commencement : la disposition prise pour la cérémonie m'a forcé de choisir ce point, il offrait heureusement un aspect pittoresque par la présence de la population arabe échelonnée sur le mamelon qui fait le fond du dessin.

Je vous envoie donc ce croquis, M. le directeur; il n'est pas aussi complet que je l'aurais désiré, mais ayant été exécuté sur place et sous l'inspiration du moment, il a un cachet de vérité qu'un travail plus étudié n'aurait peut-être pas. A cette cérémonie, qui est une si grande promesse de prospérité pour les développements de la colonie algérienne, assistaient M. le préfet et le maire d'Alger, le maire de Blidah, le général commandant, les chefs arabes suivis de cavaliers indigènes portant leurs drapeaux aux brillantes couleurs desquels se mêlaient celle des oriflammes tricolores. C'est après les salves de l'artillerie que monseigneur l'évêque d'Alger, entouré du clergé, des enfants de chœur et de jeunes filles a donné sa bénédiction à cette première pierre sur laquelle doit reposer l'embarcadère de Blidah.

Veuillez agréer,

H. LAZERGES.

L'ITALIE EN HIVER.

NOTES AU JOUR LE JOUR.

IV

Bologne, 11 décembre.

A l'hôtel Brun, je relève un détail qui m'étonne : il y a des chambres et des *demi-chambres*. Naturellement, je demande une chambre entière, et l'on me donne le nº 57, — à côté du nº 57 et demi.

Dès mon réveil, je sacrifie au saucisson, qui est, comme je m'y attendais, d'un volume formidable. Ce devoir accompli, je me lance à travers la ville, la plus grande et la plus peuplée que j'aie vue depuis Turin. Pour le coup je me sens en pleine Italie : — Voici les rues tapissées de fresques, voici les palais massifs aux croisées rares, voici une tour penchée, voici la madone au coin de chaque place et dans chaque corridor d'allée, voici les mendiants épiques, voici la couleur et le style !

Même jour. — Minuit.

Carlo, que j'ai retrouvé à Bologne, où il m'avait assigné un rendez-vous, m'a présenté aujourd'hui à M. le marquis Pepoli, ministre des finances de l'Italie centrale, lequel nous a obligeamment retenus à dîner.

M. le marquis Gioachino-Napoleone Pepoli, un jeune homme encore, est petit-fils de Murat par sa mère; il a épousé une princesse de la maison de Hohenzollern; par ce mariage et par sa propre origine, il touche donc à toutes les familles régnantes. — Les Pepoli, profondément enracinés dans le sol italien, étaient seigneurs de Bologne il y a sept ou huit siècles. A défaut de cette souveraineté, leur descendant a hérité de l'affection et du dévouement des Bolonais, à la régénération desquels il travaille activement.

Trente-quatre ans, une haute taille, de belles manières, la courtoisie et la dignité réunies, tel est le marquis Pepoli, — qui, comme s'il n'avait pas assez de tous ces dons, s'est encore rendu célèbre par des comédies dont le recueil forme deux volumes in-18 (*Bologna*, 1855). L'une d'elles, *Ines de Castro*, fait partie du répertoire de Mme Ristori.

Le dîner a été servi à six heures et demie. La princesse y assistait, ainsi que le professeur Montanari, ministre de l'instruction publique. — Ici on se pare partout de ce titre de professeur, qu'en France, au contraire, nous cherchons sottement à dissimuler. — Pour prendre le café, nous sommes passés dans le cabinet du marquis, un second *musée des souverains*, où j'ai pu regarder et toucher, entre autres reliques, la tabatière que portait Napoléon à Sainte-Hélène, boîte bien simple, dont le couvercle en pierre dure représente une cascade. J'y ai vu aussi le couvre-pieds, témoin de son agonie; — plus, quelques volumes d'*Histoire romaine* qu'il feuilletait souvent.

Le marquis Pepoli, comprenant ma curiosité, me conduit encore devant une aquarelle d'Isabey : le roi de Rome endormi dans son berceau; — il me montre la plupart des armes de Murat, sa selle opulente, son nécessaire de voyage, — une tête de femme dessinée par Mme la princesse Mathilde, etc.

Plusieurs personnes arrivent, des fonctionnaires, des intimes. La princesse les accueille avec une grâce parfaite. Jamais je n'ai tant regretté de ne pas comprendre la langue italienne. Des tables de jeu se forment; une sorte de bouillotte s'organise avec des cartes nouvelles pour moi; impossible d'y rien comprendre. Je me rejette sur la salle de billard où deux patriciens d'un âge respectable s'escriment avec une animation prodigieuse.

Enfin, le marquis vient de nouveau à mon secours; il ordonne à deux domestiques de prendre des lampes et de nous précéder; il veut jusqu'au bout me faire les honneurs de chez lui et m'initier aux richesses artistiques de son palais. Nous traversons des appartements inondés de dorures et de glaces, au milieu desquels trônent, retirés du monde et loin des admirations vulgaires, les rois de la peinture, particulièrement Léonard de Vinci, le Guide, Tintoret. — Le marquis m'arrête devant une planche de cuivre, où un petit Amour est gravé avec une extraordinaire finesse : c'est l'œuvre du prince de Metternich. — Plus loin, je m'extasie devant un coffret orné d'émaux, par Petitot;

FEUILLETON

UN SCANDALE [1]

(*Suite et fin.*)

M. de Valmenier était plus adroit tireur que son adversaire, mais dominé par la passion, il ne sut pas rester maître de lui. André, au contraire, qui ne voulait que se tirer sain et sauf de cette sotte affaire, avait sur lui l'immense supériorité d'un calme parfait. Robert fut atteint à l'épaule. On put s'assurer que la blessure ne présentait aucune gravité, mais l'hémorrhagie fut abondante et le combat dut cesser.

A la vue du sang, André sentit plus vivement encore tout ce qu'il y avait eu d'extravagant dans ce duel, et s'approchant des témoins qui entouraient M. de Valmenier :

— Messieurs, dit-il, ce que je déclarais hier, je le répète aujourd'hui. J'ignore absolument pour quel motif je viens de me battre. Si j'ai offensé M. de Valmenier, c'est sans le vouloir et sans le savoir.

— Vous tenez le langage d'un galant homme, monsieur, répondit Robert. Vous comprenez qu'il est de notre intérêt et de notre dignité à tous deux de garder le silence sur la cause regrettable de ce duel, mais il ne faut pas cependant que ces messieurs puissent penser que nous avons agi légèrement. Notre querelle était grave et ne pouvait se vider que par les armes; vous le savez et vous l'attestez ici avec moi. Vous m'avez accordé la satisfaction que j'étais en droit d'exiger. Je n'ai rien de plus à vous demander.

On se sépara.

— Je viens de me battre avec un fou, se dit André en rentrant chez lui.

IX

Le marquis apprit deux jours après que Robert avait été blessé. Il vint immédiatement à Paris avec Marguerite. Il trouva son fils fort occupé à déjeuner de très-grand appétit, ce qui diminua considérablement les émotions de l'entrevue.

Robert raconta à son père que son duel avait eu pour motif une discussion au club, mais dès qu'il fut seul avec Marguerite :

— C'est pour toi que je me suis battu, lui dit-il.

— Pour moi! Et à quel propos?

— Tu le sais bien.

— Certainement non.

— Tu te souviens cependant de M. Lacombe?

— L'ingénieur! Oui, eh bien?

— Je l'ai provoqué.

— Lui! Ah! par exemple, tu méritais bien le coup d'épée que tu as reçu!

— Je te remercie de l'intérêt que tu me témoignes.

— Oh! je ne te plaindrai pas! Bien plus, je te déclare qu'il m'est impossible de me désoler parce que je te trouve déjeûnant, dans un bon fauteuil, avec une petite piqûre d'aiguille à l'épaule, et que je serais désespérée si tu avais eu le malheur de blesser ton adversaire.

— Rassure-toi! Il n'a pas une égratignure.

— Et cela est justice! Mais comment a-t-il pu consentir à se battre?

— J'ai su l'y contraindre, Du reste, je dois reconnaître qu'il s'est parfaitement conduit, et qu'il a montré le calme et la résolution du vrai courage.

— Ainsi, il est brave?

— Très-brave! Je ne m'attendais pas à trouver un pareil adversaire.

— Est-ce pour cela que tu lui as cherché querelle?

— Marguerite, tes plaisanteries sont injustes.

— Le fait est que le moment est mal choisi pour plaisanter et je devrais te parler sévèrement. Ta conduite a été insensée et coupable, mon pauvre frère. Que doit penser ce M. Lacombe? A quelle cause peut-il attribuer ton inexplicable provocation?

— Mon inexplicable provocation ne l'a nullement étonné, et il a tout d'abord pleinement confessé ses torts.

— Ses torts à mon égard?

— Oui, à ton égard.

— Ceci est le comble. Robert, tu es fou.

— Je suis parfaitement raisonnable, et j'ai agi comme je devais agir. Je sais dans quelle intention M. Lacombe est venu à Valmenier; je suis certain qu'il a renoncé aujourd'hui aux projets qu'il avait conçus, tu n'as plus à craindre aucune démarche compromettante de ce côté, et c'est le point important. Si j'ai maintenant un conseil à te donner, c'est d'épouser M. de Brévannes, qui, par son nom et sa fortune, est tout à fait digne de ton choix.

— Robert, je vois qu'il faut perdre l'espoir de nous entendre sur ce sujet, et, si tu le veux bien, nous prendrons l'engagement réciproque de ne plus jamais

[1] Voir les numéros des 26 novembre, 3 et 10 décembre.

les quatre médaillons du dessus, représentant les quatre évangélistes, passent pour être sans égaux. Je marche de merveille en merveille. Ces douze pierres, pour lesquelles le mot de précieuses est insuffisant, Michel-Ange les a gravées; homme unique, à qui toute délicatesse et toute grandeur étaient également familières!

Une salle de spectacle, d'un style pompeux, sert au marquis Pepoli à *essayer* ses pièces avant de les livrer aux applaudissements du public du théâtre *del Corso* de Bologne et successivement de tous les théâtres d'Italie.

Nous rentrons au salon.

12 décembre.

Ce matin, le secrétaire du marquis Pepoli est venu me prendre en voiture, pour me faire visiter Bologne. On ne saurait mieux pratiquer l'hospitalité. — Nous allons sonner au couvent des Dominicains, qui est situé sur une place où s'élèvent deux tombeaux soutenus par de petites colonnes de sept à huit pieds de haut; étranges monuments, qui répandent la tristesse autour d'eux. Au bruit de la sonnette, la porte s'entre-bâille; le secrétaire parlemente assez longtemps avec une vieille qui semble descendre de quelque bas-relief poudreux; bien qu'elle ne paraisse guère convaincue, elle nous laisse entrer; mais elle nous quitte aussitôt en marmottant quelques paroles. Je crois comprendre qu'elle nous dit de l'attendre.

Nous n'en faisons rien et nous errons au hasard sous les voûtes d'une galerie aboutissant à un cloître, dont les murailles encastrent les mausolées d'une grande quantité d'ecclésiastiques illustres. Ensuite, nous montons un escalier, qui nous mène à des cellules, closes chacune d'une porte de chêne, sculptée, cela va sans dire, car en Italie on sculpte tout, vase, cheminée, girouette; on n'abandonne pas un morceau de pierre, un morceau de bois, sans le soumettre à des caprices plus ou moins égayants. Le *rond* ou le *carré* absolus sont repoussés comme des éléments de mélancolie; on enjolive jusqu'aux clefs, jusqu'aux serrures, jusqu'aux marteaux de porte, jusqu'aux essuie-pieds. Telle est l'Italie. Et quand elle est trop pauvre pour sculpter, elle peint. Une maison qui ne signifie rien par son architecture positive et bourgeoise, emprunte immédiatement au rose-tendre une physionomie impertinente, qui passe aux yeux des touristes prévenus pour profondément italienne. C'est le dernier et suprême subterfuge de cette nation qui voit venir avec effroi les entrepreneurs de maisons régulières et blanches, ceux qui ont obtenu les adjudications de la rue de Rivoli et du boulevard de Sébastopol.

Le secrétaire et moi, nous commençons à être embarrassés, lorsque d'une cellule nous voyons sortir, les mains pleines de flacons aux trois-quarts vidés, un frère pansu et se balançant, qui s'étonne de notre présence et qui nous engage à redescendre avec lui. Nous suivons cet honnête sommelier, qui nous remet dans la voie de la chapelle, — une des plus somptueuses assurément qui soient en Italie. J'ai honte de contempler au pas de course ces chefs-d'œuvre qui ont coûté des existences et des siècles. Mais quoi? Fallait-il mieux ne pas les voir? Je préfère me condamner au regret éternel plutôt qu'à l'éternel désir.

Du couvent Saint-Dominique, nous allons à l'ancienne Université, tapissée sur tous ses murs et sur tous ses plafonds des armoiries de ses innombrables écoliers. C'est un cours de blason que je recommande et que je crois indispensable aux successeurs de d'Hozier. Y a-t-il assez de sirènes, de chevaux fabuleux, de griffons, d'oiseaux armés, d'anges, de tours, de lacs, de flambeaux, d'astres, d'épées, de palmes, de fleurs, de boules, de ruisseaux, de portes, de barques? Certaines fresques contiennent de curieux trompe-l'œil, un peu puérils. — La bibliothèque, où l'on a placé le buste du cardinal Mezzofanti, cet étonnant polyglotte, est d'une magnificence d'ornementation, auprès de laquelle notre bibliothèque de la rue Richelieu n'est qu'une grange.

La voiture nous reprend pour nous conduire à la nouvelle Université. Seconde bibliothèque, moins brillante que la première. Un démonstrateur, fort intelligent du reste, me fait perdre un temps précieux dans l'examen du cabinet d'anatomie, — le plus renommé de l'Italie, à ce qu'il paraît. Il ne nous fait pas grâce d'une seule monstruosité. « — Regardez, nous dit-il, avec complaisance, ces pièces de cire exécutées sur nature par une *dame* de Bologne. » Je regarde et je frémis; cela, un ouvrage de dame! Le musée Dupuytren n'a rien de plus hideux. Il m'amène presque de force devant le cas d'éléphantiasis. « — Le sujet se porte aujourd'hui à merveille, dit-il; il est gaillard comme *vous* et moi. » Je cherche à gagner la porte; mais le démonstrateur me poursuit toujours; il me tire par le manteau, et, le sourire aux lèvres: « — Monsieur, encore un cancer! encore une petite hernie! »

CHARLES MONSELET.

Nos abonnés recevront un Supplément avec le premier numéro de l'année 1860.

(Ce numéro avec son supplément sera vendu exceptionnellement 60 cent.)

Les tables, titres et couvertures du deuxième volume 1859, leur seront envoyés avec le second numéro.

REVUE DE 1859.

Les théâtres allument leur rampe et éclairent de feux de Bengale des revues *Sans Queue ni Tête*; le *Monde illustré*, plus modeste, mais aussi désireux de remplir sa tâche, allume les lampions de sa lanterne magique pour montrer, lui aussi, à ses abonnés une revue de l'année 1859.

M. Morin transforme son crayon plein d'humour en baguette magique, et sa spirituelle fantaisie évoque les principaux événements de l'année qui s'enfuit, les faits glorieux aussi bien que les accidents grotesques, et nous voyons apparaître successivement un couple auguste qui se rend à l'autel, les canons rayés qui résonnent sur le pavé des routes, les légers escadrons qui courent à la victoire pendant que l'infanterie, le sac au dos, traverse les Alpes d'un pas rapide. Bientôt la France apprend les victoires de Montebello, Palestro, Magenta, l'entrée des troupes à Milan et le triomphe de Solferino.

A peine revenue d'Italie, notre armée va punir les pirates du Riff, et court chercher en Chine d'autres dangers, d'autres succès, et les Espagnols, que l'exemple gagne, commencent la guerre contre le Maroc. Les Russes ont fini la leur dans le Caucase, et Schamyl devient l'hôte de la cour de Saint-Pétersbourg, tandis que le vieux Soulouque s'enfuit de son empire en n'emportant, dit-on, qu'une caisse vide.

L'industrie ne voit plus rien d'impossible, et ce canal de l'isthme de Suez, dont on commence le percement, recevra peut-être bientôt le gigantesque *Great-Eastern*.

Les expositions de Rouen et de Bordeaux étalent leurs merveilles industrielles, et le salon exhibe les travaux sérieux de nos artistes. Voici les ovations faites au grand poëte de l'Allemagne, à Schiller. Voilà le vrai succès du *Pardon de Ploërmel*, et Méry qui se chauffe à l'embrasement d'*Herculanum*.

On le voit, les heures de cette année ont été bien employées. A la Saint-Sylvestre, les commis de l'octroi emportent leurs grilles jusqu'aux fortifications, et l'on assure que le célèbre Blondin rentre en France en passant sur une corde raide, tendue entre New-York et le Havre.

LÉO DE BERNARD.

---

parler de ce M. Lacombe; mais nous ferons la même convention au sujet de ton M. de Brévannes. Tu auras la complaisance de lui dire très-nettement que sa poursuite m'honore, mais qu'elle me déplaît; que je n'ai aucun désir de me marier, et que je ne suis nullement tourmentée de l'ambition de devenir sa femme. Quant à chercher une explication à cette bizarre aventure qui a troublé notre existence, nous y renoncerons, et le parti le plus sage sera de croire que nous avons rêvé. Pour moi j'ai déjà à cet égard une conviction bien arrêtée. J'ai dormi, je t'ai vu en songe te battre avec un inconnu pour la défense de mon honneur. Je me réveille, tu es près de moi en parfaite santé. Tout est pour le mieux.

Le lendemain, Marguerite quittait Paris avec son père, et chacun reprenait son existence accoutumée.

Le vieux marquis se disait:

— Ce diable de Robert s'est battu pour quelque enfantillage, mais il convient qu'un bon gentilhomme sache tenir une épée.

André continuait à être convaincu que son adversaire finirait ses jours aux Petites-Maisons.

Robert se félicitait d'avoir dignement soutenu l'honneur de la famille, et voyait avec chagrin disparaître la pâleur intéressante de son visage.

Marguerite se perdait en conjectures et en suppositions sur les événements de la semaine précédente.

Cependant on causait à Paris et à Fécamp, et on y parlait beaucoup de M. André Lacombe et de Mlle de Valmenier.

Voici comment et pourquoi:

Mme de Valençay avait reçu les confidences de Marguerite et les avait communiquées, sous le sceau du secret, à deux ou trois de ses amies intimes, qui se hâtèrent de raconter l'aventure à qui voulut les entendre. Quelques jours après, la médisance et la calomnie avaient déjà coloré le récit, qui n'eût pas été assez piquant enfermé dans les limites étroites de la vérité. Ce fut tout un roman auquel chacun se plut à ajouter un chapitre. André y jouait le rôle de Lovelace, et Marguerite celui de Clarisse.

X

L'automne arriva. Le monde causait toujours. André était sur le point de se marier. Il allait épouser Mlle Eugénie Delanneau, fille de M. Antoine Delanneau, notaire à Paris. C'était une jeune personne bien élevée, suffisamment jolie, convenablement dotée, qui appartenait à une famille très-honorable, et qui paraissait devoir apporter à son mari toutes les joies douces et bourgeoises du foyer domestique. André ne cherchait rien de plus.

Sa demande avait été agréée avec empressement et il avait déjà été question des cachemires, de la corbeille et de la date du mariage, lorsqu'il reçut un matin la visite de son futur beau-père qui se présenta chez lui avec quelque solennité.

— Monsieur, dit-il gravement à André, je viens accomplir ici une pénible démarche; je suis obligé de vous déclarer que je vous dégage de votre parole.

— Que voulez-vous dire, monsieur?

— Que le mariage projeté entre vous et ma fille ne peut avoir lieu.

— Vous n'êtes pas homme à prendre subitement une semblable résolution sans un motif grave, et ce motif je veux le connaître. J'ai le droit de provoquer une explication très-nette à cet égard.

— Un mot vous apprendra tout, monsieur; j'arrive de Fécamp.

— De Fécamp! mais ce mot ne m'apprend rien.

— Je regrette que vous me mettiez dans la nécessité d'insister plus longuement sur ce sujet, mais cependant, puisque vous l'exigez, je vais vous dire comment je suis arrivé à la découverte de la vérité. Il y a quinze jours, une personne en qui j'ai toute confiance, m'a donné avis que des bruits regrettables couraient sur votre compte. Les informations qu'elle avait recueillies étaient assez vagues, mais elle savait, à n'en pas douter, que vous aviez été au château de Valmenier le héros d'une déplorable aventure. Une jeune fille de grande maison séduite, un duel entre vous et son frère, votre refus d'épouser la victime de votre coupable tentative, bref, toute une succession de faits très-graves et qui devaient éveiller ma sollicitude de bon père de famille. J'avais conçu pour vous une estime et une affection très-sincères et je n'ai pas voulu d'abord ajouter foi à ces fâcheuses nouvelles. Je suis parti pour Fécamp et j'en arrive à l'instant. Il ne m'est plus permis de douter maintenant. Il n'est pas, aux environs du château de Valmenier, une maison où n'ait pénétré le récit de cette malheureuse affaire, pas une voix qui ne vous condamne, pas une voix qui ne plaigne Mlle de Valmenier. Voilà pourquoi je vous rends votre parole, Monsieur, en vous exprimant mon étonnement que vous puissiez hésiter à entrer dans une famille riche et honorable, que vous désespérez par votre inexplicable conduite.

Cela dit, M. Delanneau se leva, salua et se retira. André, perdu dans un étonnement sans fin et dans des réflexions sans suite, n'essaya même pas de répondre.

Il était anéanti. Il cherchait à rassembler ses idées

REVUE DES PRINCIPAUX ÉVÉNEMENTS DE L'ANNÉE.

EMENTS DE L'ANNÉE.

'expérience de ses ma-
LES SOCIÉTAIRES DU 1 à bord devait juger de

MAD. AUGUSTI navire filait plus de

Piquant rapprochement : la de faire remarquer au
précoce admission au sociét près de terre, lors-
rend aujourd'hui la doyenn la quille touchait sur
Français, est née dans le famait de s'échouer, sur
guère encore situé rue des à peu près de l'Ile
Louvre, et, dit-on, dans la cl
a deux cents ans, — et où uis s'inclina du côté de
grande influence sociale par la mer descendant, il
la belle Julie d'Angennes, m bord par une incli-
sidente de cette cour plénièr sa batterie haute.
faire revivre, si au lieu d'un
simplement marquise, avec sa etage de l'équipage au
Fille de Suzanne Brohan, et lu vaisseau à terre, et
de race, malgré le peu de es autres vaisseaux de
d'abord, la jeune Augustine monde pour le mettre
Conservatoire, classe de M. S
aspirait au cloître plus qu'au le dernier, a montré,
quatorze ans à peine, elle débu sang-froid, a organisé
dans l'emploi des soubrettes, déplorer aucun acci-
un fait sans précédent, elle ét
Nous ne saurions suivre ic
carrière de M^lle^ Augustine B ne position critique : à
rappeler que, ne se bornant u baigne le grand mât.
brette du vieux répertoire où vaisseau a été perdu.
des qualités naturelles et acqt défoncé. L'artillerie,
excursions dans la comédie ts ont pu être amenés
tions où le succès l'a consta nter la machine, mais
citerons plus particulièreme ions très-difficiles, et il
Mademoiselle de Belle-Isle, rracher le *Du Guesclin*
de Saint-Cyr, madame de
tament de César, *les Arist*
son, *le Cœur et la Dot*, *l* *Guesclin* échoué, et le
trompe sa femme, etc., etc. pavillon du contre-
ces rôles d'allures très-divers pour lui porter secours.
et d'un relief qui n'apparti **MAC VERNOLL.**
elle a été nommée professeur
vance de M^lle^ Rachel dont
pléante. M^lle^ Aug. Brohan éc **fique.**
prit qu'elle parle; on a d'elle
l'un, le dernier éclos (*Qui* TION DE L'ALUMINIUM.
se produire avec succès sur l
et restera, dans la tradition de c'était, si je ne me
incontestables. que l'on s'occupait
somnambulisme, on
MAD. s singuliers que l'on

Voilà assurément une des p lui bien souvent mi-
la Comédie-Française et de grands embarras.
préparée pour le théâtre, et l aux expériences, le
tant, la trouvèrent admirablen était ou la catalepsie
Fix, entrée au Conservatoire
comédie, ce qui lui donnait dr
Française. Le théâtre des Varié sie naturelle et sans
mais bien conseillée, elle se nin. Depuis, on a fait
anesthésie au moyen
1 Suite et fin de la biographie is, avec le temps et
Française, dont nous avons don
méro du 17 décembre. connaître que l'em-

---

quand on lui remit une letti Marguerite, et il
B***, qui occupait au mini
une haute position, lui écri faites partie de ma
dée. Elle n'a rien de
« Mon cher André, je croi majeure. Si ce ma-
sement que le préfet de la Seine dans une situation
ser au ministre une dépê le de circonstances
ment question de toi. Le p nt au couvent. Je la
détails ton aventure au chât si. D'un autre côté,
sur ce *scandale d'autant plus* à se faire tuer par
de ton caractère de fonctionn eux pas votre mort,
le déshonneur dans une des f z ma fille, qui est
du département. Je cite textu
sa lettre en demandant que mille francs de dot.
direction des travaux d'exécu eu le loisir de voir
retour à Fécamp, où ta condi faire une douce vio-
préciée, étant de nature à in de M^lle^ de Valme-
cieux.
» Le ministre lira cette lett
des explications. Que lui répo es écoulées, il ne le
circonstances atténuantes à la en diraient pas au-
soir, et nous délibérerons. ment leurs femmes?
fait en toi. Je ne te croyais pe et son beau-frère
pareilles aventures. Et puis,
cette jeune fille si elle est be mier clerc de l'étude
temps et c'est ce que tu as de

t resté garçon. Il va
—Voici le comble, se dit toujours les mêmes
riage manqué et ma carrièr
de ce duel ridicule où je respecté les arbres
trop, et je vais à mon tour a pris le parti de
M. de Valmenier de cette ds murs du parc.
Il est temps d'en finir si je
imaginaire être traduit en c **DOVIC HALÉVY.**
galères.
Il se rendit immédiateme

LES SOCIÉTAIRES DU THÉATRE-FRANÇAIS. [1]

—

MAD. AUGUSTINE BROHAN

Piquant rapprochement : la célèbre comédienne que sa précoce admission au sociétariat, bien plus que son âge, rend aujourd'hui la doyenne des dames du Théâtre-Français, est née dans le fameux hôtel Rambouillet, naguère encore situé rue des Filles-Saint-Thomas-du-Louvre, et, dit-on, dans la chambre même où expira, il y a deux cents ans, — et où expira avec elle toute une grande influence sociale par la puissance de l'esprit, — la belle Julie d'Angennes, marquise de Rambouillet, présidente de cette cour plénière que Mlle Brohan pourrait faire revivre, si au lieu d'une grande artiste, elle était simplement marquise, avec salons, millions et courtisans !

Fille de Suzanne Brohan, et conséquemment comédienne de race, malgré le peu de goût qu'elle y montra tout d'abord, la jeune Augustine fut mise de bonne heure au Conservatoire, classe de M. Samson. On dit qu'alors elle aspirait au cloître plus qu'au théâtre ; toujours est-il qu'à quatorze ans à peine, elle débutait à la Comédie-Française dans l'emploi des soubrettes, et que l'année suivante, par un fait sans précédent, elle était proclamée sociétaire.

Nous ne saurions suivre ici rôle par rôle la brillante carrière de Mlle Augustine Brohan, et il nous suffira de rappeler que, ne se bornant point à son emploi de soubrette du vieux répertoire où elle est inimitable par l'éclat des qualités naturelles et acquises, elle a fait d'heureuses excursions dans la comédie moderne et dans des créations où le succès l'a constamment accompagnée. Nous citerons plus particulièrement la marquise de Prie de *Mademoiselle de Belle-Isle*, — Louise des *Demoiselles de Saint-Cyr*, madame de Léry du *Caprice le Testament de César, les Aristocraties, la Famille Poisson, le Cœur et la Dot, les Burgraves, un Mari qui trompe sa femme*, etc., etc. Mlle Aug. Brohan a marqué ces rôles d'allures très-diverses, d'un cachet d'originalité et d'un relief qui n'appartiennent qu'à elle. En 1858, elle a été nommée professeur au Conservatoire, en survivance de Mlle Rachel dont elle avait d'abord été suppléante. Mlle Aug. Brohan écrit avec presque autant d'esprit qu'elle parle ; on a d'elle une série de proverbes dont l'un, le dernier éclos (*Qui femme a guerre a*), vient de se produire avec succès sur la grande scène dont elle est et restera, dans la tradition des noms, une des illustrations incontestables.

MAD. FIX

Voilà assurément une des plus charmantes artistes et de la Comédie-Française et de tout Paris ! Rien ne l'avait préparée pour le théâtre, et les circonstances, en l'y portant, la trouvèrent admirablement organisée. Mlle Delphine Fix, entrée au Conservatoire, obtint le premier prix de comédie, ce qui lui donnait droit aux débuts à la Comédie-Française. Le théâtre des Variétés voulait s'emparer d'elle ; mais bien conseillée, elle se retourna vers la grande maison de Molière, où elle fut accueillie avec empressement. Elle débuta dans l'ancien répertoire et dans le joli rôle d'*Abigaïl* du *Verre d'eau*. On l'engagea aussitôt, et M. Scribe, qui ne donne pas ses rôles au hasard, lui confia celui de Léonie de *Bataille de dames*, où elle obtint le plus grand et le plus légitime succès. Elle créa ensuite Béatrix d'*Un mariage sous la régence* de Léon Guillard, puis elle se produisit dans tous les rôles d'amoureuses et de *travestis* de l'ancien répertoire, et dans d'importantes reprises. Elle a depuis ajouté aux premières créations celles de Jacqueline du *Bonhomme jadis*, et toutes celles de son emploi dans *Charlotte Corday*, le *Pamphlet, Feu Lionel*, le *Fruit défendu, la Joie fait peur*, le *Cœur et la Dot, la Statuette, Mon Étoile*, les *Souvenirs de voyage*, etc. etc. Elle fut reçue sociétaire en 1854.

Mlle Fix n'a quitté le Théâtre-Français que pour des excursions à Londres et à Bade, où elle a retrouvé tout son succès parisien. C'est une toute jeune encore et bien charmante artiste, que le public capricieux n'a pas cessé de garder parmi ses plus sympathiques adoptions. Son honorable conduite privée n'a pu qu'ajouter à l'estime dans laquelle on la tient, et ses brillantes qualités la placent au premier rang des sociétaires de notre première scène.

MAD. JUDITH

Aujourd'hui, selon sa carte même : *Madame Judith Bernard de Rosne*. Elle entra dans l'art tout enfant, entraînée par la famille de Mlle Rachel, et fut engagée aux Folies-Dramatiques où son jeune talent et sa précoce beauté attirèrent l'attention des auteurs et des critiques. En 1845, elle vint aux Variétés ; un an après elle débutait à la Comédie-Française, y entrant à la fois et dans l'ancien et dans le nouveau répertoire avec le bonheur naturel à un talent qui se complétait de jour en jour, et l'éclat d'une beauté qui donne une sorte de prestigieux reflet au talent lui-même, bien qu'il ne puisse jamais le remplacer complétement. En 1852, Mlle Judith fut nommée sociétaire.

Elle a tout particulièrement marqué sa place dans ce grand théâtre par le drame, vers lequel la porte plus particulièrement la pente de ses inspirations. Dans cette voie elle a peu de rivales, bien que des rôles moins accusés lui aient parfaitement réussi : ceux de *Charlotte Corday* dans chef-d'œuvre de Ponsard, par exemple, d'Alcmène dans *Amphytrion*, et de Mélite dans *le Philosophe marié*. Sa création plus dramatique de *Fiamminia* lui a fait beaucoup d'honneur.

MAD. NATHALIE

Mad. Nathalie Martel est née en 1825 au château de Combreu, propriété du marquis de Jaucourt, et vint toute jeune à Paris. Sa vocation théâtrale se révéla par un hasard. Sa sœur aînée épousait un négociant qui avait le goût de la scène, et il fit représenter à ses noces le *Philtre champenois*. La petite Nathalie y remplissait le rôle de Déjazet et l'effet de cette apparition fut tel qu'on pût prévoir l'avenir que l'enfant avait au théâtre. En effet, étant entrée en carrière à l'âge de quinze ans, elle débuta au théâtre Saint-Antoine, aujourd'hui Beaumarchais, et ce début confirma les espérances qu'avait données l'épreuve faite en famille. Elle passa bientôt aux Folies-Dramatiques, puis au Gymnase. Là commencèrent ses succès sérieux, et ses talents non moins que son éclatante beauté la mirent au rang des artistes les plus en vogue de Paris. Le Palais-Royal la conquit sur le Gymnase moyennant le chiffre de vingt-cinq mille francs par an ; puis ce fut le Vaudeville qui la lui disputa, et, à la suite d'une foule de créations brillantes, elle produisit une telle sensation dans le *Dernier amour* de M. Léon Guillard, que la Comédie-Française s'empressa de lui ouvrir ses portes, avec la promesse d'une création importante : celle de *Gabrielle* de M. Émile Augier. Elle entra aux Français le 1er janvier 1849, et trois ans après, à la suite de ses brillantes créations de *Gabrielle*, de l'*Amitié des femmes*, du *Joueur de flûte* et des *Derniers adieux*, elle fut reçue sociétaire.

A partir de cette époque, l'excellente comédienne que les théâtres de genre avaient pendant plusieurs années comptée parmi leurs célébrités, créa sur notre première scène une foule de rôles, qui tous reçurent l'empreine d'un talent consommé ; nous citerons entr'autres ouvrages *Mademoiselle de la Seiglière*, le *Testament de César*, la *Chute de Séjan, le Village*, la *Fiammina, Œdipe Roi*, etc., etc. Après la mort de Mme Allan, Mlle Nathalie reçut de droit les principaux rôles de cette grande artiste dans *Bataille de dames*, la *Joie fait peur, Par droit de conquête*, etc. Son talent, son zèle, la variété de ses aptitudes ont fait à Mlle Nathalie une des bonnes positions de la maison de Molière, et sa brillante carrière s'y trouve légitimement couronnée.

MAD. FAVART.

C'est la fille adoptive du petit-fils de l'auteur de la *Chercheuse d'esprit* et des *Trois sultanes* : M. Favart, aujourd'hui consul de France en Belgique, et auteur de quelques jolis vaudevilles. De bonne heure elle révéla les dispositions qui devaient lui ouvrir la belle carrière où elle a trouvé son titre de sociétaire de la Comédie-Française, et Mlle Mars fut la première à l'encourager de ses conseils. Entrée comme pensionnaire au Conservatoire, elle en sortit au bout de deux ans, et, âgée de quatorze ans seulement, pour attendre ses débuts aux Français. Elle se produisit en 1848 dans *Valérie* et les *Femmes savantes*, et malgré le succès qu'elle obtint, dans son impatience des créations elle accepta un engagement aux Variétés. Sa création de *Mignon* eut tant d'éclat, que le Théâtre-Français la rappela à lui, en 1852 ; deux ans après elle était reçue sociétaire.

Depuis cette époque, Mlle Maria Favart, dans plusieurs emplois, fait un service considérable, et qui l'a rompue à à toutes les ressources de son art. Nous ne saurions énumérer ici ni tous les rôles qu'elle a repris, ni toutes ses créations. Nous nous bornerons à citer les dernières, qui sont Isabelle des *Contes de la reine de Navarre*, Lucile d'*Héraclite et Démocrite*, Mme Dubourg du *Sage et le fou*, Lélia de *Sulliva*, Marthe de *Romulus*, Rosalinde de *Comme il vous plaira*, Adèle des *Ennemis de la maison*, la femme du luthier de *Charlotte Corday*, l'esclave du *Testament de César*, Esther du *Luxe*, un coryphée d'*Œdipe-Roi*, Héro de *Héro et Léandre*, Elise dans *Rêve d'amour*. Elle joue aussi avec infiniment d'élégance et de grâce les travestis. Mlle Favart occupe une grande place au Théâtre-Français,

[1] Suite et fin de la biographie des sociétaires de la Comédie-Française, dont nous avons donné les portraits dans notre numéro du 17 décembre.

---

quand on lui remit une lettre. Un de ses amis, M. de B***, qui occupait au ministère des travaux publics une haute position, lui écrivait ce qui suit :

« Mon cher André, je crois devoir t'annoncer officieusement que le préfet de la Seine-Inférieure vient d'adresser au ministre une dépêche dans laquelle il est longuement question de toi. Le préfet raconte dans tous ses détails ton aventure au château de Valmenier et insiste sur ce *scandale d'autant plus déplorable que tu as abusé de ton caractère de fonctionnaire public et que tu as porté le déshonneur dans une des familles les plus considérables du département*. Je cite textuellement. Le préfet termine sa lettre en demandant que tu ne sois pas chargé de la direction des travaux d'exécution du chemin de fer, ton retour à Fécamp, où ta conduite est très-sévèrement appréciée, étant de nature à produire l'effet le plus fâcheux.

» Le ministre lira cette lettre demain et me demandera des explications. Que lui répondre? Tu as peut-être des circonstances atténuantes à faire valoir. Viens me voir ce soir, et nous délibérerons. Quel changement s'est donc fait en toi. Je ne te croyais pas homme à te jeter dans de pareilles aventures. Et puis, pourquoi n'as-tu pas épousé cette jeune fille si elle est belle et riche. Il en est encore temps et c'est ce que tu as de mieux à faire. »

—Voici le comble, se dit André exaspéré ! Mon mariage manqué et ma carrière compromise, sans parler de ce duel ridicule où je pouvais être tué. C'en est trop, et je vais à mon tour aller demander compte à M. de Valmenier de cette inqualifiable persécution. Il est temps d'en finir si je ne veux pas pour ce crime imaginaire être traduit en cour d'assises et envoyé aux galères.

Il se rendit immédiatement chez M. de Valmenier. Il apprit qu'il était au château avec son père et sa sœur. Il n'hésita pas et prit le premier train qui partit pour le Havre. Il arriva à Beuzeville à huit heures du soir. Une pluie torrentielle inondait et défonçait les chemins. Pour gagner Valmenier André ne put trouver qu'une mauvaise carriole découverte. Il y monta ; à dix heures il était au château, mais en quel équipage ! Mouillé jusqu'aux os, glacé, se soutenant à peine et sentant son irritation morale croître avec son malaise physique.

Il y avait réception chez le marquis. Toute la noblesse des environs était là, raide et empesée dans ses habits de gala, écoutant solennellement une sonate de Haydn, exécutée par quatre bons gentilshommes qui ne dédaignaient pas les applaudissements d'un public aristocratique. L'assemblée était grave et recueillie. On s'ennuyait, mais avec dignité.

Tout à coup, écartant les domestiques qui voulaient s'opposer à son passage, André tomba comme la foudre au milieu de la phrase principale de l'andante de la sonate. A la vue de ce jeune homme pâle, défait, couvert d'eau et de boue, ce ne fut qu'un cri dans l'assistance. Robert reconnut son adversaire et s'avança rapidement vers lui, mais André le prévenant :

— Pardon, monsieur, laissez-moi parler, je vous prie, et surtout ne prenez pas ces grands airs de dignité offensée. La patience m'échappe, et je viens....

Tout à coup il pâlit horriblement, prononça indistinctement quelques paroles et s'affaissa sans mouvement et sans connaissance sur un fauteuil qui fort heureusement se trouva là pour le recevoir.

Cette singulière aventure termina brusquement la fête. Un médecin fut appelé. Quand il arriva à minuit l'évanouissement durait encore.

Le lendemain matin, André était revenu à lui, mais une fièvre ardente s'était déclarée et tous les symptômes d'une fluxion de poitrine du caractère le plus grave venaient d'apparaître. Il n'y avait pas à songer à transporter le malade à Fécamp ; c'eût été le tuer.

Le vieux marquis était au comble de la stupeur : Pourquoi, se demandait-il, cet ingénieur est-il venu perdre connaissance chez moi ? Robert était exaspéré et déclarait à sa sœur qu'il tuerait M. Lacombe. Marguerite très-agitée et très-inquiète lui répondait qu'un nouveau duel serait un crime et une folie. Tous deux se tenaient d'ailleurs sur la défensive, évitant de répondre aux questions de leur père et feignant de partager son étonnement. Une sœur de charité donnait ses soins à André qui, abattu par la maladie, n'avait pas la conscience de son état et était incapable de penser.

Cependant les amis et les voisins qui avaient été témoins de l'arrivée d'André au château ne se piquèrent pas de discrétion. Un nouveau chapitre fut ajouté au roman dans lequel André et Marguerite jouaient les principaux rôles. Le jeune ingénieur était installé au château ! Pourquoi? On l'ignorait, mais on n'en tirait pas moins cette conséquence que le scandale passait toute limite.

Une semaine s'écoula. Le docteur répondait de la vie d'André et celui-ci commençait à se demander où il était, lorsque le marquis reçut la visite de M. le baron de la Richaudière qui, le plus tranquillement du monde, lui adressa cette question :

— A quand le mariage ?

— Quel mariage ? repartit M. de Valmenier ?

zèle, ses aptitudes multiples, son intelligence et re de talent dont la grâce mélancolique et displait infiniment au public.

MAD. MADELEINE BROHAN

une artiste qui peut franchement dire son âge : de Mlle Augustine Brohan est née en 1833. Fille d'éminentes comédiennes, la jeune Madeleine ne manquer d'entrer aussi dans l'art. Elle suivit les M. Samson au Conservatoire, obtint bientôt le prix de comédie sans partage, et elle débuta de Théâtre-Français à peine âgée de dix-sept ans. pas perdu le souvenir de l'éclat de ce début dans *s de la reine de Navarre*, éclat que déterminaient la beauté et les talents de l'artiste, le beau nom portait, et l'espoir qu'on éprouvait de lui voir comlacune laissée dans la compagnie par le départ Mlle Plessy. Pendant plus d'un an, la belle et que Madeleine fit le succès de la pièce de ses tout en se produisant dans le répertoire. *Céli-Sylvia* lui valurent de nouveaux succès. Un an apparition elle fut reçue sociétaire.

55, avant obtenu de l'autorité supérieure un congé, Mlle Brohan, qui était devenue depuis peu io Uchard, passa en Russie, où elle obtint de uccès. Son congé n'ayant pu être renouvelé, elle la Comédie-Française, comblée des dons de la u czar.

our de Mad. Madeleine Brohan, d'abord signalé n de froideur de la part des coteries, fut accueilli vif plaisir par le vrai public. Elle rentra triomnt dans tous ses rôles, et en créa plusieurs qui ont sa jeune renommée, en justifiant la part qu'elle par droit de naissance et par droit de conquête, glorieuse *trinité des Brohan*.

MAD. BONVAL.

t destinée toute jeune au théâtre, entra au Cone, et fut admise à débuter au Français en 1845, ploi des soubrettes, vers lequel l'avait dirigée son r Samson. Elle fit un moment partie de la troupe de Londres avec Régnier et Mlle Plessy, et, à r, elle entra à l'Odéon, où elle créa quelques s en dehors de ceux qu'elle tint dans le vieux e. En 1847, elle entra définitivement à la Comédie-où elle tint toutes les soubrettes classiques à Mlle Augustine Brohan, chef d'emploi, tout en vers rôles dans les nouveautés. En 1852, enfin, val fut reçue sociétaire. Dès lors elle obtint des un plus grand nombre de rôles, et sa part devint e dans les reprises; c'est ainsi qu'on la voit sucent dans *le Cœur et la dot*, *la Calomnie*, *la Petite Voyage à Dieppe*, *la famille Poisson*, *Adrienne ur*, *le Double veuvage*, *Stella*, etc., etc. Mlle Bonrie dans tous ses rôles un physique agréable, une ore, une tenue excellente, beaucoup de franchise, et de rondeur. Elle excelle dans plusieurs rôles répertoire : la nourrice du *Médecin malgré lui*, *es Femmes savantes*, etc.

MAD. E. DUBOIS.

Née en 1837, c'est la plus jeune sociétaire du Théâtre-Français.

Mlle Emilie Dubois n'était pas destinée au théâtre par son père, employé à la préfecture de la Seine. Son goût très vif pour la musique avait décidé sa famille à la placer au Conservatoire pour s'y perfectionner. Ce fut là que, contagieusement peut-être, se déclara sa vocation comique, et qu'elle se présenta à l'improviste à l'examen d'admission. Elle fut reçue et entra dans la classe de M. Samson. Dix-huit mois après, et à peine âgée de quinze ans, sur la demande de Mme de Girardin, elle était engagée au Théâtre-Français pour créer le rôle de Jeanne dans *Lady Tartuffe*; plus tard elle obtint celui de Blanche dans *la Joie fait peur*; à la fin de 1854, elle était nommée sociétaire.

Mlle Dubois a joué ou repris tous les rôles de son emploi et créé ceux de cet emploi dans la *Pierre de touche*, les *Jeunes gens*, le *Gâteau des reines*, *un Vers de Virgile*, l'*Amour et son train*, *Comme il vous plaira*, les *Pauvres d'esprit*, le *Fruit défendu* et les *Doigts de fée*. Douée d'une jolie figure, d'une taille élégante, et des dons spéciaux qui font la comédienne, Mlle Dubois se rend de plus en plus digne de la haute position qui lui fut, bien jeune, si exceptionnellement accordée, et qu'elle a définitivement conquise, il y a peu de semaines, par sa brillante création d'*Emma*, dans le *Duc Job*, rôle où ses charmantes qualités sont tout particulièrement mises en lumière.

MAD. E. GUYON.

Nous avons affaire cette fois à une artiste qui, bien que jeune encore, est consommée dans son art, et qui avait sa place réservée dans ce sociétariat, l'Académie française des comédiens. Plus que jamais la place nous manquerait à suivre dans sa brillante carrière l'éminente actrice qui a tenu une si large part dans les grands succès du boulevard pendant dix ans, et qui a fini par revenir à son point de départ, chargée du poids des lauriers populaires. Mme Emilie Guyon n'a guère que trente-cinq ans encore, et déjà son nom fait une partie essentielle de l'histoire du drame moderne, avec ceux de Georges et de Dorval, dont elle a recueilli le double et royal héritage. Sans doute les allures plus lentes du Théâtre-Français n'ont pas encore permis à la célèbre artiste de trouver, en dehors du répertoire ancien ou courant, l'occasion de faire avec l'éclat voulu ses preuves locales; mais ce moment ne peut tarder à venir, et l'on parle déjà d'un grand rôle, dans un drame nouveau de M. Charles-Edmond, qui nous montrerait la belle et puissante artiste dans un cadre digne de son autorité. Attendons avec confiance, car Mme Guyon ne peut manquer de retrouver à la rue Richelieu les grands succès du boulevard, qui ont fait d'elle une des célébrités du drame moderne.

JULES LECOMTE.

Perte du Du Guesclin.

Le mercredi, 14 décembre, par le plus beau temps du monde, le *Du Guesclin*, sous la conduite d'un pilote, sortait en rade de Brest pour faire l'expérience de ses machines. Une commission qu'il avait à bord devait juger de leur puissance et de leur bon effet.

A neuf heures vingt minutes, le navire filait plus de dix nœuds, le commandant venait de faire remarquer au pilote que le vaisseau passait bien près de terre, lorsqu'un choc avertit l'équipage que la quille touchait sur des rochers. Le *Du Guesclin* venait de s'échouer, sur les Couettes, à deux cents mètres à peu près de l'île Longue.

Le navire se tint d'abord droit, puis s'inclina du côté de tribord; mais, vingt minutes après, la mer descendant, il fut tout à coup abattu en grand sur bâbord par une inclinaison de 45°, et la mer entra dans sa batterie haute.

On opéra immédiatement le sauvetage de l'équipage au moyen d'un va-et-vient installé du vaisseau à terre, et avec le secours des embarcations des autres vaisseaux de l'escadre qui embarquèrent tout le monde pour le mettre en sûreté sur l'île Longue.

Le commandant, resté à bord le dernier, a montré, pendant l'échouage, le plus grand sang-froid, a organisé et dirigé le sauvetage, et n'a eu à déplorer aucun accident.

Le navire est aujourd'hui dans une position critique : à chaque marée, il se remplit, et l'eau baigne le grand mât. Samedi, tout espoir de renflouer le vaisseau a été perdu. Le côté de babord est complétement défoncé. L'artillerie, la mâture et plusieurs autres objets ont pu être amenés dans le port; on travaille à démonter la machine, mais les vents d'ouest rendent les opérations très-difficiles, et il est bien à craindre qu'on ne puisse arracher le *Du Guesclin* à la mer que pièce par pièce.

Notre gravure représente le *Du Guesclin* échoué, et le moment où l'*Algésiras*, portant le pavillon du contre-amiral Pâris, se rend sur les lieux pour lui porter secours.

MAC VERNOLL.

Chronique scientifique.

ANESTHÉSIE NATURELLE. — APPLICATION DE L'ALUMINIUM.

Il y a bon nombre d'années, — c'était, si je ne me trompe, en 1816 ou 1817, — alors que l'on s'occupait beaucoup de magnétisme et de somnambulisme, on avait signalé quelques phénomènes singuliers que l'on ne parvenait pas à expliquer, et qui bien souvent mirent les expérimentateurs dans de grands embarras.

Sur certains individus soumis aux expériences, le résultat des passes magnétiques était ou la catalepsie ou une insensibilité complète.

On était sur la trace de l'anesthésie naturelle et sans danger, mais on s'arrêta en chemin. Depuis, on a fait grand bruit de la découverte de l'anesthésie au moyen de l'éther et du chloroforme; mais, avec le temps et l'expérience, on n'a pas tardé à reconnaître que l'em-

---

is vous me comprenez bien! celui de Mar-

fille se marie!

us voulez plaisanter!

qui épouse-t-elle?

parbleu! ce jeune homme qui a fait jeudi une entrée si étrange dans votre salon...?

rlez-vous sérieusement?

surément, mais je regrette maintenant de pas gardé le silence. Excusez-moi. Mon senest que ce mariage est nécessaire et n'aura surprenant. M. Lacombe n'a pas de naissance, ami à moi qui le connaît le tient pour un honnête homme et c'est quelque chose. L'in de votre fille est de son côté. On a beaucoup cette affaire. Vous auriez tort, mon cher, de ne pas consentir à une union qui sera le de ces deux jeunes gens, et je ne vous cache l'opinion publique vous blâmerait. Encore une rdonnez-moi ma franchise. Nous sommes puis quarante ans et je crois que je serais e de vous dissimuler ma pensée.

la Richaudière prit congé du marquis qui fit t pour le remercier de son conseil. Il était dans le plus cruel embarras, comprenant qu'il il dans l'ignorance de faits connus probabletous et ne pouvant l'avouer.

immédiatement demander Marguerite et Roexigea et obtint les explications les plus ; mais deux versions très-différentes se troun présence. Robert attribuait à André le rôle ligne séducteur et jurait de venger l'honneur sœur. Marguerite, au contraire, exposait t M. Lacombe était parfaitement innocent et comment un déplorable quiproquo avait créé cette singulière situation. Elle ajoutait avec un grand calme qu'il fallait empêcher un second duel, qu'il n'était pas permis de jouer ainsi avec la vie de M. Lacombe, que ce nouvel éclat ne ferait d'ailleurs que la compromettre plus gravement, qu'elle ne mettait pas sa dignité dans la dissimulation de ses véritables sentiments, que son mariage avec André lui paraissait absolument nécessaire, que ce jeune homme lui avait plu, que s'il était pauvre, elle était riche, qu'elle avait les goûts les plus modestes et qu'elle ne s'indignait nullement à la pensée de prendre le nom de Mme Lacombe.

Le marquis laissa parler Robert et Marguerite sans leur adresser aucune réponse. Il avait en sa fille une confiance absolue. Pour lui, ce qu'elle avait dit était la vérité.

M. de Valmenier alla voir André, qui entrait en convalescence. La conversation fut longue. L'ingénieur raconta ses malheurs. Son récit confirma les aveux de Marguerite. Quand il eut achevé :

— Monsieur, lui dit le marquis, il faut que vous épousiez ma fille.

— Mais je ne la connais pas!

— Vous la connaîtrez.

— Mais je vais me marier!

— Vous venez de me dire que votre futur beau-père avait rompu.

— Mais cependant...

— Ecoutez, monsieur, vous êtes encore faible et agité. Laissez-vous soigner et guérissez. Seulement, soyez certain que vous serez mon gendre avant un mois. Il le faut absolument, et voici pourquoi.

A son tour le marquis fit à André le récit des événements qui avaient compromis Marguerite, et il acheva en lui disant :

— Ainsi, dès maintenant vous faites partie de ma famille. Habituez-vous à cette idée. Elle n'a rien de terrible. Il y a des cas de force majeure. Si ce mariage ne se fait pas, ma fille, placée dans une situation terrible par une succession inouïe de circonstances malheureuses, entrera certainement au couvent. Je la connais et je sais qu'elle agira ainsi. D'un autre côté, mon fils est résolu à vous tuer ou à se faire tuer par vous. J'aime mes enfants, je ne veux pas votre mort, et voilà pourquoi vous épouserez ma fille, qui est charmante et qui aura cinq cent mille francs de dot.

Un mois après André, qui avait eu le loisir de voir et d'écouter Marguerite, se laissa faire une douce violence et accepta bravement la main de Mlle de Valmenier.

Aujourd'hui, après quinze années écoulées, il ne le regrette pas. Combien de maris n'en diraient pas autant qui ont cependant choisi librement leurs femmes?

La fureur de Robert est apaisée et son beau-frère est son meilleur ami.

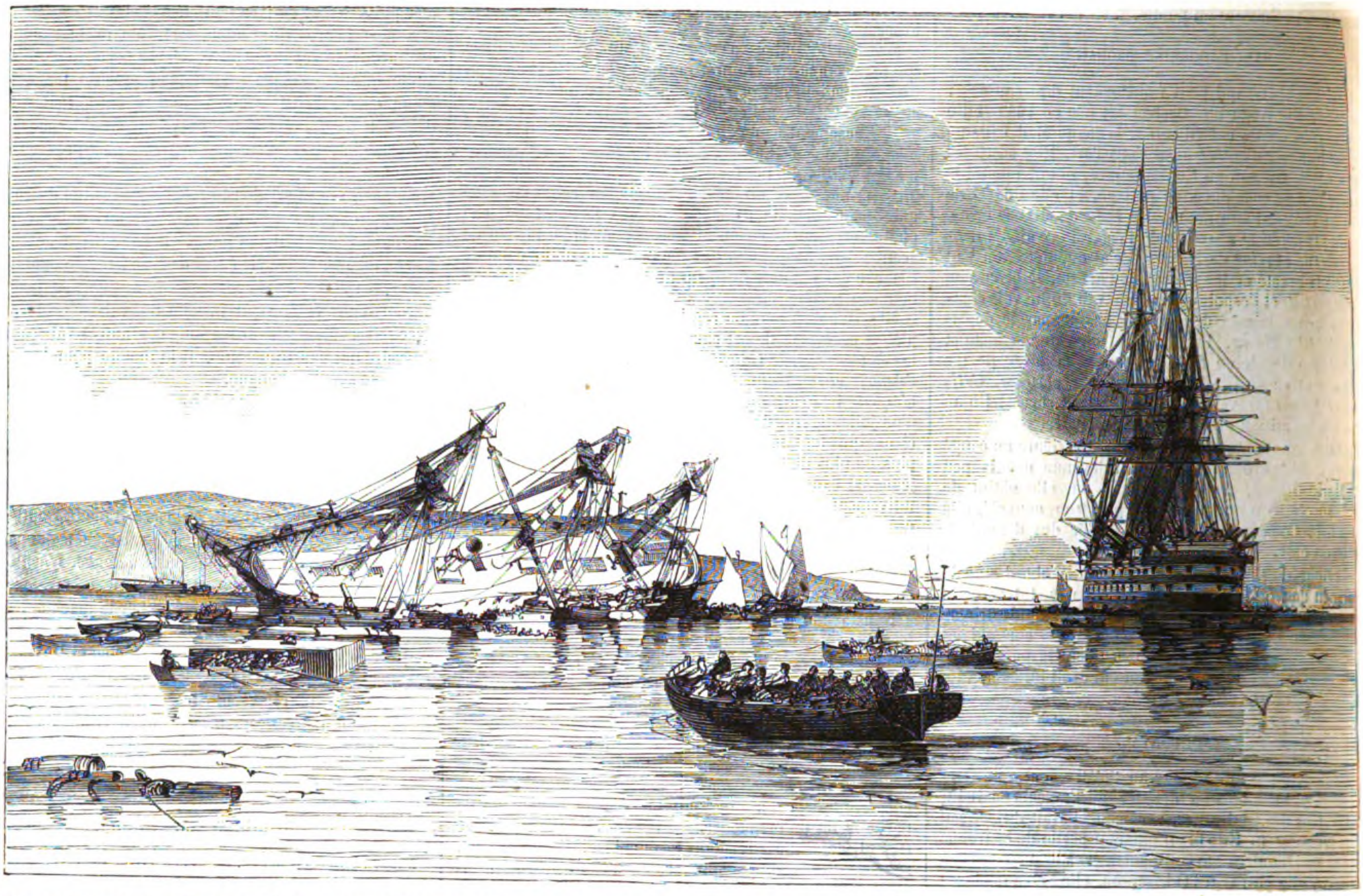
Mlle Delanneau a épousé le premier clerc de l'étude de son père.

M. de Brévannes grisonne. Il est resté garçon. Il va toujours à l'Opéra et il y entend toujours les mêmes opéras sans ennui et sans plaisir.

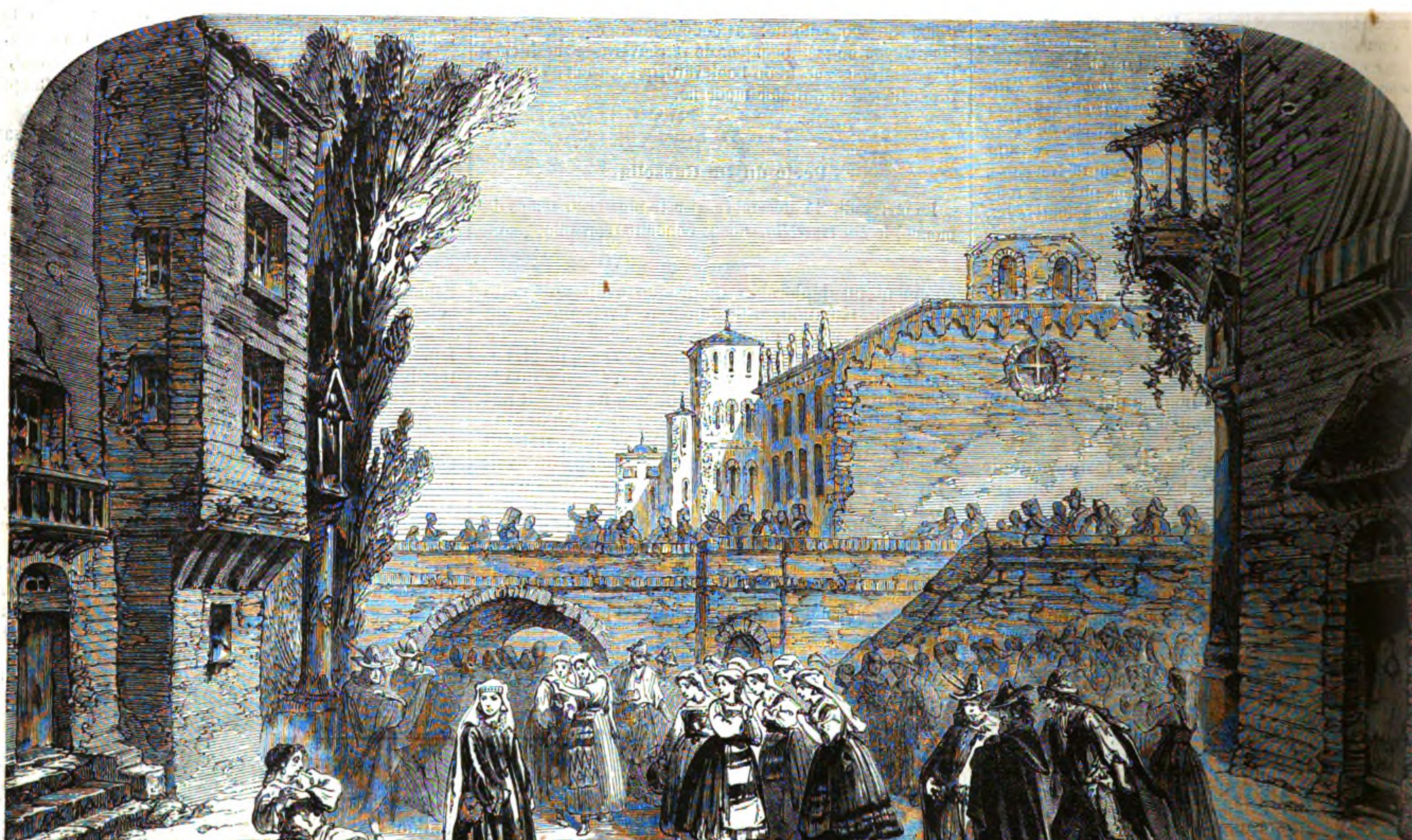
Quant au chemin de fer, il a respecté les arbres et les prairies de Valmenier; il a pris le parti de suivre respectueusement les grands murs du parc.

LUDOVIC HALÉVY.

FIN.



Echouage du *Du Guesclin* devant l'île Longue, à l'entrée du port de Brest, dessin de M. Durand-Brager, d'après un croquis de M. Hennecart, chirurgien de marine.



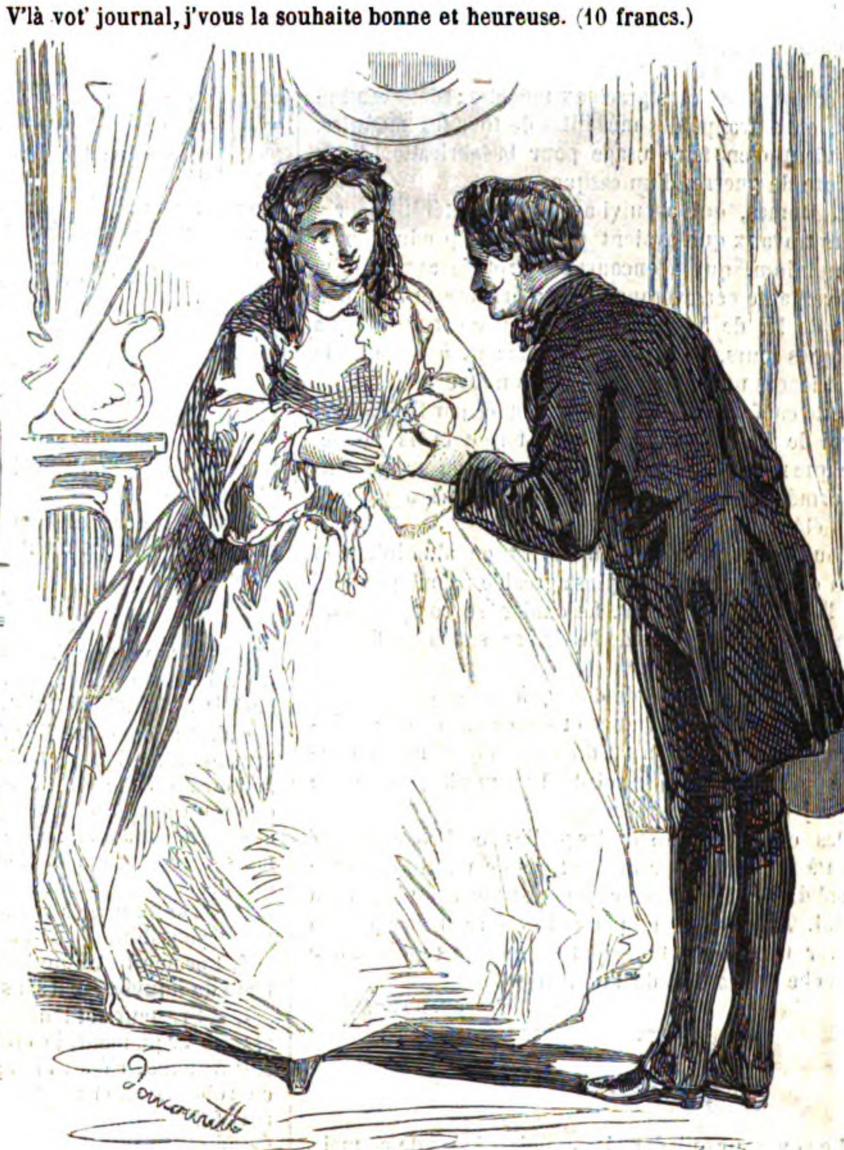
Théâtre de la Porte-Saint-Martin. — *La Tireuse de cartes*, acte Ier.

— C'est votre facteur qui vous apporte votre almanach. (2 francs.)

V'là vot' journal, j'vous la souhaite bonne et heureuse. (10 francs.)

PENDANT LES HUIT PREMIERS JOURS.

— J'ai pour vous une pipe à votre nom, monsieur Jules. (Cinq francs,)



PENDANT TOUT LE MOIS.

— Madame, agréez mes souhaits et mon hommage. (On ne sait pas ce que ça coûte.)

ploi de ces substances était souvent dangereux. Les médecins, les chirurgiens surtout, n'y ont recours que dans des circonstances tout à fait exceptionnelles.

C'est au moment où la science hésitait, pour ainsi dire, qu'une communication de M. Brocca, présentée à l'Académie des sciences par M. Velpeau, vint attirer de nouveau l'attention du monde savant sur des faits ayant aujourd'hui en leur faveur la consécration de l'expérience.

On avait remarqué qu'en plaçant devant le visage d'une personne, à la distance de quinze à vingt centimètres et à la hauteur des yeux, un objet brillant qu'elle doit fixer, un bouton de métal, le manche d'une petite cuillère d'or ou d'argent, il se produisait des effets singuliers.

La personne soumise à l'expérience commence, au bout de quelques secondes, par loucher; puis, très-rapidement, l'insensibilité nerveuse s'étend à toutes les parties du corps, et elle a lieu d'une manière si complète que des opérations très-graves ont été faites sur des sujets malades sans qu'ils aient eu conscience de la moindre douleur. On cite une pauvre femme opérée, d'après ce nouveau procédé, d'un abcès qui la faisait horriblement souffrir, et que l'on a ranimée, par l'insufflation sur les yeux, quelques gouttes d'eau sur les tempes, lorsque l'opération et le pansement ont été entièrement terminés.

En communiquant ces faits à l'Académie des sciences, M. Velpeau n'a pas hésité à déclarer qu'ils lui avaient causé autant d'étonnement que de joie. Il est du nombre des hommes prudents qui n'approuvent pas en toutes occasions l'usage de l'éther et du chloroforme.

Les expériences de M. Brocca, celles qui sont faites sous les yeux de l'honorable académicien dans les services qui lui sont confiés, donnent l'espoir que l'on possède aujourd'hui un moyen simple, naturel, peu dangereux d'obtenir l'insensibilité dans le corps de l'homme, et celui non moins simple, non moins naturel, d'en limiter la durée et de la faire cesser.

Depuis la découverte de l'aluminium, — ce métal précieux appelé à rendre de si grands services aux arts et à l'industrie, — de nombreuses tentatives ont été faites pour élargir le cercle de ses applications. On l'a employé pour la fabrication des instruments les plus délicats; on en a fait des statuettes et des vases reproduisant les plus gracieux modèles; dans ses lingots, on a frappé des médailles de tous les modules. On vient d'en faire usage pour la fabrication d'une coiffure de guerre, d'un casque.

M. Dumas, qui a suivi avec tant d'intérêt les premiers travaux qui avaient pour but la production de l'aluminium, qui a encouragé, protégé avec une si bienveillante persévérance les expériences et les tentatives de M. de Ville, a bien voulu se charger, il y a quelques jours, de présenter également à l'Académie des sciences un casque fait avec le nouveau métal.

Cette coiffure militaire, commandée par Sa Majesté le roi de Danemark, a, pour la forme et la coupe, quelque ressemblance avec les casques en usage dans les armées russes. Il est cependant d'une apparence plus élégante.

Tout le corps de la coiffure est en aluminium et d'un éclat remarquable, plus agréable à l'œil que celui de l'acier et de l'argent. Le cimier se compose d'un lion doré et, au-dessus de la visière, se trouve fixé un écusson armorié en or.

Il avait été question de donner à un des corps d'élite de notre armée des casques et des cuirasses en aluminium. L'heureux résultat du magnifique travail exécuté pour Sa Majesté le roi de Danemark, prouve que ce projet peut se réaliser.

Des expériences, sur lesquelles le *Monde illustré* aura à revenir, ne permettent pas de mettre en doute la solidité et la puissance de résistance du nouveau métal. Plus qu'on ne paraît le croire il est appelé à opérer une révolution inattendue dans plus d'une branche des arts et de l'industrie.

CH. D'ARGÉ.

COURRIER DU PALAIS.

Le voyageur qui, dans les premiers jours de ce mois, eût parcouru l'Amérique du nord depuis le Saint-Laurent et le lac Ontario jusqu'aux montagnes bleues et aux Alleghanys, eût assisté à un spectacle imposant. Les cloches sonnaient le glas funèbre. Les citoyens, le crêpe au bras ou au chapeau, se pressaient dans les temples. Les signes d'un deuil public éclataient de toutes parts. A Albany, dans l'État de New-York, le canon tonnait de minute en minute comme au jour de la mort des grands citoyens. Celui qui venait de mourir était mieux encore qu'un grand citoyen, c'était un martyr et un précurseur, le martyr d'une idée généreuse, le précurseur de l'égalité des races, de l'émancipation des noirs, c'était le vaincu de Harper's Ferry, c'était le vieux Brown.

Je vous ai dit son combat, sa défaite, sa captivité, sa condamnation. Il avait vu la mort de trop près, il s'était trop familiarisé avec elle pour que, même sous la forme d'un supplice honteux, elle pût l'étonner. Ses derniers moments ont été ceux d'un sage et d'un héros. Sa femme avait eu la permission de le voir: pendant deux heures il s'est entretenu avec elle de l'avenir de leurs enfants, de son avenir à elle, du partage des biens qu'il laissait, toujours aussi calme, aussi impassible que s'il eût été au coin de son foyer, dans son petit village des environs d'Albany. Il a réglé aussi les détails de ses funérailles. Il a exprimé le vœu qu'elles fussent faites simplement, sans aucune de ces manifestations bruyantes, de ces démonstrations théâtrales qui ôtent à cet acte ce qu'il doit avoir de grave et de religieux. Il a désiré que son corps fût brûlé, que les cendres en fussent placées sous le marbre funéraire qui recouvre la tombe de son père, et qu'une épitaphe qu'il a rédigée lui-même rappelât la cause pour laquelle il s'était dévoué. Puis il s'est fait conduire auprès de ses compagnons d'infortune; il a encouragé les forts, raffermi les faibles et pardonné à ceux dont le témoignage lui avait manqué devant ses juges.

L'heure venue, il est monté dans le chariot qui devait le conduire au lieu de l'exécution et s'est assis avec son geôlier sur un coffre en sapin qui contenait son cercueil. Aucun membre du clergé ne figurait dans le cortége; non pas que Brown fît mépris de la religion, mais il lui répugnait d'avoir pour l'assister un ministre qui professât l'esclavage. « Je préférerais, avait-il dit, être accompagné jusqu'à l'échafaud par une demi-douzaine d'enfants esclaves et leur bonne vieille mère que par l'éloquence combinée de tout le clergé de la république. »

Le gouvernement virginien avait déployé un appareil militaire des plus formidables. Des canons chargés à mitraille avaient été amenés au pied de l'échafaud. Lorsque Brown eut été amené devant la fatale trappe, que le bonnet fatal eut été placé sur sa tête et le nœud ajusté, un ordre se fit entendre d'arrêter tout mouvement. Était-ce la grâce du condamné qui arrivait? Non, c'était tout simplement une fantaisie du général Taliafero. Ce jovial militaire avait trouvé piquant de faire exécuter en ce moment une manœuvre par ses troupes, comme si l'ennemi eût été en vue. Plus de dix minutes se passèrent ainsi en marches et contre-marches, le condamné, pendant ce temps, attendait toujours, immobile comme un marbre. Le geôlier en eut pitié et lui demanda s'il était fatigué. « Non, répondit Brown, mais ne me gardez pas ici plus longtemps qu'il n'est nécessaire. »

A onze heures un quart, les manœuvres terminées, la bascule joua et le condamné fut lancé dans le vide. Trente-cinq minutes seulement après la suspension, les battements du pouls avaient cessé et la vie était complétement éteinte.

Ainsi est mort cet homme à qui un jour on dressera des statues et dont un Plutarque à venir écrira l'histoire.

On parle de la roue de la Fortune: celle de la Chronique n'est pas moins féconde en contrastes ironiques, et voici qu'après la grande personnalité de Brown vient se placer devant moi le minois chiffonné de Mlle Antoinette Jathiot.

Qu'est-ce donc que Mlle Antoinette Jathiot? Elle a été artiste dramatique, et alors elle s'appelait Antonia. Aujourd'hui elle a quitté le théâtre pour le demi-monde; elle a un somptueux appartement, une petite voiture et de grands laquais; elle s'est donné la particule et se fait saluer du nom de Mme de Savy. Ce n'est pas moi qui dis cela, au moins, — je ne voudrais pas exposer mes yeux aux ongles roses de Mlle Antonia; — je laisse la responsabilité de l'assertion à ses adversaires, MM. Dormeuil et Plunkett, avec lesquels elle est en train de liquider, non sans peine, sa situation théâtrale.

Les directeurs et leur pensionnaire s'étaient séparés assez brusquement, je crois vous avoir dit pourquoi: Mlle Antonia, c'était l'indiscipline incarnée, la révolte en robe et en crinoline. Les écoliers qui jettent des pois fulminants dans leur classe n'y causent pas plus de désordre que n'en apportaient les espiègleries de Mlle Antonia dans la troupe du Palais-Royal. La présence du public n'était même pas un frein pour elle: ne l'avait-on pas vue déboutonner en scène le gilet de ce bon M. Amant? et qui sait si elle n'eût pas été tentée quelque jour d'offrir entre deux répliques un verre de punch à Grassot et une prise à Hyacinthe? — Passe encore, si Mlle Antonia eût consenti à remplir bien ou mal les rôles qu'on lui distribuait, mais elle avait la prétention de faire un choix: c'est ainsi qu'indignée pour jouer une des dames qui devaient figurer dans le *Punch Grassot*, elle envoya promener auteurs et directeurs.

Le rôle n'était pas bon, c'est vrai; il exigeait de l'artiste une pantomime plus expressive que décente et distinguée, c'est encore vrai; mais quoi! les dames du Palais-Royal ne sont pas non plus des demoiselles de Saint-Cyr.

On plaida réciproquement en résiliation d'engagement. Les directeurs réclamèrent en outre des dommages-intérêts, par application de la clause de dédit stipulée à leur profit. Mlle Antonia répliqua que le dédit était exorbitant et partant dérisoire. « Comment, dit-elle, vous me donnez 1,500 francs par an, c'est-à-dire juste ce qu'il me faut pour payer mes gants et ma poudre de riz; vous me forcez avec cela de me fournir de toilettes de ville, de bottines de soie et de bas brodés, et il faudra, si je vous quitte, que je vous paye un dédit de 10,000 francs; mais où voulez-vous donc que je les prenne? »

Le raisonnement n'eût pas valu grand chose si Mlle Antonia n'y eût ajouté cette autre petite phrase, plus grosse qu'elle n'en a l'air: « J'étais mineure quand j'ai signé mon engagement. »

— Mineure, mineure... diablement émancipée! et vos voitures, et vos laquais, et votre soie, votre velours, vos dentelles, et vos engagements précédents à la Porte-Saint-Martin et aux Variétés!

Ainsi parlent les directeurs et leur langage a triomphé devant le Tribunal de commerce; mais il a échoué devant la Cour: un principe important résulte de l'arrêt, c'est que « lorsqu'il s'agit d'apprécier ce que vaut l'engagement contracté par un artiste en état de minorité, la preuve de la lésion peut résulter de la comparaison de ses modiques appointements avec les dépenses onéreuses et le dédit considérable qui lui sont imposés. »

La morale est sauvée, — et c'est Mlle Antonia qui aura eu la gloire de la faire triompher. — On ne peut cueillir à la fois toutes les couronnes, remporter tous les succès. Celui-ci consolera Mlle Antoinette de ses désagréments dans la carrière artistique. Et puis d'ailleurs ne lui reste-t-il pas encore l'existence brillante et dorée de Mme de Savy?

Moins dorée certainement est celle du pauvre ténor Pietro Carminati. Vous l'avez vu cent fois ce modeste artiste, ce plébéien du théâtre, et il est probable pourtant que vous ne le reconnaîtrez pas: Druide dans *Norma*, Romain dans *Poliuto*, Écossais dans *Lucia*, il est de ceux qu'on écoute sans les regarder. Il ne se ruine pas en costumes, lui, et je mets en fait qu'une seule jupe de Mlle Antonia suffirait à le défrayer de gilets et de cravates pour le restant de ses jours. Sa garde-robe d'apparat, celle sous laquelle il se produit dans les concerts, se réduit à un habit noir, un pantalon noir et un gilet blanc. C'est avec elle — et les deux octaves de sa voix — qu'il bat monnaie dans l'intervalle des saisons théâtrales, et vous jugez si elle lui est nécessaire! Avec quel soin il l'empaqueta dans son sac de nuit lorsqu'au printemps de cette année il quitta Paris pour se rendre à Bergame sa patrie, ai-je besoin de vous le dire? ai-je besoin de vous dire aussi quel fut son désespoir lorsqu'arrivé au but de son voyage il ne trouva plus son précieux sac parmi les colis débarqués à la gare de Bergame par la Compagnie Victor-Emmanuel? Comment en habit de voyage oser se présenter dans les salons du podesta ou seulement dans la sacristie du *Duomo*? Lui, ténor d'opéra, ne le mettrait-on pas à la porte comme un chanteur forain? Et jamais cependant il ne s'était senti plus en voix. La brise natale avait raffermi son larynx, épuré ses plus belles notes, il ne demandait qu'à les échanger contre une pluie d'or, contre un déluge de bravos. Le ramage, il l'avait! mais le plumage!...

Le plumage circulait sur toutes les routes ferrées de France et d'Italie. Ce qu'il fit de kilomètres, de gare en gare, de station en station est incalculable. Il a été découvert enfin, et une des Compagnies a rapporté triomphalement un reçu signé Carminati. Notre ténor avait donc retrouvé son sac de nuit? Ah bien, oui! la signature inscrite sur le bulletin n'était pas la sienne, c'était celle d'un de ses amis, un autre Carminati. Les habits de nos amis sont nos habits, dit certain proverbe, et l'autre Carminati en avait fait l'application sur lui-même avec les habits de l'artiste.

Ce dernier avait assigné les trois Compagnies par les mains desquelles avait successivement passé le fameux sac de nuit: il demandait mille francs de dommages-intérêts. Il en a obtenu deux cent cinquante.

Un soufflet donné par un boursier à un autre boursier avait eu, — suivant le mot agréable d'un journal judiciaire, — un certain retentissement. La chose a été jugée cette semaine. Le souffletant a été condamné à quinze jours de prison et 200 francs d'amende. Il est juste de dire qu'il n'a pas tenu à ces messieurs que l'affaire ne se soit terminée sur un autre terrain que celui de la police correctionnelle.

Et puisque me voici à la Bourse, je vous annonce, pour terminer, le procès de l'agent de change Giblain qui vient de s'ouvrir aujourd'hui devant la Cour d'assises. L'accusation lui demande compte de 419 faux. Lui, se prétend blanc comme neige. Nous verrons bien.

PETIT-JEAN.

CHRONIQUE MUSICALE.

Travaux des théâtres lyriques pendant l'année 1859.

Opéra.

Premières représentat.	*Herculanum* (4 actes). Méry, Hadot, F. David. Voir à la page.	191	(1er semestre.)
	Roméo et Juliette (3 actes). Nuitter, Bellini.	191	(2e s.)

Opéra-Comique.

Premières représentations.	*Le Pardon de Ploërmel* (3 actes). Carré, Barbier, Meyerbeer.	239	(1er s.)
	Le Diable au Moulin (1 acte). Carré, Cormon, Gevaert.	351	(1er s.)
	Voyage autour de ma chambre (1 acte). Duvert, Lauzanne, Grisar.	127	(2e s.)
	Le Rosier (1 acte). Challamel, H. Potier.	143	(2e s.)
	La Pagode (2 actes). Saint-Georges, Fauconnier.	230	(2e s.)
	Yvonne (3 actes). Scribe, Limnander.	383	(2e s.)
	Don Gregorio (3 actes). Sauvage, Leuven, Gabrielli.	415	(2e s.)
Reprises.	*Les Mousquetaires de la Reine.*	31	(2e s.)
	L'Ambassadrice.	63	(2e s.)
	Le Songe d'une Nuit d'été.	222	(2e s.)

Théâtre-Italien.

Premièr. repres.	*Poliuto* (3 actes). Donizetti.	270	(1er s.)
	Un Curioso accidente (2 actes). Berettoni, Rossini.	399	(2e s.)
Reprises.	*Sémiramide.*	47	(1er s.)
	Idem.	319	(2e s.)
	Marta.	47	(1er s.)
	Don Desiderio.	127	(1er s.)
	Elisire d'Amore.	159	(1er s.)
	Otello.	255	(1er s.)
	La Traviata.	255	(2e s.)
	Italiana in Algieri.	287	(2e s.)
	Il Giuramento.	287	(2e s.)
	Rigoletto.	219	(2e s.)
	Il Barbiere.	335	(2e s.)
	Norma.	366	(2e s.)
	Il Trovatore.	399	(1er s.)

Théâtre-Lyrique.

Premières représentations.	*La Fée Carabosse* (3 actes). Cogniart, Lockroy, V. Massé.	175	(1er s.)
	Faust (5 actes). Barbier, Carré, Gounod.	222	(1er s.)
	Abou-Hassan (1 acte). Nuitter, Beaumont. Weber.	335	(1er s.)
	L'Enlèvement au Sérail (2 actes). Pascal, Mozart.	351	(1er s.)
	Les Violons du Roi (3 actes). Boisseaux, Deffes.	255	(2e s.)
	Mademoiselle Pénélope (1 acte). Boisseaux, de Lajarte.	335	(2e s.)
	Orphée (5 actes). Molines, Gluck.	351	(2e s.)
Reprise	*Bobin des Bois* (3 actes). C. Blaze, Weber.	31	(1er s.)

Bouffes-Parisiens.

Premières représentations.	*L'Omelette à la Follembuche* (1 acte). M. Michel Labiche, Delibes.	399	(1er s.)
	L'Ile d'amour (1 acte). Dulocle, Dulehelle	399	(1er s.)
	Un Mari à la porte (1 acte). Delacour, Maurand, Offenbach.	15	(2e s.)
	Les Vivandières de la grande armée (1 acte). Deforges, Jaime fils, Offenbach.	47	(2e s.)
	Dans la rue (1 acte). De Bar, Léonce, Caspers.	204	(2e s.)
	Le Fauteuil de mon Oncle (1 acte). De Rovigo, Mlle Collinet.	204	(2e s.)
	Veuve Grapin (1 acte). Deforges, de Flottow.	222	(2e s.)
	Geneviève de Brabant (2 actes). Jaime fils, Trefeu, Offenbach.	351	(2e s.)

A. L.

RÉBUS.

EXPLICATION DU DERNIER RÉBUS :

En France, on se lasse de tout.

THÉATRE DE LA PORTE-SAINT-MARTIN : *La Tireuse de cartes*, drame en cinq actes, avec prologue, de M. Victor Séjour. — THÉATRE DU PALAIS-ROYAL : *l'Omelette du Niagara*, revue en trois actes, de MM. Dormeuil père et Lambert Thiboust.

L'événement de la semaine au théâtre et même à la ville, a été la première représentation de *la Tireuse de cartes* à la Porte-Saint-Martin. Le choix du sujet, le nom des auteurs, bien que l'affiche soit restée à cet égard d'une discrétion exemplaire, étaient connus d'avance. On savait qu'il s'agissait d'une histoire dans laquelle on pouvait trouver une certaine analogie avec celle qui a tant préoccupé les journaux il y a quelques mois ; on n'ignorait pas qu'un personnage des plus hauts placés avait eu la première idée de cette pièce et l'avait écrite de concert avec un des plus vaillants et des plus méritants parmi les jeunes auteurs dramatiques. Et quand on avait appris que l'empereur et l'impératrice assisteraient à la représentation, la curiosité publique avait pris des proportions qui auraient bien fait désirer à M. Marc Fournier d'avoir pour ce soir-là le Champ-de-Mars ou au moins le palais de l'Industrie en guise de salle. Il a dû se contenter de la sienne, qui est déjà d'une belle dimension, mais que le succès qu'il a rencontré avec *la Tireuse de cartes* rendra trop petite de bien longtemps.

Car, il faut le dire tout d'abord, c'est un succès, un très-grand succès que celui-là. La critique, dont c'est d'ailleurs l'ingrat métier, ne manquerait peut-être pas de réserves à faire ; mais elle ne peut nier que ce soit une réussite très-bruyante et faite par un public de très-bonne foi ; ce qui a fait le succès, c'est précisément, je crois, la hardiesse et la courageuse audace avec laquelle est abordée une des questions les plus graves de ce temps. Qu'on en juge :

Gemea la juive, la bohémienne, a confié sa fille à une nourrice pendant qu'elle continuait sa vie errante et aventureuse. L'enfant a été livrée par la nourrice à la religion catholique et enfermée dans un couvent. Quand Gemea revient, elle apprend ce qui s'est passé. Ses colères, son désespoir ne peuvent rien obtenir de la pauvre femme, qui a juré de ne pas révéler l'asile de l'enfant, et qui meurt sous l'émotion qu'elle éprouve plutôt que de trahir son serment. La mère jure de retrouver son enfant et part à sa recherche.

Cette scène, qui termine le prologue, a produit un grand effet, elle est empreinte d'un sentiment biblique et qui rappelle en quelque sorte la dispersion des tribus.

Au premier acte, dix-sept ans se sont écoulés. L'enfant, élevée au couvent sous le nom de Paula, a été adoptée par la duchesse Lomelli. On la voit passer sur une place de Gênes avec sa mère adoptive et le jeune Ottavio, son fiancé.

Bientôt on voit Gemea qui traverse la place ; elle porte ce costume des femmes juives qu'on retrouve dans les tableaux de Rubens. Sa pâleur, son abattement dénotent la douleur qui la mine depuis dix-sept ans. Telle dut apparaître jadis la fille de Jacob *pleurant ses enfants et ne voulant pas être consolée*. Elle aperçoit Paula. D'abord elle sanglotte en songeant que la pauvre Noémie aurait le même âge. Puis bientôt elle frissonne ; un instinct secret pousse la malheureuse mère vers cette belle fille qui n'éprouve pour elle que frayeur et répulsion. — N'importe, Gemea ne se décourage point, elle ne peut renoncer à la lueur d'espoir qu'elle a conçue. Et bientôt quand la duchesse Lomelli viendra dans la maison de la bohémienne pour lui emprunter la rançon de son mari pris par les pirates algériens, Gemea en tirant l'horoscope de la visiteuse saura lui arracher son secret et lui faire avouer que Paula est bien l'enfant d'une famille juive. Cette scène, admirablement jouée par Mme Laurent, a soulevé une tempête de bravos.

Dès ce moment la lutte est déclarée entre les deux femmes. Gemea enferme la duchesse chez elle et court apprendre à Paula que Mme Lomelli n'est que sa mère adoptive. En vain celle-ci qui a réussi à s'échapper accourt et traite d'imposture la révélation de la bohémienne. — Jurez donc, s'écrie Gemea, en montrant une image de la Vierge, jurez donc sur celle que vous nommez la mère de votre Dieu, que Paula est votre fille? La duchesse hésite, se trouble, avoue enfin la vérité et Gemea triomphante emmène sa fille désolée. La pauvre enfant songe avec désespoir qu'appartenant désormais à une race proscrite, elle doit renoncer non-seulement à sa tendresse pour sa mère d'adoption, mais encore à son amour pour Ottavio.

Au quatrième acte, nous la retrouvons chez Gemea. En vain la pauvre mère cherche à consoler sa fille, en vain elle lui donne palais, bijoux, tout ce qu'elle croit pouvoir lui faire plaisir. L'enfant ne sourit même pas, un mal incurable la mine et la dévore, et bientôt quand la duchesse viendra jusque chez la bohémienne pour tâcher de consoler celle qu'elle a si longtemps appelée sa fille, quand les deux rivales prendront Paula pour juge et lui demanderont de dire elle-même celle qu'elle préfère et avec laquelle elle veut rester, la jeune fille, à bout de forces et de courage, s'écriera : Mères égoïstes, vous ne pensez qu'à vous, et vous oubliez votre enfant que vous torturez et que vous tuez.

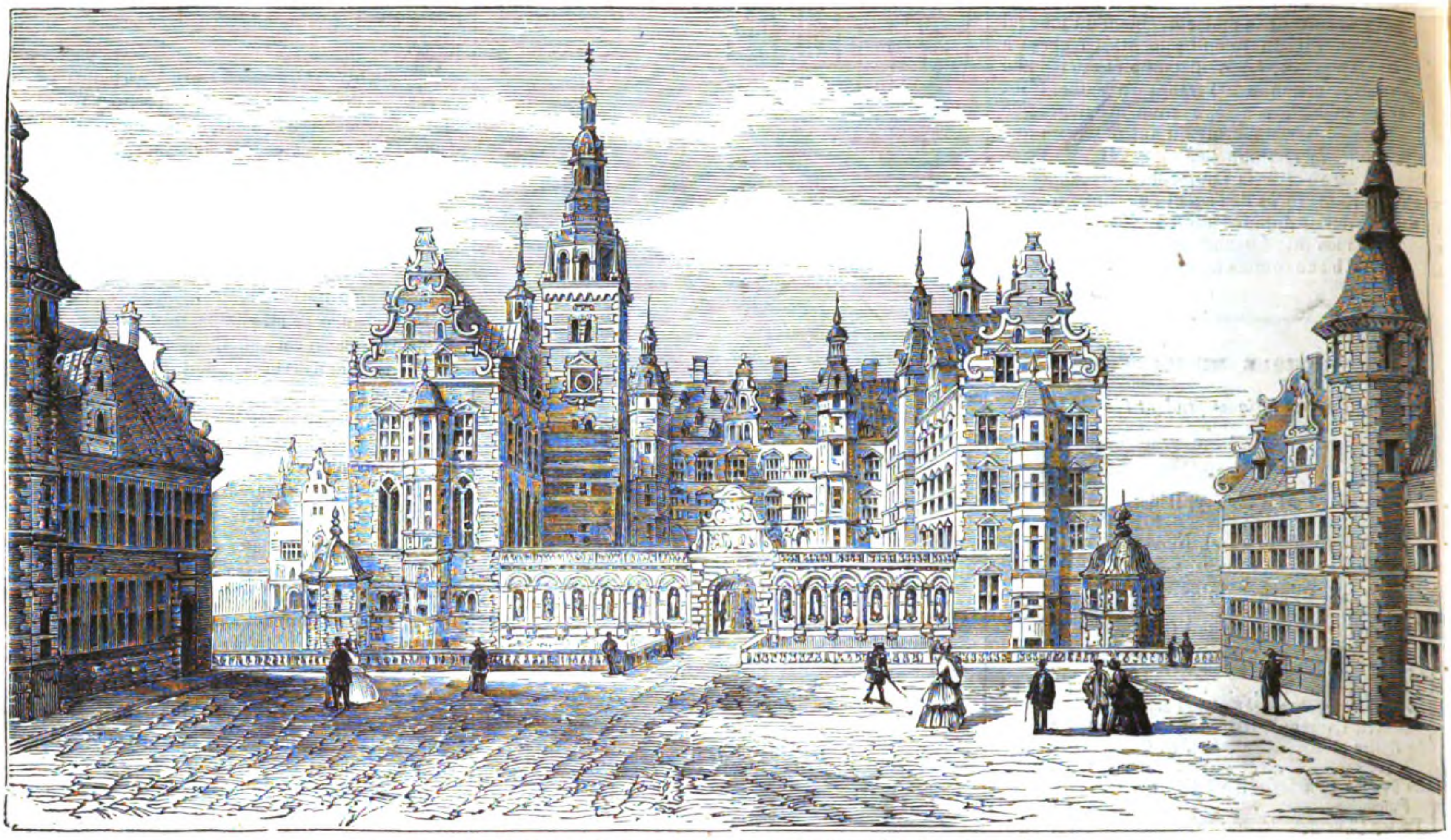
C'est là la plus belle scène du drame. Elle est jouée par Mme Laurent, Mme Lagier et Mlle Lia, de manière qu'il est impossible de ne pas pleurer et applaudir, et si le succès n'avait pas été assuré, depuis longtemps ce passage seul aurait sauvé la fortune de la pièce. — Au cinquième acte Paula est folle, la raison lui revient seulement en entendant un chant religieux qui lui inspire une belle prière, celle dans laquelle elle demande au ciel la réconciliation des deux mères. Ce vœu est exaucé, et dès lors Paula n'a plus à craindre que pour son amour.

Heureusement qu'Ottavio est le fils de la nourrice et qu'il réparera, en épousant Paula et en la rendant heureuse, le mal qu'a fait jadis sa mère.

Tel est, en résumé, ce drame auquel on peut trouver des défauts, mais qui a, je le répète, obtenu un immense succès. Il est écrit d'un bout à l'autre avec cette ardeur et cette conviction qui se communiquent toujours aux spectateurs et réussissent auprès du public, et surtout du public des boulevards.

J'ai déjà dit quel talent Mme Laurent avait déployé dans le rôle de Gemea la bohémienne. Je ne puis m'empêcher de le redire encore. Elle a joué avec une autorité et une simplicité tout à la fois qui méritent les plus grands éloges. Sauf une ou deux concessions faites par l'artiste au goût du public des boulevards et au désir d'être applaudie, ce serait la perfection.

A côté d'elle, Mlle Lia Félix, dont les progrès augmentent chaque jour, a eu une très-grande part dans le succès. Au quatrième acte surtout, elle a été très-belle de gestes, de vérité et d'attitude, si belle qu'en ce moment toute la salle a presque cru revoir la grande actrice qui, depuis deux ans déjà, dort ce froid sommeil que rien ne peut plus troubler et qui n'a même pas tressailli au bruit de ces applaudissements, auxquels son souvenir ajoutait je ne sais quoi de triste et d'affectueux. Qui sait si un jour, le travail aidant, nous ne verrons pas reparaître sur cette scène des Français, au milieu de ces portiques qui semblent toujours



Le château de Frederiksbourg, propriété du roi de Danemark récemment incendié, d'après un dessin communiqué par M. Dabh.

l'attendre, la touchante Pauline et la gracieuse Monime sous les traits que nous avons connus et aimés? Ce sera ce jour-là, si je ne me trompe, une belle fête, et j'espère que Mlle Lia ne nous la fera pas attendre longtemps.

Je ne dois non plus oublier Mlle Lagier, qui a été très-belle et très-dramatique dans le rôle de la duchesse, ni Mlle Darty, qui a su apporter dans le rôle épisodique de la Pinsonnette le charme et la grâce de sa personne.

Faut-il parler maintenant des revues? Après celle des Variétés est venue celle du Palais-Royal, celle des Délassements-Comiques et celle des Folies-Dramatiques. — En faire l'analyse, vous la connaissez aussi bien que moi. — Vous dire les mots spirituels et les jolis couplets, il y en a trop dans les unes, pas assez dans les autres.

PAUL DHORMOYS.

Le château de Frederiksbourg.

Le château de Frederiksbourg fut bâti vers 1625 par Christian IV, roi de Danemark, le chef de la ligue des princes protestants, ce prince qui, malgré ses revers et la signature humiliante qu'il apposa au bas du traité de Jubeck, emporta la réputation d'un général habile et la renommée d'un grand roi.

Ce château qui renfermait les collections historiques et scientifiques les plus importantes du royaume, celle des antiquités scandinaves formée avec tant de soin par le roi actuel; ce palais où, parmi de splendides appartements, on admirait la magnifique salle des chevaliers, a été réduit en cendres dans la nuit du 17 décembre.

Frédéric VII, qui en avait fait sa résidence privilégiée, dirigeait en personne les efforts des travailleurs pour sauver l'édifice des flammes; mais malgré tous les efforts, malgré l'intelligence des secours et le dévouement de tous, on n'a pu arracher au feu qu'une partie de la collection des portraits historiques.

Quand un pareil sinistre détruit ces précieux objets, reliques des arts et de la science de tout un pays et qui sont si utiles aux générations suivantes, le monde entier doit s'en affliger.

L'incendie du château de Frederiksbourg ne sera pas seulement un désastre national pour le Danemark, c'est une perte pour les savants du monde entier.

MAC VERNOLL.

Jean Gigon.

Un de nos collaborateurs, M. Antoine Gandon, vient de publier à la LIBRAIRIE NOUVELLE un livre qui a pour titre : *les Trente-deux duels de Jean-Gigon.* Ce volume, destiné à faire suite aux *Souvenirs d'un vieux chasseur d'Afrique*, qui parurent l'année dernière et dont il est impossible aujourd'hui de retrouver un seul exemplaire, aura, nous n'en doutons pas, le même succès. Il y a, en effet, un attrait et un intérêt tout particulier à lire les récits d'une vie qui a été vraiment vécue. On retrouve à chaque instant dans ce livre comme dans son aîné un cachet de vérité qui est un des plus grands charmes de ces histoires. Le style est vif, simple et rapide, comme il convient pour parler d'un de ces hommes simples et courageux, héros du devoir obscur et des actions d'éclat ignorées, héros si nombreux dans la grande famille militaire et dont Jean Gigon restera un des types les plus complets et les mieux réussis. Lisez, par exemple, l'histoire du premier duel de Jean Gigon à la suite d'une partie de quadrette, lisez l'histoire du bonnet de la colonelle, lisez les récits des funérailles du vieux chasseur d'Afrique, lisez, en un mot, tout le volume et vous verrez si nous avons eu tort de vous le recommander. Quant à nous, le livre nous a paru tellement intéressant, et le type du vieux soldat si curieux, que nous n'avons pas hésité à reproduire le portrait de Jean Gigon dont le souvenir vit encore dans tous les régiments qui ont fait la guerre d'Afrique.

Nous avons aussi bien des succès à signaler dans les derniers livres parus : celui de *Louise*, par exemple, publié à la Librairie Nouvelle par M. Gourdon, et celui *d'Alba* de M. Louis Énault, à la librairie Hachette. Nous solderons bientôt cet arriéré.

PAUL DHORMOYS.

PETITE CORRESPONDANCE.

Nous avons reçu plusieurs lettres relatives à l'étymologie du mot *pilote* et nous en remercions vivement nos correspondants. Nous regrettons seulement que le manque de place ne nous permette pas de publier un article résumant les différentes opinions qui nous ont été communiquées.

Nos abonnés, dont la collection serait incomplète, peuvent toujours trouver les numéros qui leur manquent dans nos bureaux, ou se les faire adresser par la poste, moyennant 40 centimes.

La collection complète du *Monde illustré* se compose aujourd'hui de cinq volumes et se trouve dans nos bureaux au prix de 61 francs.

Paris.— Imp. de la Librairie Nouvelle, A Bourdilliat, 15, rue Breda.

TABLE ALPHABÉTIQUE

DU

MONDE ILLUSTRÉ

(Du 1er Juillet au 31 Décembre 1859.)

TEXTE

A

B

C

D

E

F

G

H

I

J

L

M

TABLE ALPHABÉTIQUE

DU

MONDE ILLUSTRÉ

GRAVURES

Paris.— IMP. DE LA LIBRAIRIE NOUVELLE. — A. Bourdilliat, 15, rue Breda.